ŒUVRES

COMPLÈTES

DE VOLTAIRE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

VOLTAIRE

AVEC

PRÉFACES, NOTES ET COMMENTAIRES NOUVEAUX

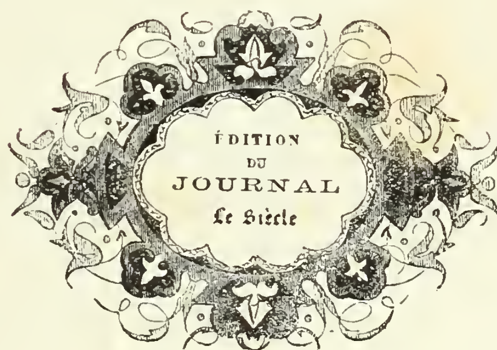
PAR

GEORGES AVENEL

Portrait par Ulysse Parent

TOME SEPTIÈME

CORRESPONDANCE AVEC LE ROI DE PRUSSE
CORRESPONDANCE AVEC L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE
CORRESPONDANCE GÉNÉRALE



PARIS

AUX BUREAUX DU SIÈCLE

IMPRIMERIE J. VOISVENEL, 14, RUE CHAUCHAT

M DCCC LXIX

AVIS. — Les notes de Voltaire sont indiquées par des lettres. Celles de la nouvelle édition ont des chiffres pour renvois et sont signées : G. A. (GEORGES AVENEL).

La lettre K, qui suit quelques notes, désigne les commentateurs de l'édition de Kehl, Condorcet et Decroix. Nous avons conservé la plupart des annotations de cette première édition des œuvres complètes de Voltaire (1785-1789), parce qu'elles ont une valeur non-seulement scientifique, mais encore historique.

NOMS DES PRINCIPALES AUTORITÉS CITÉES DANS LES NOTES ET COMMENTAIRES DE CE VOLUME

BACHAUMONT (*Mémoires de*).	CAYROL (de).	FRANÇOIS (Alphonse).
BAVOUX (Évariste).	CLOGENSON.	GRIMM.
BEUCHOT.	DESNOIRESTERRES (Gustave).	SAINTE-BEUVE, etc., etc.



CATALOGUE RAISONNÉ

DES CORRESPONDANTS DE VOLTAIRE

A

ABEILLE (Louis-Paul), né en 1719, mort en 1807; publia en 1761 un *Corps d'observations de la Société d'agriculture, de commerce et des arts, établie par les états de Bretagne*, dont il envoya un exemplaire au patriarche de Ferney, qui s'occupait alors de défrichements, de labourages et d'ensemencements.

ADHÉMAR (le marquis d'). Voltaire fit sa connaissance à la cour de Lunéville vers 1749, et l'aimable marquis joua dans *Rome sauvée* le rôle de César sur le théâtre de la rue Traversière. Il fut bientôt après un des amants de madame Denis, et Voltaire eut grand'peine à l'arracher des bras de sa nièce pour le faire entrer au service de la margrave de Bareuth.

AGINCOURT (J.-B.-Louis-Georges-Seroux d'), né en 1730, mort en 1814. Il est connu comme antiquaire, mais c'est comme fermier-général qu'il se trouva en relation avec Voltaire.

AIGUEBERRE (Jean-Dumas d'), né à Florence le 6 septembre 1692; conseiller au parlement de Toulouse, familier de la cour de Sceaux, auteur de pièces de théâtre. Ce fut lui qui mit pour la première fois Voltaire et madame du Châtelet en présence l'un de l'autre.

AIGUILLON (Anne-Charlotte de Crussol-Florensac, duchesse d'), femme d'Armand-Louis-Duplessis-Vignerod-Richelieu, duc d'Aiguillon, cousin du duc de Richelieu. On la surnommait la *Sœur-du-pot des philosophes*. Mariée en 1718, veuve en 1750, elle mourut quelques années avant Voltaire.

AILLY (d'), chargé des affaires de Voltaire au temporel vers 1774.

ALARY (l'abbé), membre de l'Académie française, et précepteur de Louis XV.

ALBARET (le comte d'). Il joua la comédie avec Voltaire et madame Denis en 1759.

ALBERGATI CAPACELLI (François, marquis d'); littérateur italien, né à Bologne en 1728, mort en 1804. Il avait établi un théâtre dans son palais, et on le surnommait le *Garrick de l'Italie*. Il a laissé des nouvelles, des critiques et des comédies.

ALBÉRONI (Jules), né en 1664, mort en 1752. C'est à propos d'un passage de l'*Histoire de Charles XII* que Voltaire fut un moment en correspondance avec ce fameux ministre d'Etat espagnol qui, chassé d'Espagne depuis 1719, vivait en Italie.

ALCO (Ange-Elise-Louis-Antoine Bonnier d'), plus connu sous le simple nom de Bonnier. Ce président de la chambre des aides à Montpellier en 1775 est le même qui fut membre de l'Assemblée législative, de la Convention, du conseil des Anciens, et qui fut assassiné au congrès de Rastadt le 28 avril 1799.

ALEMBERT (Jean le Rond d'), né le 16 novembre 1717, mort le 29 octobre 1783. Il était fils naturel de madame de Tencin, et, par conséquent, cousin de d'Argental. Voyez, tome VI, notre avertissement en tête de sa *Correspondance* avec Voltaire.

ALGAROTTI (François, comte), littérateur italien, né à Venise en 1712, mort à Pise en 1764. Il composa le *Newtonianisme pour les dames;* il visita Voltaire à Cirey; il devint conseiller de guerre de l'électeur de Saxe, Auguste III; il fut créé comte prussien et nommé chambellan par Frédéric II, dont il fut véritablement aimé. Voltaire écrivit un article sur sa mort dans la *Gazette littéraire*. Voyez tome IV.

ALION (le comte d'), ambassadeur de France en Russie. La lettre que lui adressa Voltaire en 1745 fut découverte en 1839 dans un ancien journal russe de Moscou par M. Serge Poltoratzky.

ALLAMAND, professeur à Lausanne, auteur de l'*Anti-Bernier* et des *Pensées anti-philosophiques*.

ALLIOT, l'un des soixante fermiers-généraux de Louis XV conseiller aulique du roi Stanislas, et commissaire général de la maison de ce dernier. Pendant son séjour à Lunéville en 1749, Voltaire eut maille à partir avec lui. Il y eut toutefois réconciliation.

AMELOT, ministre des affaires étrangères en 1743. C'est sous son ministère que Voltaire alla à Berlin pour tâter Frédéric sur une alliance nouvelle avec la France.

AMMAN, secrétaire de l'ambassadeur de Naples à Paris. Il adressa des vers à Voltaire en 1746.

ANTREMONT (Marie-Anne-Henriette Payan de Lestang, marquise d'), née à Dresde en 1746, et morte en 1802, après s'être remariée au baron de Bourdic, puis à M. Viot. En 1768 elle envoya un paquet de ses poésies à Voltaire.

ARANDA (comte d'), célèbre ministre espagnol, né en 1718, mort en 1799. Il expulsa d'Espagne les jésuites, et limita la juridiction de l'Inquisition. Ami du duc de Choiseul.

AREMBERG (Léopold-Philippe, prince et duc d'), mort en 1754. Voltaire l'avait connu dans la société du Temple, et fut toujours fêté par lui dans ses voyages à Bruxelles.

ARGENS (J.-B. de Boyer, marquis d'), né en 1704, mort en 1771. Après avoir été officier dans le régiment du duc de Richelieu, ce fils du procureur-général au parlement d'Aix s'était fait écrivain en Hollande, et c'est alors que Voltaire eut commerce avec lui. Plus tard ils se retrouvèrent ensemble à Berlin chez Frédéric, et le marquis, un peu jaloux de son illustre confrère, se plaignait souvent au roi de la manière dont le poëte, qui ne l'appelait que *son cher Isaac*, en usait à son égard. C'était un esprit médiocre, et son jugement sur Voltaire le fait assez voir : « Quel homme que Voltaire, écrivait-il, s'il n'eût voulu être que poëte ! »

ARGENSON (René-Louis, marquis d'), fils aîné de Marc-René d'Argenson, né en 1694, mort en 1757. Il avait été camarade de collége du poëte; il l'employa souvent à la rédaction de pièces diplomatiques, de 1744 à 1747, époque où il fut ministre des affaires étrangères. C'est ce d'Argenson qu'on surnommait à la cour *d'Argenson la bête*, à cause de sa simplicité de mœurs. Outre des *Mémoires*, il a laissé des *Considérations sur le gouvernement de la France*, dont J.-J. Rousseau s'est inspiré pour son *Contrat social*.

ARGENSON (Marc-Pierre, comte d'), frère du précédent, et comme lui camarade de collége de Voltaire. Ministre de la guerre de 1742 à 1757, c'est dans ses bureaux et par son ordre que fut rédigée en partie l'*Histoire de la guerre de 1741*, et c'est sous son couvert qu'à partir de 1753 Voltaire expédia souvent ses brochures et ses lettres.

ARGENTAL (Charles-Augustin de Ferriol, comte d'), fils d'Augustin de Ferriol, seigneur de Pont-de-Veyle en Bresse, et d'Argental en Forez, et de Marie-Angélique Guérin de Tencin, sœur aînée du cardinal et de la fameuse madame de Tencin. Né en 1700, il fut camarade de Voltaire au collége

Louis-le-Grand. On n'a recueilli les lettres que le poëte lui adressa qu'à partir de 1734, mais cette correspondance ne cesse plus qu'avec la vie. Conseiller au parlement, puis ministre plénipotentiaire de l'infant duc de Parme, auprès de Louis XV, d'Argental, qui habita continuellement Paris, fut surtout le confident et l'agent de Voltaire pour les choses de théâtre. Le poëte, qui le surnommait son *ange*, n'eut pas de plus fidèle ami. D'Argental lui survécut de dix ans.

Argental (la comtesse d'), née Du Bouchet, femme du précédent, morte en 1774. D'Argental l'épousa par amour en 1737. Elle était sans fortune.

Arnaud (l'abbé François), né en 1721, mort en 1784; membre de l'Académie française, et rédacteur, avec Suard, de la *Gazette littéraire de l'Europe*, à laquelle Voltaire collabora. Voyez, tome IV, *Articles de journaux*.

Arnaud (Baculard d'), littérateur, né en 1718, mort en 1805. Il était encore au collége que Voltaire lui venait en aide. Frédéric II le prit pour correspondant littéraire, puis l'appela à Berlin, et c'est alors qu'il fut ingrat envers son premier bienfaiteur, contre lequel il manœuvra. Il tâcha plus tard de se faire pardonner sa conduite. Madame Denis l'eut aussi pour amant.

Arnoult, avocat et doyen de l'université de Dijon. Il défendit Voltaire dans les procès sacrés et profanes que celui-ci eut à soutenir en 1761.

Asselin (Gilles-Thomas), né à Vire, mort en 1767. Cet abbé, proviseur du collége d'Harcourt, demanda à Voltaire, en 1735, une pièce de théâtre pour être jouée par ses élèves. Le poëte lui envoya la *Mort de César*.

Aubert (l'abbé Jean-Louis), né en 1731, mort en 1814; fabuliste, directeur de la *Gazette de France*, et censeur royal.

Audibert, négociant à Marseille, et membre de l'Académie de cette ville. C'est lui qui, de passage à Ferney, apprit à Voltaire l'horrible histoire des Calas.

Audra (l'abbé), né en 1714, mort en 1770, professeur royal d'histoire à Toulouse; auteur d'un abrégé de l'*Essai sur les mœurs*. Voyez tome II, page 139, la note des éditeurs de Kehl.

Aunillon (Pierre-Charles Fabiot, connu sous le nom d'abbé), diplomate, mort en 1766, âgé d'environ soixante-seize ans.

Autrey (Henri J.-B. Fabry, comte d'), né en 1724, mort en 1777; auteur du *Pyrrhonien raisonnable*, de l'*Antiquité justifiée*, et d'un opuscule intitulé : les *Quakers à leur frère V*. Il essaya de réfuter Diderot et Boulanger.

Azy (la marquise d'), tante du marquis de Villette.

B

Bacquencourt (de), intendant de Bourgogne.

Bade-Dourlach (la margrave de), femme du margrave Charles-Frédéric. En 1758, Voltaire passa par Carlsruhe, et correspondit depuis lors avec la margrave.

Bagieu (Jacques), chirurgien-major des gendarmes de la garde de Louis XV, et membre de l'Académie de chirurgie. Mort vers 1775.

Baillon, intendant de Lyon.

Bailly (Jean-Sylvain), né en 1736, mort en 1793, membre de l'Académie des sciences, de l'Académie des inscriptions et de l'Académie française, député à la Constituante, et maire de Paris; auteur de l'*Histoire de l'astronomie ancienne* et des *Lettres sur l'origine des sciences*, en tête desquelles figurent trois lettres que lui adressa Voltaire.

Bainast d'Abbeville, camarade de Voltaire dans l'étude de Me Alain.

Balaidier, procureur à Aix.

Balbi (de), homme de lettres, qui, en 1751, envoya à Voltaire des vers italiens.

Bareuth ou **Baireuth** (Sophie-Wilhelmine, margrave de), sœur de Frédéric II, née en 1709, morte en 1758. Voltaire la vit pour la première fois en 1740 à Remusberg; il alla passer quatorze jours d'enchantements à sa cour en 1743, et il ne cessa plus d'entretenir commerce de lettres avec elle. C'est Wilhelmine qui en 1757 rapatria Frédéric et Voltaire, brouillés depuis 1753. On n'a réuni jusqu'à ce jour, dans la *Correspondance générale*, qu'une très faible partie des lettres que Voltaire lui adressa. Les *Mémoires* que la margrave a laissés sont fort curieux.

Barrau (de). Pseudonyme du chevalier de Taulès.

Bassewitz (la comtesse de), amie de la duchesse de Saxe-Gotha, ayant sa résidence à Dalwitz dans le Mecklembourg. Elle envoya à Voltaire des documents pour son *Histoire de Russie*.

Bastide (J.-F. de), né en 1724, mort en 1798; auteur du *Nouveau spectateur*, 1758, 8 vol. in-12.

Baudeau (l'abbé), rédacteur des *Nouvelles éphémérides économiques*, qui parurent de 1774 à 1776.

Bazire, né près de Livarot, dans le Calvados.

Beauharnais (Fanny, comtesse de), poëte et romancière; vécut séparée de son mari; eut pour amant Dorat, puis Dorat-Cubières, et ouvrit toujours ses salons aux gens de lettres. Elle était tante de Joséphine, première femme de Napoléon Bonaparte.

Beaumont-Jacob, banquier à Genève.

Beaureville (Pierre de Buisson, chevalier de), ambassadeur de France en Suisse depuis 1762, nommé en 1766 médiateur pour la France dans les affaires de Genève.

Beauvau (Charles-Juste, prince de), né en 1720 à Lunéville, mort en 1793; gouverneur du Languedoc en 1763, et membre de l'Académie française en 1771.

Beauvau-Craon (Marc de), prince du Saint-Empire, né en 1679, mort en 1757; président du conseil de régence à Florence, en 1746, et père de la marquise de Boufflers, maîtresse du roi Stanislas.

Beauzée (Nicolas), célèbre grammairien, né en 1717, mort en 1789.

Beccaria (César Bone Sava, marquis de), célèbre publiciste italien, né en 1735, mort en 1793. C'est assurément à lui que Voltaire adressa une lettre dont on n'a ni la suscription ni la date, et que nous avons classée à l'année 1762.

Béguillet (Edme), avocat et notaire à Dijon, mort en 1786; auteur d'un *Manuel du meunier et du charpentier de moulins*, 1775.

Belestat de Garduch (le marquis de), né en 1725, mort en 1807, auteur de l'*Examen de la nouvelle Histoire de Henri IV* qu'on attribuait à Voltaire, et que Voltaire attribuait à La Beaumelle.

Belle-Isle (Ch.-L.-Aug. Fouquet, comte, puis duc de), né en 1684, mort en 1761. Ce maréchal de France, à la fois diplomate et soldat, fut l'âme de la guerre de 1741-1748; sa retraite de Prague en 1742 est célèbre. En 1746, il défendit le Dauphiné et la Provence contre les Piémontais et les Autrichiens. En 1758, il fut nommé ministre de la guerre.

Belleval (de). C'est le fameux magistrat d'Abbeville qui fit condamner La Barre en 1766, et qui sept ans plus tard, en 1773, reconnut par écrit l'horreur de son action. Voyez, tome V, l'*Affaire La Barre*.

Belloney (l'abbé), un des nombreux versificateurs qui quêtaient une louange de Voltaire, en le louant lui-même.

Bellot (madame), veuve d'un avocat, auteur d'une réfutation de Jean-Jacques, de plusieurs traductions anglaises, etc. Elle était pauvre, et vivait vers 1761 avec le chevalier d'Arcq, fils naturel du comte de Toulouse; en 1764, elle devint l'idole du président de Meynières, qui finit par l'épouser.

Belowselki ou plutôt **Belosselki** (prince de). De passage à Genève, il adressa des vers à Voltaire en 1775.

Benoit XIV (Prosper Lambertini, pape), né en 1675, mort en 1758. C'est à lui que Voltaire fit hommage de son *Mahomet*.

Bérault de Bercastel (l'abbé Ant.-Henri), né en 1720, mort en 1800. Voltaire lui adressa en 1767 une lettre facétieuse sur son poëme intitulé, la *Conquête de la Terre-Promise*.

Berger, marchand et amateur des beaux-arts, correspondant littéraire de Voltaire, puis secrétaire du prince de Carignan, et enfin directeur des fournitures de fourrages pour l'armée. Il ne faut pas le confondre avec le suivant.

Berger, receveur des finances du Dauphiné, puis directeur de l'Opéra de 1744 à 1747.

Bernard (Pierre-Joseph, dit Gentil-), poëte, né en 1710, mort en 1775. Il fut secrétaire du maréchal de Coigny, puis secrétaire général des dragons, puis, sous madame de Pompadour, bibliothécaire du roi à Choisy. Il était de la société de M. de La Popelinière, et c'est Voltaire qui le baptisa *Gentil-Bernard*.

Bernières (Marguerite-Madeleine de Moutiers, marquise de), femme d'un président à mortier du parlement de Rouen. Voltaire adopta la société de la présidente après celle de madame de Mimeure. Il allait souvent à son château de la Rivière-Bourdet, près de Rouen, et habita dans son hôtel du

quai des Théatins, au coin de la rue de Beaune. Son exil en Angleterre mit fin à ses relations avec cette dame.

BERNIS (l'abbé François-Joachim de Pierres, comte de), né en 1715, mort en 1794. Protégé de madame de Pompadour, il fut académicien à vingt-neuf ans, puis ambassadeur à Venise, ministre d'État, ministre des affaires étrangères, cardinal, archevêque d'Albi, ambassadeur à Rome, etc., etc. Voltaire le surnommait *Babet la Bouquetière*, à cause du style *fleuri* de ses poésies. Un recueil des lettres de Voltaire et de Bernis parut en 1799.

BERNSTORFF (Jean-Hartwig-Ernest, comte de), né en 1712, mort en 1772; ministre danois dit « l'Oracle danois. »

BERRYER, lieutenant de police. C'est lui qui reçut les plaintes de Voltaire contre Longchamp qui avait volé au poëte deux caisses de manuscrits, et contre le libraire Grasset, qui voulait éditer la *Pucelle*.

BERTILLOR, officier du génie, à Versoix. Il dirigea les études de d'Etallonde, au château de Ferney.

BERTRAND (Élie), né en 1712, conseiller privé du roi Stanislas, membre des Académies de Berlin et de Lyon, et premier pasteur de Berne. Il fournit à Voltaire des documents pour son *Dictionnaire philosophique*.

BESSIÈRES (mademoiselle). Amie de la famille de Voltaire, qui lui écrivit une seule fois le 15 octobre 1726, à propos de la mort de madame Mignot, sa sœur.

BESSIN (Alexandre-Jacques), né en 1734; d'abord professeur à Versailles, puis curé de Plainville en Normandie; auteur de l'*École du sage*, poëme.

BESTUCHEFF ou BESTOUJEF-RUMINE (Michel-Petrovitch), né en 1683, mort en 1760; ambassadeur de Russie en France à partir de 1756.

BETTINELLI (Xavier), littérateur italien, né en 1718, mort en 1808. Il avait pris pour modèle Voltaire, qu'il visita aux *Délices*. Ses œuvres (discours philosophiques, tragédies, dialogues, lettres), forment 24 volumes in-12.

BIANCHI (Jean), célèbre médecin et naturaliste italien, plus connu sous le nom de *Janus Plancus*, né en 1693, mort en 1775.

BICQUILLEY (de), officier, homme de lettres, et surtout savant mathématicien.

BIELFELD (Jacques-Frédéric, baron de), né en 1716, mort en 1770, précepteur en 1745 du prince de Prusse Auguste-Ferdinand, et auteur des *Institutions de physique*, 1760.

BIORT ou BIORD (J.-P.), évêque d'Annecy, né en 1719, mort en 1785. Il fut un des persécuteurs de Voltaire, qui, à Ferney, était son diocésain. Voyez, dans le *Dictionnaire philosophique*, l'article FANATISME, et, tome IV, dans les *Opuscules* la lettre à cet évêque.

BLANCHET (Jean), né en 1724, mort en 1778. Jésuite, puis médecin, il publia en 1755 un *Art du chant*.

BLIN DE SAINMORE, né en 1733, mort en 1807, auteur d'*Orphanis*, tragédie (1773), et d'un commentaire sur Racine qui parut, en 1768, sous le nom de Luneau de Boisgermain, acquéreur du manuscrit.

BLOT (comtesse de).

BOISGELIN (le comte de), maître de la garde-robe du roi en 1767.

BOISGELIN (la comtesse de), femme du précédent. Elle visita Voltaire à Ferney.

BOLLIOUD MERMET, secrétaire de l'Académie de Lyon, né en 1709, mort en 1793.

BONCERF (Pierre-François), né en 1745, mort en 1794. D'abord avocat à Besançon, puis commis des finances, il publia, sous le nom de Francalleu, l'écrit intitulé les *Inconvénients des droits féodaux*, qui fut brûlé par arrêt en 1776. Devenu sous la Révolution officier municipal de Paris, il fut chargé d'installer le tribunal civil.

BORDES (Charles), littérateur, né à Lyon en 1711, mort en 1781. Plusieurs de ses contes et opuscules ont été attribués longtemps à Voltaire. Voyez, tome VI, notre Avertissement en tête du *Crocheteur borgne*.

BOUDOT (Pierre-Jean), né en 1689, mort en 1771; attaché à la Bibliothèque du roi, correspondant de Stanislas, et collaborateur du président Hénault pour son *Abrégé chronologique*.

BOUFFLERS (marquise de), née Beauvau-Craon; maîtresse du roi Stanislas. Voyez, tome VI, les *Mémoires de Voltaire*.

BOUFFLERS (Stanislas, chevalier de), fils de la précédente, né à Lunéville en 1737, mort en 1815. Voltaire, qui l'avait vu enfant, l'accueillit à Ferney comme un fils en 1768.

BOUHIER (Jean), né à Dijon en 1673, mort en 1746, président à mortier et membre de l'Académie française. Voltaire fut son successeur à l'Académie. (Voyez, tome IV, son *Discours de réception*.) On trouve dans la correspondance du président, conservée à la Bibliothèque nationale, beaucoup de particularités sur la vie du poëte.

BOUILLON (Godefroy de la Tour d'Auvergne, duc de), mort en 1802.

BOURET, fermier-général. Il était fils d'un laquais; il fut directeur des aides à La Rochelle, accapareur de blés, etc.; bref, il mangea trente-six millions, et mourut misérable.

BOURGELAT (Claude), né à Lyon en 1712, mort en 1779, fondateur des écoles vétérinaires, et créateur de l'hippiatrique en France.

BOUVART (Michel-Philippe), célèbre médecin, né en 1717, mort en 1787. C'était l'adversaire de Tronchin et l'ennemi de Bordeu; il avait une grande réputation comme praticien.

BOYER (Jean-François), évêque de Mirepoix, né en 1675, mort en 1755. Précepteur du dauphin, père de Louis XVI, il persécuta Voltaire qui le surnomma l'*Ane de Mirepoix*.

BRANCAS-VILLARS (le duc de), né en 1682, l'un des roués de la Régence, et aïeul du comte de Lauraguais.

BRENLES (Abraham-Élie Clavel de), jurisconsulte et littérateur, né à Lausanne en 1717, mort en 1771. Il s'occupa de l'installation de Voltaire en Suisse.

BRET (Antoine), né en 1717, mort en 1792; auteur dramatique et rédacteur de la *Gazette de France*.

BRETEUIL (l'abbé de), frère de madame du Châtelet. Il était de la société de Cirey.

BRETEUIL-PREUILLY, père de madame du Châtelet, et oncle de Le Tonnellier de Breteuil, ministre de la guerre.

BRIASSON, libraire à Paris. Il fut un des éditeurs de l'*Encyclopédie*.

BROGLIE (Fr.-Marie), né en 1671, mort en 1745. Il était maréchal de France, fut nommé au commandement général de l'Alsace en 1739 et créé duc trois ans après.

BROSSES (Charles de), premier président du parlement de Bourgogne, né en 1709, mort en 1777; auteur de *Lettres sur Herculanum*, d'un *Traité de la formation mécanique des langues*, etc. Il fut en procès avec Voltaire par suite de la vente en viager qu'il lui fit du château de Tournay, et Voltaire, lui gardant rancune, parvint à lui fermer l'entrée de l'Académie. L'éditeur de la correspondance complète de Voltaire avec de Brosses est un catholique qui nous a refusé l'autorisation de la reproduire. On ne trouvera ici que quelques lettres.

BROSSETTE (Claude), littérateur, né à Lyon en 1671, mort en 1743. Ami de Boileau, dont il publia les œuvres avec notes et éclaircissements.

BRUNSWICK-WOLFENBUTTEL (Élisabeth-Christine de), femme de Frédéric II; morte en 1797.

BRUS (de), à Genève, un des protecteurs des Calas.

BUCHWALD (Julienne-Françoise), née en 1707, morte en 1789. Elle était, en 1753, grande-maîtresse à la cour de Saxe-Gotha. Voltaire l'appelle toujours la grande maîtresse des cœurs, à cause de sa beauté.

BUSSI (l'abbé de), second fils de Bussi-Rabutin; l'un des coryphées de la société du Temple; évêque de Luçon en 1723; membre de l'Académie française en 1732; mort en 1736. Cet évêque n'avait d'autre faiblesse que de ne pas croire en Dieu. C'est chez lui qu'à sa mort on trouva le manuscrit du *Mondain*. Voyez, tome VI, aux *Satires*.

BYNG (John), amiral anglais, né en 1704, et fusillé en 1757. Voltaire, qui l'avait connu à Londres, intervint en sa faveur, et ne cessa de protester contre sa condamnation. En mourant, Byng chargea son exécuteur testamentaire de remercier le patriarche.

C

CAILHAVA D'ESTANDOUX (J.-F.), auteur dramatique sans originalité; né en 1731, mort en 1813.

CAILLEAU, libraire à Paris, né en 1731, mort en 1798; publia en 1774 un recueil des *Lettres d'Héloïse et d'Abélard*, avec une *Vie* et une *Nouvelle lettre* de sa façon.

CALAS (madame), veuve de Jean Calas. Voyez, tome V, l'*Affaire Calas*.

CALMET (dom Augustin), bénédictin, né en 1672, mort en 1757. Abbé de Senones en Lorraine et généalogiste de la mai-

son du Châtelet, il fut en relation avec Voltaire pendant le séjour de celui-ci à Cirey et à Lunéville. Voltaire lui fit visite à Senones en 1754. Dans sa *Bible* expliquée, il se moque de l'érudition du bénédictin.

CAMAS (de), ambassadeur de Prusse à la cour de France, chargé d'annoncer à Louis XV l'avènement de Frédéric. Il était manchot. Voyez, tome VI, les *Mémoires de Voltaire*.

CAMBIAGUE (Isaac), seigneur de Martheray, diplomate génevois, mort en 1728. On n'a qu'une lettre de Voltaire à ce personnage.

CAMPI (le comte), de Modène, auteur d'une tragédie italienne sur Biblis, qu'il envoya à Voltaire.

CANTEMIR (Antiochus), ambassadeur de Russie en France, né en 1709, mort en 1744. Il communiqua à Voltaire les manuscrits de son père Démétrius sur l'empire ottoman.

CAPPERONNIER (Jean), né en 1716, mort en 1775, fut nommé en 1761 bibliothécaire de la Bibliothèque du roi, rue de Richelieu, à la place de l'abbé Sallier.

CARLI (Alexandre), poëte italien, ami d'Albergati et auteur de *Telano et Ermelinda*, tragédie qu'il envoya à Voltaire.

CATHERINE II, impératrice de Russie; née en 1729, morte en 1796. Voyez, tome VII, page 252, sa *Correspondance* avec Voltaire.

CAUMONT (le marquis de), né en 1688, mort à Avignon en 1745; correspondant honoraire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

CAYLUS (A.-C.-Phil. de Cubières, comte de), littérateur et antiquaire, né en 1692, mort en 1765. C'est lui qui exigea que son nom disparût du *Temple du Goût*, ne voulant pas figurer parmi les hommes de lettres et les artistes proprement dits.

CÉRATI (Gaspard), né en 1690, mort en 1769, proviseur général de l'université de Pise, et auteur d'une *Dissertation* en faveur de l'inoculation.

CÉSAROTTI (l'abbé Melchior), littérateur italien, né à Padoue en 1730, mort en 1808. Il traduisit la *Mort de César* et *Mahomet*.

CHABANON (Michel-Paul-Guy de), littérateur, né en 1730, mort en 1792. Il était déjà de l'Académie des inscriptions, faisait des tragédies et cultivait la musique, quand il se mit à correspondre avec Voltaire. En 1767, il vint à Ferney avec La Harpe, et joua sur le théâtre du patriarche dans la comédie de *Charlot*.

CHAMBERS (Williams), architecte anglais, mort en 1796; auteur d'une *Dissertation sur le jardinage de l'Orient*, 1772.

CHAMFORT (Sébastien-Roch-Nicolas, dit), poëte et littérateur, né en 1741, mort volontairement en 1794. Voltaire encouragea ses débuts.

CHAMPBONIN (Madame de), voisine de campagne de madame du Châtelet, et quelque peu parente de Voltaire. Elle avait été élevée dans le même couvent qu'Emilie, et Voltaire songea un moment à faire épouser sa nièce, qui fut plus tard madame Denis, à Champbonin fils. Le poëte surnommait cette dame : *Mon gros chat*. M. de Champbonin était aux armées.

CHAMPBONIN (de), fils de la précédente, officier du génie, premier commis dans les bureaux des fortifications.

CHAMPFLOUR (de), père et fils. En 1740, Voltaire écrivit à M. de Champflour père, qu'il ne connaissait pas, pour faire rentrer en grâce auprès de lui Champflour fils, qui avait fui en Hollande et voulait prendre du service en Prusse. Le père pardonna, et le fils se livra à l'étude du droit.

CHARDON, ancien intendant de Sainte-Lucie et maître des requêtes. Il fut chargé de rapporter au conseil l'affaire Sirven.

CHARLES-PHILIPPE-THÉODORE DE SULTZBACH, électeur palatin, né en 1724, devenu duc de Bavière en 1777, mort en 1799. Voltaire lui fit visite en 1753, et lui dédia le troisième volume de l'*Essai sur les mœurs*. C'est à sa recommandation que Charles-Théodore prit pour secrétaire l'ancien secrétaire même du philosophe, Colini.

CHASTELLUX (François-Jean, chevalier, puis marquis de), né en 1734, mort en 1788. Quoique officier, il cultivait les lettres, la philosophie, et s'employa pour l'infortuné La Barre. En 1772, il publia son beau livre *De la félicité publique* que Voltaire chargea de notes enthousiastes. Il donna dans le supplément de l'*Encyclopédie* l'article BONHEUR PUBLIC, alla servir en Amérique, et se lia intimement avec Washington.

CHAULIEU (Guillaume Amfrye, abbé de), né en 1639, mort en 1720, poëte badin. Il était de la société épicurienne du Temple, que le jeune Arouet fréquenta.

CHAUVELIN (Jacques-Bernard), né en 1701, mort en 1767; intendant d'Amiens en 1731, intendant des finances en 1753. C'était le frère aîné du marquis de Chauvelin et de l'abbé de ce nom.

CHAUVELIN (Bernard-Louis, marquis de). Ambassadeur à Turin depuis 1753, il passa en 1759 par Ferney, où Voltaire le fêta. Devenu maître de la garde-robe de Louis XV, il mourut tout à coup sous les yeux de ce prince en novembre 1773. En 1758, il avait épousé la fille d'un conseiller au parlement, Thérèse Mazade d'Argeville.

CHAUVELIN (l'abbé), conseiller au parlement de Paris, frère des précédents; né en 1716, mort en 1770; ardent adversaire des jésuites. Il était de la société de d'Argental avec Choiseul-Praslin. Voltaire l'appelle souvent le *coadjuteur*, parce qu'il était chanoine de Notre-Dame.

CHENEVIÈRES (de), premier commis aux bureaux de la guerre; auteur de *Détails militaires de 1750 à 1768* et des *Loisirs de M. de C****.

CHESTERFIELD (Ph.-Dormer Stanhope, comte de), né en 1694, mort en 1773. Voltaire avait connu à Londres, lors de son exil, cet ami de Bolingbroke, de Pope, de Swift, etc. En vieillissant, Chesterfield devint sourd. De là le titre du roman, *Les Oreilles du comte de Chesterfield*. Voyez tome VI. Ce lord ne pouvait pardonner à Voltaire de communiquer des idées qui troublaient l'ordre de la société.

CHOISEUL (César-Gabriel, comte de), né en 1712, mort en 1785. En 1762, il prit le nom de duc de Praslin, fut ambassadeur à Vienne, ministre des affaires étrangères (1761), et ministre de la marine (1766). Il était lié avec d'Argental.

CHOISEUL (Etienne-François, duc de), connu d'abord sous le nom de comte de Stainville, né en 1719, mort en 1785. Ambassadeur à Rome, puis à Vienne où le comte de Choiseul le remplaça, il devint, en 1758, ministre des affaires étrangères, et plus tard ministre de la guerre, ministre de la marine, puis redevint ministre des affaires étrangères. Protecteur de Voltaire tant qu'il fut au pouvoir, il rompit avec lui à la suite du coup d'état Maupeou, dont il fut victime et que le patriarche approuvait.

CHOISEUL (la duchesse de), épouse du précédent, petite-nièce de madame Doublet, l'une des plus adorables femmes du dix-huitième siècle. Petite et délicate, elle était surnommée par Voltaire *madame Gargantua*.

CHOUET, premier syndic du conseil de Genève.

CHOUVALOF. Voyez SCHOWALOW.

CHRISTIAN VII, roi de Danemark, né en 1749, mort en 1808. Il était à moitié fou quand il arriva au trône en 1766, et tomba bientôt en enfance à la suite de l'affaire de Struensée. Ce jeune homme fit partie du brelan de rois que Voltaire disait avoir dans son jeu. Il écrivit à Ferney pour secourir les Sirven; il vint à Paris faire visite aux encyclopédistes, et déboursa en 1770 pour la statue du patriarche.

CHRISTIN (Charles-Gabriel-Frédéric), avocat à Saint-Claude, né en 1744, mort victime de l'incendie qui dévora cette ville en 1799. C'était un des jeunes habitués de Ferney. Il signala à Voltaire l'étrange situation des mainmortables du Jura. Voyez cette affaire au tome V.

CHRISTIN (madame), femme du précédent, qui l'épousa en 1773.

CIDEVILLE (de), né à Rouen en 1693, mort en 1776. Il avait été camarade de Voltaire au collége de Clermont, et fut conseiller au parlement de Rouen. On a de lui des pièces de théâtre et des poésies. En vieillissant il devint dévot, mais Voltaire lui écrivit toujours. Dans ce recueil, sa dernière lettre à Cideville est de 1765.

CLAIRAUT (Alexis-Claude), né en 1713, mort en 1765. Ce mathématicien, qui fut membre de l'Académie des sciences à dix-huit ans, eut madame du Châtelet pour élève, et publia en 1756 la traduction qu'Emilie avait faite des *Principes* de Newton.

CLAIRON (Claire Legris de Latude, dite mademoiselle), née en 1723, morte en 1803. Ayant passé en 1743 de l'Opéra au Théâtre-Français, elle fut une des élèves de Voltaire dans le tragique. Elle quitta le théâtre en 1765, et vint passer quelque temps à Ferney. Ce fut chez elle qu'on fit une célèbre apothéose de Voltaire en 1772. Devenue maîtresse du margrave d'Anspach, elle alla vivre en souveraine à Baireuth.

CLÉMENT, receveur de tailles à Dreux, financier bel esprit, qu'il ne faut pas confondre avec Clément de Genève et Clément de Dijon, ni même avec un Clément de Montpellier, dont le nom figure en tête d'une pièce fugitive dans les *Poésies mêlées*.

CLOS.

CLUGNY (de), contrôleur-général qui remplaça Turgot et mourut au bout de six mois.

COGER (l'abbé François-Marie), né en 1723, mort en 1780; professeur d'éloquence au collége Mazarin, dénonciateur du *Bélisaire* de Marmontel. Voyez, tome IV, pages 276 et 730. Voltaire le surnommait Cogé-*pecus*.

COLINI (Côme-Alexandre), né à Florence en 1727, mort en 1806; secrétaire de Voltaire pendant cinq ans, de 1751 à 1756. Il quitta le philosophe pour devenir précepteur du fils du comte de Sauer, puis Voltaire le plaça auprès de l'électeur palatin, Charles-Theodore.

COLLENOT, négociant d'Abbeville, qui consulta Voltaire en 1765 sur l'éducation qu'il devait donner à ses enfants.

COLMAN (George), poëte comique anglais, et directeur du théâtre de Covent-Garden, né en 1733, mort en 1794. Il traduisit l'*Ecossaise*, qu'il rebaptisa *Freeport*.

CONDÉ (Louis-Joseph de Bourbon, prince de), né en 1736, mort en 1818. C'est le fameux Condé de l'émigration.

CONDILLAC (Etienne Bonnot de), célèbre philosophe, frère de l'abbé Mably, né en 1714, mort en 1780. Il fut de 1757 à 1767 précepteur de l'infant duc de Parme.

CONDORCET (M.-J.-A.-Nicolas de Caritat, marquis de), illustre philosophe, membre de la Convention, né en 1743, mort volontairement en 1794. Il vint à Ferney avec d'Alembert en 1770. Voyez sa *Vie de Voltaire* en tête de notre édition.

CONSTANT DE REBECQUE (le baron Samuel), l'un des cinq fils du lieutenant-général Constant, né en 1729, mort en 1800. Il fut major au service de la Hollande, puis il épousa Charlotte Pictet, fille du professeur Pictet de Genève. Il cultivait les lettres. Benjamin Constant est son neveu.

CONSTANT DORVILLE (And.-Guill.), né en 1730, mort au commencement de ce siècle, publia en 1766 les *Pensées philosophiques de M. de Voltaire*.

COQUELEY DE CHAUSSEPIÈRE (C.-G.), avocat et censeur royal, mort en 1791.

CORNEILLE (Jean-François), descendant d'un cousin du grand Corneille, mouleur en bois en 1760, facteur de la petite poste à Paris en 1762, et pourvu plus tard d'un bureau de tabac, à Evreux. C'est sa fille qu'en 1760 Voltaire recueillit à Ferney, où François Corneille vint en 1762.

CORNEILLE (Marie-Françoise), fille du précédent, née en 1742. Voyez notre Avertissement en tête des *Commentaires sur Corneille*. Voltaire la surnommait *Cornélie-Chiffon*.

COSTE, docteur en médecine à Gex.

COURTEILLES (Barberie de), conseiller d'Etat, gendre du président du parlement de Bourgogne, Fiot de la Marche.

COURTIVRON (Gaspard le Compasseur de Créqui-Montfort, marquis de), né en 1715, mort en 1755; membre de l'Académie des sciences, auteur d'un *Traité d'optique*, 1752.

COUSIN, mécanicien et physicien, qui fut un moment employé par Voltaire à Cirey,

CRAMER (Philippe et Gabriel), éditeurs à Genève des *OEuvres de Voltaire*. Ils étaient fort riches, et vécurent dans l'intimité de Voltaire à Ferney.

CRAMER (madame Gabriel).

CRAON (prince de). Voyez BEAUVAU-CRAON.

CRILLON (l'abbé Ath.-Berton de), né à Avignon en 1726, mort en 1789; auteur d'un livre intitulé : *De l'Homme moral*, 1771.

CROMOT DU BOURG, conseiller d'Etat, et surintendant des bâtiments, finances, arts et jardins du comte de Provence. Il demanda à Voltaire un divertissement pour la fête de Brunoy, du 7 octobre 1776. Voyez, tome III, l'*Hôte et l'Hôtesse*.

CROUZAS (Jean-Pierre de), né à Lausanne en 1663, mort en 1750; pasteur, professeur de philosophie, et recteur de l'Académie de cette ville; précepteur du prince héréditaire de Hesse Cassel, et adversaire des leibnitziens.

CUBIÈRES (Michel, chevalier de), nommé aussi Dorat-Cubières, Cubières-Palmézeau, Enégiste-Palmézeau, né en 1752, mort en 1820; écuyer de la comtesse d'Artois, amant de Fanny de Beauharnais, et, en 1793, secrétaire de la Commune de Paris.

CUBIÈRES (Simon-Louis-Pierre, marquis de), frère aîné du précédent, écuyer cavalcadour de Louis XVI, né en 1747, mort en 1821. Il cultivait les lettres et les sciences.

CURSAY (J.-M.-Jos. Thomasseau de), né en 1705, mort en 1781; auteur d'*Anecdotes sur les citoyens vertueux d'Angers*, etc., 1773, livre qu'il envoya à Voltaire.

CYRILLE-LE-PETIT, desservant de l'Eglise française à La Haye. C'est entre ses mains que Voltaire déposa en 1740 le manuscrit de l'*Anti-Machiavel*.

D

D'AGAY (le comte), intendant de Picardie.

DAGUESSEAU (le chancelier), né en 1668, mort en 1751, chancelier sous le Régent, puis exilé, puis rappelé par Fleury, qui lui rendit les sceaux en 1737. Voltaire trouvait sa réputation surfaite.

D'ALBERTAS.

DAMILAVILLE (Etienne-Noël), né en 1723 près de Saint-Clair-sur-Epte, mort en 1768. D'abord procureur à Paris, puis premier commis des bureaux du vingtième, il devint, à partir de 1760, l'un des agents les plus actifs de Voltaire, qui le déclara intrépide dans l'amitié. C'est sous son nom que le patriarche publia en 1763 les *Eclaircissements historiques*. Damilaville mourut pauvre et même insolvable. Voltaire vint au secours de son domestique.

D'AMMON (Christophe-Henri), chambellan de Frédéric II, mort en 1783. Il est auteur d'une *Généalogie* de tous les rois et princes de l'Europe.

DANGEVILLE (Marie-Anne Botot), née en 1714, morte en 1796. Cette actrice débuta au Théâtre-Français dans le rôle de Tullie qu'elle créa: et c'est à elle et non à mademoiselle Gaussin que Voltaire écrivit le lendemain de la première représentation de *Brutus*.

DANTOINE.

DAQUIN, censeur et rédacteur avec de Caux, de la *Semaine littéraire*.

D'AQUIN DE CHATEAU-LYON (Pierre-Louis), né en 1720, mort en 1797, bachelier en médecine; l'un des rédacteurs du journal l'*Avant-Coureur*.

D'ARGENCE DE DIRAC (le marquis), ancien officier retiré dans ses terres près d'Angoulême. Il alla voir Voltaire en 1760, et ils eurent depuis lors commerce de lettres ensemble. On a confondu souvent d'Argence avec d'Argens, à propos de l'affaire Calas.

DARGET, d'abord secrétaire de l'ambassadeur de France en Prusse, Valori, puis secrétaire de Frédéric II. Ayant perdu sa femme, il quitta Berlin, retourna en France, fut nommé intendant de l'Ecole militaire, et devint ensuite ministre des évêques de Liége et de Spire. Mort en 1778. C'est lui qui est le héros du *Palladion*, poëme du roi de Prusse.

DE BELLOY (Pierre-Laurent Buirette), né en 1727, mort en 1775; auteur du *Siége de Calais*, de *Gaston et Bayard*, de *Gabrielle de Vergy*, de *Pierre-le-Cruel*. Il fut un moment en vogue.

DE BURE (Guill.-Franç.), célèbre libraire, né en 1731, mort en 1782.

DECROIX (Jacq.-Jos.-Marie), ancien trésorier de France, né en 1746, mort en 1827. C'est un des éditeurs de Kehl.

DE JARDIN, greffier en chef du Châtelet.

DELACROIX, avocat à Toulouse, défenseur des Sirven.

DE LALEU, notaire de Voltaire à Paris.

DELAUNAY DE VALERY (Louis-Guill.-René Cordier), maître des requêtes, puis intendant de Caen (1783), puis, ayant émigré (1790), conseiller d'Etat au service de la Russie. Mort en 1820.

DE LILLE (l'abbé), célèbre versificateur, fils naturel de l'avocat Montanier, né en 1738, mort en 1813. Voltaire applaudit à sa traduction des *Géorgiques*.

DE LISLE (le chevalier), capitaine de dragons, auteur de la *Prophétie turgotine*, de la chanson des *Trois-Rois*, etc. Il était de la société de madame du Deffand et de madame de Choiseul.

DELISLE DE SALES (J.-B. Isoard, dit), né en 1743, mort en 1816; auteur de la *Philosophie de la nature* (1769), ouvrage dont la troisième édition fut poursuivie et brûlée, le 21 mars 1777. Voltaire tâcha d'intéresser Frédéric II au sort du jeune philosophe.

D'Elmotte (François-Martin Poultier), né en 1753, mort en 1825. C'est le fameux conventionnel Poultier, qui d'abord fut gendarme, commis, acteur, bénédictin, etc. Quand Voltaire lui écrivit, il était secrétaire de l'intendant de Paris.

Demoulin (madame), femme du marchand de blés Demoulin, chez lequel Voltaire logea en 1733, avec lequel il spécula sur les grains, et qui lui escamota une somme d'argent assez importante.

Denis (madame), née Louise Mignot, fille de la sœur de Voltaire. En 1738, à vingt-sept ans, elle épousa un commissaire des guerres, M. Denis; puis, devenue veuve, elle se mit, en 1749, à la tête de la maison de son oncle, qui se trouvait veuf lui-même de madame du Châtelet. En 1753, elle alla le rejoindre à Francfort; en 1755, elle le suivit en Suisse, et devint la châtelaine de Ferney. Voltaire mort, madame Denis se remaria.

D'Enville (Louise-Élisabeth de La Rochefoucauld). Elle s'employa pour d'Etallonde en 1774.

Deodati de Tovazzi, auteur d'une *Dissertation sur l'Excellence de la langue italienne*. Voyez tome IV, page 756.

Deparcieux (Ant.), mathématicien, né en 1703, mort en 1768. Cherchant toujours à appliquer la science aux choses usuelles, il publia trois mémoires sur les moyens d'amener à Paris les eaux de l'Yvette.

D'Epinay (de Lalive), fermier-général.

D'Epinay (L.-Flor.-Pétron. Tardieu d'Esclavelles), femme du précédent, née en 1725, mariée en 1745, morte en 1783. Elle eut Grimm pour amant, J.-J. Rousseau pour hôte à l'*Ermitage*, et Duclos, Diderot, Voltaire pour amis. Elle vint s'établir un certain temps (1757-1759) à Genève pour sa santé, et c'est chez elle que furent imprimés clandestinement le *Sermon des cinquante* et les *Sentiments du curé Meslier*.

Derrey de Rocqueville, avocat au parlement de Toulouse.

Des Alleurs (le comte), plus connu sous le nom de chevalier des Alleurs. D'abord capitaine dans les gardes françaises, puis envoyé extraordinaire en Pologne en 1741, et enfin ambassadeur à Constantinople, où il mourut. Il était de la société de madame de Bernières.

Des Essarts (Nic. Le Moyne), né en 1744, mort en 1810; avocat, libraire, et rédacteur du *Journal des Causes célèbres*.

Desforges-Maillard (Paul), mauvais poëte, né au Croisic en 1699, mort en 1772. Il mystifia un moment tout le monde des lettres, y compris Voltaire, en se donnant pour une muse bretonne, mademoiselle Malcrais de La Vigne. Voyez, tome VI, l'*Épître à une dame ou soi-disant telle*.

Desfontaines (Pierre-François Guyot, abbé), journaliste, né en 1685, mort en 1745. Voltaire le fit sortir de Bicêtre, où il avait été jeté pour crime de pédérastie, et ce prêtre l'en récompensa, non seulement en l'attaquant dans son journal, mais en écrivant le fameux pamphlet de la *Voltairomanie*. Voyez, tome IV, le *Mémoire sur la satire*.

Deshauterayes (Leroux), orientaliste, né en 1724, mort en 1795.

Des Issarts (Charles-Hyacinthe de Galleau), né en 1716, mort en 1754; fut nommé ambassadeur de France à Dresde en 1746, et ambassadeur à Turin en 1751.

Desmahis (Jos.-Fr.-Édouard de Corsembleu), poëte, né à Sully-sur-Loire en 1722, mort en 1761. C'est une visite de Voltaire à son père qui fut la cause déterminante de la vocation de Desmahis. Il était cousin d'une ancienne maîtresse de son protecteur, mademoiselle de Livry, depuis marquise de Gouvernet. En 1769, Voltaire publia sous son nom la tragédie des *Guèbres*. Voyez tome III.

Desprez de Crassy, capitaine au régiment de Deux-Ponts. Sa famille ayant été dépouillée de son bien par les jésuites, Voltaire lui vint en aide, et les jésuites furent contraints à restitution.

Destouches (Néricault), diplomate et auteur dramatique, né en 1680, mort en 1754.

De Vaines, premier commis des finances sous le ministère de Turgot.

Devaux, ami de madame de Graffigny, et lecteur du roi Stanislas. Il était surnommé *Panpan*.

De Vosge, professeur de l'école de dessin à Dijon, né en 1732, mort en 1811. Il fit pour l'édition commentée de Corneille des dessins qu'on ne grava pas.

D'Hornoy (Dompierre), fils de madame de Fontaine, nièce de Voltaire. Mort, député, en 1828.

Diderot (Denis), né en 1713, mort en 1784. Ce grand philosophe n'eut pas une correspondance suivie avec Voltaire. Ils n'échangèrent que quelques lettres à l'occasion. Le patriarche de Ferney l'avait surnommé Platon, nom qu'il écrivait, en plaisantant, *Tonpla*.

Dionis (mademoiselle), née vers 1757, auteur d'un poëme en prose sur l'*Origine des Grâces*, 1778.

Dionis du Séjour (Achille-Pierre), né en 1734, mort en 1794. Ce géomètre, élève de Clairaut, fut conseiller au parlement, membre de l'Académie des sciences et député aux états-généraux.

Dodin, avocat à Paris.

D'Oigny du Ponceau, littérateur manceau.

Domaschnieff, gentilhomme de la chambre de Catherine II, et directeur de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg.

Dorat (Claude-Joseph), né en 1734, mort en 1780. Ce poëte petit-maître attaqua les philosophes en 1766 dans un *Avis aux sages*, et se permit l'épigramme contre Voltaire.

Du Barry (la comtesse), née en 1743, condamnée à mort en 1793. Voltaire lui écrivit deux fois. En flattant la favorite, il comptait obtenir la permission de revenir à Paris.

Du Boccage (Marie-Anne Lepage, femme Fiquet), née à Rouen en 1710, morte en 1802. C'est Cideville qui recommanda à Voltaire cette femme de lettres.

Dubois (Guillaume, cardinal), né en 1656, mort en 1723. Voltaire essaya de se faire employer par ce ministre dans la diplomatie.

Dubos (l'abbé J.-B.), né en 1670, mort en 1742, diplomate et historien; auteur d'une *Histoire critique de l'établissement de la monarchie française dans les Gaules*, et de *Réflexions critiques sur la poésie et la peinture*.

Duchêne (madame veuve), libraire rue Saint-Jacques, au *Temple-du-Goût*.

Du Clairon (Ant. Maillet), né en 1721, mort en 1809. Avant d'être consul de France en Hollande (1766), il composa une tragédie de *Cromwell*, et traduisit le *Gustave Wasa* de Brooke.

Duclos (Charles Pineau), né en 1704, mort en 1772. Auteur d'une *Histoire de Louis XI* et de *Considérations sur les mœurs*, il eut la place d'historiographe de France, vacante par le départ de Voltaire pour la Prusse. Dix ans plus tard, à propos des *Commentaires sur Corneille*, il correspondit assez activement avec le patriarche de Ferney comme secrétaire perpétuel de l'Académie française.

Du Coudray (Alex.-J., chevalier), auteur d'un poëme en six chants sur le luxe (1773).

Du Deffand (Marie de Vichy Chamrond, marquise), née en 1697, morte en 1780; célèbre virtuose du dix-huitième siècle. Voltaire la connut dès sa jeunesse, et, jusqu'à sa mort, correspondit avec elle. Elle eut pour amant le président Hénault, et fut liée avec madame de Bernières, madame du Châtelet, Pont de Veyle, d'Alembert, madame de Choiseul, Horace Walpole, et surtout avec mademoiselle de L'Espinasse, qui se sépara d'elle avec éclat en 1764. A cinquante-quatre ans, elle avait perdu la vue.

Dumarsais (César Chesneau), célèbre grammairien encyclopédiste, né en 1676, mort en 1756. Il fut précepteur chez le président de Maisons le père, chez Law, chez le marquis de Beaufremont; il enseigna la déclamation à Adrienne Lecouvreur. Voltaire donna un abrégé d'un de ses ouvrages, le *Philosophe*, et lui attribua le *Sermon des cinquante*. Voyez tome IV.

Dumesnil (Marie-Françoise), célèbre actrice, née en 1713, morte en 1803. Elle débuta en 1737, et se retira du théâtre en 1775. Sa plus fameuse création est le rôle de Mérope. Voltaire l'appelait *la bonne Dumesnil*. Elle buvait.

Dumolard, orientaliste, né en 1709, mort en 1772. Thieriot le recommanda à Voltaire en 1740; Voltaire l'emmena avec lui à Remusberg et le recommanda à Frédéric, et Dumolard à son tour recommanda à Voltaire en 1760 mademoiselle Marie Corneille. Il collabora à la *Connaissance des beautés et des défauts de sa langue française* (voyez tome IV) et à la *Dissertation sur Oreste* (voyez tome III).

Dumoustier de La Fond, capitaine d'artillerie, auteur d'un *Essai sur l'histoire de la ville de Loudun*.

Dunoyer (mademoiselle Olympe), dite *Pimpette*, première maîtresse de Voltaire, lequel avait dix-neuf ans lorsqu'il la connut à La Haye vers la fin de 1713. Pimpette, seconde fille d'une femme-auteur, était plus avancée que son amant en

âge aussi bien qu'en amour. Elle avait déjà fait parler d'elle avec Jean Cavalier, le héros des Cévennes, qui lui avait promis mariage, et, quand Voltaire lui fut enlevé, elle prit le poëte Guyot de Merville pour son consolateur, et bientôt après le comte de Winterfeld pour son mari. Voltaire ne l'oublia jamais et lui vint toujours en aide. Les quatorze lettres du jeune Arouet à Pimpette parurent en 1720 parmi les *Lettres historiques et galantes*, de madame Dunoyer mère.

DUPATY (Ch.-Marg.-J.-B. Mercier), né en 1746, mort en 1788. Avocat général au parlement de Bordeaux, il fut arrêté en 1770 lors du coup d'état Maupeou; puis, président au même parlement, il publia des *Réflexions historiques sur les lois criminelles*, et un *Mémoire en faveur de trois hommes condamnés à la roue*. Ses *Lettres sur l'Italie* (1788) sont connues.

DUPONT, avocat au conseil souverain de Colmar. Voltaire tira parti pour ses *Annales* des connaissances que cet homme de loi avait sur le droit public de l'Empire. Dupont était philosophe et versifiait à l'occasion.

DUPONT DE NEMOURS (Pierre-Samuel), économiste, conseiller d'État, membre de l'Assemblée constituante, secrétaire du gouvernement provisoire en 1814, etc., né en 1739, mort en 1817. Il rédigeait en 1769 les *Éphémérides du citoyen*, et travailla avec Turgot lorsque celui-ci fut ministre.

DUPUITS DE LA CHAUX (Claude), cornette de dragons, voisin de Voltaire à Ferney. Il avait huit mille livres de rente en terres, vingt-trois ans et une jolie figure quand il épousa, le 12 février 1763, la protégée du patriarche, Marie Corneille.

DU RESNEL (l'abbé J.-Fr. du Bellay), né à Rouen en 1692, mort en 1761 ; membre de l'Académie française, traducteur de Pope. Il était ami de Cideville et de Formont.

DU SAUZET, rédacteur de la *Bibliothèque française*, journal paraissant en Hollande.

DUTENS (Louis), né à Tours en 1730, mort en 1812; chapelain et secrétaire de l'ambassadeur d'Angleterre à Turin en 1758, chargé d'affaires lui-même dans cette résidence, puis historiographe du roi d'Angleterre, etc. Il publia en 1768, les *Œuvres de Leibnitz*, fut félicité par Voltaire, qu'il attaqua un an après dans une brochure, rendit effrontément visite au patriarche trois ans plus tard, et fit paraître en 1806 les *Mémoires d'un voyageur qui se repose*, où il se venge par des calomnies d'un trait que Voltaire lui avait décoché dans ses *Questions sur l'Encyclopédie* en 1774.

DU TERTRE, notaire à Paris.

DUVERGIER DE SAINT-ETIENNE, gentilhomme du roi de Pologne. Auteur d'une épître à Voltaire sur la comédie de l'*Écossaise.*

DU VERNET (Théop.-Imarigeon, abbé), né en 1734, mort vers 1797, éditeur d'une *Vie de Voltaire* (1786), où se trouvent bien des erreurs et bien des contes, et mutilateur des *Lettres de Voltaire à l'abbé Moussinot* (1781).

E

EGMONT (Angélique-Amable, comtesse d'), née en 1723; veuve d'Egmont Pignatelli, et petite-fille du maréchal de Villars. Elle s'était retirée, en 1753, à la maison du Calvaire de la Compassion.

EISEN (Charles), dessinateur, né en 1711, mort en 1778. Il illustra la *Henriade*.

ELIE DE BEAUMONT (J.-B.-Jacques), avocat, né à Carentan en 1732, mort en 1786. Il fut le défenseur des Calas.

ELIE DE BEAUMONT (Anne-Louise Morin du Menil), femme du précédent, née en 1729, morte en 1783; auteur des *Lettres du marquis de Roselle*, d'*Anecdotes de la cour d'Édouard II*, etc.

ELISABETH-CHRISTINE, reine de Prusse. Frédéric II avait épousé par ordre cette princesse de Brunswick.

ESPAGNAC (J.-B. Damazet de Sahuguet, baron d'), né en 1713, mort en 1783, gouverneur de l'hôtel des Invalides; auteur d'une *Histoire de Maurice de Saxe* (1773). C'est le père du fameux abbé agioteur, condamné à mort en 1794.

ESPREMENIL (d'), conseiller au parlement.

ESTAING (Ch.-Hector, comte d'), né en 1729, condamné à mort en 1794. Il servit dans les Indes, et fut fait prisonnier par les Anglais au siége de Madras en 1759. Voyez, tome V, les *Fragments sur l'Inde*. Il devint par la suite lieutenant des armées navales, vice-amiral et amiral.

F

FABRY, maire de Gex et subdélégué de l'intendance de Bourgogne.

FAIVRE (Arsène), né en 1757, mort en 1814; auteur d'une épître de Boileau à Voltaire.

FALKENER. C'est chez ce riche négociant anglais que Voltaire habita lors de son exil en Angleterre, et c'est à lui qu'il dédia *Zaïre*. Falkener fut ambassadeur à Constantinople, puis secrétaire intime du duc de Cumberland. Il mourut en 1758. En 1774, Voltaire reçut son fils à Ferney.

FANGÉ (Dom Augustin), bénédictin, neveu de Dom Calmet. Il a écrit la Vie de son oncle (1762).

FARGÈS (François de), conseiller d'Etat, ami intime et collaborateur de Turgot.

FAUGÈRES (le baron de), officier de marine.

FAVART (Charles-Simon), né en 1710, mort en 1792; créateur du genre de l'opéra-comique, il mit au théâtre, en société avec de Voisenon, deux contes de Voltaire, l'*Education d'une fille* et *Ce qui plaît aux dames*.

FAVART (Marie-Justine-Benoîte Duronceray, madame), femme du précédent, née en 1727, morte en 1772. Cette actrice avait pour amant l'abbé de Voisenon, qui collaborait avec elle aux pièces de son mari.

FAVIÈRES, conseiller au parlement; auteur du poëme latin intitulé : *Ver, carmen pentametrum*, dont on attribue la traduction française à Querlon.

FÉKÉTÉ DE GALANTHA (George, comte de), vice-chancelier de Hongrie. Il faisait des vers.

FEL (Marie), cantatrice, née à Bordeaux en 1716. Elle débuta à l'Opéra en 1733, et se retira du théâtre en 1759, époque où elle vint aux *Délices* faire visite à Voltaire.

FENOUILLOT DE FALBAIRE (Ch.-Georges), né en 1727, mort en 1800, auteur du drame de l'*Honnête criminel*. Il s'enrichit grâce à la beauté de sa femme, qui faisait partie de la troupe des berceuses du fameux banquier Beaujon.

FERRIOL (madame de), femme d'un ex-ambassadeur de France à Constantinople, et tante de d'Argental.

FEZ, libraire à Avignon, éditeur des *Erreurs de M. de Voltaire*, ouvrage de Nonnotte.

FISCHER, intendant des postes de Berne.

FLEURIEU (de), prévôt des marchands et membre de l'Académie de Lyon.

FLEURY (André-Hercule, cardinal de), premier ministre, né en 1653, mort en 1743. Voltaire lui offrit deux fois ses services comme diplomate auprès du roi de Prusse.

FLORIAN (Phil.-Ant. de Claris, marquis de), né en 1707. Retiré du service, il épousa le 7 mai 1762 la nièce de Voltaire, madame veuve de Fontaine. Dix ans plus tard, il se remariait à madame Rillet, femme divorcée de Genève, et, en 1774, il convolait en troisièmes noces avec une demoiselle Joly. C'était le frère aîné du père du chevalier de Florian.

FLORIAN (madame de). Voyez madame DE FONTAINE.

FLORIAN (Jean-Pierre Claris, chevalier de), né en 1755, mort en 1794; neveu du marquis de Florian. Il vint à Ferney en 1765. Voltaire le surnommait *Florianet*.

FONTAINE (madame de), née Marie-Elisabeth Mignot, nièce de Voltaire, seconde fille de sa sœur. En juin 1738, elle épousa Nic.-Jos. de Dompierre, seigneur de Fontaine-Hornoy, président trésorier de France au bureau des finances d'Amiens. Devenue veuve, elle se remaria, en 1762, au marquis de Florian.

FONTANELLE (Jean-Gaspard Dubois, dit de), né en 1737, mort en 1812; auteur d'*Ericie ou la Vestale*, et fondateur de la *Gazette universelle de politique et de littérature de Deux-Ponts*.

FONTENELLE (Bernard le Bovier de), né en 1657, mort en 1757. On n'a qu'une lettre de Voltaire à ce doyen des philosophes.

FORCALQUIER (Louis de Brancas, comte de), fils du maréchal de Brancas. Il composa beaucoup de comédies de société.

FORMEY (Jean-Henri-Samuel), né à Berlin en 1711 d'une famille de réfugiés, mort en 1797; fut tour à tour pasteur, professeur d'éloquence et de philosophie, secrétaire perpétuel de l'Académie de Berlin. Il rédigea un grand nombre de journaux littéraires, entre autres la *Bibliothèque impartiale*.

Voltaire s'est moqué de Formey et de son style. (Voyez tome IV, page 727.) Formey s'en est vengé en annotant avec fiel les lettres que Voltaire lui avait adressées.

FORMONT (de), conseiller au parlement de Rouen, ami de Cideville; poëte à l'occasion, et concertiste de salon fort distingué. Il était de la société de madame de Bernières et de celle de madame du Deffand.

FOY (le comte de).

FRAIGNE (de).

FRANÇOIS Ier, empereur d'Allemagne. Lors de l'aventure de Francfort, en 1753, Voltaire lui demanda protection.

FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU (Nicolas), né en 1750, mort en 1828. Il adressa à Voltaire, en 1774, une *Épître sur le mois d'Auguste*, que Voltaire fit imprimer à la suite de ses *Lettres chinoises*.

FRÉDÉRIC, prince héréditaire de Hesse-Cassel. Il avait eu Crouzas pour précepteur; il fut en correspondance avec Voltaire à partir de 1754, et, devenu landgrave à son tour en 1760, il s'intéressa à la famille Calas. Il vint à Ferney en 1766. En 1776 il publia des *Pensées diverses sur les princes*, ouvrage prétendu philosophique; mais il n'en vendit pas moins 22,000 de ses sujets à l'Angleterre pour combattre les insurgés d'Amérique.

FRÉDÉRIC II, roi de Prusse. Voyez notre Avertissement en tête de la *Correspondance* de Voltaire avec ce roi.

FRÉDÉRIC GUILLAUME, né en 1744, mort en 1797; fils d'Auguste-Guillaume frère cadet de Frédéric II. C'est pour lui que Voltaire écrivit un *Fragment d'instructions*. Voyez tome V, page 632. Frédéric-Guillaume fut le successeur de Frédéric II.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME, margrave de Bareuth, né en 1711; marié en 1731 à Wilhelmine, sœur du roi de Prusse.

FRESNEY (de), ami de Palissot.

G.

GAILLARD (Gabriel-Henri), historien, né en 1726, mort en 1806; auteur de l'*Histoire de François Ier*. Il fut de l'Académie en 1771.

GALLITZIN (Dimitri III, prince de), ambassadeur de Russie en France en 1765. Il fut lié avec tous les philosophes, et donna une édition des œuvres d'Helvétius.

GAMERRA (de), lieutenant de grenadiers, au service de l'empereur d'Allemagne; auteur d'un poëme badin sur les cornes, la *Cornéide*.

GAUFFECOURT (de), fermier des sels du Valais, ami commun de Voltaire et de J.-J. Rousseau.

GAULTIER (l'abbé), aumônier des Incurables, à qui Voltaire se confessa en arrivant à Paris en 1778.

GAY DE NOBLAC, avocat à Bordeaux.

GAYA (le chevalier); faisait partie de la cour de Sceaux.

GEOFFRIN (Marie-Thérèse Rodet, madame), née en 1699, morte en 1777, la plus célèbre des virtuoses du dix-huitième siècle. Amie du comte Poniatowski, elle alla lui faire visite lorsqu'il fut roi de Pologne.

GÉNONVILLE (Nicolas-Anne Lefèvre de la Faluère, de), jeune conseiller honoraire au parlement de Paris, camarade de Voltaire. Pendant le premier embastillement du poëte, il lui souffla sa maîtresse, mademoiselle de Livry. Il mourut de la petite-vérole en septembre 1723, à l'âge de vingt-six ans. Voltaire le pleura sincèrement et longtemps.

GERMAIN, écuyer et orfèvre du roi.

GILLI, un des directeurs de la Compagnie des Indes.

GIN (Pierre-Louis-Claude), né en 1726, mort en 1807, conseiller au parlement Maupeou, puis au grand-conseil, auteur d'un traité *Des vrais principes du gouvernement français* et d'autres ouvrages.

GOLDONI (Carlo), le *Molière italien*, né à Venise en 1707, mort à Paris en 1793. Il vint dans cette dernière ville en 1762, et s'y fixa. C'est Albergati qui le mit en relation avec Voltaire.

GOLTZ (le baron de), ministre du roi de Prusse à Paris.

GOTTER (le comte de), grand-maréchal de la maison du roi de Prusse.

GOTTSCHED (Jean-Christophe), écrivain allemand de l'école française, né en 1700, mort en 1766. Voltaire le vit en passant à Leipsick en 1753.

GRAFFIGNY OU GRAFIGNY (Françoise d'Issembourg d'Apponcourt, dame de) née en 1695, morte en 1758; auteur des *Lettres d'une Péruvienne* (1747) et d'un drame en prose, *Cénie*. Séparée de son mari, elle eut pour amant un lieutenant de cavalerie, Léopold Desmarest, et s'attacha à mademoiselle de Guise, depuis duchesse de Richelieu. Elle vint passer trois mois à Cirey en 1738-1739, et a fait l'histoire de ces trois mois.

GRAMMONT (Béatrix Choiseul de Stainville, duchesse de), femme du duc de ce nom et sœur du duc de Choiseul, dont elle fut la maîtresse. Née vers 1730, elle fut condamnée à mort en 1794.

GRASSET (François), libraire à Lausanne. C'est lui qui en 1755 essaya de faire chanter Voltaire avec un manuscrit de la *Pucelle* encore inédite.

S'GRAVESANDE (Guillaume-Jacob), géomètre, physicien et philosophe hollandais, né en 1688, mort en 1742. Voltaire le vit à Leyde en 1737.

GRESSET (J.-B.-Louis), né en 1709, mort en 1777; auteur du poëme de *Ver Vert*, de la tragédie d'*Edouard*, de la comédie du *Méchant*. Frédéric essaya de l'attirer à Berlin.

GRIMM (Fréd.-Melchior, baron de), né à Ratisbonne en 1723, mort en 1807; célèbre correspondant littéraire, ami de Diderot, de Suard, de Raynal, et amant de madame d'Epinay. On l'avait surnommé le *Prophète*, depuis la publication de son pamphlet intitulé, le *Petit prophète de Bœmischbroda*.

GROS, curé de Ferney. C'était un ivrogne. Voltaire le força à lui donner la communion par devant notaire.

GROSLEY (Pierre-Jean), avocat et littérateur, né à Troyes en 1718, mort en 1785. C'est un écrivain bizarre, mais fort érudit.

GUADAGNI, secrétaire de la Société botanique de Florence.

GUDIN DE LA BRENELLERIE (Paul-Philippe), littérateur, né en 1738, mort en 1812. Il fut secrétaire de Beaumarchais.

GUI-DUCHESNE, noms de libraires associés. Duchesne mourut en 1765.

GUIGER (Louis), riche banquier de Saint-Gall, qui céda à Voltaire pendant quelques semaines son château de Prangins.

GUILLAUME VIII, landgrave de Hesse-Cassel en 1751, né en 1682, mort en 1760. Voltaire le connaissait longtemps avant d'aller lui faire visite en 1753.

GUILLAUMOT (Charles-Abel), architecte de la généralité de Paris.

GUISE (le prince de), père de Marie-Elisabeth-Sophie de Guise, qui épousa Richelieu par l'entremise de Voltaire. On le compte au nombre des débiteurs du poëte.

GUISE (la princesse de), femme du précédent. « Le mari et la femme, dit le président Hénault, étaient le scandale de tout Paris. »

GUSTAVE III, roi de Suède, né en 1746, tué par Ankarstrœm en 1792. Il voyageait en France sous le nom de comte de Haya quand la mort de son père le mit sur le trône. En 1772, il fit son coup d'Etat contre la noblesse suédoise vendue à la Russie.

GUYOT (P.-J.-J. Guillaume), collabora au *Grand Vocabulaire français*, 1767 et années suivantes; trente vol. in-4°.

GUYOT DE MERVILLE (Michel), né en 1696; auteur dramatique, qui fut le successeur de Voltaire auprès d'Olympe Dunoyer; qui fut chargé par le poëte des corrections des la *Henriade*; qui écrivit ensuite contre lui; qui lui demanda pardon de ses attaques dans une lettre du 15 avril 1755, et qui, le 4 mai de la même année, se noya volontairement dans le lac de Genève.

H

HALLER (Albert de), anatomiste, botaniste et poëte, né en 1708, mort en 1777. Ce savant presque universel était membre du conseil secret de Berne quand Voltaire vint s'établir en Suisse. « Il fut injuste envers Voltaire qui a fini par l'être envers lui, » dit fort bien M. Beuchot.

HAMILTON (William), ambassadeur d'Angleterre à Naples, mari de la fameuse lady Hamilton, né en 1730, mort en 1803. Il publia en 1772 des *Observations sur le Vésuve, l'Etna et autres volcans*.

HELVÉTIUS (Claude-Adrien), né en 1715, mort en 1771. Ce célèbre philosophe, fermier-général à vingt-trois ans, fut le soutien des gens de lettres. Il visita Voltaire à Cirey et reçut de lui des leçons de poésie. Voyez, tome IV, page 598. Son

livre de l'*Esprit* fut brûlé en 1758. En 1750, il avait épousé la nièce de madame de Graffigny, mademoiselle de Ligniville, qui porta si honorablement le nom de son mari.

HÉNAULT (Charles-Jean-François), né en 1685, mort en 1770, président au parlement de Paris, attaché à la maison de la reine, et familier du cercle de madame du Deffand, dont il était l'amant. Son *Abrégé chronologique de l'Histoire de France* parut en 1744. Ses *Mémoires* sont curieux.

HÉNIN (la princesse d'), attachée à la maison de Marie-Antoinette.

HENNIN (Pierre-Michel), diplomate, né vers 1720, mort en 1801, secrétaire d'ambassade, puis attaché au cabinet particulier de Louis XV, puis ministre résident en Pologne, et enfin ministre résident à Genève en 1765. C'est alors qu'il vit souvent Voltaire. Il a laissé en manuscrit cent cinquante volumes in-folio, dont un poëme, l'*Illusion*, qui compte soixante chants.

HENRI DE PRUSSE (le prince), frère de Frédéric II, né en 1726, mort en 1802.

HENRIQUEZ, graveur.

HÉRAULT, lieutenant de police. En 1739, il fit signer à Desfontaines un désaveu de la *Voltairomanie*.

HÉRON, du ministère des finances.

HERVEY (lord), poëte, philosophe, courtisan, homme politique et séducteur, l'un des plus grands personnages de la cour de George II. Il était l'amant de la princesse Caroline, fille aînée du roi, et devint garde des sceaux d'Angleterre. Ses *Mémoires* sont fort remarquables. Voltaire le connut pendant son exil à Londres.

HORN (Aurore de Saxe, comtesse de), fille naturelle de Maurice de Saxe, et veuve du capitaine de Horn. Voyant sa pension supprimée, elle eut recours à l'intercession de Voltaire. C'est la grand'mère de madame Georges Sand.

HORNOY (madame d'), femme du petit-neveu de Voltaire, Dompierre d'Hornoy, qui l'épousa en 1770.

HUME (David), philosophe et historien anglais, né en 1711, mort en 1776. C'est à propos de J.-J. Rousseau que Voltaire lui écrivit une lettre qui fut rendue publique.

I

IMBERT, receveur général des domaines.

IRAILH (Aug.-Simon, abbé), né en 1719, mort en 1794, auteur d'une histoire des *Querelles littéraires*, en quatre volumes. C'était un grand admirateur de Voltaire.

J

JABINEAU DE LA VOUTE, avocat, né en 1721, mort en 1787. Il prit en 1766 la défense des comédiens contre Huerne.

JAUCOURT (Louis, chevalier de), né en 1704, mort en 1779; auteur d'une *Vie de Leibnitz*, et collaborateur assidu de Diderot à l'*Encyclopédie*.

JAUCOURT (le marquis de), frère du chevalier, commandant en Bresse.

JOLY (madame), mère de la troisième femme du marquis de Florian.

JOLY DE FLEURY DE LA VALETTE (Jean-François), intendant de Bourgogne depuis 1749. Omer de Fleury était son frère.

JORE, libraire de Rouen, que Cideville procura à Voltaire, et chez qui Voltaire habita en 1731. Il imprima le *Charles XII* et les *Lettres anglaises*. Pour ce dernier ouvrage, il fut destitué, emprisonné, ruiné. Au bout de trois ans, on lui conseilla d'attaquer Voltaire dans un mémoire : ce qu'il fit. Voltaire répliqua, puis lui pardonna, et lui vint en aide.

JOSSE (François), libraire de Paris. C'est lui qui en 1733, abusant de la confiance de Voltaire, fit copier les *Lettres philosophiques*, et concourut à leur publication clandestine.

JULH (le chevalier de), brigadier des gardes du roi.

K

KAHLE (Louis-Martin), jurisconsulte, né à Magdebourg en 1712, mort en 1775; auteur d'un *Examen du livre intitulé : Métaphysique de Newton et de Leibnitz*. C'est la critique de la première partie des *Éléments de Newton*.

KAISERLING (le baron de), surnommé *Césarion*, ami intime de Frédéric. Il vint en ambassade à Cirey en 1737; mort en 1746.

KEATE (George), né vers 1729, mort en 1797; auteur d'une épître à Voltaire intitulée *Ferney*, d'une traduction de *Sémiramis*, du *Tombeau de l'Arcadie*, etc.

KEITH (George), connu sous le nom de *Mylord Maréchal*, né en 1685, mort en 1778; proscrit jacobite au service de Frédéric II, qui l'envoya en France comme ambassadeur, puis à Neufchâtel comme gouverneur. Il protégea Jean-Jacques Rousseau.

KEYSERLING (le comte), Autrichien, qu'il ne faut pas confondre avec le Prussien Kaiserling.

KOENIG (Samuel), mathématicien, né en 1712, mort en 1757; eut pour élève madame du Châtelet, dont il fit une leibnitzienne, devint bibliothécaire du stathouder de Hollande, et se brouilla avec son ami Maupertuis en 1752 à propos du principe de la moindre action. Voyez, tome VI, la *Diatribe du docteur Akakia*.

L

LA BASTIDE, avocat à Nîmes, adressa des vers à Voltaire sur l'affaire Calas.

LA BORDE (Jean-Benjamin de), premier valet de chambre de Louis XV, puis fermier-général, né en 1734, condamné à mort en 1794. Il mit en musique l'opéra de *Pandore*, et vint à Ferney. Voltaire écrivit en faveur de sa famille dans l'affaire Claustre. Voyez tome V.

LA BORDE (de), banquier. C'est chez lui que Voltaire avait placé deux cent mille francs, que les mesures financières de l'abbé Terray réduisirent à zéro.

LA BORDE DES MARTRES (madame), femme de Pierre-Joseph La Borde des Martres, neveu de Jean-François de La Borde, fermier-général. Voyez, tome V, l'*Affaire Claustre*.

LA CHALOTAIS (Louis-René de Casradeuc de), procureur-général du parlement de Bretagne, né en 1701, mort en 1785. Il est célèbre par son *Compte rendu des constitutions des jésuites*, par son refus d'enregister les édits bursaux attentatoires aux droits de la Bretagne, par son emprisonnement, par son exil, etc.

LA CHAU (Gérard, abbé), numismate.

LACOMBE (Jacques), d'abord avocat, puis libraire, né en 1724, mort en 1801. Il est auteur d'une *Histoire des révolutions de l'empire de Russie*.

LA CONDAMINE (Charles-Marie de), savant, né en 1701, mort en 1774. Il fit, en 1736, le voyage à l'équateur pour déterminer la figure de la terre, et fut retenu de force au Pérou jusqu'en 1744. Il écrivit en faveur de l'inoculation. Lors de la querelle de Voltaire avec Maupertuis, il se prononça contre Voltaire. La Condamine devint sourd en vieillissant.

LA COUR (Madame de).

LA DIXMERIE (Nic. Bricaire de), littérateur, né vers 1731, mort en 1791. Il était de la société de Fanny de Beauharnais.

LA FARGUE (Étienne de), avocat à Pau, né en 1728, mort en 1795. Il a fait quelques ouvrages.

LA FAYE (de), secrétaire du cabinet du roi, envoyé extraordinaire à Gênes, mort en 1747. Voltaire, dans sa préface d'*OEdipe*, cite une belle stance de lui.

LA FERTÉ (Papillon de), intendant des menus plaisirs du roi.

LA FOLLIE (Louis-Guillaume de), négociant rouennais, né en 1733, mort en 1780; auteur du *Philosophe sans prétention*, 1775.

LA HARPE (Jean-François), né en 1739, mort en 1803. On sait combien Voltaire l'aima, le protégea, et combien La Harpe fut ingrat. Il alla, en 1768, à Ferney, où il déroba quelques chants de la *Guerre civile de Genève* et les *Mémoires de Voltaire*. Le patriarche pardonna à celui qui alors l'appelait son père, et qui plus tard devait le traiter en ennemi.

LA HOULIÈRE (Marchant de), brigadier des armées du roi, neveu de Voltaire à la mode de Bretagne.

LALANDE (J.-J. Le Français de), célèbre astronome, né à Bourg en Bresse en 1732, mort en 1807.

LALLY-TOLENDAL ou TOLLENDAL (Trophime-Gérard), né en 1751, mort pair de France en 1830; fils du comte de Lally,

décapité en 1766. Voltaire concourut à faire réhabiliter la mémoire du comte. Voyez, tome V, les *Fragments sur l'Inde.*

La Marche (Claude-Philibert Fiot de), né en 1694, mort en 1768. Ce premier président du parlement de Bourgogne avait été camarade de Voltaire au collège de Louis-le-Grand. Leur correspondance de jeunesse existe, mais elle n'a pas encore été publiée.

La Mare (l'abbé de), un des jeunes protégés de Voltaire, qui l'autorisa à éditer, en 1736, la *Mort de César*, avec une préface de sa façon.

La Martinière (Antoine-Augustin Bruzen), compilateur et géographe, né en 1662, mort en 1746. Il vivait à La Haye où le libraire Van Duren l'avait engagé à se fixer, et fut nommé premier géographe du roi d'Espagne.

Lamberg (Max.-Joseph, comte de), né à Brunn en 1730, mort en 1792; auteur du *Mémorial d'un mondain*, 1775.

La Mettrie (Julien Offroy de), médecin et philosophe, né à Saint-Malo en 1709; auteur de l'*Homme-machine*, de l'*Homme-plante*, etc. Obligé de fuir de France, il devint lecteur du roi de Prusse, et c'est pendant le séjour de Voltaire à Berlin qu'il mourut à la suite d'un repas fait chez l'ambassadeur Tyrconnell, en 1751.

La Michodière (J.-B.-F. de), né en 1720, intendant d'Auvergne, puis de Lyon.

La Motte (de).

La Motte Gefrard (comte de Sannois), procura à Voltaire les lettres manuscrites de Henri IV à Corisande d'Andouin, qui se trouvent dans l'*Essai sur les mœurs.*

La Neuville (la comtesse de). Elle habitait une terre aux environs de Cirey. Voltaire fut en correspondance avec elle à titre de voisin de campagne en 1734 et années suivantes.

La Noue (Jean Sauvé, dit), acteur et poëte dramatique, né en 1701, mort en 1761. Il est auteur de *Mahomet II* (1739), et de la *Coquette corrigée* (1756). La troupe de comédiens qu'il dirigeait à Lille joua pour la première fois la tragédie de *Mahomet*. Voltaire le recommanda à Frédéric II.

La Place (de), littérateur, né en 1707, mort en 1793, auteur de *Venise sauvée*, et premier traducteur du *Théâtre anglais*.

La Ponce (de).

La Popelinière (Alexandre-Jean-Joseph Le Riche de), fermier-général, né en 1692, mort en 1762. Voltaire était de sa société, Thieriot habita chez lui. Cultivant les lettres et la musique, il composa les ariettes de la *Princesse de Navarre*, et écrivit deux romans licencieux.

La Porte (Joseph de), né en 1713, mort en 1779. D'abord collaborateur de Fréron à l'*Année littéraire*, puis fondateur de l'*Observateur littéraire.*

La Préverie (de).

La Rochefoucauld (Louis-Alexandre, duc de), né en 1743, tué à Gisors en 1792. Il fut membre de l'Académie des sciences, membre de l'Assemblée constituante, et président du département de Paris.

La Roque (Antoine de), né en 1672, mort en 1744. Il eut le privilége du *Mercure de France* à partir de 1721.

La Sauvagère (Félix-François Le Royer d'Artezet de), ingénieur, né en Touraine en 1707, mort en 1781. Il est auteur de quelques dissertations sur l'histoire naturelle. Voyez tome V, page 756.

Latour (Maurice-Quentin de), célèbre par ses pastels, né en 1704, mort en 1788. Ses portraits de Voltaire sont connus.

La Tour (le père de), jésuite, principal du collége de Louis-le-Grand.

La Touraille (Christophe, comte de), né en Bretagne, écuyer du prince de Condé, et auteur de quelques ouvrages badins.

La Tourette (de), membre de l'Académie de Lyon et de la Société économique de Berne.

L'Attaignant (Gabriel-Charles, abbé de), chanoine de Reims et chansonnier, né en 1697, mort en 1779. Il avait quatre-vingt-deux ans quand il envoya des couplets à Voltaire, âgé lui-même de quatre-vingt-quatre ans.

Laujon (Pierre), chansonnier qui fut de l'Académie française sous l'empire; né en 1727, mort en 1807. Avant la Révolution, il était secrétaire du prince de Condé.

Laurencin (le comte de). En 1767, il offrit à Voltaire son château pour refuge.

Laurent (Pierre-Joseph), ingénieur et mécanicien, né en 1715, mort en 1773, donna le plan du canal de Flandre, imagina les bras mécaniques, etc.

Laus de Boissy, écuyer; auteur de pièces de théâtre et éditeur d'un recueil intitulé, le *Secrétaire du Parnasse.*

La Vallière (Louis-César Le Blanc de la Baume, duc de), né en 1708, mort en 1780; petit-neveu de la duchesse de La Vallière; grand fauconnier de France et célèbre bibliophile. Sa bibliothèque de Montrouge fut réunie à celle du marquis de Paulmy, à l'Arsenal.

Lavaysse, avocat à Toulouse, père de l'ami de Marc-Antoine Calas, Gualbert Lavaysse.

Lavaysse de Vidon (Gualbert), fils du précédent. Voyez tome V, l'*Affaire Calas.*

La Verpillière (de), prévôt des marchands de Lyon.

La Virotte (Louis-Anne), médecin, né à Nolay en 1705, mort en 1759.

La Vrillière (Louis Phélypeaux, duc de), plus connu sous le nom de comte de Saint-Florentin, qu'il porta jusqu'en 1770. Ce ministre est fameux par l'abus qu'il fit des lettres de cachet. Outre les affaires de la maison du roi, du clergé et de la ville de Paris, il avait aussi le soin des affaires administratives d'un grand nombre de provinces.

Lebas (Jacques-Philippe), célèbre graveur, né en 1707, mort en 1783.

Le Blanc (M.-J.-Bernard, abbé), né en 1707, auteur d'*Abensaïd*, tragédie, et de Lettres sur les Anglais.

Lebrun (Ponce-Denis-Ecouchard), poëte lyrique, né en 1729, mort en 1807. Il était secrétaire des commandements du prince de Conti. En 1760, il adressa à Voltaire une ode en faveur de Marie Corneille; en 1761, il publia contre Fréron la *Wasprie* et l'*Ane littéraire*. Plus tard il se permit quelques traits contre Voltaire.

Leckzinska (Marie), reine de France, fille du roi Stanislas. Elle pensionna Voltaire.

Leclerc (Nic.-Gabriel), né en 1726, mort en 1798; médecin de l'hetman des Cosaques, puis du grand-duc de Russie; auteur de *Yu-le-Grand et Confucius*, d'une *Histoire de Russie*, etc., etc.

Leclerc de Montmercy, avocat au parlement et poëte ridicule. Il envoyait ses productions à Voltaire, et publia, en 1764, tout un poëme en l'honneur du patriarche de Ferney.

Ledet et Ce, libraires d'Amsterdam, éditeurs des *Eléments de Newton.*

Lefebvre, jeune poëte de vingt ans que Voltaire recueillit chez lui en 1733 avec Linant. Il mourut quelque temps après en laissant un fragment de tragédie.

Le Franc, marquis de Pompignan (Jean-Jacques), né en 1709, mort en 1784. C'est celui dont Voltaire s'est tant moqué en 1760. Auteur d'une traduction du *Pervigilium Veneris*, des tragédies de *Didon* et de *Zoraïde*, de *Poésies sacrées*, etc. Il attaqua les philosophes dans son discours de réception à l'Académie, et la guerre contre lui commença. Voyez les *Facéties.*

Le Français, ancien officier de cavalerie.

Légat de Furcy, compositeur de musique.

Le Gentil de la Galaisière (Guillaume-Joseph-Hyacinthe-Jean-Baptiste), né en 1725, mort en 1792. Il alla à Pondichéry, en 1760, comme membre de l'Académie des sciences, pour observer le passage de Vénus sur le disque du soleil. Auteur d'un *Voyage dans les mers de l'Inde.*

Le Goux de Gerland (Bénigne), bailli de la noblesse de Bourgogne, né en 1695, mort en 1774. Il avait été camarade de de Voltaire au collége.

Le Jeune de la Croix, avocat à Paris.

Lekain (Henri-Louis), célèbre acteur, né en 1728, mort en 1778. Il joua sur le théâtre d'amateurs établi par Voltaire dans sa maison de la rue Traversière, et prit leçon du poëte; puis il entra à la Comédie-Française. Il vint faire visite à son protecteur aux *Délices* et à Ferney. Voltaire ne le vit jamais jouer à la Comédie.

Le Pelletier de Morfontaine (Louis), intendant de Soissons de 1765 à 1784.

L'Épine, horloger du roi.

Le Riche, directeur et receveur général des domaines du roi à Besançon. Il prit, en 1766, la défense du libraire Fantet.

Leroy, médecin

Lessing (Gotthold-Ephraïm), célèbre littérateur allemand,

né en 1729, mort en 1781. Il allait traduire le *Siècle de Louis XIV* sur un manuscrit dérobé à Voltaire, quand celui-ci redemanda son bien.

LE THINOIS, avocat.

LETOURNEUR (Pierre), né en 1736, mort en 1788; traducteur de Young, d'Hervey, de Shakespeare, etc. Voyez tome IV, la *Lettre à l'Académie* sur le Théâtre anglais.

LEVESQUE DE BURIGNY (Jean), frère du précédent, né à Reims en 1692, mort en 1785; collaborateur de Saint-Hyacinthe à l'*Europe savante* de 1718 à 1720, auteur d'un ouvrage sur l'*Autorité du pape* (1720), et du fameux *Examen critique des apologistes de la religion chrétienne*, qui parut sous le nom de Fréret.

LEVESQUE DE POUILLY (Louis-Jean), né en 1691, mort en 1750; il voyagea en Angleterre, fut lié avec Bolingbroke, et devint lieutenant-général de la ville de Reims. Auteur d'une *Théorie des sentiments agréables*. Voltaire alla passer quelques jours chez lui après la mort de madame du Châtelet.

LEWENHAUPT (Adam, comte), aide-de-camp du maréchal de Saxe en 1744, et maréchal de camp depuis 1761. Il était fils du Suédois Lewenhaupt, qui, victime de la faction des *bonnets*, fut décapité en 1743 pour avoir capitulé en Finlande avec les Russes.

LIGNE (Charles-Joseph, prince de), né à Bruxelles en 1735, mort à Vienne en 1814. C'était, selon madame du Deffand, le singe du chevalier de Boufflers. Il vint voir Voltaire à Ferney. Ses œuvres ont été publiées en trente volumes in-12.

LIGNE (princesse de), femme du précédent.

LINANT, gouverneur du fils de madame d'Epinay. Il ne faut pas le confondre avec un autre Linant qui, protégé par Voltaire, fut un moment précepteur du fils de madame du Châtelet.

LINGUET (Simon-Nicolas-Henri), avocat et publiciste, né en 1736, condamné à mort en 1794. Ses rapports avec Voltaire datent de 1767. Il défendit Morangiès (voyez tome V), et fut rayé du tableau. Il a publié la *Théorie des lois civiles*, le *Journal politique et littéraire*, les *Annales politiques*, etc.

LOCMARIA (J.-M.-F. du Parc, marquis de), noble breton, mort à l'âge de trente-sept ans, en 1745. C'est chez lui que Desfontaines fit lecture de la *Voltairomanie*.

LORENZI (le comte de), né à Florence; chargé des affaires de France en Toscane de 1734 à 1765, et membre de l'Académie de botanique de sa ville natale. J.-J. Rousseau fut en correspondance avec son frère, le chevalier Lorenzi.

LORRI (le chevalier de), lieutenant au régiment d'Auvergne. C'est lui qui fit à Voltaire l'histoire du dévouement du chevalier d'Assas.

LOUIS-EUGÈNE, prince de Wurtemberg ou Wirtemberg, mort en 1795. Il fut un des débiteurs de Voltaire, qui dut avoir recours au roi de Prusse pour se faire payer ses arrérages.

LUBERT (mademoiselle de), fille du président de Lubert, surnommée par Voltaire *Muse et Grâce*. Elle a publié sous le voile de l'anonyme quinze ou seize ouvrages. Née en 1702, morte en 1785.

LUBERSAC (abbé de), né en 1730, vicaire général de Narbonne en 1775, mort à Londres en 1804; auteur d'une *Dissertation sur les monuments publics*.

LULLIN DE CHATEAUROUX (Michel), né en 1695, mort en 1781; conseiller et secrétaire d'Etat de Genève.

LUNEAU DE BOISJERMAIN, littérateur, né en 1732, mort en 1801. Il voulut vendre les livres qu'il faisait, et les libraires lui intentèrent un procès qu'il perdit.

LUTZELBOURG (la comtesse de), fille de Klinglin, préteur royal de Strasbourg, femme de Walter de Lutzelbourg, dont elle devint veuve en 1736. Elle mourut en 1765, dans son château de l'île Jard, près de Strasbourg, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Voltaire la connaissait dès 1725.

LUXEMBOURG (la maréchale de), protectrice de Jean-Jacques Rousseau.

LYTTELTON (lord George), né en 1709, mort en 1773. Il fut membre de la chambre des communes, chancelier de l'Echiquier, puis investi de la pairie. En 1759, il publia ses *Dialogues des morts*, où il parlait de Voltaire exilé et coupable d'excès de plume. Voltaire lui écrivit pour protester contre ces expressions que Lyttelton corrigea.

M

MACHAULT D'ARNOUVILLE, lieutenant de police en 1718.

MAIGROT, chancelier du duché souverain de Bouillon.

MAILLET DU BOULLAY (Ch.-Nicolas), maître des comptes et secrétaire perpétuel de l'Académie de Rouen, né en 1729, mort en 1769.

MAILLY (Louise-Julie, comtesse de), née en 1710, déclarée maîtresse du roi en 1736, morte en 1751.

MAINE (Anne-Louise de Bourbon, duchesse du), petite-fille du grand Condé, femme du duc du Maine, née en 1676, morte en 1753. Voltaire fut un des familiers de la cour brillante que la duchesse tenait à Sceaux. Il y joua la comédie et même la tragédie; il y composa quelques-uns de ses romans, et c'est à la duchesse qu'il dédia sa tragédie d'*Oreste*.

MAIRAN (J.-J. Dortous de), physicien, mathématicien et littérateur, né en 1678, mort en 1771. Il devint secrétaire de l'Académie des sciences en 1740, donna sa démission en 1743, et entra à l'Académie française.

MAIRE (Jean).

MALAUSE (Marie-Françoise de Maniban, marquise de), veuve dès 1741; faisait partie de la cour de Sceaux.

MALESHERBES (Chrét.-Guill. de Lamoignon de), né en 1721, condamné à mort en 1794; fils du chancelier Lamoignon, directeur de la librairie en 1750; membre de l'Académie française en 1774, ministre du département de Paris et de la maison du roi en 1775; démissionnaire en 1776, etc., etc.

MALLET DU PAN (Jacques), publiciste, né à Genève en 1749 mort en 1800. C'est encore un des nombreux ingrats que Voltaire a faits. Présenté au patriarche de Ferney, celui-ci le proposa au landgrave de Hesse-Cassel comme professeur de langue française, et il fut agréé. En 1775, il alla à Londres travailler aux *Annales* de Linguet. Sous la Révolution, Mallet célébra le pouvoir absolu, et attaqua les doctrines voltairiennes.

MARCY de Cernay-la-Ville (de), secrétaire intime du cabinet de Louis XV. Il fut chargé du rapport de l'affaire des serfs de Saint-Claude.

MARENZI (Jean), traducteur italien de *Zaïre* et de la *Henriade*.

MARET (Hugues), né en 1726, mort en 1785; médecin, secrétaire perpétuel de l'Académie de Dijon.

MARGENCI (Adr. Quiret de), ami de Desmahis, et son collaborateur pour le *Voyage de Saint-Germain*.

MARIETTE, avocat.

MARIN (Fr.-L.-Claude Marini, dit), littérateur, né en 1721, mort en 1809. Il fut directeur de la *Gazette de France* en 1771, censeur royal, secrétaire général de la librairie, et lieutenant général de l'amirauté. Beaumarchais l'a couvert de ridicule. Voltaire faisait passer ses lettres sous son couvert.

MARIOTT, avocat général d'Angleterre, ami de lord Chesterfield.

MARMONTEL (Jean-François), né en 1723, mort en 1799. C'est Voltaire qui l'encouragea à venir à Paris, et qui le fit travailler pour le théâtre. Ce jeune poëte dédia à son protecteur sa première tragédie, *Denis le tyran*. La Popelinière lui donna asile dans sa maison de Passy; madame de Pompadour le fit secrétaire des bâtiments; il travailla ensuite aux archives des affaires étrangères, puis il eut le privilége du *Mercure* en 1758, et vint loger chez madame Geoffrin. En 1760, il fut mis à la Bastille pour un pamphlet qu'on lui attribua faussement. A sa sortie de prison, il alla voir Voltaire à Ferney. En 1767, parut son *Bélisaire*, qui fut censuré par la Sorbonne, et dont Voltaire prit la défense. En 1768, il mit au théâtre le roman de l'*Ingénu* sous le titre du *Huron*, etc., etc.

MARSCHALL (le baron de), fils d'un ministre d'Etat prussien et membre de l'Académie de Berlin. En 1751-1752, il mit sa bibliothèque à la disposition de Voltaire qui achevait alors son *Siècle de Louis XIV*.

MARVILLE (Feydeau de), nommé lieutenant-général de la police le 12 janvier 1740; puis premier président au grand conseil en 1748; puis directeur-général des économats en 1773.

MAUPEOU (René-Nicolas-Charles-Augustin de), chancelier de France, né en 1714, mort en 1792. Voltaire applaudit à sa réforme des parlements.

MAUPERTUIS (Pierre-Louis Moreau de), géomètre et astronome, né à Saint-Malo en 1698, mort à Bâle en 1759. Membre de l'Académie des sciences, il fit en 1736 le voyage au pôle nord pour déterminer la figure de la terre; il fut lié avec madame du Châtelet et Voltaire; il procura à la marquise le mathématicien Kœnig. Nommé président de l'Académie de Berlin, il se trouvait à Potsdam quand Voltaire vint y prendre séjour. Ayant eu querelle avec Kœnig à propos du prin-

cipe de la moindre action, et Voltaire s'étant prononcé pour Kœnig, il se brouilla avec Voltaire. Voyez, tome VI, la *Diatribe du docteur Akakia*.

Mayans y Siscar (Gregorio), savant jurisconsulte et littérateur espagnol, né en 1697, mort en 1781; auteur des *Origines de la langue espagnole*, d'une *Vie de Cervantes*, etc.

Medini (le comte de), traducteur italien de la *Henriade*.

Menou (de), père du général de ce nom.

Menoux (Joseph de), né en 1695, mort en 1766, jésuite, confesseur du roi Stanislas. Voyez ce que Voltaire dit de lui dans ses *Mémoires*.

Messange (de), receveur des tailles en Forez, auteur des *Recherches sur la population des généralités d'Auvergne, de Lyon, de Rouen*, etc.

Meunier (Jean-Nicolas de), né en 1751, mort en 1814; auteur de l'*Esprit, des usages et coutumes des différents peuples*. Il fut membre de l'Assemblée constituante et sénateur.

Meynières (la présidente de). Voyez Belot (madame).

Mezière, peintre des Gobelins.

Mignot (l'abbé Vincent), littérateur, neveu de Voltaire, né en 1730, mort en 1790. Il fit partie du parlement Maupeou. C'est dans son abbaye de Scellières que Voltaire fut porté à sa mort.

Mille (Ant.-Etienne), avocat au parlement de Paris, né en 1735; auteur d'un *Abrégé chronologique de l'Histoire de Bourgogne*.

Milly (le comte de), lieutenant-colonel d'infanterie.

Mimeure (Madeleine de Carvoisin d'Achi, marquise de), femme du marquis de Mimeure, maréchal-de-camp et membre de l'Académie française. Son salon, rue des Saints-Pères, était fréquenté par les poëtes et la belle compagnie. Voltaire, dans sa jeunesse, était là comme chez lui. Mimeure se prononce *Mimûre*.

Miranda (le marquis de), camérier-major du roi d'Espagne.

Mirbeck (Jean-François), avocat, né en 1732, mort en 1818.

Missy (César du ou de), chapelain de l'église française de Saint-James, né à Berlin d'une famille de réfugiés, et mort à Londres en 1775.

Moline (Pierre-Louis), auteur d'un grand nombre de pièces de théâtre et autres ouvrages, mort en 1820.

Moncrif (Fr.-Augustin, Paradis de), né en 1687, mort en 1770. Il fut secrétaire du comte d'Argenson, puis du comte de Clermont, enfin lecteur de la reine. Il était aussi de l'Académie française.

Montaudoin (de la Touche), négociant de Nantes, et correspondant de l'Académie des sciences de Paris. C'est lui qui baptisa un de ses navires du nom de Voltaire. Voyez, tome VI, l'*Épître à mon vaisseau*.

Montenero (la duchesse de), fille de madame du Châtelet, mariée à un comte napolitain.

Monteynard (de), ministre de la guerre en 1773.

Montfort (le chevalier de), officier d'artillerie.

Monthon (le baron de). Il faut peut-être lire Montyon. (Voyez plus bas.)

Montmartel (Pâris de), financier, le quatrième des frères Pâris, créé par Louis XV marquis de Brunoy et garde du Trésor royal.

Montperoux (le baron de), résident de France à Genève. Mort en 1765, il fut remplacé par Hennin.

Montrevel (Florence du Châtelet, comtesse de), née en 1704; sœur cadette de madame du Châtelet. Son mari était maréchal-de-camp.

Montyon (J.-B.-Robert Auget, baron de), né en 1733, mort en 1820; intendant de Provence, puis d'Auvergne, puis d'Aunis; conseiller d'Etat, etc. C'est le célèbre fondateur de tant de prix académiques.

Morand, chirurgien-major de l'hôtel des Invalides.

Morangiès (le comte de), officier-général dont Voltaire prit la défense en 1772. Voyez cette *Affaire*, tome V.

Moreau de la Rochelle (Franç.-Thomas), inspecteur général des pépinières royales de France, né en 1720, mort en 1791.

Morellet (l'abbé André), né en 1727, mort en 1819. Collaborateur à l'*Encyclopédie*, auteur d'un pamphlet contre la comédie des *Philosophes*, pour lequel il fut mis à la Bastille; traducteur de Beccaria, rédacteur d'un *Nouveau Dictionnaire de commerce*, etc. Il vint voir Voltaire à Ferney. Le patriarche surnommait l'abbé philosophe : *Mord-les*.

Moultou (de), pasteur génevois.

Moussinot (l'abbé), chanoine de Saint-Merry. Il était à la fois caissier du chapitre, des jansénistes et de Voltaire. « L'abbé Moussinot, dit fort bien M. A. François, remplissait avec la même exactitude la triple fonction de trésorier d'un couvent, d'une secte dévote et d'un philosophe. » Les lettres originales que Voltaire lui adressa se trouvent à la Bibliothèque nationale.

Muller (Gérard-Frédéric), né en 1705 en Westphalie, mort en 1783 à Saint-Pétersbourg. Il enseignait le latin, l'histoire et la géographie à l'Académie de Saint-Pétersbourg, et devint historiographe de l'empereur de Russie.

N

Naigeon (Jacques-André), philosophe, ami de Diderot et de d'Holbach, né en 1738, mort en 1810. Le *Militaire philosophe* est de lui.

Nancey, cordelier à Dijon.

Neaulme, libraire de La Haye et de Berlin, publia en 1753 les deux premiers volumes de l'*Abrégé de l'Histoire universelle* (*Essai sur les mœurs*) sans l'autorisation de Voltaire.

Necker (Jacques), banquier, ministre et philosophe, né à Genève en 1732, mort en 1804; auteur d'un *Eloge de Colbert*, d'un *Essai sur la législation et le commerce des grains*, etc.

Necker (Suzanne Curchod de Nasse, madame), née en 1739, mariée à Necker en 1764, morte en 1794. Les philosophes tenaient chez elle, le vendredi, une réunion qu'on appelait le *Bureau d'esprit*. C'est là que fut décidée l'érection d'une statue à Voltaire. Madame Necker est la mère de madame de Staël.

Nivernais (Louis-Jules, Barbon-Mancini-Mazarini, duc de), né en 1716, mort en 1798. Il fut ambassadeur à Rome, à Berlin et à Londres. Ses poésies et opuscules ont été publiés en huit volumes.

Noailles (Adrien-Maurice de), né en 1678, mort en 1766; duc et pair, maréchal de France, ministre d'Etat.

Noailles (Louis, duc de), maréchal de France, né en 1713, mort en 1793. Il chargea l'abbé Mignot, neveu de Voltaire, de rédiger les mémoires de son père, Adrien-Maurice de Noailles, qui parurent en 1777. Voltaire en fit un compte rendu. Voyez tome IV, page 643.

Nogaret (François-Félix), littérateur, né en 1740, mort en 1831.

Nordberg (Georges), chapelain de Charles XII, né en 1677, mort en 1744. Il écrivit par ordre la Vie du roi de Suède.

Nougaret (Pierre-Jean-Baptiste), mauvais auteur, né en 1742, mort en 1823. Il fit paraître en 1765 l'*Ombre de Calas le suicide à sa famille et à son ami dans les enfers, précédée d'une lettre à M. de Voltaire*.

Noverre (Jean-George), célèbre maître de ballets, né en 1727, mort en 1807; auteur de *Lettres sur les arts imitateurs en général et sur la danse en particulier*.

O

Ogny (d'), fermier des postes.

Olivet (Joseph Thoulier, abbé d'), traducteur et grammairien, né en 1682, mort en 1768. Il fut le préfet de Voltaire au collége Louis-le-Grand, et c'est encore lui qui le reçut à l'Académie française.

Olivier des Monts, protestant.

Orléans (Philippe II d') ou le Régent, né en 1674, mort en 1723. Voltaire écrivit contre lui le *Puero regnante*, qu'il paya d'un an de prison.

Ossun (le marquis d'), ambassadeur de France en Espagne. Il fut, en 1761, le plus habile coopérateur de Choiseul pour le *Pacte de famille*.

P

Pacou (H.), mort vers 1815; auteur d'un *Mémoire* sur un cimetière de Versailles.

Pageau, avocat.

Palissot de Montenoy (Charles), né en 1730, mort en 1814. Il attaqua les encyclopédistes dans sa comédie du *Cercle*

(1755) et surtout dans celle des *Philosophes* (1760), mais il épargna toujours Voltaire, chez lequel il alla, en 1755, avec Patu. Il était attaché au duc de Choiseul. Son édition des *Œuvres de Voltaire* n'est pas complète.

Pallu (Bertrand-René), maître des requêtes en 1726, intendant de Moulins en 1734, de Lyon en 1738, puis conseiller d'Etat en 1749. Voltaire lui a adressé non seulement des lettres, mais aussi des vers.

Panckoucke (Charles-Joseph), imprimeur-libraire, éditeur du *Mercure de France* et de l'*Année littéraire*, né en 1736, mort en 1798. C'est lui qui entreprit avec Beaumarchais l'édition des *Œuvres de Voltaire*, dite de Kehl.

Panckoucke (Henri), cousin du précédent, auteur de la *Mort de Caton*, tragédie en trois actes.

Parfaict (Claude), né en 1701, mort en 1777, frère de François Parfaict, avec lequel il a composé l'*Histoire générale du Théâtre français*.

Paris-Duverney, l'un des quatre frères Pâris, né vers 1683, mort en 1770. C'est ce financier, directeur des vivres de l'armée, qui fit en partie la fortune de Voltaire.

Parmentier (Antoine-Augustin), célèbre agronome, vulgarisateur de la pomme de terre, né en 1737, mort en 1813. Il envoya à Voltaire deux mémoires sur ce légume.

Pasquier, conseiller au parlement. Le procureur général ayant conclu à casser la sentence prononcée contre La Barre, ce conseiller déclama contre les livres impies et demanda un exemple. La sentence fut maintenue. Les philosophes le surnommaient *Tête de veau*.

Passionei (Dominique), illustre savant et cardinal, né en 1682, mort en 1761. Il était conservateur en chef de la bibliothèque du Vatican.

Paulet (J.-J.), médecin, né en 1739, mort en 1826; auteur d'une *Histoire de la petite-vérole*.

Paulmy (le marquis de), fils du marquis d'Argenson, né en 1722, mort en 1787. De 1748 à 1751, il fut ambassadeur en Suisse. Sa bibliothèque, achetée par le comte d'Artois, devint le noyau de la bibliothèque de l'Arsenal.

Peacock, ci-devant fermier-général du roi de Patna.

Pernetti (l'abbé), secrétaire de l'Académie de Lyon, auteur de *Recherches* pour servir à l'histoire de cette ville.

Perraud, chanoine d'Annecy.

Perret (Claude), avocat au parlement de Dijon, né en 1720, mort en 1788; auteur d'*Observations sur les usages des provinces de Bresse, Bugey, Valmorey et Gex*.

Perronet (Jean-Rodolphe), célèbre ingénieur, né en 1708, mort en 1794.

Pesselier (Ch.-Etienne), né en 1712, mort en 1763.

Petrini, auteur d'une traduction italienne de l'*Art poétique* d'Horace.

Pezay (Alex.-Fréd.-Jacq. Masson, marquis de), né en 1741, mort en 1777. Il faisait des vers dans le genre de Dorat, et donna des leçons de tactique au dauphin, qui fut Louis XVI. Il contribua à l'élévation de Necker au ministère. La *Rosière de Salency*, pastorale en trois actes, est de lui.

Pezzana (l'abbé), conservateur de la Bibliothèque royale de Parme. Il traduisit l'*Orphelin de la Chine*, et envoya à Voltaire une première édition de l'*Arioste* avec dédicace.

Philippon de la Madelaine (Louis), avocat du roi au bureau des finances, à Besançon, né en 1734, mort en 1770; auteur de pièces de théâtre, etc.

Pictet (Pierre), professeur de droit à Genève. Sa fille épousa Constant de Rebecque, oncle de Benjamin Constant.

Pictet (Charlotte), fille du précédent.

Pictet, surnommé le *Géant*. Il joua la comédie à Ferney et alla en Russie à la cour de Catherine II.

Pierron, attaché à la maison de l'électeur palatin.

Pigalle (J.-B.), sculpteur, né en 1714, mort en 1785. Chargé de faire la statue du philosophe, il vint à Ferney, en 1770, pour prendre le masque de son modèle.

Pilavoine (Maurice), de Surate, membre du conseil de la compagnie des Indes, ancien camarade de Voltaire au collége Louis-le-Grand.

Pinto (Isaac), juif portugais établi à Bordeaux, puis à Amsterdam, et mort à La Haye en 1787; auteur de *Réflexions critiques* sur l'article relatif aux juifs dans le *Dictionnaire philosophique*.

Pitot de Launay (Henri), 1695-1771, géomètre et ingénieur, membre de l'Académie des sciences. Avant d'être nommé ingénieur en chef du Languedoc, en 1740, Pitot habitait à Paris chez le frère de Voltaire, cour du Palais.

Pitt (William), lord Chatam, célèbre ministre anglais, père de William Pitt, ministre non moins célèbre; né en 1708, mort en 1778.

Podewils (le comte de), envoyé du roi de Prusse à La Haye.

Polier de Bottens (Antoine-Noé), né en 1713; premier pasteur à Lausanne et père de madame de Montolieu, laquelle a fait des d'ouvrages pour l'enfance et plusieurs romans. Voltaire attribua à ce pasteur l'article **Messie** du *Dictionnaire philosophique*.

Pomaret (de), ministre protestant à Ganges en Languedoc.

Pomme, médecin pour les maladies vaporeuses.

Pommereul (madame de), amie de madame d'Antremont.

Pompadour (Jeanne-Antoinette Poisson, marquise de), née en 1721, morte en 1764. Voltaire la connut lorsqu'elle portait encore le nom de son mari, d'Etiolles, et qu'elle n'était pas déclarée maîtresse du roi. Il fut longtemps en faveur auprès d'elle, puis il y eut refroidissement, rupture, et le poëte partit pour Berlin. S'étant réconcilié plus tard avec la marquise, Voltaire lui dédia *Tancrède*.

Poncet, sculpteur de Lyon.

Pont de Veyle (Ant. de Ferriol, comte de), frère aîné de d'Argental, né en 1697, mort en 1774; lecteur du roi, intendant général des classes de la marine, auteur de comédies, de chansons, etc. Il vécut dans l'intimité de madame du Deffand.

Porée (Charles), célèbre jésuite, né en 1675, mort en 1741. Il fut le professeur de rhétorique de Voltaire, qui eut toujours pour lui une tendre vénération.

Potet.

Prades (l'abbé Jean-Martin de), né en 1720, mort en 1782. Obligé de s'enfuir à cause d'une thèse en Sorbonne qui fit scandale, il obtint, grâce à Voltaire, la place de lecteur du roi de Prusse. Pendant la guerre de Sept-Ans, il fut accusé de trahison par ce roi qui le relégua à Glogau. Il publia, en 1767, un *Abrégé de l'histoire ecclésiastique de Fleury*, dont la préface est de ce même roi.

Prault, libraire à Paris.

Prault, fils.

Prévost d'Exiles (l'abbé Antoine-François), né en 1697, mort en 1763; auteur de *Manon Lescaut*, directeur du journal intitulé le *Pour et Contre*. Il avait le titre de chapelain du prince de Conti.

Prost de Royer (Ant.-Franç.), avocat de Lyon, né en 1729 mort en 1784; auteur d'une *Lettre à l'archevêque de Lyon* (sur le prêt à intérêt) que Voltaire fit réimprimer.

Prunay (de), capitaine de grenadiers, auteur d'une *Grammaire des dames*.

Q

Querini (Angelo-Maria), savant cardinal, né en 1680, mort en 1759. Il était bibliothécaire du Vatican; il traduisit en vers latins une partie de la *Henriade*, et Voltaire lui dédia *Sémiramis*.

Quinault (mademoiselle Jeanne-Françoise), sœur cadette de l'acteur Quinault-Dufresne, née en 1701, morte en 1753. Elle débuta à la Comédie-Française en 1718 et se retira en 1741. C'était chez elle que se réunissait la *Société du bout du banc*, composée de d'Alembert, Duclos, d'Argenson, etc. Les lettres de Voltaire à cette actrice ne font pas encore partie de la *Correspondance générale*. Nous donnerons l'analyse de chacune d'elles.

R

Raimond, directeur de la poste aux lettres à Besançon.

Rameau (Jean-Philippe), célèbre compositeur de musique, né en 1683, mort en 1764. C'est pour lui que Voltaire écrivit *Samson*, *Pandore* et la *Princesse de Navarre*. Il était de la société de M. de La Popelinière.

Rampsault, ingénieur.

Raucourt (Franç.-Marie-Antoine Saucerotte, connue sous le nom de), actrice née en 1756, morte en 1815. Elle était filleule de madame de Graffigny, et débuta à la Comédie-Française en septembre 1772. Voyez, tome VI, page 775, note.

Raynal (l'abbé Guillaume-Thomas-François), né en 1713, mort en 1796. Il quitta les ordres en 1747 et se fit donner bien-

tôt le privilége de *Mercure*. Ami de Diderot et de Pechméja, il publia avec leur aide, en 1770, l'*Histoire philosoph que des Indes*, qui ne fut saisie et brûlée qu'en 1779.

RICHARD, négociant à Murcie.

RICHELIEU (Louis-François-Armand de Vignerod du Plessis, duc de), né en 1696, mort en 1788. Voltaire cultiva l'amitié et la protection de cet homme si fameux par ses intrigues amoureuses et politiques. Il lui prêta de l'argent, et intervint dans son mariage avec mademoiselle de Guise. Il l'appelait ordinairement son *Héros*. *L'Orphelin de la Chine* lui est dédié.

ROBERT, professeur de philosophie, auteur d'un *Plan d'études et d'éducation*, 1764.

ROCHEFORT (le comte de), fils de la comtesse de Saint-Point. Il vint pour la première fois à Ferney en 1766, et ses relations, avec Voltaire ne cessèrent plus.

ROCHEFORT (la comtesse de), femme du précédent. Voltaire la surnommait madame *Dix-huit ans*.

ROMAN (l'abbé J.-J.-T.), traducteur de la *Mort d'Adam*, tragédie de Klopstock.

RONCIÈRES (A. de), architecte. Il dirigea les travaux d'embellissement du château de Cirey.

ROQUES DE MAUMONT DE LA ROCHEFOUCAULD (Jacques-Emmanuel), né en 1727, mort en 1805; conseiller ecclésiastique du landgrave de Hesse-Hombourg, et ami de La Beaumelle. Il travaillait au *Journal de Francfort*.

ROSSET (Pierre-Fulcran), conseiller à la cour des aides de Montpellier, mort en 1778. Il publia en 1774 les *Géorgiques françaises*, poëme en huit chants.

ROUBAUD (Pierre-Joseph-André), économiste, né en 1730, mort en 1792. Il collabora avec Dupont de Nemours au *Journal d'Agriculture*.

ROUGEOT, fermier-général.

ROUILLÉ DU COUDRAY, de la famille du ministre des affaires étrangères Rouillé, comte de Jouy.

ROUSSEAU (Jean-Baptiste), poëte lyrique et satirique, né en 1671, mort à Bruxelles en 1741. Il fut banni de France en 1712 comme diffamateur (voyez, tome II, les articles SAURIN, ROUSSEAU, LA MOTTE, dans le Catalogue des écrivains du *Siècle de Louis XIV*). Voltaire le vit à Bruxelles en 1722; ils se brouillèrent et une guerre acharnée s'ensuivit. Voyez, tome IV, le *Mémoire sur la satire*.

ROUSSEAU (Jean-Jacques), né le 28 juin 1712, mort le 3 juillet 1778. Il débuta à Paris en rhabillant la *Princesse de Navarre* de Voltaire; il fut plus tard invité par le patriarche à venir aux *Délices*; Rousseau lui déclara alors qu'il le haïssait parce qu'il corrompait sa patrie en y introduisant le goût du théâtre. Voltaire conclut que Jean-Jacques était fou, et il le plaignit; puis se voyant mordu par lui, il le mordit à son tour, et les coups de dents continuèrent. Voltaire n'en admirait pas moins les belles pages de Rousseau; c'est ainsi qu'il fit réimprimer pour le bien de la propagande anti-catholique la fameuse *Profession de foi du Vicaire savoyard*.

ROUSSEAU (Pierre), né en 1725, mort en 1785; fondateur du *Journal encyclopédique* de Liége.

ROUSSET DE MISSY (Jean), publiciste, membre des académies de Berlin et de Saint-Pétersbourg, né en 1686, mort en 1762. Il publia à La Haye une série de mémoires historiques, de documents diplomatiques et de journaux littéraires et politiques.

ROYER (Jos.-Nic.-Pancrace), né en 1705, mort en 1755; inspecteur général de l'Opéra en 1753, et compositeur de la chambre du roi en 1755. Il fit la musique de l'opéra de *Pandore*.

RUFFEY (Germain-Gilles Richard de), président à la chambre des comptes de Dijon, né en 1706, mort en 1777. Il se lia avec Voltaire aux eaux de Plombières et resta en relation avec lui. Il vint à Ferney en 1761 avec M. de La Marche. C'est le père de la fameuse maîtresse de Mirabeau, Sophie Mounier.

RULHIÈRE (Claude-Carloman de), historien et poëte, né en 1735, mort en 1791. Secrétaire de l'ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg, Breteuil, il vit la révolution de 1762 et écrivit des *Anecdotes* sur cet événement, lesquelles ne furent publiées qu'après sa mort. Son *Histoire de Pologne* est aussi un ouvrage posthume. Quant à son *Épître sur les disputes*, Voltaire la donna tout entière dans son *Dictionnaire philosophique*.

S

SABATIER DE CAVAILLON, professeur d'éloquence à Tournon.

SACY (de), lauréat de l'Académie française en 1775.

SADE (le comte de), né en 1701, mort en 1767; aide de camp du maréchal de Villars, puis colonel de la cavalerie du pape, à Avignon, puis lieutenant-général des provinces de Bresse, Gex, etc.

SADE (l'abbé de), frère du précédent, né en 1705. D'abord vicaire-général de l'archevêque de Toulouse, puis de l'archevêque de Narbonne; un des amants de madame de La Popelinière; auteur de *Mémoires sur la vie de Pétrarque*. Mort en 1778. Le fameux marquis de Sade était son neveu.

SAINT-HEREM (la comtesse de).

SAINT-JULIEN (madame de), sœur du commandant de la province de Bourgogne, le marquis de la Tour du-Pin. Elle vint une première fois à Ferney en 1766 Voltaire, auquel elle fut toujours dévouée, la surnomma *Papillon-philosophe*.

SAINT-LAMBERT (Charles-François, marquis de), poëte, né en 1717, mort en 1803. Voltaire le connut à la cour de Stanislas, et madame du Châtelet s'énamoura de lui. Après la mort de la marquise, il devint l'amant de madame d'Houdetot. Voltaire resta en de fort bons termes avec son ancien rival. Saint-Lambert publia le poëme des *Saisons* en 1769.

SAINT-MARC (Jean-Paul-André de Razins, marquis de), né en 1728, mort en 1818. C'est lui qui improvisa les vers qui furent récités devant Voltaire à la sixième représentation d'*Irène*.

SAINT-MÉGRIN (le duc de).

SAINT-PIERRE (la duchesse de), sœur du marquis de Torcy; amie de madame du Châtelet, qu'elle accompagnait dans ses premières entrevues avec Voltaire.

SAINT-POINT (la comtesse de), mère du comte de Rochefort.

SAINT-PRIEST (Franç.-Emmanuel Guignard, comte de), né en 1735, mort en 1821. Il était en 1771 ambassadeur de France à Constantinople.

SARBELI (le comte de).

SARTINES (Ant.-Raym.-Jean-Gualbert-Gabriel de), né en 1729, mort en 1801. Il fut nommé, en 1759, lieutenant de police, puis, en 1774, ministre de la marine. Il émigra à la Révolution.

SAURIN (Bernard-Joseph), poëte dramatique, né en 1706, mort en 1781. Il était fils du membre de l'Académie des sciences qui fut un moment accusé d'avoir fait les fameux couplets pour lesquels on bannit J.-B. Rousseau. Voltaire défendit la mémoire du père dans l'intérêt du fils.

SAUSEUIL (Jean-Nic. Jouin, chevalier de), né en 1731, auteur de *An analysis of the french orthography*, 1772.

SAUVIGNY (madame de), femme de l'intendant de Paris en 1768, et sœur de Durey de Morsan, qui vivait à Genève avec une sœur de l'abbé Nollet.

SAXE (Maurice, comte de), maréchal de France, fils naturel d'Auguste II, roi de Pologne, et de la comtesse Aurore de Kœnigsmark, né en 1696, mort en 1750. Il fut l'amant de mademoiselle Lecouvreur et le héros de la guerre de 1741.

SAXE-GOTHA (Louise-Dorothée de Meiningen, duchesse de), née en 1710, mariée en 1729 au duc de Saxe-Gotha. Voltaire, en quittant Berlin, passa six semaines à sa cour. La duchesse commença à le réconcilier avec Frédéric, et ses démarches secrètes, où Voltaire prit lui-même une part très honorable, dit M. A. François, contribuèrent beaucoup au traité qui termina la triste guerre de Sept-Ans. Nous sommes les premiers à donner ses lettres dans la CORRESPONDANCE GÉNÉRALE.

SCHOMBERG (le comte de), maréchal de camp. Il était de la société de mademoiselle de Lespinasse, et vint à Ferney en 1769 avec le marquis de Jaucourt.

SCHONAICH (Christophe Otto de), né en 1725, mort en 1807; auteur du poëme d'*Arminius*.

SCHOWALOW, ou SCHOUVALOF, ou mieux CHOUVALOF (Jean, comte de), né en 1727, mort en 1798, chambellan de l'impératrice de Russie, Elisabeth, dont il fut un des amants. Il se mit à correspondre avec Voltaire, à propos de l'*Histoire de Russie*, et vint à Ferney lui offrir les présents de Catherine II. C'est son neveu qui composa l'*Épître à Voltaire*, et l'*Épître à Ninon*.

SCHULLENBOURG, ou SCHULEMBOURG (Jean-Mathias, comte de), habile général qui servit tour à tour le Danemark, la Po-

logne, la Hollande, et Venise. Né en 1661, il mourut en 1747. A propos de l'*Histoire de Charles XII*, Voltaire lui écrivit une lettre qu'on trouvera au tome V, en tête de cette histoire.

Sedaine (Michel-Jean), auteur dramatique, né en 1719, mort en 1797.

Seguy, ami de J.-B. Rousseau.

Seignette, secrétaire perpétuel de l'Académie de la Rochelle, et ami de Fontanes.

Sélis (Nicolas-Joseph), né en 1737, professeur au collége d'Harcourt, traducteur des *Satires de Perse.*

Senac (Jean), né en 1693, premier médecin du roi en 1752 mort en 1770.

Senac de Meilhan (Gabriel), littérateur, fils du précédent, né en 1736, mort à Vienne en 1803. Il fut maître des requêtes, intendant d'Aunis, de Provence, etc. Il émigra à la Révolution.

Servan (Jean-Michel-Antoine), avocat général au parlement de Grenoble à vingt-sept ans, né en 1737, mort en 1807. Auteur d'un *Discours sur la justice criminelle*, et d'un autre *Discours pour une femme protestante*, abandonnée de son mari catholique. Le ministre de la guerre en 1792, Servan, est son frère.

Sissous de Valmire, avocat du roi au bailliage de Troyes, mort en 1819. Il est auteur d'un ouvrage intitulé *Dieu et l'homme*, qu'on a souvent confondu avec *Dieu et les hommes*, de Voltaire.

Solar (madame de), femme de l'ambassadeur de Sardaigne à Paris. Elle était liée avec les d'Argental.

Soltikof, jeune seigneur russe, neveu du feld-maréchal de ce nom. Il vint étudier en Suisse vers 1760.

Soumarokof (Alexandre-Petrowitch), célèbre poëte russe, né en 1727, mort en 1778. Dans ses drames, il prit pour modèles Corneille, Racine et Voltaire.

Spallanzani (Lazare), célèbre naturaliste, adversaire de Needham, né en 1729, mort en 1799.

Staal (mademoiselle Delaunay, baronne de), née en 1683, morte en 1750. Femme de chambre de la duchesse du Maine, elle fut jetée à la Bastille après la découverte de la conspiration de Cellamare. A la cour même de la duchesse, elle eut un petit cercle où se groupaient Fontenelle, Montesquieu, Marivaux, madame du Deffand, Voltaire, etc. Ses *Mémoires* sont piquants.

Stadion (le comte de). Voyez en 1753 les lettres qu'on suppose avoir été adressées à ce ministre de l'empereur.

Stanislas-Auguste Poniatowski, dernier roi de Pologne, né en 1732, mort en 1798. Il fut lié de bonne heure avec les philosophes, et particulièrement avec madame Geoffrin, qui, à sa prière, vint lui faire visite lorsqu'il fut sur le trône.

Stanislas Leczinski, roi de Pologne, né en 1677, mort à Lunéville en 1766. Ayant renoncé, en 1738, à la Pologne, mais en gardant le titre de roi, il eut la souveraineté viagère des duchés de Bar et de Lorraine. Voltaire vécut à sa cour en 1748 et 1749, et c'est là que la marquise du Châtelet connut Saint-Lambert.

Suard (J.-B.-Ant.), littérateur, né en 1734, mort en 1817. Il fit avec Arnaud et l'abbé Prévost le *Journal étranger*, puis, avec Arnaud seul, il rédigea la *Gazette de France;* enfin, il entreprit la *Gazette littéraire de l'Europe*, à laquelle Voltaire collabora. En 1774, il fut admis à l'Académie française.

Suard (madame), née Panckoucke, femme du précédent, morte en 1830. Elle vint à Ferney, et écrivit des *Lettres* à son mari sur son voyage, lesquelles furent publiées en 1802.

Sudre (de), avocat à Toulouse, défenseur des Calas et des Sirven.

Sully (Maximilien-Henri de Béthune, chevalier, puis duc de), second fils du duc de ce nom. C'était un des libertins du Temple, et Voltaire, exilé à Sully-sur-Oise, en 1716, prit séjour dans son château. En 1726, le duc n'ayant pas voulu témoigner pour le poëte qu'avait outragé un autre seigneur, le chevalier de Rohan, Voltaire rompit avec lui, et effaça le nom de Sully dans sa *Henriade.*

Swift (Jonathan), né en 1667, mort en 1745. C'est le célèbre auteur de *Gulliver*. Voltaire le connut à Londres en 1727, et lui donna des lettres de recommandation pour la France.

T

Tabareau, directeur général des postes à Lyon.

Talmont (la princesse de).

Targe (J.-B.), né vers 1720, mort en 1788; auteur d'une *Histoire d'Angleterre depuis le traité d'Aix-la-Chapelle jusqu'en* 1783.

Taulès (le chevalier de), secrétaire de M. de Beauteville, qui fut médiateur de France dans les affaires de Genève, Mort vers 1820.

Terray (l'abbé Joseph-Marie), né en 1715, nommé contrôleur général des finances en décembre 1776, démissionnaire en 1774, mort en 1778. En 1765, il avait, comme conseiller-clerc du parlement, fait le rapport contre le *Dictionnaire philosophique.*

Tersac (Jean-Joseph Faydit de), curé de Saint-Sulpice, mort en 1789. C'est sur sa paroisse que mourut Voltaire.

Thibouville (Henri-Lambert d'Herbigny, marquis de), né en 1710, mort en 1784; auteur de deux tragédies et de quelques comédies proverbes Il joua sur le théâtre établi par Voltaire en 1751 dans la maison de la rue Traversière-Saint-Honoré, et fut plus tard en correspondance active avec le patriarche.

Thieriot, mort en 1772 à l'âge de plus de quatre-vingts ans. Voltaire se rencontra avec lui dans l'étude de maître Alain, et Thieriot devint son ami le plus intime, son confident le plus habituel. Le poëte le nourrit, le logea, lui fit presque toujours don des profits de ses ouvrages, et quand Thieriot lui vola les souscriptions de la *Henriade*, Voltaire encore lui pardonna. Il le fit même agréer du roi de Prusse comme correspondant littéraire, et Thieriot n'en continua pas moins de se montrer indifférent. Cette espèce de parasite passa une grande partie de sa vie chez M. et madame de La Popelinière.

Thiroux de Crosne, maître des requêtes, puis intendant de Rouen, puis lieutenant de police; condamné à mort en 1794. Il fut chargé en 1763 d'un rapport sur les Calas.

Tollot (Jean-Baptiste), maître apothicaire génevois, né en 1698, mort en 1773. Voltaire le désigne dans la *Guerre de Genève* par le nom de *Dolot.*

Thomas (Ant.-Léonard), célèbre par ses *Éloges*, né en 1737, mort en 1785. Il fut secrétaire particulier du duc de Praslin, qui le fit nommer secrétaire interprète des cantons suisses.

Tott (François, baron de), né en 1733, mort en 1793. Il fut employé à l'ambassade française de Constantinople depuis 1757 jusqu'à 1763. En 1767 il était à Neufchâtel, et Voltaire fut alors en relation avec lui. Cette même année on le nomma consul de France en Crimée, et il défendit les Dardanelles contre les Russes en 1770.

Tournemine (le P. René-Joseph), savant jésuite, né en 1661, mort en 1739. Il fut un des professeurs de Voltaire au collége Louis-le-Grand, et dirigea le *Journal de Trévoux* de 1722 à 1730.

Trantzsehen, lieutenant d'infanterie dans l'armée saxonne.

Tressan (Elisabeth de Lavergne, comte de), né en 1705, mort en 1783. Ce compagnon d'enfance de Louis XV devint lieutenant-général en 1748, puis grand-maréchal à la cour de Stanislas. Ses romans de chevalerie sont connus.

Tresséol (Pierre-Ignace Roubaud de), frère de l'économiste Roubaud, et éditeur des *Œuvres de Desmahis;* né en 1740, mort en 1788.

Trévénegat (madame de).

Tronchin (Théodore), célèbre médecin, né à Genève en 1709, mort en 1781. Elève de Boërhaave, il exerça d'abord à Amsterdam, et ne retourna à Genève qu'en 1750 En 1756, il alla à Versailles inoculer les enfants du duc d'Orléans, et en 1766 il s'établit définitivement à Paris avec le titre de premier médecin de ce prince. Tant qu'il fut à Genève, il eut Voltaire pour client; il reçut même son dernier soupir à Paris.

Tronchin (François), membre du conseil de Genève, cousin du précédent. C'est de lui et de Mallet que Voltaire acheta les *Délices*. Des relations intimes s'établirent entre les deux voisins. Le conseiller faisait des tragédies.

Tronchin, banquier de Voltaire à Lyon, frère du précédent. C'est lui qui servit d'intermédiaire entre Voltaire et le cardinal de Tencin, lorsque en 1757 et 1758 ils essayèrent de négocier la paix.

Tronchin-Calendrin, conseiller génevois, de la famille des précédents.

Trublet (Nic.-Ch.-Joseph), né à Saint-Malo en 1697, mort en 1770; rédacteur du *Journal des Savants* de 1736 à 1739, et collaborateur au *Journal chrétien* en 1760. Il entra à l'Académie française en 1761. Voltaire s'est bien moqué de ce compilateur.

TRUCHIS DE LA GRANGE (madame), religieuse de la Visitation de Sainte-Marie à Beaune; cousine de madame du Châtelet. En 1748 elle demanda à Voltaire un prologue pour la *Mort de César*, que les nonnes de son couvent voulaient jouer.

TRUDAINE DE MONTIGNY, fils de l'intendant d'Auvergne, Daniel-Charles Trudaine; né en 1733, mort en 1777. Il fut un des actifs collaborateurs du ministre Turgot dont il était l'ami.

TURGOT (Anne-Robert-Jacques), fils d'un prévôt des marchands de Paris, né en 1727, mort en 1781. La correspondance de Voltaire avec ce célèbre ministre philosophe n'a pas encore été publiée. Les quelques lettres qui figurent ici ne sont relatives qu'aux affaires du pays de Gex.

TURPIN (la comtesse de), fille du maréchal de Lowendhal, et amie de l'abbé de Voisenon, dont elle publia les *Œuvres* en 1781.

U

ULRIQUE DE PRUSSE (la princesse), sœur de Frédéric II, mariée en 1744 au roi de Suède, Adolphe-Frédéric. Voltaire fut amoureux d'elle en 1743, et lui adressa le fameux madrigal : *Souvent un peu de vérité*. Voyez tome VI. Elle faisait aussi des vers.

URIOT (Joseph), né à Nancy en 1713, mort en 1788; comédien à Bareuth, puis professeur d'histoire à Stuttgard; enfin lecteur du duc de Wurtemberg.

USSÉ (le marquis d'), gendre du maréchal de Vauban, et ami du Régent.

UZÈS (Charles-Emmanuel de Crussol, duc d'), né en 1707. Mort en 1762. Brigadier du roi en 1734; puis duc et pair en 1740.

V

VALBELLE (le comte), amant de mademoiselle Clairon.

VALORI (Guy-Louis-Henri de), né en 1739, mort en 1774. Il remplaça La Chétardie à Berlin en 1739 comme ambassadeur, et fut relevé lui-même en 1750 par milord Tyrconnell.

VALORI (l'abbé de), frère du précédent, grand-prévôt du chapitre de Lille, et très lié avec le ménage Denis.

VAN DUREN (Jean), libraire à La Haye. C'est à lui qu'en 1740 Voltaire confia, pour être imprimé, le manuscrit de l'*Anti-Machiavel*. Van Duren fut souffleté par le poëte en 1753, à Francfort.

VANNUCHI (Antoine-Marie), né en 1724, mort en 1792, professeur de législation féodale à Pise.

VARENNES (Jacques de), secrétaire des états de Bourgogne.

VASSELIER (Jos.), né en 1735, premier commis des postes à Lyon en 1769, mort en 1798.

VAUVENARGUES (Luc de Clapiers, marquis de) né en 1715, mort en 1747. C'est encore Voltaire qui fut le protecteur de ce grand moraliste. Il le célébra dans son *Discours de réception à l'Académie* et dans son *Eloge des officiers morts pendant la guerre de* 1741. Voyez tome IV.

VENDOME (Philippe, dit le grand-prieur de), né en 1655, mort en 1727. Voltaire n'avait que douze ans quand il fut introduit dans sa société; mais c'est à dix-neuf ans qu'il compta parmi les habitués du Temple.

VERGANI (Paul), médecin, auteur d'un livre sur l'énormité du duel.

VERNA (la baronne de). Elle fut aussi en correspondance avec J.-J. Rousseau.

VERNES (Jacob), pasteur génevois, né en 1728, mort en 1791. Jean-Jacques lui attribua le *Sentiment des Citoyens*. Voyez tome IV.

VERNET (Jacob ou Jacques), professeur de théologie à Genève, né en 1698, mort en 1789. Il se lia de bonne heure avec Voltaire, et lui proposa même d'imprimer une esquisse de son *Essai sur les mœurs;* mais il attaqua le patriarche et tous les encyclopédistes dans des *Lettres critiques*, auxquelles Voltaire répondit par la *Lettre de Robert Covelle*. Voyez tome IV.

VERTEILLAC ou VERTILLAC (Marie-Magdeleine-Angélique de la Brousse, comtesse de), morte en 1751.

VEYMERANGE (de).

VIDAMPIERRE (la comtesse de), protectrice de Delisle de Sales.

VILLARS (le duc de), fils du maréchal de ce nom. Il était gouverneur de la Provence en 1756, et vint alors pour la première fois aux *Délices*, qu'il habita.

VILLEMAIN D'ABANCOURT.

VILLETTE (Charles, marquis de), né en 1736, mort en 1793. Il a toujours passé pour être le fils de Voltaire, qui le surnomma *Tibulle*. Il épousa à Ferney, en 1777, mademoiselle de Varicourt, et c'est chez lui, à Paris, que Voltaire mourut quelques mois après. Villette fut membre de la Convention.

VILLETTE (le marquis de), trésorier de l'extraordinaire des guerres, père putatif du précédent.

VILLEVIEILLE (le marquis de), ami du marquis de Villette, mort en 1825. Il assista aux derniers moments de Voltaire.

VIOLAINE (la comtesse de).

VIONNET (Georges), jésuite, né en 1712 à Lyon, mort en 1754.

VITRAC (l'abbé de), sous-principal du collége de Limoges.

VOISENON (Claude-Henri Fusée, abbé de), né en 1708, mort en 1775. Galant, courtisan, spirituel, poëte de boudoir et d'opéra, il parvint à l'Académie en 1763. Amant de madame Favart, il collabora souvent avec le mari.

VORONZOF (le comte), ministre de Russie à La Haye en 1769.

VOYER (le marquis de), fils du comte d'Argenson, né en 1722, mort en 1782. Il était en 1753 lieutenant-général à Colmar.

W

WALPOLE (Horace), fils du célèbre ministre de ce nom, né en 1718, mort en 1797. Il se lia d'amitié avec madame du Deffand en 1765. Dans un roman intitulé, *Le Château d'Otrante*, il présenta Voltaire comme un ennemi de Shakespeare, et Voltaire protesta.

WALTHER (G.-C.), libraire à Dresde, éditeur de Voltaire qui l'estima toujours.

WARMHOLTZ (Charles-Gustave), savant suédois, né en 1713, mort en 1785. Il traduisit en français l'*Histoire de Charles XII* par Nordberg.

WATELET (Claude-Henri), littérateur, peintre, graveur, et receveur des finances, né en 1718, mort en 1786. Il publia, en 1760, l'*Art de peindre*, poëme en quatre chants.

WURTEMBERG (Charles-Eugène, duc de), né en 1728, mort en 1793.

WURTEMBERG (la duchesse de), femme du précédent.

X

XIMENÈS (Augustin-Louis, marquis de), né en 1726, mort en 1817. Après s'être distingué à Fontenoy, il renonça à la carrière militaire, se lia avec Voltaire, puis avec madame Denis, dont il fut un des amants; écrivit des tragédies; déroba le manuscrit de l'*Histoire de la guerre de* 1741; laissa mettre sous son nom les *Lettres* contre la *Nouvelle Heloïse*, etc., etc. Il se qualifia sous la Révolution de doyen des poëtes sans-culottes.

Z

ZURLAUBEN (le baron de La Tour Châtillon-), né à Zug en 1720, mort en 1799. Officier au service de France, il se distingua à Fontenoy, et surtout, en 1762, à la défense des retranchements de Melsungen. Auteur d'une *Histoire militaire des Suisses*.

GEORGES AVENEL.

CORRESPONDANCE.

CORRESPONDANCE AVEC LE ROI DE PRUSSE

AVERTISSEMENT POUR LA PRÉSENTE ÉDITION.

Cinq cent cinquante-neuf lettres échangées entre Voltaire et Frédéric de Prusse composent ce recueil, auquel il faut ajouter un billet égaré mal à propos dans la CORRESPONDANCE GÉNÉRALE, année 1775.

On sait quelle est l'importance des rapports de ces deux personnages entre eux pour l'histoire de l'humanité : ils ont quelque chose de symbolique. Pour la première fois, l'esprit d'autorité et l'esprit d'examen essayèrent là, comme sous une double incarnation, de fraterniser ensemble, et, dans l'échange de sentiments auquel ce commerce donna lieu, on trouve les mêmes incidents, les mêmes crises, les mêmes rapatriages que dans la vie politique de notre siècle.

Le futur monarque fait les avances, et c'est admirable; mais ce qui l'est davantage, c'est de voir l'écrivain dépouillé depuis longtemps de tous préjugés, et répondant soudain à l'embrassade princière par les élans de la familiarité la plus naturelle. Ainsi donc, dès les premiers mots, accord parfait, confiance extrême, illusions folles, le prince croyant bien être un jour le palladium de la liberté, et le libre penseur ne doutant pas de l'efficacité de cette protection; mais, dès qu'ils sont face à face, dans le même lieu, sous le même toit, s'apprêtant à vivre ensemble, voilà que nos deux héros s'aperçoivent qu'ils ne sont pas faits l'un pour l'autre; on a de l'humeur, on se boude, on se querelle, les haines s'engendrent, et la séparation s'ensuit. Puis c'est le roi qui revient, mais cette fois par nécessité; puis c'est l'écrivain qui accepte de renouer, mais bien à titre de puissance; chacun, tout en saluant l'autre, se tient désormais à distance, sur le qui vive; les témoignages d'amitié ne sont plus que des réminiscences de la première jeunesse, et si l'on se rend encore des services, c'est sans vouloir s'engager pour l'avenir. Tel est le spectacle vraiment instructif que nous offre cette correspondance

Les littérateurs proprement dits y cherchent autre chose. Ils se donnent à résoudre un tout petit problème : De Voltaire ou de Frédéric quel a été le meilleur homme? Et tout naturellement ces messieurs, qui n'aspirent à vivre que de pensions et de gratifications galamment octroyées, en arrivent à conclure en faveur de Frédéric qui veut protéger, contre Voltaire qui ne veut pas qu'on le protége. Cette opinion, qui sous couleur de patriotisme, a crédit depuis quelques années en Allemagne, s'est vue accueillie avec applaudissements par nombre de critiques parisiens, peu soucieux de défendre, je ne dirai pas l'esprit révolutionnaire, mais notre esprit français dans la personne du patriarche de Ferney; et c'est pourquoi nous avons cru devoir la signaler ici en protestant contre elle.

Dans notre édition, on trouvera la masse des lettres de Frédéric à Voltaire, et de Voltaire à Frédéric, divisées en trois paquets; l'un renferme leur correspondance jusqu'à l'avénement de Frédéric au trône (1736-1740); l'autre va jusqu'à leur brouille (1740-1753); et le troisième jusqu'à la mort du philosophe (1759 1778). Plusieurs lettres ont été déplacées; nous signalerons au passage ces remaniements. Quant aux variantes qu'offre l'édition de Berlin, comparée aux éditions françaises, nous n'avons eu garde de les oublier. On sait combien elles sont curieuses, puisqu'elles témoignent de la pusillanimité des éditeurs officiels berlinois qui ont cru convenable d'*adoucir* certaines expressions de leur Frédéric. C'est ainsi qu'ils remplacent toujours l'*Écr. l'inf.* par ces mots : Écrasez la superstition. Nous donnerons en note ces variantes.

Nous montrerons aussi un échantillon des retouches que faisait Voltaire à son premier texte; car au contraire des lettres qui composent la CORRESPONDANCE GÉNÉRALE, celles-ci ne sont pas dictées ni même écrites au courant de la plume. Voltaire, s'adressant à Frédéric, faisait presque toujours des brouillons, et quelques-uns de ces chiffons ont miraculeusement échappé au panier (1). GEORGES AVENEL.

(1 L'Avertissement des éditeurs de Kehl étant aujourd'hui sans no[illegible] [illegible] fois as. (G. A.)

NOTICE SUR LE ROI DE PRUSSE,

PAR VOLTAIRE (1).

Frédéric, roi de Prusse, né le 24 janvier 1712.

Les uns l'appellent *Frédéric III*, parce que son aïeul et son père se nommaient aussi *Frédéric.* Les autres le nomment *Frédéric II*, parce que son père était moins connu sous le nom de *Frédéric* que sous celui de *Guillaume.* Mais il n'y a point de contestation sur le titre de *grand* qu'on lui donne communément en Europe.

Il faut l'envisager sous plusieurs aspects différents.

Comme guerrier on est convenu que Fréderic et Maurice, comte de Saxe, ont été les plus habiles capitaines de ce siècle : tous deux comparables aux plus illustres des siècles passés.

Frédéric a eu sur Maurice l'avantage d'être roi, et celui de pouvoir lever et discipliner des troupes à son choix; avantage que rien ne peut compenser. Tous deux se sont signalés par des marches savantes, par des victoires, par des siéges.

Frédéric a surmonté plus de difficultés que Maurice, ayant eu à combattre plus d'ennemis : tantôt les Autrichiens, tantôt les Français et les Russes. Son père avait augmenté jusqu'à soixante-six mille hommes ses troupes, qui n'étaient auparavant qu'au nombre de vingt mille. Le nouveau roi, dès sa première campagne, eut plus de quatre-vingt mille hommes, et en eut ensuite jusqu'à cent quarante mille.

Sa première bataille fut celle de Molwitz en Silésie, le 10 d'avril 1741.

Le roi son père avait formé et discipliné son infanterie, mais la cavalerie avait été négligée : aussi fût-elle battue. L'infanterie rétablit l'ordre, et remporta la victoire. Frédéric, depuis ce jour, disciplina lui-même sa cavalerie et la rendit une des meilleures de l'Europe.

Ce ne fut, dans cette guerre contre la maison d'Autriche, qu'un enchaînement de victoires. Celle de Czaslau, sur la rivière de Chrudimska près de l'Elbe, le 17 mai 1742, fut une des plus célèbres. Le roi, à la tête de sa cavalerie, soutint longtemps l'effort de celle d'Autriche, et enfin la dissipa. Sa conduite seule fit le succès de cette journée.

La bataille de Fridberg, gagnée contre les Autrichiens et les Saxons, le 4 juin 1745, lui fit encore plus d'honneur, au jugement de tous les militaires. On prétend qu'il écrivit au roi de France, alors son allié : « J'ai acquitté à vue la lettre » de change que vous avez tirée sur moi de votre camp de » Fontenoy. »

La victoire remportée auprès de Prague, le 6 mai 1757, fut de toutes la plus brillante. Mais il acquit une autre espèce de gloire bien plus rare, en publiant de vive voix, et par écrit, que si quelques semaines après il perdit la bataille de Kolin, ce ne fut pas la faute de ses troupes, mais la sienne. Il avait attaqué avec trop d'opiniâtreté un corps inattaquable.

Enfin, sans compter un grand nombre d'autres actions où il commanda toujours en personne, on connaît la bataille de Rosbach, où il défit presque en un moment une armée trois fois aussi forte que la sienne, mais commandée par un général autrichien qui choisit malheureusement pour le combattre le terrain le plus défavorable, malgré les représentations des officiers français.

Au sortir de cette bataille, il court à l'autre extrémité de l'Allemagne; et, au bout d'un mois, il remporte la bataille décisive de Lissa, qui le mit au-dessus de tous les événements, comme au-dessus des plus grands capitaines de son siècle.

Dans toutes ses expéditions, il porta toujours l'uniforme de ses gardes : vêtu, nourri, couché comme eux, donnant tout à l'art de la guerre, rien au faste ni même à la nature.

En qualité de roi, si l'on veut considérer son gouvernement intérieur, on verra qu'il fut le législateur de son pays,

(1) Cette Notice est posthume Elle parut pour la première fois en tête de la *Correspondance avec le roi de Prusse*, dans l'édition de Kehl. (G. A.)

qu'il réforma la jurisprudence, abolit les procureurs, abrégea tous les procès, empêcha les fils de famille de se ruiner, bâtit des villes, plus de trois cents villages, et les peupla ; encouragea l'agriculture et les manufactures : magnifique dans les jours d'appareil, simple et frugal dans tout le reste.

Si l'on veut regarder en lui les talents qui distinguent l'homme, dans quelque condition qu'il puisse naître, on sera étonné qu'il ait cultivé tous les arts : la meilleure histoire, sans contredit, qu'on ait de Brandebourg, est la sienne; il a composé des vers français remplis de pensées justes et utiles; il a été un excellent musicien; et il n'a jamais parlé, dans la conversation, ni de ses talents ni de ses victoires.

Il a daigné admettre à sa familiarité les gens de lettres, et ne les a jamais craints. Si dans cette familiarité il s'est élevé quelques nuages, il leur a fait succéder le jour le plus serein et le plus doux (1).

LETTRES DE VOLTAIRE ET DE FRÉDÉRIC.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, 8 août 1736 (2).

Monsieur, quoique je n'aie pas la satisfaction de vous connaître personnellement, vous ne m'en êtes pas moins connu par vos ouvrages. Ce sont des trésors d'esprit, si l'on peut s'exprimer ainsi, et des pièces travaillées avec tant de goût, de délicatesse et d'art, que les beautés en paraissent nouvelles chaque fois qu'on les relit. Je crois y avoir reconnu le caractère de leur ingénieux auteur, qui fait honneur à notre siècle et à l'esprit humain. Les grands hommes modernes vous auront un jour l'obligation, et à vous uniquement, en cas que la dispute, à qui d'eux ou des anciens la préférence est due, vienne à renaître, que vous ferez pencher la balance de leur côté.

Vous ajoutez à la qualité d'excellent poëte une infinité d'autres connaissances qui, à la vérité, ont quelque affinité avec la poésie, mais qui ne lui ont été appropriées que par votre plume. Jamais poëte ne cadença des pensées métaphysiques : l'honneur vous en était réservé le premier. C'est ce goût que vous marquez dans vos écrits pour la philosophie, qui m'engage à vous envoyer la traduction que j'ai fait faire de l'accusation et de la justification du sieur Wolf, le plus célèbre philosophe de nos jours, qui, pour avoir porté la lumière dans les endroits les plus ténébreux de la métaphysique, et pour avoir traité ces difficiles matières d'une manière aussi relevée que précise et nette, est cruellement accusé d'irréligion et d'athéisme (3). Tel est le destin des grands hommes ; leur génie supérieur les expose toujours aux traits envenimés de la calomnie et de l'envie.

Je suis à présent à faire traduire le *Traité de Dieu, de l'âme, et du monde*, émané de la plume du même auteur. Je vous l'enverrai, monsieur, dès qu'il sera achevé, et je suis sûr que la force de l'évidence vous frappera dans toutes ses propositions, qui se suivent géométriquement, et connectent les unes avec les autres comme les anneaux d'une chaîne.

La douceur et le support que vous marquez pour tous ceux qui se vouent aux arts et aux sciences, me font espérer que vous ne m'exclurez pas du nombre de ceux que vous trouvez dignes de vos instructions. Je nomme ainsi votre commerce de lettres, qui ne peut être que profitable à tout être pensant. J'ose même avancer, sans déroger au mérite d'autrui, que dans l'univers entier, il n'y aurait pas d'exception à faire de ceux dont vous ne pourriez être le maître. Sans vous prodiguer un encens indigne de vous être offert, je peux vous dire que je trouve des beautés sans nombre dans vos ouvrages. Votre *Henriade* me charme, et triomphe heureusement de la critique peu judicieuse que l'on en a faite (4).

La tragédie de *César* nous fait voir des caractères soutenus; les sentiments y sont tous magnifiques et grands; et l'on sent que Brutus est ou Romain ou Anglais. *Alzire* ajoute aux grâces de la nouveauté cet heureux contraste des mœurs des sauvages et des Européans. Vous faites voir, par le caractère de Gusman, qu'un christianisme mal entendu, et guidé par le faux zèle, rend plus barbare et plus cruel que le paganisme même.

Corneille, le grand Corneille, lui qui s'attirait l'admiration de tout son siècle, s'il ressuscitait de nos jours, verrait avec étonnement, et peut-être avec envie, que la tragique déesse vous prodigue avec profusion les faveurs dont elle était avare envers lui. A quoi n'a-t-on pas lieu de s'attendre de l'auteur de tant de chefs-d'œuvre! Quelles nouvelles merveilles ne vont pas sortir de la plume qui jadis traça si spirituellement et si élégamment le *Temple du Goût!*

C'est ce qui me fait désirer si ardemment d'avoir tous vos ouvrages. Je vous prie, monsieur, de me les envoyer et de me les communiquer sans réserve. Si parmi les manuscrits il y en a quelqu'un que, par une circonspection nécessaire, vous trouviez à propos de cacher aux yeux du public, je vous promets de le conserver dans le sein du secret, et de me contenter d'y applaudir dans mon particulier. Je sais malheureusement que la foi des princes est un objet peu respectable de nos jours; mais j'espère néanmoins que vous ne vous laisserez pas préoccuper par des préjugés généraux, et que vous ferez une exception à la règle en ma faveur.

Je me croirai plus riche en possédant vos ouvrages que je ne le serai par la possession de tous les biens passagers et méprisables de la fortune, qu'un même hasard fait acquérir et perdre. L'on peut se rendre propres les premiers, s'entend vos ouvrages, moyennant le secours de la mémoire, et ils nous durent autant qu'elle. Connaissant le peu d'étendue de la mienne, je balance longtemps avant de me déterminer sur le choix des choses que je juge dignes d'y placer.

Si la poésie était encore sur le pied où elle fut autrefois, savoir, que les poëtes ne savaient que fredonner des idylles ennuyeuses, des églogues faites sur un même moule, des stances insipides, ou que tout au plus ils savaient monter leur lyre sur le ton de l'élégie, j'y renoncerais à jamais; mais vous anoblissez (1) cet art, vous nous montrez des chemins nouveaux et des routes inconnues aux Lefranc (2) et aux Rousseau (3).

Vos poésies ont des qualités qui les rendent respectables et dignes de l'admiration et de l'étude des honnêtes gens. Elles sont un cours de morale où l'on apprend à penser et à agir. La vertu y est peinte des plus belles couleurs. L'idée de la véritable gloire y est déterminée; et vous insinuez le goût des sciences d'une manière si fine et si délicate, que quiconque a lu vos ouvrages respire l'ambition de suivre vos traces. Combien de fois ne me suis-je pas dit: Malheureux! laisse là un fardeau dont le poids surpasse tes forces; l'on ne peut imiter Voltaire, à moins que d'être Voltaire même.

C'est dans ces moments que j'ai senti que les avantages de la naissance, et cette fumée de grandeur dont la vanité nous berce, ne servent qu'à peu de chose, ou, pour mieux dire, à rien. Ce sont des distinctions étrangères à nous-même, et qui ne décorent que la figure. De combien les talents de l'esprit ne leur sont-ils pas préférables! Que ne doit-on pas aux gens que la nature a distingués par ce qu'elle les a fait naître! Elle se plaît à former des sujets qu'elle doue de toute la capacité nécessaire pour faire des progrès dans les arts et dans les sciences; et c'est aux princes à récompenser leurs veilles. Eh! que la gloire ne se sert-elle de moi pour couronner vos succès! Je ne craindrais autre chose, sinon que ce pays, peu fertile en lauriers, n'en fournît pas autant que vos ouvrages en méritent.

Si mon destin ne me favorise pas jusqu'au point de pouvoir vous posséder, du moins puis-je espérer de voir un jour celui que depuis si longtemps j'admire de si loin, et de vous assurer de vive voix que je suis avec toute l'estime et la considération due à ceux qui, suivant le flambeau de la vérité, consacrent leurs travaux au public, monsieur, votre affectionné ami. FÉDÉRIC, P. R. de Prusse (4).

(1) Comparez cette Notice ou plutôt cet Éloge à l'esquisse satirique que Voltaire fait du même prince dans ses *Mémoires*, tome VI. (G. A.)

(2) Frédéric avait alors vingt-quatre ans et demi. (G. A.)

(3) En 1723 Wolf, accusé d'athéisme par les théologiens de Halle, avait été exilé de Prusse par le père de Frédéric, Frédéric-Guillaume. Ce roi allait bientôt le rappeler; mais Wolf, que le landgrave de Hesse-Cassel avait accueilli et installé à Marbourg comme professeur de philosophie, ne devait pas tenir compte de cette grâce tardive. Il ne rentra dans sa patrie qu'à l'avénement de Frédéric II. Ce prince, comme on le voit, tient à montrer en abordant Voltaire qu'il est le protecteur des philosophes persécutés. (G. A.)

(4) *Pensées sur la Henriade*, 1723. Voyez, tome II, page 74. (G. A.)

(1) Pour *ennoblissez*. (G. A.)

(2) Le Franc de Pompignan, dont on avait joué la *Didon* en 1734 et qui avait essayé, en 1736, de faire passer sa *Zoraïde* avant l'*Alzire* de Voltaire. Voyez, tome III, notre Avertissement sur *Alzire*. (G. A.)

(3) J.-B. Rousseau, avec lequel Voltaire était alors en guerre. (G. A.)

(4) Le roi de Prusse a toujours signé *Féderic*, qui est plus doux à prononcer que *Frederic*. (K.)

2. — DE VOLTAIRE.

A Cirey (1) le 26 août.

Monseigneur, il faudrait être insensible pour n'être pas infiniment touché de la lettre dont votre altesse royale a daigné m'honorer. Mon amour-propre en a été trop flatté; mais l'amour du genre humain que j'ai toujours eu dans le cœur, et qui, j'ose dire, fait mon caractère, m'a donné un plaisir mille fois plus pur, quand j'ai vu qu'il y a dans le monde un prince qui pense en homme, un prince philosophe qui rendra les hommes heureux.

Souffrez que je vous dise qu'il n'y a point d'homme sur la terre qui ne doive des actions de grâces au soin que vous prenez de cultiver par la saine philosophie une âme née pour commander. Croyez qu'il n'y a eu de véritablement bons rois que ceux qui ont commencé comme vous par s'instruire, par connaître les hommes, par aimer le vrai, par détester la persécution et la superstition. Il n'y a point de prince qui, en pensant ainsi, ne puisse ramener l'âge d'or dans ses États. Pourquoi si peu de rois recherchent-ils cet avantage? Vous le sentez, monseigneur, c'est que presque tous songent plus à la royauté qu'à l'humanité; vous faites précisément le contraire. Soyez sûr que, si un jour le tumulte des affaires et la méchanceté des hommes n'altèrent point un si divin caractère, vous serez adoré de vos peuples et chéri du monde entier. Les philosophes dignes de ce nom voleront dans vos États; et, comme les artisans célèbres viennent en foule dans le pays où leur art est plus favorisé, les hommes qui pensent viendront entourer votre trône.

L'illustre reine Christine quitta son royaume pour aller chercher les arts; régnez, monseigneur, et que les arts viennent vous chercher.

Puissiez-vous n'être jamais dégoûté des sciences par les querelles des savants (2)! Vous voyez, monseigneur, par les choses que vous daignez me mander, qu'ils sont hommes pour la plupart, comme les courtisans mêmes. Ils sont quelquefois aussi avides, aussi intrigants, aussi faux, aussi cruels, et toute la différence qui est entre les pestes de cour et les pestes de l'école, c'est que ces derniers sont plus ridicules.

Il est bien triste pour l'humanité que ceux qui se disent les déclarateurs des commandements célestes, les interprètes de la Divinité, en un mot les théologiens, soient quelquefois les plus dangereux de tous; qu'il s'en trouve d'aussi pernicieux dans la société qu'obscurs dans leurs idées, et que leur âme soit gonflée de fiel et d'orgueil à proportion qu'elle est vide de vérité. Ils voudraient troubler la terre pour un sophisme, et intéresser tous les rois à venger par le fer et par le feu l'honneur d'un argument *in ferio* ou *in barbarâ*.

Tout être pensant qui n'est pas de leur avis est un athée, et tout roi qui ne les favorise pas sera damné. Vous savez, monseigneur, que le mieux qu'on puisse faire, c'est d'abandonner à eux-mêmes ces prétendus précepteurs et ces ennemis réels du genre humain. Leurs paroles, quand elles sont négligées, se perdent en l'air comme du vent; mais si le poids de l'autorité s'en mêle, ce vent acquiert une force qui renverse quelquefois le trône.

Je vois, monseigneur, avec la joie d'un cœur rempli d'amour pour le bien public, la distance immense que vous mettez entre les hommes qui cherchent en paix la vérité, et ceux qui veulent faire la guerre pour des mots qu'ils n'entendent pas. Je vois que les Newton, les Leibnitz, les Bayle, les Locke, ces âmes si élevées, si éclairées et si douces, sont ceux qui nourrissent votre esprit, et que vous rejetez les autres aliments prétendus, que vous trouveriez empoisonnés ou sans substance.

Je ne saurais trop remercier votre altesse royale de la bonté qu'elle a eue de m'envoyer le petit livre concernant M. Wolf. Je regarde ses idées métaphysiques comme des choses qui font honneur à l'esprit humain. Ce sont des éclairs au milieu d'une nuit profonde; c'est tout ce qu'on peut espérer, je crois, de la métaphysique. Il n'y a pas d'apparence que les premiers principes des choses soient jamais bien connus. Les souris qui habitent quelques petits trous d'un bâtiment immense ne savent ni si ce bâtiment est éternel, ni quel en est l'architecte, ni pourquoi cet architecte a bâti. Elles tâchent de conserver leur vie, de peupler leurs trous, et de fuir les animaux destructeurs qui les poursuivent. Nous sommes les souris, et le divin architecte qui a bâti cet univers n'a pas encore, que je sache, dit son secret à aucun de nous. Si quelqu'un peut prétendre à deviner juste, c'est M. Wolf. On peut le combattre, mais il faut l'estimer : sa philosophie est bien loin d'être pernicieuse : y a-t-il rien de plus beau et de plus vrai que de dire, comme il fait, que les hommes doivent être justes, quand même ils auraient le malheur d'être athées?

La protection qu'il semble que vous donnez, monseigneur, à ce savant homme, est une preuve de la justesse de votre esprit et de l'humanité de vos sentiments.

Vous avez la bonté, monseigneur, de me promettre de m'envoyer le *Traité de Dieu, de l'âme et du monde*. Quel présent, monseigneur, et quel commerce! L'héritier d'une monarchie daigne, du sein de son palais, envoyer des instructions à un solitaire! Daignez me faire ce présent, monseigneur; mon amour extrême pour le vrai est la seule chose qui m'en rende digne. La plupart des princes craignent d'entendre la vérité, et ce sera vous qui l'enseignerez.

A l'égard des vers dont vous me parlez, vous pensez sur cet art aussi sensément que sur tout le reste. Les vers qui n'apprennent pas aux hommes des vérités neuves et touchantes ne méritent guère d'être lus : vous sentez qu'il n'y aurait rien de plus méprisable que de passer sa vie à renfermer dans des rimes des lieux communs usés, qui ne méritent pas le nom de pensées. S'il y a quelque chose de plus vil, c'est de n'être que poëte satirique et de n'écrire que pour décrier les autres (1). Ces poëtes sont au Parnasse ce que sont dans les écoles ces docteurs qui ne savent que des mots, et qui cabalent contre ceux qui écrivent des choses.

Si la *Henriade* a pu ne pas déplaire à votre altesse royale, j'en dois rendre grâces à cet amour du vrai, à cette horreur que mon poëme inspire pour les factieux, pour les persécuteurs, pour les superstitieux, pour les tyrans, et pour les rebelles. C'est l'ouvrage d'un honnête homme; il devait trouver grâce devant un prince philosophe.

Vous m'ordonnez de vous envoyer mes autres ouvrages : je vous obéirai, monseigneur : vous serez mon juge, et vous me tiendrez lieu du public. Je vous soumettrai ce que j'ai hasardé en philosophie; vos lumières seront ma récompense : c'est un prix que peu de souverains peuvent donner. Je suis sûr de votre secret : votre vertu doit égaler vos connaissances.

Je regarderais comme un bonheur bien précieux celui de venir faire ma cour à votre altesse royale. On va à Rome pour voir des églises, des tableaux, des ruines et des bas-reliefs. Un prince tel que vous mérite bien mieux un voyage; c'est une rareté plus merveilleuse. Mais l'amitié, qui me retient dans la retraite où je suis, ne me permet pas d'en sortir. Vous pensez, sans doute, comme Julien, ce grand homme si calomnié, qui disait que les amis doivent toujours être préférés aux rois (2).

Dans quelque coin du monde que j'achève ma vie, soyez sûr, monseigneur, que je ferai continuellement des vœux pour vous, c'est-à-dire pour le bonheur de tout un peuple. Mon cœur sera au rang de vos sujets; votre gloire me sera toujours chère. Je souhaiterai que vous ressembliez toujours à vous-même, et que les autres rois vous ressemblent. Je suis avec un profond respect, de votre altesse royale le très humble, etc.

3. — DU PRINCE ROYAL.

Ce 9 septembre.

Monsieur, c'est une épreuve bien difficile pour un écolier en philosophie, que de recevoir des louanges d'un homme de votre mérite. L'amour-propre et la présomption, ces cruels tyrans de l'âme qui l'empoisonnent en la flattant, se croient autorisés par un philosophe, et, recevant des armes de vos mains, voudraient usurper sur ma raison un empire que je leur ai toujours disputé. Heureux si en les convainquant et en mettant la philosophie en pratique, je puis répondre un jour à l'idée, peut-être trop avantageuse, que vous avez de moi!

Vous faites, monsieur, dans votre lettre, le portrait d'un prince accompli, auquel je ne me reconnais point (3). C'est une leçon habillée de la façon la plus ingénieuse et la plus obligeante; c'est enfin un tour artificieux pour faire parvenir la timide vérité jusqu'aux oreilles d'un prince. Je me propo-

(1) C'est par erreur que toutes les éditions antérieures portent : « à Paris » Voltaire était alors à Cirey (G. A.)

(2) Les envieux avaient commencé à manœuvrer contre Voltaire. Mais, en lisant cette phrase on songe moins aux querelles du moment qu'aux brouilleries à venir, dont Potsdam sera le théâtre. (G. A.)

(1) Ceci est un trait à l'adresse de J.-B. Rousseau. (G. A.)

(2) « On peut penser, dit M. Desnoiresterres, que la divine Emilie n'était pas loin lorsqu'il formulait cette philosophique sentence. » (G. A.)

(3) Voyez le deuxième alinéa de la lettre précédente. (G. A.)

serai ce portrait pour modèle, et je ferai tous mes efforts pour me rendre le digne disciple d'un maître qui sait si divinement enseigner.

Je me sens déjà infiniment redevable à vos ouvrages; c'est une source où l'on peut puiser les sentiments et les connaissances dignes des plus grands hommes. Ma vanité ne va pas jusqu'à m'arroger ce titre : et ce sera vous, monsieur, à qui j'en aurai l'obligation, si j'y parviens;

> Et d'un peu de vertu si l'Europe me loue,
> *Je vous la dois, seigneur*, il faut que je l'avoue. (Henr., ch. II.)

Je ne puis m'empêcher d'admirer ce généreux caractère, cet amour du genre humain qui devrait vous mériter les suffrages de tous les peuples : j'ose même avancer qu'ils vous doivent autant et plus que les Grecs à Solon et à Lycurgue, ces sages législateurs dont les lois firent fleurir leur patrie, et furent le fondement d'une grandeur à laquelle la Grèce n'aurait jamais aspiré ni osé prétendre sans eux. Les auteurs sont les législateurs du genre humain (1); leurs écrits se répandent dans toutes les parties du monde; et étant connus de tout l'univers, ils manifestent des idées dont les autres sont empreints. Ainsi vos ouvrages publient vos sentiments. Le charme de votre éloquence est leur moindre beauté; tout ce que la force des pensées et le feu de l'expression peuvent produire d'achevé quand ils sont réunis, s'y trouve. Ces véritables beautés charment vos lecteurs, elles les touchent : ainsi tout un monde respire bientôt cet amour du genre humain que votre heureuse impulsion a fait germer en lui. Vous formez de bons citoyens, des amis fidèles, et des sujets qui, abhorrant également la rébellion et la tyrannie, ne sont zélés que pour le bien public. Enfin, c'est à vous que l'on doit toutes les vertus qui font la sûreté et le charme de la vie. Que ne vous doit-on pas?

Si l'Europe entière ne reconnaît pas cette vérité, elle n'en est pas moins vraie. Enfin, si toute la nature humaine n'a pas pour vous la reconnaissance que vous méritez, soyez du moins certain de la mienne. Regardez désormais mes actions comme le fruit de vos leçons. Je les enfin reçues, mon cœur en a été ému, et je me suis fait une loi inviolable de les suivre toute ma vie.

Je vois, monsieur, avec admiration que vos connaissances ne se bornent pas aux seules sciences : vous avez approfondi les replis les plus cachés du cœur humain, et c'est là que vous avez puisé le conseil salutaire que vous me donnez en m'avertissant de me défier de moi-même. Je voudrais pouvoir me le répéter sans cesse, et je vous en remercie infiniment, monsieur.

C'est un déplorable effet de la fragilité humaine que les hommes ne se ressemblent pas à eux-mêmes tous les jours : souvent leurs résolutions se détruisent avec la même promptitude qu'ils les ont prises. Les Espagnols disent très judicieusement : *Cet homme a été brave un tel jo r.* Ne pourrait-on pas dire de même des grands hommes qu'ils ne le sont pas toujours, ni en tout?

Si je désire quelque chose avec ardeur, c'est d'avoir des gens savants et habiles autour de moi. Je ne crois pas que ce soient des soins perdus que ceux qu'on emploie à les attirer : c'est un hommage qui est dû à leur mérite, et c'est un aveu du besoin que l'on a d'être éclairé par leurs lumières.

Je ne puis revenir de mon étonnement, quand je pense qu'une nation cultivée par les beaux-arts, secondée par le génie et par l'émulation d'une autre nation voisine; quand je pense, dis-je, que cette même nation si polie et si éclairée ne connaît point le trésor (2) qu'elle renferme dans son sein. Quoi! ce même Voltaire à qui nos mains érigent des autels et des statues est négligé dans sa patrie, et vit en solitaire dans le fond de la Champagne! C'est un paradoxe, c'est une énigme, c'est un effet bizarre du caprice des hommes. Non, monsieur, les querelles des savants ne me dégoûteront jamais du savoir; je saurai toujours distinguer ceux qui avilissent les sciences, des sciences mêmes. Leurs disputes viennent ordinairement ou d'une ambition démesurée et d'une avidité insatiable de s'acquérir un nom, ou de l'envie qu'un mérite médiocre porte à l'éclat brillant d'un mérite supérieur qui l'offusque.

Les grands hommes sont exposés à cette dernière sorte de persécution. Les arbres dont les sommets s'élèvent jusqu'aux nues, sont plus en butte à l'impétuosité des vents que les arbrisseaux qui croissent sous leur ombrage. C'est ce qui, du fond des enfers, suscita les calomnies répandues contre Descartes et contre Bayle; c'est votre supériorité et celle de M. Wolf qui révoltent les ignorants, et qui font crier ceux dont la présomption ridicule voudrait perdre tout homme dont l'esprit et les connaissances effacent les leurs. Supposez pour un moment que de grands hommes s'oublient jusqu'à s'acharner les uns contre les autres : doit-on pour cela leur retrancher le titre de *grands* et l'estime que l'on a pour eux, fondée sur tant d'éminentes qualités? Le public d'ordinaire ne fait point de grâce; il condamne les moindres fautes; son jugement ne s'attache qu'au présent; il compte le passé pour rien : mais on ne doit pas imiter le public dans cette façon de juger les hommes d'un mérite supérieur. Je cherche des hommes savants, d'honnêtes gens; mais enfin ce sont des hommes que je cherche : ainsi je ne dois pas m'attendre à les trouver parfaits. Où est le modèle de vertu exempte de tout blâme? Il est resté dans l'entendement du Créateur; et je ne crois pas qu'il nous en ait encore donné de copie. Je désire qu'on ait pour mes défauts la même indulgence que j'ai pour ceux des autres. Nous sommes tous hommes, et par conséquent imparfaits : nous ne différons que par le plus ou le moins; mais le plus parfait tient toujours à l'humanité par un petit coin d'imperfection.

Pour les frelons du Parnasse, quand ils m'étourdissent de leurs querelles, je les renvoie à la préface d'*Alzire* (1) où vous leur faites, monsieur, une leçon qu'ils ne devraient jamais perdre de vue, et à laquelle on ne peut rien ajouter.

A l'égard des théologiens, il me semble qu'ils se ressemblent tous, de quelque religion et de quelque nation qu'ils soient; leur dessein est toujours de s'arroger une autorité despotique sur les consciences; cela suffit pour les rendre persécuteurs zélés de tous ceux dont la noble hardiesse ose dévoiler la vérité; leurs mains sont toujours armées du foudre de l'anathème, pour écraser ce fantôme imaginaire d'irréligion, qu'ils combattent sans cesse, à ce qu'ils prétendent, et sous le nom duquel en effet ils combattent les ennemis de leur fureur et de leur ambition. Cependant, à les entendre, ils prêchent l'humilité, vertu qu'ils n'ont jamais pratiquée, et se disent ministres d'un Dieu de paix qu'ils servent d'un cœur rempli de haine et d'ambition. Leur conduite, si peu conforme à leur morale, serait à mon gré seule capable de décréditer leur doctrine.

Le caractère de la vérité est bien différent. Elle n'a besoin ni d'armes pour se défendre, ni de violence pour forcer les hommes à la croire; elle n'a qu'à paraître; et dès que sa lumière a dissipé les nuages qui la cachaient, son triomphe est assuré.

Voilà, je crois, des traits qui désignent assez les ecclésiastiques pour leur ôter, s'ils les connaissaient, l'envie de nous choisir pour leurs panégyristes. Je connais ssez qu'ils n'ont que des défauts, ou plutôt des vices, pour me croire obligé en conscience à rendre justice à ceux d'entre eux qui la méritent. Despréaux, d ns sa satire contre les femmes, a l'équité d'en excepter trois dans Paris, dont la vertu était si reconnue, qu'elles étaient à l'abri de ses traits. A son exemple, je veux vous citer deux pasteurs, dans les États du roi mon père, qui aiment la vérité, qui sont philosophes, et dont l'intégrité et la candeur méritent qu'on ne les co fonde pas d ns la multitude. Je dois ce témoignage à la vertu de MM. Beausobre (2) et Reinbeck (3).

Il y a un certain vulgaire dans la même profession qui ne vaut pas la peine qu'on descende jusqu'à s'instruire de ses disputes. Je leur laisse volontiers la liberté d'enseigner leur religion, et au peuple celle de la croire; car mon caractère n'est point de forcer personne; et ce même caractère, qui me rend le défenseur de la liberté, me fait haïr la persécution et les persécuteurs. Je ne p is voir, les bras croisés, l'innocence opprimée : il y aurait non de la douceur, mais de la lâcheté et de la timidité à le souffrir.

Je n'aurais jamais embrassé avec tant de chaleur la cause de M. Wolf, si je n'avais vu des hommes, qui pourtant se disent raisonnables, porter leur aveugle fureur jusqu'à se répandre en fiel et en amertume contre un philosophe qui ose penser librement, par la seule raison de la diversité de leurs sentiments et des siens : voilà l'unique motif de leur haine. Le même motif leur fait exalter la mémoire d'un scé-

(1) Édition de Berlin : « Les auteurs sont, en un certain sens, des hommes publics. » (G. A.)

(2) Édition de Berlin : « Qu'une nation depuis longtemps en possession du bon goût, ne reconnaît point le trésor.. » (G. A.)

(1) Voyez, tome III, le *Discours préliminaire* en tête d'*Alzire*. (G. A.)

(2) 1659-1738, auteur de l'*Histoire du manichéisme*. Il était chapelain de la reine de Prusse. (G. A.)

(3) Nous croyons qu'il faut lire « Reineck. » Ce théologien, né en 1668, mort en 1752, était recteur du gymnase de Weissenfels. — On lit encore dans l'édition de Berlin : « Deux hommes qui méritent également le nom de célèbres. » (G. A.)

'érat, d'un perfide, d'un hypocrite, par cela seulement qu'il a pensé comme eux.

Je suis charmé de voir, monsieur, le témoignage que vous rendez aux quatre plus grands philosophes que l'Europe ait jamais portés. Leurs ouvrages sont des trésors de vérité : il est bien fâcheux qu'il s'y trouve des erreurs. La diversité de leurs sentiments sur la métaphysique nous fait voir l'incertitude de cette science, et les bornes étroites de notre entendement. Si Newton, si Leibnitz, si Locke, ces génies supérieurs, ces gens dont l'esprit était accoutumé à penser toute leur vie, n'ont pu entièrement secouer le joug des opinions pour parvenir à des connaissances certaines, à quoi peut s'attendre un écolier en philosophie tel que moi?

M. Wolf sera très flatté de l'approbation dont vous honorez sa métaphysique : elle la mérite en effet; c'est un des ouvrages les plus achevés en ce genre. Il y a plaisir à se soumettre aux yeux d'un juge auquel les beaux endroits et les faibles n'échappent point.

Je suis fâché de ne pouvoir accompagner ma lettre de la traduction de cette métaphysique, dont je vous ai envoyé une espèce d'extrait, et que je vous ai promise tout entière. Vous savez, monsieur, que ces sortes d'ouvrages ne sont pas petits, et qu'ils se font fort lentement. Je fais copier cependant ce qui est achevé, et j'espère de le joindre à la première de mes lettres.

J'accompagne celle-ci de la *Logique* de M. Wolf, traduite par le sieur Deschamps, jeune homme né avec assez de talent (1) : il a l'avantage d'avoir été disciple de l'auteur, ce qui lui a procuré beaucoup de facilité dans sa traduction. Il me paraît qu'il a assez heureusement réussi : je souhaiterais seulement, pour l'amour de lui, qu'il corrigeât et abrégeât l'épître dédicatoire, dans laquelle il me prodigue l'encens à pleines mains Il aurait infiniment mieux trouvé sa place dans un prologue d'opéra au siècle de Louis XIV.

Ce n'est point uniquement en faveur de la *Henriade*, seul poëme épique qu'aient les Français, que je me déclare, mais en faveur de tous vos ouvrages : ils sont généralement marqués au coin de l'immortalité.

C'est l'effet d'un génie universel et d'un esprit bien rare, que de soutenir, dans une élévation égale, tant d'ouvrages de genres différents. Il n'y avait que vous, monsieur, permettez-moi de vous le dire, qui fussiez capable de réunir dans la même personne la profondeur d'un philosophe, les talents d'un historien, et l'imagination brillante d'un poëte. Vous me faites un plaisir infini et bien sensible en me promettant de m'envoyer tous vos ouvrages. Je ne les mérite que par le cas infini que j'en fais.

Les monarques peuvent donner des trésors, des royaumes même et tout ce qui peut flatter l'orgueil, l'avarice et la cupidité des hommes; mais toutes ces choses restent hors d'eux, et, loin de les rendre plus éclairés (2) qu'ils ne le sont, elles ne servent ordinairement qu'à les corrompre. Le présent que vous me promettez, monsieur, est d'un tout autre usage. On trouve dans sa lecture de quoi corriger ses mœurs et éclairer son esprit. Bien loin d'avoir la folle présomption de m'ériger en juge de vos ouvrages, je me contente de les admirer; le but que je me propose dans mes lectures est de m'instruire. Ainsi que les abeilles, je tire le miel des fleurs, et je laisse les araignées convertir les fleurs en venin.

Ce n'est point par ma faible voix que votre renommée, déjà si bien établie, peut s'accroître; mais du moins sera-t-on obligé d'avouer que les descendants des anciens Goths et des peuples vandales, les habitants des forêts d'Allemagne, savent rendre justice au mérite éclatant, à la vertu et aux talents des grands hommes, de quelque nation qu'ils soient.

Je sais, monsieur, à quel chagrin je vous exposerais, si j'avais l'indiscrétion de communiquer les ouvrages manuscrits que vous voudrez bien me confier. Reposez-vous, je vous supplie, sur mes engagements à ce sujet; ma foi est inviolable.

Je respecte trop les liens de l'amitié pour vouloir vous arracher des bras d'Emilie (3) : il faudrait avoir le cœur dur et insensible pour exiger de vous un pareil sacrifice; il faudrait n'avoir jamais connu la douceur qu'il y a d'être auprès des personnes que l'on aime, pour ne pas sentir la peine que vous causerait une telle séparation. Je n'exigerai de vous que de rendre mes hommages à ce prodige d'esprit et de connaissances. Que de pareilles femmes sont rares!

Soyez persuadé, monsieur, que je connais tout le prix de votre estime, mais que je me souviens en même temps d'une leçon que me donne la *Henriade* (ch. III) :

(1) Cette traduction venait de paraître (G. A.)
(2) Edition de Berlin : « Et plus vertueux. » (G. A.)
(3) Voyez l'avant-dernier alinéa de la lettre de Voltaire. (G. A.)

C'est un poids bien pesant qu'un nom trop tôt fameux.

Peu de personnes le soutiennent; tous sont accablés sous le faix.

Il n'est point de bonheur que je ne vous souhaite, et aucun dont vous ne soyez digne. Cirey sera désormais mon Delphes, et vos lettres, que je vous prie de me continuer, mes oracles. Je suis, monsieur, avec une estime singulière, votre très affectionné ami, FÉDÉRIC.

4. — DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg (1), ce 7 novembre.

Monsieur, je suis infiniment sensible à l'honneur que vous me faites de placer mon nom à la tête du bel ouvrage que vous venez de m'envoyer (2). La matière qu'il renferme et la façon dont vous la tournez m'est si avantageuse, que je suis obligé d'avouer que l'on ne peut mieux confier le soin de sa renommée qu'entre vos mains. Les devoirs d'un roi sage et éclairé, le code du pape et des sept cardinaux, et l'histoire de la pédante érudition du roi Jacques d'Angleterre, sont certes des traits de maître. Sans que je m'entende à faire l'anatomie du reste de cet ouvrage, qui est une des pièces les plus achevées que j'ai vues de ma vie, je vous en fais mes remerciements sincères, me trouvant heureux de l'avoir occasionné.

Je souhaiterais, monsieur, de pouvoir vous témoigner ma reconnaissance par une épître en vers qui fût digne de vous être adressée. Mais comme les étoiles se cachent en la présence du soleil, dont la brillante lumière efface et ternit leur faible lueur, ainsi je sais imposer silence à ma verve novice et désavouée des muses, quand il s'agit de vous écrire. Je sais que vos ouvrages sont sans prix; ils portent en eux leur récompense, qui est l'immortalité. J'espère cependant que vous voudrez accepter, comme une marque de mon souvenir, le buste de Socrate (3), que je vous envoie en faveur de ce qu'il fut le plus grand homme de la Grèce, et le maître qui forma Alcibiade. Faisant abstraction de ce dont la calomnie le noircit (4), je pourrais le mettre en parallèle avec vous; mais craignant de blesser votre modestie, si je vous disais sur ce sujet le tiers de ce que je pense, je me contenterai de le dire à toute la terre, qui me servira d'organe pour faire parvenir jusqu'à vous les sentiments d'estime et d'admiration avec lesquels je suis à jamais, monsieur, votre très affectionné ami.

FÉDÉRIC.

5. — DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 13 novembre.

Voltaire, ce n'est point le rang et la puissance,
Ni les vains préjugés d'une illustre naissance,
Qui peuvent procurer la solide grandeur :
Du vulgaire ignorant telle est souvent l'erreur;
Mais un homme éclairé tient en main la balance;
Lui seul sait distinguer le vrai de l'apparence ;
Il n'est point ébloui par un trompeur éclat;
Sous des titres pompeux il découvre le fat,
Et d'illustres aïeux ne comptez point la suite,
Si vous n'héritez d'eux leurs vertus, leur mérite.

Il est d'autres moyens de se rendre fameux,
Qui dépendent de nous et sont plus glorieux.
Chacun a des talents dont il doit faire usage,
Selon que le destin en régla le partage.
L'esprit de l'homme est tel qu'un diamant précieux,
Qui sans être taillé ne brille point aux yeux.
Quiconque a trouvé l'art d'ennoblir son génie,
Mérite notre hommage en dépit de l'envie.
Rome nous vante encor les sons de Corelli (5);
Le Français prévenu fredonne avec Lulli;
L'Enéide immortelle, en beautés si fertile,
Transmet jusqu'à nos jours l'heureux nom de Virgile;
Carrache, le Titien, Rubens, Buonarotti,
Nous sont aussi connus que l'est Algarotti (6),
Lui dont l'art du compas et le calcul excède
Le savoir tant vanté du célèbre Archimède.
On respecte en tous lieux le profond Cassini,

(1) Voyez, sur l'étymologie du nom de ce château, la lettre du 7 avril 1737. (G. A.)
(2) Voltaire lui avait adressé sans lettre d'envoi l'*Epître au prince de Prusse*. Voyez tome VI. (G. A.)
(3) Ce buste formait une pomme de canne, en or. (K.)
(4) M. Clogenson fait remarquer que Frédéric a été noirci sous le même rapport que Socrate. (G. A.)
(5) Violoniste. En lisant ce vers on songe que Frédéric jouait de la flûte. (G. A.)
(6) Algarotti, après avoir passé quelque temps à Cirey, venait de repartir pour l'Italie. Il devait un jour vivre dans l'intimité de Frédéric II. (G. A.)

La façade du Louvre exalte Bernini (1);
Aux mânes de Newton tout Londre encore encense;
Henri, le grand Colbert, sont chéris dans la France;
Et votre nom, fameux par de savants exploits,
Doit être mis au rang des héros et des rois.

Monsieur, vous savez, sans doute, que le caractère dominant de notre nation n'est pas cette aimable vivacité des Français. On nous attribue en revanche le bon sens, la candeur et la véracité de nos discours : ce qui suffit pour vous faire sentir qu'un rimeur du fond de la Germanie n'est pas propre à produire des impromptu; la pièce que je vous envoie n'a pas non plus ce mérite.

J'ai été longtemps en suspens si je devais vous envoyer mes vers ou non, à vous l'Apollon du Parnasse français, à vous devant qui les Corneille et les Racine ne sauraient se soutenir. Deux motifs m'y ont pourtant déterminé : celui qui eût sûrement dissuadé tout autre, c'est, monsieur, que vous êtes vous-même poëte, et que par conséquent vous devez connaître ce désir insurmontable, cette fureur que l'on a de produire ses premiers ouvrages; l'autre, et qui m'a plus fortifié dans mon dessein, est le plaisir que j'ai de vous faire connaître mes sentiments à la faveur des vers, ce qui n'aurait pas eu la même grâce en prose.

Le plus grand mérite de ma pièce est, sans contredit, de ce qu'elle est ornée de votre nom; mon amour-propre ne m'aveugle pas jusqu'au point de croire cette épître exempte de défauts. Je ne la trouve pas digne même de vous être adressée. J'ai lu, monsieur, vos ouvrages et ceux des plus célèbres auteurs, et je vous assure que je connais la différence infinie qu'il y a entre leurs vers et les miens.

Je vous abandonne ma pièce; critiquez, condamnez, désapprouvez-la, à condition de faire grâce aux deux vers qui la finissent. Je m'intéresse vivement pour eux : la pensée en est si véritable, si évidente, si manifeste, que je me vois en état d'en défendre la cause contre les critiques les plus rigides, malgré la haine et l'envie, et en dépit de la calomnie. Je suis, etc. FÉDÉRIC.

6. — DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, ce 3 décembre (2).

Monsieur, j'ai été agréablement surpris en recevant aujourd'hui votre lettre (3) avec les pièces dont vous avez bien voulu l'accompagner. Rien au monde ne m'aurait pu faire plus de plaisir, n'y ayant aucuns ouvrages dont je sois aussi avide que des vôtres. Je souhaiterais seulement que la souveraineté que vous m'accordez en qualité d'être pensant me mît en état de vous donner des marques réelles de l'estime que j'ai pour vous, et que l'on ne saurait vous refuser.

J'ai lu la dissertation sur l'âme que vous adressez au père Tournemine (4). Tout homme raisonnable qui ne peut croire que ce qu'il peut comprendre, et qui ne décide pas témérairement sur des matières que notre faible raison ne saurait approfondir, sera toujours de votre sentiment. Il est certain que l'on ne parviendra jamais à la connaissance des premières causes. Nous qui ne pouvons pas comprendre d'où vient que deux pierres frappées l'une contre l'autre donnent du feu, comment pouvons-nous avancer que Dieu ne saurait réunir la pensée à la matière? Ce qu'il y a de sûr, c'est que je suis matière et que je pense. Cet argument me prouve la vérité de votre proposition.

Je ne connais le père Tournemine que par la façon indigne dont il a attaqué M. Beausobre sur son *Histoire du manichéisme*. Il substitue les invectives aux raisons; faible et grossière ressource qui prouve bien qu'il n'avait rien de mieux à dire. Quant à mon âme, je vous assure, monsieur, qu'elle est bien la très humble servante de la vôtre. Elle souhaiterait fort qu'un peu plus dégagée de sa matière, elle pût aller s'instruire à Cirey,

A cet endroit fameux où mon âme révère
Le savoir d'Émilie et l'esprit de Voltaire :
Oui, c'est là que le ciel, prodiguant ses faveurs,
Vous a doué d'un bien préférable aux grandeurs.
Il m'a donné du rang le frivole avantage,
A vous tous les talents : gardez votre partage.

Ce n'est pas à vous, monsieur, que je dirai tout ce que je pense des pièces que vous venez de m'envoyer. L'ode remplie de beautés ne contient que des vérités très évidentes; l'*Épître à Émilie* est un merveilleux abrégé du système de M. Newton; et le *Mondain*, aimable pièce qui ne respire que la joie, est, si j'ose m'exprimer ainsi, un vrai cours de morale. La jouissance d'une volupté pure est ce qu'il y a de plus réel pour nous dans ce monde. J'entends cette volupté dont parle Montaigne, et qui ne donne point dans l'excès d'une débauche outrée.

J'attends la *Philosophie de Newton* avec grande impatience; je vous en aurai une obligation infinie. Je vois bien que je n'aurai jamais d'autre précepteur que M. de Voltaire. Vous m'instruisez en vers, vous m'instruisez en prose; il faudrait un cœur bien revêche pour être indocile à vos leçons.

J'attends encore la *Pucelle*. J'espère qu'elle ne sera pas plus austère que tant d'autres héroïnes qui se sont pourtant laissé vaincre par les prières et les persévérances de leurs amants.

J'ai reçu deux paquets de votre part : celui-ci, monsieur, est le troisième. J'ai répondu aux deux premiers. Je vous ai ensuite adressé des vers, et voici ma quatrième lettre à laquelle j'attends réponse. La raison de ces retardements est en partie causée par les postes d'Allemagne, qui vont lentement; et d'ailleurs mes lettres font un grand détour, passant par Paris pour aller en Champagne. Si vous pouvez trouver quelque voie plus courte, je vous prie de me l'indiquer, je serai charmé de m'en servir.

Vous êtes trop au-dessus des louanges pour que je vous en donne, mais en même temps trop ami de la vérité pour vous offenser de l'entendre. Souffrez donc, monsieur, que je vous réitère toute l'estime que j'ai pour vous. Mes louanges se bornent à dire que je vous connais. Puisse toute la terre vous connaître de même! Puissent mes yeux un jour voir celui dont l'esprit fait le charme de ma vie.

Je suis avec une véritable considération, monsieur, votre très affectionné ami, FÉDERIC.

7. — DE VOLTAIRE.

Décembre.

Monseigneur, j'ai versé des larmes de joie en lisant la lettre du 9 septembre, dont votre altesse royale a bien voulu m'honorer; j'y reconnais un prince qui certainement sera l'amour du genre humain. Je suis étonné de toute manière : vous pensez comme Trajan, vous écrivez comme Pline et vous parlez français comme nos meilleurs écrivains. Quelle différence entre les hommes! Louis XIV était un grand roi, je respecte sa mémoire; mais il ne parlait pas aussi humainement que vous, monseigneur, et ne s'exprimait pas de même. J'ai vu de ses lettres : il ne savait pas l'orthographe de sa langue. Berlin sera sous vos auspices l'Athènes de l'Allemagne, et pourra l'être de l'Europe. Je suis ici dans une ville (1) où deux simples particuliers, M. Boerhaave d'un côté, et M. s'Gravesande de l'autre, attirent quatre ou cinq cents étrangers : un prince tel que vous en attirera bien davantage; et je vous avoue que je me tiendrais bien malheureux si je mourais avant d'avoir vu l'exemple des princes et la merveille de l'Allemagne.

Je ne veux point vous flatter, monseigneur, ce serait un crime; ce serait jeter un souffle empoisonné sur une fleur; j'en suis incapable : c'est mon cœur pénétré qui parle à votre altesse royale.

J'ai lu la *Logique* de M. Wolf, que vous avez daigné m'envoyer; j'ose dire qu'il est impossible qu'un homme qui a les idées si nettes, si bien ordonnées, fasse jamais rien de mauvais. Je ne m'étonne plus qu'un tel prince aime un tel philosophe. Ils étaient faits l'un pour l'autre. Votre altesse royale, qui lit ses ouvrages, peut-elle me demander les miens? Le possesseur d'une mine de diamants me demande des grains de verre; j'obéirai puisque c'est vous qui ordonnez.

J'ai trouvé, en arrivant à Amsterdam, qu'on avait commencé une édition de mes faibles ouvrages (2). J'aurai l'honneur de vous envoyer le premier exemplaire. En attendant, j'aurai la hardiesse d'envoyer à votre altesse royale un manuscrit que je n'oserais jamais montrer qu'à un esprit aussi dégagé des préjugés, aussi philosophe, aussi indulgent, que vous l'êtes, et à un prince qui mérite, parmi tant d'hommages, celui d'une confiance sans bornes. Il faudra un peu de temps pour le recevoir et le transcrire, et je le ferai partir par la voie que vous m'indiquerez. Je dirai alors :

Parve, sed invideo, sine me liber, ibis ad illum. (OVID., *Trist.*)

(1) Le dessin de la façade du Louvre est bien l'œuvre de Claude Perrault. (G. A.)
(2) Édition de Berlin : « 14 décembre. » (G. A.)
(3) Cette lettre manque. Voyez la lettre à Thieriot, du 24 novembre 1736. (G. A.)
(4) Voyez la lettre au P. Tournemine, de novembre 1735. (G. A.)

(1) A Leyde. Voltaire venait de fuir en Hollande, à cause de la publicité donnée à la satire du *Mondain*. Voyez, tome VI. (G. A.)
(2) Édition Ledet. (G. A.)

Des occupations indispensables et des circonstances dont je ne suis pas le maître, m'empêchent d'aller moi-même porter à vos pieds ces hommages que je vous dois (1). Un temps viendra peut-être où je serai plus heureux.

Il paraît que votre altesse royale aime tous les genres de littérature. Un grand prince a soin de tous les ordres de l'État; un grand génie aime toutes les sortes d'étude. Je n'ai pu dans ma petite sphère que saluer de loin les limites de chaque science; un peu de métaphysique, un peu d'histoire, quelque peu de physique, quelques vers, ont partagé mon temps : faible dans tous ces genres, je vous offre au moins ce que j'ai.

Si vous voulez, monseigneur, vous amuser de quelques vers en attendant de la philosophie, *carmina possumus donare.* J'apprends que le sieur Thieriot (2) a l'honneur de faire quelques commissions pour votre altesse royale à Paris. J'espère, monseigneur, que vous en serez très content. Si vous aviez quelques ordres à donner pour Amsterdam, je serais bien flatté d'être votre Thieriot de Hollande. Heureux qui peut vous servir, plus heureux qui peut approcher de vous!

Si je ne m'intéressais pas au bonheur des hommes, je serais fâché de vous voir destiné à être roi. Je vous voudrais particulier; je voudrais que mon âme pût approcher en liberté de la vôtre; mais il faut que mon goût cède au bien public.

Souffrez, monseigneur, qu'en vous je respecte encore plus l'homme que le prince; souffrez que de toutes vos grandeurs, celle de votre âme ait mes premiers hommages; souffrez que je vous dise encore combien vous me donnez d'admiration et d'espérance.

Je suis, etc.

8. — DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, décembre.

Monsieur, je vous avoue que j'ai senti une secrète joie de vous savoir en Hollande, me voyant par là plus à portée de recevoir de vos nouvelles, quoique je craignisse, de la façon dont vous me marquez y être, que quelque fâcheuse raison ne vous eût obligé de quitter la France, et de prendre l'*incognito* (3). Soyez sûr, monsieur, que ce secret ne transpirera pas par mon indiscrétion.

La France et l'Angleterre sont les deux seuls Etats où les arts soient en considération. C'est chez eux que les autres nations doivent s'instruire. Ceux qui ne peuvent pas s'y transporter en personne peuvent, du moins dans les écrits de leurs auteurs célèbres, puiser des connaissances et des lumières. Leurs langues par conséquent méritent bien que les étrangers les étudient, principalement la française, qui, selon moi, pour l'élégance, la finesse, l'énergie, et les tours, a une grâce particulière. Ce sont ces motifs suffisants qui m'ont engagé à m'y appliquer. Je me sens récompensé richement de mes peines par l'approbation que vous m'accordez avec tant d'indulgence.

Louis XIV était un prince grand par une infinité d'endroits; un solécisme, une faute d'orthographe ne pouvait ternir en rien l'éclat de sa réputation établie par tant d'actions qui l'ont immortalisé. Il lui convenait en tout sens de dire : *Cæsar est supra grammaticam.* Mais il y a des cas particuliers qui ne sont pas généralement applicables. Celui-ci est de ce nombre; et ce qui était un défaut imperceptible en Louis XIV, deviendrait une négligence impardonnable en tout autre.

Je ne suis grand par rien. Il n'y a que mon application qui pourra peut-être un jour me rendre utile à ma patrie, et c'est là toute la gloire que j'ambitionne. Les arts et les sciences ont toujours été les enfants de l'abondance. Les pays où ils ont fleuri ont un avantage incontestable sur ceux que la barbarie nourrissait dans l'obscurité. Outre que les sciences contribuent beaucoup à la félicité des hommes, je me trouverais fort heureux de pouvoir les amener dans nos climats reculés, où jusqu'à présent elles n'ont que faiblement pénétré : semblable à ces connaisseurs en tableaux, qui savent les juger, qui connaissent les grands maîtres, mais qui ne s'entendent pas même à broyer des couleurs, je suis frappé par ce qui est beau, je l'estime, mais je n'en suis pas moins ignorant. Je crains sérieusement, monsieur, que vous ne preniez une idée trop avantageuse de moi. Un poëte s'abandonne volontiers au feu de son imagination, et il pourrait fort bien arriver que vous vous forgeassiez un fantôme à qui vous attribueriez mille qualités, mais qui ne devrait son existence qu'à la fécondité de votre imagination.

Vous avez lu, sans doute, le poëme d'*Alaric*, de M. de Scudéry; il commence, si je ne me trompe, par ce vers :

> Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.

Voilà certainement tout ce que l'on peut dire : mais malheureusement le poëte en reste là, et la superbe idée que l'on s'était formée du héros diminue à chaque page. Je crains beaucoup d'être dans le même cas; et je vous avoue, monsieur, que j'aime infiniment mieux ces rivières qui, coulant doucement près de leur source, s'accroissent dans leur cours, et roulent enfin, parvenues à leur embouchure, des flots semblables à ceux de la mer.

Je m'acquitte enfin de ma promesse, et je vous envoie par cette occasion la moitié de la *Métaphysique* de Wolf : l'autre moitié suivra dans peu. Un homme que j'aime et que j'estime (1) s'est chargé de cette traduction par amitié pour moi. Elle est très exacte et fidèle. Il en aurait châtié le style si des affaires indispensables ne l'avaient arraché de chez moi. J'ai pris soin de marquer les endroits principaux. Je me flatte que cet ouvrage aura votre approbation : vous avez l'esprit trop juste pour ne le pas goûter.

La proposition de l'*être simple*, qui est une espèce d'atome, ou des monades dont parle Leibnitz, vous paraîtra peut-être un peu obscure. Pour la bien comprendre, il faut faire attention aux définitions que l'auteur fait auparavant de l'espace, de l'étendue, des limites, et de la figure.

Le grand ordre de cet ouvrage, et la connexion intime qui lie toutes les propositions les unes avec les autres, est, à mon avis, ce qu'il y a de plus admirable dans ce livre. La manière de raisonner de l'auteur est applicable à toutes sortes de sujets. Elle peut être d'un grand usage à un politique qui sait s'en servir. J'ose même dire qu'elle est applicable à tous les sujets de la vie privée.

La lecture des ouvrages de M. Wolf, bien loin de m'offusquer les yeux sur ce qui est beau, me fournit encore des motifs plus puissants pour y donner mon approbation.

J'attends vos ouvrages en vers et en prose avec une égale impatience. Vous augmenterez de beaucoup, monsieur, toute la reconnaissance que je vous dois déjà. Vous pourriez donner vos productions à des personnes plus éclairées, mais jamais à aucune qui en fasse plus de cas. Votre réputation vous met au-dessus de l'éloge; mais les sentiments d'admiration que j'ai pour vous m'empêchent de me taire. Vous savez, monsieur, que quand on sent bien quelque chose, il est difficile, pour ne pas dire impossible, de le cacher. J'entrevois tant de modestie dans la façon dont vous parlez de vos propres ouvrages, que je crains de la choquer, même en ne disant qu'une partie de la vérité.

J'avoue que j'aurais une grande envie de vous voir et de connaître, monsieur, en votre personne ce que ce siècle et la France ont produit de plus accompli. La philosophie m'apprend cependant à mettre un frein à cette envie. La considération de votre santé qui, à ce qu'on m'assure, est délicate, vos arrangements particuliers, joints à un motif que vous pourriez avoir d'ailleurs pour ne point porter vos pas dans ces contrées, me sont des raisons suffisantes pour ne vous point presser sur ce sujet. J'aime mes amis d'une amitié désintéressée, et je préférerai en toute occasion leur intérêt à mon agrément. Il suffit que vous me laissiez l'espérance de vous voir une fois dans la vie. Votre correspondance me tiendra lieu de votre personne : j'espère qu'elle sera plus facile à présent, vu la commodité des postes.

Je vous prie, monsieur, de m'avertir quand vous quitterez la Hollande pour aller en Angleterre; en ce cas, vous pouvez remettre vos lettres à notre envoyé Bork (2). Je souffre beaucoup en voyant un homme de votre mérite la victime et la proie de la méchanceté des hommes. Le suffrage que je vous donne doit, par mon éloignement, vous tenir lieu de celui de la postérité. Triste et frivole consolation! Elle a pourtant été celle de tous les grands hommes qui avant vous ont souffert de la haine que les âmes basses et envieuses portent aux génies supérieurs. Des gens peu éclairés se laissent séduire par la malignité des méchants; semblables à ces chiens qui suivent en tout le chef de meute, qui aboient quand ils entendent aboyer, et qui prennent servilement le change avec

(1) Il avait songé un moment à se réfugier auprès du prince. (G. A.)

(2) L'ami de Voltaire, qui devint l'un des correspondants parisiens de Frédéric. (G. A.)

(3) Voltaire avait pris le nom de Revol. (G. A.)

(1) Frédéric de Suhm, qui fut obligé de se réfugier en Russie parce que son amitié pour le prince royal fit ombrage à Frédéric-Guillaume. (G. A.)

(2) Envoyé de Prusse en Angleterre, que le prince royal lui dépêcha pour lui offrir de le loger à Londres. Des gazettes avaient d'abord annoncé que Voltaire devait aller habiter cette ville. (G. A.)

lui. Quiconque est éclairé par la vérité se dégage des préjugés; il les découvre, et les déteste ; il dévoile la calomnie, et l'abhorre. Soyez sûr, monsieur, que ces considérations font que je vous rendrai toujours justice. Je vous croirai toujours semblable à vous-même. Je m'intéresserai toujours vivement à ce qui vous regarde ; et la Hollande, pays qui ne m'a jamais déplu, me deviendra une terre sacrée puisqu'elle vous contient. Mes vœux vous suivront partout, et la parfaite estime que j'ai pour vous, étant fondée sur votre mérite, ne cessera que quand il plaira au Créateur de mettre fin à mon existence. Ce sont les sentiments avec lesquels je suis, monsieur, votre très parfaitement affectionné ami, FÉDÉRIC.

9. — DE VOLTAIRE.

A Leyde, janvier 1737.

Monseigneur, si j'étais malheureux, je serais bientôt consolé : on m'apprend que votre altesse royale a daigné m'envoyer son portrait; c'est ce qui pouvait jamais m'arriver de plus flatteur, après l'honneur de jouir de votre présence. Mais le peintre aura-t-il pu exprimer dans vos traits ceux de cette belle âme à laquelle j'ai consacré mes hommages? J'ai appris que M. Chambrier (1) avait retiré le portrait à la poste; mais sur-le-champ madame la marquise du Châtelet, Emilie, lui a écrit que ce trésor était destiné pour Cirey. Elle le revendique, monseigneur; elle partage mon admiration pour votre altesse royale ; elle ne souffrira pas qu'on lui enlève ce dépôt précieux ; il fera le principal ornement de la maison charmante qu'elle a bâtie dans son désert. On y lira cette petite inscription : *Vultus Augusti, mens Trajani.*

Apparemment, monseigneur, que le bruit du présent dont vous m'avez honoré a fait croire que j'étais en Prusse. Toutes les gazettes le disent : il est douloureux pour moi qu'en devinant si bien mon goût, elles aient si mal deviné mes marches. Vous ne doutez pas, monseigneur, de l'envie extrême que j'ai d'aller vous admirer de plus près ; mais j'ai déjà eu l'honneur de vous mander qu'une occupation indispensable me retenait ici. C'est pour être plus digne de vos bontés, monseigneur, que je suis à Leyde; c'est pour me fortifier dans les connaissances des choses que vous favorisez. Vous n'aimez que les vérités, et j'en cherche ici. Je prendrai la liberté d'envoyer à votre altesse royale la petite provision que j'aurai faite : vous démêlerez d'un coup d'œil les mauvais fruits d'avec les bons.

En attendant, si votre altesse royale veut s'amuser par une petite suite du *Mondain* (2), j'aurai l'honneur de l'envoyer incessamment; c'est un petit essai de morale mondaine, où je tâche de prouver, avec quelque gaieté, que le luxe et la magnificence, les arts, tout ce qui fait la splendeur d'un Etat, en fait la richesse, et que ceux qui crient contre ce qu'on appelle *le luxe* ne sont guère que *des pauvres* de mauvaise humeur. Je crois qu'on peut enrichir un Etat en donnant beaucoup de plaisir à ses sujets. Si c'est une erreur, elle me paraît jusqu'ici bien agréable. Mais j'attendrai le sentiment de votre altesse royale pour savoir ce que je dois en penser. Au reste, monseigneur, c'est par pure humanité que je conseille les plaisirs. Le mien n'est guère que l'étude et la solitude. Mais il y a mille façons d'être heureux. Vous méritez de l'être de toutes : ce sont les vœux que je fais pour vous, etc.

10. — DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, janvier.

Non, monsieur, je ne vous ai point envoyé mon portrait; une pareille idée ne m'est jamais venue dans l'esprit. Mon portrait n'est ni assez beau ni assez rare pour vous être envoyé. Un malentendu a donné lieu à cette méprise. Je vous ai envoyé, monsieur, une bagatelle pour marque de mon estime, un buste de Socrate en guise de pommeau sur une canne; et la façon dont cette canne a été roulée, à la manière dont on roule les tableaux, aura donné lieu à cette erreur. Ce buste, de toutes façons, était plus digne de vous être envoyé que mon portrait. C'est l'image du plus grand homme de l'antiquité, d'un philosophe qui a fait la gloire des païens, et qui jusqu'à nos jours est l'objet de la jalousie et de l'envie des chrétiens. Socrate fut calomnié ; eh ! quel grand homme ne l'est pas? Son esprit, amateur de la vérité, revit en vous. Ainsi vous seul méritez de conserver le buste de ce philosophe. J'espère, monsieur, que vous voudrez bien le conserver.

Madame la marquise du Châtelet me fait bien de l'honneur de vouloir bien s'intéresser pour mon soi-disant portrait. Elle serait capable de me donner meilleure opinion de moi que je n'en ai jamais eu et que je n'en devrais avoir. Ce serait à moi de désirer le sien. Je vous avoue que les charmes de son esprit m'ont fait oublier sa matière. Vous trouverez peut-être que c'est penser trop philosophiquement à mon âge, mais vous pourriez vous tromper. L'éloignement de l'objet, et l'impossibilité de le posséder, peuvent y avoir autant de part que la philosophie. Elle ne doit pas nous rendre insensibles, ni empêcher d'avoir le cœur tendre ; elle ferait, en ce cas, plus de mal que de bien aux hommes.

Il semble en effet que quelque démon familier se soit abouché avec tous les gazetiers de Hollande pour leur faire écrire unanimement que vous m'êtes venu voir. J'en ai été informé par la voix publique, ce qui me fit d'abord douter de la vérité du fait. Je me dis que vous ne vous serviriez pas des gazetiers pour annoncer votre voyage, et qu'en cas que vous me fissiez le plaisir de venir en ce pays-ci, j'en aurais des nouvelles plus intimes. Le public me croit plus heureux que je ne le suis. Je me tue de le détromper. Je me sens d'ailleurs fort obligé au gazetier d'effectuer en idée ce qu'il juge très bien qui peut m'être infiniment agréable.

Quoique vous n'ayez en aucune manière besoin de vous perfectionner par de nouvelles études dans la connaissance des sciences, je crois que la conversation du fameux M. s'Gravesande pourra vous être fort agréable. Il doit posséder la philosophie de Newton dans la dernière perfection. M. Boerhaave ne vous sera pas d'un moindre secours pour le consulter sur l'état de votre santé : je vous la recommande, monsieur. Outre le penchant que vous vous sentez naturellement pour la conservation (1) de votre corps, ajoutez, je vous prie, quelque nouvelle attention à celle que vous avez déjà pour l'amour d'un ami qui s'intéresse vivement à tout ce qui vous regarde. J'ose vous dire que je sais ce que vous valez, et que je connais la grandeur de la perte que le monde ferait en vous : les regrets que l'on donnerait à vos cendres seraient inutiles et superflus pour ceux qui les sentiraient. Je prévois ce malheur et je le crains; mais je voudrais le différer.

Vous me ferez beaucoup de plaisir, monsieur, de m'envoyer vos nouvelles productions. Les bons arbres portent toujours de bons fruits. La *Henriade* et vos ouvrages immortels me répondent de la beauté des futurs. Je suis fort curieux de voir la suite du *Mondain* que vous me promettez. Le plan que vous m'en marquez est tout fondé sur la raison et sur la vérité. En effet, la sagesse du Créateur n'a rien fait inutilement dans ce monde. Dieu veut que l'homme jouisse des choses créées, et c'est contrevenir à son but que d'en user autrement. Il n'y a que les abus et les excès qui rendent pernicieux ce qui, d'ailleurs, est bon en soi-même.

Ma morale, monsieur, s'accorde très bien avec la vôtre. J'avoue que j'aime les plaisirs et tout ce qui y contribue. La brièveté de la vie est le motif qui m'enseigne d'en jouir (2). Nous n'avons qu'un temps, dont il faut profiter. Le passé n'est qu'un rêve, le futur est incertain : ce principe n'est point dangereux ; il faut seulement n'en point tirer de mauvaise conséquence.

Je m'attends que votre essai de morale (3) sera l'histoire de mes pensées, quoique mon plus grand plaisir soit l'étude et la culture des beaux-arts : vous savez, monsieur, mieux que personne, qu'ils exigent du repos, de la tranquillité, et du recueillement d'esprit :

> Car, loin du bruit et du tumulte,
> Apollon s'était retiré
> Au haut d'un coteau consacré
> Par les neuf muses à son culte.
> Pour courtiser les doctes sœurs,
> Il faut du repos, du silence,
> Et des travaux en abondance
> Avant de goûter leurs faveurs.
>
> Voltaire, votre nom immortel, dans l'histoire,
> Est gravé par leurs mains aux fastes de la gloire.

Il y a bien de la témérité pour un écolier, ou pour mieux dire, à une grenouille du sacré vallon, d'oser coasser en présence d'Apollon. Je le reconnais, je me confesse, et vous en

(1) Le Chambrier, envoyé de Prusse près la cour de Versailles. (G. A.)
(2) Voyez tome VI. (G. A.)

(1) Edition de Berlin : « Porté naturellement à la conservation. » (G. A.)
(2) Edition de Berlin : « M'avertit d'en jouir. » (G. A.)
(3) *Traité de métaphysique*, en manuscrit. Voyez, tome IV, section PHILOSOPHIE. (G. A.)

demande l'absolution. L'estime que j'ai pour vous me la doit mériter. Il est bien difficile de se taire sur de certaines vérités, quand on en est bien pénétré, risque à s'exprimer bien ou mal. Je suis dans ce cas : c'est vous qui m'y mettez, et qui par conséquent devez avoir plus d'indulgence pour moi qu'aucun autre. Je suis à jamais avec toute la considération que vous méritez, monsieur, votre très affectionné ami, FÉDERIC.

11. — DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, 23 janvier.

Monsieur, j'ai reçu avec beaucoup de plaisir la *Défense du Mondain*, et le joli badinage au sujet de la *Mule du pape* (1). Chacune de ces pièces est charmante dans son genre. Le faux zèle de votre voisin le dévot (2) représente très bien celui de beaucoup de personnes qui, dans leur stupide sainteté, taxent tout de péché, tandis qu'ils s'aveuglent sur leurs propres vices. Il n'y a rien de plus heureux que la transition du vin dont notre béat humecte son gosier séché à force d'argumenter. Le pauvre qui vit des vanités des grands, le dieu qui, du temps de Tulle, *était de bois*, et *d'or* sous le consulat de Lucullc, etc., sont des endroits dont les beautés marchent à grand pas vers l'immortalité. Mais, monsieur, pourrais-je vous présenter mes doutes? C'est le moyen de m'instruire par les bonnes raisons dont vous vous servirez sans doute.

Peut-on donner l'épithète de *chimérique* à l'histoire romaine, histoire avérée par le témoignage de tant d'auteurs, de tant de monuments respectables de l'antiquité, et d'une infinité de médailles (dont il ne faudrait qu'une partie pour établir les vérités de la religion)? Les étendards de foin des Romains me sont inconnus (3); mon ignorance ne peut servir d'excuse; mais, autant que je peux m'en ressouvenir, leurs premiers étendards furent des mains ajustées au haut d'une perche.

Vous voyez, monsieur, un disciple qui demande à s'instruire : vous voyez en même temps un ami sincère qui agit avec franchise; et j'espère que votre esprit juste et pénétrant s'apercevra facilement que mon amitié seule vous parle : usez-en, je vous prie, de même à mon égard.

J'avoue que mes réflexions sont plutôt celles d'un géomètre que les remarques d'un poëte; mais l'estime que j'ai pour vous, étant trop bien établie, sera toujours la même. Je suis à jamais, monsieur, votre très affectionné ami, FÉDÉRIC.

12. — DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 8 février.

Monsieur, ne vous embarrassez nullement du bruit qui s'est répandu sur la correspondance que j'ai avec vous : ce bruit ne nous peut faire de la peine ni à l'un ni à l'autre. Il est vrai que des personnes superstitieuses, dont il y a tant dans ce pays, et peut-être plus qu'ailleurs, ont été scandalisées de ce que j'étais en commerce de lettres avec vous : ces personnes me soupçonnent d'ailleurs de ne point croire, à la rigueur, tout ce qu'elles nomment articles de foi. Vos ennemis les ont si fort prévenues par les calomnies qu'ils répandent sur votre sujet avec la dernière malignité, que ces bons dévots damnent saintement ceux qui vous préfèrent à Luther et à Calvin, et qui poussent l'endurcissement du cœur jusqu'à oser vous écrire. Pour me débarrasser de leurs importunités, j'ai cru que le parti le plus convenable était de faire avertir le gazetier de Hollande et d'Amsterdam qu'il me ferait plaisir de ne parler de moi en aucune façon.

Voilà, monsieur, la vérité de tout ce qui s'est passé; vous pouvez y ajouter foi. Je peux vous assurer que je me fais honneur de vous estimer, et que je tire gloire de rendre hommage à votre génie. Je consentirai même à faire imprimer tous les endroits de mes lettres où il est parlé de vous, pour manifester aux yeux du monde entier que je ne rougis point de me faire éclairer d'un homme qui mérite de m'instruire, et qui n'a d'autre défaut que d'être trop supérieur au reste des hommes. Mais vous, monsieur, vous n'avez pas besoin d'un témoignage aussi faible que le mien pour affermir votre réputation si bien établie par vous-même. Ce fondement est plus noble et plus solide que celui de mes suffrages. Dans tout autre siècle que celui où nous vivons, je n'aurais pas interdit au sieur Franchin la liberté de parler de moi, et même de la façon qu'il lui aurait plu. Il ne risquerait jamais de faire le Bajazet au mont Saint-Michel (1). C'est une règle de la prudence, et vous savez, monsieur, qu'il faut céder aux circonstances et s'accommoder au temps. Je me suis vu obligé de la pratiquer.

Vous avez reçu avec tant d'indulgence les vers que je vous ai adressés, que je hasarde de vous envoyer une *Ode sur l'oubli* (2). Ce sujet n'a pas été traité, que je sache. Je vous demande, monsieur, à son égard, toute l'inflexibilité d'un maître, et la sévère rigidité d'un censeur. Vos corrections m'instruiront; elles me vaudront des préceptes dictés par Apollon même, et l'inspiration des muses.

Vous me ferez plaisir, monsieur, de me marquer vos doutes sur la *Métaphysique* de Wolf. Je vous enverrai dans peu le reste de l'ouvrage. Je crois que vous l'attaquerez par la définition qu'il fait de l'*être simple*. Il y a une *morale* du même auteur : tout y est traité dans le même ordre que dans la métaphysique; les propositions sont intimement liées les unes avec les autres et se prêtent, pour ainsi dire, mutuellement la main pour se fortifier. Un certain Jordan (3), que vous devez avoir vu à Paris, en a entrepris la traduction. Il a quitté saint Paul en faveur d'Aristote.

Wolf établit à la fin de sa *Métaphysique* l'existence d'une âme différente du corps; il s'explique sur l'immortalité en ces termes : « L'âme ayant été créée de Dieu tout d'un coup » et non successivement, Dieu ne peut l'anéantir que par un » acte formel de sa volonté. » Il semble croire l'éternité du monde, quoiqu'il n'en parle pas en termes aussi clairs qu'on le désirerait.

Ce que l'on peut dire de plus palpable sur ce sujet est, selon mes faibles lumières, que le monde est éternel dans le temps, ou bien dans la succession des actions, mais que Dieu, qui est hors des temps, doit avoir été avant tout. Ce qu'il y a de bien sûr, c'est que le monde est beaucoup plus vieux que nous ne le croyons. Si Dieu de toute éternité l'a voulu créer, la volonté et le parfaire n'étant qu'un en lui, il s'ensuit nécessairement que le monde est éternel. Ne me demandez pas, je vous prie, monsieur, ce que c'est qu'éternel, car je vous avoue, par avance, qu'en prononçant ce terme, je dis un mot que je n'entends pas moi-même. Les questions métaphysiques sont au-dessus de notre portée. Nous tâchons en vain de deviner les choses qui excèdent notre compréhension; et dans ce monde ignorant, la conjecture la plus vraisemblable passe pour le meilleur système.

Le mien est d'adorer l'Etre suprême, uniquement bon, uniquement miséricordieux, et qui par cela seul mérite mes hommages, d'adoucir et de soulager, autant que je le peux, les humains dont la misérable condition m'est connue, et de m'en rapporter sur le reste à la volonté du Créateur, qui disposera de moi comme bon lui semblera, et duquel, arrive ce qui peut, je n'ai rien à craindre. Je compte bien que c'est là à peu près votre confession de foi.

Si la raison m'inspire, si j'ose me flatter qu'elle parle par ma bouche, c'est d'une manière qui vous est avantageuse : elle vous rend justice comme au plus grand homme de France, et comme à un mortel qui fait honneur à la parole.

Si jamais je vais en France, la première chose que je demanderai ce sera : Où est M. de Voltaire? Le roi, sa cour, Paris, Versailles, ni le sexe, ni les plaisirs, n'auront part à mon voyage : ce sera vous seul. Souffrez que je vous livre encore un assaut au sujet du poëme de la *Pucelle*. Si vous avez assez de confiance en moi pour me croire incapable de trahir un homme que j'estime, si vous me croyez honnête homme, vous ne me le refuserez pas. Ce caractère m'est trop précieux pour le violer de ma vie; et ceux qui me connaissent savent que je ne suis ni indiscret ni imprudent.

Continuez, monsieur, à éclairer le monde. Le flambeau de la vérité ne pouvait être confié en de meilleures mains. Je vous admirerai de loin, ne renonçant cependant pas à la satisfaction de vous voir un jour. Vous me l'avez promis, et je me réserve de vous en faire ressouvenir à temps.

Comptez, monsieur, sur mon estime; je ne la donne pas légèrement, et je ne la retire pas de même. Ce sont les sentiments avec lesquels je suis à jamais, monsieur, votre très affectionné ami, FÉDÉRIC.

(1) Voyez, tome VI, CONTES. (G. A.)
(2) Voyez, tome VI, la *Défense du Mondain*. (G. A.)
(3) Voyez la lettre de Voltaire, mars 1737. (G. A.)

(1) Allusion au gazetier de Hollande que Louis XIV fit enfermer dans une cage de fer au mont Saint-Michel. (G. A.)
(2) On n'a pas cette ode (G. A.).
(3) L'un des familiers de Frédéric, mort en 1745. Il a donné une relation de son voyage en France. (G. A.)

13. — DE VOLTAIRE.

Février.

Monseigneur, je ne sais par où commencer : je suis enivré de plaisir, de surprise, de reconnaissance ;

Pollio et ipse facit nova carmina, pascite taurum.
VIRG., Egl. III.

Vous faites à Berlin des vers français tels qu'on en faisait à Versailles du temps du bon goût et des plaisirs. Vous m'envoyez la *Métaphysique* de M. Wolf, et j'ose vous dire que votre altesse royale a bien l'air de l'avoir traduite elle-même. Vous m'envoyez M. de Bork dans le sein de ma solitude : vous savez combien un homme digne de votre bienveillance doit m'être cher. Je reçois à la fois quatre lettres de votre altesse royale ; le buste de Socrate est à Cirey : je suis ébloui de tant de biens ; j'ai une peine extrême à me recueillir assez pour vous remercier.

Les grandes passions parleront les premières ; ces passions, monseigneur, sont vous et les vers :

Moderne Alcibiade, aimable et grand génie,
Sans avoir ses défauts, vous avez ses vertus :
Protecteur de Socrate, ennemi d'Anitus,
Vous ne redoutez point qu'on vous excommunie.
Je ne suis point Socrate : un oracle des dieux
Ne s'avisa jamais de me déclarer sage,
Et mon Alcibiade est trop loin de mes yeux.
C'est vous que j'aimerais, vous qui seriez mon maître,
Vous contre la cigue illustre et sûr appui,
Vous sans qui tôt ou tard un Anitus, un prêtre,
Pourrait dévotement m'immoler comme lui.

Monseigneur, autrefois Auguste fit des vers pour Horace et pour Virgile ; mais Auguste s'était souillé par des proscriptions : Charles IX fit des vers, et même assez jolis, pour Ronsard ; mais Charles IX fut coupable d'avoir au moins permis la Saint-Barthélemi, pire que les proscriptions. Je ne vous comparerai qu'à notre Henri-le-Grand, à François Ier. Vous savez sans doute, monseigneur, cette charmante chanson de Henri-le-Grand pour sa maîtresse :

Recevez ma couronne,
Le prix de ma valeur :
Je la tiens de Bellone,
Tenez-la de mon cœur.

Voilà des modèles d'hommes et de rois ; et vous les surpassez. M. de Bork a ému mon cœur par tout ce qu'il m'a dit de votre altesse royale : mais il ne m'a rien appris.

Vous sentez bien, monseigneur, que j'ai dû recevoir vos lettres très tard, attendu mon voyage. Enfin madame du Châtelet les a reçues avec le Socrate. Le sieur Thieriot aurait pu retirer le paquet à la poste plus tôt ; mais M. Chambrier le retira ; et croyant que c'était votre portrait, il voulait, comme de raison, le garder. Emilie est au désespoir que ce ne soit que Socrate. Monseigneur, le palais de Cirey s'est flatté d'être orné de l'image du seul prince que nous comptions sur la terre. Emilie l'attend ; elle le mérite, et vous êtes juste.

Le sieur Thieriot a encore cru que j'allais en Prusse. L'éclat de vos bontés pour moi l'a persuadé à beaucoup de monde. On inséra cette nouvelle dans les gazettes, il y a presque un mois (1). Mais, monseigneur, la pénétration de votre esprit vous aura fait deviner mon caractère ; je suis sûr que vous m'aurez rendu la justice d'être persuadé que j'ai la plus extrême envie de vous faire ma cour, mais que je n'ai eu nullement le dessein d'y aller. Je suis incapable de faire une telle démarche sans des ordres précis.

La cour du roi votre père et votre personne, monseigneur, doivent attirer des étrangers ; mais un homme de lettres qui vous est attaché ne doit pas y aller sans ordre.

Je ne comptais pas assurément sortir de Cirey il y a un mois (2). Madame du Châtelet, dont l'âme est faite sur le modèle de la vôtre, et qui a sûrement avec vous une *harmonie préétablie*, devait me retenir dans sa cour, que je préfère, sans hésiter, à celle de tous les rois de la terre, et comme ami, et comme philosophe, et comme homme libre, car

Fuge suspicari
Cujus octavum trepidavit ætas
Claudere lustrum. (HOR., lib. II, Od. IV.)

(1) Ou plutôt, il y avait plus d'un mois, car c'était en décembre. (G. A.)
(2) Ou plutôt, il y a deux mois. (G. A.)

Un orage m'a arraché de cette retraite heureuse : la calomnie m'a été chercher jusque dans Cirey. Je suis persécuté depuis que j'ai fait la *Henriade*. Croiriez-vous qu'on m'a reproché plus d'une fois d'avoir peint la Saint-Barthélemi avec des couleurs trop odieuses ? On m'a appelé *athée*, parce que je dis que les hommes ne sont point nés pour se détruire. Enfin la tempête a redoublé, et je suis parti par les conseils de mes meilleurs amis. J'avais esquissé les principes assez faciles de la *Philosophie de Newton ;* madame du Châtelet avait sa part à l'ouvrage : Minerve dictait, et j'écrivais. Je suis venu à Leyde travailler à rendre l'ouvrage moins indigne d'elle et de vous ; je suis venu à Amsterdam le faire imprimer et faire dessiner les planches. Cela durera tout l'hiver. Voilà mon histoire et mon occupation : les bontés de votre altesse royale exigeaient cet aveu.

J'étais d'abord en Hollande sous un autre nom (1) pour éviter les visites, les nouvelles connaissances, et la perte du temps ; mais les gazettes ayant débité des bruits injurieux semés par mes ennemis, j'ai pris sur-le-champ la résolution de les confondre, en les démentant et en me faisant connaître.

Je n'ai pas encore eu le temps de lire toute la *Métaphysique* dont vous avez daigné me faire présent ; le peu que j'en ai lu m'a paru une chaîne d'or qui va du ciel en terre. Il y a, à la vérité, des chaînons si déliés qu'on craint qu'ils ne se rompent ; mais il y a tant d'art à les avoir faits, que je les admire, tout fragiles qu'ils peuvent être.

Je vois très bien qu'on peut combattre l'espèce d'harmonie préétablie où M. Wolf veut venir, et qu'il y a bien des choses à dire contre son système ; mais il n'y a rien à dire contre sa vertu et contre son génie. Le taxer d'athéisme, d'immoralité, enfin le persécuter, me paraît absurde. Tous les théologiens de tous les pays, gens enivrés de chimères sacrées, ressemblent aux cardinaux qui condamnèrent Galilée. Ne voudraient-ils point brûler vif M. Wolf, parce qu'il a plus d'esprit qu'eux ? Ange tutélaire de Wolf et de la raison, grand prince, génie vaste et facile, est-ce qu'un coup d'œil de vous n'impose pas silence aux sots ?

Dans les lettres que je reçois de votre altesse royale, parmi bien des traits de prince et de philosophe, je remarque celui où vous dites : *Cæsar est supra grammaticam*. Cela est très vrai ; il sied très bien à un prince de n'être pas puriste ; mais il ne sied pas d'écrire et d'orthographier comme une femme. Un prince doit en tout avoir reçu la meilleure éducation ; et de ce que Louis XIV ne savait rien, de ce qu'il ne savait pas même la langue de sa patrie, je conclus qu'il fut mal élevé. Il était né avec un esprit juste et sage ; mais on ne lui apprit qu'à danser et à jouer de la guitare. Il ne lut jamais : et s'il avait lu, s'il avait su l'histoire, vous auriez moins de Français à Berlin. Votre royaume ne se serait pas enrichi, en 1686, des dépouilles du sien. Il aurait moins écouté le jésuite Letellier, il aurait, etc., etc., etc. (2).

Ou votre éducation a été digne de votre génie, monseigneur, ou vous avez tout suppléé. Il n'y a aucun prince à présent sur la terre qui pense comme vous. Je suis bien fâché que vous n'ayez point de rivaux. Je serai toute ma vie, etc.

14. — DE VOLTAIRE.

Février.

Les lauriers d'Apollon se fanaient sur la terre,
Les beaux-arts languissaient, ainsi que les vertus ;
La fraude aux yeux menteurs et l'aveugle Plutus
Entre les mains des rois gouvernaient le tonnerre :
La nature indignée élève alors sa voix :
Je veux former, dit-elle, un règne heureux et juste,
Je veux qu'un héros naisse, et qu'il joigne à la fois
Les talents de Virgile et les vertus d'Auguste,
Pour l'ornement du monde et l'exemple des rois.
Elle dit : et du ciel les vertus descendirent,
Tout le Nord tressaillit, tout l'Olympe accourut ;
L'olivier, les lauriers, les myrtes, reverdirent,
Et Frédéric parut.

Que votre modestie, monseigneur, pardonne ce petit enthousiasme à cette vénération pleine de tendresse que mon cœur sent pour vous.

J'ai reçu des lettres charmantes de votre altesse royale, et des vers tels qu'en faisait Catulle du temps de César. Vous voulez donc exceller en tout ? J'ai appris que c'est donc Socrate, et non Frédéric, que votre altesse royale m'a donné. Encore une fois, monseigneur, je déteste les persécuteurs de Socrate, sans me soucier infiniment de ce sage au nez épaté.

Socrate ne m'est rien, c'est Frédéric que j'aime.

(1) Revol, avons-nous déjà dit. (G. A.)
(2) Voyez, tome II, *Siècle de Louis XIV*, chap. XXXVII. (G. A.)

quelle différence entre un bavard athénien, avec son démon familier, et un prince qui fait les délices des hommes et qui en fera la félicité!

J'ai vu à Amsterdam des Berlinois : *Fruere fama tuî, Germanice* (1). Ils parlent de votre altesse royale avec des transports d'admiration. Je m'informe de votre personne à tout le monde. Je dis : *Ubi est Deus meus? Deus tuus*, me répond-on, a le plus beau régiment de l'Europe : *Deus tuus* excelle dans les arts et dans les plaisirs : il est plus instruit qu'Alcibiade, joue de la flûte comme Télémaque, et est fort au-dessus de ces deux Grecs; et alors je dis comme le vieillard Siméon (2) :

Quand mes yeux verront-ils le sauveur de ma vie?

J'aurais déjà dû adresser à votre altesse royale cette *Philosophie* promise et cette *Pucelle* non promise; mais premièrement croyez, monseigneur, que je n'ai pas eu un instant dont j'aie pu disposer. Secondement, cette *Pucelle* et cette *Philosophie* vont tout droit à la ciguë. Troisièmement, soyez persuadé que la curiosité que vous excitez dans l'Europe, comme prince et comme être pensant, a continuellement les yeux sur vous. On épie nos démarches et nos paroles; on mande tout, on sait tout.

Il y a par le monde des vers charmants qu'on attribue à Auguste-Virgile-Frédéric, quand Tournemine dit :

Il avouera, voyant cette figure immense,
Que la matière pense.

Ce n'est pas votre altesse royale qui m'a envoyé cela ; d'où le sais-je? Croyez, monseigneur, que tout ministre étranger, quelque attaché qu'il vous soit, et quelque aimable qu'il puisse être, sacrifiera tout au petit mérite de conter des nouvelles aux supérieurs qui l'emploient. Cela dit, j'enverrai à Vesel le paquet que j'ose adresser à votre altesse royale ; mais permettez encore que je vous répète, comme Lucrèce à Memmius :

Tantùm relligio potuit suadere malorum! (L. I.)

Ce vers doit être la devise de l'ouvrage. Vous êtes le seul prince sur la terre à qui j'osasse l'envoyer. Regardez-moi, monseigneur, comme le sujet le plus attaché que vous ayez ; car je n'ai point et ne veux avoir d'autre maître. Après cela, décidez.

Je pars incessamment de Hollande malgré moi ; l'amitié me rappelle à Cirey : on est venu me relancer ici. Le plus grand prince de la terre est devenu mon confident. Si donc votre altesse royale a quelques ordres à me donner, je la supplie de les adresser sous le couvert de M. Dubreuil, à Amsterdam; il me les fera tenir. Ils arriveront tard, aussi dans mes complaintes de la Providence, il y aura un grand article sur l'injustice extrême de n'avoir pas mis Cirey en Prusse. Je suis avec la vénération la plus tendre, permettez-moi ce mot, monseigneur, etc.

15. — DU PRINCE ROYAL.

Remusberg, 6 mars.

Monsieur, j'ai été très agréablement surpris par les vers que vous avez bien voulu m'adresser; ils sont dignes de l'auteur. Le sujet le plus stérile devient fécond entre vos mains. Vous parlez de moi, et je ne me reconnais plus : tout ce que vous touchez se convertit en or.

Mon nom sera connu par tes fameux écrits.
Des temps injurieux affrontant les mépris,
Je renaîtrai sans cesse, autant que tes ouvrages,
Triomphant de l'envie, iront d'âges en âges
De la postérité recueillir les suffrages,
Et feront en tout temps le charme des esprits.

De tes vers immortels, un pied, un hémistiche,
Où tu places mon nom comme un saint dans sa niche,
Me fait participer à l'immortalité
Que le nom de Voltaire avait seul mérité.

Qui saurait qu'Alexandre-le-Grand exista jadis, si Quinte-Curce et quelques fameux historiens n'eussent pris soin de nous transmettre l'histoire de sa vie? Le vaillant Achille et le sage Nestor n'auraient pas échappé à l'oubli des temps, sans Homère qui les célébra. Je ne suis, je vous assure, ni une espèce, ni un candidat de grand homme : je ne suis qu'un simple individu qui n'est connu que d'une petite partie du continent, et dont le nom, selon toutes les apparences, ne servira jamais qu'à décorer quelque arbre de généalogie, pour tomber ensuite dans l'obscurité et dans l'oubli. Je suis surpris de mon imprudence, lorsque je fais réflexion que je vous adresse des vers. Je désapprouve ma témérité dans le temps que je tombe dans la même faute. Despréaux dit (*Sat.* VIII) :

Qu'un âne pour le moins, instruit par la nature,
A l'instinct qui le guide obéit sans murmure,
Ne va point follement, de sa bizarre voix,
Défier aux chansons les oiseaux dans les bois.

Je vous prie, monsieur, de vouloir bien être mon maître en poésie, comme vous le pouvez être en tout. Vous ne trouverez jamais de disciple plus docile et plus souple que je le serai. Bien loin de m'offenser de vos corrections, je les prendrai comme les marques les plus certaines de l'amitié que vous avez pour moi.

Un entier loisir m'a donné le temps de m'occuper à la science qui me plaît. Je tâche de profiter de cette oisiveté, et de la rendre utile, en m'appliquant à l'étude de la philosophie, de l'histoire, et en m'amusant avec la poésie et la musique. Je vis à présent comme un homme, et je trouve cette vie infiniment préférable à la majestueuse gravité et à la tyrannique contrainte des cours. Je n'aime pas un genre de vie mesurée à la toise; il n'y a que la liberté qui ait des appas pour moi.

Des personnes peut-être prévenues vous ont fait un portrait trop avantageux de moi; leur amitié m'a tenu lieu de mérite. Souvenez-vous, monsieur, je vous prie, de la description que vous faites de la Renommée,

Dont la bouche indiscrète en sa légèreté
Prodigue le mensonge avec la vérité. (*Henr.*, ch. I.)

Quand des personnes d'un certain rang remplissent la moitié d'une carrière, on leur adjuge le prix, que les autres ne reçoivent qu'après l'avoir achevée. D'où peut venir une si étrange différence? ou bien nous sommes moins capables que d'autres de faire bien ce que nous faisons, ou de vils adulateurs relèvent et font valoir nos moindres actions.

Le feu roi de Pologne, Auguste (1), calculait de grands nombres avec assez de facilité; tout le monde s'empressait à vanter sa haute science dans les mathématiques : il ignorait jusqu'aux élémens de l'algèbre.

Dispensez-moi, je vous prie, de vous citer plusieurs autres exemples que je pourrais vous alléguer.

Il n'y a eu de nos jours de grand prince véritablement instruit que le czar Pierre Ier. Il était non seulement législateur de son pays, mais il possédait parfaitement l'art de la marine. Il était architecte, anatomiste, chirurgien (quelquefois dangereux), soldat expert, économe consommé : enfin, pour en faire le modèle de tous les princes, il aurait fallu qu'il eût eu une éducation moins barbare et moins féroce que celle qu'il avait reçue dans un pays où l'autorité absolue n'était connue que par la cruauté.

On m'a assuré que vous étiez amateur de la peinture : c'est ce qui m'a déterminé à vous envoyer la tête de Socrate, qui est assez bien travaillée. Je vous prie de vous contenter de mon intention.

J'attends avec une véritable impatience cette *Philosophie* et ce poëme (2), *qui mènent tout droit à la ciguë.* Je vous assure que je garderai un secret inviolable sur ce sujet : jamais personne ne saura que vous m'avez envoyé ces deux pièces, et bien moins seront-elles vues. Je m'en fais une affaire d'honneur. Je ne peux vous en dire davantage, sentant toute l'indignité qu'il y aurait de trahir, soit par imprudence, soit par indiscrétion, un ami que j'estime et qui m'oblige.

Les ministres étrangers, je le sais, sont des espions privilégiés des cours. Ma confiance n'est pas aveugle, ni destituée de prévoyance sur ce sujet. D'où pouvez-vous avoir l'épigramme que j'ai faite sur M. Lacroze? je ne l'ai donnée qu'à lui. Ce bon gros savant occasionna ce badinage; c'était une saillie d'imagination, dont la pointe consiste dans une équivoque assez triviale, et qui était passable dans la circonstance où je l'ai faite, mais qui d'ailleurs est assez insipide. La pièce du père Tournemine se trouve dans la *Bibliothèque française* (3). M. Lacroze l'a lue. Il hait les jésuites comme

(1) Réminiscence de Tacite *Annales*, II, 13 (G. A.)
(2) Épigramme contre l'orientaliste La Croze. (G. A.)

(1) Mort le 1er février 1733. Voyez, tome V, l'*Histoire de Charles XII.* (G. A.)
(2) La *Pucelle.* (G. A.)
(3) La *Lettre du P. Tournemine sur la nature de l'âme* se trouve dans le *Journal de Trévoux*, 1735. (G. A.)

les chrétiens haïssent le diable, et n'estime d'autres religieux que ceux de la congrégation de Saint-Maur, dans l'ordre desquels il a été.

Vous voilà donc parti de la Hollande. Je sentirai le poids de ce double éloignement. Vos lettres seront plus rares, et mille empêchements fâcheux concourront à rendre notre correspondance moins fréquente. Je me servirai de l'adresse que vous me donnez du sieur Dubreuil. Je lui recommanderai fort d'accélérer autant qu'il pourra l'envoi de mes lettres et le retour des vôtres.

Puissiez-vous jouir à Cirey de tous les agréments de la vie! Votre bonheur n'égalera jamais les vœux que je fais pour vous ni ce que vous méritez. Marquez, je vous prie, à madame la marquise du Châtelet qu'il n'y a qu'elle seule à qui je puisse me résoudre de céder M. de Voltaire, comme il n'y a qu'elle seule aussi qui soit digne de vous posséder.

Quand même Cirey serait à l'autre bout du monde, je ne renonce pas à la satisfaction de m'y rendre un jour. On a vu des rois voyager pour de moindres sujets, et je vous assure que ma curiosité égale l'estime que j'ai pour vous. Est-il étonnant que je désire voir l'homme le plus digne de l'immortalité, et qui la tient de lui-même?

Je viens de recevoir des lettres de Berlin, d'où l'on m'écrit que le résident de l'empereur avait reçu la *Pucelle* imprimée. Ne m'accusez pas d'indiscrétion. Je suis avec toute l'estime imaginable, monsieur, votre très affectionné ami, FÉDÉRIC.

16. — DE VOLTAIRE.

Mars.

Deliciæ humani generis, ce titre vous est plus cher que celui de *monseigneur*, d'*altesse royale* et de *majesté*, et ne vous est pas moins dû.

Je dois d'abord rendre compte à votre altesse royale de mes marches; car enfin je me suis fait votre sujet. Nous avons, nous autres catholiques, une espèce de sacrement que nous appelons la confirmation; nous y choisissons un saint pour être notre patron dans le ciel, notre espèce de dieu tutélaire : je voudrais bien savoir pourquoi il me serait permis de me choisir un petit dieu plutôt qu'un roi? Vous êtes fait pour être mon roi, bien plus assurement que saint François d'Assise ou saint Dominique ne sont faits pour être mes saints. C'est donc à mon roi que j'écris; et je vous apprends, *rex amate*, que je suis revenu dans votre petite province de Cirey où habitent la philosophie, les grâces, la liberté, l'étude. Il n'y manque que le portrait de votre majesté. Vous ne nous le donnez point; vous ne voulez point que nous ayons des images pour les adorer, comme dit la sainte Écriture.

J'ai vu enfin le Socrate dont votre altesse royale m'a daigné faire présent : ce présent me fait relire tout ce que Platon dit de Socrate. Je suis toujours de mon premier avis.

La Grèce, je l'avoue, eut un brillant destin;
Mais Frédéric est né : tout change; je me flatte
Qu'Athènes quelque jour doit céder à Berlin;
Et déjà Frédéric est plus grand que Socrate,

aussi dégagé des superstitions populaires, aussi modeste qu'il était vain. Vous n'allez point dans une église de luthériens vous faire déclarer le plus sage de tous les hommes : vous vous bornez à faire tout ce qu'il faut pour l'être. Vous n'allez point de maison en maison, comme Socrate, dire au maître qu'il est un sot, au précepteur qu'il est un âne, au petit garçon qu'il est un ignorant : vous vous contentez de penser tout cela de la plupart des animaux qu'on appelle hommes, et vous songez encore, malgré cela, à les rendre heureux.

J'ai à répondre aux critiques que votre altesse royale a daigné me faire dans une de ses lettres (1), au sujet des anciens Romains qui, dans les champs de Mars,

Portaient jadis du foin pour étendards (2).

Le colonel du plus beau régiment de l'Europe a peine à consentir que les vainqueurs de la sixième partie de notre continent n'aient pas toujours eu des aigles d'or à la tête de leurs armées. Mais tout a un commencement. Quand les Romains n'étaient que des paysans, ils avaient du foin pour enseignes; quand ils furent *populum late regem*, ils eurent des aigles d'or.

Ovide, dans ses *Fastes*, dit expressément des anciens Romains :

Non illi cœlo labentia signa movebant,
Sed sua, quæ magnum perdere crimen erat (L. III.)

antithèse assez ridicule de dire : « Ils ne connaissaient point » les signes célestes, ils ne connaissaient que les signes de » leurs armées. » Il continue et dit, en parlant de ces signes, de ces enseignes :

Illaque de fœno; sed erat reverentia fœno
Quantam nunc aquilas cernis habere tuas.
Pertica suspensos portabat longa maniplos :
Unde maniplaris nomina miles habet. (L. III.)

Voilà mes bottes de foin bien constatées. A l'égard des premiers temps de leur histoire, je m'en rapporte à votre altesse royale comme sur tous les premiers temps. Que pensez-vous de Rémus et de Romulus, fils du dieu Mars? de la louve? du pivert? de la tête d'homme toute fraîche qui fit bâtir le Capitole? des dieux de Lavinium qui revenaient à pied d'Albe à Lavinium? de Castor et de Pollux combattant au lac de Negillo? d'Attilius Nævius qui coupait des pierres avec un rasoir? de la vestale qui tirait un vaisseau avec sa ceinture? du palladium? des boucliers tombés du ciel? enfin de Mutius Scévola, de Lucrèce, des Horaces, de Curtius? histoires non moins chimériques que les miracles dont je viens de parler. Monseigneur, il faut mettre tout cela dans la salle d'Odin avec notre sainte ampoule, la chemise de la Vierge, le sacré prépuce, et les livres de nos moines (1).

J'apprends que votre altesse royale vient de faire rendre justice à M. Wolf (2). Vous immortalisez votre nom; vous le rendez cher à tous les siècles en protégeant le philosophe éclairé contre le théologien absurde et intrigant. Continuez, grand prince, grand homme; abattez le monstre de la superstition et du fanatisme, ce véritable ennemi de la Divinité et de la raison. Soyez le roi des philosophes; les autres princes ne sont que les rois des hommes.

Je remercie tous les jours le ciel de ce que vous existez. Louis XIV, dont j'aurai l'honneur d'envoyer un jour à votre altesse royale l'histoire manuscrite, a passé les dernières années de sa vie dans de misérables disputes, au sujet d'une bulle ridicule (3) pour laquelle il s'intéressait sans savoir pourquoi, et il est mort tiraillé par des prêtres qui s'anathématisaient les uns les autres avec le zèle le plus insensé et le plus furieux. Voilà à quoi les princes sont exposés : l'ignorance, mère de la superstition, les rend victimes des faux dévots. La science que vous possédez vous met hors de leurs atteintes.

J'ai lu avec une grande attention la *Métaphysique* de M. Wolf. Grand prince, me permettez-vous de dire ce que j'en pense? Je crois que c'est vous qui avez daigné la traduire (4) : j'y ai vu des petites corrections de votre main. Emilie vient de la lire avec moi.

C'est de votre Athènes nouvelle
Que ce trésor nous est venu;
Mais Versailles n'en a rien su;
Ce trésor n'est pas fait pour elle.

Cette Emilie, digne de Frédéric, joint ici son admiration et ses respects pour le seul prince qu'elle trouve digne de l'être; mais elle en est d'autant plus fâchée de n'avoir point le portrait de votre altesse royale. Il y a enfin quelque chose de prêt selon vos ordres. J'envoie celle-ci au maître de la poste de Trèves en droiture sans passer par Paris; de là elle ira à Vesel. Daignez ordonner si vous voulez que je me serve de cette voie. Je suis avec un profond respect, etc.

17. — DU PRINCE ROYAL.

De Remusberg, le 7 d'avril.

Monsieur, il n'y a pas jusqu'à votre manière de cacheter qui ne me soit garant des attentions obligeantes que vous avez pour moi. Vous me parlez d'un ton extrêmement flatteur; vous me comblez de louanges, vous me donnez des titres qui n'appartiennent qu'à de grands hommes; et je succombe sous le faix de ces louanges.

Mon empire sera bien petit, monsieur, s'il n'est composé que de sujets de votre mérite. Faut-il des rois pour gouverner des philosophes? des ignorants pour conduire des gens instruits? en un mot, des hommes pleins de leurs passions

(1) Lettre du 23 janvier 1737. (G. A.)
(2) [illegible] (G. A.)

(1) Cela est fort juste. (G. A.)
(2) Voyez une de nos notes, première lettre de Frédéric. (G. A.)
(3) La bulle *Unigenitus*. (G. A.)
(4) Nous avons dit que la traduction est d[illegible]

pour contenir les vices de ceux qui les suppriment, non par la crainte des châtiments, non par la puérile appréhension de l'enfer et des démons, mais par amour de la vertu?

La raison est votre guide, elle est votre souveraine, et Henri-le-Grand, le saint qui vous protége. Une autre assistance vous serait superflue. Cependant si je me voyais, relativement au poste que j'occupe, en état de vous faire ressentir les effets des sentiments que j'ai pour vous, vous trouveriez en moi un saint qui ne se ferait jamais invoquer en vain : je commence par vous en donner un petit échantillon. Il me paraît que vous souhaitez d'avoir mon portrait; vous le voulez, je l'ai commandé sur l'heure.

Pour vous montrer à quel point les arts sont en honneur chez nous, apprenez, monsieur, qu'il n'est aucune science que nous ne tâchions d'ennoblir. Un de mes gentilshommes, nommé Knobelsdorf (1), qui ne borne pas ses talents à savoir manier le pinceau, a tiré ce portrait. Il sait qu'il travaille pour vous, et que vous êtes connaisseur : c'est un aiguillon qui suffit pour l'animer à se surpasser. Un de mes intimes amis, le baron de Kaiserling, ou Césarion (2), vous rendra mon effigie. Il sera à Cirey vers la fin du mois prochain. Vous jugerez, en le voyant, s'il ne mérite pas l'estime de tout honnête homme. Je vous prie, monsieur, de vous confier à lui Il est chargé de vous presser vivement au sujet de la *Pucelle*, de la *Philosophie de Newton*, de l'*Histoire de Louis XIV*, et de tout ce qu'il pourra vous extorquer.

Comment répondre à vos vers, à moins d'être né poëte! Je ne suis pas assez aveuglé sur moi-même pour imaginer que j'aie le talent de la versification. Écrire dans une langue étrangère, y composer des vers, et, qui pis est, se voir désavoué d'Apollon, c'en est trop.

Je rime pour rimer; mais est-ce être poëte
Que de savoir marquer le repos dans un vers,
Et se sentant pressé d'une ardeur indiscrète,
Aller psalmodier sur des sujets divers?
Mais lorsque je te vois t'élever dans les airs,
Et d'un vol assuré prendre l'essor rapide,
Je crois, dans ce moment, que Voltaire me guide :
Mais non; Icare tombe et périt dans les mers.

En vérité, nous autres poëtes nous promettons beaucoup et tenons peu. Dans le moment même que je fais amende honorable de tous les mauvais vers que je vous ai adressés, je tombe dans la même faute. Que Berlin devienne Athènes, j'en accepte l'augure; pourvu qu'elle soit capable d'attirer M. de Voltaire, elle ne pourra manquer de devenir une des villes les plus célèbres de l'Europe.

Je me rends, monsieur, à vos raisons. Vous justifiez vos vers à merveille. Les Romains ont eu des bottes de foin en guise d'étendards. Vous m'éclairez, vous m'instruisez, vous savez me faire tirer profit de mon ignorance même.

Par quoi mon régiment a-t-il pu exciter votre curiosité? je voudrais qu'il fût connu par sa bravoure, et non par sa beauté. Ce n'est pas par un vain appareil de pompe et de magnificence, par un éclat extérieur qu'un régiment doit briller. Les troupes avec lesquelles Alexandre assujettit la Grèce et conquit la plus grande partie de l'Asie, étaient conditionnées bien différemment. Le fer faisait leur unique parure. Elles étaient, par une longue et pénible habitude, endurcies aux travaux; elles savaient endurer la faim, la soif, et tous les maux qu'entraîne après soi l'âpreté d'une longue guerre. Une vigoureuse et rigide discipline les unissait intimement ensemble, les faisait toutes concourir à un même but, et les rendait propres à exécuter avec promptitude et vigueur les desseins les plus vastes de leurs généraux.

Quant aux premiers temps de l'histoire romaine, je me suis vu engagé à soutenir sa vérité, et cela par un motif qui vous surprendra. Pour vous l'expliquer, je suis obligé d'entrer dans un détail que je tâcherai d'abréger autant qu'il me sera possible.

Il y a quelques années qu'on trouva dans un manuscrit du Vatican l'histoire de Romulus et de Rémus, rapportée d'une manière toute différente de celle dont elle nous est connue. Ce manuscrit fait foi que Rémus s'échappa des poursuites de son frère, et que, pour se dérober à sa jalouse fureur, il se réfugia dans les provinces septentrionales de la Germanie, vers les rives de l'Elbe; qu'il y bâtit une ville située auprès d'un grand lac, à laquelle il donna son nom; et qu'après sa mort, il fut inhumé dans une île qui, s'élevant du sein des eaux, forme une espèce de montagne au milieu du lac.

Deux moines sont venus ici il y a quatre ans, de la part du pape, pour découvrir l'endroit que Remus a fondé, selon la description que je viens d'en faire. Ils ont jugé que ce devait être Remusberg, ou comme qui dirait mont Rémus. Ces bons Pères, ont fait creuser dans l'île, de toutes parts, pour découvrir les cendres de Rémus. Soit qu'elles n'aient pas été conservées assez soigneusement, ou que le temps, qui détruit tout, les ait confondues avec la terre, ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils n'ont rien trouvé.

Une chose qui n'est pas plus avérée que celle-là, c'est qu'il y a environ cent ans, en posant les fondements de ce château, on trouva deux pierres sur lesquelles était gravée l'histoire du vol des vautours. Quoique les figures aient été fort effacées, on en a pu reconnaître quelque chose. Nos gothiques aïeux, malheureusement fort ignorants, et peu curieux des antiquités, ont négligé de nous conserver ces précieux monuments de l'histoire, et nous ont par conséquent laissés dans une incertitude obscure sur la vérité d'un fait aussi important (1).

On a trouvé, il n'y a pas trois mois, en remuant la terre dans le jardin, une urne et des monnaies romaines, mais qui étaient si vieilles que le coin en était quasi tout effacé. Je les ai envoyées à M. de Lacroze (2). Il a jugé que leur antiquité pouvait être de dix-sept à dix-huit siècles.

J'espère, monsieur, que vous me saurez gré de l'anecdote que je viens de vous apprendre, et qu'en sa faveur vous excuserez l'intérêt que je prends à tout ce qui peut regarder l'histoire d'un des fondateurs de Rome, dont je crois conserver la cendre. D'ailleurs on ne m'accuse point de trop de crédulité; si je pèche, ce n'est pas par superstition.

Ma foi se défiant même du vraisemblable,
En évitant l'erreur, cherche la vérité.
Le grand, le merveilleux, approchent de la fable:
Le vrai se reconnaît à la simplicité.

L'amour de la vérité et l'horreur de l'injustice m'ont fait embrasser le parti de M. Wolf. La vérité nue a peu de pouvoir sur l'esprit de la plupart des hommes; pour se montrer, il faut qu'elle soit revêtue du rang, de la dignité, et de la protection des grands.

L'ignorance, le fanatisme, la superstition, un zèle aveugle, mêlé de jalousie, ont poursuivi M. Wolf. Ce sont eux qui lui ont imputé des crimes, jusqu'à ce qu'enfin le monde commence d'apercevoir l'aurore de son innocence (3).

Je ne veux point m'arroger une gloire qui ne m'est point due, ni tirer vanité d'un mérite étranger. Je peux vous assurer que je n'ai point traduit la *Métaphysique* de M. Wolf; c'est un de mes amis (4) à qui l'honneur en est dû. Un enchaînement d'événements l'a conduit en Russie, où il est depuis quelques mois, quoiqu'il mérite un sort meilleur. Je n'ai d'autre part à cet ouvrage que de l'avoir occasionné, et celui de la correction. Le copiste tient le reste de cette traduction : je l'attends tous les jours; vous l'aurez dans peu.

Le souvenir d'Emilie m'est bien flatteur. Je vous prie de l'assurer que j'ai des sentiments très distingués pour elle,

Car l'Europe la compte au rang des plus grands hommes.

Que pourrais-je refuser à Newton-Vénus, à la plus haute science revêtue des agréments, de la beauté, des charmes, et des grâces de la jeunesse?

J'envoie cette lettre par le canal du sieur Dubreuil (5), à l'adresse que vous m'avez indiquée. Je crois qu'il serait bon de prendre des mesures avec le maître de poste de Trèves pour régler notre petite correspondance. J'attendrai que vous ayez pris des arrangements avec lui avant de me servir de cette voie.

Quand est-ce que le plus grand homme de la France n'aura plus besoin de tant de précautions? Est-ce que vos compatriotes seront les seuls à vous dénier la gloire qui vous est due! Sortez de cette ingrate patrie, et venez dans un pays

(1) C'est le même que Voltaire appelle, dans ses *Mémoires*, Knobersdoff. Non seulement peintre, il était encore architecte, et fut, sous Frédéric II, inspecteur général des édifices royaux. Le château de Sans-Souci et l'Opéra de Berlin sont ses œuvres. Né en 1697, Knobelsdorf mourut en 1753, et Frédéric prononça son éloge. (G. A.)

(2) Voyez les *Mémoires de Voltaire*. Kaiserling mourut en 1746. (G. A.)

(1) Ce fait est purement légendaire, comme tout le commencement de la prétendue histoire romaine, ainsi que l'affirmait Voltaire. (G. A.)

(2) Ex-bénédictin, bibliothécaire du roi de Prusse. (G. A.)

(3) Voyez sur Wolf, dans le *Dictionnaire philosophique*, l'article CHINE, section II. (G. A.)

(4) Suhm, qui, avons-nous déjà dit, devint suspect au père de Frédéric et dut fuir. (G. A.)

(5) C'est-à-dire par Amsterdam. Voyez la lettre de Voltaire, de février 1737. (G. A.)

où vous serez adoré. Que vos talents trouvent un jour dans cette nouvelle Athènes leur rémunérateur.

Amène dans ces lieux la foule des beaux-arts,
Fais-nous part du trésor de ta philosophie;
Des peuples de savants suivront tes étendards :
Eclaire-les du feu de ton puissant génie.
Les myrtes, les lauriers, soignés dans ce canton,
Attendent que, cueillis par les mains d'Emilie,
Ils servent quelque jour à te ceindre le front.
J'en vois crever Rousseau (1) de fureur et d'envie.

Je viens de recevoir l'*Enfant prodigue*. Il est plein de beaux endroits; il n'y manque que la dernière main (2).

Vos lettres me font un plaisir infini; mais je vous avoue que je leur préférerais de beaucoup la satisfaction de m'entretenir avec vous, et de vous assurer de vive voix de la plus parfaite estime avec laquelle je suis à jamais, monsieur, votre très affectionné ami, FÉDÉRIC.

18. — DE VOLTAIRE.

. . . .

Voilà, monseigneur, les réflexions que vous m'avez ordonné de faire sur cette ode (3) dont votre altesse royale a daigné embellir la poésie française. Souffrez que je vous dise encore combien je suis étonné de l'honneur que vous faites à notre langue; et sans fatiguer davantage votre modestie de tout ce que m'inspire mon admiration, je suis venu au détail de chaque strophe. Après avoir cueilli avec votre altesse royale les fleurs de la poésie, il faut passer aux épines de la métaphysique.

J'admire avec votre altesse royale l'esprit vaste et précis, la méthode, la finesse de M. Wolf. Il me paraît qu'il y a de la honte à le persécuter, et de la gloire à le protéger. Je vois avec un plaisir extrême que vous le protégez en prince, et que vous le jugez en philosophe,

Votre altesse royale a senti, en esprit supérieur, le point critique de cette métaphysique, d'ailleurs admirable. Cet *être simple* dont il parle, donne naissance à bien des difficultés. Il y a, dit-il, art. XVI, des êtres simples partout où il y a des êtres composés. Voici ses propres paroles : « S'il n'y avait » pas des êtres simples, il faudrait que toutes les parties les » plus petites consistassent en d'autres parties; et comme » on ne pourrait indiquer aucune raison d'où viendraient » les êtres composés, aussi peu qu'on pourrait comprendre » d'où existerait un nombre s'il ne devait point contenir » d'unités, il faut à la fin concevoir des êtres simples, par » lesquels les êtres composés ont existé. »

Ensuite, art. LXXXI : « Les êtres simples n'ont ni figure, ni » grandeur, et ne peuvent remplir d'espace. »

Ne pourrait-on pas répondre à ces assertions : 1° Un être composé est nécessairement divisible à l'infini; et cela est prouvé géométriquement. 2° S'il n'est pas physiquement divisible à l'infini, c'est que nos instruments sont trop grossiers; c'est que les formes et les générations des choses ne pourraient subsister, si les premiers principes dont les choses sont formées se divisaient, se décomposaient. Divisez, décomposez le premier germe des hommes, des plantes, il n'y aura plus ni hommes ni plantes. Il faut donc qu'il y ait des corps indivisés.

Mais il ne s'ensuit pas de là que ces premiers germes, ces premiers principes soient indivisibles en effet, simples, sans étendue; car alors ils ne seraient pas corps, et il se trouverait que la matière ne serait pas composée de matière, que les corps ne seraient pas composés de corps : ce qui serait un peu étrange.

Que sera-ce donc que les premiers principes de la matière? Ce seront des corps divisibles sans doute, mais qui seront indivisés tant que la nature des choses subsistera.

Mais quelle sera la raison suffisante de l'existence des corps? Il n'y a certainement que deux façons de concevoir la chose : ou les corps sont tels par leur nature nécessairement, ou ils sont l'ouvrage de la volonté d'un libre et très libre Etre suprême. Il n'y a pas un troisième parti à prendre. Mais dans les deux opinions, on a des difficultés bien grandes à résoudre.

Quelle sera donc l'opinion que j'embrasserai? celle où j'aurai, de compte fait, moins d'absurdités à dévorer. Or, je trouve beaucoup plus de contradictions, de difficultés, d'embarras dans le système de l'existence nécessaire de la matière (1); je me range donc à l'opinion de l'existence de l'Etre suprême, comme la plus vraisemblable et la plus probable.

Je ne crois pas qu'il y ait de démonstration, proprement dite, de l'existence de cet Etre indépendant de la matière. Je me souviens que je ne laissais pas, en Angleterre, d'embarrasser un peu le fameux docteur Clarke, quand je lui disais : « On ne peut appeler démonstration un enchaînement d'idées » qui laisse toujours des difficultés. Dire que le carré construit sur le grand côté d'un triangle est égal aux carrés des deux (2) côtés, c'est une démonstration qui, toute compliquée qu'elle est, ne laisse aucune difficulté. Mais l'existence d'un Etre créateur laisse encore des difficultés insurmontables à l'esprit humain. Donc cette vérité ne peut être mise au rang des démonstrations proprement dites. Je la crois, cette vérité; mais je la crois comme ce qui est le plus vraisemblable; c'est une lumière qui me frappe à travers mille ténèbres.

Il y aurait sur cela bien des choses à dire; mais ce serait porter de l'or au Pérou que de fatiguer votre altesse royale de réflexions philosophiques.

Toute la métaphysique, à mon gré, contient deux choses : la première, tout ce que les hommes de bon sens savent; la seconde, ce qu'ils ne sauront jamais.

Nous savons, par exemple, ce que c'est qu'une idée simple, une idée composée; nous ne saurons jamais ce que c'est que cet être qui a des idées. Nous mesurons les corps; nous ne saurons jamais ce que c'est que la matière. Nous ne pouvons juger de tout cela que par la voie de l'analogie : c'est un bâton que la nature a donné à nous autres aveugles, avec lequel nous ne laissons pas d'aller et aussi de tomber.

Cette analogie m'apprend que les bêtes, étant faites comme moi, ayant du sentiment comme moi, des idées comme moi, pourraient bien être ce que je suis. Quand je veux aller au delà, je trouve un abîme, et je m'arrête sur le bord du précipice.

Tout ce que je sais, c'est que, soit que la matière soit éternelle (ce qui est bien incompréhensible), soit qu'elle ait été créée dans le temps (ce qui est sujet à de grands embarras), soit que notre âme périsse avec nous, soit qu'elle jouisse de l'immortalité, on ne peut dans ces incertitudes prendre un parti plus sage, plus digne de vous, que celui que vous prenez de donner à votre âme, périssable ou non, toutes les vertus, tous les plaisirs et toutes les instructions dont elle est capable, de vivre en prince, en homme et en sage, d'être heureux, et de rendre les autres heureux.

Je vous regarde comme un présent que le ciel a fait à la terre. J'admire qu'à votre âge le goût des plaisirs ne vous ait point emporté, et je vous félicite infiniment que la philosophie vous laisse le goût des plaisirs. Nous ne sommes point nés uniquement pour lire Platon et Leibnitz, pour mesurer des courbes, et pour arranger des faits dans notre tête : nous sommes nés avec un cœur qu'il faut remplir, avec des passions qu'il faut satisfaire, sans en être maîtrisés.

Que je suis charmé de votre morale, monseigneur! que mon cœur se sent né pour être le sujet du vôtre! J'éprouve trop de satisfaction de penser en tout comme vous.

Votre altesse royale me fait l'honneur de me dire, dans sa dernière lettre, qu'elle regarde le feu czar comme le plus grand homme du dernier siècle; et cette estime que vous avez pour lui ne vous aveugle pas sur ses cruautés. Il a été un grand prince, un législateur, un fondateur; mais si la politique lui doit tant, quels reproches l'humanité n'a-t-elle pas à lui faire? On admire en lui le roi; mais on ne peut aimer l'homme (3). Continuez, monseigneur, et vous serez admiré et aimé du monde entier.

Un des plus grands biens que vous ferez aux hommes, ce sera de fouler aux pieds la superstition et le fanatisme, de ne pas permettre qu'un homme en robe persécute d'autres hommes qui ne pensent pas comme lui. Il est très certain que les philosophes ne troubleront jamais les Etats. Pourquoi donc troubler les philosophes? Qu'importait à la Hollande que Bayle eût raison? Pourquoi faut-il que Jurieu, ce ministre fanatique, ait eu le crédit de faire arracher à Bayle sa petite fortune? Les philosophes ne demandent que de la tranquillité; ils ne veulent que vivre en paix sous le gouvernement établi, et il n'y a pas un théologien qui ne

(1) Jean-Baptiste Rousseau. (G. A.)
(2) Thieriot lui avait envoyé une mauvaise copie de cette pièce. (G. A.)
(3) *Sur l'Oubli.* (G. A.)

(1) Il accepta plus tard cette opinion. Voyez, tome IV, section PHILOSOPHIE. (G. A.)
(2) M. Beuchot croit qu'il faut ajouter ici le mot *autres*. (G. A.)
(3) Voltaire juge ici Pierre Ier avec plus de franchise que dans son *Histoire de Russie*. Voyez tome V. (G. A.)

voulût être le maître de l'Etat. Est-il possible que des hommes, qui n'ont d'autre science que le don de parler sans s'entendre et sans être entendus, aient dominé et dominent encore presque partout?

Les pays du nord ont cet avantage sur le midi de l'Europe, que ces tyrans des âmes y ont moins de puissance qu'ailleurs. Aussi les princes du Nord sont-ils, pour la plupart, moins superstitieux et moins méchants qu'ailleurs. Tel prince italien se servira du poison et ira à confesse. L'Allemagne protestante n'a ni de pareils sots, ni de pareils monstres; et, en général, je n'aurai pas de peine à prouver que les rois les moins superstitieux ont toujours été les meilleurs princes.

Vous voyez, digne héritier de l'esprit de Marc-Aurèle, avec quelle liberté j'ose vous parler. Vous êtes presque le seul sur la terre qui méritiez qu'on vous parle ainsi.

19. — DU PRINCE ROYAL.

Remusberg, le 9 mai.

Monsieur, je viens de recevoir votre lettre sous date du 17 avril (1); elle est arrivée assez vite: je ne sais d'où vient que les miennes ont été si longtemps en chemin. Que votre indulgence pour mes vers me paraît suspecte! Avouez-le, monsieur, vous craignez le sort de Philoxène (2); vous me croyez un Denys (3), sans quoi votre langage aurait été tout différent. Un ami sincère dit des vérités désagréables, mais salutaires. Vous auriez critiqué le monument et les funérailles placés avant les batailles dans la strophe quatrième de l'ode; vous auriez condamné la figure du chagrin désarmé qui est trop hardie, etc. En un mot, vous m'auriez dit:

Emondez-moi ces rameaux trop épars,

Que sert-il à un borgne qu'on l'assure qu'il a la vue bonne? en voit-il mieux? Je vous prie, monsieur, soyez mon censeur rigide, comme vous êtes déjà mon exemple et mon maître en fait de poésie. Ne vous en tenez pas aux angles de la figure d'un très ignorant sculpteur; corrigez tout l'ouvrage. Je vous envoie la suite de la traduction de Wolf jusqu'au paragraphe 770. Vous en aurez la fin par mon cher Césarion (4), mon petit ambassadeur dans la province de la Raison, au paradis terrestre. Je ne chercherai pas ma souveraine félicité dans l'éclat de la magnificence, mais dans une volupté pure, et dans le commerce des êtres les plus raisonnables parmi les mortels: en un mot, si je pouvais disposer de ma personne, je me rendrais moi-même à Cirey, pour y raisonner tout mon soûl. Je vous compte à la tête de tous les êtres pensants; certes le Créateur aurait de la peine à produire un esprit plus sublime que le vôtre.

Génie heureux que la nature
De ses dons combla sans mesure.
Le ciel, jaloux de ses faveurs
Ne fait que rarement de brillants caractères;
Il pétrit là de ces humains vulgaires,
De ces gens faits pour les grandeurs;
Mais, hélas! dans mille ans qu'on voit peu de Voltaires!

Mon portrait s'achèvera aujourd'hui; le peintre s'évertue de faire de son mieux. Je vous dois déjà quelques coups de grâce; mais en conscience j'ai cru devoir vous en avertir. Pourrais-je finir ma lettre sans y insérer un article pour Émilie? Faites-lui, je vous prie, bien des assurances de ma parfaite estime. Vous devriez bien me faire avoir son portrait; car je n'oserais le lui demander. Si mon corps pouvait voyager comme mes pensées, je vous assurerais de vive voix de la parfaite estime et de la considération avec laquelle je suis, etc.

20. — DU PRINCE ROYAL.

Ruppin, 20 mai (5).

Monsieur, je vous demande excuse de l'injustice que je vous ai faite et à votre sincérité dans ma dernière lettre. Je suis charmé de m'être trompé et de voir que vous me connaissez assez pour vouloir relever les fautes que j'ai faites.

Je passe condamnation au sujet de mon ode. Je conviens de toutes les fautes que vous me reprochez; mais loin de me rebuter, je vous importunerai encore avec quelques-unes de mes pièces que je vous prierai de vouloir corriger avec la même sincérité. Si je n'y profite autrement, je trouve toujours ce moyen heureux pour vous escroquer quelques bons vers.

Les grâces qui partout accompagnent vos pas,
En prêtant à mes vers le tour qu'ils n'avaient pas,
Suppléent par leurs soins à mon peu de pratique,
Ornent de mille fleurs mon ode prosaïque,
Et font voir, par l'effet d'un assez rare effort,
Que ce que vous touchez se convertit en or.

Je passe à présent à la philosophie. Vous suivez en tout la route des grands génies, qui, loin de se sentir animés d'une basse et vile jalousie, estiment le mérite où ils le rencontrent, et le prisent sans prévention. Je vous fais des compliments à la place de M. Wolf, sur la manière avantageuse dont vous vous expliquez sur son sujet. Je vois, monsieur, que vous avez très bien compris les difficultés qu'il y a sur l'*être simple*. Souffrez que j'y réponde.

Les géomètres prouvent qu'une ligne peut être divisée à l'infini, que tout ce qui a deux côtés ou deux faces, ce qui revient au même, peut l'être également: mais, dans la proposition de M. Wolf, il ne s'agit, si je ne me trompe, ni de lignes ni de points; il s'agit des unités ou parties indivisibles qui composent la matière.

Personne ne peut ni ne pourra jamais les apercevoir: donc on n'en peut avoir d'idées; car nous n'avons d'idées nettes que des choses qui tombent sous nos sens. M. Wolf dit tout ce que l'*être simple* n'est pas; il écarte l'espace, la longueur, la largeur, etc., avec beaucoup de précaution, pour prévenir le raisonnement des géomètres qui n'est plus applicable à son *être simple*, parce qu'il n'a aucune propriété de la matière. Notre philosophe se sert de l'artifice de saint Paul qui, après nous avoir promenés jusque dans le sanctuaire des cieux, nous abandonne à notre propre imagination, suppléant par le terme d'*ineffable* à ce qu'il n'aurait pu expliquer sans donner prise sur lui.

Il me semble cependant qu'il n'y a rien de plus vrai, que toute chose composée doit avoir des parties. Ces parties en peuvent avoir à leur tour autant que vous en voudrez imaginer. Mais enfin il faut pourtant qu'on trouve des unités; et faute de n'avoir pas l'organe des yeux et de l'attouchement assez subtil, faute d'instruments assez délicats, nous ne décomposerons jamais la matière jusqu'à pouvoir trouver ces unités.

Que vous représentez-vous quand vous pensez à un régiment composé de quinze cents hommes? Vous vous représentez ces quinze cents hommes comme autant d'unités ou comme autant d'individus réunis sous un même chef. Prenons un de ces hommes seul: je trouve que c'est un être fini, qui a de l'étendue, largeur, épaisseur, etc., que cet être a des bornes, et par conséquent une figure; je trouve qu'il est divisible (l'expérience le prouve); mais je ne saurais dire qu'il est divisible à l'infini. Pourrait-il être un être fini et infini en même temps? Non, car cela implique contradiction. Or, comme une chose ne saurait être et ne pas être en même temps, il faut nécessairement que l'homme ne soit pas infini; donc il n'est pas divisible à l'infini; donc il y a des unités qui, prises ensemble, font des nombres composés, qu'on nomme matière.

Je vous abandonne volontiers le divin Platon, le divin Aristote, et tous les héros de la philosophie scolastique. C'étaient des hommes qui avaient recours à des mots pour cacher leur ignorance. Leurs disciples les en croyaient sur leur réputation; et des siècles entiers se sont contentés de parler sans s'entendre. Il n'est plus permis de nos jours de se servir de mots que dans leur sens propre. M. Wolf donne la définition de chaque mot, il règle son usage, et ayant fixé les termes, il prévient beaucoup de disputes qui ne naissent souvent que d'un jeu de mots, ou de la différente signification que les personnes y attachent.

Il n'y a rien de plus vrai que ce que vous dites de la métaphysique; mais je vous avoue qu'indépendamment de cela, je ne saurais défendre à mon esprit, naturellement curieux, d'approfondir des mystères qui l'intéressent beaucoup, et qui l'attirent par les difficultés qu'ils lui présentent.

Vous me dites le plus poliment du monde que je suis une bête (1). Je m'en étais bien douté un peu jusqu'à présent; mais je commence à en être convaincu. A parler sérieusement, vous n'avez pas tort; et cette raison, prérogative dont les hommes tirent un si glorieux avantage, qui est-ce qui la

(1) Cette lettre du 9 mai ne nous semble pas une réponse à la précédente, quoi qu'en ait dit M. Clogenson. (G. A.)
(2) Poete grec envoyé *aux Carrières* par Denys. (G. A.)
(3) C'est bien ce nom que Voltaire lui donnera plus tard, après l'affaire de Francfort. (G. A.)
(4) Kaiserling. (G. A.)
(5) Voici la réponse à la lettre nº 18. (G. A.)

(1) Voyez le 14e alinéa de la lettre nº 18. (G. A.)

possède? des hommes qui, pour vivre ensemble, ont été obligés de se choisir des supérieurs, et de se faire des lois pour s'apprendre que c'était une injustice de s'entretuer, de se voler, etc. Ces hommes raisonnables se font la guerre pour de vains arguments qu'ils ne comprennent pas : ces êtres raisonnables ont cent religions différentes, toutes plus absurdes les unes que les autres ; ils aiment à vivre longtemps, et se plaignent de la durée du temps et de l'ennui pendant toute leur vie. Sont-ce là les effets de cette raison qui les distingue des brutes?

On peut m'objecter les savantes découvertes des géomètres, les calculs de M. Bernouilli et de Newton : mais en quoi ces gens-là étaient-ils plus raisonnables que les autres? Ils passaient toute leur vie à chercher des propositions algébriques, des rapports de nombres; et ils ne tiraient aucun profit de la courte et briève durée de la vie.

Que j'approuve un philosophe qui sait se délasser auprès d'Émilie! Je sais bien que je préférerais infiniment sa connaissance à celle du centre de gravité, de la quadrature du cercle, de l'or potable, et du péché contre le Saint-Esprit.

Vous parlez, monsieur, en homme instruit sur ce qui regarde les princes du Nord. Ils ont incontestablement de grandes obligations à Luther et à Calvin (pauvres gens d'ailleurs), qui les ont affranchis du joug des prêtres et de la cour romaine, et qui ont augmenté considérablement leurs revenus par la sécularisation des biens ecclésiastiques. Leur religion cependant n'est pas purifiée de superstitieux et de bigots. Nous avons une secte de béats qui ne ressemblent pas mal aux presbytériens d'Angleterre, et qui sont d'autant plus insupportables qu'ils damnent avec beaucoup d'orthodoxie et sans appel tous ceux qui ne sont pas de leur avis. On est obligé de cacher ses sentiments pour ne se point faire d'ennemis mal à propos. C'est un proverbe commun, et qui est dans la bouche de tout le monde, de dire : Cet homme n'a ni foi ni loi. Cela vaut seul la décision d'un concile. On vous condamne sans vous entendre, et on vous persécute sans vous connaître. D'ailleurs, attaquer la religion reçue dans un pays, c'est attaquer dans son dernier retranchement l'amour-propre des hommes, qui leur fait préférer un sentiment reçu et la foi de leurs pères à toute autre créance, quoique plus raisonnable que la leur.

Je pense comme vous, monsieur, sur M. Bayle. Cet indigne Jurieu, qui le persécutait, oubliait le premier devoir de toute religion, qui est la charité. M. Bayle m'a paru d'ailleurs d'autant plus estimable, qu'il était de la secte des académiciens qui ne faisaient que rapporter simplement le pour et le contre des questions, sans décider témérairement sur des sujets dont nous ne pouvons découvrir que les abîmes.

Il me semble que je vous vois à table, le verre à la main, vous ressouvenir de votre ami. Il n'est plus flatteur que vous buviez à ma santé, que de voir ériger en mon honneur les temples qu'on érigeait à Auguste. Brutus se contentait de l'approbation de Caton : les suffrages d'un sage me suffisent.

Que vous prêtez un secours puissant à mon amour-propre! Je lui oppose sans cesse l'amitié que vous avez pour moi; mais qu'il est difficile de se rendre justice! et combien ne doit-on pas être en garde contre la vanité à laquelle nous nous sentons une pente si naturelle!

Mon petit ambassadeur partira dans peu pour Cirey, muni d'un crédit et du portrait que vous voulez absolument avoir. Des occupations militaires ont retardé son départ. Il est comme le Messie annoncé : je vous en parle toujours, et il n'arrive jamais. C'est à lui que je vous prie de remettre tout ce que vous voudrez confier à ma discrétion. Je suis avec une très parfaite estime, monsieur, votre très affectionné ami, **Féderic.**

21. — DE VOLTAIRE.

Mai.

J'ai reçu la lettre du prince philosophe (1), et j'apprends qu'il y a un gros paquet pour moi entre les mains du sieur Dubreuil-Tronchin, à Amsterdam.

Ce paquet est probablement la seconde partie de la *Métaphysique* (2) ; tout est de votre ressort, prince inimitable. Je suis avec votre altesse royale comme un cercle infiniment petit, concentrique à un cercle infiniment grand; toutes les lignes du cercle infiniment grand vont trouver le centre du pauvre infiniment petit; mais quelle différence de leur circonférence! J'aime tout ce que votre génie aime; mais je touche à peine ce que vous embrassez. Je vois non seulement le protecteur de Wolf, mais une intelligence égale à lui. Je vais oser parler à cette intelligence.

Vous me faites l'honneur de me dire qu'un être tel que l'homme ne saurait être fini et infini à la fois, et que cela impliquerait contradiction : il est vrai qu'il ne saurait être fini et infini dans le même sens; mais il peut être fini physiquement, et être divisible à l'infini géométriquement. Cette division à l'infini n'est autre chose que l'impossibilité d'assigner un dernier point indivisible; et cette impuissance est ce que les hommes appellent infini en petit, de même que l'impuissance d'assigner les bornes de l'étendue est ce que nous appelons l'infini en grand.

Par exemple, soit une unité : 1 est fini; mais prenez 1/2, 1/4, 1/8, 1/16, etc., vous n'épuiserez jamais cette série. Il est pourtant vrai que cette série, une moitié, un quart, un huitième, un seizième, prise tout entière, est égale à cette unité. Voilà, je crois, tout le secret de l'infini en petit.

De même, prenez tout d'un coup l'infini en grand; il est certain que les nombres 1, 2, 4, 8, 16, 32, etc., n'en approcheront jamais; mais prenez tous ces nombres à la fois, sans compter; ils sont égaux à l'infini.

Cette méthode est celle des géomètres; elle est démontrée; on ne peut pas en appeler (1).

Il n'y a donc nulle contradiction entre ces deux propositions : cette unité est finie; et la série 1/2, 1/4, 1/8, égale à cette unité, est infinie.

Ces vérités, ces démonstrations géométriques n'empêchent point du tout qu'il n'y ait des êtres indivisés dans la nature, des êtres uns, des atomes; sans quoi le monde ne serait point organisé. Il est très vrai que la matière est composée d'indivisés, parce qu'il faut des êtres inaltérables pour faire des germes qui sont toujours les mêmes, parce que les éléments des êtres mixtes ne seraient pas éléments s'ils étaient composés : il est donc très vrai que les principes des choses sont des substances dures, solides, indivisées; mais ces principes sont-ils pour cela indivisibles? je n'en vois nullement la conséquence.

S'ils étaient encore divisés, cet univers ne serait pas tel qu'il est; mais il est toujours clair qu'ils sont divisibles, puisqu'ils sont matière, qu'ils ont des côtés.

Tant que les éléments du feu, de l'eau, de l'air, seront tels qu'ils sont, indivisés, ils seront les mêmes; la nature ne changera pas : mais l'auteur de la nature peut les diviser.

Reste actuellement à comprendre comment, selon M. Wolf, la matière serait composée d'êtres simples sans étendue; c'est à quoi ma pauvre âme ne peut arriver. J'attends la seconde partie de cette *Métaphysique* dont votre altesse royale daigne me faire présent. J'espère que cette seconde partie me donnera des ailes pour m'élever vers l'*être simple;* ma misérable pesanteur me rabaisse toujours vers l'être étendu.

Quand est-ce que j'aurai des ailes pour aller rendre mes respects à l'être le moins simple, le plus universel qui existe dans le monde, à votre altesse royale?

Madame la marquise du Châtelet attend avec impatience cet homme aimable que Frédéric appelle son ami, cet Ephestion de cet Alexandre.

Monseigneur, je vais enfin user de vos bontés : je vais prendre la liberté de mettre en usage votre caractère bienfaisant. Je demande instamment une grâce au prince philosophe.

Je m'avisai, je ne sais comment, il y a quelques années, d'écrire une espèce d'histoire de cet homme moitié Alexandre, moitié don Quichotte, de ce roi de Suède si fameux. M. Fabrice, qui avait été sept ans auprès de lui, l'envoyé de France et l'envoyé d'Angleterre, un colonel de ses troupes, m'avaient donné des mémoires. Ces messieurs ont très bien pu se tromper; et j'ai senti combien il était difficile d'écrire une histoire contemporaine. Tous ceux qui ont vu les mêmes événements les ont vus avec des yeux différents; les témoins se contredisent. Il faudrait, pour écrire l'histoire d'un roi, que tous les témoins fussent morts; comme à Rome on attend, pour faire un saint, que ses maîtresses, ses créanciers, ses valets de chambre ou ses pages soient enterrés.

De plus, je me reproche fort d'avoir barbouillé deux tomes (2) pour un seul homme, quand cet homme n'est pas vous.

J'ai honte surtout d'avoir parlé de tant de combats, de tant de maux faits aux hommes; je m'en repens d'autant plus que quelques officiers ont dit, en parlant de ces combats, que je n'avais pas dit vrai, attendu que je n'avais pas parlé

(1) Lettre précédente. (G. A.)
(2) De Wolf. (G. A.)

(1) Voltaire, dans son raisonnement, confond l'infini arithmétique avec l'infini géométrique. (G. A.)
(2) L'*Histoire de Charles XII* avait paru d'abord en deux volumes. (G. A.)

de leurs régiments; ils supposaient que je devais écrire leur histoire.

J'aurais bien mieux fait d'éviter tous ces détails de combats donnés chez les Sarmates, et d'entrer plus profondément dans le détail de ce qu'a fait le czar pour le bien de l'humanité. Je fais plus de cas d'une lieue en carré défrichée, que d'une plaine jonchée de morts.

On a commencé une nouvelle édition (1) de mes folies en prose et en vers; il me semble que ces folies deviendraient plus utiles, si je donnais un abrégé des grandes choses qu'a faites Charles XII, et des choses utiles qu'a faites le czar Pierre.

Je n'ai pas de mémoires de Moscovie dans ma retraite de Cirey. La philosophie, les belles-lettres, la paix, la félicité, y habitent; mais on n'y a aucune nouvelle des Russes.

Je me jette aux pieds de votre altesse royale; je la supplie de vouloir bien engager un serviteur éclairé qu'elle a en Moscovie, à répondre aux questions ci-jointes. J'aurai à votre altesse royale l'obligation d'avoir mieux connu la vérité; c'est un commerce rare entre des princes et des particuliers; mais vous ne ressemblez en rien aux autres princes : on demandera aux autres des biens, des honneurs; on demandera à vous seul d'être éclairé.

Salomon du Nord, la reine de Saba, c'est-à-dire de Cirey, joint ses sentiments d'admiration aux miens.

22. — DU PRINCE ROYAL.

A Naven, le 25 mai.

Monsieur, je viens de munir mon cher Césarion de tout ce qu'il lui fallait pour faire le voyage de Cirey. Il vous rendra ce portrait que vous voulez avoir absolument. Il n'y a que la malheureuse matérialité de mon corps qui empêche mon esprit de l'accompagner.

Césarion a le malheur d'être né Courlandais (le baron de Kaiserling, son père, est maréchal de la cour du duc de Courlande); mais il est le Plutarque de cette Béotie moderne. Je vous le recommande au possible. Confiez-vous entièrement à lui. Il a le rare avantage d'être homme d'esprit et discret en même temps. Je dirai en le voyant partir :

Cher vaisseau qui portes Virgile
Sur le rivage athénien, etc. (2).

Si j'étais envieux, je le serais du voyage que Césarion va faire. La seule chose qui me console est l'idée de le voir revenir comme ce chef des Argonautes qui emporta les trésors de Colchos. Quelle joie pour moi, quand il me rendra la *Pucelle*, le *Règne de Louis XIV*, la *Philosophie de Newton*, et les autres merveilles inconnues que vous n'avez pas voulu jusqu'ici communiquer au public! Ne me privez pas de cette consolation. Vous qui désirez si ardemment le bonheur des humains, voudriez-vous ne pas contribuer au mien! Une lecture agréable entre, selon moi, pour beaucoup dans l'idée du vrai bonheur.

Il est juste que vous assuriez de mes attentions Vénus-Newton. La science ne pouvait jamais se mieux loger que dans le corps d'une aimable personne. Quel philosophe pourrait résister à ses arguments? En se laissant guider par cette aimable philosophie, la raison nous guiderait-elle toujours? Pour moi, je craindrais fort les flèches dorées du petit dieu de Cythère.

Césarion vous rendra compte de l'estime parfaite que j'ai pour vous; il vous dira jusqu'à quel point nous honorons la vertu, le mérite et les talents. Croyez, je vous prie, tout ce qu'il vous dira de ma part, et soyez sûr qu'on ne peut exagérer la considération avec laquelle je suis, monsieur, votre très affectionné ami, FÉDÉRIC.

23. — DE VOLTAIRE.

A Cirey, le 27 mai.

C'est sans doute un héros, c'est un sage, un grand homme
Qui fonda cet asile embelli par vos pas.
Mais cet honneur n'est dû qu'aux vrais héros de Rome,
Rémus ne le méritait pas.

Scipion l'Africain, bravant sa république,
Et quittant un sénat trop ingrat envers lui,
Porta dans vos climats ce courage héroïque
Qui faisait trembler Rome et qui fut son appui.

Cicéron dans l'exil y porta l'éloquence,
Ce grand art des Romains, cette auguste science
D'embellir la raison, de forcer les esprits.
Ovide y fit briller un art d'un plus grand prix,

L'art d'aimer, de le dire, et surtout l'art de plaire.
Tous trois vous ont formé, leur esprit vous éclaire;
Voilà les fondateurs de ces aimables lieux.
Vous suivez leur exemple, ils sont vos vrais aïeux.

La véritable Rome est cette heureuse enceinte
Où les plaisirs pour vous vont tous se signaler.
L'autre Rome est tombée, et n'est plus que la sainte
Remusberg est la seule où je voudrais aller.

Voilà, monseigneur, ce que je pense du mont Rémus; je suis destiné à avoir en tout des opinions fort différentes des moines. Vos deux antiquaires à capuchon, soi-disant envoyés par le pape pour voir si le frère de Romulus a fondé votre palais, devaient bien faire un saint de ce Rémus, n'en pouvant faire le fondateur de votre palais; mais apparemment que Rémus aurait été aussi étonné de se voir en paradis qu'en Prusse.

On attend avec impatience, dans le petit paradis de Cirey, deux choses qui seront bien rares en France : le portrait d'un prince tel que vous, et M. de Kaiserling, que votre altesse royale honore du nom de son ami intime.

Louis XIV disait un jour à un homme qui avait rendu de grands services au roi d'Espagne, Charles II, et qui avait eu sa familiarité : Le roi d'Espagne vous aimait donc beaucoup? Ah! sire, répondit le pauvre courtisan, est-ce que vous autres rois vous aimez quelque chose?

Vous voulez donc, monseigneur, avoir toutes les vertus qu'on leur souhaite si inutilement, et dont on les a toujours loués si mal à propos; ce n'est donc pas assez d'être supérieur aux hommes par l'esprit comme par le rang, vous l'êtes encore par le cœur. Vous prince et ami! Voilà deux grands titres réunis qu'on a crus jusqu'ici incompatibles.

Cependant, j'avais toujours osé penser que c'était aux princes à sentir l'amitié pure, car d'ordinaire les particuliers qui prétendent être amis sont rivaux. On a toujours quelque chose à se disputer; de la gloire, des places, des femmes, et surtout des faveurs de vous autres maîtres de la terre, qu'on se dispute encore plus que celles des femmes, qui vous valent pourtant bien.

Mais il me semble qu'un prince, et surtout un prince tel que vous, n'a rien à disputer, n'a point de rival à craindre, et peut aimer sans embarras et tout à son aise. Heureux, monseigneur, qui peut avoir part aux bontés d'un cœur comme le vôtre! M. de Kaiserling ne désire rien, sans doute; Tout ce qui m'étonne, c'est qu'il voyage.

Cirey est aussi, monseigneur, un petit temple dédié à l'amitié. Madame du Châtelet, qui, je vous assure, a toutes les vertus d'un grand homme, avec les grâces de son sexe, n'est pas indigne de sa visite, et elle le recevra comme l'ami du prince Frédéric.

Que votre altesse royale soit bien persuadée, monseigneur, qu'il n'y aura jamais à Cirey d'autre portrait que le vôtre. Il y a ici une petite statue de l'Amour, au bas de laquelle nous avons mis *noto Deo* (1); nous mettrons au bas de votre portrait *soli Principi*.

Je me sais bien mauvais gré de ne dire jamais, dans mes lettres à votre altesse royale, aucune nouvelle de la littérature française, à laquelle vous daignez vous intéresser; mais je vis dans une retraite profonde, auprès de la dame la plus estimable du siècle présent, et avec les livres du siècle passé; il n'est guère parvenu dans ma retraite de nouveautés qui méritent d'aller au mont Rémus.

Nos belles-lettres commencent à bien dégénérer, soit qu'elles manquent d'encouragement, soit que les Français, après avoir trouvé le bien dans le siècle de Louis XIV, aient aujourd'hui le malheur de chercher le mieux; soit qu'en tout pays la nature se repose après de grands efforts, comme les terres après une moisson abondante.

La partie de la philosophie la plus utile aux hommes, celle qui regarde l'âme, ne vaudra jamais rien parmi nous, tant qu'on ne pourra pas penser librement. Un certain nombre de gens superstitieux, fait grand tort ici à toute vérité. Si Cicéron vivait, et qu'il écrivît *de Naturâ deorum*, ou ses *Tusculanes;* si Virgile disait (Géorg. II) :

Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes et inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari!

(1) Edition Ledet, 1738-1745, six volumes. (G. A.)
(2) Imitation d'Horace. (G. A.)

(1) On lisait aussi sur le socle les deux vers qui se trouvent dans les POÉSIES MÊLÉES, n° XLII. (G. A.)

Cicéron et Virgile courraient grand risque; il n'y a que les jésuites à qui il est permis de tout dire; et si votre altesse royale a lu ce qu'ils disent, je doute qu'elle leur fasse le même honneur qu'à M. Rollin (1). Pour bien écrire l'histoire, il faut être dans un pays libre; mais la plupart des Français, réfugiés en Hollande ou en Angleterre, ont altéré la pureté de leur langue.

A l'égard de nos universités, elles n'ont guère d'autre mérite que celui de leur antiquité. Les Français n'ont point de Wolf, point de Mac-Laurin, point de Manfredi, point de s'Gravesande, ni de Mufschenbroeck (2). Nos professeurs de physique, pour la plupart, ne sont pas dignes d'étudier sous ceux que je viens de citer. L'Académie des sciences soutient très bien l'honneur de la nation; mais c'est une lumière qui ne se répand pas encore assez généralement; chaque académicien se borne à des vues particulières : nous n'avons ni bonne physique, ni bons principes d'astronomie pour instruire la jeunesse; et nous sommes obligés en cela d'avoir recours aux étrangers.

L'opéra se soutient parce qu'on aime la musique ; et malheureusement cette musique ne saurait être, comme l'italienne, du goût des autres nations. La comédie tombe absolument. A propos de comédie, je suis très mortifié, monseigneur, qu'on ait envoyé l'*Enfant prodigue* à votre altesse royale. Premièrement, la copie que vous avez n'est point mon véritable ouvrage; en second lieu, la véritable n'est qu'une ébauche, que je n'ai ni le temps ni la volonté d'achever, et qui ne méritait point du tout vos regards.

Je parle à votre altesse royale avec la naïveté qui n'est peut-être que trop mon caractère; je vous dis, monseigneur, ce que je pense de ma nation, sans vouloir la mépriser ni la louer : je crois que les Français vivent un peu dans l'Europe sur leur crédit, comme un homme riche qui se ruine insensiblement. Notre nation a besoin de l'œil du maître pour être encouragée; et pour moi, monseigneur, je ne demande rien, que la continuation des regards du prince Frédéric. Il n'y a que la santé qui me manque; sans cela je travaillerais bien à mériter vos bontés; mais peu de génie et peu de santé, cela fait un pauvre homme.

Je suis avec un profond respect, etc.

24. — DU PRINCE ROYAL.

A Ruppin, le 6 juillet.

Monsieur, si j'étais né poëte, j'aurais répondu en vers aux stances charmantes, à votre lettre du 27 de mai; mais des revues, des voyages, des coliques et des fièvres m'ont tellement fatigué, que Phébus est demeuré inexorable aux prières que je lui ai faites de m'inspirer son feu divin.

Remusberg est la seule où je voudrais aller.

Ce vers m'a causé le plus grand plaisir du monde; je l'ai lu plus de mille fois. Ce serait une apparition bien rare dans ce pays qu'un génie de votre ordre, un homme libre de préjugés, et dont l'imagination est gouvernée par la raison. Quel bonheur pourrait égaler le mien si je pouvais nourrir mon esprit du vôtre et me voir guidé par vos soins dans le chemin du vrai beau!

Je ne vous ai donné l'histoire de Rémus que pour ce qu'elle vaut. Les origines des nations sont pour la plupart fabuleuses; elles ne prouvent que l'antiquité des établissements. Mettez l'anecdote de Rémus à côté de l'histoire de la *sainte ampoule* et des opérations magiques de Merlin.

Les *antiquaires à capuchon* ne seront jamais ni mes historiographes, ni les directeurs de ma conscience. Que votre façon de penser est différente de celle de ces suppôts de l'erreur! Vous aimez la vérité, ils aiment la superstition; vous pratiquez les vertus, ils se contentent de les enseigner; ils calomnient, et vous pardonnez. Si j'étais catholique, je ne choisirais ni saint François d'Assise, ni saint Bruno pour mes patrons; j'irais droit à Cirey, où je trouverais des vertus et des talents supérieurs en tout genre à ceux de la haire et du froc.

Ces rois sans amitié et sans retour, dont vous me parlez, me paraissent ressembler à la bûche que Jupiter donna pour roi aux grenouilles. Je ne connais l'ingratitude que par le mal qu'elle m'a fait. Je peux même dire, sans affecter des sentiments qui ne me sont pas naturels, que je renoncerais à toute grandeur si je la croyais incompatible avec l'amitié. Vous avez bien votre part à la mienne. Votre naïveté, cette sincérité et cette noble confiance que vous me témoignez dans toutes les occasions, méritent bien que je vous donne le titre d'ami.

Je voudrais que vous fussiez le précepteur des princes, que vous leur apprissiez à être hommes, à avoir des cœurs tendres, que vous leur fissiez connaître le véritable prix des grandeurs, et le devoir qui les oblige à contribuer au bonheur des humains.

Mon pauvre Césarion a été arrêté tout court par la goutte. Il s'en est défait du mieux qu'il a pu et s'est mis en chemin pour Cirey. C'est à vous de juger s'il ne mérite pas toute l'amitié que j'ai pour lui (1).

En prenant congé de mon petit ami, je lui ai dit : Songez que vous allez au paradis terrestre, à un endroit mille fois plus délicieux que l'île de Calypso; que la déesse de ces lieux ne le cède en rien à la beauté de l'enchanteresse de Télémaque, que vous trouverez en elle tous les agréments de l'esprit, si préférables à ceux du corps; que cette merveille occupe son loisir par la recherche de la vérité. C'est là que vous verrez l'esprit humain dans son dernier degré de perfection, la sagesse sans austérité, entourée des tendres Amours et des Ris. Vous y verrez d'un côté le sublime Voltaire, et de l'autre l'aimable auteur du *Mondain*, celui qui sait s'élever au-dessus de Newton, et qui, sans s'avilir, sait chanter Phyllis (2). De quelle façon, mon cher Césarion, pourra-t-on vous faire abandonner un séjour si plein de charmes? Que les liens d'une vieille amitié sont faibles contre tant d'appas!

Je remets mes intérêts entre vos mains; c'est à vous, monsieur, de me rendre mon ami. Il est peut-être l'unique mortel digne de devenir citoyen de Cirey; mais souvenez-vous que c'est tout mon bien, et que ce serait une injustice criante de me le ravir.

J'espère que mon petit ambassadeur reviendra chargé de la toison d'or, c'est-à-dire de votre *Pucelle* et de tant d'autres pièces à moitié promises, mais encore plus impatiemment attendues. Vous savez que j'ai un goût déterminé pour vos ouvrages : il y aurait plus que de la cruauté à me les refuser.

Il me semble que la dépravation du goût n'est pas si générale en France que vous le croyez. Les Français connaissent encore un Apollon à Cirey, des Fontenelle, des Crébillon, des Rollin pour la clarté et la beauté du style historique; des d'Olivet pour les traductions, des Bernard et des Gresset, dont les muses naturelles et polies peuvent très bien remplacer les Chaulieu et les La Fare.

Si Gresset pèche quelquefois contre l'exactitude, il est excusable par le feu qui l'emporte; plein de ses pensées, il néglige les mots. Que la nature fait peu d'ouvrages accomplis? et qu'on voit peu de Voltaires! J'ai pensé oublier M. de Réaumur, qui, en qualité de physicien, est en grande réputation chez vous. Voilà ce qui me paraît la quintessence de vos grands hommes. Les autres auteurs ne me semblent pas fort dignes d'attention. Les belles-lettres ne sont plus récompensées comme elles l'étaient du temps de Louis-le-Grand. Ce prince, quoique peu instruit, se faisait une affaire sérieuse de protéger ceux dont il attendait son immortalité. Il aimait la gloire, et c'est à cette noble passion que la France est redevable de son Académie et des arts qui y fleurissent encore.

Quant à la métaphysique, je ne crois pas qu'elle fasse jamais fortune ailleurs qu'en Angleterre. Vous avez vos bigots, nous avons les nôtres. L'Allemagne ne manque ni de superstitieux, ni de fanatiques entêtés de leurs préjugés, et malfaisants au dernier point, et qui sont d'autant plus incorrigibles, que leur stupide ignorance leur interdit l'usage du raisonnement. Il est certain qu'on a lieu d'être prudent dans la compagnie de pareils sujets. Un homme qui passe pour n'avoir point de religion, fût-il le plus honnête homme du monde, est généralement décrié. La religion est l'idole des peuples : ils adorent tout ce qu'ils ne comprennent point. Quiconque ose y toucher d'une main profane, s'attire leur haine et leur est en abomination. J'aime infiniment Cicéron; je trouve dans ses *Tusculanes* beaucoup de sentiments con-

(1) Frédéric avait fait complimenter Rollin sur son ouvrage par Thieriot, devenu correspondant du prince. (G. A.)

(2) Le mathématicien Mac-Laurin professait à Edimbourg; l'astronome Manfredi, à Bologne; le géomètre-physicien-philosophe s'Gravesande, à Leyde; et Musschenbroeck donnait le même enseignement à Utrecht. (G. A.)

(1) « Kaiserling était, dit Pollnitz, plus vif, plus turbulent qu'un Gascon; il avait une volubilité de langue qui étonnait; il parlait toutes les langues, souvent à la fois; sa mémoire lui tenait lieu d'esprit; il était superficiel en tout; mais rien ne surpassait la bonté de son cœur. » Ajoutons que Kaiserling était de petite taille. (G. A.)

(2) Édition de Berlin : « Phyllis devenue marquise. » (G. A.)

formes aux miens. Je ne lui conseillerais pas de dire, s'il vivait de nos jours :

Mourir peut être un mal, mais être mort n'est rien.

En un mot, Socrate a préféré la ciguë à la gêne de contenir sa langue; mais je ne sais s'il y a plaisir à être le martyr de l'erreur d'autrui. Ce qu'il y a de plus réel pour nous dans ce monde, c'est la vie : il me semble que tout homme raisonnable devrait tâcher de la conserver.

Je vous assure que je méprise trop les jésuites pour lire leurs ouvrages. Les mauvaises dispositions du cœur éclipsent en eux toutes les qualités de l'esprit. Nous vivons d'ailleurs si peu, et nous avons, pour la plupart, si peu de mémoire, qu'il ne faut nous instruire que de ce qu'il y a de plus exquis.

Je vous envoie par cet ordinaire l'*Histoire de la Vierge de Czenstokowa* (1), par M. de Beausobre ; j'espère que vous serez content du tour et du style de cette pièce. Autant que je m'y connais, je n'ai point remarqué de fautes contre la pureté de la langue. Il est vrai que la plupart des *réfugiés* la négligent beaucoup. Il s'en trouve pourtant quelques-uns qui, je crois, pourraient ne pas être réprouvés par votre Académie. Nos universités et notre Académie des sciences se trouvent dans un triste état : il paraît que les muses veulent déserter ces climats.

Fédéric Ier, roi de Prusse, prince d'un génie fort borné, bon, mais facile, a fait assez fleurir les arts sous son règne. Ce prince aimait la grandeur et la magnificence ; il était libéral jusqu'à la profusion. Epris de toutes les louanges qu'on prodiguait à Louis XIV, il crut qu'en choisissant ce prince pour son modèle, il ne pourrait pas manquer d'être loué à son tour. Dans peu on vit la cour de Berlin devenir le singe de celle de Versailles : on imitait tout; cérémonial, harangues, pas mesurés, mots comptés, grands mousquetaires, etc., etc. Souffrez que je vous épargne l'ennui d'un pareil détail.

La reine Charlotte, épouse de Fédéric, était une princesse qui, avec tous les dons de la nature, avait reçu une excellente éducation. Elle était fille du duc de Lunebourg, depuis électeur de Hanovre. Cette princesse avait connu particulièrement Leibnitz, à la cour de son père. Ce savant lui avait enseigné les principes de la philosophie, et surtout de la métaphysique. La reine considérait beaucoup Leibnitz ; elle était en commerce de lettres avec lui, ce qui lui fit faire de fréquents voyages à Berlin. Ce philosophe aimait naturellement toutes les sciences : aussi les possédait-il toutes. M. de Fontenelle, en parlant de lui, dit très spirituellement qu'en le décomposant, on trouverait assez de matière pour former beaucoup d'autres savants. L'attachement de Leibnitz pour les sciences ne lui faisait jamais perdre de vue le soin de les établir. Il conçut le dessein de former à Berlin une Académie sur le modèle de celle de Paris, en y apportant cependant quelques légers changements. Il fit ouverture de son dessein à la reine, qui en fut charmée, et lui promit de l'assister de tout son crédit.

On parla un peu de Louis XIV; les astronomes assurèrent qu'ils découvriraient une infinité d'étoiles dont le roi serait indubitablement le parrain ; les botanistes et les médecins lui consacreraient leurs talents, etc. Qui aurait pu résister à tant de genres de persuasion? Aussi en vit-on les effets. En moins de rien l'observatoire fut élevé, le théâtre de l'anatomie ouvert, et l'Académie toute formée eut Leibnitz pour son directeur. Tant que la reine vécut, l'Académie se soutint assez bien ; mais, après sa mort, il n'en fut pas de même. Le roi son époux la suivit de près. D'autres temps, d'autres soins. A présent les arts dépérissent ; et je vois, les larmes aux yeux, le savoir fuir de chez nous, et l'ignorance, d'un air arrogant, et la barbarie des mœurs s'en approprier la place :

Du laurier d'Apollon, dans nos stériles champs,
La feuille négligée est désormais flétrie :
Dieux! pourquoi mon pays n'est-il plus la patrie
Et de la gloire et des talents?

Je crois avoir porté un jugement juste sur l'*Enfant prodigue*. Il s'y trouve des vers que j'ai d'abord reconnus pour les vôtres; mais il y en a d'autres qui m'ont paru plutôt l'ouvrage d'un écolier que d'un maître.

Nous avons l'obligation aux Français d'avoir fait revivre les sciences (2). Après que des guerres cruelles, l'établissement du christianisme, et les fréquentes invasions des Barbares eurent porté un coup mortel aux arts réfugiés de Grèce en Italie, quelques siècles d'ignorance s'écoulèrent quand enfin ce flambeau se ralluma chez vous. Les Français ont écarté les ronces et les épines qui avaient entièrement interdit aux hommes le chemin de la gloire qu'on peut acquérir dans les belles-lettres. N'est-il pas juste que les autres nations conservent l'obligation qu'elles ont à la France du service qu'elle leur a rendu généralement? Ne doit-on pas une reconnaissance égale à ceux qui nous donnent la vie, et à ceux qui nous fournissent les moyens de nous instruire?

Quant aux Allemands, leur défaut n'est pas de manquer d'esprit. Le bon sens leur est tombé en partage; leur caractère approche assez de celui des Anglais. Les Allemands sont laborieux et profonds : quand une fois ils se sont emparés d'une matière, ils pèsent dessus. Leurs livres sont d'un diffus assommant. Si on pouvait les corriger de leur pesanteur et les familiariser un peu plus avec les Grâces, je ne désespérerais pas que ma nation ne produisît de grands hommes. Il y a cependant une difficulté qui empêchera toujours que nous ayons de bons livres en notre langue : elle consiste en ce qu'on n'a pas fixé l'usage des mots ; et, comme l'Allemagne est partagée entre une infinité de souverains, il n'y aura jamais moyen de les faire consentir à se soumettre aux décisions d'une Académie.

Il ne reste donc plus d'autre ressource à nos savants que d'écrire dans des langues étrangères; et comme il est très difficile de les posséder à fond, il est fort à craindre que notre littérature ne fasse jamais de fort grands progrès. Il se trouve encore une difficulté qui n'est pas moindre que la première : les princes méprisent généralement les savants ; le peu de soin que ces messieurs portent à leur habillement, la poudre du cabinet dont ils sont couverts, et le peu de proportion qu'il y a entre une tête meublée de bons écrits et la cervelle vide de ces seigneurs, font qu'ils se moquent de l'extérieur des savants, tandis que le grand homme leur échappe. Le jugement des princes est trop respecté des courtisans, pour qu'ils s'avisent de penser d'une manière différente, et ils se mêlent également de mépriser ceux qui les valent mille fois. *O tempora, ô mores!*

Pour moi, qui ne me sens point fait pour le siècle où nous vivons, je me contente de ne point imiter l'exemple de mes égaux. Je leur prêche sans cesse que le comble de l'ignorance c'est l'orgueil ; et reconnaissant la supériorité de vous autres grands hommes, je vous crois dignes de mon encens, et vous, monsieur, de toute mon estime : elle vous est entièrement acquise. Regardez-moi comme un ami désintéressé et dont vous ne devez la connaissance qu'à votre mérite. Je vous écris (1), un pied à l'étrier, et prêt à partir. Je serai de retour dans quinze jours. Je suis à jamais, monsieur, votre très affectionné ami, FÉDÉRIC.

25. — DE VOLTAIRE.

Juillet.

Monseigneur, je suis entouré de vos bienfaits : M. de Kaiserling, le portrait de votre altesse royale, la seconde partie de la *Métaphysique* de M. Wolf, la *Dissertation* de M. de Beausobre, et surtout la lettre charmante que vous avez daigné m'écrire de Ruppin, le 6 de juillet. Avec cela on peut braver la fièvre et la langueur qui me minent; et je m'aperçois qu'on peut souffrir et être heureux.

Votre aimable ambassadeur n'a plus de goutte ; nous allons le perdre ; il n'est venu que pour se faire regretter; il retourne vers le prince qu'il aime et dont il est aimé: il laisse à Cirey un souvenir éternel de lui, et le règne de Frédéric bien établi. Il emporte mon tribut; j'ai donné tout ce que j'avais. On dit qu'il y a eu des tyrans qui dépouillaient leurs sujets ; mais les bons sujets donnent volontiers tous leurs biens aux bons princes.

J'ai donc mis dans un petit paquet tout ce que j'ai fait de l'*Histoire de Louis XIV*, quelques pièces de vers qui ont été imprimées à la suite de la *Henriade* d'une manière très fautive, quelques morceaux de philosophie. Je me suis dit, en faisant emballer toutes mes pensées :

Pauvre petit génie, oseras-tu paraître
Devant ce génie immortel?
Pour être digne de ton maître,
Il faudrait être universel,
Et tu n'as pas l'honneur de l'être.

---

(1) Ou plutôt, une *Dissertation* sur cette vierge. On trouve ce ravail dans la *Bibliothèque germanique*. (G. A.)
(2) Edition de Berlin : « Les sciences chez eux. » (G. A.)

(1) Edition de Berlin : « Qu'à votre mérite. Je suis à jamais, monsieur, votre très affectionné ami.
» Ecrit un pied dans l'étrier et sur le point de partir; je serai de retour dans quinze jours. » (G. A.

Ton prince, continuai-je, aime, connaît, cultive tous les arts depuis la musique jusqu'à la vraie philosophie ; il connaît surtout le grand art de plaire ; et s'il ne joignait pas à ces vertus celle de l'indulgence, M. de Kaiserling n'emporterait pas un si énorme paquet.

Enfin, monseigneur, vous m'avez inspiré ce que les princes inspirent si rarement, la confiance la plus grande.

J'aurais bien voulu joindre la *Pucelle* au reste du tribut : votre ambassadeur vous dira que la chose est impossible. Ce petit ouvrage est, depuis près d'un an, entre les mains de madame la marquise du Châtelet, qui ne veut pas s'en dessaisir. L'amitié dont elle m'honore ne lui permet pas de hasarder une chose qui pourrait me séparer d'elle pour jamais : elle a renoncé à tout pour vivre avec moi dans le sein de la retraite et de l'étude ; elle sait que la moindre connaissance qu'on aurait de cet ouvrage exciterait certainement un orage. Elle craint tous les accidents : elle sait que M. de Kaiserling a été gardé à vue à Strasbourg, qu'il le sera encore à son passage, qu'il est épié, qu'il peut être fouillé ; elle sait surtout que vous ne voudriez pas hasarder de faire le malheur de vos deux sujets de Cirey pour une plaisanterie en vers (1). Votre altesse royale trouverait ce petit poëme d'un ton un peu différent de l'*Histoire de Louis XIV* et de la *Philosophie de Newton; sed dulce est desipere in loco* (2). Malheur aux philosophes qui ne savent pas se dérider le front ! Je regarde l'austérité comme une maladie : j'aime encore mieux mille fois être languissant et sujet à la fièvre, comme je le suis, que de penser tristement. Il me semble que la vertu, l'étude et la gaieté sont trois sœurs qu'il ne faut point séparer ; ces trois divinités sont vos suivantes ; je les prends pour mes maîtresses.

La métaphysique entre pour beaucoup dans votre immensité ; je n'ai donc pas hésité de vous soumettre mes doutes sur cette matière, et de demander à vos royales mains un petit peloton de fil pour me conduire dans ce labyrinthe. Vous ne sauriez croire, monseigneur, quelle consolation c'est pour madame du Châtelet et pour moi de voir combien vous pensez en philosophe, et combien votre vertu déteste la superstition. Si la plupart des rois ont encouragé le fanatisme dans leurs États, c'est qu'ils étaient ignorants, c'est qu'ils ne savaient pas que les prêtres sont leurs plus grands ennemis.

En effet, y a-t-il un seul exemple dans l'histoire du monde de prêtres qui aient entretenu l'harmonie entre les souverains et leurs sujets ? ne voit-on pas partout, au contraire, des prêtres qui ont levé l'étendard de la discorde et de la révolte ? Ne sont-ce pas les presbytériens d'Écosse qui ont commencé cette malheureuse guerre civile qui a coûté la vie à Charles Ier, à un roi qui était honnête homme ? N'est-ce pas un moine qui a assassiné Henri III, roi de France ? l'Europe n'est-elle pas encore remplie des traces de l'ambition ecclésiastique ? Des évêques devenus princes et ensuite vos confrères dans l'électorat, un évêque de Rome foulant aux pieds les empereurs, n'en sont-ils pas d'assez forts témoignages ?

Pour moi, quand je songe à quel point les hommes sont faibles et fous, je suis toujours étonné que dans les temps d'ignorance les papes n'aient pas eu la monarchie universelle.

Je suis persuadé qu'il ne tient à présent qu'à un souverain d'étouffer chez lui toutes semences de fureur religieuse et de discorde ecclésiastique. Il n'y a qu'à être honnête homme et nullement dévot : les hommes, tout sots qu'ils sont, sentent bien dans leur cœur que la vertu vaut mieux que la dévotion. Sous un roi dévot, il n'y a que des hypocrites ; un roi honnête homme forme des hommes comme lui.

J'ose ainsi penser tout haut devant votre altesse royale, car votre caractère divin m'encourage à tout. Je viens de finir une conversation avec M. de Kaiserling ; il a encore enflammé mon zèle et mon admiration pour votre personne. Tout mon malheur est d'avoir une santé qui probablement m'empêchera d'être le témoin du bien que vous ferez aux hommes, et des grands exemples que vous donnerez. Heureux ceux qui verront ces beaux jours ! D'autres verront de près la gloire et le bonheur de votre gouvernement ; mais moi, j'aurai joui des bontés du prince-philosophe, j'aurai eu les prémices de sa grande âme, j'aurai été trop heureux, etc.

(1) « Bien que Voltaire allègue les meilleures raisons, dit M. Desnoiresterres, Frédéric les goûta médiocrement, mais il n'en témoigna rien aux châtelains de Cirey, et se montra aussi affectueux que devant à l'égard de madame du Châtelet. » (G. A.)

(2) Horace, liv. IV, od. XII. (G. A.)

26. — DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 15 août.

Quoi ! sans cesse ajoutant merveilles sur merveilles,
Voltaire, à l'univers tu consacres tes veilles !
Non content de charmer par tes divins écrits,
Tu fais plus, tu prétends éclairer les esprits.
Tantôt du grand Newton débrouillant le système,
Tu découvre à nos yeux sa profondeur extrême ;
Tantôt, de Melpomène arborant les drapeaux,
Ta verve nous prépare à des charmes nouveaux.
Tu passes de Thalie aux pinceaux de l'histoire :
Du grand Charle et du czar éternisant la gloire,
Tu marqueras dans peu, de ta savante main,
Leurs vices, leurs vertus, et quel fut leur destin :
De ce héros vainqueur la brillante folie,
De ce législateur les travaux en Russie ;
Et dans ce parallèle, effroi des conquérants,
Tu montreras aux rois le seul devoir des grands.
Pour moi, de ces climats habitant sédentaire,
Qui sans prévention rends justice à Voltaire,
J'admire en tes écrits de diverse nature,
Tous les dons dont le ciel te combla sans mesure.
Que si la calomnie, avec ses noirs serpents,
Veut flétrir sur ton front tes lauriers verdoyants ;
Si, du fond de Bruxelle, un Rufus (1) en furie
Sait lancer son venin au sein de ta patrie,
Que mon simple suffrage, enfant de l'équité,
Te tienne du moins lieu de la postérité !

Où prenez-vous, monsieur, tout le temps pour travailler ? Ou vos moments valent le triple de ceux des autres, ou votre génie heureux et fécond surpasse celui de l'ordinaire des grands hommes. A peine avez-vous achevé d'éclaircir la *Philosophie* de Newton, que vous travaillez à enrichir le théâtre français d'une tragédie nouvelle (2) ; et cette pièce qui, selon les apparences, n'a pas encore quitté le chantier, est déjà suivie d'un nouvel ouvrage que vous projetez.

Vous voulez faire au czar l'honneur d'écrire son histoire en philosophe. Non content d'avoir surpassé tous les auteurs qui vous ont précédé, par l'élégance, la beauté et l'utilité de vos ouvrages, vous voulez encore les surpasser par le nombre. Empressé à servir le genre humain, vous consacrez votre vie entière au bien public. La Providence vous avait réservé pour apprendre aux hommes à préférer la lyre d'Amphion, qui élevait les murs de Thèbes, à ces instruments belliqueux qui faisaient tomber ceux de Jéricho.

Le témoignage de quelques vérités découvertes et de quelques erreurs détruites est, à mon avis, le plus beau trophée que la postérité puisse ériger à la gloire d'un grand homme. Que n'avez-vous donc pas à prétendre, vous qui êtes aussi fidèle au culte de la vérité, que zélé destructeur des préjugés et de la superstition !

Vous vous attendez sans doute à recevoir par cet ordinaire tous les matériaux nécessaires pour commencer l'ouvrage auquel vous vous êtes proposé de travailler (3). Quelle sera votre surprise quand vous ne recevrez qu'une métaphysique et des vers ! C'est cependant tout ce que j'ai pu vous envoyer. Une métaphysique diffuse et un copiste paresseux ne font guère de chemin ensemble.

J'ai lu avec beaucoup d'attention votre raisonnement géométrique et pressant sur les infiniment petits (4). Je vous avoue ingénument que je n'ai aucune idée de l'infini. Je crois que nous ne différons que dans la façon de nous exprimer. Je vous avoue encore que je ne connais que deux sortes de nombres, des nombres pairs et des nombres impairs : or, l'infini étant un nombre, il n'est ni pair ni impair, qu'est-il donc ?

Si je vous ai bien compris, votre sentiment, qui est aussi le mien, est que la matière, relativement aux hommes, est divisible infiniment ; ils auront beau décomposer la matière, ils n'arriveront jamais aux unités qui la composent. Mais, réellement et relativement à l'essence des choses, la matière doit nécessairement être composée d'un amas d'unités qui en sont les seuls principes, et que l'auteur de la nature a jugé à propos de nous cacher. Or, qui dit matière, sans l'idée de ces unités jointes et arrangées ensemble, dit un mot qui n'a aucun sens. La modification de ces unités détermine ensuite la différence des êtres.

(1) J.-B. Rousseau. C'est Voltaire qui l'avait surnommé Rufus. (G. A.)

(2) *Mérope*. (G. A.)

(3) Voltaire abandonna ce projet, et se contenta de donner en 1748 des *Anecdotes sur Pierre-le-Grand*. Ce n'est qu'à la prière d'Elisabeth qu'il commença en 1757 son *Histoire de Russie*. (G. A.)

(4) Voyez la lettre no 21. (G. A.)

M. Wolf est peut-être le seul philosophe qui ait eu la hardiesse de faire la définition de l'*être simple*. Nous n'avons de connaissance que des choses qui tombent sous nos sens, ou qu'on peut exprimer par des signes ; mais nous ne pouvons avoir de connaissance intuitive des unités, parce que jamais nous n'aurons d'instruments assez fins pour pouvoir séparer la matière jusqu'à ce point. La difficulté est à présent de savoir comment on peut expliquer une chose qui n'a jamais frappé nos sens. Il a fallu nécessairement donner de nouvelles définitions et des définitions différentes de tout ce qui a rapport avec la matière.

M. Wolf, pour arriver à cette définition, nous y prépare par celle qu'il fait de l'espace et de l'étendue. Si je ne me trompe, il s'en explique ainsi :

« L'espace est le vide qui est entre les parties, de façon » que tout être qui a des pores occupe toujours un espace » entre eux. Or, tous les êtres composés doivent avoir des » pores, les uns plus sensibles que les autres, selon leur dif- » férente composition : donc tous les êtres composés con- » tiennent un espace. Mais une unité n'ayant point de par- » tie, et par conséquent point d'interstices ou de pores, ne » peut point, par conséquent, tenir d'espace. »

Wolf nomme l'étendue, la continuité des êtres. Par exemple : une ligne n'est formée que par l'arrangement d'unités qui se touchent les unes les autres, et qui peuvent se suivre en ligne courbe ou droite. Ainsi une ligne a de l'étendue ; mais un être, un, qui n'est pas continu, ne peut occuper d'étendue. Je le répète encore : l'étendue n'est, selon Wolf, que la continuité des êtres. Un petit moment d'attention vous fera trouver ces définitions si vraies, que vous ne pourrez leur refuser votre approbation. Je ne vous demande qu'un coup d'œil : il vous suffira, monsieur, pour vous élever non seulement à l'*être simple*, mais au plus haut degré de connaissance auquel l'esprit humain peut parvenir.

Je viens de voir un homme, à Berlin, avec lequel je me suis bien entretenu de vous. C'est notre ministre Bork, qui est de retour d'Angleterre (1). Il m'a fort alarmé sur l'état de votre santé : il ne finit point quand il parle des plaisirs que votre conversation lui a causés. L'esprit, dit-il, triomphe des infirmités du corps.

Vous serez servi en philosophe, et par des philosophes, dans la commission dont vous m'avez jugé capable. J'ai tout aussitôt écrit à mon ami (2), en Russie ; il répondra avec exactitude et avec vérité aux points sur lesquels vous souhaitez des éclaircissements. Non content de cette démarche, je viens de déterrer un secrétaire de la cour qui ne fait que revenir de Moscovie, après un séjour de dix-huit ans consécutifs. C'est un homme de très bon sens, un homme qui a de l'intelligence, et qui est au fait de leur gouvernement ; il est, de plus, véridique. Je l'ai chargé de me répondre sur les mêmes points. Je crains qu'en qualité d'Allemand il n'abuse du privilége d'être diffus, et qu'au lieu d'un mémoire, il ne compose un volume. Dès que je recevrai quelque chose que ce soit sur cette matière, je le ferai partir avec diligence.

Je ne vous demande pour salaire de mes peines qu'un exemplaire de la nouvelle édition de vos Œuvres. Je m'intéresse trop à votre gloire pour n'être pas instruit des premiers de vos nouveaux succès.

Selon la description que vous me faites de la vue de Cirey, je crois ne voir que la description et l'histoire de ma retraite. Remusberg est un petit Cirey, monsieur, à cela près qu'il n'y a ni de Voltaire ni de madame du Châtelet chez nous.

Voici encore une petite ode assez mal tournée et assez insipide : c'est l'*Apologie des bontés de Dieu* (3). C'est le fruit de mon loisir, que je n'ai pu m'empêcher de vous envoyer. Si ce n'est abuser de ces moments précieux dont vous savez faire un usage si merveilleux, pourrai-je vous prier de la corriger ? J'ai le malheur d'aimer les vers et d'en faire souvent de très mauvais. Ce qui devrait m'en dégoûter, et rebuterait toute personne raisonnable, est justement l'aiguillon qui m'anime le plus. Je me dis : Petit malheureux, tu n'as pu réussir jusqu'à présent ; courage, reprenons le rabot et la lime, et derechef mettons-nous à l'ouvrage. Par cette inflexibilité, je crois me rendre Apollon plus favorable.

Une aimable personne (4) m'inspira dans la fleur de mes jeunes ans deux passions à la fois : vous jugez bien que l'une fut l'amour, et l'autre la poésie. Ce petit miracle de la nature, avec toutes les grâces possibles, avait du goût et de la délicatesse. Elle voulut me les communiquer. Je réussis assez en amour, mais mal en poésie. Depuis ce temps j'ai été amoureux assez souvent, et toujours poëte.

Si vous savez quelque secret pour guérir les hommes de cette manie, vous ferez vraiment œuvre chrétienne de me le communiquer ; sinon je vous condamne à m'enseigner les règles de cet art enchanteur que vous avez embelli, et qui à son tour vous fait tant d'honneur.

Nous autres princes, nous avons tous l'âme intéressée, et nous ne faisons jamais de connaissances que nous n'ayons quelques vues particulières, et qui regardent directement notre profit.

Que Césarion est heureux ! il doit avoir passé des moments délicieux à Cirey. Quels plaisirs surpassent en effet ceux de l'esprit ? J'ai fait des efforts d'imagination surprenants pour l'accompagner ; mais ni mon imagination n'est assez vive, ni mon esprit assez délié pour l'avoir pu suivre. Contentez-vous, monsieur, de mes efforts, tandis qu'il me suffira d'avoir conversé avec vous par le ministère de mon ami. Je suis ravi des bontés que madame du Châtelet témoigne à Césarion. Ce serait un titre pour estimer encore davantage cette dame, si c'était une chose possible.

La sagesse de Salomon eût été bien récompensée, si la reine de Saba eût ressemblé à celle de Cirey. Pour moi, qui n'ai l'honneur d'être ni sage, ni Salomon, je me trouve toujours fort honoré de l'amitié d'une personne aussi accomplie que madame la marquise. J'ai lieu de croire que sa vue me ferait naître des idées un peu différentes de ce que le vulgaire nomme sagesse. Je me flatte que, comme vous avez la satisfaction de connaître de plus près cette divinité, vous vous sentirez quelque indulgence pour mes faiblesses, si faiblesse y a de trop admirer les chefs-d'œuvre de la nature.

D'un raisonnement de philosophie, je me vois insensiblement engagé dans un avorton de déclaration d'amour ; et, tandis que ma métaphysique garde le style de Wolf, ma *morale* pourrait bien ressembler un peu à celle que Rameau réchauffe *des sons de sa musique* (1).

Quant à l'amitié, je vous prie de me croire constant, me déterminant difficilement à donner mon cœur, mais faisant des choix à ne me repentir jamais. Je suis avec l'estime que vous méritez plus que qui que ce soit, monsieur, votre très affectionné ami, FÉDÉRIC.

27. — DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 27 août.

Monsieur, Césarion m'a transporté en esprit à Cirey. Il m'en a fait une description charmante : et ce qui me ravit au possible, c'est qu'il m'assure que vous surpassez de beaucoup la haute idée que je m'étais faite de vous.

Il semble que la maladie vous tienne tous les deux, pour que le pauvre Césarion ne goûte pas des plaisirs parfaits dans cette vie. Votre fièvre me fournit l'occasion de vous parler sur un sujet qui m'intéresse beaucoup ; c'est votre santé. Je vous prie très instamment de ne pas trop travailler ; les études et les travaux de l'esprit minent infiniment la santé du corps. Vous devez vous conserver, mon amitié vous y oblige.

Je compte pour un des plus grands bonheurs de ma vie, d'être né contemporain d'un homme d'un mérite aussi distingué que le vôtre : mais mon bonheur ne peut être parfait si je ne vous possède, et si je n'ai la satisfaction de vous voir un jour. Vous m'envoyez vos ouvrages ; ils n'ont point de prix, et ne mettent aucune borne à ma reconnaissance. Je vous prie, monsieur de marquer à la divine Émilie toute l'estime que j'ai pour elle : je suis pénétré de la façon dont elle a reçu mon petit plénipotentiaire (2). Vous avez été tous les deux dignes de mon admiration, mais à présent vous m'enlevez le cœur.

Si j'étais envieux, je le serais de Césarion. Je supporterais volontiers sa goutte, pour avoir vu et entendu ce qu'il vient de voir et d'entendre.

L'antiquité, en nous vantant les merveilles du monde, nous les représente éloignées les unes des autres. A Cirey, on en trouve deux d'un prix bien supérieur à ces masses de pierre qui d'elles-mêmes n'avaient aucune vertu. L'esprit mâle et solide d'une femme, et le génie vif et universel, et toutefois réglé, d'un poëte, me paraissent plus merveilleux.

Vous ne me devez aucune reconnaissance de ce que je

(1) Le comte de Borck avait visité Voltaire à Leyde en janvier 1737. Voyez la lettre de Frédéric, décembre 1736. (G. A.)
(2) Suhm. (G. A.)
(3) Elle ne se trouve pas dans les *Œuvres* de Frédéric. (G. A.)
(4) Depuis madame de Shommers. Voyez les *Mémoires de Voltaire*. (G. A.)

(1) Voyez Boileau, satire X. (G. A.)
(2) On donna à Kaiserling la comédie, un feu d'artifice et des illuminations. Le nom du prince royal de Prusse fut produit dans ces fêtes avec la devise : *A l'Espérance du genre humain*. (G. A.)

vous rends justice. Je voudrais, monsieur, pouvoir vous témoigner mon estime par des marques plus réelles que des portraits. Contentez-vous de ces types, et attendez-en l'accomplissement. Je suis à jamais, monsieur, votre très affectionné ami, FÉDÉRIC.

28. — DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 20 septembre.

Monsieur, si j'écrivais à un ingrat, je serais obligé de lui faire comprendre, par un long verbiage, ce que c'est que la reconnaissance : heureusement pour moi, je ne suis pas dans ce cas. Ma lettre s'adresse à un exemple de vertu, à un homme qui m'entendra très bien, en lui disant simplement que je suis pénétré des obligations que je lui dois.

Césarion, connaissant mon empressement pour tout ce qui me vient de vous, m'a envoyé vos deux lettres, se réservant à lui-même de me remettre le reste de vos ouvrages immortels entre les mains. S'il y a quelque chose qui me puisse faire redoubler l'impatience de le revoir, c'est le trésor précieux dont il est le dépositaire.

Vos ouvrages seront conservés comme l'étaient ceux d'Aristote par Alexandre. Ils ne me quitteront jamais; et je compte de posséder en eux une bibliothèque entière. C'est le miel que vous avez tiré des plus belles fleurs, et qui n'a rien perdu en passant par vos mains.

Non, monsieur, tant que vous vivrez, je n'enverrai qu'à Cirey faire la quête des vérites. Je ne troublerai point les glaçons de la Nouvelle-Zemble ni les déserts arides de l'Ethiopie, pour apprendre des nouvelles de la figure du monde (1). Ces découvertes sont certainement louables, et, loin de les blâmer, je les trouve dignes des soins de ceux qui les ont entreprises; mais il me semble que votre façon impartiale et judicieuse d'envisager les choses, n'est infiniment plus profitable. J'apprends plus par vos doutes que par tout ce que le divin Aristote, le sage Platon, et l'incomparable Descartes, ont affirmé si légèrement.

En philosophie, ce sont des progrès égaux, ou de se délivrer des préjugés, ou d'acquérir de nouvelles connaissances. L'un éclaire, l'autre instruit. Le plaisir le plus vif qu'un homme raisonnable puisse avoir dans ce monde, est, à mon avis, de découvrir de nouvelles vérités. Je m'attendais d'en faire une abondante moisson dans votre *Métaphysique* (2) : madame du Châtelet m'enlève ce bien déjà possédé, d'entre les mains de mon ami.

Quel sujet pour une élégie! Cependant il en reste là;

Car il avait l'âme trop bonne (3).

Ne vous attendez donc à aucun reproche. Je vous prie de vouloir seulement dire à la divine Emilie que mon esprit se plaint au sein des ténèbres qu'elle vous empêche de dissiper.

Dans les ténèbres égaré
D'une métaphysique obscure,
J'attendais, pour être éclairé,
Quelques mots de votre écriture.
De l'astre brillant qui nous luit,
Charmante et divine Emilie,
Voulez-vous tirer tout le fruit?
Ah! permettez, je vous en prie,
Que, dans mon paisible réduit,
Vienne cette philosophie,
Dont certes je ferai profit.

Je suis édifié de voir revivre à Cirey les temps d'Oreste et de Pylade. Vous donnez l'exemple d'une vertu qui, jusqu'à nos jours, n'a malheureusement existé que dans la fable.

Ne craignez point, monsieur, que je trouble les douceurs de votre repos philosophique. Si mes mains pouvaient cimenter ou raffermir les liens de votre divine union, je vous offrirais volontiers leur ministère. J'ai essuyé une espèce de naufrage dans ma vie (4) : le ciel me préserve d'en occasionner à d'autres!

Je crois cependant avoir trouvé un expédient, moyennant lequel vous pourrez sans risque, et sans troubler la tranquillité d'Emilie, satisfaire à ma curiosité. Ce serait, monsieur, de me communiquer, toutes les fois que vous me faites le plaisir de m'écrire, quelques traits de votre métaphysique, répandus dans vos lettres. La confiance que j'ai en vous, jointe à l'ardeur de m'instruire, vous attire ces importunités. D'ailleurs, le ciel vous a doué de trop de talents pour les cacher : vous devez éclairer le genre humain; vous n'êtes point avare de vos connaissances, et je suis votre ami.

Mon correspondant russien n'a pu encore me donner des nouvelles de ce que vous souhaitez savoir. J'espère cependant pouvoir vous satisfaire dans peu.

Certes, les prêtres ne vous choisiront pas pour leur panégyriste. Vos réflexions sur le pouvoir des ecclésiastiques sont très justes, et de plus appuyées par le témoignage irrévocable de l'histoire. Leur ambition ne viendrait-elle pas de ce qu'on leur interdit le chemin à tout autre vice?

Les hommes se sont forgé un fantôme bizarre d'austérité et de vertu : ils veulent que les prêtres, ce peuple moitié imposteur et moitié superstitieux, adoptent ce caractère. Il ne leur est pas permis d'aimer ouvertement les filles et le vin, mais l'ambition ne leur est pas interdite. Or, l'ambition traîne seule après elle des crimes et des désordres affreux.

Il me souvient du singe de la reine Cléopâtre, auquel on avait très bien appris à danser : quelqu'un s'avisa de lui jeter des noix, et le singe, oubliant ses habits, la danse, et le rôle qu'il jouait, se jeta sur les noix. Un prêtre fait le personnage vertueux tant que son intérêt le comporte; mais à la moindre occasion, la nature perce bientôt le nuage; et les crimes et les méchancetés qu'il couvrait des apparences de la vertu paraissent alors à découvert. Il est étonnant que la monarchie ecclésiastique soit établie sur des fondements si peu solides.

L'autorité des prêtres du paganisme venait de leurs oracles trompeurs, de leurs sacrifices ridicules, et de leur impertinente mythologie. C'était un conte bien grave que celui de Daphné changée en laurier; des vierges enceintes par Jupiter, et qui accouchaient de dieux; un Jupiter dieu qui quitte le ciel, son tonnerre et sa foudre pour venir sur la terre, sous la figure d'un taureau, enlever Europe; la résurrection d'Orphée qui triomphe des enfers; et enfin une infinité d'autres absurdités et de contes puérils, tout au plus capables d'amuser les enfants. Mais les hommes, charmés du merveilleux, ont de tout temps donné dans ces chimères, et révéré ceux qui en étaient les défenseurs. Ne serait-il pas permis de disputer la raison aux hommes, après leur avoir prouvé qu'ils sont si peu raisonnables?

Votre philosophie me charme. Sans doute, monsieur, tout doit tendre au bonheur des hommes. A quoi sert, en effet, de savoir combien de temps vit une puce, si les rayons du soleil entrent profondément dans la mer, et de rechercher si les huîtres ont une âme ou non?

La gaieté nous rend des dieux; l'austérité, des diables. Cette austérité est une espèce d'avarice qui prive les hommes d'un bonheur dont ils pourraient jouir.

Tantale dans un fleuve a soif et ne peut boire (1).

Sans doute que la nature, se repentant d'avoir fait un être trop heureux dans ce monde, vous a assujetti à tant d'infirmités. Votre fièvre m'inquiète et m'alarme beaucoup. Je crains de perdre *solum hominem*, mon maître qui m'instruit et me guide : je crains, avec raison, de perdre un homme qui vaut seul plus que toute sa nation.

La nature à force de travailler devient plus habile : elle a formé votre cerveau sur tous les bons originaux qu'elle a faits en tous les siècles. Il est à craindre qu'elle se contente de n'avoir fait que ce chef-d'œuvre. Soyez sûr, monsieur, que vos jours me sont aussi chers et aussi précieux que les miens propres.

Ah! si le sort cruel veut attaquer ta vie,
Si pour jamais enfin il veut nous séparer,
Ta mort de mon trépas serait dans peu suivie.
Mais non : ce coup affreux peut encor se parer;
Pour servir l'univers, pour servir Emilie,
Pour conserver tes jours, c'est à moi d'expirer.

Je suis avec une sincère amitié et avec toute l'estime que la vertu suprême et le mérite extorquent même aux envieux, et reçoivent en hommage des âmes bien nées, monsieur, votre très fidèlement affectionné ami, FÉDÉRIC.

---

(1) Allusion aux expéditions scientifiques entreprises par Maupertuis, Clairaut, La Condamine, etc. (G. A.)

(2) On voit que Voltaire n'avait pas voulu se dessaisir de son *Traité de métaphysique*, pas plus que de sa *Pucelle*. (G. A.)

(3) Scarron, *Virgile travesti*. (G. A.)

(4) Voyez, dans les *Mémoires de Voltaire*, les malheurs de jeunesse auxquels Frédéric fait ici allusion. Un de ses amis avait été décapité sous ses yeux. (G. A.)

(1) Desmarets de Saint-Sorlin, Dialogue III. (G. A.)

29. — DE VOLTAIRE.

Octobre.

Monseigneur, il est bien douloureux que Cirey soit si loin du trône de Remusberg. Vos bienfaits et vos ordres sont bien longtemps en chemin. Je reçois, le 10 octobre, une lettre du 16 août, remplie de vers et d'excellente morale, et de bonne métaphysique, et de grands sentiments, et d'une bonté qui enchante mon cœur. Ah! monseigneur, pourquoi êtes-vous prince? pourquoi n'êtes-vous pas, du moins un an ou deux, un homme comme les autres? on aurait le bonheur de vous voir; et c'est le seul qui me manque depuis que vous daignez m'écrire. Vous êtes comme le Dieu d'Abraham, d'Isaac, et de Jacob; vous communiquez avec les fidèles par le ministère des anges. Vous nous aviez envoyé l'ange Césarion, et il est trop tôt retourné vers son ciel : nous vous avons vu dans votre ambassadeur. Vous voir face à face est un bonheur qui ne nous est pas donné; c'est pour les élus de Remusberg.

Notre petit paradis de Cirey présente ses très humbles respects à votre empyrée, et la déesse Emilie s'incline devant Gott-Fréderic. J'ai donc enfin reçu après mille détours, et cette belle lettre, l'ode, et le troisième cahier de la *Métaphysique* wolfienne. Voilà, encore une fois, de ces bienfaits que les autres rois, ces pauvres hommes qui ne sont que rois, sont incapables de répandre.

Je vous dirai sur cette *Métaphysique*, un peu longue, un peu trop pleine de choses communes, mais d'ailleurs admirable, très bien liée et souvent très profonde; je vous dirai, monseigneur, que je n'entends goutte à l'*être simple* de Wolf. Je me vois transporté tout d'un coup dans un climat dont je ne puis respirer l'air, sur un terrain où je ne puis mettre le pied, chez des gens dont je n'entends point la langue. Si je me flattais d'entendre cette langue, je serais peut-être assez hardi pour disputer contre M. Wolf, en le respectant s'entend. Je nierais, par exemple, tout net la définition de l'étendue, qui est, selon ce philosophe, la continuité des êtres. L'espace pur est étendu, et n'a pas besoin d'autres êtres pour cela. Si M. Wolf nie l'espace pur, en ce cas nous sommes de deux religions différentes : qu'il reste dans la sienne, et moi dans la mienne. Je suis tolérant; je trouve très bon qu'on pense autrement que moi : car, que tout soit plein ou non, ne m'importe ; et moi je suis tout plein d'estime pour lui.

Je ne peux finir sur les remerciements que je dois à votre altesse royale. Vous daignez encore me promettre des mémoires sur ce que le czar a fait pour le bien des hommes : c'est ce qui vous touche le plus, c'est l'exemple que vous devez surpasser, et le thème que je dois écrire. Vous êtes né pour commander à des hommes plus dignes de vous que les sujets du czar. Vous avez tout ce qui manquait à ce grand homme; et, sur toutes choses, vous avez l'humanité qu'il avait le malheur de ne pas connaître.

Prince adorable, ma santé est toujours languissante; mais si je souhaite de vivre, c'est pour être témoin de ce que vous ferez. Je désire bien que Lucrèce ait tort, et que mon âme soit immortelle, afin d'entendre vos louanges ou là-haut ou là-bas, je ne sais où; mais sûrement, si j'ai alors des oreilles, elles entendront dire que vous avez rempli la devise de notre petit feu d'artifice à Cirey, *Spes humani generis*.

Enfin, pour comble de bienfaits, monseigneur, vous m'envoyez une nouvelle ode de votre main. C'est ainsi que César, jeune et oisif, s'occupait. Lui et Auguste, et presque tous les bons empereurs, ont fait des vers : je citerais même les mauvais princes; mais je ne veux pas déshonorer la poésie.

Vous faites très bien, grand prince, d'exercer aussi dans ce genre votre génie qui s'étend à tout : puisque vous avez fait à la langue française l'honneur de la savoir si bien, c'est un excellent moyen de la parler avec plus d'énergie, que de mettre ses pensées en vers; car c'est l'essence des vers de dire plus et mieux que la prose. J'ai donc, une seconde fois, pris la liberté d'examiner très scrupuleusement votre ouvrage. J'ose vous dire mon avis sur les moindres choses. Quelque parfaite connaissance que vous ayez de la langue française, on ne devine point, par le génie, certains tours, certaines façons de parler que l'usage établit parmi nous. Il est impossible de distinguer quelquefois le mot qui appartient à la prose, de celui que la poésie souffre, et celui qui est admis dans un genre, de celui qui n'est pas reçu. Je fais tous les jours de ces fautes quand j'écris en latin. Il est vrai que votre altesse royale possède infiniment mieux le français que je ne sais la langue latine; mais enfin il y a toujours quelques petites virgules, quelques points sur les *i* à mettre; et je me charge, sous votre bon plaisir, de ce petit détail.

Je joins même à mes remarques sur votre ode quelques stances (1) dans lesquelles, en suivant absolument toutes vos idées, je les présente sous d'autres expressions; et je n'ai cette témérité, qu'afin que vous daigniez refondre mes stances, si vous daignez appliquer vos moments de loisir à rendre votre ode parfaite. Je sais que vous avez la noble ambition de songer à exceller dans tout ce que vous entreprenez. Vous avez tellement réussi dans la musique, que votre difficulté à présent sera d'avoir auprès de vous un musicien qui vous surpasse. Nous venons d'exécuter ici de votre musique. Votre portrait était au dessus du clavecin. Vous êtes donc fait, grand prince, pour enchanter tous les sens! Ah! qu'on doit être heureux auprès de votre personne, et que M. de Kaiserling a bien raison de l'aimer! Nous avons tous jugé, en le voyant, de l'ambassadeur par le prince, et du prince par l'ambassadeur. Enfin, monseigneur, les autres princes n'auront que des sujets, et vous n'aurez que des amis. C'est en quoi surtout vous excellez.

Je vois que le bonheur est rarement pur. Votre altesse royale m'écrit des lettres d'un grand homme, m'envoie les ouvrages d'un sage; et vous voyez que le chemin est bien long pour me faire parvenir ces trésors. M. Dubreuil remet les paquets à un ami qui a des correspondances, et cela prend bien des détours. Vous m'avez rendu avide et impatient. Je suis comme les courtisans, insatiable de nouveaux bienfaits. Voulez-vous, monseigneur, essayer de la voie de M. Thieriot? Il me remettra les paquets par une voie sûre de Paris à Cirey.

Recevez, monseigneur, avec votre bonté ordinaire, les sincères protestations du respect profond, du tendre, de l'inviolable dévouement, de l'estime et de la passion, enfin de tous les sentiments avec lesquels je suis, etc.

30. — DE VOLTAIRE.

A Cirey, octobre.

Monseigneur, j'ai reçu la dernière lettre dont votre altesse royale m'a honoré, en date du 20 septembre. Je suis fort en peine de savoir si mon dernier paquet et celui qui était destiné pour M. de Kaiserling sont parvenus à leur adresse : ces paquets étaient du commencement du mois d'août.

Vous m'ordonnez, monseigneur, de vous rendre compte de mes doutes métaphysiques : je prends la liberté de vous envoyer un extrait d'un chapitre *sur la Liberté*. Votre altesse royale y verra au moins de la bonne foi, si elle y trouve de l'ignorance; et plût à Dieu que tous les ignorants fussent au moins sincères!

Peut-être l'humanité, qui est le principe de toutes mes pensées, m'a séduit dans cet ouvrage; peut-être l'idée où je suis qu'il n'y aurait ni vice ni vertu; qu'il ne faudrait ni peine ni récompense; que la société serait, surtout chez les philosophes, un commerce de méchanceté et d'hypocrisie, si l'homme n'avait pas une liberté pleine et absolue ; peut-être, dis-je, cette opinion m'a entraîné trop loin. Mais si vous trouvez des erreurs dans mes pensées, pardonnez-les au principe qui les a produites.

Je ramène toujours, autant que je peux, ma métaphysique à la morale. J'ai examiné sincèrement, et avec toute l'attention dont je suis capable, si je peux avoir quelques notions de l'âme humaine, et j'ai vu que le fruit de toutes mes recherches est l'ignorance. Je trouve qu'il en est de ce principe pensant, libre, agissant, à peu près comme de Dieu même : ma raison me dit que Dieu existe; mais cette même raison me dit que je ne puis savoir ce qu'il est. En effet, comment connaîtrions-nous ce que c'est que notre âme, nous qui ne pouvons nous former aucune idée de la lumière, quand nous avons le malheur d'être nés aveugles? Je vois donc, avec douleur, que tout ce que l'on a jamais écrit sur l'âme ne peut nous apprendre la moindre vérité.

Mon principal but, après avoir tâtonné autour de cette âme pour deviner son espèce, est de tâcher au moins de la régler; c'est le ressort de notre horloge. Toutes les belles idées de Descartes sur l'élasticité ne m'apprennent point la nature de ce ressort, j'ignore encore la cause de l'élasticité : cependant je monte ma pendule, elle va tant bien que mal.

C'est l'homme que j'examine. De quelques matériaux qu'il soit composé, il faut voir s'il y a en effet du vice et de la vertu. Voilà le point important à l'égard de l'homme, je ne dis pas à l'égard de telle société vivant sous telles lois, mais pour tout le genre humain; pour vous, monseigneur, qui devez régner, pour le bûcheron de vos forêts, pour le docteur chinois, et pour le sauvage de l'Amérique. Locke, le plus sage métaphysicien que je connaisse, semble, en combattant

(1) On n'a pas ces stances. (G. A.)

avec raison les idées innées, penser qu'il n'y a aucun principe universel de morale. J'ose combattre ou plutôt éclaircir, en ce point, l'idée de ce grand homme. Je conviens avec lui qu'il n'y a réellement aucune idée innée; il suit évidemment qu'il n'y a aucune proposition de morale innée dans notre âme : mais de ce que nous ne sommes pas nés avec de la barbe, s'ensuit-il que nous ne soyons pas nés, nous autres habitants de ce continent, pour être barbus à un certain âge? Nous ne naissons point avec la force de marcher; mais quiconque naît avec deux pieds marchera un jour. C'est ainsi que personne n'apporte en naissant l'idée qu'il faut être juste; mais Dieu a tellement conformé les organes des hommes, que tous, à un certain âge, conviennent de cette vérité.

Il me paraît évident que Dieu a voulu que nous vivions en société, comme il a donné aux abeilles un instinct et des instruments propres à faire le miel. Notre société ne pouvant subsister sans les idées du juste et de l'injuste, il nous a donc donné de quoi les acquérir. Nos différentes coutumes, il est vrai, ne nous permettront jamais d'attacher la même idée de juste aux mêmes notions : ce qui est crime en Europe sera vertu en Asie; de même que certains ragoûts allemands ne plairont point aux gourmands de France; mais Dieu a tellement façonné les Allemands et les Français, qu'ils aimeront tous à faire bonne chère. Toutes les sociétés n'auront donc pas les mêmes lois, mais aucune société ne sera sans lois. Voilà donc certainement le bien de la société établi par tous les hommes, depuis Pékin jusqu'en Irlande, comme la règle immuable de la vertu : ce qui sera utile à la société sera donc bon par tout pays. Cette seule idée concilie tout d'un coup toutes les contradictions qui paraissent dans la morale des hommes. Le vol était permis à Lacédémone; mais pourquoi? parce que les biens y étaient communs, et que voler un avare qui gardait pour lui seul ce que la loi donnait au public, était servir la société.

Il y a, dit-on, des sauvages qui mangent des hommes, et qui croient bien faire : je réponds que ces sauvages ont la même idée que nous du juste et de l'injuste. Ils font la guerre comme nous, par fureur et par passion; on voit partout commettre les mêmes crimes : manger ses ennemis n'est qu'une cérémonie de plus. Le mal n'est pas de les mettre à la broche; le mal est de les tuer; et j'ose assurer qu'il n'y a point de sauvage qui croie bien faire en égorgeant son ami. J'ai vu quatre sauvages de la Louisiane qu'on amena en France en 1723 (1). Il y avait parmi eux une femme d'une humeur fort douce. Je lui demandai par interprète si elle avait mangé quelquefois de la chair de ses ennemis, et si elle y avait pris goût; elle me répondit que oui : je lui demandai si elle aurait volontiers tué ou fait tuer un de ses compatriotes pour le manger; elle me répondit en frémissant, et avec une horreur visible pour ce crime. Parmi les voyageurs, je défie le plus déterminé menteur d'oser dire qu'il y ait une peuplade, une famille où il soit permis de manquer à sa parole. Je suis bien fondé à croire que Dieu ayant créé certains animaux pour paître en commun, d'autres pour ne se voir que deux à deux très rarement, les araignées pour faire des toiles, chaque espèce a les instruments nécessaires pour les ouvrages qu'elle doit faire. L'homme a reçu tout ce qu'il faut pour vivre en société; de même qu'il a reçu un estomac pour digérer, des yeux pour voir, une âme pour juger.

Mettez deux hommes sur la terre, ils n'appelleront bon, vertueux et juste, que ce qui sera bon pour eux deux. Mettez-en quatre, il n'y aura de vertueux que ce qui conviendra à tous les quatre; et si l'un des quatre mange le souper de son compagnon, ou le bat, ou le tue, il soulève sûrement les autres. Ce que je dis de ces quatre hommes, il le faut dire de tout l'univers. Voilà, monseigneur, à peu près le plan sur lequel j'ai écrit cette métaphysique morale; mais, quand il s'agit de vertu, est-ce à moi à en parler devant vous?

Les vertus sont l'apanage
Que vous reçûtes des cieux;
Le trône de vos aïeux,
Près de ces dons précieux,
Est un bien faible avantage.
C'est l'homme en vous, c'est le sage
Qui m'asservit sous sa loi.
Ah! si vous n'étiez que roi,
Vous n'auriez point mon hommage.

Jugez mes idées, grand prince; car votre âme est le tribunal où mes jugements ressortissent. Que votre altesse royale me donne d'envie de vivre, pour voir un jour de mes yeux le Salomon du Nord! mais j'ai bien peur de n'être pas si heureux que le bon vieillard Siméon. Nous ne passons point devant votre portrait sans dire notre hymne qui commence :

Espérons le bonheur du monde.

J'attends votre décision sur l'*Histoire de Louis XIV* et sur les *Éléments de la philosophie de Newton;* si mes tributs ont été reçus avec bonte, j'espère que j'aurai des instructions pour récompense.

J'ose supplier votre altesse royale de daigner m'envoyer, par une voie sûre (et je crois que celle de M. Thieriot l'est), les mémoires que vous avez eu la bonté de me promettre sur le czar. Cependant je ne renonce point aux vers; je les aime plus que jamais, monseigneur, puisque vous en faites. J'espère envoyer bientôt quelque chose qu'on pourra représenter sur le théâtre de Remusberg. Je suis indigné qu'on ait pu présenter à votre altesse royale le misérable manuscrit de l'*Enfant prodigue*, qui est entre vos mains : cela ressemble à ma pièce comme un singe ressemble à un homme. Je ne sais d'autre parti à prendre que de l'imprimer pour me justifier.

Je n'ai point de termes pour remercier votre altesse royale de ses bontés. Avec quelle générosité, j'ai pensé dire avec quelle tendresse, elle daigne s'intéresser à moi! Vous m'écrivez ce qu'Horace disait à Mécénas, et vous êtes le Mécénas et l'Horace. Madame la marquise du Châtelet, qui partage mon admiration pour votre personne, et à qui vous donnez la permission de joindre ses respects aux miens, use de cette liberté. Je suis avec le respect le plus profond et la plus tendre reconnaissance, votre, etc.

SUR LA LIBERTÉ (1).

La question de la *liberté* est la plus intéressante que nous puissions examiner, puisque l'on peut dire que de cette seule question dépend toute la morale. Un aussi grand intérêt mérite bien que je m'éloigne un peu de mon sujet pour entrer dans cette discussion, et pour mettre ici sous les yeux du lecteur les principales objections que l'on fait contre la liberté, afin qu'il puisse juger lui-même de leur solidité.

Je sais que la *liberté* a d'illustres adversaires. Je sais que l'on fait contre elle des raisonnements qui peuvent d'abord séduire; mais ce sont ces raisons mêmes qui m'engagent à les rapporter et à les réfuter.

On a tant obscurci cette matière, qu'il est absolument indispensable de commencer par définir ce qu'on entend par liberté, quand on veut en parler et se faire entendre.

J'appelle *liberté* le pouvoir de penser à une chose ou de n'y pas penser, de se mouvoir ou de ne se mouvoir pas, conformément au choix de son propre esprit. Toutes les objections de ceux qui nient la liberté se réduisent à quatre principales, que je vais examiner l'une après l'autre.

Leur première objection tend à infirmer le témoignage de notre conscience et du sentiment intérieur que nous avons de notre liberté. Ils prétendent que ce n'est que faute d'attention sur ce qui se passe en nous-mêmes, que nous croyons avoir ce sentiment intime de liberté, et que, lorsque nous faisons une attention réfléchie sur les causes de nos actions, nous trouvons, au contraire, qu'elles sont toujours déterminées nécessairement.

De plus, nous ne pouvons douter qu'il n'y ait des mouvements dans notre corps qui ne dépendent point de notre volonté, comme la circulation du sang, le battement du cœur, etc.; souvent aussi la colère, ou quelque autre passion violente, nous emporte loin de nous, et nous fait faire des actions que notre raison désapprouve. Tant de chaînes visibles dont nous sommes accablés prouvent, selon eux, que nous sommes liés de même dans tout le reste.

L'homme, disent-ils, est tantôt emporté avec une rapidité et des secousses dont il sent l'agitation et la violence; tantôt il est mené par un mouvement paisible dont il ne s'aperçoit pas, mais dont il n'est plus maître. C'est un esclave qui ne sent pas toujours le poids et la flétrissure de ses fers, mais qui n'en est pas moins esclave.

Ce raisonnement est tout semblable à celui-ci : les hommes sont quelquefois malades, donc ils n'ont jamais de santé. Or,

(1) Voyez, dans le *Dictionnaire philosophique*, l'article ANTHROPOPHAGES, section première. (G. A.)

(1) Comparez ce morceau avec le chapitre VII du *Traité de métaphysique*, tome IV. C'est le même sujet, les mêmes raisonnements, et quelquefois les mêmes phrases. (G. A.)

qui ne voit pas, au contraire, que sentir sa maladie et son esclavage, c'est une preuve qu'on a été sain et libre?

Dans l'ivresse, dans l'emportement d'une passion violente, dans un dérangement d'organes, etc., notre liberté n'est plus obéie par nos sens ; et nous ne sommes pas plus libres alors d'user de notre liberté, que nous ne le serions de mouvoir un bras sur lequel nous aurions une paralysie.

La liberté, dans l'homme, est la santé de l'âme (1).

Notre liberté est faible et bornée comme toutes nos autres facultés : nous la fortifions en nous accoutumant à faire des réflexions et à maîtriser nos passions ; et cet exercice de l'âme la rend un peu plus vigoureuse. Mais quelques efforts que nous fassions, nous ne pourrons jamais parvenir à rendre cette raison souveraine de tous nos désirs ; et il y aura toujours dans notre âme, comme dans notre corps, des mouvements involontaires ; car nous ne sommes ni sages, ni libres, ni sains, que dans un très petit degré.

Je sais que l'on peut, à toute force, abuser de sa raison pour contester la liberté aux animaux, et les concevoir comme des machines qui n'ont ni sensations, ni désirs, ni volontés, quoiqu'ils en aient toutes les apparences. Je sais qu'on peut forger des systèmes, c'est-à-dire des erreurs, pour expliquer leur nature. Mais enfin, quand il faut s'interroger soi-même, il faut bien avouer, si l'on est de bonne foi, que nous avons une volonté, que nous avons le pouvoir d'agir, de remuer notre corps, d'appliquer notre esprit à certaines pensées, de suspendre nos désirs, etc.

Il faut donc que les ennemis de la *liberté* avouent que notre sentiment intérieur nous assure que nous sommes libres ; et je ne crains point d'assurer qu'il n'y en a aucun qui doute de bonne foi de sa propre liberté, et dont la conscience ne s'élève contre le sentiment artificiel par lequel ils veulent se persuader qu'ils sont nécessités dans toutes leurs actions. Aussi ne se contentent-ils pas de nier ce sentiment intime de la liberté ; mais ils vont encore plus loin. Quand on vous accorderait, disent-ils, que vous avez le sentiment intérieur que vous êtes libre, cela ne prouverait rien encore : car notre sentiment nous trompe sur notre liberté, de même que nos yeux nous trompent sur la grandeur du soleil, lorsqu'ils nous font juger que le disque de cet astre est environ large de deux pieds, quoique son diamètre soit réellement à celui de la terre comme cent est à un.

Voici, je crois, ce qu'on peut répondre à cette objection. Les deux cas que vous comparez sont fort différents. Je ne puis et ne dois voir les objets qu'en raison directe de leur grosseur, et en raison renversée du carré de leur éloignement. Telles sont les lois mathématiques de l'optique, et telle est la nature de nos organes, que si ma vue pouvait apercevoir la grandeur réelle du soleil, je ne pourrais voir aucun objet sur la terre, et cette vue, loin de m'être utile, me serait nuisible. Il en est de même des sens de l'ouïe et de l'odorat. Je n'ai et ne puis avoir ces sensations plus ou moins fortes (toutes choses d'ailleurs égales), que suivant que les corps sonores ou odoriférants sont plus ou moins près de moi. Ainsi Dieu ne m'a point trompé, en me faisant voir ce qui est éloigné de moi d'une grandeur proportionnée à sa distance. Mais si je croyais être libre, et que je ne le fusse point, il faudrait que Dieu m'eût créé exprès pour me tromper ; car nos actions nous paraissent libres, précisément de la même manière qu'elles nous le paraîtraient si nous l'étions véritablement.

Il ne reste donc à ceux qui soutiennent la négative, qu'une simple possibilité que nous soyons faits de manière que nous soyons toujours invinciblement trompés sur notre liberté ; encore cette possibilité n'est-elle fondée que sur une absurdité, puisqu'il ne résulterait de cette illusion perpétuelle que Dieu nous ferait, qu'une façon d'agir dans l'Être suprême indigne de sa sagesse infinie.

Qu'on ne dise pas qu'il est indigne d'un philosophe de recourir ici à ce Dieu : car ce Dieu étant une fois prouvé, comme il l'est invinciblement, il est certain qu'il est l'auteur de ma liberté si je suis libre, et qu'il est l'auteur de mon erreur si, ayant fait de moi un être purement passif, il m'a donné le sentiment irrésistible d'une liberté qu'il m'a refusée.

Ce sentiment intérieur que nous avons de notre liberté est si fort, qu'il n'en faudrait pas moins, pour nous en faire douter, qu'une démonstration qui nous prouvât qu'il implique contradiction que nous soyons libres. Or certainement il n'y a point de telles démonstrations.

Joignez à toutes ces raisons qui détruisent les objections des fatalistes, qu'ils sont obligés eux-mêmes de démentir à tout moment leur opinion par leur conduite : car on aura beau faire les raisonnements les plus spécieux contre notre liberté, nous nous conduirons toujours comme si nous étions libres : tant le sentiment intérieur de notre liberté est profondément gravé dans notre âme, et tant il a, malgré nos préjugés, d'influence sur nos actions !

Forcées dans ce retranchement, les personnes qui nient la *liberté* continuent et disent : Tout ce dont ce sentiment intérieur, dont vous faites tant de bruit, nous assure, c'est que les mouvements de notre corps et les pensées de notre esprit obéissent à notre volonté; mais cette volonté elle-même est toujours déterminée nécessairement par les choses que notre entendement juge être les meilleures, de même qu'une balance est toujours emportée par le plus grand poids. Voici la façon dont les chaînons de notre chaîne tiennent les uns aux autres.

Les idées, tant de sensation que de réflexion, se présentent à vous, soit que vous le vouliez ou que vous ne le vouliez pas ; car vous ne formez pas vos idées vous-même. Or, quand deux idées se présentent à votre entendement, comme, par exemple, l'idée de vous coucher et l'idée de vous promener, il faut absolument que vous vouliez l'une de ces deux choses, ou que vous ne vouliez ni l'une ni l'autre. Vous n'êtes donc pas libre quant à l'acte même de vouloir.

De plus, il est certain que si vous choisissez, vous vous déciderez sûrement pour votre lit ou pour la promenade, selon que votre entendement jugera que l'une ou l'autre de ces deux choses vous est utile et convenable : or, votre entendement ne peut juger bon et convenable que ce qui lui paraît tel. Il y a toujours des différences dans les choses, et ces différences déterminent nécessairement votre jugement ; car il vous serait impossible de choisir entre deux choses indiscernables, s'il y en avait. Donc toutes vos actions sont nécessaires, puisque, par votre aveu même, vous agissez toujours conformément à votre volonté, et que je viens de vous prouver : 1° que votre volonté est nécessairement déterminée par le jugement de votre entendement ; 2° que ce jugement dépend de la nature de vos idées ; et enfin 3° que vos idées ne dépendent point de vous.

Comme cet argument, dans lequel les ennemis de la *liberté* mettent leur principale force, a plusieurs branches, il y a aussi plusieurs réponses.

1° Quand on dit que nous ne sommes pas libres quant à l'acte même de vouloir, cela ne fait rien à notre liberté, car la liberté consiste à agir ou ne pas agir, et non pas à vouloir et à ne vouloir pas.

2° Notre entendement, dit-on, ne peut s'empêcher de juger bon ce qui lui paraît tel ; l'entendement détermine la volonté, etc. Ce raisonnement n'est fondé que sur ce qu'on fait, sans s'en apercevoir, autant de petits êtres de la volonté et de l'entendement, lesquels on suppose agir l'un sur l'autre, et déterminer ensuite nos actions. Mais c'est une méprise qui n'a besoin que d'être aperçue pour être rectifiée ; car on sent aisément que vouloir, juger, etc., ne sont que différentes fonctions de notre entendement. De plus, avoir des perceptions, et juger qu'une chose est vraie et raisonnable, lorsqu'on voit qu'elle l'est effectivement, ce n'est point une action, mais une simple passion : car ce n'est en effet que sentir ce que nous sentons et voir ce que nous voyons, et il n'y a aucune liaison entre l'approbation et l'action, entre ce qui est passif et ce qui est actif.

3° Les différences des choses déterminent, dit-on, notre entendement. Mais on ne considère pas que la liberté d'indifférence, avant le *dictamen* de l'entendement, est une véritable contradiction dans les choses qui ont des différences réelles entre elles : car, selon cette belle définition de la *liberté*, les idiots, les imbéciles, les animaux mêmes, seraient plus libres que nous ; et nous le serions d'autant plus, que nous aurions moins d'idées, que nous apercevrions moins les différences des choses, c'est-à-dire à proportion que nous serions plus imbéciles ; ce qui est absurde. Si c'est cette liberté qui nous manque, je ne vois pas que nous ayons beaucoup à nous plaindre. La liberté d'indifférence, dans les choses discernables, n'est donc pas réellement une liberté.

A l'égard du pouvoir de choisir entre des choses parfaitement semblables, comme nous n'en connaissons point, il est difficile de pouvoir dire ce qui nous arriverait alors. Je ne sais même si ce pouvoir serait une perfection ; mais ce qui est bien certain, c'est que le pouvoir soi-mouvant, seule et véritable source de la *liberté*, ne pourrait être détruit par l'indiscernabilité de deux objets : or, tant que l'homme aura ce pouvoir soi-mouvant, l'homme sera libre.

4° Quant à ce que notre volonté est toujours déterminée

(1) Voyez, tome VI, le deuxième des *Discours sur l'homme*. (G. A.)

par ce que notre entendement juge le meilleur, je réponds : La volonté, c'est-à-dire la dernière perception ou approbation de l'entendement, car c'est là le sens de ce mot dans l'objection dont il s'agit, la volonté, dis-je, ne peut avoir aucune influence sur le pouvoir soi-mouvant en quoi consiste la liberté. Ainsi la volonté n'est jamais la cause de nos actions, quoiqu'elle en soit l'occasion ; car une notion abstraite ne peut avoir aucune influence physique sur le pouvoir physique soi-mouvant qui réside dans l'homme ; et ce pouvoir est exactement le même avant et après le dernier jugement de l'entendement.

Il est vrai qu'il y aurait une contradiction dans les termes, moralement parlant, qu'un être qu'on suppose sage fasse une folie, et que, par conséquent, il préférera sûrement ce que son entendement jugera être le meilleur; mais il n'y aurait à cela aucune contradiction physique ; car la nécessité physique et la nécessité morale sont deux choses qu'il faut distinguer avec soin. La première est toujours absolue ; mais la seconde n'est jamais que contingente ; et cette nécessité morale est très compatible avec la liberté naturelle et physique la plus parfaite.

Le pouvoir physique d'agir est donc ce qui fait de l'homme un être libre, quel que soit l'usage qu'il en fait ; et la privation de ce pouvoir suffirait seule pour le rendre un être purement passif, malgré son intelligence ; car une pierre que je jette n'en serait pas moins un être passif, quoiqu'elle eût le sentiment intérieur du mouvement que je lui donne et lui imprime. Enfin, être déterminé par ce qui nous paraît le meilleur, c'est une aussi grande perfection que le pouvoir de faire ce que nous avons jugé tel.

Nous avons la faculté de suspendre nos désirs et d'examiner ce qui nous semble le meilleur, afin de pouvoir le choisir : voilà une partie de notre liberté. Le pouvoir d'agir ensuite conformément à ce choix, voilà ce qui rend cette liberté pleine et entière; et c'est en faisant un mauvais usage de ce pouvoir que nous avons de suspendre nos désirs, et en se déterminant trop promptement, que l'on fait tant de fautes.

Plus nos déterminations sont fondées sur de bonnes raisons, plus nous approchons de la perfection; et c'est cette perfection, dans un degré plus éminent, qui caractérise la liberté des êtres plus parfaits que nous, et celle de Dieu même.

Car, que l'on y prenne bien garde, Dieu ne peut être libre que de cette façon ; la nécessité morale de faire toujours le meilleur est même d'autant plus grande dans Dieu, que son être infiniment parfait est au-dessus du nôtre. La véritable et la seule liberté est donc le pouvoir de faire ce que l'on choisit de faire; et toutes les objections que l'on fait contre cette espèce de liberté détruisent également celle de Dieu et celle de l'homme; et, par conséquent, s'il s'ensuivait que l'homme ne fût pas libre, parce que sa volonté est toujours déterminée par les choses que son entendement juge être les meilleures, il s'ensuivrait aussi que Dieu ne serait point libre, et que tout serait effet sans cause dans l'univers; ce qui est absurde.

Les personnes, s'il y en a, qui osent douter de la liberté de Dieu, se fondent sur ces arguments : Dieu étant infiniment sage, est forcé, par une nécessité de nature, à vouloir toujours le meilleur : donc toutes ses actions sont nécessaires. Il y a trois réponses à cet argument. 1° Il faudrait commencer par établir ce que c'est que le meilleur par rapport à Dieu et antécédemment à sa volonté; ce qui peut-être ne serait pas aisé.

Cet argument se réduit donc à dire que Dieu est nécessité à faire ce qui lui semble le meilleur, c'est-à-dire à faire sa volonté : or je demande s'il y a une autre sorte de liberté, et si faire ce que l'on veut et ce que l'on juge le plus avantageux, ce qui plaît enfin, n'est pas précisément être libre. 2° Cette nécessité de faire toujours le meilleur ne peut jamais être qu'une nécessité morale; or une nécessité morale n'est pas une nécessité absolue. 3° Enfin, quoiqu'il soit impossible à Dieu, d'une impossibilité morale, de déroger à ses attributs moraux, la nécessité de faire toujours le meilleur, qui en est une suite nécessaire, ne détruit pas plus sa liberté que la nécessité d'être présent partout, éternel, immense, etc.

L'homme est donc, par sa qualité d'être intelligent, dans la nécessité de vouloir ce que son jugement lui présente être le meilleur. S'il en était autrement, il faudrait qu'il fût soumis à la détermination de quelque autre que lui-même, et il ne serait plus libre; car vouloir ce qui ne ferait pas plaisir est une véritable contradiction ; et faire ce que l'on juge le meilleur, ce qui fait plaisir, c'est être libre. A peine pourrions-nous concevoir un être plus libre, qu'en tant qu'il est capable de faire ce qui lui plaît; et tant que l'homme a cette liberté, il est aussi libre, qu'il est possible à la liberté de le rendre libre, pour me servir des termes de M. Locke. Enfin l'Achille des ennemis de la *liberté* est cet argument-ci : Dieu est omniscient; le présent, l'avenir, le passé, sont également présents à ses yeux : or, si Dieu sait tout ce que je dois faire, il faut absolument que je me détermine à agir de la façon dont il l'a prévu ; donc nos actions ne sont pas libres; car si quelques-unes des choses futures étaient contingentes ou incertaines, si elles dépendaient de la liberté de l'homme, en un mot, si elles pouvaient arriver ou n'arriver pas, Dieu ne les pourrait pas prévoir. Il ne serait donc pas omniscient.

Il y a plusieurs réponses à cet argument qui paraît d'abord invincible. 1° La prescience de Dieu n'a aucune influence sur la manière de l'existence des choses. Cette prescience ne donne pas aux choses plus de certitude qu'elles n'en auraient, s'il n'y avait pas de prescience; et si l'on ne trouve pas d'autres raisons, la seule considération de la certitude de la prescience divine ne serait pas capable de détruire cette liberté ; car la prescience de Dieu n'est pas la cause de l'existence des choses, mais elle est elle-même fondée sur leur existence. Tout ce qui existe aujourd'hui ne peut pas ne point exister pendant qu'il existe ; et il était hier et de toute éternité aussi certainement vrai que les choses qui existent aujourd'hui devaient exister, qu'il est maintenant certain que ces choses existent.

2° La simple prescience d'une action, avant qu'elle soit faite, ne diffère en rien de la connaissance qu'on en a après qu'elle est faite. Ainsi la prescience ne change rien à la certitude d'événement. Car, supposé pour un moment que l'homme soit libre, et que ses actions ne puissent être prévues, n'y aura-t-il pas, malgré cela, la même certitude d'événement dans la nature des choses? et malgré la liberté, n'y a-t-il pas eu hier et de toute éternité une aussi grande certitude que je ferais une telle action aujourd'hui, qu'il y en a actuellement que je fais cette action? Ainsi, quelque difficulté qu'il y ait à concevoir la manière dont la prescience de Dieu s'accorde avec notre liberté, comme cette prescience ne renferme qu'une certitude d'événement qui se trouverait toujours dans les choses, quand même elles ne seraient pas prévues, il est évident qu'elle ne renferme aucune nécessité, et qu'elle ne détruit point la possibilité de la liberté.

La prescience de Dieu est précisément la même chose que sa connaissance. Ainsi, de même que sa connaissance n'influe en rien sur les choses qui sont actuellement, de même sa prescience n'a aucune influence sur celles qui sont à venir ; et si la liberté est possible d'ailleurs, le pouvoir qu'a Dieu de juger infailliblement des événements libres ne peut les faire devenir nécessaires, puisqu'il faudrait, pour cela, qu'une action pût être libre et nécessaire en même temps.

3° Il ne nous est pas possible, à la vérité, de concevoir comment Dieu peut prévoir les choses futures, à moins de supposer une chaîne de causes nécessaires : car de dire avec les scolastiques que tout est présent à Dieu, non pas, à la vérité, dans sa propre mesure, mais dans une autre mesure, *non in mensura propria, sed in mensura aliena*, ce serait mêler du comique à la question la plus importante que les hommes puissent agiter. Il vaut beaucoup mieux avouer que les difficultés que nous trouvons à concilier la prescience de Dieu avec notre liberté, viennent de notre ignorance sur les attributs de Dieu, et non pas de l'impossibilité absolue qu'il y a entre la prescience de Dieu et notre liberté; car l'accord de la prescience avec notre liberté n'est pas plus incompréhensible pour nous que son *ubiquité*, sa durée infinie déjà écoulée, sa durée infinie à venir, et tant de choses qu'il nous sera toujours impossible de nier et de connaître. Les attributs infinis de l'Etre suprême sont des abîmes où nos faibles lumières s'anéantissent. Nous ne savons et nous ne pouvons savoir quel rapport il y a entre la prescience du Créateur et la liberté de la créature; et, comme dit le grand Newton : *Ut cœcus ideam non habet colorum, sic nos ideam non habemus modorum quibus Deus sapientissimus sentit et intelligit omnia;* ce qui veut dire en français : « De même que les aveugles n'ont aucune idée des couleurs, » ainsi nous ne pouvons comprendre la façon dont l'Etre infiniment sage voit et connaît toutes choses. »

4° Je demanderai de plus à ceux qui, sur la considération de la prescience divine, nient la liberté de l'homme, si Dieu a pu créer des créatures libres. Il faut bien qu'ils répondent qu'il l'a pu ; car Dieu peut tout, hors les contradictions ; et il n'y a que les attributs auxquels l'idée de l'existence nécessaire de l'indépendance absolue est attachée, dont la communication implique contradiction. Or la liberté n'est certainement pas dans ce cas ; car, si cela était, il serait impossible que nous nous crussions libres, comme il l'est que nous nous croyions infinis, tout-puissants, etc. Il faut donc avouer que Dieu a pu créer des choses libres ou dire qu'il n'est pas tout-

puissant, ce que, je crois, personne ne dira. Si donc Dieu a pu créer des êtres libres, on peut supposer qu'il l'a fait; et si créer des êtres libres et prévoir leur détermination était une contradiction, pourquoi Dieu, en créant des êtres libres, n'aurait-il pas pu ignorer l'usage qu'ils feraient de la liberté qu'il leur a donnée? Ce n'est pas limiter la puissance divine, que de la borner aux seules contradictions. Or, créer des créatures libres, et gêner de quelque façon que ce puisse être leur détermination, c'est une contradiction dans les termes; car c'est créer des créatures libres et non libres en même temps. Ainsi il s'ensuit nécessairement du pouvoir que Dieu a de créer des êtres libres, que, s'il a créé de tels êtres, sa prescience ne détruit point leur liberté, ou bien qu'il ne prévoit pas leurs actions; et celui qui, sur cette supposition, nierait la prescience de Dieu, ne nierait pas plus sa toute-science, que celui qui dirait que Dieu ne peut pas faire ce qui implique contradiction ne nierait sa toute-puissance.

Mais nous ne sommes pas réduits à faire cette supposition; car il n'est pas nécessaire que je comprenne la façon dont la prescience divine et la liberté de l'homme s'accordent, pour admettre l'une et l'autre. Il me suffit d'être assuré que je suis libre, et que Dieu prévoit tout ce qui doit arriver; car alors je suis obligé de conclure que son omniscience et sa prescience ne gênent point ma liberté, quoique je ne puisse point concevoir comme cela se fait; de même que, lorsque je me suis prouvé un Dieu, je suis obligé d'admettre la création *ex nihilo*, quoiqu'il me soit impossible de la concevoir.

5° Cet argument de la prescience de Dieu, s'il avait quelque force contre la liberté de l'homme, détruirait encore également celle de Dieu; car si Dieu prévoit tout ce qui arrivera, il n'est donc pas en son pouvoir de ne pas faire ce qu'il a prévu qu'il ferait. Or, il a été démontré ci-dessus que Dieu est libre: la liberté est donc possible; Dieu a donc pu donner à ses créatures une petite portion de liberté, de même qu'il leur a donné une petite portion d'intelligence. La liberté dans Dieu est le pouvoir de penser toujours tout ce qui lui plaît, et de faire toujours tout ce qu'il veut. La liberté donnée de Dieu à l'homme est le pouvoir faible et limité d'opérer certains mouvements, et de s'appliquer à quelques pensées. La liberté des enfants, qui ne réfléchissent jamais, consiste seulement à vouloir et à opérer certains mouvements. Si nous étions toujours libres, nous serions semblables à Dieu. Contentons-nous donc d'un partage convenable au rang que nous tenons dans la nature: mais parce que nous n'avons pas les attributs d'un Dieu, ne renonçons pas aux facultés d'un homme.

31. — DE VOLTAIRE.

Du 24 octobre.

Monseigneur, l'admiration, le respect, la reconnaissance, souffrez que je dise encore le tendre attachement pour votre altesse royale, ont dicté toutes mes lettres, et ont occupé mon cœur. La douleur la plus vive vient aujourd'hui se mêler à ces sentiments. Voici un extrait de la lettre que je reçois dans le moment d'un homme (1) aussi attaché que moi à votre altesse royale. Cet extrait parlera mieux que tout ce que je pourrais dire (2).

Comme je n'ai aucune connaissance de ce dont il s'agit que par la lettre de M. Thieriot, je ne peux que montrer ici à votre altesse royale l'accablement où je suis. Vous voyez les choses de plus près, monseigneur, et vous seul pouvez savoir ce qu'il convient de faire. Je voudrais bien que l'auteur d'un pareil libelle fût exemplairement puni; mais probablement le mépris dû à cette infamie aura sauvé le coupable, que d'ailleurs son obscurité et sa bassesse mettent sans doute en sûreté. Peut-être le roi votre père ignore-t-il cette sottise; rarement les injures de la canaille parviennent-elles jusqu'aux oreilles des rois; et si elles se font entendre, c'est un bourdonnement d'insectes qui est presque toujours négligé, parce qu'il ne peut ni nuire ni choquer. Un coquin obscur peut bien faire une satire punissable; mais il ne peut offenser un souverain. Quand un misérable est assez fou pour oser faire un libelle contre un roi, ce n'est pas le roi qu'il outrage, c'est uniquement le nom de celui sous lequel il se cache pour donner cours à son libelle. La clémence du roi votre père peut pardonner au satirique; mais sa justice ne laisserait pas en paix le calomniateur, s'il était connu.

Pour moi, monseigneur, j'avoue que je suis aussi sensiblement affligé que si on m'accusait d'avoir manqué personnellement à votre altesse royale: et n'est-ce pas en effet s'attaquer à votre propre personne, que de manquer de respect au roi? Peut-être la chose dont je vous parle est inconnue; peut-être, si elle a été connue, elle a déjà le sort de tout mauvais libelle, d'être oublié bien vite. Mais enfin j'ai cru qu'il était de mon devoir de vous en avertir.

Je ne songe au reste, monseigneur, dans les moments de relâche que me donne ma mauvaise santé, qu'à me rendre un peu moins indigne de vos bontés, en étudiant de plus en plus des arts que vous protégez, et que vous daignez cultiver vous-même. Je regarde la vie que mène votre altesse royale comme le modèle de la vie privée, mais, si jamais vous étiez sur le trône, les rois devraient faire alors ce que nous faisons à présent, nous autres particuliers, prendre exemple de vous.

Madame la marquise du Châtelet est aussi sensible à l'honneur de votre souvenir qu'elle en est digne. Son âme pense en tout comme la vôtre. Nous étions faits pour être vos sujets. Je suis persuadé que si vous regardiez bien dans vos titres, vous verriez que le marquisat de Cirey est une ancienne dépendance du Brandebourg: cela est plus sûr que la fondation de Remusberg par Rémus (1).

Nous sommes toujours incertains si le paquet d'octobre, pour votre altesse royale, et celui pour votre aimable ambassadeur, sont parvenus à votre adresse.

Je suis, avec le plus profond respect, et avec l'attachement le plus inviolable et le plus tendre, etc.

32. — DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, ce 19 novembre.

Monsieur, je vous avoue qu'il n'est rien de plus trompeur que de juger des hommes sur leur réputation: l'*Histoire du czar*, que je vous envoie, m'oblige de me rétracter de ce que la haute opinion que j'avais de ce prince m'avait fait avancer. Il vous paraîtra, dans cette histoire, bien différent de ce qu'il est dans votre imagination; et c'est, si je peux m'exprimer ainsi, un homme de moins dans le monde réel.

Un concours de circonstances heureuses, des événements favorables, et l'ignorance des étrangers, ont fait du czar un fantôme héroïque, de la grandeur duquel personne ne s'est avisé de douter. Un sage historien, en partie témoin de sa vie, lève un voile indiscret, et nous fait voir ce prince avec tous les défauts des hommes, et avec peu de vertus. Ce n'est plus cet esprit universel qui conçoit tout, et qui veut tout approfondir; mais c'est un homme gouverné par des fantaisies assez nouvelles pour donner un certain éclat et pour éblouir: ce n'est plus ce guerrier intrépide qui ne craint et ne connaît aucun péril, mais un prince lâche, timide, et que sa brutalité abandonne dans les dangers. Cruel dans la paix, faible à la guerre, admiré des étrangers, haï de ses sujets; un homme enfin qui a poussé le despotisme aussi loin qu'un souverain puisse le pousser, et auquel la fortune a tenu lieu de sagesse: d'ailleurs, grand mécanicien, laborieux, industrieux, et prêt à tout sacrifier à sa curiosité.

Tel vous paraîtra, dans ces mémoires, le czar Pierre Ier. Et, quoiqu'on soit obligé de détruire une infinité de préjugés avant que d'avoir le cœur de se le représenter ainsi dépouillé de ses grandes qualités, il est cependant sûr que l'auteur n'avance rien qu'il ne soit pleinement en état de prouver.

On peut conclure de là, qu'on ne saurait être assez sur ses gardes en jugeant les grands hommes. Tel qui a vu Pompée avec des yeux d'admiration dans l'*Histoire romaine*, le trouve bien différent quand il apprend à le connaître par les *Lettres de Cicéron*. C'est proprement de la faveur des historiens que dépend la réputation des princes. Quelques apparences de grandes actions ont déterminé les écrivains de ce siècle en faveur du czar, et leur imagination a eu la générosité d'ajouter à son portrait ce qu'ils ont cru qui pouvait y manquer.

Il se peut qu'Alexandre n'ait été qu'un brigand fameux. Quinte-Curce a cependant trouvé le moyen, soit pour abuser de la crédulité des peuples, soit pour étaler l'élégance de son style, de le faire passer, dans l'esprit de tous les siècles, pour un des plus grands hommes que jamais la terre ait portés. Combien d'exemples ne fournissent pas les historiens d'une

(1) Thieriot avait envoyé à Voltaire un fragment d'une satire en vers contre Frédéric-Guillaume, intitulée: *Lettre de Don Quichotte au chevalier des Cygnes*. On l'attribuait à l'ami du prince royal. (G. A.)

(2) Comme la division du prince royal et du roi avait éclaté, il était tout simple que les ennemis de Voltaire l'accusassent, en qualité d'ami du prince royal, de tout ce qu'on écrivait contre le roi, d'autant plus que cette calomnie pouvait nuire au prince comme à Voltaire. (K.)

(1) Voyez la lettre du 7 avril 1737. (G. A.)

prédilection marquée pour la gloire de certains princes! Mais s'ils ont donné des exemples de leur bienveillance, l'histoire nous en fournit aussi de leur haine et de leur noirceur. Rappelez-vous les différents caractères attribués à Julien, surnommé l'*Apostat*. La haine, la fureur, la rage de vos saints évêques, l'ont défiguré de façon qu'à peine ses traits sont reconnaissables dans les portraits que leur malignité en a faits. Des siècles entiers ont eu ce prince en horreur; tant le témoignage de ces imposteurs a fait impression sur les esprits! Enfin, un sage est venu qui, s'apercevant de l'artifice des moines historiens, rend ses vertus à l'empereur Julien, et confond la calomnie des pères de votre Église.

Toutes les actions des hommes sont sujettes à des interprétations différentes. On peut répandre du venin sur les bonnes, et donner aux mauvaises un tour qui les rende excusables et même louables : et c'est la partialité ou l'impartialité de l'historien qui décide le jugement du public et de la postérité.

Je vous remets entre les mains tout ce que j'ai pu amasser de plus curieux sur l'histoire que vous m'avez demandée : ces mémoires contiennent des faits aussi rares qu'inconnus : ce qui fait que je puis me flatter de vous avoir fourni une pièce que vous n'auriez pu avoir sans moi, et j'aurai le même mérite, relativement à votre ouvrage, que celui qui fournit de bons matériaux à un architecte fameux.

Ayez la bonté de remettre cette *Épître* à l'incomparable Émilie (1). J'ai consacré ma muse en travaillant pour elle. Je lui demande une critique sévère pour récompense de mes peines; et si j'ai eu la témérité de m'élever trop haut, ma chute ne peut être que glorieuse, semblable à ces illustres malheureux que leurs sottises ont rendus célèbres. J'ajoute à tout ceci quelques autres enfants de mon loisir, que je vous prierai de corriger avec une exactitude didactique.

Donnez-moi, je vous prie, de vos nouvelles, et répondez-moi par le porteur de cette lettre. Il y a plus d'un mois que je n'ai reçu de lettres de Cirey. N'alarmez pas en vain mon amitié par les craintes où je suis pour votre santé. Dites-moi, du moins : Je vis, je respire. Vous me devez ces petits soins plus qu'à personne, puisque peu de personnes peuvent avoir pour vous autant d'estime que j'en ai; et que, quand même on aurait toute cette estime, on n'aurait pourtant pas toute la reconnaissance avec laquelle je suis, monsieur, votre très fidèlement affectionné ami, FÉDÉRIC.

33. — DU PRINCE ROYAL.

Remusberg, le 19 novembre.

Monsieur, je n'ai pas été le dernier à m'apercevoir des langueurs (2) de notre correspondance. Il y avait environ deux mois que je n'avais reçu de vos nouvelles, quand je fis partir, il y a huit jours, un gros paquet pour Cirey. L'amitié que j'ai pour vous m'alarmait furieusement. Je m'imaginais, ou que des indispositions vous empêchaient de me répondre, ou quelquefois même j'appréhendais que la délicatesse de votre tempérament n'eût cédé à la violence et à l'acharnement de la maladie. Enfin, j'étais dans la situation d'un avare qui croit ses trésors en un danger évident. Votre lettre (3) vient sur ces entrefaites : elle dissipe non seulement mes craintes, mais encore elle me fait sentir tout le plaisir qu'un commerce comme le vôtre peut produire.

Être en correspondance, c'est être en trafic de pensées; mais j'ai cet avantage de notre trafic, que vous me donnez en retour de l'esprit et des vérités. Qui pourrait être assez brute, ou assez peu intéressé, pour ne pas chérir un pareil commerce? En vérité, monsieur, quand on vous connaît une fois, on ne saurait plus se passer de vous, et votre correspondance m'est devenue comme une des nécessités indispensables de la vie. Vos idées servent de nourriture à mon esprit.

Vous trouverez, dans le paquet que je viens de dépêcher, l'Histoire du czar Pierre Ier. Celui qui l'a écrite a ignoré absolument à quel usage je la destinais. Il s'est imaginé qu'il n'écrivait que pour ma curiosité; et de là il s'est cru permis de parler avec toute la liberté possible du gouvernement et de l'état de la Russie. Vous trouverez dans cette histoire des vérités qui, dans le siècle où nous sommes, ne se comportent guère avec l'impression. Si je ne me reposais entièrement sur votre prudence, je me verrais obligé de vous avertir que certains faits contenus dans ce manuscrit doivent être retranchés tout à fait, ou du moins traités avec tout le ménagement imaginable; autrement vous pourriez vous exposer au ressentiment de la cour russienne. On ne manquerait pas de me soupçonner de vous avoir fourni les anecdotes de cette histoire, et ce soupçon retomberait infailliblement sur l'auteur qui les a compilées. Cet ouvrage ne sera pas lu; mais tout le monde ne se lassera point de vous admirer.

Qu'une vie contemplative est différente de ces vies qui ne sont qu'un tissu continuel d'actions! Un homme qui ne s'occupe qu'à penser, peut penser bien et s'exprimer mal; mais un homme d'action, quand il s'exprimerait avec toutes les grâces imaginables, ne doit point agir faiblement. C'est une pareille faiblesse qu'on reprochait au roi d'Angleterre Charles II. On disait de ce prince qu'il ne lui était jamais échappé de parole qui ne fût bien placée, et qu'il n'avait jamais fait d'action qu'on pût nommer louable.

Il arrive souvent que ceux qui déclament le plus contre les actions des autres, font pire qu'eux lorsqu'ils se trouvent dans les mêmes circonstances. J'ai lieu de craindre que cela ne m'arrive un jour, puisqu'il est plus facile de critiquer que de faire, et de donner des préceptes que de les exécuter. Et, après tout, les hommes sont si sujets à se laisser séduire, soit par la présomption, soit par l'éclat de la grandeur, ou soit par l'artifice des méchants, que leur religion peut être surprise, quand même ils auraient les intentions les plus intègres et les plus droites.

L'idée avantageuse que vous vous faites de moi ne serait-elle pas fondée sur celles que mon cher Césarion vous en a données? En vérité, on est bien heureux d'avoir un pareil ami. Mais souffrez que je vous détrompe, et que je vous fasse en deux mots mon caractère, afin que vous ne vous y mépreniez plus; à condition toutefois que vous ne m'accuserez pas du défaut qu'avait votre défunt *ami Chaulieu*, qui parlait toujours *de lui-même* (1). Fiez-vous sur ce que je vais vous dire.

J'ai peu de mérite et peu de savoir; mais j'ai beaucoup de bonne volonté, et un fonds inépuisable d'estime et d'amitié pour les personnes d'une vertu distinguée; et avec cela je suis capable de toute la constance que la vraie amitié exige. J'ai assez de jugement pour vous rendre toute la justice que vous méritez; mais je n'en ai pas assez pour m'empêcher de faire de mauvais vers. La *Henriade* et vos magnifiques pièces de poésie m'ont engagé à faire quelque chose de semblable; mais mon dessein est avorté, et il est juste que je reçoive le correctif de celui d'où m'était venue la séduction.

Rien ne peut égaler la reconnaissance que j'ai de ce que vous vous êtes donné la peine de corriger mon ode. Vous m'obligez sensiblement. Mais comment pourrais-je remettre la main à cette ode, après que vous l'avez rendue parfaite? et comment pourrais-je supporter mon bégaiement, après vous avoir entendu articuler avec tant de charmes?

Si ce n'était abuser de votre amitié, et vous dérober de ces moments que vous employez si utilement pour le bien du public, pourrais-je vous prier de me donner quelques règles pour distinguer les mots qui conviennent aux vers, de ceux qui appartiennent à la prose? Despréaux ne touche point cette matière dans son *Art poétique*, et je ne sache pas qu'un autre auteur en ait traité. Vous pourriez, monsieur, mieux que personne, m'instruire d'un art dont vous faites l'honneur, et dont vous pourriez être nommé le père.

L'exemple de l'incomparable Émilie m'anime et m'encourage à l'étude. J'implore le secours des deux divinités de Cirey pour m'aider à surmonter les difficultés qui s'offrent dans mon chemin. Vous êtes mes lares et mes dieux tutélaires, qui présidez dans mon lycée et dans mon académie.

La sublime Émilie et le divin Voltaire
Sont de ces présents précieux
Qu'en mille ans, une fois ou deux,
Daignent faire les cieux pour honorer la terre.

Il n'y a que Césarion qui puisse vous avoir communiqué les pièces de ma musique. Je crains fort que des oreilles françaises n'aient guère été flattées par des sons italiques, et qu'un art qui ne touche que les sens puisse plaire à des personnes qui trouvent tant de charmes dans des plaisirs intellectuels. Si cependant il se pouvait que ma musique eût eu votre approbation, je m'engagerais volontiers à chatouiller vos oreilles, pourvu que vous ne vous lassiez pas de m'instruire.

---

(1) Cette épître ne figure pas dans les *Œuvres de Frédéric*. Mais on a la réponse faite par Voltaire au nom d'Émilie. Voyez, tome VI, l'Épître LIV. (G. A.)

(2) C'est à tort que les éditeurs de Kehl ont imprimé « longueurs. » (G. A.)

(3) Lettre no 29. (G. A.)

(1) Allusion à deux vers de l'*Épître à Genonville*. Voyez tome VI. (G. A.)

Je vous prie de saluer de ma part la divine Emilie, et de l'assurer de mon admiration. Si les hommes sont estimables de fouler aux pieds les préjugés et les erreurs, les femmes le sont encore davantage, parce qu'elles ont plus de chemin à faire avant que d'en venir là, et qu'il faut qu'elles détruisent plus que nous avant de pouvoir édifier. Que la marquise du Châtelet est louable d'avoir préféré l'amour de la vérité aux illusions des sens, et d'abandonner les plaisirs faux et passagers de ce monde, pour s'adonner entièrement à la recherche de la philosophie la plus sublime!

On ne saurait réfuter M. Wolf plus poliment que vous le faites. Vous rendez justice à ce grand homme, et vous marquez en même temps les endroits faibles de son système; mais c'est un défaut commun à tout système, d'avoir un côté moins fortifié que le reste. Les ouvrages des hommes se ressentiront toujours de l'humanité; et ce n'est pas de leur esprit qu'il faut attendre des productions parfaites. En vain les philosophes combattront-ils l'erreur, cette hydre ne se laisse point abattre; il y paraît toujours de nouvelles têtes à mesure qu'on les a terrassées. En un mot, le système qui contient le moins de contradictions, le moins d'impertinences, et les absurdités les moins grossières, doit être regardé comme le meilleur.

Nous ne saurions exiger, avec justice, que messieurs les métaphysiciens nous donnent une carte exacte de leur empire. On serait bien embarrassé de faire la description d'un pays que l'on n'a jamais vu, dont on n'a aucune nouvelle, et qui est inaccessible. Aussi ces messieurs ne font-ils que ce qu'ils peuvent. Ils nous débitent leurs romans dans l'ordre le plus géométrique qu'ils ont pu imaginer; et leurs raisonnements, semblables à des toiles d'araignée, sont d'une subtilité presque imperceptible. Si les Descartes, les Locke, les Newton, les Wolf, n'ont pu deviner le mot de l'énigme, il est à croire, et l'on peut même affirmer, que la postérité ne sera pas plus heureuse que nous en ses découvertes.

Vous avez considéré ces systèmes en sage; vous en avez vu l'insuffisance, et vous y avez ajouté des réflexions très judicieuses. Mais ce trésor que je possédais par procuration est entre les mains d'Emilie (1): je n'oserais le réclamer, malgré l'envie que j'en ai; je me contenterai de vous en faire souvenir modestement pour ne pas perdre la valeur de mes droits.

En vérité, monsieur, si la nature a le pouvoir de faire une exception à la règle générale, elle en doit faire une en votre faveur; et votre âme devrait être immortelle, afin que Dieu pût être le rémunérateur de vos vertus. Le ciel vous a donné des gages d'une prédilection si marquée, qu'en cas d'un avenir, j'ose vous répondre de votre félicité éternelle. Cette lettre-ci vous sera remise par le ministère de M. Thieriot. Je voudrais non seulement que mon esprit eût des ailes pour qu'il pût se rendre à Cirey; mais je voudrais encore que ce moi matériel, enfin ce véritable moi-même, en eût pour vous assurer de vive voix de l'estime infinie avec laquelle je suis, monsieur, votre très affectionné ami, FÉDÉRIC.

34. — DU PRINCE ROYAL.

Remusberg, le 6 décembre.

Monsieur, misérable inconstance humaine! s'écrierait un orateur, s'il savait la résolution que j'avais prise de ne plus toucher à mon ode, et s'il voyait avec quelle légèreté cette résolution est rompue. J'avoue que je n'ai aucune raison assez forte pour m'excuser: aussi n'est-ce pas pour vous faire mon apologie que je vous écris; bien loin de là, je vous regarde comme un ami sûr et sincère, auquel je puis faire un libre aveu de toutes mes faiblesses. Vous êtes mon confesseur philosophique; enfin, j'ai si bonne opinion de votre indulgence, que je ne crains rien en vous confiant mes folies. En voici un bon nombre: une épître qui vous fera suer, vu la peine qu'elle m'a donnée; un petit conte assez libre, qui vous donnera mauvaise idée de ma catholicité, et encore plus de mes hérétiques ébats; et enfin cette ode à laquelle vous avez touché, et que j'ai eu la hardiesse de refondre. Encore un coup, souvenez-vous, monsieur, que je ne vous envoie ces pièces que pour les soumettre à votre critique, et non pour gueuser vos suffrages: je sens tout le ridicule qu'il y aurait à moi de vouloir entrer en lice avec vous, et je comprends très bien que si quelque Paphlagonien s'était avisé d'envoyer des vers latins à Virgile pour le défier au combat, Virgile, au lieu de lui répondre, n'aurait pu mieux faire que de conseiller à ses parents de l'enfermer aux Petites Maisons, au cas qu'il y en eût en Paphlagonie. Enfin, je ne vous demande que de la critique et une sévérité inflexible. Je suis à présent dans l'attente de vos lettres; je m'en promets tous les jours de poste; vers l'heure qu'elles arrivent tous mes domestiques sont en campagne pour m'apporter mon paquet; bientôt l'impatience me prend moi-même, je cours à la fenêtre; et ensuite, fatigué de ne rien voir venir, je me remets à mes occupations ordinaires. Si j'entends du bruit dans l'antichambre, m'y voilà: Eh bien! qu'est-ce? qu'on me donne mes lettres; point de nouvelles? Mon imagination devance de beaucoup le courrier. Enfin, après que ce train a continué pendant quelques heures, voilà mes lettres qui arrivent: moi à les décacheter; je cherche votre écriture (souvent vainement), et lorsque je l'aperçois, mon empressement m'empêche d'ouvrir le cachet; je lis, mais si vite, que je suis obligé d'en revenir quelquefois jusqu'à la troisième lecture, avant que mes esprits calmés me permettent de comprendre ce que j'ai lu, et il arrive même que je n'y réussis que le lendemain. Les hommes font entrer un concours de certaines idées dans la composition de cet être qu'ils nomment le bonheur: s'ils ne possèdent qu'imparfaitement ou que quelques parties de cet être idéal, ils éclatent en plaintes amères et souvent en reproches contre l'injustice du ciel, qui leur refuse ce que leur imagination leur adjuge si libéralement: c'est un sentiment qui se manifeste en moi. Vos lettres me causent tant de plaisir, lorsque j'en reçois, que je puis les ranger à juste titre sous ce qui contribue à mon bonheur. Vous jugerez facilement de là que n'en point recevoir doit être un malheur, et qu'en ce cas, c'est vous seul qui le causez; je m'en prends quelquefois à Dubreuil-Tronchin, quelquefois à la distance des lieux, et souvent même j'ose en accuser jusqu'à Emilie; mais ne craignez pas que je veuille vous être à charge, et que, malgré le plaisir que je trouve à m'entretenir avec vous, mon importune amitié veuille vous contraindre; bien loin de là, je connais trop le prix de la liberté pour la vouloir ravir à des personnes qui me sont chères. Je ne vous demande que quelques signes de vie, quelques marques de souvenir, un peu d'amitié, beaucoup de sincérité, et une ferme persuasion de la parfaite estime avec laquelle je suis, etc.

35. — DE VOLTAIRE.

A Cirey, le 20 décembre.

Monseigneur, j'ai reçu, le 12 du présent mois, la lettre de votre altesse royale, du 19 novembre. Vous daignez m'avertir, par cette lettre, que vous avez eu la bonté de m'adresser un paquet contenant des mémoires sur le gouvernement du czar Pierre I[er], et en même temps vous m'avertissez, avec votre prudence ordinaire, de l'usage retenu que j'en dois faire. L'unique usage que j'en ferai, monseigneur, sera d'envoyer à votre altesse royale l'ouvrage rédigé selon vos intentions, et il ne paraîtra qu'après que vous y aurez mis le sceau de votre approbation. C'est ainsi que je veux en user pour tout ce qui pourra partir de moi; et c'est dans cette vue que je prends la liberté de vous envoyer aujourd'hui par la route de Paris, sous le couvert de M. Bork, une tragédie (1) que je viens d'achever, et que je soumets à vos lumières. Je souhaite que mon paquet parvienne en vos mains plus promptement que le vôtre ne me parviendra.

Votre altesse royale mande que le paquet contenant le mémoire du czar, et d'autres choses beaucoup plus précieuses pour moi, est parti le 10 novembre. Voilà plus de six semaines écoulées, et je n'en ai pas encore de nouvelles. Daignez, monseigneur, ajouter à vos bontés celle de m'instruire de la voix que vous avez choisie, et le recommander à ceux à qui vous l'avez confié. Quand votre altesse royale daignera m'honorer de ses lettres, de ses ordres, et me parler avec cette bonté pleine de confiance qui me charme, je crois qu'elle ne peut mieux faire que d'envoyer les lettres à M. Pidol, maître des postes à Trèves; la seule précaution est de les affranchir jusqu'à Trèves, et sous le couvert de ce Pidol serait l'adresse à d'Artigny, à Bar-le-Duc. A l'égard des paquets que votre altesse royale pourrait me faire tenir, peut-être la voie de Paris, l'adresse et l'entremise de M. Thieriot, seraient plus commodes.

Ne vous lassez point, monseigneur, d'enrichir Cirey de vos présents. Les oreilles de madame du Châtelet sont de tous pays, aussi bien que votre âme et la sienne. Elle se connaît

(1) Frédéric veut parler du *Traité de métaphysique* que madame du Châtelet reprit des mains de Kaiserling à qui Voltaire l'avait livré. (G. A.)

(1) *Mérope.* (G. A.)

très bien en musique italienne ; ce n'est pas qu'en général elle aime la musique de prince. Feu M. le duc d'Orléans fit un opéra détestable, nommé *Panthée*. Mais, monseigneur, vous n'êtes pour nous ni prince ni roi ; vous êtes un grand homme.

On dit que votre altesse royale a envoyé des vers charmants à madame de La Popelinière (1). Savez-vous bien, monseigneur, que vous êtes adoré en France? on vous y regarde comme le jeune Salomon du Nord. Encore une fois, c'est bien dommage pour nous que vous soyez né pour régner ailleurs. Un million ou moins de rente, un joli palais dans un climat tempéré, des amis au lieu de sujets, vivre entouré des arts et des plaisirs, ne devoir le respect et l'admiration des hommes qu'à soi-même, cela vaudrait peut-être un royaume ; mais votre devoir est de rendre un jour les Prussiens heureux. Ah ! qu'on leur porte envie !

Vous m'ordonnez, monseigneur, de vous présenter quelques règles pour discerner les mots de la langue française qui appartiennent à la prose, de ceux qui sont consacrés à la poésie. Il serait à souhaiter qu'il y eût sur cela des règles ; mais à peine en avons-nous pour notre langue. Il me semble que les langues s'établissent comme les lois : de nouveaux besoins, dont on ne s'est aperçu que petit à petit, ont donné naissance à bien des lois qui paraissent se contredire. Il semble que les hommes aient voulu se conduire et parler au hasard. Cependant, pour mettre quelque ordre dans cette matière, je distinguerai les idées, les tours, et les mots poétiques.

Une idée poétique, c'est, comme le sait votre altesse royale, une image brillante substituée à l'idée naturelle de la chose dont on veut parler ; par exemple, je dirai en prose : *Il y a dans le monde un jeune prince vertueux et plein de talents, qui déteste l'envie et le fanatisme.* Je dirai en vers :

O Minerve! ô divine Astrée!
Par vous sa jeunesse inspirée
Suivit les arts et les vertus :
L'envie au cœur faux, à l'œil louche,
Et le fanatisme farouche
Sous ses pieds tombent abattus.

Un tour poétique, c'est une inversion que la prose n'admet point. Je ne dirai point en prose : *D'un maître efféminé corrupteurs politiques* (2) ; mais *corrupteurs politiques d'un prince efféminé*. Je ne dirai point :

Tel, et moins généreux, aux rivages d'Épire,
Lorsque de l'univers il disputait l'empire,
Confiant sur les eaux, aux aquilons mutins,
Le destin de la terre et celui des Romains,
Défiant à la fois et Pompée et Neptune,
César à la tempête opposait sa fortune (3).

Ce César, à la sixième ligne, est un tour purement poétique, et en prose je commencerais par César.

Les mots uniquement réservés pour la poésie, j'entends la poésie noble, sont en petit nombre ; par exemple, on ne dira pas en prose *coursiers* pour chevaux, *diadème* pour couronne, *empire de France* pour royaume de France, *char* pour carrosse, *forfaits* pour crimes, *exploits* pour actions, l'*empyrée* pour le ciel, les *airs* pour l'air, *fastes* pour registres, *naguère* pour depuis peu, etc.

A l'égard du style familier, ce sont à peu près les mêmes termes qu'on emploie en prose et en vers. Mais j'oserai dire que je n'aime point cette liberté qu'on se donne souvent, de mêler dans un ouvrage qui doit être uniforme, dans une épître, dans une satire, non seulement les styles différents, mais encore les langues différentes ; par exemple, celle de Marot et celle de nos jours (4). Cette bigarrure me déplaît autant que ferait un tableau où l'on mêlerait des figures de Callot et les charges de Téniers, avec des figures de Raphaël. Il me semble que ce mélange gâte la langue, et n'est propre qu'à jeter tous les étrangers dans l'erreur.

D'ailleurs, monseigneur, l'usage et la lecture des bons auteurs en a beaucoup plus appris à votre altesse royale, que mes réflexions ne pourraient lui en dire.

Quant à la *Métaphysique* de M. Wolf, il me paraît presque en tout dans les principes de Leibnitz. Je les regarde tous deux comme de très grands philosophes ; mais ils étaient des hommes, donc ils étaient sujets à se tromper. Tel qui remarque leurs fautes, est bien loin de les valoir : car un soldat peut très bien critiquer son général, sans pour cela être capable de commander un bataillon.

Vous me charmez, monseigneur, par la défiance où vous êtes de vous-même, autant que par vos grands talents. Madame la marquise du Châtelet, pénétrée d'admiration pour votre personne, mêle ses respects aux miens. C'est avec ces sentiments, et ceux de la plus respectueuse et tendre reconnaissance, que je suis pour toute ma vie, etc.

(1) Le fermier-général de ce nom venait d'épouser sa maîtresse, mademoiselle Deshayes, actrice et femme-auteur. (G. A.)
(2) *Henriade*, chant Ier. (G. A.)
(3) *Idem*. (G. A.)
(4) C'était là le procédé de Jean-Baptiste Rousseau. (G. A.)

36. — DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, 26 décembre.

J'ai été richement dédommagé aujourd'hui du long intervalle pendant lequel je n'avais point reçu de vos lettres, cette poste m'en ayant apporté deux à la fois, auxquelles je vous répondrai selon l'ordre des dates.

Rien ne m'a plus surpris que celle du 24 octobre, où vous me marquez l'alarme que Thieriot vous a donnée très mal à propos. Vous pouvez être tranquille sur tout ce qu'on vous écrit, puisque vous n'êtes point du tout soupçonné d'avoir eu part au libelle qu'on a fait contre le roi, ni même d'en avoir eu connaissance. Je vous exposerai, en peu de mots, l'affaire dont il s'agit, qui, dans le fond, n'est qu'une bagatelle méprisable, et aucunement digne de considération. Il y a un an qu'on vendit ici, sous le manteau, un libelle diffamatoire, attaquant la personne du roi, sous le titre de *Don Quichotte au chevalier des Cygnes*. Les vers en sont passables, mais ce ne sont que des injures rimées. Le sens contient la bile la plus venimeuse qui fut jamais. C'est un tissu d'anecdotes cousues avec toute la malignité possible, et brodées d'une manière abominable. Le roi a vu cette pièce ; mais, sensible uniquement à la vraie gloire et à l'approbation des gens de bien, il a souverainement méprisé l'auteur et la production. On s'est contenté d'en défendre la vente sous de grièves peines. De plus, on n'ignore pas où cette pièce a été fabriquée. On sait que l'auteur infâme est de ces écrivains mercenaires que l'animosité d'une cour étrangère a incités au crime; mais il est trop au-dessous d'un roi de s'amuser à punir un misérable. Si le Créateur voulait lancer son tonnerre sur chaque reptile qui, en sa frénésie, pousse l'audace jusqu'à le blasphémer, des nuages épais couvriraient continuellement la surface de la terre, et les foudres ne cesseraient de gronder dans les cieux. Croyez-vous, monsieur, que j'aurais été le dernier à vous avertir des soupçons injurieux qu'on aurait conçus contre vous, si le fait avait existé? Vous me connaissez bien mal, et vous n'avez qu'une faible idée de mon amitié. Sachez que j'ai pris sur moi le soin de votre réputation. Je fais ici l'office de votre renommée. Vous m'entendez, et vous comprenez bien que je ne prétends dire autre chose, sinon que je me suis chargé de défendre votre réputation contre les préjugés des ignorants, et contre la calomnie de vos envieux. Je réponds de vous corps pour corps ; et j'emploie arguments, exemples, et vos ouvrages mêmes, pour vous faire des prosélytes. Je peux me flatter d'avoir assez bien réussi, quoique je ne m'attribue aucun autre mérite que celui de vous avoir véritablement fait connaître de mes compatriotes. Je vous prie, monsieur, de vous tranquilliser désormais, et d'attendre que je vous donne le signal pour prendre l'alarme.

J'ai oublié de vous dire que l'officier dont Thieriot fait mention n'est point de mon régiment, et passe dans l'armée pour un homme peu véridique ; ce qui peut d'autant plus vous ôter tout sujet d'inquiétude.

J'ai reçu votre chapitre de métaphysique *sur la Liberté* (1), et je suis mortifié de vous dire que je ne suis pas entièrement de votre sentiment. Je fonde mon système sur ce qu'on ne doit pas renoncer volontairement aux connaissances qu'on peut acquérir par le raisonnement. Cela posé, je fais mes efforts pour connaître de Dieu tout ce qui m'est possible, à quoi la voie de l'analogie ne m'est pas d'un faible secours. Je vois premièrement qu'un Être créateur doit être sage et puissant. Comme sage, il a voulu, dans son intelligence éternelle, le plan du monde ; et comme tout-puissant, il l'a exécuté.

De là il s'ensuit nécessairement que l'auteur de cet univers doit avoir eu un but en le créant. S'il a eu un but, il faut que tous les événements y concourent. Si tous les événements y concourent, il faut que tous les hommes agissent conformément aux desseins du Créateur, et qu'ils ne se déterminent à toutes leurs actions que suivant les lois immua-

(1) Voyez la lettre de Voltaire, du mois d'octobre. (G. A.)

bles de ces desseins, auxquelles ils obéissent en les ignorant; sans quoi Dieu serait spectateur oisif de la nature. Le monde se gouvernerait suivant le caprice des hommes; et celui dont la puissance a formé l'univers serait inutile, depuis que de faibles mortels l'ont peuplé. Je vous avoue que, puisqu'il faut opter entre faire un être passif ou du Créateur ou de la créature, je me détermine en faveur de Dieu. Il est plus naturel que ce Dieu fasse tout, et que l'homme soit l'instrument de sa volonté, que de se figurer un Dieu qui crée un monde, qui le peuple d'hommes, pour ensuite rester les bras croisés, et asservir sa volonté et sa puissance à la bizarrerie de l'esprit humain. Il me semble voir un Américain ou quelque sauvage qui voit pour la première fois une montre; il croira que l'aiguille, qui montre les heures, a la liberté de se tourner d'elle-même, et il ne soupçonnera pas seulement qu'il y a des ressorts cachés qui la font mouvoir; bien moins encore que l'horloger l'a faite à dessein, qu'elle fasse précisément le mouvement auquel elle est assujettie. Dieu est cet horloger. Les ressorts dont il nous a composés sont infiniment plus subtils, plus déliés et plus variés que ceux de la montre. L'homme est capable de beaucoup de choses; et comme l'art est plus caché en nous, et que le principe qui nous meut est invisible, nous nous attachons à ce qui frappe le plus nos sens, et celui qui fait jouer tous ces ressorts échappe à nos faibles yeux; mais il n'a pas moins eu intention de nous destiner précisément à ce que nous sommes : il n'a pas moins voulu que toutes nos actions se rapportassent à un tout, qui est le soutien de la société, et le bien de la totalité du genre humain.

Lorsqu'on regarde les objets séparément, il peut arriver qu'on en conçoive des idées bien différentes que si on les envisageait avec tout ce qui a relation avec eux. On ne peut juger d'un édifice par un astragale; mais lorsqu'on considère tout le reste du bâtiment, alors on peut avoir une idée précise et nette des proportions et des beautés de l'édifice. Il en est de même des systèmes philosophiques. Dès qu'on prend des morceaux détachés, on élève une tour qui n'a point de fondement, et qui, par conséquent s'écroule de soi-même. Ainsi, dès qu'on avoue qu'il y a un Dieu, il faut nécessairement que ce Dieu soit de la partie du système, sans quoi il vaudrait mieux, pour plus de commodité, le nier tout à fait. Le nom de Dieu, sans l'idée de ses attributs, et principalement sans l'idée de sa puissance, de sa sagesse et de sa prescience, est un son qui n'a aucune signification et qui ne se rapporte à rien absolument.

J'avoue qu'il faut, si je puis m'exprimer ainsi, entasser ce qu'il y a de plus noble, de plus élevé et de plus majestueux, pour concevoir, quoique très imparfaitement, ce que c'est que cet Etre créateur, cet Etre éternel, cet Etre tout-puissant, etc. Cependant j'aime mieux m'abîmer dans son immensité, que de renoncer à sa connaissance, et à toute l'idée intellectuelle que je puis me former de lui.

En un mot, s'il n'y avait pas de Dieu, votre système serait l'unique que j'adopterais; mais comme il est certain que ce Dieu est, on ne saurait assez mettre de choses sur son compte. Après quoi il reste encore à vous dire que, comme tout est fondé, ou bien comme tout a sa raison dans ce qui l'a précédé, je trouve la raison du tempérament et de l'humeur de chaque homme dans la mécanique de son corps. Un homme emporté a la bile facile à émouvoir; un misanthrope a l'hypocondre enflé; le buveur, le poumon sec; l'amoureux, le tempérament robuste, etc. Enfin, comme je trouve toutes ces choses disposées de cette façon dans notre corps, je conjecture de là qu'il faut nécessairement que chaque individu soit déterminé d'une façon précise, et qu'il ne dépend point de nous de ne point être du caractère dont nous sommes. Que dirai-je des événements qui servent à nous donner des idées, et à nous inspirer des résolutions? comme, par exemple, le beau temps m'invite à prendre l'air; la réputation d'un homme de bon goût, qui me recommande un livre, m'engage à le lire; ainsi du reste. Si donc on ne m'avait jamais dit qu'il y eût un Voltaire au monde, si je n'avais pas lu ses excellents ouvrages, comment est-ce que ma volonté, cet agent libre, aurait pu me déterminer à lui donner toute mon estime? en un mot, comment est-ce que je puis vouloir une chose si je ne la connais pas?

Enfin, pour attaquer la liberté dans ses derniers retranchements, comment est-ce qu'un homme peut se déterminer à un choix ou à une action, si les événements ne lui en fournissent l'occasion? et ces événements, qui est-ce qui les dirige? ce ne peut être le hasard, puisque le hasard est un mot vide de sens. Ce ne peut donc être que Dieu. Si donc Dieu dirige les événements selon sa volonté, il dirige aussi et gouverne nécessairement les hommes; et c'est ce principe, qui est la base et comme le fondement de la Providence divine, qui me fait concevoir la plus haute, la plus noble et la plus magnifique idée qu'une créature aussi bornée que l'homme peut se former d'un Etre aussi immense que l'est le Créateur. Ce principe me fait connaître en Dieu un Etre infiniment grand et sage, n'étant point absorbé dans les plus grandes choses, et ne s'avilissant point dans les plus petits détails. Quelle immensité n'est pas celle d'un Dieu qui embrasse généralement toutes choses, et dont la sagesse a préparé dès le commencement du monde ce qu'il exécute à la fin des temps! Je ne prétends pas cependant mesurer les mystères de Dieu selon la faiblesse des conceptions humaines. Je porte ma vue aussi loin que je puis; mais si quelques objets m'échappent, je ne prétends pas renoncer à ceux que mes yeux me font apercevoir clairement.

Peut-être qu'un préjugé, qu'une prévention, que la flatteuse pensée de suivre une opinion particulière m'aveugle. Peut-être que j'avilis trop les hommes, cela se peut, je n'en disconviens pas. Mais si le roi de France était en compromis avec le roi d'Yvetot, je suis sûr que tout homme sensé reconnaîtrait la puissance du roi Louis XV supérieure à l'autre. A plus forte raison devons-nous nous déclarer pour la puissance de Dieu, qui ne peut en aucune façon entrer en ligne de comparaison avec ces êtres fugitifs que le temps produit, dont le sort se joue, et que le temps détruit après une durée courte et passagère.

Lorsque vous parlez de la vertu, on voit que vous êtes en pays de connaissance; vous parlez en maître de cette matière, dont vous connaissez la théorie et la pratique : en un mot, il vous est facile de discourir savamment de vous-même. Il est certain que les vertus n'ont lieu que relativement à la société. Le principe primitif de la vertu est l'intérêt (que cela ne vous effraie point), puisqu'il est évident que les hommes se détruiraient les uns les autres, sans l'intervention des vertus. La nature produit naturellement des voleurs, des envieux, des faussaires, des meurtriers : ils couvrent toute la face de la terre; et, sans les lois qui répriment le vice, chaque individu s'abandonnerait à l'instinct de la nature, et ne penserait qu'à soi. Pour réunir tous ces intérêts particuliers, il fallait trouver un tempérament pour les contenter tous; et l'on convint que l'on ne se déroberait point réciproquement son bien, qu'on n'attenterait point à la vie de ses semblables, et qu'on se prêterait mutuellement à tout ce qui pourrait contribuer au bien commun.

Il y a des mortels heureux, de ces âmes bien nées qui aiment la vertu pour l'amour d'elle-même; leur cœur est sensible au plaisir qu'il y a de bien faire. Il vous importe peu de savoir que l'intérêt ou le bien de la société demande que vous soyez vertueux. Le Créateur vous a heureusement formé de façon que votre cœur n'est point accessible aux vices; et ce Créateur se sert de vous comme d'un organe, comme d'un instrument, comme d'un ministre, pour rendre la vertu plus respectable et plus aimable au genre humain. Vous avez voué votre plume à la vertu, et il faut avouer que c'est le plus grand présent qui lui ait jamais été fait. Les temples que les Romains lui consacrèrent sous divers titres servaient à l'honorer, mais vous lui faites des disciples. Vous travaillez à lui former des sujets, et donnez un exemple, par votre vie, de ce que l'humanité a de plus louable.

J'attends la *Philosophie de Newton* et l'*Histoire de Louis XIV*, qui, avec Césarion, me viendront le 16 de janvier. La goutte, la fièvre et l'amour ont empêché mon petit ambassadeur de me joindre plus tôt. Il ne faut qu'un de ces maux pour déranger furieusement la liberté de notre volonté. Je ne manquerai pas de vous dire mon sentiment, avec toute la franchise possible, sur les ouvrages que vous avez bien voulu m'envoyer : c'est la marque la plus manifeste que je puisse vous donner de l'estime que j'ai pour vous. Si je vous expose mes doutes, ce n'est point par arrogance, ce n'est point non plus que j'aie une haute opinion de mon habileté, mais c'est pour découvrir la vérité. Mes doutes sont des interrogations, afin d'être plus foncièrement instruit, et pour éviter tous les obstacles qui pourraient se rencontrer dans une matière aussi épineuse qu'est celle de la métaphysique.

Ce sont là les raisons qui m'obligent à ne vous jamais déguiser mes sentiments. Il serait à souhaiter que tout commerce pût être un trafic de vérité; mais combien y a-t-il d'hommes capables de l'écouter? une malheureuse présomption, une pernicieuse idée d'infaillibilité, une funeste habitude de voir tout plier devant eux, les en éloignent. Ils ne sauraient souffrir que l'écho de leurs pensées, et ils poussent la tyrannie jusqu'à vouloir gouverner aussi despotiquement sur les pensées et sur les opinions, que les Russes peuvent gouverner une troupe de serviles esclaves (1). Il n'y a que la

(1) M. Clogenson fait remarquer que Frédéric, devenu roi, eut ce

seule vertu qui soit digne d'entendre la vérité. Puisque le monde aime l'erreur, et qu'il veut se tromper, il faut l'abandonner à son mauvais destin; et c'est, selon moi, l'hommage le plus flatteur qu'on puisse rendre à quelqu'un, que de lui découvrir sans crainte le fond de ses pensées. En un mot, oser contredire un auteur, c'est rendre un hommage tacite à sa modération, à sa justice, et à sa raison.

Vous me faites naître des espérances charmantes. Il ne vous suffit pas de m'instruire des matières les plus profondes, vous pensez encore à ma récréation. Que ne vous devrai-je pas! Il est sûr que le ciel me devait, pour mon bonheur, un homme de votre mérite. Vous seul m'en valez des milliers.

Vous avez reçu à présent une bonne quantité de mes vers, que j'ai fait partir à la fin de novembre pour Cirey. J'aime la poésie à la passion; mais j'ai trop d'obstacles à vaincre pour faire quelque chose de passable. Je suis étranger, je n'ai point l'imagination assez vive, et toutes les bonnes choses ont été dites avant moi. Pour à présent, il en est de moi comme des vignes, qui se ressentent toujours du terroir où elles sont plantées. Il semble que celui de Remusberg est assez propre pour les vers, mais que celui-ci (2) ne produit tout au plus que de la prose.

Vous voudrez bien assurer l'incomparable Emilie de toute mon estime : elle a désarmé mon courroux par le morceau de votre métaphysique que je viens de recevoir. J'avais regret, je l'avoue, de trouver en elle la moindre bagatelle qui pût approcher de l'imperfection. La voilà à présent comme je désirais qu'elle fût.

Il serait superflu de vous répéter les assurances de mon estime et de mon amitié. Je me flatte que vous en êtes convaincu, ainsi que de tous les sentiments avec lesquels je suis, monsieur, votre très fidèlement affectionné ami, FÉDÉRIC.

37. — DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 14 janvier 1738.

Monsieur, vous me faites la plus jolie galanterie du monde. Je reçois un paquet sous mon adresse; je reconnais les cachets, j'ouvre, et je trouve *Mérope*. Je lis, je suis charmé, j'admire, et je suis obligé d'augmenter la reconnaissance que je vous dois, et que je ne croyais plus susceptible d'accroissement. *Mérope* est une des plus belles tragédies qu'on ait faites; l'économie de la pièce est menée avec adresse; la terreur croît de scène en scène; et la tendresse maternelle, substituée à l'amour doucereux, m'a charmé. J'avoue que la voix de la nature me paraît infiniment plus pathétique que celle d'une passion frivole. Les vers sont pleins de noblesse, les sentiments expliqués avec dignité : enfin la conduite de la pièce, l'expression des mœurs, la vraisemblance, le dénouement, tout y est aussi heureusement amené qu'on peut le désirer. Il n'y a que vous au monde qui puissiez faire une pièce aussi parfaite que *Mérope*. J'en suis charmé, j'en suis extasié, et je ne finirais point si ce n'était pour épargner votre modestie.

Si je ne puis vous payer avec une même monnaie, je ne veux pas cependant ne vous point témoigner ma reconnaissance. Je vous prie, conservez la bague que je vous envoie comme un monument du plaisir que votre incomparable tragédie m'a causé. Si vous n'aviez jamais fait que *Mérope*, cette pièce suffirait seule pour faire passer votre nom jusqu'aux siècles les plus reculés : vos ouvrages suffiraient pour immortaliser vingt grands hommes, dont aucun ne manquerait de gloire.

Vous m'avez obligé sensiblement par les attentions que vous me témoignez en toutes les occasions qui se présentent. Je reste toujours en arrière avec vous, et je m'impatiente de ne pouvoir pas vous témoigner toute l'étendue des sentiments pleins d'estime avec lesquels je suis votre très fidèlement affectionné ami, FÉDÉRIC.

N'oubliez pas de faire mille amitiés de ma part à l'incomparable Emilie. Césarion (2) n'est pas encore arrivé; il faut avouer que l'amour est un grand maître.

38. — DE VOLTAIRE.

Janvier.

Monseigneur, je reçois à la fois les plus agréables étrennes qu'on ait jamais reçues : deux bons gros paquets de votre altesse royale, l'un venant par la voie de M. Thieriot, l'autre par celle de M. Ploetz, capitaine dans votre régiment, qui m'adresse son paquet de Lunéville. C'est par ce même M. Ploetz que j'ai l'honneur de faire réponse à votre altesse royale, le même jour, ou plutôt la même nuit, car j'ai passé une bonne partie de cette nuit à lire vos vers, que ces deux paquets contiennent, et la prose très instructive sur la Russie.

Soyez bien sûr, monseigneur, que vos vers font grand tort à cette prose, et que nous aimons mieux quatre rimes signées *Fédéric*, que tout le détail de l'empire des Russes, que l'*Histoire universelle*. Ce n'est pas parce que ces vers louent Emilie et moi, ce n'est pas par l'honneur qu'ont ces vers français d'être de la façon d'un héritier d'une couronne d'Allemagne; la vérité est qu'il y en a réellement beaucoup de très jolis, de très bien faits, et du meilleur ton du monde. Madame du Châtelet qui, jusqu'à présent, n'a été que philosophe, va devenir poëte pour vous répondre (1). Pour moi, je suis si plein de vos présents, monseigneur, que je ne sais de quoi vous parler d'abord. Nous n'avons pu encore lire le tout que très rapidement; mais au premier coup d'œil nous avons donné la préférence à la petite pièce en vers de huit syllabes (2), qui est un parallèle de votre vie retirée et libre avec celle qu'il faudra malheureusement que vous meniez un jour.

Je suis persuadé d'une chose; dites-moi si je me trompe : c'est que cet ouvrage vous a moins coûté que les autres. Il respire la facilité de génie, l'aisance, les grâces : il me paraît, de plus, que c'est de tous les styles celui qui convient peut-être le mieux à un prince tel que vous, parce qu'il est plein de cette liberté et de ces agréments que vous répandez dans la société qui a l'honneur de vous entourer. Ce style ne sent point le travail d'un homme trop occupé de la poésie. Les autres ouvrages ont leur prix : j'aurai l'honneur de vous en parler dans ma première lettre; mais celui-ci sera le saint du jour. Il n'y a que très peu de fautes qui ont échappé à la vivacité du royal écrivain, et qui sont les fautes des doigts et non de l'esprit. Par exemple :

> *J'ause* profiter de la vie,
> Sans craindre les *très* de l'envie.

Votre main rapide a mis là *j'ause* pour *j'ose*, et *très* pour *traits*, *matein*, pour *matin*, etc. Vous faites *amitié* de quatre syllabes, ce mot n'est que de trois; vous faites *carrière* de trois syllabes, ce mot n'en a que deux. Voilà des observations telles qu'en ferait le portier de l'Académie française; mais, monseigneur, c'est que je n'en ai guère d'autres à vous faire. Je raccommode une boucle à vos souliers, tandis que les Grâces vous donnent votre chemise et vous habillent.

Ce qui me fait encore, du moins jusqu'à présent, donner la préférence à cet ouvrage, c'est qu'il est la peinture naïve de la vie que vous menez. Il me semble que je suis de la cour de votre altesse royale, que j'ai le bonheur de l'entendre et de lui exposer mes doutes sur les sciences qu'elle cultive : d'ailleurs Cirey est la petite image de Remusberg; mon héroïne vit comme mon héros. J'allais vous parler, monseigneur, de l'épître que votre altesse royale lui adresse; mais je ferais trop de tort à tous deux de parler pour elle.

> Digne de vous parler, digne de vous entendre,
> Seule elle peut répondre à vos charmants écrits;
> Et c'est à cette Thalestris
> D'entretenir cet Alexandre.

Que j'aurais encore de remerciements à faire à votre altesse royale sur la lettre à M. Duhan, à M. Pesne (3)! Je n'ose à peine parler des vers que vous daignez m'adresser. Quelle récompense pour moi, monseigneur, quel encouragement pour mériter, si je peux, vos bontés! Laissez-moi, s'il vous plaît, me recueillir un peu; ma tête est ivre. J'aurai l'honneur de vous parler de tout cela quand je serai de sang-froid.

Pour me désenivrer, je viens vite à la prose, aux éclaircissements sur la Russie, que vous avez daigné faire parvenir jusqu'à moi, et dont j'étais extrêmement en peine.

Ils ont l'air d'être écrits par un homme bien au fait, et qui connaît bien l'intérieur du pays. Je ne suis point étonné de voir dans le czar Pierre Ier les contrastes qui déshonorent ses grandes qualités; mais tout ce que je peux dire pour ex-

despotisme à l'égard de Voltaire lui-même, lorsque celui-ci vécut à Potsdam. (G. A.)
(1) Celui de Berlin, où il était revenu passer l'hiver. (G. A.)
(2) Le baron de Kaiserling. (G. A.)

(1) Voyez la lettre de Frédéric, du 10 novembre 1737. (G. A.)
(2) *Epître sur la Retraite*. (G. A.)
(3) Voyez la lettre suivante. (G. A.)

cuser ce prince, c'est qu'il les sentait. Un bourgmestre d'Amsterdam le louait un jour de ce qu'il voulait réformer sa nation : « J'y aurai beaucoup de peine, répondit le czar ; mais » j'ai un plus grand ouvrage à entreprendre. Eh ! quel est-» il ? dit le Hollandais. C'est de me réformer moi-même, » reprit le czar. Je conviens, monseigneur, que c'était un barbare ; mais enfin c'est un barbare qui a créé des hommes ; c'est un barbare qui a quitté son empire pour apprendre à régner ; c'est un barbare qui a lutté contre l'éducation et contre la nature. Il a fondé des villes, il a joint des mers par des canaux ; il a fait connaître la marine à un peuple qui n'en avait pas d'idée ; il a voulu même introduire la société chez des hommes insociables.

Il avait de grands défauts, sans doute ; mais n'étaient-ils pas couverts par cet esprit créateur, par cette foule de projets tous imaginés pour la grandeur de son pays, et dont plusieurs ont été exécutés ? n'a-t-il pas établi les arts ? n'a-t-il pas enfin diminué le nombre des moines ? Votre altesse royale a grande raison de détester ses vices et sa férocité ; vous haïssez dans Alexandre, dont vous me parlez, le meurtrier de Clitus ; mais n'admirez-vous pas le vengeur de la Grèce, le vainqueur de Darius, le fondateur d'Alexandrie ? ne songez-vous pas qu'il vengeait les Grecs de l'insolent orgueil des Perses, qu'il fondait des villes qui sont devenues le centre du commerce du monde, qu'il aimait les arts, qu'il était le plus généreux des hommes ? Le czar, dites-vous, monseigneur, n'avait pas la valeur de Charles XII ; cela est vrai : mais enfin ce czar, né avec peu de valeur, a donné des batailles, a vu bien du monde tué à ses côtés, a vaincu en personne le plus brave homme de la terre. J'aime un poltron qui gagne des batailles.

Je ne dissimulerai pas ses fautes, mais j'élèverai le plus haut que je pourrai, non seulement ce qu'il a fait de grand et de beau, mais ce qu'il a voulu faire. Je voudrais qu'on eût jeté au fond de la mer toutes les histoires qui ne nous retracent que les vices et les fureurs des rois : à quoi servent ces registres de crimes et d'horreurs, qu'à encourager quelquefois un prince faible à des excès dont il aurait honte, s'il n'en voyait des exemples ? La fraude et le poison coûteront-ils beaucoup à un pape, quand il lira qu'Alexandre VI s'est soutenu par la fourberie, et a empoisonné ses ennemis ?

Plût à Dieu que nous ne connussions des princes que le bien qu'ils ont fait ! L'univers serait heureusement trompé, et peut-être nul prince n'oserait donner l'exemple d'être méchant et tyrannique (1).

Je serai probablement obligé de parler de l'impératrice Marthe, nommée depuis Catherine, et du malheureux fils de ce féroce législateur. Oserai-je supplier votre altesse royale de me procurer quelque connaissance sur la vie de cette femme singulière, sur les mœurs et sur le genre de mort du czarovitz ? J'ai bien peur que cette mort ne ternisse la gloire du czar. J'ignore si la nature a défait un grand homme d'un fils qui ne l'eût pas imité, ou si le père s'est souillé d'un crime horrible.

Infelix, utcumque ferent ea fata nepotes !

Votre altesse royale aura-t-elle la bonté de joindre ces éclaircissements à ceux dont elle m'a déjà honoré ? Votre destin est de me protéger et de m'instruire, etc.

39. — DE VOLTAIRE.

Janvier.

Monseigneur, votre altesse royale a dû recevoir une réponse de madame la marquise du Châtelet, par la voie de M. Ploetz ; mais comme M. Ploetz ne nous accuse ni la réception de cette lettre, ni celle d'un assez gros paquet que je lui avais adressé huit jours auparavant pour votre altesse royale, je prends la liberté d'écrire cette fois par la voie de M. Thieriot.

Je vous avais mandé, monseigneur, que j'avais, du premier coup d'œil, donné la préférence à l'*Épître sur la retraite*, à cette description aimable du loisir occupé dont vous jouissez ; mais j'ai bien peur aujourd'hui de me rétracter. Je ne trouve aucune faute contre la langue dans l'*Épître à Pesne* (2), et tout y respire le bon goût. C'est le peintre de la raison qui écrit au peintre ordinaire. Je peux vous assurer, monseigneur, que les six derniers vers, par exemple, sont un chef-d'œuvre :

Abandonne tes saints entourés de rayons ;
Sur des sujets brillants exerce tes crayons ;
Peins-nous d'Amaryllis les grâces ingénues,
Les Nymphes des forêts, les Grâces demi-nues ;
Et souviens-toi toujours que c'est au seul amour
Que ton art si charmant doit son être et le jour.

C'est ainsi que Despréaux les eût faits. Vous allez prendre cela pour une flatterie. Vous êtes tout propre, monseigneur à ignorer ce que vous valez.

L'*Épître à M. Duhan* (1) est bien digne de vous : elle est d'un esprit sublime et d'un cœur reconnaissant. M. Duhan a élevé apparemment votre altesse royale. Il est bien heureux, et jamais prince n'a donné une telle récompense. Je m'aperçois, en lisant tout ce que vous avez daigné m'envoyer, qu'il n'y a pas une seule pensée fausse. Je vois, de temps en temps, des petits défauts de la langue, impossibles à éviter : car, par exemple, comment auriez-vous deviné que *nourricier* est de trois syllabes et non pas de quatre ? que *ayent* est d'une syllabe et non pas de deux ? Ce n'est pas vous qui avez fait notre langue ; mais c'est vous qui pensez :

Sapere est et principium et fons. (Hor., *de Art. poet.*)

Un esprit vrai fait toujours bien ce qu'il fait. Vous daignez vous amuser à faire des vers français et de la musique italienne : vous saisissez le goût de l'un et de l'autre. Vous vous connaissez très bien en peinture ; enfin le goût du vrai vous conduit en tout. Il est impossible que cette grande qualité, qui fait le fond de votre caractère, ne fasse le bonheur de tout un peuple après avoir fait le vôtre. Vous serez sur le trône ce que vous êtes dans votre retraite ; et vous régnerez comme vous pensez et comme vous écrivez. Si votre altesse royale s'écarte un peu de la vérité, ce n'est que dans les éloges dont elle me comble : et cette erreur ne vient que de sa bonté.

L'épître que vous daignez m'adresser, monseigneur, est une bien belle justification de la poésie, et un grand encouragement pour moi. Les cantiques de Moïse, les oracles des païens, tout y est employé à relever l'excellence de cet art ; mais vos vers sont le plus grand éloge qu'on ait fait de la poésie. Il n'est pas bien sûr que Moïse soit l'auteur des deux beaux cantiques, ni que le meurtrier d'Urie, l'amant de Bethsabée, le roi traître aux Philistins et aux Israélites, etc., ait fait ses Psaumes ; mais il est sûr que l'héritier de la monarchie de Prusse fait de très beaux vers français.

Si j'osais éplucher cette épître (et il le faut bien, car je vous dois la vérité), je vous dirais, monseigneur, que *trompette* ne rime point à *tête*, parce que *tête* est long, et que *pette* est bref, et que la rime est pour l'oreille et non pour les yeux. *Défaites*, par la même raison, ne rime point avec *conquêtes ; quêtes* est long, *faites* est bref. Si quelqu'un voyait mes lettres, il dirait : Voilà un franc pédant qui s'en va parler de brèves et de longues à un prince plein de génie. Mais le prince daigne descendre à tout. Quand ce prince fait la revue de son régiment, il examine le fourniment du soldat. Le grand homme ne néglige rien ; il gagnera des batailles dans l'occasion ; il signera le bonheur de ses sujets, de la même main dont il rime des vérités.

Venons à l'ode : elle est infiniment supérieure à ce qu'elle était ; et je ne saurais revenir de ma surprise qu'on fasse si bien des odes françaises au fond de l'Allemagne. Nous n'avons qu'un exemple d'un Français qui faisait très bien des vers italiens, c'était l'abbé Regnier (2) ; mais il avait été longtemps en Italie ; et vous, mon prince, vous n'avez point vu la France.

Voici encore quelques petites fautes de langage. *Je n'eus point reçu l'existence*, il faut dire *je n'eusse ;* et *la sagesse avait pourvue*, il faut dire *pourvu*. Jamais un verbe ne prend cette terminaison, que quand son participe est considéré comme adjectif. Voici qui est encore bien pédant ; mais j'en ai déjà demandé pardon, et vous voulez savoir parfaitement une langue à qui vous faites tant d'honneur. Par exemple, on dira *la personne que vous avez aimée*, parce que *aimée* est comme un adjectif de la personne. On dira *la sagesse dont votre âme est pourvue*, par la même raison ; mais on doit dire, *Dieu a pourvu à former un prince qui*, etc.

Ta clémence infinie
Dans aucun sens ne se dénie.

---

(1) Voilà une singulière opinion. C'est l'auteur du *Siècle de Louis XIV* qui parle ici. On trouvera dans la lettre de Frédéric, du 4 février, une excellente réponse contradictoire. (G. A.)

(2) Pesne était peintre. Voyez deux vers de cette épître dans une lettre à madame Denis, du 2 septembre 1751. (G. A.)

(1) Fils de réfugiés, ancien précepteur de Frédéric. (G. A.)

(2) Regnier-Desmarais, mort en 1713. La meilleure de ses œuvres italiennes est la traduction d'*Anacréon*. (G. A.)

Dénie ne peut pas être employé pour dire *se dément;* le mot de *dénier* ne peut être mis que pour *nier* ou *refuser.*

Si tu me condamne à périr.

Il faut absolument dire : *Si tu me condamnes.*

Tel qui n'est plus ne peut souffrir.

Tel signifie toujours, en ce sens, un nombre d'hommes qui fait une chose, tandis qu'un autre ne la fait pas ; mais ici c'est une affaire commune à tous les hommes ; il faut mettre : *Qui n'est plus ne saurait souffrir*, etc.

40. — DE VOLTAIRE.

23 janvier.

Je reçois de Berlin une lettre du 26 décembre. Elle contient deux grands articles. Un, plein de bonté, de tendresse, et d'attention à m'accabler des bienfaits les plus flatteurs. Le second article est un ouvrage bien fort de métaphysique. On croirait que cette lettre est de M. Leibnitz, ou de M. Wolf à quelqu'un de ses amis, mais elle est signée *Fédéric.* C'est un des prodiges de votre âme, monseigneur ; votre altesse royale remplit avec moi tout son caractère. Elle me lave d'une calomnie ; elle daigne protéger mon honneur contre l'envie, et elle donne des lumières à mon âme.

Je vais donc me jeter dans la nuit de la métaphysique, pour oser combattre contre les Leibnitz, les Wolf, les Frédéric. Me voilà, comme Ajax, ferraillant dans l'obscurité, et je vous crie :

Grand Dieu, rends-nous le jour, et combats contre nous!
La Motte, *Iliade.*

Mais avant d'oser entrer en lice, je vais faire transcrire, pour mettre dans un paquet, deux épîtres qui sont le commencement d'une espèce de système de morale que j'avais commencé il y a un an. Il y a quatre *Epîtres* de faites. Voici les deux premières : l'une roule sur l'*Egalité des conditions*, l'autre sur la *Liberté* (1). Cela est peut-être fort impertinent à moi, atome de Cirey, de dire à une tête presque couronnée que les hommes sont égaux, et d'envoyer des injures rimées, contre les partisans du *fatum*, à un philosophe qui prête un appui si puissant à ce système de la nécessité absolue.

Mais ces deux témérités de ma part prouvent combien votre altesse royale est bonne. Elle ne gêne point les consciences. Elle permet qu'on dispute contre elle; c'est l'ange qui daigne lutter contre Israël. J'en resterai boiteux, mais n'importe ; je veux avoir l'honneur de me battre.

Pour l'égalité des conditions, je la crois aussi fermement que je crois qu'une âme comme la vôtre serait également bien partout. Votre devise est :

Nave ferar magna an parva, ferar unus et idem.
Hor., lib. II, Ep. ii.

Pour la *liberté*, il y a un peu de chaos dans cette affaire. Voyons si les Clarke, les Locke, les Newton, me doivent éclairer, ou si les Leibnitz, princes ou non, doivent être ma lumière. On ne peut certainement rien de plus fort que tout ce que dit votre altesse royale pour prouver la nécessité absolue. Je vois d'abord que votre altesse royale est dans l'opinion de la raison suffisante de MM. Leibnitz et Wolf. C'est une idée très belle, c'est-à-dire très vraie : car, enfin, il n'y a rien qui n'ait sa cause, rien qui n'ait une raison de son existence. Cette idée exclut-elle la liberté de l'homme ?

1° Qu'entends-je par *liberté* ? le pouvoir de penser, et d'opérer des mouvements en conséquence. Pouvoir très borné, comme toutes mes facultés.

2° Est-ce moi qui pense et qui opère des mouvements ? Est-ce un autre qui fait tout cela pour moi? Si c'est moi, je suis libre; car être libre c'est agir. Ce qui est passif n'est point libre. Est-ce un autre qui agit pour moi ? Je suis trompé par cet autre, quand je crois être agent.

3° Quel est cet autre qui me tromperait? Ou il y a un Dieu, ou non. S'il est un Dieu, c'est lui qui me trompe continuellement. C'est l'Etre infiniment sage, infiniment conséquent, qui sans raison suffisante, s'occupe éternellement d'erreurs opposées directement à son essence, qui est la vérité.

S'il n'y a point de Dieu, qui est-ce qui me trompe? est-ce la matière, qui d'elle-même n'a pas d'intelligence.

4° Pour nous prouver, malgré ce sentiment intérieur, malgré ce témoignage que nous nous rendons de notre liberté, pour nous prouver, dis-je, que cette liberté n'existe pas, il faut nécessairement prouver qu'elle est impossible. Cela me paraît incontestable. Voyons comme elle serait impossible.

5° Cette liberté ne peut être impossible que de deux façons : ou parce qu'il n'y a aucun être qui puisse la donner, ou parce qu'elle est en elle-même une contradiction dans les termes, comme un carré plus long que large est une contradiction. Or, l'idée de la liberté de l'homme ne portant rien en soi de contradictoire, reste à voir si l'Etre infini et créateur est libre, et si, étant libre, il peut donner une petite partie de son attribut à l'homme, comme il lui a donné une petite portion d'intelligence.

6° Si Dieu n'est pas libre, il n'est pas un agent, donc il n'est pas Dieu. Or, s'il est libre et tout-puissant, il suit qu'il peut donner à l'homme la *liberté.* Reste donc à savoir quelle raison on aurait de croire qu'il ne nous a pas fait ce présent.

7° On prétend que Dieu ne nous a pas donné la *liberté*, parce que, si nous étions des agents, nous serions en cela indépendants de lui : et que ferait Dieu, dit-on, pendant que nous agirions nous-mêmes ? Je réponds à cela deux choses : 1° Ce que Dieu fait lorsque les hommes agissent ; ce qu'il faisait avant qu'ils fussent, et ce qu'il fera quand ils ne seront plus ; 2° que son pouvoir n'en est pas moins nécessaire à la conservation de ses ouvrages, et que cette communication qu'il nous a faite d'un peu de liberté ne nuit en rien à sa puissance infinie, puisque elle-même est un effet de sa puissance infinie.

8° On objecte que nous sommes emportés quelquefois malgré nous ; et je réponds : Donc nous sommes quelquefois maîtres de nous. La maladie prouve la santé, et la liberté est *la santé de l'âme.*

9° On ajoute que l'assentiment de notre esprit est nécessaire, que la volonté suit cet assentiment; donc, dit-on, on veut et on agit nécessairement. Je réponds qu'en effet on désire nécessairement; mais désir et volonté sont deux choses très différentes, et si différentes qu'un homme sage veut et fait souvent ce qu'il ne désire pas. Combattre ses désirs est le plus bel effet de la *liberté;* et je crois qu'une des grandes sources du malentendu qui est entre les hommes sur cet article, vient de ce que l'on confond souvent la volonté et le désir.

10° On objecte que, si nous étions libres, il n'y aurait point de Dieu ; je crois, au contraire, que c'est parce qu'il y a un Dieu que nous sommes libres. Car si tout était nécessaire, si ce monde existait par lui-même, d'une nécessité absolue (ce qui fourmille de contradictions), il est certain qu'en ce cas tout s'opérerait par des mouvements liés nécessairement ensemble ; donc il n'y aurait alors aucune liberté ; donc, sans Dieu, point de *liberté.* Je suis bien surpris des raisonnements échappés, sur cette matière, à l'illustre M. Leibnitz.

11° Le plus terrible argument qu'on ait jamais apporté contre notre liberté, est l'impossibilité d'accorder avec elle la prescience de Dieu. Et quand on me dit : Dieu sait ce que vous ferez dans vingt ans, donc ce que vous ferez dans vingt ans est d'une nécessité absolue, j'avoue que je suis à bout, que je n'ai rien à répondre, et que tous les philosophes qui ont voulu concilier les futurs contingents avec la prescience de Dieu ont été de bien mauvais négociateurs. Il y en a d'assez déterminés pour dire que Dieu peut fort bien ignorer des futurs contingents, à peu près, s'il m'est permis de parler ainsi, comme un roi peut ignorer ce que fera un général à qui il aura donné carte blanche.

Ces gens-là vont encore plus loin. Ils soutiennent que non seulement ce ne serait point une imperfection dans un Etre suprême, d'ignorer ce que doivent faire librement des créatures qu'il a faites libres ; et qu'au contraire, il semble plus digne de l'Etre suprême de créer des êtres semblables à lui, semblables, dis-je, en ce qu'ils pensent, qu'ils veulent, et qu'ils agissent, que de créer simplement des machines.

Ils ajouteront que Dieu ne peut faire des contradictions, et que peut-être il y aurait de la contradiction à prévoir ce que doivent faire ses créatures, et à leur communiquer cependant le pouvoir de faire le pour et le contre. Car, diront-ils, la *liberté* consiste à pouvoir agir ou ne pas agir : donc, si Dieu sait précisément que l'un des deux arrivera, l'autre dès lors devient impossible ; donc plus de *liberté.* Or, ces gens-là admettent une liberté : donc, selon eux, en admettant la prescience, ce serait une contradiction dans les termes.

Enfin ils soutiendront que Dieu doit ignorer ce qu'il est de sa nature d'ignorer ; et ils oseront dire qu'il est de sa nature d'ignorer tout futur contingent, et qu'il ne doit point savoir ce qui n'est pas.

Ne se peut-il pas très bien faire, disent-ils, que du même fonds de sagesse dont Dieu prévoit à jamais les choses nécessaires, il ignore aussi les choses libres ? En serait-il moins

(1) Voyez, tome VI, les *Discours sur l'homme.* (G. A.)

le créateur de toutes choses, et des agents libres, et des êtres purement passifs?

Qui nous a dit, continueront-ils, que ce ne serait pas une assez grande satisfaction pour Dieu de voir comment tant d'êtres libres qu'il a créés dans tant de globes agissent librement? Ce plaisir, toujours nouveau, de voir comment ses créatures se servent à tous moments des instruments qu'il leur a donnés, ne vaut-il pas bien cette éternelle et oisive contemplation de soi-même, assez incompatible avec les occupations extérieures qu'on lui donne?

On objecte à ces raisonneurs-là que Dieu voit en un instant l'avenir, le passé, et le présent; que l'éternité est instantanée pour lui; mais ils répondront qu'ils n'entendent pas ce langage, et qu'une éternité qui est un instant leur paraît aussi absurde qu'une immensité qui n'est qu'un point.

Ne pourrait-on pas, sans être aussi hardi qu'eux, dire que Dieu prévoit nos actions libres, à peu près comme un homme d'esprit prévoit le parti que prendra, dans une telle occasion, un homme dont il connaît le caractère? La différence sera qu'un homme prévoit à tort et à travers, et que Dieu prévoit avec une sagacité infinie. C'est le sentiment de Clarke.

J'avoue que tout cela me paraît très hasardé, et que c'est un aveu, plutôt qu'une solution, de la difficulté. J'avoue enfin, monseigneur, qu'on fait contre la *liberté* d'excellentes objections; mais on en fait d'aussi bonnes contre l'existence de Dieu; et comme, malgré les difficultés extrêmes contre la création et la Providence, je crois néanmoins la création et la Providence, aussi je me crois libre (jusqu'à un certain point s'entend), malgré les puissantes objections que vous me faites.

Je crois donc écrire à votre altesse royale, non pas comme à un automate créé pour être à la tête de quelques milliers de marionnettes humaines, mais comme à un être des plus libres et des plus sages que Dieu ait jamais daigné créer.

Permettez-moi ici une réflexion, monseigneur. Sur vingt hommes, il y en a dix-neuf qui ne se gouvernent point par leurs principes; mais votre âme paraît être de ce petit nombre, plein de fermeté et de grandeur, qui agit comme il pense.

Daignez, au nom de l'humanité, penser que nous avons quelque liberté; car si vous croyez que nous sommes de pures machines, que deviendra l'amitié dont vous faites vos délices? de quel prix seront les grandes actions que vous ferez? quelle reconnaissance vous devra-t-on des soins que votre altesse royale prendra de rendre les hommes plus heureux et meilleurs? comment enfin regarderez-vous l'attachement qu'on a pour vous, les services qu'on vous rendra, le sang qu'on versera pour vous? Quoi! le plus généreux, le plus tendre, le plus sage des hommes verrait tout ce qu'on ferait pour lui plaire du même œil dont on voit des roues de moulin tourner sur le courant de l'eau, et se briser à force de servir! Non, monseigneur, votre âme est trop noble pour se priver ainsi de son plus beau partage.

Pardonnez à mes arguments, à ma morale, à ma bavarderie. Je ne dirai point que je n'ai pas été libre en disant tout cela. Non, je crois l'avoir écrit très librement, et c'est pour cette liberté que je demande pardon. Madame la marquise du Châtelet joint toujours ses respects pleins d'admiration aux miens.

Ma dernière lettre était d'un pédant grammairien, celle-ci est d'un mauvais métaphysicien; mais toutes seront d'un homme éternellement attaché à votre personne. Je suis, etc.

41. — DU PRINCE ROYAL.

A Postdam, le 26 janvier.

Monsieur, j'espère que vous avez reçu à présent les mémoires sur le gouvernement du czar Pierre, et les vers que je vous ai adressés. Je me suis servi de la voie d'un capitaine de mon régiment, nommé Ploetz, qui est à Lunéville, et qui, apparemment, n'aura pas pu vous les remettre plus tôt, à cause de quelques absences, ou bien faute d'avoir trouvé une bonne occasion.

Je sais que je ne risque rien en vous confiant des pièces secrètes et curieuses. Votre discrétion et votre prudence me rassurent sur tout ce que j'aurais à craindre. Si je vous ai averti de l'usage que vous devez faire de ces mémoires sur la Moscovie, mon intention n'a été que de vous faire connaître la nécessité où l'on est d'employer quelques ménagements en traitant des matières de cette délicatesse. La plupart des princes ont une passion singulière pour les arbres généalogiques : c'est une espèce d'amour-propre qui remonte jusqu'aux ancêtres les plus reculés, et qui les intéresse à la réputation non seulement de leurs parents en droite ligne, mais encore de leurs collatéraux. Oser leur dire qu'il y a parmi leurs prédécesseurs des hommes peu vertueux, et par conséquent fort méprisables, c'est leur faire une injure qu'ils ne pardonnent jamais; et malheur à l'auteur profane qui a eu la témérité d'entrer dans le sanctuaire de leur histoire, et de divulguer l'opprobre de leur maison! Si cette délicatesse s'étendait à maintenir la réputation de leurs ancêtres du côté maternel, encore pourrait on trouver des raisons valables pour leur inspirer un zèle aussi ardent; mais de prétendre que cinquante ou soixante aïeux aient tous été les plus honnêtes gens du monde, c'est renfermer la vertu dans une seule famille, et faire une grande injure au genre humain.

J'eus l'étourderie de dire une fois assez inconsidérément, en présence d'une personne, que monsieur *un tel* avait fait une action indigne d'un cavalier : il se trouva, pour mon malheur, que celui dont j'avais parlé si librement était le cousin-germain de l'autre, qui s'en formalisa beaucoup. J'en demandai la raison, on m'en éclaircit; et je fus obligé de passer par tout un détail généalogique, pour reconnaître en quoi consistait ma sottise. Il ne me restait d'autre ressource qu'à sacrifier à la colère de celui que j'avais offensé tous mes parents qui ne méritaient point de l'être. On m'en blâma fort; mais je me justifiai en disant que tout homme d'honneur, tout honnête homme était mon parent, et que je n'en reconnaissais point d'autres.

Si un particulier se sent si grièvement offensé de ce qu'on peut dire de mal de ses parents, à quel emportement une souveraine ne se livrerait-elle pas, si elle apprenait le mal qu'on dit d'un parent qui lui est respectable, et dont elle tient toute sa grandeur (1)?

Je me sens très peu capable de censurer vos ouvrages. Vous leur imprimez un caractère d'immortalité auquel il n'y a rien à ajouter; et, malgré l'envie que j'ai de vous être utile, je sens bien que je ne pourrai jamais vous rendre le service que la servante de Molière lui rendait lorsqu'il lui lisait ses ouvrages.

Je vous ai dit mes sentiments sur la tragédie de *Mérope*, qui, selon le peu de connaissance que j'ai du théâtre et des règles dramatiques, me paraît la pièce la plus régulière que vous ayez faite. Je suis persuadé qu'elle vous fera plus d'honneur qu'*Alzire*. Je vous prierai de m'envoyer la correction des fautes de copiste que je vous indique (2).

J'essaierai de la voie de Trèves, selon que vous me le marquez, et j'espère que vous aurez soin de vous faire remettre mes lettres de Trèves à Cirey, et d'avertir le maître de poste du soin qu'il doit prendre de cette correspondance.

Vous me parlez d'une manière qui me fait entendre qu'il ne vous serait pas désagréable de recevoir quelques pièces de musique de ma façon. Ayez donc la bonté de me marquer combien de personnes vous avez pour l'exécution, afin que, sachant leur nombre et en quoi consistent leurs talents, je puisse vous envoyer des pièces propres à leur usage. Je vous enverrais la Lecouvreur en cantate,

Que vois-je! quel objet! quoi! ces lèvres charmantes, etc. (3).

mais je crains de réveiller en vous le souvenir d'un bonheur qui n'est plus. Il faut, au contraire, arracher l'esprit de dessus les objets lugubres. Notre vie est trop courte pour nous abandonner au chagrin; à peine avons-nous le temps de nous réjouir : aussi ne vous enverrai-je que de la musique joyeuse.

L'indiscret Thieriot a trompetté dans les quatre parties du monde que j'avais adressé une lettre en vers à madame de La Popelinière. Si ces vers avaient été passables, ma vanité n'aurait pas manqué de vous en importuner au plus vite; mais la vérité est qu'ils ne valent rien. Je me suis bien repenti de leur avoir fait voir le jour.

Je voudrais bien pouvoir vivre dans un climat tempéré. Je voudrais bien mériter d'avoir des amis tels que vous, d'être estimé des gens de bien; je renoncerais volontiers à ce qui fait l'objet principal de la cupidité et de l'ambition des hommes; mais je sens trop que si je n'étais pas prince, je serais peu de chose. Votre mérite vous suffit pour être estimé, pour être envié, et pour vous attirer des admirations. Pour moi, il me faut des titres, des armoiries, et des revenus, pour attirer sur moi les regards des hommes.

Ah! mon cher ami, que vous avez raison d'être satisfait de votre sort! Un grand prince, étant au moment de tomber entre les mains de ses ennemis, vit ses courtisans en pleurs, et

(1) Frédéric veut parler ici de l'impératrice de Russie, Anne Iwanowna. (G. A.)

(2) On n'a pas la note de Frédéric sur *Mérope*. (G. A.)

(3) Voyez, tome VI, aux Poëmes, la *Mort de mademoiselle Lecouvreur*. (G. A.)

qui se désespéraient autour de lui ; il dit ce peu de paroles, qui enferment un grand sens : *Je sens à vos larmes que je suis encore roi.*

Que ne vous dois-je point de reconnaissance pour toutes les peines que je vous coûte! Vous m'instruisez sans cesse, vous ne vous lassez point de me donner des préceptes. En vérité, monsieur, je serais bien ingrat si je ne sentais pas tout ce que vous faites pour moi. Je m'appliquerai à présent à mettre en pratique toutes les règles que vous avez bien voulu me donner, et je vous prierai encore de ne vous point lasser à force de me corriger.

J'ai cherché plus d'une fois pourquoi les Français, si amateurs des nouveautés, ressuscitaient de nos jours le langage antique de Marot. Il est certain que la langue française n'était pas, à beaucoup près, aussi polie qu'elle l'est à présent. Quel plaisir une oreille bien née peut-elle trouver à des sons rudes comme le sont ceux de ces vieux mots *oncques*, *prou*, *la machine publique*, *accoutrements*, etc., etc.?

On trouverait étrange, à Paris, si quelqu'un y paraissait vêtu comme du temps de Henri IV, quoique cet habillement pût être tout aussi bon que le moderne. D'où vient, je vous prie, que l'on veut parler et qu'on aime à rajeunir la langue contemporaine de ces modes qu'on ne peut plus souffrir? Et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que cette langue est peu entendue à présent, que celle qu'on parle de nos jours est beaucoup plus correcte et beaucoup meilleure, qu'elle est susceptible de toute la naïveté de celle de Marot, et qu'elle a des beautés auxquelles l'autre n'osera jamais prétendre. Ce sont là, selon moi, des effets du mauvais goût et de la bizarrerie des caprices. Il faut avouer que l'esprit humain est une étrange chose!

Me voilà sur le point de m'en retourner chez moi pour me vouer à l'étude, et pour reprendre la philosophie, l'histoire, la poésie, et la musique. Pour la géométrie, je vous avoue que je la crains, elle sèche trop l'esprit. Nous autres Allemands ne l'avons que trop sec; c'est un terrain ingrat qu'il faut cultiver, arroser sans cesse pour qu'il produise.

Assurez la marquise du Châtelet de toute mon estime ; dites à Emilie que je l'admire au possible. Pour vous, monsieur, vous devez être persuadé de l'estime parfaite que j'ai pour vous. Je vous le répète encore, je vous estimerai tant que je vivrai, étant, avec ces sentiments d'amitié que vous savez inspirer à tous ceux qui vous connaissent, monsieur, votre très fidèlement affectionné ami, FÉDÉRIC.

42. — DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 4 février.

Monsieur, je suis bien fâché que l'histoire du czar et mes mauvais vers se soient fait attendre si longtemps. Vous en rêvez de meilleurs que je n'en fais les yeux ouverts; et si dans la foule il s'en trouve de passables, c'est qu'ils seront volés, ou imités d'après les vôtres. Je travaille comme ce sculpteur qui, lorsqu'il fit la Vénus de Médicis, composa les traits de son visage et les proportions de son corps d'après les plus belles personnes de son temps. C'étaient des pièces de rapport; mais si ces dames lui eussent redemandé, l'une ses yeux, l'autre sa gorge, une autre son tour de visage, que serait-il resté à la pauvre Vénus du statuaire?

Je vous avoue que le parallèle de ma vie et de celle de la cour (1) m'a peu coûté; vous lui donnez plus de louanges qu'il n'en mérite. C'est plutôt une relation de mes occupations qu'une pièce poétique, ornée d'images qui lui conviennent. J'ai pensé ne pas vous l'envoyer, tant j'en ai trouvé le style négligé.

J'attends, avec bien de l'impatience, les vers qu'Emilie veut bien se donner la peine de composer. Je suis toujours sûr de gagner au troc; et, si j'étais cartésien, je tirerais une grande vanité d'être la cause occasionnelle des bonnes productions de la marquise. On dit que, lorsqu'on fait des dons aux princes, ils les rendent au centuple; mais ici c'est tout le contraire; je vous donne de la mauvaise monnaie, et vous me rendez des marchandises inestimables. Qu'on est heureux d'avoir affaire à un esprit comme le vôtre, ou comme celui d'Emilie! C'est un fleuve qui se déborde, et qui fertilise les campagnes sur lesquelles il se répand.

Il ne me serait pas difficile de faire ici l'énumération de tous les sujets de reconnaissance que vous m'avez donnés, et j'aurais une infinité de choses à dire du *Mondain*, de sa *Défense*, de l'*Ode à Emilie* (2), et d'autres pièces, et de l'incomparable *Mérope*. Ce sont de ces présents que vous seul êtes en état de faire.

Vous ne sauriez croire à quel point vos vers rabaissent mon amour-propre ; il n'y a rien qui tienne contre eux.

Je suis dans le cas de ces Espagnols établis au Mexique, qui fondent une vanité fort singulière sur la beauté de leur peau bise et de leur teint olivâtre. Que deviendraient-ils s'ils voyaient une beauté européane, un teint brillant des plus belles couleurs, une peau dont la finesse est comme celle de ces vernis qui couvrent les peintures, et laissent entrevoir jusqu'aux traits du pinceau les plus subtils? Leur orgueil, ce me semble, se trouverait sapé par le fondement ; et je me trompe fort, ou les miroirs de ces ridicules Narcisses seraient cassés avec dépit et avec emportement.

Vous me paraissez satisfait des mémoires du czar Pierre Ier que je vous ai envoyés, et je le suis de ce que j'ai pu vous être de quelque utilité. Je me donnerai tous les mouvements nécessaires pour vous faire avoir les particularités des aventures de la czarine, et la vie du czarovitz que vous me demandez. Vous ne serez pas satisfait de la manière dont ce prince a fini ses jours, la férocité et la cruauté de son père ayant mis fin à sa triste destinée.

Si l'on voulait se donner la peine d'examiner, à tête reposée, le bien et le mal que le czar a faits dans son pays, de mettre ses bonnes et mauvaises qualités dans la balance, de les peser, et de juger ensuite de lui sur celles de ses qualités qui l'emporteraient, on trouverait peut-être que ce prince a fait beaucoup de mauvaises actions brillantes, qu'il a eu des vices héroïques, et que ses vertus ont été obscurcies et éclipsées par une foule innombrable de vices. Il me semble que l'humanité doit être la première qualité d'un homme raisonnable. S'il part de ce principe, malgré ses défauts, il n'en peut arriver que du bien. Mais, si au contraire un homme n'a que des sentiments barbares et inhumains, il se peut bien qu'il fasse quelque bonne action; mais sa vie se ra toujours souillée par ses crimes.

Il est vrai que les histoires sont en partie les archives de la méchanceté des hommes ; mais en offrant le poison, elles offrent aussi l'antidote. Nous voyons dans l'histoire quantité de méchants princes, des tyrans, des monstres, et nous les voyons tous haïs de leurs peuples, détestés de leurs voisins, et en abomination dans tout l'univers. Leur nom seul devient une injure ; et c'est un opprobre à la réputation des vivants que d'être apostrophés du nom de ces morts

Peu de personnes sont insensibles à leur réputation : quelque méchants qu'ils soient, ils ne veulent pas qu'on les prenne pour tels; et, malgré qu'on en ait, ils veulent être cités comme des exemples de vertu et de probité, et d'hommes héroïques. Je crois qu'avec de semblables dispositions, la lecture de l'histoire, et les monuments qu'elle nous laisse de la mauvaise réputation de ces monstres que la nature a produits, ne peut que faire un effet avantageux sur l'esprit des princes qui les lisent : car, en regardant les vices comme des actions qui dégradent et qui ternissent la réputation, le plaisir de faire du bien doit paraître si pur, qu'il n'est pas possible de n'y être point sensible.

Un homme ambitieux ne cherche point dans l'histoire l'exemple d'un ambitieux qui a été détesté ; et quiconque lira la fin tragique de César apprendra à redouter les suites de la tyrannie. De plus, les hommes se cachent, autant qu'ils peuvent, la noirceur et la méchanceté de leur cœur. Ils agissent indépendamment des exemples; et d'ailleurs, si un scélérat veut autoriser ses crimes par des exemples, il n'a pas besoin (ceci soit dit à l'honneur de notre siècle) de remonter jusqu'à l'origine du monde pour en trouver; le genre humain corrompu en présente tous les jours de plus récents, et qui par là même en ont plus de force. Enfin, il n'y a qu'à être homme pour être en état de juger de la méchanceté des hommes de tous les siècles. Il n'est pas étonnant que vous n'ayez pas fait les mêmes réflexions (1).

Ton âme, de tout temps à la vertu nourrie,
Cherche ses aliments dans la philosophie,
Et sur l'art d'enchaîner tous ces tyrans fougueux
Qui déchirent les cœurs des humains malheureux.
Tranquille au haut des cieux, où nul mortel t'égale,
Le vice est à tes yeux comme une terre australe.

Mon impatience n'est pas encore contentée sur l'arrivée de Césarion et du *Siècle de Louis-le-Grand*. La goutte les arrête en chemin. Il faut, à la vérité, savoir se passer des agréments dans la vie, quoique j'espère que mon attente ne du-

(1) Dans l'*Épître sur la retraite*. (G. A.)
(2) *Sur le Fanatisme*. Voyez tome VI. (G. A.)

(1) Frédéric réfute ici les paradoxes produits par Voltaire dans la lettre n° 38, sur la manière d'écrire l'histoire des princes. (G. A.)

rera guère, et que ce Jason me rendra dans peu possesseur de cette toison d'or tant désirée et tant attendue.

Vous pouvez vous attendre, et je vous le promets, à toute la sincérité et à toute la franchise de ma part sur vos ouvrages. Mes doutes sont des espèces d'interrogatoires qui vous obligent à la justice de m'instruire.

Je vous prie d'assurer l'incomparable Emilie de l'estime dont je suis pénétré pour elle. Mais je m'aperçois que je finis mes lettres par des salutations aux sœurs, comme saint Paul avait coutume de conclure ses épîtres, quoique je sois persuadé que, ni sous l'économie de l'ancienne Loi, ni sous celle du nouveau Testament, il n'y eût d'Iduméenne qui valût la centième partie d'Emilie. Quant à l'estime, l'amitié et la considération que j'ai pour vous, elles ne finiront jamais, étant, monsieur, votre très fidèlement affectionné ami, FÉDÉRIC.

43. — DE VOLTAIRE.

5 février.

Prince, cet anneau magnifique (1)
Est plus cher à mon cœur qu'il ne brille à mes yeux.
L'anneau de Charlemagne et celui d'Angélique
Etaient des dons moins précieux :
Et celui d'Hans-Carvel (2), s'il faut que je m'explique,
Est le seul que j'aimasse mieux.

Votre altesse royale m'embarrasse fort, monseigneur, par ses bontés ; car j'ai bientôt une autre tragédie (3) à lui envoyer ; et quelque honneur qu'il y ait à recevoir des présents de votre main, je voudrais pourtant que cette nouvelle tragédie servît, s'il se peut, à payer la bague, au lieu de paraître en briguer une nouvelle.

Pardon de ma poétique insolence, monseigneur; mais comment voulez-vous que mon courage ne soit un peu enflé? Vous me donnez votre suffrage : voilà, monseigneur, la plus flatteuse récompense; et je m'en tiens si bien à ce prix, que je ne crois pas vouloir en tirer un autre de ma *Mérope*. Votre altesse royale me tiendra lieu du public. Car c'est assez pour moi que votre esprit mâle et digne de votre rang ait approuvé une pièce française sans amour. Je ne ferai pas l'honneur à notre parterre et à nos loges de leur présenter un ouvrage qui condamne trop ce goût frelaté et efféminé, introduit parmi nous. J'ose penser, d'après le sentiment de votre altesse royale, que tout homme qui ne se sera pas gâté le goût par ces élégies amoureuses que nous nommons tragédies, sera touché de l'amour maternel qui règne dans *Mérope* ; mais nos Français sont malheureusement si galants et si jolis, que tous ceux qui ont traité de pareils sujets les ont toujours ornés d'une petite intrigue entre une jeune princesse et un fort aimable cavalier. On trouve une partie carrée tout établie dans l'*Electre* de Crébillon, pièce remplie d'ailleurs d'un tragique très pathétique. L'*Amadis* de Lagrange, qui est le sujet de *Mérope*, est enjolivé d'un amour très bien tourné. Enfin voilà notre goût général; Corneille s'y est toujours asservi. Si César (4) vient en Egypte, c'est pour y voir *une reine adorable ;* et Antoine lui répond : *Oui, seigneur, je l'ai vue, elle est incomparable.* Le vieux Martian, le ridé Sertorius, sainte Pauline, sainte Théodore la prostituée, sont amoureux (5).

Ce n'est pas que l'amour ne puisse être une passion digne du théâtre ; mais il faut qu'il soit tragique, passionné, furieux, cruel, et criminel, horrible si l'on veut, et point du tout galant.

Je supplie votre altesse royale de lire la *Mérope* italienne du marquis Maffei; elle verra que, toute différente qu'elle est de la mienne, j'ai du moins le bonheur de me rencontrer avec lui dans la simplicité du sujet, et dans l'attention que j'ai eue de n'en pas partager l'intérêt par une intrigue étrangère. C'est une occupation digne d'un génie comme le vôtre, que d'employer son loisir à juger les ouvrages de tous pays : voilà la vraie monarchie universelle; elle est plus sûre que celle où les maisons d'Autriche et de Bourbon ont aspiré. Je ne sais encore si votre altesse royale a reçu mon paquet et la lettre de madame la marquise du Châtelet, par la voie de M. Ploetz. Je vous quitte, monseigneur, pour aller vite travailler au nouvel ouvrage dont j'espère amuser, dans quelques semaines, le Trajan et le Mécène du Nord.

(1) Voyez la lettre n° 37. (G. A.)
(2) Voyez les *Contes* de La Fontaine. (G. A.)
(3) Sans doute *Zulime*. (G. A.)
(4) Dans la *Mort de Pompée*. (G. A.)
(5) Personnages de *Héraclius*, *Polyeucte*, *Sertorius*, *Théodore*, tragédies de Corneille. Voyez, tome IV, les *Commentaires*. (G. A.)

Je suis avec le plus profond respect et la plus tendre reconnaissance, monseigneur, de votre altesse royale, etc.

44. — DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 17 février.

Monsieur, on vient de me rendre votre lettre du 23 janvier, qui sert de réponse, ou plutôt de réfutation, à celle du 26 décembre que je vous avais écrite. Je me repens bien de m'être engagé trop légèrement, et peut-être inconsidérément, dans une discussion métaphysique, avec un adversaire qui va me battre à plate couture ; mais il n'est plus temps de reculer lorsqu'on a déjà tant fait.

Je me souviens, à cette occasion, d'avoir été présent à une dispute où il s'agissait de la préférence que l'on devait, ou à la musique française, ou à l'italienne. Celui qui faisait valoir la française se mit à chanter misérablement une ariette italienne, en soutenant que c'était la plus abominable chose du monde ; de quoi on ne disconvenait pas. Après quoi il pria quelqu'un qui chantait très bien en français, et qui s'en acquitta à merveille, de faire les honneurs de Lulli. Il est certain que, si on avait jugé de ces deux musiques différentes sur cet échantillon, on n'aurait pu que rejeter le goût italien, et au fond je crois qu'on aurait mal jugé.

La métaphysique ne serait-elle pas entre mes mains ce que cette ariette italienne était dans la bouche de ce cavalier qui n'y entendait pas grand'chose? Quoi qu'il en soit, j'ai votre gloire trop à cœur pour vous céder gain de cause, sans plus faire de résistance. Vous aurez l'honneur d'avoir vaincu un adversaire intrépide, et qui se servira de toutes les défenses qui lui restent et de tout son magasin d'arguments, avant que de battre la chamade.

Je me suis aperçu que la différence dans la manière d'argumenter nous éloignait le plus dans les systèmes que nous soutenons. Vous argumentez *à posteriori*, et moi *à priori ;* ainsi, pour nous conduire avec plus d'ordre, et pour éviter toute confusion dans les profondes ténèbres métaphysiques dont il faut nous débrouiller, je crois qu'il serait bon de commencer par établir un principe certain : ce sera le pôle avec lequel notre boussole s'orientera ; ce sera le centre où toutes les lignes de mon raisonnement doivent aboutir.

Je fonde tout ce que j'ai à vous dire sur la providence, sur la sagesse et sur la prescience de Dieu. Ou Dieu est sage, ou il ne l'est pas. S'il est sage, il ne doit rien laisser au hasard ; il doit se proposer un but, une fin en tout ce qu'il fait : si Dieu est sans sagesse, ce n'est plus un Dieu ; c'est un être sans raison, un aveugle hasard, un assemblage contradictoire d'attributs qui ne peuvent exister réellement. Il faut donc que nécessairement la sagesse, la prévoyance et la prescience soient des attributs de Dieu; ce qui prouve suffisamment que Dieu voit les effets dans leurs causes, et que, comme infiniment puissant, sa volonté s'accorde avec tout ce qu'il prévoit. Remarquez, en passant, que ceci détruit les contingents futurs ; car l'avenir ne peut point avoir d'incertitude à l'égard de Dieu tout-puissant, qui veut tout ce qu'il peut, et qui peut tout ce qu'il veut.

Vous trouverez bon à présent que je réponde aux objections que vous venez de me faire. Je suivrai l'ordre que vous avez tenu, afin que par ce parallèle la vérité en devienne plus palpable.

I. La liberté de l'homme, telle que vous la définissez, ne saurait avoir, selon mon principe, une raison suffisante ; car, comme cette liberté ne pouvait venir uniquement que de Dieu, je vais vous prouver que cela même implique contradiction, et qu'ainsi c'est une chose impossible. Dieu ne peut changer l'essence des choses : car, comme il lui est impossible de donner à un triangle, en tant que triangle, un carré, de faire que le passé n'ait pas été, aussi peu saurait-il changer sa propre essence. Or il est de son essence, comme un Dieu sage, tout-puissant et connaissant l'avenir, de fixer les événements qui doivent arriver dans tous les siècles qui s'écouleront : il ne saurait donner à l'homme la liberté d'agir diamétralement à ce qu'il avait voulu ; de quoi il résulte qu'on dit une contradiction, lorsqu'on soutient que Dieu peut donner la liberté à l'homme.

II. L'homme pense, opère des mouvements, et agit, j'en conviens, mais d'une manière subordonnée aux inviolables lois du destin. Tout avait été prévu par la Divinité, tout avait été réglé ; mais l'homme, qui ignore l'avenir, ne s'aperçoit pas qu'en semblant agir indépendamment, toutes ses actions tendent à remplir les décrets de la Providence.

On voit la liberté, cette esclave si fière,
Par d'invisibles nœuds dans ces lieux prisonnière :

Sous un joug inconnu que rien ne peut briser,
Dieu sait l'assujettir sans la tyranniser.

Henriade, ch. VIII.

III. Je vous avoue que j'ai été ébloui par le début de votre troisième objection. J'avoue qu'un Dieu trompeur, issu de mon propre système, me surprit; mais il faut examiner si ce Dieu nous trompe autant qu'on veut bien le faire croire.

Ce n'est point l'Être infiniment sage, infiniment conséquent qui en impose à ses créatures par une liberté feinte qu'il semble leur avoir donnée. Il ne leur dit point : Vous êtes libres, vous pouvez agir selon votre volonté ; mais il a trouvé à propos de cacher à leurs yeux les ressorts qui les font agir. Il ne s'agit point ici du ministère des passions, qui est une voie entièrement ouverte à notre sujétion ; au contraire, il ne s'agit que des motifs qui déterminent notre volonté. C'est une idée d'un bonheur que nous nous figurons, ou d'un avantage qui nous flatte, et dont la représentation sert de règle à tous les actes de notre volonté. Par exemple un voleur ne déroberait point s'il ne se figurait un état heureux dans la possession du bien qu'il veut ravir ; un avare n'amasserait pas trésors sur trésors, s'il ne se représentait pas un bonheur idéal dans l'entassement de toutes ces richesses ; un soldat n'exposerait point sa vie, s'il ne trouvait sa félicité dans l'idée de la gloire et de la réputation qu'il peut acquérir ; d'autres dans l'avancement, d'autres dans des récompenses qu'ils attendent ; en un mot, tous les hommes ne se gouvernent que par les idées qu'ils ont de leur avantage et de leur bien-être.

IV. Je crois d'ailleurs que j'ai suffisamment développé la contradiction qui se trouve dans le système du *franc arbitre*, tant par rapport aux perfections de Dieu, que relativement à ce que l'expérience nous confirme. Vous conviendrez donc avec moi que les moindres actions de la vie découlent d'un principe certain, d'une idée de bonheur qui nous frappe ; et c'est ce qu'on appelle motifs raisonnables, qui sont, selon moi, les cordes et les contre-poids qui font agir toutes les machines de l'univers ; ce sont les ressorts cachés dont il plaît à Dieu de se servir pour assujettir nos actions à sa volonté suprême.

Les tempéraments des hommes et les causes occasionnelles (toutes également asservies à la volonté divine) donnent ensuite lieu aux modifications de leurs volontés, et causent la différence si notable que nous voyons dans les actions des hommes.

V. Il me semble que les révolutions des corps célestes, et l'ordre auquel tous ces mondes sont assujettis, pourraient nous fournir encore un argument bien fort pour soutenir la nécessité absolue.

Pour peu qu'on ait de connaissance de l'astronomie, on est instruit de la régularité infinie avec laquelle les planètes font leur cours. On connaît d'ailleurs les lois de la pesanteur, de l'attraction, du mouvement, toutes les lois inviolables de la nature. Si des corps de cette matière, si des mondes, si tout l'univers est assujetti à des lois fixes et permanentes, comment est-ce que M. Clarke, que Newton, viendront me dire que l'homme, cet être si petit, si imperceptible en comparaison de ce vaste univers, que dis-je ? ce malheureux reptile qui rampe sur la surface de ce globe qui n'est qu'un point dans l'univers, cette misérable créature aura-t-elle seule le préalable d'agir au hasard, de n'être gouvernée par aucunes lois, et, en dépit de son créateur, de se déterminer sans raison dans ses actions? car qui soutient la *liberté entière* des hommes, nie positivement que les hommes soient raisonnables, et qu'ils se gouvernent selon les principes que j'ai allégués ci-dessus. Fausseté évidente; il ne faut que vous connaître pour en être convaincu.

VI. Ayant déjà répondu à votre sixième objection, il me suffira de rappeler ici que Dieu, ne pouvant pas changer l'essence des choses, ne saurait par conséquent se priver de ses attributs.

VII. Après avoir prouvé qu'il est contradictoire que Dieu puisse donner à l'homme la liberté d'agir, il serait superflu de répondre à la septième objection, quoique je ne puisse m'empêcher de dire, au nom des Wolf et des Leibnitz, aux Clarke et aux Newton, qu'un Dieu qui entre dans la régie du monde, entre dans les plus petits détails, dirige toutes les actions des hommes dans le même temps qu'il pourvoit aux besoins d'un nombre innombrable de mondes, me paraît bien plus admirable qu'un Dieu qui, à l'exemple des nobles et des grands d'Espagne, adonnés à l'oisiveté, ne s'occupe de rien. De plus, que deviendra l'immensité de Dieu si, pour le soulager, nous lui ôtons le soin des petits détails?

Je le répète, le système de Wolf explique les actions des hommes conformément aux attributs de Dieu et à l'autorité de l'expérience.

VIII. Quant aux emportements et aux passions violentes des hommes, ce sont des ressorts qui nous frappent, puisqu'ils tombent visiblement sous nos sens; les autres n'en existent pas moins, mais ils demandent plus d'application d'esprit et plus de méditation pour être découverts.

IX. Les désirs et la volonté sont deux choses qu'il ne faut pas confondre, j'en conviens; mais le triomphe de la volonté sur les désirs ne prouve rien en faveur de la *liberté*. Ce triomphe ne prouve autre chose sinon qu'une idée de gloire qu'on se présente en supprimant ses désirs. Une idée d'orgueil, quelquefois aussi de prudence, nous détermine à vaincre ces désirs, ce qui est l'équivalent de ce que j'ai établi plus haut.

X. Puisque, sans Dieu, le monde ne pourrait pas avoir été créé, comme vous en convenez, et puisque je vous ai prouvé que l'homme n'est pas libre, il s'ensuit que, puisqu'il y a un Dieu, il y a une nécessité absolue ; et puisqu'il y a une nécessité absolue, l'homme doit par conséquent y être assujetti, et ne saurait avoir de liberté.

XI. Lorsqu'on parle des hommes, toutes les comparaisons prises des hommes peuvent cadrer ; mais dès qu'on parle de Dieu, il me paraît que toutes ces comparaisons deviennent fausses, puisque en cela nous lui attribuons des idées humaines, nous le faisons agir comme un homme, et nous lui faisons jouer un rôle qui est entièrement opposé à sa majesté.

Réfuterai-je encore le système des sociniens, après avoir suffisamment établi le mien? Dès qu'il est démontré que Dieu ne saurait rien faire de contraire à son essence, on en peut tirer la conséquence que tout ce qu'on peut dire pour prouver la liberté de l'homme sera toujours également faux. Le système de Wolf est fondé sur les attributs qu'on a démontrés en Dieu ; le système contraire n'a d'autre base que des suppositions évidemment fausses : vous comprenez que tous les autres s'écroulent d'eux-mêmes.

Pour ne rien laisser en arrière, je dois vous faire remarquer une inconséquence qui me paraît être dans le plaisir que Dieu prend de voir agir des créatures libres. On ne s'aperçoit pas qu'on juge de toutes choses par un certain retour qu'on fait sur soi-même : par exemple, un homme prend plaisir à voir une république laborieuse de fourmis pourvoir avec une espèce de sagesse à sa subsistance ; de là on s'imagine que Dieu doit trouver le même plaisir aux actions des hommes. Mais on ne s'aperçoit pas, en raisonnant de la sorte, que le plaisir est une passion humaine, et que, comme Dieu n'est pas un homme, qu'il est un être parfaitement heureux en lui-même, il n'est susceptible de recevoir aucune impression, ni de joie, ni d'amour, ni de haine, ni de toutes les passions qui troublent les humains.

On soutient, il est vrai, que Dieu voit le passé, le présent, et l'avenir, que le temps ne le vieillit point, et que le moment d'à présent, des mois, des années, des mille milliers d'années, ne changent rien à son être, et ne sont en comparaison de sa durée, qui n'a ni commencement ni fin, que comme un instant, et moins encore qu'un clin d'œil.

Je vous avoue que le dieu de M. Clarke m'a bien fait rire. C'est un dieu assurément qui fréquente les cafés et qui se met à politiquer avec quelques misérables nouvellistes sur les conjonctures présentes de l'Europe. Je crois qu'il doit être bien embarrassé à présent pour deviner ce qui se fera la campagne prochaine en Hongrie, et qu'il attend avec grande impatience l'arrivée des événements, pour savoir s'il s'est trompé dans ses conjectures ou non.

Je n'ajouterai qu'une réflexion à celles que je viens de faire, c'est que ni le franc arbitre ni la fatalité absolue ne disculpent pas la Divinité de sa participation au crime : car, que Dieu nous donne la liberté de mal faire, ou qu'il nous pousse immédiatement au crime, cela revient à peu près au même ; il n'y a que du plus ou du moins. Remontez à l'origine du mal, vous ne pourrez que l'attribuer à Dieu, à moins que vous ne vouliez embrasser l'opinion des manichéens touchant les deux principes ; ce qui ne laisse pas d'être hérissé de difficultés. Puis donc que selon nos systèmes Dieu est également le père des crimes et des vertus, puisque MM. Clarke, Locke et Newton ne me présentent rien qui concilie la sainteté de Dieu avec le fauteur des crimes, je me vois obligé de conserver mon système : il est plus lié, plus suivi. Après tout, je trouve une espèce de consolation dans cette *fatalité absolue*, dans cette *nécessité* qui dirige tout, qui conduit nos actions, et qui fixe les destinées.

Vous me direz que c'est une petite consolation que celle que l'on tire des considérations de notre misère et de l'immutabilité de notre sort ; j'en conviens : mais il faut bien s'en contenter faute de mieux. Ce sont de ces remèdes qui assoupissent les douleurs, et qui laissent à la nature le temps de faire le reste.

Après vous avoir fait un exposé de mes opinions, j'en reviens, comme vous, à l'insuffisance de nos lumières. Il me paraît que les hommes ne sont pas faits pour raisonner profondément sur les matières abstraites. Dieu les a instruits autant qu'il est nécessaire pour se gouverner dans ce monde, mais non pas autant qu'il faudrait pour contenter leur curiosité. C'est que l'homme est fait pour agir, et non pas pour contempler.

Prenez-moi, monsieur, pour tout ce qu'il vous plaira, pourvu que vous vouliez croire que votre personne est l'argument le plus fort qu'on puisse présenter en faveur de notre être. J'ai une idée plus avantageuse de la perfection des hommes en vous considérant, et d'autant plus suis-je persuadé qu'il n'y a qu'un Dieu, ou quelque chose de divin, qui puisse rassembler dans une même personne toutes les perfections que vous possédez. Ce ne sont pas des idées indépendantes qui vous gouvernent : vous agissez selon un principe, selon la plus sublime raison : donc vous agissez selon une nécessité. Ce système, bien loin d'être contraire à l'humanité et aux vertus, y est même très favorable, puisque trouvant notre bonheur, notre intérêt et notre satisfaction dans l'exercice de la vertu, ce nous est une nécessité de nous porter toujours à tout ce qui est vertueux : et comme je ne saurais n'être pas reconnaissant sans me rendre insupportable à moi-même, mon bonheur, mon repos, l'idée de mon bien-être, m'obligent à la reconnaissance.

J'avoue que les hommes ne suivent pas toujours la vertu ; et cela vient de ce qu'ils ne se font pas tous la même idée du bonheur; que les causes étrangères et les passions leur donnent lieu de se conduire d'une façon différente, et selon ce qu'ils croient de leur intérêt. Le tumulte de leurs passions fait surseoir dans ces moments les mûres délibérations de l'esprit et de la raison.

Vous voyez, monsieur, par ce que je viens de vous dire, que mes opinions métaphysiques ne renversent aucunement les principes de la saine morale ; d'autant plus que la raison la plus épurée nous fait trouver les seuls véritables intérêts de notre conservation dans la bonne morale.

Au reste, j'en agis avec mon système comme les bons enfants avec leurs pères. Ils connaissent leurs défauts et les cachent. Je vous présente un tableau du beau côté ; mais je n'ignore pas que ce tableau a un revers.

On peut disputer des siècles entiers sur ces matières, et après les avoir, pour ainsi dire, épuisées, on en revient où l'on avait commencé. Dans peu nous en serons à l'âne de Buridan (1).

Je ne saurais assez vous dire, monsieur, jusqu'à quel point je suis charmé de votre franchise; votre sincérité ne vous mérite pas un petit éloge. C'est par là que vous me persuadez que vous êtes de mes amis, que votre esprit aime la vérité, que vous ne me la déguiserez jamais. Soyez persuadé, monsieur, que votre amitié et votre approbation m'est plus flatteuse que celle de la moitié du genre humain.

Les dieux sont pour César, mais Caton suit Pompée (2).

Si j'approchais de la divine Emilie, je lui dirais, comme l'ange annonciateur : Vous êtes la bénie d'entre les femmes, car vous possédez un des plus grands hommes du monde; et j'oserais encore lui dire : Marie a choisi le bon parti, elle a embrassé la philosophie.

En vérité, monsieur, vous étiez bien nécessaire dans le monde pour que j'y fusse heureux. Vous venez de m'envoyer deux *Epîtres* qui n'ont jamais eu leurs semblables (3). Il sera donc dit que vous vous surpasserez toujours vous-même. Je n'ai pas jugé de ces deux *Epîtres* comme d'un thème de philosophie ; mais je les ai considérées comme des ouvrages tissus de la main des Grâces.

Vous avez ravi à Virgile la gloire du poëme épique, à Corneille celle du théâtre ; vous en faites autant à présent aux épîtres de Despréaux. Il faut avouer que vous êtes un terrible homme. C'est là cette monarchie que Nabuchodonosor vit en rêve, et qui engloutit toutes celles qui l'avaient précédée.

Je finis, en vous priant de ne pas laisser longtemps dépareillées les belles *Epîtres* que vous avez bien voulu m'envoyer. Je les attends avec la dernière impatience, et avec cette avidité que vos ouvrages inspirent à tous vos lecteurs.

La philosophie me prouve que vous êtes l'être du monde le plus digne de mon estime ; mon cœur m'engage à le croire, et la reconnaissance m'y oblige ; jugez donc de tous les sentiments avec lesquels je suis, monsieur, votre très fidèle ami, Fédéric

(1) Sophisme scolastique. Voyez-en la définition au commencement du chant XII de la *Pucelle*. (G. A.)
(2) Imitation de Lucain. (G. A.)
(3) Voyez, tome VI, les *Discours sur l'homme*. (G. A.)

45. — DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 19 février.

Monsieur, je viens de recevoir la lettre que vous m'avez écrite du .... janvier (1). J'y vois la bonté avec laquelle vous excusez mes fautes, et la sincérité avec laquelle vous voulez bien me les découvrir. Vous daignez quitter pour quelques moments le ciel de Newton, et l'aimable compagnie des Muses, pour décrasser un poëte nouveau dans les eaux bondissantes de l'Hippocrène. Vous quittez le pinceau en ma faveur pour prendre la lime ; enfin vous vous donnez la peine de m'apprendre à épeler, vous qui savez penser. Mais je vous importunerai encore ; et je crains que vous ne me preniez pour un de ces gens à qui on fait quelque charité, et qui en demandent toujours davantage.

Madame du Châtelet m'a adressé des vers (2) que j'ai admirés à cause de leur beauté, de leur noblesse, et de leur tour original. J'ai été fort étonné en même temps de voir qu'on m'y donnait du *divin*, quoique je connaisse, par les mêmes endroits qu'Alexandre, que je ne suis pas de céleste origine, et que je crains fort qu'en qualité de dieu mon sort ne devienne semblable à celui de cette canaille de nouveaux dieux que Lucien nous dit avoir été chassés de l'Olympe par Jupiter, ou bien aux saints que le sieur de Launoy trouva fort à propos de dénicher du paradis (3). Quoi qu'il en soit, j'ai répondu en vers à madame du Châtelet, et je vous prie, monsieur, de vouloir bien donner quelques coups de plume à cette pièce, afin qu'elle soit digne d'être offerte à la marquise.

Je regarde cette Emilie comme une divinité d'ancienne date, à laquelle il n'est pas permis de parler le langage des humains. Il faut lui parler celui des dieux, il faut lui parler en vers. Il est bien permis à nous autres hommes de s'égayer, quand nous nous mêlons de parler une langue qui nous est si étrangère : aussi puis-je espérer que vos divinités voudront excuser les fautes que font ces pauvres mortels, quand ils se mêlent de vouloir parler comme vous.

J'attends quelque coup de foudre de la part du Jupiter de Cirey, sur certaine discussion de métaphysique que j'ai osé hasarder. Je fais ce que je puis pour m'élever aux cieux; je remue les bras, et je crois voler; mais, quoi que je puisse faire, je sens bien que mon esprit n'est pas de nature à pouvoir se démêler de toutes les difficultés qui se présentent dans cette carrière.

Il semble que le Créateur nous a donné autant de raison qu'il nous en faut pour nous conduire sagement dans ce monde, et pour pourvoir à tous nos besoins; mais il semble aussi que cette raison ne suffit pas pour contenter ce fonds insatiable de curiosité que nous avons en nous, et qui s'étend souvent trop loin. Les absurdités et les contradictions qui se rencontrent de toutes parts donnent sans fin naissance au pyrrhonisme ; et, à force d'imaginer, on ne parle qu'à son imagination. Après tout, je tiens pour une vérité incontestable et certaine le plaisir et l'admiration que vous me causez. Ce n'est point une illusion des sens, un préjugé frivole, mais une parfaite connaissance de l'homme le plus aimable du monde.

Je m'en vais rayer toutes les *trompettes* (4), corriger, changer, et me peiner, jusqu'à ce que vos remarques soient éludées. *Mérope* ne sort point de mes mains ; c'est une vierge dont je garde l'honneur. Je suis avec une très parfaite estime, monsieur, votre très fidèlement affectionné ami, Fédéric.

46. — DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 27 février.

Monsieur, mes ouvrages n'ont aucun prix : c'est une vérité dont je suis convaincu il y a longtemps. Cela n'empêche pas cependant que je ne doive vous témoigner ma reconnaissance et ma gratitude. Les bagatelles que je vous envoie ne sont que des marques de souvenir, des signes auxquels vous devez vous rappeler le plaisir que m'ont fait vos ouvrages.

Il semble, monsieur, que les sciences et les arts vous ser-

(1) Voyez la lettre nº 39. (G. A.)
(2) Voyez, tome VI, l'*Epître* LIV. (G. A.)
(3) Voyez, tome II, au Catalogue des écrivains du *Siècle de Louis XIV*, l'article de Launoy. (G. A.)
(4) Voyez la lettre nº 39. (G. A.)

vent par semestre. Ce quartier paraît être celui de la poésie. Comment! vous mettez la main à une nouvelle tragédie (1); d'où prenez-vous votre temps? ou bien est-ce que les vers coulent chez vous comme de la prose? Autant de questions, autant de problèmes.

Mérope ne sort point de mes mains. Il en revient trop à mon amour-propre d'être l'unique dépositaire d'une pièce à laquelle vous avez travaillé. Je la préfère à toutes les pièces qui ont paru en France, hormis à la *Mort de César*.

Les intrigues amoureuses me paraissent le propre des comédies; elles en sont comme l'essence; elles font le nœud de la pièce; et comme il faut finir de quelque manière, il semble que le mariage y soit tout propre. Quant à la tragédie, je dirai qu'il y a des sujets qui demandent naturellement de l'amour, comme *Titus et Bérénice*, le *Cid*, *Phèdre et Hippolyte*. Le seul inconvénient qu'il y ait, c'est que l'amour se ressemble trop, et que, quand on a vu vingt pièces, l'esprit se dégoûte d'une répétition continuelle de sentiments doucereux, et qui sont trop éloignés des mœurs de notre siècle. Depuis qu'on a attaché, avec raison, un certain ridicule à l'amour romanesque, on ne sent plus le pathétique de la tendresse outrée. On supporte le soupirant pendant le premier acte, et on se sent tout disposé à se moquer de sa simplicité au quatrième ou au cinquième acte; au lieu que la passion qui anime Mérope est un sentiment de la nature, dont chaque cœur bien placé connaît la voix. On ne se moque point de ce qu'on sent soi-même, et de ce qu'on est capable de sentir. Mérope fait tout ce que ferait une tendre mère, qui se trouverait en sa situation. Elle parle comme nous parle le cœur, et l'acteur ne fait qu'exprimer ce que l'on sent.

J'ai fait écrire à Berlin pour la *Mérope* du marquis Maffei, quoique je sois très assuré que sa pièce n'approche pas de la vôtre. Le peuple des savants de France sera toujours invincible, tant qu'il aura des personnes de votre ordre à sa tête. J'ose même dire que je le redouterais infiniment plus que vos armées avec tous vos maréchaux.

Voici une ode (2) nouvellement achevée, moins mauvaise que les précédentes. Césarion y a donné lieu. Le pauvre garçon a la goutte d'une violence extrême. Il me l'écrit dans des termes qui me percent le cœur. Je ne puis rien pour lui que lui prêcher la patience; faible remède, si vous voulez, contre des maux réels; remède cependant capable de tranquilliser les saillies impétueuses de l'esprit auxquelles les douleurs aiguës donnent lieu.

J'attends de votre franchise et de votre amitié que vous voudrez bien me faire apercevoir les défauts qui se trouvent en cette pièce. Je sens que j'en suis père, et je me sais mauvais gré de n'avoir pas les yeux assez ouverts sur mes productions :

> Tant l'erreur est notre apanage!
> Souvent un rien nous éblouit,
> Et de l'insensé jusqu'au sage,
> S'il juge de son propre ouvrage,
> Par l'amour-propre il est séduit.

Vous n'oublierez pas de faire mille assurances d'estime à la marquise du Châtelet, dont l'esprit ingénieux a bien voulu se faire connaître par un petit échantillon. Ce n'est qu'un rayon de ce soleil qui s'est fait apercevoir à travers les nuages; que ne doit-ce point être lorsqu'on le voit sans voiles! Peut-être faut-il que la marquise cache son esprit, comme Moïse voilait son visage, parce que le peuple d'Israël n'en pouvait supporter la clarté. Quand même j'en perdrais la vue, il faut, avant de mourir, que je voie cette terre de Canaan, ce pays des sages, ce paradis terrestre. Comptez sur l'estime parfaite et l'amitié inviolable avec laquelle je suis, monsieur, votre très affectionné ami, FÉDÉRIC.

47. — DE VOLTAIRE.

Février.

Monseigneur, une maladie qui a fait le tour de la France est enfin venue s'emparer de ma figure légère, dans un château qui devrait être à l'abri de tous les fléaux de ce monde, puisqu'on y vit sous les auspices *divi Federici et divæ Emiliæ*. J'étais au lit lorsque je reçus à la fois deux lettres bien consolantes de votre altesse royale, l'une (3) par la voie de M. Thieriot, à qui votre altesse royale, très juste dans ses épithètes, donne celle de trompette, mais qui est aussi une

(1) Voyez la lettre n° 43. (G. A.)
(2) *Ode sur la Patience*. (K.) — On n'a pas cette ode. (G. A.)
(3) Celle du 26 janvier. (G. A.)

des trompettes de votre gloire; l'autre lettre (1) est venue en droiture à sa destination.

Toutes celles dont vous m'avez honoré, monseigneur, ont été autant de bienfaits pour moi; mais la dernière est celle qui m'a causé le plus de joie. Ce n'est pas simplement parce qu'elle est la dernière, c'est parce que vous avez jugé des défauts de *Mérope* comme si votre altesse royale avait passé sa vie à fréquenter nos théâtres. Nous en parlions, la sublime Emilie et moi, et nous nous demandions si cette crainte que marquait Polyphonte au quatrième acte, si cette langueur du vieux bonhomme Narbas, et ce soin de se conserver, au cinquième, auraient déplu à votre altesse royale. Le courrier des lettres arriva, et apporta vos critiques; nous fûmes enchantés. Que croyez-vous que je fis sur-le-champ, monseigneur, tout malade que j'étais? vous le devinez bien : je corrigeai et ce quatrième et ce cinquième acte.

Je m'étais un peu hâté, monseigneur, de vous envoyer l'ouvrage. L'envie de présenter des prémices *divo Federico* ne m'avait pas permis d'attendre que la moisson fût mûre; ainsi je vous supplie de regarder cet essai comme des fruits précoces : ils approchent un peu plus actuellement de leur point de maturité. J'ai beaucoup retouché la fin du second, la fin du troisième, le commencement et la fin du quatrième, et presque la moitié du cinquième. Si votre altesse royale le permet, je lui enverrai, ou bien une copie des quatre actes retouchés, ou bien seulement les endroits corrigés.

Je crois que M. Thieriot enverra bientôt à votre altesse royale une tragédie nouvelle, qui est infiniment goûtée à Paris; elle est d'un homme à peu près de mon âge, nommé La Chaussée, qui s'est mis à composer pour le théâtre assez tard, comme s'il avait voulu attendre que son génie fût dans toute sa force. Il a fait déjà une comédie fort estimée, intitulée le *Préjugé à la mode* (2), et une *Epître à Clio*, dont les trois quarts sont un ouvrage parfait dans son genre. J'espère beaucoup de sa tragédie de *Maximien* (3); ce sera un amusement de plus pour Remusberg. Il sera lu et approuvé par votre altesse royale; je ne peux lui souhaiter rien de mieux.

Vous êtes notre juge, monseigneur; nous sommes comme les peuples d'Elide, qui crurent n'avoir point établi des jeux honorables, si on ne les approuvait en Egypte.

Votre altesse royale me fait frémir en me parlant de ce que je soupçonnais du czar. Ah! cet homme est indigne d'avoir bâti des villes : c'est un tigre qui a été le législateur des loups.

Votre altesse royale daigne me promettre la cantate de la Lecouvreur; ah! monseigneur, honorez donc Cirey de ce présent, il faut qu'une partie de nos plaisirs nous vienne de Remusberg. Je serai en paradis quand mes oreilles entendront mes vers embellis par votre musique, et chantés par Emilie.

Je voudrais que tous nos petits rimailleurs pussent lire ce que votre altesse royale m'a écrit sur le style marotique, et sur le ridicule d'exprimer en vieux mots des choses qui ne méritent d'être exprimées en aucune langue. Gresset ne tombe point dans ce défaut; il écrit purement; il a des vers heureux et faciles; il ne lui manque que de la force, un peu de variété, et surtout un style plus concis; car il dit d'ordinaire en dix vers ce qu'il ne faudrait dire qu'en deux : mais votre esprit supérieur sent tout cela mieux que moi.

Je m'imagine que M. le baron de Kaiserling est enfin revenu vers son étoile polaire, et que Louis XIV et Newton ont subi leur arrêt. J'attends cet arrêt pour continuer ou pour suspendre l'histoire du *Siècle de Louis XIV*.

Je suis avec un profond respect et la plus tendre reconnaissance, *pariter cum Emiliâ*, etc.

48. — DE VOLTAIRE.

A Cirey, 8 mars.

Monseigneur, le plus zélé de vos admirateurs n'est pas le plus assidu de vos correspondants. La raison en est qu'il est le plus malade, et que très souvent la fièvre le prend quand il voudrait passer ses plus agréables heures à avoir l'honneur d'écrire à votre altesse royale.

Nous avons reçu votre belle prose du 19 février, et vos vers pour madame la marquise du Châtelet, qui est confondue, charmée, et qui ne sait comment répondre à ces agaceries si séduisantes; et avec votre lettre du 27, l'*Ode sur la Patience*, par laquelle votre muse royale adoucit les maux de M. de Kaiserling. J'ai fait mon profit de cette ode; elle va très bien

(1) Celle du 4 février. (G. A.)
(2) Voyez, tome III, notre Avertissement en tête de la comédie des *Originaux*. (G. A.)
(3) Jouée le 28 février, cette pièce eut vingt-deux représentations dans sa nouveauté. (G. A.)

à mon état de langueur : le remède opère sur moi tout aussi bien que sur votre goutteux, car je me tiens tout aussi philosophe que lui. Je sens comme lui le prix de vos vers, et je trouve, comme lui, dans les lettres de votre altesse royale, un charme contre tous les maux.

Vous aimez Kaiserling, et vous prenez le soin
De l'exhorter à patience ;
Ah! quand nous vous lisons, grâce à votre éloquence,
D'une telle vertu nous n'avons pas besoin.

Puisque vous daignez, monseigneur, amuser votre loisir par des vers, voici donc la troisième épître *sur le Bonheur*, que je prends la liberté de vous envoyer; le sujet de cette troisième épître est l'*Envie*, passion que je voudrais bien que votre altesse royale inspirât à tous les rois. Je vous envoie de mes vers, monseigneur, et vous m'honorez des vôtres. Cela me fait souvenir du commerce perpétuel qu'Hésiode dit que la terre entretient avec le ciel : elle envoie des vapeurs ; les dieux rendent de la rosée. Grand merci de votre rosée, monseigneur; mais ma pauvre terre sera incessamment en friche. Les maladies me minent, et rendront bientôt mon champ aride ; mais ma dernière moisson sera pour vous.

Extremum hunc, Arethusa, mihi concede laborem,
Pauca *Federico*. (VIRG., Ecl. x.)

J'ai pourtant, dans mon lit, fait deux nouveaux actes, à la place des deux derniers de *Mérope*, qui m'ont paru trop languissants. Quand votre altesse royale voudra voir le fruit de ses avis dans ces deux nouveaux actes, j'aurai l'honneur de les lui envoyer. J'ai bien à cœur de donner une pièce tragique qui ne soit point enjolivée d'une intrigue d'amour, et qui mérite d'être lue ; je rendrais par là quelque service au théâtre français, qui, en vérité, est trop galant. Cette pièce est sans amour : la première (1) que j'aurai l'honneur d'envoyer à Remusberg méritera pour titre : *de Remedio amoris* (2). Ce n'est pas que je n'aie assurément un profond respect pour l'amour et pour tout ce qui lui appartient ; mais qu'il se soit emparé entièrement de la tragédie, c'est une usurpation de notre souverain; et je protesterai au moins contre l'usurpation, ne pouvant mieux faire. Voilà, monseigneur, tout ce que vous aurez de moi cette fois-ci pour le département poétique; mais le département de la métaphysique m'embarrasse beaucoup.

La lettre du 17 février, de votre altesse royale, est en vérité un chef-d'œuvre. Je regarde ces deux lettres (3) sur la *Liberté* comme ce que j'ai vu de plus fort, de mieux lié, de plus conséquent, sur ces matières. Vous avez certainement bien des grâces à rendre à la nature, de vous avoir donné un génie qui vous fait roi dans le monde intellectuel, avant que vous le soyez dans ce misérable monde composé de passions, de grimaces, et d'extérieur. J'avais déjà beaucoup de respect pour l'opinion de la fatalité, quoique ce ne soit pas la mienne ; car en nageant dans cette mer d'incertitudes, et n'ayant qu'une petite branche où je me tiens, je me donne bien de garde de reprocher à mes compagnons les nageurs que leur petite branche est trop faible : je suis fort aise, si mon roseau vient à casser, que mon voisin puisse me prêter le sien. Je respecte bien davantage l'opinion que j'ai combattue, depuis que votre altesse royale l'a mise dans un si beau jour; me permettra-t-elle de lui exposer encore mes scrupules?

Je me bornerai, pour ne pas ennuyer le Marc-Aurèle d'Allemagne, à deux idées qui me frappent encore vivement, et sur lesquelles je le supplie de daigner m'éclairer.

1° Plus je m'examine, plus je me crois libre (en plusieurs cas); c'est un sentiment que tous les hommes ont comme moi ; c'est le principe invariable de notre conduite. Les plus outrés partisans de la fatalité absolue se gouvernent tous suivant les principes de la *Liberté*. Or je leur demande comment ils peuvent raisonner et agir d'une manière si contradictoire, et ce qu'il y a à gagner à se regarder comme des tournebroches, lorsqu'on agit toujours comme un être libre? Je leur demande encore par quelle raison l'auteur de la nature leur a donné ce sentiment de liberté, s'ils ne l'ont point? pourquoi cette imposture dans l'Etre qui est la vérité même? De bonne foi, trouve-t-on une solution à ce problème? Répondre que Dieu ne nous a pas dit : Vous êtes libres, n'est-ce pas une défaite? Dieu ne nous a pas dit que nous sommes libres, sans doute, car il ne daigne pas nous parler ; mais il a mis dans nos cœurs un sentiment que rien ne peut affaiblir, et c'est là pour nous la voix de Dieu. Tous nos autres sentiments sont vrais. Il ne nous trompe point dans le désir que nous avons d'être heureux, de boire, de manger, de multiplier notre espèce. Quand nous sentons des désirs, certainement ces désirs existent ; quand nous sentons des plaisirs, il est bien sûr que nous n'éprouvons pas des douleurs; quand nous voyons, il est bien certain que l'action de voir n'est pas celle d'entendre ; quand nous avons des pensées, il est bien clair que nous pensons. Quoi donc! le sentiment de la *Liberté* sera-t-il le seul dans lequel l'Etre infiniment parfait se sera joué en nous faisant une illusion absurde? Quoi! quand je confesse qu'un dérangement de mes organes m'ôte ma liberté, je ne me trompe pas ; et je me tromperais quand je sens que je suis libre? Je ne sais si cette exposition naïve de ce qui se passe en nous fera quelque impression sur votre esprit philosophe; mais je vous conjure, monseigneur, d'examiner cette idée, de lui donner toute son étendue, et ensuite de la juger sans aucune acception de parti, sans même considérer d'autres principes plus métaphysiques, qui combattent cette preuve morale ; vous verrez ensuite lequel il faudra préférer, ou de cette preuve morale qui est chez tous les hommes, ou de ces idées métaphysiques qui portent toujours le caractère de l'incertitude.

2° Mon second scrupule roule sur quelque chose de plus philosophique. Je vois que tout ce qu'on a jamais dit contre la liberté de l'homme se tourne encore avec bien plus de force contre la liberté de Dieu.

Si on dit que Dieu a prévu toutes nos actions, et que par là elles sont nécessaires, Dieu a aussi prévu les siennes, qui sont d'autant plus nécessaires que Dieu est immuable. Si on dit que l'homme ne peut agir sans *raison suffisante*, et que cette raison incline sa volonté, la raison suffisante doit encore plus emporter la volonté de Dieu, qui est l'Etre souverainement raisonnable.

Si on dit que l'homme doit choisir ce qui lui paraît le meilleur, Dieu est encore plus nécessité à faire ce qui est le meilleur.

Voilà donc Dieu réduit à être l'esclave du destin ; ce n'est plus un être qui se détermine par lui-même ; c'est donc une cause étrangère qui le détermine ; ce n'est plus un agent, ce n'est plus Dieu.

Mais si Dieu est libre, comme les fatalistes mêmes doivent l'avouer, pourquoi Dieu ne pourra-t-il pas communiquer à l'homme un peu de cette liberté, en lui communiquant l'être, la pensée, le mouvement, la volonté, toutes choses également inconnues? Sera-t-il plus difficile à Dieu de nous donner la *Liberté*, que de nous donner le pouvoir de marcher, de manger, de digérer? Il faudrait avoir une démonstration que Dieu n'a pu communiquer l'attribut de la *Liberté* à l'homme ; et pour avoir cette démonstration, il faudrait connaître les attributs de la Divinité; mais qui les connaît?

On dit que Dieu, en nous donnant la *Liberté*, aurait fait des dieux de nous; mais sur quoi le dit-on? pourquoi serais-je dieu avec un peu de liberté, quand je ne le suis pas avec un peu d'intelligence? Est-ce être dieu, que d'avoir un pouvoir faible, borné et passager, de choisir et de commencer le mouvement? Il n'y a pas de milieu, ou nous sommes des automates qui ne faisons rien, et dans qui Dieu fait tout; ou nous sommes des agents, c'est-à-dire des créatures libres. Or, je demande quelle preuve on a que nous sommes de simples automates, et que ce sentiment intérieur de liberté est une illusion?

Toutes les preuves qu'on apporte se réduisent à la prescience de Dieu. Mais sait-on précisément ce que c'est que cette prescience ? Certainement on l'ignore. Comment donc pouvons-nous faire servir notre ignorance des attributs suprêmes de Dieu à prouver la fausseté d'un sentiment réel de liberté que nous éprouvons dans nos âmes?

Je ne peux concevoir l'accord de la prescience et de la *Liberté*, je l'avoue ; mais dois-je pour cela rejeter la *Liberté*? nierai-je que je sois un être pensant, parce que je ne vois point ni comment la matière peut penser, ni comment un être pensant peut être esclave de la matière? Raisonner ce qu'on appelle *à priori* est une chose fort belle ; mais elle n'est pas de la compétence des humains. Nous sommes tous sur les bords d'un grand fleuve ; il faut le remonter avant d'oser parler de sa source. Ce serait assurément un grand bonheur si on pouvait, en métaphysique, établir des principes clairs, indubitables, et en grand nombre, d'où découlerait une infinité de conséquences, comme en mathématiques; mais Dieu n'a pas voulu que la chose fût ainsi. Il s'est réservé le patrimoine de la métaphysique : le règne des idées pures et des essences des choses est le sien. Si quelqu'un est entré dans ce partage céleste, c'est assurément vous, mon-

(1) *Zulime*. (G. A.)
(2) Titre d'un poème d'Ovide. (G. A.)
(3) Celle du 26 décembre 1737 et celle du 17 février 1738. (G. A.)

seigneur; et je dirai, dans mon cœur, de votre personne, ce que les flatteurs disent des rois, qu'ils sont les images de la Divinité.

Au reste, les vers de la *Henriade*, que vous daignez citer, n'ont été faits que dans la vue d'exprimer uniquement que notre liberté ne nuit pas à la prescience divine, qui fait ce qu'on appelle le *destin*. Je me suis exprimé un peu durement dans cet endroit; mais en poésie on ne dit pas toujours précisément ce que l'on voudrait dire; la roue tourne, et emporte son homme par sa rapidité.

Avant de finir sur cette matière, j'aurai l'honneur de dire à votre altesse royale que les sociniens, qui nient la prescience de Dieu sur les contingents, ont un grand apôtre, qu'ils ne connaissent peut-être pas; c'est Cicéron, dans son livre de la *Divination*. Ce grand homme aime mieux dépouiller les dieux de la prescience, que les hommes de la *Liberté*.

Je ne crois pas que, tout grand orateur qu'il était, il eût pu répondre à vos raisons. Il aurait eu beau faire de longues périodes, ce seraient des sons contre des vérités; laissons-le donc avec ses phrases.

Mais que votre altesse royale me permette de lui dire que les dieux de Cicéron et le dieu de Newton et de Clarke ne sont pas de la même espèce; c'est le dieu de Cicéron, qu'on peut appeler un dieu raisonnant dans les cafés sur les opérations de la campagne prochaine; car qui n'a point de prescience n'a que des conjectures, et qui n'a que des conjectures est sujet à dire autant de pauvretés que le *London's journal* ou la gazette de Hollande; mais ce n'est pas là le compte de sir Isaac Newton et de Samuel Clarke, deux têtes aussi philosophiques que Marc Tulle était bavard.

Le docteur Clarke, qui a assez approfondi ces matières, dont Newton n'a parlé qu'en passant, dit, me semble, avec assez de raison, que nous ne pouvons nous élever à la connaissance imparfaite des attributs divins que comme nous élevons un nombre quelconque à l'infini, allant du connu à l'inconnu.

Chaque manière d'apercevoir, bornée et finie dans l'homme, est infinie dans Dieu. L'intelligence d'un homme voit un objet à la fois, et Dieu embrasse tous les objets. Notre âme prévoit par la connaissance du caractère d'un homme ce que cet homme fera dans une telle occasion, et Dieu prévoit, par la même connaissance poussée à l'infini, ce que cet homme fera. Ainsi, ce qui dans nous est science de conjecture, et qui ne nuit point à la liberté, est dans Dieu science certaine, tout aussi peu nuisible à la liberté. Cette manière de raisonner n'est pas, me semble, si ridicule.

Mais je m'aperçois, monseigneur, que je le suis très fort en vous ennuyant de mes idées, et en affaiblissant celles des autres. Votre seule bonté me rassure. Je vois que votre cœur est aussi humain que votre esprit est étendu. Je vois, par vos vers à M. de Kaiserling, combien vous êtes capable d'aimer : aussi ma quatrième épître sur le *Bonheur* finira par l'amitié; sans elle il n'y a point de bonheur sur la terre.

Madame la marquise du Châtelet vous admire si fort, qu'elle n'ose vous écrire. Je suis donc bien hardi, monseigneur, moi qui vous admire tout autant, pour le moins, et qui me répands en ces énormes bavarderies.

Que ne puis-je vous dire :

> In publica commoda peccem,
> Si longo sermone morer tua tempora, Cæsar!
>
> Hor., l. II, ep. I.

Je suis avec un profond respect, un attachement, une reconnaissance sans bornes, etc.

49. — DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 28 mars.

Monsieur, j'ai reçu votre lettre du 8 de ce mois avec quelque sorte d'inquiétude sur votre santé. M. Thieriot me marque qu'elle n'était pas bonne, ce que vous me confirmez encore. Il semble que la nature, qui vous a partagé d'une main si avantageuse du côté de l'esprit, ait été plus avare en ce qui regarde votre santé, comme si elle avait eu regret d'avoir fait un ouvrage achevé. Il n'y a que les infirmités du corps qui puissent nous faire présumer que vous êtes mortel; vos ouvrages doivent nous persuader le contraire.

Les grands hommes de l'antiquité ne craignaient jamais plus l'implacable malignité de la fortune, qu'après les grands succès. Votre fièvre pourrait être comptée, à ce prix, comme un équivalent ou comme un contre-poids de votre *Mérope*.

Pourrais-je me flatter d'avoir deviné les corrections que vous voulez faire à cette pièce, vous qui en êtes le père, vous qui l'avez jugée en Brutus? Pour moi, qui ne l'ai point faite, moi qui n'y prends d'autre intérêt que celui que m'inspire l'auteur, j'ai lu deux fois la *Mérope* avec toute l'attention dont je suis capable, sans y apercevoir de défauts. Il en est de vos ouvrages comme du soleil; il faut avoir le regard très perçant pour y découvrir des taches.

Vous voudrez bien m'envoyer les quatre actes corrigés, comme vous me le faites espérer; sans quoi les ratures et les corrections rendraient mon original embrouillé et difficile à déchiffrer.

Despréaux et tous les grands poëtes n'atteignaient à la perfection qu'en corrigeant. Il est fâcheux que les hommes, quelques talents qu'ils aient, ne puissent produire quelque chose de bon tout d'un coup. Ils n'y arrivent que par degrés. Il faut sans cesse effacer, châtier, émonder, et chaque pas qu'on avance est un pas de correction.

Virgile, ce prince de la poésie latine, était encore occupé de son *Enéide* lorsque la mort le surprit. Il voulait, sans doute, que son ouvrage répondît à ce point de perfection qu'il avait dans l'esprit, et qui était semblable à celui de l'orateur dont Cicéron nous fait le portrait.

Vous, dont on peut placer le nom à côté de celui de ces grands hommes, sans déroger à leur réputation, vous tenez le chemin qu'ils ont tenu, pour imprimer à vos ouvrages le caractère d'immortalité si estimable et si rare.

La *Henriade*, le *Brutus*, la *Mort de César*, etc., sont si parfaits, que ce n'est pas une petite difficulté de ne rien faire de moindre. C'est un fardeau que vous partagez avec tous les grands hommes. On ne leur passe pas ce qui serait bon en d'autres. Leurs ouvrages, leurs actions, leur vie, enfin tout doit être excellent en eux. Il faut qu'ils répondent sans cesse à leur réputation; il faut, s'il m'est permis de me servir de cette expression, qu'ils gravissent sans cesse contre les faiblesses de l'humanité.

Le *Maximien* de La Chaussée n'est point encore parvenu jusqu'à moi. J'ai vu l'*Ecole des Amis* (1), qui est de ce même auteur, dont le titre est excellent et les vers ordinaires, faibles, monotones et ennuyeux. Peut-être y a-t-il trop de témérité à moi, étranger et presque barbare, de juger des pièces du théâtre français; cependant ce qui est sec et rampant dégoûte bientôt. Nous choisissons ce qu'il y a de meilleur pour le représenter ici. Ma mémoire est si mauvaise, que je fais avec beaucoup de discernement le triage des choses qui doivent la remplir; c'est comme un petit jardin où l'on ne sème pas indifféremment toutes sortes de semences, et qu'on n'orne que des fleurs les plus rares et les plus exquises.

Vous verrez, par les pièces que je vous envoie, les fruits de ma retraite et de vos instructions. Je vous prie de redoubler votre sévérité pour tout ce qui vous viendra de ma part. J'ai du loisir, j'ai de la patience, et avec tout cela rien de mieux à faire qu'à changer les endroits de mes ouvrages que vous aurez réprouvés.

On travaille actuellement à la Vie de la czarine et du czarovitz. J'espère vous envoyer dans peu ce que j'aurai pu ramasser à ce sujet. Vous trouverez dans ces anecdotes des barbaries et des cruautés semblables à celles qu'on lit dans l'histoire des premiers Césars.

La Russie est un pays où les arts et les sciences n'avaient point pénétré. Le czar n'avait aucune teinture d'humanité, de magnanimité, ni de vertu; il avait été élevé dans la plus crasse ignorance; il n'agissait que selon l'impulsion de ses passions déréglées : tant il est vrai que l'inclination des hommes les porte au mal, et qu'ils ne sont bons qu'à proportion que l'éducation ou l'expérience a pu modifier la fougue de leur tempérament.

J'ai connu le grand-maréchal de la cour (de Prusse), Printz, qui vivait encore en 1724, et qui sous le règne du feu roi, avait été ambassadeur chez le czar. Il m'a raconté que, lorsqu'il arriva à Pétersbourg, et qu'il demanda de présenter ses lettres de créance, on le mena sur un vaisseau qui n'était pas encore lancé du chantier. Peu accoutumé à de pareilles audiences, il demanda où était le czar : on le lui montra qui accommodait des cordages au haut du tillac. Lorsque le czar eut aperçu M. de Printz, il l'invita de venir à lui par le moyen d'un échelon de cordes; et comme il s'en excusait sur sa maladresse, le czar se descendit à un câble comme un matelot, et vint le joindre.

La commission dont M. Printz était chargé lui ayant été très agréable, le prince voulut donner des marques éclatantes de sa satisfaction : pour cet effet, il fit préparer un festin somptueux auquel M. de Printz fut invité. On y but, à la façon des Rus-

(1) Cette comédie avait été jouée un an auparavant, le 27 février 1737. (G. A.)

ses, de l'eau-de-vie, et on en but brutalement. Le czar, qui voulait donner un relief particulier à cette fête, fit amener une vingtaine de strélitz qui étaient détenus dans les prisons de Pétersbourg, et à chaque grand verre qu'on vidait, ce monstre affreux abattait la tête de ces misérables. Ce prince dénaturé voulut, pour donner une marque de considération particulière à M. de Printz, lui procurer, suivant son expression, le plaisir d'exercer son adresse sur ces malheureux. Jugez de l'effet qu'une semblable proposition dut faire sur un homme qui avait des sentiments et le cœur bien placé. De Printz, qui ne le cédait en sentiments à qui que ce fût, rejeta une offre qui, en tout autre endroit, aurait été regardée comme injurieuse au caractère dont il était revêtu, mais qui n'était qu'une simple civilité dans ce pays barbare. Le czar pensa se fâcher de ce refus, et il ne put s'empêcher de lui témoigner quelques marques de son indignation; ce dont cependant il lui fit réparation le lendemain.

Ce n'est pas une histoire faite à plaisir; elle est si vraie, qu'elle se trouve dans les relations de M. de Printz, que l'on conserve dans les archives. J'ai même parlé à plusieurs personnes qui ont été dans ce temps-là à Pétersbourg, lesquelles m'ont attesté ce fait. Ce n'est point un conte su de deux ou trois personnes, c'est un fait notoire.

De ces horribles cruautés, passons à un sujet plus gai, plus riant, et plus agréable; ce sera la petite pièce qui suivra cette tragédie.

Il s'agit de la muse de Gresset, qui, à présent, est une des premières du Parnasse français. Cet aimable poëte a le don de s'exprimer avec beaucoup de facilité. Ses épithètes sont justes et nouvelles; avec cela il a des tours qui lui sont propres : on aime ses ouvrages, malgré leurs défauts. Il est trop peu soigné, sans contredit, et la paresse, dont il fait tant l'éloge, est la plus grande rivale de sa réputation.

Gresset a fait une ode sur l'*Amour de la patrie*, qui m'a plu infiniment. Elle est pleine de feu et de morceaux achevés. Vous aurez remarqué, sans doute, que les vers de huit syllabes réussissent mieux à ce poëte que ceux de douze.

Malgré le succès des petites pièces de Gresset, je ne crois pas qu'il réussisse jamais au théâtre français, ou dans l'épopée. Il ne suffit pas de simples bluettes d'esprit pour des pièces de si longue haleine; il faut de la force, il faut de la vigueur et de l'esprit vif et mûr pour y réussir : il n'est pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe.

On copie, suivant que vous le souhaitez, la cantate de la Lecouvreur. Je l'enverrai échouer à Cirey. Des oreilles françaises, accoutumées à des vaudevilles et à des antiennes, ne seront guère favorables aux airs méthodiques et expressifs des Italiens. Il faudrait des musiciens en état d'exécuter cette pièce dans le goût où elle doit être jouée, sans quoi elle vous paraîtra tout aussi touchante que le rôle de Brutus récité par un acteur suisse ou autrichien.

Césarion vient d'arriver avec toutes les pièces dont vous l'avez chargé : je vous en remercie mille fois; je suis partagé entre l'amitié, la joie, et la curiosité. Ce n'est pas une petite satisfaction que de parler à quelqu'un qui vient de Cirey, que dis-je? à un autre moi-même, qui m'y transporte, pour ainsi dire. Je lui fais mille questions à la fois, je l'empêche même de me satisfaire: il nous faudra quelques jours avant d'être en état de nous entendre. Je m'amuse bien mal à propos de vous parler de l'amitié, vous qui la connaissez si bien, et qui en avez si bien décrit les effets (1).

Je ne vous dis rien encore de vos ouvrages. Il me les faut lire à tête reposée pour vous en dire mon sentiment, non que je m'ingère de les apprécier, ce serait faire tort à ma modestie. Je vous exposerai mes doutes, et vous confondrez mon ignorance.

Mes salutations à la sublime Emilie, et mon encens pour le divin Voltaire. Je suis avec une très parfaite estime, monsieur, votre très fidèlement affectionné ami, FÉDÉRIC.

50. — DU PRINCE ROYAL.

31 mars.

Monsieur, je suis obligé de vous avertir que j'ai reçu deux jours de poste successivement les lettres de M. Thieriot ouvertes. Je ne jurerais pas même que la dernière que vous m'avez écrite n'ait essuyé le même sort. J'ignore si c'est en France, ou dans les États de mon père, qu'elles ont été victimes d'une curiosité assez mal placée (2). On peut savoir tout ce que contient notre correspondance : vos lettres ne respirent que la vertu et l'humanité, et les miennes ne contiennent, pour l'ordinaire, que des éclaircissements que je vous demande sur des sujets auxquels la plupart du monde ne s'intéresse guère. Cependant, malgré l'innocence des choses que contient notre correspondance, vous savez assez ce que c'est que les hommes, et qu'ils ne sont que trop portés à mal interpréter ce qui doit être exempt de tout blâme. Je vous prierai donc de ne point adresser par M. Thieriot les lettres qui rouleront sur la philosophie ou sur des vers. Adressez-les plutôt à M. Tronchin-Dubreuil (1); elles me parviendront plus tard, mais j'en serai récompensé par leur sûreté. Quand vous m'écrirez des lettres où il n'y aura que des bagatelles, adressez-les à votre ordinaire, par M. Thieriot, afin que les curieux aient de quoi se satisfaire.

Césarion me charme par tout ce qu'il me dit de Cirey. Votre histoire du siècle de Louis XIV m'enchante. Je voudrais seulement que vous n'eussiez point rangé Machiavel, qui était un malhonnête homme, au rang des autres grands hommes de son temps. Quiconque enseigne à manquer de parole, à opprimer, à commettre des injustices, fût-il d'ailleurs l'homme le plus distingué par ses talents, ne doit jamais occuper une place due uniquement aux vertus et aux talents louables. Cartouche ne mérite point de tenir un rang parmi les Boileau, les Colbert et les Luxembourg. Je suis sûr que vous êtes de mon sentiment. Vous êtes trop honnête homme pour vouloir mettre en honneur la réputation flétrie d'un coquin méprisable ; aussi suis-je sûr que vous n'avez envisagé Machiavel que du côté du génie. Pardonnez-moi ma sincérité ; je ne la prodiguerais pas, si je ne vous en croyais très digne.

Si les histoires de l'univers avaient été écrites comme celle que vous m'avez confiée, nous serions plus instruits des mœurs de tous les siècles, et moins trompés par les historiens. Plus je vous connais, et plus je trouve que vous êtes un homme unique. Jamais je n'ai lu de plus beau style que celui de l'*Histoire de Louis XIV*. Je relis chaque paragraphe deux ou trois fois, tant j'en suis enchanté. Toutes les lignes portent coup ; tout est nourri de réflexions excellentes ; aucune fausse pensée, rien de puéril, et avec cela une impartialité parfaite. Dès que j'aurai lu tout l'ouvrage, je vous enverrai quelques petites remarques, entre autres sur les noms allemands, qui sont un peu maltraités; ce qui peut répandre de l'obscurité sur cet ouvrage, puisqu'il y a des noms qui sont si défigurés, qu'il faut les deviner.

Je souhaiterais que votre plume eût composé tous les ouvrages qui sont faits et qui peuvent être de quelque instruction ; ce serait le moyen de profiter et de tirer utilité de la lecture. Je m'impatiente quelquefois des inutilités, des pauvres réflexions, ou de la sécheresse qui règne dans certains livres ; c'est au lecteur à digérer de pareilles lectures. Vous épargnez cette peine à vos lecteurs. Qu'un homme ait du jugement ou non, il profite également de vos ouvrages. Il ne lui faut que de la mémoire.

Il me faut de l'application et une contention d'esprit pour étudier vos *Éléments de Newton*, ce qui se fera après Pâques,

> Faisant une petite absence
> Pour prendre ce que vous savez,
> Avec beaucoup de bienséance (2).

Je vous exposerai mes doutes avec la dernière franchise, honteux de vous mettre toujours dans le cas des Israélites, qui ne pouvaient relever les murs de Jérusalem qu'en se défendant d'une main, tandis qu'ils travaillaient de l'autre.

Avouez que mon système est insupportable ; il me l'est quelquefois à moi-même. Je cherche un objet pour fixer mon esprit, et je n'en trouve encore aucun. Si vous en savez, je vous prie de m'en indiquer qui soit exempt de toute contradiction. S'il y a quelque chose dont je puisse me persuader, c'est qu'il y a un Dieu adorable dans le ciel, et un Voltaire presque aussi estimable à Cirey.

J'envoie une petite bagatelle (3) à madame la marquise, que vous lui ferez accepter. J'espère qu'elle voudra la placer dans ses entre-sols (4), et qu'elle voudra s'en servir pour ses compositions.

Je n'ai pas pu laisser votre portrait entre les mains de Césarion. J'ai envié à mon ami d'avoir conversé avec vous et

(1) Frédéric venait de lire le *Temple de l'Amitié*. Voyez, tome VI, aux POÈMES. (G. A.)

(2) Les soupçons de Frédéric n'étaient pas fondés. Voyez la lettre du 19 avril. (G. A.)

(1) A Amsterdam. (G. A.)

(2) C'est-à-dire pour communier. Voyez, tome VI, l'Épître XIX. (G. A.)

(3) Une écritoire. (G. A.)

(4) C'était les entre-sols du château que Voltaire et la marquise habitaient. (G. A.)

de posséder encore votre portrait. C'en est trop, me suis-je dit; il faut que nous partagions les faveurs du destin. Nous pensons tous de même sur votre sujet, et c'est à qui vous aimera et vous estimera le plus.

J'ai presque oublié de vous parler de vos pièces fugitives: la *Modération dans le bonheur* (1), le *Cadenas*, le *Temple de l'Amitié*, etc., tout cela m'a charmé. Vous accumulez la reconnaissance que je vous dois. Que la marquise n'oublie pas d'ouvrir l'encrier. Soyez persuadé que je ne regrette rien plus au monde que de ne pouvoir vous convaincre des sentiments avec lesquels je suis, monsieur, votre très fidèlement affectionné ami, Féderic.

51. — DU PRINCE ROYAL.

A Ruppin, le 19 avril.

Monsieur, j'y perds de toutes les façons lorsque vous êtes malade, tant par l'intérêt que je prends à tout ce qui vous touche, que par la perte d'une infinité de bonnes pensées que j'aurais reçues si votre santé l'avais permis.

Pour l'amour de l'humanité, ne m'alarmez plus par vos fréquentes indispositions, et ne vous imaginez pas que ces alarmes soient métaphoriques; elles sont trop réelles pour mon malheur. Je tremble de vous appliquer les deux plus beaux vers que Rousseau ait peut-être faits de sa vie :

> Et ne mesurons point au nombre des années
> La course des héros (2).

Césarion m'a fait un rapport exact de l'état de votre santé. J'ai consulté des médecins sur ce sujet : ils m'ont assuré, foi de médecins, que je n'avais rien à craindre pour vos jours; mais, pour votre incommodité, qu'elle ne pouvait être radicalement guérie, parce que le mal était trop invétéré. Ils ont jugé que vous deviez avoir une obstruction dans les viscères du bas-ventre, que quelques ressorts se sont relâchés, que des flatuosités ou une espèce de néphrétique sont la cause de vos incommodités. Voilà ce qu'à plus de cent lieues la faculté en a jugé. Malgré le peu de foi que j'ajoute à la décision de ces messieurs, plus incertaine souvent que celle des métaphysiciens, je vous prie cependant, et cela véritablement, de faire dresser le *statum morbi* de vos incommodités, afin de voir si peut-être quelque habile médecin ne pourrait vous soulager. Quelle joie serait la mienne de contribuer en quelque façon au rétablissement de votre santé! Envoyez-moi donc, je vous prie, l'énumération de vos infirmités et de vos misères, en termes barbares et en langage baroque, et cela avec toute l'exactitude possible. Vous m'obligerez véritablement; ce sera un petit sacrifice que vous serez obligé de faire à mon amitié.

Vous m'avez accusé la réception de quelques-unes de mes pièces, et vous n'y ajoutez aucune critique. Ne croyez point que j'aie négligé celles que vous avez bien voulu faire de mes autres pièces. Je joins ici la correction nouvelle de l'ode sur l'*Amour de Dieu*, ajoutée à une petite pièce adressée à Césarion. La manie des vers me lutine sans cesse, et je crains que ce soit de ces maux auxquels il n'y a aucun remède.

Depuis que l'Apollon de Cirey veut bien éclairer les petits atomes de Remusberg, tout y cultive les arts et les sciences.

Je voudrais que vous eussiez eu besoin de mon ode sur la *Patience*, pour vous consoler des rigueurs d'une maîtresse, et non pour supporter vos infirmités. Il est facile de donner des consolations de ce qu'on ne souffre point soi-même; mais c'est l'effort d'un génie supérieur que de triompher des maux les plus aigus, et d'écrire avec toute la liberté d'esprit du sein même des souffrances.

Votre *Epître sur l'Envie* est inimitable. Je la préfère presque encore à ses deux jumelles. Vous parlez de l'envie comme un homme qui a senti le mal qu'elle peut faire, et des sentiments généreux comme de votre patrimoine. Je vous reconnais toujours aux grands sentiments. Vous les sentez si bien, qu'il vous est facile de les exprimer.

Comment parler de mes pièces après avoir parlé des vôtres? Ce qu'il vous plaît d'en dire sent un tant soit peu l'ironie. Mes vers sont les fruits d'un arbre sauvage; les vôtres sont d'un arbre franc. En un mot,

> Tandis que l'aigle altier s'élève dans les airs,
> L'hirondelle rase la terre.
> Philomèle est ici l'emblème de mes vers :
> Quant à l'oiseau du dieu qui porte le tonnerre,
> Il ne convient qu'au seul Voltaire.

Je me conforme entièrement à votre sentiment touchant les pièces de théâtre. L'amour, cette passion charmante, ne devrait y être employé que comme des épiceries, que l'on met dans certains ragoûts, mais qu'on ne prodigue pas, de crainte d'émousser la finesse du palais. *Mérope* mérite de toutes manières de corriger le goût corrompu du public, et de relever Melpomène du mépris que les colifichets de ses ornements lui attirent. Je me repose bien sur vous des corrections que vous aurez faites aux derniers actes de cette tragédie. Peu de chose la rendrait parfaite : elle l'est assurément à présent.

Corneille, après lui Racine, ensuite Lagrange (1), ont épuisé tous les lieux communs de la galanterie et du théâtre. Crébillon a mis, pour ainsi dire, les Furies sur la scène : toutes ses pièces inspirent de l'horreur, tout y est affreux, tout y est terrible. Il fallait absolument après eux quitter une route usée, pour en suivre une plus neuve, une plus brillante.

Les passions que vous mettez sur le théâtre sont aussi capables que l'amour d'émouvoir, d'intéresser et de plaire. Il n'y a qu'à les bien traiter et les produire de la manière que vous le faites dans la *Mérope* et dans la *Mort de César*.

> Le ciel te réservait pour éclairer la France.
> Tu sortais triomphant de la carrière immense
> Que l'épopée offrait à tes désirs ardents;
> Et, nouveau Thucydide, on te vit avec gloire
> Remporter les lauriers consacrés à l'histoire.
> Bientôt d'un vol plus haut, par des efforts puissants,
> Ta main sut débrouiller Newton et la nature :
> Et Melpomène enfin, languissant sans parure,
> Attend tout à présent de tes riches présents.

Je quitte la brillante poésie pour m'abîmer avec vous dans le gouffre de la métaphysique; j'abandonne le langage des dieux que je ne fais que bégayer, pour parler celui de la divinité même, qui m'est inconnu. Il s'agit à présent d'élever le faîte du bâtiment, dont les fondements sont très peu solides. C'est un ouvrage d'araignée, qui est à jour de tous côtés, et dont les fils subtils soutiennent la structure.

Personne ne peut être moins prévenu en faveur de son opinion que je le suis de la mienne. J'ai discuté la fatalité absolue avec toute l'application possible, et j'y ai trouvé des difficultés presque invincibles. J'ai lu une infinité de systèmes, et je n'en ai trouvé aucun qui ne soit hérissé d'absurdités; ce qui m'a jeté dans un pyrrhonisme affreux. D'ailleurs je n'ai aucune raison particulière qui me porte plutôt pour la *fatalité absolue* que pour la *liberté*. Qu'elle soit ou qu'elle ne soit pas, les choses iront toujours le même train. Je soutiens ces sortes de choses tant que je puis, pour voir jusqu'où l'on peut pousser le raisonnement, et de quel côté se trouve le plus d'absurdités.

Il n'en est pas tout à fait de même de la *raison suffisante*. Tout homme qui veut être philosophe, mathématicien, politique, en un mot, tout homme qui veut s'élever au-dessus du commun des autres, doit admettre la raison suffisante.

Qu'est-ce que cette raison suffisante? c'est la cause des événements. Or, tout philosophe recherche cette cause, ce principe, donc tout philosophe admet la raison suffisante. Elle est fondée sur la vérité la plus évidente de nos actions. *Rien* ne saurait produire un être, puisque *rien* n'existe pas. Il faut donc nécessairement que les êtres, ou les événements, aient une cause de leur être dans ce qui les a précédés; et cette cause on l'appelle la raison suffisante de leur existence ou de leur naissance. Il n'y a que le vulgaire qui ne connaissant point de *raison suffisante*, attribue au *hasard* les effets dont les causes lui sont inconnues. Le *hasard*, en ce sens, est le synonyme de *rien*. C'est un être sorti du cerveau creux des poëtes, et qui, comme ces globules de savon que font les enfants, n'a aucun corps.

Vous allez boire à présent la lie de mon nectar sur le sujet de la fatalité absolue. Je crains fort que vous n'éprouviez, à l'explication de mon hypothèse, ce qui m'arriva l'autre jour. J'avais lu dans je ne sais quel livre de physique, où il s'agissait du muscle céphalopharyngien. Me voilà à consulter Furetière (2) pour en trouver l'éclaircissement : il dit que le muscle céphalopharyngien est l'orifice de l'œsophage, nommé pharynx. Ah! pour le coup, dis-je, me voilà devenu bien habile. Les explications sont souvent plus obscures que le texte même. Venons à la mienne.

J'avoue premièrement que les hommes ont un sentiment

(1) Il s'agit de l'un des deux premiers *Discours sur l'homme*. Leur titre général était alors : *Epîtres sur le bonheur*. (G. A.)
(2) Livre II, ode x. (G. A.)

(1) Lagrange-Chancel. (G. A.)
(2) Dictionnaire français de Furetière. (G. A.)

de liberté : ils ont ce qu'ils appellent la puissance de déterminer leur volonté, d'opérer des mouvements, etc. Si vous appelez ces actes la liberté de l'homme, je conviens avec vous que l'homme est libre. Mais si vous appelez liberté les raisons qui déterminent les résolutions, les causes des mouvements qu'elles opèrent, en un mot, ce qui peut influer sur ces actions, je puis prouver que l'homme n'est point libre.

Mes preuves seront tirées de l'expérience. Elles seront tirées des observations que j'ai faites sur les motifs de mes actions et sur celles des autres.

Je soutiens premièrement que tous les hommes se déterminent par des raisons tant bonnes que mauvaises (ce qui ne fait rien à mon hypothèse); et ces raisons ont pour fondement une certaine idée de bonheur ou de bien-être. D'où vient que, lorsqu'un libraire m'apporte la *Henriade* et les *Épigrammes* de Rousseau, d'où vient, dis-je, que je choisis la *Henriade?* c'est que la *Henriade* est un ouvrage parfait, et dont mon esprit et mon cœur peuvent tirer un usage excellent, et que les épigrammes ordurières salissent l'imagination. C'est donc l'idée de mon avantage, de mon bien-être, qui porte ma raison à se déterminer en faveur d'un de ces ouvrages préférablement à l'autre; c'est donc l'idée de mon bonheur qui détermine toutes mes actions; c'est donc le ressort dont je dépends, et ce ressort est lié avec un autre qui est mon tempérament : c'est là précisément la roue avec laquelle le Créateur monte les ressorts de la volonté; et l'homme a la même liberté que la pendule. Il a de certaines vibrations; en un mot, il peut faire des actions, etc., mais toutes asservies à son tempérament et à sa façon de penser plus ou moins bornée.

Questionnez quel homme il vous plaira sur ce qu'il a fait telle ou telle action : le plus stupide de tous vous alléguera une raison. C'est donc une raison qui le détermine; l'homme agit donc selon une loi, et en conséquence du ton que le Créateur lui a donné.

Voici donc une vérité non moins fondée sur l'expérience. Concluons donc que l'homme porte en soi le mobile qui le détermine ou qui cause ses résolutions.

Je voudrais, pour l'amour de la fatalité absolue, qu'on n'eût jamais cherché de subterfuge contre la liberté dans de faux raisonnements. Tel est celui que vous combattez très bien, et que vous détruisez totalement. En effet, rien de moins conséquent, que nous serions des dieux si nous étions libres. Il y a beaucoup de témérité à vouloir raisonner des choses qu'on ne connaît point; et il y en a encore infiniment plus de vouloir prescrire des limites à la toute-puissance divine.

J'examine simplement les vérités qui me sont connues : et de là je conclus que, puisqu'elles sont telles, Dieu a voulu qu'elles soient. Mon raisonnement ne fait qu'enchaîner les effets de la nature avec leur cause primitive, qui est Dieu.

Selon ce système, Dieu ayant prévu les effets des tempéraments et des caractères des hommes, conserve en plein sa prescience : et les hommes ont une espèce de liberté, quoique très bornée, de suivre leurs raisonnements ou leur façon de penser.

Il s'agit à présent de montrer que mon hypothèse ne contient rien d'injurieux ni de contradictoire contre l'essence divine. C'est ce que je vais prouver.

L'idée que j'ai de Dieu est celle d'un Etre tout-puissant, très bon, infini, et raisonnable à un degré supérieur. Je dis que ce Dieu se détermine en tout par les raisons les plus sublimes, qu'il ne fait rien que de très raisonnable et de très conséquent. Ceci ne renverse en aucune façon la liberté de Dieu; car, comme Dieu est la raison même, dire qu'il se détermine par la raison, c'est dire qu'il se détermine par sa volonté; ce qui n'est en ce sens qu'un jeu de mots. De plus, Dieu peut prévoir ses propres actions, puisqu'elles sont asservies à l'infini, à l'excellence de ses attributs. Elles portent toujours le caractère de la perfection. Si donc Dieu est lui-même le destin, comment en peut-il être l'esclave? Et si ce Dieu qui, selon M. Clarke, ne peut se tromper, si ce Dieu prévoit les actions des hommes, il faut donc nécessairement qu'elles arrivent. M. Clarke lui-même l'avoue sans s'en apercevoir.

Mon raisonnement se réduit à ce que Dieu étant l'excellence même, il ne peut rien faire que de très excellent; et c'est ce qu'attestent les œuvres de la nature; c'est de quoi tous les hommes en général nous sont un témoignage, et de quoi vous persuaderiez seul, s'il n'y avait que vous dans l'univers.

Cependant il faut se garder de juger du monde par parties; ce sont les membres d'un tout, où l'assortiment est nécessaire. Dire, parce qu'il y a quelques hommes malfaisants, que Dieu a tout mal fait, c'est perdre de vue la totalité, c'est considérer un point dans un ouvrage de miniature, et négliger l'effet de l'ensemble. Comptons que tout ce que nous apercevons dans la nature concourt aux vues du Créateur. Si nos yeux de taupe ne peuvent apercevoir ces vues, ce défaut est dans notre nerf optique, et non pas dans l'objet que nous envisageons.

Voilà tout ce que mon imagination a pu vous fournir sur le roman de la fatalité absolue, et sur la prescience divine. Du reste, je respecte beaucoup Cicéron, protecteur de la liberté, quoique, à dire vrai, ses *Tusculanes* soient, de tous ses ouvrages, celui qui me convient le mieux.

Vous anoblissez (1) le dieu de M. Clarke d'une telle façon, que je commence déjà à sentir du respect pour cette divinité. Si vous eussiez vécu du temps de Moïse, le dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob n'y aurait rien perdu, et sûrement il aurait été plus digne de nos hommages que celui que nous présente le bègue législateur des Juifs.

Je me réserve de vous parler une autre fois de votre excellent *Essai de physique* (2). Cet ouvrage mérite bien d'occuper une autre lettre particulièrement destinée à ce sujet. Je remplirai également mes engagements touchant le *Siècle de Louis XIV;* et je joindrai à cette lettre quelques *Considérations sur l'état du corps politique de l'Europe*, que je vous prierai cependant de ne communiquer à personne. Mon dessein était de les faire imprimer en Angleterre, comme l'ouvrage d'un anonyme. Quelques raisons m'en ont fait différer l'exécution.

J'attends l'épître sur l'*Amitié* (3) comme une pièce qui couronnera les autres. Je suis aussi affamé de vos ouvrages, que vous êtes diligent à les composer.

Je fus tout surpris, en vérité, lorsque je vis que la marquise du Châtelet me trouvait si admirable. J'en ai cherché la raison suffisante avec Leibnitz, et je suis tenté de croire que cette grande admiration de la marquise ne vient que d'un petit grain de paresse. Elle n'est pas aussi généreuse que vous de ses moments. Je me déclare incontinent le rival de Newton, et suivant la mode de Paris, je vais composer un libelle contre lui. Il ne dépend que de la marquise de rétablir la paix entre nous. Je cède volontiers à Newton la préférence que l'ancienneté de connaissance et son mérite personnel lui ont acquise, et je ne demande que quelques mots écrits dans des moments perdus : moyennant quoi je tiens quitte la marquise de toute admiration quelconque.

J'ai sonné le tocsin mal à propos (4) dans la dernière lettre que je vous ai écrite; vous voudrez bien continuer votre correspondance par M. Thieriot. Mon soupçon, après l'avoir éclairci, s'est trouvé mal fondé. J'en suis bien aise, parce que cela me procurera d'autant plus promptement vos réponses.

Vous ne sauriez croire à quel point j'estime vos pensées, et combien j'aime votre cœur. Je suis bien fâché d'être le Saturne du monde planétaire dont vous êtes le soleil. Qu'y faire? mes sentiments me rapprochent de vous, et l'affection que je vous porte n'en est pas moins fervente. Je joins à cette lettre ce que vous m'avez demandé sur la vie de la czarine et du czarovitz. Si vous souhaitez quelque chose de plus sur ce sujet, je m'offre de vous satisfaire, étant à jamais, monsieur, votre très affectionné et très fidèle ami, FÉDÉRIC.

52. — DE VOLTAIRE.

Avril.

Monseigneur, j'ai reçu de nouveaux bienfaits de votre altesse royale, des fruits précieux (5) de votre loisir et de votre singulier génie. L'ode à sa majesté la reine votre mère me paraît votre plus bel ouvrage. Il faut bien, quand votre cœur se joint à votre esprit, qu'il en naisse un chef-d'œuvre. Je n'y trouve à reprendre que quelques expressions qui ne sont pas tout à fait dans notre exactitude française. Nous ne disons pas *des encens* au pluriel : nous ne disons point, comme on dit, je crois, en allemand, encenser *à* quelqu'un. Cette phrase n'est en usage que parmi quelques ministres réfugiés, qui tous ont un peu corrompu la pureté de la langue française. Voilà à peu près tout ce que ma pédanterie grammaticale peut critiquer dans cet ouvrage charmant, que je chéris comme homme, comme poëte, comme serviteur bien tendrement attaché à votre auguste personne.

(1) Pour *ennoblissez*. (G. A.)
(2) *Eléments de la philosophie de Newton*, qui venaient de paraître en Hollande sans l'autorisation de Voltaire. (G. A.)
(3) Le quatrième des *Discours sur l'homme*, où se trouve un éloge de l'amitié. (G. A.)
(4) A propos des lettres ouvertes. (G. A.)
(5) Envoi de vers du 28 mars. (G. A.)

Que je suis enchanté quand je vois un prince né pour régner dire :

Ta clémence et ton équité,
Ces limites de ta puissance!

Voilà deux vers que j'admirerais dans le meilleur poëte, et qui me transportent dans un prince. Vous faites, comme Marc-Aurèle, la satire des cours par votre exemple et par vos écrits, et vous avez, par dessus lui, le mérite de dire en beaux vers, dans une langue étrangère, ce qu'il disait assez sèchement dans sa langue propre.

Si la tendresse respectable qui a dicté cette ode ne m'avait enlevé mon premier suffrage, je pourrais le donner à l'ode. Enfin il y a plus d'imagination ; et le mérite de la difficulté surmontée, qu'on doit compter dans tous les arts, est bien plus grand dans une ode que dans une épître libre.

Le *Printemps* est dans un tout autre goût : c'est un tableau de Claude Lorrain. Il y a un poëte anglais, homme de mérite, nommé Thomson, qui a fait les *Quatre Saisons* dans ce goût-là, en *blanck verses*, sans rime. Il semble que le même dieu vous ait inspirés tous deux.

Votre altesse royale me permettra-t-elle de faire sur ce poëme une remarque qui n'est guère poétique?

Et dans le vaste cours de ses longs mouvements,
La terre gravitant et roulant sur ses flancs,
Approchant du soleil en sa carrière immense;...

Voilà des vers philosophiques, par conséquent leur devoir est d'être vrais et d'avoir raison. Ce n'est pas ici Josué qui s'accommode à l'erreur vulgaire, et qui parle en homme très vulgaire; c'est un prince copernicien qui parle, un prince dans les Etats de qui Copernic est né ; car je le crois né à Thorn, et je pense que votre maison royale pourrait bien avoir des droits sur Thorn (1) ; mais venons au fait. Ce fait est que la terre, du printemps à l'été, s'éloigne toujours du soleil, de façon qu'au milieu du cancer elle est environ d'un million de grands milles germaniques plus loin de cet astre qu'au milieu de l'hiver, et que nous avons, moyennant cette inégalité dans son cours, huit jours d'été de plus que d'hiver. Je sais bien qu'on a cru longtemps qu'en été nous étions plus près du soleil ; mais c'est une grande erreur. Il ne doit pas paraître singulier qu'un trente-troisième degré de proximité de plus ne nous échauffe pas ; car je n'ai guère plus chaud à trente-deux pieds de ma cheminée qu'à trente-trois. Ce qui fait la chaleur n'est donc pas la proximité, mais la perpendicularité des rayons du soleil, et leur plus grande quantité réfractée de l'air sur la terre. Or, en été les rayons sont plus approchants de la perpendicule et plus réfractés sur notre horizon septentrional, comme sait votre altesse. Je fais tout ce verbiage pour excuser mon unique critique. D'ailleurs, je ne puis trop remercier votre altesse royale de l'honneur qu'elle fait à notre Parnasse français.

J'envoie la quatrième épître (2) par ce paquet ; je corrige la troisième. J'aurais envoyé les trois nouveaux derniers actes de *Mérope*, mais on les transcrit.

Ce que votre altesse royale a daigné me mander du czar Pierre Ier change bien mes idées. Est-il possible que tant d'horreurs aient pu se joindre à des desseins qui auraient honoré Alexandre? Quoi! policer son peuple, et le tuer! être bourreau, abominable bourreau, et législateur! quitter le trône pour le souiller ensuite de crimes! créer des hommes, et déshonorer la nature humaine! Prince, qui faites l'honneur du genre humain par le cœur et par l'esprit, daignez me développer cette énigme. J'attendrai les mémoires que vos bontés voudront bien me communiquer, et je n'en ferai usage que par vos ordres. Je ne continuerai l'*Histoire de Louis XIV*, ou plutôt de son siècle, que quand vous me le commanderez. Je ne veux..... (*Le reste manque.*)

53.— DE VOLTAIRE.

A Cirey, le 20 mai.

Monseigneur, vos jours de poste sont comme les jours de Titus : vous pleureriez si vos lettres n'étaient pas des bienfaits. Vos deux dernières, du 31 mars et 19 avril, dont votre altesse royale m'honore, sont de nouveaux liens qui m'attachent à elle ; et il faut bien que chacune de mes réponses soit un nouveau serment de fidélité que mon âme, votre sujette, fait à votre âme, sa souveraine.

La première chose dont je me sens forcé de parler est la manière dont vous pensez sur Machiavel. Comment ne seriez-vous point ému de cette colère vertueuse où vous êtes presque contre moi, de ce que j'ai loué le style d'un méchant homme? c'était aux Borgia, père et fils, et à tous ces petits princes qui avaient besoin de crimes pour s'élever, à étudier cette politique infernale ; il est d'un prince tel que vous de la détester. Cet art, qu'on doit mettre à côté de celui des Locuste et des Brinvilliers, a pu donner à quelques tyrans une puissance passagère, comme le poison peut procurer un héritage ; mais il n'a jamais fait ni de grands hommes, ni des hommes heureux : cela est bien certain. A quoi peut-on donc parvenir par cette politique affreuse? au malheur des autres et au sien même. Voilà les vérités qui sont le catéchisme de votre belle âme.

Je suis si pénétré de ces sentiments, qui sont vos idées *innées*, et dont le bonheur des hommes doit être le fruit, que j'oubliais presque de rendre grâces à votre altesse royale de la bonté qu'elle a de s'intéresser à mes maux particuliers. Mais ne faut-il pas que l'amour du bien public marche le premier? Vous joignez donc, monseigneur, à tant de bienfaits, celui de daigner consulter pour moi des médecins. Je ne sais qu'une seule chose aussi singulière que cette bonté, c'est que les médecins vous ont dit vrai. Il y a longtemps que je suis persuadé que ma maladie, s'il est permis de comparer le mal avec le bien, est, tout comme mon attachement à votre personne, une affaire pour la vie.

Les consolations que je goûte dans ma délicieuse retraite et dans l'honneur de vos lettres sont assez fortes pour me faire supporter des douleurs encore plus grandes. Je souffre très patiemment ; et quoique les douleurs soient quelquefois longues et aiguës, je suis très éloigné de me croire malheureux. Ce n'est pas que je sois stoïcien ; au contraire, c'est parce que je suis très épicurien, parce que je crois la douleur un mal et le plaisir un bien, et que, tout bien compté et bien pesé, je trouve infiniment plus de douceurs que d'amertumes dans cette vie.

De ce petit chapitre de morale, je volerai sur vos pas, si votre altesse royale le permet, dans l'abîme de la métaphysique. Un esprit aussi juste que le vôtre ne pouvait assurément regarder la question de la liberté comme une chose démontrée. Ce goût que vous avez pour l'ordre et l'enchaînement des idées, vous a représenté fortement Dieu comme maître unique et infini de tout ; et cette idée, quand elle est regardée seule, sans aucun retour sur nous-mêmes, semble être un principe fondamental d'où découle une fatalité inévitable dans toutes les opérations de la nature. Mais aussi, une autre manière de raisonner semble encore donner à Dieu plus de puissance, et en faire un être, si j'ose le dire, plus digne de nos adorations : c'est de lui attribuer le pouvoir de faire des êtres libres. La première méthode semble en faire le dieu des machines, et la seconde, le dieu des êtres pensants. Or ces deux méthodes ont chacune leur force et leur faiblesse. Vous les pesez dans la balance du sage ; et, malgré le terrible poids que les Leibnitz et les Wolf mettent dans cette balance, vous prenez encore ce mot de Montaigne, *que sais-je?* pour votre devise.

Je vois plus que jamais, par le mémoire sur le czarovitz, que votre altesse royale daigne m'envoyer, que l'histoire a son pyrrhonisme aussi bien que la métaphysique. J'ai eu soin, dans celle de Louis XIV, de ne pas percer plus qu'il ne faut dans l'intérieur du cabinet. Je regarde les grands évènements de ce règne comme de beaux phénomènes dont je rends compte, sans remonter au premier principe. La cause première n'est guère faite pour le physicien, et les premiers ressorts des intrigues ne sont guère faits pour l'historien. Peindre les mœurs des hommes, faire l'histoire de l'esprit humain dans ce beau siècle, et surtout l'histoire des arts, voilà mon seul objet. Je suis bien sûr de dire la vérité quand je parlerai de Descartes, de Corneille, du Poussin, de Girardon, de tant d'établissements utiles aux hommes ; je serais sûr de mentir si je voulais rendre compte des conversations de Louis XIV et de madame de Maintenon.

Si vous daignez m'encourager dans cette carrière, je m'y enfoncerai plus avant que jamais ; mais en attendant je donnerai le reste de cette année à la physique, et surtout à la physique expérimentale (1). J'apprends, par toutes les nouvelles publiques, qu'on débite mes *Eléments de Newton;* mais je ne les ai point encore vus ; il est plaisant que l'auteur et la personne (2) à qui ils sont dédiés soient les seuls qui n'aient point l'ouvrage. Les libraires de Hollande se sont précipités, sans me consulter, sans attendre les changements

(1) Thorn faisait alors partie du royaume de Pologne. (G. A.)
(2) Le quatrième des *Discours sur l'homme.* (G. A.)

(1) C'est à cette époque que Voltaire composa sa *Dissertation sur le feu.* (G. A.)
(2) Madame du Châtelet. (G. A.)

que je préparais; ils ne m'ont ni envoyé le livre, ni averti qu'ils le débitaient. C'est ce qui fait que je ne peux avoir moi-même l'honneur de l'adresser à votre altesse royale; mais on en fait une nouvelle édition plus correcte, que j'aurai l'honneur de lui envoyer.

Il me semble, monseigneur, que ce petit *commercium epistolicum* embrasse tous les arts. J'ai eu l'honneur de vous parler de morale, de métaphysique, d'histoire, de physique; je serais bien ingrat si j'oubliais les vers. Et comment oublier les derniers que votre altesse royale vient de m'envoyer? Il est bien étrange que vous puissiez écrire avec tant de facilité dans une langue étrangère. Des vers français sont très difficiles à faire en France, et vous en composez à Remusberg, comme si Chaulieu, Chapelle, Gresset, avaient l'honneur de souper avec votre altesse royale. (*Le reste manque.*)

54. — DU PRINCE ROYAL.

Juin.

Mon cher ami (ce titre vous est dû, et par votre rare mérite, et par la sincérité avec laquelle vous me faites apercevoir mes fautes), je suis charmé de votre critique : je corrigerai tous les endroits que vous avez marqués; je travaillerai comme sous vos yeux. Vos lumières et vos censures seront comme les canaux qui forment les jets d'eau : elles régleront l'essor de mon esprit; et plus vous mettrez de sévérité dans vos critiques, plus vous augmenterez mes obligations.

Votre quatrième *Epître* est un chef-d'œuvre. Césarion et moi nous l'avons lue, relue et admirée plus d'une fois. Je ne saurais vous dire à quel point j'estime vos ouvrages. La noble hardiesse avec laquelle vous débitez de grandes vérités m'enchante.

Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter.

Ce vers est peut-être le plus philosophique qui ait jamais été fait. L'orgueil de la plupart des savants n'est pas capable de se ployer sous cette vérité. Il faut avoir épuisé la philosophie pour en dire autant.

Vous avez un talent tout particulier pour exprimer les grands sentiments et les grandes vérités. Je suis charmé de ces deux vers :

O divine amitié, félicité parfaite,
Seul mouvement de l'âme où l'excès soit permis!

Je voudrais pouvoir inculquer cette vérité dans le cœur de tous mes compatriotes et de tous les hommes. Si le genre humain pensait ainsi, nous verrions une république plus parfaite et plus heureuse que celle de Platon.

Cette saison, qui est pour moi le semestre de mars, m'a tant fourni d'occupation qu'il m'a été impossible de vous répondre plus tôt. J'ai reçu encore la cinquième épître *sur le Bonheur* (1), et je réponds à toutes ces lettres à la fois.

Pour vous parler avec ma franchise ordinaire, je vous avouerai naturellement que tout ce qui regarde l'*homme-dieu* ne me plaît point dans la bouche d'un philosophe, d'un homme qui doit être au-dessus des erreurs populaires. Laissez au grand Corneille, vieux radoteur et tombé dans l'enfance, le travail insipide de rimer l'*Imitation de Jésus-Christ*, et ne tirez que de votre fonds ce que vous avez à nous dire. On peut parler de fables, mais seulement comme fables; et je crois qu'il vaut mieux garder un silence profond sur les fables chrétiennes, canonisées par leur ancienneté et par la crédulité des gens absurdes et insipides.

Il n'y aurait qu'au théâtre où je permettrais de représenter quelque fragment de l'histoire de ce prétendu *sauveur*; mais dans votre cinquième *Epître* il paraît que trop de condescendance pour les jésuites ou la prêtraille vous a déterminé à parler de ce ton.

Vous voyez, monsieur, que je suis sincère. Je puis me tromper, mais je ne saurais vous déguiser mes sentiments.

Césarion a reçu avec joie et avec transport la lettre que vous lui avez écrite (2). Vous recevrez sa réponse sous ce même couvert. Nous allons nous séparer pour un temps, puisque je suivrai le roi au pays de Clèves. Je compte y être le mois prochain. Ayez la bonté d'adresser vos lettres, vers ce temps, au colonel Bork à Vesel. J'espère en recevoir quelques-unes pendant le séjour que j'y ferai, vu la proximité de la France. Je tournerai le visage vers Cirey; je ferai comme les Juifs captifs à Babylone, qui se tournaient vers le côté du temple pour faire leurs prières, et pour implorer l'assistance divine.

Voici quelques pièces de ma façon que j'expose au creuset (1). Je crains fort qu'elles ne soutiennent pas l'épreuve. C'est, comme vous voyez, toujours le démon des vers qui me domine. Bientôt celui des combats pourra influer sur moi. Si le sort ou le démon de la guerre me rend ennemi des Français, soyez bien persuadé que la haine n'aura jamais d'empire sur mon esprit, et que mon cœur démentira toujours mon bras. Vous seul, monsieur, me faites aimer votre nation. Je chérirai tendrement les habitants de Cirey, tandis que je ferai la guerre aux Français, et je dirai :

.....Mon épée,
Qui du sang espagnol eût été mieux trempée....
Henriade, ch. III.

Je vous prie de me donner de vos nouvelles le plus souvent qu'il vous sera possible : je suis d'une inquiétude extrême sur tout ce qui regarde votre santé. Nous venons de perdre ici un des plus grands hommes d'Allemagne : c'est le fameux M. de Beausobre, homme d'honneur et de probité, grand génie, d'un esprit fin et délié, grand orateur, savant dans l'histoire de l'Eglise et dans la littérature, ennemi implacable des jésuites, la meilleure plume de Berlin, un homme plein de feu et de vivacité, que quatre-vingts années de vie n'avaient pu glacer; d'ailleurs sentant quelque faible pour la superstition, défaut assez commun chez les gens de son métier, et connaissant assez la valeur de ses talents pour être sensible aux applaudissements et à la louange. Cette perte m'est d'autant plus sensible qu'elle est irréparable. Nous n'avons personne qui puisse remplacer M. de Beausobre. Les hommes de son mérite sont rares; et quand la nature les sème, ils ne parviennent pas tous à la maturité.

Il m'est parvenu une lettre qu'une dame (2) de ce pays-ci vous a écrite. Vous aurez bien vu, par son style, qu'elle est brouillée avec le sens commun. Ne jugez pas de toutes nos dames par cet échantillon, et croyez qu'il en est dont l'esprit et la figure ne vous paraîtraient pas réprouvables. Je leur dois bien quelque mot en leur faveur, car elles répandent des charmes inexprimables dans le commerce de la vie; en faisant même abstraction de la galanterie, elles sont d'une nécessité indispensable dans la société; sans elles toute conversation est languissante.

J'attends la *Mérope*, j'attends quelque merveille fraîchement éclose; j'attends des nouvelles de mon ami, une réponse sur quelques bagatelles que j'ai fait partir pour le petit paradis de Cirey; et toute cette attente me fait bien languir. J'ai oublié de vous dire que j'ai reçu votre *Newton*; j'attends l'édition de Hollande. Je vous ai promis de vous communiquer toutes mes réflexions : mais le moyen? Je n'ai pas eu depuis quatre semaines le moment de me reconnaître, et à peine puis-je vous écrire ces deux mots.

Mille amitiés à la marquise, et à tous ceux qui sont assemblés à Cirey au nom de Voltaire. Je vous prie, ne m'oubliez point, et soyez fermement persuadé de l'estime et de l'amitié avec laquelle je suis, monsieur, votre très fidèle ami, FÉDÉRIC.

55. — DE VOLTAIRE.

Juin.

Monseigneur, j'ai reçu une partie des nouvelles faveurs dont votre altesse royale me comble. M. Thieriot m'a fait tenir le paquet où je trouve le *Philosophe guerrier* et les épîtres à MM. de Kaiserling et Jordan. Vous allez à pas de géant, et moi je me traîne avec faiblesse. Je n'ai l'honneur d'envoyer qu'une pauvre épître (3) : *Oportet illum crescere, me autem minui.*

Avec quelle ardeur vous courez
Dans tous les sentiers de la gloire!
Seigneur, lorsque vous vous battrez,
Il est clair que vous cueillerez
Ces beaux lauriers de la victoire;
Et même vous les chanterez :
Vous serez l'Achille et l'Homère.
Votre esprit, votre ardeur guerrière,
Des Français se feront chérir;
Vous aurez le double plaisir
Et de nous vaincre et de nous plaire.

(1) Aujourd'hui le septième des *Discours sur l'homme*. Voyez tome VI. (G. A.)
(2) On n'a pas cette lettre. (G. A.)

(1) Le *Philosophe guerrier*, épître à M. Jordan; une autre à Césarion, etc. (K.)
(2) Madame de Brand. (G. A.)
(3) C'est aujourd'hui le sixième des *Discours sur l'homme*. (G. A.)

Je demande en grâce à votre altesse royale qu'une des premières expéditions de ses campagnes soit de venir reprendre Cirey, qui a été très injustement détaché de Remusberg, auquel il appartient de droit. Mais à la paix ne rendez jamais Cirey : je vous en conjure, monseigneur; rendez, si vous voulez, Strasbourg et Metz; mais gardez votre Cirey, et surtout que le canon n'endommage point les lambris dorés et vernis, et les niches et les entre-sols d'Emilie. Je me doute qu'il y a en chemin une écritoire pour elle. Celle dont vous avez honoré M. Jordan va faire éclore d'excellents ouvrages. Si c'était un autre que Jordan, je dirais sur cette écritoire venue de votre main, ce que je ne sais quel Turc (1) disait à Scanderbeg : « Vous m'avez envoyé votre sabre; » mais vous ne m'avez pas envoyé votre bras. »

Votre Epître à Jordan est de la très bonne plaisanterie; celle à Césarion est digne de votre cœur et de votre esprit : le *Philosophe guerrier* répond très bien à son titre; cela est plein d'imagination et de raison. Remarquez, je vous en supplie, monseigneur, que vous ne faites que de légères fautes contre la langue et contre notre versification. Par exemple, dans ce beau commencement :

Loin de ce séjour solitaire
Où sous les auspices charmants
De l'amitié tendre et sincère, etc.;

vous mettez, *la science non d'orgueil enflée.*

Vous ne pouvez deviner que *science* est là de trois syllabes, et que ce *non* est un peu dur après *science*. Voilà ce qu'un grammairien de l'Académie française vous dirait : mais vous avez ce que n'a nul académicien de nos jours, je veux dire du génie.

Je vous demande pardon, monseigneur; mais savez-vous combien ces vers sont beaux :

Et le trépas qui nous poursuit
Sous nos pas creuse notre tombe :
L'homme est une ombre qui s'enfuit,
Une fleur qui se fane et tombe.
Mille chemins nous sont ouverts
Pour quitter ce triste univers :
Mais la nature si féconde
N'en fit qu'un pour entrer au monde.

Elle n'a fait qu'un Frédéric; puisse-t-il rester en ce monde aussi longtemps que son nom!

Je jure à votre altesse royale que dès que vous aurez repris possession du château de Cirey, il ne sera plus question de la capucinade (2) que vous me reprochez si héroïquement. Mais, monseigneur, Socrate sacrifiait quelquefois avec les Grecs : il est vrai que cela ne le sauva pas; mais cela peut sauver les petits socratins d'aujourd'hui : *Felix quem faciunt aliena pericula cautum!* Il y avait une fois un beau jeune lion qui passait hardiment auprès d'un ânon que son maître chargeait et battait. « N'as-tu pas de honte, dit ce lion à l'ânon, de te » laisser mettre ainsi deux paniers sur le dos? Monseigneur, » lui répondit l'ânon, quand j'aurai l'honneur d'être lion, ce » sera mon maître qui portera mes paniers. »

Tout ânon que je suis, voici une *Epître* assez ferme que j'ai l'honneur de joindre à ce paquet. Je serais curieux de savoir ce qu'un Wolf en penserait, si *sapientissimus Wolfius* pouvait lire des vers français. Je voudrais bien avoir l'avis d'un Jordan, qui sera, je crois, un digne successeur de M. de Beausobre; surtout d'un Césarion; mais surtout, surtout de votre altesse royale, de vous, grand prince et grand homme, qui réunissez tous les talents de ceux dont je parle.

Votre altesse royale a lu, sans doute, l'excellent livre de M. de Maupertuis. Un homme tel que lui fonderait à Berlin (dans l'occasion) une académie des sciences qui serait au-dessus de celle de Paris (3).

J'ai reçu une lettre de M. de Kaiserling, de l'Ephestion de Remusberg : vous avez, grand prince, ce qui manque à ceux qui sont ce que vous serez un jour, vous avez de vrais amis.

Je suis étonné de voir, par la lettre de votre altesse royale non datée, qu'elle n'a point reçu les quatre actes de la *Mérope*, accompagnés d'une assez longue lettre. Cependant il y a six semaines que M. Thieriot m'accusa la réception du paquet, et dut le mettre à la poste. Il y a eu quelquefois de petits dérangements arrivés au commerce dont vous m'honorez. Je compte envoyer bientôt à votre altesse royale un exemplaire d'une édition plus correcte des *Eléments de Newton*. Il n'y a que vous au monde, monseigneur, qui puissiez allier tout cela avec la foule de vos occupations et de vos devoirs.

Madame du Châtelet ne cesse d'être pénétrée pour votre personne d'admiration... et de regrets. Vous m'avez donné un grand titre (1); je ne pourrai jamais le mériter, quoique mon cœur fasse tout ce qu'il faut pour cela. Un homme, que le fameux chevalier Sidney avait aimé, ordonna qu'après sa mort on mît sur sa tombe, au lieu de son nom, *Ci-gît l'ami de Sidney*. Ma tombe ne pourra jamais avoir un tel honneur : il n'y a pas moyen de se dire l'ami de...

Je suis, avec la plus profonde vénération et le dévouement tendre que vous daignez permettre, etc.

(1) Mahomet II. (G. A.)
(2) La mise en scène de Jésus dans le septième des *Discours*. (G. A.)
(3) A propos de ce passage, M. Decroix fait remarquer que Voltaire a donné au prince la première idée du rétablissement de l'académie à Berlin et d'en faire président Maupertuis. (G. A.)

56. — DU PRINCE ROYAL.

A Amatte, le 17 juin.

Mon cher ami, c'est la marque d'un génie bien supérieur que de recevoir comme vous faites les doutes que je vous propose sur vos ouvrages. Voilà donc Machiavel rayé de la liste des grands hommes, et votre plume regrette de s'être souillée de son nom (2). L'abbé Dubos, dans son parallèle de la poésie et de la peinture (3), cite cet Italien politique au nombre des grands hommes que l'Italie a produits : il s'est trompé assurément, et je voudrais que dans tous les livres on pût rayer le nom de ce fourbe politique du nombre de ceux où le vôtre doit tenir le premier rang.

Je vous prie instamment de continuer le *Siècle de Louis XIV*. Jamais l'Europe n'aura vu de pareille histoire; et j'ose vous assurer qu'on n'a pas même l'idée d'un ouvrage aussi parfait que celui que vous avez commencé. J'ai même des raisons qui me paraissent plus pressantes encore pour vous prier de finir cet ouvrage.

Cette physique expérimentale me fait trembler. Je crains le vif-argent, et tout ce que (4) ces expériences entraînent après elles de nuisible à la santé. Je ne saurais me persuader que vous ayez la moindre amitié pour moi, si vous ne voulez vous ménager. En vérité, madame la marquise devrait y avoir l'œil. Si j'étais à sa place, je vous donnerais des occupations si agréables, qu'elles vous feraient oublier toutes vos expériences.

Vous supportez vos douleurs en véritable philosophe. Pourvu qu'on voulût ne point omettre le bien dans le compte des maux que nous avons à souffrir, nous trouverions que nous ne sommes point si malheureux. Une grande partie de nos maux ne consiste que dans la trop grande fertilité de notre imagination mêlée avec un peu de rate.

Je suis si bien au bout de ma métaphysique, qu'il me serait impossible d'en dire davantage. Chacun fait des efforts pour deviner les ressorts cachés de la nature : ne se pourrait-il pas que les philosophes se trompassent tous? Je connais autant de systèmes qu'il y a de philosophes. Tous ces systèmes ont un degré de probabilité; cependant ils se contredisent tous. Les Malabares ont calculé les révolutions des globes célestes sur le principe que le soleil tournait autour d'une haute montagne de leur pays, et ils ont calculé juste.

Après cela, qu'on nous vante les prodigieux efforts de la raison humaine, et la profondeur de nos vastes connaissances! Nous ne savons réellement que peu de choses, mais notre esprit a l'orgueil de vouloir tout embrasser.

La métaphysique me parut autrefois comme un pays propre à faire de grandes découvertes : à présent elle ne me présente qu'une mer immense et fameuse en naufrages.

Jeune, j'aimais Ovide; à présent c'est Horace. (BOILEAU.)

La métaphysique ressemble à un charlatan : elle promet beaucoup, et l'expérience seule nous fait connaître qu'elle ne tient rien. Après avoir bien étudié les sciences, et observé l'esprit des hommes, on devient naturellement enclin au scepticisme.

Vouloir beaucoup connaître est apprendre à douter (5).

La *Philosophie de Newton*, à ce que je vois, n'est parvenue plus tôt qu'à son auteur. On vous a donc refusé la permission

(1) Celui d'ami. (G. A.)
(2) Voyez la lettre de Voltaire, du 20 mai. (G. A.)
(3) *Réflexions critiques sur la poésie et la peinture*, 1719. (G. A.)
(4) Edition de Berlin : « Je crains le vif-argent, je crains le laboratoire, et tout ce que, etc. » (G. A.)
(5) Réminiscence de deux vers de madame Deshoulières. (G. A.)

de l'imprimer à Paris? Il paraît que je tiens ce livre de la libéralité du libraire de Hollande (1). Un habile algébriste de Berlin m'a parlé de quelques légères fautes de calcul; mais d'ailleurs les vrais connaisseurs en sont charmés. Pour moi, qui juge sans beaucoup de connaissance, j'aurai un jour quelques éclaircissements à vous demander sur ce vide qui me paraît fort merveilleux, et sur le flux et reflux de la mer causé par l'attraction, sur la raison des couleurs, etc., etc. Je vous demanderai ce que Pierrot et Lucas vous demanderaient si vous vouliez les instruire sur de pareils sujets, et il vous faudra quelque peine encore pour me convaincre.

Je ne disconviens point d'avoir aperçu quelques vérités frappantes dans Newton; mais n'y aurait-il point des principes trop étendus? du filigrane mêlé dans des colonnes d'ordre toscan? Dès que je serai de retour de mon voyage, je vous exposerai tous mes doutes. Souvenez-vous que

...... Vers la vérité le doute les conduit. (*Henriade*, ch. VII.)

A propos de doute, je viens de lire les trois derniers actes de la *Mérope*. La haine associée avec la plus noire envie ne pourront à présent trouver rien à redire contre cette admirable pièce. Ce n'est point parce que vous avez eu égard à ma critique, ce n'est point que l'amitié m'aveugle; mais c'est la vérité, c'est parce que la *Mérope* est sans reproches. Toutes les règles de la vraisemblance y sont observées; tous les événements y sont bien amenés; le caractère d'une tendre mère, que son amour trahit, vaut tous les originaux de Van Dyk. Polyphonte conserve à présent l'unité de son caractère; tout ce qu'il dit sort de l'âme d'un tyran soupçonneux. Narbas a dans ses conseils la timidité ordinaire des vieillards; il reste naturellement sur le théâtre. Egisthe parle comme parlerait Voltaire, s'il était à sa place. Il a le cœur trop noble pour commettre une bassesse; il a du courage, il venge les mânes de son père; il est modeste après le succès, et reconnaissant envers ses bienfaiteurs.

Serait-il permis à un Allemand, à un ultramontain, de faire une petite remarque grammaticale sur les deux derniers vers de la pièce? *O tempora, ô mores!* Un Béotien veut accuser Démosthène d'un solécisme! Il s'agit de ces deux vers :

Allons monter au trône, en y plaçant ma mère;
Et vous, mon cher Narbas, soyez toujours mon père (2).

Ce *et vous, mon cher Narbas*, est-ce à dire qu'on placera Narbas sur le trône en y plaçant ma mère *et vous?* ou est-ce à dire : Narbas, vous me servirez toujours de père? Ne pourriez-vous pas mettre :

Allons monter au trône, et plaçons-y ma mère;
Pour vous, mon cher Narbas, soyez toujours mon père.

Voilà qui est bien impertinent, je mériterais d'être chassé à coups de fouet du Parnasse français : il n'y a que l'intérêt de mon ami qui me fasse commettre des incongruités pareilles. Je vous prie, reprenez-moi, et mettez-moi dans mon tort. Vous aurez trouvé que ce *plaçons-y* n'est pas assez harmonieux; je l'avoue, mais il est plus intelligible.

Voilà ma pièce politique (3) telle que j'ai eu le dessein de la faire imprimer. J'espère qu'elle ne sortira point de vos mains; vous en comprendrez aisément les conséquences. Je vous prie de m'en dire votre sentiment en gros, sans entrer dans aucun détail des faits. Il y manque un mémoire, que j'aurai dans peu, et que vous pourrez toujours y faire ajouter.

Les *Mémoires de l'Académie*, que je fais venir, seront ma tâche pour cet été et pour l'automne. Je vous suis, quoique de loin, dans mes occupations, et comme une tortue se traîne sur les traces d'un cerf.

Le paquet dont on vous a donné avis, et que le substitut de M. Tronchin (4) ne vous a point envoyé, contient quelques bagatelles pour la marquise : c'est un meuble (5) pour son boudoir. Je vous prie de l'assurer de l'estime que m'inspirent tous ceux qui savent vous aimer. Césarion me paraît un peu touché de la marquise; il me dit : *Quand elle parlait, j'étais amoureux de son esprit; et quand elle ne parlait pas, je l'étais de son corps.*

Heureux sont les yeux qui l'ont vue, et les oreilles qui l'ont entendue! mais plus heureux ceux qui connaissent Voltaire, et qui le possèdent tous les jours!

Vous ne sauriez croire à quel point je m'impatiente de vous voir. Je me lasse horriblement de ne vous connaître que par les yeux de la foi : je voudrais bien que ceux de la chair eussent aussi leur tour. Si jamais on vous enlève, soyez sûr que ce sera moi qui ferai le rôle de Pâris. Je suis à jamais, monsieur, votre très fidèle ami, FÉDÉRIC.

(1) Edition de Berlin : « .... qu'à son auteur. Le titre m'en a paru singulier, et il paraît bien que ce livre le tient de la libéralité du libraire. » Le titre mis par l'éditeur était : *Elements de la philosophie de Newton mis à la portée de tout le monde.* Voyez, tome V, notre Avertissement sur cet ouvrage. (G. A.)
(2) Derniers vers de *Mérope*. (G. A.)
(3) *Considérations sur l'état du corps politique de l'Europe.* (G. A.)
(4) Tronchin-Dubreuil, d'Amsterdam. (G. A.)
(5) L'écritoire dont on a déjà parlé. (G. A.)

57. — DE VOLTAIRE.

Juin.

Monseigneur, quand j'ai reçu le nouveau bienfait dont votre altesse royale m'a honoré, j'ai songé aussitôt à lui payer quelques nouveaux tributs; car, quand le prince enrichit ses sujets, il faut bien que leurs taxes augmentent. Mais, monseigneur, je ne pourrai jamais vous rendre ce que je dois à vos bontés. Le dernier fruit de votre loisir est l'ouvrage d'un vrai sage, qui est fort au-dessus des philosophes; votre esprit sait d'autant mieux douter qu'il sait mieux approfondir. Rien n'est plus vrai, monseigneur, que nous sommes dans ce monde sous la direction d'une puissance aussi invisible que forte, à peu près comme des poulets qu'on a mis en mue pour un certain temps, pour les mettre à la broche ensuite, et qui ne comprendront jamais par quel caprice le cuisinier les fait ainsi encager. Je parie que si ces poulets raisonnent, et font un système sur leur cage, aucun ne devinera que c'est pour être mangés qu'on les a mis là. Votre altesse royale se moque avec raison des animaux à deux pieds qui pensent savoir tout; il n'y a qu'un bonnet d'âne à mettre sur la tête d'un savant qui croit savoir bien ce que c'est que la dureté, la cohérence, le ressort, l'électricité; ce qui produit les germes, les sentiments, la faim; ce qui fait digérer; enfin, qui croit connaître la matière, et, qui pis est, l'esprit : il y a certainement des connaissances accordées à l'homme; nous savons mesurer, calculer, peser jusqu'à un certain point. Les vérités géométriques sont indubitables, et c'est déjà beaucoup; nous savons, à n'en pouvoir douter, que la lune est beaucoup plus petite que la terre, que les planètes font leur cours suivant une proportion réglée, qu'il ne saurait y avoir moins de trente millions de lieues de trois mille pas d'ici au soleil; nous prédisons les éclipses, etc. Aller plus loin est un peu hardi, et le dessous des cartes n'est pas fait pour être aperçu. J'imagine les philosophes à systèmes comme des voyageurs curieux qui auraient pris les dimensions du sérail du Grand-Turc, qui seraient même entrés dans quelques appartements, et qui prétendraient sur cela deviner combien de fois sa hautesse a embrassé sa sultane favorite, ou son icoglan, la nuit précédente.

Mais, monseigneur, pour un prince allemand, qui doit protéger le système de Copernic, votre altesse royale me paraît bien sceptique; c'est céder un de vos Etats pour l'amour de la paix; ce sont des choses, s'il vous plaît, que l'on ne fait qu'à la dernière extrémité; je mets le système planétaire de Copernic, moi petit Français, au rang des vérités géométriques, et je ne crois point que la *montagne de Malabar* (1) puisse jamais le détruire.

J'honore fort messieurs du Malabar; mais je les crois de pauvres physiciens. Les Chinois, auprès de qui les Malabares sont à peine des hommes, sont de fort mauvais astronomes. Le plus médiocre jésuite est un aigle chez eux; le tribunal des mathématiques de la Chine, avec toutes ses révérences et sa barbe en pointe, est un misérable collège d'ignorants qui prédisent la pluie et le beau temps, et qui ne savent pas seulement calculer juste une éclipse; mais je veux que les barbares du Malabar aient une montagne en pain de sucre, qui leur tient lieu de gnomon; il est certain que leur montagne leur servira très bien à leur faire connaître les équinoxes, les solstices, le lever et le coucher du soleil et des étoiles, les différences des heures, les aspects des planètes, les phases de la lune; une boule au bout d'un bâton nous fera les mêmes effets en rase campagne, et le système de Copernic n'en souffrira pas.

Je prends la liberté d'envoyer à votre altesse royale mon système du *plaisir* (2); je ne suis point sceptique sur cette matière, car depuis que je suis à Cirey, et que votre altesse royale m'honore de ses bontés, je crois le plaisir démontré.

Je m'étonne que parmi tant de démonstrations alambiquées de l'existence de Dieu, on ne se soit pas avisé d'apporter le plaisir en preuve. Car, physiquement parlant, le plaisir est divin, et je tiens que tout homme qui boit de bon vin de Tokai, qui embrasse une jolie femme, qui, en un mot, a des

(1) Voyez la lettre de Frédéric, du 17 juin. (G. A.)
(2) Aujourd'hui le cinquième des *Discours sur l'homme.* (G. A.)

sensations agréables, doit reconnaître un Être suprême et bienfaisant; voilà pourquoi les anciens ont fait des dieux de toutes les passions; mais comme toutes les passions nous sont données pour notre bien-être, je tiens qu'elles prouvent l'unité d'un Dieu, car elles prouvent l'unité de dessein. Votre altesse royale permet-elle que je consacre cette *Épître* à celui (1) que Dieu a fait pour rendre heureux les hommes, à celui dont les bontés font mon bonheur et ma gloire? Madame du Châtelet partage mes sentiments. Je suis avec un profond respect et un dévouement sans bornes, monseigneur, etc.

58. — DU PRINCE ROYAL.

A Vesel, le 24 juillet.

Mon cher ami, me voilà rapproché de plus de soixante lieues de Cirey. Il me semble que je n'ai plus qu'un pas à faire pour y arriver, et je ne sais quel pouvoir invincible m'empêche de satisfaire mon empressement pour vous voir. Vous ne sauriez concevoir ce que me fait souffrir votre voisinage : ce sont des impatiences, ce sont des inquiétudes, ce sont enfin toutes les tyrannies de l'absence.

Rapprochez, s'il se peut, votre méridien du nôtre; faisons faire un pas à Remusberg et à Cirey pour se joindre.

Que par un système nouveau
Quelque savant change la terre,
Et qu'il retranche, pour nous plaire,
Les monts, les plaines et les eaux
Qui séparent nos deux hameaux.

Je souhaiterais beaucoup que M. de Maupertuis pût me rendre ce service. Je lui en saurais meilleur gré que de ses découvertes sur *la figure de la terre*, et de tout ce que lui ont appris les Lapons (2).

A propos de voyage, je viens de passer dans un pays où assurément la nature n'a rien épargné pour rendre les terres les plus fertiles, et les contrées les plus riantes du monde; mais il semble qu'elle se soit épuisée en faisant les arbres, les haies, les ruisseaux qui embellissent ces campagnes, car assurément elle a manqué de force pour y perfectionner notre espèce (3).

Je m'entretiens de votre réputation avec tous ceux qui viennent ici de Hollande, et je trouve des gens qui pensent comme moi, ou je fais des prosélytes. J'ai combattu pour vous à Brunswick contre un certain Botmer, bel esprit manqué, vif, étourdi, et qui décide de tout en dernier ressort. Ma cause a été triomphante, comme vous pouvez le croire; et l'autre, confondu par la puissance de votre mérite, s'est avoué vaincu.

Ce sont en partie les libelles infâmes, dont vos compatriotes se piquent de vous affubler, qui préviennent le public, juge pour l'ordinaire injuste et mal instruit. Il suffit qu'un homme soit blâmé par quelqu'un qui écrit contre lui, pour que les trois quarts du monde renouvellent sans cesse les accusations d'un rival. Le vulgaire n'examine jamais, et il aime à répéter tout ce que les autres ont dit contre un homme de grand nom.

Votre nation est bien ingrate et bien légère de souffrir que des médisants, des plumes inconnues, osent entreprendre de flétrir vos lauriers (4). Est-ce que le nombre des grands hommes est si commun? Serait-ce parce que vous ne donnez point de l'encensoir à travers le visage des dieux de la terre? Quelques raisons qu'ils puissent alléguer, il n'y en aura que de mauvaises. Si Auguste eût souffert qu'on eût couvert Virgile d'opprobre, si Louis XIV eût laissé enlever à Despréaux son mérite, ils auraient été moins grands princes, et le monarque romain et le monarque français auraient peut-être été obligés de renoncer à une partie de leur réputation.

C'est une espèce de barbarie que d'obscurcir ou de laisser étouffer le génie et les grands talents. Les Français, en ne vous estimant pas assez, semblent se trouver indignes d'être les compatriotes de l'auteur de la *Henriade* et de tant d'autres chefs-d'œuvre. On sent trop, pour peu qu'on y fasse attention, que la plume de vos ennemis est trempée dans le fiel de l'envie. Ce ne sont point des raisons qu'ils allèguent contre vous, ce sont des traits de malignité et de méchanceté : tant il est vrai que la jalousie et l'envie sont un brouillard qui obscurcit aux yeux du jaloux le mérite de son adversaire.

M. Thieriot m'a envoyé les deux *Lettres* que vous avez écrites, l'une sur les ouvrages de M. Dutot, et l'autre sur *Mérope* (1). Ce sont des chefs-d'œuvre chacune dans leur genre. Vous jugez de la poésie en Horace, et de l'art de rendre les hommes heureux en Agrippa et en Amboise.

N'oubliez pas d'assurer la marquise de tous les sentiments d'admiration que son mérite m'inspire; je ne parle point de sa beauté, car il paraît qu'elle est ineffable.

Je mène depuis quelque temps une vie active, et très active. Dans quelques semaines, la contemplative aura son tour. On peut être heureux et dans l'une et dans l'autre : et comment peut-on être malheureux, lorsqu'on peut se flatter d'avoir de vrais amis? Soyez toujours le mien, monsieur, et ne doutez jamais de l'estime parfaite avec laquelle je suis, monsieur, votre très fidèle ami, FÉDÉRIC.

59. — DE VOLTAIRE.

A Cirey, le 5 août.

Monseigneur, j'ai reçu la plus belle et la plus solide des faveurs de votre altesse royale. L'ouvrage politique m'est enfin parvenu. Je me doutais bien que celui qui réussit si bien dans nos arts excellerait dans le sien. J'étais étonné de voir en votre personne un métaphysicien si sublime et si sage, un poëte si aimable. Je ne suis point étonné que vous écriviez en grand prince, en vrai politique : n'est-il pas juste que votre altesse royale fasse bien son métier? Malheur à ceux qui entendent mieux les autres professions que la leur! Je m'en vais dire une impertinence : Je crois que si ces *Considérations sur l'état présent de l'Europe* avaient été imprimées sous le nom d'un membre du parlement d'Angleterre, j'aurais reconnu votre altesse royale, j'aurais dit : Voilà le grand prince caché sous le grand citoyen.

Il règne dans cet ouvrage, digne de son auteur, un style qui vous décèle, et j'y vois je ne sais quel air de membre de l'Empire, qu'un citoyen anglais n'a guère. Un homme de la chambre des seigneurs, ou des communes, prend moins de part aux libertés germaniques; il y a encore un petit trait de bonne philosophie leibnitzienne, qui est bien votre cachet : comme il n'y a rien, dites-vous, qui n'ait une cause suffisante de son existence, je crois que j'aurais dit, à ce seul mot : Voilà mon prince philosophe, c'est lui, il n'y en a point d'autre; mais où je vous aurais encore plus reconnu, c'est dans cette grandeur d'âme pleine d'humanité, qui est la couleur dominante de tous vos tableaux.

Madame la marquise du Châtelet et moi nous avons relu plusieurs fois l'excellent et instructif ouvrage dont votre altesse royale a daigné honorer Cirey, et que d'autres yeux n'auront point le bonheur de lire. Madame du Châtelet dit sans hésiter que c'est ce qui est sorti de vos mains de plus digne de vous. J'ose le croire aussi; mais la plus récente de vos faveurs est toujours la plus chère, et je crains de me tromper sur le choix.

Serait-il permis à moi, chétif atome rampant dans un coin de ce monde, dont vos semblables, rois ou autres, font mouvoir les ressorts, serait-il permis, dis-je, de demander à votre altesse royale quelques instructions? Je suis de ces gens qui interrogent la Providence. Votre Providence m'a trop enhardi.

Est-ce plaisanterie ou tout de bon que votre altesse royale dit qu'on a suivi le projet de M. le maréchal de Villars, d'unir l'empereur avec la France? Il me semble qu'il y a là un air de vérité qu'on démêle au milieu de la fine ironie dont cet endroit est assaisonné.

En effet, qui résisterait si l'empereur était uni avec la France et l'Espagne? alors les Anglais et les Hollandais ne se serviraient plus de leur balance, avec laquelle ils ont voulu tenir l'équilibre de l'Europe, que pour peser les ballots qui leur viennent des Indes.

(1) Frédéric lui-même. (G. A.)

(2) Maupertuis venait de publier son *Voyage au cercle polaire.* (G. A.)

(3) Édition de Berlin : « J'ai vu presque toute la Vestphalie qui s'est trouvée sur notre passage; en vérité, si Dieu daigna communiquer son souffle divin à l'homme, il faut que cette nation en ait eu en très petite quantité; tant y a qu'elle en est si mal partagée, que c'est un fait à mettre en question, si ces figures humaines sont des hommes qui pensent ou non. Je suspens mon jugement pour l'amour de l'humanité, et de crainte que vous ne preniez pour une médisance ce que je pourrais vous dire sur ce sujet. Je demande de vos nouvelles à tous ceux qui viennent de la Hollande : tous ceux à qui j'ai parlé m'entretiennent des libelles infâmes dont vos compatriotes vous persécutent, et de l'ingratitude de votre nation qui souffre qu'on couvre d'opprobre un homme qui fait honneur à sa patrie, et qui doit un jour rendre illustre le siècle dans lequel il a vécu. J'ai soutenu votre cause à Brunswick, etc. » (G. A.)

(4) Frédéric fait allusion ici aux attaques de Desfontaines contre Voltaire. (G. A.)

(1) Voyez, tome V, section LÉGISLATION, les *Observations sur MM. J. Lass, Melon et Dutot*; et, tome III, la lettre à Maffei, en tête de *Mérope.* (G. A.)

Voici des expressions du respectable auteur de cet ouvrage, qui m'ont bien frappé : *La fortune qui préside au bonheur de la France;* cela me persuade plus que jamais que la France a joué bien heureusement à un jeu où je crois qu'elle ignorait qu'elle dût s'intéresser, un moment avant de prendre les cartes.

J'ai ouï dire à feu M. le maréchal de Villars, qu'il avait fallu forcer la France à prendre les armes, que l'on avait même manqué deux fois de parole au ministre d'Espagne, et qu'enfin on avait été entraîné par les circonstances, piqué par le mépris que tout le conseil de l'empereur, excepté le grand prince Eugène, faisait ouvertement du ministère français, et encouragé en partie par l'espérance de voir le roi Stanislas, qui vous aime de tout son cœur, sur le trône de la Pologne, où il serait si les vœux de la nation polonaise et les lois eussent prévalu.

Votre altesse royale sait que la France destinait d'abord au roi Stanislas un secours un peu plus honnête que celui de quinze cents fantassins contre cinquante mille Russes (1); mais les menaces des Anglais, et leur flotte, toute prête à nous fermer le passage, retinrent dans le port le fameux du Guay-Trouin, qui comptait bien se mesurer avec les maîtres des mers. On donna donc au roi Stanislas le secours d'un pion contre une dame et une tour, et le roi, qu'on n'osait ni secourir ni abandonner, fut échec et mat. Depuis ce temps, la force des événements, dont la prudence du ministère français a profité, a donné la Lorraine à la France, selon l'ancienne vue qui avait été proposée du temps de Louis XIV. Il paraît que ce qu'on appelle la fortune a fait beaucoup à ce jeu-là. Les joueurs n'ont pas mal écarté, et la rentrée a fait gagner la partie.

Le ministère français avait d'abord, ce me semble, si peu d'envie de faire la guerre, qu'un an avant la déclaration on avait cessé de payer les subsides à la Suède et au Danemark.

J'oserais comparer la France à un homme fort riche, entouré de gens qui se ruinent petit à petit; il achète leurs biens à vil prix; voilà à peu près comme ce grand corps, réuni sous un chef despotique, a englouti le Roussillon, l'Alsace, la Franche-Comté, la moitié de la Flandre, la Lorraine, etc. Votre altesse royale se souvient du serpent à plusieurs têtes, et du serpent à plusieurs queues : celui-ci passa où l'autre ne put passer.

Oserai-je prendre la liberté de supplier votre altesse royale de daigner me dire si c'est un sentiment reçu unanimement dans l'Empire, que la Lorraine en soit une province? Car il me semble que les ducs de Lorraine ne le croyaient pas, et que même ce n'était pas en qualité de ducs de Lorraine qu'ils avaient séance aux diètes. Votre altesse royale sait que la jurisprudence germanique est partagée sur bien des articles; mais votre sentiment sera mon code. Plût à Dieu qu'il n'y eût que des âmes comme la vôtre qui fissent des lois! on n'aurait pas besoin d'interprète : en réfléchissant sur tous les événements qui se sont passés de nos jours, je commence à croire que tout s'est fait entre les couronnes, à peu près comme je vois se traiter toutes les affaires entre les particuliers. Chacun a reçu de la nature l'envie de s'agrandir; une occasion paraît s'offrir, un intrigant la fait valoir; une femme gagnée par de l'argent, ou par quelque chose qui doit être plus fort, s'oppose à la négociation; une autre la renoue; les circonstances, l'humeur, un caprice, une méprise, un rien décide. Si la duchesse de Marlborough n'avait pas jeté une jatte d'eau au nez de milady Masham, et quelques gouttes sur la reine Anne, la reine Anne ne se fût point jetée entre les bras des torys, et n'eût point donné à la France une paix sans laquelle la France ne pouvait plus se soutenir.

M. de Torcy m'a juré qu'il ne savait rien du testament du roi d'Espagne Charles II (2), que, quand la chose fut faite, on assembla un conseil extraordinaire à Versailles, pour savoir si on accepterait le testament qui allait changer la face de l'Europe, et agrandir la maison de Bourbon, sans agrandir la France, ou si l'on s'en tiendrait à un traité de partage qui démembrerait la monarchie espagnole, et qui donnerait à la France toute la Flandre et la Lorraine. Le chancelier de Pontchartrain fut de ce dernier avis, et le soutint avec force. Louis XIV, et son fils le grand dauphin, pensèrent en pères plus qu'en rois; le testament fut accepté, et de là suivit cette funeste guerre qui ébranla la monarchie espagnole et la monarchie française.

Il semble qu'il y ait un génie malin qui se plaise à confondre toutes les espérances des hommes, et à jouer avec la fortune des empires. Qui aurait dit, il y a quatre ans, aux Florentins. Ce sera un homme de l'Austrasie (1) qui sera votre prince, les eût bien étonnés.

On croit dans l'Europe que le système de Law, en France, avait fait couler dans les coffres du régent tout l'argent du royaume; et je vois que cette opinion a passé jusqu'à votre altesse royale : assurément elle est bien vraisemblable; mais le fait est que Law, qui était venu en France avec cinquante mille livres de bien, est mort ruiné, et que feu M. le duc d'Orléans est mort avec sept millions de dettes exigibles, que son fils a eu bien de la peine à payer.

> Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. (Boil.)

Ce n'est pas que je croie que le génie plaisant qui bouleverse tout dans ce monde, et qui se moque de nous, fasse toute la besogne. Les puissances qui, par la suite des temps, par la guerre, par les mariages, etc., sont devenues plus fortes que leurs voisins, feront tout ce qu'il faudra pour les engloutir, comme le riche seigneur accable son pauvre voisin; et c'est là ce qu'on appelle grande politique; c'est là ce que votre âme adorable appelle grande injustice, grande horreur. Votre politique consiste à empêcher l'oppression. Tous les princes devraient avoir gravés sur la table de leur conseil et sur la lame de leurs épées, ces mots par lesquels votre altesse royale finit : *C'est un opprobre de perdre ses États; c'est une rapacité punissable d'envahir ceux sur lesquels on n'a point de droit.* Ce sont là les paroles d'un grand homme et le gage de la félicité de tout un peuple.

Il faut que votre altesse royale pardonne une idée qui m'a passé par la tête plus d'une fois. Quand j'ai vu la maison d'Autriche prête à s'éteindre, j'ai dit en moi-même : Pourquoi les princes de la communion opposée à Rome n'auraient-ils pas leur tour? ne pourrait-il se trouver parmi eux un prince assez puissant pour se faire élire? la Suède et le Danemark ne pourraient-ils pas l'aider? et si ce prince avait de la vertu et de l'argent, n'y aurait-il pas à parier pour lui? ne pourrait-on pas rendre l'empire alternatif, comme certains évêchés qui appartiennent tantôt à un luthérien, tantôt à un romain? Je prie votre altesse royale de me pardonner ce tome de *Mille et une Nuits*.

> Quum canerem reges et prælia, Cynthius aurem
> Vellit, et admonuit. (Virg., Ecl. vi.)

Votre altesse royale est peut-être à présent à Clèves ou à Vesel; pourquoi faut-il que je ne sois pas sur la frontière! Madame du Châtelet en avait une grande envie : elle avait même imaginé d'aller vers Trèves, pour tâcher de voir le Salomon du Nord. Un homme de la maison du Châtelet (2) a une petite principauté entre Trèves et Juliers, que l'on pourrait vendre, et qui, peut-être, conviendrait à sa majesté. Madame du Châtelet serait assez la maîtresse de cette vente : ce serait une belle occasion pour rendre ses respects au plus respectable prince de l'Europe. La reine de Saba viendrait avec un grand plaisir consulter le jeune Salomon; mais j'ai bien peur que cette idée si flatteuse ne soit encore pour les *Mille et une Nuits*.

Le sieur Thieriot nous a fait la galanterie de faire parvenir à Cirey un petit mot de votre altesse royale, par lequel elle lui marquait que ses bontés pour moi ne sont point ébranlées par je ne sais quelles méprisables brochures qui paraissent quelquefois dans Paris contre moi, aussi bien que contre des gens qui valent beaucoup mieux que moi. Ces brochures, que le sieur Thieriot envoie à votre altesse royale, lui donneraient mauvaise opinion de l'esprit des Français, si elle ne savait d'ailleurs que ces misérables ouvrages sont le partage de la lie du Parnasse, qui compose ces misères encore plus pour gagner de l'argent que par envie. C'est l'intérêt qui les écrit; mais c'est quelquefois une secrète jalousie qui les distribue et qui les fait valoir.

Il est très vrai que madame la marquise du Châtelet avait composé un *Essai sur la nature du feu*, pour le prix de l'Académie des sciences. Il est très vrai qu'elle méritait d'avoir part au prix, et qu'elle en aurait eu à tout autre tribunal qu'à celui qui reçoit encore les lois de Descartes, et qui a de la foi pour les tourbillons.

Elle ne manquera pas d'avoir l'honneur d'envoyer à votre altesse royale ce mémoire, que vous daignez demander; elle est digne d'un tel juge; elle joint ses respects et ses sentiments aux miens.

Je suis avec la vénération, la reconnaissance, et l'atta-

(1) Voyez le chapitre iv du *Précis du Siècle de Louis XV*. (G. A.)
(2) Voyez le chapitre xvii du *Siècle de Louis XIV*. (G. A.)

(1) Le duc de Lorraine, devenu en 1737 duc de Toscane. (G. A.)
(2) Le marquis de Trichâteau. (G. A.)

chement que je vous dois, monseigneur, de votre altesse royale, etc.

60. — DU PRINCE ROYAL.

A Loo en Hollande, le 6 août.

Mon cher ami, je vous reconnais, je reconnais mon sang dans la belle *Épître sur l'Homme* (1) que je viens de recevoir et dont je vous remercie mille fois. C'est ainsi que doit penser un grand homme, et ces pensées sont aussi dignes de vous, que la conquête de l'univers l'était d'Alexandre. Vous recherchez modestement la vérité, et vous la publiez avec hardiesse lorsqu'elle vous est connue. Non, il ne peut y avoir qu'un Dieu et qu'un Voltaire dans la nature. Il est impossible que cette nature, si féconde d'ailleurs, recopie son ouvrage pour reproduire votre semblable.

Il n'y a que de grandes vérités dans votre *Épître sur l'Homme*. Vous n'êtes jamais plus grand ni plus sublime que lorsque vous restez bien ce que vous êtes. Convenez, mon cher ami, que l'on ne saurait bien être que ce que l'on est : et vous avez tant de raisons d'être satisfait de votre façon de penser, que vous ne devriez jamais vous rabaisser en empruntant celle des autres.

Que les moines obscurément encloîtrés ensevelissent dans leur crasseuse bassesse leur misérable théologie; que nos descendants ignorent à jamais les puériles sottises de la foi, du culte, et des cérémonies des prêtres et des religieux. Les brillantes fleurs de la poésie sont prostituées lorsqu'on les fait servir de parure et d'ornement à l'erreur, et le pinceau qui vient de peindre les hommes doit effacer la Loyolade (2).

Je vous suis très obligé et redevable à l'infini, de la peine que vous vous donnez de corriger mes fautes. J'ai une attention extrême sur toutes celles que vous me faites apercevoir, et j'espère de me rendre de plus en plus digne de mon ami et de mon maître dans l'art de penser et d'écrire.

Point de comparaison, je vous prie, de vos ouvrages aux miens. Vous marchez d'un pas ferme par des routes difficiles, et moi je rampe par des sentiers battus. Dès que je serai de retour chez moi, ce qui pourra être à la fin de ce mois, Césarion et Jordan voleront sur votre *Épître sur l'Homme*, et je vous garantis d'avance de leurs suffrages. Quant à *sapientissimus Wolfius*, je ne le connais en aucune manière, ne lui ayant jamais parlé ni écrit; et je crois, comme vous, que la langue française n'est pas son fort.

Votre imagination, mon cher ami, nous rend conquérants à bon marché (3); aussi soyez persuadé que nous en aurons toute l'obligation à votre générosité. Je sais bien que si de ma vie j'allais à Cirey, ce ne serait pas pour l'assiéger. Votre éloquence, plus forte que les instruments destructeurs de Jéricho, ferait tomber les armes de mes mains. Je n'ai d'autres droits sur Cirey que ceux que doit payer la reconnaissance à une amitié désintéressée. Nouveau Jason, j'enlèverais la toison d'or; mais j'enlèverais en même temps le dragon qui garde ce trésor : gare madame la marquise!

Au moins, madame, vous ne tomberiez pas entre les mains des corsaires. En généreux vainqueur, je partagerais avec vous, ne vous déplaise, ce M. de Voltaire que vous voulez posséder toute seule.

Je reviens à vous, mon cher ami. De retour de mes conquêtes, il est juste que je jouisse du quartier d'hiver; ce sera M. de Maupertuis qui me le préparera. Vos idées sont excellentes sur son sujet; j'aurais souhaité que vous eussiez ajouté à ce que vous m'écrivez :

Et nous partagerons ce soin entre nous deux.

M. Thieriot m'annonce une nouvelle édition de votre *Philosophie de Newton*. Je me réserve de vous en remercier lorsque je l'aurai reçue. Je ne sais ce que font mes lettres : elles doivent s'ennuyer cruellement en chemin. Il y a assurément quelque anicroche, car il y a plus de deux mois que l'encrier pour Emilie est parti. Le gros paquet devait vous être remis par la voie de Lunéville : je me flatte que vous l'avez à présent.

Je vous écris d'un endroit où résidait jadis un grand homme (4), et qu'habite maintenant le prince d'Orange. Le démon de l'ambition verse sur ses jours ses malheureux poisons (5). Ce prince, qui pourrait être le plus fortuné des hommes, est dévoré de chagrins dans son beau palais, au milieu de ses jardins et d'une cour brillante. C'est dommage, en vérité; car ce prince a d'ailleurs infiniment d'esprit, et des qualités respectables. J'ai beaucoup parlé de Newton avec la princesse; de Newton nous avons passé à Leibnitz, et de Leibnitz à la feue reine d'Angleterre (1), qui, suivant ce que m'a dit le prince, était du sentiment de Clarke.

J'ai appris à cette cour que s'Gravesande n'avait point parlé de votre traduction de Newton de la manière dont je l'aurais souhaité. Mon Dieu! les sentiments du cœur ne seront-ils donc jamais unis avec la grandeur, la richesse, l'esprit, et les sciences?

Je n'ai point eu de lettres pendant tout mon voyage, quelques soins que je me sois donnés; et je ne sais ce que fait notre pauvre Parnasse délabré de Berlin.

Jordan grandira de deux doigts quand il apprendra la place dont vous le jugez digne (2); votre lettre sera du bonbon que je lui donnerai à mon retour. Si ma plume pouvait vous dire tout ce que mon cœur pense, ma lettre n'aurait point de fin.

Le secret d'ennuyer est celui de tout dire (3).

Je ne vous dirai que très peu, mon cher ami; pensez quelquefois à moi, lorsque vous n'aurez rien de mieux à faire : il ne faut point que je déplace quelque bonne pensée de votre esprit. Mes compliments à la marquise. Mon Dieu! on est si distrait ici, qu'on n'est point à soi-même. Aimez-moi un peu, car j'y suis très sensible; et ne doutez point des sentiments d'estime avec lesquels je suis, monsieur, votre très fidèle ami, Fédéric.

61. — DE VOLTAIRE.

A Cirey, août.

Monseigneur, votre altesse royale me reproche, à ce que dit M. Thieriot, que mes occupations sont plutôt la cause de mon silence que mes maladies! Mais, monseigneur, j'ai eu l'honneur d'écrire par M. Ploetz et par M. Thieriot. Voici une troisième lettre, et votre altesse royale pourra bien ne se plaindre que de mes importunités.

Ceci, monseigneur, n'est ni belles-lettres, ni vers, ni philosophie, ni histoire. C'est une nouvelle liberté que j'ose prendre avec votre altesse royale; je pousse à bout votre indulgence et vos bontés.

J'ai déjà eu l'honneur de dire un mot à votre altesse royale d'une petite principauté située vers Liége et Juliers; elle s'appelle Beringhem. Elle est composée de Hamm et Beringhem; elle appartient au marquis de Trichâteau, par sa mère, qui était de la maison de Hensbruck.

Il y a des dettes. Madame du Châtelet, qui a plein pouvoir d'en dispôser, voudrait bien que ce petit coin de terre, qui ne relève de personne, pût convenir à sa majesté le roi votre père. Cinq ou six cent mille florins que la terre peut valoir ne sont que l'accessoire de cette affaire. Le principal serait que la reine de Saba viendrait sur les lieux, s'il en était temps encore, pour y voir le Salomon de l'Europe. Votre altesse royale sait si je serais du voyage. C'est bien alors que le pays de Juliers serait la terre promise, où je verrais *salutare meum*. Je ne sais peut-être ce que je dis, mais enfin j'ai imaginé que la proposition de cette vente étant convenable aux intérêts de sa majesté, je ne faisais point en cela un crime de lèse-politique, et que les ministres de sa majesté ne s'y opposeraient pas, si votre altesse royale le faisait proposer ou le proposait. Votre altesse royale est suppliée de se faire d'abord informer de la terre, de ses droits, et du lieu précis où elle est située, car je n'en sais rien.

Je n'entends rien en politique. Je ne m'entends bien que dans les sentiments de zèle, de respect, d'admiration, et j'ai presque dit de tendresse, avec lesquels je suis, etc.

Monsieur et madame du Châtelet jouissent à présent de cette petite principauté, qui leur a été adjugée en suite d'une donation qui leur a été faite par le marquis de Trichâteau (4). Mais ils ne touchent rien du revenu, qu'ils laissent jusqu'à fin de paiement des dettes.

(1) C'est aujourd'hui le sixième des *Discours sur l'homme*. (G. A.)
(2) Voyez la lettre de Frédéric, du mois de juin, où il reproche à Voltaire d'avoir évoqué Jésus-Christ dans un de ses *Discours sur homme*. (G. A.)
(3) Voyez la lettre de Voltaire, du mois de juin. (G. A.)
(4) Guillaume-le-Taciturne. (G. A.)
(5) Le stathoudérat était aboli depuis 1702. (G. A.)

(1) Caroline, à qui Voltaire avait dédié la *Henriade*. Elle était morte l'année précédente. (G. A.)
(2) Voyez la lettre de Voltaire, du mois de juin. (G. A.)
(3) Vers du sixième des *Discours sur l'homme*. (G. A.)
(4) Ce marquis, petit et infirme, vivait au château de Cirey. (G. A.)

62. — DE VOLTAIRE.

Août.

Je suis presque ressuscité
Lorsque j'ai vu cette écritoire,
L'instrument de la vérité,
De mes plaisirs, de votre gloire.
Mais qu'il m'en doit coûter de soins!
Que l'usage en est difficile!
Quand on a la lance d'Achille,
Il faut être un Patrocle au moins.
Qui du beau chantre de la Thrace
Tiendrait la lyre entre ses doigts,
S'il n'avait sa force et sa grâce,
Pourrait-il animer les bois,
Adoucir l'enfer et Cerbère?
C'est un grand ouvrage, et je crois
Qu'il ferait bien mieux de se taire.
Mais le cas est très différent;
L'écritoire est pour Emilie :
Grand prince, elle eut votre génie
Avant d'avoir votre présent.
Le ciel tous les deux vous réserve
Pour l'exemple de nos neveux;
Et c'est Mars, qui du haut des cieux
Envoie une égide à Minerve.

Il fallait votre altesse royale, monseigneur, et Emilie pour me donner la force de penser et d'écrire. J'ai été assez près d'aller voir ce royaume qu'Orphée charma, et dont je n'aurais voulu revenir que pour Emilie et pour votre personne.

Vous ne croiriez peut-être pas, monseigneur, que j'ai encore beaucoup réformé *Mérope*. J'avais, dans le commencement, voulu imiter le marquis Maffei, car j'aime passionnément à faire valoir dans ma patrie les chefs-d'œuvre des étrangers. Mais petit à petit, à force de travailler, la *Mérope* est devenue toute française. Grâce à vos sages critiques, elle est autant à vous qu'à moi : aussi, quand je la ferai imprimer, je vous demanderai la permission de vous la dédier (1), et de mettre à vos pieds et la pièce, et mes idées sur la tragédie.

Je ne sais si votre altesse royale a reçu la nouvelle édition des *Eléments de Newton*. Puisqu'elle daigne s'intéresser assez à moi pour me mander que M. s'Gravesande n'en a pas dit de bien, je lui dirai que je n'en suis pas surpris.

Les libraires ou corsaires hollandais, impatients de débiter cet ouvrage, se sont avisés de faire brocher les deux derniers chapitres par un métaphysicien hollandais, qui s'est avisé de contredire les sentiments de M. s'Gravesande dans les deux chapitres postiches. Il nie les deux plus beaux avantages du système newtonien, l'explication des marées, et la cause de la précession des équinoxes, qui vient sans difficulté de la protubérance de la terre à l'équateur. M. s'Gravesande est, avec raison, attaché à ces deux grands points. D'ailleurs, le livre est imprimé avec cent fautes ridicules : l'édition de France, sous le nom de Londres, est un peu plus correcte. Les cartésiens crient comme des fous à qui on veut ôter les trésors imaginaires dont ils se repaissaient : ils se croient appauvris si la nature a des vides. Il semble qu'on les vole; il y en a qui se fâchent sérieusement. Pour moi, je me garderai bien de me fâcher de rien, tant que *divus Federicus* et *diva Emilia* m'honoreront de leurs bontés.

Nous venons d'être un peu plus instruits de ce Beringhem : c'est une ville entre le pays de Liége et Juliers. Si cela était à la bienséance de sa majesté, et qu'elle daignât l'honorer du titre de sa sujette, on recevrait, comme de raison, toutes les lois que sa majesté daignerait prescrire. Madame du Châtelet n'a pas osé en parler à votre altesse royale; elle me charge d'oser demander votre protection. Nous nous conduirons dans cette affaire par vos seuls ordres. Madame du Châtelet vient d'envoyer un homme sur les lieux; c'est un avocat de Lorraine.

Si l'affaire pouvait tourner comme je le souhaite, il ne serait pas difficile de déterminer M. le marquis du Châtelet à faire un petit voyage. Enfin j'ose entrevoir que je pourrais, avec toutes les bienséances possibles, dussent les gazettes en parler, venir me jeter aux pieds de votre altesse royale, et voir enfin ce que j'admire.

J'espère que votre autre sujet, M. Thieriot, va venir pour quelques jours dans votre château de Cirey. C'est alors que votre culte y sera parfaitement établi, et que nous chanterons des hymnes que le cœur aura dictés.

Je suis avec le plus profond respect, et cette tendre reconnaissance qui augmente tous les jours, etc.

(1) *Mérope* fut dédiée à Maffei. (G. A.)

63. — DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 11 septembre.

Mon cher ami, un voyage assez long, assez fatigant, rempli de mille incidents, de beaucoup d'occupations, et encore plus de dissipations, m'a empêché de répondre à votre lettre du 5 d'auguste, que je n'ai reçue qu'à Berlin, le 3 de ce mois. Il ne faut pas être moins éloquent que vous pour vous défendre et pour pallier, aussi bien que vous le faites, la conduite de votre ministère dans l'affaire de la Pologne. Vous rendriez un service signalé à votre patrie, si vous pouviez venir à bout de convaincre l'Europe que les intentions de la France ont toujours été conformes au manifeste de l'année 1733; mais vous ne sauriez croire à quel point on est prévenu contre la politique gauloise : et vous savez trop ce que c'est que la prévention.

Je me sens extrêmement flatté de l'approbation que la marquise et vous donnez à mon ouvrage : cela m'encouragera à faire mieux. Je vais vous répondre à présent sur toutes vos interrogations, charmé de ce que vous voulez m'en faire, et prêt à vous alléguer mes autorités.

Ce n'est point un badinage; il y a du sérieux dans ce que j'ai dit du projet du maréchal de Villars, que le ministère de France vient d'adopter (1). Cela est si vrai, qu'on en est instruit par plus d'une voix, et que ce projet redoutable intrigue plus d'une puissance. On ne verra que par la suite des temps tout ce qu'il entraînera de funeste. Ou je suis bien trompé, ou il nous préparera de ces événements qui bouleversent les empires et qui font changer de face à l'Europe.

La comparaison que vous faites de la France à un homme riche et prudent, entouré de voisins prodigues et malheureux, est aussi heureuse qu'on en puisse trouver; elle met très bien en évidence la force des Français et la faiblesse des puissances qui l'environnent; elle en découvre la raison, et elle permet à l'imagination de percer par les siècles qui s'écouleront après nous, pour y voir le continuel accroissement de la monarchie française, émané d'un principe toujours constant, toujours uniforme, de cette puissance réunie sous un chef despotique, qui, selon toutes les apparences, engloutira un jour tous ses voisins.

C'est de cette manière qu'elle tient la Lorraine, de la désunion de l'Empire et de la faiblesse de l'empereur. Cette province a passé de tout temps pour un fief de l'Empire; autrefois elle a fait une partie du cercle de Bourgogne, démembré de l'Empire par cette même France; et de tout temps les ducs de Lorraine ont eu séance aux diètes. Ils ont payé les mois romains; ils ont fourni dans les guerres leurs contingents, et ils ont rempli tous les devoirs de princes de l'Empire. Il est vrai que le duc Charles a embrassé souvent le parti de la France ou bien des Espagnols; mais il n'était pas moins membre de l'Empire que l'électeur de Bavière, qui commandait des armées de Louis XIV contre celles de l'empereur et des alliés.

Vous remarquez très judicieusement que les hommes qui devraient être les plus conséquents, ces gens qui gouvernent les royaumes, et qui d'un mot décident de la félicité des peuples, sont quelquefois ceux qui donnent le plus au hasard. C'est que ces rois, ces princes, ces ministres ne sont que des hommes comme les particuliers, et que toute la différence que la fortune a mise entre eux et des personnes d'un rang inférieur, ne consiste que dans l'importance de leurs actions. Un jet d'eau qui saute à trois pieds de terre et celui qui s'élance cent pieds en l'air sont des jets d'eau également; il n'y a de différence que dans l'efficacité de leurs opérations. Une reine d'Angleterre (2), entourée d'une cour féminine, mettra toujours dans le gouvernement quelque chose qui se ressentira de son sexe; j'entends des fantaisies et des caprices.

Je crois que les serments des ministres et des amants sont à peu près d'égale valeur. M. de Torcy vous aura dit tout ce qu'il lui aura plu; mais je douterai toujours des paroles d'un homme qui est accoutumé à leur donner des interprétations différentes. Ils sont autant de prophètes qui trouvent un rapport merveilleux entre ce qu'ils ont dit et ce qu'ils ont voulu dire. Il n'en a rien coûté à M. de Torcy de faire parler un Pontchartrain, un Louis XIV, un dauphin. Il aura fait comme les bons auteurs dramatiques, qui font tenir à chacun de leurs personnages les propos qui doivent leur convenir.

J'avoue que j'ai été dans le préjugé presque universel sur

(1) Alliance de la France avec l'Autriche. Cette alliance se fit vingt ans plus tard. (G. A.)
(2) Telle que la reine Anne. (G. A.)

le sujet du régent : on a dit hautement qu'il s'était enrichi d'une manière très considérable par les *actions*. Un commis de Law, qui, dans ce temps-là, s'était retiré à Berlin, a même assuré le roi qu'il avait eu commission du régent de transporter des sommes assez considérables, pour être placées sur la banque d'Amsterdam. Je suis bien aise que ce soit une calomnie. Je m'intéresse à la mémoire du régent de France, comme à celle d'un homme doué d'un beau génie, et qui, après avoir reconnu le tort qu'il vous avait fait, vous a comblé de bontés.

Je suis sûr de penser juste, lorsque je me rencontre avec vous : c'est une pierre de touche à laquelle je peux toujours reconnaître la valeur de mes pensées. L'humanité, cette vertu si recommandable, et qui renferme toutes les autres en elle, devrait, selon moi, être le partage de tout homme raisonnable; et s'il arrivait que cette vertu s'éteignît dans tout l'univers, il faudrait encore qu'elle fût immortelle chez les princes.

Vos idées me sont trop avantageuses. Voltaire le politique me souhaite la couronne impériale; Voltaire le philosophe demanderait au ciel qu'il daignât me pourvoir de sagesse; et Voltaire, mon ami, ne me souhaiterait que sa compagnie pour me rendre heureux. Non, mon cher ami, je ne désire point les grandeurs; et si elles ne me viennent chercher, je ne les chercherai jamais.

Ce voyage projeté un peu trop tard pour ma satisfaction, et qui peut-être ne se fera jamais, pour mon malheur, m'aurait mis au comble de la félicité. Si j'avais vu la marquise et vous, j'aurais cru avoir plus profité de ce voyage que Clairaut et Maupertuis, que La Condamine et tous vos académiciens qui ont parcouru l'univers, afin de trouver une ligne. Les gens d'esprit sont, selon moi, la quintessence du genre humain, et j'en aurais vu la fleur d'un coup d'œil. Je dois accuser votre esprit et celui de la divine Emilie de paresse, de n'avoir point enfanté ce projet plus tôt. Il est trop tard à présent. Je ne vois plus qu'un remède, et ce remède ne tardera guère : c'est la mort de l'électeur palatin (1). Je vous avertirai à temps. Veuille le ciel que la marquise et vous puissiez vous trouver à cette terre, où je pourrai alors sûrement jouir d'un bonheur plus délicieux que celui du paradis!

Je suis indigné contre votre nation et contre ceux qui en sont les chefs de ce qu'ils ne répriment point l'acharnement cruel de vos envieux. La France se flétrit en vous flétrissant; et il y a de la lâcheté en elle de souffrir cette impunité. C'est contre quoi je crie, et ce que n'excuseront point vos généreuses paroles : *Seigneur, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.*

J'aurai beaucoup d'obligation à la marquise de sa *Dissertation sur le feu*, qu'elle veut bien m'envoyer. Je la lirai pour m'instruire; et si je doute de quelques bagatelles, ce sera pour mieux connaître le chemin de la vérité. Faites-lui, s'il vous plaît, mille assurances d'estime.

Voici une pièce nouvellement achevée ; c'est le premier fruit de ma retraite. Je vous l'envoie, comme les païens offraient leurs prémices aux dieux. Je vous demande, en revanche, de la sincérité, de la vérité et de la hardiesse.

Je me compte heureux d'avoir un ami de votre mérite : soyez-le toujours, je vous en prie, et ne soyez qu'ami. Ce caractère vous rendra encore plus aimable, s'il est possible, à mes yeux; étant avec toute l'estime imaginable, mon cher ami, votre très fidèle, FÉDÉRIC.

64. — DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 14 septembre.

Mon cher ami, je viens de recevoir, dans ce moment, votre lettre du ... auguste, qui par malheur arrive après coup. Il y a plus de quinze jours que nous sommes de retour du pays de Clèves, ce qui rompt entièrement votre projet.

Je reconnais tout le prix de votre amitié et des attentions obligeantes de la marquise. Il ne se peut assurément rien de plus flatteur que l'idée de la divine Emilie. Je crois cependant que, malgré l'avantage d'une acquisition, et l'achat d'une seigneurie, je n'aurais pas joui du bonheur ineffable de vous voir tous les deux.

On aurait envoyé à Hamm quelque conseiller bien pesant, qui aurait dressé très méthodiquement et très scrupuleusement l'accord de la vente, qui vous aurait ennuyé magnifiquement, et qui, après avoir usé des formalités requises, aurait passé et paraphé le contrat; et pour moi, j'aurais eu l'avantage de questionner à son retour monsieur le conseiller sur ce qu'il aurait vu et entendu ; qui, au lieu de me parler de Voltaire et d'Emilie, m'aurait entretenu d'arpents de terre, de droits seigneuriaux, de priviléges, et de tout le jargon des sectateurs de Plutus.

Je crois que si la marquise voulait attendre jusqu'à la mort de l'électeur palatin, dont la santé et l'âge menacent ruine, elle trouverait plus de facilité alors à se défaire de cette terre qu'à présent.

J'ai dans l'esprit, sans pouvoir trop dire pourquoi, que le cas de la succession viendra à exister le printemps prochain. Notre marche au pays de Berg et de Juliers en sera une suite immanquable; la marquise ne pourrait-elle point, si cela arrivait, se rendre sur cette seigneurie voisine de ces duchés? et le digne Voltaire ne pourrait-il point faire une petite incursion jusqu'au camp prussien? J'aurais soin de toutes vos commodités; on vous préparerait une bonne maison dans un village prochain du camp, où je serais à portée de vous aller voir, et d'où vous pourriez vous rendre à ma tente en peu de temps, et selon que votre santé le permettrait. Je vous prie d'y aviser, et de me dire naturellement ce que vous pourrez faire en ma faveur. Ne hasardez rien toutefois qui puisse vous causer le moindre chagrin de la part de votre cour. Je ne veux pas payer au prix de vos désagréments les moments de ma félicité.

La marquise, dont je viens de recevoir une lettre, me marque qu'elle se flattait de ma discrétion à l'égard de toutes les pièces manuscrites que je tiens de votre amitié. Je ne pense pas que vous ayez la moindre inquiétude sur ce sujet; vous savez ce que je vous ai promis, et d'ailleurs l'indiscrétion n'est point du tout mon défaut.

Lorsque je reçois de vos nouveaux ouvrages, je les lis en présence de Kaiserling et de Jordan, après quoi je les confie à ma mémoire, et je les retiens comme les paroles de Moïse, que les rois d'Israël étaient obligés de se rendre familières. Ces pièces sont ensuite serrées dans l'arrière-cabinet de mes archives, d'où je ne les retire que pour les lire moi seul. Vos lettres ont un même sort, et quoiqu'on se doute de notre commerce, personne ne sait rien de positif là-dessus. Je ne borne point à cela mes précautions. J'ai pourvu plus loin, et mes domestiques ont ordre de brûler un certain paquet, en cas que je fusse en danger, et que je me trouvasse à l'extrémité.

Ma vie n'a été qu'un tissu de chagrins, et l'école de l'adversité rend circonspect, discret et compatissant. On est attentif aux moindres démarches, lorsqu'on réfléchit sur les conséquences qu'elles peuvent avoir, et l'on épargne volontiers aux autres les chagrins qu'on a eus.

Si votre travail et votre assiduité vous empêchent de m'écrire, je vous en dois de l'obligation, bien loin de vous blâmer; vous travaillez pour ma satisfaction, pour mon bonheur, et quand la maladie interrompt notre correspondance, j'en accuse le destin, et je souffre avec vous.

L'ode philosophique (1) que je viens de recevoir est parfaite; les pensées sont foncièrement vraies, ce qui est le principal; elles ont cet air de nouveauté qui frappe, et la poésie du style, qui flatte si agréablement l'oreille et l'esprit, y brille; je dois mes suffrages à cette ode excellente. Il ne faut point être flatteur, il ne faut être que sincère pour y applaudir.

Cette strophe, qui commence, *Tandis que des humains*, etc., contient en elle un sens infini. A Paris, ce serait le sujet d'une comédie; à Londres, Pope en ferait un poëme épique; et en Allemagne, mes bons compatriotes trouveraient de la matière suffisante pour en forger un *in-folio* bien conditionné et bien épais.

Je vous estimerai toujours également, mon cher Protée, soit que vous paraissiez en philosophe, en politique, en historien, en poëte, ou sous quelle forme il vous plaira de vous produire. Votre esprit paraît, dans des sujets si différents, d'une égale force : c'est un brillant qui réfléchit des rayons de toutes les couleurs, qui éblouissent également.

Je vous recommande plus que jamais le soin de votre santé, beaucoup de diète et peu d'expériences physiques. Faites-moi du moins donner de vos nouvelles, lorsque vous n'êtes pas en état de m'écrire. Vous ne m'êtes point du tout indifférent, je vous le jure. Il me semble que j'ai une espèce d'hypothèque sur vous, relativement à l'estime que je vous porte. Il faut que j'aie des nouvelles de mon bien, sans quoi mon imagination est fertile à m'offrir des monstres, et des fantômes pour les combattre.

N'oubliez pas de faire ressouvenir la marquise de ses adorateurs tudesques. Soyez persuadé des sentiments avec lesquels je suis, mon cher ami, votre très affectionné, FÉDÉRIC.

(1) Il mourut quatre ans plus tard. (G. A.)

(1) A messieurs de l'Académie des sciences. Voyez tome VI. (G. A.)

65. — DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 30 septembre.

Quoi ! des bords du sombre Elysée,
Ta débile et mourante voix,
Par les souffrances épuisée,
S'élève encor, chantant pour moi (1) !
Jusque sur la fatale rade
J'entends tes sons harmonieux :
Voltaire, ta muse malade
Vaut cent poëtes vigoureux.
De notre moderne Permesse
Et le Virgile et le Lucrèce,
Et l'Euclide et le Varignon,
Reviens briller sur l'horizon,
Et, par ta science profonde,
Eclairer les yeux éblouis
Des ignorants peuples du monde,
Lâchement aux erreurs soumis.
C'est l'humanité qui t'inspire;
Elle préside à tes écrits :
Puisse-t-elle sous son empire
Ranger enfin tous les esprits!

Au moins ne vous imaginez point que j'écris ces vers pour entrer en lice avec vous. Je vous réponds en bégayant dans une langue qu'il n'appartient qu'aux dieux et aux Voltaires de parler. Vous augmentez tous les jours mes appréhensions par l'état chancelant de votre santé. Si le destin qui gouverne le monde n'a pas pu unir tous les talents de l'esprit que vous possédez à un corps robuste et sain, comment ne nous arriverait-il point, à nous autres mortels, de commettre des fautes?

J'ai reçu de Paris l'*Epître sur la Modération* (2), changée et augmentée. Ce qui m'a beaucoup plu, entre autres, c'est la description allégorique de Cirey. La pièce a beaucoup gagné à la correction, et je vous avouerai que ce médecin qui vient, s'assied, et s'endort, ne me plaisait point. Ce chien qui meurt en léchant la main de son maître, n'est-il pas un peu trop bas? n'y a-t-il pas là quelque chose qui est au-dessous des beautés dont cette épître fourmille d'ailleurs? Je vous expose mes sentiments, moins pour être critique que pour me former le goût; ayez la bonté d'y répondre, et de me dire les vôtres.

Mérope, à en juger par les corrections que vous y avez faites, doit être une pièce achevée. Je n'y ai d'autre part que celle qu'avait le peuple d'Athènes aux ouvrages de Phidias, et la servante de Molière à ses comédies. J'ai deviné les endroits que vous corrigeriez. Vous les avez non-seulement retouchés, mais vous en avez encore réformé que je n'ai pu apercevoir. Je vous suis infiniment obligé de ce que vous voulez mettre mon nom à la tête de ce bel ouvrage; j'aurai le sort d'Atticus, qui fut immortalisé par les lettres que Cicéron lui adressait.

Thieriot m'a envoyé la *Philosophie de Newton*, de l'édition de Londres : je l'ai parcourue, mais je la relirai encore à tête reposée. De la manière dont vous m'expliquez le négoce des libraires de Hollande, il n'est pas étonnant que s'Gravesande se soit gendarmé contre votre traduction.

Ne vous paraît-il pas qu'il y ait tout autant d'incertitudes en physique qu'en métaphysique? Je me vois environné de doutes de tous les côtés; et croyant tenir des vérités, je les examine, et je reconnais le fondement frivole de mon jugement. Les vérités mathématiques n'en sont point exemptes, ne vous en déplaise; et lorsqu'on examine bien le pour et le contre des propositions, on trouve même incertitude à se déterminer : en un mot, je crois qu'il n'y a que très peu de vérités évidentes.

Ces considérations m'ont mené à exposer mes sentiments sur l'erreur; je l'ai fait en forme de dialogue. Mon but est de montrer que les sentiments différents des hommes, soit en philosophie ou en religion, ne doivent jamais aliéner en eux les liens de l'amitié et de l'humanité. Il m'a fallu prouver que l'erreur était innocente; c'est ce que j'ai fait. J'ai même poussé outre, et j'ai fait apercevoir qu'une erreur qui vient de ce qu'on cherche la vérité, et de ce qu'on ne peut pas l'apercevoir, doit être louable. Vous en jugerez mieux vous-même quand vous l'aurez lu; c'est pour cet effet que je l'expose à votre critique.

Je crois qu'il ne serait point séant d'entamer à présent l'affaire de Beringhem. Nous sommes ici de jour à autre en attente de ce qui doit arriver (3). Vous comprenez bien que, lorsqu'on s'occupe de préparatifs d'une guerre très sérieuse, on ne pense guère à autre chose. Je serais donc d'avis qu'il faut attendre que cette filasse soit débrouillée; cela ne durera que peu de temps, vu la situation des affaires; et lorsque nous serons en possession de ces duchés, il sera bien plus naturel de chercher à s'arrondir et à faire des acquisitions, comme celle de la seigneurie de Beringhem : alors mes projets pourraient avoir lieu, à cause que le roi, se trouvant dans son pays, pourrait aller lui-même pour voir si une acquisition pareille serait à sa bienséance. Je m'en rapporte d'ailleurs à ma dernière lettre, où je vous ai détaillé plus au long jusqu'où allaient mes espérances, et de quelle manière je me flattais de vous voir.

Thieriot doit être à présent à Cirey (1); il n'y aura donc que moi qui n'y serai jamais! Ma curiosité est bien grande pour savoir ce que vous aurez répondu à madame de Brand (2); tout ce que j'en sais, c'est qu'il y a des vers contenus dans votre réponse; je vous prie de me les communiquer.

La marquise aura autant de plumes (3) qu'elle en cassera : je me fais fort de les lui fournir. J'ai déjà fait écrire en Prusse pour en avoir, et pour ajouter ce qui pourrait être omis à l'encrier. Assurez cette unique marquise de mes attentions et de mon estime.

Je suis à jamais, et plus que vous ne pouvez le croire, votre très fidèle ami, FÉDÉRIC.

66. — DE VOLTAIRE.

Je vois toujours, monseigneur, avec une satisfaction qui approche de l'orgueil, que les petites contradictions que j'essuie dans ma patrie indignent le grand cœur de votre altesse royale. Elle ne doute pas que son suffrage ne me récompense bien amplement de toutes ces peines; elles sont communes à tous ceux qui ont cultivé les sciences, et, parmi les gens de lettres, ceux qui ont le plus aimé la vérité ont toujours été le plus persécutés.

La calomnie a voulu faire périr Descartes et Bayle; Racine et Boileau seraient morts de chagrin s'ils n'avaient eu un protecteur dans Louis XIV. Il nous reste encore des vers qu'on a faits contre Virgile. Je suis bien loin de pouvoir être comparé à ces grands hommes; mais je suis bien plus heureux qu'eux : je jouis de la paix; j'ai une fortune convenable à un particulier, et plus grande qu'il ne la faut à un philosophe; je vis dans une retraite délicieuse, auprès de la femme la plus respectable, dont la société me fournit toujours de nouvelles leçons. Enfin, monseigneur, vous daignez m'aimer; le plus vertueux, le plus aimable prince de l'Europe daigne m'ouvrir son cœur, me confier ses ouvrages et ses pensées, et corriger les miennes. Que me faut-il de plus? La santé seule me manque; mais il n'y a point de malade plus heureux que moi.

Votre altesse royale veut-elle permettre que je lui envoie la moitié du cinquième acte de *Mérope*, que j'ai corrigé? et si la pièce, après une nouvelle lecture, lui paraît digne de l'impression, peut-être la hasarderai-je.

Madame la marquise du Châtelet vient de recevoir le plan de Remusberg, dessiné par cet homme aimable (4) dont on se souviendra toujours à Cirey. Il est bien triste de ne voir tout cela qu'en peinture, etc. (*Le reste manque*).

67. — DU PRINCE ROYAL

A Remusberg, le 9 novembre.

Mon cher ami, je viens de recevoir une lettre et des vers que personne n'est capable de faire que vous. Mais si j'ai l'avantage de recevoir des lettres et des vers d'une beauté préférable à tout ce qui a jamais paru, j'ai aussi l'embarras de ne savoir souvent comment y répondre. Vous m'envoyez de l'or de votre Potose, et je ne vous renvoie que du plomb. Après avoir lu les vers assez vifs et aimables que vous m'adressez, j'ai balancé plus d'une fois avant que de vous envoyer l'*Epître sur l'Humanité*, que vous recevrez avec cette lettre : mais je me suis dit ensuite : Il faut rendre nos hommages à Cirey, et il faut y chercher des instructions et de sages corrections. Ces motifs, à ce que j'espère, vous feront recevoir avec quelque support les mauvais vers que je vous envoie.

(1) Voyez la lettre de Voltaire, n° 62. (G. A.)
(2) Quatrième des *Discours sur l'homme*. (G. A.)
(3) La mort de l'électeur, qui n'avait pas d'enfants. (G. A.)

(1) Il y resta une grande partie d'octobre. (G. A.)
(2) Voyez une lettre de Frédéric, du mois de juin. (G. A.)
(3) Il s'agit d'une plume d'ambre envoyée à madame du Châtelet, et qu'elle avait cassée. (K.)
(4) Kaiserling. (G. A.)

Thieriot vient de m'envoyer l'ouvrage de la marquise *sur le Feu;* je puis dire que j'ai été étonné en le lisant; on ne dirait point qu'une pareille pièce pût être produite par une femme. De plus, le style est mâle, et tout à fait convenable au sujet. Vous êtes tous deux de ces gens admirables et uniques dans votre espèce, et qui augmentez chaque jour l'admiration de ceux qui vous connaissent. Je pense sur ce sujet des choses que votre seule modestie m'oblige de vous céler. Les païens ont fait des dieux qui assurément restaient bien au-dessous de vous deux. Vous auriez tenu la première place dans l'Olympe, si vous aviez vécu alors.

Rien ne marque plus la différence de nos mœurs de celles de ces temps reculés, que lorsqu'on compare la manière dont l'antiquité traitait les grands hommes, et celle dont les traite notre siècle.

La magnanimité, la grandeur d'âme, la fermeté, passent pour des vertus chimériques. On dit : Oh ! vous vous piquez de faire le Romain; cela est hors de saison; on est revenu de ces affectations dans le siècle d'à présent. Tant pis! Les Romains, qui se piquaient de vertus, étaient des grands hommes; pourquoi ne point les imiter dans ce qu'ils ont eu de louable ?

La Grèce était si charmée d'avoir produit Homère, que plus de dix villes se disputaient l'honneur d'être sa patrie; et l'Homère de la France, l'homme le plus respectable de toute la nation, est exposé aux traits de l'envie. Virgile, malgré les vers de quelques rimailleurs obscurs, jouissait paisiblement de la protection de Mécène, et d'Auguste, comme Boileau, Racine, et Corneille, de celle de Louis-le-Grand. Vous n'avez point ces avantages; et je crois, à dire vrai, que votre réputation n'y perdra rien. Le suffrage d'un sage, d'une Emilie, doit être préférable à celui du trône, pour tout homme né avec un bon jugement.

Votre esprit n'est point esclave, et votre muse n'est point enchaînée à la gloire des grands. Vous en valez mieux, et c'est un témoignage irrévocable de votre sincérité; car on sait trop que cette vertu fut de tout temps incompatible avec la basse flatterie qui règne dans les cours.

L'*Histoire de Louis XIV*, que je viens de relire, se ressent bien de votre séjour à Cirey; c'est un ouvrage excellent, et dont l'univers n'a point encore d'exemple. Je vous demande instamment de m'en procurer la continuation; mais je vous conseille, en ami, de ne point le livrer à l'impression. La postérité de tous ceux dont vous dites la vérité se liguerait contre vous. Les uns trouveraient que vous en avez trop dit; les autres, que vous n'avez pas assez exagéré les vertus de leurs ancêtres; et les prêtres, cette race implacable, ne vous pardonneraient point les petits traits que vous leur lancez. J'ose même dire que cette histoire, écrite avec vérité et dans un esprit philosophique, ne doit point sortir de la sphère des philosophes. Non, elle n'est point faite pour des gens qui ne savent point penser.

Vos deux lettres ont produit un effet bien différent sur ceux à qui je les ai rendues. Césarion, qui avait la goutte, l'en a perdue de joie (1), et Jordan, qui se portait bien, pensa en prendre l'apoplexie : tant une même cause peut produire des effets différents! C'est à eux à vous marquer tout ce que vous leur inspirez; ils s'en acquitteront aussi bien et mieux que je ne pourrais le faire.

Il ne nous manque à Remusberg qu'un Voltaire pour être parfaitement heureux; indépendamment de votre absence, votre personne est, pour ainsi dire, innée dans nos âmes. Vous êtes toujours avec nous. Votre portrait préside dans ma bibliothèque; il pend au-dessus de l'armoire qui conserve notre Toison d'or; il est immédiatement placé au-dessus de vos ouvrages, et vis-à-vis de l'endroit où je me tiens, de façon que je l'ai toujours présent à mes yeux. J'ai pensé dire que ce portrait était comme la statue de Memnon, qui donnait un son harmonieux lorsqu'elle était frappée des rayons du soleil, que votre portrait animait de même l'esprit de ceux qui le regardent : pour moi, il me semble toujours qu'il paraît me dire :

O vous donc qui, brûlant d'une ardeur périlleuse, etc. (Boil.)

Souvenez-vous toujours, je vous prie, de la petite colonie de Remusberg, et souvenez-vous-en pour lui adresser de vos lettres pastorales. Ce sont des consolations qui deviennent nécessaires dans votre absence; et vous les devez à vos amis. J'espère bien que vous me compterez à leur tête. On ne saurait du moins être plus ardemment que je suis, et que je serai toujours, votre très affectionné et fidèle ami, Fédéric.

68. — DE VOLTAIRE.

Novembre.

Monseigneur, que votre altesse royale pardonne à ce pauvre malade enrichi de vos bienfaits, s'il tarde trop à vous payer ses tributs de reconnaissance.

Ce que vous avez composé *sur l'Humanité* vous assure sans doute le suffrage et l'estime de madame du Châtelet, et vous me forceriez à l'admiration, si vous ne m'y aviez pas déjà tout disposé. Non seulement Cirey remercie votre altesse royale, mais il n'y a personne sur la terre qui ne doive vous être obligé. Ne connût-on de cet ouvrage que le titre, c'en est assez pour vous rendre maître des cœurs. Un prince qui pense aux hommes, qui fait son bonheur de leur félicité, on demandera dans quel roman cela se trouve, et si ce prince s'appelle Alcimédon ou Almanzor, s'il est fils d'une fée et de quelque génie. Non, messieurs, c'est un être réel; c'est lui que le ciel donne à la terre sous le nom de Frédéric; il habite d'ordinaire la solitude de Remusberg; mais son nom, ses vertus, son esprit, ses talents, sont déjà connus dans tout le monde : si vous saviez ce qu'il a écrit sur l'humanité, le genre humain députerait vers lui pour le remercier; mais ces détails heureux sont réservés à Cirey, et ces faveurs sont tenues secrètes. Les gens qui se mêlaient autrefois de consulter les demi-dieux se vantaient d'en recevoir des oracles; nous en recevons, mais nous ne nous en vantons pas.

Il y a, monseigneur, une secrète sympathie qui assujettit mon âme à votre altesse royale; c'est quelque chose de plus fort que l'*harmonie préétablie*. Je roulais dans ma tête une épître sur l'humanité (1), quand je reçus celle de votre altesse royale. Voilà ma tâche faite. Il y a eu, à ce que conte l'antiquité, des gens qui avaient un génie qui les aidait dans leurs grandes entreprises. Mon génie est à Remusberg. Eh ! à qui appartenait-il de parler de l'humanité, qu'à vous, grand prince, à votre âme généreuse et tendre, à vous, monseigneur, qui avez daigné consulter des médecins pour la maladie d'un de vos serviteurs qui demeure à près de trois cents lieues de vous? Ah ! monseigneur, malgré ces trois cents lieues, je sens mon cœur lié à votre altesse royale de bien près.

Je me flatte, même avec assez d'apparence, que cet intervalle disparaîtra bientôt. Monseigneur l'électeur palatin mourra s'il veut, mais les confins de Clèves et de Juliers verront au printemps prochain madame la marquise du Châtelet. Nous arrangerons tout pour nous trouver près de vos Etats. Je sais bien qu'en fait d'affaires, il ne faut jamais répondre de rien; mais l'espérance de faire notre cour à votre altesse royale, de voir de près ce que nous admirons, ce que nous aimons de loin, aplanira bien des difficultés. N'est-il pas vrai, monseigneur, que votre altesse royale donnera des sauf-conduits à madame du Châtelet? mais qui voudrait l'arrêter, quand on saura qu'elle sera là pour voir votre altesse royale; et qui m'osera faire du mal, à moi, quand j'aurai l'*Épître de l'Humanité* à la main ?

Que je suis enchanté que votre altesse royale ait été contente de cet *Essai sur le feu*, que madame du Châtelet s'amusa de composer, et qui, en vérité, est plutôt un chef-d'œuvre qu'un essai ! Sans les maudits tourbillons de Descartes, qui tournent encore dans les vieilles têtes de l'Académie, il est bien sûr que madame du Châtelet aurait eu le prix, et cette justice eût fait l'honneur de son sexe et de ses juges : mais les préjugés dominent partout. En vain Newton a montré aux yeux les secrets de la lumière; il y a de vieux romanciers physiciens qui sont pour les chimères de Malebranche. L'Académie rougira un jour de s'être rendue si tard à la vérité : et il demeurera constant qu'une jeune dame osait embrasser la bonne philosophie, quand la pupart de ses juges l'étudiaient faiblement, pour la combattre opiniâtrément.

M. de Maupertuis, homme qui ose aimer et dire la vérité, quoique persécuté, a mandé hardiment, mais secrètement, que les discours français couronnés (2) étaient pitoyables. Son suffrage, joint à celui de Remusberg sont le plus beau prix qu'on puisse jamais recevoir.

Madame du Châtelet sera très flattée que votre altesse

(1) Voyez, dans la Correspondance générale la lettre à Kaiserling, du mois d'octobre 1738. On n'a pas la lettre à Jordan. (G. A.)

(1) Voyez le sixième des *Discours sur l'homme*. (G. A.)

(2) Ceux de Lorezan de Fiesc et du comte de Créqui-Canaple. Voltaire semble faire exception ici pour le mémoire d'Euler qu'il va pourtant critiquer plus loin. (G. A.)

royale fasse lire à M. Jordan ce qui a plu à votre altesse royale. Elle estime avec raison un homme que vous estimez. Je suis, etc.

69. — DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 22 novembre.

Mon cher ami, il faut avouer que vous êtes un débiteur admirable; vous ne restez point en arrière dans vos paiements, et l'on gagne considérablement au change. Je vous ai une obligation infinie de l'*Épître sur le Plaisir* (1) : ce système de théologie me paraît très conforme à la Divinité, et s'accorde parfaitement avec ma manière de penser. Que ne vous dois-je point pour cet ouvrage incomparable!

Les dieux que nous chantait Homère
Etaient forts, robustes, puissants;
Celui que l'on nous prêche en chaire
Est l'original des tyrans;
Mais le Plaisir, dieu de Voltaire,
Est le vrai dieu, le tendre père
De tous les esprits bienfaisants.

On ne peut mieux connaître la différence des génies qu'en examinant la manière dont les personnes différentes expriment les mêmes pensées. La comtesse de Platen, dont vous devez avoir entendu parler en Angleterre, pour dire un *eunuque*, le périphrasait *un homme brillanté*. L'idée était prise d'une pierre fine qu'on taille et qu'on brillante. Cette manière de s'exprimer portait bien en soi le caractère de femme, je veux dire de cet esprit inviolablement attaché aux ajustements et aux bagatelles. L'homme de génie, le grand poëte se manifeste bien différemment par cette noble et belle périphrase :

Que le fer a privé des sources de la vie (2).

Outre que la pensée d'un Dieu servi par des eunuques a quelque chose de frappant par elle-même, elle exprime encore, avec une force merveilleuse, l'idée du poëte. Cette manière de toucher avec modestie et avec clarté une matière aussi délicate que l'est celle de la mutilation, contribue beaucoup au plaisir du lecteur. Ce n'est point parce que cette pièce m'est adressée, ce n'est point parce qu'il vous a plu de dire du bien de moi (3), mais c'est par sa bonté intrinsèque que je lui dois mon approbation entière. Je me doutais bien que le dieu des écoles ne pourrait que gagner en passant par vos mains.

Ne croyez pas, je vous prie, que je pousse mon scepticisme à outrance. Il y a des vérités que je crois démontrées, et dont ma raison ne me permet pas de douter. Je crois, par exemple, qu'il n'y a qu'un Dieu et qu'un Voltaire dans le monde; je crois encore que ce Dieu avait besoin dans ce siècle d'un Voltaire pour le rendre aimable. Vous avez lavé, nettoyé et retouché un vieux tableau de Raphaël, que le vernis de quelque barbouilleur ignorant avait rendu méconnaissable.

Le but principal que je m'étais proposé dans ma *Dissertation sur l'Erreur* (4) était d'en prouver l'innocence. Je n'ai point osé m'expliquer sur le sujet de la religion; c'est pourquoi j'ai employé plutôt un sujet philosophique. Je respecte d'ailleurs Copernic, Descartes, Leibnitz, Newton; mais je ne suis point encore d'âge à prendre parti. Les sentiments de l'Académie conviennent mieux à un jeune homme de vingt et quelques années que le ton décisif et doctoral. Il faut commencer par connaître, pour apprendre à juger. C'est ce que je fais; je lis tout avec un esprit impartial et dans le dessein de m'instruire, en suivant votre excellente leçon :

Et vers la vérité le doute les conduit. (*Henriade*, ch. VII.)

J'ai lu avec admiration et avec étonnement l'ouvrage de la marquise *sur le Feu*. Cet essai m'a donné une idée de son vaste génie, de ses connaissances et de votre bonheur. Vous le méritez trop bien pour que je vous l'envie. Jouissez-en dans votre paradis, et qu'il soit permis à nous autres humains de participer à votre bonheur.

Vous pouvez assurer à Émilie qu'elle a mis chez moi le feu en une particulière vénération; savoir, non le feu qu'elle décompose avec tant de sagacité, mais celui de son puissant génie.

Serait-il permis à un sceptique de proposer quelques doutes qui lui sont venus? Peut-on, dans un ouvrage de physique, où l'on recherche la vérité scrupuleusement, peut-on y faire entrer des restes de visions de l'antiquité? J'appelle ainsi ce qui paraît être échappé à la marquise touchant l'embrasement excité dans les forêts par le mouvement des branches.

J'ignore le phénomène rapporté dans l'article des causes de la congélation de l'eau; on rapporte qu'en Suisse il se trouvait des étangs qui gelaient pendant l'été aux mois de juin et de juillet. Mon ignorance peut causer mes doutes. J'y profiterai à coup sûr, car vos éclaircissements m'instruiront.

Après avoir parlé de vos ouvrages et de ceux de la marquise, il ne m'est guère permis de parler des miens. Je dois cependant accompagner cette lettre d'une pièce (1) qu'on a voulu que je fisse. Le plus grand plaisir que vous puissiez me faire, après celui de m'envoyer de vos productions, est de corriger les miennes. J'ai eu le bonheur de me rencontrer avec vous, comme vous pourrez le voir sur la fin de l'ouvrage. Lorsqu'on a peu de génie, qu'on n'est point secondé d'un censeur éclairé, et qu'on écrit en langue étrangère, on ne peut guère se promettre de faire des progrès. Rimer malgré ces obstacles, c'est, ce me semble, être atteint en quelque manière de la maladie des Abdéritains (2).

Je vous fais confidence de toutes mes folies. C'est la marque la plus grande de ma confiance et de l'estime avec laquelle je suis inviolablement, mon cher ami, votre, etc.
FÉDÉRIC.

P.-S. J'ai quelque bagatelle d'ambre pour Cirey, et j'ai du vin de Hongrie que l'on me dit être un baume pour la santé de mon ami. Je voudrais envoyer cet emballage par Hambourg à Rouen, et de là à Paris, sous l'adresse de Thieriot; car je ne crois pas qu'on trouvât aisément quelque voiturier qui voulût s'en charger.

70. — DE VOLTAIRE.

Décembre.

Monseigneur, il nous arrive dans le moment une écritoire (3) que madame du Châtelet et moi indigne comptions avoir l'honneur de présenter à votre altesse royale pour ses étrennes. Le ministre qui, selon votre très bonne plaisanterie, est prêt à vous prendre souvent pour un bastion ou pour une contrescarpe, vous offrirait une coulevrine ou un mortier; mais nous autres êtres pensants, nous présentons en toute humilité à notre chef l'instrument avec lequel on communique ses pensées. Je l'ai adressée à Anvers; elle part aujourd'hui, et d'Anvers elle doit aller à Vesel à l'adresse de M. le baron de Bork, ou, à son défaut, au commandant de la place, pour être remise à votre altesse royale. Ce qui m'encourage à prendre cette liberté, c'est que ce petit hommage de votre sujet, ayant été fait à Paris, imite et surpasse la laque de la Chine. C'est un art tout nouveau en Europe, et tous les arts vous doivent des tributs. Pardonnez-moi donc, monseigneur, cet excès de témérité.

Je suis avec la plus tendre reconnaissance, l'estime et l'attachement le plus inviolable, et le plus profond respect, monseigneur, de votre altesse royale, etc.

71. — DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 25 décembre.

Mon cher ami, j'ai lu, ces jours passés, avec beaucoup de plaisir, la lettre que vous adressez à vos infidèles libraires de Hollande. La part que je prends à votre réputation m'a fait participer vivement à l'approbation dont le public ne saurait manquer de couronner votre modération.

C'est cette modération qui doit être le caractère propre de tout homme qui cultive les sciences. La philosophie, qui éclaire l'esprit, fait faire des progrès dans la connaissance du cœur humain; et le fruit le plus solide qui en revient doit être un support plein d'humanité pour les faiblesses, les défauts et les vices des hommes. Il serait à souhaiter que les savants dans leurs disputes, les théologiens dans leurs querelles, et les princes dans leurs différends, voulussent imiter

(1) C'est le cinquième des *Discours sur l'homme*. (G. A.)
(2) Vers du cinquième *Discours*. (G. A.)
(3) Voltaire a retranché depuis les vers qui étaient à la louange de Frédéric. (G. A.)
(4) *Dissertation sur l'innocence des erreurs de l'esprit*. (G. A.)

(1) Épître de Frédéric à son frère puîné. (G. A.)
(2) C'est-à-dire de folie. (G. A.)
(3) Voyez, tome VI, les *Mémoires de Voltaire*. (G. A.)
(4) Lettre à Ledet et Cᵉ, du 7 juillet. (G. A.)

votre modération. Le savoir, la véritable religion, les caractères respectables parmi les hommes devraient élever ceux qui en sont revêtus au-dessus de certaines passions qui ne devraient être que le partage des âmes basses. D'ailleurs, le mérite reconnu est comme dans un fort, à l'abri des traits de l'envie. Tous les coups portés contre un ennemi inférieur déshonorent celui qui les lance.

Tel, cachant dans les airs son front audacieux.
Le fier Athos paraît joindre la terre aux cieux :
Il voit sans s'ébranler la foudre et le tonnerre,
Brisés contre ses pieds, leur faire en vain la guerre :
Tel du sage éclairé le repos précieux
N'est point troublé des cris d'infâmes envieux.
Il méprise les traits qui contre lui s'émoussent :
Son silence prudent, ses vertus les repoussent;
Et contre ces Titans le public outragé
Du soin de les punir doit être seul chargé.

L'art de rendre injure pour injure est le partage des crocheteurs. Quand même ces injures seraient des vérités, quand même elles seraient échauffées par le feu d'une belle poésie, elles restent toujours ce qu'elles sont. Ce sont des armes bien placées dans les mains de ceux qui se battent à coups de bâton, mais qui s'accordent mal avec ceux qui savent faire usage de l'épée.

Votre mérite vous a si fort élevé au-dessus de la satire et des envieux, qu'assurément vous n'avez pas besoin de repousser leurs coups. Leur malice n'a qu'un temps, après quoi elle tombe avec eux dans un oubli éternel.

L'histoire, qui a consacré la mémoire d'Aristide, n'a pas daigné conserver les noms de ses envieux. On les connaît aussi peu que les persécuteurs d'Ovide.

En un mot, la vengeance est la passion de tout homme offensé ; mais la générosité n'est la passion que des belles âmes. C'est la vôtre, c'est elle assurément qui vous a dicté cette belle lettre, que je ne saurais assez admirer, que vous adressez à vos libraires.

Je suis charmé que le monde soit obligé de convenir que votre philosophie est aussi sublime dans la pratique qu'elle l'est dans la spéculation.

Mes tributs accompagneront cette lettre. Les dissipations de la ville, certains termes inconnus à Cirey et à Remusberg, de devoir, de respects, de cour, mais d'une efficacité très incommode dans la pratique, m'enlèvent tout mon temps. Vous vous en apercevrez, sans doute, car je n'ai pas seulement pu abréger ma lettre. A propos, comment se porte Louis XIV? Vous allez dire : Quel importun! cet Apicius n'est jamais rassasié de mes ouvrages.

Assurez, je vous prie, cette déesse qui transforma Newton en Vénus, de mes adorations ; et si vous voyez un certain poëte philosophe, l'auteur de la *Henriade* et de l'*Épître à Uranie*, assurez-le que je l'estime et le considère on ne peut pas davantage. FÉDÉRIC.

72. — DE VOLTAIRE.

A Cirey, le 1er janvier 1739.

Jeune héros, esprit sublime,
Quels vœux pour vous puis-je former?
Vous êtes bienfaisant, sage, humain, magnanime;
Vous avez tous les dons, car vous savez aimer.
Puissent les souverains, qui gouvernent les rênes
De ces puissants États gémissant sous leurs lois,
Dans le sentier du vrai vous suivre quelquefois,
Et, pour vous imiter, prendre au moins quelques peines!
Ce sont là tous mes vœux ; ce sont là les étrennes
Que je présente à tous les rois.

Comme j'allais continuer sur ce ton, monseigneur, la lettre de votre altesse royale (1), et l'épître au prince qui a le bonheur d'être votre frère, sont venues me faire tomber la plume des mains. Ah! monseigneur, que vous avez un loisir singulièrement employé, et que le talent extraordinaire, dans tout homme né hors de France, de faire des vers français, et plus rare encore dans une personne de votre rang, s'accroît et se fortifie de jour en jour! Mais que ne faites-vous point? et de la science des rois, jusqu'à la musique et à l'art de la peinture, quelle carrière ne remplissez-vous pas? Quel présent de la nature n'avez-vous pas embelli par vos soins?

Mais quoi! monseigneur, il est donc vrai que votre altesse royale a un frère digne d'elle? C'est un bonheur bien rare : mais s'il n'en est pas tout à fait digne, il faudra qu'il le devienne après la belle épître de son frère aîné; voilà le premier prince qui ait reçu une éducation pareille (1).

Il me semble, monseigneur, qu'il y a eu un des électeurs, vos ancêtres, qu'on surnomma le Cicéron de l'Allemagne; n'était-ce pas Jean II (2)? Votre altesse royale est bien persuadée de mon respect pour ce prince; mais je suis persuadé que Jean II n'écrivait point en prose comme Frédéric. Et à l'égard des vers, je défie toute l'Allemagne et presque toute la France, de faire rien de mieux que cette belle épître :

O vous en qui mon cœur, tendre et plein de retour,
Chérit encor le sang qui lui donna le jour!

Cet *encor* me paraît une des plus grandes finesses de l'art et de la langue; c'est dire bien énergiquement, en deux syllabes, qu'on aime ses parents une seconde fois dans son frère.

Mais, s'il plaît à votre altesse royale, n'écrivez plus *opinion* par un *g*; et daignez rendre à ce mot les quatre syllabes dont il est composé ; voilà les occasions où il faut que les grands princes et les grands génies cèdent aux pédants.

Toute la grandeur de votre génie ne peut rien sur les syllabes, et vous n'êtes pas le maître de mettre un *g* où il n'y en a point. Puisque me voici sur les syllabes, je supplierai encore votre altesse royale d'écrire *vice* avec un *c*, et non avec deux *ss*. Avec ces petites attentions, vous serez de l'Académie française quand il vous plaira, et, principauté à part, vous lui ferez bien de l'honneur; peu de ses académiciens s'expriment avec autant de force que mon prince, et la grande raison est qu'il pense plus qu'eux. En vérité, il y a dans votre épître un portrait de la calomnie qui est de Michel-Ange, et un de la jeunesse qui est de l'Albane. Que votre altesse royale redouble bien vivement l'envie que nous avons de lui faire notre cour! Nous nous arrangerons pour partir au mois d'avril (3), et il faudra que je sois bien malheureux, si des frontières de Juliers je ne trouve pas un petit chemin qui me conduira aux pieds de votre altesse royale. Qu'elle me permette de l'instruire que probablement nous resterons une année dans ces quartiers-là, à moins que la guerre ne nous en chasse. Madame du Châtelet compte retirer tous les biens de sa maison qui sont engagés; cela sera long, et il faut même essuyer à Vienne et à Bruxelles un procès, qu'elle poursuivra elle-même, et pour lequel elle a déjà fait des écritures avec la même netteté et la même force qu'elle a travaillé à cet ouvrage du *feu*. Quand même ces affaires-là dureraient deux années, n'importe ; il faudrait abandonner Cirey pour deux années, les devoirs et les affaires sérieuses marchent avant tout; et comment regretterait-on Cirey quand on sera plus proche de Clèves et d'un pays qui sera probablement honoré de la présence de votre altesse royale! Ainsi peut-être, monseigneur, supplierons-nous votre altesse royale de suspendre l'envoi de ce bon vin dont votre générosité veut me faire boire; il y a apparence que j'irai boire longtemps du vin du Rhin, entre Liége et Juliers. Votre altesse royale est trop bonne; elle a consulté des médecins pour moi, et elle daigne m'envoyer une recette qui vaut mieux que toutes leurs ordonnances.

Ma santé serait rétablie,
Si je me trouvais quelque jour
Près d'un tonneau de vin d'Hongrie,
Et le buvant à votre cour,
Mais le buvant près d'Émilie.

Je suis avec le plus profond respect, avec admiration, avec la tendresse que vous me permettez, etc.

73. — DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 8 janvier.

Mon cher ami, je m'étais bien flatté que l'*Épître sur l'Humanité* pourrait mériter votre approbation par les sentiments qu'elle renferme; mais j'espérais en même temps que vous voudriez bien faire la critique de la poésie et du style.

Je prie donc l'habile philosophe, le grand poëte, de vouloir bien s'abaisser encore, et de faire le grammairien rigide, par amitié pour moi. Je ne me rebuterai point de retoucher une pièce dont le fond a pu plaire à la marquise ; et, par ma docilité à suivre vos corrections, vous jugerez du plaisir que je trouve à m'amender.

(1) Du 22 novembre. (G. A.)

(1) Ce prince, nommé Guillaume-Auguste, mourut en 1758. (G. A.)
(2) Mort en 1499. (G. A.)
(3) Il partit avec madame du Châtelet pour Bruxelles au commencement de mai. (G. A.)

Que mon *Épître sur l'Humanité* soit le précurseur de l'ouvrage que vous avez médité (1), je me trouverai assez récompensé de ce que le mien a été comme l'aurore du vôtre. Courez la même carrière, et ne craignez point qu'un amour-propre mal entendu m'aveugle sur mes productions. L'humanité est un sujet inépuisable : j'ai bégayé mes pensées, c'est à vous de les développer.

Il paraît qu'on se fortifie dans un sentiment, lorsqu'on repasse en son esprit toutes les raisons qui l'appuient. C'est ce qui m'a déterminé de traiter le sujet de l'humanité. C'est, selon mon avis, l'unique vertu, et elle doit être principalement le propre de ceux que leur condition distingue dans le monde; un souverain, grand ou petit, doit être regardé comme un homme dont l'emploi est de remédier, autant qu'il est en son pouvoir, aux misères humaines; il est comme le médecin qui guérit, non pas les maladies du corps, mais les malheurs de ses sujets. La voix des malheureux, les gémissements des misérables, les cris des opprimés, doivent parvenir jusqu'à lui. Soit par pitié pour les autres, soit par un certain retour sur soi-même, il doit être touché de la triste situation de ceux dont il voit les misères; et, pour peu que son cœur soit tendre, les malheureux trouveront chez lui toutes sortes de miséricordes.

Un prince est, par rapport à son peuple, ce que le cœur est à l'égard de la structure mécanique du corps. Il reçoit le sang de tous les membres, et il le repousse jusqu'aux extrémités. Il reçoit la fidélité et l'obéissance de ses sujets, et il leur rend l'abondance, la prospérité, la tranquillité, et tout ce qui peut contribuer au bien et à l'accroissement de la société.

Ce sont là des maximes qui me semblent devoir naître d'elles-mêmes dans le cœur de tous les hommes : cela se sent, pour peu qu'on raisonne, et l'on n'a pas besoin de faire un grand cours de morale pour les apprendre. Je crois que la compassion et le désir de soulager une personne qui a besoin de secours, sont des vertus innées dans la plupart des hommes. Nous nous représentons nos infirmités et nos misères en voyant celles des autres, et nous sommes aussi actifs à les secourir que nous désirerions qu'on le fût envers nous, si nous étions dans le même cas.

Les tyrans pèchent ordinairement en envisageant les choses sous un autre point de vue; ils ne considèrent le monde que par rapport à eux-mêmes; et pour être trop au-dessus de certains malheurs vulgaires, leurs cœurs y sont insensibles. S'ils oppriment leurs sujets, s'ils sont durs, s'ils sont violents et cruels, c'est qu'ils ne connaissent pas la nature du mal qu'ils font, et que, pour ne point avoir souffert ce mal, ils le croient trop léger. Ces sortes d'hommes ne sont point dans le cas de Mutius Scévola qui, se brûlant la main devant Porsenna, ressentait toute l'action du feu sur cette partie de son corps.

En un mot, toute l'économie du genre humain est faite pour inspirer l'humanité; cette ressemblance de presque tous les hommes, cette égalité des conditions, ce besoin indispensable qu'ils ont les uns des autres, leurs misères qui serrent les liens de leurs besoins, ce penchant naturel qu'on a pour ses semblables, notre conservation qui nous prêche l'humanité, toute la nature semble se réunir pour nous inculquer un devoir qui, faisant notre bonheur, répand chaque jour des douceurs nouvelles sur notre vie.

En voilà bien suffisamment, à ce qu'il me paraît, pour la morale; il me semble que je vous vois bâiller deux fois en lisant ce terrible verbiage, et la marquise s'en impatienter. Elle a raison, en vérité, car vous savez mieux que moi tout ce que je pourrais vous dire sur ce sujet, et, qui plus est, vous le pratiquez.

Nous ressentons ici les effets de la congélation de l'eau. Il fait un froid excessif. Il ne m'arrive jamais d'aller à l'air, que je ne tremble que quelque partie nitreuse n'éteigne en moi le principe de la chaleur.

Je vous prie de dire à la marquise que je la prie fort de m'envoyer un peu de ce beau feu qui anime son génie. Elle en doit avoir de reste, et j'en ai grand besoin. Si elle a besoin de glaçons, je lui promets de lui en fournir autant qu'il lui en faudra pour avoir des eaux glacées pendant toutes les ardeurs de l'été.

Doctissimus Jordanus n'a pas vu encore l'*Essai* de la marquise : je ne suis pas prodigue de vos faveurs. Il y a même des gens qui m'accusent de pousser l'avarice jusqu'à l'excès. Jordan verra l'*Essai sur le feu*, puisque la marquise y consent, et il vous dira lui-même, s'il lui plaît, ce que cet ouvrage lui aura fait sentir. Tout ce que je puis vous assurer d'avance, c'est que, tous tant que nous sommes, nous ne connaissons point les préjugés. Les Descartes, les Leibnitz, les Newton, les Émilie nous paraissent autant de grands hommes qui nous instruisent à proportion des siècles où ils ont vécu.

La marquise aura cet avantage que sa beauté et son sexe donnent sur le nôtre, lorsqu'il s'agit de persuader.

> Son esprit persuadera
> Que le profond Newton en tout est véritable;
> Mais son regard nous convaincra
> D'une autre vérité plus claire et plus palpable;
> En la voyant, on sentira
> Tout ce que fait sentir un objet adorable.

Si les Grâces présidaient à l'Académie, elles n'auraient pas manqué de couronner l'ouvrage de leurs mains. Il paraît bien que messieurs de l'Académie, trop attachés à l'usage et à la coutume, n'aiment poit les nouveautés, par la crainte qu'ils ont d'étudier ce qu'ils ne savent qu'imparfaitement. Je me représente un vieil académicien qui, après avoir vieilli sous le harnais de Descartes, voit dans la décrépitude de sa course s'élever une nouvelle opinion. Cet homme connaît par l'habitude les articles de sa foi philosophique; il est accoutumé à sa façon de penser, il s'en contente, et il voudrait que tout le monde en fît autant. Quoi! voudrait-on redevenir disciple à l'âge de cinquante, de soixante ans, et être exposé à la honte d'étudier soi-même, après avoir si longtemps enseigné aux autres, et d'un grand flambeau qu'on croit être, ne devenir qu'une faible lumière, ou plutôt s'obscurcir tout à fait? Ce n'est pas ainsi qu'on l'entend. Il est plus court de décrier un nouveau système que de l'approfondir. Il y a même de la fermeté héroïque de s'opposer aux nouveautés en tous genres, et à soutenir les anciennes opinions. Un autre ordre d'esprits raisonne d'une autre manière. Ils disent dans leur simplicité : Telle opinion fut celle de nos pères, pourquoi ne serait-elle pas la nôtre? Valons-nous mieux qu'ils ne valaient? N'ont-ils pas été heureux en suivant les sentiments d'Aristote ou de Descartes? Pourquoi nous romprions-nous la tête à étudier les sentiments des novateurs? Ces sortes d'esprits s'opposeront toujours aux progrès des connaissances : aussi n'est-il pas étonnant qu'elles en fassent si peu.

Dès que je serai de retour à Remusberg, j'irai me jeter tête baissée dans la physique; c'est la marquise à qui j'en ai l'obligation; je me prépare aussi à une entreprise bien hasardeuse et bien difficile (1); mais vous n'en serez instruit qu'après l'essai que j'aurai fait de mes forces.

Pour mon malheur, le roi va ce printemps en Prusse, où je l'accompagnerai; le destin veut que nous jouions aux barres; et, malgré tout ce que je puis m'imaginer, je ne prévois pas encore comme nous pourrons nous voir; ce sera toujours trop tard pour mes souhaits; vous en êtes bien convaincu, à ce que j'espère, comme de tous les sentiments avec lesquels je suis, mon cher ami, votre inviolablement affectionné ami,

FÉDÉRIC.

74. — DE VOLTAIRE.

A Cirey, le 18 janvier.

Monseigneur, votre altesse royale est plus Fédéric et plus Marc-Aurèle que jamais. Les choses agréables partent de votre plume avec une facilité qui m'étonne toujours. Votre instruction pastorale est du plus digne évêque. Vous montrez bien que ceux qui sont destinés à être rois sont en effet les *oints* du Seigneur. Votre catéchisme est toujours celui de la raison et du bonheur. Heureuses vos ouailles, monseigneur, le troupeau de Cirey reçoit vos paroles avec la plus grande édification.

Votre altesse royale me conseille, c'est-à-dire m'ordonne de finir l'histoire du *Siècle de Louis XIV*. J'obéirai, et je tâcherai même de l'éclaircir avec un ménagement qui n'ôtera rien à la vérité, mais qui ne la rendra pas odieuse. Mon grand but, après tout, n'est pas l'histoire politique et militaire; c'est celle des arts, du commerce, de la police, en un mot, de l'esprit humain. Dans tout cela il n'y a point de vérité dangereuse. Je ne crois donc pas devoir m'interdire une carrière si grande et si sûre, parce qu'il y a un petit chemin où je peux broncher (2); ce qui est entre les mains de votre altesse royale ne sera jamais que pour elle. Le vulgaire n'est pas fait pour être servi comme mon prince.

---

(1) Le sixième des *Discours sur l'homme*. (G. A.)

(1) Il voulait faire une tragédie. (G. A.)

(2) M. Beuchot croit que Voltaire veut parler ici de l'homme au masque de fer. (G. A.)

J'ai réformé l'*Histoire de Charles XII* sur plusieurs mémoires qui m'ont été communiqués par un serviteur du roi Stanislas, mais surtout, sur ce que votre altesse royale a daigné me faire remettre. Je n'ai pris de ces détails curieux dont vous m'avez honoré, que ce qui doit être su de tout le monde, sans blesser personne : le dénombrement des peuples, les lois nouvelles, les établissements, les villes fondées, le commerce, la police, les mœurs publiques ; mais pour les actions particulières du czar, de la czarine, du czarovitz, je garde sur elles un silence profond. Je ne nomme personne, je ne cite personne, non seulement parce que cela n'est pas de mon sujet, mais parce que je ne ferais pas usage d'un passage de l'Evangile que votre altesse royale m'aurait cité, si vous ne l'ordonniez expressément.

Je réforme la *Henriade*, et je compte par le premier ordinaire soumettre au jugement de votre altesse royale quelques changements que je viens d'y faire. Je corrige aussi toutes mes tragédies : j'ai fait un nouvel acte à *Brutus*, car enfin il faut se corriger et être digne de son prince et d'Emilie.

Je ne fais point imprimer *Mérope*, parce que je n'en suis pas encore content ; mais on veut que je fasse une tragédie nouvelle, une tragédie pleine d'amour et non de galanterie, qui fasse pleurer des femmes, et qu'on parodie à la Comédie italienne. Je la fais, j'y travaille il y a huit jours (1); on se moquera de moi ; mais en attendant je retouche beaucoup les *Eléments de Newton ;* je ne dois rien oublier, et je veux que cet ouvrage soit plus plein et plus intelligible.

Je vous ai rendu, monseigneur, un compte exact de tous les travaux de votre sujet de Cirey; vraiment je ne dois pas omettre la nouvelle persécution que Rousseau et l'abbé Desfontaines me font (2). Tandis que je passe dans la retraite les jours et les nuits dans un travail assidu, on me persécute à Paris, on me calomnie, on m'outrage de la manière la plus cruelle. Madame la marquise du Châtelet a cru que Thieriot, qui envoie souvent ce qu'on fait contre moi à tout le monde, avait envoyé aussi à votre altesse royale un libelle affreux de l'abbé Desfontaines; elle avait d'autant plus sujet de le croire, qu'elle en avait écrit à Thieriot, qu'elle lui avait demandé la vérité, et que Thieriot n'avait point répondu ; aussitôt voilà le cœur généreux de madame du Châtelet, cœur digne du vôtre, qui s'enflamme ; elle écrit à votre altesse royale ; elle vous fait entendre des plaintes bienséantes dans sa bouche, mais interdites à la mienne. Voici le fait :

Un homme, le chevalier de Mouhy, qui a déjà écrit contre l'abbé Desfontaines, fait une petite brochure littéraire contre lui (3) ; et dans cette brochure, il imprime une lettre que j'ai écrite il y a deux ans. Dans cette lettre j'avais cité un fait connu : que l'abbé Desfontaines, sauvé du feu par moi, avait, pour récompense, fait sur-le-champ un libelle contre son bienfaiteur, et que Thieriot en était témoin. Tout cela est la plus exacte vérité, vérité bien honteuse aux lettres. Si Thieriot, dans cette occasion, craint de nouvelles morsures de l'abbé Desfontaines, s'il s'effraie plus de ce chien enragé qu'il n'aime son ami, c'est ce que j'ignore ; il y a longtemps que je n'ai reçu de ses nouvelles. Je lui pardonne de ne se point commettre pour moi. Je fais un petit mémoire apologétique pour répondre à l'abbé Desfontaines (4). Madame du Châtelet l'a envoyé à votre altesse royale ; je l'ai fort corrigé depuis. Je ne dis point d'injures ; l'ouvrage n'est point contre l'abbé Desfontaines, il est pour moi ; je tâche d'y mêler un peu de littérature, afin de ne point fatiguer le public de choses personnelles.

Mais je sens que je fatigue fort votre altesse royale par tout ce bavardage. Quel entretien pour un grand prince ! Mais les dieux s'occupent quelquefois des sottises des hommes, et les héros regardent des combats de cailles.

Je suis avec le plus profond respect, le plus tendre, le plus inviolable attachement, monseigneur, etc.

75. — DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 20 janvier.

On offrait aux dieux, dans le paganisme, les prémices des moissons et des récoltes ; on consacrait au dieu de Jacob les premiers-nés d'entre le peuple d'Israël ; on voue aux saints patrons, dans l'Eglise romaine, non-seulement les prémices, non seulement les cadets des maisons, mais des royaumes entiers : témoin l'abdication de saint Louis (1) en faveur de la vierge Marie. Pour moi, je n'ai point de prémices de moissons, point d'enfants, point de royaume à vouer ; je vous consacre les prémices de ma poésie de l'année 1739. Si j'étais païen, je vous invoquerais sous le nom d'Apollon ; si j'étais juif, je vous eusse peut-être confondu avec le roi prophète et son fils ; si j'étais papiste, vous eussiez été mon saint et mon confesseur. N'étant rien de tout cela, je me contente de vous estimer très philosophiquement, de vous admirer comme philosophe, de vous chérir comme poëte, et de vous respecter comme ami.

Je ne vous souhaite que de la santé, car c'est tout ce dont vous avez besoin. Partagé d'un génie supérieur, capable de vous suffire à vous-même et de pouvoir être heureux, et, pour surcroît, possédant Emilie, que mes vœux pourraient-ils ajouter à votre félicité ?

Souvenez-vous que sous une zone un peu plus froide que la vôtre, dans un pays voisin de la barbarie, en un lieu solitaire et retiré du monde, habite un ami qui vous consacre ses veilles, et qui ne cesse de faire des vœux pour votre conservation. FÉDÉRIC.

76. — DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 27 janvier.

Subitement d'un vol rapide
La mort fondait sur moi;
L'affreuse douleur qui la guide
Dans peu m'eût abîmé sous soi.
De maux carnassiers avidement rongée,
La trame de mes jours allait être abrégée,
Et la débile infirmité
Précipitait ma triste vie,
Hélas! avec trop de furie,
Au gouffre de l'éternité.
Déjà la mort qui sème l'épouvante,
Avec son attirail hideux,
Faisait briller sa faux tranchante,
Pour éblouir mes faibles yeux;
Et ma pensée évanouie
Allait abandonner mon corps.
Je me voyais finir : mes défaillants ressorts,
Du martyre souffrant la fureur inouïe,
Faisaient leurs derniers efforts.
L'ombre de la nuit éternelle
Dissipait à mes yeux la lumière du jour ;
L'espérance, toujours ma compagne fidèle,
Ne me laissait plus voir la plus faible étincelle
D'un espoir de retour.
Dans des tourments sans fin, d'une angoisse mortelle,
Je désirais l'instant qu'éteignant mon flambeau
La mort, assouvissant sa passion cruelle,
Me précipitât au tombeau.
C'est par vous, propice jeunesse,
Que, plein de joie et d'allégresse,
Des tourments de la mort je suis sorti vainqueur.
Oui, cher Voltaire, je respire,
Oui, je respire encor pour vous,
Et, des rives du sombre empire,
De notre attachement le souvenir si doux
Me transporta comme en délire
Chez Emilie auprès de vous.
Mais, revenant à moi, par un nouveau martyre,
Je reconnus l'erreur où me plongeaient mes sens :
Faut-il mourir? disais-je; ô vous, dieux tout-puissants !
Redoublez ma douleur amère,
Et redoublez mes maux cuisants :
Mais ne permettez pas, fiers maîtres du tonnerre,
Que les destins impatients,
Jaloux de mon bonheur, m'arrachent de la terre
Avant que d'avoir vu Voltaire.

Ces quarante et quelques vers se réduisent à vous apprendre qu'une affreuse crampe d'estomac faillit à vous priver, il y a deux jours, d'un ami qui vous est bien sincèrement attaché, et qui vous estime on ne saurait davantage. Ma jeunesse m'a sauvé : les charlatans disent que c'est leur médecine, et pour moi, je crois que c'est l'impatience de vous voir avant que de mourir.

J'avais lu le soir, avant de me coucher, une très mauvaise ode de Rousseau, adressée *à la Postérité :* j'en ai pris la colique, et je crains que nos pauvres neveux n'en prennent la peste. C'est assurément l'ouvrage le plus misérable qui me soit de la vie tombé entre les mains (2).

Je me sens extrêmement flatté de l'approbation que vous

(1) *Zulime*. (G. A.)
(2) La *Voltairomanie* venait de paraître. (G. A.)
(3) Le *Preservatif*, par Voltaire lui-même. Voyez, tome IV, CRITIQUE LITTÉRAIRE. (G. A.)
(4) Voyez, tome IV, ce *Mémoire*, ainsi que le *Mémoire sur la satire*. (G. A.)

(1) Ou plutôt, de Louis XIII. (G. A.)
(2) Il y avait bien des années que Rousseau avait communiqué lui-même cette ode à Voltaire. Voyez, tome VI, le *Commentaire historique*. (G. A.)

donnez à la dernière épître que je vous ai envoyée. Vous me faites grand plaisir de me reprendre sur mes fautes ; je ferai ce que je pourrai pour corriger mon orthographe, qui est très mauvaise ; mais je crains de ne pas parvenir sitôt à l'exactitude qu'elle exige. J'ai le défaut d'écrire trop vite, et d'être trop paresseux pour copier ce que j'ai écrit. Je vous promets cependant de faire ce qui me sera possible pour que vous n'ayez pas lieu de composer, dans le goût de Lucien, un dialogue des *lettres* qui plaident devant le tribunal de Vaugelas, et qui accusent les défraudations que je leur ai faites.

Si, en se corrigeant, on peut parvenir à quelque habileté ; si, par l'application, on peut apprendre à faire mieux ; si les soins des maîtres de l'art ne se lassent point à former des disciples, je puis espérer, avec votre assistance, de faire un jour des vers moins mauvais que ceux que je compose à présent.

J'ai bien cru que la marquise du Châtelet était en affaires sérieuses ce qu'elle est en physique, en philosophie, et dans la société : le propre des sciences est de donner une justesse d'esprit qui prévient l'abus qu'on pourrait faire de leur usage. J'aime à entendre qu'une jeune dame a assez d'empire sur ses passions pour quitter tous ses goûts en faveur de ses devoirs ; mais j'admire encore plus un philosophe qui se résout d'abandonner la retraite et la paix en faveur de l'amitié. Ce sont des exemples que Cirey fournira à la postérité, et qui feront infiniment plus d'honneur à la philosophie que l'abdication de cette femme singulière (1) qui descendit du trône de Suède, pour aller occuper un palais à Rome.

Les sciences doivent être considérées comme des moyens qui nous donnent plus de capacité pour remplir nos devoirs : les personnes qui les cultivent ont plus de méthode dans ce qu'elles font, et agissent plus conséquemment. L'esprit philosophique établit des principes ; ce sont les sources du raisonnement et la cause des actions sensées. Je ne m'étonne point que vous autres habitants de Cirey fassiez ce que vous devez faire ; mais je m'étonnerais beaucoup si vous ne le faisiez pas, vu la sublimité de vos génies et la profondeur de vos connaissances.

Je vous prie de m'avertir de votre départ pour Bruxelles, et d'aviser en même temps sur la voie la plus courte pour accélérer notre correspondance. Je me flatte de pouvoir recevoir de vous tous les huit jours des lettres, lorsque vous serez si voisin de nos frontières. Je pourrai peut-être vous être de quelque utilité dans ce pays, car je connais très particulièrement le prince d'Orange, qui est souvent à Bréda, et le duc d'Aremberg (2), qui demeure à Bruxelles. Peut-être pourrai-je aussi, par le ministère du prince de Lichtenstein (3), abréger à la marquise les longueurs qu'on lui fera souffrir à Bruxelles et à Vienne. Les juges de ces pays ne se pressent point dans leurs jugements. On dit que si la cour impériale devait un soufflet à quelqu'un, il faudrait solliciter trois ans avant que d'en obtenir le paiement. J'augure de là que les affaires de la marquise ne se termineront pas aussi vite qu'elle le pourrait désirer.

Le vin d'Hongrie vous suivra partout où vous irez. Il vous est beaucoup plus convenable que le vin du Rhin, duquel je vous prie de ne point boire, parce qu'il est fort malsain.

Ne m'oubliez pas, cher Voltaire ; et si votre santé vous le permet, donnez-moi plus souvent de vos nouvelles, de vos censures, et de vos ouvrages. Vous m'avez si bien accoutumé à vos productions, que je ne puis presque plus revenir à celles des autres. Je brûle d'impatience d'avoir la fin du *Siècle de Louis XIV* ; cet ouvrage est incomparable, mais gardez-vous bien de le faire imprimer.

Je suis avec toute l'estime imaginable et l'amitié la plus sincère, mon cher ami, votre très affectionné ami. FÉDÉRIC.

77. — DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 3 février.

Mon cher ami, vous recevez mes ouvrages avec trop d'indulgence. Une prévention trop favorable à l'auteur vous fait excuser leur faiblesse et les fautes dont ils fourmillent.

Je suis comme le Prométhée de la Fable ; je dérobe quelquefois de votre feu divin, dont j'anime mes faibles productions. Mais la différence qu'il y a entre cette fable et la vérité, c'est que l'âme de Voltaire, beaucoup plus grande et plus magnanime que celle du roi des dieux, ne me condamne point au supplice que souffrit l'auteur du céleste larcin. Ma santé, languissante encore, m'empêche d'exécuter les ouvrages que je roulais dans ma tête, et le médecin, plus cruel que la maladie même, me condamne à prendre journellement de l'exercice ; temps que je suis obligé de prendre sur mes heures d'étude.

Ces charlatans veulent m'interdire de m'instruire ; bientôt ils voudront que je ne pense plus. Mais, tout bien compté, j'aime mieux être malade de corps que d'esprit. Malheureusement l'esprit ne semble être que l'accessoire du corps ; il est dérangé en même temps que l'organisation de notre machine, et la matière ne saurait souffrir, sans que l'esprit ne s'en ressente également. Cette union si étroite, cette liaison intime est, ce me semble, une très forte preuve du sentiment de Locke. Ce qui pense en nous est assurément un effet ou un résultat de la mécanique de notre machine animée. Tout homme sensé, tout homme qui n'est point imbu de prévention ou d'amour-propre doit en convenir.

Pour vous rendre compte de mes occupations, je vous dirai que j'ai fait quelques progrès en physique. J'ai vu toutes les expériences de la pompe pneumatique, et j'en ai indiqué deux nouvelles qui sont : 1° de mettre une montre ouverte dans la pompe, pour voir si son mouvement sera accéléré ou retardé ; s'il restera le même ou s'il cessera. La seconde expérience regarde la vertu productrice de l'air. On prendra une portion de terre dans laquelle on plantera un pois, après quoi on l'enfermera dans le récipient ; on pompera l'air ; et je suppose que ce pois ne croîtra point, parce que j'attribue à l'air cette vertu productrice et cette force qui développe les semences.

J'ai donné de plus quelque besogne à nos académiciens : il m'est venu une idée sur la cause des vents, que je leur ai communiquée ; et notre célèbre Kirch (1) pourra me dire, au bout d'un an, si mon assertion est juste, ou si je me suis trompé. Je vous dirai en peu de mots de quoi il s'agit. On ne peut considérer que deux choses comme les mobiles du vent : la pression de l'air et le mouvement. Or, je dis que la raison qui fait que nous avons plus de tempêtes vers le solstice d'hiver, c'est que le soleil est plus voisin de nous, et que la pression de cet astre sur notre hémisphère produit les vents : de plus, la terre étant dans son périgée doit avoir un mouvement plus fort en raison inverse du carré de sa distance ; et ce mouvement, influant sur les parties de l'air, doit nécessairement produire les vents et les tempêtes. Les autres vents peuvent venir des autres planètes avec lesquelles nous sommes dans le périgée ; de plus, lorsque le soleil attire beaucoup d'humidité de la terre, ces humidités, qui s'élèvent et se rassemblent dans la moyenne région de l'air, peuvent, par leur pression, causer également des vents et des tourbillons. M. Kirch observera exactement la situation de notre terre à l'égard du monde planétaire ; il remarquera les nuages, et il examinera avec soin, pour voir si la cause que j'assigne aux vents est véritable.

En voilà assez pour la physique. Quant à la poésie, j'avais formé un dessein ; mais ce dessein est si grand, qu'il m'épouvante moi-même, lorsque je le considère de sang-froid. Le croiriez-vous? j'ai fait le projet d'une tragédie : le sujet est pris de l'Énéide ; l'action de la pièce devait représenter l'amitié tendre et constante de Nisus et d'Euryale. Je me suis proposé de renfermer mon sujet en trois actes, et j'ai déjà rangé et digéré les matériaux ; ma maladie est survenue, et *Nisus et Euryale* me paraissent plus redoutables que jamais.

Pour vous, mon cher ami, vous m'êtes un être incompréhensible. Je doute s'il y a un Voltaire dans le monde : j'ai fait un système pour nier son existence. Non assurément, ce n'est pas un homme qui fait le travail prodigieux qu'on attribue à M. de Voltaire. Il y a à Cirey une académie composée de l'élite de l'univers ; il y a des philosophes qui traduisent Newton ; il y a des poëtes héroïques, il y a des Corneilles, il y a des Catulles, il y a des Thucydides ; et l'ouvrage de cette académie se publie sous le nom de Voltaire, comme l'action de toute une armée s'attribue au chef qui la commande. La Fable nous parle d'un géant qui avait cent bras ; vous avez mille génies. Vous embrassez l'univers entier, comme Atlas le portait.

Ce travail prodigieux me fait craindre, je l'avoue. N'oubliez point que si votre esprit est immense, votre corps est très fragile. Ayez quelque égard, je vous prie, à l'attachement de vos amis, et ne rendez pas votre champ aride, à force de le faire rapporter. La vivacité de votre esprit mine votre santé, et ce travail exorbitant use trop vite votre vie.

---

(1) Christine. (G. A.)
(2) Voltaire le connaissait de longue date. Voyez la lettre à ce duc, du 30 août 1736. (G. A.)
(3) Ambassadeur de la cour de Vienne en France. (G. A.)

(1) Il mourut l'année suivante. (G. A.)

Puisque vous me promettez de m'envoyer les endroits de la *Henriade* que vous avez retouchés, je vous prie de m'envoyer la critique de ceux que vous avez rayés.

J'ai le dessein de faire graver la *Henriade* (1) (lorsque vous m'aurez communiqué les changements que vous avez jugé à propos d'y faire), comme l'*Horace* qu'on a gravé à Londres (2). Knobelsdorf, qui dessine très bien, fera les dessins des estampes; l'on pourrait y ajouter l'*Ode à Maupertuis*, les *Épîtres morales* (3), et quelques-unes de vos pièces qui sont dispersées en différents endroits. Je vous prie de me dire votre sentiment, et quelle serait votre volonté.

Il est indigne, il est honteux pour la France, qu'on vous persécute impunément. Ceux qui sont les maîtres de la terre doivent administrer la justice, récompenser et soutenir la vertu contre l'oppression et la calomnie. Je suis indigné de ce que personne ne s'oppose à la fureur de vos ennemis. La nation devrait embrasser la querelle de celui qui ne travaille que pour la gloire de sa patrie, et qui est presque le seul homme qui fasse honneur à son siècle. Les personnes qui pensent juste méprisent le libelle diffamatoire qui paraît (4); elles ont en horreur ceux qui en sont les abominables auteurs. Ces pièces ne sauraient attaquer votre réputation; ce sont des traits impuissants, des calomnies trop atroces pour être crues si légèrement.

J'ai fait écrire à Thieriot tout ce qui convient qu'il sache, et l'avis qu'on lui a donné touchant sa conduite fructifiera, à ce que j'espère (5).

Vous savez que la marquise et moi nous sommes vos meilleurs amis; chargez-nous, lorsque vous serez attaqué, de prendre votre défense. Ce n'est pas que nous nous en acquittions avec autant d'éloquence et de dignité que si vous preniez ce soin vous-même; mais tout ce que nous dirons pourra être plus fort, parce qu'un ami, outre du tort qu'on fait à son ami, peut dire beaucoup de choses que la modération de l'offensé doit supprimer. Le public même est plutôt ému par les plaintes d'un ami compatissant, qu'il n'est attendri par l'*oppressé* qui crie vengeance.

Je ne suis point indifférent sur ce qui vous regarde, et je m'intéresse avec zèle au repos de celui qui travaille sans relâche pour mon instruction et pour mon agrément.

Je suis, avec tous les sentiments que vous inspirez à ceux qui vous connaissent, votre très fidèlement affectionné ami,
FÉDERIC.

Mes assurances d'estime à la marquise.

78. — DE VOLTAIRE.

A Cirey, le 15 février.

Monseigneur, j'ai reçu les étrennes. Je vous en ai donné en sujet, et votre altesse royale m'en a donné en roi. Votre lettre sans date (6), vos jolis vers,

> Quelque démon malicieux
> Se joue assurément du monde, etc.,

ont dissipé tous les nuages qui se répandaient sur le ciel serein de Cirey. Les peines viennent de Paris, et les consolations viennent de Remusberg. Au nom d'Apollon, notre maître, daignez me dire, monseigneur, comment vous avez fait pour connaître si parfaitement des états de la vie qui semblent être si éloignés de votre sphère? avec quel microscope les yeux de l'héritier d'une grande monarchie ont-ils pu démêler toutes les nuances qui bigarrent la vie commune? Les princes ne savent rien de tout cela; mais vous êtes homme autant que prince.

L'abbé Alari (7) demandait un jour à notre roi permission d'aller à la campagne pour quelques jours, et de partir sur-le-champ. Comment! dit le roi, est-ce que votre carrosse à six chevaux est dans la cour? Il croyait alors que tout le monde avait un carrosse à six chevaux au moins.

Vous me feriez croire, monseigneur, à la métempsycose. Il faut que votre âme ait été longtemps dans le corps de quelque particulier fort aimable, d'un La Rochefoucauld, d'un La Bruyère. Quelle peinture des riches accablés de leur bonheur insipide, des querelles et des chagrins qui en effet troublent les mariages les plus heureux en apparence! mais quelle foule d'idées et d'images! avec une petite lime de deux liards, que tout cet or-là serait parfaitement travaillé! Vous créez et je ne sais plus que raboter; c'est ce qui fait que je n'ose pas encore envoyer à votre altesse royale ma nouvelle tragédie (1); mais je prends la liberté de lui offrir un des petits morceaux que j'ai retouchés depuis peu dans la *Henriade*.

Madame la marquise du Châtelet vient de recevoir une lettre de votre altesse royale, qui prouve bien que Remusberg va devenir une académie des sciences. Il faut, monseigneur, que j'aime bien la vérité, pour convenir qu'Emilie se trompe; mais cette vérité l'emporte sur les rois et même sur les Emilies.

Je pense que vous avez grande raison, monseigneur, sur ce feu causé par un vent d'ouest. Si les humains avaient attendu après Borée pour se chauffer, ils auraient couru grand risque de mourir de froid. Les plus grands vents passant par les branches d'arbres, y perdent beaucoup de leur force; si ces branches sont sèches, elles tombent; si elles sont vertes, leur froissement éternel ne produirait pas une étincelle. Le tonnerre a bien plus l'air d'avoir embrasé des forêts que le vent, et les différents volcans dont la terre est pleine ont été nos premières fournaises.

Le mémoire, d'ailleurs, est plein de recherches curieuses et de pensées aussi hardies que philosophiques; c'est le système de Boerhaave, c'est celui de Musschenbroeck, c'est très souvent celui de la nature. Notre Académie a donné le prix à des gens dont l'un dit que le feu est un composé de bouteilles (2), et l'autre que c'est une machine de cylindre. Voilà le goût de notre nation; ce qui tient au roman a la préférence sur la simple nature. Aussi ne donnerai-je point *Mérope;* mais je vais donner une tragédie toute romanesque; quand on est dans le pays d'Arlequin, il faut avoir un habit de toutes couleurs, avec un petit masque noir:

> Me si fata meis paterentur ducere vitam
> Auspiciis, et sponte mea componere curas! (*Æn.*, IV.)

Si je vivais sous mon prince, je ne ferais pas de tels ouvrages; je tâcherais de me conformer à sa façon mâle et vigoureuse de penser; je ressusciterais mon feu mourant, aux étincelles de son génie. Mais que puis-je faire en France, malade, persécuté, et toujours distrait par la crainte qu'à la fin l'envie et la persécution ne m'accablent? Le désert où je me suis réfugié auprès de Minerve, qui a pris pour me protéger la figure de madame du Châtelet, ce désert, qui devrait être inaccessible aux persécuteurs, n'a pu empêcher leur fureur d'y venir trouver un solitaire languissant, qui ne vivait que pour votre altesse royale, pour Emilie, et pour l'étude.

Je suis avec le plus profond respect et le plus tendre attachement, etc.

79. — DE VOLTAIRE.

A Cirey, le 26 février (3).

> O nouvelle effroyable! ô tristesse profonde!
> Il était un héros nourri par les vertus,
> L'espérance, l'idole, et l'exemple du monde;
> Dieu! peut-être il n'est plus.
>
> Quel envieux démon, de nos malheurs avide,
> Dans ces jours fortunés tranche un destin si beau!
> A mes yeux égarés quelle affreuse Euménide
> Vient ouvrir ce tombeau!
>
> Descendez, accourez du haut de l'empyrée,
> Dieu des arts, dieu charmant, mon éternel appui.
> Vertus qui présidez à son âme éclairée,
> Et que j'adore en lui,
>
> Descendez, refermez cette tombe entr'ouverte;
> Arrachez la victime aux destins ennemis:
> Votre gloire en dépend, sa mort est votre perte:
> Conservez votre fils.
>
> Jusqu'au trône enflammé de l'empire céleste
> La terre a fait monter ces douloureux accents:
> Grand Dieu! si vous m'ôtez cet espoir qui me reste,
> Sapez mes fondements.
>
> Vous le savez, grand Dieu! languissante, affaiblie
> Sous le poids des forfaits, je gémis de tout temps,

(1) Sur argent. (G. A.)
(2) Ce travail, commencé en 1733, venait d'être achevé. (G. A.)
(3) *Ode à MM. de l'Académie des sciences*, et les *Discours sur l'homme*. (G. A.)
(4) La *Voltairomanie*. (G. A.)
(5) Voyez, sur la conduite de Thieriot dans cette affaire, la *Correspondance générale*, 1739. (G. A.)
(6) On n'a pas cette lettre. (G. A.)
(7) Précepteur de Louis XV. (G. A.)

(1) *Zulime*. (G. A.)
(2) M. Euler; mais ce n'est pas à cette hypothèse de *bouteilles*, c'est à une fort belle formule pour la propagation du son, que l'Académie donna le prix. (K.)
(3) Réponse à la lettre n° 76. (G. A.)

Fédéric me console, il vous réconcilie
Avec mes habitants.

Le ciel entend la terre, il exauce ses plaintes;
Minerve, la santé, les grâces, les amours,
Revolent vers mon prince, et dissipent nos craintes
En assurant ses jours.

Rival de Marc-Aurèle, âme héroïque et tendre,
Ah! si je peux former le désir et l'espoir
Que de mes jours encor le fil puisse s'étendre,
Ce n'est que pour vous voir.

Je suis né malheureux : la détestable envie,
Le zèle impérieux des dangereux dévots,
Contre les jours usés de ma mourante vie
Arment la main des sots.

Un lâche me trahit, un ingrat m'abandonne (1),
Il rompt de l'amitié le voile décevant :
Misérables humains, ma douleur vous pardonne,
Fédéric est vivant.

Il les faut excuser, monseigneur, ces vers sans esprit, que le cœur seul a dictés au milieu de la crainte où je suis encore de votre danger, dans le même temps que j'avais la joie d'apprendre votre résurrection de votre propre main.

Votre altesse royale est donc comme le cygne du temps passé; elle chante au bord du tombeau. Ah! monseigneur, que vos vers m'ont rassuré! On a bien de la vie quand l'esprit fait de ces choses-là après une crampe dans l'estomac. Mais, monseigneur, que de bontés à la fois! Je n'ai de protecteurs que vous et Emilie. Non seulement votre altesse royale daigne m'aimer, mais elle veut encore que les autres m'aiment. Eh! qu'importent les autres? Après tout, je n'aurai pas la malheureuse faiblesse de rechercher le suffrage de Vadius, quand je suis honoré des bontés de Frédéric; mais le malheur est que la haine implacable des Vadius est souvent suivie de la persécution des Séjan.

Je suis en France parce que madame du Châtelet y est; sans elle, il y a longtemps qu'une retraite plus profonde me déroberait à la persécution et à l'envie. Je ne hais point mon pays; je respecte et j'aime le gouvernement sous lequel je suis né; mais je souhaiterais seulement pouvoir cultiver l'étude avec plus de tranquillité et moins de crainte.

Si l'abbé Desfontaines et ceux de sa trempe, qui me persécutent, se contentaient de libelles diffamatoires, encore passe; mais il n'y a point de ressorts qu'ils ne fassent jouer pour me perdre. Tantôt ils font courir des écrits scandaleux, et me les imputent; tantôt des lettres anonymes aux ministres, des histoires forgées à plaisir par Rousseau, et consommées par Desfontaines; de faux dévots se joignent à eux, et couvrent du zèle de la religion leur fureur de nuire. Tous les huit jours je suis dans la crainte de perdre la liberté ou la vie; et, languissant dans une solitude, et dans l'impuissance de me défendre, je suis abandonné par ceux mêmes à qui j'ai fait le plus de bien, et qui pensent qu'il est de leur intérêt de me trahir. Du moins, un coin de terre dans la Hollande, dans l'Angleterre, chez les Suisses ou ailleurs, me mettrait à l'abri, et conjurerait la tempête; mais une personne trop respectable a daigné attacher sa vie heureuse à des jours si malheureux : elle adoucit tous mes chagrins, quoiqu'elle ne puisse calmer mes craintes.

Tant que j'ai pu, monseigneur, j'ai caché à votre altesse royale la douleur de ma situation, malgré la bonté qu'elle avait elle-même d'en plaindre l'amertume : je voulais épargner à cette âme généreuse des idées si désagréables; je ne songeais qu'aux sciences qui font vos délices; j'oubliais l'auteur que vous daignez aimer; mais enfin ce serait trahir son protecteur, de lui cacher sa situation. La voilà telle qu'elle est. Horace dit :

Durum! sed levius fit patientia. (Liv. I, Od. XXIV.)

Et moi je dis :

Durum! sed levius fit *per Federicum*.

Votre altesse royale promet encore sa protection pour les affaires que madame du Châtelet doit discuter vers les confins de votre souveraineté. Elle vous en remercie, monseigneur; il n'y a qu'elle qui puisse exprimer le prix de vos bienfaits. Sera-t-il possible que votre altesse royale soit en Prusse quand nous serons près de Clèves? J'espère au moins que nous y serons si longtemps qu'enfin nous y verrons *salutare meum*.

Je suis avec un profond respect, etc.

80. — DE VOLTAIRE.

28 février.

Monseigneur, je reçois la lettre de votre altesse royale du 3 février, et je lui réponds par la même voie; nous avons sur-le-champ répété l'expérience de la montre dans le récipient; la privation d'air n'a rien changé au mouvement qui dépend du ressort. La montre est actuellement sous la cloche; je crois m'apercevoir que le balancier a pu aller peut-être un peu plus vite, étant plus libre dans le vide; mais cette accélération est très peu de chose, et dépend probablement de la nature de la montre. Quant au ressort, il est évident, par l'expérience, que l'air n'y contribue en rien; et pour la matière subtile de Descartes, je suis son très humble serviteur. Si cette matière, si ce torrent de tourbillons va dans un sens, comment les ressorts qu'elle produirait pourraient-ils s'opérer de tous les sens? Et puis qu'est-ce que c'est que des tourbillons?

Mais que m'importe la machine pneumatique? c'est votre machine, monseigneur, qui m'importe; c'est la santé du corps aimable qui loge une si belle âme. Quoi! je suis donc réduit à dire à votre altesse royale ce qu'elle m'a si souvent daigné dire : Conservez-vous; travaillez moins. Vous le disiez, monseigneur, à un homme dont la conservation est inutile au monde; et moi je le dis à celui dont le bonheur des hommes doit dépendre. Est-il possible, monseigneur, que votre accident ait eu de telles suites? J'ai eu l'honneur d'écrire à votre altesse royale par M. Ploetz; j'ai écrit aussi en droiture; hélas! je ne puis être au nombre de ceux qui veillent auprès de votre personne. Nisus et Euryalus amuseront peut-être plus votre convalescence que ne feraient des calculs. Je ne m'étonne pas que le héros de l'amitié ait choisi un tel sujet; j'en attends les premières scènes avec impatience. Scipion, César, Auguste, firent des tragédies : *cur non Federicus?*

Votre altesse royale me fait trop d'honneur; elle oppose trop de bonté à mes malheurs; j'ai fait tant de changements à la *Henriade*, que je suis obligé de lui envoyer l'ouvrage tout entier, avec les corrections. Si elle ordonne la voie par laquelle il faut lui faire tenir l'ouvrage qu'elle protége, elle sera obéie. Je suis trop heureux, malgré mes ennemis; je la remercie mille fois; et tout ce que vous daignez me dire pénètre mon cœur. Que je bavarderais, si ma déplorable santé me permettait d'écrire davantage! Je suis à vos pieds, monseigneur; je ne respire guère, mais c'est pour Emilie et pour mon dieu tutélaire.

Je suis avec le plus profond respect et la plus tendre reconnaissance, etc.

81. — DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 8 mars.

Mon cher ami, depuis la dernière lettre que je vous ai écrite, ma santé a été si languissante, que je n'ai pu travailler à quoi que ce pût être. L'oisiveté m'est un poids beaucoup plus insupportable que le travail et que la maladie. Mais nous ne sommes formés que d'un peu d'argile, et il serait ridicule au suprême degré d'exiger beaucoup de santé d'une machine qui doit, par sa nature, se détraquer souvent, et qui est obligée de s'user pour périr enfin.

Je vois, par votre lettre (1), que vous êtes en bon train de corriger vos ouvrages. Je regrette beaucoup que quelques grains de cette sage critique ne soient pas tombés sur la pièce que je vous ai adressée. Je ne l'aurais point exposée au soleil, si ce n'avait été dans l'intention qu'il la purifiât. Je n'attends point de louanges de Cirey, elles ne me sont point dues; je n'attends de vous que des avis et de sages conseils. Vous me les devez assurément, et je vous prie de ne point ménager mon amour-propre.

J'ai lu avec un plaisir infini le morceau de la *Henriade* que vous avez corrigé. Il est beau, il est superbe. Je voudrais bien, indépendamment de cela, avoir fait celui que vous retranchez. Je suis destiné, je crois, à sentir plus vivement que les autres les beautés dont vous ornez vos ouvrages : ces beaux vers que je viens de lire m'ont animé de nouveau du feu d'Apollon. Telle est la force de votre génie, qu'il se communique à plus de deux cents lieues. Je vais monter mon luth pour former de nouveaux accords.

(1) Desfontaines et Thieriot. (G. A.)

(1) Celle du 15 février. (G. A.)

Il n'y a point lieu de douter que vous réussirez dans la nouvelle tragédie que vous travaillez. Lorsque vous parlez de la gloire, on croit en entendre discourir Jules César. Parlez-vous de l'humanité, c'est la nature qui s'explique par votre organe. S'agit-il d'amour, on croit entendre le tendre Anacréon ou le chantre divin qui soupira pour Lesbie. En un mot, il ne vous faut que cette tranquillité d'âme, que je vous souhaite de tout mon cœur, pour réussir et pour produire des merveilles en tout genre.

Il n'est point étonnant que l'Académie royale ait préféré quelque mauvais ouvrage de physique à l'excellent *Essai* de la marquise. Combien d'impertinences ne se sont pas dites en philosophie? De quelles absurdités l'esprit humain ne s'est-il point avisé dans les écoles? Quel paradoxe reste-t-il à débiter qu'on n'ait point soutenu? Les hommes ont toujours penché vers le faux : je ne sais par quelle bizarrerie la vérité les a toujours moins frappés. La prévention, les préjugés, l'amour-propre, l'esprit superficiel, seront, je crois, pendant tous les siècles, les ennemis qui s'opposeront aux progrès des sciences; et il est bien naturel que des savants de profession aient quelque peine à recevoir les lois d'une jeune et aimable dame qu'ils reconnaîtraient tous pour l'objet de leur admiration dans l'empire des grâces, mais qu'ils ne veulent point reconnaître pour l'exemple de leurs études dans l'empire des sciences. Vous rendez un hommage vraiment philosophique à la vérité : ces intérêts, ces raisons petites ou grandes, ces nuages épais qui obscurcissent pour l'ordinaire l'œil du vulgaire, ne peuvent rien sur vous.

Il serait à souhaiter que les hommes fussent tous au-dessus des corruptions de l'erreur et du mensonge, que le vrai et le bon goût servissent généralement de règles dans les ouvrages sérieux et dans les ouvrages d'esprit. Mais combien de savants sont capables de sacrifier à la vérité les préjugés de l'étude, et le prix de la beauté, et les ménagements de l'amitié? Il faut une âme forte pour vaincre d'aussi puissantes oppositions. Les vents sont très bien, comme vous en convenez, dans la caverne d'Eole, d'où je crois qu'il ne faut les tirer que pour cause.

J'ai été vivement touché des persécutions qu'on vous a suscitées : ce sont des tempêtes qui ôtent pour un temps le calme à l'Océan, et je souhaiterais bien d'être le Neptune de l'*Enéide*, afin de vous procurer la tranquillité que je vous souhaite très sincèrement. Souffrez que je vous rappelle ces deux beaux vers de l'*Épître à Emilie* (1), où vous vous faites si bien votre leçon :

> Tranquille au haut des cieux que Newton s'est soumis,
> Il ignore en effet s'il a des ennemis.

Laissez au-dessous de vous, croyez-moi, cet essaim méprisable et abject d'ennemis aussi furieux qu'impuissants. Votre mérite, votre réputation, vous servent d'égide. C'est en vain que l'envie vous poursuivra ; ses traits s'émousseront et se briseront tous contre l'auteur de la *Henriade*, en un mot, contre Voltaire. De plus, si le dessein de vos ennemis est de vous nuire, vous n'avez pas lieu de les redouter, car ils n'y parviendront jamais; et s'ils cherchent à vous chagriner, comme cela paraît plus apparent, vous ferez très mal de leur donner cette satisfaction. Persuadé de votre mérite, enveloppé de votre vertu, vous devez jouir de cette paix douce et heureuse qui est ce qu'il y a de plus désirable en ce monde. Je vous prie d'en prendre la résolution. Je m'y intéresse par amitié pour vous, et par cet intérêt que je prends à votre santé et à votre vie.

Mandez-moi, je vous prie, où, par qui, et comment je dois faire parvenir ce que je vous destine et à la marquise (2). Tout est emballé; agissez rondement, et mandez-moi, comme je le souhaite, ce que vous trouverez de plus expédient.

La marquise me demande si j'ai reçu l'extrait de Newton qu'elle a fait. J'ai oublié de lui répondre sur cet article. Dites-lui, je vous prie, que Thieriot me l'avait envoyé, et qu'il m'a charmé comme tout ce qui vient d'elle. En vérité, elle en fait trop; elle veut nous dérober à nous autres hommes tous les avantages dont notre sexe est privilégié. Je tremble que, si elle se mêle de commander des armées, elle ne fasse rougir les cendres des Condé et des Turenne. Opposez-vous à des progrès qui nous en font encore envisager d'autres dans l'éloignement, et faites du moins qu'une sorte de gloire nous reste.

Césarion, qui me tient compagnie, vous assure mille fois de son amitié ; il ne se passe point de jour que nous ne nous entretenions sur votre sujet.

Je suis rempli de projets; pour peu que ma santé revienne, vous serez inondé de mes ouvrages à Cirey, comme le fut l'Italie par l'invasion des Goths. Je vous prie d'être toujours mon juge et non pas mon panégyriste. Je suis avec l'estime la plus fervente, mon cher ami, votre très fidèlement affectionné ami, Fédéric.

(1) Voyez tome VI. (G. A.)

(2) Le vin de Hongrie et les objets d'ambre, dont Frédéric a déjà parlé. (G. A.)

82. — DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 22 mars.

Mon cher ami, je me suis trop pressé de vous découvrir mes projets de physique. Il faut l'avouer, ce trait sent bien le jeune homme qui, pour avoir pris une légère teinture de physique, se mêle de proposer des problèmes aux maîtres de l'art. Passez cependant à un ignorant de vous faire une petite objection sur ce vide que vous supposez entre le soleil et nous.

Il me semble que, dans le traité de la lumière, Newton dit que les rayons du soleil sont de la matière, et qu'ainsi il fallait qu'il y eût un vide, afin que ces rayons pussent parvenir à nous en si peu de temps. Or, comme ces rayons sont matériels, et qu'ils occupent cet espace immense, tout cet intervalle se trouve donc rempli de cette matière lumineuse ; ainsi il n'y a point de vide, et la matière subtile de Descartes, ou l'ether, comme il vous plaira de la nommer, est remplacée par votre lumière. Que devient donc le vide? Après ceci, n'attendez plus de moi un seul mot de physique (1).

Je suis un volontaire en fait de philosophie : je suis très persuadé que nous ne découvrirons jamais les secrets de la nature, et, restant neutre entre les sectes, je peux les regarder sans prévention, et m'amuser à leurs dépens.

Je ne regarde point avec la même indifférence ce qui concerne la morale ; c'est la partie la plus nécessaire de la philosophie, et qui contribue le plus au bonheur des hommes. Je vous prie de vouloir corriger la pièce que je vous envoie sur la *Tranquillité;* ma santé ne m'a pas permis de faire grand'chose. J'ai, en attendant, ébauché cet ouvrage. Ce sont des idées croquées que la main d'un habile peintre devrait mettre en exécution.

J'attends le retour de mes forces pour commencer ma tragédie; je ferai ce que je pourrai pour réussir. Mais je sens bien que la pièce tout achevée ne sera bonne qu'à servir de papillotes à la marquise.

Je médite un ouvrage (2) sur le *Prince* de Machiavel ; tout cela roule encore dans ma tête, et il faudra le secours de quelque divinité pour débrouiller ce chaos.

J'attends avec impatience la *Henriade ;* mais je vous demande instamment de m'envoyer la critique des endroits que vous retranchez. Il n'y aurait rien de plus instructif ni de plus capable de former le goût que ces remarques. Servez-vous, s'il vous plaît, de la voie de Michelet (3) pour me faire tenir vos lettres; c'est la meilleure de toutes.

Mandez-moi, je vous prie, des nouvelles de votre santé ; j'appréhende beaucoup que ces persécutions et ces affaires continuelles qu'on vous fait ne l'altèrent plus qu'elle ne l'est déjà. Je suis, avec bien de l'estime, mon cher ami, votre très affectionné et fidèle ami, Fédéric.

83. — DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 15 d'avril.

J'ai été sensiblement attendri du récit touchant que vous me faites de votre déplorable situation (4). Un ami, à la distance de quelques centaines de lieues, paraît un homme assez inutile dans le monde ; mais je prétends faire un petit essai en votre faveur, dont j'espère que vous retirerez quelque utilité. Ah ! mon cher Voltaire, que ne puis-je vous offrir un asile, où assurément vous n'auriez rien à souffrir de semblable aux chagrins que vous donne votre ingrate patrie! Vous ne trouveriez chez moi ni envieux, ni calomniateurs, ni ingrats; on saurait rendre justice à vos mérites, et distinguer parmi les hommes ce que la nature a si fort distingué parmi ses ouvrages.

Je voudrais pouvoir soulager l'amertume de votre condi-

(1) M. Edgar Saveney, dans un beau travail sur Voltaire physicien (*Revue des Deux-Mondes*, 1er trimestre 1869), dit un mot de ces études sur la physique faites par Frédéric. (G. A.)

(2) L'*Anti-Machiavel*. (G. A.)

(3) C'était un marchand. (G. A.)

(4) Voyez la lettre du 15 février. (G. A.)

tion ; et je vous assure que je pense aux moyens de vous servir efficacement. Consolez-vous toujours de votre mieux, mon cher ami, et pensez que, pour établir une égalité de *conditions* parmi tous les hommes (1), il vous fallait des revers capables de balancer les avantages de votre génie, de vos talents, et de l'amitié de la marquise.

C'est dans des occasions semblables qu'il nous faut tirer de la philosophie des secours capables de modérer les premiers transports de douleur, et de calmer les mouvements impétueux que le chagrin excite dans nos âmes. Je sais que ces conseils ne coûtent rien à donner, et que la pratique en est presque impossible; je sais que la force de votre génie est suffisante pour s'opposer à vos calamités. Mais on ne laisse point que de tirer des consolations du courage que nous inspirent nos amis.

Vos adversaires sont d'ailleurs des gens si méprisables, qu'assurément vous ne devez pas craindre qu'ils puissent ternir votre réputation. Les dents de l'envie s'émousseront toutes les fois qu'elles voudront vous mordre. Il n'y a qu'à lire sans partialité les écrits et les calomnies qu'on sème sur votre sujet, pour en connaître la malice et l'infamie. Soyez en repos, mon cher Voltaire, et attendez que vous puissiez goûter les fruits de mes soins.

J'espère que l'air de Flandre vous fera oublier vos peines, comme les eaux du Léthé en effaçaient le souvenir chez les ombres.

J'attends de vos nouvelles pour savoir quand il serait agréable à la marquise que je lui envoyasse une lettre pour le duc d'Aremberg. Mon vin de Hongrie et l'ambre languissent de partir : j'enverrai le tout à Bruxelles, lorsque je vous y saurai arrivé.

Ayez la bonté de m'adresser les lettres que vous m'écrirez de Cirey par le marchand Michelet; c'est la voie la plus courte. Mais si vous m'écrivez de Bruxelles, que ce soit sous l'adresse du général Bork, à Vesel. Vous vous étonnerez de ce que j'ai été si longtemps sans vous répondre ; mais vous débrouillerez facilement ce mystère, quand vous saurez qu'une absence de quinze jours m'a empêché de recevoir votre lettre qui m'attendait ici.

Je vous prie de ne jamais douter des sentiments d'amitié et d'estime avec lesquels je suis votre très fidèle ami, FÉDÉRIC.

84. — DE VOLTAIRE.

A Cirey, le 15 avril.

Monseigneur, en attendant votre *Nisus et Euryale*, votre altesse royale essaie toujours très bien ses forces dans ses nobles amusements. Votre style français est parvenu à un tel point d'exactitude et d'élégance, que j'imagine que vous êtes né dans le Versailles de Louis XIV, que Bossuet et Fénelon ont été vos maîtres d'école, et madame de Sévigné votre nourrice. Si vous voulez cependant vous asservir à nos misérables règles de versification, j'aurai l'honneur de dire à votre altesse royale qu'on évite autant qu'on le peut, chez nos timides écrivains, de se servir du mot *croient* en poésie ; parce que si on le fait de deux syllabes, il résulte une prononciation qui n'est pas française, comme si on prononçait *croyint*, et, si on le fait d'une syllabe, elle est trop longue. Ainsi, au lieu de dire :

> Ils croient réformer, stupides téméraires,

les Apollons de Remusberg diront tout aussi aisément :

> Ils pensent réformer, stupides téméraires.

Ce qui me charme infiniment, c'est que je vois toujours, monseigneur, un fonds inépuisable de philosophie dans vos moindres amusements.

Quant à cette autre philosophie plus incertaine qu'on nomme physique, elle entrera sans doute dans votre sanctuaire, et vos objections sont déjà des instructions.

Il faut bien que les rayons de lumière soient de la matière, puisqu'on les divise, puisqu'ils échauffent, qu'ils brûlent, qu'ils vont et viennent, puisqu'ils poussent un ressort de montre exposé près du foyer de verre du prince de Hesse. Mais si c'est une matière précisément comme celle dont nous avons trois ou quatre notions, si elle en a toutes les propriétés, c'est sur quoi nous n'avons que des conjectures assez vraisemblables.

A l'égard de l'espace que remplissent les rayons du soleil, ils sont si loin de composer un plein absolu dans le chemin qu'ils traversent, que la matière qui sort du soleil en un an ne contient peut-être pas deux pieds cubes, et ne pèse peut-être pas deux onces.

Le fait est que Roëmer (1) a très bien démontré, malgré les Maraldi (2), que la lumière vient du soleil à nous en sept minutes et demie ; et d'un autre côté, Newton a démontré qu'un corps, qui se meut dans un fluide de même densité que lui, perd la moitié de sa vitesse, après avoir parcouru trois fois son diamètre, et bientôt perd toute sa vitesse. Donc il résulte que la lumière, en pénétrant un fluide plus dense qu'elle, perdrait sa vitesse beaucoup plus vite, et n'arriverait jamais à nous; donc elle ne vient qu'à travers l'espace le plus libre.

De plus, Bradley (3) a découvert que la lumière qui vient de Sirius à nous n'est pas plus retardée dans son cours que celle du soleil. Si cela ne prouve pas un espace vide, je ne sais pas ce qui le prouvera.

Votre idée, monseigneur, de réfuter Machiavel est bien plus digne d'un prince tel que vous, que de réfuter de simples philosophes : c'est la connaissance de l'homme, ce sont ses devoirs qui font votre étude principale ; c'est à un prince comme vous à instruire les princes. J'oserais supplier, avec la dernière instance, votre altesse royale de s'attacher à ce beau dessein et de l'exécuter.

Cette bonté que vous conservez, monseigneur, pour la *Henriade* ne vient, sans doute, que des idées très opposées au machiavélisme que vous y avez trouvées. Vous avez daigné aimer un auteur également ennemi de la tyrannie et de la rébellion. Votre altesse royale est encore assez bonne pour m'ordonner de lui rendre compte des changements que j'ai faits. J'obéis.

1° Le changement le plus considérable est celui du combat de d'Ailly contre son fils (4). Il m'a paru que cette aventure, touchante par elle-même, n'avait pas une juste étendue, qu'on n'émeut point les cœurs en ne montrant les objets qu'en passant. J'ai tâché de suivre le bel exemple que Virgile donne dans *Nisus et Euryale :* il faut, je crois, présenter les personnages assez longtemps aux yeux pour qu'on ait le temps de s'y attacher. J'aime les images rapides ; mais j'aime à me reposer quelque temps sur des choses attendrissantes.

Le second changement le plus important est au dixième chant. Le combat de Turenne et d'Aumale me semblait encore trop précipité. J'avais évité la grande difficulté qui consiste à peindre les détails; j'ai lutté depuis contre cette difficulté, et voici les vers :

> O Dieu, cria Turenne, arbitre de mon roi, etc.

Je suis, je crois, monseigneur, le premier poëte qui ait tiré une comparaison de la réfraction de la lumière, et le premier Français qui ait peint des coups d'escrime portés, parés, et détournés :

> In tenui labor, at tenuis non gloria, si quem
> Numina læva sinunt, auditque vocatus Apollo. (Georg. IV.)

Numina læva, ce sont ceux qui me persécutent; *et vocatus Apollo*, c'est mon protecteur de Remusberg.

Pour achever d'obéir à mon Apollon, je lui dirai encore que j'ai retranché ces quatre vers qui terminent le premier chant :

> Surtout en écoutant ces tristes aventures,
> Pardonnez, grande reine, à des vérités dures
> Qu'un autre eût pu vous taire, ou saurait mieux voiler,
> Mais que Bourbon jamais n'a pu dissimuler.

Comme ces vérités dures dont parle Henri IV ne regardent point la reine Elisabeth, mais des rois qu'Elisabeth n'aimait point, il est clair qu'il n'en doit point d'excuses à cette reine ; et c'est une faute que j'ai laissé subsister trop longtemps. Je mets donc à sa place :

> Un autre, en vous parlant, pourrait avec adresse, etc.

Voici, au sixième chant, une petite addition; c'est quand Potier demande audience :

---

(1) Allusion au *Discours sur l'inégalité des conditions*, premier des *Discours sur l'homme.* (G. A.)

(1) Astronome, mort en 1710. La vitesse de la lumière est sa grande découverte. (G. A.)

(2) J.-P. Maraldi, astronome, mort en 1729. Son neveu, né en 1709, continuait alors ses observations. (G. A.)

(3) On lui doit la découverte de l'aberration de la lumière, 1727. (G. A.)

(4) Chant VIII. (G. A.)

Il élève la voix; on murmure, on s'empresse, etc.

J'ai cru que ces images étaient convenables au poëme épique : *ut pictura poesis erit.*

Au septième chant, en parlant de l'enfer, j'ajoute :

Etes-vous en ces lieux, faibles et tendres cœurs
Qui, livrés au plaisir, et couchés sur des fleurs,
Sans fiel et sans fierté couliez dans la paresse
Vos inutiles jours filés par la mollesse?
Avec les scélérats seriez-vous confondus,
Vous, mortels bienfaisants, vous, amis des vertus,
Qui, par un seul moment de doute ou de faiblesse,
Avez séché les fruits de trente ans de sagesse!

Voilà de quoi inspirer peut-être, monseigneur, un peu de pitié pour les pauvres damnés, parmi lesquels il y a de si honnêtes gens. Mais le changement le plus essentiel à mon poëme, c'est une invocation qui doit être placée immédiatement après celle que j'ai faite à une déesse étrangère, nommée la Vérité. A qui dois-je m'adresser, si ce n'est à son favori, à un prince qui l'aime, et qui la fait aimer, à un prince qui m'est aussi cher qu'elle, et aussi rare dans le monde? C'est donc ainsi que je parle à cet homme adorable, au commencement de la *Henriade :*

Et toi, jeune héros, toujours conduit par elle,
Disciple de Trajan, rival de Marc-Aurèle,
Citoyen sur le trône, et l'exemple du Nord,
Sois mon plus cher appui, sois mon plus grand support :
Laisse les autres rois, ces faux dieux de la terre,
Porter de toutes parts ou la fraude ou la guerre :
De leurs fausses vertus laisse-les s'honorer;
Ils désolent le monde, et tu dois l'éclairer (1).

Je demande en grâce à votre altesse royale, je lui demande à genoux de souffrir que ces vers soient imprimés dans la belle édition qu'elle ordonne qu'on fasse de la *Henriade.* Pourquoi me défendrait-elle, à moi qui n'écris que pour la vérité, de dire celle qui m'est la plus précieuse?

Je compte envoyer à votre altesse royale de quoi l'amuser, dès que je serai aux Pays-Bas. Je n'ai pas laissé de faire de la besogne, malgré mes maladies; Apollon-Rémus et Emilie me soutiennent. Madame du Châtelet ne sait encore ni comment remercier votre altesse royale, ni comment donner une adresse pour ce bon vin de Hongrie. Nous comptons partir au commencement de mai ; j'aurai l'honneur d'écrire à votre altesse royale dès que nous nous serons un peu orientés.

Comme il faut rendre compte de tout à son maître, il y a apparence qu'au retour des Pays-Bas nous songerons à nous fixer à Paris. Madame du Châtelet vient d'acheter une maison bâtie par un des plus grands architectes de France, et peinte par Lebrun et par Lesueur (2). C'est une maison faite pour un souverain qui serait philosophe ; elle est heureusement dans un quartier de Paris qui est éloigné de tout ; c'est ce qui fait qu'on a eu pour deux cent mille francs ce qui a coûté deux millions à bâtir et à orner; je la regarde comme une seconde retraite, comme un second Cirey. Croyez, monseigneur, que les larmes coulent de mes yeux quand je songe que tout cela n'est pas dans les Etats de Marc-Aurèle-Fédéric. La nature s'est bien trompée en me faisant naître bourgeois de Paris. Mon corps seul y sera ; mon âme ne sera jamais qu'auprès d'Emilie et de l'adorable prince dont je serai à jamais, avec le plus profond respect, et, si son altesse royale le permet, avec tendresse, etc.

85. — DE VOLTAIRE.

A Cirey, le 25 d'avril.

Monseigneur, j'ai donc l'honneur d'envoyer à votre altesse royale la lie de mon vin. Voici les corrections d'un ouvrage qui ne sera jamais digne de la protection singulière dont vous l'honorez. J'ai fait au moins tout ce que j'ai pu ; votre auguste nom fera le reste. Permettez encore une fois, monseigneur, que le nom du plus éclairé, du plus généreux, du plus aimable de tous les princes, répande sur cet ouvrage un éclat qui embellisse jusqu'aux défauts mêmes ; souffrez ce témoignage de mon tendre respect, il ne pourra point être soupçonné de flatterie. Voilà la seule espèce d'hommages que le public approuve. Je ne suis ici que l'interprète de tous ceux qui connaissent votre génie. Tous savent que j'en dirais autant de vous, si vous n'étiez pas l'héritier d'une monarchie.

J'ai dédié *Zaïre* à un simple négociant (1); je ne cherchais en lui que l'homme. Il était mon ami, et j'honorais sa vertu. J'ose dédier la *Henriade* à un esprit supérieur. Quoiqu'il soit prince, j'aime plus encore son génie que je ne révère son rang.

Enfin, monseigneur, nous partons incessamment, et j'aurai l'honneur de demander les ordres de votre altesse royale, dès que la chicane qui nous conduit nous aura laissé une habitation fixe. Madame du Châtelet va plaider pour de petites terres, tandis que probablement vous plaiderez pour de plus grandes, les armes à la main. Ces terres sont bien voisines du théâtre de la guerre que je crains :

Mantua væ miseræ nimium vicina Cremonæ!

Je me flatte qu'une branche de vos lauriers, mise sur la porte du château de Beringhem (2) le sauvera de la destruction. Vos grands grenadiers ne me feront point de mal, quand je leur montrerai de vos lettres. Je leur dirai : *Non hic in prœlia veni.* Ils entendent *Virgile*, sans doute ; et s'ils voulaient piller, je leur crierais : *Barbarus has segetes!* Ils s'enfuiraient alors pour la première fois. Je voudrais bien voir qu'un régiment prussien m'arrêtât! « Messieurs, dirais-» je, savez-vous bien que votre prince fait graver ma *Hen-» riade*, et que j'appartiens à Emilie? » Le colonel me prierait à souper ; mais, par malheur, je ne soupe point.

Un jour je fus pris pour un espion par des soldats du régiment de Conti (3) : le prince, leur colonel, vint à passer, et me pria à souper au lieu de me faire pendre. Mais actuellement, monseigneur, j'ai toujours peur que les puissances ne me fassent pendre au lieu de boire avec moi. Autrefois le cardinal de Fleury m'aimait, quand je le voyais chez madame la maréchale de Villars ; *altri tempi, altre cure.* Actuellement c'est la mode de me persécuter, et je ne conçois pas comment j'ai pu glisser quelques plaisanteries dans cette lettre, au milieu des vexations qui accablent mon âme, et des perpétuelles souffrances qui détruisent mon corps. Mais votre portrait, que je regarde, me dit toujours : *Macte animo.*

Durum, sed levius fit patientiâ
Quidquid corrigere est nefas. (Hor., lib. I, od. xxiv.)

J'ose exhorter toujours votre grand génie à honorer Virgile dans *Nisus* et dans *Euryalus*, et à confondre Machiavel. C'est à vous à faire l'éloge de l'amitié, c'est à vous de détruire l'infâme politique qui érige le crime en vertu. Le mot *politique* signifie, dans son origine primitive, *citoyen*, et aujourd'hui, grâce à notre perversité, il signifie *trompeur de citoyens.* Rendez-lui, monseigneur, sa vraie signification. Faites connaître, faites aimer la vertu aux hommes.

Je travaille à finir un ouvrage (4) que j'aurai l'honneur d'envoyer à votre altesse royale, dès que j'aurai reposé ma tête. Votre altesse royale ne manquera pas de mes frivoles productions, et tant qu'elles l'amuseront, je suis à ses ordres.

Madame la marquise du Châtelet joint toujours ses hommages aux miens.

Je suis avec le plus profond respect et la plus grande vénération, monseigneur, etc.

86. — DU PRINCE ROYAL.

A Ruppin, le 16 mai.

Mon cher ami, j'ai reçu deux de vos lettres (5) presque en même temps, et sur le point de mon départ pour Berlin, de façon que je ne puis répondre qu'en gros à toutes les deux.

Je vous ai une obligation infinie de ce que vous m'avez communiqué les changements que vous avez faits à la *Henriade.* Il n'y a que vous qui soyez supérieur à vous-même ; tous les changements que je viens de lire sont très bons, et je ne cesse de m'étonner de la force que la langue française prend dans vos ouvrages. Si Virgile fût né citoyen de Paris, il n'aurait pu rien faire d'approchant du *combat de Turenne* (6). Il y a un feu dans cette description qui m'enlève.

(1) Ces vers ne se trouvent dans aucune édition de la *Henriade.* (G. A.)
(2) L'hôtel Lambert, dans l'île Saint-Louis. (G. A.)

(1) A Falkener. (G. A.)
(2) A neuf lieues et demie de Maestricht. C'est un marquis de ce nom qui fut enlevé sur le pont de Sèvres à la place du dauphin, en 1708. Il semble que Voltaire se souvenait de cette méprise en écrivant ce qui va suivre. (G. A.)
(3) C'était au camp de Philipsbourg, en 1734. (G. A.)
(4) *Mahomet.* (G. A.)
(5) Lettres du 28 février et du 15 avril. (G. A.)
(6) *Henriade*, chant X. (G. A.)

Avouez-nous la vérité : vous y fûtes présent à ce combat, vous l'avez vu de vos yeux, et vous avez écrit sur vos tablettes chaque coup d'épée porté, reçu, et paré; vous avez noté chacun des gestes des champions, et par cette force supérieure qu'ont les grands génies, vous avez lu dans leurs cœurs tout ce que pensaient ces vaillants combattants.

Le Carrache n'eût pas mieux dessiné les attitudes difficiles de ce duel; et Lebrun, avec tout son coloris, n'aurait assurément rien fait de semblable au petit portrait de la réfraction que fait l'aimable, le cher poëte philosophe.

L'endroit ajouté au chant septième est encore admirable et très propre à occuper une place dans l'édition que je fais préparer de la *Henriade*. Mais, mon cher Voltaire, ménagez la race des bigots, et craignez vos persécuteurs; ce seul article est capable de vous faire des affaires de nouveau : il n'y a rien de plus cruel que d'être soupçonné d'irréligion. On a beau faire tous les efforts imaginables pour sortir de ce blâme, cette accusation dure toujours; j'en parle par expérience, et je m'aperçois qu'il faut être d'une circonspection extrême sur un article dont les sots font un point principal (1).

Vos vers sont conformes à la raison, ils doivent ainsi l'être à la vérité; et c'est justement pourquoi les idiots et les stupides s'en formaliseront. Ne les communiquez donc point à votre ingrate patrie; traitez-la comme le soleil traite les Lapons. Que la vérité et la beauté de vos productions ne brillent donc que dans un endroit où l'auteur est estimé et vénéré, dans un pays enfin où il est permis de ne point être stupide, où l'on ose penser, et où l'on ose tout dire.

Vous voyez bien que je parle de l'Angleterre. C'est là que j'ai trouvé convenable de faire graver la *Henriade*. Je ferai l'avant-propos (2), que je vous communiquerai avant que de le faire imprimer. Pine (3) composera les tailles-douces, et Knobelsdorf les vignettes. On ne saurait assez honorer cet ouvrage et on n'en peut assez estimer l'auteur respectable. La postérité m'aura l'obligation de la *Henriade* gravée, comme nous l'avons à ceux qui nous ont conservé l'*Enéide*, ou les ouvrages de Phidias et de Praxitèle.

Vous voulez donc que mon nom entre dans vos ouvrages (4). Vous faites comme le prophète Elie qui montant au ciel, à ce qu'en dit l'histoire, abandonna son manteau au prophète Elisée. Vous voulez me faire participer à votre gloire. Mon nom sera comme ces cabanes qui se trouvent placées dans de belles situations; on les fréquente à cause des paysages qui les environnent.

Après avoir parlé de la *Henriade* et de son auteur, il faudrait s'arrêter, et ne point parler d'autres ouvrages; je dois cependant vous tenir compte de mes occupations.

C'est actuellement Machiavel qui me fournit de la besogne. Je travaille aux notes sur son *Prince*, et j'ai déjà commencé un ouvrage qui réfutera entièrement ses maximes, par l'opposition qui se trouve entre elles et la vertu, aussi bien qu'avec les véritables intérêts des princes. Il ne suffit point de montrer la vertu aux hommes, il faut encore faire agir les ressorts de l'intérêt, sans quoi il y en a très peu qui soient portés à suivre la droite raison.

Je ne saurais vous dire le temps où je pourrai avoir rempli cette tâche, car beaucoup de dissipations me viendront à présent distraire de l'ouvrage. J'espère cependant, si ma santé le permet et si mes autres occupations le souffrent, que je pourrai vous envoyer le manuscrit d'ici à trois moi. Nisus et Euryale attendront, s'il leur plaît, que Machiavel soit expédié. Je ne vas que l'allure de ces pauvres mortels qui cheminent tout doucement, et mes bras n'embrassent que peu de matière.

Ne vous imaginez pas, je vous prie, que tout le monde ait cent bras comme Voltaire-Briarée : un de ces bras saisit la physique, tandis qu'un autre s'occupe avec la poésie, un autre avec l'histoire, et ainsi à l'infini. On dit que cet homme a plus d'une intelligence unie à son corps, et que lui seul fait toute une académie. Ah! qu'on se sentirait tenté de se plaindre de son sort, lorsqu'on réfléchit sur le partage inégal des talents qui nous sont échus! On me parlerait en vain de *l'égalité des conditions*; je soutiendrai toujours qu'il y a une différence infinie entre cet homme universel dont je viens de parler et le reste des mortels.

Ce me serait une grande consolation, à la vérité, de le connaître; mais nos destins nous conduisent par des routes si différentes, qu'il paraît que nous sommes destinés à nous fuir.

Vous m'envoyez des vers pour la nourriture de mon esprit, et je vous envoie des recettes pour la convalescence de votre corps. Elles sont d'un très habile médecin que j'ai consulté sur votre santé : il m'assure qu'il ne désespère point de vous guérir; servez-vous de ses remèdes, car j'ai l'espérance que vous vous en trouverez soulagé.

Comme cette lettre vous trouvera, selon toutes les apparences, à Bruxelles, je peux vous parler plus librement sur le sujet de son éminence (1) et de toute votre patrie. Je suis indigné du peu d'égard qu'on a pour vous; et je m'emploierai volontiers pour vous procurer du moins quelque repos. Le marquis de La Chétardie (2), à qui j'avais écrit, est malheureusement parti de Paris; mais je trouverai bien le moyen de faire insinuer au cardinal ce qu'il est bon qu'il sache au sujet d'un homme que j'aime et que j'estime.

Le vin de Hongrie et l'ambre partiront dès que je saurai si c'est à Bruxelles que vous fixerez votre étoile errante et la chicane. Mon marchand de vin, Hony, vous rendra cette lettre; mais lorsque vous voudrez me répondre, je vous prie d'adresser vos lettres au général Bork, à Vesel.

Le cher Césarion, qui est ici présent, ne peut s'empêcher de vous réitérer tout ce que l'estime et l'amitié lui font sentir sur votre sujet.

Vous marquerez bien à la marquise jusqu'à quel point j'admire l'auteur de l'*Essai sur le feu*, et combien j'estime l'amie de M. de Voltaire.

Je suis, avec ces sentiments que votre mérite arrache à tout le monde, et avec une amitié plus particulière encore, votre très fidèle ami, FÉDÉRIC.

87. — DU PRINCE ROYAL.

Mai.

Mon cher ami, je n'ai qu'un moment à moi pour vous assurer de mon amitié, et pour vous prier de recevoir l'écritoire d'ambre et les bagatelles que je vous envoie. Ayez la bonté de donner l'autre boîte, où il y a le jeu de quadrille, à la marquise. Nous sommes si occupés ici, qu'à peine a-t-on le temps de respirer. Quinze jours me mettront en situation d'être plus prolixe.

Le vin de Hongrie ne peut partir qu'à la fin de l'été, à cause des chaleurs qui sont survenues. Je suis occupé à présent à régler l'édition de la *Henriade*. Je vous communiquerai tous les arrangements que j'aurai pris là-dessus.

Nous venons de perdre l'homme le plus savant de Berlin, le répertoire de tous les savants d'Allemagne, un vrai magasin de sciences : le célèbre M. de La Croze (3) vient d'être enterré avec une vingtaine de langues différentes, la quintessence de toute l'histoire et une multitude d'historiettes dont sa mémoire prodigieuse n'avait laissé échapper aucune circonstance. Fallait-il tant étudier pour mourir au bout de quatre-vingts ans, ou plutôt ne devait-il point vivre éternellement pour récompense de ses belles études?

Les ouvrages qui nous restent de ce savant prodigieux ne le font pas assez connaître, à mon avis. L'endroit par lequel M. de La Croze brillait le plus, c'était, sans contredit, sa mémoire; il en donnait des preuves sur tous les sujets, et l'on pouvait compter qu'en l'interrogeant sur quelque objet qu'on voulût, il était présent, et vous citait les éditions et les pages où vous trouviez tout ce que vous souhaitiez d'apprendre. Les infirmités de l'âge n'ont diminué en rien les talents extraordinaires de sa mémoire, et jusqu'au dernier moment de sa vie, il a fait amas de trésors d'érudition, que sa mort vient d'enfouir pour jamais avec une connaissance parfaite de tous les systèmes philosophiques, qui embrassait également les points principaux des opinions jusqu'aux moindres minuties.

M. de La Croze était assez mauvais philosophe; il suivait le système de Descartes, dans lequel on l'avait élevé, probablement par prévention et pour ne point perdre la coutume qu'il avait contractée, depuis une septantaine d'années, d'être de ce sentiment. Le jugement, la pénétration, et un certain feu d'esprit qui caractérise si bien les esprits originaux et les génies supérieurs, n'étaient point du ressort de M. de La Croze; en revanche, une probité égale en toutes ses fortunes le rendait respectable et digne de l'estime des honnêtes gens.

(1) Frédéric n'eut pas, par la suite, une telle circonspection. (G. A.)
(2) *Eloge de la Henriade*. (G. A.)
(3) C'était l'artiste anglais qui avait gravé l'*Horace*, dont on a déjà parlé. (G. A.)
(4) Voyez, dans la lettre du 15 avril, les vers sur Frédéric, qui devaient avoir place dans la *Henriade*. (G. A.)

(1) Le cardinal de Fleury. (K.)
(2) Il avait été jusqu'à cette année de 1739 ministre de France à Berlin. (G. A.)
(3) Mort le 21 mai. (G. A.)

Plaignez-nous, mon cher Voltaire; nous perdons de grands hommes, et nous n'en voyons pas renaître. Il paraît que les savants et les orangers sont de ces plantes qu'il faut transplanter dans ce pays, mais que notre terrain ingrat est incapable de reproduire lorsque les rayons arides du soleil, ou les gelées violentes des hivers les ont une fois fait sécher. C'est ainsi qu'insensiblement et par degrés la barbarie s'est introduite dans la capitale de l'univers, après le siècle heureux des Cicéron et des Virgile. Lorsque le poëte est remplacé par le poëte, le philosophe par le philosophe, l'orateur par l'orateur, alors on peut se flatter de voir perpétuer les sciences. Mais lorsque la mort les ravit les uns après les autres, sans qu'on voie ceux qui peuvent les remplacer dans les siècles à venir, il ne semble point qu'on enterre un savant, mais plutôt qu'on enterre les sciences.

Je suis avec tous les sentiments que vous faites si bien sentir à vos amis, et qu'il est si difficile d'exprimer, votre très fidèle ami, FÉDÉRIC.

88. — DE VOLTAIRE.

A Louvain, ce 30 mai (1).

Monseigneur, en partant de Bruxelles, j'ai reçu tout ce qui peut flatter mon âme et guérir mon corps, et c'est à votre altesse royale que je le dois.

.....Deus nobis hæc munera fecit.

Vous voulez que je vive, monseigneur; j'ose dire que vous avez quelque raison de ne pas vouloir que le plus tendre de vos admirateurs, le fidèle témoin de ce qui se passe dans votre belle âme, périsse si tôt. La *Henriade* et moi nous vous devrons la vie. Je suis bien plus honoré que ne le fut Virgile : Auguste ne fit des vers pour lui qu'après la mort de son poëte, et votre altesse royale fait vivre le sien, et daigne honorer la *Henriade* d'un avertissement de sa main. Ah! monseigneur, qu'ai-je affaire de la misérable bienveillance d'un cardinal que la fortune a rendu puissant? qu'ai-je besoin des autres hommes? Plût à Dieu que je restasse dans l'ermitage du comte de Loo, où je vais suivre Emilie! Nous arrivâmes avant-hier à Bruxelles. Nous voici en route ; je ne commencerai que dans quelques jours à jouir d'un peu de loisir; dès que j'en aurai, je mettrai en ordre de quoi amuser quelques quarts d'heure mon protecteur, tandis qu'il s'occupera à ce bel ouvrage, si digne d'un prince comme lui ; s'il daigne écrire contre Machiavel, ce sera Apollon qui écrasera le serpent Python. Vous êtes certainement mon Apollon, monseigneur; vous êtes pour moi le dieu de la médecine et celui des vers; vous êtes encore Bacchus, car votre altesse royale daigne envoyer de bon vin à Emilie et à son malade ; ayez donc la bonté d'ordonner, monseigneur, que ce présent de Bacchus soit voituré à l'adresse d'un de ses plus dignes favoris; c'est M. le duc d'Aremberg : tout vin doit lui être adressé, comme tout ouvrage vous doit hommage. Il y a certaines cérémonies à Bruxelles pour le vin, dont il nous sauvera ; j'espère que je boirai avec lui à la santé de mon cher souverain, du vrai maître de mon âme, dont je suis plus réellement le sujet que du roi sous lequel je suis né. Il faut partir; je finis une lettre que mon cœur très bavard ne m'eût point permis de finir sitôt; quand je serai arrivé, je donnerai une libre carrière à mes remerciements, et la digne Emilie aura l'honneur d'y joindre les siens. Je ferai serment de docilité au médecin dont votre altesse royale a eu la bonté de m'envoyer la consultation. J'écrirai à votre aimable favori, M. de Kaiserling; je remplirai tous les devoirs de mon cœur; je suis à vos pieds, grand prince, *O et præsidium et dulce decus meum!* Je suis en courant, mais avec les sentiments les plus inébranlables de respect, d'admiration, de tendre reconnaissance, monseigneur, etc.

89. — DE VOLTAIRE.

Mai (2).

Votre altesse royale prend le parti des citadelles contre Machiavel ; il paraît que l'Empire pense de même, car on a tiré vraiment *douze cents* florins de la caisse pour les réparations de Philipsbourg, qui en exigent, dit-on, plus de *douze mille*.

Il n'y a guère de places dans les Deux-Siciles; voilà pourquoi ce pays change si souvent de maître. S'il y avait des Namur, des Valenciennes, des Tournai, des Luxembourg dans l'Italie,

Ch' or giù d'all' Alpi non vedrei torrenti
Scender d'armati, nè di sangue tinta
Bever l'onda del Po gallici armenti;

Ne *la* vedreci del non *suo* ferro cinta
Pugnar col braccio di straniere genti,
Per servir sempre, o vincitrice, o vinta.

Il faudra bien qu'au printemps prochain l'empereur et les Anglais reprennent ce beau pays; il serait trop longtemps sous la même domination. Ah! monseigneur, heureux qui peut vivre sous vos lois!

J'ai commencé, monseigneur, à prendre de votre poudre. Ou il n'y a point de Providence, ou elle me fera du bien. Je n'ai point d'expression pour remercier Marc-Aurèle devenu Esculape.

Je suis avec le plus profond respect et la plus tendre reconnaissance, etc.

90. — DE VOLTAIRE.

De Bruxelles.

Monseigneur, en revenant de ces tristes terres (1), dans le voisinage desquelles votre altesse royale n'a point été, j'ai l'honneur de lui écrire pour me consoler. J'espère que votre altesse royale m'enverra longtemps ses ordres à Bruxelles ; je les recevrai beaucoup plus tôt et plus sûrement que quand ils faisaient tant de cascades de Paris à Bar-le-Duc et à Cirey. Je recevrai au moins vos ordres directement, dans l'espérance qu'un jour, avant de mourir, *videbo dominum meum à facie ad faciem* (2).

Je prends la liberté d'adresser à votre altesse royale une petite relation, non pas de mon voyage, mais de celui de M. le baron de *Gangan* (3). C'est une fadaise philosophique qui ne doit être lue que comme on se délasse d'un travail sérieux avec les bouffonneries d'Arlequin. Le véritable ennemi de Machiavel aura-t-il quelques moments pour voyager avec ce baron de *Gangan?* Il y verra au moins un petit article plein de vérité sur les choses de la terre. Je compte vous présenter bientôt un autre tribut de bagatelles poétiques (4), car je me tiens comptable de mon temps à mon vrai souverain.

Les biens des sujets appartiennent, dit-on, aux autres rois; mon cœur et mes moments appartiennent au mien. Madame du Châtelet, son autre sujette, et plus digne ornement de sa cour, lui présente ses respects, selon la permission qu'il nous en a donnée. Elle ne fera ici que plaider ; elle trouvera peu de personnes à qui elle puisse parler de philosophie. Les arts n'habitent pas plus à Bruxelles que les plaisirs. Une vie retirée et douce est ici le partage de presque tous les particuliers; mais cette vie douce ressemble si fort à l'ennui, qu'on s'y méprend très aisément. L'ennui n'approchera point d'une maison qu'Emilie habite, et qui est honorée des lettres de notre prince. Nous sommes dans le quartier le plus retiré, dans la rue de la Grosse-Tour. C'est là que nous nous entretenons tous les jours de ce prince qui sera l'amour de la terre, comme il est le nôtre, et de M. le baron de Kaiserling, si digne de lui plaire et de le voir, et du savant M. Jordan, à qui je porte envie.

Je suis avec le plus profond respect et la plus tendre reconnaissance, monseigneur, de votre altesse royale, le très humble, etc.

91. — DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 26 juin.

Mon cher ami, je souhaiterais beaucoup que votre étoile errante se fixât, car mon imagination déroutée ne sait plus de quel côté du Brabant elle doit vous chercher. Si cette étoile errante pouvait une fois diriger vos pas du côté de notre solitude, j'emploierais assurément tous les secrets de l'astronomie pour arrêter son cours : je me jetterais même dans l'astrologie : j'apprendrais le grimoire, et je ferais des

(1) C'est la réponse à la lettre du 16 mai. Parti de Cirey le 8, Voltaire était arrivé le 28 à Bruxelles. Il avait mis vingt jours à faire la route, parce qu'il était souffrant. (G. A.)

(2) Nous n'assurons pas que ce billet soit ici bien à sa place. (G. A.)

(1) Beringhem et Hamm, propriétés du cousin Trichâteau, qui avait cédé tous ses droits aux du Châtelet. (G. A.)

(2) *Exode.* (G. A.)

(3) Cet ouvrage n'a jamais été connu, du moins sous ce titre. (K.) — C'est la première idée du roman de *Micromégas.* Voyez, tome VI, notre Avertissement en tête du *Monde comme il va.* (G. A.)

(4) C'était un éloge de Frédéric. (G. A.)

invocations à tous les dieux et à tous les diables, pour qu'ils ne vous permissent jamais de quitter ces contrées. Mais, mon cher Voltaire, Ulysse, malgré les enchantements de Circé, ne pensait qu'à sortir de cette île, où toutes les caresses de la déesse magicienne n'avaient pas tant do pouvoir sur son cœur que le souvenir de sa chère Pénélope. Il me paraît que vous seriez dans le cas d'Ulysse, et que le puissant souvenir de la belle Emilie et l'attraction de son cœur auraient sur vous un empire plus fort que mes dieux et mes démons. Il est juste que les nouvelles amitiés le cèdent aux anciennes; je le cède donc à la marquise, toutefois à condition qu'elle maintiendra mes droits de second contre tous ceux qui voudraient me les disputer.

J'ai cru que je pourrais aller assez vite dans ce que je m'étais proposé d'écrire contre Machiavel ; mais j'ai trouvé que les jeunes gens ont la tête un peu trop chaude. Pour savoir tout ce qu'on a écrit sur Machiavel, il m'a fallu lire une infinité de livres, et avant que d'avoir tout digéré, il me faudra encore quelque temps. Le voyage que nous allons faire en Prusse ne laissera pas que de causer encore quelque interruption à mes études, et retardera la *Henriade*, *Machiavel* et *Euryale*.

Je n'ai point encore de réponse d'Angleterre ; mais vous pouvez compter que c'est une chose résolue, et que la *Henriade* sera gravée. J'espère pouvoir vous donner des nouvelles de cet ouvrage et de l'avant-propos à mon retour de Prusse, qui pourra être vers le 15 août.

Un prince oisif est, selon moi, un animal peu utile à l'univers. Je veux du moins servir mon siècle en ce qui dépend de moi; je veux contribuer à l'immortalité d'un ouvrage qui est utile à l'univers; je veux multiplier un poëme où l'auteur enseigne le devoir des grands et le devoir des peuples, une manière de régner peu connue des princes, et une façon de penser qui aurait ennobli les dieux d'Homère, autant que leurs cruautés et leurs caprices les ont rendus méprisables.

Vous faites un portrait vrai, mais terrible, des guerres de religion, de la méchanceté des prêtres, et des suites funestes du faux zèle. Ce sont des leçons qu'on ne saurait assez répéter aux hommes, que leurs folies passées devraient du moins rendre plus sages dans leur façon de se conduire à l'avenir.

Ce que je médite contre le machiavélisme est proprement une suite de la *Henriade*. C'est sur les grands sentiments de Henri IV que je forge la foudre qui écrasera César Borgia.

Pour *Nisus* et *Euryale*, ils attendront que le temps et vos corrections aient fortifié ma verve.

J'envoie par le lieutenant Shilling le vin de Hongrie, sous l'adresse du duc d'Aremberg. Il est sûr que ce duc est le patriarche des bons vivants ; il peut être regardé comme père de la joie et des plaisirs : Silène l'a doué d'une physionomie qui ne dément point son caractère, et qui fait connaître en lui une volupté aimable et décrassée de tout ce que la débauche a d'obscénités.

J'espère que vous respirerez en Brabant un air plus libre qu'en France, et que la sécurité de ce séjour ne contribuera pas moins que les remèdes à la santé de votre corps. Je vous assure qu'il m'intéresse beaucoup, et qu'il ne se passe aucun jour que je ne fasse des vœux en votre faveur à la déesse de la santé.

J'espère que tous mes paquets vous seront parvenus. Mandez-m'en, s'il vous plaît, quelques petits mots. On dit que les plaisirs se sont donné rendez-vous sur votre route ;

Que la danse et la comédie,
Avec leur sœur la mélodie,
Toutes trois firent le dessein
De vous escorter en chemin,
Suivies de leur bande joyeuse;
Et qu'en tous lieux leur troupe heureuse,
Devant vos pas semant des fleurs,
Vous a rendu tous les honneurs
Qu'au sommet de la double croupe,
Gouvernant sa divine troupe,
Apollon reçoit des neuf sœurs (1).

On dit aussi

Que la politesse et les grâces
Avec vous quittèrent Paris ;
Que l'ennui froid a pris les places
De ces déesses et des ris;
Qu'en cette région trompeuse,
La politique frauduleuse
Tient le poste de l'équité;
Que la timide honnêteté,
Redoutant le pouvoir inique
D'un prélat fourbe et despotique (1),
Ennemi de la liberté,
S'enfuit avec la vérité.

Voilà une gazette poétique de la façon qu'on les fait à Remusberg. Si vous êtes friand de nouvelles, je vous en promets en prose ou en vers, comme vous les voudrez, à mon retour.

Mille assurances d'estime à la divine Emilie, ma rivale dans votre cœur. J'espère que vous tiendrez les engagements de docilité que vous avez pris avec Superville (2). Césarion vous dit tout ce qu'un cœur comme le sien pense, lorsqu'il a été assez heureux pour connaître le vôtre ; et moi, je suis plus que jamais votre très fidèle ami, FÉDÉRIC.

(1) A Valenciennes, l'intendant M. de Sechelles avait fait les honneurs de la ville à Voltaire et à la marquise; et lorsque ceux-ci se furent installés à Bruxelles, rue de la Grosse-Tour, ils donnèrent aussitôt une fête aux plus illustres dames de la ville. (G. A.)

92. — DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 7 juillet.

Mon cher ami, j'ai reçu l'ingénieux *Voyage du baron de Gangan* (3), à l'instant de mon départ de Remusberg ; il m'a beaucoup amusé, ce voyageur céleste, et j'ai remarqué en lui quelque satire et quelque malice qui lui donne beaucoup de ressemblance avec les habitants de notre globe, mais qu'il ménage si bien, qu'on voit en lui un jugement plus mûr et une imagination plus vive qu'en tout autre être pensant. Il y a, dans ce *Voyage*, un article où je reconnais la tendresse et la prévention de mon ami en faveur de l'éditeur de la *Henriade*. Mais souffrez que je m'étonne qu'en un ouvrage où vous rabaissez la vanité ridicule des mortels, où vous réduisez à sa juste valeur ce que les hommes ont coutume d'appeler grand ; qu'en un ouvrage où vous abattez l'orgueil et la présomption, vous vouliez nourrir mon amour-propre, et fournir des arguments à la bonne opinion que je puis avoir de moi-même.

Tout ce que je puis me dire à ce sujet peut se réduire à ceci, qu'un cœur pénétré d'amitié voit les objets d'une autre manière qu'un cœur insensible et indifférent.

J'espère que ma dernière lettre vous sera parvenue en compagnie du vin de Hongrie. Votre séjour de Bruxelles n'accélérera guère notre correspondance durant quelque temps, car je pars incessamment pour un voyage aussi ennuyeux que fatigant. Nous parcourrons en cinq semaines plus de mille milles d'Allemagne; nous passerons par des endroits peu habités, et qui me conviennent à peu près comme le pays des Gètes, qui servait d'exil à Ovide. Je vous prie de redoubler votre correspondance; car il ne me faut pas moins que deux de vos lettres toutes les semaines, pour me garantir d'un ennui insupportable.

Bruxelles et presque toute l'Allemagne se ressentent de leur ancienne barbarie : les arts y sont peu en honneur, et par conséquent peu cultivés. Les nobles servent dans les troupes, ou, avec des études très légères, ils entrent dans le barreau, où ils jugent, que c'est un plaisir. Les gentillâtres bien rentés vivent à la campagne, ou plutôt dans les bois, ce qui les rend aussi féroces que les animaux qu'ils poursuivent. La noblesse de ce pays-ci ressemble en gros à celle des autres provinces d'Allemagne, mais à cela près qu'ils ont plus d'envie de s'instruire, plus de vivacité, et, si j'ose dire, plus de génie que la plus grande partie de la nation, et principalement que les Vestphaliens, les Franconiens, les Souabes, et les Autrichiens ; ce qui fait qu'on doit s'attendre un jour à voir ici les arts tirés de la roture, et habiter les palais et les bonnes maisons. Berlin principalement contient en soi (si je puis m'exprimer ainsi) les étincelles de tous les arts ; on voit briller le génie de tous côtés, et il ne faudrait qu'un souffle heureux pour rendre la vie à ces sciences qui rendirent Athènes et Rome plus fameuses que leurs guerres et leurs conquêtes.

Vous devez trouver la différence de la vie de Paris et de Bruxelles bien plus sensible qu'un autre, vous qui ne respiriez qu'au centre des arts, vous qui aviez réuni à Cirey tout ce qu'il y a de plus voluptueux, de plus piquant dans les plaisirs de l'esprit.

La gravité espagnole de l'archiduchesse (4), le cérémonial guindé de sa petite cour n'inspirera guère de vénération à

(1) Fleury. (G. A.)
(2) Médecin que Frédéric avait recommandé à Voltaire. (G. A.)
(3) Voyez la lettre n° 90. (G. A.)
(4) Fille de l'empereur Léopold Ier. Elle avait alors cinquante-neuf ans. (G. A.)

un philosophe qui apprécie les choses selon leur valeur intrinsèque; et je suis sûr que le baron de *Gangan* en sentira le ridicule, s'il pousse ses voyages jusqu'à Bruxelles.

Adieu, mon cher ami; je pars. Fournissez-moi, je vous prie, de tout ce que votre plume produira, car mon esprit court grand risque de mourir d'inanition, à moins que vos soins ne lui conservent la vie.

Je travaillerai, autant que le temps me le permettra, contre Machiavel et pour la *Henriade;* et j'espère de pouvoir vous envoyer de Kœnisberg l'avant-propos de la nouvelle édition.

Mille assurances d'estime à la divine Emilie. Je ne comprends point comment on peut plaider contre elle, et de quelle nature peut être le procès qu'on lui intente. Je ne connaîtrais d'autres intérêts à discuter avec elle que ceux du cœur.

Ménagez votre santé; n'oubliez point que je m'intéresse beaucoup à votre conservation, et que j'ai lié d'une manière indissoluble mon contentement à votre prospérité. Je suis à jamais, mon cher ami, votre très fidèlement affectionné ami,
FÉDÉRIC.

Le médecin que je vous ai recommandé s'appelle Superville. C'est un homme sur l'expérience et le savoir duquel on peut faire fond. Adressez-moi les lettres que vous lui écrirez, je vous ferai tenir ses réponses; mais surtout ne négligez point ses avis, et j'ai lieu d'espérer qu'on redressera la faiblesse de votre tempérament, et les infirmités dont votre vie serait rongée.

93. — DE VOLTAIRE.

A Bruxelles.

Monseigneur, Emilie et moi chétif, nous avons reçu, au milieu des plaisirs d'Enghien (1), le plus grand plaisir dont nous puissions être flattés. Un homme (2) qui a eu le bonheur de voir mon jeune Marc-Aurèle, nous a apporté de sa part une lettre charmante, accompagnée d'écritoires d'ambre et de boîtes à jouer.

Avec combien d'impatience
Monsieur Gérard nous vit saisir
Ces instruments de la science,
Aussi bien que ceux du plaisir!
Tout est de notre compétence.

Nous jouons donc, monseigneur, avec vos jetons, et nous écrivons avec vos plumes d'ambre.

Cet ambre fut formé, dit-on,
Des larmes que jadis versèrent
Les sœurs du brillant Phaéton,
Lorsqu'en pins elles se changèrent,
Pour servir, sans doute, au bûcher
Du plus infortuné cocher
Que jamais les dieux renversèrent.

Ces dieux renversent tous les jours de ces cochers qui se mêlent de nous conduire, et ils trouvent rarement des amis qui les pleurent.

A notre retour d'Enghien, à peine arrivons-nous à Bruxelles, qu'une nouvelle consolation m'arrive encore, et je reçois, par la voie d'Amsterdam, une lettre du 7 juillet, de votre altesse royale. Il paraît qu'elle connaît le pays où je suis. J'y vois beaucoup de princes et peu d'hommes, c'est-à-dire d'hommes pensants et instruits.

Que vont donc devenir, monseigneur, dans votre ville de Berlin, ces sciences que vous encouragez, et à qui vous faites tant d'honneur? qui remplacera M. de La Croze? ce sera, sans doute, M. Jordan; il me semble qu'il est dans le vrai chemin de la grande érudition. Après tout, monseigneur, il y aura toujours des savants; mais les hommes de génie, les hommes qui, en communiquant leur âme, rendent savants les autres, ces fils aînés de Prométhée, qui s'en vont distribuant le feu céleste à des masses mal organisées, il y en aura toujours très peu, dans quelque pays que ce puisse être. La marquise jette à présent tout son feu sur ce triste procès qui lui a fait quitter sa douce solitude de Cirey; et moi je réunis mes petites étincelles pour former quelque chose de neuf qui puisse plaire au moderne Marc-Aurèle.

Je prends donc la liberté de lui envoyer ce premier acte d'une tragédie (3) qui me paraît, sinon dans un bon goût, au moins dans un goût nouveau. On n'avait jamais mis sur le théâtre la superstition et le fanatisme. Si cet essai ne déplaît pas à mon juge, il aura le reste acte par acte.

Je comptais avoir l'honneur de lui envoyer ce commencement par M. de Valori, qui va résider auprès de sa majesté (1). Il est digne, à ce qu'on dit, d'avoir l'honneur de dîner avec le père, et de souper avec le fils. Je l'attends de jour en jour à Bruxelles; j'espère que ce sera un nouveau protecteur que j'aurai auprès de votre altesse royale.

Les *mille milles* d'Allemagne qu'elle va faire retarderont un peu la défaite de Machiavel, et les instructions que j'attends de la main la plus respectable et la plus chère. J'ignore si M. de Kaiserling a le bonheur d'accompagner votre altesse royale; ou je le plains, ou je l'envie.

J'écrirai donc à M. de Superville. Je n'ai de foi aux médecins que depuis que votre altesse royale est l'Esculape qui daigne veiller sur ma santé.

Emilie va quitter ses avocats pour avoir l'honneur d'écrire au patron des arts et de l'humanité. Je suis, etc.

94. — DU PRINCE ROYAL.

A Insterbourg, le 27 juillet.

Mon cher ami, nous voici enfin arrivés, après trois semaines de marche, dans un pays que je regarde comme le *non plus ultra* du monde civilisé. C'est une province peu connue de l'Europe, mais qui mériterait cependant de l'être davantage, parce qu'elle peut être regardée comme une création du roi mon père.

La Lithuanie prussienne est un duché qui a trente grandes lieues d'Allemagne de long, sur vingt de large, quoiqu'il aille en se rétrécissant du côté de la Samogitie. Cette province fut ravagée par la peste, au commencement de ce siècle, et plus de trois cent mille habitants périrent de maladie et de misère. La cour, peu instruite des malheurs du peuple, négligea de secourir une riche et fertile province, remplie d'habitants, et féconde en toute espèce de productions. La maladie emporta les peuples; les champs restèrent incultes, et se hérissèrent de broussailles. Les bestiaux ne furent point exempts de la calamité publique. En un mot, la plus florissante de nos provinces fut changée en la plus affreuse des solitudes.

Frédéric I[er] mourut sur ces entrefaites, et fut enseveli avec sa fausse grandeur, qu'il ne faisait consister qu'en une vaine pompe, et dans l'étalage fastueux de cérémonies frivoles.

Mon père, qui lui succéda (2), fut touché de la misère publique. Il vint ici sur les lieux, et vit lui-même cette vaste contrée dévastée, avec toutes les affreuses traces qu'une maladie contagieuse, la disette, et l'avarice sordide des ministres, laissent après eux. Douze ou quinze villes dépeuplées, et quatre ou cinq cents villages inhabités et incultes, furent le triste spectacle qui s'offrit à ses yeux. Bien loin de se rebuter par des objets aussi fâcheux, il se sentit pénétré de la plus vive compassion, et résolut de rétablir les hommes, l'abondance et le commerce, dans cette contrée qui avait perdu jusqu'à la forme d'un pays.

Depuis ce temps-là il n'est aucune dépense que le roi n'ait faite pour réussir dans ses vues salutaires. Il fit d'abord des règlements remplis de sagesse; il rebâtit tout ce que la peste avait désolé; il fit venir des milliers de familles de tous les côtés de l'Europe. Les terres se défrichèrent, le pays se repeupla, le commerce fleurit de nouveau, et à présent l'abondance règne dans cette fertile contrée plus que jamais.

Il y a plus d'un demi-million d'habitants dans la Lithuanie; il y a plus de villes qu'il n'y en avait, plus de troupeaux qu'autrefois, plus de richesses et plus de fécondité qu'en aucun endroit de l'Allemagne. Et tout ce que je viens de vous dire n'est dû qu'au roi, qui non seulement a ordonné, mais qui a présidé lui-même à l'exécution, qui a conçu les desseins, et qui les a remplis lui seul; qui n'a épargné ni soins, ni peines, ni trésors immenses, ni promesses, ni récompenses, pour assurer le bonheur et la vie à un demi-million d'êtres pensants, qui ne doivent qu'à lui seul leur félicité et leur établissement.

J'espère que vous ne serez point fâché du détail que je vous fais. Votre humanité doit s'étendre sur vos frères lithuaniens comme sur vos frères français, anglais, allemands, etc., et d'autant plus qu'à mon grand étonnement j'ai passé par des villages où l'on n'entend parler que français.

J'ai trouvé je ne sais quoi de si héroïque dans la manière

(1) Château du duc d'Aremberg, à sept lieues de Bruxelles. Le duc les y retint jusqu'au 18 juillet. (G. A.)
(2) David Gérard. (G. A.)
(3) *Mahomet.* (G. A.)

(1) Il remplaçait La Chétardie. (G. A.)
(2) En février 1713. (G. A.)

généreuse et laborieuse dont le roi s'y est pris pour rendre ce désert habité, fertile et heureux, qu'il m'a paru que vous sentiriez les mêmes sentiments en apprenant les circonstances de ce rétablissement.

J'attends tous les jours de vos nouvelles d'Enghien. J'espère que vous y jouirez d'un repos parfait, et que l'ennui, ce dieu lourd et pesant, n'osera point passer par les bras d'Émilie pour aller jusqu'à vous. Ne m'oubliez point, mon cher ami, et soyez persuadé que mon éloignement ne fait qu'augmenter l'impatience de vous voir et de vous embrasser. Adieu. FÉDÉRIC.

Mes compliments à la marquise et au duc qu'Apollon dispute à Bacchus (1).

95. — DU PRINCE ROYAL.

A Kœnisberg, le 9 août.

Sublime auteur, ami charmant,
Vous dont la source intarissable
Nous fournit si diligemment
De ce fruit rare, inestimable,
Que votre muse hardiment,
Dans un séjour peu favorable,
Fait éclore à chaque moment;

Au fond de la Lithuanie
J'ai vu paraître, tout brillant,
Ce rayon de votre génie
Qui confond, dans la tragédie,
Le *fanatisme* en se jouant (2).

J'ai vu de la philosophie,
J'ai vu le *baron* voyageur (3),
Et j'ai vu la pièce accomplie,
Où les ouvrages et la *Vie*
De Molière vous font honneur (4).

A la France, votre patrie,
Voltaire, daignez épargner
Les frais que pour l'Académie
Sa main a voulu destiner.

En effet, je suis sûr que ces quarante têtes qui sont payées pour penser, et dont l'emploi est d'écrire, ne travaillent pas la moitié autant que vous. Je suis certain que, si l'on pouvait apprécier la valeur des pensées, toutes celles de cette nombreuse société, prises ensemble, ne tiendraient pas l'équilibre aux vôtres. Les sciences sont pour tout le monde, mais l'art de penser est le don le plus rare de la nature :

Cet art fut banni de l'école;
Des pédants il est inconnu.
Par l'inquisition frivole
L'usage en serait défendu,
Si le pouvoir saint de l'étole
S'était à ce point étendu.
Du vulgaire la troupe folle
A penser juste a prétendu;
Du vil flatteur l'encens vendu
En a parfumé son idole;
Et l'ignorant a confondu
Le froid non-sens d'une parole,
Et l'enflure de l'hyperbole,
Avec l'art de penser, cet art si peu connu.

Entre cent personnes qui croient penser, il y en a une à peine qui pense par elle-même. Les autres n'ont que deux ou trois idées qui roulent dans leur cerveau, sans s'altérer et sans acquérir de nouvelles formes; et le centième pensera peut-être ce qu'un autre a déjà pensé; mais son génie, son imagination ne sera pas créatrice. C'est cet esprit créateur qui sait multiplier les idées, qui saisit les rapports entre des choses que l'homme inattentif n'aperçoit qu'à peine; c'est cette force du bon sens qui fait, selon moi, la partie essentielle de l'homme de génie.

Ce talent précieux et rare
Ne saurait se communiquer :
La nature en paraît avare.
Autant que l'on a pu compter,
Tout un siècle elle se prépare
Lorsqu'elle nous le veut donner.

Mais vous le possédez, Voltaire;
Et ce serait vous ennuyer
Qu'apprécier et calculer
L'héritage de votre père.

Trois sortes d'ouvrages me sont parvenus de votre plume, en six semaines de temps. Je m'imagine qu'il y a quelque part en France une société choisie de génies égaux et supérieurs, qui travaillent tous ensemble, et qui publient leurs ouvrages sous le nom de Voltaire, comme une autre société en publie sous le nom de Trévoux (1). Si cette supposition est sensée, je me fais trinitaire, et je commencerai à voir jour à ce mystère que les chrétiens ont cru jusqu'à présent sans le comprendre.

Ce qui m'est parvenu de *Mahomet* me paraît excellent. Je ne saurais juger de la charpente de la pièce, faute de la connaître; mais la versification est, à mon avis, pleine de force, et semée de ces portraits et caractères qui font faire fortune aux ouvrages d'esprit.

Vous n'avez pas besoin, mon cher Voltaire, de l'éloquence de M. de Valori; vous êtes dans le cas qu'on ne saurait détruire ni augmenter votre réputation :

Vainement l'envieux, desséché de fureur,
L'ennemi des humains, qu'afflige leur bonheur,
Cet insecte rampant qui naît avec la gloire,
Dont le toucher impur salit souvent l'histoire,
Sur vos vers immortels répandant ses poisons,
De vos lauriers naissants retarde les moissons.
Votre âme, à tous les arts par son penchant formée,
Par vingt ans de travaux fonda sa renommée :
Sous les yeux d'Émilie, élève de Newton,
Vous effacez de Thou, vous surpassez Maron.

Je suis avec une estime parfaite, mon cher Voltaire, votre très affectionné ami, FÉDÉRIC.

Si vous voyez le duc d'Aremberg, faites-lui bien mes compliments, et dites-lui que deux lignes françaises de sa main me feraient plus de plaisir que mille lettres allemandes dans le style des chancelleries.

96. — DE VOLTAIRE.

Le 12 août.

Monseigneur, j'ai pris la liberté d'envoyer à votre altesse royale le second acte de *Mahomet*, par la voie des sieurs David Gérard et compagnie : je souhaite que les Musulmans réussissent auprès de votre altesse royale, comme ils font sur la Moldavie (2). Je ne puis au moins mieux prendre mon temps pour avoir l'honneur de vous entretenir sur le chapitre de ces infidèles qui font plus que jamais parler d'eux.

Je crois à présent votre altesse royale sur les bords (3) où l'on ramasse ce bel ambre dont nous avons, grâce à vos bontés, des écritoires, des sonnettes, des boîtes de jeu. J'ai tout perdu au brelan (4) quand j'ai joué avec de misérables fiches communes; mais j'ai toujours gagné quand je me suis servi des jetons de votre altesse royale.

C'est Frédéric qui me conduit,
Je ne crains plus disgrâce aucune;
Car il préside à ma fortune,
Comme il éclaire mon esprit.

Je vais prier le bel astre de Frédéric de luire toujours sur moi pendant un petit séjour que je vais faire à Paris avec la marquise votre sujette. Voilà une vie bien ambulante pour des philosophes; mais notre grand prince, plus philosophe que nous, n'est pas moins ambulant. Si je rencontre dans mon chemin quelque grand garçon haut de six pieds, je lui dirai : Allez vite servir dans le régiment de mon prince. Si je rencontre un homme d'esprit, je lui dirai : Que vous êtes malheureux de n'être point à sa cour !

En effet, il n'y a que sa cour pour les êtres pensants; votre altesse royale sait ce que c'est que toutes les autres; celle de France est un peu plus gaie depuis que son roi a osé aimer (5) : le voilà en train d'être un grand homme, puisqu'il a des sentiments. Malheur aux cœurs durs! Dieu bénira les âmes tendres. Il y a je ne sais quoi de réprouvé à être

(1) Le duc d'Aremberg. Il avait été de la société du Temple avec Voltaire. (G. A.)
(2) Il s'agit du premier acte de *Mahomet*, que Voltaire avait envoyé au prince. (G. A.)
(3) Le *Voyage du baron de Gangan*. (G. A.)
(4) Voyez, tome IV, dans la CRITIQUE LITTÉRAIRE, la *Vie de Molière avec des jugements sur ses ouvrages*. (G. A.)

(1) On retrouve la même idée, exprimée en termes analogues, dans la lettre du 3 février. (G. A.)
(2) Les Turcs avaient battu les Impériaux pendant trois campagnes. (G. A.)
(3) Sur les côtes de Prusse, dans la Baltique. (G. A.)
(4) C'était une rage que ce jeu dans la haute société de Bruxelles. (G. A.)
(5) La comtesse de Mailly avait été déclarée maîtresse du roi. (G. A.)

insensible : aussi sainte Thérèse définissait-elle le diable, le *Malheureux qui ne sait point aimer*.

On ne parle à Paris que de fêtes, de feux d'artifice ; on dépense beaucoup en poudre et en fusées. On dépensait autrefois davantage en esprit et en agréments ; et quand Louis XIV donnait des fêtes, c'était les Corneille, les Molière, les Quinault, les Lulli, les Lebrun qui s'en mêlaient. Je suis fâché qu'une fête ne soit qu'une fête passagère, du bruit, de la foule, beaucoup de bourgeois, quelques diamants, et rien de plus ; je voudrais qu'elle passât à la postérité. Les Romains, nos maîtres, entendaient mieux cela que nous ; les amphithéâtres, les arcs de triomphe, élevés pour un jour solennel, nous plaisent et nous instruisent encore. Nous autres, nous dressons un échafaud dans la place de Grève, où la veille on a roué quelques voleurs ; on tire des canons de l'Hôtel-de-Ville. Je voudrais qu'on employât plutôt ces canons-là à détruire cet Hôtel-de-Ville qui est du plus mauvais goût du monde, et qu'on mît, à en rebâtir un beau, l'argent qu'on dépense en fusées volantes. Un prince qui bâtit fait nécessairement fleurir les autres arts : la peinture, la sculpture, la gravure, marchent à la suite de l'architecture. Un beau salon est destiné pour la musique, un autre pour la comédie. On n'a à Paris ni salle de comédie ni salle d'opéra ; et, par une contradiction trop digne de nous, d'excellents ouvrages sont représentés sur de très vilains théâtres. Les bonnes pièces sont en France, et les beaux vaisseaux en Italie.

Je n'entretiens votre altesse royale que de plaisirs, tandis qu'elle combat sérieusement Machiavel pour le bonheur des hommes ; mais je remplis ma vocation, comme mon prince remplit la sienne ; je peux tout au plus l'amuser, et il est destiné à instruire la terre. Je suis, etc.

97. — DU PRINCE DE PRUSSE.

Aux haras de Prusse, le 15 août.

Enfin, hors du piége trompeur,
Enfin, hors des mains assassines
Des charlatans que notre erreur
Nourrit souvent pour nos ruines,
Vous quittez votre empoisonneur :
Du Tokai, des liqueurs divines
Vous serviront de médecines,
Et je serai votre docteur.
Soit; j'y consens, si par avance,
Voltaire, de ma conscience
Vous devenez le directeur.

Je suis bien aise d'apprendre que le vin de Hongrie est arrivé à Bruxelles. J'espère apprendre bientôt de vous-même que vous en avez bu, et qu'il vous a fait tout le bien que j'en attends. On m'écrit que vous avez donné une fête charmante, à Enghien, au duc d'Aremberg, à madame du Châtelet, et à la fille du comte de Launoi ; j'en ai été bien aise, car il est bon de prouver à l'Europe, par des exemples, que le savoir n'est pas incompatible avec la galanterie.

Quelques vieux pédants radoteurs,
Dans leurs taudis toujours en cage,
Hors du monde et loin de nos mœurs,
Effarouchaient, d'un air sauvage,
Ce peuple fou, léger, volage (1),
Qui turlupine les docteurs.
Le goût ne fut point l'apanage
De ces misérables rêveurs
Qui cherchent les talents du sage
Dans les rides de leurs visages,
Et dans les frivoles honneurs
D'un *in-folio* de cent pages.
Le peuple, fait pour les erreurs,
De tout savant crut voir l'image
Dans celle de ces plats auteurs.
Bientôt, pour le bien de la terre,
Le ciel daigna former Voltaire ;
Lors, sous de nouvelles couleurs,
Et, par vos talents ennoblie,
Reparut la philosophie.

En pénétrant les profondeurs
Que Newton découvrit à peine,
Et dont cent auteurs à la gêne
En vain furent commentateurs,
En suivant les divines traces
De ces esprits universels,
Agents sacrés des immortels,
Vos mains sacrifièrent aux Grâces,
Vos fleurs parèrent leurs autels.
Pesants disciples des Saumaises,
Disséqueurs de graves fadaises,
Suivez ces exemples charmants ;
Quittez la région frivole,
D'où l'air empesté de l'école
A proscrit tous les agréments.

J'attends, avec bien de l'impatience, les actes suivants de *Mahomet*. Je m'en rapporte bien à vous, persuadé que cette tragédie singulière et nouvelle brillera de charmes nouveaux.

Ta muse, en conquérant, asservit l'univers ;
La nature a payé son tribut à tes vers.
L'Amérique et l'Europe ont servi ton génie ;
L'Afrique était domptée, il te fallait l'Asie (1).
Dans ses fertiles champs cours moissonner des fleurs,
Au Théâtre-Français combattre les erreurs,
Et frapper nos bigots, d'une main indirecte,
Sur l'auteur insolent d'une infidèle secte.

On m'avait dit que je trouverais la défaite de Machiavel dans les *Notes politiques* d'Amelot de La Houssaie (2), et dans la traduction du chevalier Gordon (3) : j'ai lu ces deux ouvrages judicieux et excellents dans leur genre ; mais j'ai été bien aise de voir que mon plan était tout à fait différent du leur. Je travaillerai à l'exécuter dès que je serai de retour. Vous serez le premier qui lirez l'ouvrage, et le public ne le verra point à moins que vous ne l'approuviez. J'ai cependant travaillé autant que me l'ont pu permettre les distractions d'un voyage, et ce tribut que la naissance est obligée de payer, à ce que l'on dit, à l'oisiveté et à l'ennui.

Je serai le 18 à Berlin, et je vous enverrai de là ma préface de la *Henriade*, afin d'obtenir le sceau de votre approbation.

Adieu, mon cher Voltaire ; faites, s'il vous plaît, mes assurances d'estime à la marquise du Châtelet ; grondez un peu, je vous prie, le duc d'Aremberg de sa lenteur à me répondre. Je ne sais qui de nous deux est le plus occupé, mais je sais bien qui est le plus paresseux.

Je suis, avec toute l'affection possible, mon cher Voltaire, votre parfait ami, FÉDÉRIC.

98. — DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, 1er septembre,

Ce nectar jaune de Hongrie
Enfin dans Bruxelle est venu ;
Le duc d'Aremberg l'a reçu
Dans la nombreuse compagnie
Des vins dont sa cave est fournie ;
Et quand Voltaire en aura bu
Quelques coups avec Emilie,
Son misérable individu
Dans son estomac morfondu
Sentira renaître la vie :
La faculté, la pharmacie,
N'auront jamais tant de vertu.
Adieu, monsieur de Superville ;
Mon ordonnance est du bon vin,
Frédéric est mon médecin,
Et vous m'êtes fort inutile.
Adieu ; je ne suis plus tenté
De vos drogues d'apothicaire,
Et tout ce qui me reste à faire,
C'est de boire à votre santé.

Monseigneur, c'est M. Shilling qui m'apprit, il y a quelques jours, la nouvelle du débarquement de ce bon vin, dans la cave du patron de cette liqueur ; et M. le duc d'Aremberg nous donnera ce divin tonneau à son retour d'Enghien ; mais la lettre de votre altesse royale, datée du 26 juin, et rendue par ledit M. Shilling, vaut tout le canton de Tokai :

O prince aimable et plein de grâce
Parlez : par quel art immortel,
Avec un goût si naturel,
Touchez-vous la lire d'Horace
De ces mains dont la sage audace
Va confondre Machiavel ?
Le ciel vous fit expressément
Pour nous instruire et pour nous plaire.
O monarques que l'on révère,

---

(1) Edition de Berlin :

Cet auteur fou, léger, volage. (G. A.)

(1) Allusion à *Alzire*, *Zulime* et *Mahomet*. (G. A.)
(2) A la suite de sa traduction des *Annales de Tacite*. (G. A.)
(3) Traducteur anglais de *Tacite*. Des *Discours politiques* accompagnent sa traduction. (G. A.)

Grands rois, tâchez d'en faire autant;
Mais, hélas! vous n'y pensez guère.

Et avec toutes ces grâces légères dont votre charmante lettre est pleine, voilà M. Shilling qui jure encore que le régiment de votre altesse royale est le plus beau régiment de Prusse, et par conséquent le plus beau régiment du monde; car *omne tulit punctum* est votre devise.

Votre altesse royale va visiter ses peuples septentrionaux, mais elle échauffera tous ces climats-là; et je suis sûr que quand j'y viendrai (car j'irai sans doute, je ne mourrai point sans lui avoir fait ma cour), je trouverai qu'il fait plus chaud à Remusberg qu'à Frascati; les philosophes auront beau prétendre que la terre s'est approchée du soleil, ils feront de vains systèmes, et je saurai la vérité du fait.

Votre altesse royale me dit qu'il lui a fallu lire bien des livres pour son *Anti-Machiavel;* tant mieux, car elle ne lit qu'avec fruit; ce sont des métaux qui deviendront or dans votre creuset; il y a des discours politiques de Gordon, à la tête de sa traduction de *Tacite*, qui sont bien dignes d'être vus par un lecteur tel que mon prince; mais d'ailleurs quel besoin Hercule a-t-il de secours pour étouffer Antée ou pour écraser Cacus?

Je vais vite travailler à achever le petit tribut que j'ai promis à mon unique maître; il aura dans quinze jours le second acte de *Mahomet;* le premier doit lui être parvenu par la même voie des sieurs Gérard et compagnie.

On a achevé une nouvelle édition de mes ouvrages en Hollande; mais votre altesse royale en a beaucoup plus que les libraires n'en ont imprimé. Je ne reconnais plus d'autre *Henriade* que celle qui est honorée de votre nom et de vos bontés; ce n'est pas moi, sûrement, qui ai fait les autres *Henriades.* Je quitte mon prince pour travailler à *Mahomet*, et je suis, etc., etc.

99. — DU PRINCE ROYAL.

A Potsdam, le 9 septembre.

Mon cher ami, j'ai reçu vos deux lettres à la fois, auxquelles je vous réponds, savoir celles du 12 d'août et du 17 (1). J'ai très bien reçu de même le second acte de *Mahomet*, qui me paraît fort beau, mais, à vous parler franchement, moins travaillé, moins fini que le premier. Il y a cependant un vers, dans le premier acte, qui m'a fait naître un doute : je ne sais si l'usage veut qu'on dise *écraser des étincelles;* j'ai cru qu'il fallait dire *éteindre* ou *étouffer* des étincelles (2).

Souvenez-vous, je vous prie, de ce beau vers :

Et vers la vérité le doute les conduit. (*Henriade*, ch. VII.)

Toujours sais-je bien que mes sens sont affectés d'une manière bien plus aimable par les magnifiques vers de vos Musulmans, que par les massacres que ces barbares font à Belgrade de nos pauvres Allemands.

Quand, de soufre enflammés, deux nuages affreux,
Obscurcissant les cieux et menaçant la terre,
Agités par les vents dans leurs cours orageux,
De leurs flancs entr'ouverts vomissant le tonnerre,
D'un choc impétueux se frappent dans les airs,
Semblent nous abîmer aux gouffres des enfers,
La nature frémit : ce bruit épouvantable
Paraît dans le chaos plonger les éléments,
Et du monde ébranlé les fondements durables
Craignent, en tressaillant, pour ses derniers moments.

Ainsi, quand le démon altéré de carnage
Sous ses drapeaux sanglants rassemble les humains,
Que la destruction, la mort, l'aveugle rage,
Des vaincus, des vainqueurs a fixé les destins,
De haine et de fureur follement animées,
S'égorgent de sang-froid deux puissantes armées;
La terre de leur sang s'abreuve avec horreur,
L'enfer de leurs succès empoisonne la source,
Le ciel au loin gémit du cri de leur clameur,
Et les flots pleins de morts interrompent leur course.

Ciel! d'où part cette voix de vaincus, de trépas?
O ciel! quoi! de l'enfer un monstre abominable
Traîne ces nations dans l'horreur des combats,
Et dans le sang humain plonge leur bras coupable!
Quoi! l'aigle des Césars, vaincu des Musulmans,
Quitte d'un vol hâté ces rivages sanglants!

(1) On n'a pas celle du 17. (G. A.)
(2) Voltaire a fait cette correction. (G. A.)

De morts et de mourants les plaines sont couvertes;
Le trépas, qui confond toutes les nations,
Dans ce climat fatal, de leurs communes pertes
Assemble avidement les cruelles moissons.

Fatale Moldavie! ô trop funestes rives!
Que de sang des humains répandu sur vos bords,
Rougissant de vos eaux les ondes fugitives,
Au loin porte l'effroi, le carnage et les morts!
Du trépas dévorant vos plaines empestées
D'un mal contagieux déjà sont infectées.
Par quel monstre inhumain, par quels affreux tyrans
Ces douces régions sont-elles désolées,
Et tant de légions de braves combattants
Sur l'autel de la mort sont-elles immolées?

Tel que le mont Athos qui, du fond des enfers,
S'élevant jusqu'aux cieux, au-dessus des nuages,
Contemple avec mépris les aquilons altiers
A l'entour de ses pieds rassemblant les orages;
Tel, en sa grandeur vaine, au-dessus des humains,
Un monarque indolent maîtrise les destins;
Du fardeau de l'État il charge son ministre,
D'un foudre destructeur il arme ses héros;
L'autre, au fond d'un sérail signant l'ordre sinistre,
De sang-froid de la guerre allume les flambeaux.

Monarques malheureux, ce sont vos mains fatales
Qui nourrissent les feux de ces embrasements :
La haine, l'intérêt, déités infernales,
Précipitent vos pas dans ces égarements.
Accablés sous le poids de nombreuses provinces,
Vous en voulez encor ravir à d'autres princes!
Payez de votre sang les frais de votre orgueil;
Laissez le fils tranquille, et le père à ses filles;
Qu'ainsi que les succès, les malheurs et le deuil
Ne touchent de l'État que vos seules familles.

Ce globe spacieux qu'enferme l'univers,
Ce globe, des humains la commune patrie,
Où cent peuples nombreux, de cent climats divers,
Ne forment, rassemblés, qu'une ample colonie,
Distingués par leurs traits, par leurs religions,
Leurs coutumes, leurs mœurs, et leurs opinions,
Du ciel, qui les forma sur un même modèle,
Reçurent tous des cœurs, et c'était pour s'aimer.
Détestez, insensés, votre rage cruelle :
L'amour ne pourra-t-il jamais vous désarmer?

De leur destin cruel mon âme est attendrie :
Et d'un sort si funeste aveugles artisans,
Dieu! quel acharnement! avec quelle furie
Les voit-on retrancher la trame de leurs ans!
Européans, Chinois, habitants de l'Afrique,
Et vous, fiers citoyens des bords de l'Amérique,
Mon cœur, également ému de vos malheurs,
Condamne les combats, déplore les misères
Où vous plongent sans fin vos barbares fureurs,
Et je ne vois en vous que mon sang et mes frères.

Que l'univers enfin dans les bras de la paix,
Réprouvant ses erreurs, abandonne les armes;
Et que l'ambition, les guerres, les procès,
Laissent le genre humain sans troubles et sans alarmes!
Qu'ils descendent des cieux pour remplir leurs désirs,
Ces volages enfants, les ris et les plaisirs,
Le luxe fortuné, la prodigue abondance,
Et tous ces arts heureux par qui furent polis
Memphis, Athènes, Rome, et Paris, et Florence,
Dont même à votre tour vous fûtes ennoblis.

Venez, arts enchanteurs, par vos heureux prestiges,
Étaler à nos yeux vos charmes tout-puissants :
Des sujets de terreur, par vos nouveaux prodiges,
Se changent en vos mains, et plaisent à nos sens.
Tels, des gouffres profonds, inconnus du tonnerre,
Où mille affreux rochers se cachent sous la terre,
Où roulent en grondant des orageux torrents,
Des hommes ont tiré, guidés par l'industrie,
Ces métaux précieux, ces riches diamants,
Compagnons fastueux des grandeurs de la vie.

Ainsi, possédant l'art des magiques accords,
Voltaire sait orner des fleurs qu'il fait éclore,
Ces tragiques sujets, ces carnages, ces morts,
Que, sans ces traits savants, l'œil délicat abhorre :
C'est là qu'on peut souffrir ces massacres affreux.
Les malheurs des humains ne plaisent qu'en ces jeux
Où des auteurs divins tracent à la mémoire
Les règnes détestés de barbares tyrans,
D'un illustre courroux la malheureuse histoire,
Où les crimes des morts corrigent les vivants.

Poursuivez donc ainsi, fiers enfants de Solime,
A nous faire admirer vos triomphes heureux;
Et bientôt surpassant Mithridate et Monime,
Au théâtre français attirez tous nos vœux.
Allez donc sur les pas de César et d'Alzire,

Sous le nom de Zopire (1), à Paris vous produire,
Sans avoir des rivaux moins craints, moins redoutés.
Mais plus sûrs du bonheur de toucher et de plaire.
Je vois déjà briller l'éclat de vos beautés,
Couronnés des lauriers que vous cueillit Voltaire.

Je vous envoie en même temps la *Préface de la Henriade.* Il faut sept années pour la graver ; mais l'imprimeur anglais assure qu'il l'imprimera de manière qu'elle ne le cédera en rien à la beauté de son *Horace* latin. Si vous trouvez quelque chose à changer ou à corriger dans cette préface, il ne dépendra que de vous de le faire. Je ne veux point qu'il s'y trouve rien qui soit indigne de la *Henriade* ou de son auteur. Je vous prie cependant de me renvoyer l'original, ou de le faire copier, car je n'en ai point d'autre.

Après un petit voyage de quelques jours, qui me reste à faire, je me mettrai sérieusement en devoir de combattre Machiavel. Vous savez que l'étude veut du repos, et je n'en ai aucun depuis trois mois ; j'ai même été obligé de quitter trois fois la plume, n'ayant pas le temps d'achever cette lettre, et l'ouvrage que je me suis proposé de faire demandant du jugement et de l'exactitude, je l'ai réservé pour mon loisir dans ma retraite philosophique.

Je vous vois avec plaisir mener une vie presque tout aussi errante que la mienne. Thieriot m'avertit de votre arrivée à Paris (2) ; j'avoue que si j'avais le choix des fêtes que célèbrent les Français d'aujourd'hui (3), et de celles qu'on célébrait du temps de Louis XIV, je serais pour celles où l'esprit a plus de part que la vue : mais je sais bien que je préférerais à toutes ces brillantes merveilles le plaisir de m'entretenir deux heures avec vous...

On m'interrompt encore *: au diable les fâcheux !...*

Me voici de retour. Vous me parlez de grands hommes et d'engagements ; on vous prendrait pour un enrôleur. Vous sacrifiez donc aussi aux dieux de notre pays ? Si l'on est à Paris dans le goût des plaisirs, et qu'on se trompe quelquefois sur le choix, on est ici dans le goût des *grands hommes* (4) ; on mesure le mérite à la toise, et l'on dirait que quiconque a le malheur d'être né d'un demi-pied de roi moins haut qu'un géant ne saurait avoir du bon sens, et cela est fondé sur la règle des proportions. Pour moi, je ne sais ce qui en est ; mais, selon ce qu'on dit, Alexandre n'était pas grand, César non plus : le prince de Condé, Turenne, milord Marlborough, et le prince Eugène que j'ai vu, tous héros à juste titre, brillaient moins par l'extérieur que par cette force d'esprit qui trouve des ressources en soi-même dans les dangers, et par un jugement exquis qui leur faisait toujours prendre avec promptitude le parti le plus avantageux.

J'aime cependant cette aimable manie des Français ; j'avoue que j'ai du plaisir à penser que quatre cent mille habitants d'une grande ville ne pensent qu'aux charmes de la vie, sans en connaître presque les désagréments : c'est une marque que ces quatre cent mille hommes sont heureux.

Il me semble que tout chef de société devrait penser sérieusement à rendre son peuple content, s'il ne le peut rendre riche ; car le contentement peut fort bien subsister sans être soutenu par de grands biens. Un homme, par exemple, qui se trouve dans un spectacle, à une fête, dans un endroit où une nombreuse assemblée de monde lui inspire une certaine satisfaction, un homme, dans ces moments-là, dis-je, est heureux, et il s'en retourne chez lui l'imagination remplie d'agréables objets qu'il laisse régner dans son âme. Pourquoi donc ne point s'étudier davantage à procurer au public de ces moments agréables qui répandent des douceurs sur toutes les amertumes de la vie, ou qui du moins leur procurent quelques moments de distraction de leurs chagrins ? Le plaisir est le bien le plus réel de cette vie ; c'est donc assurément faire du bien, et c'est en faire beaucoup que de fournir à la société les moyens de se divertir.

Il paraît que le monde se met assez en goût des fêtes, car jusqu'au voisinage de la Nouvelle-Zemble et des mers Hyperborées, on ne parle que de réjouissances. Les nouvelles de Pétersbourg ne sont remplies que de bals, de festins et de fêtes qu'ils y font à l'occasion du mariage du prince de Brunswick (5). Je l'ai vu à Berlin, ce prince de Brunswick, avec le duc de Lorraine (1) ; et je les ai vus badiner ensemble d'une manière qui ne sentait guère le monarque. Ce sont deux têtes que je ne sais quelle nécessité ou quelle providence paraît destiner à gouverner la plus grande partie de l'Europe.

Si la Providence était tout ce qu'on en dit, il faudrait que les Newton et les Wolf, les Locke, les Voltaire, enfin les êtres qui pensent le mieux, fussent les maîtres de cet univers ; il paraîtrait alors que cette sagesse infinie, qui préside à tous les événements, par un choix digne d'elle, place dans ce monde les êtres les plus sages d'entre les humains pour gouverner les autres : mais de la manière que les choses vont, il paraît que tout se fait assez à l'aventure. Un homme de mérite n'est point estimé selon sa valeur ; un autre n'est point placé dans un poste qui lui convient; un faquin sera illustré, et un homme de bien languira dans l'obscurité; les rênes du gouvernement d'un empire seront commises à des mains novices, et des hommes experts seront éloignés des charges.

Qu'on me dise là-dessus tout ce qu'on voudra, on ne pourra jamais m'alléguer une bonne raison de cette bizarrerie des destins.

Je suis fâché que ma destinée ne m'ait point placé de manière que je puisse vous entretenir tous les jours, que je puisse bégayer quelques mots de physique à madame la marquise du Châtelet, et que le pays des arts et des sciences ne soit pas ma patrie. Peut-être que ce petit mécontentement de la Providence a causé mes plaintes, peut-être que mes doutes se montrent avec trop de témérité ; mais je ne pense point cependant que ce soit tout à fait sans raison.

Dites, je vous prie, à la belle Émilie que j'étudierai cet hiver cette partie de la philosophie qu'elle protége, et que je la prie d'échauffer mon esprit d'un rayon de son génie.

Ne m'oubliez point, mon cher Voltaire ; que les charmes de Paris, vos amis, les sciences, les plaisirs, les belles, n'effacent point de votre mémoire une personne qui devrait y être conservée à perpétuité. Je crois y mériter une place par l'estime et l'amitié avec laquelle je suis à jamais, mon cher Voltaire, votre très parfait ami, FÉDÉRIC.

100. — DE VOLTAIRE.

Paris, septembre.

Monseigneur, j'ai reçu à Paris les deux plus grandes consolations dont j'avais besoin dans cette ville immense, où règnent le bruit, la dissipation, l'empressement inutile de chercher ses amis qu'on ne trouve point ; où l'on ne vit que pour soi-même ; où l'on se trouve tout d'un coup enveloppé dans vingt tourbillons, plus chimériques que ceux de Descartes, et moins faits pour conduire au bonheur que les absurdités cartésiennes ne font connaître la nature. Mes deux consolations, monseigneur, sont les deux lettres dont votre altesse royale m'a honoré, du 9 et du 15 août, qui m'ont été renvoyées à Paris. Il a fallu d'abord, en arrivant, répondre à beaucoup d'objections que j'ai trouvées répandues à Paris contre les découvertes de Newton (2). Mais ce petit devoir dont je me suis acquitté ne m'a point fait perdre de vue ce *Mahomet* dont j'ai déjà eu l'honneur d'envoyer les prémices à votre altesse royale. Voici deux actes à la fois. Si j'avais attendu que cela fût digne de vous être présenté, j'aurais attendu trop longtemps. Je les envoie comme une preuve de mon empressement à vous plaire ; et pour meilleure preuve, je vais les corriger. Votre altesse royale verra si les horreurs que le *fanatisme* entraîne y sont peintes d'un pinceau assez ferme et assez vrai. Le malheureux Séide, qui croit servir Dieu en égorgeant son père, n'est point un portrait chimérique. Les Jean Chastel, les Clément, les Ravaillac, étaient dans ce cas, et ce qu'il y a de plus horrible, c'est qu'ils étaient tous dans la bonne foi. N'est-ce dont pas rendre service à l'humanité, de distinguer toujours, comme j'ai fait, la religion de la superstition ; et méritais-je d'être persécuté pour avoir toujours dit, en cent façons différentes, qu'on ne fait jamais de bien à Dieu en faisant du mal aux hommes ? Il n'y a que les suffrages, les bontés et les lettres de votre altesse royale qui me soutiennent contre les contradictions que j'ai essuyées dans mon pays. Je regarde ma vie comme la fête de Damoclès chez Denys. Les lettres de votre altesse royale et la société de madame la marquise du Châtelet sont mon festin et ma musique ;

(1) Personnages de trois tragédies de Voltaire, la *Mort de César*, *Alzire* et *Mahomet*. (G. A.)

(2) Après une absence de trois ans, Voltaire avait revu Paris au commencement de septembre. Il logea en chambre garnie, à l'hôtel de Brie, rue Cloche-Perche, et madame du Châtelet descendit à l'hôtel Richelieu. (G. A.)

(3) On fêtait alors le mariage de la fille de Louis XV, Elisabeth, avec l'infant d'Espagne, don Philippe. (G. A.)

(4) Ou plutôt, des hommes grands. (G. A.)

(5) Avec la nièce de l'impératrice Anne. De ce mariage naquit Yvan VI, que Catherine fit assassiner. (G. A.)

(1) Plus tard empereur d'Allemagne sous le nom de François Ier. (G. A.)

(2) *Réponse aux objections principales contre la philosophie de Newton.* (G. A.)

Mais de la persécution
Le fer, suspendu sur ma tête
Corrompt les plaisirs de la fête,
Que, dans le palais d'Apollon,
Le divin Frédéric m'apprête;
Sans cela, ma muse, enhardie
Par vos héroïques chansons,
Prendrait une nouvelle vie,
Et mêlerait de nouveaux sons
Aux concerts de votre harmonie :
Mais, quoi! sous la serre cruelle
De l'impitoyable vautour
Voit-on la tendre Philomèle
Chanter les plaisirs et l'amour?

A peine suis-je arrivé à Paris, qu'on a été dire à l'oreille d'un grand ministre (1) que j'avais composé l'histoire de sa vie, et que cette histoire critique allait paraître dans les pays étrangers. Cette calomnie a été bientôt confondue, mais elle pouvait porter coup. Votre altesse royale sait ce que c'est que le pouvoir despotique, et elle n'en abusera jamais ; mais elle voit quel est l'état d'un homme qu'un seul mot peut perdre. C'est continuellement ma situation. Voilà ce que m'ont valu vingt années consumées à tâcher de plaire à ma nation, et quelquefois peut-être à l'instruire. Mais, encore une fois, votre altesse royale m'aime, et je suis bien loin d'être à plaindre ; elle daigne faire graver la *Henriade* ; quel mal peut-on me faire, qui ne soit au-dessous d'un tel honneur? Je viens d'acheter un Machiavel complet, exprès pour être plus au fait de la belle réfutation que j'attends avec ce que vous allez en écrire ; je ne crois pas qu'il y en ait jamais de meilleure réfutation que votre conduite. Les hommes semblent tous occupés à présent à se détruire, et depuis le Mogol jusqu'au détroit de Gibraltar, tout est en guerre ; on croit que la France dansera aussi dans cette vilaine pyrrhique. C'est dans ce temps que votre altesse royale enseigne la justice avant d'exercer sa valeur. M'est-il permis de lui demander quand je serai assez heureux pour voir ces leçons d'équité et de sagesse?

J'ai vu les fusées volantes qu'on a tirées à Paris avec tant d'appareil ; mais je voudrais toujours qu'on commençât par avoir un Hôtel-de-Ville, de belles places, des marchés magnifiques et commodes, de belles fontaines, avant d'avoir des feux d'artifice ; je préfère la magnificence romaine à des feux de joie ; ce n'est pas que je condamne ceux-ci ; à Dieu ne plaise qu'il y ait un seul plaisir que je désapprouve ! mais en jouissant de ce que nous avons, je regrette un peu ce que nous n'avons pas.

Votre altesse royale sait sans doute que Bouchardon et Vaucanson (2) font des chefs-d'œuvre, chacun dans leur genre. Rameau travaille à mettre à la mode la musique italienne. Voilà des hommes dignes de vivre sous Frédéric ; mais je les défie d'en avoir autant d'envie que moi.

Je suis, avec le plus profond respect et la plus tendre reconnaissance, de votre altesse royale, etc.

101. — DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 10 octobre.

Mon cher ami, j'avais cru avec le public que vous aviez reçu le meilleur accueil du monde de tout Paris, qu'on s'empressait de vous rendre des honneurs et de vous faire des civilités, et que votre séjour dans cette ville fameuse ne serait mêlé d'aucune amertume. Je suis fâché de m'être trompé sur une chose que j'avais fort souhaitée ; et il paraît que votre sort et celui de la plupart des grands hommes est d'être persécuté pendant leur vie, et adorés comme des dieux après leur mort. La vérité est que ce sort, quelque brillant qu'il vous peigne l'avenir, vous offre le seul temps dont vous pouvez jouir sous une face peu agréable. Mais c'est dans ces occasions où il faut se munir d'une fermeté d'âme capable de résister à la peur et à tous les fâcheux accidents qui peuvent arriver. La secte des stoïciens ne fleurit jamais davantage que sous la tyrannie des méchants empereurs. Pourquoi? parce que c'était alors une nécessité, pour vivre tranquille, de savoir mépriser la douleur et la mort.

Que votre stoïcisme, mon cher Voltaire, aille au moins à vous procurer une tranquillité inaltérable. Dites avec Horace : *Mea virtute me involvo* (l. III, od. XXIX). Ah! s'il se pouvait, je vous recueillerais chez moi ; ma maison vous serait un asile contre tous les coups de la fortune, et je m'appliquerais à faire le bonheur d'un homme dont les ouvrages ont répandu tant d'agrément sur ma vie.

J'ai reçu les deux nouveaux actes de Zopire. Je ne les ai lus qu'une fois ; mais je vous réponds de leur succès. J'ai pensé verser des larmes en les lisant; la scène de Zopire et de Séide, celle de Séide et de Palmire, lorsque Séide s'apprête à commettre le parricide, et la scène où Mahomet, parlant à Omar, feint de condamner l'action de Séide, sont des endroits excellents. Il m'a paru, à la vérité, que Zopire venait se confesser exprès sur le théâtre, pour mourir en règle, que le fond du théâtre ouvert et fermé sentait un peu la machine ; mais je ne saurais en juger qu'à la seconde lecture. Les caractères, les expressions des mœurs, et l'art d'émouvoir les passions, y font connaître la main du grand, de l'excellent maître qui a fait cette pièce ; et quand même Zopire ne viendrait pas assez naturellement sur le théâtre, je croirais que ce serait une tâche qu'on pourrait passer sur le corps d'une beauté parfaite, et qui ne serait remarquée que par des vieillards qui examinent avec des lunettes ce qui ne doit être vu qu'avec saisissement, et senti qu'avec transport.

Vos fêtes de Paris n'ont satisfait que votre vue : pour moi, je serais pour les fêtes dont l'esprit et tous nos sens peuvent profiter. Il me semble qu'il y a de la pédanterie en savoir et en plaisir ; que de choisir une matière pour nous instruire, un goût pour nous divertir, c'est vouloir rétrécir la capacité que le Créateur a donnée à l'esprit humain, qui peut contenir plus d'une connaissance, et c'est rendre inutile l'ouvrage d'un Dieu qui paraît épicurien, tant il a eu soin de la volupté des hommes.

J'aime le luxe et même la mollesse,
Et les plaisirs de toute espèce;...
Tout honnête homme a de tels sentiments. (*Le Mondain.*)

C'est Moïse apparemment qui dit cela : si ce n'est lui, c'est toujours un homme qui serait meilleur législateur que ce Juif imposteur, et que j'estime plus mille fois que toute cette nation superstitieuse, faible, et cruelle.

Nous avons eu ici milord Baltimore et M. Algarotti, qui s'en retournent en Angleterre. Ce lord est un homme très sensé, qui possède beaucoup de connaissances, et qui croit, comme vous, que les sciences ne dérogent point à la noblesse, et ne dégradent point un rang illustre.

J'ai admiré le génie de cet Anglais comme un beau visage à travers d'un voile ; il parle très mal français, mais on aime pourtant à l'entendre parler; et l'anglais, il le prononce si vite qu'il n'y a pas moyen de le suivre. Il appelle un Russien (1), un animal mécanique ; il dit que Pétersbourg est l'œil de la Russie, avec lequel elle regarde les pays policés ; que si on lui éborgnait cet œil, elle ne manquerait pas de retomber dans la barbarie dont elle n'est guère sortie. Il est grand partisan de *la* soleil, et je ne le crois pas trop éloigné des dogmes de Zoroastre, touchant cette planète. Il a trouvé ici des gens avec lesquels il pouvait parler sans contrainte, ce qui m'a fait composer l'*Epître* ci-jointe, que je vous prie de corriger impitoyablement.

Le jeune Algarotti, que vous connaissez, m'a plu on ne saurait davantage. Il m'a promis de revenir ici aussitôt qu'il lui serait possible. Nous avons bien parlé de vous, de géométrie, de vers, de toutes les sciences, de badineries, enfin de tout ce dont on peut parler. Il a beaucoup de feu, de vivacité, et de douceur, ce qui m'accommode on ne saurait mieux. Il a composé une cantate qu'on a mise aussitôt en musique, et dont on a été très satisfait. Nous nous sommes séparés avec regret, et je crains fort de ne revoir de longtemps dans ces contrées d'aussi aimables personnes.

Nous attendons, cette semaine, le marquis de La Chétardie, duquel il faudra prendre encore un triste congé (2). Je ne sais ce que c'est que ce M. Valori ; mais j'en ai ouï parler comme d'un homme qui n'avait pas le ton de la bonne compagnie. Monsieur le cardinal aurait bien pu se passer de nous envoyer cet homme et de nous ôter La Chétardie, qui est en tous sens un très aimable garçon.

Soyez sûr qu'ici, à Remusberg, nous nous embarrassons aussi peu de guerre que s'il n'y en avait point dans le monde. Je travaille actuellement à *Machiavel*, interrompu quelquefois par des importuns dont la race n'est pas éteinte, malgré les coups de foudre que leur lança Molière. Je réfute Machiavel, chapitre par chapitre; il y en a quelques-uns de faits, mais j'attends qu'ils soient tous achevés pour les corriger. Alors vous serez le premier qui verrez l'ouvrage, et il ne sortira

(1) Toujours Fleury. (G. A.)
(2) L'un sculpteur et l'autre mécanicien. (G. A.)

(1) Edition de Berlin : « Un Prussien. » (G. A.)
(2) Il allait représenter la France à Saint-Pétersbourg. (G. A.)

de mes mains qu'après que le feu de votre génie l'aura épuré.

J'attends vos corrections sur la *Préface de la Henriade*, afin d'y changer ce que vous avez trouvé à propos : après quoi la *Henriade* volera sous la presse.

J'ai fait construire une tour au haut de laquelle je placerai un observatoire. L'étage d'en-bas devient une grotte, le second une salle pour des instruments de physique, le troisième une petite imprimerie. Cette tour est attachée à ma bibliothèque par le moyen d'une colonnade, au haut de laquelle règne une plate-forme.

Je vous en envoie le dessin pour vous amuser, en attendant que l'on construise l'Hôtel-de-Ville et les marchés de Paris.

J'attends de vos nouvelles avec beaucoup d'impatience, et je vous prie de me croire de vos amis autant qu'il est possible de l'être. FÉDÉRIC.

Césarion ne veut pas que je sois son interprète, il aime mieux vous écrire lui-même.

BILLET DU BARON DE KAISERLING.

Quoique rien ne saurait être ajouté aux sentiments de tendresse et à mon parfait attachement pour vous, monsieur, il est pourtant hors de doute que s'il avait plu à mon auguste maître de vous les dépeindre, vous en auriez été convaincu d'une manière bien plus agréable. Je suis en savoir comme une jeune beauté passée qui doit la plupart de ses charmes à ses ajustements. Déshabillée, vous déplairait-elle ? je pense que non, et j'ose hardiment vous faire voir toute nue l'amitié avec laquelle je serai toute ma vie, monsieur, tout à vous, et votre, etc. DE KAISERLING.

Faites agréer, je vous en supplie, mes assurances de respect à madame la marquise. Je serais au comble de mes souhaits, si à la suite de mon adorable maître je pouvais me transporter à Paris pendant que madame du Châtelet, M. le prince de Nassau, et vous, monsieur, contribuez à en embellir le séjour. Mais, monsieur, jugez-moi, s'il vous plaît, par vous-même : seriez-vous disposé à quitter madame la marquise pour venir nous trouver à Remusberg ?

102. — DE VOLTAIRE.

De Paris, le 18 octobre.

Monseigneur, je renvoie à votre altesse royale le plus grand monument de vos bontés et de ma gloire (1). Je n'ai de véritable gloire que du jour que vous m'avez protégé, et vous y avez mis le comble par l'honneur que vous daignez faire à la *Henriade*. Deux véritables amis (2), que j'ai dans Paris, ont lu ce morceau de prose, qui vaut mieux que tous mes vers. Ils ont été prêts à verser des larmes, quand ils ont vu qu'à peine il y a une ligne de votre main, qui ne parte d'un cœur né pour le bonheur des hommes, et d'un esprit fait pour les éclairer. Ils ont admiré avec quelle énergie votre altesse royale écrit dans une langue étrangère. Ils ont été étonnés du goût singulier qu'elle a pour des choses dont tant de nos princes ont si peu de connaissance. Tout cela les frappait, sans doute ; mais les sentiments d'humanité qui règnent dans cet ouvrage ont enlevé leur âme. Tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de garder le secret sur cette préface ; mais le garder sur le prince adorable qui pense avec tant de grandeur et avec tant de bonté, cela est impossible ; ils sont trop émus ; il faut qu'ils disent avec moi :

> Ne verrons-nous jamais ce divin Marc-Aurèle,
> Cet ornement des arts et de l'humanité,
> Cet amant de la vérité,
> Qui chez les rois chrétiens n'a point eu de modèle,
> Et qui doit en servir dans la postérité?

Je n'ai rien fait de nouveau depuis les deux derniers actes de *Mahomet*. Me voici les mains vides devant mon maître ; mais il faut qu'il me pardonne ; tous mes maux m'ont repris. Si mes ennemis, qui m'ont persécuté, savaient ce que je souffre, je crois qu'ils seraient honteux de leur haine et de leur envie ; car comment envier un homme dont presque toutes les heures sont marquées par des tourments, et pourquoi haïr celui qui n'emploie les intervalles de ses souffrances qu'à se rendre moins indigne de plaire à ceux qui aiment les arts et les hommes ? Madame du Châtelet ne part pour les Pays-Bas que vers le commencement de novembre, et je ne crois pas que ma santé pût me permettre de l'accompagner, quand même elle partirait plus tôt. Je relis Machiavel dans le peu de temps que mes maux et mes études me laissent. J'ai la vanité de penser que ce qui aura le plus révolté dans cet auteur, c'est le chapitre de la *Crudeltà*, où ce monstre ingénieux et politique ose dire, *Deve per tanto un principe non si curare dell' infamia di crudele ;* mais surtout le chapitre XVIII, *In che modo i principi debbiano osservare la fede.* Si j'osais dire mon sentiment devant votre altesse royale, qui est assurément le juge-né de ces matières par son cœur, par son esprit, et par son rang, je dirais que je ne trouve ni raison, ni esprit dans ce chapitre. Ne voilà-t-il pas une belle preuve qu'un prince doit être un fripon, parce que Achille a été nourri, selon la Fable, par un animal moitié bête et moitié homme ! Encore si Ulysse avait eu un renard pour précepteur, l'allégorie aurait quelque justesse ; mais qu'en conclure pour Achille, qui n'est représenté que comme le plus impétueux et le moins politique des hommes ?

Dans le même chapitre, il faut être un perfide *perchè gli uomini sono tristi;* et le moment d'après il dit, *Sono tanto semplici gli uomini... che colui che inganna troverà sempre chi si lascerà ingannare.*

Il me semble que le docteur du crime méritait de tomber ainsi en contradiction.

Je n'ai point encore eu les *Notes* d'Amelot de La Houssaye ; mais quel commentaire faut-il à mon prince, pour démêler le faux et pour confondre l'injuste ? Béni soit le jour où ses aimables mains auront achevé un ouvrage dont dépendra le bonheur des hommes, et qui devra être le catéchisme des rois !

Je ne sais pas comment, dans ce catéchisme, le manifeste de l'empereur contre son général et contre son plénipotentiaire serait reçu (1) ; mais ce n'est pas à moi à porter mes vues si haut :

> . . . . Pastorem, Tityre, pingues
> Pascere oportet oves, *nec regum bella referre.* (Virg. Egl. VI.)

J'ai reçu ici une visite du fils de M. Gramkan, qui me paraît un jeune homme de mérite, digne de vous servir et d'entendre votre altesse royale.

Je n'entends plus parler du voyage que M. de Kaiserling devait faire à Paris, et j'ai peur de partir sans avoir vu celui avec qui j'aurais passé les jours entiers à parler d'un prince qui fait honneur à l'humanité. Madame du Châtelet a écrit à votre altesse royale.

Je suis avec le plus profond respect et la plus tendre reconnaissance, etc.

103. — DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 6 de novembre.

Mon cher ami, j'ai été aussi mortifié de l'état infirme de votre santé, que j'ai été réjoui par la satisfaction que vous me témoignez de ma *Préface*. J'en abandonne le style à la critique de tous les Zoïles de l'univers ; mais je me persuade en même temps qu'elle se soutiendra, puisqu'elle ne contient que des vérités, et que tout homme qui pense sera obligé d'en convenir.

Cette réfutation de Machiavel, à laquelle vous vous intéressez est achevée. Je commence à présent à la reprendre par le premier chapitre, pour corriger et pour rendre, si je le puis, cet ouvrage digne de passer à la postérité. Pour ne vous faire point attendre, je vous envoie quelques morceaux de ce marbre brut, qui ne sont pas encore polis.

J'ai envoyé, il y a huit jours, l'*Avant-propos* à la marquise ; vous recevrez tous les chapitres corrigés et dans leur ordre, lorsqu'ils seront achevés. Quoique je ne veuille point mettre mon nom à cet ouvrage, je voudrais cependant, si le public en soupçonnait l'auteur, qu'il ne pût me faire du tort. Je vous prie, par cette considération, de me faire l'amitié de me dire naturellement ce qu'il y faut corriger. Vous sentez que votre indulgence en ce cas me serait préjudiciable et funeste.

Je m'étais ouvert à quelqu'un du dessein que j'avais de réfuter Machiavel : ce quelqu'un m'assura que c'était peine perdue, puisque l'on trouvait, dans les *Notes politiques* d'Amelot de La Houssaye, sur Tacite, une réfutation complète du

(1) La *Préface de la Henriade*, par Frédéric. (G. A.)

(2) Sans doute Cideville et d'Argental. Cideville était alors à Paris. (G. A.)

(1) Charles VI, furieux d'avoir été contraint de rendre la Valachie, la Servie, et Belgrade, voulait qu'on mît à mort son général Seckendorf, et son plénipotentiaire. Seckendorf fut enfermé dans une forteresse, et passa quelques années plus tard au service de Frédéric II. (G. A.)

Prince politique. J'ai donc lu Amelot et ses notes, mais je n'y ai point trouvé ce qu'on m'avait dit; ce sont quelques maximes de ce politique dangereux et détestable qu'on réfute, mais ce n'est pas l'ouvrage en corps.

Où la matière me l'a permis, j'ai mêlé l'enjouement au sérieux, et quelques petites digressions dans les chapitres qui ne présentaient rien de fort intéressant au lecteur : ainsi les raisonnements, qui n'auraient pas manqué d'ennuyer par leur sécheresse, sont suivis de quelque chose d'historique, ou de quelques remarques un peu critiques, pour réveiller l'attention du lecteur. Je me suis tu sur toutes les choses où la prudence m'a fermé la bouche, et je n'ai point permis à ma plume de trahir les intérêts de mon repos.

Je sais une infinité d'anecdotes sur les cours de l'Europe, qui auraient à coup sûr diverti mes lecteurs; mais j'aurais composé une satire d'autant plus offensante qu'elle eût été vraie; et c'est ce que je ne ferai jamais. Je ne suis point né pour chagriner les princes. Je voudrais plutôt les rendre sages et heureux. Vous trouverez donc dans ce paquet cinq chapitres de Machiavel, le plan de Remusberg, que je vous dois depuis longtemps, et quelques poudres qui sont admirables pour vos coliques. Je m'en sers moi-même, elles me font un bien infini; il les faut prendre le soir, en se couchant, avec de l'eau pure.

Adieu, cher ami toujours malade et toujours persécuté; je vous quitte pour reprendre mon ouvrage, et noircir le caractère infâme et scélérat de l'avocat du crime, de la même plume qui fit l'éloge de l'incomparable auteur de la *Henriade;* mais elle confondra plus facilement le corrupteur du genre humain, qu'elle n'a pu louer le précepteur de l'humanité. C'est une chose fâcheuse pour l'éloquence, que, lorsqu'elle a de grandes choses à dire, elle soit toujours inférieure à son sujet.

Mes amitiés à la marquise, mes compliments à vos amis, qui doivent être les miens, puisqu'ils sont dignes d'être les vôtres. Je suis avec toute l'amitié et la tendresse possibles, mon cher Voltaire, votre très fidèle ami. FÉDÉRIC.

104. — DE VOLTAIRE.

Novembre.

Brûlez votre vaisseau, vagabond Baltimore,
Qui, du détroit du Sund au rivage du Mauro,
Du Bengale au Pérou, fendez le sein des mers.
Vous, jeune citoyen de ce *plat* univers (1),
Vous, de nouveaux plaisirs et de science avide,
Elève de Socrate, et d'Horace, et d'Euclide,
Cessez, Algarotti, d'observer les humains,
Les Phrynés de Venise et les Gitons de Rome,
Les théâtres français, les tables des Germains,
Les ministres, les rois, les héros, et les saints;
Ne vous fatiguez plus, ne cherchez plus un homme :
Il est trouvé. Le ciel, qui forma ses vertus,
Le ciel au haut du mont Rémus
A placé mon héros, l'exemple des vrais sages;
Il commande aux esprits, il est roi sans pouvoir :
Au pied du mont Rémus finissez vos voyages,
L'univers n'est plus rien, vous n'avez rien à voir.
Ciel! quand arriverai-je à la montagne auguste
Où règne un philosophe, un bel esprit, un juste,
Un monarque fait homme, un dieu selon mon cœur?
Mont sacré d'Apollon, double front du Parnasse,
Olympe, Sinaï, Thabor, disparaissez :
Oui, par ce mont Rémus vous êtes effacés,
Autant que Frédéric efface
Et les héros présents, et tous les dieux passés.

J'en demande pardon, monseigneur, à Sinaï et à Thabor, la verve m'a emporté; j'ai dit plus que je ne devais dire. D'ailleurs, les foudres et les tonnerres du mont Sinaï n'ont point de rapport à la vie philosophique qu'on mène au mont Rémus; et la transfiguration du Thabor n'a rien à démêler avec l'uniformité de votre charmant caractère. Enfin, que votre altesse royale pardonne à l'enthousiasme : n'est-il pas permis d'en avoir un peu, quand on vient de lire la belle épître dont votre muse française a régalé milord Baltimore?

Je vois que mon prince a mis encore la connaissance de la langue anglaise dans ses trésors. *Dulces sermones cujuscumque linguæ* (2). Je crois que ce lord Baltimore aura été bien surpris de voir un prince allemand écrire en vers français à un Anglais; mais que voulez-vous, je suis encore plus surpris que lui. Je n'entends rien à ce prodige de la nature. Comment se peut-il faire, encore une fois, qu'on écrive si bien dans la langue d'un pays où l'on n'a jamais été? Pour Dieu! monseigneur, dites donc votre secret.

J'enverrais bien aussi des vers à votre altesse royale, si j'osais : elle aurait le cinquième acte de *Mahomet*; mais c'est qu'il n'est pas encore transcrit, et, pour les quatre premiers, ils sont actuellement repolis. Si votre beau génie a été un peu content de cette faible ébauche, j'ose espérer qu'elle aura encore la même indulgence pour l'ouvrage achevé. Elle ne trouvera plus certaines répétitions, certains vers lâches et décousus, qui sont des pierres d'attente. Elle verra l'amour paternel et le secret de la naissance des enfants de Zopire jouer un rôle plus grand et bien plus intéressant; Zopire, prêt à être assassiné par ses enfants mêmes, n'adresse au ciel ses prières que pour eux, et il est frappé de la main de son fils, tandis qu'il prie les dieux de lui faire connaître ce fils même. Le *fanatisme* est-il peint à votre gré? ai-je assez exprimé l'horreur que doivent inspirer les Ravaillac, les Poltrot, les Clément, les Felton, les Salcède (1), les Aod, j'ai pensé dire les Judith? En effet, monseigneur, quel bon roi serait à l'abri d'un assassinat, si la religion enseignait à tuer un prince qu'on croit ennemi de Dieu?

Voilà la première tragédie où l'on ait attaqué la superstition. Je voudrais qu'elle pût être assez bonne pour être dédiée à celui de tous les princes qui distingue le mieux le culte de l'Etre infiniment bon, et l'infiniment détestable fanatisme.

Je viens de voir d'autres ouvrages sur des matières bien différentes, mais plus dignes de votre altesse royale. C'est un cours de géométrie, par M. Clairaut (2); c'est un jeune homme qui fit un ouvrage sur les courbes, à l'âge de quatorze ans, et qui a été depuis peu, comme le sait votre altesse royale, mesurer la terre sous le cercle polaire. Il traite les mathématiques comme Locke a traité l'entendement humain; il écrit avec la méthode que la nature emploie; et comme Locke a suivi l'âme dans la situation de ses idées, il suit la géométrie dans la route qu'ont tenue les hommes pour découvrir par degrés les vérités dont ils ont eu besoin : ce sont donc en effet les besoins que les hommes ont eu de mesurer qui sont chez Clairaut les vrais maîtres de mathématiques. L'ouvrage n'est pas près d'être fini; mais le commencement me paraît de la plus grande facilité, et par conséquent très utile.

Mais, monseigneur, le plus utile de ces ouvrages, c'est celui que j'attends d'une main faite pour rendre les hommes heureux.

Je vais, moi chétif, me rendre aux *Eléments de Newton*, dont on demande à Paris une nouvelle édition; mais ce travail sera pour Bruxelles. Je pars, je suis Emilie et madame la duchesse de Richelieu à Cirey; de là je vais en Flandre, etc.

105. — DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 4 décembre.

Mon cher ami, vous me promettez votre nouvelle tragédie tout achevée; je l'attends avec beaucoup de curiosité et d'impatience. J'étais déjà charmé de ce premier feu qu'avait jeté votre génie immortel, et je juge de Zopire achevé par la belle ébauche que j'en ai vue. C'est un saint Jean qui promet beaucoup de l'ouvrage qui va le suivre. Je serais content, et très content, si de ma vie j'avais fait une tragédie comme celle des Musulmans, sans correction; mais il n'est pas permis à tout le monde d'aller à Athènes.

Je vous soumets les douze premiers chapitres de mon *Anti-Machiavel*, qui, quoique je les aie retouchés, fourmillent encore de fautes. Il faut que vous soyez le père putatif de ces enfants, et que vous ajoutiez à leur éducation ce que la pureté de la langue française demande pour qu'ils puissent se présenter au public. Je retoucherai en attendant les autres chapitres, et les pousserai à la perfection que je suis capable d'atteindre. C'est ainsi que je fais l'échange de mes faibles productions contre vos ouvrages immortels, à peu près comme les Hollandais, qui troquent des petits miroirs et du verre contre l'or des Américains : encore suis-je bien heureux d'avoir quelque chose à vous rendre.

Les dissipations de la cour et de la ville, des complaisances, des plaisirs, des devoirs indispensables, et quelquefois des importuns, me distraient de mon travail; et Machiavel est souvent obligé de céder la place à ceux qui pratiquent ses maximes, et que je réfute par conséquent. Il faut s'accommoder à ces bienséances qu'on ne saurait éviter, et, quoi

---

(1) C'est-à-dire de cet univers aux pôles aplatis. C'était ce que Clairaut et Maupertuis avaient été constater. (G. A.)
(2) Horace, liv. III, od. VIII. (G. A.)

(1) Voyez, tome II, l'*Essai sur les mœurs*, chap. CLXIV. (G. A.)
(2) *Eléments de géométrie*, ouvrage qui ne parut qu'en 1741. Clairaut, en 1739, avait vingt-six ans. (G. A.)

qu'on en ait, il faut sacrifier au dieu de la coutume, pour ne point passer pour singulier ou pour extravagant.

Ce monsieur de Valori, si longtemps annoncé par la voix du public, si souvent promis par les gazettes, si longtemps arrêté à Hambourg, est arrivé enfin à Berlin. Il nous fait beaucoup regretter La Chétardie. M. de Valori nous fait apercevoir tous les jours ce que nous avons perdu au premier. Ce n'est à présent qu'un cours théorique des guerres du Brabant, des bagatelles et des minuties de l'armée française; et je vois sans cesse un homme qui se croit vis-à-vis de l'ennemi et à la tête de sa brigade. Je crains toujours qu'il ne me prenne pour une contrescarpe ou pour un ouvrage à cornes, et qu'il ne me livre malhonnêtement un assaut. M. de Valori a presque toujours la migraine; il n'a point le ton de la société; il ne soupe point; et l'on dit que le mal de tête lui fait trop d'honneur de l'incommoder, et qu'il ne le mérite point du tout.

Nous venons de faire ici l'acquisition d'un très habile homme. Il s'appelle Célius; il est habile physicien, et très renommé pour les expériences. On lui donne pour vingt mille écus d'instruments. Il achèvera, cette année, un ouvrage qui lui fera beaucoup d'honneur : c'est une machine mécanique qui démontre parfaitement tous les mouvements des étoiles et des planètes, selon le système de Newton. Vous ne connaissez peut-être pas non plus un jeune homme qui commence à paraître ; il se nomme Liberquin. C'est un génie admirable pour les mécaniques. Il a fait par l'optique des découvertes étonnantes, et il pousse son art à un point de perfection qui surpasse tout ce qu'on a vu avant lui. Il reviendra ici cet automne, après avoir vu Paris. Il a passé trois années à Londres, et il a été très estimé de tous les savants d'Angleterre. Je vous parlerai plus en détail sur son chapitre, lorsque je l'aurai vu après son retour.

Je suis ravi de voir de ces heureuses productions de ma patrie ; ce sont comme des roses qui croissent parmi les ronces et les orties; ce sont comme des bluettes de génie qui se font jour à travers des cendres, où malheureusement les arts sont ensevelis. Vous vivez en France dans l'opulence de ces arts : nous sommes ici indigents de science, ce qui fait peut-être que nous estimons plus le peu que nous avons.

Vous trouverez peut-être que je bavarde beaucoup; mais souvenez-vous qu'il y a quatre semaines que je ne vous ai écrit, et que les pluies ne sont jamais plus abondantes qu'après une grande stérilité.

Je vous suis à Cirey, mon cher Voltaire, et je partage avec vous vos chagrins comme vos plaisirs. Profitez des plaisirs de ce monde autant que vous le pouvez ; c'est ce qu'un homme sage doit faire. Instruisez-nous, mais que ce ne soit pas aux dépens de votre santé et de votre vie.

Quand est-ce que les Voltaire et les Emilie voyageront vers le nord? je crains fort que ce phénomène, quoique impatiemment attendu, n'arrive pas sitôt. Il ne sera pas dit cependant que je mourrai avant de vous avoir vu : dussé-je vous enlever, j'en tenterai l'aventure. Avouez que vous seriez bien étonné, si vous entendiez arriver de nuit à Cirey des gens masqués, des flambeaux, un carrosse, et tout l'appareil d'un enlèvement. Cette aventure ressemblerait un peu à celle de la Pentecôte (1), à la différence près qu'on ne vous ferait d'autre mal que de vous séparer d'Emilie ; j'avoue que ce serait beaucoup. Il me semble que ni vous ni cette Emilie n'êtes point nés pour la chicane, et que, tant que Paris se trouvera sur la route de la marquise, son affaire pourrait bien être jugée par contumace.

Le pauvre Césarion, accablé de goutte, n'a pas levé son piquet de Remusberg, et quoique je le revendique sans cesse, son mal ne veut point encore me le renvoyer. Il vous aime comme un ami, et vous estime comme un grand homme. Souffrez que je lui serve d'organe, et que je vous exprime ce que les douleurs et l'impuissance dans laquelle il se trouve l'empêchent de vous dire lui-même.

Je ne vous parle point des riens de la ville, des nouvelles frivoles du temps, et des bagatelles du jour, qui ne méritent pas de sortir de notre horizon. Je ne devrais vous parler que de vous-même ou de la marquise, mais je craindrais d'ennuyer en faisant ou le miroir ou l'écho de ce que l'on doit admirer en vous. Faites, s'il vous plaît, mes compliments à la marquise, et soyez persuadé que je vous aime et vous estime autant qu'il est possible, étant à jamais votre très fidèle ami, FÉDÉRIC.

(1) Voyez, tome VI, la *Bastille*, petit poëme. (G. A.)

106. — DE VOLTAIRE.

Du 28 décembre.

Monseigneur, que souhaiter à votre altesse royale, cette année? elle a tout ce qu'un prince doit avoir, et plus qu'un particulier qui aurait sa fortune à faire par ses talents. Non, monseigneur, je ne fais point de souhaits pour vous; j'en fais, si vous le permettez, pour moi; et ces souhaits, vous en savez le but, *ut videam salutare meum* (1). Je fais encore un souhait pour le public ; c'est qu'il voie la réfutation que mon prince a faite du corrupteur des princes. Je reçus, il y a quelques jours, à Bruxelles, les douze premiers chapitres ; j'avais déjà dévoré les derniers que j'avais reçus en France. Monseigneur, il faut, pour le bien du monde, que cet ouvrage paraisse ; il faut que l'on voie l'antidote présenté par une main royale : il est bien étrange que des princes qui ont écrit n'aient pas écrit sur un tel sujet. J'ose dire que c'était leur devoir, et que leur silence sur Machiavel était une approbation tacite. C'était bien la peine que Henri VIII d'Angleterre écrivît contre Luther; c'était bien à l'*enfant Jésus* que Jacques Ier devait dédier un ouvrage (2)! Enfin, voici un livre digne d'un prince, et je ne doute pas qu'une édition de Machiavel, avec ce contre-poison à la fin de chaque chapitre, ne soit un des plus précieux monuments de la littérature. Il y a très peu de ce qu'on appelle des *fautes contre l'usage de notre langue*; et votre altesse royale me permettra de m'acquitter de ma charge de mettre les points sur les *i*. Si votre altesse royale daigne condescendre à la prière que je lui fais, si elle donne son trésor au public, je lui demande en grâce qu'elle me permette de faire la préface, et d'être son éditeur. Après l'honneur qu'elle me fait de faire imprimer la *Henriade*, elle ne pouvait plus m'en faire d'autre qu'en me confiant l'édition de l'*Anti-Machiavel*. Il arrivera que ma fonction sera plus belle que la vôtre : la *Henriade* peut plaire à quelques curieux; mais l'*Anti-Machiavel* doit être le catéchisme des rois et de leurs ministres.

Vous me permettrez, monseigneur, de dire que, selon les remarques de madame du Châtelet, oserai-je ajouter, selon les miennes, il y a quelques branches de ce bel arbre qu'on pourrait élaguer, sans lui faire de tort. Le zèle contre le précepteur des usurpateurs et des tyrans a dévoré votre âme généreuse; il vous a emporté quelquefois. Si c'est un défaut, il ressemble bien à une vertu. On dit que Dieu, infiniment bon, hait infiniment le vice : cependant, quand on a dit à Machiavel honnêtement d'injures, on pourrait, après cela, s'en tenir aux raisons. Ce que je propose est aisé, et je le soumets à votre jugement. J'attendrai les ordres précis de mon maître, et je conserverai le manuscrit, jusqu'à ce qu'il permette que j'y touche et que j'en dispose.

Ce sera dorénavant votre altesse royale qui m'enverra des productions françaises; je ne suis plus qu'un serviteur inutile : je reçois et je ne donne rien. Je raccommode un peu le Machiavel de l'Asie; je rabote *Mahomet*, dont vous avez vu les commencements informes; je ne continuerai point ici l'histoire du *Siècle de Louis XIV*; j'en suis un peu dégoûté, quoique je me sois proposé de l'écrire toute entière dans le style modéré dont votre altesse royale a pu voir l'échantillon. D'ailleurs, je suis ici sans mes manuscrits et sans mes livres. Je vais me remettre un peu à la physique. Que ne puis-je être avec les Célius et les hommes de mérite que votre réputation attire déjà dans vos Etats!

On m'avait dit que le ministre, tant annoncé, était digne de dîner et de souper; mais je vois bien qu'il n'est digne que de dîner (3). J'ai reçu une lettre d'Algarotti, datée de Londres, du 1er octobre; elle m'a attendu trois mois à Bruxelles. Ce M. Algarotti est encore tout étonné de ce qu'il a vu à Remusberg. Ah! quel prince est ça ! dit-il; il ne revient pas de sa surprise. Et moi, monseigneur, et moi, pourquoi ne suis-je pas Algarotti! Pourquoi M. du Châtelet n'est-il pas Baltimore (4)! Si je n'étais auprès d'Emilie, je mourrais de n'être pas auprès de vous.

Je suis avec le plus profond respect et la plus tendre reconnaissance, etc.

107. — DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 6 de janvier 1740.

Mon cher Voltaire, si j'ai différé de vous écrire, c'était seu-

(1) Luc, chap. II. (G. A.)
(2) C'était un petit traité de théologie. (G. A.)
(3) Voyez, dans la lettre au marquis d'Argenson du 2 mai, une phrase sur Valori. (G. A.)
(4) C'est-à-dire, pourquoi n'a-t-il pas le goût des lettres. (G. A.)

lement pour ne point paraître les mains vides devant vous. Je vous envoie par cet ordinaire cinq chapitres de l'*Anti-Machiavel*, et une ode sur la *Flatterie*, que mon loisir m'a permis de faire. Si j'avais été à Remusberg, il y aurait longtemps que vous auriez eu jusqu'à la lie de mon ouvrage; mais avec les dissipations de Berlin, il n'est pas possible de cheminer vite.

L'*Anti-Machiavel* ne mérite point d'être annoncé sous mon nom au roi de France. Ce prince a tant de bonnes et de grandes qualités, que mes faibles écrits seraient superflus pour les développer. De plus, j'écris librement, et je parle de la France comme de la Prusse, de l'Angleterre, de la Hollande, et de toutes les puissances de l'Europe. Il est bon que l'on ignore le nom d'un auteur qui n'écrit que pour la vérité, et qui, par conséquent, ne donne point d'entraves à ses pensées. Lorsque vous verrez la fin de l'ouvrage, vous conviendrez avec moi qu'il est de la prudence d'ensevelir le nom de l'auteur dans la discrétion de l'amitié.

Je ne suis point intéressé; et si je puis servir le public, je travaillerai sans attendre de lui ni récompense, ni louange, comme ces membres inconnus de la société, qui sont aussi obscurs qu'ils lui sont utiles.

Après mon semestre de cour viendra mon semestre d'étude. Je compte embrasser dans quinze jours cette vie sage et paisible qui fait vos délices; et c'est alors que je me propose de mettre la dernière main à mon ouvrage, et de le rendre digne des siècles qui s'écouleront après nous. Je compte la peine pour rien, car on n'écrit qu'un temps; mais je compte l'ouvrage que je fais pour beaucoup, car il me doit survivre. Heureux les écrivains qui, secondés d'une belle imagination, et toujours guidés par la sagesse, peuvent composer des ouvrages dignes de l'immortalité! Ils feront plus d'honneur à leur siècle que les Phidias, les Praxitèle, et les Zeuxis n'en ont fait au leur. L'industrie de l'esprit est bien préférable à l'idustrie mécanique des artistes. Un seul Voltaire fera plus d'honneur à la France que mille pédants, mille beaux esprits manqués, et mille grands hommes d'un ordre inférieur.

Je vous dis des vérités que je ne saurais m'empêcher de vous écrire, comme vous ne pourriez vous empêcher de soutenir les principes de la pesanteur ou de l'attraction. Une vérité en vaut une autre, et elles méritent toutes d'être publiées.

Les dévots suscitent ici un orage épouvantable contre ceux qu'ils nomment *mécréants*. C'est une folie de tous les pays, que celle du faux zèle; et je suis persuadé qu'elle fait tourner la cervelle des plus raisonnables, lorsqu'une fois elle a trouvé le moyen de s'y loger. Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que, quand cet esprit de vertige s'empare d'une société, il n'est permis à personne de rester neutre : on veut que tout le monde prenne parti et s'enrôle sous la bannière du fanatisme. Pour moi, je vous avoue que je n'en ferai rien, et que je me contenterai de composer quelques psaumes pour donner bonne opinion de mon orthodoxie. Perdez de même quelques moments, mon cher Voltaire, et barbouillez d'un pinceau sacré l'harmonie de quelques-unes de vos mélodieuses rimes. Socrate encensait les pénates; Cicéron, qui n'était pas crédule, en faisait autant. Il faut se prêter aux fantaisies d'un peuple futile, pour éviter la persécution et le blâme; car, après tout, ce qu'il y a de plus désirable en ce monde, c'est de vivre en paix. Faisons quelques sottises avec les sots, pour arriver à cette situation tranquille (1).

On commence à parler de Bernard et de Gresset, comme auteurs de grands ouvrages : on parle de poëmes qui ne paraissent point, et de pièces que je crois destinées à mourir incognito avant d'avoir vu le jour (2). Ces jeunes poëtes sont trop paresseux pour leur âge. Ils veulent cueillir des lauriers sans se donner la peine d'en chercher; la moindre moisson de gloire suffit pour les rassasier. Quelle différence de leur mollesse à votre vie laborieuse! je soutiens que deux ans de votre vie en valent soixante de celles des Gresset et des Bernard. Je vais même plus loin, et je soutiens que douze êtres pensants, et qui pensent bien, ne fourniraient point à votre égal dans un temps donné. Ce sont là de ces dons que la Providence ne communique qu'aux grands génies. Puisse-t-elle vous combler de tous ses biens, c'est-à-dire vous fortifier la santé, afin que le monde entier puisse jouir longtemps de vos talents et de vos productions! Personne, mon cher Voltaire, n'y prend autant d'intérêt que votre ami, qui est, et qui sera toujours, avec toute l'estime qu'on ne saurait vous refuser, votre fidèlement affectionné, FÉDÉRIC.

(1) En juin 1738, Frédéric ne se montrait pas aussi pusillanime. Il est vrai qu'à cette heure il était inquiet du sort de Voltaire. Valori lui avait affirmé que c'était par ordre du ministre, le cardinal Fleury, que Voltaire avait repris le chemin de Bruxelles. Voyez la lettre suivante (G. A.)

(2) Le poëme de l'*Art d'aimer*, de Gentil-Bernard, et la tragédie d'*Édouard III*, de Gresset. (G. A.)

108. — DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 10 janvier.

Pour avoir illustré la France,
Un vieux prêtre ingrat (1) t'en bannit;
Il radote dans son enfance :
C'est bien ainsi que l'on punit,
Mais non pas que l'on récompense.

J'ai lu le *Siècle de Louis-le-Grand;* si ce prince vivait, vous seriez comblé d'honneurs et de bienfaits. Mais, dans le siècle où nous sommes, il paraît que le bon goût ainsi que le vieux cardinal sont tombés en enfance. Milord Chesterfield disait que, l'année 25, le monde était devenu fou; je crois qu'en l'année 40 il faudra le mettre aux Petites-Maisons. Après les persécutions et les chagrins que l'on vous suscite, il n'est plus permis à personne d'écrire; tout sera donc criminel, tout sera donc condamnable; il n'y aura plus d'innocence, plus de liberté pour les auteurs. Je vous prie cependant, par tout le crédit que j'ai sur vous, par la divine Emilie, d'achever, pour l'amour de votre gloire, l'histoire incomparable dont vous m'avez confié le commencement.

Laisse glapir tes envieux,
Laisse fulminer le saint-père,
Ce vieux fantôme imaginaire,
Idole de nos bons aïeux,
Et qui des intérêts des cieux
Se dit ici-bas le vicaire,
Mais qu'on ne respecte plus guère :
Laisse en propos injurieux,
Dans leur humeur atrabilaire,
Hurler les bigots furieux :
Méprise la folle colère
De l'héritier octogénaire
Des Mazarins, des Richelieux,
De ce doyen machiavéliste,
De ce tuteur ambitieux,
Dans ses discours adroit sophiste,
Qui suit l'intérêt à la piste
Par des détours fallacieux,
Et qui, par l'artifice pense
De s'emparer de la balance
Que soutinrent ces fiers Anglais
Qui, pour tenir l'Europe libre,
Ont maintenu dans l'équilibre
L'Autrichien et le Français.
Écris, honore ta patrie
Sans bassesse et sans flatterie,
En dépit des fougueux accès
De ce vieux prélat en furie,
Que l'ignorance et la folie
Animent contre tes succès.

Qu'imposant silence aux miracles,
Louis détruise les erreurs;
Qu'il abolisse les spectacles
Qu'à Saint-Médard des imposteurs
Présentent à leurs sectateurs;
Mais qu'il n'oppose point d'obstacles
A ces esprits supérieurs,
De l'univers législateurs,
Dont les écrits sont les oracles
Des beaux esprits et des docteurs.
O toi, le fils chéri des Grâces,
L'organe de la vérité!
Toi, qui vois naître sur tes traces
L'indépendante liberté!
Ne permets point que ta sagesse,
Craignant l'orage et les hasards,
Préfère à l'instinct qui te presse
L'indolente et molle paresse
Et des Gressets et des Bernards.

Quand même la bise cruelle
De son souffle viendrait faner
Les fleurs, production nouvelle,
Dont Flore peut se couronner,
Le jardinier, toujours fidèle,
Loin de se laisser rebuter,
Va de nouveau pour cultiver
Une fleur plus tendre et plus belle.

C'est ainsi qu'il faut réparer
Le dégât que cause l'orage.
Voltaire, achève ton ouvrage,
C'est le moyen de te venger.

(1) Fleury. (G. A.)

Le conseil vous paraîtra intéressé; j'avoue qu'il l'est effectivement, car j'ai trouvé un plaisir infini à la lecture de l'*Histoire de Louis XIV;* et je désire beaucoup de la voir achevée. Cet ouvrage vous fera plus d'honneur un jour que la persécution que vous souffrez ne vous cause de chagrin. Il ne faut pas se rebuter si aisément. Un homme de votre ordre doit penser que l'*Histoire de Louis XIV*, imparfaite, est une banqueroute dans la république des lettres. Souvenez-vous de César, qui, nageant dans les flots de la mer, tenait ses *Commentaires* d'une main sur sa tête, pour les conserver à la postérité (1).

Comment! vous parlez de mes faibles productions, après n'avoir dit qu'un mot de vos ouvrages immortels? je dois cependant vous rendre compte de mes études. L'approbation que vous donnez aux cinq chapitres de *Machiavel* que je vous ai envoyés m'encourage à finir bientôt les quatre derniers chapitres. Si j'avais du loisir, vous auriez déjà tout l'*Anti-Machiavel*, avec des corrections et des additions; mais je ne puis travailler qu'à bâtons rompus.

Très occupé pour ne rien faire,
Le temps, cet être fugitif,
S'envole d'une aile légère;
Et l'âge, pesant et tardif,
Glace ce sang bouillant et vif
Qui, dans ma jeunesse première,
Me rendait vigilant, actif.
On m'ennuie en cérémonie.
L'ordre pédant, la symétrie,
Tiennent, en ce séjour oisif,
Lieu des plaisirs de cette vie,
Et nous encensent sur l'autel
Des grandeurs et de la folie.
Ce sacrifice ponctuel
Rendant mon âme appesantie,
Et par les respects assoupie,
Incapable, en ce temps cruel,
De me frotter à Machiavel,
J'attends que, fuyant cette rive,
Je revole à cet heureux bord
Où la nature plus naïve,
Où la gaîté bien moins craintive,
Loin des richesses et de l'or
Trouvent une grâce plus vive
Dans la liberté, ce trésor,
Que dans la grandeur excessive
Des fortunes qu'offre le sort.

Les chapitres de *Machiavel* sont copiés par un de mes secrétaires. Il s'appelle Gaillard; sa main ressemble beaucoup à celle de Césarion. Je voudrais que ce pauvre Césarion fût en état d'écrire; mais la goutte l'attaque impitoyablement dans tous ses membres; depuis deux mois il n'a presque point eu de relâche.

Malgré ses cuisantes douleurs,
La gaîté le front ceint de fleurs,
A l'entour de son lit folâtre;
Mais la goutte, cette marâtre,
Change bientôt les ris en pleurs.
Dans un coin, venant de Cythère,
Tristement regardant sa mère,
On voit le tendre Cupidon;
Il pleure, il gémit, il soupire
De la perte que son empire
Fait du pauvre Césarion;
Et Bacchus, vidant son flacon,
Répand des larmes de champagne
Qu'un si vigoureux champion
Sorte boiteux de la campagne.
Momus se rit de leurs clameurs :
Voilà, messieurs les imposteurs,
Disait-il à ces dieux volages;
Voilà, dit-il, de vos ouvrages!
Ne faites plus tant les pleureurs,
Mais désormais soyez plus sages.

Je crois que messieurs les Lapons nous ont fait la galanterie de nous envoyer quelques zéphyrs échappés de leurs cavernes; en vérité, nous nous en serions très bien passés. Je vais écrire à Algarotti, pour qu'il nous envoie quelques rayons du soleil de sa patrie; car la nature aux abois paraît avoir un besoin indispensable d'un petit détachement de chaleur pour lui rendre la vie. Si ma poudre pouvait vous rendre la santé, je donnerais dès ce moment la préférence au dieu d'Épidaure sur celui de Delphes. Pourquoi ne puis-je contribuer à votre satisfaction comme à votre santé? Pourquoi ne puis-je vous rendre aussi heureux que vous méritez de l'être? Les uns, dans ce monde, ont le pouvoir sans la volonté, et les autres la volonté sans le pouvoir. Contentez-vous, mon cher Voltaire, de cette volonté et de tous les sentiments d'estime avec lesquels je suis votre fidèle ami. FÉDÉRIC.

(1) Frédéric confond ici César avec Camoëns, qui sauva ainsi sa *Lusiade* en 1556. (G. A.)

109. — DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, le 23 janvier.

Monseigneur, j'ai reçu vos chapitres de l'*Anti-Machiavel* et votre ode sur la *Flatterie*, et votre lettre en vers et en prose que l'abbé de Chaulieu ou le comte Hamilton vous ont sûrement dictée. Un prince qui écrit contre la flatterie est aussi étrange qu'un pape qui écrirait contre l'infaillibilité. Louis XIV n'eût jamais envoyé une pareille ode à Despréaux; et je doute que Despréaux en eût envoyé autant à Louis XIV. Toute la grâce que je demande à présent à votre altesse royale, c'est de ne pas prendre mes louanges pour des flatteries : tout part du cœur chez moi, approbation de vos ouvrages, remerciements de vos bontés; tout cela m'échappe, il faut que vous me le pardonniez.

Je ne suis pas tout à fait exilé, comme on l'a mandé.

Ce vieux madré de cardinal,
Qui vous escroqua la Lorraine,
N'a point de son pays natal
Exclu ma muse un peu hautaine;
Mais son cœur me veut quelque mal :
J'ai berné la pourpre romaine;
Du théâtre pontifical
J'ai raillé la comique scène;
C'est un crime bien capital,
Qui longue pénitence entraîne.

Le fait est pourtant que personne n'a parlé de *Rome* avec plus de ménagement (1). Apparemment qu'il n'en fallait point parler du tout. Il y a dans toute cette persécution un excès de ridicule et de radotage qui fait que j'en ris au lieu de m'en plaindre.

Quand je vois d'un côté la cacade devant Dantzick (2), l'incertitude dans mille démarches, une guerre heureuse par hasard, entreprise malgré soi, et à laquelle on a été forcé par la reine d'Espagne, la marine négligée pendant dix ans, les rentes viagères abolies et volées malgré la foi publique, et que de l'autre je vois le *salon d'Hercule*, que le bonhomme regarde comme son apothéose, je m'écrie :

Le bon Hercule de Fleury,
Petit prêtre nonagénaire,
En Hercule s'est fait portraire,
De quoi chacun est ébahi :
Car on sait que le fils d'Alcmène
Près de sa maîtresse fila;
Mais jamais il ne radota
Que sur les rives de la Seine (3).

Je sais bien que par tout pays on voit de pareilles misères, et même de plus grandes; je sais bien que se tenir chez soi tranquillement, et mettre en prison ses généraux qui ont fait ce qu'ils ont pu, et ses plénipotentiaires qui ont fait une paix nécessaire et ordonnée (4); je sais bien, dis-je, que cela ne vaut pas mieux. *Tutto 'l mondo è fatto come la nostra famiglia.* Je conclus que puisque le monde est ainsi gouverné, il faut que l'*Anti-Machiavel* paraisse; il faut un Hippocrate en temps de peste. J'ai le chapitre XXIII; mais je n'ai pas le chapitre XXII, et votre altesse royale n'a pas apparemment encore travaillé au chapitre XXIV. Je ne sais si elle dira quelques petits mots sur le projet de *cacciare i barbari d'Italia :* il me semble qu'il y a actuellement tant d'honnêtes étrangers en Italie, qu'il paraîtrait assez incivil de les vouloir chasser. Le cardinal Alberoni avait un beau projet : c'était de faire un *corps italique* à peu près sur le modèle du corps germanique. Mais quand on fait de ces projets-là, il ne faut pas être seul de sa bande, ou bien on ressemble à l'abbé de Saint-Pierre.

Votre altesse royale a grande raison de trouver les Gresset

(1) A la fin de 1739, Voltaire avait publié sans nom d'auteur les deux premiers chapitres du *Siècle de Louis XIV*, sous le titre d'*Essai sur le Siècle de Louis XIV*, et le 4 décembre un arrêt du conseil avait supprimé l'ouvrage. C'était à cause de l'article sur Rome qu'on avait sévi. Voyez, tome II, *Siècle de Louis XIV*, chap. II. (G. A.)

(2) Voyez, tome II, le *Précis du Siècle de Louis XV*, chap. IV. (G. A.)

(3) Voyez, tome II, dans le Catalogue des peintres du *Siècle de Louis XIV*, l'article LEMOINE. (G. A.)

(4) Allusion à l'empereur Charles VI, faisant condamner Seckendorff et son ministre plénipotentiaire. Voyez la lettre 102. (G. A.)

et les Bernard des paresseux : je leur dirais avec l'autre (1), au lieu de *vade, piger, ad formicam; vade, piger, ad Fredericum*. Cependant voilà Gresset qui se pique d'honneur, et qui donne une tragédie dont on m'a dit beaucoup de bien ; Bernard me récita à Paris un chant de son *Art d'aimer*, qui me paraît plus galant que celui d'Ovide.

Pour moi, monseigneur, je n'ose vous envoyer le cinquième acte de *Mahomet*, tant j'en suis mécontent ; mais je vous enverrai, si cela vous amuse, la comédie de la *Dévote* (2) ; et ensuite, pour varier, je supplierai instamment votre altesse royale de jeter les yeux sur la *Métaphysique de Newton* (3), que je compte mettre au-devant d'une nouvelle édition qu'on va faire de mes *Éléments*.

Je n'ai pas encore eu la consolation de voir mes ouvrages imprimés correctement : je pourrais profiter de mon séjour à Bruxelles pour en faire une édition ; mais Bruxelles est le séjour de l'ignorance. Il n'y a pas un bon imprimeur, pas un graveur, pas un homme de lettres; et sans madame du Châtelet, je ne pourrais parler ici de littérature. De plus, ce pays-ci est un pays d'obédience : il y a un nonce du pape, et point de Frédéric.

Madame du Châtelet vous présente ses respects. Permettez, monseigneur, que je joigne mes compliments de condoléance à vos jolis vers sur la goutte de M. de Kaiserling. Je ne me porte guère mieux que lui, mais l'espérance de voir un jour votre altesse royale me soutient. Je suis, etc.

110. — DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 3 de février.

Mon cher ami, je vous aurais répondu plus tôt si la situation fâcheuse où je me trouve me l'avait permis. Malgré le peu de temps que j'ai à moi, j'ai pourtant trouvé le moyen d'achever l'ouvrage sur Machiavel, dont vous avez le commencement. Je vous envoie par cet ordinaire la fin de mon ouvrage, en vous priant de me faire part de la critique que vous en ferez. Je suis résolu de revoir et de corriger sans amour-propre tout ce que vous jugeriez indigne d'être présenté au public. Je parle trop librement de tous les princes pour permettre que l'*Anti-Machiavel* paraisse sous mon nom. Ainsi j'ai résolu de le faire imprimer, après l'avoir corrigé, comme l'ouvrage d'un anonyme. Faites donc main basse sur toutes les injures que vous trouverez superflues, et ne me passez point de fautes contre la pureté de la langue.

J'attends avec impatience la tragédie de *Mahomet* achevée et retouchée. Je l'ai vue dans son crépuscule : que ne serat-elle point en son midi! Vous voilà donc revenu à votre physique, et la marquise à ses procès. En vérité, mon cher Voltaire, vous êtes déplacés tous les deux. Nous avons mille physiciens en Europe, et nous n'avons point de poëte ni d'historien qui approche de vous. On voit en Normandie cent marquises plaider, et pas une qui s'applique à la philosophie. Retournez, je vous prie, à l'*Histoire de Louis XIV*, et faites venir de Cirey vos manuscrits et vos livres, pour que rien ne vous arrête. Valori dit qu'on vous a exilé de France comme ennemi de la religion romaine, et j'ai répondu qu'il en avait menti.

Mes désirs sont pour Remusberg, comme les vôtres pour Cirey. Je languis d'y retourner saluer mes pénates. Le pauvre Césarion est toujours malade ; il ne saurait vous répondre.

Presque trois mois de maladie
Valent un siècle de tourments ;
Par les maux son âme engourdie
Ne voit, ne connaît plus que la douleur des sens.

Les charmants accords de la lyre,
Mélodieux, forts et touchants,
Ont sur ses esprits plus d'empire
Qu'Hippocrate, Galien, et leurs médicaments.

Mais, quelque dieu qui nous inspire,
Tout en est vain sans la santé;
Quand le corps souffre le martyre,
L'esprit ne peut non plus écrire
Que l'aigle s'envoler, privé de liberté.

Consolez-nous, mon cher Voltaire, par vos charmants ouvrages; vous m'accuserez d'en être insatiable, mais je suis dans le cas de ces personnes qui, ayant beaucoup d'acide dans l'estomac, ont besoin d'une nourriture plus fréquente que les autres.

Je suis bien aise qu'Algarotti ne perde point le souvenir de Remusberg (1). Les personnes d'esprit n'y seront jamais oubliées, et je ne désespère pas de vous y voir. Nous avons vu ici un petit ours en pompons : c'est une princesse russe qui n'a de l'humanité que l'ajustement; elle est petite-fille du prince Cantemir.

Rendez, s'il vous plaît, ma lettre à la marquise, et soyez persuadé que l'estime que j'ai pour vous ne finira jamais.
FÉDÉRIC.

111. — DE VOLTAIRE.

Le 23 février.

Monseigneur, je ne reçus que le 20 le paquet de votre altesse royale, du 3, dans lequel je vis enfin la corniche de l'édifice où chaque souverain devrait souhaiter d'avoir mis une pierre.

Vous me permettez, vous m'ordonnez même de vous parler avec liberté, et vous n'êtes pas de ces princes qui, après avoir voulu qu'on leur parlât librement, sont fâchés qu'on leur obéisse. J'ai peur, au contraire, que dorénavant votre goût pour la vérité ne soit mêlé d'un peu d'amour-propre.

J'aime et j'admire tout le fond de l'ouvrage, et je pars de là pour dire hardiment à votre altesse royale qu'il me paraît qu'il y a quelques chapitres un peu longs; *transverso calamo signum* (2) y remédiera bien vite, et cet or en filière, devenu plus compacte, en aura plus de poids et de brillant.

Vous commencez la plupart des chapitres par dire ce que Machiavel prétend dans son chapitre que vous réfutez; mais si votre altesse royale a intention qu'on imprime le *Machiavel* et la réfutation à côté, ne pourra-t-on en ce cas supprimer ces annonces dont je parle, lesquelles seraient absolument nécessaires si votre ouvrage était imprimé séparément? Il me semble encore que quelquefois Machiavel se retranche dans un terrain, et votre altesse royale le bat dans un autre; au troisième chapitre, par exemple, il dit ces abominables paroles : *Si ha à notare che gli uomini si debbono o vezzegiare o spegnere, perchè si vindicano delle leggieri offese, delle gravi non possono?*

Votre altesse royale s'attache à montrer combien tout ce qui suit de cet oracle de Satan est odieux. Mais le maudit Florentin ne parle que de l'utile. Permettriez-vous qu'on ajoutât à ce chapitre un petit mot, pour faire voir que Machiavel même ne devait pas regarder ces menaces comme justifiées par l'événement? car de son temps même, un Sforze, usurpateur, avait été assassiné dans Milan; un autre usurpateur du même nom (3) était à Loches dans une cage de fer; un troisième usurpateur, notre Charles VIII, avait été obligé de fuir de l'Italie, qu'il avait conquise; le tyran Alexandre VI mourut empoisonné de son propre poison; César Borgia fut assassiné. Machiavel était entouré d'exemples funestes au crime. Votre altesse royale en parle ailleurs : voudrait-elle en parler en cet endroit? n'est-ce pas la place véritable? Je m'en rapporte à vos lumières.

C'est à Hercule à dire comme il faut s'y prendre pour étouffer Antée.

Je présente à mon prince ce petit projet de *Préface* (4) que je viens d'esquisser. S'il lui plaît, je le mettrai dans son cadre; et, après les derniers ordres que je recevrai, je préparerai tout pour l'édition du livre qui doit contribuer au bonheur des hommes.

M. de Valori me fait bien de l'honneur de croire qu'on me traite comme Socrate et comme Aristote, et qu'on me persécute pour avoir soutenu la vérité contre la folle superstition des hommes. Je tâcherai de me conduire de façon que je ne sois point le martyr de ces vérités dont la plupart des hommes sont fort indignes. Ce serait vouloir attacher des ailes au dos des ânes, qui me donneraient des coups de pied pour récompense.

Je fais copier le *Mahomet* que votre altesse royale demande. Je ne sais si cette pièce sera jamais représentée ; mais que m'importe? C'est pour ceux qui pensent comme vous que je l'ai faite, et non pour nos badauds qui ne connaissent que des intrigues d'amour, baptisées du nom de tragédie.

Je crois que votre altesse royale aura incessamment celle de Gresset : on dit qu'il y a de très beaux vers.

---

(1) Salomon. (G. A.)
(2) Rebaptisée par prudence la *Prude*. Voyez tome III. (G. A.)
(3) Aujourd'hui, première partie des *Éléments de la philosophie de Newton*. Voyez tome V. (G. A.)

(1) Voyez la lettre de Voltaire du 23 décembre 1739, à laquelle Frédéric répond ici. (G. A.)
(2) Hor. *Art. poét.* (G. A.)
(3) Ludovic Sforce, frère du précédent. (G. A.)
(4) Pour l'*Anti-Machiavel*. Voyez cette préface, tome IV, page 597. (G. A.)

Madame la marquise du Châtelet vous fait bien sa cour. Elle abrége tout Wolfius (1) : c'est mettre l'univers en petit. J'aime mieux voir le monde dans une sphère de deux pieds de diamètre, que de voyager de Paris à Quito et à Pékin.

Ma mauvaise santé ne m'a pas permis d'achever encore le précis de la *Métaphysique de Newton*, et les nouveaux *Eléments* où je travaille. Je souffre les trois quarts du jour, et l'autre quart je fais bien peu de besogne. Dès que je serai quitte de cette *Métaphysique*, et que j'aurai un peu de relâche à mes maux, soyez très sûr, monseigneur, que j'obéirai à vos ordres, et que j'achèverai le *Siècle de Louis XIV;* il me plaît, en ce qu'il a quelque air de celui que vous ferez naître. Pour le siècle du cardinal (2), je n'y toucherai pas. C'est assez qu'il vive un siècle entier. Il n'y a pas longtemps qu'un neveu de Chauvelin écrivit à cet ambitieux solitaire (3) que notre cardinal dépérissait, et qu'il mettait du rouge pour cacher le livide de son teint. Le cardinal, qui le sut, fit frotter ses joues par ce neveu, et lui montra que son rouge venait de sa santé.

La malheureuse goutte ne quittera-t-elle point M. de Kaiserling ! Je suis, etc.

112. — DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 26 février.

Mon cher Voltaire, je ne puis répondre qu'en deux mots à la lettre la plus spirituelle du monde que vous m'avez écrite. La situation où je me trouve me rétrécit si fort l'esprit, que je perds presque la faculté de penser.

Aux portes de la mort, un père à l'agonie,
Assailli de cruels tourments,
Me présente Atropos prête à trancher sa vie.
Cet aspect douloureux est plus fort sur mes sens
Que toute ma philosophie.
Tel que d'un chêne énorme un faible rejeton
Languit, manquant de sève et de sa nourriture,
Quand des vents furieux l'arbre souffrant l'injure
Sèche du sommet jusqu'au tronc :
Ainsi je sens en moi la voix de la nature
Plus éloquente encor que mon ambition;
Et, dans le triste cours de mon affliction,
De mon père expirant je crois voir l'ombre obscure :
Je ne vois que sa sépulture,
Et le funeste instant de sa destruction.
Oui, j'apprends, en devenant maître,
La fragilité de mon être :
Recevant les grandeurs, j'en vois la vanité.
Que n'ai-je, hélas! vécu sans être transplanté
De ce climat doux et tranquille
Où prospérait ma liberté,
Dans ce terrain scabreux, raboteux, difficile,
De machiavélisme infecté!
Loin des folles grandeurs de la cour, de la ville,
De l'éblouissante clarté
Du trône et de la majesté,
Loin de tout cet éclat fragile,
Je leur eus préféré mon studieux asile,
Mon aimable repos et mon obscurité (4).

Vous voyez, par ces vers, que le cœur est plein de ce dont la bouche abonde ; je suis sûr que vous compatissez à ma situation, et que vous y prenez une véritable part. Envoyez-moi, je vous prie, votre *Dévole*, votre *Mahomet*, et généralement tout ce que vous croyez capable de me distraire. Assurez la marquise de mon estime, et soyez persuadé que, dans quelque situation que le sort me place, vous ne verrez d'autre changement en moi que quelque chose de plus efficace, réuni à l'estime et à l'amitié que j'ai et que j'aurai toujours pour vous. *Vale.* FÉDÉRIC.

(1) Le mathématicien Kœnig, qui l'avait accompagnée à Bruxelles, l'avait rendue leibnitzienne. (G. A.)

(2) Le cardinal Fleury. Il avait alors quatre-vingt-sept ans. (G. A.)

(3) Secrétaire d'État aux affaires étrangères, il avait eu la plus grande part aux préliminaires du traité de Vienne (1735). — Soupçonné de vouloir renverser Fleury, il avait été exilé à Bourges, avant la signature définitive de la paix. (G. A.)

(4) On a déjà vu que le prince royal faisait des vers lorsqu'il était attaqué d'une crampe dans l'estomac; il en fait ici dans le moment où la mort prochaine de son père semblait exiger d'autres soins. On sait que, dans les circonstances les plus cruelles de la guerre de 1756, il envoya à Voltaire des vers remplis de sentiments stoïques. Ce pouvoir de se distraire des grandes inquiétudes ou des grandes affaires, en se livrant à une occupation profonde, n'appartient qu'à des âmes très fortes : et c'est pour elles une ressource nécessaire, sans laquelle elles ne pourraient peut-être résister à la violence de leurs passions. (K.)

Je pense mille fois à l'endroit de la *Henriade* qui regarde les courtisans de Valois (ch. V.) ;

Ses courtisans en pleurs, autour de lui rangés, etc.

J'enverrai dans peu la *Henriade* en Angleterre pour la faire imprimer. Tout est achevé et réglé pour cet effet.

113. — DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, le 10 mars.

Quoi! tout prêt à tenir les rênes d'un empire,
Vous seul vous redoutez ce comble des grandeurs
Que tout l'univers désire!
Vous ne voyez qu'un père, et vous versez des pleurs!
Grand Dieu! qu'avec amour l'Europe vous contemple,
Vous qui du seul devoir avez rempli les lois,
Vous si digne du trône, et peut-être d'un temple,
Aux fils des souverains vous immortel exemple,
Vous qui serez un jour l'exemple des bons rois!
Hélas! si votre père, en ces moments funestes,
Pouvait lire dans votre cœur,
Dieu! qu'il remercierait les puissances célestes!
A ses derniers moments quel serait son bonheur!
Qu'il périrait content de vous avoir fait naître!
Qu'en vous laissant au monde, il laisse de bienfaits!
Qu'il se repentirait.... Mais j'en dis trop peut-être (1);
Je vous admire, et je me tais.

Je ne m'attendais pas, monseigneur, à cette lettre du 26 février, que j'ai reçue le 9 mars : celle-ci partira lundi 14, parce que ce sera le jour de la poste d'Amsterdam.

J'ignore actuellement votre situation, mais je ne vous ai jamais tant aimé et tant admiré. Si vous êtes roi, vous allez rendre beaucoup d'hommes heureux; si vous restez prince royal, vous allez les instruire. Si je me comptais pour quelque chose, je désirerais pour mon intérêt que vous restassiez dans votre heureux loisir, et que vous pussiez encore vous amuser à écrire de ces choses charmantes qui m'enchantent et qui m'éclairent. Etant roi, vous n'allez être occupé qu'à faire fleurir les arts dans vos Etats, à faire des alliances sages et avantageuses, à établir des manufactures, à mériter l'immortalité. Je n'entendrai parler que de vos travaux et de votre gloire ; mais probablement je ne recevrai plus de ces vers agréables, ni de cette prose forte et sublime qui vous donnerait bien une autre sorte d'immortalité, si vous vouliez. Un roi n'a que vingt-quatre heures dans la journée ; je les vois employées au bonheur des hommes ; et je ne vois pas qu'il puisse y avoir une minute de réservée pour le commerce littéraire dont votre altesse royale m'a honoré avec tant de bonté. N'importe : je vous souhaite un trône, parce que j'ai l'honnêteté de préférer la félicité de quelques millions d'hommes à la satisfaction de mon individu.

J'attends toujours vos derniers ordres sur le *Machiavel;* je compte que vous ordonnerez que je fasse imprimer la traduction de la Houssaye à côté de votre réfutation. Plus vous allez réfuter Machiavel par votre conduite, plus j'espère que vous permettrez que l'antidote préparé par votre plume soit imprimé.

J'ai eu l'honneur d'envoyer *Mahomet* à votre altesse royale. On transcrit cette *Dévote;* si elle vient dans un temps où elle puisse amuser votre altesse royale, elle sera fort heureuse ; sinon elle attendra un moment de loisir, pour être honorée de vos regards.

J'ai une singulière grâce à demander à votre altesse royale : c'est, tout franc, qu'elle me loue un peu moins dans la *Préface* qu'elle a daigné faire à la *Henriade*. Vous m'allez trouver bien insolent de vouloir modérer vos bontés, et il serait plaisant que Voltaire ne voulût pas être loué par son prince : je veux l'être, sans doute, j'ai cette vanité au plus haut degré ; mais je vous demande en grâce de me permettre de retrancher quelque chose que je sens bien que je ne mérite guère. Je suis comme un courtisan modéré (si vous en trouvez), qui vous dirait : Donnez-moi un peu de grandeur, mais ne m'en donnez pas trop, de peur que la tête ne me tourne.

Je remercie du fond de mon cœur votre altesse royale d'avoir changé l'idée d'une gravure contre celle d'une belle impression ; cela sera mieux et je jouirai plus tôt de l'honneur inestimable que vous daignez me faire (2). Je ne me promets point une vie aussi longue que le serait l'entreprise d'une

(1) Frédéric-Guillaume avait voulu faire décapiter le prince royal. Voyez, tome VI, les *Mémoires de Voltaire*. (G. A.)

(2) On a vu que pour graver la *Henriade* l'artiste demandait sept ans. (G. A.)

gravure de la *Henriade*. J'emploierai bientôt le temps que la nature veut encore me laisser, à achever le *Siècle de Louis XIV*.

Madame du Châtelet a écrit à votre altesse royale avant que j'eusse reçu votre lettre du 26 ; elle est devenue toute leibnitzienne ; pour moi, j'arrange les pièces du procès entre Newton et Leibnitz, et j'en fais un petit précis (1) qui pourra, je crois, se lire sans contention d'esprit.

Grand prince, je vous demande mille pardons d'être si bavard dans le temps que vous devez être très occupé : roi ou prince, vous êtes toujours mon roi ; mais vous avez un sujet fort babillard. Je suis, etc.

114. — DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 18 mars.

Mon cher Voltaire, vous m'avez obligé véritablement par votre sincérité, et par les remarques que vous m'aidez à faire sur ma Réfutation (2). Vous deviez vous attendre naturellement à recevoir du moins quelques chapitres corrigés, et c'était bien mon intention ; mais je suis dans une crise si épouvantable, qu'il me faut plutôt penser à réfuter Machiavel par ma conduite que par mes écrits. Je vous promets cependant de tout corriger, dès que j'aurai quelques moments dont je pourrai disposer. A peine ai-je pu parcourir le Prophète fanatique de l'Asie (3). Je ne vous en dis point mon sentiment, car vous savez qu'on ne saurait juger d'ouvrages d'esprit qu'après les avoir lus à tête reposée.

Je vous envoie quelques petites bagatelles en vers, pour vous prouver que je remplis, en me délassant avec Calliope, le peu de vide qu'ont à présent mes journées.

Je suis très satisfait de la résolution dans laquelle je vous vois d'achever le *Siècle de Louis XIV*. Cet ouvrage doit être entier pour la gloire de notre siècle, et pour lui donner un triomphe parfait sur tout ce que l'antiquité a produit de plus estimable.

On dit que votre cardinal éternel deviendra pape : il pourrait en ce cas faire peindre son apothéose au dôme de l'église de Saint-Pierre à Rome. Je doute, à la vérité, de ce fait, et je m'imagine que le timon du gouvernement de France vaut bien les clefs moitié rouillées de saint Pierre. Machiavel pourrait bien le disputer à saint Paul, et M. de Fleury pourrait trouver plus convenable à sa gloire de duper les cabinets des princes composés de gens d'esprit, que d'en imposer à la canaille superstitieuse et orthodoxe de l'Eglise catholique.

Vous me ferez grand plaisir de m'envoyer votre *Dévote* et votre *Métaphysique*. Je n'aurai peut-être rien à vous rendre; mais je me fonde sur votre générosité, et j'espère que vous voudrez bien me faire crédit pour quelques semaines; après quoi *Machiavel*, et peut-être encore quelques autres riens, pourront m'acquitter envers vous.

Voici une lettre de Césarion, dont la santé se fortifie de jour en jour. Nous parlons tous les jours de nos amis de Cirey : je les vois en esprit, mais je ne les vois jamais sans souhaiter quelque réalité à ce rêve agréable, dont l'illusion me tient même lieu de plaisir.

Adieu, mon cher Voltaire; faites une ample provision de santé et de force : soyez-en aussi économe que je suis prodigue envers vous des sentiments d'estime et d'amitié avec lesquels vous me trouverez toujours votre très fidèle ami, FÉDÉRIC.

115. — DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 23 mars.

Ne crains point que les dieux, ni le sort, ni l'empire,
Me fassent pour le sceptre abandonner la lyre;
Que d'un cœur trop léger, et d'un esprit coquet,
Je préfère aux beaux-arts l'orgueil et l'intérêt.
Je vois des mêmes yeux l'ambition humaine,
Qu'au conseil de Priam on vit la belle Hélène.
L'appareil des grandeurs ne peut me décevoir,
Ni cacher la rigueur d'un sévère devoir.
Les beaux-arts ont pour moi l'attrait d'une maîtresse;
La triste royauté, de l'hymen la rudesse.
J'aurais su préférer l'état heureux d'amant
A celui qu'un époux remplit si tristement;
Mais le fil dont Clotho traça les destinées,
Ce fil lia nos mains du sort prédestinées :
Ainsi, de mes destins n'étant point artisan,
Je souscris à ses lois, et je suis le torrent.

Mon amitié n'est point semblable au baromètre
Qu'un air rude ou plus doux fait monter ou décroître (1).
Un vain nom peut flatter ces esprits engagés
Dans la vulgaire erreur des faibles préjugés;
Mais le mortel sensé, que la raison éclaire,
Au ciel des immortels n'oubliera point Voltaire :
Dépouillant la grandeur, l'ennui, la royauté
Chérira tes écrits tant que, sa liberté
Excitant de tes chants l'harmonieux ramage,
Ta voix l'éveillera par un doux gazouillage ;
Et, quittant les Walpols, les Birens, les Fleurys (2),
Ira, pour respirer, dans ces prés si fleuris,
Où les bords fortunés du fécond Hippocrène
De son feu languissant ranimeront la veine.

C'est bien ainsi que je l'entends, et quel que puisse être mon sort, vous me verrez partager mon temps entre mon devoir, mon ami, et les arts. L'habitude a changé l'aptitude que j'avais pour les arts, en tempérament. Quand je ne puis ni lire ni travailler, je suis comme ces grands preneurs de tabac, qui meurent d'inquiétude et qui mettent mille fois la main à la poche, lorsqu'on leur a ôté leur tabatière. La décoration de l'édifice peut changer sans altérer en rien les fondements ni les murs : c'est ce que vous pourrez voir en moi, car la situation de mon père ne nous laisse aucune espérance de guérison. Il me faut donc préparer à subir ma destinée.

La vie privée conviendrait mieux à ma liberté que celle où je dois me plier. Vous savez que j'aime l'indépendance, et qu'il est bien dur d'y renoncer pour s'assujettir à un pénible devoir. Ce qui me console est l'unique pensée de servir mes concitoyens et d'être utile à ma patrie. Puis-je espérer de vous voir? ou voulez-vous cruellement me priver de cette satisfaction? Cette idée consolante règne dans mon esprit, comme celle du Messie régnait chez la nation hébraïque.

Je corrigerai encore la préface de la *Henriade;* mais vous ne trouverez pas mauvais que j'y laisse des vérités qui ne ressemblent à des louanges que parce que bien des gens les prodiguent mal à propos. Je change actuellement quelques chapitres du *Machiavel*, mais je n'avance guère, dans la situation où je suis. *Mahomet* que j'admire, tout fanatique qu'il est, doit vous faire beaucoup d'honneur. La conduite de la pièce est remplie de sagesse ; il n'y a rien qui choque la vraisemblance ni les règles du théâtre; les caractères sont parfaitement bien soutenus. La fin du troisième acte et le quatrième entier m'ont ému jusqu'à me faire répandre des larmes. Comme philosophe, vous savez persuader l'esprit ; comme poëte, vous savez toucher le cœur ; et je préférerais presque ce dernier talent au premier, puisque nous sommes tous nés sensibles, mais très peu raisonnables.

Vous m'envoyez une écritoire;
Mais c'est le moins lorsqu'on écrit :
Pour mon plaisir et pour ma gloire,
Il eût fallu, Voltaire, y joindre votre esprit.

Je vous en fais mes remerciements, ainsi qu'à la marquise, à laquelle je vous prie d'offrir cette boîte travaillée à Berlin, et d'une pierre qu'on trouve à Remusberg. Comme je crains, mon cher ami, que vous n'ayez plus de moi la mémoire aussi fraîche qu'à Cirey, je vous envoie mon portrait qui, je l'espère, ne quittera jamais votre doigt.

Si je change de condition, vous en serez instruit des premiers. Plaignez-moi, car je vous assure que je suis effectivement à plaindre ; aimez-moi toujours, car je fais plus de cas de votre amitié que de vos respects. Soyez persuadé que votre mérite m'est trop connu pour ne vous pas donner, en toutes les occasions, des marques de la parfaite estime avec laquelle je serai toujours votre très fidèle ami, FÉDÉRIC.

116. — DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, le 6 avril.

Monseigneur, j'ai reçu le paquet du 18 mars dont votre altesse royale m'a honoré. Vous êtes fait assurément pour les choses uniques, et c'en est une que, dans la crise où vous avez été, vous ayez pu faire des choses qui demandent le plus grand recueillement d'esprit. Tout ce que vous dites sur la patience est d'un grand héros et d'un grand génie : c'est une des plus belles choses que vous ayez daigné m'envoyer.

(1) La *Métaphysique de Newton*, première partie des *Eléments*. Voyez, tome V. (G. A.)
(2) La réfutation de Machiavel. (G. A.)
(3) La tragédie de *Mahomet*. (G. A.)

(1) Frédéric veut imiter ici Voltaire qui recherchait les comparaisons scientifiques. (G. A.)
(2) Trois premiers ministres, l'un d'Angleterre, l'autre de Russie, et le troisième de France. (G. A.)

En vous remerciant, monseigneur, des bonnes leçons que je vois là pour moi,

Je la dois sans doute exercer
Cette vertu de patience;
Les dévots ont su m'y forcer :
Quand on a pu les courroucer,
Il faut en faire pénitence.
Ces messieurs, prêchant la douceur,
Imitent fort bien le Seigneur:
Ils sont friands de la vengeance.

La traduction de l'ode *Rectius vives, Licini*, fait voir qu'il y a des Mécènes qui sont eux-mêmes des Horaces. Vous n'avez pas voulu rendre exactement :

Auream quisquis mediocritatem
Diligit, tutus caret obsoleti
Sordibus tecti, caret invidenda
Sobrius aula.

Vous sentez si bien ce qui est propre à notre langue, et les beautés de la latine, que vous n'avez pas traduit *obsoleti tecti*, qui serait très bas en français.

Loin de la grandeur fastueuse,
La frugale simplicité
N'en est que plus délicieuse.

Ces expressions sont bien plus nobles en français : elles ne peignent pas comme le latin, et c'est là le grand malheur de notre langue, qui n'est pas assez accoutumée aux détails. Au reste, nous faisons *médiocrité* de cinq syllabes; si vous voulez absolument n'en mettre que trois, quatre, les princes sont les maîtres.

La fin de l'*Epître à M. Jordan* est un engagement de rendre les hommes heureux : vous n'avez pas besoin de le promettre; j'en crois votre caractère, sans avoir besoin de votre parole.

Voici quelques pièces moitié prose moitié vers, pour payer mon tribut à celui qui m'enrichit toujours. L'*Epître à M. de Maurepas* (1), l'un de nos secrétaires d'État, est bien pour votre altesse royale autant que pour lui; car il me semble que c'est bien là le goût de votre altesse royale, de protéger également tous les arts; et je suis bien sûr que si quelqu'un avait fait le livre édifiant de *Marie Alacoque* (2), vous ne lui donneriez point l'archevêché de Sens pour récompense, avec cent mille livres de rente, tandis qu'on laisse dans la misère des hommes de vrais talents.

Je ne sais si votre altesse royale aura reçu certaine écritoire envoyée à Vesel par la poste, cachetée aux armes de la princesse de La Tour, et adressée à M. le général Bork, où au commandant de Vesel, pour faire tenir en diligence : votre altesse royale m'a envoyé de quoi boire, et moi je prends la liberté d'envoyer de quoi écrire.

Donner un cornet pour du vin
N'est pas grande reconnaissance;
Mais ce cornet fera, je pense,
Eclore quelque œuvre divin
Qui vaudra tous les vins de France.

Je me flatte que votre altesse royale me pardonne ces excessives libertés. J'attends ses derniers ordres sur la réfutation du docteur des ministres (3); il y a très peu de chose à réformer, et je crois toujours qu'il est avantageux pour le genre humain que cet antidote soit public.

Je fais transcrire mon petit exposé de la *Métaphysique de Newton et de Leibnitz*. Le paquet sera gros : puis-je l'adresser à Vesel? J'attends vos ordres, auxquels je me conformerai toute ma vie; car vous savez que Minerve, Apollon et la vertu m'ont fait votre sujet. Madame du Châtelet aura l'honneur d'envoyer à votre altesse royale quelque chose qui la dédommagera de l'ennui que je pourrai lui causer. Je suis, etc.

117. — DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 15 avril.

Mon cher Voltaire, votre *Dévote* est venue le plus à propos du monde (4). Elle est charmante, les caractères bien soutenus, l'intrigue bien conduite, le dénouement naturel. Nous l'avons lue, Césarion et moi, avec beaucoup de plaisir, et souhaitant beaucoup de la voir représenter ici en présence de son auteur, de cet ami que nous désirons tant de voir. Mon amphibie vous fait des compliments de ce que, tout malade que vous êtes, vous travaillez plus et mieux que tant d'auteurs pleins de santé. Je ne conçois rien à votre être très particulier, car chez nous autres mortels l'esprit souffre toujours des langueurs du corps : la moindre chose me rend incapable de penser. Mais votre esprit, supérieur à ses organes, triomphe de tout. Puisse-t-il triompher de la mort même.

Vous lirez, s'il vous plaît, un petit conte (1) assez mal tourné que je vous envoie, et une épître (2) où je me suis avisé de parler très sérieusement à une sorte de gens qui ne sont guère d'humeur à régler leur conduite sur la morale des poëtes. *Machiavel* suivra quand il pourra; vous voudrez bien attendre que j'aie le temps d'y mettre la dernière main.

Le monde est si tracassier ici, si inquiet, si turbulent, qu'il n'est presque pas possible d'échapper à ce mal épidémique : tout ce que je puis faire quelquefois, c'est de rimer des sottises. Je m'attends de me trouver bientôt dans une assiette plus tranquille; je reprendrai des occupations plus sérieuses, et qui demandent de la réflexion. A présent, voilà une malheureuse suite de fêtes qu'il faut essuyer, malgré que l'on en ait, et des discours très inconséquents qu'il faut entendre et même applaudir. Je fais ce manége à contre-cœur, haïssant tout ce qui est hypocrisie et fausseté.

Algarotti m'écrit (3) que Pine n'a pas encore achevé son impression de Virgile, et que la *Henriade* serait pendue au croc en attendant l'*Enéide*. J'en ai fort grondé, car il me semble que

Virgile, vous cédant la place
Qu'il obtint jadis au Parnasse,
Vous devait bien le même honneur
Chez maître Pine, l'imprimeur.

Vous voyez, mon cher Voltaire, la différence qu'il y a entre les décrets d'Apollon et les fantaisies d'un imprimeur. Je soutiens la gloire de ce dieu en accélérant la publication de votre ouvrage. J'espère de réduire bientôt les caprices de cet Anglais, en satisfaisant son avidité intéressée.

Assurez, je vous prie, la marquise du Châtelet de mes attentions. Ménagez la santé d'un homme que je chéris, et n'oubliez jamais qu'étant mon ami, vous devez apporter tous vos soins à me conserver le bien le plus précieux que j'aie reçu du ciel. Donnez-moi bientôt des nouvelles de votre convalescence, et comptez que, de toutes celles que je puis recevoir, celles-là me seront les plus agréables. Adieu, je suis tout à vous. FÉDÉRIC.

118. — DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 26 avril.

Mon cher Voltaire, les galions de Bruxelles m'ont apporté des trésors qui sont pour moi au-dessus de tout prix. Je m'étonne de la prodigieuse fécondité de votre Pérou, qui paraît inépuisable. Vous adoucissez les moments les plus amers de ma vie. Que ne puis-je contribuer également à votre bonheur! Dans l'inquiétude où je suis, je ne me vois ni le temps ni la tranquillité d'esprit pour corriger *Machiavel*. Je vous abandonne mon ouvrage, persuadé qu'il s'embellira entre vos mains; il faut votre creuset pour séparer l'or de l'alliage.

Je vous envoie une épître sur la nécessité de cultiver les arts; vous en êtes bien persuadé, mais il y a bien des gens qui pensent différemment. Adieu, mon cher Voltaire; j'attends de vos nouvelles avec impatience; celles de votre santé m'intéressent autant que celles de votre esprit. Assurez la marquise de mon estime, et soyez persuadé qu'on ne saurait être plus que je ne le suis votre très fidèle ami, FÉDÉRIC.

119. — DE VOLTAIRE.

Avril.

Monseigneur, votre idée m'occupe le jour et la nuit. Je rêve à mon prince comme on rêve à sa maîtresse.

Tempus erat quo prima quies mortalibus ægris
Incipit, et dono Divûm gratissima serpit :

(1) Aujourd'hui *Epître à un secrétaire d'Etat*. Voyez, tome VI. (G. A.)
(2) Par Languet de Gergy, archevêque de Sens depuis 1730. Voyez, dans le *Dictionnaire philosophique*, l'article A, note. (G. A.)
(3) L'*Anti-Machiavel*. (G. A.)
(4) Il s'agit toujours de la *Prude*. (G. A.)

(1) Le *Miracle manqué*. (G. A.)
(2) *Epître sur la gloire et sur l'intérêt*. (G. A.)
(3) Algarotti était alors en Angleterre. (G. A.)

In somnis ecce ante oculos pulcherrimus *heros*
Visus adesse mihi.... (VIRG. *Æn.* II.)

Je vous ai vu sur un trône d'argent massif que vous n'aviez point fait faire (1) et sur lequel vous montiez avec plus d'affliction que de joie,

Plus frappé de la triste vue
D'un père expirant devant vous,
Que de la brillante cohue
Qui s'empressait a vos genoux.

Beaucoup de courtisans, qui avaient négligé de venir voir son altesse royale à Remusberg, venaient en foule saluer sa majesté à Berlin.

Je remarquais tout l'étalage
Et l'air de ces nouveaux venus :
Ce sont seigneurs de haut lignage,
Car ils descendent de Janus,
Ayant tous un double visage.

Ils pourraient même venir aussi, par femmes, du prophète Elisée, qui, au rapport de la très sainte Ecriture, avait un esprit double, de quoi plusieurs prêtres ont hérité aussi bien qu'eux.

Plein de douceur et de prudence,
Mon grand prince avec complaisance
Voyait près de son trône admis
Ceux qui, par trop d'obéissance,
Jadis furent ses ennemis :
Ils éprouvent tous sa clémence;
Mais il distinguait ses amis,
Ils éprouvent sa bienfaisance.

Les Antonins, les Titus, les Trajan, les Julien, descendaient du ciel pour voir ce triomphe.

Tous ces héros du nom romain
N'ont plus qu'un mépris souverain
Pour la malheureuse Italie ;
Ils s'étonnent que leur génie
Ne se retrouve qu'à Berlin.

Il ne tenait qu'à eux d'être à l'élection d'un pape (2) ; mais les cardinaux et le Saint-Esprit ne sont pas faits pour les Titus et les Marc-Aurèle. La Vérité, que ces héros aiment, n'est guère au conclave ; elle était près de ce trône d'argent.

Mon héros, d'un air de franchise,
L'y fit asseoir à son côté;
Elle était honteuse et surprise
De se voir tant de liberté.

Elle sait bien que le trône n'est guere plus sa place que le conclave, et qu'à cette pauvre exilée n'appartient pas tant d'honneur. Mais Fréderic la rassurait comme une personne de sa connaissance.

Le Florentin Machiavel,
Voyant cette fille du ciel,
S'en retourna tout au plus vite
Au fond du manoir infernal,
Accompagné d'un cardinal,
D'un ministre et d'un vieux jésuite.

Mais Frédéric ne voulut pas que Machiavel eût osé paraître devant lui sans faire amende honorable au genre humain en la personne de son protecteur. Il le fit mettre à genoux;

Et l'Italien confondu
Fit sa pénitence publique,
En avouant que la vertu
Est la meilleure politique.

Toutes les Vertus se mirent alors à caresser le vainqueur de Machiavel.

La sage Libéralité,
Qui récompense avec justice,
Enchaînait avec fermeté
La folle Prodigalité
Et la méprisable Avarice.
Le Devoir, le Travail sévère,
Semblaient régner dans ce séjour;

Mais les Jeux, l'Amour et sa mère
N'étaient point bannis de la cour.
Pour tous également affable,
Il les embrassait tour à tour;
Il savait maîtriser l'Amour,
Et rendre le travail aimable.

Cependant Mars et la Politique montraient le plan de Berg et de Juliers, et mon héros tirait son épée, prêt à la remettre dans le fourreau pour le bonheur de ses sujets et pour celui du monde (1): les beaux-arts venaient de tous côtés rendre hommage à leur protecteur ; la Musique, la Peinture, l'Eloquence, l'Histoire, la Physique, travaillaient sous ses yeux ; il présidait à tout, et semblait né pour tous ces arts, comme pour celui de gouverner et de plaire. Un théâtre s'élevait, une académie se formait, non pas telle que celle des jetonniers français,

Ces gens doctement ridicules,
Parlant de rien, nourris de vent,
Et qui pèsent si gravement
Des mots, des points et des virgules.

C'était une académie dans le goût de celle des Sciences et de la Société de Londres. Enfin, tout ce qu'il y a de bon, de beau, de vrai, de juste, d'aimable, était rassemblé sur ce trône. Je n'ai point oublié mon songe, comme ce fou de la sainte Ecriture, qui menaçait de faire mourir ses conseillers d'Etat, s'ils ne devinaient son rêve qu'il avait oublié. Je m'en souviens très bien, et il ne me faut ni Daniel ni Joseph pour l'expliquer.

Non, non, ce n'est point un mensonge
Qui trompa mon cœur enchanté :
Chez tous les autres rois mon rêve est un vain songe;
Chez vous, mon rêve est vérité.

Dans ma dernière lettre j'avais déjà reproché à mon souverain d'avoir fait *médiocrité* de quatre syllabes ; *médiocrité* est de cinq, et mon prince l'avait fait de quatre ; énorme faute, et l'une des plus grandes qu'il fera jamais.

120. — DU PRINCE ROYAL

A Remusberg, le 3 mai.

Mon cher Voltaire, il faut avouer que vos rêves valent les veilles de beaucoup de gens d'esprit, non point parce que je suis le sujet de vos vers, mais parce qu'il n'est guère possible de dire de plus jolies choses et de plus galantes sur un plus mince sujet.

Ce dieu du Goût dont tu peignis le temple,
Voulant lui-même éclairer l'univers,
Et nous donner son immortel exemple,
A, sous ton nom, sans doute fait ces vers.

Je le crois effectivement, et c'est vous qui nous abusez.

L'aimable, le divin Voltaire
Ecrit, mais il ne fait pas tout;
L'on assure qu'au dieu du Goût
Il ne sert que de secrétaire.

Dites-nous un peu si c'est la vérité, et comment votre état vous permet d'accorder (2) tant d'imagination et tant de justesse, tant de profondeur et tant de légèreté,

Tant de savoir, tant de génie,
Melpomène avec Uranie,
Euclide armé de son compas,
Et les Grâces qui sur tes pas
S'empressent autour d'Emilie;
Les ris badins, les ris moqueurs,
Avec les doctes profondeurs
De l'immense philosophie.

Ce sera, je crois, une énigme pour les siècle futurs, et le désespoir de ceux qui voudront être savants et aimables après vous.

Votre rêve, mon cher Voltaire, quoique très avantageux pour moi, m'a paru porter le caractère véritable des rêves, qui ne ressemblent jamais parfaitement à la vérité. Il y manque beaucoup de choses pour l'accomplir, et il me semble qu'un esprit prophétique aurait bien pu y ajouter ceci :

(1) C'est le père de Frédéric qui avait mis, en effet, des meubles en argent massif dans la grand'salle de son palais. Voir, tome VI, les *Mémoires de Voltaire*. (G. A.)

(1) On s'occupait du remplacement de Clément XII, mort en février. (G. A.)

(1) Frédéric avait bien d'autres idées. (G. A.)

(2) Edition de Berlin : « Et comment votre être, aussi singulier qu'accompli, a pu accorder... » (G. A.)

L'ange protecteur de Berlin,
Voulant y planter la science,
Chercha, parmi le genre humain,
Un sage en qui sa confiance
Des beaux-arts remît le destin.
Il ne chercha point dans la France
Ce radoteur, vieille éminence,
Qu'un peuple rongé par la faim,
Ou quelque auteur manquant de pain,
Assez grossièrement encense (1);
Mais, loin de ce prélat romain,
Il trouva l'aimable Voltaire
Que Minerve même instruisait,
Tenant en ses mains notre sphère.
Lui sagement examinait,
Et tout rigidement pesait
Au poids que d'une main sévère
La Vérité lui fournissait.
Ah! dit l'ange, c'est mon affaire.
Si l'esprit, ainsi qu'autrefois,
Sur le trône élevait les rois,
La Prusse te verrait naguère (2)
Revêtu de ce caractère;
Mais de plus indulgentes lois
Aux sots donnent les mêmes droits.
D'où vient que ces faveurs insignes
Ne sont jamais pour les plus dignes?

Cet ange, ou ce génie de la Prusse, n'en resta pas là ; il voulait, à quelque prix que ce fût, vous engager à vous mettre à la tête de cette nouvelle académie dont le rêve fait mention. Je lui dis que nous n'en étions pas encore où nous en croyions être :

Car que peut une académie
Contre l'appât de la beauté?
Le poids seul que donne Émilie
Entraîne tout de son côté.

L'ange tenait ferme ; il prétendait prouver que le plaisir de connaître était préférable à celui de jouir.

Mais finissons, ceci suffit;
Car Despréaux sagement dit
Qu'un bavard qui prétend tout dire,
Franc ignorant dans l'art d'écrire,
Lasse un lecteur qu'il étourdit.

Du génie heureux de la Prusse, je passe à l'ange gardien de Remusberg, dont la protection s'est manifestée dans le terrible incendie qui a réduit en cendres la plus grande partie de la ville. Le château a été sauvé ; cela n'est point étonnant, votre portrait y était enfermé.

Ce palladium le sauva
D'une affreuse flamme en furie
(Ondoyante, ardente, ennemie,
Qui bientôt le bourg consuma);
Car au château l'on conserva,
Et toujours l'on y révéra
De vous l'image tant chérie.
Mais le Troyen qui négligea
D'un dieu la céleste effigie,
Vit sa négligence punie;
Bientôt le Grégeois apporta
La semence de l'incendie
Par lequel Ilion brûla.

Ce palladium est placé dans le sanctaire du château, dans la bibliothèque où les sciences et les arts lui tiennent compagnie et lui servent de cadre :

Et les sages de tous les temps,
Les beaux esprits et les savants
L'honorent dans cette chapelle;
De ses ouvrages excellents
On voit le monument fidèle,
De ses écrits tous les fragments;
Et la *Henriade* immortelle
D'une foule de courtisans,
Tous animés de même zèle,
Reçoit les hommages fervents.

En vérité, sainte Marie,
Lorette et tous vos ornements,
La pompe de vos sacrements,
Vos prêtres et leur momerie,
Ne valent pas assurément
Ce culte exempt de flatterie,
Sans faste et sans hypocrisie ;
Ce culte de nos sentiments,
Qui sur l'autel du vrai mérite,
Le discernement à sa suite,
Offre le plus pur des encens.

Je vous prie de critiquer et mes vers et ma prose ; je corrige tout à mesure que je reçois vos oracles. Pour vous fournir nouvelle matière à correction, je vous envoie un conte (1) dont mon séjour de Berlin m'a fourni le sujet. Le fond de l'histoire est véritable; j'ai cru devoir l'ajuster. Le fait est qu'un homme nommé Kirch, astronome de profession, et, je crois, un peu astrologue par plaisir, est mort d'apoplexie (2) : un ministre de la religion réformée, de ses amis, vint voir ses sœurs, toutes deux astronomes, et leur conseilla de ne point enterrer leur frère, parce qu'il y avait beaucoup d'exemples de personnes que l'on avait enterrées avant que leur trépas fût avéré : et, par le conseil de cet ami, les sœurs crédules du mort attendirent trois semaines avant que de l'enterrer, jusqu'à ce que l'odeur du cadavre les y forçât, malgré les représentations du ministre, qui s'attendait tous les jours à la résurrection de M. Kirch. J'ai trouvé l'histoire si singulière, qu'elle m'a paru mériter la peine d'être mise dans un conte. Je n'ai eu d'autre objet en vue que celui de m'égayer, et. s'il est trop long, vous n'en attribuerez la raison qu'à l'intempérance de ma verve.

Que ma bague, mon cher Voltaire, ne quitte jamais votre doigt. Ce talisman est rempli de tant de souhaits pour votre personne, qu'il faut de nécessité qu'il vous porte bonheur : j'y contribuerai toujours autant qu'il dépendra de moi, vous assurant que je suis inviolablement votre très fidèle ami.

Faites, s'il vous plaît, mes compliments à votre aimable marquise.

121. — DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 18 mai.

Je vois dans vos discours la puissante évidence,
Et d'un autre côté la brillante apparence :
Par tous deux ébranlé, séduit également,
Je demeure indécis dans mon aveuglement.
L'homme est né pour agir, il est libre, il est maître,
Mais ses sens limités ne sauraient tout connaître :
Ses organes grossiers confondent les objets :
L'atome n'est point vu de ses yeux imparfaits,
Et les trop vastes corps à ses regards échappent;
Les tubes vainement dans les cieux les rattrapent.
Pour tout connaître enfin nous ne sommes pas faits;
Mais devinons toujours, et soyons satisfaits.

Voilà tout le jugement que je puis faire entre la marquise et M. de Voltaire. Quand je lis votre *Métaphysique* (3), je m'écrie, j'admire, et je crois. Lorsque je lis les *Institutions physiques* de la marquise (4), je me sens ébranlé, et je ne sais si je me suis trompé ou si je me trompe. En un mot, il faudrait avoir une intelligence aussi supérieure aux vôtres que vous êtes au-dessus des autres êtres pensants, pour dire qui de vous a deviné le mot de l'énigme. J'avoue humblement que je respecte beaucoup la *raison suffisante*, mais que je la croirais d'un usage infiniment plus sûr, si nos connaissances étaient aussi étendues qu'elle l'exige. Nous n'avons que quelques idées des attributs de la matière et des lois de la mécanique ; mais je ne doute point que l'éternel Architecte n'ait une infinité de secrets que nous ne découvrirons jamais, et qui par conséquent rendent l'usage de la *raison suffisante* insuffisant entre nos mains. J'avoue d'un autre côté que ces êtres simples qui pensent me paraissent bien métaphysiques, et que je ne comprends rien au vide de Newton, et très peu à l'espace de Leibnitz. Il me paraît impossible aux hommes de raisonner sur les attributs et sur les actions du Créateur, sans dire des pauvretés. Je n'ai de Dieu aucune autre idée que d'un Être souverainement bon.

Je ne sais pas si sa liberté implique contradiction avec la raison suffisante, ou si des lois coéternelles à son existence rendent ses actions nécessaires et assujetties à leur détermination; mais je suis très convaincu que tout est assez bien dans ce monde, et que si Dieu avait voulu faire de nous des méta-

(1) Toujours le cardinal de Fleury. Il faut remarquer que si Frédéric s'exprime avec une telle crudité, c'est qu'alors ses lettres vont trouver Voltaire à Bruxelles, sans passer par la France. Les indiscrétions de la poste française ne sont pas à craindre. (G. A.)
(2) *Naguère* est ici pour *bientôt*. (G. A.)

(1) Toujours le *Miracle manqué*. (G. A.)
(2) Le 9 mars 1740. (G. A.)
(3) C'est aujourd'hui la première partie des *Éléments de la philosophie de Newton*. Il ne faut pas confondre cet ouvrage avec le *Traité de métaphysique*. Voyez tome V et tome IV. (G. A.)
(4) Voyez, tome IV, l'*Éloge historique de madame du Châtelet*. (G. A.)

physiciens, il nous aurait assurément communiqué des lumières et des connaissances infiniment supérieures aux nôtres.

Il est fâcheux pour les philosophes qu'ils soient obligés de rendre raison de tout. Il faut qu'ils imaginent, lorsqu'ils manquent d'objets palpables. Avec tout cela, je suis obligé de vous dire que je suis très satisfait de votre *Traité de métaphysique*. C'est le *Pitt* ou le *grand Sancy* (1), qui dans leur petit volume renferment des trésors immenses. La solidité du raisonnement et la modération de vos jugements devraient servir d'exemple à tous les philosophes et à tous ceux qui se mêlent de discuter des vérités. Le désir de s'instruire paraît leur objet naturel, et le plaisir de se chicaner en devient trop souvent la suite malheureuse.

Je voudrais bien me trouver dans la situation paisible et tranquille où vous me croyez. Je vous assure que la philosophie me paraît plus charmante et plus attrayante que le trône : elle a l'avantage d'un plaisir solide ; elle l'emporte sur les illusions et les erreurs des hommes ; et ceux qui peuvent la suivre dans le pays de la vertu et de la vérité, sont très condamnables de l'abandonner pour celui des vices et des prestiges.

Sorti du palais de Circé,
Loin des cris de la multitude,
Je me croyais débarrassé
Des périls au sein de l'étude;
Plus qu'alors je suis menacé
D'une triste vicissitude,
Et par le sort je suis forcé
D'abandonner ma solitude.

C'est ainsi que dans le monde les apparences sont fort trompeuses. Pour vous dire naturellement ce qui en est, je dois vous avertir que le langage des gazettes est plus menteur que jamais, et que l'amour de la vie et l'espérance sont inséparables de la nature humaine : ce sont là les fondements de cette prétendue convalescence dont je souhaiterais beaucoup de voir la réalité. Mon cher Voltaire, la maladie du roi est une complication de maux dont les progrès nous ôtent tout espoir de guérison : elle consiste dans une hydropisie et une étisie formelle dans tout le corps. Les symptômes les plus fâcheux de cette maladie sont des vomissements fréquents qui affaiblissent beaucoup le malade. Il se flatte, et croit se sauver par les efforts qu'il fait de se montrer en public. C'est là ce qui trompe ceux qui ne sont pas bien informés du véritable état des choses.

On n'a jamais ce qu'on désire;
Le sort combat notre bonheur :
L'ambitieux veut un empire,
L'amant veut posséder un cœur;
Un autre après l'argent soupire;
Un autre court après l'honneur.

Le philosophe se contente
Du repos, de la vérité;
Mais, dans cette si juste attente,
Il est rarement contenté.
Ainsi, dans le cours de ce monde,
Il faut souscrire à son destin :
C'est sur la raison que se fonde
Notre bonheur le plus certain.

Ceint du laurier d'Horace, ou ceint du diadème,
Toujours d'un pas égal tu me verras marcher,
Sans me tourmenter ni chercher
Le repos souverain qu'au fond de mon cœur même.

C'est la seule chose qui me reste à faire, car je prévois avec trop de certitude qu'il n'est plus en mon pouvoir de reculer; c'est en regrettant mon indépendance que je la quitte; et déplorant mon heureuse obscurité, je suis forcé de monter sur le grand théâtre du monde.

Si j'avais cette liberté d'esprit que vous me supposez, je vous enverrais autre chose que de mauvais vers ; mais apprenez que ce ne sont pas là les derniers, et que vous êtes encore menacé d'une nouvelle épître. Encore une épître! direz-vous. Oui, mon cher Voltaire, encore une épître, il en faut passer par là.

A propos de vers, j'ai vu une tragédie de Gresset, intitulée *Édouard*. La versification m'en a paru heureuse, mais il m'a semblé que les caractères étaient mal peints. Il faut étudier les passions pour les mettre en action ; il faut connaître le cœur humain, afin qu'en imitant son ressort, l'automate du théâtre ressemble et agisse conformément à la nature. Gresset n'a point puisé à la bonne source, autant qu'il me paraît. Les beautés de détail peuvent rendre sa tragédie supportable à la lecture ; mais elles ne suffisent pas pour la soutenir à la représentation :

Autre est la voix d'un perroquet (1),
Autre est celle de Melpomène.

Celui qui a lâché ce lardon à Gresset n'a pas mal attrapé ses défauts. Il y a je ne sais quoi de mou et de languissant dans le rôle d'Édouard, qui ne peut guère inspirer que de l'ennui à l'auditeur.

Ennuyé des longueurs du sieur Pine, j'ai pris la résolution de faire imprimer la *Henriade* sous mes yeux. Je fais venir exprès la plus belle imprimerie à caractères d'argent qu'on puisse trouver en Angleterre. Tous nos artistes travaillent aux estampes et aux vignettes. Quoi qu'il en coûte, nous produirons un chef-d'œuvre digne de la matière qu'il doit présenter au public.

Je serai votre renommée;
Ma main, de sa trompette armée,
Publiera dans tout l'univers
Vos vertus, vos talents, vos vers.

Je crains que vous ne me trouviez aujourd'hui, sinon le plus importun, au moins le plus bavard des princes. C'est un des petits défauts de ma nation que la longueur ; on ne s'en corrige pas si vite. Je vous en demande excuse, mon cher Voltaire, pour moi et pour mes compatriotes. Je suis cependant plus excusable qu'eux, car j'ai tant de plaisir à m'entretenir avec vous, que les heures me paraissent des moments. Si vous voulez que mes lettres soient plus courtes, soyez moins aimable, ou, selon le paragraphe douze de Leibnitz, cela implique contradiction : donc, etc.

Aimez-moi toujours un peu, car je suis jaloux de votre estime, et soyez bien persuadé que vous ne pouvez faire moins sans beaucoup d'ingratitude pour celui qui est avec admiration votre très fidèle ami, FÉDÉRIC.

122. — DE VOLTAIRE.

Monseigneur,

On vous dit à Ruppin rendu,
Sauvé de la foule importune
Du courtisan trop assidu,
Et des attraits de la Fortune,
Entre les bras de la Vertu.

Les gazettes disent que votre altesse royale y fait faire un manége; apparemment qu'il y aura une place pour le cheval Pégase, qui me paraît un des chevaux de votre écurie que vous montez le plus souvent. Vous vous étonnez, monseigneur, que ma faible santé m'ait laissé assez de forces pour faire quelques ouvrages médiocres; et moi, je suis bien plus surpris que la situation où vous avez été si longtemps ait pu vous laisser dans l'esprit assez de liberté pour faire des choses si singulières. Faire des vers, quand on n'a rien à faire, ne m'effraie point; mais en faire de si bons, et dans une langue étrangère, quand on est dans une crise si violente, cela est fort au-dessus de mes forces.

Tantôt votre muse badine
Dans un conte folâtre, et rit;
Tantôt sa morale divine
Éclaire et forme notre esprit.
Je vois là votre caractère;
Vous êtes fait assurément
Pour l'agréable et pour le grand,
Pour nous gouverner, pour nous plaire;
Il est gens dans le ministère
De qui je n'en dirais pas tant.

Je n'ai point ici les ouvrages de Boileau; mais je me souviens qu'il traduisit en deux vers (2) le vers d'Horace :

Tantalus a labris sitiens fugientia captat
Flumina. (Lib. I, Sat. I, v. 68)

Vous, le Boileau des princes, vous le traduisez en un seul (3) : eh tant mieux! cela en est bien plus fort et plus énergique. J'aime à vous voir *imperatoriam gravitatem*.

(1) Célèbres diamants de la couronne de France. (G. A.)

(1) Allusion à *Ver-Vert*. (G. A.)
(2) Voyez, dans Boileau, les variantes de la satire IV. La traduction est en trois vers. (G. A.)
(3) Dans l'*Épître sur la Gloire et sur l'Intérêt* :

. . . . Mais, semblable à Tantale,
L'onde en vain se présente à sa lèvre fatale. (G. A.)

Ce n'est pas là le style qu'en général on reproche aux Allemands. Or, à présent que j'ai eu l'honneur de vous prouver en passant que vous aviez ce petit avantage sur Boileau, il n'est plus surprenant que je vous dise, monseigneur, en toute humilité, qu'il y a dans votre épître plusieurs vers que je serais bien glorieux d'avoir faits. Votre altesse royale entend l'art de s'exprimer autant que celui d'être heureux dans toutes les situations. On dit ici sa majesté entièrement rétablie. Les vœux de votre cœur vertueux sont exaucés.

Vous direz toujours comme Horace :

Nave ferar magna an parva, ferar unus et idem.
Lib. II, Ep. II.

Les plaisirs, l'amitié, l'étude,
Vous suivront dans la solitude.
Du haut du mont Rémus vous instruirez les rois;
Le véritable trône est partout où vous êtes.
Les arts et les vertus, dans vos douces retraites,
Parlent par votre bouche, et nous donnent des lois;
Vous régnez sur les cœurs, et surtout sur vous-même.
Faut-il à votre front un autre diadème?
A la laide coquette il faut des ornements,
A tout petit esprit, des dignités, des places;
Le nain monte sur des échasses;
Que de nains couronnés paraissent des géants!
Du nom de héros on les nomme;
Le sot s'en éblouit, l'ambitieux les sert,
Le sage les évite, il n'aime qu'un grand homme;
Ce grand homme est à Remusberg.

J'ai fait partir, monseigneur, pour cette délicieuse retraite, un gros paquet qui vaut mieux que tout ce que je pourrais envoyer à votre altesse royale. C'est la philosophie leibnitzienne d'une Française devenue Allemande par son attachement à Leibnitz, et bien plus encore par celui qu'elle a pour vous.

Voici le temps où j'aurais une grande envie de voir un second tome des sentiments d'un certain *membre du parlement d'Angleterre* (1) sur les affaires de l'Europe; il me semble que celles d'Angleterre, de Suède et de Russie méritent bien l'attention de ce digne citoyen. Voilà la Suède, de menaçante qu'elle était autrefois (2), devenue mesurée; la voilà embarrassée de sa liberté, et indécise entre l'argent d'Angleterre et celui de France, comme l'âne de Buridan entre deux mesures d'avoine. Mais le citoyen dont je parle ne me donnera-t il aucune permission sur l'*Anti-Machiavel?* S'il veut en gratifier le public, il y a si peu de chose à faire, il n'y a plus que la besogne d'éditeur; votre génie a fait tout ce qu'il faut. Le reste ne peut s'ajuster que quand on confrontera le texte de *Machiavel* pour le mettre vis-à-vis de la réponse, afin d'en faire un volume qui ne soit pas trop gros.

J'attends vos ordres pour tout, excepté pour vous admirer.

Il est bien douloureux que la goutte prenne à la main de M. de Kaiserling, quand il est près de donner de ses nouvelles.

Ce Kaiserling charmant, l'honneur de votre empire,
A dès longtemps gagné mon cœur;
Je sens à la fois sa douleur
Et le chagrin de ne pouvoir le lire.

Souffrez, monseigneur, que la *Henriade* vous remercie encore de l'honneur que vous lui faites. Elle dit humblement avec Stace :

Nec tu divinam Æneida tenta,
Sed longe sequere, et vestigia semper adora. (*Theb.*, liv. XII.)

Je ne suis point si difficile;
Ce serait pour moi trop d'honneur,
Si je marchais après Virgile,
Chez mon prince et chez l'imprimeur.

Je suis avec le plus profond respect et la plus tendre reconnaissance, etc.

123. — DE VOLTAIRE.

Le 1er juin.

Monseigneur, ma destinée est de devoir à votre altesse royale le rétablissement de ma santé; il y a près d'un mois qu'on m'empêche d'écrire; mais enfin l'envie d'écrire à mon souverain m'a rendu des forces. Il fallait que je fusse bien mal, pour que les vers que je reçus de Berlin, datés du 26 avril, ne pussent ranimer mon corps en échauffant mon âme. Cette épître sur la nécessité de remplir le vide de l'année par l'étude, est, je crois, le meilleur ouvrage de vers qui soit sorti de mon Marc-Aurèle moderne.

C'est ainsi qu'à Berlin, à l'ombre du silence,
Je consacrais mes jours au dieu de la science....

Toute cette fin-là est achevée, et le reste de la pièce brille partout d'étincelles d'imagination. Votre raison a bien de l'esprit; mais il y a encore un de vos enfants qui m'intéresse davantage; c'est la réfutation de Machiavel. Je viens de la relire; je puis encore une fois assurer votre altesse royale que c'est un ouvrage nécessaire au genre humain. Je ne vous cacherai point qu'il y a des répétitions, et que c'est le plus bel arbre du monde qu'il faut élaguer. Je vous dis la vérité, grand prince, comme vous méritez qu'on vous la dise, et j'espère que, quand vous serez un jour sur le trône, vous trouverez des amis qui vous la diront. Vous êtes fait pour être unique en tout genre, et pour goûter des plaisirs que les autres rois sont faits pour ignorer. M. de Kaiserling vous avertira quand, par hasard, vous aurez passé une journée sans faire des heureux; et le cas arrivera rarement. Pour moi, je mettrai, en attendant, les points et les virgules à l'*Anti-Machiavel.* Je vais profiter de la permission que votre altesse royale m'a donnée. J'écris aujourd'hui à un libraire (1) de Hollande, en attendant qu'il y ait à Berlin une belle imprimerie et une belle manufacture de papier qui fournisse toute l'Allemagne. Je viens d'apprendre, dans le moment, qu'il y a quelques anciennes brochures imprimées contre le *Prince* de Machiavel. On m'a fait connaître le titre de trois : la première est *Anti-Machiavel*; la seconde, *Discours d'estat* contre Machiavel (2); la troisième, *Fragments contre Machiavel* (3).

Je serais bien aise de les voir, afin d'en parler, s'il en est besoin, dans ma préface; mais ces ouvrages sont probablement fort mauvais, puisqu'ils sont difficiles à trouver; cela ne retardera en rien l'impression du plus bel ouvrage que je connaisse. Que vous y faites un portrait vrai des Français et du gouvernement de France! Que le chapitre sur les puissances ecclésiastiques est intéressant et fort! La comparaison de la Hollande avec la Russie, les réflexions sur la vanité des grands seigneurs, qui font les souverains en miniature, sont des morceaux charmants. Je vais, dans l'instant, en achever la quatrième lecture, la plume à la main. Cet ouvrage réveille bien en moi l'envie d'achever l'histoire du *Siècle de Louis XIV;* je suis honteux de faire tant de choses frivoles, quand mon prince m'enseigne à en faire de solides.

Que dira de moi votre altesse royale? on va jouer une tragédie (4) nouvelle de ma façon, à Paris, et ce n'est point *Mahomet;* c'est une pièce toute d'amour, toute distillée à l'eau rose des dames françaises. Voilà pourquoi je n'ai pas osé en parler encore à votre altesse royale. Je suis honteux de ma mollesse; cependant la pièce n'est point sans morale, elle peint les dangers de l'amour, comme *Mahomet* peint les dangers du fanatisme. Au reste, je compte corriger encore beaucoup ce *Mahomet*, et le rendre moins indigne de vous être dédié. Je vais refondre toute la pièce. Je veux passer ma vie à me corriger, et à mériter les bonnes grâces de mon adorable souverain et d'Emilie. Votre altesse royale a dû recevoir un peu de philosophie de ma part, et beaucoup de la sienne. Madame du Châtelet est ce que je voudrais être, digne de votre cour.

Je suis avec un profond respect et la plus vive reconnaissance, etc.

124. — DE VOLTAIRE.

A Bruxelles.

Lorsque autrefois notre bon Prométhée
Eut dérobé le feu sacré des cieux,
Il en fit part à nos pauvres aïeux;
La terre en fut également dotée.
Tout eut sa part; mais le Nord amortit
Ces feux sacrés que la glace couvrit.
Goths, Ostrogoths, Cimbres, Teutons, Vandales,
Pour réchauffer leurs espèces brutales,
Dans des tonneaux de cervoise et de vin
Ont recherché ce feu pur et divin;
Et la fumée épaisse, assoupissante,

(1) Frédéric avait attribué à un membre du parlement d'Angleterre ses *Considérations sur l'état du corps politique en Europe.* Voyez sa lettre du 19 avril 1738. (G. A.)

(2) Sous Charles XII. (G. A.)

(1) Van Duren. Voyez la CORRESPONDANCE GÉNÉRALE. (G. A.)

(2) Ces deux titres désignent le même ouvrage, qui est de Gentillet (1576). Voltaire n'en parle que par ouï-dire. (G. A.)

(3) Ouvrage de Didier Hérauld, 1622. (G. A.)

(4) *Zulime.* (G. A.)

Abrutissait leur tête non pensante;
Rien n'éclairait ce sombre genre humain.
Christine vint, Christine l'immortelle
Du feu sacré surprit quelque étincelle;
Puis, avec elle emportant son trésor,
Elle s'enfuit loin des antres du Nord,
Laissant languir dans une nuit obscure
Ces lieux glacés où dormait la nature.
Enfin mon prince, au haut du mont Rémus,
Trouva ce feu que l'on ne cherchait plus.
Il le prit tout; mais sa bonté féconde
S'en est servi pour éclairer le monde,
Pour réunir le génie et le sens,
Pour animer tous les arts languissants,
Et de plaisir la terre transportée
Nomma mon roi le second Prométhée.

Cette petite vérité allégorique vient de naître, mon adorable monarque, à la vue du dernier paquet de votre altesse royale, dans lequel vous jugez si bien la métaphysique, et où vous êtes si aimable, si bon, si grand en vers et en prose. Vous êtes bien mon Prométhée; votre feu réveille les étincelles d'une âme affaiblie par tant de langueurs et de maux; j'ai souffert un mois sans relâche. Je surpris, il y a quelques jours, un moment pour écrire à votre altesse royale, et mes maux furent suspendus. Mais je ne sais si ma lettre (1) sera parvenue jusqu'à vous; elle était sous le couvert des correspondants du sieur David Gérard; ces correspondants se sont avisés de faire banqueroute; j'ai l'honneur même d'être compris dans leur mésaventure, pour quelques effets que je leur avais confiés; mais mon plus précieux effet c'est ma correspondance avec Marc-Aurèle. S'il n'y a point de lettre perdue, ils peuvent perdre tout ce qui m'appartient sans que je m'en plaigne.

J'avais l'honneur, dans cette lettre, de dire à votre altesse royale que je suis sur le point de rendre public ce catéchisme de la vertu, et cette leçon des princes dans laquelle la fausse politique et la logique des scélérats sont confondues avec autant de force que d'esprit. J'ai pris les libertés que vous m'avez données; j'ai tâché d'égaler à peu près les longueurs des chapitres à ceux de Machiavel; j'ai jeté quelques poignées de mortier dans un ou deux endroits d'un édifice de marbre. Pardonnez-moi, et permettez-moi de retrancher ce qui se trouve, au sujet des disputes de religion, dans le chapitre XXI.

Machiavel y parle de l'adresse qu'eut Ferdinand d'Aragon de tirer de l'argent de l'Église, sous le prétexte de faire la guerre aux Maures, et de s'en servir pour envahir l'Italie. La reine d'Espagne (2) vient d'en faire autant. Ferdinand d'Aragon poussa encore l'hypocrisie jusqu'à chasser les Maures pour acquérir le nom de bon *catholique*, fouiller impunément dans les bourses des sots catholiques, et piller les Maures en vrai catholique. Il ne s'agit donc point là de disputes de prêtres, et des vénérables impertinences des théologiens de parti, que vous traitez ailleurs selon leur mérite.

Je prends donc, sous votre bon plaisir, la liberté d'ôter cette petite excrescence à un corps admirablement conformé dans toutes ses parties. Je ne cesse de vous le dire, ce sera là un livre bien singulier et bien utile.

Mais quoi! mon grand prince, en faisant de si belles choses, votre altesse royale daigne faire venir des caractères d'argent d'Angleterre, pour faire imprimer cette *Henriade!* Le premier des beaux-arts que votre altesse royale fait naître est l'imprimerie. Cet art, qui doit faire passer vos exemples et vos vertus à la postérité, doit vous être cher. Que d'autres vont le suivre, et que Berlin va bientôt devenir Athènes! Mais enfin le premier qui va fleurir y renaît en ma faveur; c'est par moi que vous commencez à faire du bien.

Je suis votre sujet, *je le suis, je veux l'être* (3).
Je ne dépendrai plus des caprices d'un prêtre (4).
Non, à mes vœux ardents le ciel sera plus doux;
Il me fallait un sage, et je le trouve en vous.
Ce sage est un héros, mais un héros aimable;
Il arrache aux bigots leur masque méprisable;
Les arts sont ses enfants, les vertus sont ses dieux.
Sur moi, du mont Rémus, il a baissé les yeux;
Il descend avec moi dans la même carrière,
Me ranime lui seul des traits de sa lumière.
Grands ministres courbés du poids des petits soins,
Vous qui faites si peu, qui pensez encor moins,
Rois, fantômes brillants qu'un sot peuple contemple,
Regardez Frédéric, et suivez son exemple.

(1) Lettre précédente. (G. A.)
(2) Élisabeth Farnèse. (G. A.)
(3) Imitation d'un vers de la *Mort de César*. (G. A.)
(4) Toujours Fleury. (G. A.)

Oserai-je abuser des bontés de votre altesse royale, au point de lui proposer une idée que vos bienfaits me font naître ?

Votre altesse royale est l'unique protecteur de la *Henriade*. On travaille ici très bien en tapisserie; si vous le permettiez, je ferais exécuter quatre ou cinq pièces, d'après les quatre ou cinq morceaux les plus pittoresques dont vous daignez embellir cet ouvrage : la Saint-Barthélemi, le temple du Destin, le temple de l'Amour, la bataille d'Ivry, fourniraient, ce me semble, quatre belles pièces pour quelque chambre d'un de vos palais, selon les mesures que votre altesse royale donnerait; je crois qu'en moins de deux ans cela serait exécuté (1). Je prévois que le procès de madame du Châtelet, qui me retient à Bruxelles, durera bien trois ou quatre années. J'aurai sûrement le temps de servir votre altesse royale dans cette petite entreprise, si elle l'agrée. Au reste, je prévois que si votre altesse royale veut faire un jour un établissement de tapisserie dans son Athènes, elle pourra aisément trouver ici des ouvriers. Il me semble que je vois déjà tous les arts à Berlin, le commerce et les plaisirs florissants; car je mets les plaisirs au rang des plus beaux arts.

Madame du Châtelet a reçu la lettre de votre altesse royale, et va bientôt avoir l'honneur de lui répondre. En vérité, monseigneur, vous avez bien raison de dire que la métaphysique ne doit brouiller personne. Il n'appartient qu'à des théologiens de se haïr pour ce qu'ils n'entendent point. J'avoue que je mets volontiers à la fin de tous les chapitres de métaphysique cet *N* et cet *L* des sénateurs romains, qui signifiaient *non liquet*, et qu'ils mettaient sur leurs tablettes, quand les avocats n'avaient pas assez expliqué la cause. A l'égard de la géométrie, je crois que, hors une quarantaine de théorèmes qui sont le fondement de la saine physique, tout le reste ne contient guère que des vérités difficiles, sèches, et inutiles. Je suis bien aise de n'être pas tout à fait ignorant en géométrie; mais je serais fâché d'y être trop savant, et d'abandonner tant de choses agréables pour des combinaisons stériles. J'aime mieux votre *Anti-Machiavel* que toutes les courbes qu'on carre, ou qu'on ne carre point. J'ai plus de plaisir à une belle histoire qu'à un théorème qui peut être vrai sans être beau.

Comptez, monseigneur, que je mets encore les belles épîtres au rang des plaisirs préférables à des *sinus* et à des *tangentes*. Celle *sur la Fausseté* me charme et m'étonne; car enfin, quoique vous vous portiez mieux que moi, quoique vous soyez dans l'âge où le génie est dans sa force, vos journées ne sont pas plus longues que les nôtres. Vous êtes sans doute occupé des plans que vous tracez pour le bien de l'espèce humaine; vous essayez vos forces en secret, pour porter ce fardeau brillant et pénible qui va tomber sur votre tête; et avec cela, mon Prométhée est Apollon tant qu'il veut.

Que ce M. de Camas (2) est heureux de mériter et de recevoir de pareils éloges! Ce que j'aime le plus dans cet art, à qui vous faites tant d'honneur, c'est cette foule d'images brillantes dont vous l'embellissez; c'est tantôt le vice qui est *un océan immense et plein d'orages*, c'est

Un monstre couronné, de qui les sifflements
Écartent loin de lui la vérité si pure.

Surtout je vois partout des exemples tirés de l'histoire, je reconnais la main qui a confondu Machiavel.

Je ne sais, monseigneur, si vous serez encore au mont Rémus ou sur le trône quand cet *Anti-Machiavel* paraîtra. Les maladies de l'espèce de celle du roi sont quelquefois longues. J'ai un neveu que j'aime tendrement, qui est dans le même cas absolument, et qui dispute sa vie depuis six mois.

Quelque chose qui arrive, rien ne pourra augmenter les sentiments du respect, de la tendre reconnaissance avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

[Ici finit la première partie de la correspondance de Voltaire et de Frédéric. Le 31 mai, le prince royal de Prusse montait sur le trône. « A travers le singulier style des premières lettres de Frédéric, dit M. Sainte-Beuve, la plus noble pensée se fait jour. Considérant Voltaire de loin et d'après ses seuls ouvrages, l'embrassant avec cet enthousiasme de la jeunesse qu'il est honorable d'avoir ressenti au moins une fois dans sa vie, Frédéric le proclame l'unique héritier du grand siècle qui vient de finir. . Il l'admire et le salue .. Il voit en lui presque un Lycurgue et un Solon, un législateur et un sage, etc. » Voilà bien peinte la passion de Frédéric pour Voltaire, et celle de Voltaire pour Frédéric n'est pas moins grande.

(1) En 1736, Voltaire avait déjà songé à faire faire un pareil travail à ses frais. (G. A.)
(2) Né en 1688, mort en 1741. Il était d'une famille de réfugiés français. (G. A.)

Mais Frédéric roi, cette affection réciproque va-t-elle durer? Oui, répètent-ils tous deux à chaque courrier; et cependant, dès la première heure, on va constater chez Frédéric un changement d'allure. Il s'apprêtait à éditer la *Henriade* avec une préface de sa main, en même temps que Voltaire allait faire imprimer l'*Anti-Machiavel*, avec une préface de sa main, quand, à peine sur le trône, Frédéric renonce à son projet et voit avec peine Voltaire poursuivre le sien. C'est là, croyons-nous, un symptôme qui n'est pas à dédaigner, surtout au début de cette seconde partie, qui va nous conduire jusqu'à la brouille des deux amis.] (G. A.)

125. — DU ROI DE PRUSSE.

A Charlottenbourg, le 6 juin.

Mon cher ami, mon sort est changé, et j'ai assisté aux derniers momens d'un roi, à son agonie, à sa mort. En parvenant à la royauté, je n'avais pas besoin assurément de cette leçon pour être dégoûté de la vanité des grandeurs humaines.

J'avais projeté un petit ouvrage de métaphysique; il s'est changé en un ouvrage de politique. Je croyais joûter avec l'aimable Voltaire, et il me faut escrimer avec Machiavel (1). Enfin, mon cher Voltaire, nous ne sommes point maîtres de notre sort. Le tourbillon des événements nous entraîne, et il faut se laisser entraîner. Ne voyez en moi, je vous prie, qu'un citoyen zélé, un philosophe un peu sceptique, mais un ami véritablement fidèle. Pour Dieu, ne m'écrivez qu'en homme, et méprisez avec moi les titres, les noms, et tout l'éclat extérieur.

Jusqu'à présent il me reste à peine le temps de me reconnaître; j'ai des occupations infinies : je m'en donne encore de surplus; mais, malgré tout ce travail, il me reste toujours du temps assez pour admirer vos ouvrages, et pour puiser chez vous des instructions et des délassements.

Assurez la marquise de mon estime. Je l'admire autant que ses vastes connaissances et la rare capacité de son esprit le méritent.

Adieu, mon cher Voltaire; si je vis, je vous verrai, et même dès cette année. Aimez-moi toujours, et soyez toujours sincère avec votre ami, FÉDÉRIC.

126. — DU ROI.

A Charlottenbourg, le 12 juin.

Non, ce n'est plus du mont Rémus,
Douce et studieuse retraite,
D'où mes vers vous sont parvenus,
Que je date ces vers confus;
Car, dans ce moment, le poëte
Et le prince sont confondus.
Désormais mon peuple, que j'aime,
Est l'unique dieu que je sers.
Adieu les vers et les concerts,
Tous les plaisirs, Voltaire même;
Mon devoir est mon dieu suprême.
Qu'il entraîne de soins divers!
Quel fardeau que le diadème!
Quand ce dieu sera satisfait,
Alors dans vos bras, cher Voltaire,
Je volerai, plus prompt qu'un trait,
Puiser, dans les leçons de mon ami sincère,
Quel doit être d'un roi le sacré caractère.

Vous voyez, mon cher ami, que le changement du sort ne m'a pas tout à fait guéri de la métromanie, et que peut-être je n'en guérirai jamais. J'estime trop l'art d'Horace et de Voltaire pour y renoncer; et je suis du sentiment que chaque chose de la vie a son temps.

J'avais commencé une épître sur les abus de la mode et de la coutume, lors même que la coutume de la primogéniture m'obligeait de monter sur le trône et de quitter mon épître pour quelque temps. J'aurais volontiers changé mon épître en satire contre cette même mode, si je ne savais que la satire doit être bannie de la bouche des princes.

Enfin, mon cher Voltaire, je flotte entre vingt occupations, et je ne déplore que la brièveté des jours, qui me paraissent trop courts de vingt-quatre heures.

Je vous avoue que la vie d'un homme qui n'existe que pour réfléchir, et pour lui-même, me semble infiniment préférable à la vie d'un homme dont l'unique occupation doit être de faire le bonheur des autres.

(1) Le cardinal Fleury. (G. A.)

Vos vers (1) sont charmants. Je n'en dirai rien, car ils sont trop flatteurs.

Mon cher Voltaire, ne vous refusez pas plus longtemps à l'empressement que j'ai de vous voir. Faites en ma faveur tout ce que vous croyez que votre humanité comporte. J'irai à la fin d'août à Vesel, et peut-être plus loin. Promettez-moi de me joindre, car je ne saurais vivre heureux ni mourir tranquille, sans vous avoir embrassé. Adieu. FÉDÉRIC.

Mille compliments à la marquise. Je travaille des deux mains : d'un côté, à l'armée; de l'autre, au peuple et aux beaux-arts.

127. — DE VOLTAIRE.

18 juin.

Sire, si votre *sort est changé*, votre belle âme ne l'est pas; mais la mienne l'est. J'étais un peu misanthrope, et les injustices des hommes m'affligeaient trop. Je me livre à présent à la joie avec tout le monde. Grâce au ciel, votre majesté a déjà rempli presque toutes mes prédictions. Vous êtes déjà aimé et dans vos Etats et dans l'Europe. Un résident de l'empereur (2) disait, dans la dernière guerre, au cardinal de Fleury : Monseigneur, les Français sont bien aimables, mais ils sont tous Turcs. L'envoyé de votre majesté peut dire à présent : Les Français sont tous Prussiens.

Le marquis d'Argenson, conseiller d'Etat du roi de France, ami de M. de Valori, et homme d'un vrai mérite, avec qui je me suis entretenu souvent à Paris de votre majesté, m'écrit, du 13, que M. de Valori s'exprime avec lui dans ces propres mots : « Il commence son règne comme il y a apparence » qu'il le continuera : partout des traits de bonté de cœur, » justice qu'il rend au défunt; tendresse pour ses sujets (3). » Je ne fais mention de cet extrait à votre majesté, que parce que je suis sûr que cela a été écrit d'abondance de cœur, et qu'il m'est revenu de même. Je ne connais point M. de Valori, et votre majesté sait que je ne devais pas compter sur ses bonnes grâces; cependant puisqu'il pense comme moi, et qu'il vous rend tant de justice, je suis bien aise de la lui rendre.

Le ministre qui gouverne le pays où je suis me disait : Nous verrons s'il renverra tout d'un coup les géants inutiles qui ont fait tant crier; et moi je lui répondis : Il ne fera rien précipitamment. Il ne montrera point un dessein marqué de condamner les fautes qu'a pu faire son prédécesseur; il se contentera de les réparer avec le temps. Daignez donc avouer, grand roi, que j'ai bien deviné.

Votre majesté m'ordonne de songer, en lui écrivant, moins au roi qu'à l'homme. C'est un ordre bien selon mon cœur. Je ne sais comment m'y prendre avec un roi, mais je suis bien à mon aise avec un homme véritable, avec un homme qui a dans sa tête et dans son cœur l'amour du genre humain.

Il y a une chose que je n'oserais jamais demander au roi, mais que j'oserais prendre la liberté de demander à l'homme : c'est si le feu roi a du moins connu et aimé tout le mérite de mon adorable prince, avant de mourir. Je sais que les qualités du feu roi étaient si différentes des vôtres, qu'il se pourrait bien faire qu'il n'eût pas senti tous vos différents mérites; mais enfin, s'il s'est attendri, s'il a agi avec confiance, s'il a justifié les sentiments admirables que vous avez daigné me témoigner pour lui dans vos lettres, je serai un peu content. Un mot de votre adorable main me ferait entendre tout cela.

Le roi me demandera peut-être pourquoi je fais ces questions à l'*homme;* il me dira que je suis bien curieux et bien hardi : savez-vous ce que je répondrai à sa majesté? je lui dirai : Sire, c'est que j'aime l'homme de tout mon cœur.

Votre majesté ou votre *humanité* me fait l'honneur de me mander qu'elle est obligée à présent de donner la préférence à la politique sur la métaphysique, et qu'elle s'escrime avec notre bon cardinal.

Vous paraissez en défiance
De ce saint au ciel attaché,
Qui, par esprit de pénitence,
Quitta son petit évêché
Pour être humblement roi de France.
Je pense qu'il va s'occuper,
Avec un zèle catholique,
Du juste soin de vous tromper;
Car vous êtes un hérétique.

On a agité ici la question, si votre majesté se ferait sacrer

(1) Voyez la lettre nº 124. (G. A.)
(2) Le comte de Daun. (G. A.)
(3) Voyez la lettre à d'Argenson, du 18 juin. (G. A.)

et oindre ou non ; je ne vois pas qu'elle ait besoin de quelques gouttes d'huile pour être respectable et chère à ses peuples. Je révère fort les saintes ampoules, surtout lorsqu'elles ont été apportées du ciel, et pour des gens tels que Clovis; et je sais bon gré à Samuel d'avoir versé de l'huile d'olive sur la tête de Saül, puisque les oliviers étaient fort communs dans leur pays.

Mais, seigneur, après tout, quand vous ne seriez point
Ce que l'Écriture appelle *oint*,
Vous n'en seriez pas moins mon héros et mon maître :
Le grand cœur, les vertus, les talents, font un roi;
Et vous seriez sacré pour la terre et pour moi,
Sans qu'on vît votre front huilé des mains d'un prêtre.

Puisque votre majesté, qui s'est faite homme, continue toujours à m'honorer de ses lettres, j'ose la supplier de me dire comment elle partage sa journée; j'ai bien peur qu'elle ne travaille trop; on soupe quelquefois sans avoir mis d'intervalle entre le travail et le repas; on se relève le lendemain avec une digestion laborieuse, on travaille avec la tête moins nette; on s'efforce, et on tombe malade : au nom du genre humain, à qui vous devenez nécessaire, prenez soin d'une santé si précieuse.

Je demanderai encore une autre grâce à votre majesté, c'est, quand elle aura fait quelque nouvel établissement, qu'elle aura fait fleurir quelqu'un des beaux-arts, de daigner m'en instruire; car ce sera m'apprendre les nouvelles obligations que je lui aurai. Il y a un mot dans la lettre de votre majesté qui m'a transporté; elle me fait espérer une vision béatifique cette année. Je ne suis pas le seul qui soupire après ce bonheur. La reine de Saba voudrait prendre des mesures pour voir Salomon dans sa gloire. J'ai fait part à M. de Kaiserling d'un petit projet sur cela; mais j'ai bien peur qu'il n'échoue.

J'espère dans six ou sept semaines, si les libraires hollandais ne me trompent point, envoyer à votre majesté le meilleur livre et le plus utile qu'on ait jamais fait (1), un livre digne de vous et de votre règne.

Je suis avec la plus tendre reconnaissance, avec profond respect, cela va sans dire, avec des sentiments que je ne peux exprimer, sire, de votre majesté, etc.

128. — DU ROI.

A Charlottenbourg, le 24 juin.

Mon cher ami, celui qui vous rendra cette lettre de ma part est l'homme de ma dernière épître (2). Il vous rendra du vin d'Hongrie à la place de vos vers immortels (3), et ma mauvaise prose au lieu de votre admirable philosophie. Je suis accablé et surchargé d'affaires ; mais dès que j'aurai quelques moments de loisir, vous recevrez de moi les mêmes tributs que par le passé, et aux mêmes conditions. Je suis à la veille d'un enterrement, d'une augmentation de beaucoup de voyages, et de soins auxquels mon devoir m'engage. Je vous *demande* excuse si ma lettre et celle que vous avez reçue, il y a trois semaines, se ressentent de quelque pesanteur : ce grand travail finira, et alors mon esprit pourra reprendre son élasticité naturelle.

Vous, le seul dieu qui m'inspirez,
Voltaire, en peu vous me verrez,
Libre de soins, d'inquiétudes,
Chanter vos vers et mes plaisirs;
Mais, pour combler tous mes désirs,
Venez charmer nos solitudes.

C'est en tremblant que ma muse me dicte ce dernier vers; et je sais trop que l'amitié doit céder à l'amour.

Adieu, mon cher Voltaire; aimez-moi toujours un peu. Dès que je pourrai faire des odes et des épîtres, vous en aurez les gants. Mais il faut avoir beaucoup de patience avec moi, et me donner le temps de me traîner lentement dans la carrière où je viens d'entrer. Ne m'oubliez pas, et soyez sûr qu'après le soin de mon pays, je n'ai rien de plus à cœur que de vous convaincre de l'estime avec laquelle je suis votre très fidèle ami, FÉDÉRIC.

(1) L'*Anti-Machiavel* de Frédéric lui-même. (G. A.)
(2) De Camas, cité dans l'*Épître sur la Fausseté*. (G. A.)
(3) L'*Ode au roi de Prusse sur son avénement*. Voyez tome VI. (G. A.)

129. — DU ROI.

A Charlottenbourg, le 27 juin.

Mon cher Voltaire, vos lettres me font toujours un plaisir infini, non pas par les louanges que vous me donnez, mais par la prose instructive et les vers charmants qu'elles contiennent. Vous voulez que je vous parle de *moi-même*, comme

L'éternel abbé de Chaulieu (1).

Qu'importe ? il faut vous contenter.

Voici donc la gazette de Berlin telle que vous me la demandez (2).

J'arrivai, le vendredi au soir, à Potsdam, où je trouvai le roi dans une si triste situation, que j'augurai bientôt que sa fin était prochaine. Il me témoigna mille amitiés, il me parla plus d'une grande heure sur les affaires, tant internes qu'étrangères, avec toute la justesse d'esprit et le bon sens imaginables. Il me parla de même le samedi, le dimanche et le lundi, paraissant très tranquille, très résigné, et soutenant ses souffrances avec beaucoup de fermeté. Il résigna la régence entre mes mains, le mardi matin à cinq heures, prit tendrement congé de mes frères, de tous les officiers de marque, et de moi. La reine, mes frères et moi, nous l'avons assisté dans ses dernières heures; dans ses angoisses il a témoigné le stoïcisme de Caton. Il est expiré avec la curiosité d'un physicien sur ce qui se passait en lui à l'instant même de sa mort, et avec l'héroïsme d'un grand homme, nous laissant à tous des regrets sincères de sa perte, et sa mort courageuse comme un exemple à suivre.

Le travail infini qui m'est échu en partage, depuis sa mort, laisse à peine du temps à ma juste douleur. J'ai cru que depuis la perte de mon père je me devais entièrement à la patrie. Dans cet esprit, j'ai travaillé autant qu'il a été en moi pour prendre les arrangements les plus prompts et les plus convenables au bien public.

J'ai d'abord commencé par augmenter les forces de l'État de seize bataillons, de cinq escadrons de houssards, et d'un escadron de gardes-du-corps. J'ai posé les fondements de notre nouvelle académie. J'ai fait acquisition de Wolf, de Maupertuis, d'Algarotti. J'attends la réponse de s'Gravesande, de Vaucanson, et d'Euler. J'ai établi un nouveau collége pour le commerce et les manufactures; j'engage des peintres et des sculpteurs; et je pars pour la Prusse, pour y recevoir l'hommage, etc., sans la sainte ampoule, et sans les cérémonies inutiles et frivoles que l'ignorance et la superstition ont établies, et que la coutume favorise.

Mon genre de vie est assez peu réglé, quant à présent, car la faculté a trouvé à propos de m'ordonner, *ex officio*, de prendre les eaux de Pyrmont. Je me lève à quatre heures, je prends les eaux jusqu'à huit, j'écris jusqu'à dix, je vois les troupes jusqu'à midi, j'écris jusqu'à cinq heures, et le soir je me délasse en bonne compagnie. Lorsque les voyages seront finis, mon genre de vie sera plus tranquille et plus uni; mais, jusqu'à présent, j'ai le cours ordinaire des affaires à suivre, j'ai les nouveaux établissements de surplus, et avec cela beaucoup de compliments inutiles à faire, d'ordres circulaires à donner.

Ce qui me coûte le plus est l'établissement de magasins assez considérables dans toutes les provinces, pour qu'il s'y trouve une provision de grains d'une année et demie de consommation pour chaque pays.

Lassé de parler de moi-même,
Souffrez du moins, ami charmant,
Que je vous apprenne gaiement
La joie et le plaisir extrême
Que nos premiers embrassements
Déjà font sentir à mes sens.
Orphée approchant d'Eurydice,
Au fond de l'infernal manoir,
Sentit, je crois, moins de délice
Que m'en pourra donner le plaisir de vous voir.
Mais je crains moins Pluton que je crains Émilie;
Ses attraits pour jamais enchaînent votre vie;
L'amour sur votre cœur a bien plus de pouvoir
Que le Styx n'en pouvait avoir
Sur Eurydice et sa sortie.

Sans rancune, madame du Châtelet; il m'est permis de vous envier un bien que vous possédez, et que je préférerais à beaucoup d'autres biens qui me sont échus en partage.

(1) Voltaire, *Épître au duc de Sully*. (G. A.)
(2) Voyez la lettre du 18 juin. (G. A.

J'en reviens à vous, mon cher Voltaire; vous ferez ma paix avec la marquise; vous lui conserverez la première place dans votre cœur, et elle permettra que j'en occupe une seconde dans votre esprit.

Je compte que mon homme de l'épître(1) vous aura déjà rendu ma lettre et le vin de Hongrie. Je vous paie très matériellement de tout l'esprit que vous me prodiguez; mais, mon cher Voltaire, consolez-vous, car dans tout l'univers vous ne trouveriez assurément personne qui voulût faire assaut d'esprit avec vous. S'il s'agit d'amitié, je le dispute à tout autre; et je vous assure qu'on ne saurait vous aimer ni vous estimer plus que vous l'êtes de moi. Adieu (2), FÉDÉRIC.

130 — DE VOLTAIRE.

Juin.

SIRE,

Hier vinrent pour mon bonheur
Deux bons tonneaux de Germanie :
L'un contient du vin de Hongrie,
L'autre est la panse rebondie
De monsieur votre ambassadeur.

Si les rois sont les images des dieux, et les ambassadeurs les images des rois, il s'ensuit, sire, par le quatrième théorème de Wolf, que les dieux sont joufflus, et ont une physionomie très agréable. Heureux ce M. de Camas, non pas tant de ce qu'il représente votre majesté, que de ce qu'il la reverra!

Je volai hier au soir chez cet aimable M. de Camas, envoyé et chanté par son roi; et dans le peu qu'il m'en dit, j'appris que votre majesté, que j'appellerai toujours votre *humanité*, vit en homme plus que jamais, et qu'après avoir fait sa charge de roi sans relâche les trois quarts de la journée, elle jouit le soir des douceurs de l'amitié, qui sont si au-dessus de celles de la royauté.

Nous allons dîner dans une demi-heure tous ensemble chez madame la marquise du Châtelet : jugez, sire, quelle sera sa joie et la mienne. Depuis l'apparition de M. de Kaiserling nous n'avons pas eu un si beau jour.

Cependant vous courez sur les bords du Prégel,
Lieux où glace est fréquente, et très rare est dégel.
Puisse un diadème éternel
Orner cet aimable visage!
Apollon l'a déjà couvert de ses lauriers :
Mars y joindra les siens, si jamais l'héritage
De ce beau pays de Juliers
Dépendait des combats et de votre courage.

Votre majesté sait qu'Apollon, le dieu des vers, tua le serpent Python et les Aloïdes : le dieu des arts se battait comme un diable dans l'occasion.

Ce dieu vous a donné son carquois et sa lyre;
Si l'on doit vous chérir, on doit vous redouter.
Ce n'est point des exploits que ce grand cœur désire;
Mais vous savez les faire, et les savez chanter.

C'est un peu trop à la fois, sire : mais votre destin est de réussir à tout ce que vous entreprendrez, parce que je sais de bonne part que vous avez cette fermeté d'âme qui fait la base des grandes vertus. D'ailleurs, Dieu bénira sans doute le règne de votre *humanité*, puisque, quand elle s'est bien fatiguée tout le jour à être roi pour faire des heureux, elle a encore la bonté d'orner sa lettre (3), à moi chétif,

D'un des plus aimables sixains
Qu'écrive une plume légère;
Vers doux et sentiments humains :
De telle espèce il n'en est guère
Chez nosseigneurs les souverains,
Ni chez le bel esprit vulgaire.

Votre *humanité* est bien adorable de la façon dont elle parle à son sujet sur le voyage de Clèves.

Vous faites trop d'honneur à ma persévérance;
Connaissez les vrais nœuds dont mon cœur est lié :
Je ne suis plus, hélas! dans l'âge où l'on balance
Entre l'amour et l'amitié.

Je me berce des plus flatteuses espérances sur la vision béatifique de Clèves. Si le roi de France envoie complimenter votre majesté par qui je le désire, je vous fais ma cour; sinon je vous fais encore ma cour. Votre majesté ne souffrira-t-elle pas qu'on vienne lui rendre hommage en son privé nom, sans y venir en cérémonie? De manière ou l'autre, *Siméon verra son salut* (1).

L'ouvrage de Marc-Aurèle est bientôt tout imprimé. J'en ai parlé à votre majesté dans cinq lettres; je l'ai envoyé selon la permissoin expresse de votre majesté : et voilà M. de Camas qui me dit qu'il y a un ou deux endroits qui déplairaient à certaines puissances. Mais moi, j'ai pris la liberté d'adoucir ces deux endroits, et j'oserais bien répondre que le livre fera autant d'honneur à son auteur, quel qu'il soit, qu'il sera utile au genre humain. Cependant, s'il avait pris un remords à votre majesté, il faudrait qu'elle eût la bonté de se hâter de me donner ses ordres, car dans un pays comme la Hollande, on ne peut arrêter l'empressement avide d'un libraire qui sent qu'il a sa fortune sous la presse.

Si vous saviez, sire, combien votre ouvrage est au-dessus de celui de Machiavel même par le style, vous n'auriez pas la cruauté de le supprimer. J'aurais bien des choses à dire à votre majesté sur une académie qui fleurira bientôt sous ses auspices : me permettra-t-elle d'oser lui présenter mes idées, et de les soumettre à ses lumières?

Je suis toujours avec le plus respectueux et le plus tendre dévouement, etc.

131. — DE VOLTAIRE.

A La Haye, le 20 juillet.

Tandis que votre majesté
Allait en poste au pôle arctique (2)
Pour faire la félicité
De son peuple lithuanique,
Ma très chétive infirmité
Allait d'un air mélancolique
Dans un chariot détesté,
Par Satan sans doute inventé,
Dans ce pesant climat belgique.
Cette voiture est spécifique
Pour trémousser et secouer
Un bourguemestre apoplectique;
Mais certe il fut fait pour rouer
Un petit Français très étique,
Tel que je suis, sans me louer.

J'arrivai donc hier à La Haye, après avoir eu bien de la peine d'obtenir mon congé (3).

Mais le devoir parlait, il faut suivre ses lois;
Je vous immolerais ma vie,
Et ce n'est que pour vous, digne exemple des rois,
Que je peux quitter Émilie.

Vos ordres me semblaient positifs; la bonté tendre et touchante avec laquelle votre humanité me les a donnés me les rendait encore plus sacrés. Je n'ai donc pas perdu un moment. J'ai pleuré de voyager sans être à votre suite; mais je me suis consolé, puisque je faisais quelque chose que votre majesté souhaitait que je fisse en Hollande (4).

Un peuple libre et mercenaire,
Végétant dans ce coin de terre,
Et vivant toujours en bateau,
Vend aux voyageurs l'air et l'eau,
Quoique tous deux n'y valent guère.
Là plus d'un fripon de libraire
Débite ce qu'il n'entend pas,
Comme fait un prêcheur en chaire;
Vend de l'esprit de tous états,
Et fait passer en Germanie
Une cargaison de romans
Et d'insipides sentiments
Que toujours la France a fournie.

La première chose que je fis hier en arrivant fut d'aller chez le plus retors et le plus hardi libraire du pays, qui s'était chargé de la chose en question. Je répète encore à votre majesté que je n'avais pas laissé dans le manuscrit un mot dont personne en Europe pût se plaindre. Mais, malgré cela, puisque votre majesté avait à cœur de retirer l'édition, je n'avais plus ni d'autre volonté ni d'autre désir. J'avais déjà fait sonder ce hardi fourbe nommé Jean Van Duren (5), et j'a-

(1) De Camas. (G. A.)
(2) On lit [illegible] dans l'édition de Kehl : « Pour Dieu, achetez-moi toute l'édition de l'*Anti-Machiavel.* » (G. A.)
(3) Lettre n° [illegible] (G. A.)

(1) Luc, ch. II. (G. A.)
(2) C'est-à-dire près de Kœnigsberg. (G. A.)
(3) Émilie le retenait. (G. A.)
(4) Le rachat de l'*Anti-Machiavel.* (G. A.)
(5) Libraire de Hollande qui imprimait l'*Anti-Machiavel.* (K.) —

vais envoyé en poste un homme qui, par provision, devait au moins retirer, sous des prétextes plausibles, quelques feuilles du manuscrit, lequel n'était pas à moitié imprimé; car je savais bien que mon Hollandais n'entendrait à aucune proposition. En effet, je suis venu à temps; le scélérat avait déjà refusé de rendre une page du manuscrit. Je l'envoyai chercher, je le sondai, je le tournai de tous les sens: il me fit entendre que, maître du manuscrit, il ne s'en dessaisirait jamais pour quelque avantage que ce pût être, qu'il avait commencé l'impression, qu'il la finirait.

Quand je vis que j'avais affaire à un Hollandais qui abusait de la liberté de son pays, et à un libraire qui poussait à l'excès son droit de persécuter les auteurs, ne pouvant ici confier mon secret à personne, ni implorer le secours de l'autorité, je me souvins que votre majesté dit, dans un des chapitres de l'*Anti-Machiavel*, qu'il est permis d'employer quelque honnête finesse en fait de négociation. Je dis donc à Jean Van Duren que je ne venais que pour corriger quelques pages du manuscrit. « Très volontiers, monsieur, me » dit-il; si vous voulez venir chez moi, je vous le confierai » généreusement feuille à feuille, vous corrigerez ce qu'il » vous plaira, enfermé dans ma chambre, en présence de » ma famille et de mes garçons. »

J'acceptai son offre cordiale; j'allai chez lui, et je corrigeai en effet quelques feuilles qu'il reprenait à mesure, et qu'il lisait pour voir si je ne le trompais point. Lui ayant inspiré par là un peu moins de défiance, j'ai retourné aujourd'hui dans la même prison où il m'a enfermé de même, et ayant obtenu six chapitres à la fois pour les confronter, je les ai raturés de façon, et j'ai écrit dans les interlignes de si horribles galimatias et des coq-à-l'âne si ridicules, que cela ne ressemble plus à un ouvrage (1). Cela s'appelle faire sauter son vaisseau en l'air pour n'être point pris par l'ennemi. J'étais au désespoir de sacrifier un si bel ouvrage; mais enfin j'obéissais au roi que j'idolâtre, et je vous réponds que j'y allais de bon cœur. Qui est étonné à présent et confondu? c'est mon vilain. J'espère demain faire avec lui un marché honnête, et le forcer à me rendre le tout, manuscrit et imprimé; et je continuerai à rendre compte à votre majesté.

132. — DE VOLTAIRE.

A La Haye.

Sire, dans cette troisième lettre (2), je demande pardon à votre majesté des deux premières qui sont trop bavardes.

J'ai passé cette journée à consulter des avocats et à faire traiter sous main avec Van Duren. J'ai été procureur et négociateur. Je commence à croire que je viendrai à bout de lui; ainsi de deux choses l'une, ou l'ouvrage sera supprimé à jamais, ou il paraîtra d'une manière entièrement digne de son auteur.

Que votre majesté soit sûre que je resterai ici, qu'elle sera entièrement satisfaite, ou que je mourrai de douleur. Divin Marc-Aurèle, pardonnez à ma tendresse. J'ai entendu dire ici secrètement que votre majesté viendrait à La Haye. J'ai de plus entendu dire aussi que ce voyage pourrait être utile à ses intérêts (3).

Vos intérêts, sire, je les chéris sans doute; mais il ne m'appartient ni d'en parler ni de les entendre.

Tout ce que je sais, c'est que si votre humanité vient ici, elle gagnera les cœurs, tout Hollandais qu'ils sont. Votre majesté a déjà ici de grands partisans.

J'ai dîné ici aujourd'hui avec un député de Frise, nommé M. Halloy, qui a eu l'honneur de voir votre majesté à l'armée, qui compte lui faire sa cour à Clèves, et qui pense sur le Marc-Aurèle du Nord comme moi. Oh! que je vais demain embrasser ce M. Halloy. Aujourd'hui M. de Fénelon (4). (*Le reste manque.*)

133. — DU ROI.

A Charlottenbourg, le 29 juillet.

Mon cher ami, des voyageurs qui reviennent des bords du Frisch-Haf (5) ont lu vos charmants ouvrages, qui leur ont paru un restaurant admirable, et dont ils avaient grand besoin pour les rappeler à la vie. Je ne dis rien de vos vers, que je louerais beaucoup si je n'en étais le sujet; mais un peu moins de louanges, et il n'y aurait rien de plus beau au monde.

Mon large ambassadeur, à *panse rebondie*,
Harangue le roi très chrétien,
Et gens qu'il ne vit de sa vie;
Il en gagnera l'étisie,
En très bon rhétoricien.
Fleury nous affublait d'un bavard de sa clique (1),
Mutilé de trois doigts, courtois en matelot;
Je me tais sur Camas, je connais sa pratique,
Et l'on verra s'il est manchot (2).

Les lettres de Camas ne sont remplies que de Bruxelles; il ne tarit point sur ce sujet, et, à juger par ses relations, il semble qu'il ait été envoyé à Voltaire et non à Louis.

Je vous envoie les seuls vers que j'aie eu le temps de faire depuis longtemps. Algarotti les a fait naître; le sujet est la *Jouissance* (3). L'Italien supposait que nous autres habitants du nord ne pouvions pas sentir aussi vivement que les voisins du lac de Garde. J'ai senti et j'ai exprimé ce que j'ai pu, pour lui montrer jusqu'où notre organisation pouvait nous procurer du sentiment. C'est à vous de juger si j'ai bien peint ou non. Souvenez-vous, au moins, qu'il y a des instants aussi difficiles à représenter que l'est le soleil dans sa plus grande splendeur; les couleurs sont trop pâles pour les peintres, et il faut que l'imagination du lecteur supplée au défaut de l'art.

Je vous suis très obligé des peines que vous voulez bien vous donner touchant l'impression de l'*Anti-Machiavel*. L'ouvrage n'était pas encore digne d'être publié; il faut mâcher et remâcher un ouvrage de cette nature, afin qu'il ne paraisse pas d'une manière incongrue aux yeux du public, toujours enclin à la satire. Je me prépare à partir, sous peu de jours, pour le pays de Clèves. C'est là que

J'entendrai donc les sons de la lyre d'Orphée;
Je verrai ces savantes mains
Qui, par des ouvrages divins,
Aux cieux des immortels placent votre trophée.
J'admirerai ces yeux si clairs et si perçants,
Que les secrets de la nature,
Cachés dans une nuit obscure,
N'ont pu se dérober à leurs regards puissants.
Je baiserai cent fois cette bouche éloquente
Dans le sérieux et le badin,
Dont la voix folâtre et touchante
Va du cothurne au brodequin,
Toujours enchanteresse et toujours plus charmante.

Enfin je me fais une véritable joie de voir l'homme du monde entier que j'aime et que j'estime le plus.

Pardonnez mes *lapsus calami* et mes autres fautes. Je ne suis pas encore dans une assiette tranquille; il me faut expédier mon voyage, après quoi j'espère trouver du temps pour moi.

Adieu, charmant, divin Voltaire; n'oubliez pas les pauvres mortels de Berlin, qui vont faire diligence pour joindre dans peu les dieux de Cirey. *Vale.* FÉDERIC.

134. — DE VOLTAIRE.

Août.

Sire, votre *humanité* ne recevra point, cette poste, de mes paquets énormes. Un petit accident d'ivrogne arrivé dans l'imprimerie a retardé l'achèvement de l'ouvrage que je fais faire. Ce sera pour le premier ordinaire; cependant ce fripon de Van Duren débite sa marchandise, et en a déjà trop vendu.

Parmi ce tribut légitime
D'amour, de respect, et d'estime,
Que vous donne le genre humain,
Le très fade cousin germain (4)
Du très prolixe Télémaque
Très dévotement vous attaque,
Et prétend vous miner sous main.
Ce bon papiste vous condamne

On trouvera, dans la CORRESPONDANCE GÉNÉRALE, les lettres que Voltaire lui écrivit à cette occasion. (G. A.)

(1) Van Duren fit rétablir, tant bien que mal, par La Martinière, les phrases que Voltaire avait effacées. (G. A.)

(2) On n'a que la première, qui est la précédente. La seconde manque. (G. A.)

(3) Il s'agit de l'affaire d'Herstall. (G. A.)

(4) Ambassadeur de France en Hollande, neveu du célèbre archevêque de Cambrai. (G. A.)

(5) Golfe de la Baltique, près de Kœnigsberg. (G. A.)

(1) Valori. (G. A.)

(2) Camas n'avait qu'un bras. (G. A.)

(3) Ces vers ne sont pas dans les Œuvres de Frédéric. (G. A.)

(4) Le marquis de Fénelon, alors ambassadeur en Hollande. Il était fort dévot, d'ailleurs assez aimable et bon officier. (Voyez l'Éloge des officiers morts dans la guerre de 1741. (K.)

Et vous et le Machiavel
A rôtir avec Uriel,
Ainsi que tout auteur profane.
Il sera damné comme un chien,
Dit-il, cet auteur qu'on renomme;
Ce n'est qu'un sage, un honnête homme,
Je veux un fripon bon chrétien,
Et qui soit serviteur de Rome.
Ainsi parle ce bon bigot,
Pilier boiteux de son église;
Comme ignorant je le méprise,
Mais je le crains comme dévot.

Lui et le jésuite Laville (1), qui lui sert de secrétaire, commencent pourtant à raccourcir la prolixité de leurs phrases insolentes en faveur du prélat liégeois. Ils parlaient sur cela avec trop d'indécence. La dernière lettre de votre majesté a fait partout un effet admirable. Qu'il me soit permis, sire, de représenter à votre majesté que vous renvoyez, dans cette lettre publique, aux protestations faites contre les contrats subreptices d'échange, et aux raisons déduites dans le mémoire de 1737. Comme l'abrégé que j'ai fait de ce mémoire est la seule pièce qui ait été connue et mise dans les gazettes, je me flatte que c'est donc à cet abrégé que vous renvoyez, et qu'ainsi votre majesté n'est plus mécontente que j'aie osé soutenir vos droits d'une main destinée à écrire vos louanges (2). Cependant je ne reçois de nouvelles de votre majesté ni sur cela ni sur *Machiavel*.

C'est un plaisant pays que celui-ci. Croiriez-vous, sire, que Van Duren, ayant le premier annoncé qu'il vendrait l'*Anti-Machiavel*, est en droit par là de le vendre, selon les lois, et croit pouvoir empêcher tout autre libraire de vendre l'ouvrage?

Cependant, comme il est absolument nécessaire, pour faire taire certaines gens, que l'ouvrage paraisse un peu plus chrétien, je me charge seul de l'édition, pour éviter toute chicane, et je vais en faire des présents partout; cela sera plus prompt, plus noble, et plus conciliant : trois choses dont je fais cas.

Rousseau, cet errant hypocrite,
D'un vieil Hébreu vieux parasite,
A quitté ces tristes climats.
Monsieur du Lis, l'Israélite,
Le plus riche Juif des états,
A donné, d'un air d'importance,
L'aumône de cinq cents ducats
A son rimeur dans l'indigence.
Le rimeur ne jouira pas
De cette aumône magnifique;
Déjà son âme satirique
Est dans les ombres du trépas,
Et son corps est paralytique.
Pour la pesante république
De nosseigneurs des Pays-Bas,
Elle est toujours apoplectique.

135. — DU ROI.

A Berlin, le 5 août.

Mon cher Voltaire, j'ai reçu trois de vos lettres dans un jour de trouble, de cérémonie et d'ennui. Je vous en suis infiniment obligé. Tout ce que je puis vous répondre à présent, c'est que je remets le *Machiavel* à votre disposition, et je ne doute point que vous n'en usiez de façon que je n'aie pas lieu de me repentir de la confiance que je mets en vous. Je me repose entièrement sur mon cher éditeur.

J'écrirai à madame du Châtelet en conséquence de ce que vous désirez (3). A vous parler franchement touchant son voyage, c'est Voltaire, c'est vous, c'est mon ami, que je désire de voir; et la divine Emilie, avec toute sa divinité, n'est que l'accessoire d'Apollon newtonianisé.

Je ne puis vous dire encore si je voyagerai ou si je ne voyagerai pas. Apprenez, mon cher Voltaire, que le roi de Prusse est une girouette de politique : il me faut l'impulsion de certains vents favorables pour voyager ou pour diriger mes voyages. Enfin je me confirme dans les sentiments qu'un roi est mille fois plus malheureux qu'un particulier Je suis l'esclave de la fantaisie de tant d'autres puissances, que je ne peux jamais, touchant ma personne, ce que je veux. Arrive cependant ce qui pourra, je me flatte de vous voir. Puissiez-vous être uni à jamais à mon bercail!

Adieu, mon cher ami, esprit sublime, premier né des êtres pensants. Aimez-moi toujours sincèrement, et soyez persuadé qu'on ne saurait vous aimer et vous estimer plus que je fais. *Vale.* FÉDÉRIC.

136. — DU ROI.

A Berlin, le 6 août.

Mon cher ami, je me conforme entièrement à vos sentiments, et je vous fais arbitre. Vous en jugerez comme vous le trouverez à propos; et je suis tranquille, car mes intérêts sont en bonnes mains.

Vous aurez reçu de moi une lettre datée d'hier; voici la seconde que je vous écris de Berlin ; je m'en rapporte au contenu de l'autre. S'il faut qu'Emilie accompagne Apollon, j'y consens ; mais si je puis vous voir seul, je préférerai le dernier. Je serais trop ébloui, je ne pourrais soutenir tant d'éclat à la fois; il me faudrait le voile de Moïse pour tempérer les rayons mêlés de vos divinités.

Pour le coup, mon cher Voltaire, si je suis surchargé d'affaires, je travaille sans relâche ; mais je vous prie de m'accorder suspension d'armes. Encore quatre semaines, et je suis à vous pour jamais.

Vous ne sauriez augmenter les obligations que je vous dois, ni la parfaite estime avec laquelle je suis à jamais votre inviolable ami, FÉDÉRIC.

137. — DU ROI.

A Remusberg, le 8 août.

Mon cher Voltaire, je crois que Van Duren vous coûte plus de soins et de peines que Henri IV. En versifiant la vie d'un héros, vous écriviez l'histoire de vos pensées ; mais en harcelant un scélérat, vous joûtez avec un ennemi indigne de vous être opposé. Je vous ai d'autant plus d'obligation de l'affection avec laquelle vous prenez mes intérêts à cœur, et je ne demande pas mieux que de vous en témoigner ma reconnaissance. Faites donc rouler la presse puisqu'il le faut, pour punir la scélératesse d'un misérable. Rayez, changez, corrigez, et remplacez tous les endroits qu'il vous plaira. Je m'en remets à votre discernement.

Je pars dans huit jours pour Dantzick, et je compte être le 22 à Francfort. En cas que vous y soyez, je m'attends bien, à mon passage, de vous voir chez moi. Je compte pour sûr de vous embrasser à Clèves ou en Hollande.

Maupertuis est autant qu'engagé chez nous ; mais il me manque encore beaucoup d'autres sujets que vous me ferez plaisir de m'indiquer.

Adieu, charmant Voltaire ; il faut que je quitte ce qu'il y a de plus aimable parmi les hommes, pour disputer le terrain à toutes sortes de Van Durens politiques, qui, pour surcroît de malheur, n'ont pas des carmes pour confesseurs (1).

Aimez-moi toujours, et soyez sûr de l'estime inviolable que j'ai pour vous. FÉDÉRIC.

138. — DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, le 22 août.

Ce sera donc un nouveau Salomon
Qui de Saba viendra trouver la reine;
S'il en naissait quelque divin poupon,
Bien ce serait pour la nature humaine;
Mais j'aime mieux qu'il n'en advienne rien;
C'est bien assez pour la terre embellie
D'un Salomon avec une Emilie ;
Le monde et moi ne voulons d'autre bien.

Or, sire, voici le fait. Le monde attache des yeux de lynx sur mon Salomon. Mais est-il vrai qu'il va en France? dit l'un : il verra l'Italie, dit l'autre, et on l'élira pape, pour régénérer Rome. Passera-t-il par Bruxelles ? on parie pour et contre. S'il y passe, dit madame la princesse de La Tour, il logera dans ma maison Oh ! pour cela non, madame la princesse, sa majesté ne logera point chez votre altesse sérénissime ; et s'il vient à Bruxelles, il y sera très incognito ; il logera, lui et sa suite aimable, chez Emilie. C'est la dernière

(1) Depuis premier commis des affaires étrangères. Il quitta les jésuites, tandis que Lavaur, secrétaire du marquis de Fénelon, lui cédait sa place pour prendre l'habit de saint Ignace. C'est ce même Lavaur qui a joué depuis un rôle si singulier dans l'affaire du comte de Lally. (K.)

(2) Voyez, tome V, section LÉGISLATION, le *Sommaire des droits de S. M. le roi de Prusse sur Herstall*. (G. A.)

(3) Madame du Châtelet voulait que Frédéric, passant par Bruxelles, vînt loger chez elle, rue de la Grosse-Tour. Frédéric accepta d'abord. (G. A.)

(1) Fleury avait un jésuite pour confesseur. (G. A.)

maison de la ville, loin du peuple et des altesses bruxelloises, et il y sera tout aussi bien que chez vous, quoique cette maison de louage ne soit pas si bien meublée que la vôtre. Voilà ce que je pense. Mais que fait la princesse de La Tour? de la campagne où elle est, elle envoie tout courant savoir de madame du Châtelet si sa majesté passera; et madame du Châtelet répond qu'il n'y a pas un mot de vrai, et que tout ce qu'on dit est un conte. Ne voilà-t-il pas madame de La Tour qui sur-le-champ envoie des courriers pour savoir la vérité du fait! Sire, le monde est bien curieux. Il n'y aurait qu'à faire mettre dans les gazettes que votre majesté va à Aix-la-Chapelle ou à Spa, pour dépayser les nouvellistes.

Cependant, s'il était vrai que votre *humanité* passât par Bruxelles, je la supplie de faire apporter des gouttes d'Angleterre, car je m'évanouirai de plaisir.

M. de Maupertuis est à Vesel pour vous observer et vous mesurer. Il n'a vu ni ne verra jamais d'étoile d'une si heureuse influence.

L'affaire de l'*Anti-Machiavel* est en très bon train pour l'instruction et le bonheur du monde. Sire, vos sujets sont heureux, et ils le disent bien; mais je serai plus heureux qu'eux au commencement de septembre.

Je suis avec le plus profond respect et cent autres sentiments inexprimables, etc.

139. — DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, le 1er septembre.

Sire, mon roi est à Clèves; une petite maison (1) l'attend à Bruxelles; un palais (2), presque digne de lui, l'attend à Paris, et moi j'attends ici mon maître.

Mon cœur me dit que je touche
A ce moment fortuné
Où j'entendrai de la bouche
De l'Apollon couronné
Ces traits que la sage Rome
Aurait admirés jadis;
Je verrai, j'entendrai l'homme
Que j'adore en ses écrits.

O Paris! ô Paris! séjour des gens aimables et des badauds, du bon et du mauvais goût, de l'équité et de l'injustice, grand magasin de tout ce qu'il y a de bon et de beau, de ridicule et de méchant, sois digne, si tu peux, du vainqueur que tu recevras dans ton enceinte irrégulière et crottée. Puisse-t-il te voir incognito et jouir de tout sans les embarras de la royauté; puisse-t-il ne voir et n'être vu que quand il voudra! Heureux l'hôtel du Châtelet, le cabinet des muses, la galerie d'Hercule, le salon de l'Amour!

Lesueur et Lebrun, nos illustres Apelles,
Ces rivaux de l'antiquité,
Ont, en ces lieux charmants, étalé la beauté
De leurs peintures immortelles (3);
Les neuf Sœurs elles-même ont orné ce séjour
Pour en faire leur sanctuaire;
Elles avaient prévu qu'il recevrait un jour
Celui qui des neuf Sœurs est le juge et le père.

Sire, par tout ce que j'apprends de cette grande ville de Paris, je crois qu'il est nécessaire qu'on dise un mot dans les gazettes d'une lettre de votre majesté à M. de Maupertuis, qui a été imprimée. Il y a sans doute quelques mots d'oubliés dans la copie incorrecte qui a paru : ce ne serait qu'une bagatelle pour tout autre; mais, sire, votre personne est en spectacle à toute l'Europe : on parle des États et des ministres des autres souverains, et c'est de vous qu'on parle; c'est vous, sire, qu'on examine, dont on pèse toutes les paroles, et qu'on juge déjà avec une sévérité proportionnée à votre mérite et à votre réputation. Pardonnez, sire, à la franchise d'un cœur qui vous idolâtre; je vous importune peut-être; n'importe, le cœur ne peut être coupable. Si votre majesté agrée mes réflexions, elle fera parvenir aux gazetiers ce petit mot ci-joint; sinon elle aura de l'indulgence pour ma tendresse trop scrupuleuse, et ce qui touche le moins du monde votre personne m'est sacré; les petites choses me paraissent alors les plus grandes.

Pardonnez cette ardeur extrême
De mon zèle trop inquiet;
C'est ainsi que l'amour est fait,
Et c'est ainsi que je vous aime.

(1) L'hôtel qu'il habitait avec Émilie. (G. A.)
(2) L'hôtel Lambert, appartenant alors à Voltaire et à madame du Châtelet. (G. A.)
(3) Ces tableaux sont aujourd'hui au Louvre. (G. A.)

140. — DU ROI.

A Vesel, le 2 septembre.

Mon cher Voltaire, j'ai reçu à mon arrivée trois lettres de votre part, des vers divins, et de la prose charmante. J'y aurais répondu d'abord si la fièvre ne m'en eût empêché : je l'ai prise ici fort mal à propos, d'autant plus qu'elle dérange tout le plan que j'avais formé dans ma tête.

Vous voulez savoir ce que je suis devenu depuis mon départ de Berlin; vous en trouverez la description ci-jointe (1). Je ne vais point à Paris, comme on l'a débité; ce n'a point été mon dessein d'y aller cette année, mais je pourrais peut-être faire un voyage aux Pays-Bas. Enfin la fièvre et l'impatience de ne vous avoir pas vu encore sont à présent les deux objets qui m'occupent le plus. Je vous écrirai, dès que ma santé me le permettra, où et comment je pourrai avoir le plaisir de vous embrasser. Adieu. Féderic.

J'ai vu une lettre que vous avez écrite à Maupertuis (2) : il ne se peut rien de plus charmant. Je vous réitère encore mille remerciements de la peine que vous avez prise à La Haye, touchant ce que vous savez. Conservez toujours l'amitié que vous avez pour moi; je sais trop le cas qu'il faut faire d'amis de votre trempe.

141. — DU ROI.

A Vesel, le 5 septembre.

De votre passe-port muni (3),
Et d'un certain petit mémoire (4),
S'en vint ici le sieur Honi
En s'applaudissant de sa gloire.

Ah! digne apôtre de Bacchus,
Ayez pitié de ma misère!
De votre vin je ne bois plus;
J'ai la fièvre, et c'est chose claire.

Apollon, qui me fit ces vers,
Est dieu, dit-il, de médecine;
Entendez ces charmants concerts,
Et sentez sa force divine.

Je lus vos vers, je les relus;
Mon âme en fut plus que ravie.
Heureux, dis-je, sont vos élus,
D'un mot vous leur rendez la vie.

Et le plaisir et la santé,
Que votre verve a su me rendre,
Et l'amour de l'humanité,
D'un saut me porteront en Flandre.

Enfin je verrai dans huit jours
Le dieu du Pinde et de Cythère
Entre les arts et les amours;
Cent fois j'embrasserai Voltaire.

Partez, Honi, mon précurseur;
Déjà mon esprit vous devance :
L'intérêt est votre moteur,
Le mien, c'est la reconnaissance.

J'attends le jour de demain comme étant l'arbitre de mon sort, la marque caractéristique de la fièvre ou de ma guérison. Si la fièvre ne revient plus, je serai mardi (de demain en huit) à Anvers, où je me flatte du plaisir de vous voir avec la marquise. Ce sera le plus charmant jour de ma vie. Je crois que j'en mourrai; mais du moins on ne peut choisir de genre de mort plus aimable.

Adieu, mon cher Voltaire; je vous embrasse mille fois. Féderic.

142. — DU ROI.

A Vesel, le 6 septembre.

Mon cher Voltaire, il faut, malgré que j'en aie, céder à la fièvre quarte, plus tenace qu'un janséniste; et quelque en-

(1) Voyez, tome VI, un fragment de ce voyage sur les frontières de France dans les *Mémoires de Voltaire* et dans le *Commentaire historique*. (G. A.)
(2) On n'a pas cette lettre. (G. A.)
(3) Voyez, tome VI, les *Stances au roi de Prusse, sur M. Hony, marchand de vin*, auxquelles celles-ci servent de réponse. (G. A.)
(4) C'était le *Sommaire des droits sur Herstall*, sans doute retouché. (G. A.)

vie que j'aie eue d'aller à Anvers et à Bruxelles, je ne me vois pas en état d'entreprendre pareil voyage sans risque. Je vous demanderai donc si le chemin de Bruxelles à Clèves ne vous paraîtrait pas trop long pour me joindre; c'est l'unique moyen de vous voir qui me reste. Avouez que je suis bien malheureux; car à présent que je puis disposer de ma personne, et que rien ne m'empêchait de vous voir, la fièvre s'en mêle, et paraît avoir le dessein de me disputer cette satisfaction.

Trompons la fièvre, mon cher Voltaire, et que j'aie du moins le plaisir de vous embrasser. Faites bien mes excuses à la marquise, de ce que je ne puis avoir la satifaction de la voir à Bruxelles. Tous ceux qui m'approchent connaissent l'intention dans laquelle j'étais, et il n'y avait certainement que la fièvre qui pût me la faire changer.

Je serai dimanche à un petit endroit proche de Clèves (1), où je pourrai vous posséder véritablement à mon aise. Si votre vue ne me guérit, je me confesse tout de suite.

Adieu; vous connaissez mes sentiments et mon cœur.
FÉDÉRIC.

143. — DU ROI.

Septembre.

Tu naquis pour la liberté,
Pour ma maîtresse tant chérie
Que tu courtise, en vérité,
Plus que Phyllis et qu'Émilie.
Tu peux avec tranquillité,
Dans mon pays, à mon côté,
La courtiser toute ta vie.
N'as-tu donc de félicité
Que dans ton ingrate patrie?

Je vous remercie encore avec toute la reconnaissance possible de toutes les peines que vous donnent mes ouvrages. Je n'ai pas le plus petit mot à dire contre tout ce que vous avez fait, sinon que je regrette le temps que vous emportent ces bagatelles.

Mandez-moi, je vous prie, les frais et les avances que vous avez faits pour l'impression, afin que je m'acquitte, du moins en partie, de ce que je vous dois (2).

J'attends de vous des comédiens, des savants, des ouvrages d'esprit, des instructions, et à l'infini des traits de votre grande âme. Je n'ai à vous rendre que beaucoup d'estime et de reconnaissance, et l'amitié parfaite avec laquelle je suis tout à vous. FÉDÉRIC.

44. — DE VOLTAIRE.

A La Haye, ce 22 septembre.

Oui, le monarque-prêtre (3) est toujours en santé,
Loin de lui tout danger s'écarte :
L'Anglais demande en vain qu'il parte
Pour le vaste pays de l'immortalité;
Il rit, il dort, il dîne, il fête, il est fêté;
Sur son teint toujours frais est la sérénité.
Mais mon prince a la fièvre quarte!
O fièvre! injuste fièvre, abandonne un héros
Qui rend le monde heureux, et qui du moins doit l'être!
Va tourmenter notre vieux prêtre;
Va saisir, si tu veux, soixante cardinaux :
Prends le pape et sa cour, ses monsignors, ses moines;
Va flétrir l'embonpoint des indolents chanoines;
Laisse Fédéric en repos.

J'envoie à mon adorable maître l'*Anti-Machiavel*, tel qu'on commence à présent à l'imprimer; peut-être cette copie sera-t-elle un peu difficile à lire, mais le temps pressait; il a fallu en faire pour Londres, pour Paris, et pour la Hollande, relire toutes ces copies et les corriger. Si votre majesté veut faire transcrire celle-ci correctement, si elle a le temps de la revoir, si elle veut qu'on y change quelque chose, je ne suis ici que pour obéir à ses ordres. Cette affaire, sire, qui vous est personnelle, me tient au cœur bien vivement. Continuez, homme charmant autant que grand prince, homme qui ressemblez bien peu aux autres hommes, et en rien aux autres rois.

L'héritier des Césars (4) tient fort souvent chapelle;
Des trésors du Pérou l'indolent possesseur (5)
A perdu, dit-on, la cervelle
Entre sa jeune femme et son vieux confesseur.
George a paru quitter les soins de sa grandeur
Pour une Yarmouth (1) qu'il croit belle.
De Louis, je n'en dirai rien,
C'est mon maître, je le révère;
Il faut le louer et me taire :
Mais plût à Dieu, grand roi, que vous fussiez le mien!

M. de Fénelon vint avant-hier chez moi pour me questionner sur votre personne; je lui répondis que vous aimez la France et ne la craignez point; que vous aimez la paix et que vous êtes plus capable que personne de faire la guerre; que vous travaillez à faire fleurir les arts à l'ombre des lois; que vous faites tout par vous-même, et que vous écoutez un bon conseil. Il parla ensuite de l'évêque de Liége, et sembla l'excuser un peu; mais l'évêque n'en a pas moins tort, et il en a deux mille démonstrations à Maseik (2). Je suis, etc.

145. — DU ROI.

A Remusberg, octobre.

Je suis honteux de vous devoir trois lettres, mais je le suis bien encore d'avoir toujours la fièvre. En vérité, mon cher Voltaire, nous sommes une pauvre espèce; un rien nous dérange et nous abat.

J'ai profité de vos avis touchant M. de Liége, et vous verrez que mes droits seront imprimés dans les gazettes. Cependant l'affaire se termine, et je crois que, dans quinze jours, mes troupes pourront évacuer le comté de Horn. Césarion vous aura répondu touchant M. du Châtelet; j'espère que vous serez content de sa réponse.

En vérité, je me repens d'avoir écrit le *Machiavel*, car les disputes où il vous entraîne avec Van Duren font au monde lettré une espèce de banqueroute de quinze jours de votre vie.

J'attends le *Mahomet* avec bien de l'impatience.

Voudriez-vous engager le comédien (3) auteur de *Mahomet II*, et lui enjoindre de lever une troupe en France, et de l'amener à Berlin, le premier de juin 1741? Il faut que la troupe soit bonne et complète pour le tragique et le comique, les premiers rôles doubles.

Je me suis enfin ravisé sur le savant à tant de langues (4); vous me ferez plaisir de me l'envoyer. Bernard parle en adepte; il ne veut point imprimer des livres, mais il veut faire de l'or.

Si je puis, je ferai marcher la tortue de Bréda (5); je ferai même écrire à Vienne, pour madame du Châtelet, à mon ministre, qui pourra peut-être s'employer utilement pour elle (6). Saluez de ma part cette rare et aimable personne, et soyez persuadé que tant que Voltaire existera, il n'aura pas de meilleur ami que FÉDÉRIC.

146. — DE VOLTAIRE.

7 octobre.

Sir, j'oubliai de mettre dans mon dernier paquet à votre majesté la lettre du sieur Beck, sur laquelle il m'a fallu revenir à La Haye. Je suis bien honteux de tant de discussions dont j'importune votre majesté pour une affaire qui devait aller toute seule. J'ai fait connaissance avec un jeune homme fort sage, qui a de l'esprit, des lettres et des mœurs. C'est le fils de l'infortuné M. Luiscius. Son père n'a eu, je crois, d'autre défaut que de ne pas faire assez de cas d'une vie qu'il avait vouée au service de son maître (7). Le fils me sert dans ma petite négociation avec toute la sagacité et la discrétion imaginables. Je prends la liberté d'assurer à votre majesté que si elle veut prendre ce jeune homme à son service pour lui servir de secrétaire, en cas qu'elle en ait besoin, ou si elle daigne l'employer autrement, et le former aux affaires, ce sera un sujet dont votre majesté sera extrêmement contente. Je vous suis trop attaché, sire, pour vous parler ainsi de quelqu'un qui ne le mériterait pas; il est déjà instruit des affaires, malgré sa jeunesse; il a beaucoup travaillé sous son père, et plus d'un secret d'État est entre ses mains. Plus je le pratique, plus je le reconnais prudent et discret. Votre majesté

(1) Au château de Moiland. C'est là que, le 11 septembre, Voltaire et Frédéric se rencontrèrent pour la première fois. Voyez le récit de cette entrevue dans les *Mémoires de Voltaire*. (G. A.)
(2) Il s'agit ici de l'impression du *Sommaire des droits sur Herstall*. (G. A.)
(3) Le cardinal de Fleury. (G. A.)
(4) Charles VI, qui mourut un mois plus tard. (G. A.)
(5) Philippe V, époux d'Élisabeth Farnèse. (G. A.)

(1) Maîtresse du roi d'Angleterre, George II. (G. A.)
(2) Deux mille Prussiens avaient occupé Maseik, le 11 septembre, pour soutenir les droits du roi sur Herstall. (G. A.)
(3) La Noue. (G. A.)
(4) Dumolard. Il possédait bien les langues orientales. (G. A.)
(5) Le prince d'Orange. (G. A.)
(6) Dans son procès. Voyez les *Mémoires de Voltaire*. (G. A.)
(7) Voyez, tome VI, les *Mémoires de Voltaire*. (G. A.)

ne se repentira pas d'avoir pris le baron de Schmettau (1); je crois que dans un goût différent elle sera tout aussi contente, pour le moins, du jeune Luiscius. Je suis comme les dévots qui ne cherchent qu'à donner des âmes à Dieu. J'attends que j'aie bien mis toutes les choses en train pour quitter le champ de bataille, et m'en retourner auprès de mon autre monarque (2), à Bruxelles.

Je suis, en attendant, dans votre palais, où M. de Raesfeld (3) m'a donné un appartement sous le bon plaisir de votre majesté. Votre palais de La Haye est l'emblème des grandeurs humaines.

Sur des planchers pourris, sous des toits délabrés,
Sont des appartements dignes de notre maître;
Mais malheur aux lambris dorés
Qui n'ont ni porte ni fenêtre!
Je vois dans un grenier les armures antiques,
Les rondaches, et les brassards,
Et les charnières des cuissarts,
Que portaient aux combats vos aïeux héroïques.
Leurs sabres tout rouillés sont rangés dans ces lieux,
Et les bois vermoulus de leurs lances gothiques,
Sur la terre couchés, sont en poudre comme eux.

Il y a aussi des livres que les rats seuls ont lus depuis cinquante ans, et qui sont couverts des plus larges toiles d'araignée de l'Europe, de peur que les profanes n'en approchent.

Si les pénates de ce palais pouvaient parler, ils vous diraient sans doute :

Se peut-il que ce roi, que tout le monde admire,
Nous abandonne pour jamais,
Et qu'il néglige son palais,
Quand il rétablit son empire?

Je suis, etc.

147. — DU ROI.

A Remusberg, le 7 octobre.

L'amant favori d'Uranie
Va fouler nos champs sablonneux,
Environné de tous les dieux,
Hors de l'immortelle Emilie (4).

Brillante Imagination,
Et vous ses compagnes les Grâces,
Vous nous annoncez par vos traces
Sa rapide apparition.

Notre âme est souvent le prophète
D'un sort heureux et fortuné;
Elle est le céleste interprète
De ton voyage inopiné.

L'aveugle et stupide Ignorance
Craint pour son règne ténébreux;
Tu parais; toute son engeance
Fuit tes éclairs trop lumineux.

Enfin l'heureuse Jouissance
Ouvre les portes des Plaisirs;
Les Jeux, les Ris, et nos désirs,
T'attendent pleins d'impatience.

Des mortels nés d'un sang divin
Volent de Paris, de Venise,
Et des rives de la Tamise,
Pour te préparer le chemin.

Déjà les beaux-arts ressuscitent;
Tu fais ce miracle vainqueur,
Et de leur sépulcre ils te citent
Comme leur immortel sauveur.

Enfin je puis me flatter de vous voir ici. Je ne ferai point comme les habitants de la Thrace, qui, lorsqu'ils donnaient des repas aux dieux, avaient auparavant mangé la moelle eux-mêmes. Je recevrai Apollon comme il mérite d'être reçu, cet Apollon non-seulement dieu de la médecine, mais de la philosophie, de l'histoire, enfin de tous les arts (5).

L'ananas, qui de tous les fruits
Rassemble en lui les goûts exquis,
Voltaire, est de fait ton emblème;
Ainsi les arts au point suprême
Se trouvent en toi réunis.

Vous m'attaquez un peu sur le sujet de ma santé, vous me croyez plein de préjugés, et je crois en avoir peut-être trop peu pour mon malheur.

Aux saints de la cour d'Hippocrate
En vain j'ai voulu me vouer;
Comment pourrai-je m'en louer?
Tout, jusqu'au quinquina, me rate.

Ou jésuite, ou musulman,
Ou bonze, ou brame, ou protestant,
Ma peu subtile conscience
Les tient en égale balance.

Pour vous, arrogants médecins,
Je suis hérétique, incrédule;
Le ciel gouverne nos destins,
Et non pas votre art ridicule.

L'avocat, fort d'un argument,
Sur la chicane et l'éloquence
Veut élever notre espérance;
Tout change par l'événement.

De ces trois états la furie
Nous persécutent à la mort;
L'un en veut à notre trésor,
L'autre à l'âme, un autre à la vie.

Très redoutables charlatans,
Médecins, avocats et prêtres,
Assassins, scélérats, et traîtres,
Vous n'éblouirez point mes sens.

J'ai lu le *Machiavel* d'un bout à l'autre; mais, à vous dire le vrai, je n'en suis pas tout à fait content, et j'ai résolu de changer ce qui ne m'y plaisait point, et d'en faire une nouvelle édition, sous mes yeux, à Berlin. J'ai pour cet effet donné un article pour les gazettes, par lequel l'auteur de l'*Essai* désavoue les deux impressions. Je vous demande pardon; mais je n'ai pu faire autrement; car il y a tant d'étranger dans votre édition, que ce n'est plus mon ouvrage. J'ai trouvé les chapitres XV et XVI tout différents de ce que je voulais qu'ils fussent; ce sera l'occupation de cet hiver que de refondre cet ouvrage. Je vous prie cependant, ne m'affichez pas trop; car ce n'est pas me faire plaisir, et d'ailleurs vous savez que, lorsque je vous ai envoyé le manuscrit, j'ai exigé un secret inviolable.

J'ai pris le jeune Luiscius à mon service. Pour son père, il s'est sauvé : il y a passé, je crois, un an (1), du pays de Clèves, et je pense qu'il est très indifférent où ce fou finira sa vie.

Je ne sais où cette lettre vous trouvera; je serai toujours fort aise qu'elle vous trouve proche d'ici; tout est préparé pour vous recevoir; et pour moi, j'attends avec impatience le moment de vous embrasser.

148. — DE VOLTAIRE,

A La Haye, le 12 octobre.

Sire, votre majesté est d'abord suppliée de lire la lettre ci-jointe du jeune Luiscius; elle verra quels sont en général les sentiments du public sur l'*Anti-Machiavel*.

M. Trévor, l'envoyé d'Angleterre, et tous les hommes un peu instruits, approuvent l'ouvrage unanimement. Mais je l'ai, je crois, déjà dit à votre majesté; il n'en est pas tout à fait de même de ceux qui ont moins d'esprit et plus de préjugés. Autant ils sont forcés d'admirer ce qu'il y a d'éloquent et de vertueux dans le livre, autant ils s'efforcent de noircir ce qu'il y a d'un peu libre. Ce sont des hiboux offensée du grand jour; et malheureusement il y a trop de ces hiboux dans le monde. Quoique j'eusse retranché ou adouci beaucoup de ces vérités fortes qui irritent les esprits faibles, il en est cependant encore resté quelques-unes dans le manuscrit copié par Van Duren. Tous les gens de lettres, tous les philosophes, tous ceux qui ne sont que gens de bien, seront contents. Mais le livre est d'une nature à devoir satisfaire tout le monde : c'est un ouvrage pour tous les hommes et pour tous les temps. Il paraîtra bientôt traduit dans cinq ou six langues.

Il ne faut pas, je crois, que les cris des moines et des bigots s'opposent aux louanges du reste du monde : ils parlent, ils écrivent, ils font des journaux; il y a même dans l'*Anti-Machiavel* quelques traits dont un ministre malin pourrait se servir pour indisposer quelques puissances.

(1) Frère du feld-maréchal de ce nom. (G. A.)
(2) Emilie. (G. A.)
(3) Envoyé de Prusse à La Haye. (G. A.)
(4) Voltaire n'alla visiter le roi de Prusse à Berlin qu'au mois de novembre. G. A.)
(5) Il y a eu ici des altérations. On retrouve cet alinéa dans la lettre de Frédéric, du 12 octobre. (G. A.)

(1) C'est-à-dire, « voilà un an passé. » (G. A.)

C'est donc, sire, dans la vue de remédier à ces inconvénients, que j'ai fait travailler nuit et jour à cette nouvelle édition, dont j'envoie les premières feuilles à votre majesté. Je n'ai fait qu'adoucir certains traits de votre admirable tableau, et j'ose m'assurer qu'avec ces petits correctifs, qui n'ôtent rien à la beauté de l'ouvrage, personne ne pourra jamais se plaindre, et cette instruction des rois passera à la postérité, comme un livre sacré que personne ne blasphémera.

Votre livre, sire, doit être comme vous; il doit plaire à tout le monde : vos plus petits sujets vos aiment, vos lecteurs les plus bornés doivent vous admirer.

Ne doutez pas que votre secret, étant entre les mains de tant de personnes, ne soit bientôt su de tout le monde. Un homme de Clèves disait, tandis que votre majesté était à Moiland : « Est-il vrai que nous avons un roi, un des plus » savants et des plus grands génies de l'Europe? On dit qu'il » a osé réfuter Machiavel. »

Votre cour en parle depuis plus de six mois. Tout cela rend nécessaire l'édition que j'ai faite, et dont je vais distribuer les exemplaires dans toute l'Europe, pour faire tomber celle de Van Duren, qui d'ailleurs est très fautive.

Si, après avoir confronté l'une et l'autre, votre majesté me trouve trop sévère, si elle veut conserver quelques traits retranchés ou en ajouter d'autres, elle n'a qu'à dire; comme je compte acheter la moitié de la nouvelle édition de Paupie (1) pour en faire des présents, et que Paupie a déjà vendu par avance l'autre moitié à ses correspondants, j'en ferai commencer dans quinze jours une édition plus correcte, et qui sera conforme à vos intentions. Il serait surtout nécessaire de savoir bientôt à quoi votre majesté se déterminera, afin de diriger ceux qui traduisent l'ouvrage en anglais et en italien. C'est ici un monument pour la dernière postérité, le seul livre digne d'un roi depuis quinze cents ans. Il s'agit de votre gloire : je l'aime autant que votre personne. Donnez-moi donc, sire, des ordres précis.

Si votre majesté ne trouve pas assez encore que l'édition de Van Duren soit étouffée par la nouvelle, si elle veut qu'on retire le plus qu'on pourra d'exemplaires de celle de Van Duren, elle n'a qu'à ordonner. J'en ferai retirer autant que je pourrai, sans affectation, dans les pays étrangers, car il a commencé à débiter son édition dans les autres pays; c'est une de ces fourberies à laquelle on ne pouvait remédier. Je suis obligé de soutenir ici un procès contre lui; l'intention du scélérat était d'être seul le maître de la première et de la seconde édition. Il voulait imprimer et le manuscrit que j'ai tenté de retirer de ses mains, et celui même que j'ai corrigé. Il veut friponner sous le manteau de la loi. Il se fonde sur ce qu'ayant le premier manuscrit de moi, il a seul le droit d'impression; il a raison d'en user ainsi : ces deux éditions et les suivantes feraient sa fortune, et je suis sûr qu'un libraire qui aurait seul le droit de copie en Europe gagnerait trente mille ducats au moins.

Cet homme me fait ici beaucoup de peine. Mais, sire, un mot de votre main me consolera; j'en ai grand besoin, je suis entouré d'épines. Me voilà dans votre palais. Il est vrai que je n'y suis pas à charge à votre envoyé; mais enfin un hôte incommode au bout d'un certain temps. Je ne peux pourtant sortir d'ici sans honte, ni y rester avec bienséance, sans un mot de votre majesté à votre envoyé.

Je joins à ce paquet la copie de ma lettre à ce malheureux curé, dépositaire du manuscrit (2); car je veux que votre majesté soit instruite de toutes mes démarches. Je suis, etc.

149. — DU ROI.

Remusberg, ce 12 octobre 1740 (3).

Enfin je puis me flatter de vous voir ici. Je ne ferai point comme les habitants de la Thrace, qui, lorsqu'ils donnaient des repas aux dieux, avaient soin de manger la moelle auparavant. Je recevrai Apollon comme il mérite d'être reçu. C'est Apollon, non seulement dieu de la médecine, mais de la philosophie, de l'histoire, enfin de tous les arts.

Venez, que votre vue écarte
Mes maux, l'ignorance et l'erreur;
Vous le pouvez en tout honneur,
Car Emilie est sans frayeur;
Et j'ai toujours la fièvre quarte.

Ici, loin du faste des rois,
Loin du tumulte de la ville,
A l'abri des paisibles lois,
Les arts trouvent un doux asile.

S'aimer, se plaire, et vivre heureux,
Est tout l'objet de notre étude;
Et, sans importuner les dieux
Par des souhaits ambitieux,
Nous nous faisons une habitude
D'être satisfaits et joyeux.

Grâces vous soient rendues du bel écrit que vous venez de faire en ma faveur (1)! L'amitié n'a point de bornes chez vous : aussi ma reconnaissance n'en a-t-elle point non plus.

Vos politiques hollandais
Et votre ambassadeur français
En fainéants experts critiquent et réforment,
D'un fauteuil à duvet sur nous lancent leurs traits,
Et sur le monde entier tranquillement s'endorment.
Je jure qu'ils sont trop heureux
D'être immobiles dans leur sphère;
Ne faisant jamais rien comme eux,
On ne saurait jamais mal faire.

150. — DE VOLTAIRE.

La Haye, 17 octobre.

Bientôt à Berlin vous l'aurez,
Cette cohorte théâtrale,
Race gueuse, fière, et vénale,
Héros errants et bigarrés,
Portant avec habits dorés
Diamants faux et linge sale;
Hurlant pour l'empire romain,
Ou pour quelque fière inhumaine,
Gouvernant trois fois la semaine
L'univers pour gagner du pain.

Vous aurez maussades actrices,
Moitié femme et moitié patin,
L'une bégueule avec caprices,
L'autre débonnaire et catin,
A qui le souffleur ou Crispin
Fait un enfant dans les coulisses.

Dieu soit loué que votre majesté prenne la généreuse résolution de se donner du bon temps! C'est le seul conseil que j'aie osé donner; mais je défie tous les politiques d'en proposer un meilleur. Songez à ce mal fixe de côté; ce sont de ces maux que le travail du cabinet augmente, et que le plaisir guérit. Sire, qui rend heureux les autres mérite de l'être, et avec un mal de côté on ne l'est point.

Voici enfin, sire, des exemplaires de la nouvelle édition de l'*Anti-Machiavel*. Je crois avoir pris le seul parti qui restait à prendre, et avoir obéi à vos ordres sacrés. Je persiste toujours à penser qu'il a fallu adoucir quelques traits qui auraient scandalisé les faibles, et révolté certains politiques. Un tel livre, encore une fois, n'a pas besoin de tels ornements. L'ambassadeur Camas serait hors des gonds s'il voyait à Paris de ces maximes chatouilleuses, et qu'il pratique pourtant un peu trop. Tout vous admirera, jusqu'aux dévots. Je ne les ai pas trop dans mon parti, mais je suis plus sage pour vous que pour moi. Il faut que mon cher et respectable monarque, que le plus aimable des rois plaise à tout le monde. Il n'y a plus moyen de vous cacher, sire, après l'ode de Gresset (2); voilà la mine éventée, il faut paraître hardiment sur la brèche. Il n'y a que des Ostrogoths et des Vandales qui puissent jamais trouver à redire qu'un jeune prince ait, à l'âge de vingt-cinq ou vingt-six ans, occupé son loisir à rendre les hommes meilleurs, et à les instruire en s'instruisant lui-même. Vous vous êtes taillé des ailes à Remusberg pour voler à l'immortalité. Vous irez, sire, par toutes les routes, mais celle-ci ne sera pas la moins glorieuse :

J'en atteste le Dieu que l'univers adore,
Qui jadis inspira Marc-Aurèle et Titus,
Qui vous donna tant de vertus,
Et que tout bigot déshonore.

Il vient tous les jours ici de jeunes officiers français; on leur demande ce qu'ils viennent faire; ils disent qu'ils vont chercher de l'emploi en Prusse. Il y en a quatre actuellement de ma connaissance : l'un est le fils du gouverneur de Berg-Saint-Vinox; l'autre, le garçon major du régiment de

(1) Libraire, chez lequel logeait d'Argens. (G. A.)
(2) Cyrille-le-Petit. On n'a pas cette lettre. Voyez, tome IV, une note de la *Préface de l'Anti-Machiavel*. (G. A.)
(3) Nous donnons cette lettre d'après l'édition de Berlin. (G. A.)

(1) *Sommaire des droits sur Herstall*. Voyez tome V. (G. A.)
(2) Ode adressée à Frédéric. (G. A.)

Luxembourg (1); l'autre, le fils d'un président; l'autre, le bâtard d'un évêque. Celui-ci s'est enfui avec une fille (2), cet autre s'est enfui tout seul, celui-là a épousé la fille de son tailleur, un cinquième veut être comédien, en attendant qu'on lui donne un régiment.

J'apprends une nouvelle qui enchante mon esprit tolérant; votre majesté fait revenir de pauvres anabaptistes qu'on avait chassés, je ne sais trop pourquoi.

Que deux fois on se rebaptise,
Ou que l'on soit débaptisé,
Qu'étole au cou Jean exorcise,
Ou que Jean soit exorcisé;
Qu'il soit hors ou dedans l'Eglise,
Musulman, brachmane, ou chrétien,
De rien je ne me scandalise,
Pourvu qu'on soit homme de bien.
Je veux qu'aux lois on soit fidèle,
Je veux qu'on chérisse son roi :
C'est en ce monde assez, je croi;
Le reste, qu'on nomme la foi,
Est bon pour la vie éternelle,
Et c'est peu de chose pour moi.

151. — DU ROI.

A Nuremberg, ce 21 octobre.

Mon cher Voltaire, je vous suis mille fois obligé de tous les bons offices que vous me rendez, du Liégeois que vous abattez (3), de Van Duren que vous retenez, et, en un mot, de tout le bien que vous me faites. Vous êtes enfin le tuteur de mes ouvrages, et le génie heureux que sans doute quelque être bienfaisant m'envoie pour me soutenir et m'inspirer.

O vous, mortels ingrats! ô vous, cœurs insensibles!
Qui ne connaissez point l'amour ni la pitié,
Qui n'enfantez jamais que des projets nuisibles,
Adorez l'Amitié.

La vertu la fit naître, et les dieux la douèrent
De l'honneur scrupuleux, de la fidélité;
Les traits les plus brillants et les plus doux l'ornèrent
De la divinité.

Elle attire, elle unit les âmes vertueuses;
Leur sort est au-dessus de celui des humains;
Leurs bras leur sont communs, leurs armes généreuses
Triomphent des destins.

Tendre et vaillant Nisus, vous sensible Euryale (4),
Héros dont l'amitié, dont le divin transport
Sut resserrer les nœuds de votre ardeur égale
Jusqu'au sein de la mort;

Vos siècles engloutis du temps qui les dévore,
Contre les hauts exploits à jamais conjurés,
N'ont pu vous dérober l'encens dont on honore
Vos grands noms consacrés.

Un nom plus grand me frappe et remplit l'hémisphère;
L'auguste Vérité dresse déjà l'autel,
Et l'Amitié paraît pour te placer, Voltaire,
Dans son temple immortel.

Mornay (5), de ces lambris habitant pacifique,
Dès longtemps solitaire, heureux, et satisfait,
Entend ta voix, s'étonne, et son âme héroïque
T'aperçoit sans regret.

Par zèle et par devoir j'ai secondé mon maître;
Ou ministre, ou guerrier, j'ai servi tour à tour.
Ton cœur plus généreux assiste (sans paraître)
Ton ami par amour.

Celui qui me chanta m'égale et me surpasse :
Il m'a peint d'après lui; ses crayons lumineux
Ornèrent mes vertus, et m'ont donné la place
Que j'ai parmi les dieux.

Ainsi parlait ce sage; et les intelligences
Aux bouts de l'univers l'annonçaient aux vivants;
Le ciel en retentit, et ses voûtes immenses
Prolongeaient leurs accents.

Pendant qu'on t'applaudit et que ton éloquence
Terrasse en ma faveur deux venimeux serpents (1),
L'Amitié me transporte, et je m'envole en France
Pour fléchir tes tyrans.

O divine Amitié d'un cœur tendre et flexible!
Seul espoir dans ma vie, et seul bien dans ma mort,
Tout cède devant toi; Vénus est moins sensible,
Hercule était moins fort.

J'emploie toute ma rhétorique auprès d'Hercule de Fleury, pour voir si l'on pourra l'humaniser sur votre sujet (2). Vous savez ce que c'est qu'un prêtre, qu'un politique, qu'un homme très têtu, et je vous prie d'avance de ne me point rendre responsable des succès qu'auront mes sollicitations; c'est un Van Duren placé sur le trône.

Ce Machiavel en barrette,
Toujours fourré de faux-fuyants,
Lève de temps en temps sa crête,
Et honnit les honnêtes gens.
Pour plaire à ses yeux bienséants
Il faut entonner la trompette
Des éloges les plus brillants,
Et parfumer sa vieille idole
De baume arabique et d'encens.
Ami, je connais ton bon sens :
Tu n'as pas la cervelle folle
De l'abjecte faveur des grands,
Et tu n'as point l'âme assez molle
Pour épouser leurs sentiments
Fait pour la vérité sincère,
A ce vieux monarque mitré,
Précepteur de gloire entouré,
Ta franchise ne saurait plaire.

152. — DE VOLTAIRE.

A La Haye, le 25 octobre.

Ombre aimable, charmant espoir,
Des plaisirs image légère,
Quoi! vous me flattez de revoir
Ce roi qui sait régner et plaire (3)!

Nous lisons dans certain auteur
(Cet auteur est, je crois, la *Bible*)
Que Moïse le voyageur
Vit Jéhovah, quoique invisible.

Certain verset dit hardiment
Qu'il vit sa face de lumière;
Un autre nous dit bonnement
Qu'il ne parla qu'à son derrière.

On dit que la *Bible* souvent
Se contredit de la manière;
Mais qu'importe, dans ce mystère,
Ou le derrière, ou le devant?

Il vit son dieu, c'est chose claire;
Il reçut ses commandements;
Les vôtres seront plus charmants,
Et votre présence plus chère.

Je pourrai dire quelque jour :
J'ai vu deux fois ce prince aimable,
Né pour la guerre et pour l'amour,
Et pour l'étude et pour la table.

Il sait tout, hors être en repos;
Il sait agir, parler, écrire;
Il tient le sceptre de Minos,
Et des Muses il tient la lyre.

Mais, dieux! aujourd'hui qu'il s'écarte
De la droite raison qu'il a!
Il esquive le quinquina
Pour conserver sa fièvre quarte.

Sire, dans ce moment monseigneur le prince de Hesse (4) vient de m'assurer que le roi de Suède ayant été longtemps dans la même opinion que votre majesté, accablé d'une longue fièvre, a fait céder enfin son opiniâtreté à celle de la maladie, a pris le quinquina, et a guéri.

---

(1) Il se nommait de Champflour. Voltaire le raccommoda avec son père; et ce jeune homme, au lieu de prendre le chemin de Berlin, rentra en France pour se livrer à l'étude du droit. Voyez la CORRESPONDANCE GÉNÉRALE. (G. A.)
(2) Ledit Champflour. (G. A.)
(3) Allusion à son écrit sur Herstall. (G. A.)
(4) On a vu que Frédéric avait médité un moment de faire à l'honneur de l'amitié une tragédie sur ces deux personnages de l'*Enéide*. (G. A.)
(5) Personnage de la *Henriade*. (G. A.

(1) L'évêque de Liége et Van Duren. (G. A.)
(2) Madame du Châtelet, étant retournée pour un moment en France, avait écrit à Frédéric d'intercéder par son ambassadeur auprès du cardinal pour que Voltaire rentrât en grâce. Et celui-ci, en effet, se vit bientôt pardonné. (G. A.)
(3) Voyez la lettre n° 148. (G. A.)
(4) Neveu du roi de Suède. Il fut plus tard en correspondance suivie avec Voltaire. Voyez dans ce volume. (G. A.)

Je sais que tous les rois ensemble
Sont loin de mon roi vertueux;
Votre âme l'emporte sur eux,
Mais leur corps au moins vous ressemble

Si dans le climat de la Suède un roi (soit qu'il prenne parti pour la France ou non) guérit par la poudre des jésuites, pourquoi, sire, n'en prendriez-vous pas?

A Loyola que mon roi cède!
Que votre esprit luthérien
Confonde tout ignatien!
Mais pour votre estomac prenez de son remède.

Sire, je veux venir à Berlin avec une balle de quinquina en poudre. Votre majesté a beau travailler en roi avec sa fièvre, occuper son loisir en faisant de la prose de Cicéron et des vers de Catulle, je serai toujours très affligé de cette maudite fièvre que vous négligez.

Si votre majesté veut que je sois assez heureux pour lui faire ma cour pendant quelques jours,

Mon cœur et ma maigre figure
Sont prêts à se mettre en chemin :
Déjà le cœur est à Berlin,
Et pour jamais, je vous le jure.

Je serai dans une nécessité indispensable de retourner bientôt à Bruxelles pour le procès de madame du Châtelet, et de quitter Marc-Aurèle pour la chicane; mais, sire, quel homme est le maître de ses actions? vous-même n'avez-vous pas un fardeau immense à porter, qui vous empêche souvent de satisfaire vos goûts, en remplissant vos devoirs sacrés? Je suis, etc.

153. — DU ROI.

Remusberg, 26 octobre.

Mon cher Voltaire, l'événement le moins prévu du monde m'empêche pour cette fois d'ouvrir mon âme à la vôtre comme d'ordinaire, et de bavarder comme je le voudrais. L'empereur (1) est mort.

Ce prince, né particulier,
Fut roi, puis empereur; Eugène fut sa gloire,
Mais, par malheur pour son histoire,
Il est mort en banqueroutier.

Cette mort dérange toutes mes idées pacifiques, et je crois qu'il s'agira au mois de juin plutôt de poudre à canon, de soldats, de tranchées, que d'actrices, de ballets, et de théâtres; de façon que je me vois obligé de suspendre le marché (2) que nous aurions fait. Mon affaire de Liége est toute terminée : mais celles d'à présent sont de bien plus grande conséquence pour l'Europe; c'est le moment du changement total de l'ancien système de politique; c'est ce rocher détaché qui roule sur la figure des quatre métaux que vit Nabuchodonosor, et qui les détruisit tous. Je vous suis mille fois obligé de l'impression du *Machiavel* achevée; je ne saurais y travailler à présent; je suis surchargé d'affaires. Je vais faire passer ma fièvre, car j'ai besoin de ma machine, et il en faut tirer à présent tout le parti possible.

Je vous envoie une ode en réponse à celle de Gresset (3). Adieu, cher ami, ne m'oubliez jamais, et soyez persuadé de la tendre estime avec laquelle je suis votre très fidèle ami.

154. — DU ROI.

Remusberg, 8 novembre.

Ton Apollon te fait voler au ciel,
Tandis, ami, que, rampant sur la terre,
Je suis en butte aux carreaux du tonnerre,
A la malice, aux dévots, dont le fiel
Avec fureur cent fois a fait la guerre
A maint humain bien moins qu'eux criminel.
Mais laissons là leur imbécile engeance
Hurler l'erreur et prêcher l'abstinence,
Du sein du luxe et de leurs passions.
Tu veux percer la carrière immense
De l'avenir, et voir les actions
Que le destin avec tant de constance
Aux curieux bouillant d'impatience
Cacha toujours très scrupuleusement?
Pour te parler tant soit peu sensément,
A ce palais qu'on trouve dans Voltaire (1),
Temple où Henri fut conduit par son père,
Où tout paraît nu devant le Destin,
Si son auteur t'en montre le chemin,
Entièrement tu peux te satisfaire.
Mais si tu veux d'un fantasque tableau,
En ta faveur, de ce chaos nouveau
Je vais ici te barbouiller l'histoire,
De Jean Callot empruntant le pinceau.
Premièrement, vois bouillonner la Gloire
Au feu d'enfer attisé d'un démon;
Vois tous les fous d'un nom dans la mémoire
Boire à l'excès de ce fatal poison;
Vois dans ses mains, secouant un brandon,
Spectre hideux, femelle affreuse et noire,
Parlant toujours langage de grimoire,
Et s'appuyant sur le sombre Soupçon,
Sur le Secret, et marchant à tâton,
La Politique, implacable harpie,
Et l'Intérêt qui lui donna le jour,
Insinuer toute leur troupe impie
Auprès des rois, en inonder leur cour,
Et de leurs traits blesser les cœurs d'envie,
Souffler la haine, et brouiller sans retour
Mille voisins de qui la race amie
Par maint hymen signalait leur amour.
Déjà j'entends l'orage du tambour.
De cent héros je vois briller la rage,
Sous les beaux noms d'audace et de courage;
Déjà je vois envahir cent États,
Et tant d'humains, moissonnés avant l'âge,
Précipités dans la nuit du trépas.
De tous côtés, je vois croître l'orage,
Je vois plus d'un illustre et grand naufrage,
Et l'univers tout couvert de soldats.
Je vois (2)... J'en vis bien davantage.
Et vous, à votre imagination
C'est à finir, car ma muse essoufflée,
De la fureur et de l'ambition
Te crayonnant la désolation,
Fuyant le meurtre et craignant la mêlée,
S'est promptement de ces lieux envolée.

Voilà une belle histoire des choses que vous prévoyez. Si don Luis Acunha, le cardinal Alberoni, ou l'*Hercule* mitré (3), avaient des commis qui leur fissent de pareils plans, je crois qu'ils sortiraient avec deux oreilles de moins de leur cabinet.

Vous vous en contenterez cependant pour le présent; c'est à vous d'imaginer de plus tout ce qu'il vous plaira. Quant aux affaires de votre petite politique particulière, nous en aviserons à Berlin, et je crois que j'aurai dans peu des moyens entre les mains pour vous rendre satisfait et content.

Adieu, cher cygne, faites-moi quelquefois entendre votre chant; mais que ce ne soit point, selon la fiction des poëtes, en rendant l'âme au bord du Simoïs. Je veux de vos lettres, vous bien portant et même mieux qu'à présent. Vous connaissez l'estime que j'ai pour vous, et vous en êtes persuadé.

155. — DE VOLTAIRE.

A Herford, le 11 novembre (4).

Dans un chemin creux et glissant,
Comblé de neiges et de boues,
La main d'un démon malfaisant
De mon char a brisé les roues.
J'avais toujours imprudemment
Bravé celle de la fortune;
Mais je change de sentiment :
Je la fuyais, je l'importune,
Je lui dis d'une faible voix :
O toi, qui gouvernes les rois,
Excepté le héros que j'aime;
O toi, qui n'auras sous tes lois
Ni son cœur, ni son diadème,
Je vais trouver mon seul appui!
Qu'enfin ta faveur me seconde;
Souffre qu'en paix j'aille vers lui;
Va troubler le reste du monde.

La fortune, sire, a été trop jalouse de mon accès auprès de votre majesté; elle est bien loin d'exaucer ma prière; elle vient de briser sur le chemin d'Herford ce carrosse qui me

(1) Charles VI, mort le 20 octobre. (G. A.)
(2) Relatif à la troupe de comédiens. (G. A.)
(3) Voltaire eut une pointe de jalousie à ce sujet. Il en vint à appeler Frédéric « coquette. » (G. A.)

(1) Voyez la *Henriade*, chant VII. (G. A.)
(2) Dans l'édition de Berlin, on lit : « *Je vois Petit,* » et en note : « *de la comédie des* Plaideurs. » Nous ne savons ce que Petit-Jean fait ici. (G. A.)
(3) Fleury. (G. A.)
(4) Ville de Westphalie, à cinq lieues S.-O. de Minden. (G. A.)

menait dans la terre promise. Dumolard l'oriental (1), que j'amène dans les États de votre majesté suivant vos ordres, prétend, sire, que dans l'Arabie jamais pèlerin de la Mecque n'eut une plus triste aventure, et que les Juifs ne furent pas plus à plaindre dans le désert.

Un domestique va d'un côté demander du secours à des Vestphaliens, qui croient qu'on leur demande à boire ; un autre court sans savoir où. Dumolard, qui se promet bien d'écrire notre voyage en arabe et en syriaque, est cependant de ressource, comme s'il n'était pas savant. Il va à la découverte, moitié à pied, moitié en charrette, et moi je monte, en culotte de velours, en bas de soie, et en mules, sur un cheval rétif.

Hélas! grand roi, qu'eussiez-vous cru,
En voyant ma faible figure
Chevauchant tristement à cru
Un coursier de mon encolure?
C'est ainsi qu'on vit autrefois
Ce héros vanté par Cervante,
Son écuyer, et Rossinante,
Egarés au milieu des bois.
Ils ont fait de brillants exploits,
Mais j'aime mieux ma destinée;
Ils ne servaient que Dulcinée,
Et je sers le meilleur des rois.

En arrivant à Herford dans cet équipage, la sentinelle m'a demandé mon nom ; j'ai répondu, comme de raison, que je m'appelais don Quichotte, et j'entre sous ce nom. Mais quand pourrai-je me jeter à vos pieds sous celui de votre créature, de votre admirateur, de..., etc.

156. — DE VOLTAIRE,

A Berlin, ce 28 novembre.

Puisque votre *humanité* aime la petite écriture (2),

O champs vestphaliens, faut-il vous traverser?
Destin, où m'allez-vous réduire?
Je quitte un demi-dieu que je dois encenser,
Le modèle des rois dans l'art de se conduire,
Et le mien dans l'art de penser.

J'ai paru devant vous, ô respectable mère (3)!
Vous à qui doit Berlin sa gloire et son appui,
Vous dont tient mon héros son divin caractère,
Vous qu'on aime à la fois et pour vous et pour lui.

Les sœurs de Marc-Aurèle (4), Henri son digne frère (5)
Tour à tour enchantent mes yeux :
Je crois voir dans leur sanctuaire
Les dieux encore enfants, et Cybèle avec eux.

Ce superbe arsenal où la main de la guerre
Tient la destruction des plus fermes remparts,
Me paraît à la fois le monument des arts,
Le séjour de la mort, de Mars, et du tonnerre.

Mais d'où partent ces doux concerts?
C'est Achille qui chante, Apollon qui l'inspire :
Il porte entre ses mains et l'épée et la lyre;
Il fait le destin de l'empire;
Il fait plus, il fait de beaux vers.

Je reçois, sire, dans ce moment, une lettre de votre majesté (6), que M. de Raesfeld me renvoie.

Je suis bien fâché de ne l'avoir pas reçue plus tôt, j'aurais été consolé. Votre majesté m'apprend qu'elle a pris le parti de désavouer l'une et l'autre édition, et d'en faire imprimer une nouvelle leçon à Berlin, quand elle en aura le loisir. Cela seul suffit pour mettre sa gloire en sûreté, en cas qu'il y ait quelque chose dans ces éditions qui déplaise à sa majesté. L'ouvrage est déjà si généralement goûté, que votre majesté ne peut que se rendre encore plus respectable en corrigeant ce que j'ai gâté et en fortifiant ce que j'ai affaibli. Puissé-je être aussi fripon qu'un jésuite, aussi gueux qu'un chimiste, aussi sot qu'un capucin, si j'ai rien en vue que votre gloire! Sire, je vous ai érigé un autel dans mon cœur; je suis sensible à votre réputation comme vous-même. Je me nourris de l'encens que les connaisseurs vous donnent; je n'ai plus d'amour-propre que par rapport à vous.

Lisez, sire, cette lettre, que je reçois de M. le cardinal de Fleury (1). Trente particuliers m'en écrivent de pareilles; l'Europe retentit de vos louanges. Je peux jurer à votre majesté, qu'excepté le malheureux écrivain de petites nouvelles, il n'y a personne qui ne sache que je suis incapable d'avoir fait un tel ouvrage de politique (2), et qui ne connaisse ce que peut votre singulier génie.

Mais, sire, quelque grand génie qu'on puisse être, on ne peut écrire ni en vers ni en prose, sans consulter quelqu'un qui nous aime.

Au reste, que la lettre de M. le cardinal de Fleury ne vous étonne pas, sire : il m'a toujours écrit avec quelque air d'amitié. Si j'étais mal avec lui, c'est que je croyais avoir sujet d'être mécontent de lui, et je n'avais pu plier mon caractère à lui faire ma cour. Il n'y a jamais que le cœur qui me conduise.

Votre majesté verra par sa lettre en original que quand j'ai fait tenir l'*Anti-Machiavel* à ce ministre, comme à tant d'autres, je me suis bien donné de garde de désigner votre majesté pour l'auteur de cet admirable livre.

Je vous supplie, sire, de juger ma conduite dans cette affaire par la scrupuleuse attention que j'ai eue à ne jamais donner à personne copie des vers dont votre majesté m'a honoré; j'ose dire que je suis le seul dans ce cas.

Je vais partir demain. Madame du Châtelet est fort mal. Je me flatte encore d'être assez heureux pour assurer un moment votre majesté, à Potsdam, du tendre attachement, de l'admiration, et du respect avec lesquels je serai toute ma vie, sire, de votre majesté le très humble et très obéissant serviteur.

157. — DE VOLTAIRE.

FRAGMENT.

. . . .

Je vous quitte, il est vrai; mais mon cœur déchiré
Vers vous revolera sans cesse :
Depuis quatre ans vous êtes ma maîtresse,
Un amour de dix ans doit être préféré;
Je remplis un devoir sacré.
Héros de l'amitié, vous m'approuvez vous-même.
Adieu, je pars désespéré.
Oui, je vais aux genoux d'un objet adoré :
Mais j'abandonne ce que j'aime.

Votre ode est parfaite enfin (3), et je serais jaloux, si je n'étais transporté de plaisir. Je me jette aux pieds de votre *humanité*, et j'ose être attaché tendrement au plus aimable des hommes, comme j'admire le protecteur de l'Empire, de ses sujets, et des arts (4).

158. — DE VOLTAIRE.

AU ROI, SOUS LE NOM D'ALGAROTTI (5).

A quatre lieues par delà Vesel, je ne sais où, ce 6 décembre.

O détestable Vestphalie!
Vous n'avez chez vous ni vin frais,
Ni lit, ni servante jolie;
De couvents vous êtes remplie,
Et vous manquez de cabarets.
Quiconque veut vivre sans boire,
Et sans dormir, et sans manger,
Fera très bien de voyager
Dans votre chien de territoire.
Monsieur l'évêque de Munster,
Vous tondez donc votre province!
Pour le peuple est l'âge de fer,
Et l'âge d'or est pour le prince.
Je vois bien maintenant pourquoi
Dans cette maudite contrée
On donna la paix et la loi
A l'Allemagne déchirée (6).

---

(1) Nous avons déjà parlé de cette recrue pour l'Académie de Berlin. (G. A.)
(2) Voltaire avait alors une écriture menue. (G. A.)
(3) Sophie-Dorothée de Hanovre, sœur du roi d'Angleterre, George II. (G. A.)
(4) La margrave de Bareith et les princesses Ulrique et Amélie. (G. A.)
(5) Connu sous le nom de prince Henri, âgé alors de quatorze ans. (G. A.)
(6) C'est la lettre n° 147, adressée à La Haye. (G. A.)

(1) Fleury l'avait écrite pour être montrée à Frédéric. Voyez les *Mémoires de Voltaire*. (G. A.)
(2) L'*Anti-Machiavel*. (G. A.)
(3) Est-ce encore l'ode à Gresset? (G. A.)
(4) On trouvera, tome VI, dans les STANCES, le billet d'adieu en vers de Voltaire à Frédéric, et la réponse de celui-ci. Billet et réponse sont du 2 décembre. (G. A.)
(5) Alors à Berlin. (G. A.)
(6) Traité de Westphalie, 1648. (G. A.)

Du très saint Empire romain
Les sages plénipotentiaires,
Dégoûtés de tant de misères,
Voulurent en partir soudain,
Et se hâtèrent de conclure
Un traité fait à l'aventure,
Dans la peur de mourir de faim.
Ce n'est pas de même à Berlin.
Les beaux-arts, la magnificence,
La bonne chère, l'abondance,
Y font oublier le destin
De l'Italie et de la France.
De l'Italie! Algarotti,
Comment trouvez-vous ce langage?
Je vous vois, frappé de l'outrage,
Me regarder en ennemi.
Modérez ce bouillant courage,
Et répondez-nous en ami.
Vos pantalons à robe d'encre (1),
Vos lagunes à forte odeur,
Où deux galères sont à l'ancre,
Dix mille putains dont le...
Plus que vos canaux est profond,
Malgré le virus qui l'échancre;
Un palais sans cour et sans parc
Où végète un doge inutile;
Un vieux manuscrit d'Évangile
Griffonné, dit-on, par saint Marc;
Vos nobles, avec prud'homie,
Allant du sénat au marché
Chercher pour deux sous d'eau-de-vie
Un peuple mou, faible, entiché
D'ignorance et de fourberie,
Le fessier souvent ébréché,
Grâce aux efforts du vieux péché
Que l'on appelle Sodomie;
Voilà le portrait ébauché
De la très noble seigneurie.
Or, cela vaut-il, je vous prie,
Notre adorable Frédéric,
Ses vertus, ses goûts, sa patrie?
J'en fais juge tout le public.

J'espère que je ne serai pas dénoncé au conseil des Dix. On dit que la république entretient un apothicaire qui a l'honneur d'être l'empoisonneur ordinaire de la sérénissime, et qui donne parties égales de jusquiame, de ciguë, et d'opium, aux mauvais plaisants; mais je n'en crois rien. D'ailleurs, si je meurs, ce sera, je crois, dans le Rhin ou dans la Meuse, entre lesquels je me trouve renfermé, et qui se débordent de leur mieux. Je serai puni par le déluge d'avoir quitté mon roi; je vais, si je puis, me réfugier à Clèves; je me flatte que ses troupes auront trouvé de meilleurs chemins. Pour sa majesté, elle a trouvé le chemin de la gloire de bien bonne heure. J'entrevois de bien grandes choses; mon roi agit comme il écrit. Mais se souviendra-t-il encore de son malheureux serviteur, qui s'en est allé presque aveugle, et qui ne sait plus où il va, mais qui sera jusqu'au tombeau, avec le plus profond et le plus tendre respect, de sa majesté le très humble, très obéissant serviteur et admirateur?

159. — DE VOLTAIRE.

Clèves, ce 15 décembre.

Grand roi, je vous l'avais prédit
Que Berlin deviendrait Athène
Pour les plaisirs et pour l'esprit;
La prophétie était certaine.

Mais quand, chez le gros Valori (2),
Je vois le tendre Algarotti
Presser d'une vive embrassade
Le beau Lugeac (3), son jeune ami,
Je crois voir Socrate affermi
Sur la croupe d'Alcibiade;
Non pas ce Socrate entêté,
De sophismes faisant parade,
A l'œil sombre, au nez épaté,
A front large, à mine enfumée;
Mais Socrate vénitien,
Aux grands yeux, au nez aquilin
Du bon saint Charles Borromée.
Pour moi, très désintéressé
Dans ces affaires de la Grèce,
Pour Frédéric seul empressé,
Je quittais étude et maîtresse;
Je m'en étais débarrassé;
Si je volai dans son empire,
Ce fut au doux son de sa lyre;
Mais la trompette m'a chassé.

Vous ouvrez d'une main hardie
Le temple horrible de Janus;
Je m'en retourne tout confus
Vers la chapelle d'Émilie.
Il faut retourner sous sa loi,
C'est un devoir; j'y suis fidèle,
Malgré ma fluxion cruelle,
Et malgré vous, et malgré moi.
Hélas! ai-je perdu pour elle
Mes yeux, mon bonheur, et mon roi?

Sire, je prie le Dieu de la paix et de la guerre qu'il favorise toutes vos grandes entreprises, et que je puisse bientôt revoir mon héros à Berlin, couvert d'un double laurier, etc.

160. — DU ROI.

Au quartier de Herendorf, en Silésie, le 23 décembre.

Mon cher Voltaire, j'ai reçu deux de vos lettres; mais je n'ai pu y répondre plus tôt: je suis comme le roi d'échecs de Charles XII, qui marchait toujours. Depuis quinze jours nous sommes continuellement par voie et par chemin, et par le plus beau temps du monde.

Je suis trop fatigué pour répondre à vos charmants vers, et trop saisi de froid pour en savourer tout le charme; mais cela reviendra. Ne demandez point de poésie à un homme qui fait actuellement le métier de charretier, et même quelquefois de charretier embourbé. Voulez-vous savoir ma vie?

Nous marchons depuis sept heures jusqu'à quatre de l'après-midi. Je dîne alors; ensuite je travaille, je reçois des visites ennuyeuses: vient après un détail d'affaires insipides. Ce sont des hommes difficultueux à rectifier, des têtes trop ardentes à retenir, des paresseux à presser, des impatients à rendre dociles, des rapaces à contenir dans les bornes de l'equité, des bavards à écouter, des muets à entretenir; enfin il faut boire avec ceux qui en ont envie, manger avec ceux qui ont faim; il faut se faire juif avec les juifs, païen avec les païens.

Telles sont mes occupations, que je céderais volontiers à un autre, si ce fantôme nommé la Gloire ne m'apparaissait trop souvent. En vérité c'est une grande folie, mais une folie dont il est trop difficile de se départir lorsqu'une fois on en est entiché.

Adieu, mon cher Voltaire; que le ciel préserve de malheur celui avec lequel je voudrais souper après m'être battu ce matin! Le cygne de Padoue s'en va, je crois, à Paris, profiter de mon absence; le philosophe géomètre carre des courbes; le philosophe littérateur traduit du grec, et le savant doctissime ne fait rien (1), ou peut-être quelque chose qui en approche beaucoup.

Adieu encore une fois, cher Voltaire; n'oubliez pas les absents qui vous aiment. FÉDÉRIC.

161. — DE VOLTAIRE.

Décembre (2).

Sire,

Je ressemble à présent aux pèlerins de la Mecque, qui tournent les yeux vers cette ville après l'avoir quittée; je tourne les miens vers votre cour. Mon cœur, pénétré des bontés de votre majesté, ne connaît que la douleur de ne pouvoir vivre auprès d'elle. Je prends la liberté de lui envoyer une nouvelle copie de cette tragédie de *Mahomet*, dont elle a bien voulu, il y a déjà longtemps, voir les premières esquisses. C'est un tribut que je paye à l'amateur des arts, au juge éclairé, surtout au philosophe, beaucoup plus qu'au souverain.

Votre majesté sait quel esprit m'animait en composant cet ouvrage: l'amour du genre humain, et l'horreur du fanatisme, deux vertus qui sont faites pour être toujours auprès de votre trône, ont conduit ma plume. J'ai toujours pensé que la tragédie ne doit pas être un simple spectacle qui touche le cœur sans le corriger. Qu'importent au genre humain les passions et les malheurs d'un héros de l'antiquité, s'ils ne servent pas à nous instruire? On avoue que la comédie du *Tartufe*, ce chef-d'œuvre qu'aucune nation n'a égalé, a fait beaucoup de bien aux hommes, en montrant l'hypocrisie dans toute sa laideur: ne peut-on pas essayer d'attaquer dans une

(1) Les inquisiteurs. (G. A.)
(2) Ambassadeur de France à Berlin. (G. A.)
(3) Charles-Antoine de Guérin. (G. A.)

(1) Frédéric désigne ici Algarotti, Maupertuis, Dumolard, et Jordan. (G. A.)
(2) Cette lettre a figuré, dès 1742, en tête de la tragédie de *Mahomet*. Elle avait été faite pour être publiée. (G. A.)

tragédie cette espèce d'imposture qui met en œuvre à la fois l'hypocrisie des uns et la fureur des autres? Ne peut-on pas remonter jusqu'à ces anciens scélérats, fondateurs illustres de la superstition et du fanatisme, qui les premiers ont pris le couteau sur l'autel, pour faire des victimes de ceux qui refusaient d'être leurs disciples?

Ceux qui diront que les temps de ces crimes sont passés, qu'on ne verra plus de Barcochebas, de Mahomet, de Jean de Leyde, etc., que les flammes des guerres de religion sont éteintes, font, ce me semble, trop d'honneur à la nature humaine. Le même poison subsiste encore, quoique moins développé : cette peste, qui semble étouffée, reproduit de temps en temps des germes capables d'infecter la terre. N'a-t-on pas vu de nos jours les prophètes des Cévennes tuer au nom de Dieu ceux de leur secte qui n'étaient pas assez soumis?

L'action que j'ai peinte est atroce, et je ne sais si l'horreur a été plus loin sur aucun théâtre. C'est un jeune homme né avec de la vertu, qui, séduit par son fanatisme, assassine un vieillard qui l'aime, et qui, dans l'idée de servir Dieu, se rend coupable, sans le savoir, d'un parricide; c'est un imposteur qui ordonne ce meurtre, et qui promet à l'assassin un inceste pour récompense. J'avoue que c'est mettre l'horreur sur le théâtre; et votre majesté est bien persuadée qu'il ne faut pas que la tragédie consiste uniquement dans une déclaration d'amour, une jalousie et un mariage.

Nos historiens mêmes nous apprennent des actions plus atroces que celle que j'ai inventée. Séide ne sait pas du moins que celui qu'il assassine est son père, et quand il a porté le coup, il éprouve un repentir aussi grand que son crime. Mais Mézerai rapporte qu'à Melun un père tua son fils de sa main pour sa religion, et n'en eut aucun repentir. On connaît l'aventure des deux frères Diaz, dont l'un était à Rome et l'autre en Allemagne, dans les commencements des troubles excités par Luther. Barthélemi (1) Diaz, apprenant à Rome que son frère donnait dans les opinions de Luther à Francfort, part de Rome dans le dessein de l'assassiner, arrive et l'assassine (2). J'ai lu dans Herrera, auteur espagnol, que « ce » Barthélemi Diaz risquait beaucoup par cette action; mais » que rien n'ébranle un homme d'honneur, quand la probité » le conduit. » Herrera, dans une religion toute sainte et tout ennemie de la cruauté, dans une religion qui enseigne à souffrir, et non à se venger, était donc persuadé que la probité peut conduire à l'assassinat et au parricide; et on ne s'élèvera pas de tous côtés contre ces maximes infernales!

Ce sont ces maximes qui mirent le poignard à la main du monstre qui priva la France de Henri-le-Grand; voilà ce qui plaça le portrait de Jacques Clément sur l'autel, et son nom parmi les bienheureux; c'est ce qui coûta la vie à Guillaume, prince d'Orange, fondateur de la liberté et de la grandeur des Hollandais. D'abord Salcède le blessa au front d'un coup de pistolet; et Strada raconte que « Salcède (ce sont ses pro» pres mots) n'osa entreprendre cette action qu'après avoir » purifié son âme par la confession aux pieds d'un domini» cain, et l'avoir fortifiée par le pain céleste. » Herrera dit quelque chose de plus insensé et de plus atroce : « Estando » firme con el exemplo de nuestro salvador Jesu-Christo y de » sus santos. » Balthazar Gérard, qui ôta enfin la vie à ce grand homme, en usa de même que Salcède.

Je remarque que tous ceux qui ont commis de bonne foi de pareils crimes étaient des jeunes gens comme Séide. Balthazar Gérard avait environ vingt ans. Quatre Espagnols, qui avaient fait avec lui serment de tuer le prince, étaient du même âge. Le monstre qui tua Henri III n'avait que vingt-quatre ans. Poltrot, qui assassina le grand duc de Guise, en avait vingt-cinq; c'est le temps de la séduction et de la fureur. J'ai été presque témoin, en Angleterre, de ce que peut sur une imagination jeune et faible la force du fanatisme. Un enfant de seize ans, nommé Shepherd, se chargea d'assassiner le roi George Ier, votre aïeul maternel. Quelle était la cause qui le portait à cette frénésie? C'était uniquement que Shepherd n'était pas de la même religion que le roi. On eut pitié de sa jeunesse, on lui offrit sa grâce, on le sollicita longtemps au repentir; il persista toujours à dire qu'il valait mieux *obéir à Dieu qu'aux hommes*, et que, s'il était libre, le premier usage qu'il ferait de sa liberté serait de tuer son prince. Ainsi on fut obligé de l'envoyer au supplice comme un monstre qu'on désespérait d'apprivoiser.

J'ose dire que quiconque a un peu vécu avec les hommes a pu voir quelquefois combien aisément on est prêt à sacrifier la nature à la superstition. Que de pères ont détesté et déshérité leurs enfants! que de frères ont poursuivi leurs frères par ce funeste principe! J'en ai vu des exemples dans plus d'une famille.

Si la superstition ne se signale pas toujours par ces excès qui sont comptés dans l'histoire des crimes, elle fait dans la société tous les petits maux innombrables et journaliers qu'elle peut faire. Elle désunit les amis, elle divise les parents; elle persécute le sage, qui n'est qu'homme de bien, par la main du fou, qui est enthousiaste; elle ne donne pas toujours de la ciguë à Socrate, mais elle bannit Descartes d'une ville qui devait être l'asile de la liberté; elle donne à Jurieu, qui faisait le prophète, assez de crédit pour réduire à la pauvreté le savant et philosophe Bayle; elle bannit, elle arrache à une florissante jeunesse qui court à ses leçons, le successeur du grand Leibnitz (1); et il faut, pour le rétablir, que le ciel fasse naître un roi philosophe, vrai miracle qu'il fait bien rarement. En vain la raison humaine se perfectionne par la philosophie, qui fait tant de progrès en Europe; en vain, vous surtout, grand prince, vous efforcez-vous de pratiquer et d'inspirer cette philosophie si humaine; on voit dans ce même siècle, où la raison élève son trône d'un côté, le plus absurde fanatisme dresser encore ses autels de l'autre.

On pourra me reprocher que, donnant trop à mon zèle, je fais commettre dans cette pièce un crime à Mahomet, dont en effet il ne fut point coupable.

M. le comte de Boulainvilliers écrivit, il y a quelques années (2), la *Vie* de ce prophète. Il essaya de le faire passer pour un grand homme, que la Providence avait choisi pour punir les chrétiens, et pour changer la face d'une partie du monde. M. Sale, qui nous a donné une excellente version de l'Alcoran en anglais, veut faire regarder Mahomet comme un Numa et comme un Thésée. J'avoue qu'il faudrait le respecter, si, né prince légitime, ou appelé au gouvernement par le suffrage des siens, il avait donné des lois paisibles comme Numa, ou défendu ses compatriotes comme on le dit de Thésée. Mais qu'un marchand de chameaux excite une sédition dans sa bourgade; qu'associé à quelques malheureux coracites, il leur persuade qu'il s'entretient avec l'ange Gabriel; qu'il se vante d'avoir été ravi au ciel, et d'y avoir reçu une partie de ce livre inintelligible qui fait frémir le sens commun à chaque page; que, pour faire respecter ce livre, il porte dans sa patrie le fer et la flamme; qu'il égorge les pères; qu'il ravisse les filles; qu'il donne aux vaincus le choix de sa religion ou de la mort, c'est assurément ce que nul homme ne peut excuser, à moins qu'il ne soit né Turc, et que la superstition n'étouffe en lui toute lumière naturelle.

Je sais que Mahomet n'a pas tramé précisément l'espèce de trahison qui fait le sujet de cette tragédie. L'histoire dit seulement qu'il enleva la femme de Séide, l'un de ses disciples, et qu'il persécuta Abusofian, que je nomme Zopire; mais quiconque fait la guerre à son pays, et ose la faire au nom de Dieu, n'est-il pas capable de tout? Je n'ai pas prétendu mettre seulement une action vraie sur la scène, mais des mœurs vraies; faire penser les hommes comme ils pensent dans les circonstances où ils se trouvent, et représenter enfin ce que la fourberie peut inventer de plus atroce, et ce que le fanatisme peut exécuter de plus horrible. Mahomet n'est ici autre chose que Tartufe les armes à la main.

Je me croirai bien récompensé de mon travail, si quelqu'une de ces âmes faibles, toujours prêtes à recevoir les impressions d'une fureur étrangère qui n'est pas au fond de leur cœur, peut s'affermir contre ces funestes séductions par la lecture de cet ouvrage; si, après avoir eu en horreur la malheureuse obéissance de Séide, elle se dit à elle-même : Pourquoi obéirais-je en aveugle à des aveugles qui me crient : Haïssez, persécutez, perdez celui qui est assez téméraire pour n'être pas de notre avis sur des choses même indifférentes que nous n'entendons pas? Que ne puis-je servir à déraciner de tels sentiments chez les hommes! L'esprit d'indulgence ferait des frères; celui d'intolérance peut former des monstres.

C'est ainsi que pense votre majesté. Ce serait pour moi la plus grande des consolations de vivre auprès de ce roi philosophe. Mon attachement est égal à mes regrets; et si d'autres devoirs m'entraînent, ils n'effaceront jamais de mon cœur les sentiments que je dois à ce prince qui pense et qui parle en homme; qui fuit cette fausse gravité sous laquelle se cachent toujours la petitesse et l'ignorance; qui se communique avec liberté, parce qu'il ne craint point d'être pénétré; qui veut toujours s'instruire, et qui peut instruire les plus éclairés.

(1) Ou plutôt, Alphonse. (G. A.)
(2) C'est cet acte de fanatisme que Casimir Delavigne a mis au théâtre dans *Une famille au temps de Luther*. (G. A.)

(1) Wolf. (G. A.)
(2) La *Vie de Mahomet* parut en 1730. (G. A.)

Je serai toute ma vie, avec le plus profond respect et la plus vive reconnaissance, etc.

162. — DE VOLTAIRE.

Dans un vaisseau sur les côtes de Zélande, où j'enrage; ce dernier décembre.

Sire,

Vous en souviendrez-vous, grand homme que vous êtes,
De ce fils d'Apollon qui vint au mont Rémus,
Amateur malheureux de vos belles retraites,
Mais heureux courtisan de vos seules vertus?

Vous en souviendrez-vous aux champs de Silésie,
Tant de projets en tête, et la foudre à la main,
Quand l'Europe en suspens, d'étonnement saisie,
Attend de mon héros les arrêts du destin?

On applaudit, on blâme, on s'alarme, on espère;
L'Autriche va se perdre, ou se mettre en vos bras;
Le Batave incertain, les Anglais en colère,
Et la France attentive, observent tous vos pas.

Prêt à le raffermir, vous ébranlez l'Empire :
C'est à vous seul ou d'être ou de faire un César.
La Gloire et la Prudence attellent votre char;
On murmure, on vous craint; mais chacun vous admire.

Vous qui vous étonnez de ce coup imprévu,
Connaissez le héros qui s'arme pour la guerre :
Il accordait sa lyre en lançant le tonnerre;
Il ébranlait le monde, et n'était pas ému.

Sire, je ne peux poursuivre sur ce ton; les vents contraires et les glaces morfondent l'imagination de votre serviteur; je n'ai pas l'honneur de ressembler à votre majesté : elle affronte les tempêtes sur terre, je ne les supporte sur aucun élément. Peut-être resterai-je quelque temps sur le sein d'Amphitrite. Vous aurez, sire, tout le temps de changer la face de l'Europe avant mon arrivée à Bruxelles. Puissé-je y trouver les nouvelles de vos succès, et surtout de vos vers! Je suis très respectueusement attaché à Frédéric le héros; mais j'aime bien l'homme charmant qui, après avoir travaillé tout le jour en roi, fait le soir les plus jolis vers du monde pour se délasser. Le hasard m'a fait prendre dans mon vaisseau un capitaine suisse qui revient de Stockholm, d'auprès du roi de Suède. Nous avons quitté nos rois l'un et l'autre; mais j'ai plus perdu que lui; il n'est pas aussi édifié de la cour de Suède, que je le suis de celle de votre majesté. Il avait fait le voyage de Stockholm pour présider à l'éducation de deux petits bâtards que le roi de Hesse (1), premier sénateur de Suède, prétend avoir faits à madame de Taube; le capitaine jure que ces deux petits garçons appartiennent à un jeune officier nommé Mingen, auquel ils ressemblent comme deux gouttes d'eau. Cependant le roi s'est séparé de madame de Taube en pleurant (2), comme Henri IV quand il quitta la belle Gabrielle. Et le capitaine suisse a quitté le roi, madame de Taube, les petits garçons, et Mingen leur père, sans pleurer.

Il n'en est pas ainsi de moi : je regrette mon roi, et le regretterai sur terre, comme au milieu des glaçons et du royaume des vents. Le ciel me punit bien de l'avoir quitté; mais qu'il me rende la justice de croire que ce n'est pas pour mon plaisir.

J'abandonne un grand monarque qui cultive et qui honore un art que j'idolâtre, et je vais trouver quelqu'un (3) qui ne lit que *Christianus Volfius*. Je m'arrache à la plus aimable cour de l'Europe pour un procès.

Un ridicule amour n'embrase point mon âme,
Cythère n'est point mon séjour,
Et je n'ai point quitté votre adorable cour
Pour soupirer en sot aux genoux d'une femme.

Mais, sire, cette femme a abandonné pour moi toutes les choses pour lesquelles les autres femmes abandonnent leurs amis; il n'y a aucune sorte d'obligation que je ne lui aie. Les coiffes et la jupe qu'elle porte ne rendent pas les devoirs de la reconnaissance moins sacrés.

L'amour est souvent ridicule;
Mais l'amitié pure a ses droits
Plus grands que les ordres des rois.
Voilà ma peine et mon scrupule.

Ma petite fortune, mêlée avec la sienne, n'apporte aucun obstacle à l'envie extrême que j'ai de passer mes jours auprès de votre majesté. Je vous jure, sire, que je ne balancerai pas un moment à sacrifier ces petits intérêts au grand intérêt d'un être pensant, de vivre à vos pieds et de vous entendre (1).

Hélas! que Gresset est heureux!
Mais, grand roi, charmante coquette,
Ne m'abandonnez pas pour un autre poëte;
Donnez vos faveurs à tous deux.

J'ai travaillé *Mahomet* sur le vaisseau. J'ai fait l'*Epître dédicatoire* (2). Votre majesté permet-elle que je la lui envoie?

Je suis, avec le plus tendre regret et le plus profond respect, sire, de votre *humanité* le sujet, l'admirateur, le serviteur, l'adorateur.

163. — DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, le 28 janvier 1741.

M. DE KAISERLING ET UN QUESTIONNEUR.

LE QUESTIONNEUR.

Aimable adjudant d'un grand roi
Et du dieu de la poésie,
Sur mon héros instruisez-moi.
Que fait-il dans la Silésie?

KAISERLING.

Il fait tout; il se fait aimer.

LE QUESTIONNEUR.

En deux mots c'est beaucoup m'apprendre:
Mais ne pourriez-vous point étendre
Un détail qui me doit charmer?
Je sais que pour bien peindre un sage
Un trait de vos crayons suffit :
Un mot est assez pour l'esprit;
Mais le cœur en veut davantage.

KAISERLING.

Sachez donc que notre héros,
Dont la peau douce et très frileuse
Semblait faite pour le repos,
Affronta la glace et les eaux
Dans la saison la plus affreuse.
Sa politique imagina
Un projet belliqueux et sage
Que personne ne devina (3).
L'activité le prépara,
Et la gaîté fut du voyage.
La fière Autriche en murmura,
Le conseil aulique cria,
Dépêcha plus d'une estafette,
Plus d'une lettre barbouilla
Et dit que ce voyage-là
Était contraire à l'étiquette.
Cependant Frédéric parut
Dans la Silésie étonnée :
Vers lui tout un peuple accourut
En bénissant sa destinée.
Il prit les filles par la main;
Il caressa le citadin;
Il flatta la sottise altière
De celui qui dans sa chaumière
Se dit issu de Vitikin :
Aux huguenots il fit accroire
Qu'il était bon luthérien;
Au papiste, à l'ignatien,
Il dit qu'un jour il pourrait bien
Leur faire en secret quelque bien,

(1) C'est-à-dire « que le roi Frédéric de Hesse. » Marié à la sœur de Charles XII, il avait été associé au trône dès 1720. (G. A.)
(2) Il l'avait épousée de la main gauche, quoique la reine vécût encore. (G. A.)
(3) Madame du Châtelet. (G. A.)

(1) En ce moment, madame du Châtelet écrivait à d'Argental : « Le roi de Prusse est bien étonné qu'on le quitte pour aller à Bruxelles.... Il n'y a rien qu'il n'ait fait pour retenir notre ami, et je le crois outré contre moi; mais je le défie de me haïr plus que je ne l'ai haï depuis deux mois. Voilà, vous me l'avouerez, une étrange rivalité. » Et Frédéric, au moment du départ de Voltaire, avait écrit à Jordan : « La cervelle du poëte est aussi légère que le style de ses ouvrages, et je me flatte que la séduction de Berlin aura assez de pouvoir pour l'y faire revenir bientôt, d'autant plus que la bourse de la marquise ne se trouve pas toujours aussi bien fournie que la mienne. » (G. A.)
(2) La lettre précédente. (G. A.)
(3) On prétend que Voltaire l'avait deviné pendant son séjour à Berlin. (G. A.)

Et croire même au purgatoire.
Il dit, et chaque citoyen
A sa santé s'en alla boire.
Ils criaient tous à haute voix :
Vivons et buvons sous ses lois.
Mais tandis qu'on tient ce langage,
Que de fleurs on couvre ses pas,
Il part, et son brillant courage
Appelle déjà les combats.
Va donc préparer ta trompette,
Et tes lauriers, et tes crayons.
Un héros exige un poëte,
Des exploits veulent des chansons.
Célèbre ce héros qu'on aime ;
Fais des vers dignes de mon roi.

LE QUESTIONNEUR.

Pardieu, qu'il les fasse lui-même!
Il sait les faire mieux que moi.

J'avoue, sire, que j'attends au moins un huitain du vainqueur de la Silésie. J'aime à voir mon héros toucher aux deux extrémités à la fois.

A peine fus-je arrivé à Bruxelles, que j'allai à Lille avec madame du Châtelet : j'y vis un opéra (1) français assez passable pour votre majesté : elle remarquera seulement si une nation qui a des opéras dans ses places frontières n'est pas faite pour la joie. J'y vis aussi la comédie de Lanoue (2), à laquelle il comptait beaucoup réformer et ajouter pour la rendre digne de divertir un connaisseur tel que mon roi.

Si, après avoir donné des lois à l'Allemagne, votre majesté veut quelque jour se réjouir à Berlin (ce qui n'est pas un mauvais parti), qu'elle remercie la petite Gautier.

Pourquoi en remercier la petite Gautier? me dira votre majesté. Voici le fait, sire : c'est que Lanoue, comme de raison, ne voulait pas quitter sa maîtresse, tant qu'elle a été ou qu'elle lui a paru fidèle ; mais depuis qu'il l'a reconnue très infidèle, votre majesté peut se flatter d'avoir Lanoue.

Je crois devoir envoyer les mémoires et lettres que je reçus de Lanoue, lorsque je lui écrivis par ordre de votre majesté ; elle verra, si elle veut s'en donner la peine, qu'il demandait d'abord quarante mille écus. Ensuite, par sa lettre du 23 octobre, il ne veut pas s'engager. Mais le 28 octobre il s'engagea, parce qu'il fut quitté de sa donzelle (3) du 23 au 28 octobre.

A présent, sire, cet amant malheureux attend vos derniers ordres pour fournir ou ne fournir pas baladins et baladines pour les plaisirs de Berlin. Il presse beaucoup, et demande des ordres positifs à cause des frais qu'un délai entraînerait.

J'envoie à votre majesté une lettre plus digne d'arrêter son attention : elle est du président Hénault (4), l'homme de France qui a le plus de goût et de discernement, et mériterait d'être lue de votre majesté, quand même il n'y serait pas question d'elle.

Puisque je prends la liberté d'envoyer tant de manuscrits, que votre majesté me permette de lui faire passer aussi une lettre de madame du Châtelet, que j'ai reçue de La Haye; il y a des choses qui peut-être méritent d'être lues de votre majesté. Il court à Paris beaucoup de satires en vers et en prose sur l'expédition de la Silésie. On y fait l'honneur à quelques-uns de vos serviteurs de leur lâcher quelque lardon, quoiqu'ils n'aient, me semble, aucune part en cette affaire ; mais

Mon roi protégera l'Empire,
Et sera l'arbitre du Nord;
Et qui saura braver la mort
Sait aussi braver la satire.

Sire, de votre majesté le très humble et très obéissant serviteur.

P. S. Oserai-je supplier votre majesté de me faire envoyer un exemplaire du manifeste imprimé de ses droits sur la Silésie?

164. — DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, ce 25 mars.

A moi, Gresset! soutiens de ta lyre éclatante
Les sons déjà cassés de ma voix tremblotante ;
Envoie en Silésie un perroquet nouveau (1),
Qui vole vers mon prince aux murs du grand Glogau (2).
Un oiseau plus fameux et plus plein de merveilles,
Qui possède cent yeux, cent langues, cent oreilles,
Le courrier des héros, déjà dans l'univers,
A prévenu tes chants, a devancé mes vers ;
La Renommée avance, et sa trompette efface
La voix du perroquet qui gazouille au Parnasse.
On l'entend en tous lieux, cette fatale voix
Qui déjà sur le trône étonne tous les rois.
Du sein de l'indolence éveillez-vous, dit-elle;
Monarques, paraissez, Frédéric vous appelle;
Voyez, il a couvert, au milieu des hasards,
Les lauriers d'Apollon du casque du dieu Mars.
Sa main, dans tous les temps noblement occupée,
Tient la lyre d'Achille et porte son épée;
Il pouvait mieux que vous, dans un loisir heureux,
Cultiver les beaux-arts et caresser les jeux;
Sans sortir de sa cour il eût trouvé la gloire;
Le repos eût encore ennobli sa mémoire ;
Mais des bords du Permesse il s'élance aux combats,
Il brave les saisons, il cherche le trépas;
Et vous, vous entendez, sans que rien vous alarme,
Ou les rêves d'un bonze, ou les sermons d'un carme ;
Vous allez à la messe et vous en revenez.
Végétaux sur le trône, à languir destinés,
N'attendez rien de moi ; mes voix et mes trompettes
Pour des rois endormis sont à jamais muettes;
Ou plutôt, vils objets de mon juste courroux,
Rougissez et tremblez, si je parle de vous.
Ainsi la Renommée, en volant sur la terre,
Célébrait le héros des arts et de la guerre.
Vous, enfants d'Apollon, par sa voix excités,
Perroquets de la gloire, écoutez et chantez.

Ah ! sire, les honneurs changent les mœurs : faut-il, parce que votre majesté se bat tous les jours contre de vilains housards auxquels elle ne voudrait pas parler, et qui ne savent pas ce que c'est qu'un vers, qu'elle ne m'écrive plus du tout (3)? Autrefois elle daignait me donner de ses nouvelles, elle me parlait de sa fièvre quarte ; à présent qu'elle affronte la mort, qu'elle prend des villes, et qu'elle donne la fièvre continue à tant de princes, elle m'abandonne cruellement. Les héros sont des ingrats. Voilà qui est fait, je ne veux plus aimer votre majesté. Je me contenterai de l'admirer. N'abusez pas, sire, de ma faiblesse. On nous a conté qu'on avait fait une conspiration contre votre majesté. C'est bien alors que j'ai senti que je l'aimais.

Je voudrais seulement, sire, que vous eussiez la bonté de me dire, la main sur la conscience, si vous êtes plus heureux que vous ne l'étiez à Reinsberg. Je conjure votre majesté de satisfaire à cette question philosophique. Profond respect.

165. — DU ROI.

A Olau, le 16 avril.

Je connais les douceurs d'un studieux repos :
Disciple d'Épicure, amant de la Mollesse,
Entre ses bras, plein de faiblesse,
J'aurais pu sommeiller à l'ombre des pavots.

Mais un rayon de gloire animant ma jeunesse
Me fit voir d'un coup d'œil les faits de cent héros ;
Et, plein de cette noble ivresse,
Je voulus surpasser leurs plus fameux travaux.

Je goûte le plaisir, mais le devoir me guide.
Délivrer l'univers de monstres plus affreux
Que ceux terrassés par Alcide,
C'est l'objet salutaire auquel tendent mes vœux.

Soutenir de mon bras les droits de ma patrie,
Et réprimer l'orgueil des plus fiers des humains,
Tous fous de la vierge Marie,
Ce n'est point un ouvrage indigne de mes mains.

Le bonheur, cher ami, cet être imaginaire,
Ce fantôme éclatant qui fuit devant nos pas,
Habite aussi peu cette sphère
Qu'il établit son règne au sein de mes États.

Aux berceaux de Reinsberg, aux champs de Silésie
Méprisant du bonheur le caprice fatal,
Ami de la philosophie,
Tu me verras toujours aussi ferme qu'égal.

(1) C'est-à-dire une troupe d'opéra. (G. A.)
(2) C'est-à-dire, la troupe de comédiens que dirigeait Lanoue. (G. A.)
(3) La donzelle entra deux ans plus tard à la Comédie-Française, et épousa en 1751 son camarade Drouin. (G. A.)
(4) Madame du Châtelet avait apporté cette lettre de Paris. (G. A.)

(1) On voit que Voltaire est toujours jaloux de Gresset, que Frédéric tâchait d'attirer à sa cour. (G. A.)
(2) Glogau avait été prise le 9 mars. (G. A.)
(3) Frédéric lui avait écrit le 19 une lettre qu'on n'a plus. (G. A.)

On dit les Autrichiens battus (1), et je crois que c'est vrai. Vous voyez que la lyre d'Horace a son tour après la massue d'Alcide. Faire son devoir, être accessible aux plaisirs, ferrailler avec les ennemis, être absent, et ne point oublier ses amis : tout cela sont des choses qui vont fort bien de pair, pourvu qu'on sache assigner des bornes à chacune d'elles. Doutez de toutes les autres; mais ne soyez pas pyrrhonien sur l'estime que j'ai pour vous, et croyez que je vous aime. Adieu. FÉDÉRIC.

166. — DU ROI.

Au camp de Molvitz, le 2 mai.

De cette ville portative,
Légère, et qu'ébranlent les vents,
D'architecture peu massive,
Dont nous sommes les habitants;
Des glorieux et tristes champs
Où des soldats la fureur vive
Défit la troupe fugitive
De nos ennemis impuissants;
Des lieux où l'ambition folle
Réunit sous ses étendards
Ceux qu'instruisit à son école
Le fier, le sanguinaire Mars;
En un mot, du centre du trouble,
Je vous cherche au sein de la paix,
Où vous savez jouir au double
De cent plaisirs, de cent succès;
Où vous vivez quand je travaille;
Où vous instruisez l'univers,
Lorsque de cent peuples divers
Je vois, au fort de la bataille,
Les ombres passer aux enfers.

Voilà tout ce que peut vous dire ma muse guerrière, d'un camp très froid. Je n'entre point en détail avec vous, car il n'y a rien de raffiné dans la façon dont nous nous entretenons; cela se fait toujours à mon grand regret; et si je dirige la fureur obéissante de mes troupes, c'est toujours aux dépens de mon humanité, qui pâtit du mal nécessaire que je ne saurais me dispenser de faire.

Le maréchal de Belle-Isle (2) est venu ici avec une suite de gens très sensés. Je crois qu'il ne reste plus guère de raison aux Français après celle que ces messieurs de l'ambassade ont reçue en partage. On regarde en Allemagne comme un phénomène très rare de voir des Français qui ne soient pas fous à lier. Tels sont les préjugés des nations les unes contre les autres : quelques gens de génie savent s'en affranchir; mais le vulgaire croupit toujours dans la fange des préjugés. L'erreur est son partage. A vous qui la combattez, soit honneur, santé, prospérité, et gloire à jamais. Ainsi soit-il. Adieu. FÉDÉRIC.

167. — DE VOLTAIRE.

5 mai.

Je croyais autrefois que nous n'avions qu'une âme,
Encore est-ce beaucoup, car les sots n'en ont pas :
Vous en possédez trente, et leur céleste flamme
Pourrait seule animer tous les sots d'ici-bas.
Minerve a dirigé vos desseins politiques;
Vous suivez à la fois Mars, Orphée, Apollon;
Vous dormez en plein champ sur l'affût d'un canon;
Neiperg fuit devant vous aux plaines germaniques.
César, votre patron, par qui tout fut soumis,
Aimait aussi les arts, et sa main triomphale
Cueille encor des lauriers dans ses nobles écrits;
Mais a-t-il fait des vers au grand jour de Pharsale?
A peine ce Neiperg est-il par vous battu,
Que vous prenez la plume en montrant votre épée.
Mon attente, ô grand roi! n'a point été trompée,
Et non moins que Neiperg mon génie est vaincu.

Sire, faire des vers et de jolis vers après une victoire, c'est une chose unique, et par conséquent réservée à votre majesté. Vous avez battu Neiperg et Voltaire. Votre majesté devrait mettre dans ses lettres des feuilles de laurier, comme les anciens généraux romains. Vous méritez à la fois le triomphe du général et du poëte, et il vous faudrait deux feuilles de laurier au moins.

J'apprends que Maupertuis est à Vienne; je le plains plus qu'un autre; mais je plains quiconque n'est pas auprès de votre personne. On dit que le colonel Camas (1) est mort bien fâché de n'être pas tué à vos yeux. Le major Knobertoff (2) (dont j'écris mal le nom) a eu au moins ce triste honneur, dont Dieu veuille préserver votre majesté! Je suis sûr de votre gloire, grand roi, mais je ne suis pas sûr de votre vie; dans quels dangers et dans quels travaux vous la passez, cette vie si belle! des ligues à prévenir ou à détruire, des alliés à se faire ou à retenir, des siéges, des combats, tous les desseins, toutes les actions, et tous les détails d'un héros : vous aurez peut-être tout, hors le bonheur. Vous pourrez, ou faire un empereur, ou empêcher qu'on n'en fasse un, ou vous faire empereur vous-même; si le dernier cas arrive, vous n'en serez pas plus sacrée majesté pour moi.

J'ai bien de l'impatience de dédier *Mahomet* à cette adorable majesté. Je l'ai fait jouer à Lille, et il a été mieux joué qu'il ne l'eût été à Paris; mais quelque émotion qu'il ait causée, cette émotion n'approche pas de celle que ressent mon cœur en voyant tout ce que vous faites d'héroïque.

168. — DU ROI.

Au camp de Molvitz, le 13 mai.

Les gazettes de Paris qui vous disaient à l'extrémité, et madame du Châtelet ne bougeant de votre chevet, m'ont fait trembler pour les jours d'un homme que j'aime, lorsque j'ai vu par votre lettre (3) que ce même homme est plein de vie, et qu'il m'aime encore.

Ce n'est point mon frère qui a été blessé, c'est le prince Guillaume, mon cousin. Nous avons perdu à cette heureuse et malheureuse journée quantité de bons sujets. Je regrette tendrement quelques amis dont la mémoire ne s'effacera jamais de mon cœur. Le chagrin des amis tués est l'antidote que la Providence a daigné joindre à tous les heureux succès de la guerre, pour tempérer la joie immodérée qu'excitent les avantages remportés sur les ennemis. Le regret de perdre de braves gens est d'autant plus sensible qu'on doit de la reconnaissance à leurs mânes, et sans pouvoir jamais s'en acquitter. La situation où je suis m'amènera dans peu, mon cher Voltaire, à risquer de nouveaux hasards. Après avoir abattu un arbre, il est bon d'en détruire jusqu'aux racines, pour empêcher que des rejetons ne le remplacent avec le temps. Allons donc voir ce que nous pourrons faire à l'arbre dont M. de Neiperg doit être regardé comme la sève.

J'ai vu et beaucoup entretenu le maréchal de Belle-Isle, qui sera dans tout pays ce que l'on appelle un très grand homme. C'est un Newton pour le moins en fait de guerre, autant aimable dans la société qu'intelligent et profond dans les affaires, et qui fait un honneur infini à la France sa nation, et au choix de son maître.

Je souhaite de tout mon cœur de n'attendre que de bonnes nouvelles de votre part : soyez persuadé que personne ne s'y intéresse plus que votre fidèle ami, FÉDERIC.

169. — DU ROI.

Au camp de Grotkau, le 2 juin.

Vous qui possédez tous les arts,
Et surtout le talent de plaire;
Vous qui pensez à nos housards
En cueillant des fruits de Cythère,
Qui chantez Charles et Newton,
Et qui du giron d'Émilie
Aux beaux esprits donnez le ton,
Ainsi qu'à la philosophie :
De ce camp d'où maint peloton
S'exerce en tirant à l'envie,
De ma très turbulente vie
Je vous fais un léger crayon.

Nous avons vu Césarion,
Le court Jordan qui l'accompagne,
Tenant en main son Cicéron,
Horace, Hippocrate, et Montagne;
Nous avons vu des maréchaux,
Des beaux esprits, et des héros,
Des bavards, et des politiques,
Et des soldats très impudiques;
Nous avons vu dans nos travaux
Combats, escarmouches, et siéges,
Mines, fougasses, et cent piéges,
Et moissonner dame Atropos,

(1) A Molwitz, le 10 avril. Voyez la lettre à d'Argental du 5 mai. (G. A.)

(2) Ce maréchal fut l'âme de toutes les négociations contre Marie-Thérèse. (G. A.)

(1) C'est le même qui avait annoncé à la cour de Versailles l'avénement de Frédéric. (G. A.)

(2) Knobelsdorf. Sa mort était un faux bruit. (G. A.)

(3) On n'a pas cette lettre. (G. A.)

Faisant rage de ses ciseaux
Parmi la cohue imbécile
Qui suit d'un pas fier et docile
Les traces de ses généraux.

Mais si j'avais vu davantage,
En serais-je plus fortuné?
Qui pense et jouit à mon âge,
Qui de vous est endoctriné,
Mérite seul le nom de sage;
Mais qui peut vous voir de ses yeux
Mérite seul le nom d'heureux.

Ni mon frère, ni ce Knobelsdorf que vous connaissez, n'ont été à l'action. C'est un de mes cousins et un major de dragons *Knsdelsdorf* qui ont eu le malheur d'être tués.

Donnez-moi plus souvent de vos nouvelles. Aimez-moi toujours, et soyez persuadé de l'estime que j'ai pour vous. Adieu. FÉDÉRIC.

170. — DU ROI.

Au camp de Strelen, le 25 juin.

. . . .

L'annonce de votre histoire me fait bien du plaisir; cela n'ajoutera pas un petit laurier de plus à ceux que vous prépare la main de l'Immortalité; c'est votre gloire, en un mot, que je chéris. Je m'intéresse au *Siècle de Louis XIV;* je vous admire comme philosophe, mais je vous aime bien mieux poëte.

Préférez la lyre d'Horace
Et ses immortels accords
A ces gigantesques efforts
Que fait la pédantesque race,
Pour mieux connaître les ressorts
De l'air, des corps, et de l'espace,
Grands objets trop peu faits pour nous.
Ces sages souvent sont bien fous.

L'un fait un roman de physique, l'autre monte avec bien de la peine et ajuste ensemble les différentes parties d'un système sorti de son cerveau creux.

Ne perdons point à rêvasser
Un temps fait pour la jouissance.
Ce n'est point à philosopher
Qu'on avance dans la science.
Tout l'art est d'apprendre à douter,
Et modestement confesser
Nos sottises, notre ignorance.

L'histoire et la poésie offrent un champ bien plus libre à l'esprit. Il s'agit d'objets qui sont à notre portée, de faits certains et de riantes peintures. La véritable philosophie, c'est la fermeté d'âme et la netteté de l'esprit qui nous empêche de tomber dans les erreurs du vulgaire, et de croire aux effets sans cause.

La belle poésie, c'est sans contredit la vôtre; elle contient tout ce que les poëtes de l'antiquité ont produit de meilleur.

Votre muse, forte et légère,
Des agréments semble la mère,
Parlant la langue des amours.
Mais lorsque vous peignez la guerre,
Comme un impétueux tonnerre
Elle entraîne tout dans son cours.

C'est que vous et votre muse, vous êtes tout ce que vous voulez. Il n'est pas permis à tout le monde d'être Protée comme vous; et nous autres pauvres humains, nous sommes obligés de nous contenter du petit talent que l'avare nature a daigné nous donner.

Je ne puis vous mander des nouvelles de ce camp, où nous sommes les gens les plus tranquilles du monde. Nos housards sont les héros de la pièce pendant l'intermède, tandis que les ambassadeurs me haranguent, qu'on fait les Silésiens cocus, etc., etc.

Bien des compliments à la marquise; quant à vous, je pense bien que vous devez être persuadé de la parfaite estime et de l'amitié que j'aurai toujours pour vous. Adieu. FÉDÉRIC.

Le pauvre Césarion est malade à Berlin où je l'ai renvoyé pour le guérir; et Jordan, qui vient d'arriver de Breslau, est tout fatigué du voyage.

171. — DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, le 29 juin.

Sire, chacun son lot; une aigle vigoureuse,
Non l'aigle de l'Empire (elle a depuis un temps
Perdu son bec retors et ses ongles puissants),
Mais l'aigle de la Prusse, et jeune et valeureuse,
Réveille dans son vol, au bruit de ses exploits,
La gloire, qui dormait loin des trônes des rois.
Un vieux renard adroit, tapi dans sa tanière,
Attend quelques perdrix auprès de sa frontière;
Un honnête pigeon, point fourbe et point guerrier,
Cache ses jours obscurs au fond d'un colombier.
Je suis ce vieux pigeon; j'admire en sa carrière
Cette aigle foudroyante et si vive et si fière.
Ah! si d'un autre bec les dieux m'avaient pourvu,
Si j'étais moins pigeon, je vous suivrais peut-être;
Je verrais dans son camp mon adorable maître,
Et tel que Maupertuis, peut-être au dépourvu,
De housards entouré, dépouillé, mis à nu (1),
J'aurais, par les doux sons de quelque chansonnette,
Consolé, s'il se peut, Neiperg de sa défaite.
Le ciel n'a pas voulu que de mes sombres jours
Cette grande aventure ait éclairé le cours.
Mais dans mon colombier je vous suis en idée;
De vos vaillants exploits ma verve possédée
Voyage en fiction vers les murs de Breslau,
Dans les champs de Molvitz, aux remparts de Glogau;
Je vous y vois, tranquille au milieu de la gloire,
Arracher une plume au dos de la Victoire,
Et m'écrire en jouant, sur la peau d'un tambour,
Ces vers toujours heureux, pleins de grâce et de tour.
Hindfort, et vous Ginkel, vous dont le nom barbare
Fait jurer de mes vers la cadence bizarre,
Venez-vous près de lui, le caducée en main,
Pour séduire son âme et changer son destin (2)?
Et vous, cher Valori, toujours prêt à conclure,
Voulez-vous des Ginkel déranger la mesure (3)?
Ministres cauteleux, ou pressants, ou jaloux,
Laissez là tout votre art, il en sait plus que vous
Il sait quel intérêt fait pencher la balance,
Quel traité, quel ami convient à sa puissance;
Et toujours agissant, toujours pensant en roi,
Par la plume et l'épée il sait donner la loi.
Cette plume surtout est ce qui fait ma joie;
Car, messieurs, quand le jour, à tant de sots en proie
Il a campé, marché, recampé, ferraillé,
Ecouté cent avis, répondu, conseillé,
Ordonné des piquets, des haltes, des fourrages,
Garni, forcé, repris, débouché vingt passages,
Et parlé dans sa tente à des ambassadeurs
(Gens quelquefois trompés, encor que grands trompeurs)
Alors tranquille et gai, n'ayant plus rien à faire,
En vers doux et nombreux il écrit à Voltaire.
En faites-vous autant, George, Charles, Louis (4),
Très respectables rois, d'Apollon peu chéris?
La maison des Bourbons ni les filles d'Autriche
N'ont jamais fait pour moi le plus court hémistiche.
Qu'importent leurs aïeux, leur trône, leurs exploits?
S'ils ne font point de vers, ils ne sont point mes rois.
Je consens qu'on soit bon, juste, grand, magnanime,
Que l'on soit conquérant, mais je prétends qu'on rime.
Protecteur d'Apollon, grand génie, et grand roi,
Battez-vous, écrivez, et surtout aimez-moi.

Sire, le plus prosaïque de vos serviteurs ne peut rimer davantage. Je suis actuellement enfoncé dans l'histoire; elle devient tous les jours plus chère pour moi depuis que je vois le rang illustre que vous y tiendrez. Je prévois que votre majesté s'amusera quelque jour à faire le récit de ces deux campagnes (5) : heureux qui pourrait être alors son secrétaire! mais aussi très heureux qui sera son lecteur! C'est aux Césars à faire leurs *Commentaires*. MM. de La Croze (6) et Jordan, de grâce, prêtez-moi vos vieux livres et vos lumières nouvelles pour les antiques vérités que je cherche; mais quand je serai arrivé au siècle illustré par Frédéric, permettez-moi d'avoir recours directement à notre héros. Que vous êtes heureux, ô Jordan! vous le voyez ce héros, et vous avez de plus une très belle bibliothèque; il n'en est pas ainsi de moi,

(1) Maupertuis avait, en effet, été pris par les Autrichiens. (G. A.)
(2) Lord Hyndford avait été envoyé par l'Angleterre pour négocier la paix entre Frédéric et Marie-Thérèse. Il était alors à Breslau en conférence avec des ministres de beaucoup de puissances européennes. (G. A.)
(3) Frédéric, voyant que Marie-Thérèse ne pouvait se décider à lui abandonner la Silésie, signa alors son alliance avec la France et la Bavière. (G. A.)
(4) George II d'Angleterre, Charles de Bavière, et Louis XV. (G. A.)
(5) Il fit ce récit dans l'*Histoire de mon temps.* (G. A.)
(6) Mort depuis 1739. (G. A.)

je n'ai point ici de héros, et j'ai très peu de livres. Cependant je travaille, car les gens oisifs ne sont pas faits pour lui plaire.

De son sublime esprit la noble activité
Réveillerait dans moi la molle oisiveté.
Tout mortel doit agir, roi, fermier, soldat, prêtre;
A ces conditions le ciel nous donna l'être :
Le plaisir véritable est le fruit des travaux.
Grand Dieu, que de plaisir doit goûter mon héros!

Je suis de sa majesté, de son humanité, de son activité, de son esprit et de son cœur, l'admirateur et le sujet.

172. — DU ROI.

Au camp de Strelen, 22 juillet.

. . . .

Après la sentence que vous venez de prononcer sur votre Hélicon (1), je ne puis vous écrire qu'en vers. C'est une corruption dont je me sers pour captiver votre affection. Si vous étiez médiateur entre la reine d'Hongrie et moi (2), je plaiderais ma cause en vers, et mes vieux documents en rimes serviraient aux amusements de mon pacificateur. Il n'y aura pas assurément autant de lacunes dans l'histoire que vous écrivez, qu'il se trouve de vide dans notre campagne ; mais notre inaction ne sera pas longue. Si nous suspendons nos coups, ce n'est que pour frapper dans peu d'une manière plus sûre et plus éclatante.

Je vous recommande les intérêts du siècle divin (3) que vous peignez si élégamment. J'aimerais mieux l'avoir fait que d'avoir gagné cent batailles.

Adieu, cher Voltaire ; lorsque vous faisiez la guerre à vos libraires et à vos autres ennemis, j'écrivais; à présent que vous écrivez, je m'escrime d'estoc et de taille. Tel est le monde.

Ne doutez pas de la parfaite amitié avec laquelle je suis tout à vous. FÉDÉRIC.

173. — DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, le 3 août.

Vous dont le précoce génie
Poursuit sa carrière infinie
Du Parnasse aux champs des combats,
Défiant d'un essor sublime
Et les obstacles de la rime,
Et les menaces du trépas :

Amant fortuné de la Gloire,
Vous avez voulu que l'histoire
Devînt l'objet de mes travaux;
Du haut du temple de Mémoire,
Sur les ailes de la Victoire
Vos yeux conduisent mes pinceaux.

Mais non, c'est à vous seul d'écrire
A vous de chanter sur la lyre
Ce que vous seul exécutez ·
Tel était jadis ce grand homme (4),
L'oracle et le vainqueur de Rome,
Qu'on vante et que vous imitez.

Cependant la douce éminence (5),
Ce roi tranquille de la France,
Etendant partout ses bienfaits,
Vers les frontières alarmées
Fait déjà marcher quatre armées,
Seulement pour donner la paix.

J'aime mieux Jordan, qui s'allie
Avec certain Anglais impie
Contre l'idole des dévots (6),
Contre ce monstre atrabilaire
De qui les fripons savent faire
Un engin pour prendre les sots.

Autrefois Julien-le-Sage,
Plein d'esprit, d'art, et de courage,
Jusqu'en son temple l'a vaincu:

Ce philosophe sur le trône,
Unissant Thémis et Bellone,
L'eût détruit, s'il avait vécu.

Achevez cet heureux ouvrage,
Brisez ce honteux esclavage
Qui tient les humains enchaînés;
Et, dans votre noble colère,
Avec Jordan le secrétaire,
Détruisez l'idole, et vivez.

Vous que la raison pure éclaire,
Comment craindriez-vous de faire
Ce qu'ont fait vos braves aïeux (1),
Qui, dans leur ignorance heureuse
Bravèrent la puissance affreuse
De ce monstre élevé contre eux!

Hélas! votre esprit héroïque
Entend trop bien la politique;
Je vois que vous n'en ferez rien.
Tous les dévots, saisis de crainte,
Ont déjà partout fait leur plainte
De vous voir si mauvais chrétien.

Content de briller dans le monde,
Vous leur laissez l'erreur profonde
Qui les tient sous d'indignes lois.
Le plus sage aux plus sots veut plaire,
Et les préjugés du vulgaire
Sont encor les tyrans des rois.

Ainsi donc, sire, votre majesté ne combattra que des princes, et laissera Jordan combattre les erreurs sacrées de ce monde. Puisqu'il n'a pu devenir poëte auprès de votre personne, que sa prose soit digne du roi que nous voudrions tous deux imiter. Je me flatte que la Silésie produira un bon ouvrage contre ce que vous savez, après ces beaux vers qui me sont déjà venus des environs de la Neiss. Certainement si votre majesté n'avait pas daigné aller en Silésie, jamais on n'y aurait fait de vers français. Je m'imagine qu'elle est à présent plus occupée que jamais; mais je ne m'en effraie pas, et après avoir reçu d'elle des vers charmants, le lendemain d'une victoire (2), il n'y a rien à quoi je ne m'attende. J'espère toujours que je serai assez heureux pour avoir une relation de ses campagnes, comme j'en ai une du voyage de Strasbourg (3), etc.

174. — DU ROI.

Au camp de Renhenbach, le 24 août.

De tous les monstres différents
Vous voulez que je sois l'Hercule,
Que Vienne avec ses adhérents,
Genève, Rome avec la bulle,
Tombent sous mes coups assommants :
Approfondissez mieux vos gens,
Et connaissez la différence
De la massue aux arguments.

L'antique idole qu'on encense,
La crédule Religion,
Se soutient par prévention,
Par caprice, et par ignorance.
La foudroyante Vérité
A poursuivi ce monstre en Grèce·
A Rome il fut persécuté
Par les vers sensés de Lucrèce.

Vous-même vous avez tenté
De rendre le monde incrédule,
En dévoilant le ridicule
D'un vieux rêve longtemps vanté :
Mais l'homme stupide, imbécile,
Et monté sur le même ton,
Croit plutôt à son évangile
Qu'il ne se range à la raison
Et la respectable nature,
Lorsqu'elle daigna travailler
A pétrir l'humaine figure,
Ne l'a pas faite pour penser.

Croyez-moi, c'est peine perdue
Que de prodiguer le bon sens
Et d'étaler des arguments
Aux bœufs qui traînent la charrue;
Mais de vaincre dans les combats
L'orgueil et ses fiers adversaires,
Et d'écraser dessous ses pas

(1) Voyez la lettre précédente. (G. A.)
(2) On négociait toujours. (G. A.)
(3) Le *Siècle de Louis XIV*. (G. A.)
(4) César. (G. A.)
(5) Le cardinal Fleury. (G. A.)
(6) Jordan traduisait alors un auteur anglais, sans doute Bolingbroke. (G. A.)

(1) Au treizième siècle, ils chassèrent tous les prêtres. (K.)
(2) Voyez la lettre du 15 avril. (G. A.)
(3) Voyez, tome VI, un fragment de cette relation dans les *Mémoires de Voltaire*. (G. A.)

Et les scorpions et les vipères,
Et de conquérir des États,
C'est ce qu'ont opéré nos pères,
Et ce qu'exécutent nos bras.
Laissez donc dans l'erreur profonde
L'esprit entêté de ce monde.
Eh! que m'importent ses travers,
Pourvu que j'entende vos vers,
Et qu'après le feu de la guerre,
La paix renaissant sur la terre,
Pallas vous conduise à Berlin?
Là, tantôt au sein de la ville,
Goûtant le plus brillant destin,
Ou préférant le doux asile
De la campagne plus tranquille,
A l'ombre de nos étendards,
Laissant reposer le fier Mars,
Nous jouirons, comme Épicure,
De la volupté la plus pure,
En laissant aux savants bavards
Leur physique et métaphysique;
A messieurs de la mécanique,
Leur mouvement perpétuel;
Au calculateur éternel,
Sa fluxion géométrique;
Au dieu d'Épidaure empirique,
Son grand remède universel;
A tout fourbe, à tout politique,
Son scélérat Machiavel;
A tout chrétien apostolique,
Jésus et le péché mortel;
En nous réservant pour partage
Des biens de ce monde l'usage,
L'honneur, l'esprit, et le bon sens,
Le plaisir, et les agréments.

Jordan traduit son auteur anglais avec la même fidélité que les Septante translatèrent la Bible. Je crois l'ouvrage bientôt achevé. Il y a tant de bonnes choses à dire contre la religion, que je m'étonne qu'elles ne viennent pas dans l'esprit de tout le monde : mais les hommes ne sont pas faits pour la vérité. Je les regarde comme une horde de cerfs dans le parc d'un grand seigneur, et qui n'ont d'autre fonction que de peupler et remplir l'enclos (1).

Je crois que nous nous battrons bientôt : c'est une œuvre assez folle; mais que voulez-vous, il faut être quelquefois fou dans sa vie.

Adieu, cher Voltaire. Écrivez-moi plus souvent; mais surtout ne vous fâchez pas si je n'ai pas le temps de vous répondre. Vous connaissez mes sentiments. FÉDÉRIC.

175. — DE VOLTAIRE.

A Cirey (2), ce 21 décembre.

Soleil, pâle flambeau de nos tristes hivers,
Toi qui de ce monde es le père,
Et qu'on a cru longtemps le père des bons vers,
Malgré tous les mauvais que chaque jour voit faire;
Soleil, par quel cruel destin
Faut-il que dans ce mois, où l'an touche à sa fin,
Tant de vastes degrés t'éloignent de Berlin?
C'est là qu'est mon héros, dont le cœur et la tête
Rassemblent tout le feu qui manque à ses États;
Mon héros, qui de Neiss achevait la conquête,
Quand tu fuyais de nos climats :
Pourquoi vas-tu, dis-moi, vers le pôle antarctique?
Quels charmes ont pour toi les Nègres de l'Afrique?
Revole sur tes pas loin de ce triste bord,
Imite mon héros, viens éclairer le Nord.

C'est ce que je disais, sire, ce matin au soleil votre confrère, qui est aussi l'âme d'une partie de ce monde. Je lui en dirais bien davantage sur le compte de votre majesté, si j'avais cette facilité de faire des vers, que je n'ai plus, et que vous avez. J'en ai reçu ici que vous avez faits dans Neiss (3), tout aussi aisément que vous avez pris cette ville (4). Cette petite anecdote, jointe aux vers que votre *humanité* m'envoya immédiatement après la victoire de Molvitz, fournit de bien singuliers mémoires pour servir un jour à l'histoire.

Louis XIV prit en hiver la Franche-Comté; mais il ne donna point de bataille, et ne fit point de vers au camp devant Dôle, ou devant Besançon : aussi j'ai pris la liberté de mander à votre majesté que l'histoire de Louis XIV me paraissait un cercle trop étroit; je trouve que Frédéric élargit la sphère de mes idées. Les vers que votre majesté a faits dans Neiss ressemblent à ceux que Salomon faisait dans sa gloire, quand il disait après avoir tâté de tout, *Tout n'est que vanité*. Il est vrai que le bon homme parlait ainsi au milieu de sept cents femmes et de trois cents concubines; le tout sans avoir donné de bataille, ni fait de siége. Mais n'en déplaise, sire, à Salomon et à vous, ou bien à vous et à Salomon, il ne laisse pas d'y avoir quelque réalité dans ce monde.

Conquérir cette Silésie,
Revenir couvert de lauriers
Dans les bras de la poésie;
Donner aux belles, aux guerriers,
Opéra, bal, et comédie;
Se voir craint, chéri, respecté,
Et connaître au sein de la gloire
L'esprit de la société,
Bonheur si rarement goûté
Des favoris de la Victoire;
Savourer avec volupté,
Dans des moments libres d'affaire,
Les bons vers de l'antiquité,
Et quelquefois en daigner faire
Dignes de la postérité :
Semblable vie a de quoi plaire;
Elle a de la réalité,
Et le plaisir n'est point chimère.

Votre majesté a fait bien des choses en peu de temps. Je suis persuadé qu'il n'y a personne sur la terre plus occupé qu'elle, et plus entraîné dans la variété des affaires de toute espèce. Mais avec ce génie dévorant, qui met tant de choses dans sa sphère d'activité, vous conserverez toujours cette supériorité de raison qui vous élève au-dessus de ce que vous êtes et de ce que vous faites.

Tout ce que je crains, c'est que vous ne veniez à trop mépriser les hommes. Des millions d'animaux sans plumes, à deux pieds, qui peuplent la terre, sont à une distance immense de votre personne, par leur âme comme par leur état. Il y a un beau vers de Milton :

Amongst unequals no society.

Il y a encore un autre malheur, c'est que votre majesté peint si bien les nobles friponneries des politiques, les soins intéressés des courtisans, etc., qu'elle finira par se défier de l'affection des hommes de toute espèce, et qu'elle croira qu'il est démontré en morale qu'on n'aime point un roi pour lui-même. Sire, que je prenne la liberté de faire aussi ma démonstration. N'est-il pas vrai qu'on ne peut pas s'empêcher d'aimer pour lui-même un homme d'un esprit supérieur qui a bien des talents, et qui joint à tous ces talents-là celui de plaire? Or, s'il arrive que par malheur ce génie supérieur soit roi, son état en doit-il empirer, et l'aimerait-on moins parce qu'il porte une couronne? Pour moi, je sens que la couronne ne me refroidit point du tout. Je suis, etc.

176. — DU ROI.

A Berlin, le 8 janvier 1742.

Mon cher Voltaire, je vous dois deux lettres, à mon grand regret, et je me trouve si occupé par les grandes affaires que les philosophes appellent des billevesées, que je ne puis encore penser à mon plaisir, le seul solide bien de la vie. Je m'imagine que Dieu a créé les ânes, les colonnes doriques, et nous autres rois, pour porter les fardeaux de ce monde, où tant d'autres êtres sont faits pour jouir des biens qu'il produit (1).

A présent me voilà à argumenter avec une vingtaine de Machiavels plus ou moins dangereux. L'aimable Poésie attend à la porte, sans avoir d'audience. L'un me parle de limites; l'autre, de droits; un autre encore, d'indemnisation; celui-ci, d'auxiliaires, de contrats de mariage, de dettes à payer, d'intrigues à faire, de recommandations, de dispositions, etc. (2). On publie que vous avez fait telle

(1) Halluciné par la victoire, Frédéric a, comme on voit, des opinions de despote et de conquérant. (G. A.)

(2) Voltaire avait quitté Bruxelles au commencement de novembre. (G. A.)

(3) Ces vers, qui sont ceux de la lettre précédente, n'avaient point été faits dans Neiss. Ils sont datés du 24 août, et Neiss ne fut prise que le 31 octobre. (G. A.)

(4) Frédéric n'eut pas de peine à prendre cette ville. Par suite d'un accord secret avec les Autrichiens, devenus plus dociles, il en obtenait la remise après quinze jours d'un siége simulé. Le bruit courut parmi les alliés qu'il avait fait la paix avec l'ennemi commun. (G. A.)

(1) Frédéric se montre moins ivre ici que dans sa lettre du 24 août. (G. A.)

(2) Frédéric, certain d'avoir la Silésie, et voulant donner à ses

chose (1) à laquelle vous n'avez jamais pensé; on suppose que vous prendrez mal tel événement (2) dont vous vous réjouissez; on écrit du Mexique que vous allez attaquer un tel, que votre intérêt est de ménager : on vous tourne en ridicule, on vous critique; un gazetier fait votre satire; les voisins vous déchirent; un chacun vous donne au diable en vous accablant de protestations d'amitié. Voilà le monde, et telles sont en gros les matières qui m'occupent.

Avez-vous envie de troquer la poésie pour la politique? La seule ressemblance qui se trouve entre l'une et l'autre, est que les politiques et les poëtes sont le jouet du public, et l'objet de la satire de leurs confrères.

Je pars après-demain pour Remusberg reprendre la houlette et la lyre, veuille le ciel, pour ne les quitter jamais! Je vous écrirai de cette douce solitude avec plus de tranquillité d'esprit. Peut-être Calliope m'inspirera-t-elle encore. Je suis tout à vous. Fédéric.

177. — DU ROI.

A Olmutz, le 3 février.

Mon cher Voltaire, le démon qui m'a promené jusqu'à présent m'a mené à Olmutz (3) pour redresser les affaires que les autres alliés ont embrouillées, dit-on. Je ne sais ce qui en sera; mais je sais que mon étoile est trop errante. Que pouvez-vous prétendre d'une cervelle où il n'y a que du foin, de l'avoine, et de la paille hachée? Je crois que je ne rimerai à présent qu'en *oin* et en *oine*.

Laissez calmer cette tempête;
Attendez qu'à Berlin, sur les débris de Mars,
La paix ramène les beaux-arts.
Pour faire enfler les sons de ma tendre musette,
Il faut que la fin des hasards
Impose le silence au bruit de la trompette.

Je vous renvoie bien loin peut-être; cependant il n'y a rien à faire à présent, et d'un mauvais payeur il faut prendre ce qu'on peut.

Je lis maintenant, ou plutôt je dévore votre *Siècle de Louis le-Grand*. Si vous m'aimez, envoyez-moi ce que vous avez fait ultérieurement de cet ouvrage; c'est mon unique consolation, mon délassement, ma récréation. Vous qui ne travaillez que par goût et que par génie, avez pitié d'un manœuvre en politique, et qui ne travaille que par nécessité.

Aurait-on dû présumer, cher Voltaire, qu'un nourrisson des muses dût être destiné à faire mouvoir, conjointement avec une douzaine de graves fous que l'on nomme grands politiques, la grande roue des événements de l'Europe? Cependant c'est un fait qui est authentique, et qui n'est pas fort honorable pour la Providence.

Je me rappelle, à ce propos, le conte que l'on fait d'un curé à qui un paysan parlait du Seigneur Dieu avec une vénération idiote : *Allez, allez*, lui dit le bon presbyte, *vous en imaginez plus qu'il y en a; moi qui le fais et qui le vends par douzaines, j'en connais la valeur intrinsèque.*

On se fait ordinairement dans le monde une idée superstitieuse des grandes révolutions des empires; mais lorsqu'on est dans les coulisses, l'on voit pour la plupart du temps que les scènes les plus magiques sont mues par des ressorts communs, et par de vils faquins qui, s'ils se montraient dans leur état naturel, ne s'attireraient que l'indignation du public (4).

La supercherie, la mauvaise foi, et la duplicité, sont malheureusement le caractère dominant de la plupart des hommes qui sont à la tête des nations, et qui en devraient être l'exemple. C'est une chose bien humiliante que l'étude du cœur humain dans de pareils sujets; elle me fait regretter mille fois ma chère retraite, les arts, mes amis, et mon indépendance.

Adieu, cher Voltaire; peut-être retrouverai-je un jour tout ce qui est perdu pour moi à présent. Je suis, avec tous les sentiments que vous pouvez imaginer, votre fidèle ami. Fédéric.

alliés une preuve de sa modération, avait renoncé, le 24 décembre, à ses droits sur les duchés de Berg et de Juliers. (G. A.)

(1) La paix (G. A.)

(2) Le couronnement de Charles de Bavière. (G. A.)

(3) Tout en prêtant l'oreille à chacun, Frédéric n'en faisait pas moins marcher ses troupes, qui s'étaient emparées d'Olmutz le 26 décembre 1741, et de Glatz le 9 janvier 1742. (G. A.)

(4) Ce jugement porté sur les hommes d'État est à noter. (G. A.)

178. — DU ROI

A Selovitz, le 23 mars.

Mon cher Voltaire, je crains de vous écrire, car je n'ai d'autres nouvelles à vous mander que d'une espèce dont vous ne vous souciez guère, ou que vous abhorrez.

Si je vous disais, par exemple, que des peuples de deux contrées de l'Allemagne sont sortis du fond de leurs habitations pour se couper la gorge avec d'autres peuples dont ils ignoraient jusqu'au nom même, et qu'ils ont été chercher dans un pays fort éloigné, — pourquoi? parce que leur maître a fait un contrat avec un autre prince, et qu'ils voulaient, joints ensemble, en égorger un troisième, — vous me répondriez que ces gens sont fous, sots, et furieux, de se prêter ainsi aux caprices et à la barbarie de leurs maîtres. Si je vous disais que nous nous préparons avec grand soin à détruire quelques murailles élevées à grands frais, que nous faisons la moisson où nous n'avons point semé, et les maîtres où personne n'est assez fort pour nous résister, vous vous écrieriez : Ah! barbares, ah! brigands, inhumains que vous êtes, les injustes n'hériteront point du royaume des cieux, selon saint Matthieu, chap. xii, vers. 24.

Puisque je prévois tout ce que vous me diriez sur ces matières, je ne vous en parlerai point. Je me contenterai de vous informer qu'une tête assez folle, dont vous aurez entendu parler sous le nom de *roi de Prusse*, apprenant que les États de son allié l'empereur (1) étaient ruinés par la reine d'Hongrie, a volé à son secours, qu'il a joint ses troupes à celles du roi de Pologne, pour opérer une diversion en Basse-Autriche, et qu'il a si bien réussi, qu'il s'attend dans peu à combattre les principales forces de la reine d'Hongrie, pour le service de son allié.

Voilà de la générosité, direz-vous; voilà de l'héroïsme; cependant, cher Voltaire, le premier tableau et celui-ci sont les mêmes. C'est la même femme qu'on fait voir d'abord en cornette de nuit, et ensuite avec son fard et ses pompons (2).

De combien de différentes façons n'envisage-t-on pas les objets? combien les jugements ne varient-ils point? Les hommes condamnent le soir ce qu'ils ont approuvé le matin. Ce même soleil qui leur plaisait à son aurore les fatigue à son couchant. De là viennent ces réputations établies, effacées, et rétablies pourtant; et nous sommes assez insensés de nous agiter pendant toute notre vie pour acquérir de la réputation! Est-il possible qu'on ne soit pas détrompé de cette fausse monnaie depuis le temps qu'elle est connue?

Je ne vous écris point de vers parce que je n'ai pas le temps de toiser des syllabes. Souffrez que je vous fasse souvenir de l'*Histoire de Louis XIV*; je vous menace de l'excommunication du Parnasse si vous n'achevez pas cet ouvrage.

Adieu, cher Voltaire; aimez un peu, je vous prie, ce transfuge d'Apollon qui s'est enrôlé chez Bellone. Peut-être reviendra-t-il un jour servir sous ses vieux drapeaux. Je suis toujours votre admirateur et ami. Fédéric.

179. — DE VOLTAIRE.

Avril.

Sire, pendant que j'étais malade, votre majesté a fait de plus belles actions que je n'ai eu d'accès de fièvre. Je ne pouvais répondre aux dernières bontés de votre majesté. Où aurais-je d'ailleurs adressé ma lettre? à Vienne (3)? à Presbourg? à Temeswar? vous pouviez être dans quelqu'une de ces villes; et même, s'il est un être qui puisse se trouver en plusieurs lieux à la fois, c'est assurément votre personne, en qualité d'image de la Divinité, ainsi que le sont tous les princes, et d'image très pensante et très agissante. Enfin, sire, je n'ai point écrit, parce que j'étais dans mon lit quand votre majesté courait à cheval au milieu des neiges et des succès.

D'Esculape les favoris
Semblaient même me faire accroire
Que j'irais dans le seul pays
Où n'arrive point votre gloire;
Dans ce pays dont par malheur
On ne voit point de voyageur

(1) Charles VII de Bavière, couronné le 24 janvier. (G. A.)

(2) Édition de Berlin : « C'est la même femme qu'on représente premièrement en cornette de nuit, lorsqu'elle se dépouille de ses charmes, et ensuite avec son fard, ses dents, et ses pompons. » (G. A.)

(3) Frédéric s'était approché de vingt-quatre lieues de la capitale de l'Autriche. (G. A.)

Venir nous dire des nouvelles;
Dans ce pays où tous les jours
Les âmes lourdes et cruelles
Et des Hongrois et des Pandours
Vont au diable, au son des tambours,
Par votre ordre et pour vos querelles;
Dans ce pays dont tout chrétien,
Tout juif, tout musulman raisonne,
Dont on parle en chaire, en Sorbonne,
Sans jamais en deviner rien;
Ainsi que le Parisien,
Badaud, crédule, et satirique,
Fait des romans de politique,
Parle tantôt mal, tantôt bien,
De Belle-Isle (1), et de vous peut-être,
Et, dans son léger entretien,
Vous juge à fond sans vous connaître.

Je n'ai mis qu'un pied sur le bord du Styx ; mais je suis très fâché, sire, du nombre des pauvres malheureux que j'ai vus passer. Les uns arrivaient de Scharding, les autres de Prague ou d'Iglau. Ne cesserez-vous point, vous et les rois vos confrères, de ravager cette terre que vous avez, dites-vous, tant d'envie de rendre heureuse?

Au lieu de cette horrible guerre
Dont chacun sent les contre-coups,
Que ne vous en rapportez-vous
À ce bon abbé de Saint-Pierre?

Il vous accorderait tout aussi aisément que Lycurgue partagea les terres de Sparte, et qu'on donne des portions égales aux moines. Il établirait les quinze dominations de Henri IV. Il est vrai pourtant que Henri IV n'a jamais songé à un tel projet. Les commis du duc de Sully, qui ont fait ses *Mémoires*, en ont parlé; mais le secrétaire d'État Villeroi, ministre des affaires étrangères, n'en parle point. Il est plaisant qu'on ait attribué à Henri IV le projet de déranger tant de trônes, quand il venait à peine de s'affermir sur le sien. En attendant, sire, que la diète européane, ou *europaine* (2), s'assemble pour rendre tous les monarques modérés et contents, votre majesté m'ordonne de lui envoyer ce que j'ai fait depuis peu du *Siècle de Louis XIV;* car elle a le temps de lire quand les autres hommes n'ont point de temps. Je fais venir mes papiers de Bruxelles; je les ferai transcrire pour obéir aux ordres de votre majesté. Elle verra peut-être que j'embrasse un trop grand terrain; mais je travaillais principalement pour elle, et j'ai jugé que la sphère du monde n'était pas trop grande (3). J'aurai donc l'honneur, sire, d'envoyer dans un mois à votre majesté un énorme paquet qui la trouvera au milieu de quelque bataille, ou dans une tranchée. Je ne sais si vous êtes plus heureux dans tout ce fracas de gloire que vous l'étiez dans cette douce retraite de Remusberg.

Cependant, grand roi, je vous aime
Tout autant que je vous aimais,
Lorsque vous étiez renfermé
Dans Remusberg et dans vous-même;
Lorsque vous borniez vos exploits
À combattre avec éloquence
L'erreur, les vices, l'ignorance,
Avant de combattre des rois.

Recevez, sire, avec votre bonté ordinaire, mon profond respect, et l'assurance de cette vénération qui ne finira jamais, et de cette tendresse qui ne finira que quand vous ne m'aimerez plus.

180. — DU ROI.

A Triban, le 12 d'avril.

C'est ici que l'on voit tous les saints ennichés,
Dans les bois, sur les ponts, sur les chemins perchés,
Et messieurs les gueux, leur cortége,
Qui se morfondent sur la neige;
Tandis que, tranchant du Crésus,
Les puissants comtes de Bohême,
Prodigues de leurs revenus,
Ruinent leurs sujets, et se mangent eux-même,
Pour entretenir leurs chevaux;
Et que nos seigneurs l s bigots,
Bien mieux instruits de leur cuisine
Que des pauvres et de leurs maux,

(1) Le maréchal de Belle-Isle, qui opérait en Bohême. (G. A.)
(2) L'abbé de Saint-Pierre écrivait *europain, europane*, et Voltaire *européan, européane*. (G. A.)
(3) Allusion à l'*Essai sur l'histoire générale*, qu'il commençait à faire. (G. A.)

Chez les élus et leurs égaux
S'en vont promener leur doctrine,
Et se faire admirer des sots.

Vos Français, qui s'ennuient bien en Bohême (1), n'en sont pas moins aimables et malins. C'est peut-être la seule nation qui trouve dans l'infortune même une source de plaisanteries et de gaieté. C'est aux cris de M. de Broglio que je suis accouru à son secours, et que la Moravie restera en friche jusqu'à l'automne.

Vous me demandez pour combien messieurs mes frères se sont donné le mot de ruiner la terre : à cela je réponds que je n'en sais rien, mais que c'est la mode à présent de faire la guerre, et qu'il est à croire qu'elle durera longtemps.

L'abbé de Saint-Pierre, qui me distingue assez pour m'honorer de sa correspondance, m'a envoyé un bel ouvrage sur la façon de rétablir la paix en Europe, et de la constater à jamais. La chose est très praticable, il ne manque pour faire réussir que le consentement de l'Europe, et quelques autres bagatelles semblables.

Que ne vous dois-je point, mon cher Voltaire, du grandissime plaisir que vous me promettez en me faisant espérer de recevoir bientôt l'*Histoire de Louis XIV!*

Accoutumé de vous entendre,
De vos œuvres je suis jaloux :
Cher Voltaire, donnez-les-nous.
Par cœur je voudrais vous apprendre :
Il n'est point de salut sans vous.

Vous pensez peut-être que je n'ai point assez d'inquiétudes ici, et qu'il fallait encore m'alarmer sur votre santé. Vous devriez prendre plus de soin de votre conservation : souvenez-vous, je vous prie, combien elle m'intéresse, et combien vous devez être attaché à ce monde-ci dont vous faites les délices.

Vous pouvez compter que la vie que je mène n'a rien changé de mon caractère ni de ma façon de penser. J'aime Remusberg et les jours tranquilles; mais il faut se plier à son état dans le monde, et se faire un plaisir de son devoir.

D'abord que la paix sera faite,
Je retrouve dans ma retraite
Les Ris, les Plaisirs, et les Arts,
Nos belles aux touchants regards,
Maupertuis avec ses lunettes,
Algarotti le laboureur,
Nos savants avec leurs lecteurs :
Mais que me serviront ces fêtes,
Cher Voltaire, si vous n'en êtes?

Voilà tout ce que j'ai le temps de vous dire, sur le point de poursuivre ma marche. Adieu, cher Voltaire; n'oubliez pas un pauvre Ixion, qui travaille comme un misérable à la grande roue des événements, et qui ne vous admire pas moins qu'il vous aime. FÉDÉRIC.

181. — DE VOLTAIRE.

A Paris, le 15 mai.

Quand vous aviez un père, et dans ce père un maître,
Vous étiez philosophe, et viviez sous vos lois;
Aujourd'hui, mis au rang des rois,
Et plus qu'eux tous digne de l'être,
Vous servez cependant vingt maîtres à la fois
Ces maîtres sont tyrans. Le premier, c'est la Gloire,
Tyran dont vous aimez les fers,
Et qui met au bout de nos vers,
Ainsi qu'en vos exploits, *la brillante Victoire.*
La Politique, à son côté,
Moins éblouissante, aussi forte,
Méditant, rédigeant, ou rompant un traité,
Vient mesurer vos pas, que cette Gloire emporte.
L'Intérêt, la Fidélité,
Quelquefois s'unissant, et trop souvent contraires,
Des amis dangereux, de secrets adversaires,
Chaque jour des desseins et des dangers nouveaux;
Tout écouter, tout voir, et tout faire à propos;
Payer les uns en espérance,
Les autres en raisons, quelques-uns en bons mots;
Aux peuples subjugués faire aimer sa puissance :
Que d'embarras! que de travaux!
Régner n'est pas un sort aussi doux qu'on le pense.
Qu'il en coûte d'être un héros!

Il ne vous en coûte rien à vous, sire; tout cela vous est

(1) Les troupes françaises s'y trouvaient commandées par Belle-Isle, Ségur, et Broglie. (G. A.)

naturel, vous faites de grandes, de sages actions, avec cette même facilité que vous faites de la musique et des vers, et que vous écrivez de ces lettres qui donneraient à un bel esprit de France une place distinguée parmi les beaux esprits jaloux de lui.

Je conçois quelque espérance que votre majesté raffermira l'Europe comme elle l'a ébranlée, et que mes confrères les humains vous béniront après vous avoir admiré. Mon espoir n'est pas uniquement fondé sur le projet que l'abbé de Saint-Pierre (1) a envoyé à votre majesté. Je présume qu'elle voit les choses que veut voir le pacificateur trop mal écouté de ce monde, et que le roi philosophe sait parfaitement ce que le philosophe qui n'est pas roi s'efforce en vain de deviner. Je présume encore beaucoup de vos charitables intentions. Mais ce qui me donne une sécurité parfaite, c'est une douzaine de faiseurs et de faiseuses de cabrioles que votre majesté fait venir de France dans ses États. On ne danse guère que dans la paix. Il est vrai que vous avez fait payer les violons à quelques puissances voisines; mais c'est pour le bien commun, et pour le vôtre. Vous avez rétabli la dignité et les prérogatives des électeurs. Vous êtes devenu tout d'un coup l'arbitre de l'Allemagne; et quand vous avez fait un empereur, il ne vous en manque que le titre. Vous avez avec cela cent vingt mille hommes bien faits, bien armés, bien vêtus, bien nourris, bien affectionnés; vous avez gagné des batailles et des villes à leur tête, c'est à vous à danser, sire. Voiture vous aurait dit que vous avez l'air à la danse; mais je ne suis pas aussi familier que lui avec les grands hommes et avec les rois, et il ne m'appartient pas de jouer aux proverbes avec eux.

Au lieu de douze bons académiciens, vous avez donc, sire, douze bons danseurs. Cela est plus aisé à trouver, et beaucoup plus gai. On a vu quelquefois des académiciens ennuyer un héros, et des acteurs de l'Opéra le divertir.

Cet Opéra, dont votre majesté décore Berlin, ne l'empêche pas de songer aux belles-lettres. Chez vous un goût ne fait pas tort à l'autre. Il y a des âmes qui n'ont pas un seul goût; votre âme les a tous; et si Dieu aimait un peu le genre humain, il accorderait cette universalité à tous les princes, afin qu'ils pussent discerner le bon en tout genre, et le protéger. C'est pour cela que je m'imagine qu'ils sont faits originairement.

Je connais quelques acteurs pour la tragédie, qui ne sont pas sans talents, et qui pourraient convenir à votre majesté; car je me flatte qu'elle ne se bornera pas à des galimatias italiens et à des gambades françaises. Le héros aimera toujours le théâtre qui représente les héros. Puissiez-vous, sire, jouir bientôt de toutes sortes de plaisirs, comme vous avez acquis toutes sortes de gloire! C'est le vœu sincère de votre admirateur, de votre sujet par le cœur, qui malheureusement ne vit point dans vos États, d'un esprit pénétré de la grandeur du vôtre, et d'un cœur qui s'intéresse à votre bonheur autant que vous-même.

Recevez, sire, avec votre bonté ordinaire, mes très profonds respects.

182. — DE VOLTAIRE.

A Paris, ce 26 mai.

Le Salomon du Nord en est donc l'Alexandre,
Et l'amour de la terre en est aussi l'effroi (2)!
L'Autrichien vaincu, fuyant devant mon roi,
Au monde à jamais doit apprendre
Qu'il faut que les guerriers prennent de vous la loi,
Comme on vit les savants la prendre.
J'aime peu les héros, ils font trop de fracas;
Je hais ces conquérants, fiers ennemis d'eux-même,
Qui dans les horreurs des combats
Ont placé le bonheur suprême,
Cherchant partout la mort et la faisant souffrir
A cent mille hommes leurs semblables.
Plus leur gloire a d'éclat, plus ils sont haïssables.
O ciel! que je vous dois haïr!
Je vous aime pourtant, malgré tout ce carnage
Dont vous avez souillé les champs de nos Germains,
Malgré tous ces guerriers que vos vaillantes mains
Font passer au sombre rivage.
Vous êtes un héros; mais vous êtes un sage:
Votre raison maudit les exploits inhumains
Où vous força votre courage.
Au milieu des canons, sur des morts entassés,
Affrontant le trépas, et fixant la victoire,
Du sang des malheureux cimentant votre gloire,
Je vous pardonne tout si vous en gémissez.

Je songe à l'humanité, sire, avant de songer à vous-même; mais après avoir, en abbé de Saint-Pierre, pleuré sur le genre humain, dont vous devenez la terreur, je me livre à toute la joie que me donne votre gloire. Cette gloire sera complète si votre majesté force la reine de Hongrie à recevoir la paix, et les Allemands à être heureux. Vous voilà le héros de l'Allemagne et l'arbitre de l'Europe; vous en serez le pacificateur, et nos prologues d'opéra ne seront plus que pour vous.

La fortune, qui se joue des hommes, mais qui vous semble asservie, arrange plaisamment les événements de ce monde. Je savais bien que vous feriez de grandes actions; j'étais sûr du beau siècle que vous alliez faire naître; mais je ne me doutais pas, quand le comte du Four allait voir le maréchal de Broglio (1), et qu'il n'en était pas trop content, qu'un jour ce comte du Four aurait la bonté de marcher avec une armée triomphante au secours du maréchal, et le délivrerait par une victoire (2). Votre majesté n'a pas daigné jusqu'à présent instruire le monde des détails de cette journée; elle a eu, je crois, autre chose à faire que des relations; mais votre modestie est trahie par quelques témoins oculaires, qui disent tous qu'on ne doit le gain de la bataille qu'à l'excès de courage et de prudence que vous avez montré. Ils ajoutent que mon héros est toujours sensible, et que ce même homme, qui fait tuer tant de monde, est au chevet du lit de M. de Rothembourg (3). Voilà ce que vous ne mandez point, et que vous pourriez pourtant avouer, comme des choses qui vous sont toutes naturelles.

Continuez, sire; mais faites autant d'heureux au moins dans ce monde que vous en avez ôté; que mon Alexandre redevienne Salomon le plus tôt qu'il pourra, et qu'il daigne se souvenir quelquefois de son ancien admirateur, de celui qui par le cœur est à jamais son sujet, de celui qui viendrait passer sa vie à vos pieds, si l'amitié, plus forte que les rois et que les héros, ne le retenait pas, et qui sera attaché à jamais à votre majesté avec le plus profond respect et la plus tendre vénération.

183. — DU ROI.

Au camp de Kuttenberg, le 18 juin.

Les palmes de la Paix font cesser les alarmes;
Au tranquille olivier nous suspendons nos armes (4).
Déjà l'on n'entend plus le sanguinaire son
Du tambour redoutable et du bruyant clairon;
Et ces champs que la Gloire, en exerçant sa rage,
Souillait de sang humain, de morts, et de carnage,
Cultivés avec soin, fourniront dans trois mois
L'heureuse et l'abondante image
D'un pays régi par les lois.

Tous ces vaillants guerriers que l'intérêt du maître
Ou rendait ennemis, ou le faisait paraître,
De la douce amitié resserrant les liens,
Se prêtent des secours, et partagent leurs biens.

La Mort l'apprend, frémit; et ce monstre barbare,
De la Discorde en vain secouant les flambeaux,
Se replonge dans le Tartare,
Attendant des crimes nouveaux.

O Paix! heureuse Paix! répare sur la terre
Tous les maux que lui fait la destructive guerre!
Et que ton front, paré de renaissantes fleurs,
Plus que jamais serein, prodigue tes faveurs!
Mais quel que soit l'espoir sur lequel tu te fonde,
Pense que tu n'auras rien fait,
Si tu ne peux bannir deux monstres de ce monde,
L'Ambition et l'Intérêt.

J'espère qu'après avoir fait ma paix avec les ennemis, je pourrai à mon tour la faire avec vous. Je demande le *Siè-*

(1) L'abbé de Saint-Pierre a écrit une vingtaine de volumes sur la politique. Il envoyait souvent au roi de Prusse et à d'autres princes des projets d'une pacification générale. Le cardinal Dubois appelait ses ouvrages les *rêves d'un homme de bien*. (Note de l'édition des *Œuvres* de 1752.)

(2) On venait d'apprendre la nouvelle de la bataille de Czaslau et Chotusitz, gagnée, le 17 mai, sur le prince Charles de Lorraine. (G. A.)

(1) Ce fut sous le nom de Du Four que Frédéric était venu, en 1740, à Strasbourg, où il avait été reçu par Broglie. Voyez, tome VI, les *Mémoires de Voltaire*. (G. A.)

(2) Broglie avait fait faute sur faute. On le chansonna dans Paris. (G. A.)

(3) Familier du roi de Prusse. Il mourut en 1752, âgé d'environ quarante ans. Voyez la lettre à madame Denis, du 18 janvier 1752. (G. A.)

(4) Les préliminaires de la paix avec l'Autriche avaient été signés le 11 juin. Frédéric abandonnait ainsi la France, qui, de son côté, n'avait cessé de négocier secrètement avec Vienne. (G. A.)

cle de Louis XIV pour la sceller de votre part, et je vous envoie la relation que j'ai faite moi-même de la dernière bataille, comme vous me la demandez.

Je ne puis vous entretenir encore jusqu'à présent que de marches, de retraites honteuses, de poursuites, de colonneries, et de toutes sortes d'événements qui, pour rouler sur des matières fort graves, n'en sont pas moins ridicules.

La santé de Rothembourg commence à se rétablir; il est entièrement hors de danger. Ne me croyez point cruel, mais assez raisonnable pour ne choisir un mal quo lorsqu'il faut en éviter un pire. Tout homme qui se détermine à se faire arracher une dent quand elle est cariée, livrera bataille lorsqu'il voudra terminer une guerre. Répandre du sang dans une pareille conjoncture, c'est véritablement le ménager; c'est une saignée que l'on fait à son ennemi en délire, et qui lui rend son bon sens.

Adieu, cher Voltaire; croyez toujours, et jusqu'à ce que je vous dise le contraire, que je vous estimerai et aimerai toute ma vie. FÉDÉRIC.

184. — DU ROI.

Au camp de Kuttenberg, le 20 juin.

Enfin ce Bork est revenu
Après avoir beaucoup couru.
Entre les beaux bras d'Émilie
Il m'assure vous avoir vu,
Le corps languissant, abattu,
Mais toujours l'esprit plein de vie
Et de cette aimable saillie
Qui vous a rendu si connu
Depuis ce pays malotru
Jusqu'à Paris votre patrie.

Enfin le vieux Broglie a perdu,
Non pas sa culotte salie (1)
Dont personne n'aurait voulu;
Mais, brusquement tournant le cu
Devant les pandours de Hongrie,
Fuyant avec ignominie,
Il perd tout, sans être battu,
Et sous Prague il se réfugie.
Le jeune Louis l'a fait duc
Pour honorer son savoir-faire;
S'il l'eût été par l'archiduc,
J'entendrais bien mieux ce mystère.

Notre genre de vie est assez différent de celui de Versailles, et plus encore de celui de Remusberg. Aujourd'hui un ambassadeur est venu me faire des propositions; hier il en est parti un chargé de fumée; et demain il en arrivera un autre avec du galbanum (2). On amena hier matin une quarantaine de Talpashs prisonniers, d'ailleurs les plus jolis garçons du monde. Nos hussards vont actuellement battre la campagne pour amener des paysans, des chariots, et des vivres; nous faisons transporter nos blessés et nos malades pour le pays où nous les suivrons bientôt.

Puissiez-vous jouir sans discontinuation d'une santé ferme et vigoureuse! puissiez-vous, plus philosophe que vous n'êtes, préférer la solitude de Charlottembourg aux charmes du palais d'Armide que vous habitez! puissiez-vous être le plus heureux des mortels, comme vous en êtes le plus aimable!

Ce sont les souhaits que vous fait un ancien ami, du fond de son cœur. Adieu. FÉDÉRIC.

185. — DE VOLTAIRE.

Juin.

Sire, me voilà dans Paris;
C'est, je crois, votre capitale;
Tous les sots, tous les beaux esprits,
Gens à rabat, gens à sandale,
Petits-maîtres, pédants rigris,
Parlent de vous sans intervalle.
Sitôt que je suis aperçu,
On court, on m'arrête au passage:
Eh bien! dit-on, l'avez-vous vu
Ce roi si brillant et si sage?
Est-il vrai qu'avec sa vertu
Il est pourtant grand politique?
Fait-il des vers, de la musique,
Le jour même qu'il s'est battu?
Comment, à lui-même rendu,
Le trouvez-vous sans diadème,
Homme simple redevenu?
Est-il bien vrai qu'alors on l'aime
D'autant plus qu'il est mieux connu,
Et qu'on le trouve dans lui-même?
On dit qu'il suit de près les pas
Et de Gustave et de Turenne
Dans les camps et dans les combats,
Et que le soir, dans un repas,
C'est Catulle, Horace, et Mécène.
A mes côtés un raisonneur,
Endoctriné par la Gazette,
Me dit d'un ton rempli d'humeur:
Avec l'Autriche on dit qu'il traite.
Non, dit l'autre, il sera constant,
Il sera l'appui de la France.
Une bégueule, en s'approchant,
Dit: Que m'importe sa constance?
Il est aimable, il me suffit;
Et voilà tout ce que j'en pense;
Puisqu'il sait plaire, tout est dit (1).
....
Thieriot........................
....
Envoyer au roi des fromages,
Et les emballer prudemment
Dans certains modernes ouvrages.
Thieriot me dit tristement:
Ce philosophe conquérant
Daignera-t-il incessamment
Me faire payer mes messages?
Ami, n'en doutez nullement,
On peut compter sur ses largesses;
Mon héros est compatissant,
Et mon héros tient ses promesses:
Car sachez que, lorsqu'il était
Dans cet âge où l'homme est frivole,
D'être un grand homme il promettait,
Et qu'il a tenu sa parole.

C'est ainsi que tout le monde, en me parlant de votre majesté, adoucit un peu mon chagrin de n'être plus auprès d'elle. Mais, sire, prendrez-vous toujours des villes, et serai-je toujours à la suite d'un procès? N'y aura-t-il pas cet été quelques jours heureux où je pourrai faire ma cour à votre majesté, etc.?

186. — DE VOLTAIRE (2).

Juillet.

Sire, j'ai reçu des vers et de très jolis vers de mon adorable roi (3), dans le temps que nous pensions que votre majesté ne songeait qu'à délivrer d'inquiétude le maréchal de Broglio, votre ancien ami de Strasbourg. Votre majesté a glissé dans sa lettre l'agréable mot de *paix*, ce mot qui est si harmonieux à mon oreille. Voici une ode que je barbouillais contre tous vous autres monarques, qui sembliez alors acharnés à détruire mes confrères les humains. Le *saigneur* des nations (4), Frédéric III, Frédéric-le-Grand, a exaucé mes vœux; et à peine mon ode, bonne ou mauvaise (5), a été faite, que j'ai appris que votre majesté avait fait un très bon traité, très bon pour vous sans doute, car vous avez formé votre esprit vertueux à être grand politique. Mais si ce traité est bon pour nous autres Français, c'est ce dont l'on doute à Paris; la moitié du monde crie que vous abandonnez nos gens à la discrétion du dieu des armes; l'autre moitié crie aussi, et ne sait ce dont il s'agit; quelques abbés de Saint-Pierre vous bénissent au milieu de la criaillerie. Je suis un de ces philosophes; je crois que vous forcerez toutes les puissances à faire la paix, et que le héros du siècle sera le pacificateur de l'Allemagne et de l'Europe. J'estime que vous avez gagné de vitesse

Ce vieillard vénérable (6) à qui les destinées
Ont de l'heureux Nestor accordé les années.

(1) Allusion aux refrains contre de Broglie et son armée. (G. A.)
(2) Médicament qui calme les crises de nerfs. (G. A.)

(1) Les vers qui suivaient étaient, dit-on, relatifs à la maîtresse de Louis XV, madame de Mailly. On ne les a pas. (G. A.)
(2) Voici la lettre qui, publiée par trahison, causa un tel scandale que presque tous les amis de Voltaire se prononcèrent contre lui. On l'accusait de n'avoir pas le cœur français puisqu'il applaudissait à la paix que Frédéric avait conclue sans souci de son alliée. La maîtresse de Louis XV demandait une punition exemplaire, et Voltaire dut lui écrire que toutes les expressions de la lettre qu'on lui attribuait étaient falsifiées. Voyez la CORRESPONDANCE GÉNÉRALE, 13 juillet. (G. A.)
(3) Voyez la lettre de Frédéric, du 18 juin. (G. A.)
(4) Voyez la fin de l'avant-dernier alinéa de la lettre du 18 juin. (G. A.)
(5) *Ode de la reine de Hongrie.* Voyez tome VI. (G. A.)
(6) Le cardinal Fleury. (G. A.)

Achille a été plus habile que Nestor; heureuse habileté, si elle contribue au bonheur du monde! Voici donc le temps où votre majesté pourra amuser cette grande âme pétrie de tant de qualités contraires. Soyez sûr, sire, qu'avant qu'il soit un mois, j'irai chercher moi-même à Bruxelles les papiers que vous daignez honorer d'un peu de curiosité (1), ou que je les ferai venir; il y a de petites choses qu'un petit citoyen (2) ne peut faire que difficilement, tandis que Frédéric-le-Grand en fait de si grandes en un moment. Vous n'êtes donc plus notre allié, sire? mais vous serez celui du genre humain; vous voudrez que chacun jouisse en paix de ses droits et de son héritage, et qu'il n'y ait point de troubles; ce sera la pierre philosophale de la politique, elle doit sortir de vos fourneaux. Dites : Je veux qu'on soit heureux, et on le sera. Ayez un bon opéra, une bonne comédie. Puissé-je être témoin à Berlin de vos plaisirs et de votre gloire!

187. — DE VOLTAIRE.

Juillet.

O le plus extraordinaire de tous les hommes, qui gagnez des batailles, qui prenez des provinces, qui faites la paix, qui faites de la musique et des vers, le tout si vite et si gaiement!

C'est à vous de chanter sur la lyre d'Achille,
Vous de qui la valeur imita ses exploits;
C'est à moi de me taire, et ma muse stérile
Ne peut accompagner votre héroïque voix.
Vous, roi des beaux esprits, vous, bel esprit des rois,
Vous dont le bras terrible a fait trembler la terre,
Rassurez-la par vos bienfaits,
Et faites retentir les accents de la paix
Après les éclats du tonnerre.
Ainsi ce roi berger, et poëte, et soldat,
Moins poëte que vous, moins guerrier, moins aimable,
Par les sons de sa lyre, en sortant du combat,
Adoucit de Saül la rigueur intraitable :
Adoucissez vingt rois par des sons plus touchants;
Que la barbare Até, que la Haine cruelle,
Que la Discorde et ses enfants,
Enchaînés à jamais par vos bras triomphants,
Entendent vos aimables chants!
Qu'ils sentent expirer leur fureur mutuelle;
Que l'Horreur vous écoute et se change en douceur;
Que le Ciel applaudisse, et que la Terre, unie
Aux concerts de votre harmonie,
Dise : Je lui dois mon bonheur!

J'ai toujours espéré cette paix universelle, comme si j'étais un bâtard de l'abbé de Saint-Pierre. La faire pour soi tout seul serait d'un roi qui n'aime que son trône et ses Etats; et cette façon de penser n'est pas selon nous autres philosophes, qui tenons qu'il faut aimer le genre humain. L'abbé de Saint-Pierre vous dira, sire, que, pour gagner le paradis, il faut faire du bien aux Chinois comme aux Brandebourgeois et aux Silésiens. La relation de votre bataille de Chotsits (3), que vous avez eu la bonté de m'envoyer, prouve que vous savez écrire comme combattre; j'y vois, autant qu'un pauvre petit philosophe peut voir, l'intelligence d'un grand général à travers toute votre modestie. Cette simplicité est bien plus héroïque que ces inscriptions fastueuses qui ornaient autrefois trop superbement la galerie de Versailles, et que Louis XIV fit ôter par le conseil de Despréaux (4), car on n'est jamais loué que par les faits : cette petite anecdote pourra servir à augmenter votre estime pour Louis XIV.

J'espère bientôt, sire, voir votre galerie de Charlottembourg, et jouir encore du bonheur de voir ce roi vainqueur, ce roi pacifique, ce roi citoyen, qui fait tant de choses de bonne heure. Je serai probablement le mois prochain à Bruxelles, et de là je me flatte que j'aurai l'honneur d'aller encore passer dix ou douze jours auprès de mon adorable monarque. Mais comment parler de Chotsits en vers? quel triste nom que ce Chotsits! n'êtes-vous pas honteux, sire, d'avoir gagné la bataille de Chotsits qui ne rime à rien et qui écorche les oreilles? N'importe, je voudrais passer ma vie auprès du vainqueur de Chotsits.

Ne me reprochez point d'éviter ce vainqueur :
Je ne préfère point à sa cour glorieuse
Ces tendres sentiments et la langueur flatteuse
Que vous imputez à mon cœur.
Vous prenez pour faiblesse une amitié solide;
Vous m'appelez Renaud de mollesse *abattu* :
Grand roi, je ne suis point dans le *palais d'Armide*,
Mais dans celui de la Vertu.

Oui, sire, mettant à part héroïsme, trône, victoires, tout ce qui impose le plus profond respect, je prends la liberté, vous le savez bien, de vous aimer de tout mon cœur; mais je serais indigne de vous aimer à ce point-là, et d'être aimé de votre majesté, si j'abandonnais, pour le plus grand homme de son siècle, un autre grand homme (1) qui, à la vérité, porte des cornettes, mais dont le cœur est aussi mâle que le vôtre, et dont l'amitié courageuse et inébranlable m'a depuis dix ans imposé le devoir de vivre auprès d'elle.

J'irai sacrifier dans votre temple, et je reviendrai à ses autels.

Puissé-je ainsi, dans le cours de ma vie,
Passer du ciel de mon héros
A la planète d'Émilie!
Voilà mes tourbillons et ma philosophie,
Et le but de tous mes travaux.

Je vais commencer à envoyer à votre majesté les papiers (2) qu'elle demande, et elle aura le reste dès que je serai à Bruxelles.

Vainqueur de Charle et son ami,
Soyez donc celui de la France.
Ne soyez point vertueux à demi;
Avec le monde entier soyez d'intelligence.

Dieu et le diable savent ce qu'est devenue la lettre que j'écrivis à votre majesté sur ce beau sujet, vers la fin du mois de juin (3), et comment elle est parvenue en d'autres mains; je suis fait, moi, pour ignorer le dessous des cartes. J'ai essuyé une des plus illustres tracasseries de ce monde; mais je suis si bon cosmopolite que je me réjouirai de tout.

188. — DU ROI.

A Potsdam, le 25 juillet.

Mon cher Voltaire, je vous paie à la façon des grands seigneurs, c'est-à-dire que je vous donne une très mauvaise ode (4) pour la bonne que vous m'avez envoyée, et de plus je vous condamne à la corriger pour la rendre meilleure. Je pense que c'est une des premières odes où l'on ait tant parlé de politique; mais vous devez vous en prendre à vous-même; vous m'avez incité à défendre ma cause. J'ai trouvé en effet que le langage des dieux est celui de la justice et de l'innocence, qui fera toujours valoir ce morceau de poésie, quand même les vers alexandrins n'en seraient pas aussi harmonieux qu'on pourrait le désirer.

La reine de Hongrie est bien heureuse d'avoir un procureur qui entende aussi bien que vous le raffinement et les séductions de la parole. Je m'applaudis que nos différends ne se soient pas vidés par procès; car, en jugeant de vos dispositions en faveur de cette reine et de vos talents (5), je n'aurais pu tenir contre Apollon et Vénus.

Vous déclamez à votre aise contre ceux qui soutiennent leurs droits et leurs prétentions à main armée; mais je me souviens d'un temps où, si vous eussiez eu une armée, elle aurait à coup sûr marché contre les Desfontaines, les Rousseau, les Van Duren, etc., etc. Tant que l'arbitrage platonique de l'abbé de Saint-Pierre n'aura pas lieu, il ne restera d'autres ressources aux rois, pour terminer leurs différends, que d'user des voies de fait pour arracher de leurs adversaires les justes satisfactions auxquelles ils ne pourraient parvenir par aucun autre expédient. Les malheurs et les calamités qui en résultent sont comme les maladies du corps humain. La guerre dernière doit donc être considérée comme un petit accès de fièvre qui a saisi l'Europe, et l'a quittée presque aussitôt.

Je m'embarrasse très peu des cris des Parisiens : ce sont des frelons qui bourdonnent toujours; leurs brocards sont comme les injures des perroquets, et leurs jugements aussi graves que les décisions d'un sapajou sur des matières métaphysiques. Comment voulez-vous que je trouve à redire que

(1) La continuation du *Siècle de Louis XIV*, que Voltaire achevait. (G. A.)
(2) C'est à ces expressions que madame du Deffand reconnut que la lettre était bien de la main de Voltaire. (G. A.)
(3) Elle porte ordinairement le nom de Czaslaw. (K.)
(4) Il en restait encore de très fastueuses; M. le régent fit effacer celles qui pouvaient offenser les nations voisines. (K.)

(1) Madame du Châtelet. (G. A.)
(2) Toujours des chapitres du *Siècle de Louis XIV*. (G. A.)
(3) La lettre n° 185. (G. A.)
(4) Sur les jugements que le public porte sur ceux qui sont chargés du malheureux emploi de politiques. (K.)
(5) L'*Ode sur la reine de Hongrie*. (G. A.)

les parents du grand Broglio soient indisposés contre moi de ce que je n'ai point réparé le tort de ce grand homme? Je ne me pique point de don-quichotisme; et, loin de vouloir réparer les fautes des autres, je me borne à redresser les miennes, si je le puis.

Si toute la France me condamne d'avoir fait la paix, jamais Voltaire le philosophe ne se laissera entraîner par le nombre. Premièrement, c'est une règle générale, qu'on n'est tenu à ses engagements qu'autant que ses forces le permettent. Nous avions fait une alliance comme on fait un contrat de mariage; j'avais promis de faire la guerre, comme l'époux s'engage à contenter la concupiscence de sa nouvelle épousée. Mais comme dans le mariage les désirs de la femme absorbent souvent les forces du mari, de même dans la guerre la faiblesse des alliés appesantit le fardeau sur un seul, et le lui rend insupportable. Enfin, pour finir la comparaison, lorsqu'un mari croit avoir des preuves suffisantes de la galanterie de sa femme (1), rien ne peut l'empêcher de faire divorce. Je ne fais point l'application de ce dernier article; vous êtes assez instruit et assez politique pour le sentir.

Envoyez-moi au plus tôt, je vous prie, tous les jolis vers que vous avez faits pendant votre séjour à Paris. Je vous envie à toute la terre, et je voudrais que vous fussiez au seul endroit où vous n'êtes pas, pour vous réitérer combien je vous estime et je vous aime. *Vale.* FÉDÉRIC.

189. — DU ROI.

A Postdam, le 7 août.

Mon cher Voltaire, vous me dites poétiquement de si belles choses, que, si je m'en croyais, la tête me tournerait. Je vous prie, trêve de héros, d'héroïsme, et de tous ces grands mots qui ne sont plus propres, depuis la paix, qu'à remplir d'un galimatias pompeux quelques pages de roman, ou quelques hémistiches de vers tragiques.

Vos vers, légers, mélodieux,
Par un élégant badinage
Amuseront et plairont mieux
Que par l'encens et par l'hommage,
Qui, vous soit dit, est un langage
Bon pour faire bâiller les dieux.

Ces traits brillants de votre imagination ne sont jamais plus charmants que sur le badinage. Il n'est pas donné à tout le monde de faire rire l'esprit : il faut bien de l'enjouement naturel pour le communiquer aux autres.

Ce n'est ni *Dieu* ni le *Diable*, mais bien un misérable commis du bureau de la poste de Bruxelles qui a ouvert et copié votre lettre; il l'a envoyée à Paris et partout. Je crois que le vieux Nestor (2) n'est pas tout à fait blanc de cette affaire.

Je vous prie, mon cher Voltaire, de restituer une syllabe au village de Cotuchitz, que vous lui avez si inhumainement ravie; et puisqu'il vous faut des champs de bataille qui riment à quelque chose, j'ose vous faire remarquer que Cotuchitz rime assez bien à Molvitz : me voilà quitte de la rime et de la raison.

Vous vous formalisez de ce que je vous crois de la passion pour la marquise du Châtelet (3) : je pensais mériter des remerciements de votre part de ce que je présumais si bien de vous. La marquise est belle, aimable; vous êtes sensible, elle a un cœur; vous avez des sentiments, elle n'est pas de marbre; vous habitez ensemble depuis dix années. Voudriez-vous me faire croire que pendant tout ce temps-là vous n'avez parlé que de philosophie à la plus aimable femme de France? Ne vous en déplaise, mon cher ami, vous auriez joué un bien pauvre personnage. Je n'imaginais pas que les plaisirs fussent exilés du temple de la Vertu, que vous habitez.

Quoi qu'il en soit, vous m'avez promis de me sacrifier quelques-uns de vos jours, ce qui me suffit. Plus je croirai que cette absence de la marquise vous coûte d'efforts, plus je vous en aurai de reconnaissance. Gardez-vous bien de me détromper.

J'entends déjà cent belles choses,
Toutes nouvellement écloses,
Et des bons mots sur tous sujets.
Juvénal lancera vos traits,
L'aimable Anacréon vous ceindra de ses roses,
Horace fera vos portraits.
Le bon, le simple La Fontaine
Fera tout naturellement
Quelque conte badin, sans gêne,
Que nous écouterons voluptueusement.
Ami, votre discernement
Mêlera ses préceptes graves,
Et mettra de justes entraves
A notre feu trop pétillant.
Pour soutenir notre enjouement
Et tout l'essor de la saillie,
Le vin d'Aï, nectar charmant,
Pourra vous servir d'ambroisie;
Et dans cette bachique orgie
L'on saura fuir également
L'assoupissante léthargie
Et le fougueux emportement.

Adieu, cher Voltaire; soyez juste envers vos amis. Sacrifiez aux autels de madame du Châtelet; mais dans le commerce des dieux n'oubliez pas les hommes qui vous estiment, et donnez-leur quelques-uns de vos moments. FÉDÉRIC.

190. — DU ROI.

A Aix-la-Chapelle, le 26 août.

De la source où la faculté
Promet à la goutte et colique,
Gravelle, chancre, et sciatique,
La bonne humeur et la santé,

de cet endroit où tant de gens viennent pour se divertir, et d'où tant d'autres s'en retournent sans être guéris, et où la charlatanerie des médecins, les intrigues de l'amour, tiennent leur jeu également; où enfin l'infirmité et les préjugés amènent tant de personnes de tous les bouts de l'univers, je vous invite, comme un ancien infirme, à venir me trouver; vous y aurez la première place en qualité de malade et en qualité de bel esprit.

Nous sommes arrivés hier. Je vous crois à Bruxelles, et même je vous crois après-demain ici. Je vous prie de m'apporter *Mahomet*, tel que vous l'avez fait représenter sur le théâtre de Paris, et de ramasser ce que vous avez fait du *Siècle de Louis XIV*, pour m'en amuser et pour m'instruire. Vous serez reçu avec tout le désir de l'impatience et avec tout l'empressement de l'estime. *Vale.* FÉDÉRIC.

191. — DE VOLTAIRE.

29 août.

Après votre belle campagne,
Après ces vers brillants et doux,
Grand Apollon de l'Allemagne,
Dans quel Parnasse habitez-vous?
Vous êtes dans Aix, entre nous,
Comme au pays de Charlemagne,
Et non pas comme au rendez-vous
Des fiévreux, des sots, et des fous,
Qu'un triste Esculape accompagne.

Permettez, mon héros, mon roi, qu'une abominable fluxion, qui s'est emparée de moi sur le chemin de Lille à Bruxelles, soit un peu diminuée pour que je vole à Aix-la-Chapelle. Cette fluxion me rend sourd, et il ne faut pas l'être avec votre majesté; ce serait être impuissant en présence de sa maîtresse. Je vais, pendant les deux ou trois jours que je suis condamné à rester dans mon lit, faire transcrire le *Mahomet* tel qu'il a été joué, tel qu'il a plu aux philosophes, et tel qu'il a révolté les dévots : c'est l'aventure du *Tartufe*. Les hypocrites persécutèrent Molière, et les fanatiques se sont soulevés contre moi. J'ai cédé au torrent sans dire un seul mot; si Socrate en eût fait autant, il n'eût point bu la ciguë.

J'avoue que je ne sais rien qui déshonore plus mon pays que cette infâme superstition, faite pour avilir la nature humaine. Il me fallait le roi de Prusse pour maître, et le peuple anglais pour concitoyen. Nos Français, en général, ne sont que de grands enfants; mais aussi, c'est à quoi je reviens toujours, le petit nombre des êtres pensants est excellent chez nous, et demande grâce pour le reste.

A l'égard de mon bavardage historique, une première cargaison (1) partit le 20 de ce mois de Paris, adressée au fidèle

(1) Frédéric avait surpris les manœuvres souterraines de Fleury avec l'Autriche. Voyez l'*Histoire de mon temps*, où Frédéric justifie sa conduite. (G. A.)

(2) Le cardinal Fleury. M. Gustave Desnoiresterres prétend avec quelque raison que le coupable est Frédéric lui-même, qui voulait faire chasser de France son ami Voltaire afin de l'avoir à Berlin. (G. A.)

(3) Voyez la lettre de Frédéric, du 20 juin. (G. A.)

(1) Chapitres du *Siècle de Louis XIV* et de l'*Essai sur les mœurs*. (G. A.)

David Gérard, et la seconde est toute prête. J'ai déjà demandé pardon à votre majesté de la peine qu'elle aura peut-être à déchiffrer le caractère des différents écrivains qui m'ont copié à la hâte ce que j'ai rassemblé.

Je m'imagine que le paquet est actuellement en chemin pour venir ennuyer votre majesté à Aix-la-Chapelle.

Je sais certainement (si ce mot est permis aux hommes) que ce n'est point un commis de Bruxelles qui a ouvert la lettre, laquelle est devenue ma boîte de Pandore. Tout ce bel exploit s'est fait à Paris dans un temps de crise, et c'est un espion de la personne (1) que votre majesté soupçonne qui a fait tout le mal.

Votre majesté l'avait très bien deviné : elle se connaît aux petites choses comme aux grandes.

Surtout qu'elle connaît bien les injustices des hommes qui se mêlent de juger les rois, et que son ode sur cette matière toute neuve est pleine d'une poésie et d'une philosophie vraie et sublime!

Plût à Dieu que votre majesté eût également raison dans les beaux compliments qu'elle me fait, dans son avant-dernière lettre, au sujet de la marquise!

Ah! vous m'avez fait, je vous jure,
Et trop de grâce et trop d'honneur,
Quand vous dites que la nature
M'a fait pour certaine aventure
D'autres dons que le don du cœur;
Plût au ciel que je l'eusse encore,
Ce premier des divins présents,
Ce don que toute femme adore,
Et qui passe avec nos beaux ans!
J'approche, hélas! de la nuit sombre
Qui nous engloutit sans retour;
D'un homme je ne suis que l'ombre,
Je n'ai que l'ombre de l'amour.
Adressez donc à des poëtes
Qui soient encor dans leur printemps
Les très désirables fleurettes
Dont vous honorez mes talents.
Gresset est dans cet heureux temps;
C'est Gresset qui devait se rendre
Dans le Parnasse de Berlin;
Mais, ou trop timide, ou trop tendre,
Il n'osa faire ce chemin.
Il languit dans sa Picardie
Entre les bras de sa catin
Et sur des vers de tragédie.

192. — DU ROI.

A Aix-la-Chapelle, le 1er septembre.

Federicus Virgilio, salutem.

Je suis arrivé dans la capitale de Charlemagne et de tous les hypocondres. On m'a envoyé de Paris une lettre (2) qui y court sous votre nom, et qui, de quelque auteur qu'elle puisse être, mériterait d'être sortie de votre plume. Elle a fait ma consolation dans un pays où il n'y a guère de société, où l'on boit les eaux du Styx, et dans laquelle la charlatanerie des médecins étend sa domination jusque sur l'esprit. Je voudrais que les Français pensassent tous comme l'auteur de cette lettre, et que leur fureur partiale devînt plus équitable envers les étrangers; je voudrais enfin que vous eussiez fait cette lettre, et que vous me l'eussiez envoyée. Mais qu'ai-je besoin de vos lettres? l'auteur est dans le voisinage : si vous veniez ici, vous ne devez pas douter que je ne préfère infiniment le plaisir de vous entendre à celui de vous lire. J'espère de votre politesse que vous voudrez me faire cette galanterie, et m'apporter en même temps ce *Mahomet* proscrit en France par les bigots, et œcuménisé par les philosophes à Berlin.

Je ne prétends pas vous en dire davantage; j'espère que vous viendrez ici pour entendre tout ce que mon estime peut avoir à vous dire. Adieu. FÉDÉRIC.

193. — DU ROI.

A Aix-la-Chapelle, le 2 septembre.

Je ne sais rien de mieux après vous-même que vos lettres. La dernière, aussi charmante que toutes celles que vous m'écrivez, m'aurait fait encore plus de plaisir si vous l'aviez suivie de près; mais à présent je crois être privé du plaisir de vous voir. Je pars le 7 pour la Silésie.

C'est bien ici le pays le plus sot que je connaisse. Les médecins, pour mettre les étrangers à l'unisson de leurs concitoyens, veulent qu'ils ne pensent point; ils prétendent qu'il ne faut point avoir ici le sens commun, et que l'occupation de la santé doit tenir lieu de toute autre chose.

M. Chapel et M. Cotzviler ne veulent absolument pas que l'on fasse des vers : ils disent que c'est un crime de lèse-faculté, et qu'on ne peut boire de l'Hippocrène et de leurs eaux bourbeuses en même temps dans le petit empire d'Aix. Je suis obligé de céder à leurs volontés; mais Dieu sait comme je m'en dédommagerai lorsque je serai de retour chez moi!

Je n'ai rien reçu de vous, ni gros ni petit paquet. Je suppose que le prudent David Gérard aura tout gardé à Berlin jusqu'à mon arrivée. Je vous assure que je vous tiendrai bon compte de tout ce que vous m'envoyez, et que vous faites par vos ouvrages la plus solide consolation de ma vie.

Adieu, mon cher Voltaire; je vous charge de la nourriture de mon esprit; envoyez-moi tantôt de ces mets solides qui donnent des forces, et tantôt de ces mets fins dont la saveur charmante flatte et réveille le goût.

Soyez persuadé de l'estime, de l'amitié, et de tous les sentiments distingués que j'ai pour vous. FÉDÉRIC.

194. — DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, ce 2 octobre.

Vous laissez reposer la foudre et les trompettes;
Et, sans plus étaler ces raisons du plus fort,
Dans vos fiers arsenaux, magasins de la mort,
De vingt mille canons les bouches sont muettes.
J'aime mieux des soupers, des opéras nouveaux,
Des passe-pieds français, des fredons italiques,
Que tous ces bataillons d'assassins héroïques,
Gens sans esprit et fort brutaux.
Quand verrai-je élever par vos mains triomphantes
Du palais des Plaisirs les colonnes brillantes?
Quand verrai-je à Charlottembourg
Du docte Polignac (1) les marbres respectables,
Des antiques Romains ces monuments durables,
Accourir à votre ordre, embellir votre cour?
Tous ces bustes fameux semblent déjà vous dire :
Que faisions-nous à Rome, au milieu des débris
Et des beaux-arts et de l'empire,
Parmi ces capuchons blancs, noirs, minimes, gris,
Arlequins en soutane, et courtisans en mitre,
D'homme et de citoyen abjurant le vain titre,
Portant au Capitole, au temple des guerriers,
Pour aigle des agnus, des bourdons pour lauriers?
Ah! loin des monsignors tremblants dans l'Italie,
Restons dans ce palais, le temple du Génie;
Chez un roi vraiment roi fixons-nous aujourd'hui;
Rome n'est que la sainte, et l'autre est avec lui.

Sans doute, sire, que les statues du cardinal de Polignac vous disent souvent de ces choses-là; mais j'ai aujourd'hui à faire parler une beauté qui n'est pas de marbre, et qui vaut bien toutes vos statues.

Hier je fus en présence
De deux yeux mouillés de pleurs
Qui m'expliquaient leurs douleurs
Avec beaucoup d'éloquence.
Ces yeux qui donnent des lois
Aux âmes les plus rebelles
Font briller leurs étincelles
Sur le plus friand minois
Qui soit aux murs de Bruxelles.

Ces yeux, sire, et ce très joli visage appartiennent à madame de Valstein, ou Vallenstein, l'une des petites-nièces de ce fameux duc de Valstein que l'empereur Ferdinand fit si promptement tuer, au saut du lit, par quatre honnêtes Irlandais (2); ce qu'il n'eût pas fait assurément, s'il avait pu voir sa petite-nièce.

Je lui demandai pourquoi
Ses beaux yeux versaient des larmes.
Elle, d'un ton plein de charmes,
Dit : C'est la faute du roi.

Les rois font de ces fautes-là quelquefois, répondis-je; ils ont fait pleurer de beaux yeux, sans compter le grand nombre des autres qui ne prétendent pas à la beauté.

Leur tendresse, leur inconstance,

(1) Fleury. (G. A.)
(2) Lettre n° 186. (G. A.)

(1) Le roi de Prusse avait fait acheter, à Paris, une collection de statues antiques que le cardinal de Polignac avait formée. (K.)
(2) Voyez, tome V, les *Annales de l'Empire*, règne de Ferdinand II. (G. A.)

Leur ambition, leurs fureurs,
Ont fait souvent verser des pleurs
En Allemagne comme en France.

Enfin j'appris que la cause de sa douleur vient de ce que le comte de Furstemberg est pour six mois les bras croisés, par l'ordre de votre majesté, dans le château de Vesel. Elle me demanda ce qu'il fallait qu'elle fît pour le tirer de là. Je lui dis qu'il y avait deux manières : la première, d'avoir une armée de cent mille hommes, et d'assiéger Vesel; la seconde, de se faire présenter à votre majesté, et que cette façon-là était incomparablement la plus sûre.

Alors j'aperçus dans les airs
Ce premier roi de l'univers,
L'Amour, qui de Valstein vous portait la demande,
Et qui disait ces mots, que l'on doit retenir :
Alors qu'une belle commande,
Les autres souverains doivent tous obéir.

195. — DU ROI.

A Remusberg, le 13 octobre.

J'étais justement occupé à la lecture de cette histoire (1) réfléchie, impartiale, dépouillée de tous les détails inutiles, lorsque je reçus votre lettre. La première espérance que je conçus fut de recevoir la suite des cahiers. Le peu que j'en ai me fait naître le désir d'en avoir davantage. Il n'y a point d'ouvrage chez les anciens qui soit aussi capable que le vôtre de donner des idées justes, de former le goût, d'adoucir et de polir les mœurs. Il sera l'ornement de notre siècle, et un monument qui attestera à la postérité la supériorité du génie des modernes sur les anciens. Cicéron disait qu'il ne concevait pas comment les augures faisaient pour s'empêcher de rire quand ils se regardaient : vous faites plus, vous mettez au grand jour les ridicules et les fureurs du clergé.

Le siècle où nous vivons fournit des exemples d'ambition, des exemples de courage, etc., etc.; mais j'ose dire, à son honneur, qu'on n'y voit aucune de ces actions barbares et cruelles qu'on reproche aux précédents; moins de fourberie, moins de fanatisme, plus d'humanité et de politesse. Après la guerre de Pharsale, il n'y eut jamais de plus grands intérêts discutés que dans la guerre présente : il s'agit de la prééminence des deux plus puissantes maisons de l'Europe chrétienne, il s'agit de la ruine de l'une ou de l'autre ; ce sont de ces coups de théâtre qui méritent d'être rapportés par votre plume, et de trouver place à la suite de l'histoire que vous vous proposez d'écrire.

Je regrette ces maux dont le monde est couvert,
Ces nœuds que la Discorde a su l'art de dissoudre :
Les aigles prussiens ont suspendu leur foudre
Au temple de Janus, que mes mains ont ouvert.
N'insultez point, ami, l'intrépide courage
Que mes vaillants soldats opposent à l'orage;
L'intérêt n'agit point sur mes nobles guerriers;
Ils ne demandent rien, leur amour est la gloire,
Le prix de leurs travaux n'est que dans la victoire.
Le repos leur est dû, et c'est sous leurs lauriers
Que les Arts, les Plaisirs, vont élever leur temple,
Que le Germain surpris avec ardeur contemple.

C'est ce temple dont vous jouirez lorsque vous le voudrez bien, et dont, en attendant, les instructions et les plaisirs sortiront pour nous autres.

J'attends tous les jours les beaux antiques de l'abbé de Polignac,

Que Polignac, ce savant homme,
Escamota jadis à Rome (2),
Et qu'aux yeux du monde surpris
Nous escamotons à Paris.

J'ai admiré l'épître dédicatoire de *Mahomet ;* elle est pleine de réflexions vraies et d'allusions très fines.

Le zèle enflammé des bigots
Nous vaut parfois de vos bons mots;
Leurs sottises, leurs momeries,
Leur vierge, leurs saints, leurs folies,
Et le non-sens de leurs héros,
Leurs fourbes et leurs tromperies,
Et leurs saintes supercheries,
Mériteraient que leurs chapeaux
Fussent tout ornés de grelots;
Que du saint-père jusqu'au diacre,
Au lieu de tonsure et de sacre,
On eût tranché certains morceaux
Qui, par le vœu de pucelage,
Chez eux ne sont d'aucun usage,
Et scandalisent leurs égaux.

Je ne connais pas madame de Valstein : je sais bien que son soi-disant neveu a eu de très mauvais procédés avec ses supérieurs, et que même il a voulu se battre à toute force.

Faites des vers et des histoires à l'infini, mon cher Voltaire, vous ne rassasierez jamais le goût que j'ai pour vos ouvrages, ni ne tarirez jamais la source de ma reconnaissance. Adieu. FÉDÉRIC.

196. — DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, novembre.

Sire, je suis bien heureux que le plus sage des rois soit un peu content de ce vaste tableau que je fais des folies des hommes. Votre majesté a bien raison de dire que le temps où nous vivons a de grands avantages sur ces siècles de ténèbres et de cruauté,

Et qu'il vaut mieux, ô blasphèmes maudits!
Vivre à présent qu'avoir vécu jadis (1).

Plût à Dieu que tous les princes eussent pu penser comme mon héros ! il n'y aurait eu ni guerre de religion, ni bûchers allumés pour y brûler de pauvres diables qui prétendaient que Dieu est dans un morceau de pain d'une manière différente de celle qu'entend saint Thomas. Il y a un casuiste (2) qui examine si la Vierge eut du plaisir dans la coopération de l'obombration du Saint-Esprit; il tient pour l'affirmative, et en apporte de fort bonnes raisons. On a écrit contre lui de beaux volumes ; mais il n'y a eu dans cette dispute ni hommes brûlés, ni villes détruites. Si les partisans de Luther, de Zuingle, de Calvin, et du pape, en avaient usé de même, il n'y aurait eu que du plaisir à vivre avec ces gens-là.

Il n'y a plus guère de querelles fanatiques qu'en France. Le janséniste et le moliniste y entretiennent une discorde qui pourrait bien devenir sérieuse, parce qu'on traite ces chimères sérieusement.

Le prince n'a qu'à s'en moquer, et les peuples en riront ; mais les princes qui ont des confesseurs sont rarement philosophes.

J'envoie à votre majesté une petite cargaison d'impertinences humaines (3), qui seront une nouvelle preuve de la grande supériorité du siècle de Frédéric sur les siècles de tant d'empereurs ; mais, sire, toutes ces preuves-là n'approchent point de celles que vous en donnez.

J'ai ouï dire que, tout général que vous êtes d'une armée de cent cinquante mille hommes, votre majesté se fait représenter paisiblement des comédies dans son palais. La troupe qui a joué devant elle n'est pas probablement comme ses troupes guerrières ; elle n'est pas, je crois, la première de l'Europe.

Je pense avoir trouvé un jeune homme d'esprit et de mérite (4), qui fait fort joliment des vers, et qui sera très capable de servir aux plaisirs de mon héros, de conduire ses comédiens, et d'amuser celui qui peut tenir la balance entre les princes de ce monde. Je compte être dans quinze jours à Paris, et alors j'en donnerai des nouvelles plus positives à votre majesté.

J'espère aussi lui envoyer deux ou trois siècles de plus ; mais il me faut autant de livres que vous avez de soldats, et ce n'est guère qu'à Paris que je pourrai trouver tous ces immenses recueils dont je tire quelques gouttes d'élixir.

Je me flatte qu'à présent votre majesté jouit de la belle collection du cardinal de Polignac.

Roi très sage, voilà donc comme
Vous avez pour vingt mille écus
Tout le salon de Marius!
Mais pour ces antiques vertus
Qu'on ne rapporte plus de Rome,
Le don de penser toujours bien,
D'agir en prince, et vivre en homme,
Tout cela ne vous coûte rien.

Je viens de voir les Hanovriens et les Hessois en ordre de bataille ; ce sont de belles troupes, mais cela n'approche pas

(1) Manuscrit de l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations.* (G. A.)
(2) Il avait été chargé des affaires de France à Rome de 1724 à 1732, et était mort en 1741. (G. A.)

(1) *Défense du Mondain.* Voyez tome VI. (G. A.)
(2) Le jésuite Sanchez. (G. A.)
(3) Des chapitres de l'*Essai.* (G. A.)
(4) La Bruère. Voyez la lettre à Thieriot du 9 octobre. (G. A.)

encore de celles de votre majesté, et elles n'ont pas mon héros à leur tête. On ne croit pas que cet hiver elles sortent de leur garnison. On disait qu'elles allaient à Dunkerque; le chemin est un peu scabreux, quoiqu'il paraisse assez beau.

Sire, que votre majesté conserve ses bontés à son éternel admirateur!

197. — DU ROI.

A Potsdam, le 18 novembre.

J'ai vu ce monument durable
Qu'au genre humain vous érigez;
J'ai lu cette histoire admirable
De fous, de saints, et d'enragés,
De chevaliers infortunés
Guerroyant pour un cimetière (1),
Et de ces successeurs de Pierre
Que joyeusement vous bernez.
Que je suis heureux, cher Voltaire,
D'être né ton contemporain!
Ah! si j'avais vécu naguère,
Quelque trait mordant et sévère
M'eût déjà frappé de ta main.

Continuez cet excellent ouvrage pour l'amour de la vérité, continuez-le pour le bonheur des hommes. C'est un roi qui vous exhorte à écrire les folies des rois.

Vous m'avez si fort mis dans le goût du travail, que j'ai fait une épître, une comédie, et des *Mémoires* (2) qui, j'espère, seront fort curieux. Lorsque les deux premières pièces seront corrigées de façon que j'en sois satisfait, je vous les enverrai. Je ne puis vous communiquer que des fragments de la troisième; l'ouvrage en entier n'est pas de nature à être rendu public. Je suis cependant persuadé que vous y trouverez quelques endroits passables.

Je vois que vous avez une idée assez juste de nos comédiens; ce sont proprement des danseurs dont la famille de La Cochois fait la comédie (3). Ils jouent passablement quelques pièces du théâtre italien et de Molière; mais je leur ai défendu de chausser le cothurne, ne les en trouvant pas dignes.

La collection d'antiques du cardinal de Polignac est arrivée à bon port, sans que les statues aient souffert la moindre fracture.

Pourquoi remuer à grands frais
Les décombres de Rome entière,
Ce marbre, et cette antique pierre,
Et pourquoi chercher les portraits
De Virgile, Horace et d'Homère?
Leur esprit et leur caractère,
Plus estimables que leurs traits,
Se retrouvent tous dans Voltaire.

Le cardinal apostolique, qui pouvait vous posséder (4), avait donc grand tort de ramasser tous ces bustes; mais moi, qui n'ai pas cet honneur-là, il me faut vos écrits dans ma bibliothèque, et ces antiques dans ma galerie.

Je souhaite que messieurs les Anglais se divertissent aussi bien cet hiver en Flandre, que je me propose de passer agréablement mon carnaval à Berlin (5). J'ai donné le mal épidémique de la guerre à l'Europe, comme une coquette donne certaines faveurs cuisantes à ses galants. J'en suis guéri heureusement, et je considère à présent comme les autres vont se tirer des remèdes par lesquels ils passent. La fortune ballotte le pauvre empereur (6) et la reine de Hongrie; je suis d'avis que la fermeté ou la faiblesse de la France en décidera.

Au moins souvenez-vous que je me suis approprié une certaine autorité sur vous; vous êtes comptable envers moi de vos *Siècles*, de l'*Histoire générale*, etc., comme les chrétiens le sont de leurs moments envers le doux Sauveur. Voilà ce que c'est que le commerce des rois, mon cher Voltaire; ils empiètent sur les droits de chacun, ils s'arrogent des prétentions qu'ils ne devraient point avoir. Quoi qu'il en soit, vous m'enverrez votre histoire, trop heureux que vous en réchappiez vous-même; car, si je m'en croyais, il y aurait longtemps que j'aurais fait imprimer un manifeste par lequel j'aurais prouvé que vous m'appartenez, et que j'étais fondé à vous revendiquer, à vous prendre partout où je vous trouverais.

Adieu; portez-vous bien, ne m'oubliez pas, et surtout ne prenez point racine à Paris, sans quoi je suis perdu. FÉDÉRIC.

(1) Le tombeau de Jésus. (G. A.)
(2) *Mémoires pour servir à l'histoire de Brandebourg*. (G. A.)
(3) C'était le marquis d'Argens qui avait procuré cette troupe d'opéra. Mademoiselle Cochois épousa plus tard le marquis philosophe. (G. A.)
(4) Voltaire avait fort connu Polignac. Voyez, tome VI, le *Temple du Goût*. (G. A.)
(5) Les Anglais voulaient engager les états-généraux à prendre part à la guerre en faveur de Marie-Thérèse. (G. A.)
(6) Charles VII. (G. A.)

198. — DU ROI

A Berlin, le 5 décembre.

Au lieu de votre *Pucelle* et de votre belle Histoire, je vous envoie une petite comédie contenant l'extrait de toutes les folies que j'ai été en état de ramasser et de coudre ensemble. Je l'ai fait représenter aux noces de Césarion, et encore a-t-elle été fort mal jouée. D'Eguille (1), qui m'a rendu votre lettre d'antique date, est arrivé; on dit qu'il a plus d'étoffe que son frère : je n'ai pas encore été en état d'en juger. Je n'ai de la *Pucelle* que l'alpha et l'oméga; si je pouvais avoir les IVe, V^e^, VIe et VIIe chants, alors ce serait un trésor dont vous m'auriez mis pleinement en possession.

Il me semble que les créanciers de mesdames les dix-sept Provinces sont aussi pressés de leur paiement que messieurs les maréchaux de France sont lents dans leurs opérations. Pour ce qui regarde vos créanciers, je vous prie de leur dire que j'ai beaucoup d'argent à liquider avec les Hollandais, et qu'il n'est pas encore clair qui de nous deux restera le débiteur.

Si Paris est l'île de Cythère, vous êtes assurément le satellite de Vénus; vous circulez à l'entour de cette planète, et suivez le cours que cet astre décrit de Paris à Bruxelles et de Bruxelles à Cirey. Berlin n'a rien qui puisse vous y attirer, à moins que nos astronomes de l'Académie ne vous y incitent avec leurs longues lunettes. Nos peuples du nord ne sont pas aussi mous que les peuples d'occident; les hommes chez nous sont moins efféminés, et par conséquent plus mâles, plus capables de travail, de patience, et peut-être moins gentils, à la vérité. Et c'est justement cette vie de sybarite que l'on mène à Paris, dont vous faites tant d'éloge, qui a perdu la réputation de vos troupes et de vos généraux.

Surtout, en écoutant ces tristes aventures,
Pardonnez, cher Voltaire, à des vérités dures
Qu'un autre aurait pu taire ou saurait mieux voiler,
Mais que ma bouche enfin ne peut dissimuler (2).

Adieu, cher Voltaire; écrivez-moi souvent, et surtout envoyez-moi vos ouvrages et la *Pucelle*. J'ai tant d'affaires que ma lettre se sent un peu du style laconique. Elle vous ennuyera moins, si je n'en ai pas déjà trop dit. FÉDÉRIC.

199. — DE VOLTAIRE.

Décembre.

SIRE,

J'ai reçu votre lettre aimable (3)
Et vos vers fins et délicats,
Pour prix de l'énorme fatras
Dont, moi pédant, je vous accable.
C'est ainsi qu'un franc discoureur,
Croyant captiver le suffrage
De quelque esprit supérieur,
En de longs arguments s'engage.
L'homme d'esprit, par un bon mot,
Répond à tout ce verbiage,
Et le discoureur n'est qu'un sot.

Votre *humanité* est plus adorable que jamais : il n'y a plus moyen de vous dire toujours *votre majesté*. Cela est bon pour des princes de l'Empire, qui ne voient en vous que le roi; mais moi qui vois l'homme, et qui ai quelquefois de l'enthousiasme, j'oublie dans mon ivresse le monarque pour ne songer qu'à cet homme enchanteur.

Dites-moi par quel art sublime
Vous avez pu faire à la fois
Tant de progrès dans l'art des rois
Et dans l'art charmant de la rime.
Cet art des vers est le premier,
Il faut que le monde l'avoue;
Car des rois que ce monde loue,
L'un fut prudent, l'autre guerrier;
Celui-ci, gai, doux et paisible,

(1) Frère du marquis d'Argens. (G. A.)
(2) Parodie de quatre vers du IIe chant de la *Henriade*, premières éditions. (G. A.)
(3) Lettre du 18 novembre. (G. A.)

Joignit le myrte à l'olivier,
Fut indolent et familier;
Cet autre ne fut que terrible.
J'admire leurs talents divers,
Moi qui compile leur histoire;
Mais aucun d'eux n'obtint la gloire
De faire de si jolis vers.
O mon héros! esprit fertile,
Animé de ce divin feu,
Régner et vaincre n'est qu'un jeu,
Et bien rimer est difficile.
Mais non, cet art noble et charmant
N'est pour vous qu'un délassement:
Homme universel que vous êtes!
Vous saisissez également
La lyre aimable des poëtes,
Et de Mars le foudre assommant.
Tout est pour vous amusement,
Vos mains à tout sont toujours prêtes;
Vous rimez non moins aisément
Que vous avez fait vos conquêtes.

Si la reine de Hongrie et le roi mon seigneur et maître voyaient la lettre de votre majesté, ils ne pourraient s'empêcher de rire, malgré le mal que vous avez fait à l'une, et le bien que vous n'avez pas fait à l'autre. Votre comparaison d'une coquette, et même de quelque chose de mieux, qui a donné des faveurs un peu cuisantes, et qui se moque de ses galants dans les remèdes, est une chose aussi plaisante qu'en aient dit les César, et les Antoine, et les Octave, vos devanciers, gens à grandes actions et à bons mots. Faites comme vous l'entendrez avec les rois; battez-les, quittez-les, querellez-vous, raccommodez-vous; mais ne soyez jamais inconstant pour les particuliers qui vous adorent.

Vos faveurs étaient dangereuses
Aux rois qui le méritent bien:
Car tous ces gens-là n'aiment rien,
Et leurs promesses sont trompeuses.
Mais moi qui ne vous trompe pas,
Et dont l'amour toujours fidèle
Sent tout le prix de vos appas,
Moi qui vous eusse aimé cruelle,
Je jouirai sans repentir
Des caresses et du plaisir
Que fait votre muse infidèle.

Il pleut ici de mauvais livres et de mauvais vers; mais comme votre majesté ne juge pas de tous nos guerriers par l'aventure de Lintz (1), elle ne juge pas non plus de l'esprit des Français par les *Étrennes de la Saint-Jean* (2), ni par les grossièretés de l'abbé Desfontaines.

Il n'y a rien de nouveau parmi nos sybarites de Paris. Voici le seul trait digne, je crois, d'être conté à votre majesté. Le cardinal de Fleury, après avoir été assez malade, s'avisa, il y a deux jours, ne sachant que faire, de dire la messe à un petit autel, au milieu d'un jardin où il gelait. M. Amelot et M. de Breteuil (3) arrivèrent, et lui dirent qu'il se jouait à se tuer : *Bon, bon, messieurs*, dit-il, *vous êtes des douillets*. A quatre-vingt-dix ans! quel homme! Sire, vivez autant, dussiez-vous dire la messe à cet âge, et moi la servir.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

200. — DU ROI.

Le 22 février 1743.

Nous avons dit hier de vous tout le bien que l'on peut dire d'un mortel. La salle du souper était un temple où l'on vous faisait des sacrifices. Il faut assurément qu'il y ait quelque chose de divin en vous, car vous récompensez d'abord les bonnes actions dès qu'elles sont faites : je viens de recevoir ce matin une lettre charmante, et qui m'a bien réjoui, n'en ayant point reçu de vous depuis longtemps. J'ai été accablé d'affaires deux mois de suite, ce qui m'a empêché de vous écrire plus tôt.

Je vous demande à présent une nouvelle explication au sujet de votre avant-dernière lettre (4), car voilà le cardinal mort (5), et les affaires se font d'une façon différente. Il est bon de savoir quels sont les canaux dont il faut se servir.

J'ai participé vivement à vos trophées; il m'a semblé que j'avais fait *Mérope*, et que c'était à moi que le public rendait justice (1).

Je suis sur le point de partir pour la Silésie, mais ce ne sera que pour peu de temps, après quoi je renouerai mon commerce avec les muses. Envoyez-moi, je vous prie, la *Pucelle* (j'ai la rage de la dépuceler), et votre histoire, et vos épigrammes, et vos odes, et vous-même. Enfin, j'espère d'une ou d'autre façon de vous voir ici. Ne me faites point injustice sur mon caractère : d'ailleurs, il vous est permis de badiner sur mon sujet comme il vous plaira.

Adieu, cher Voltaire; je vous aime, je vous estime, et vous aimerai toujours. FÉDÉRIC.

201. — DU ROI.

A Potsdam, le 6 avril.

Mon cher Voltaire, vous me comblez de biens pendant que je garde sur vous un morne silence : je reçois les fruits précieux de votre amitié, de vos veilles, et de votre étude, lorsque je cours encore de province en province, sans pouvoir fixer mon étoile errante, et reprendre mes anciens errements.

Me voilà enfin de retour de Breslau, après avoir politiqué, financé, et martialisé de reste. Je compte de goûter à présent quelque repos, et de recommencer mon commerce avec les muses. Je vous enverrai bientôt l'avant-propos de mes *Mémoires*. Je ne puis vous envoyer tout l'ouvrage, car il ne peut paraître qu'après ma mort et celle de mes contemporains, et cela parce qu'il est écrit en toute vérité, et que je ne me suis éloigné en quoi que ce soit de la fidélité qu'un historien doit mettre dans ses récits. Votre Histoire de l'esprit humain (2) est admirable; mais qu'elle est humiliante pour notre espèce et pour la Providence même! si pourtant elle fait choix de ceux qui doivent gouverner le monde et servir de ressort aux changements qui arrivent sur la terre.

Je suis bien fâché d'apprendre que la grippe vous ait si fort abattu. Je me flatte que l'esprit soutiendra le corps, comme l'huile fait durer la flamme dans la lampe.

D'Argens a fait représenter sa comédie qui nous a fait bâiller tous. Il voulait la donner au théâtre de Paris; mais je l'en ai dissuadé, car il aurait été sifflé, à coup sûr. Vous êtes unique : vous avez fait une tragédie à dix-neuf ans, et un poëme épique à vingt; mais tout le monde n'est pas Voltaire.

Les tracasseries ridicules des dévots de Paris sont parvenues jusqu'au Nord. Je m'attendais bien que Voltaire serait réprouvé dès qu'il comparaîtrait devant un aréopage de Midas crossés-mitrés (3). Gagnez sur vous de mépriser une nation qui méconnaît le mérite des Belle-Isle et des Voltaire, et venez dans un pays où l'on vous aime, et où l'on n'est point bigot. Adieu. FÉDÉRIC.

La *Pucelle!* la *Pucelle! la Pucelle!* et encore la *Pucelle!* Pour l'amour de Dieu, ou plus encore pour l'amour de vous-même, envoyez-la-moi.

202. — DU ROI.

A Potsdam, le 21 mai.

Depuis quand, dites-moi, Voltaire,
Êtes-vous donc dégénéré?
Chez un philosophe épuré,
Quoi! la grâce efficace opère!
Par Mirepoix endoctriné
Et tout aspergé d'eau bénite,
Abattu d'un jeûne obstiné,
Allez-vous devenir ermite (4)?
D'un ton saintement nasillard,
Et marmottant quelque prière,
En bâillant lisant le bréviaire,
On vous enrôle à Saint-Médard,

(1) En janvier 1742, le comte de Ségur, enfermé dans Lintz, avait capitulé au moment même où Frédéric allait le dégager. (G. A.)
(2) Voyez, tome VI, aux FACÉTIES, la *Lettre à messieurs les auteurs des Étrennes de la Saint-Jean*. (G. A.)
(3) L'un ministre des affaires étrangères, et l'autre, ministre de la guerre. (G. A.)
(4) Toutes ces lettres sont perdues. (G. A.)
(5) Fleury était mort le 29 janvier, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. (G. A.)

(1) *Mérope* avait été jouée avec le plus grand succès le 20 février. La date du 22, qui se lit en tête de cette lettre venant de Berlin, est donc trop rapprochée. Il faut compter quelques jours de plus. (G. A.)
(2) Toujours l'*Essai*. (G. A.)
(3) Les évêques académiciens s'étaient opposés à la nomination de Voltaire à l'Académie. (G. A.)
(4) Voltaire, candidat à l'Académie, avait écrit à Boyer, ancien évêque de Mirepoix, précepteur du dauphin et maître de la feuille des bénéfices, une lettre où il faisait profession de catholicisme. Voyez, dans la CORRESPONDANCE GÉNÉRALE, la lettre du mois de mars 1743. On lui en attribuait une autre, non moins pieuse, adressée à Languet, archevêque de Sens, et auteur de *Marie Alacoque*. Boyer et Languet étaient de l'Académie. (G. A.)

Avec indulgence plénière.
Je vois Newton au haut des cieux
Se disputant avec saint Pierre,
Auquel, en partage, des deux
Pourrait enfin tomber Voltaire.
Le saint faisant une oraison
Au lieu du compas de Newton
Vous offre une belle relique,
Vous éclaircit et vous explique
L'œuvre de la conception;
Tandis qu'au Parnasse Apollon
Se plaint, et voit avec grand'peine
Qu'on enlève au sacré vallon
L'élégance de votre veine,
Et que ce cygne harmonieux
Qui charmait les bords de la Seine
Profanera l'eau d'Hippocrène
Pour des prêtres audacieux.
Mais quel objet me frappe, ô dieux!
Locke à la main, désespérée,
Et de douleur tout éplorée,
Je vois la triste Châtelet:
Hélas! mon perfide me troque,
Dit-elle, et me plante là net,
Pour qui? pour Marie Alacoque!

C'est ce que je présume par la lettre que vous avez écrite à l'évêque de Sens, et sur ce que toutes les lettres mandent de Paris. Vous pouvez juger de ma surprise et de l'étonnement d'un esprit philosophique, lorsqu'il voit le ministre de la vérité plier les genoux devant l'idole de la superstition.

Les Midas mitrés triomphent, dans ce siècle, des Voltaire et des grands hommes! mais c'est apparemment le siècle où les ignorants doivent en tous genres être préférés, en France, aux savants et aux habiles gens. *O tempora! ô mores!*

Quarante savants perroquets,
Tour à tour maîtres et valets
De l'usage et de la grammaire,
Placés au Parnasse français,
Vous en ont donc exclu, Voltaire?
C'est sans doute par vanité;
Ce refus n'est pas ridicule :
Une aussi brillante clarté
Eût de leur faible crépuscule
Terni la frivole beauté.

Je crois que la France est le seul pays en Europe où les *ânes* (1) et les sots puissent à présent faire fortune. Je vous envoie l'avant-propos de mes *Mémoires;* le reste n'est point ostensible.

Je ne vous écris point aussi souvent que je le voudrais; ne vous en prenez point à moi, mais à tant et tant d'occupations qui me partagent.

Adieu, cher Voltaire; ne m'oubliez point, malgré mon silence, et croyez que sur le sujet de l'amitié je ne pense pas moins à vous qu'autrefois. FÉDÉRIC.

203. — DE VOLTAIRE.

Juin.

Grand roi, j'aime fort les héros,
Lorsque leur esprit s'abandonne
Aux doux passe-temps, aux bons mots;
Car alors ils sont en repos,
Et ne font de tort à personne.
J'aime César, ce bel esprit,
César, dont la main fortunée,
A tous les lauriers destinée,
Agrandit Rome et lui prescrit
Un autre ciel, une autre année.
J'aime César entre les bras
De la maîtresse qui lui cède;
Je ris et ne me fâche pas
De le voir jeune et plein d'appas,
Dessus et dessous Nicomède.
Je l'admire plus que Caton,
Car il est tendre et magnanime,
Éloquent comme Cicéron,
Et tantôt gai, tantôt sublime,
Comme un roi dont je tais le nom.
Mais je perds un peu de l'estime
Quand il passe le Rubicon,
Et je pleure quand ce grand homme,
Bon poëte et bon orateur,
Ayant tant combattu pour Rome,
Combat Rome pour son malheur.

Vous êtes plus heureux, sire, après votre prise de la Silésie, que votre devancier après Pharsale. Vous écrivez comme lui des Commentaires; vous aimez comme lui la société; vous en faites le charme; vous m'envoyez des vers bien jolis, et une préface (1) digne de vous, qui annonce un ouvrage digne de la préface. Je n'y puis plus tenir; le côté de votre aimant m'attire trop fort, tandis que le côté de l'aimant de la France me repousse. S'il y avait dans la Cochinchine un roi qui pensât, qui écrivît, et qui parlât comme vous, il faudrait s'embarquer et aller à ses pieds. Tous les gens qui ont une étincelle de goût et de raison doivent devenir des reines de Saba.

Je vous avouerai cependant, grand roi, avec ma franchise impertinente, que je trouve que vous vous sacrifiez un peu trop dans cette belle préface de vos *Mémoires.* Pardon, ou plutôt point de pardon; vous laissez trop entrevoir que vous avez négligé l'esprit de la morale pour l'esprit de conquête. Qu'avez-vous donc à vous reprocher? N'aviez-vous pas des droits très réels sur la Silésie (2), du moins sur la plus grande partie; et le déni de justice ne vous autorisait-il pas assez? Je n'en dirai pas davantage; mais sur tous les articles je trouve votre majesté trop bonne, et elle est bien justifiée de jour en jour. Votre majesté est avec moi une coquette bien séduisante; elle me donne assez de faveurs pour me faire mourir d'envie d'avoir les dernières. Quel temps plus convenable pourrais-je prendre pour aller passer quelques jours auprès de mon héros (3)? il a serré tous ses tonnerres, et il badine avec sa lyre; ici on ne badine point, et s'il tonne, c'est sur nous. Ce vilain Mirepoix est aussi dur, aussi fanatique, aussi impérieux, que le cardinal de Fleury était doux, accommodant, et poli. Oh! qu'il fera regretter ce bon homme! et que le précepteur de notre dauphin est loin du précepteur de notre roi! Le choix que sa majesté a fait de lui est le seul qui ait affligé notre nation; tous nos autres ministres sont aimés; le roi l'est; il s'applique, il travaille, il est juste, et il aime de tout son cœur la plus aimable femme (4) du monde. Il n'y a que Mirepoix qui obscurcisse la sérénité du ciel de Versailles et de Paris; il répand un nuage bien sombre sur les belles-lettres; on est au désespoir de voir Boyer à la place des Fénelon et des Bossuet; il est né persécuteur. Je ne sais par quelle fatalité tout moine qui a fait fortune à la cour a toujours été aussi cruel qu'ambitieux. Le premier bénéfice qu'il a eu après la mort du cardinal vaut près de quatre-vingt mille livres de rente; le premier appartement qu'il a eu, à Paris, est celui de la reine, et tout le monde s'attend à voir, au premier jour, sa tête, que votre majesté appelle si bien une tête d'*âne*, ornée d'une calotte rouge apportée de Rome (5).

Il est vrai que ce n'est pas lui qui a fait *Marie Alacoque;* mais, sire, il n'est pas vrai non plus que j'aie écrit à l'auteur de *Marie Alacoque* la lettre qu'on s'est plu à faire courir sous mon nom. Je n'en ai écrit qu'une à l'évêque de Mirepoix, dans laquelle je me suis plaint à lui très vivement et très inutilement des calomnies de ses délateurs et de ses espions. Je ne fléchis point le genou devant Baal; et autant que je respecte mon roi, autant je méprise ceux qui, à l'ombre de son autorité, abusent de leur place, et qui ne sont grands que pour faire du mal.

Vous seul, sire, me consolez de tout ce que je vois; et quand je suis prêt à pleurer sur la décadence des arts, je me dis : Il y a dans l'Europe un monarque qui les aime, qui les cultive, et qui est la gloire de son siècle; je me dis enfin : Je le verrai bientôt, ce monarque charmant, ce roi homme, ce Chaulieu couronné, ce Tacite, ce Xénophon; oui, je veux partir; madame du Châtelet ne pourra m'en empêcher; je quitterai Minerve pour Apollon. Vous êtes, sire, ma plus grande passion, et il faut bien se contenter dans la vie.

Rien de plus inutile que mon très profond respect, etc.

---

(1) Voltaire avait baptisé Boyer l'*âne* de Mirepoix Voyez, tome VI, les *Mémoires.* (G. A.)

(1) L'avant-propos des *Mémoires du roi de Prusse.* (G. A.)

(2) Comparez ce jugement à celui qui est exprimé dans les *Mémoires.* (G. A.)

(3) Voltaire allait partir, chargé d'une mission diplomatique auprès de Frédéric. Il s'agissait de ramener le roi de Prusse à la France. On fit courir le bruit que le poëte s'éloignait pour échapper aux persécutions de Boyer. (G. A.)

(4) La duchesse de Châteauroux. (G. A.)

(5) Si Voltaire, pour aller en mission à Berlin, prenait le masque d'un persécuté, et si, tout à son rôle, il ne cessait d'insulter son persécuteur l'évêque de Mirepoix, Frédéric, lui, profita de ces injures de convention pour fermer toute retraite au poëte-diplomate et le conquérir à jamais par trahison. « Voici un morceau d'une lettre de Voltaire, écrivait Frédéric à un de ses familiers alors à Paris, que je vous prie de faire tenir à l'évêque de Mirepoix par un canal détourné.... Mon intention est de brouiller Voltaire si bien en France qu'il ne lui reste de parti à prendre que celui de venir chez moi. » (G. A.)

204. — DU ROI.

A Potsdam, le 15 juin.

Quand votre ami, tranquille philosophe,
Sur son vaisseau, qu'il a soustrait aux vents,
Voit à regret l'illustre catastrophe
Que le destin fait tomber sur les grands,

je voudrais que vous vinssiez une fois à Berlin pour y rester, et que vous eussiez la force de soustraire votre légère nacelle aux bourrasques et aux vents qui l'ont battue si souvent en France. Comment, mon cher Voltaire, pouvez-vous souffrir que l'on vous exclue ignominieusement de l'Académie, et qu'on vous batte des mains au théâtre? Dédaigné à la cour, adoré à la ville, je ne m'accommoderais point de ce contraste; et de plus, la légèreté des Français ne leur permet pas d'être jamais constants dans leurs suffrages. Venez ici auprès d'une nation qui ne changera point ses jugements à votre égard; quittez un pays où les Belle-Isle, les Chauvelin (1), et les Voltaire ne trouvent point de protection. Adieu. FÉDÉRIC.

Envoyez-moi la *Pucelle*, ou je vous renie.

205. — DU ROI.

A Magdebourg, le 25 juin.

Oui, votre mérite proscrit
Et persécuté par l'envie,
Dans Berlin, qui vous applaudit,
Aura son temple et sa patrie.

Je suis jusqu'à présent plus errant que le Juif que d'Argens (2) fait écrire et voyager. Nouveau Sisyphe, je fais tourner la roue à laquelle je suis condamné de travailler; et tantôt dans une province et tantôt dans une autre, je donne l'impulsion au mouvement de mon petit Etat, affermissant à l'ombre de la paix ce que je dois aux bras de la guerre, réformant les vieux abus, et donnant lieu à de nouveaux; enfin corrigeant des fautes et en faisant de semblables. Cette vie tumultueuse pourra durer deux mois, si le lutin qui me promène n'a résolu de me lutiner plus longtemps. Je crois qu'alors je me verrai obligé de faire un tour à Aix, pour corriger les ressorts incorrigibles de mon bas-ventre, qui parfois font donner votre ami au diable. Si alors je puis avoir le plaisir de vous y voir, ce me sera très agréable; car je crois,

Pour tout malade inquiété,
A l'œil jaune, à l'air hypocondre,
Exilé par la faculté
Pour se baigner et se morfondre,
Et se tuer pour la santé,
Que Voltaire est un grand remède;
Que deux mots et son air malin
Savent dissiper le chagrin,
Et que son pouvoir ne le cède
A Hippocrate ni Galien.

De là, si vous voulez venir habiter ces contrées, je vous y promets un établissement dont je me flatte que vous serez satisfait, et surtout d'être au-dessus des tracasseries et des persécutions des bigots. Vous avez souffert trop d'avanies en France pour y pouvoir rester avec honneur; vous devez quitter un pays où l'on poignarde votre réputation tous les jours, et où des Midas occupent les premiers emplois.

Adieu, cher Voltaire; mandez-moi, je vous prie, vos sentiments, et soyez sûr des miens. FÉDÉRIC.

206. — DE VOLTAIRE.

A la Haye, le 28 juin.

Sous vos magnifiques lambris,
Très dorés autrefois, maintenant très pourris,
Emblème et monument des grandeurs de ce monde,
O mon maître, je vous écris,
Navré d'une douleur profonde!
Je suis dans votre *vieille cour* (3)
Mais je veux une cour nouvelle,
Une cour où les arts ont fixé leur séjour,
Une cour où mon roi les suit et les appelle,
Et les protége tour à tour.
Envoyez-moi Pégase, et je pars dès ce jour.

(1) On chansonnait à Versailles la belle retraite de Belle-Isle, et Chauvelin était toujours exilé de la cour. (G. A.)
(2) Auteur des *Lettres juives*. (G. A.)
(3) Nom du palais de l'envoyé de Prusse à La Haye. (G. A.)

Mon héros a-t-il reçu mes lettres de Paris (1), dans lesquelles je lui mandais que je m'échappais pour lui aller faire ma cour? Je les envoyai à David Gérard, et le dessus était à M. Frédérics-Hof. Or, David Gérard n'est pas sans doute assez imbécile pour ne pas sentir que ce M. Frédérics-Hof est le plus grand roi que nous ayons, le plus grand homme, celui qui a mon cœur, celui dont la présence me rendrait heureux pendant quelques jours.

J'attends donc à La Haye, chez M. de Podevitz (2), les ordres de votre *humanité*, et le forespan (3) de votre majesté.

Que je voie encore une fois le grand Frédéric, et que je ne voie point ce cuistre de Boyer, cet ancien évêque de Mirepoix, qui me plairait beaucoup s'il était plus ancien d'une vingtaine d'années au moins.

Pour vous, grand roi, si votre diable
Vous promène au son du tambour
Dans Stetin ou dans Magdebourg,
Mon bon ange, plus favorable,
Va me conduire à votre cour
Au son de votre lyre aimable.

Je suis ici chez votre digne et aimable ministre, qui est inconsolable, et qui ne dort ni ne mange parce que les Hollandais veulent à trop bon marché la terre d'un grand roi (4). Il faut pourtant, sire, s'accoutumer à voir les Hollandais aimer l'argent autant que je vous aime.

Quand quitterai-je, hélas! cette humide province,
Pour voir mon héros et mon prince?

(*Le reste manque.*)

207. — DU ROI.

A Remusberg, le 3 juillet.

Je vous envoie le passe-port pour des chevaux avec bien de l'empressement. Ce ne seront pas des Bucéphales qui vous mèneront, et ce ne seront pas des Pégases non plus; mais je les aimerai davantage, puisqu'ils amèneront Apollon à Berlin.

Vous y serez reçu à bras ouverts, et je vous y ferai le meilleur établissement qu'il me sera possible.

Je suis sur mon départ pour Stetin, de là pour la Silésie; mais je trouverai le moment de vous voir et de vous assurer à quel point je vous estime. Adieu. FÉDÉRIC.

208. — DE VOLTAIRE.

A La Haye, dans votre vaste et ruiné palais, ce 13 juillet.

Mon roi, je n'ai pas l'honneur d'être de ces héros qui voyagent avec la fièvre quarte (5); je deviens manichéen, j'adopte deux principes dans le monde. Le bon principe est l'humanité de mon héros, le second est le mal physique, et celui-là m'empêche de jouir du premier.

Souffrez donc, mon adorable monarque, que l'âme, qui est si mal à son aise dans ce chétif corps, ne se mette point en chemin dans l'incertitude de trouver votre majesté. Si elle est pour quelques semaines à Berlin, j'y vole; si elle court toujours, et si du fond de la Silésie elle va à Aix-la-Chapelle, j'irai l'y attendre dans un bain chaud, qui le sera moins que votre imagination.

J'ai l'honneur de lui envoyer une dose d'opium dans ses courses; c'est un paquet de phrases académiques. Sa majesté y verra le discours de Maupertuis (6), accompagné de quelques remarques de madame du Châtelet. Plût à Dieu que les Français ne fissent pas d'autres fautes que celles que madame du Châtelet a crayonnées! L'empereur aurait la Bohême, et du moins souperait à Munich (7), au lieu de manquer de tout à Francfort.

Mais, sire, malgré les nobles retraites de votre ami de Strasbourg (8), et malgré la faute faite à Dettingen (9), il paraît

(1) On n'a qu'une de ces lettres. Voyez le nº 204. (G. A.)
(2) Il représentait alors la Prusse à La Haye. (G. A.)
(3) Ou plutôt, *vorspann*, relais. C'était la permission d'avoir des chevaux de poste. (G. A.)
(4) Il s'agit d'un règlement de créances et d'un emprunt que Podewitz ne pouvait arriver à faire.
(5) Allusion à Frédéric partant, en 1740, avec la fièvre pour conquérir la Silésie. (G. A.)
(6) Il venait d'être reçu de l'Académie française. (G. A.)
(7) Charles VII se trouvait chassé de ses Etats héréditaires. Voyez, tome II, le *Précis du Siècle de Louis XV*, ch. x. (G. A.)
(8) De Broglie. (G. A.)
(9) Les Français y avaient été battus par suite de l'indiscipline des ducs d'Harcourt et de Grammont. (G. A.)

que les Français n'ont pas manqué de courage; les seuls mousquetaires, au nombre de deux cent cinquante, ont percé cinq lignes des Anglais, et n'ont guère cédé qu'en mourant; la grande quantité de notre noblesse tuée ou blessée est une preuve de valeur assez incontestable. Que ne ferait point cette nation, si elle était commandée par un prince tel que vous!

Si elle a du courage, son ministère a de la fermeté; et une nouvelle armée sur la Meuse donnera bientôt aux Provinces-Unies matière à délibérations (1).

Je crois le traité entre la Sardaigne et l'Espagne à peu près conclu (2); c'est une nouvelle scène sur le théâtre; et ce qui se passe en Suède (3) peut encore changer la face du Nord.

Dans ce choc orageux de cent peuples divers,
Mon héros triomphant tient la foudre et la lyre.
Ses yeux toujours perçants, ses yeux toujours ouverts,
Regardent les erreurs du chétif univers :
Il voit trembler Stockholm, il voit périr l'Empire;
Il voit les fiers Anglais, ces souverains des mers,
Faux désintéressés qu'un faux espoir attire,
S'enivrant sur le Mein de succès fort légers,
Traîner sous leurs drapeaux, ou plutôt dans leurs fers,
Ces Bataves pesants dont la moitié soupire;
Il voit Broglio qui se retire,
Agissant, raisonnant, et parlant de travers;
Il voit tout, et n'en fait que rire,
Et je veux avec lui rire à mon tour en vers.

J'ai peur que ceci ne tienne du transport de la fièvre; mais le plus grand de mes transports est le désir de voir votre majesté. Où la verrai-je? où serai-je heureux? sera-ce à Berlin? sera-ce à Aix-la-Chapelle?

Je suis à vos pieds, monarque charmant, homme unique, et j'attends vos ordres pour régler ma marche.

209. — DU ROI.

A Potsdam, le 20 août.

Je ne suis arrivé ici que depuis deux jours; j'y ai trouvé trois de vos lettres.

Le dieu de la raison et le dieu des beaux vers
Président tous les deux à vos brillants concerts;
Vous déridant le front et voulant nous instruire,
Vos vers de Juvénal empruntent la satire.
Contre vous le bigot n'aura pas jeu gagné,
Et de l'hyssope au cedre il n'est rien d'épargné.
Malheur à Mirepoix si son panégyrique
Se prononce jamais en style académique!
Les Arts, qu'il offensa, pour venger leurs chagrins,
Renverseront sa tombe avec leurs propres mains;
Et la fade oraison que lui fera Neuville (4)
Aura même en sa bouche un air de vaudeville.

Je plains ceux qui ont le malheur de vous offenser, car avec quatre hémistiches vous les rendez ridicules *ad sæcula sæculorum*.

Je ne vais point à Aix, comme je me l'étais proposé. Vous savez que j'ai l'honneur d'être un atome politique, et qu'en cette qualité mon estomac est obligé de prendre ses combinaisons des affaires européanes, ce qui ne l'accommode pas toujours.

Il me semble, mon cher Voltaire, que vous êtes un peu dans le goût de la girouette du Parnasse, et que vous ne vous êtes pas encore décidé sur le parti que vous avez à prendre. Je ne vous dirai rien là-dessus; car je dois vous paraître suspect dans tout ce que je pourrais vous dire. Le tableau que vous me faites de la France est peint avec de très belles couleurs; mais vous me direz tout ce qu'il vous plaira, une armée qui fuit trois ans de suite, et qui est battue partout où elle se présente, n'est pas assurément une troupe de Césars ni d'Alexandres.

Je ne suis point peint, je ne me fais point peindre; ainsi je ne puis vous donner que des médailles. *Vale.*

210. — DU ROI.

A Potsdam, le 24 août.

Ce sera donc à Berlin que j'aurai le plaisir de voir l'Apollon français descendre de son Parnasse en ma faveur, et s'humaniser un peu avec la canaille prosaïque! Je vous prie, mon cher Voltaire, apportez avec vous bonne provision d'indulgence, et surtout qu'aucun grammairien ne mesure à la toise la longueur de nos phrases, et ne nous punisse de la sottise d'un solécisme. Vous verrez une troupe de comédiens qui se forment, une académie naissante, mais surtout beaucoup de personnes qui vous aiment et qui vous admirent.

Il n'y a point à Berlin d'*âne* de Mirepoix. Nous avons un cardinal et quelques évêques, dont les uns font l'amour par devant et les autres par derrière, plus versés dans la théologie d'Épicure que dans celle de saint Paul, par conséquent bonnes gens qui ne persécutent personne, et qui ne disposent précisément que des charges de marguillier et des places de chantre, auxquelles vous n'aspirez point.

Apportez au moins en venant
Cette vierge si découplée (1)
Qui brillait plus dans la mêlée
Que tous vos héros d'à présent;
Que ce Broglio toujours fuyant,
Réduisant sa troupe en fumée;
Que Maillebois toujours errant,
Menant promener son armée;
Que Ségur le capituleur,
Et les autres transis de peur.

Je vous montrerai de mes Mémoires ce que je croirai pouvoir vous montrer. Ils sont vrais, et par conséquent d'une nature à ne paraître qu'après le siècle.

Adieu, cher Voltaire; à revoir. FÉDÉRIC.

211. — DU ROI.

A Potsdam, le 15 septembre (2).

Vous me dites tant de bien de la France et de son roi, qu'il serait à souhaiter que tous les souverains eussent de pareils sujets, et toutes les républiques de semblables citoyens. C'est ce qui fait véritablement la force des États, lorsqu'un même zèle anime tous les membres, et que l'intérêt public devient l'intérêt de chaque particulier.

Il aurait été à souhaiter que la France et la Suède (3) eussent eu des militaires qui pensassent comme vous; mais il est bien sûr, quoi que vous puissiez dire, que la faiblesse des généraux et la timidité des conseils ont presque perdu de réputation ces deux nations, dont le nom seul inspirait, il n'y a pas un demi-siècle, la terreur à l'Europe.

De quelle façon voyons-nous que la France ait agi envers ses alliés? Quel exemple pour l'Europe que la paix secrète que fit le cardinal de Fleury à l'insu de l'Espagne et du roi de Sardaigne (4); il abandonna le roi Stanislas, beau-père de Louis XV, et acquit la Lorraine. Quel exemple inouï que la manière dont la France abandonne l'empereur, sacrifie la Bavière (5), et réduit ce prince si respectable dans la dernière misère, je ne dis pas dans la misère d'un prince, mais dans la situation la plus affreuse où puisse se trouver un particulier! Quelles machinations n'ont pas été celles du cardinal en Russie, lorsque nous étions le mieux liés! Quelles propositions n'a-t-on pas faites à Mayence pour ouvrir les routes à la paix, ou, pour mieux dire, afin d'allumer une nouvelle guerre! Avec quel peu de vigueur parlent les Français lorsqu'ils devraient montrer de la fermeté; et, lors même qu'il en paraît quelque étincelle dans leurs discours, combien peu leurs opérations militaires y répondent-elles!

Cependant cette nation est la plus charmante de l'Europe; et si elle n'est pas crainte, elle mérite qu'on l'aime. Un roi digne de la commander, qui gouverne sagement, et qui s'acquiert l'estime de l'Europe entière, peut lui rendre son ancienne splendeur, que les Broglio et tant d'autres, plus ineptes encore, ont un peu éclipsée.

C'est assurément un ouvrage digne d'un prince doué de tant de mérite, que de rétablir ce que les autres ont gâté; et jamais souverain ne peut acquérir plus de gloire que lorsqu'il défend ses peuples contre des ennemis furieux, et que, faisant changer la situation des affaires, il trouve le moyen de réduire ses adversaires à lui demander la paix humblement.

J'admirerai tout ce que fera ce grand homme, et personne de tous les souverains de l'Europe ne sera moins jaloux que moi de ses succès.

(1) On voit que Voltaire prépare sa négociation. (G. A.)
(2) Il y eut, au contraire, traité (septembre 1743) entre Marie-Thérèse et Charles-Emmanuel, que les cabinets de Madrid et des Tuileries n'avaient pu gagner. (G. A.)
(3) Paix entre la Suède et la Russie, au détriment de la première de ces puissances. (G. A.)
(4) Prédicateur jésuite. (G. A.)

(1) La *Pucelle*. (G. A.)
(2) Voltaire était depuis quinze jours à Berlin. (G. A.)
(3) Les Suédois n'avaient cessé d'être battus par la Russie. (G. A.)
(4) Préliminaires de la paix de Vienne, signés le 3 octobre 1735. (G. A.)
(5) Au mois de juin précédent. (G. A.)

Mais je n'y pense pas de vous parler politique; c'est précisément présenter à sa maîtresse une coupe de médecine. Je crois que je ferais beaucoup mieux de vous parler poésie; mais ne peut pas qui veut, et lorsque vous m'écrivez des vers, et que j'y dois répondre, vous me revenez comme un échanson qui, ayant le talent de boire, porte de grands verres en rasade à un fluet qui tout au plus peut supporter de l'eau.

Adieu, cher Voltaire; veuille le ciel vous préserver des insomnies, de la fièvre, et des fâcheux! FÉDÉRIC.

212. — DU ROI.

Le 8 septembre.

Je n'ose parler à un fils d'Apollon de chevaux, de carrosses, de relais, et de pareilles choses; ce sont des détails dont les dieux ne se mêlent pas, et que nous autres humains prenons sur nous. Vous partirez lundi après midi, si vous le voulez, pour Bareith, et vous dînerez chez moi en passant, s'il vous plaît.

Le reste de mon mémoire est si fort barbouillé et en si mauvais état, que je ne puis vous l'envoyer. Je fais copier les chants VIIIe et IXe de la *Pucelle*. J'en possède à présent le Ier, le IIe, le IVe, le Ve, le VIIIe et le IXe; je les garde sous trois clefs, pour que l'œil des mortels ne puisse les voir.

On dit que vous avez soupé hier en bonne compagnie.

Les plus beaux esprits du canton,
Tous rassemblés en votre nom,
Tous gens à qui vous deviez plaire,
Tous dévots croyant à Voltaire,
Vous ont unanimement pris
Pour le dieu de leur paradis.

Le paradis, pour que vous ne vous en scandalisiez pas, est pris ici, dans un sens général, pour un lieu de plaisir et de joie. Voyez la remarque sur le dernier vers du *Mondain* (1). *Vale.* FÉDÉRIC.

213. — DU ROI.

Le 7 octobre.

La France a passé, jusqu'à présent, pour l'asile des rois malheureux; je veux que ma capitale devienne le temple des grands hommes. Venez-y, mon cher Voltaire, et dictez tout ce qui peut vous y être agréable. Je veux vous faire plaisir; et, pour obliger un homme, il faut entrer dans sa façon de penser.

Choisissez appartement ou maison, réglez vous-même ce qu'il vous faut pour l'agrément et le superflu de la vie; faites votre condition comme il vous la faut pour être heureux, c'est à moi à pourvoir au reste. Vous serez toujours libre et entièrement maître de votre sort; je ne prétends vous enchaîner que par l'amitié et le bien-être.

Vous aurez des passe-ports pour des chevaux, et tout ce que vous pourrez demander. Je vous verrai mercredi (2), et je profiterai des moments qui me restent pour m'éclairer au feu de votre puissant génie. Je vous prie de croire que je serai toujours le même envers vous. Adieu. FÉDÉRIC.

214. — DE VOLTAIRE.

C'est vous qui savez captiver
Mon cœur aux autres rois rebelle;
C'est vous en qui je dois trouver
Une douceur toujours nouvelle:
C'est chez vous qu'il faut achever
Ma vieille *Histoire universelle*,
Dépuceler, enjoliver,
Dans vingt chants, Jeanne *la Pucelle*,
Et surtout à jamais braver
Des dévots l'infâme séquelle.

Je partirai donc, mon adorable maître, pour revenir, dès que j'aurai mis ordre à mes affaires. Je vous parle avec ma franchise ordinaire. J'ai cru m'apercevoir que je vous serais moins agréable si je venais ici avec d'autres, et je vous avoue qu'appartenant uniquement à votre majesté, j'aurai l'âme plus à l'aise.

Je n'ambitionne point du tout d'être chargé d'affaires comme Destouches et Prior, deux poëtes qui ont fait deux paix entre la France et l'Angleterre (3). Vous ferez ce qu'il vous plaira avec tous les rois de ce monde, sans que je m'en mêle; mais je vous conjure instamment de m'écrire un mot que je puisse montrer au roi de France.

Vous lui reprochez, dans la lettre que vous daignâtes m'écrire de Potsdam (1), qu'il laisse l'empereur dans la dernière misère, et qu'il fait à Mayence des insinuations contre vos intérêts. Depuis cette lettre écrite, votre majesté a su que le roi de France a donné des subsides à l'empereur, et vous ne doutez pas, je crois, à présent, que ce Hatzel, qui a négocié ou plutôt brouillé à Mayence, ne soit un téméraire qui serait puni si vous le vouliez. Soyez donc un peu plus content; et daignez, je vous en conjure, m'écrire seulement quatre lignes en général.

Je ne demande autre chose, sinon que vous êtes satisfait aujourd'hui des dispositions de la France, que personne ne vous a jamais fait un portrait aussi avantageux de son roi, que vous me croyez d'autant plus que je ne vous ai jamais trompé, et que vous êtes bien résolu à vous lier avec un prince aussi sage et aussi ferme que lui.

Ces mots vagues ne vous engagent à rien, et j'ose dire qu'ils feront un très bon effet; car si on vous a fait des peintures peu honorables du roi de France, je dois vous assurer qu'on vous a peint à lui sous les couleurs les plus noires, et assurément on n'a rendu justice ni à l'un ni à l'autre. Permettez donc que je profite de cette occasion si naturelle pour rendre l'un à l'autre deux monarques si chers et si estimables. Ils feront de plus le bonheur de ma vie; je montrerai votre lettre au roi, et je pourrai obtenir la restitution d'une partie de mon bien (2), que le bon cardinal m'a ôté; je viendrai ici dépenser ce bien que je vous devrai.

Soyez très persuadé du bon effet qu'elle fera : je ne serai point suspect, et ce sera le second de mes beaux jours, que celui où je pourrai dire au roi tout ce que je pense de votre personne. Pour le premier de mes jours, ce sera celui où je viendrai m'établir à vos pieds, et commencer une nouvelle vie qui ne sera que pour vous.

215. — DE VOLTAIRE AU ROI DE PRUSSE,

AVEC LES RÉPONSES DE CELUI-CI EN MARGE (3).

Votre majesté aurait-elle assez de bonté pour mettre en marge ses réflexions et ses ordres?

VOLTAIRE.	FRÉDÉRIC.
1° Votre majesté saura que le sieur Bassecour, premier bourgmestre d'Amsterdam, est venu prier M. de Laville, ministre de France, de faire des propositions de paix. Laville a répondu que si les Hollandais avaient des offres à faire, le roi son maître pourrait les écouter.	1° Ce Bassecour est apparemment celui qui a soin d'engraisser les chapons et les coqs-d'Inde pour leurs hautes-puissances?
2° N'est-il pas clair que le parti pacifique l'emportera infailliblement en Hollande, puisque Bassecour, l'un des plus déterminés à la guerre, commence à parler de paix? N'est-il pas clair que la France montre de la vigueur et de la sagesse?	2° J'admire la sagesse de la France; mais Dieu me préserve à jamais de l'imiter!
3° Dans ces circonstances, si votre majesté parlait en maître, si elle donnait l'exemple aux princes de l'Empire d'assembler une armée de neutralité, n'arracherait-elle pas le sceptre de l'Europe des mains des Anglais, qui vous bravent, et qui parlent hautement de vous d'une manière révoltante, aussi bien que	3° Ceci serait plus beau dans une ode que dans la réalité. Je me soucie fort peu de ce que les Hollandais et les Anglais disent, d'autant plus que je n'entends point leur patois.

(1) Voyez tome VI. (G. A.)
(2) 9 octobre. Voltaire partit trois jours après. (G. A.)
(3) Prior, la paix d'Utrecht, 1712; et Destouches, celle de la quadruple alliance, 1718. Quoi que dise ici Voltaire, il ambitionnait le rôle de poëte diplomate. (G. A.)

(1) 15 septembre. (G. A.)
(2) Ses pensions. (G. A.)
(3) Nous imprimons cette pièce sur une copie au bas de laquelle est écrit, de la main de Beaumarchais:
« Je certifie cette lettre et la réponse exactement conformes à
» l'original écrit de la main de Voltaire et de Frédéric, lequel est
» entre mes mains.
» Ce 9 thermidor an VI de la république française.
» *Signé*, CARON BEAUMARCHAIS. »
— On peut considérer cette pièce comme un spécimen des notes échangées entre Voltaire et Frédéric relativement à l'alliance française. (G. A.)

le parti des Bentinck, des Fagel, des Obdam? Je les ai entendus, et je ne vous dis rien que de très véritable.

4° Ne vous couvrez-vous pas d'une gloire immortelle en vous déclarant efficacement le protecteur de l'Empire? et n'est-il pas de votre plus pressant intérêt d'empêcher que les Anglais ne fassent votre ennemi le grand-duc roi des Romains?

4° La France a plus d'intérêt que la Prusse de l'empêcher; et en cela, cher Voltaire, vous êtes mal informé; car on ne peut faire une élection de roi des Romains sans le consentement unanime de l'Empire; ainsi vous sentez bien que cela dépend toujours de moi.

5° Quiconque a parlé seulement un quart d'heure au duc d'Aremberg, au comte de Harrac, au lord Stairs, à tous le partisans d'Autriche, leur a entendu dire qu'ils brûlent d'ouvrir la campagne en Silésie; avez-vous en ce cas, sire, un autre allié que la France? et, quelque puissant que vous soyez, un allié vous est-il inutile? Vous connaissez les ressources de la maison d'Autriche, et combien de princes sont unis à elle. Mais résisteraient-ils à votre puissance jointe à celle de la maison de Bourbon?

5° On les y recevra, biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

6° Si vous faites seulement marcher des troupes à Clèves, n'inspirez-vous pas la terreur et le respect, sans craindre que l'on ose vous faire la guerre? N'est-ce pas au contraire le seul moyen de forcer les Hollandais à concourir, sous vos ordres, à la pacification de l'Empire et au rétablissement de l'empereur, qui vous devra deux fois son trône, et qui aidera à la splendeur du vôtre?

6° Vous voulez donc qu'en vrai dieu de machine
J'arrive pour le dénouement;
Qu'aux Anglais, aux pandours, à ce peuple insolent,
J'aille donner la discipline,
Mais examinez mieux ma mine;
Je ne suis pas assez méchant.

7° Quelque parti que votre majesté prenne, daignera-t-elle se confier à moi comme à son serviteur, comme à celui qui désire de passer ses jours à votre cour? voudra-t-elle que j'aie l'honneur de l'accompagner à Bareith? et si elle a cette bonté, veut-elle bien me le déclarer, afin que j'aie le temps de me préparer pour ce voyage? Pour peu qu'elle daigne m'écrire quelque chose de favorable dans la lettre projetée, cela suffira pour me procurer le bonheur où j'aspire depuis six ans, de vivre auprès d'elle.

7° Si vous voulez venir à Bareith, je serai bien aise de vous y voir, pourvu que le voyage ne dérange pas votre santé. Il dépendra donc de vous de prendre quelles mesures vous jugerez à propos.

8° Si pendant le court séjour que je dois faire cette automne auprès de votre majesté, elle pouvait me rendre porteur de quelque nouvelle agréable à ma cour, je la supplierais de m'honorer d'une telle commission.

8° Je ne suis dans aucune liaison avec la France. Je n'ai rien à craindre ni à espérer d'elle. Si vous voulez, je ferai un panégyrique de Louis XV, où il n'y aura pas un mot de vrai; mais quant aux affaires politiques, il n'en est aucune à présent qui nous lie ensemble; et d'autant plus, ce n'est point à moi à parler le premier. Si l'on me demande quelque chose, il est temps d'y répondre; mais vous, qui êtes si raisonnable, sentez bien le ridicule dont je me chargerais, si je donnais des projets politiques à la France sans a-propos, et de plus écrits de ma propre main.

9° Faites tout ce qu'il vous plaira : j'aimerai toujours votre majesté de tout mon cœur. V.

9° Je vous aime de tout mon cœur, je vous estime : je ferai tout pour vous avoir, hormis des folies et des choses qui me donneraient à jamais un ridicule dans l'Europe, et seraient dans le fond contraires à mes intérêts et à ma gloire. La seule commission que je puisse vous donner pour la France, c'est de leur conseiller de se conduire plus sagement qu'ils n'ont fait jusqu'à présent.

Cette monarchie est un corps très fort, sans âme et sans nerf. F.

216. — DE VOLTAIRE.

A La Haye, ce 28 octobre.

Sire, vous voyagez toujours comme un aigle, et moi, comme une tortue; mais peut-on aller trop lentement quand on quitte votre majesté? J'arrive enfin en Hollande; la première chose que j'y vois, c'est un papier anglais où votre *Anti-Machiavel* est cité à côté de Polybe et de Xénophon. On rapporte deux pages de ce livre où vous prouvez de quel avantage sont aux princes les places fortifiées, et on fait voir quelle était la témérité des alliés de prétendre d'entrer en France.

Ainsi donc vous êtes cité
Par les auteurs comme auteur grave;
Comme roi politique et brave,
Des rois vous êtes respecté;
Chacun vous craint; nul ne vous brave :
Le taciturne et froid Batave,
Amoureux de sa liberté,
Le Russe, né pour être esclave,
Ménagent votre majesté.
Vous auriez, ma foi, tout dompté
Sur le Danube et sur la Save,
Et le double cou si vanté
De l'aigle jadis redouté (1)
Eût été coupé comme rave;
Mais vous vous êtes arrêté :
Maintenant votre main se lave
Des malheurs du monde agité;
Pour comble de félicité,
Vous possédez dans votre cave
De ce tokai dont j'ai tâté :
Je ne puis plus rimer en *ave*.

Plus je songe à *il Tito* (2), à *il forte*, plus je me dis que Berlin est ma patrie.

Messieurs Gérard, mes chers amis,
Dépêchez, préparez ma chambre,
Un pupitre pour mes écrits,
Avec quelques flacons remplis
De ce jus divin de septembre,
Non cet ennemi du gosier
Fabriqué de la main profane
De ce Liégeois nommé Lognier;
Je l'ai surnommé *pissat d'âne*,
Et je l'ai dit à haute voix;
Je le redis, je le condamne
A n'être bu que par des rois.
J'aime mieux la simple nature
Du vin qu'on recueille à Bordeaux;
Car je préfère la lecture
D'un écrivain sage en propos,
A ce frelaté de Voiture,
Et plus encore à Marivaux.

217. — DE VOLTAIRE.

A Paris, ce 7 janvier 1744.

Sire, je reçois à la fois de quoi faire tourner plus d'une tête : une ancienne lettre de votre majesté, datée du 29 de novembre; deux médailles qui représentent au moins une partie de cette physionomie de roi et d'homme de génie; le portrait de sa majesté la reine-mère, celui de madame la princesse Ulrique; et enfin, pour comble de faveurs, des vers charmants du grand Frédéric, qui commencent ainsi :

Quitterez-vous bien sûrement
L'empire de Midas, votre ingrate patrie (3)?

M. le marquis de Fénelon (4) avait tous ces trésors dans sa poche, et ne s'en est défait que le plus tard qu'il a pu. Il a traîné la négociation en longueur, comme s'il avait eu affaire à des Hollandais. Enfin, me voilà en possession; j'ai baisé tous les portraits; madame la princesse Ulrique (5) en rougira si elle veut.

Il est fort insolent de baiser sans scrupule
De votre auguste sœur les modestes appas;
Mais les voir, les tenir, et ne les baiser pas,
Cela serait trop ridicule.

(1) L'aigle d'Autriche. (G. A.)
(2) Pendant le séjour de Voltaire à Berlin, Frédéric avait fait jouer l'opéra de Métastase, la *Clémence de Titus*. C'est pourquoi Voltaire le salue *il Tito*. (G. A.)
(3) On n'a ni ces vers ni la lettre du 29 novembre. Midas désigne ici Boyer. (G. A.)
(4) Envoyé de France à La Haye. (G. A.)
(5) Cette sœur de Frédéric, dont Voltaire fut amoureux. (G. A.)

J'en ai fait autant, sire, à vos vers, dont l'harmonie et la vivacité m'ont fait presque autant d'effet que la miniature de son altesse royale. Je disais :

Quel est cet agréable son?
D'où vient cette profusion
De belles rimes redoublées?
Par qui les muses appelées
Ont-elles quitté l'Hélicon?
Est-ce Bernard, mon compagnon,
Qui de fleurs sème les allées
Des jardins du sacré vallon?
Est-ce l'architecte Amphion,
Par qui les pierres assemblées
S'arrangent sous son violon?
Est-ce le charmant Arion
Chantant sur les plaines salées?
C'est mon prince, ou c'est Apollon

Au doux son de tant de merveilles,
J'entends braire près d'un chardon
L'animal à longues oreilles
De qui vous devinez le nom (1).
Il nous dit de sa voix pesante :
N'admirez plus la voix brillante
De ce roi, poëte, orateur;
Auprès de moi que peut-il être?
Il n'est que roi, je suis son maître;
Car des rois je suis précepteur.

Oui, tu l'es; autrefois Achille
Soumit son enfance docile
A ce singulier animal
Moitié sage, moitié cheval :
Mon cher précepteur, c'est dommage;
Mais quand le ciel t'a fabriqué,
Il n'acheva pas son ouvrage :
Une des moitiés a manqué.

218. — DU ROI.

Le 26 mars.

J'ai bien cru que vous seriez content de ma sœur de Brunswick (2); elle a reçu cet heureux don du ciel, ce feu d'esprit, cette vivacité par où elle vous ressemble, et dont malheureusement la nature est trop chiche envers la plupart des humains.

De cette flamme tant vantée
Que l'audacieux Prométhée
Du ciel pour vous sembla ravir,
Mais dont sa main trop limitée
Ne put assez bien se munir
Pour que la cohue effrontée
Des humains en pût obtenir.
C'est là cependant leur folie;
Chacun d'eux prétend au génie,
Même le sot croit en avoir,
Et, du matin jusques au soir,
Prend pour esprit l'étourderie.
La bégueule, avec son miroir,
Le met dans sa minauderie;
Le gros savant, qui fait valoir
L'assommant poids de son savoir,
Se chatouille et se glorifie
Que le ciel l'ait voulu pourvoir
Du sens dont sa tête est bouffie.

Il n'est pas jusqu'au Mirepoix
Qui n'ait l'audace d'y prétendre;
Pour s'en désabuser, je crois
Qu'il doit suffire de l'entendre.

Je ne sais trop où vous êtes à présent, mais je suis toutefois persuadé que vous oublierez plutôt Berlin que vous n'y serez oublié. C'est de quoi vous assure votre admirateur. FÉDÉRIC.

P. S. Mon souvenir chez vous s'efface,
S'il faut qu'un maudit barbouilleur
Tant bien que mal vous le retrace (3);
Je ne veux point, sur mon honneur,
Briller chez vous en d'autre place
Que dans le fond de votre cœur.

(1) Toujours Boyer, précepteur du dauphin. (G. A.)
(2) A son retour de Berlin, Voltaire s'était arrêté un moment à Brunswick. (G. A.)
(3) On voit qu'il s'agit d'un portrait du roi que Voltaire faisait faire. (G. A.)

219. — DU ROI.

Du 7 avril.

. . . .

Enfin, malgré que j'en aie, voilà des vers que votre Apollon m'arrache. Encore s'il m'inspirait!

Votre *Mérope* m'a été rendue, et j'ai fait la commission de l'auteur, en distribuant son livre. Je ne m'étonne point du succès de cette pièce. Les corrections que vous y avez faites la rendent, par la sagesse, la conduite, la vraisemblance, et l'intérêt, supérieure à toutes vos autres pièces de théâtre, quoique *Mahomet* ait plus de force, et *Brutus* de plus beaux vers.

Ma sœur Ulrique voit votre rêve (1) accompli en partie; un roi la demande pour épouse; les vœux de toute la nation suédoise sont pour elle. C'est un enthousiasme et un fanatisme auquel ma tendre amitié pour elle a été obligée de céder. Elle va dans un pays où ses talents lui feront jouer un grand et beau rôle.

Dites, s'il vous plaît, à Rothembourg, si vous le voyez, que ce n'est pas bien à lui de ne me point écrire depuis qu'il est à Paris. Je n'entends non plus parler de lui que s'il était à Pékin. Votre air de Paris est comme la fontaine de Jouvence, et vos voluptés, comme les charmes de Cirey; mais j'espère que Rothembourg échappera à la métamorphose.

Adieu, admirable historien, grand poëte, charmant auteur de cette *Pucelle* invisible, et triste prisonnière de Circé (2); adieu à l'amant de la cuisinière de Valori (3), de madame du Châtelet, et de ma sœur. Je me recommande à la protection de tous vos talents, et surtout de votre goût pour l'étude, dont j'attends mes plus doux et plus agréables amusements. FÉDÉRIC.

On démeuble la maison que l'on avait commencé à meubler pour vous à Berlin (4).

220. — DE VOLTAIRE.

A Lille, ce 16 novembre (5).

Est-il vrai que dans votre cour,
Vous avez placé, cet automne,
Dans les meubles de la couronne,
La peau de ce fameux tambour
Que Zisca fit de sa personne (6)?

La peau d'un grand homme enterré
D'ordinaire est bien peu de chose;
Et, malgré son apothéose,
Par les vers il est dévoré.

Du destin de la tombe noire
Le seul Zisca fut préservé;
Grâce à son tambour conservé,
Sa peau dure autant que sa gloire.

C'est un sort assez singulier.
Ah! chétifs mortels que nous sommes!
Pour sauver la peau des grands hommes,
Il faut la faire corroyer.

O mon roi! conservez la vôtre;
Car le bon Dieu, qui vous la fit,
Ne saurait vous en faire une autre
Dans laquelle il mît tant d'esprit.

Il n'est pas infiniment respectueux de pousser un grand roi de questions; mais on en usait ainsi avec Salomon, et il faut bien, sire, que le Salomon du Nord s'accoutume à éclairer son monde.

Sa majesté me permettra donc que j'ose lui demander encore ce que c'est qu'un arc trouvé à Glatz. Votre majesté me dira peut-être qu'il faut m'adresser à Jordan; mais ce Jordan, sire, est un paresseux, tout aimable qu'il est, et vous avez plus tôt réglé quatre ou cinq provinces, et fait deux cents vers et quatre mille doubles croches, qu'il n'a écrit une lettre.

(1) Voyez, tome VI, la petite pièce de vers, *Souvent un peu de vérité*, etc., tome II, et remarquez par cette lettre combien le roi était éloigné de répondre à ce madrigal par les vers infâmes que les vils détracteurs de Voltaire ont osé supposer. (K.)
(2) *Circé*, madame du Châtelet. (G. A.)
(3) Voyez la lettre de Frédéric du 13 février 1740. (G. A.)
(4) Voyez la lettre de Voltaire du 28 octobre 1743. (G. A.)
(5) Il y a là une lacune de six mois dans la correspondance de Frédéric et de Voltaire. (G. A.)
(6) Frédéric avait enfin refait alliance avec la France, et s'était jeté sur la Bohême. (G. A.)

J'arrive à Lille, qui est une ville dans le goût de Berlin, mais où je ne reverrai ni l'opéra, ni la copie de Titus (1). Votre majesté, et la reine-mère, et madame la princesse Ulrique, ne se remplacent point. Je n'ai pas encore l'armée de trois cent mille hommes avec laquelle je devais enlever la princesse; mais, en récompense, le roi de France en a davantage. On compte actuellement trois cent vingt-cinq mille hommes, y compris les invalides; ce sont trois cent mille chiens de chasse qu'on a peine à retenir; ils jappent, ils crient, ils se débattent, et cassent leurs laisses pour courir sus aux Anglais, et à leurs pesants serviteurs les Hollandais. Toute la nation, en vérité, montre une ardeur incroyable. Heureusement encore votre ami de Strasbourg (2) ne fera plus semblant de commander les armées; et l'empereur, appuyé de votre majesté et de la France, pourra bientôt donner des opéras à Munich (3).

Comme j'ai osé faire force questions à votre majesté, je lui ferai un petit conte, mais c'est en cas qu'elle ne le sache pas déjà.

Il y a quelques mois que madame Adélaïde, troisième fille du roi mon maître (4), ayant treize louis d'or dans sa poche, se releva pendant la nuit, s'habilla toute seule, et sortit de sa chambre. Sa gouvernante s'éveilla, lui demanda où elle allait. Elle lui avoua ingénument qu'elle avait ordonné à un palefrenier de lui tenir deux chevaux prêts pour aller commander l'armée et secourir l'empereur; mais, si elle apprend que votre majesté s'en mêle, elle dormira tranquillement désormais.

Au moment où j'ai l'honneur d'écrire à votre majesté, nos troupes sont en marche pour aller prendre le Vieux-Brisach. A l'égard des troupes de comédiens, j'apprends une singulière anecdote dans cette ville de Lille; c'est que, tandis qu'elle fut assiégée par le duc de Marlborough, on y joua la comédie tous les jours, et que les comédiens y gagnèrent cent mille francs. Avouez, sire, que voilà une nation née pour le plaisir et pour la guerre.

Titus prie toujours votre majesté pour ce pauvre Courtils (5), qui est à Spandau sans nez.

Je suis pour jamais aux pieds de votre *humanité*, etc.

221. — DU ROI.

A Berlin, le 4 décembre.

La peau de ce guerrier fameux
Qui parut encor redoutable
Aux Bohêmes, ses envieux,
Après que le trépas hideux
Eut envoyé son âme au diable,
Est ici pour les curieux.
Quand un jour votre âme légère
Passera sur l'esquif fameux,
Pour aller dans cet hémisphère
Inventé par les songe-creux,
Les restes de votre figure,
Immortels malgré le trépas,
Donneront de la tablature
A nos modernes Marsyas.

Oui, la peau de Zisca, ou, pour mieux dire, le tambour de Zisca, est une des dépouilles que nous avons emportées de Bohême.

Je suis bien aise que vous soyez arrivé en bonne santé à Lille; je craignais toujours les chutes de carrosse (6).

Vous voilà plus enthousiasmé que jamais de quinze cents galeux de Français qui se sont placés sur une île du Rhin, et d'où ils n'ont pas le cœur de sortir. Il faut que vous soyez bien pauvres en grands événements, puisque vous faites tant de bruit pour ces vétilles; mais trêve de politique.

Je crois que les Hollandais peuvent avoir des pantomimes, quand les acteurs viennent des pays étrangers. Ils auront de beaux génies quand vous serez à La Haye, de fameux ministres, lorsque Carteret (7) y passera, et des héros, lorsque le chemin du roi mon oncle (8) le conduira par des marais, pour retourner à son île. *Federicus Voltarium salutat.*

(1) La copie de Titus est Frédéric. (G. A.)
(2) Toujours Broglie. (G. A.)
(3) Six jours plus tard, Charles VII rentrait à Munich. (G. A.)
(4) Agée de douze ans. (G. A.)
(5) Voyez les *Mémoires* de Voltaire sur ce gentilhomme franc-comtois, prisonnier du roi de Prusse. (G. A.)
(6) Cette phrase ferait supposer que Voltaire avait fait un nouveau voyage à Berlin. (G. A.)
(7) Ministre du roi d'Angleterre. (G. A.)
(8) George II. (G. A.)

222. — DE VOLTAIRE.

Paris, 22 septembre 1746 (1).

Sire, votre personne me sera toujours chère, comme votre nom sera toujours respectable à vos ennemis mêmes, et glorieux dans la postérité. Le sieur Thieriot m'apprit, il y a quelques mois, que vous aviez perdu, dans le tumulte d'une de vos victoires, ce commencement de l'*Histoire de Louis XIV* (2), que j'avais eu l'honneur de remettre entre les mains de votre majesté. J'envoyai quelques jours après à Cirey chercher le manuscrit original, sur lequel je fis faire une nouvelle copie. M. de Maupertuis partit de Paris avant que cette copie fût prête, sans quoi je l'en aurais chargé; il me dit l'étrange raison alléguée par le sieur Thieriot à votre majesté même, par laquelle ledit Thieriot s'excusait de faire cet envoi. C'est ce qui m'a déterminé à presser les copistes, et à leur faire quitter tout autre ouvrage. J'ai donc porté l'*Histoire de Louis XIV* chez le correspondant du sieur Jordan, et votre majesté la recevra probablement avec cette lettre.

Si vous aviez, sire, daigné vous adresser à moi, vos ordres n'en auraient pas été, à la vérité, exécutés plus tôt, puisqu'il a fallu le temps d'envoyer à Cirey, mais vous m'auriez donné une marque de confiance et de bonté que j'étais en droit d'attendre. Car, quoique ma destinée m'ait forcé de vivre loin de votre cour, elle n'a pu assurément rien diminuer des sentiments qui m'attacheront à vous jusqu'au dernier jour de ma vie.

Non-seulement je vous envoie, sire, cette Histoire, mais je ferai tenir aussi à votre majesté la tragédie de *Sémiramis*, que j'avais faite pour la dauphine, qui nous a été enlevée (3). Je n'ai pu vous donner la *Pucelle;* il faudrait pour cela user de violence, et la violence n'est bonne qu'avec les pandours et les hussards (4). C'est malgré moi que je ne remets pas entre vos mains tout ce que j'ai pu jamais faire; il est juste que l'homme de la terre le plus capable d'en juger en soit le possesseur. Je ne crois pas que dorénavant ma santé me permette de travailler beaucoup; je suis tombé enfin dans un état auquel je ne crois pas qu'il y ait de ressource. J'attends la mort patiemment; et si votre majesté veut le permettre, j'aurai soin que tous mes manuscrits vous soient fidèlement remis après ma mort, et votre majesté en disposera comme elle voudra. C'est déjà pour moi une idée bien consolante de penser que tout ce qui m'a occupé pendant ma vie ne passera que dans les mains du grand Frédéric.

Je sais que votre majesté a ordonné au sieur Thieriot de lui envoyer toutes les éditions qu'il aura pu recouvrer; mais elles sont toutes si informes et si fautives, qu'il n'y en a aucune que je puisse adopter. Celle des Ledet est une des plus mauvaises; et surtout leur sixième volume serait punissable (5), si on savait en Hollande punir la licence des libraires.

Votre majesté ne sera peut-être pas fâchée d'apprendre que les armes du roi mon maître et ses succès en Flandre ont prévenu de nouvelles prévarications de la part des libraires hollandais. Un secrétaire (6), que malheureusement madame du Châtelet m'avait donné elle-même, avait pris la peine de transcrire à Bruxelles plusieurs de mes lettres et de celles de madame du Châtelet, plusieurs même de votre majesté, et les avait mises en dépôt chez une marchande de Bruxelles, nommée Desvignes, qui demeure à l'enseigne du *Ruban bleu*. Cette femme en avait vendu une partie aux Ledet, qui les ont imprimées dans leur sixième volume; et elle était en marché du reste, lorsque le roi mon maître prit Bruxelles (7). Nous nous adressâmes sur-le-champ à M. de Séchelles, nommé intendant des pays conquis. Il fit une descente chez la Desvignes, se saisit des papiers, et les renvoya à madame la marquise du Châtelet.

Au reste, sire, madame du Châtelet et moi nous sommes toujours pénétrés de la même vénération pour votre majesté, et elle vous donne sans difficulté la préférence sur toutes les monades de Leibnitz. Tout sert à la faire souvenir de vous :

(1) On n'a rien trouvé de 1745, et peu de lettres des années suivantes. (K.)
(2) A la bataille de Sorr. Voyez, tome II, notre Avertissement sur l'*Essai sur les mœurs*, dont le commencement fut aussi perdu. (G. A.)
(3) Voyez, tome III, notre Avertissement sur *Sémiramis*. (G. A.)
(4) C'était madame du Châtelet qui refusait toujours de communiquer ce poëme; Frédéric n'en avait que quelques chants. (G. A.)
(5) Ce sixième volume renfermait des lettres de Frédéric à Voltaire et de Voltaire à Frédéric. (G. A.)
(6) Longchamp. (G. A.)
(7) Février 1746. (G. A.)

votre portrait, qui est dans sa chambre à la droite de Louis XIV ; vos médailles, qui sont entre celles de Newton et de Marlborough; votre couvert, avec lequel elle mange souvent; enfin votre réputation, qui est présente partout et à tous les moments.

Pour moi, sire, je n'ai d'autre regret dans ce monde que celui de ne plus voir le grand homme qui en est l'ornement. J'achève paisiblement ma carrière, et je la finirai en vous protestant que j'aurai toujours vécu avec le plus véritable attachement et le plus profond respect, etc.

223. — DU ROI.

A Berlin, le 18 décembre.

Le marquis de Paulmi sera reçu comme le fils d'un ministre français que j'estime (1), et comme un nourrisson du Parnasse accrédité par Apollon même. Je suis bien fâché que le chemin du duc de Richelieu ne le conduise pas par Berlin ; il a la réputation de réunir mieux qu'homme de France les talents de l'esprit et de l'érudition aux charmes et à l'illusion de la politesse. C'est le modèle le plus avantageux à la nation française que son maître ait pu choisir pour cette ambassade, un homme de tout pays, citoyen de tous les lieux, et qui aura dans tous les siècles les mêmes suffrages que lui accordent Paris, la France, et l'Europe entière.

Je suis accoutumé à me passer de bien des agréments dans la vie. J'en supporterai plus facilement la privation de la bonne compagnie dont les gazettes nous avaient annoncé la venue.

Tant que vous ne mourrez que par métaphore, je vous laisserai faire. Confessez-vous, faites-vous graisser la physionomie des saintes huiles, recevez à la fois les sept sacrements, si vous le voulez ; peu m'importe : cependant dans votre soi-disant agonie, je me garderai bien d'avoir autant de sécurité que les Hollandais en ont eu envers le maréchal de Saxe (2). Certes, vous autres Français vous êtes étonnants. Vos héros gagnent des batailles ayant la mort sur les lèvres, et vos poëtes font des ouvrages immortels à l'agonie. Que ne ferez-vous pas, si jamais la nature se plaît par un caprice à vous rendre sains et robustes!

Les anecdotes sur la vie privée de Louis XIV m'ont fait bien du plaisir, quoique à la vérité je n'y aie pas trouvé des choses nouvelles. Je voudrais que vous n'écrivissiez point la campagne de 44 (3), et que vous missiez la dernière main au *Siècle de Louis-le-Grand*. Les auteurs contemporains sont accusés par tous les siècles d'être tombés dans les aigreurs de la satire ou dans la fatuité de la flatterie. S'il y a moyen de vous faire faire un mauvais ouvrage, c'est en vous obligeant à travailler à celui que vous avez entrepris. C'est aux hommes de faire de grandes choses, et à la postérité impartiale à prononcer sur eux et sur leurs actions.

Croyez-moi, achevez la *Pucelle*. Il vaut mieux dérider le front des honnêtes gens que de faire des gazettes pour des polissons. Un Hercule enchaîné et retenu par trop d'entraves doit perdre sa force et devenir plus flasque que le lâche Pâris.

Il semble que le dauphin ne se marie que pour exercer votre génie. *Sémiramis* fait autant de bruit en Allemagne que la nouvelle dauphine (4) en fait en France. Mettez-moi donc en état de juger ou de l'une ou de l'autre, et de joindre mes suffrages à ceux de Versailles.

Maupertuis se remet de sa maladie. Toute la ville s'intéresse à son sort ; c'est notre Palladium, et la plus belle conquête que j'aie faite de ma vie. Pour vous, qui n'êtes qu'un inconstant, un ingrat, un perfide, un... que ne vous dirais-je pas, si je ne faisais grâce à vous et à tous les Français en faveur de Louis XV (5) !

Adieu ; les vêpres de la comédie sonnent. Barbarin (6), Cochois (7), Hauteville, m'appellent ; je vais les admirer. J'aime la perfection dans tous les métiers, dans tous les arts ; c'est pourquoi je ne saurais refuser mon estime à l'auteur de la *Henriade*. FÉDÉRIC.

(1) Paulmi était fils du marquis d'Argenson. Il venait d'être nommé pour accompagner Richelieu, qui se rendait à Dresde comme ambassadeur. (G. A.)

(2) Voyez le chapitre XV du *Précis du Siècle de Louis XV*. (G. A.)

(3) Voyez, tome II, notre Avertissement sur le *Précis du Siècle de Louis XV*. (G. A.)

(4) C'était la fille du roi de Saxe que Richelieu allait chercher. (G. A.)

(5) M. Beuchot croit qu'il faut lire Louis XIV. (G. A.)

(6) Ou plutôt Barberini, danseuse, qui fut maîtresse de Frédéric II. (G. A.)

(7) Actrice qui devint plus tard femme d'Argens. (G. A.)

224. — DE VOLTAIRE.

A Paris, ce 9 février 1747.

Sire, eh bien ! vous aurez *Sémiramis* : elle n'est pas à l'eau rose ; c'est ce qui fait que je ne la donne pas à notre peuple de sybarites, mais à un roi qui pense comme on pensait en France du temps du grand Corneille et du grand Condé, et qui veut qu'une tragédie soit tragique, et une comédie, comique.

Dieu me préserve, sire, de faire imprimer l'*Histoire de la guerre de* 1741 ! Ce sont de ces fruits que le temps seul peut mûrir ; je n'ai fait assurément ni un panégyrique, ni une satire ; mais plus j'aime la vérité, et moins je dois la prodiguer. J'ai travaillé sur les mémoires et sur les lettres des généraux et des ministres. Ce sont des matériaux pour la postérité ; car sur quels fondements bâtirait-on l'histoire si les contemporains ne laissaient pas de quoi élever l'édifice ? César écrivit ses *Commentaires*, et vous écrivez les vôtres ; mais où sont les acteurs qui puissent ainsi rendre compte du grand rôle qu'ils ont joué? Le maréchal de Broglie était-il homme à faire des Commentaires? Au reste, sire, je suis très loin d'entrer dans cet horrible et ennuyeux détail de journaux de siéges, de marches, de contre-marches, de tranchées relevées, et de tout ce qui fait l'entretien d'un vieux major et d'un lieutenant-colonel retiré dans sa province. Il faut que la guerre soit par elle-même quelque chose de bien vilain, puisque les détails en sont si ennuyeux. J'ai tâché de considérer cette folie humaine un peu en philosophe. J'ai représenté l'Espagne et l'Angleterre dépensant cent millions à se faire la guerre pour quatre-vingt-quinze mille livres portées en compte ; les nations détruisant réciproquement le commerce pour lequel elles combattent; la guerre au sujet de la Pragmatique, devenue comme une maladie qui change trois ou quatre fois de caractère, et qui de fièvre devient paralysie, et de paralysie convulsion ; Rome, qui donne la bénédiction et qui ouvre ses portes aux têtes de deux armées ennemies en un même jour ; un chaos d'intérêts divers qui se croisent à tout moment ; ce qui était vrai au printemps, devenu faux en automne ; tout le monde criant : *La paix! la paix!* et faisant la guerre à outrance ; enfin tous les fléaux qui fondent sur cette pauvre race humaine ; au milieu de tout cela, un prince philosophe qui prend toujours bien son temps pour donner des batailles et des opéras ; qui sait faire la guerre, la paix, et des vers, et de la musique ; qui réforme les abus de la justice, et qui est le plus bel esprit de l'Europe. Voilà à quoi je m'amuse, sire, quand je ne meurs point ; mais je me meurs fort souvent, et je souffre beaucoup plus que ceux qui dans cette funeste guerre ont attrapé de grands coups de fusil.

J'ai revu M. le duc de Richelieu, qui est au désespoir de n'avoir pu faire sa cour au grand homme de nos jours. Il ne s'en console point, et moi je ne demande à la nature un mois ou deux de santé, que pour voir encore une fois ce grand homme, avant d'aller dans le pays où Achille et Thersite, Corneille et Danchet (1) sont égaux. Je serai attaché à votre majesté jusqu'à ce beau moment où l'on va savoir à point nommé ce que c'est que l'âme, l'infini, la matière et l'essence des choses ; et tant que je vivrai, j'admirerai et j'aimerai en vous l'honneur et l'exemple de cette pauvre espèce humaine. V.

225. — DU ROI.

Du 22 février.

Vous n'avez donc point fait votre *Sémiramis* pour Paris ; on ne se donne pas non plus la peine de travailler avec soin une tragédie pour la laisser vieillir dans un portefeuille. Je vous devine; avouez donc que cette pièce a été composée pour notre théâtre de Berlin : à coup sûr, c'est une galanterie que vous me faites, et que votre discrétion ou votre modestie vous empêche d'avouer. Je vous en fais mes remercîments à la lettre, et j'attends la pièce pour l'applaudir ; car on peut applaudir d'avance quand il s'agit de vos ouvrages. Il n'y a qu'une injustice extrême de la part du public, ou plutôt les intrigues et les cabales qui puissent vous enlever les louanges que vous méritez.

Voilà donc votre goût décidé pour l'histoire : suivez, puisqu'il le faut, cette impulsion étrangère ; je ne m'y oppose pas. L'ouvrage qui m'occupe (2) n'est point dans le genre de mémoires ni de commentaires; mon personnel n'y entre pour rien. C'est une fatuité en tout homme de se croire un être

(1) Mauvais auteur dramatique. (G. A.)

(2) *Mémoires pour servir à l'Histoire de mon temps.* (G. A.)

assez remarquable pour que tout l'univers soit informé du détail de ce qui concerne son individu. Je peins en grand le bouleversement de l'Europe; je me suis appliqué à crayonner les ridicules et les contradictions que l'on peut remarquer dans la conduite de ceux qui la gouvernent. J'ai rendu le précis des négociations les plus importantes, des fait de guerre les plus remarquables; et j'ai assaisonné ces récits de réflexions sur les causes des événements et sur les différents effets qu'une même chose produit quand elle arrive dans d'autres temps, ou chez différentes nations. Les détails de guerre que vous dédaignez sont sans doute ces longs journaux qui contiennent l'ennuyeuse énumération de cent minuties, et vous avez raison sur ce sujet; cependant il faut distinguer la matière de l'inhabileté de ceux qui la traitent pour la plupart du temps. Si on lisait une description de Paris, où l'auteur s'amusât à donner l'exacte dimension de toutes les maisons de cette ville immense, et où il n'omît pas jusqu'au plan du plus vil brelan, on condamnerait ce livre et l'auteur au ridicule; mais on ne dirait pas pour cela que Paris est une ville ennuyeuse. Je suis du sentiment que de grands faits de guerre écrits avec concision et vérité, qui développent les raisons qu'un chef d'armée a eues en se décidant, et qui exposent pour ainsi dire l'âme de ses opérations, je crois, je le répète, que de pareils mémoires doivent servir d'instruction à tous ceux qui font profession des armes. Ce sont des leçons qu'un anatomiste fait à des sculpteurs, qui leur apprennent par quelles contractions les muscles du corps humain se remuent. Tous les arts ont des exemples et des préceptes. Pourquoi la guerre, qui défend la patrie et sauve les peuples d'une ruine prochaine, n'en aurait-elle pas?

Si vous continuez à écrire sur ces dernières guerres, ce sera à moi à vous céder ce champ de bataille : aussi bien mon ouvrage n'est-il pas fait pour le public. J'ai pensé très sérieusement trépasser, ayant eu une attaque d'apoplexie imparfaite; mon tempérament et mon âge m'ont rappelé à la vie. Si j'étais descendu là-bas, j'aurais guetté Lucrèce et Virgile, jusqu'au moment que je vous aurais vu arriver; car vous ne pourrez avoir d'autre place dans l'Elysée qu'entre ces deux messieurs-là. J'aime cependant mieux vous appointer dans ce monde-ci; ma curiosité sur l'infini et sur les principes des choses n'est pas assez grande pour me faire hâter le grand voyage. Vous me faites espérer de vous revoir, je ne m'en réjouirai que quand je vous verrai, car je n'ajoute pas grand'foi à ce voyage : cependant vous pouvez vous attendre à être bien reçu :

Car je t'aime toujours, tout ingrat et vaurien,
Et ma facilité fait grâce à ta faiblesse;
Je te pardonne tout avec un cœur chrétien (1).

Le duc de Richelieu a vu des dauphines, des fêtes, des cérémonies, et des fats : c'est le lot d'un ambassadeur. Pour moi j'ai vu le petit Paulmi aussi doux qu'aimable et spirituel. Nos beaux esprits l'ont dévalisé en passant, et il a été obligé de nous laisser une comédie charmante qui a eu assez de succès à la représentation; il doit être à présent à Paris. Je vous prie de lui faire mes compliments, et de lui dire que sa mémoire subsistera toujours ici avec celle des gens les plus aimables.

Vous avez prêté votre *Pucelle* à la duchesse de Virtemberg; apprenez qu'elle l'a fait copier pendant la nuit. Voilà les gens à qui vous vous confiez; et les seuls qui méritent votre confiance, ou plutôt à qui vous devriez vous abandonner tout entier, sont ceux avec lesquels vous êtes en défiance. Adieu; puisse la nature vous donner assez de force pour venir dans ce pays-ci, et vous conserver encore de longues années pour l'ornement des lettres et pour l'honneur de l'esprit humain!

(1) Voyez, tome VI, l'*Epître à Génonville*. (G. A.)

226. — DE VOLTAIRE.

A Versailles, ce 9 mars.

Les fileuses des destinées,
Les Parques, ayant mille fois
Entendu les âmes damnées
Parler là-bas de vos exploits,
De vos rimes si bien tournées,
De vos victoires, de vos lois,
Et de tant de belles journées,
Vous crurent le plus vieux des rois.
Alors des rives du Cocyte
A Berlin vous rendant visite,
La Mort s'en vint avec le Temps,
Croyant trouver des cheveux blancs,
Front ridé, face décrépite,
Et discours de quatre-vingts ans.
Que l'inhumaine fut trompée!
Elle aperçut de blonds cheveux,
Un teint fleuri, de grands yeux bleus,
Et votre flûte et votre épée;
Elle songea, pour mon bonheur,
Qu'Orphée autrefois par sa lyre,
Et qu'Alcide par sa valeur,
La bravèrent dans son empire.
Dans vous, dans mon prince elle vit
Le seul homme qui réunît
Les dons d'Orphée et ceux d'Alcide;
Doublement elle vous craignit,
Et, laissant son dard homicide,
S'enfuit au plus vite, et partit
Pour aller saisir la personne
De quelque pesant cardinal,
Ou pour achever dans Lisbonne
Le prêtre-roi de Portugal (1).

Vraiment, sire, je ne vous dirais pas de ces bagatelles rimées, et je serais bien loin de plaisanter, si votre lettre, en me rassurant, ne m'avait inspiré de la gaieté. La Renommée, qui a toujours ses cent bouches ouvertes pour parler des rois, et qui en ouvre mille pour vous, avait dit ici que votre majesté était à l'extrémité, et qu'il y avait très peu d'espérance. Cette mauvaise nouvelle, sire, vous aurait fait grand plaisir, si vous aviez vu comme elle fut reçue. Comptez qu'on fut consterné, et qu'on ne vous aurait pas plus regretté dans vos Etats. Vous auriez joui de toute votre renommée, vous auriez vu l'effet que produit un mérite unique sur un peuple sensible ; vous auriez senti toute la douceur d'être chéri d'une nation qui, avec tous ses défauts, est peut-être dans l'univers la seule dispensatrice de la gloire Les Anglais ne louent que des Anglais; les Italiens ne sont rien; les Espagnols n'ont plus guère de héros, et n'ont pas un écrivain; les *monades* de Leibnitz en Allemagne, et l'*harmonie préétablie* n'immortaliseront aucun grand homme. Vous savez, sire, que je n'ai pas de prévention pour ma patrie; mais j'ose assurer qu'elle est la seule qui élève des monuments à la gloire des grands hommes qui ne sont pas nés dans son sein.

Pour moi, sire, votre péril me fit frémir, et me coûta bien des larmes. Ce fut M. de Paulmi qui m'apprit que votre majesté se portait bien, et qui me rendit ma joie.

Je serais tenté de croire que les pilules de Stahl doivent faire du bien au roi de Prusse; elles ont été inventées à Berlin, et elles m'ont presque guéri en dernier lieu. Si elles ont un peu raccommodé mon corps cacochyme, que ne feront-elles point au tempérament d'un héros?

Si quelque jour elles me rendent un peu de forces, je vous demanderai assurément la permission de venir encore vous admirer; peut-être votre majesté ne serait-elle pas fâchée de me donner ses lumières sur ce qu'elle a fait et sur ce qu'elle pense de grand. Je lui jure qu'elle ne se plaindrait pas que j'eusse donné à madame la duchesse de Virtemberg ce que je devais donner au grand Frédéric (2). Elle a peut-être copié une page ou deux de ce que vous avez; mais il est impossible qu'elle ait ce que vous n'avez pas; je vous jure encore que le reste est à Cirey, et n'est point fait du tout pour être à présent à Paris.

La dame de Cirey, qui a été aussi alarmée que moi, vous demande la permission de vous témoigner sa joie et son attachement respectueux.

(1) Jean V. Ce débauché mystique avait de fréquentes attaques d'apoplexie. Il ne mourut qu'en 1750. Cette pièce se termine autrement dans l'édition de Kehl :

Elle trembla quand elle vit
Ce grand homme qui réunit
Les dons d'Orphée et ceux d'Alcide,
Doublement elle vous craignit;
Et, jetant son ciseau perfide,
Chez ses sœurs elle s'en alla,
Et pour vous le trio fila
Une trame toute nouvelle,
Brillante, dorée, immortelle,
Et la même que pour Louis,
Car vous êtes tous deux amis :
Tous deux vous forcez des murailles,
Tous deux vous gagnez des batailles
Contre les mêmes ennemis;
Vous régnez sur des cœurs soumis,
L'un à Berlin, l'autre à Versailles.
Tous deux un jour... mais je finis;
Il est trop aisé de déplaire
Quand on parle aux rois trop longtemps;
Comparer deux héros vivants
N'est pas une petite affaire. (G. A.)

(2) La *Pucelle*. Voyez la lettre du roi, du 22 février. (G. A.)

Vivez, sire, vivez, grand homme! et puissé-je vivre pour venir encore une fois baiser cette main victorieuse qui a fait et écrit de quoi aller à la postérité la plus reculée! Vivez, vous qui êtes le plus grand homme de l'Europe, et que j'oserai aimer tendrement jusqu'à mon dernier soupir, malgré le profond respect qui empêche, dit-on, d'aimer.

227. — DU ROI.

24 avril.

Vous rendez la Mort si galante,
Et le Tartare si charmant,
Que cette image décevante
Séduit mon esprit et le tente
D'en tâter pour quelque moment;
Mais de cette demeure sombre
Où Proserpine avec Pluton
Gouverne le funeste nombre
D'habitants du noir Phlégéthon,
Je n'ai point vu revenir d'ombre.
J'ignore si dans ce canton
Les beaux esprits ont le bon ton;
Et le voyage est de nature
Qu'en s'embarquant avec Caron
La retraite n'est pas trop sûre.
Laissons donc à la Fiction
La tranquille possession
Du royaume de l'autre monde;
Source où l'Imagination,
En nouveautés toujours féconde,
Puise le système où se fonde
La populaire opinion.
Qu'un fanatique ridicule
Y place son plus doux espoir;
Qu'on prépare pour ce manoir
Un quidam que la fièvre brûle,
S'il faut lui dorer la pilule
Pour l'envoyer tout consolé,
Bien lesté, saintement huilé,
Passer en pompe triomphale
Au bord de la rive infernale;
Moi, qui ne suis point affublé
De vision théologale,
Je préfère à cette morale
La solide réalité
Des voluptés de cette vie.
Je laisse la félicité
Dont on prétend qu'elle est suivie
A quelque docteur entêté,
Dont l'âme au plaisir engourdie
Ne vit que dans l'éternité;
A cette engeance triste et folle
Des Malebranches de l'école,
Grands alambiqueurs d'arguments,
Dont la raison et le bon sens
Subtilement des bancs s'envole,
Attendant un Roland nouveau
Qui, par pitié pour leur cerveau,
Aille recouvrer leur fiole.

Pour moi, qui me ris de ces fous,
Je m'abandonne sans faiblesse
Aux plaisirs que m'offrent mes goûts;
Et lorsque mon démon m'oppresse,
Aux riches sources du Permesse
J'ose encor puiser quelquefois.
Mais l'âge fane ma jeunesse;
Mon front, sillonné par ses doigts,
M'apprend, hélas! que la vieillesse
Vient pour me ranger sous ses lois.
Adieu, beaux jours, plaisirs, folie,
Brillante imagination,
Enfants de mon naissant génie;
Adieu, pétillante saillie,
Vos charmes sont hors de saison,
Et la sagesse, me dit-on,
Doit, sur la physionomie
D'un républicain de Platon,
Imprimer l'air froid de Caton.

Adieu, beaux vers, douce harmonie,
Frénétique métromanie,
Immortelle cour d'Apollon,
Qui jurez dans la compagnie
De la pourpre et de la raison;
Ma muse, du Pinde proscrite,
M'avertit que son dieu la quitte.
Ainsi donc, j'abandonnerai
Cette séduisante carrière;
Mais tant que je vous y verrai,
Assis auprès de la barrière,
Battant des mains, j'applaudirai.

Je vous rends un peu de laiton pour de l'or pur que vous m'envoyez. Il n'est en vérité rien au-dessus de vos vers. J'en ai vu que vous adressiez à Algarotti (1), qui sont charmants mais ceux qui sont pour moi sont encore au-dessus des autres.

La *Sémiramis* m'est parvenue en même temps remplie de grandes beautés de détail et de ces superbes tirades qui confirment le goût décidé que j'ai pour vos ouvrages. Je ne sais cependant si les spectres et les ombres que vous mettez dans cette pièce lui donneront tout le pathétique que vous vous en promettez. L'esprit du dix-huitième siècle se prête à ce merveilleux lorsqu'il est en récit, et c'est un peu hasarder que de le mettre en action. Je doute que l'ombre du grand Ninus fasse des prosélytes. Ceux qui croient à peine en Dieu doivent rire, quand ils voient des démons jouer un rôle sur le théâtre (2).

Je hasarde peut-être trop de vous exposer mes doutes sur une chose dont je ne suis pas juge compétent. Si c'était quelque manifeste, quelque alliance, ou quelque traité de paix, peut-être pourrais-je en raisonner plus à mon aise, et bavarder politique; ce qui est le plus souvent travestir en héroïsme la fourberie des hommes.

Je me suis à présent enfoncé dans l'histoire; je l'étudie, je l'écris, plus curieux de connaître celle des autres que de savoir la fin de la mienne. Je me porte mieux à présent, je vous conserve toujours mon estime, et je suis toujours dans les dispositions de vous recevoir ici avec empressement. Adieu. FÉDÉRIC.

Faites, je vous prie, mes compliments à madame du Châtelet, et remerciez-la de la part qu'elle prend à ce qui me regarde.

228. — DU ROI.

A Potsdam, le 29 novembre 1748.

En vain veux-je vous arrêter;
Partez donc, indiscrète muse,
Allez vous-même déclamer
Vos vers que Vaugelas récuse,
Et chez l'Homère des Français
Etaler l'amas des portraits
Qu'a peints votre verve diffuse.
Quels sont vos étranges exploits!
A-t-on jamais entendu l'âne
Provoquer de sa voix profane
Le chantre aimable de nos bois?

Et vous, babillarde caillette,
Allez, sans raison, sans sujet,
Auprès du plus fameux poëte,
Afin d'exciter sa trompette
Par les sons de mon flageolet.
Partez donc, je n'y sais que faire.
Puisqu'il le faut, voyez, Voltaire,
Le fatras énorme et complet
De mille rimes insensées
Qui malgré moi, comme il leur plaît,
Ont défiguré mes pensées;
Mais surtout gardez le secret.

Voilà la façon dont j'ai parlé à ma muse ou à mon esprit; j'y ajoutais encore quelques réflexions. Voltaire, leur disais-je, est malheureux; un libraire avide de ses ouvrages, ou quelque éditeur familier lui volera un jour sa cassette, et vous aurez le malheur, mes vers, de vous y trouver et de paraître dans le monde malgré vous; mais sentant que cette réflexion n'est qu'un effet de l'amour-propre, j'opinai pour le départ des vers, trouvant dans le fond que ces laborieux ouvrages, au lieu de trouver une place dans votre cassette, serviraient mieux dans la tabagie du roi Stanislas (3). Qu'on les brûle! c'est la plus belle mort qu'ils peuvent attendre. A propos du roi Stanislas, je trouve qu'il mène une vie fort heureuse; on dit qu'il enfume madame du Châtelet et le gentilhomme ordinaire de la chambre de Louis XV, c'est-à-dire qu'il ne peut se passer de vous deux. Cela est raisonnable, cela est bien. Le sort des hommes est bien différent; tandis qu'il jouit de tous les plaisirs, moi pauvre fou, peut-être maudit de Dieu, je versifie. Passons à des sujets plus graves. Savez-vous bien que je me suis mis en colère contre vous, et cela tout de bon? Comment pourrait-on ne point se fâcher? car

Du plus bel esprit de la France,
Du poëte le plus brillant,

(1) Voyez, tome VI, l'*Epître* du 21 février 1747. (G. A.)
(2) Frédéric, comme on voit, est encore un opposant aux réformes théâtrales tentées par Voltaire. (G. A.)
(3) Voltaire, dégoûté de Versailles, vivait alors à la cour de Lunéville. Voyez les *Mémoires*. (G. A.)

Je n'ai reçu depuis un an
Ni vers, ni pièce d'éloquence (1).

C'est, dit-on, que Sémiramis
L'a retenu dans Babylone ;
Cette nouvelle Tisiphone
Fait-elle oublier des amis?
Peut-être écrit-il de Louis
La campagne en exploits fameuse,
Où, vainqueur de ses ennemis,
Les bords orgueilleux de la Meuse
Arborèrent les fleurs de lis.

Jamais l'ouvrage ne dérange
Un esprit sublime et profond.
D'où vient donc ce silence étrange?
On dirait qu'un beau jour Caron,
Inspiré par un mauvais ange,
Vous a transporté chez Pluton,
Dans ce manoir funeste et sombre
Où le sot vaut l'homme d'esprit,
D'où jamais ne sortit une ombre,
Où l'on n'aime, ne boit, ni rit.
Cependant un bruit court en ville :
De Paris l'on mande tout bas
Que Voltaire est à Lunéville :
Mais quels contes ne fait-on pas?
Un instant m'en rappelle mille.

Deux rois, dit-on, sont vos galants;
L'un roi sans peuple et sans couronne,
L'autre si puissant qu'il en donne
A ses beaux-fils, à ses parents (2).

Au nombre des rois vos amants
J'en ajouterais un troisième;
Mais la décence et le bon sens
M'ont empêché depuis longtemps
D'oser vous parler de moi-même.

Malgré ce silence, j'exciterai d'ici votre ardeur pour l'ouvrage. Je ne vous dirai point : Vaillant fils de Télamon, ranimez votre courage aujourd'hui que tous vos généreux compagnons sont hors de combat, et que le sort des Grecs dépend de votre bras. Mais achevez l'*Histoire de Louis-le-Grand*, et, ayant eu l'honneur de donner à la France un Virgile, ajoutez-y la gloire de lui donner un Arioste.

Les nouvelles publiques m'ont mis de mauvaise humeur. Je trouve que, comme vous n'êtes point à Paris, vous seriez tout aussi bien à Berlin qu'à Lunéville. Si madame du Châtelet est une femme à composition, je lui propose de lui emprunter son Voltaire à gages. Nous avons ici un gros cyclope de géomètre (3) que nous lui engagerons contre le bel esprit; mais qu'elle se détermine vite. Si elle souscrit au marché, il n'y a point de temps à perdre. Il ne reste plus qu'un œil à notre homme; et une courbe nouvelle qu'il calcule à présent pourrait le rendre aveugle tout à fait avant que notre marché fût conclu. Faites-moi savoir sa réponse, et recevez en même temps de bonne part les profondes salutations que ma muse fait à votre puissant génie. Adieu. FÉDÉRIC.

229. — DE VOLTAIRE.

Cirey, janvier 1749.

Le jeune d'Arnaud, qui, par ses mœurs et par son esprit, paraît digne de servir votre majesté (4), me manda, il y a quelque temps, que vous aviez daigné vous souvenir du plus ancien serviteur que vous ayez en France, et de l'admirateur le plus passionné que vous ayez en Europe : mais je ne suis pas né heureux. Je n'ai point reçu les ordres dont votre majesté m'honorait; j'étais en Lorraine, à la cour du roi Stanislas. Je sais bien que tous les gens de bon sens demanderont pourquoi je suis à la cour de Lunéville, et non pas à celle de Berlin. Sire, c'est que Lunéville est près des eaux de Plombières, et que je vais là souvent pour faire durer encore quelques jours une malheureuse machine dans laquelle il y a une âme qui est toute à votre majesté. Je suis revenu de Lunéville à cet ancien Cirey où vous m'avez donné tant de marques de vos bontés, où nous avons vu votre ambassadeur Kaiserling, dont nous déplorons la mort, et qui vous aimait si véritablement; où nous avons vos portraits en toile et en or, et où nous parlons tous les jours des espérances que vous donniez en ce temps-là et que vous avez tant passées depuis. Enfin, sire, le courrier qui s'était chargé de votre paquet ne l'a rendu ni à Lunéville ni à Cirey. Je le fais chercher partout, et en attendant je vous expose ma douleur. Il n'y a pas d'apparence que le paquet soit perdu. Mais il y a eu tant de contre-temps que probablement je ne l'aurai de plus de quinze jours. Soit prose, soit vers, je sens bien la perte que j'ai faite.

J'ai appris que votre majesté n'abandonnait pas tout à fait la poésie, et qu'en se donnant à l'histoire elle se prêtait encore aux fictions. Vous mettez à vous instruire et à instruire les hommes un temps que d'autres perdent à suivre des chiens qui courent après un renard ou un cerf. Vous avez envoyé à M. de Maurepas (1) des vers charmants. Je vous assure qu'il n'y a aucun de nos ministres qui pût répondre en vers à votre majesté, et que tous les conseils des rois de l'Europe pétris ensemble ne pourraient pas seulement vous fournir une ode, à moins que milord Chesterfield ne fût du conseil d'Angleterre : encore ne vous donnerait-il que des vers anglais, dont votre majesté ne se soucie guère. Pour moi, sire, qui aime passionnément vos vers, et qui n'en fais plus guère, je me borne à la prose en qualité de chétif historiographe (2); je compte les pauvres gens qu'on a tués dans la dernière guerre, et je dis toujours vrai, à plusieurs milliers près. Je démolis les villes de la barrière hollandaise; je donne une vingtaine de batailles qui m'ennuient beaucoup, et quand tout cela sera fait, je n'en ferai rien paraître; car pour donner une histoire il faut que les gens qui peuvent nous démentir soient morts. J'ai vu un temps où votre majesté s'amusait à un pareil ouvrage; mais c'était César qui faisait ses *Commentaires*; et moi je suis un commis de ministre, qui extrais, dans les bureaux, les archives vraies ou fausses des malheurs, des sottises, et des méchancetés de notre siècle. Si votre majesté était curieuse de voir le commencement de ma bavarderie historique, j'aurais l'honneur de le lui envoyer, en la suppliant très humblement de daigner corriger l'ouvrage de cette main qui écrit comme elle combat. Les maux continuels auxquels je suis condamné pour ma vie ne m'ont pas permis d'avancer beaucoup ma besogne. L'honneur d'entretenir votre majesté quelques heures me fournirait plus de lumières que toutes les pancartes de nos ministres. Mais je suis d'une faiblesse inconcevable, et Berlin est loin des eaux chaudes. Je n'ai plus de ressource que dans l'espérance d'un petit voyage de votre majesté aux bains de Charlemagne votre devancier, ou à quelques autres bains où on étouffe de chaud. En ce cas, je m'empaqueterais pour avoir encore la consolation de voir Frédéric-le-Grand avant de mourir, et pour rassasier mes yeux et mes oreilles ; mais on passe sa vie à souhaiter et à faire le contraire de ce qu'on voudrait faire. On peut bien répondre de ses sentiments ; mais il n'y a personne qui puisse dire ce qu'il fera demain. La destinée nous mène et se moque de nous. Ma destinée, sire, sera de vous être attaché jusqu'au dernier soupir de ma vie, et je lui demande de me permettre de pouvoir voir encore le premier des rois et des hommes. Je lui renouvelle mes très profonds respects ; madame du Châtelet y joint les siens.

230. — DE VOLTAIRE.

A Cirey, le 26 janvier.

Sire, je reçois enfin le paquet dont votre majesté m'a honoré, du 29 novembre. Un maudit courrier qui s'était chargé de ce paquet, enfermé très mal à propos dans une boîte envoyée de Paris à madame du Châtelet, l'avait porté à Strasbourg, et de là dans la ville de Troyes, où j'ai été obligé de l'envoyer chercher.

Tous les amiraux d'Albion
Auraient eu le temps de nous rendre
Les ruines du Cap-Breton (3),
Et nous, le temps de les reprendre,
Pendant que cet aimable don
De mon Frédéric-Apollon
A Cirey se faisait attendre.

(1) Il y avait depuis 1744 quelque refroidissement entre les deux amis, et pour cause. Voltaire savait que Frédéric avait communiqué quelques fragments de ses lettres aux gens de Versailles, et Frédéric accusait Voltaire d'avoir fait imprimer une partie de leur correspondance dans le sixième volume du *Voltaire* de Ledet. (G. A.)

(2) Stanislas et Louis XV Frédéric, dans les deux derniers vers, ait allusion aux avantages que le traité d'Aix-la-Chapelle réservait à l'infant duc de Parme. (G. A.)

(3) Euler. (G. A.)

(4) Il était correspondant littéraire du roi de Prusse. (K.)

(1) M. Beuchot a mis le nom de Maupertuis au lieu de celui de Maurepas. Nous n'adoptons pas cette correction. (G. A.)

(2) Voltaire était historiographe de France depuis 1745. (G. A.)

(3) Par le traité d'Aix-la-Chapelle, les Anglais devaient restituer l'île Royale, appelée Cap-Breton, qu'ils avaient prise en 1745 (G. A.)

On revient toujours à ses goûts; vous faites des vers, quand vous n'avez plus de batailles à donner. Je croyais que vous vous étiez mis tout entier à la prose.

Mais il faut que votre génie,
Que rien n'a jamais limité,
S'élance avec rapidité
Du haut du mont inhabité
Où bâille la Philosophie,
Jusqu'aux lieux pleins de volupté
Où folâtre la Poésie.

Vous donnez sur les oreilles aux Autrichiens et aux Saxons, vous donnez la paix dans Dresde (1); vous approfondissez la métaphysique, vous écrivez les ***Mémoires*** d'un siècle dont vous êtes le premier homme; enfin vous faites des vers, et vous en faites plus que moi, qui n'en peux plus et qui laisse là le métier.

Je n'ai point encore vu ceux dont votre majesté a régalé M. de Maurepas; mais j'en avais déjà vu quelques-uns de l'*Epître* à votre président des *x x* et des beaux-arts.

Le neveu de Dugay-Trouin,
Demi-homme et demi-marsouin,

avait déjà fait fortune. Nos connaisseurs disent : Voilà qui est du bon ton, du ton de la bonne compagnie; car, sire, vous seriez cent fois plus héros, nos beaux esprits, nos belles dames vous sauront gré surtout d'être du bon ton. Alexandre, sans cela, n'aurait pas réussi dans Athènes, ni votre majesté dans Paris.

L'*Epître sur la Vanité et sur l'Intérêt* m'a fait encore plus de plaisir que ce bon ton et que la légèreté des grâces d'une épître familière. Le portrait de l'insulaire,

Qui de son cabinet pense agiter la terre,
De ses propres sujets habile séducteur,
Des princes et des rois dangereux corrupteur, etc.,

est un morceau de la plus grande force et de la plus grande beauté. Ce ne sont pas là des portraits de fantaisie. Tous les travers de notre pauvre espèce sont d'ailleurs très bien touchés dans cette épître.

Des fous qui s'en font tant accroire
Vous peignez les légèretés;
De nos vaines témérités
Vos vers sont la fidèle histoire :
On peut fronder les vanités
Quand on est au sein de la gloire.

Je croirais volontiers que l'ode *sur la Guerre* est de quelque pauvre citoyen, bon poëte d'ailleurs, lassé de payer le dixième, et le dixième du dixième, et de voir ravager sa terre pour les querelles des rois. Point du tout, elle est du roi qui a commencé la noise, elle est de celui qui a gagné, les armes à la main, une province et cinq batailles. Sire, votre majesté fait de beaux vers; mais elle se moque du monde.

Toutefois, qui sait si vous ne pensez pas réellement tout cela quand vous l'écrivez? Il se peut très bien faire que l'humanité vous parle dans le même cabinet où la politique et la gloire ont signé des ordres pour assembler des armées. On est animé aujourd'hui par la passion des héros; demain on pense en philosophe. Tout cela s'accorde à merveille, selon que les ressorts de la machine pensante sont montés. C'est une preuve de ce que vous daignâtes m'écrire, il y a dix ans, sur la *Liberté*.

J'ai relu ici ce petit morceau très philosophique; il fait trembler. Plus j'y pense, plus je reviens à l'avis de votre majesté. J'avais grande envie que nous fussions libres; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour le croire. L'expérience et la raison me convainquent que nous sommes des machines faites pour aller un certain temps, et comme il plaît à Dieu. Remerciez la nature de la façon dont votre machine est construite, et de ce qu'elle a été montée pour écrire l'épître à *Hermotime*.

Le vainqueur de l'Asie, en subjuguant cent rois,
Dans le rapide cours de ses brillants exploits,
Estimait Aristote, et méditait son livre.
Heureux si sa raison, plus docile à le suivre,
Réprimant un courroux trop fatal à Clitus,
N'eût par ce meurtre affreux obscurci ses vertus! etc.

(1) Le roi de Prusse avait encore une fois traité en 1745 sans se soucier du roi de France, et c'est bien aussi pourquoi Voltaire s'était refroidi pour son héros. Frédéric donnait pour excuse de sa conduite qu'il ne recevait aucun secours de la France. (G. A.)

Personne en France n'a jamais fait de meilleurs vers que ceux-là. Boileau les aurait adoptés; et il y en a beaucoup de cette force, de cette clarté, et de cette élégance harmonieuse dans votre épître à *Hermotime*. Votre majesté a déjà peut-être lu *Catilina* (1) : elle peut voir si nos académiciens écrivent aussi purement qu'elle.

Sire, grand merci de ce que dans votre ode sur votre Académie vous daignez, aux chutes des strophes, employer la mesure des trois petits vers de trois pieds ou de six syllabes. Je croyais être le seul qui m'en étais servi; vous la consacrez. Il y a peu de mesures, à mon gré, aussi harmonieuses, mais aussi il y a peu d'oreilles qui sentent ces délicatesses; votre géomètre borgne (2), dont votre majesté parle, n'en sait rien. Nous sommes dans le monde un petit nombre d'adeptes qui nous y connaissons; le reste n'en sait pas plus qu'un géomètre suisse. Il faudrait que tous les adeptes fussent à votre cour.

J'avais en quelque sorte prévenu la lettre de votre majesté, en lui parlant de la cour de Lorraine, où j'ai passé quelques mois entre le roi Stanislas et son apothicaire, personnage plus nécessaire pour moi que son auguste maître, fût-il souverain dans la cohue de Varsovie.

J'aime fort cette Epiphanie
Des trois rois que vous me citez;
Tous trois différents de génie,
Tous trois de moi très respectés.
Louis, mon bienfaiteur, mon maître,
M'a fait un fortuné destin;
Stanislas est mon médecin;
Mais que Frédéric veut-il être?

Vous daignez, sire, vouloir que je sois assez heureux pour vous venir faire ma cour? Moi, voyager pendant l'hiver, dans l'état où je suis! Plût à Dieu! mais mon cœur et mon corps ne sont pas de la même espèce. Et puis, sire, pourrez-vous me souffrir? J'ai eu une maladie qui m'a rendu sourd d'une oreille, et qui m'a fait perdre mes dents (3). Les eaux de Plombières m'ont laissé languissant. Voilà un plaisant cadavre à transporter à Potsdam, et à passer à travers vos gardes! Je vais me tapir à Paris, au coin du feu. Le roi mon maître a la bonté de me dispenser de tout service. Si je me raccommode un peu cet hiver, il serait bien doux de venir me mettre à vos pieds dans le commencement de l'été : ce serait pour moi un rajeunissement. Mais dois-je l'espérer? Il me reste un souffle de vie, et ce souffle est à vous. Mais je voudrais venir à Berlin avec M. de Séchelles, que votre majesté connaît : elle en croirait peut-être plus un intendant d'armée, qui parle gras et qui m'a rendu le service de faire arrêter à Bruxelles la nommée Desvignes (4), laquelle était encore saisie de tous les papiers qu'elle avait volés à madame du Châtelet, et dont elle avait fait déjà marché avec les coquins de libraires d'Amsterdam. Votre majesté pourrait très aisément s'en informer. Je vous avoue, sire, que j'ai été très affligé que vous ayez soupçonné que j'eusse pu rien déguiser. Mais si les libraires d'Amsterdam sont des fripons à pendre, le grand Frédéric, après tout, doit-il être fâché qu'on sache, dans la postérité, qu'il m'honorait de ses bontés? Pour moi, sire, je voudrais n'avoir jamais rien fait imprimer; je voudrais n'avoir écrit que pour vous, avoir passé tous mes jours à votre cour, et passer encore le reste de ma vie à vous admirer de près. J'ai fait une très grande sottise de cultiver les lettres pour le public. Il faut mettre cela au rang des vanités dangereuses dont vous parlez si bien; et en vérité tout est vanité, hors de passer ses jours auprès d'un homme tel que vous.

Faites comme il vous plaira, mais mon admiration, mon très profond respect, mon tendre attachement, ne finiront qu'avec ma vie.

231. — DU ROI.

A Potsdam, le 13 février.

Je reçois avec plaisir deux de vos lettres à la fois : avouez-moi que ce grand envoi de vers vous a paru assez ridicule. Il me semble que c'est Thersite qui veut faire assaut de valeur contre Achille. J'espérais qu'à vos lettres vous joindriez une critique de mes pièces, comme vous en usiez autrefois,

(1) Tragédie de Crébillon, que la cabale anti-voltairienne portait aux nues. (G. A.)
(2) Léonard Euler, l'un des plus grands hommes du dix-huitième siècle. Il avait perdu un œil, et il est très vrai qu'il ne se connaissait pas en vers français. (K.)
(3) Il avait eu le scorbut. (G. A.)
(4) Voyez plus haut, lettre du 22 septembre 1746. (G. A.)

lorsque j'étais habitant de Remusberg, où le pauvre Kaiserling, que je regrette et que je regretterai toujours (1), vous admirait. Mais Voltaire, devenu courtisan, ne sait donner que des louanges; le métier en est, je l'avoue, moins dangereux. Ne pensez pas cependant que ma gloire poétique se fût offensée de vos corrections; je n'ai point la fatuité de présumer qu'un Allemand fasse de bons vers français.

La critique douce et civile
Pour un auteur est un grand bien;
Dans son amour-propre imbécile,
Sur ses défauts il ne voit rien.
Ce flambeau divin qui l'éclaire
Blesse à la vérité ses yeux,
Mais bientôt il n'en voit que mieux;
Il corrige, il devient sévère.
Qui tend à la perfection,
Limant, polissant son ouvrage,
Distingue la correction
De la satire et de l'outrage.

Ayez donc la bonté de ne point m'épargner; je sens que je pourrai faire mieux, mais il faut que vous me disiez comment.

Ne pensez-vous pas que de bien faire des vers est un acheminement pour bien écrire en prose? le style n'en deviendrait-il pas plus énergique, surtout si l'on prend garde de ne point charger la prose d'épithètes, de périphrases, et de tours trop poétiques?

J'aime beaucoup la philosophie et les vers. Quand je dis philosophie, je n'entends ni la géométrie ni la métaphysique : la première, quoique sublime, n'est point faite pour le commerce des hommes; je l'abandonne à quelque rêve-creux d'Anglais; qu'il gouverne le ciel comme il lui plaira, je m'en tiens à la planète que j'habite : pour la métaphysique, c'est, comme vous le dites très bien, un ballon enflé de vent. Quand on fait tant que de voyager dans ce pays-là, on s'égare entre des précipices et des abîmes; et je me persuade que la nature ne nous a point faits pour deviner ses secrets, mais pour coopérer au plan qu'elle s'est proposé d'exécuter. Tirons tout le parti que nous pouvons de la vie; et ne nous embarrassons point si ce sont des mobiles supérieurs qui nous font agir, ou si c'est notre liberté. Si cependant j'osais hasarder mon sentiment sur cette matière, il me semble que ce sont nos passions et les conjonctures dans lesquelles nous nous trouvons qui nous déterminent. Si vous voulez remonter *ad priora*, je ne sais point ce qu'on en pourra conclure. Je sens bien que c'est ma volonté qui me fait faire des vers, tant bons que mauvais; mais j'ignore si c'est une impulsion étrangère qui m'y force : toutefois lui devrais-je savoir mauvais gré de ne pas mieux m'inspirer.

Ne vous étonnez point de mon ode *sur la Guerre*; ce sont, je vous assure, mes sentiments. Distinguez l'homme d'État du philosophe, et sachez qu'on peut faire la guerre par raison, qu'on peut être politique par devoir, et philosophe par inclination. Les hommes ne sont presque jamais placés dans le monde selon leur choix; de là vient qu'il y a tant de cordonniers, de prêtres, de ministres, et de princes mauvais.

Si tout était bien assorti
Sur ce ridicule hémisphère,
L'ouvrier, quittant son outil,
Serait amiral ou corsaire;
Le roi, peut-être charbonnier;
Le général, un maltôtier;
Le berger, maître de la terre;
L'auteur, un grand foudre de guerre.
Mais rassurons-nous là-dessus,
Chacun conservera sa place;
Le monde va par ses vieux us;
Et jusqu'à la dernière race
On y verra mêmes abus.

A propos de vers, vous me demandez ce que je pense de la tragédie de Crébillon. J'admire l'auteur de *Rhadamiste*, d'*Électre*, et de *Sémiramis*, qui sont de toute beauté; et le *Catilina* de Crébillon me paraît l'*Attila* de Corneille, avec cette différence que le moderne est bien au-dessus de son prédécesseur pour la fabrique des vers. Il paraît que Crébillon a trop défiguré un trait de l'histoire romaine, dont les moindres circonstances sont connues. De tout son sujet, Crébillon ne conserve que le caractère de Catilina. Cicéron, Caton, la république romaine, et le fond de la pièce, tout est si fort changé et même avili, que l'on n'y reconnaît rien que les noms. Par cela même Crébillon a manqué d'intéresser ses auditeurs. Catilina y est un fourbe furieux que l'on voudrait voir punir, et la république romaine un assemblage de fripons pour lesquels on est indifférent. Il fallait peindre Rome grande, et les supports de sa liberté aussi généreux que sages et vertueux; alors le parterre serait devenu citoyen romain, et aurait tremblé avec Cicéron sur les entreprises audacieuses de Catilina. De plus, il n'y a aucun endroit où le projet de la conjuration soit clairement développé; on ignore quel était le véritable dessein de Catilina; et il me semble que sa conduite est celle d'un homme ivre. Vous aurez remarqué encore que les interlocuteurs varient à chaque scène; il semble qu'ils n'y viennent que pour faire changer de dialogue à Catilina : on peut retrancher de la pièce, sans y rien changer, Lentulus et les ambassadeurs gaulois, qui ne sont que des personnages inutiles, pas même épisodiques. Le quatrième acte est le plus mauvais de tous; ce n'est qu'un persiflage; et dans le cinquième acte, Catilina vient se tuer dans le temple, parce que l'auteur avait besoin d'une catastrophe. Il n'y a aucune raison valable qui l'amène là; il semble qu'il devait sortir de Rome, comme fit effectivement le vrai Catilina.

Ce n'est que la beauté de l'élocution et le caractère de Catilina qui soutiennent cette pièce sur le théâtre français. Par exemple, lorsque Catilina est amoureux, c'est comme un conjuré rempli d'ambition doit l'être.

C'est l'ouvrage des sens, non le faible de l'âme.

Quelle force n'y a-t-il pas dans ces caractères rapides de Cicéron et de Caton :

Timide, soupçonneux, et prodigue de plaintes! etc.

En un mot, cette pièce me paraît un dialogue divinement rimé. Souvenez-vous cependant que *la critique est aisée*, et que *l'art est difficile* (1).

Je n'ai compté vous revoir que cet été; si cela se peut, et que vous fassiez un tour ici au mois de juillet, cela me fera beaucoup de plaisir. Je vous promets la lecture d'un poëme épique de quatre mille vers ou environ (2), dont Valori est le héros; il n'y manque que cette servante qui alluma dans vos sens des feux séditieux que sa pudeur sut réprimer vivement. Je vous promets même des belles plus traitables. Venez sans dents, sans oreilles, sans yeux, et sans jambes, si vous ne le pouvez autrement : pourvu que ce je ne sais quoi, qui vous fait penser et qui vous inspire de si belles choses, soit du voyage, cela me suffit. Je recevrai volontiers les fragments des campagnes de Louis XV; mais je verrai avec plus de satisfaction encore la fin du *Siècle de Louis XIV*. Vous n'achevez rien, et cet ouvrage seul ferait la réputation d'un homme. Il n'y a plus que vous de poëte français, et que Voltaire et Montesquieu qui écrivent en prose. Si vous faites divorce avec les muses, à qui sera-t-il désormais permis d'écrire? ou, pour mieux dire, de quel ouvrage moderne pourra-t-on soutenir la lecture?

Ne boudez donc point avec le public, et n'imitez point le Dieu d'Abraham, d'Isaac, et de Jacob, qui punit les crimes des pères jusqu'à la quatrième génération. Les persécutions de l'envie sont un tribut que le mérite paie au vulgaire. Si quelques misérables auteurs clabaudent contre vous, ne vous imaginez pas que les nations et la postérité en seront les dupes. Malgré la vétusté des temps, nous admirons encore les chefs-d'œuvre d'Athènes et de Rome : les cris d'Eschine n'obscurcissent point la gloire de Démosthène; et quoi qu'en dise Lucain, César passe et passera pour un des plus grands hommes que l'humanité ait produits. Je vous garantis que vous serez divinisé après votre mort. Cependant ne vous hâtez pas de devenir dieu; contentez-vous d'avoir votre apothéose en poche et d'être estimé de toutes les personnes qui sont au-dessus de l'envie et des préjugés, au nombre desquels je vous prie de me compter.

232. — DE VOLTAIRE.

Paris, 17 février.

Sire, ce n'est pas tout d'être roi, et d'être un grand homme dans une douzaine de genres, il faut secourir les malheureux qui vous sont attachés. Je suis arrivé à Paris paralytique, et je suis encore dans mon lit. Vespasien guérit bien un aveugle : vous valez mieux que lui. Pourquoi ne me guéririez-vous pas. Je n'ai encore trouvé rien qui ne me fît plus de

(1) Il venait de mourir. (G. A.)

(1) Destouches, le *Glorieux*. (G. A.)
(2) Le *Palladion*. (G. A.)

bien que les vraies pilules de Stahl, et nous n'en avons à Paris que de mal contrefaites. Je vois bien que tout mon salut est à Berlin. Votre majesté me dira peut-être que le roi Stanislas est *mon médecin*, et elle me renverra à lui. Eh bien! sire, je prends le roi Stanislas pour mon médecin, et le roi de Prusse pour mon sauveur.

Je supplie votre majesté de daigner m'envoyer une livre des vraies pilules de Stahl. Elle peut ordonner qu'on me les adresse par la poste, sous l'enveloppe de M. de La Reynière, fermier-général des postes de France, si elle n'aime mieux m'envoyer ce petit restaurant par les sieurs Mettra, comme elle faisait autrefois.

Mettez-moi, sire, en état de pouvoir vous faire ma cour au commencement de cet été. Ce serait ce voyage-là qui me donnerait encore quelques années de vie. Je viendrais ranimer, auprès de mon soleil, le feu de mon âme qui s'éteint.

Le flambeau du fils de Japet
Et la fontaine de Jouvence
Feraient sur moi bien moins d'effet
Que deux jours de votre présence.

Recevez, sire, avec votre bonté ordinaire, l'attachement, le profond respect, l'admiration de votre ancien serviteur, de votre ancien protégé, de celui dont l'âme a été toujours à genoux devant la vôtre.

233. — DU ROI.

De Potsdam, le 5 mars.

Il y a de quoi purger toute la France avec les pilules que vous me demandez, et de quoi tuer vos trois académies. Ne vous imaginez pas que ces pilules soient des dragées; vous pourriez vous y tromper. J'ai ordonné à Darget (1) de vous envoyer de ces pilules qui ont une si grande réputation en France, et que le défunt Stahl faisait faire par son cocher: il n'y a ici que les femmes grosses qui s'en servent. Vous êtes en vérité bien singulier de me demander des remèdes, à moi qui fus toujours incrédule en fait de médecine.

Quoi! vous avez l'esprit crédule
A l'égard de vos médecins,
Qui, pour vous dorer la pilule,
N'en sont pas moins des assassins!
Vous n'avez plus qu'un pas à faire,
Et je vois mon dévot Voltaire
Nasiller chez les capucins

Faites ce que vous pourrez pour vous guérir; il n'y a de vrai bien en ce monde que la santé; que ce soient les pilules, le séné ou les clystères qui vous rétablissent, peu importe: les moyens sont indifférents, pourvu que j'aie encore le plaisir de vous entendre, car il ne sera plus possible de vous voir; vous devez être tout à fait invisible à présent.

Malgré la Sorbonne plénière,
J'avais fermement dans l'esprit
Que l'homme n'est qu'une matière
Qui naît, végète, et se détruit:
De cette opinion qu'on blâme
Je reconnais enfin les torts;
Car j'admire votre belle âme,
Et je ne vous crois plus de corps.

Je vous envoie encore une épître qui contient l'*apologie* de ces pauvres rois (2), contre lesquels tout l'univers glose, en enviant cent fois leur fortune prétendue. J'ai d'autres ouvrages que je vous enverrai successivement: c'est mon délassement que de faire des vers. Si je pèche du côté de l'élocution, du moins trouverez-vous des choses dans mes épîtres, et point de ce paralogisme vain, de cette crème fouettée qui n'étale que des mots et point de pensées. Ce n'est qu'à vous autres, Virgiles et Horaces français, qu'il est permis d'employer cet *heureux choix de mots harmonieux*, cette variété de tours, de passer naturellement du style sérieux à l'enjoué, et d'allier les fleurs de l'éloquence aux fruits du bon sens.

Nous autres étrangers, qui ne renonçons pas pour notre part à la raison, nous sentons cependant que nous ne pouvons jamais atteindre à l'élégance et à la pureté que demandent les lois rigoureuses de la poésie française. Cette étude demande un homme tout entier; mille devoirs, mille occupations me distraient. Je suis un galérien enchaîné sur le vaisseau de l'Etat, ou comme un pilote qui n'ose ni quitter le gouvernail, ni s'endormir, sans craindre le sort du malheureux Palinure (1). Les muses demandent des retraites et une entière égalité d'âme dont je ne peux presque jouir. Souvent, après avoir fait trois vers, on m'interrompt; ma muse se refroidit, et mon esprit ne se remonte pas facilement. Il y a de certaines âmes privilégiées qui font des vers dans le tumulte des cours comme dans les retraites de Cirey, dans les prisons de la Bastille comme sur des paillasses en voyage; la mienne n'a pas l'honneur d'être de ce nombre: c'est un ananas qui porte dans des serres, et qui périt en plein air.

Adieu; passez par tous les remèdes que vous voudrez, mais surtout ne trompez pas mes espérances, et venez me voir. Je vous promets une couronne nouvelle de nos plus beaux lauriers, une fillette pucelle à votre usage, et des vers en votre honneur.

234. — DE VOLTAIRE.

A Paris, 17 mars.

Sire, cet éternel malade répond à la fois à deux lettres de votre majesté: dans votre première, vous jugez de la conduite de *Catilina* avec ce même esprit qui fait que vous gouvernez bien un vaste royaume, et vous parlez comme un homme qui connaît à fond les gens qui gouvernaient autrefois le monde, et que Crébillon a défigurés. Vous aimez *Rhadamiste* et *Electre*. J'ai la même passion que vous, sire: je regarde ces deux pièces comme des ouvrages vraiment tragiques, malgré leurs défauts, malgré l'amour d'Itys et d'Iphianasse, qui gâtent et qui refroidissent un des beaux sujets de l'antiquité, malgré l'amour d'Arsame, malgré beaucoup de vers qui pèchent contre la langue et contre la poésie. Le tragique et le sublime l'emportent sur tous ces défauts: et qui sait émouvoir sait tout. Il n'en est pas ainsi de la *Sémiramis*. Apparemment votre majesté ne l'a pas lue. Cette pièce tomba absolument; elle mourut dans sa naissance, et n'est jamais ressuscitée; elle est mal écrite, mal conduite, et sans intérêt. Il me sied mal peut-être de parler ainsi, et je ne prendrais pas cette liberté, s'il y avait deux avis différents sur cet ouvrage proscrit au théâtre. C'est même parce que cette *Sémiramis* était absolument abandonnée, que j'ai osé en composer une. Je me garderais bien de faire *Rhadamiste* et *Electre* (2).

J'aurai l'honneur d'envoyer bientôt à votre majesté ma *Sémiramis*, qu'on rejoue à présent (3) avec un succès dont je dois être très content. Vous la trouverez très différente de l'esquisse que j'eus l'honneur de vous envoyer il y a quelques années. J'ai tâché d'y répandre toute la terreur du théâtre des Grecs, et de changer les Français en Athéniens. Je suis venu à bout de la métamorphose, quoique avec peine. Je n'ai guère vu la terreur et la pitié, soutenues de la magnificence du spectacle, faire un plus grand effet. Sans la crainte et sans la pitié, point de tragédies. Sire, voilà pourquoi *Zaïre* et *Alzire* arrachent toujours des larmes, et sont toujours redemandées. La religion, combattue par les passions, est un ressort que j'ai employé, et c'est un des plus grands pour remuer les cœurs des hommes. Sur cent personnes, il se trouve à peine un philosophe, et encore sa philosophie cède à ce charme et à ce préjugé qu'il combat dans le cabinet. Croyez-moi, sire, tous les discours politiques, tous les profonds raisonnements, la grandeur, la fermeté, sont peu de chose au théâtre; c'est l'intérêt qui fait tout, et sans lui il n'y a rien. Point de succès dans les représentations, sans la crainte et la pitié; mais point de succès dans le cabinet, sans une versification toujours correcte, toujours harmonieuse, et soutenue de la poésie d'expression. Permettez-moi, sire, de dire que cette pureté et cette élégance manquent absolument à *Catilina*. Il y a dans cette pièce quelques vers nerveux, mais il n'y en a jamais dix de suite où il n'y ait des fautes contre la langue, ou dans lesquels cette élégance ne soit sacrifiée.

Il n'y a certainement point de roi dans le monde qui sente mieux le prix de cette élégance harmonieuse que Frédéric-le-Grand. Qu'il se ressouvienne des vers où il parle d'Alexandre, son devancier, dans une épître morale (4), et qu'il compare à ces vers ceux de *Catilina*, il verra s'il retrouvera dans

(1) Darget, emmené en Prusse par le marquis de Valori, était devenu secrétaire de Frédéric. (G. A.)
(2) *Apologie des rois*, épître à Darget. (G. A.)

(1) *Enéide*, liv. VI. (G. A.)
(2) Promesse de poète. Il commençait, quelques mois plus tard, son *Oreste*, qu'il opposait à l'*Electre* de Crébillon. (G. A.)
(3) On l'avait représentée, pour la première fois, le 29 août 1748. (G. A.)
(4) L'*Epître à Hermotime*. (G. A.)

l'auteur français le même nombre et la même cadence qui sont dans les vers d'un roi du nord, qui m'étonnèrent. Quand je dis qu'il n'y a point de roi qui sente ce mérite comme votre majesté, j'ajoute qu'il y a aussi peu de connaisseurs à Paris qui aient plus de goût, et aucun auteur qui ait plus d'imagination.

Votre *Apologie des rois* a un autre mérite que celui de l'imagination. Elle a la profondeur, la vérité, et la nouveauté.

J'étais occupé à corriger une ancienne épître *sur l'Egalité des conditions* (1), et je faisais quelques vers précisément sur le même sujet, lorsque j'ai reçu votre *Epître à Darget* (2). J'effleurais en passant ce que vous approfondissez.

Votre majesté a bien raison de dire que je ne trouverai ni clinquant ni *crème fouettée* dans cet ouvrage. C'est le chef-d'œuvre de la raison. Elle est remplie d'images vraies et bien peintes. Ne me dites pas, sire, que je vous parle en courtisan : quand il s'agit de vers, je ne connais personne. Je révère, comme je le dois, Frédéric-le-Grand, qui a délivré son royaume des procureurs, et qui a donné la paix dans Dresde; mais je parle ici à mon confrère en Apollon.

Je ne suis pas sévère sur la rime, mais je ne peux passer la rime d'*ennuis* et *soucis*.

On ne se sert du mot desservir que pour une chapelle, un bénéfice. On ne l'emploie pas même pour la messe; car on dit servir la messe, et non pas desservir; ainsi :

. . . . Les différents emplois
Qui desservent la cour, les finances, les lois,

est une expression vicieuse; mais elle est aisée à corriger.

Et lorsque dans les fers on pense l'enchaîner,
Il s'échappe, et revient hardiment vous braver.

Braver et *enchaîner* ne riment pas. Il faudrait *captiver*. *Enchaîner dans les fers* est un pléonasme; *enchaîner* seul suffit.

On ne dit point *faire l'or*; on dit *faire de l'or*, comme on dit *cuire du pain*, *faire du velours*, *bâtir des maisons*, et non *cuire le pain*, *faire le velours*, *bâtir les maisons*, à moins que ce *les* ne se rapporte à quelque chose qui précède ou qui suit. D'ailleurs, en vers, il y a toujours plus de mérite à faire entendre les choses connues qu'à les nommer (3). Molière, par exemple, dans le style même familier, au lieu de faire dire à un de ses personnages, *vous faites de l'or apparemment*, le fait parler ainsi :

Vous avez *donc trouvé* cette bénite pierre
Qui peut seule enrichir tous les rois de la terre. (Les *Fâcheux*.)

Dans un des plus beaux morceaux de cette épître excellente, vous dites la *haine embrasée!* Ce mot est impropre. La haine peut embraser des villes et même des cœurs; mais la personne de la Haine ne peut être *embrasée*. Elle est ardente, étincelante, implacable, funeste, etc.

Privilégiés est de cinq syllabes, et non de quatre; et c'est un mot dont les syllabes sourdes et maigres déplaisent à l'oreille. Il ne doit point entrer dans la poésie.

Tout trafic est rompu. On rompt un traité. On interrompt, on arrête, on ruine, on fait languir un trafic. D'ailleurs le *trafic d'honneur et de droiture* est une expression qui veut dire la *mauvaise foi*. Votre intention est de dire, *tout commerce d'honneur est détruit;* or, *trafic* est un terme qui signifie *vendre son honneur;* et c'est précisément le contraire que vous entendez. Si vous dites,

Tout commerce est détruit d'honneur et de droiture,

ou quelque chose de semblable, cette faute ne subsistera plus.

Un monarque insensible et presque inanimé,
D'un marbre dur et blanc doit bien être estimé.

Il semble par cette construction que le monarque doive être estimé par un marbre dur et blanc. On peut aisément encore corriger cette faute.

Vous voyez que je ne suis pas si *courtisan*, et que je vous dis la vérité, parce que vous en êtes digne. C'est avec la même sincérité que je vous dirai combien j'admire cette épître, la sagesse qui y règne, le tour aisé et agréable, les vers bien frappés, les transitions heureuses, tout l'art d'un homme éloquent, et toute la finesse d'un homme dont l'esprit est supérieur. Vous êtes le seul homme sur la terre qui sachiez employer ainsi votre peu de loisir. C'est Achille qui joue de la flûte en revenant de battre les Troyens. Les Autrichiens valent bien les troupes de Troie, et votre lyre est bien au-dessus de la flûte d'Achille.

Voilà une lettre bien longue pour être adressée à un roi, et pour être écrite par un malade. Mais vous me ranimez un peu. Votre génie et vos bontés font sur moi plus d'effet que les pilules de Stahl.

J'ai pris la liberté de demander à votre majesté de ces pilules, parce qu'elles m'ont fait du bien : je ne crois que faiblement aux médecins, mais je crois aux remèdes qui m'ont soulagé. Le roi Stanislas me donnait de bonnes pilules de votre royaume à Lunéville. Il y a un peu d'insolence à faire de deux rois ses apothicaires, mais ils auront la bonté de me le pardonner.

Si la nature traite mon individu cet été comme cet hiver, il n'y a pas d'apparence que j'aie la consolation de me mettre encore aux pieds de l'immortel et de l'universel Frédéric-le-Grand. Mais s'il me reste un souffle de vie, je l'emploierai à venir lui faire ma cour. Je veux voir encore une fois au moins ce grand homme. Je vous ai aimé tendrement; j'ai été fâché contre vous (1), je vous ai pardonné, et actuellement je vous aime à la folie. Il n'y a jamais eu de corps si faible que le mien, ni d'âme plus sensible. J'ose enfin vous aimer autant que je vous admire.

Une fille pucelle ou non pucelle! Vraiment c'est bien là ce qu'il me faut! J'ai besoin de fourrure en été, et non de fille. Il me faut un bon lit, mais pour moi tout seul, une seringue, et le roi de Prusse.

Je me porte trop mal pour envoyer des vers à votre majesté, mais en voici qui valent mieux que les miens. Ils sont d'un capitaine dans les gardes du roi Stanislas; ils sont adressés au prince de Beauvau. L'auteur, nommé Saint-Lambert, prend un peu ma tournure, et l'embellit (2). Il est comme vous, sire, il écrit dans mon goût. Vous êtes tous deux mes élèves en poésie; mais les élèves sont bien supérieurs pour l'esprit au pauvre vieux maître poëte.

Songez combien vous devez avoir de bontés pour moi, en qualité de mon élève dans la poésie, et de mon maître dans l'art de penser.

235. — DE VOLTAIRE.

A Versailles, ce 19 avril.

Sire, vous vous plaignez que je vous traite avec trop de douceur. Il est vrai que je ne dis pas de duretés à votre majesté; mais quand je loue, et que je cite ce qui m'a paru bon dans les ouvrages qu'elle daigne me communiquer, n'est-ce pas vous dire la vérité, n'est-ce pas vous prier de la chercher et de la sentir vous-même? Ne pouvez-vous pas comparer ces beaux morceaux avec les autres? N'est-ce pas à celui qui les a faits d'en apercevoir la différence?

Par exemple ce morceau, dans votre *Epître à son altesse royale madame la margrave de Bareith* (3), est excellent, et vous devez, en le relisant, vous rendre à vous-même ce témoignage :

Il n'est rien de plus grand, *dans ton sort glorieux*,

(il faudrait pourtant un hémistiche moins faible)

Que ce vaste pouvoir de faire des heureux,
Ni rien de plus divin dans ton beau caractère
Que cette volonté toujours prête à les faire,
Osait dire à César ce consul orateur
Qui de Ligarius se rendit protecteur;
Et c'est à tous les rois qu'il paraît encor dire :
Pour faire des heureux vous occupez l'empire.
Astres de l'univers, votre éclat est pour vous;
Mais de vos doux rayons l'influence est pour nous.

Vous devez sentir que, dans tous ces vers, la rime, la césure, le nombre, ne coûtent rien au sens, que la netteté de la construction en augmente la force. Les deux derniers surtout sont admirables. Je ne crois pas que votre majesté doive trouver mauvais que j'aie lu ce morceau singulier au roi

(1) Premier des *Discours sur l'homme*. (G. A.)
(2) C'est l'*Apologie des rois*. (G. A.)
(3) C'est là le caractère du genre descriptif qui n'est plus de mode aujourd'hui. (G. A.)

(1) Nous avons déjà dit que c'était à cause des indiscrétions du roi, lequel trahissait le secret des lettres de Voltaire. (G. A.)
(2) Non-seulement il avait pris la tournure de Voltaire, mais encore sa place auprès de madame du Châtelet. C'est pourquoi Voltaire se dispose à quitter la France. (G. A.)
(3) *Sur l'usage de la fortune*. (G. A.)

Stanislas (1), qui au moins fait de la prose, et à la reine sa fille (2). Elle en a été bien étonnée. Ce ne sont pas là des vers de roi, ce sont des vers du roi des poëtes. Voilà comment il en faut faire. Une douzaine de vers dans ce goût marquent plus de génie et font plus de réputation que cent mille vers médiocres. D'ailleurs je n'en laisse point tirer de copie, et jamais aucun des vers que vous m'avez daigné envoyer n'a couru, mais ceux-ci mériteraient d'être sus par cœur.

Voilà donc des pièces de comparaison que vous vous êtes faites vous-même. Voilà votre poids du sanctuaire. Pesez à ce poids tous les vers que vous ferez, et surtout avant que d'en envoyer à nos ministres (3); et soyez bien sûr, sire, qu'ils ne s'intéressent pas tant à ce petit avantage, aux charmes de ce talent, et à votre personne, que moi, et que je me connais mieux en vers qu'eux.

Quand vous avez fait un morceau aussi parfait que celui que je viens de vous citer, ne sentez-vous pas, sire, dans le fond de votre cœur, combien cet art des vers est difficile? Je vous en crois convaincu; mais si vous ne l'étiez pas, je vous prierais de relire votre lettre à Darget (4), que je renvoie à votre majesté soulignée et chargée de notes. Ne croyez pas que j'aie tout remarqué. Dites-vous à vous-même tout ce que je ne vous dis point. Examinez ce que j'ose vous dire; et puis, sire, si vous l'osez, accusez-moi d'en user avec trop de douceur.

Pourquoi vous parlé-je aujourd'hui si franchement? pourquoi vous fais-je des critiques si détaillées? pourquoi dorénavant vous traiterai-je durement (si cela ne déplaît pas à la majesté)? C'est que vous en êtes digne; c'est que vous faites en effet des choses excellentes : je ne dis pas excellentes pour un homme de votre rang, qu'on loue d'ordinaire comme on loue les enfants; je dis excellentes pour le meilleur de nos académiciens. Vous avez un prodigieux génie, et ce génie est cultivé. Mais si dans l'heureux loisir que vous vous êtes procuré avec tant de gloire, vous continuez à vous occuper des belles-lettres, si cette passion des grandes âmes vous dure, comme je l'espère, si vous voulez vous perfectionner dans toutes les finesses de notre langue et de notre poésie, à qui vous faites tant d'honneur, il faudrait que vous eussiez la bonté de travailler avec moi deux heures par jour pendant six semaines ou deux mois; il faudrait que je fisse avec votre majesté des remarques critiques sur nos meilleurs auteurs. Vous m'éclaireriez sur tout ce qui est du ressort du génie, et je ne vous serais pas inutile sur ce qui dépend de la mécanique, et sur ce qui appartient au langage, et surtout aux différents styles. La connaissance approfondie de la poésie et de l'éloquence demande toute la vie d'un homme. Je n'ai fait que ce métier, et, à l'âge de cinquante-cinq ans, j'apprends encore tous les jours. Ces occupations vaudraient bien des parties de jeu, ou des parties de chasse. Les amusements de Frédéric-le-Grand doivent être ceux de Scipion.

Si vous me permettiez alors d'entrer dans les détails, j'ose croire que vous conviendriez que la *Sémiramis* ancienne (5) dont votre majesté me parle (6) ne vaut rien du tout, et que le public, qui jamais ne s'est trompé à la longue ni sur les rois ni sur les auteurs, a eu très grande raison de la réprouver. Et pourquoi l'a-t-il condamnée unanimement? C'est que l'amour d'une mère pour son fils, cet amour qui brava les remords, est révoltant, odieux. L'amour de Phèdre avait besoin de remords dans Euripide et dans Racine pour trouver grâce, pour intéresser. Comment voulez-vous donc qu'on supporte l'amour d'une mère, quand d'ailleurs il joint à l'horreur d'un inceste dégoûtant la fadeur des expressions d'un amour de ruelle jointe à un style toujours dur et vicieux? Qu'est-ce qu'un Bélus qui parle toujours des dieux et de vertu en faisant des actions de malhonnête homme? Quelle conspiration que la sienne! Comme elle est embrouillée et peu vraisemblable! comme le roman sur lequel tout cela est bâti est mal tissu, obscur, et puéril! Enfin, quelle versification! Voilà, sire, les raisons qui justifient notre public, depuis trente ans que cette pièce fut donnée. Comment pouvez-vous soupçonner qu'une cabale ait fait tomber cet ouvrage? Tous les rois de la terre ne seraient pas assez puissants pour gouverner pendant trente ans le parterre de Paris. Passe pour quelques représentations : on ne s'acharne point contre Crébillon en disant ainsi, avec tout le monde, que ce qui est mauvais est mauvais. On lui rend justice, comme quand on loue les très belles choses qui sont dans *Electre* et dans *Rhadamiste*. Je parle de lui avec la même vérité que je parle de votre majesté à vous-même.

Ne croyez pas non plus que dans notre Académie nous nous reprochions sans cesse nos incorrections. Nous avons trouvé très peu de fautes contre la pureté de la langue dans Racine, dans Boileau, dans Pascal; et ces fautes, qui sont légères, ne dérobent rien à l'élégance, à la noblesse, à la douceur du style. L'académie de la Crusca a repris beaucoup de fautes dans le Tasse; mais elle avoue qu'en général le style du Tasse est fort bon.

Je ne parlerai ici de moi que par rapport à mes fautes. J'en ai laissé échapper beaucoup de ce genre, et je les corrige toutes. Car actuellement je m'occupe à revoir toute l'édition de Dresde (1). Je change souvent des pages entières, afin de n'être pas indigne du siècle dans lequel vous vivez.

J'ai eu en dernier lieu une attention scrupuleuse à écrire correctement ma dernière tragédie. Cependant, après l'avoir revue avec sévérité, j'avais encore laissé trois fautes considérables contre la langue, que l'abbé d'Olivet m'a fait corriger.

La difficulté d'écrire purement dans notre langue ne doit pas vous rebuter. Vous êtes parvenu, sire, au point où beaucoup d'habitants de Versailles ne parviendront jamais. Il vous reste peu de pas à faire. Vous avez arraché les épines, il ne vous coûtera guère de cueillir les roses; et votre puissant génie triomphe des petits détails comme des grandes choses. Mais j'ai bien peur que vous n'alliez cueillir des lauriers aux dépens des Russes (2), au lieu de cultiver en paix ceux du Parnasse. Votre majesté ne m'a point envoyé l'épître *à M. Algarotti*. Je crois qu'à la place on a mis dans le paquet une seconde copie de celle *à M. Darget*.

Je me mets aux pieds de votre majesté.

236. — DE VOLTAIRE.

A Paris, le 15 mai.

J'aurai l'honneur d'être purgé
De la main royale et chérie
Qu'on vit, bravant le préjugé,
Saigner (3) l'Autriche et la Hongrie.

Grand prince, je vous remercie
Des salutaires petits grains
Qu'avec des vers un peu malins
Me départ votre courtoisie.

L'inventeur de la poésie,
Ce dieu que si bien vous servez,
Ce dieu dont l'esprit vous domine,
Fut aussi, comme vous savez,
L'inventeur de la médecine.

Mais vous avez aux champs de Mars
Fait connaître à toute la terre
Que ce dieu qui préside aux arts
Est maître dans l'art de la guerre.

C'est peu d'avoir, par maint écrit,
Etendu votre renommée;
L'Autriche à ses dépens apprit
Ce que vaut un homme d'esprit
Qui conduit une bonne armée.

Il prévoit d'un œil pénétrant,
Il combine avec prud'homie,
Avec ardeur il entreprend :
Jamais sot ne fut conquérant,
Et pour vaincre il faut du génie.

Je crois actuellement votre majesté à Neiss ou à Glogau, faisant quelques bonnes épigrammes contre les Russes. Je vous supplie, sire, d'en faire aussi contre le mois de mai, qui mérite si peu le nom de printemps, et pendant lequel nous avons froid comme dans l'hiver. Il me paraît que ce mois de mai est l'emblème des réputations mal acquises. Si les pilules dont votre majesté a honoré ma caducité peuvent me rendre quelque vigueur, je n'irai pas chercher les chambrières de M. de Valori; l'espèce féminine ne me ferait pas faire une demi-lieue; j'en ferai mille pour vous faire encore ma cour.

---

(1) Il avait composé un ouvrage intitulé, le *Philosophe chrétien*. (G. A.)
(2) La reine de France. (G. A.)
(3) Maurepas s'était sans doute moqué de l'épître que le roi de Prusse lui avait adressée. (G. A.)
(4) L'épître intitulée, *Apologie des rois*. (G. A.)
(5) Celle de Crébillon. (G. A.)
(6) Voyez la lettre du 13 février. (G. A.)

(1) Publiée par Walther. (G. A.)
(2) L'impératrice Elisabeth, excitée par son ministre Bestuchef, armait contre la Prusse. (G. A.)
(3) Frédéric a employé cette expression dans une de ses lettres. Voltaire la lui rappelle. (G. A.)

Mais je vous prie de m'accorder une grâce qui vous coûtera peu ; c'est de vouloir bien conquérir quelques provinces vers le midi, comme Naples et la Sicile, ou le royaume de Grenade et l'Andalousie. Il y a plaisir à vivre dans ces pays-là, où l'on a toujours chaud. Votre majesté ne manquerait pas de les visiter tous les ans, comme elle va au grand Glogau, et j'y serais un courtisan très assidu. Je vous parlerais de vers ou de prose sous des berceaux de grenadiers et d'orangers, et vous ranimeriez ma verve glacée ; je jetterais des fleurs sur les tombeaux de Kaiserling et du successeur de La Croze (1), que votre majesté avait si heureusement arraché à l'Eglise pour l'attacher à votre personne; et je voudrais comme eux mourir, mais fort tard, à votre service : car en vérité, sire, il est bien triste de vivre si longtemps loin de Frédéric-le-Grand.

237. — DU ROI.

Le 16 mai.

Voilà ce qui s'appelle écrire. J'aime votre franchise ; oui, votre critique m'instruit plus en deux lignes que ne feraient vingt pages de louanges.

Ces vers, que vous avez trouvés passables, sont ceux qui m'ont le moins coûté. Mais quand la pensée, la césure et la rime, se trouvent en opposition, alors je fais de mauvais vers, et je ne suis pas heureux en corrections.

Vous ne vous apercevez pas des difficultés qu'il me faut surmonter pour faire passablement quelques strophes. Une heureuse disposition de la nature, un génie facile et fécond, vous ont rendu poëte sans qu'il vous en ait rien coûté : je rends justice à l'infériorité de mes talents : je nage dans cet océan poétique avec des joncs et des vessies sous les bras. Je n'écris pas aussi bien que je pense ; mes idées sont souvent plus fortes que mes expressions, et dans cet embarras je fais le moins mal que je peux.

J'étudie à présent vos critiques et vos corrections, elles pourront m'empêcher de retomber dans mes fautes précédentes : mais il en reste encore tant à éviter, qu'il n'y a que vous seul qui puissiez me sauver de ces écueils.

Sacrifiez-moi, je vous prie, ces deux mois que vous me promettez (2). Ne vous ennuyez point de m'instruire : si l'extrême envie que j'ai d'apprendre, et de réussir dans une science qui de tout temps a fait ma passion, peut vous récompenser de vos peines, vous aurez lieu d'être satisfait.

J'aime les arts par la raison qu'en donne Cicéron. Je ne m'élève point aux sciences par la raison que les belles-lettres sont utiles en tout temps, et qu'avec toute l'algèbre du monde on n'est souvent qu'un sot lorsqu'on ne sait pas autre chose. Peut-être dans dix ans la société tirera-t-elle de l'avantage des courbes que des songe-creux d'algébristes auront carrées laborieusement. J'en félicite d'avance la postérité ; mais, à vous parler vrai, je ne vois dans tous ces calculs qu'une scientifique extravagance. Tout ce qui n'est ni utile ni agréable ne vaut rien. Quant aux choses utiles, elles sont toutes trouvées (3) ; et pour les agréables, j'espère que le bon goût n'y admettra point d'algèbre.

Je ne vous enverrai plus ni prose ni vers. Je vous compte ici au commencement de juillet, et j'ai tout un fatras poétique dont vous pourrez faire la dissection ; cela vaut mieux que de critiquer Crébillon ou quelque autre, où certainement vous ne trouverez ni des fautes aussi grossières ni en aussi grand nombre que dans mes ouvrages.

Il n'y a que des chardons à cueillir sur les bords de la Neva, et point de lauriers : ne vous imaginez point que j'aille là pour faire mon bonheur; vous me trouverez ici, pacifique citoyen de Sans-Souci, menant la vie d'un particulier philosophe.

Si vous aimez à présent le bruit et l'éclat, je vous conseille de ne point venir ici ; mais si une vie douce et unie ne vous déplaît pas, venez, et remplissez vos promesses. Mandez-moi précisément le jour que vous partirez ; et si la marquise du Châtelet est une usurière, je compte de m'arranger avec elle pour vous emprunter à gages, et pour lui payer par jour quelque intérêt qu'il lui plaira pour son poëte, son bel esprit, son..., etc.

Adieu ; j'attends votre réponse. FÉDÉRIC.

(1) Jordan, qui avait remplacé La Croze, était mort depuis 1745. (G. A.)

(2) Voyez la lettre de Voltaire, du 19 avril. (G. A.)

(3) Il est à noter que c'est le plus grand roi d'alors qui parle ainsi ! L'esprit de Voltaire est bien autrement ouvert. (G. A.)

238. — DU ROI.

Le 10 juin.

Jamais on n'a fait d'aussi jolis vers pour des pilules (1) ; ce n'est point parce que j'y suis loué. Je connais en cela l'usage des rois et des poëtes ; mais en faisant abstraction de ce qui me regarde, je trouve ces vers charmants.

Si des purgatifs produisent d'aussi bons vers, je pourrais bien prendre une prise de séné, pour voir ce qu'elle opérera sur moi.

Ce que vous avez cru être une épigramme se trouve être une ode; je vous l'envoie avec une épigramme contre les médecins (2). J'ai lieu d'être un peu de mauvaise humeur contre leurs procédés : j'ai la goutte, et ils ont pensé me tuer à force de sudorifiques.

Ecoutez : j'ai la folie de vous voir; ce sera une trahison si vous ne voulez pas vous prêter à me faire passer cette fantaisie. Je veux étudier avec vous ; j'ai du loisir cette année, Dieu sait si j'en aurai une autre. Mais pour que vous ne vous imaginiez pas que vous allez en Laponie, je vous enverrai une douzaine de certificats par lesquels vous apprendrez que ce climat n'est pas tout à fait sans aménité.

On fait aller son corps comme l'on veut. Lorsque l'âme dit, Marche, il obéit. Voilà un de vos propres apophthegmes dont je veux bien vous faire ressouvenir.

Madame du Châtelet accouche dans le mois de septembre (3); vous n'êtes pas une sage-femme; ainsi elle fera fort bien ses couches sans vous; et, s'il le faut, vous pourrez alors être de retour à Paris. Croyez d'ailleurs que les plaisirs que l'on fait aux gens sans se faire tirer l'oreille sont de meilleure grâce et plus agréables que lorsqu'on se fait tant solliciter.

Si je vous gronde, c'est que c'est l'usage des goutteux. Vous ferez ce qu'il vous plaira; mais je n'en serai pas la dupe, et je verrai bien si vous m'aimez sérieusement, ou si tout ce que vous me dites n'est qu'un verbiage de tragédie. FÉDÉRIC.

239. — DE VOLTAIRE.

A Cirey, 20 juin.

Votre muse à propos s'irrite
Contre ce vilain Bestuchef;
Et ce gros buffle moscovite,
Qui voulait nous porter méchef,
Est traité selon son mérite.

Je crois qu'autrefois Apollon,
Avant que d'un trait redoutable
Il perçât le serpent Python,
Fit contre lui quelque chanson,
Ou quelque épigramme agréable.

De ce dieu beaucoup vous tenez.
Vous avez ses traits et sa lyre,
Vous battez et vous chansonnez
Les ennemis de votre empire.

Sire, on ne peut guère dire des choses plus fortes contre les Moscovites, ni faire de meilleures plaisanteries sur les médecins, que ce que j'ai lu dans les derniers vers que votre majesté a bien voulu m'envoyer.

Bien est-il vrai qu'il y a toujours quelques petites fautes contre la langue, qui échappent à la rapidité de votre style et à la beauté de votre imagination.

Quel est le feu céleste
Ou quelle ardeur funeste
Embrasa ces glaçons?

M. le maréchal de Belle-Isle, qui est à présent l'un de nos Quarante, vous dira qu'après ce vers,

Quel est le feu céleste,

il faudrait un *qui;* ou bien il vous dira qu'on aurait pu mettre,

Quelle flamme funeste,
Infernale, ou céleste,
Embrasa ces glaçons?

(1) Voir la lettre n° 236. (G. A.)

(2) *Ode sur les troubles du Nord, et Stances contre un médecin qui pensa tuer un pauvre goutteux à force de le faire suer.* Frédéric aurait pu aussi lui envoyer des épigrammes contre l'impératrice Elisabeth, car il la criblait de ses traits. (G. A.)

(3) Elle était enceinte des œuvres de Saint-Lambert. (G. A.)

La strophe qui suit est admirable. Mais des critiques sévères vous diront que la Discorde ne vomit guère de tisons. J'examinerais auprès de vous ces grandes beautés et ces petites fautes, si je pouvais partir, comme votre majesté me l'ordonne, et comme je le souhaite. Mais ni M. Bartenstein, ni M. Bestuchef, tout puissants qu'ils sont, ni même Frédéric-le-Grand, qui les fait trembler, ne peuvent à présent m'empêcher de remplir un devoir que je crois très indispensable. Je ne suis ni faiseur d'enfants, ni médecin, ni sage-femme, mais je suis ami, et je ne quitterai pas, même pour votre majesté, une femme qui peut mourir au mois de septembre (1). Ses couches ont l'air d'être fort dangereuses ; mais si elle s'en tire bien, je vous promets, sire, de venir vous faire ma cour au mois d'octobre. Je tiens toujours pour mon ancienne maxime, que quand vous commandez à une âme, et que cette âme dit à son corps, Marche, le corps doit aller, quelque chétif et quelque cacochyme qu'il soit. En un mot, sire, sain ou malade, je m'arrange pour partir en octobre, et pour arriver tout fourré auprès du Salomon du Nord, me flattant que dans ce temps-là vous n'assiégerez point Pétersbourg, que vous aimerez les vers, et que vous me donnerez vos ordres. Je remercie très fort la Providence de ce qu'elle ne veut pas que je quitte ce monde avant de m'être mis à vos pieds.

240. — DU ROI.

A Sans-Souci, le 25 juillet.

Des lois de l'homicide Mars
Belle-Isle peut m'instruire en maître;
Mais du bon goût et des beaux-arts
Il n'est que vous qui pouvez l'être,
Vous qui parlez comme les dieux
Leur sublime et charmant langage,
Vous qu'un talent victorieux
Rend immortel par chaque ouvrage,
Vous qui menez vingt arts de front,
Et qui joignez dans votre style
A la prose de Cicéron
Des vers tels qu'en faisait Virgile.

Je ne veux que vous pour maître en tout ce qui regarde la langue, le goût, et le département du Parnasse. Il faut que chacun fasse son métier. Lorsque le maréchal de Belle-Isle vétillera sur la pureté du langage, Brühl (2) donnera des leçons militaires et fera des commentaires sur les campagnes du grand Turenne, et je composerai un traité sur la vérité de la religion chrétienne.

Votre Académie devient plaisante dans ses choix. Ces juges de la langue française vont abandonner Vaugelas pour le bréviaire ; cela paraît un peu singulier aux étrangers.

Enfin donc votre Académie
Va faire un couvent de dévots;
L'art de penser et le génie
En sont exclus par les cagots (3).

Qui veut le suffrage et l'estime
De ces quarante perroquets
N'a qu'à savoir son catéchisme,
Au demeurant point de français.

Dans cette cohue indocile,
Apollon et les doctes Sœurs
N'honoreront de leurs faveurs
Que Richelieu, vous, et Belle-Isle.

Vous êtes, mon cher Voltaire, comme les mauvais chrétiens; vous renvoyez votre conversion d'un jour à l'autre. Après m'avoir donné des espérances pour l'été, vous me remettez à l'automne. Apparemment qu'Apollon, comme dieu de la médecine, vous ordonne de présider aux couches de madame du Châtelet. Le nom sacré de l'amitié m'impose silence, et je me contente de ce qu'on me promet.

Je corrige à présent une *douzaine* d'épîtres que j'ai faites, et quelques petites pièces, afin qu'à votre arrivée vous y trouviez un peu moins de fautes. Vous pouvez voir par l'argument de mon poëme (4) quel en est le sujet. Le fond de l'histoire est vrai. Darget, alors secrétaire de Valori, fut enlevé de nuit, par un partisan autrichien, dans une chambre voisine de celle où couchait son maître. La surprise de Franquini fut extrême quand il s'aperçut qu'il tenait le secrétaire au lieu de l'ambassadeur. Tout ce qui entre d'ailleurs dans ce poëme n'est que fiction; vous le verrez ici, car il n'est pas fait pour être rendu public. Si j'avais le crayon de Raphaël et le pinceau de Rubens, j'essaierais mes forces en peignant les grandes actions des hommes; mais avec les talents de Callot on ne fait que des charges et des caricatures.

J'ai vu ici le héros de la France, ce Saxon (1), ce Turenne du siècle de Louis XV. Je me suis instruit par ses discours, non pas dans la langue française, mais dans l'art de la guerre. Ce maréchal pourrait être le professeur de tous les généraux de l'Europe. Il a vu nos spectacles; il m'a dit à cette occasion que vous aviez donné une nouvelle comédie au théâtre, que *Nanine* avait eu beaucoup de succès. J'ai été étonné d'apprendre qu'il paraissait de vos ouvrages dont j'ignorais jusqu'au nom. Autrefois je les voyais en manuscrit, à présent j'apprends par d'autres ce qu'on en dit, et je ne les reçois qu'après que les libraires en ont fait une seconde édition.

Je vous sacrifie tous mes griefs, si vous venez ici ; sinon, craignez l'épigramme : le hasard peut m'en fournir une bonne. Un poëte, quelque mauvais qu'il soit, est un animal qu'il faut ménager.

Adieu ; j'attends la chute des feuilles avec autant d'impatience qu'on attend au printemps le moment de les voir pousser. FÉDÉRIC.

241. — DE VOLTAIRE.

A Lunéville, ce 28 juillet.

Sire, votre majesté m'a ramené à la poésie. Il n'y a pas moyen d'abandonner un art que vous cultivez. Permettez que j'envoie à votre majesté une *épître* un peu longue que j'ai faite avant mon départ de Paris, pour une de mes nièces, qui est aussi possédée du démon de la poésie (2). Vous y verrez, sire, la vie de Paris peinte assez au naturel. Celle qu'on mène à Potsdam auprès de votre majesté est un peu différente, et j'attends vos ordres pour jouir encore de l'honneur que vous daignez me faire. Sain ou malade, il n'importe : je vous ai promis que je partirais dès que madame du Châtelet serait relevée de couches; ce sera probablement pour le milieu de septembre, ou au plus tard pour la fin. Ainsi, je ferai bientôt, pour voir mon Auguste, un voyage un peu plus long que Virgile n'en faisait pour voir le sien. J'apporterai à vos pieds tout ce que j'ai fait, et vous daignerez me faire part de vos ouvrages. Après cela, je mourrai content, et je pourrai bien me faire enterrer dans votre église catholique. Un Anglais fit mettre sur son tombeau : *Ci-gît l'ami du chevalier Sidney*. Je ferai mettre sur le mien : *Ci-gît l'admirateur de Frédéric-le-Grand* (3).

Il n'y a pas longtemps qu'un prince, en lisant une nouvelle édition qu'on vient de faire de votre *Anti-Machiavel*, fut fâché de ce que vous y dites de Charles XII. « Il a beau faire, » dit-il en colère, il ne l'effacera pas. » On lui répondit : « Charles XII a été le premier des grenadiers, et le roi de » Prusse est le premier des rois. »

Croyez, sire, que mon enthousiasme pour vous a toujours été le même, et que si vous étiez roi des Indes, je ferais le voyage de Lahor et de Delhi. Croyez que rien n'égale le profond respect et l'éternel attachement de V.

242. — DU ROI.

A Sans-Souci, le 15 août

Si mes vers ont contribué à l'*épître* que je viens de recevoir, je les regarde comme mon plus bel ouvrage. Quelqu'un qui assista à la lecture de cette *épître* s'écria dans une espèce d'enthousiasme : « Voltaire et le maréchal de Saxe ont le » même sort; ils ont plus de vigueur dans leur agonie (4) » que d'autres en pleine santé. »

Admirez cependant la différence qu'il y a entre nous deux: vous m'assurez que mes vers ont excité votre verve, et les vôtres ont pensé me faire abjurer la poésie. Je me trouve si ignorant dans votre langue, et si sec d'imagination, que j'ai fait vœu de ne plus écrire. Mais vous savez malheureusement ce que sont les vœux des poëtes, les zéphyrs les emportent sur leurs ailes, et notre souvenir s'envole avec eux.

Il faut être Français et posséder vos talents pour manier

(1) Voltaire pressent la catastrophe. (G. A.)
(2) Ministre de l'électeur de Saxe, roi de Pologne. Il s'entendait avec Bestuchef contre Frédéric. (G. A.)
(3) On venait d'y nommer l'évêque de Rennes. (G. A.)
(4) Le *Palladion*. (G. A.)

(1) Maurice de Saxe. (G. A.)
(2) L'épître à madame Denis, *Sur la vie de Paris et de Versailles.* (G. A.)
(3) Voyez une lettre de Voltaire, de juin 1738. (G. A.)
(4) Frédéric fait allusion à l'état maladif où se trouvait Maurice lorsqu'il livra la bataille de Fontenoy. (G. A.)

votre lyre. Je corrige, j'efface, je lime mes mauvais ouvrages pour les purifier de quantité de fautes dont ils sont remplis. On dit que les joueurs de luth accordent leur instrument la moitié de leur vie, et en touchent l'autre. Je passe la mienne à écrire, et surtout à effacer. Depuis que j'entrevois quelque certitude à votre voyage, je redouble de sévérité sur moi-même.

Soyez sûr que je vous attends avec impatience, charmé de trouver un Virgile qui veut bien me servir de Quintilien. Lucine (1) est bien oiseuse, à mon gré ; je voudrais que madame du Châtelet se dépêchât, et vous aussi. Vous pensez ne faire qu'un saut du baptême de Cirey à la messe de notre nouvelle église. La charité est éteinte dans le cœur des chrétiens : les collectes n'ont pu fournir de quoi couvrir cette église, et, à moins que de vouloir entendre la messe en plein vent, il n'y a pas moyen de l'y dire.

Marquez-moi, je vous prie, la route que vous tiendrez, et dans quel temps vous serez sur mes frontières, afin que vous trouviez des chevaux. Je sais bien que Pégase vous porte, mais il ne connaît que le chemin de l'immortalité : je vous la souhaite le plus tard possible, en vous assurant que vous ne serez pas reçu avec moins d'empressement que vous êtes attendu avec impatience. FÉDÉRIC.

243. — DE VOLTAIRE.

A Lunéville, le 18 août.

J'ai reçu vos vers très plaisants
Sur notre triste Académie (2).
Nos Quarante sont fort savants,
Des mots ils sentent l'énergie,
Et de prose et de poésie
Ils donnent des prix tous les ans;
Il font surtout des compliments;
Mais aucun n'a votre génie.

Votre majesté pense bien que j'ai plus d'envie de lui faire ma cour qu'elle n'en a de me souffrir auprès d'elle. Croyez que mon cœur a fait très souvent le voyage de Berlin, tandis que vous pensiez qu'il était ailleurs. Vous avez excité la crainte, l'admiration, l'intérêt, chez les hommes. Permettez que je vous dise que j'ai toujours pris la liberté de vous aimer. Cela ne se dit guère aux rois, mais j'ai commencé sur ce pied-là avec votre majesté, et je finirai de même. J'ai bien de l'impatience de voir votre *Lutrin* ou votre *Batrachomyomachie* homérique sur M. de Valori (3).

Mais un ministre d'importance,
Envoyé du roi très chrétien,
Et sa bedaine, et sa prestance,
Le courage du Prussien,
La fuite de l'Autrichien,
Que votre active vigilance
A cinq fois battu comme un chien;
Tout ce grand fracas héroïque,
Vos aventures, vos combats,
Ont un air un peu plus épique
Que les grenouilles et les rats
Chantés par ce poëte unique
Qu'on admire et qu'on ne lit pas.

Votre majesté, en me parlant des maréchaux de Belle-Isle et de Saxe, dit qu'il faut que chacun fasse son métier : vraiment, sire, vous en parlez bien à votre aise, vous qui faites tant de métiers à la fois, celui de conquérant, de politique, de législateur, et, qui pis est, le mien, qu'assurément vous faites le plus agréablement du monde. Vous m'avez remis sur les voies de ce métier que j'avais abandonné. J'ai l'honneur de joindre ici un petit essai d'une nouvelle tragédie de *Catilina;* en voici le premier acte ; peut-être a-t-il été fait trop vite. J'ai fait en huit jours ce que Crébillon avait mis vingt-huit ans à achever ; je ne me croyais pas capable d'une si épouvantable diligence ; mais j'étais ici sans mes livres. Je me souvenais de ce que votre majesté m'avait écrit sur le *Catilina* de mon confrère : elle avait trouvé mauvais, avec raison, que l'histoire romaine y fût entièrement corrompue ; elle trouvait qu'on avait fait jouer à Catilina le rôle d'un bandit extravagant, et à Cicéron celui d'un imbécile. Je me suis souvenu de vos critiques très justes ; vos bontés polies pour mon vieux confrère ne vous avaient pas empêché d'être un peu indigné qu'on eût fait un tableau si peu ressemblant de la république romaine. J'ai voulu esquisser la peinture que vous désiriez ; c'est vous qui m'avez fait travailler ; jugez ce premier acte ; c'est le seul que je puisse actuellement avoir l'honneur d'envoyer à votre majesté ; les autres sont encore barbouillés. Voyez si j'ai réhabilité Cicéron, et si j'ai attrapé la ressemblance de César.

Entre ces deux héros prenez votre balance,
Décidez entre leurs vertus.
César, je le prévois, aura la préférence :
Quelque juste qu'on soit, c'est notre ressemblance
Qui nous touche toujours le plus.

Je ne vous ai point envoyé cette comédie de *Nanine*. J'ai cru qu'une petite fille que son maître épouse ne valait pas trop la peine de vous être présentée. Mais, si votre majesté l'ordonne, je la ferai transcrire pour elle. Je suis actuellement avec le sénat romain, et je tâche de mériter les suffrages de Frédéric-le-Grand,

De qui je suis avec ardeur
Le très prosterné serviteur
Et l'éternel admirateur,
Sans être jamais son flatteur. V.

244. — DE VOLTAIRE.

Le ....

Sire, voici une des tracasseries que j'eus l'honneur de vous prédire il y a dix ans (1), lorsque, après avoir envoyé votre *Anti-Machiavel* en Hollande, par les ordres de votre majesté, je fis ce que je pus pour supprimer cet ouvrage.

J'avais tort, à la vérité, de vouloir étouffer un si bel enfant, qui s'est conservé malgré moi, et qui est un des plus beaux monuments de votre génie et de votre gloire.

Mais vous vous exprimez dans cet ouvrage avec une liberté qui n'est guère permise qu'à un homme qui a cent mille hommes à ses ordres. Je courus, comme vous le savez, sire, chez l'imprimeur, et j'osai raturer sur le manuscrit des endroits dont David pourrait se plaindre, s'il revenait au monde, et ceux qui pourraient être désagréables à des princes contemporains, et surtout à des têtes couronnées que vous avez toujours aimées.

Votre majesté peut se souvenir que le fripon Van Duren, qui se dit aujourd'hui votre libraire, n'eut pas plus d'égard à mes ratures que le grand-pensionnaire à mes représentations. Ce coquin avait fait transcrire le manuscrit, et je ne pus obtenir des chefs de la république qu'on l'obligeât à rendre pour de l'argent ce qu'on lui avait donné *gratis*.

Le livre parut donc, malgré tous mes efforts réitérés, et il parut avec quelques passages contre la personne d'un roi que vous avez imité par vos victoires, et contre un autre monarque que vous chérissez, et qui eût été votre allié naturel contre les Russes, si les Polonais avaient été assez heureux et assez fermes pour soutenir celui qu'ils ont si légitimement élu. Ses vertus et son alliance avec la maison de France sont des nœuds qui vous unissent avec lui. Ce monarque est très affligé de la manière dont vous vous êtes expliqué sur Charles XII et sur lui-même. Il est très aisé de réparer ce qui peut être échappé à votre plume sur ces deux princes qui vous sont chers. Je vous supplie, sire, de faire une édition qui sera la seule authentique, et dans laquelle je ne doute pas que votre majesté ne rende plus de justice à deux rois ses amis.

Votre majesté doit approuver aujourd'hui plus que jamais le dessein qu'avait Charles XII de chasser les Russes de la Livonie et de l'Ingrie, et de mettre une barrière entre eux et l'Europe. Si le roi de Pologne était sur le trône où il doit être, les Polonais pourraient alors se souvenir de ce qu'ils ont été, et contribuer à renvoyer les ours moscovites dans leurs forêts ; ce sont là vos sentiments et vos désirs.

Quelques lignes, conformes à vos idées, et qui rendraient justice aux deux monarques, feraient un effet désiré de tous ceux qui admirent votre livre ; et votre plume serait comme la lance d'Achille, qui guérit la blessure qu'elle avait faite.

245. — DE VOLTAIRE.

A Lunéville en Lorraine, ce 31 août.

Sire, j'ai le bonheur de recevoir votre lettre datée de votre Tusculum de Sans-Souci, du Linterne de Scipion. Je suis bien consolé que mon agonie vous amuse. Ceci est le chant du cygne. Je fais les derniers efforts. J'ai achevé l'esquisse entière de *Catilina*, telle que votre majesté en a vu les prémi-

(1) Déesse qui présidait aux accouchements. (G. A.)
(2) Lettre du 25 juillet. (G. A.)
(3) C'est toujours le *Palladion*. (G. A.)

(1) Voyez les lettres de Voltaire, juin et juillet 1740. (G. A.)

ces dans le premier acte. J'ai depuis commencé la tragédie d'*Électre* (1), que je voudrais bien venir au plus vite achever à Sans-Souci. Je roule aussi de petits projets dans ma tête pour donner plus de force et d'énergie à notre langue, et je pense que si votre majesté voulait m'aider, nous pourrions faire l'aumône à cette langue française, à cette gueuse pincée et dédaigneuse qui se complaît dans son indigence (2). Votre majesté saura qu'à la dernière séance de notre Académie, où je me trouvais pour l'élection du maréchal de Belle-Isle, je proposai cette petite question : Peut-on dire, *Un homme soudain dans ses transports, dans ses résolutions, dans sa colère*, comme on dit *un événement soudain?* « Non, répon- » dit-on ; car *soudain* n'appartient qu'aux choses inanimées. » — Eh! messieurs, l'éloquence ne consiste-t-elle pas à trans- » porter les mots d'une espèce dans une autre? N'est-ce pas » à elle d'animer tout? Messieurs, il n'y a rien d'inanimé » pour les hommes éloquents. » J'eus beau faire, sire, Fontenelle, le cardinal de Rohan, mon ami l'ancien évêque de Mirepoix (3), jusqu'à l'abbé d'Olivet, tout fut contre moi. Je n'eus que deux suffrages pour mon *soudain*.

Croit-on, sire, que si M. Bestuchef ou Bartenstein disait de votre majesté :

Profond dans ses desseins, soudain dans ses efforts,
De notre politique il rompt tous les ressorts,

croit-on, dis-je, que Bartenstein ou Bestuchef s'exprimât d'une manière peu correcte? Si on laisse faire l'Académie, elle appauvrira notre langue, et je propose à votre majesté de l'enrichir. Il n'y a que le génie qui soit assez riche pour faire de telles entreprises. Le purisme est toujours pauvre.

Madame du Châtelet n'est point encore accouchée ; elle a plus de peine à mettre au monde un enfant qu'un livre. Tous nos accouchements, sire, à nous autres poëtes, sont plus difficiles à mesure que nous voulons faire de bonne besogne. Les vers didactiques surtout se font beaucoup plus difficilement que les autres. Belle matière à dissertation quand je serai à vos pieds !

Mais voici un autre cas : il s'agit ici de prose.

Votre majesté se souvient d'un certain *Anti-Machiavel*, dont on a fait une vingtaine d'éditions. Une de ces éditions est tombée entre les mains du roi à la cour de qui on accouche. Il y a deux endroits où l'on rend une justice un peu sévère au roi de Suède, et où le monarque dont j'ai l'honneur de vous parler est traité un peu légèrement. Il y est infiniment sensible, et d'autant plus qu'il sent bien que le coup part d'une main trop respectable et faite pour peser les hommes. Vous vous en tirerez, sire, comme vous voudrez, parce que les héros ont toujours beau jeu : mais moi, qui ne suis qu'un pauvre diable, j'essuie tout l'orage, et l'orage a été assez fort.

Autre affaire. Il a plu à mon cher *Isaac-Onitz* (4), fort aimable chambellan de votre majesté, et que j'aime de tout mon cœur, d'imprimer que j'étais très mal dans votre cour. Je ne sais pas trop sur quoi fondé, mais la chose est moulée, et je le pardonne de tout mon cœur à un homme que je regarde comme le meilleur enfant du monde (5). Mais, sire, si le maître de la chapelle du pape avait imprimé que je ne suis pas bien auprès du pape, je demanderais des *agnus* et des bénédictions à sa sainteté. Votre majesté m'a daigné donner des pilules qui m'ont fait beaucoup de bien; c'est un grand point : mais si elle daigne m'envoyer une demi-aune de ruban noir (6), cela me servirait mieux qu'un scapulaire. Le roi auprès de qui je suis ne peut m'empêcher de courir vous remercier. Personne ne pourra me retenir. Ce n'est pas assurément que j'aie besoin d'être mené en laisse par vos faveurs; et je vous jure que j'irai bien me mettre aux pieds de votre majesté sans ficelle et sans ruban. Mais je peux assurer votre majesté que le souverain de Lunéville a besoin de ce prétexte pour n'être pas fâché contre moi de ce voyage. Il a fait une espèce de marché avec madame du Châtelet, et je suis, moi, une des clauses du marché. Je suis logé dans sa maison, et tout libre qu'est un animal de ma sorte, il doit quelque chose au beau-père de son maître. Voilà mes raisons, sire. J'ajouterai que je vous étais tendrement attaché, avant qu'aucun de ceux que vous avez comblés de vos bien-

(1) Représentée sous le nom d'*Oreste*. (G. A.)
(2) Cette qualification de la langue française est célèbre. (G. A.)
(3) Boyer, son ennemi. (G. A.)
(4) Le marquis d'Argens, ainsi baptisé par Voltaire à cause de ses *Lettres juives*. (G. A.)
(5) Ce meilleur enfant du monde ne se faisait pas faute de mordre le poëte par derrière en toute occasion. (G. A.)
(6) C'est-à-dire la croix du *Mérite*. (G. A.)

faits eût été connu de votre majesté, et que je vous demande une marque qui puisse apprendre à Lunéville et sur la route de Berlin que vous daignez m'aimer. Permettez-moi encore de dire que la charge que je possède auprès du roi mon maître (1), étant un ancien office de la couronne qui donne les droits de la plus ancienne noblesse, est non seulement très compatible avec cet honneur que j'ose demander, mais m'en rend plus susceptible. Enfin c'est l'*Ordre du Mérite*, et je veux tenir mon *Mérite* de vos bontés. Au reste je me dispose à partir le mois d'octobre; et que j'aie du *Mérite* ou non, je suis à vos pieds.

246. — DU ROI.

A Potsdam, le 4 septembre.

Je reçois votre *Catilina*, dont il m'est impossible de deviner la suite. Il n'est pas plus possible de juger d'une tragédie par un seul acte que d'un tableau par une seule figure. J'attends d'avoir tout vu pour vous dire ce que je pense du dessein, de la conduite, de la vraisemblance, du pathétique et des passions. Il ne convient pas d'exposer mes doutes à l'un des quarante juges de la langue française sur la partie de l'élocution ; si cependant mon confrère en Apollon et mon concitoyen le comte Bar (2) m'avait envoyé cet acte, je vous demanderais si l'on peut dire :

Tyran par la parole, il faut finir ton règne (3).

Si le sens ne donne pas lieu à l'équivoque, je crois qu'on peut dire, *Son éloquence l'a rendu le tyran de sa patrie, il faut finir son règne.* Mais selon la construction du vers, nous autres Allemands, qui peut-être n'entendons pas bien les finesses de la langue, nous comprenons que c'est *par la parole qu'il faut finir son règne.*

Je suis bien osé de vous communiquer mes remarques. Si cependant j'ai eu quelques scrupules sur ce vers-là, il ne m'a pas empêché de me livrer avec plaisir à l'admiration d'une infinité de beaux endroits où l'on reconnaît les traits de ce pinceau qui fit *Brutus*, la *Mort de César*, etc., etc.

Votre lettre est charmante; il n'y a que vous qui puissiez en écrire de pareilles. Il semble que la France soit condamnée d'enterrer avec vous dix personnes d'esprit que différents siècles lui avaient fait naître.

Puisque madame du Châtelet fait des livres, je ne crois pas qu'elle accouche par distraction. Dites-lui donc qu'elle se dépêche, car j'ai hâte de vous voir. Je sens l'extrême besoin que j'ai de vous, et le grand secours dont vous pouvez m'être. La passion de l'étude me durera toute ma vie. Je pense sur cela comme Cicéron, et comme je le dis dans une de mes épîtres. En m'appliquant je puis acquérir toutes sortes de connaissances ; celle de la langue française, je veux vous la devoir. Je me corrige autant que mes lumières me le permettent; mais je n'ai point de puriste assez sévère pour relever toutes mes fautes. Enfin je vous attends, et je prépare la réception du gentilhomme *ordinaire* et du génie *extraordinaire*.

On dit à Paris que vous ne viendrez point, et je dis que si, car vous n'êtes point un faussaire ; et si l'on vous accusait d'être indiscret, je dirais que cela peut être; de vous laisser voler, j'y acquiescerais; d'être coquet, encore. Vous êtes enfin comme l'éléphant blanc pour lequel le roi de Perse et l'empereur du Mogol se font la guerre, et dont ils augmentent leurs titres quand ils sont assez heureux pour le posséder. Adieu. Si vous venez ici, vous verrez à la tête des miens : *Féderic, par la grâce de Dieu, roi de Prusse, électeur de Brandebourg, possesseur de Voltaire*, etc., etc.

247. — DE VOLTAIRE.

A Paris, ce 15 octobre.

Sire, je viens de faire un effort, dans l'état affreux où je suis (4), pour écrire à M. d'Argens (5); j'en ferai bien un autre pour me mettre aux pieds de votre majesté.

J'ai perdu un ami de vingt-cinq années (6), un grand homme, qui n'avait de défaut que d'être femme, et que tout Paris regrette et honore. On ne lui a pas peut-être rendu justice pendant sa vie, et vous n'avez peut-être pas jugé d'elle

(1) La charge de gentilhomme ordinaire de la chambre. (G. A.)
(2) Stanislas Leczinski, duc de Lorraine et de Bar. (G. A.)
(3) Ce vers ne se trouve plus dans *Rome sauvée*. (G. A.)
(4) Madame du Châtelet était morte le 10 septembre. (G. A.)
(5) On n'a pas cette lettre. (G. A.)
(6) Voltaire avait connu Emilie bien avant leur liaison. (G. A.)

comme vous auriez fait, si elle avait eu l'honneur d'être connue de votre majesté. Mais une femme qui a été capable de traduire Newton et Virgile, et qui avait toutes les vertus d'un honnête homme, aura sans doute part à vos regrets.

L'état où je suis depuis un mois ne me laisse guère d'espérance de vous revoir jamais; mais je vous dirai hardiment que si vous connaissiez mieux mon cœur, vous pourriez avoir aussi la bonté de regretter un homme qui certainement dans votre majesté n'avait aimé que votre personne.

Vous êtes roi, et par conséquent vous êtes accoutumé à vous défier des hommes. Vous avez pensé, par ma dernière lettre, ou que je cherchais une défaite pour ne pas venir à votre cour, ou que je cherchais un prétexte pour vous demander une légère faveur. Encore une fois, vous ne me connaissez pas. Je vous ai dit la vérité, et la vérité la plus connue à Lunéville. Le roi de Pologne Stanislas est sensiblement affligé, et je vous conjure, sire, de sa part et en son nom, de permettre une nouvelle édition de l'*Anti-Machiavel*, où l'on adoucira ce que vous avez dit de Charles XII et de lui; il vous en sera très obligé. C'est le meilleur prince qui soit au monde; c'est le plus passionné de vos admirateurs, et j'ose croire que votre majesté aura cette condescendance pour sa sensibilité, qui est extrême.

Il est encore très vrai que je n'aurais jamais pu le quitter pour venir vous faire ma cour, dans le temps que vous l'affligiez et qu'il se plaignait de vous (1). J'imaginai le moyen que je proposai à votre majesté : je crus et je crois encore ce moyen très décent et très convenable. J'ajoute encore que j'aurais dû attendre que votre majesté daignât me prévenir elle-même sur la chose dont je prenais la liberté de lui parler. Cette faveur était d'autant plus à sa place, que j'ose vous répéter encore ce que je mande à M. d'Argens : oui, sire, M. d'Argens a constaté, a relevé le bruit qui a couru que vous me retiriez vos bonnes grâces; oui, il l'a imprimé. Je vous ai allégué cette raison qu'il aurait dû appuyer lui-même. Il devait vous dire : « Sire, rien n'est plus vrai, ce bruit a » couru; j'en ai parlé; voilà l'endroit de mon livre où je l'ai » dit : et il sera digne de la bonté de votre majesté de faire » cesser ce bruit, en appelant pour quelque temps à votre » cour un homme qui m'aime et qui vous adore, et en l'ho- » norant d'une marque de votre protection. »

Mais au lieu de lire attentivement l'endroit de ma lettre à votre majesté, où je le citais, au lieu de prendre cette occasion de m'appeler auprès de vous, il me fait un quiproquo où l'on n'entend rien. Il me parle de libelles, de querelles d'auteur; il dit que je me suis plaint à votre majesté qu'il *ai dit* de moi des choses *injurieuses;* en un mot, il se trompe, et il me gronde, et il a tort : car il sait bien que je vous ai dit dans ma lettre que je l'aime de tout mon cœur.

Mais vous, sire, avez-vous raison avec moi? Vous êtes un très grand roi; vous avez donné la paix dans Dresde; votre nom sera grand dans tous les siècles; mais toute votre gloire et toute votre puissance ne vous mettent pas en droit d'affliger un cœur qui est tout à vous. Quand je me porterais aussi bien que je me porte mal, quand je serais à dix lieues de vos Etats, je ne ferais pas un pas pour aller à la cour d'un grand homme qui ne m'aimerait point, et qui ne m'enverrait chercher que comme un souverain. Mais si vous me connaissiez, et si vous aviez pour moi une vraie bonté, j'irais me mettre à vos pieds à Pékin. Je suis sensible, sire, et je ne suis que cela. J'ai peut-être deux jours à vivre, je les passerai à vous admirer, mais à déplorer l'injustice que vous faites à une âme qui était si dévouée à la vôtre, et qui vous aime toujours comme M. de Fénelon aimait Dieu pour lui-même. Il ne faut pas que Dieu rebute celui qui lui offre un encens si rare.

Croyez encore, s'il vous plaît, que je n'ai pas besoin de petites vanités, et que je ne cherchais que vous seul.

248. — DE VOLTAIRE.

A Paris, 10 novembre.

Sire, j'ai reçu presque à la fois trois lettres de votre majesté : l'une du 10 septembre (2), venue par Francfort, adressée de Francfort à Lunéville, renvoyée à Paris, à Cirey, à Lunéville, et enfin à Paris, pendant que j'étais à la campagne dans la plus profonde retraite : les deux autres (3) me parvinrent avant-hier par la voie de M. Chambrier (4), qui est encore, je crois, à Fontainebleau.

(1) Voyez les deux dernières lettres de Voltaire. (G. A.)
(2) On n'a pas cette lettre. (G. A.)
(3) De ces deux autres, on n'en a qu'une. (G. A.)
(4) Envoyé de Prusse en France. (G. A.)

Hélas! sire, si la première de ces lettres avait pu me parvenir, dans l'excès de ma douleur, au temps où je devrais l'avoir reçue, je n'aurais quitté que pour vous cette funeste Lorraine; je serais parti pour me jeter à vos pieds; je serais venu me cacher dans un petit coin de Potsdam ou de Sans-Souci; tout mourant que j'étais, j'aurais assurément fait ce voyage; j'aurais retrouvé des forces. J'aurais même des raisons, que vous devinez bien (1), pour aimer mieux mourir dans vos Etats que dans le pays où je suis né.

Qu'est-il arrivé? Votre silence m'a fait croire que ma demande vous avait déplu, que vous n'aviez réellement aucune bonté pour moi, que vous aviez pris ce que je vous proposais pour une défaite et pour une envie déterminée de rester auprès du roi Stanislas. Sa cour, où j'ai vu mourir madame du Châtelet d'une manière cent fois plus funeste que vous ne pouvez le croire, était devenue pour moi un séjour affreux, malgré mon tendre attachement pour ce bon prince, et malgré ses extrêmes bontés. Je suis donc revenu à Paris; j'ai rassemblé autour de moi ma famille; j'ai pris une maison (2), et je me suis trouvé père de famille, sans avoir d'enfants. Je me suis fait ainsi dans ma douleur un établissement honorable et tranquille, et je passe l'hiver dans ces arrangements, et dans celui de mes affaires, qui étaient mêlées avec celles de la personne que la mort ne devait pas enlever avant moi. Mais puisque vous daignez m'aimer encore un peu, votre majesté peut être très sûre que j'irai me jeter à ses pieds l'été prochain, si je suis en vie. Je n'ai plus besoin actuellement de prétexte, je n'ai besoin que de la continuation de vos bontés. J'irai passer huit jours auprès du roi Stanislas; c'est un devoir que je dois remplir, et le reste sera à votre majesté. Soyez, je vous en conjure, bien persuadé que je n'avais imaginé ce chiffon noir que parce qu'alors le roi Stanislas n'aurait pas souffert que je le quittasse. Je croyais que vous aviez fait cette grâce à M. de Maupertuis. Il est encore très vrai, et je vous le répète, et ce n'est point une tracasserie, que le bruit avait couru, à mon dernier voyage à votre cour, que vous m'aviez retiré vos bonnes grâces. Je ne disais pas à votre majesté que M. d'Argens avait écrit contre moi; je vous disais et je vous dis encore que, dans un certain livre de morale dont le titre m'a échappé, et qui est rempli de portraits, il avait relevé ce bruit dont je vous ai parlé; je lui ai même cité, dans la lettre que je lui ai écrite, l'endroit où il parle de moi; il doit s'en souvenir. C'est après le portrait d'Orcan, qu'il dépeint comme un courtisan dangereux par sa langue. Il me fait paraître sous le nom d'Euripide. Il dit « qu'Euripide arrive à la cour d'un grand roi, » qu'il y est d'abord bien reçu; mais que bientôt le roi se » dégoûte; qu'alors les courtisans, comme de raison, le dé- » chirent : que faut-il, ajoute-t-il, pour que la cour dise du » bien d'Euripide? qu'il revienne, et que le roi jette un coup » d'œil sur lui. »

Voilà à peu près les paroles de son livre, qu'il m'envoya lui-même; voilà ce que j'ai en dernier lieu remis dans sa mémoire, et ce que j'ai mandé à votre majesté. J'étais bien loin d'écrire et de penser qu'il eût écrit pour m'offenser. Encore une fois, sire, je vous disais qu'il avait relevé le bruit qui courait que j'étais mal auprès de vous. C'est ce que j'affirme encore, non pas assurément pour me plaindre de lui, que j'aime tendrement, mais pour faire voir à votre majesté que j'avais besoin d'une marque publique de votre bonté pour moi, si vous vouliez que je parusse dans votre cour.

Voilà bien des paroles. Mais il faut s'entendre, et ne rien laisser en arrière à ceux à qui on veut plaire, dût-on les fatiguer.

Vous avez bien raison, sire, de me dire que je suis fait pour être volé; car on m'a volé *Sémiramis*, et cette petite comédie de *Nonine* dont on avait parlé à votre majesté. On les a imprimées de toute manière à mes dépens, pleines de fautes absurdes, et de sottises beaucoup plus fortes que celles dont je suis capable. Je compte, dans quatre ou cinq jours, envoyer à votre majesté les véritables éditions que je fais faire.

Je vais aussi faire transcrire *Catilina*, ou plutôt *Rome sauvée;* car ce monstre de Catilina ne mérite pas d'être le héros d'une tragédie; mais Cicéron mérite de l'être.

Voici, en attendant, la réponse à votre objection grammaticale (3).

(1) L'obligation de mourir en catholique. (G. A.)
(2) Rue Traversière-Saint-Honoré. Il s'y installa avec madame Denis, devenue veuve. (G. A.)
(3) Le roi de Prusse, dans sa lettre du 4 septembre 1749, avait critiqué ce vers dans *Rome sauvée*,

Tyran par la parole, il faut finir ton règne,

J'attends de votre plume d'autres présents, et je me flatte que la cargaison que vous recevrez de moi incessamment m'en attirera une de votre part. J'aurai l'honneur de faire ce petit commerce cet hiver; et je crois, sire, sauf respect, que vous et moi nous sommes dans l'Europe les deux seuls négociants de cette espèce. Je viendrai ensuite revoir nos comptes, disserter, parler grammaire et poésie; je vous apporterai la grammaire raisonnée de madame du Châtelet, et ce que je pourrai rassembler de son Virgile; en un mot, je viendrai mes poches pleines, et je trouverai vos portefeuilles bien garnis. Je me fais de ces moments-là une idée délicieuse, mais c'est à la condition expresse que vous daignerez m'aimer un peu, car sans cela je meurs à Paris.

249. — DE VOLTAIRE.

A Paris, ce 17 novembre.

Sire, voilà *Sémiramis* en attendant *Rome sauvée*. Je suis très sûr que *Rome sauvée* vous plaira davantage, parce que c'est un tableau vrai, une image des temps et des hommes que vous connaissez et que vous aimez. Votre majesté s'intéressera aux caractères de Cicéron et de César. Elle regardera avec curiosité ce tableau que je lui en présenterai; elle sera empressée de voir s'il y a un peu de ressemblance. Mais il n'en sera pas ainsi avec Sémiramis et Ninias. Je m'imagine que ce sujet intéressera bien moins un esprit aussi philosophe que le vôtre. Il arrivera tout le contraire à Paris. Le parterre et les loges ne sont point du tout philosophes, pas même gens de lettres. Ils sont gens à sentiment, et puis c'est tout. Vous aimerez la *Mort de César;* nos Parisiennes aiment *Zaïre*. Une tragédie où l'on pleure est jouée cent fois; une tragédie où l'on dit, *Vraiment, voilà qui est beau; Rome est bien peinte;* une telle tragédie, dis-je, est jouée quatre ou cinq fois. J'aurai donc fait une partie de mes ouvrages pour Frédéric-le-Grand, et l'autre partie pour ma nation. Si j'avais eu le bonheur de vivre auprès de votre majesté, je n'aurais travaillé que pour elle. Si j'étais plus jeune, je ferais une requête à la Providence; je lui dirais : « O Fortune! fais-moi » passer six mois à Sans-Souci et six mois à Paris. » V.

250. — DU ROI.

Le 25 novembre.

D'Olivet me foudroie, à ce que je vois. Je suis plus ignorant que je ne me l'étais cru. Je me garderai bien de faire le puriste, et de parler de ce que je n'entends pas; mon silence me préservera des foudres des d'Olivet et des Vaugelas. Je me garderai bien encore de vous envoyer de mes ouvrages : si vous laissez voler les vôtres, que serait-ce des miens? Vous travaillez pour votre réputation et pour l'honneur de votre nation; si je barbouille du papier, c'est pour mon amusement; et on pourrait me le pardonner, pourvu que je déchirasse ces ouvrages après les avoir achevés. Lorsqu'on approche de quarante ans, et que l'on fait de mauvais vers, il faut dire comme le Misanthrope :

Si j'en faisais d'aussi méchants,
Je me garderais *bien* de les montrer aux gens.

Nous avions à Berlin un ambassadeur russe qui, depuis vingt ans, étudiait la philosophie sans y avoir compris grand'-chose. Le comte de Kaiserling, dont je parle (1), et qui a soixante ans bien comptés, partit de Berlin avec son gros professeur. Il est à Dresde à présent; il étudie toujours, et il espère d'être un écolier passable dans vingt ou trente ans d'ici. Je n'ai point sa patience, et je ne songe pas à vivre aussi longtemps. Quiconque n'est pas poëte à vingt ans ne le deviendra de sa vie. Je n'ai point assez de présomption pour me flatter du contraire, ni je ne suis assez aveugle pour ne me pas rendre justice.

Envoyez-moi donc vos ouvrages par générosité, et ne vous attendez à rien de ma part qu'à des applaudissements. Je veux

Imiter de Conrart le silence prudent;

mais cela ne me rendra point insensible aux beautés de la poésie. J'estimerai d'autant plus vos ouvrages, que j'ai éprouvé l'impossibilité d'y atteindre.

Ne me faites plus de tracasseries sur les *on dit*. *On dit* est la gazette des sots. Personne n'a mal parlé de vous dans ce pays-ci. Je ne sais dans quel livre d'Argens bavarde sur Euripide : qui vous dit que c'est vous? S'il avait voulu vous désigner, n'aurait-il pas choisi Virgile plutôt qu'Euripide? Tout le monde vous aurait reconnu à ce coup de pinceau; et dans le passage que vous me citez, je ne vois aucun rapport avec la réception qu'on vous a faite ici.

Ne vous forgez donc pas des monstres pour les combattre. Ferraillez, s'il le faut, avec les ennemis réels que votre mérite vous a faits en France, et ne vous imaginez pas d'en trouver où il n'y en a point : ou si vous aimez les tracasseries, ne m'y mêlez jamais; je n'y entends rien, ni ne veux jamais rien y entendre.

Je vois, par tous les arrangements que vous prenez, le peu d'espérance qu'il me reste de vous voir. Vous ne manquerez pas d'excuses; une imagination aussi vive que la vôtre est intarissable. Tantôt ce sera une tragédie dont vous voudrez voir le succès, tantôt des arrangements domestiques; ou bien le roi Stanislas, ou des nouveaux *on dit*. Enfin je suis plus incrédule sur ce voyage que sur l'arrivée du Messie, que les Juifs attendent encore.

Il paraît ici une *Elégie* (1)... Serait-elle de vous? Voici le premier vers :

Un sommeil éternel a donc fermé ses yeux, etc.

Mandez-le-moi, je vous prie; j'ai quelques doutes là-dessus; vous seul pouvez les éclaircir.

J'attends avec impatience le grand envoi que vous m'annoncez, et je vous admirerai, tout ingrat et absent que vous êtes, parce que je ne saurai m'en empêcher.

Adieu; je vais voir les agréables folies de Roland, et les héroïques sottises de Coriolan. Je vous souhaite tranquillité, joie et longue vie. FÉDÉRIC.

251. — BILLET DE VOLTAIRE.

27 novembre.

Ceci (2) n'est guère digne de votre majesté; mais il faut offrir à son dieu tous les fruits de sa terre. Vous aurez incessamment le manuscrit de *Rome sauvée*. Le sujet, au moins, sera plus digne d'un héros éloquent.

252. — DU ROI.

Décembre.

Dans votre prose délicate
Vous avancez très poliment
Que je ne suis qu'un automate,
Un stoïque sans sentiment;
Mes larmes coulent pour Electre;
Je suis sensible à l'amitié :
Mais le plus héroïque spectre
Ne m'inspire que la pitié.

Votre cardinal Quirini (3) est bien digne du temps des spectres et des sortiléges : vous connaissez votre monde, et c'était bien s'adresser de lui dire que tout catholique étant obligé de croire aux miracles, le parterre se trouvait obligé en conscience de trembler devant l'ombre de Ninus : je vous réponds que le bibliothécaire de sa sainteté approuvera fort cette doctrine orthodoxe. Pour moi, qui ne suis qu'un maudit hérétique, vous me permettrez d'être d'un sentiment différent, et de vous dire ingénument ce que

---

comme étant construit d'une manière équivoque. Voltaire consulta l'abbé d'Olivet par un billet, au bas duquel il le pria d'écrire sa réponse, et qu'il envoya au roi. Le voici d'après l'original :

A. M. l'abbé d'Olivet.

Ne crois pas m'échapper, consul que je dédaigne;
Tyran par la parole, il faut finir ton règne.

« Mon cher maître, *ce tyran par la parole* est-il ou une hardiesse heureuse ou une témérité condamnable? Mettez, s'il vous plaît, votre avis au bas de ce billet. V. »

Réponse de l'abbé d'Olivet.

« Je ne vois rien là qui ne soit très grammatical. Je vous rends les papiers que vous m'avez confiés, et qui sûrement ne sont pas sortis de mes mains. »

Au reste ces deux vers ne se trouvent plus dans *Rome sauvée*. Ils faisaient partie d'un monologue de Catilina qui n'a pas été conservé. (K.)

(1) Et qu'il ne faut pas confondre avec le baron de Kaiserling, favori du roi, et mort depuis longtemps. (G. A.)

(1) Sur la mort de madame du Châtelet. Cette pièce n'est pas de Voltaire. (G. A.)

(2) Sans doute, la comédie de *Nanine*. (G. A.)

(3) A qui *Sémiramis* est dédiée. Voyez tome III. (G. A.)

je pense de votre tragédie. Quelque détour que vous preniez pour cacher le nœud de *Sémiramis*, ce n'en est pas moins l'ombre de Ninus : c'est cette ombre qui inspire des remords dévorants à sa veuve parricide ; c'est l'ombre qui permet galamment à sa veuve de convoler en secondes noces. L'ombre fait entendre du fond de son tombeau une voix gémissante à son fils ; il fait mieux, il vient en personne effrayer le conseil de la reine, et atterrer la ville de Babylone ; il arme enfin son fils du poignard dont Ninias assassine sa mère. Il est si vrai que défunt Ninus fait le nœud de votre tragédie, que sans les rêves et les apparitions différentes de cette âme errante, la pièce ne pourrait pas se jouer. Si j'avais un rôle à choisir dans cette tragédie, je prendrais celui du revenant ; il y fait tout. Voilà ce que vous dit la critique. L'admiration ajoute, avec la même sincérité, que les caractères sont soutenus à merveille, que la vérité parle par vos acteurs, que l'enchaînure des scènes est faite avec un grand art. Sémiramis inspire une terreur mêlée de pitié. Le féroce et artificieux Assur, mis en opposition avec le fier et généreux Ninias, forme un contraste admirable ; on déteste le premier : aussi ne lui arrive-t-il aucune catastrophe dans l'action, parce qu'elle n'aurait produit aucun effet. On s'intéresse à Ninias, mais on est étonné de la façon dont il tue sa mère ; c'est le moment où il faut se faire la plus forte illusion. On est un peu fâché contre Azéma qu'elle porte des paquets, et que ses quiproquo soient la cause de la catastrophe. Toute la pièce est versifiée avec force ; les vers me paraissent de la plus belle harmonie, et dignes de l'auteur de la *Henriade*. J'aime mieux cependant lire cette tragédie que de la voir représenter, parce que le spectre me paraîtrait risible, et que cela serait contraire au devoir que je me suis proposé de remplir exactement, de pleurer à la tragédie, et de rire à la comédie.

Du temps de Plaute et d'Euripide,
Le parterre morigéné
Suivait ce goût sage et solide;
Par malheur il est suranné.

Vous dirai-je encore un mot sur la tragédie? Les grandes passions me plaisent sur le théâtre; je sens une satisfaction secrète lorsque l'auteur trouve moyen de remuer et de transporter mon âme par la force de son éloquence ; mais ma délicatesse souffre, lorsque les passions héroïques sortent de la vraisemblance. Les machines sont trop outrées dans un spectacle ; au lieu d'émouvoir, elles deviennent puériles. S'il fallait opter, j'aimerais mieux, dans la tragédie, moins d'élévation et plus de naturel. Le sublime outré donne dans l'extravagance; Charles XII a été le seul homme de tout ce siècle qui eût ce caractère théâtral; mais, pour le bonheur du genre humain, les Charles XII sont rares. Il y a une *Mariamne* de Tristan, qui commence par ce vers :

Fantôme injurieux qui troubles mon repos...

Ce n'est pas certainement comme nous parlons : apparemment que c'est le langage des habitants de la lune. Ce que je dis des vers doit s'entendre également de l'action : pour qu'une tragédie me plaise, il faut que les personnages ne montrent les passions que telles qu'elles sont dans les hommes vifs et dans les hommes vindicatifs. Il ne faut dépeindre les hommes ni comme des démons ni comme des anges, car ils ne sont ni l'un ni l'autre, mais puiser leurs traits dans la nature.

Pardon, mon cher Voltaire, de cette discussion; je vous parle comme faisait la servante de Molière ; je vous rends compte des impressions que les choses font sur mon âme ignorante. J'ai trouvé dans le volume que je viens de recevoir l'*Éloge* que vous faites des officiers qui ont péri dans cette guerre (1), ce qui est digne de vous; et j'ai été surpris que nous nous soyons rencontrés sans le savoir dans le choix du même sujet. Les regrets que me causait la perte de quelques amis me firent naître l'idée de leur payer, au moins après leur mort, un faible tribut de reconnaissance, et je composai ce petit ouvrage, où le cœur eut plus de part que l'esprit; mais ce qu'il y a de singulier, c'est que le mien est en vers, et celui du poëte en prose. Racine n'eut de sa vie de triomphe plus éclatant que lorsqu'il traitait le même sujet que Pradon. J'ai vu combien mon barbouillage était inférieur à votre Éloge. Votre prose apprend à mes vers comme ils auraient dû s'énoncer.

Quoique je sois de tous les mortels celui qui importune le moins les dieux par mes prières, la première que je leur adresserai sera conçue en ces termes :

O dieux! qui douez les poëtes
De tant de sublimes faveurs,
Ah! rendez vos grâces parfaites,
Et qu'ils soient un peu moins menteurs!

Si les dieux daignent m'exaucer, je vous verrai l'année qui vient à Sans-Souci, et si vous êtes d'humeur à corriger de mauvais vers, vous trouverez à qui parler. *Vale.*

(1) Voyez, tome IV, Discours. (G. A.)

253. — DE VOLTAIRE.

A Paris, 31 décembre.

Vous êtes pis qu'un hérétique;
Car ces gens, qu'un bon catholique
Doit pieusement détester,
Pensent qu'on peut ressusciter,
Et que la *Bible* est véridique;
Mais le héros de Sans-Souci,
En qui tant de lumière abonde,
Fait peu de cas de l'autre monde,
Et se moque de celui-ci (1).

Et moi aussi, sire, je prends la liberté de m'en moquer. Mais quand je travaille pour le public, je parle à l'imagination des hommes, à leurs faiblesses, à leurs passions. Je ne voudrais pas qu'il y eût deux tragédies comme *Sémiramis*; mais il est bon qu'il y en ait une, et ce n'est pas une petite affaire d'avoir transporté la scène grecque (2) à Paris, et d'avoir forcé un peuple frivole et plaisant à frémir à la vue d'un spectre. Votre majesté sent bien que je pouvais me passer de cette ombre. Rien n'était plus aisé ; mais j'ai voulu faire voir qu'on peut accoutumer les hommes à tout, et qu'il n'y a que manière de s'y prendre. Vous les accoutumez à des choses plus rares et plus difficiles.

Ce que votre majesté me fait l'honneur de me mander à propos de la petite commémoration que j'ai faite de nos pauvres officiers tués et oubliés, me ravit en admiration. Quoi ! vous roi, vous avez eu la même idée, et l'avez exécutée en vers ! Vous avez fait ce que faisait le peuple d'Athènes. Vous valez bien ce peuple à vous tout seul. Il est bien juste qu'un roi qui fait tuer des hommes les regrette et les célèbre ; mais où sont les monarques qui en usent ainsi ? Ils se contentent de faire tuer. Mais vous êtes roi et homme, homme éloquent, homme sensible ; vous redoublez plus que jamais mon extrême envie de vous voir encore avant que ma malheureuse machine se détruise, et cesse pour jamais de vous admirer et de vous aimer. La mort me fait de la peine. On vit trop peu. Je crois que le peu de temps que j'ai à pouvoir approcher d'un être tel que vous me fait encore envisager la brièveté de la vie avec plus de chagrin.

Je ne sais ce que c'est que ces vers dont votre majesté me parle sur la mort de madame du Châtelet (3). Je n'ai rien vu de ce qu'on a publié pour et contre dans notre nation frivole. Je me borne à regretter dans la retraite un grand homme qui portait des jupes, à respecter sa mémoire, et à ne me point soucier du tout de ses faiblesses de femme.

Voici un petit recueil (4), où vous trouverez bien des vers corrigés et arrondis. On n'a jamais fait avec les vers. Quel métier! Pourquoi faut-il qu'il soit le plus inutile de tous et le plus difficile ?

Je reprends cette lettre, sire, que j'avais commencée il y a quelques jours. Je suis retombé malade. Me voilà à peu près guéri, et je reprends ma lettre. J'avertis votre majesté qu'elle n'aura pas sitôt une certaine *Rome sauvée*. J'ai beaucoup retravaillé cet ouvrage, parce qu'il s'agit de grands hommes que vous connaissez comme si vous aviez vécu avec eux. Quand il s'agit de peindre Rome pour Frédéric-le-Grand, il y faut un peu d'attention. On va jouer une *Électre* de ma façon, sous le titre d'*Oreste*. Je ne sais pas si elle vaudra celle de Crébillon, qui ne vaut pas grand'chose; mais du moins Électre ne sera pas amoureuse, et Oreste ne sera pas galant. Il faut petit à petit défaire le théâtre français des déclarations d'amour, et cesser de

Peindre Caton galant, et Brutus dameret. (Boil., *Art poét.*)

(1) Réponse à la lettre précédente, où le spectre de Sémiramis est critiqué. (G. A.)
(2) On voit que Voltaire, en imaginant l'ombre de Ninus, songeait non-seulement à l'ombre du père d'Hamlet, mais encore à celle de Darius dans les *Perses* d'Eschyle. (G. A.)
(3) Voyez la lettre du 25 novembre. (G. A.)
(4) *Recueil de pièces en vers et en prose*, par l'auteur de la tragédie de *Sémiramis*. Il renfermait les six *Discours sur l'homme*. (G. A.)

J'ai actuellement un petit procès dont je fais votre majesté juge. Madame la duchesse d'Aiguillon croit avoir trouvé un manuscrit du *Testament politique* du cardinal de Richelieu, et un manuscrit authentique. Je crois la chose impossible, parce que je crois impossible que le cardinal de Richelieu ait écrit ce fatras de puérilités, de contradictions, et de faussetés, dont ce testament fourmille. On a estimé cet ouvrage, parce qu'on l'a cru d'un grand homme. Voilà comme on juge. J'ose le croire d'un homme au-dessous du médiocre (1). Si par malheur il était du cardinal, à quoi tiennent les réputations! La vôtre, sire, est en sûreté. Je souhaite à votre majesté autant d'années que de gloire. Je lui renouvelle, pour l'année 1750, mes respects, mon admiration, et mon tendre dévouement.

254. — DU ROI.

11 janvier 1750.

J'ai vu le roman de *Nanine*
Elégamment dialogué,
Par hasard, je crois, relégué
Sur la scène aimable et badine
Où triomphèrent les écrits
De l'inimitable Molière.

Si sa muse fut la première
Sur le théâtre de Paris,
Qui donna des grâces aux ris,
Gare qu'elle soit la dernière.

Il terrassa tous vos marquis,
Précieuses, faux beaux esprits,
Faux dévots à triple tonsure,
Nobles sortis de la roture,
Médecins, juges et badauds:
Molière voyait la nature,
Il en faisait de grands tableaux.

Les goûts frelatés et nouveaux,
Qu'introduisirent ses rivaux
Lassés de sa forte peinture,
A la place de nos défauts,
Et d'une plaisante censure,
Qui pouvait corriger nos mœurs,
Surent affadir de Thalie
Le propos léger, la saillie
Dont sa morale est embellie;
Et pour comble de leurs erreurs
Ils déguisèrent Melpomène,
Qui vient sur la comique scène
Verser ses héroïques pleurs
Dans les atours d'une bourgeoise
Languissante, triste et sournoise,
Disant d'amoureuses fadeurs.

Dans cette nouvelle hérésie
On connaît aussi peu le ton
Que doit avoir la comédie,
Qu'on trouve la religion
Sous les traits de l'apostasie.

Comme vous n'avez pu réussir à m'attirer dans la secte de La Chaussée (2), personne n'en viendra à bout : j'avoue cependant que vous avez fait de *Nanine* tout ce qu'on en pouvait espérer. Ce genre ne m'a jamais plu; je conçois bien qu'il y a beaucoup d'auditeurs qui aiment mieux entendre des douceurs à la comédie que d'y voir jouer leurs défauts, et qui sont intéressés à préférer un dialogue insipide à cette plaisanterie fine qui attaque les mœurs. Rien n'est plus désolant que de ne pouvoir pas être impunément ridicule. Ce principe posé, il faut renoncer à l'art charmant des Térence et des Molière, et ne se servir du théâtre que comme d'un bureau général de fadeurs où le public peut apprendre à dire, *Je vous aime*, de cent façons différentes. Mon zèle pour la bonne comédie va si loin, que j'aimerais mieux y être joué, que de donner mes suffrage à ce monstre bâtard et flasque que le mauvais goût du siècle a mis au monde.

Depuis *Nanine* je n'entends plus parler de vous, donnez-moi donc quelque signe de vie.

Votre muse est-elle engourdie?
L'hiver a-t-il pu la glacer?
Le beau feu de votre génie
Ne saurait-il plus s'élancer?

Ah! c'est un feu que Prométhée
Sut dérober aux dieux jaloux :
De cette flamme respectée
Ne parlons jamais qu'à genoux.
Chez vous elle ne peut s'éteindre;
Mais, pour que je n'ose m'en plaindre,
J'exige quelques vers de vous.

C'est un défi dans toutes les formes; vous passerez pour un lâche, si vous n'y répondez : l'esprit ni les vers ne vous coûtent rien; n'imitez donc pas les Hollandais, qui, ayant seuls des clous de girofle, n'en vendent que par faveur. Horace, votre devancier, envoyait des épîtres à Mécène tant qu'il en voulait : Virgile, votre aïeul, ne faisait pas des poëmes épiques pour tout le monde, mais bien des églogues; mais vous, dans l'opulence de l'esprit et possédant tous les trésors de l'imagination la plus brillante, vous êtes le plus grand avare d'esprit que je connaisse ; faut-il être aussi difficile pour quelques vers de votre superflu qu'on vous demande? Ne me fâchez pas; mon impatience me pourrait tenir lieu d'Apollon, et peut-être ferais-je une satire sur les avares d'esprit : mais si je reçois de vous une lettre bien jolie, comme vous en faites souvent, j'oublierai mes sujets de plainte, et je vous aimerai bien. Adieu, Fédéric.

255. — DU ROI.

Janvier.

Quoi! vous envoyez vos écrits
Au frondeur de *Sémiramis*,
A l'incrédule qui de l'ombre
Du grand Ninus n'est point épris,
Qui sur un ton caustique et sombre
Ose juger vos beaux esprits!
Ce trait désarme ma colère :
Enfin je retrouve Voltaire,
Ce Voltaire du temps jadis,
Qui savait aimer ses amis,
Et qui surtout savait leur plaire.

Voilà une lettre comme j'en recevais autrefois de Cirey. Je redouble d'envie de vous revoir, de parler de littérature, et de m'instruire des choses que vous seul pouvez m'apprendre. Je vous fais mes remerciements de votre nouvelle édition (1). Comme je savais vos vieilles épîtres par cœur, j'ai reconnu toutes les corrections et additions que vous y avez faites; j'en ai été charmé : ces épîtres étaient belles, mais vous y avez ajouté de nouvelles beautés.

Vous accoutumerez le parterre à tout ce que vous voudrez; des vers de la beauté des vôtres peuvent, par leur imposture, faire illusion sur le fond des choses. Je suis curieux de voir *Oreste;* comment vous aurez remplacé Palamède (2), et de quelles autres beautés vous aurez enrichi cette tragédie; si vous pensiez à moi, vous me feriez la galanterie de me l'envoyer. Je suis prévenu pour vous, il ne tient donc qu'à vous de recevoir mes applaudissements; mais se soucie-t-on à Paris que des Vandales et des Barbares sifflent ou battent des mains à Berlin?

Cet *Eloge* de nos officiers tués à la guerre me rappelle une anecdote du feu czar. Pierre I[er] se mêlait de pharmacie et de médecine ; il donnait des remèdes à ses courtisans malades; et lorsqu'il avait expédié quelques boyards pour l'autre monde, il célébrait leurs obsèques avec magnificence, et honorait leur convoi funèbre de sa présence. Je me trouve, à l'égard de ces pauvres officiers, dans un cas à peu près semblable : des raisons d'Etat m'obligèrent à les exposer à des dangers où ils ont péri : pouvais-je faire moins que d'orner leurs tombeaux d'épitaphes simples et véritables? Venez au moins corriger ce morceau plein de fautes, pour lequel je m'intéresse plus que pour tous mes autres ouvrages. Des affaires m'appellent en Prusse au mois de juin; mais du premier de juillet jusqu'au mois de septembre je pourrai disposer de mon temps, je pourrai étudier au pieds de Gamaliel (3), je pourrai

Vous admirer et vous entendre,
Et du grand art de Cicéron,
De Thucydide, et de Maron,
M'instruire, et par vos soins apprendre
Le chemin du sacré vallon :
Mais, pour y mériter un nom,
Du feu que votre esprit recèle
Daignez à ma froide raison
Communiquer une étincelle,
Et j'égalerai Crébillon.

(1) Voyez, tome V, *des Mensonges imprimés.* (G. A.)
(2) Voltaire n'appartenait pas non plus à cette secte. Sa *Nanine* n'était qu'une concession au goût du jour, faite bien à contre cœur. (G. A.)

(1) C'est-à-dire du recueil où se trouvaient réimprimés les *Discours sur l'homme.* (G. A.)
(2) Seul personnage intéressant dans l'*Electre* de Crébillon. (G. A.)
(3) Maître de saint Paul. (G. A.)

Comment voulez-vous que je juge qui de vous ou de madame d'Aiguillon a raison? Si la duchesse produit le *Testament politique* du cardinal de Richelieu en original, il faudra bien l'en croire. Les grands hommes ne le sont ni à tous les moments ni en toutes choses. Un ministre rassemblera toutes ses forces, il emploiera toute la sagacité de son esprit dans un affaire qu'il juge importante, et il marquera beaucoup de négligence dans une autre qu'il croit médiocre. Si je me représente le cardinal de Richelieu rabaissant les grands du royaume, établissant solidement l'autorité royale, soutenant la gloire des Français contre des ennemis puissants et étrangers, étouffant des guerres intestines, détruisant le parti des calvinistes, et faisant élever un digue à travers la mer pour assiéger La Rochelle; si je me représente cette âme ferme, occupée des plus grands projets, et capable des résolutions les plus hardies, le *Testament politique* me paraît trop puéril pour être son ouvrage. Peut-être étaient-ce des idées jetées sur le papier; peut-être ne voulait-il pas dire tout ce qu'il pensait, pour se faire regretter d'autant plus. Si j'avais vécu avec ce cardinal, j'en parlerais plus positivement; à présent je ne peux que deviner.

Des grandeurs et des petitesses,
Quelques vertus, plus de faiblesses,
Font le bizarre composé
Du héros le plus avisé :
Il jette un rayon de lumière;
Mais ce soleil, dans sa carrière,
Ne brille pas d'un feu constant.
L'esprit le plus profond s'éclipse :
Richelieu fit son *Testament*,
Et Newton son *Apocalypse*.

Je ne souhaite, pour la nouvelle année, que de la santé et de la patience à l'auteur de la *Henriade*. S'il m'aime encore, je le verrai face à face, je l'admirerai à Sans-Souci, et je lui en dirai davantage.

256. — DE VOLTAIRE.

A Paris, 5 février.

Du sein des brillantes clartés,
Et de l'éternelle abondance
D'agréments et de vérités
Dont vous avez la jouissance,
Trop heureux roi, vous insultez
Mon obscure et triste indigence.
Je vous l'avoue, un bon écrit
De ma part est chose très rare,
Je ne suis que pauvre d'esprit,
Vous m'appelez d'esprit avare.
Mais il faut que le pauvre encor
Porte sa substance au trésor
De ces puissances trop altières;
Et le palais d'azur et d'or
Reçoit le tribut des chaumières.

Voici donc, sire, un très chétif tribut qui n'est pas dans le goût du comique larmoyant. Car il faut bien se tourner de tous les sens pour vous plaire.

Comme j'allais continuer cette petite épître, j'en reçois une de votre majesté. Celle-là prouve bien mieux encore l'immensité des richesses de votre génie. Ni vous ni personne n'a jamais rien fait de si bien, ou du moins de mieux que ces vers :

Des grandeurs et des petitesses,
Quelques vertus, plus de faiblesses, etc. (1).

Je sens, à la lecture de cette lettre, que si j'avais un peu de santé, je partirais sur-le-champ, fussiez-vous à Kœnigsberg. Vous daignez demander *Oreste*; je vais le faire transcrire. Mais que votre majesté ne s'attende pas à voir un Palamède : il n'y en a point dans Sophocle.

A l'égard du prétendu *Testament politique* du cardinal de Richelieu, je réponds bien que madame d'Aiguillon n'en aura jamais l'original. Sire, on n'a jamais vu l'original de tous ces *testaments-là*. Indépendamment des misères dont ce livre est plein, je trouve qu'Armand est bien petit devant Frédéric.

. . . . Ceux dont l'imprudence
Dans d'indignes mortels a mis sa confiance (2).

L'imprudence met sa confiance. L'imprudence ne *mettent* pas. Mais l'imprudence pourrait à toute force mettre *leur* confiance, en rapportant ce *leur* au dont. Ce serait une licence qui, en certains cas, serait permise.

Mon chancelier d'Olivet dirait le reste. Mais quand j'écris au plus grand homme de notre siècle, je ne connais que le sentiment de l'admiration. L'enthousiasme fait oublier la grammaire. A vos genoux.

257. — DU ROI.

20 février.

La nuit, compagne du repos,
En nous dérobant la lumière,
Avait jeté sur ma paupière
Ses plus léthargiques pavots;
Mon âme était appesantie,
Et ma pensée anéantie,

Lorsqu'un songe, d'un vol léger,
Me fit passer comme un éclair
Aux bords fleuris de l'Elysée.
Là, sous un berceau toujours vert,
Je vis l'ombre immortalisée
De l'aimable Césarion (1).
Dans la plus vive émotion
Je m'élançai soudain vers elle :
O ciel! est-ce toi que je vois,
Disais-je, ami tendre et fidèle?
Toi que j'ai pleuré tant de fois,
Toi de qui la perte cruelle
M'est encor récente et nouvelle?

Là, dans ces transports véhéments,
Je vole à ses embrassements;
Mais trois fois cette ombre si chère,
Telle qu'une vapeur légère,
Semble s'échapper à mes sens.
Le Destin, qui de nous décide,
Défend à tous ses habitants,
Dit-il, d'approcher des vivants;
Mais j'ose te servir de guide,
C'est tout ce que je puis pour toi;
Vers ces demeures fortunées
Où les vertus sont couronnées
Je vais te mener; viens, suis-moi.

Sous des ombrages admirables,
Des myrtes mêlés de lauriers,
Je vis des plus fameux guerriers
Les fantômes incomparables :
De ces illustres meurtriers
Fuyons, me dit-il, au plus vite,
Des beaux esprits cherchons l'élite.

Plus loin, sous un bois d'oliviers
Entremêlé de peupliers,
Je vis Virgile avec Homère;
Tous deux paraissaient en colère;
Je vis Horace qui grondait,
Et Sophocle qui murmurait.

Une ombre qui de notre sphère
Dans ces lieux descendit naguère,
Tous quatre les entretenait,
Et j'entendis qu'elle contait
Qu'en ce monde un certain Voltaire
De cent piques les surpassait.

C'était la divine Emilie,
Qui jusque dans ces lieux portait
L'image de ce qu'en sa vie
Le plus tendrement elle aimait.
Mais ces morts, entrant en furie,
Sentaient encor la jalousie
Qui lutine les beaux esprits.

Ils avisèrent par folie
De venger leur gloire avilie;
Ils appelèrent à grands cris
Un monstre qu'on nomme l'Envie,
Sèche et décrépite harpie,
Qui hait la gloire et les écrits
De tous les nourrissons chéris
De Mars, d'Apollon, de Minerve.

Allez, dirent-ils, à Paris;
Sur ce Voltaire et sur sa verve
Exercez toutes vos noirceurs;
Complotez, tramez les horreurs;
Allez soulever le Parnasse;
Que le moindre scribe croasse;
Envenimez les rimailleurs;
Il est coupable, il nous surpasse.

(1) Voyez la lettre précédente. (G. A.)
(2) Vers d'une épître à *Podewils*. (G. A.)

(1) Le baron de Kaiserling. (G. A.)

Punissez-le de son audace;
Que sans cesse en butte à vos traits,
Il déteste tous ses succès;
Embouchez le sifflet funeste,
Et, soutenant nos intérêts,
Faites surtout tomber *Oreste.*

Le monstre partit à l'instant;
Et moi soudain en tressaillant,
D'abord je m'éveille, et mon songe
Dans l'obscurité se replonge.

Voilà ce que je songeais dernièrement, et je pensai me ranger du parti de ces bons poëtes trépassés; ils n'ont pas tort d'être de mauvaise humeur; vous abusez trop étrangement du privilége de grand génie; vous allez à la gloire par autant de chemins qui y mènent; vous me revenez comme ce conquérant qui croyait n'avoir rien fait tant qu'il restait encore une partie du monde à conquérir. Vous venez d'entamer les Etats de Molière; si vous le voulez fort, sa petite province sera dans peu conquise. Je vous remercie de ce nouvel Harpagon, qui est, selon moi, une comédie de mœurs; si vous l'aviez faite plus longue, il y aurait eu apparemment plus d'intérêt.

Voyez combien je vous ménage; je ne vous importune point pour vous voir à présent; j'attends que Flore ait embelli ces climats, et que Pomone nous annonce d'abondantes moissons, pour vous prier d'entreprendre ce voyage; j'attends que mes lauriers aient poussé de nouvelles branches pour vous en couronner; au moins souvenez-vous qu'après le duc de Richelieu, personne n'a des droits plus incontestables sur vous que votre tudesque confrère en Apollon. *Vale.* FÉDÉRIC.

258. — DE VOLTAIRE.

A Paris, 16 mars.

Enfin d'Arnaud, loin de Manon (1),
S'en va, dans sa tendre jeunesse,
A Berlin chercher la sagesse
Près de Frédéric-Apollon.
Ah! j'aurais bien plus de raison
D'en faire autant dans ma vieillesse.

Il va donc goûter le bonheur
De voir ce brillant phénomène,
Ce conquérant législateur
Qui sut chasser de son domaine
Toute sottise et toute erreur,
Tout dévot et tout procureur,
Tout fléau de l'engeance humaine.
Il verra couler dans Berlin
Les belles eaux de l'Hippocrène,
Non pas comme dans ce jardin (2),
Où l'art avec effort amène
Les naïades de Saint-Germain,
Et le fleuve entier de la Seine,
Tout étonné d'un tel chemin;
Mais par un art bien plus divin,
Par le pouvoir de ce génie
Qui sans effort tient sous sa main
Toute la nature embellie.
Mon d'Arnaud est donc appelé
Dans ce séjour que l'on renomme;
Et tandis qu'un troupeau zélé
De pèlerins au front pelé
Court à pied dans les murs de Rome
Pour voir un triste *jubilé*,
L'heureux d'Arnaud voit un grand homme.

Grand homme que vous êtes, que votre dernier songe est joli! Vous dormez comme Horace veillait. Vous êtes un être unique.

J'enverrai à votre majesté, par la première poste, des fatras d'*Oreste.* Je mettrai ces misères à vos pieds. Une seule de vos lettres, qui ne vous coûtent rien, vaut mieux que nos grands ouvrages, qui nous coûtent beaucoup. Je suis plus que jamais aux pieds de votre majesté.

259. — DE VOLTAIRE.

A Paris, 17 mars.

Grand juge et grand faiseur de vers,
Lisez cette œuvre dramatique (3),
Ce croquis de la scène antique,
Que des Grecs le pinceau tragique
Fit admirer à l'univers.
Jugez si l'ardeur amoureuse
D'une Electre de quarante ans
Doit, dans de tels événements,
Etaler les beaux sentiments
D'une héroïne doucereuse,
En massacrant ses chers parents
D'une main peu respectueuse.

Une princesse en son printemps,
Qui surtout n'aurait rien à faire,
Pourrait avoir par passe-temps
A ses pieds un ou deux amants,
Et les tromper avec mystère;
Mais la fille d'Agamemnon
N'eut dans sa tête d'autre affaire
Que d'être digne de son nom,
Et de venger monsieur son père.
Et j'estime encor que son frère
Ne doit point être un Céladon.
Ce héros fort atrabilaire
N'était point né sur le Lignon.

Apprenez-moi, mon Apollon,
Si j'ai tort d'être si sévère,
Et lequel des deux doit vous plaire
De Sophocle ou de Crébillon.
Sophocle peut avoir raison,
Et laisser des torts à Voltaire (1).

J'ai l'honneur, sire, d'envoyer à votre majesté les feuilles à mesure qu'elles sortent de chez l'imprimeur. Il faut bien que mon Apollon-Frédéric ait mes prémices bonnes ou mauvaises. J'ai pris la liberté de lui écrire par la voie de cet heureux d'Arnaud, qui verra mon Jehovah prussien face à face, et à qui je porte la plus grande envie.

Votre majesté aura incessamment d'autres petites offrandes, malgré ma misère. Car, tout malingre que je suis, je sens que vous donnez de la santé à mon âme; vos rayons pénètrent jusqu'à moi et me vivifient.

Voilà d'Arnaud à vos pieds! Qui sera à présent assez heureux pour envoyer à votre majesté les livres nouveaux et les nouvelles sottises de notre pays (2)? On m'a dit qu'on avait proposé un nommé Fréron. Permettez-moi, je vous en conjure, de représenter à votre majesté qu'il faut, pour une telle correspondance, des hommes qui aient l'approbation du public. Il s'en faut beaucoup qu'on regarde Fréron comme digne d'un tel honneur. C'est un homme qui est dans un décri et dans un mépris général, tout sortant de la prison où il a été mis pour des choses assez vilaines. Je vous avouerai encore, sire, qu'il est mon ennemi déclaré, et qu'il se déchaîne contre moi dans de mauvaises feuilles périodiques (3), uniquement parce que je n'ai pas voulu avoir la bassesse de lui faire donner deux louis d'or, qu'il a eu la bassesse de demander à mes gens, pour dire du bien de mes ouvrages. Je ne crois pas assurément que votre majesté puisse choisir un tel homme. Si elle daigne s'en rapporter à moi, je lui en fournirai un dont elle ne sera pas mécontente; si elle veut même, je me chargerai de lui envoyer tout ce qu'elle me commandera. Ma mauvaise santé, qui m'empêche très souvent d'écrire de ma main, ne m'empêchera pas de dicter les nouvelles. En un mot, je suis à ses ordres pour le reste de ma vie.

260. — DE VOLTAIRE.

A Paris, vendredi 3 avril.

Sire, voici des rogatons qui m'arrivent, dans l'instant, de l'imprimerie (4). Jugez le procès des anciens et des modernes. Vous qui abrégez les procès dans votre royaume, mettez fin au nôtre d'un mot. Votre majesté est accoutumée à décider toutes les querelles par la plume comme par l'épée, sans y perdre beaucoup de temps. Je n'ai que celui de lui envoyer ces bagatelles : la poste va partir. Voyez, sire, combien l'heure presse; vous n'aurez pas seulement quatre vers cette fois-ci. Mais tous les moments de ma vie ne vous en sont pas moins consacrés.

---

(1) D'Arnaud, protégé de Voltaire, venait d'être appelé à Potsdam, sur la recommandation de d'Argens. Il est auteur d'une *Epître au cul de Manon.* (G. A.)
(2) Versailles. — (3) *Oreste.* (G. A.)

(1) Voltaire prétendait avoir imité Sophocle dans *Oreste.* (G. A.)
(2) D'Arnaud avait succédé à Thieriot comme correspondant littéraire du roi de Prusse à Paris. (G. A.)
(3) *Lettres sur quelques écrits de ce temps.* (G. A.)
(4) Feuilles de la tragédie d'*Oreste.* (G. A.)

261. — DE VOLTAIRE.

A Paris, le 13 avril.

Grand roi, voici donc le recueil (1)
De ma dernière rapsodie.
Si j'avais quelque grain d'orgueil,
De Frédéric un seul coup d'œil
Me rendrait de la modestie.
Votre tribunal est l'écueil
Où notre vanité se brise;
L'œuvre que votre goût méprise
Dès ce moment tombe au cercueil;
Rien n'est plus juste : votre accueil
Est ce qui nous immortalise.

A propos d'immortalité, sire, j'aurai l'honneur de vous avouer que c'est une fort belle chose ; il n'y a pas moyen de vous dire du mal de ce que vous avez si bien gagné. Mais il vaut mieux vivre deux ou trois mois auprès de votre majesté, que trente mille ans dans la mémoire des hommes. Je ne sais pas si d'Arnaud sera immortel, mais je le tiens fort heureux dans cette courte vie.

La mienne ne tient plus qu'à un petit fil ; je serai fort en colère si ce petit fil est coupé avant que j'aie encore eu la consolation de revoir le grand homme de ce siècle. Vos vers sur le cardinal de Richelieu ont été retenus par cœur. Le moyen de s'en empêcher !

Richelieu fit son *Testament*,
Et Newton son *Apocalypse*.

Cela est si naturel, si aisé, si vrai, si bien dit, si court, si dégagé de superfluités, qu'il est impossible de ne s'en pas souvenir. Ces vers sont déjà un proverbe. Vous êtes assurément le premier roi de Prusse qui ait fait des proverbes en France. Votre majesté verra, dans la rapsodie ci-jointe (2), mes raisons contre madame d'Aiguillon.

Jugez ce *Testament* fameux
Qu'en vain d'Aiguillon veut défendre;
Vous en avez bien jugé deux (3)
Plus difficiles à comprendre.

Je ne verrai donc jamais, sire, votre Valoriade (4) ? Il y a une ode dans un recueil de votre Académie ; je n'ai ni le recueil, ni l'ode. C'est bien la peine de vous aimer pour être traité ainsi ! Oh ! le mauvais marché que j'ai fait là !

Je vous donne toute mon âme sans restriction.

262. — DU ROI.

A Potsdam, le 25 avril.

J'espérais qu'au premier signal
Les Grâces et votre génie
Viendraient sans cérémonial
Réveiller ma muse assoupie;
Mais de ce bonheur idéal
L'espérance est évanouie,
Et dans ce séjour martial
D'Arnaud, votre charmant vassal,
N'est arrivé qu'en compagnie
De sa muse aimable et polie.
Lorsqu'on n'a point l'original,
Heureux qui retient la copie!

Il est enfin venu, ce d'Arnaud qui s'est tant fait attendre. Il m'a remis votre lettre (5), ces vers charmants qui font toujours honte aux miens, et je redouble d'impatience de vous revoir. A quoi sert-il que la nature m'ait fait naître votre contemporain, si vous m'empêchez de profiter de cet avantage ?

Depuis deux mille ans nous lisons
Les vers de Virgile et d'Horace :
Avec eux plus ne conversons.
Qui pourrait les voir face à face
S'instruirait bien par leurs leçons.

Oui, la mort ainsi que l'absence
Sépare les pauvres humains;
L'Homère même de la France
Est pour nous ses contemporains,
Qui vivons loin de sa présence,
Aussi mort que ces grands Romains.

Tous les siècles seront les maîtres
De vos ouvrages immortels;
Ils pourront à leur tour connaître
Tant de talents universels.
Pour moi, j'ose un peu plus prétendre;
Avide de tous vos écrits,
Je veux, de vos charmes épris,
Vous voir, vous lire, et vous entendre.

Dans ce moment je reçois le tome où se trouvent *Oreste*, une lettre sur les *Mensonges*, etc., et une autre au maréchal de Schulembourg (1). Vous m'avez placé tout au milieu d'une lettre où je suis surpris de me trouver. Vous savez relever les petites choses par la manière dont vous les mettez en œuvre. Je vois combien vous êtes un grand maître en éloquence. Oui, si l'éloquence ne transporte pas des montagnes comme la foi, elle abaisse les hauteurs, elle relève les fonds, elle est maîtresse de la nature, et surtout du cœur humain. La belle science ! qu'heureux sont ceux qui la possèdent, et surtout qui la manient avec autant de supériorité que vous !

J'ai cru que vous aviez, il y a longtemps, ces mémoires de notre Académie. On les relie actuellement, et on vous les enverra incontinent. Vous y trouverez répandus quelques-uns de mes ouvrages ; mais je dois vous avertir que ce ne sont que des esquisses. J'ai employé, depuis, un temps considérable à les corriger. On en fait actuellement une édition, avec des augmentations et des corrections nombreuses, qui sera plus digne de votre attention. Vous l'aurez dès que l'imprimeur aura achevé sa besogne.

Vous me demandez mon poëme ; mais il ne peut point se montrer. D'Arnaud vous mandera ce qu'il contient.

J'osais de mes pinceaux hardis
Croquer le ciel du fanatique,
Son enfer et son paradis,
Et me gausser en hérétique
De ces foudres hors de pratique
Dont Rome écrase les maudits;
Mais de mes vers tant étourdis,
Dont je connais le ton caustique,
Je cache le recueil épique
A vos indiscrets de Paris.

Certain Boyer (2), qui chez vous brille,
Grand frondeur de plaisants écrits,
Ferait condamner par ses cris
Mes pauvres vers à la Bastille.
Je hais ces funestes lambris;
Ma muse, les Jeux, et les Ris,
Dans ma demeure tant gentille
Ne craignent point pareils mépris.
C'est assez lorsqu'en sa jeunesse
On a tâté de la prison (3);
Mais dans l'âge de la sagesse
Y retourner, c'est déraison.

Ainsi, mon cher Voltaire, si vous voulez voir de mes sottises, il faut venir sur les lieux : il n'y a plus moyen de reculer. Le poëme à la vérité ne vous paiera pas des fatigues du voyage ; mais le poëte, qui vous aime, en vaut peut-être la peine. Vous verrez ici un philosophe qui n'a d'autre passion que celle de l'étude, et qui sait, par les difficultés qu'il trouve dans son travail, reconnaître le mérite de ceux qui, comme vous, y réussissent aussi supérieurement.

Il est ici une petite communauté qui érige des autels au dieu invisible ; mais prenez-y bien garde, des hérétiques élèveront sûrement quelques autels à Baal, si notre dieu ne se montre bientôt. Je n'en dis pas davantage. Adieu. FÉDÉRIC.

263. — DE VOLTAIRE.

A Paris, le 8 mai.

Oui, grand homme, je vous le dis :
Il faut que je me renouvelle.
J'irai dans votre paradis,
Du feu qui m'embrasait jadis
Ressusciter quelque étincelle,
Et dans votre flamme immortelle
Tremper mes ressorts engourdis.
Votre bonté, votre éloquence,
Vos vers coulant avec aisance,

(1) Voyez, tome III, l'Avis au lecteur en tête d'*Oreste*. (G. A.)
(2) Voyez, tome V, *des Mensonges imprimés*. (G. A.)
(3) L'ancien et le nouveau Testament. (G. A.)
(4) Le *Palladion*. (G. A.)
(5) Voyez la lettre nº 258. (G. A.)

(1) Voyez cette lettre en tête de l'*Histoire de Charles XII*, tome V. (G. A.)
(2) Toujours l'évêque de Mirepoix. (G. A.)
(3) Voyez, tome I, la *Vie de Voltaire*. (G. A.)

De jour en jour plus arrondis,
Sont ma fontaine de Jouvence.

Mais il ne faut pas tromper son héros. Vous verrez, sire, un malingre, un mélancolique, à qui votre majesté fera beaucoup de plaisir, et qui ne vous en fera guère : mon imagination jouira de la vôtre. Ayez la bonté de vous attendre à tout donner sans rien recevoir. Je suis réellement dans un très triste état ; d'Arnaud peut vous en avoir rendu compte. Mais enfin vous savez que j'aime cent fois mieux mourir auprès de vous qu'ailleurs. Il y a encore une autre difficulté. Je vais parler, non pas au roi, mais à l'homme qui entre dans le détail des misères humaines. Je suis riche, et même très riche pour un homme de lettres. J'ai ce qu'on appelle à Paris monté une maison où je vis en philosophe avec ma famille et mes amis. Voilà ma situation : malgré cela, il m'est impossible de faire actuellement une dépense extraordinaire, premièrement, parce qu'il m'en a beaucoup coûté pour établir mon petit ménage ; en second lieu, parce que les affaires de madame du Châtelet, mêlées avec ma fortune, m'ont coûté encore davantage. Mettez, je vous en prie, selon votre coutume philosophique, la majesté à part, et souffrez que je vous dise que je ne veux pas vous être à charge. Je ne peux ni avoir un bon carrosse de voyage, ni partir avec les secours nécessaires à un malade, ni pourvoir à mon ménage pendant mon absence, etc., à moins de quatre mille écus d'Allemagne. Si Mettra, un des marchands correspondants de Berlin, veut me les avancer, je lui ferai une obligation, et le rembourserai sur la partie de mon bien la plus claire, qu'on liquide actuellement. Cela est peutê-tre ridicule à proposer ; mais je peux assurer votre majesté que cet arrangement ne me gênera point. Vous n'auriez, sire, qu'à faire dire un mot à Berlin au correspondant de Mettra, ou de quelque autre banquier résidant à Paris : cela serait fait à la réception de la lettre, et quatre jours après je partirais. Mon corps aurait beau souffrir, mon âme le ferait bien aller ; et cette âme, qui est à vous, serait heureuse. Je vous ai parlé naïvement, et je supplie le philosophe de dire au monarque qu'il ne s'en fâche pas. En un mot, je suis prêt ; et si vous daignez m'aimer, je quitte tout, je pars, et je voudrais partir pour passer ma vie à vos pieds.

264. — DU ROI.

A Potsdam, ce 24 mai.

Pour une brillante beauté
Qui tentait son désir lubrique,
Jupiter avec dignité
Sut faire l'amant magnifique.
L'or plut, et son pouvoir magique
De cette amante trop pudique
Fléchit l'austère cruauté.

Ah ! si dans sa gloire éternelle
Ce dieu si galant s'attendrit
Sur les appas d'une mortelle
Stupide, sans talents, mais belle,
Qu'aurait-il fait pour votre esprit?

Pour rendre son ciel plus aimable,
Près d'Apollon, près de Bacchus,
Il vous aurait mis à sa table,
Pour moitié vous donnant Vénus.
Son fils, enfant plein de malice,
Et dont l'arc est si dangereux,
Vous aurait blessé par caprice;
Mais dans ce séjour de délice
Ses traits ne font que des heureux.

Hébé vous eût offert un verre
Rempli du plus exquis nectar;
Mais vous le connaissez, Voltaire,
Vous en avez bu votre part :
C'était le lait de votre mère.

Voilà comme le roi des dieux
Vous aurait traité dans les cieux.
Pour moi, qui n'ai point l'honneur d'être
L'image de ce dieu puissant,
Je veux dans ce séjour champêtre
Vous en procurer tout autant;
Je veux imiter cette pluie
Que sur Danaé le galant
Répandit très abondamment ;
Car de votre puissant génie
Je me suis déclaré l'amant.

Mais comme le sieur Mettra pourrait réprouver une lettre de change en vers, j'en fais expédier une en bonne forme par son correspondant, qui vaudra mieux que mon bavardage. Vous êtes comme Horace, vous aimez à réunir l'utile à l'agréable; pour moi, je crois qu'on ne saurait assez payer le plaisir; et je compte avoir fait un très bon marché avec le sieur Mettra. Je paierai le marc d'esprit à proportion que le change hausse. Il en faut dans la société; je l'aime; et l'on n'en saurait trouver davantage que dans la boutique de Mettra.

Je vous avertis que je pars pour la Prusse, que je ne serai de retour ici que le 22 de juin, et que vous me ferez grand plaisir d'être ici vers ce temps. Vous y serez reçu comme le Virgile de ce siècle ; et le *gentilhomme ordinaire* de Louis XV cédera, s'il lui plaît, le pas au grand poëte. Adieu : les coursiers rapides d'Achille puissent-ils vous conduire, les chemins montueux s'aplanir devant vous ! puissent les auberges d'Allemagne se transformer en palais pour vous recevoir ! les vents d'Eole puissent-ils se renfermer dans les outres d'Ulysse, le pluvieux Orion disparaître, et nos nymphes potagères se changer en déesses, pour que votre voyage et votre réception soient dignes de l'auteur de la *Henriade !*

FÉDÉRIC.

265. — DE VOLTAIRE.

A Paris, 9 juin.

Votre très vieille Danaé
Va quitter son petit ménage
Pour le beau séjour étoilé
Dont elle est indigne à son âge.
L'or par Jupiter envoyé
N'est pas l'objet de son envie;
Elle aime d'un cœur dévoué
Son Jupiter, et non sa pluie.
Mais c'est en vain que l'on médit
De ces gouttes très salutaires;
Au siècle de fer où l'on vit,
Les gouttes d'or sont nécessaires.

On peut du fond de son taudis,
Sans argent, l'âme timorée,
Entouré de cierges bénits,
Aller tout droit en paradis,
Mais non pas dans votre empyrée.

Je ne pourrai pourtant, sire, être dans votre ciel que vers les premiers jours de juillet. Je ferai, soyez-en sûr, tout ce que je pourrai pour arriver à la fin de juin. Mais la vieille Danaé est trop avisée pour promettre légèrement; et quoiqu'elle ait l'âme très vive et très impatiente, les années lui ont appris à modérer ses ardeurs. Je viens d'écrire à M. de Raesfeld que je serai, au plus tard dans les premiers jours de juillet, dans vos Etats de Clèves, et je le prie de songer au *vorspann* (1). Je vous fais, sire, la même requête. Faites de belles revues dans vos royaumes du nord, imposez à l'empire des Russes ; soyez l'arbitre de la paix, et revenez présider à votre Parnasse. Vous êtes l'homme de tous les temps, de tous les lieux, de tous les talents. Recevez-moi au rang de vos adorateurs ; je n'ai de mérite que d'être le plus ancien. Le titre de doyen de ce chapitre ne peut m'être contesté. Je prendrai la liberté de dire de votre majesté ce que La Fontaine, à mon âge, disait des femmes : « Je ne leur fais » pas grand plaisir ; mais elles m'en font toujours beau» coup. »

Ah ! que mon destin sera doux
Dans votre céleste demeure !
Que d'Arnaud vive à vos genoux,
Et que votre Voltaire y meure !

Je me mets aux pieds de votre majesté.

266. — DU ROI.

Potsdam, le 26 juin 1750

Vieux palefrois de nos rouliers,
Volez, rétives haridelles,
Devenez de fameux coursiers,
De Pégase empruntez les ailes;
Les beaux chevaux du dieu du jour
Vous ont cédé leur ministère;
Vous conduirez le dieu, son frère,
De Versailles à cette cour.

Que Rabican, que Paragon
Seraient piqués de jalousie
S'ils voyaient que dans ce canton
Fringants, à force réunie,
Vous menerez de l'Hélicon
Le dieu du goût et du génie.

(1) C'était, nous l'avons déjà dit, le permis d'avoir des chevaux de poste aux frais du roi. (G. A.)

Vos destins seront glorieux;
Ce dieu, sentant son âme émue,
Vous délivrant de la charrue,
Daignera vous placer aux cieux.

L'astronome à quelque heure indue,
De sa lunette à longue vue
Examinant le firmament,
Frappe d'extase en vous voyant,
Pourra penser assurément
Que la lunette a la berlue.

Voilà ce que j'ai dit aux chevaux qui auront l'honneur de vous conduire. On dit que la langue allemande est faite pour parler aux bêtes, et, en qualité de poëte de cette langue, j'ai cru ma muse plus propre à haranguer vos chevaux de poste qu'à vous adresser ses accents. Vous êtes à présent armé de toutes pièces, de voiture, de passe-port, et de tout ce qu'il faut à un homme qui veut se rendre de Paris à Berlin ; mais je crains que vous ne soyez prodigue de votre temps à Paris, et chiche de vos minutes à Berlin. Venez donc promptement, et souvenez-vous qu'un plaisir fait de bonne grâce acquiert un double mérite. FÉDÉRIC.

267. — DE VOLTAIRE.

A Compiègne, le 26 juin.

Ainsi dans vos galants écrits,
Qui vont courant toute la France,
Vous flattez donc l'adolescence
De ce d'Arnaud que je chéris,
Et lui montrez ma décadence (1).
Je touche à mes soixante hivers :
Mais si tant de lauriers divers
Ombragent votre jeune tête (2),
Grand homme, est-il donc bien honnête
De dépouiller mes cheveux blancs
De quelques feuilles négligées,
Que déjà l'Envie et le Temps
Ont, de leurs détestables dents,
Sur ma tête à demi rongées?

Quel diable de Marc-Antonin!
Et quelle malice est la vôtre!
Egratignez-vous d'une main,
Lorsque vous protégez de l'autre (3)?
Croyez, s'il vous plaît, que mon cœur,
En dépit de mes onze lustres,
Sent encor la plus noble ardeur
Pour le premier des rois illustres (4).
Bientôt nos beaux jours sont passés.
L'esprit s'éteint, le temps l'accable;
Les sens languissent émoussés,
Comme des convives lassés
Qui sortent tristement de table.
Mais le cœur est inépuisable,
Et c'est vous qui le remplissez (5).

Je ne suis à Compiègne, sire, que pour demander au plus grand roi du midi la permission d'aller me mettre aux pieds du plus grand roi du nord ; et les jours que je pourrai passer auprès de Frédéric-le-Grand seront les plus beaux de ma vie. Je pars de Compiègne après-demain. Je suis exact ; je compte les heures, elles seront longues de Compiègne à Sans-Souci. Il y a cent mille sots qui ont été à Rome cette année (6) : s'ils avaient été des hommes, ils seraient venus voir vos miracles.

A Clèves, ce 2 juillet.

Sire, j'avais envoyé ma lettre à votre chancelier de Clèves, et j'arrive aussitôt qu'elle ; je la rouvre pour remercier encore votre majesté. Je suis arrivé me portant très mal. En vérité, je vais à votre cour, comme les malades de l'antiquité allaient au temple d'Esculape.

Ici j'acquiers un double grade;
Je suis de votre majesté
Et le sujet et le malade.
Je fais ma cour à la naïade
De ce beau lieu peu fréquenté;
De son onde je bois rasade.
La nymphe, pleine de bonté,
A mes yeux a daigné paraître,
Elle m'a dit : « Ce lieu champêtre
Pourrait te donner la santé.
Mais vole auprès du roi mon maître;
Il donne l'immortalité. »

J'y vole, sire ; j'arriverai mort ou vif. Je pars d'ici le 5 (1) ; mon misérable état, et plus encore mon carrosse cassé, me retiennent trois jours.

Je supplie votre majesté d'avoir la bonté d'envoyer l'ordre pour le *vorspann* au commandant de Lipstadt, et de daigner me recommander à lui. C'est une chose affreuse pour un malade français, qui n'a que des domestiques français, de courir la poste en Allemagne. Erasme s'en plaignait, il y a deux cents ans. Ayez pitié de votre malade errant.

Je recachète ma lettre, et je renouvelle à votre majesté mon profond respect, et ma passion de voir encore ce grand homme.

268. — DU ROI.

Berlin, 23 août 1850.

J'ai vu la lettre que votre nièce vous écrit de Paris ; l'amitié qu'elle a pour vous lui attire mon estime. Si j'étais madame Denis, je penserais de même ; mais étant ce que je suis, je pense autrement. Je serais au désespoir d'être cause du malheur de mon ennemi, et comment pourrais-je vouloir l'infortune d'un homme que j'estime, que j'aime, et qui me sacrifie sa patrie et tout ce que l'humanité a de plus cher ? Non, mon cher Voltaire, si je pouvais prévoir que votre transplantation pût tourner le moins du monde à votre désavantage, je serais le premier à vous en dissuader. Oui, je préférerais votre bonheur au plaisir extrême que j'ai de vous voir. Mais vous êtes philosophe, je le suis de même ; qu'y a-t-il de plus naturel, de plus simple et de plus dans l'ordre, que des philosophes faits pour vivre ensemble, réunis par la même étude, par le même goût, et par une façon de penser semblable, se donnant cette satisfaction ? Je vous respecte comme mon maître en éloquence et en savoir; je vous aime comme un ami vertueux. Quel esclavage, quel malheur, quel changement, quelle inconstance de fortune y a-t-il à craindre dans un pays où on vous estime autant que dans votre patrie, et chez un ami qui a le cœur reconnaissant? Je n'ai point la folle présomption de croire que Berlin vaut Paris. Si les richesses, la grandeur, et la magnificence, font une ville aimable, nous le cédons à Paris. Si le bon goût, peut-être plus généralement répandu, se trouve dans un endroit du monde, je sais et je conviens que c'est à Paris. Mais vous, ne portez-vous pas ce goût partout où vous êtes? Nous avons des organes qui nous suffisent pour vous applaudir, et en fait de sentiments nous ne le cédons à aucun pays du monde. J'ai respecté l'amitié qui vous liait à madame du Châtelet, mais après elle, j'étais un de vos plus anciens amis. Quoi ! parce que vous vous retirez dans ma maison, il sera dit que cette maison devient une prison pour vous? Quoi ! parce que je suis votre ami, je serais votre tyran ? Je vous avoue que je n'entends pas cette logique-là, que je suis fermement persuadé que vous serez fort heureux ici tant que je vivrai, que vous serez regardé comme le père des lettres et des gens de goût; et vous trouverez en moi toutes les consolations qu'un homme de votre mérite peut attendre de quelqu'un qui l'estime. Bonsoir. FÉDÉRIC.

269. — DE VOLTAIRE.

Dans votre Parnasse de Pharasmane, ce 8 octobre.

Vous êtes *roi sévère, et citoyen humain* (2).
Vous l'avez dit : la chose est véritable.
Comme roi, je vous sers : vous m'admettez à table
En qualité de citoyen ;
Et comme un être fort humain,
Vous excusez un misérable
Qui ne put assister à ce souper divin,
Par la raison qu'il souffrait comme un diable.

Daignez, grand homme, daignez, sire, me pardonner. Je

(1) Frédéric avait adressé une épître à d'Arnaud, où il disait :

Déjà l'Apollon de la France
S'achemine à sa décadence;
Venez briller à votre tour.
Elevez-vous, s'il baisse encore
Ainsi le couchant d'un beau jour
Promet une plus belle aurore. (G. A.)

(2) VAR. S'accumulent sur votre tête. (G. A.)
(3) VAR. Vous égratignez d'une main,
Lorsque vous caressez de l'autre. (G. A.)
(4) VAR. Et c'est pour les hommes illustres. (G. A.)
(5) VAR. L'esprit baisse ; mes sens glacés
Cèdent au temps impitoyable,
Comme des convives lassés
D'avoir trop longtemps tenu table ;
Mais mon cœur est inépuisable. (G. A.)
(6) C'était le jubilé. (G. A.)

(1) Il partit vers le 18 juillet. (G. A.)
(2) Jugement de Frédéric sur lui-même dans l'*Epître à mon esprit*. (G. A.)

ne vous dirai pas, Plaignez-moi, car je ne souffre pas plus ici qu'ailleurs et j'y suis beaucoup plus heureux. On est heureux par l'enthousiasme, et vous savez si vous m'en inspirez. Vous, sire, et le travail, voilà tout ce qu'il faut à un être pensant. Continuez à faire de beaux vers, mais ne mettez jamais la tragédie de *Sémiramis* en opéra italien, quand même madame la margrave (1) vous en prierait. C'est un ouvrage diabolique.

Quelque jour vous ferez *Conradin* en trois actes, et nous la jouerons.

Je me prosterne devant votre sceptre, votre lyre, votre plume, votre épée, votre imagination, votre justesse d'esprit, et votre universalité.

270. — DE VOLTAIRE.

Sire, je me confie, comme de raison, au plus honnête homme et au plus discret de votre royaume. Je ne suis venu ici que pour lui ; j'ai tout abandonné pour m'attacher uniquement à lui : il me rend heureux ; je compte passer le peu de jours qui me restent à ses pieds. Je ne dois rien lui cacher.

D'Arnaud a semé la zizanie dans le champ du repos et de la paix (2). Il a fait confidence à monseigneur le prince Henri du tour cruel qu'il voulait me jouer à Paris, et il a abusé de la confiance dont son altesse royale l'honore, pour le tromper et pour se ménager, à ce qu'il prétendait, une ressource et une excuse, lorsque la calomnie serait découverte. Le respect pour votre majesté me défend d'entrer dans les détails de la conduite de d'Arnaud. Mais, sire, voyez ce que vous voulez que je fasse. J'ai passé par dessus les bienséances de mon âge ; j'ai représenté des rôles pour la famille royale (3) ; j'ai obéi avec joie aux moindres ordres que j'ai reçus, et en cela je crois avoir fait mon devoir. Mais puis-je jouer la comédie chez monseigneur le prince Henri avec d'Arnaud, qui m'accable de tant d'ingratitude et de perfidie ? Cela est impossible. Mais je ne veux pas faire le moindre éclat. Je crois que je dois garder surtout un profond silence. Il me semble, sire, que si d'Arnaud, qui va aujourd'hui à Berlin dans les carrosses de monseigneur le prince Henri, y restait pour travailler, pour fréquenter l'Académie, en un mot, sur quelque prétexte, je serais par là délivré de l'extrême embarras où je me trouve. Son absence mettrait fin aux tracasseries sans nombre qui déshonorent le palais de la gloire, et troublent l'asile du repos le plus doux. Je m'en remets aveuglément à la prudence, à la bonté de votre majesté. Je ne parlerai pas même à Darget de tout ce que j'ai l'honneur de vous écrire. Soyez très sûr que la conduite de d'Arnaud peut faire un éclat très fâcheux dans l'Europe, par la foule des gazetiers et des barbouilleurs de papier, qui veulent deviner tout ce qui se passe chez votre majesté. Au nom de votre gloire, sire, prévenez tout cela, et soyez bien sûr que mon attachement pour votre personne surpasse beaucoup l'embarras où je me vois. Quels petits chagrins ne sont pas noyés dans le bonheur extrême de voir et d'entendre Frédéric-le-Grand !

271. — DE VOLTAIRE.

Sire, mon secrétaire (4) m'a avoué que d'Arnaud l'avait séduit, et lui avait tourné la tête, au point de l'engager à voler le manuscrit en question pour le faire imprimer. Il m'a demandé pardon ; il m'a rendu tous mes papiers.

Votre majesté verra que je mettrai à la raison le juif Hirschell (5) aussi facilement. Je suis très affligé d'avoir un procès ; mais s'il n'y a point d'autre moyen d'avoir justice, si Hirschell veut abuser de ma facilité pour me voler environ onze mille écus, si quelques conseillers ou avocats, ou M. de Kircheisen, ne peuvent être chargés de prévenir le procès et d'être arbitres, s'il faut que je plaide contre un juif que j'ai convaincu d'avoir agi contre sa signature, c'est un malheur qu'il faut soutenir comme bien d'autres ; la vie en est semée. Je n'ai pas vécu jusqu'à présent sans savoir souffrir. Mais le bonheur de vous admirer et de vous aimer est une consolation bien chère.

272. — DE VOLTAIRE.

1751.

Sire, eh bien ! votre majesté a raison, et la plus grande raison du monde ; et moi, à mon âge, j'ai un tort presque irréparable. Je ne me suis jamais corrigé de la maudite idée d'aller toujours en avant dans toutes les affaires, et quoique très persuadé qu'il y a mille occasions où il faut savoir perdre et se taire, et quoique j'en eusse l'expérience, j'ai eu la rage de vouloir prouver que j'avais raison contre un homme avec lequel il n'est pas même permis d'avoir raison. Comptez que je suis au désespoir, et que je n'ai jamais senti une douleur si profonde et si amère. Je me suis privé, de gaieté de cœur, du seul objet pour qui je suis venu (1) ; j'ai perdu des conférences qui m'éclairaient et qui me ranimaient, j'ai déplu au seul homme à qui je voulais plaire. Si la reine de Saba avait été dans la disgrâce de Salomon, elle n'aurait pas plus souffert que moi. Je peux répondre au Salomon d'aujourd'hui que tout son génie n'est pas capable de me faire sentir ma faute au point où mon cœur me la fait sentir. J'ai une maladie bien cruelle ; mais elle n'approche pas, en vérité, de mon affliction, et cette affliction n'est égale qu'à ce tendre et respectueux attachement qui ne finira qu'avec ma vie.

273. — DE VOLTAIRE.

Sire, votre majesté joint à ses grands talents celui de connaître les hommes. Mais, pour moi, je ne comprends pas comment, dans une retraite (royale à la vérité, mais encore plus philosophique) dans laquelle on n'a rien à se disputer, et qui devrait être l'asile de la paix, le diable peut encore semer sa zizanie. Pourquoi souleva-t-on d'Arnaud contre moi ? pourquoi le rendit-on méchant ? Pourquoi corrompit-on mon secrétaire ? Pourquoi m'a-t-on attaqué auprès de vous par les rapports les plus bas et par les détails les plus vils ? Pourquoi vous fit-on dire, dès le 29 novembre, que j'avais acheté pour quatre-vingt mille écus de billets de la *Stère* (2), tandis que je n'en ai jamais eu un seul, et qu'ayant été publiquement sollicité par le juif Hirschell d'en prendre comme les autres, et ayant consulté le sieur Kircheisen sur la nature de ces effets, j'avais, dès le 24 novembre, révoqué mes lettres de change, et défendu à Hirschell de prendre pour moi un seul billet en question ? Pourquoi dicta-t-on à Hirschell une lettre calomnieuse adressée à votre majesté, lettre dont tous les points sont reconnus autant de mensonges par un jugement authentique ? Pourquoi osa-t-on dire à votre majesté que l'arrêt nécessaire de la personne de ce juif, arrêt sans lequel j'aurais perdu dix mille écus de lettres de change, arrêt fait selon toutes les règles, était contre toutes les règles ? Pardon, sire : que votre grand cœur me permette de continuer. Pourquoi poursuivre ainsi auprès de vous un malheureux étranger, un malade, un solitaire, qui n'est ici que pour vous seul, à qui vous tenez lieu de tout sur la terre, qui a renoncé à tout pour vous entendre et pour vous lire, que son cœur seul a conduit à vos pieds, qui n'a jamais dit un seul mot qui pût blesser personne, et qui, malgré ce qu'il a essuyé, ne se plaindra de personne ? Pourquoi m'avait-on prédit ces persécutions, prédictions que vous avez lues (3), et que votre bonté me promit de détourner et de rendre inutiles ? Pourquoi a-t-on forcé d'Argens de partir ? Pourquoi m'a-t-on accablé si cruellement ? Voilà, je vous le jure, un problème que je ne peux résoudre.

Ce procès que j'ai eu, que j'ai gagné dans tous ses points, n'ai-je pas tout tenté pour ne le point avoir ? On m'a forcé à le soutenir, sans quoi j'étais volé de treize mille écus ; tandis que je soutiens depuis huit mois, à Paris, la dépense d'une grosse maison, et que, par le désordre où j'ai laissé mes affaires, comptant passer deux mois à vos pieds, je souffre, depuis cinq mois, sans le dire, la saisie de tous mes revenus à Paris. Cependant on m'a fait passer auprès de votre majesté pour un homme bassement intéressé. Voilà pourquoi, sire,

(1) La margrave de Bareith, sœur de Frédéric. (G. A.)
(2) Voyez sur cette affaire la lettre à d'Argental du 14 novembre 1750. (G. A.)
(3) Lusignan dans *Zaïre*, et Cicéron dans *Rome sauvée*. (G. A.)
(4) Tinois, secrétaire de Voltaire depuis un an. Voyez la lettre à d'Argental, du 8 octobre 1749. (G. A.)
(5) Ou plutôt Hirsch. Voyez sur le procès que Voltaire eut avec ce négociant israélite la CORRESPONDANCE GÉNÉRALE à cette époque, et les *Mémoires de Longchamp*. (G. A.)

(1) Frédéric avait défendu à Voltaire de paraître devant lui tant que durerait le procès Hirsch. (G. A.)
(2) *Steuer*, banque. On appela *steuer-scheine* des billets faits en Saxe pour payer les contributions imposées à ce pays pendant la guerre de Sept-Ans. Les porteurs de ces valeurs devaient en toucher non-seulement les intérêts, mais encore le capital dans un temps déterminé. Quoique tous ces billets, d'après le traité de Dresde, ne dussent être l'objet d'aucun trafic, la spéculation s'en était emparée. (G. A.)
(3) Voyez la lettre à madame Denis, du 18 décembre 1752. (G. A.)

j'avais prié Darget de se jeter pour moi à vos pieds, et de vous supplier de supprimer ma pension (1); non pas assurément pour rejeter vos bienfaits, dont je suis pénétré, mais pour convaincre votre majesté qu'elle est mon unique objet. Suis-je venu chercher ici de l'éclat, de la grandeur, du crédit? Je voulais vivre dans une solitude, et admirer quelquefois votre personne et vos ouvrages, travailler, souffrir patiemment les maux où la nature me condamne, et attendre doucement la mort. Voilà ce que je désire encore. Je ne serai pas plus solitaire auprès de Potsdam que dans votre palais de Berlin. Si Darget vous a parlé des prières que j'osais vous faire pour cet arrangement, je vous supplie, sire, de les oublier, et de me pardonner les propositions que j'avais hasardées. Je vivrai très bien auprès de Potsdam, avec ce que votre majesté daigne m'accorder. J'y resterai, sous le bon plaisir de votre majesté, jusqu'au printemps, et alors j'irai faire un tour à Paris pour mettre un ordre certain pour jamais dans mes affaires. J'ose me flatter que l'assurance de ne pas déplaire à un grand homme pour qui seul je vis, je sens, et je pense, adoucira la maladie dont je suis tourmenté, laquelle demande du repos, et surtout la paix de l'âme; sans quoi la vie est un supplice. Permettez-moi donc, sire, d'aller m'établir au Marquisat (2) jusqu'au printemps; j'irai dans quelques jours, dès que la lie du procès sera bue et que tout sera fini. Voilà la grâce que je supplie votre majesté de daigner faire à un homme qui voudrait passer à vos pieds le peu de jours qui lui restent.

J'avais, sire, minuté cette lettre, pour la transcrire d'une manière plus respectueuse; mais mes souffrances ne me permettent pas de la recommencer, et j'espère que votre majesté aura assez de compassion de mon accablement, pour daigner recevoir ma lettre avec bonté dans l'état où je la lui présente, avec le plus profond respect et le plus tendre attachement.

274. — DE VOLTAIRE.

Février.

Sire, je conjure votre majesté de substituer la compassion aux sentiments de bonté qui m'ont enchanté, et qui m'ont déterminé à passer à vos pieds le reste de ma vie. Quoique j'aie gagné ce procès, je fais encore offrir à ce juif de reprendre pour deux mille écus les diamants qu'il m'a vendus trois mille, afin de pouvoir me retirer dans la maison que votre majesté permet que j'habite auprès de Potsdam. L'état où je suis ne me permet guère de me montrer, et j'ai besoin de faire des remèdes à la campagne pendant plus d'un mois. Permettez-moi de m'y aller établir la première semaine de mars, et de rester jusqu'au cinq ou six mars dans votre château. C'est un homme assurément très malade qui vous demande cette grâce. Songez aussi que c'est un homme qui n'a eu, en renonçant à sa patrie, que votre seule personne pour objet, et dont l'attachement ne peut être douteux. Puisque vous avez la bonté de me dire les choses qui vous ont déplu, cette bonté même m'assure que je ne vous déplairai plus. Il est bien sûr que je ne me suis pas donné à vous pour ne pas chercher à vous rendre ma conduit eagréable, et que, quand on est conduit par le cœur, les devoirs sont bien doux.

Permettez-moi, sire, de dire à votre majesté que j'avais beaucoup connu Gross (3) à Paris; qu'il m'était venu voir à Berlin, et que j'allai le prier de me faire venir un ballot de livres et de cartes de géographie que M. de Razomowsky me devait envoyer. Je ne savais pas un mot de son rappel. Ce fut lui qui me l'apprit; et quand il m'en dit la raison, je me mis à rire. Je lui dis en vérité ce qui convenait en pareille occasion à un homme qui apprenait cette aventure de sa bouche. C'est l'unique fois que je lui aie parlé et l'unique ministre que j'aie vu, et je peux assurer votre majesté que je n'en verrai aucun en particulier.

Pardonnez-moi si je vous ai présenté des lettres de madame de Bentinck (4). Je ne vous en présenterai plus.

A l'égard de la société, j'ose dire, sire, que je ne crois pas y avoir mis la moindre apparence d'aigreur ni de trouble. S'il y avait même quelqu'un dont je pusse avoir à me plaindre, je jure à votre majesté que tout serait oublié dans un instant, et que le bonheur d'être dans vos bonnes grâces me rendrait agréables ceux mêmes qui, étant mal instruits de l'affaire du juif, auraient trop pris parti contre moi. Je ne crois pas qu'il puisse être revenu à votre majesté que j'aie jamais dit un seul mot qui ait pu déplaire à personne. Daignez être très sûr que jamais je ne mettrai même la moindre froideur dans le commerce avec aucun de ceux qui vous approchent; et sur cela je n'aurai pas à me vaincre.

Pour le juif, daignez, sire, vous informer des juges s'il y a un homme plus inique et de plus mauvaise foi sur la terre. Il refuse, tout condamné qu'il est, les mille écus que je lui offre de gagner. Mais cela ne m'empêchera pas de profiter de la grâce que votre majesté daigne me faire, et d'habiter la maison près de Potsdam, dont votre majesté est encore suppliée de me laisser la jouissance jusqu'au printemps. Je sacrifierai tout pour venir goûter le repos auprès du séjour que vous rendez si célèbre par tout ce que vous y faites. Daignez me laisser espérer que je verrai vos dernières productions. Il n'y a point pour moi de consolation plus chère. Vous ne pouvez pas assurément douter, sire, que je ne sois tendrement attaché à votre personne, et j'ose dire que je le suis à un point que j'espère que votre majesté me pardonnera tout.

275. — DE VOLTAIRE.

Ce samedi.

Sire, toutes choses mûrement considérées, j'ai fait une lourde faute d'avoir un procès contre un juif, et j'en demande bien pardon à votre majesté, à votre philosophie, et à votre bonté. J'étais piqué, j'avais la rage de prouver que j'avais été trompé. Je l'ai prouvé, et après avoir gagné ce malheureux procès, j'ai donné à ce maudit Hébreu plus que je ne lui avais offert d'abord, pour reprendre ses maudits diamants, qui ne conviennent point à un homme de lettres. Tout cela n'empêche pas que je ne vous aie consacré ma vie. Faites de moi tout ce qu'il vous plaira. J'avais mandé à son altesse royale madame la margrave de Bareith, que frère Voltaire était en pénitence (1). Ayez pitié de frère Voltaire. Il n'attend que le moment de s'aller fourrer dans la cellule du Marquisat. Comptez, sire, que frère Voltaire est un bon homme, qu'il n'est mal avec personne, et surtout qu'il prend la liberté d'aimer votre majesté de tout son cœur. Et à qui montrerez-vous les fruits de votre beau génie, si ce n'est à votre ancien admirateur? Il n'a plus de talent, mais il a du goût, il sent vivement, et votre imagination est faite pour son âme. Il est tout pétri de faiblesses, mais assurément sa plus grande est pour vous. Il n'est point intéressé comme on vous l'a dit, et il ne cherche dans votre majesté que vous-même. Il est bien malade, mais vos bontés lui rendront peut-être la santé; en un mot, sa vie est entre vos mains. V.

J'apprends que votre majesté me permet de m'établir pour ce printemps au Marquisat. Je lui en rends les plus humbles grâces. Elle fait la consolation de ma vie.

276. — DU ROI.

Potsdam, 24 février 1751.

J'ai été bien aise de vous recevoir chez moi; j'ai estimé votre esprit, vos talents, vos connaissances, et j'ai dû croire qu'un homme de votre âge, lassé de s'escrimer contre les auteurs, et de s'exposer à l'orage, venait ici pour se réfugier comme en un port tranquille; mais vous avez d'abord, d'une façon assez singulière, exigé de moi de ne point prendre Fréron pour m'écrire des nouvelles. J'ai eu la faiblesse ou la complaisance de vous l'accorder, quoique ce n'était pas à vous de décider de ceux que je prendrais en service. D'Arnaud a eu des torts envers vous: un homme généreux les lui eût pardonnés · un homme vindicatif poursuit ceux qu'il prend en haine. Enfin, quoique d'Arnaud ne m'ait rien fait, c'est par rapport à vous qu'il est parti d'ici. Vous avez été chez le ministre de Russie lui parler d'affaires dont vous n'aviez pas à vous mêler, et l'on a cru que je vous en avais donné la commission. Vous vous êtes mêlé des affaires de madame de Bentinck sans que ce fût certainement de votre département. Vous avez la plus vilaine affaire du monde avec le juif. Vous avez fait un train affreux dans toute la ville. L'affaire des billets saxons est si bien connue en Saxe, qu'on m'en a porté de grièves plaintes. Pour moi, j'ai conservé la paix dans ma maison jusqu'à votre arrivée; et je vous avertis que si vous avez la passion d'intri-

(1) Voyez la lettre n° 268. (G. A.)

(2) Maison de plaisance, aux environs de Potsdam. (G. A.)

(3) Envoyé de Russie à Berlin. Frédéric fit un crime à Voltaire de lui avoir fait visite au moment où ce diplomate rompait toute relation avec la cour de Prusse, sous prétexte d'un souper où il n'avait pas été invité. (G. A.)

(4) Femme séparée de son mari, le comte de Bentinck, et protectrice de La Beaumelle. (G. A.)

(1) Lettre du 30 janvier 1751. On appelait le pavillon de Sans-Souci l'*Abbaye*, et tous les membres du cercle intime de Frédéric se saluaient comme frères. La margrave était elle-même baptisée *sœur Guillemette*. (G. A.)

guer et de cabaler, vous vous êtes très mal adressé. J'aime des gens doux et paisibles, qui ne mettent point dans leur conduite les passions violentes de la tragédie : en cas que vous puissiez vous résoudre à vivre en philosophe, je serai bien aise de vous voir ; mais si vous vous abandonnez à toutes les fougues de vos passions, et que vous en vouliez à tout le monde, vous ne me ferez aucun plaisir de venir ici, et vous pouvez tout autant rester à Berlin. FÉDÉRIC.

277. — DU ROI.

Potsdam, du 28 février 1751.

Si vous voulez venir ici, vous en êtes le maître. Je n'y entends parler d'aucun procès, pas même du vôtre. Puisque vous l'avez gagné, je vous en félicite, et je suis bien aise que cette affaire soit finie. J'espère que vous n'aurez plus de querelle ni avec le *Vieux* ni avec le *Nouveau Testament;* ces sortes de compromis sont flétrissants, et avec les talents du plus bel esprit de France, vous ne couvririez pas les taches que cette conduite imprimerait à la longue à votre réputation. Un libraire Gosse, un violon de l'Opéra (1), un juif joaillier, ce sont en vérité des gens dont, dans aucune sorte d'affaires, les noms ne devraient se trouver à côté du vôtre. J'écris cette lettre avec le gros bon sens d'un Allemand, qui dit ce qu'il pense, sans employer de termes équivoques et de flasques adoucissements qui défigurent la vérité ; c'est à vous d'en profiter. FÉDÉRIC.

278. — DU ROI.

Je viens d'accoucher de six jumeaux (2) qui demandent d'être baptisés, au nom d'Apollon, aux eaux d'Hippocrène. La *Henriade* est priée pour marraine ; vous aurez la bonté de l'amener ce soir, à cinq heures, dans l'appartement du père. Darget Lucine s'y trouvera, et l'imagination de l'*Homme-Machine* (3) tiendra les nouveau-nés sur les fonts.

RÉPONSE DE VOLTAIRE.

Par le cerveau le souverain des dieux
Selon ma *Bible* accoucha d'une fille :
Vos six jumeaux me sont plus précieux,
J'adorerai cette auguste famille.

On vous connaît à leur force, à leurs traits,
A leurs beautés, à leur noble harmonie;
Les élever, cultiver leur génie,
Qui le pourra? celui qui les a faits.

Ils sont tous nés pour instruire et pour plaire;
Ces six enfants sont frères des neuf Sœurs;
Et nous dirons, comme chez nos docteurs,
Le fils est Dieu, nous l'égalons au père.

279. — DE VOLTAIRE.

Vous qui daignez me départir
Les fruits d'une muse divine,
O roi! je ne puis consentir
Que, sans daigner m'en avertir,
Vous alliez prendre médecine.
Je suis votre malade-né,
Et sur la casse et le séné
J'ai des notions non communes.
Nous sommes de même métier;
Faut-il de moi vous défier,
Et cacher vos bonnes fortunes?

Sire, vous avez des crampes, et moi aussi ; vous aimez la solitude, et moi aussi ; vous faites des vers et de la prose, et moi aussi; vous prenez médecine, et moi aussi : de là je conclus que j'étais fait pour mourir aux pieds de votre majesté.

280. — DE VOLTAIRE.

Ce mardi.

Sire, si je ne suis pas court, pardonnez-moi.

Hier le fidèle Darget m'apprit avec douleur qu'on parlait dans Paris de votre poëme (4). Je viens de lui montrer les dix-huit lettres que j'ai reçues hier. Elles sont de Cadix. Il n'est pas question de vers.

Permettez que je montre à votre majesté les six dernières lettres de ma nièce, l'unique personne avec qui je suis en correspondance. Elles sont toutes six numérotées de sa main. Elle me parle avec confiance de vous et de tout. Si je lui avais écrit un mot du poëme, elle en parlerait (1). Je ne lui ai pas même envoyé l'énigme que j'avais faite et que je vous ai montrée, de peur qu'elle ne la devinât.

Ce ne sont pas les confidents de vos admirables amusements qui en parlent. Je réponds de Darget et de moi.

Daignez jeter les yeux sur les endroits soulignés de ces lettres, où il est question de votre majesté, de d'Argens, de Potsdam, de d'Hamon, etc. Votre majesté n'y perdra rien. Elle verra mon innocence, mes sentiments, et mes desseins.

Il y a onze mois que je suis parti, je comptais en passer deux à vos pieds.

Je peux avoir en France un privilége d'imprimer le *Siècle de Louis XIV*. Je suis prêt à l'imprimer à Berlin, si cela vous fait plaisir, et je le demande à votre majesté.

Je ne vous flatte pas (que je sache), et vous savez, par mes hardiesses sur vos beaux ouvrages, si j'aime et si je dis la vérité. Je vous admire comme le plus grand homme de l'Europe, et j'ose vous chérir comme le plus aimable. Ne croyez pas que je sois ici pour une troisième raison.

Vous savez que je suis sensible ; soyez sûr que je le suis avec enthousiasme à toutes vos bontés, et que votre personne fait le bonheur de ma vie.

Après vous, j'aime le travail et la retraite. Qui que ce soit ne se plaint de moi. Je demande à votre majesté une grâce pour ne point altérer ce bonheur que je lui dois, c'est de ne me point chasser de l'appartement qu'elle a daigné me donner à Berlin, jusqu'à mon voyage à Paris.

Si j'en sortais, on mettrait dans les gazettes que votre majesté m'a chassé de chez elle, que je suis mal avec elle ; ce serait une nouvelle amertume, un nouveau procès, une nouvelle justification aux yeux de l'Europe, qui a les yeux fixés sur vos moindres démarches.... et sur les miennes, parce que je vous approche. J'en sortirai dès qu'il viendra quelque prince, dont il faudra loger la suite, et alors la chose sera honnête.

J'ai eu le malheur d'être traité par Chazot (2) comme le curé de Meckelbourg. On a dit alors que votre majesté ne souffrirait plus que je logeasse dans son palais de Berlin. Je n'ai pas proféré la moindre plainte contre Chazot. Je ne me plaindrai jamais de lui ni de quiconque a pu l'aigrir. J'oublie tout; je vis tranquille ; je souffre mes maladies avec patience, et je suis trop heureux auprès de vous.

Si votre majesté voulait seulement s'informer du comte de Rothembourg et de M. Jarrige (3) comment je me suis conduit dans l'affaire Hirschell, elle verrait que j'ai agi en homme digne de sa protection, et digne d'être venu auprès de lui.

Mon nom ira peut-être à la suite du vôtre à la postérité, comme celui de l'affranchi de Cicéron. J'espère que, en attendant, le Cicéron, l'Horace et le Marc-Aurèle de l'Allemagne me fera achever ma vie en l'admirant et en le bénissant.

Je supplie votre majesté de daigner me renvoyer les lettres.

281. — DE VOLTAIRE.

A ce qu'on appelle le Marquisat, ce 5 juin.

Du fond du désert que j'habite
J'écris à mon héros errant.
Vous courez, sire, et je médite;
Mais vous pensez plus en courant
Que moi dans mon logis d'ermite.
D'un œil surpris, d'un œil jaloux
L'Europe entière vous observe.
Vous courez; mais Mars et Minerve
Voyagent en poste avec vous.

Je songe, dans mon ermitage,
A faire encore un peu d'usage
De mon esprit trop épuisé;
A goûter, sans être blasé,
Ce qui reste de ce breuvage;
A m'armer pour le long voyage
Dont m'avertit mon corps usé;

(1) Travenol. (G. A.)
(2) Les six chants de l'*Art de la guerre*. (G. A.)
(3) La Mettrie, auteur de l'*Homme-Machine* (G. A.)
(4) Le *Palladion*. (G. A.)

(1) Voltaire en avait écrit un mot dans une lettre du 3 janvier 1751. Voyez cette lettre dans la CORRESPONDANCE GÉNÉRALE. (G. A.)
(2) L'un des familiers du roi. (G. A.)
(3) Secrétaire de la section de philosophie à l'Académie de Berlin. (G. A.)

A voir d'un œil apprivoisé
La fin de mon pèlerinage.
Mais, hélas! il est plus aisé
D'être ermite que d'être sage.

La plupart des gens ne sont ni l'un ni l'autre. On court, on aime les grandes villes comme si le bonheur était là. Sire, croyez-moi, j'étais fait pour vous; et, puisque je vis seul quand vous n'êtes plus à Potsdam, apparemment que je n'y étais venu que pour vous, ceci soit dit en passant.

J'envoie à votre majesté ce dialogue de *Marc-Aurèle* (1). J'ai tâché de l'écrire à la manière de Lucien. Ce Lucien est naïf, il fait penser ses lecteurs, et on est toujours tenté d'ajouter à ses *Dialogues*. Il ne veut point avoir d'esprit. Le défaut de Fontenelle est qu'il en veut toujours avoir; c'est toujours lui qu'on voit, et jamais ses héros; il leur fait dire le contraire de ce qu'ils devraient dire; il soutient le pour et le contre; il ne veut que briller. Il est vrai qu'il en vient à bout; mais il me semble qu'il fatigue à la longue, parce qu'on sent qu'il n'y a presque rien de vrai dans tout ce qu'il vous présente. On s'aperçoit du charlatanisme, et il rebute. Fontenelle me paraît dans cet ouvrage le plus agréable joueur de passe-passe que j'aie jamais vu. C'est toujours quelque chose, et cela amuse.

Je joins à *Marc-Aurèle* deux rogatons que votre majesté n'a peut-être pas vus, parce qu'ils sont imprimés à la suite d'un grimoire sur le carré des distances, lequel n'est point du tout amusant.

Mais en récompense des chiffons que j'envoie, j'attends le sixième chant de votre *Art* (2): j'attends le toit du temple de Mars. C'est à vous seul à bâtir ce temple, comme c'était à Ovide de chanter l'amour, et à Horace de donner la Poétique. Sire, faites des revues, des ports, des heureux:

Sous vos aimables lois, je me flatte de l'être.
Aux yeux de l'avenir vous serez un grand roi,
Et, grâce à votre gloire, on voudra me connaître.
On dira quelque jour, si l'on parle de moi:
Voltaire avait raison de choisir un tel maître.

282. — DE VOLTAIRE.

Sire, j'ai lu, la nuit et ce matin, depuis le Grand-Electeur jusqu'à la fin (3), parce qu'on ne peut pas lire deux moitiés à la fois. Quand vous n'auriez fait que cela dans votre vie, vous auriez une très grande réputation. Mais cet ouvrage, unique en son genre, joint aux autres, et, par parenthèse, à cinq victoires et tout ce qui s'ensuit, fait de vous l'homme le plus rare qui ait jamais existé. Je remercie mille fois votre majesté du beau présent qu'elle a daigné me faire. Grand Dieu! que tout cela est net, élégant, précis, et surtout philosophique! On voit un génie qui est toujours au-dessus de son sujet. L'histoire des mœurs, du gouvernement et de la religion, est un chef-d'œuvre. Si j'avais une chose à souhaiter, et une grâce à vous demander, ce serait que le roi de France lût surtout attentivement l'article de la religion, et qu'il envoyât ici l'ancien évêque de Mirepoix.

Sire, vous êtes adorable; je passerais mes jours à vos pieds. Ne me faites jamais de niches. Si des rois de Danemark, de Portugal, d'Espagne, etc., m'en faisaient, je ne m'en soucierais guère; ce ne sont que des rois. Mais vous êtes le plus grand homme qui peut-être ait jamais régné.

Et notre sixième chant (4), sire, l'aurons-nous?

283. — DE VOLTAIRE.

Sire, je demande pardon à votre majesté de mes importunités; mais il s'agit d'affaires graves. Il me manque deux vers dans la *Henriade*, et ces deux vers se trouveront probablement dans l'édition corrigée à la main, qui est chez votre majesté, ou dans l'édition de Paris. Je vous présente ma très humble requête, en vous suppliant de m'envoyer pour un moment les deux premiers volumes de ces deux éditions.

Si vous pouviez m'envoyer un peu de votre génie par votre coureur!

Vous avez répandu tant de bien sur ma vie!
Achevez ma félicité;
Et, de grâce, un peu de génie!
Mais les dieux donnent tout, hors leur divinité.

(1) Voyez, tome VI, aux Dialogues. (G. A.)
(2) L'*Art de la guerre*. (G. A.)
(3) *Mémoires... de Brandebourg*. (G. A.)
(4) De l'*Art de la guerre*. (G. A.)

284. — DE VOLTAIRE.

Sire, je rends à votre majesté ce premier volume. Ce n'est pas moi qui l'ai couvert d'encre. Un petit mot de réflexion sur la misère de l'esprit humain. J'ai refait aujourd'hui, de cinq manières différentes, un petit passage de la *Henriade*, sans pouvoir jamais retrouver la manière dont je l'avais tourné il y a un mois. Qu'est-ce que cela prouve? que le génie n'est jamais le même, qu'on n'a jamais précisément la même pensée deux fois en sa vie, qu'il faut attendre continuellement le moment heureux. Quel chien de métier! mais il a ses charmes, et la solitude occupée est, je crois, la vie la plus heureuse.

Mon pauvre génie tout usé baise très humblement les pieds et les ailes du vôtre.

285. — DE VOLTAIRE.

Sire, eh, mon Dieu! comment faites-vous donc? J'ai rapetassé cent cinquante vers, depuis huit jours, à *Rome sauvée*, et votre majesté en a peut-être fait quatre ou cinq cents. Je n'en peux plus, et vous êtes frais; je me démène comme un possédé, et vous êtes tranquille comme un élu; j'appelle le génie, et il vous vient. Vous travaillez comme vous gouvernez, comme on dit que les dieux font mouvoir le monde, sans effort. J'ai un petit secrétaire gros comme le pouce, qui est malade pour avoir transcrit deux actes de suite. Votre majesté veut-elle permettre que le diligent, l'infatigable Vigne vous transcrive le reste? Je demande en grâce à votre majesté de lire ma *Rome*. Votre gloire est intéressée à ne laisser sortir de Potsdam que des ouvrages qui soient dignes du Mars-Apollon qui consacre cette retraite à la postérité. Sire, il faut, sauf respect, que vous et moi, pardon du vous et du moi, nous ne fassions que du bon, ou que nous mourions à la peine. Je n'enverrai *Rome* à ma virtuoso de nièce que quand Mars-Apollon sera content. Je me mets à ses pieds.

286. — DE VOLTAIRE.

Mais, sire, votre majesté n'avait donc pas lu la lettre et les vers du chevalier de Quinsonas (1); car le tout était cacheté de son cachet. Il y a des vers bien faits; mais il est difficile de donner à un ouvrage ce tour piquant qui force les gens à lire malgré eux.

Quel chevalier! il chante l'univers. Son poëme peut être en deux ou trois cent mille chants. Il semble qu'il veut être chevalier de la vérité. Vous encouragez de tous côtés la liberté de penser, et vous ferez un siècle de philosophes.

Ce chevalier de Quinsonas est celui qui sondait la nature de milady Wortley Montague (2).

Daignez, sire, recevoir les profonds respects de votre malingre, et les regrets de n'avoir pu approcher hier de celui que Quinsonas admire et invoque. J'en fais autant que lui.

287. — DE VOLTAIRE.

Je suis dans une grande affliction. Votre majesté sait ce que c'est que cinquante vers, quand il faut qu'ils soient bons, et que ce ne sont pas là de petites affaires. J'avais donc fait ces cinquante vers pour Aurélie, dans *Catilina*, avec bien de la peine, et j'envoyais à Paris un mémoire raisonné pour empêcher Aurélie de se mêler d'être une madame Caton, et de faire la patriote et l'héroïne. Je voulais consulter votre majesté sur tout cela; et, en vérité, sire, vous me devez vos avis, après la liberté que je prends si souvent de vous dire le mien. Je monte dans vos antichambres pour tâcher de trouver quelqu'un par qui je puisse faire demander la permission de vous parler. Je ne trouve personne; je m'en retourne, et mes vers partent sans votre approbation. Mais je déclare à votre majesté que je me suis vanté que je vous ai dans mon parti, que vous trouvez très bon qu'Aurélie ne s'avise point de vouloir être le soutien de Rome. J'ai encore ajouté, pour arrêter l'impatience de mes amis, que vous me faites l'honneur de penser comme moi, qu'il ne faut pas sitôt donner cet ouvrage au public, et que, s'ils donnent bataille malgré l'opinion d'un général tel que vous, ils seront battus. J'avais bien encore d'autres vers à vous montrer. J'avais à vous demander votre protection pour l'édition de ce *Siècle de*

(1) C'était un chevalier de l'ordre de Malte. (G. A.)
(2) Célèbre par ses *Lettres*. Voltaire l'avait vue à Londres. (G. A.)

Louis XIV, que je fais imprimer à Berlin; mais je voulais encore demander à votre majesté une autre grâce. Voici quelle est ma requête, sire :

Je suis malade, et né malade. Je suis obligé de travailler presque autant que votre majesté. Je passe toute la journée seul. Si vous vouliez permettre que j'habitasse l'appartement voisin du mien, où M. de Bredow (1) a couché l'hiver dernier, j'y travaillerais plus commodément. J'y aurais un peu plus de soleil, ce qui est un grand point pour moi. L'appartement est tourné de façon que je pourrais travailler avec mon secrétaire. Les deux appartements sont d'ailleurs égaux; et, si votre majesté veut souffrir que je loge dans l'autre, elle me fera le plus grand plaisir du monde. C'est une fantaisie de malade peut-être, mais en ce cas votre majesté en aura pitié. Elle m'a promis de me rendre heureux.

288. — DE VOLTAIRE.

A Berlin.

Par ma foi, ces Anglais, que j'avais crus si sages,
N'ont plus ni rime ni raison.
Avec Pope, avec Addison,
Le bon goût et les bons ouvrages
Ont passé la barque à Caron.
Le soleil sur leur horizon
N'amène plus que des nuages;
Il faut que chaque nation
Tour à tour ait ses avantages.
Minerve, Thémis, Apollon,
Sont allés sur d'autres rivages,
Assez loin de George second;
Et c'est à Sans-Souci, dit-on,
Qu'il faut chercher dans ses voyages
Ce qu'on perdit dans Albion.

Sire, le fait est qu'un Anglais atrabilaire vient d'émouvoir ma bile. Cet homme, dans un écrit pédantesque, reproche à l'auteur des *Mémoires de Brandebourg* de se contredire; et sa preuve est que l'illustre auteur loue et blâme *les mêmes personnes*, croit que la réforme était *nécessaire dans l'Église*, et ensuite avoue *les fautes des réformés*, etc. Si je voulais, moi, louer l'auteur de ces *Mémoires*, je me servirais des mêmes raisons que cet Anglais apporte contre lui. Il faut avoir une tête bien enivrée de l'esprit de parti et de l'esprit de système, pour exiger qu'un historien approuve ou condamne sans restriction? Est-il possible que ce critique n'ait pas senti combien il est digne d'un philosophe et d'un homme qui est à la tête des autres, de peser le bien et le mal, d'estimer dans Louis XIV ce qu'il avait de grand, et de montrer ce qu'il avait de faible, d'approuver la réforme, et de faire voir les défauts des réformateurs? Mais un Anglais veut qu'on soit toujours partial, ou tout wigh, ou tout tory, et la raison, qui est impartiale, ne l'accommode pas. J'ai bien envie de m'escrimer contre cet impertinent, et de me moquer de lui, il le mérite, mais il n'en vaut pas la peine.

Votre majesté arrange à présent des bataillons en attendant qu'elle arrange des strophes et des épisodes. Ses odes l'attendent à Potsdam, à moins qu'elle ne veuille m'en envoyer quelqu'une de Silésie.

Chaque chose, à la fin, dans sa place est remise.
Isac (2), après mille détours,
Vient de fixer ses pas, son caprice et ses jours
Auprès de Sans-Souci, dans la terre promise.
Moi je vais fixer mon destin
Dans la chambre où Jordan, de savante mémoire,
Commentait à la fois saint Paul et l'Arétin,
Sans savoir des deux à qui croire.

Unir les opposés est un secret bien doux;
Il tient l'âme en haleine, il exerce le sage.
Je connais un héros dont l'âme a tous les goûts,
Tous les talents, tout l'art de les mettre en usage,
Et je ne sais encor s'il est connu de vous.

Je me mets aux pieds de votre majesté. V.

289. — DE VOLTAIRE.

Au Salomon du Nord une foule d'auteurs
Présente à l'envi leurs ouvrages;
Vos écrits sont pour nous les plus rares faveurs;
Les miens ne sont que des hommages.

(1) Membre de l'Académie de Berlin. (G. A.)
(2) Le marquis d'Argens. (G. A.)

Sire, en arrivant, et en croyant votre majesté à peine arrivée; ainsi, en me trompant d'un jour (1)....

290. — DE VOLTAIRE.

Marc-Aurèle autrefois disait
Des choses dignes de mémoire;
Tous les jours même il en faisait,
Et sans jamais s'en faire accroire.
Certain amateur de sa gloire
Un jour à souper lui parlait
D'un des beaux traits de son histoire.

Mais qu'arriva-t-il? Le héros
N'écouta qu'avec répugnance.
Il se tut, et ce beau silence
Fut encore un de ses bons mots.

Pardonnez, sire, à des cœurs qui sont pleins de vous. J'ose, pour me justifier, supplier votre majesté de daigner seulement jeter un coup d'œil sur les lignes marquées par un tiret de cette lettre de M. de Chauvelin, neveu (2) du fameux garde des sceaux. Ne soyez fâché ni contre lui, qui m'écrit de l'abondance du cœur, ni contre moi, qui ai la témérité de vous envoyer sa lettre. Il faut bien, après tout, que votre majesté connaisse ce que pensent les hommes de l'Europe qui pensent le mieux.

Je supplie votre majesté de me renvoyer ma lettre, car je ne veux pas perdre à la fois vos bonnes grâces et la lettre de M. de Chauvelin.

291. — DE VOLTAIRE.

Sire, je supplie votre majesté de daigner jeter les yeux sur ce petit billet qui finit par un *que*. Il est adressé à votre ministre d'Hamon (3). Je n'ose prier votre majesté d'achever ma phrase. *Plût à Dieu que*, etc. M. d'Hamon me servirait dans ma détresse, si vous daigniez, sire, mettre *que*, *que*, *que* vous n'en serez pas fâché; du moins je me flatte que votre majesté me permettra de le dire. Il faut s'attendre dans ce monde à des tribulations; mais, quand on est auprès du digne auteur de l'*Art de la guerre*, on est bien consolé. J'attends vos beaux vers avec plus d'impatience que mon *que*. Ils me sont aussi nécessaires que votre protection.

292. — DE VOLTAIRE.

Sire, si vous aimez des critiques libres, si vous souffrez des éloges sincères, si vous voulez perfectionner un ouvrage que vous seul, dans l'Europe, êtes capable de faire, votre majesté n'a qu'à ordonner à un solitaire de monter.

Ce solitaire est aux ordres de votre majesté pour toute sa vie.

293. — DU ROI.

1751.

J'ai lu votre premier article (4) qui est très bon. Vous aurez commencé la table alphabétique des articles; je crois qu'il faudrait l'achever, avant de commencer l'ouvrage, afin de se fixer à un nombre d'articles, de mieux choisir les principaux, et de ne point permettre d'entrée aux petits détails; car si quelques articles subordonnés aux autres ont l'entrée dans le dictionnaire, ce sera une nécessité ou de mettre un plus grand détail, ou de changer de projet en travaillant, ce qui ne répondrait pas, il me semble, à l'unité du but qu'il faut se proposer dans un ouvrage de ce genre.

294. — DU ROI.

1751.

Si vous continuez du train dont vous allez, le *Dictionnaire* sera fait en peu de temps. L'article de l'Ame que je reçois est bien fait; celui de Baptême y est supérieur. Il semble que le hasard vous fait dire ce qui pourtant est la suite d'une méditation. Votre dictionnaire imprimé, je ne vous conseille pas d'aller à Rome; mais qu'importe Rome, sa sainteté, l'inquisition, et tous les chefs tondus des ordres religieux qui crieront contre vous! l'ouvrage que vous faites sera utile par les choses, et agréable par le style; il n'en faut pas da-

(1) On n'a pas le reste. (G. A.)
(2) Ou plutôt, cousin. (G. A.)
(3) A Paris. (G. A.)
(4) Il s'agit de l'ébauche du *Dictionnaire philosophique*. Voyez, tome Ier, notre Avertissement sur ce *Dictionnaire*. (G. A.)

vantage. Si l'âme de vos nerfs demeure dans un état de quiétude, je serai charmé de vous voir ce soir ; sinon, je croirai qu'elle se venge sur votre corps du tort que votre esprit lui fait. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne crois pas que moi ni personne soit double. Les grands, en parlant d'eux, disent *nous ;* ils n'en sont pas multipliés pour cela. Mettons la main sur la conscience, et parlons franchement; l'on avouera de bonne foi que la pensée et le mouvement, dont notre corps a la faculté, sont des attributs de la machine animée, formée et organisée comme l'homme. Adieu.

295. — DE VOLTAIRE.

Le 3 octobre.

Faible réponse à votre belle ode, en attendant que j'aie l'honneur de la renvoyer avec très peu d'apostilles.

La mère de la Mort, la Vieillesse pesante,
A de son bras d'airain courbé mon faible corps (1), etc.

296. — DU ROI.

1751.

La nature, pour moi plus marâtre que mère,
Ne m'a point accordé le don
D'entonner au sacré vallon
Les chants mélodieux de Virgile et d'Homère;
Et lorsqu'elle doua Voltaire
D'un plus vaste génie et des traits d'Apollon,
Me laissant un regard sévère,
Elle me donna la raison.

C'est mon lot que cette vieille raison, ce bon sens qui trotte par les rues; il peut suffire pour ne pas se noyer dans la rivière quand on voit un pont sur lequel on peut la passer. Ce bon sens est ce qu'il faut pour se conduire dans la vie commune; mais cette même raison qui m'avertit d'éviter un précipice quand j'en vois un sur mon passage, m'apprend à ne pas sortir de ma sphère et à ne point entreprendre audessus de mes forces. C'est pourquoi, en me rendant justice, et en avouant que mes vers sont mal faits, ma raison est assez éclairée pour me faire admirer les vôtres. Je vous remercie de M. de Coucy (2), qui est, selon moi, votre chef-d'œuvre tragique. Quant à l'empereur Julien (3), il pourra devenir excellent si vous y ajoutez les raisons pour et contre sa conversion, et que vous retranchiez, dans ce que j'ai lu, l'endroit où vous effleurez ce sujet, qui est trop faible en comparaison des arguments forts que vous ajouterez.

297. — DU ROI.

1751.

Cet article (1) me paraît très beau ; il n'y a que le pari que je vous conseillerais de changer, à cause que vous vous êtes moqué de Pascal qui se sert de la même figure. Remarquez encore, s'il vous plaît, que vous citez Epicure, Protagoras, etc., qui vivaient tranquilles dans la même ville; je crois qu'il ne faudrait pas citer des gens de lettres pour vivre tranquilles ensemble. Remarquez que de querelles dans l'Académie des sciences de Paris pour Newton et Descartes, et dans celle d'ici pour et contre Leibnitz ! Je suis sûr qu'Epicure et Protagoras se seraient disputés s'ils avaient habité le même lieu ; mais je crois de même que Cicéron, Lucrèce, et Horace auraient soupé ensemble en bonne union. Je vous demande pardon des remarques que mon ignorance s'émancipe de vous faire. Je suis comme la servante de Molière, qui, lorsqu'elle ne riait pas, faisait changer ses pièces au premier auteur comique de l'univers.

298. — DE VOLTAIRE.

A Berlin, le 14.

J'ai quitté la rive fleurie
Où j'avais fixé mon séjour,
Pour aller près de Rothembourg,
De qui la personne chérie
Chez Pluton allait faire un tour,
Pour un peu de gloutonnerie.
Lieberkind et sa prud'homie
L'allaient dépêcher sans retour
Pour en faire une anatomie;
Mais votre lecteur La Métrie
Vient de le rappeler au jour.
La grave charlatanerie
A tout à fait l'air d'un Caton;
Pour moi, j'aime assez la raison
Sous le masque de la folie.
Que la veine hémorroïdale
De votre personne royale
Cesse de troubler le repos!
Quand pourrai-je d'un style honnête
Dire : Le cul de mon héros
Va tout aussi bien que sa tête?

Abraham Hirschell vient de jouer à monseigneur le margrave Henri à peu près le même tour qu'à moi. Pardonnez, sire, j'ai toujours cela sur le cœur, et je mourrais de douleur sans vos bontés.

299. — DE VOLTAIRE.

Ce vendredi, à neuf heures du soir.

Sire, le médecin joyeux (1) a sans doute mandé à votre majesté que, lorsque nous sommes arrivés, le malade (2) dormait tranquillement, et que Codenius (3) nous a assuré, en latin, qu'il n'y avait aucun danger. Je ne sais pas ce qui s'est passé depuis, mais je suis persuadé que votre majesté a approuvé mon voyage. Je me flatte que je viendrai bientôt me remettre aux pieds de votre majesté.

300. — DE VOLTAIRE.

Sire, je me suis traîné à votre opéra, espérant y voir votre majesté. J'y ai appris qu'elle était indisposée, et j'ai quitté le palais du soleil,

Car vous savez que je préfère
Votre cabinet d'Apollon
A ce palais où Phaéton
Aborda d'un pied téméraire.
Il voulut porter la lumière
Que vous répandez aujourd'hui.
Vous nous éclairez mieux que lui,
Sans tomber dans votre carrière.

301. — DE VOLTAIRE.

Sire, comme vos ouvrages sont plus tentants que les miens, il pourra bien quelque jour arriver à votre majesté ce qui m'arrive. A mesure qu'on imprimait, chez Henning (4), les feuilles du *Siècle de Louis XIV*, on les envoyait à Francfort-sur-l'Oder. Non seulement on y débite le livre publiquement, mais l'ouvrage est plein de fautes absurdes. Je ne parle pas de la perte que j'essuie; mais le pauvre Francheville (5) perd tout le prix de six mois de peine, et je suis déshonoré par une friponnerie de libraire. Les fins d'année ne me sont pas heureuses. Mais je vous ai consacré ma vie, et avec cela on n'est point à plaindre.

Votre majesté peut d'un mot, non seulement faire arrêter le libraire à Francfort, faire saisir son édition, et savoir d'où vient le vol, mais donner ordre qu'on examine sur le chemin de Leipsick les voitures de Francfort qui contiendront des livres, et qu'on saisisse celui qui portera le titre de *Siècle de Louis XIV*. Car le libraire de Francfort-sur-l'Oder envoie sans doute son vol à Leipsick.

Votre majesté sait mieux que moi ce qu'elle doit faire, mais j'attends tout de sa justice et de ses bontés. Je me jette à ses pieds, et entre les bras de sa philosophie. Mais je compte bien plus sur votre protection.

Souffrez, sire, que je renouvelle à votre majesté à la fin de cette année les sentiments du profond respect et de la tendresse qui m'attachent à elle.

302. — DE VOLTAIRE.

Ce mercredi matin 1752.

Ah ! mon Dieu, sire, que je vous demande pardon ! J'avais écrit à votre majesté cette nuit sur une affaire particulière qui n'en vaut pas la peine, et je ne savais pas que pendant

(1) Voyez ces stances, tome VI. (G. A.)
(2) Voyez, tome III, la tragédie du *Duc d'Alençon*. (G. A.)
(3) Il s'agit sans doute de l'esquisse de l'article Apostat du *Dictionnaire*. Voyez tome Ier. (G. A.)
(4) Sans doute l'article Athée du *Dictionnaire*. (G. A.)

(1) La Mettrie. (G. A.)
(2) Rothembourg. (G. A.)
(3) Médecin du roi. (G. A.)
(4) Imprimeur du roi. (G. A.)
(5) Voyez, tome II, notre Avertissement sur le *Siècle de Louis XIV*. (G. A.)

ce temps-là vous perdiez M. de Rothembourg. Quel songe que la vie! et quel songe funeste! Votre majesté perd un homme dont elle était véritablement aimée. J'ose dire que je perds près de votre majesté le seul homme qui connût mon cœur et mes sentiments pour vous. Dieu veuille que vous retrouviez des gens aussi sincèrement attachés!

Je ne sais pas ce que deviendra ma malheureuse vie, mais elle sera toujours à vous, et vous serez convaincu que je n'étais pas indigne de vos bontés.

303. — DE VOLTAIRE.

Sire, votre majesté peut savoir que, de tous les Français qui sont à votre cour, j'étais le plus tendrement attaché à M. de Rothembourg. Il m'avait promis, en dernier lieu, qu'il me ferait l'honneur d'être mon exécuteur testamentaire, et je ne m'attendais pas qu'il dût périr avant moi. Je vous fis demander, il y a quelques jours, de me mettre à vos pieds, et de mêler un moment ma douleur à la vôtre, et je sortis de mon lit, où je suis presque retenu, pour venir m'informer dans votre antichambre de l'état de votre santé, craignant que votre sensibilité ne vous rendît malade.

Au reste, je demande pardon à votre majesté de lui avoir écrit sur une autre affaire dans le temps où j'ignorais la mort de M. de Rothembourg. Je suis bien éloigné de m'être occupé de cette bagatelle. Je ne le suis que de la perte que vous avez faite; et je peux encore ajouter que votre majesté doit s'apercevoir par mon genre de vie, et qu'elle sera toujours convaincue par toutes mes démarches que je ne suis ici uniquement que pour elle.

Il n'y a assurément que l'excès de ses bontés qui puisse me faire supporter de si longues maladies, privé de toute consolation.

304. — DE VOLTAIRE.

30 janvier.

Sire, quant à Pascal, je vous supplie de lire la page 274 du second tome (1) que j'ai eu l'honneur d'envoyer à votre majesté, et vous jugerez si sa cause est bonne.

Quant à madame de Bentinck, elle n'a point de cuisine, et j'en ai une ici et une à Paris.

Quant aux procès et aux tracasseries, je n'en ai qu'avec la maladie cruelle qui me mène au tombeau.

Je vis dans la plus grande solitude et dans les plus grandes souffrances, et je conjure votre majesté de ne pas briser le frêle roseau que vous avez fait venir de si loin.

M. de Bielfeld (2) a fait restituer, il y a longtemps, les exemplaires que votre imprimeur avait donnés à un professeur de Francfort-sur-l'Oder. J'étais affligé avec raison qu'un autre en eût avant votre majesté. Voilà tout le procès et toute la tracasserie.

Est-il possible que la calomnie ait pu aller jusqu'à m'accuser d'un mauvais procédé dans cette affaire! C'est ce que je ne puis comprendre : l'ouvrage est à moi, comme l'*Histoire de Brandebourg* est à votre majesté; permettez-moi l'insolence de la comparaison. Quel démêlé, quelle discussion puis-je avoir pour une chose qui m'appartient, et qui est entre mes mains? Que deviendrai-je, sire, si une calomnie si peu vraisemblable est écoutée? La franchise, qui est le caractère de la capitale de France et le mien, mérite que vous daigniez m'instruire de ma faute, si j'en ai fait une; et si je n'en ai pas commis, je demande justice à votre cœur.

Vous savez qu'un mot de votre bouche est un coup mortel. Tout le monde dit, chez la reine-mère, que je suis dans votre disgrâce. Un tel état décourage et flétrit l'âme, et la crainte de déplaire ôte tous les moyens de plaire. Daignez me rassurer contre la défiance de moi-même, et ayez du moins pitié d'un homme que vous avez promis de rendre heureux.

Vous avez dans le cœur les sentiments d'humanité que vous mettez dans vos beaux ouvrages. Je réclame cette bonté, afin que je puisse paraître devant votre majesté avec confiance, dès que mes maux le permettront. Soyez sûr que, soit que je meure ou que je vive, vous serez convaincu que je n'étais pas indigne de vous, et qu'en me donnant à votre majesté, je n'avais cherché que votre personne.

305. — DE VOLTAIRE.

Sire, je mets aux pieds de votre majesté un ouvrage que j'ai composé en partie dans votre maison, et je lui en présente les prémices longtemps avant qu'il soit publié. Votre majesté est bien persuadée que dès que ma malheureuse santé me le permettra, je viendrai à Potsdam sous son bon plaisir.

Je suis bien loin d'être dans le cas d'un de vos bons mots, *qu'on vous demande la permission d'être malade.* J'aspire à la seule permission de vous voir et de vous entendre. Vous savez que c'est ma seule consolation, et le seul motif qui m'a fait renoncer à ma patrie, à mon roi, à mes charges, à ma famille, à des amis de quarante années; je ne me suis laissé de ressource que dans vos promesses sacrées, qui me soutiennent contre la crainte de vous déplaire.

Comme on a mandé à Paris que j'étais dans votre disgrâce, j'ose vous supplier très instamment de daigner me dire si je vous ai déplu en quelque chose. Je peux faire des fautes ou par ignorance, ou par trop d'empressement, mais mon cœur n'en fera jamais. Je vis dans la plus profonde retraite, donnant à l'étude le temps que des maladies cruelles peuvent me laisser. Je n'écris qu'à ma nièce. Ma famille et mes amis ne se rassurent contre les prédictions qu'ils m'ont faites que par les assurances respectables que vous leur avez données (1). Je ne lui parle que de vos bontés, de mon admiration pour votre génie, du bonheur de vivre auprès de vous. Si je lui envoie quelques vers où mes sentiments pour vous sont exprimés, je lui recommande même de n'en jamais tirer de copie, et elle est d'une fidélité exacte.

Il est bien cruel que tout ce qu'on a mandé à Paris la détourne de venir s'établir ici avec moi, et d'y recueillir mes derniers soupirs. Encore une fois, sire, daignez m'avertir s'il y a quelque chose à reprendre dans ma conduite. Je mettrai cette bonté au rang de vos plus grandes faveurs. Je la mérite, m'étant donné à vous sans réserve. Le bonheur de me sentir moins indigne de vous me fera soutenir patiemment les maux dont je suis accablé.

306. — DE VOLTAIRE.

Dimanche, 20 février.

Sire, j'espérais venir mettre hier à vos pieds ce petit tribut, heureux s'il pouvait être dans la bibliothèque de votre majesté au-dessous de l'*Histoire de Brandebourg*, comme le serviteur au-dessous du maître. Mon triste état ne m'a pas permis de remplir mes désirs. Je me flatte encore que mercredi ou jeudi je pourrai jouir de ce bonheur, et reprendre un reste de vie par vos bontés. Celui qui a dit si heureusement et d'une manière si touchante *qu'il était roi sévère et citoyen humain* (2), celui qui a daigné rassurer ma famille contre ses craintes, se souviendra que depuis seize ans je lui suis attaché. Comment, sire, après ce temps, ne me serais-je pas donné entièrement à vous, quand je joins à l'étonnement où vos talents me jettent le bonheur de trouver mes sentiments, mes goûts, justifiés par les vôtres, la même horreur des préjugés, la même ardeur pour l'étude, la même impatience de finir ce qui est commencé, avec la patience de le polir et de le retoucher? Vous m'encouragez au bout de ma carrière; et à présent que vous êtes perfectionné dans la connaissance et dans l'usage de toutes les finesses de notre langue, en vers et en prose, à présent que je ne vous suis plus d'aucun secours pour les bagatelles grammaticales, vous me souffrirez par bonté, par générosité, par cette constance attachée à vos vertus. Vous n'ignorez pas que mon cœur est fait pour être sensible avec persévérance, que j'ai vécu vingt ans avec la même personne, que mes amis sont des amis de plus de quarante années, que je n'en ai perdu que par la mort, et que ma passion pour vous vous a fait le maître de ma destinée.

307. — DU ROI.

1752.

J'ai cru d'un jour à l'autre vous voir arriver ici; ce qui m'a empêché de vous remercier plus tôt de l'*Histoire de Louis XIV* que j'ai à présent quadruple. Pour bien suivre l'art dont vous avez fait cet extrait, je lis la première partie avec le commencement de Quincy (3), ce dictionnaire de batailles et de sièges; et j'attends votre retour pour vous en dire mon sentiment. Mon impatience m'a fait lire le second volume en même temps; et, à vous dire le vrai, je le trouve supérieur au premier, tant par la nature des choses que par le style, et

(1) Voyez le chapitre XXXVII du *Siècle de Louis XIV*. (G. A.)
(2) Conseiller privé du roi. (G. A.)

(1) Voyez la lettre du 23 août 1750. (G. A.)
(2) Dans l'*Épître à mon esprit*. (G. A.)
(3) Auteur d'une *Histoire militaire du règne de Louis le Grand*, 1728. (G. A.)

cette noble hardiesse avec laquelle vous dites des vérités jusqu'aux rois. C'est un très beau morceau, et qui doit vous combler d'honneur. La mort de madame Henriette fera qu'on jouera votre *Rome sauvée* plus tard que vous ne l'aviez cru. Je suis malade depuis huit jours d'un rhume de poitrine et d'une ébullition do sang; mais le mal est presque passé. Je ne fais que lire, je n'écris plus; quand on a la mémoire aussi mauvaise qu'est la mienne, il faut de temps en temps relire ce qu'on a lu, pour s'en rappeler l'idée et pour bien savoir ce qui en vaut la peine. Ensuite de cela je recommencerai à corriger mes misères. Votre feu est pareil à celui des vestales; il ne s'éteint jamais; le peu qui m'en est tombé en partage veut être attisé souvent, et encore est-il souvent près d'étouffer sous les cendres. Adieu; ne pensez pas qu'il y ait plus de chênes que de roseaux dans le monde: vous verrez périr bien des personnes à vos côtés, et vous en surpasserez encore plus par votre nom, qui ne périra jamais.

308. — DE VOLTAIRE.

Sire, vos réflexions valent bien mieux que mon ouvrage (1). J'ai eu bien raison de dire quelque part que vous étiez le meilleur logicien que j'aie jamais entendu. Vous m'épouvantez; j'ai bien peur, pour le genre humain et pour moi, que vous n'ayez tristement raison. Il serait affreux pourtant qu'on ne pût pas se tirer de là. Tâchez, sire, de n'avoir pas tant raison. Car encore faut-il bien, quand vous faites de Potsdam un paradis terrestre, que ce monde-ci ne soit pas absolument un enfer. Un peu d'illusion, je vous en conjure. Daignez m'aider à me tromper honnêtement. Au bout du compte, les sottises sont traitées ici comme elles le méritent; mais j'ai enfoncé le poignard avec respect. Le véritable but de cet ouvrage est la tolérance, et votre exemple à suivre. La *Religion naturelle* est le prétexte; et quand cette *Religion naturelle* se bornera à être bon père, bon ami, bon voisin, il n'y aura pas grand mal. Je me doute bien que l'article des remords est un peu problématique; mais encore vaut-il mieux dire avec Cicéron, Platon, Marc-Aurèle, etc., que la nature nous donne des remords, que de dire, avec La Métrie, qu'il n'en faut point avoir.

Je conçois très bien qu'Alexandre, nommé général des Grecs, n'ait point eu plus de scrupule d'avoir tué des Persans à Arbelles, que votre majesté n'en a eu d'avoir envoyé quelques impertinents Autrichiens dans l'autre monde. Alexandre faisait son devoir en tuant des Persans à la guerre; mais certainement il ne le faisait pas en assassinant son ami après souper.

Au reste, il s'en faut beaucoup que l'ouvrage soit achevé. Je profite déjà des remarques dont vous daignez m'honorer. Je supplierai votre majesté de vouloir bien me le renvoyer avant qu'elle parte pour la Silésie. Il est difficile de définir la vertu, mais vous la faites bien sentir. Vous en avez; donc elle existe: or ce n'est pas la religion qui vous la donne; donc vous la tenez de la nature, comme vous tenez d'elle votre rare esprit, qui suffit à tout, et devant lequel mon âme se prosterne.

Je remercie votre majesté autant que je l'admire.

309. — DE VOLTAIRE.

A Potsdam, le 5 septembre.

Sire, votre pédant en points et en virgules, et votre disciple en philosophie et en morale, a profité de vos leçons, et met à vos pieds la *Religion naturelle*, la seule digne d'un être pensant. Vous trouverez l'ouvrage plus fort et plus selon vos vues. J'ai suivi vos conseils; il en faut à quiconque écrit. Heureux qui peut en avoir de tels que les vôtres! Si vos bataillons et vos escadrons vous laissent quelque loisir, je supplie votre majesté de daigner lire avec attention cet ouvrage, qui est en partie l'exposition de vos idées, et en partie celle des exemples que vous donnez au monde. Il serait à souhaiter que ces opinions se répandissent de plus en plus sur la terre. Mais combien d'hommes ne méritent pas d'être éclairés!

Je joins à ce paquet ce qu'on vient d'imprimer en Hollande. Votre majesté sera peut-être bien aise de relire l'*Eloge* de La Métrie (2). Cet *Eloge* est plus philosophique que tout ce que ce fou de philosophe avait jamais écrit. Les grâces et la légèreté du style de cet *Eloge* y parent continuellement la raison. Il n'en est pas de même de la pesante lettre de Haller, qui a la sottise de prendre sérieusement une plaisanterie (1). La réponse grave de Maupertuis n'était pas ce qu'il fallait. C'était bien le cas d'imiter Swift, qui persuadait à l'astrologue Partridge qu'il était mort. Persuader un vieux médecin qu'il avait fait des leçons au b..... eût été une plaisanterie à faire mourir de rire.

Nous attendrons tranquillement votre majesté à Potsdam. Qu'irais-je faire à Berlin? Ce n'est pas pour Berlin que je suis venu, quoique ce soit une fort belle ville; c'est uniquement pour vous. Je souffre mes maux aussi gaiement que je peux. D'Argens s'amuse et engraisse. *Arius* de Prades (2) est un très aimable hérésiarque. Nous vivons ensemble en louant Dieu et votre majesté, et en sifflant la Sorbonne. Nous avons de beaux projets pour l'avancement de la raison humaine. Mais un plus beau projet, c'est *Gustave Wasa*. Il n'y a pas moyen d'y penser en Silésie, mais je me flatte qu'à Potsdam vous ne résisterez pas à la grâce efficace qui vous a inspiré ce bon mouvement. Ce sujet est admirable, et digne de votre génie unique et universel. Je me mets à vos pieds.

310. — DU ROI.

A Cosel, septembre 1752.

J'ai reçu votre poëme philosophique (3) proche de ce Carnovie où Marc-Aurèle jeta par écrit ses sages réflexions morales; j'en ai trouvé votre poëme d'autant plus beau. Reste à faire quelques réflexions, non pas sur la poésie, mais sur le fond et la conduite du quatrième chant, dont je me réserve à vous entretenir à mon retour. Ici les housards, les ingénieurs, les officiers de l'infanterie et de la cavalerie me tarabustent si fort, qu'ils ne me laissent pas le temps de me reconnaître. Adieu. Ayez pitié d'une âme qui est dans le purgatoire, et qui vous demande des messes pour en être tirée bientôt.

311. — DU ROI.

A Neisse, ce 8 (septembre 1752).

Esclave de la poésie,
Je perdais le sommeil à tourner un couplet;
Revenu de ma frénésie,
J'ai vu que ce beau feu n'était qu'un feu follet:
La sévère raison pour mon malheur m'éclaire;
Son œil perçant, son front austère
Du crédule amour-propre a confondu l'erreur;
J'abandonne au brillant Voltaire
L'empire d'Apollon et le sceptre d'Homère;
Content d'être son auditeur,
Je veux l'écouter et me taire.

Voilà le parti que j'ai pris. Les affaires et les vers sont des choses d'une nature bien différente: les unes donnent un frein à l'imagination; les autres veulent l'étendre Je suis entre deux comme l'âne de Buridan. J'ai regretté quelques strophes d'une vieille ode; mais ce n'est pas la peine de vous l'envoyer. Le cher Isaac a voyagé comme une tortue très lente. Je crois que votre gros duc de Chevreuse, qui sûrement n'a pas la taille d'un coureur, aurait fait à pied, et plus vite que le sieur Isaac avec ses chevaux, le chemin de Paris à Berlin. Mais à cela ne tienne; je suis bien aise de le revoir; il faut prendre les hommes comme ils sont. Le ciel a voulu que d'Argens fût fait ainsi; il n'est pas en son pouvoir de se refondre.

Je ne vous rends aucun compte de mes occupations, parce que ce sont des choses dont vous vous souciez très peu. Des camps, des soldats, des forteresses, des finances, des procès sont de tous pays; toutes les gazettes ne sont remplies que de ces misères. Je compte vous revoir le 16, et je vous souhaite santé, tranquillité, et contentement. Adieu.

312. — DE VOLTAIRE.

Sire, je mets à vos pieds *Abraham* (4) et un *Catalogue* (5). Le père des croyants n'est qu'ébauché, parce que je suis sans

(1) Le poëme de la *Religion naturelle*. Voyez tome VI. (G. A.)
(2) Par le roi de Prusse. La Métrie était mort en novembre 1751. (G. A.)

(1) La Métrie, quelque temps avant sa mort, avait rappelé à Haller, dans une brochure, les soupers fins de leur jeunesse, et Haller avait écrit au président de l'Académie de Berlin, Maupertuis, pour protester contre les histoires de La Métrie. (G. A.)
(2) Il venait d'arriver avec une recommandation de d'Alembert. Voyez, tome IV, le *Tombeau de la Sorbonne*. (G. A.)
(3) Toujours la *Loi* ou *Religion naturelle*. (G. A.)
(4) L'article ABRAHAM du *Dictionnaire philosophique*. (G. A.)
(5) *Catalogue des écrivains du Siècle de Louis XIV*. (G. A.)

livres. Mais, si votre majesté jette les yeux sur cet article, dans Bayle, elle verra que cette ébauche est plus pleine, plus curieuse, et plus courte. Ce livre, honoré de quelques articles de votre main, ferait du bien au monde. Chérisac (1) coulerait à fond les saints Pères.

Il y a une grande apparence que j'ai fait une grosse sottise en envoyant à votre majesté un mémoire détaillé. Mais, sire, j'ai parlé en philosophe qui ne craint point de faire des fautes devant un roi philosophe, auquel il est assurément attaché avec tendresse. Je peux très bien me corriger de mes sottises, mais non en rougir.

J'aurai encore la hardiesse de dire que je ne conçois pas comment on peut habiller tous les ans cent cinquante mille hommes, nourrir tous les officiers de ses gardes, bâtir des forteresses, des villes, des villages, établir des manufactures, avoir trois spectacles, donner tant de pensions, etc., etc.

Il m'a paru qu'il y aurait une prodigieuse indiscrétion à moi de proposer de nouvelles dépenses à votre majesté pour mes fantaisies, quand elle me donne cinq mille écus par an pour ne rien faire.

De plus, je ne connais que le style des personnes que j'ai voulu attirer ici pour travailler, et point leur caractère. Il se pourrait qu'étant employées par votre majesté pour un ouvrage qui ne laisse pas d'être délicat et qui demande le secret, elles fissent les difficiles, s'en allassent, et vous compromissent. En me chargeant de tout sous vos ordres, votre majesté n'était compromise en rien (2).

Voilà mes raisons; si elles ne vous plaisent pas, si votre majesté ne se soucie pas de l'ouvrage proposé, me voilà résigné avec la même soumission que je travaillais avec ardeur.

Si votre majesté a des ordres à donner, ils seront exécutés.

Pourvu que je me console de mes maux par l'étude et par vos bontés, je vivrai et mourrai content.

313. — DE VOLTAIRE.

Sire, votre majesté m'a favorisé de quatre volumes du plus parfait galimatias qui soit jamais sorti d'une tête théologique. L'auteur doit descendre en droite ligne de saint Paul, et être proche parent du père Castel.

En qualité de théologien de Belzébuth, oserai-je interrompre vos travaux par un mot d'édification sur l'*athéisme*, que je mets à vos pieds (3)? J'ai choisi ce petit morceau parmi les autres, comme un des plus orthodoxes.

Je ne fais que dire ce que votre majesté pense, et ce qu'elle dirait cent fois mieux. Si elle daignait me corriger, je croirais alors l'ouvrage digne d'elle. Je souhaite pouvoir le finir, en amuser votre majesté quelquefois, et mourir de la mort des justes avec votre bénédiction.

314. — DU ROI.

Octobre 1752.

Si je n'avais pas eu hier une terrible colique, accompagnée de violents maux de tête, je vous aurais remercié d'abord de la nouvelle édition de vos *Œuvres* (4) que j'ai reçue. J'ai parcouru légèrement les nouvelles pièces que vous y avez mises; mais je n'ai pas été content de l'ordre des pièces, ni de la forme de l'édition. On dirait que ce sont les Cantiques de Luther; et quant aux matières, tout est pêle-mêle. Je crois, pour la commodité du public, qu'il vaudrait mieux augmenter le nombre des volumes, grossir les caractères, et mettre ensemble ce qui convient ensemble, et séparer ce qui n'a pas de connexion. Voilà mes remarques, que je vous communique; car je suis très persuadé que nous n'en sommes pas à la dernière édition de vos *Œuvres*. Vous tuerez et vos éditeurs et vos lecteurs avec vos coliques et vos évanouissements; et vous ferez, après notre mort, le panégyrique ou la satire de tous ceux avec lesquels vous vivez. Voilà ce que vous prophétise non pas Nostradamus, mais quelqu'un qui se connaît assez en maladies, et dont la profession est de se connaître en hommes. Je travaille dans mon trou à des choses moins brillantes et moins bien faites que celles qui vous occupent, mais qui m'amusent, et cela me suffit. J'espère d'apprendre dans peu que vous êtes guéri et de bonne humeur. Adieu.

315. — DE VOLTAIRE.

Sire, vous avez perdu plus que vous ne pensez; mais votre majesté ne pouvait deviner que dans un gros livre plein d'un fatras théologique, et où l'abbé de Prades est toujours misérablement obligé de soutenir ce qu'il ne croit pas, il se trouvât un morceau d'éloquence digne de Pascal, de Cicéron, et de vous (1).

Lisez, je vous en supplie, sire, seulement depuis 103 jusqu'à 105, à l'endroit marqué, et jugez si on a dit jamais rien de plus fort, et si le temps n'est pas venu de porter les derniers coups à la superstition. Ce morceau m'a paru d'abord être de d'Alembert ou de Diderot; mais il est de l'abbé Yvon. Jugez si j'avais tort de vouloir travailler avec lui à l'encyclopédie de la raison.

Comparez ces deux pages avec la misérable phrase d'écolier de rhétorique par où commence le *Tombe u de la Sorbonne* (2) : « Un vaisseau de la Sorbonne, sans voiles et sans » timon, donnant contre des écueils, et fracassé sans res» source. » Cela ressemble au fameux plaidoyer fait contre les p.... de Paris : « Elles allèrent dans la rue Brise-Miche » chercher un abri contre les tempêtes élevées sur leurs têtes » dans la rue Chapon. » Vous sentez combien il est ridicule d'appliquer à la Sorbonne ce que Cicéron disait des secousses de la république romaine.

Il y a des choses que je fais, il y a des choses sur lesquelles je donne conseil, d'autres où j'insère quelques pages, d'autres que je ne fais point. Mais ce qui m'appartient uniquement, c'est mon érysipèle, mon amour pour la vérité, mon admiration pour votre génie, et mon attachement à la personne de votre majesté.

316. — DE VOLTAIRE.

Sire, j'avais écrit ce matin une lettre à l'abbé de Prades pour être montrée à votre majesté; depuis ce temps il a eu un exemplaire de l'édition de La Beaumelle (3), dont vous l'aviez chargé de vous rendre compte. Je lui ai redemandé aussitôt ma lettre, comptant alors prendre la liberté d'écrire moi-même à votre majesté. Mais, me trouvant très mal, et ne pouvant écrire une lettre de détails dans ce moment, je supplie votre majesté de permettre que je lui envoie la lettre ou plutôt le mémoire (4) de ce matin. Je la conjure de laisser périr un mauvais ouvrage qui tombera de lui-même, et d'avoir pitié de l'état affreux où elle m'a réduit.

317. — DU ROI.

Votre efronterie m'étone, après ce que vous venez de faire (5), et qui est clair come le jour. Vous persistez au lieu de vous avouer coupable; ne vous imaginez pas que vous frez croire que le noir est blang; quand on ne voit pas, c'est qu'on ne veut pas tout voir; mais si vous poussez l'affaire à bout, je ferai tout imprimer et l'on verra que si vos ouvrages méritent qu'on vous érige des statues votre conduite vous méritérait des chaines.

L'éditeur est interrogé, il a tout déclaré.

318. — DE VOLTAIRE.

Ah mon Dieu sire dans l'état où je suis! Je vous juro encor sur ma vie a laquelle jo renonce sans peine que c est

(1) Voltaire voulait sans doute signer de ce nom le *Dictionnaire* entier qu'on s'était proposé de faire en commun. La suite de la lettre le fait supposer. (G. A.)

(2) Il s'agissait, comme on voit, de faire une *Encyclopédie* philosophique plus hardie que celle que Diderot et d'Alembert commençaient en France. (G. A.)

(3) Il s'agit toujours du *Dictionnaire*. Certains éditeurs se sont demandé si cette lettre et la précédente ne devaient pas être rejetées à l'année 1751. (G. A.)

(4) Edition de Dresde. (G. A.)

(1) Il est question de l'*Apologie* de l'abbé de Prades, page 103, deuxième partie. Amsterdam, 1752. (K.)

(2) Cette phrase prouverait que Voltaire n'est point l'auteur du *Tombeau de la Sorbonne*, inséré dans les *Mélanges littéraires*, si un désaveu était une preuve, et s'il n'avait pas ainsi désavoué tous les ouvrages qui pouvaient le compromettre, et qui sont bien réellement de lui. (*Note de l'édition en 42 vol. in-8°.*)

(3) Il s'agit du *Siècle de Louis XIV*. Voyez, tome II, notre note au commencement du *Supplément*. (G. A.)

(4) On n'a pas ce mémoire. (G. A.)

(5) Il s'agit de la *Diatribe* contre Maupertuis. Voyez, tome VI, aux FACÉTIES. Comme M. Beuchot, nous donnons ce billet du roi, et la réponse de Voltaire suivant les originaux qui sont à la Bibliothèque nationale. (G. A.)

une calomnie affreuse. Je vous conjure de faire confronter tous mes gens. Quoi ! vous me jugeriez sans entendre ! Je demande justice et la mort.

319. — DE VOLTAIRE (1).

[Pressé par les larmes et les sollicitations de sa famille, il renonce aux bienfaits du roi. Il lui rappelle leur amitié et sa transplantation en Prusse; il manifeste la douleur qu'il ressent de le quitter. Il avait fait de lui son idole, et un honnête homme ne change pas de religion. L'envoyé de France, qui entre chez lui, peut témoigner de sa sensibilité (2).] (G. A.)

320. — DE VOLTAIRE.

1753.

Sire, ce n'est sans doute que dans la crainte de ne pouvoir plus me montrer devant votre majesté, que j'ai remis à vos pieds des bienfaits qui n'étaient pas les liens dont j'étais attaché à votre personne. Vous devez juger de ma situation affreuse, de celle de toute ma famille. Il ne me reste qu'à m'aller cacher pour jamais, et déplorer mon malheur en silence. M. Fédersdorff, qui vient me consoler dans ma disgrâce, m'a fait espérer que votre majesté daignerait écouter envers moi la bonté de son caractère, et qu'elle pourrait réparer par sa bienveillance, s'il est possible, l'opprobre dont elle m'a comblé. Il est bien sûr que le malheur de vous avoir déplu n'est pas le moindre que j'éprouve. Mais comment paraître? comment vivre? Je n'en sais rien. Je devrais être mort de douleur. Dans cet état horrible, c'est à votre humanité à avoir pitié de moi. Que voulez-vous que je devienne et que je fasse? Je n'en sais rien. Je sais seulement que vous m'avez attaché à vous depuis seize années. Ordonnez d'une vie que je vous ai consacrée, et dont vous avez rendu la fin si amère. Vous êtes bon, vous êtes indulgent, je suis le plus malheureux homme qui soit dans vos États : ordonnez de mon sort.

321. — DE VOLTAIRE.

A Berlin, au Belvédère, 12 mars 1753.

Sire, j'ai reçu une lettre de Kœnig tout ouverte; mon cœur ne l'est pas moins. Je crois de mon devoir d'envoyer à votre majesté le duplicata de ma réponse (3). J'ai tant de confiance en ses bontés et en sa justice, que je ne lui cache aucune de mes démarches. Je vous soumettrai ma conduite, toute ma vie, en quelque lieu que je l'achève. Je suis ami de Kœnig, il est vrai; mais assurément, je suis plus attaché à votre majesté qu'à lui, et s'il était capable de manquer le moins du monde à ce qu'il vous doit, je romprais pour jamais avec lui.

Soyez convaincu, sire, que je mets mon devoir et ma gloire à vous être attaché jusqu'au dernier moment. Ces sentiments sont aussi ineffaçables que mon affliction, qui chaque jour augmente.

Je me jette à vos pieds, et j'attends les ordres de votre majesté.

322. — DU ROI.

Il n'était pas nécessaire que vous prissiez le prétexte du besoin que vous me dites avoir des eaux de Plombières, pour me demander votre congé. Vous pouvez quitter mon service quand vous voudrez ; mais avant de partir, faites-moi remettre le contrat de votre engagement, la clef, la croix (4), et le volume de poésies que je vous ai confié (5). Je souhaiterais que mes ouvrages eussent été seuls exposés à vos traits et à ceux de Kœnig. Je les sacrifie de bon cœur à ceux qui croient augmenter leur réputation en diminuant celle des autres. Je n'ai ni la folie ni la vanité de certains auteurs. Les cabales des gens de lettres me paraissent l'opprobre de la littérature. Je n'en estime cependant pas moins les honnêtes gens qui les cultivent. Les chefs de cabale sont seuls avilis à mes yeux.

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde (6).

(1) Un catholique éditeur de cette lettre, ne nous ayant pas autorisés à la reproduire, nous en donnons l'analyse. (G. A.)

(2) A la suite de cette lettre, il y eut comme un raccommodement qui ne tint pas. (G. A.)

(3) Voyez la CORRESPONDANCE GÉNÉRALE, à cette date, et pour toute cette affaire, les *Mémoires de Voltaire* dans le tome VI. (G. A.)

(4) La clef de chambellan et la croix de l'ordre du Mérite. (G. A.)

(5) Frédéric avait donné à chacun de ses familiers le volume de ses poésies. (G. A.)

(6) Après cette lettre, tout fut fini. (G. A.)

323. — DE VOLTAIRE (1).

Sire, ce que j'ai vu dans les gazettes est-il croyable? On abuse du nom de votre majesté pour empoisonner les derniers jours d'une vie que je vous ai consacrée. Quoi ! on m'accuse d'avoir avancé que Kœnig écrivait contre vos ouvrages ! Ah ! sire, il en est aussi incapable que moi. Votre majesté sait ce que je lui en ai écrit. Je vous ai toujours dit la vérité, et je vous la dirai jusqu'au dernier moment de ma vie. Je suis au désespoir de n'être point allé à Bareith ; une partie de ma famille, qui va m'attendre aux eaux, me force d'aller chercher une guérison que vos bontés seules pourraient me donner. Je vous serai toujours tendrement dévoué, quelque chose que vous fassiez. Je ne vous ai jamais manqué, je ne vous manquerai jamais. Je reviendrai à vos pieds au mois d'octobre ; et si la malheureuse aventure de La Beaumelle n'est pas vraie, si Maupertuis, en effet, n'a pas trahi le secret de vos soupers, et ne m'a point calomnié pour exciter La Beaumelle contre moi, s'il n'a pas été par sa haine l'auteur de mes malheurs, j'avouerai que j'ai été trompé, et je lui demanderai pardon devant votre majesté et devant le public. Je m'en ferai une vraie gloire. Mais, si la lettre de La Beaumelle est vraie, si les faits sont constatés, si je n'ai pris d'ailleurs le parti de Kœnig qu'avec toute l'Europe littéraire, voyez, sire, ce que les philosophes Marc-Aurèle et Julien auraient fait en pareil cas. Nous sommes tous vos serviteurs, et vous auriez pu d'un mot tout concilier. Vous êtes fait pour être notre juge, et non notre adversaire. Votre plume respectable eût été dignement employée à nous ordonner de tout oublier; mon cœur vous répond que j'aurais obéi. Sire, ce cœur est encore à vous ; vous savez que l'enthousiasme m'avait amené à vos pieds. Il m'y ramènera. Quand j'ai conjuré votre majesté de ne plus m'attacher à elle par des pensions, elle sait bien que c'était uniquement préférer votre personne à vos bienfaits. Vous m'avez ordonné de les recevoir, ces bienfaits, mais jamais je ne vous serai attaché que pour vous-même ; et je vous jure encore entre les mains de son altesse royale madame la margrave de Bareith, par qui je prends la liberté de faire passer ma lettre, que je vous garderai jusqu'au tombeau les sentiments qui m'amenèrent à vos pieds, lorsque je quittai pour vous tout ce que j'avais de plus cher, et que vous daignâtes me jurer une amitié éternelle.

324. — DE VOLTAIRE,

SOUS LE NOM DE MADAME DENIS (2).

[La dame Denis, veuve d'un officier du régiment de Champagne, implore la justice de sa majesté. Suit le récit de son arrestation et de celle de son oncle. Les prisonniers font serment que tout ce qu'ils avancent est véritable, et suppriment le récit des violences qui exciteraient trop d'indignation.] (G. A.)

325. — DE VOLTAIRE,

SOUS LE NOM DE MADAME DENIS.

A Francfort le 21 juin, au matin.

Sire, je ne devais pas m'attendre à implorer pour moi-même la justice et la gloire de votre majesté. Je suis enlevée de mon auberge au nom de votre majesté, conduite à pied par le commis du sieur Freydag, votre résident, au milieu de la populace, et enfermée avec quatre soldats à la porte de ma chambre; on me refuse jusqu'à ma femme de chambre et à mes laquais; et le commis passe toute la nuit dans ma chambre (*a*).

Voici le prétexte, sire, de cette violence inouïe qui excitera sans doute la pitié et l'indignation de votre majesté, aussi bien que celle de toute l'Europe.

Le sieur Freydag ayant demandé à mon oncle, le 1er juin, le livre imprimé des poésies de votre majesté, dont votre majesté avait daigné le gratifier, le constitua prisonnier jusqu'au jour où le livre serait revenu, et lui fit deux billets en votre nom, conçus en ces termes :

(1) Cette lettre est écrite de Leipsick. Voltaire venait d'abandonner Berlin pour toujours. (G. A.)

(2) Nous donnerons une courte analyse de cette lettre et de quelques autres que le catholique, dont nous avons déjà parlé, ne nous a non plus autorisés à reproduire. (G. A.)

(*a*) *N. B.* « Le commis nommé Dorn, notaire de sa majesté impériale, a osé insulter cette dame respectable pendant la nuit. » *Note de Voltaire ajoutée à la copie suivie par M. Beuchot.*

« Monsieur, sitôt le gros ballot que vous dites être à Hambourg ou Leipzig, sera ici, qui contient l'œuvre des poésies » que le roi demande, vous pourrez partir où bon vous semblera. »

Mon oncle, sur cette assurance de votre ministre, fit revenir la caisse avec la plus grande diligence à l'adresse même du sieur Freydag, et le livre en question lui fut rendu le 17 juin au soir.

Mon oncle a cru avec raison être en droit de partir le 20, laissant à votre ministre la caisse et d'autres effets considérables que je comptais reprendre de droit le 21 ; et c'est le 20 que nous sommes arrêtés de la manière la plus violente ; on me traite, moi qui ne suis ici que pour soulager mon oncle mourant, comme une femme coupable des plus grands crimes : on met douze soldats à nos portes.

Aujourd'hui 21, le sieur Freydag vient nous signifier que notre emprisonnement doit nous coûter 128 écus et 42 creutzers par jour, et il apporte à mon oncle un écrit à signer, par lequel mon oncle doit *se taire sur tout ce qui est arrivé* (ce sont ses propres mots), et *avouer que les billets du sieur Freydag n'étaient que des billets de consolation et d'amitié qui ne tiraient point à conséquence.* Il nous fait espérer qu'il nous ôtera notre garde. Voilà l'état où nous sommes le 21 juin à deux heures après-midi (*a*).

Je n'ai pas la force d'en dire davantage ; il me suffit d'avoir instruit votre majesté.

Je suis avec respect, de votre majesté, la très humble et très obéissante servante,

DENIS, veuve du sieur Denis, gentilhomme ci-devant capitaine au régiment de Champagne, commissaire des guerres, et maître des comptes de S. M. le roi de France.

326. — DE VOLTAIRE,

SOUS LE NOM DE MADAME DENIS.

Francfort, 25 juin.

[Nouvelle requête au roi, avec un exposé des faits analogue au précédent.]

327. — DE VOLTAIRE.

Francfort, 26 juin.

[Il craint que les lettres ne soient pas parvenues à sa majesté. Il implore pour sa nièce. Il oubliera à jamais Maupertuis. Quelle funeste suite de quinze ans de bontés!]

328. — DE VOLTAIRE

Francfort, 29 juin.

[Lettre écrite en son nom et au nom de sa nièce. Ils craignent que leurs plaintes n'aient été interceptées par Freitag et Schmidt. Citation d'un passage d'une lettre de Freitag à Voltaire. On leur dit de compter sur le magistrat qui doit instruire sa majesté.]

329. — DE VOLTAIRE.

7 juillet.

[Nouvelle requête. Ils sont toujours arrêtés, quoique sa majesté ait ordonné leur délivrance. Récit du vol de Schmidt, qui dépouille Voltaire de son argent et de ses bijoux sans faire aucun procès-verbal. Ils vont partir, mais on les menace de les arrêter encore lundi prochain. Ils espèrent que sa majesté ordonnera qu'on leur rende leurs effets.]

330. — DE VOLTAIRE.

Fin de 1753.

[Il assure le roi de ses respectueux sentiments. Il proteste contre un misérable écrit sur la cuisine du roi, que son ennemi La Beaumelle lui attribue. Cet écrit date de 1752. Voltaire rappelle que son ennemi avait déjà fait imprimer en passant à Cassel un libelle qu'il adressa, comme étant de Voltaire, au duc de Saxe-Gotha.]

[Il s'écoule cinq ans entre cette lettre et la suivante. Voltaire s'est retiré aux *Délices*, et Frédéric est engagé dans la guerre dite de Sept-Ans. C'est après la perte de la bataille de Kolin que le roi renoue avec le philosophe en lui faisant tenir sa fameuse *Épître à d'Argens*, dont on trouve un extrait dans les *Mémoires de Voltaire*. Voyez tome VI. Dans cette troisième partie « toute illusion, dit M. Sainte-Beuve, a cessé, et il ne reste plus que ce goût vif de l'esprit qui se manifeste encore. D'ailleurs le Frédéric primitif et juvénilement enthousiaste a disparu; il a fait place au philosophe, à l'homme supérieur expérimenté qui ne tâtonne plus en rien. Le roi aussi se fait plus souvent sentir. On se dit de part et d'autre des vérités et (chose rare) on les supporte. Voltaire en dit quelques-unes au roi, et Frédéric les lui rend. »] (G. A.)

331. — DE VOLTAIRE.

Octobre 1757.

Sire, votre *Épître* d'Erfurt est pleine de morceaux admirables et touchants. Il y aura toujours de très belles choses dans ce que vous ferez, et dans ce que vous écrirez. Souffrez que je vous dise ce que j'ai écrit (1) à son altesse royale votre digne sœur, que cette *Épître* fera verser des larmes si vous n'y parlez pas des vôtres. Mais il ne s'agit pas ici de discuter avec votre majesté ce qui peut perfectionner ce monument d'une grande âme et d'un grand génie ; il s'agit de vous et de l'intérêt de toute la saine partie du genre humain, que la philosophie attache à votre gloire et à votre conservation.

Vous voulez mourir (2) ; je ne vous parle pas ici de l'horreur douloureuse que ce dessein m'inspire. Je vous conjure de soupçonner au moins que, du haut rang où vous êtes, vous ne pouvez guère voir quelle est l'opinion des hommes, quel est l'esprit du temps. Comme roi, on ne vous le dit pas; comme philosophe et comme grand homme, vous ne voyez que les exemples des grands hommes de l'antiquité. Vous aimez la gloire, vous la mettez aujourd'hui à mourir d'une manière que les autres hommes choisissent rarement, et qu'aucun des souverains de l'Europe n'a jamais imaginée, depuis la chute de l'empire romain. Mais, hélas! sire, en aimant tant la gloire, comment pouvez-vous vous obstiner à un projet qui vous la fera perdre? Je vous ai déjà représenté la douleur de vos amis, le triomphe de vos ennemis, et les insultes d'un certain genre d'hommes qui mettra lâchement son devoir à flétrir une action généreuse.

J'ajoute, car voici le temps de tout dire, que personne ne vous regardera comme le martyr de la *liberté*. Il faut se rendre justice ; vous savez dans combien de cours on s'opiniâtre à regarder votre entrée en Saxe comme une infraction du droit des gens. Que dira-t-on dans ces cours? que vous avez vengé sur vous-même cette invasion; que vous n'avez pu résister au chagrin de ne pas donner la loi. On vous accusera d'un désespoir prématuré, quand on saura que vous avez pris cette résolution funeste dans Erfurt, quand vous étiez encore maître de la Silésie et de la Saxe. On commentera votre *Épître* d'Erfurt, on en fera une critique injurieuse ; on sera injuste, mais votre nom en souffrira.

Tout ce que je représente à votre majesté est la vérité même. Celui que j'ai appelé le *Salomon du Nord* s'en dit davantage dans le fond de son cœur.

Il sent qu'en effet, s'il prend ce funeste parti, il y cherche un honneur dont pourtant il ne jouira pas. Il sent qu'il ne veut pas être humilié par des ennemis personnels; il entre donc dans ce triste parti de l'amour-propre, du désespoir. Ecoutez contre ces sentiments votre raison supérieure ; elle vous dit que vous n'êtes point humilié, et que vous ne pouvez l'être; elle vous dit qu'étant homme comme un autre, il vous restera (quelque chose qui arrive) tout ce qui peut rendre les autres hommes heureux : biens, dignités, amis. Un homme qui n'est que *roi* peut se croire très infortuné, quand il perd des Etats ; mais un philosophe peut se passer d'Etats. Encore, sans que je me mêle en aucune façon de politique, je ne peux croire qu'il ne vous en restera pas assez pour être toujours un souverain considérable. Si vous aimiez mieux mépriser toute grandeur, comme ont fait Charles-Quint, la reine Christine, le roi Casimir, et tant d'autres, vous soutiendriez ce personnage mieux qu'eux tous, et ce serait pour vous une grandeur nouvelle. Enfin, tous les partis peuvent convenir, hors le parti odieux et déplorable que vous voulez prendre. Serait-ce la peine d'être philosophe, si vous ne saviez pas vivre en homme privé, ou si en demeurant souverain, vous ne saviez pas supporter l'adversité ?

Je n'ai d'intérêt dans tout ce que je dis que le bien public et le vôtre. Je suis bientôt dans ma soixante et cinquième année; je suis né infirme; je n'ai qu'un moment à vivre ; j'ai été bien malheureux, vous le savez; mais je mourrais heureux, si je vous laissais sur la terre mettant en pratique ce que vous avez si souvent écrit.

(*a*) Son excellence doit être instruite de cette horreur arrivée à Francfort. Elle est très humblement remerciée de garder le secret à celui qui a déjà eu l'honneur de lui écrire deux lettres. Peut-être un jour cette personne pourra remercier son excellence de vive voix. (*Note de Voltaire.*) — L'excellence doit être le chevalier de La Touche, ministre de France à Berlin. (G. A.)

(1) On n'a pas cette lettre. (G. A.)

(2) Voyez la lettre de Voltaire à Richelieu, année 1757. (G. A.)

332. — DE VOLTAIRE.

Octobre 1757.

Sire, ne vous effrayez pas d'une longue lettre, qui est la seule chose qui puisse vous effrayer.

J'ai été reçu chez votre majesté avec des bontés sans nombre; je vous ai appartenu, mon cœur vous appartiendra toujours. Ma vieillesse m'a laissé toute ma vivacité pour ce qui vous regarde, en la diminuant pour tout le reste. J'ignore encore dans ma retraite paisible si votre majesté a été à la rencontre du corps d'armée de M. de Soubise, et si elle s'est signalée par de nouveaux succès. Je suis peu au fait de la situation présente des affaires; je vois seulement qu'avec la valeur de Charles XII, et avec un esprit bien supérieur au sien, vous vous trouvez avoir plus d'ennemis à combattre qu'il n'en eut quand il revint à Stralsund; mais il y a une chose bien sûre, c'est que vous aurez plus de réputation que lui dans la postérité, parce que vous avez remporté autant de victoires sur des ennemis plus aguerris que les siens, et que vous avez fait à vos sujets tous les biens qu'il n'a pas faits, en ranimant les arts, en fondant des colonies, en embellissant les villes. Je mets à part dautres talents aussi supérieurs que rares, qui auraient suffi à vous immortaliser. Vos plus grands ennemis ne peuvent vous ôter aucun de ces mérites: votre gloire est donc absolument hors d'atteinte. Peut-être cette gloire est-elle actuellement augmentée par quelque victoire; mais nul malheur ne vous l'ôtera. Ne perdez jamais de vue cette idée, je vous en conjure.

Il s'agit à présent de votre bonheur; je ne parlerai pas aujourd'hui des Treize-Cantons. Je m'étais livré au plaisir de dire à votre majesté combien elle est aimée dans le pays que j'habite; mais je sais qu'en France elle a beaucoup de partisans: je sais très positivement qu'il y a bien des gens qui désirent le maintien de la balance que vos victoires avaient établie. Je me borne à vous dire des vérités simples, sans oser me mêler en aucune façon de politique; cela ne m'appartient pas. Permettez-moi seulement de penser que si la fortune vous était entièrement contraire, vous trouveriez une ressource dans la France, garante de tant de traités; que vos lumières et votre esprit vous ménageraient cette ressource; qu'il vous resterait toujours assez d'États pour tenir un rang très considérable dans l'Europe; que le Grand-Électeur, votre bisaïeul, n'en a pas été moins respecté pour avoir cédé quelques-unes de ses conquêtes. Permettez-moi encore une fois de penser ainsi en vous soumettant mes pensées. Les Caton et les Othon, dont votre majesté trouve la mort belle, n'avaient guère autre chose à faire qu'à servir ou qu'à mourir; encore Othon, n'était-il pas sûr qu'on l'eût laissé vivre: il prévint, par une mort volontaire, celle qu'on lui eût fait souffrir. Nos mœurs et votre situation sont bien loin d'exiger un tel parti; en un mot, votre vie est très nécessaire: vous sentez combien elle est chère à une nombreuse famille, et à tous ceux qui ont l'honneur de vous approcher. Vous savez que les affaires de l'Europe ne sont jamais longtemps dans la même assiette, et que c'est un devoir, pour un homme tel que vous, de se réserver aux événements. J'ose vous dire bien plus: croyez-moi, si votre courage vous portait à cette extrémité héroïque, elle ne serait pas approuvée, vos partisans la condamneraient, et vos ennemis en triompheraient. Songez encore aux outrages que la nation fanatique des bigots ferait à votre mémoire. Voilà tout le prix que votre nom recueillerait d'une mort volontaire; et, en vérité, il ne faudrait pas donner à ces lâches ennemis du genre humain le plaisir d'insulter à votre nom si respectable.

Ne vous offensez pas de la liberté avec laquelle vous parle un vieillard qui vous a toujours révéré et aimé, et qui croit, d'après une longue expérience, qu'on peut tirer de très grands avantages du malheur. Mais heureusement nous sommes très loin de vous voir réduit à des extrémités si funestes; et j'attends tout de votre courage et de votre esprit, hors le parti malheureux que ce même courage peut me faire craindre. Ce sera une consolation pour moi, en quittant la vie, de laisser sur la terre un roi philosophe.

333. — DU ROI.

9 octobre 1757.

Je suis homme, il suffit, et né pour la souffrance;
Aux rigueurs du destin j'oppose ma constance.

Mais avec ces sentiments, je suis bien loin de condamner Caton et Othon; le dernier n'a eu de beau moment que celui de sa mort.

Croyez que si j'étais Voltaire,
Et particulier comme lui,
Me contentant du nécessaire,
Je verrais voltiger la Fortune légère
Et m'en moquerais aujourd'hui.
Je connais l'ennui des honneurs,
Le fardeau des devoirs, le jargon des flatteurs,
Ces misères de toute espèce,
Et ces détails de petitesse
Dont il faut s'occuper dans le sein des grandeurs.
Je méprise la vaine gloire,
Quoique poëte et souverain.
Quand du ciseau fatal, en tranchant mon destin,
Atropos m'aura vu plongé dans la nuit noire,
Qu'importe l'honneur incertain
De vivre après ma mort au temple de Mémoire?
Nos destins sont-ils donc si beaux?
Le doux plaisir et la mollesse,
La vive et naïve allégresse,
Ont toujours fait des grands la pompe et les travaux.
Ainsi la Fortune volage
N'a jamais causé mes ennuis:
Soit qu'elle me flatte ou m'outrage,
Je dormirai toutes les nuits
En lui refusant mon hommage.
Mais notre état fait notre loi;
Il nous oblige, il nous engage
A mesurer notre courage
Sur ce qu'exige notre emploi.
Voltaire, dans son ermitage,
Dans son pays dont l'héritage
Est son antique bonne foi,
Peut s'adonner en paix à la vertu du sage
Dont Platon nous marqua la loi.
Pour moi, menacé du naufrage,
Je dois, en affronter l'orage,
Penser, vivre, et mourir en roi.

FÉDÉRIC.

334. — DE VOLTAIRE.

Le 13 novembre.

Sire, votre *Épître* à d'Argens m'avait fait trembler; celle dont votre majesté m'honore me rassure. Vous sembliez dire un triste adieu dans toutes les formes, et vouloir précipiter la fin de votre vie. Non seulement ce parti désespérait un cœur comme le mien, qui ne vous a jamais été assez développé, et qui a toujours été attaché à votre personne, quoi qu'il ait pu arriver; mais ma douleur s'aigrissait des injustices qu'une grande partie des hommes ferait à votre mémoire.

Je me rends à vos trois derniers vers, aussi admirab par le sens que par les circonstances où ils sont faits:

Pour moi, menacé du naufrage,
Je dois, en affrontant l'orage,
Penser, vivre et mourir en roi.

Ces sentiments sont dignes de votre âme, et je ne veux entendre autre chose par ces vers, sinon que vous vous défendrez jusqu'à la dernière extrémité avec votre courage ordinaire. C'est une des preuves de ce courage supérieur aux événements, de faire de beaux vers dans une crise où tout autre pourrait à peine faire un peu de prose. Jugez si ce nouveau témoignage de la supériorité de votre âme doit faire souhaiter que vous viviez. Je n'ai pas le courage, moi, d'écrire en vers à votre majesté, dans la situation où je vous vois; mais permettez que je vous dise tout ce que je pense.

Premièrement, soyez très sûr que vous avez plus de gloire que jamais. Tous les militaires écrivent de tous côtés qu'après vous être conduit à la bataille du 18 (1) comme le prince de Condé à Sénef, vous avez agi dans tout le reste en Turenne. Grotius disait: «Je puis souffrir les injures et la misère; mais je ne peux vivre avec les injures, la misère et l'ignominie ensemble.» Vous êtes couvert de gloire dans vos revers; il vous reste de grands États; l'hiver vient; les choses peuvent changer. Votre majesté sait que plus d'un homme considérable pense qu'il faut une balance, et que la politique contraire est une politique détestable: ce sont leurs propres paroles.

J'oserai ajouter encore une fois que Charles XII, qui avait votre courage, avec infiniment moins de lumières et moins de compassion pour ses peuples, fit la paix avec le czar sans s'avilir. Il ne m'appartient pas d'en dire davantage, et votre raison supérieure vous en dit cent fois plus.

Je dois me borner à représenter à votre majesté combien sa vie est nécessaire à sa famille, aux États qui lui demeureront, aux philosophes qu'elle peut éclairer et soutenir, et

(1) Celle de Kollin. (G. A.)

qui auraient, croyez-moi, beaucoup de peine à justifier devant le public une mort volontaire, contre laquelle tous les préjugés s'élèveraient. Je dois ajouter que, quelque personnage que vous fassiez, il sera toujours grand.

Je prends, du fond de ma retraite, plus d'intérêt à votre sort que je n'en prenais dans Potsdam et dans Sans-Souci. Cette retraite serait heureuse, et ma vieillesse infirme serait consolée, si je pouvais être assuré de votre vie, que le retour de vos bontés me rend encore plus chère.

J'apprends que monseigneur le prince de Prusse est très malade; c'est un nouveau surcroît d'affliction et une nouvelle raison de vous conserver. C'est très peu de chose, j'en conviens, d'exister pour un moment au milieu des chagrins, entre deux éternités qui nous engloutissent; mais c'est à la grandeur de votre courage à porter le fardeau de la vie, et c'est être véritablement roi que de soutenir l'adversité en grand homme.

335. — DU ROI.

A Breslau, le 16 janvier 1758.

J'ai reçu vos lettres du 22 de novembre et du 2 de janvier en même temps (1). J'ai à peine le temps de faire de la prose, biens moins des vers pour répondre aux vôtres. Je vous remercie de la part que vous prenez aux heureux hasards qui m'ont secondé à la fin d'une campagne où tout semblait perdu. Vivez heureux et tranquille à Genève; il n'y a que cela dans le monde; et faites des vœux pour que la fièvre chaude héroïque de l'Europe se guérisse bientôt, pour que le triumvirat (2) se détruise, et que les tyrans de cet univers ne puissent pas donner au monde les chaînes qu'ils lui préparent. FÉDÉRIC.

Je ne suis malade ni de corps ni d'esprit, mais je me repose dans ma chambre. Voilà ce qui a donné lieu aux bruits que mes ennemis ont semés. Mais je peux leur dire comme Démosthène aux Athéniens : Eh bien ! si Philippe était mort, que serait-ce ? ô Athéniens! vous vous feriez bientôt un autre Philippe.

O Autrichiens ! votre ambition, votre désir de tout dominer, vous feraient bientôt d'autres ennemis ; et les libertés germaniques et celles de l'Europe ne manqueront jamais de défenseurs.

336. — DU ROI.

De Ramenau, le 28 septembre 1758.

Je suis fort obligé au solitaire des Délices de la part qu'il prend aux aventures du Don Quichotte du Nord : ce Don Quichotte mène la vie des comédiens de campagne : jouant tantôt sur un théâtre, tantôt sur l'autre, quelquefois sifflé, quelquefois applaudi. La dernière pièce qu'il a jouée était la *Thébaïde* (3); à peine y resta-t-il le moucheur de chandelles. Je ne sais ce qui arrivera de tout ceci; mais je crois, avec nos bons épicuriens, que ceux qui se tiennent sur l'amphithéâtre sont plus heureux que ceux qui se tiennent sur les tréteaux. Quoique je sois par voies et par chemins, j'entends à bâton rompu parler de ce qui se passe dans la république des lettres, et cette bavarde à cent bouches ne dit point ce que vous faites. J'aurais envie de crier à vos oreilles : *Tu dors, Brutus!* Voici trois ans écoulés qu'il ne paraît point de nouvelles éditions de vos ouvrages ; que faites-vous donc? Au cas que vous ayez fait quelque chose de nouveau, je vous prie de me l'envoyer. D'ailleurs, je vous souhaite toute la tranquillité et tout le repos dont je ne jouis pas. Adieu. FÉDÉRIC.

337. — DU ROI.

Novembre 1758.

Je ne mérite pas toutes les louanges que vous me donnez. Nous nous sommes retirés d'affaire par des à-peu-près ; mais avec la multitude de monde auquel il faut nous opposer, il est presque impossible de faire davantage : nous avons été vaincus (4), et nous pouvons dire, comme François Ier : Tout a été perdu, hors l'honneur. Vous avez grande raison de regretter le maréchal Keith ; c'est une perte pour l'armée et pour la société. Daun avait saisi l'avantage d'une nuit (1) qui laissait peu de place au courage ; mais malgré tout cela nous sommes encore debout, et nous nous préparons à de nouveaux avancements : peut-être que le Turc, plus chrétien que les puissances catholiques apostoliques, ne voudra pas que des brigands politiques se donnent les airs de conspirer contre un prince qu'ils ont offensé, et qui ne leur a rien fait. Vivez heureux, et priez Dieu pour les malheureux, apparemment damnés, parce qu'ils sont obligés de guerroyer toujours. *Vale.* FÉDÉRIC.

338. — DU ROI.

Du 6 octobre.

Il vous a été facile de juger de ma douleur par la perte que j'ai faite (2). Il y a des malheurs réparables par la constance et par un peu de courage; mais il y en a d'autres contre lesquels toute la fermeté dont on veut s'armer, et tous les discours des philosophes, ne sont que des secours vains et inutiles; ce sont de ceux-ci dont ma malheureuse étoile m'accable dans les moments les plus embarrassants et les plus remplis de ma vie.

Je n'ai point été malade, comme on vous l'a dit ; mes maux ne consistent que dans des coliques hémorroïdales et quelquefois néphrétiques. Si cela eût dépendu de moi, je me serais volontiers dévoué à la mort, que ces sortes d'accidents amènent tôt ou tard, pour sauver et pour prolonger les jours de celle qui ne voit plus la lumière. N'en perdez jamais la mémoire, et rassemblez, je vous prie, toutes vos forces pour élever un monument à son honneur. Vous n'avez qu'à lui rendre justice, et, sans vous écarter de la vérité, vous trouverez la matière la plus ample et la plus belle.

Je vous souhaite plus de repos et de bonheur que je n'en ai. FÉDÉRIC.

339. — DE VOLTAIRE.

SUR LA MORT
DE SON ALTESSE ROYALE MADAME LA MARGRAVE DE BAREITH.

Décembre.

Ombre illustre, ombre chère, âme héroïque et pure,
Toi que mes tristes yeux ne cessent de pleurer,
Quand la fatale loi de toute la nature
Te conduit dans la sépulture,
Faut-il te plaindre ou t'admirer?

Les vertus, les talents, ont été ton partage,
Tu vécus, tu mourus en sage;
Et, voyant à pas lents avancer le trépas,
Tu montras le même courage
Qui fait voler ton frère au milieu des combats.

Femme sans préjugés, sans vice et sans mollesse,
Tu bannis loin de toi la Superstition,
Fille de l'Imposture et de l'Ambition,
Qui tyrannise la Faiblesse.

Les Langueurs, les Tourments, ministres de la Mort,
T'avaient déclaré la guerre;
Tu les bravas sans effort,
Tu plaignis ceux de la terre.

Hélas! si tes conseils avaient pu l'emporter
Sur le faux intérêt d'une aveugle vengeance,
Que de torrents de sang on eût vu s'arrêter!
Quel bonheur t'aurait dû la France!

Ton cher frère aujourd'hui, dans un noble repos,
Recueillerait son âme à soi-même rendue;
Le philosophe, le héros,
Ne serait affligé que de t'avoir perdue.

Sur ta cendre adorée il jetterait des fleurs
Du haut de son char de victoire;
Et les mains de la Paix et les mains de la Gloire
Se joindraient pour sécher ses pleurs.

Sa voix célébrerait ton amitié fidèle,
Les échos de Berlin répondraient à ses chants :
Ah! j'impose silence à mes tristes accents,
Il n'appartient qu'à lui de te rendre immortelle (3).

Voilà, sire, ce que ma douleur me dicta quelque temps après le premier saisissement dont je fus accablé à la mort de ma protectrice. J'envoie ces vers à votre majesté, puisqu'elle l'ordonne. Je suis vieux ; elle s'en apercevra bien. Mais le cœur,

(1) On n'a pas ces lettres. (G. A.)
(2) Elisabeth de Russie, Marie-Thérèse et la Pompadour, toutes trois liguées contre Frédéric pour venger leur amour-propre blessé. (G. A.)
(3) La bataille de Zorndorf contre les Russes. Elle fut fort sanglante, et c'est pourquoi Frédéric l'appelle la *Thébaïde*, tragédie de Racine où tout le monde meurt. (G. A.)
(4) A la journée de Hochkirch. (G. A.)

(1) Il avait surpris Frédéric dans son camp. (G. A.)
(2) La margrave de Bareith. (G. A.)
(3) Le roi de Prusse n'ayant pas été satisfait de ces vers, Voltaire fit l'ode qu'on trouve dans le tome VI. (G. A.)

qui sera toujours à vous et à l'adorable sœur que vous pleurez, ne vieillira jamais. Je n'ai pu m'empêcher de me souvenir, dans ces faibles vers, des efforts que cette digne princesse avait faits pour rendre la paix à l'Europe. Toutes ses lettres (vous le savez sans doute) avaient passé par moi. Le ministre (1), qui pensait absolument comme elle, et qui ne put lui répondre que par une lettre qu'on lui dicta, en est mort de chagrin. Je vois avec douleur, dans ma vieillesse accablée d'infirmités, tout ce qui se passe ; et je me console parce que j'espère que vous serez aussi heureux que vous méritez de l'être. Le médecin Tronchin dit que votre colique hémorroïdale n'est point dangereuse ; mais il craint que tant de travaux n'altèrent votre sang. Cet homme est sûrement le plus grand médecin de l'Europe, le seul qui connaisse la nature. Il m'avait assuré qu'il y avait du remède pour l'état de votre auguste sœur, six mois avant sa mort. Je fis ce que je pus pour engager son altesse royale à se mettre entre les mains de Tronchin ; elle se confia à des ignorants entêtés, et Tronchin m'annonça sa mort deux mois avant le moment fatal. Je n'ai jamais senti un désespoir plus vif. Elle est morte victime de la confiance de ceux qui l'ont traitée. Conservez-vous, sire, car vous êtes nécessaire aux hommes.

340. — DU ROI.

A Breslau, le 23 janvier 1759.

J'ai reçu les vers que vous avez faits : apparemment que je ne me suis pas bien expliqué. Je désire quelque chose de plus éclatant et de public. Il faut que toute l'Europe pleure avec moi une vertu trop peu connue. Il ne faut point que mon nom partage cet éloge ; il faut que tout le monde sache qu'elle est digne de l'immortalité ; et c'est à vous de l'y placer.

On dit qu'Apelle était le seul digne de peindre Alexandre : je crois votre plume la seule digne de rendre ce service à celle qui sera le sujet éternel de mes larmes.

Je vous envoie des vers faits dans un camp, et que je lui envoyais un mois avant cette cruelle catastrophe qui nous en prive pour jamais. Ces vers ne sont certainement pas dignes d'elle; mais c'était du moins l'expression vraie de mes sentiments. En un mot, je ne mourrai content que lorsque vous vous serez surpassé dans ce triste devoir que j'exige de vous.

Faites des vœux pour la paix : mais quand même la victoire la ramènerait, cette paix, et la victoire, ni tout ce qu'il y a dans l'univers, n'adouciront la douleur cruelle qui me consume (2).

Vivez plus heureux à Lausanne, etc. FÉDÉRIC.

341. — DU ROI.

A Breslau, le 2 mars.

Votre lettre (3) contient une contradiction dans les termes et dans les choses. Vous marquez que votre imagination s'éteint, et en même temps vous en remplissez toute votre lettre. Il fallait être plus sur ses gardes en m'écrivant, et supprimer ce beau feu qui vous anime encore à soixante-cinq ans. Je crains bien que vous ne soyez dans le cas de la plupart des hommes, qui s'occupent de l'avenir et oublient le passé.

> Et comme à l'intérêt l'âme humaine est liée,
> La vertu qui n'est plus est bientôt oubliée. (*OEdipe*.)

Mes vers (4) ne sont point faits pour le public. Je n'ai ni assez d'imagination, ni ne possède assez bien la langue pour faire de bons vers, et les médiocres sont détestables. Ils sont soufferts entre amis, et voilà tout. Je vous en envoie de genres différents, mais qui ont le même goût de terroir, et qui se ressentent du temps où ils ont été faits. Et comme vous êtes à présent riche et puissant seigneur, ne craignant point de vous faire payer cher le port de mes balivernes, je vous envoie en même temps toutes sortes de misères que je me suis amusé à faire par intervalles. J'en viens à l'article qui semble vous toucher le plus, et je vous donne toute assurance de ne plus songer au passé, et de vous satisfaire (1); mais laissez auparavant mourir en paix un homme que vous avez cruellement persécuté (2), et qui, selon toutes les apparences, n'a plus que peu de jours à vivre.

Pour ce que je vous ai demandé, je vous avoue que je l'ai toujours très fort dans l'esprit ; soit prose, soit vers, tout m'est égal. Il faut un monument pour éterniser cette vertu si pure, si rare, et qui n'a pas été assez généralement connue. Si j'étais persuadé de bien écrire, je n'en chargerais personne : mais, comme vous êtes certainement le premier de notre siècle, je ne puis m'adresser qu'à vous.

Pour moi, je suis sur le point de recommencer ma maudite vie errante. Souvent il m'arrive de recevoir des lettres de Berlin, vieilles de six mois : ainsi je ne fais pas état de recevoir sitôt votre réponse. Mais j'espère que vous n'oublierez point un ouvrage qui sera de votre part un acte de reconnaissance. Adieu, FÉDÉRIC.

342. — DU ROI.

A Breslau, le 12 mars.

Il faut avouer que vos mois ne ressemblent pas aux semaines du prophète Daniel : ses semaines sont des siècles, et vos mois des jours.

J'ai reçu cette ode (3) qui vous a si peu coûté, qui est très belle, et qui certainement ne vous fera pas déshonneur. C'est le premier moment de consolation que j'aie eu depuis cinq mois. Je vous prie de la faire imprimer, et de la répandre dans les quatre parties du monde. Je ne tarderai pas longtemps à vous en témoigner ma reconnaissance.

Je vous envoie une vieille épître (4), que j'ai faite il y a un an ; et comme il y est parlé de vous, c'est à vous à vous défendre, si vous croyez qu'on le puisse. Ce sont de mauvais vers, mais je suis persuadé que ce sont des vérités qu'ils disent. Je pense au moins ainsi. Plus on vieillit, et plus on se persuade que sa sacrée majesté le Hasard fait les trois quarts de la besogne de ce misérable univers, et que ceux qui pensent être les plus sages sont les plus fous de l'espèce à deux jambes et sans plumes dont nous avons l'honneur d'être.

On peut, en conscience, me pardonner et des solécismes et de mauvais vers, dans le tumulte et parmi les soins et les embarras dont je suis sans cesse environné.

Vous voulez savoir ce que Néaulme imprime, vous me le demandez à moi qui ne sais pas si Néaulme est encore au monde, qui n'ai pas mis, depuis près de trois ans, le pied à Berlin, qui ne sais que des nouvelles de Fermon, de Daun, de Soubise, de Lautrihaussen (5), et d'une espèce d'hommes (6) dont vous vous souciez très peu, et dont je serais bien aise de ne pas être obligé de m'informer.

Adieu; vivez heureux, et maintenez la paix dans votre seigneurie suisse ; car la guerre de la plume et de l'épée n'ont que rarement d'heureux succès. Je ne sais quel sera mon sort cette année ; en cas de malheur, je me recommande à vos prières, et je vous demande une messe pour tirer mon âme du purgatoire, s'il y en a un dans l'autre monde qui soit pire que la vie que je mène en celui-ci. FÉDÉRIC.

343. — DU ROI.

A Breslau, le 21 mars.

Vous ne vous êtes pas trompé tout à fait : je suis sur le point de me mettre en marche. Quoique ce ne soit pas pour des siéges, toutefois c'est pour résister à mes persécuteurs.

J'ai été ravi de voir les changements et les additions que vous avez faits à votre ode. Rien ne me fait plus de plaisir que ce qui regarde cette matière-là. Les nouvelles strophes sont très belles et je souhaiterais fort que le tout fût déjà imprimé. Vous pourrez y ajouter une lettre (7) selon votre bon plaisir ; et quoique je sois très indifférent sur ce qu'on peut dire de moi en France et ailleurs, on ne me fâchera pas en vous attribuant mon *Histoire de Brandebourg* (8). C'est

(1) Le cardinal de Tencin. L'abbé de Bernis l'obligea de signer une lettre qu'il lui envoya pour rompre toute négociation, et cette *adroite* politique nous a valu la paix *glorieuse* de 1763. (K.)

(2) Frédéric avait eu pour cette sœur une amitié sans égale. (G. A.)

(3) On n'a pas cette lettre. (G. A.)

(4) On n'a pas ces vers. (G. A.)

(1) En lui rendant la croix de l'*ordre du Mérite*. (G. A.)

(2) Maupertuis, qui mourut cinq mois plus tard. (G. A.)

(3) L'*Ode sur la mort de la margrave*. (G. A.)

(4) *Épitre à ma sœur Amélie sur le Hasard*. (G. A.)

(5) Tous généraux ennemis. (G. A.)

(6) Les jésuites. (G. A.)

(7) Voltaire y ajouta une longue note. Voyez tome VI. (G. A.)

(8) L'abbé Caveyrac avait en effet attribué cette histoire à Voltaire. (G. A.)

la trouver bien écrite, et c'est plutôt me louer que me blâmer.

Dans les grandes agitations où je vais entrer, je n'aurai pas le temps de savoir si on fait des libelles contre moi en Europe, et si on me déchire. Ce que je saurai toujours, et dont je serai témoin, c'est que mes ennemis font bien des efforts pour m'accabler. Je ne sais pas si cela en vaut la peine. Je vous souhaite la tranquillité et le repos dont je ne jouirai pas, tant que l'acharnement de l'Europe me persécutera. Adieu. FÉDÉRIC.

N. B. Vous m'avez tant parlé du médecin Tronchin, que je vous prie de le consulter sur la santé de mon frère Ferdinand, qui est très mauvaise. Dans le courant de l'année passée, il a eu deux fièvres chaudes, dont il lui est resté de grandes faiblesses. A cela se sont joints les symptômes d'une sueur de nuit et d'une toux avec expectoration. Les médecins jusqu'ici croient qu'il crache une vomique; et pour moi, qui ai tant vu de maladies pareilles funestes à tous ceux qui en ont été attaqués, je crains beaucoup pour sa vie; non pas les effets d'une mort prochaine, mais d'un accablement qui le conduira au tombeau à la chute des feuilles. Je crois ne devoir rien négliger pour les secours que l'art peut fournir, quoique j'aie très peu de confiance en tous les médecins.

Je vous prie de consulter Tronchin, pour savoir ce qu'il en pense, et s'il croit pouvoir le sauver. Je dois ajouter à ceci, pour le médecin, que les urines sont fort rouges et fort colorées, que l'expectoration sent mauvais, que la faiblesse est grande, l'abattement considérable, qu'il y a tous les symptômes d'une fièvre lente, qui cependant ne paraît point le jour, pendant lequel le pouls est faible. Je souhaite qu'il en ait meilleure espérance que moi.

344. — DE VOLTAIRE.

Aux Délices, le 27 mars.

Sire, je reçois la lettre dont votre majesté m'honore, écrite le 2 mars, de la main de votre secrétaire (1), mon compatriote suisse, signée Fédéric. Il paraît que votre majesté n'avait pas encore reçu le petit monument qu'elle a voulu que je dressasse de mes faibles mains à votre adorable sœur. En voici donc une copie que je hasarde encore dans ce paquet; je le recommande à Dieu, aux housards, et aux curieux qui ouvrent les lettres. Votre paquet, que j'ai reçu avec votre lettre, contenait votre *Ode au prince Henri*, votre *Epître à milord Maréchal*, et votre *Ode au prince Ferdinand*. Il y a dans cette ode un certain endroit dont il n'appartient qu'à vous d'être l'auteur. Ce n'est pas assez d'avoir du génie pour écrire ainsi, il faut encore être à la tête de cent cinquante mille hommes.

Votre majesté me dit dans sa lettre, qu'il paraît que je ne désire que les brimborions dont vous me faites l'honneur de me parler (2). Il est vrai qu'après plus de vingt ans d'attachement vous auriez pu ne me pas ôter des marques qui n'ont d'autre prix à mes yeux que celui de la main qui me les avait données. Je ne pourrais même porter ces marques de mon ancien dévouement pour vous pendant la guerre; mes terres sont en France; il est vrai qu'elles sont sur la frontière de Suisse; il est vrai même qu'elles sont entièrement libres, et que je ne paie rien à la France; mais enfin elles y sont situées. J'ai en France soixante mille livres de rente; mon souverain m'a conservé, par un brevet, la place de gentilhomme ordinaire de sa chambre. Croyez très fermement que les marques de bonté et de justice que vous voulez me donner ne me toucheraient que parce que je vous ai toujours regardé comme un grand homme. Vous ne m'avez jamais connu.

Je ne vous demande point du tout les bagatelles dont vous croyez que j'ai tant d'envie; je n'en veux point, je ne voulais que votre bonté: je vous ai toujours dit vrai, quand je vous ai dit que j'aurais voulu mourir auprès de vous.

Votre majesté me traite comme le monde entier: elle s'en moque, quand elle dit que le président (3) se meurt. Le président vient d'avoir à Bâle un procès avec une fille qui voulait être payée d'un enfant qu'il lui a fait. Plût à Dieu que je pusse avoir un tel procès! j'en suis un peu loin; j'ai été très malade, et je suis très vieux: j'avoue que je suis très riche, très indépendant, très heureux; mais vous manquez à mon bonheur, et je mourrai bientôt sans vous avoir vu; vous ne vous en souciez guère, et je tâche de ne m'en point soucier. J'aime vos vers, votre prose, votre esprit, votre philosophie hardie et ferme. Je n'ai pu vivre sans vous, ni avec vous. Je ne parle point au roi, au héros, c'est l'affaire des souverains; je parle à celui qui m'a enchanté, que j'ai aimé, et contre qui je suis toujours fâché.

(1) Le Catt. (G. A.)
(2) Voyez le troisième paragraphe de la lettre du 2 mars. (G. A.)
(3) Maupertuis. (G. A.)

345. — DE VOLTAIRE.

Le 30 mars.

Quoique tout le monde soit en armes et en alarmes, j'ai pourtant reçu tous les paquets de votre majesté. L'épître à sa béatitude madame l'abbesse de Quedlimbourg (1), sur sa sacrée majesté le *Hasard*, a bien un grand fonds de vérité; et si cette épître était rabotée, je la regarderais comme le meilleur de vos ouvrages, et le plus philosophique. Il me paraît, par la date, que votre majesté s'amusa à faire ces vers quelques jours avant notre belle aventure de Rosbach. Certainement vous étiez le seul alors en Allemagne qui fissiez des vers. Le Hasard n'a pas été pour nous. Je pense que celui qui met ses bottes à quatre heures du matin a un grand avantage au jeu contre celui qui monte en carrosse à midi. Je souhaite passionnément que tout ce jeu finisse, et que vos jours soient aussi tranquilles qu'ils sont brillants. Votre majesté daigne n'être pas mécontente du tribut de louange et de regret que j'ai payé à la mémoire de la plus respectable princesse qui fût au monde. Il est vrai que mon cœur dicta l'éloge assez vite; la réflexion l'a corrigé lentement. Pardonnez, mais voici encore une strophe que je soumets à votre jugement. Je n'avais pas, ce me semble, assez parlé du courage avec lequel cette digne princesse a fini sa vie:

Illustres meurtriers, victimes mercenaires,
Qui, redoutant la honte et surmontant la peur,
Animés l'un par l'autre aux combats sanguinaires,
Fuiriez, si vous l'osiez, et mourez par honneur;
  Une femme, une princesse,
  Qui dédaigna ta mollesse,
  Qui du sort soutint les coups,
  Et qui vit d'une âme égale
  Venir son heure fatale,
  Etait plus brave que vous (2).

Sort soutint fait une cacophonie désagréable; *venir* me paraît faible. Je ne trouve pas mieux; et j'avoue qu'après l'art de gagner des batailles, celui de faire des vers est le plus difficile.

Fuiriez, si vous l'osiez; parlez pour vous, messieurs, dira votre majesté; et moi chétif, je soutiens que si César se trouvait seul pendant la nuit exposé incognito à une batterie de canon, et qu'il n'y eût d'autre moyen de sauver sa vie qu'en se mettant dans un tas de fumier, ou dans quelque chose de mieux, on y trouverait, le lendemain matin, Caïus Julius César plongé jusqu'au cou.

Cette lettre trouvera peut-être votre majesté à quelque batterie, mais non pas dans un tas de fumier. Heureux ceux qui sont sur leur fumier, comme moi!

Recevez avec bonté, sire, les respects et les folies du vieux Suisse.

346. — DU ROI.

Bolekelhain, le 11 avril.

Distinguez, je vous prie, les temps où les ouvrages ont été faits. Les *Tristes* d'Ovide et l'*Art d'aimer* ne sont pas contemporains. Mes élégies ont leur temps marqué par l'affreuse catastrophe qui laissera un trait enfoncé dans mon cœur autant que mes yeux seront ouverts. Les autres pièces ont été faites dans des intervalles qui se trouvent toujours, quelque vive que soit la guerre. Je me sers de toutes mes armes contre mes ennemis; je suis comme le porc-épic qui, se hérissant, se défend de toutes ses pointes. Je n'assure pas que les miennes soient bonnes; mais il faut faire usage de toutes ses facultés, telles qu'elles sont, et porter des coups à ses adversaires, les mieux assénés que l'on peut.

Il semble qu'on ait oublié dans cette guerre-ci ce que c'est que les bons procédés et la bienséance. Les nations les plus policées font la guerre en bêtes féroces. J'ai honte de l'humanité; j'en rougis pour le siècle. Avouons la vérité: les arts et la philosophie ne se répandent que sur le petit nombre; la grosse masse, le peuple, et le vulgaire de la noblesse, reste ce que la nature l'a fait, c'est-à-dire de méchants animaux.

Quelque réputation que vous ayez, mon cher Voltaire, ne

(1) La princesse Amélie. (G. A.)
(2) Cette strophe a été corrigée depuis. Voyez tome VI. (G. A.)

pensez pas que les housards autrichiens connaissent votre écriture. Je puis vous assurer qu'ils se connaissent mieux en eau-de-vie qu'en beaux vers et en célèbres auteurs.

Nous allons commencer dans peu une campagne qui sera pour le moins aussi rude que la précédente. Le prince Ferdinand (1) épaule bien ma droite. Dieu sait quelle en sera l'issue. Mais de quoi je puis vous assurer positivement, c'est qu'on ne m'aura pas à bon marché, et que, si je succombe, il faudra que l'ennemi se fraie par un carnage affreux le chemin à ma destruction.

Adieu ; je vous souhaite tout ce qui me manque. FÉDÉRIC.

N. B. On dit qu'on a brûlé (2) à Paris votre poëme de la *Loi naturelle*, la *Philosophie du bon sens* (3), et l'*Esprit*, ouvrage d'Helvétius. Admirez comme l'amour-propre se flatte : je tire une espèce de gloire que la même époque de la guerre que la France me fait devienne celle qu'on fait à Paris au *bon sens*.

347. — DU ROI.

A Landshut, le 18 avril.

Vos lettres m'ont été rendues sans que housards, ni Français, ni autres barbares, les aient ouvertes. L'on peut écrire tout ce que l'on veut, et très impunément, sans avoir *cent soixante mille hommes*, pourvu qu'on ne fasse rien imprimer. Et souvent on fait imprimer des choses plus fortes que je n'en ai jamais écrit ni n'en écrirai, sans qu'il en arrive le moidre mal à l'auteur ; témoin votre *Pucelle* (4). Pour moi, je n'écris que pour me dissiper.

Tout homme qui n'est pas né Français, ou habitué depuis longtemps à Paris, ne saurait posséder la langue au degré de perfection si nécessaire pour faire de bons vers ou de la prose élégante. Je me rends assez de justice sur ce sujet, et je suis le premier à apprécier mes misères à leur juste valeur; mais cela m'amuse et me distrait : voilà le seul mérite de mes ouvrages. Vous avez trop de connaissances et trop de goût pour applaudir à d'aussi faibles talents.

L'éloquence et la poésie demandent toute l'application d'un homme ; mon devoir m'oblige de m'appliquer à présent et très sérieusement à autres choses. En considérant tout cela, vous devez avouer que des amusements aussi frivoles ne doivent entrer en aucune considération.

Je ne me moque de personne; mais je me sens piqué contre des ennemis qui veulent m'écraser autant qu'il est en eux. Et certainement je ne suis pas condamnable d'employer toutes les armes de mon arsenal pour me défendre et pour leur nuire. Après l'acharnement cruel qu'ils ont témoigné contre moi, il n'est plus temps de les ménager.

Je vous félicite d'être encore gentilhomme ordinaire du *Bien-Aimé* (5). Ce ne sera pas sa patente qui vous immortalisera ; vous ne devrez votre apothéose qu'à la *Henriade*, à l'*Œdipe*, à *Brutus*, *Sémiramis*, *Mérope*, le *Duc de Foix*, etc., etc. Voilà ce qui fera votre réputation tant qu'il y aura des hommes sur la terre qui cultiveront les lettres, tant qu'il y aura des personnes de goût et des amateurs du talent divin que vous possédez.

Pour moi, je pardonne en faveur de votre génie toutes les tracasseries que vous m'avez faites à Berlin, tous les libelles de Leipsick, et toutes les choses que vous avez dites ou fait imprimer contre moi, qui sont fortes, dures, et en grand nombre, sans que j'en conserve la moindre rancune.

Il n'en est pas de même de mon pauvre président, que vous avez pris en grippe. J'ignore s'il fait des enfants ou s'il crache les poumons. Cependant on ne peut que lui applaudir s'il travaille à la propagation de l'espèce, lorsque toutes les puissances de l'Europe font des efforts pour la détruire.

Je suis accablé d'affaires et d'arrangements. La campagne va s'ouvrir incessamment. Mon rôle est d'autant plus difficile qu'il ne m'est pas permis de faire la moindre sottise, et qu'il faut me conduire prudemment et avec sagesse huit grands mois de l'année. Je ferai ce que je pourrai, mais je trouve la tâche bien dure. Adieu. FÉDÉRIC.

P.-S. Si les vers que je vous ai envoyés paraissent, je n'en accuserai que vous. Votre lettre prélude sur le bel usage que vous en voulez faire ; et ce que vous avez écrit à Catt (6) ne me satisfait pas; mais c'est au reste de quoi je m'embarrasse très peu.

(1) Ferdinand de Brunswick. (G. A.)
(2) L'arrêt est du 6 février 1759. (G. A.)
(3) Par d'Argens. (G. A.)
(4) Elle avait paru depuis trois ans, malgré Voltaire. (G. A.)
(5) Louis XV. (G. A.)
(6) On n'a pas cette lettre. (G. A.)

348. — DU ROI.

A Landshut, le 22 avril.

Je vous ai envoyé mes vers à ma sœur Amélie, comme l'esquisse d'une épître. Je n'ai ni l'esprit assez libre, ni assez de temps pour faire quelque chose de fini. Et d'ailleurs, quelques inadvertances, quelques crimes de lèse-majesté contre Vaugelas ou d'Olivet, ne doivent pas vous surprendre. Le moyen d'écrire purement en Allemagne et de ne pas commettre des fautes d'ignorance et contre l'usage, quand je vois tant de poëtes français, domiciliés à Paris, dont les ouvrages en fourmillent! Je remarque de plus qu'il faut avoir un bon critique qui nous fasse observer les fautes que l'amour-propre nous voile, qui marque les endroits faibles et défectueux. Je vois assez bien les négligences des autres, et dans la composition je demeure aveugle sur les miennes. Voilà comme les hommes sont faits.

Votre nouvelle strophe de cette funeste ode est belle. Je passerai les petites bagatelles qui vous arrêtent. Ne dites pas que Marsyas juge Apollon, si je m'escrime avec vous de poésie.

Au lieu de *du sort soutient les coups*, on peut mettre *affronte les coups;* et au lieu de *venir son heure fatale*, *approcher l'heure fatale*.

J'avoue que *son heure* fatale vaut mieux que *l'heure* fatale; c'est à vous d'en juger.

Pour l'ode, en général elle est très belle. Voici les difficultés qu'un ignorant vous propose. Vous le confondrez peut-être, fondé sur l'autorité des d'Olivet, des Quarante, et de toute la république.

> Quand la mort qu'ils ont bravée
> Dans cette foule abreuvée
> Du sang qu'ils ont répandu.

Dans cette foule abreuvée, amphibologie : est-ce la mort ou la foule qui est abreuvée? j'entends bien votre idée; mais un grand poëte comme vous ne doit point avoir recours à un commentaire pour expliquer sa pensée.

V^e^ strophe. Je fus battu à Hockirk dans le moment que ma digne sœur expirait.

VIe strophe, admirable ; VIIe, VIIIe, excellentes ; IXe, de même. La dernière partie de la Xe ne répond pas au commencement.

La stupide ignorance; les *Midas*, les *Homère*, les *Zoïle*, sont étrangers au sujet de l'ode, et ne servent là que de remplissage. Il s'agit de ma sœur, et non d'Homère ni de Zoïle.

Strophe XIe, bonne ; XIIe, *qui font des cours les plus belles*, infâme cheville. Le sens finit, *qui font des cours ; les plus belles*, n'est qu'un remplissage sans beauté, digne de Mœvius et non pas de Virgile. Cela demande absolument une correction, cela est lâche et faible.

Strophe XIIIe : *Du temps qui fuit toujours tu fis toujours usage ;* la répétition de *toujours* est sans grâce. Si moi, écolier, je devais corriger ce vers, je suerai sang et eau ; mais Voltaire n'est pas Voltaire en vain. C'est à lui à y donner plus de force. *Lueur obscure plus affreuse que la nuit;* cela est digne des *ténèbres visibles* de Milton, dont l'auteur de la *Henriade* s'est tant moqué.

Les strophes XIVe et XVe sont admirables (1).

Je crois vous voir à la lecture de ma lettre. Quel écolier! direz-vous ; qu'il fasse premièrement de bons vers, et qu'ensuite il se mêle de reprendre ceux des autres. Mais je vous le dis encore : je ne vois goutte aux miens, je les trouve souvent faibles ; mais je n'ai pas le talent de les faire meilleurs. D'ailleurs, ne prenez jamais pour juge de vos vers un général d'armée qui se trouve vis-à-vis de l'ennemi : c'est le moment où l'on est le moins traitable.

J'ai dérangé le projet de campagne de M. Daun et des Français, sans presque remuer de ma place. Je suis occupé à présent à d'autres sottises de cette espèce ; et tant que cette chienne de vie durera, ne croyez pas trouver en moi un critique indulgent. On prend l'esprit de son métier; et dans ces moments d'alarmes je fais main basse, si je peux, sur l'ennemi, et sur tous les vers qui ne me plaisent pas, hormis les miens.

Adieu, ermite suisse : ne vous fâchez pas contre Don Quichotte, qui jetait au feu les vers de l'Arioste, qui ne valaient pas les vôtres, et ayez quelque indulgence pour un censeur germanique, qui vous écrit des fins fonds de la Silésie. FÉDÉRIC.

(1) La plupart de ces strophes n'ont plus le même rang dans la forme définitive de l'ode. Voyez tome VI. (G. A.)

349. — DU ROI.

A Landshut, le 23 avril.

Je vous suis fort obligé de la connaissance que vous m'avez fait faire avec M. Candide (1); c'est Job habillé à la moderne. Il faut le confesser, M. Pangloss ne saurait prouver ses beaux principes, et *le meilleur des mondes possibles* est très méchant et très malheureux. Voilà la seule espèce de roman que l'on peut lire; celui-ci est instructif, et prouve mieux que des arguments *in barbara*, *celarent*, etc.

Je reçois en même temps cette triste ode qui est bien corrigée et très embellie; mais ce n'est qu'un monument, et cela ne rend pas ce qu'on a perdu et qui mérite d'être à jamais regretté.

Je souhaite que vous ayez bientôt occasion de travailler pour la paix, et je vous promets que je trouverai admirable tout ouvrage fait à cette occasion-là. Il y a bien apparence que nous n'arriverons pas sans carnage à cet heureux jour.

Vous croyez qu'on n'a du courage que par *honneur;* j'ose vous dire qu'il y a plus d'une sorte de courage : celui qui vient du tempérament, qui est admirable pour le commun soldat; celui qui vient de la réflexion, qui convient à l'officier; celui qu'inspire l'amour de la patrie, que tout bon citoyen doit avoir; enfin celui qui doit son origine au fanatisme de la gloire, que l'on admire dans Alexandre, dans César, dans Charles XII, et dans le grand Condé. Voilà les différents instincts qui conduisent les hommes au danger. Le péril en soi-même n'a rien d'attrayant ni d'agréable, mais on ne pense guère au risque quand on est une fois engagé.

Je n'ai pas connu Jules César; cependant je suis très sûr que de nuit ou de jour il ne se serait jamais caché (2); il était trop généreux pour prétendre exposer ses compagnons sans partager avec eux le péril. On a des exemples même que des généraux, au désespoir de voir une bataille sur le point d'être perdue, se sont fait tuer exprès pour ne point survivre à leur honte.

Voilà ce que me fournit ma mémoire sur ce courage que vous persiflez. Je vous assure même que j'ai vu exercer de grandes vertus dans les batailles, et qu'on n'y est pas aussi impitoyable que vous le croyez. Je pourrais vous en citer mille exemples; je me borne à un seul.

A la bataille de Rosbach, un officier français, blessé et couché sur la place, demandait à cor et à cri un lavement : voulez-vous bien croire que cent personnes officieuses se sont empressées pour le lui procurer? Un lavement anodin, reçu sur un champ de bataille, en présence d'une armée, cela est certainement singulier; mais cela est vrai, et connu de tout le monde. Dans cette tragi-comédie que nous jouons il arrive souvent des aventures bouffonnes qui ne ressemblent à rien, et qu'une paix de mille ans ne produirait pas; mais il faut avouer qu'elles sont cruellement achetées.

Je vous remercie de la consultation du médecin Tronchin. Je l'ai d'abord envoyée à mon frère, qui est à Schwedt auprès de ma sœur : je lui ai recommandé de s'attacher scrupuleusement au régime qu'on lui prescrit. Je vous prie de demander ce que Tronchin voudrait d'argent pour faire le voyage; je ne veux rien négliger de ce que je puis contribuer à la guérison de ce cher frère; et quoique j'aie aussi peu de foi pour les docteurs en médecine que pour ceux en théologie, je ne pousse pas l'incrédulité jusqu'à douter des bons effets que le régime peut procurer. Je les sens moi-même : je n'aurais pu supporter les affreuses fatigues que j'ai eues, si je ne m'étais mis à une diète qui paraît sévère à tous ceux qui m'approchent. Reste à savoir si la vie vaut la peine d'être conservée par tant de soins, et si ceux-là ne sont pas les plus sages et les plus heureux qui l'usent tout de suite. C'est à M. Martin et à maître Pangloss à discuter cette matière, et à moi à me battre tant qu'on se battra.

Pour vous qui êtes spectateur de la pièce sanglante qu'on joue, vous pourrez nous siffler tous tant que nous sommes. Grand bien vous fasse! soyez persuadé que je n'envie pas votre bonheur; je suis convaincu que l'on ne peut jouir que lorsqu'on n'est en guerre ni de plume ni d'épée. *Vale.*
FÉDÉRIC.

350. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

2 mai.

Héros du Nord, je savais bien
Que vous avez vu les derrières
Des guerriers du roi très chrétien,
A qui vous taillez des croupières;
Mais que vos rimes familières
Immortalisent les beaux culs
De ceux que vous avez vaincus,
Ce sont des faveurs singulières.
Nos blancs-poudrés sont convaincus
De tout ce que vous savez faire;
Mais les *ons*, les *its*, et les *us*,
A présent ne vous touchent guère.
Mars, votre autre dieu tutélaire,
Brise la lyre de Phébus;
Horace, Lucrèce, et Pétrone,
Dans l'hiver sont vos courtisans;
Vos beaux printemps sont pour Bellone
Vous vous amusez en tout temps.

Il n'y a rien de si plaisant, sire, que le congé (1) que vous m'avez donné, daté du 6 novembre 1757. Cependant il me semble que dans ce mois de novembre vous couriez à bride abattue à Breslau, et que c'est en courant que vous chantâtes nos derrières.

Le bel arrêt du parlement de Paris sur le bon sens philosophique de d'Argens, et sur la *Loi naturelle*, pourrait bien aussi avoir sa part dans l'*Histoire des culs*; mais c'est dans le divin chapitre des *Torche-culs* de Gargantua. La besogne de ces *Messieurs* (2) ne mérite guère qu'on en fasse un autre usage. On a traité à peu près ainsi, à la cour, les impertinentes remontrances que cette compagnie a faites. On ne pourra jamais leur reprocher la *Philosophie du bon sens*. On dit que Paris est plus fou que jamais, non pas de cette folie que le génie peut quelquefois permettre, mais de cette folie qui ressemble à la sottise. Je ne veux pas, sire, avoir celle d'abuser plus longtemps des moments de votre majesté; je volerais les Autrichiens, à qui vous les consacrez. Je prie Dieu toujours qu'il vous donne la paix, et que son règne nous advienne. Car, en vérité, au milieu de tant de massacres, c'est le règne du diable; et les philosophes qui disent que *tout est bien* ne connaissent guère leur monde. Tout sera bien quand vous serez à Sans-Souci, et que vous direz :

Alors, cher Cinéas, victorieux, contents,
Nous pouvons rire à l'aise, et prendre du bon temps.
BOILEAU, épît. I, v. 83.

351. — DU ROI.

A Landshut, le 18 mai.

Non, ma muse, qui vous pardonne
Tant de lardons malicieux,
N'associa jamais Pétrone
A ces auteurs ingénieux
Qui m'accompagnent en tous lieux,
Et partagent avec Bellone
Des moments courts et précieux
Qu'un loisir fugitif me donne.
Je déteste l'impur bourbier
Où ce bel esprit trop cynique
A trempé sa plume impudique,
Et je ne veux point me souiller
Dans la fange de son fumier.

La mémoire est un réceptacle;
Le jugement d'un choix exquis
Ne doit remplir ce tabernacle
Que d'œuvres qui se sont acquis,
Au sein de leur natal pays,
Le droit de passer pour oracle.
C'est pourquoi, vainquant tout obstacle,
Je vous lis et je vous relis.
J'allaite ma muse française
Aux tétons tendres et polis
Que Racine m'offre à son aise;
Quelquefois, ne vous en déplaise,
Je m'entretiens avec Rousseau;
Horace, Lucrèce, et Boileau,
Font en tout temps ma compagnie;
Sur eux se règle mon pinceau,
Et dans ma fantasque manie
J'aurais enfin produit du beau,
S'il ne manquait à mon cerveau
Le feu de leur divin génie.

Si vous consultez une carte géographique, vous trouverez le lieu où une boutade de gaieté et de folie produisit ce *Congé*. Nous avons poursuivi ces gens qui nous tournaient le derrière jusqu'à Erfurt, et de là nous avons pris le chemin de la Silésie.

(1) Le roman de *Candide* venait de paraître. Voyez tome VI. (G. A.)
(2) Voyez la lettre nº 341. (G. A.)

(1) *Congé de l'armée des cercles et des tonneliers*, pièce de vers. (G. A.)
(2) Les membres du parlement. (G. A.)

Vous autres habitants des Délices, vous croyez donc que ceux qui marchent sur les traces des Amadis et des Roland doivent se battre tous les jours pour vous divertir? Apprenez, ne vous en déplaise, que nous avons assez donné de ces tragédies, les campagnes passées, au public, qu'il y aura certainement encore quelque héroïque boucherie; mais nous suivrons le proverbe de l'empereur Auguste, *festina lentè*.

Vos Français brûlent les bons livres et bouleversent gaiement le système de leurs finances pour complaire à leurs chers alliés. Grand bien leur fasse! Je ne crains ni leur argent ni leurs épées. Si le hasard ne favorise pas éternellement les trois illustrissimes p..... qui m'assaillent de tous côtés (1), j'espère qu'elles seront (pour conserver la figure de rhétorique) f...... J'éprouve le sort d'Orphée : des dames de cette espèce et d'un aussi bon caractère veulent me déchirer; mais certainement elles n'auront pas ce plaisir.

A propos de sottises, vous voulez savoir les aventures de l'abbé de Prades ; cela ferait un gros volume. Pour satisfaire votre curiosité, il vous suffira de savoir que l'abbé eut la faiblesse de se laisser séduire, pendant mon séjour à Dresde, par un secrétaire que Broglie y avait laissé en partant. Il se fit nouvelliste de l'armée; et comme ce métier n'est pas ordinairement goûté à la guerre, on l'a envoyé jusqu'à la paix dans une retraite d'où il n'y a aucunes nouvelles à écrire (2). Il y a bien d'autres choses; mais cela serait trop long à dire. Il m'a joué ce beau tour dans le temps même que je lui avais conféré un gros bénéfice dans la cathédrale de Breslau.

Vous avez fait le *Tombeau de la Sorbonne* (3); ajoutez-y celui du parlement, qui radote si fort qu'il ne la fera pas longue. Pour vous, vous ne mourrez point. Vous dicterez encore, des Délices, des lois au Parnasse ; vous caresserez encore l'*inf...* d'une main, et l'égratignerez de l'autre (4) ; vous la traiterez comme vous en usez envers moi et envers tout le monde.

Vous avez, je le présume,
En chaque main une plume:
L'une, confite en douceur,
Charme par son ton flatteur
L'amour-propre qu'elle allume,
L'abreuvant de son erreur;
L'autre est un glaive vengeur
Que Tisiphone et sa sœur
Ont plongé dans le bitume
Et toute l'âcre noirceur
De l'infernale amertume;
Il vous blesse, il vous consume,
Perce les os et le cœur.
Si Maupertuis meurt du rhume,
Si dans Bâle on vous l'inhume,
Ce glaive en sera l'auteur.

Pour moi, nourrisson d'Horace,
Qui n'ai jamais eu l'honneur
De grimper sur le Parnasse
Parmi la maudite race
Des beaux esprits, qui tracasse
Et remplit ce lieu d'horreur,
Je vous demande pour grâce,
S'il arrive quelque jour
Que mon nom par vous s'enchâsse
Dans vos vers ou vos discours,
Que sans ruses ni détours
La bonne plume l'y place.

Je souhaite paix et salut, non pas au *gentilhomme ordinaire*, non pas à l'historiographe du *Bien-Aimé*, non pas au seigneur de vingt seigneuries dans la Suisserie, mais à l'auteur de la *Henriade*, de la *Pucelle*, de *Brutus*, de *Mérope*, etc., etc.
FÉDÉRIC.

352. — DE VOLTAIRE.

19 mai.

Sire, vous êtes aussi bon frère que bon général; mais il n'est pas possible que Tronchin aille à Schwedt auprès du prince votre frère; il y a sept ou huit personnes de Paris, abandonnées des médecins, qui se sont fait transporter à Genève ou dans le voisinage, et qui croient ne respirer qu'autant que Tronchin ne les quitte pas. Votre majesté pense bien que parmi le nombre de ces personnes je ne compte point ma pauvre nièce, qui languit depuis six ans (5) ; d'ailleurs Tronchin gouverne la santé des enfants de France, et envoie de Genève ses avis deux fois par semaine; il ne peut s'écarter; il prétend que la maladie de monseigneur le prince Ferdinand sera longue. Il conviendrait peut-être que le malade entreprît le voyage, qui contribuerait encore à sa santé, en le faisant passer d'un climat assez froid dans un air plus tempéré. S'il ne peut prendre ce parti, celui de faire instruire Tronchin toutes les semaines de son état est le plus avantageux.

Comment avez-vous pu imaginer que je pusse jamais laisser prendre une copie de votre écrit adressé à M. le prince de Brunswick (1)? Il y a certainement de très belles choses; mais elles ne sont pas faites pour être montrées à ma nation. Elle n'en serait pas flattée ; le roi de France le serait encore moins, et je vous respecte trop l'un et l'autre pour jamais laisser transpirer ce qui ne servirait qu'à vous rendre irréconciliables. Je n'ai jamais fait de vœux que pour la paix. J'ai encore une grande partie de la correspondance de madame la margrave de Bareith avec le cardinal de Tencin, pour tâcher de procurer un bien si nécessaire à une grande partie de l'Europe. J'ai été le dépositaire de toutes les tentatives faites pour parvenir à un but si désirable ; je n'en ai pas abusé, et je n'abuserai pas de votre confiance au sujet d'un écrit qui tendrait à un but absolument contraire. Soyez dans un parfait repos sur cet article. Ma malheureuse nièce, que cet écrit a fait trembler, l'a brûlé (2), et il n'en reste de vestige que dans ma mémoire, qui en a retenu trois strophes trop belles.

Je tombe des nues quand vous m'écrivez que je vous ai dit des duretés (3) ; vous avez été mon idole pendant vingt années de suite;

Je l'ai dit à la terre, au ciel, à Guzman même,

Mais votre métier de héros et votre place de roi ne rendent pas le cœur bien sensible; c'est dommage, car ce cœur était fait pour être humain, et sans l'héroïsme et le trône, vous auriez été le plus aimable des hommes dans la société.

En voilà trop si vous êtes en présence de l'ennemi, et trop peu si vous étiez avec vous-même dans le sein de la philosophie, qui vaut encore mieux que la gloire.

Comptez que je suis toujours assez sot pour vous aimer autant que je suis assez juste pour vous admirer; reconnaissez la franchise, et recevez avec bonté le profond respect du Suisse. VOLTAIRE.

353. — DE VOLTAIRE.

Juin.

Vos derniers vers (4) sont aisés et coulants,
Ils semblent faits sur les heureux modèles
Des Sarrasins, des Chaulieux, des Chapelles :
Ce temps n'est plus. Vous êtes du bon temps
Mais pardonnez au lubrique évangile
Du bon Pétrone, et souffrez sa gaîté.
Je vous connais, vous semblez difficile;
Mais vous aimez un peu d'impureté,
Quand on y joint la pureté du style.
Pour Maupertuis, de poix-résine enduit,
S'il fait un trou jusqu'au centre du monde (5),
Si dans ce trou male mort le conduit,
J'en suis fâché; car mon âme n'abonde
En fiel amer, en dépit sans retour.
Ce n'est pas moi qui le mine et le tue;
Ah! c'est bien lui qui m'a privé du jour,
Puisque c'est lui qui m'ôta votre vue.

Voilà tout ce que je peux répondre, moi malingre et affublé d'une fluxion sur les yeux, au plus malin des rois, et au plus aimable des hommes, qui me fait sans cesse des balafres, et qui crie qu'il est égratigné. Balafrez MM. de Daun et de Fermor (6), mais épargnez votre vieille et maigre victime.

Votre majesté dit qu'elle ne craint point notre argent. En vérité le peu que nous en avons n'est pas redoutable. Quant à nos épées, vous leur avez donné une petite leçon ; Dieu vous doit la paix, sire, et que toutes les épées soient remises

(1) Toujours Élisabeth de Russie, Marie-Thérèse, et la Pompadour. (G. A.)
(2) Voyez ce que dit Voltaire de cette affaire dans sa lettre à d'Alembert du 16 décembre 1759. (G. A.)
(3) Voyez tome IV. (G. A.)
(4) Voyez la lettre de Voltaire du 26 juin 1750. (G. A.)
(5) C'est-à-dire depuis l'aventure de Francfort. Madame Denis y avait été maltraitée, et Frédéric ne lui avait point fait réparation. C'est pourquoi Voltaire la met ici en scène. (G. A.)

(1) L'*Ode du prince Ferdinand*. (G. A.)
(2) Voltaire ne dit pas ici la vérité. Voyez, tome VI, les *Mémoires*. (G. A.)
(3) Voyez la lettre du 27 mars. (G. A.)
(4) Lettre du 18 mai. (G. A.)
(5) Voyez, tome VI, la *Diatribe du docteur Akakia*. (G. A.)
(6) L'un général autrichien, et l'autre, général irlandais commandant l'armée russe. (G. A.)

dans le fourreau! Ce sont les dignes vœux d'un philosophe suisse. Tout le monde se ressent de ces horreurs d'un bout de l'Europe à l'autre. Nous venons d'essuyer à Lyon une banqueroute de dix-huit cent mille francs, grâce à cette belle guerre.

Pour le parlement de Paris, ce tripot de tuteurs des rois diffère un peu du parlement d'Angleterre. Les sottises dites à haute voix par tant de gens en robe, et avocats, et procureurs, ont germé dans la tête de Damiens, bâtard de Ravaillac; les sottises prononcées par les jésuites ont coûté un bras au roi de Portugal; joignez à cela ce qui se passe de la Vistule au Mein, et voilà *le meilleur des mondes possibles* tout trouvé.

Encore une fois, puissiez-vous terminer bientôt cette malheureuse besogne! vous êtes législateur, guerrier, historien, poëte, musicien; mais vous êtes aussi philosophe. Après avoir tracassé toute sa vie dans l'héroïsme et dans les arts, qu'emporte-t-on dans le tombeau? un vain nom qui ne nous appartient plus; tout est affliction ou vanité, comme disait l'autre Salomon, qui n'était pas celui du Nord. A Sans-Souci, à Sans-Souci, le plus tôt que vous pourrez.

De Prades est donc un Doeg, un Achitophel? quoi! il vous a trahi, quand vous l'accabliez de biens! O *meilleur des mondes possibles*, où êtes-vous! Je suis manichéen comme Martin.

Votre majesté me reproche dans ses très jolis vers de caresser quelquefois l'*infâme;* eh! mon Dieu, non; je ne travaille qu'à l'extirper, et j'y réussis beaucoup parmi les honnêtes gens. J'aurai l'honneur de vous envoyer dans peu un petit morceau qui ne sera pas indifférent.

Ah! croyez-moi, sire, j'étais tout fait pour vous; je suis honteux d'être plus heureux que vous, car je vis avec des philosophes, et vous n'avez autour de vous que d'excellents meurtriers en habits écourtés. A Sans-Souci, sire, à Sans-Souci; mais qu'y fera votre diablesse d'imagination? est-elle faite pour la retraite? oui, vous êtes fait pour tout.

354. — DU ROI.

A Reich-Hennersdorf, le 10 juin 1759.

Apprenez qu'à moins que celui que vous savez (1) revienne sur terre faire des miracles, mon frère n'ira chercher personne. Il est encore, Dieu merci, assez grand seigneur pour faire venir et payer des médecins suisses; et vous savez que les Frédérics, en plus grande quantité que les Louis, l'emportent sur eux, chez les médecins, les poëtes, et quelquefois même chez les philosophes qui, occupés de vaines spéculations, ne font guère réflexion sur la partie morale de leur science. Votre nièce a fait éclater le faste de son zèle en faveur de sa nation; elle m'a brûlé comme je vous ai fait brûler à Berlin, et comme vous l'avez été en France. Vos Français extravaguent tous, quand il est question de la prééminence de leur royaume; ils sont charmés de vous lâcher un *Roi mon maître*, d'affecter les travers de vieux ambassadeurs hors de mode, et de prendre fait et cause pour des rois qui ne leur font pas l'honneur de daigner les connaître; en vérité, c'est dommage que votre nièce n'ait pas épousé M. Prior (2); cela aurait fait une belle race de politiques. Pour moi, je ne ménage aucun de ceux qui me font enrager, je les mords le mieux que je puis. Nous allons nous battre, selon toute apparence, en peu de jours, et pour peu que la fortune me seconde, les subdélégués de leurs majestés impériales et l'homme à la toque bénite (3) seront bien étrillés; après cela, quelle consolation de se moquer d'eux! Pour vous, qui ne vous battrez point, pour Dieu, ne vous moquez de personne; soyez tranquille et heureux, puisque vous n'avez point de persécuteurs, et sachez jouir sans inquiétude d'une tranquillité que vous avez obtenue après avoir couru soixante ans pour l'attraper. Adieu, je vous souhaite paix et salut. Ainsi soit-il. FÉDÉRIC.

P.-S. Mais êtes-vous sage à soixante et dix ans? apprenez à votre âge de quel style il vous convient de m'écrire (4). Comprenez qu'il y a des libertés permises et des impertinences intolérables aux gens de lettres et aux beaux esprits. Devenez enfin philosophe, c'est-à-dire raisonnable. Puisse le ciel, qui vous a donné tant d'esprit, vous donner du jugement à proportion! si cela pouvait arriver, vous seriez le premier homme du siècle, et peut-être le premier que le monde ait porté : c'est ce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

(1) Jésus-Christ. (G. A.)
(2) Voyez, tome VI, la vingt-deuxième des *Lettres anglaises*. (G. A.)
(3) Le général autrichien Daun. Voyez une note de la lettre du 2 juillet. (G. A.)
(4) Voyez la lettre de Voltaire du 19 mai. (G. A.)

355. — DU ROI.

A Reich-Hennersdorf, 20 juin 1759.

Si j'étais du temps de l'ancienne chevalerie, je vous aurais dit que vous en avez menti par la gorge, en avançant au public que je vous ai écrit pour défendre mon *Histoire de Brandebourg* (1) contre les sottises qu'en dit un abbé en *ic* ou en *ac* (2) : je me soucie très peu de mes ouvrages; je n'ai point pour eux cet amour enthousiaste qu'ont les célèbres auteurs pour le moindre mot qui leur échappe; je ne me battrai avec personne, ni pour ma prose ni pour mes vers, et l'on jugera ce que l'on voudra, sans que cela me cause d'insomnies. Je vous prie donc de ne point vous échauffer pour un sujet si mince, qui ne mérite pas que vous vous déchaîniez contre mes ennemis littéraires. Vous criez tant pour la paix : qu'il vous conviendrait mieux d'écrire avec cette noble impertinence qui vous va si bien, contre ceux qui en retardent la conclusion, contre tous ces gens qui sont dans les convulsions et dans le délire! Ce serait un trait singulier dans l'histoire, si on écrivait au dix-neuvième siècle que ce fameux Voltaire, qui, de son temps, avait tant écrit contre les libraires, contre les fanatiques, et contre le mauvais goût, avait fait, par ses ouvrages, tant de honte aux princes, de la guerre qu'ils se faisaient, qu'il les avait obligés à faire la paix dont il avait dicté les conditions. Entreprenez cette tâche-là, vous vous érigerez un monument que les temps n'effaceront pas. Virgile accompagna Mécène aux voyages de Brindes où Auguste fit sa paix avec Antoine; et Voltaire, sans voyager (dira-t-on), fut le précepteur des rois comme de l'Europe. Je souhaite que l'on puisse ajouter ce trait à votre vie, et que je puisse vous en féliciter bientôt. Adieu. FÉDÉRIC.

356. — DU ROI.

A Reich-Hennersdorf, le 2 juillet.

Votre muse se rit de moi
Quand pour la paix elle m'implore.
Je la désire, je l'honore;
Mais je n'impose point la loi
Au *Bien-Aimé*, votre grand roi;
A la Hongroise, qu'il adore;
A la Russienne, que j'abhorre;
A ce tripot d'ambitieux
De qui les secrets merveilleux
Que Tronchin sait, et que j'ignore,
Ne sauraient réparer les cerveaux vicieux
Qu'en leur donnant de l'ellébore.
Vous à la paix tant animé,
Vous qu'on dit avoir l'honneur d'être
Le vice-chambellan du second *Bien-Aimé* (3),
A la paix, s'il se peut, disposez votre maître.

C'est à lui qu'il faut s'adresser, ou à son d'Amboise en fontange (4). Mais ces gens ont la tête pleine de projets ambitieux; ils sont un peu difficiles; ils veulent être les arbitres des souverains, et c'est ce que des gens qui pensent comme moi ne veulent nullement souffrir. J'aime la paix tout autant que vous la désirez; mais je la veux bonne, solide et honorable. Socrate ou Platon auraient pensé comme moi sur ce sujet, s'ils s'étaient trouvés placés dans le maudit point que j'occupe en ce monde.

Croyez-vous qu'il y ait du plaisir à mener cette chienne de vie, à voir et faire égorger des inconnus, à perdre journellement ses connaissances et ses amis, à voir sans cesse sa réputation exposée aux caprices du hasard, à passer toute l'année dans les inquiétudes et les appréhensions, à risquer sans fin sa vie et sa fortune?

Je connais certainement le prix de la tranquillité, les douceurs de la société, les agréments de la vie, et j'aime à être heureux autant que qui que ce soit. Quoique je désire tous

(1) Voltaire avait avancé cela dans la note qui suivait l'*Ode sur la mort de la margrave de Bareith*. (G. A.)
(2) Caveyrac. (G. A.)
(3) Variante de l'édition de Berlin :

Mais vous, pour la paix tant enclin,
Vous qu'on dit avoir l'honneur d'être
Le vice-chambellan de Louis du Moulin.

Louis du Moulin était le sobriquet de Louis XV, depuis Fontenoy. Voyez une de nos notes du chapitre XV du *Précis du Siècle de Louis XV*. (G. A.)
(4) La marquise de Pompadour. (G. A.)

ces biens, je ne veux cependant pas les acheter par des bassesses et des infamies. La philosophie nous apprend à faire notre devoir, à servir fidèlement notre patrie au prix de notre sang, de notre repos, à lui sacrifier tout notre être. L'illustre Zadig (1) essuya bien des aventures qui n'étaient pas de son goût, Candide de même : ils prirent cependant leur mal en patience. Quel plus bel exemple à suivre que celui de ces héros?

Croyez-moi, nos *habits écourtés* valent vos talons rouges, les pelisses hongroises et les justaucorps verts des Roxelans. On est actuellement aux trousses de ces derniers, qui par leur balourdise nous donnent beau jeu. Vous verrez que je me tirerai encore d'embarras cette année, et que je me délivrerai des verts et des blancs.

Il faut que le Saint-Esprit ait inspiré à rebours cette créature bénite par sa sainteté (2); il paraît avoir bien du plomb dans le derrière. Je sortirai d'autant plus sûrement de tout ceci, que j'ai dans mon camp une vraie héroïne, une pucelle plus brave que Jeanne d'Arc. Cette divine fille est née en pleine Vestphalie, aux environs de Hildesheim. J'ai de plus un fanatique venu de je ne sais où, qui jure son dieu et son grand diable que nous taillerons tout en pièces.

Voici donc comme je raisonne. Le bon roi Charles chassa les Anglais des Gaules à l'aide d'une pucelle, il est donc clair que par les secours de la mienne nous vaincrons les trois *dames* (3); car vous savez que dans le paradis les saints conservent toujours un peu de tendre pour les pucelles. J'ajoute à ceci que Mahomet avait son pigeon; Sertorius, sa biche; votre enthousiaste des Cévennes, sa grosse Nicole; et je conclus que ma pucelle et mon inspiré me vaudront au moins tout autant.

Ne mettez point sur le compte de la guerre des malheurs et des calamités qui n'y ont aucun rapport.

L'abominable entreprise de Damiens, le cruel assassinat intenté contre le roi de Portugal, sont de ces attentats qui se commettent en paix comme en guerre; ce sont les suites de la fureur et de l'aveuglement d'un zèle absurde. L'homme restera, malgré les écoles de philosophie, la plus méchante bête de l'univers; la superstition, l'intérêt, la vengeance, la trahison, l'ingratitude, produiront jusqu'à la fin des siècles des scènes sanglantes et tragiques, parce que les passions, et très rarement la raison, nous gouvernent. Il y aura toujours des guerres, des procès, des dévastations, des pestes, des tremblements de terre, des banqueroutes. C'est sur ces matières que roulent toutes les annales de l'univers.

Je crois, puisque cela est ainsi, qu'il faut que cela soit nécessaire. Maître Pangloss vous en dira la raison. Pour moi, qui n'ai pas l'honneur d'être docteur, je vous confesse mon ignorance. Il me paraît cependant que si un être bienfaisant avait fait l'univers, il nous aurait rendus plus heureux que nous ne le sommes. Il n'y a que l'égide de Zénon pour les calamités, et les couronnes du jardin d'Epicure pour la fortune.

Pressez votre laitage, faites cuver votre vin et faucher vos prés sans vous inquiéter si l'année sera abondante ou stérile. Le gentilhomme du *Bien-Aimé* m'a promis, tout vieux lion qu'il est, de donner un coup de patte à l'*infâme*. J'attends son livre. Je vous envoie, en attendant, un Akakia contre sa sainteté (4), qui, je m'en flatte, édifiera votre béatitude.

Je me recommande à la muse du général des capucins, de l'architecte de l'église de Ferney, du prieur des filles du Saint-Sacrement, et de la gloire mondaine du pape Rezzonico, de la pucelle Jeanne, etc.

En vérité je n'y tiens plus. J'aimerais autant parler du comte de Sabines, du chevalier de Tusculum, et du marquis d'Andès. Les titres ne sont que la décoration des sots, les grands hommes n'ont besoin que de leur nom.

Adieu; santé et prospérité à l'auteur de la *Henriade*, au plus malin et au plus séduisant des beaux esprits qui ont été et qui seront dans le monde. *Vale.* Fédéric.

357. — DU ROI.

Du Ringsvornek, le 18 juillet.

Vous êtes, en vérité, une singulière créature; quand il me prend envie de vous gronder, vous me dites deux mots, et le reproche expire au bout de ma plume.

Avec l'heureux talent de plaire,
Tant d'art, de grâces, et d'esprit,
Lorsque sa malice m'aigrit,
Je pardonne tout à Voltaire,
Et sens que de mon cœur contrit
Il a désarmé la colère.

Voilà comme vous me traitez! Pour votre nièce, qu'elle me brûle ou me rôtisse, cela m'est assez indifférent. Ne pensez pas non plus que je sois aussi sensible que vous l'imaginez à ce que vos évêques en *ic* ou en *ac* disent de moi. J'ai le sort de tous les acteurs qui jouent en public; ils sont favorisés des uns et vilipendés des autres. Il faut se préparer à des satires, à des calomnies, et à une multitude de mensonges qu'on débite sur notre compte; mais cela ne trouble en rien ma tranquillité. Je vais mon chemin; je ne fais rien contre la voix intérieure de ma conscience; et je me soucie très peu de quelle façon mes actions se peignent dans la cervelle d'êtres quelquefois très peu pensants, à deux pieds, sans plumes.

Puisque vous êtes si bon Prussien (ce dont je me félicite), je crois devoir vous faire part de ce qui se passe ici.

L'homme à toque et à épée papales (1) s'est placé sur les confins de la Saxe et de la Bohême. Je me suis mis vis-à-vis de lui dans une position avantageuse en tout sens. Nous en sommes à présent à ces coups d'échecs qui préparent la partie. Vous qui jouez si bien ce jeu, vous savez que tout dépend de la manière dont on a entablé. Je ne saurais vous dire à quoi ceci mènera. Les Russes sont pendus au croc. Dohna n'a pas dit, *Sta, sol*, comme Josué, de défunte mémoire; mais *sta, ursus*, et l'ours s'est arrêté.

En voilà assez pour votre cours militaire. J'en viens à la fin de votre lettre.

Je sais bien que je vous ai idolâtré tant que je ne vous ai cru ni tracassier ni méchant; mais vous m'avez joué des tours de tant d'espèces... N'en parlons plus; je vous ai tout pardonné d'un cœur chrétien. Après tout, vous m'avez fait plus de plaisir que de mal. Je m'amuse davantage avec vos ouvrages que je ne me ressens de vos égratignures. Si vous n'aviez point de défauts, vous rabaisseriez trop l'espèce humaine, et l'univers aurait raison d'être jaloux et envieux de vos avantages.

A présent on dit : « Voltaire est le plus beau génie de tous » les siècles; mais du moins je suis plus doux, plus tran- » quille, plus sociable que lui. » Et cela console le vulgaire de votre élévation.

Au moins je vous parle comme ferait votre confesseur (2). Ne vous en fâchez pas, et tâchez d'ajouter à tous vos avantages les nuances de perfection que je souhaite de tout mon cœur pouvoir admirer en vous.

On dit que vous mettez Socrate en tragédie (3); j'ai de la peine à le croire. Comment faire entrer des femmes dans la pièce? l'amour n'y peut être qu'un froid épisode; le sujet ne peut fournir qu'un bel acte cinquième, le *Phédon* de Platon une belle scène, et voilà tout.

Je suis revenu de certains préjugés, et je vous avoue que je ne trouve pas du tout l'amour déplacé dans la tragédie, comme dans le *Duc de Foix*, dans *Zaïre*, dans *Alzire;* et quoi qu'on en dise, je ne lis jamais *Bérénice* sans répandre des larmes. Dites que je pleure mal à propos; pensez-en ce que vous voudrez; mais on ne me persuadera jamais qu'une pièce qui me remue et qui me touche soit mauvaise.

Voici une multitude d'affaires qui me surviennent. Vivez en paix; et si vous n'avez d'autre inquiétude que celle de mon ressentiment, vous pouvez avoir l'esprit en repos sur cet article. *Vale.* Fédéric.

358. — DE VOLTAIRE.

Août.

Vous n'êtes pas ce fils d'un insensé (4),
Huilé dans Reims, et par l'Anglais pressé,
Que son Agnès, si fidèle et si sage,
Aima toujours, ayant tant caressé
Tantôt un moine et tantôt un beau page.
A Jeanne d'Arc vous n'avez point recours;
Son pucelage et son baudet profane,
Et saint Denys, sont de faibles secours

(1) Voyez, tome VI, aux Romans. (G. A.)

(2) Le pape Rezzonico (Clément XIII) avait envoyé une épée bénite et un bonnet doublé d'agnus au maréchal Daun, qui avait eu la bêtise de se prêter à cette facétie digne du treizième siècle. (K.)

(3) Élisabeth, Marie-Thérèse, la Pompadour. (G. A.)

(4) *Relation de Phihihu, émissaire de l'empereur de la Chine en Europe, traduite du chinois.* Frédéric, dans ce pamphlet, se moque du pape envoyant à Daun la fameuse toque bénite. (G. A.)

(1) Toujours Daun. (G. A.)

(2) Comparez ce que dit Voltaire à Frédéric dans la lettre du 21 avril 1760. (G. A.)

(3) Voyez, tome III, le drame de *Socrate*. (G. A.)

(4) Charles VII. (G. A.)

Le vrai Denys, le héros de nos jours,
Je le connais, et je sais quel est l'âne (1).
Pour la Pucelle, en vérité,
Il faut que vous alliez dans Vienne
Au tribunal de chasteté.
Allez, que rien ne vous retienne;
Et retournez à Sans-Souci,
Quand dans vos courses éternelles
Vous aurez vu chez l'ennemi
Et des héros et des pucelles.

Vos vers sont charmants, et si votre majesté a battu ses ennemis, ils sont encore meilleurs; mais pour votre Akakia papal, je le trouve très adroit; il est fait de façon que les trois quarts des protestants le croiront véritable : il y a là de quoi faire rire les gens qui ont le nez fin, et de quoi animer les sots de bonne foi de la confession *in, mit, uber* (2). J'attends quelques pièces édifiantes qu'un sage de mes amis doit m'envoyer d'Orient (3). Je les ferai parvenir à votre majesté; mais j'ai peur qu'elle ne soit pas de loisir cette fin de campagne, et qu'elle soit si occupée à donner sur les oreilles aux Abares, Bulgares, Roxelans, Scythes et Massagètes, qu'elle n'ait pas de temps à donner à la philosophie et à la destruction de l'*infâme*. Je prendrai la liberté de recommander en mourant cette *infâme* à sa majesté par mon testament. Elle est plus son ennemie qu'elle ne croit : sa pucelle et son fanatique sont quelque chose; mais cette pucelle et ce fanatique ne réformeront pas l'Occident, et Frédéric était fait pour l'éclairer. J'aurai l'honneur de lui en parler plus au long.

359. — DE VOLTAIRE.

1759.

Dans quelque état que vous soyez (4), il est très sûr que vous êtes un grand homme. Ce n'est pas pour ennuyer votre majesté que je lui écris, c'est pour me confesser, à condition qu'elle me donnera absolution. Je vous ai trahi; voici le fait. Vous m'avez écrit une lettre moitié dans le goût de Marc-Aurèle, votre patron, moitié dans le goût de Martial ou de Juvénal, votre autre patron. Je la montrai d'abord à une petite Française minaudière (5) de la cour de France, qui est venue, comme les autres, à Genève, au temple d'Esculape, pour se faire guérir par le grand Tronchin, très grand en effet, car il est haut de six pieds, beau et bien fait; et si monseigneur le prince Ferdinand votre frère était femme, il viendrait se faire guérir comme les autres. Cette minaudière est, comme je crois l'avoir dit à votre majesté, la bonne amie d'un certain duc, d'un certain ministre (6); elle a beaucoup d'esprit, et son ami aussi. Elle fut enchantée, elle baisa votre lettre, et vous aurait fait pis si vous aviez été là. Envoyez cela sur-le-champ à mon ami, dit-elle; il vous aime dès son enfance, il admire le roi de Prusse, il ne pense en rien comme les autres, il voit clair; il est de la vraie chevalerie qui réunit l'esprit et les armes. La dame en dit tant que je copiai votre lettre, en retranchant très honnêtement tout le *Martial* et tout le *Juvénal*, et laissant fidèlement tout le *Marc-Aurèle*, c'est-à-dire toute votre prose, dans laquelle pourtant votre *Marc-Aurèle* nous donne force coups de patte, et prétend que nous sommes ambitieux. Hélas! sire, nous sommes de plaisantes gens pour avoir de l'ambition. Enfin, je ne puis m'empêcher de vous envoyer la réponse qu'on m'a faite. Je puis bien trahir un duc et pair, ayant trahi un roi; mais, je vous en conjure, n'en faites semblant. Tâchez, sire, de déchiffrer l'écriture.

On peut avoir beaucoup d'esprit et de très bons sentiments, et écrire comme un chat.

Sire, il y avait autrefois un lion et un rat; le rat fut amoureux du lion, et alla lui faire sa cour. Le lion lui donna un petit coup de patte : le rat s'en alla dans la souricière, mais il aima toujours le lion; et voyant un jour un filet qu'on tendait pour attraper le lion et le tuer, il en rongea une maille. Sire, le rat baise très humblement vos belles griffes en toute humilité; il ne mourra jamais entre deux capucins, comme a fait, à Bâle, un dogue de Saint-Malo (7); il aurait voulu mourir auprès de son lion. Croyez que le rat était plus attaché que le dogue.

(1) Daun. (G. A.)
(2) C'est-à-dire les luthériens. (G. A.)
(3) Le *Précis de l'Ecclésiaste* et le *Cantique des cantiques*. Voyez tome VI. (G. A.)
(4) La position de Frédéric devenait plus critique de jour en jour. (G. A.)
(5) M. Beuchot nomme madame de Robecq. (G. A.)
(6) Choiseul. (G. A.)
(7) Maupertuis. (G. A.)

360. — DU ROI.

22 septembre.

La duchesse de Saxe-Gotha m'envoie votre lettre, etc. (1). Comme je viens d'être étrangement ballotté par la fortune, les correspondances ont toutes été interrompues. Je n'ai point reçu votre paquet du 29; c'est même avec bien de la peine que je fais passer cette lettre, si elle est assez heureuse de passer.

Ma position n'est pas si désespérée que mes ennemis le débitent. Je finirai encore bien ma campagne; je n'ai pas le courage abattu; mais je vois qu'il s'agit de paix. Tout ce que je peux vous dire de positif sur cet article, c'est que j'ai de l'honneur pour dix, et que, quelque malheur qui m'arrive, je me sens incapable de faire une action qui blesse le moins du monde ce point si sensible et si délicat pour un homme qui pense en preux chevalier, et si peu considéré de ces infâmes politiques qui pensent comme des marchands.

Je ne sais rien de ce que vous avez voulu me faire savoir; mais, pour faire la paix, voilà deux conditions dont je ne me départirai jamais : 1° De la faire conjointement avec mes fidèles alliés; 2° de la faire honorable et glorieuse. Voyez-vous, il ne me reste que l'honneur, je le conserverai au prix de mon sang.

Si on veut la paix, qu'on ne me propose rien qui répugne à la délicatesse de mes sentiments. Je suis dans les convulsions des opérations militaires; je suis comme les joueurs qui sont dans le malheur, et qui s'opiniâtrent contre la fortune. Je l'ai forcée de revenir à moi plus d'une fois, comme une maîtresse volage. J'ai affaire à de si sottes gens, qu'il faut nécessairement qu'à la fin j'aie l'avantage sur eux; mais qu'il arrive tout ce qui plaira à sa sacrée majesté le Hasard, je ne m'en embarrasse pas. J'ai jusqu'ici la conscience nette des malheurs qui me sont arrivés. La bataille de Minden, celle de Cadix, et la perte du Canada, sont des arguments capables de rendre la raison aux Français, auxquels l'ellébore autrichien l'avait brouillée. Je ne demande pas mieux que la paix, mais je la veux non flétrissante. Après avoir combattu avec succès contre toute l'Europe, il serait bien honteux de perdre par un trait de plume ce que j'ai maintenu par l'épée (2).

Voilà ma façon de penser; vous ne me trouverez pas à l'eau rose; mais Henri IV, mais Louis XIV, mes ennemis mêmes, que je peux citer, ne l'ont pas été plus que moi. Si j'étais né particulier, je céderais tout pour l'amour de la paix; mais il faut prendre l'esprit de son état. Voilà tout ce que je peux vous dire jusqu'à présent. Dans trois ou quatre semaines la correspondance sera plus libre, etc. FÉDÉRIC.

361. — DU ROI.

Du camp près de Wilsdruff, le 17 novembre.

Grand merci de la tragédie de *Socrate*. Elle devrait confondre le fanatisme absurde, vice dominant à présent en France, et qui, ne pouvant exercer sa fureur ambitieuse sur des sujets de politique, s'acharne sur les livres et sur les apôtres du bon sens.

Les frocards, les mitrés, les chapeaux d'écarlate,
Lisent en frémissant le drame de *Socrate*.
L'atrabilaire amas de docteurs, de cagots,
De la raison humaine implacables bourreaux,
En pâlissant de rage, en bouffissant leur rate,
D'absurdes zélateurs vont soulever les flots.
Si des Athéniens vous empruntez le dos
Pour porter à ceux-ci quelques bons coups de patte,
Les contre-coups sont tous sentis par vos bigots.

Déjà leur cabale est accrue
Du concours imposant des Mélites nouveaux,
Pédantesques tyrans, la honte des barreaux.
On s'empresse, on opine, et la troupe incongrue,
En vous épargnant la ciguë,
Pour mieux honorer vos travaux,
Elève des bûchers, entasse des fagots.

Le brasier étincelle, et déjà part la flamme
Qu'allume la main de l'infâme
Pour consumer ce bel esprit,
Ce brillant précepteur d'un peuple qu'il éclaire;
Mais au lieu de griller Voltaire,
Ils ne pourront rôtir que son malin écrit.

(1) Le roi ayant été battu le 12 août à Kunnersdorf, Voltaire fut chargé par le ministère français de lui faire des propositions de paix. On n'a pas la lettre de Voltaire, mais les observations de M. de Chauvelin sur le projet de lettre ont été publiées. (G. A.)
(2) On lui avait fait entendre qu'il devait restituer la Silésie. (G. A.)

Je vous en fais mes condoléances. Cependant, tout pesé, tout bien examiné, il vaut mieux le livre que l'homme. Vous devez bien croire que je ne me joindrai pas à ces gens-là; et si vous vous plaignez que je vous mords, c'est à mon insu, ou du moins sans intention. Pensez, je vous prie, que je suis environné d'ennemis, pressé de toutes parts: l'un me pique, l'autre m'éclabousse; ici l'on m'insulte; enfin la patience succombe. L'instinct d'un sentiment trop vif l'emporte sur la voix de la raison: la colère irritée s'enflamme, et je suis dans quelques moments

Comme un sanglier écumant
Qui résiste et qui se défend
Contre les durs assauts d'une meute aguerrie.
Ou le poursuit avec furie:
Il attaque, il blesse, il pourfend,
Et donne à propos de sa dent
Des coups à la race ennemie
Qui le suit de loin en jappant.
Trop irrité, dans sa colère
Il brave le fer inhumain,
Et brouillant les objets qu'il trouve en son chemin,
Un innocent agneau lui paraît un cerbère.
L'homme, ainsi que cet animal,
S'il souffre, irrité par le mal,
Livre à l'instinct des sens sa faible intelligence.
Sous le despotisme fatal
De la sanguinaire Vengeance,
Souvent son aveugle fureur
Confond le crime et l'innocence.
Le sage, qui voit son erreur,
Le plaint, la déplore, et soupire;
Détournant ses pas sans rien dire,
Il fuit d'un malheureux l'esprit rempli d'aigreur.

Laissez-moi donc ronger mon frein tant que durera cette pénible campagne, et attendez qu'un ciel serein ait succédé à tant d'obscurs nuages. Votre imagination brillante me promène à Vienne; vous m'introduisez au conseil de chasteté; mais sachez que l'expérience m'apprend ce que c'est de se frotter à de méchantes femmes.

Hélas! pensez-vous qu'à mon âge,
Le corps en rut, l'esprit volage,
L'on cherche, d'amour agité,
De Vénus le doux badinage,
Les plaisirs, et la volupté?
Ce temps heureux, c'est bien dommage,
Loin de moi s'est précipité!
Et les eaux du fleuve Léthé
En ont même effacé l'image.
La tendre fleur du pucelage,
Ni l'empire de la beauté,
Sur un vieillard courbé, voûté,
Ne gagnent qu'un faible avantage.
Le conseil de la chasteté
Devient par force mon partage;
Continence est nécessité;
A cinquante ans on est trop sage.

Je n'ai point eu, cette campagne-ci, de vision béatifique dans le goût de celle de Moïse. Les barbares Cosaques et Tartares, gens infâmes, à considérer en tout sens, ont brûlé et ravagé des contrées, et commis des inhumanités atroces. Voilà tout ce que j'ai vu d'eux. Ces tristes spectacles ne me mettent pas de bonne humeur.

La Fortune, inconstante et fière,
Ne traite pas ses courtisans
Toujours d'une égale manière.
Ces fous nommés héros et qui courent les champs,
Couverts de sang et de poussière,
Voltaire, n'ont pas, tous les ans,
La faveur de voir le derrière
De leurs ennemis insolents.
Pour les humilier la quinteuse déesse
Quelquefois les oblige eux-même à le montrer:
Oui, nous l'avons tourné dans un jour de détresse;
Les Russes ont pu s'y mirer.
Cette glace pour eux n'a point été traîtresse;
On les a vus, pleins d'allégresse,
S'y pavaner et s'admirer.
Voilà le sort de ma vieillesse!
Cependant cet homme bénit (1)
Par l'antechrist siégeant à Rome,
Ce Fabius, ce plaisant homme,
Qui sur sa tête réunit
De la vanité la plus folle
Le brillant et frêle symbole,
Commence à décamper de nuit.

(1) Daun. (G. A.)

Je n'ose dire qu'il s'enfuit;
Jusqu'ici sa pudeur nous cache
Cette attitude qui le fâche.
Mais comptez sur moi: nous verrons
Dans peu ces culs dodus et ronds,
Sans façons, sans tant de grimaces,
Sans honte nous montrer leurs faces.
Mais certain duc, s'illustrant à jamais,
Sauvera l'empire français,
Sans capitaine, sans finance,
Sans Amérique, sans prudence,
Jusqu'en ses fondements sapé par les Anglais.
Couvrant tous ces sujets d'un voile de décence,
Et lâchant quelques mots remplis de complaisance,
Des cieux sur notre sphère il conduira la paix;
Moi, quittant le harnais, et le casque, et l'épée,
De trop de sang humain trempée,
Je partirai soudain d'ici;
J'irai, consolant ma vieillesse
Par l'étude de la sagesse,
M'ensevelir à Sans-Souci.

Ce lieu me vaut les Délices. Par illusion, je croirai vivre hors du grand monde, et quelquefois j'y serai solitaire.

Jouissez de votre ermitage; ne troublez pas les cendres de ceux qui reposent au tombeau; que la mort au moins mette fin à vos injustes haines. Pensez que les rois, après s'être longtemps battus, font enfin la paix. Ne pourrez-vous jamais la faire? Je crois que vous seriez capable, comme Orphée, de descendre aux enfers, non pas pour fléchir Pluton, non pas pour ramener la belle Émilie, mais pour poursuivre dans ce séjour de douleur un ennemi que votre rancune n'a que trop persécuté dans ce monde (1). Sacrifiez-moi votre vengeance, ou plutôt immolez-la à votre propre réputation; que le plus grand génie de la France soit aussi l'homme le plus généreux de sa nation. La vertu, votre devoir, vous parlent par ma bouche; n'y soyez pas insensible, et faites une action digne des belles maximes que vous débitez avec tant d'élégance et de force dans vos ouvrages.

Nous touchons à la fin de notre campagne; elle sera bonne; et je vous écrirai dans une huitaine de jours, de Dresde (2), avec plus de tranquillité et de suite qu'à présent.

Adieu; négociez, travaillez, jouissez, écrivez en paix; et que le dieu des philosophes, en vous inspirant des sentiments plus doux, vous conserve comme le plus bel organe de la raison et de la vérité (3). FÉDÉRIC.

(1) Maupertuis, qui venait de mourir. (G. A.)
(2) Où il espérait entrer, et qu'il n'occupa point. (G. A.)
(3) Il y a deux versions de cette lettre, et les variantes en sont si importantes, que nous allons reproduire, après la version des éditeurs de Kehl, celle de l'édition de Berlin:

Grand merci de la tragédie de *Socrate;* elle devrait confondre l'absurde fanatisme de vos évêques et de vos moines. Ces gens ne pouvant exercer leur despotisme ambitieux sur des sujets de politique, s'acharnent sur les ouvrages que les apôtres du bon sens publient.

Les fronts tondus, mitrés, et couverts d'écarlate,
Liront en frémissant le drame de *Socrate*.
Je vois se soulever ces docteurs, ces cagots,
Des rayons du bon sens implacables rivaux.
Quand, pour vous dilater la rate,
En leur donnant un coup de patte,
Du peuple athénien vous empruntez le dos,
Ils le sentiront trop, ces malheureux bigots!
Voyez-vous leur cabale, accrue
Des Mélites de vos barreaux,
Déplorer qu'en ces temps nouveaux
La bonne mode s'est perdue
D'employer à leur gré le fer et la ciguë?
Leur vengeance, restreinte à de moindres travaux,
Ne peut enlasser des fagots
A l'honneur de la troupe élue;
On les élève et l'on y frit
Un ennemi de Dieu pour le bien de son âme.
De joie en ce moment la Sorbonne se pâme,
Et, pour vous mieux servir, de fagots renchérit;
Le feu prend, il s'élève un tourbillon de flamme
Qu'allume la main de l'*infâme*
Pour consumer ce bel esprit
Qui la persifle et nous éclaire;
Mais au lieu de rôtir Voltaire,
Elle ne peut brûler que son malin écrit.

Je vous en fais mes condoléances; cependant, tout bien examiné, il vaut infiniment mieux qu'on brûle l'ouvrage que l'auteur. Je ne sais sur quel fondement vous m'accusez de vous mordre; c'en serait bien le temps! environné comme je le suis d'ennemis, pressé partout; l'un me pique, l'autre m'éclabousse; gare qu'un troisième ne me renverse. Il est pardonnable, en cas pareil, d'avoir de l'humeur et l'esprit aigri. Je suis à présent

Comme un sanglier écumant,
Qui, sans s'ébranler, se défend
Contre les durs assauts d'une meute aguerrie
Qui sur lui s'élance en furie;
Il attaque, il blesse, il pourfend;

362. — DU ROI.

Wilsdruff, le 19 novembre 1759.

Je viens de recevoir la lettre du rat ou de l'apsic du 6 novembre (1) sur le point de finir la campagne. Les Autrichiens s'en vont en Bohême, où je leur ai fait brûler, par représailles des incendies qu'ils ont causés dans mes pays, deux grands magasins. Je rends la retraite du benoît héros (2) aussi difficile que possible, et j'espère qu'il essuiera quelques mauvaises aventures entre ci et quelques jours. Vous apprendrez par la déclaration de La Haye, si le roi d'Angleterre et moi nous sommes pacifiques. Cette démarche éclatante ouvrira les yeux au public, et fera distinguer les boute-feux de l'Europe de ceux qui aiment l'humanité, la tranquillité, et la paix. La porte est ouverte, peut venir au parloir qui voudra. La France est maîtresse de s'expliquer. C'est aux Français qui sont naturellement éloquents à parler, à nous à les écouter avec admiration, et à leur répondre dans un mauvais baragouin, le mieux que nous pourrons. Il s'agit de la sincérité que chacun apportera dans la négociation. Je suis persuadé que l'on pourra trouver des tempéraments pour s'accommoder. L'Angleterre a à la tête de ses affaires un ministre modéré et sage (3). Il faut de tous les côtés bannir les projets extravagants, et consulter plutôt la raison que l'imagination. Pour moi, je me conforme à l'exemple du doux Sauveur qui, lorsqu'il alla la première fois au temple, se contenta d'écouter les pharisiens et les scribes. Ne pensez pas que les Anglais me confient tous leurs secrets, ils ne sont point pressés de s'accommoder; leur commerce ne souffre point, leurs affaires prospèrent, et l'État ne manque ni de ressources ni de crédit. Je fais une guerre plus dure qu'eux par la multitude d'ennemis qui m'attaquent, et dont le fardeau est accablant. Cependant je répondrai toujours bien de la fin de la campagne; il est impossible d'en faire autant pour tous les événements. Je suis sur le point de m'accommoder avec les Russes; ainsi il ne me restera que la reine d'Hongrie, les malandrins du Saint-Empire, et les brigands de Laponie pour l'année qui vient. Notre démarche nous a été dictée par le cœur, par un sentiment d'humanité qui voudrait tarir ces torrents de sang qui inondent presque toute notre sphère, qui voudrait mettre fin aux massacres, aux barbaries, aux incendies, et à toutes les abominations commises par des hommes, que la malheureuse habitude de se baigner dans le sang rend de jour en jour plus féroces. Pour peu que cette guerre continue, notre Europe retombera dans les ténèbres de l'ignorance, et nos contemporains deviendront semblables à des bêtes farouches. Il est temps de mettre fin à ces horreurs. Tous ces désastres sont une suite de l'ambition de l'Autriche et de la France. Qu'ils prescrivent des bornes à leurs vastes projets; que si ce n'est la raison, que l'épuisement de leurs finances et le mauvais état de leurs affaires les rendent sages, et que la rougeur leur monte au front en apprenant que le ciel, qui a soutenu les faibles contre l'effort des puissants, a accordé à ces premiers assez de modération pour ne point abuser de leur fortune et pour leur offrir la paix. Voilà tout ce qu'un pauvre lion, fatigué, harassé, égratigné, mordu, boiteux, et fêlé, vous peut dire. J'ai encore bien des affaires, et je ne pourrai vous écrire à tête reposée qu'après être arrivé à Dresde. Le projet de faire la paix est celui de rendre raisonnables des hommes accoutumés à être absolus, et qui ont des volontés obstinées. Réussissez; je vous féliciterai de vos succès, et je m'en féliciterai davantage. Adieu au rat qui fait de si beaux rêves qu'on les prendrait pour des inspirations; qu'il jouisse, dans son trou, du repos, de la tranquillité, de la paix qu'il possède, et que nous désirons. Ainsi soit-il. FÉDÉRIC.

N. B. Vous savez que les interprètes et les commentateurs de l'Écriture ont des opinions différentes sur le sens des passages. Suivant le R. P. Dionysius Hortella, il faut, lorsque César est roi des Juifs, et bien juif lui-même, et lorsqu'il est duc de Lorraine, que les Turcs et les Français donnent à César ce qui est à César. Il dit qu'un pareil exemple de restitution encouragerait toutes les petites puissances de l'Europe à l'imiter : qu'en pensez-vous? ce savant docteur ne raisonne pas si mal (4).

Il donne à propos de sa dent
Des coups à la race ennemie;
Plus il en met hors de combat,
Et plus cette engeance aboyante
Par un nombreux concours s'augmente.
Il soutient ce cruel débat;
Mais la fureur l'emporte, et, fougueux dans son ire,
Il ne voit ni connaît la grandeur du danger,
Et s'enfonce, sans y songer,
L'homicide épieu sur lequel il expire.

Laissez-moi donc ronger mon frein, tant que durera cette pénible guerre. Votre imagination poétique me promène flatteusement jusqu'à Vienne. Vous m'introduisez au conseil de chasteté; sachez que je n'ai pas besoin de ce conseil, et que l'expérience m'a suffisamment appris ce qu'on doit craindre, quand on se frotte à de méchantes femmes.

Hélas! pensez-vous qu'à mon âge
L'on cherche, d'amour agité,
Le corps en feu, l'esprit volage,
De Vénus le doux badinage,
Les plaisirs et la volupté?
Ce temps heureux, c'est bien dommage,
Loin de moi s'est précipité,
Et les eaux du fleuve Léthé
En ont même effacé l'image!
La tendre fleur du pucelage,
Ni l'empire de la beauté,
Sur un vieillard courbé, voûté,
N'ont plus de prise et d'avantage.
Le conseil de la chasteté
Devient par force mon partage;
Continence est nécessité;
A cinquante ans on est trop sage.

Je n'ai point eu, cette campagne, de vision béatifique. Malheureusement les Tartares, Russes, et Cosaques, n'ont pas voulu me montrer leur *derrière;* en revanche, ils ont brûlé, ravagé et pillé des contrées, et dévasté beaucoup de pays.

La fortune, inconstante et fière,
Ne traite pas ses courtisans
Chaque jour d'égale manière;
Et nous n'avons pas tous les ans
La faveur de voir le *derrière*
De cette vaste fourmilière,
Moitié héros, moitié brigands,
Qui viennent désoler nos champs.
Le hasard très souvent décide une bataille.
Si je lui dois plus d'un beau jour,
A l'ennemi, par représaille,
Il m'a fait montrer à mon tour
Tout le revers de la médaille.
Cependant cet homme *bénit*
Par l'antechrist siégeant à Rome
Ce Fabius, ce plaisant homme,
Lui qui naguère se munit
D'une toque, brillant symbole
De gloire et de vanité folle,
Commence à décamper de nuit.
Je ne vous dis pas qu'il nous fuit;
Mais si le ciel nous fait la grâce
Qu'il nous montre au plus tôt l'opposé de sa face,
Alors un certain duc, s'illustrant à jamais,
Armé de son trident, comme on nous peint Neptune,
Apaisera d'un mot la tempête importune;
C'est lui qui sauvera votre empire français,
Sans capitaine, sans finance,
Sans Canada, sans prévoyance,
Jusqu'en ses fondements sapé par les Anglais;
Il leur dira, plein de décence,
Par saint George et par sa croyance :
Bonnes gens d'Albion, accordez-nous la paix.
Quand cette nouvelle échappée
Sortira des antres secrets
Des politiques cabinets,
Je quitte et le casque et l'épée,
Et, m'envolant soudain d'ici,
J'irai, confortant ma vieillesse
Par l'étude de la sagesse,
M'ensevelir à Sans-Souci.

En attendant, jouissez en paix de votre solitude. Ne troublez plus les cendres des grands hommes. Que la mort mette fin à votre injuste haine, et que Maupertuis trouve au moins un asile dans le tombeau! Songez que les rois, après s'être longtemps battus, font la paix. Je crois que vous descendriez aux enfers, comme Orphée, non pas pour en ramener l'immortelle Émilie, mais pour persécuter dans ce séjour (supposé qu'il existe) un homme que votre rancune a poursuivi violemment dans ce monde-ci. Immolez cette haine qui vous flétrit, et fait tort à votre réputation. Que le plus beau génie de la France soit le plus généreux des hommes. C'est la vertu, c'est le devoir, qui vous parlent par ma bouche; ne soyez pas insensible à cette voix; pratiquez les beaux sentiments que vous exprimez en vers avec tant d'élégance et de force. Croyez-moi, un exemple de magnanimité persuade plus que tous les beaux préceptes qu'étale la tragédie. Que le dieu des philosophes vous inspire des sentiments plus doux et plus modérés, et que le dieu de la santé vous conserve pour l'ornement des belles-lettres et du Parnasse!

---

(1) Est-ce la lettre sans date que nous avons classée au mois d'août? (G. A.)
(2) Daun. (G. A.)
(3) William Pitt, lord Chatam. (G. A.)
(4) Frédéric plaisante ici sur la restitution de la Silésie qu'on exigeait de lui. — « Que la France commence par rendre la Lorraine à l'Autriche, dit-il, et cela m'encouragera, moi, petite puissance. » (G. A.)

363. — DU ROI.

A Fridberg, le 24 février 1760.

De combien de lauriers vous êtes-vous couvert,
Au théâtre, au lycée, au temple de l'histoire!
Amant des filles de Mémoire,
Leurs immenses trésors vous sont toujours ouverts;
Vous y puisez la double gloire
D'exceller par la prose ainsi que par les vers :
Malgré tous ces écrits dont vous êtes le père (1),
Un laurier manque encor sur le front de Voltaire.
Après tant d'ouvrages parfaits,
Avec l'Europe je croirais,
Si par une habile manœuvre
Ses soins nous ramènent la paix,
Que ce sera son vrai chef-d'œuvre.

Voilà ce que je pense avec toute l'Europe. Virgile a fait d'aussi beaux vers que vous ; mais il n'a jamais fait de paix. Ce sera un avantage que vous gagnerez sur tous vos confrères du Parnasse, si vous y réussissez.

Je ne sais qui m'a trahi et qui s'est avisé de donner au public des rapsodies (2) qui étaient bonnes pour m'amuser, et qui n'ont jamais été faites à intention d'être publiées. Après tout, je suis si accoutumé à des trahisons, à de mauvaises manœuvres, à des perfidies, que je serais bien heureux que tout le mal qu'on m'a fait, et que d'autres projettent encore de me faire, se bornât à l'édition furtive de ces vers. Vous savez mieux que je ne le peux dire, que ceux qui écrivent pour le public doivent respecter ses goûts et même ses préjugés. Voilà ce qui a donné des nuances différentes aux auteurs, selon les siècles dans lesquels ils ont écrit, et pourquoi les hommes, même les plus supérieurs à leur temps, n'ont pas laissé de s'imposer le joug de la mode. Pour moi, qui ai voulu être poëte incognito, on me traduit malgré moi devant le public, et je jouerai un sot rôle. Qu'importe, je le leur rendrai bien.

Vous me parlez de détails d'une affaire qui ne sont jamais venus jusqu'à moi (3). Je sais que l'on vous a fait rendre à Francfort mes vers et des babioles; mais je n'ai su ni voulu qu'on touchât à vos effets et à votre argent. Cela étant, vous pouvez le redemander de droit, ce que j'approuverai fort; et Schmidt n'aura sur ce sujet aucune protection à attendre de moi.

Je ne sais quel est ce Brédow dont vous me parlez. Il vous a dit vrai. Le fer et la mort ont fait un ravage affreux parmi nous; et ce qu'il y a de triste, c'est que nous ne sommes pas encore à la fin de la tragédie. Vous pouvez juger facilement de l'effet que d'aussi cruelles secousses font sur moi; je m'enveloppe dans mon stoïcisme le plus que je peux. La chair et le sang se révoltent souvent contre cet empire tyrannique de la raison; mais il faut y céder. Si vous me voyiez, à peine me reconnaîtriez-vous : je suis vieux, cassé, grison, ridé; je perds les dents et la gaieté. Si cela dure, il ne restera de moi-même que la manie de faire des vers, et un attachement inviolable à mes devoirs et au peu d'hommes vertueux que je connais. Ma carrière est difficile, semée de ronces et d'épines. J'ai éprouvé de toutes les sortes de chagrins qui peuvent affliger l'humanité, et je me suis souvent répété ces beaux vers :

Heureux qui retiré dans le temple des sages, etc. (4).

Il paraît ici quantité d'ouvrages que l'on vous donne : le *Salomon* (5), que vous avez eu la méchanceté de faire brûler par le parlement, une comédie, la *Femme qui a raison*, enfin une *Oraison funèbre de frère Berthier* (6). Je n'ai à riposter à toutes ces pièces que par celles que je vous envoie, qui certainement ne les valent pas; mais je fais la guerre de toutes les façons à mes ennemis; plus ils me persécuteront, et plus je leur taillerai de la besogne. Et si je péris, ce sera sous un tas de leurs libelles, parmi des armes brisées sur un champ de bataille; et je vous réponds que j'irai en bonne compagnie dans ces pays où votre nom n'est pas connu, et où les Boyer (1) et les Turenne sont égaux.

Je serais bien aise de vous recevoir : je vous souhaite mille bonheurs : mais où, quand, et comment? Voilà des problèmes que d'Alembert ni le grand Newton ne sauraient résoudre.

Adieu ; vivez heureux et en paix, et n'oubliez pas ceux que le diable, ou je ne sais quel être malfaisant, lutine. FÉDÉRIC.

364. — DU ROI.

TOUJOURS SUR LA PAIX.

Fridberg, 20 mars.

Peuple charmant, aimables fous,
Qui parlez de la paix sans songer à la faire,
A la fin donc résolvez-vous :
Avec la Prusse et l'Angleterre
Voulez-vous la paix ou la guerre?
Si Neptune sur mer vous a porté des coups,
L'esprit plein de vengeance et le cœur en courroux,
Vous formez le projet de subjuguer la terre;
Votre bras s'arme du tonnerre.
Hélas! tout, je le vois, est à craindre pour nous :
Votre milice est invincible.
De vos héros fameux le dieu Mars est jaloux,
La fougue française est terrible;
Et je crois déjà voir, car la chose est plausible,
Vos ennemis vaincus, tremblants à vos genoux.
Mais je crains beaucoup plus votre rare prudence
Qui par un fortuné destin
A du souffle d'Éole, utile à la finance,
Abondamment enflé les outres de Berlin (2).

Vous parlez à votre aise de cette cruelle guerre. Sans doute les contributions que votre seigneurie de Ferney donne à la France nourrissent la constance des ministres à la prolonger. Refusez vos subsides au Très-Chrétien, et la paix s'ensuivra. Quant aux propositions de paix dont vous parlez, je les trouve si extravagantes, que je les assigne aux habitants des Petites-Maisons, qui seront dignes d'y répondre. Que dirai-je de vos ministres?

Ou ces géants sont fous, ou ces géants sont dieux (3).

Ils peuvent s'attendre de ma part que je me défendrai en désespéré : le hasard décidera du reste.

De cette affreuse tragédie
Vous jugez en repos parmi les spectateurs,
Et sifflez en secret la pièce et les acteurs;
Mais de vos beaux esprits la cervelle étourdie
En a joué la parodie.
Vous imitez les rois : car vos fameux auteurs
De se persécuter ont tous la maladie.
Nos funestes débats font répandre des pleurs
Quand vos poétiques fureurs
Au public né moqueur donnent la comédie.
Si Minerve de nos exploits
Et des vôtres un jour faisait un juste choix,
Elle préférerait, et j'ose le prédire,
Aux fous qui font pleurer les peuples et les rois,
Les insensés qui les font rire.

Je vous ferai payer jusqu'au dernier sou, pour que *Louis du Moulin* (4) ait de quoi me faire la guerre. Ajoutez dixième au vingtième, mettez des capitations nouvelles, créez des charges pour avoir de l'argent : faites, en un mot, ce que vous voudrez. Nonobstant tous vos efforts, vous n'aurez la paix signée de mes mains qu'à des conditions honorables à ma nation. Vos gens bouffis de vanité et de sottises peuvent compter sur ces paroles sacramentales :

Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas. (RAC., *Iphig.*)

Adieu, vivez heureux; et tandis que vous faites tous vos efforts pour détruire la Prusse, pensez que personne ne l'a jamais moins mérité que moi, ni de vous, ni de vos Français.

(1) Édition de Berlin :

Doué de la grâce efficace
Du dieu du Goût et du Parnasse,
Il vous a de plus départi
L'art heureux d'instruire et de plaire
Que tous les peuples ont senti
Dans ces écrits divins dont vous êtes le père, etc. (G. A.)

(2) Les *Œuvres du philosophe de Sans-Souci*. (G. A.)
(3) Il s'agit du pillage des effets de Voltaire à Francfort, en 1753. Voyez, plus haut, les requêtes faites à cette époque sous le nom de madame Denis. (G. A.)
(4) Voyez la dédicace d'*Alzire*. (G. A.)
(5) *Précis de l'Ecclésiaste*, et *Cantique des cantiques*. Voyez tome VI. (G. A.)
(6) Voyez, tome VI, aux FACÉTIES, la *Relation du voyage de frère Berthier*. (G. A.)

(1) L'évêque de Mirepoix. (G. A.)
(2) Contrôleur-général des finances. (G. A.)
(3) Voyez, tome VI, l'*Épître à Algarotti*. (G. A.)
(4) Sobriquet de Louis XV. (G. A.)

365. — DU ROI.

Fridberg, 3 avril.

Quelle rage vous anime encore contre Maupertuis? Vous l'accusez de m'avoir trahi (1). Sachez qu'il m'a fait remettre ses vers bien cachetés après sa mort, et qu'il était incapable de me manquer par une pareille indiscrétion.

Laissez en paix la froide cendre
Et les mânes de Maupertuis;
La vérité va le défendre,
Elle s'arme déjà pour lui.
Son âme était noble et fidèle;
Qu'elle vous serve de modèle.
Maupertuis sut vous pardonner
Ce noir écrit, ce vil libelle (2),
Que votre fureur criminelle
Prit soin chez moi de griffonner.
Voyez quelle est votre manie :
Quoi! ce beau, quoi! ce grand génie,
Que j'admirais avec transport,
Se souille par la calomnie,
Même il s'acharne sur un mort!
Ainsi jetant des cris de joie,
Planant en l'air, de vils corbeaux
S'assemblent autour des tombeaux,
Et des cadavres font leur proie.
Non, dans ces coupables excès
Je ne reconnais plus les traits
De l'auteur de la *Henriade :*
Ces vertus dont il fait parade,
Toutes je les lui supposais.
Hélas! si votre âme est sensible,
Rougissez-en pour votre honneur,
Et gémissez de la noirceur
De votre cœur incorrigible.

Vous en revenez encore à la paix. Mais quelles conditions! certainement les gens qui la proposent n'ont pas envie de la faire. Quelle dialectique que la leur! céder le pays de Clèves, parce qu'il est habité par des bêtes! Que diraient ces ministres, si on demandait la Champagne, parce que le proverbe dit : Nonante-neuf moutons et un Champenois font cent bêtes? Ah! laissons tous ces projets ridicules. A moins que le ministère français ne soit possédé de dix légions de démons autrichiens, il faut qu'il fasse la paix.

Vous m'avez mis en colère; votre repentir obtiendra votre pardon. En attendant je vous abandonne à vos remords et aux furies vengeresses qui poursuivent les calomniateurs, jusqu'à ce que cette *religion naturelle*, que vous dites innée, renouvelle les traces qu'elle avait autrefois imprimées dans votre âme. *Vale.*

366. — DE VOLTAIRE.

15 avril.

Puisque vous êtes si grand maître
Dans l'art des vers et des combats,
Et que vous aimez tant à l'être,
Rimez donc, bravez le trépas;
Instruisez, ravagez la terre;
J'aime les vers, je hais la guerre,
Mais je ne m'opposerai pas
A votre fureur militaire.
Chaque esprit a son caractère;
Je conçois qu'on a du plaisir
A savoir, comme vous, saisir
L'art de tuer et l'art de plaire.

Cependant ressouvenez-vous de celui qui a dit autrefois (3) :

Et quoique admirateur d'Alexandre et d'Alcide,
J'eusse aimé mieux choisir les vertus d'Aristide.

Cet Aristide était un bon homme; il n'eût point proposé de faire payer à l'archevêque de Mayence (4) les dépens et dommages de quelque pauvre ville grecque ruinée. Il est clair que votre majesté a encouru les censures de Rome, en imaginant si plaisamment de faire payer à l'Eglise les pots que vous avez cassés. Pour vous relever de l'excommunication majeure, je vous ai conseillé, en bon citoyen, de payer vous-même. Je me suis souvenu que votre majesté m'avait dit souvent que les peuples de..... (1) étaient des sots. En vérité, sire, vous êtes bien bon de vouloir régner sur ces gens-là, Je crois vous proposer un très bon marché, en vous priant de les donner à qui les voudra.

Je m'imaginais qu'un grand homme,
Qui bat le monde et qui s'en rit,
N'aimait à dominer que sur des gens d'esprit,
Et je voudrais le voir à Rome.

Comme je suis très fâché de payer trois vingtièmes de mon bien, et de me ruiner pour avoir l'honneur de vous faire la guerre, vous croirez peut-être que c'est par ladrerie que je vous propose la paix; point du tout; c'est uniquement afin que vous ne risquiez pas tous les jours de vous faire tuer par des Croates, des housards, et autres barbares, qui ne savent pas ce que c'est qu'un beau vers.

Vos ministres auront sans doute à Bréda de plus belles vues que les miennes. M. le duc de Choiseul, M. de Kaunitz, M. Pitt (2), ne me disent point leur secret. On dit qu'il n'est connu que d'un M. de Saint-Germain (3), qui a soupé autrefois dans la ville de Trente avec les Pères du concile, et qui aura probablement l'honneur de voir votre majesté dans une cinquantaine d'années. C'est un homme qui ne meurt point, et qui sait tout. Pour moi, qui suis près de finir ma carrière, et qui ne sais rien, je me borne à souhaiter que vous connaissiez M. le duc de Choiseul.

Votre majesté m'écrit qu'elle va se mettre à être un vaurien; voilà une belle nouvelle qu'elle m'apprend là! Eh! qui êtes-vous donc, vous autres maîtres de la terre? Je vous ai vu aimer beaucoup ces vauriens de Trajan, de Marc-Aurèle et de Julien; ressemblez-leur toujours, mais ne me brouillez pas avec M. le duc de Choiseul, dans vos goguettes.

Et sur ce, je présente à votre majesté mon respect, et prie honnêtement la Divinité qu'elle donne la paix à ses images.

367. — DE VOLTAIRE.

Au château de Tournay, par Genève, 21 avril.

Sire, un petit moine de Saint-Just disait à Charles-Quint : « Sacrée majesté, n'êtes-vous pas lasse d'avoir troublé le » monde? faut-il encore désoler un pauvre moine dans sa » cellule? » Je suis le moine, mais vous n'avez pas encore renoncé aux grandeurs et aux misères humaines comme Charles-Quint. Quelle cruauté avez-vous de me dire que je calomnie Maupertuis, quand je vous dis que le bruit a couru qu'après sa mort on avait trouvé les *Œuvres du philosophe de Sans-Souci* dans sa cassette? Si en effet on les y avait trouvées, cela ne prouverait-il pas au contraire qu'il les avait gardées fidèlement, qu'il ne les avait communiquées à personne, et qu'un libraire en avait abusé? ce qui aurait disculpé des personnes qu'on a peut-être injustement accusées. Suis-je d'ailleurs obligé de savoir que Maupertuis vous les avait renvoyées? Quel intérêt ai-je à parler mal de lui? que m'importent sa personne et sa mémoire? en quoi ai-je pu lui faire tort en disant à votre majesté qu'il avait gardé fidèlement votre dépôt jusqu'à sa mort? Je ne songe moi-même qu'à mourir, et mon heure approche; mais ne la troublez pas par des reproches injustes et par des duretés qui sont d'autant plus sensibles que c'est de vous qu'elles viennent.

Vous m'avez fait assez de mal, vous m'avez brouillé pour jamais avec le roi de France, vous m'avez fait perdre mes emplois et mes pensions, vous m'avez maltraité à Francfort, moi et une femme innocente, une femme considérée, qui a été traînée dans la boue et mise en prison; et ensuite, en m'honorant de vos lettres, vous corrompez la douceur de cette consolation par des reproches amers. Est-il possible que ce soit vous qui me traitiez ainsi, quand je ne suis occupé depuis trois ans qu'à tâcher, quoique inutilement, de vous servir (4), sans aucune autre vue que celle de suivre ma façon de penser?

Le plus grand mal qu'aient fait vos œuvres, c'est qu'elles ont fait dire aux ennemis de la philosophie répandus dans toute l'Europe : « Les philosophes ne peuvent vivre en paix, » et ne peuvent vivre ensemble. Voici un roi qui ne croit pas » en Jésus-Christ; il appelle à sa cour un homme qui n'y » croit point, et il le maltraite; il n'y a nulle humanité dans

(1) On n'a pas la lettre où Voltaire accusait Maupertuis d'avoir emporté, comme il avait fait lui-même, les *Œuvres du philosophe de Sans-Souci*. (G. A.)
(2) La *Diatribe du docteur Akakia*. (G. A.)
(3) Frédéric lui-même dans l'*Épître à mon esprit*. (G. A.)
(4) Jean-Frédéric-Charles. (G. A.)

(1) Westphalie. (G. A.)
(2) L'un ministre d'Autriche, et l'autre, ministre d'Angleterre. (G. A.)
(3) Voyez une note de la lettre de Frédéric du 1er mai 1760. (G. A.)
(4) Il négociait pour la paix auprès de Choiseul. (G. A.)

les prétendus philosophes, et Dieu les punit les uns par les autres. »

Voilà ce que l'on dit, voilà ce qu'on imprime de tous côtés; et pendant que les fanatiques sont unis, les philosophes sont dispersés et malheureux. Et tandis qu'à la cour de Versailles et ailleurs on m'accuse de vous avoir encouragé à écrire contre la religion chrétienne, c'est vous qui me faites des reproches, et qui ajoutez ce triomphe aux insultes des fanatiques! Cela me fait prendre le monde en horreur avec justice; j'en suis heureusement éloigné dans mes domaines solitaires. Je bénirai le jour où je cesserai, en mourant, d'avoir à souffrir, et surtout de souffrir par vous; mais ce sera en vous souhaitant un bonheur dont votre position n'est peut-être pas susceptible, et que la philosophie seule pourrait vous procurer dans les orages de votre vie, si la fortune vous permet de vous borner à cultiver longtemps ce fonds de sagesse que vous avez en vous; fonds admirable, mais altéré par les passions inséparables d'une grande imagination, un peu par l'humeur, et par des situations épineuses qui versent du fiel dans votre âme; enfin par le malheureux plaisir que vous vous êtes toujours fait de vouloir humilier les autres hommes, de leur dire, de leur écrire des choses piquantes; plaisir indigne de vous, d'autant plus que vous êtes plus élevé au-dessus d'eux par votre rang et par vos talents uniques. Vous sentez sans doute ces vérités.

Pardonnez à ces vérités que vous dit un vieillard qui a peu de temps à vivre; et il vous les dit avec d'autant plus de confiance que, convaincu lui-même de ses misères et de ses faiblesses infiniment plus grandes que les vôtres, mais moins dangereuses par son obscurité, il ne peut être soupçonné par vous de se croire exempt de torts, pour se mettre en droit de se plaindre de quelques-uns des vôtres. Il gémit des fautes que vous pouvez avoir faites autant que des siennes, et il ne veut plus songer qu'à réparer avant sa mort les écarts funestes d'une imagination trompeuse, en faisant des vœux sincères pour qu'un aussi grand homme que vous soit aussi heureux et aussi grand en tout qu'il doit l'être (1).

368. — DU ROI.

Au camp de Porcelaine, à Meissen, le 1er mai.

De l'art de César et du vôtre
J'étais trop amoureux dans ma jeune saison;
Mais je vois au flambeau qu'allume ma raison
Que j'ai mal réussi dans l'un comme dans l'autre.
Depuis ce vrai héros, qui force à l'admirer,
Parmi ceux que l'histoire eut soin de consacrer,
Il n'en est presque aucun, exceptez-en Turenne,
Condé, Gustave-Adolphe, Eugène,
Que l'on ose lui comparer.
Sur le Parnasse, après Virgile,
Je vois passer dix-sept cents ans
Où le génie humain stérile
S'efforce vainement d'atteindre à ses talents.
Et si le Tasse a su nous plaire
Par certains détails de ses chants,
Sa fable mal ourdie altère
La beauté de ses traits brillants.
Le seul fils d'Apollon, le seul digne adversaire
Qu'au cygne de Mantoue on ait droit d'opposer,
Vous l'avez deviné, je me le persuade :
C'est l'auteur que la *Henriade*
Mérita d'immortaliser.
Pour moi, je me renferme en mes justes limites :
Et loin de me flatter d'atteindre en mon chemin
Les talents du poëte et du héros romain,
Je borne mes faibles mérites
Au devoir d'être juste, au plaisir d'être humain.

Vous me demandez des vers; c'est comme si l'Océan demandait de l'eau à un ruisseau. Voici donc une ode *aux Germains*; une épître *à d'Alembert*; une autre épître *sur le commencement de cette campagne*, et un conte (2). Tout cela a été bon pour m'amuser; mais je ne cesse de le répéter, cela n'est bon que pour cela. Il faut faire des vers comme vous, Racine ou Boileau, pour qu'ils aillent à la postérité; et ce qui n'est pas digne d'elle ne doit point être public.

Vous badinez au sujet de la paix; s'il s'agit de badiner, vous saurez que depuis que j'ai lu l'Arioste, j'ai pris monseigneur de Mayence en aversion; et depuis l'aventure de Lisbonne, l'Église ne saurait trop payer les horreurs qu'elle protége, ni le scandale qu'elle donne. Quoi que pense M. de Choiseul, il faudra pourtant qu'avec le temps il prête l'oreille, et très fort même, à ce que j'ai imaginé. Je ne m'explique pas, mais on verra en moins de deux mois... toute la scène se changer en Europe; et vous-même vous conviendrez que je n'étais pas au bout de mes ressources, et que j'ai eu raison de refuser à votre duc mon parc de Clèves.

Or sus, *monsieur le comte de Tournay*, vous savez que dans le paradis les premiers sujets de nos premiers pères furent des bêtes (1); vous connaissez l'attachement que tant de personnes ont pour les animaux, chiens, singes, chats ou perroquets; et j'espère que vous conviendrez encore que si toutes les sacrées et clémentes majestés qui gouvernent, devaient renoncer au nombre de leurs très humbles sujets qui n'ont pas le sens commun, leur cour s'éclaircirait la première, et leurs esclaves disparaîtraient. A quoi les réduiriez-vous? avec quoi feraient-ils la guerre? qui cultiverait les champs? qui travaillerait, etc., etc.? Le paradis d'Éden n'est donc, selon moi, qu'une allégorie qui ne signifie autre chose que, pour deux hommes d'esprit dans une société, il s'en trouve mille que frère Lourdis (2) a fabriqués.

Pour votre duc, *monsieur le comte*, vous le louez mal, à mon sens, en m'assurant qu'il fait des vers comme moi (3). Je ne suis pas assez dépourvu de goût pour ne pas sentir que les miens ne valent pas grand'chose. Vous le loueriez mieux si vous pouviez me persuader (ce qui est difficile) que ledit duc ne soit endiablé des Autrichiens; et je soutiens en outre que ni Socrate, ni le juste Aristide, n'auraient jamais consenti qu'on démembrât le moins du monde la république grecque, en quoi j'imite leur façon de penser.

C'est à présent que je dois déployer toutes les voiles de la politique et de l'art militaire. Ces filous, qui me font la guerre, m'ont donné des exemples que j'imiterai au pied de la lettre. Il n'y aura point de congrès à Bréda, et je ne poserai les armes qu'après avoir fait encore trois campagnes. Ces polissons verront qu'ils ont abusé de mes bonnes dispositions, et nous ne signerons la paix que le roi d'Angleterre à Paris, et moi à Vienne.

Mandez cette nouvelle à votre petit duc, il en pourra faire une gentille épigramme. Et vous, *monsieur le comte*, vous paierez des vingtièmes jusqu'à extinction de vos finances.

On m'a mis en colère; j'ai rassemblé toutes mes forces; et tous ces drôles, qui faisaient les impertinents, apprendront à qui ils se sont joués.

Le comte de Saint-Germain est un *conte pour rire* (4). Pour votre duc, il ne sera pas longtemps ministre; songez qu'il a duré deux printemps. Cela est exorbitant en France, et presque sans exemple. Sous ce règne-ci, les ministres n'ont pas poussé des racines dans leurs places.

Je vous ai envoyé mon *Charles XII* (5) : je n'en ai fait tirer que douze exemplaires, que j'ai donnés à mes amis. Il ne m'en est resté aucun. C'est encore de ce genre d'ouvrages qui sont bons dans de petites sociétés, mais qui ne sont pas faits pour le public. Je suis un *dilettante* en tout genre; je puis dire mon sentiment sur les grands maîtres; je peux vous juger, et avoir mon opinion du mérite de Virgile; mais je ne suis pas fait pour le dire en public, parce que je n'ai pas atteint à la perfection de l'art. Que je me trompe ou non, ma société indulgente relèvera mes bévues et me pardonnera; il n'en est pas de même du public; il faut être plus circonspect en écrivant pour lui que pour ses amis. Mes ouvrages sont comme ces propos de table où l'on pense tout haut, où l'on parle sans se gêner, et où l'on ne se formalise point d'être contredit.

Lorsque j'ai quelques moments de reste, la démangeaison d'écrire me prend; je ne me refuse pas ce léger plaisir; cela m'amuse, me dissipe, et me rend ensuite plus dispose au travail dont je suis chargé.

Pour vous parler à présent raison, vous devez croire que je n'étais point aussi pressé de la paix qu'on se l'est imaginé en France, et qu'on ne devait point me parler d'un ton d'arbitre. On s'en mordra les doigts à coup sûr; et pour moi, ou, pour mieux dire, pour les intérêts de l'État que je gouverne, il n'y perdra rien.

Adieu; vivez en paix; que mes vers vous causent un pro-

(1) Voilà une leçon d'une autre volée que les petits vers de Frédéric du 3 avril. (G. A.)

(2) *Amours d'une Hollandaise et d'un Suisse, par correspondance.* (G. A.)

(1) Il s'agit toujours du pays de Clèves. (G. A.)

(2) Voyez la *Pucelle*, chant XXI. (G. A.)

(3) Choiseul s'attribuait les vers de Palissot contre le roi de Prusse. Voyez, tome VI, les *Mémoires*. (G. A.)

(4) C'était un aventurier qui se donnait pour immortel; il avait assisté Jésus-Christ au Calvaire, et s'était trouvé au concile de Trente; il vivait moitié aux dépens des dupes qui le croyaient un adepte, moitié aux dépens des ministres qui l'employaient comme espion. (K.)

(5) C'est un jugement sur ce roi de Suède. (G. A.)

fond sommeil, et vous donnent des rêves agréables. Si, au moins, vous vouliez m'en marquer les fautes grossières, encore serait-ce quelque chose. Les corrections ne me coûtent rien à présent.

Je vous recommande, *monsieur le comte*, à la protection de la très sainte et immaculée Vierge, et à celle de monsieur son fils le pendu. FÉDÉRIC.

N. B. Tous ceux qui étudient le protocole du cérémonial pourront prendre copie de la fin de cette lettre, et en augmenter le style de la chancellerie par ce tour nouveau. Si vous voulez le communiquer au saint-père, peut-être lui ferez-vous plaisir, et la chancellerie des brefs pourra s'en servir.

369. — DU ROI.

A Meissen, le 12 mai.

Je sais très bien que j'ai des défauts, et même de grands défauts (1). Je vous assure que je ne me traite pas doucement, et que je ne me pardonne rien quand je me parle à moi-même. Mais j'avoue que ce travail serait moins infructueux, si j'étais dans une situation où mon âme n'eût pas à souffrir des secousses aussi impétueuses et des agitations aussi violentes que celles auxquelles elle a été exposée depuis un temps, et auxquelles probablement elle sera encore en butte.

La paix s'est envolée avec les papillons; il n'en est plus question du tout. On fait de toutes parts de nouveaux efforts, et l'on veut se battre jusque *in sæcula sæculorum*.

Je n'entre point dans la recherche du passé. Vous avez eu sans doute les plus grands torts envers moi. Votre conduite n'eût été tolérée par aucun philosophe. Je vous ai tout pardonné, et même je veux tout oublier. Mais si vous n'aviez pas eu affaire à un fou amoureux de votre beau génie, vous ne vous en seriez pas tiré aussi bien chez tout autre. Tenez-le-vous donc pour dit, et que je n'entende plus parler de cette nièce qui m'ennuie, et qui n'a pas autant de mérite que son oncle pour couvrir ses défauts (2). On parle de la servante de Molière, mais personne ne parlera de la nièce de Voltaire. Pour mes vers et mes rapsodies, je n'y pense pas : j'ai bien ici d'autres affaires, et j'ai fait divorce avec les muses jusqu'à des temps plus tranquilles.

Au mois de juin la campagne commencera. Il n'y aura pas là de quoi rire; plutôt de quoi pleurer. Souvenez-vous que *Phihihu* (3) est en plein voyage. Si un certain petit duc, possédé d'une centaine de légions de démons autrichiens, ne se fait promptement exorciser, qu'il craigne le voyageur qui pourrait écrire d'étranges choses à son sublime empereur.

Je ferai la guerre de toute façon à mes ennemis. Ils ne peuvent pas me faire mettre à la Bastille. Après toute la mauvaise volonté qu'ils me témoignent, c'est une bien faible vengeance que celle de les persifler.

On dit qu'on fait de nouvelles cabrioles sur le tombeau de l'abbé Pâris. On dit qu'on brûle à Paris tous les bons livres, qu'on y est plus fou que jamais, non pas d'une joie aimable, mais d'une folie sombre et taciturne. Votre nation est de toutes celles de l'Europe la plus inconséquente; elle a beaucoup d'esprit, mais point de suite dans les idées. Voilà comme elle paraît dans toute son histoire.

Il faut que ce soit un caractère indélébile qui lui est empreint. Il n'y a d'exceptions dans cette longue suite de règnes que quelques années de Louis XIV. Le règne de Henri IV ne fut pas assez tranquille ni assez long pour qu'on en puisse faire mention. Durant l'administration de Richelieu, on remarque de la liaison dans les projets et du nerf dans l'exécution; mais, en vérité, ce sont de bien courtes époques de sagesse pour une aussi longue histoire de folies.

La France a pu produire des Descartes, des Malebranche, mais ni des Leibnitz, ni des Locke, ni des Newton. En revanche, pour le goût, vous surpassez toutes les autres nations, et je me rangerai sous vos étendards quant à ce qui regarde la finesse du discernement, et le choix judicieux et scrupuleux des véritables beautés de celles qui n'en ont que l'apparence. C'est une grande avance pour les belles-lettres, mais ce n'est pas tout.

J'ai lu beaucoup de livres nouveaux qui paraissent, en regrettant le temps que je leur ai donné. Je n'ai trouvé de bon qu'un nouvel ouvrage de d'Alembert, surtout ses *Eléments de philosophie* et son *Discours encyclopédique* (1). Les autres livres qui me sont tombés entre les mains ne sont pas dignes d'être brûlés.

Adieu ; vivez en paix dans votre retraite, et ne parlez pas de mourir. Vous n'avez que soixante-deux ans (2), et votre âme est encore pleine de ce feu qui anime les corps et les soutient. Vous m'enterrerez, moi et la moitié de la génération présente. Vous aurez le plaisir de faire un couplet malin sur mon tombeau, et je ne m'en fâcherai pas : je vous en donne l'absolution d'avance. Vous ne ferez pas mal de préparer les matières dès à présent (3) ; peut-être les pourrez-vous mettre en œuvre plutôt que vous ne le croyez. Pour moi, je m'en irai là-bas raconter à Virgile qu'il y a un Français qui l'a surpassé dans son art. J'en dirai autant aux Sophocle et aux Euripide : je parlerai à Thucydide de votre *Histoire* (4), à Quinte-Curce, de votre *Charles XII ;* et je me ferai peut-être lapider par tous ces morts jaloux de ce qu'un seul homme a réuni en lui leurs mérites différents. Mais Maupertuis, pour les consoler, fera lire dans un coin l'*Akakia* à Zoïle.

Il faut mettre un *remora* dans les lettres que l'on écrit à des indiscrets (5) : c'est le seul moyen de les empêcher de les lire au coin des rues et en plein marché. FÉDÉRIC.

370. — DU ROI.

A Radeberg, le 24 juin.

Je reçois deux de vos lettres à la fois, l'une du 30 mai, l'autre du 3 de juin (6). Vous me remerciez de ce que je vous rajeunis : j'ai donc été dans l'erreur de bonne foi. L'année 1718, a paru votre *OEdipe;* vous aviez alors dix-neuf ans, donc (7).....

Nous allions livrer bataille hier; l'ennemi, qui était ici, s'est retiré sur Radeberg ; et mon coup se trouve manqué. Voilà des nouvelles que vous pouvez débiter par toute la Suisserie si vous le voulez.

Vous me parlez toujours de la paix ; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour la ménager entre la France et l'Angleterre, à mon inclusion. Les Français ont voulu me jouer, et je les plante là : cela est tout simple. Je ne ferai point de paix sans les Anglais, et ceux-là n'en feront point sans moi. Je me ferais plutôt châtrer que de prononcer encore la syllabe de *paix* à vos Français.

Qu'est-ce que signifie cet air pacifique que votre duc affecte vis-à-vis de moi ? Vous ajoutez qu'il ne peut pas agir selon sa façon de penser. Que m'importe cette façon de penser, s'il n'a point le libre arbitre de se conduire en conséquence ? J'abandonne le *tripot* de Versailles au patelinage de ceux qui s'amusent aux intrigues. Je n'ai point de temps à perdre à ces futilités ; et dussé-je périr, je m'adresserais plutôt au grand-mogol qu'à Louis *le Bien-Aimé*, pour sortir du labyrinthe où je me trouve.

Je n'ai rien dit contre lui. Je me repens amèrement d'en avoir écrit en vers plus de bien qu'il n'en mérite. Et si, pendant la présente guerre, dont je le regarde comme le promoteur, je ne l'ai pas épargné dans quelques pièces, c'est qu'il m'avait outré, et que je me défends de toutes mes armes, quelque mal affilées qu'elles soient. Ces rogatons ne sont d'ailleurs connus de personne. Je ne comprends donc rien à ces personnalités, à moins que par là vous ne désigniez la Pompadour.

Je ne crois cependant pas qu'un roi de Prusse ait des ménagements à garder avec une demoiselle Poisson, surtout si elle est arrogante, et qu'elle manque à ce qu'elle doit de respect à des têtes couronnées.

Voilà ma confession, voilà tout ce que je pourrais dire à Minos, à Rhadamante, si j'étais obligé de comparaître à leur tribunal. Mais on me fait parler souvent sans que j'aie ouvert la bouche. On peut avoir mis sur mon compte des choses auxquelles je n'ai pas pensé. Ce sont des tours dont la cour de Vienne s'est souvent servie, et qui dans plus d'une occasion lui ont réussi.

Cette tracasserie, dans le fond, ne vaut pas la peine que j'en parle davantage. Vous faut-il des douceurs ? à la bonne heure.

Je vous dirai des vérités. J'estime en vous le plus beau génie que les siècles aient porté ; j'admire vos vers, j'aime

---

(1) Voyez la lettre de Voltaire du 21 avril. (G. A.)

(2) Frédéric, comme on voit, était jaloux de madame Denis, comme il l'avait été de madame du Châtelet. (G. A.)

(3) C'est le titre d'un pamphlet du roi de Prusse contre le pape. (G. A.)

(1) Discours préliminaire de l'*Encyclopédie*. (G. A.)

(2) Voltaire en avait soixante-six. (G. A.)

(3) Frédéric ne se doutait pas qu'elles étaient déjà prêtes et fort épicées. Voyez, tome VI, les *Mémoires*. (G. A.)

(4) L'*Essai sur les mœurs*. (G. A.)

(5) Nombre de ses lettres à Voltaire couraient dans Paris. (G. A.)

(6) On n'a pas ces lettres. (G. A.)

(7) Frédéric confond l'époque de la représentation d'*OEdipe* avec celle de sa composition. (G. A.)

votre prose, surtout ces petites pièces détachées de vos Mélanges de littérature. Jamais aucun auteur avant vous n'a eu le tact aussi fin, ni le goût aussi sûr, aussi délicat que vous l'avez. Vous êtes charmant dans la conversation; vous savez instruire et amuser en même temps. Vous êtes la créature la plus séduisante que je connaisse, capable de vous faire aimer de tout le monde quand vous le voulez. Vous avez tant de grâces dans l'esprit, que vous pouvez offenser et mériter en même temps l'indulgence de ceux qui vous connaissent. Enfin, vous seriez parfait si vous n'étiez pas homme (1).

Contentez-vous de ce panégyrique abrégé. Voilà toutes les louanges que vous aurez de moi aujourd'hui. J'ai des ordres à donner, des lieux à reconnaître, des dispositions à faire, et des dépêches à dicter.

Je recommande *M. le comte* de Tournay à la protection de son ange gardien, de la très sainte et immaculée Vierge, et du chevalier puîné du pendu. *Vale.* FÉDÉRIC.

P.-S. Pour vous amuser peut-être, je joins à ma lettre un petit morceau, comme dit notre bon d'Argens. J'ai composé ce morceau pour un Suisse qui sert depuis un an dans mon artillerie (2). Cet honnête Suisse ayant fait tourner dans sa garnison, à Bréda, la tête à une belle Hollandaise, il m'a demandé à différentes reprises la permission de l'épouser quand notre paix serait faite. Je l'accorde enfin; mais la belle, se mourant d'amour, n'a pas voulu attendre si longtemps, et le bel amour s'est envolé à tire-d'aile. *O tempus! ô mores!* Vous voyez que je n'oublie pas mon latin.

371. — DU ROI.

Le 31 octobre.

Je vous suis obligé de la part que vous prenez à quelques fortunes passagères que j'ai escroquées au hasard (3). Depuis ce temps les Russes ont fait une *furation* (4) dans le Brandebourg : j'y suis accouru, ils se sont sauvés tout de suite, et je me suis tourné vers la Saxe, où les affaires demandaient ma présence. Nous avons encore deux grands mois de campagne par devers nous; celle-ci a été la plus dure et la plus fatigante de toutes; mon tempérament s'en ressent, ma santé s'affaiblit, et mon esprit baisse à proportion que son étui menace ruine.

Je ne sais quelle lettre on a pu intercepter, que j'écrivis au marquis d'Argens (5) : il se peut qu'elle soit de moi; peut-être a-t-elle été fabriquée à Vienne.

Je ne connais le duc de Choiseul ni d'Eve, ni d'Adam. Peu m'importe qu'il ait des sentiments pacifiques ou guerriers. S'il aime la paix, pourquoi ne la fait-il pas? Je suis si occupé de mes affaires que je n'ai pas le temps de penser à celles des autres. Mais laissons là tous ces illustres scélérats, ces fléaux de la terre et de l'humanité.

Dites-moi, je vous prie, de quoi vous avisez-vous d'écrire l'histoire des loups et des ours de la Sibérie (6)? et que pourrez-vous rapporter du czar qui ne se trouve dans la Vie de Charles XII? Je ne lirai point l'histoire de ces Barbares, je voudrais même pouvoir ignorer qu'ils habitent notre hémisphère.

Votre zèle s'enflamme contre les jésuites, et contre les superstitions. Vous faites bien de combattre contre l'erreur; mais croyez-vous que le monde changera? L'esprit humain est faible; plus des trois quarts des hommes sont faits pour l'esclavage du plus absurde fanatisme. La crainte du diable et de l'enfer leur fascine les yeux, et ils détestent le sage qui veut les éclairer. Le gros de notre espèce est sot et méchant. J'y recherche en vain cette image de Dieu dont les théologiens assurent qu'elle porte l'empreinte. Tout homme a une bête féroce en soi (7); peu savent l'enchaîner, la plupart lui lâchent le frein, lorsque la terreur des lois ne les retient pas.

(1) « Qu'on dise à présent, s'écrie M. Sainte-Beuve, si celui qui sentait à ce degré Voltaire et qui trouvait de ces façons françaises pour lui insinuer les douceurs après l'amertume, n'était pas l'homme de son temps qui avait le plus d'esprit à côté et en face de Voltaire. » (G. A.)

(2) *Epître à Phyllis, faite pour l'usage d'un Suisse.* (G. A.)

(3) Entre autres bonnes fortunes, il avait battu les Autrichiens à Pfaffendorf, le 15 août. (G. A.)

(4) Ce mot est de la fabrique du roi de Prusse. Les Russes étaient entrés à Berlin le 9 octobre, ils avaient prélevé sur les habitants deux millions de rixdalers, puis ils s'étaient retirés au bout de trois jours en ravageant une partie de la Marche. (G. A.)

(5) C'était une lettre du 27 août 1760, dans laquelle un acte du duc de Choiseul était qualifié de fou, d'inconséquent et même de flétrissant. (G. A.)

(6) L'*Histoire de Russie.* (G. A.)

(7) Cette pensée de Frédéric est célèbre. (G. A.)

Vous me trouverez peut-être trop misanthrope. Je suis malade, je souffre, et j'ai affaire à une demi-douzaine de coquins et de coquines qui démonteraient un Socrate, un Antonin même. Vous êtes heureux de suivre le conseil de Candide, et de vous borner à cultiver votre jardin. Il n'est pas donné à tout le monde d'en faire autant. Il faut que le bœuf trace un sillon, que le rossignol chante, que le dauphin nage, et que je fasse la guerre.

Plus je fais ce métier, et plus je me persuade que la fortune y a la plus grande part. Je ne crois pas que je le ferai longtemps : ma santé baisse à vue d'œil, et je pourrais bien aller bientôt entretenir Virgile de la *Henriade*, et descendre dans ce pays où nos chagrins, nos plaisirs, et nos espérances ne nous suivent plus, où votre beau génie et celui d'un goujat sont réduits à la même valeur, où enfin on se retrouve dans l'état qui précéda la naissance.

Peut-être, dans peu, vous pourrez vous amuser à faire mon épitaphe. Vous direz que j'aimai les bons vers et que j'en fis de mauvais, que je ne fus pas assez stupide pour ne pas estimer vos talents; enfin, vous rendrez de moi le compte que Babouc rendit de Paris au génie Ituriel (1).

Voici une grande lettre pour la position où je me trouve. Je la trouve un peu trop noire; cependant elle partira telle qu'elle est; elle ne sera point interceptée en chemin, et demeurera dans le profond oubli où je la condamne.

Adieu; vivez heureux, et dites un petit *Benedicite* en faveur des pauvres philosophes qui sont en purgatoire. FÉDÉRIC.

372. — DU ROI.

A Berlin, le 1er janvier 1765 (2).

Je vous ai cru si occupé à écraser l'*inf...*, que je n'ai pu présumer que vous pensiez à autre chose (3). Les coups que vous lui avez portés l'auraient terrassée il y a longtemps, si cette hydre ne renaissait sans cesse du fond de la superstition répandue sur toute la face de la terre. Pour moi, détrompé dès longtemps des charlataneries qui séduisent les hommes, je range le théologien, l'astrologue, l'adepte, et le médecin, dans la même catégorie.

J'ai des infirmités et des maladies : je me guéris moi-même par le régime et par la patience. La nature a voulu que notre espèce payât à la mort un tribut de deux et demi pour cent. C'est une loi immuable contre laquelle la faculté s'opposera vainement, et quoique j'aie très grande opinion de l'habileté du sieur Tronchin, il ne pourra cependant pas disconvenir qu'il y a peu de remèdes spécifiques, et qu'après tout, des herbes, et des minéraux pilés, ne peuvent ni refaire ni redresser des ressorts usés et à demi détruits par le temps.

Les plus habiles droguent le malade pour tranquilliser son imagination, et le guérissent par le régime : et comme je ne trouve pas que des élixirs et des potions puissent me donner la moindre consolation, dès que je suis malade je me mets à un régime rigoureux; et jusqu'ici je m'en suis bien trouvé.

Vous pouvez donc consoler l'Europe de la perte importante qu'elle croyait faire de mon individu (quoique je la trouve des plus minces); car, quoique je ne jouisse pas d'une santé bien ferme ni bien brillante, cependant je vis; et je ne suis pas du sentiment que notre existence vaille qu'on se donne la peine de la prolonger, quand même on le pourrait.

D'ailleurs je vous suis fort obligé de la part que vous prenez à ma santé, et des choses obligeantes que vous me dites. Je regrette que votre âge donne de justes appréhensions de voir finir avec vous cette pépinière de grands hommes et de beaux génies qui ont signalé le siècle de Louis XIV. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde. FÉDÉRIC.

373. — DU ROI.

A Berlin, le 8 janvier 1765.

Non, il n'est point de plus plaisant vieillard que vous. Vous avez conservé toute la gaieté et l'aménité de votre jeunesse. Votre lettre sur les miracles m'a fait pouffer de rire (4). Je

(1) Voyez aux ROMANS, tome VI. (G. A.)

(2) On n'a rien trouvé de 1761 à 1765. (K.)

(3) Voltaire et Frédéric ne correspondaient plus ensemble depuis longtemps, lorsque la nouvelle se répandit que le roi de Prusse était gravement malade. Les ministres s'adressèrent à Voltaire pour savoir à quoi s'en tenir; et Voltaire, pour se renseigner lui-même, renoua avec le roi de Prusse. On n'a pas la lettre qu'il écrivit. (G. A.)

(4) Voyez, tome VI, aux FACÉTIES, la quatorzième des *Lettres sur les miracles.* (G. A.)

ne m'attendais pas à m'y trouver, et je fus surpris de m'y voir placé entre les Autrichiens et les cochons. Votre esprit est encore jeune, et tant qu'il restera tel, il n'y a rien à craindre pour le corps. L'abondance de cette liqueur qui circule dans les nerfs et qui anime le cerveau, prouve que vous avez encore des ressources pour vivre.

Si vous m'aviez dit, il y a dix ans, ce que vous dites en finissant votre lettre (1), vous seriez encore ici. Sans doute que les hommes ont leurs faiblesses, sans doute que la perfection n'est point leur partage, je le ressens moi-même, et je suis convaincu de l'injustice qu'il y a d'exiger des autres ce qu'on ne saurait accomplir, et à quoi soi-même on ne saurait atteindre. Vous deviez commencer par là, tout était dit, et je vous aurais aimé avec vos défauts, parce que vous avez assez de grands talents pour couvrir quelques faiblesses.

Il n'y a que les talents qui distinguent les grands hommes du vulgaire. On peut s'empêcher de commettre des crimes; mais on ne peut corriger un tempérament qui produit de certains défauts, comme la terre la plus fertile, en même temps qu'elle porte le froment, fait éclore l'ivraie. L'*inf*... ne donne que des herbes venimeuses; il vous est réservé de l'écraser avec votre redoutable massue, avec le ridicule que vous répandez sur elle, et qui porte plus de coups que tous les arguments (2). Peu d'hommes savent raisonner, tous craignent le ridicule.

Il est certain que ce que l'on appelle honnêtes gens en tout pays commence à penser. Dans la superstitieuse Bohême en Autriche, ancien siége du fanatisme, les personnes de mise commencent à ouvrir les yeux. Les images des saints n'ont plus ce culte dont elles avaient joui autrefois. Quelques barrières que la cour oppose à l'entrée des bons ouvrages, la vérité perce nonobstant toutes ces sévérités (3). Quoique les progrès ne soient pas rapides, c'est toutefois un grand point que de voir un certain monde qui déchire le bandeau de la superstition.

Dans nos pays protestants on va plus vite; et peut-être ne faudra-t-il plus qu'un siècle pour que les animosités qui naquirent des parties *sub utraque et sub una*, et la Sorbonne, soient entièrement éteintes. De ce vaste domaine du fanatisme il ne reste guère que la Pologne, le Portugal, l'Espagne et la Bavière (4), où la crasse ignorance et l'engourdissement des esprits maintiennent encore la superstition.

Pour vos Génevois, depuis que vous y êtes, ils sont non seulement mécroyants, ils sont encore devenus tous de beaux esprits. Ils font des conversations entières en antithèses et en épigrammes. C'est un miracle par vous opéré. Qu'est-ce que ressusciter un mort en comparaison de donner de l'imagination à qui la nature en a refusé? En France, aucun conte de balourdise qui ne roule sur un Suisse; en Allemagne, quoique nous ne passions pas pour les plus découplés, nous plaisantons cependant la nation helvétique. Vous avez tout changé. Vous créez des êtres où vous résidez : vous êtes le Prométhée de Genève. Si vous étiez demeuré ici, nous serions à présent quelque chose. Une fatalité qui préside aux choses de la vie n'a pas voulu que nous jouissions de tant d'avantages.

A peine eûtes-vous quitté votre patrie, que la belle littérature y tomba en langueur; et je crains que la géométrie n'étouffe en ce pays le peu de germe qui pouvait reproduire les beaux-arts. Le bon goût fut enterré à Rome dans les tombeaux de Virgile, d'Ovide, et d'Horace : je crains que la France, en vous perdant, n'éprouve le sort des Romains.

Quoi qu'il arrive, j'ai été votre contemporain. Vous durerez autant que j'ai à vivre, et je m'embarrasse peu du goût, de la stérilité, ou de l'abondance de la postérité.

Adieu : cultivez votre jardin, car voilà ce qu'il y a de plus sage. FÉDERIC.

374. — DE VOLTAIRE.

1er février.

Sire, je vous fais très tard mes remerciements; mais c'est que j'ai été sur le point de ne vous en faire jamais aucun. Ce rude hiver m'a presque tué; j'étais tout près d'aller trouver Bayle, et de le féliciter d'avoir eu un éditeur (5) qui a encore plus de réputation que lui dans plus d'un genre; il aurait sûrement plaisanté avec moi de ce que votre majesté en a usé avec lui comme Jurieu; elle a tronqué l'article DAVID. Je vois bien qu'on a imprimé l'ouvrage sur la seconde édition de Bayle (1). C'est bien dommage de ne pas rendre à ce David toute la justice qui lui est due; c'était un abominable Juif, lui et ses Psaumes. Je connais un roi plus puissant que lui et plus généreux, qui, à mon gré, fait de meilleurs vers. Celui-là ne fait point danser les collines comme des béliers, et les béliers comme des collines. Il ne dit point qu'il faut écraser les petits enfants contre la muraille, au nom du Seigneur; il ne parle point éternellement d'aspics et de basilics. Ce qui me plaît surtout de lui, c'est que dans toutes ses épîtres il n'y a pas une seule pensée qui ne soit vraie; son imagination ne s'égare point. La justesse est le fond de son esprit; et en effet sans justesse il n'y a ni esprit ni talent.

Je prends la liberté de lui envoyer un caillou du Rhin (2) pour un boisseau de diamants. Voilà les seuls marchés que je puisse faire avec lui.

Les dévotes de Versailles n'ont pas été très contentes du peu de confiance que j'ai en sainte Geneviève; mais le monarque philosophe prendra mon parti.

Puisque les aventures de Neuchâtel l'ont fait rire (3), en voici d'autres que je souhaite qui l'amusent. Comme ce sont des affaires graves qui se passent dans ses Etats, il est juste qu'elles soient portées au tribunal de sa raison.

Il y a en France un nouveau procès tout semblable à celui des Calas (4); et il paraîtra dans quelque temps un mémoire signé de plusieurs avocats, qui pourra exciter la curiosité et la sensibilité. On verra que nos papistes sont toujours persuadés que les protestants égorgent leurs enfants pour plaire à Dieu. Si sa majesté veut avoir ce mémoire, je la supplie de me faire dire par quelle voie je dois l'adresser. J'ignore s'il le faut mettre à la poste, ou le faire partir par les chariots d'Allemagne.

375. — DU ROI.

A Potsdam, le 25 février.

J'aurais été fâché de vous savoir si tôt en la compagnie de Bayle. Hâtez-vous lentement à faire ce voyage, et souvenez-vous que vous faites l'ornement de la littérature française dans ce siècle, où les lettres humaines commencent à dépérir. Mais vous vivrez longtemps : votre vieillesse est comme l'enfance d'Hercule. Ce dieu écrasait des serpents dans son berceau; et vous, chargé d'années, vous écrasez l'*inf*.

Vos vers sur la mort du dauphin sont beaux (5). Je crois qu'ils ont attaqué sainte Geneviève mal à propos, parce que la reine et la moitié de la cour ont fait des vœux ridicules, au cas que le dauphin en réchappât (6). Vous n'ignorez pas sans doute la sainte conversation de l'évêque de Beauvais avec Dieu, qui lui répondit : « Nous verrons ce que nous » avons à faire. »

Dans un temps où les évêques parlent à Dieu, et où les reines font des pèlerinages, les ossements des bergères l'emportent sur les statues des héros, et on plante là les philosophes et les poëtes. Les progrès de la raison humaine sont plus lents qu'on ne le croit. En voici la véritable cause : presque tout le monde se contente d'idées vagues des choses; peu ont le temps de les examiner et de les approfondir. Les uns, garrottés par les chaînes de la superstition dès leur enfance, ne veulent où ne peuvent les briser; d'autres, livrés aux frivolités, n'ont pas un mot de géométrie dans leur tête, et jouissent de la vie sans qu'un moment de réflexion interrompe leurs plaisirs. Ajoutez à cela des âmes timides, des femmes peureuses, et ce total compose la société. S'il se trouve donc un homme sur mille qui pense, c'est beaucoup. Vous et vos semblables écrivez pour lui; le reste se scandalise, et vous damne charitablement. Pour moi, qui ne vous scandalise point, je ferai mon profit honnête du mémoire des avocats et de toutes les bonnes pièces que vous voudrez m'envoyer.

Je crois qu'il faut que toute la correspondance de la Suisse passe par Francfort-sur-le-Mein pour nous parvenir. Je n'en suis cependant pas informé au juste. Ah! si du moins vous aviez fait quelque séjour à Neuchâtel, vous auriez donné de l'esprit au modérateur et à sa sainte séquelle (7). A présent ce

(1) On n'a pas cette lettre. (G. A.)
(2) Edition de Berlin : « Et qui porte coup plus que tous les arguments. » (G. A.)
(3) Edition de Berlin : « Toutes ces précautions. » (G. A.)
(4) L'édition de Berlin ne parle ni de la Sorbonne, ni du Portugal, ni de l'Espagne. (G. A.)
(5) Frédéric venait de publier un *Extrait du Dictionnaire de Bayle avec une préface*. (G. A.)

(1) Où l'article DAVID est défiguré. (G. A.)
(2) L'*Epître à Henri IV*. Voyez tome VI. (G. A.)
(3) Voyez la quatorzième des *Lettres sur les miracles*. (G. A.)
(4) L'affaire Sirven. Voyez tome V. (G. A.)
(5) L'*Epître à Henri IV*. (G. A.)
(6) Edition de Berlin : « La reine a voulu aller à pied de Versailles à l'église de Saint-Médard. » (G. A.)
(7) Il s'agit ici des persécutions contre le pasteur Petit-Pierre. Voyez la quatorzième des *Lettres sur les miracles*. (G. A.)

canton est comme la Béotie en comparaison de Ferney et des ieux où vous habitez, et nous comme les Lapons. N'oubliez pas ces Lapons; ils aiment vos ouvrages, et s'intéressent à votre conservation. FÉDÉRIC.

376. — DU ROI.

..... juillet.

Vous présumez mieux de moi que je ne le fais moi même; vous me soupçonnez d'être l'auteur d'un *Abrégé de l'histoire ecclésiastique* et de sa préface (1). Cela n'est guère plausible. Un homme sans cesse occupé de guerres ou d'affaires n'a pas le temps d'étudier l'histoire ecclésiastique. J'ai plus fait de manifestes durant ma vie que je n'ai lu de bulles. J'ai combattu des croisés, des gens avec des toques bénites (2), que le saint-père avait fortifiés dans le zèle qu'ils marquaient pour me détruire; mais ma plume, moins téméraire que mon épée, respecte les objets qu'une longue coutume a rendus vénérables. Je vois avec étonnement, par votre lettre, que vous pourriez choisir une autre retraite que la Suisse, et que vous pensez au pays de Clèves. Cet asile vous sera ouvert en tout temps. Comment le refuserai-je à un homme qui a tant fait d'honneur aux lettres, à sa patrie, à l'humanité, enfin à son siècle? Vous pouvez aller de Suisse à Clèves sans fatigue; si vous vous embarquez à Bâle, vous pouvez faire ce voyage en quinze jours sans presque sortir de votre lit.

J'ai lu avec plaisir la petite brochure (3) que vous m'avez envoyée; elle fera plus d'impression qu'un gros livre : peu de gens raisonnent, au lieu que chaque individu est susceptible d'émotion à la narration simple d'un fait. Il ne m'en fallait pas tant pour assister ces malheureux (4) que le fanatisme chasse de leur patrie dans le royaume le plus policé de l'Europe; ils trouveront des secours et même un établissement, s'ils le veulent, qui pourra les soustraire aux atrocités de la persécution et aux longues formalités d'une justice que peut-être on ne leur rendra pas. Voilà ce que je puis faire et ce que je m'offre d'exécuter, tant en faveur de l'auteur de la *Henriade* que de sa nièce, de son jésuite Adam, et de son hérétique Sirven. Je prie le ciel qu'il les conserve tous dans sa sainte garde.

377. — DU ROI.

A Potsdam, le 7 auguste.

Mon neveu (5) m'a écrit qu'il se proposait de visiter en passant le philosophe de Ferney. Je lui envie le plaisir qu'il a eu de vous entendre. Mon nom était de trop dans vos conversations; et vous aviez tant de matières à traiter, que leur abondance ne vous imposait pas la nécessité d'avoir recours au philosophe de Sans-Souci pour fournir à vos entretiens.

Vous me parlez d'une colonie de philosophes qui se proposent de s'établir à Clèves : je ne m'y oppose point; je puis leur accorder tout ce qu'ils demandent, au bois près, que le séjour de leurs compatriotes a presque entièrement détruit dans ces forêts; toutefois à condition qu'ils ménagent ceux qui doivent être ménagés, et qu'en imprimant ils observent de la décence dans leurs écrits (6).

La scène qui s'est passée à Abbeville est tragique : mais n'y a-t-il pas de la faute de ceux qui ont été punis? faut-il heurter de front des préjugés que le temps a consacrés dans l'esprit des peuples? Et si l'on veut jouir de la liberté de penser, faut-il insulter à la croyance établie? Quiconque ne veut point remuer est rarement persécuté. Souvenez-vous de ce mot de Fontenelle : « Si j'avais la main pleine de vérités, » je penserais plus d'une fois avant de l'ouvrir. »

Le vulgaire ne mérite pas d'être éclairé; et si votre parlement a sévi contre ce malheureux jeune homme qui a frappé le signe que les chrétiens révèrent comme le symbole de leur salut, accusez-en les lois du royaume (7). C'est selon ces lois que tout magistrat fait serment de juger; il ne peut prononcer la sentence que selon ce qu'elles contiennent, et il n'y a de ressource pour l'accusé, qu'en prouvant qu'il n'est pas dans le cas de la loi.

Si vous me demandiez si j'aurais prononcé un arrêt aussi dur, je vous dirais que non, et que, selon mes lumières naturelles, j'aurais proportionné la punition au délit. Vous avez brisé une statue, je vous condamne à la rétablir : vous n'avez pas ôté le chapeau devant le curé de la paroisse qui portait ce que vous savez; eh bien! je vous condamne à vous présenter quinze jours consécutifs sans chapeau à l'église : vous avez lu les ouvrages de Voltaire; oh! ça, monsieur le jeune homme, il est bon de vous former le jugement; pour cet effet, on vous enjoint d'étudier la *Somme* de saint Thomas et le guide-âne de monsieur le curé. L'étourdi aurait peut-être été puni plus sévèrement de cette manière, qu'il ne l'a été par les juges; car l'ennui est un siècle, et la mort un moment (1).

Que le ciel ou la destinée écarte cette mort de votre tête, et que vous éclairiez doucement et paisiblement ce siècle que vous illustrez! Si vous venez à Clèves, j'aurai encore le plaisir de vous revoir et de vous assurer de l'admiration que votre génie m'a toujours inspirée. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde. FÉDÉRIC.

378. — DU ROI.

A Potsdam, le 13 auguste.

Je compte que vous aurez déjà reçu ma réponse a votre avant-dernière lettre (2). Je ne puis trouver l'exécution d'Abbeville aussi affreuse que l'injuste supplice de Calas. Ce Calas était innocent, le fanatisme se sacrifie cette victime, et rien dans cette action atroce ne peut servir d'excuse aux juges. Bien loin de là, ils se soustraient aux formalités des procédures, et ils condamnent au supplice sans avoir des preuves, des convictions, des témoins.

Ce qui vient d'arriver à Abbeville est d'une nature bien différente. Vous ne contesterez pas que tout citoyen doit se conformer aux lois de son pays; or, il y a des punitions établies par les législateurs pour ceux qui troublent le culte adopté par la nation. La discrétion, la décence, surtout le respect que tout citoyen doit aux lois, obligent donc de ne point insulter au culte reçu, et d'éviter le scandale et l'insolence. Ce sont ces lois de sang qu'on devrait réformer, en proportionnant la punition à la faute; mais tant que ces lois rigoureuses demeureront établies, les magistrats ne pourront pas se dispenser d'y conformer leur jugement.

Les dévots, en France, crient contre les philosophes, et les accusent d'être la cause de tout le mal qui arrive. Dans la dernière guerre, il y eut des insensés qui prétendirent que l'*Encyclopédie* était cause des infortunes qu'essuyaient les armées françaises. Il arrive pendant cette effervescence que le ministère de Versailles a besoin d'argent, et il sacrifie au clergé, qui en promet, des philosophes qui n'en ont point et qui n'en peuvent donner. Pour moi, qui ne demande ni argent ni bénédictions, j'offre des asiles aux philosophes, pourvu qu'ils soient sages, et qu'ils soient aussi pacifiques que le beau titre dont ils se parent le sous-entend (3); car toutes les vérités ensemble qu'ils annoncent ne valent pas le repos de l'âme, seul bien dont les hommes puissent jouir sur l'atome qu'ils habitent. Pour moi, qui suis un raisonneur sans enthousiasme, je désirerais que les hommes fussent raisonnables, et surtout qu'il fussent tranquilles.

Nous connaissons les crimes que le fanatisme de religion a fait commettre. Gardons-nous d'introduire le fanatisme dans la philosophie; son caractère doit être la douceur et la modération. Elle doit plaindre la fin tragique d'un jeune homme qui a commis une extravagance; elle doit démontrer la rigueur excessive d'une loi faite dans un temps grossier et ignorant; mais il ne faut pas que la philosophie encourage à de pareilles actions, ni qu'elle fronde des juges qui n'ont pu prononcer autrement qu'ils l'ont fait.

Socrate n'adorait pas les *Deos majores et minores gentium;* toutefois il assistait aux sacrifices publics. Gassendi allait à la messe, et Newton au prône.

La tolérance, dans une société, doit assurer à chacun la liberté de croire ce qu'il veut; mais cette tolérance ne doit pas s'étendre à autoriser l'effronterie et la licence de jeunes

(1) L'*Abrégé* est de l'abbé de Prades, mais la préface est de Frédéric. (G. A.)

(2) Le général Daun. (G. A.)

(3) Est-ce l'*Avis au public sur les Calas et les Sirven*, qu'on répandit plus tard? (G. A.)

(4) Les Sirven. (G. A.)

(5) Le prince héréditaire de Brunswick. (G. A.)

(6) On voit ici le despote apparaître. Il en sera de même chaque fois que Voltaire lui reparlera de donner un lieu de refuge aux philosophes encyclopédistes persécutés en France. (G. A.)

(7) Il n'existait aucune loi en France d'après laquelle on pût condamner le chevalier de La Barre, et ce qui le prouve, c'est que depuis vingt ans aucun des membres du tribunal que cet arrêt a couvert d'opprobre n'a osé la citer; mais il est vrai qu'ils en ont supposé l'existence, ce qui prouve ou une ignorance honteuse de la législation, ou un fanatisme porté jusqu'à la démence. (K.)

(1) Réminiscence d'un vers de Gresset dans son *Epître à ma sœur*. (G. A.)

(2) Plusieurs lettres manquent encore. (G. A.)

(3) Edition de Berlin : « L'exige. » (G. A.)

étourdis qui insultent audacieusement à ce que le peuple révère. Voilà mes sentiments, qui sont conformes à ce qu'assurent la liberté et la sûreté publique, premier objet de toute législation.

Je parie que vous pensez en lisant ceci : Cela est bien allemand, cela se ressent bien du flegme d'une nation qui n'a que des passions ébauchées.

Nous sommes, il est vrai, une espèce de végétaux, en comparaison des Français : aussi n'avons-nous produit ni *Jérusalem délivrée*, ni *Henriade*. Depuis que l'empereur Charlemagne s'avisa de nous faire chrétiens, en nous égorgeant, nous le sommes restés ; à quoi peut-être a contribué notre ciel toujours chargé de nuages, et les frimas de nos longs hivers.

Enfin, prenez-nous tels que nous sommes : Ovide s'accoutuma bien aux mœurs des peuples de Tomes ; et j'ai assez de vaine gloire pour me persuader que la province de Clèves vaut mieux que le lieu où le Danube se jette par sept bouches dans la mer Noire. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde. FÉDÉRIC.

379. — DU ROI.

Je crois que vous avez déjà reçu les lettres que je vous ai écrites sur le sujet des émigrants. Il ne dépend que des philosophes de partir et d'établir leur séjour dans le lieu de mes États qui leur conviendra le mieux. Je n'entends plus parler de Tronchin, je le crois parti ; et supposé qu'il soit encore ici, cela ne le rendra pas plus instruit de ce qui se passe chez moi et de ce que je vous écris. Quant à ceux de Berne, je suis très résolu à les laisser brûler des livres (1), s'ils y trouvent du plaisir, parce que tout le monde est maître chez soi, et qu'importe à nous autres qu'ils brûlent M. de Fleury ? N'avez-vous pas fait passer par les flammes les cantiques de Salomon (2), pour les avoir mis en beaux vers français ? Lorsque les magistrats et les théologiens se mettent en train de brûler, ils jetteraient la *Bible* au feu, s'ils la rencontraient sous leurs mains. Toutes ces choses, qui viennent d'arriver aux Calas, aux Sirven, et en dernier lieu à Abbeville, me font soupçonner que la justice est mal administrée en France, qu'on se précipite souvent dans les procédures, et qu'on s'y joue de la vie des hommes. Le président Montesquieu était prévenu pour cette jurisprudence qu'il avait sucée avec le lait ; cela ne m'empêche pas d'être persuadé qu'elle a grand besoin d'être réformée, et qu'il ne faut jamais laisser aux tribunaux le pouvoir d'exécuter des sentences de mort, avant qu'elles n'aient été revues par des tribunaux suprêmes, et signées par le souverain. C'est une chose pitoyable que de casser des arrêts et des sentences, quand les victimes ont péri ; il faudrait punir les juges et les restreindre avec tant d'exactitude, qu'on n'eût pas désormais de pareilles rechutes à craindre. Sancho Pança était un grand jurisconsulte ; il gouvernait sagement son île de Barataria ; il serait à souhaiter que les présidiaux eussent toujours sa belle sentence sous les yeux ; ils respecteraient au moins davantage la vie des malheureux, s'ils se rappelaient qu'il vaut mieux sauver un coupable que de perdre un innocent. Si je me le rappelle bien, c'est à Toulouse (3) où il y a une messe fondée pour la pie qui couvre encore de honte la mémoire des magistrats inconsidérés qui firent exécuter une fille innocente, accusée d'un vol qu'une pie apprivoisée avait fait ; mais ce qui me révolte le plus, est cet usage barbare de donner la question aux gens condamnés, avant de les mener au supplice : c'est une cruauté en pure perte et qui fait horreur aux âmes compatissantes qui ont encore conservé quelque sentiment d'humanité. Nous voyons encore chez les nations que les lettres ont le plus polies, des restes de l'ancienne férocité de leurs mœurs. Il est bien difficile de rendre le genre humain bon, et d'achever d'apprivoiser cet animal, le plus sauvage de tous. Cela me confirme dans mon sentiment, que les opinions n'influent que faiblement sur les actions des hommes : car je vois partout que leurs passions l'emportent sur le raisonnement. Supposons donc que vous parvinssiez à faire une révolution dans la façon de penser, la secte que vous formeriez serait peu nombreuse, parce qu'il faut penser pour en être, et que peu de personnes sont capables de suivre un raisonnement géométrique et rigoureux. Et ne comptez-vous pour rien ceux qui par état sont opposés aux rayons de lumière qui découvrent leur turpitude ? ne comptez-vous pour rien les princes, auxquels on a inculqué qu'ils ne règnent qu'autant que le peuple est attaché à la religion ? ne comptez-vous pour rien ce peuple, qui n'a de raison que les préjugés, qui hait les nouveautés en général, et qui est incapable d'embrasser celles dont il est question, qui demandent des têtes métaphysiques et rompues dans la dialectique pour être conçues et adoptées ? Voilà de grandes difficultés que je vous propose, et qui, je crois, se trouveront éternellement dans le chemin de ceux qui voudront annoncer aux nations une religion simple et raisonnable (1).

Si vous avez quelque nouvel ouvrage dans votre portefeuille, vous me ferez plaisir de me l'envoyer ; les livres nouveaux qui paraissent à présent font regretter ceux du commencement de ce siècle. L'histoire de l'abbé Velli (2) est ce qui a paru de meilleur ; car je n'appelle pas des livres tout ce tas d'ouvrages faits sur le commerce et sur l'agriculture, par des auteurs qui n'ont jamais vu ni vaisseaux ni charrues (3). Vous n'avez plus de poëtes dramatiques en France, plus de ces jolis vers de société dont on voyait tant autrefois. Je remarque un esprit d'analyse et de géométrie dans tout ce qu'on écrit ; mais les belles-lettres sont sur leur déclin ; plus d'orateurs célèbres, plus de vers agréables, plus de ces ouvrages charmants qui faisaient autrefois une partie de la gloire de la nation française. Vous avez le dernier soutenu cette gloire ; mais vous n'aurez point de successeurs. Vivez donc longtemps, conservez votre santé et votre belle humeur, et que le dieu du goût, les Muses, et Apollon, par leur puissant secours, prolongent votre carrière, et vous rajeunissent plus réellement que les filles de Pélée n'eurent intention de rajeunir leur père ! j'y prendrai plus de part que personne. Au moins ayant parlé d'Apollon, il ne m'est plus permis, sans commettre un mélange profane, de vous recommander à la sainte garde de Dieu. FÉDÉRIC.

380. — DU ROI.

A Breslau, le 1er septembre.

Vous aurez vu, par ma lettre précédente, que des philosophes paisibles doivent s'attendre d'être bien reçus chez moi. Je n'ai point vu le fils de l'Hippocrate moderne (4), et ne lui ai point parlé. Je ne sais ce qui peut être transpiré du dessein de vos philosophes ; je m'en lave les mains. Je suis ici dans une province où l'on préfère la physique à la métaphysique ; on cultive les champs, on a rebâti huit mille maisons, et l'on fait des milliers d'enfants par an, pour remplacer ceux qu'une fureur politique et guerrière a fait périr.

Je ne sais si, tout bien considéré, il n'est pas plus avantageux de travailler à la population qu'à faire de mauvais arguments. Les seigneurs et le peuple, occupés des soins de leur rétablissement, vivent en paix ; et ils sont si pleins de leur ouvrage, que personne ne fait attention au culte de son voisin. Les étincelles de haine de religion, qui se ranimaient souvent avant la guerre, sont éteintes, et l'esprit de tolérance gagne journellement dans la façon de penser générale des habitants. Croyez que le désœuvrement donne lieu à la plupart des disputes. Pour les éteindre en France, il ne faudrait que renouveler les temps des défaites de Poitiers et d'Azincourt ; vos ecclésiastiques et vos parlements, fortement occupés de leurs propres affaires, ne penseraient qu'à eux, et laisseraient le public et le gouvernement tranquilles. C'est une proposition à faire à ces messieurs ; je doute toutefois qu'ils l'approuvent.

Vos ouvrages sont répandus ici, et entre les mains de tout le monde. Il n'y a point de peuple, point de climat où votre nom ne perce, point de société policée où votre réputation ne brille.

Jouissez de votre gloire, et jouissez-en longtemps. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde. FÉDÉRIC.

381. — DU ROI.

A Sans-Souci, le 13 septembre.

Vous n'avez pas besoin de me recommander les philosophes : ils seront tous bien reçus, pourvu qu'ils soient modérés et paisibles (5). Je ne peux leur donner ce que je n'ai pas. Je n'ai point le don des miracles, et ne puis ressusciter

(1) L'*Abrégé de l'histoire ecclésiastique de Fleury*. (G. A.)
(2) Le *Cantique des cantiques* et le *Précis de l'Ecclésiaste*. Voyez tome VI. (G. A.)
(3) C'est à Rouen. (G. A.)

(1) Toute cette argumentation annonce bien que la Révolution est proche. (G. A.)
(2) *Histoire de France*, continuée par Villaret. (G. A.)
(3) Frédéric pince ici les physiocrates et les économistes. (G. A.)
(4) Tronchin fils. (G. A.)
(5) Toujours des avertissements do despote. (G. A.)

les bois du parc de Clèves, que les Français ont coupés et brûlés; mais d'ailleurs ils y trouveront asile et sûreté.

Il me souvient d'avoir lu dans ce livre brûlé dont vous me parlez (1), qu'il était imprimé à Berne; les Bernois ont donc exercé une juridiction légitime sur cet ouvrage. Ils ont brûlé des conciles, des controverses, des fanatiques, et des papes; à quoi j'applaudis fort, en qualité d'hérétique. Ce ne sont que des niaiseries, en comparaison de ce qui vient de se passer à Abbeville. Rôtir des hommes passe la raillerie; jeter du papier au feu, c'est humeur.

Vous devriez, par représailles, faire un *auto-da-fé* à Ferney, et condamner aux flammes tous les ouvrages de théologie et de controverse de votre voisinage, en rassemblant autour du brasier des théologiens de toute secte, pour les régaler de ce doux spectacle. Pour moi, dont la foi est tiède, je tolère tout le monde, à condition qu'on me tolère, moi, sans m'embarrasser même de la foi des autres.

Vos missionnaires dessilleront les yeux à quelques jeunes gens qui les liront ou les fréquenteront. Mais que de bêtes dans le monde, qui ne pensent point! que de personnes livrées au plaisir, que le raisonnement fatigue! que d'ambitieux occupés de leurs projets! sur ce grand nombre, combien peu de gens aiment à s'instruire et à s'éclairer! Le brouillard épais qui aveuglait l'humanité aux dixième et treizième siècles est dissipé; cependant la plupart des yeux sont myopes; quelques-uns ont les paupières collées.

Vous avez en France les *convulsionnaires*, en Hollande on connaît les *fins*; ici les *piétistes*. Il y aura de ces espèces-là tant que le monde durera, comme il se trouve des chênes stériles dans les forêts, et des frelons près des abeilles.

Croyez que si des philosophes fondaient un gouvernement, au bout d'un demi-siècle le peuple se forgerait des superstitions nouvelles, et qu'il attacherait son culte à un objet quelconque qui frapperait les sens, ou il se ferait de petites idoles, ou il révérerait les tombeaux de ses fondateurs, ou il invoquerait le soleil, ou quelque absurdité pareille l'emporterait sur le culte pur et simple de l'Etre suprême.

La superstition est une faiblesse de l'esprit humain: elle est inhérente à cet être : elle a toujours été, elle sera toujours. Les objets d'adoration pourront changer comme vos modes de France; mais que m'importe qu'on se prosterne devant une pâte de pain azyme, devant le bœuf Apis, devant l'arche d'alliance, ou devant une statue? Le choix ne vaut pas la peine; la superstition est la même, et la raison n'y gagne rien.

Mais de se bien porter à soixante-dix ans, d'avoir l'esprit libre, d'être encore l'ornement du Parnasse à cet âge, comme dans sa première jeunesse, cela n'est pas indifférent (2). C'est votre destin : je souhaite que vous en jouissiez longtemps, et que vous soyez aussi heureux que le comporte la nature humaine. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde. FÉDÉRIC.

382. — DU ROI.

A Sans-Souci, le 24 octobre.

Si je n'ai pas l'art de vous rajeunir, j'ai toutefois le désir de vous voir vivre longtemps pour l'ornement et l'instruction de notre siècle. Que serait-ce des belles-lettres si elles vous perdaient? Vous n'avez point de successeur. Vivez donc le plus longtemps que cela sera possible.

Je vois que vous avez à cœur l'établissement de la petite colonie dont vous m'avez parlé. Je suis embarrassé comment vous répondre sur bien des articles. Cette maison de Mailan (3) dont vous me parlez, proche de Clèves, a été ruinée par les Français; et, autant que je me le rappelle, elle a été donnée en propriété à quelqu'un qui s'est engagé de la rétablir pour son usage. Les fermes que j'ai en ce pays-là s'amodient, et je ne saurais passer un contrat avec un autre fermier qu'après que l'échéance du bail sera terminée.

Cela n'empêchera pas que votre colonie ne s'établisse (4): et je crois que le moyen le plus simple serait que ces gens envoyassent quelqu'un à Clèves pour voir ce qui serait à leur convenance, et de quoi je puis disposer en leur faveur. Ce sera le moyen le plus court, et qui abrégera tous les malentendus auxquels l'éloignement des lieux et l'ignorance du local pourraient donner lieu.

Je vous félicite de la bonne opinion que vous avez de l'humanité. Pour moi, qui par les devoirs de mon état connais beaucoup cette espèce à deux pieds sans plumes, je vous prédis que ni vous ni tous les philosophes du monde ne corrigeront le genre humain de la superstition à laquelle il tient. La nature a mis cet ingrédient dans la composition de l'espèce : c'est une crainte, c'est une faiblesse, c'est une crédulité, une précipitation de jugement qui par un penchant ordinaire entraîne les hommes dans le système du merveilleux.

Il est peu d'âmes philosophiques et d'une trempe assez forte pour détruire en elles les profondes racines que les préjugés de l'éducation y ont jetées. Vous en voyez dont le bon sens est détrompé des erreurs populaires, qui se révoltent contre les absurdités, et qui à l'approche de la mort redeviennent superstitieux par crainte, et meurent en capucins : vous en voyez d'autres dont la façon de penser dépend de leur digestion, bonne ou mauvaise.

Il ne suffit pas, à mon sens, de détromper les hommes; il faudrait pouvoir leur inspirer le courage d'esprit, ou la sensibilité et la terreur de la mort triompheront des raisonnements les plus forts et les plus méthodiques.

Vous pensez, parce que les quakers et les sociniens ont établi une religion simple, qu'en la simplifiant encore davantage on pourrait sur ce plan fonder une nouvelle croyance. Mais j'en reviens à ce que j'ai déjà dit, et suis presque convaincu que si ce troupeau se trouvait considérable, il enfanterait en peu de temps quelque superstition nouvelle, à moins qu'on ne choisît, pour le composer, que des âmes exemptes de crainte et de faiblesse. Cela ne se trouve pas communément.

Cependant je crois que la voix de la raison, à force de s'élever contre le fanatisme, pourra rendre la race future plus tolérante que celle de notre temps; et c'est beaucoup gagner.

On vous aura l'obligation d'avoir corrigé les hommes de la plus cruelle, de la plus barbare folie qui les ait possédés, et dont les suites font horreur.

Le fanatisme et la rage de l'ambition ont ruiné des contrées florissantes dans mon pays. Si vous êtes curieux du total des dévastations qui se sont faites, vous saurez qu'en tout j'ai fait rebâtir huit mille maisons en Silésie, en Poméranie et dans la nouvelle Marche, six mille cinq cents : ce qui fait, selon Newton et d'Alembert, quatorze mille cinq cents habitations.

La plus grande partie a été brûlée par les Russes. Nous n'avons pas fait une guerre aussi abominable; et il n'y a de détruit de notre part que quelques maisons dans les villes que nous avons assiégées, dont le nombre certainement n'approche pas de mille (1). Le mauvais exemple ne nous a pas séduits; et j'ai de ce côté-là ma conscience exempte de tout reproche.

A présent que tout est tranquille et rétabli, les philosophes, par préférence, trouveront des asiles chez moi partout où ils voudront; à plus forte raison l'ennemi de Baal, ou de ce culte que dans le pays où vous êtes on appelle la *prostituée de Babylone*.

Je vous recommande à la sainte garde d'Epicure, d'Aristippe, de Locke, de Gassendi, de Bayle, et de toutes ces âmes épurées des préjugés que leur génie immortel a rendues des chérubins attachés à l'arche de la vérité. FÉDÉRIC.

Si vous voulez nous faire passer quelques livres dont vous parlez, vous ferez plaisir à ceux qui espèrent en celui qui délivrera son peuple du joug des imposteurs.

383. — DU ROI.

A Sans-Souci, le 3 novembre.

Je ne suis pas le seul qui remarque que le génie et les talents sont plus rares en France et en Europe dans notre siècle, qu'à la fin du siècle précédent. Il vous reste trois poëtes, mais qui sont du second ordre : La Harpe, Marmontel, et Saint-Lambert. Les injustices qui se font à Abbeville n'empêchent pas qu'un Parisien de génie n'achève une bonne tragédie.

Il est sans doute affreux d'égorger des innocents avec le glaive de la loi; mais la nation en rougit; mais le gouvernement pensera sans doute à prévenir de tels abus. Il faut encore considérer que plus un Etat est vaste, plus il est exposé à ce que des subalternes abusent de l'autorité qui leur est confiée. Le seul moyen de l'empêcher est d'obliger tous les tribunaux du royaume de ne mettre en exécution les arrêts de mort, qu'après qu'un conseil suprême a revu les procédures et confirmé leur sentence.

(1) L'*Abrégé de Fleury*, dont la préface est de Frédéric. (G. A.)
(2) Toute cette lettre du porte-couronne est pitoyable. (G. A.)
(3) Ou Mailand. (G. A.)
(4) Il a beau dire, cet établissement ne lui sourit guère. (G. A.)

(1) Edition de Berlin : « Cela ne va certainement pas à mille maisons. » (G. A.)

Il me semble que le jeune poëte, auteur du *Triumvirat* (1), n'a pas plus que soixante-treize ans. J'en juge ainsi, parce qu'un commençant ne connaît ni ne sent des nuances aussi fines qu'il en est dans le caractère d'Octave; que les deux actes que j'ai lus sont sans déclamation, et d'une simplicité qui ne plaît qu'après avoir épuisé toutes les fusées de la rhétorique. En supposant même qu'un jeune homme ait fait cet ouvrage, il est sûr qu'un sage l'a retouché et refondu. Vous m'en avez donné trop et trop peu pour vous arrêter en si beau chemin. Je vous compare aux rois : il en coûte à obtenir leur premier bienfait; celui-là donné, on les accoutume à donner de même.

J'ai lu votre article *Julien* (2) avec plaisir. Cependant j'aurais désiré que vous eussiez plus ménagé cet abbé de La Bletterie; tout dévot, tout janséniste qu'il est, il a le premier rendu hommage à la vérité; il a rendu justice, quoique avec des ménagements qu'il lui convenait de garder, il a rendu justice, dis-je, au caractère de Julien. Il ne l'a point appelé *apostat*. Il faut tenir compte à un janséniste de sa sincérité. Je crois qu'il aurait été plus adroit de lui donner des éloges, comme on applaudit à un enfant qui commence à balbutier, pour l'encourager à mieux faire.

Le passage d'Ammien-Marcellin est interpolé sans doute : vous n'avez, pour vous en convaincre, qu'à lire ce qui précède et ce qui suit. Ces deux phrases se lient si bien, que la fraude saute aux yeux. C'était le bon temps dans les premiers siècles : on accommodait les ouvrages à son gré. Josèphe s'en est ressenti également. L'Evangile de Jean de même. Tout ce qui m'étonne, c'est que messieurs les correcteurs ne se soient pas aperçus de certaines incongruités qu'ils auraient pu rectifier avec un coup de plume, comme la double généalogie, la prophétie dont vous faites mention, et nombre d'erreurs de noms de ville, de géographie, etc. : les ouvrages marqués au sceau de l'humanité, c'est-à-dire pleins de bévues, d'inconséquences, de contradictions, devaient ainsi se déceler eux-mêmes. L'abrutissement de l'espèce humaine, durant tant de siècles, a prolongé le fanatisme. Enfin vous avez été le Bellérophon qui a terrassé cette chimère.

Vivez donc pour achever d'en disperser les restes. Mais surtout songez que le repos et la tranquillité d'esprit sont les seuls biens dont nous puissions jouir durant notre pèlerinage, et qu'il n'est aucune gloire qui en approche. Je vous souhaite ces biens, et je jure par Epicure et par Aristide, que personne de vos admirateurs ne s'intéresse plus que moi à votre félicité. **Fédéric.**

384. — DU ROI.

A Sans-Souci, le 25 novembre.

Cet *Extrait du Dictionnaire de Bayle* dont vous me parlez est de moi. Je m'y étais occupé dans un temps où j'avais beaucoup d'affaires ; l'édition s'en est ressentie. On en prépare à présent une nouvelle, où les articles des courtisanes seront remplacés par ceux d'Ovide et de Lucrèce, et dans laquelle on restituera le bon article de David.

Je vous envoie, comme vous le souhaitez, cet extrait informe, et qui ne répond point à mon dessein. Il sera suivi de la nouvelle édition, dès qu'elle sera achevée. Mais ce ne sont que de légères chiquenaudes que j'applique sur le nez de l'*inf*...; il n'est donné qu'à vous de l'écraser.

Cette *inf*... (3) a eu le sort des catins. Elle a été honorée tant qu'elle était jeune; à présent, dans sa décrépitude, chacun l'insulte. Le marquis d'Argens l'a assez maltraitée dans son *Julien* (4). Cet ouvrage est moins incorrect que les autres (5); cependant je n'ai pas été content de la sortie qu'il a faite à propos de rien contre Maupertuis. Il ne faut point troubler la cendre des morts. Quelle gloire y a-t-il de combattre un homme que la mort a désarmé? Maupertuis sans doute a fait un mauvais ouvrage; c'est une plaisanterie gravement écrite. Il aurait dû l'égayer, pour que personne ne pût s'y tromper. Vous prîtes la chose au tragique; vous attaquâtes sérieusement un badinage, et avec votre redoutable massue d'Hercule vous écrasâtes un moucheron.

(1) Voyez, tome III, au Théatre. (G. A.)

(2) C'est le *Portrait de l'empereur Julien* qui se trouve aujourd'hui en tête du *Discours de Julien* (voyez tome IV), et qui figurait alors dans le *Dictionnaire philosophique portatif*. (G. A.)

(3) Dans l'édition de Berlin on a jugé convenable de remplacer toujours les lettres sacramentelles *Inf.* par le mot *fanatisme* ou *superstition*. (G. A.)

(4) Le véritable titre de ce livre est la *Défense du paganisme*. Voyez, tome IV, *Discours de Julien*. (G. A.)

(5) Edition de Berlin : « Que ses autres productions. » (G. A.)

Pour moi, qui voulais conserver la paix dans la maison (1), je fis tout ce que je pus pour vous empêcher d'éclater. Malgré tout ce que je vous disais, vous en devîntes le perturbateur; vous composâtes un libelle (2) presque sous mes yeux, vous vous servîtes d'une permission que je vous avais donnée pour une autre ouvrage (3), pour imprimer ce libelle. Enfin vous avez eu tous les torts du monde vis-à-vis de moi ; j'ai souffert ce qui pouvait se souffrir, et je supprime tout ce que votre conduite me donna d'ailleurs de justes sujets de plainte, parce que je me sens capable de pardonner.

Vous n'avez rien perdu en quittant ce pays. Vous voilà à Ferney, entre votre nièce et des occupations que vous aimez, respecté comme le dieu des beaux-arts, comme le patriarche des écraseurs, couvert de gloire, et jouissant, de votre vivant, de toute votre réputation; d'autant plus qu'éloigné au delà de cent lieues de Paris, on vous considère comme mort, et l'on vous rend justice.

Mais de quoi vous avisez-vous de me demander des vers? Plutus a-t-il jamais requis Vulcain de lui fournir de l'or? Thétis a-t-elle jamais sollicité le Rubicon de lui donner son filet d'eau? Puisque dans un temps où les rois et les empereurs étaient acharnés à me dépouiller, un misérable, s'alliant avec eux, pilla mon livre (4); puisqu'il a paru, je vous en envoie un exemplaire en gros caractère. Si votre nièce se coiffe à la grecque ou à l'éclipse, elle pourra s'en servir pour des papillotes.

J'ai fait des poésies médiocres : en fait de vers, les médiocres et les mauvais sont égaux. Il faut écrire comme vous, ou se taire.

Il n'y a pas longtemps qu'un Anglais, qui vous a vu, a passé ici; il m'a dit que vous étiez un peu voûté, mais que ce feu que Prométhée déroba ne vous manque point. C'est l'huile de la lampe : ce feu vous soutiendra. Vous irez à l'âge de Fontenelle, en vous moquant de ceux qui vous paient des rentes viagères, et en faisant une épigramme quand vous aurez achevé le siècle. Enfin, comblé d'ans, rassasié de gloire, et vainqueur de l'*inf*..., je vous vois monter l'Olympe, soutenu par les génies de Lucrèce, de Sophocle, de Virgile et de Locke, placé entre Newton et Epicure, sur un nuage brillant de clarté.

Pensez à moi quand vous entrerez dans votre gloire, et dites, comme celui que vous savez (5) : *Ce soir, tu seras assis à ma table.*

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde. **Fédéric.**

385. — DU ROI.

Je vous fais mes remerciements pour la belle tragédie (6) que je viens de recevoir, et pour les ouvrages intéressants que j'attends encore et qui ne tarderont pas d'arriver. J'ai donné commission de chercher l'*Abrégé de Fleury*, s'il s'en trouve à Berlin, pour vous l'envoyer. On prétend qu'un docteur Ernesti (7) a réfuté cet ouvrage ; mais ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'étant luthérien, il s'est vu nécessité de plaider la cause du pape, ce qui a fort édifié la cour de Saxe.

Je vous envoie en même temps un poëme singulier (8) pour le choix du sujet; ce sont les réflexions de l'empereur Marc-Aurèle, mises en vers. J'aime encore la poésie. Je n'ai que de faibles talents; mais comme je ne barbouille du papier que pour m'amuser, aussi peu importe-t-il au public que je joue au whist, ou que je lutte contre la difficulté de la versification; ceci est plus facile et moins hasardeux que d'attaquer l'hydre de la superstition. Vous croyez que je pense que le peuple a besoin du frein de la religion pour être contenu; je vous assure que ce n'est pas mon sentiment; au contraire, l'expérience me range entièrement de l'opinion de Bayle. Une société ne saurait subsister sans lois, mais bien sans religion, pourvu qu'il y ait un pouvoir qui, par des peines afflictives, contraigne la multitude à obéir à ces lois; cela se confirme par l'expérience des sauvages qu'on a trouvés dans les îles Mariannes, qui n'avaient aucune idée métaphysique dans leur tête; cela se prouve encore plus par le gouvernement chinois, où le théisme est la religion de tous les grands de l'Etat. Cependant, comme vous voyez que dans cette vaste

(1) Frédéric se garde bien de dire qu'il avait été un des premiers batailleurs, en lançant contre Kœnig la *Lettre au public*. (G. A.)

(2) La *Diatribe du docteur Akakia*. (G. A.)

(3) La *Défense de milord Bolingbroke*. Voyez tome IV. (G. A.)

(4) Ses *Poésies*. (G. A.)

(5) Jésus-Christ. (G. A.)

(6) Le *Triumvirat*. G. A.)

(7) Illustre philosophe, né en 1707, mort en 1781. Il professait la théologie à l'université de Leipsick. (G. A.)

(8) Le *Stoïcien*. (G. A.)

monarchie le peuple s'est abandonné à la superstition des bonzes, je soutiens qu'il en arriverait de même ailleurs, et qu'un État purgé de toute superstition ne se soutiendrait pas longtemps dans sa pureté, mais que de nouvelles absurdités reprendraient la place des anciennes, et cela au bout de peu de temps. La petite dose de bon sens répandue sur la surface de ce globe est, ce me semble, suffisante pour fonder une société généralement répandue, à peu près comme celle des jésuites, mais non pas un État. J'envisage les travaux de nos philosophes d'à présent comme très utiles, parce qu'il faut faire honte aux hommes du fanatisme et de l'intolérance, et que c'est servir l'humanité que de combattre ces folies cruelles et atroces qui ont transformé nos ancêtres en bêtes carnassières : détruire le fanatisme, c'est tarir la source la plus funeste des divisions et des haines présentes à la mémoire de l'Europe, et dont on découvre les vestiges sanglants chez tous les peuples. Voilà pourquoi vos philosophes, s'ils viennent à Clèves, seront bien reçus (1); voilà pourquoi le baron de Werder, président de la chambre, a déjà été prévenu de les favoriser pour leur établissement; ils y trouveront sûreté, faveur, et protection; ils y feront en liberté des vœux pour le patriarche de Ferney; à quoi j'ajouterai un hymne en vers au dieu de la santé et de la poésie, pour qu'il nous conserve longues années son vicaire helvétique, que j'aime cent fois mieux que celui de saint Pierre qui réside à Rome. Adieu. FÉDÉRIC.

P.-S. Vous me demandez ce qu'il me semble de Rousseau de Genève. Je pense qu'il est malheureux et à plaindre. Je n'aime ni ses paradoxes, ni son ton cynique. Ceux de Neuchâtel en ont mal usé envers lui; il faut respecter les infortunés; il n'y a que des âmes perverses qui les accablent.

386. — DE VOLTAIRE.

5 janvier 1767.

Sire, je me doutais bien que votre muse se réveillerait tôt ou tard. Je sais que les autres hommes seront étonnés qu'après une guerre si longue et si vive, occupé du soin de rétablir votre royaume, gouvernant sans ministres, entrant dans tous les détails, vous puissiez cependant faire des vers français; mais moi je n'en suis pas surpris, parce que j'ai fort l'honneur de vous connaître : mais ce qui m'étonne, je vous l'avoue, c'est que vos vers soient bons; je ne m'y attendais pas après tant d'années d'interruption. Des pensées fortes et vigoureuses, un coup d'œil juste sur les faiblesses des hommes, des idées profondes et vraies, c'est là votre partage dans tous les temps; mais pour du nombre et de l'harmonie, et très souvent même des finesses de langage, à trois cents lieues de Paris, dans la Marche de Brandebourg, ce phénomène doit être assurément remarqué par notre Académie de Paris.

Savez-vous bien, sire, que votre majesté est devenue un auteur qu'on épluche?

Notre doyen, mon gros abbé d'Olivet (2), vient, dans une nouvelle édition de la *Prosodie française*, de vous critiquer sur le mot *crêpe*, dont vous avez retranché impitoyablement le dernier *e* dans une lettre à moi adressée, et imprimée dans les *OEuvres du Philosophe de Sans-Souci;* mais je ne crois pas que cette édition ait été faite sous vos yeux : quoi qu'il en soit, vous voilà devenu un auteur classique, examiné comme Racine par notre doyen, cité devant notre tribunal des mots, et condamné sans appel à faire *crêpe* de deux syllabes.

Je me joins au doyen, et je vais intenter au philosophe de Sans-Souci une accusation toute contraire. Vous avez donné deux syllabes au mot *haït*, dans votre beau discours du *Stoïcien :*

> Votre goût offensé *haït* l'absinthe amère.

Nous ne vous passerons pas cela. Le verbe *haïr* n'aura jamais deux syllabes à l'indicatif, *je hais, tu hais, il hait;* vous auriez beau nous battre encore,

> Nous pourrions bien haïr les infidélités
> De ceux qui par humeur ont fait de sots traités;
> Nous pourrions bien haïr la fausse politique
> De ceux qui, s'unissant avec nos ennemis,
> Ont servi les desseins d'une cour tyrannique,
> Et qui se sont perdus pour perdre leurs amis. (*Tancrède.*)

(1) Mais toujours à condition qu'ils soient modérés, soumis, etc. (G. A.)
(2) Doyen des membres de l'Académie. (G. A.)

mais nous ne ferons jamais il *hait* de deux syllabes. Prenez sire, votre parti là-dessus, et ayez la bonté de changer ce vers; cela vous sera bien aisé.

Où est le temps, sire, où j'avais le bonheur de mettre des points sur les *i* à Sans-Souci et à Potsdam? Je vous assure que ces deux années ont été les plus agréables de ma vie. J'ai eu le malheur de faire bâtir un château sur les frontières de France, et je m'en repens bien. Les Patagons, la poix-résine, l'exaltation de l'âme, et le trou pour aller tout droit au centre de la terre (1), m'ont écarté de mon véritable centre. J'ai payé ce trou bien chèrement. J'étais fait pour vous. J'achève ma vie dans ma petite et obscure sphère, précisément comme vous passez la vôtre au milieu de votre grandeur et de votre gloire. Je ne connais que la solitude et le travail; ma société est composée de cinq ou six personnes qui me laissent une liberté entière, et avec qui j'en use de même; car la société sans la liberté est un supplice. Je suis votre Gilles en fait de société et de belles-lettres.

J'ai eu ces jours-ci une très légère attaque d'apoplexie causée par ma faute. Nous sommes presque toujours les artisans de nos disgrâces. Cet accident m'a empêché de répondre à votre majesté aussitôt que je l'aurais voulu.

Le diable est déchaîné dans Genève. Ceux (2) qui voulaient se retirer à Clèves restent. La moitié du conseil et ses partisans se sont enfuis; l'ambassadeur de France est parti incognito, et est venu se réfugier chez moi.

J'ai été obligé de lui prêter mes chevaux pour retourner à Soleure. Les philosophes qui se destinent à l'émigration sont fort embarrassés : ils ne peuvent vendre aucun effet; tout commerce est cessé, toutes les banques sont fermées. Cependant on écrira à M. le baron de Werder (3) conformément à la permission donnée par votre majesté; mais je prévois que rien ne pourra s'arranger qu'après la fin de l'hiver.

J'attends avec la plus vive reconnaissance les douze belles préfaces (4), monument précieux d'une raison ferme et hardie, qui doit être la leçon des philosophes.

Vous avez grande raison, sire; un prince courageux et sage, avec de l'argent, des troupes, des lois, peut très bien gouverner les hommes sans le secours de la religion, qui n'est faite que pour les tromper; mais le sot peuple s'en fera bientôt une, et tant qu'il y aura des fripons et des imbéciles, il y aura des religions. La nôtre est sans contredit la plus ridicule, la plus absurde, et la plus sanguinaire qui ait jamais infecté le monde.

Votre majesté rendra un service éternel au genre humain, en détruisant cette infâme superstition, je ne dis pas chez la canaille, qui n'est pas digne d'être éclairée, et à laquelle tous les jougs sont propres; je dis chez les honnêtes gens, chez les hommes qui pensent, chez ceux qui veulent penser. Le nombre en est très grand, c'est à vous de nourrir leur âme; c'est à vous de donner du pain blanc aux enfants de la maison, et de laisser le pain noir aux chiens. Je ne m'afflige de toucher à la mort que par mon profond regret de ne vous pas seconder dans cette noble entreprise, la plus belle et la plus respectable qui puisse signaler l'esprit humain.

Alcide de l'Allemagne, soyez-en le Nestor; vivez trois âges d'homme pour écraser la tête de l'hydre.

387. — DU ROI.

A Berlin, le 16 janvier.

J'ai lu toutes les pièces que vous m'avez envoyées. Je trouve le *Triumvirat* rempli de beaux détails. Les pièces contre l'*inf...* sont si fortes, que depuis Celse on n'a rien publié de plus frappant. L'ouvrage de Boulanger est supérieur à l'autre (5), et plus à la portée des gens du monde, pour qui de longues déductions fatiguent l'esprit, relâché et détendu par les frivolités.

Il ne reste plus de refuge au fantôme de l'erreur. Il a été flagellé et frappé sur toutes ses faces, sur tous ses côtés. Partout je vois ses blessures, et nulle part d'empiriques empressés à pallier son mal. Il est temps de prononcer son oraison funèbre, et de l'enterrer. Vous défaites le charme, et l'illusion se dissipe en fumée. Je crains bien qu'il n'en soit pas

(1) Tout cela désigne Maupertuis. Voyez, tome VI, la *Diatribe.* (G. A.)
(2) Les philosophes génevois. (G. A.)
(3) A Clèves. (G. A.)
(4) Il s'agit de douze exemplaires de l'Avant-propos mis par le roi au devant d'un *Abrégé de l'histoire ecclésiastique* de Fleury, en 2 vol. in-8°; Berne, 1767. (K.)
(5) Quelques ouvrages philosophiques de Voltaire furent publiés d'abord sous les noms de Boulanger, Fréret, Bolingbroke, etc. (K.

ainsi des troubles intestins de Genève. J'augure, selon les nouvelles publiques, que nous touchons au dénouement, qui causera ou une révolution dans le gouvernement, ou quelque tragédie sanglante...

Quoi qu'il en arrive, les malheureux trouveront un asile ouvert où ils le souhaitent. C'est à eux à déterminer le moment où ils voudront en profiter.

La cour de France traite ces gens avec une hauteur inouïe, et j'avoue que j'ai peine à concevoir pourquoi sa décision se trouve actuellement diamétralement opposée à celle qu'elle porta sur la même affaire, il y a trente années. Ce qui était juste alors doit l'être à présent. Les lois sur lesquelles cette république est fondée n'ont point changé; le jugement devait donc être le même. Voilà ce que l'on pense dans le Nord sur cette affaire.

Peut-être dans le Sud fait-on des gloses sur la liberté de conscience sollicitée pour les dissidents (1). Je me suis fourré dans la *comparsa*, et je n'ai pas voulu jouer un rôle principal dans cette scène. Les rois d'Angleterre et du Nord ont pris le même parti : l'impératrice de Russie décidera cette querelle avec la république de Pologne, comme elle pourra. Les dissensions polonaises et les négociations italiennes sont à peu près de la même espèce : il faut vivre longtemps et avoir une patience angélique pour en voir la fin.

Je vous souhaite, en attendant, la bonne année, santé, tranquillité, et bonheur, et qu'Apollon, ce dieu des vers et de la médecine, vous comble de ses doubles faveurs. *Vale.* FÉDÉRIC.

388. — DU ROI.

A Potsdam, le 10 février.

L'accident qui vous est arrivé (2) attriste tous ceux qui l'ont appris. Nous nous flattons cependant que ce sera sans suite : vous n'avez presque point de corps, vous n'êtes qu'esprit, et cet esprit triomphe des maladies et des infirmités de la nature qu'il vivifie.

Je vous félicite des avantages qu'a remportés le peuple de Genève sur le conseil des deux cents et sur les médiateurs. Cependant il paraît que ce succès passager ne sera pas de longue durée. Le canton de Berne et le roi très-chrétien sont des ogres qui avalent de petites républiques en se jouant. On ne les offense pas impunément ; et si ces ogres se mettent de mauvaise humeur, c'en est fait à tout jamais de notre Rome calviniste. Les causes secondes en décideront. Je souhaite qu'elles tournent les choses à l'avantage des bourgeois, qui me paraissent avoir le droit pour eux. Au cas de malheur, ils trouveront l'asile qu'ils ont demandé (3), et les avantages qu'ils désirent.

Je vous remercie des corrections de mes vers ; j'en ferai bon usage. La poésie est un délassement pour moi. Je sais que le talent que j'ai est des plus bornés ; mais c'est un plaisir d'habitude dont je me priverais avec peine, qui ne porte préjudice à personne, d'autant plus que les pièces que je compose n'ennuieront jamais le public, qui ne les verra pas.

Je vous envoie encore deux contes (4). C'est un genre différent que j'ai essayé pour varier la monotonie des sujets graves, par des matières légères et badines. Je crois que vous devez avoir reçu des *Abrégés de Fleury*, autant qu'on en a pu trouver chez le libraire.

Voilà les jésuites qui pourraient bien se faire chasser d'Espagne. Ils se sont mêlés de ce qui ne les regardait pas, et la cour prétend savoir qu'ils ont excité les peuples à la sédition.

Ici, dans mon voisinage, l'impératrice de Russie se déclare protectrice des dissidents ; les évêques polonais en sont furieux. Quel malheureux siècle pour la cour de Rome ! on l'attaque ouvertement en Pologne, on a chassé ses gardes-du-corps de France et de Portugal. Il paraît qu'on en fera autant en Espagne.

Les philosophes sapent ouvertement les fondements du trône apostolique : on persifle le grimoire du magicien ; on éclabousse l'auteur de sa secte ; on prêche la tolérance ; tout est perdu. Il faut un miracle pour relever l'Église. C'est elle qui est frappée d'un coup d'apoplexie terrible ; et vous aurez encore la consolation de l'enterrer et de lui faire son épitaphe, comme vous fîtes autrefois pour la Sorbonne (5).

L'Anglais Woolston prolonge la durée de l'*inf...*, selon son calcul, à deux cents ans ; il n'a pu calculer ce qui est arrivé tout récemment. Il s'agit de détruire le préjugé qui sert de fondement à cet édifice. Il s'écroule de lui-même, et sa chute n'en devient que plus rapide.

Voilà ce que Bayle a commencé de faire ; il a été suivi par nombre d'Anglais, et vous avez été réservé pour l'accomplir.

Jouissez longtemps en paix de toutes les sortes de lauriers dont vous êtes couvert ; jouissez de votre gloire et du rare bonheur de voir qu'à votre couchant vos productions sont aussi brillantes qu'à votre aurore.

Je souhaite que ce couchant dure longtemps, et je vous assure que je suis un de ceux qui y prennent le plus d'intérêt. FÉDÉRIC.

389. — DU ROI.

A Potsdam, le 20 février.

Je suis bien aise que ce livre (1) qu'on a eu tant de peine à trouver ici vous soit parvenu, puisque vous le souhaitiez. Ce pauvre abbé Fleury, qui en est l'auteur, a eu le chagrin de l'avoir vu mettre à l'*index* à la cour de Rome. Il faut avouer que l'*Histoire de l'Église* est plutôt un sujet de scandale que d'édification.

L'auteur de la préface (2) a raison, en ce qu'il soutient que l'ouvrage des hommes se décèle dans toute la conduite des prêtres, qui altèrent cette religion (sainte en elle-même) (3) de concile en concile, la surchargent d'articles de foi, et puis la tournent toute en pratiques extérieures, et finissent enfin par saper les mœurs avec leurs indulgences et leurs dispenses, qui ne semblent inventées que pour soulager les hommes du poids de la vertu : comme si la vertu n'était pas d'une nécessité absolue pour toute société, comme si quelque religion pouvait être tolérée, sitôt qu'elle devient contraire aux bonnes mœurs.

Il y aurait de quoi composer des volumes sur cette matière ; et les petits ruisseaux que je pourrais fournir se perdraient dans les immenses réservoirs et les vastes mers de votre seigneurie de Ferney. Vous écrire sur ce sujet, ce serait porter des corneilles à Athènes.

J'en viens à vos pauvres Génevois. Selon ce que disent les papiers publics, il paraît que votre ministère de Versailles s'est radouci sur ce sujet. Je le souhaite pour le bien de l'humanité. Pourquoi changer les lois d'un peuple qui veut les conserver? Pourquoi tracasser? Certainement il n'en reviendra pas une grande gloire à la France, d'avoir pu opprimer une pauvre république voisine. Ce sont les Anglais qu'il faut vaincre, c'est contre eux qu'il y a de la réputation à gagner ; car ces gens sont fiers et savent se défendre. Je ne sais si on réussira en France à établir leur banque. L'idée en est bonne ; mais moi qui vois ces choses de loin, et qui peux me tromper, je ne crois pas qu'on ait bien pris son temps pour l'établir. Il faut avoir du crédit pour en former une ; et selon les bruits populaires, le gouvernement en manque.

Je vous fais mes remerciements de la façon dont vous avez défendu mes barbarismes et mes solécismes envers l'abbé d'Olivet. Vous et les grands orateurs, rendez toutes les causes bonnes. Si vous le proposiez, vous me donneriez assez d'amour-propre pour me croire infaillible comme un des Quarante, tant l'art de persuader est un don précieux !

Je voudrais l'avoir pour persuader aux Polonais la tolérance. Je voudrais que les dissidents fussent heureux, mais sans enthousiasme, et de façon que la république fût contente. Je ne sais point ce que pense le roi de Pologne ; mais je crois que tout cela pourra s'ajuster doucement en modérant les prétentions des uns, et en portant les autres à se relâcher sur quelque chose.

Le saint père a envoyé un bref dans ce pays-là : il n'y est question que de la gloire du martyre, de l'assistance miraculeuse de Dieu, du fer, du feu, de l'obstination (4), de zèle, etc., etc. Le Saint-Esprit l'inspire bien mal, et lui a fait faire, depuis son pontificat, toutes choses à contre-sens. A quoi bon donc être inspiré?

Il y a ici une comtesse polonaise ; elle se nomme Crazinska : c'est une espèce de phénomène. Cette femme a un amour décidé pour les lettres ; elle a appris le latin, le grec, le français, l'italien et l'anglais ; elle a lu tous les auteurs classiques de chaque langue et les possède bien. L'âme d'un bénédictin ré-

(1) Voyez, tome V, FRAGMENTS SUR L'HISTOIRE, art. XX, *Sur les dissensions des Églises de Pologne* (G. A.)
(2) Attaque d'apoplexie. (G. A.)
(3) A Clèves. (G. A.)
(4) Les *Deux chiens et l'Homme*, et le *Violon*. (G. A.)
(5) Voyez, tome IV, le *Tombeau de la Sorbonne*. (G. A.)

(1) L'*Abrégé de Fleury*, par de Prades. (G. A.)
(2) Frédéric lui-même. (G. A.)
(3) Édition de Berlin : « Simple en elle-même. » (G. A.)
(4) Édition de Berlin : « De l'obstination de défense de la foi. (G. A.)

side dans son corps : avec cela, elle a beaucoup d'esprit, et n'a contre elle que la difficulté de s'exprimer en français, langue dont l'usage ne lui est pas encore aussi familier que l'intelligence. Avec pareille recommandation, vous jugerez si elle a été bien accueillie. Elle a de la suite dans la conversation, de la liaison dans les idées, et aucune des frivolités de son sexe. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'elle s'est formée elle-même, sans aucun secours. Voilà trois hivers qu'elle passe à Berlin avec les gens de lettres, en suivant ce penchant irrésistible qui l'entraîne.

Je prêche son exemple à toutes nos femmes, qui auraient bien une autre facilité que cette Polonaise à se former ; mais elles ne connaissent pas la félicité de ceux qui cultivent les lettres ; et parce que cette volupté n'est pas vive, elles ne la reconnaissent pas pour telle. Vous, quoique dans un âge avancé, vous leur devez encore les plus heureux moments de votre vie. Quand tous les autres plaisirs passent, celui-là reste ; c'est le fidèle compagnon de tous les âges et de toutes les fortunes.

Puissiez-vous encore en jouir longtemps pour le bien de ces lettres mêmes, pour éclairer les aveugles, et pour défendre mes barbarismes ! Je le souhaite de tout mon cœur. *Vale*. FÉDÉRIC.

390. — DU ROI.

A Potsdam, le 23 février.

Je félicite l'Europe des productions dont vous l'avez enrichie pendant plus de cinquante années, et je souhaite que vous en ajoutiez encore autant que les Fontenelle, les Fleury, et les Nestor, en ont vécu. Avec vous finit le siècle de Louis XIV. De cette époque si féconde en grands hommes, vous êtes le dernier qui nous reste. Le dégoût des lettres, la satiété des chefs-d'œuvre que l'esprit humain a produits, un esprit de calcul, voilà le goût du temps présent.

Parmi la foule de gens d'esprit dont la France abonde, je ne trouve pas de ces esprits créateurs, de ces vraies génies qui s'annoncent par de grandes beautés, des traits brillants, et des écarts même. On se plaît à analyser tout. Les Français se piquent à présent d'être profonds. Leurs livres semblent faits par de froids raisonneurs ; et ces grâces qui leur étaient si naturelles, ils les négligent.

Un des meilleurs ouvrages que j'aie lus de longtemps est ce *factum* pour les Calas, fait par un avocat (1) dont le nom ne me revient pas. Ce *factum* est plein de traits de véritable éloquence, et je crois l'auteur digne de marcher sur les traces de Bossuet, etc., non comme théologien, mais comme orateur.

Vous êtes environné d'orateurs qui haranguent à coups de baïonnettes et de cartouches : c'est un voisinage désagréable pour un philosophe qui vit en retraite, plus encore pour les Génevois.

Cela me rappelle le conte du Suisse qui mangeait une omelette au lard un jour maigre, et qui, entendant tonner, s'écria : Grand Dieu ! voilà bien du bruit pour une omelette au lard (2). Les Génevois pourraient faire cette exclamation en s'adressant à Louis XV. La fin de ce blocus ne tournera pas à l'avantage du peuple. Ce qu'ils pourraient faire de plus judicieux, serait de céder aux conjonctures et de s'accommoder. Si l'obstination et l'animosité les en empêchent, leur dernière ressource est l'asile que je leur prépare, et qui se trouve dans un lieu que vous jugez très bien qui leur sera convenable.

Je ne sais quel est le jeune homme dont vous me parlez (3). Je m'informerai s'il se trouve à Vesel quelqu'un de ce nom. En cas qu'il y soit, votre recommandation ne lui sera pas inutile.

Voici de suite trois jugements bien honteux pour les parlements de France. Les Calas, les Sirven, et La Barre devraient ouvrir les yeux au gouvernement, et le porter à la réforme des procédures criminelles : mais on ne corrige les abus que quand ils sont parvenus à leur comble. Quand ces cours de justice auront fait rouer quelque duc et pair par distraction, les grandes maisons crieront, les courtisans mèneront grand bruit, et les calamités publiques parviendront au trône.

Pendant la guerre, il y avait une contagion à Breslau : on enterrait cent vingt personnes par jour ; une comtesse dit : « Dieu merci, la grande noblesse est épargnée, ce n'est » que le peuple qui meurt. » Voilà l'image de ce que pensent les gens en place, qui se croient pétris de molécules plus précieuses que ce qui fait la composition du peuple qu'ils oppriment. Cela a été ainsi presque de tout temps. L'allure des grandes monarchies est la même. Il n'y a guère que ceux qui ont souffert l'oppression qui la connaissent et la détestent. Ces enfants de la fortune, qu'elle a engourdis dans la prospérité, pensent que les maux du peuple sont exagération, que des injustices sont des méprises : et pourvu que le premier ressort aille, il importe peu du reste.

Je souhaite, puisque la destinée du monde est d'être mené ainsi, que la guerre s'écarte de votre habitation, et que vous jouissiez paisiblement dans votre retraite d'un repos qui vous est dû, sous les ombrages des lauriers d'Apollon : je souhaite encore que, dans cette douce retraite, vous ayez autant de plaisir que vos ouvrages en ont donné à vos lecteurs. A moins d'être au troisième ciel, vous ne sauriez être plus heureux. FÉDÉRIC.

391. — DE VOLTAIRE.

Du 3 mars.

Sire, j'entends très bien l'aventure des *Deux chiens* (1), et je l'entends d'autant mieux que je suis un peu mordu. Mes petites possessions touchent aux portes de Genève. Tout commerce est interrompu par cette ridicule guerre ; elle n'ensanglante pas encore la terre, mais elle la ruine. Vos chiens répondent très pertinemment à nos héros français et bernois. Il est certain que si les animaux raisonnaient avec les hommes, ils auraient toujours raison, car ils suivent la nature, et nous l'avons corrompue.

A l'égard du *Violon*, je crains de n'entendre pas le mot de l'énigme. Est-ce le roi de Pologne qui, ne pouvant pas lui-même venir à bout de ses évêques, s'est voulu secrètement appuyer de votre majesté, de la Russie, de l'Angleterre et du Danemark, et qui n'est actuellement appuyé que de la Russie ? Est-ce l'impératrice de Russie, qui soutient seule à présent le fardeau qu'elle avait voulu partager avec trois puissances ?

Il me paraît que je tourne autour du mot de l'énigme, mais je peux me tromper ; vous savez que je ne suis pas grand politique.

Votre alliée l'impératrice a eu la bonté de m'envoyer son mémoire justificatif (2), qui m'a semblé bien fait. C'est une chose assez plaisante, et qui a l'air de la contradiction, de soutenir l'indulgence et la tolérance les armes à la main ; mais aussi l'intolérance est odieuse, qu'elle mérite qu'on lui donne sur les oreilles. Si la superstition a fait si longtemps la guerre, pourquoi ne la ferait-on pas à la superstition ? Hercule allait combattre les brigands, et Bellérophon les chimères ; je ne serais pas fâché de voir des Hercules et des Bellérophons délivrer la terre des brigands et des chimères catholiques.

Quoi qu'il en soit, vos deux contes sont bien plaisants ; votre génie est toujours le même : votre raison supérieure est toujours ingénieuse et gaie. J'espère que votre majesté daignera m'envoyer quelque nouveau conte sur la folie de ne vouloir pas qu'un prince afferme son bien, lorsqu'il est permis au dernier paysan d'affermer le sien (3) : cela ne me paraît pas juste, et mérite assurément un troisième conte.

J'ai eu l'honneur de vous parler, dans ma dernière lettre, du nommé Morival, cadet dans un de vos régiments à Vesel ; c'est un jeune homme très bien né, et dont on rend de fort bons témoignages. Est-il convenable qu'il ait été condamné à être brûlé vif chez des Picards, pour n'avoir pas salué une procession de capucins, et pour avoir chanté deux chansons ? L'inquisition elle-même ne commettrait pas de pareilles horreurs. Pour peu qu'on jette les yeux sur la scène de ce monde, on passe la moitié de sa vie à rire, et l'autre moitié à frémir.

Conservez-moi, sire, vos bontés, pour le peu de temps que j'ai encore à végéter et à ramper sur ce malheureux et ridicule tas de boue.

392. — DU ROI.

A Potsdam, le 24 mars.

Je vous plains de ce que votre retraite est entourée d'armes il n'est donc aucun séjour à l'abri du tumulte ! Qui croirait qu'une république dût être bloquée par des voisins qui n'ont aucun empire sur elle ? Mais je me flatte que cet orage passera, et que les Génevois ne se roidiront pas contre la violence, ou que le ministère français modérera sa fougue.

---

(1) Elie de Beaumont. (G. A.)

(2) Ce n'est pas un Suisse, mais le Français des Barreaux qui a fait cette boutade. (G. A.)

(3) On n'a pas la lettre où Voltaire parle pour la première fois à Frédéric de d'Etallonde. (G. A.)

(1) Voyez la lettre de Frédéric du 10 février. (G. A.)

(2) *Manifeste sur les dissensions de Pologne*. (G. A.)

(3) Voyez une lettre de Frédéric, d'octobre 1766. (G. A.)

Vous voulez savoir le mot du *conte!* Il ne regarde que moi. Ce conte (1) fut fait l'an 1761, et convenait assez à ma situation, telle qu'elle était alors. J'ai corrigé cet ouvrage, depuis la paix, et je vous l'ai envoyé. Je suis si ennuyé de la politique, que je la mets de côté dans mes moments de loisir et d'étude; je laisse cet art conjectural à ceux dont l'imagination aime à s'élancer dans l'immense abîme des probabilités.

Ce que je sais de l'impératrice de Russie, c'est qu'elle a été sollicitée par les dissidents de leur prêter son assistance, et qu'elle a fait marcher des arguments munis de canons et de baïonnettes, pour convaincre les évêques polonais des droits que ces dissidents prétendent avoir.

Il n'est point réservé aux armes de détruire l'*inf...*; elle périra par le bras de la Vérité et par la séduction de l'intérêt. Si vous voulez que je développe cette idée, voici ce que j'entends :

J'ai remarqué, et d'autres comme moi, que les endroits où il y a plus de couvents et de moines, sont ceux où le peuple est le plus aveuglément livré à la superstition : il n'est pas douteux que, si l'on parvient à détruire ces asiles du fanatisme, le peuple ne devienne dans peu indifférent et tiède sur ces objets, qui sont actuellement ceux de sa vénération. Il s'agirait donc de détruire les cloîtres, au moins de commencer à diminuer leur nombre. Ce moment est venu, parce que le gouvernement français et celui d'Autriche sont endettés, qu'ils ont épuisé les ressources de l'industrie pour acquitter leurs dettes sans y parvenir. L'appât de riches abbayes et de couvents bien rentés est tentant. En leur représentant le mal que les cénobites font à la population de leurs Etats, ainsi que l'abus du grand nombre de Cucullati qui remplissent leurs provinces, en même temps la facilité de payer en partie leurs dettes en y appliquant les trésors de ces communautés qui n'ont point de successeurs, je crois qu'on les déterminerait à commencer cette réforme; et il est à présumer qu'après avoir joui de la sécularisation de quelques bénéfices, leur avidité engloutira le reste.

Tout gouvernement qui se déterminera à cette opération sera ami des philosophes, et partisan de tous les livres qui attaqueront les superstitions populaires et le faux zèle des hypocrites qui voudraient s'y opposer.

Voilà un petit projet que je soumets à l'examen du patriarche de Ferney. C'est à lui, comme au père des fidèles, de le rectifier et de l'exécuter (2).

Le patriarche m'objectera peut-être ce que l'on fera des évêques : je lui réponds qu'il n'est pas temps d'y toucher encore; qu'il faut commencer par détruire ceux qui soufflent l'embrasement du fanatisme au cœur du peuple. Dès que le peuple sera refroidi, les évêques deviendront de petits garçons dont les souverains disposeront, par la suite des temps, comme ils voudront.

La puissance des ecclésiastiques n'est que d'opinion ; elle se fonde sur la crédulité des peuples. Eclairez ces derniers, l'enchantement cesse.

Après bien des peines, j'ai déterré le malheureux compagnon de La Barre : il se trouve porte-enseigne à Vesel, et j'ai écrit pour lui.

On me marque de Paris qu'on prépare au Théâtre-Français, avec appareil, la représentation des *Scythes* (3). Vous ne vous contentez pas d'éclairer votre patrie, vous lui donnez encore du plaisir. Puissiez-vous lui en donner longtemps, et jouir, dans votre doux asile, des délices que vous avez procurées à vos contemporains, et qui s'étendront à la race future autant qu'il y aura des hommes qui aimeront les lettres, et d'âmes sensibles qui connaîtront la douceur de pleurer. *Vale.*

FÉDÉRIC

393. — DE VOLTAIRE.

5 avril.

Sire, je ne sais plus quand les chiens qui se battent pour un os, et à qui on donne cent coups de bâton, comme le dit très bien votre majesté (4), pourront aller demander un chenil dans vos Etats (5). Tous ces petits dogues-là, accoutumés à japper sur leurs paliers, deviennent indécis de jour en jour. Je crois qu'il y a deux familles qui partent incessamment, mais je ne puis parler aux autres, la communication étant interdite par un cordon de troupes dont on vante déjà les conquêtes. On nous a pris plus de douze pintes de lait, et plus de quatre paires de pigeons. Si cela continue, la campagne sera extrêmement glorieuse. Ce ne sont pourtant pas les malheurs de la guerre qui me font regretter le temps que j'ai passé auprès de votre majesté.

Je ne me consolerai jamais du malheur qui me fait achever ma vie loin de vous. Je suis heureux autant qu'on peut l'être dans ma situation, mais je suis loin du seul prince véritablement philosophe. Je sais fort bien qu'il y a beaucoup de souverains qui pensent comme vous; mais où est celui qui pourrait faire la préface (1) de cette *Histoire de l'Eglise?* où est celui qui a l'âme assez forte et le coup d'œil assez juste pour oser voir et dire qu'on peut très bien régner sans le lâche secours d'une secte? où est le prince assez instruit pour savoir que depuis dix-sept cents ans la secte chrétienne n'a jamais fait que du mal?

Vous avez vu sur cette matière bien des écrits auxquels il n'y a rien à répondre. Ils sont peut-être un peu trop longs, ils se répètent peut-être quelquefois les uns les autres. Je ne condamne pas toutes ces répétitions, ce sont les coups de marteau qui enfoncent le clou dans la tête du fanatisme; mais il me semble qu'on pourrait faire un excellent recueil de tous ces livres, en élaguant quelques superfluités, et en resserrant les preuves. Je me suis longtemps flatté qu'une petite colonie de gens savants et sages viendrait se consacrer dans vos Etats à éclairer le genre humain. Mille obstacles à ce dessein s'accumulent tous les jours.

Si j'étais moins vieux, si j'avais de la santé, je quitterais sans regret le château que j'ai bâti et les arbres que j'ai plantés, pour venir achever ma vie dans le pays de Clèves avec deux ou trois philosophes, et pour consacrer mes derniers jours, sous votre protection, à l'impression de quelques livres utiles. Mais, sire, ne pouvez-vous pas, sans vous compromettre, faire encourager quelque libraire de Berlin à les réimprimer, et à les faire débiter dans l'Europe à un prix qui en rende la vente facile? ce serait un amusement pour votre majesté, et ceux qui travailleraient à cette bonne œuvre en seraient récompensés dans ce monde plus que dans l'autre.

Comme j'allais continuer à vous demander cette grâce, je reçois la lettre dont votre majesté m'honore, du 24 mars. Elle a bien raison de dire que l'*inf...* ne sera jamais détruite par les armes, car il faudrait alors combattre pour une autre superstition qui ne serait reçue qu'en cas qu'elle fût plus abominable. Les armes peuvent détrôner un pape, déposséder un électeur ecclésiastique, mais non pas détrôner l'imposture.

Je ne conçois pas comment vous n'avez pas eu quelque bon évêché pour les frais de la guerre, par le dernier traité; mais je sens bien que vous ne détruirez la superstition christicole que par les armes de la raison.

Votre idée de l'attaquer par les moines est d'un grand capitaine. Les moines une fois abolis, l'erreur est exposée au mépris universel. On écrit beaucoup en France sur cette matière; tout le monde en parle. Les bénédictins eux-mêmes ont été si honteux de porter une robe couverte d'opprobre, qu'ils ont présenté une requête au roi de France pour être sécularisés; mais on n'a pas cru cette grande affaire assez mûre; on n'est pas assez hardi en France, et les dévots ont encore du crédit.

Voici un petit imprimé (2) qui m'est tombé sous la main ; il n'est pas long, mais il dit beaucoup. Il faut attaquer le monstre par les oreilles comme à la gorge.

J'ai chez moi un jeune homme nommé M. de La Harpe, qui cultive les lettres avec succès. Il a fait une épître d'*un Moine au fondateur de la Trappe* (3), qui me paraît excellente. J'aurai l'honneur de l'envoyer à votre majesté par le premier ordinaire. Je ne crois pas qu'on le condamne à être disloqué et brûlé à petit feu, comme cet infortuné qui est à Vesel, et que je sais être un très bon sujet. Je remercie votre majesté, au nom de la raison et de la bienfaisance, de la protection qu'elle accorde à cette victime du fanatisme de nos druides.

Les *Scythes* sont un ouvrage fort médiocre. Ce sont plutôt les petits cantons suisses et un marquis français (4) que les Scythes et un prince persan. Thieriot aura l'honneur d'envoyer de Paris cette rapsodie à votre majesté.

Je suis toujours fâché de mourir hors de vos Etats. Que votre majesté daigne me conserver quelque souvenir pour ma consolation.

(1) Le *Violon*. Voyez la lettre précédente. (G. A.)
(2) Ce ne fut pas paroles perdues. Voyez la lettre suivante. (G. A.)
(3) Voyez, tome III, au THÉATRE. (G. A.)
(4) Dans la fable des *Deux chiens et l'Homme*. (G. A.)
(5) Voltaire voulait alors que Vesel servît d'asile aux proscrits de Genève. Il avait essayé, quelque temps auparavant, d'y établir une colonie de philosophes français. (G. A.)

(1) Œuvre de Frédéric. (G. A.)
(2) L'*Anecdote sur Bélisaire*. (G. A.)
(3) Ou plutôt *Réponse d'un solitaire de la Trappe*. (G. A.)
(4) Voyez, tome III, notre Avertissement sur les *Scythes*. (G. A.

394. — DU ROI.

A Potsdam, 5 mai.

J'aurais cru, pendant les troubles qui désolaient l'Europe, que la terre de Ferney et la ville de Genève étaient l'arche où quelques justes furent préservés des calamités publiques. Mais, il faut l'avouer, il n'est aucun lieu où l'inquiétude des hommes et l'enchaînement fatal des causes ne puissent amener ce fléau (1). Je plains les citoyens de la Rome calviniste de se trouver réduits à la dure nécessité d'abandonner leur patrie, ou de renoncer aux priviléges de leur liberté. Ils ont affaire à trop forte partie, et les Français les traitent à la rigueur. Lentulus (2), qui a fait un tour en sa patrie, s'était proposé de passer chez vous si ce cordon impénétrable ne l'en eût empêché. Voilà comme tout se dénature par les lois de la vicissitude.

La ville de Jérusalem, bâtie par le peuple de Dieu, est possédée par les Turcs; le Capitole, cet asile des nations, ce lieu auguste où s'assemblait un sénat maître de l'univers, est maintenant habité par des récollets (3) ; et Ferney, douce et agréable retraite philosophique, sert de quartier-général aux troupes françaises. Mais vous adoucirez ces guerriers farouches, comme Orphée, votre devancier, apprivoisa les tigres et les lions.

Il est fâcheux que vous soyez assujetti, comme le reste des êtres, aux infirmités de l'âge : il faudrait que les corps joints à des âmes privilégiées comme la vôtre en fussent exempts. Les arts et la société de notre petite contrée regretteront à jamais votre perte. Ce ne sont pas de celles qu'on répare facilement : aussi votre mémoire ne périra-t-elle pas parmi nous.

Vous pouvez vous servir de nos imprimeurs selon vos désirs. Ils jouissent d'une liberté entière; et comme ils sont liés avec ceux de Hollande, de France, et d'Allemagne, je ne doute pas qu'ils n'aient des voies pour faire passer les livres où ils le jugent à propos.

Voilà pourtant un nouvel avantage que nous venons de remporter en Espagne : les jésuites sont chassés de ce royaume. De plus, les cours de Versailles, de Vienne et de Madrid ont demandé au pape la suppression d'un nombre considérable de couvents. On dit que le saint-père sera obligé d'y consentir, quoique en enrageant. Cruelle révolution! A quoi ne doit pas s'attendre le siècle qui suivra le nôtre? La cognée est mise à la racine de l'arbre : d'une part les philosophes s'élèvent contre les absurdités d'une superstition révérée ; d'une autre, les abus de la dissipation forcent les princes à s'emparer des biens de ces reclus, les suppôts et les trompettes du fanatisme. Cet édifice, sapé par ses fondements, va s'écrouler; et les nations transcriront dans leurs annales que Voltaire fut le promoteur de cette révolution, qui se fit au dix-neuvième siècle (4) dans l'esprit humain.

Qui aurait dit, au douzième siècle, que la lumière qui éclairerait le monde viendrait d'un petit bourg suisse nommé Ferney ? Tous les grands hommes communiquent leur célébrité aux lieux qu'ils habitent, et au temps où ils fleurissent.

On m'écrit de Paris qu'on m'enverra les *Scythes*. Je suis bien sûr que cette pièce sera intéressante et pathétique : heureux talents, qui font le charme de toutes vos tragédies! J'ai vu des tragédies et des panégyriques du jeune poëte (5) dont vous me parlez; il a du feu et versifie bien. Je vous suis obligé de son épître, que vous voulez me communiquer. On m'a envoyé le *Bélisaire* de Marmontel. Il faut que la Sorbonne ait été de bien mauvaise humeur pour condamner l'envie que l'auteur a de sauver Cicéron et Marc-Aurèle. Je soupçonnerais plutôt que le gouvernement a cru apercevoir quelques allusions du règne de Justinien à celui de Louis XV, et que, pour chagriner l'auteur, il a lâché contre lui la Sorbonne, comme un mâtin accoutumé d'aboyer contre qui on l'excite.

Conservez-vous toutefois, et ménagez votre vieillesse dans votre quartier-général de Ferney. Souvenez-vous qu'Archimède, pendant qu'on donnait l'assaut à la ville qu'il défendait, résolvait tranquillement un problème; et soyez persuadé que le roi Hiéron s'intéressait moins à la conservation de son géomètre que moi à celle du grand homme que le cordon des troupes françaises entoure. FÉDERIC.

(1) Edition de Berlin : « Amener le fléau de la guerre. » (G. A.)
(2) Général prussien, d'origine suisse. (G. A.)
(3) Voyez, tome VI, le *Dialogue entre Marc-Aurèle et un récollet*. (G. A.)
(4) Edition de Berlin : « Au dix-huitième siècle. » Nous croyons que la version des éditeurs de Kehl est la bonne. Frédéric ajournait d'ordinaire la ruine du catholicisme au siècle suivant. (G. A.)
(5) La Harpe. (G. A.)

395. — DU ROI.

A Potsdam, le 31 juillet.

J'ai cru, avec le public, que vous aviez changé de domicile. Des lettres de Paris nous assuraient que vous alliez vous établir à Lyon (1), et j'attribuais votre long silence à votre déménagement ; la cause que vous en alléguez est bien plus fâcheuse.

Le poëme sur les Génevois (2) m'était parvenu par Thieriot. Je n'en ai que deux chants ; vous me feriez plaisir de m'envoyer l'ouvrage entier. J'admirais, en le lisant, ce feu d'imagination que les frimas de la Suisse et le froid des ans n'ont pu éteindre ; et, comme cet ouvrage est écrit avec autant de gaieté que de chaleur, je vous croyais plus vivant que jamais. Enfin vous êtes échappé de ce nouveau danger, et vous allez sans doute nous régaler de quelque poëme sur le Styx, sur Caron, sur Cerbère, et sur tous ces objets que vous avez vus de si près. Vous nous devez la relation de ce voyage : vous vous trouverez à votre aise en la faisant, instruit par l'exemple de tant de voyageurs qui ne se sont pas gênés en nous racontant ce qu'ils n'ont jamais vu dans des pays réels. Votre champ vous fournit la mythologie, et la théologie, et la métaphysique. Quelle carrière pour l'imagination! Mais revenons à ce monde-ci.

On y vieillit prodigieusement, mon cher Voltaire : tout a bien changé depuis le temps passé que vous vous rappelez. Mon estomac, qui ne digère presque plus, m'a contraint de renoncer aux soupers. Je lis le soir, ou je fais conversation. Mes cheveux sont blanchis, mes dents s'en vont, mes jambes sont abîmées par la goutte. Je végète encore, et je m'aperçois que le temps fixe une différence sensible entre quarante et cinquante-six ans. Ajoutez à cela que depuis la paix j'ai été surchargé d'affaires, de sorte qu'il ne me reste dans la tête qu'un peu de bon sens, avec une passion renaissante pour les sciences et pour les beaux-arts. Ce sont eux qui font ma consolation et ma joie.

Votre esprit est plus jeune que le mien : sans doute que vous avez bu de la fontaine de Jouvence, ou vous avez trouvé quelque secret ignoré des grands hommes qui vous ont devancé.

Vous allez retravailler le *Siècle de Louis XIV;* mais n'est-il pas dangereux d'écrire les faits qui tiennent à nos temps (3)? c'est l'arche du Seigneur, il ne faut pas y toucher. Ceci me donne lieu de vous proposer un doute que je vous prie de résoudre. On dit le siècle d'Auguste, le siècle de Louis XIV; jusqu'à quel temps doit s'étendre ce siècle? combien avant la naissance de celui qui lui donne son nom, et combien après sa mort? Votre réponse décidera un petit différend littéraire qui s'est élevé ici à cette occasion.

J'envie à Lentulus le plaisir qu'il a eu de vous voir. Comme vous me parlez de lui (4), je suppose qu'il aura été à Ferney. Il vous a vu *facie ad faciem*, comme le grand Condé mourant espérait voir Dieu. Pour moi, je ne vois rien que mon jardin. Nous avons célébré des noces, et puis des fiançailles. J'établis ma famille. J'ai plus de neveux et de nièces que vous n'en avez. Nous menons tous une vie paisible et philosophique.

On parle aussi peu des dissidents (5) et de ce qu'ils décideront que des Génevois et des héros qui les entourent. Toutefois j'ai appris avec plaisir qu'on les laisse tranquilles. S'ils sont sages, ils auront hâte de s'accommoder, et de ne plus rechercher dorénavant l'arbitrage de voisins plus puissants qu'eux.

Vivez donc pour l'honneur des lettres ; que votre corps puisse se rajeunir comme votre esprit; et si je ne puis vous entendre, que je puisse vous lire, vous admirer, et faire des vœux pour le patriarche de Ferney! FÉDÉRIC.

396. — DU ROI.

Bonjour et bon an au patriarche de Ferney, qui ne m'envoie ni la prose ni les vers qu'il m'a promis depuis six mois. Il faut que vous autres patriarches vous ayez des usages et

(1) Voyez la lettre à Damilaville du 29 avril 1767. (G. A.)
(2) La *Guerre civile de Genève*. Voyez tome VI. (G. A.)
(3) Voltaire avait prolongé son *Siècle de Louis XIV* jusque sous Louis XV. (G. A.)
(4) On n'a pas la lettre où Voltaire parle de ce général prussien. (G. A.)
(5) Les dissidents polonais. (G. A.)

des mœurs en tout différents des profanes : avec des bâtons marquetés vous tachetez des brebis et trompez des beaux-pères; vos femmes sont tantôt vos sœurs, tantôt vos femmes, selon que les circonstances le demandent : vous promettez vos ouvrages et ne les envoyez point : je conclus de tout cela qu'il ne fait pas bon se fier à vous autres, tout grands saints que vous êtes. Et qui vous empêche de donner signe de vie? Le cordon qui entourait Genève et Ferney est levé, vous n'êtes plus bloqué par les troupes françaises, et l'on écrit de Paris que vous êtes le protégé de Choiseul. Que de raisons pour écrire! Sera-t-il dit que je recevrai clandestinement vos ouvrages, et que je ne les tirerai plus de source? Je vous avertis que j'ai imaginé le moyen de me faire payer; je vous bombarderai tant et si longtemps de mes pièces, que, pour vous préserver de leur atteinte, vous m'enverrez des vôtres. Ceci mérite quelques réflexions. Vous vous exposez plus que vous ne le pensez. Souvenez-vous combien le *Dictionnaire de Trévoux* (1) fut fatal au père Berthier; et si mes pièces ont la même vertu, vous bâillerez en les recevant, puis vous sommeillerez, puis vous tomberez en léthargie, puis on appellera le confesseur, et puis, etc., etc., etc. Ah! patriarche, évitez d'aussi grands dangers, tenez-moi parole, envoyez-moi vos ouvrages, et je vous promets que vous ne recevrez plus de moi ni d'ouvrages soporifiques, ni de poisons léthargiques, ni de médisances sur les patriarches, leurs sœurs, leurs nièces, leurs brebis, et leur inexactitude, et que je serai toujours avec l'admiration due au père des croyants, etc.

397. — DE VOLTAIRE.

Novembre 1769.

Sire, un bohémien qui a beaucoup d'esprit et de philosophie, nommé Grimm (2), m'a mandé que vous aviez initié l'empereur (3) à nos saints mystères, et que vous n'étiez pas trop content que j'eusse passé près de deux ans sans vous écrire.

Je remercie votre majesté très humblement de ce petit reproche : je lui avouerai que j'ai été si fâché et si honteux du peu de succès de la transmigration de Clèves, que je n'ai osé depuis ce temps-là présenter aucune de mes idées à votre majesté (4). Quand je songe qu'un fou et qu'un imbécile comme saint Ignace a trouvé une douzaine de prosélytes qui l'ont suivi, et que je n'ai pas pu trouver trois philosophes, j'ai été tenté de croire que la raison n'était bonne à rien; d'ailleurs, quoi que vous en disiez, je suis devenu bien vieux, et malgré toutes mes coquetteries avec l'impératrice de Russie, le fait est que j'ai été longtemps mourant et que je me meurs.

Mais je ressuscite, et je reprends tous mes sentiments envers votre majesté, et toute ma philosophie, pour lui écrire aujourd'hui au sujet d'une petite extravagance anglaise qui regarde votre personne. Elle se doutera bien que cette démence anglaise n'est pas gaie; il y a beaucoup de sages en Angleterre, mais il y a autant de sombres enthousiastes. L'un de ces énergumènes, qui peut-être a de bonnes intentions, s'est avisé de faire imprimer dans la gazette de la cour, qu'on appelle *the Witehall Evening-Post*, le 7 octobre, une prétendue lettre de moi à votre majesté, dans laquelle je vous exhorte à ne plus corrompre la nation que vous gouvernez. Voici les propres mots fidèlement traduits : « Quelle pitié, si l'étendue » de vos connaissances, vos talents, et vos vertus, ne vous » servaient qu'à pervertir ces dons du ciel pour faire la » misère et la désolation du genre humain! Vous n'avez rien » à désirer, sire, dans ce monde, que l'auguste titre d'un » héros chrétien. »

Je me flatte que ce fanatique imprimera bientôt une lettre de moi au grand-turc Moustapha, dans laquelle j'exhorterai sa hautesse à être un héros mahométan : mais comme Moustapha n'a veine qui tende à le faire un héros, et que ma véritable héroïne, l'impératrice de Russie, y a mis bon ordre, je ne crois pas que j'entreprenne cette conversion turque. Je m'en tiens aux princes et aux princesses du Nord, qui me paraissent plus éclairés que tout le sérail de Constantinople.

Je ne réponds autre chose à l'auteur qui m'impute cette belle lettre à votre majesté, que ces quatre lignes-ci : « J'ai » vu dans le *Witehall Evening-Post*, du 7 octobre 1769, » n. 3668, une prétendue lettre de moi à sa majesté le roi de » Prusse : cette lettre est bien sotte; cependant je ne l'ai » point écrite. Fait à Ferney, le 29 octobre 1769. VOLTAIRE. »

Il y a partout, sire, de ces esprits également absurdes et méchants, qui croient ou qui font semblant de croire qu'on n'a point de religion quand on n'est pas de leur secte. Ces superstitieux coquins ressemblent à la Philaminte (1) des *Femmes savantes* de Molière; ils disent :

> Nul ne doit plaire à Dieu que nous et nos amis.

J'ai dit quelque part (2) que La Motte Le Vayer, précepteur du frère de Louis XIV, répondit un jour à un de ces marouffles : « Mon ami, j'ai tant de religion, que je ne suis pas de ta religion. »

Ils ignorent, ces pauvres gens, que le vrai culte, la vraie piété, la vraie sagesse, est d'adorer Dieu comme le père commun de tous les hommes sans distinction, et d'être bienfaisant.

Ils ignorent que la religion ne consiste ni dans les rêveries des bons quakers, ni dans celles des bons anabaptistes ou des piétistes, ni dans l'impanation et l'invination, ni dans un pèlerinage à Notre-Dame de Lorette, à Notre-Dame des Neiges, ou à Notre-Dame des Sept douleurs, mais dans la connaissance de l'Etre suprême qui remplit toute la nature, et dans la vertu.

Je ne vois pas que ce soit une piété bien éclairée qui ait refusé aux dissidents de Pologne les droits que leur donne leur naissance, et qui a appelé les janissaires de notre saint-père le Turc au secours des bons catholiques romains de la Sarmatie. Ce n'est point probablement le Saint-Esprit qui a dirigé cette affaire, à moins que ce ne soit un Saint-Esprit du révérend père Malagrida, ou du révérend père Guignard, ou du révérend père Jacques Clément.

Je n'entre point dans la politique qui a toujours appuyé la cause de Dieu, depuis le grand Constantin, assassin de toute sa famille, jusqu'au meurtre de Charles Ier qu'on fit assassiner par le bourreau l'Evangile à la main; la politique n'est pas mon affaire : je me suis toujours borné à faire mes petits efforts pour rendre les hommes moins sots et plus honnêtes. C'est dans cette idée que, sans consulter les intérêts de quelques souverains (intérêts à moi très inconnus), je me borne à souhaiter très passionnément que les barbares Turcs soient chassés incessamment du pays de Xénophon, de Socrate, de Platon, de Sophocle, et d'Euripide. Si l'on voulait, cela serait bientôt fait; mais on a entrepris autrefois sept croisades de la superstition, et on n'entreprendra jamais une croisade d'honneur : on en laissera tout le fardeau à Catherine.

Au reste, sire, je suis dans mon lit depuis un an; j'aurais voulu que mon lit fût à Clèves.

J'apprends que votre majesté, qui n'est pas faite pour être au lit, se porte mieux que jamais, que vous êtes engraissé, que vous avez des couleurs brillantes. Que le grand Etre qui remplit l'univers vous conserve! Soyez à jamais le protecteur des gens qui pensent, et le fléau des ridicules.

Agréez le profond respect de votre ancien serviteur, qui n'a jamais changé d'idées, quoi qu'on dise.

398. — DU ROI.

A Potsdam, le 25 novembre.

Vous avez trop de modestie, si vous avez pu croire qu'un silence comme celui que vous avez gardé pendant deux ans peut être supporté avec patience. Non sans doute. Tout homme qui aime les lettres doit s'intéresser à votre conservation, et être bien aise quand vous-même lui en donnez des nouvelles. Que des Suisses s'établissent à Clèves, ou qu'ils restent à Genève, ce n'est pas ce qui m'intéresse, mais bien de savoir ce que fait le héros de la raison, le Prométhée de nos jours qui apporta la lumière céleste pour éclairer des aveugles, et les désabuser de leurs préjugés et de leurs erreurs.

Je suis bien aise que des sottises anglaises vous aient ressuscité : j'aimerais les extravagants qui feraient de pareils miracles. Cela n'empêche pas que je ne prenne l'auteur anglais pour un ancien Picte qui ne connaît pas l'Europe. Il faut être bien nouveau pour vous traduire en père de l'Eglise, qui par pitié de mon âme travaille à ma conversion. Il serait à souhaiter que vos évêques français eussent une pareille opinion de votre orthodoxie; vous n'en vivriez que plus tranquille.

Quant au grand-turc, on le croit très orthodoxe à Rome

(1) Ou plutôt, le *Journal de Trévoux*. Voyez, tome VI, aux FACÉTIES, la *Relation de la mort de Berthier*. (G. A.)
(2) Le philosophe Grimm, ami de Diderot, et amant de madame d'Epinay.
(3) Joseph II, alors co-régent avec sa mère des Etats héréditaires d'Autriche. (G. A.)
(4) Voila un silence qui fait grand honneur à Voltaire. (G. A.)

(1) Ou plutôt, « à l'Armande. » (G. A.)
(2) Dans les *Lettres à S. A. S. le prince de Brunswick*. Voyez tome IV. (G. A.)

comme à Versailles. Il combat, à ce que ces messieurs prétendent, pour la foi catholique, apostolique, et romaine. C'est le croissant qui défend la croix, qui soutient les évêques et les confédérés de Pologne contre ces maudits hérétiques, tant grecs que dissidents, et qui se bat pour la plus grande gloire du très saint-père. Si je n'avais pas lu l'histoire des croisades dans vos ouvrages (1), j'aurais peut-être pu m'abandonner à la folie de conquérir la Palestine, de délivrer Sion, et cueillir les palmes d'Idumée ; mais les sottises de tant de rois et de paladins qui ont guerroyé dans ces terres lointaines m'ont empêché de les imiter, assuré que l'impératrice de Russie en rendrait bon compte. Je borne mes soins à exhorter messieurs les confédérés à l'union et à la paix, à leur marquer la différence qu'il y a entre persécuter leur religion ou exiger d'eux qu'ils ne persécutent pas les autres : enfin je voudrais que l'Europe fût en paix, et que tout le monde fût content (2). Je crois que j'ai hérité ces sentiments de feu l'abbé de Saint-Pierre ; et il pourra m'arriver comme à lui de demeurer le seul de ma secte.

Pour passer à un sujet plus gai, je vous envoie un *Prologue de comédie* que j'ai composé à la hâte, pour en régaler l'électrice de Saxe qui m'a rendu visite. C'est une princesse d'un grand mérite, et qui aurait bien valu qu'un meilleur poëte la chantât. Vous voyez que je conserve mes anciennes faiblesses : j'aime les belles-lettres à la folie; ce sont elles seules qui charment nos loisirs et qui nous procurent de vrais plaisirs. J'aimerais tout autant la philosophie, si notre faible raison y pouvait découvrir les vérités cachées à nos yeux, et que notre vaine curiosité recherche si avidement : mais apprendre à connaître, c'est apprendre à douter (3). J'abandonne donc cette mer si féconde en écueils d'absurdités, persuadé que tous les objets abstraits de nos spéculations étant hors de notre portée, leur connaissance nous serait entièrement inutile, si nous pouvions y parvenir.

Avec cette façon de penser, je passe ma vieillesse tranquillement; je tâche de me procurer toutes les brochures du neveu de l'abbé Bazin (4) : il n'y a que ses ouvrages qu'on puisse lire.

Je lui souhaite longue vie, santé, et contentement, et, quoi qu'il ait dit, je l'aime toujours. FÉDÉRIC.

399. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, le 9 décembre.

Quand Thalestris (1), que le Nord admira,
Rendit visite à ce vainqueur d'Arbelle,
Il lui donna bals, ballets, opéra,
Et fit de plus de jolis vers pour elle.
Tous deux avaient infiniment d'esprit;
C'était, dit-on, plaisir de les entendre :
On avouait que Jupiter ne fit
Des Thalestris que du temps d'Alexandre.

Pausanias, dans ses *Prussiaques*, dit qu'Alexandre poussait son amour pour les beaux-arts jusqu'à faire des vers dans la langue des Welches, et qu'il mettait toujours dans ses vers un sel peu commun, de l'harmonie, des idées vraies, une grande connaissance des hommes, et qu'il faisait ces vers avec une facilité incroyable, que ceux qu'il fit pour Thalestris étaient pleins de grâce et d'harmonie.

Il ajoute que ses talents étonnaient beaucoup les Macédoniens et les Thraces, qui se connaissaient peu en vers grecs, et qu'ils apprenaient par les autres nations combien leur maître avait d'esprit; car, pour eux, ils ne le connaissaient que comme un brave guerrier qui savait gouverner comme se battre.

Il y avait, dit Plutarque, dans ce temps-là, un vieux Welche retiré vers les montagnes du Caucase, qui avait été autrefois à la cour d'Alexandre, et qui vivait aussi heureux qu'on pouvait l'être loin du camp du vainqueur d'Arbelles et de Basroc. Ce vieux radoteur disait souvent qu'il était très fâché de mourir sans avoir fait encore une fois sa cour au héros de la Macédoine.

Sire, je ne doute pas que vous n'ayez dans votre cour des savants qui ont lu Plutarque et Xénophon dans la bibliothèque de votre nouveau palais ; ils pourront vous montrer les passages grecs que j'ai l'honneur de vous citer, et votre majesté verra que rien n'est plus vrai.

Je donnerais tout le mont Caucase pour voir ce Welche deux jours à la cour d'Alexandre.

400. — DU ROI.

A Berlin, le 4 janvier 1770.

Le vieux citadin du Caucase,
Ressuscité de son tombeau,
Caracole encor sur Pégase
Plus lestement qu'un jouvenceau.
J'aimerais mieux me voir à table
Avec ce Welche plein d'appas,
Esprit fécond, toujours aimable,
Qu'avec son Grec Pausanias.

Le vieux Welche a beaucoup d'érudition; cependant il paraît qu'il persifle un peu ce pauvre Thrace, qu'il *alexandrise*: ce pauvre Thrace est un homme très ordinaire, qui n'a jamais possédé les grands talents du vainqueur du Granique, et qui aussi n'a point eu ses vices. Il a fait des vers en welche parce qu'il en fallait, et que, pour son malheur, personne que lui dans son pays n'était atteint de la rage de la métromanie. Il a envoyé ses vers au vice-dieu qu'Apollon a établi son vicaire dans ce monde; il a senti que c'était envoyer des corneilles à Athènes (1); mais il a cru que c'était un hommage qu'il fallait rendre à ce vice-dieu, comme de certaines sectes de papegaux en rendent au vieux qui préside sur les sept montagnes.

Quand vous avez pris des pilules, vous purgez de meilleurs vers que tous ceux qu'on fait actuellement en Europe. Pour moi, je prendrais toute la rhubarbe de la Sibérie et tout le séné des apothicaires, sans que jamais je fisse un chant de la *Henriade*. Tenez, voyez-vous, mon cher, chacun naît avec un certain talent : vous avez tout reçu de la nature : cette bonne mère n'a pas été aussi libérale envers tout le monde. Vous composez vos ouvrages pour la gloire, et moi pour mon amusement. Nous réussissons l'un et l'autre, mais d'une manière bien différente : car tant que le soleil éclairera le monde, tant qu'il se conservera une teinture de science, une étincelle de goût, tant qu'il y aura des esprits qui aimeront des pensées sublimes, tant qu'il se trouvera des oreilles sensibles à l'harmonie, vos ouvrages dureront, et votre nom remplira l'espace des siècles qui mènent à l'éternité. Pour les miens, on dira : C'est beaucoup que ce roi n'ait pas été tout à fait imbécile; cela est passable ; s'il était né particulier, il aurait pourtant pu gagner sa vie en se faisant correcteur chez quelque libraire ; et puis on jette là le livre, et puis on en fait des papillotes, et puis il n'en est plus question.

Mais comme ne fait pas des vers qui veut, et qu'on barbouille du papier plus facilement en prose, je vous envoie un mémoire destiné pour l'Académie. Le sujet est grave, la matière est philosophique; et je me flatte que vous conviendrez du principe que j'ai tâché de démontrer de mon mieux.

J'espère que cela me vaudra quelques brochures de Ferney. Si vous voulez, nous barroterons nos marchandises : c'est un commerce que j'espère faire avec avantage, car les denrées de Ferney valent mieux que tout ce que la Thrace peut produire.

J'attends sur cela votre réponse, vous assurant que personne ne connaît mieux le prix du solitaire du Caucase que le philosophe de Sans-Souci. FÉDÉRIC.

401. — DE VOLTAIRE.

Janvier.

Mon cher Lorrain (2), je ne sais pas comment vous vous appelez aujourd'hui; mais au bout de dix-huit ans j'ai reconnu votre écriture. Je vois que vous avez travaillé sous un grand maître. Vous êtes donc de l'Académie de Berlin; assurément vous en faites l'ornement et l'instruction. Vous me paraissez un grand philosophe dans le séjour des revues, des canons, et des baïonnettes. Comment avez-vous pu allier des objets si contraires? Il n'y a point de cour en Europe où l'on associe ces deux ennemis. Vous me direz peut-être que Marc-Aurèle et Julien avaient trouvé ce secret, qu'il a été perdu jusqu'à nos jours, et que vous vivez auprès d'un maî-

(1) Voyez, tome II, l'*Essai sur les mœurs*. (G. A.)
(2) On sait que Frédéric, au contraire, entretenait habilement les troubles de la Pologne. (G. A.)
(3) Réminiscence de deux vers de madame Deshoulières. (G. A.)
(4) Pseudonyme de Voltaire. Voyez, tome V, la *Défense de mon oncle*. (G. A.)
(5) L'électrice de Saxe. (G. A.)

(1) Même phrase dans une lettre du 20 février 1767. (G. A.)
(2) Cette lettre est une réponse à l'envoi d'un ouvrage manuscrit du roi de Prusse, sur les principes de la morale. Voltaire l'adresse au copiste de cet ouvrage, dont il suppose qu'il a reconnu l'écriture. (K.) — L'ouvrage de Frédéric dont il s'agit est un *Essai sur l'amour-propre envisagé comme principe de morale*. (G. A.)

tre qui l'a ressuscité. Cela est vrai, mon cher Lorrain; mais ce maître ne donne pas le génie.

Il faut que vous en ayez beaucoup pour que vous ayez enfin montré par votre écrit la vraie manière d'être vertueux sans être un sot et sans être un enthousiaste.

Vous avez raison, vous touchez au but. C'est l'amour-propre bien dirigé qui fait les hommes de bon sens véritablement vertueux. Il ne s'agit plus que d'avoir du bon sens; et tout le monde en a sans doute assez pour vous comprendre, puisque votre écrit est, comme tous les bons ouvrages, à la portée de tout le monde.

Oui, l'amour-propre est le vent qui enfle les voiles, et qui conduit le vaisseau dans le port. Si le vent est trop violent, il nous submerge; si l'amour-propre est désordonné, il devient frénésie. Or il ne peut être frénétique avec du bon sens. Voilà donc la raison mariée à l'amour-propre : leurs enfants sont la vertu et le bonheur. Il est vrai que la raison a fait bien des fausses couches avant de mettre ces deux enfants au monde. On prétend encore qu'ils ne sont pas entièrement sains, et qu'ils ont toujours quelques petites maladies; mais ils s'en tirent avec du régime.

Je vous admire, mon cher Lorrain, quand je lis ces paroles : « Qu'y a-t-il de plus beau et de plus admirable que de » tirer d'un principe même qui peut mener au vice, la source » du bien et de la félicité publique? »

On dit que vous faites aussi aux Welches l'honneur d'écrire en vers dans leur langue; je voudrais bien en voir quelques-uns. Expliquez-moi comment vous êtes parvenu à être poëte, philosophe, orateur, historien, et musicien. On dit qu'il y a dans votre pays un génie qui apparaît les jeudis à Berlin, et que dès qu'il est entré dans une certaine salle, on entend une symphonie excellente, dont il a composé les plus beaux airs. Le reste de la semaine il se retire dans un château bâti par un nécroman; de là il envoie des influences sur la terre. Je crois l'avoir aperçu il y a vingt ans; il me semble qu'il avait des ailes, car il passait en un clin d'œil d'un empire à un autre. Je crois même qu'il me fit tomber par terre d'un coup d'aile.

Si vous le voyez ou sur un laurier ou sur des roses, car c'est là qu'il habite, mettez-moi à ses pieds, supposé qu'il en ait, car il ne doit pas être fait comme les hommes. Dites-lui que je ne suis pas rancunier avec les génies. Assurez-le que mon plus grand regret à ma mort sera de n'avoir pas vécu à l'ombre de ses ailes, et que j'ose chérir son universalité avec l'admiration la plus respectueuse.

402. — DU ROI.

A Potsdam, le 17 février.

Le pauvre Lorrain, dont vous vous souvenez, trouve une grande différence des copies qu'il fait à présent à celles qu'il faisait autrefois (1). A présent, il écrit pour le temps : il y a dix-huit ans, c'était pour l'immortalité. Il n'en est pas moins flatté de l'approbation que vous donnez à son ouvrage, qui roule sur des idées dont on trouve le germe dans l'*Esprit* d'Helvétius et dans les *Essais* de d'Alembert. L'un écrit avec une métaphysique trop subtile, et l'autre ne fait qu'indiquer ses idées.

Le pauvre Lorrain sent qu'il vous a importuné par l'envoi des rêveries de son maître; mais par une suite de l'élévation où se trouve le patriarche de Ferney, il doit s'attendre à ces sortes d'hommages et d'importunités. Le patriarche demande des vers en welche d'un auteur tudesque, il en aura; mais il se repentira de les avoir demandés. Ces vers sont adressés à une dame qu'il doit connaître (2); ils ont été faits à l'occasion d'un propos de table, où cette dame se plaignait de la difficulté de trouver un juste milieu entre le trop et le trop peu. Ce sont de ces vers de société, dont Paris fournissait autrefois d'amples recueils qui commencent à devenir plus rares.

Le pauvre Lorrain est bien embarrassé à découvrir le génie dont vous lui parlez; il l'a cherché partout. Ce n'est pas sans raison : les roses et les lauriers (3) ont été tous transplantés en Russie; de sorte qu'il le cherche en vain. Ce Lorrain suppose que la brillante imagination qui triomphe à Ferney du temps et des infirmités de l'âge a tracé de fantaisie le tableau de ce génie, et qu'il en est comme du jardin des Hespérides et de la fontaine de Jouvence, que la grave antiquité a si longtemps recherchés inutilement.

Si cependant il était question d'un bon vieux radoteur de philosophe qui habite une vigne de ces environs, il a chargé le Lorrain de vous assurer qu'il regrette fort le patriarche de Ferney, qu'il voudrait qu'il fût possible encore de le recueillir chez lui, et de l'associer à ses études; qu'au moins ce patriarche peut être assuré que personne n'apprécie mieux son mérite, et n'aime plus que lui son beau génie. FÉDÉRIC.

(1) C'est-à-dire au temps où il copiait pour Voltaire à Berlin. (G. A.)
(2) *Epître sur le Trop et le Trop peu, à madame de Morian.* (G. A.)
(3) Édition de Berlin : « Ce n'est pas la saison des roses, et les lauriers ont, etc. » (G. A.)

403. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 9 mars.

C'en est *trop* d'avoir tout ce feu
Qui si vivement vous inspire,
Qui luit, qui plaît, et qu'on admire,
Quand les autres en ont *trop peu* (1).

Sur les humains *trop* d'avantages,
Dans vos exploits, dans vos écrits,
Étonnent les grands et les sages,
Qui devant vous sont *trop petits* (2).

J'eus *trop* d'espoir dans ma jeunesse,
Et dans l'âge mûr *trop* d'ennuis;
Mais dans la vieillesse où je suis,
Hélas! j'ai *trop peu* de sagesse.

De France on dit que, dans ce temps,
Quelques muses se sont bannies;
Nous n'avons pas *trop* de savants,
Nous avons *trop peu* de génies.

Vivre et mourir auprès de vous,
C'eût été pour moi *trop* prétendre;
Et si mon sort est *trop peu* doux,
C'est à lui que je veux m'en prendre.

Sire, il est clair que vous avez *trop* de tout, et moi *trop peu*. Votre épître à madame de Morian sur ce sujet est charmante. Il y a plus de trente ans que vous m'étonnez tous les jours. Je conçois bien comment un jeune Parisien oisif peut faire de jolis vers français, quand il n'a rien à faire le matin que sa toilette; mais qu'un roi du Nord, qui gouverne tout seul une vingtaine de provinces, fasse sans peine des vers à la Chaulieu, des vers qui sont à la fois d'un poëte et d'un homme de bonne compagnie, c'est ce qui me passe. Quoi! vous nous battez en Thuringe, et vous faites des vers mieux que nous! c'est là qu'il y a du *trop*; et vous me causez *trop* de regrets de ne pas mourir auprès de votre majesté héroïque et poétique.

404. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 27 avril.

Sire, quand vous étiez malade, je l'étais bien aussi, et je faisais même tout comme vous de la prose et des vers, à cela près que mes vers et ma prose ne valaient pas grand'chose; je conclus que j'étais fait pour vivre et mourir auprès de vous, et qu'il y a eu du malentendu si cela n'est pas arrivé.

Me voilà capucin pendant que vous êtes jésuite (3); c'est encore une raison de plus qui devait me retenir à Berlin; cependant on dit que frère Ganganelli (4) a condamné mes œuvres, ou du moins celles que les libraires vendent sous mon nom.

Je vais écrire à sa sainteté que je suis très bon catholique, et que je prends votre majesté pour mon répondant.

Je ne renonce point du tout à mon auréole; et comme je suis près de mourir d'une fluxion de poitrine, je vous prie de me faire canoniser au plus vite : cela ne vous coûtera que cent mille écus : c'est marché donné.

Pour vous, sire, quand il faudra vous canoniser, on s'adressera à Marc-Aurèle. Vos Dialogues (5) sont tout à fait dans son goût comme dans ses principes; je ne sais rien de plus utile. Vous avez trouvé le secret d'être le défenseur, le législateur, l'historien, et le précepteur de votre royaume; tout cela est pourtant vrai : je défie qu'on en dise autant de

(1) C'est une imitation de l'épître de Frédéric sur le *Trop* et le *Trop peu*. (G. A.)
(2) Il faudrait dans ce dernier vers un *Trop peu*, mais Voltaire s'est souvenu qu'on employait jadis *petit* pour *peu*, et il a pu mettre : *Trop petits*. (G. A.)
(3) Frédéric avait recueilli les jésuites chassés de France, de Portugal, etc. (G. A.)
(4) Le pape Clément XIV. (G. A.)
(5) Ces *Dialogues* figurent dans les *Œuvres posthumes de Frédéric*. (G. A.)

Moustapha (1). Vous devriez bien vous arranger pour attraper quelques dépouilles de ce gros cochon ; ce serait rendre service au genre humain.

Pendant que l'empire russe et l'empire ottoman se choquent avec un fracas qui retentit jusqu'aux deux bouts du monde, la petite république de Genève est toujours sous les armes ; mon manoir est rempli d'émigrants qui s'y réfugient. La ville de Jean Calvin n'est pas édifiante pour le moment présent.

Je n'ai jamais vu tant de neige et tant de sottises. Je ne verrai bientôt rien de tout cela, car je me meurs.

Daignez recevoir la bénédiction de frère François, et m'envoyer celle de saint Ignace.

Restez un héros sur la terre, et n'abandonnez pas absolument la mémoire d'un homme dont l'âme a toujours été aux pieds de la vôtre.

405. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, le 4 mai.

Sire, je me flatte que votre santé est entièrement raffermie. Je vous ai vu autrefois vous faire saigner à cloche-pied immédiatement après un accès de goutte, et monter à cheval le lendemain : vous faites encore plus aujourd'hui; vos Dialogues à la Marc-Aurèle sont fort au-dessus d'une course à cheval et d'une parade.

Je ne sais si votre majesté est encore autant dans le goût des tableaux qu'elle est dans celui de la morale. L'impératrice de Russie en fait acheter à présent de tous les côtés ; on lui en a vendu pour cent mille francs à Genève : cela fait croire qu'elle a de l'argent de reste pour battre Moustapha. Je voudrais que vous vous amusassiez à battre Moustapha aussi, et que vous partageassiez avec elle ; mais je ne suis chargé que de proposer un tableau à votre majesté, et nullement la guerre contre le Turc. M. Hénin, résident de France à Genève, a le tableau des trois Grâces de Vanloo, haut de six pieds, avec des bordures. Il le veut vendre onze mille livres : voilà tout ce que j'en sais. Il était destiné pour le feu roi de Pologne (2). S'il convient à votre nouveau palais, vous n'avez qu'à ordonner qu'on vous l'envoie, et voilà ma commission faite.

Comme j'ai presque perdu la vue au milieu des neiges du mont Jura, ce n'est pas à moi à parler de tableaux. Je ne puis guère non plus parler de vers dans l'état où je suis ; car si votre majesté a eu la goutte, votre vieux serviteur se meurt de la poitrine. Nous avons l'hiver pour printemps dans nos Alpes. Je ne sais si la nature traite mieux les sables de Berlin; mais je me souviens que le temps était toujours beau auprès de votre majesté. Je la supplie de me conserver ses bontés, et de n'avoir point de goutte. Je suis plus près du paradis qu'elle, car elle n'est que protectrice des jésuites, et moi je suis réellement capucin; j'en ai la patente avec le portrait de saint François, tiré sur l'original (3).

Je me mets à vos pieds, malgré mes honneurs divins. Frère *François Voltaire*.

406. — DU ROI.

A Charlottenbourg, le 24 mai.

Je vous crois très capucin, puisque vous le voulez, et même sûr de votre canonisation parmi les saints de l'Eglise. Je n'en connais aucun qui vous soit comparable, et je commence par dire : *Sancte Voltarie, ora pro nobis*.

Cependant le saint-père vous a fait brûler à Rome. Ne pensez pas que vous soyez le seul qui ayez joui de cette faveur : l'*Abrégé de Fleury* a eu un sort tout semblable (4). Il y a je ne sais quelle affinité entre nous qui me frappe. Je suis le protecteur des jésuites ; vous, des capucins ; vos ouvrages sont brûlés à Rome, les miens aussi. Mais vous êtes saint, et je vous cède la préférence.

Comment, monsieur le saint, vous vous étonnez qu'il y ait une guerre en Europe dont je ne sois pas! cela n'est pas trop canonique. Sachez donc que les philosophes, par leurs déclamations perpétuelles contre ceux qu'ils appellent brigands mercenaires (5), m'ont rendu pacifique. L'impératrice de Russie peut guerroyer à son aise; elle a obtenu de Diderot, à beaux deniers comptants (1), une dispense pour faire battre les Russes contre les Turcs. Pour moi, qui crains les censures philosophiques, l'excommunication encyclopédique, et de commettre un crime de lèse-philosophie, je me tiens en repos. Et comme aucun livre n'a paru encore contre les subsides, j'ai cru qu'il m'était permis, selon les lois civiles et naturelles (2), d'en payer à mon allié, auquel je les dois ; et je suis en règle vis-à-vis de ces précepteurs du genre humain qui s'arrogent le droit de fesser princes, rois, et empereurs qui désobéissent à leurs règles.

Je me suis refondu par la lecture d'un ouvrage intitulé, *Essai sur les préjugés* (3). Je vous envoie quelques remarques (4) qu'un solitaire de mes amis a faites sur ce livre. Je m'imagine que ce solitaire s'est assez rencontré avec votre façon de penser, et avec cette modération dont vous ne vous départez jamais dans les écrits que vous avouez vôtres. Au reste, je ne pense plus à mes maux; c'est l'affaire de mes jambes de s'accoutumer à la goutte comme elles pourront. J'ai d'autres occupations : je vais mon chemin, clopinant ou boitant, sans m'embarrasser de ces bagatelles. Lorsque j'étais malade, en recevant votre lettre, le souvenir de Panétius me rendit mes forces. Je me rappelle la réponse de ce philosophe à Pompée qui désirait de l'entendre; et je me dis qu'il serait honteux pour moi que la goutte m'empêchât de vous écrire.

Vous me parlez de tableaux suisses ; mais je n'en achète plus depuis que je paie des subsides. Il faut savoir prescrire des bornes à ses goûts comme à ses passions.

Au reste, je fais des vœux sincères pour la corroboration et l'énergie de votre poitrine. Je crois toujours qu'elle ne vous fera pas faux bond si tôt. Contentez-vous des miracles que vous faites en vie, et ne vous hâtez pas d'en opérer après votre mort. Vous êtes sûr des premiers, et les philosophes pourraient suspecter les autres. Sur quoi, je prie saint Jean du désert, saint Antoine, saint François d'Assise, et saint Cucufin, de vous prendre tous en leur sainte et digne garde. FÉDÉRIC.

407. — DE VOLTAIRE.

8 juin.

Quand un cordelier (5) incendie
Les ouvrages d'un capucin,
On sent bien que c'est jalousie,
Et l'effet de l'esprit malin :
Mais lorsque d'un grand souverain
Les beaux écrits il associe
Aux farces de saint Cucufin,
C'est une énorme étourderie.
Le saint-père est un pauvre saint;
C'est un sot moine qui s'oublie;
Au hasard il excommunie.
Qui trop embrasse mal étreint.

Voilà votre majesté bien payée de s'être vouée à saint Ignace ; passe pour moi chétif, qui n'appartiens qu'à saint François.

Le malheur, sire, c'est qu'il n'y a rien à gagner à punir frère Ganganelli : plût à Dieu qu'il eût quelque bon domaine dans votre voisinage, et que vous ne fussiez pas si loin de Notre-Dame-de-Lorette (6)!

Il est beau de savoir railler
Ces arlequins faiseurs de bulles.
J'aime à les rendre ridicules;
J'aimerais mieux les dépouiller.

Que ne vous chargez-vous du vicaire de Simon Barjone, tandis que l'impératrice de Russie époussette le vicaire de Mahomet? Vous auriez à vous deux purgé la terre de deux étranges sottises. J'avais autrefois conçu ces grandes espérances de vous ; mais vous vous êtes contenté de vous moquer de Rome et de moi, d'aller droit au solide, et d'être un héros très avisé.

J'avais dans ma petite bibliothèque l'*Essai sur les préjugés*, mais je ne l'avais jamais lu ; j'avais essayé d'en parcourir quelques pages, et n'ayant vu qu'un verbiage sans esprit, j'avais jeté là le livre. Vous lui faites trop d'honneur de le critiquer ; mais béni soyez-vous d'avoir marché sur des cail-

---

(1) Voyez, plus loin, la *Correspondance avec Catherine* à cette époque. (G. A.)
(2) Stanislas Leczinski, mort en 1766. (G. A.)
(3) Tout cela est fort exact. Voyez la lettre à Dupont, du 30 mars 1770. (G. A.)
(4) L'*Abrégé* fut condamné à cause de la préface de Frédéric, en même temps que six opuscules de Voltaire. (G. A.)
(5) Les soldats. (G. A.)

(1) Elle avait acheté la bibliothèque du philosophe. (G. A.)
(2) Edition de Berlin : « Selon les lois de la nature. » (G. A.)
(3) Par d'Holbach. On l'attribuait à Dumarsais. (G. A.)
(4) *Examen de l'essai sur les préjugés*. (G. A.)
(5) Le pape avait été cordelier. (G. A.)
(6) Pèlerinage fameux par ses trésors. (G. A.)

loux, et d'avoir taillé des diamants! Les mauvais livres ont quelquefois cela de bon, qu'ils en produisent d'utiles.

De la fange la plus grossière
On voit souvent naître des fleurs,
Quand le dieu brillant des neuf Sœurs
La frappe d'un trait de lumière.

Tâchez, je vous prie, sire, d'avoir pitié de mes vieux préjugés en faveur des Grecs contre les Turcs; j'aime mieux la famille de Socrate que les descendants d'Orcan, malgré mon profond respect pour les souverains.

Sire, vous savez bien que si vous n'étiez pas roi, j'aurais voulu vivre et mourir auprès de vous. *Le vieux malade ermite.*

Je vois que vous ne voulez point des trois Grâces de M. Hénin; celles qui vous inspirent quand vous écrivez sont beaucoup plus grâces.

408. — DU ROI.

A Sans-Souci, le 7 juillet.

Que le saint-père ait fait brûler
Un gros tas de mes rapsodies,
Je saurai, pour m'en consoler,
Me chauffer à leurs incendies,
Et mettre aux pieds de Jésus-Christ,
En bon enfant de saint Ignace,
Tout ce que j'ai jamais écrit
Sans l'assistance de la grâce,
Suffisante comme efficace.
Mais ce suisse du paradis
Était ivre, ou du moins bien gris,
Lorsqu'il osa traiter de même
Les ouvrages de mon bon saint,
Nouveau patron de Cucufin (1).
J'appelle de cet anathème
Au corps du concile prochain.
Il paraît même très plausible,
Et, malgré Loyola, je crois
Que le saint-père en tels exploits
Ne fut jamais moins infaillible.

Ce bon cordelier du Vatican n'est pas, après tout, aussi hargneux qu'on se l'imagine. S'il fait brûler quelques livres, c'est seulement pour que l'usage ne s'en perde pas; et d'ailleurs les nez romains aiment à flairer l'odeur de cette fumée.

Mais n'admirez-vous pas avec quelle patience digne de l'agneau sans tache il s'est laissé enlever le comtat d'Avignon (2)? combien peu il y pense, et dans quelle concorde il vit avec le Très-Chrétien? Pour moi, j'aurais tort de me plaindre de lui : il me laisse mes chers jésuites, que l'on persécute partout. J'en conserverai la graine précieuse pour en fournir un jour à ceux qui voudraient cultiver chez eux cette plante si rare. Il n'en est pas de même du sultan turc.

Si monsieur le mamamouchi
Ne s'était point mêlé des troubles de Pologne,
Il n'aurait point avec vergogne
Vu ses spahis mis en hachi,
Et de certaine impératrice
(Qui vaut seule deux empereurs)
Reçu, pour prix de son caprice,
Des leçons qui devraient rabaisser ses hauteurs.
Vous voyez comme elle s'acquitte
De tant de devoirs importants.
J'admire, avec le vieil ermite,
Ses immenses projets, ses exploits éclatants :
Quand on possède son mérite,
On peut se passer d'assistants.

C'est pourquoi il me suffit de contempler ses grands succès, de faire une guerre de bourse très philosophique, et de profiter de ce temps de tranquillité pour guérir entièrement les plaies que la dernière guerre nous a faites, et qui saignent encore.

Et quant à monsieur le vicaire
(Je dis vicaire du bon Dieu),
Je le laisse en paix en son lieu
S'amuser avec son bréviaire.
Hélas! il n'est que trop puni
En vivant de cette manière :
Du sage en tout pays honni,
Payé pour tromper le vulgaire,
Et, tremblant qu'un jour en son nid
Il n'entre un rayon de lumière
Dardé du foyer de Ferney.
A son éclat, à ses attraits,
Disparaîtrait le sortilége;
Lors adieu le sacré collége,
La sainte Église et ses secrets.

Lorette serait à côté de ma vigne, que certainement je n'y toucherais pas. Ses trésors pourraient séduire des Mandrin, des Conflans, des Turpin, des Richelieu (1), et leurs pareils. Ce n'est pas que je respecte des dons que l'abrutissement a consacrés, mais il faut épargner ce que le public vénère; il ne faut point donner de scandale : et, supposé qu'on se croie plus sage que les autres, il faut, par complaisance, par commisération pour leurs faiblesses, ne point choquer leurs préjugés. Il serait à souhaiter que les prétendus philosophes de nos jours pensassent de même (2).

Un ouvrage de leur boutique m'est tombé entre les mains : il m'a paru si téméraire, que je n'ai pu m'empêcher de faire quelques remarques sur le *Système de la nature* (3), que l'auteur arrange à sa façon. Je vous communique ces remarques; et si je me suis rencontré avec votre façon de penser, je m'en applaudirai. J'y joins une élégie sur la mort d'une dame d'honneur (4) de ma sœur Amélie, dont la perte lui fut très sensible. Je sais que j'envoie ces balivernes au plus grand poëte du siècle, qui le dispute à tout ce que l'antiquité a produit de plus parfait : mais vous vous souviendrez qu'il était d'usage, dans les temps reculés, que les poëtes portassent leurs tributs au temple d'Apollon. Il y avait même du temps d'Auguste une bibliothèque consacrée à ce dieu, où les Virgile, les Ovide, les Horace, lisaient publiquement leurs écrits. Dans ce siècle où Ferney s'élève sur les ruines de Delphes, il est bien juste que l'on y envoie ses offrandes : il ne manque au génie qui occupe ses lieux que l'immortalité.

Vous en jouirez bien par vos divins écrits;
Ils sont faits pour plaire à tout âge :
Ils savent éclairer le sage,
Et répandre des fleurs sur les Jeux et les Ris.
Quel illustre destin, quel sort pour un poëme
D'aller toujours de pair avec l'éternité!
Ah! qu'à cette félicité
Votre corps ait sa part de même!

Ce sont des vœux auxquels tous les hommes de lettres doivent se joindre; ils doivent vous considérer comme une colonne qui soutient seule par sa force un bâtiment prêt à s'écrouler, et dont des barbares sapent déjà les fondements. Un essaim de géomètres myrmidons persécute déjà les belles-lettres, en leur prescrivant des lois pour les dégrader. Que n'arrivera-t-il pas lorsqu'elles manqueront de leur unique appui, et lorsque de froids imitateurs de votre beau génie s'efforceront en vain de vous remplacer! Dieu me garde de n'avoir pour amusement que de courtes et arides solutions de problèmes plus ennuyeux encore qu'inutiles! Mais ne prévenons point un avenir aussi fâcheux, et contentons-nous de jouir de ce que nous possédons.

O compagnes d'une déesse!
Vous que par des soins assidus
Voltaire sut en sa jeunesse
Débaucher des pas de Vénus,
Grâces, veillez sur ses années :
Vous lui devez tous vos secours;
Apollon pour jamais unit vos destinées,
Obtenez d'Alecto d'en prolonger le cours.

FÉDÉRIC.

409. — DE VOLTAIRE.

27 juillet.

Sire, vous et le roi de la Chine vous êtes à présent les deux seuls souverains qui soient philosophes et poëtes. Je venais de lire un extrait de deux poëmes de l'empereur Kien-long (5), lorsque j'ai reçu la prose et les vers de Frédéric-le-Grand. Je vais d'abord à votre prose, dont le sujet intéresse tous les hommes, aussi bien que vous autres maîtres du monde. Vous voilà comme Marc-Aurèle, qui combattait par ses réflexions morales le système de Lucrèce.

(1) Voyez, tome VI, aux FACÉTIES, la *Canonisation de saint Cucufin*. (G. A.)

(2) 11 juin 1768. Voyez, tome II, le *Précis du Siècle de Louis XV*, chap. XXXIX. (G. A.)

(1) Conflans, Turpin et Richelieu s'étaient livrés à des actes de pillage dans la guerre de Sept-Ans. (G. A.)

(2) Voici un des premiers coups de dents de Frédéric aux encyclopédistes. (G. A.)

(3) Le fameux livre de d'Holbach. (G. A.)

(4) Mademoiselle Hertofeld. (G. A.)

(5) *Éloge de la ville de Mouckden*, suivi d'une *Pièce de vers sur le thé*, 1770. (G. A.)

J'avais déjà vu une petite réfutation du *Système de la nature* par un homme de mes amis (1). Il a eu le bonheur de se rencontrer plus d'une fois avec votre majesté : c'est bon signe quand un roi et un simple homme pensent de même ; leurs intérêts sont souvent si contraires, que, quand ils se réunissent dans leurs idées, il faut bien qu'ils aient raison.

Il me semble que vos remarques doivent être imprimées : ce sont des leçons pour le genre humain. Vous soutenez d'un bras la cause de Dieu, et vous écrasez de l'autre la superstition. Il serait bien digne d'un héros d'adorer publiquement Dieu, et de donner des soufflets à celui qui se dit son vicaire. Si vous ne voulez pas faire imprimer vos remarques dans votre capitale, comme Kien-long vient de faire imprimer ses poésies à Pékin, daignez m'en charger, et je les publierai sur-le-champ.

L'athéisme ne peut jamais faire aucun bien, et la superstition a fait des maux à l'infini : sauvez-nous de ces deux gouffres. Si quelqu'un peut rendre ce service au monde, c'est vous.

Non seulement vous réfutez l'auteur, mais vous lui enseignez la manière dont il devait s'y prendre pour être utile.

De plus, vous donnez sur les oreilles à frère Ganganelli et aux siens; ainsi, dans votre ouvrage, vous rendez justice à tout le monde. Frère Ganganelli et ses arlequins devaient bien savoir, avec le reste de l'Europe, de qui est la belle préface de l'*Abrégé* de Fleury. Leur insolence absurde n'est pas pardonnable. Vos canons pourraient s'emparer de Rome, mais ils feraient trop de mal à droite et à gauche : ils en feraient à vous-même, et nous ne sommes plus au temps des Hérules et des Lombards; mais nous sommes au temps des Kien-long et des Frédéric. Ganganelli sera assez puni d'un trait de votre plume ; votre majesté réserve son épée pour de plus belles occasions.

Permettez-moi de vous faire une petite représentation sur l'intelligence entre les rois et les prêtres, que l'auteur du *Système* reproche aux fronts couronnés et aux fronts tonsurés. Vous avez très grande raison de dire qu'il n'en est rien, et que notre philosophe athée ne sait pas comment va aujourd'hui le train du monde. Mais c'est ainsi, messeigneurs, qu'il allait autrefois ; c'est ainsi que vous avez commencé; c'est ainsi que les Albouin, les Théodoric, les Clovis, et leurs premiers successeurs, ont manœuvré avec les papes. Partageons les dépouilles, prends les dîmes, et laisse-moi le reste : bénis ma conquête, je protégerai ton usurpation : remplissons nos bourses ; dis de la part de Dieu qu'il faut m'obéir, et je te baiserai les pieds. Ce traité a été signé du sang des peuples par les conquérants et par les prêtres. Cela s'appelle *les deux puissances*.

Ensuite les deux puissances se sont brouillées, et vous savez ce qu'il en a coûté à votre Allemagne et à l'Italie. Tout a changé enfin de nos jours. Au diable s'il y a deux puissances dans les Etats de votre majesté et dans le vaste empire de Catherine II ! Ainsi vous avez raison pour le temps présent ; et le philosophe athée a raison pour le temps passé (2).

Quoi qu'il en soit, il faut que votre ouvrage soit public. *Ne tenez pas votre chandelle sous le boisseau*, comme dit l'autre (3).

Les peuples sont encor dans une nuit profonde;
Nos sages à tâtons sont prêts à s'égarer :
Mille rois comme vous ont désolé le monde;
C'est à vous seul de l'éclairer.

Ce que vous dites en vers (4) de mon héroïne Catherine II est charmant, et mérite bien que je vous fasse une infidélité.

Je ne sais si c'est le prince héréditaire de Brunsvick ou un autre prince de ce nom qui va se signaler pour elle (5) ; voilà un héroïsme de croisade.

J'avoue que je ne conçois pas comment l'empereur ne saisit pas l'occasion pour s'emparer de la Bosnie et de la Servie; ce qui ne coûterait que la peine du voyage. On perd le moment de chasser le Turc de l'Europe : il ne reviendra peut-être plus ; mais je me consolerai si, dans ce charivari, votre majesté arrondit sa Prusse.

En attendant, vous écoutez les mouvements de votre cœur sensible : vous êtes homme quand vous n'êtes pas roi ; vos vers à madame la princesse Amélie sont de l'âme à laquelle j'ai été attaché depuis trente ans, et à laquelle je le serai le dernier moment de ma vie, malgré le mal que m'a fait votre royauté, et dont je souffre encore le contre-coup sur la frontière de mon drôle de pays natal.

(1) Dieu, *Réponse au Système de la nature*, par Voltaire. Voyez le *Dictionnaire philosophique*, à l'article Dieu. (G. A.)
(2) Voyez, tome VI, la lettre écrite à d'Alembert, ce même jour 27 juillet, sur le *Système de la nature*. (G. A.)
(3) Matthieu. (G. A.)
(4) Dans la lettre précédente. (G. A.)
(5) C'était le prince Guillaume-Adolphe. Voyez, plus loin, la lettre de Voltaire du 12 octobre. (G. A.)

410. — DU ROI.

A Potsdam, le 15 auguste.

Ne cachez point votre lumière sous le boisseau. C'était sans doute à vous que ce passage s'adressait; votre génie est un flambeau qui doit éclairer le monde. Mon partage a été celui d'une faible chandelle qui suffit à peine pour m'éclairer, et dont la pâle lueur disparaît à l'éclat de vos rayons.

Lorsque j'eus achevé mon ouvrage contre l'athéisme, je crus ma réfutation très orthodoxe ; je la relus, et je la trouvai bien éloignée de l'être. Il y a des endroits qui ne sauraient paraître sans effaroucher les timides et scandaliser les dévots. Un petit mot qui m'est échappé sur l'éternité du monde me ferait lapider dans votre patrie, si j'y étais né particulier, et que je l'y eusse fait imprimer. Je sens que je n'ai point du tout l'âme ni le style théologiques. Je me contente donc de conserver en liberté mes opinions, sans les répandre et les semer dans un terrain qui leur est contraire (1).

Il n'en est pas de même des vers au sujet de l'impératrice de Russie : je les abandonne à votre disposition ; ses troupes, par un enchaînement de succès et de prospérités, me justifient. Vous verrez dans peu le sultan demander la paix à Catherine, et celle-ci, par sa modération, ajouter un nouveau lustre à ses victoires.

J'ignore pourquoi l'empereur ne se mêle point de cette guerre. Je ne suis point son allié. Mais ses secrets doivent être connus de M. de Choiseul, qui pourra vous les expliquer.

Le cordelier de Saint-Pierre (2) a brûlé mes écrits, et ne m'a point excommunié à Pâques, comme ses prédécesseurs en ont eu la coutume. Ce procédé me réconcilie avec lui ; car j'ai l'âme bonne, et vous savez combien j'aime à communier.

Je pars pour la Silésie, et vas trouver l'empereur, qui m'a invité à son camp de Moravie, non pas pour nous battre comme autrefois, mais pour vivre en bons voisins. Ce prince est aimable et plein de mérite. Il aime vos ouvrages, et les lit autant qu'il peut : il n'est rien moins que superstitieux. Enfin c'est un empereur comme de longtemps il n'y en a eu en Allemagne. Nous n'aimons ni l'un ni l'autre les ignorants et les barbares ; mais ce n'est pas une raison pour les extirper : s'il fallait les détruire, les Turcs ne seraient pas les seuls. Combien de nations plongées dans l'abrutissement, et devenues agrestes faute de lumières !

Mais vivons, et laissons vivre les autres. Puissiez-vous surtout vivre longtemps, et ne point oublier qu'il est des gens dans le nord de l'Allemagne qui ne cessent de rendre justice à votre beau génie !

Adieu : à mon retour de Moravie, je vous en dirai davantage. FÉDÉRIC.

411. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, le 20 auguste.

Sire, le philosophe d'Alembert m'apprend (3) que le grand philosophe de la secte et de l'espèce de Marc-Aurèle, le cultivateur et le protecteur des arts, a bien voulu encourager l'anatomie, en daignant se mettre à la tête de ceux qui ont souscrit pour un squelette (4) : ce squelette possède une vieille âme très sensible ; elle est pénétrée de l'honneur que lui fait votre majesté. J'avais cru longtemps que l'idée de cette caricature était une plaisanterie ; mais puisque l'on emploie réellement le ciseau du fameux Pigalle, et que le nom du plus grand homme de l'Europe décore cette entreprise de mes concitoyens, je ne sais rien de si sérieux. Je m'humilie, en sentant combien je suis indigne de l'honneur que l'on me fait, et je me livre en même temps à la plus vive reconnaissance.

L'Académie française a inscrit dans ses registres la lettre dont vous avez honoré M. d'Alembert à ce sujet (5). J'ai ap-

(1) Edition de Berlin : « Qui ne leur est pas favorable. » (G. A.)
(2) Clément XIV. (G. A.)
(3) Voyez, tome VI, la lettre de d'Alembert, du 9 auguste 1770. (G. A.)
(4) Il s'agit de la souscription pour sa statue. (G. A.)
(5) Voyez cette lettre, tome VI, dans le *Commentaire historique*. (G. A.)

pris tout cela à la fois : je suis émerveillé, je suis à vos pieds, je vous remercie ; je ne sais que dire.

La Providence, pour rabattre mon orgueil, qui s'enflerait de tant de faveurs, veut que les Turcs aient repris la Grèce ; du moins elle permet que les gazettes le disent. C'est un coup très funeste pour moi. Ce n'est pas que j'aie un pouce de terre vers Athènes ou vers Corinthe : hélas! je n'en ai que vers la Suisse ; mais vous savez quelle fête je me faisais de voir les petits-fils des Sophocle et des Démosthènes délivrés d'un ignorant bacha. On aurait traduit en grec votre excellente réfutation du *Système de la nature*, et on l'aurait imprimée avec une belle estampe dans l'endroit où était autrefois le Lycée.

J'avais osé faire une réponse de mon côté; ainsi Dieu avait pour lui les deux hommes les moins superstitieux de l'Europe, ce qui devait lui plaire beaucoup. Mais je trouvai ma réponse si inférieure à la vôtre, que je n'osai pas vous l'envoyer. De plus, en riant des anguilles du jésuite Needham, que Buffon, Maupertuis, et le traducteur de Lucrèce (1), avaient adoptées, je ne pus m'empêcher de rire aussi de tous ces beaux systèmes ; de celui de Buffon, qui prétend que les Alpes ont été fabriquées par la mer ; de celui qui donne aux hommes des marsouins pour origine (2) ; et enfin de celui (3) qui exaltait son âme pour prédire l'avenir.

J'ai toujours sur le cœur le mal irréparable qu'il m'a fait ; je ne penserai jamais à la calomnie du *linge donné à blanchir à la blanchisseuse* (4), à cette calomnie insipide qui m'a été mortelle, et à tout ce qui s'en est suivi, qu'avec une douleur qui empoisonnera mes derniers jours. Mais tout ce que m'apprend d'Alembert des bontés de votre majesté est un baume si puissant sur mes blessures, que je me suis reproché cette douleur qui me poursuit toujours. Pardonnez-la à un homme qui n'avait jamais eu d'autre ambition que de vivre et de mourir auprès de vous, et qui vous est attaché depuis plus de trente ans.

Il y a plusieurs copies de votre admirable ouvrage : permettez qu'on l'imprime dans quelque recueil, ou à part; car sûrement il paraîtra, et sera imprimé incorrectement. Si votre majesté daigne me donner ses ordres, l'hommage du philosophe de Sans-Souci à la Divinité fera du bien aux hommes. Le roi des déistes confondra les athées et les fanatiques à la fois : rien ne peut faire un meilleur effet.

Daignez agréer le tendre respect du vieux solitaire V.

412. — DU ROI.

A Potsdam, le 16 septembre.

Je n'ai point été fâché que les sentiments que j'annonce au sujet de votre statue, dans une lettre écrite à M. d'Alembert, aient été divulgués. Ce sont des vérités dont j'ai toujours été intimement convaincu, et que Maupertuis ni personne n'ont effacées de mon esprit. Il était très juste que vous jouissiez, vivant, de la reconnaissance publique, et que je me trouvasse avoir quelque part à cette démonstration de vos contemporains, en ayant eu tant au plaisir que leur ont fait vos ouvrages.

Les bagatelles que j'écris ne sont pas de ce genre : elles sont un amusement pour moi. Je m'instruis moi-même en pensant à des matières de philosophie sur lesquelles je griffonne quelquefois trop hardiment mes pensées. Cet ouvrage sur le *Système de la nature* est trop hardi pour les lecteurs actuels auxquels il pourrait tomber entre les mains. Je ne veux scandaliser personne : je n'ai parlé qu'à moi-même en l'écrivant. Mais, dès qu'il s'agit de s'énoncer en public, ma maxime constante est de ménager la délicatesse des oreilles superstitieuses, de ne choquer personne, et d'attendre que le siècle soit assez éclairé pour qu'on puisse impunément penser tout haut.

Laissez donc, je vous prie, ces faibles ouvrages dans l'obscurité où l'auteur les a condamnés (5) : donnez au public, en leur place, ce que vous avez écrit sur le même sujet, et qui sera préférable à mon bavardage.

Je n'entends plus parler des Grecs modernes. Si jamais les sciences refleurissent chez eux, ils seront jaloux qu'un Gaulois, par sa *Henriade*, ait surpassé leur Homère ; que ce même Gaulois l'ait emporté sur Sophocle, se soit égalé à Thucydide, et ait laissé loin derrière lui Platon, Aristote, et toute l'école du Portique.

Pour moi, je crois que les barbares possesseurs de ces belles contrées seront obligés d'implorer la clémence de leurs vainqueurs, et qu'ils trouveront dans l'âme de Catherine autant de modération à conclure la paix, que d'énergie pour pousser vivement la guerre. Et quant à cette fatalité qui préside aux événements, selon que le prétend l'auteur du *Système de la nature*, je ne sais quand elle amènera des révolutions qui pourront ressusciter les sciences, ensevelies depuis si longtemps, dans ces contrées asservies et dégradées de leur ancienne splendeur.

Mon occupation principale est de combattre l'ignorance et les préjugés dans les pays que le basard de la naissance me fait gouverner, d'éclairer les esprits, de cultiver les mœurs, et de rendre les hommes aussi heureux que le comporte la nature humaine, et que le permettent les moyens que je puis employer.

A présent je ne fais que revenir d'une longue course : j'ai été en Moravie, et j'ai revu cet empereur (1) qui se prépare à jouer un grand rôle en Europe. Né dans une cour bigote, il en a secoué la superstition ; élevé dans le faste, il a adopté des mœurs simples; nourri d'encens, il est modeste; enflammé du désir de la gloire, il sacrifie son ambition au devoir filial, qu'il remplit avec scrupule; et n'ayant eu que des maîtres pédants, il a assez de goût pour lire Voltaire, et pour en estimer le mérite.

Si vous n'êtes pas satisfait du portrait véridique de ce prince, j'avouerai que vous êtes difficile à contenter. Outre ces avantages, ce prince possède très bien la littérature italienne; il m'a cité beaucoup de vers du Tasse, et le *Pastor fido* presque en entier. Il faut toujours commencer par là. Après les belles-lettres, dans l'âge de la réflexion vient la philosophie; et quand nous l'avons bien étudiée, nous sommes obligés de dire comme Montaigne : Que sais-je?

Ce que je sais certainement, c'est que j'aurai une copie de ce buste auquel Pigalle travaille : ne pouvant posséder l'original, j'en aurai au moins la copie. C'est se contenter de peu lorsqu'on se souvient qu'autrefois on a possédé ce divin génie même. La jeunesse est l'âge des bonnes aventures; quand on devient vieux et décrépit, il faut renoncer aux beaux esprits comme aux maîtresses.

Conservez-vous toujours pour éclairer encore dans vos vieux jours la fin de ce siècle qui se glorifie de vous posséder, et qui sait connaître le prix de ce trésor. FÉDÉRIC.

413. — DU ROI.

A Potsdam, le 26 septembre.

Il faut convenir que nous autres citoyens du nord de l'Allemagne nous n'avons point d'imagination. Le P. Bouhours (2) l'assure ; il faut l'en croire sur sa parole. A vous autres voyants de Paris, votre imagination vous fait trouver des liaisons où nous n'aurions pas supposé les moindres rapports. En vérité le prophète, quel qu'il soit, qui me fait l'honneur de s'amuser sur mon compte, me traite avec distinction. Ce n'est pas pour tous les êtres que les gens de cette espèce exaltent leur âme. Je me croirai un homme important ; et il ne faudra qu'une comète ou quelque éclipse qui m'honore de son attention pour achever de me tourner la tête.

Mais tout cela n'était pas nécessaire pour rendre justice à Voltaire; une âme sensible et un cœur reconnaissant suffisaient. Il est bien juste que le public lui paie le plaisir qu'il en a reçu. Aucun auteur n'a jamais eu un goût aussi perfectionné que ce grand homme. La profane Grèce en aurait fait un dieu : on lui aurait élevé un temple. Nous ne lui érigeons qu'une statue; faible dédommagement de toutes les persécutions que l'envie lui a suscitées, mais récompense capable d'échauffer la jeunesse et de l'encourager à s'élever dans la carrière que ce grand génie a parcourue, et où d'autres génies peuvent trouver encore à glaner. J'ai aimé dès mon enfance les arts, les lettres, et les sciences; et lorsque je puis contribuer à leurs progrès, je m'y porte avec toute l'ardeur dont je suis capable, parce que dans ce monde il n'y a point de vrai bonheur sans elles. Vous autres, qui vous trouvez à Paris dans le vestibule de leur temple, vous qui en êtes les desservants, vous pouvez jouir de ce bonheur inaltérable,

(1) Lagrange. (G. A.)
(2) De Maillet. (G. A.)
(3) Maupertuis. (G. A.)
(4) Propos attribué à Voltaire par Maupertuis. Voyez le *Commentaire historique*. (G. A.)
(5) *L'Examen critique du livre intitulé le Système de la nature*, ne fut publié que dans les *Œuvres posthumes* de Frédéric. (G. A.)

(1) Joseph II. (G. A.)
(2) Voyez, tome II, le Catalogue des écrivains du *Siècle Louis XIV*. (G. A.)

pourvu que vous empêchiez l'envie et la cabale d'en approcher.

Je vous remercie de la part que vous prenez à cet enfant qui nous est né (1). Je souhaite qu'il ait les qualités qu'il doit avoir, et que loin d'être le fléau de l'humanité, il en devienne le bienfaiteur. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde. FÉDÉRIC.

414. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 12 octobre.

Sire, nous avons été heureux pendant quinze jours; d'Alembert et moi nous avons toujours parlé de votre majesté (2); c'est ce que font tous les êtres pensants, et s'il y en a dans Rome, ce n'est pas de Ganganelli qu'ils s'entretiennent. Je ne sais si la santé de d'Alembert lui permettra d'aller en Italie; il pourrait bien se contenter cet hiver du soleil de Provence (3), et n'étaler son éloquence sur le héros philosophe qu'aux descendants de nos anciens troubadours. Pour moi, je ne fais entendre mon filet de voix qu'aux Suisses et aux échos du lac de Genève.

J'ai été d'autant plus touché de votre dernière lettre, que j'ai osé prendre en dernier lieu votre majesté pour mon modèle. Cette expression paraîtra d'abord un peu ridicule; car en quoi un vieux barbouilleur de papier pourrait-il tâcher d'imiter le héros du Nord? mais vous savez que les philosophes vinrent demander des règles à Marc-Aurèle quand il partit pour la Moravie, dont votre majesté revient.

Je voudrais pouvoir vous imiter dans votre éloquence et dans le beau portrait que vous faites de l'empereur. Je vois à votre pinceau que c'est un maître qui a peint son disciple.

Voici en quoi consiste l'imitation à laquelle j'ai tâché d'aspirer, c'est à retirer dans les huttes de mon hameau quelques Génevois échappés aux coups de fusil de leurs compatriotes, lorsque j'ai su que votre majesté daignait les protéger en roi dans Berlin.

Je me suis dit : Les premiers des hommes peuvent apprendre aux derniers à bien faire. J'aurais voulu établir, il y a quelques années, une autre colonie à Clèves, et je suis sûr qu'elle aurait été bien plus florissante et plus digne d'être protégée par votre majesté ; je ne me consolerai jamais de n'avoir pas exécuté ce dessein; c'était là où je devais achever ma vieillesse. Puisse votre carrière être aussi longue qu'elle est utile au monde et glorieuse à votre personne!

Je viens d'apprendre que M. le prince de Brunsvick (4), envoyé par vous à l'armée victorieuse des Russes, y est mort de maladie. C'est un héros de moins dans le monde, et c'est un double compliment de condoléance à faire à votre majesté : il n'a qu'entrevu la vie et la gloire; mais après tout, ceux qui vivent cent ans font-ils autre chose qu'entrevoir? Je n'ai fait qu'entrevoir un moment Frédéric-le-Grand; je l'admire, je lui suis attaché, je le remercie, je suis pénétré de ses bontés pour le moment qui me reste : voilà de quoi je suis certain pour ces deux instants.

Mais pour l'éternité, cette affaire est un peu plus équivoque; tout ce qui nous environne est l'empire du doute, et le doute est un état désagréable. Y a-t-il un dieu tel qu'on le dit? une âme telle qu'on l'imagine? des relations telles qu'on les établit? Y a-t-il quelque chose à espérer après le moment de la vie? Gilimer, dépouillé de ses États, avait-il raison de se mettre à rire quand on le présenta devant Justinien? et Caton avait-il raison de se tuer, de peur de voir César? La gloire n'est-elle qu'une illusion? Faut-il que Moustapha, dans la mollesse de son harem, faisant toutes les sottises possibles, ignorant, orgueilleux et battu, soit plus heureux, s'il digère, qu'un héros philosophe qui ne digérerait pas?

Tous les êtres sont-ils égaux devant le grand Être qui anime la nature? en ce cas, l'âme de Ravaillac serait à jamais égale à celle de Henri IV : ou ni l'un ni l'autre n'auraient eu d'âme. Que le héros philosophe débrouille tout cela, car, pour moi, je n'y entends rien.

Je reste, du fond de mon chaos, pénétré de respect, de reconnaissance, et d'attachement pour votre personne, et du néant de presque tout le reste.

(1) Le prince Frédéric-Guillaume, petit-neveu du roi, et plus tard (1797) roi lui-même. (G. A.)
(2) D'Alembert était allé à Ferney avec Condorcet. (G. A.)
(3) Il s'en contenta. (G. A.)
(4) Guillaume-Adolphe. (G. A.)

415. — DU ROI.

Potsdam, 30 octobre.

Une mite qui végète dans le nord de l'Allemagne est un mince sujet d'entretien pour des philosophes qui discutent des mondes divers flottant dans l'espace de l'infini, du principe du mouvement et de la vie, du temps et de l'éternité, de l'esprit et de la matière, des choses possibles et de celles qui ne le sont pas. J'appréhende fort que cette mite n'ait distrait ces deux grands philosophes (1) d'objets plus importants et plus dignes de les occuper. Les empereurs, ainsi que les rois, disparaissent dans l'immense tableau que la nature offre aux yeux des spéculateurs. Vous qui réunissez tous les genres, vous descendez quelquefois de l'empyrée : tantôt Anaxagore, tantôt Triptolème, vous quittez le Portique pour l'agriculture, et vous offrez sur vos terres un asile aux malheureux. Je préférerais bien la colonie de Ferney, dont Voltaire est le législateur, à celle des quakers de Philadelphie, auxquels Locke donna des lois.

Nous avons ici des fugitifs d'une autre espèce : ce sont des Polonais qui, redoutant les déprédations, le pillage, et les cruautés de leurs compatriotes, ont cherché un asile sur mes terres. Il y a plus de cent vingt familles nobles qui se sont expatriées pour attendre des temps plus tranquilles, et qui leur permettent le retour chez eux. Je m'aperçois de plus en plus que les hommes se ressemblent d'un bout de notre globe à l'autre; qu'ils se persécutent et se troublent mutuellement, autant qu'il est en eux : leur félicité, leur unique ressource (2) est en quelques bonnes âmes qui les recueillent et les consolent de leurs adversités.

Vous prenez aussi part à la perte que je viens de faire à l'armée russe de mon neveu de Brunsvick : le temps de sa vie n'a pas été assez long pour lui laisser apercevoir ce qu'il pouvait connaître, ou ce qu'il fallait ignorer. Cependant pour laisser quelques traces de son existence, il a ébauché un poëme épique : c'est la *Conquête du Mexique* par Fernand Cortez. L'ouvrage contient douze chants; mais la vie lui a manqué pour le rendre moins défectueux. S'il était possible qu'il y eût quelque chose après cette vie, il est certain qu'il en saurait à présent plus que nous tous ensemble. Mais il y a bien de l'apparence qu'il ne sait rien du tout. Un philosophe de ma connaissance, homme assez déterminé dans ses sentiments, croit que nous avons assez de degrés de probabilité pour arriver à la certitude que *post mortem nihil est*.

Il prétend que l'homme n'est pas un être double, que nous ne sommes que de la matière animée par le mouvement, et que, dès que les ressorts usés se refusent à leur jeu, la machine se détruit, et ses parties se dissolvent. Ce philosophe dit qu'il est bien plus difficile de parler de Dieu que de l'homme, parce que nous ne parvenons à soupçonner son existence qu'à force de conjectures, et que tout ce que notre raison peut nous fournir de moins inepte sur son sujet est de le croire le principe intelligent de tout ce qui anime la nature. Mon philosophe est très persuadé que cette intelligence ne s'embarrasse pas plus de Moustapha que du Très Chrétien (3), et que ce qui arrive aux hommes l'inquiète aussi peu que ce qui peut arriver à une taupinière de fourmis que le pied d'un voyageur écrase sans s'en apercevoir.

Mon philosophe envisage le genre animal comme un accident de la nature, comme le sable que des roues mettent en mouvement, quoique les roues ne soient faites que pour transporter rapidement un char. Cet étrange homme dit qu'il n'y a aucune relation entre les animaux et l'intelligence suprême, parce que de faibles créatures ne peuvent lui nuire ni lui rendre service, que nos vices et nos vertus sont relatifs à la société, et qu'il nous suffit des peines et des récompenses que nous en recevons.

S'il y avait ici un sacré tribunal d'inquisition, j'aurais été tenté de faire griller mon philosophe pour l'édification du prochain; mais nous autres huguenots, nous sommes privés de cette douce consolation : et puis le feu aurait pu gagner jusqu'à mes habits. J'ai donc, le cœur contrit de ses discours, pris le parti de lui faire des remontrances. Vous n'êtes point orthodoxe, lui ai-je dit, mon ami; les conciles généraux vous condamnent unanimement; et Dieu le père, qui a toujours les conciles dans ses culottes pour les consulter au besoin, comme le docteur Tamponet porte la *Somme* de saint Thomas,

(1) Voltaire et d'Alembert. Voyez la lettre précédente. (G. A.)
(2) Édition de Berlin : « Et troublent mutuellement, autant qu'il est en eux, leur félicité; leur unique ressource est... » (G. A.)
(3) Louis XV. (G. A.)

s'en servira pour vous juger à la rigueur (1). Mon raisonneur, au lieu de se rendre à de si fortes semonces, repartit qu'il me félicitait de si bien connaître le chemin du paradis et de l'enfer, qu'il m'exhortait à dresser la carte du pays, et de donner un itinéraire pour régler les gîtes des voyageurs, surtout pour leur annoncer de bonnes auberges (2).

Voilà ce qu'on gagne à vouloir convertir les incrédules. Je les abandonne à leurs voies : c'est le cas de dire, *Sauve qui peut!* Pour nous, notre foi nous promet que nous irons en ligne directe en paradis. Toutefois ne vous hâtez pas d'entreprendre ce voyage : un *tiens* dans ce monde-ci vaut mieux que dix *tu l'auras* dans l'autre. Donnez des lois à votre colonie génevoise, travaillez pour l'honneur du Parnasse, éclairez l'univers, envoyez-moi votre réfutation du *Système de la nature*, et recevez avec mes vœux ceux de tous les habitants du Nord et de ces contrées. FÉDÉRIC.

416. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 21 novembre.

Sire, votre majesté peut être ciron ou mite en comparaison de l'éternel Architecte des mondes, et même des divinités inférieures qu'on suppose avoir été instituées par lui, et dont on ne peut démontrer l'impossibilité; mais, en comparaison de nous autres chétifs, vous avez été souvent aigle, lion, et cygne. Vous n'êtes pas à présent le rat retiré dans un fromage de Hollande, qui ferme sa porte aux autres rats indigents; vous donnez l'hospitalité aux pauvres familles polonaises persécutées; vous devez vous connaître plus qu'aucune mite de l'univers en toute espèce de gloire; mais celle dont vous vous couvrez à présent en vaut bien une autre.

Il est bien vrai que la plupart des hommes se ressemblent, sinon en talents, du moins en vices, quoique après tout il y ait une grande différence entre Pythagore et un Suisse des petits cantons, ivre de mauvais vin. Pour le gouvernement polonais, il ne ressemble à rien de ce qu'on voit ailleurs.

Le prince de Brunsvick était donc aussi des vôtres; il faisait donc des vers comme vous et le roi de la Chine. Votre majesté peut juger si je le regrette.

J'ai autant de peur que vous qu'il ne sache rien du grand secret de la nature, tout mort qu'il est. Votre abominable homme, qui est si sûr que tout meurt avec nous, pourrait bien avoir raison, ainsi que l'auteur de l'*Ecclésiaste*, attribué à Salomon, qui prêche cette opinion en vingt endroits; ainsi que César et Cicéron, qui le déclarent en plein sénat; ainsi que l'auteur de la *Troade* (3), qui le disait sur le théâtre à quarante ou cinquante mille Romains; ainsi que le pensent tant de méchantes gens aujourd'hui; ainsi qu'on semble le prouver quand on dort d'un profond sommeil, ou quand on tombe en léthargie.

Je ne sais pas ce que pense Moustapha sur cette affaire; je pense qu'il ne pense pas, et qu'il vit à la façon de quelques Moustaphas de son espèce. Pour l'impératrice de Russie et la reine de Suède votre sœur (4), le roi de Pologne (5), le prince Gustave (6), etc., j'imagine que je sais ce qu'ils pensent. Vous m'avez flatté aussi que l'empereur était dans la voie de perdition ; voilà une bonne recrue pour la philosophie. C'est dommage que bientôt il n'y ait plus d'enfer ni de paradis : c'était un objet intéressant; bientôt on sera réduit à aimer Dieu pour lui-même, sans crainte et sans espérance, comme on aime une vérité mathématique; mais cet amour-là n'est pas de la plus grande véhémence : on aime froidement la vérité.

Au surplus, votre abominable homme n'a point de démonstration, il n'a que les plus extrêmes probabilités; il faudrait consulter Ganganelli ; on dit qu'il est bon théologien : si cela est, les apparences sont qu'il n'est pas un parfait chrétien ; mais le madré ne dira pas son secret; il fait son pot à part, comme le disait le marquis d'Argenson d'un des rois de l'Europe.

S'il n'y a rien de démontré qu'en mathématiques, soyez bien persuadé, sire, que de toutes les vérités probables, la plus sûre est que votre gloire ira à l'immortalité, et que mon respectueux attachement pour vous ne finira que quand mon pauvre et chétif être subira la loi qui attend les plus grands rois comme les plus petits Welches.

417. — DU ROI.

A Potsdam, le 4 décembre.

Je vous suis obligé des beaux vers (1) joints à votre lettre. J'ai lu le poëme de notre confrère le Chinois, qui n'est pas dans ce qu'on appelle le goût européan, mais qui peut plaire à Pékin.

Un vaisseau, revenu depuis peu de la Chine à Embden, a apporté une lettre en vers de cet empereur (2), et comme on sait que j'aime la poésie, on me l'a envoyée. La grande difficulté a été de la faire traduire : mais nous avons heureusement été secondés par le fameux professeur Arnulphius Enserius Quadrazius. Il ne s'est pas contenté de la mettre en prose, parce qu'il est d'opinion que les vers ne doivent être traduits qu'en vers. Vous verrez vous-même cette pièce, et vous pourrez la placer dans votre bibliothèque chinoise. Quoique notre grave professeur s'excuse sur la difficulté de la traduction, il ne compte pour rien quelques solécismes qui lui sont échappés, quelques mauvaises rimes qu'on ne doit point envisager comme défectueuses lorsqu'on traduit l'ouvrage d'un empereur.

Vous verrez ce que l'on pense en Chine des succès des Russes et de leurs victoires. Cependant je puis vous assurer que nos nouvelles de Constantinople ne font aucune mention de votre prétendu soudan d'Egypte (3); et je prends ce qu'on en débite pour un conte ajusté et mis en roman par le gazetier. Vous, qui avez de tout temps déclamé contre la guerre, voudriez-vous perpétuer celle-ci? Ne savez-vous pas que ce Moustapha, avec sa pipe, est allié des Welches et de Choiseul, qui a fait partir en hâte un détachement d'officiers de génie et d'artillerie pour fortifier les Dardanelles? Ne savez-vous pas que, s'il y avait un grand-turc, le temple de Jérusalem serait rebâti, qu'il n'y aurait plus de sérail, plus de mamamouchi, plus d'ablutions, et que de certaines puissances voisines de Belgrade s'intéressent vivement à l'Alcoran? et qu'enfin, quelque brillante que soit la guerre, la paix lui est toujours préférable?

Je salue l'original de certaine statue, et le recommande à Apollon, dieu de la santé, ainsi qu'à Minerve, pour veiller à sa conservation. FÉDÉRIC.

418. — DU ROI.

A Potsdam, le 12 décembre.

Le damné de philosophe (4) contre lequel vous êtes en colère ne se contente pas de raisonner à perte de vue, il se met à rêver, et il veut que je vous envoie ses rêveries. Pour me débarrasser de ses importunités, j'ai été obligé de me conformer à ses volontés. Voici ses fariboles que je joins à ma lettre. Ne m'accusez pas d'indiscrétion. Si ce fatras vous ennuie, rangez-le dans la catégorie de *Barbe-Bleue* et des *Mille et une*, etc. Je lui ai conseillé, pour le corriger de son goût pour l'imagination, d'étudier la géométrie transcendante, qui desséchera son cerveau de ce qu'il a de trop poétique, et le rendra le digne confrère de tous nos braves philosophes tudesques et professeurs en *us*. Peut-être que cette géométrie lui démontrera qu'il a une âme : la plupart de ceux qui le croient n'y ont jamais pensé. Je ne crois pas, comme vous le dites, que Moustapha ni bien d'autres s'en inquiètent. Il n'y a que ceux qui suivent le sens de la sentence grecque, *Connais-toi toi-même*, qui veulent savoir ce qu'ils sont, et qui, à mesure qu'ils avancent en connaissances, sont obligés d'oublier ce qu'ils avaient cru savoir.

Le grand cordelier de Saint-Pierre me paraît un homme qui sait à quoi s'en tenir; mais il est payé pour ne pas révéler les secrets de l'Eglise, et je parierais qu'il s'embarrasserait beaucoup plus d'Avignon que de la Jérusalem céleste. Pour moi, je m'avertis d'être discret, et de ne pas importuner un homme auquel il faut se faire conscience de dérober un moment. Ses moments sont si bien employés, que je lui en

(1) Edition de Berlin : « Vous condamnent unanimement, ainsi que le saint-père, qui a toujours les conciles à ses ordres, pour les consulter au besoin, comme le docteur Tamponet la *Somme* de saint Thomas; vous voyez, mon cher philosophe, qu'indubitablement vous serez quelque beau jour plongé dans la chaudière de Belzébuth. Mon raisonneur... » (G. A.)

(2) On voit, par cette profession de foi, que le déisme chez Frédéric n'est qu'à l'épiderme. (G. A.)

(3) Sénèque. (G. A.)

(4) Louise-Ulrique, de qui Voltaire fut amoureux. (G. A.)

(5) Stanislas Poniatowski. (G. A.)

(6) Qui devint, l'année suivante, Gustave III. (G. A.)

(1) L'*Epître au roi de la Chine*. Voyez, tome VI. (G. A.)

(2) *Vers de l'empereur de la Chine sur son poëme de la ville de Moukden*, par le roi de Prusse. (G. A.)

(3) Pas un mot des lettres précédentes de Voltaire n'est relatif à cet Ali-Bey. (G. A.)

(4) Frédéric lui-même. (G. A.)

souhaite beaucoup, et qu'il puisse durer autant que sa statue. *Vale.* FÉDÉRIC.

419. — DE VOLTAIRE.

20 décembre.

En vérité ce roi de la Chine écrit de jolies lettres (1). Mon Dieu, comme son style s'est perfectionné depuis son Eloge de Moukden! Qu'il rend bien justice à ce saint flibustier juif nommé David, et à nos badauds de Paris! Je soupçonne sa majesté Kien-long de n'avoir chez lui aucun mandarin qui l'entende, et de chanter, comme Orphée, devant de beaux lions, de courageux léopards, des loups bien disciplinés, des faucons bien dressés. J'allai autrefois à la cour du roi; je fus émerveillé de son armée, mais cent fois plus de sa personne, et je vous avoue, sire, que je n'ai jamais fait de soupers plus agréables que ceux où Kien-long-le-Grand daignait m'admettre. Je vous jure que je prenais la liberté de l'aimer autant qu'il me forçait à l'admirer; et, sans un Lapon (2) qui me calomnia, je n'aurais jamais imaginé d'autre bonheur que de rester à Pékin.

Il est vrai que j'ai fait une très grande fortune dans l'Occident; et, quoique un abbé Terray (3) m'en ait escamoté la plus grande partie (ce qui ne me serait point arrivé à Pékin), il m'en reste assez pour être plus heureux que je ne mérite; cependant je regrette toujours Kien-long, que je regarde comme le plus grand homme des deux hémisphères. Comme il parle parfaitement le français, qu'il n'a pourtant point appris des révérends pères jésuites, comme il écrit dans cette langue avec plus de grâce et d'énergie que les trois quarts de nos académiciens, j'ai pris la liberté de lui adresser par le coche trois livres nouveaux (4), avec cette adresse: *Au roi;* car il n'y en a pas deux, à ce que l'on dit; et on parlera peu du sultan et du mogol d'aujourd'hui. On a écrit sur l'adresse: *Pour être mis à la poste, dès que le paquet sera dans ses Etats.* C'est un tribut payé à la bibliothèque du Sans-Souci de la Chine: je ne crois pas ce tribut digne de sa majesté, mais c'est la cuisse de cigale que ne dédaigna pas le grand Yhao.

Sa majesté est voisine de ma grande souveraine russe. Je suis toujours fâché qu'ils n'aient pu s'ajuster pour donner congé à Moustapha; je suis encore dans l'erreur sur Ali-Bey (5): elle-même y est aussi. Pourquoi n'a-t-elle pas envoyé quelque Juif sur les lieux s'informer de la vérité? Les Juifs ont toujours aimé l'Egypte, quoi qu'en dise leur impertinente histoire.

Je savais très bien ce que faisaient des ingénieurs sans génie, et j'en étais très affligé. Je trouve tout cela aussi mal entendu que les croisades: il me semble qu'on pouvait s'entendre, et qu'il y avait de beaux coups à faire.

J'ai bien peur que les Welches, et même les Ibères, n'échouent. Leurs entreprises, depuis longtemps, n'ont abouti qu'à nous ruiner.

Je frappe trois fois la terre de mon front devant votre trône du Pégu, voisin du trône de la Chine.

420. — DE VOLTAIRE.

Ferney, 11 janvier 1771.

A L'AUGUSTE PROPHÈTE DE LA NOUVELLE LOI.

Grand prophète, vous ressemblez à vos devanciers envoyés du Très-Haut: vous faites des miracles. Je vous dois réellement la vie. J'étais mourant au milieu de mes neiges helvétiques, lorsqu'on m'apporta votre sacrée vision. A mesure que je lisais, ma tête se débarrassait, mon sang circulait, mon âme renaissait; dès la seconde page, je repris mes forces, et par un singulier effet de cette médecine céleste, elle me rendit l'appétit en me dégoûtant de tous les autres aliments.

L'Eternel ordonna autrefois à votre prédécesseur Ezéchiel de manger un livre de parchemin; j'aurais bien volontiers mangé votre papier, si je n'avais cent fois mieux aimé le relire. Oui, vous êtes le seul envoyé de Jéhova, puisque vous êtes le seul qui ayez dit la vérité en vous moquant de tous vos confrères; aussi Jéhova vous a béni en affermissant votre trône, en taillant votre plume, et en illuminant votre âme.

Voici comme le Seigneur a parlé:

C'est lui dont j'ai prédit: Il aplanira les hauts, il comblera les bas; le voilà qui vient: il apprend aux enfants des hommes qu'on peut être valeureux et clément, grand et simple, éloquent et poëte: car c'est moi qui lui appris toutes ces choses. Je l'illuminai quand il vint au monde, afin qu'il me fît connaître tel que je suis, et non pas tel que les sots enfants des hommes m'ont peint. Car je prends tous les globes de l'univers à témoin que moi, leur formateur, je n'ai jamais été ni fessé ni pendu dans ce petit globule de la terre, que je n'ai jamais inspiré aucun Juif, ni couronné aucun pape; mais que j'ai envoyé, dans la plénitude des temps, mon serviteur Frédéric, lequel ne s'appelle pas mon oint, car il n'est pas oint; mais il est mon fils et mon image, et je lui ai dit: Mon fils, ce n'est pas assez d'avoir fait de tes ennemis l'escabeau de tes pieds, et d'avoir donné des lois à ton pays, il faut encore que tu chasses pour jamais la superstition de ce globe.

Et le grand Frédéric a répondu à Jéhova: Je l'ai chassé de mon cœur ce monstre de la superstition, et du cœur de tout ce qui m'environne; mais, mon père, vous avez arrangé ce monde de manière que je ne puis faire le bien que chez moi, et même encore avec un peu de peine.

Comment voulez-vous que je donne du sens commun aux peuples de Rome, de Naples, et de Madrid? Jéhova alors a dit: Tes exemples et tes leçons suffiront; donne-s-en longtemps, mon fils, et je ferai croître ces germes qui produiront leur fruit en leur temps.

Et le grand prophète a répondu: O Jéhova! vous êtes bien puissant; mais je vous défie de rendre tous les hommes raisonnables. Croyez-moi, contentez-vous d'un petit nombre d'élus: vous n'aurez jamais que cela pour votre partage.

421. — DU ROI.

A Berlin, le 29 janvier.

En lisant votre lettre, j'aurais cru que la correspondance d'Ovide avec le roi Cotys continuait encore, si je n'avais vu le nom de Voltaire au bas de cette lettre. Elle ne diffère de celle du poëte latin qu'en ce qu'Ovide eut la complaisance de composer des vers en langue thrace, au lieu que vos vers sont dans votre langue naturelle.

J'ai reçu en même temps ces *Questions encyclopédiques,* qu'on pourrait appeler à plus juste titre *Instructions encyclopédiques.* Cet ouvrage est plein de choses. Quelle variété! que de connaissances, de profondeur! et quel art pour traiter tant de sujets avec le même agrément! Si je me servais du style précieux, je pourrais dire (1) qu'entre vos mains tout se convertit en or.

Je vous dois encore des remerciements au nom des militaires, pour le détail que vous donnez des évolutions d'un bataillon. Quoique je vous connusse grand littérateur, grand philosophe, grand poëte, je ne savais pas que vous joignissiez à tant de talents les connaissances d'un grand capitaine. Les règles que vous donnez de la tactique (2) sont une marque certaine que vous jugez cette fièvre intermittente des rois, la guerre, moins dangereuse que de certains auteurs ne la représentent.

Mais quelle circonspection édifiante dans les articles qui regardent la foi! Vos protégés, les *Pediculosi* (3) en auront été ravis: la Sorbonne vous agrégera à son corps; le Très-Chrétien (4) (s'il lit) bénira le ciel d'avoir un gentilhomme de la chambre aussi orthodoxe; et l'évêque d'Orléans (5) vous assignera une place auprès d'Abraham, d'Isaac, et de Jacob. A coup sûr vos reliques feront des miracles, et l'*inf...* célébrera son triomphe.

Où donc est l'esprit philosophique du dix-huitième siècle, si les philosophes, par ménagement pour leurs lecteurs, osent à peine leur laisser entrevoir la vérité? Il faut avouer que l'auteur du *Système de la nature* a trop impudemment (6) cassé les vitres. Ce livre a fait beaucoup de mal: il a rendu la philosophie odieuse par de certaines conséquences qu'il tire de ses principes. Et peut-être à présent faut-il de la dou-

(1) Voltaire veut parler de la pièce de vers de Frédéric annoncée dans la lettre du 4 décembre. (G. A.)
(2) Maupertuis. (G. A.)
(3) Contrôleur-général des finances. (G. A.)
(4) Les trois premiers volumes des *Questions sur l'Encyclopédie.* (G. A.)
(5) Soudan d'Egypte. (G. A.)

(1) Edition de Berlin: « En style précieux, je pourrais dire... » (G. A.)
(2) Voyez, dans le *Dictionnaire philosophique,* l'article ARMES, ARMÉE. (G. A.)
(3) Les pouilleux, les capucins. (G. A.)
(4) Toujours Louis XV. (G. A.)
(5) Jarente, qui avait la feuille des bénéfices. (G. A.)
(6) Edition de Berlin: « Imprudemment. » (G. A.)

cœur et du ménagement, pour réconcilier avec la philosophie les esprits que cet auteur avait effarouchés et révoltés.

Il est certain qu'à Pétersbourg on se scandalise moins qu'à Paris, et que la vérité n'est point rejetée du trône de votre souveraine, comme elle l'est chez le vulgaire de nos princes. Mon frère Henri se trouve actuellement à la cour de cette princesse. Il ne cesse d'admirer les grands établissements qu'elle a faits, et les soins qu'elle se donne de décrasser, d'élever, et d'éclairer ses sujets.

Je ne sais ce que vos ingénieurs sans génie ont fait aux Dardanelles : ils sont peut-être cause de l'exil de Choiseul (1). A l'exception du cardinal de Fleury, Choiseul a tenu plus longtemps qu'aucun autre ministre de Louis XV. Lorsqu'il était ambassadeur à Rome, Benoît XIV le définissait un fou qui avait bien de l'esprit. On dit que les parlements et la noblesse le regrettent, et le comparent à Richelieu : en revanche, ses ennemis disent que c'était un boute-feu, qui aurait embrasé l'Europe. Pour moi, je laisse raisonner tout le monde. Choiseul n'a pu me faire ni bien ni mal : je ne l'ai point connu; et je m'en repose sur les grandes lumières de votre monarque, pour le choix et le renvoi de ses ministres et de ses maîtresses. Je ne me mêle que de mes affaires et du carnaval, qui dure encore.

Nous avons un bon opéra, et, à l'exception d'une seule actrice, mauvaise comédie. Vos histrions welches se vouent tous à l'opéra-comique; et des platitudes mises en musique sont chantées par des voix qui hurlent et détonnent à donner des convulsions aux assistants. Durant les beaux jours du siècle de Louis XIV, ce spectacle n'aurait pas fait fortune. Il passe pour bon dans ce siècle de petitesses, où le génie est aussi rare que le bon sens, où la médiocrité en tout genre annonce le mauvais goût qui probablement replongera l'Europe dans une espèce de barbarie dont une foule de grands hommes l'avait tirée.

Tant que nous conserverons Voltaire, il n'y aura rien à craindre; lui seul est l'Atlas qui soutient par ses forces cet édifice ruineux. Son tombeau sera celui du bon goût et des lettres. Vivez donc, vivez, et rajeunissez, s'il est possible : ce sont les vœux de toutes les personnes qui s'intéressent à la belle littérature, et principalement les miens.

422. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 15 février.

Sire, tandis que vos bontés me donnent des louanges qui me sont si légitimement dues sur mon orthodoxie et sur mon tendre amour pour la religion catholique, apostolique, et romaine, j'ai bien peur que mon zèle ardent ne soit pas approuvé par les principaux membres de notre sanhédrin infaillible. Ils prétendent que je me mets à genoux devant eux pour leur donner des croquignoles, et que je les rends ridicules avec tout le respect possible. J'ai beau leur citer la belle préface d'un grand homme, qui est au-devant d'une histoire de l'Église très édifiante (2), ils ne reçoivent point mon excuse; ils disent que ce qui est très bon dans le vainqueur de Rosbach et de Lissa n'est pas tolérable dans un pauvre diable qui n'a qu'une chaumière entre un lac et une montagne, et que, quand je serais sur la montagne du Thabor en habits blancs, je ne viendrais pas à bout de leur ôter la pourpre dont ils sont revêtus. Nous connaissons, disent-ils, vos mauvais sentiments et vos mauvaises plaisanteries. Vous ne vous êtes pas contenté de servir un hérétique, vous vous êtes attaché depuis peu à une schismatique (3), et, si on vous en croyait, le pouvoir du pape et celui du grand-turc seraient bientôt resserrés dans des bornes fort étroites.

Vous ne croyez point aux miracles, mais sachez que nous en faisons. C'en est déjà un fort grand que nous ayons engagé votre héros hérétique à protéger les jésuites.

C'en est un plus grand encore que notre nonce en Pologne ait déterminé les mahométans à faire la guerre à l'empire chrétien de Russie : ce nonce, en cas de besoin, aurait béni l'étendard du grand prophète Mahomet. Si les Turcs ont toujours été battus, ce n'est pas notre faute, nous avons toujours prié Dieu pour eux.

On nous rendra peut-être bientôt Avignon (4), malgré tous vos quolibets; nous rentrerons dans Bénévent, et nous aurons toujours un temporel très royal pour ressembler à Jésus-Christ notre Sauveur, qui n'avait pas où reposer sa tête. Tâchez de régler la vôtre, qui radote, et recevez notre malédiction sous l'anneau du pêcheur.

Voilà, sire, comme on me traite, et je n'ai pas un mot à répliquer. Si je suis excommunié, j'en appellerai à mon héros, à Julien, à Marc-Aurèle, ses devanciers, et j'espère que leurs aigles, ou romaines ou prussiennes (c'est la même chose), me couvriront de leurs ailes. Je me mets sous leur protection dans ce monde, en attendant que je sois damné dans l'autre.

J'ai envoyé un petit paquet à monseigneur le prince royal, je ne sais s'il l'a reçu (1).

Je me mets aux pieds de mon héros, avec autant de respect que d'attachement.

Le vieux malade du mont Jura.

423. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 1er mars.

Sire, il n'est pas juste que je vous cite comme un de nos grands auteurs, sans vous soumettre l'ouvrage dans lequel je prends cette liberté; j'envoie donc à votre majesté l'épître contre Moustapha (2). Je suis toujours acharné contre Moustapha et Fréron. L'un, étant un infidèle, je suis sûr de faire mon salut en lui disant des injures ; et l'autre étant un sot et un très mauvais écrivain, il est de plein droit un de mes justiciables.

Il n'y a rien à mon gré de si étonnant, depuis les aventures de Rosbach et de Lissa, que de voir mon impératrice envoyer du fond du nord quatre flottes aux Dardanelles. Si Annibal avait entendu parler d'une pareille entreprise, il aurait compté son voyage des Alpes pour bien peu de chose.

Je haïrai toujours les Turcs oppresseurs de la Grèce, quoiqu'ils m'aient demandé depuis peu des montres de ma colonie. Quels plats barbares ! Il y a soixante ans qu'on leur envoie des montres de Genève, et ils n'ont pas su encore en faire; ils ne savent pas même les régler.

Je suis toujours très fâché que votre majesté, et l'empereur, et les Vénitiens, ne se soient pas entendus avec mon impératrice pour chasser ces vilains Turcs de l'Europe : c'eût été la besogne d'une seule campagne ; vous auriez partagé chacun également. C'est un axiome de géométrie qu'ajoutant choses égales à choses égales, les tous sont égaux ; ainsi vous seriez demeurés précisément dans la situation où vous êtes.

Je persiste toujours à croire que cette guerre était bien plus raisonnable que celle de 1756, qui n'avait pas le sens commun; mais je laisse là ma politique, qui n'en a pas davantage, pour dire à votre majesté que j'espère faire ma cour après Pâques, dans mon ermitage, aux princes de Suède vos neveux (3), dont tout Paris est enchanté. On parle beaucoup plus d'eux que du parlement. Deux princes aimables font toujours plus d'effet que cent quatre-vingts pédants en robe.

On m'a dit que d'Argens est mort (4) : j'en suis très fâché; c'était un impie très utile à la bonne cause, malgré tout son bavardage.

A propos de la bonne cause, je me mets toujours à vos pieds et sous votre protection. On me reprochera peut-être de n'être pas plus attaché à Ganganelli qu'à Moustapha ; je répondrai que je le suis à Frédéric-le-Grand et à Catherine-la-Surprenante.

Daignez, sire, me conserver vos bontés pour le temps qui me reste encore à faire de mauvais vers en ce monde. *Le vieux ermite des Alpes.*

424. — DU ROI.

A Potsdam, le 16 mars.

Il y a longtemps que je vous aurais répondu, si je n'en avais été empêché par le retour de mon frère Henri, qui revient de Russie (5). Plein de ce qu'il y a vu de digne d'admiration, il ne cesse de m'en entretenir : il a vu votre souveraine, il a été à portée d'applaudir à ces qualités qui la rendent si digne du trône qu'elle occupe, et à ces qualités sociables

(1) Le 24 décembre 1770. (G. A.)
(2) Toujours la préface de l'*Abrégé de l'histoire ecclésiastique*. (G. A.)
(3) Catherine II. (G. A.)
(4) On rendit, en effet, Avignon au pape. Voyez le *Précis du Siècle de Louis XV*, chapitre XXXIX. (G. A.)

(1) Voyez la lettre à Frédéric-Guillaume du 11 janvier 1771. (G. A.)
(2) *Épître à l'impératrice de Russie*. Voyez tome VI. (G. A.)
(3) Ils n'allèrent pas à Ferney. En ce moment même, la mort de leur père leur faisait quitter précipitamment Paris. (G. A.)
(4) Le 11 janvier 1771. (G. A.)
(5) Le prince Henri était allé projeter avec Catherine le partage de la Pologne. (G. A.)

qui s'allient si rarement avec la morgue et la grandeur des souverains.

Mon frère a poussé par curiosité jusqu'à Moscou, et partout il a vu les traces des grands établissements par lesquels le génie bienfaisant de l'impératrice se manifeste. Je n'entre point dans des détails qui seraient immenses, et qui demandent pour les décrire une plume plus exercée que la mienne. Voilà pour m'excuser de ma lenteur. J'en viens à présent à vos lettres.

Voyez la différence qui est entre nous : moi, avorton de philosophe, quand mon esprit s'exalte, il ne produit que des rêves ; vous, grand-prêtre d'Apollon, c'est ce dieu même qui vous remplit, et qui vous inspire ce divin enhousiasme qui nous charme et nous transporte. Je me garde donc bien de lutter contre vous : je crains le sort d'un certain Israël, qui, s'étant compromis contre un ange, en eut une hanche démise.

Je viens à vos *Questions encyclopédiques*, et j'avoue qu'un auteur qui écrit pour le public ne saurait assez le respecter, même dans ses faiblesses. Je n'approuve point l'auteur (1) de la préface de Fleury abrégé : il s'exprime avec trop de hardiesse, il avance des propositions qui peuvent choquer les âmes pieuses ; et cela n'est pas bien. Ce n'est qu'à force de réflexions et de raisonnements que l'erreur se filtre et se sépare de la vérité : peu de personnes donnent leur temps à un examen aussi pénible, et qui demande une attention suivie. Avec quelque clarté qu'on leur expose leurs erreurs, ils pensent qu'on les veut séduire, et en abhorrant les vérités qu'on leur expose, ils détestent l'auteur qui les annonce.

J'approuve donc fort la méthode de donner des nazardes à l'*inf*... en la comblant de politesses.

Mais voici une histoire dont le protecteur des capucins pourra régaler son saint et puant troupeau.

Les Russes ont voulu assiéger le petit fort de Czenstokova, défendu par les confédérés (2) : on y garde, comme vous savez, une image de la sainte et immaculée reine du ciel. Les confédérés, dans leur détresse, s'adressèrent à elle pour implorer son divin appui : la Vierge leur fit un signe de tête, et leur dit de s'en rapporter à elle. Déjà les Russes se préparaient pour l'assaut : ils s'étaient pourvus de longues échelles, avec lesquelles ils avançaient la nuit pour escalader cette bicoque. La Vierge les aperçoit, appelle son fils, et lui dit : « Mon enfant, ressouviens-toi de ton premier métier; il est » temps d'en faire usage pour sauver ces confédérés ortho- » doxes. »

Le petit Jésus se charge d'une scie, part avec sa mère, et tandis que les Russes avancent, il leur coupe lestement quelques barres de leurs échelles; puis, en riant, il retourne par les airs avec sa mère à Czenstokova, et il rentre avec elle dans sa niche.

Les Russes cependant appuient leurs échelles aux bastions; jamais ils ne purent y monter, tant les échelles étaient raccourcies. Les schismatiques furent obligés de se retirer. Les orthodoxes entonnèrent le *Te Deum;* et depuis ce miracle, la garde-robe de notre sainte mère et son cabinet de curiosités augmentent à vue d'œil par les trésors qui se versent, et que le zèle des âmes pieuses augmente en abondance.

J'espère que vos capucins feront une fête (3) en apprenant ce beau miracle, et qu'ils ne manqueront point de l'ajouter à ceux de la Légende, qui de longtemps n'aura été si bien recrutée.

Il court ici un *Testament politique* (4) qu'on vous attribue ; je l'ai lu, mais je n'y ai pas été trompé comme les autres, et je prétends que c'est l'ouvrage d'un je ne sais qui, d'un quidam qui vous a entendu, et qui s'est flatté d'imiter assez bien votre style pour en imposer au public; je vous prie, un petit mot de réponse sur cet article.

Le pauvre Isaac (5) est allé trouver son père Abraham en paradis; son frère d'Eguille, qui est dévot, l'avait lesté pour ce voyage, et l'*inf*... s'érige des trophées (6).

Qu'on ne vous en érige pas de longtemps : votre corps peut être âgé, mais votre esprit est encore jeune, et cet esprit fera encore aller le reste. Je le souhaite pour les intérêts du Parnasse, pour ceux de la raison, et pour ma propre satisfaction. Sur quoi je prie le grand dieu de la médecine, votre protecteur, le divin Apollon, de vous avoir en sa sainte et digne garde. FÉDÉRIC.

(1) Frédéric lui-même. (G. A.)
(2) Les confédérés polonais. (G. A.)
(3) Edition de Berlin : « J'espère que jusqu'aux poux de vos capucins se feront fête... » (G. A.)
(4) Par l'avocat Marchand. (G. A.)
(5) D'Argens. (G. A.)
(6) Edition de Berlin : « On lui érigea des trophées qu'on ne vous érigera pas de longtemps. Votre corps... » (G. A.)

425. — DU ROI.

Le 19 mars.

Quels agréments, quel feu tu possèdes encore!
Le couchant de tes jours surpasse leur aurore.
Quand l'âge injurieux mine et glace nos sens,
Nous perdons les plaisirs, les grâces, les talents.
Mais l'âge a respecté ta voix douce et légère;
Pour le malheur des sots, il fit grâce à Voltaire.

Ce petit compliment vous est dû, ou, pour mieux dire, c'est une merveille qui étonne l'Europe, ce sera un problème que la postérité aura peine à résoudre, que Voltaire, chargé de jours et d'années, a plus de feu, de gaieté, de génie, que cette foule de jeunes poëtes dont votre patrie abonde.

Votre impératrice sera sans doute flattée de l'épître que vous lui adressez. Il est constant que ce sont des vérités; mais il n'est donné qu'à vous de les rendre avec autant de grâce. J'ai été fort surpris de me voir cité dans vos vers : certes je ne présumais pas de devenir un auteur grave (1). Mon amour-propre vous en fait ses compliments. J'aurai bonne opinion de mes rapsodies, tant que je les verrai enchâssées dans les cadres que vous leur savez si bien faire.

J'en viens à ce Moustapha, que je n'aime pas plus que de raison; je ne m'oppose point à toutes les prétentions que vous pouvez former à son sérail; je crois même que, Constantinople pris, votre impératrice pourra vous faire la galanterie de transporter le harem de Stamboul à Ferney pour votre usage. Il paraît cependant qu'il serait plus digne de ma chère alliée de donner la paix à l'Europe que d'allumer un embrasement général. Sans doute que cette paix se fera, que Moustapha en paiera la façon, et la Grèce deviendra ce qu'elle pourra.

On se dit à l'oreille que la France a suscité ces troubles. On impute cette imprudente levée de boucliers des Ottomans aux intrigues d'un ministre disgracié (2), homme de génie, mais d'un esprit inquiet, qui croyait qu'en divisant et troublant l'Europe, il maintiendrait plus longtemps la France tranquille. Vous, qui êtes l'ami de ce ministre, vous saurez ce qu'il en faut croire.

Le bruit court que vous rendrez Avignon au vice-dieu des sept montagnes : un tel trait de générosité est rare chez les souverains. Ganganelli en rira sous cape, et dira en luimême : « Les portes de l'enfer ne prévaudront point. » Et cela arrive dans ce siècle philosophique, dans ce dix-huitième siècle!

Après cela, messieurs les philosophes, évertuez-vous bien, combattez l'erreur, entassez arguments sur arguments pour détruire l'*inf*...; vous n'empêcherez jamais que les âmes faibles ne l'emportent en nombre sur les âmes fortes : chassez les préjugés par la porte, ils rentreront par la fenêtre. Un bigot à la tête d'un Etat, ou bien un ambitieux que son intérêt lie à celui de l'Eglise, renversera en un jour ce que vingt ans de vos travaux ont élevé à peine.

Mais quel bavardage! je réponds au jeune Voltaire en style de vieillard : quand il badine, je raisonne; quand il s'égaie, je disserte. Sans doute Bouhours avait raison : mes chers compatriotes et moi nous n'avons que ce gros bon sens qui trotte par les rues... Ma faible chandelle s'éteint, et ce soupçon d'imagination, dont je n'eus qu'une faible dose, m'abandonne; ma gaieté me quitte, ma vivacité se perd. Conservez longtemps la vôtre : puissiez-vous, comme le bonhomme Saint-Aulaire, faire des vers à cent ans, et moi les lire! c'est ce que je prie Apollon de vous accorder.

Les princes de Suède n'iront point à Ferney; l'aîné est devenu roi, et se hâte d'occuper le trône que la mort de son père lui laisse. Pour le pauvre d'Argens, il a cessé de parler, de penser, et d'écrire. C'est mon maréchal-des-logis; il est allé me préparer une demeure dans le pays des rêve-creux, où probablement nous nous rassemblerons tous. FÉDÉRIC.

426. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 5 avril.

Sire, on a dit que j'étais tombé en jeunesse, mais on n'a pas encore dit que je fusse tombé en enfance. Mes parents me feraient certainement interdire, et on me déclarerait incapable de tester, si j'avais fait le *Testament* ridicule qu'on m'attribue (3). Le bon goût de votre majesté n'y a pas été trompé; vous avez bien senti qu'il était impossible qu'un

(1) Voyez, tome VI, l'*Epître à l'impératrice de Russie*, vers 55. (G. A.)
(2) Choiseul. (G. A.)
(3) Voyez la lettre de Frédéric du 16 mars. (G. A.)

homme de mon âge parlât ainsi de lui-même. Cette impertinence est d'un avocat de Paris, nommé Marchand, qui régale tous les mois le public d'un ouvrage dans ce goût. Je ne le mettrai certainement pas dans mon testament; il peut compter qu'il n'aura rien de moi pour sa peine. Je puis assurer votre majesté que mes dernières volontés sont absolument différentes de celles qu'on me prête. Je ne crains point la mort qui s'approche de moi à grands pas, et qui s'est déjà emparée de mes yeux, de mes dents, et de mes oreilles; mais j'ai une aversion invincible pour la manière dont on meurt dans notre sainte religion catholique, apostolique, et romaine. Il me paraît extrêmement ridicule de se faire huiler pour aller dans l'autre monde, comme on fait graisser l'essieu de son carrosse en voyage. Cette sottise et tout ce qui s'ensuit me répugne si fort, que je suis tenté de me faire porter à Neuchâtel, pour avoir le plaisir de mourir chez vous; il eût été plus doux d'y vivre.

Je viens de recevoir une lettre dont monseigneur le prince royal m'honore; il pense bien sensément, et paraît très digne d'être votre neveu. Jamais il n'y eut tant d'esprit dans le Nord, depuis le soixante et unième degré, jusqu'au cinquante-deux et demi. Il n'y a, ce me semble, que les confédérés de Pologne à qui on puisse reprocher de se servir, pour leur malheur, de la sorte d'esprit qu'ils ont.

On dit qu'Ali-Bey (1) en a beaucoup, et autant que d'ambition. Il court actuellement de mauvais bruits sur sa personne. Pour votre amie l'Etoile du Nord, elle acquiert tous les jours un nouvel éclat; il n'y a que votre étoile qui marche à côté de la sienne. Pour le croissant de Moustapha, je le crois plus obscurci que jamais.

Je me mets aux pieds de votre majesté avec le plus profond respect.

Je reçois dans ce moment la lettre dont votre majesté m'honore, du 19 mars. Oui, sans doute, vous êtes un auteur grave et très grave, quoique votre imagination soit très riante.

Je voudrais bien que tout s'accommodât, pourvu que ma princesse donnât la liberté aux dames du sérail, et des fêtes sur le Bosphore; je ne prétends point du tout à ses odalisques : c'est la récompense de ses braves guerriers. Je suis plus près d'avoir un rendez-vous avec d'Argens qu'avec les demoiselles du harem de Moustapha. Vous appelez d'Argens votre maréchal-des-logis; mais il s'y prend de trop bonne heure : vous ne vivrez pas aussi longtemps que votre gloire; mais je suis très sûr que votre feu, en quoi consiste la vie, et votre régime, en quoi consiste toute la médecine, vous feront un jour le doyen des rois de ce monde, après en avoir été l'exemple.

Il se pourrait bien qu'en effet on rendît Avignon à Ganganelli, quoiqu'il soit très ridicule que ce joli petit pays soit démembré de la Provence; mais il faut être bon chrétien. Ce comtat d'Avignon vaut assurément mieux que la Corse, dont l'acquisition ne vaut pas ce qu'elle a coûté.

427. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 12 avril.

Sire, il n'est ni honnête ni respectueux d'écrire à votre neveu, le roi de Suède (2), et de lui parler du roi son oncle, sans communiquer au moins à votre majesté la liberté que l'on prend (3). Je vous ai cité à l'impératrice de Russie comme un auteur grave, je vous cite au roi de Suède comme mon protecteur. Quiconque est en France actuellement doit regretter Sans-Souci; nous n'avons que des tracasseries, beaucoup de discorde, peu de gloire, et point d'argent. Cependant le fonds du royaume est très bon, et si bon, qu'après les peines qu'on a prises pour le détériorer, on n'a pu en venir à bout. C'est un malade d'un tempérament excellent, qui a résisté à plus de trente mauvais médecins; votre majesté prouve qu'il n'en faut qu'un bon.

Je ne sais si je me doute de ce que votre majesté fera cette année; mais Dieu, qui m'a refusé le don de prophétie, ne me permet pas de deviner ce que fera l'empereur. Je connais des gens qui, à sa place, pousseraient par delà Belgrade, et qui s'arrondiraient, attendu qu'en philosophie la figure ronde est la plus parfaite. Mais je crains de dire des sottises trop pointues, et je me borne à me mettre aux pieds de votre majesté, du fond de mon tombeau de neige, dans lequel je suis aveugle comme Milton, mais non pas aussi fanatique que lui.

(1) Soudan d'Egypte. (G. A.)
(2) Gustave III. (G. A.)
(3) Voyez, tome VI, l'*Epître au roi de Suède*. (G. A.)

Je n'ai nul goût pour un énergumène qui parle toujours du Messie et du diable; moi je parle de mon héros.

428. — DU ROI.

A Potsdam, le 1er mai.

J'ai eu le plaisir de recevoir deux de vos lettres. L'apparition que le roi de Suède a faite chez nous m'a empêché de vous répondre plus tôt.

J'avais donc deviné que ce beau *Testament* n'était pas de vous. On vous a fait le même honneur qu'au cardinal de Richelieu, au cardinal Albéroni, au maréchal de Belle-Isle, etc., de tester en votre nom. Je disais à quelqu'un qui me parlait de ce *Testament*, que c'était une œuvre de ténèbres, que l'on n'y reconnaissait ni votre style, ni les bienséances que vous savez si supérieurement observer en écrivant pour le public : cependant, bien du monde, qui n'a pas le tact assez fin, s'y est trompé, et je crois qu'il ne serait pas mal de le désabuser.

J'ai donc vu ce roi de Suède, qui est un prince très instruit, d'une douceur charmante, et très aimable dans la société. Il aura été charmé, sans doute, de recevoir vos vers; et j'ai vu avec plaisir que vous vous souveniez encore de moi. Le roi de Suède nous a parlé beaucoup des nouveaux arrangements qu'on prenait en France, de la réforme de l'ancien parlement, et de la création d'un nouveau. Pour moi, qui trouve assez de matières à m'occuper chez moi, je n'envisage qu'en gros ce qui se fait ailleurs. Je ne puis juger des opérations étrangères qu'avec circonspection, parce qu'il faudrait plus approfondir les matières que je ne le puis, pour en décider.

On dit que le chancelier (1) est un homme de génie et d'un mérite distingué : d'où je conclus qu'il aura pris les mesures les plus justes dans la situation actuelle des choses, pour s'arranger de la manière la plus avantageuse et la plus utile au bien de l'Etat. Cependant, quoi qu'on fasse en France, les Welches crient, critiquent, se plaignent, et se consolent par quelque chanson maligne, ou quelques épigrammes satiriques. Lorsque le cardinal Mazarin, durant son ministère, faisait quelque innovation, il demandait si, à Paris, on chantait la *canzonetta*. Si on lui disait que oui, il était content.

Il en est presque de même partout. Peu d'hommes raisonnent, et tous veulent décider.

Nous avons eu ici en peu de temps une foule d'étrangers. Alexis Orlof, à son retour de Pétersbourg, a passé chez nous pour se rendre sur sa flotte à Livourne (2) : il m'a donné une pièce assez curieuse que je vous envoie. Je ne sais comment il se l'est procurée; le contenu en est singulier : peut-être vous amusera-t-elle.

Oh! pour la guerre, monsieur de Voltaire, il n'en est pas question. Messieurs les encyclopédistes m'ont régénéré. Ils ont tant crié contre ces bourreaux mercenaires qui changent l'Europe en un théâtre de carnage, que je me garderais bien à l'avenir d'encourir leurs censures. Je ne sais si la cour de Vienne les craint autant que je les respecte; mais j'ose croire toutefois qu'elle mesurera ses démarches.

Ce qui paraît souvent en politique le plus vraisemblable l'est le moins. Nous sommes comme des aveugles, nous allons à tâtons, et nous ne sommes pas aussi adroits que les Quinze-Vingts, qui connaissent, à ne s'y pas tromper, les rues et les carrefours de Paris. Ce qu'on appelle l'art conjectural n'en est pas un, c'est un jeu de hasard où le plus habile peut perdre comme le plus ignorant.

Après le départ du comte Orlof, nous avons eu l'apparition d'un comte autrichien, qui, lorsque j'allais me rendre en Moravie chez l'empereur, m'a donné les fêtes les plus galantes. Ces fêtes ont donné lieu aux vers que je vous envoie : elles y sont décrites avec vérité. Je n'ai pas négligé d'y crayonner le caractère du comte Hoditz, qui se trouve peint d'après nature.

Votre impératrice en a donné de plus superbes à mon frère Henri. Je ne crois pas qu'on puisse la surpasser en ce genre : des illuminations durant un chemin de quatre milles d'Allemagne, des feux d'artifice qui surpassent tout ce qui nous est connu, selon les descriptions qu'on m'en a faites; des bals de trois mille personnes; et surtout l'affabilité et les grâces que votre souveraine a répandues comme un assai-

(1) Maupeou. (G. A.)
(2) Il avait particulièrement l'infâme mission de s'emparer en Italie d'une fille de l'impératrice Elisabeth. Ayant feint de l'épouser, il l'emmena sur un vaisseau de l'escadre, et à peine fut-elle à bord, qu'il la chargea de chaînes, et l'envoya en Russie, où elle mourut tragiquement six ans après, dans sa prison. (G. A.)

sonnement à toutes ces fêtes, en ont beaucoup relevé l'éclat.

A mon âge, les seules fêtes qui me conviennent sont les bons livres. Vous, qui en êtes le grand fabricateur, vous répandez encore quelque sérénité sur le déclin de mes jours. Vous ne vous devez donc pas étonner que je m'intéresse, autant que je le fais, à la conservation du patriarche de Ferney, auquel soit honneur et gloire par tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il. FÉDÉRIC.

429. — DU ROI.

A Potsdam, le 29 juin.

Le poëte empereur si puissant, qui domine
Sur les Mantchoux et sur la Chine,
Est bien plus avisé que moi.
Si le démon des vers le presse et le lutine,
Des chants que son conseil juge dignes d'un roi
Il restreint sagement la course clandestine
Aux bornes des États qui vivent sous sa loi.
Moi, sans écouter la prudence,
Les esquisses légères de mes faibles crayons,
Je les dépêche tous pour ces heureux cantons
Où le plus bel esprit de France,
Le dieu du goût, le dieu des vers,
Naguère a pris sa résidence.
C'est jeter par extravagance
Une goutte d'eau dans les mers.

Mais cette goutte d'eau rapporte des intérêts usuraires : une lettre de votre part, et un volume de *Questions encyclopédiques*. Si le peuple était instruit de ces échanges littéraires, il dirait que je jette un morceau de lard après un jambon ; et quoique l'expression soit triviale, il aurait raison.

On n'entend guère parler ici du pape : je le crois perpétuellement en conférence avec le cardinal de Bernis (1), pour convenir du sort de ces bons pères jésuites. En qualité d'associé de l'ordre, j'essuierais une banqueroute de prières, si Rome avait la cruauté de les supprimer. On n'entend pas non plus des nouvelles du Turc ; on ne sait à quoi sa hautesse s'occupe ; mais je parierais bien que ce n'est pas à grand'chose. La Porte vient pourtant, après bien des remontrances, de relâcher M. Obrescow, ministre de la Russie, détenu contre le droit des gens, dont cette puissance barbare n'a aucune connaissance. C'est un acheminement à la paix qui va se conclure pour le plus grand avantage et la plus grande gloire de votre impératrice.

Je vous félicite du nouveau ministre (2) dont le Très-Chrétien a fait choix. On le dit homme d'esprit : en ce cas vous trouverez en lui un protecteur déclaré. S'il est tel, il n'aura ni la faiblesse, ni l'imbécillité de rendre Avignon au pape. On peut être bon catholique, et néanmoins dépouiller le vicaire de Dieu de ces possessions temporelles qui distraient trop des devoirs spirituels, et qui font souvent risquer le salut.

Quelque fécond que ce siècle soit en philosophes intrépides, actifs et ardents à répandre des vérités, il ne faut point vous étonner de la superstition dont vous vous plaignez en Suisse : ses racines tiennent à tout l'univers ; elle est la fille de la timidité, de la faiblesse et de l'ignorance. Cette trinité domine aussi impérieusement dans les âmes vulgaires qu'une autre trinité dans les écoles de théologie. Quelles contradictions ne s'allient pas dans l'esprit humain ! Le vieux prince d'Anhalt-Dessaw, que vous avez vu, ne croyait point en Dieu ; mais, allant à la chasse, il rebroussait chemin s'il lui arrivait de rencontrer trois vieilles femmes : c'était un mauvais augure. Il n'entreprenait rien un lundi, parce que ce jour était malheureux. Si vous lui en demandiez la raison, il l'ignorait. Vous savez ce qu'on rapporte de Hobbes : incrédule le jour, il ne couchait jamais seul la nuit, de peur des revenants.

Qu'un fripon se propose de tromper les hommes, il ne manquera pas de dupes. L'homme est fait pour l'erreur ; elle entre comme d'elle-même dans son esprit, et ce n'est que par des travaux immenses qu'il découvre quelques vérités. Vous qui en êtes l'apôtre, recevez les hommages du petit coin de mon esprit purifié de la rouille superstitieuse, et *déséborgnez* mes compagnons. Pour les aveugles, il faut les envoyer aux Quinze-Vingts. Éclairez encore ce qui est éclairable : vous semez dans des terres ingrates ; mais les siècles futurs feront une riche récolte de ces champs. Le philosophe de Sans-Souci salue l'ermite de Ferney. FÉDÉRIC.

(1) Ambassadeur de France à Rome. (G. A.)
(2) Le duc d'Aiguillon. (G. A.)

430. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 21 auguste.

Sire, votre majesté va rire de ma requête : elle dira que je radote. Je lui demande une place de conseiller d'État. (Ce n'est pas pour moi, comme vous le croyez bien, et je ne donne point de conseils aux rois, excepté peut-être à l'empereur de la Chine.) Je m'imagine d'ailleurs que M. de Lentulus appuiera ma requête. C'est pour un banneret ou banderet de votre principauté de Neuchâtel, nommé Ostervald, qui est persécuté par les prêtres. Il a servi longtemps votre majesté, et je crois qu'il est excommunié.

Voilà deux puissantes raisons, à mon gré, pour le faire conseiller d'État. Cet homme est d'un esprit très doux, très conciliant, et très sage, et en même temps d'une philosophie intrépide, capable de rendre service à la raison et à vous, et également attaché à l'un et à l'autre. Il est de votre siècle, et les Neuchâtelois sont encore du treizième ou du quatorzième. Ce n'est pas assez que la prêtraille de ce pays-là ait condamné Petitpierre (1) pour n'avoir pas cru l'enfer éternel, ils ont condamné le banderet Ostervald pour n'avoir point cru d'enfer du tout. Ces marauds-là ne savent pas que c'était l'opinion de Cicéron et de César. Vous, qui avez l'éloquence de l'un, et qui vous battez comme l'autre, ne pourriez-vous point mortifier la huaille sacerdotale, en réhabilitant votre banderet par une belle place de conseiller d'État dans Neuchâtel?

Le grand Julien, mon autre héros, lui aurait accordé cette grâce sur ma parole.

Je vous demande pardon de ma témérité ; mais puisque ce banderet Ostervald est menacé par le consistoire d'être damné dans l'autre monde, ne peut-on pas demander pour lui quelque agrément dans celui-ci? cette idée m'est venue dans la tête, et je la mets à vos pieds. Je pense que ce banderet a très grande raison de dire qu'il n'y a plus d'enfer, puisque Jésus-Christ a racheté tous nos péchés.

On dit que mes chers Russes ont été battus par les Turcs ; j'en suis au désespoir, et je supplie votre majesté de daigner me consoler.

431. — DU ROI.

A Potsdam, le 16 septembre.

Un homme qui a longtemps instruit l'univers par ses ouvrages peut être regardé comme le précepteur du genre humain ; il peut être par conséquent le conseiller de tous les rois de la terre, hors de ceux qui n'ont point de pouvoir. Je me trouve dans le cas de ces derniers à Neuchâtel, où mon autorité est pareille à celle qu'un roi de Suède exerce sur ses diètes, ou bien au pouvoir de Stanislas sur son anarchie sarmate. Faire à Neuchâtel un conseiller d'État sans l'approbation du synode, serait se commettre inutilement.

J'ai voulu dans ce pays protéger Jean-Jacques, on l'a chassé ; j'ai demandé qu'on ne persécutât point un certain Petitpierre, je n'ai pu l'obtenir.

Je suis donc réduit à vous faire l'aveu humiliant de mon impuissance. Je n'ai point eu recours dans ce pays au remède dont se sert la cour de France (2) pour obliger les parlements du royaume à savoir *obtempérer* à ses volontés. Je respecte des conventions sur lesquelles ce peuple fonde sa liberté et ses immunités, et je me resserre dans les bornes du pouvoir qu'ils ont prescrites eux-mêmes en se donnant à ma maison. Mais ceci me fournit matière à des réflexions plus philosophiques.

Remarquez, s'il vous plaît, combien l'idée attachée au mot de *liberté* est déterminée en fait de politique, et combien les métaphysiciens l'ont embrouillée. Il y a donc nécessairement une liberté : car comment aurait-on une idée nette d'une chose qui n'existe point? Or, je comprends par ce mot la puissance de faire ou de ne pas faire telle action, selon ma volonté. Il est donc sûr que la liberté existe ; non pas sans mélange de passions innées, non pas pure, mais agissant cependant en quelques occasions, sans gêne et sans contrainte.

Il y a une différence, sans doute, de pouvoir nommer un conseiller (soi-disant) d'État, ou de ne le pouvoir pas : celui qui le peut a la liberté ; celui qui ne saurait le breveter ne jouit pas de cette faculté. Cela seul suffit, ce me semble, pour prouver que la liberté existe, et que par conséquent

(1) Voyez, dans le *Dictionnaire philosophique*, l'article ENFER. (G. A.)
(2) L'exil. (G. A.)

nous ne sommes pas des automates mus par les mains d'une aveugle fatalité (1).

C'est ce système de la fatalité qui met l'empire ottoman à deux doigts de sa perte. Tandis que les Turcs se tiennent comme des quakers, les bras croisés, en attendant le moment de l'impulsion divine, ils sont battus par les Russes. Et ce léger échec que vient de recevoir un détachement du prince Repnin ne doit pas enfler l'espérance de Moustapha jusqu'à lui faire croire qu'une bagatelle de cette nature puisse entrer en comparaison avec cet amas de victoires que les Russes ont entassées les unes sur les autres.

Tandis que ces gens se battent pour des possessions de ce monde-ci, les Suisses font très bien d'ergoter entre eux pour les biens de l'autre monde : cela fournit plus à l'imagination; et quand on n'a point d'armées pour conquérir la Valachie, la Moldavie, la Tartarie, on se bat avec des paroles pour le paradis et pour l'enfer. Je ne connais point ce pays-là : Delisle (2) n'en a pas encore donné la carte. Le chemin qui doit y mener traverse les espaces imaginaires, et jamais personne n'en est revenu. N'allez jamais dans ces contrées, pires que les hyperboréennes.

Quelqu'un qui vous a vu m'assure que vous jouissez d'une très bonne santé. Ménagez ce trésor le plus longtemps possible : un *tiens* vaut mieux que dix *tu auras*. Que Vénus nous conserve le chantre des Grâces; Minerve, l'émule de Thucydide; Uranie, l'interprète de Newton; et Apollon, son fils chéri, qui, surpassant Euripide, égala Virgile : ce sont les vœux que le solitaire de Sans-Souci fait et fera sans fin pour le patriarche de Ferney. FÉDÉRIC.

432. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, le 18 octobre.

Sire, vous êtes donc comme l'Océan, dont les flots semblent arrêtés sur le rivage par des grains de sable; et le vainqueur de Rosbach, de Lissa, etc., etc., ne peut parler en maître à des prêtres suisses. Jugez, après cela, si les pauvres princes catholiques doivent avoir beau jeu contre le pape.

Je ne sais si votre majesté a jamais vu une petite brochure intitulée les *Droits des hommes et les usurpations des papes* (3); ces usurpations sont celles du saint-père : elles sont évidemment constatées. Si vous voulez, j'aurai l'honneur de vous les envoyer par la poste.

J'ai prié la liberté d'adresser à votre majesté les sixième et septième volumes des *Questions sur l'Encyclopédie*; mais je crains fort de n'avoir pas la liberté de poursuivre cet ouvrage. C'est bien le cas où l'on peut appeler la liberté puissance. Qui n'a pas le pouvoir de faire, n'a pas sans doute la liberté de faire; il n'a que la liberté de dire : Je suis esclave de la nature. J'avais fait autrefois tout ce que je pouvais pour croire que nous étions libres; mais j'ai bien peur d'être détrompé; vouloir ce qu'on veut, parce qu'on le veut, me paraît une prérogative royale à laquelle les chétifs mortels ne doivent pas prétendre. Soyez libre tant qu'il vous plaira, sire, vous êtes bien le maître; mais à moi tant d'honneur n'appartient. Tout ce que je sais bien certainement, c'est que je n'ai point la liberté de ne vous pas regarder comme le premier homme du siècle, ainsi que je regarde Catherine II comme la première femme, et Moustapha comme un pauvre homme, du moins jusqu'à présent. Il me semble qu'il n'a su faire ni la guerre ni la paix. Je connais des rois qui ont fait à propos l'une et l'autre : mais je me garderai bien de vous dire qui sont ces rois-là.

L'impératrice de Russie dit que ses affaires vont fort bien par delà le Danube, qu'elle est maîtresse de toute la Valachie, à une ou deux bicoques près, qu'elle est reconnue de toute la Crimée. Il faudra qu'elle fasse jouer incessamment sur le théâtre de Batchi-Saraï *Iphigénie en Tauride* (4). Puisse-t-elle faire bientôt une paix glorieuse, et puissent ces vilains Turcs ne plus molester les chrétiens grecs et latins!

433. — DU ROI.

A Sans-Souci, le 18 novembre.

Vous vous moquez de moi, mon bon Voltaire; je ne suis ni un héros, ni un Océan, mais un homme qui évite toutes les querelles qui peuvent désunir la société. Comparez-moi plutôt à un médecin qui proportionne le remède au tempérament du malade. Il faut des remèdes doux pour les fanatiques : les violents leur donnent des convulsions. Voilà comme je traite les prédicants de Genève, qui ressemblent plus, par leur véhémence, aux réformateurs du quinzième siècle qu'à la génération présente.

Il y a longtemps que j'ai lu la brochure du *Droit des hommes et de l'usurpation des papes*. Vous croyez donc que les Semnons ne sont pas curieux de vos ouvrages, et qu'on ne les lit pas au bord du Havel (1) avec autant et peut-être plus de plaisir que sur les rives de la Seine ou du Rhône? Cette brochure parut précisément après que les Français eurent pris possession du comtat; je crus que c'était leur manifeste, et que par mégarde on l'avait imprimé après coup.

Je vous ai mille obligations des sixième et septième tomes de votre *Encyclopédie*, que j'ai reçus. Si le style de Voiture était encore à la mode, je vous dirais que le père des muses est l'auteur de cet ouvrage, et que l'approbation est signée du dieu du goût. J'ai été fort surpris d'y trouver mon nom, que par charité vous y avez mis (2). J'y ai trouvé quelques paraboles moins obscures que celles de l'Évangile, et je me suis applaudi de les avoir expliquées. Cet ouvrage est admirable, et je vous exhorte à le continuer. Si c'était un discours académique, assujetti à la révision de la Sorbonne, je serais peut-être d'un autre avis.

Travaillez toujours; envoyez vos ouvrages en Angleterre, en Hollande, en Allemagne, et en Russie; je vous réponds qu'on les y dévorera. Quelque précaution qu'on prenne, ils entreront en France; et vos Welches auront honte de ne pas approuver ce qui est admiré partout ailleurs.

J'avais un très violent accès de goutte quand vos livres sont arrivés, les pieds et les bras garrottés, enchaînés, et perclus : ces livres m'ont été d'une grande ressource. En les lisant, j'ai béni mille fois le ciel de vous avoir mis au monde.

Pour vous rendre compte du reste de mes occupations, vous saurez qu'à peine eus-je recouvré l'articulation de la main droite, que je m'avisai de barbouiller du papier, non pour éclairer, non pour instruire le public et l'Europe qui a les yeux très ouverts, mais pour m'amuser. Ce ne sont pas les victoires de Catherine que j'ai chantées, mais les folies des confédérés (3). Le badinage convient mieux à un convalescent que l'austérité du style majestueux. Vous en verrez un échantillon. Il y a six chants. Tout est fini; car une maladie de cinq semaines m'a donné le temps de rimer et de corriger tout à mon aise. C'est vous ennuyer assez que deux chants de lecture que je vous prépare.

Ah! que l'homme est un animal incorrigible! direz-vous en voyant encore de mes vers. La Valachie, la Moldavie, la Tartarie, subjuguées, doivent être chantées sur un autre ton que les sottises d'un Crazinski, d'un Potocki, d'un Oginski (4), et de toute cette multitude imbécile dont les noms se terminent en *ki*.

Comme je me crois un être qui possède une liberté mitigée, je m'en suis servi dans cette occasion; et comme je suis un hérétique excommunié une fois pour toutes, j'ai bravé les foudres du Vatican : bravez-les de même, car vous êtes dans le même cas.

Souvenez-vous qu'il ne faut point enfouir son talent : c'est de quoi jusqu'ici personne ne vous accuse; mais je voudrais que la postérité ne perdît aucune de vos pensées : car combien de siècles s'écouleront avant qu'un génie s'élève, qui joigne à tant de goût tant de connaissances! Je plaide une belle cause, et je parle à un homme si éloquent que, s'il jette un coup d'œil sur ce sujet, il saisira d'abord tous les arguments que je pourrai lui présenter. Qu'il continue donc encore à étendre sa réputation, à instruire, à éclairer, à consoler (5), à persifler, à pincer (selon que la matière l'exige) le public, les cagots, et les mauvais auteurs! Qu'il jouisse d'une santé inaltérable, et qu'il n'oublie point le solitaire Semnon (6), habitué à Sans-Souci! FÉDÉRIC.

434. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, ce 6 décembre.

Sire, je n'ai jamais si bien compris qu'on peut pleurer et

(1) Édition de Berlin : « Passez-moi ces petites réflexions, c'est la dernière remarque que cause l'indigestion du *Système de la nature*. » (G. A.)
(2) Célèbre géographe. (G. A.)
(3) Voyez, tome V, dans les OPUSCULES. (G. A.)
(4) Tragédie de Guimond de Latouche. (G. A.)

(1) Édition de Berlin : « Les Senons... aux bords de la Havel. » (G. A.)
(2) Voyez, tome Ier, dans le *Dictionnaire philosophique*, l'article GLOIRE. (G. A.)
(3) La *Pologniade ou la Guerre des confédérés*. (G. A.)
(4) Patriotes polonais. (G. A.)
(5) Édition de Berlin : « A conseiller. » (G. A.)
(6) Édition de Berlin : « Le Senon solitaire. » (G. A.)

rire dans le même jour. J'étais tout plein et tout attendri de l'horrible attentat commis contre le roi de Pologne (1), qui m'honore de quelque bonté. Ces mots qui dureront à jamais, *vous êtes pourtant mon roi, mais j'ai fait serment de vous tuer* (2), m'arrachaient des larmes d'horreur, lorsque j'ai reçu votre lettre et votre très philosophique poëme, qui dit si plaisamment les choses du monde les plus vraies. Je me suis mis à rire malgré moi, malgré mon effroi et ma consternation. Que vous peignez bien le diable et les prêtres, et surtout cet évêque premier auteur de tout le mal !

Je vois bien que, quand vous fîtes ces deux premiers chants, le crime infâme des confédérés n'avait point encore été commis. Vous serez forcé d'être aussi tragique dans le dernier chant quo vous avez été gai dans les autres, que votre majesté a bien voulu m'envoyer. Malheur est bon à quelque chose, puisque la goutte vous a fait composer un ouvrage si agréable : depuis Scarron, on ne faisait point de vers si plaisants au milieu des souffrances. Le roi de la Chine ne sera jamais si drôle que votre majesté, et je défie Moustapha d'en approcher.

N'ayez plus la goutte, mais faites souvent des vers à Sans-Souci dans ce goût-là. Plus vous serez gai, plus longtemps vous vivrez : c'est ce que je souhaite passionnément pour vous, pour mon héroïne, et pour moi chétif.

Je pense que l'assassinat du roi de Pologne lui fera beaucoup de bien. Il est impossible que les confédérés, devenus en horreur au genre humain, persistent dans une faction si criminelle. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que la paix de la Pologne peut naître de cette exécrable aventure.

Je suis fâché de vous dire que voilà cinq têtes couronnées assassinées (3) en peu de temps dans notre siècle philosophique. Heureusement, parmi tous ces assassins, il se trouve des Malagrida, et pas un philosophe. On dit que nous sommes des séditieux ; que sera donc l'évêque de Kiovie ? On dit que les conjurés avaient fait serment sur une image de la sainte Vierge, après avoir communié. J'ose supplier instamment votre majesté, si ingénieuse et si diabolique, de daigner m'envoyer quelques détails bien vrais de cet étrange événement, qui devrait bien ouvrir les yeux à une partie de l'Europe. Je prends la liberté de recommander à vos bontés l'abbaye d'Oliva (4). Je me mets à vos pieds (pourvu qu'ils n'aient plus la goutte) avec le plus profond respect et le plus grand ébahissement de tout ce que je viens de lire.

435. — DU ROI.

A Berlin, le 12 janvier 1772.

Je conviens que je me suis imposé l'obligation de vous instruire sur le sujet des confédérés que j'ai chantés, comme vous avez été obligé d'exposer les anecdotes de la Ligue, afin de répandre tous les éclaircissements nécessaires sur la *Henriade*.

Vous saurez donc que mes confédérés, moins braves que vos ligueurs, mais aussi fanatiques, n'ont pas voulu leur céder en forfaits. L'horrible attentat entrepris et manqué contre le roi de Pologne s'est passé, à la communion près, de la manière qu'il est détaillé dans les gazettes. Il est vrai que le misérable qui a voulu assassiner le roi de Pologne en avait prêté le serment à Pulawski, maréchal de confédération, devant le maître-autel de la Vierge, à Czenstokova. Je vous envoie des papiers publics, qui peut-être ne se répandent pas en Suisse, où vous trouverez cette scène tragique détaillée avec les circonstances exactement conformes à ce que mon ministre à Varsovie en a marqué dans sa relation. Il est vrai que mon poëme (si vous voulez l'appeler ainsi) était achevé lorsque cet attentat se commit ; je ne le jugeai pas propre à entrer dans un ouvrage où règne d'un bout à l'autre un ton de plaisanterie et de gaieté. Cependant je n'ai pas voulu non plus passer cette horreur sous silence, et j'en ai dit deux mots en passant, au commencement du cinquième chant ; de sorte que cet ouvrage badin, fait uniquement pour m'amuser, n'a pas été défiguré par un morceau tragique qui aurait juré avec le reste.

J'ai poussé la licence plus loin ; car quoique la guerre dure encore, j'ai fait la paix d'imagination pour finir, n'étant pas assuré de ne pas prendre la goutte lorsque ces troubles s'apaiseront. Vous verrez, par le troisième et le quatrième chant que je vous envoie, qu'il n'était pas possible de mêler des faits graves avec tant de sottises. Le sublime fatigue à la longue, et les polissonneries font rire. Je pense bien comme vous que plus on avance en âge, plus il faut essayer de se dérider. Aucun sujet ne m'aurait fourni une aussi abondante matière que les Polonais ; Montesquieu aurait perdu son temps à trouver chez eux les principes des républiques ou des gouvernements souverains. L'intérêt, l'orgueil, la bassesse, et la pusillanimité, semblent être les fruits du gouvernement anarchique. Au lieu de philosophes, vous y trouvez des esprits abrutis par la plus stupide superstition, et des hommes capables de tous les crimes que des lâches peuvent commettre. Le corps de la confédération n'agit point par système. Ce Pulawski, dont vous aurez vu le nom dans mes rapsodies, est proprement l'auteur de la conspiration tramée contre le roi de Pologne. Les autres confédérés regardent le trône comme vacant, quoiqu'il soit rempli ; les uns y veulent placer le landgrave de Hesse ; d'autres, l'électeur de Saxe ; d'autres encore, le prince de Teschen. Tous ces partis différents ont autant de haine l'un pour l'autre que les jansénistes, les molinistes et les calvinistes entre eux. C'est pour cela que je les compare aux maçons de la tour de Babel. Le crime qu'ils viennent de tenter ne les a pas décrédités chez leurs protecteurs, parce qu'en effet plusieurs de ces confédérés l'ont ignoré ; mais qu'ils aient des protecteurs ou non, ils n'en sont pas plus redoutables ; et par les mesures que votre souveraine vient de prendre, dans peu leur mauvaise volonté sera confondue.

Il semble que pour détourner mes yeux des sottises polonaises et de la scène atroce de Varsovie, ma sœur, la reine de Suède, ait pris ce temps pour venir revoir ses parents (1), après une absence de vingt-huit années. Son arrivée a ranimé toute la famille ; je m'en suis cru de dix ans plus jeune. Je fais mes efforts pour dissiper les regrets qu'elle donne à la perte d'un époux tendrement aimé, en lui procurant toutes les sortes d'amusements dans lesquels les arts et les sciences peuvent avoir la plus grande part. Nous avons beaucoup parlé de vous. Ma sœur trouvait que vous manquiez à Berlin ; je lui ai répondu qu'il y avait treize ans que je m'en apercevais (2). Cela n'a pas empêché que nous n'ayons fait des vœux pour votre conservation ; et nous avons conclu, quoique nous ne vous possédions pas, que vous n'en étiez pas moins nécessaire à l'Europe.

Laissez donc à la Fortune, à l'Amour, à Plutus, leur bandeau : ce serait une contradiction que celui qui éclaira si longtemps l'Europe fût aveugle lui-même. Voilà peut-être un mauvais jeu de mots ; j'en fais amende honorable au dieu du goût qui siége à Ferney : je le prie de m'inspirer, et d'être assuré qu'en fait de belles-lettres je crois ses décisions plus infaillibles que celles de Ganganelli pour les articles de foi. *Vale.* FÉDÉRIC.

436. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, le 1er février.

Sire, mon cœur, quoique bien vieux, est tout aussi sensible à vos bontés que s'il était jeune. Vos troisième et quatrième chants m'ont presque guéri d'une maladie assez sérieuse ; vos vers ne le sont pas. Je m'étonne toujours que vous ayez pu faire quelque chose d'aussi gai sur un sujet si triste. Ce que votre majesté dit des confédérés, dans sa lettre, inspire l'indignation contre eux autant que vos vers inspirent de gaieté. Je me flatte que tout ceci finira heureusement pour le roi de Pologne et pour votre majesté. Quand vous n'auriez que six villes pour vos six chants, vous n'auriez pas perdu votre papier et votre encre.

La reine de Suède ne gagnera rien aux dissensions polonaises ; mais elle augmentera le bonheur de son frère et le sien. Permettez que je la remercie des bontés dont vous m'apprenez qu'elle daigne m'honorer, et que je mette mes respects pour elle dans votre paquet.

La veuve du pauvre cher Isaac (3) m'a fait part des bontés dont vous la comblez, et du petit monument qu'elle érige à son mari, le panégyriste de l'empereur Julien, de très respectable mémoire. C'est une virtuose (4) que cette madame

(1) Le 3 novembre 1771. (G. A.)

(2) Paroles de Kosinski. Voyez, dans le *Dictionnaire philosophique*, l'article SUPERSTITION, section III. (G. A.)

(3) Attentats contre Louis XV, Joseph de Portugal, Pierre III de Russie, Yvan de Russie, et Stanislas Poniatowski. (G. A.)

(4) Voltaire prévoit ici le partage prochain. L'abbaye d'Oliva entra, en effet, dans le lot du roi de Prusse. (G. A.)

(1) Elle venait bel et bien voir son frère pour le coup d'Etat projeté en Suède. (G. A.)

(2) C'est-à-dire depuis la mort de sa sœur la margrave de Bareith. (G. A.)

(3) Le marquis d'Argens. (K.)

(4) Cela ne veut pas dire ici « artiste musicienne », mais

Isaac; elle sait du grec et du latin, et écrit dans sa langue d'une manière qui n'est pas ordinaire.

Votre majesté finit sa dernière lettre par de belles maximes de morale; mais vous conseillez à un impotent de ne pas marcher trop vite. Il y a deux ans que je ne sors presque point de mon lit. Je serais tenté de vous dire comme Le Nôtre au pape Alexandre VII : « Saint-père, donnez-moi des » tentations au lieu de bénédictions. » La santé, la santé, voilà le premier des biens dans quelque condition qu'on soit, et à quelque âge qu'on soit parvenu.

Je supplie votre majesté de n'avoir plus la goutte, à moins que cela ne produise quelque nouveau poëme en six chants.

Agréez, sire, le profond respect et l'inviolable attachement d'un pauvre vieillard qui a pis que la goutte.

437. — DU ROI.

A Potsdam, le 1er mars.

Je suis, en vérité, tout honteux des sottises que je vous envoie; mais puisque vous êtes en train d'en lire, vous en recevrez de diverses espèces : le cinquième chant de la *Confédération*, un discours académique sur une matière assez usée (1), pour amener l'éloge de l'illustre auditoire qui se trouvait à la séance de l'Académie, et une épître à ma sœur de Suède, au sujet des désagréments qu'elle a essuyés dans ce pays-là. Elle a reçu la lettre que vous lui avez adressée (2) : elle n'a pas voulu me confier la réponse, qui sans cela se serait trouvée incluse dans ma lettre.

Ce n'est pas seulement en Suède que l'on essuie des contre-temps; la pauvre Babet (3), veuve du défunt Isaac, en a bien éprouvé en Provence. Les dévots de ce pays doivent être de terribles gens; ils ont donné l'extrême-onction par force à ce bon panégyriste de l'empereur Julien; on a fait des difficultés de l'enterrer, et d'autres encore pour un monument qu'on voulait lui ériger. La pauvre Babet a vu emporter par une inondation la moitié de la maison que feu son mari lui a bâtie; elle a perdu ses meubles, perte considérable relativement à sa fortune, qui est mince; elle a acquis quantité de connaissances pour complaire à son mari; elle ne peint pas mal, et elle est respectable pour avoir contribué, autant qu'il était en elle, aux goûts de son mari, et lui avoir rendu la vie agréable. Un soir, en revenant de chez moi, le marquis rentre chez sa femme, et lui demande : Eh bien! as-tu fait cet enfant? Quelques amis, qui se trouvèrent présents, se prirent à rire de cette étrange question; mais la marquise les mit à leur aise en leur montrant le portrait d'un petit morveux que son mari l'avait chargée de faire.

Je viens encore d'essuyer un violent accès de goutte, mais il ne m'a pas valu de poëme, faute de matière. Pour vous, ne vous étonnez point que je vous croie jeune : vos ouvrages ne se ressentent point de la caducité de leur auteur; et je crois qu'il ne dépendrait que de vous de composer encore une *Henriade*. Si les insectes de la littérature vous donnaient de l'opium, ils n'auraient pas tort; car, mettant Voltaire de côté, ils en paraîtraient moins médiocres : et que de beaux lieux communs on pourrait répéter, en faisant la liste de tous les grands hommes qui ont survécu à eux-mêmes! On dirait que l'épée a usé le fourreau, que le feu ardent de ce grand génie l'a consumé avant le temps, qu'il faut bien se garder d'avoir trop d'esprit, parce qu'il s'use trop vite. Que de sots s'applaudiraient de ne pas se trouver dans ce cas! et qu'une multitude d'animaux à deux pieds, sans plumes, diraient : Nous sommes bien heureux de n'être point des Voltaires ! Mais heureusement vous n'avez point de médecin premier ministre, qui vous donne des drogues pour régner en votre place; je crois même que la trempe de votre esprit résisterait aux poisons de l'âme.

Je fais des vœux pour votre conservation; s'ils sont intéressés, vous devez me le pardonner en faveur du plaisir que vos ouvrages me font. *Vale*. FÉDÉRIC.

« femme lettrée. » On disait par exemple que mademoiselle de Lespinasse, madame du Deffand, etc., étaient des virtuoses. (G. A.)

(1) *Sur l'utilité des sciences et des arts dans un État*. Il avait été lu en séance le 27 janvier 1772. (G. A.)

(2) On n'a pas cette lettre. (G. A.)

(3) Toujours la marquise d'Argens. On va voir que Frédéric rend aussi hommage aux mérites de l'ancienne comédienne, quoiqu'il lui donne le surnom de Babet. (G. A.)

438. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, ce 24 mars.

Sire, quand même MM. Formey, Prémonval, Toussaint, Mérian (1), me diraient : C'est nous qui avons composé le *Discours sur l'utilité des sciences et des arts dans un État*, je leur répondrais : Messieurs, je n'en crois rien; je trouve à chaque page la main d'un plus grand maître que vous : voilà comme Trajan aurait écrit.

Je ne sais pas si l'empereur de la Chine fait réciter quelques-uns de ses discours dans son Académie; mais je le défie de faire de meilleure prose : et, à l'égard de ses vers, je connais un roi du Nord qui en fait de meilleurs que lui sans se donner beaucoup de peine. Je défie sa majesté Kien-long, assistée de tous ses mandarins, d'être aussi gaie, aussi facile, aussi agréable que l'est le roi du Nord dont je vous parle. Sachez que son poëme sur les confédérés est infiniment supérieur au poëme de Moukden.

Vous avez peut-être ouï dire, messieurs, que l'abbé de Chaulieu faisait de très jolis vers après ses accès de goutte; et moi je vous apprends que ce roi en fait dans le temps même que la goutte le tourmente.

Si vous me demandez quel est ce prince si extraordinaire, je vous dirai, messieurs, C'est un homme qui donne des batailles tout aussi aisément qu'un opéra : il met à profit toutes les heures que tant d'autres rois perdent à suivre un chien qui court après un cerf; il a fait plus de livres qu'aucun des princes contemporains n'a fait de bâtards, et il a remporté plus de victoires qu'il n'a fait de livres. Devinez maintenant, si vous pouvez.

J'ajouterai que j'ai vu ce phénomène il y a une vingtaine d'années, et que si je n'avais pas été un tant soit peu étourdi, je le verrais encore, et je figurerais dans votre Académie tout comme un autre. Mon cher Isaac a fort mal fait de vous quitter, messieurs; il a été sur le point de n'être pas enterré en terre sainte, ce qui est pour un mort la chose du monde la plus funeste, et ce qui m'arrivera incessamment; au lieu que si j'étais resté parmi vous, je mourrais bien plus à mon aise, et beaucoup plus gaiement.

Quand vous aurez deviné quel est le héros dont je vous entretiens, ayez la bonté de lui présenter mes très humbles respects, et l'admiration qu'il m'a inspirée depuis l'an 1736, c'est-à-dire depuis trente-six ans tout juste : or, un attachement de trente-six ans n'est pas une bagatelle. Dieu m'a réservé pour être le seul qui reste de tous ceux qui avaient quitté leur patrie uniquement pour lui. Vous êtes bien heureux qu'il assiste à vos séances; mais il y avait autrefois un autre bonheur, celui d'assister à ses soupers. Je lui souhaiterais une vie aussi longue que sa gloire, si un pareil vœu pouvait être exaucé.

439. — DU ROI.

A Sans-Souci, le 18 avril.

Il ne s'est point rencontré de poëte assez fou pour envoyer de mauvais vers à Boileau, crainte d'être remboursé par quelque épigramme. Personne ne s'est avisé d'importuner de ses balivernes Fontenelle, ou Bossuet, ou Gassendi; mais vous, qui valez ces gens tous ensemble, vous ajoutez l'indulgence aux talents que ces grands hommes possédaient : elle rend vos vertus plus aimables : aussi vous attire-t-elle la correspondance de tous les éphémères du sacré vallon, parmi lesquels j'ai l'honneur de me compter. Vous donnez l'exemple de la tolérance au Parnasse, en protégeant le poëme de Moukden et celui des confédérés; et, ce qui vaut encore mieux, vous m'envoyez le neuvième tome des *Questions encyclopédiques*. Je vous en fais mes remerciements. J'ai lu cet ouvrage avec la plus grande satisfaction : il est fait pour répandre des connaissances parmi les aimables ignorants, et leur donner du goût pour s'instruire.

J'ai été agréablement surpris par l'article des BEAUX-ARTS que vous m'adressez (2). Je ne mérite cette distinction que par l'attachement que j'ai pour eux, ainsi que pour tout ce qui caractérise le génie, seule source de vraie gloire pour l'esprit humain.

Les *Lettres de Memmius à Cicéron* (3) sont des chefs-d'œuvre où les questions les plus difficiles sont mises à la portée des gens du monde. C'est l'extrait de tout ce que les anciens et les modernes ont pensé de mieux sur ce sujet. Je suis prêt

(1) Membres de l'Académie des sciences de Berlin. (G. A.)

(2) Voyez cet article dans le *Dictionnaire philosophique*. Dans les *Questions*, il était dédié au roi de Prusse. (G. A.)

(3) Voyez, tome IV, section PHILOSOPHIE. (G. A.)

à signer ce symbole de foi philosophique. Tout homme sans prévention, et qui a bien examiné cette matière, ne saurait penser autrement. Vous avez eu surtout l'art d'avancer ces vérités hardies sans vous commettre avec les dévots. L'article VÉRITÉ (1) est encore admirable. Je m'attendais à voir un dialogue entre Jésus et Pilate. Il est ébauché : cela est très plaisant. Je ne finirais point si je voulais entrer dans le détail de tout ce que contient ce volume précieux. Ç'aurait été bien dommage s'il n'avait pas paru, et si la postérité en avait été frustrée.

On m'a envoyé de Paris la tragédie des *Pélopides* (2) qui doit être rangée parmi vos chefs-d'œuvre dramatiques. L'intérêt toujours renaissant de la pièce, et l'élégance continue de la versification, l'élèvent à cent piques au-dessus de celle de Crébillon. Je m'étonne qu'on ne la joue pas à Paris. Vos compatriotes, ou plutôt les Welches modernes, ont perdu le goût des bonnes choses. Ils sont rassasiés des chefs-d'œuvre de l'art, et la frivolité les porte à présent à protéger l'opéra-comique, *fax-hall* (3), et les marionnettes. Ils ne méritaient pas que vous fussiez né dans leur patrie : ce ne sera que la postérité qui connaîtra tout votre mérite.

Pour moi, il y a trente-six ans que je vous ai rendu justice. Je ne varie point dans mes sentiments : je pense à soixante ans de même qu'à vingt-quatre sur votre sujet; et je fais des vœux à cet Être qui anime tout, qu'il daigne conserver aussi longtemps que possible le vieil étui de votre belle âme. Ce ne sont pas des compliments, mais des sentiments très vrais, que vos ouvrages gravent sans cesse plus profondément dans mon esprit. FÉDÉRIC.

440. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 31 juillet.

Sire, permettez-moi de dire à votre majesté que vous êtes comme un certain personnage de La Fontaine :

Droit au solide allait Bartholomée.

Ce solide accompagne merveilleusement la véritable gloire. Vous faites un royaume florissant et puissant de ce qui n'était, sous le roi votre grand-père, qu'un royaume de vanité : vous avez connu et saisi le vrai en tout; aussi êtes-vous unique en tout genre. Ce que vous faites actuellement (4) vaut bien votre poëme sur les confédérés. Il est plaisant de détruire les gens et de les chanter.

Je dois dire à votre majesté qu'un jeune homme de vingt-cinq ans, très bon officier, très instruit, ayant servi dès l'âge de douze ans, et ne voulant plus servir que vous, est parti de Paris sans en rien dire à personne, et vient vous demander la permission de se faire casser la tête sous vos ordres. Il est d'une très ancienne noblesse, véritable marquis, et non pas de ces marquis de robe, ou marquis de hasard, qui prennent leurs titres dans une auberge, et se font appeler monseigneur par les postillons qu'ils ne paient point. Il s'appelle le marquis de Saint-Aulaire, neveu d'un lieutenant-général, l'un de nos plus aimables académiciens, lequel faisait de très jolis vers à près de cent ans, comme vous en ferez, à ce que je crois, et à ce que j'espère. Je pense que mon jeune marquis est actuellement à Berlin, cherchant peut-être inutilement à se présenter à votre majesté; mais on dit qu'il en est digne, et que c'est un fort bon sujet.

Le vieux malade se met à vos pieds avec attachement, admiration, respect et syndérèse.

441. — DU ROI.

A Sans-Souci, le 14 auguste.

Je vous remercie des félicitations que vous me faites sur des bruits qui se sont répandus dans le public. Il faudra voir si les événements les confirment, et quel destin auront les affaires de la Pologne.

J'ai vu des vers bien supérieurs à ceux qui m'ont amusé lorsque j'avais la goutte : ce sont les *Systèmes* et les *Cabales* (5). Ces morceaux sont aussi frais, et d'un coloris aussi chaud que si vous les aviez faits à vingt ans. On les a imprimés à Berlin, et ils vont se répandre dans tout le Nord.

Nous avons eu cette année beaucoup d'étrangers, tant Anglais que Hollandais, Espagnols et Italiens; mais aucun Français n'a mis le pied chez nous : et je sais positivement que le marquis de Saint-Aulaire n'est point ici. S'il vient, il sera bien reçu, surtout s'il n'est point expatrié pour quelque mauvaise affaire, ce qui arrive quelquefois aux jeunes gens de sa nation.

Je pars cette nuit pour la Silésie : à mon retour vous aurez une lettre plus étendue, accompagnée de quelques échantillons de porcelaine que les connaisseurs approuvent, et qui se fait à Berlin.

Je souhaite que votre gaieté et votre bonne humeur vous conservent encore longtemps pour l'honneur du Parnasse et pour la satisfaction de tous ceux qui vous lisent. *Vale.* FÉDÉRIC.

442. — DU ROI.

A Potsdam, le 16 septembre.

J'ai reçu du patriarche de Ferney des vers charmants (1), à la suite d'un petit ouvrage polémique qui défend les droits de l'humanité contre la tyrannie des bourreaux de conscience. Je m'étonne de retrouver toute la fraîcheur et le coloris de la jeunesse dans les vers que j'ai reçus : oui, je crois que son âme est immortelle, qu'elle pense sans le secours de son corps, et qu'elle nous éclairera encore après avoir quitté sa dépouille mortelle. C'est un beau privilége que celui de l'immortalité : bien peu d'êtres dans cet univers en ont joui. Je vous applaudis et vous admire.

Pour ne pas rester tout à fait en arrière, je vous envoie le sixième chant des *Confédérés*, avec une médaille qu'on a frappée à ce sujet. Tout cela ne vaut pas une des strophes que vous m'avez envoyées ; mais chaque champ ne produit pas des roses ; on ne peut donner que ce qu'on a. Vous voyez que ce sixième chant m'a occupé plus que les affaires, et qu'on me fait trop d'honneur, en Suisse, de me croire plus absorbé dans la politique que je ne le suis.

J'aurais voulu joindre quelques échantillons de porcelaine à cette lettre : les ouvriers n'ont pas encore pu les fournir ; mais ils suivront dans peu, au risque des aventures qui les attendent en voyage.

Personne du nom de Saint-Aulaire n'est arrivé jusqu'ici. Peut-être que celui qui vous a écrit a changé de sentiment.

Voilà enfin la paix prête à se conclure en Orient, et la pacification de la Pologne qui s'apprête. Ce beau dénoûment est dû uniquement à la modération de l'impératrice de Russie, qui a su mettre elle-même des bornes à ses conquêtes, en imposer à ses ennemis secrets, et rétablir l'ordre et la tranquillité où jusqu'à présent ne régnait que trouble et confusion. C'est à votre muse à la célébrer dignement; je n'ai fait que balbutier en ébauchant son éloge, et ce que j'en ai dit n'acquiert de prix que pour avoir été dicté par le sentiment.

Vivez encore, vivez longtemps; quand on est sûr de l'immortalité dans ce monde ci, il ne faut pas se hâter d'en jouir dans l'autre. Du moins ayez la complaisance pour moi, pauvre mortel qui n'ai rien d'immortel, de prolonger votre séjour sur ce globe, pour que j'en jouisse, car je crains fort de ne vous pas trouver dans cet autre monde. *Vale.* FÉDÉRIC.

443. — DE VOLTAIRE.

16 octobre.

Sire, la médaille est belle, bien frappée, la légende noble et simple ; mais surtout la carte que la Prusse jadis polonaise présente à son maître, fait un très bel effet. Je remercie bien fort votre majesté de ce bijou du Nord; il n'y en a pas à présent de pareils dans le Midi.

La Paix a bien raison de dire aux palatins :
Ouvrez les yeux, le diable vous attrape;
Car vous avez à vos puissants voisins,
Sans y penser, longtemps servi la nappe.
Vous voudrez donc bien trouver bel et beau
Que ces voisins partagent le gâteau.

C'est assurément le vrai gâteau des rois, et la fève a été coupée en trois parts. Mais la Paix ne s'est-elle pas un peu trompée? J'entends dire de tous côtés que cette Paix n'a pu venir à bout de réconcilier Catherine II et Moustapha, et que les hostilités ont recommencé depuis deux mois. On prétend

(1) Voyez cet article dans le *Dictionnaire philosophique.* (G. A.)
(2) Voyez tome III. (G. A.)
(3) Edition de Berlin : « Vauxhall. » (G. A.)
(4) Le partage de la Pologne. (G. A.)
(5) Voyez tome VI. (G. A.)

(1) Les *Stances sur la Saint-Barthélemi*, imprimées à la suite des *Réflexions* sur le procès Camp. Voyez tome VI et tome V. (G. A.)

que, parmi ces Français si habillards (1), il s'en trouve qui ne disent mot, et qui n'en agissent pas moins sous terre.

On dit que les mêmes gens (2) qui gardent Avignon au saint-père, ont un grand crédit dans le sérail de Constantinople. Si la chose est vraie, c'est une scène nouvelle qui va s'ouvrir. Mais il n'y en a point de plus belle que les pièces qu'on joue en Prusse et en Suède (3) : le roi votre neveu paraît digne de son oncle.

Je remercie votre majesté de remettre dans la règle le célèbre couvent d'Oliva : car le bruit court que vous êtes prieur de cette bonne abbaye, et que dans peu tous les novices de ce couvent feront l'exercice à la prussienne. Je ne m'attendais, il y a deux ans, à rien de tout ce que je vois. C'est assurément une chose unique, que le même homme se soit moqué si légèrement des palatins pendant six chants entiers, et en ait eu un nouveau royaume pour sa peine. Le roi David faisait des vers contre ses ennemis, mais ses vers n'étaient pas si plaisants que les vôtres : jamais on n'a fait un poëme ni pris un royaume avec tant de facilité. Vous voilà, sire, le fondateur d'une très grande puissance ; vous tenez un des bras de la balance de l'Europe, et la Russie devient un nouveau monde. Comme tout est changé ! et que je me sais bon gré d'avoir vécu pour voir tous ces grands événements !

Dieu merci, je prédis et je dis, il y a plus de trente ans, que vous feriez de très grandes choses ; mais je n'avais pas poussé mes prédictions aussi loin que vous avez porté votre très solide gloire : votre destin a toujours été d'étonner la terre. Je ne sais pas quand vous vous arrêterez ; mais je sais que l'aigle de Prusse va bien loin.

Je supplie cet aigle de daigner jeter sur moi chétif, du haut des airs où il plane, un de ces coups d'œil qui raniment le génie éteint. Je trouve, si votre médaille est ressemblante, que la vie est dans vos yeux et sur votre visage, et que vous avez, comme de raison, la santé d'un héros.

Je suis à vos pieds comme il y a trente ans, mais bien affaibli. Je regarderai le *Regno redintegrato*, quand je voudrai reprendre des forces. *Votre vieux idolâtre.*

444. — DU ROI.

A Potsdam, le 1er novembre.

Vous saurez que, ne me faisant jamais peindre, ni mes portraits ni mes médailles ne me ressemblent. Je suis vieux, cassé, goutteux, suranné, mais toujours gai et de bonne humeur. D'ailleurs, les médailles attestent plutôt les époques, qu'elles ne sont fidèles aux ressemblances.

Je n'ai pas seulement acquis un abbé, mais bien deux évêques (4), et une armée de capucins, dont je fais un cas infini depuis que vous êtes leur protecteur.

Je trouve, il est vrai, le poëte de la confédération impertinent d'avoir osé se jouer de quelques Français passés en Pologne. Il dit pour son excuse qu'il sait respecter ce qui est respectable, mais qu'il croit qu'il lui est permis de badiner de ces excréments des nations, des Français réformés par la paix, et qui, faute de mieux, allaient faire le métier de brigands en Pologne dans l'association confédérale (5).

Je crois qu'il y a des Français qui gardent le silence, et qui ont un grand crédit au sérail ; mais mes nouvelles de Constantinople m'apprennent que le congrès de paix se renoue et reprend avec plus de vivacité que le précédent ; ce qui me fait craindre que mon coquin de poëte, qui fait le voyant, n'ait raison.

J'ai lu les beaux vers que vous avez faits pour le roi de Suède (6). Ils ont toute la fraîcheur de vos ouvrages qui parurent au commencement de ce siècle. *Semper idem :* c'est votre devise. Il n'est pas donné à tout le monde de l'arborer.

Comment pourrais-je vous rajeunir, vous qui êtes immortel! Apollon vous a cédé le sceptre du Parnasse, il a abdiqué en votre faveur. Vos vers se ressentent de votre printemps, et votre raison de votre automne. Heureux qui peut ainsi réunir l'imagination et la raison! Cela est bien supérieur à l'acquisition de quelques provinces dont on n'aperçoit pas l'existence sur le globe général, et qui, des sphères célestes, paraîtraient à peine comparables à un grain de sable.

Voilà les misères dont nous autres politiques nous nous occupons si fort. J'en ai honte. Ce qui doit m'excuser, c'est que, lorsqu'on entre dans un corps, il faut en prendre l'esprit. J'ai connu un jésuite qui m'assurait gravement qu'il s'exposerait au plus cruel martyre, ne pût-il convertir qu'un singe. Je n'en ferais pas autant; mais quand on peut réunir et joindre des domaines entrecoupés, pour faire un tout de ses possessions, je ne connais guère de mortels qui n'y travaillassent avec plaisir. Notez toutefois que cette affaire-ci (1) s'est passée sans effusion de sang, et que les encyclopédistes ne pourront déclamer contre les brigands mercenaires, et employer tant d'autres belles phrases dont l'éloquence ne m'a jamais touché. Un peu d'encre, à l'aide d'une plume, a tout fait; et l'Europe sera pacifiée, au moins des derniers troubles. Quant à l'avenir, je ne réponds de rien. En parcourant l'histoire, je vois qu'il ne s'écoule guère dix ans sans qu'il y ait quelques guerres. Cette fièvre intermittente peut être suspendue, mais jamais guérie. Il faut en chercher la raison dans l'inquiétude naturelle à l'homme. Si l'un n'excite des troubles, c'est l'autre; et une étincelle cause souvent un embrasement général.

Voilà bien du raisonnement; je vous donne de la marchandise de mon pays. Vous autres Français, vous possédez l'imagination; les Anglais, à ce que l'on dit, la profondeur; et nous autres, la lenteur, avec ce gros bon sens qui court les rues. Que votre imagination reçoive ce bavardage avec indulgence, et qu'elle permette à ma pesante raison d'admirer le phénix de la France, le seigneur de Ferney, et de faire des vœux pour ce même Voltaire que j'ai possédé autrefois, et que je regrette tous les jours, parce que sa perte est irréparable. FÉDÉRIC.

445. — DE VOLTAIRE.

13 novembre.

Sire, hier il arriva dans mon ermitage une caisse royale (2), et ce matin j'ai pris mon café à la crème dans une tasse telle qu'on n'en fait point chez votre confrère Kien-long, l'empereur de la Chine; le plateau est de la plus grande beauté. Je savais bien que Frédéric-le-Grand était meilleur poëte que le bon Kien-long ; mais j'ignorais qu'il s'amusât à faire fabriquer dans Berlin de la porcelaine très supérieure à celle de Kiengtsin, de Dresde, et de Sèvres; il faut donc que cet homme étonnant éclipse tous ses rivaux dans tout ce qu'il entreprend. Cependant je lui avouerai que parmi ceux qui étaient chez moi à l'ouverture de la caisse, il se trouva des critiques qui n'approuvèrent pas la couronne de laurier qui entoure la lyre d'Apollon, sur le couvercle admirable de la plus jolie écuelle du monde. Ils disaient : Comment se peut-il faire qu'un grand homme, qui est si connu pour mépriser le faste et la fausse gloire, s'avise de faire mettre ses armes sur le couvercle d'une écuelle? Je leur dis : Il faut que ce soit une fantaisie de l'ouvrier ; les rois laissent tout faire au caprice des artistes. Louis XIV n'ordonna point qu'on mît des esclaves aux pieds de sa statue ; il n'exigea point que le maréchal de La Feuillade fît graver la fameuse inscription, *A l'homme immortel ;* et lorsqu'à plus juste titre on verra en cent endroits, *Frederico immortali*, on saura bien que ce n'est pas Frédéric-le-Grand qui a imaginé cette devise, et qu'il a laissé dire le monde.

Il y a aussi un Amphion porté par un dauphin. Je sais bien qu'autrefois un dauphin (3), qui sans doute aimait la poésie, sauva Amphion (4) de la mer, où ses envieux voulaient le noyer.

Enfin c'est donc dans le Nord que tous les arts fleurissent aujourd'hui ! c'est là qu'on fait les plus belles écuelles de porcelaine, qu'on partage des provinces d'un trait de plume, qu'on dissipe des confédérations et des sénats en deux jours (5), et qu'on se moque surtout très plaisamment des confédérés et de leur Notre-Dame.

Sire, nous autres Welches nous avons aussi notre mérite; des opéras-comiques qui font oublier Molière, des marionnettes qui font tomber Racine, ainsi que des financiers plus sages que Colbert, et des généraux dont les Turenne n'approchent pas.

Tout ce qui me fâche, c'est qu'on dit que vous avez fait renouer les conférences entre Moustapha et mon impératrice;

(1) Le roi de Prusse les qualifiait ainsi dans son poëme sur les confédérés. (G. A.)

(2) Le ministère français. (G. A.)

(3) Le partage de la Pologne d'une part, et, de l'autre, le coup d'État de Gustave III. (G. A.)

(4) Deux évêchés faisaient partie du lot de Frédéric dans le partage. (G. A.)

(5) Le voleur de provinces insulte ici Choisy, Dumouriez et autres qui étaient allés soutenir les patriotes polonais. (G. A.)

(6) Voyez, tome VI, aux ÉPITRES. (G. A.)

(1) Le partage de la Pologne. (K.)

(2) Caisse de porcelaines. (G. A.)

(3) Frédéric étant prince royal de Prusse. (G. A.)

(4) Voltaire lui-même. (G. A.)

(5) Confédération polonaise et sénat suédois. (G. A.)

j'aimerais mieux que vous l'aidassiez à chasser du Bosphore ces vilains Turcs, ces ennemis des beaux-arts, ces éteignoirs de la belle Grèce. Vous pourriez encore vous accommoder, chemin faisant, de quelque province pour vous arrondir. Car enfin il faut bien s'amuser; on ne peut pas toujours lire, philosopher, faire des vers et de la musique.

Je me mets aux pieds de votre majesté avec tout le respect et l'admiration qu'elle inspire. *Le vieux malade de Ferney.*

446. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 18 novembre.

Sire, vous convenez que la belle Italie
Dans l'Europe autrefois rappela le génie;
Le Français eut un temps de gloire et de splendeur;
Et l'Anglais, profond raisonneur,
A creusé la philosophie.
Vous accordez à votre Germanie,
Dans une sombre étude, une heureuse lenteur;
Mais à son esprit inventeur
Vous devez deux présents qui vous ont fait honneur,
Les canons et l'imprimerie.
Avouez que par ces deux arts,
Sur les bords du Permesse et dans les champs de Mars,
Votre gloire fut bien servie

J'ajouterai que c'est à Thorn que Copernic trouva le vrai système du monde, que l'astronome Hévélius était de Dantzick, et que par conséquent Thorn et Dantzick doivent vous appartenir (1). Votre majesté aura la générosité de nous envoyer du blé par la Vistule, quand, à force d'écrire sur l'économie, nous n'aurons, au lieu de pain, que des opéras-comiques, ce qui nous est arrivé ces dernières années.

C'est parce que les Turcs ont de très bons blés et point de beaux-arts, que je voulais vous voir partager la Turquie avec vos deux associés. Cela ne serait peut-être pas si difficile, et il serait assez beau de terminer là votre brillante carrière; car, tout Suisse que je suis, je ne désire pas que vous preniez la France.

On prétend que c'est vous, sire, qui avez imaginé le partage de la Pologne, et je le crois, parce qu'il y a là du génie, et que le traité s'est fait à Potsdam.

Toute l'Europe prétend que le grand Grégoire (2) est mal avec mon impératrice. Je souhaite que ce ne soit qu'un jeu. Je n'aime point les ruptures; mais enfin, puisque je finis mes jours loin de Berlin, où je voulais mourir, je crois qu'on peut se séparer de l'objet d'une grande passion.

Ce que votre majesté daigne me dire à la fin de sa lettre m'a fait presque verser des larmes. Je suis tel que j'étais, quand vous permettiez que je passasse, à souper, des heures délicieuses à écouter le modèle des héros et de la bonne compagnie. Je meurs dans les regrets : consolez par vos bontés un cœur qui vous entend de loin, et qui assurément vous est fidèle. *Le vieux malade.*

447. — DU ROI.

A Potsdam, le 4 décembre.

Ayant reçu votre lettre, j'ai fait venir incessamment le directeur de la fabrique de porcelaine, et lui ai demandé ce que signifiaient cet Amphion, cette lyre, et ce laurier dont il avait orné une certaine jatte envoyée à Ferney. Il m'a répondu que ses artistes n'en avaient pu faire moins pour rendre cette jatte digne de celui pour lequel elle était destinée; qu'il n'était pas assez ignorant pour ne pas être instruit de la couronne de laurier destinée au Tasse, pour le couronner au Capitole; que la lyre était faite à l'imitation de celle sur laquelle la *Henriade* avait été chantée; que si Amphion avait par ses sons harmonieux élevé les murs de Thèbes, il connaissait quelqu'un vivant qui en avait fait davantage, en opérant en Europe une révolution subite dans la façon de penser; que la mer sur laquelle nageait Amphion était allégorique, et signifiait le temps, duquel Amphion triomphe; que le dauphin était l'emblème des amateurs des lettres, qui soutiennent les grands hommes durant la tempête.

Je vous rends compte de ce procès-verbal tel qu'il a été dressé en présence de deux témoins, gens graves, et qui l'attesteront par serment, si cela est nécessaire. Ces gens ont travaillé au grand dessert *avec figures*, que j'ai envoyé à l'impératrice de Russie : ce qui les a mis dans le goût des allégories. Ils avouent que la porcelaine est trop fragile, et qu'il faudrait employer le marbre et le bronze pour transmettre aux âges futurs l'estime de notre siècle pour ceux qui en sont l'honneur.

Nous attendons dans peu la conclusion de la paix avec les Turcs. S'ils n'ont pas, cette fois, été expulsés de l'Europe, il faut l'attribuer aux conjonctures. Cependant ils ne tiennent plus qu'à un filet; et la première guerre qu'ils entreprendront achèvera probablement leur ruine entière.

Cependant ils n'ont point de philosophes (car vous vous souviendrez des propos que l'on tint à Versailles, en apprenant que la bataille de Minden était perdue (1); je n'en dis pas davantage.

J'ai lu le poëme d'Helvétius sur le *Bonheur ;* je crois qu'il l'aurait retouché avant de le donner au public. Il y a des liaisons qui manquent, et quelques vers qui m'ont semblé trop approcher de la prose. Je ne suis pas juge compétent ; je ne fais que hasarder mon sentiment, en comparant ce que je lis de nouveau avec les ouvrages de Racine, et ceux d'un certain grand homme qui illustre la Suisse par sa présence. Mais on peut être grand géomètre, grand métaphysicien, et grand politique comme l'était le cardinal de Richelieu, sans être grand poëte. La nature a distribué différemment ses dons; et il n'y a qu'à Ferney où l'on voit l'exemple de la réunion de tous les talents en la même personne.

Jouissez longtemps des biens que la nature, prodigue envers vous seul, a daigné vous donner, et continuez d'occuper ce trône du Parnasse qui sans vous demeurerait peut-être éternellement vacant. Ce sont les vœux que fait, pour le patriarche de Ferney, le philosophe de Sans-Souci. FÉDÉRIC.

448. — DU ROI.

A Potsdam, le 6 décembre.

Sur la fin des beaux jours dont vous fîtes l'histoire,
Si brillants pour les arts où tout tendait au grand,
Des Français un seul homme a soutenu la gloire :
Il sut embrasser tout; son génie agissant
A la fois remplaça Bossuet et Racine ;
Et maniant la lyre ainsi que le compas,
Il transmit les accords de la muse latine,
Qui du fils de Vénus célébra les combats!
De l'immortel Newton il saisit le génie,
Fit connaître aux Français ce qu'est l'attraction ;
Il terrassa l'erreur et la religion.
Ce grand homme lui seul vaut une académie.

Vous devez le connaître mieux que personne.— Pour notre poudre à canon, je crois qu'elle a fait plus de mal que de bien, ainsi que l'imprimerie, qui ne vaut que par les bons ouvrages qu'elle répand dans le public. Par malheur, ils deviennent de jour en jour plus rares.

Nous avons dans notre voisinage une cherté de blé excessive. J'ai cru que les Suisses n'en manquaient pas, encore moins les Français, dont les ouvrages économiques éclairent nos régions ignorantes sur les premiers besoins de la nature.

Je ne connais point de traités signés à Potsdam ou à Berlin (2). Je sais qu'il s'en est fait à Pétersbourg. Ainsi le public, trompé par les gazetiers, fait souvent honneur aux personnes de choses auxquelles elles n'ont pas eu la moindre part. J'ai entendu dire de même que l'impératrice de Russie avait été mécontente de la manière dont le comte Orlof avait conduit la négociation de Fokschan. Il peut y avoir eu quelque refroidissement, mais je n'ai point appris que la disgrâce fût complète. On ment d'une maison à l'autre, à plus forte raison de faux bruits peuvent-ils se répandre et s'accroître quand ils passent de bouche en bouche depuis Pétersbourg jusqu'à Ferney. Vous savez mieux que personne que le mensonge fait plus de chemin que la vérité.

En attendant, le grand-turc devient plus docile. Les conférences ont été entamées de nouveau ; ce qui me fait croire que la paix se fera. Si le contraire arrive, il est probable que monsieur Moustapha ne séjournera plus longtemps en Europe. Tout cela dépend d'un nombre de causes secondes, obscures et impénétrables, des insinuations guerrières de certaines cours, du corps des ulémas, du caprice d'un grand-visir, de la morgue des négociateurs : et voilà comme le monde va. Il ne se gouverne que par compère et commère. Quelquefois, quand on a assez de données, on devine l'avenir ; souvent on s'y trompe.

(1) Ce fut l'objet du second partage. (G. A.)
(2) Grégoire Orloff. (G. A.

(1) Perdue par les Hanovriens alliés du philosophe Frédéric. (G. A.)
(2) A propos du partage. On voit que Frédéric ne veut pas avoir la responsabilité de cet acte. (G. A.)

Mais en quoi je ne m'abuserai pas, c'est en vous pronostiquant les suffrages de la postérité la plus reculée. Il n'y a rien de fortuit en cette prophétie. Elle se fonde sur vos ouvrages, égaux et quelquefois supérieurs à ceux des auteurs anciens qui jouissent encore de toute leur gloire. Vous avez le brevet d'immortalité en poche : avec cela il est doux de jouir et de se soutenir dans la même force, malgré les injures du temps et la caducité de l'âge. Faites-moi donc le plaisir de vivre tant que je serai dans le monde : je sens que j'ai besoin de vous, et ne pouvant vous entretenir, il est encore bien agréable de vous lire. Le philosophe de Sans-Souci vous salue. FÉDÉRIC.

449. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 8 décembre.

Sire, votre très plaisant poëme sur les confédérés m'a fait naître l'idée d'une fort triste tragédie, intitulée les *Lois de Minos* (1) qu'on va siffler incessamment chez les Welches. Vous me demanderez comment un ouvrage aussi gai que le vôtre a pu se tourner chez moi en source d'ennui. C'est que je suis loin de vous; c'est que je n'ai plus l'honneur de souper avec vous; c'est que je ne suis plus animé par vous; c'est que les eaux les plus pures prennent le goût du terroir par où elles passent.

Cependant, comme les confédérés de Crète ont quelque ressemblance avec ceux de Pologne, et encore plus avec ceux de Suède, je prendrai la liberté de mettre à vos pieds la soporative tragédie, par la voie de la poste, dans quelques jours; et je demande bien pardon à votre majesté, par avance, de l'ennui que je lui causerai. Mais il n'y a point de roi qui ne puisse aisément se préserver de l'ennui en jetant au feu un plat ouvrage.

Je suis fidèle à mon café, dont j'use depuis soixante et dix ans, et je le prends à présent dans vos belles tasses ; mais ni le café ni votre porcelaine ne donnent du génie; ils n'empêchent point qu'on n'endorme Frédéric-le-Grand.

Nous attendons un bon ouvrage auquel vous présidez; c'est celui de la paix entre la Russie et la Turquie : ouvrage que certains critiques (2) ont voulu, dit-on, faire tomber.

J'ignore quel est ce M. Basilikof dont on parle tant; il faut que ce soit un auteur d'un grand mérite, et qui ait un style bien vigoureux. Votre majesté a bien raison, en faisant si bien ses affaires, de rire des faiblesses humaines ; elle est au comble de la gloire et de la félicité, supposé que tout cela rende heureux ; car il faut surtout la santé pour le bonheur. Je me flatte qu'elle n'a point d'accès de goutte cet hiver. Un héros, un législateur, un poëte charmant, un homme de tous les génies n'est point heureux quand il a la goutte, quoi qu'en disent les stoïciens.

Mon contemporain Thieriot est mort (3). J'ai peur qu'il ne soit difficile à remplacer : il était tout votre fait (4).

J'ai reçu une lettre d'un de vos officiers, nommé Morival, qui est à Vesel ; il me marque qu'il est pénétré de vos bontés, et qu'il voudrait donner tout son sang pour votre majesté. Vous savez que ce Morival est d'Abbeville, qu'il est fils d'un certain président d'Etallonde, le plus avare sot d'Abbeville : vous savez qu'à l'âge de dix-sept ans il fut condamné avec le chevalier de La Barre par des monstres welches au plus horrible supplice, pour avoir chanté une chanson, et n'avoir pas ôté son chapeau devant une procession de capucins. Cela est digne de la nation des tigres-singes qui a fait la Saint-Barthélemi ; cela était digne de Thorn, en 1724 (5) ; et cela n'arrivera jamais dans vos Etats. Quelque moine d'Oliva en gémira peut-être, et vous damnera tout bas pour abandonner la cause du Seigneur. Pour moi, je vous bénis, et je frémis tous les jours de l'exécrable aventure d'Abbeville.

J'ose dire à votre majesté que je crois Morival digne d'être employé dans vos armées, et que je voudrais que, par ses services et par son avancement, il pût confondre les tigres-singes qui ont été coupables envers lui d'un si exécrable fanatisme. Je voudrais le voir à la tête d'une compagnie de grenadiers dans les rues d'Abbeville, faisant trembler ses juges et leur pardonnant. Pour moi, je ne leur pardonne pas, j'ai toujours cette abomination sur le cœur ; il faut que je relise quelques-unes de vos épîtres en vers pour reprendre un peu de gaieté.

(1) Voyez tome III. (G. A.)
(2) Le cabinet français. (G. A.)
(3) Le 23 novembre 1772 (G. A.)
(4) Comme correspondant littéraire. (G. A.)
(5) Voyez la lettre de Frédéric du 22 avril 1773, et, tome V, l'*Essai sur les dissensions des Eglises de Pologne*, dans les FRAGMENTS D'HISTOIRE. (G. A.)

Je me mets à vos pieds, sire, avec l'enthousiasme que j'ai toujours eu pour vous. *Le vieux malade.*

450. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 22 décembre.

Sire, en recevant votre jolie lettre et vos jolis vers, du 6 décembre, en voici que je reçois de Thieriot, votre feu nouvelliste, qui ne sont pas si agréables :

C'en est fait, mon rôle est rempli,
Je n'écrirai plus de nouvelles;
Le pays du fleuve d'oubli
N'est pas pays de bagatelles.
Les morts ne me fournissent rien,
Soit pour les vers, soit pour la prose;
Ils sont d'un fort sec entretien,
Et font toujours la même chose.
Cependant ils savent fort bien
De Frédéric toute l'histoire,
Et que ce héros prussien
A dans le temple de Mémoire
Toutes les espèces de gloire,
Excepté celle de chrétien.
De sa très éclatante vie
Ils savent tous les plus beaux traits,
Et surtout ceux de son génie;
Mais ils ne m'en parlent jamais.

Salomon eut raison de dire
Que Dieu fait en vain ses efforts
Pour qu'on le loue en cet empire;
Dieu n'est point loué par les morts.
On a beau dire, on a beau faire
Pour trouver l'immortalité,
Ce n'est rien qu'une vanité,
Et c'est aux vivants qu'il faut plaire.

Les seules lettres, sire, que vous dictez à M. de Catt (1) mériteraient cette immortalité ; mais vous savez mieux que personne que c'est un château enchanté qu'on voit de loin, et dans lequel on n'entre pas.

Que nous importe, quand nous ne sommes plus, ce qu'on fera de notre chétif corps, et de notre prétendue âme, et ce qu'on en dira? cependant cette illusion nous séduit tous, à commencer par vous sur votre trône, et à finir par moi sur mon grabat au pied du mont Jura.

Il est pourtant clair qu'il n'y a que le déiste ou l'athée auteur de l'*Ecclésiaste* qui ait raison : il est bien certain qu'un lion mort ne vaut pas un chien vivant, qu'il faut jouir, et que tout le reste est folie.

Il est bien plaisant que ce petit livre, tout épicurien, ait été sacré parmi nous parce qu'il est juif.

Vous prendrez sans doute contre moi le parti de l'immortalité, vous défendrez votre bien. Vous direz que c'est un plaisir dont vous jouissez pendant votre vie; vous vous faites déjà dans votre esprit une image très plaisante de la comparaison qu'on fera de vous avec un de vos confrères, par exemple avec Moustapha. Vous riez en voyant ce Moustapha, ne se mêlant de rien que de coucher avec ses odalisques qui se moquent de lui, battu par une dame née dans votre voisinage (2), trompé, volé, méprisé par ses ministres, ne sachant rien, ne se connaissant à rien. J'avoue qu'il n'y aura point dans la postérité de plus énorme contraste; mais j'ai peur que ce gros cochon, s'il se porte bien, ne soit plus heureux que vous. Tâchez qu'il n'en soit rien; ayez autant de santé et de plaisir que de gloire, l'année 1773, et cinquante autres années suivantes, si faire se peut; et que votre majesté me conserve ses bontés pour les minutes que j'ai encore à vivre au pied des Alpes. Ce n'est pas là que j'aurais voulu vivre et mourir.

La volonté de sa sacrée majesté le Hasard soit faite!

451. — DU ROI.

A Potsdam, le 3 janvier 1773.

Que Thiriot a de l'esprit,
Depuis que le trépas en a fait un squelette!
Mais lorsqu'il végétait dans ce monde maudit,
Du Parnasse français composant la gazette,
Il n'eut ni gloire ni crédit.
Maintenant il paraît, par les vers qu'il écrit,
Un philosophe, un sage, autant qu'un grand poëte.
Aux bords de l'Achéron, où son destin le jette,

(1) Secrétaire de Frédéric. (G. A.)
(2) Catherine II, née à Stettin en 1729. (G. A.)

Il a trouvé tous les talents
Qu'une fatalité bizarre
Lui dénia toujours lorsqu'il en était temps,
Pour les lui prodiguer au fin fond du Ténare.
Enfin les trépassés et tous nos sots vivants
Pourront donc aspirer à briller comme à plaire,
S'ils sont assez adroits, avisés et prudents
De choisir pour leur secrétaire
Homère, Virgile, ou Voltaire.

Solon avait donc raison : on ne peut juger du mérite d'un homme qu'après sa mort. Au lieu de m'envoyer souvent un fatras non lisible d'extraits de mauvais livres, Thieriot aurait dû me régaler de tels vers, devant lesquels les meilleurs qu'il m'arrive de faire baissent le pavillon. Apparemment qu'il méprisait la gloire au point qu'il dédaignait d'en jouir. Cette philosophie ascétique surpasse, je l'avoue, mes forces.

Il est très vrai qu'en examinant ce que c'est que la gloire, elle se réduit à peu de chose. Etre jugé par des ignorants (1) et estimé par des imbéciles, entendre prononcer son nom par une populace qui approuve, rejette, aime ou hait sans raison, ce n'est pas de quoi s'enorgueillir. Cependant que deviendraient les actions vertueuses et louables, si nous ne chérissions pas la gloire?

Les dieux sont pour César, mais Caton suit Pompée. (*Pharsale.*)

Ce sont les suffrages de Caton que les honnêtes gens désirent de mériter. Tous ceux qui ont bien mérité de leur patrie ont été encouragés dans leurs travaux par le préjugé de la réputation : mais il est essentiel, pour le bien de l'humanité, qu'on ait une idée nette et déterminée de ce qui est louable : on peut donner dans des travers étranges en s'y trompant.

Faites du bien aux hommes, et vous en serez béni; voilà la vraie gloire. Sans doute que tout ce qu'on dira de nous après notre mort pourra nous être aussi indifférent que tout ce qui s'est dit à la construction de la tour de Babel; cela n'empêche pas qu'accoutumés à exister, nous ne soyons sensibles au jugement de la postérité. Les rois doivent l'être plus que les particuliers, puisque c'est le seul tribunal qu'ils aient à redouter.

Pour peu qu'on soit né sensible, on prétend à l'estime de ses compatriotes ; on veut briller par quelque chose, on ne veut pas être confondu dans la foule, qui végète. Cet instinct est une suite des ingrédients dont la nature s'est servie pour nous pétrir; j'en ai ma part. Cependant je vous assure qu'il ne m'est jamais venu dans l'esprit de me comparer avec mes confrères, ni avec Moustapha, ni avec aucun autre; ce serait une vanité puérile et bourgeoise : je ne m'embarrasse que de mes affaires. Souvent pour m'humilier, je me mets en parallèle avec le τὸ καλὸν, avec l'archétype des stoïciens; et je confesse alors avec Memnon (2) que des êtres fragiles comme nous ne sont pas formés pour atteindre à la perfection.

Si l'on voulait recueillir tous les préjugés qui gouvernent le monde, le catalogue remplirait un gros in-folio. Contentons-nous de combattre ceux qui nuisent à la société, et ne détruisons pas les erreurs utiles autant qu'agréables.

Cependant, quelque goût que je confesse d'avoir pour la gloire, je ne me flatte pas que les princes aient le plus de part à la réputation; je crois au contraire que les grands auteurs, qui savent joindre l'utile à l'agréable, instruire en amusant, jouiront d'une gloire plus durable, parce que la vie des bons princes se passant toute en action, la vicissitude et la foule des événements qui suivent effacent les précédents; au lieu que les grands auteurs sont non seulement les bienfaiteurs de leurs contemporains, mais de tous les siècles.

Le nom d'Aristote retentit plus dans les écoles que celui d'Alexandre. On lit et relit plus souvent Cicéron que les *Commentaires de César*. Les bons auteurs du dernier siècle ont rendu le règne de Louis XIV plus fameux que les victoires du conquérant. Les noms de Fra-Paolo, du cardinal Bembo, du Tasse, de l'Arioste, l'emportent sur ceux de Charles-Quint et de Léon X, tout vice-dieu que ce dernier prétendît être. On parle cent fois de Virgile, d'Horace, d'Ovide, pour une fois d'Auguste, et encore est-ce rarement à son honneur. S'agit-il de l'Angleterre, on est bien plus curieux des anecdotes qui regardent les Newton, les Locke, les Shaftesbury, les Milton, les Bolingbroke, que de la cour molle et voluptueuse de Charles II, de la lâche superstition de Jacques II, et de toutes les misérables intrigues qui agitèrent le règne de la reine Anne. De sorte que vous autres précepteurs du genre humain, si vous aspirez à la gloire, votre attente est remplie, au lieu que souvent nos espérances sont trompées, parce que nous ne travaillons que pour nos contemporains, et vous pour tous les siècles.

On ne vit plus avec nous quand un peu de terre a couvert nos cendres, et l'on converse avec tous les beaux esprits de l'antiquité qui nous parlent par leurs livres.

Nonobstant tout ce que je viens de vous exposer, je n'en travaillerai pas moins pour la gloire, dussé-je crever à la peine, parce qu'on est incorrigible à soixante et un ans, et parce qu'il est prouvé que celui qui ne désire pas l'estime de ses contemporains en est indigne. Voilà l'aveu sincère de ce que je suis, et de ce que la nature a voulu que je fusse.

Si le patriarche de Ferney, qui pense comme moi, juge mon cas un péché mortel, je lui demande l'absolution. J'attendrai humblement sa sentence; et si même il me condamne, je ne l'en aimerai pas moins.

Puisse-t-il vivre la millième partie de ce que durera sa réputation; il passera l'âge des patriarches. C'est ce que lui souhaite le philosophe de Sans-Souci. *Vale.* FÉDÉRIC.

Je fais copier mes lettres, parce que ma main commence à devenir tremblante, et qu'écrivant d'un très petit caractère, cela pourrait fatiguer vos yeux.

452. — DU ROI.

A Berlin, le 16 janvier.

Je me souviens que lorsque Milton, dans ses voyages en Italie, vit représenter une assez mauvaise pièce qui avait pour titre *Adam et Ève*, cela réveilla son imagination et lui donna l'idée de son poëme du *Paradis perdu*. Ainsi ce que j'aurai fait de mieux par mon persiflage des confédérés, c'est d'avoir donné lieu à la bonne tragédie que vous allez faire représenter à Paris (1). Vous me faites un plaisir infini de me l'envoyer ; je suis très sûr qu'elle ne m'ennuiera pas.

Chez vous le temps a perdu ses ailes : Voltaire, à soixante-dix ans (2), est aussi vert qu'à trente. Le beau secret de rester jeune! vous le possédez seul. Charles-Quint radotait à cinquante ans. Beaucoup de grands princes n'ont fait que radoter toute leur vie. Le fameux Clarke, le célèbre Swift, étaient tombés en enfance; le Tasse, qui pis est, devint fou ; Virgile n'atteignit pas vos années, ni Horace non plus : pour Homère, il ne nous est pas assez connu pour que nous puissions décider si son esprit se soutint jusqu'à la fin; mais il est certain que ni le vieux Fontenelle, ni l'éternel Saint-Aulaire, ne faisaient pas aussi bien des vers, n'avaient pas l'imagination aussi brillante que le patriarche de Ferney. Aussi enterrera-t-on le Parnasse français avec vous.

Si vous étiez jeune, je prendrais des Grimm, des La Harpe, et tout ce qu'il y a de mieux à Paris, pour m'envoyer vos ouvrages; mais tout ce que Thieriot m'a marqué dans ses feuilles ne valait pas la peine d'être lu, à l'exception de la belle traduction des *Géorgiques* (3).

Voulez-vous que j'entretienne un correspondant en France pour apprendre qu'il paraît un *Art de la raserie* (4), dédié à Louis XV; des *Essais de tactique* par de jeunes militaires (5) qui ne savent pas épeler Végèce; des ouvrages sur l'agriculture dont les auteurs (6) n'ont jamais vu de charrue; des dictionnaires comme s'il en pleuvait; enfin un tas de mauvaises compilations, d'annales, d'abrégés, où il semble qu'on ne pense qu'au débit du papier et de l'encre, et dont le reste au demeurant ne vaut rien?

Voilà ce qui me fait renoncer à ces feuilles où le plus grand art de l'écrivain ne peut vaincre la stérilité de la matière. En un mot, quand vous aurez des Fontenelle, des Montesquieu, des Gresset, surtout des Voltaire, je renouerai cette correspondance; mais jusque-là je la suspendrai.

Je ne connais point ce Morival dont vous me parlez. Je m'informerai après lui pour savoir de ses nouvelles. Toutefois, quoi qu'il arrive, étant à mon service, il n'aura pas le triste plaisir de se venger de sa patrie. Tant de fiel n'entre point dans l'âme des philosophes.

Je suis occupé ici à célébrer les noces du landgrave de

(1) Édition de Berlin : « Par des ingrats. » (G. A.)
(2) Voyez, tome VI, aux ROMANS. (G. A.)

(1) Les *Lois de Minos*. (G. A.)
(2) Il en avait soixante-dix neuf. Voyez la lettre suivante. (G. A.)
(3) Par Delille. (G. A.)
(4) Par J.-J. Perret, coutelier. (G. A.)
(5) Par de Guibert. (G. A.)
(6) Les économistes. (G. A.)

Hesse avec ma nièce (1). Je jouerai un triste rôle à ces noces, celui de témoin, et voilà tout. En attendant, tout s'achemine à la paix : elle sera conclue dans peu. Alors il restera à pacifier la Pologne, à quoi l'impératrice de Russie, qui est heureuse dans toutes ses entreprises, réussira immanquablement.

Je me trouve à présent, contre ma coutume, dans le tourbillon du grand monde, ce qui m'empêche pour cette fois, mon cher Voltaire, de vous en dire davantage. Dès que je serai rendu à moi-même, je pourrai m'entretenir plus librement avec le patriarche de Ferney, auquel je souhaite santé et longue vie, car il a tout le reste. *Vale.* FÉDÉRIC.

453. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, le 1er février.

Sire, je vous ai remercié de votre porcelaine ; le roi, mon maître, n'en a pas de plus belle : aussi ne m'en a-t-il point envoyé. Mais je vous remercie bien plus de ce que vous m'ôtez, que je ne suis sensible à ce que vous me donnez. Vous me retranchez tout net neuf années dans votre dernière lettre ; jamais notre contrôleur-général n'a fait de si grands retranchements. Votre majesté a la bonté de me faire compliment sur mon âge de soixante et dix ans. Voilà comme on trompe toujours les rois. J'en ai soixante et dix-neuf, s'il vous plaît, et bientôt quatre-vingts. Ainsi je ne verrai point la destruction, que je souhaitais si passionnément, de ces vilains Turcs qui enferment les femmes, et qui ne cultivent point les beaux-arts.

Vous ne voulez donc point remplacer Thieriot, votre historiographe des cafés? il s'acquittait parfaitement de cette charge ; il savait par cœur le peu de bons et le grand nombre de mauvais vers qu'on faisait dans Paris ; c'était un homme bien nécessaire à l'Etat.

Vous n'avez donc plus dans Paris
De courtier de littérature?
Vous renoncez aux beaux esprits,
A tous les immortels écrits
De l'almanach et du *Mercure?*
L'in-folio ni la brochure
A vos yeux n'ont donc plus de prix?
D'où vous vient tant d'indifférence?
Vous soupçonnez que le bon temps
Est passé pour jamais en France,
Et que notre antique opulence
Aujourd'hui fait place en tout sens
Aux guenilles de l'indigence.
Ah! jugez mieux de nos talents,
Et voyez quelle est notre aisance :
Nous sommes et riches et grands,
Mais c'est en fait d'extravagance.
J'ai même très peu d'espérance
Que monsieur l'abbé Savatier (*a*),
Malgré sa flatteuse éloquence,
Nous tire jamais du bourbier
Où nous a plongé l'abondance
De nos barbouilleurs de papier.

Le goût s'enfuit, l'ennui nous gêne;
On cherche des plaisirs nouveaux;
Nous étalons pour Melpomène
Quatre ou cinq sortes de tréteaux,
Au lieu du théâtre d'Athènes.
On critique, on critiquera,
On imprime, on imprimera
De beaux écrits sur la musique,
Sur la science économique,
Sur la finance et la tactique,
Et sur les filles d'opéra.
En province une académie
Enseigne méthodiquement
Et calcule très savamment
Les moyens d'avoir du génie.
Un auteur va mettre au grand jour
L'utile et la profonde histoire
Des singes qu'on montre à la foire,
Et de ceux qui vont à la cour.
Peut-être un peu de ridicule
Se joint-il à tant d'agréments,
Mais je connais certaines gens (2)
Qui, vers les bords de la Vistule,
Ne passent pas si bien leur temps.

(1) Philippine-Auguste-Amélie de Brandebourg-Schwedt. Elle était belle. (G. A.)

(*a*) L'abbé Sabatier ou Savatier, gredin qui s'est avisé de juger les *Siècles* avec un ci-devant soi-disant jésuite, et qui a ramassé un tas de calomnies absurdes pour vendre son livre. (Note de l'édition de 1775.)

(2) Les Polonais. (G. A.)

Le nouvel abbé d'Oliva (1), après avoir ri aux dépens de ces messieurs, malgré leur *liberum veto*, s'entend merveilleusement avec l'Église grecque pour mettre à fin le saint œuvre de la pacification des Sarmates. Il a couru ces jours-ci un bruit dans Paris qu'il y avait une révolution en Russie ; mais je me flatte que ce sont des nouvelles de café ; j'aime trop ma Catherine.

J'aurai l'honneur d'envoyer incessamment à votre majesté les *Lois de Minos*. L'ouvrage serait meilleur, si je n'avais que les soixante et dix ans que vous m'accordez.

Ce Morival, dont j'ai eu l'honneur de vous parler, est depuis sept ou huit ans à votre service. Je ne sais pas le nom de son régiment; mais il est à Vesel (2).

Voilà toute votre auguste famille mariée. On dit madame la landgrave très belle. Monsieur le prince de Wirtemberg est dans votre voisinage avec neuf enfants, dont quelques-uns seront un jour sous vos ordres à la tête de vos armées.

Conservez-moi, sire, vos bontés qui font la consolation de ma vie, avec lesquelles je descendrai au tombeau très allègrement.

454. — DU ROI.

A Potsdam, le 29 février.

J'ai reçu votre lettre et vos vers charmants, qui démentent sans doute votre âge. Non, je ne vous en croirai point sur votre parole : ou vous êtes encore jeune, ou vous avez coupé au Temps ses ailes.

Il faut être bien téméraire pour vous répondre en vers, si vous ne saviez pas que les gens de mon espèce se permettent souvent ce qu'on désapprouverait en d'autres. Un certain Cotys, roi d'un pays très barbare, entretint une correspondance en vers avec Ovide exilé dans le Pont. Il doit donc être permis aujourd'hui à un souverain d'un pays moins barbare d'écrire à l'Apollon de Ferney en langage welche, en dépit de l'abbé d'Olivet et des puristes de son Académie.

Non, je ne veux plus à Paris
Avoir de courtier littéraire :
Je n'y vois plus ces beaux esprits
Dont nombre d'immortels écrits
En m'instruisant savaient me plaire.
Je ne veux de correspondants
Que sur les confins de la Suisse,
Province qui jadis était très fort novice
En arts, en esprit, en talents,
Mais qui contient des bons vieux temps
Le seul auteur qui me ravisse.
Les Grecs, vos favoris, cherchèrent en Asie
La science et la vérité;
Platon jusqu'en Egypte avait même tenté
D'éclairer sa philosophie;
Désormais nos cantons de ses charmes épris,
Sans chercher pour l'esprit des aliments dans l'Inde,
Trouvent le dieu du goût comme le dieu du Pinde
Tous deux à Ferney réunis.

Vous aurez peut-être encore le plaisir de voir les musulmans chassés de l'Europe : la paix vient de manquer pour la seconde fois. De nouvelles combinaisons donnent lieu à de nouvelles conjectures. Vos Welches sont bien tracassiers. Pour moi, disciple des encyclopédistes, je prêche la paix universelle, en bon apôtre de feu l'abbé de Saint-Pierre ; et peut-être ne réussirai-je pas mieux que lui. Je vois qu'il est plus facile aux hommes de faire le mal que le bien, et que l'enchaînement fatal des causes nous entraîne malgré nous, et se joue de nos projets, comme un vent impétueux d'un sable mouvant.

Cela n'empêche pas que le train des choses ordinaires ne continue. Nous arrangeons le chaos de l'anarchie chez nous, et nos évêques conservent 24,000 écus de rente ; les abbés, 7,000. Les apôtres n'en avaient pas autant. On s'arrange avec eux de manière qu'on les débarrasse des soins mondains, pour qu'ils s'attachent sans distraction à gagner la Jérusalem céleste, qui est leur véritable patrie.

Je vous suis obligé de la part que vous prenez à l'établissement de ma nièce : elle a une figure fort intéressante, jointe à une conduite qui me fait espérer qu'elle sera heureuse, autant qu'il est donné à notre espèce de l'être.

Je m'informerai de ce compagnon du malheureux La Barre; et s'il a de la conduite, il sera facile de le placer. Votre recommandation ne lui sera pas inutile.

Les nouvelles qu'on vous donne de Paris diffèrent prodi-

(1) Frédéric lui-même. (G. A.)

(2) Voltaire a déjà parlé de Morival. Il ne va pas cesser de s'employer pour lui auprès du roi de Prusse. (G. A.)

gieusement de celles que je reçois de Pétersbourg. On vous écrit ce que l'on souhaite, mais non pas ce qui existe, enfin, ce que l'on se promet du fruit de ces tracasseries, ce qui peut-être était possible autrefois, mais à quoi l'on ne doit s'attendre aucunement en Russie de la sagesse du gouvernement actuel.

Eh bien! je vous ai rogné quelques années, et je ne m'en dédis pas : vos ouvrages ont trop de fraîcheur pour être d'un vieillard. Vous m'enverriez votre extrait baptistaire, que je n'en croirais pas davantage à votre curé.

On juge mal, on est déçu,
En se fiant à l'apparence :
Je suis très sûr et convaincu
Que Voltaire en secret a bu
De la fontaine de Jouvence.
Jamais aucun héros n'approcha de son sort :
Immortel par sa vie, ainsi qu'après sa mort.

C'est cette première immortalité qui me touche le plus. Je suis intéressé à votre conservation ; l'autre vous est sûre. Souvenez-vous de la maxime de l'empereur Auguste : *Festina lentè*. Ce sont les vœux que le philosophe de Sans-Souci fait pour le patriarche de Ferney, en attendant les *Lois de Minos*. FÉDÉRIC.

455. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 19 mars.

Sire, votre lettre du 29 février, qui est apparemment datée selon votre ancien style hérétique (1), ne m'en est pas moins précieuse. Votre style n'en est pas moins charmant : les choses les plus agréables et les plus philosophiques naissent sous votre plume. Il vous est aussi aisé d'écrire des choses dignes de la postérité, qu'il l'est aux rois du Midi d'écrire : « Dieu vous ait, mon cousin, en sa sainte et digne garde ; » et vous, monsieur le président, en sa sainte garde. »

J'ai été sur le point de ne répondre à votre majesté que des Champs-Elysées; c'est après cinquante accès de fièvre, accompagnés de deux ou trois maladies mortelles, que j'ai l'honneur de vous écrire ce peu de lignes.

Je ne sais si je me trompe, mais j'ai bien peur que le renouvellement de la guerre entre la Porte de Moustapha et la Porte de Catherine II n'entraîne des suites fatales. Votre majesté est toujours préparée à tout événement, et quelque chose qui arrive, elle fera de jolis vers et gagnera des batailles.

J'ai l'honneur de lui envoyer les *Lois de Minos*, avec des notes qui pourront lui paraître assez intéressantes; elle trouvera, dans le cours de la pièce, que j'ai profité d'un certain poëme sur les *Confédérés* (2). Elle verra même qu'il y a quelque chose qui ressemble au roi de Suède, votre neveu ; on prétend que notre ministère welche veut s'approprier ce grand prince, et troubler un peu votre Nord. Ce sont mystères qui passent mon intelligence ; je m'en remets, sur tous les futurs contingents, aux ordres de sa sacrée majesté le Hasard, ou plutôt aux ordres plus réels de sa divine majesté la Destinée. Les mourants d'autrefois savaient prédire l'avenir ; le monde dégénère: et tout ce que je puis prédire, c'est que je serai votre admirateur, et votre très sincèrement attaché Suisse, pendant le peu de minutes qui me restent encore à végéter entre le mont Jura et les Alpes. *Le vieux malade de Ferney.*

456. — DU ROI.

A Potsdam, le 4 avril.

Vous savez que tous les princes ont des espions : j'en ai jusqu'au pied des Alpes, qui m'ont alarmé en m'apprenant les dangers dont vous avez été menacé. Je ne sais s'ils m'ont annoncé juste (car vous savez que les princes sont sujets à être trompés) ; mais ils soutiennent que votre mal est dégénéré en goutte (3) : ce qui m'a doublement réjoui. Cette maladie, à votre âge, pronostique une longue vie, et je suis bien aise de vous associer à notre confrérie de goutteux.

Je vous fais des remercîments de la tragédie que vous m'avez envoyée. Vous avez été frappé des événements arrivés en Pologne et des révolutions de Suède; et cela vous a fourni la matière d'un drame. Je crois que, si vous vouliez l'entreprendre, vous feriez des nouvelles de gazette des sujets de tragédie.

(1) La date de la lettre précédente avait été mise par erreur, puisque l'année 1773 n'était pas bissextile. (G. A.)
(2) Par Frédéric. (G. A.)
(3) Voltaire avait eu une strangurie. (G. A.)

Celle-ci est certainement très nouvelle, et ne ressemble à aucun des sujets que les tragiques anciens ou modernes ont traités. Je ne vous répéterai point l'étonnement que j'ai de vous voir rajeunir dans un âge où notre espèce cesse d'être ; mais s'il est permis à un *dilettante*, ou, pour mieux nommer les choses par leur nom, à un ignorant comme moi, de vous exposer mes doutes, il me paraît que la mort d'un prêtre ne peut toucher personne, et que si Astérie ou Teucer avaient péri par les complots des pontifes, on aurait été plus remué et plus attendri.

Vous qui possédez les secrets de ce grand art d'émouvoir, vous qui avez plus approfondi cette matière qu'un *dilettante* tel que je suis, vous avez eu sans doute des raisons de préférer le dénouement qui se trouve dans la pièce à celui que je propose.

Ne vous attendez pas à recevoir de ma part des ouvrages de cette nature : nous aimons mieux, dans ce pays, n'avoir que des sujets comiques ; les autres, nous les avons eus par le passé : et nous aimons mieux voir représenter des tragédies que d'en être les acteurs.

Quelque âge que vous ayez, vous avez un doyen dans ce pays-ci ; c'est le vieux Poellnitz. Il a fait une grande maladie, et je vous envoie l'histoire de sa convalescence (1). Il a actuellement quatre-vingt cinq ans passés. Ce n'est pas une bagatelle d'avoir poussé sa carrière jusqu'à un âge aussi avancé et de repousser les attaques de la mort comme un jeune homme.

L'autre pièce, qui commence par un badinage, finit par quelques réflexions morales. J'ai fort recommandé qu'on eût soin d'en affranchir le port, parce qu'il n'est pas juste que vous payiez un fatras de fadaises qui vous ennuiera peut-être.

Vous me parlez de vos Welches et de leurs intrigues, elles me sont toutes connues. Il ne m'échappe rien de ce qui se passe à Stockholm ainsi qu'à Constantinople. Mais il faut attendre jusqu'au bout pour voir qui rira le dernier.

Votre impératrice a bien des ressources. Le Nord demeurera tranquille, ou ceux qui voudront le troubler, tout froid qu'il est, s'y brûleront les doigts.

Voilà ce que je prends la liberté de vous annoncer, et que vos Welches, pour trouver des souverains trop crédules, pourront peut-être les précipiter eux-mêmes dans de plus grands malheurs que ceux qu'ils ont courus jusqu'à présent.

Mais je ne sais de quoi je m'avise : les pronostics ne vont point à l'air de mon visage, et ce n'est pas à un incrédule à faire le voyant, aussi peu qu'à un échappé des Teutons à faire des vers welches. Je me sauverai de ceci comme Pilate, qui dit : *Quod scripsi, scripsi.*

On peut mal prévoir, on peut faire de mauvais vers; mais cela n'empêche pas qu'on ne soit sensible au destin des grands hommes, et que le philosophe de Sans-Souci ne prenne un vif intérêt à la conservation du patriarche de Ferney, pour lequel il conservera toute sa vie la plus grande admiration. FÉDÉRIC.

457. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 22 avril.

J'allais passer les trois rivières,
Phlégéthon, Cocyte, Achéron;
La triple Hécate et ses sorcières
M'attendaient chez le noir Pluton;
Les trois fileuses de nos vies,
Les trois sœurs qu'on nomme Furies,
Et les trois gueules de leur chien,
Allaient livrer ma chétive ombre
Aux trois juges du séjour sombre,
Dont ne revient aucun chrétien.

Que ma surprise était profonde,
Et que j'étais épouvanté,
De voir ainsi de tout côté
Des trinités dans l'autre monde!
Ce fut alors que j'invoquai
Le héros qui s'est tant moqué
Des trinités que l'on adore.
En enfer il a du crédit :
On y craint son bras, son esprit;
Il m'exauça, je vis encore.

Vous avez eu sans doute, sire, la même bonté pour le vieux baron de Poellnitz. L'enfer l'a respecté, et sans doute il vous respectera bien davantage ; vous vivrez assez long-

(1) *Epître au baron de Pœllnitz sur sa convalescence.* (G. A.)

temps pour augmenter encore vos Etats, car pour votre gloire je vous en défie; à l'égard de votre baron, il doit être bien glorieux d'être chanté par vous, et bien heureux de n'avoir point payé son passage à Caron.

Votre épître sur le globe des Petites-Maisons est charmante; vous connaissez parfaitement notre pays welche dont vous parlez, et ses banqueroutes passées, et ses banqueroutes présentes et futures.

Je remercie votre majesté de prendre toujours sous sa protection la majesté de Julien, qui était assurément une très respectable majesté, malgré l'insolent Grégoire et l'impertinent Cyrille.

Je ne crois pas que les Welches veuillent faire sitôt parler d'eux; il faut avoir beaucoup d'argent comptant à perdre actuellement pour s'amuser à ravager le monde; et ce n'est pas le cas de ces messieurs : mais, si jamais il arrivait malheur, je prendrais la liberté de vous recommander le sieur Morival, qui sert dans un de vos régiments à Vesel. Je vous supplierais de l'envoyer en Picardie dans Abbeville, pour y faire rouer les juges qui le condamnèrent il y a six ans, lui et le chevalier de La Barre, à la question ordinaire et extraordinaire, à l'amputation de la main droite et de la langue, et à être jetés tout vifs dans les flammes, parce qu'ils n'avaient pas ôté leur chapeau devant une procession de capucins. Le chevalier de La Barre subit une partie de cette pénitence chrétienne; Morival, plus heureux, alla servir un roi qui n'immole personne à des capucins, qui n'arrache point la langue aux jeunes gens, et qui se sert mieux que personne de sa langue, de sa plume, et de son épée.

Supposé que Thorn soit en votre puissance, j'ose vous demander justice de la sainte Vierge Marie, à laquelle on sacrifia tant de jeunes écoliers en l'année 1724. Cette bonne femme de Bethléem ne s'attendait pas qu'un jour on ferait tant de sacrifices à elle et à son fils. Le sang humain a coulé pour eux mille fois plus que pour les dieux païens, et vous voyez que l'auteur des notes sur les *Lois de Minos* a bien raison; mais rien n'est si dangereux chez les Welches que d'avoir raison.

Je veux espérer que le roi de Pologne finira son rôle comme Teucer (1) le sien, et que le *liberum veto*, qui n'est que le cri de la guerre civile, sera aboli sous son règne. Je veux l'estimer assez pour croire qu'il est entièrement d'accord avec le protecteur de Julien. Je sais qu'il pense comme ces deux grands hommes; comment pourrait-il être fâché contre ceux qui punissent ses assassins (2), et qui lui laissent un beau royaume, où il pourra être le maître?

Je ne verrai pas les troubles qui semblent se préparer, ma santé est trop délabrée; j'irai retrouver tout doucement Isaac d'Argens, et nous vous célébrerons tous deux sur le bord des trois rivières.

En attendant, je vous prie de me conserver vos bontés. Plaignez-moi surtout de mourir loin de votre majesté; mais ma destinée l'a voulu ainsi.

458. — DU ROI.

A Potsdam, le 17 mai.

Si je n'étais pas surchargé d'affaires, j'aurais répondu à votre charmante lettre de toutes les trinités infernales, auxquelles vous avez heureusement échappé; ce dont je vous félicite. Il faudra attendre le retour de mes voyages; ce qui sera expédié à peu près vers le milieu du mois prochain.

Quelque pressé que je sois, je ne saurais pourtant m'empêcher de vous dire que la médisance épargne les philosophes aussi peu que les rois. On suppose des raisons à votre dernière maladie qui font autant d'honneur à la vigueur de votre tempérament (3) que vos vers en font à la fraîcheur, ou pour mieux dire, à l'immortalité de votre génie. Continuez de même, et vous surpasserez Mathusalem en toute chose. Il n'eut jamais telle maladie à votre âge, et je réponds qu'il ne fit jamais de bons vers.

Le philosophe de Sans-Souci salue le patriarche de Ferney. FÉDÉRIC.

459. — DU ROI.

A Potsdam, le 11 auguste.

Puisque les trinités sont si fort à la mode, je vous citerai trois raisons qui m'ont empêché de vous répondre plutôt : mon voyage en Prusse, l'usage des eaux minérales, et l'arrivée de ma nièce la princesse d'Orange.

Je n'en prends pas moins de part à votre convalescence, et j'aime mieux que vous me rendiez compte en beaux vers de ce qui se passe sur les bords de l'Achéron, que si vous aviez fixé votre séjour dans cette contrée d'où personne encore n'est revenu.

Le vieux baron (1) a été de toutes nos fêtes, et il ne paraissait pas qu'il eût quatre-vingt-six ans. Si le vieux baron s'est échappé de la fatale barque faute de payer le passage, vous avez, à l'exemple d'Orphée, adouci par les doux accords de votre lyre la barbare dureté des commis de l'enfer; et en tout sens vous devez votre immortalité aux talents enchanteurs que vous possédez.

Vous avez non seulement fait rougir votre nation du cruel arrêt porté contre le chevalier de La Barre, et exécuté; vous protégez encore les malheureux qui ont été englobés dans la même condamnation. Je vous avouerai que le nom même de ce Morival dont vous me parlez est inconnu. Je m'informerai de sa conduite; s'il a du mérite, votre recommandation ne lui sera pas inutile.

Je vois que le public se complaît à exagérer les événements. Thorn ne se trouve point dans la partie qui m'est échue de la Pologne. Je ne vengerai point le massacre des innocents, dont les prêtres de cette ville ont à rougir; mais j'érigerai dans une petite ville de la Varmie (2) un monument sur le tombeau du fameux Copernic, qui s'y trouve enterré. Croyez-moi, il vaut mieux, quand on le peut, récompenser que punir, rendre des hommages au génie, que venger des atrocités depuis longtemps commises.

Il m'est tombé entre les mains un ouvrage de défunt Helvétius, sur l'*Education* (3); je suis fâché que cet honnête homme ne l'ait pas corrigé, pour le purger de pensées fausses et de *concetti* qui me semblent on ne saurait plus déplacés dans un ouvrage de philosophie. Il veut prouver, sans pouvoir en venir à bout, que les hommes sont également doués d'esprit, et que l'éducation peut tout. Malheureusement l'expérience, ce grand maître, lui est contraire et combat les principes qu'il s'efforce d'établir. Pour moi, je n'ai qu'à me louer de l'idée trop avantageuse qu'il avait de ma personne (4). Je voudrais la mériter.

Je ne sais comment pense le roi de Pologne, encore moins quand la diète finira. Je vous garantirai toujours à bon compte qu'il n'y aura pas de nouveaux troubles occasionnés par ce qui se passe dans ce royaume.

Vous vivrez encore longtemps, l'honneur des lettres et le fléau de l'*inf...*; et si je ne vous vois pas *facie ad faciem*, les yeux de l'esprit ne détournent point leurs regards de votre personne, et mes vœux vous accompagnent partout. *Le solitaire de Sans-Souci.*

460. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, le 4 septembre.

Sire, si votre vieux baron a bien dansé à l'âge de quatre-vingt-six ans, je me flatte que vous danserez mieux que lui à cent ans révolus. Il est juste que vous dansiez longtemps au son de votre flûte (5) et de votre lyre, après avoir fait danser tant de monde, soit en cadence, soit hors de cadence, au son de vos trompettes. Il est vrai que ce n'est pas la coutume des gens de votre espèce de vivre longtemps. Charles XII, qui aurait été un excellent capitaine dans un de vos régiments; Gustave-Adolphe, qui eût été un de vos généraux; Valstein, à qui vous n'eussiez pas confié vos armées; le grand-électeur, qui était plutôt un précurseur de grand : tout cela n'a pas vécu âge d'homme (6). Vous savez ce qui arriva à César, qui avait autant d'esprit que vous, et à Alexandre, qui devint ivrogne n'ayant plus rien à faire : mais vous vivrez longtemps malgré vos accès de goutte, parce que vous êtes sobre, et que vous savez tempérer le feu qui vous anime, et empêcher qu'il vous dévore.

Je suis fâché que Thorn n'appartienne point à votre majesté; mais je suis bien aise que le tombeau de Copernic soit sous votre domination. Elevez un gnomon sur sa cendre, et que le soleil, remis par lui à sa place, le salue tous les jours à midi de ses rayons joints aux vôtres.

---

(1) Personnage des *Lois de Minos*. (G. A.)
(2) Stanislas Poniatowski avait adressé à Louis XV une lettre de protestation contre le partage. (G. A.)
(3) Le bruit courait que Voltaire s'était trouvé en tête à tête avec une fort belle personne, mademoiselle de Saussure. (G. A.)

(1) Pœllnitz. (G. A.)
(2) A Frauenberg. (G. A.)
(3) *De l'Homme et de son éducation.* (G. A.)
(4) Helvétius met Frédéric au nombre des grands rois. (G. A.)
(5) Frédéric jouait fort bien de cet instrument. (G. A.)
(6) Frédéric-Guillaume, *le grand-électeur* de Brandebourg, vécut âge d'homme, puisque né en 1620 il mourut en 1688. (G. A.)

Je suis très touché qu'en honorant les morts, vous protégiez les malheureux vivants qui le méritent. Morival doit être à Vesel lieutenant dans un de vos régiments : son véritable nom n'est point Morival, c'est d'Etallonde; il est fils d'un président d'Abbeville. Copernic n'aurait été qu'excommunié s'il avait survécu au livre où il démontra le cours des planètes et de la terre autour du soleil ; mais d'Etallonde, à l'âge de quinze ans, a été condamné par des Iroquois d'Abbeville à la torture ordinaire et extraordinaire, à l'amputation du poing et de la langue, et à être brûlé à petit feu avec le chevalier de La Barre, petit-fils d'un lieutenant-général de nos armées, pour n'avoir point salué des capucins, et pour avoir chanté une chanson ; et un parlement de Paris a confirmé cette sentence, pour que les évêques de France ne leur reprochassent plus d'être sans religion : ces messieurs du parlement se firent assassins, afin de passer pour chrétiens.

Je demande pardon aux Iroquois de les avoir comparés à ces abominables juges, qui méritaient qu'on les écorchât sur leurs bancs semés de fleurs de lis, et qu'on étendît leur peau sur ces fleurs. Si d'Etallonde, connu dans vos troupes sous le nom de Morival, est un garçon de mérite, comme on me l'assure, daignez le favoriser. Puisse-t-il venir un jour dans Abbeville, à la tête d'une compagnie, fait trembler ses détestables juges, et leur pardonner!

Le jugement que vous portez sur l'œuvre posthume d'Helvétius ne me surprend pas ; je m'y attendais : vous n'aimez que le vrai. Son ouvrage est plus capable de faire du tort que du bien à la philosophie; j'ai vu avec douleur que ce n'était que du fatras, un amas indigeste de vérités triviales, et de faussetés reconnues. Une vérité assez triviale, c'est la justice que l'auteur vous rend ; mais il n'y a plus de mérite à cela. On trouve d'ailleurs dans cette compilation irrégulière beaucoup de petits diamants brillants semés çà et là. Ils m'ont fait grand plaisir, et m'ont consolé des défauts de tout l'ensemble.

Je ne sais si je me trompe sur le roi de Pologne, mais je trouve qu'il a bien fait de se confier à votre majesté. Il a bien justifié l'ancien proverbe des Grecs, *La moitié vaut mieux que le tout*. Il lui en restera toujours assez pour être heureux. Où en serions-nous s'il n'y avait de félicité dans ce monde que pour ceux qui possèdent trois cents lieues de pays en long et en large? Moustapha en a trop ; je voudrais toujours qu'on le débarrassât de la fatigue de gouverner une partie de l'Europe. On a beau dire qu'il faut que la religion mahométane contre-balance la religion grecque, et que la religion grecque soit un contre-poids à la religion papiste, je voudrais que vous servissiez vous-même de contre-poids. Je suis toujours affligé de voir un bacha fouler aux pieds la cendre de Thémistocle et d'Alcibiade. Cela me fait autant de peine que de voir des cardinaux caresser leurs mignons sur le tombeau de Marc-Aurèle.

Sérieusement, je ne conçois pas comment l'impératrice-reine n'a pas vendu sa vaisselle, et donné son dernier écu à son fils l'empereur (1) votre ami (s'il y a des amis parmi vous autres), pour qu'il aille à la tête d'une armée attendre Catherine II à Andrinople. Cette entreprise me paraissait si naturelle, si aisée, si convenable, si belle, que je ne vois pas même pourquoi elle n'a pas été exécutée ; bien entendu qu'il y aurait eu pour votre majesté un gros pot-de-vin dans ce marché. Chacun a sa chimère, voilà la mienne;

> Après quoi je rentre en moi-même,
> Et suis Gros-Jean comme devant. (La Font.)

Gros-Jean, dans sa retraite, plantant, défrichant, bâtissant, établissant une petite colonie, travaillant, ruminant, doutant, radotant, souffrant, mourant, vous regrettant très sincèrement, se met à vos pieds en vous admirant.

461. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 22 septembre.

Sire, il faut que je vous dise que j'ai bien senti ces jours-ci, malgré tous mes caprices passés, combien je suis attaché à votre majesté et à votre maison. Madame la duchesse de Virtemberg, ayant eu, comme tant d'autres, la faiblesse de croire que la santé se trouve à Lausanne, et que le médecin Tissot la donne à qui la paie, a fait, comme vous savez, le voyage de Lausanne; et moi qui suis plus véritablement malade qu'elle, et que toutes les princesses qui ont pris Tissot pour Esculape, je n'ai pas eu la force de sortir de chez moi. Madame de Virtemberg, instruite de tous les sentiments que je conserve pour la mémoire de madame la margrave de Bareith sa mère, a daigné venir dans mon ermitage, et y passer deux jours. Je l'aurais reconnue, quand même je n'aurais pas été averti : elle a le tour du visage de sa mère, avec vos yeux.

Vous autres héros qui gouvernez le monde, vous ne vous laissez pas subjuguer par l'attendrissement; vous l'éprouvez tout comme nous, mais vous gardez votre décorum. Pour nous autres chétifs mortels, nous cédons à toutes les impressions : je me mis à pleurer en lui parlant de vous et de madame la princesse sa mère; et quoiqu'elle soit la nièce du premier capitaine de l'Europe, elle ne put retenir ses larmes. Il me paraît qu'elle a l'esprit et les grâces de votre maison, et que surtout elle vous est plus attachée qu'à son mari. Elle s'en retourne, je crois, à Bareith, où elle trouvera une autre princesse d'un genre différent (1); c'est mademoiselle Clairon, qui cultive l'histoire naturelle, et qui est la philosophe de monsieur le margrave (2).

Pour vous, sire, je ne sais où vous êtes actuellement, les gazettes vous font toujours courir. J'ignore si vous donnez des bénédictions dans un des évêchés de vos nouveaux États, ou dans votre abbaye d'Oliva : ce que je souhaite passionnément, c'est que les dissidents se multiplient sous vos étendards. On dit que plusieurs jésuites se sont faits sociniens : Dieu leur en fasse la grâce! il serait plaisant qu'ils bâtissent une église à saint Servet; il ne nous manque plus que cette révolution.

Je renonce à mes belles espérances de voir les mahométans chassés de l'Europe, et l'éloquence, la poésie, la musique, la peinture, la sculpture, renaissantes dans Athènes ; ni vous, ni l'empereur, ne voulez courir au Bosphore ; vous laissez battre les Russes à Silistrie, et mon impératrice s'affermir pour quelque temps dans le pays de Thoas et d'Iphigénie (3). Enfin, vous ne voulez point faire de croisade. Je vous crois très supérieur à Godefroi de Bouillon : vous auriez eu par dessus lui le plaisir de vous moquer des Turcs en jolis vers, tout aussi bien que des confédérés polonais ; mais je vois bien que vous ne vous souciez d'aucune Jérusalem, ni de la terrestre, ni de la céleste : c'est bien dommage.

Le vieux malade de Ferney est toujours aux pieds de votre majesté ; il est bien fâché de ne plus s'entretenir de vous avec madame la duchesse de Virtemberg, qui vous adore. *Le vieux malade.*

462. — DU ROI.

A Potsdam, le 9 octobre.

Je m'aperçois avec regret qu'il y a près de vingt ans que vous êtes parti d'ici : votre mémoire me rappelle à votre imagination tel que j'étais alors ; cependant, si vous me voyiez, au lieu de trouver un jeune homme qui a l'air à la danse, vous ne trouveriez qu'un vieillard caduc et décrépit. Je perds chaque jour une partie de mon existence, et je m'achemine imperceptiblement vers cette demeure dont personne encore n'a rapporté de nouvelles.

Les observateurs ont cru s'apercevoir que le grand nombre de vieux militaires finissent par radoter, et que les gens de lettres se conservent mieux. Le grand Condé, Marlborough, le prince Eugène, ont vu dépérir en eux la partie pensante avant leur corps. Je pourrai bien avoir un même destin, sans avoir possédé leurs talents. On sait qu'Homère, Atticus, Varron, Fontenelle, et tant d'autres, ont atteint un grand âge sans éprouver les mêmes infirmités. Je souhaite que vous les surpassiez tous par la longueur de votre vie et par les travaux de l'esprit, sans m'embarrasser du sort qui m'attend, de quelques années de plus ou de moins d'existence, qui disparaissent devant l'éternité.

On va inaugurer l'église catholique de Berlin. Ce sera l'évêque de Varmie (4) qui la consacrera. Cette cérémonie, étrangère pour nous, attire un grand concours de curieux. C'est dans le diocèse de cet évêque que se trouve le tombeau de Copernic auquel, comme de raison, j'érigerai un mausolée. Parmi une foule d'erreurs qu'on répandait de son temps, il s'est trouvé le seul qui enseignât quelques vérités utiles. Il fut heureux : il ne fut point persécuté.

Le jeune d'Etallonde, lieutenant à Vesel, l'a été ; il mérite qu'on pense à lui. Muni de votre protection et du bon témoi-

(1) Joseph II. (G. A.)

(1) Une princesse de théâtre. (G. A.)
(2) Après la mort de M. de Valbelle, mademoiselle Clairon était devenue la maîtresse du margrave d'Anspach. (G. A.)
(3) En Crimée. (G. A.)
(4) Varmie était un des districts polonais qu'on venait d'annexer (G. A.)

gnage que lui rendent ses supérieurs, il ne manquera pas de faire son chemin.

J'en reviens à ce roi de Pologne dont vous me parlez. Je sais que l'Europe croit assez généralement que le partage qu'on a fait de la Pologne est une suite de manigances politiques qu'on m'attribue; cependant rien n'est plus faux. Après avoir proposé vainement des tempéraments différents, il fallut recourir à ce partage, comme à l'unique moyen d'éviter une guerre générale. Les apparences sont trompeuses, et le public ne juge que par elles. Ce que je vous dis est aussi vrai que la quarante-huitième proposition d'Euclide (1).

Vous vous étonnez que l'empereur et moi ne nous mêlions pas des troubles de l'Orient : c'est au prince Kaunitz de vous répondre pour l'empereur; il vous révélera les secrets de sa politique. Pour moi, je concours depuis longtemps aux opérations des Russes par les subsides que je leur paie (2), et vous devez savoir qu'un allié ne fournit pas des troupes et de l'argent en même temps. Je ne suis qu'indirectement engagé dans ces troubles par mon union avec l'impératrice de Russie. Quant à mon personnel, je renonce à la guerre, de crainte d'encourir l'excommunication des philosophes.

J'ai lu l'article Guerre (3), et j'ai frémi. Comment un prince, dont les troupes sont habillées d'un gros drap bleu, et les chapeaux bordés d'un fil blanc, après les avoir fait tourner à droite et à gauche, peut-il les faire marcher à la gloire sans mériter le titre honorable de chef de brigands, puisqu'il n'est suivi que d'un tas de fainéants que la nécessité oblige à devenir des bourreaux mercenaires pour faire sous lui l'honnête métier de voleurs de grand chemin? Avez-vous oublié que la guerre est un fléau qui, les rassemblant tous, leur ajoute encore tous les crimes possibles? Vous voyez bien qu'après avoir lu ces sages maximes, un homme, pour peu qu'il ait sa réputation à cœur, doit éviter les épithètes qu'on ne donne qu'aux plus vils scélérats.

Vous saurez d'ailleurs que l'éloignement de mes frontières de celles des Turcs a jusqu'à présent empêché qu'il n'y eût de discorde entre les deux États, et qu'il faut qu'un souverain soit condamnable (à mort s'il était particulier), pour qu'en conscience un autre souverain ait le droit de le détrôner. Lisez Puffendorf et Grotius, vous y ferez de belles découvertes.

Il y a cependant des guerres justes, quoique vous n'en admettiez point; celles qu'exige sa propre défense sont incontestablement de ce genre. J'avoue que la domination des Turcs est dure, et même barbare : je confesse que la Grèce surtout est de tous les pays de cette domination le plus à plaindre; mais souvenez-vous de l'injuste sentence de l'aréopage contre Socrate, rappelez-vous la barbarie dont les Athéniens usèrent envers leurs amiraux, qui, ayant gagné une bataille navale, ne purent dans une tempête enterrer leurs morts.

Vous dites vous-même que c'est peut-être en punition de ces crimes qu'ils sont assujettis et avilis par des Barbares. Est-ce à moi de les en délivrer? Sais-je si le terme posé à leur pénitence est fini, ou combien elle doit durer? Moi, qui ne suis que cendre et poussière, dois-je m'opposer aux arrêts de la Providence?

Que de raisons pour maintenir la paix dont nous jouissons! il faudrait être insensé pour en troubler la durée. Vous me croyez épuisé par ce que je vous ai dit ci-dessus : ne le pensez pas. Une raison aussi valable que celle que je viens d'alléguer est qu'on est persuadé en Russie qu'il est contre la dignité de cet empire de faire usage de secours étrangers, lorsque les forces des Russes sont seules suffisantes pour terminer heureusement cette guerre.

Un léger échec qu'a reçu l'armée de Romanzof (4) ne peut entrer en aucune comparaison avec une suite de succès non interrompus qui ont signalé toutes les campagnes des Russes. Tant que cette armée se tiendra sur la rive gauche du Danube, elle n'a rien à craindre. La difficulté consiste à passer ce fleuve avec sûreté. Elle trouve à l'autre bord un terrain excessivement coupé, une difficulté infinie de subsister : ce n'est qu'un désert et des montagnes hérissées de bois qui mènent vers Andrinople. La difficulté d'amasser des magasins, de les conduire avec soi, rend cette entreprise hasardeuse. Mais comme jusqu'à présent rien n'a été difficile à l'impératrice, il faut espérer que ses généraux mettront heureusement fin à une aussi pénible expédition.

Voilà des raisonnements militaires qui m'échappent; j'en demande pardon à la philosophie. Je ne suis qu'un demi-quaker jusqu'à présent; quand je le serai comme Guillaume Penn, je déclamerai comme d'autres contre ces assassins privilégiés qui ravagent l'univers.

En attendant, donnez-moi mon absolution d'avoir osé nommer le nom de *projet de campagne* en vous écrivant. C'est dans l'espoir de recevoir votre indulgence plénière que le philosophe de Sans-Souci vous assure qu'il ne cesse de faire des vœux pour le patriarche de Ferney. *Vale.* Fédéric.

463. — DU ROI.

A Potsdam, le 24 octobre.

S'il m'est interdit de vous revoir à tout jamais, je n'en suis pas moins aise que la duchesse de Virtemberg vous ait vu. Cette façon de converser par procuration ne vaut pas le *facie ad faciem*. Des relations et des lettres ne tiennent pas lieu de Voltaire, quand on l'a possédé en personne.

J'applaudis aux larmes vertueuses que vous avez répandues au souvenir de ma défunte sœur. J'aurais sûrement mêlé les miennes aux vôtres, si j'avais été présent à cette scène touchante. Soit faiblesse, soit adulation outrée, j'ai exécuté pour cette sœur ce que Cicéron projetait pour sa Tullie. Je lui ai érigé un temple dédié à l'amitié; sa statue se trouve au fond, et chaque colonne est chargée d'un mascaron contenant le buste des héros de l'amitié. Je vous en envoie le dessin. Ce temple est placé dans un des bosquets de mon jardin. J'y vais souvent me rappeler mes pertes et le bonheur dont je jouissais autrefois.

Il y a plus d'un mois que je suis de retour de mes voyages. J'ai été en Prusse abolir le servage, réformer des lois barbares, en promulguer de plus raisonnables; ouvrir un canal qui joint la Vistule, la Netze, la Varte, l'Oder, et l'Elbe; rebâtir des villes détruites depuis la peste de 1709; défricher vingt milles de marais, et établir quelque police dans un pays où ce nom même était inconnu. De là, j'ai été en Silésie consoler mes pauvres ignatiens des rigueurs de la cour de Rome (1), corroborer leur ordre, en former un corps de diverses provinces où je les conserve, et les rendre utiles à la patrie en dirigeant leurs écoles pour l'instruction de la jeunesse, à laquelle ils se voueront entièrement. De plus, j'ai arrangé la bâtisse de soixante villages dans la Haute-Silésie, où il restait des terres incultes : chaque village a vingt familles. J'ai fait faire des grands chemins dans les montagnes pour la facilité du commerce, et rebâtir deux villes brûlées : elles étaient de bois, elles seront de briques, et même de pierres de taille tirées des montagnes.

Je ne vous parle point des troupes : cette matière est trop prohibée à Ferney pour que je la touche.

Vous sentirez qu'en faisant tout cela, je n'ai pas été les bras croisés.

A propos de croisés, ni l'empereur ni moi ne nous croiserons contre le Croissant; il n'y a plus de reliques à remporter de Jerusalem. Nous espérons que la paix se fera peut-être cet hiver; et d'ailleurs, nous aimons le proverbe qui dit : Il faut vivre et laisser vivre. A peine y a-t-il dix ans que la paix dure; il faut la conserver autant qu'on le pourra sans risque, et, ni plus ni moins, se mettre en état ne n'être pas pris au dépourvu par quelque chef de brigands conducteur d'assassins à gage.

Ce système n'est ni celui de Richelieu, ni celui de Mazarin; mais il est celui de bien des peuples, objet principal des magistrats qui les gouvernent.

Je vous souhaite cette paix, accompagnée de toutes les prospérités paisibles, et j'espère que le patriarche de Ferney n'oubliera pas le philosophe de Sans-Souci, qui admire et admirera son génie jusqu'à extinction de chaleur humaine. *Vale.* Fédéric.

464. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 28 octobre.

Monsieur Guibert, votre écolier
Dans le grand art de la tactique,
A vu ce bel esprit guerrier,
Que tout prince aujourd'hui se pique
D'imiter sans lui ressembler,
Et que tout héros germanique,
Espagnol, gaulois, britannique.

(1) Edition de Berlin : « Que les quarante-huit propositions d'Euclide. » (G. A.)

(2) Frédéric payait annuellement à Catherine cinq millions de roubles depuis le commencement de la guerre contre les Turcs. (G. A.)

(3) Dans les *Questions sur l'Encyclopédie*. Voyez le *Dictionnaire philosophique*. (G. A.)

(4) A Rokavah. (G. A.)

(1) Le pape avait enfin supprimé les jésuites. (G. A.)

Vainement voudrait égaler.
Monsieur Guibert est véridique;
Il dit qu'il a lu dans vos yeux
Toute votre histoire héroïque,
Quoique votre bouche s'applique
A la cacher aux curieux.
Vous vous obstinez à vous taire
Sur tant de travaux glorieux;
Et l'Europe fait beaucoup mieux,
Car elle fait tout le contraire.

Ce M. Guibert, sire, fait comme l'Europe; il parle de votre majesté avec enthousiasme. Il dit qu'il vous a trouvé en état de faire vingt campagnes; Dieu nous en préserve! mais accordez-vous donc avec lui; car il dit que vous avez un corps digne de votre âme, et vous prétendez que non : il est vrai qu'il vous a contemplé principalement des jours de revue; et ces jours-là vous pourriez bien vous rengorger et vous requinquer comme une belle à son miroir.

Je ne vous proposais pas, sire, vingt campagnes, je n'en proposais qu'une ou deux; et encore c'était contre les ennemis de Jésus-Christ et de tous les beaux-arts. Je disais : Il protége les jésuites, il protégera bien la vierge Marie contre Mahomet, et la bonne Vierge lui donnera sans doute deux ou trois belles provinces à son choix pour récompense d'une si sainte action.

Je viens de relire l'article GUERRE, dont votre majesté pacifique a la bonté de me parler : il est vraiment un peu insolent par excès d'humanité; mais je vous prie de considérer que toutes ces injures ne peuvent tomber que sur les Turcs, qui sont venus du bord oriental de la mer Caspienne, jusqu'auprès de Naples, et qui, chemin faisant, se sont emparés des Lieux saints, et même du tombeau de Jésus-Christ, qui ne fut jamais enterré. En un mot, je ressemblais comme deux gouttes d'eau à ce fou de Pierre l'ermite, qui prêchait la croisade. L'empereur des Romains, que vous aimez, et qui se regarde comme votre disciple, ne pouvait se plaindre de moi; je lui donnais d'un trait de plume un très beau royaume. On aurait pu, avant qu'il fût dix ans, jouer un opéra grec à Constantinople. Dieu n'a pas béni mes intentions, toutes chrétiennes qu'elles étaient; du moins les philosophes vous béniront d'ériger un mausolée à Copernic, dans le temps que votre ami Moustapha fait enseigner la philosophie d'Aristote à Stamboul. Vous ne voulez point rebâtir Athènes, mais vous élevez un monument à la raison et au génie.

Quand je vous suppliais d'être le restaurateur des beaux-arts de la Grèce, ma prière n'allait pas jusqu'à vous conjurer de rétablir la démocratie athénienne; je n'aime point le gouvernement de la canaille. Vous auriez donné le gouvernement de la Grèce à M. de Lentulus (1), ou à quelque autre général qui aurait empêché les nouveaux Grecs de faire autant de sottises que leurs ancêtres. Mais enfin, j'abandonne tous mes projets. Vous préférez le port de Dantzick à celui du Pirée : je crois qu'au fond votre majesté a raison, et que, dans l'état où est l'Europe, ce port de Dantzick est bien plus important que l'autre.

Je ne sais plus quel royaume je donnerai à l'impératrice Catherine II; et franchement je crois que dans tout cela vous en savez plus que moi, et qu'il faut s'en rapporter à vous. Quelque chose qui arrive, vous aurez toujours une gloire immortelle. Puisse votre vie en approcher!

465. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 8 novembre.

Sire, la lettre dont votre majesté m'a honoré le 24 octobre est, depuis vingt ans, celle qui m'a le plus consolé; votre temple aux mânes de votre sœur, *Wilhelminæ s crum*, est digne de la plus belle antiquité, et de vous seul dans le temps présent; madame la duchesse de Virtemberg versera bien des larmes de tendresse, en voyant le dessin de ce beau monument.

Le canal, les villes rebâties, les marais desséchés, les villages établis, la servitude abolie, sont de Marc-Aurèle, ou de Julien. Je dis de Julien, car je le regarde comme le plus grand des empereurs, et je suis toujours indigné contre La Bletterie, qui ne l'a justifié qu'à demi, et qui a passé pour impartial, parce qu'il ne lui prodigue pas autant d'injures et de calomnies que Grégoire de Nazianze et Théodoret.

Je vous bénis dans mon village de ce que vous en avez tant bâti : je vous bénis au bord de mon marais de ce que vous en avez tant desséché : je vous bénis avec mes laboureurs de ce que vous en avez tant délivré d'esclavage, et que vous les avez changés en hommes. Gengis-kan et Tamerlan ont gagné des batailles comme vous; ils ont conquis plus de pays que vous; mais ils dévastaient, et vous améliorez. Je ne sais s'ils auraient recueilli les jésuites; mais je suis sûr que vous les rendrez utiles, sans souffrir qu'ils puissent jamais être dangereux. On dit qu'Antoine fit le voyage de Brindes à Rome dans un char traîné par des lions; vous attelez des renards (1) au vôtre; mais vous leur mettez un frein dans la gueule, et, quand il le faudra, vous leur mettrez le feu au derrière, comme Samson, après les avoir attachés par la queue. Tout ce qui me fâche, c'est que vous n'établissiez pas une église de sociniens comme vous en établissez plusieurs de jésuites; il y a pourtant encore des sociniens en Pologne. L'Angleterre en regorge, nous en avons en Suisse; certainement Julien les aurait favorisés; ils haïssent ce qu'il haïssait, ils méprisent ce qu'il méprisait, et ils sont honnêtes gens comme lui. De plus, ayant été tant persécutés par les Polonais, ils ont quelque droit à votre protection.

Après tout le mal que j'ai osé dire des Turcs à votre majesté, je ne vous propose pas une mosquée; cependant Barberousse en eut une à Marseille; mais vous n'êtes pas fait pour nous imiter : tout ce que je sais, c'est que votre nom sera bien grand de Dantzick jusqu'en Turquie, et de l'abbaye d'Oliva à Sainte-Sophie. Nous donnons nous autres beaucoup d'opéras-comiques.

Que votre majesté daigne conserver ses bontés au vieux malade Libanius (2)!

466. — DU ROI.

Le 26 novembre.

Faut-il écrire en mauvais vers
Au dieu qui préside au Parnasse?
C'est aux orgueilleux non experts
A s'armer d'une telle audace.
Moi, né sous un ciel de frimas,
Loin des bords fleuris de la Seine,
Vieux, cassé, sans feu, sans haleine,
Si je tentais dans mes ébats
De rimer encor pour Voltaire,
Je mériterais pour salaire
Le traitement de Marsyas.

M. Guibert m'a vu avec des yeux jeunes qui m'ont rajeuni. Mes cheveux blanchissent, ma force se dissipe, et ma chaleur s'éteint. Il n'est donné qu'à Voltaire de rajeunir. Les protégés d'Apollon sont plus favorisés que ceux de Mars. Au lieu de vingt campagnes que M. Guibert me donne libéralement, il ne m'en reste qu'une à faire : c'est celle du dernier décampement.

Dans cette situation, on ne pense pas à chercher des combats dans la Thrace et en Scythie. Soyez sûr que l'impératrice de Russie, jalouse de la gloire de sa nation, saura bien faire la paix sans secours étrangers. Vous, qui êtes, je crois, immortel, vous voudriez être spectateur d'une de ces grandes révolutions qui changent la face de l'Europe; prenez-vous-en à la modération de l'impératrice de Russie si cette révolution n'arrive pas. Cette princesse ne pense pas, comme Charles XII, qu'il n'y a de paix avec ses ennemis qu'en les détrônant dans leur capitale. Les Grecs, pour lesquels vous vous intéressez si vivement, sont, dit-on, si avilis, qu'ils ne méritent pas d'être libres.

Mais, dites-moi, comment pouvez-vous exciter l'Europe aux combats après le souverain mépris que vous et les encyclopédistes avez affiché contre les guerriers? Qui sera assez osé pour encourir l'excommunication majeure du patriarche de Ferney et de toute la séquelle encyclopédique? Qui voudra gagner le beau titre de conducteur de brigands et de brigand lui-même? Croyez qu'on laissera la Grèce esclave, et qu'aucun prince ne commencera la guerre avant d'en avoir obtenu indulgence plénière des philosophes.

Désormais ces messieurs vont gouverner l'Europe, comme les papes l'assujettissaient autrefois. Je crois même que M. Guibert aura fait abjuration de son art meurtrier entre vos mains, et qu'il se fera capucin ou philosophe, pour trouver en vous un puissant protecteur. Il faut que les philosophes aient des missionnaires pour augmenter le nombre de pareilles conversions; par ce moyen, ils déchargeront imperceptiblement les Etats de ces grosses armées qui les abîment,

(1) Ce général était né citoyen suisse. (G. A.)

(1) Les jésuites. (G. A.)
(2) Célèbre sophiste grec, qui jouit de la faveur de Julien l'Apostat. (G. A.)

et successivement il ne restera plus personne pour se battre. Tous les souverains et les peuples n'auront plus ces malheureuses passions, dont les suites sont si funestes, et tout le monde aura la raison aussi parfaite qu'une démonstration géométrique.

Je regrette bien que mon âge me prive d'un aussi beau spectacle, dont je ne jouirai pas même de l'aurore : et l'on plaindra mes contemporains d'être nés dans un siècle de ténèbres, sur la fin duquel a commencé le crépuscule du jour de la raison perfectionnée.

Tout dépend, pour l'homme, du temps où il vient au monde. Quoique je sois venu trop tôt, je ne le regrette pas : *j'ai vu Voltaire*, et si je ne le vois plus, je le lis, et il m'écrit.

Continuez longtemps de même, et jouissez en paix de toute la gloire qui vous est due, et de tous les biens que vous souhaite le philosophe de Sans-Souci. FÉDÉRIC.

467 — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 8 décembre.

Sire, une belle dame de Paris (1) (dont vous ne vous souciez guère) prétend que vous serez fâché contre moi de ce que je donne votre majesté au diable (2) ; et moi je lui soutiens que vous me le pardonnerez, et que Belzébuth même en sera fort content, attendu qu'il n'y a jamais eu personne plus diable que vous à la tête d'une armée, soit pour arranger un plan de campagne, soit pour l'exécuter, soit pour réparer un accident.

Je n'aime point du tout, il est vrai, votre métier de héros, mais je le révère ; ce n'est point à moi de juger de la *Tactique* de M. Guibert. Je ne m'entends point à ces belles choses ; je sais seulement qu'il vous regarde, avec raison, comme le premier tacticien, et moi j'ajoute, comme le premier politique ; car vous venez d'acquérir un beau royaume, sans avoir tué personne : et non seulement vous voilà pourvu d'évêchés et d'abbayes, non seulement vous voilà général des jesuites, après avoir été général d'armée, mais vous faites des canaux comme à la Chine, et vous enrichissez le royaume que vous vous êtes donné par un trait de plume. Que vous reste-t-il à faire? rien autre chose que de vivre longtemps pour jouir.

Comme votre majesté recevra probablement mon petit paquet aux bonnes fêtes de Noël, et que le Dieu de paix va naître avant qu'il soit trois semaines, je me recommande à lui, afin qu'il obtienne ma grâce de vous, et que vous me pardonniez toutes les pouilles que j'ai dites à votre majesté, et la haine cordiale que j'ai pour votre métier de César. Ce César, comme vous savez, pardonnait à ses ennemis quand il les avait vaincus ; et vous aurez pour moi la même clémence, après vous être bien moqué de moi.

Le vieux malade de Ferney, qui s'égaie quelquefois dans les intervalles de ses souffrances, se met à vos pieds avec cinq ou six sortes de vénérations pour vos cinq ou six sortes de grands talents, et pour votre personne qui les réunit.

468. — DU ROI.

Le 10 décembre.

Il était bien juste qu'un pays (3) qui avait produit un Copernic, ne croupît pas plus longtemps dans la barbarie en tout genre où la tyrannie des puissants l'avait plongé. Cette tyrannie allait si loin que les grands, pour mieux exercer leurs caprices, avaient détruit toutes les écoles, croyant les ignorants plus faciles à opprimer qu'un peuple instruit.

On ne peut comparer les provinces polonaises à aucun Etat de l'Europe ; elles ne peuvent entrer en parallèle qu'avec le Canada. Il faudra par conséquent de l'ouvrage et du temps pour leur faire regagner ce que leur mauvaise administration a négligé pendant tant de siècles (4).

Vos vœux ont été exaucés : les Turcs ont été battus par les Russes, Silistria prise, et le visir fugitif du côté d'Andrinople. Moustapha apprendra à trembler dans son sérail, et peut-être que ses malheurs le rendront plus souple à signer une paix que les conjonctures rendent nécessaire. Si les armes victorieuses des Russes pénètrent jusqu'à Stamboul, je prierai l'impératrice de vous envoyer la plus jolie Circassienne du sérail, escortée par un eunuque noir, qui la conduira droit au sérail de Ferney. Sur ce beau corps vous pourrez faire quelque expérience de physique, en animant par le feu de Prométhée quelque embryon qui héritera de votre beau génie.

Madame la landgrave de Darmstadt (1) est de retour de Pétersbourg. Elle ne tarit point sur les éloges de l'impératrice et des choses utiles qu'elle a exécutées, et des grands projets qu'elle médite encore. Diderot et Grimm y passeront l'hiver (2). Cette cour réunit le faste, la magnificence, et la politesse; et l'impératrice surpasse tout le reste par l'accueil gracieux qu'elle fait aux étrangers.

Après vous avoir parlé de cette cour, comment vous entretenir des jésuites? Ce n'est qu'en faveur de l'instruction de la jeunesse que je les ai conservés. Le pape leur a coupé la queue; ils ne peuvent plus servir, comme les renards de Samson, pour embraser les moissons des Philistins. D'ailleurs la Silésie n'a produit ni de père Guignard, ni de Malagrida. Nos Allemands n'ont pas les passions aussi vives que les peuples méridionaux.

Si toutes ces raisons ne vous touchent point, j'en alléguerai une plus forte : j'ai promis, par la paix de Dresde (3), que la religion demeurerait *in statuo quo* dans mes provinces. Or, j'ai eu des jésuites, donc il faut les conserver. Les princes catholiques ont tout à propos un pape à leur disposition qui les absout de leurs serments par la plénitude de sa puissance : pour moi, personne ne peut m'absoudre, je suis obligé de garder ma parole, et le pape se croirait pollué s'il me bénissait; il se ferait couper les doigts avec lesquels il aurait donné l'absolution à un maudit hérétique de ma trempe.

Si vous ne me reprochez point mes jésuites, je ne vous dirai pas le mot de vos picpuces (4). Nous sommes à deux de jeu. Mes jésuites ont produit de grands hommes, en dernier lieu encore le père Tournemine, votre recteur (5) : les capucins se targuent de saint Cucufin, dont ils peuvent s'applaudir à leur aise. Mais vous protégez ces gens, et vous seul valez tout ce qu'Ignace a produit de meilleur : aussi j'admire et je me tais, en assurant le patriarche de Ferney que le philosophe de Sans-Souci l'admirera jusqu'à la fin de l'existence dudit philosophe. *Vale*. FÉDÉRIC.

469. — DE VOLTAIRE.

Décembre.

Sire, me voilà bien loin de mon compte : tous les gens de lettres m'avaient fait compliment sur la manière assez neuve dont j'avais fait l'éloge des héros en les donnant au diable (6); on trouvait que ce tour n'était pas sans quelque finesse. Rousseau avait dit :

> Mais à la place de Socrate,
> Le fameux vainqueur de l'Euphrate
> Sera le dernier des mortels.

Cette idée paraissait aussi fausse que grossière à tous les connaisseurs : en effet, il y a une extravagance plus que cynique à dire au capitaine-général de la Grèce, au vainqueur du maître de l'Asie, au vengeur de l'assassinat de Darius, au héros qui bâtit plus de villes que Gengis-kan n'en détruisit, à celui qui changea la route du commerce du monde : *Tu es le dernier des mortels*. Mais de plaindre les hommes qui souffrent du fléau de la guerre, et d'admirer en même temps les maîtres de ce grand art, cruel mais nécessaire, et de louer les Cyrus, les Alexandre, les Gustave, etc., en feignant de se fâcher contre eux, c'est ce qui a plu à tout le monde, excepté à la dame dont j'ai eu l'honneur de vous parler.

Si j'avais eu un congé à demander à Alexandre, pour quelque officier grec condamné par l'aréopage, je l'aurais demandé en lui envoyant la *Tactique*.

L'ancien parlement de Paris était beaucoup plus injuste que l'aréopage, et vous valez bien cet Alexandre, à qui Juvénal et Boileau ont dit tant d'injures.

---

(1) Madame de Necker. (G. A.)
(2) Dans la satire sur la *Tactique*, que Voltaire envoyait à Frédéric en même temps que cette lettre. (G. A.
(3) La Pologne. (G. A.)
(4) Ce tableau de la Pologne au dix-huitième siècle est fort exact. (G. A.)

(1) Christine-Caroline de Deux-Ponts, morte en 1774. (G. A.)
(2) Diderot était parti de Paris pour Saint-Pétersbourg au mois de mai 1773, et il resta à la cour de Catherine jusqu'au 5 mai 1774. (G. A.)
(3) Le 25 décembre 1745. (G. A.)
(4) Tiers-ordre de Saint-François auquel appartenait Voltaire, comme capucin n'ayant pas quitté le monde. (G. A.)
(5) Au collége de Clermont. (G. A.)
(6) L'épître intitulée la *Tactique* avait déplu au roi de Prusse, et l'on aperçoit quelques traces d'humeur dans plusieurs de ses lettres; il en manque une, où il avait apparemment marqué cette humeur avec plus de force. (K.)

Je me mets à vos pieds, sire, pour ce jeune Morival. Votre majesté ajoutera cette belle action à tant d'autres. Rien n'est plus digne de vous que de le protéger; le vieillard de Ferney vous aura la plus grande obligation, et il mourra content.

Agréez, sire, ma respectueuse et vive reconnaissance.

470. — DU ROI.

Le 4 janvier 1774.

La dame de Paris avait certainement tort, et vous avez deviné juste en croyant que je ne me fâcherais pas de tout ce que vous venez d'écrire. L'amour et la haine ne se commandent point, et chacun a sur ce sujet le droit de sentir ce qu'il peut; il faut avouer néanmoins que les anciens philosophes, qui n'aimaient pas la guerre, ménageaient plus les termes que nos philosophes modernes, qui, depuis que Racine a fait entrer le mot de bourreau dans ses vers élégants, croient que ce mot a obtenu privilége de noblesse, et l'emploient indifféremment dans leur prose; mais je vous avoue que j'aimerais autant déclamer contre la fièvre quarte que contre la guerre, c'est du temps perdu ; les gouvernements laissent brailler les cyniques, et vont leur train ; la fièvre n'en tient pas plus compte. Il ne reste de cela que des vers bien frappés, et qui témoignent, à l'étonnement de l'Europe, que votre talent ne vieillit point. Conservez cet esprit rajeuni, et dussiez-vous faire ma satire en vers sanglants à l'âge de cent ans, je vous réponds d'avance que je ne m'en fâcherai point, et que le patriarche de Ferney peut dire tout ce qu'il lui plaît du philosophe de Sans-Souci. *Vale.*

471. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, janvier.

Sire, quoique je vous aie donné à tous les diables, vous, et Cyrus, et le grand Gustave, etc., cependant je propose à votre majesté quelque chose de divin, ou plutôt de très humain et de très digne d'elle. Ce n'est point ici une plaisanterie, c'est une grâce très réelle que je vous conjure de m'accorder.

Ce jeune gentilhomme qui est, sous le nom de Morival, lieutenant au régiment d'Eichmann à Vesel, ne peut hériter de son père et de sa mère, tant qu'il sera dans les liens de la procédure criminelle et du jugement abominable porté contre lui dans Abbeville, lorsqu'il n'avait qu'environ seize ans; il est fils d'un président d'Abbeville, et son nom est d'Etallonde. On a été très content de lui à Vesel, depuis qu'il est à votre service. Je sais que c'est un des plus braves et des plus sages officiers que vous ayez. Toute son ambition est de vivre et de mourir au service de votre majesté ; il n'aura jamais d'autre roi et d'autre maître. Mais il est affreux qu'il reste toujours condamné au même supplice dans lequel est mort le chevalier de La Barre, qui avait fait un petit commentaire sur votre art de la guerre.

Ces assassinats juridiques déshonoreront à jamais cet ancien parlement de Paris, l'ennemi de son roi, de la raison et de la justice, qui, en étant cassé, n'a pas été assez puni.

Il s'agit d'obtenir ou des lettres de grâce pour Morival, ou la cassation de l'arrêt qui l'a condamné. Je supplie donc votre majesté, avec la plus vive instance, d'accorder à Morival un congé d'un an, pendant lequel il sera chez moi. Je vous répondrai de sa personne. Je l'aiderai à faire autant de recrues qu'il vous plaira : il n'y a point d'endroit au monde où l'on puisse plus facilement lever des soldats que dans le petit canton que j'habite, qui est précisément à une lieue de la Suisse, de Genève, de la Savoie et de la Franche-Comté. Je me chargerai moi-même, malgré mon grand âge, de l'aider à vous fournir les plus beaux hommes et à choisir les plus sages.

Je vous demande en grâce de lui envoyer son congé d'un an; il partira sur-le-champ, et peut-être reviendra-t-il à Vesel au bout de trois mois.

S'il ne peut obtenir en France ce qu'il demande, il n'en aura pas moins d'obligations à votre majesté, et vous aurez fait ce qu'auraient fait ces Cyrus et ces Gustave dont j'ai dit tant de mal.

Je me mets à vos pieds avec les sentiments que j'ai toujours eus, et avec lesquels je mourrai.

472. — DU ROI.

Le 9 février.

Votre *Tactique* m'a donné un bon accès de goutte, dont je ne suis pas encore relevé; cela ne m'empêche pas de vous répondre, parce que je sais que les grands seigneurs veulent être obéis promptement. Vous me demandez un Morival, nommé Etallonde, qui est officier à Vesel; il aura la permission d'aller pour un an à Ferney, et même il ne dépendra que de vous de le nommer chef de votre garde prétorienne. Il ne fera ni recrue ni rien là-bas ; mais je vous avertis qu'étant proscrit en France, c'est à vous à prendre des mesures pour qu'il soit en sûreté à Versoy, et j'avoue que je ne crois pas que vous ayez assez de crédit pour obtenir son pardon. Le chevalier de La Barre et lui ont été accusés du même délit; il est contre la dignité du roi de France qu'après que l'un a été justicié publiquement, il puisse pardonner à l'autre sans paraître en contradiction avec lui-même. Je ne sache pas que les juges du chevalier La Barre aient été punis; je n'ai point entendu dire qu'on ait sévi contre aucun des assesseurs du tribunal d'Abbeville : ainsi, à moins que du fond de Ferney vous ne gouverniez la France, je ne saurais me persuader que vous obteniez quelque grâce en faveur de ce jeune homme. Le seul profit qu'il pourra tirer de son voyage, ce sera d'être détrompé par vous des préjugés qu'il peut avoir peut-être en faveur de son métier ; mais je vous l'abandonne, et en cas que vous le convertissiez, il ne me sera pas difficile de le remplacer par un autre. Je vous avertis encore qu'il se trouve deux décroteurs à Magdebourg, qui jadis ont été soldats dans le régiment de Picardie, et à Berlin, un perruquier qui a servi dans les armées de M. de Broglio ; ils sont très fort à votre service, si vous les voulez avoir à Ferney, pour y augmenter la colonie que vous y établissez. C'est sur quoi j'attends votre résolution; et quoique ayant encouru votre haine et votre disgrâce, je prie Apollon et Esculape son fils, dieu de la médecine, de vous conserver dans leur sainte garde.

473. — DU ROI.

A Potsdam, le 16 février.

Vous devez savoir que je suis Teuton de naissance, et que par conséquent la langue française n'est pas ma langue maternelle. Quelque peine que vous vous soyez donnée de m'enseigner les finesses de votre langue, je n'en ai pu profiter autant que je l'aurais voulu, soit par distraction des affaires, soit par une vie active que les devoirs de mon emploi m'ont obligé de mener. J'ai donc pu mal entendre votre ouvrage sur la Tactique, et je n'ai jamais vu que les termes de *haine* et de *donner à tous les diables* se soient jamais trouvés dans aucun dictionnaire de billets doux, à moins qu'ils ne fussent écrits par Tisiphone, Mégère, ou Alecton. Mais à cela ne tienne; vous avez le privilége de tout dire et d'ennoblir même par de beaux vers ce qu'on appelle vulgairement des injures. Si Rousseau dit,

> Mais à la place de Socrate,
> Le fameux vainqueur de l'Euphrate
> Sera le dernier des mortels, (*Ode à la Fortune.*)

il n'a pas tort dans un sens, parce que Socrate était le plus sage et le plus modéré des mortels, et Alexandre, le plus dissolu et le plus emporté des hommes, lui qui dans ses débauches avait tué Clitus, qui dans d'autres mouvements d'emportement avait fait mourir le philosophe Callisthène, et, par faiblesse pour les caprices d'une courtisane, avait brûlé Persépolis.

Il est certain qu'un caractère aussi peu modéré ne pouvait en aucune façon être comparé à Socrate. Mais il est vrai aussi que, si Socrate s'était trouvé à la tête de l'expédition contre les Perses, il n'aurait peut-être pas égalé l'activité ni les résolutions hardies par lesquelles Alexandre dompta tant de nations.

J'aimerais autant déclamer contre la fièvre pourprée que contre la guerre. On empêchera aussi peu l'une de faire ses ravages, que l'autre de troubler les nations. Il y a eu des guerres depuis que le monde est monde, et il y en aura longtemps après que vous et moi aurons payé notre tribut à la nature.

Votre Morival a eu une permission pour un an pour se rendre en Suisse. Je suis persuadé, comme je vous l'ai déjà écrit, qu'on n'obtiendra rien en sa faveur. Mais enfin il vous verra : il pourra apprendre l'exercice prussien à la garnison française que vous ferez mettre à Versoy.

On dit que cette ville s'élève et fait des progrès étonnants. Le public attribue à vous et à M. de Choiseul sa nouvelle existence. Ce sera sans doute M. d'Aguillon, nouveau ministre de la guerre, qui mettra la dernière main à cet ouvrage.

En attendant, j'ai toujours la goutte, et je n'écris point contre elle. Et, que vous m'aimiez ou que vous ne m'aimiez pas, je ne vous en souhaite pas moins longue vie et prospérité. FÉDÉRIC.

474. — DE VOLTAIRE.

Le 11 mars.

Sire, soyez bien sûr que je suis très fâché que vous ayez la goutte; ce n'est pas seulement parce que j'en ai eu une violente atteinte, et qu'on plaint les maux qu'on a sentis, mais c'est parce que la santé de votre majesté est un peu plus précieuse et plus nécessaire au monde que la mienne; c'est parce que je m'intéresse à votre bien-être beaucoup plus que vous ne croyez. Je ne vous parlerai plus de toutes ces mauvaises plaisanteries sur l'art de tuer; je ne songe qu'à votre conservation : vous ne pourrez jamais ajouter à votre gloire; mais ajoutez à votre vie.

Ne me faites point la grâce que j'implore de vous pour Morival, en me boudant et en vous moquant de moi (1). Le pauvre garçon ne demande qu'à passer ses jours et à mourir à votre service.

Il espère qu'il pourra obtenir de notre chancelier des lettres qui le réhabilitent, et qui le rendent capable d'hériter, et qui le mettront en état d'être plus utile à son régiment : ces lettres s'accordent aisément à ceux qui n'ont été condamnés que par contumace. Je puis assurer d'ailleurs votre majesté que l'on se repent aujourd'hui du jugement porté contre le chevalier de La Barre. J'ai entre les mains une déclaration authentique d'un magistrat d'Abbeville qui fut la première cause de cette horrible affaire. Voici ses propres mots : « Nous déclarons que non seulement nous avons le jugement » du chevalier de La Barre en horreur, mais frémissons en- » core au nom du juge qui a instruit cet exécrable procès : » en foi de quoi nous avons signé ce certificat, et y avons ap- » posé le sceau de nos armes. — A Abbeville, 9 novembre » 1773.

» *Signé*, DE BELLEVAL. »

De plus, il est de droit dans notre jurisprudence (si nous en avons une) qu'un homme jugé pendant son absence est écouté quand il se présente; et c'est ainsi que j'ai eu le bonheur de faire réhabiliter la famille Sirven, et c'est dans la même espérance que j'implore votre majesté pour Morival, qui vous appartient. Si je ne pouvais obtenir en France la justice que je demanderai, je vous renverrais Morival sur-le-champ, et il se consolera toujours par l'honneur de servir un roi guerrier et philosophe, qui voit tout et qui fait tout par lui-même, et qui n'aurait pas souffert cette détestable boucherie. Je remercie donc votre majesté avec la plus grande sensibilité, et si je ne réussis pas dans mon œuvre charitable, je ne serai pas moins reconnaissant de votre extrême bonté.

Agréez, sire, le profond respect de ce vieux malade qui est à vous comme s'il se portait bien.

P.-S. Je retrouve dans ce moment une lettre de Morival : je souligne l'endroit où il m'explique ses vues sur son service. Vous verrez, sire, que vous n'accorderez pas votre protection à un sujet indigne.

J'oserais vous demander une autre grâce pour lui, en cas qu'il ne pût réussir dans son procès : ce serait de l'envoyer dans l'armée russe, parmi les autres officiers de votre majesté. Il ne verra rien de si barbare parmi les Turcs que ce qui s'est passé dans Abbeville.

475. — DU ROI.

A Potsdam, le 29 mars.

Votre éloquence est semblable à celle de ce fameux orateur des Romains, Antoine, qui savait si bien plaider ses causes, même injustes, qu'il les gagnait toutes. Je me sens fort obligé de la haine que vous avez pour moi, et je vous prie de me la continuer comme la plus grande faveur que vous puissiez me faire. Bientôt vous me persuaderez qu'il fait nuit en plein jour.

Je suppose que Morival doit être à présent à Ferney. Vous entendez mieux les lois françaises que moi, et vous concilierez la présence d'un exilé avec ces mêmes lois qui lui défendent l'entrée de toute province appartenant à cet empire. Vous lui ferez obtenir sa grâce, et une récompense de ce qu'il a eu assez d'esprit pour se dérober au supplice que ce malheureux La Barre a souffert.

Je veux croire qu'il y a des gens sensés, même dans Abbeville, qui condamnent le jugement barbare de leurs juges. Mais que le fanatisme crie que la religion est offensée, vous verrez ces mêmes juges, emportés par la fougue, exercer les mêmes cruautés sur ceux qu'on leur dénoncera.

Vos juges français sont comme les nôtres : lorsque ces derniers ont la fièvre chaude, malheur à la victime qui se présente, tandis qu'ils ont le transport au cerveau !

Mais c'est au protecteur des Calas et des Sirven à secourir Morival, et à purger sa nation de la honte que lui impriment d'aussi atroces barbaries que celles d'Abbeville et de Toulouse.

En écrivant, je reçois votre seconde lettre datée du 11. Elle me trouve sans goutte, et je ne vous suis pas moins obligé du compliment que vous me faites au sujet de ma maladie. Cependant croyez que suis très persuadé que le monde est très bien allé avant mon existence, et qu'il ira de même quand je serai confondu dans les éléments dont je suis composé. Qu'est-ce qu'un homme, un individu, en comparaison de la multitude des êtres qui peuplent ce globe? On trouve des princes et des rois à foison, mais rarement des Virgile et des Voltaire.

Nous connaissons ici le *Taureau blanc* (1), mais point le *Dialogue du prince Eugène et de Marlborough*, dont vous me parlez (2). On dit que vous en avez fait un, dont les interlocuteurs sont la Vierge et la Pompadour. Je trouve la matière abondante, et je vous prie de me l'envoyer. Les ouvrages de votre jeunesse me consolent de mon radotage.

Demeurez jeune longtemps, laissez-moi encore longtemps, déchirez les pauvres militaires, décriez ceux qui défendent leur patrie, et sachez que cela ne m'empêchera pas de vous aimer. *Vale*. FÉDÉRIC.

476. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 26 avril.

Sire, permettez-moi de parler à votre majesté de votre jeune officier, à qui vous avez donné la permission de venir chez moi. Je croyais trouver un jeune Français, qui aurait encore un petit reste de l'étourderie tant reprochée à notre nation. J'ai trouvé l'homme le plus circonspect et le plus sage, ayant les mœurs les plus douces, et aimant passionnément la profession des armes, à laquelle il s'est voué.

Je ne sais encore s'il réussira dans ce qu'il entreprend; mais il m'a dit vingt fois qu'il ne quitterait jamais votre service, quand même il ferait en France la fortune la plus brillante et la plus solide. Je n'étais pas suffisamment instruit de sa famille et de son étonnante affaire ; c'est un bon gentilhomme, fils du premier magistrat de la ville où il est né. J'ai fait venir les pièces de son procès. Je ne sors point de surprise quand je vois quelle a été sa faute, et quelle a été sa condamnation. Il n'est chargé juridiquement que d'avoir passé fort vite, le chapeau sur la tête, à quarante pas d'une procession de capucins, et d'avoir chanté avec quelques autres jeunes gens une chanson grivoise, faite il y a plus de cent ans.

Il est inconcevable que, dans un pays qui se dit policé, et qui prétend avoir quelques citoyens aimables, on ait condamné au supplice des parricides un jeune homme sortant de l'enfance, pour une chose qui n'est pas même une peccadille, et qui n'aurait été punie ni à Madrid ni à Rome de huit jours de prison.

On ne parle encore de cette aventure dans l'Europe qu'avec horreur, et j'en suis aussi frappé que le premier jour. J'aurais conseillé à M. de Morival, votre officier, de ne point s'avilir jusqu'à demander grâce à des barbares en démence, si cette grâce n'était pas nécessaire pour lui faire recueillir un héritage qu'il attend.

Quoi qu'il arrive, il restera chez moi jusqu'à ce que son affaire soit finie ou manquée, et il profitera de la permission que votre majesté lui a donnée. Il reviendra à son régiment le plus tôt qu'il pourra, et le jour que vous prescrirez.

Je remercie votre majesté d'avoir daigné me l'envoyer. Je me suis attaché à lui de plus en plus; et sa passion de vous servir toujours est une des plus fortes raisons des sentiments que j'ai pour lui. J'ose vous assurer que personne n'est plus digne de votre protection; la pitié que son horrible aventure

(1) Voyez la lettre du 9 février. (G. A.)

(1) Voyez, tome VI, aux ROMANS. (G. A.)

(2) Les lettres précédentes n'en parlent pas. Ce dialogue est de Frédéric, et peut-être est-il aussi l'auteur de celui qu'il annonce ensuite. (G. A.)

vous inspire fera la consolation de sa vie, si malheureusement commencée, et qui finira heureusement sous vos ordres. La mienne est accablée des plus grandes infirmités ; vos bontés en adoucissent l'amertume, et je la finirai avec des sentiments qui ont toujours été invariables, avec le plus profond respect pour votre majesté, et, j'ose le dire, avec le plus tendre attachement pour votre personne. *Le vieux malade de Ferney.*

477. — DU ROI.

A Potsdam, le 15 mai.

Morival vous a les plus grandes obligations. Sans le connaître, son innocence seule a plaidé pour lui ; et rougissant de la barbarie des jugements prononcés dans votre patrie contre des légèretés qu'on ne peut qualifier de crimes, vous embrassez généreusement sa défense. C'est se déclarer le protecteur des opprimés, et le vengeur des injustices. Cependant, avec toute votre bonne volonté, il sera difficile, pour ne pas dire impossible, d'obtenir la grâce de ce jeune homme. Quelques progrès que fasse la philosophie, la stupidité et le faux zèle se maintiennent dans l'Église, et le nom de l'*inf...* est encore le mot de ralliement de tous les pauvres d'esprit, et de ceux que la fureur du salut de leurs concitoyens possède. Dans un royaume très chrétien, il faut que les sujets soient très chrétiens, et on n'en souffrira jamais qui manquent à saluer la pâte que l'on adore comme un dieu, ou à s'agenouiller devant elle.

Le seul moyen d'obtenir grâce pour Morival est de lui persuader d'aller faire amende honorable à la porte de quelque église, la torche à la main, de se faire fesser par des moines au pied du maître-autel, et au sortir de là de se faire moine lui-même. Ni vous ni lui ne fléchirez autrement ce clergé qui se dit le ministre du *Dieu des vengeances*, ni les juges, auxquels rien ne coûte tant que de se rétracter.

Cependant l'entreprise vous fera honneur, et la postérité dira qu'un philosophe retiré à Ferney, du fond de sa retraite, a su élever sa voix contre l'iniquité de son siècle, qu'il a fait briller la vérité auprès du trône, et contraint les puissants de la terre à réformer les abus. L'Arétin n'en a jamais fait autant. Continuez à protéger la veuve et l'orphelin, l'innocence opprimée, la nature humaine foulée sous les pieds impérieux de l'arrogance titrée, et soyez persuadé que personne ne vous souhaite plus de prospérités que le philosophe de Sans-Souci. *Vale.* Fédéric (1).

478. — DU ROI.

A Potsdam, le 19 juin.

Aucun cheval ne m'a jeté en bas : je ne suis point tombé (1). Je n'ai point eu l'aventure de votre saint Paul, qui était un détestable cavalier; mais j'ai eu la fièvre avec un fort érysipèle. Cependant je n'ai rien vu d'extraordinaire dans mes rêveries; point de troisième ciel. J'ai encore moins entendu de ces paroles ineffables que la langue des hommes ne saurait rendre; mon aventure, toute commune, s'est réduite à un érysipèle, comme tout le monde peut en avoir.

Le gazetier de Leyde, qui ne m'honore pas de sa faveur, a brodé ce conte à plaisir. Il a l'imagination poétique; il ne tiendrait qu'à lui de faire un poëme épique.

Pour le bon Louis XV, il est allé en poste chez le Père éternel (2). J'en ai été fâché : c'était un honnête homme, qui n'avait d'autre défaut que celui d'être roi. Son successeur débute avec beaucoup de sagesse, et fait espérer aux Welches un gouvernement heureux. Je voudrais qu'il eût traité la Dubarry plus doucement, par respect pour son bisaïeul.

Si la monacaille influe sur ce jeune homme, les petits-maîtres seront en rosaire, et les initiées de Vénus, couvertes d'*Agnus Dei*. Il faudra que quelque évêque s'intéresse pour Morival, et qu'un picpus plaide sa cause. On prétend qu'un orage se forme, et menace les philosophes. J'attends tranquillement dans mon petit coin les nouveautés et les événements que ce nouveau règne va produire : disposé à admirer tout ce qui sera admirable, et à faire mes réflexions sur ce qui ne le sera pas, ne m'intéressant qu'au sort des philosophes, et principalement à celui du patriarche de Ferney, dont le philosophe de Sans-Souci a été, est, et sera le sincère admirateur. *Vale.* Fédéric.

479. — DE VOLTAIRE.

Juillet.

Sire, il est vrai que les gobe-Dieu (1) pourront bien avoir du crédit en France ; peut-être même l'aimable fille (2) de celle qu'on prétend que vous appelez la *dévote* pourra contribuer plus que personne à affermir ce crédit si dangereux. Je n'ai pas assez exalté ce qui me reste d'âme (3) pour lire couramment dans l'avenir; mais je crains tout. Les vieillards sont timides ; il n'y aura que vous qui augmenterez de courage quand vous deviendrez vieux ; mais aussi n'êtes-vous pas fait comme les autres hommes.

Celui (4) dont votre majesté veut bien me parler, avait, comme vous dites très bien, le défaut d'être roi. Il était, ainsi que tant d'autres, peu fait pour sa place, indifférent à tout, mais se piquant aisément dans les petites choses qui lui étaient personnelles ; il ne m'avait jamais pu pardonner de l'avoir quitté pour un autre, qui était véritablement roi ; et moi, je n'avais jamais pu imaginer qu'il s'embarrassât si j'étais ou non sur la liste de ses domestiques. Je respecte sa mémoire, et je vous souhaite une vie qui soit juste le double de la sienne.

Si on fait à Morival la moindre difficulté, je le renverrai sur-le-champ à votre majesté ; nos sous-tyrans welches étaient des monstres bien absurdes. Ce jeune homme, condamné à avoir le poing coupé, la langue arrachée, à être roué, à être jeté dans les flammes (comme s'il avait commis une douzaine de parricides), est le jeune homme le plus sage, le plus circonspect que j'aie jamais vu; il n'a d'un jeune officier que la bravoure ; son éducation avait été très négligée, comme elle l'est dans toutes les petites villes de France : il apprend chez moi la géométrie, les fortifications, le dessin, sous un très bon maître, et je réponds à votre majesté qu'à son retour il sera en état de vous rendre de vrais services, et qu'il sera très digne de votre protection dans ce diable de grand art de Lucifer, dont vous êtes le plus grand maître.

J'attends l'occasion de demander pour lui ce que l'humanité, la justice et la raison lui doivent; son père est gentilhomme, et président d'une sotte ville ; son oncle est chevalier de Malte ; son frère a sollicité la place de bailli de la noblesse, et aucun d'eux n'a osé parler pour lui.

Daignez voir, sire, si vous voudrez bien protéger, sans vous compromettre, ce brave et vertueux officier qui vous appartient; voulez-vous m'autoriser à dire qu'il est sous votre protection, et qu'on vous fera plaisir en le favorisant? Il me semble que cette tournure peut lui faire un grand bien, sans exposer votre majesté au moindre dégoût.

J'avoue que si j'étais à la place de Morival, je me garderais bien de rien demander à des Welches (5) ; mais il y est forcé, il ne doit pas abandonner ses héritages. Je supplie votre majesté de me pardonner une importunité dont vous approuvez les motifs.

Je me mets à vos pieds avec le respect, l'attachement, et les regrets qui me suivront au tombeau.

480. — DU ROI.

A Potsdam, le 30 juillet.

Je ne me hasarde pas encore à porter mon jugement sur Louis XVI : il faut avoir le temps de recueillir une suite de ses actions; il faut suivre ses démarches, et cela pendant quelques années. En se précipitant, en décidant à la hâte, on se trompe.

Vous, qui avez des liaisons en France, vous pouvez savoir sur le sujet de la cour des anecdotes que j'ignore. Si le parti de l'*inf...* l'emporte sur celui de la philosophie, je plains les pauvres Welches ; ils risqueront d'être gouvernés par quelque cafard en froc ou en soutane, qui leur donnera la discipline d'une main, et les frappera du crucifix de l'autre. Si cela arrive, adieu les beaux-arts et les hautes sciences ; la rouille de la superstition achèvera de perdre un peuple d'ailleurs aimable et né pour la société.

---

(1) Le ton de cette lettre montre encore une fois que Frédéric n'a pas l'âme de Voltaire. Quoiqu'il complimente le philosophe, il n'est guère touché de l'infortune de d'Etallonde. (G. A.)

(2) Frédéric répond ici à une lettre de Voltaire qu'on n'a plus. (G. A.)

(3) Le 10 mai 1774. (G. A.)

(1) Sur le brouillon de cette lettre, possédé par M. Beuchot, Voltaire avait d'abord écrit « Théophages. » (G. A.)

(2) Marie-Antoinette, fille de Marie-Thérèse. (G. A.)

(3) Expression de Maupertuis. (G. A.)

(4) Louis XV. (G. A.)

(5) On ne saurait trop admirer ici la flatterie du séducteur. (G. A.)

Mais il n'est pas sûr que cette triste folie religieuse secoue ses grelots sur le trône des Capets.

Laissez en paix les mânes de Louis XV. Il vous a exilé de son royaume, il m'a fait une guerre injuste : il est permis d'être sensible aux torts qu'on ressent, mais il faut savoir pardonner. La passion sombre et atrabilaire de la vengeance n'est pas convenable à des hommes qui n'ont qu'un moment d'existence. Nous devons réciproquement oublier nos sottises, et nous borner à jouir du bonheur que notre nature comporte.

Je contribuerai volontiers au bonheur du pauvre Morival, si je le puis. Corriger les injustices et faire le bien sont les inclinations que tout honnête homme doit avoir dans le cœur. Cependant ne comptez que zéro le crédit que je puis avoir en France ; je n'y connais personne. J'ai vu M. de Vergennes, il y a vingt ans, comme il passait pour aller en Pologne, et ce n'en est pas assez pour s'assurer de son appui. Enfin vous en userez dans cette affaire comme vous le trouverez convenable au bien du jeune homme.

J'ai vu jouer Aufresne (1) sur notre théâtre. Il a joué les rôles de Couci et de Mithridate. On m'a dit qu'il avait été à Ferney ; aussitôt je l'ai fait venir pour l'interroger sur votre sujet; il m'a dit qu'il vous avait trouvé alité et urinant du sang. Ces paroles m'ont saisi ; mais il ajouta que vous aviez déclamé quelques rôles avec lui, et je me suis rassuré.

Tant que vous fulminerez avec tant de force contre cet art que vous appelez infernal (2), vous vivrez; et je ne croirai votre fin prochaine que lorsque vous ne direz plus d'injures aux vengeurs de l'État, à des héros qui risquent leur santé, leurs membres et leur vie, pour conserver celle de leurs concitoyens. Puisque nous vous perdrions si vous ne lâchiez de ces sarcasmes contre les guerriers, je vous accorde le privilége exclusif de vous égayer sur leur compte. Mais représentez-vous l'ennemi prêt à pénétrer aux environs de Ferney, ne regarderiez-vous pas comme votre dieu sauveur le brave qui défendrait vos possessions, et qui écarterait cet ennemi de vos frontières?

Je prévois votre réponse. Vous avancerez qu'il est juste de se défendre, mais qu'il ne faut attaquer personne. Exceptez donc les exécuteurs des volontés des princes, de ce que peuvent avoir d'odieux les ordres que leurs souverains leur donnent. Si Turenne et Louvois ont mis le Palatinat en cendres, si le maréchal de Belle-Isle osa proposer de faire un désert de la Hesse, ces sortes de conseils sont l'opprobre éternel de la nation française, qui, quoique très polie, s'est quelquefois emportée à des atrocités dignes des nations les plus barbares.

Observez cependant que Louis XV rejeta la proposition du maréchal de Belle-Isle, et qu'en cela il se montra supérieur à Louis XIV.

Mais je ne sais où je m'égare. Est-ce à moi à suggérer des réflexions à ce philosophe solitaire, qui de son cabinet fournit toute l'Europe de réflexions? Je vous abandonne à toutes celles que vous fournira votre esprit inépuisable. Il vous dira sans doute qu'autant vaut-il déclamer contre la neige et la grêle que contre la guerre, que ce sont des maux nécessaires, et qu'il n'est pas digne d'un philosophe d'entreprendre des choses inutiles.

On demande d'un médecin qu'il guérisse la fièvre, et non qu'il fasse une satire contre elle. Avez-vous des remèdes, donnez-les-nous; n'en avez-vous point, compatissez à nos maux. Disons, comme l'ange Ituriel (3) : Si tout n'est pas bien dans ce monde, tout est passable; et c'est à nous de nous contenter de notre sort.

En attendant, vos héros russes entassent victoires sur victoires sur les bords du Danube, pour fléchir l'indocilité du sultan. Ils lisent vos libelles (4), et vont se battre. Et votre impératrice, comme vous l'appelez, a fait passer une nouvelle flotte dans la Méditerranée; et tandis que vous décriez cet art, que vous nommez infernal dans vos ouvrages, vingt de vos lettres m'encouragent à me mêler des troubles de l'Orient. Conciliez, si vous pouvez, ces contraires, et ayez la bonté de m'en envoyer la concordance.

Nous avons reçu ici les vers d'un soi-disant Russe à Ninon de Lenclos (5), *Pégase et le Vieillard* (6); et nous attendons *Louis XV aux Champs-Elysées* (7). Tout cela vient de la fabrique du patriarche de Ferney, auquel le philosophe de Sans-Souci souhaite longue vie, gaîeté, et contentement. *Vale.*

FÉDÉRIC.

(1) Cet acteur avait débuté, en 1765, à la Comédie-Française dans le rôle de Cinna. (G. A.)

(2) L'art de la guerre. (G. A.)

(3) Voyez, tome VI, aux ROMANS, le *Monde comme il va.* (G. A.)

(4) Tels que la *Tactique*. (G. A.)

(5) Voyez la lettre suivante. (G. A.)

(6) Voyez, tome VI, aux SATIRES. (G. A.)

(7) Voyez une note de la lettre n° 482.

481. — DE VOLTAIRE.

16 auguste.

Sire, j'ai enfin proposé au chancelier de France (1) de faire pour votre officier ce qu'il pourrait; je lui ai mandé que votre majesté daignait s'intéresser à ce jeune homme, qui mérite en effet votre protection par son extrême sagesse et par son application continuelle à tous les devoirs de son état, et surtout par la résolution inébranlable de vous servir toute sa vie.

Peut-être les formalités, qui semblent inventées pour retarder les affaires, pourront retenir Morival chez moi encore quelque temps; mais il se rendra à Vesel au moment que votre majesté l'ordonnera.

Vraiment, sire, je suis et j'ai toujours été de votre avis; vous me dites dans votre lettre du 30 juillet : « Représentez-» vous l'ennemi prêt à pénétrer aux environs de Ferney; ne » regarderiez-vous pas comme votre sauveur le brave qui » défendrait vos possessions? »

J'ai dit en médiocres vers, dans la ***Tactique***, ce que vous dites en très bonne prose :

> Eh quoi! vous vous plaignez qu'on cherche à vous défendre?
> Seriez-vous bien content qu'un Goth vînt mettre en cendre
> Vos arbres, vos moissons, vos granges, vos châteaux?
> Il vous faut de bons chiens pour garder vos troupeaux.
> Il est, n'en doutez point, des guerres légitimes, etc.

Vous voyez, sire, que je pensais absolument comme certain héros du siècle. Madame Deshoulières a dit :

> Faute de s'approcher et faute de s'entendre,
> On est souvent brouillé pour rien.

D'ailleurs, les pensées d'un pauvre philosophe enterré au pied des Alpes ne sont pas comme les pensées des maîtres de la terre. Ces philosophes vrais ou prétendus sont sans conséquence ; mais vous autres héros et souverains, quand vous avez mis quelque grande idée dans votre cervelle, la destinée des hommes en dépend.

Que je gémisse ou non de voir la patrie d'Homère en proie à des Turcs venus des bords de la mer d'Hyrcanie, que je vous prie d'avoir la bonté de les chasser, et de mettre des Alcibiades en leur place, il n'en sera ni plus ni moins, et les Turcs n'en sauront rien. Mais qu'il vous prenne envie d'étendre votre puissance vers l'orient ou vers l'occident, alors la chose devient sérieuse, et malheur à qui s'y opposerait!

L'*Épître à Ninon* est réellement du comte de Schouwalof, neveu du Schouwalof dernier amant de l'impératrice Elisabeth : ce neveu a été élevé à Paris, et a d'ailleurs beaucoup d'esprit et beaucoup de goût. On ne s'attendait pas, il y a cinquante ans, qu'un jour un Russe ferait si bien des vers français ; mais il a été prévenu par un roi du Nord, qui lui a donné de grands exemples. Je ne connais point la satire intitulée *Louis XV aux Champs-Elysées*, et je ne crois pas qu'elle existe. Il paraît un recueil des lettres du feu milord Chesterfield à un fils bâtard qu'il aimait comme madame de Sévigné aimait sa fille.

Il est très souvent parlé de vous dans ces lettres; on vous y rend toute la justice que la postérité vous rendra.

Le suffrage du lord Chesterfield a un très grand poids, non seulement parce qu'il était d'une nation qui ne songe guère à flatter les rois, mais parce que, de tous les Anglais, c'est peut-être celui qui a écrit avec le plus de grâce. Son admiration pour vous ne peut être suspecte : il ne se doutait pas que ses lettres seraient imprimées après sa mort et après celle de son bâtard. On les traduit en français, en Hollande ; ainsi votre majesté les verra bientôt (2). Elle lira le seul Anglais qui ait jamais recommandé l'art de plaire comme le premier devoir de la vie.

Je me souviens toujours que ma plus grande passion a été de vous plaire : elle est actuellement de ne vous pas déplaire. Tout s'affaiblit avec l'âge; plus on sent sa misère, plus on est modeste. *Votre vieux admirateur.*

(1) Maupeou. Voyez, dans la CORRESPONDANCE GÉNÉRALE, cette lettre, en date du 14 auguste. (G. A.)

(2) La traduction ne parut à Amsterdam qu'en 1777. (G. A.)

482. — DU ROI.

A Potsdam, le 19 septembre.

Le chancelier de France (1) est culbuté, à ce que disent les nouvelles publiques ; il faudra recourir à un autre protecteur, si vous voulez servir Morival. On dit que l'ancien parlement va revenir ; mais je ne me mêle pas des parlements, et je m'en repose sur la prudence du seizième des Louis, qui saura mieux que moi ce qu'un Louis doit faire.

Je rends justice à vos beaux vers sur la *Tactique*, comme aux injures élégantes qui, selon vous, sont des louanges. Et, quant à ce que vous ajoutez sur la guerre, je vous assure que personne n'en veut en Europe, et que si vous pouviez vous en rapporter au témoignage de votre impératrice de Russie, comme à celui de l'impératrice-reine, elles attesteraient toutes deux que sans moi il y aurait eu un embrasement général en Europe, et même deux. J'ai fait l'office de capucin, j'ai éteint les flammes.

En voilà assez pour les affaires de Pologne : je pourrais plaider cette cause devant tous les tribunaux de la terre, assuré de la gagner. Cependant je garde le silence sur des événements si récents, dont il y aurait de l'indiscrétion à parler.

Votre lettre m'est parvenue à mon retour de la Silésie, où j'ai vu le comte Hoditz (2), auparavant si gai, à présent triste et mélancolique. Il ne peut pardonner à la nature les infirmités qui l'incommodent, et qui sont une suite nécessaire de l'âge. Je lui ai adressé cette épître (3), sur laquelle vous jetterez un coup d'œil, si vous le voulez. Elle ne vaut pas celle de Ninon (4) ; mais je soupçonne fort que le rabot de Voltaire a passé sur cette dernière. J'ai vu beaucoup de Russes, mais aucun qui s'expliquât aussi bien, ou qui eût ce tour de gaieté dont cette épître est animée.

Vous vous contentez, dites-vous, qu'on ne vous haïsse point ; et je ne saurais m'empêcher de vous aimer, malgré vos petites infidélités. Après votre mort, personne ne vous remplacera : c'en sera fait en France de la belle littérature. Ma dernière passion sera celle des lettres : je vois avec douleur leur dépérissement, soit faute de génie, ou corruption de goût ; ce qui paraît gagner le dessus. Dans quelques siècles d'ici, on traduira les bons auteurs du temps de Louis XIV, comme on traduit ceux du temps de Périclès et d'Auguste. Je me trouve heureux d'être venu au monde dans un temps où j'ai pu jouir des derniers auteurs qui ont rendu ce beau siècle si fameux. Ceux qui viendront après nous naîtront avec moins d'enthousiasme pour les chefs de l'esprit humain, parce que le temps de l'effervescence est passé : il se borne aux premiers progrès, qui sont suivis de la satiété et du goût des nouveautés bonnes ou mauvaises.

Vivez donc autant que cela sera possible, et soutenez sur vos épaules voûtées, comme un autre Atlas, l'honneur des lettres et de l'esprit humain. Ce sont les vœux que le philosophe de Sans-Souci fait pour le patriarche de Ferney. FÉDÉRIC.

483. — DU ROI.

A Potsdam, le 8 octobre.

Les négociations de la paix de Vestphalie n'ont pas coûté plus de peine à Claude d'Avaux, comte de Mesmes, et au fameux Oxenstiern, qu'il ne vous en coûte à solliciter la grâce de Jacques-Marie-Bertrand d'Etallonde à la cour de France. Votre négociation éprouve tous les contre-temps possibles. Voilà un chancelier sans chancellerie, qui vous devient inutile, un nouveau venu (5) que peut être vous ne connaissez pas, et qu'il faudra prévenir par quelques vers flatteurs avant d'entamer l'affaire de Jacques-Marie, enfin un témoignage que vous me demandez, et qui n'est pas selon le style de la chancellerie.

On prétend qu'un attestat de l'officier-général dans le régiment où il sert est suffisant, et que les princes ne doivent pas s'abaisser à demander grâce à d'autres princes pour ceux qui les servent, ou il faut en faire une affaire ministérielle. Voilà ce qu'on dit.

Pour moi, qui ne suis exercé ni en style de chancellerie, ni profondément instruit du *punctilio* (6), je me bornerai à envoyer le témoignage du général à M. d'Alembert, et je ferai écrire à mon ministre à Paris, qu'il dise un mot en faveur du jeune homme au nouveau chancelier (1).

Si les anciens usages barbares prévalent contre les bonnes intentions de François-Marie Arouet de Voltaire et de son associé Mons de Sans-Souci, il faudra s'en consoler, car ce n'est pas une raison pour que nous déclarions la guerre à la France. Le proverbe dit : Il faut vivre et laisser vivre. C'est ainsi que pense votre impératrice : elle se contente d'avoir humilié la Porte ; elle est trop grande pour écraser ses ennemis. La Grèce deviendra ce qu'elle pourra ; les anciens Grecs sont ressuscités en France. Vous tirez votre origine de la colonie de Marseille ; cette nouvelle patrie des arts nous dédommage de celle qui n'existe plus.

Le destin des choses humaines est de changer : la Grèce et l'Egypte sont barbares à leur tour ; mais la France, l'Angleterre, et l'Allemagne qui commence à s'éclairer, nous dédommagent bien du Péloponèse. Les marais de Rome ont inondé les jardins de Lucullus, peut-être que dans quelques siècles d'ici, il faudra puiser les belles connaissances chez les Russes. Tout est possible, et ce qui n'est pas peut arriver ensuite (2).

Je fais des vœux pour que l'Etre des êtres prolonge les jours de votre âme charitable, qu'il vous conserve longtemps pour la consolation des malheureux et pour la satisfaction de l'humble philosophe de Sans-Souci. *Vale.* FÉDÉRIC.

484. — DU ROI.

A Potsdam, le 20 octobre,

L'art de vous autres grands poëtes
Rehausse les petits objets :
De secs et décharnés squelettes,
Maniés par vos mains adroites,
Deviennent charnus et replets.
Voltaire et sa grâce efficace
M'égaleront avec Horace,
Si son génie en fait les frais.

Mais un vieux rimailleur tudesque
Qui, dans l'école soldatesque
Nourri depuis ses jeunes ans,
A passé chez les vétérans,
Sans se guinder avec Racine
Au haut de la double colline,
Ne doit qu'arpenter ses vieux camps.

Suffit que le ciel m'ait fait naître
Dans cet âge où j'ai pu connaître
Tant de chefs-d'œuvres immortels
Auxquels vous avez donné l'être,
Qui mériteraient des autels,
Si dans ce temps de petitesse
On pensait comme à Rome, en Grèce,
Où tout respirait la grandeur.

Mais notre siècle dégénère ;
Les lettres sont sans protecteur.
Quand on aura perdu Voltaire,
Adieu, beaux-arts, sacré vallon !
Et vous, Virgile et Cicéron,
Vous irez avec lui sous terre.

Vous avez parlé de l'art des rois, et vous avez équitablement jugé les morts. Pour les vivants, cela est plus difficile, parce que tout ne se sait pas, et une seule circonstance connue oblige quelquefois d'applaudir à ce qu'on avait condamné auparavant. On a condamné Louis XIV de son vivant, de ce qu'il avait entrepris la guerre de la succession ; à présent on lui rend justice ; et tout juge impartial doit avouer que ç'aurait été lâcheté de sa part de ne pas accepter le testament du roi d'Espagne. Tout homme fait des fautes, et par conséquent les princes. Mais le vrai sage des stoïciens et le prince parfait n'ont jamais existé et n'existeront jamais.

Les princes comme Charles-le-Téméraire, Louis XI, Alexandre VI, Ludovic Sforze, sont les fléaux de leurs peuples et de l'humanité : ces sortes de princes n'existent pas actuellement dans notre Europe. Nous avons deux rois fous à lier (3), nombre de souverains faibles, mais non pas des monstres comme aux quatorzième et quinzième siècles. La faiblesse est un défaut

(1) Maupeou. (G. A.)
(2) Le même qui lui avait donné des fêtes autrefois. (G. A.)
(3) *Epître au comte de Hoditz, sur sa mauvaise humeur de ce qu'il a soixante-dix ans.* (G. A.)
(4) Par Schouwaloi. (G. A.)
(5) Miromesnil. (G. A.)
(6) Autrement dit, l'étiquette. (G. A.)

(1) Miromesnil avait le titre de garde des sceaux. (G. A.)
(2) Edition de Berlin : « Vous n'avez donc pas fait *Louis XV aux Champs-Elysées?* Cela m'a encouragé à traiter ce sujet dans le goût de Lucien. Vous trouverez peut-être que j'abuse de mon loisir ; mais cela m'amuse et ne fait de mal à personne. » (G. A.)
(3) George III d'Angleterre et Joseph de Portugal. L'édition de Berlin ne parle pas de ces « deux fous à lier. » (G. A.)

incorrigible; il faut s'en prendre à la nature, et non pas à la personne. Je conviens qu'on fait du mal par faiblesse; mais, dans tout pays où la succession au trône est établie, c'est une suite nécessaire qu'il y ait de ces sortes d'êtres à la tête des nations, parce qu'aucune famille quelconque n'a fourni une suite non interrompue de grands hommes. Croyez que tous les établissements humains ne parviendront jamais à la perfection. Il faut se contenter de *l'à peu près*, et ne pas déclamer violemment contre les abus irremédiables.

Je viens à présent à votre Morival. J'ai chargé le ministre que j'ai en France d'intercéder pour lui, sans trop compter sur le crédit que je puis avoir à cette cour. Des attestations de la vie d'un suppliant se produisent dans des causes judiciaires; elles seraient déplacées dans des négociations où l'on suppose toujours, comme de raison, que le souverain qui fait agir son ministre n'emploierait pas son intercession pour un misérable. Cependant, pour vous complaire, j'ai envoyé un petit attestat, signé par le commandant de Vesel, à d'Alembert, qui pourra en faire un usage convenable.

Pour votre pouls intermittent (1), il ne m'étonne pas : à la suite d'une longue vie, les veines commencent à s'ossifier, et il faut du temps pour que cela gagne la veine cave; ce qui nous donne encore quelques années de répit. Vous vivrez encore, et peut-être m'enterrerez-vous. Des corps, qui comme le mien ont été abîmés par des fatigues, ne résistent pas aussi longtemps que ceux qui par une vie réglée ont été ménagés et conservés. C'est le moindre de mes embarras, car, dès que le mouvement de la machine s'arrête, il est égal d'avoir vécu six siècles ou six jours. Il est plus important d'avoir bien vécu, et de n'avoir aucun reproche considérable à se faire.

Voilà ma confession, et je me flatte que le patriarche de Ferney me donnera l'absolution *in articulo mortis*. Je lui souhaite longue vie, santé, et prospérité; et, pour mon agrément, puisse sa veine demeurer intarissable! *Vale*. FÉDÉRIC.

485. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 17 novembre.

Sire, quelques petits avant-coureurs, que la nature envoie quelquefois aux gens de quatre-vingt et un ans, ne m'ont pas permis de vous remercier plus tôt d'une lettre charmante, remplie des plus jolis vers que vous ayez jamais faits; ni roi, ni homme ne vous ressemble : je ne suis pas assurément en état de vous rendre vers pour vers.

Muses, que je me sens confondre!
Vous daignez encor m'inspirer
L'esprit qu'il faut pour l'admirer,
Mais non celui de lui répondre.

Je puis du moins répondre à votre majesté que mon cœur est pénétré des bontés que vous daignez témoigner pour ce pauvre Morival. Je voudrais qu'il pût, au milieu de nos neiges, lever le plan du pays que vous lui avez permis d'habiter; votre majesté verrait combien il s'est formé en très peu de temps dans un art nécessaire aux bons officiers, et très rare, dont il n'avait pas la plus légère connaissance; vous serez touché de sa reconnaissance et du zèle avec lequel il consacre ses jours à votre service. Son extrême sagesse m'étonne toujours : on a dessein de faire revoir son procès, qu'on ne lui a fait que par contumace : ce parti me paraît plus convenable et plus noble que celui de demander grâce; car enfin grâce suppose crime, et assurément il n'est point criminel, on n'a rien prouvé contre lui. Cela demandera un peu de temps, et il se peut très bien que je meure avant que l'affaire soit finie; mais j'ai légué cet infortuné à M. d'Alembert, qui réussira mieux que je n'aurais pu faire.

J'ose croire qu'il ne serait peut-être pas de votre dignité qu'un de vos officiers restât avec le désagrément d'une condamnation, qui a toujours dans le public quelque chose d'humiliant, quelque injuste qu'elle puisse être. En vérité, c'est une de vos belles actions de protéger un jeune homme si estimable et si infortuné : vous secourrez à la fois l'innocence et la raison; vous apprendrez aux Welches à détester le fanatisme, comme vous leur avez appris le métier de la guerre, supposé qu'ils l'aient appris. Vous avez toutes les sortes de gloire; c'en est une bien grande de protéger l'innocence à trois cents lieues de chez soi.

Daignez agréer, sire, le respect, la reconnaissance, l'attachement d'un vieillard qui mourra avec ces sentiments.

(1) On n'a pas la lettre où Voltaire parle de son pouls. (G. A.)

486. — DU ROI.

A Potsdam, le 18 novembre.

Ne me parlez point de l'Elysée (1). Puisque Louis XV y est, qu'il y demeure. Vous n'y trouveriez que des jaloux : Homère, Virgile, Sophocle, Euripide, Thucydide, Démosthène et Cicéron, tous ces gens ne vous verraient arriver qu'à contre-cœur, au lieu qu'en restant chez nous, vous pouvez conserver une place que personne ne vous dispute, et qui vous est due à bon droit. Un homme qui s'est rendu immortel n'est plus assujetti à la condition du reste des hommes : ainsi vous vous êtes acquis un privilége exclusif.

Cependant, comme je vous vois fort occupé du sort de ce pauvre d'Etallonde, je vous envoie une lettre de Paris, qui donne quelque espérance. Vous y verrez les termes dans lesquels le garde des sceaux s'exprime, et vous verrez en même temps que M. de Vergennes se prête à la justification de l'innocence. Cette affaire sera suivie par M. de Goltz (2); j'espère à présent que ce ne sera pas en vain, et que Voltaire, le promoteur de cette œuvre pie, en recevra les remerciements de d'Etallonde et les miens.

Si je ne vous croyais pas immortel, je consentirais volontiers à ce que d'Etallonde restât jusqu'à la fin de son affaire chez votre nièce (3); mais j'espère que ce sera vous qui le congédierez.

Votre lettre m'a affligé. Je ne saurais m'accoutumer à vous perdre tout à fait, et il me semble qu'il manquerait quelque chose à notre Europe si elle était privée de Voltaire.

Que votre pouls inégal ne vous inquiète pas : j'en ai parlé à un fameux médecin anglais qui se trouve actuellement ici : il traite la chose de bagatelle, et dit que vous pouvez vivre encore longtemps. Comme mes vœux s'accordent avec ses décisions, vous voulez bien ne pas m'ôter l'espérance qui était le dernier ingrédient de la boîte de Pandore.

C'est dans ces sentiments que le philosophe de Sans-Souci fait mille vœux à Apollon, comme à son fils Esculape, pour la conservation du patriarche de Ferney. FÉDÉRIC.

487. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 7 décembre.

Sire, vous faites une action bien digne de vous, en daignant protéger votre officier d'Etallonde. J'ose toujours assurer votre majesté qu'il en est bien digne : son éducation avait été très négligée par son père, sot et dur président de province, qui destinait son fils à être prêtre; il ne savait pas seulement l'arithmétique quand il est venu chez moi : il est consommé actuellement dans la géométrie pratique et dans les fortifications.

Je prends la liberté d'envoyer à votre majesté par les chariots de poste, dans une longue boîte de fer-blanc, les plans qu'il vient de dessiner de tout le pays qui est entre les Alpes et le mont Jura, le long du lac de Genève. J'y joins même un plan des jardins de Ferney, qui ne sert qu'à montrer avec quelle facilité et quelle propreté surprenante il dessine. J'ose vous répondre qu'il sera un des meilleurs ingénieurs de vos armées. Il ne respire qu'après le bonheur de vivre et de mourir à votre service. Il n'a et n'aura jamais d'autre patrie que vos Etats, et d'autre maître que vous. Il vous regarde avec raison comme son bienfaiteur, et, j'ose le dire, comme son père.

Il écrit aujourd'hui à votre ambassadeur; mais il attend les pièces de son abominable procès, sans lesquelles on ne peut rien faire : il est moins instruit que personne de tout ce qui s'est fait pendant son absence, car il partit dès le premier moment que l'affaire commença à éclater. Tout ce qu'il sait, c'est qu'elle fut l'effet d'une tracasserie de province et d'une inimitié de famille. Un de ses infâmes juges, qui mourut il y a deux ans, se fit traîner avant sa mort chez un vieux gentilhomme, oncle d'Etallonde et chevalier de Saint-Louis; il lui demanda publiquement pardon de son exécrable injustice; mais son repentir ne nous suffit pas, il nous faut les pièces du procès. Nous les attendons depuis quatre mois. Rien n'est si aisé que d'être condamné à mort, et rien de si difficile que de connaître seulement pourquoi on a été condamné (4). Telle est notre jurisprudence barbare. Ce procès est plus odieux encore que celui des Calas.

(1) On n'a pas la lettre où Voltaire parle de l'Elysée. (G. A.)
(2) Ministre de Prusse près la cour de France. (G. A.)
(3) Le château de Ferney était au nom de madame Denis. (G. A.)
(4) On ne motivait pas les jugements. (G. A.)

Vous souvenez-vous, sire, d'une petite pièce charmante que vous daignâtes m'envoyer, il y a plus de quinze ans, dans laquelle vous peignez si bien

Ce peuple sot et volage,
Aussi vaillant au pillage
Que lâche dans les combats (1).

Vous savez que ce peuple de Welches a maintenant pour son Végèce un de vos officiers subalternes (2), dont on dit que vous faisiez peu de cas, et qui change toute la tactique de France; de sorte que l'on ne sait plus où l'on en est. L'Europe n'est plus au temps des Condé et des Turenne, mais elle est au temps des Frédéric. Si jamais, par hasard, vous assiégiez Abbeville, je vous réponds que d'Etallonde vous servirait bien.

Ma santé décline furieusement; j'ai grand'peur de ne pas vivre assez longtemps pour voir finir son affaire; mais elle finira bien sans moi, votre nom suffira; il ne me restera d'autre regret que de ne pas mourir auprès de votre majesté.

Je me mets à vos pieds avec le plus profond respect et la plus tendre reconnaissance.

488. — DU ROI.

A Potsdam, le 10 décembre.

Non, vous ne mourrez pas de si tôt; vous prenez les suites de l'âge pour des avant-coureurs de la mort. Cette mort viendra à la fin; mais ce feu divin que Prométhée déroba aux cieux, et qui vous remplit, vous soutiendra et vous conservera encore longtemps.

« Il faut, monseigneur, que vos sermons baissent (disait » Gil-Blas à l'archevêque de Tolède) pour qu'on présage » votre décadence. » Jusqu'à présent vos sermons ne baissent pas. Récemment j'en ai lu deux, l'un à l'évêque de Sénez, l'autre à l'abbé Sabatier (3), qui marquaient de la vigueur et de la force d'esprit. Cet esprit tient au genre nerveux et à la finesse des sucs qui se distillent et se préparent pour le cerveau. Tant que cette élaboration se fait bien, la machine ne menace pas ruine.

Vous vivrez, et vous verrez la fin du procès de Morival. J'aurais sans doute dû penser plus tôt à lui, mais la multitude et la diversité des affaires m'en ont empêché. Je vous ai de l'obligation de m'en avoir fait souvenir. Peut-être ce délai de dix ans ne nuira pas à nos sollicitations : nous trouverons les esprits moins échauffés, par conséquent plus raisonnables. Peut-être alors y aura-t-il de bonnes âmes qui rougiront de cet exemple de barbarie au dix-huitième siècle, et qui tâcheront d'effacer cette flétrissure en faisant dépersécuter le compagnon du malheureux La Barre.

Vous serez l'auteur de cette bonne action. Je m'associerai toujours de grand cœur à ceux qui me fourniront l'occasion de soutenir l'innocence et de délivrer les opprimés. C'est un devoir de tout souverain d'en user ainsi chez lui, et selon les cas il peut en user quelquefois de même en d'autres pays, surtout s'il mesure ses démarches selon les règles de la prudence (4).

Le crime d'avoir brisé un crucifix et d'avoir chanté des chansons libertines ne perdrait pas de réputation chez des hérétiques comme nous un officier, si d'ailleurs il a du mérite. Les sentences du parlement ne pourraient lui nuire non plus, car c'est le véritable crime qui diffame, et non pas la punition, lorsqu'elle est injuste. Il faudra voir si le vieux parlement réhabilité voudra *obtempérer* aux insinuations de M. de Vergennes.

Ce ministre, qui a résidé longtemps en pays étranger, a entendu le cri public de l'Europe à l'occasion de ce massacre de La Barre ; il en a honte, et il tâchera de réparer en cette affaire ce qui est réparable. Mais le parlement peut-être ne sera pas docile ; ainsi je ne réponds encore de rien.

Prenez bien soin de votre santé pendant le froid rigoureux qui commence à se faire sentir, et comptez que le philosophe de Sans-Souci s'intéresse plus que personne à la conservation du patriarche de Ferney. *Vale*. FÉDÉRIC.

(1) Cette pièce fut faite dans le temps des vexations exercées par des troupes légères dans quelques cantons des Etats du roi de Prusse, vexations que la déroute de Rosbach suivit de près. (K.) — Voyez, tome VI, les *Mémoires de Voltaire*. (G. A.)

(2) Le baron de Pirsch. (K.)

(3) Voyez, tome VI, la facétie adressée au *révérend père en Dieu messire Jean de Beauvais*, et une des notes de la satire intitulée : *Dialogue de Pégase et du Vieillard*. (G. A.)

(4) On voit que Voltaire est parvenu à entraîner Frédéric. (G. A.)

489. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, le 13 décembre.

Sire, pendant que votre officier de Ferney dessine des montagnes et fait des plans de fortifications, le vieillard de Ferney se jette à vos pieds, et envoie à votre majesté les charges énoncées contre cet officier, dans le procès criminel, aussi absurde qu'exécrable, intenté contre lui. Ce procès est beaucoup plus atroce que celui des Calas, et rend la nation plus odieuse ; car du moins les infâmes juges des Calas pouvaient dire qu'ils s'étaient trompés, et qu'ils avaient cru venger la nature ; mais les singes en robes noires qui ont osé juger d'Etallonde sans l'entendre, et même sans entendre le procès, n'ont voulu venger que la plus sotte des superstitions, et se sont conduits contre les lois aussi bien que contre le sens commun.

Ce mot de *religion*, dont on s'est servi pour condamner l'innocence au plus horrible supplice, faisait une grande impression sur l'esprit du feu roi de France ; il croyait s'attacher le clergé par ce seul mot ; et même à la mort du dauphin, son fils, il écrivit ou on lui fit écrire une lettre circulaire, dans laquelle il disait qu'il n'aimait son fils que parce qu'il avait beaucoup de religion (1). Voilà ce qui a causé la mort du chevalier de La Barre et la condamnation de votre officier d'Etallonde. Il est à vous pour jamais, et soyez très sûr qu'il est digne de vous appartenir.

Je ne doute pas que votre ambassadeur à Paris ne continue à le recommander fortement, et je vous demande en grâce d'échauffer son zèle sur cette affaire quand vous lui écrirez. On vous respecte, on ménagera un militaire qui vous appartient, et qui n'a de roi que vous.

Je ne crois pas qu'on soit fort de vos amis, mais on peut présumer qu'on aura un jour besoin d'en être : et enfin je ne connais point de pays au monde où votre nom ne soit très puissant. Il m'est sacré ; je mourrai en le prononçant.

J'ose me flatter que votre majesté voudra bien me laisser d'Etallonde Morival jusqu'à ce que le respect qu'on vous doit termine heureusement cette affaire affreuse.

490. — DU ROI.

A Berlin, le 28 décembre.

Non, vous ne mourrez point; je n'y puis consentir.

Vous vivrez, et vous verrez la fin du procès de d'Etallonde ; mais je ne garantirai pas qu'ils le jugent (2). Si cependant cet ancien parlement ne veut pas déshonorer son rétablissement, il doit prononcer en faveur de l'innocence, et d'Etallonde vous aura la double obligation d'avoir rétabli sa mémoire, sa fortune, et de lui avoir fourni, par le moyen de l'instruction, de quoi former et perfectionner ses talents.

Je vous remercie des dessins que vous m'envoyez, surtout de celui de votre jardin, pour me faire une idée des lieux que votre beau génie rend célèbres et que vous habitez.

Vous me parlez d'un jeune homme (3) qui a été page chez moi, qui a quitté le service pour aller en France, où pour trouver protection, il a épousé, je crois, une parente de la Dubarry. Si Louis XV n'était pas mort, il aurait joué un rôle subalterne dans ce royaume; mais actuellement il a beaucoup perdu ; il est fort éventé ; et je doute qu'il se soutienne à la longue. Avec une bonne dose d'effronterie, il s'est annoncé comme homme à talents; on l'en a cru d'abord sur sa parole. Il lui faut une quinzaine de printemps pour qu'il parvienne à maturité; il se peut alors qu'il devienne quelque chose.

Les siècles où les nations produisent des Turenne, des Condé, des Colbert, des Bossuet, des Bayle, et des Corneille, ne se suivent pas de proche en proche : tels furent ceux des Périclès, des Cicéron, des Louis XIV. Il faut que tout prépare les esprits à cette effervescence. Il semble que ce soit un effort de la nature, qui se repose après avoir prodigué tout à la fois sa fécondité et son abondance. Point de souverain qui puisse contribuer à l'avénement d'une époque aussi brillante. Il faut que la nature place les génies de telle sorte, que ceux qui les ont reçus puissent les employer dans la place qu'ils auront à occuper dans le monde. Et souvent les génies dé-

(1) Louis XV avait réellement de la religion. Ainsi, il faisait communier les petites filles qu'on lui livrait avant de les déflorer. (G. A.)

(2) Edition de Berlin : « Qu'il le gagne. » (G. A.)

(3) Pirsch. Voyez la lettre du 7 décembre. (G. A.)

placés sont comme des semences étouffées qui ne produisent rien.

Dans tout pays où le culte de Plutus l'emporte sur celui de Minerve, il faut s'attendre à trouver des bourses enflées et des têtes vides. L'honnête médiocrité convient le mieux aux Etats : les richesses y portent la mollesse et la corruption : non pas qu'une république comme celle de Sparte puisse subsister de nos jours, mais, en prenant un juste milieu entre le besoin et le superflu, le caractère national conserve quelque chose de plus mâle, de plus propre à l'application, au travail, et à tout ce qui élève l'âme. Les grands biens font ou des ladres ou des prodigues (1).

Vous me comparerez peut-être au renard de La Fontaine, qui trouvait trop aigres les raisins auxquels il ne pouvait atteindre. Non, ce n'est pas cela, mais (2) des réflexions que la connaissance de l'histoire et ma propre expérience me fournissent. Vous m'objecterez que les Anglais sont opulents et qu'ils ont produit de grands hommes. J'en conviens ; mais les insulaires ont en général un autre caractère que ceux du continent ; et les mœurs anglaises sont moins molles que celles des autres Européens. Leur genre de gouvernement diffère encore du nôtre, et tout cela joint ensemble forme d'autres combinaisons, sans mettre en considération que ce peuple étant marin par état, doit avoir des mœurs plus dures que ce qui se voit chez nous autres animaux terrestres.

Ne vous étonnez pas de la tournure de cette lettre : l'âge amène les réflexions, et le métier que je fais m'oblige de les étendre le plus qu'il m'est possible.

Cependant toutes ces réflexions me ramènent à faire des vœux pour votre conservation. Vous êtes le dernier rejeton du siècle de Louis XIV, et si nous vous perdons, il ne reste en vérité rien de saillant dans la littérature de toute l'Europe. Je souhaite que vous m'enterriez : car, après votre mort, *nihil est*.

C'est avec ces sentiments que le philosophe de Sans-Souci salue le patriarche de Ferney. *Vale*. FÉDÉRIC.

Je viens de recevoir les dessins de d'Etallonde, et j'ai examiné Ferney avec autant de soin que j'en aurais mis à examiner Charlottenbourg, et cela par l'unique raison que vous l'habitez.

491. — DE VOLTAIRE.

2 janvier 1775.

Sire, je mets aux pieds de votre majesté, pour ses étrennes, un plan de citadelle inventé et dessiné par d'Etallonde Morival, qui n'avait jamais su dessiner lorsqu'il vint chez moi ; ses progrès tiennent du prodige, et par conséquent ses talents ne doivent être employés que pour votre service. Il a appris ce qu'il faut précisément de mathématiques pour être utile. Tout le reste est une charlatanerie ridicule, admirée des ignorants : la quadrature d'une courbe n'est bonne à rien ; et l'idée d'aller mal mesurer un degré du méridien, pour savoir si le pôle est allongé de quatre ou cinq lieues, est une idée si romanesque (3), que toutes les mesures ont été différentes dans tous les pays. Un bon ingénieur vaut mieux que tous ces calculateurs de fadaises difficiles. Je suis près de ma fin, et je vous dis la vérité. Hélas! vous savez trop bien, et l'Europe le sait, ce que c'était qu'un géomètre chimérique et calomniateur. Je mourrai le cœur percé du mal qu'il m'a fait en m'éloignant de vous.

Souffrez au moins que je meure consolé par les bontés que vous avez et que vous aurez pour d'Etallonde Morival ; c'est un gentilhomme plein d'honneur et de sagesse, qui n'a point rougi d'être soldat pendant trois ans, qui a été fait officier par votre majesté, qui est votre ouvrage, qui vous consacre sa vie. Il parle allemand comme s'il était né dans vos Etats ; il est assidu, discret, appliqué ; il écrit très bien et vite ; il pourrait vous servir de secrétaire, s'il vous en fallait un ; permettez qu'il travaille dans ma maison à se rendre digne de vous servir, jusqu'à ce que son affaire se décide, soit que je vive, soit que je meure. Il écrit très bien, il a des lettres, il est bon à tout ; ni moi, ni M. d'Alembert, ni aucun de mes amis, ne voulons de grâce pour ce brave gentilhomme ; une grâce est trop honteuse : daignez, sire, prolonger son congé ; il partira au moment que vous l'ordonnerez. Votre protection, vos bontés seront la condamnation de ses assassins : le grand Julien l'eût protégé ; les Cyrille et le Grégoire de Nazianze l'eussent assassiné. Que n'avez-vous pu entreprendre ce qu'entreprit Julien ! Vous l'auriez achevé. Mais au moins vous consolez l'innocence. Je vous souhaite les années des premiers rois d'Egypte ; votre nom est plus illustre que le leur.

492. — DU ROI.

A Berlin, le 5 janvier.

Tout ce qui regarde le procès de d'Etallonde a été envoyé à Paris. Je doute cependant que votre parlement réintégré veuille *obtempérer* pour justifier l'innocence. L'opiniâtreté d'une grande compagnie et cent formalités inutiles feront que d'Etallonde continuera d'être opprimé ; et s'il était en France, je ne jurerais pas qu'on ne le fît encore brûler à petit feu.

Si Louis XV a eu du faible pour le clergé, cela paraît tout simple. Il a été élevé par des prêtres dans la superstition la plus stupide, et environné toute sa vie de personnes ou dévotes, ou trop bons courtisans pour choquer ses préjugés. Combien de fois ne lui a-t-on pas dit : Sire, Dieu vous a placé sur le trône pour protéger l'Eglise ; le glaive qu'il vous a donné en main est pour la défendre. Vous ne portez le nom de *très-chrétien* que pour être le fléau de l'hérésie et de l'incrédulité. L'Eglise est le vrai soutien du trône, ses prêtres sont les organes divins qui prêchent la soumission aux peuples ; ils tiennent les consciences en leurs mains ; vous êtes plus maître de vos sujets par leur voix que par vos armées, etc.

Qu'on répète souvent de tels discours à un homme qui vit dans la dissipation, et qui n'emploie pas un seul moment de sa vie à réfléchir, il les croira et agira en conséquence. C'était le cas de Louis XV. Je le plains sans le condamner. Le pauvre d'Etallonde en souffre, et je prévois que je serai son seul refuge.

On a fait (3) votre buste à la manufacture de porcelaine : je sais qu'il mériterait d'être d'une matière moins périssable. Vous voyez cependant, par l'empressement qu'on a de posséder votre ressemblance, combien votre réputation s'accroît. Voici un de ces bustes, qui vous ressemblaient autrefois, et peut-être encore.

Je vous le répète, vivez, conservez vos vieux jours; et si la vie vous est indifférente, songez au moins que votre existence ne l'est point au philosophe de Sans-Souci. *Vale*. FÉDÉRIC.

493. — DE VOLTAIRE.

Janvier (2).

Sire, je reçois dans ce moment le buste de ce vieillard, en porcelaine. Je m'écrie en voyant l'inscription (3), dont je suis indigne :

> Les rois de France et d'Angleterre
> Peuvent de rubans bleus parer leurs courtisans;
> Mais il est un roi sur la terre
> Qui fait de plus nobles présents.
> Je dis à ce héros, dont la main souveraine
> Me donne l'immortalité :
> Vous m'accordez, grand homme, avec trop de bonté
> Des terres dans votre domaine.

A propos d'immortalité, on vient de faire une magnifique édition de la Vie d'un de vos admirateurs (4), qui a marché dans une partie de cette carrière de la gloire que vous avez parcourue dans tous les sens. Il y a un volume tout entier de plans de batailles, de campements, et de marches, et de toutes les actions où il s'était trouvé dès l'âge de douze ans. Les cartes sont très fidèles et très bien dessinées : quoiqu'en qualité de poltron je déteste cordialement la guerre, cependant j'avoue à votre majesté que je désirerais avec passion que votre majesté permît de dessiner vos batailles : j'ose vous dire que personne n'y serait plus propre que d'Etallonde de Morival. C'est une chose étonnante que la célérité, la précision, et la bonté de ses dessins. Il semble qu'il ait été vingt ans ingénieur.

Puisque j'ai commencé, sire, à vous parler de lui, je continuerai à prendre cette liberté : mon cœur est pénétré des bontés dont vous l'honorez ; le moment approche où il espère s'en servir. Mais aussi le congé que votre majesté lui accorde va expirer au mois de mars. Il abandonnera sans

(1) Tout cela est justement pensé, et peut être appliqué à la France d'aujourd'hui, aussi bien qu'à la monarchie du dix-huitième siècle. (G. A.)
(2) Edition de Berlin : « C'est le fruit des réflexions. » (G. A.)
(3) Encore une boutade contre Maupertuis. (G. A.)

(1) A Berlin. (G. A.)
(2) Cette lettre est peut-être de février. (G. A.)
(3) *Immortali*. Ce buste alla aux mains de la marquise de Villette. (G. A.)
(4) Le maréchal de Saxe. (K.) — Il s'agit de son *Histoire* par le baron d'Espagnac. (G. A.)

doute toutes ses espérances pour voler à son devoir, c'est son dessein. Je vous implore pour lui et malgré lui. Accordez-nous encore six mois. Je n'ose renouveler ma prière de l'honorer du titre de votre ingénieur, et de lieutenant ou de capitaine; tout ce que je sais, c'est qu'une victime des prêtres peut être immolée, et qu'un homme à vous sera respecté. Vous ne vous bornez pas à donner l'immortalité, vous donnez des sauvegardes dans cette vie (1) Je passerai le reste de la mienne à remercier, à relire Marc-Aurele-Julien-Frédéric, héros de laguerre et de la philosophie. *Le vieux malade de Ferney.*

494. — DU ROI.

A Potsdam, le 27 janvier.

J'étais préparé à tout, excepté de recevoir par votre lettre un plan de cet art digne des cannibales et des anthropophages. Morival me revient comme Alexandre : ce dernier était disciple d'Aristote, et le premier l'est de Voltaire; et quoique sous l'école des plus grands philosophes, tous deux auront quitté Uranie pour Bellone. Mais il faut espérer que Morival n'aura pas le goût des conquêtes à cet excès où le poussa Alexandre.

Cet officier peut rester chez vous tant que vous le jugerez convenable pour ses intérêts, quoiqu'à vue de pays son procès puisse bien traîner au moins une année. On me mande que des formalités importantes exigent ces délais, et que ce n'est qu'à force de patience qu'on parvient à perdre un procès au parlement de Paris. J'apprends ces belles choses avec étonnement, et sans y comprendre le moindre mot.

Vous avez raison de trouver la géométrie pratique préférable à la transcendante. L'une est utile et nécessaire, l'autre n'est qu'un luxe de l'esprit. Cependant ces sublimes abstractions font honneur à l'esprit humain; et il me semble que les génies qui les cultivent se dépouillent de la matière autant qu'il est en eux, et s'élèvent dans une région supérieure à nos sens. J'honore le génie dans toutes les routes qu'il se fraie; et quoiqu'un géomètre soit un sage dont je n'entends pas la langue, je me plains de mon ignorance, et je ne l'en estime pas moins.

Ce Maupertuis, que vous haïssez encore, avait de bonnes qualités; son âme était honnête; il avait des talents et de belles connaissances; il était brusque, j'en conviens, et c'est ce qui vous a brouillés ensemble. Je ne sais par quelle fatalité il arrive que jamais deux Français ne sont amis dans les pays étrangers (2). Des millions se souffrent les uns les autres dans leur patrie; mais tout change, dès qu'ils ont franchi les Pyrénées, le Rhin, ou les Alpes. Enfin il est bien temps d'oublier les fautes, quand ceux qui les ont commises n'existent plus Vous ne reverrez Maupertuis qu'à la vallée de Josaphat, où rien ne vous presse d'arriver.

Jouissez longtemps encore de votre gloire dans ce monde-ci, où vous triomphez de la rivalité et de l'envie : de votre couchant répandez ces rayons de goût et de génie que vous seul pouvez transmettre du beau siècle de Louis XIV, auquel vous tenez de si près; répandez ces rayons sur la littérature, empêchez-la de dégénérer; et, s'il se peut, tâchez de réveiller le goût des sciences et des lettres, qui me paraît passer de mode et se perdre.

Voilà ce que j'attends encore de vous. Votre carrière surpassera celle de Fontenelle, car vous avez trop d'âme pour mourir si tôt. Nous avons ici milord Maréchal, âgé de quatre-vingt-cinq ans, aussi frais, aux jambes près, qu'un jeune homme : nous avons Poellnitz, qui ne lui cède pas, et qui compte bien encore sur dix années de vie. Pourquoi l'auteur de la *Henriade*, de *Mérope*, de *Sémiramis*, etc., etc., n'irait-il pas aussi loin? Beaucoup d'huile dans la lampe en fait durer la lumière : eh! qui en eut plus que vous? Enfin Apollon m'a révélé que nous vous garderons encore longtemps. Je lui ai fait mon humble prière, et lui ai dit : O seule divinité que j'implore! conservez à votre fils de Ferney de longues années pour l'avantage des lettres et la satisfaction de l'ermite de Sans-Souci! *Vale.* FÉDÉRIC.

495. — DE VOLTAIRE

A Ferney, 4 février.

Sire, pendant que d'Etallonde Morival vous construit des citadelles sur le papier, et les assiége, pendant qu'il dessine des montagnes, des vallées, des lacs, le vieux malade de Ferney s'est avisé de faire une tragédie (1) qu'il prend la liberté de mettre aux pieds de votre majesté. Il vous supplie de ne la pas lire, parce qu'elle n'en vaut pas la peine; mais daignez du moins jeter un petit coup d'œil sur un petit *Voyage de la Raison et de la Vérité* (2) et sur une note de la *Tactique* (3), dans laquelle l'éditeur a mis je ne sais quoi qui vous regarde.

Pardonnez-lui sa hardiesse, car il faut bien que Julien-Marc-Aurèle permette de dire ce qu'on pense.

Nous touchons au temps où il faut que l'affaire de d'Etallonde Morival s'éclaircisse; il compte écrire dans quelque temps ou au chancelier de France, ou au roi de France lui-même. Votre majesté lui permettra-t-elle de prendre le titre de votre ingénieur? J'ose vous assurer qu'il est digne de l'être.

Permettriez-vous aussi qu'il fût lieutenant au lieu d'être sous-lieutenant? l'honneur de vous appartenir n'est pas une vanité; c'est une gloire qui en impose, et qui peut le faire respecter des Welches (4).

Il ne fera partir sa lettre qu'après que je l'aurai mise sous vos yeux, et que vous l'aurez approuvée. Vous serez étonné de cette affaire, qui est, comme je vous l'ai déjà dit, cent fois pire que celle des Calas. Vous y verrez un jeune gentilhomme innocent, condamné au supplice des parricides par trois juges de province, dont l'un était un ennemi déclaré, et l'autre un cabaretier marchand de cochons, autrefois procureur, et qui n'avait jamais fait le métier d'avocat; j'ignore le troisième. Cette épouvantable et absurde welcherie sera démontrée; et si cet écrit simple (5), modeste et vrai, est approuvé de votre majesté, il tiendra lieu de tout ce que nous pourrions demander.

J'attends vos ordres sur cet objet, comme la plus grande faveur qui puisse consoler ma vieillesse, et me faire attendre gaiement la mort.

Agréez, sire, mon respect, mon admiration, mon dévouement, mon regret de finir ma carrière hors de vos Etats.

496. — DU ROI.

A Potsdam, le 12 février.

Votre muse est dans son printemps,
Elle en a la fraîcheur, les grâces;
Et les hivers, les froides glaces,
N'ont point fané les fleurs qui font ses ornements.

Ma muse sent le poids des ans;
Apollon me dédaigne; une lourde Minerve,
A force d'animer ma verve,
En tire des accords faibles et languissants.

Pour vous le dieu du jour, Apollon votre père,
Vous obombra de ses rayons,
De ce feu pur, élémentaire,
Dont l'ardeur vous soutient en toutes les saisons.

Le feu que jadis Prométhée
Ravit au souverain des dieux,
Ce mobile divin dont l'âme est excitée
M'abandonne, et s'élance aux cieux.

Le génie éleva votre vol au Parnasse :
Au chantre de Henri-le-Grand,
Au-dessus d'Homère et d'Horace,
Les muses et les dieux assignèrent le rang,

Mars, auquel je vouai ma jeunesse imprudente,
M'éblouit par l'éclat de ses brillants héros;
Mais, usé par ses durs travaux,
Je vieillis avant mon attente.

Quand nos foudres d'airain répandent la terreur,
Que la mort suit de près le tonnerre qui gronde,
Héros de la Raison, vous écrasez l'Erreur,
Et vos chants consolent le monde.

Un guerrier vieillissant, fût-il même Annibal,
En paix voit sa gloire éclipsée :
Ainsi qu'une lame cassée,
On le laisse rouiller au fond d'un arsenal.

Si le Destin jaloux n'eût terminé son rôle.
On aurait vu le Tasse, en dépit des censeurs,

(1) On voit comme Voltaire assiége Frédéric, et comme il est arrivé à donner d'Etallonde presque pour un grand homme. (G. A.)
(2) Fine remarque. (G. A.)

(1) *Don Pèdre.* Voyez tome III. (G. A.)
(2) Voyez, tome VI, aux ROMANS, l'*Eloge historique de la Raison.* (G. A.)
(3) Voyez, tome VI, les notes de cette satire. (G. A.)
(4) Il pousse toujours son protégé. (G. A.)
(5) Voyez, tome V, le *Cri du sang innocent.* (G. A.)

Triompher dans ce Capitole
Où jadis les Romains couronnaient les vainqueurs.

Mais quel spectacle, ô ciel! je vois pâlir l'Envie;
Furieuse, elle entend, chez les Sybaritains,
Que la voix de votre patrie
Vous rappelle à grands cris des monts helvétiens.

Hâtez vos pas, volez au Louvre:
Je vois d'ici la pompe et le jour solennel
Où la main de Louis vous couvre,
Aux vœux de ses sujets, d'un laurier immortel.

Je compte de recevoir bientôt de vos lettres datées de Paris. Croyez-moi, il vaut mieux faire le voyage de Versailles que celui de la vallée de Josaphat. Mais voici une seconde lettre qui me survient; on me demande de quel officier elle est: c'est, dis-je, du lieutenant-général Voltaire, qui m'envoie quelque plan de son invention. Vous passerez pour l'émule de Vauban; dans la suite on construira des bastions, des ravelins, et des contre-gardes *à la Voltaire*, et l'on attaquera les places selon votre méthode.

Pour le pauvre d'Etallonde, je n'augure pas bien de son affaire, à moins que votre séjour à Paris, et le talent de persuader, que vous possédez si supérieurement, n'encouragent quelques âmes vertueuses à vous assister. Mais le parlement ne voudra pas *obtempérer :* revêche à l'égard de son réinstituteur Maurepas, que ne sera-t-il pas envers vous!

Je viens de lire votre traduction du Tasse (1), qu'un heureux hasard a fait tomber en mes mains. Si Boileau avait vu cette traduction, il aurait adouci la sentence rigoureuse qu'il prononça contre le Tasse. Vous avez même conservé les paragraphes qui répondent aux stances de l'original. A présent, l'Europe ne produit rien; il semble qu'elle se repose, après avoir fourni de si abondantes moissons les siècles passés. Il paraît une tragédie de Dorat (2): le sujet m'a paru fort embrouillé. L'intérêt partagé entre trois personnes, et les passions n'étant qu'ébauchées, m'ont laissé froid à la lecture. Peut-être l'art des comédiens supplée-t-il à ces défauts, et que l'impression en est différente au spectacle. Pepin, votre maire du palais, en est le héros; il y a des situations susceptibles de pathétique; elles ne sont pas naturellement amenées, et il me semble que le poëte manque de chaleur. Vous nous avez gâtés; quand on est accoutumé à vos ouvrages, on se révolte contre ceux qui n'ont ni les mêmes beautés, ni les mêmes agréments. Après cet aveu, que je fais au nom de l'Europe, jugez combien je m'intéresse à votre conservation, et combien le philosophe de Sans-Souci souhaite de bénédictions à l'Epictète de Ferney. *Vale.* FÉDÉRIC.

P.-S. Vous voulez avoir mon vieux portrait? Je l'ai commandé incessamment pour vous satisfaire; c'est cependant ce que je puis vous envoyer de plus mauvais de ce pays (3).

497. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 15 février.

Sire (4), je ne suis point étonné que le grand baron de Poellnitz se porte bien à l'âge de quatre-vingt-huit ans; il est grand, bien fait, bien constitué. Alexandre, qui était très bien constitué aussi, et très bien pris dans sa taille, mourut à trente ans, après avoir seulement remporté trois victoires; mais c'est qu'il n'était pas sobre, et qu'il s'était mis à être ivrogne.

Quand je le loue d'avoir gagné des batailles en jouant de la flûte, comme Achille, ce n'est pas que je n'aie toujours la guerre en horreur; et certainement j'irais vivre chez les quakers, en Pensylvanie, si la guerre était partout ailleurs.

Je ne sais si votre majesté a vu un petit livre qu'on débite publiquement à Paris, intitulé le *Partage de la Pologne* (5), en sept dialogues, entre le roi de Prusse, l'impératrice-reine, et l'impératrice russe. On le dit traduit de l'anglais; il n'a pourtant point l'air d'une traduction. Le fond de cet ouvrage est sûrement composé par un de ces Polonais qui sont à Paris. Il y a beaucoup d'esprit, quelquefois de la finesse, et souvent des injures atroces. Ce serait bien le cas de faire paraître certain poëme épique (6), que vous eûtes la bonté de m'envoyer il y a deux ans. Si vous savez vaincre et vous arrondir, vous savez aussi vous moquer des gens mieux que personne. Le neveu de Constantin, qui a ri et qui a fait rire aux dépens des Césars, n'entendait pas la raillerie aussi bien que vous.

Je suis très maltraité dans les sept dialogues; je n'ai pas cent soixante mille hommes pour répondre; et votre majesté me dira que je veux me mettre à l'abri sous votre égide. Mais, en vérité, je me tiens tout glorieux de souffrir pour votre cause.

Je fus attrappé comme un sot, quand je crus bonnement, avant la guerre des Turcs, que l'impératrice de Russie s'entendait avec le roi de Pologne pour faire rendre justice aux dissidents, et pour établir seulement la liberté de conscience. Vous autres rois, vous nous en donnez bien à garder; vous êtes comme les dieux d'Homère, qui font seulement servir les hommes à leurs desseins, sans que ces pauvres gens s'en doutent.

Quoi qu'il en soit, il y a des choses horribles dans ces sept dialogues qui courent le monde.

A l'égard de d'Etallonde Morival, qui ne s'occupe à présent que de contrescarpes et de tranchées, je remercie votre majesté de vouloir bien me le laisser encore quelque temps. Il n'en deviendra que meilleur meurtrier, meilleur canonnier, meilleur ingénieur, et il vous servira avec un zèle inaltérable dans toutes les journées de Rosbach qui se présenteront.

J'espère envoyer à votre majesté, dans quelques mois, un petit précis (1) de son aventure welche; vous en serez bien étonné. Je souhaiterais qu'il ne plaidât que devant votre tribunal. C'est une chose bien extraordinaire que la nation welche! Peut-on réunir tant de superstition et tant de philosophie, tant d'atrocité et tant de gaieté, tant de crimes et tant de vertus, tant d'esprit et tant de bêtise? Et cependant cela joue encore un rôle dans l'Europe. Il ne faudrait qu'un Louvois et qu'un Colbert pour rendre ce rôle passable; mais Colbert, Louvois et Turenne, ne valent pas celui dont le nom commence par une F, et qui n'aime pas qu'on lui donne de l'encens par le nez.

En toute humilité, et avec les mêmes sentiments que j'avais il y a environ quarante ans. *Le vieux malade de Ferney.*

498. — DE VOLTAIRE.

11 février (2).

Sire, vous m'accablez des bienfaits les plus flatteurs: votre majesté change en beaux jours les dernières misères de ma vie. Elle daigne me promettre son portrait; elle orne une de ses lettres des meilleurs vers qu'elle ait jamais faits depuis le temps où elle disait (3):

Et, quoique admirateur d'Alexandre et d'Alcide,
J'eusse aimé mieux pourtant les vertus d'Aristide.

Enfin elle accorde sa protection à l'innocence opprimée de Morival: ajoutez à tout cela que Voiture n'écrivait pas si bien que vous, à beaucoup près, et cependant vous faites faire tous les jours la parade à deux cent mille hommes.

Quel est cet étonnant Protée?
On disait qu'il tenait la lyre d'Apollon;
On accourt pour l'entendre, on s'en flatte, mais non;
Il porte du dieu Mars l'armure ensanglantée.
Voyons donc ce héros. Point du tout: c'est Platon,
C'est Lucien, c'est Cicéron;
Et, s'il avait voulu, ce serait Epicure.
Dites-moi donc votre secret;
On veut faire votre portrait:
Qu'on peigne toute la nature.

Je viens enfin de recevoir des instructions très sûres sur la singulière catastrophe de votre protégé. Ce serait en vérité une scène d'Arlequin, si ce n'était pas une scène de cannibales: c'est le comble du ridicule et de l'horreur. Rien n'est plus welche.

Non, sire, je ne sortirai point de mon lit à l'âge de quatre-vingt-deux ans pour aller à Versailles (4). Je jurai de n'y aller jamais, le jour que je reçus à Potsdam la lettre du ministre, M. de Puisieux, qui me manda que je ne pouvais garder ni ma place d'historiographe, ni ma pension. Je mourrai au pied des Alpes; j'aurais mieux aimé mourir aux vôtres.

(1) La traduction que Frédéric attribue à Voltaire est de Charles-François Lebrun, secrétaire de Maupeou. (G. A.)
(2) *Adélaïde de Hongrie.* (G. A.)
(3) Ce post-scriptum se trouve dans l'édition de Berlin. (G. A.)
(4) Réponse à la lettre de Frédéric du 27 janvier. (G. A.)
(5) Ouvrage attribué à Mirabeau. (G. A.)
(6) *La Polognïade.* (G. A.)

(1) Le *Cri du sang innocent.* (G. A.)
(2) C'est à tort qu'on a toujours classé cette lettre avant celle du roi de Prusse, en date du 12 février. Voltaire répond ici à cette dernière. (G. A.)
(3) Dans l'*Épître à mon esprit.* (G. A.)
(4) Voyez la lettre du 12 février. (G. A.)

A l'égard de votre protégé, je ne comprends pas la rage qu'il a de s'avilir par une grâce : le mot infâme de *grâce* n'est fait que pour les criminels. Le bien dont il peut hériter sera peu de chose, et certainement ses talents et sa sagesse suffiront dans votre service. Croyez, sire, que votre majesté n'aura guère un officier plus attaché à ses devoirs, ni d'ingénieur plus intelligent. Il a trouvé parmi mes paperasses quelques indications sur une de vos victoires ; il en a fait un plan régulier : vous verrez par là, sire, si ce jeune homme entend son métier, et s'il mérite votre protection.

Je le garderai, puisque votre majesté le permet, jusqu'à ce qu'il soit entièrement perfectionné dans son art. Je ne l'oublierai point à ma mort ; mais à l'égard de la *grâce*, je n'en veux pas plus que de la grâce de Molina et de Jansénius. Je n'avilirai jamais ainsi un de vos officiers, digne de vous servir. Si on veut lui signer une justification honorable, à la bonne heure. Tout le reste me paraît honteux.

Je mourrai avec ces sentiments, et surtout avec le regret de n'avoir pas achevé ma vie auprès du plus grand homme de l'Europe, que j'ose aimer autant qu'admirer.

499. — DU ROI.

Le 23 février.

Aucun monarque de l'Europe n'est en état de me faire un don comme celui que je viens de recevoir de votre part. Que de choses charmantes contenues dans ce volume (1) ! Et quel vieillard, quel esprit pour les composer ! Vous êtes immortel, j'en conviens; moi qui ne crois pas trop à un être distinct du corps, qu'on appelle *âme*, vous me forceriez d'y croire : toutefois serez-vous le seul des êtres pensants qui ait conservé à quatre-vingts ans cette force, cette vigueur d'esprit, cet enjouement, et ces grâces qui ne respirent plus que dans vos ouvrages ? Je vous en félicite ; et j'implore la nature universelle qu'elle daigne conserver longtemps ce réservoir de pensées heureuses dans lequel elle s'est complue.

Je trouve d'Etallonde bien heureux de se trouver à la source d'où nous viennent tant de chefs-d'œuvre ; il peut prendre hardiment quel titre il trouvera le plus convenable pour l'aider à sauver les débris de sa fortune. D'Alembert me mande (2) que la robe ne marche qu'à pas comptés, et qu'il faut des années pour réparer des injustices d'un moment : si cela est, il faudra se munir de patience, à moins que vous n'alliez à Paris, comme tout le monde le dit, et qu'à force d'employer les grands talents que la nature vous a octroyés, vous ne parveniez à sauver l'innocence opprimée. Cela fournira le sujet d'une tragédie larmoyante ; la scène sera à Ferney. Un malheureux, qui manque de protecteurs, y sera appelé par un sage : il sera étonné de trouver plus de secours chez un étranger que chez ses parents. Le philosophe de Ferney, par humanité, travaillera si efficacement pour lui, que Louis XVI dira : Puisqu'un sage le protége, il faut qu'il soit innocent; et il lui enverra sa grâce. Une arrière-cousine, dont d'Etallonde était amoureux, sera chargée de la lui apporter; elle arrivera au dernier acte. Le philosophe humain célébrera les noces, et tous les conviés feront l'éloge de la bienfaisance de cet homme divin, auquel d'Etallonde érigera un autel, comme à son dieu secourable.

Ce sujet, entre des mains habiles, pourrait produire beaucoup d'intérêt, et fournir des scènes touchantes et attendrissantes. Mais ce n'est pas à moi d'envoyer des sujets à celui qui possède un trésor d'imagination, et qui, comme Jupiter, accouche, par la tête, de déesses armées de toutes pièces. Enfin, quelque part que vous soyez, soit à Ferney, soit à Versailles, n'oubliez pas le solitaire de Sans-Souci, qui vous sera toujours redevable du beau don que vous lui avez fait. *Vale.*

FÉDÉRIC.

500. — DU ROI.

A Potsdam, le 28 février.

L'esprit républicain, l'esprit d'égalité,
Respire dans les cœurs des grands et du vulgaire;
Le mérite éclatant blesse leur vanité :
Sa splendeur, qui les désespère,
Redouble leur obscurité :
Aussi l'Envie usa des lois du despotisme.
Athènes, le berceau des sciences et des arts,
Bannit du ban de l'ostracisme
Les plus chers nourrissons de Mercure et de Mars.
Le besoin qu'on eut d'eux, leurs revers, leur absence,
Les firent bientôt regretter.
Le peuple, plein de bienveillance,
Pour hâter leur rappel eût voulu tout tenter
Quiconque fièrement sur son siècle s'élève
Peut s'encenser lui-même et jouir d'un beau rêve.
Mais bientôt les vapeurs des malins envieux,
Les sucs empoisonnés, obscurcissent les cieux,
Et sur lui le nuage crève.

Condé fut à Vincenne, au Havre, détenu;
Eugène fut chassé; des Français méconnu;
Bayle chez le Batave enfin trouve un asile·
L'émule généreux d'Homère et de Virgile,
Dont le nom illustra tous ses concitoyens,
Transporta ses foyers chez les Helvétiens.

Ame de demi-dieu, de la gloire enflammée,
Si vous voulez jouir de votre renommée,
Passez, si vous pouvez, du vieux Nestor les ans.
Les mâles efforts du génie
Vous serviront peu, si le temps
Ne vous fait survivre à l'Envie
Ainsi l'univers enchanté
De Voltaire à Berlin court acheter le buste;
Et, s'il jouit vivant de l'immortalité,
Disons que le public est juste.

Ce n'est point un conte ; on se déchire à la fabrique de porcelaine, pour avoir votre buste : on en achève moins qu'on n'en demande. Le bon sens de nos Germains veut des impressions fortes ; mais, quand ils les ont reçues, elles sont durables.

L'ouvrage dont vous me parlez (1), du maréchal de Saxe, m'est connu, et j'ai écrit pour en avoir un exemplaire. Les faits sont récents et connus ; il n'y a que les cartes qui intéressent, parce que le terrain est l'échiquier de nous autres anthropophages, et que c'est lui qui décide de l'habileté ou de l'ignorance de ceux qui l'ont occupé.

Cette partie de ma lettre est pour le lieutenant-général Voltaire, qui m'entendra bien : le reste est pour le patriarche de Ferney, pour le philosophe humain qui protége d'Etallonde, et qui veut à toute force casser l'arrêt de l'*inf*.... Je ne refuserai aucun titre à d'Etallonde, si par cette voie je peux le sauver : ainsi, qu'il s'en donne tel qu'il jugera le plus propre pour son avantage.

Vous me croyez plus vain que je ne le suis. Depuis la guerre, je n'ai pensé ni à plan, ni à bataille, ni à toutes les choses qui se sont passées. Il faut penser à l'avenir, et oublier le passé, car celui-là reste tel qu'il est; mais il y a bien des mesures à prendre pour l'avenir.

Ce discours sent un peu le jeune homme : songez pourtant que les Etats sont immortels, et que ceux qui sont à leur tête ne doivent pas vieillir tant qu'ils les gouvernent.

Si vous allez à Versailles, d'Etallonde est sauvé : si votre santé ne vous permet pas d'entreprendre ce voyage, je n'augure aucune issue heureuse de son procès. Vous avez, à la vérité, quelques philosophes en France; mais les superstitieux font le grand nombre, ils étouffent les autres. Nos prêtres allemands, catholiques et huguenots, ne connaissent que l'intérêt; chez les Français, c'est le fanatisme qui les domine. On ne ramène pas ces têtes chaudes : ils mettent de l'honneur à délirer, et l'innocence demeure opprimée. Le vieux parlement, rebelle à celui qui l'a réintégré, sera-t-il souple à la raison pure, agissant d'ailleurs d'une manière si opposée à ses devoirs et à ses véritables intérêts?

Mais qui pensera à d'Etallonde quand il s'agit de remettre en vogue le pourpoint de Henri IV (2)? Il faut changer sa garde-robe, faire emplette d'étoffes, et employer l'habileté des tailleurs, pour être à la mode. Cet objet est bien plus important que celui d'un procès jugé. Hors quelques parents, toute la France ignore qu'un citoyen nommé d'Etallonde s'est échappé aux punitions injustes et cruelles qu'on lui avait infligées, et qui n'étaient point proportionnées au délit, qui n'était proprement qu'une polissonnerie.

Je salue le patriarche de Ferney; je lui souhaite longue vie. J'ai lu sa nouvelle tragédie, qui n'est point mauvaise du tout. Je hasarderais quelques petites remarques d'un ignorant; mais ne pouvant pas dire comme le Corrége, *son pittor anche io!* je garde le silence, en vous priant de ne point oublier le philosophe de Sans-Souci. *Vale.* FÉDÉRIC.

---

(1) Le volume qui renfermait *Don Pèdre* avec l'*Eloge de la Raison*, le *Dialogue de Pégase et du Vieillard*, la *Tactique*, et l'*Ecrit sur l'Encyclopédie*. (G. A.)

(2) On n'a pas cette lettre de d'Alembert à Frédéric. (G. A.)

(1) Voyez la lettre datée à tort, croyons-nous, du mois de janvier. (G. A.)

(2) A Versailles. On y songeait, en effet, pour flatter Louis XVI qu'on saluait de nouvel Henri IV. (G. A.)

501. — DU ROI.

A Potsdam, le 2 mars.

Le baron de Poellnitz n'est pas le seul octogénaire qui vive ici, et qui se porte bien : il y a le vieux Lecointe, dont peut-être vous vous ressouviendrez, qui a dix ans de plus que Poellnitz : le bon milord Maréchal approche du même âge, et l'on trouve encore de la gaieté et du sel attique dans sa conversation. Vous avez plus de ce feu, élémentaire ou céleste, que tous ceux que je viens de nommer : c'est ce feu, cet esprit, que les Grecs appelaient πνεῦμα (1), qui fait durer notre faible machine.

Vos derniers ouvrages, dont je vous remercie encore, ne se ressentent point de la décrépitude : tant que votre esprit conservera cette force et cette gaieté, votre corps ne périclitera point.

Vous me parlez de dialogues polonais qui me sont inconnus; tout ce qu'il y a d'injures dans ces dialogues sera des Sarmates; le très *fin* des Welches qui les protégent. Je pense sur ces satires comme Epictète : « Si l'on dit du mal de toi, » et qu'il soit véritable, corrige-toi; si ce sont des mensonges, » ris-en. » J'ai appris avec l'âge à devenir bon cheval de poste; je fais ma station et ne m'embarrasse pas des roquets qui aboient en chemin. Je me garde encore davantage de faire imprimer mes billevesées; je ne fais de vers que pour m'amuser. Il faut être ou Boileau, ou Racine, ou Voltaire, pour transmettre ses ouvrages à la postérité; et je n'ai pas leurs talents. Ce qu'on a imprimé de mes balivernes n'aurait jamais paru de mon consentement. Dans le temps où c'était la mode de s'acharner sur moi, on m'a volé ces manuscrits et on les a fait imprimer (2), le moment même où ils auraient pu me nuire. Il est permis de se délasser et de s'amuser avec la littérature, mais il ne faut pas accabler le public de ses fadaises.

Ce poëme des *Confédérés*, dont vous me parlez, je l'ai fait pour me désennuyer. J'étais alité de la goutte, et c'était pour moi une agréable distraction. Mais dans cet ouvrage il est question de bien des personnes qui vivent encore, et je ne dois ni ne veux choquer personne.

La diète de Pologne tire vers sa fin : on termine actuellement l'affaire des dissidents. L'impératrice de Russie ne vous a point trompé; ils auront pleine satisfaction, et l'impératrice en aura tout l'honneur. Cette princesse trouvera plus de facilité à rendre les Polonais tolérants, que vous et moi à rendre votre parlement juste et humain.

Vous me faites l'énumération des contradictions que vous trouvez dans le caractère de vos compatriotes : je conviens qu'elles y sont. Cependant, pour être équitable, il faut avouer que les mêmes contradictions se rencontrent chez tous les peuples. Chez nos bons Germains elles ne sont pas si saillantes, parce que leur tempérament est plus flegmatique; mais chez les Français, plus vifs et plus fougueux, ces contradictions sont plus marquées : d'autant plus respectables sont pour eux ces précepteurs du genre humain, qui tâchent de tourner ce feu vers la bienveillance, l'humanité, la tolérance, et toutes les vertus. Je connais un de ces sages qui, bien loin d'ici, habite, dit-on, Ferney; je ne cesse de lui souhaiter mille bénédictions, et toutes les prospérités dont notre espèce est susceptible. *Vale.* FÉDÉRIC.

502. — DU ROI.

A Potsdam, le 26 mars.

Non, vous n'entendrez plus les aigres sifflements
Des monstres que nourrit l'Envie :
J'étouffe leurs cris discordants
Par l'éloge de votre vie.
J'irai vous cueillir de ma main
Des fleurs dans les bosquets de Flore,
Pour en parsemer le chemin
Que l'aveugle arrêt du Destin
Veut bien vous réserver encore.
Vous avez charmé mon loisir;
J'ai pu vous voir et vous entendre;
Tous vos vers sont à moi, car j'ai su les apprendre.
D'un cœur reconnaissant le plus ardent désir
Est, qu'ayant par vos soins reçu tant de plaisir,
Je puisse à mon tour vous en rendre.

Le pauvre Protée (3), dont vous faites l'éloge, n'est qu'un *dilettante*, espèce de gens qu'on appelle ainsi en Italie, amateurs des arts et des sciences, n'en possédant que la superficie, mais qui pourtant sont rangés dans une classe supérieure à ceux qui sont totalement ignorants.

Je me suis enfin procuré les sept dialogues (1), et j'en ai approfondi toute l'histoire. L'auteur de cet ouvrage est un Anglais, nommé Lindsey, théologien de profession, et précepteur du jeune prince Poniatowski, neveu du roi de Pologne. C'est à l'instigation des Czartorinski, oncles du roi, qu'il a composé sa satire en anglais.

L'ouvrage achevé, on s'est aperçu que personne ne l'entendrait en Pologne, s'il n'était traduit en français; ce qui s'est exécuté tout de suite. Mais, comme le traducteur n'était pas habile, on envoya les dialogues à un certain Gérard (2) à Dantzick, qui pour lors y était consul de France, et qui à présent est commis de bureau aux affaires étrangères, auprès de M. de Vergennes. Ce Gérard, qui a de l'esprit, mais qui me fait l'honneur de me haïr cordialement, a retouché ces dialogues, et les a mis dans l'état où on les a vus paraître. J'en ai beaucoup ri; il y a par-ci par-là des grossièretés et des platitudes insipides, mais il y a des traits de bonne plaisanterie. Je n'irai point ferrailler à coups de plume contre ce sycophante. Il faut s'en tenir à ce que disait le cardinal Mazarin. « Laissons chanter les Français, pourvu qu'ils nous » laissent faire. »

Je reviens au pauvre d'Etallonde, dont l'affaire ne m'a pas l'air de tourner avantageusement : comme je lui ai procuré son premier asile, je serai sa dernière ressource. Un ingénieur formé sous les yeux de Voltaire est un phénix à mes yeux. Pour cette bataille dont il a tracé le plan, il y a si longtemps qu'elle s'est donnée qu'à peine je m'en ressouviens. D'Etallonde pourra vous servir à conduire les travaux au siége de l'*inf...*, à former les batteries, des balistes, et des catapultes, pour faire écrouler entièrement la tour de la superstition, dernier asile des vieilles femmes et des tonsurés.

Je vois que vous préférez le séjour de Ferney à celui de Versailles : vous le pouvez faire sans risque. Les distinctions que vous pourriez recevoir de votre ingrate patrie tourneraient plus à son honneur qu'au vôtre. Vous ne recevrez pas l'immortalité comme un don; vous vous l'êtes donnée vous-même.

Les bonnes intentions de la reine de France font cependant son éloge (3) : il est beau qu'une jeune princesse pense à réparer les torts d'une nation dont elle occupe le trône, surtout qu'elle rende justice au mérite éclatant.

Ce portrait que vous avez voulu avoir, et qui est plus propre à déparer qu'à orner un appartement, vous le recevrez par Michelet. Je voulais qu'on lui mît un habit d'anachorète; cela n'a pas été exécuté. Si ce portrait pouvait parler, il vous dirait que personne ne vous souhaite plus de bénédictions, ni ne s'intéresse plus à votre conservation que le philosophe de Sans-Souci. *Vale.* FÉDÉRIC.

503. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, le 23 mars.

Sire, toutes les fois que j'écris à votre majesté sur des affaires un peu sérieuses, je tremble comme nos régiments à Rosbach. Mais votre bonté et votre magnanimité me rassurent.

Je vous supplie de daigner lire dans un de vos moments de loisir, si vous en avez, le mémoire de d'Etallonde (4) : il est entièrement fondé sur les pièces originales qu'on nous cachait, et qui nous sont enfin parvenues. Vous verrez dans cette affaire, pire que celle des Calas et des Sirven, à quel point les Welches sont quelquefois frivoles et atroces : vous y verrez à la fois l'imbécillité du Pierrot de la Foire, et la barbarie de la Saint-Barthélemi. Ce n'est pas que la bonne compagnie de Paris ne soit infiniment estimable; mais souvent ceux qu'on appelle magistrats sont l'opposé de la bonne compagnie.

J'ose croire que la lecture de ce mémoire vous fera frémir d'horreur. Nous avons résolu d'envoyer ce mémoire non seulement aux avocats de Paris, mais à tous les jurisconsultes de l'Europe. Notre dessein est de nous en tenir à leur décision. D'Etallonde ayant pris, avec votre permission, le titre de votre aide-de-camp et de votre ingénieur, ne doit ni de-

(1) Edition de Berlin : « Que les Latins appelaient *anima*. » (G. A.)
(2) Les *Poésies mêlées*. C'était en 1760 qu'elles avaient paru. (G. A.)
(3) Frédéric lui-même. (G. A.)

(1) Voyez la lettre nº 496. (G. A.)
(2) Joseph-Mathias Gérard de Rayneval. (G. A.)
(3) Marie-Antoinette intercédait pour le retour de Voltaire à Paris. (G. A.)
(4) Le *Cri du sang innocent*. Voyez tome V. (G. A.)

mander grâce à un garde des sceaux, ni s'avilir jusqu'à se mettre en prison pour faire casser son arrêt.

Si vous daignez seulement nous faire avoir l'avis de votre chancelier, ou celui d'un de vos premiers juges, cette décision, jointe à celle que nous espérons avoir à Naples, à Milan, et à Londres, sera assez authentique pour ne faire retomber l'opprobre de l'horrible jugement contre d'Etallonde et le chevalier de La Barre que sur les assassins qui les ont condamnés. C'est une nouvelle manière de demander justice; mais si votre majesté l'approuve, je la crois très bonne et très efficace. Elle pourra mettre un frein à nos Welches cannibales, qui se font un jeu de la vie des hommes. Peut-être n'y a-t-il point actuellement d'affaire en Europe plus digne de votre protection. C'est à Marc-Aurèle de donner des leçons à des barbares.

Dès que nous aurons la décision des avocats de Paris, jointe au jugement des premiers jurisconsultes d'Allemagne et d'Italie, et peut-être de Rome même, je rendrai d'Etallonde à votre majesté. Il est digne de la servir, et il n'attend que ce moment pour se remettre à un devoir qui lui est cher.

Pour moi, j'attendrai la mort sans aucune peine, si je peux réussir dans cette juste entreprise, et je mourrai heureux, si votre majesté me conserve ses bontés.

504. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 27 avril.

Sire, j'ai reçu aujourd'hui, par les bontés de votre majesté, le portrait d'un très grand homme; je vais mettre au bas deux vers de lui, en n'y changeant qu'un mot :

Imitateur heureux d'Alexandre et d'Alcide,
Il aimait mieux pourtant les vertus d'Aristide.

J'avoue que le peintre vous a moins donné la figure d'Aristide que celle d'Hercule. Il n'y a point de Welche qui ne tremble en voyant ce portrait-là; c'est précisément ce que je voulais.

Tout Welche qui vous examine
De terreur panique est atteint;
Et chacun dit à votre mine
Que dans Rosbach on vous a peint.

Ce qui me plaît davantage, c'est que vous avez l'air de la santé la plus brillante.

Nous nous jetons Morival et moi aux pieds de ce héros. Le dessein de ce jeune homme est de ne point s'avilir jusqu'à demander une grâce dont il n'aura certainement pas besoin aux yeux de l'Europe : il veut et il doit se borner à faire voir la turpitude et l'horreur des jugements welches. Cette affaire est plus abominable encore que celle des Calas; car les juges des Calas n'avaient été que trompés, et ceux du chevalier de La Barre ont été des monstres sanguinaires de gaieté de cœur.

Je m'en rapporte à votre jugement, sire, et j'attends votre décision qui réglera notre conduite. Nos lois sont atroces et ridicules; mais Morival ne connaît que les vôtres. Il se soucie fort peu de la petite part qui lui reviendrait dans le partage avec sa famille; il ne veut plus connaître d'autre famille que son régiment, et n'aura jamais d'autre roi et d'autre maître que vous.

J'ai été quelque temps sans écrire à votre majesté. Il a régné dans nos cantons une maladie épidémique affreuse, dont ma nièce a pensé mourir, et dont je suis encore attaqué.

Vivez longtemps, sire, non pas pour votre gloire, car vous n'avez plus rien à y faire, mais pour le bonheur de vos États. Conservez-moi des bontés qui me consolent de toutes mes misères.

505. — DE VOLTAIRE.

1er mai.

Sire, votre dernière lettre (1) est un chef-d'œuvre de raison, d'esprit, de goût et de bonté.

C'est un sage qui nous instruit,
C'est un héros qui s'humanise;
Rien de si beau ne fut produit
Sur le Parnasse et dans l'Église.
Mon cœur s'émeut quand je vous lis.
Tout près de mon heure suprême,
Grâces à vous je rajeunis;
J'admire votre gloire extrême
Comme ont fait tous vos ennemis :
Mais je fais bien mieux, je vous aime
Comme je vous aimais jadis.

Je sens une joie mêlée d'attendrissement quand les étrangers qui viennent chez moi s'inclinent devant votre portrait, et disent : Voilà donc ce grand homme!

Chaque peuple à son tour a régné sur la terre
Par les lois, par les arts, et surtout par la guerre;
Le *siècle de la Prusse* est à la fin venu (1).

Il est vrai qu'on peut à présent observer parmi presque tous les souverains de l'Europe une émulation de se signaler par de grands et utiles établissements. Il semble même que la superstition diminue dans quelques cours. Mais quel est le prince qui approche de votre philosophie? Par ma foi, il est très vrai que vous pensez en Marc-Aurèle, et que vous écrivez en Cicéron, et cela dans une langue qui n'était pas la vôtre. Les lettres familières de Cicéron ne valent pas celles de Frédéric-le-Grand. Vous êtes plus gai que lui, comme vous êtes meilleur général, quoiqu'il ait combattu une fois au même endroit qu'Alexandre.

Je remercie bien votre majesté de ses bonnes intentions pour *divus d'Etallundus*, martyr de la philosophie. Il y a autant de grandeur et de vertu à protéger de tels martyrs qu'il y a d'infamie et de barbarie à les faire.

On me dit que votre majesté fait le voyage de Silésie, suivi de messieurs les princes de Virtemberg. J'ignore si c'est le duc régnant, ou le prince Louis, ou le prince Eugène, ou quelqu'un de ses enfants; si c'était le duc régnant, j'oserais vous demander votre protection auprès de lui (2). J'aime à ne point mourir sans avoir de nouvelles preuves de votre bonté; je m'endormirai dans la paix du Seigneur. Je finis ma vie par l'établissement d'une colonie (3) à Ferney. Votre majesté peut se souvenir que mon premier dessein était de l'établir à Clèves. J'aurais espéré alors d'être assez heureux pour me jeter encore une fois à vos pieds. C'est une consolation dont il ne m'est plus permis de me flatter. Daignez me conserver un souvenir qui est envié de tous les princes qui vous ont approché.

506. — DE VOLTAIRE.

Mai.

Sire, c'est à Aristide que j'écris aujourd'hui, et je laisse là Alexandre et Alcide jusqu'à la première occasion.

Je me jette à vos pieds avec Morival. Voici où il en est. Les gens qui sont aujourd'hui les maîtres du royaume des Welches lui donneront sa grâce; et cette grâce pourra le mettre dans quinze ou vingt ans en possession d'une légitime de cadet de Normandie. Mais nos belles lois exigent que pour être en état de recueillir un jour cette portion d'héritage si mince, on se mette à genoux devant le parlement, qui est le maître d'enregistrer la grâce ou de la rejeter.

Morival est un garçon pétri d'honneur. Il trouve qu'il y aurait de l'infamie à paraître à genoux avec l'uniforme d'un officier prussien devant ces robins. Il dit que cet uniforme ne doit servir qu'à faire mettre à genoux les Welches.

C'est à peu près ce qu'il mande à votre ministre à Paris. J'approuve un tel sentiment, tout Welche que je suis, et je me flatte qu'il ne déplaira pas à votre majesté.

Vous avez eu la bonté de nous écrire (4) que vous seriez notre dernière ressource. Vous avez toujours été la seule; car j'ai toujours mandé à la famille et à nos amis de Paris, que nous ne voulions point de grâce. Nous n'attendons rien que de vos bontés. Vous avez permis que d'Etallonde Morival s'intitulât ingénieur et adjudant de votre majesté. Ces titres, qui, ce me semble, ne donnent aucun grade militaire, peuvent s'accorder dans vos armées sans faire aucun passe-droit à personne.

Pour peu que votre majesté daigne lui donner de légers appointements, il subsistera très honorablement avec les petits secours de sa famille et de ses amis. Il viendra recevoir vos ordres au moment où vous l'ordonnerez. Faites voir à l'Europe, je vous en conjure, combien votre protection est au-dessus de celle de nos parlements. Vous avez daigné secourir les Calas; d'Etallonde est opprimé bien plus injuste-

(1) Celle du 23 mars. (G. A.)

(1) Voyez *Mahomet*, acte II, sc. v. (G. A.)
(2) Le duc régnant était son débiteur, et ne lui payait pas ses arrérages. (G. A.)
(3) Colonie d'horlogers génevois. (G. A.)
(4) Le 26 mars. (G. A.)

ment; il est la victime d'une superstition et d'un fanatisme que vous haïssez autant que je les abhorre. Il n'appartient qu'à votre grandeur d'âme et à votre génie d'honorer hautement de votre bienveillance un officier très sage, très brave, et très utile, indignement persécuté par les plus lâches et les plus barbares de tous les hommes. Vous êtes fait pour donner des exemples, non seulement aux Welches, mais à l'Europe entière.

J'attends les ordres de votre majesté : j'ose espérer qu'ils consoleront ma décrépitude, et que mes cheveux blancs ne descendront point avec amertume dans le tombeau, comme dit l'autre (1).

507. — DU ROI.

Le 10 mai.

Vous ne m'accuserez pas de lenteur à vous envoyer la consultation de nos jurisconsultes : c'est eux qui m'ont lanterné jusqu'à ce moment que je reçois enfin leur docte décision. Si notre justice est si lente, à quoi ne faudra-t-il pas s'attendre du parlement de Paris? Ni vous, ni moi, ni Morival, ne vivrons assez longtemps pour voir la fin de cette affaire.

Le parti le plus sûr sera d'y renoncer (2), faute de pouvoir amollir les cœurs de roche de ces juges iniques. Je crois que le fanatisme et la superstition ont eu moins de part à cette boucherie d'Abbeville que l'opiniâtreté. Il y a des gens qui veulent toujours avoir raison, et qui se laisseraient plutôt lapider que de reconnaître l'excès où leur précipitation les a fait tomber.

A présent on ne pense à Paris qu'au sacre de Reims (3); y eût-il mille d'Etallonde, on ne les écouterait pas. On a les yeux sur les otages de la sainte ampoule; on veut savoir qui portera la couronne, qui le sceptre, qui le globe, et qui le soir le bougeoir du roi : ce sont des choses bien plus attrayantes que de justifier un innocent. Vos conseillers de grand'chambre penseront ainsi; et Voltaire, le protecteur de l'innocence sans pouvoir la sauver, muni des consultations les plus intègres, n'aura de ressource que de flétrir dans ses écrits, lus de l'Europe entière, les bourreaux de La Barre et de ses compagnons.

J'écarte de ma mémoire ces horreurs et ces atrocités, qui inspirent une mélancolie sombre, pour vous parler d'une matière plus agréable. Le Kain va venir ici cet été, et je lui verrai représenter vos tragédies. C'est une fête pour moi. Nous avons eu l'année passée Aufresne, dont le jeu noble, simple, et vrai, m'a fort contenté. Il faudra voir si les efforts de l'art surpassent dans Le Kain ce que la nature a produit dans l'autre. Mais avant d'en venir là, j'aurai trois cents lieues à faire en parcourant différentes provinces. A mon retour j'aurai le plaisir de vous écrire pour savoir des nouvelles du patriarche de Ferney, pour lequel le solitaire de Sans-Souci ne cesse de faire des vœux. *Vale.* FÉDÉRIC.

508. — DU ROI.

17 mai,

Cinq cents milles de France que j'ai parcourus en quatre semaines me serviront d'excuse de vous devoir réponse à trois lettres, dont deux arrivèrent le moment avant mon départ, et la dernière à mon retour. Je vous réponds selon les dates.

Le portrait que vous avez reçu est l'ouvrage de madame Terbusch (4), qui, pour ne point avilir son pinceau, a rajusté des grâces de la jeunesse ma figure éraillée. Vous savez qu'il suffit d'être quelque chose, pour ne pas manquer de flatteurs; les peintres entendent ce métier tout comme les courtisans les plus raffinés.

L'artiste qu'Apollon inspire,
S'il veut par ses talents orner votre château,
Doit, en imitant l'art dont vous savez écrire,
Ennoblir les objets, et peindre tout en beau.

Certainement ni le portrait ni l'original ne méritent qu'on se jette à leurs pieds. Si cependant l'affaire de Morival dépendait de moi seul, il y a longtemps qu'elle serait terminée à sa satisfaction. J'ai douté, vous le savez, que l'on parvînt à fléchir des juges qui, pour qu'on les croie infaillibles, ne réforment jamais leurs jugements. Les formalités du parlement, et les bigots, dont le nombre est plus considérable en France qu'en Allemagne, m'ont paru des obstacles invincibles pour réhabiliter Morival dans sa patrie. Je vous ai promis d'être sa dernière ressource, et je vous tiendrai parole; il n'a qu'à venir ici, il aura brevet et pension de capitaine-ingénieur, métier dans lequel il trouvera occasion de se perfectionner ici; et le fanatisme frémira vainement de dépit, en voyant que Voltaire, et moi pauvre individu, nous sauvons de ses griffes un jeune garçon qui n'a pas observé le *puntiglio* (1) et le cérémonial ecclésiastique.

Vous me faites trembler en m'annonçant vos maladies. Je crains pour votre nièce, que je ne connais point, mais que je regarde comme un secours indispensable pour vous dans votre retraite. Je suis encore accablé d'affaires; dans une couple de jours je serai au courant, et pourrai m'entretenir plus librement avec vous. Votre impératrice se signale à Moscou par ses bienfaits, et par la douceur dont elle traite le reste des adhérents de Pugatschef (2) : c'est un bel exemple pour les souverains; j'espère, plus que je ne le crois, qu'il sera imité. Adieu, mon cher Voltaire; conservez un homme que toute l'Europe trouverait à dire, moi surtout, s'il n'existait plus; et n'oubliez pas le solitaire de Sans-Souci.

509. — DE VOLTAIRE.

21 juin.

Sire, tandis que votre majesté fait probablement manœuvrer trente ou quarante mille guerriers, je crois ne pouvoir mieux prendre mon temps pour lui présenter la bataille de Rosbach, dessinée par d'Etallonde.

Il brûle d'envie de se trouver à une pareille bataille. La bonté extrême que vous avez eue de nous envoyer la consultation de vos premiers magistrats, ne lui laisse d'autre idée que de verser son sang pour votre service; la reconnaissance qu'il vous doit, et l'honneur d'être au nombre de vos officiers, l'emportent sur tous les autres projets : il ne veut plus aucune grâce en France; il en était déjà bien dégoûté, vos dernières bontés ferment son cœur à tout autre objet que celui de mourir Prussien; il voudrait au moins paraître parmi les braves gens dont votre majesté fait des revues. On lui a dit que son régiment pourrait bien faire l'exercice en votre présence cette année : à cette nouvelle, je crois voir un amant à qui sa maîtresse a donné un rendez-vous; il ne me parle que de son départ, je ne puis le retenir. J'ai beau lui dire qu'il n'a point reçu d'ordre et qu'il faut attendre; il dit qu'il n'attendra rien. Je ne suis pas fait pour contredire les grandes passions, et surtout une passion si belle. S'il retourne à Vesel dans quelques jours, il ne me reste, sire, qu'à me jeter à vos pieds du fond de ma retraite et du bord de mon tombeau, à remercier votre majesté de ce qu'elle a daigné faire pour lui, et à me flatter qu'elle voudra bien l'honorer des emplois dont elle le croira capable; il n'y a qu'un héros philosophe qui puisse être servi par un tel officier.

Ma lettre arrivera peut-être mal à propos au milieu de vos immenses occupations; mais les plus petites affaires vous sont présentes comme les grandes. M. de Catinat disait que son héros était celui qui jouerait une partie de quilles au sortir d'une bataille gagnée ou perdue. Vous ne jouez point aux quilles; vous faites des vers un jour de bataille; vous prenez votre flûte, lorsque vos tambours battent aux champs; vous daignez m'écrire des choses charmantes, en faisant une promotion d'officiers-généraux. Je vous admire de toutes les façons, et, en vous admirant, j'attends tout de votre grand cœur.

On mande que le sacre du roi très-chrétien n'a pas été aussi brillant que l'espéraient les Français, accoutumés à la magie de Servandoni (3) et à la musique de Gluck. C'est un spectacle bien étrange que ce sacre. On fait coucher tout de son long un pauvre roi en chemise devant des prêtres, qui lui font jurer de maintenir tous les droits de l'Eglise, et on ne lui permet d'être vêtu que lorsqu'il a fait son serment. Il y a des gens qui prétendent que c'est aux rois à se faire prêter serment par les prêtres; il me semble que Frédéric-le-Grand en use ainsi en Silésie et dans la Prusse occidentale.

Je fais serment, sire, devant votre portrait, que mon cœur sera votre sujet tant que j'aurai un reste de vie.

---

(1) La *Genèse*. (G. A.)
(2) Edition de Berlin : « De se désister. » (G. A.)
(3) Il eut lieu le 11 juin 1775. (G. A.)
(4) On trouve dans les *Salons*, de Diderot, le nom de cette artiste écrit à la française : Terbouche. (G. A.)

(1) L'étiquette. (G. A.)
(2) Célèbre Cosaque qui s'était soulevé contre Catherine en prenant le nom de Pierre III. (G. A.)
(3) Cet architecte était peintre-décorateur du roi et directeur des fêtes de la ville de Paris. (G. A.)

510. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 7 juillet.

Sire, Morival s'occupait à mesurer le lac de Genève, et à construire sur ses bords une citadelle imaginaire, lorsque je lui appris qu'il pourrait en tracer de réelles dans la Prusse occidentale ou dans vos autres Etats. Il a senti vos bienfaits avec une respectueuse reconnaissance égale à sa modestie. Vous êtes son seul roi, son seul bienfaiteur. Puisque vous permettez qu'il vienne se jeter à vos pieds dans Potsdam, voudriez-vous bien avoir la bonté de me dire à qui il faudra qu'il s'adresse pour être présenté à votre majesté?

Permettez que je me joigne à lui dans la reconnaissance dont il ne cessera d'être pénétré : je ne peux pas aspirer, comme lui, à l'honneur d'être tué sur un bastion ou sur une courtine ; je ne suis qu'un vieux poltron, fait pour mourir dans mon lit. Je n'ai que de la sensibilité, et je la mets tout entière à vous admirer et à vous aimer.

Votre alliée l'impératrice Catherine fait, comme vous, de grandes choses. Elle fait surtout du bien à ses sujets ; mais le roi de France l'emporte sur tous les rois, puisqu'il fait des miracles. Il a touché à son sacre deux mille quatre cents malades d'écrouelles, et il les a sans doute guéris. Il est vrai qu'il y eut une des maîtresses de Louis XIV qui mourut de cette maladie, quoiqu'elle eût été très bien touchée ; mais un tel cas est très rare.

Votre majesté avait eu la bonté de me mander qu'après ses revues elle se délasserait un moment à entendre Le Kain et Aufresne ; mais je vois bien que vos héros guerriers, qui marchent sous vos drapeaux, l'emportent sur vos héros de théâtre. Votre majesté les passe en revue dans quatre cents lieues de pays pendant un mois. C'était à peu près avec cette rapidité qu'un de vos prédécesseurs, nommé Jules César, parcourait notre petit pays des Welches. Il faisait des vers aussi, ce Jules ou Julius, car les véritablement grands hommes font de tout.

Je suis, plus que jamais, l'adorateur, et l'admirateur des gens de ce caractère, qui sont en si petit nombre.

Agréez, sire, avec bonté, le profond respect, la reconnaissance, et l'attachement inviolable de ce vieux malade du mont Jura.

511. — DU ROI.

A Potsdam, le 12 juillet.

Vous croyez donc, mon cher patriarche, que j'ai toujours l'épée au vent. Cependant votre lettre m'a trouvé la plume à la main, occupé à corriger d'anciens mémoires (1) que vous vous ressouviendrez peut-être d'avoir vus autrefois peu corrects et peu soignés. Je lèche mes petits ; je tâche de les polir. Trente années de différence rendent plus difficile à se satisfaire ; et quoique cet ouvrage soit destiné à demeurer enfoui pour toujours dans quelque archive poudreuse, je ne veux pourtant pas qu'il soit mal fait. En voilà assez pour mes occupations.

Quant à Morival d'Etallonde, je vois bien que vos bonnes intentions n'ont pas été suffisantes pour déraciner les préjugés du fanatisme des têtes de vos présidents à mortier. Il est plus difficile de faire entendre raison à un docteur en droit, que de composer la *Henriade*. Si Morival ne veut pas faire amende honorable, le cierge au poing, il peut venir ici, je le placerai dans le génie, à votre recommandation. Il vaut mieux étudier Vauban et Cohorn (2) que de s'avilir, surtout lorsqu'on est innocent. Il me semble que les progrès de la raison se font sentir plus rapidement en Allemagne qu'en France. La raison en est que beaucoup d'ecclésiastiques et d'évêques catholiques, en Allemagne, commencent à avoir honte de leurs superstitieux usages, au lieu qu'en France le clergé fait corps de l'Etat ; et toute grande compagnie reste attachée aux anciens usages, quand même elle en connaît l'abus.

On n'a parlé ici que du sacre de Reims, des cérémonies bizarres qui s'y observent, et de la sainte ampoule, dont l'histoire est digne des Lapons. Un prince sage et éclairé pourrait abolir et la sainte ampoule et le sacre même.

J'ai vu ici deux jeunes Français bien aimables : l'un est un M. de Laval-Montmorency, et l'autre un Clermont-Gallerande (3). Ce dernier surtout a de la vivacité d'esprit, à laquelle est jointe une conduite mesurée et sage. Au lieu d'assister au sacre, ils voyagent. Ils ont été avec moi en Prusse, d'où ils se sont rendus à Varsovie, dans le dessein d'aller à Vienne.

Le Kain est venu ici : il jouera Œdipe, Orosmane, et Mahomet. Je sais qu'il a été à Ferney ; il sera obligé de me conter tout ce qu'il sait et ne sait pas de celui qui rend ce bourg si célèbre. J'ai vu jouer Aufresne, l'année passée. Je vous dirai auquel des deux je donne la préférence, quand j'aurai vu jouer celui-ci.

J'ai toute la maison pleine de nièces, de neveux, et de petits-neveux : il faut leur donner des spectacles qui les dédommagent de l'ennui qu'ils peuvent gagner en la compagnie d'un vieillard. Il faut se rendre justice, et se rendre supportable à la jeunesse. Ceci me regarde. Vous aurez le privilège exclusif de ne jamais vieillir ; et quand même quelques infirmités attaquent votre corps, votre esprit triomphe de leurs atteintes, et semble acquérir tous les jours des forces nouvelles.

Que Minerve et Apollon, que les Muses et les Grâces veillent sur leur plus bel ouvrage, et qu'ils conservent encore longtemps celui dont les siècles ne pourraient réparer la perte. Voilà les vœux que l'ermite de Sans-Souci fait pour le patriarche de Ferney. *Vale.* FÉDÉRIC.

512. — DU ROI.

A Potsdam, le 24 juillet.

Je viens de voir Le Kain. Il a été obligé de me dire comme il vous a trouvé, et j'ai été bien aise d'apprendre de lui que vous vous promenez dans votre jardin, que votre santé est assez bonne, et que vous avez encore plus de gaieté dans votre conversation que dans vos ouvrages. Cette gaieté que vous conservez, est la marque la plus sûre que nous vous posséderons encore longtemps. Ce feu élémentaire, ce principe vital, est le premier qui s'affaiblit lorsque les années minent et sapent la mécanique de notre existence. Je ne crains donc plus maintenant que le trône du Parnasse devienne sitôt vacant ; je vous nommerai hardiment mon exécuteur testamentaire : ce qui me fait grand plaisir.

Le Kain a joué les rôles d'Œdipe, de Mahomet, et d'Orosmane : pour l'Œdipe, nous l'avons entendu deux fois. Ce comédien est très habile ; il a un bel organe ; il se présente avec dignité ; il a le geste noble, et il est impossible d'avoir plus d'attention pour la pantomime qu'il en a. Mais vous dirai-je naïvement l'impression qu'il a faite sur moi ? Je le voudrais un peu moins outré, et alors je le croirais parfait.

L'année passée, j'ai entendu Aufresne : peut-être lui faudrait-il un peu du feu que l'autre a de trop. Je ne consulte en ceci que la nature, et non ce qui peut être en usage en France. Cependant je n'ai pu retenir mes larmes ni dans *Œdipe, ni dans Zaïre* ; c'est qu'il y a des morceaux si touchants dans la dernière de ces pièces, et d'autres si terribles dans la première, qu'on s'attendrit dans l'une, et qu'on frémit dans l'autre. Quel bonheur pour le patriarche de Ferney d'avoir produit ces chefs-d'œuvre, et d'avoir formé celui (1) dont l'organe les rend si supérieurement sur la scène !

Il y a eu beaucoup de spectateurs à ces représentations : ma sœur Amélie, la princesse Ferdinand, la landgrave de Hesse et la princesse de Virtemberg, votre voisine, qui est venue ici de Montbelliard pour entendre Le Kain. Ma nièce de Montbelliard m'a dit qu'elle pourrait bien entreprendre un jour le voyage de Ferney, pour voir l'auteur dont les ouvrages font les délices de l'Europe. Je l'ai fort encouragée à satisfaire cette digne curiosité. Oh ! que les belles-lettres sont utiles à la société ! Elles délassent de l'ouvrage de la journée, elles dissipent agréablement les vapeurs politiques qui entêtent, elles adoucissent l'esprit, elles amusent jusqu'aux femmes, elles consolent les affligés, et sont enfin l'unique plaisir qui reste à ceux que l'âge a courbés sous son faix, et qui se trouvent heureux d'avoir contracté ce goût dès leur jeunesse.

Nos Allemands ont l'ambition de jouir à leur tour des avantages des beaux arts : ils s'efforcent d'égaler Athènes, Rome, Florence, et Paris. Quelque amour que j'aie pour ma patrie, je ne saurais dire qu'ils réussissent jusqu'ici : deux choses leur manquent, la langue et le goût. La langue est trop verbeuse : la bonne compagnie parle français, et quelques cuistres de l'école et quelques professeurs ne peuvent lui donner la politesse et les tours aisés qu'elle ne peut acquérir que dans la société du grand monde. Ajoutez à cela la diversité des idiomes : chaque province soutient le sien et

(1) L'*Histoire de mon temps.* (G. A.)
(2) Le rival de Vauban. (G. A.)
(3) Mort en 1823. Il a laissé des *Mémoires* sur la Révolution. (G. A.)

(1) Le Kain. (G. A.)

jusqu'à présent rien n'est décidé sur la préférence. Pour le goût, les Allemands en manquent sur tout; ils n'ont pas encore pu imiter les auteurs du siècle d'Auguste : ils font un mélange vicieux du goût romain, anglais, français, et tudesque: ils manquent encore de ce discernement fin qui saisit les beautés où il les trouve, et sait distinguer le médiocre du parfait, le noble du sublime, et les appliquer chacun à leurs endroits convenables. Pourvu qu'il y ait beaucoup d'*r* dans les mots de leur poésie, ils croient que leurs vers sont harmonieux, et pour l'ordinaire, ce n'est qu'un galimatias de termes ampoulés. Dans l'histoire, ils n'omettraient pas la moindre circonstance, quand même elle serait inutile.

Leurs meilleurs ouvrages sont sur le droit public. Quant à la philosophie, depuis le génie de Leibnitz et la grosse monade de Wolf, personne ne s'en mêle plus. Ils croient réussir au théâtre ; mais jusqu'ici rien de parfait n'a paru. L'Allemagne est actuellement comme était la France du temps de François Ier. Le goût des lettres commence à se répandre : il faut attendre que la nature fasse naître de vrais génies, comme sous les ministères des Richelieu et des Mazarin. Le sol qui a produit un Leibnitz en peut produire d'autres.

Je ne verrai pas ces beaux jours de ma patrie, mais j'en prévois la possibilité. Vous me direz que cela peut vous être très indifférent, et que je fais le prophète tout à mon aise, en étendant, le plus que je le peux, le terme de ma prédiction. C'est ma façon de prophétiser, et la plus sûre de toutes, puisque personne ne me donnera le démenti.

Pour moi, je me console d'avoir vécu dans le siècle de Voltaire : cela me suffit. Qu'il vive, qu'il digère, qu'il soit de bonne humeur, et surtout qu'il n'oublie pas le solitaire de Sans-Souci. *Vale.* FÉDÉRIC.

513. — DU ROI.

A Potsdam, le 27 juillet.

Je pars dans quinze jours pour faire la tournée de la Silésie : je ne peux être de retour que le 6 de septembre. Si Morival veut se rendre vers ce temps-ci, il pourra s'adresser au colonel Coccei, qui me le présentera. J'ai saisi avec empressement cette occasion de vous faire plaisir, et en même temps de fixer le sort d'un homme qu'une étourderie de jeunesse a perdu pour jamais dans sa patrie. Comme les hommes abusent de tout, les lois qui devaient constater la sûreté et la liberté des peuples, infectées en France du poison du fanatisme, sont devenues cruelles et barbares. Mais la France est un pays civilisé ; comment concilier un pareil contraste ?

Comment ce sol, qui a produit des de Thou, des Gassendi, des Descartes, des Fontenelle, des Voltaire, des d'Alembert, a-t-il produit des furieux assez imbéciles pour condamner à mort des jeunes gens qui ont manqué de faire la révérence devant la statue d'un garçon charpentier juif ? La postérité trouvera cette énigme plus difficile à deviner que celle du sphinx qu'Œdipe expliqua. Je vous avoue de même que la sainte ampoule et ses otages, et la guérison des écrouelles, ne font guère honneur au dix-huitième siècle.

On parlait ces jours derniers de ces soi-disant miracles opérés par les rois très-chrétiens, et milord Maréchal (1) conta que pendant sa mission en France, il y avait vu des étrangers qui lui paraissaient espagnols ; que par attachement pour cette nation, où il avait passé une partie de sa vie (2), il leur avait demandé ce qu'ils venaient faire à Paris, et que l'un d'eux lui répondit : Nous avons su, monsieur, que le roi de France a le don de guérir les écrouelles, nous sommes venus pour nous faire toucher par sa majesté ; mais, pour notre malheur, nous avons appris qu'il est actuellement en péché mortel, et nous voilà obligés de nous en retourner infructueusement sur nos pas; c'était Louis XV. Pour Louis XVI, on assure qu'il ne commettra de sa vie de péchés mortels ; ce qui doit donner bon courage aux patients qui ont été touchés par lui (3).

Vous aurez déjà reçu une longue lettre au sujet de Le Kain. Il doit partir dans peu pour jouer à Versailles une tragédie (4) de M. Guibert, le tacticien. Je n'ai point vu ce drame. Le Kain prétend que la reine de France protége la pièce; ce qui doit en assurer le succès. Ce M. Guibert veut aller à la gloire par tous les chemins : recueillir les applaudissements des armées, des théâtres, et des femmes, c'est un moyen sûr d'aller à l'immortalité.

Sans doute que ce qu'il a vu à Ferney l'a encouragé dans cette carrière périlleuse, où de mille qui l'enfilent, un seul à peine remporte la palme. Il est louable de se proposer de grands exemples et un grand but, et M. Guibert en retirera infailliblement quelque avantage. On ne connaît ses propres talents qu'après en avoir fait l'essai.

Vos preuves sont faites depuis longtemps ; il ne vous faut qu'un peu ménager l'huile de la lampe, pour qu'elle brûle longtemps encore. C'est à quoi je m'intéresse plus que madame Denis et votre ménagère suisse (1), qui vous fait quitter l'ouvrage quand elle craint qu'il ne nuise à votre santé. Elles n'ont qu'une idée confuse de ce que vaut le patriarche de Ferney, et j'en ai une précise. Pour trouver un Voltaire dans l'antiquité, il faut rassembler le mérite de cinq ou six grands hommes, d'un Cicéron, d'un Virgile, d'un Lucien, et d'un Salluste; et dans la renaissance des lettres, c'est la même chose : il faut englober un Guichardin, un Tasse, un Arétin, un Dante, un Arioste, et encore ce n'est pas assez : dans le siècle de Louis XIV, il manquera toujours pour l'épopée quelqu'un qui rende l'assemblage complet.

Voilà comme on pense de vous sur les bords de la mer Baltique, où l'on vous rend plus de justice que dans votre ingrate patrie.

N'oubliez pas ces bons Germains qui se souviennent toujours avec plaisir de vous avoir possédé autrefois, et qui vous célèbrent autant qu'il en est eux. *Vale.* FÉDÉRIC.

Je viens de recevoir la *Diatribe à l'auteur des Éphémérides* (2). On dit que cet ouvrage vient de Ferney, et je crois y reconnaître l'auteur au style, qu'il ne saurait déguiser.

514. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, du 29 juillet.

Sire, il n'y a point de vertu, soit tranquille, soit agissante, soit douce, soit fière, soit humaine, soit héroïque, qui ne soit à votre usage. Vous voilà occupé du soin d'amuser votre famille, après avoir donné une cinquantaine de batailles. Vous faites paraître devant vous Le Kain et Aufresne. Paul-Émile disait que le même esprit servait à ordonner une fête, et à battre le roi Persée. Vous êtes supérieur à tout dans la guerre et dans la paix.

Je vous remercie de vouloir bien occuper un petit coin de votre immensité à protéger d'Etallonde Morival, et à réparer le crime de ses assassins ; cela était digne de votre majesté. Le grand Julien, le premier des hommes après Marc-Aurèle, en usait à peu près ainsi : et d'ailleurs, il ne vous valait pas.

La bonté que vous avez pour Morival est un grand exemple que vous donnez à notre nation. Elle commence à se débarbouiller : presque tout notre ministère est composé de philosophes (3). L'abbé Galliani (4) a soutenu que Rome ne pourrait jamais reprendre un peu de splendeur que quand il y aurait un pape athée. Du moins, il est bien certain qu'un athée, successeur de saint Pierre, vaudrait beaucoup mieux qu'un pape superstitieux.

Nous espérons en France que la philosophie, qui est auprès du trône, sera bientôt dedans ; mais ce n'est qu'une espérance : elle est souvent trompeuse. Il y a tant de gens intéressés à soutenir l'erreur et la sottise, il y a tant de dignités et de richesses attachées à ce métier, qu'il est à craindre que les hypocrites ne l'emportent toujours sur les sages. Votre Allemagne, elle-même, n'a-t-elle pas fait des souverains de vos principaux ecclésiastiques ? Quel est l'électeur et l'évêque parmi vous, qui prendra le parti de la raison contre une secte qui lui donne quatre ou cinq millions de rente ? il faudrait bouleverser la terre entière pour la mettre sous l'empire de la philosophie. La seule ressource qui reste donc aux sages, c'est d'empêcher que les fanatiques ne deviennent trop dangereux : c'est ce que vous faites par la force de votre génie, et par la connaissance que vous avez des hommes.

(1) George Keith, né en Écosse. Proscrit de son pays, il avait servi le roi de Prusse. Le titre de *milord Maréchal* était héréditaire dans sa famille. (G. A.)

(2) George Keith s'était d'abord réfugié en Espagne. (G. A.)

(3) C'est d'après l'édition de Berlin que nous donnons cette dernière phrase, où Frédéric fait allusion à l'impuissance de Louis XVI. Les éditeurs de Kehl l'avaient remplacée par celle-ci : « L'âge et les mœurs austères de Louis XVI auront certainement inspiré plus de confiance lors de la cérémonie de son sacre. » (G. A.)

(4) *Le Connétable de Bourbon.* (G. A.)

(1) Elle se nommait Barbara. (G. A.)

(2) Voyez, tome V, aux OPUSCULES, sur la *Législation.* (G. A.)

(3) Turgot et Malesherbes venaient d'être nommés ministres. (G. A.)

(4) Ou plutôt Galiani, ami de Diderot et auteur des fameux *Dialogues sur le commerce des blés.* (G. A.)

Vivez longtemps, sire, et donnez de nouveaux exemples à la terre.

Des gazettes ont dit que Poellnitz était mort : c'est dommage ; cela me fait craindre pour milord Maréchal (1), qui vaut mieux que lui, et qui ne s'éloigne pas de son âge. Pour moi, je suis soutenu par les consolations que vous daignez me donner, et ma plus grande, en mourant, sera de songer que je vous laisse dans le monde plein de vie et de gloire.

Je supplie votre majesté de daigner me mander si je dois renvoyer Morival à Vesel, où l'adresser à Potsdam.

Qu'elle daigne agréer mes remerciements, mon admiration et mon respect.

515. — DE VOLTAIRE.

3 auguste.

Le Kain, dans vos jours de repos,
Vous donne une volupté pure.
On le prendrait pour un héros :
Vous les aimez même en peinture.
C'est ainsi qu'Achille enchanta
Les beaux jours de votre jeune âge.
Marc-Aurèle enfin l'emporta.
Chacun se plaît dans son image.

Le plus beau des spectacles, sire, est de voir un grand homme, entouré de sa famille, quitter un moment tous les embarras du trône pour entendre des vers, et en faire, le moment d'après, de meilleurs que les nôtres. Il me paraît que vous jugez très bien l'Allemagne, et cette foule de mots qui entrent dans une phrase, et cette multitude de syllabes qui entrent dans un mot, et ce goût qui n'est pas plus formé que la langue ; les Allemands sont à l'aurore; ils seraient en plein jour, si vous aviez daigné faire des vers tudesques.

C'est une chose assez singulière que Le Kain et mademoiselle Clairon soient tous deux à la fois auprès de la maison de Brandebourg. Mais tandis que le talent de réciter du français vient obtenir votre indulgence à Sans-Souci, Gluck vient nous enseigner la musique à Paris. No Orphées viennent d'Allemagne, si nos Roscius vous viennent de France. Mais la philosophie, d'où vient-elle? de Potsdam, sire, où vous l'avez logée, et d'où vous l'avez envoyée dans la plus grande partie de l'Europe.

Je ne sais pas encore si notre roi marchera sur vos traces, mais je sais qu'il a pris pour ses ministres des philosophes, à un seul près, qui a le malheur d'être dévot (2).

Nous perdons le goût, mais nous acquérons la pensée ; il y a surtout un M. Turgot, qui serait digne de parler avec votre majesté. Les prêtres sont au désespoir. Voilà le commencement d'une grande révolution. Cependant on n'ose pas encore se déclarer ouvertement ; on mine en secret le vieux palais de l'imposture fondé depuis 1775 années : si on l'avait assiégé dans les formes, on aurait cassé hardiment l'infâme arrêt qui ordonna l'assassinat du chevalier de La Barre et de Morival. On en rougit, on en est indigné, mais on s'en tient là : on n'a pas eu le courage de condamner ces exécrables juges à la peine du talion. On s'est contenté d'offrir une grâce, dont nous n'avons point voulu. Il n'y a que vous de vraiment grand. Je remercie votre majesté avec des larmes d'attendrissement et de joie. J'ai demandé à votre majesté ses derniers ordres, et je les attends pour renvoyer à ses pieds ce Morival, dont j'espère qu'elle sera très contente.

Daignez conserver vos bontés pour ce vieillard, qui ne se porte pas si bien que Le Kain le dit.

516. — DU ROI.

A Potsdam, le 13 auguste.

C'est à vous qu'il faut attribuer tout le bien qu'on aurait voulu faire à Morival. Le protecteur des Calas et des Sirven méritait de réussir de même en faveur du premier. Vous avez eu le rare avantage de réformer, de votre retraite, les sentences cruelles des juges de votre patrie, et de faire rougir ceux qui, placés près du trône, auraient dû vous prévenir. Pour moi, je me borne dans mon pays à empêcher que le puissant n'opprime le faible, et d'adoucir les sentences qui quelquefois me paraissent trop rigoureuses. Cela fait une partie de mes occupations. Lorsque je parcours les provinces, tout le monde vient à moi; j'examine par moi-même et par d'autres toutes les plaintes, et je me rends utile à des personnes dont j'ignorais l'existence avant d'avoir reçu leurs mémoires. Cette révision rend les juges plus attentifs, et prévient les procédés trop durs et trop rigoureux.

Je félicite votre nation du bon choix que Louis XVI a fait de ses ministres. « Les peuples, a dit un ancien, ne seront » heureux que lorsque les sages seront rois. » Vos ministres, s'ils ne sont pas rois tout à fait, en possèdent l'équivalent en autorité. Votre roi a les meilleures intentions : il veut le bien; rien n'est plus à craindre pour lui que ces pestes des cours qui tâcheront de le corrompre et de le pervertir avec le temps. Il est bien jeune; il ne connaît pas les ruses et les raffinements dont les courtisans se serviront pour le faire tourner à leur gré, afin de satisfaire leur intérêt, leur haine et leur ambition. Il a été dans son enfance à l'école du fanatisme et de l'imbécillité : cela doit faire appréhender qu'il ne manque de résolution pour examiner par lui-même ce qu'on lui a appris à adorer stupidement.

Vous avez prêché la tolérance : après Bayle, vous êtes sans contredit un des sages qui ont fait le plus de bien à l'humanité. Mais si vous avez éclairé tout le monde, ceux que leur intérêt attache à la superstition ont rejeté vos lumières ; et ceux-là dominent encore sur les peuples.

Pour moi, en fidèle disciple du patriarche de Ferney, je suis actuellement en négociation avec mille familles mahométanes, auxquelles je procure des établissements et des mosquées dans la Prusse occidentale. Nous aurons des ablutions légales, et nous entendrons chanter *hilli, halla*, sans nous scandaliser. C'était la seule secte qui manquât dans ce pays.

Le vieux Poellnitz est mort comme il a vécu, c'est-à-dire en friponnant encore la veille de son décès. Personne ne le regrette que ses créanciers. Pour notre respectable et bon milord (1), il se porte à merveille; son âme honnête est gaie et contente. Je me flatte que nous le conserverons encore longtemps. Sa douce philosophie ne l'occupe que du bien. Tous les Anglais qui passent ici vont chez lui en pèlerinage. Il loge vis-à-vis de Sans-Souci, aimé et estimé de tout le monde. Voilà une heureuse vieillesse.

Tout ce que vous dites de nos évêques teutons n'est que trop vrai. Ce sont des *porcs engraissés des dîmes de Sion* (2). Mais vous savez aussi que dans le saint Empire romain l'ancien usage, la bulle d'or, et telles autres antiques sottises, font respecter les abus établis. On les voit : on lève les épaules, et les choses continuent leur train.

Si l'on veut diminuer le fanatisme, il ne faut pas d'abord toucher aux évêques; mais si l'on parvient à diminuer les moines, surtout les ordres mendiants, le peuple se refroidira; celui-là, moins superstitieux, permettra aux puissances de ranger les évêques selon qu'il conviendra au bien de leurs États. C'est la seule marche à suivre. Miner sourdement et sans bruit l'édifice de la déraison, c'est l'obliger à s'écrouler de lui-même. Le pape, vu la situation où il se trouve, est obligé de donner des brefs et des bulles, tels que ses chers fils les exigent de lui. Ce pouvoir, fondé sur le crédit idéal de la foi, perd à mesure que celle-ci diminue. S'il se trouve à la tête des nations quelques ministres au-dessus des préjugés vulgaires, le saint-père fera banqueroute. Déjà ses lettres de change et ses billets au porteur sont à demi décrédités. Sans doute que la postérité jouira de l'avantage de pouvoir penser librement, qu'elle ne verra point, comme nous, des horreurs telles qu'en a produit Toulouse, Abbeville, etc. Les Morival de cet heureux siècle n'auront point à craindre les barbaries exercées sur les Morival d'aujourd'hui. Vous n'avez qu'à me l'envoyer directement ici : je le considère comme une victime échappée au glaive du sacrificateur, ou, pour mieux dire, du bourreau.

Je pars pour la Silésie. Je ne pourrai être de retour ici que le 4 ou le 5 du mois prochain : ainsi il aura tout le temps d'arranger son voyage. Dans quelque lieu que je me trouve, mes vœux seront les mêmes pour le patriarche de Ferney, et faute de pouvoir l'entendre, chemin faisant, je m'entretiendrai avec ses ouvrages. *Vale*. FÉDÉRIC.

P.-S. Vous voyagerez avec moi sans vous en apercevoir, et vous me ferez plaisir sans qu'il vous en coûte, et je vous bénirai en chemin comme de coutume.

517. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 31 auguste.

Sire, je renvoie aujourd'hui aux pieds de votre majesté votre brave et sage officier d'Etallonde Morival, que vous

(1) Milord Maréchal avait alors quatre-vingt-dix ans. Il mourut en 1778, la même année que Voltaire. (G. A.)
(2) Le comte de Mey. (K.)

(1) Milord Maréchal. (G. A.)
(2) Voyez, tome VI, le *Temple de l'Amitié*. (G. A.)

vez daigné me confier pendant dix-huit mois. Je vous réponds qu'on ne lui trouvera pas à Potsdam l'air évaporé et avantageux de nos prétendus marquis français. Sa conduite, et son application continuelle à l'étude de la tactique et à l'art du génie, sa circonspection dans ses démarches et dans ses paroles, la douceur de ses mœurs, son bon esprit, sont d'assez fortes preuves contre la démence aussi exécrable qu'absurde de la sentence de trois juges de village, qui le condamna, il y a dix ans, avec le chevalier de La Barre, à un supplice que les Busiris n'auraient pas osé imaginer.

Après ces Busiris d'Abbeville, il trouve en vous un Solon. L'Europe sait que le héros de la Prusse a été son législateur, et c'est comme législateur que vous avez protégé la vertu livrée aux bourreaux par le fanatisme. Il est à croire qu'on ne verra plus en France de ces atrocités affreuses, qui ont fait jusqu'ici un contraste si étrange et si fréquent avec notre légèreté; on cessera de dire, *le peuple le plus gai est le plus barbare*.

Nous avons un ministère très sage, choisi par un jeune roi non moins sage, et qui veut le bien. C'est ce que votre majesté remarque dans sa dernière lettre du 13. La plupart de nos fautes et de nos malheurs sont venus jusqu'ici de notre asservissement à d'anciennes coutumes, honorées du nom de lois, malgré notre amour pour la nouveauté. Notre jurisprudence criminelle, par exemple, est presque toute fondée sur ce qu'on appelle le *droit canon*, et sur les anciennes procédures de l'inquisition. Nos lois sont un mélange de l'ancienne barbarie, mal corrigée par de nouveaux réglements. Notre gouvernement a toujours été jusqu'à présent ce qu'est la ville de Paris, un assemblage de palais et de masures, de magnificences et de misères, de beautés admirables et de défauts dégoûtants. Il n'y a qu'une ville nouvelle qui puisse être régulière.

Votre majesté daigne me mander qu'elle daigne voyager avec mes faibles ouvrages. Je voudrais bien être à leur place, malgré mes quatre-vingt-deux ans. Je suis obligé de vous dire que plusieurs de ces enfants, qu'on baptise de mon nom, ne sont pas de moi. Je sais que vous avez une édition de Lausanne, en quarante-deux volumes (1), entreprise par deux magistrats et deux prêtres qui ne m'ont jamais consulté. Si par hasard le vingt-troisième volume tombait sous votre main, vous y verriez une trentaine de petites pièces de vers tout à fait dignes du cocher de Vertamont. On n'est pas obligé d'avoir autant de goût à Lausanne qu'à Potsdam.

Ce qui est de moi ne mérite guère plus vos regards. La manie des éditeurs m'a enseveli dans des monceaux de papier. Ces gens-là se ruinent par excès de zèle. Je leur ai écrit cent fois qu'on ne va pas à la postérité avec un si lourd bagage. Ils n'en ont tenu compte, ils ont défiguré vos lettres et les miennes, qui ont couru dans le monde. Me voilà en *in-folio*, rongé des rats et des vers comme un Père de l'Église.

Votre majesté verra donc mes éternelles querelles avec les Larcher, et frère Nonotte, et frère Fréron, et frère Paulian, ces illustres ex-jésuites. Ces belles disputes doivent étrangement ennuyer le vainqueur de tant de nations et l'historien de sa patrie. Les jésuites m'ont déclaré la guerre dans le temps même que vos frères les rois de France et d'Espagne les punissaient. C'étaient des soldats dispersés après leur défaite, qui volaient un pauvre passant pour avoir de quoi vivre.

Les jésuites devaient me persécuter en conscience : car, avant qu'on les chassât de France et d'Espagne, je les avais chassés de mon voisinage. Ils s'étaient emparés, sur la frontière de Berne, du bien de sept gentilshommes nommés messieurs de Crassi, tous frères, tous au service du roi de France, tous mineurs, tous très pauvres (2). J'eus le bonheur de consigner l'argent nécessaire pour les faire rentrer dans leur terre usurpée par les jésuites. Saint Ignace ne m'a point pardonné cette impiété. Depuis ce temps Fréron refait la *Henriade* avec La Beaumelle (3); Paulian (4) écrit contre l'empereur Julien et contre moi ; Nonotte m'accuse en deux gros volumes (5) d'avoir trouvé mauvais que le grand Constantin ait autrefois assassiné son beau-père, son beau-frère, son neveu, son fils, et sa femme. J'ai eu la faiblesse de répondre quelquefois à ces animaux-là; les éditeurs ont eu la sottise de réimprimer ces pauvretés, dont personne ne se soucie.

Je prie votre majesté de faire de ce fatras ce que je lui ai vu faire de tant de livres; elle prenait des ciseaux, coupait toutes les pages qui l'ennuyaient, conservait celles qui pouvaient l'amuser, et réduisait ainsi trente volumes à un ou deux : méthode excellente pour nous guérir de la rage de trop écrire.

Voilà donc, sire, le baron de Poellnitz mort; il écrivait aussi. C'est par là qu'il faut que nous finissions tous, les Fréron, les Nonotte, et moi. Il n'en restera rien du tout. Il n'y a que certains noms qui se sauveront du néant, comme, par exemple, un Gustave-Adolphe, et un autre très supérieur à mon avis, dont je baise de loin les mains victorieuses qui ont écrit des choses si ingénieuses et si utiles, qui protégent l'innocence, et qui répandent les bienfaits.

518. — DU ROI.

À Potsdam, le 8 septembre.

Je vous suis très obligé du plaisir que vous m'avez fait en mon voyage de Silésie. Il faut avouer que vous êtes de bonne compagnie et qu'on s'instruit en s'amusant avec vous. Voltaire et moi nous avons fait tout le tour de la Silésie, et nous sommes revenus ensemble.

Quant à Le Kain,

> Dans ces beaux vers qu'il nous déclame,
> Avec plaisir je reconnais
> La force, la noblesse et l'âme
> De l'auteur de ces grands portraits.
> Il sait, par d'invincibles charmes,
> Me communiquer ses alarmes :
> Il émeut, il perce le cœur
> Par la pitié, par la terreur;
> Et mes yeux se fondent en larmes.
> Ah! malheur au cœur inhumain
> Que rien n'ébranle et rien ne touche
> Le mortel ou vain ou farouche
> Ne voit nos maux qu'avec dédain.
> Est-on fait pour être impassible?
> J'existe par le sentiment,
> Et j'aime à sentir vivement
> Que mon cœur est encor sensible.

Voilà dans l'exacte vérité le plaisir que m'ont fait les représentations de vos tragédies. Le Kain a sans doute aidé dans le récit et dans l'action : mais quand même un moins bon acteur les eût représentées, le fond l'aurait emporté sur la déclamation. Je pourrais servir de souffleur à vos pièces : il y en a beaucoup que je sais par cœur. Si je ne fais pas autrement fortune en ce monde, ce métier sera ma dernière ressource. Il est bon d'avoir plus d'une corde à son arc.

Je ne suis pas au fait de la cour de Versailles, et je ne sais qu'en gros ce qui s'y passe. Je ne connais ni les Turgot, ni les Malesherbes : s'ils sont de vrais philosophes, ils sont à leur place. Il ne faut ni préjugé ni passion dans les affaires; la seule qui soit permise est celle du bien public. Voilà comme pensait Marc-Aurèle, et comme doit penser tout souverain qui veut remplir son devoir.

Pour votre jeune roi, il est ballotté par une mer bien orageuse: il lui faut de la force et du génie pour se faire un système raisonné, et pour le soutenir. Maurepas est chargé d'années (1) : il aura bientôt un successeur, et il faudra voir alors sur qui le choix du monarque tombera, et si le vieux proverbe se dément : *Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es.*

Je viens de voir en Silésie un monsieur de Laval-Montmorency et un Clermont-Gallerande, qui m'ont dit que la France commençait à connaître la tolérance, qu'on pensait à rétablir l'édit de Nantes (2), si longtemps supprimé. Je leur ai répondu tout uniment que c'était moutarde après dîner. Vous me prendrez pour d'Argenson-la-Paix (3), qui s'exprimait en proverbes triviaux en traitant d'affaires ; mais une lettre n'est pas une négociation, et il est permis de se dérider quelquefois en société. Vous ne voudriez pas sans doute que j'affectasse l'air empesé de vos robins ou de nos graves députés de Ratisbonne. Les uns sont les bourreaux des La Barre, les autres font des sottises d'un autre genre, avec leurs visitations.

Vous avez raison de dire que nos bons Germains en sont encore à l'aurore des connaissances. L'Allemagne est au point où se trouvaient les beaux-arts du temps de François Ier. On

---

(1) Elle fut portée à cinquante-sept volumes. C'est l'édition Grasset. Voyez, tome VI, une des notes du *Dialogue de Pégase et du Vieillard*. (G. A.)

(2) Voyez, tome VI, le *Commentaire historique*. (G. A.)

(3) Le *Commentaire* de feu La Beaumelle venait de paraître. (G. A.)

(4) Auteur du *Dictionnaire philosophico-théologique*, 1774. (G. A.)

(5) Les *Erreurs de M. de Voltaire*. (G. A.)

(1) Il avait soixante-quatorze ans, et Voltaire en avait alors quatre-vingt-un. (G. A.)

(2) Il ne fut rétabli qu'en 1785. (G. A.)

(3) Edition de Berlin : « D'Argenson-la-Bête. » C'est le d'Argenson qui avait été ministre des affaires étrangères. (G. A.)

les aime, on les recherche; des étrangers les transplantent chez nous : mais le sol n'est pas encore assez préparé pour les produire de lui-même. La guerre de *Trente-Ans* a plus nui à l'Allemagne que ne le croient les étrangers. Il a fallu commencer par la culture des terres, ensuite par les manufactures, enfin par un faible commerce. A mesure que ces établissements s'affermissent, naît un bien-être qui est suivi de l'aisance, sans laquelle les arts ne sauraient prospérer. Les muses veulent que les eaux du Pactole arrosent le pied du Parnasse. Il faut avoir de quoi vivre pour s'instruire et penser librement. Aussi Athènes l'emporta-t-elle sur Sparte en fait de connaissances et de beaux-arts.

Le goût ne se communiquera en Allemagne que par une étude réfléchie des auteurs classiques, tant grecs que romains et français. Deux ou trois génies rectifieront la langue, la rendront moins barbare, et naturaliseront chez eux les chefs-d'œuvre des étrangers.

Pour moi, dont la carrière tend à sa fin, je ne verrai pas ces heureux temps. J'aurais voulu contribuer à leur naissance; mais qu'a pu faire un être tracassé les deux tiers de sa course par des guerres continuelles, obligé de réparer les maux qu'elles ont causés, et né avec des talents trop médiocres pour d'aussi grandes entreprises! La philosophie nous vient d'Epicure; Gassendi, Newton, et Locke, l'ont rectifiée; je me fais honneur d'être leur disciple, mais pas davantage.

C'est vous qui, dessillant les yeux de l'univers,
Remplissez dignement cette vaste carrière,
    Soit en prose, ou soit en vers.
Vous avez dans la nuit fait briller la lumière,
Délivré les mortels de leur vaine terreur :
La Raison dans vos mains a confié son foudre;
    Vous avez réduit en poudre
    Et le Fanatisme et l'Erreur.

C'est à Bayle votre précurseur, et à vous sans doute, que la gloire est due de cette révolution qui se fait dans les esprits. Mais disons la vérité : elle n'est pas complète, les dévots ont leur parti, et jamais on ne l'achèvera que par une force majeure; c'est du gouvernement que doit partir la sentence qui écrasera l'*inf*... Des ministres éclairés peuvent y contribuer beaucoup; mais il faut que la volonté du souverain s'y joigne. Sans doute cela se fera avec le temps; mais ni vous ni moi ne serons spectateurs de ce moment tant désiré (1).

J'attends ici d'Etallonde. Vous aurez à présent reçu mes réponses, et je le crois en chemin. Je ferai pour lui ou pour vous ce qui dépendra de moi. C'est un martyr de la superstition qui mérite d'être sanctifié par la philosophie.

Ne me tirez point de l'erreur où je suis. J'en crois Le Kain. Je veux, j'espère, je désire que nous vous conservions le plus longtemps possible. Vous ornez trop votre siècle pour que je puisse être indifférent sur votre sujet. Vivez, et n'oubliez pas le solitaire de Sans-Souci. *Vale*. FÉDÉRIC.

J'ai honte de vous envoyer des vers; c'est jeter une goutte d'eau bourbeuse dans une claire fontaine. Mais j'effacerai mes solécismes en faisant du bien à *divus Etallundus*, martyr de la philosophie.

519. — DU ROI.

A Potsdam, le 29 septembre.

La meilleure recommandation de Morival sera s'il m'apprend qu'il a laissé le patriarche de Ferney en parfaite santé. Morival sera longuement interrogé sur ce sujet, car il y a des êtres privilégiés de la nature dont les moindres détails deviennent intéressants. J'apprendrai de lui les progrès de la foire qui s'établit là-bas, l'augmentation du commerce des montres, l'édification d'un nouveau théâtre, et tout ce qu'il sait du philosophe chez lequel il a passé dix-huit mois, temps le plus remarquable et le plus précieux de la vie de Morival.

Ensuite je viendrai à sa propre histoire, dont je ne sais que ce qui se trouve dans un mémoire de Loiseau (2). Il est vrai que ce jugement d'Abbeville révolte l'humanité, que l'inquisition de Rome aurait été moins sévère; mais les hommes se croient tout permis quand ils pensent combattre pour la gloire de Dieu : ils souillent les autels d'un être bienfaisant du sang de victimes innocentes.

Si ces horreurs peuvent s'excuser, c'est dans l'effervescence de quelque nouveau fanatisme : mais ces fureurs deviennent plus atroces encore quand elles se commettent de sang-froid et dans le silence des passions. La postérité aura peine à croire que le dix-huitième siècle ait vu le fanatisme le plus absurde étouffer les cris de la raison, de la nature, et de l'humanité. Morival est heureux d'être échappé des griffes de ces anthropophages sacrés : il vaut mieux habiter avec une horde de Lapons qu'avec ces monstres d'Abbeville. Un roi dont les vues sont droites, un ministère sage comme celui que vous avez présentement en France, empêcheront sans doute l'exécution de jugements iniques. Ils ne voudront pas que les lois de la France et de la Tauride soient les mêmes. Cependant ils auront toujours contre eux le clergé, armé du saint nom de la religion catholique, apostolique et romaine. Il me semble voir sortir un évêque de cette troupe de prêtres, qui, s'adressant au seizième des Louis, lui dit :

« Sire, vous êtes le seul roi dans l'univers qui portiez le » titre de Très-Chrétien; le glaive dont Dieu arma votre bras » vous est donné pour défendre l'Eglise. La religion est ou- » tragée, elle réclame votre assistance. Il faut que le sang du » coupable soit versé en expiation de l'offense, et pour le pre- » mier et le plus ancien royaume du monde. »

Je vous assure, quand même tous les encyclopédistes se trouveraient présents à cette harangue, qu'ils n'arracheraient pas des mains des prêtres la victime que ces barbares auraient résolu d'immoler.

Si d'aussi horribles scandales se commettent moins ailleurs qu'en France, il faut l'attribuer à la vivacité de votre nation qui se porte toujours aux extrêmes. Ce n'est pas seulement en France, où l'on trouve un mélange d'objets, dont les uns excitent l'admiration et les autres le blâme; je crois qu'il en est de même partout : l'homme étant imparfait lui-même, comment produirait-il des ouvrages parfaits?

Votre royaume a été subjugé par les Romains, les Saliens, les Francs, les Anglais, et par la superstition : ces conquérants ont tous promulgué des lois; ce qui a fait un chaos de votre jurisprudence. Pour bien faire, il faudrait détruire et réédifier (1). Ceux qui l'entreprendront trouveront contre eux la coutume, les préjugés, et tout le peuple attaché aux anciens usages, sans savoir les apprécier, et qui croit qu'y toucher et bouleverser le royaume, c'est la même chose.

Vous approuvez, à ce que je crois, le gouvernement de la Pensylvanie, tel qu'il est établi à présent : il n'existe que depuis un siècle; ajoutez-en encore cinq ou six à sa durée, et vous ne le reconnaîtrez plus, tant l'instabilité est une des lois permanentes de cet univers. Que des philosophes fondent le gouvernement le plus sage, il aura le même sort. Ces philosophes mêmes ont-ils toujours été à l'abri de l'erreur? N'en ont-ils pas débité aussi? Témoin les formes substantielles d'Aristote, le galimatias de Platon, les tourbillons de Descartes, les monades de Leibnitz. Que ne dirais-je pas des paradoxes dont Jean-Jacques a régalé l'Europe! si cependant on peut compter parmi les philosophes celui qui a bouleversé la cervelle de quelques bons pères de famille, au point de donner à leurs enfants l'éducation d'Emile.

Il résulte de tous ces exemples, que, malgré les bonnes intentions et les peines qu'on se donne, les hommes ne parviendront jamais à la perfection, en quelque genre que ce soit.

Mais je me suis abandonné au flux de ma plume : j'ai le *logodiarrhée*, et je barbouille inutilement du papier pour vous dire des choses que vous savez mieux que moi. Je n'ai qu'une seule excuse : c'est que, si on ne devait vous écrire que des choses que vous ignorez, on n'aurait rien à vous dire. Cependant en voici une :

Vous voulez savoir de quoi nous nous sommes entretenus en voyageant en Silésie (2) : vous saurez donc que vous m'avez récité *Mérope* et *Mahomet*, et que lorsque les cahots de la voiture étaient trop violents, j'ai appris par cœur les morceaux qui m'ont le plus frappé. C'est ainsi que je me suis occupé en route, en m'écriant parfois : Que béni soit cet heureux génie qui, présent ou absent, me cause toujours un égal plaisir!

Il y a longtemps que j'ai lu et relu vos œuvres. Le pièces polémiques qui s'y trouvent peuvent avoir été nécessaires dans les temps qu'elles ont été écrites; mais les Desfontaines, les Fréron, les Paulian, les La Beaumelle, n'empêcheront jamais que la *Henriade*, *OEdipe*, *Brutus*, *Zaïre*, *Alzire*, *Mérope*, *Sémiramis*, le *Duc de Foix*, *Oreste*, *Mahomet*, n'aillent grandement à la postérité, et qu'on ne les mette au nombre des ouvrages classiques dont Athènes, Rome, Florence et Paris ont embelli la littérature. C'est une vérité dont tous les connaisseurs conviennent, et non pas un compliment que je vous fais. *Vale*. FÉDÉRIC.

(1) Encore la Révolution prédite, et cette fois c'est par un roi. (G. A.)
(2) L'avocat Loiseau de Mauléon. Voyez, tome V, l'*Affaire La Barre*. (G. A.)

(1) Ce fut l'œuvre de la Constituante et de la Convention. (G. A.)
(2) On n'a pas la lettre où Voltaire fait cette demande. (G. A.)

520. — DU ROI.

A Potsdam, le 22 octobre.

La goutte m'a tenu lié et garrotté pendant quatre semaines : s'entend que je l'ai eue aux deux pieds, aux deux genoux, aux deux mains, et, par surcroît de faveur, au coude. A présent la fièvre et les douleurs ont cessé, et je ne souffre plus que d'un grand épuisement de forces. Pendant cet accès, j'ai reçu de Ferney deux lettres charmantes (1) ; mais eussent-elles été du grand Demiourgos, je n'aurais pu même dicter la réponse. J'ai lié connaissance avec Apollon, dieu de la médecine ; mais Apollon, dieu du Parnasse, si jamais il m'inspire, ne me communiquera ses dons qu'après que mon corps aura repris assez de forces pour en communiquer à mon cerveau.

Divus Etallundus vient d'arriver : c'est un enfant arraché aux griffes de *l'inf*... et aux flammes de l'inquisition. Il a été très bien reçu, parce qu'il m'a assuré que les médecins donnaient encore dix années de vie à son généreux défenseur, au sage du mont Jura, qui fait rougir les Welches de leurs lois et de leurs procédures barbares. D'Etallonde assure que vous avez plus d'huile dans votre lampe que n'en avaient toutes les vierges de l'Evangile. Puisse-t-elle durer toujours, et puisse au moins votre corps subsister à proportion de ce que durera votre réputation! Vous toucheriez à l'immortalité.

J'attends le retour de mes forces et de mes pensées, pour vous écrire d'un style moins laconique, en vous assurant que le malade de Sans-Souci aimera toujours le patriarche de Ferney. *Vale.* FÉDÉRIC.

521. — DU ROI.

24 octobre.

Ces jours passés, le hasard m'a fait tomber entre les mains une critique de la *Henriade*, dont La Beaumelle et Fréron sont les auteurs (2). J'ai eu la patience de parcourir leurs remarques, qui respirent plutôt l'amour de nuire, que celui de la justice et de l'impartialité. Je croyais que ces Zoïles avaient épuisé tout leur venin dans ces notes; mais quelle fut ma surprise, lorsque je trouvai des moitiés de chants de leur composition, qu'ils prétendaient insérer dans ce poëme! Ces vers, d'un style sec et décharné, ne méritent pas d'être lus par les honnêtes gens. Moi, qui suis bien loin de posséder les connaissances des d'Olivet, je me trouve en état d'en faire une bonne critique, tant leur versification est détestable. La bêtise, la basse jalousie, et la méchanceté de ces insectes du Parnasse, me firent imaginer la fable que voici :

Un beau jour certain âne, en paissant dans les bois,
Entendit préluder la tendre Philomèle,
Qui célébrait l'amour dans la saison nouvelle.
Admirateur jaloux des charmes de sa voix,
L'âne ose imaginer de l'emporter sur elle;
Sa voix rauque aussitôt se prépare à chanter
(Tout, jusqu'à l'âne même, incline à se flatter),
Mais comment réussit son désir téméraire?
Tout s'envola d'abord quand il se mit à braire.
Petits auteurs, apprenez tous
A demeurer dans votre sphère,
Où l'on se moquera de vous.

Peut-être que mes vers ne valent guère mieux que ceux de messieurs vos critiques ; ils contiennent cependant quelques vérités, qui pourraient leur faire rabattre de leur amour-propre excessif ; mais laissons ces avortons de Zoïle.

Je me flatte d'être le premier qui vous félicite de l'intendance du pays de Gex, dont on vient de vous revêtir, et sur l'érection en marquisat de votre terre de Ferney (3). A force de mérite, vous forcez votre patrie à vous témoigner sa reconnaissance. Je prends part à tout ce qui arrive d'avantageux à notre bon patriarche, et je le prie de se souvenir quelquefois du solitaire de Sans-Souci. *Vale.*

522. — DU ROI.

A Potsdam, le 4 décembre.

Aucune de vos lettres ne m'a fait autant de plaisir que celle que je viens de recevoir (1) : elle me tire des inquiétudes que la nouvelle de votre maladie m'avait causées. Il faut que le patriarche de Ferney vive longues années pour la gloire des lettres, et pour honorer le dix-huitième siècle. J'ai survécu vingt-six ans à une attaque d'apoplexie que j'eus l'année 1749 : j'espère que vous en ferez de même. Ce qu'on appelle semi-apoplexie n'est pas si dangereux ; et, en observant un bon régime, en renonçant aux soupers, j'espère que nous pourrons vous conserver encore pour la satisfaction de tous ceux qui pensent.

Vous me demandez ce que c'est que l'*esprit*. Hélas! je vous dirai tout ce qu'il n'est pas. J'en ai si peu moi-même, que je serais bien embarrassé de le définir. Si cependant vous voulez, pour vous amuser, que je fasse mon roman comme un autre, je m'en tiendrai aux notions que l'expérience m'a données.

Je suis très certain que je ne suis pas double : de là je me considère comme un être unique. Je sais que je suis un animal matériel, animé, organisé, et qui pense; d'où je conclus que la matière animée peut penser, ainsi qu'elle a la propriété d'être électrique.

Je vois que la vie de l'animal dépend de la chaleur et du mouvement : je soupçonne donc qu'une parcelle de feu élémentaire pourrait bien être la cause de l'un et de l'autre de ces phénomènes. J'attribue la pensée aux cinq sens que la nature nous a donnés: les connaissances qu'ils nous communiquent s'impriment dans les nerfs, qui en sont les messagers. Ces impressions, que nous appelons *mémoire*, nous fournissent les idées ; la chaleur du feu élémentaire, qui tient le sang dans une agitation perpétuelle, réveille ces idées, occasionne l'imagination. Selon que ce mouvement est vif et facile, les pensées se succèdent rapidement; si le mouvement est lent et embarrassé, les pensées ne viennent que de loin en loin. Le sommeil confirme cette opinion : quand il est parfait, le sang circule si doucement, que les idées sont comme engourdies, que les nerfs de l'entendement se détendent, et l'âme demeure comme anéantie. Si le sang circule avec trop de véhémence dans le cerveau, comme chez les ivrognes ou dans les fièvres chaudes, il confond, il bouleverse les idées; si quelque légère obstruction se forme dans les nerfs du cerveau, elle occasionne la folie; si une goutte d'eau se dilate dans le crâne, la perte de la mémoire s'ensuit; si enfin une goutte de sang extravasé presse le cerveau et les nerfs de l'entendement, voilà la cause de l'apoplexie.

Vous voyez que j'examine l'*âme* plutôt en médecin qu'en métaphysicien. Je m'en tiens à ces vraisemblances, en attendant mieux. Je me contente de jouir des fruits de votre entendement, de votre imagination renaissante, de votre beau génie, sans m'embarrasser si ces dons admirables nous viennent d'idées innées, ou si Dieu vous inspire toutes vos pensées, ou si vous êtes une horloge dont le cadran montre Henri IV, tandis que votre carillon sonne la *Henriade*.

Qu'un autre se fasse un labyrinthe pour s'y égarer, je me délecte dans vos ouvrages, et je bénis l'Etre des êtres de ce qu'il m'a rendu votre contemporain.

Je n'ai pu vous écrire de longtemps; je sors de mon quatorzième accès de goutte. Jamais elle ne m'a plus maltraité ; je suis à demi perclus de tous mes membres. Cela ne m'a pas empêché de voir Morival, et de m'entretenir longuement sur votre sujet. Il faut bien que nous fêtions nos martyrs ; ils souffrent pour la vérité, et les autres n'ont été que les victimes de l'erreur et de la superstition. Je m'attends de jour à autre que Morival fera des miracles. Le plus célèbre serait de confondre et de causer des remords à ses juges iniques, qui l'ont condamné à subir une mort affreuse (2).

J'ai participé à la faveur que le roi de France a faite à M. de Saint-Germain (3). Ce brave officier m'est connu depuis longtemps; il ne se rendra pas indigne de la place qu'il a obtenue. Il a tout le mérite qu'il faut pour la remplir, et un zèle bien louable pour le bien public ; ce qui doit le rendre recommandable à tous les honnêtes gens.

Je vous félicite en même temps, mon cher Voltaire ; on m'assure que vous êtes devenu directeur des impôts dans le pays de Gex, que vous réduirez toutes les taxes sous un seul titre et que l'exemple que vous donnerez de cette simplification sera introduit dans toute la France (4). Les bons esprits sont propres à tous les emplois. Un raisonnement juste, des

(1) On n'a pas ces lettres. (G. A.)
(2) *Commentaire sur la Henriade, par feu M. de La Beaumelle, revu et corrigé par M. F.* ... (G. A.)
(3) Ce bruit était faux. Voyez la lettre à Marin du 26 décembre 1775. (G. A.)

(1) Elle manque. (G. A.)
(2) Edition de Berlin : « De confondre les juges iniques qui l'ont condamné, et de leur causer des remords. » (G. A.)
(3) Il venait d'être appelé au ministère de la guerre. (G. A.)
(4) Voyez, tome V, les *Ecrits pour les habitants du pays de Gex.* (G. A.)

idées nettes, et un peu de travail, servent également d'instrument pour les arts, pour la guerre, pour les finances, et pour le commerce.

Il sera donc dit que celui dont l'imagination enfanta la *Henriade*, l'*OEdipe*, et tant d'autres admirables tragédies, que le traducteur de Newton, l'auteur de l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, l'oracle de la tolérance, l'émule de l'Arioste, aura encore instruit sa nation dans l'art de soulager les peuples dans la perception des impôts.

Nous ne connaissons pas trop Homère, mais Virgile n'était que poëte. Racine n'écrivait pas bien en prose ; Milton n'avait été que l'esclave du tyran de sa patrie : il n'y a que vous seul qui ayez réuni tant de genres différents. Vivez donc pour éclairer votre patrie dans cette nouvelle carrière ; elle vous devra son goût, sa raison, et les laboureurs leur conservation. Quel bien de plus vous reste-t-il à faire, sinon de ne pas oublier le solitaire de Sans-Souci, qui vous admire trop pour que vous ne l'aimiez pas un peu? *Vale.* FÉDÉRIC.

523. — DU ROI.

A Potsdam, le 5 décembre.

Je vous ai mille obligations de la semence que vous avez bien voulu m'envoyer (1). Qui aurait dit que notre correspondance roulerait sur l'art de Triptolème, et qu'il s'agirait entre nous deux qui cultiverait le mieux son champ? C'est cependant le premier des arts, et sans lequel il n'y aurait ni marchands, ni rois, ni courtisans, ni poëtes, ni philosophes. Il n'y a de vraies richesses que celles que la terre produit. Améliorer ses terres, défricher des champs incultes, saigner des marais, c'est faire des conquêtes sur la barbarie, et procurer de la subsistance à des colons qui, se trouvant en état de se marier, travaillent gaiement à perpétuer l'espèce, et augmentent le nombre des citoyens laborieux.

Nous avons imité ici les prairies artificielles des Anglais ; ce qui réussit très bien, et a fait augmenter nos bestiaux d'un tiers. Leur charrue et leur semoir n'ont pas eu le même succès : la charrue, parce qu'en partie nos terres sont trop légères; le semoir, parce qu'il est trop cher pour le peuple et pour les paysans.

En revanche nous sommes parvenus à cultiver la rhubarbe dans nos jardins; elle conserve toutes ses propriétés, et ne diffère point, pour l'usage, de celle qu'on fait venir des pays orientaux.

Nous avons gagné cette année dix mille livres de soie, et l'on a augmenté les ruches à miel d'un tiers.

Ce sont là les hochets de ma vieillesse, et les plaisirs qu'un esprit, dont l'imagination est éteinte, peut goûter encore. Il n'est pas donné à tout le monde d'être immortel comme vous. Notre bon patriarche est toujours le même. Pour moi, j'ai déjà envoyé une partie de ma mémoire, le peu d'imagination que j'avais, et mes jambes, sur les bords du Cocyte. Le gros bagage prend les devants, en attendant que le corps de bataille le suive. C'est une disposition d'arrière-garde à laquelle Feuquières (2) et M. de Saint-Germain donneraient leur approbation.

J'espère que vous continuerez de me donner de bonnes nouvelles de votre santé, qui certainement ne m'est pas indifférente, et que vous vous souviendrez quelquefois du solitaire de Sans-Souci. *Vale.* FÉDÉRIC.

524. — DU ROI.

13 décembre.

Le courrier du Bas-Rhin (3) écrit de Clèves souvent des sottises, et rarement de bonnes choses ; on s'est borné jusqu'ici à contenir sa plume, quelquefois trop hardie, sur le sujet des souverains. Comme je ne lis point ces feuilles, j'ignore parfaitement leur contenu (4). S'il s'est avisé de faire l'apologie des juges et du procès de ce malheureux La Barre, il donnera au public une mauvaise opinion de son caractère moral, ou de son jugement; il était permis chez les Romains de plaider les causes d'accusés dont le crime était douteux, mais les avocats abandonnaient celles des scélérats. Hortensius se désista de la défense de Verrès convaincu de méchantes actions, et Cicéron nous apprend qu'il abandonna, par la même raison, un esclave d'Oppianicus, pour lequel il avait commencé à plaider. Je ne puis citer de plus illustres exemples au gazetier de Clèves que ceux de deux consuls romains ; pour les égaler, il faudra qu'il se résolve à chanter la palinodie, et j'espère que les ministres auront assez de crédit sur lui pour qu'il prenne généreusement le parti de se rétracter. Morival est à Berlin, où il étudie la géométrie et la fortification chez un habile professeur; il pourra fournir le mémoire aux ministres, qui s'en serviront pour condamner les mensonges du gazetier.

Mais vous me demandez des nouvelles de ma santé, et vous ne m'en donnez pas de la vôtre. Cela n'est pas bien. Je n'ai que la goutte, qu'on chasse par le régime et la patience; mais malheureusement vous avez été atteint d'un mal plus dangereux. Vous croyez qu'on ne prend qu'un intérêt tiède à votre santé ; cela vous trompe. Il y a quelques bons esprits qui craignent avec moi que le trône du Parnasse ne devienne vacant. J'ai reçu une lettre de Grimm, qui vous a vu : cette lettre ne me rassure pas assez; il faut que le vieux patriarche de Ferney m'écrive qu'il se trouve soulagé, et qu'il me tranquillise lui-même. Croyez que vous me devez cette consolation, comme à celui de tous vos admirateurs qui vous rend le plus de justice. *Vale.*

525. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 21 décembre.

Sire, il n'y a jamais eu ni de roi ni de goutteux plus philosophe que vous. Il faut que vous soyez comme celui (1) qui disait : *Non, la goutte n'est point un mal.* Vos réflexions sur cette machine, qui a, je ne sais comment, la faculté d'éternuer par le nez, et de penser par la cervelle, valent mieux que tout ce que les docteurs en grec et en hébreu ont jamais dit sur cette matière.

Votre majesté est actuellement dans le cas de Xénophon, qui s'occupait de l'agriculture dans le loisir de la paix. Mais ce n'est pas après une retraite de dix mille, c'est après des victoires de cinquante mille.

Je crois que vous aurez un peu de peine à faire produire à votre sablonnière du Brandebourg d'aussi riches moissons que celles des plaines de Babylone, quoique à mon avis vous valiez beaucoup mieux que tous les rois de ce pays-là. Mais du moins vos soins rendront la Marche, et la nouvelle Marche, et la Poméranie, plus fertiles que le pays de Salomon, qu'on appela si mal à propos *la terre promise*, et qui était encore plus sablonneux que le chemin de Berlin à Sans-Souci.

Votre majesté est trop bonne de daigner jeter les yeux sur mes petits travaux rustiques. Elle m'encourage en m'approuvant. Je n'ai qu'un petit coin de terre à défricher, et encore est-il un des plus mauvais de l'Europe. Vous daignez encourager de même ma chétive faculté intellectuelle, en me persuadant qu'une demi-apoplexie n'est qu'une bagatelle : je ne savais pas que votre majesté eût jamais eu affaire à un pareil ennemi. Vous l'avez vaincu comme tous les autres, et vous triomphez enfin de la goutte, qui est plus formidable. Vous tendez une main protectrice du haut de votre génie à ma petite machine pensante : je serai assez hardi, dans quelque temps, pour mettre à vos pieds des lettres assez scientifiques, assez ridicules, que j'ai pris la liberté d'écrire à M. Pauw, sur ses Chinois, ses Egyptiens, et ses Indiens (2).

La barbare aventure du général Lally, le désastre et les friponneries de notre compagnie des Indes, m'ont mis à portée de me faire instruire de bien des choses concernant l'Inde et les anciens brachmanes. Il m'a paru évident que notre sainte religion chrétienne est uniquement fondée sur l'antique religion de Brama. Notre chute des anges qui a produit le diable, et le diable qui a produit la damnation du genre humain, et la mort de Dieu pour une pomme, ne sont qu'une misérable et froide copie de l'ancienne théologie indienne. J'ose assurer que votre majesté trouvera la chose démontrée.

Je ne connais point M. Pauw. Mes lettres sont d'un petit bénédictin tout différent de M. Pernetti (3). Je trouve ce M. Pauw un très habile homme, plein d'esprit et d'imagination; un peu systématique à la vérité, mais avec lequel on peut s'amuser et s'instruire.

J'espère mettre, dans un mois ou deux, ce petit ouvrage de saint Benoît à vos pieds.

On me mande qu'on a imprimé à Berlin une traduction

(1) Voyez la lettre à d'Etallonde du 27 décembre 1775. (G. A.)
(2) Né en 1648, mort en 1711. Dans la guerre de 1688, il avait, comme Saint-Germain dans la guerre de Sept-Ans, sauvé les débris d'armées battues. (G. A.)
(3) C'était le titre du journal qui se publiait à Clèves. (G. A.)
(4) On n'a pas la lettre où Voltaire dénonce le journaliste. (G. A.)

(1) Posidonius. (G. A.)
(2) Voyez, tome V, les *Lettres chinoises, indiennes et tartares.* (G. A.)
(3) Ex-bénédictin, conservateur de la bibliothèque de Berlin. (G. A.)

fort bonne (1) d'Ammien-Marcellin, avec de notes instructives: comme cet Ammien-Marcellin était contemporain du grand Julien, que nos misérables prêtres n'osent plus appeler *apostat*, souffrez, sire, que je prenne une liberté avec celui auquel il n'a manqué, selon moi, pour être en tout très supérieur à ce Julien, que de faire à peu près ce qu'il fit, et que je n'ose pas dire (2).

Cette liberté est de supplier votre majesté d'ordonner qu'on m'envoie par les Michelet et Gérard un exemplaire de cet ouvrage. Je vous demande très humblement pardon de mon impudence; tout ce qui regarde ce Julien m'est précieux, mais vos bontés me le sont bien davantage.

Je me mets à vos pieds plus que jamais; je me flatte qu'ils ne sont plus enflés du tout.

526. — DU ROI.

10 janvier 1776.

Votre lettre m'est venue bien à propos. Les gazetiers nous avaient tous alarmés par les nouvelles qu'ils débitaient de votre maladie. Je suis charmé qu'ils aient menti sur ce sujet, comme selon leur coutume. Le dernier accident, qui vous est arrivé, vous oblige à vous ménager dorénavent plus que par le passé. Je pense qu'il faudrait se contenter d'un repas par jour, dîner à midi, pour laisser à l'estomac le temps d'achever sa digestion avant les heures du sommeil. J'ai reçu du grand-seigneur un présent de baume de la Mecque; il est de la première main. Si votre médecin juge que l'usage de ce baume vous puisse être utile, je vous en enverrai très volontiers une fiole. Voici le livre que vous me demandez (3); le traducteur se plaint de l'obscurité de son original; il a eu toutes les peines du monde à deviner le sens de quelques passages. Messieurs nos académiciens se mettent à traduire; en quoi ils me font plaisir, parce qu'ils me mettent en état de lire des ouvrages des anciens, qui jusqu'ici ont été ou mal traduits, ou traduits en vieux français, ou point du tout. Les livres sont les hochets de ma vieillesse, et leur lecture, le seul plaisir dont je jouisse. J'avoue qu'excepté la Libye, peu d'Etats peuvent se vanter de nous égaler en fait de sable; cependant nous défrichons cette année soixante et seize mille arpents de prairies; ces prairies nourriront sept mille vaches; ce fumier engraissera et corrigera notre sable, et les moissons en vaudront mieux. Je sais qu'il n'est pas donné aux hommes de changer la nature des choses; mais je pense qu'à force d'industrie et de travail on parvient à corriger un terrain stérile, et qu'on peut en faire une terre médiocre; et voilà de quoi nous contenter.

J'ai lu à l'abbé Pauw votre lettre; il a été pénétré des choses obligeantes que vous écrivez sur son sujet; il vous estime et vous admire; mais je crois qu'il ne changera pas d'opinion au sujet des Chinois: il dit qu'il en croit plus l'ex-jésuite Parennin, qui a été dans ce pays-là, que le patriarche de Ferney, qui n'y a jamais mis les pieds. Vous voudrez bien que je garde la neutralité, et que j'abandonne les Chinois, et leur cause, aux avocats qui plaident pour et contre eux. L'empereur de la Chine ne se doute certainement pas que sa nation va être jugée en dernier ressort en Europe, et que des personnes qui n'ont jamais mis le pied à Pékin décideront de la réputation de son empire. Il faut l'avouer, les Européans sont plus curieux que les habitants des autres parties de notre globe; ils vont partout, ils veulent tout savoir, ils veulent convertir tous les peuples chez lesquels ils pénètrent, et ils apprécient le mérite de chaque province.

J'attends avec impatience les ouvrages que vous voulez bien m'envoyer (4). Vous savez le cas que je fais de tout ce qui part de votre plume; mais j'avoue en même temps mon extrême ignorance sur les mœurs des peuples du Mogol, du Japon, et de la Chine; j'ai borné mon attention à l'Europe; cette connaissance est d'un usage journalier et nécessaire. Ce que je pourrai ramasser d'érudition sur le Mogol, l'Arabie, et le Japon, serait l'objet d'une vaine curiosité. Je ne connais de l'empereur de la Chine que les mauvais vers qu'on lui attribue (5); s'il n'a pas de meilleurs poëtes à Pékin, personne n'apprendra cette langue pour pouvoir lire de pareilles poésies; et tant que la fatalité ne fera pas naître le génie d'un Voltaire dans ce pays-là, je m'embarrasserai peu du reste. Vivez donc, mon cher marquis, mon cher intendant, pour soulager le pays de Gex, pour donner un exemple à votre patrie d'un gouvernement philosophique, et pour la satisfaction de tous ceux qui s'intéressent vivement comme moi à la conservation du Protée de Ferney. *Vale.*

(1) Par de Moulines, né à Berlin en 1728, mort en 1802. (G. A.)
(2) C'était de détruire la religion chrétienne. (G. A.)
(3) La traduction d'Ammien-Marcellin. (G. A.)
(4) Les *Lettres chinoises, indiennes et tartares*. (G. A.)
(5) *Eloge de la ville de Moukden*. (G. A.)

527. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 17 janvier.

Sire, il y avait autrefois vers le cinquante-troisième degré de latitude un bel aigle, dont le vol était admiré dans toutes les latitudes du monde. Un petit rat était sorti de sa souricière, pour aller contempler l'aigle, et il fut épris d'une violente passion pour ce roi des oiseaux; le rat vieillit depuis dans sa retraite, et fut réduit à ronger des livres; encore les rongeait-il fort mal, parce qu'il n'avait plus de dents. L'aigle conserva toujours son beau bec, mais il eut mal à ses royales pattes.

Ce qu'on ne croira jamais, c'est que cet aigle, pendant sa maladie, s'amusait quelquefois à faire de fort jolis vers, qu'il daignait envoyer au rat. Puisque les chênes de Dodone parlaient, pourquoi un aigle ne ferait-il pas des vers? Le rat devenu décrépit ne pouvait plus faire que de la prose : il prit la liberté d'envoyer à son ancien patron l'aigle quelques feuillets d'un ancien livre qu'il avait trouvé dans une bibliothèque; ces fragments commençaient à la page 86 (1).

Les choses dont il est parlé dans ces fragments sont très vraies et très singulières. Le rat s'imagina qu'elles pourraient amuser l'aigle. S'il se trompa, on peut lui pardonner, car, dans le fond, il n'avait que de bonnes intentions; il ne voyait pas la vérité avec un coup d'œil d'aigle, mais il l'aimait tant qu'il pouvait. C'était même pour cultiver cette vérité et pour la contempler de plus près, qu'il avait fait autrefois un voyage dans la moyenne région de l'air pour se mettre sous la protection de son aigle, auquel il resta attaché bien respectueusement et bien tendrement jusqu'à ce qu'il fut mangé des chats.

P.-S. Si par hasard sa majesté l'aigle pouvait s'amuser de ces chiffons, son vieux vassal le rat lui enverrait tout l'ouvrage par les chariots de poste, dès qu'il sera imprimé.

528. — DE VOLTAIRE.

29 janvier.

Sire, je reçois dans ce moment la lettre charmante dont votre majesté m'honore, du 2 décembre (2); elle me rend la force, elle me fait oublier tous les maux auxquels je suis souvent près de succomber.

Je ne fais assurément nulle comparaison entre vous et l'empereur Kien-long, quoiqu'il soit arrière-petit-fils d'une vierge céleste, sœur de Dieu. J'ai pris la liberté de m'égayer un peu sur cette généalogie (3), qui est beaucoup plus commune qu'on ne croyait; je n'ai fait tout ce badinage que pour dissiper mes souffrances; s'il peut amuser votre majesté un moment, ma peine n'est pas perdue.

L'ancienne religion des brachmanes est évidemment l'origine du christianisme; vous en serez convaincu si vous daignez lire la lettre sur l'Inde, et cela pourra peut-être amuser davantage votre esprit philosophique : tout ce que je dis des brachmanes est puisé mot à mot dans des écrits authentiques, que M. Pauw connaît mieux que moi.

Je pense absolument comme lui sur ceux qui croient connaître mieux la Chine que ce père Parennin, homme très savant et très sensé, qui avait demeuré trente ans à Pékin.

Au reste, ces lettres sont sous le nom d'un jeune bénédictin qui voudrait être un peu philosophe, et qui s'adresse à M. Pauw comme à son maître, en dépit de saint Benoît et de saint Idulphe.

Il est vrai, sire, que je fais plus de cas de vos soixante-seize mille journaux de prairies et des sept mille vaches qui vous devront leur existence, que des romans théologiques des Chinois et des Indiens; mais l'empereur Kien-long défriche aussi, et on prétend même que sa charrue vaut mieux que sa lyre. Vous êtes assurément le seul roi sur ce globe qui soyez supérieur dans tous les genres.

Vous ressembleriez à Apollon comme deux gouttes d'eau, si vous n'aviez pas pris si longtemps pour votre patron un autre saint nommé Mars; car Apollon bâtissait comme vous

(1) C'est-à-dire que Voltaire envoyait à Frédéric la neuvième des *Lettres chinoises*, etc. (G. A.)
(2) On n'a pas de lettre à cette date. Voltaire répond ici à la lettre du 4 décembre 1775, et surtout à celle du 10 janvier 1776. (G. A.)
(3) Voyez la première des *Lettres chinoises*, etc. (G. A.)

des palais, cultivait des prairies, était le dieu de la musique et de la poésie ; de plus, vous êtes médecin comme lui, car votre majesté pousse la bonté jusqu'à vouloir m'envoyer une fiole du baume de la Mecque. C'est un remède souverain pour la maladie de poitrine dont ma nièce est attaquée, et pour la faiblesse extrême où je suis. Non seulement votre majesté fait le charme de ma vie, mais elle la prolonge : le reste de mes jours doit lui être consacré.

Je la remercie de l'Ammien-Marcellin, dont on m'a dit que les notes étaient très instructives. Cet Ammien était un superstitieux personnage qui croyait aux démons de l'air et aux sorciers, comme tout le monde y croyait de son temps, comme les Welches y ont cru du temps même de Louis XIV, comme les Polonais y croient plus que jamais; car on dit qu'ils viennent de brûler sept pauvres vieilles femmes accusées d'avoir fait manquer la récolte par des paroles magiques.

Je ne sais, sire, si je ne me suis pas démis à vos pieds de mon marquisat; je n'ai voulu accepter aucune récompense du peu de peine que j'ai prise pour le petit pays dont j'ai fait ma patrie.

J'ai quatre-vingt-deux ans, je n'ai point d'enfants; l'érection d'une terre en marquisat demande des soins au-dessus de mes forces; je ne désire à présent d'autres honneurs que celui d'être toujours protégé par le roi Frédéric-le-Grand, à qui je suis attaché avec le plus profond respect jusqu'au dernier moment de ma vie.

529. — DU ROI.

A Potsdam, le 13 février.

La fable du rat et de l'aigle vaut bien celle de l'âne et du rossignol (1). L'aigle troquerait volontiers avec le rat, si par ce troc il pouvait s'approprier les rares talents du dernier. Mais il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe, de même que n'est pas Protée qui veut.

Dans la fable, jadis dans la Grèce inventée,
Nous admirons surtout le grand art de Protée,
Qui toujours à propos sachant se transformer,
A tous les cas divers pouvait se conformer;
Mais, bien plus merveilleux encor que cette fable,
Voltaire la rendit, de nos jours, véritable.

En effet, il n'y a point de mutation dont vous ne soyez susceptible ; et pour vous rendre entièrement universel, il ne nous manque de vous qu'un ouvrage sur la tactique. Je l'attends incessamment comme devant éclore de votre universalité.

J'ai lu la brochure que vous m'avez envoyée (2), et j'espère bien que vous voudrez y joindre la continuation, qui contiendra sans doute des découvertes et des combinaisons curieuses.

Je viens d'essuyer encore un violent accès de goutte qui me met bien bas. Il faut que la belle saison vienne à mon secours pour me rendre mes forces. En attendant, le marquis de Ferney, intendant du pays de Gex, soulagera les peuples du fardeau des impôts ; il réglera les corvées, et donnera l'échantillon de ce qui pourra servir à établir le bonheur des Welches. Je finirai ma lettre comme Boileau, épître à *Louis XIV* : « J'admire et je me tais. » *Vale.* FÉDÉRIC.

530. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 11 mars.

Sire, l'infatigable Achille sera-t-il toujours pris par le pied? L'ingénieux et sage Horace souffrira-t-il toujours de cette main qui a écrit de si belles choses? Vos fréquents accès de goutte alarment ce pauvre vieillard qui vous dit autrefois qu'il voudrait mourir à vos pieds, et qui vous le dit encore. La saison où nous sommes est bien malsaine ; notre printemps n'est pas celui que les Grecs ont tant chanté; nous avons cru, nous autres pauvres habitants du septentrion, que nous avions aussi un printemps, parce que les Grecs en avaient un; mais nous n'avons en effet que des vents, du froid, et des orages. Votre majesté brave tout cela, dès qu'elle est quitte de sa goutte : il n'en est pas de même des octogénaires, qui ne peuvent remuer, et à qui la nature n'a laissé qu'une main pour avoir l'honneur de vous écrire, et un cœur pour regretter le temps où il était auprès de vous.

(1) Voyez la lettre de Frédéric du 24 octobre 1775. (G. A.)
(2) La neuvième des *Lettres chinoises.* (G. A.)

Puisque votre majesté m'ordonne de lui envoyer la correspondance d'un bénédictin avec M. Pauw, je la mets à vos pieds ; j'en retranche un fatras de pièces étrangères qui grossissaient cet inutile volume; j'y laisse seulement un petit ouvrage (1) de Maxime de Madaure, célèbre païen, ami de saint Augustin, célèbre chrétien. Il me semble que ce Maxime pensait à peu près comme le héros de nos jours, et qu'il avait l'esprit plus conséquent et plus solide que M. l'évêque d'Hippone. Le paquet est un peu gros pour partir par la poste, mais votre majesté l'ordonne.

Je lui souhaite la santé et la longue vie du maréchal Keith; je lui souhaite un doux repos, qu'il a bien mérité par son activité en tout genre. Je suis au désespoir de mourir loin de lui ; j'ose lui demander avec autant de respect que de tendresse la continuation de ses bontés.

531. — DU ROI.

A Potsdam, le 19 mars.

Il est vrai, comme vous le dites, que les chrétiens ont été les plagiaires grossiers des fables qu'on avait inventées avant eux. Je leur pardonne encore les *vierges* en faveur de quelques beaux tableaux que les peintres en ont faits; mais vous m'avouerez cependant que jamais l'antiquité ni quelque autre nation que ce soit n'a imaginé une absurdité plus atroce et plus blasphématoire que celle de manger son dieu. C'est le dogme le plus révoltant, le plus injurieux à l'Etre suprême, le comble de la folie et de la démence. Les gentils, il est vrai, faisaient jouer à leurs dieux des rôles assez ridicules, en leur prêtant toutes les passions et les faiblesses humaines. Les Indiens font incarner trente fois leur *Sammonocodom*, à la bonne heure : mais tous ces peuples ne mangeaient point les objets de leur adoration. Il n'aurait été permis qu'aux Egyptiens de dévorer leur dieu Apis. Et c'est ainsi que les chrétiens traitent l'autocrateur de l'univers.

Je vous abandonne, ainsi qu'à l'abbé Pauw, les Chinois, les Indiens, et les Tartares. Les nations européanes me donnent tant d'occupation, que je ne sors guère avec mes méditations de cette partie la plus intéressante de notre globe. Cela n'empêche pas que je n'aie lu avec plaisir les dissertations que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Comment recevrait-on autrement ce qui sort de votre plume ? L'abbé Pauw prétend savoir que l'empereur Kien-long est mort (2), que son fils gouverne à présent, et que le défunt empereur a exercé d'énormes cruautés envers les jésuites. Peut être veut-il que je prenne fait et cause contre Kien long, d'autant plus qu'il sait combien je protége les débris du troupeau de saint Ignace. Mais je demeure neutre, plus occupé d'apprendre si la colonie de Penn continuera de pratiquer ses vertus pacifiques, ou si, tout quakers qu'ils sont, ils voudront défendre leur liberté et combattre pour leurs foyers (3). Si cela arrive, comme il est apparent, vous serez obligé de convenir qu'il est des cas où la guerre devient nécessaire, puisque les plus humains de tous les peuples la font.

Ammien-Marcellin doit être bien près de Ferney, à compter le temps qu'on vous l'a expédié. Nos académiciens conviennent tous que c'est un des auteurs de l'antiquité les plus difficiles à traduire, à cause de son obscurité. Il est sûr que si d'ailleurs nous ne surpassons pas les anciens en autre chose, du moins écrit-on mieux dans ce siècle qu'à Rome après les douze Césars. La méthode, la clarté, la netteté, règnent dans tous les ouvrages, et l'on ne s'égare pas dans des épisodes, comme les Grecs en avaient l'habitude.

Je n'aime point les auteurs qu'on admire en bâillant, fussent-ils même empereurs de la Chine. Mais j'aime ceux qu'on lit et qu'on relit toujours volontiers, comme les ouvrages d'un certain patriarche de Ferney, dont l'antiquité nous fournit quelques-uns de la même trempe.

Il faut, par toutes ces raisons, que vous ne mouriez point, et que, tandis que le parlement, qui radote, vous brûle à Paris (4), vous preniez de nouvelles forces pour confondre les tuteurs des rois, et ceux qui empoisonnent les âmes du venin de la superstition. Ce sont les vœux d'un pauvre goutteux, qui se réjouit de sa convalescence, jouissant par là du plaisir de vous admirer encore. *Vale.* FÉDÉRIC.

(1) *Sophronime et Adelos.* Voyez, tome VI, aux DIALOGUES. (G. A.)
(2) Il ne mourut qu'en 1795. (G. A.)
(3) Il y avait un an qu'en Amérique les hostilités étaient commencées, et le congrès siégeait à Philadelphie. (G. A.)
(4) On venait de brûler le livre de Boncerf sur les *Inconvénients des droits feodaux*, et cet ouvrage avait été d'abord attribué à Voltaire. (G. A.)

532. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, le 30 mars.

Sire, si votre camarade l'empereur Kien-long est mort, comme on vous l'a dit, j'en suis très fâché. Votre majesté sait assez combien j'aime et révère les rois qui font des vers; j'en connais un qui en fait assurément de bien meilleurs que Kien-long, et à qui je serai bien attaché jusqu'à ce que j'aille faire ma cour là-bas à feu l'empereur chinois.

Nous avons actuellement en France un jeune roi, qui, à la vérité, ne fait point de vers, mais qui fait d'excellente prose. Il a donné en dernier lieu sept beaux ouvrages, qui sont tous en faveur du peuple (1). Les préambules de ces édits sont des chefs-d'œuvre d'éloquence, car ce sont des chefs-d'œuvre de raison et de bonté. Le parlement de Paris lui a fait des remontrances séduisantes : c'était un combat d'esprit; s'il avait fallu donner un prix au meilleur discours, les connaisseurs l'auraient donné au roi, sans difficulté.

Ce droit d'enregistrer et de remontrer, que vous ne connaissez pas dans votre royaume, est fondé sur l'ancien exemple d'un prévôt de Paris du temps de saint Louis, et de votre Conrad Hohenzollern II, lequel prévôt s'avisa de tenir un registre de toutes les ordonnances royales, en quoi il fut imité par un greffier du parlement nommé Jean Montluc, en 1313. Les rois trouvèrent cette invention fort utile. Philippe de Valois fit enregistrer au parlement ses droits de *régale*. Charles V prit la même précaution pour le fameux édit de la majorité des rois à quatorze ans. Des traités de paix furent souvent enregistrés; on ne savait pas dans ce temps-là ce que c'était que des remontrances. Les premières remontrances sur les finances furent faites sous François Ier, pour une grille d'argent massif qui entourait le tombeau de saint Martin. Ce saint n'ayant nullement besoin de sa grille, et François Ier ayant grand besoin d'argent comptant, il prit la grille, qui lui fut cédée par les chanoines de Tours, et dont le prix devait être remboursé sur les domaines de la couronne. Le parlement représenta au roi l'irrégularité de ce marché. Voilà l'origine de toutes les remontrances qui ont depuis tant embarrassé nos rois, et qui ont enfin produit la guerre de la Fronde dans la minorité de Louis XIV. Nous n'avons pas de Fronde à craindre sous Louis XVI; nous avons encore moins à craindre les horreurs ridicules des jésuites, des jansénistes, et des convulsionnaires. Il est vrai que nos dettes sont aussi immenses que celles des Anglais; mais nous goûtons tous les biens de la paix, d'un bon gouvernement, et de l'espérance. Votre majesté a bien raison de me dire que les Anglais ne sont pas aussi heureux que nous; ils se sont lassés de leur félicité. Je ne crois pas que mes chers quakers se battent; mais ils donneront de l'argent, et on se battra pour eux. Je ne suis pas grand politique, votre majesté le sait bien; mais je doute beaucoup que le ministère de Londres vaille le nôtre. Nous étions ruinés, les Anglais se ruinent aujourd'hui : chacun son tour.

Pour vous, sire, vous bâtissez des villes et des villages; vous encouragez tous les arts, et vous n'avez plus pour ennemi que la goutte; j'espère qu'elle fera sa paix avec votre majesté, comme ont fait tant d'autres puissances.

Quant aux jésuites que vous aimez tant, la protection que vous leur donnez est bien noble dans un excommunié, tel que vous avez l'honneur de l'être; j'ai quelque droit, en cette qualité, de me flatter aussi de la même protection. Je ne crois point, comme M. Pauw, que l'empereur Kien-long ait traité cruellement les jésuites qui étaient dans son empire. Le père Amiot avait traduit son poëme; on aime toujours son traducteur, et je maintiens qu'un monarque qui fait des vers ne peut être cruel.

J'oserai demander une grâce à votre majesté : c'est de daigner me dire lequel est le plus vieux de milord Maréchal ou de moi; je suis dans ma quatre-vingt-troisième année, et je pense qu'il n'en a que quatre-vingt-deux. Je souhaite que vous soyez un jour dans votre cent-douzième.

533. — DU ROI.

A Potsdam, le 8 avril.

J'ai lu avec plaisir les lettres curieuses que vous avez bien voulu m'envoyer. J'ai beaucoup ri de l'anecdote sur Alexandre, rapportée par Oléarius (2). L'abbé Pauw est tout vain de ce que ces lettres lui sont adressées; il croit n'avoir aucune dispute avec vous pour le fond des choses; il croit qu'il ne diffère de vos opinions sur les Chinois que de quelques nuances; il croit que l'empire de la Chine remonte à la plus haute antiquité, qu'on y connaît les principes de morale, que les lois y sont équitables : mais il est aussi très persuadé qu'avec ces lois et cette morale les hommes sont les mêmes à Pékin qu'à Paris, à Londres et à Naples.

Ce qui le révolte le plus contre cette nation, c'est l'usage barbare d'exposer les enfants, c'est la friponnerie invétérée dans ce peuple, ce sont les supplices plus atroces que ceux dont on ne se sert encore que trop en Europe.

Je lui dis : Mais ne voyez-vous pas que le patriarche de Ferney suit l'exemple de Tacite? Ce Romain, pour animer ses compatriotes à la vertu, leur proposait pour modèle de candeur et de frugalité nos anciens Germains, qui certainement ne méritaient alors d'être imités de personne. De même M. de Voltaire se tue de dire à ses Welches : Apprenez des Chinois à récompenser les actions vertueuses; encouragez comme eux l'agriculture, et vous verrez vos landes de Bordeaux et votre Champagne-Pouilleuse, fécondées par vos travaux, produire d'abondantes moissons : faites de vos encyclopédistes des mandarins, et vous serez bien gouvernés. Si les lois sont uniformes et les mêmes dans tout le vaste empire de la Chine, ô Welches! n'êtes-vous pas honteux de ce que dans votre petit royaume vos lois changent à chaque poste, et qu'on ne sait jamais par quelle coutume on est jugé?

L'abbé me répond que vous faites fort bien; mais il prétend que la Chine n'est ni si heureuse ni si sage que vous le soutenez, et qu'elle est rongée par des abus plus intolérables que ceux dont on se plaint dans notre Occident.

Il me semble donc que votre dispute se réduit à ceci : Est-il permis d'employer des mensonges officieux pour parvenir à de bonnes fins? On pourra soutenir le pour et le contre, et sur cette question les avis ne se réuniront jamais.

Pour moi, pauvre Achille, si tant y a, je ne suis invulnérable ni aux talons, ni aux genoux, ni aux mains. La goutte s'est promenée successivement dans tout mon corps, et m'a donné une bonne leçon de patience. Il n'y a que ma tête qui est demeurée hors d'atteinte. A présent j'ai fait divorce avec cette harpie, et j'espère au moins d'en être délivré pour un temps. Il faut bien que notre frêle machine soit détruite par le temps qui absorbe tout. Mes fondements sont déjà sapés; je défends encore la citadelle, et j'abandonne les ouvrages extérieurs à la force majeure, qui bientôt m'achèvera par quelque assaut bien préparé.

Mais tout cela ne m'embarrasse guère, pourvu que j'apprenne que le Protée de Ferney a eu quelques succès contre *l'inf*..., qu'il éclaire encore la littérature, la raison, les finances, etc. Cela me suffit, et j'espère qu'il n'oubliera pas l'ex-jésuite de Sans-Souci. *Vale*. FÉDÉRIC.

Je reçois une lettre de ma nièce de Hollande (1), qui me marque qu'un mandarin chinois étant arrivé à La Haye, elle avait eu la curiosité de le voir et de lui parler par le moyen d'un interprète, qu'il passait pour être fort ignorant et pour avoir peu d'esprit. L'abbé Pauw triomphe de cette nouvelle. Je lui ai répondu qu'une hirondelle ne fait pas le printemps, et qu'il faut nécessairement, selon les lois éternelles de la nature, que sur une population de cent soixante millions d'âmes, dont vous gratifiez la Chine, il y ait au moins quatre-vingt-dix millions de bêtes et d'imbéciles, et que la mauvaise étoile de la Chine a voulu que précisément un être de cette espèce eût fait le voyage de Hollande. Si je ne l'ai pas assez réfuté, je vous abandonne le reste.

534. — DU ROI.

Potsdam, le 20 avril.

L'abbé Pauw, qui marque une foi sincère pour toutes les relations des jésuites de la Chine, est sûr de la mort de l'empereur Kien-long, parce qu'ils l'ont annoncée. Pour moi, en qualité de rigide pyrrhonien, je crois qu'il n'est ni mort ni vivant. La curiosité s'affaiblit avec l'âge; l'on se resserre dans une sphère plus bornée. Walpole disait : J'abandonne l'Europe à mon frère (2), et ne me réserve que l'Angleterre. Moi, je me contente de ce qui s'est fait, de ce qui se fait, et de ce qui pourra arriver dans notre Europe.

---

(1) Voyez, tome V, aux OPUSCULES, les *Edits de S. M. Louis XVI*. (G. A.)

(2) Voyez, tome V, la onzième des *Lettres chinoises*. (G. A.)

(1) Frédérique-Sophie-Wilhelmine, femme de Guillaume V, prince d'Orange. (G. A.)

(2) Horace Walpole, qui fut ambassadeur en France, et ministre plénipotentiaire dans les Provinces-Unies. (G. A.)

Louis XVI attire bien autrement ma curiosité que l'empereur Kien-long. J'ai lu un placet, ou plutôt un remerciement du pays de Gex (1), adressé à ce monarque; et dans l'intérieur de mon âme, j'ai béni le bien que ce souverain a fait, ainsi que ceux qui lui ont donné d'aussi bons conseils. Le parlement aurait dû applaudir aux édits de son souverain, au lieu de lui faire des remontrances ridicules. Mais le parlement est composé d'hommes, et la fragilité des vertus humaines se cache moins dans les délibérations des grands corps, que dans les résolutions prises entre peu de personnes.

Si notre espèce n'abusait pas de tout généralement, il n'y aurait point de meilleure institution que celle d'une compagnie qui eût droit de faire des représentations aux souverains sur les injustices qu'ils seraient au moment de commettre. Nous voyons en France combien peu cette compagnie pense au bien du royaume. M. Turgot a même trouvé dans les papiers de ses prédécesseurs les sommes qu'il en a coûté à Louis XV pour corrompre les conseillers de son parlement afin de leur faire enregistrer, sans opposition, je ne sais quels édits.

Comme vos Français sont possédés de la manie anglicane, ils ont imité, en se laissant corrompre, ce qu'il y a de plus blâmable en Angleterre. Les républicains prétendent avoir le droit de vendre leur voix : mais des juges! mais des gens de justice! mais ceux qui se disent les tuteurs des rois!

Pour nous autres Obotrites, nous sommes, en comparaison de l'Europe, ce qu'est une fourmilière pour le parc de Versailles. Nous accommodons nos petites demeures, nous nous pourvoyons de vivres pour l'hiver, nous travaillons et végétons dans le silence. Ma voisine la fourmi, le bon milord Maréchal, dont vous me demandez des nouvelles, a présentement quatre-vingt-six ans passés : il lit l'ouvrage du père Sanchez, *De matrimonio*, pour s'amuser; et il se plaint que ce livre réveille en lui des idées qui le tracassent quelquefois. Comme il a quatre années de plus que le protecteur des capucins de Ferney, je me flatte que ce dernier pourrait bien encore nous donner de sa progéniture, pour peu qu'il le voulût (2).

L'ex-jésuite de Sans-Souci (3) est toujours occupé à recouvrer ses forces, qui ne reviennent que lentement. Il a reçu des remarques sur la Bible (4), un ouvrage de morale, et un autre sur les lois : il soupçonne d'où ce présent peut lui venir. Ce ne sera qu'après la lecture de ces livres qu'il pourra juger s'il a bien rencontré, ou s'il a mal deviné; et les remerciements s'ensuivront, comme de raison.

J'implore tous mes saints, Ignace, Xavier, Lainez, etc., etc., pour qu'ils protégent le protecteur des capucins à Ferney, que leurs saintes prières prolongent ses jours, afin qu'il consomme le bel ouvrage qu'il a entrepris dans le pays de Gex, qu'il éclaire longtemps encore la France et l'univers, et qu'il n'oublie point l'ex-jésuite de Sans-Souci. *Vale.* FÉDÉRIC.

535. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 21 mai.

Sire, vous allez être étonné en jetant les yeux sur la petite brochure (5) que j'envoie à votre majesté : devineriez-vous qu'elle est de monsieur le landgrave de Hesse? Son génie s'est déployé depuis qu'il est devenu votre neveu, et qu'il a lu vos ouvrages. Je ne sais pas positivement s'il avoue ce petit livre; mais je sais certainement qu'il est de lui; c'est un tableau qu'on reconnaîtra aisément pour être d'un peintre de votre école. Vous avez fait naître un nouveau siècle, vous avez formé des hommes et des princes. Dans combien de genres votre nom n'étonnera-t-il pas la postérité!

Nous avons grand besoin que votre majesté philosophique règne longtemps; nous avions chez les Welches deux ministres philosophes (6), les voilà tous deux à la fois exclus du ministère; et qui sait si les scènes des La Barre et des d'Etallonde ne se renouvelleront pas dans notre malheureux pays! La raison commence à se faire un parti si nombreux, que ses ennemis se mettent sous les armes, et on sait combien ces armes sont dangereuses. Il faudra que cette malheureuse raison vienne se réfugier dans vos Etats avec ses disciples, comme les protestants vinrent chercher un asile chez le roi votre grand-père. Depuis que je suis au monde, je n'ai vu cette raison que persécutée; je la laisserai sans doute dans le même état; mais je me consolerai en me flattant qu'elle a un appui inébranlable dans le héros qui a dit (1) :

> Mais, quoique admirateur d'Alexandre et d'Alcide,
> J'eusse aimé mieux pourtant les vertus d'Aristide.

Je me mets aux pieds de l'Alcide et de l'Aristide de nos jours.

536. — DU ROI.

A Potsdam, le 18 juin.

Je reviens, après avoir visité mes demi-sauvages de la Prusse; et pour me corroborer, j'ai trouvé ici la lettre que vous avez bien voulu m'écrire.

Je vous remercie du *Catéchisme des souverains*, production que je n'attendais pas de la plume de monsieur le landgrave de Hesse; vous me faites trop d'honneur de m'attribuer son éducation. S'il était sorti de mon école, il ne se serait point fait catholique, et il n'aurait pas vendu ses sujets aux Anglais comme on vend du bétail pour le faire égorger (2). Ce dernier trait ne s'assimile point avec le caractère d'un prince qui s'érige en précepteur des souverains. La passion d'un intérêt sordide est l'unique cause de cette indigne démarche. Je plains ces pauvres Hessois, qui termineront aussi malheureusement qu'inutilement leur carrière en Amérique.

Nous avons appris également ici le déplacement de quelques ministres français. Je ne m'en étonne point. Je me représente Louis XVI comme une jeune brebis entourée de vieux loups : il sera bien heureux s'il leur échappe. Un homme qui a toute la routine du gouvernement trouverait de la besogne en France; épié, séduit par des détours fallacieux, on lui ferait faire des faux pas : il est donc tout simple qu'un jeune monarque sans expérience se soit laissé entraîner par le torrent des intrigues et des cabales. Mais je ne croirai jamais que la patrie de Voltaire redevienne de nos jours l'asile ou le dernier retranchement de la superstition. Il y a trop de connaissances et trop d'esprit en France pour que la barbarie superstitieuse du clergé puisse commettre désormais des atrocités dont les temps passés fourmillent d'exemples. Si Hercule a dompté le lion de Némée, un fort athlète, nommé Voltaire, a écrasé sous ses pieds l'hydre du fanatisme.

La raison se développe journellement dans notre Europe; les pays les plus stupides en ressentent les secousses. Je n'en excepte que la Pologne. Les autres Etats rougissent des bêtises où l'erreur a entraîné leurs pères : l'Autriche, la Vestphalie, tous, jusqu'à la Bavière, tâchent d'attirer sur eux quelques rayons de lumière. C'est vous, ce sont vos ouvrages qui ont produit cette révolution dans les esprits. L'hélépole (3) de la bonne plaisanterie a ruiné les remparts de la superstition, que la bonne dialectique de Bayle n'a pu abattre.

Jouissez de votre triomphe; que votre raison domine longues années sur les esprits que vous avez éclairés, et que le patriarche de Ferney, le coryphée de la vérité, n'oublie pas le vieux solitaire de Sans-Souci. *Vale.* FÉDÉRIC.

537. — DU ROI.

A Potsdam, le 7 septembre.

On me fait bien de l'honneur de parler de moi en Suisse, et les gazetiers doivent prodigieusement manquer de matière, puisqu'ils emploient mon nom pour remplir leurs feuilles.

J'ai été malade, il est vrai, l'hiver passé; mais depuis ma convalescence je me porte à peu près comme auparavant. Il y a peut-être des gens au monde au gré desquels je vis trop longtemps, et qui calomnient ma santé, dans l'espérance qu'à force d'en parler, je pourrai peut-être faire le saut périlleux aussi vite qu'ils le désirent. Louis XIV et Louis XV lassèrent la patience des Français : il y a trente-six ans que je suis en place; peut-être qu'à leur exemple j'abuse du privilége de vivre, et que je ne suis pas assez complaisant pour décamper quand on se lasse de moi.

Quant à ma méthode de ne me point ménager, elle est toujours la même. Plus on se soigne, et plus le corps devient délicat et faible. Mon métier veut du travail et de l'action, il faut que mon corps et mon esprit se plient à leur devoir. Il n'est pas

(1) Voyez, tome V, les *Remontrances du pays de Gex.* (G. A.)
(2) Edition de Berlin : « Et ce serait une bonne œuvre. » (G. A.)
(3) Frédéric lui-même. (G. A.)
(4) *La Bible enfin expliquée.* (G. A.)
(5) *Pensées diverses sur les princes*, Lausanne, 1776. (G. A.)
(6) Turgot et Malesherbes. (G. A.)

(1) Dans l'*Epître à mon esprit.* (G. A.)
(2) Le traité par lequel ce landgrave abandonne à l'Angleterre un corps de douze mille hommes est du 15 janvier 1776. Les Anglais devaient lui payer tant par cadavre. (G. A.)
(3) Machine militaire des anciens, propre à battre les murailles d'une place assiégée. (G. A.)

nécessaire que je vive, mais bien que j'agisse. Je m'en suis toujours bien trouvé. Cependant, je ne prescris cette méthode à personne, et me contente de la suivre.

Enfin, j'ai pu assister à toutes les fêtes qu'on a données au grand-duc (1). Ce jeune prince est le digne fils de son auguste mère. On a fait ce qu'on a pu pour adoucir la fatigue et l'ennui d'un long voyage, et pour lui rendre ce séjour agréable. Il a paru content; nous le savons de retour à Pétersbourg, en parfaite santé. Sa promise (2) y sera le 12 de ce mois, et après quelques simagrées en l'honneur de saint Nicolas, les noces se célébreront.

Grimm a passé ici pendant le séjour du grand-duc : il vous a vu malade, cela m'a inquiété. Ensuite, après avoir supputé le temps, j'ai conclu que vous étiez entièrement remis. Nous avons de mauvaises gazettes à Berlin, comme vous en avez à Ferney : elles assurent que notre vieux patriarche s'était fait moine de Cluny (3). En tout cas, vous ne garderez pas longtemps votre abbé. Mais je m'intéresse peu à ce dernier, et beaucoup au sort du prétendu moine.

Me voici de retour de la Silésie, où j'ai fait l'économe, comme vous à Ferney. J'ai bâti des villages, défriché des marais, établi des manufactures, et rebâti quelques villes brûlées. Il s'est présenté à Breslau un M. de Ferrière, ingénieur du cabinet; il prétend vous connaître : il sait sans doute que cela vaut une recommandation auprès de moi. Il a été employé en Alsace, il a servi en Corse; actuellement il est à la suite (4) de M. de Breteuil, à Vienne. Vous l'aurez vu, et peut-être oublié; car parmi ce peuple innombrable qui se présente à votre cour, des passe-volants doivent vous échapper. Des imbéciles faisaient autrefois des pèlerinages à Jérusalem ou à Lorette ; à présent quiconque se croit de l'esprit va à Ferney, pour dire, en revenant chez soi, *Je l'ai vu.*

Jouissez longtemps de votre gloire, marquis de Ferney, moine de Cluny, ou intendant du pays de Gex, sous quel titre il vous plaira ; mais n'oubliez pas qu'au fond de l'Allemagne il est un vieillard qui vous a possédé autrefois, et qui vous regrettera toujours. *Vale.* FÉDÉRIC.

538. — DU ROI.

Le 22 octobre.

Voici près de deux mois qu'aucune goutte de rosée du ciel de Ferney n'est tombée sur le rivage de la Baltique; les soi-disant muses et les habitants de notre Parnasse sablonneux dessèchent à vue d'œil, et ils seraient déjà diaphanes, si certain commentaire sur je ne sais quelle Bible (5) ne leur était tombé entre les mains. C'est à cet ouvrage qu'ils doivent l'existence et la vie. Tout le monde a ri, parce que par Nazareth il fallait entendre l'Egypte, et par l'Egypte Nazareth. Cet éclat de rire s'est porté par l'écho depuis le Mansfeld jusqu'à Mémel : il a dissipé les humeurs noires, et rapporté la joie dans nos contrées.

Que le ciel bénisse le plaisant commentateur de ce profond ouvrage! je le crois aussi habile à expliquer les traités entre les nations, que les visions hébraïques ; et peut-être que si les Français et les Anglais se fussent servis de lui pour régler leurs anciens démêlés sur le Canada, il les aurait accordés. On se serait épargné la dernière guerre (6); ce qui n'eût pas été une bagatelle.

Voici des vers (7) qu'un rêve-creux avait fabriqués ici avant l'arrivée du divin commentaire; ceux qu'il fera à présent seront plus gais. Il se propose de démontrer que quatre-vingts ans et vingt sont la même chose, et cela par l'exemple de personnes qui ne vieillissent point, et dont l'hiver des ans ressemble au printemps de leur jeunesse.

Vos Welches se préparent à faire la guerre sur mer à je ne sais qui (8); ils ont acheté beaucoup de bois dans mes chantiers, dont Dieu les bénisse. Voilà comme la chaîne des événements lie ensemble différents objets. Il fallait que les Portugais fissent les impertinents dans le Paraguay, pour que don Carlos (9) se mît en colère; il fallait qu'un pacte de famille obligeât par conséquent Louis XVI à se fâcher et à faire raccommoder sa flotte, et que, pour avoir du bois et des mâtures, il en fît chercher dans nos chantiers. Voilà du Wolf tout pur. Vous l'avez aussi commenté, du temps de madame du Châtelet, sans adopter cependant tous les brillants écarts de Leibnitz.

Or çà, commentez ou ne commentez pas, selon votre bon plaisir; mais faites-moi au moins savoir quelques nouvelles de la santé du vieux patriarche. Je n'entends pas raillerie sur son compte ; je me flatte que le quart d'heure de Rabelais sonnera pour nous deux la même minute, et que nous pourrons aller métaphysiquer ensemble là-bas; ou du moins, je n'aurai pas le chagrin de lui survivre et d'apprendre sa perte qui en sera une pour toute l'Europe. Ceci est sérieux : ainsi je vous recommande à la sainte garde d'Apollon, des Grâces, qui ne vous quittent jamais, et des Muses, qui veillent autour de vous. FÉDÉRIC.

(1) Qui, plus tard, fut Paul I[er]. (G. A.)
(2) Marie de Wurtemberg. (G. A.)
(3) « Je me fais moine de Cluny, » avait dit plaisamment Voltaire en apprenant la nomination de M. de Cluny comme contrôleur-général des finances. (G. A.)
(4) Edition de Berlin : « Cavalier à la suite. » (G. A.)
(5) Voyez, tome IV, la *Bible expliquée*. (G. A.)
(6) La guerre de Sept-Ans. (G. A.)
(7) L'*Epître à d'Alembert*, qu'on n'a plus. (G. A.)
(8) Aux Anglais. (G. A.)
(9) Charles III. (G. A.)

539. — DE VOLTAIRE.

8 novembre.

Sire, vous m'avez envoyé un ouvrage bien rare (1), car tout y est vrai. C'est au philosophe d'Alembert à remercier en vers votre majesté philosophique. Hélas! ce ne sont pas mes quatre-vingt-deux ans qui m'empêchent de vous dire en vers que vous avez raison ; c'est que j'éprouve depuis plus de deux mois ce que vous dites dans votre belle épître :

> Et la pourpre et la bure éprouvent le malheur:
> L'un pleure sur le trône, et l'autre en sa chaumière.

Si je ne pleure pas dans ma chaumière, attendu que je suis trop sec, j'ai du moins de quoi pleurer; messieurs de Nazareth (2) ne rient point comme messieurs du rivage de la mer Baltique; ils persécutent les gens sourdement et cruellement; ils déterrent un pauvre homme dans sa tanière, et le punissent d'avoir ri autrefois à leurs dépens. Tous les malheurs qui peuvent accabler un pauvre homme ont fondu sur moi à la fois : procès, pertes de biens, tourments du corps, tourments de ce qu'on appelle âme ; je suis absolument *l'autre* dans sa chaumière; mais pardieu, sire, vous n'êtes pas *l'un* qui pleurez sur le trône : vous tâtâtes un moment de l'adversité, il y a bien des années; mais avec quel courage, avec quelle grandeur d'âme vous avalâtes le calice! Comme ces épreuves servirent à votre gloire! comme dans tous les temps vous avez été par vous-même au-dessus du reste des hommes! Je n'ose lever les yeux vers vous, du sein de ma décrépitude et du fond de ma misère. Je ne sais plus où j'irai mourir. M. le duc de Virtemberg régnant, oncle de la princesse que vous venez de marier si bien, me doit quelque argent qui aurait servi à me procurer une sépulture honnête; il ne me paie point, ce qui m'embarrassera beaucoup quand je serai mort. Si j'osais, je vous demanderais votre protection auprès de lui, mais je n'ose pas ; j'aimerais mieux avoir votre majesté pour caution.

Sérieusement parlant, je ne sais pas où j'irai mourir. Je suis un petit Job ratatiné sur mon fumier de Suisse ; et la différence de Job à moi, c'est que Job guérit, et finit par être heureux. Autant en arriva au bon homme Tobie, égaré comme moi dans un canton suisse du pays des Mèdes; et le plaisant de l'affaire est qu'il est dit dans la sainte Ecriture que ses petits-enfants l'enterrèrent avec allégresse; apparemment qu'ils trouvèrent une bonne succession.

Pardonnez-moi, sire, si étant devenu presque aveugle comme Tobie, et misérable comme Job, je n'ai pas eu l'esprit assez libre pour oser vous écrire une lettre inutile.

Il est venu dans ma cabane un jeune baron ou comte saxon, qui s'appelle, je crois, Gesdorf. Il est très aimable, plein d'esprit et de grâces, poli, circonspect. On dit que votre majesté a pris la peine de l'élever elle-même pour s'amuser. Il y paraît; c'est Achille qui élève Phénix, au lieu qu'autrefois Phénix fut le précepteur d'Achille.

Je me mets aux pieds de votre majesté. *De profundis.*

540. — DU ROI.

Le 25 novembre.

J'ai été affligé de votre lettre, et je ne saurais deviner les sujets de chagrin que vous avez. Les gazettes sont muettes ; les lettres de Genève et de la Suisse n'ont fait aucune mention de votre personne; de sorte que je devine en gros que l'*inf*..., plus *inf*.... que jamais, s'acharne à persécuter vos

(1) L'Epître à d'Alembert. (G. A.)
(2) Les jansénistes parlementaires qui le persécutaient encore à cause de sa *Bible*. (G. A.)

vieux jours. Mais vous avez Genève, Lausanne, Neuchâtel dans le voisinage, qui sont autant de ports contre l'orage.

Je ne devine pas les procès perdus. Vous avez la plupart de vos fonds placés à Cadix : il est sûr que la juridiction de l'évêque d'Annecy ne s'étend pas jusque-là.

Vous aurait-on chagriné pour les changements que vous avez introduits dans le pays de Gex? La valetaille de Plutus se serait-elle liguée avec les charlatans de la messe, pour vous susciter des affaires? Je n'en sais rien; mais voilà tout ce que l'art conjectural me permet d'entrevoir.

En attendant, j'ai écrit dans le Virtemberg pour vous donner assistance pour une dette qui m'est connue. Je crois cependant vous devoir avertir que je ne suis pas trop bien en cour chez son altesse sérénissime. On fera néanmoins ce qu'on pourra. Il est singulier que ma destinée ait voulu me rendre le consolateur des philosophes. J'ai donné tous les lénitifs de ma boutique pour soulager la douleur de d'Alembert. Je vous en donnerais volontiers de même, si je connaissais votre mal à fond. Mais j'ai appris d'Hippocrate, qu'il ne faut pas se mêler de guérir un mal avant de l'avoir bien examiné et étudié. Ma pharmacie est à votre service : il vaudrait mieux que vous n'en eussiez pas besoin. En attendant, je fais des vœux sincères pour votre contentement et votre longue conservation. *Vale.* FÉDÉRIC.

P.-S. Bon Dieu ! quelle cruauté de persécuter la vieillesse d'un homme qui illustre sa patrie, et sert de plus grand ornement à notre siècle ! Quels barbares !

541. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, le 9 décembre.

Sire, il n'est pas étonnant qu'un homme qui a passé sa vie à barbouiller du papier contre ceux qui trompent les hommes, qui les volent, et qui les persécutent, soit un peu poursuivi par ces gens-là sur la fin de ses jours. Il est encore moins étonnant que le Marc-Aurèle de notre siècle prenne pitié de ce vieil Epictète. Votre majesté daigne me consoler, d'un trait de plume, des cris de la canaille superstitieuse et implacable.

J'ai pris la liberté de déposer à vos pieds les raisons qui m'avaient privé longtemps de l'honneur de vous écrire, et parmi ces raisons, la première a été la nécessité, où je suis réduit, d'être un petit Libanius qui répond aux Grégoire de Nazianze et aux Cyrille.

La fourmilière que je fais bâtir dans ma retraite, et qui est rongée par les rats de la finance française, était le second motif de ma douleur et de mon silence (1) et l'oubli de votre ancien pupille M. le duc de Virtemberg était le troisième.

Dans le chaos des petites affaires qui dérangent les petites têtes, je n'osais pas, à mon âge, écrire à votre majesté; je tremblais de radoter devant le maître de l'Europe.

La même main qui instruit les rois et qui console d'Alembert, daigne aussi s'étendre pour moi. Votre majesté est trop bonne d'avoir bien voulu écrire un mot en ma faveur dans le Virtemberg; c'est malheureusement dans le comté de Montbelliard qu'est ma dette, et cette principauté de Montbelliard ressortit au parlement de Besançon : ce sont des affaires qui ne finissent point, et moi je vais bientôt finir. M. le duc de Virtemberg me donne aujourd'hui sa parole de me satisfaire dans le courant de l'année prochaine; sa régence me doit cent mille francs ! cela ruine un homme qui se ruinait déjà à faire bâtir une petite ville. Mais il faut que je prenne patience, et que j'attende le paiement de M. le duc de Virtemberg, ou la mort qui paie tout.

Je mets mes misères aux pieds de votre majesté, puisqu'elle daigne me l'ordonner. La postérité rira si elle sait jamais qu'un chétif Parisien a conté ses affaires à Frédéric-le-Grand, et que Frédéric-le-Grand a daigné les entendre.

On vient d'imprimer à Paris un livre assez curieux sur la littérature de la Chine, sa religion, et ses usages. La plus grande partie de ce livre est composée par un Chinois (2), que les jésuites dérobèrent à ses parents dans son enfance, et qui a été élevé par eux à leur collége de Paris : il parle français parfaitement; mais malheureusement c'est un jésuite lui-même, et c'est le plus insolent énergumène qui soit parmi eux; il a la rage du *contrains-les d'entrer.* Le scélérat est capable de bouleverser l'empire. Je me flatte que si votre écolier en poésie, et votre très plat écolier Kien-long, est instruit enfin de ce fanatisme qui couve dans sa ville capitale, il enverra bientôt tous ces convertisseurs en Occident.

Daignez conserver, sire, vos bontés pour ma vieille âme, qui va bientôt quitter son vieux corps.

(1) Sa colonie était réellement en souffrance. Voyez la CORRESPONDANCE GÉNÉRALE à cette époque. (G. A.)

(2) *Essai sur l'antiquité des Chinois*, publié par le jésuite Cibot, sous le nom de Ko, Chinois converti. (G. A.)

542. — DU ROI.

A Potsdam, le 26 décembre.

Pour écrire à Voltaire, il faut se servir de sa langue, celle des dieux. Faute de me bien exprimer dans ce langage, je bégaierai mes pensées.

Serez-vous donc toujours en butte
Au dévot qui vous persécute?
A l'envieux obscur, ébloui de l'éclat
Dont vos rares talents offusquent son état?
Quelque odieux que soit cet indigne manége,
Les exemples en sont nombreux;
On a poussé le sacrilége
Jusqu'au point d'insulter les dieux :
Ces dieux, dont les bienfaits enrichissent la terre,
Ont été déchirés par des blasphémateurs :
Est-il donc étonnant que l'immortel Voltaire
Ait à gémir des traits des calomniateurs?

Je ne m'en tiens pas à ces mauvais vers : j'ai fait écrire dans le Virtemberg pour solliciter vos arrérages...

Au reste, je crois que pour vous soustraire à l'âcreté du zèle des bigots, vous pourriez vous réfugier en Suisse, où vous seriez à l'abri de toute persécution. Pour les désagréments dont vous vous plaignez à l'égard de vos nouveaux établissements de Ferney, je les attribue à l'esprit de vengeance des commis de vos financiers, qui vous haïssent à cause du bien que vous avez voulu faire au pays de Gex, en le dérobant un temps à la voracité de ces gens-là.

Quant à ce point, je vous avoue que je suis embarrassé d'y trouver un remède, parce qu'on ne saurait inspirer des sentiments raisonnables à des drôles qui n'ont ni raison ni humanité. Toutefois, soyez persuadé que si la terre de Ferney appartenait à Apollon même, cette race maudite ne l'eût pas mieux traitée. Quelle honte pour la France de persécuter un homme unique, qu'un destin favorable a fait naître dans son sein? un homme dont dix royaumes se disputeraient à qui pourrait le compter parmi ses citoyens, comme jadis tant de villes de la Grèce soutenaient qu'Homère était né chez elles ! Mais quelle lâcheté plus révoltante, de répandre l'amertume sur vos derniers jours ! Ces indignes procédés me mettent en colère, et je suis fâché de ne pouvoir vous donner des secours plus efficaces que le souverain mépris que j'ai pour vos persécuteurs. Mais Maurepas n'est pas dévot; la reine n'est rien moins que cela (1); M. de Vergennes se contente d'entendre la messe quand il ne peut se dispenser d'y aller; Necker est hérétique : de quelle main peut donc partir le coup qui vous accable? L'archevêque de Paris (2) est connu pour ce qu'il est, et j'ignore si son mentor ex-jésuite est encore auprès de lui; personne ne connaît le nom du confesseur du roi : le diable incarné dans la personne de l'évêque du Puy aurait-il excité cette tempête? Enfin, plus j'y pense, et moins je devine l'auteur de cette tracasserie.

Je n'ai point vu cet ouvrage sur la Chine, dont vous me parlez. J'ajoute d'autant moins de foi à ce qui nous vient de contrées aussi éloignées, qu'on est souvent bien embarrassé de ce qu'on doit croire des nouvelles de notre Europe.

Cependant soyez sûr que le plus grand crève-cœur que vous puissiez faire à vos ennemis, c'est de vivre en dépit d'eux. Je vous prie de leur bien donner ce chagrin-là, et d'être persuadé que personne ne s'intéresse plus à la conservation du vieux patriarche de Ferney que le solitaire de Sans-Souci. *Vale.* FÉDÉRIC.

543. — DU ROI.

A Potsdam, le 10 février 1777.

Il vaut mieux que vous ayez terminé vous-même votre affaire avec le duc de Virtemberg, que s'il avait fallu recourir à mon assistance. Je jouis de peu de crédit à cette cour, et son altesse sérénissime, surchargée de dettes, a une fluxion d'oreilles qui l'assourdit toutes les fois qu'elle entend le mot *payez*, et, prononcé par ma bouche, ce mot lui répugnerait encore plus que par celle d'un autre. Il était réservé à votre

(1) Cette petite phrase sur les opinions de la reine en fait de religion avait été retranchée par les éditeurs de Kehl. L'édition de Berlin la donne. (G. A.)

(2) Christophe de Beaumont. (G. A.)

éloquence victorieuse d'amollir le cœur de bronze dudit duc, et de le persuader à délier en votre faveur le cordon de sa bourse (1). Je vous félicite d'avoir cet embarras de moins, et je me réjouirai si j'apprends que tous vos sujets de chagrin sont dissipés.

L'âge où vous êtes devrait rendre votre personne sacrée et inviolable. Je m'indigne, je me mets en colère contre les malheureux qui empoisonnent la fin de vos jours. Je me suis dit souvent : Comment se peut-il que ce Voltaire, qui fait l'honneur de la France et de son siècle, soit né dans une patrie assez ingrate pour souffrir qu'on le persécute ! Quel découragement pour la race future? où sera le Français qui voudra désormais vouer ses talents à la gloire d'une nation qui méconnaît les grands hommes qu'elle produit, et qui les punit au lieu de les récompenser?

Le mérite persécuté me touche, et je vole à son secours, fût-ce jusqu'au bout du monde. S'il faut renoncer à revoir l'immortel Voltaire, du moins pourrai-je m'entretenir cet été avec le sage Anaxagore (2). Nous philosopherons ensemble ; votre nom sera mêlé dans tous nos entretiens, et nous gémirons du triste destin des hommes qui, par faiblesse ou par stupidité, retombent dans le fanatisme.

Deux dominicains, qui ont le roi d'Espagne à leurs pieds, disposent de tout le royaume : leur faux zèle sanguinaire a rétabli dans toute sa splendeur cette inquisition que M. d'Aranda avait si sagement abolie. Selon que le monde va, les superstitieux l'emportent sur les philosophes, parce que le gros des hommes n'a l'esprit ni cultivé, ni juste, ni géométrique. Le peuple sait qu'avec des présents on apaise ceux qu'on a offensés ; il croit qu'il en est de même à l'égard de la Divinité, et qu'en lui donnant à flairer la fumée qui s'élève d'un bûcher où l'on brûle un hérétique, c'est un moyen infaillible de lui plaire. Ajoutez à cela des cérémonies, des déclamations de moines, les applaudissements des amis, et la dévotion stupide de la multitude, vous trouverez qu'il n'est pas surprenant que les Espagnols aveuglés aient encore de l'attachement pour ce culte digne des anthropophages.

Les philosophes pouvaient prospérer chez les Grecs et chez les Romains, parce que la religion des gentils n'avait point de dogmes ; mais les dogmes de notre *inf...* gâtent tout. Les auteurs sont obligés d'écrire avec une circonspection gênante pour la vérité. La prêtraille venge la moindre égratignure que souffre l'orthodoxie ; l'on n'ose montrer la vérité à découvert ; et les tyrans des âmes veulent que les idées des citoyens soient toutes moulées dans le même moule.

Vous aurez toutefois eu l'avantage de surpasser tous vos prédécesseurs, dans le noble héroïsme avec lequel vous avez combattu l'erreur. Et de même qu'on ne reproche pas au fameux Boërhaave de n'avoir pas détruit la fièvre chaude, ni l'étisie, ni le haut mal, mais qu'il s'est borné à guérir de son temps quelques-uns de ses contemporains ; aussi peu pourra-t-on reprocher au savant médecin des âmes de Ferney de n'avoir pu détruire la superstition ni le fanatisme, et de n'avoir appliqué son remède qu'à ceux qui étaient guérissables.

Mon individu, qui s'est mis à son régime, le bénit mille fois, en lui souhaitant longue vie et prospérité ; c'est dans ces sentiments que le solitaire de Sans-Souci salue le patriarche des incrédules. *Vale* (3). **Féderic.**

(1) Les deux phrases précédentes ont été retranchées par les éditeurs de Kehl. (G. A.)

(2) D'Alembert. (G. A.)

(3) Voici ce que le roi de Prusse écrivait à d'Alembert sur Voltaire, le 25 janvier 1777 :

« Messieurs vos conseillers au parlement seront bien gens à protéger l'inquisition ; le zèle qui les anime contre Voltaire me paraît fort suspect : ce pourrait bien être la suite du ressentiment qu'ils lui conservent d'avoir célébré en beaux vers leur expulsion : ils devraient rougir de honte. Quel honneur ont-ils à persécuter un pauvre vieillard qui est au bord de sa tombe? Et, à bien examiner la chose, Voltaire n'a fait que recueillir les sentiments de quelques Anglais et leurs critiques de la *Bible ;* lui-même il gémit de leur audace, et il paraît n'avoir fait cet ouvrage que dans le dessein qu'on le réfute. On a tant dit de choses dans ce siècle contre la religion ! Ses *Commentaires sur la Bible* sont moins forts qu'une infinité d'autres ouvrages qui font crouler tout l'édifice, en sorte qu'on a de la peine à le relever. Mais il est plus aisé de condamner un livre à être brûlé que de le réfuter. Si l'on parlait sérieusement en France de mes chapelains, on rirait au nez de mon ministre ; tant ma réputation est mal établie en fait d'orthodoxie ! Cependant Voltaire me fait de la peine : son abattement perce dans ses lettres. Il faut qu'on le chicane sur ses établissements de Ferney. Il ajoute qu'il a perdu un procès, qu'il est ruiné, et qu'il terminera ses vieux jours dans la misère. C'est l'énigme du Sphinx ; il faudrait un autre Œdipe pour l'expliquer.

» Tout ce qui arrive à Voltaire me fait venir une réflexion, assez vraie malheureusement, qu'on fait souvent des vœux inconsidérés en souhaitant une longue vie à ses amis. Si Pompée était mort à Tarente, où il fut attaqué d'une fièvre chaude violente, il aurait été enterré avec toute sa réputation, et n'aurait pas vu périr sa république. Si le fameux Swift était mort à temps, ses domestiques ne l'auraient pas montré pour de l'argent, lorsqu'il devint imbécile. Si Voltaire était mort l'année passée, il n'aurait pas essuyé tous les chagrins dont il se plaint si amèrement. Laissons donc agir les vagues destinées, et, sans nous embarrasser de la durée de notre course, contentons-nous de souhaiter qu'elle soit heureuse. »

544. — DU ROI.

A Potsdam, le 26 mars.

Des trois raisons qui vous ont empêché de me répondre (1), la première et la seconde sont une suite des lois de la nature, mais la troisième est un effet de la méchanceté des hommes, qui me les ferait haïr si, par bonheur pour l'humanité, il n'y avait encore des âmes vertueuses, en faveur desquelles on fait grâce à l'espèce. Mais quelle cruelle méchanceté de persécuter un vieillard et de prendre plaisir à empoisonner les derniers jours de sa vie ! Cela fait horreur, et me révolte de telle sorte contre les bourreaux tonsurés qui vous persécutent, que je les exterminerais de la face de la terre si j'en avais le pouvoir. Le pauvre Morival, qui, jeune encore, a essuyé leurs persécutions, en a eu le cœur si navré, et principalement de l'inhumanité de ses parents, qu'il a été, ces jours passés, attaqué d'apoplexie. On espère cependant qu'il s'en remettra. C'est un bon et honnête garçon, qui mérite qu'on lui veuille du bien par son application et le désir qu'il a de bien faire. Je suis persuadé que vous compatirez à sa situation.

Ceux qui vous ont parlé du gouvernement français ont, ce me semble, un peu exagéré les choses. J'ai eu occasion de me mettre au fait des revenus et des dettes de ce royaume : ses dettes sont énormes, les ressources épuisées, et les impôts multipliés d'une manière excessive. Le seul moyen de diminuer, avec le temps, le fardeau de ces dettes, serait de resserrer les dépenses, et d'en retrancher tout le superflu. C'est à quoi on ne parviendra jamais ; car au lieu de dire, J'ai tant de revenu, et je puis dépenser tant, on dit, Il me faut tant, trouvez des ressources.

Une forte saignée, faite à ces faquins tonsurés, pourrait procurer quelques ressources : cependant cela ne suffirait pas pour éteindre en peu les dettes, et procurer au peuple les soulagements dont il a le plus grand besoin. Cette situation fâcheuse a sa source dans les règnes précédents, qui ont contracté des dettes, et ne les ont jamais acquittées.

A présent la masse en est si énorme, qu'il ne reste plus qu'une banqueroute à faire pour s'en libérer. Si la guerre s'allume avec l'Angleterre, ce qui paraît inévitable, il faudra des fonds pour la soutenir ; l'impossibilité d'en trouver fera suspendre le paiement des rentes ; et voilà quarante mille familles au moins d'écrasées dans le royaume. Comptez qu'il ne reste d'autre moyen au gouvernement d'éviter une catastrophe aussi cruelle que de faire une banqueroute réfléchie ; s'entend de réduire les rentes et le capital à la moitié de sa valeur. Vous me demandez si j'approuve ce parti. Non, certainement, si j'en voyais un meilleur. Toutefois, en examinant bien les conjonctures présentes, c'est le meilleur, et, comme dit le proverbe, de deux maux il faut choisir le moindre (2).

C'est ce dérangement des finances qui influe maintenant sur toutes les branches du gouvernement ; il a arrêté les sages projets de M. de Saint-Germain, qui ne sont pas même exécutés à demi ; il empêche le ministère de reprendre cet ascendant dans les affaires de l'Europe, dont la France était en possession depuis Henri IV. Enfin, pour ce qui est de votre parlement, en qualité de penseur, j'ai condamné son rappel, parce qu'il était contraire aux principes de la dialectique et du bon sens.

Tenez, voilà comme on découvre et comme on voit les fautes des autres, tandis que l'on est aveugle sur ses propres défauts. Je ferais bien mieux de régler mes actions, et de m'empêcher de faire des folies, que de disséquer les ressorts qui meuvent les grandes monarchies.

Vous me parlez d'un auteur allemand (3) qui se mêle aussi de diriger la politique européane : je puis vous assurer que c'est un rêve-creux, qui règle des partages à l'instar de ceux qui se firent en Pologne. Ce grand homme ignore que ces sortes de partages sont rares, et ne se répètent jamais durant la vie des mêmes hommes. Le peu de vérités qu'il y a dans

(1) Voyez la lettre de Voltaire du 9 décembre 1776. (G. A.)

(2) Tout cet alinéa, qui se trouve dans l'édition de Berlin, avait été retranché par les éditeurs de Kehl. (G. A.)

(3) On n'a pas la lettre où Voltaire parle d'un auteur allemand (G. A.)

les assertions de ce grand politique se réduit à la possibilité de nouveaux troubles qui s'élèvent en Crimée entre la Russie et la Porte, et à l'envie démesurée de l'empereur de s'agrandir vers Andrinople. Ce prince est jeune et ambitieux; mes soixante-cinq ans passés doivent mettre mes intentions hors de soupçon. Ai-je le temps encore de faire des projets?

Je vous envoie ci-joint, au lieu de mauvais vers que j'aurais pu faire, un choix des meilleures pièces de Chaulieu et de madame Deshoulières, que j'ai fait imprimer à mon usage et à celui de mes amis.

Pour en revenir au divin patriarche des incrédules, je crois qu'il fera bien de tromper ses ennemis : leur intention est de le chagriner ; il ne doit leur opposer que de l'indifférence et du mépris. Et s'il se voit obligé de se retirer en Suisse, il pourra les régaler, dans ce pays libre, d'une pièce qui démasquera leur turpitude et leur scélératesse. Que la nature conserve *divum Voltarium*, et que j'aie encore longtemps la satisfaction de recevoir de ses nouvelles. *Vale.* FÉDÉRIC.

Vous me prendrez pour un vieux fou politique, en lisant ma lettre; je ne sais comment je me suis avisé de me constituer ministre du très chrétien roi des Welches.

545. — DE VOLTAIRE.

Quoi! c'est donc cet heureux vainqueur
Et de l'Autriche et de la France;
C'est ce grave législateur
De qui la sublime éloquence
Parut égale à sa valeur;
C'est ce généreux défenseur
De la raison qu'a toute outrance
La fanatique extravagance
Persécute avec tant d'ardeur;
C'est ce héros, mon protecteur,
Qui s'est fait, dit-on, l'imprimeur
Des idylles de Deshoulière!
Seigneur, je ne m'attendais guère
De voir César ou Cicéron
Sortir de sa brillante sphère
Pour devenir un Céladon.

Mais il faut que tous les goûts entrent dans votre âme universelle; elle sent mieux que personne qu'il y a dans les ouvrages de madame Deshoulières, quoiqu'un peu faibles, des morceaux naturels et même philosophiques qui méritent d'être conservés ; pour Chaulieu, il a fait quatre ou cinq pièces dignes de Frédéric-le-Grand.

Puisque vous protégez les philosophes après leur mort, votre majesté les protégera aussi pendant leur vie; la rage des pédants fanatiques en robe longue vient de condamner au bannissement perpétuel un jeune homme nommé Delisle (1), pour avoir fait un livre intitulé la *Philosophie de la nature*. C'est, dit-on, un savant plein d'imagination, beaucoup plus vertueux que hardi. M. d'Alembert est, je crois, instruit de son mérite et de son malheur.

Pour moi, si ces ennemis des sages me persécutent à quatre-vingt-trois ans, j'ai ma bière toute prête en Suisse (2), à une lieue de la France; j'ai quelque ressemblance avec Morival; je fus attaqué, il y a un mois, d'une espèce d'apoplexie, dont les suites me tourmentent plus que les fanatiques ne me tourmenteront. J'emploierai, si je puis, mes derniers moments à rendre exécrables les assassins juridiques de Morival d'Etallonde, du chevalier de La Barre, du général Lally, de la maréchale d'Ancre, et de tant d'autres.

Tout ce que votre majesté daigne me dire sur notre gouvernement et sur nos finances est bien vrai ; c'est à Newton à parler de mathématiques ; c'est à Frédéric-le-Grand à parler de gouverner les hommes : je serais étonné si la France attaquait aujourd'hui les Anglais sur mer, comme je serais très surpris si notre puissance ou impuissance osait attaquer votre majesté sans avoir discipliné ses troupes pendant vingt années.

Daignez, sire, me conserver vos bontés jusqu'à mon dernier moment.

546. — DU ROI.

A Potsdam, 17 juin.

Le talent est un don des dieux
Qu'en nos jours leur main trop avare
Rend plus estimable et plus rare
Qu'au temps des Quinaults, des Chaulieux.
Né sur les bords de la Baltique,
Sous un ciel chargé de frimas,
Admirateur du chant lyrique,
Mon âme épaisse et flegmatique,
En s'efforçant n'en produit pas.
Que me restait-il donc à faire?
Ne pouvant être un bon auteur,
Je me rendis l'humble éditeur
D'Épicure et de Deshoulière (1).

Si j'étais Voltaire ou Apollon, j'aurais peut-être resserré le volume en le réduisant à moins de pages; mais m'aurait-il convenu d'être aussi sévère censeur, ne pouvant surpasser ceux que j'aurais ainsi mutilés? Il me serait arrivé comme à La Beaumelle et à Fréron. Ils jugèrent la *Henriade*, ils voulurent y substituer des vers; et il n'y eut à y critiquer que ce qu'ils avaient ajouté à ce poëme.

J'en viens à vos chagrins et à vos peines : souvenez-vous bien que l'intention de ceux qui vous persécutent est d'abréger vos jours. Jouez-leur le tour de vivre à leur dam, et de vous porter mieux qu'eux.

Nous sommes ici tranquilles et aussi pacifiques que les quakers. Nous entendons parler du général Howe (2), dont chaque chien en aboyant prononce le nom. Nous lisons dans les gazettes ce qu'on raconte des hauts faits des *insurgents* d'Amérique. Les uns vantent la force de la flotte anglaise; d'autres disent que la France et l'Espagne ont plus de vaisseaux que ces insulaires.

Actuellement la politique des gazetiers se repose : il n'est plus question que du séjour du comte de Falkenstein (3) à Paris. Ce jeune prince y jouit des suffrages du public; on applaudit à son affabilité; et l'on est surpris de trouver tant de connaissances dans un des premiers souverains de l'Europe. Je vois avec quelque satisfaction que le jugement que j'avais porté de ce prince est ratifié par une nation aussi éclairée que la française. Ce soi-disant comte retournera chez lui par la route de Lyon et de la Suisse. Je m'attends qu'il passera par Ferney, et qu'il voudra voir et entendre l'homme du siècle, le Virgile et le Cicéron de nos jours. Si cela arrive, vous l'emporterez en tout sur Jésus. Il n'y eut que des rois, ou je ne sais quels mages, qui vinrent à son étable de Bethléem, et Ferney recevra les hommages d'un empereur.

Pour rendre le parallèle parfait, je substitue à l'étoile qui guidait les mages les lumières de la raison, qui conduit notre jeune monarque. Si cette visite a lieu, je me flatte que les nouvelles connaissances ne vous feront pas oublier les anciennes, et que vous vous souviendrez que parmi la foule de vos admirateurs il existe un solitaire à Sans-Souci qu'il faut séparer de la multitude. *Vale.* FÉDÉRIC.

J'ai lu cet ouvrage de Delisle; il y a sans doute de bonnes choses, mais peu de méthode, et, sur la fin, beaucoup de ce que les Italiens appellent *concetti*.

547. — DU ROI.

Le 9 juillet.

Oui, vous verrez cet empereur,
Qui voyage afin de s'instruire,
Porter son hommage à l'auteur
De *Henri-Quatre* et de *Zaïre*.
Votre génie est un aimant
Qui, tel que le soleil attire
A soi les corps du firmament,
Par sa force victorieuse
Amène les esprits à soi :
Et Thérèse la scrupuleuse
Ne peut renverser cette loi (4).

Joseph a bien passé par Rome
Sans qu'il fût jamais introduit
Chez le prêtre que Jurieu nomme
Très civilement l'Ante-Christ.
Mais à Genève, qu'on renomme,
Joseph, plus fortement séduit,
Révérera le plus grand homme
Que tous les siècles aient produit.

Cependant les Autrichiens ont jusqu'à présent encore mal profité des leçons de tolérance que vous avez données à l'Eu-

(1) Delisle de Sales. (G. A.)

(2) Il s'y était, en effet, ménagé une retraite pour mourir en paix. (G. A.)

(1) L'original porte :

De l'épicurien et de la Deshoulières. (G. A.)

(2) Ce général commandait les troupes anglaises en Amérique, et venait d'être forcé d'abandonner Boston. (G. A.)

(3) L'empereur Joseph II. (G. A.)

(4) Marie-Thérèse avait défendu à Joseph II d'aller à Ferney, et Joseph obéit. (G. A.)

rope. Voilà en Moravie, dans le cercle de Préraw, quarante villages qui se déclarent tous à la fois protestants. La cour, pour les ramener au giron de l'Eglise, a fait marcher des convertisseurs avec des arguments à poudre et à balle, qui ont fusillé une douzaine de ces malheureux, en attendant qu'on brûle les autres. Ces faits, que nous vous communiquons, sont par malheur peu consolants pour l'humanité.

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'il y a un levain de férocité dans le cœur de l'homme, qui reparaît souvent quand on croit l'avoir détruit. Ceux que les sciences et les arts ont décrassés, sont comme ces ours que les conducteurs ont appris à danser sur les pattes de derrière; les ignorants sont comme les ours qui ne dansent point. Les Autrichiens (j'en excepte l'empereur) pourraient bien être de cette dernière classe.

Il est bien fâcheux que les Français, d'ailleurs si aimables, si polis, ne puissent pas dompter cette fougue barbare qui les porte si souvent à persécuter les innocents. En vérité, plus on examine les fables absurdes sur lesquelles toutes les religions sont fondées, plus on prend en pitié ceux qui se passionnent pour ces balivernes.

Voici un rêve (1) que je vous envoie, qui peut-être vous amusera un moment. Vous donner de tels ouvrages d'une imagination tudesque, c'est jeter une goutte d'eau dans la mer.

Je vous remercie du beau projet de politique dont vous me faites l'ouverture (2); ce serait une chose à exécuter si j'avais vingt ans. Le pape et les moines finiront sans doute; leur chute ne sera pas l'ouvrage de la raison; mais ils périront à mesure que les finances des grands potentats se dérangeront. En France, quand on aura épuisé tous les expédients pour avoir des espèces, on sera forcé de séculariser des abbayes et des couvents. Cet exemple sera imité, et le nombre des *cucullati* réduit à peu de chose. En Autriche, le même besoin d'argent donnera l'idée d'avoir recours à la conquête facile des Etats du saint siége pour avoir de quoi fournir aux dépenses extraordinaires, et l'on fera une grosse pension au saint-père.

Mais qu'arrivera-t-il? la France, l'Espagne, la Pologne, en un mot, toutes les puissances catholiques, ne voudront pas reconnaître un vicaire de Jésus, subordonné à la main impériale. Chacun alors créera un patriarche chez soi. On assemblera des conciles nationaux. Petit à petit chacun s'écartera de l'unité de l'Eglise, et l'on finira par avoir dans son royaume sa religion, comme sa langue, à part.

Comme je ne fixe aucune époque à cette prophétie, personne ne pourra me reprendre. Cependant il est très probable qu'avec le temps les choses prendront le tour que je viens d'indiquer.

Je suis fort sensible aux marques de votre souvenir, et des vieux temps dont vous rappelez la mémoire. Hélas! que retrouveriez-vous à Sans-Souci, s'il était possible que je pusse espérer de vous y revoir?

Un vieillard glacé par les ans,
Froid, taciturne, et flegmatique,
Dont le propos soporifique
Fait bâiller tous les assistants.
Au lieu de mots assez plaisants,
Assaisonnés d'un sel attique,
Qu'il débitait dans son bon temps,
Un radotage politique,
Et d'obscure métaphysique,
Plus ennuyeux, plus révoltants
Que ne le sont les nouveaux romans.
Ainsi, quand le moelleux Zéphire
Des airs cède l'immense empire
Au fougueux souffle d'Aquilon,
La nature aux abois expire;
Le champ qui portait la moisson
A perdu sa belle parure;
L'arbre est dépouillé de verdure;
Les jardins sont privés de fleurs :
L'homme ainsi ressent les rigueurs
Du temps qui vient miner son être.
Si, jeune, il se nourrit d'erreurs,
Dès qu'il juge et qu'il sait connaître,
L'âge, les maux et les langueurs
Le font pour toujours disparaître.

Toutes ces variations sont pour le commun de l'espèce, mais non pour le divin Voltaire. Il est comme madame Sara, qui faisait tourner la tête aux roitelets arabes, à l'âge de cent soixante ans. Son esprit rajeunit au lieu de vieillir : pour lui le temps n'a point d'ailes; mais il est à craindre que la nature n'ait perdu le moule où elle l'a jeté. On nous conte que Jupiter prolongea la nuit qu'il coucha avec Alcmène, pour se donner le temps de fabriquer Hercule : je suis persuadé que si l'on examinait les phénomènes de l'année 1694 (1), pareille merveille s'y trouverait. Enfin, jouissez longtemps des prodigalités de la nature; personne ne s'intéresse plus à votre conservation que le solitaire de Sans-Souci. *Vale.* FÉDÉRIC.

Il fallait les charmes de l'enchanteur de Ferney, pour tirer des vers de ma vieille et stérile cervelle.

(1) *Essai sur les formes du gouvernement et sur les devoirs des souverains.* (G. A.)
(2) On n'a pas la lettre où Voltaire expose ce projet. (G. A.)

548. — DE VOLTAIRE.

Auguste.

Monsieur le grand rêveur, personne n'a jamais fait un plus beau songe que vous. Si Nabuchodonosor avait rêvé ainsi, il n'aurait jamais oublié un pareil songe, et n'aurait point proposé à ses mages de les faire pendre s'ils ne devinaient pas ce qu'il avait oublié. L'empereur Julien, tout grand philosophe, tout homme d'esprit, et tout apostat qu'il était, n'eut pas le bonheur de raisonner aussi bien, étant éveillé, que vous étant endormi. On reproche à ce grand homme d'avoir fait enchérir les bœufs et les vaches par ses fréquents sacrifices, dans le temps qu'il se moquait du saint sacrifice de la messe et des autres facéties des christicoles. Pour vous, monsieur, vous vous moquez de toute la terre, et vous avez grande raison. Il y a même quelque apparence que vous la corrigerez de ses ridicules, avant qu'il soit trois ou quatre mille ans; et en vérité, vous méritez de vivre jusqu'à cette heureuse révolution. Je ne désespère pas que vous ne montriez ce nouveau prodige au monde. En effet, s'il y a quelque secret pour l'opérer, c'est le beau précepte que vous rapportez à la fin de votre rêve : Réjouis-toi, car tu n'es pas sûr d'en faire autant demain.

Si vos productions de la nuit m'ont fait un si grand plaisir, celles du jour ne m'en font pas moins. Vos petits vers sont délicieux; mais vous n'avez pas prophétisé aussi juste sur moi que sur le reste de l'univers. Je n'ai point vu M. le comte de Falkenstein, et vous verrez pourquoi dans la lettre (2) que j'eus l'honneur de vous écrire avant celle-ci, et que je mets à la suite. Je vous y demande une grâce singulière (3), mais qui me paraît nécessaire, et dont il peut résulter un très grand bien.

Je me jette à vos pieds, etc.

549. — DU ROI.

Le 13 auguste.

Je reçois vos deux jolies lettres la veille de mon départ pour la Silésie, de sorte que je me hâte de vous répondre. J'avais cru que les oracles étant, dans leur origine, rendus en vers, Apollon inspirait tous les poëtes; mais il n'inspire que les Voltaire et les Virgile, et les poëtes obotrites prédisent de travers, comme il m'est quelquefois arrivé. Je dis tant pis pour l'empereur s'il ne vous a pas vu : des ports de mer, des vaisseaux, des arsenaux, se trouvent partout; mais il n'y a qu'un Voltaire que notre siècle ait produit, et quiconque a pu l'entendre et ne l'a pas fait en aura des regrets éternels; mais j'ai appris de bonne part, de Vienne, que l'impératrice a défendu à son fils de voir le vieux patriarche de la tolérance.

Les Suisses font sagement de réformer leurs lois, si elles sont trop sévères (4) : cela est déjà fait chez nous : j'ai aussi médité sur cette matière pour ma propre direction; j'ai même barbouillé quelque bagatelle sur le gouvernement, que je vous enverrai à mon retour, sous le sceau du secret. S'il s'agit de contribuer au bien public, aux progrès de la raison, je m'y prêterai avec plaisir. La banque vous fera passer par Neuchâtel l'argent nécessaire pour le prix proposé par messieurs les Suisses. Tout homme doit s'intéresser au bien de l'humanité.

Vous savez que je ne me suis jamais rendu garant du duc de Virtemberg; je le connais pour ce qu'il est. Si vous croyez que mon intercession puisse vous être utile (5), j'écrirai volontiers à ce prince, quoique vous sachiez tout comme moi

(1) Année de la naissance de Voltaire. (G. A.)
(2) On n'a pas cette lettre. (G. A.)
(3) Voyez la lettre suivante. (G. A.)
(4) Voltaire lui avait écrit pour qu'il envoyât quelque argent de Berne où l'on ouvrait un concours sur la réforme des lois criminelles. Voyez, tome V, notre Avertissement sur le *Prix de la justice et de l'humanité.* (G. A.)
(5) Voltaire voulait que le prince lui remboursât le capital prêté. (G. A.)

qu'à l'exemple des grandes puissances il a embrouillé le système de ses finances de telle sorte, que peut-être ses arrière-héritiers seront occupés à payer ses dettes. J'attends votre réponse sur cet article.

Je pars pour la Silésie, où je m'occuperai de la justice, qui veut être veillée et surveillée; j'aurai des arrangements de finance à prendre, des défrichements à examiner, des affaires de commerce à décider, des troupes à voir, et des malheureux à soulager : je ne pourrai finir ma tournée que vers le 4 ou le 5 du mois prochain, vers lequel temps je me flatte d'avoir votre réponse. Si ma lettre est courte, ne l'attribuez qu'au voyage que je dois faire. Il faudrait avoir le cerveau bien desséché et bien stérile, pour manquer de matière quand on écrit à Voltaire, surtout quand on chérit ses ouvrages, et l'estime autant que le fait le philosophe de Sans-Souci. *Vale.*

550. — DU ROI.

A Potsdam, le 5 septembre.

Vous aurez sûrement reçu à présent le prix destiné en Suisse à celui qui aura le mieux apprécié la justesse des punitions : mais il me semble que M. Beccaria n'a guère laissé à glaner après lui. Il n'y a qu'à s'en tenir à ce qu'il a si judicieusement proposé. Dès que les peines sont proportionnées au délit, tout est en règle.

Je ne m'étonne point de ce qu'on fait en Espagne : on y rétablit l'inquisition, on se gendarme contre le bon sens, en un mot, on y fait des sottises. Au lieu du philosophe d'Aranda, c'est un confesseur, ou capucin, ou cordelier (1), qui gouverne le roi (2) : *ex ungue leonem*.

Je reviens de la Silésie, dont j'ai été très content : l'agriculture y fait des progrès très sensibles; les manufactures prospèrent; nous avons débité à l'étranger pour cinq millions de toile, et pour un million deux cent mille écus de draps. On a trouvé une mine de cobalt dans les montagnes, qui fournit à toute la Silésie. Nous faisons du vitriol aussi bon que l'étranger. Un homme fort industrieux y fait de l'indigo tel que celui des Indes; on change le fer en acier avec avantage, et bien plus simplement que de la façon que Réaumur le propose. Notre population est augmentée, depuis 1756 (qui était l'année de la guerre), de cent quatre-vingt mille âmes. Enfin, tous les fléaux qui avaient abîmé ce pauvre pays sont comme s'ils n'avaient jamais été, et je vous avoue que je ressens une douce satisfaction à voir une province revenir de si loin.

Ces occupations ne m'ont point empêché de barbouiller mes idées sur le papier, et, pour épargner la peine de les transcrire, j'ai fait imprimer six exemplaires de mes rêveries : je vous en envoie un. Je n'ai eu que le temps de faire une esquisse; cela devrait être plus étendu; mais c'est à de vrais savants à y mettre la dernière main. Messieurs les encyclopédistes ne seront peut-être pas toujours de mon avis : chacun peut avoir le sien. Toutefois, si l'expérience est le plus sûr des guides, j'ose dire que mes assertions (3) sont uniquement fondées sur ce que j'ai vu et sur (4) ce que j'ai réfléchi.

Vivez, patriarche des êtres pensants, et continuez, comme l'astre de la lumière, à éclairer l'univers. *Vale.* FÉDÉRIC.

551. — DU ROI.

A Potsdam, le 24 septembre.

Si j'exécute votre commission, j'aurai opéré un miracle plus grand que celui de Jean-Jacques à Venise : j'aurai, comme Bacchus ou Moïse, fait jaillir une fontaine d'un rocher. Mais ce rocher, sur lequel je dois faire mes opérations, est plus dur que le diamant; et vous voulez que j'en fasse sortir (5) les eaux du Pactole! Je crains que mon soi-disant pupille (6) ne me perde de réputation, et qu'il ne m'arrive comme à ces prophètes des Cévennes qui voulurent à Londres ressusciter un mort, et qui n'en purent venir à bout. Cependant j'ai repassé tout mon Cicéron et tout mon Démosthène, pour composer une lettre bien pathétique à son altesse sérénissime, où, par une belle péroraison, je m'efforce d'amollir ses entrailles d'airain, lui représentant que le grand homme auquel il doit a mérité la reconnaissance de toute l'Europe, et qu'ainsi c'est une double dette dont il doit s'acquitter envers lui. Je lui parle d'une vieillesse respectable qu'il faut honorer et soulager, et de la réputation qui rejaillira sur lui, d'avoir aidé à tranquilliser sur la fin de sa carrière ce patriarche des êtres pensants, et un homme dont le nom durera plus longtemps que celui de la Forêt-Noire et du Virtemberg. Enfin, si des phrases peuvent trouver quelque chose dans des bourses vides, peut-être en ferai-je sortir les derniers écus. Mais je n'en réponds pas, car *de nihilo nihil*, etc., comme vous savez.

Grimm est arrivé ici de Pétersbourg. Nous avons beaucoup parlé de votre pantocratrice (1), de ses lois, des grandes mesures qu'elle prend pour civiliser sa nation. Grimm est devenu colonel : je vous en avertis, pour ne pas omettre ce titre, qui de philosophe l'a rendu militaire. Apparemment que nous entendrons parler de ses hauts faits d'armes en Crimée, si le délire porte les Turcs à déclarer la guerre à l'impératrice.

Mais l'incertitude où je suis de ce que deviendra mon miracle m'occupe plus que tout ceci. Je crains quelque mauvais tour de mon pupille, qui, jaloux de ma réputation, me fera manquer mon miracle. Vivez, vivez cependant, et conservez-vous pour la consolation des êtres pensants, et pour le grand contentement du solitaire de Sans-Souci. *Vale*, FÉDÉRIC.

552. — DU ROI.

Le 11 octobre.

Je suis très persuadé que si Marc-Aurèle s'était avisé d'écrire sur le gouvernement, son ouvrage aurait été bien supérieur à ma brochure; l'expérience qu'il avait acquise en gouvernant cet immense empire romain devait être bien au-dessus des notions que peut avoir résumées un chef des Obotrites et des Vandales; et Marc-Aurèle personnellement était si supérieur par sa morale pratique aux souverains, et j'ose dire aux philosophes mêmes, que toute comparaison qu'on fait avec lui est téméraire. Laissons donc Marc-Aurèle, en l'admirant tous deux, sans pouvoir atteindre à sa perfection; et, en nous mettant au niveau de notre médiocrité, rabaissons-nous à la stérilité de notre siècle, qui, s'épuisant pour donner Voltaire au monde, n'a pas eu la force de lui fournir des émules.

Je vois donc que les Suisses pensent sérieusement à réformer leurs lois. Ce code Carolin m'est connu (2); j'ai fourré le nez dans ces anciennes législations, lorsque j'ai cru nécessaire de réformer les lois des habitants des bords de la Baltique. Ces lois étaient des lois de sang, ainsi qu'on nommait celles de Dracon; et, à mesure que les peuples se civilisent, il faut adoucir leurs lois. Nous l'avons fait, et nous nous en sommes bien trouvés. J'ai cru, en suivant les sentiments des plus sages législateurs, qu'il valait mieux empêcher et prévenir les crimes, que de les punir; cela m'a réussi, et, pour vous en donner une idée nette, il faut vous mettre au fait de notre population, qui ne va qu'à cinq millions deux cent mille âmes. Si la France a vingt millions d'habitants, cela fait à peu près le quart; depuis donc que nos lois ont été modérées, nous n'avons, année commune, que quatorze, tout au plus quinze arrêts de mort; je puis vous en répondre d'autant plus affirmativement, que personne ne peut être arrêté sans ma signature, ni personne justicié, à moins que je n'aie ratifié la sentence. Parmi ces délinquants, la plupart sont des filles qui ont tué leurs enfants; peu de meurtres, encore moins de vols de grands chemins. Mais parmi ces créatures qui en usent si cruellement envers leur postérité, ce ne sont que celles dont on a pu avérer le meurtre qui sont exécutées. J'ai fait ce que j'ai pu pour empêcher ces malheureuses de se défaire de leur fruit. Les maîtres sont obligés de dénoncer leurs servantes dès qu'elles sont enceintes; autrefois, on avait assujetti ces pauvres filles à faire dans les églises des pénitences publiques; je les en ai dispensées : il y a des maisons dans chaque province, où elles peuvent accoucher, et où l'on se charge d'élever leurs enfants. Nonobstant toutes ces facilités, je n'ai pas encore pu parvenir à déraciner de leur esprit le préjugé dénaturé qui les porte à se défaire de leurs enfants; je suis même maintenant occupé de l'idée d'abolir la honte jadis attachée à ceux qui épousaient des créatures qui étaient mères sans être mariées; je ne sais si peut-être cela ne me réussira pas. Pour la question, nous l'avons entièrement abolie, et il y a plus de trente ans qu'on n'en fait plus usage; mais dans des États républicains, il y aura peut-être quelque exception à faire pour les cas qui sont des cri-

(1) Le père Romuald, capucin allemand. (G. A.)
(2) Édition de Berlin : « Et la monarchie. (G. A.)
(3) *Sur les formes du gouvernement.* (G. A.)
(4) Édition de Berlin : « Et sur mes réflexions. » (G. A.)
(5) Édition de Berlin : « Sourdre. (G. A.)
(6) Le duc de Wurtemberg. (G. A.)

(1) Édition de Berlin : « Autocratrice. » (G. A.)
(2) Voyez, tome V, notre Avertissement sur le *Prix de la justice et de l'humanité*. (G. A.)

mes de haute trahison ; comme, par exemple, s'il se trouvait à Genève des citoyens assez pervers pour former un complot avec le roi de Sardaigne, pour lui livrer leur patrie. Supposé qu'on découvrît un des coupables, et qu'il fallût s'éclaircir nécessairement de ses complices pour trancher la racine de la conjuration, dans ce cas, je crois que le bien public voudrait qu'on donnât la question au délinquant (1). Dans les matières civiles, il faut suivre la maxime qui veut qu'on sauve un coupable plutôt que de punir un innocent. Après tout, dans l'incertitude sur l'innocence d'un homme, ne vaut-il pas mieux le tenir arrêté que de l'exécuter? La vérité est au fond du puits, il faut du temps pour l'en tirer, et elle est souvent tardive à paraître; mais en suspendant son jugement jusqu'à ce qu'on soit entièrement éclairci du fait, on ne perd rien, et l'on assure la tranquillité de sa conscience, ce à quoi chaque honnête homme doit penser. Pardon de mon bavardage de légiste. C'est vous qui m'avez mis sur cette matière; je ne l'aurais pas hasardé de moi-même. Ces sortes de matières font mes occupations journalières; je me suis fait des principes d'après lesquels j'agis, et je vous les expose.

J'oublie dans ce moment que j'écris à l'auteur de la *Henriade*, je crois adresser ma lettre à feu le président de Lamoignon (2); mais vous réunissez toutes ces connaissances; aussi nulle matière ne vous est étrangère. Si vous voulez encore du Cujas et du Barthole des Obotrites, vous n'avez qu'à parler; je vous donnerai toutes les notions que vous désirez. C'est en faisant des vœux pour la conservation du patriarche de la tolérance, que le solitaire de Sans-Souci espère qu'il ne l'oubliera pas. *Vale.*

553. — DU ROI.

A Potsdam, le 9 novembre.

M. Bitaubé doit se trouver fort heureux d'avoir vu le patriarche de Ferney. Vous êtes l'aimant qui attirez à vous tous les êtres qui pensent : chacun veut voir cet homme unique qui fait la gloire de notre siècle. Le comte de Falkenstein a senti la même attraction ; mais, dans sa course, l'astre de Thérèse lui imprima un mouvement centrifuge qui de tangente en tangente, l'attira à Genève. Un traducteur d'Homère se croit gentilhomme de la chambre de Melpomène, ou marmiton dans les offices d'Apollon ; et, muni de ce caractère, il se présente hardiment à la cour de l'auteur de la *Henriade*, et celui-là sait abaisser son génie pour se mettre au niveau de ceux qui lui rendent leurs hommages.

Bitaubé vous a dit vrai : j'ai fait construire à Berlin une bibliothèque publique. Les œuvres de Voltaire étaient trop maussadement logées auparavant; un laboratoire chimique, qui se trouvait au rez-de-chaussée, menaçait d'incendier toute notre collection. Alexandre-le-Grand plaça bien les œuvres d'Homère dans la cassette la plus précieuse qu'il avait trouvée parmi les dépouilles de Darius : pour moi, qui ne suis ni Alexandre ni grand, et qui n'ai dépouillé personne, j'ai fait, selon mes petites facultés, construire le plus bel étui possible pour y placer les œuvres de l'Homère de nos jours.

Si, pour compléter cette bibliothèque, vous vouliez bien y ajouter ce que vous avez composé sur les lois, vous me feriez plaisir, d'autant plus que je ne crains pas les ports. Je crois vous avoir donné, dans ma dernière lettre, des notions générales à l'égard de nos lois, et du nombre des punitions qui se font annuellement. Je dois cependant y ajouter nécessairement que la bonne police empêche autant de crimes que la douceur des lois. La police est ce que les moralistes appellent le principe réprimant. Si l'on ne vole point, si l'on n'assassine point, c'est qu'on est sûr d'être incontinent découvert et saisi. Cela retient les scélérats timides. Ceux qui sont plus aguerris vont chercher fortune dans l'Empire, où la proximité des frontières de tant de petits États leur offre des asiles en assez grand nombre.

Vous voyez que dans l'Empire on ne restitue pas même l'argent qu'on a emprunté des philosophes. Je vous envoie ci-joint la copie de la réponse que j'ai reçue de M. le duc de Virtemberg. Ce prince, qui tend au sublime, veut imiter en tout les grandes puissances : et comme la France, l'Angleterre, la Hollande, et l'Autriche, sont surchargées de dettes, il veut ranger son duché de Virtemberg dans la même catégorie. Et s'il arrive que quelqu'une de ces puissances fasse banqueroute, je ne garantirais pas que, piqué d'honneur, il n'en fît autant. Cependant je ne crois pas que maintenant vous ayez à craindre pour votre capital, vu que les états de Virtemberg ont garanti les dettes de son altesse sérénissime, et qu'au demeurant il vous reste libre de vous adresser aux parlements de Lorraine et d'Alsace. J'avais bien prévu que son altesse sérénissime serait récalcitrante sur le fait des remboursements, et je vous assure de plus que ce soi-disant pupille n'a jamais écouté mes avis ni suivi des conseils.

Que ces misères ne troublent point la sérénité de vos jours : tranquille, du palais des sages, vous pouvez contempler de cette élévation les défauts et les faiblesses du genre humain, les égarements des uns, et les folies des autres : heureux dans la possession de vous-même, vous vous conserverez pour ceux qui savent vous admirer, au nombre desquels, et en première ligne, vous compterez, comme je l'espère, le solitaire de Sans-Souci. *Vale.* FÉDÉRIC.

554. — DU ROI.

A Potsdam, le 18 novembre.

J'attends votre ouvrage instructif sur les abus de la législation (1), et avec impatience, persuadé que j'y trouverai l'utile et l'agréable. Il paraît que l'Europe est à présent en train de s'éclairer sur tous les objets qui influent le plus au bien de l'humanité, et il faut vous rendre le témoignage que vous avez plus contribué qu'aucun de vos contemporains à l'éclairer au flambeau de la philosophie. Pour vos Welches, sur lesquels vous glosez, je croirais qu'en les prenant en masse, ils sont à peu près semblables aux autres habitants de ce globe; ils ont peut-être quelque chose de trop impétueux dans leur vivacité, qui dégénère même en férocité. D'ailleurs, l'homme est une espèce assez méchante, à laquelle il faut partout des principes réprimants, ou sa méchanceté foncière renverserait toutes les bornes de l'honnêteté et même de la bienséance. Souvenez-vous que si vos Français vont de l'échafaud au spectacle, Cicéron, Atticus, Varron, Catulle, assistaient au spectacle barbare des combats de gladiateurs, et qu'ensuite ils allaient entendre les tragédies d'Ennius et les comédies de Térence. L'habitude gouverne les hommes, la curiosité les attire à l'exécution d'un coupable, et l'ennui les promène à l'Opéra, faute de pouvoir autrement tuer le temps.

Il y a des fainéants dans toutes les grandes villes, et peu de gens qui aient acquis assez de connaissances pour se former le goût. Quelques personnes, qui passent pour habiles, décident du sort des pièces; et des ignorants, incapables de juger par eux-mêmes, répètent ce que les autres ont dit. Ces jugements ne se bornent pas aux pièces de théâtre, ils se font remarquer universellement et constituent ce qu'on appelle la réputation des hommes. Et voilà les solides appuis sur lesquels est fondée la renommée. Vanité des vanités !

Vous voulez savoir ce que sont devenus les jésuites chez nous. J'ignorais l'anecdote du régiment levé de cet ordre, et qui probablement aura eu sa part à l'aventure des chèvres (2); mais, comme ces animaux sont très rares en Silésie, je ne crois pas que nos bons Pères se soient avilis en fréquentant cette espèce. J'ai conservé cet ordre tant bien que mal, tout hérétique que je suis, et puis (3) encore incrédule. En voici les raisons :

On ne trouve dans nos contrées aucun catholique lettré, si ce n'est parmi les jésuites; nous n'avions personne capable de tenir les classes; nous n'avions ni pères de l'Oratoire ni piaristes; le reste des moines est d'une ignorance crasse; il fallait donc conserver les jésuites ou laisser périr toutes les écoles. Il fallait donc que l'ordre subsistât pour fournir des professeurs à mesure qu'il venait à en manquer; et la fondation pouvait fournir la dépense à ces frais. Elle n'aurait pas été suffisante pour payer des professeurs laïques. De plus, c'était à l'université des jésuites que se formaient les théologiens destinés à remplir les cures. Si l'ordre avait été supprimé, l'université ne subsisterait plus, et l'on aurait été nécessité d'envoyer les Silésiens étudier la théologie en Bohême, ce qui aurait été contraire aux principes fondamentaux du gouvernement.

Toutes ces raisons valables m'ont fait le paladin de cet ordre. Et j'ai si bien combattu pour lui que je l'ai soutenu, à quelques modifications près, tel qu'il se trouve à présent,

(1) Voltaire, dans son *Prix de la justice et de l'humanité*, fait la même exception que Frédéric. (G. A.)

(2) Ce premier président du parlement sous Louis XIV avait rêvé pour la France un code de lois uniformes. (G. A.)

(1) Le *Prix de la justice et de l'humanité*. Voyez tome V. (G. A.)

(2) Allusion à une armée levée par le pape et les jésuites contre Henri IV; elle amena des chèvres à sa suite, et fit connaître en France cette turpitude jusque-là ignorée des Welches. C'est, avec la théologie, la seule chose que Rome moderne ait pu enseigner. (K.)

(3) Edition de Berlin : « Et pis. » (G. A.)

sans général, sans troisième vœu, et décoré d'un nouvel uniforme que le pape lui a conféré. Le malheur de cet ordre a influé sur un général qui en avait été dans sa jeunesse : ce M. de Saint-Germain avait de grands et de beaux desseins, très avantageux à vos Welches; mais tout le monde l'a traversé, parce que les réformes qu'il se proposait de faire auraient obligé des freluquets à une exactitude qui leur répugnait. Il lui fallait de l'argent pour supprimer la maison du roi : on le lui a refusé. Voilà donc quarante mille hommes dont la France pouvait augmenter ses forces sans payer un sou de plus, perdus pour vos Welches, afin de conserver dix milles fainéants bien chamarrés et bien galonnés. Et vous voulez que je n'estime pas un homme qui pense si juste? Le mépris ne peut tomber que sur les mauvais citoyens qui l'ont contrecarré.

Souvenez-vous, je vous prie, du P. Tournemine, votre nourrice (vous avez sucé chez lui le doux lait des muses), et réconciliez-vous avec un ordre qui a porté et qui, le siècle passé, a fourni à la France des hommes du plus grand mérite. Je sais très bien qu'ils ont cabalé et se sont mêlés d'affaires; mais c'est la faute du gouvernement. Pourquoi l'a-t-il souffert? Je ne m'en prends pas au père Letellier, mais à Louis XIV.

Mais tout cela m'embarrasse moins que le patriarche de Ferney : il faut qu'il vive, qu'il soit heureux, et qu'il n'oublie pas les absents. Ce sont les vœux du solitaire de Sans-Souci. *Vale.* FÉDÉRIC.

555. — DE VOLTAIRE.

25 novembre.

Grand homme en tout, et sans rival
Depuis Paris jusqu'à la Mecque,
Vous fondez donc un hôpital
Pour la langue latine et grecque!
Vous placez leur bibliothèque
Vis-à-vis de votre arsenal.
Vous avez passé votre vie
Entre le dieu des grenadiers
Et le dieu de la poésie.
Tous deux, épris de jalousie,
Vous ont accablé de lauriers.
Vous les avez aimés en sage,
Vous les caressez tour à tour;
Et l'on pourra douter un jour
Qui des deux vous plut davantage.

J'apprends, sire, que M. d'Alembert vous a proposé un des martyrs de la philosophie pour un de vos bibliothécaires. C'est ce Delisle (1), dont votre majesté a entendu parler, qui a été tout près d'être condamné, comme Morival, par un sanhédrin de barbares imbéciles. Ce Delisle est assez savant pour un bel esprit; il est très laborieux; il a autant de véritable vertu que les bigots en affectent de fausse. Je le crois très digne de servir votre majesté dans toutes les parties de la littérature; votre vocation est de réparer nos sottises et nos injustices.

J'ai mis aux chariots de poste des exemplaires du *Prix de la justice et de l'humanité*, pour lequel vous avez contribué si généreusement; ils arriveront quand il plaira à Dieu.

J'ai aujourd'hui quatre-vingt-quatre ans (2). J'ai plus d'aversion que jamais pour l'extrême-onction et pour ceux qui la donnent. En attendant, je suis à vos pieds, et je vous invoque comme mon consolateur dans cette vie et dans l'autre. *Le vieux malade.*

556. — DU ROI.

A Potsdam, 17 décembre.

Il est agréable d'avoir le monument de toutes les pensées des hommes qu'on a pu recueillir : pour les ouvrages d'imagination, je prévois qu'il faudra s'en tenir à Homère, Virgile, le Tasse, Voltaire, et l'Arioste. Il semble qu'en tout pays les cervelles se dessèchent, et ne produisent plus ni fleurs ni fruits. Pour les ouvrages historiques, il faudrait, pour les rendre utiles, les purger, si l'on pouvait, de l'esprit de parti, des fausses anecdotes, et des mensonges. Quant aux métaphysiciens, on n'apprend chez eux que l'incompréhensibilité de nombre d'objets que la nature a mis hors de la portée de notre esprit; et quant à tout le fatras théologique d'auteurs hypocondriaques et fanatiques, il ne mérite pas qu'on perde son temps à lire les chimères ineptes qui leur ont passé par le cerveau; je ne dis rien de messieurs les géomètres, qui carrent éternellement des courbes inutiles : je les laisse avec leurs points sans étendue et leurs lignes sans profondeur, ainsi que messieurs les médecins, qui s'érigent en arbitres de notre vie, et qui ne sont que les témoins de nos maux. Que vous dirai-je des chimistes, qui, au lieu de créer de l'or, le dissipent en fumée par leurs opérations?

Il ne reste donc, pour notre utilité et pour notre consolation, que les belles-lettres, qu'on a nommées à juste titre les *lettres humaines;* et c'est à elles que je m'en tiens. Le reste peut être utile dans une capitale où des amateurs mal partagés des dons de la fortune ne peuvent pas vérifier des citations qu'ils ont trouvées en d'autres livres, et dont ils trouvent là les originaux : et voilà à quoi cette bibliothèque est destinée. Mais les œuvres de Voltaire y occupent la place la plus brillante; la belle édition in-4° (1) y est étalée dans toute sa pompe.

Vous me proposez un M. Delisle pour bibliothécaire; mais je dois vous apprendre que nous en avons déjà trois, et que, selon l'axiome des nominaux, il ne faut pas multiplier les êtres sans nécessité. Je crois qu'il faudra nous en tenir au nombre que nous en avons.

Je vous avouerai que j'ai eu la bêtise de lire cet ouvrage de ce Delisle, pour lequel il a été banni de France : c'est une rapsodie informe, ce sont des raisonnements sans dialectique, et des idées chimériques qu'on ne saurait pardonner qu'à un homme qui écrit dans l'ivresse, et non à un homme qui se donne pour un penseur. S'il se fait folliculaire à Amsterdam, ou bien à Leyde, il pourra y gagner de quoi subsister, sans sacrifier sa liberté aux caprices d'un despote en venant s'établir ici. Il y a eu des ex-jésuites à Paris qui, après la suppression de l'ordre, se sont faits fiacres. Je n'ose proposer un tel métier à M. De***; mais il se pourrait qu'il fût habile cocher; et, à tout prendre, il vaut mieux être le premier cocher de l'Europe que le dernier des auteurs. Je vous parle avec une entière franchise; et si vous connaissez l'original en question, vous conviendrez peut-être qu'il ne perdrait rien au troc (2).

Pour mon très indigne pupille, le duc de Virtemberg, je suis bien loin de vouloir excuser ses mauvais procédés. Il ne faut pas le rebuter (3); on gagne plus avec lui en l'importunant qu'en le convainquant de son droit. Et j'espère encore de pouvoir ériger un trophée *à Voltaire vainqueur du duc.*

Je suis sur le point d'aller à Berlin donner le carnaval aux autres, sans y participer moi-même. Il s'y trouve un comte de Montmorency-Laval, très aimable garçon que j'ai vu en Silésie. Je me dispute avec lui : il veut apprendre l'allemand; je lui dis que cela n'en vaut pas la peine, parce que nous n'avons pas de bons auteurs, et qu'il ne veut apprendre cette langue que pour nous faire la guerre. Il entend raillerie, et n'est certainement pas ennemi des Prussiens.

Puisse la nature fortifier les fibres du vieux patriarche! Je ne m'intéresse qu'à son corps, car son esprit est immortel. *Vale.* FÉDÉRIC.

557. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 6 janvier 1778.

Sire, grand homme, que vous m'instruisez, que vous me consolez, que vous me fortifiez dans toutes mes idées au bout de ma carrière! Votre majesté, ou plutôt votre humanité a bien raison; le fatras métaphysique, théologique, fanatique, est sans doute ce que nous avons de plus méprisable, et cependant on écrira sur ces chimères absurdes tant qu'il y aura des universités, des esprits faux, et de l'argent à gagner.

Parmi les géomètres, il n'y a guère eu qu'Archimède et Newton qui aient acquis une véritable gloire, parce qu'ils ont inventé des choses très difficiles, très inconnues, et très utiles; il n'y a point de gloire pour ceux qui ne savent que diviser A—B plus C, par X moins Z, et qui passent leur vie à écrire ce que les autres ont imaginé.

Pour l'histoire, ce n'est, après tout, qu'une gazette; la plus vraie est remplie de faussetés, et elle ne peut avoir de mérite que celui du style. Ce style est le fruit de la littérature : c'est donc à la littérature qu'il faut s'en tenir. C'est ainsi que pensa le grand Condé dans sa retraite de Chantilly; c'est ainsi que pense le grand Frédéric à Sans-Souci.

(1) Delisle de Sales. (G. A.)
(2) Voltaire reconnaît ici qu'il est né en novembre 1694. (G. A.)

(1) Commencée par les Cramer en 1768, et qui avait trente volumes à la mort de Voltaire. (G. A.)
(2) Tout cet alinéa, qui se trouve dans l'édition de Berlin, est supprimé dans l'édition de Kehl. (G. A.)
(3) Édition de Berlin : « Se rebuter. » (G. A.)

Quand j'ai proposé à votre majesté le sieur Delisle pour arranger votre nouvelle bibliothèque, je ne savais pas que vous aviez déjà plusieurs gens de lettres occupés de ce service. Je le proposais comme un homme laborieux et exact, très capable de faire des extraits et de tenir tout en ordre. J'avais éprouvé ses talents dans ce travail, et j'osais vous le présenter comme un subalterne qui aurait bien servi dans cette partie.

Je vous ai plus d'obligation que vous ne pensez; votre pupille vient enfin de se laisser un peu attendrir; il m'a payé vingt mille francs sur les quatre-vingt mille que je lui avais prêtés, et peut-être avant ma mort me paiera-t-il le reste; c'est vous que j'en dois remercier.

M. le comte de Montmorency-Laval saura bientôt assez d'allemand pour faire tourner à droite et à gauche, et pour commander l'exercice; mais, en vous entendant parler français, il donnera la préférence à la langue des Montmorency; sans doute les hommes de sa maison doivent aimer les Prussiens. Il n'y a jamais eu que le cardinal de Bernis qui ait imaginé d'unir la France avec la maison d'Autriche, contre la maison de Brandebourg; il en a été bien puni. Sa politique a été aussi malheureuse que les chimères théologiques de trente autres cardinaux ont été ridicules.

Je ne sais si les chariots de poste ont apporté à votre majesté le petit paquet contenant deux exemplaires du petit livre (1) contre la torture et contre la Caroline de Charles-Quint : nous allons tâcher d'être humains chez nos Suisses, ce sera à votre exemple; vous en donnez à la terre entière dans tous les genres. Je me jette à vos pieds du fond de mon trou, avec tout le respect, toute la reconnaissance, toute l'admiration que vous ne pouvez pas m'empêcher de ressentir, quoique cela doive vous être fort indifférent dans le comble de votre grandeur et de votre gloire.

558. — DU ROI.

25 janvier.

J'ai reçu la brochure d'un sage, d'un philosophe, d'un citoyen zélé, qui éclaire modestement le gouvernement sur les défauts des lois de sa patrie, et qui démontre la nécessité de les réformer. Cet ouvrage mérite d'être approuvé par tout le monde. En fait d'équité naturelle et de droite raison, il n'y a qu'un sentiment, qui est celui de la vérité, lequel vous avez lumineusement démontré. Pourquoi ne le suivra-t-on pas? A cause qu'on craint plus le travail qu'on n'aime le bien public, à cause de l'ancienneté des abus, et peut-être encore pour ne point ajouter un fleuron à la couronne qu'un vieux philosophe a su se faire, en usant du grand nombre de talents dont la nature, prodigue envers lui, l'avait doué. Cet ouvrage entrera dans ma bibliothèque comme un monument de l'amour que vous avez pour l'humanité. Copernic, ne vous en déplaise, y tiendra aussi son petit coin, en qualité de Prussien; il pourra trouver place entre Archimède et Newton. Quant à votre Newton, je vous confesse que je n'entends rien à son vide ni à son attraction; il a démontré avec plus d'exactitude que ses devanciers le mouvement des corps célestes, j'en conviens; mais vous m'avouerez pourtant que c'est une absurdité en forme que de soutenir l'existence du rien. Ne sortons pas des bornes que nous donne le peu de connaissance que nous avons de la matière. A mon sens, la doctrine du vide, et des esprits qui existent sans organes, sont le comble de l'égarement de l'esprit humain. Si un pauvre ignorant de ma classe s'avisait de dire : Entre ce globe et celui de Saturne, ce qui n'a point d'existence existe, on lui rirait au nez; mais le sieur Isaac, qui dit la même chose, a hérissé le tout d'un fatras de calculs que peu de géomètres ont suivi; ils aiment mieux l'en croire sur sa parole, et admettre des contre-vérités, que de se perdre avec lui dans le labyrinthe du calcul intégral et du calcul infinitésimal. Les Anglais ont construit des vaisseaux sur la coupe la plus avantageuse que Newton avait indiquée, et leurs amiraux m'ont assuré que ces vaisseaux étaient beaucoup moins bons voiliers que ceux qui sont fabriqués selon les règles de l'expérience. Je voulus faire un jet d'eau dans mon jardin; Euler calcula l'effort des roues pour faire monter l'eau dans un bassin, d'où elle devait retomber par des canaux, afin de jaillir à Sans-Souci. Mon moulin a été exécuté géométriquement, et il n'a pu élever une goutte d'eau à cinquante pas du bassin. Vanité des vanités! vanité de la géométrie!

Je crois que la Suède conviendra mieux à votre peu systématique Delisle que notre pays; s'il s'y rend, il sera regardé dans peu comme le plus bel esprit de Stockholm : il pourra rendre les Lapons d'Uma, de Torneo, de Kimigroad, métaphysiciens, et adoucir les mœurs sauvages des habitants des rivages polaires. Descartes a longtemps habité ce royaume; pourquoi Delisle ne s'y fixerait-il pas? Je crois de plus que les glaces septentrionales pourront calmer l'ardeur d'un sang provençal qui l'expose souvent à des attaques de fièvre chaude. Ce conseil physico-politique et la religion universelle pourront très bien s'amalgamer avec le système des tourbillons.

Voici la première fois que mon soi-disant élève (1) se conduit bien; c'est une belle chose de payer quand on doit, une plus belle encore est de ne point usurper ce qui ne nous appartient pas. La mort de l'électeur de Bavière (2) pourrait donner lieu à tels procédés qui pourront causer de violentes convulsions à la tranquillité publique. Jamais le traité de paix de Vestphalie n'a été autant relu, étudié, et commenté qu'il l'est à présent. Un brouillard plus épais que celui de nos frimas nous cache l'avenir, et l'incertitude des événements redouble la curiosité du public. Ces grandes distractions ne m'ont pas empêché de trembler pour les jours du patriarche de Ferney; d'impitoyables gazetiers avaient annoncé votre mort; tout ce qui tient à la république des lettres, et moi indigne, nous avons été frappés de terreur; mais vous avez surpassé le héros du christianisme: il ressuscita le troisième jour, vous n'êtes point mort. Vivez, vivez, pour continuer votre brillante carrière, pour ma satisfaction et pour celle de tous les êtres qui pensent. Ce sont les vœux du solitaire de Sans-Souci. *Vale.*

559. — DE VOLTAIRE.

A Paris, le 1er avril.

Sire, le gentilhomme français qui rendra cette lettre à votre majesté, et qui passe pour être digne de paraître devant elle, pourra vous dire que si je n'ai pas eu l'honneur de vous écrire depuis longtemps, c'est que j'ai été occupé à éviter deux choses qui me poursuivaient dans Paris, les sifflets et la mort.

Il est plaisant qu'à quatre-vingt-quatre ans j'aie échappé à deux maladies mortelles. Voilà ce que c'est que de vous être consacré : je me suis renommé de vous, et j'ai été sauvé.

J'ai vu avec surprise et avec une satisfaction bien douce, à la représentation d'une tragédie nouvelle (3), que le public, qui regardait, il y a trente ans, Constantin et Théodose comme les modèles des princes, et même des saints, a applaudi avec des transports inouïs à des vers qui disent que Constantin et Théodose n'ont été que des tyrans superstitieux. J'ai vu vingt preuves pareilles du progrès que la philosophie a fait enfin dans toutes les conditions. Je ne désespérerais pas de faire prononcer dans un mois le panégyrique de l'empereur Julien : et assurément, si les Parisiens se souviennent qu'il a rendu chez eux la justice comme Caton, et qu'il a combattu pour eux comme César, ils lui doivent une éternelle reconnaissance.

Il est donc vrai, sire, qu'à la fin les hommes s'éclairent, et que ceux qui se croient payés pour les aveugler ne sont pas toujours les maîtres de leur crever les yeux! Grâces en soient rendues à votre majesté ! Vous avez vaincu les préjugés comme vos autres ennemis : vous jouissez de vos établissements en tout genre. Vous êtes le vainqueur de la superstition, ainsi que le soutien de la liberté germanique.

Vivez plus longtemps que moi, pour affermir tous les empires que vous avez fondés. Puisse Frédéric-le-Grand être Frédéric immortel!

Daignez agréer le profond respect et l'inviolable attachement de VOLTAIRE (4).

(1) Le *Prix de la justice et de l'humanité.* (G. A.)

(1) Le duc de Wurtemberg. (G. A.)
(2) Maximilien-Joseph, mort le 31 décembre 1777. (G. A.)
(3) *Irène.* Voyez tome III. (G. A.)

(4) *Lettre du roi de Prusse à d'Alembert.*

22 juin 1780.

Pour Voltaire, je vous garantis qu'il n'est plus en purgatoire : après le service public pour le repos de son âme, célébré dans l'église catholique de Berlin, le Virgile français doit être maintenant resplendissant de gloire; la haine théologique ne saurait l'empêcher de se promener dans les Champs-Elysées, en compagnie de Socrate, d'Homère, de Virgile, de Lucrèce. Appuyé d'un côté sur l'épaule de Bayle, de l'autre sur celle de Montaigne, et jetant un coup d'œil au loin, il verra les papes, les cardinaux, les persécuteurs, les fanatiques, souffrir dans le Tartare les peines des Ixion, des Tantale, des Prométhée, et de tous les fameux criminels de l'antiquité. Si les clefs du purgatoire eussent été uniquement entre les mains de vos évêques français, toute espérance pour Voltaire aurait été perdue; mais par le moyen du passe-partout que nous ont fourni les messes pour le repos des âmes, la serrure s'est ou

verte, et il en est sorti, en dépit de Beaumont, des Pompignan, et de toute leur séquelle.

Vous me faites plaisir de m'informer de l'édition nouvelle (1) qu'on prépare des *OEuvres de Voltaire :* il serait à souhaiter que les éditeurs élaguassent ces sorties trop fréquentes sur les Nonotte, les Patouillet, et d'autres insectes de la littérature, dont les noms ne méritent pas de se trouver placés à côté de tant de morceaux inimitables, qui, dignes de la postérité, dureront autant, et plus peut-être, que la monarchie française. Les écrits de Virgile, d'Horace, et de Cicéron, ont vu détruire le Capitole, Rome même; ils subsistent, on les traduit dans toutes les langues, et ils resteront tant qu'il y aura dans le monde des hommes qui pensent, qui lisent et qui aiment à s'instruire. Les ouvrages de Voltaire auront la même destinée; je lui fais tous les matins ma prière; je lui dis, Divin Voltaire, *ora pro nobis.*

P.-S. J'ai oublié de vous répondre touchant le buste de Voltaire (1). N'insultons pas à sa patrie, en lui donnant un habillement qui le ferait méconnaître; Voltaire pensait en Grec, mais il était Français. Ne défigurons pas nos contemporains, en leur donnant les livrées d'une nation maintenant avilie et dégradée sous la tyrannie des Turcs leurs vainqueurs.

(1) L'édition de Kehl. (G. A.)

(1) D'Alembert devait lui envoyer ce buste, soit à l'antique, soit à perruque. (G. A.)

FIN DE LA CORRESPONDANCE AVEC LE ROI DE PRUSSE.

CORRESPONDANCE AVEC L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

AVERTISSEMENT POUR LA PRÉSENTE ÉDITION.

Voulant rendre hommage à une *auguste* correspondante, les éditeurs de Kehl ont détaché de la CORRESPONDANCE GÉNÉRALE les lettres échangées entre Voltaire et Catherine de Russie. Nous ferons comme les éditeurs de Kehl, mais ce n'est pas pour la même raison. Nous voulons qu'on puisse suivre sans interruption la marche des idées de Voltaire bataillant sur la question d'Orient. « On a beaucoup dit, écrit M. Saint-Marc Girardin, que Voltaire était favorable à la Russie, parce que Catherine avait flatté sa vanité et que les flatteries d'une impératrice ont un grand prix pour un philosophe. Voltaire en Orient aime mieux les Russes que les Turcs, parce que les Russes ont déjà leur place dans la civilisation moderne et que les Turcs n'en ont pas. C'est bien moins à la Russie qu'à la civilisation qu'il veut donner Constantinople. Sa politique n'exclut personne en Orient; et pourvu que l'envahisseur soit plus civilisé que l'envahi, il est content. Il est même, Dieu me pardonne, pour les Mamelucks d'Egypte contre les Turcs, quoique le vainqueur dans ce cas ne soit guère plus civilisé que le vaincu..... Qu'on ne dise point que Voltaire est partisan des Russes; il est partisan de la civilisation en Orient. Il ne peut pas supporter l'idée que les contrées les plus anciennement civilisées et les plus anciennement florissantes de l'Europe et de l'Asie restent barbares et misérables; il pressent que la régénération de l'Orient est la question de l'avenir, et il s'y intéresse avec un zèle singulier, non comme courtisan de Catherine, mais comme ami de la civilisation et de l'humanité. Il aime sa *Catau* qui le flatte, et il la flatte très volontiers; mais en Orient il lui souhaite des coopérateurs, c'est-à-dire des rivaux et des copartageants. »

Le recueil que nous donnons ici est augmenté de trois lettres inédites publiées par MM. de Cayrol et A. François (1).

GEORGES AVENEL.

LETTRES DE VOLTAIRE ET DE L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

1. — DE L'IMPÉRATRICE.

1763.

J'ai mis sous les vers du portrait de Pierre-le-Grand, que M. de Voltaire m'a envoyés par M. de Balk, *Que Dieu le veuille* (2)!

J'ai commis un péché mortel en recevant la lettre adressée au géant (1) : j'ai quitté un tas de suppliques, j'ai retardé la fortune de plusieurs personnes, tant j'étais avide de la lire. Je n'en ai pas même eu de repentir. Il n'y a point de casuistes dans mon empire, et jusqu'ici je n'en étais pas bien fâchée. Mais voyant le besoin d'être ramenée à mon devoir, j'ai trouvé qu'il n'y avait point de meilleur moyen que de céder au tourbillon qui m'emporte, et de prendre la plume pour prier M. de Voltaire, très sérieusement, de ne me plus louer avant que je l'aie mérité. Sa réputation et la mienne y sont également intéressées. Il dira qu'il ne tient qu'à moi de m'en rendre digne; mais en vérité, dans l'immensité de la Russie, un an n'est qu'un jour, comme mille ans devant le Seigneur. Voilà mon excuse de n'avoir pas encore fait le bien que j'aurais dû faire.

Je répondrai à la prophétie de J.-J. Rousseau (2), en lui donnant, j'espère, aussi longtemps que je vivrai, un démenti fort impoli. Voilà mon intention; reste à voir les effets. Après cela, monsieur, j'ai envie de vous dire : *Priez Dieu pour moi.*

J'ai reçu aussi, avec beaucoup de reconnaissance, le second tome de *Pierre-le-Grand.* Si dans le temps que vous avez commencé cet ouvrage j'avais été ce que je suis aujourd'hui, j'aurais fourni bien d'autres mémoires. Il est vrai qu'on ne peut assez s'étonner du génie de ce grand homme. Je vais faire imprimer ses lettres originales, que j'ai ordonné de ramasser de toutes parts. Il s'y peint lui-même. Ce qu'il y avait de plus beau dans son caractère, c'est que, quelque colérique qu'il fût, la vérité avait toujours sur lui un ascendant infaillible : et pour cela seul il mériterait, je pense, une statue.

Je regrette, aujourd'hui pour la première fois de ma vie, de ne point faire de vers; je ne peux répondre aux vôtres qu'en prose, mais je peux vous assurer que depuis 1746, que je dispose de mon temps (3), je vous ai les plus grandes obligations. Avant cette époque je ne lisais que des romans; mais par hasard vos ouvrages me tombèrent dans les mains; depuis je n'ai cessé de les lire, et n'ai voulu d'aucuns livres qui ne fussent aussi bien écrits, et où il n'y eût autant à profiter. Mais où les trouver? Je retournai donc à ce premier moteur de mon goût et de mon plus cher amusement. Assurément, monsieur, si j'ai quelques connaissances, c'est à lui seul que je les dois. Mais puisqu'il se défend par respect de me dire qu'il baise mon billet (4), il faut, par bienséance, que je lui laisse ignorer que j'ai de l'enthousiasme pour ses ouvrages. Je lis à présent l'*Essai sur l'histoire générale :* je voudrais savoir chaque page par cœur, en attendant les *OEuvres du grand Cor-*

(1) *Lettres inédites de Voltaire.* Didier, éditeur. (G. A.)

(2) Ces vers sont sans doute les mêmes que ceux de la lettre à M. le comte de Schouvalof. Voyez la CORRESPONDANCE GÉNÉRALE, 10 janvier 1761. (K.)

(1) Voyez, dans la CORRESPONDANCE GÉNÉRALE, la lettre de Voltaire à Pictet, de septembre 1763. Le *Géant* était le surnom du génevois Pictet, qui était alors à la cour de Saint-Pétersbourg. (G. A.)

(2) Dans le *Contrat social*, livre II, chap. VIII. Voyez le *Dictionnaire philosophique*, à l'article PIERRE-LE-GRAND ET J.-J. ROUSSEAU. (G. A.)

(3) Elle s'était mariée en 1745. (G. A.)

(4) Voyez la lettre à Pictet. (G. A.)

neille, pour lesquelles j'espère que la lettre de change est expédiée. Caterine.

2. — DE L'IMPÉRATRICE.

1765.

L'impératrice de Russie est très obligée au neveu de l'abbé Bazin, de ce qu'il a bien voulu lui dédier l'ouvrage (1) de son oncle, qui assurément n'a rien de commun avec Abraham Chaumeix (2), maître d'école à Moscou, où il enseigne l'*a b c* aux petits enfants. Elle a lu ce beau livre d'un bout à l'autre avec beaucoup de plaisir, et ne s'est point trouvée supérieure a ce qu'elle a lu, parce qu'elle fait partie de ce genre humain si enclin à goûter les absurdités les plus étranges; elle est persuadée que ce livre ne manquera pas d'en éprouver sa part, et qu'à Paris il sera infailliblement livré au feu au pied d'un grand escalier; ce qui lui donnera un lustre de plus.

Comme le neveu de l'abbé Bazin a gardé un profond silence sur le lieu de sa résidence, on a adressé cette réponse à M. de Voltaire, si connu pour protéger et favoriser les jeunes gens dont les talents font espérer qu'ils seront un jour utiles au genre humain. Cet illustre auteur est prié de faire parvenir ce peu de lignes à sa destination; et si par hasard il ne connaissait point ce neveu de l'abbé Bazin, on est persuadé qu'il excusera cette démarche en faveur du mérite éclatant de ce jeune homme. Caterine.

3. — DE L'IMPÉRATRICE.

Le 11 22 auguste.

Monsieur, puisque, Dieu merci, le neveu de l'abbé Bazin est trouvé, vous voudrez bien qu'une seconde fois je m'adresse à vous pour lui faire parvenir dans sa retraite le petit paquet ci-joint, en témoignage de ma reconnaissance pour les douceurs qu'il me dit. Je serais très aise de vous voir assister tous les deux à mon carrousel, dussiez-vous vous déguiser en chevaliers inconnus. Vous en auriez tout le temps : la pluie continuelle qui tombe depuis plusieurs semaines m'a obligée de renvoyer cette fête au mois de juin de l'année prochaine.

Ma devise est une abeille qui, volant de plante en plante, amasse son miel pour le porter dans sa ruche, et l'inscription est l'*Utile*. Chez vous les inférieurs instruisent, et il serait facile aux supérieurs d'en faire leur profit : chez nous, c'est tout le contraire; nous n'avons pas tant d'aisance.

L'attachement du neveu Bazin pour feu ma mère (3) lui donne un nouveau degré de considération chez moi : je trouve ce jeune homme très aimable, et je le prie de me conserver les sentiments qu'il me témoigne. Il est très bon et très utile d'avoir de pareilles connaissances. Vous voudrez bien, monsieur, être assuré que vous partagez avec le neveu mon estime, et tout ce que je lui dis est également pour vous aussi. Caterine.

P.-S. Des capucins qu'on tolère à Moscou (car la tolérance est générale dans cet empire, il n'y a que les jésuites qui ne sont pas soufferts), s'étant opiniâtrés cet hiver à ne vouloir pas enterrer un Français (qui était mort subitement), sous prétexte qu'il n'avait pas reçu les sacrements, Abraham Chaumeix fit un factum contre eux pour leur prouver qu'ils devaient enterrer un mort. Mais ce factum ni deux réquisitions du gouverneur ne purent porter ces Pères à obéir. A la fin, on leur fit dire de choisir, ou de passer la frontière, ou d'enterrer ce Français. Ils partirent, et j'envoyai d'ici des augustins plus dociles, qui, voyant qu'il n'y avait pas à badiner, firent tout ce qu'on voulut. Voilà donc Abraham Chaumeix devenu raisonnable en Russie; il s'oppose à la persécution. S'il prenait de l'esprit, il ferait croire les miracles aux incrédules. Mais tous les miracles du monde n'effaceront pas la tache d'avoir empêché l'impression de l'*Encyclopédie*.

Les sujets de l'Église souffrant des vexations souvent tyranniques, auxquelles les fréquents changements de maîtres contribuaient encore beaucoup, se révoltèrent vers la fin du règne de l'impératrice Elisabeth, et ils étaient à mon avénement plus de cent mille en armes. C'est ce qui fit qu'en 1762 j'exécutai le projet de changer entièrement l'administration des biens du clergé, et de fixer ses revenus. Arsène, évêque de Rostou, s'y opposa, poussé par quelques-uns de ses confrères, qui ne trouvèrent pas à propos de se nommer. Il envoya deux mémoires où il voulait établir le principe absurde des deux puissances. Il avait déjà fait cette tentative du temps de l'impératrice Elisabeth; on s'était contenté de lui imposer silence; mais son insolence et sa folie redoublant, il fut jugé par le métropolitain de Novogorod et par le synode entier, condamné comme fanatique, coupable d'une entreprise contraire à la foi orthodoxe autant qu'au pouvoir souverain, déchu de sa dignité et de la prêtrise, et livré au bras séculier. Je lui fis grâce, et je me contentai de le réduire à la condition de moine. (1).

4. — DE VOLTAIRE.

L'abeille est utile sans doute,
On la chérit, on la redoute,
Aux mortels elle fait du bien,
Son miel nourrit, sa cire éclaire :
Mais quand elle a le don de plaire,
Ce superflu ne gâte rien.

Minerve, propice à la terre,
Instruisit les grossiers humains,
Planta l'olivier de ses mains,
Et battit le dieu de la guerre.
Cependant elle disputa
La pomme due à la plus belle;
Quelque temps Pâris hésita,
Mais Achille eût été pour elle.

Madame, que votre majesté impériale pardonne à ces mauvais vers; la reconnaissance n'est pas toujours éloquente : si votre devise est une abeille, vous avez une terrible ruche, c'est la plus grande qui soit au monde; vous remplissez la terre de votre nom et de vos bienfaits. Les plus précieux pour moi sont les médailles qui vous représentent. Les traits de votre majesté me rappellent ceux de la princesse votre mère.

J'ai encore un autre bonheur, c'est que tous ceux qui ont été honorés des bontés de votre majesté sont mes amis; je me tiens redevable de ce qu'elle a fait si généreusement pour les Diderot, les d'Alembert, et les Calas (2). Tous le gens de lettres de l'Europe doivent être à vos pieds.

C'est vous, madame, qui faites les miracles; vous avez rendu Abraham Chaumeix tolérant, et, s'il approche de votre majesté, il aura de l'esprit : mais pour les capucins, votre majesté a bien senti qu'il n'était pas en son pouvoir de les changer en hommes, depuis que saint François les a changés en bêtes. Heureusement votre Académie va former des hommes qui n'auront pas affaire à saint François.

Je suis plus vieux, madame, que la ville où vous régnez, et que vous embellissez. J'ose même ajouter que je suis plus vieux que votre empire, en datant sa nouvelle fondation du créateur Pierre-le-Grand, dont vous perfectionnez l'ouvrage. Cependant je sens que je prendrais la liberté d'aller faire ma cour à cette étonnante abeille qui gouverne cette vaste ruche, si les maladies qui m'accablent me permettaient, à moi pauvre bourdon, de sortir de ma cellule.

Je me ferais présenter par M. le comte de Schouvalof (3) et par madame sa femme, que j'ai eu l'honneur de posséder quelques jours dans mon petit ermitage. Votre majesté impériale a été le sujet de nos entretiens, et jamais je n'ai tant éprouvé le chagrin de ne pouvoir voyager.

Oserai-je, madame, dire que je suis un peu fâché que vous vous appeliez Catherine? les héroïnes d'autrefois ne prenaient point de nom de saintes : Homère, Virgile, auraient été bien embarrassés avec ces noms-là; vous n'étiez pas faite pour le calendrier.

Mais, soit Junon, Minerve, ou Vénus, ou Cérès, qui s'ajustent bien mieux à la poésie en tout pays, je me mets aux pieds de votre majesté impériale, avec reconnaissance et avec le plus profond respect.

---

(1) La première édition de la *Philosophie de l'histoire*, que l'auteur a fait servir depuis d'introduction à l'*Essai sur les mœurs*, etc. — On trouvera la dédicace à Catherine dans une note de la page 4 du tome II. (G. A.)

(2) Voyez sur Abraham Chaumeix, dénonciateur de l'*Encyclopédie*, la satire du *Pauvre diable*, tome VI. (G. A.)

(3) Elisabeth de Holstein, femme du prince d'Anhalt-Zerbst, retirée en France en 1747, et morte à Paris en 1760. Voltaire avait été en correspondance avec elle. (G. A.)

(1) Voyez, dans le *Dictionnaire philosophique*, l'article Puissance, où tout ce *post-scriptum* se trouve reproduit avec quelques variantes. (G. A.)

(2) Elle avait donné de l'argent pour les Calas, offert à d'Alembert la place de précepteur du grand-duc de Russie, et acheté la bibliothèque de Diderot. (G. A.)

(3) Jean Schouvalof était venu à Ferney faire à Voltaire des présents de la part de Catherine. (G. A.)

5. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Pétersbourg, 17/28 novembre.

Monsieur, ma tête est aussi dure que mon nom est peu harmonieux; je répondrai par de la mauvaise prose à vos jolis vers. Je n'en ai jamais fait; mais je n'en admire pas moins pour cela les vôtres. Ils m'ont si bien gâtée, que je ne puis presque en souffrir d'autres. Je me renferme dans ma grande ruche; on ne saurait faire différents métiers à la fois.

Jamais je n'aurais cru que l'achat d'une bibliothèque m'attirerait tant de compliments : tout le monde m'en fait sur celle de M. Diderot (1). Mais avouez, vous à qui l'humanité en doit pour le soutien que vous avez donné à l'innocence et à la vertu dans la personne des Calas, qu'il aurait été cruel et injuste de séparer un savant d'avec ses livres.

Démétri, métropolite (*a*) de Novogorod, n'est ni persécuteur, ni fanatique. Il n'y a pas un principe dans le *Mandement d'Alexis* (2) qu'il n'avouât, ne prêchât, ne publiât, si cela était utile ou nécessaire : il abhorre la propositon des *deux puissances*. Plus d'une fois il m'a donné des exemples que je pourrais vous citer. Si je ne craignais de vous ennuyer je les mettrais sur une feuille séparée, afin de la brûler, si vous ne vouliez pas la lire.

La tolérance est établie chez nous : elle fait loi de l'Etat, et il est défendu de persécuter. Nous avons, il est vrai, des fanatiques qui, faute de persécution, se brûlent eux-mêmes; mais si ceux des autres pays en faisaient autant, il n'y aurait pas grand mal; le monde n'en serait que plus tranquille, et Calas n'aurait pas été roué. Voilà, monsieur, les sentiments que nous devons au fondateur de cette ville, que nous admirons tous deux.

Je suis bien fâchée que votre santé ne soit pas aussi brillante que votre esprit : celui-ci en donne aux autres. Ne vous plaignez point de votre âge, et vivez les années de Mathusalem, dussiez-vous tenir dans le calendrier la place que vous trouvez à propos de me refuser. Comme je ne me crois point en droit d'être chantée, je ne changerai point mon nom contre celui de l'envieuse et jalouse Junon : je n'ai pas assez de présomption pour prendre celui de Minerve; je ne veux point du nom de Vénus, il y en a trop sur le compte de cette belle dame. Je ne suis pas Cérès non plus; la récolte a été très mauvaise en Russie cette année : le mien au moins me fait espérer l'intercession de ma patronne là où elle est; et, à tout prendre, je le crois le meilleur pour moi. Mais, en vous assurant de la part que je prends à ce qui vous regarde, je vous en éviterai l'inutile répétition. CATERINE.

6. — DE VOLTAIRE.

24 janvier 1766.

Madame, la lettre dont votre majesté impériale m'honore m'a tourné la tête : elle m'a donné des patentes de prophète. Je ne me doutais pas que l'archevêque de Novogorod se fût en effet déclaré contre le système absurde des *deux puissances*. J'avais raison sans le savoir, ce qui est encore un caractère de prophétie. Les incrédules pourront m'objecter que cet archevêque ne s'appelle pas Alexis, mais Démétri. Je pourrai répondre avec tous les commentateurs qu'il faut de l'obscurité dans les prophéties, et que cette obscurité rend toujours la vérité plus claire. J'ajouterai qu'il n'y a qu'à changer *Alex* en *Démé* et *is* en *tri*, pour avoir le véritable nom de l'archevêque. Il n'y aura certainement que des impies qui puissent ne se pas rendre à des preuves si évidentes.

Je suis si bien prophète, que je prédis hardiment à votre majesté la plus grande gloire et le plus grand bonheur. Ou les hommes deviendront entièrement fous, ou ils admireront tout ce que vous faites de grand et d'utile; cette prédiction même vient un peu, comme les autres, après l'événement.

Il me semble que si cet autre grand homme, Pierre I[er], s'était établi dans un climat plus doux que sur le lac Ladoga, s'il avait choisi Kiovie, ou quelque autre terrain plus méridional, je serais actuellement à vos pieds, en dépit de mon âge. Il est triste de mourir sans avoir admiré de près celle qui préfère le nom de Catherine aux noms des divinités de l'ancien temps, et qui le rendra préférable. Je n'ai jamais voulu aller à Rome (1); j'ai senti toujours de la répugnance à voir des moines dans le Capitole, et les tombeaux des Scipions foulés aux pieds des prêtres ; mais je meurs de regret de ne point voir des déserts changés en villes superbes, et deux mille lieues de pays civilisé par des héroïnes. L'histoire du monde entier n'a rien de semblable; c'est la plus belle et la plus grande des révolutions : mon cœur est comme l'aimant, il se tourne vers le nord.

D'Alembert a bien tort de n'avoir pas fait le voyage, lui qui est encore jeune (2). Il a été piqué de la petite injustice qu'on lui faisait; mais l'objet qui est fort mince ne troublait point sa philosophie. Tout cela est réparé aujourd'hui. Je crois que l'*Encyclopédie* est en chemin pour aller demander une place dans la bibliothèque de votre palais.

Que votre majesté impériale daigne recevoir avec bonté ma reconnaissance, mon admiration, mon profond respect. *Feu l'abbé Bazin.*

7. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Pétersbourg, 29 juin/9 juillet.

Monsieur, la lueur de l'Etoile du Nord n'est qu'une aurore boréale.

Les bienfaits répandus à quelques centaines de lieues, et dont il vous plaît de faire mention, ne m'appartiennent pas : les Calas doivent ce qu'ils ont reçu à leurs amis: M. Diderot, la vente de sa bibliothèque au sien ; mais les Calas et les Sirven vous doivent tout. Ce n'est rien que de donner un peu à son prochain de ce dont on a un grand superflu ; mais c'est s'immortaliser que d'être l'avocat du genre humain, le défenseur de l'innocence opprimée. Ces deux causes vous attirent la vénération due à de tels miracles. Vous avez combattu les ennemis réunis des hommes : la superstition, le fanatisme, l'ignorance, la chicane, les mauvais juges, et la partie du pouvoir qui repose entre les mains des uns et des autres. Il faut bien des vertus et des qualités pour surmonter ces obstacles. Vous avez montré que vous les possédez : vous avez vaincu.

Vous désirez, monsieur, un secours modique pour les Sirven (3) : le puis-je refuser? me louerez-vous de cette action? y a-t-il de quoi? Je vous avoue que j'aimerais mieux qu'on ignorât ma lettre de change. Si cependant vous pensez que mon nom, tout peu harmonieux qu'il est, fasse quelque bien à ces victimes de l'esprit de persécution, je me remets à votre prévoyance, et vous me nommerez, pourvu seulement que cela même ne leur nuise pas. J'ai mes raisons pour le croire. Mes aventures avec l'évêque de Rostou ont été traitées publiquement, et vous en pouvez, monsieur, communiquer le mémoire à votre gré, comme une pièce authentique.

J'ai lu avec beaucoup d'attention l'imprimé qui accompagnait votre lettre. Il est bien difficile de réduire en pratique les principes qu'il contient. Malheureusement le grand nombre y sera longtemps opposé. Il est cependant possible d'émousser la pointe des opinions qui mènent à la destruction des humains. Voici mot à mot (4) ce que j'ai inséré, entre autres choses, à ce sujet, dans une instruction au comité qui refondra nos lois :

« Dans un grand empire, qui étend sa domination sur autant de peuples divers qu'il y a de différentes croyances parmi les hommes, la faute la plus nuisible au repos et à la tranquillité de ses citoyens serait l'intolérance de leurs différentes religions. Il n'y a même qu'une sage tolérance, également avouée de la religion orthodoxe et de la politique, qui puisse ramener toutes les brebis égarées à la vraie croyance. La persécution irrite les esprits; la tolérance les adoucit et les rend moins obstinés; elle étouffe ces disputes contraires au repos de l'Etat et à l'union des citoyens. »

Après cela suit un précis du Livre de l'*Esprit des lois, Sur la magie* (5), etc., qu'il serait trop long de rapporter ici. Il y est dit tout ce qu'on peut dire pour préserver, d'un côté, les

(1) Catherine venait de l'acheter quinze mille francs, et en laissait la jouissance au philosophe dont elle faisait son bibliothécaire aux appointements de mille francs par année. (G. A.)

(*a*) Les métropolites ne diffèrent des autres évêques et archevêques que par une cape blanche; celui-ci l'a reçue pour m'avoir couronnée. (*Apostille de Catherine.*)

(2) Voyez, tome VI, aux FACÉTIES, le *Mandement du révérendissime père en Dieu Alexis, archevêque de Novogorod-la-Grande.* (G. A.)

(1) Voltaire avait, au contraire, songé bien souvent à voir Rome. Voyez, tome III, la fin de notre Avertissement sur *Sémiramis.* (G. A.)

(2) On trouvera le véritable motif du refus de d'Alembert dans sa lettre à Voltaire du 25 septembre 1762. (G. A.)

(3) On n'a pas la lettre où Voltaire fait cette demande. (G. A.)

(4) Cette citation est loin d'être tirée mot à mot de l'*Instruction donnée par Catherine II à la commission établie pour travailler à la rédaction d'un nouveau code de lois.* (G. A.)

(5) Livre XII. (G. A.)

citoyens des maux que peuvent produire de pareilles accusations, sans cependant troubler, de l'autre, la tranquillité des croyances, ni scandaliser les consciences des croyants. J'ai cru que c'était l'unique voie praticable d'introduire le cri de la raison, que de l'appuyer sur le fondement de la tranquillité publique, dont chaque individu sent continuellement le besoin et l'utilité.

Le petit comte de Schouvalof, de retour dans sa patrie, m'a fait le récit de l'intérêt que vous avez bien voulu prendre à tout ce qui me regarde. Je finis par vous en marquer ma gratitude. CATERINE.

8. — DE VOLTAIRE.

22 décembre.

Madame, que votre majesté impériale me pardonne : non, vous n'êtes point l'*Aurore boréale ;* vous êtes assurément l'astre le plus brillant du Nord, et il n'y en a jamais eu d'aussi bienfaisant que vous : Andromède, Persée, et Calisto, ne vous valent pas. Tous ces astres-là auraient laissé Diderot mourir de faim (1). Il a été persécuté dans sa patrie, et vos bienfaits viennent l'y chercher. Louis XIV avait moins de magnificence que votre majesté; il récompensa le mérite dans les pays étrangers, mais on lui indiquait ce mérite : vous le cherchez, madame, et vous le trouvez. Vos soins généreux pour établir la liberté de conscience en Pologne sont un bienfait que le genre humain doit célébrer, et j'ambitionne bien d'oser parler au nom du genre humain, si ma voix peut encore se faire entendre.

En attendant, madame, permettez-moi de publier ce que vous avez daigné m'écrire au sujet de l'archevêque de Novogorod, et sur la tolérance. Ce que vous écrivez est un monument de votre gloire ; nous sommes trois, Diderot, d'Alembert, et moi, qui vous dressons des autels ; vous me rendez païen : je suis avec idolâtrie, madame, aux pieds de votre majesté, mieux qu'avec un profond respect. *Le prêtre de votre temple.*

9. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Pétersbourg, 29 décembre/9 janvier 1767.

Monsieur, je viens de recevoir votre lettre du 22 décembre, dans laquelle vous me donnez une place décidée parmi les astres. Je ne sais si ces places-là valent la peine qu'on les brigue. Je ne voudrais point être mise au rang de ceux que le genre humain a adorés pendant si longtemps, par tout autre que vous et vos dignes amis dont vous me parlez. En effet, quelque peu d'amour-propre qu'on se sente, il est impossible de désirer de se voir l'égal des ognons, des chats, des veaux, des peaux d'ânes, de bœufs, de serpents, de crocodiles, des bêtes de toute espèces, etc., etc. Après cette énumération, quel est l'homme qui voulût des temples ?

Laissez-moi donc, je vous prie, sur la terre; j'y serai plus à portée d'y recevoir vos lettres et celles de vos amis les d'Alembert et les Diderot : j'y serai témoin de la sensibilité avec laquelle vous vous intéressez à tout ce qui regarde les lumières de notre siècle, partageant si parfaitement ce titre avec eux.

Malheur aux persécuteurs (2)! ils méritent d'être rangés parmi ces divinités. Voilà leur vraie place.

Au reste, monsieur, soyez persuadé que votre approbation m'encourage beaucoup.

L'article dont je vous ai fait part, et qui regarde la tolérance, ne paraîtra au grand jour qu'à la fin de l'été prochain.

Je me souviens de vous avoir écrit dans une lettre précédente ce que je pensais de la publication des pièces qui concernent l'archevêque de Novogorod : cet ecclésiastique a donné depuis peu encore une preuve des sentiments que vous lui connaissez. Un homme qui avait traduit un livre le lui porta : il lui dit qu'il lui conseillait de le supprimer, parce qu'il contenait les principes qui établissent les *deux puissances.*

Soyez assuré, monsieur, que tel titre que vous preniez, il ne nuira jamais chez moi à la considération qui est due à celui qui plaide avec toute l'étendue de son génie la cause de l'humanité. CATERINE.

L'imprimé ci-joint (3) vous fera juger si la justice est de notre côté.

(1) Catherine venait d'envoyer vingt-cinq mille francs à Diderot, qui n'avait pas été payé de la pension annuelle de mille francs qu'elle lui faisait. (G. A.)

(2) Voltaire prit note de ce cri poussé par la czarine. (G. A.)

(3) *Manifeste sur les dissensions de la Pologne.* (K.)

10. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 27 février.

Madame, votre majesté impériale daigne donc me faire juge de la magnanimité avec laquelle elle prend le parti du genre humain (1). Ce juge est trop corrompu et trop persuadé qu'on ne peut répondre que des sottises tyranniques à votre excellent mémoire. Ne pouvoir jouir des droits de citoyen (2) parce qu'on croit que le Saint-Esprit ne procède que du Père me paraît si fou et si sot, que je ne croirais pas cette bêtise, si celles de mon pays ne m'y avaient préparé. Je ne suis pas fait pour pénétrer dans vos secrets d'État; mais je serais bien attrapé si votre majesté n'était pas d'accord avec le roi de Pologne (3) ; il est philosophe, il est tolérant par principe; j'imagine que vous vous entendez tous deux, comme larrons en foire, pour le bien du genre humain, et pour vous moquer des prêtres intolérants.

Un temps viendra, madame, je le dis toujours, où toute la lumière nous viendra du Nord : votre majesté impériale a beau dire, je vous fais étoile, et vous demeurerez étoile. Les ténèbres cimmériennes resteront en Espagne; et à la fin même elles se dissiperont. Vous ne serez ni ognon, ni chatte, ni veau d'or, ni bœuf Apis; vous ne serez point de ces dieux qu'on mange, vous êtes de ceux qui donnent à manger. Vous faites tout le bien que vous pouvez au dedans et au dehors. Les sages feront votre apothéose de votre vivant; mais vivez longtemps, madame, cela vaut cent fois mieux que la divinité; si vous voulez faire des miracles, tâchez seulement de rendre votre climat un peu plus chaud. A voir tout ce que votre majesté fait, je croirai que c'est pure malice à elle, si elle n'entreprend pas ce changement : j'y suis un peu intéressé ; car, dès que vous aurez mis la Russie au trentième degré, au lieu des environs du soixantième, je vous demanderai la permission d'y venir achever ma vie; mais, en quelque endroit que je végète, je vous admirerai malgré vous, et je serai avec le plus profond respect, madame, de votre majesté impériale, etc.

11. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Moscou, le 15/26 mars.

Monsieur, j'ai reçu votre lettre du 27 février, où vous me conseillez de faire un miracle pour changer le climat de ce pays. Cette ville-ci était autrefois très accoutumée à voir des miracles, ou plutôt les bonnes gens prenaient souvent les choses les plus ordinaires pour des effets merveilleux. J'ai lu dans la préface du concile du tzar Ivan Basilewitz, que lorsque le tzar eut fait sa confession publique, il arriva un miracle ; le soleil parut en plein midi, ses rayons donnèrent sur lui, et sur tous les Pères rassemblés. Notez que ce prince, après avoir fait une confession générale à haute voix, finit par reprocher au clergé, dans des termes très vifs, tous ses désordres, et conjura le concile de le corriger, lui, et son clergé aussi.

A présent les choses sont changées. Pierre-le-Grand a mis tant de formalités pour constater un miracle, et le synode les remplit si strictement, que je crains d'exposer celui dont il vous plaît de me charger avant votre arrivée. Cependant, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour procurer à la ville de Pétersbourg un meilleur air. Il y a trois ans qu'on est après à saigner par des canaux les marais qui l'entourent, à abattre les forêts de sapins qui la couvrent au midi ; et à présent il y a déjà trois grandes terres occupées par des colons, là où un homme à pied ne pouvait passer sans avoir de l'eau jusqu'à la ceinture : les habitants ont semé, l'automne dernière, leurs premiers grains.

Comme vous paraissez, monsieur, prendre intérêt à ce que je fais, je joins à cette lettre la moins mauvaise traduction française du *Manifeste* (4) que j'ai signé le 14 décembre de l'année passée et qui a été si fort estropié dans les gazettes de Hollande, qu'on ne savait pas trop ce qu'il pouvait signifier. En russe, c'est une pièce estimée : la richesse et les expressions fortes de notre langue l'ont rendue telle. La traduction en a été d'autant plus pénible. Au mois de juin, cette grande assemblée commencera ses séances, et nous dira ce

(1) Dans son *Manifeste sur les dissensions de la Pologne*, Catherine invoquait le *Devoir sacré de l'humanité.* (G. A.)

(2) C'était ce que les catholiques polonais prétendaient imposer aux dissidents. (G. A.)

(3) Stanislas Poniatowski, ancien amant de Catherine. (G. A.)

(4) Il s'agit ici du *Manifeste* qui convoquait des députés pour la réforme des lois. (G. A.)

qui lui manque. Après quoi on travaillera à des lois que l'humanité, j'espère, ne désapprouvera pas. D'ici à ce temps-là, j'irai faire un tour dans différentes provinces, le long du Volga; et au moment peut-être que vous vous y attendrez le moins, vous recevrez une lettre datée de quelque bicoque de l'Asie.

Je serai là, comme partout ailleurs, remplie d'estime et de considération pour le seigneur du château de Ferney. Caterine.

12. — DE VOLTAIRE.

26 mai.

Un voyage en Asie ! allez-vous l'entreprendre,
Belle et sublime Thalestris?
Que ferez-vous dans ce pays?
Vous n'y verrez point d'Alexandre.

Hélas! votre majesté impériale ferait le tour du globe, qu'elle ne rencontrerait guère de rois dignes d'elle. Elle voyage comme Cérès la législatrice, en faisant du bien au monde. Je ne sais point la langue russe; mais par la traduction que vous daignez m'envoyer, je vois qu'elle a des inversions et des tours qui manquent à la nôtre. Je ne suis pas comme une dame de la cour de Versailles, qui disait : C'est bien dommage que l'aventure de la tour de Babel ait produit la confusion des langues, sans cela tout le monde aurait toujours parlé français.

L'empereur de la Chine, Kang-hi, votre voisin, demandait à un missionnaire si on pouvait faire des vers dans les langues de l'Europe; il ne pouvait le croire.

Que votre majesté impériale daigne agréer mes sentiments et le très profond respect de ce vieux Suisse, etc.

13. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Casan, le 18/29 mai.

vous avais menacé d'une lettre, de quelque bicoque de l'Asie; je vous tiens parole aujourd'hui.

Il me semble que les auteurs de l'*Anecdote sur Bélisaire* (1), et de la *Lettre sur les Panégyriques* (2), sont proches parents du neveu de l'abbé Bazin. Mais, monsieur, ne vaudrait-il pas mieux renvoyer tout panégyrique des gens après leur mort, crainte que tôt ou tard ils ne donnent un démenti, vu l'inconséquence et le peu de stabilité des choses humaines? Je ne sais si, après la révocation de l'édit de Nantes, on a fait beaucoup de cas des panégyriques de Louis XIV : les réfugiés, au moins, n'étaient pas disposés à leur donner du poids.

Je vous prie, monsieur, d'employer votre crédit auprès du savant du canton d'Uri (3), pour qu'il ne perde pas son temps à faire le mien avant mon décès.

Ces lois dont on parle tant, au bout du compte, ne sont point faites encore. Eh! qui peut répondre de leur bonté? C'est la postérité, et non pas nous, en vérité, qui sera à portée de décider cette question. Imaginez, je vous prie, qu'elles doivent servir pour l'Europe et pour l'Asie : et quelle différence de climat, de gens, d'habitudes, d'idées même!

Me voilà en Asie; j'ai voulu voir cela par mes yeux. Il y a dans cette ville vingt peuples divers, qui ne se ressemblent point du tout. Il faut pourtant leur faire un habit qui leur soit propre à tous. Ils peuvent se bien trouver des principes généraux; mais les détails? et quels détails! J'allais dire : C'est presque un monde à créer, à unir, à conserver. Je ne finirais pas, et en voilà beaucoup trop de toutes façons.

Si tout cela ne réussit pas, les lambeaux de lettres que j'ai trouvés cités dans le dernier imprimé (4) paraîtront ostentation (et que sais-je, moi!) aux impartiaux et à mes envieux. Et puis mes lettres n'ont été dictées que par l'estime, et ne sauraient être bonnes à l'impression. Il est vrai qu'il m'est bien flatteur et honorable de voir par quel sentiment tout cela a été cité chez l'auteur de la *Lettre sur les Panégyriques;* mais Bélisaire dit que c'est là justement le moment dangereux pour mon espèce. Bélisaire, ayant raison partout, sans doute n'aura pas tort en ceci. La traduction de ce dernier livre est finie, et va être imprimée. Pour faire l'essai de cette traduction, on l'a lue à deux personnes qui ne connaissaient point l'original. L'un s'écria : Qu'on me crève les yeux, pourvu que je sois Bélisaire, j'en serai assez récompensé; l'autre dit : Si cela était, j'en serais envieux.

(1) Voyez, tome VI, aux Facéties. (G. A.)
(2) Voyez, tome IV, aux Discours. (G. A.)
(3) C'est sous le nom d'un *professeur en droit du canton d'Uri* qu'avait paru la *Lettre sur les panégyriques.* (G. A.)
(4) L'*Instruction* pour la réforme des lois. (G. A.)

En finissant, monsieur, recevez les témoignages de ma reconnaissance pour toutes les marques d'amitié que vous me donnez; mais, s'il est possible, préservez mon griffonnage de l'impression. Caterine.

14. — DE VOLTAIRE.

29 janvier 1768.

Madame, on dit qu'un vieillard, nommé Siméon, en voyant un petit enfant, s'écria dans sa joie : Je n'ai plus qu'à mourir *puisque j'ai vu mon salutaire.* Ce Siméon était prophète, il voyait de loin tout ce que ce petit Juif devait faire.

Moi, qui ne suis ni Juif ni prophète, mais qui suis aussi vieux que Siméon, je n'aurais pas deviné en 1700 qu'un jour la Raison, aussi inconnue au patriarche Nicou qu'au sacré collége, et aussi mal voulue des papas et des archimandrites que des dominicains, viendrait à Moscou, à la voix d'une princesse née en Allemagne, et qu'elle assemblerait dans sa grand'salle des idolâtres, des musulmans, des grecs, des latins, des luthériens, qui tous deviendraient ses enfants.

C'est ce triomphe de la Raison qui est mon *salutaire;* et en qualité d'être raisonnable, je mourrai sujet, dans mon cœur, de votre majesté impériale, bienfaitrice du genre humain.

Je suis retiré auprès de la petite ville de Genève, où il n'y a pas vingt mille habitants, et la discorde règne depuis quatre ans dans ce trou, dans le temps que Catherine *seconde,* qui est bien la *première,* réunit tous les esprits dans un empire plus vaste que l'empire romain.

Je ne suis pas en tout de l'avis du respectacle auteur (1) de l'*Ordre essentiel des sociétés;* je vous avoue, madame, qu'en qualité de voisin de deux républiques, je ne crois point du tout que la puissance législatrice soit, de droit divin, copropriétaire de mes petites chaumières; mais je crois fermement que, de droit humain, on doit vous admirer et vous aimer.

Feu l'abbé Bazin disait souvent qu'il craignait horriblement le froid, mais que s'il n'était pas si vieux, il irait s'établir au midi d'Astracan, pour avoir le plaisir de vivre sous vos lois.

J'ai rencontré ces jours passés son neveu, qui pense de même. Le professeur en droit Bourdillon (2) est dans les mêmes sentiments; ce pauvre Bourdillon s'est plaint à moi amèrement de ce qu'on l'avait trompé sur l'évêque de Cracovie. Je l'ai consolé en lui disant qu'il avait raison sur tout le reste, et que l'événement l'a bien justifié. Votre majesté impériale ne saurait croire à quel point ce pédant républicain vous est attaché, toute souveraine que vous êtes.

Je ramasse, madame, toutes les sottises sérieuses ou comiques de feu l'abbé Bazin et de son neveu, et même celles qu'on leur attribue; il y en a qu'on n'oserait envoyer au pape, mais qu'on peut mettre hardiment dans la bibliothèque d'une impératrice philosophe. Ce recueil assez gros partira dès qu'il sera relié.

L'empereur Justinien et le grand capitaine Bélisaire (3) ont été impitoyablement déclarés damnés par la Sorbonne. J'en ai été très affligé, car je m'intéressais beaucoup à leur salut. Je ne sais pas encore bien positivement si votre Église grecque est damnée aussi; je m'en informerai, madame, car je vous suis encore plus attaché qu'à l'empereur Justinien. Je souhaite que vous viviez encore plus longtemps que lui.

Que votre majesté impériale daigne agréer le profond respect, l'admiration, et l'attachement inviolable du vieux solitaire, moitié Français, moitié Suisse, cousin-germain du neveu de l'abbé Bazin.

15. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 15 novembre.

Madame, j'eus l'honneur de dépêcher à votre majesté impériale, le 15 mars dernier, à l'adresse du sieur B. Le Maistre, à Hambourg, un assez gros ballot, marqué I. D. R., N° 1.

Votre majesté a des affaires un peu plus importantes que celles de ce ballot. D'un côté elle force les Polonais à être tolérants et heureux en dépit du nonce du pape; et de l'autre elle paraît avoir affaire aux musulmans, malgré Mahomet. S'ils vous font la guerre, madame, il pourra bien leur arriver ce que Pierre-le-Grand avait eu autrefois en vue, c'était de faire de Constantinople la capitale de l'empire russe. Ces barbares méritent d'être punis, par une héroïne, du peu d'attention qu'ils ont eue jusqu'ici pour les dames. Il est clair que

(1) L'économiste Lemercier de la Rivière, que Catherine appela en consultation. (G. A.)
(2) Nom sous lequel l'ouvrage *Sur les dissensions de Pologne* a été publié. Voyez tome V. (G. A.)
(3) Il s'agit du *Bélisaire* de Marmontel. (G. A.)

des gens qui négligent tous les beaux-arts, et qui enferment les femmes, méritent d'être exterminés. J'espère tout de votre génie et de votre destinée. Moustapha ne doit pas tenir contre Catherine. On dit que Moustapha n'a point d'esprit, qu'il n'aime point les vers, qu'il n'a jamais été à la comédie, et qu'il n'entend point le français; il sera battu, sur ma parole. Je demande à votre majesté impériale la permission de venir me mettre à ses pieds, et de passer quelques jours à sa cour, dès qu'elle sera établie à Constantinople; car je pense très sérieusement que si jamais les Turcs doivent être chassés de l'Europe, ce sera par les Russes. L'envie de vous plaire les rendra invincibles.

Que votre majesté daigne agréer les souhaits et le profond respect de votre admirateur, de votre très zélé, très ardent serviteur.

16. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Pétersbourg, 6/17 décembre.

Monsieur, je suppose que vous me croyez un peu d'inconséquence : je vous ai prié, il y a environ un an (1), de m'envoyer tout ce qui a jamais été écrit par l'auteur dont j'aime le mieux à lire les ouvrages; j'ai reçu au mois de mai passé le ballot que j'ai désiré, accompagné du buste de l'homme le plus illustre de notre siècle.

J'ai senti une égale satisfaction de l'un et de l'autre envoi : ils font depuis six mois le plus bel ornement de mon appartement, et mon étude journalière; mais jusqu'ici je ne vous en ai accusé ni la réception, ni fait mes remerciements. Voici comme je raisonnais : un morceau de papier mal griffonné, rempli de mauvais français, est un remerciement stérile pour un tel homme; il faut lui faire mon compliment par quelque action qui puisse lui plaire. Différents faits se sont présentés; mais le détail en serait trop long : enfin j'ai cru que le meilleur serait de donner par moi-même un exemple qui pût devenir utile aux hommes. Je me suis souvenue que par bonheur je n'avais pas eu la petite-vérole. J'ai fait écrire en Angleterre pour avoir un inoculateur : le fameux docteur Dimsdale s'est résolu de passer en Russie. Il m'a inoculée le 12 octobre. Je n'ai pas été au lit un seul instant, et j'ai reçu du monde tous les jours. Je vais tout de suite faire inoculer mon fils unique.

Le grand-maître de l'artillerie, le comte Orlof (2), ce héros qui ressemble aux anciens Romains du beau temps de la république, et qui en a le courage et la générosité, doutant s'il avait eu cette maladie, est à présent entre les mains de notre Anglais, et le lendemain de l'opération il s'en alla à la chasse dans une très grande neige. Nombre de courtisans ont suivi son exemple, et beaucoup d'autres s'y préparent. Outre cela, on inocule à présent à Pétersbourg dans trois maisons d'éducation, et dans un hôpital établi sous les yeux de M. Dimsdale.

Voilà, monsieur, les nouvelles du pôle. J'espère qu'elles ne vous seront point indifférentes.

Les écrits nouveaux sont plus rares. Cependant il vient de paraître une traduction française de l'instruction russe donnée aux députés qui doivent composer le projet de notre code. On n'a pas eu le temps de l'imprimer. Je me hâte de vous envoyer le manuscrit, afin que vous voyiez mieux de quel point nous partons. J'espère qu'il n'y a pas une ligne qu'un honnête homme ne puisse avouer.

J'aimerais bien de vous envoyer des vers en échange des vôtres; mais qui n'a pas assez de cervelle pour en faire de bons, fait mieux de travailler de ses mains. Voilà ce que j'ai mis en pratique : j'ai tourné une tabatière que je vous prie d'accepter. Elle porte l'empreinte de la personne qui a pour vous le plus de considération; je n'ai pas besoin de la nommer, vous la reconnaîtrez aisément.

J'oubliais, monsieur, de vous dire que j'ai augmenté le peu ou point de médecine qu'on donne pendant l'inoculation, de trois ou quatre excellents spécifiques que je recommande à tout homme de bon sens de ne point négliger en pareille occasion. C'est de se faire lire l'*Écossaise* (3), *Candide*, l'*Ingénu*, l'*Homme aux quarante écus*, et la *Princesse de Babylone* (4). Il n'y a pas moyen, après cela, de sentir le moindre mal.

P.-S. La lettre ci-jointe était écrite il y a trois semaines. Elle attendait le manuscrit; on a été si longtemps à le transcrire et à le rectifier, que j'ai eu le temps, monsieur, de recevoir votre lettre du 15 novembre. Si je fais aussi aisément la guerre contre les Turcs que j'ai eu de facilité à introduire l'inoculation, vous courez risque d'être sommé à tenir bientôt la promesse que vous me faites de venir me trouver dans un gîte où, dit-on, se sont perdus tous ceux qui en ont fait la conquête. Voilà de quoi faire passer cette tentation à qui la prendra.

Je ne sais si Moustapha a de l'esprit; mais j'ai lieu de croire qu'il dit : *Mahomet, ferme les yeux* (1)! quand il veut faire des guerres injustes à ses voisins. Si le succès de cette guerre se déclare pour nous, j'aurai beaucoup d'obligations à mes envieux : ils m'auront procuré une gloire à laquelle je ne pensais pas.

Tant pis pour Moustapha s'il n'aime ni la comédie ni les vers. Il sera bien attrapé si je parviens à mener les Turcs au même spectacle auquel la troupe de Paoli joue si bien (2). Je ne sais si ce dernier parle français, mais il sait combattre pour ses foyers et son indépendance.

Pour nouvelle d'ici, je vous dirai, monsieur, que tout le monde généralement veut être inoculé, qu'il y a un évêque qui va subir cette opération, et qu'on a inoculé ici dans un mois plus de personnes qu'à Vienne dans huit.

Je ne saurais, monsieur, vous témoigner assez ma reconnaissance pour toutes les choses obligeantes que vous voulez bien me dire, mais surtout pour le vif intérêt que vous prenez à tout ce qui me regarde. Soyez persuadé que je sens tout le prix de votre estime, et qu'il n'y a personne qui ait pour vous plus de considération que CATERINE.

Je prends encore une fois la plume pour vous prier de vous servir de cette fourrure contre le vent de bise et la fraîcheur des Alpes, qu'on m'a dit vous incommoder quelquefois. Adieu, monsieur; lors de votre entrée dans Constantinople, j'aurai soin de faire porter à votre rencontre un bel habit à la grecque, doublé des plus riches dépouilles de la Sibérie. Cet habit est bien plus commode et plus beau que les habits étriqués dont toute l'Europe fait usage, et dont aucun sculpteur ne veut ni ne peut vêtir ses statues, crainte de les faire paraître ridicules et mesquines.

17. — DE L'IMPÉRATRICE.

8/19 décembre 1768.

Monsieur, le porteur de celle-ci vous remettra de ma part trois paquets, numérotés 1, 2, et 5.

En ouvrant le premier, vous saurez ce que contiennent les deux autres. Je vous fais mille excuses d'avoir tardé si longtemps : cent choses ensemble m'ont empêchée de vous envoyer ces papiers. Le prince Kosloftsky, lieutenant de mes gardes, a regardé comme une faveur distinguée d'être envoyé à Ferney. Je lui en sais gré. Si j'étais à sa place, j'en ferais autant.

Adieu, monsieur; portez-vous bien, et soyez assuré que personne ne s'intéresse plus à tout ce qui vous regarde que CATERINE.

18. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, février 1769.

Cette belle et noire pelisse
Est celle que perdit le pauvre Moustapha,
Quand notre brave impératrice
De ses musulmans triompha;
Et ce beau portrait que voilà,
C'est celui de la bienfaitrice
Du genre humain qu'elle éclaira.

Voilà ce que j'ai dit, madame, en voyant le cafetan dont votre majesté impériale m'a honoré, par les mains de M. le prince Kosloftsky, capigibachi de vos janissaires, et surtout cette boîte tournée de vos belles et augustes mains, et ornée de votre portrait.

Qui le voit et qui le touche
Ne peut borner ses sens à le considérer;
Il ose y porter une bouche
Qu'il n'ouvre désormais que pour vous admirer.

Mais quand on a su que la boîte était l'ouvrage de vos propres mains, ceux qui étaient dans ma chambre ont dit avec moi :

Ces mains, que le ciel a formées

(1) On n'a pas la lettre où se trouve cette prière. (G. A.)
(2) Grégoire Orloff, amant de Catherine. (G. A.)
(3) Voyez tome III. (G. A.)
(4) Voyez tome VI. (G. A.)

(1) Les *Trois sultanes* de Favart, acte II, sc. XV. (G. A.)
(2) En Corse. (G. A.)

Pour lancer les traits des Amours,
Ont préparé déjà ces flèches enflammées,
Ces tonnerres d'airain dont vos fières armées
Au monarque sarmate (1) assurent des secours;
Et la Gloire a crié, de la tour byzantine,
Aux peuples enchantés que votre nom soumet :
Victoire à Catherine!
Nazarde à Mahomet!

Qu'est devenu le temps où l'empereur d'Allemagne aurait, dans les mêmes circonstances, envoyé des armées à Belgrade, et où les Vénitiens auraient couvert de vaisseaux les mers du Péloponèse? Eh bien! madame, vous triompherez seule. Montrez-vous seulement à votre armée vers Kiovie, ou plus loin, et je vous réponds qu'il n'y a pas un de vos soldats qui ne soit un héros invincible. Que Moustapha se montre aux siens, il n'en fera que de gros cochons comme lui.

Quelle fierté imbécile dans cette tête coiffée d'un turban à aigrette! Tous les rois de l'Europe ne devraient-ils pas venger le droit des gens, que la Porte ottomane viole tous les jours avec un orgueil si grossier (2)?

Ce n'est pas assez de faire une guerre heureuse contre ces barbares, pour la terminer par une paix telle quelle; ce n'est pas assez de les humilier, il faudrait les reléguer pour jamais en Asie (3).

19. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 26 février.

Madame, quoi! pendant que votre majesté impériale se prépare à battre le grand-turc, elle forme un corps de lois chrétiennes. Je lis l'instruction préliminaire qu'elle a eu la bonté de m'envoyer. Lycurgue et Solon auraient signé votre ouvrage, et n'auraient pas été capables de le faire. Cela est net, précis, équitable, ferme, et humain. Les législateurs ont la première place dans le temple de la gloire, les conquérants ne viennent qu'après. Soyez sûre que personne n'aura dans la postérité un plus grand nom que vous; mais, au nom de Dieu, battez les Turcs, malgré le nonce du pape en Pologne, qui est si bien avec eux.

De tous les préjugés destructrice brillante,
Qui du vrai dans tout genre embrassez le parti,
Soyez à la fois triomphante
Et du saint-père et du mufti.

Eh! madame, quelle leçon votre majesté impériale donne à nos petits-maîtres français, à nos sages maîtres de Sorbonne, à nos Esculapes des écoles de médecine! Vous vous êtes fait inoculer, avec moins d'appareil qu'une religieuse ne prend un lavement. Le prince impérial a suivi votre exemple. M. le comte Orlof va à la chasse dans la neige, après s'être fait donner la petite-vérole : voilà comme Scipion en aurait usé, si cette maladie, venue d'Arabie, avait existé de son temps.

Pour nous autres, nous avons été sur le point de ne pouvoir être inoculés que par arrêt du parlement. Je ne sais pas ce qui est arrivé à notre nation, qui donnait autrefois de grands exemples en tout; mais nous sommes bien barbares en certains cas, et bien pusillanimes dans d'autres.

Madame, je suis un vieux malade de soixante et quinze ans. Je radote peut-être, mais je vous dis au moins ce que je pense; et cela est assez rare quand on parle à des personnes de votre espèce. La majesté impériale disparaît sur mon papier devant la personne. Mon enthousiasme l'emporte sur mon profond respect.

20. — DE VOLTAIRE.

A Ferney... avril (4).

Madame, un jeune homme des premières familles de Genève, qui, à la vérité, a près de six pieds de haut, mais qui n'est âgé que de seize ans, assistant chez moi à la lecture de l'instruction que votre majesté impériale a donnée pour la rédaction de ses lois, s'écria : « Mon Dieu, que je voudrais » être Russe! » Je lui dis, en présence de sa mère : « Il ne » tient qu'à vous de l'être; Pictet, qui est plus grand que vous, » l'est bien; vous êtes plus sage et plus aimable que lui. Ma- » dame votre mère veut vous envoyer dans une université » d'Allemagne apprendre l'allemand et le droit public; au » lieu d'aller en Allemagne, allez à Riga; vous apprendrez » à la fois l'allemand et le russe; et à l'égard du droit pu- » blic, il n'y en a certainement point de plus beau que celui » de l'impératrice. »

Je proposai la chose à sa mère, et je n'eus pas de peine à l'y faire consentir. Ce jeune homme s'appelle *Galatin;* il est de la plus aimable et de la plus belle figure; sa mémoire est prodigieuse; son esprit est digne de sa mémoire, et il a toute la modestie convenable à ses talents. Si votre majesté daigne le protéger, il partira incessamment pour Riga, après avoir commencé à suivre votre exemple en se faisant inoculer. Je suis fâché de n'offrir à votre majesté qu'un sujet; mais je réponds bien que celui-là en vaudra plusieurs autres.

Oserai-je prendre la liberté de demander à votre majesté à qui il faudra que je l'adresse à Riga? Sa mère ne peut payer pour lui qu'une pension modique. J'ose me flatter qu'il n'aura pas été un an à Riga, sans être en état de venir saluer votre majesté en russe et en allemand. Qu'est devenu le temps où je n'avais que soixante ans? Je l'aurais accompagné.

Si votre majesté va s'établir à Constantinople, comme je l'espère, il apprendra bien vite le grec; car il faut absolument chasser d'Europe la langue turque, ainsi que tous ceux qui la parlent. Enfin, madame, au nom de toutes vos bontés pour moi, j'ose vous implorer pour le jeune Galatin, et je puis répondre qu'il méritera toute votre protection.

J'attends les ordres de votre majesté impériale.

21. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 27 mai.

La lettre dont votre majesté impériale m'honore, en date du 15 avril (1), m'a fait plus de bien que le mois de mai. Le beau temps ranime un peu les vieillards, mais vos succès me donnent des forces. Vous daignez me dire que vous sentez que je vous suis attaché; oui, madame, je le suis et je dois l'être indépendamment de toutes vos bontés; il faudrait être bien insensible pour n'être pas touché de tout ce que vous faites de grand et d'utile. Je ne crois pas qu'il y ait dans vos États un seul homme qui s'intéresse plus que moi à l'accomplissement de tous vos desseins.

Permettez-moi de vous dire, sans trop d'audace, qu'ayant pensé comme vous sur toutes les choses qui ont signalé votre règne, je les ai regardées comme des événements qui me devenaient en quelque façon personnels. Les colonies, les arts de toute espèce, les bonnes lois, la tolérance, sont mes passions; et cela est si vrai, qu'ayant, dans mon obscurité et dans mon hameau, quadruplé le petit nombre des habitants, bâti leurs maisons, civilisé des sauvages, et prêché la tolérance, j'ai été sur le point d'être très violemment persécuté par des prêtres. Le supplice abominable du chevalier de La Barre, dont votre majesté impériale a sans doute entendu parler, et dont elle a frémi, me fit tant d'horreur, que je fus alors sur le point de quitter la France et de retourner auprès du roi de Prusse (2). Mais aujourd'hui, c'est dans un plus grand empire que je voudrais finir mes jours.

Que votre majesté juge donc combien je suis affligé quand je vois les Turcs vous forcer à suspendre vos grandes entreprises pacifiques pour une guerre qui, après tout, ne peut être que très dispendieuse, et qui prendra une partie de votre génie et de votre temps.

Quelques jours avant de recevoir la lettre dont je remercie bien sensiblement votre majesté, j'écrivis à M. le comte de Schouvalof (3) votre chambellan, pour lui demander s'il était vrai qu'Azof fût entre vos mains. Je me flatte qu'à présent vous êtes aussi maîtresse de Taganrock.

Plût à Dieu que votre majesté eût une flotte formidable sur la mer Noire! Vous ne vous bornerez pas sans doute à une guerre défensive; j'espère bien que Moustapha sera battu par terre et par mer. Je sais bien que les janissaires passent pour de bons soldats; mais je crois les vôtres supérieurs. Vous avez de bons généraux, de bons officiers, et les Turcs n'en ont point encore : il leur faut du temps pour en former.

(1) Au roi de Pologne. (G. A.)

(2) Ayant arraché du résident russe l'aveu que, malgré des promesses réitérées, l'impératrice n'avait pas encore donné à ses troupes l'ordre d'évacuer la Pologne, le sultan l'avait fait enfermer aux Sept-Tours et avait déclaré qu'il allait entrer en campagne avec cinq cent mille hommes. (G. A.)

(3) Voltaire avait envoyé à l'impératrice, dans cette même lettre, un mémoire d'un officier français, qui proposait de renouveler dans la guerre des Turcs l'usage des chars de guerre, absolument abandonné par les anciens depuis l'époque de la guerre Médique. (K.)

(4) Lettre inédite, publiée, pour la première fois, par MM. de Cayrol et A. François. (G. A.)

(1) On n'a point trouvé cette lettre. (K.)

(2) Ou plutôt, dans les États du roi de Prusse, à Clèves. (G. A.)

(3) On n'a pas cette lettre. (G. A.)

Ainsi toutes les apparences font croire que vous serez victorieuse. Vos premiers succès décident déjà de la réputation des armes, et cette réputation fait beaucoup. Votre présence ferait encore davantage. Je ne serais point surpris que votre majesté fît la revue de son armée sur le chemin d'Andrinople; cela est digne de vous. La législatrice du Nord n'est pas faite pour les choses ordinaires. Vous avez dans l'esprit un courage qui me fait tout espérer.

J'ai revu l'ancien officier qui proposa des chariots de guerre dans la guerre de 1756. Le comte d'Argenson, ministre de la guerre, en fit faire un essai. Mais comme cette invention ne pouvait réussir que dans de vastes plaines, telles que celles de Lutzen, on ne s'en servit pas. Il prétend toujours qu'une demi-douzaine seulement de ces chars, précédant un corps de cavalerie ou d'infanterie, pourraient déconcerter les janissaires de Moustapha, à moins qu'ils n'eussent des chevaux de frise devant eux. C'est ce que j'ignore. Je ne suis point du métier des meurtriers; je ne suis point homme à projets; je prie seulement votre majesté de me pardonner mon zèle. D'ailleurs il est dit, dans un livre qui ne ment jamais, que Salomon avait douze mille chars de guerre dans un pays où il n'y eut avant lui que des ânes.

Et il est dit encore, dans le beau livre des Juges, qu'Adonaï était victorieux dans les montagnes, mais qu'il fut vaincu dans les vallées, parce que les habitants avaient des chars de guerre.

Je suis bien loin de désirer une ligue contre les Turcs; les croisades ont été si ridicules, qu'il n'y a pas moyen d'y revenir; mais j'avoue que si j'étais Vénitien, j'opinerais pour envoyer une armée en Candie, pendant que votre majesté battrait les Turcs vers Yassi ou ailleurs; si j'étais un jeune empereur des Romains (1), la Bosnie et la Servie me verraient bientôt, et je viendrais ensuite vous demander à souper à Sophie ou à Philippopolis de Romanie, après quoi nous partagerions à l'amiable.

Je vous supplierais de permettre que le nonce du pape en Pologne, qui a déchaîné si saintement les Turcs contre la tolérance, fût du souper; car je suppose qu'il serait votre prisonnier. Je crois, madame, que votre majesté lui en dirait tout doucement de bonnes sur l'horreur et l'infamie d'avoir excité une guerre civile, pour ravir aux dissidents (2) les droits de la patrie, et pour les priver d'une liberté que la nature leur donnait, et que vos bienfaits leur avaient rendue; je ne sais rien de si honteux et de si lâche dans ce siècle. On dit que les jésuites polonais ont eu une grande part aux Saint-Barthélemi continuelles qui désolent ce malheureux pays. Ma seule consolation est d'espérer que ces turpitudes horribles tourneront à votre gloire : ou je me trompe fort, ou vos ennemis ne seront parvenus qu'à faire graver sur vos médailles : ***Triomphatrice de l'empire ottoman, et pacificatrice de la Pologne.***

(1) Tel que Joseph II (G. A.)
(2) Les dissidents polonais. (G. A.)

22. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Pétersbourg, le 3/14 juillet.

Monsieur, j'ai reçu, le 20 de juin, votre lettre du 27 mai. Je suis charmée d'apprendre que le printemps rétablit votre santé, quoique la politesse vous fasse dire que mes lettres y contribuent. Cependant je n'ose leur attribuer cette vertu. Soyez-en bien aise; car d'ailleurs vous pourriez en recevoir si souvent, qu'à la fin elles vous ennuieraient.

Tous vos compatriotes, monsieur, ne pensent pas comme vous sur mon compte; j'en connais qui aiment à se persuader qu'il est impossible que je puisse faire quelque chose de bien, qui donnent la torture à leur esprit pour en convaincre les autres; et malheur à leurs satellites, s'ils osaient penser autrement qu'ils ne sont inspirés! Je suis assez bonne pour croire que c'est un avantage qu'ils me donnent sur eux, parce que celui qui ne sait les choses que par la bouche de ses flatteurs les sait mal, voit dans un faux jour, et agit en conséquence. Comme, au reste, ma gloire ne dépend pas d'eux, mais bien de mes principes, de mes actions, je me console de n'avoir pas leur approbation. En bonne chrétienne, je leur pardonne, et j'ai pitié de ceux qui m'envient.

Vous dites, monsieur, que vous pensez comme moi sur différentes choses que j'ai faites, et que vous vous y intéressez. Eh bien! monsieur, sachez que ma belle colonie de Saratof monte à vingt-sept mille âmes, et qu'en dépit du gazetier de Cologne, elle n'a rien à craindre des incursions des Turcs, des Tartares, etc., que chaque canton a des églises de son rite, qu'on y cultive les champs en paix, et que de trente ans ils ne paieront aucune charge.

D'ailleurs nos charges sont si modiques, qu'il n'y a pas de paysan, en Russie, qui ne mange une poule quand il lui plaît, et que, depuis quelque temps, il y a des provinces où ils préfèrent les dindons aux poules; que la sortie du blé, permise avec certaines restrictions qui précautionnent contre les abus sans gêner le commerce, ayant fait hausser le prix de cette denrée, accommode si bien le cultivateur, que la culture augmente d'année en année, que la population est pareillement augmentée d'un dixième dans beaucoup de provinces depuis sept ans. Nous avons la guerre, il est vrai; mais il y a bien du temps que la Russie fait ce métier-là, et qu'elle sort de chaque guerre plus florissante qu'elle n'y était entrée.

Nos lois vont leur train : on y travaille tout doucement. Il est vrai qu'elles sont devenues causes secondes, mais elles n'y perdront rien (1). Ces lois seront tolérantes, elles ne persécuteront, ne tueront, ni ne brûleront personne. Dieu nous garde d'une histoire pareille à celle du chevalier de La Barre! On mettrait aux Petites-Maisons les juges qui oseraient faire de pareilles procédures.

Depuis la guerre, j'ai fait deux nouvelles entreprises : je bâtis Azof et Taganrock, où il y a un port commencé et ruiné par Pierre I[er]. Voilà deux bijoux que je fais enchâsser, et qui pourraient bien n'être pas du goût de Moustapha. L'on dit que le pauvre homme ne fait que pleurer. Ses amis l'ont engagé dans cette guerre malgré lui et à son corps défendant. Ses troupes ont commencé par piller et brûler leur propre pays; à la sortie des janissaires de la capitale, il y a eu plus de mille personnes de tuées; l'envoyé de l'empereur, sa femme, ses filles, battues, volées, traînées par les cheveux, et sous les yeux du sultan et de son visir, sans que personne osât empêcher ce désordre : tant ce gouvernement est faible et mal arrangé!

Voilà donc ce fantôme si terrible, dont on prétend me faire peur!

L'on dirait que l'esprit humain est toujours le même. Le ridicule des croisades passées n'a pas empêché les ecclésiastiques de Podolie, soufflés par le nonce du pape, de prêcher une croisade contre moi, et les fous de soi-disant confédérés (2) ont pris la croix d'une main, et se sont ligués de l'autre avec les Turcs, auxquels ils ont promis deux de leurs provinces. Pourquoi? afin d'empêcher un quart de leur nation de jouir des droits de citoyen. Et voilà pourquoi encore ils brûlent et saccagent leur propre pays. La bénédiction du pape leur promet le paradis : conséquemment les Vénitiens et l'empereur seraient excommuniés, je pense, s'ils prenaient les armes contre ces mêmes Turcs, défenseurs aujourd'hui des croisés, contre quelqu'un qui n'a touché ni en blanc ni en noir à la foi romaine.

Vous verrez encore, monsieur, que ce sera le pape qui mettra opposition au souper que vous me proposez à Sophie. Rayez, s'il vous plaît, Philippopolis du nombre des villes; elle a été réduite en cendres ce printemps par les troupes ottomanes qui y ont passé, parce qu'on voulait les empêcher de la piller.

Adieu, monsieur; soyez persuadé de la considération toute particulière que j'ai pour vous. CATERINE.

23. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Pétersbourg, le 4/15 auguste.

J'ai reçu, monsieur, votre belle lettre du 26 février; je ferai mon possible pour suivre vos conseils. Si Moustapha n'est pas rossé, ce ne sera pas assurément votre faute, ni la mienne, ni celle de mon armée; mes soldats vont à la guerre contre les Turcs comme s'ils allaient à la noce.

Si vous pouviez voir tous les embarras dans lesquels ce pauvre Moustapha se trouve, à la suite du pas précipité qu'on lui a fait faire, contre l'avis de son divan et des gens les plus raisonnables, il y aurait des moments où vous ne pourriez vous empêcher de le plaindre comme homme, et comme homme très mal dans ses affaires.

Il n'y a rien qui me prouve plus la part sincère que vous prenez, monsieur, à ce qui me regarde, que ce que vous me dites sur ces chars de nouvelle invention; mais nos gens de guerre ressemblent à ceux de tous les autres pays : les nouveautés non éprouvées leur paraissent douteuses.

Vivez, monsieur, et réjouissez-vous, lorsque mes braves

(1) L'assemblée des députés fut dissoute, et une commission, complètement oisive, la remplaça (G. A.)
(2) Les confédérés de Bar. (G. A.)

guerriers auront battu les Turcs. Vous savez, je pense, qu'Azof, à l'embouchure du Tanaïs, est déjà occupé par mes troupes. Le dernier traité de paix stipulait que cette place resterait abandonnée de part et d'autre : vous aurez vu par les gazettes que nous avons envoyé promener les Tartares dans trois différents endroits, lorsqu'ils ont voulu piller l'Ukraine : cette fois-ci ils s'en sont retournés aussi gueux qu'ils étaient sortis de la Crimée. Je dis gueux, car les prisonniers qu'on a faits sont couverts de lambeaux, et non d'habits. S'ils n'ont pas réussi selon leurs désirs chez nous, en revanche ils se sont dédommagés en Pologne. Il est vrai qu'ils y ont été invités par leurs alliés les protégés du nonce du pape.

Je suis bien fâchée que votre santé ne réponde pas à mes souhaits : si les succès de mes armées peuvent contribuer à la rétablir, je ne manquerai pas de vous faire part de tout ce qui nous arrivera d'heureux. Jusqu'ici je n'ai encore, Dieu merci, que de très bonnes nouvelles; de tous côtés on renvoie bien étrillé tout ce qui se montre de Turcs ou de Tartares, mais surtout les mutins de Pologne. J'espère avoir dans peu des nouvelles de quelque chose de plus décisif que des affaires de parti entre troupes légères.

Je suis avec une estime bien particulière, etc. CATERINE.

24. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 2 septembre.

Madame, la lettre dont votre majesté impériale m'honore, du 14 juillet, a transporté le vieux chevalier de la guerrière et de la législatrice Thomyris, devant qui l'ancienne Thomyris serait assurément peu de chose. Il est bien beau de faire fleurir une colonie aussi nombreuse que celle de Saratof, malgré les Turcs, les Tartares, la *Gazette de Pologne*, et le *Courrier d'Avignon*.

Vos deux bijoux d'Azof et de Taganrock, qui étaient tombés de la couronne de Pierre-le-Grand, seront un des plus beaux ornements de la vôtre, et j'imagine que Moustapha ne dérangera jamais votre coiffure.

Tout vieux que je suis, je m'intéresse à ces belles Circassiennes qui ont prêté à votre majesté serment de fidélité, et qui prêteront sans doute le même serment à leurs amants. Dieu merci, Moustapha ne tâtera pas de celles-là. Les deux parties qui composent le genre humain doivent être vos très obligées.

Il est vrai que votre majesté a deux grands ennemis, le pape et le padisha des Turcs. Constantin ne s'imaginait pas qu'un jour sa ville de Rome appartiendrait à un prêtre, et qu'il bâtissait sa ville de Constantinople pour des Tartares. Mais aussi il ne prévoyait pas qu'il se formerait un jour vers la Moskova et la Néva un empire aussi grand que le sien.

Votre vieux chevalier conçoit bien, madame, qu'il y a dans les confédérés de Pologne quelques fanatiques ensorcelés par des moines. Les croisades étaient bien ridicules; mais qu'un nonce du pape ait fait entrer le grand-turc dans sa croisade contre vous, cela est digne de la farce italienne. Il y a là un mélange d'horreur et d'extravagance dont rien n'approche : je n'entends rien à la politique, mais je soupçonne pourtant que parmi ces folies il y a des gens (1) qui ont quelques grands desseins. Si votre majesté ne voulait que de la gloire, on vous en laisserait jouir; vous l'avez assez méritée; mais il paraît qu'on ne veut pas que votre puissance égale votre renommée : on dit que c'est trop à la fois. On ne peut guère forcer les hommes à l'admiration sans exciter l'envie.

Je vois, madame, que je ne pourrai faire ma cour à votre majesté, cette année, dans les Etats de Moustapha, le digne allié du pape. Il faut que je remette mon voyage à l'année prochaine. J'aurai, à la vérité, soixante et dix-sept ans, et je n'ai pas la vigueur d'un Turc; mais je ne vois pas ce qui pourrait m'empêcher de venir dans les beaux jours saluer l'Etoile du Nord et maudire le Croissant. Notre madame Geoffrin a bien fait le voyage de Varsovie (2), pourquoi n'entreprendrais-je pas celui de Pétersbourg au mois d'avril? J'arriverais en juin, je m'en retournerais en septembre ; et si je mourais en chemin, je ferais mettre sur mon petit tombeau : *Ci-gît l'admirateur de l'auguste Catherine, qui a eu l'honneur de mourir en allant lui présenter son profond respect.*

Je me mets aux pieds de votre majesté impériale. *L'ermite de Ferney.*

(1) Le cabinet français, qui avait poussé les Turcs à déclarer la guerre. (G. A.)

(2) A la prière de Stanislas Poniatowski, qui avait fréquenté son salon à Paris. (G. A.)

25. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Pétersbourg, 11/22 septembre.

J'ai vu, monsieur, par votre lettre au comte de Schouvalof (1) que la prétendue dévastation de la nouvelle Servie, que les gazettes fanatiques ont tant prônée, vous avait donné quelque appréhension; cependant il est très vrai que les Tartares, quoiqu'ils aient attaqué nos frontières de tous côtés, ont trouvé partout une résistance convenable, et se sont retirés sans causer de dommages considérables (2). Toute cette expédition n'a duré que trois jours, durant un froid excessif, mêlé de vent et de neige; ce qui a causé beaucoup de pertes aux Tartares, tant en hommes qu'en chevaux.

Mais que direz-vous, monsieur, lorsque vous saurez que les belles Circassiennes, indignées d'être renfermées dans le sérail de Constantinople, comme des animaux dans une écurie, ont persuadé à leurs pères et à leurs frères de se soumettre à la Russie? Le fait est que les Circassiens des montagnes m'ont prêté serment de fidélité. Ce sont ceux qui habitent le pays nommé Cabarda; et c'est une suite de la victoire qu'ont remportée nos Kalmoucs, soutenus de troupes régulières, sur les Tartares du Kouban, sujets de Moustapha, et qui habitent le pays que traverse la rivière de ce nom, au-delà du Tanaïs.

Adieu, monsieur, portez-vous bien, et moquons-nous de Moustapha le victorieux. CATERINE.

A propos, j'ai entendu dire qu'on avait défendu de vendre à Constantinople et à Paris mon *Instruction pour le Code* (3).

26. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Pétersbourg, 15/26 septembre.

Monsieur, il n'y a rien de plus flatteur pour moi que le voyage que vous voulez entreprendre pour me venir trouver : je répondrais mal à l'amitié que vous me témoignez, si je n'oubliais en ce moment la satisfaction que j'aurais à vous voir, pour ne m'occuper que de l'inquiétude que je ressens en pensant à quoi vous exposerait un voyage aussi long et aussi pénible. La délicatesse de votre santé m'est connue; j'admire votre courage, mais je serais inconsolable si par malheur votre santé était affaiblie par ce voyage; ni moi, ni toute l'Europe, ne me le pardonnerions. Si jamais l'on faisait usage de l'épitaphe qu'il vous a plu de composer, et que vous m'adressez si gaiement, on me reprocherait de vous y avoir exposé. Outre cela, monsieur, il se pourrait, si les choses restent dans l'état où elles sont, que le bien de mes affaires demandât ma présence dans les provinces méridionales de mon empire, ce qui doublerait votre chemin et les incommodités inséparables d'une telle distance.

Au reste, monsieur, soyez assuré de la parfaite considération avec laquelle je suis, etc. CATERINE.

27. — DE VOLTAIRE.

17 octobre.

Madame, le très vieux et très indigne chevalier de votre majesté impériale était accablé de mille faux bruits qui couraient et qui l'affligeaient. Voilà tout à coup la nouvelle consolante, qui se répand de tous côtés, que votre armée a battu complétement les esclaves de Moustapha vers le Niester (4). Je renais, je rajeunis, ma législatrice est victorieuse ; celle qui établit la tolérance, et qui fait fleurir les arts, a puni les ennemis des arts : elle est victorieuse, elle jouit de toute sa gloire. Ah ! madame, cette victoire était nécessaire ; les hommes ne jugent que par le succès. L'envie est confondue. On n'a rien à répondre à une bataille gagnée : des lauriers sur une tête pleine d'esprit et d'une force de raison supérieure font le plus bel effet du monde.

On m'a dit qu'il y avait des Français dans l'armée turque ; je ne veux pas le croire. Je ne veux pas avoir à me plaindre de mes compatriotes; cependant j'ai connu un colonel qui a servi en Corse, et qui avait la rage d'aller voir des queues de cheval ; je lui en fis honte; je lui représentai combien sa

(1) On n'a pas cette lettre. (G. A.)

(2) Ils ne se retirèrent que parce que leur chef Krim-Ghéraï mourut presque subitement. On attribua sa mort au poison. (G. A.)

(3) On défendit à Paris l'*Instruction*, parce qu'elle renfermait des maximes contraires au despotisme des prêtres. (G. A.)

(4) Après avoir essuyé deux échecs, les Russes avaient enfin battu les Turcs, grâce à une crue subite du Dniester qui coupa en deux l'armée ennemie. (G. A.)

rage était peu chrétienne; je lui mis devant les yeux la supériorité du nouveau Testament sur l'*Alcoran;* mais surtout je lui dis que c'était un crime de lèse-galanterie française de combattre pour de vilaines gens qui enferment les femmes, contre l'héroïne de nos jours. Je n'ai plus entendu parler de lui depuis ce temps-là. S'il est votre prisonnier, je supplie votre majesté impériale de lui ordonner de venir faire amende honorable dans mon petit château, d'assister à mon *Te Deum*, ou plutôt à mon *Te Deam*, et de déclarer à haute voix que les Moustapha ne sont pas dignes de vous déchausser.

Aurai-je encore assez de voix pour chanter vos victoires? J'ai l'honneur d'être de votre Académie; je dois un tribut. M. le comte Orlof n'est-il pas notre président? Je lui enverrais quelque ennuyeuse ode pindarique, si je ne le soupçonnais de ne pas trop aimer les vers français.

Allons donc, héritier des Césars, chef du saint Empire romain, avocat de l'Eglise latine, allons donc! Voilà une belle occasion. Poussez en Bosnie, en Servie, en Bulgarie; allons, Vénitiens, équipez vos vaisseaux, secondez l'héroïne de l'Europe!

Et votre flotte, madame, votre flotte!.... Que Borée la conduise, et qu'ensuite un vent d'occident la fasse entrer dans le canal de Constantinople!

Léandre et Héro, qui êtes toujours aux Dardanelles, bénissez la flotte de Pétersbourg! Envie, taisez-vous! peuples, admirez! C'est ainsi que parle le malade de Ferney; mais ce n'est pas un transport au cerveau, c'est le transport du cœur.

Que votre majesté impériale daigne agréer le profond respect et la joie de votre très humble et très dévot ermite.

28. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Pétersbourg, 7/18 octobre.

Monsieur, vous direz que je suis une importune avec mes lettres, et vous aurez raison; mais prenez-vous-en à vous-même: vous m'avez dit plus d'une fois que vous souhaitiez d'apprendre la défaite de Moustapha : eh bien! ce victorieux empereur des Turcs a perdu la Moldavie entière. Yassi est pris; le visir s'est enfui en grande confusion au delà du Danube. Voilà ce qu'un courrier m'annonce ce matin, et ce qui fera taire la *Gazette de Paris*, le *Courrier d'Avignon*, et le nonce, qui fait la *Gazette de Pologne*.

Adieu, monsieur; portez-vous bien, et soyez persuadé que je réponds bien à l'amitié que vous me témoignez. CATERINE.

29. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 30 octobre.

Madame, votre majesté impériale me rend la vie, en tuant des Turcs. La lettre dont elle m'honore, du 22 septembre, me fait sauter de mon lit en criant : *Allah, Catharina!* J'avais donc raison, j'étais plus prophète que Mahomet : Dieu et vos troupes victorieuses m'avaient donc exaucé quand je chantais, *Te Catharinam laudamus, te dominam confitemur*. L'ange Gabriel m'avait donc instruit de la déroute entière de l'armée ottomane, de la prise de Choczin, et m'avait montré du doigt le chemin d'Yassi.

Je suis réellement, madame, au comble de la joie; je suis enchanté, je vous remercie, et, pour ajouter à mon bonheur, vous devez toute cette gloire à monsieur le nonce. S'il n'avait pas déchaîné le divan contre votre majesté, vous n'auriez pas vengé l'Europe.

Voilà donc ma législatrice entièrement victorieuse. Je ne sais pas si on a tâché de supprimer à Paris et à Constantinople votre *Instruction pour le code de la Russie;* mais je sais qu'on devrait la cacher aux Français; c'est un reproche trop honteux pour nous de notre ancienne jurisprudence ridicule et barbare, presque entièrement fondée sur les décrétales des papes, et sur la jurisprudence ecclésiastique.

Je ne suis pas dans votre secret; mais le départ de votre flotte me transporte d'admiration. Si l'ange Gabriel ne m'a pas trompé, c'est la plus belle entreprise qu'on ait faite depuis Annibal.

Permettez que j'envoie à votre majesté la copie de la lettre que j'écris au roi de Prusse (1) : comme vous y êtes pour quelque chose, j'ai cru devoir la soumettre à votre jugement.

Que Dieu me donne de la santé, et certainement je viendrai me mettre à vos pieds l'été prochain pour quelques jours, ou même pour quelques heures, si je ne puis mieux faire.

Que votre majesté impériale pardonne au désordre de ma joie, et agrée le profond respect d'un cœur plein de vous. *L'ermite de Ferney.*

(1) Voyez la lettre à Frédéric, de novembre 1769. (G. A.)

30. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Pétersbourg, 29 octobre/9 novembre.

Monsieur, je suis bien fâchée de voir, par votre obligeante lettre du 17 d'octobre, que mille fausses nouvelles sur notre compte vous aient affligé. Cependant il est très vrai que nous avons fait la plus heureuse campagne dont il y ait d'exemple. La levée du blocus de Choczin, par le manque de fourrages, était le seul désavantage qu'on pouvait nous donner. Mais quelle suite a-t-elle eue? La défaite entière de la multitude que Moustapha avait envoyée contre nous.

Ce n'est pas le grand-maître de l'artillerie, le comte Orlof, qui a la présidence de l'Académie, c'est son frère cadet, qui fait son unique occupation de l'étude. Ils sont cinq frères; il serait difficile de nommer celui qui a le plus de mérite, et de trouver une famille plus unie par l'amitié. Le grand-maître est le second; deux de ses frères sont présentement en Italie (1). Lorsque j'ai montré au grand-maître l'endroit de votre lettre où vous me dites, monsieur, que vous le soupçonnez de ne pas trop aimer les vers français, il m'a répondu qu'il ne possédait pas assez la langue française pour les entendre. Et je crois que cela est vrai, car il aime beaucoup la poésie de sa langue maternelle.

J'espère, monsieur, que vous me donnerez bientôt des nouvelles de ma flotte. Je crois qu'elle a passé Gibraltar. Il faudra voir ce qu'elle fera : c'est un spectacle nouveau que cette flotte dans la Méditerranée. La sage Europe n'en jugera que par l'événement.

Je vous avoue, monsieur, que ce m'est toujours une satisfaction bien agréable, lorsque je vois la part que vous prenez à ce qui m'arrive.

Soyez persuadé que je sens tout le prix de votre amitié. Je vous prie de me la continuer et d'être assuré de la mienne. CATERINE.

31. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 28 novembre.

Madame, la lettre du 18 octobre, dont votre majesté impériale m'honore, me rajeunit tout d'un coup de seize ans, de sorte que me voilà un jeune homme de soixante ans, tout propre à faire une campagne dans vos troupes contre Moustapha. J'avais été assez faible pour être alarmé des fausses nouvelles de quelques gazettes qui prétendaient que les Turcs étaient revenus à Choczin, qu'ils s'en étaient rendus maîtres, et qu'ils rentraient en Pologne. Vous ne sauriez croire de quel poids énorme la lettre de votre majesté m'a soulagé.

Par les derniers vaisseaux arrivés de Turquie à Marseille, on apprend que le nombre des mécontents augmente à Constantinople, et que le sérail est obligé d'apaiser les murmures par des mensonges : triste ressource; la fraude est bientôt découverte, et alors l'indignation redouble. On a beau faire tirer le canon des Sept-Tours et de Tophana pour de prétendues victoires, la vérité perce à travers la fumée du canon, et vient effrayer Moustapha sur ses tapis de zibeline.

Je ne serais point étonné que ce tyran imbécile (qu'il me pardonne cette expression) ne fût détrôné dans quatre mois, quand votre flotte sera près des Dardanelles, et que son successeur ne demandât humblement la paix à votre majesté. Il ne m'appartient pas de lire dans l'avenir, encore moins même dans le présent; mais je ne saurais m'imaginer que les Vénitiens ne profitent pas d'une si belle occasion. Il me semble que votre majesté prend Moustapha de tous les sens.

Quand une fois on a tiré l'épée, personne ne peut prévoir comment les choses finiront; je ne suis point prophète, Dieu m'en garde! mais il y a longtemps que j'ai dit (2) que si l'empire turc est jamais détruit, ce ne sera que par le vôtre. Je me flatte que Moustapha paiera bien cher son amitié chrétienne pour le nonce du pape en Pologne. Tout ce que je sais bien certainement, c'est que, Dieu merci, votre majesté est

(1) Alexis et Fédor se trouvaient en Italie pour prendre le commandement de la flotte russe. (G. A.)

(2) En 1752. Voyez, tome V, *Pensées sur le gouvernement.* (G. A.)

couverte de gloire. Je ne suis plus indigné contre ceux qui l'ont contestée, car leur humiliation me fait trop de plaisir. Ce n'est pas sur les seuls Turcs que vous remportez la victoire, mais sur ceux qui osaient être jaloux de la fermeté et de la grandeur de votre âme, que j'ai toujours admirée.

Que votre majesté impériale daigne agréer mon remerciement, ma joie, mes vœux, mon enthousiasme pour votre personne, et mon profond respect.

32. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Pétersbourg, 2/13 décembre.

Monsieur, nous sommes si loin d'être chassés de la Moldavie et de Choczin, comme la *Gazette de France* le publie, qu'il n'y a que quelques jours que j'ai reçu la nouvelle de la prise de Galatzo, place fortifiée sur le Danube, où un sérasquier et un bacha ont été tués, au dire des prisonniers. Mais, ce qu'il y a de bien vérifié, c'est qu'entre ces derniers se trouve le prince de Moldavie Maurocordato. Trois jours après, nos troupes légères amenèrent de Bucharest, capitale de la Valachie, le prince hospodar, son frère, et son fils, à Yassi, au lieutenant-général Stoffeln, qui y commande. Tous ces messieurs passeront leur carnaval, non pas à Venise (1), mais à Pétersbourg. Bucharest est occupé présentement par mes troupes. Il ne reste plus guère de postes aux Turcs dans la Moldavie, de ce côté-ci du Danube.

Je vous mande ces détails, monsieur, afin que vous puissiez juger de l'état des choses, qui assurément n'ont point un aspect affligeant pour tous ceux qui, comme vous, veulent bien s'intéresser à mes affaires.

Je crois ma flotte à Gibraltar, si elle n'a pas encore franchi ce détroit : vous saurez plus tôt de ses nouvelles que moi. Que Dieu conserve Moustapha! Il conduit si bien ses affaires, que je ne voudrais point que malheur lui arrivât. Ses amitiés, ses liaisons, tout y contribue : son gouvernement est si aimé de ses sujets, que les habitants de Galatzo se joignirent à nos troupes, au moment même de la prise, pour courir sur le misérable reste du corps turc qui venait de les quitter, et qui fuyait à toutes jambes.

Voilà, monsieur, ce que j'avais à vous dire en réponse à votre lettre, remplie d'amitiés, du 28 novembre. Je vous prie de me continuer ces sentiments, dont je fais un si grand cas, et d'être assuré des miens. CATERINE.

33. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 2 janvier 1770.

Madame, j'apprends que la flotte de votre majesté impériale est en très bon état à Port-Mahon; permettez que je vous en témoigne ma joie. On dit qu'on travaille, par les ordres de votre majesté, dans Azof, à préparer des galères et des brigantins. Moustapha sera bien surpris quand il se verra attaqué par le Pont-Euxin et par la mer Egée, lui qui ne sait ce que c'est que la mer Egée et l'Euxin, non plus que son grand-visir ni son mufti. J'ai connu un ambassadeur de la Sublime-Porte, qui avait été intendant de la Rouméiie; je lui demandai des nouvelles de la Grèce, il me répondit qu'il n'avait jamais entendu parler de ce pays-là. Je lui parlai d'Athènes, aujourd'hui Sétine; il ne la connaissait pas davantage.

Je ne puis me défendre de redire encore à votre majesté que son projet est le plus grand et le plus étonnant qu'on ait jamais formé, que celui d'Annibal n'en approchait pas. J'espère bien que le vôtre sera plus heureux que le sien : en effet, que pourront vous opposer les Turcs? Ils passent pour les plus mauvais marins de l'Europe, et ils ont actuellement très peu de vaisseaux. Léandre et Héro vous favoriseront du haut des Dardanelles.

L'homme qui avait la rage d'aller servir dans l'armée du grand-visir (2) n'a point mis son projet en exécution. Je lui avais conseillé d'aller plutôt faire une campagne dans vos armées : il voulait voir, disait-il, comment les Turcs font la guerre; il l'aurait bien mieux vu sous vos drapeaux, il aurait été témoin de leur fuite.

Il paraît un manifeste des Géorgiens, qui déclare net qu'ils ne veulent plus fournir de filles à Moustapha. Je souhaite que cela soit vrai, et que toutes leurs filles soient pour vos braves officiers, qui le méritent bien; la beauté doit être la récompense de la valeur.

Suis-je assez heureux pour que les troupes de votre majesté aient pénétré d'un côté jusqu'au Danube, et de l'autre jusqu'à Erzeroum? Je bénis Dieu, madame, quand je songe que vous devez tout cela à l'évêque de Rome et à son nonce apostolique ; il ne s'attendait pas qu'il vous rendrait de si grands services.

Je remercie votre majesté de m'avoir fait connaître les cinq frères qui sont l'ornement de votre cour. Je commence à croire réellement qu'ils vous accompagneront à Constantinople.

J'ai écrit deux lettres à M. de Schouvalof depuis quatre mois; point de réponse. Il y a bien plus de plaisir à avoir affaire à votre majesté; elle daigne écrire; elle sait de quelle joie elle me comble en m'apprenant ses victoires : j'ai le plaisir de les apprendre tout doucement à ceux qu'on en croit fâchés. Le public fait des vœux pour votre prospérité, vous aime, et vous admire. Puisse l'année 1770 être encore plus glorieuse que 1769!

Je me mets aux pieds de votre majesté impériale. *Le vieillard des Alpes.*

34. — DE L'IMPÉRATRICE.

Le 8/19 janvier.

Monsieur, je suis très sensible de ce que vous partagez ma satisfaction sur l'arrivée de nos vaisseaux au Port-Mahon. Les voilà plus proche des ennemis que de leurs propres foyers; cependant il faut qu'ils aient fait gaiement ce trajet, malgré les tempêtes et la saison avancée, puisque les matelots ont composé des chansons.

Les Géorgiens en effet ont levé le bouclier contre les Turcs, et leur refusent le tribut annuel de recrues pour le sérail. Héraclius, le plus puissant de leurs princes, est un homme de tête et de courage. Il a ci-devant contribué à la conquête de l'Inde, sous le fameux Sha-Nadir. Je tiens cette anecdote de la propre bouche du père d'Héraclius, mort ici, à Pétersbourg, en 1762.

Mes troupes ont passé le Caucase cette automne, et se sont jointes aux Géorgiens. Il y a eu par-ci par-là de petits combats avec les Turcs; les relations en ont été imprimées dans les gazettes. Le printemps nous fera voir le reste.

D'un autre côté, nous continuons à nous fortifier dans la Moldavie et la Valachie, et nous travaillons à nettoyer cette rive-ci du Danube. Mais, ce qu'il y a de mieux, c'est qu'on sent si peu la guerre dans l'empire, qu'on ne se souvient pas d'avoir vu un carnaval où généralement tous les esprits fussent plus portés à inventer des amusements que pendant celui de cette année. Je ne sais si l'on en fait autant à Constantinople. Peut-être y invente-t-on des ressources pour continuer la guerre. Je ne leur envie point ce bonheur; mais je me félicite de n'en avoir pas besoin, et me moque de ceux qui ont prétendu qu'hommes et argent me manquaient. Tant pis pour ceux qui aiment à se tromper; ils trouvent aisément pour de l'argent des flatteurs qui leur en donneront à garder.

Puisque mon exactitude ne vous est point à charge, soyez assuré, monsieur, que je la continuerai pendant cette année 1770, que je vous souhaite heureuse. Que votre santé se fortifie comme Azof et Taganrock le sont déjà.

Je vous prie d'être persuadé de mon amitié et de ma sensibilité. CATERINE.

35. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 2 février.

Madame, votre majesté daigne m'apprendre que les hospodars de Valachie et de Moldavie ne feront pas leur carnaval à Venise; mais votre majesté ne pourrait-elle pas les faire souper avec quelque amiral de Tunis et d'Alger? On dit que ces animaux d'Afrique se sont approchés un peu trop près de quelques-uns de vos vaisseaux, et que vos canons les ont mis fort en désordre : voilà un bon augure; voilà votre majesté victorieuse sur les mers comme sur la terre, et sur des mers que vos flottes n'avaient jamais vues.

Non, je ne veux plus douter d'une entière révolution. Les sultanes turques (1) ne résisteront pas plus que les Algériens. Pour les sultanes du sérail de Moustapha, elles appartiennent de droit aux vainqueurs.

On m'assure que votre majesté très impériale est à présent maîtresse de la mer Noire, que M. de Tottleben fait des merveilles avec les Mingréliennes et les Circassiennes, que vous

(1) Allusion au chapitre XXVI de *Candide*. Voyez tome VI. (G. A.)
(2) Voyez la lettre de Voltaire du 17 octobre 1769. (G. A.)

(1) On entend ici par *sultanes* les vaisseaux commandants des flottes ottomanes. (G. A.)

triomphez partout. Je suis plus heureux que vous ne pensez, madame; car, bien que je ne sois ni sorcier ni prophète, j'avais soutenu violemment qu'une partie de ces grands événements arriverait; non pas tout : je ne prévoyais pas qu'une flotte partirait de la Néva, pour aller vers la mer de Marmara.

Cette entreprise vaut mieux que les chars de Cyrus, et surtout que ceux de Salomon, qui ne lui servirent à rien; mes chars (1), madame, baissent pavillon devant vos vaisseaux.

Mais, en faisant la guerre d'un pôle à l'autre, votre majesté n'aurait-elle pas besoin de quelques officiers? Le roi de Sardaigne vient de réformer un régiment huguenot qui le sert lui et son père depuis 1689. La religion l'a emporté sur la reconnaissance; peut-être quelques officiers, quelques sergents de ce régiment ambitionneraient la gloire de servir sous vos drapeaux. Ils pourraient servir à discipliner des Monténégrins, si vos belliqueuses troupes ne voulaient pas d'étrangers. Je connais un de ces officiers, jeune, brave et sage, qui aimerait mieux se battre pour vous que pour le grand-turc et ses amis, s'il en a. Mais, madame, je ne dois qu'admirer et me taire.

Daignez agréer la joie excessive, la reconnaissance sans bornes, le profond respect du vieil ermite des Alpes.

Votre majesté impériale a trop de justice pour ne pas gronder M. le chambellan, comte de Schouvalof, qui n'a point répondu à mes lettres d'enthousiaste (2).

36. — DE L'IMPÉRATRICE.

18 février/1er mars.

Monsieur, en réponse à votre lettre du 2 février, je vous dirai que le hospodar de Moldavie est mort; que celui de Valachie, qui se trouve ici, a beaucoup d'esprit; que nous continuons à être les maîtres de ces deux provinces, malgré les gazettes qui nous en chassent souvent.

Le sultan avait fait un nouvel hospodar *in partibus infidelium*, auquel il avait ordonné d'aller avec une armée innombrable se mettre en possession de Bucharest : il ne trouva que six à sept mille hommes, avec lesquels il fut battu comme il faut, au mois de janvier, et il pensa être fait prisonnier. La semaine passée, j'ai reçu la nouvelle de la prise de Giorgione sur le Danube, et de la défaite d'un corps turc de seize mille hommes sous cette place. Nous avons chanté le *Te Deum* pour cet avantage et pour tant d'autres remportés depuis le 4 de janvier.

On dit ma flotte partie de Mahon. Il faut espérer que nous en entendrons parler bientôt, et qu'elle prendra la liberté de donner un démenti à ceux qui soutiennent qu'elle est hors d'état d'agir. Je trouve très plaisant que l'envie ait recours au mensonge pour en imposer au monde. Un pareil associé est toujours prêt à faire banqueroute. Le peu de vaisseaux turcs qui existent manquent de matelots. Les musulmans ont perdu l'envie de se laisser tuer pour les caprices de sa hautesse.

M. Tottleben a passé le Caucase, et il est en quartier d'hiver en Géorgie. Mais comme la mauvaise saison est courte dans ces pays, j'espère qu'il ouvrira bientôt la campagne.

Lorsque la première division de ma flotte relâcha en Angleterre, le comte Czernischef, alors ambassadeur à cette cour, était inquiet de ce que quelques vaisseaux avaient besoin de radoub, etc. (3). L'amiral anglais leur dit de n'être point inquiets. Jamais expédition maritime de quelque importance, ajouta-t-il, ne s'est faite sans de pareils inconvénients : cela est neuf pour vous, chez nous c'est l'affaire de tous les jours.

Je souhaite, monsieur, que vous ayez le plaisir de voir vos prophéties s'accomplir : peu de prophètes peuvent se vanter d'un tel avantage.

Soyez assuré, monsieur, de mon amitié et de ma considération la plus distinguée. CATERINE.

37. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 10 mars.

Madame, j'aurais eu l'honneur de remercier plus tôt votre majesté impériale, si je n'avais pas été cruellement malade. Je n'ai pas la force de vos soldats; il s'en faut de beaucoup. Je me flatte surtout qu'ils auront celle de continuer à bien battre les Turcs.

Votre majesté m'a dit un grand mot : ***Je ne manque ni d'hommes ni d'argent :*** je m'en aperçois bien, puisqu'elle fait acheter des tableaux à Genève, et qu'elle les paie fort cher. La cour de France ne vous ressemble pas; elle n'a point d'argent, et elle nous prend le nôtre.

La lettre dont votre majesté a daigné m'honorer m'était bien nécessaire pour confondre tous les bruits qu'on affecte de répandre. Je me donne le plaisir de mortifier les conteurs de mauvaises nouvelles.

Le roi de Prusse vient de m'envoyer cinquante vers français fort jolis (1); mais j'aimerais mieux qu'il vous envoyât cinquante mille hommes pour faire diversion, et que vous tombassiez sur Moustapha avec toutes vos forces réunies. Toutes les gazettes disent que ce gros cochon va se mettre à la tête de trois cent mille hommes; mais je crois qu'il faut bien rabattre de ce calcul. Trois cent mille combattants, avec tout ce qui suit pour le service et la nourriture d'une telle armée, monteraient à près de cinq cent mille. Cela était bon du temps de Cyrus et de Thomyris, et lorsque Salomon avait quarante mille chars de guerre, avec deux ou trois milliards de roubles en argent comptant, sans parler de ses flottes d'Ophir.

Voici le temps où les flottes de votre majesté, qui sont un un peu plus réelles que celles de Salomon, vont se signaler. La terre et les mers vont retentir, ce printemps, de nouvelles vraies et fausses. J'ose supplier votre majesté impériale de daigner ordonner qu'on m'envoie les véritables. Ecrire un code de lois d'une main, et battre Moustapha de l'autre, est une chose si neuve et si belle, que vous excusez sans doute, madame, mon extrême curiosité.

J'ai encore une autre grâce à vous demander, c'est de vouloir bien vous dépêcher d'achever ces deux grands ouvrages, afin que j'aie le plaisir d'en parler à Pierre-le-Grand, à qui je ferai bientôt ma cour dans l'autre monde.

J'espère lui parler aussi d'un jeune prince Gallitzin, qui me fait l'honneur de coucher ce soir dans ma chaumière de Ferney. Je suis toujours enchanté de l'extrême politesse de vos sujets. Ils ont autant d'agrément dans l'esprit que de valeur dans le cœur. On n'était pas si poli du temps de Catherine Ire. Vous avez apporté dans votre empire toutes les grâces de madame la princesse votre mère, que vous avez embellies.

Vivez heureuse, madame; achevez tous vos ouvrages; soyez la gloire du siècle et de l'Europe. Je recommande Moustapha à vos braves troupes : ne pourrait-il pas aller passer le carnaval de 1771 à Venise avec Candide?

Je reçois une lettre de M. le comte de Schouvalof, votre chambellan, qui me fait voir qu'il a reçu les miennes, et que la pétaudière polonaise ne les a pas arrêtées.

Que votre majesté impériale daigne toujours agréer mon profond respect, mon admiration, et mon enthousiasme pour elle.

38. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Pétersbourg, le 20/31 mars.

Monsieur, j'ai reçu, il y a trois jours, votre lettre du 10 de mars. Je souhaite que celle-ci trouve votre santé tout à fait rétablie, et que vous parveniez à un âge plus avancé que celui de Mathusalem. Je ne sais pas au juste si les années de cet honnête homme avaient douze mois, mais je veux que les vôtres en aient treize, comme l'année de la liste civile en Angleterre.

Vous verrez, monsieur, par la feuille ci-jointe, ce que c'était que notre campagne d'été et celle d'hiver, sur le compte desquelles je ne doute point qu'on ne débite mille faussetés. C'est la ressource d'une cause faible et injuste que de faire flèche de tout bois. Les gazettes de Paris et de Pologne ayant mis sur notre compte tant de combats perdus, et l'événement leur ayant donné le démenti, elles se sont avisées de faire mourir mon armée par la peste. Ne trouvez-vous pas cela très plaisant? Au printemps apparemment les pestiférés ressusciteront pour combattre. Le vrai est qu'aucun des nôtres n'a eu la peste.

Je ne puis qu'être très sensible à votre amitié, monsieur; vous voudriez armer toute la chrétienté pour m'assister. Je fais grand cas de l'amitié du roi de Prusse; mais j'espère que je n'aurai pas besoin des cinquante mille hommes que vous voulez qu'il me donne contre Moustapha (2).

Puisque vous trouvez trop fort le compte de trois cent mille

(1) Voyez une note de la lettre à Catherine, de février 1769. (G. A.)

(2) On n'a qu'une de ces lettres à Schouvalof, celle du 30 octobre 1769. (G. A.)

(3) Les Anglais avaient remédié, autant que possible, aux vices de construction des lourds vaisseaux russes, puis ils les avaient remorqués hors de la Manche et jusque dans la Méditerranée. (G. A.)

(1) *L'Épître à madame Morian.* Voyez la lettre de Frédéric du 17 janvier 1770. (G. A.)

(2) Lettre à Frédéric de novembre 1769, communiquée à Catherine. (G. A.)

hommes, à la tête desquels on prétend que le sultan marchera en personne, il faut que je vous parle de l'armement turc de l'année passée; il vous fera juger de ce fantôme selon sa vraie valeur. Au mois d'octobre, Moustapha trouva à propos de déclarer la guerre à la Russie; il n'y était pas plus préparé que nous. Lorsqu'il apprit que nous nous défendions avec vigueur, cela l'étonna; car on lui avait fait espérer beaucoup de choses qui n'arrivèrent pas. Alors il ordonna que des différentes provinces de son empire, un million cent mille hommes se rendraient à Andrinople pour prendre Kiovie, passer l'hiver à Moscou, et écraser la Russie.

La Moldavie seule eut ordre de fournir un million de boisseaux de grains pour l'armée innombrable des musulmans. Le hospodar répondit que la Moldavie, dans l'année la plus fertile, n'en recueillait pas tant, et que cela lui était impossible. Mais il reçut un second commandement d'exécuter les ordres donnés; et on lui promit de l'argent.

Le train d'artillerie pour cette armée était à proportion de la multitude. Il devait consister en six cents pièces de canon, qu'on assigna des arsenaux; mais lorsqu'il s'agit de les mettre en mouvement, on laissa là le plus grand nombre, et il n'y eut qu'une soixantaine de pièces qui marchèrent.

Enfin, au mois de mars, plus de six cent mille hommes se trouvèrent à Andrinople; mais comme ils manquaient de tout, la désertion commença à s'y mettre. Cependant le visir passa le Danube avec quatre cent mille hommes. Il y en avait cent quatre-vingt mille sous Choczin, le 26 d'auguste. Vous savez le reste. Mais vous ignorez peut-être que le visir repassa, lui septième, le pont du Danube, et qu'il n'avait pas cinq mille hommes lorsqu'il se retira à Balada. C'était tout ce qui lui restait de cette prodigieuse armée. Ce qui n'avait pas péri s'était enfui, dans la résolution de retourner chez soi.

Notez, s'il vous plaît, qu'en allant et venant, ils pillaient leurs propres provinces, et qu'ils brûlèrent les endroits où ils trouvèrent de la résistance. Ce que je vous dis est vrai; et j'ai plutôt diminué qu'augmenté les choses, de peur qu'elles ne parussent fabuleuses.

Tout ce que je sais de ma flotte, c'est qu'une partie est sortie de Mahon, et qu'une autre (1) va quitter l'Angleterre où elle a hiverné. Je crois que vous en aurez plus tôt des nouvelles que moi. Cependant je ne manquerai pas de vous faire part, en son temps, de celles que je recevrai, avec d'autant plus d'empressement que vous le souhaitez.

Vous me priez, monsieur, d'achever incessamment et la guerre et les lois, afin que vous en puissiez porter la nouvelle à Pierre-le-Grand dans l'autre monde : permettez que je vous dise que ce n'est pas le moyen de me faire finir de sitôt. A mon tour, je vous prie bien sérieusement de remettre cette partie le plus longtemps que faire se pourra. Ne chagrinez pas vos amis de ce monde, pour l'amour de ceux qui sont dans l'autre. Si là-bas, ou là-haut, chacun a le choix de passer son temps avec telle compagnie qu'il lui plaira, j'y arriverai avec un plan de vie tout prêt, et composé pour ma satisfaction. J'espère bien d'avance que vous voudrez m'accorder quelques quarts d'heure de conversation dans la journée : Henri IV sera de la partie, Sully aussi, et point Moustapha.

Je vois toujours avec bien du plaisir le souvenir que vous avez de ma mère, qui est morte bien jeune, et à mon grand regret.

Soyez assuré, monsieur, de tous les sentiments que vous me connaissez, et de l'estime distinguée que je ne cesserai d'avoir pour vous. CATERINE.

39. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 10 avril.

Madame, mon enthousiasme a redoublé par la lettre du premier mars, dont votre majesté impériale a daigné m'honorer. Il n'y a point de prêtre grec qui soit plus enchanté de votre supériorité continuelle sur les circoncis, que moi misérable baptisé dans l'Église romaine. Je me crois né dans les anciens temps héroïques, quand je vois une de vos armées au delà du Caucase, les autres sur les bords du Danube, et vos flottes dans la mer Égée. Je plains fort le hospodar de la Moldavie. Ce pauvre Gète n'a pas joui longtemps de l'honneur de voir Thomyris. Pour le hospodar de la Valachie, puisqu'il a de l'esprit, il restera à votre cour.

Il ne reste plus d'autre ressource à vos ennemis que de mentir.

(1) Cette seconde escadre était commandée par l'Écossais Elphinston. (G. A.)

Les gazetiers ressemblent à M. de Pourceaugnac, qui disait : Il m'a donné un soufflet, mais je lui ai bien dit son fait.

Je m'imagine très sérieusement que la grande armée de votre majesté impériale sera dans les plaines d'Andrinople au mois de juin. Je vous supplie de me pardonner si j'ose insister encore sur les chars de Thomyris. Ceux qu'on met à vos pieds sont d'une fabrique toute différente de ceux de l'antiquité. Je ne suis point du métier des homicides. Mais hier deux excellents meurtriers allemands m'assurèrent que l'effet de ces chars était immanquable dans une première bataille, et qu'il serait impossible à un bataillon ou à un escadron de résister à l'impétuosité et à la nouveauté d'une telle attaque. Les Romains se moquaient des chars de guerre, et ils avaient raison; ce n'est plus qu'une mauvaise plaisanterie quand on y est accoutumé ; mais la première vue doit certainement effrayer, et mettre tout en désordre. Je ne sais d'ailleurs rien de moins dispendieux et de plus aisé à manier. Un essai de cette machine, avec trois ou quatre escadrons seulement, peut faire beaucoup de bien sans aucun inconvénient.

Il y a très grande apparence que je me trompe, puisqu'on n'est pas de mon avis à votre cour; mais je demande une seule raison contre cette invention. Pour moi, j'avoue que je n'en vois aucune.

Daignez encore faire examiner la chose; je ne parle qu'après les officiers les plus expérimentés. Ils disent qu'il n'y a que les chevaux de frise qui puissent rendre cette manœuvre inutile ; car pour le canon, le risque est égal des deux côtés; et après tout, on ne hasarde de perdre, par escadron, que deux charrettes, quatre chevaux, et quatre hommes.

Encore une fois, je ne suis point meurtrier ; mais je crois que je le deviendrais pour vous servir.

Il y a quinze jours que les officiers du régiment de Montfort, que j'avais engagés à servir votre majesté impériale, ont pris parti : les uns sont rentrés au service savoyard, les autres sont allés en France; il y en a un qui a l'honneur d'être capitaine dans l'armée de Genève, consistant en six cents hommes. Genève est actuellement le théâtre de la plus cruelle guerre en deçà du Rhin. Il y a eu même quatre personnes assassinées par derrière, dans l'Église militante de Calvin. Je m'imagine que dorénavant l'Église grecque en usera ainsi, et qu'elle ne verra plus que le dos des musulmans; en ce cas, les chars ne seront bons qu'à courir après eux.

Je me mets aux pieds de votre majesté, comme le hospodar de Valachie, et j'envie sa destinée.

Que votre majesté impériale daigne toujours agréer le profond respect, la reconnaissance, et l'admiration du vieil ermite de Ferney.

J'ai reçu une belle lettre de M. le comte de Schouvalof votre chambellan; mais il ne me dit point le jour où votre cour sera dans Stamboul.

40. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, ce 18 mai.

Madame, les glaces de mon âge me laissent encore quelque feu ; il s'allume pour votre cause. On est un peu Moustapha à Rome et en France : je suis Catherin, et je mourrai Catherin. La lettre dont votre majesté impériale daigne m'honorer, du 31 mars, me comblait de joie; les nouvelles qu'on répand aujourd'hui m'accablent d'affliction.

On parle de vicissitudes, et je n'en voulais pas; on dit que les Turcs ont repassé le Danube en force, et qu'ils ont repris la Valachie; il faudra donc les battre encore : mais c'était dans les plaines d'Andrinople que je voulais une victoire; ils envoient, dit-on, une flotte dans la Morée. On ajoute que les Lacédémoniens sont en petit nombre; enfin on me donne mille inquiétudes. Pour toute réponse, je maudis Moustapha et je prie la sainte Vierge de secourir les fidèles. Je suis sûr que vos mesures sont bien prises en Grèce, que l'on a donné des armes aux Spartiates, que les Monténégrins se joignent à eux, que la haine contre la tyrannie turque les anime, que vos troupes, marchant à leur tête, les rendront invincibles.

Pour les Vénitiens, ils joueront votre jeu, mais quand vous aurez gagné la partie.

Si l'Égypte a secoué le joug de Moustapha, je ne doute pas que votre majesté n'ait quelque part à cette révolution; celle qui a pu faire venir des flottes de la Néva dans le Péloponèse aura bien envoyé un habile négociateur dans le pays des Pyramides. La mer Noire doit être couverte de vos saïques; ainsi Stamboul peut ne recevoir de vivres ni de l'Égypte, ni de la Grèce, ni du Voncara d'Enghis. Vous assaillez ce vaste empire depuis Colchos jusqu'à Memphis. Voilà mes idées;

elles sont moins grandes que ce que votre majesté a fait jusqu'ici. Le revers annoncé de la Valachie m'ôte le sommeil, sans m'ôter l'espérance : le roman des chars de Cyrus me plaît toujours, dans un terrain sec comme les plaines d'Andrinople et le voisinage de Stamboul.

Je ne trouve point que les tableaux génevois soient trop chers, je trouve seulement votre majesté impériale généreuse; mais j'oserais désirer cent capitaines de plus, au lieu de cent tableaux. Je voudrais que tout fût employé à vous faire triompher, et que vous achevassiez votre code, plus beau que celui de Justinien, dans la ville où il le signa. Si votre majesté veut me rendre la santé et prolonger ma vie, je la conjure de vouloir bien me faire parvenir quelque bonne nouvelle qui ne plaira pas à frère Ganganelli (1), mais qui réjouira beaucoup le capucin de Ferney, tout prêt à étrangler les Turcs avec son cordon.

Je redouble mes vœux; mon âme est aux pieds de votre majesté impériale.

41. — DE L'IMPÉRATRICE.

Le 9/20 mai.

Monsieur, vos deux lettres, la première du 10, et la seconde du 14 d'avril, me sont parvenues l'une après l'autre, avec leurs incluses. Tout de suite j'ai commandé deux chars selon le dessin et la description que vous avez bien voulu m'envoyer, et dont je vous suis bien obligée. J'en ferai faire l'épreuve en ma présence, bien entendu qu'ils ne feront mal à personne dans ce moment-là. Nos militaires conviennent que ces chars feraient leur effet contre des troupes rangées : ils ajoutent que la façon d'agir des Turcs, dans la campagne passée, était d'entourer nos troupes en se dispersant, et qu'il n'y avait jamais un escadron ou un bataillon ensemble. Les janissaires seuls choisissaient des endroits couverts, comme bois, chemins creux, etc., pour attaquer par troupes, et alors les canons font leur effet. En plusieurs occasions nos soldats les ont reçus à coups de baïonnette, et les ont fait rétrograder.

Vous avez raison, monsieur, l'Eglise grecque voit jusqu'ici partout le dos des musulmans, et même en Morée. Quoique je n'aie point encore de nouvelles directes de ma flotte, cependant les nouvelles publiques répètent tant qu'elle s'est emparée du Péloponèse, qu'à la fin il faudra bien croire qu'il en est quelque chose. La moitié de la flotte n'y était point encore, lorsque la descente s'est faite.

Soyez assuré, monsieur, que je fais un cas infini de votre amitié, et des témoignages réitérés que vous m'en donnez. Je suis très sensible encore à la part que vous prenez à cette guerre, qui finira comme elle pourra. Nous aurons affaire à Moustapha de près ou de loin, comme la Providence le jugera à propos.

Quoi qu'il en soit, je vous prie d'être persuadé que Caterine II ne cessera jamais d'avoir une estime et une considération particulière pour l'illustre ermite de Ferney.

42. — DE L'IMPÉRATRICE.

Le 16/27 mai.

Monsieur, un courrier parti de devant Coron en Morée, de la part du comte Féodor Orlof, m'a apporté l'agréable nouvelle qu'après que ma flotte eut abordé, le 17 février à Porto-Vitello, mes troupes se joignirent aux Grecs, qui désiraient de recouvrer leur liberté. Ils se partagèrent en deux corps, dont l'un prit le nom de légion orientale de Sparte; et le second, celui de légion du nord de Sparte. La première s'empara, dans peu de jours, de Passava, de Berdoni, et de Misistra, qui est l'ancienne Sparte. La seconde s'en alla prendre Calamata, Léontari, et Arcadie. Ils firent quatre mille prisonniers Turcs dans ces différentes places, qui se rendirent après quelque défense: celle de Misistra surtout fut plus sérieuse que les autres.

La plupart des villes de la Morée sont assiégées. La flotte s'était portée de Porto-Vitello à Coron; mais cette dernière ville n'était point prise encore le 29 de mars, jour du départ du courrier. Cependant on en attendait si bien la réduction dans peu, qu'on avait déjà dépêché trois vaisseaux pour s'emparer de Navarin. Le 28, on avait reçu la nouvelle, devant Coron, d'une affaire qui s'était passée entre les Grecs et les Turcs, au passage de l'isthme de Corinthe. Le commandant turc a été fait prisonnier en cette occasion.

Je me hâte de vous donner ces bonnes nouvelles, monsieur, parce que je sais qu'elles vous feront plaisir, et que cela est bien authentique, puisqu'elles me viennent directement. Je m'acquitte aussi par là de la promesse que je vous ai faite de vous communiquer les nouvelles aussitôt que je les aurais reçues. Soyez assuré, monsieur, de l'invariabilité de mes sentiments. Caterine.

Voilà la Grèce au point de redevenir libre, mais elle est bien loin encore d'être ce qu'elle a été : cependant on entend avec plaisir nommer ces lieux, dont on nous a tant rebattu les oreilles dans notre jeunesse.

43. — DE L'IMPÉRATRICE.

A ma maison de campagne de Czarskozélo, le 26 mai/6 juin.

Monsieur, je me hâte de répondre à votre lettre du 18 mai, que j'ai reçue hier au soir, parce que je vous vois en peine. Les vicissitudes que les adhérents de Moustapha répandent que mon armée doit avoir essuyées, la perte de la Valachie, sont des contes dont je n'ai senti d'autre chagrin que celui de vous voir appréhender que cela ne soit vrai. Dieu merci, rien de tout cela n'existe. Je vous ai mandé, la poste passée, les nouvelles que j'ai reçues de la Morée, qui, pour premier début, paraissent assez satisfaisantes. J'espère que par votre intercession la sainte Vierge n'abandonnera pas les fidèles.

Dormez tranquillement, monsieur; les affaires de votre favorite (après ce que vous me dites, et l'amitié que vous ne cessez de me témoigner, je prends hardiment ce titre) vont un train très honnête : elle-même en est contente, et ne craint les Turcs ni par terre ni par mer.

Cette flotte turque, dont on fait tant de bruit, est merveilleusement équipée ! Faute de matelots, on a mis sur les vaisseaux de guerre les jardiniers du sérail.

Après avoir bien bataillé, viendra la paix, temps pendant lequel j'espère achever mon code.

Adieu, monsieur; portez-vous bien, et soyez assuré qu'on ne saurait ajouter à la sensibilité que j'ai pour toutes les marques d'amitié que vous me donnez. Rien aussi n'égale l'estime que j'en fais. Caterine.

44. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 4 juillet.

Madame, j'ai reçu la lettre dont votre majesté impériale m'honore, en date du 27 mai. Je vous admire en tout; mon admiration est stérile, mais elle voudrait vous servir : encore une fois je ne suis pas du métier, mais je parierais ma vie que dans une plaine ces chars armés, soutenus par vos troupes, détruiraient tout bataillon ou tout escadron ennemi qui marcherait regulièrement; vos officiers en conviennent: le cas peut arriver. Il est difficile que dans une bataille tous les corps turcs attaquent en désordre, dispersés, et voltigeant vers les flancs de votre armée; mais s'ils combattent d'une manière si irrégulière, en sauvages sans discipline, vous n'aurez pas besoin des chars de Thomyris; il suffira de leur ignorance et de leur emportement pour les faire battre comme vous les avez toujours battus.

Je ne conçois pas comment votre majesté n'est pas encore maîtresse de Brahilof et de Bender, au moment que je vous écris; mais peut-être ces deux places sont-elles prises, et nous n'en avons pas encore la nouvelle.

Les gazettes me font toujours une peine égale à mon attachement; je crains que les Turcs ne soient en force dans le Péloponèse.

Je n'entends plus parler de la révolution prétendue arrivée en Egypte; tout cela m'inquiète pour mes chers Grecs et pour vos armées victorieuses, qui ne me sont pas moins chères.

La France envoie une flotte contre Tunis; j'aimerais encore mieux qu'elle envoyât trente vaisseaux de ligne contre Constantinople.

Votre entreprise sur la Grèce est sans contredit la plus belle manœuvre qu'on ait faite depuis deux mille ans; mais il faut qu'elle réussisse pleinement : ce n'est pas assez qu'elle vous fasse un honneur infini. *Où est le profit, là est la gloire*, disait notre roi Louis XI, qui ne vous égalait en rien.

Je donnerais tout ce que j'ai au monde pour voir votre majesté impériale sur le sopha de Moustapha. Son palais est assez vilain, ses jardins aussi; vous auriez bientôt fait de cette prison le lieu le plus délicieux de la terre. Daignez, je vous en conjure, me dire si vous espérez y parvenir. Il me semble qu'il ne faudrait qu'une bataille; elle serait décisive.

Je ne reviens point de ma surprise. Votre majesté est obli-

(1) Le pape Clément XIV. (G. A.)

gée de diriger des armées en Valachie, en Pologne, dans la Bessarabie, dans la Géorgie; et elle trouve encore du temps pour daigner m'écrire : je suis stupéfait et confus, autant que reconnaissant. Daignez toujours agréer mon profond respect et mon enthousiasme pour votre majesté impériale. *Le très vieux ermite de Ferney.*

45. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 20 juillet.

Madame, votre lettre du 6 juin, que je soupçonne être du nouveau style, me fait voir que votre majesté impériale prend quelque pitié de ma passion pour elle. Vous me donnez des consolations, mais aussi vous me donnez quelques craintes, afin de tenir votre adorateur en haleine. Mes consolations sont vos victoires, et ma crainte est que votre majesté ne fasse la paix l'hiver prochain.

Je crois que les nouvelles de la Grèce nous viennent quelquefois un peu plus tôt par la voie de Marseille, qu'elles n'arrivent à votre majesté par les courriers. Selon ces nouvelles, les Turcs ont été quatre fois battus, et tout le Péloponèse est à vous.

Si Ali-Bey s'est en effet emparé de l'Egypte, comme on le dit, voilà deux grandes cornes arrachées au croissant des Turcs; et l'Etoile du Nord est certainement beaucoup plus puissante que leur lune. Pourquoi donc faire la paix, quand on peut pousser si loin ses conquêtes?

Votre majesté me dira que je ne pense pas assez en philosophe, et que la paix est le plus grand des biens. Personne n'est plus convaincu que moi de cette vérité; mais permettez-moi de désirer très fortement que cette paix soit signée de votre main dans Constantinople. Je suis persuadé que si vous gagnez une bataille un peu honnête en deçà ou en delà du Danube, vos troupes pourront marcher droit à la capitale.

Les Vénitiens doivent certainement profiter de l'occasion; ils ont des vaisseaux et quelques troupes. Lorsqu'ils prirent la Morée, ils n'étaient appuyés que par la diversion de l'empereur en Hongrie : ils ont aujourd'hui une protection bien plus puissante; il me paraît que ce n'est pas le temps d'hésiter.

Moustapha doit vous demander pardon, et les Vénitiens doivent vous demander des lois.

Ma crainte est encore que les princes chrétiens, ou soi-disant tels, ne soient jaloux de l'Etoile du Nord : ce sont des secrets dans lesquels il ne m'est pas permis de pénétrer.

Je crains encore que vos finances ne soient dérangées par vos victoires mêmes; mais je crois celles de Moustapha plus en désordre par ses défaites. On dit que votre majesté fait un emprunt chez les Hollandais; le padisha turc ne pourra emprunter chez personne, et c'est encore un avantage que votre majesté a sur lui.

Je passe de mes craintes à mes consolations. Si vous faites la paix, je suis bien sûr qu'elle sera très glorieuse, que vous conserverez la Moldavie, la Valachie, Azof, et la navigation sur la mer Noire, au moins jusqu'à Trébizonde. Mais que deviendront mes pauvres Grecs? que deviendront ces nouvelles légions de Sparte? Vous renouvellerez, sans doute, les jeux Isthmiques, dans lesquels les Romains assurèrent aux Grecs leur liberté par un décret public, et ce sera l'action la plus glorieuse de votre vie. Mais comment maintenir la force de ce décret, s'il ne reste des troupes en Grèce? Je voudrais encore que le cours du Danube et que la navigation sur ce fleuve vous appartinssent le long de la Valachie, de la Moldavie, et même de la Bessarabie. Je ne sais si j'en demande trop, ou si je n'en demande pas assez : ce sera à vous de décider, et de faire frapper une médaille qui éternisera vos succès et vos bienfaits. Alors Thomyris se changera en Solon, et achèvera ses lois tout à son aise. Ces lois seront le plus beau monument de l'Europe et de l'Asie; car dans tous les autres Etats, elles sont faites après coup, comme on calfate des vaisseaux qui ont des voies d'eau; elles sont innombrables, parce qu'elles sont faites sur des besoins toujours renaissants; elles sont contradictoires, attendu que ces besoins ont toujours changé; elles sont très mal rédigées, parce qu'elles ont presque toujours été écrites par des pédants, sous des gouvernements barbares. Elles ressemblent à nos villes bâties irrégulièrement au hasard, mêlées de palais et de chaumières, dans des rues étroites et tortueuses (1).

Enfin, que votre majesté donne des lois à deux mille lieues de pays, après avoir donné sur les oreilles à Moustapha!

Voilà les consolations du vieux ermite qui, jusqu'à son dernier moment, sera pénétré pour vous du plus profond respect, de l'admiration la plus juste, et d'un dévouement sans bornes pour votre majesté impériale.

(1) Admirable peinture de notre législation avant 1789. (G. A.)

46. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Pétersbourg, le 10/21 juillet.

Monsieur, en réponse à votre lettre et à vos questions du 4 juillet, je vous annonce que, selon vos souhaits, le comte Romanzof, qui commande mon armée en Moldavie, a remporté la victoire la plus complète sur nos ennemis, le 7 de ce mois, à douze lieues environ du Danube (1). Notre droite était appuyée au Pruth. Le camp turc était retranché de quatre retranchements qui furent tous emportés à la pointe du jour, la baïonnette à la main. Le carnage dura quatre heures, après lesquelles mes troupes se trouvèrent maîtresses du champ de bataille, du camp des Turcs, de trente canons de fonte, d'une grande quantité de provisions de bouche et de munitions de guerre, et de beaucoup de prisonniers.

Notre perte n'est point considérable : il n'y a pas même eu un officier de marque blessé ou tué. Au départ du courrier on poursuivait encore les fuyards. L'armée turque était de quatre-vingt mille hommes, commandés par le kan de Crimée et par trois bachas.

Le comte Romanzof me marque qu'il a fait chanter le *Te Deum* dans la propre tente du kan de Crimée, qui doit être la plus belle des tentes possibles. Le siége de Bender doit être commencé dans ce moment, et puis nous verrons.

Je ne vous entretiendrais pas de tous ces faits de guerre, si vous ne m'aviez paru désirer d'en être informé.

Soyez persuadé du cas que je fais de votre amitié; j'y répondrai toujours avec empressement, quelque affaire que j'aie. CATERINE.

47. — DE L'IMPÉRATRICE.

Le 22 juillet/2 auguste.

Monsieur, je vous ai mandé, il y a dix jours, que le comte Romanzof avait battu le kan de Crimée, combiné avec un corps considérable de Turcs; qu'on leur avait pris tentes, artillerie, etc., sur la petite rivière nommé Larga : j'ai le plaisir aujourd'hui de vous informer qu'hier au soir un courrier du comte m'a apporté la nouvelle que mon armée a remporté, le jour même que je vous écrivis (le 21 juillet), une victoire complète sur celle du seigneur Moustapha, commandée par le visir Ali-Bey, par l'aga des janissaires, et par sept ou huit bachas. Ils ont été forcés dans leurs retranchements : leur artillerie, au nombre de cent trente canons, leur camp, leurs bagages, les munitions en tout genre, sont tombés entre nos mains. Leur perte est considérable; la nôtre, si modeste que je crains d'en faire mention, afin que le fait ne paraisse fabuleux. Cependant le combat a duré cinq heures.

Le comte de Romanzof, que je viens de faire maréchal, pour cette victoire, me mande que, telle que les anciens Romains, mon armée ne demande jamais combien il y a d'ennemis, mais seulement où sont-ils? Cette fois-ci les Turcs étaient au nombre de cent cinquante mille, retranchés sur les hauteurs que baigne le Kogul, ruisseau à vingt-cinq verstes du Danube, ayant Ismaïlof derrière eux.

Mais, monsieur, mes nouvelles ne se bornent pas là : j'ai des avis certains, quoiqu'ils ne soient pas directs, que ma flotte a battu celle des Turcs devant Napoli de Romanie, et qu'elle a dispersé les vaisseaux ennemis qu'elle n'a pas coulés à fond.

Le siége de Bender a été ouvert encore le 21 juillet. Le prince Prosorofski a fait un butin immense en bestiaux de toute espèce, entre Oczakof et Bender. Ma flotte d'Azof croît en grandeur et en espérance en face du seigneur Moustapha.

Je ne puis rien vous dire de Brahilof, sinon que c'est un vieux château sur le bord du Danube, que le général Renne avait pris le jour même de la bataille du Pruth, année 1711.

Il ne dépend que des Grecs de faire revivre la Grèce. J'ai fait mon possible pour orner les cartes géographiques de la communication de Corinthe à Moscou. Je ne sais ce qui en sera.

Pour vous faire rire, je vous dirai que le sultan a eu recours aux prophètes, aux sorciers, aux devins, et aux fous, qui passent pour saints chez les musulmans. Ils lui ont prédit

(1) Ce n'était qu'un premier avantage, à la suite duquel Romanzof se trouvait encore dans une situation désespérée. Il était enveloppé de toutes parts. (G. A.)

(2) Bataille de Kogul ou Kagoul. La campagne de terre se faisait d'après les plans du roi de Prusse. (G. A.)

que le 21 serait un jour extrêmement fortuné pour l'empire ottoman. Tout de suite sa hautesse a envoyé un courrier au visir, pour lui dire de passer le Danube ce jour-là, et de profiter de l'heureuse constellation. Nous verrons un peu si les revers pourront ramener ce prince à la raison, et s'ils ne le désabuseront pas des tromperies et des mensonges.

Vos chers Grecs ont donné dans plusieurs occasions des preuves de leur ancien courage, et l'esprit ne leur manque pas.

Adieu, monsieur; portez-vous bien : continuez-moi votre amitié, et soyez assuré de la mienne. CATERINE.

48. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 11 auguste.

Madame, chaque lettre dont votre majesté impériale m'honore me guérit de la fièvre que me donnent les nouvelles de Paris. On prétendait que vos troupes avaient eu partout de grands désavantages; qu'elles avaient évacué entièrement la Morée et la Valachie; que la peste s'était mise dans vos armées; que tous les revers avaient succédé à vos succès : votre majesté est mon médecin; elle me rend une pleine santé. Je ne manque pas d'écrire sur-le-champ l'état des choses, dès que j'en suis instruit; j'allonge les visages de ceux qui attristaient le mien.

Daignez donc, madame, avoir la bonté de me conserver cette santé que vous m'avez rendue; il ne faut pas abandonner son malade dans sa convalescence.

J'ai encore de petits ressentiments de fièvre quand je vois que les Vénitiens ne se décident pas, que les Géorgiens n'ont pas formé une armée, et qu'on n'a nulle nouvelle positive de la révolution de l'Egypte.

Il y a un Brahilof, un Bender, qui me causent encore des insomnies; je vois dans mes rêves leurs garnisons prisonnières de guerre, et je me réveille en sursaut.

Votre majesté dira que je suis un malade bien impatient, et que les Turcs sont beaucoup plus malades que moi. Sans mes principes d'humanité, je dirais que je voudrais les voir tous exterminés, ou du moins chassés si loin qu'ils ne revinssent jamais.

Nous autres Français, madame, nous valons mieux qu'eux : nous disons prodigieusement de sottises, nous en faisons beaucoup, mais tout cela passe bien vite; on ne s'en souvient plus au bout de huit jours. La gaieté de la nation semble inaltérable. On apprend à Paris le tremblement de terre qui a bouleversé trente lieues de pays à Saint-Domingue; on dit : C'est dommage; et on va à l'Opéra. Les affaires les plus sérieuses sont tournées en ridicule.

Nous sommes actuellement dans la plus belle saison du monde : voilà un temps charmant pour battre les Turcs. Est-ce que ces barbares-là attaqueront toujours comme des housards? ne se présenteront-ils jamais bien serrés, pour être enfilés par quelques-uns de mes chars babyloniques?

Je voudrais du moins avoir contribué à vous tuer quelques Turcs; on dit que pour un chrétien c'est une œuvre fort agréable à Dieu. Cela ne va pas à mes maximes de tolérance; mais les hommes sont pétris de contradictions : et d'ailleurs votre majesté me tourne la tête.

Encore une fois, madame, quelques nouvelles, par charité, de cinq ou six villes prises et de cinq ou six combats gagnés, quand ce ne serait que pour faire taire l'envie.

Je me mets aux pieds de votre majesté impériale, avec le plus profond respect et la plus vive impatience. *L'ermite de Ferney.*

49. — DE L'IMPÉRATRICE.

Le 9/20 auguste.

Monsieur, vous me dites, dans votre lettre du 20 de juillet, que je vous donne des craintes pour vous tenir en haleine, et que mes victoires sont vos consolations : voici une petite dose de ces dernières que j'ai à vous donner.

Je viens de recevoir un courrier, qui m'a apporté les suites de la bataille de Kogul. Mes troupes se sont avancées sur le Danube, et ont pris poste sur le bord de ce fleuve, vis-à-vis d'Isacki. Le visir et l'aga des janissaires se sont sauvés sur l'autre bord; mais le reste, qui a voulu les imiter, a été tué, noyé, et dispersé. Il a fait abattre le pont, et près de deux mille janissaires ont été faits prisonniers. Vingt canons, cinq mille chevaux, un butin immense, et une grande quantité de vivres de toute espèce, sont tombés entre nos mains. Les Tartares ont envoyé sur-le-champ prier le maréchal comte de Romanzof de les laisser passer en Crimée : il leur a fait répondre qu'il exigeait leur hommage, et il a envoyé un corps considérable sur la gauche, vers Ismailof, pour leur faire une douce violence. Il y a longtemps que nous savons qu'ils ne demandent pas mieux.

Vous ne voulez point de paix, monsieur : soyez tranquille, jusqu'ici on n'en entend point parler. Je conviens avec vous que c'est une bonne chose que la paix : lorsqu'elle existait, je croyais que c'était le *non plus ultrà* du bonheur : me voilà depuis près de deux ans en guerre, je vois que l'on s'accoutume à tout. La guerre, en vérité, a des moments bien bons. Je lui trouve un grand défaut, c'est qu'on n'y aime point son prochain comme soi-même. J'étais accoutumée à penser qu'il n'est pas honnête de faire du mal aux gens; je me console cependant un peu aujourd'hui, en disant à Moustapha : *Tu l'as voulu, George Dandin!* Et après cette réflexion, je suis à mon aise comme ci-devant.

Les grands événements ne m'ont jamais déplu, et les conquêtes ne m'ont jamais tentée. Je ne vois point aussi que le moment de la paix soit bien proche. Il est plaisant qu'on fasse accroire aux Turcs que nous ne pourrons point soutenir longtemps la guerre. Si la passion n'inspirait ces gens-là, comment pourraient-ils avoir oublié que Pierre-le-Grand soutint, pendant trente ans, la guerre, tantôt contre ces mêmes Turcs, tantôt contre les Suédois, les Polonais, les Persans, sans que l'empire en fût réduit à l'extrémité? Au contraire, la Russie est toujours sortie de chacune de ces guerres plus florissante qu'auparavant; et ce sont les guerres qui ont mis l'industrie en branle. Chaque guerre chez nous a été la mère de quelque nouvelle ressource, qui donnait plus de vivacité au commerce et à la circulation.

Votre projet de paix, monsieur, me paraît ressembler un peu au partage du lion de la fable; vous gardez tout pour votre favorite. Il ne faut point exclure de cette paix les légions de Sparte; nous parlerons après des jeux Isthmiques.

Au moment que j'allais finir cette lettre, je reçois la nouvelle de la prise d'Ismaïlof, avec quelques circonstances assez singulières.

Le visir, avant de passer le Danube, harangua ses troupes, et leur dit qu'il était impossible de résister plus longtemps aux Russes; que lui visir se voyait dans la nécessité de passer de l'autre côté du Danube; qu'il leur enverrait autant de bâtiments qu'il pourrait pour les sauver; mais qu'en cas qu'il ne pût effectuer sa promesse, si les troupes russes venaient à les attaquer, il leur conseillait de mettre bas les armes, et qu'il les assurait que l'impératrice de Russie les ferait traiter avec humanité; que tout ce qu'on leur avait fait accroire jusqu'ici des Russes avait été imaginé par les ennemis des deux empires.

Dès que mes troupes se présentèrent devant Ismaïlof, les Turcs en sortirent, et ceux qui y restèrent mirent bas les armes. La capitulation de la ville fut faite dans une demi-heure. On y prit quarante-huit canons, et des magasins considérables de toute espèce. On compte, depuis le 21 jusqu'au 27 juillet, c'est-à-dire depuis la bataille de Kogul, près de huit mille prisonniers; et depuis l'année passée, nous avons pris à l'ennemi près de cinq cents canons.

Le comte Romanzof a envoyé un corps à droite vers votre Brahilof, qui sera pris, selon votre intention, et un autre à gauche qui doit s'emparer de Kilia.

Eh bien! monsieur, êtes-vous content? Je vous prie de l'être autant de mon amitié que je le suis de la vôtre. CATERINE.

50. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 28 auguste.

Madame, mes craintes sont dissipées, malgré tous les efforts des dissidents de Pologne et des gazetiers des autres pays; votre victoire complète, remportée sur les Ottomans auprès du Pruth, est une terrible réponse.

Que votre majesté impériale me permette de lui témoigner l'excès de ma joie. Je ne suis plus en peine de la Grèce, sur laquelle on me donnait tant d'alarmes. Je vous crois toujours maîtresse de Navarin et de plusieurs autres places. Il n'est pas croyable que vos troupes aient évacué ce pays, comme on le dit (1), lorsque vous battez les Turcs sur mer comme sur terre; et quand même la division de vos forces vous obligerait de différer ou même d'abandonner la conquête de la Grèce, ce serait toujours une entreprise qui vous comblerait de gloire. Je maintiens qu'il ne s'est rien fait de si grand depuis Annibal; et cet Annibal, qui fut enfin contraint de retourner en Afrique, n'en a pas moins de réputation. Quand

(1) Battu sur terre par les Turcs, Alexis s'était en effet rembarqué, abandonnant le Péloponèse et tout le vulgaire des insurgés. (G. A.)

vous n'auriez réussi qu'à porter la terreur aux portes de Constantinople, à mener vos troupes jusqu'auprès de Corinthe, et à peupler vos États d'un grand nombre de familles grecques, vous auriez eu encore un grand avantage; mais votre dernière victoire me fait tout espérer.

Si vous voulez pousser vos conquêtes, vous les étendrez, je pense, où il vous plaira, et si vous voulez la paix, vous la dicterez. Pour moi, je veux toujours que votre majesté aille se faire couronner à Constantinople. Pardonnez-moi cette opiniâtreté; elle est presque aussi forte que celle avec laquelle je suis attaché à votre personne et à votre gloire; et puisque vous êtes devenue ma passion dominante, je me flatte que votre majesté impériale daignera toujours recevoir avec bonté le profond respect et le dévouement inviolable du vieux ermite de Ferney.

51. — DE L'IMPÉRATRICE.

Le 18/29 auguste.

Monsieur, au risque de vous importuner trop souvent, il faut que je vous dise qu'hier je reçus la nouvelle que le général-major comte Tottleben a pris aux Turcs les deux forts situés au delà du mont Caucase, nommés Schéripan et Bagdat. Il tient bloqués le fort et la ville de Cotatis, en langue du pays Koutai, sur le Phase, qui tombe dans la mer Noire. Mes troupes ne sont plus qu'à soixante verstes de cette mer. L'ancienne Trébizonde est à leur gauche. Salomon, prince d'Immirette, agit de concert avec le comte. L'épouse de ce prince vint dans le camp russe, et pria le général de permettre qu'à la prise de Bagdat, elle pût jouir de l'honneur d'entrer dans la ville la première. Vous jugez bien qu'elle ne fut point refusée.

Ce Bagdat n'est ni aussi beau, ni aussi grand que celui des *Mille et une Nuits*. Ne trouvez-vous pas, monsieur, Moustapha bien accommodé, et les gazettes bien menteuses?

J'oubliais de vous dire qu'avant la prise de ces villes, le prince Héraclius a battu les Turcs sous Acalziké.

Je me recommande à votre amitié et à vos prières : on n'en saurait faire un plus grand cas qu'en fait votre favorite. CATERINE.

52. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 5 septembre.

Madame, j'étais si plein des victoires de votre majesté impériale, et si bouffi d'enthousiasme et de gloire, que j'oubliai de vous envoyer les vers que le roi de Prusse m'écrivait (1) sur votre respectable personne, et sur le peu respectable Moustapha; voici ces vers :

Si monsieur le mamamouchi
Ne s'était point mêlé des troubles de Pologne,
Il n'aurait point avec vergogne
Vu ses saphis mis en hachi;
Et de certaine impératrice
(Qui vaut seule deux empereurs)
Reçu pour prix de son caprice
Des leçons qui devraient rabaisser ses hauteurs.
Vous voyez comme elle s'acquitte
De tant de devoirs importants :
J'admire avec le vieil ermite
Ses immenses projets, ses exploits éclatants :
Quand on possède son mérite,
On peut se passer d'assistants (2).

Je n'ai pas l'honneur de penser comme les têtes couronnées. Je crois fermement que cent mille hommes de troupes auxiliaires en Grèce et sur le Danube n'auraient fait nul mal. Il valait mieux, dans votre situation, être secourue que louée. Votre gloire en a augmenté, mais les conquêtes ont été retardées.

Les dernières lettres de Venise disent que, dans une émeute populaire, les fidèles musulmans se sont déchaînés contre tous les Francs, qu'ils ont tué l'ambassadeur de France, et presque tous ses domestiques; que l'ambassadeur d'Angleterre n'a pu échapper à la fureur du peuple qu'en se déguisant en matelot; que le baile de Venise s'est longtemps défendu dans sa maison, et qu'à la fin le grand-seigneur lui a envoyé une garde de mille hommes.

Si ces nouvelles étaient vraies (ce que je ne veux pas croire), quels princes de l'Europe n'armeraient pas sur-le-champ pour venger le droit des gens? Vous seule le soutenez, madame : aussi vous seule jouirez d'une gloire immortelle.

Que votre majesté impériale me permette de me mettre à ses pieds. *Le vieil ermite de Ferney.*

(1) Lettre du 7 juillet 1770. (G. A.)
(2) Frédéric était à cette heure plutôt inquiet que satisfait du succès des Russes, et il songeait à se rapprocher de la cour de Vienne. (G. A.)

53. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Pétersbourg, 31 auguste/11 septembre.

Monsieur, quoique cette fois-ci, en réponse à votre lettre du 11 d'auguste, je n'aie point à vous donner de grands faits de guerre, j'espère ne pas nuire à votre convalescence en vous disant qu'après la prise d'Ismaïlof, les Tartares du Bourjak et de Belgorod se sont séparés de la Porte. Ils ont envoyé des délégués aux deux généraux de mes armées pour capituler, et se sont rangés ensuite sous la protection de la Russie. Ils ont donné des otages, et ont prêté serment, sur l'Alcoran, de ne plus seconder les Turcs ni le kan de Crimée, et de ne point reconnaître le kan, à moins qu'il ne se soumette aux mêmes conditions, c'est-à-dire de vivre tranquille sous la protection de la Russie, et de se détacher de la Porte. On ne sait pas ce qu'est devenu ce kan. Cependant il y a apparence que, sinon lui, du moins une grande partie de son monde, embrassera le même parti.

Les Tartares, dès le commencement de cette guerre, la regardaient comme injuste; ils n'avaient aucun sujet de plainte; le commerce, interrompu avec l'Ukraine, leur causait une perte plus réelle qu'ils ne pouvaient espérer d'avantages par les rapines.

Les musulmans disent que les deux dernières batailles leur coûtent près de quarante mille hommes : cela fait horreur, j'en conviens; mais quand il s'agit de coups, il vaut mieux battre que d'être battu.

Je n'oserais, d'après cela, vous demander, monsieur, si vous êtes content, parce que, quelque amitié que vous ayez pour moi, je suis persuadée que vous ne sauriez voir le malheur de tant d'hommes sans en ressentir de la peine. J'espère pourtant que cette même amitié vous consolera du malheur des Turcs : vous serez tolérant et humain, et il n'y aura aucune contradiction dans vos sentiments. Il est impossible que vous aimiez les ennemis des arts.

Conservez-moi, je vous prie, votre amitié, et soyez assuré que j'y suis très sensible. CATERINE.

P.-S. Il faut que je vous parle d'un phénomène nouveau : un grand nombre de déserteurs turcs viennent à notre armée. On prétend que c'est une chose dont il n'y a jamais eu d'exemple. Ces déserteurs assurent qu'ils sont mieux traités chez nous qu'ils ne le sont chez eux.

54. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 14 septembre.

Madame, nous savions, par Venise et par Marseille, la nouvelle de vos deux victoires navales, remportées à Napoli de Romanie et à Scio. Je reçois dans l'instant, aux acclamations de cent mille bouches, le détail que votre majesté impériale daigne me faire de la victoire de M. le maréchal de Romanzof sur le visir Ali-Bey, et sur tant de bachas suivis de cent cinquante mille hommes.

Si je meurs des maladies qui m'accablent, je mourrai à demi content, puisque Moustapha est à demi détrôné. Je lui sais bon gré de consulter à la fois des prophètes et des fous. Ces gens-là ont été, de tout temps, de la même espèce; la seule différence est que les prophètes ont été des fous plus dangereux. Les rigides musulmans en admettent quatre cent quarante mille, en comptant tous les héros de l'ancien Testament : cela ferait une armée beaucoup plus forte que celle d'Ali-Beg ou Ali-Bey.

Je vois plus que jamais que les chars de Cyrus sont fort inutiles à vos troupes victorieuses. Si elles rencontrent Ali-Bey une seconde fois, elles le battront infailliblement; mais il faut traverser le Danube en présence d'une armée qui est encore nombreuse. Il n'y a rien que je ne croie M. le comte de Romanzof capable de faire; mais osera-t-on tenter ce passage, après lequel il faudrait absolument ou prendre Constantinople, ou n'avoir point de retraite? Je lève les mains au ciel, je fais des vœux, et je me tais.

Ceux qui souhaitaient des revers à votre majesté seront bien confondus. Eh! pourquoi lui souhaiter des disgrâces, dans le temps qu'elle venge l'Europe? Ce sont apparemment des gens qui ne veulent pas qu'on parle grec; car si vous étiez souveraine de Constantinople, votre majesté établirait bien vite une belle académie grecque. On vous ferait une Cateriniade; les Zeuxis et les Phidias couvriraient la terre de vos images; la chute de l'empire ottoman serait célébrée en

grec; Athènes serait une de vos capitales; la langue grecque deviendrait la langue universelle; tous les négociants de la mer Égée demanderaient des passe-ports grecs à votre majesté.

Je n'aime point les Vénitiens, qui attendent si tard à se faire Grecs. Je suis aussi un peu fâché contre cet Ali d'Égypte, qui ne remue pas plus qu'une momie. Mais enfin, je n'ai point à me plaindre; deux victoires sur mer et deux victoires sur terre sont des faveurs bien honnêtes dont je remercie votre majesté impériale du fond de mon cœur. Je chante des *Te Deum* dans mon lit, et un *De profundis* pour Moustapha.

Que votre majesté impériale soit toujours aussi heureuse qu'elle mérite de l'être, et qu'elle daigne agréer le profond respect, la joie, et l'attachement inviolable du vieil ermite des Alpes.

55. — DE L'IMPÉRATRICE.

Le 10/21 septembre.

Monsieur, vous m'avez dit, dans votre dernière lettre, que je devais vous mander la prise d'une demi-douzaine de villes : je pense vous avoir déjà dit la nouvelle de la prise d'Ismaïlof sur le Danube; j'y ajoute aujourd'hui celle de la forteresse de Kilia-Nova. Après plusieurs jours de tranchée ouverte, la garnison turque, de cinq mille hommes, a été renvoyée sur l'autre rive de la rivière.

Les lettres de Malte m'ont apporté la confirmation du grand combat naval donné dans le canal de Scio; et le lendemain de cette action ma flotte a réduit en cendres trente-trois vaisseaux ennemis, qui s'étaient retirés dans le port de Liberno en Asie.

J'espère, monsieur, que vous ne serez pas fâché d'apprendre que ceux qui prennent plaisir à nous faire battre sur le papier, sont bien loin de leur compte. Je vous prie de me conserver votre amitié, et d'être assuré, etc. CATERINE.

56. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 21 septembre.

Madame, vive l'auguste, l'adorable Catherine! Vivent ses troupes victorieuses! Sa lettre du 20 auguste, nouveau style, est du plus beau style dont on ait jamais écrit. L'armée d'Alexandre forcera enfin les Athéniens à dire du bien d'elle. L'envie est contrainte d'admirer.

Votre majesté a bien raison; la guerre est très utile à un pays, quand on la fait avec succès sur les frontières. La nation devient alors plus industrieuse, plus active, comme plus terrible. Les Turcs sont battus de tous côtés chez eux, et chaque victoire augmente encore le courage et l'espérance de vos troupes. Les échos ont dit à nos Alpes que, tandis que le visir repasse le Danube en désordre, le général Tottleben a vaincu un corps considérable de Turcs vers Erzeroum, et s'est même emparé de cette ville.

Si la chose est vraie, il me semble que votre majesté ne peut hésiter à suivre sa destinée, qui l'appelle à si haute voix. La plus grande des révolutions est commencée; votre génie l'achèvera. J'ai dit, il y a longtemps, que si jamais l'empire turc est détruit, ce sera par la Russie; mon auguste impératrice accomplira ma prédiction. Je ne crains plus la paix, après la lettre dont elle m'honore.

Un grand monarque m'avait mandé (1) que non seulement votre majesté ferait la paix, mais qu'elle la ferait avec modération; je ne vois pas pourquoi tant se modérer avec ce Moustapha, qui ne se modérerait point s'il était vainqueur.

Quand je parlais de paix, en la redoutant, quand je disais que vous en dicteriez les conditions, j'étais bien loin d'imaginer que votre majesté abandonnerait ces braves Spartiates. Dieu me préserve de l'en soupçonner (2)! mais, après tant de victoires, il ne s'agit pas d'obtenir leur grâce auprès de leur vilain maître : il est temps qu'ils n'aient d'autre maître que ma protectrice, ou plutôt qu'ils soient libres sous ses drapeaux.

J'ai craint quelque temps que votre armée ne passât le Danube, et ne s'exposât à quelques revers. J'ai cru le Danube très difficile à traverser en présence des Turcs, et la retraite plus difficile; mais à présent tout me paraît aisé; la terreur s'est emparée d'eux, et cette terreur combat pour vous. Je suis persuadé que dix mille de vos soldats battraient cinquante mille Osmanlis.

Je ne suis pas surpris que votre âme, faite pour toutes les grandes choses, prenne goût à une pareille guerre. Je crois vos troupes de débarquement revenues en Grèce, et votre flotte de la mer Noire menaçant les environs de Constantinople. Si cette révolution de l'Égypte, dont on m'avait tant flatté, pouvait s'effectuer, je croirais l'empire turc détruit pour jamais.

Il me semble qu'il a manqué aux Vénitiens la première des qualités en politique, la hardiesse. La finesse n'a jamais réussi à personne dans les grandes choses; elle n'est bonne que pour les moines.

Mais devant qui osé-je me livrer à mes idées? Je parle au génie tutélaire du Nord; je dois me taire, imposer silence à mon enthousiasme, et rester dans les bornes du profond respect et de l'attachement qui me met aux pieds de votre majesté impériale, pour le peu que j'ai à vivre. *L'ermite de Ferney.*

(1) Le roi de Prusse, dans sa lettre du 18 auguste 1770. (G. A.)
(2) Elle les avait en effet abandonnés. (G. A.)

57. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Pétersbourg, le 16/27 septembre.

Monsieur, que de choses j'ai à vous dire aujourd'hui! je ne sais par où commencer.

Ma flotte, non pas sous le commandement de mes amiraux, mais sous celui du comte Alexis Orlof (1), après avoir battu la flotte ennemie, l'a brûlée tout entière dans le port de Chesme, anciennement Clazomène. J'en ai reçu, il y a trois jours, la nouvelle directe. Près de cent vaisseaux de toute espèce ont été réduits en cendres. Je n'ose dire le nombre des musulmans qui ont péri : on le fait monter jusqu'à vingt mille.

Un conseil général de guerre avait terminé la désunion des deux amiraux (2) en déférant le commandement au général des troupes de terre, qui se trouvait sur cette flotte, et qui au reste était leur ancien dans le service. Le résultat fut unanimement approuvé de tous, et dès ce moment l'union fut rétablie. Je l'ai toujours dit, les héros sont nés pour les grands événements.

La flotte turque fut poursuivie depuis Napoli de Romanie, où elle avait été déjà harcelée à deux reprises, jusqu'à Scio. Le comte Orlof savait qu'un renfort était parti de Constantinople; il crut qu'il préviendrait la jonction, en attaquant l'ennemi sans perte de temps. Arrivé dans le canal de Scio, il vit que cette jonction s'était faite. Il se trouvait avec neuf vaisseaux de haut-bord en présence de seize vaisseaux de ligne ottomans : le nombre des frégates et autres bâtiments était encore plus inégal. Il ne balança pas, et trouva la disposition des esprits telle, qu'il n'y eut qu'un avis, qui fut de vaincre ou de mourir. Le combat commença : le comte Orlof se tint au centre (3); l'amiral Spiridof, qui avait à son bord le comte Féodor Orlof, commanda l'avant-garde; le contre-amiral Elphinston l'arrière-garde.

L'ordre de bataille des Turcs était tel qu'une de leurs ailes se trouvait appuyée contre une île pierreuse, et l'autre à des bas-fonds, de façon qu'ils ne pouvaient être tournés.

Le feu fut terrible de part et d'autre pendant plusieurs heures : les vaisseaux s'approchèrent de si près, que le feu de la mousqueterie se joignit à celui des canons. Le vaisseau de l'amiral Spiridof avait affaire à trois vaisseaux de guerre et un chebec turcs. Il accrocha malgré cela le capitan pacha, qui portait quatre-vingt-dix canons; il y jeta tant de grenades et de matières combustibles que le feu prit au vaisseau, se communiqua au nôtre, et tous deux sautèrent en l'air, un moment après que l'amiral Spiridof et le comte Féodor Orlof, avec environ quatre-vingt-dix personnes, en furent descendus.

Le comte Alexis, voyant, dans le plus fort du combat, les vaisseaux amiraux voler en l'air, crut son frère péri. Il sentit alors qu'il était homme; il s'évanouit (4) : mais un moment après, reprenant ses esprits, il ordonna de lever toutes les voiles, et se jeta avec ses vaisseaux entre les ennemis. A l'instant de la victoire, un officier lui apporta la nouvelle que son frère et l'amiral étaient vivants; il dit qu'il ne saurait décrire ce qu'il sentit en ce moment, le plus heureux de sa vie. Le reste de la flotte turque se jeta sans ordre ni règle dans le port de Chesme (5).

Le lendemain fut employé à préparer les brûlots, et à canonner l'ennemi dans le port; à quoi celui-ci répondit. Mais dans la nuit les brûlots furent lâchés, et firent si bien leur

(1) C'est-à-dire que le comte Alexis avait le commandement nominatif. (G. A.)
(2) L'Écossais Elphinston et le Russe Spiritof. Ce dernier était dirigé par le contre-amiral anglais Greig. (G. A.)
(3) Il se tint hors de la portée du canon. (G. A.)
(4) Alexis Orlof s'évanouit, il est vrai, mais ce fut de peur. (G. A.)
(5) C'est Catherine seule qui raconte cet acte de courage. (G. A.)

devoir, qu'en moins de six heures la flotte turque fut consumée tout entière (1). La terre et l'onde tremblaient, dit-on, de la grande quantité de vaisseaux ennemis qui sautaient en l'air. On l'a senti jusqu'à Smyrne, qui est à douze lieues de Chesme.

Les nôtres, pendant cet incendie, tirèrent du port un vaisseau turc de soixante canons, qui se trouvait sous le vent, et qui, par cette raison, n'avait pas été consumé. Ils s'emparèrent ensuite d'une batterie quo les Turcs avaient abandonnée.

La guerre est une vilaine chose, monsieur! Le comte Orlof me dit que le lendemain de l'incendie de la flotte, il vit avec effroi que l'eau du port de Chesme, qui n'est pas fort grand, était teinte de sang, tant il y était péri de Turcs.

Cette lettre, monsieur, servira de réponse à la vôtre du 26 d'auguste, où vos alarmes à notre sujet commençaient déjà à se dissiper. J'espère qu'à présent vous n'en avez plus. Mes affaires, ce me semble, vont assez bien. Pour ce qui regarde la prise de Constantinople, je ne la crois pas si prochaine. Cependant il ne faut, dit-on, désespérer de rien. Je commence à croire que cela dépend plus de Moustapha que de tout autre. Ce prince s'y est si bien pris jusqu'ici, que s'il continue dans l'opiniâtreté que ses amis lui inspirent, il exposera son empire à de très grands dangers. Il a oublié son rôle d'agresseur.

Adieu, monsieur; portez-vous bien. Si des combats gagnés peuvent vous plaire, vous devez être bien content de nous. Soyez assuré de l'estime et de la considération que je vous porte. CATERINE.

58. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 2 octobre.

Madame, je ne vis pas dans le dix-huitième siècle, je me trouve transporté dans les Alpes du temps de la fondation de Babylone. Je vois une héroïne de la maison d'Ascanie, portée sur le trône des Roxelans, qui triomphe sur le Scirus, sur le Phase, sur le Pont-Euxin, sur la mer Egée, sur les rives du Danube. M. d'Alembert, qui est actuellement à Ferney, est dans le même enthousiasme que moi, et la seule différence est qu'il l'exprime mieux. Nous haïssons également Moustapha; nous ne cherchons parmi les arbustes de nos montagnes que des lauriers, pour en orner le portrait de votre majesté impériale; mais nous n'en trouvons point. Tous les naturalistes disent qu'on n'en trouve plus qu'en Russie.

Après la lettre du 29 auguste, dont votre majesté impériale m'honore, nous nous attendons fermement que votre armée victorieuse aura passé le Danube; que le visir aura été battu *iterum* vers Andrinople; que la ville de ce méchant Constantin, qui a été baptisé si tard, aura ouvert ses portes; que les dames du sérail auront été tirées d'esclavage; que la flotte de la mer Egée aura donné la main à la flotte du Pont-Euxin; que Moustapha sera parti pour Damas ou pour Alep, etc., etc., etc.

Vous aviez bien raison, madame, de dire, au commencement de cette guerre, que ceux qui vous l'avaient suscitée travaillaient à votre gloire : certainement votre majesté leur a une grande obligation.

Nous ne laissons pas d'avoir de la gloire aussi. Il y a dans Paris de très jolis carrosses à la nouvelle mode (2), et on a inventé des surtouts pour le dessert qui sont de très bon goût : on a même exécuté depuis peu un motet à grands chœurs (3), qui a fait beaucoup de bruit, du moins dans la salle où l'on chantait; enfin nous avons une danseuse (4) dont on dit des merveilles.

Malgré nos triomphes, l'âme de M. d'Alembert et la mienne volent aux Dardanelles, au Danube, à la mer Noire, à Bender, en Crimée, et surtout à Pétersbourg : c'est là qu'elles sont aux pieds de votre majesté, pénétrées d'admiration, de respect, de joie, et remplies de l'espérance de lui écrire à Stamboul.

De votre majesté impériale l'adorateur de latrie, VOLTAIRE, enseveli dans Ferney, et criant : *Gloire dans les hauts!*

(1) Cela n'est pas exact. Les Russes avaient été bel et bien battus, et s'ils incendièrent la flotte turque, ce furent les contre-amiraux anglais qui leur en donnèrent l'idée. (G. A.)

(2) Les carrosses de la dauphine et le vis-à-vis de la Dubarry servaient de modèles. (G. A.)

(3) Le 15 août, motet d'Azaïs, exécuté au concert spirituel. (G. A.)

(4) Mademoiselle Dervieux. (G. A.)

59. — DE L'IMPÉRATRICE.

Ce 28 septembre/9 octobre.

Monsieur, vous aimez les belles âmes : voyez comme celle du comte Alexis Orlof s'est peinte dans la réponse qu'il a faite aux consuls chrétiens de Smyrne! Je suis persuadée que vous serez content de lui (l'imprimé ci joint la contient). Ai-je tort, quand je dis que ces Orlof sont nés pour les grandes choses (1)?

Vous me demandez, dans votre lettre du 21 septembre, si le général Tottleben s'est emparé d'Erzeroum. Je vous ai informé, je pense, que sa dernière conquête était la ville de Cotatis. On ne va pas si vite en guerre, parce qu'il faut faire deux repas par jour, et que, pour que cela se fasse, il faut avoir ou trouver de quoi.

Je veux sincèrement la paix, non parce que les ressources me manquent pour faire la guerre, mais parce que je hais l'effusion du sang humain. Si M. Moustapha fait de l'opiniâtre, j'espère qu'il nous trouvera l'année qui vient partout où nous pourrons le persuader qu'il vaut mieux céder aux circonstances pour sauver son empire que de pousser l'entêtement jusqu'à l'extrémité.

Les Grecs, les Spartiates ont bien dégénéré; ils aiment la rapine mieux que la liberté. Ils sont à jamais perdus s'ils ne profitent point des dispositions et des conseils du héros (2) que je leur ai envoyé. Je ne parle point des Vénitiens : je trouve qu'il n'y a que le pape et le roi de Sardaigne qui aient du mérite en Italie.

Soyez assuré, monsieur, qu'on ne saurait sentir plus de satisfaction que j'en ressens chaque fois que je reçois de vos lettres; elles contiennent tant de témoignages de votre amitié, que je ne puis que vous en être très obligée. CATERINE.

P.-S. Dans ce moment on vient de m'apporter la nouvelle que Belgorod, en turc *Akkermann*, sur le Dniester, s'est rendu le 26 septembre par capitulation. Bientôt, je pense, vous entendrez parler de votre Brahilof.

60. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 12 octobre.

Madame, la lettre de votre majesté impériale, du 11 septembre, me confirme dans ma joie continue, mais sans redoublement. Je suis persuadé que si Moustapha, son visir Azem, et son mufti, étaient informés de l'intérêt que je prends à eux, ils m'en remercieraient en me faisant empaler.

Béni soit leur Allah, si en effet Ali est roi d'Egypte; mais cette nouvelle grâce de la Providence, en faveur de Moustapha, me paraît bien douteuse. Nous le saurions à Marseille, qui envoie continuellement des vaisseaux au port d'Alexandrie; nous en aurions eu des nouvelles certaines par Venise; personne n'en parle. On ne se fait pas roi d'Egypte incognito. J'ose dire plus : votre majesté aurait déjà, dans ce pays de Pharaon et de Moïse, quelque bon Israélite qui encouragerait la révolution au nom du Seigneur, et qui vous en rendrait compte. Je me borne donc à faire les plus tendres vœux pour que mon cher Moustapha soit chassé à jamais des bords du Nil et de ceux du Danube.

Que votre majesté me permette seulement de plaindre ces pauvres Grecs, qui ont le malheur d'appartenir encore à des gens qui parlent turc. Ce sont de petites mortifications que j'éprouve au milieu des plaisirs que me donnent toutes vos victoires. C'est bien assez qu'en aussi peu de temps vous soyez maîtresse absolue de la Moldavie, de la Valachie, de presque toute la Bessarabie, des deux rivages de la mer Noire, d'un côté vers Azof, et de l'autre vers le Caucase.

Quand votre majesté faisait ses belles lois, dont la première était la tolérance, elle ne se doutait pas qu'une aussi bonne chrétienne deviendrait la protectrice des circoncis du Budziak, tous descendants en droite ligne de Tamerlan et de Gengis-kan. Mais puisque vous êtes tous enfants de Noé (quoiqu'il n'ait jamais été connu de personne, excepté des Juifs), il est clair que vous êtes tous cousins, et que vous devez vous supporter les uns les autres. Cette tolérance de votre majesté pour messieurs les Tartares bessarabes engagera sans doute l'invincible Moustapha à vous demander la paix. Mais que deviendra ma pauvre Grèce? Aurai-je la douleur de voir les enfants du galant Alcibiade obéir à d'autres qu'à Catherine-la-Grande?

(1) C'est ainsi qu'Alexis avait été l'assassin du mari de Catherine, Pierre III. (G. A.)

(2) Toujours Alexis Orlof. (G. A.)

Je remets toujours, madame, au premier congrès, les intérêts des jeux Olympiques et du théâtre d'Athènes entre vos mains; mais j'aime mieux m'en rapporter à une bataille qu'à une assemblée de plénipotentiaires. Vous êtes si bien servie par MM. les comtes Orlof et par M. le maréchal de Romanzof, que, malgré mon humeur pacifique, je préfère sans contredit des victoires nouvelles à un accommodement.

Je suis un peu pressé, je l'avoue, parce que, étant fort vieux et malade, je veux jouir au plus tôt. Pour peu que vous tardiez à vous asseoir sur le trône de Stamboul, il n'y aura pas moyen que je sois témoin de ce petit triomphe.

Que votre majesté impériale daigne toujours agréer le profond respect, et la reconnaissance, et les désirs honnêtes du vieil ermite de Ferney.

61. — DE L'IMPÉRATRICE.

Le 7/18 octobre.

Monsieur, l'arrivée du prince Henri de Prusse à Pétersbourg (1) a été suivie de la prise de Bender que je vous annonce. L'un et l'autre m'ont empêchée de répondre à vos trois lettres, que j'ai reçues consécutivement. Les nouvelles publiques annoncent aussi que le comte Orlof s'est emparé de Lemnos. Nous voilà entièrement dans le pays des fables : je crains qu'avec le temps cette guerre ne paraisse fabuleuse elle-même.

Si le mamamouchi ne fait pas la paix cet hiver, je ne réponds point de ce qui lui arrivera l'année prochaine. Encore un peu de ce bonheur dont nous avons vu des essais, et l'histoire des Turcs pourra fournir un nouveau sujet de tragédie pour les siècles futurs.

Vous direz, monsieur, que depuis le succès de cette campagne je suis dans les grands airs; mais c'est que, depuis que j'ai du bonheur, l'Europe me trouve beaucoup d'esprit. Cependant à quarante ans on n'augmente guère, devant le Seigneur, en esprit et en beauté.

Je pense effectivement avec vous que bientôt il sera temps que j'aille étudier le grec dans quelque université : en attendant, on traduit Homère en russe; c'est toujours quelque chose pour commencer. Nous verrons, d'après les circonstances, s'il sera nécessaire d'aller plus loin. L'esprit du peuple turc se range de notre côté; ils disent que leur sultan est insensé d'exposer son empire à tant de revers, et que les conseils de ses amis deviendront funestes aux musulmans.

Adieu, monsieur; portez-vous bien, et priez Dieu pour nous. CATERINE.

62. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 25 octobre.

Madame, Clazomène était autrefois une très belle ville : Alexandre l'augmenta; les Turcs l'ont devastée; mais sous votre empire, elle redeviendra florissante.

La lettre de votre majesté impériale, du 16/27 septembre, me fait tressaillir de joie et frémir d'horreur. Tous ces comtes Orlof sont des héros, et je vous vois la plus heureuse ainsi que la première princesse de l'univers. Je plains beaucoup M. le prince de Koslofsky. Comment ne pleurerais-je pas celui qui m'a apporté le portrait de mon héroïne? mais enfin il est mort en vous servant.

Quel fruit tirera à la fin votre majesté impériale de tout ce carnage, dont Moustapha est la seule cause, et dont il doit être aussi las qu'intimidé? Il faut que ce prince soit ensorcelé, si de son sopha il ne demande pas la paix à votre trône.

Les Anglais et les Espagnols sont prêts à se faire la guerre dans les deux mondes, pour une petite île déserte; mais votre majesté combat à présent pour l'empire d'Orient.

On mande de Marseille qu'Ali-Bey s'est donné en effet en Egypte un pouvoir dont le padisha Moustapha ne peut plus le priver, mais qu'il n'a pas entièrement rompu avec la Porte ottomane. Cependant je persiste toujours à croire que les provisions ne peuvent plus venir d'Egypte à Constantinople devant votre flotte victorieuse.

Je crois votre majesté impériale maîtresse de la mer Noire; ainsi je ne vois que la Natolie qui puisse fournir des vivres et des secours à la capitale de votre ennemi.

Je n'en sais certainement pas assez pour oser examiner seulement si votre armée peut passer ou non le Danube; il ne m'appartient que de faire des souhaits. Le bruit se répand que le prince Repnin et le général Bawer ont traversé ce fleuve avec des troupes légères pour reconnaître les Turcs et les inquiéter. Je m'en rapporte à la prudence et au zèle de vos généraux; mais j'ose être presque sûr que les Turcs ne tiendront pas devant vos troupes. Quand une fois la terreur s'est emparée d'une nation, elle ne fait qu'augmenter, à moins que le temps ne la rassure. Jamais les conquérants du pays que les Turcs occupent aujourd'hui n'ont donné à leurs ennemis le temps de respirer.

Je vois que votre majesté les imite parfaitement : il n'y a point d'ailleurs de saisons pour vos soldats; ils peuvent prendre Bender en octobre, et marcher vers Andrinople en novembre.

Plus vos succès sont grands, plus mon étonnement redouble qu'on ne les ait pas secondés, et que la race des Turcs ne soit pas déjà chassée de l'Europe.

Je pense que les plus grands princes se trompent souvent en politique beaucoup plus que les particuliers dans leurs affaires de famille. Ils aiment fort leurs intérêts, ils les entendent, et, par une fatalité trop commune, ils ne les suivent presque jamais.

Quoi qu'il en soit, voici le temps de la plus belle et de la plus noble révolution, depuis les conquêtes des premiers califes. Si cette révolution ne vous est pas réservée, elle ne l'est à personne. Je serais très affligé que votre majesté ne retirât de tant de travaux que de la gloire. Votre âme forte et généreuse me dira que c'est beaucoup, et moi je prendrai la liberté de répondre qu'après tant de sang et de trésors prodigués, il faut encore quelque autre chose : les rayons de la gloire des souverains, dans de pareilles circonstances, se comptent par le nombre des provinces qu'ils acquièrent.

Pardon de mes inutiles réflexions. Votre majesté les excusera, puisque le cœur les dicte, et vous vous en direz plus en deux mots que je ne vous en dirais en cent pages.

Que votre majesté impériale daigne agréer avec sa bonté ordinaire ma joie de vos succès, mon admiration pour messieurs les comtes Orlof, pour vos généraux et vos braves troupes, mes vœux pour des succès encore plus grands, mon profond respect, mon enthousiasme, et mon attachement inviolable. *Le vieil ermite.*

63. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 6 novembre.

Madame, si Bender est pris l'épée à la main, comme on le dit, j'en rends de très humbles actions de grâces à votre majesté impériale; car, dans mon lit, où je suis malade, je n'ai d'autre plaisir que celui de vos victoires, et chacune de vos conquêtes est mon restaurant.

On confirme encore de Marseille qu'Ali-Bey est roi d'Egypte, et qu'il s'est emparé d'Alexandrie, où il établit déjà un commerce considérable avec toutes les nations trafiquantes. Plaise à la vierge Marie, à qui Ali-Bey ne croit point du tout, que tout cela soit exactement vrai!

Ce qui me fait une peine extrême, c'est que vos troupes victorieuses ne sont point encore dans Andrinople. Votre majesté dira que je suis un vieillard bien impetueux, que rien ne peut me satisfaire, que vous avez beau, pour me faire plaisir, battre Moustapha tous les jours, que je ne serai content que lorsque vous serez sur les bords de l'Euphrate. Eh bien! madame, cela est vrai. La Mésopotamie est un pays admirable; on peut s'y faire transporter en litière, ce qu'on ne peut pas faire à Pétersbourg vers le mois de novembre. Monseigneur le prince Henri y est bien! Oui; mais c'est un héros, quoiqu'il ne soit pas un géant : il est juste qu'il voie l'héroïne du Nord, car il est aussi aimable qu'il est grand général.

Au reste, madame, je suppose qu'Ali-Bey garde l'Egypte en dépôt à votre majesté impériale; car ma passion veut encore vous donner l'Egypte, afin que votre Académie des sciences, dont j'ai l'honneur d'être, connaisse bien les antiquités de ce pays-là; et c'est ce que probablement on ne fera jamais sous un Ali-Bey.

On dit que la peste est à Constantinople. Il faut que Moustapha ait fait le dénombrement de son peuple; car Dieu, d'ordinaire, envoie la peste aux rois qui ont voulu savoir leur compte. Il en coûta soixante et dix mille Juifs au bon roi David, et il n'y avait pas grande perte. J'espère que votre majesté chassera bientôt de Stamboul la peste et les Turcs.

Je me mets aux pieds de votre majesté impériale, du fond de mon désert et de mon néant, avec le plus profond respect, et une passion qui ne fait que croître et embellir. *Le vieil ermite.*

(1) Il venait s'entendre avec Catherine pour le partage de la Pologne. Ainsi, le gouvernement russe abandonnait, d'une part, les Grecs qu'il avait fait insurger, et de l'autre il s'apprêtait à dévorer les Polonais qu'il avait toujours prétendu protéger. (G. A.)

64. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 20 novembre.

Madame, votre majesté impériale l'avait bien prévu, vos ennemis n'ont servi qu'à votre gloire, et, de quelque manière que vous finissiez cette grande guerre, votre gloire ne sera point passagère. Victorieuse et législatrice à la fois, vous avez assuré l'immortalité à votre nom. Je suis un peu affligé, en qualité de Français, d'entendre dire que c'est un chevalier de Tott (1) qui fortifie les Dardanelles. Quoi ! c'est ainsi que finissent les Français qui ont commencé autrefois la première croisade! Que dirait Godefroi de Bouillon, si cette nouvelle pouvait parvenir jusqu'à lui, dans le pays où l'on ne reçoit de nouvelles de personne?

On parle toujours de peste en Allemagne ; on la craint, on exige partout des billets de santé ; et l'on ne songe pas que, si on avait aidé votre majesté à chasser cette année les Turcs de l'Europe, on aurait pour jamais chassé la peste avec eux. On oublie les plus grands, les plus véritables intérêts, pour un intérêt chimérique, pour une politique qui me paraît bien déraisonnable. Il me semble que l'on fait bien des fautes de plus d'un côté : c'est le sort de la plupart des ministères.

On se prépare à la guerre en France, et on espère la paix, dont on a le plus grand besoin. Il serait trop ridicule qu'on éprouvât le plus grand des fléaux pour une méchante île inhabitée ; il ne faut jamais faire la guerre qu'avec l'extrême probabilité d'y gagner beaucoup. Puisse la guerre contre Moustapha finir par le détrôner, ou du moins par l'appauvrir pour trente ans! Puisse votre majesté impériale jouir d'un triomphe très durable, et pacifier la Pologne après avoir écrasé la Turquie!

Vous avez deux voisins qui font des vers, le roi de Prusse et le roi de la Chine ; Frédéric en a déjà fait pour vous, j'en attends de Kien-long.

Je me mets à vos pieds victorieux et plus blancs que ceux de Moustapha, avec le plus profond respect et la plus grande passion.

65. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 26 novembre.

Madame, il faut vouloir ce qu'on ne peut empêcher. Je vois qu'on obligera ce gros Moustapha à vous demander la paix ; mais, au nom de Jésus-Christ notre sauveur, faites-la-lui payer bien cher. Quand votre majesté impériale sera devenue son amie, je l'appellerai sa hautesse. On a débité qu'il voyait familièrement l'ambassadeur d'Angleterre deux fois par semaine, et qu'il lui parlait en italien ; j'ai bien de la peine à le croire ; les Turcs apprennent l'arabe tout au plus. Je connais des souveraines fort supérieures en tout aux Moustapha, qui parlent plusieurs langues en perfection ; mais pour le padisha de Stamboul, je doute fort qu'il ait ce mérite, et qu'il ait chez lui une académie.

On dit aussi qu'il va confier ses armées invincibles à son frère, ce qui contredit un peu les desseins pacifiques qu'on lui attribue ; mais son frère en sait-il plus que lui? et puisqu'il est padisha, pourquoi ne commande-t-il pas ces armées lui-même ?

Je m'imagine qu'il tremblerait de peur devant l'un des quatre Orlof, qui valent mieux que les quatre fils Aymon, et qui sont des héros plus réels. Je plains beaucoup plus l'anarchie polonaise que l'insolence ottomane : toutes les deux sont dans la détresse qu'elles méritent. Vive le roi de la Chine, qui fait des vers, et qui est en paix avec tout le monde.

J'avoue à votre majesté que je déteste le gouvernement papal ; je le trouve ridicule et abominable ; il a abruti et ensanglanté la moitié de l'Europe pendant trop de siècles. Mais le Ganganelli qui règne aujourd'hui est un homme d'esprit, qui sent apparemment combien il est honteux de laisser la ville de Constantin à des barbares, ennemis de tous les arts, et qu'il faut préférer des Grecs, quoique schismatiques, à des mahométans.

Le roi de Sardaigne (2), qui a des droits à l'île de Chypre, n'aime point ces barbares. Mais, encore une fois, je ne comprends pas l'indifférence des Vénitiens, qui pouvaient reprendre Candie en trois mois ; encore moins l'impératrice-reine, à qui Belgrade, la Bosnie, et la Servie, étaient ouvertes. On est devenu bien modéré avec les Turcs, et bien honnête. Pardon, madame, de mes réflexions ; mais vous avez daigné m'accoutumer à dire ce que je pense, et on pardonne tout aux grandes passions.

(1) Né en 1733, mort en 1793. C'est lui qui, consul de France en Crimée, avait amené la Turquie à rompre avec la Russie. Dégoûté de l'apathie des Turcs, il revint en France en 1776. (G. A.)

(2) Charles-Emmanuel III. (G. A.)

66. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Pétersbourg, 2/13 décembre.

Monsieur, les répétitions deviennent ennuyeuses. Je vous ai si souvent mandé telle ou telle ville prise, les Turcs battus, etc. ! Pour amuser, il faut, dit-on, de la diversité : eh bien ! apprenez que votre cher Brahilof a été assiégé, qu'on a donné un assaut, que cet assaut a été repoussé, et le siége levé.

Le comte Romanzof s'est fâché : il a envoyé une seconde fois le général-major Glébof, avec un renfort, vers ce Brahilof. Vous croirez peut-être que les Turcs, encouragés par la levée du siége, se sont défendus comme des lions ? point du tout. A la seconde approche de nos troupes, ils ont abandonné la place, le canon, et les magasins qui y étaient. M. Glébof y est entré et s'y est établi. Un autre corps est allé réoccuper la Valachie.

J'ai reçu avant-hier la nouvelle que Bucharest, la capitale de cette principauté, a été prise le 15 de novembre, après un petit combat avec la garnison turque.

Mais ce qui va vraiment vous divertir, parce que vous souhaitiez que le Danube fût franchi, c'est que le maréchal Romanzof envoya, dans le même temps, de l'autre côté du fleuve quelques centaines de chasseurs et des troupes légères qui partirent d'Ismaïlof sur des bateaux, et s'emparèrent du fort de Soulthcha, qui est à quinze verstes de l'endroit où le visir était campé. Ils envoyèrent la garnison dans l'autre monde, emmenèrent plusieurs prisonniers, et treize pièces de canon ; ils enclouèrent le reste, et revinrent heureusement à Kilia. Le visir, ayant appris cette petite incartade, leva son camp, et s'en fut avec son monde à Babadaki.

Voilà où nous en sommes, et, s'il plaît à Moustapha, nous continuerons, quoique, pour le bien de l'humanité, il serait bien temps que ce seigneur-là se rangeât à la raison.

M. Tottleben est allé attaquer Potis sur la mer Noire. Il ne dit pas grand bien des successeurs de Mithridate ; mais en revanche il trouve le climat de l'ancienne Ibérie le plus beau du monde.

Les dernières lettres d'Italie disent ma dernière escadre à Mahon (1). Si le sultan ne se ravise, je lui en enverrai encore une demi-douzaine : on dirait qu'il y prend plaisir.

La maladie présente des Anglais (2) ne saurait être guérie que par une guerre : ils sont trop riches et désunis : une guerre les appauvrira, et réunira les esprits. Aussi la nation la veut-elle ; mais la cour n'en veut qu'au gouverneur de Buénos-Ayres.

Vous voyez, monsieur, que je réponds à plusieurs de vos lettres par celle-ci. Les fêtes auxquelles le séjour du prince Henri de Prusse, qui part aujourd'hui pour voir Moscou, a donné lieu, ont un peu dérangé mon exactitude à vous répondre. Je lui en ai donné plusieurs qui ont paru lui plaire : il faut que je vous conte la dernière.

C'était une mascarade à laquelle il se trouva trois mille six cents personnes. A l'heure du souper, entrée d'Apollon, des *quatre Saisons*, et des *douze Mois* de l'année ; c'étaient des enfants de huit à dix ans, choisis dans les instituts d'éducation que j'ai établis pour les nobles des deux sexes. Apollon, par un petit discours, invita la compagnie de se rendre dans le salon préparé par les Saisons, puis il ordonna à sa suite de présenter leurs dons à ceux à qui ils étaient destinés.

Ces enfants s'acquittèrent au mieux de ce qu'ils avaient à dire et à faire. Vous trouverez ci-joint leurs petits compliments, qui, il est vrai, ne sont que des enfantillages.

Les cent vingt personnes qui devaient souper dans la salle des *Saisons* s'y rendirent. Elle était ovale, et contenait douze niches, dans chacune desquelles il y avait une table pour dix personnes. Chaque niche représentait un mois de l'année, et l'appartement était orné en conséquence. Sur les niches on avait pratiqué une galerie qui régnait autour de la salle, et sur laquelle il y avait, outre la foule des masques, quatre orchestres.

Lorsqu'on fut placé à table, les quatre Saisons, qui avaient suivi Apollon, se mirent à danser un ballet avec leur suite :

(1) Après avoir été repoussé de Lemnos, Alexis s'était réfugié dans un port d'Italie, puis avait donné ordre à Spiritof de diriger une partie de l'escadre sur Mahon ; mais celui-ci, mieux conseillé, s'établit dans Paros. (G. A.)

(2) Querelles parlementaires. (G. A.)

ensuite arriva Diane et ses nymphes. Lorsque le ballet fut fini, la musique, composée par Traëtto (1) pour cette fête, se fit entendre, et les masques entrèrent. A la fin du souper, Apollon vint dire qu'il priait la compagnie de se rendre au spectacle qu'il avait préparé. Dans un appartement attenant à la salle, on avait dressé un théâtre, où ces mêmes enfants jouèrent la petite comédie de l'*Oracle* (2), après laquelle l'assemblée trouva tant de plaisir à la danse, qu'on ne se retira qu'à cinq heures du matin. Toute cette fête avait été préparée avec tant de mystère, qu'on ignorait qu'il y eût autre chose qu'un bal masqué. Vingt et un appartements étaient remplis de masques : la salle des Saisons avait dix-neuf toises de long, et elle était large à proportion.

Je pense qu'Ali-Bey (3) ne pourra que trouver son compte dans la continuation de la guerre. On dit que les chrétiens et les Turcs sont très contents de lui, qu'il est tolérant, brave, et juste.

Ne trouvez-vous pas singulière cette frénésie qui a pris à toute l'Europe de voir la peste partout, et les précautions prises en conséquence, tandis qu'elle n'est qu'à Constantinople, où elle n'a jamais cessé ! J'ai pris mes précautions aussi. On parfume tout le monde jusqu'à étouffer, et cependant il est très douteux que cette contagion ait passé le Danube.

Adieu, monsieur; portez-vous bien, et continuez-moi votre amitié ; personne n'en connaît mieux le prix que moi. CATERINE.

67. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 22 décembre.

Madame, ma passion commence à être un peu malheureuse. Je ne sais plus de nouvelles ni de votre majesté impériale ni de mon ennemi Moustapha. Tout ce que je puis faire cette fois-ci, c'est de vous ennuyer de mon petit commerce avec le roi de la Chine votre voisin (4).

Je me suis imaginé que les pluies du mois de décembre, la crainte de la peste, et celle de la famine, pourraient suspendre le cours de vos conquêtes, et que votre majesté aurait peut-être le temps de s'amuser d'une espèce de petite *Encyclopédie* nouvelle (5), qui paraît devers le mont Jura. Il y est parlé de votre très admirable personne, dès la page 17 du premier tome, à propos de l'*Alphabet*. Il faut que l'auteur soit bien plein de vous, puisqu'il vous met partout où il peut.

Je ne sais pas quel est cet auteur, mais sans doute c'est un homme à qui vous avez marqué de la bonté, et qui doit parler de votre majesté au mot RECONNAISSANCE.

Il y a, dit-on, en France, des gens qui trouvent cela mauvais; mais l'univers entier devrait le trouver bon, et si j'étais un peu votre victime, j'en serais bien glorieux.

Il n'y a encore que trois volumes d'imprimés. On les a envoyés, par les voitures publiques, à votre surintendant des postes, avec l'adresse de votre majesté impériale.

Je prends la liberté de vous parler d'une fabrique de montres établie à Ferney, et de vous offrir ses services lorsque votre majesté, en accordant la paix à Moustapha, voudra lui faire la faveur de lui envoyer une montre avec son portrait. Il pourra trembler, mais aussi il pourra être attendri. En un mot ma fabrique de montres est à votre service; si j'étais jeune, je la conduirais moi-même à Saratof.

Le roi de Prusse prétend qu'Ali-Bey n'est point du tout roi d'Egypte; c'est encore une raison pour faire la paix avec cette maudite puissance ottomane, dont tant de gens prennent le parti. Je mourrai certainement de douleur de ne vous pas voir sur le trône de Constantinople. Je sais bien que la douleur ne fait mourir que dans les romans; mais aussi vous m'avez inspiré une passion un peu romanesque, et il faut qu'avec une impératrice telle que vous, mon roman finisse noblement. J'emporterai avec moi la consolation de vous avoir vue souveraine des deux bords de la mer Noire et de ceux de la mer Egée.

Daignez agréer, malgré toutes mes déclarations, le très profond respect de l'ermite de Ferney.

(1) Ou plutôt, Tractta. Ce célèbre compositeur de musique, né à Bitonto en 1727, avait été appelé à Saint-Pétersbourg. Il mourut à Venise en 1779. (G. A.)
(2) Par Saint-Foix. (G. A.)
(3) Le soudan d'Egypte. (G. A.)
(4) Voyez, tome VI, *Épître au roi de la Chine*. (G. A.)
(5) Les *Questions sur l'Encyclopédie*. Voyez, tome Ier, le *Dictionnaire philosophique*. (G. A.)

68. — DE L'IMPÉRATRICE.

Ce 12/23 décembre.

Monsieur, jamais mensonge ne fut plus complet que celui de cette prétendue lettre de l'ambassadeur d'Angleterre Murray (datée de Constantinople), où il est dit qu'il voit le padisha deux fois par semaine, et que celui-ci lui parle italien. Aucun ministre étranger ne voit le sultan que dans les audiences publiques. Moustapha ne sait que le turc, et il est douteux qu'il sache lire et écrire. Ce prince est d'un naturel farouche et sanguinaire : on prétend qu'il est né avec de l'esprit; cela se peut, mais je lui dispute la prudence; il n'en a point marqué dans cette guerre. Son frère est moins imprudent que lui; c'est un dévot. Il lui a déconseillé la guerre, et je ne crois pas qu'on l'envoie jamais commander.

Mais ce qui vous fera rire peut-être, c'est que ces deux princes ont une sœur, qui était la terreur de tous les bachas. Elle avait, avant la guerre, au delà de soixante ans; elle avait été mariée quinze fois; et lorsqu'elle manquait de mari, le sultan, qui l'aimait beaucoup, lui donnait le choix de tous les bachas de son empire. Or, quand un bacha épouse une princesse de la maison impériale, il est obligé de renvoyer tout son harem. Cette sultane, outre son âge, était méchante, jalouse, capricieuse, et intrigante. Son crédit chez monsieur son frère était sans bornes, et souvent les bachas qu'elle épousait, sans tête : ce qui n'était point du tout plaisant pour eux; mais cela n'en est pas moins vrai.

Ah! monsieur, vous avez dit tant de belles choses sur la Chine, que je n'ose disputer le mérite des vers du roi de ce pays. Cependant, par les affaires que j'ai avec ce gouvernement, je pourrais fournir des notions qui détruiraient beaucoup de l'opinion qu'on a de leur savoir-vivre, et qui les feraient passer pour des rustres ignorants; mais il ne faut pas nuire à son prochain. Ainsi je me tais, et j'admire les relations des délégués de la *Propagande* (1), sans les contredire. Au bout du compte, j'ai affaire au gouvernement tartare qui a conquis la Chine, et non pas aux Chinois originaires.

Continuez-moi, monsieur, votre amitié et votre confiance, et soyez assuré que personne ne vous estime plus que moi. CATERINE.

P.-S. Les gazettes ont débité que j'avais fait arrêter nombre de personnes de qualité : je dois vous dire qu'il n'en est rien, et qu'âme qui vive, ni grand ni petit, n'a perdu la liberté. Le prince Henri de Prusse m'en est témoin. Je m'en rapporte à lui.

69. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 22 janvier 1771.

MADAME,

L'univers admire vos fêtes ;
Nos Français en sont confondus :
Et je les admire encor plus
A la suite de vos conquêtes.

Ce qui est encore au-dessus de la magnificence, c'est l'esprit; il n'y a jamais eu de fête imaginée avec plus de génie, mieux ordonnée, plus galante, et plus noble. Nous avons eu à Paris des fusées et une illumination, pour le mariage du dauphin de France et de la fille d'une impératrice (2). Il n'y a pas un prodigieux effort de génie dans des bouts de chandelles et dans des fusées volantes. Mais en récompense, il y régnait tant d'ordre, qu'il y eut plus de monde tué et blessé que vous n'en avez eu dans votre première victoire remportée sur les Turcs (3).

Il est vrai que j'aurais voulu qu'Apollon eût présenté à votre majesté impériale l'étendard de Mahomet, et l'aigrette de héron que le gros Moustapha porte à son gros turban; mais ce sera pour cette année, à la fin de la campagne.

Les choses sont bien changées chez nous. Les croisades furent autrefois commencées en France. Nous sommes à présent les meilleurs amis des infidèles.

La France à l'Eglise échappe :
Nous avons pris le parti
De secourir le mufti,
Et de dépouiller le pape.

(1) Les missionnaires jésuites avaient fait le plus grand éloge du gouvernement chinois. (G. A.)
(2) Marie-Antoinette, fille de Marie-Thérèse. (G. A.)
(3) Le lendemain de ce fameux 30 mai 1770, on comptait déjà cent trente-trois cadavres déposés dans le cimetière de la Madeleine. Le nombre des blessés et des estropiés était énorme. (G. A.)

Pour moi, qui suis trop peu de chose pour oser décider entre les Eglises grecque, latine, et musulmane, je ne m'occupe que de votre gloire dans ma retraite. J'aime mieux vos fêtes que celles de saint Nicolas et de saint Basile, de saint Barjone, surnommé Pierre, et même que celle du Baïram.

Si j'ai pour sainte Catherine
Un peu plus de dévotion,
C'est parce que mon héroïne
Descend jusqu'à porter son nom.

Passe pour Hercule, voilà un digne saint celui-là; aussi est-il le patron d'un comte Orlof, et de tous les quatre. On dit qu'un de ces saints vient de faire encore une de ces actions qu'on ne trouve pas dans la *Légende*, qu'ayant pris un vaisseau turc où étaient les meubles et les domestiques d'un bacha, il les a renvoyés à leur maître. Non seulement vos courtisans sont les maîtres des Turcs dans l'art de la guerre, mais ils leur apprennent à être polis; voilà du véritable héroïsme, et c'est vous qui l'inspirez.

Vous voilà, madame, à mon avis, la première puissance de l'univers; car je vous mets sans difficulté au-dessus du roi de la Chine, votre proche voisin, quoiqu'il fasse des vers, et que je lui aie écrit une épître qu'il ne lira pas. Que votre majesté impériale jouisse longtemps de sa gloire et de son bonheur!

Sans les soixante-dix-huit ans qui me talonnent, Apollon m'est témoin que je n'aurais pas établi une colonie d'horlogers dans mon village. Elle serait actuellement vers Astracan, où je l'aurais conduite; elle ne travaillerait que pour votre majesté.

Ma colonie fait réellement d'excellents ouvrages; elle vous en fera parvenir quelques-uns incessamment, et vous verrez qu'on ne peut travailler mieux ni à meilleur compte. Vous dépensez trop en canons et en vaisseaux, pour ne pas joindre à vos magnificences une juste économie, qui est au fond la source de la grandeur (1).

Vivez, régnez, madame, pour la gloire de la Russie, et pour l'exemple du monde.

Que votre majesté impériale daigne conserver ses bontés à son admirateur et à son sujet par le cœur. Je reçois dans ce moment la lettre dont votre majesté impériale m'honore, du 12 décembre, vieux style. Je me doutais bien que la lettre de l'ambassadeur d'Angleterre en Turquie était de l'imagination d'un pensionnaire de nos gazetiers. Je remercie plus que jamais vos bontés, qui me fournissent de quoi faire taire nos badauds welches.

Quoi! ce brutal de Sardanapale turc veut encore faire une campagne! Ah! madame, Dieu soit béni! il ne vous faudra qu'une seule victoire sur le chemin d'Andrinople pour détrôner cet homme indigne du trône, et que j'ai entendu vanter par quelques-uns de nos Welches comme un génie. Mais où ira-t-il? Voilà un Ali-Bey ou Beg qui ne le recevra pas dans le pays d'Osiris; voilà un bacha d'Acre qui se révolte. Il y a une destinée; la vôtre est sensible. Votre empire est dans la vigueur de son accroissement, et celui de Moustapha dans sa décadence; le chevalier de Tott ne le sauvera pas de sa ruine.

Je me mets aux pieds de votre majesté impériale, plein de joie et d'espérance, avec le plus profond respect, et la reconnaissance la plus vive. *L'ermite de Ferney.*

70. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Pétersbourg, 12/23 janvier.

Monsieur, si vous vous trouvez malheureux lorsque Moustapha n'est pas battu coup sur coup, les mois d'hiver ne peuvent que vous donner de l'humeur. Cependant, j'ai reçu la consolante nouvelle que Creigova en Valachie, sur la rivière Olta, a été occupé par mes troupes dans le courant du mois dernier.

Il me semble que vous devriez être content de l'année 1770, et qu'il n'y a pas encore de quoi coqueter avec le roi de la Chine mon voisin, à qui, malgré ses vers et votre passion naissante (n'allez pas vous en fâcher), je dispute à peu près le sens commun. Vous direz que c'est jalousie toute pure de ma part, point du tout : je ne troquerai point mon nez à la romaine contre sa face large et plate; je n'ai aucune prétention à son talent de faire de mauvais vers : je n'aime à lire que les vôtres.

L'épître à mon rival (2) est charmante; j'en ai d'abord fait part au prince Henri de Prusse, à qui elle a fait un égal plaisir. Mais si le destin veut que j'aie un rival auprès de vous, au nom de la vierge Marie, que ce ne soit point le roi de la Chine, contre qui j'ai une dent. Prenez plutôt monseigneur Ali-Bey d'Egypte, qui est tolérant, juste, affable, humain. Il est parfois un peu pillard; mais il faut passer quelques défauts à son prochain. Les lampes d'or de la Mecque l'ont tenté : eh bien! il en saura faire un bon usage. Il en reviendra de la besogne à Moustapha *gazi*, qui ne sait faire ni la paix ni la guerre (1).

Vous direz peut-être que je cherche à gêner vos goûts, et que l'inclination ne se commande point : je ne prétends pas vous gêner, je vous présente seulement une pétition ou remontrance en faveur d'Ali d'Egypte, contre le nez camus et les mauvais vers de mon sot voisin, avec lequel, Dieu merci, je n'ai plus de démêlés.

J'ai reçu vos livres (2), monsieur; je les dévore ; je vous en suis bien redevable, et aussi pour la page 17 (3). Je serais au désespoir si cela faisait tort à l'auteur dans sa patrie. Ce seigneur, qui m'avait prise en grippe (4), n'a plus de voix au chapitre ; peut-être ses successeurs distingueront-ils mieux les affaires d'avec les passions personnelles, du moins faut-il l'espérer pour le bien des affaires. Je vous prie instamment de me faire tenir la suite de votre *Encyclopédie*, lorsqu'elle paraîtra.

Dites-moi si vous avez reçu la volumineuse description de la fête que j'ai donnée au prince de Prusse. Il y a six jours qu'il nous a quittés ; il a paru se plaire ici plus que l'abbé Chappe, qui, courant la poste dans un traîneau bien fermé, a tout vu en Russie (5).

Pour ce qui regarde la manufacture de Ferney, je vous ai déjà écrit de nous envoyer des montres de toute espèce, pour quelques milliers de roubles : je les prendrai toutes.

Le roi de Prusse a beau dire, Ali-Bey est souverain maître de l'Egypte. Si je vais à Stamboul, je le prierai d'y venir, afin que vous puissiez le voir de vos yeux. Et comme je ne doute point que vous ne me fassiez le plaisir d'accepter la place de patriarche, vous aurez la consolation d'administrer le sacrement de baptême à Ali-Bey, par immersion ou autrement.

Jusque-là, monsieur, vous voudrez bien ne point mourir de douleur de ce que je ne suis pas encore dans Constantinople. Quelle est la pièce qui finit avant le troisième acte? quel est le roman qui abandonne son héros à moitié chemin, en quartier d'hiver au bord d'une rivière?

Je suis toujours avec beaucoup d'amitié la plus sincère de vos amies. Caterine.

71. — DE L'IMPÉRATRICE.

9 février.

Madame, on dit qu'enfin Moustapha se résout à demander grâce (6), qu'il commence à concevoir que votre majesté impériale est quelque chose sur le globe, et que l'Étoile du Nord est plus forte que son Croissant.

Je ne sais si le chevalier de Tott sera le médiateur de la paix. Je me flatte que du moins sa hautesse paiera les frais du procès que sa petitesse vous a intenté si mal à propos, et qu'il se défera de sa belle coutume de loger aux Sept-Tours les ministres des puissances auxquelles il fait la guerre, coutume qui devrait armer l'Europe contre lui.

Votre majesté va reprendre ses habits de législatrice, après avoir quitté sa robe d'amazone ; elle n'aura pas de peine à pacifier la Pologne ; enfin mon Étoile du Nord sera bien plus brillante que nos soleils du Midi.

Je suis toujours fâché que mon Etoile n'établisse pas son zénith directement sur le canal de la mer Noire ; mais enfin si la paix est écrite dans le ciel, il faut bien que votre belle et auguste main la signe : je me soumets aux ordres du destin. C'est une autre sacrée majesté qui de tout temps a mené les majestés de ce bas monde.

Elle vient d'envoyer le duc de Choiseul, et le duc de Praslin, et le parlement de Paris, à la campagne, au milieu de

(1) On voit que si Voltaire vient de prodiguer l'encens à Catherine et aux Orlof, c'est pour le bien des horlogers de Ferney. (G. A.)
(2) L'*Épître au roi de la Chine.* (G. A.)

(1) *Gazi*, en turc, signifie *vainqueur*. (K.)
(2) Les trois premiers volumes des *Questions*. (G. A.)
(3) Voyez, dans le *Dictionnaire philosophique*, l'article Alphabet. (G. A.)
(4) Le duc de Choiseul. (K.) — Il venait d'être exilé de la cour. (G. A.)
(5) Chappe avait publié, en 1768, *Un voyage en Sibérie*, trois volumes in-4° avec atlas. (G. A.)
(6) La Porte avait vainement déjà imploré la médiation de la Prusse et de l'Autriche, tandis que la France et l'Angleterre avaient non moins inutilement sollicité la Russie pour la paix. (G. A.)

l'hiver. Elle a fait un cordelier pape (1). Elle va ôter au pauvre Ali-Bey l'espérance d'être pharaon en Egypte, et pourrait bien le réduire à l'état que Joseph prédit au grand-panetier de Pharaon.

Le destin fait de ces tours-là tous les jours sans y songer ; les bons chrétiens comme vous, madame, disent que c'est la Providence, et je le dis aussi pour vous faire ma cour.

Cependant, si votre majesté est prédestinée à ne point convenir des articles avec le divan, je supplie votre providence de faire passer le Danube à vos troupes victorieuses, et de donner des fêtes à M. le prince Henri dans l'Atméidan.

Je murmure un peu contre ce destin, qui m'a donné soixante-dix-sept ans, et une santé si faible, avec une passion si violente de voir la cour de mon héroïne garnie de ses héros.

J'ai le malheur de me mettre de loin à ses pieds avec le plus profond respect. *L'ermite de Ferney.*

P.-S. J'ai écrit une lettre en vers au roi de Danemark, dans laquelle se trouve le nom de votre majesté impériale ; mais je n'ose vous l'envoyer sans votre permission.

72. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 12 mars.

Madame, vous êtes bénie par dessus toutes les impératrices et par dessus toutes les femmes. On m'assure qu'un gros corps de vos troupes a passé le Danube ; que le peu qui restait en Valachie de mes ennemis les Turcs, a été exterminé; que vos vaisseaux bloquent les Dardanelles, et qu'enfin je pourrai me faire transporter en litière à Constantinople vers la fin d'octobre, si je suis en vie.

Il est vrai que le visir français, qui n'est plus visir, n'avait à se reprocher que son peu de coquetterie avec votre majesté impériale. Il était d'autant plus coupable en cela, qu'il est d'ailleurs très galant, et qu'il aime les actions nobles, généreuses, et hardies. Je ne l'ai pas reconnu à ce procédé ; j'ai eu avec lui de grandes disputes. Je n'ai jamais cédé ; je lui ai toujours mandé que je vous serais fidèle, que vous seriez triomphante, et que son Moustapha n'était qu'un gros bœuf appelé *sultan*. Mes disputes avec lui n'ont point altéré la bienveillance qu'il m'a toujours témoignée ; et actuellement qu'il est malheureux, je lui suis attaché plus que jamais, comme je suis plus que jamais *catherinien* contre ceux qui sont assez malavisés pour être *moustaphites*.

Votre majesté impériale aura, dans le nouveau roi de Suède (2), un voisin qui est en tout fort au-dessus de son âge, et qui joint beaucoup d'esprit et de grâces à de grandes connaissances. Les voisins ne sont pas toujours amis intimes; mais celui-ci, jusqu'à présent, paraît digne d'être le vôtre. Je ne crois pas qu'il fasse encore des vers comme Kien-long, mais il paraît valoir beaucoup mieux que votre voisin oriental.

Ma colonie aura l'honneur d'envoyer, avant un mois, quelques montres, puisque votre majesté daigne le permettre ; elle est à vos pieds ainsi que moi.

Mon imagination ne s'occupe à présent que du Danube, de la mer Noire, d'Andrinople, de l'Archipel, et de la figure que fera Moustapha avec son eunuque noir dans son harem.

Je supplie votre majesté impériale de bien agréer le profond respect, la reconnaissance, et l'enthousiasme du vieil ermite de Ferney.

73. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Pétersbourg, 3/14 mars.

Monsieur, en lisant vos *Questions sur l'Encyclopédie*, je répétais ce que j'ai dit mille fois, qu'avant vous personne n'écrivit comme vous, et qu'il est très douteux qu'après vous quelqu'un vous égale jamais. C'est dans ces réflexions que me trouvèrent vos deux dernières lettres, du 22 de janvier et du 3 de février (3).

Vous jugez bien, monsieur, du plaisir qu'elles m'ont fait. Vos vers et votre prose ne seront jamais surpassés : je les regarde comme le *non plus ultrà* de la littérature française, et je m'y tiens. Quand on vous a lu, l'on veut vous relire encore, et l'on est dégoûté des autres lectures.

Puisque la fête que j'ai donnée au prince Henri a eu votre approbation, je vais la croire belle : avant celle-là je lui en avais donné une à la campagne, où les bouts de chandelles et les fusées ne furent pas épargnés. Il n'y eut personne de blessé ; les précautions avaient été bien prises. L'horrible désastre arrivé à Paris l'an passé (1) nous a rendus prudents. Outre cela, je ne me souviens pas d'avoir vu depuis longtemps un carnaval plus animé : depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de février il n'y a eu que fêtes, danses, spectacles, etc.

Je ne sais si c'est la campagne passée qui me l'a fait paraître tel, ou si véritablement la joie régnait parmi nous. J'apprends qu'il n'en est pas de même ailleurs (2), quoiqu'on y jouisse de la douceur d'une paix non interrompue depuis huit ans. J'espère que ce n'est pas la part chrétienne qu'on prend aux malheurs des infidèles qui en est la cause; ce sentiment serait indigne de la postérité des premiers croisés.

Il n'y a pas longtemps que vous aviez en France un nouveau saint Bernard (3) qui prêchait une croisade contre nous autres, sans, je crois, qu'il sût bien au juste lui-même pour quel objet. Mais ce saint Bernard s'est trompé dans ses prophéties, comme le premier. Rien n'est arrivé de ce qu'il avait prédit : il n'a fait qu'aigrir les esprits. Si c'était là son but, il faut avouer qu'il a réussi. Ce but cependant ne paraît pas digne d'un aussi grand saint.

Vous, monsieur, qui êtes si bon catholique, persuadez à ceux de votre croyance que l'Eglise grecque, sous Catherine II, n'en veut point à l'Eglise latine, ni à aucune autre, et qu'elle ne fait que se défendre.

Avouez, monsieur, que cette guerre a fait briller nos guerriers. Le comte Alexis Orlof ne cesse de faire des actions honorables : il vient d'envoyer quatre-vingt-six prisonniers algériens et salétins au grand-maître de Malte, en le priant de les faire échanger, à Alger, contre des esclaves chrétiens. Il y a bien longtemps qu'aucun chevalier de Saint-Jean de Jérusalem n'a délivré autant de chrétiens des mains des infidèles.

Avez-vous lu, monsieur, la lettre de ce comte aux consuls européens de Smyrne, qui intercédaient auprès de lui pour qu'il épargnât cette ville après la défaite de la flotte turque? Vous me parlez du renvoi qu'il a fait d'un vaisseau turc où étaient les meubles, les domestiques, etc., d'un bacha; voici le fait :

Peu de jours après la bataille navale de Chesme, un trésorier de la Porte revenait du Caire sur un vaisseau, avec ses femmes, ses enfants, et tout son bien, et s'en allait à Constantinople : il apprit en chemin la fausse nouvelle que la flotte turque avait battu la nôtre ; il se hâta de descendre à terre pour porter le premier cette nouvelle au sultan. Pendant qu'il courait à toute bride à Stamboul, un de nos vaisseaux amena son navire au comte Orlof, qui défendit sévèrement que personne entrât dans la chambre des femmes, et qu'on touchât à la charge du vaisseau. Il se fit amener la plus jeune des filles du Turc, âgée de six ans, et lui fit présent d'une bague de diamants et de quelques fourrures, et la renvoya, avec toute sa famille et leurs biens, à Constantinople.

Voici ce qui a été imprimé à peu près dans les gazettes. Mais, ce qui ne l'a pas été jusqu'ici, c'est que le comte Romanzof ayant envoyé un officier au camp du visir, cet officier fut mené d'abord au kiaga du visir; le kiaga lui dit, après les premiers compliments : « Y a-t-il quelqu'un des comtes Orlof à l'armée ? » L'officier lui répondit que non. Le Turc lui demanda avec empressement : « Où sont-ils donc? » Le major lui dit que deux servaient sur la flotte, et que les trois autres étaient à Pétersbourg. « Eh bien ! répliqua le » Turc, sachez que leur nom m'est en vénération, et que » nous sommes tous étonnés de ce que nous voyons. C'est » envers moi surtout que leur générosité s'est signalée. Je » suis ce Turc qui doit ses femmes, ses enfants, ses biens, au » comte Orlof. Je ne puis jamais m'acquitter envers eux; » mais si pendant ma vie je puis leur rendre service, je le » compterai pour un bonheur. » Il ajouta beaucoup d'autres protestations, et dit entre autres choses que le visir connaissait sa reconnaissance, et l'approuvait. En disant ces paroles, les larmes coulaient de ses yeux.

Voilà donc les Turcs touchés jusqu'aux larmes de la générosité des Russes de la religion grecque. Le tableau de cette action du comte Orlof pourra faire un jour, dans ma galerie, le pendant de celui de Scipion.

(1) Ganganelli. (G. A.)
(2) Gustave III. (G. A.)
(3) On n'a pas la lettre du 3 février. (G. A.)

(1) Au mariage du dauphin. Voyez plus haut. (G. A.)
(2) En France, où Maupeou venait d'accomplir son coup d'Etat contre le parlement. (G. A.)
(3) Jean-Jacques Rousseau. Voyez, dans le *Dictionnaire philosophique*, l'article PIERRE-LE-GRAND ET JEAN-JACQUES ROUSSEAU. (G. A.)

Les sujets de mon voisin le roi de la Chine, depuis que celui-ci a commencé à lever quelques entraves injustes, commercent avec les miens. Ils ont échangé pour trois millions de roubles d'effets, les premiers quatre mois que ce commerce a été ouvert.

Les fabriques royales de mon voisin sont occupées à faire des tapisseries pour moi, tandis que mon voisin demande du blé et des moutons.

Vous me parlez souvent de votre âge, monsieur; mais quel qu'il soit, vos ouvrages sont toujours les mêmes; témoin cette *Encyclopédie* remplie de choses nouvelles. Il ne faut que la lire, pour voir que votre génie est dans toute sa force; à votre égard, les accidents attribués à l'âge deviennent préjugés.

Je suis très curieuse de voir les ouvrages de vos horlogers: si vous alliez établir une colonie à Astracan, je chercherais un prétexte pour vous y aller voir. A propos d'Astracan, je vous dirai que le climat de Taganrock est, sans comparaison, plus beau et plus sain que celui d'Astracan. Tous ceux qui en reviennent disent qu'on ne saurait assez louer cet endroit, sur lequel, à l'imitation de la vieille dont il est parlé dans *Candide* (1), je vais vous conter une anecdote.

Après la première prise d'Azof par Pierre-le-Grand, ce prince voulut avoir un port sur cette mer, et il choisit Taganrock. Ce port fut construit. Ensuite il balança longtemps s'il bâtirait Pétersbourg sur la Baltique, ou une ville à Taganrock. Enfin les circonstances le décidèrent pour la Baltique. Nous n'y avons pas gagné du côté du climat: il n'y a presque point d'hiver là-bas, tandis que le nôtre est très long.

Les Welches, monsieur, qui vantent le génie de Moustapha, vantent-ils aussi ses prouesses? Pendant cette guerre, je n'en connais d'autres, sinon qu'il a fait couper la tête à quelques visirs, et qu'il n'a pu contenir la populace de Constantinople, qui a roué de coups, sous ses yeux, les ambassadeurs des principales puissances de l'Europe, lorsque le mien (2) était renfermé aux Sept-Tours: l'internonce de Vienne est mort de ses blessures. Si ce sont là des traits de génie, je prie le ciel de m'en priver à jamais, et de le réserver tout entier pour Moustapha et le chevalier Tott son soutien. Ce dernier sera étranglé à son tour: le visir Mahomet l'a bien été, quoiqu'il eût sauvé la vie au sultan, et qu'il fût le beau-fils de ce prince.

La paix n'est pas si prochaine que les papiers publics l'ont débité. La troisième campagne est inévitable, et monsieur Ali-Bey aura encore gagné du temps pour s'affermir. Au bout du compte, s'il ne réussit pas, *il ira passer le carnaval à Venise* avec vos exiles (3).

Je vous prie, monsieur, de m'envoyer l'épître que vous avez adressée au jeune roi de Danemark, et dont vous me parlez: je ne veux pas perdre une seule ligne de ce que vous écrivez. Jugez par là du plaisir que j'ai à lire vos ouvrages, du cas que j'en fais, et de l'estime et de l'amitié que j'ai pour le saint ermite de Ferney, qui me nomme sa favorite: vous voyez que j'en prends les airs.

74. — DE L'IMPÉRATRICE.

Le 5/16 mars.

Monsieur, j'ai reçu vos deux lettres des 14 et 27 février (4) presque en même temps. Vous désirez que je vous dise un mot sur les grossièretés et les sottises des Chinois, dont j'ai fait mention dans une de mes lettres: nous sommes voisins, comme vous le savez; nos lisières, de part et d'autre, sont bordées de peuples pasteurs, tartares et païens. Ces peuplades sont très portées au brigandage. Ils s'enlèvent (souvent par représailles) des troupeaux, et même du monde. Ces querelles sont terminées par des commissaires envoyés sur les frontières.

Messieurs les Chinois sont si grands chicaneurs, que c'est la mer à boire de finir même des misères avec eux; et, plus d'une fois, il est arrivé que, n'ayant plus rien à demander, ils exigeaient les os des morts, non pour leur rendre des honneurs, mais uniquement pour chicaner.

Des misères pareilles leur ont servi de prétexte pour interrompre le commerce pendant dix années; je dis de prétexte, parce que la vraie raison était que sa majesté chinoise avait donné en monopole, à un de ses ministres, le commerce avec la Russie. Les Chinois et les Russes s'en plaignaient également; et comme tout commerce naturel est très difficile à gêner, les deux nations échangeaient leurs marchandises là où il n'y avait point de douane établie, et préféraient la nécessité aux risques.

Lorsque d'ici on leur écrivait l'état des choses, on recevait, en réponse, de très amples cahiers de prose mal arrangée, où l'esprit philosophique et la politesse ne se faisaient pas même entrevoir, et qui, d'un bout à l'autre, n'étaient qu'un tissu d'ignorance et de barbarie. On leur a dit ici qu'on n'avait garde d'adopter leur style, parce qu'en Europe et en Asie ce style passait pour impoli.

Je sais qu'on peut répondre à cela que les Tartares, qui ont fait la conquête de la Chine, ne valent pas les anciens Chinois; je le veux croire: mais toujours cela prouve que les conquérants n'ont point adopté la politesse des conquis, et ceux-ci courent risque d'être entraînés par les mœurs dominantes.

Je viens à présent à l'article Lois (1) que vous avez bien voulu me communiquer, et qui est si flatteur pour moi. Assurément, monsieur, sans la guerre que le sultan m'a injustement déclarée, une grande partie de ce que vous dites serait fait; mais, pour le présent, on ne peut parvenir encore qu'à faire des projets pour les différentes branches du grand arbre de la législation, d'après mes principes, qui sont imprimés, et que vous connaissez. Nous sommes fort occupés à nous battre, et cela nous donne trop de distraction pour mettre toute l'application convenable à cet immense ouvrage.

J'aime mieux vos vers, monsieur, qu'un corps de troupes auxiliaires: celles-ci pourraient tourner le dos dans un moment décisif. Vos vers feront les délices de la postérité, qui ne sera que l'écho de vos contemporains: ceux que vous m'avez envoyés s'impriment dans la mémoire, et le feu qui y règne est étonnant; il me donne l'enthousiasme de prophétiser: vous vivrez deux cents ans.

On espère volontiers ce que l'on souhaite: accomplissez, s'il vous plaît, ma prophétie; c'est la première que je fais. CATERINE.

75. — DE L'IMPÉRATRICE.

Ce 31 mars/11 avril.

Monsieur. vos bénédictions me feront prospérer, malgré le grand froid, la guerre, Moustapha, et son eunuque noir.

L'on vous a dit vrai, monsieur; un détachement de l'armée du comte Romanzof a passé le Danube, et a causé beaucoup d'effroi sur l'autre rive. Il est vrai encore que vos ennemis les Turcs ont été chassés de la Valachie; il ne leur reste qu'un seul endroit de ce côté-ci du Danube, nommé Turno. Il y a eu un combat très vif à Gorgora: deux mille musulmans y ont mordu la poussière, et quatre mille au moins ont été noyés dans le Danube; après quoi le château, qui est situé sur une île de ce fleuve, s'est rendu, par capitulation, au comte Olitz.

Le sultan, très fâché de ces nouvelles pertes, et ne sachant apparemment à qui s'en prendre, a envoyé chercher la tête du hospodar *in partibus* qu'il fit l'année passée. Celui-ci, soit dit en passant, a trouvé la Valachie presque entière entre nos mains.

On me confirme de toutes parts le bien que vous me dites du nouveau roi de Suède: proche parent, proche voisin, il faut espérer que nous vivrons en paix.

Tout se prépare pour vous satisfaire et donner de la besogne au sultan. Le comte Orlof, qui était venu ici pour un moment, est reparti pour Livourne avec son prince Dolgorouky (3): ils s'embarqueront pour Paros; les troupes y campent, et entre autres un gros détachement du régiment des gardes Préotrajeusky.

On ne saurait ajouter, monsieur, aux sentiments d'estime et d'amitié que j'ai pour vous. CATERINE.

76. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 30 avril.

Madame, j'envoie à votre majesté impériale, selon ses ordres, l'*Épître au roi de Danemark* (4). Il me paraît qu'elle ne vaut pas celle que j'ai adressée à l'héroïne du Nord. Il semble que j'ai proportionné mon peu de force à la grandeur du

(1) Voyez ce roman, chapitre VI et suivants. (G. A.)
(2) D'Obreskoff (G. A.)
(3) Voyez le chapitre XXVI de *Candide*. (G. A.)
(4) On n'a pas ces lettres. (G. A.)

(1) Voyez, tome I[er], le *Dictionnaire philosophique*. (G. A.)
(2) Il était venu fêter sa prétendue victoire de Tchesmé, et s'éloignait chargé de la mission d'enlever à Livourne la princesse Tarakanoff. Nous avons dit dans une note de la *Correspondance avec le roi de Prusse* comment s'y prit ce héros. (G. A.)
(3) Voyez tome VI. (G. A.)

sujet. Car, bien que le roi de Danemark fasse aussi le bonheur de ses peuples, bien qu'il ait tiré des coups de canon contre les pirates d'Alger, il n'a point humilié l'orgueil ottoman, il n'a point triomphé de Moustapha; il n'a pas encore joint le goût des lettres à la gloire des conquêtes.

A l'égard des Welches qui sont à l'occident de l'Allemagne, et vis-à-vis l'Angleterre, ils ne font actuellement nulle conquête depuis qu'ils ont perdu la fertile contrée du Canada; ils font toujours beaucoup de livres, sans qu'il y en ait un seul de bon; ils ont de mauvaise musique, et point d'argent. Les parlements du royaume, qui se croyaient le parlement d'Angleterre, à cause de l'équivoque du nom (1), bataillent contre le gouvernement à coups de brochures; les théâtres retentissent de mauvaises pièces qu'on applaudit: et tout cela compose le premier peuple de l'univers, la première cour de l'univers, les premiers singes de l'univers. Ils ont une guerre civile par écrit, qui ne ressemble pas mal à la guerre civile des rats et des grenouilles.

Je ne sais si le chevalier de Tott (2) sera le premier canonnier de l'univers; mais je me flatte que le trône ottoman, pour lequel j'ai très peu d'inclination, ne sera pas le premier trône.

J'entends dire dans mes déserts que l'ouverture de la campagne est déjà signalée par une de vos victoires. Je supplie votre majesté impériale de daigner m'instruire si je dois commander ma litière, cette année ou l'année prochaine, pour m'aller promener sur le Bosphore.

Ma colonie travaille en attendant, et profite des bontés de votre majesté; elle compte faire partir dans huit jours trois ou quatre petites caisses de montres, depuis la valeur d'environ huit louis jusqu'à celle de quatre-vingts. Il y en a en diamants avec votre portrait, peint par un excellent peintre; toutes les montres sont bonnes et bien réglées. On a travaillé avec le zèle qu'on doit avoir quand il faut vous servir; tous les prix sont d'un grand tiers meilleur marché qu'en Angleterre; et cependant rien n'est épargné.

Nous souhaitons tous bien ardemment, dans mon canton, que toutes les heures de ces montres vous soient favorables, et que Moustapha passe toujours de mauvais quarts d'heure.

Que l'héroïne du Nord daigne toujours agréer le profond respect et la reconnaissance du vieux malade du mont Jura.

77. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 6 mai.

Madame, je me ferai donc porter en litière à Taganrock, puisque le climat est si doux; mais je crois que l'air de votre cour serait beaucoup plus sain pour moi. J'aurai le plaisir de ne mourir ni à la grecque ni à la romaine. Votre majesté impériale permet que chacun s'embarque pour l'autre monde selon sa fantaisie. On ne me proposera point de billet de confession.

Mais je n'irai point à Nipchou ; ce n'est pas là qu'on rencontre des Chinois de bonne compagnie; ils sont tous occupés dans Pékin à transcrire les vers du roi de la Chine en trente-deux caractères.

Je soupçonne vos chers voisins orientaux d'être fort peu instruits, très vains, et un peu fripons ; mais vos autres voisins les Turcs sont plus ignorants et plus vains. On les dit moins fripons, parce qu'ils sont plus riches.

Je crois que vos troupes battraient plus aisément encore les suivants de Confucius que ceux de Mahomet.

Je mets à vos pieds le quatrième et le cinquième tome des *Questions sur l'Encyclopédie;* je ne puis m'empêcher d'y parler de temps en temps de mon gros Moustapha; et, tandis que vos braves troupes prennent des villes et chassent les janissaires, je prends la liberté de donner quelques croquignoles à leur maître, en me couvrant de votre égide.

Je suis persuadé que le grand poëte Kien-long n'aurait pas violé le droit des gens dans la personne de votre ministre. On dit que le grand sultan le tient toujours prisonnier, comme s'il l'avait pris à la guerre. J'espère qu'il sera délivré à la première bataille.

Mon étonnement est toujours que les princes et les républiques de la religion de Christ souffrent tranquillement les affronts que leurs ambassadeurs essuient à la Porte ottomane, eux qui sont souvent si pointilleux sur ce qu'on appelle le point d'honneur.

Je fais toujours des vœux pour Ali-Bey; mais je ne sais pas plus de nouvelles de l'Egypte que n'en savaient les Hébreux, qui en ont raconté tant de merveilleuses choses.

Comme on allait faire le petit paquet des *Questions* d'un ignorant *sur l'Encyclopédie*, mes colons de Ferney, qui se regardent comme appartenant à votre majesté impériale, sont arrivés avec deux caisses de leurs montres; je les ai trouvées si grosses que je n'ai pas osé les faire partir toutes deux à la fois. J'ai mis les *Questions encyclopédiques* dans la caisse qui partira demain par les voitures publiques.

Je l'ai envoyée au bureau des coches de Suisse, avec cette simple adresse :

A sa majesté impériale, l'impératrice de Russie.

A ce nom, tout doit respecter la caisse, et il n'y a point de confédéré polonais qui ose y toucher. Votre majesté est trop bonne, trop indulgente, et, en vérité, trop magnifique, de daigner tant dépenser en bagatelles par pure bienfaisance, lorsqu'elle dépense si prodigieusement en canons, en vaisseaux, et en victoires.

Il me semble que si vos Tartaro-Chinois de Nipchou avaient du bon sens, ils achèteraient des montres communes qu'ils revendraient ensuite dans tout leur empire avec avantage. Les Génevois ont un comptoir à Kanton, et y gagnent considérablement. Ne pourrait-on pas en établir un sur votre frontière? Ma colonie fournirait des montres d'argent du prix de douze à treize roubles, des montres d'or qui ne passeraient pas trente à quarante roubles, et elle répondrait d'en fournir pour deux cent mille roubles par an, s'il était nécessaire.

Mais il paraît que les Chinois sont trop soupçonneux et trop soupçonnables, pour qu'on entame avec eux un grand commerce, qui demande de la générosité et de la franchise.

Quoi qu'il en soit, je ne suis que le canal par lequel passent ces envois et ces propositions.

J'admire autant votre grandeur d'âme, que je chéris vos succès et vos conquêtes.

Je suis aux pieds de votre majesté impériale avec le plus profond respect et la plus inviolable reconnaissance.

P.-S. Je rouvre mon paquet pour dire à votre majesté impériale que je reçois dans l'instant de Paris, un livre in-4° intitulé : *Manifeste de la République confédérée de Pologne, du* 15 *novembre* 1769 ; la date de l'édition est de 1770.

On croirait, à la beauté des caractères, qu'il vient de l'Imprimerie royale de Paris : cet ouvrage ne mérite pourtant pas les honneurs du Louvre. Voici ce qui se trouve à la page 5 : « La Sublime-Porte, notre bonne voisine et fidèle alliée, excitée par les traités qui la lient à la république, et par l'intérêt même qui l'attache à la conservation de nos droits, » a pris les armes en notre faveur; tout nous invite donc à » réunir nos forces pour nous opposer à la chute de notre » sainte religion. »

Ne voilà-t-il pas une conclusion bien plaisante? nous avons obtenu, à force d'intrigues, que les mahométans fissent insolemment la guerre la plus injuste ; donc nous devons prévenir la chute de la sainte Eglise catholique, dont tout le monde se moque, mais que personne ne veut détruire, du moins à présent.

Je pense que c'est un bedeau d'une paroisse de Paris qui a écrit cette belle apologie. Votre majesté la connaît sans doute. Elle a fait beaucoup d'impression sur le ministère de France.

On impute à vos troupes, dans cet écrit, pages 240 et 241, des cruautés qui, si elles étaient vraies, seraient capables de soulever tous les esprits.

Ce manifeste se répand dans toute l'Europe. Votre majesté y répondra par des victoires, et par des générosités, qui rendent la victoire encore plus respectable.

78. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 15 mai.

Madame, il faut vous dire d'abord que j'ai eu l'honneur d'avoir dans mon ermitage madame la princesse Daschkof (1). Dès qu'elle est entrée dans le salon, elle a reconnu votre portrait en *mezzo-tinto*, fait à la navette sur un satin, entouré d'une guirlande de fleurs. Votre majesté impériale l'a dû recevoir du sieur Lasalle; c'est un chef-d'œuvre des arts que l'on exerce dans la ville de Lyon, et qu'on cultivera bientôt à Pétersbourg, ou dans Andrinople, ou dans Stamboul, si les choses vont du même train.

---

(1) Voyez, tome V, dans la section LÉGISLATION ET POLITIQUE, l'écrit intitulé, l'*Equivoque*. (G. A.)

(2) On a parlé plus haut de cet officier diplomate chargé de la défense des Dardanelles. (G. A.)

(1) C'était elle qui avait joué le principal rôle dans la révolution qui avait porté Catherine sur le trône en 1762. Mécontente de l'impératrice, sa créature, elle voyageait et recherchait le commerce des savants et des littérateurs. (G. A.)

Il faut qu'il y ait quelque vertu secrète dans votre image; car je vis les yeux de madame la princesse Daschkof fort humides en regardant cette étoffe. Elle me parla quatre heures de suite de votre majesté impériale, et je crus qu'elle ne m'avait parlé que quatre minutes.

Je tiens d'elle le sermon de l'archevêque de Twer, Platon, prononcé devant le tombeau de Pierre-le-Grand, le lendemain que votre majesté eut reçu la nouvelle de la destruction entière de la flotte turque par la vôtre. Ce discours, adressé au fondateur de Pétersbourg et de vos flottes, est à mon gré un des plus beaux monuments qui soient dans le monde. Je ne crois pas que jamais aucun orateur ait eu un sujet aussi heureux. Le Platon des Grecs n'en traita point de pareil. Je regarde cette cérémonie auguste comme le plus beau jour de votre vie : je dis de votre vie passée, car je compte bien que vous en aurez de plus beaux encore.

Puisque vous avez déjà un Platon à Pétersbourg, j'espère que MM. les comtes Orlof vont former des Miltiades et des Thémistocles en Grèce.

J'ai l'honneur, madame, d'envoyer à votre majesté impériale la traduction d'un sermon lithuanien (1), en échange de votre sermon platonicien : c'est une réponse modeste aux mensonges un peu grossiers et ridicules que les confédérés de Pologne ont fait imprimer à Paris.

C'est un grand bonheur d'avoir des ennemis qui ne savent pas mentir avec esprit. Ces pauvres gens ont dit dans leur manifeste que vos troupes n'osaient regarder les Turcs en face. Ils ont raison, elles n'ont presque jamais vu que leur dos.

Je ne sais pas quel sermon les Autrichiens vont prêcher en Hongrie. C'est peut-être la paix, c'est peut-être une croisade (2). On nous conte que le sultan Ali-Bey est demeuré court dans un de ses sermons en Syrie, et qu'il a presque perdu la parole. Je n'en crois rien : vous le rendez plus éloquent que jamais. Moustapha sera prêché à droite et à gauche; il finira par se confesser à l'évêque Platon, et par avouer qu'il est un gros cochon, qui a grommelé contre mon auguste héroïne fort mal à propos. J'ai toujours l'honneur de haïr son croissant, autant que j'ai d'attachement, de respect et de reconnaissance, pour la brillante Etoile du Nord. *Le vieil ermite de Ferney.*

79. — DE VOLTAIRE.

25 mai.

Madame, j'ai actuellement dans mon ermitage un de vos sujets de votre royaume de Cazan, c'est M. Polianski. Je n'ai jamais vu tant de politesse, de circonspection, et de reconnaissance pour les bontés de votre majesté impériale : on dit qu'Attila était originaire de Cazan; si la chose est vraie, il se peut fort bien que le fléau de Dieu ait été un très aimable homme; je n'en doute pas même, puisque Honoria, la sœur d'un sot empereur, Valentinien III, devint amoureuse de lui, et voulut à toute force l'épouser.

La cour du roi d'Espagne admire la générosité de M. le comte Alexis Orlof, et la reconnaissance du bacha. Pour la cour de Versailles, elle n'est occupée que des tracasseries des cours de justice.

Pendant que ces pauvretés welches amusent sérieusement l'oisiveté de toute la France, peut-être dans ce moment votre flotte détruit celle des Turcs, peut-être vos troupes ont-elles passé le Danube.

On dit cependant que votre majesté impériale, à qui le Turc a déjà rendu M. Obreskof, est en train d'écouter des propositions de paix; pour moi, je crois qu'elle n'est en train que de vaincre.

Je me mets à ses pieds avec le plus profond respect et la plus tendre reconnaissance. *Le vieil ermite de Ferney.*

80. — DE L'IMPÉRATRICE.

Ce 20/31 mai.

Monsieur, les puissances du Nord vous ont sans doute beaucoup d'obligation pour les belles épîtres que vous leur avez adressées (3); je trouve la mienne admirable; chacun de mes jeunes confrères, j'en suis sûre, en dira autant de la sienne. Je suis très fâchée de ne pouvoir vous donner en revanche que de la mauvaise prose. De ma vie je n'ai su faire ni vers, ni musique, mais je ne suis point privée du sentiment qui fait admirer les productions du génie.

La description que vous me faites du premier peuple de l'univers ne donnera d'envie à aucun autre sur l'état présent des Welches. Ils crient beaucoup en ce moment, sans, ce me semble, savoir pourquoi : on dit que c'est la mode, et qu'à Paris elle tient souvent lieu de raison. On veut un parlement, on en a un; la cour a exilé les membres qui composaient l'ancien, et personne ne dispute au roi le pouvoir d'exiler ceux qui ont encouru sa disgrâce.

Ces membres, il faut l'avouer, étaient devenus tracassiers, et rendaient l'Etat anarchique. Il paraît que tout le bruit qu'on a fait ne mène à rien, et qu'il y a beaucoup plus de grands mots que de principes fondés sur des autorités dans tous les écrits du parti opposé à la cour. Il est vrai aussi qu'il est difficile de juger de l'état des choses à la distance d'où je les vois.

Apparemment que les Turcs ne font pas grand fond sur les canons du sieur Tott, puisqu'ils ont enfin relâché mon résident, lequel, si on en peut croire les discours du ministre de la Porte, doit se trouver à présent sur le territoire autrichien.

Y a-t-il un exemple dans l'histoire que les Turcs aient relâché, au milieu de la guerre, le ministre d'une puissance qu'ils avaient offensée par une telle enfreinte du droit des gens? On croirait que le comte Romanzof et le comte Orlof leur ont appris à vivre.

Voilà un pas vers la paix; mais elle n'est pas faite pour cela (1). L'ouverture de la campagne nous a été très favorable, comme on vous l'a dit, monsieur. Le général-major Weismann a passé le Danube à deux reprises : la première avec sept cents, la seconde avec deux mille hommes. Il a défait un corps de six mille Turcs, s'est emparé d'Isacki, où il a brûlé les magasins ennemis, le pont que l'on commençait à construire, les frégates, les galères, et les bateaux qu'il n'a pu emmener avec lui : il a fait un grand butin, et beaucoup de prisonniers, outre cinquante-un canons de bronze, dont il a encloué la moitié. Il est revenu sur cette rive-ci, sans que personne l'en empêchât, quoique le visir, avec soixante mille hommes, ne fût qu'à six heures du chemin d'Isacki.

Si la paix ne se fait pas cette année, vous pourrez commander votre litière. N'oubliez pas, monsieur, d'y faire mettre une pendule de votre fabrique de Ferney; nous la placerons dans Sainte-Sophie, et elle fournira aux futurs antiquaires le sujet de quelques savantes dissertations. CATERINE.

81. — DE L'IMPÉRATRICE.

Le 24 mai/4 juin.

Monsieur, si vous vous faites porter en litière à Taganrock, comme votre lettre du 6 de mai me l'annonce, vous ne pourrez éviter Pétersbourg. Je ne sais si l'air de ma cour vous conviendrait, et si huit mois d'hiver vous rendraient la santé. Il est vrai que, si vous aimez à être au lit, le froid vous en fournirait un prétexte spécieux; mais vous n'auriez nul besoin de prétexte : vous ne seriez point gêné, je vous assure, et j'ose dire qu'il n'y a guère d'endroits où on le soit moins. A l'égard des billets de confession, nous en ignorons jusqu'au nom. Nous compterions pour un ennui mortel de parler de ces disputes rebattues, et sur lesquelles on prescrit le silence par édit dans d'autres pays. Nous laissons volontiers croire à chacun ce qui lui plaît. Tous les Chinois de bonne compagnie planteraient là le roi de la Chine et ses vers, pour se rendre à Nipchou, si vous y veniez, et ils ne feraient que leur devoir en rendant hommage au premier lettré de notre siècle.

Le croiriez-vous, monsieur? mes voisins orientaux, tels que vous les décrivez, sont les meilleurs voisins possibles; je l'ai toujours dit, et la guerre présente m'a confirmée dans cette opinion.

J'attends, avec une impatience que je n'ai que pour vos ouvrages, le quatrième et le cinquième tome des *Questions sur l'Encyclopédie*. Je vous en remercie d'avance. Continuez, je vous prie, à m'envoyer vos excellentes productions, et battons Moustapha. Les croquignoles que vous lui donnez devraient le rendre sage; il en est temps.

---

(1) Voyez, tome V, le *Sermon* du papa Nicolas Charisteschi, POLITIQUE ET LÉGISLATION. (G. A.)

(2) Voyez une note de la lettre n° 79. (G. A.)

(3) Les *Épîtres* au roi de Danemark, au roi de Suède et à l'impératrice de Russie. Voyez tome VI. (G. A.)

(1) Catherine demandait la libre navigation de la mer Noire, l'indépendance des Tartares, une amnistie pour les Grecs, et pour elle la cession d'Azof, et le séquestre entre ses mains, pendant vingt-cinq ans, de la Moldavie et de la Valachie. L'Autriche, alarmée de ces prétentions, conclut alors (6 juillet) un traité d'alliance avec la Porte; mais elle ne fournit jamais aux Turcs les secours qu'elle s'était engagée à leur donner. (G. A.)

Je vous ai mandé, dans ma précédente, qu'il y a apparence que mon résident est relâché. Les princes et les républiques chrétiennes sont eux-mêmes la cause des affronts que leurs ambassadeurs essuient à Constantinople ; ils en font trop accroire à ces barbus : se montrer ou intrigants ou rampants n'est pas le moyen de se faire estimer. Voilà la règle à peu près que l'Europe a suivie, et c'est aussi ce qui a gâté ces barbares. Le roi Guillaume d'Angleterre disait qu'*il n'y a point d'honneur à garder avec les Turcs.*

Les Italiens ont traité leurs prisonniers de guerre avec dureté, mais ils ont donné l'exemple de la souplesse envers la Porte.

Les nouvelles d'Ali-Bey portent qu'il fait des progrès en Syrie, et qui alarment d'autant plus le sultan qu'il n'a que peu de troupes à lui opposer.

Je connais le manifeste *in*-4° dont vous me parlez. Le duc de Choiseul, qui n'était pas prévenu en notre faveur, l'avait fait supprimer à cause de son absurdité, et des calomnies ridicules qu'il contenait : vous pouvez juger par là du mérite de la pièce. Les cruautés qu'on y reproche à mes troupes sont des mensonges pitoyables. C'est aux Turcs qu'il faut demander des nouvelles de l'humanité des troupes russes pendant cette guerre. La populace même de Constantinople et tout l'empire turc en ont été si affectés, qu'ils attribuent toutes nos victoires à la bénédiction du ciel, obtenue par l'humanité avec laquelle on en a usé avec eux en toute occasion.

D'ailleurs ce n'est pas aux brigands de Pologne à parler sur cette matière : ce sont eux qui commettent tous les jours des férocités épouvantables envers tous ceux qui ne se joignent pas à leur clique pour piller et brûler leur propre pays.

Vous voudrez bien, monsieur, que je vous remercie particulièrement pour le ton d'amitié et d'intérêt qui règne en général dans votre dernière lettre. J'en suis bien reconnaissante, et véritablement touchée. Continuez-moi votre amitié, et soyez assuré que la mienne vous est sincèrement acquise. CATERINE.

82. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 19 juin.

Madame, sur la nouvelle d'une paix prochaine entre votre majesté impériale et sa hautesse Moustapha, j'ai renoncé à tous mes projets de guerre et de destruction, et je me suis mis à relire votre *Instruction* pour le code de vos lois. Cette lecture m'a fait encore plus d'effet que les premières. Je regarde cet écrit comme le plus beau monument du siècle. Il vous donnera plus de gloire que dix batailles sur les bords du Danube, car enfin c'est votre ouvrage ; votre génie l'a conçu, votre belle main l'a écrit; et ce n'est pas votre main qui a tué des Turcs. Je supplie votre majesté, si elle fait la paix, de garder Taganrock, que vous dites être un si beau climat, afin que je puisse m'y aller établir pour y achever ma vie, sans voir toujours des neiges comme au mont Jura. Pourvu qu'on soit à l'abri du vent du nord à Taganrock, je suis content.

J'apprends dans ce moment que ma colonie vient de faire partir encore une énorme caisse de montres. J'ai extrêmement grondé ces pauvres artistes ; ils ont trop abusé de vos bontés; l'émulation les a fait aller trop loin. Au lieu d'envoyer des montres pour trois ou quatre milliers de roubles tout au plus, comme je le leur avais expressément recommandé, ils en ont envoyé pour environ huit mille : cela est très indiscret. Je ne crois pas que votre majesté ait intention de donner tant de montres aux Turcs, quoiqu'ils les aiment beaucoup : mais voici, madame, ce que vous pouvez faire. Il y en a de très belles avec votre portrait, et aucune n'est chère. Vous pouvez en prendre pour trois à quatre mille roubles, qui serviront à faire vos présents, composés de montres depuis environ quinze roubles jusqu'à quarante ou cinquante ; le reste pourrait être abandonné à vos marchands, qui pourraient y trouver un très grand profit.

Je prends la liberté surtout de vous prier, madame, de ne point faire payer sur-le-champ la somme de trente-neuf mille deux cent trente-huit livres de France, à quoi se monte le total des deux envois. Vous devez d'ailleurs faire des dépenses si énormes, qu'il faut absolument mettre un frein à votre générosité. Quand on ferait attendre un an mes colons pour la moitié de ce qu'ils ont fourni, je les tiendrais trop heureux, et je me chargerais bien de leur faire prendre patience.

Au reste ils m'assurent, et plusieurs connaisseurs m'ont dit que tous ces ouvrages sont à beaucoup meilleur marché qu'à Genève, et à plus d'un grand tiers au-dessous du prix de Londres et de Paris. On dit même qu'ils seraient vendus à Pétersbourg le double de la facture qu'on trouvera dans les caisses, ce qui est aisé à faire examiner par des hommes intelligents.

Si votre majesté était contente de ces envois et des prix, mes fabricants disent qu'ils exécuteraient tout ce que vous leur feriez commander. Ce serait un détachement de la colonie de Saratof établi à Ferney, en attendant que je le menasse à Taganrock (1). J'aurais mieux aimé qu'ils vous eussent envoyé quelques carillons pour Sainte-Sophie, ou pour la mosquée d'Achmet; mais, puisque vous n'avez pas voulu cette fois-ci vous emparer du Bosphore, le grand-turc et son grand-visir seront trop honorés de recevoir de vous des montres avec votre portrait, et d'apprendre à vous respecter toutes les heures de la journée.

Pour moi, madame, je consacre à votre majesté impériale toutes les heures qui me restent à vivre. Je me mets à vos pieds avec le plus profond respect et l'attachement le plus inviolable. *Le vieux malade du mont Jura.*

83. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 4 juillet.

Républiques, grands potentats,
Qui craignîtes que Catherine
N'achevât bientôt la ruine
Du plus pesant des Moustaphas :
Vous, qui du moins ne voulez pas
Seconder son ardeur divine,
Je n'irai point dans vos États ;
Je ne veux voir que les climats
Honorés par mon héroïne.

Votre majesté impériale doit être bien persuadée que mon projet est de passer l'été à Pétersbourg, avant d'aller jouir des douceurs de l'hiver à Taganrock. Elle daigne me dire, dans sa lettre du 23 mai, que je pourrais avoir bien froid pendant huit mois ; mais, madame, avez-vous comme nous cent vingt milles de montagnes de glaces éternelles, sur lesquelles un aigle et un vautour n'oseraient voler ? Voilà pourtant ce qui forme la frontière de cette belle Italie; voilà ce que M. le comte de Schouvalof a vu, ce que tous vos voyageurs ont vu, et ce qui fait ma perspective vis-à-vis mes fenêtres. Il est vrai que l'éloignement est assez grand pour que le froid en soit diminué; et il faut avouer qu'on mange des petits pois peut-être un peu plus tard auprès de Pétersbourg que dans nos vallées; mais ma passion, madame, augmente tous les jours tellement, que je commence à croire que votre climat est plus beau que celui de Naples.

Je me flatte que votre majesté doit avoir reçu actuellement les quatrième et cinquième tomes du questionneur (2).

Si je questionnais le chevalier de Boufflers (3), je lui demanderais comment il a été assez follet pour aller chez ces malheureux confédérés, qui manquent de tout, et surtout de raison, plutôt que d'aller faire sa cour à celle qui va les mettre à la raison.

Je supplie votre majesté de le prendre prisonnier de guerre; il vous amusera beaucoup; rien n'est si singulier que lui, et quelquefois si aimable. Il vous fera des chansons ; il vous dessinera; il vous peindra, non pas si bien que mes colons de Ferney vous ont peinte sur leurs montres, mais il vous barbouillera. Le voilà donc, ainsi que M. de Tott, protecteur de Moustapha et de l'Alcoran. Pour moi, madame, je suis fidèle à l'Église grecque, d'autant plus que vos belles mains tiennent en quelque façon l'encensoir, et qu'on peut vous regarder comme le patriarche de toutes les Russies.

Si votre majesté impériale a une correspondance suivie avec Ali-Beg ou Ali-Bey, j'implore votre protection auprès de lui. J'ai une petite grâce à lui demander ; c'est de faire rebâtir le temple de Jérusalem, et d'y rappeler tous les Juifs, qui lui paieront un gros tribut, et qui feront de lui un très grand seigneur ; il faut qu'il ait toute la Syrie jusqu'à Alep, et que, depuis Alep jusqu'au Danube, tout le reste soit à vous, à moins que vous n'aimiez mieux faire la paix cette année, pour redevenir législatrice et donner des fêtes.

Le malheureux manifeste des confédérés n'a pas fait grande fortune en France. Tous les gens sensés conviennent que la Pologne sera toujours le plus malheureux pays de l'Europe, tant que l'anarchie y règnera. J'ai un petit démon familier qui m'a dit tout bas à l'oreille qu'en humiliant d'une main

(1) On ne saurait trop admirer avec quelle habileté Voltaire met en avant ses horlogers. (G. A.)

(2) Toujours les *Questions sur l'Encyclopédie.* (G. A.)

(3) Fils de la marquise de Boufflers, maîtresse de Stanislas Leczinski. Il avait alors trente-quatre ans. (G. A.)

l'orgueil ottoman, vous pacifieriez la Pologne de l'autre (1). En vérité, madame, vous voilà la première personne de l'univers, sans contredit; je n'en excepte pas votre voisin Kien-long, tout poëte qu'il est. Comment faites-vous après cela pour n'être pas d'une fierté insupportable? Comment daignez-vous descendre à écrire à un vieux radoteur comme moi?

Vous avez la bonté de me demander à qui on a adressé les caisses de montres : à vous, madame; point d'autre adresse qu'*à sa majesté impériale*, le tout recommandé aux soins de monsieur le gouverneur de Riga et de monsieur le directeur général de vos postes.

Je réitère à votre majesté que je suis très indigné contre mes colons, qui ont abusé de vos bontés, malgré mes déclarations expresses: et je la supplie encore une fois très instamment de les faire attendre tant qu'il lui conviendra, et de ne se point gêner pour eux.

Il est vrai que cette colonie se perfectionne tous les jours; votre nom seul lui porte bonheur. Ces artistes viennent de faire des montres d'un travail admirable. Vous y êtes gravée en or, ce sont des ouvrages parfaits; ils sont destinés, je crois, pour l'Allemagne.

Je ne m'attendais pas que mon village, caché au pied des Alpes, et qui ne contenait qu'environ quarante misérables quand j'y arrivai, travaillerait un jour pour le vaste empire de Russie, et pour celle qui fait la gloire de cet empire.

Je me mets à vos pieds, et je me sens tout glorieux d'exister encore dans le beau siècle que vous avez fait naître.

Que votre majesté impériale agrée plus que le profond respect du très vieux et très passionné Welche du mont Jura.

84. — DE L'IMPÉRATRICE.

26 juin/7 juillet.

Monsieur, le 14 juin Moustapha reçut une nouvelle croquignole : le prince Dolgorouky, à la tête de son armée, força les lignes de Pérécop, et entra dans la Crimée. Le kan, avec cinquante mille Tartares et sept mille Turcs, la défendait : ils prirent la fuite lorsqu'ils apprirent qu'un autre corps détaché allait les couper; et au départ du courrier, les députés de la forteresse de Pérécop étaient dans notre camp, pour régler leur accord. J'attends de moment en moment la nouvelle de la réduction de cette place.

L'amiral Sinevin est parti de Taganrock, et se promène présentement sur la mer d'Azof, peut-être aussi plus loin : je ne puis vous dire au juste, vu que cela dépend du temps, de la mer, et des vents.

Voilà, monsieur, tout ce que j'ai à vous dire pour le présent. Je me recommande à vos prières et à votre amitié. CATERINE.

85. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 10 juillet.

Madame, votre majesté impériale trouvera que le vieux des montagnes écrit trop souvent; mais mon cœur est trop plein, il faut que mes sentiments débordent sur le papier.

J'avais lu, dans une critique assez vive du grand ouvrage de l'abbé Chappe (2), que dans une contrée de l'Occident, appelée le pays des Welches, le gouvernement avait défendu l'entrée du meilleur livre et du plus respectable que nous ayons; qu'en un mot il n'était pas permis de faire passer à la douane des pensées, l'*Instruction* sublime et sage, signée *Caterine*; je ne pouvais le croire. Cette extravagance barbare me semblait trop absurde. J'ai écrit à un commis des feuilles de papier : j'ai su de lui que rien n'est plus vrai. Voici le fait : un libraire de Hollande imprime cette *Instruction*, qui doit être celle de tous les rois et de tous les tribunaux du monde; il en dépêche à Paris une balle de deux mille exemplaires. On donne le livre à examiner à un cuistre, censeur des livres, comme si c'était un livre ordinaire, comme si un polisson de Paris était juge des ordres d'une souveraine, et de quelle souveraine! Ce maroufle imbécile trouve des propositions téméraires, malsonnantes, offensives d'une oreille welche; il le déclare à la chancellerie comme un livre dangereux, comme un livre de philosophie; on le renvoie en Hollande sans autre examen.

Et je suis encore chez les Welches! et je respire leur atmosphère! et il faut que je parle leur langue! Non, on n'aurait pas commis cette insolence imbécile dans l'empire de Moustapha; et je suis persuadé que Kien-long ferait mandarin du premier degré le lettré qui traduirait votre *Instruction* en bon chinois.

Madame, il est vrai que je ne suis qu'à un mille de la frontière des Welches, mais je ne veux point mourir parmi eux. Ce dernier coup me conduira dans le climat tempéré de Taganrock.

Avant de faire partir ma lettre, je relis l'*Instruction*.

« Il faut qu'un gouvernement soit tel qu'un citoyen ne puisse pas craindre un autre citoyen, mais que tous craignent les lois.

» Il ne faut défendre par les lois que ce qui peut être nuisible à chacun en particulier, ou à la société en général, etc. »

Sont-ce donc ces maximes divines que les Welches n'ont pas voulu recevoir? Ils méritent... ils méritent... tout ce qu'ils ont.

Je demande pardon à votre majesté impériale, je suis trop en colère; les vieillards doivent être moins impétueux. Si je vais me fâcher à la fois contre la Turquie et contre la Welcherie, cela est capable de suffoquer ce pauvre cacochyme, qui se met, en toussant, aux pieds de votre majesté impériale.

86. — DE L'IMPÉRATRICE.

Le 16/27 juillet.

Monsieur, je crois vous avoir mandé la prise des lignes de Pérécop par assaut, et la fuite du kan de Crimée à la tête de soixante mille hommes, et la réduction du fort d'Orka, qui s'est rendu par accord le 14 juin. Après cela, mon armée entra sur trois colonnes en Crimée; celle de la droite s'empara de Koslof, port sur la mer Noire; celle du milieu, que commandait le prince Dolgorouky en personne, marcha, vers Karasbasar, où il reçut une députation des chefs des hordes de la Crimée, qui proposèrent une capitulation pour toute la presqu'île. Mais, comme leurs députés tardèrent à revenir, le prince Dolgorouky s'avança vers Caffa, autre port sur la mer Noire. Là, il attaqua le camp turc, dans lequel il y avait vingt-cinq mille combattants, qui s'enfuirent sur les vaisseaux qui les avaient amenés. Le sérasquier Ibrahim-Pacha, étant resté presque seul, envoya pour capituler; mais le prince lui fit dire qu'il devait se rendre prisonnier du guerre, ce qu'il fit.

Nos troupes entrèrent donc dans Caffa, tambour battant, le 29 juin. En attendant, la colonne gauche avait traversé la langue de terre qui est entre la mer d'Azof et la Crimée, d'où l'on envoya un détachement, qui s'empara de Kertz et de Senikale, ce qui se fit tout de suite : de façon que notre flotte d'Azof, qui se tenait dans le détroit, prête à le passer, doit être à l'heure qu'il est à Caffa. Le prince Dolgorouky m'écrit qu'à la vue du port il y a trois pavillons russes qui croisent.

Je me hâte de vous mander ces bonnes nouvelles, que j'ai reçues ce matin, sachant la part que vous y prendrez. Vous excuserez aussi, en faveur de ces nouvelles, le peu d'ordre que j'ai mis dans cette lettre, que je vous écris fort à la hâte.

Il ne reste à l'ennemi, dans la Crimée, que deux ou trois méchants petits forts : les places de conséquence sont emportées, et je dois recevoir incessamment la capitulation signée par les Tartares.

Si après cela, monsieur, le sultan n'en a pas assez, on pourra lui en donner encore, et d'une autre espèce.

Soyez assuré de mon amitié et de l'estime distinguée que j'ai pour vous. CATERINE.

87. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 30 juillet.

Madame, est-il vrai que vous ayez pris toute la Crimée? Votre majesté impériale daignait me mander, par sa lettre du 10 juin (1), que M. le prince Dolgorouky était devant Pérécop ou Précop. La déesse aux cent bouches, qui arrive tous les jours du nord au midi, et qui depuis longtemps n'apporte que des sottises du midi au nord, débite que la Crimée entière est sous votre puissance, et qu'elle ne s'est pas fait beaucoup prier.

C'est du moins une consolation d'avoir le royaume de Thoas, où la belle Iphigénie fut si longtemps religieuse, et où son frère Oreste vint voler une statue, au lieu de se faire exorciser.

Mais si, après avoir pris cette Chersonèse-Taurique, vous

(1) Le partage était déjà décidé secrètement. (G. A.)

(2) *Antidote, ou Examen du mauvais livre, magnifiquement imprimé, intitulé : Voyage en Sibérie*, première partie, 1770. On attribue ce livre à Catherine elle-même ou à la princesse Daschkof. (G. A.)

(1) On n'a pas cette lettre. (G. A.)

accordez la paix à Moustapha, que deviendra ma pauvre Grèce, que deviendra ce beau pays de Démosthène et de Sophocle? J'abandonne volontiers Jérusalem aux musulmans; ces barbares sont faits pour le pays d'Ezéchiel, d'Elie, et de Caïphe. Mais je serai toujours douloureusement affligé de voir le théâtre d'Athènes changé en potagers, et le Lycée en écuries (1). Je m'intéressais fort au sultan Ali-Bey; je me faisais un plaisir de le voir négocier avec vous du haut d'une pyramide; faudra-t-il que je renonce à toutes mes belles illusions? Il est bien dur pour moi que vous n'ayez conquis que la Moldavie, la Valachie, la Bessarabie, la Scythie, le pays des Amazones, et celui de Médée; cela fait environ quatre cents lieues; ces bagatelles-là ne me suffisent pas.

Je comptais bien que vous feriez rebâtir Troie, et que votre majesté impériale se promènerait en bateau sur les bords du Scamandre. Je vois qu'il faut que je modère mes désirs, puisque vous modérez les vôtres.

Je suis devenu aveugle, mais j'entends toujours la trompette qui m'annonce vos victoires, et je me dis : Si tu ne peux jouir du bonheur de la voir, tu auras au moins celui d'entendre parler d'elle tous les moments de ta vie.

Si votre majesté impériale garde la Chersonèse, comme je le crois, elle ajoutera un nouveau chapitre à son code, en faveur des musulmans qui habitent cette contrée. Son Eglise grecque, la seule catholique et la seule véritable, sans doute, n'y fera pas beaucoup de conversions; mais elle pourra y établir un grand commerce. Il y en avait un autrefois entre cette Scythie et la Grèce. Apollon même fit présent au Tartare Abaris d'une flèche qui le portait d'un bout du monde à l'autre, à la manière de nos sorciers. Si j'avais cette flèche, je serais aujourd'hui à Pétersbourg, au lieu de présenter sottement, du pied des Alpes, mon profond respect et mon attachement inviolable à la souveraine d'Azof, de Caffa, et de mon cœur. *Le vieux malade.*

88. — DE L'IMPÉRATRICE.

Le 22 juillet/2 auguste.

Monsieur, je ne saurais mieux répondre à vos deux lettres, des 19 juin et 6 juillet, qu'en vous mandant que Taman et trois autres petites villes, savoir Temruk, Achaï, et Alton, situées sur une grande île qui forme l'autre côté du détroit de la mer d'Azof, dans la mer Noire, se sont rendues à mes troupes dans les premiers jours de juillet. Cet exemple a été suivi par plus de deux cent mille Tartares, qui demeurent dans ces îles et en terre ferme.

L'amiral Sinevin, qui est sorti du canal avec sa flottille, a donné la chasse à quatorze bâtiments ennemis pour s'amuser; un brouillard cependant les a sauvés de ses griffes.

N'est-il pas vrai que voilà bien des matériaux pour corriger et augmenter les cartes géographiques? Dans cette guerre, on a entendu nommer des endroits dont on n'avait jamais ouï parler auparavant, et que les géographes disaient déserts. N'est-il pas vrai aussi que nous faisons des conquêtes comme quatre? Vous me direz qu'il ne faut pas beaucoup d'esprit pour s'emparer de villes abandonnées. Voilà aussi peut-être la raison qui m'empêche d'être, comme vous dites, d'une fierté insupportable.

A propos de fierté, j'ai envie de vous faire sur ce point ma confession générale. J'ai eu de grands succès durant cette guerre; je m'en suis réjouie très naturellement; j'ai dit : La Russie sera bien connue par cette guerre; on verra que cette nation est infatigable, qu'elle possède des hommes d'un mérite éminent, et qui ont toutes les qualités qui forment les héros; on verra qu'elle ne manque point de ressources, et qu'elle peut se défendre, et faire la guerre avec vigueur lorsqu'elle est injustement attaquée.

Toute pleine de ces idées, je n'ai jamais fait réflexion à Caterine, qui, à quarante-deux ans, ne saurait croître ni de corps ni d'esprit, mais qui, par l'ordre naturel des choses, doit rester et restera comme elle est. Ses affaires vont-elles bien, elle dit tant mieux; si elles allaient moins bien, elle emploierait toutes ses facultés à les remettre dans la meilleure des lisières possibles.

Voilà mon ambition, et je n'en ai point d'autre; ce que je vous dis est vrai. J'irai plus loin : je vous dirai que, pour épargner le sang humain, je souhaite sincèrement la paix; mais cette paix est très éloignée encore, quoique les Turcs, par d'autres motifs, la désirent ardemment. Ces gens-là ne savent pas la faire (1).

Je souhaite également la pacification des querelles déraisonnables de la Pologne. J'ai affaire là à des têtes écervelées, dont chacune, au lieu de contribuer à la paix commune, y nuit au contraire par caprice et par légèreté. Mon ambassadeur a publié une déclaration qui devrait leur ouvrir les yeux; mais il est à présumer qu'ils s'exposeront plutôt à la dernière extrémité, que de prendre incessamment un parti sage et convenable. Les tourbillons de Descartes n'existèrent jamais qu'en Pologne. Là, chaque tête est un tourbillon, qui tourne sans cesse sur lui-même; le hasard seul l'arrête, et jamais la raison ou le jugement.

Je n'ai point encore reçu ni vos *Questions*, ni vos montres de Ferney : je ne doute pas que l'ouvrage de vos fabricants ne soit parfait, puisqu'ils travaillent sous vos yeux.

Ne grondez pas vos colons de m'avoir envoyé un surplus de montres; cette dépense ne me ruinera pas. Il serait bien malheureux pour moi si j'étais réduite à n'avoir pas, à point nommé, d'aussi petites sommes, chaque fois qu'il me les faut. Ne jugez point, je vous prie, de nos finances par celles des autres Etats de l'Europe ruinés (2); vous me feriez tort. Quoique nous ayons la guerre depuis trois ans, nous bâtissons, et tout le reste va comme en pleine paix. Il y a deux ans qu'aucun nouvel impôt n'a été créé; la guerre présentement a son état fixé; une fois réglé, il ne dérange en rien les autres parties. Si nous prenons encore un ou deux Caffa, la guerre est payée.

Je serai contente de moi toutes les fois que j'aurai votre approbation, monsieur. J'ai relu aussi mes *Instructions* pour le code, il y a quelques semaines, parce que je croyais alors la paix plus prochaine qu'elle ne l'est, et j'ai trouvé que j'avais raison en l'écrivant. J'avoue que ce code, pour lequel beaucoup de matériaux se préparent, et d'autres sont déjà prêts, me donnera encore bien de la tablature, avant qu'il parvienne au degré de perfection où je souhaite de le voir; mais il n'importe, il faut qu'il s'achève, quoique Taganrock ait la mer au midi et des hauteurs au nord.

Cependant vos projets sur cette place ne pourront avoir lieu avant que la paix n'ait assuré ses environs contre toute appréhension du côté de la terre et de la mer; car, jusqu'à la prise de la Crimée, c'était la place frontière vis-à-vis les Tartares. Peut-être m'amènera-t-on dans peu le kan de Crimée en personne. J'apprends dans ce moment qu'il n'a pas passé la mer avec les Turcs, mais qu'il est resté dans les montagnes, avec une très petite suite, à peu près comme le prétendant en Ecosse, après la défaite de Culloden (3). S'il me vient, nous travaillerons à le dégourdir cet hiver, et pour me venger de lui, je le ferai danser, et il ira à la comédie française.

Adieu, monsieur; continuez-moi votre amitié, et soyez assuré des sentiments que j'ai pour vous. Caterine.

P.-S. J'allais fermer cette lettre, lorsque je reçois la vôtre, du 10 juillet, dans laquelle vous me mandez l'aventure arrivée à mon *Instruction* en France. Je savais cette anecdote, et même l'appendice, en conséquence de l'ordre du duc de Choiseul. J'avoue que j'en ai ri quand je l'ai lu dans les gazettes, et j'ai trouvé que j'étais assez vengée.

L'incendie arrivé à Pétersbourg a consumé en tout cent quarante maisons, selon les rapports de la police, parmi lesquelles il y en avait une vingtaine bâties en pierre; le reste n'était que des baraques de bois. Le grand vent avait porté la flamme et les tisons de tous côtés, ce qui renouvela l'incendie le lendemain, et lui donna un air surnaturel; mais il n'est pas douteux que le grand vent et l'excessive chaleur ont causé tout ce mal, qui sera bientôt réparé. Chez nous, on construit avec plus de célérité que dans aucun autre pays de l'Europe. En 1762, il y eut un incendie deux fois aussi considérable, qui consuma un grand quartier bâti en bois; il fut reconstruit en briques en moins de trois ans.

89. — DE VOLTAIRE.

7 auguste.

Madame, est-il bien vrai, suis-je assez heureux pour qu'on ne m'ait pas trompé? Quinze mille Turcs tués ou faits prisonniers auprès du Danube, et cela dans le même temps que les

(1) Voltaire ne cesse d'implorer pour les Grecs, dont Catherine n'avait souci. (G. A.)

(1) Nous avons dit plus haut les dures conditions que Catherine y mettait. (G. A.)

(2) Tels que la France. Quoi que dise ici Catherine, la Russie n'était guère riche non plus. (G. A.)

(3) Voyez, tome II, le *Précis du Siècle de Louis XV*, page 597. (G. A.)

troupes de votre majesté impériale entrent dans Pérécop! Cette nouvelle vient de Vienne; puis-je y compter? mon bonheur est-il certain?

Je veux aussi, madame, vous vanter les exploits de ma patrie. Nous avons depuis quelque temps une danseuse excellente (1) à l'Opéra de Paris. On dit qu'elle a de très beaux bras. Le dernier opéra-comique (2) n'a pas eu un grand succès; mais on en prépare un (3) qui fera l'admiration de l'*univers;* il sera exécuté dans la première ville de l'*univers,* par les meilleurs acteurs de l'*univers.*

Notre contrôleur-général (4), qui n'a pas l'argent de l'*univers* dans ses coffres, fait des opérations qui lui attirent des remontrances et quelques malédictions.

Notre flotte se prépare à voguer de Paris à Saint-Cloud.

Nous avons un régiment dont on a fait la revue; les politiques en présagent un grand événement.

On prétend qu'on a vu un détachement de jésuites vers Avignon, mais qu'il a été dissipé par un corps de jansénistes, qui était fort supérieur; il n'y a eu personne de tué: mais on dit qu'il y aura plus de quatre convulsionnaires d'excommuniés.

Je ne manquerai pas, madame, si votre majesté impériale le juge à propos, de lui rendre compte de la suite de ces grandes révolutions.

Pendant que nous faisons des choses si mémorables, votre majesté s'amuse à prendre des provinces en terre ferme, à dominer sur la mer de l'Archipel et sur la mer Noire, à battre des armées turques. Voilà ce que c'est que de n'avoir rien à faire, et de n'avoir qu'un petit État à gouverner.

Je n'en suis pas moins attaché à votre majesté impériale avec un profond respect et un inviolable dévouement, qui ne finira qu'avec ma vie. *Le vieux malade de Ferney.*

90. — DE L'IMPÉRATRICE.

Le 14/25 auguste.

Monsieur, je vois par le contenu de votre lettre du 30 juillet, qu'alors vous n'aviez point encore reçu mes lettres, qui vous annonçaient la soumission de toute la Crimée. Elle a fait son accord avec le prince Dolgorouky. Aujourd'hui j'ai reçu un courrier, qui m'annonce que les ambassadeurs tartares sont en chemin pour me demander la confirmation du kan qu'ils ont élu à la place de Sélim Ghéraï, trop attaché intérieurement aux Turcs, parce qu'il avait des possessions personnelles en Romélie. Les Mourza lui ont persuadé de s'en aller, et lui ont fourni à cet effet quelques esquifs. Je m'en vais donc faire distribuer des sabres, des aigrettes, des kafetans, et j'aurai un faux air de Moustapha.

Ces Tartares ont fait quelques efforts pour secouer l'oppression ottomane; d'ailleurs, nous n'en aurions pas eu aussi bon marché. Je défierais à présent Oreste de voler une statue en Crimée: il n'y a pas l'ombre des beaux-arts chez ces gens-là; mais ils n'en conservent pas moins le goût de prendre ce qui ne leur appartient pas.

Laissez faire sultan Ali-Bey: vous verrez qu'il deviendra joli garçon, après avoir pris Damas le 6 juin. Si votre chère Grèce, qui ne sait que faire des vœux, agissait avec autant de vigueur que le seigneur des Pyramides, le théâtre d'Athènes cesserait bientôt d'être un potager, et le Lycée une écurie (5). Mais si cette guerre continue, mon jardin de Czarskozélo ressemblera bientôt à un jeu de quilles, car à chaque action d'éclat j'y fais élever quelque monument. La bataille de Kogul, où dix-sept mille combattants en battirent cent cinquante mille, y a produit un obélisque, avec une inscription qui ne contient que le fait et le nom du général: la bataille navale de Tchesme a fait naître, dans une très grande pièce d'eau, une colonne rostrale: la prise de la Crimée y sera perpétuée par une grosse colonne; la descente dans la Morée, et la prise de Sparte, par une autre.

Tout cela est fait des plus beaux marbres qu'on puisse voir, et que les Italiens mêmes admirent. Ces marbres se trouvent les uns sur les bords du lac Ladoga, les autres à Caterinimbourg, en Sibérie, et nous les employons comme vous voyez: il y en a presque de toutes couleurs.

Outre cela, derrière mon jardin, dans un bois, j'ai imaginé de faire bâtir un temple de Mémoire, auquel on arrivera par un arc de triomphe. Tous les faits importants de la guerre présente y seront gravés sur des médaillons, avec des inscriptions simples et courtes en langue du pays, avec la date et les noms de ceux qui les ont effectués. J'ai un excellent architecte italien, qui fait les plans de ce bâtiment, qui, j'espère, sera beau, de bon goût, et fera l'histoire de cette guerre. Cette idée m'amuse beaucoup, et je crois que vous ne la trouverez point déplacée.

Jusqu'à ce que je sache que la promenade que vous me proposez sur le Scamandre soit plus agréable que celle de la belle Néva, vous voudrez bien que je préfère cette dernière. Je m'en trouve si bien! Je renonce aussi à la réédification de Troie; j'ai à rebâtir ici tout un faubourg, qu'un incendie a ruiné ce printemps.

Je vous prie, monsieur, d'être persuadé de ma sensibilité pour toutes les choses obligeantes et heureuses que vous me dites: rien ne me fait plus de plaisir que les marques de votre amitié. Je regrette de ne pouvoir être sorcière, j'emploierais mon art à vous rendre la vue et la santé. CATERINE.

91. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 31 auguste.

Madame, j'ose dire que votre majesté impériale me devait la lettre dont elle m'honore, du 16 juillet. J'avais besoin de cette douce consolation, après deux détestables gazettes consécutives, dans lesquelles on disait que les troupes de notre invincible sultan Moustapha étaient partout pleinement victorieuses. Je ne conçois pas ce qu'on gagne à débiter de si impudents mensonges, qui ne peuvent séduire les peuples que cinq ou six jours. Quand on trompe les hommes, il faut les tromper longtemps, comme on a fait à Rome. Il n'en est pas de même en fait d'exploits militaires.

Je présume que tous les Tartares de Crimée sont actuellement vos sujets. Je vous vois marcher de conquête en conquête: on m'assure que vos troupes, véritablement victorieuses, ont passé le Danube, et que vous avez cent vaisseaux dans les mers de l'Archipel.

Je bénis Dieu d'être né pour voir cette grande révolution. Personne ne s'attendait, lorsque Pierre-le-Grand était de mon temps à Sardam (1), qu'un jour votre majesté impériale dominerait sur la mer Noire, sur l'Archipel, et sur le Danube.

On m'assure que mon cher Ali-Bey a pris Damas, et qu'il a mis le siége devant Alep, afin d'essayer jusqu'où l'invincible Moustapha peut porter la vertu de la résignation. Si cela est vrai, comme je le souhaite du fond de mon cœur, jamais la patience d'un sultan n'a été plus exercée. Mais il faut que cet invincible héros soit un homme bien opiniâtre, pour ne pas vous demander la paix à genoux.

Nous avons eu un roi, nommé Louis XI, qui disait: *Quand orgueil marche devant, dommage marche derrière.* Moustapha ne s'est pas souvenu de cette maxime: il vous avait ordonné de vider la Podolie; vous avez fort mal obéi. J'ose me flatter à la fin que vous lui ordonnerez de vider Constantinople, et qu'il vous obéira.

Si vous daignez encore, madame, trouver dans tout ce fracas quelques moments pour lire mes rêveries, les quatrième et cinquième volumes des *Questions sur l'Encyclopédie* doivent être actuellement entre vos belles mains. Voici, en attendant, une feuille du tome septième, qui n'est pas encore mise au net. L'auteur a pris la liberté de dire un petit mot de votre majesté à la page 356 (2).

Je me mets à vos pieds, je les baise beaucoup plus respectueusement que ceux du pape: il se croit le premier personnage du monde; Moustapha croyait aussi l'être, mais je sais bien à qui ce nom est dû.

Que ma souveraine agrée le profond respect de sa vieille créature.

92. — DE L'IMPÉRATRICE.

Le 4/15 septembre.

Monsieur, vous me demandez s'il est vrai que dans le temps même que mes troupes entrèrent dans Pérécop, il y a eu sur le Danube une action au désavantage des Turcs; je vous répondrai qu'on n'a donné cet été, du côté du Danube, qu'un seul combat, où le lieutenant-général prince Repnin a battu avec son corps détaché un corps de Turcs qui s'était

(1) Mademoiselle Dervieux. (G. A.)
(2) Les *Jardiniers*, paroles de d'Avesne, musique de Prudent. (G. A.)
(3) Les *Deux miliciens*, ou l'*Orpheline villageoise*, paroles de d'Azemar, musique de Friedzeri. (G. A.)
(4) L'abbé Terray. (G. A.)
(5) Voyez la lettre nº 87. (G. A.)

(1) Pierre était à Sardam en 1697. Voltaire avait alors trois ans. (G. A.)
(2) A l'article Lois. Voyez tome Ier. (G. A.)

avancé après que le commandant de Giurgi leur eut rendu cette place, à peu près comme Lauterbourg passa aux Autrichiens lorsque M. de Noailles commandait l'armée française, après la mort de l'empereur Charles VI. Le prince Repnin étant tombé malade, le lieutenant-général Essen a voulu reprendre Giurgi, mais il a été repoussé à l'assaut. Cependant, quoi qu'en disent les gazettes, Bucharest est toujours entre nos mains, avec toutes les places de la rive du Danube, depuis Giurgi jusqu'à la mer Noire.

Je ne porte aucune envie aux exploits que vous me mandez de votre patrie. Si les beaux bras de la belle danseuse de l'Opéra de Paris, et l'opéra-comique, qui fait l'admiration de l'univers, consolent la France de la destruction de ses parlements et des nouveaux impôts, après huit ans de paix, il faut convenir que voilà des services essentiels qu'ils ont rendus au gouvernement. Mais lorsque ces impôts auront été perçus, les coffres du roi seront-ils remplis, et l'État libéré?

Vous me dites, monsieur, que votre flotte se prépare à voguer de Paris à Saint-Cloud : je vous donnerai nouvelles pour nouvelles. La mienne est venue d'Azof à Caffa. A Constantinople on est très affligé de la perte de la Crimée : pour les dissiper, il faudrait leur envoyer l'opéra-comique, et les marionnettes aux mutins de Pologne, au lieu de cette foule d'officiers français qu'on envoie s'y perdre (1). Ceux de mes troupes qui aiment le spectacle peuvent assister aux drames de M. Soumarokof (2) à Tobolsk, où il y a de fort bons acteurs.

Adieu, monsieur, combattons les méchants, qui ne veulent point rester en repos, et battons-les puisqu'ils le désirent. Aimez-moi, et portez-vous bien. CATERINE.

93. — DE VOLTAIRE.

17 septembre.

Madame, me trompé-je cette fois-ci? Une flotte tout entière de mes amis les Turcs réduite en cendres dans le port de Lemnos! le comte Alexis Orlof maître de cette île! c'est ce qu'on me mande de Venise (3). Ces nouvelles retentissent dans les échos des Alpes, et nous répétons les noms de votre majesté impériale et du comte Orlof. Il me semble que c'est à peu près dans le même temps qu'une autre flotte turque fut consumée dans cette mer, l'année passée; voilà un bel anniversaire. On voit bien que Lemnos était en effet l'île de Vulcain; ce dieu brûle vos ennemis.

Ah! Moustapha! Moustapha! Eh bien! votre hautesse se jouera-t-elle encore à mon impératrice? lui ordonnerez-vous de vider sans délai la Podolie? trouverez-vous fort impertinent qu'elle n'ait pas obéi aux ordres de votre Sublime-Porte? mettrez-vous encore ses ministres en prison? Voilà mon auguste souveraine en possession de votre Tartarie-Crimée, maîtresse de tous vos États au delà du Danube, maîtresse de toute votre mer Noire. Vous n'êtes point galant, Moustapha; vous deviez venir lui faire la cour, et baiser ses belles mains, au lieu de lui faire la guerre. Croyez-moi, demandez-lui très humblement pardon; c'est ce que vous avez de mieux à faire.

Savez-vous bien, monsieur Moustapha, que mon héroïne, occupée continuellement à vous battre, trouve encore le temps de m'écrire des lettres pleines d'esprit et de grâces? vous douteriez-vous, par hasard, de ce que signifient ces mots, *grâces* et *esprit?* Elle a daigné me mander du 22 juillet (2 auguste), qu'on lui aurait l'obligation d'une carte géographique de la Crimée; on n'en a jamais eu de passables jusqu'à présent; vous n'êtes pas géographes, vous autres Turcs; vous possédez un beau pays, mais vous ne le connaissez pas. Mon impératrice vous le fera connaître.

Savez-vous seulement où était le paradis terrestre? Moi, je le sais. Il est partout où est Catherine II; prosternez-vous avec moi à ses pieds.

Donné à Ferney, le 3 de la lune de Schéval.

94. — DE VOLTAIRE.

A Ferney. 2 octobre.

Seigneur Moustapha, je demande pardon à votre hautesse du dernier compliment que je vous ai fait sur votre flotte, prétendue brûlée par ces braves Orlof; ce qui est vraisemblable n'est pas toujours vrai. On m'avait mal informé; mais vous avez encore de plus fausses idées que je n'ai de fausses nouvelles.

Vous vous êtes plus lourdement trompé que moi, quand vous avez commencé cette guerre contre ma belle impératrice. Vous êtes bien payé d'avoir été un ignorant qui, du fond de votre sérail, ne saviez point à qui vous aviez affaire! Plus vous étiez ignorant, et plus vous étiez orgueilleux. C'est une grande leçon pour tous les rois. Il y a près de trois ans que je vous prédis malheur. Mes prédictions se sont accomplies, et, quant à votre flotte brûlée, ce qui est différé n'est pas perdu. Comptez sur MM. les comtes Orlof.

D'ailleurs il est bien plus agréable de vous prendre la Crimée que de vous brûler quelques vaisseaux. Ne soyez plus si glorieux, mon bon Moustapha. Il est vrai que mon impératrice vous donne une place dans son temple de Mémoire; mais vous y serez placé comme les rois vaincus l'étaient au Capitole.

On m'écrit que vous entendez enfin raison, et que vous demandez la paix. Je ne sais si vous êtes assez raisonnable pour faire cette démarche, et si on m'a trompé sur cette affaire comme sur votre flotte.

J'ignore encore s'il est vrai que vos troupes aient battu mon cher Ali-Bey, en Syrie (1). J'ai peur que ce petit succès ne vous enivre; mais, prenez-y garde, les Russes ne ressemblent pas aux Égyptiens; ils vous donnent sur les oreilles depuis trois ans, et vous les frotteront encore, si vous persistez à ne pas demander pardon à l'auguste Catherine. J'ai été très fâché que vous l'ayez forcée d'interrompre son beau code de lois, pour vous battre. Elle aurait mieux aimé être Thémis que Bellone; mais, grâce à vous, elle est montée au temple de la gloire par tous les chemins. Restez dans votre temple de l'orgueil et de l'oisiveté, et croyez que je serai toujours tout à vous. *L'ermite de Ferney.*

Je prends la liberté d'envoyer ma lettre à sa majesté impériale de Russie, qui ne manquera pas de vous la faire rendre.

95. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Pétersbourg, 6/17 octobre.

Monsieur, j'ai à vous fournir un petit supplément à l'article FANATISME, qui ne figurera pas mal aussi dans celui des CONTRADICTIONS, que j'ai lu avec la plus grande satisfaction dans le livre des *Questions sur l'Encyclopédie.* Voici de quoi il s'agit.

Il y a des maladies à Moscou : ce sont des fièvres pourprées, des fièvres malignes, des fièvres chaudes avec taches et sans taches, qui emportent beaucoup de monde, malgré toutes les précautions qu'on a prises (2). Le grand-maître comte Orlof m'a demandé en grâce d'y aller, pour voir sur les lieux quels seraient les arrangements les plus convenables à prendre pour arrêter ce mal. J'ai consenti à cette action si belle et si zélée de sa part, non sans sentir une vive peine sur le danger qu'il va courir (3).

A peine était-il en chemin depuis vingt-quatre heures, que le maréchal Soltikof m'écrivit la catastrophe suivante, qui s'est passée à Moscou du 15 au 16 septembre, vieux style.

L'archevêque de cette ville, nommé Ambroise, homme d'esprit et de mérite, ayant appris qu'il y avait depuis quelques jours une grande affluence de populace devant une image qu'on prétendait qui guérissait les malades (lesquels expiraient aux pieds de la sainte Vierge), et qu'on y portait beaucoup d'argent, envoya mettre son sceau sur cette caisse, pour l'employer ensuite à quelques œuvres pieuses; arrangement économique que chaque évêque est très en droit de faire dans son diocèse. Il est à supposer qu'il avait intention d'ôter cette image, comme cela s'est pratiqué plus d'une fois, et que ceci n'était qu'un préambule. Effectivement, cette foule de monde rassemblée dans un temps d'épidémie ne pouvait que l'augmenter. Mais voici ce qui arriva.

Une partie de cette populace se mit à crier : *L'archevêque veut voler le trésor de la sainte Vierge; il faut le tuer.* L'autre prit parti pour l'archevêque. Des paroles ils en vinrent aux coups. La police voulut les séparer, mais la police ordinaire n'y put suffire. Moscou est un monde, non une ville.

---

(1) Dumouriez, Choisy, Boufflers, etc. (G. A.)

(2) Né à Moscou en 1727, mort en 1778. Dans ses pièces, il prit surtout Voltaire pour modèle; mais presque tous ses sujets sont tirés de l'*Histoire de Russie.* (G. A.)

(3) Fausse nouvelle. Voyez la lettre suivante. (G. A.)

(1) Le soulèvement d'Ali-Bey avorta. (G. A.)

(2) Catherine veut dissimuler la nature de la maladie. C'était bien la peste qui avait passé du camp des Russes jusqu'au centre de l'empire. Elle régna pendant dix mois; neuf mille maisons furent atteintes; on en purifia sept mille, et les deux mille autres furent démolies. La dépense de la couronne monta à quatre cent mille roubles. (G. A.)

(3) Il faut reconnaître que Catherine n'exagère pas ici le mérite de son amant. La conduite d'Orlof à Moscou fut admirable. (G. A.)

Les plus furieux se mirent à courir vers le Krémelin ; ils enfoncèrent les portes du couvent où réside l'archevêque ; ils pillèrent ce couvent, s'enivrèrent dans les caves, où beaucoup de marchands tiennent leurs vins ; et n'ayant point trouvé celui qu'ils cherchaient, une partie s'en alla vers le couvent nommé Donskoi, d'où ils tirèrent ce respectable vieillard, qu'ils massacrèrent inhumainement ; l'autre resta à se battre, en partageant le butin.

Enfin le lieutenant-général Jérapkin arriva avec une trentaine de soldats, qui les obligèrent bien vite à se retirer. Les plus mutins furent pris (1). En vérité, ce fameux dix-huitième siècle a bien là de quoi se glorifier! nous voilà devenus bien sages! Mais ce n'est pas à vous qu'il faut parler sur cette matière : vous connaissez trop les hommes pour vous étonner des contradictions et des extravagances dont ils sont capables. Il suffit de lire vos *Questions sur l'Encyclopédie*, pour être persuadé de la profonde connaissance que vous avez de l'esprit et du cœur des humains.

Je vous dois mille remerciements, monsieur, de la mention que vous voulez bien faire de moi dans divers endroits de ce dictionnaire très utile et très agréable : je suis étonnée d'y trouver souvent mon nom, à la fin d'une page où je l'attendais le moins.

J'espère que vous aurez reçu, à l'heure qu'il est, la lettre de change pour le paiement des fabricants qui m'ont envoyé leurs montres.

La nouvelle du combat naval donné à Lemnos est fausse. Le comte Alexis Orlof était encore à Paros le 24 juillet, et la flotte turque n'ose montrer ses beaux yeux en deçà des Dardanelles. Votre lettre au sujet de ce combat est unique. Je sens, comme je le dois, les marques d'amitié qu'il vous plaît de me donner, et je vous ai les plus grandes obligations pour vos charmantes lettres.

J'ai trouvé, monsieur, dans les *Questions sur l'Encyclopédie*, si remplies de choses aussi excellentes que nouvelles, à l'article ÉCONOMIE PUBLIQUE, page 61 de la cinquième partie, ces paroles : « Donnez à la Sibérie et au Kamtschatka réunis, qui » font quatre fois l'étendue de l'Allemagne, un Cyrus pour » souverain, un Solon pour législateur, un duc de Sully, un » Colbert pour surintendant des finances, un duc de Choiseul » pour ministre de la guerre et de la paix, un Anson pour » amiral; ils y mourront de faim avec tout leur génie. »

Je vous abandonne tout le pays de la Sibérie et du Kamtschatka, qui est situé au delà du soixante-troisième degré ; en revanche, je plaide chez vous la cause de tout le terrain qui se trouve entre le soixante-troisième et le quarante-cinquième degré : il manque d'hommes en proportion de son étendue, de vins aussi. Non seulement il est cultivable, mais même très fertile. Les blés y viennent en si grande abondance, qu'outre la consommation des habitants, il y a des brasseries immenses d'eau-de-vie; et il en reste encore assez pour en mener par terre en hiver, et par les rivières en été, jusqu'à Archangel, d'où on l'envoie dans les pays étrangers. Et peut-être en a-t-on mangé dans plus d'un endroit (2), en disant que les blés ne mûrissent jamais en Sibérie.

Les animaux domestiques, le gibier, les poissons, se trouvent en grande abondance dans ces climats; et il y en a d'espèce excellente qu'on ignore dans les autres pays de l'Europe.

Généralement les productions de la nature, en Sibérie, sont d'une richesse extraordinaire : témoin la grande quantité de mines de fer, de cuivre, d'or et d'argent, les carrières d'agates, de toutes couleurs, de jaspe, de cristaux, de marbre, de talc, etc., etc., qu'on y trouve.

Il y a des districts entiers couverts de cèdres d'une épaisseur extraordinaire, aussi beaux que ceux du mont Liban, et des fruitiers sauvages de beaucoup d'espèces différentes.

Si vous êtes curieux, monsieur, de voir des productions de la Sibérie, je vous enverrai des collections de différentes espèces, qui ne sont communes qu'en Sibérie, et rares partout ailleurs. Mais une chose qui démontre, je pense, que le monde est un peu plus vieux que nos nourrices ne nous le disent, c'est qu'on trouve dans le nord de la Sibérie, à plusieurs toises sous terre, des ossements d'éléphants, qui depuis fort longtemps n'habitent plus ces contrées.

Les savants, plutôt que de convenir de l'antiquité de notre globe, ont dit que c'était de l'ivoire fossile; mais ils ont beau dire, les fossiles ne croissent point en forme d'éléphant très complet.

Ayant plaidé ainsi devant vous la cause de la Sibérie, je vous laisse le jugement du procès, et me retire, en vous réitérant les assurances de la plus haute considération, et de l'amitié et de l'estime la plus sincère. CATERINE.

(1) On les empala. (G. A.)
(2) En France, par exemple. (G. A.)

96. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 18 octobre.

Madame, je n'écris point par cette poste à Moustapha (1), permettez-moi de donner la préférence à votre majesté impériale ; il n'y a pas moyen de parler à ce gros cochon, quand on peut s'adresser à l'héroïne du siècle.

J'ai le cœur navré de voir qu'il y a de mes compatriotes parmi ces fous de confédérés. Nos Welches n'ont jamais été trop sages, mais du moins ils passaient pour galants ; et je ne sais rien de si grossier que de porter les armes contre vous. Cela est contre toutes les lois de la chevalerie. Il est bien honteux et bien fou qu'une trentaine de blancs-becs de mon pays aient l'impertinence de vous aller faire la guerre, tandis que deux cent mille Tartares quittent Moustapha pour vous servir. Ce sont les Tartares qui sont polis, et les Français sont devenus des Scythes. Daignez observer, madame, que je ne suis point Welche; je suis Suisse, et si j'étais plus jeune, je me ferais Russe.

Votre majesté impériale m'a bien consolé par sa lettre du 4 septembre ; elle a daigné m'apprendre le véritable état des affaires vers le Danube. La France, ma voisine, retentissait des plus fausses nouvelles; mais je reste toujours dans ma surprise que Moustapha ne demande point la paix. Est-ce qu'il aurait quelques succès contre mon cher Aly-Bey?

Ah! madame, qu'une paix glorieuse serait belle, après toutes vos victoires!

Tandis que vous avez la bonté de perdre quelques moments à lire le quatrième et le cinquième volume des *Questions*, le questionneur a fait partir le sixième et le septième; mais il a bien peur de ne pouvoir continuer. Il n'en peut plus, il est bien malade ; et voilà pourquoi il désirait que votre majesté allât bien vite à Constantinople, car assurément il n'a pas le temps d'attendre.

Ma colonie est à vos pieds ; je voudrais qu'elle pût envoyer des montres à la Chine, par vos caravanes ; mais elle est beaucoup plus glorieuse d'en avoir envoyé à Pétersbourg. Votre majesté impériale est trop bonne; je suis toujours étonné de tout ce que vous faites. Il me semble que le roi de Prusse en est tout aussi surpris et presque aussi aise que moi. Rien n'égale l'admiration pour votre personne, la reconnaissance, et le profond respect du vieux malade de Ferney.

97. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 2 novembre.

Madame, j'aime toujours mieux prendre la liberté d'écrire à mon héroïne qu'à Moustapha, qui n'est point du tout mon héros. J'aurais, à la vérité, beaucoup de plaisir à lui rire au nez, sur la belle reprise de Giurgi, ou Giorgiova, et sur la défaite totale de ce terrible Oginski (2).

J'ai bien peur qu'on n'ait trouvé quelques-uns de nos Welches parmi leurs prisonniers : *Que diable allaient-ils faire dans cette galère?*

Apparemment que votre majesté impériale avait donné le mot à mon cher Ali-Bey, pour qu'il reprît Damas et la sainte Jérusalem, pendant que votre majesté reprendrait Giorgiova. Si cette aventure de Damas est vraie, je n'ai plus d'inquiétude que pour le sérail de mon cher Moustapha. On me flatte que M. le comte Alexis Orlof est maître de Négrepont ; cela me donne des espérances pour Athènes, à laquelle je suis toujours attaché, en faveur de Sophocle, d'Euripide, de Ménandre, et du vieil Anacréon mon confrère, quoique les Athéniens soient devenus les plus pauvres poltrons du continent. Mais d'où vient que Raguse, l'ancienne Epidaure (à ce qu'on dit), laquelle appartint si longtemps à l'empire d'Orient, c'est-à-dire au vôtre, se met-elle sous la protection de l'empire d'Occident? Y a-t-il donc d'autre protection à présent que celle de mon héroïne? Que font les *savii grandi* de Venise? Pourquoi ne reprennent-ils pas le royaume de Minos pendant que les braves Orlof prennent le royaume de Philoclète? C'est qu'il n'y a actuellement rien de grand dans l'Europe que mon auguste Catherine II, à qui j'ai voué mes derniers soupirs.

J'étais bien malade, la nouvelle de Giorgiova m'a ressuscité pour quelque temps, et je respire encore avec le plus

(1) Voyez la lettre du 2 octobre. (G. A.)
(2) Patriote polonais, grand-maréchal de Lithuanie, qui, après avoir battu les Russes à Ianof et pris Minsk, fut mis en déroute complète à Stolowicz. (G. A.)

profond respect et la plus vive reconnaissance pour votre majesté impériale. *Le vieux malade de Ferney.*

98. — DE VOLTAIRE.

12 novembre.

Madame, les malheurs ne pouvaient arriver à votre majesté impériale ni par vos braves troupes, ni par votre sublime et sage administration; vous ne pouviez souffrir que par les fléaux qui ont de tout temps désolé la nature humaine. La maladie contagieuse qui afflige Moscou et ses environs est venue, dit-on, de vos victoires mêmes. On débite que cette contagion a été apportée par des dépouilles de quelques Turcs vers la mer Noire. Moustapha ne pouvait donner que la peste, dont son beau pays est toujours attaqué. C'était assurément une raison de plus pour tous les princes vos voisins de se joindre à vous, et d'exterminer sous vos auspices les deux grands fléaux de la terre, la peste et les Turcs. Je me souviens qu'en 1718 nous arrêtâmes la peste à Marseille; je ne doute pas que votre majesté impériale ne prenne encore de meilleures mesures que celles qui furent prises alors par notre gouvernement. L'air ne porte point cette contagion, le froid la diminue, et vos soins maternels la dissiperont; l'infâme négligence des Turcs augmenterait votre prévoyance, si quelque chose pouvait l'augmenter.

On parle d'une disette qui se fait sentir dans votre armée navale. Mais je ne le crois pas, puisque c'est un des braves comtes Orlof qui la commande. C'en serait trop que d'éprouver à la fois les trois faveurs dont le prophète Gad en donna une à choisir à votre petit prétendu confrère David, pour avoir fait le dénombrement de sa chétive province.

J'éprouve aussi des fléaux dans mes villages; le malheur se fourre dans les trous de souris, comme il marche la tête levée dans les grands empires. Ma colonie d'horlogers a essuyé des persécutions; mais je les ai tirés d'affaire à force d'argent, et j'espère toujours qu'ils pourront vous servir à établir un commerce utile entre vos États et la Chine. En vérité, j'aurais mieux aimé les faire travailler sur les bords du Volga que sur ceux du lac de Genève.

Chassez à jamais la peste et les Ottomans au delà du Danube; et recevez, madame, avec votre bonté ordinaire, le profond respect et l'attachement inviolable du vieil ermite de Ferney pour votre majesté impériale.

99. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 18 novembre.

Madame, je vois par la lettre dont votre majesté impériale m'honore du 6 octobre, vieux style, que vous êtes née pour instruire les hommes autant que pour les gouverner.

La populace sera difficilement instruite; mais tous ceux qui auront reçu une éducation seulement tolérable profiteront de plus en plus des lumières que vous répandez. Il est triste que l'archevêque de Moscou ait été le martyr de la *bonne Vierge;* les barbares imbéciles, superstitieux et ivrognes qui l'ont tué, méritent sans doute un châtiment qui fasse impression sur ces têtes de buffles. Je suis persuadé que, depuis la mort du fils de la *sainte Vierge*, il n'y a presque point eu de jour où quelqu'un n'ait été assassiné à son occasion; et à l'égard des assassins en front de bandière, dont le fils et la mère ont été le prétexte, ils sont en grand nombre et trop connus. Le meurtre de l'archevêque est bien punissable; je trouve celui du chevalier de La Barre plus horrible, parce qu'il a été commis de sang-froid par des hommes qui devaient avoir du sens commun et de l'humanité.

Je rends grâces à la nature de ce que la maladie épidémique de Moscou n'est point la peste. Ce mot effrayait nos pays méridionaux. Chacun débitait des contes funestes. Les mensonges imprimés qui courent tous les jours sur votre empire font bien voir comment l'histoire était écrite autrefois. Si le roi d'Egypte avait perdu une douzaine de chevaux, on disait que l'*Ange exterminateur* était venu tuer tous les quadrupèdes du pays.

M. le grand-maître Orlof est un ange *consolateur*, il a fait une action héroïque. Je conçois qu'elle a dû bien émouvoir votre cœur, partagé entre la crainte et l'admiration; mais vous devez être moins surprise qu'une autre : les grandes actions sont de votre compétence. Je remercie votre majesté impériale de tout ce qu'elle daigne m'apprendre sur la Sibérie méridionale; elle m'en dit plus en six lignes que l'abbé Chappe dans un *in-folio*. Si vous le permettez, cela entrera dans un supplément aux *Questions*, qu'on prépare à présent au mont Krapack (1). J'avoue que je suis fort étonné des squelettes d'éléphants trouvés dans le nord de la Sibérie. Je crois difficilement à l'ivoire fossile, et j'ai aussi beaucoup de peine à croire à de véritables dents d'éléphants enterrés trente pieds sous les glaces; mais je crois la nature capable de tout, et il se pourrait bien faire (en expliquant les choses respectueusement) que l'Adam des Hébreux, connu jadis d'eux seuls, fût de très fraîche date : six mille ans sont en effet bien peu de chose.

Votre majesté, qui m'a déjà donné tant de marques de bonté, veut m'envoyer quelques productions de la Sibérie. J'oserais lui demander de la graine de ces beaux cèdres, qui n'ont pas de peine à surpasser ceux du Liban, car le Liban n'en a presque plus; je les planterais dans mon ermitage, où il fait quelquefois presque aussi froid qu'en Sibérie. Je sais bien que je ne les verrai pas croître; mais la postérité les verra, et elle dira : Voilà les bienfaits de celle qui érigea le temple de Mémoire.

Les artistes de Ferney ont reçu l'argent que votre majesté a eu la bonté de leur envoyer. Ils sont à vos pieds comme moi. Je ne me souvenais pas de vous avoir parlé d'une pendule; mais si vous en voulez, vous en aurez incessamment : votre majesté n'aurait qu'à fixer le prix, je lui réponds qu'elle serait bien servie, et à bon compte. Ce n'est peut-être pas le temps de proposer un commerce de pendules et de montres avec la Chine; mais votre universalité fait tout à la fois. C'est là, selon mon avis, la vraie grandeur, la vraie puissance.

Les Génevois ont bien établi un petit commerce de montres à Kanton; votre majesté pourrait en établir un dans l'endroit où les Russes commercent avec les Chinois. Un homme de confiance pourrait envoyer de Pétersbourg à Ferney les ordres auxquels on se conformerait; mais j'ai bien peur que ce plan ne tienne un peu de la proposition des chars de guerre de Cyrus (2). Vous avez très bien battu les Turcs sans le secours de ces beaux chars de guerre à la nouvelle mode.

Je me flatte qu'à présent le comte Alexis Orlof leur a pris le Négrepont sans aucun char : il ne vous faut que des chars de triomphe. Je me mets de loin derrière eux, et je crie *Io trionfo* d'une voix très faible et très cassée, mais qui part d'un cœur pénétré de tout ce que votre majesté impériale peut inspirer à l'ermite, etc.

100. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Pétersbourg, 18/29 novembre.

Monsieur, pour faire tenir votre lettre au seigneur Moustapha (3), le maréchal Romanzof a envoyé, le mois passé, le général-major Veismann au delà du Danube. Après avoir fait sauter en l'air deux petits forts qui barraient son chemin, il a marché vers Balada, où le grand-visir était campé; il a pris cette place, a battu les troupes du visir, s'est emparé du canon fondu l'an passé par M. Tott à Constantinople; ensuite il est entré poliment dans le camp du visir pour le voir et lui parler, mais il ne l'y a pas trouvé.

Nos troupes légères se sont portées jusqu'au mont Hémus, sans rencontrer à qui s'adresser. Alors M. Veismann, croyant sa commission achevée, retourna vers Isacki, qu'il rasa. Pendant ce temps-là, un autre général-major a pris les forts de Matelina et de Girsova; et le lieutenant-général Essen s'amusait à battre quarante mille Turcs, commandés par Moussou-Ouglou, ci-devant visir, qui s'était avancé en Valachie.

Après la défaite de Moussou, Giurgi fut repris. Les deux rives du Danube, depuis cet endroit jusqu'à la mer Noire, sont présentement nettoyées de Turcs, comme une maison hollandaise l'est de la poussière. Tout ceci s'est passé du 20 au 27 octobre, vieux style.

Consolez vous, monsieur, votre cher Ali-Bey est maître de Damas. Mais quelle honte pour vos compatriotes, pour cette noblesse française si remplie d'honneur, de courage, et de générosité, de se trouver parmi les bandits de Pologne, qui font serment, devant des images miraculeuses, d'assassiner leur roi (4), quand ils ne savent pas combattre! Si après ce coup M. de Vioménil et ses compagnons ne quittent pas ces gens-là, que faudra-t-il penser?

(1) Voltaire publia en effet un *Supplément aux questions sur l'Encyclopédie*, mais il n'y est traité nulle part de la Sibérie. (G. A.)

(2) On avait publié en juillet, dans le *Mercure*, des *Lettres de Brutus sur les chars anciens et modernes*, et Voltaire avait lui-même proposé à Catherine l'emploi de chars semblables. Voyez plus haut. (G. A.)

(3) Voyez la lettre de Voltaire du 2 octobre. (G. A.)

(4) L'enlèvement du roi de Pologne avait été tenté par les confédérés le 3 novembre. Les Russes prétendaient que les patriotes avaient fait serment de l'amener à Czentochowa, mort ou vif. (G. A.)

Nous avons ici présentement le halga sultan, frère du kan indépendant de la Crimée, par la grâce de Dieu et des armes de la Russie : c'est un jeune homme de vingt-cinq ans, plein d'esprit et du désir de s'instruire.

J'ai à vous dire que les maladies à Moscou sont réduites, par les soins infatigables du comte Orlof, à un dixième de ce qu'elles étaient. Ses frères ont fait le diable à quatre dans l'Archipel : ils ont partagé leur flotte en deux : l'aîné a fait plusieurs descentes depuis le cap Matapan jusqu'à Lemnos, a enlevé à l'ennemi des magasins et des bâtiments, et a détruit ce qu'il n'a pu emporter ; le cadet en a fait autant sur les côtes d'Asie et d'Afrique ; mais sa maladie, très sérieuse, l'a obligé de revenir à Livourne.

Si ces nouvelles, monsieur, peuvent vous rendre la santé, elles auront un nouveau mérite à mes yeux, parce qu'on ne saurait s'intéresser plus vivement que je le fais à tout ce qui vous regarde.

Dites-moi, je vous prie, si l'édition de l'*Encyclopédie* qu'on fait à Genève est avouée par les auteurs de la première; les éditeurs nouveaux m'ont demandé des mémoires sur la Russie pour les y insérer. CATERINE.

101. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 3 décembre.

Madame, voilà, sans doute une belle action que les confédérés ont faite. Je ne doute pas que le révérend père Ravaillac et le révérend père Poignardini n'aient été les confesseurs de ces messieurs, et qu'ils ne les aient munis du pain des forts, comme le dit le révérend père Strada, en parlant du bienheureux Balthasar Gérard, assassin du prince d'Orange. Du moins votre pauvre archevêque de Moscou n'a été tué que par des gueux ivres, par une populace effrénée que la raison ne peut jamais gouverner, et qu'il faut emmuseler comme des ours; mais le roi de Pologne a été trahi, assailli, frappé par des gentilshommes qui parlent latin, qui lui avaient juré obéissance.

On dit qu'on a imprimé (1) dans les Etats de votre majesté impériale une relation de cette conspiration étonnante. Oserais-je vous supplier de daigner m'en faire parvenir un exemplaire? Il pourrait me servir en temps et lieu, supposé que j'aie encore quelque temps à vivre. J'avoue que j'ai la faiblesse d'aimer la vie, quand ce ne serait que pour voir l'estampe de votre temple de Mémoire, et celle de votre statue érigée vis-à-vis celle de Pierre-le-Grand.

Nous sommes inondés de tant de nouvelles que je n'en crois aucune. La renommée est une déesse qui n'acquiert le sens commun qu'avec le temps; encore même ne l'acquiert-elle pas toujours. L'histoire la plus vraie est mêlée de mensonges comme l'or dans la mine est souillé par des métaux étrangers; mais les grandes actions, les grands monuments, restent à la postérité. La gloire se dégage des lambeaux dont on la couvre, et paraît à la fin dans toute sa splendeur. Heureux l'écrivain qui donnera dans un siècle l'histoire de Catherine II!

Nous avons toujours dans notre voisinage un comte Orlof (2), en Suisse, avec sa famille, tandis que les autres vous servent sur terre et sur mer. M. Polianski nous fait l'honneur de venir quelquefois à Ferney; il nous enchante par tout ce qu'il nous dit de la magnificence de votre cour, de votre affabilité, de votre travail assidu, de la multiplicité des grandes choses que vous faites en vous jouant. Enfin il me met au désespoir d'avoir près de quatre-vingts ans, et de ne pouvoir être témoin de tout cela. M. Polianski a un désir extrême de voir l'Italie, où il apprendrait plus à servir votre majesté impériale que dans le voisinage de la Suisse et de Genève; il attend sur cela vos ordres et vos bontés depuis longtemps. C'est un très bon esprit et un très bon homme, dont le cœur est véritablement attaché à votre majesté.

Nous voici dans un temps, madame, où il n'y a pas moyen de prendre de nouvelles provinces à mon cher ami Moustapha. J'en suis fâché; mais je le prie d'attendre au printemps.

Je renouvelle mes vœux pour la constante prospérité de vos armes, pour votre santé, pour votre gloire, pour vos plaisirs. Je me mets aux pieds de votre majesté impériale avec la plus sensible reconnaissance et le plus profond respect. *Le vieux malade de Ferney.*

(1) C'était faux. (G. A.)

(2) Théodore Orlof. Il n'alla pas voir Voltaire à Ferney. Voyez plus loin la lettre de Catherine du 10 février. (G. A.)

102. — DE L'IMPÉRATRICE.

Ce 3/14 décembre.

Monsieur, je viens de recevoir votre lettre du 18 novembre. Grâce aux arrangements pris par le comte Orlof à Moscou, il n'y avait, le 28 de ce même mois, que deux personnes de mortes, dans cette ville, de la contagion dont vos pays méridionaux ont si grand effroi, et avec raison. Mais il y a encore des malades; les médecins assurent que les deux tiers en réchapperont. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'aucune personne de qualité n'en a été attaquée, et qu'il est mort plus de femmes que d'hommes. Dans les corps disséqués, on a trouvé que le sang s'était réfugié dans le cœur et les poumons, qu'il n'y en avait pas une goutte dans les veines, que tous les remèdes étaient mortels, hors ceux qui provoquaient la sueur.

Je vous enverrai incessamment des noix de cèdre de Sibérie; j'ai fait écrire au gouverneur de m'en envoyer de toutes fraîches. Vous les aurez vers le printemps.

Les contes de l'abbé Chappe ne méritent guère de croyance. Je ne l'ai jamais vu; et cependant il prétend dans son livre avoir mesuré, dit-on, des bouts de bougie dans ma chambre, où il n'a jamais mis le pied. Ceci est un fait.

Votre lettre me tire d'inquiétude au sujet de l'argent des montres, puisque enfin il est arrivé. Pour ce qui regarde le commerce des montres à la Chine, je crois qu'il ne serait pas impossible d'y parvenir en s'adressant à quelque comptoir d'ici, qui trouvera bien le moyen de les faire parvenir à la frontière de la Chine : car, quoi qu'en disent certains écrivains, la couronne ne fait plus ce commerce.

Les tableaux que j'ai fait acheter en Hollande, de la collection de Braamcamp, ont tous péri sur les côtes de Finlande. Il faudra s'en passer. J'ai eu du guignon cette année; en pareil cas, il n'y a d'autre ressource que de s'en consoler.

Je vous ai mandé les nouvelles que j'ai reçues de mes armées de terre et de mer : il ne me reste donc en ce moment, monsieur, que de vous renouveler tous les sentiments que vous me connaissez. CATERINE.

103. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 16 décembre.

Madame, j'importune votre majesté impériale de mes félicitations et de mes battements de mains : on n'a jamais fait avec elle. Une ville n'est pas plutôt prise, qu'une autre est rendue. A peine les Turcs sont-ils battus sur la rive gauche du Danube, qu'ils sont défaits sur la rive droite ; si on leur prend cent canons à Giorgiova, on leur en prend cent cinquante dans une bataille. Voilà du moins ce qu'on me dit, et ce qui me comble de joie.

J'espère, par dessus tout cela, que l'attentat des confédérés sera pour vous un nouveau sujet de gloire.

Votre majesté me permettrait-elle de joindre à ce petit billet une requête de mes colons? Vous vous souvenez que vous trouvâtes dans leurs caisses plus de montres qu'ils n'en avaient spécifié dans leurs factures. Les artistes qui, par l'oubli de leur facture, n'ont pas été compris dans le paiement ordonné par votre majesté, se jettent à vos pieds; ce sont des gens dont toute la fortune est dans leurs doigts. Il ne s'agit que de deux cent quarante-sept roubles, à ce que je crois.

Il y a un de mes artistes qui fait des montres en bagues, à répétition, à secondes, quart et demi-quart, et à carillon. C'est un prodige bien singulier; mais ces bagatelles difficiles ne sont pas dignes de l'héroïne qui venge l'Europe de l'insolence des Turcs, malgré une partie de l'Europe.

Le roi de Prusse s'est amusé à faire un poëme épique contre les confédérés (1). Je crois que M. l'abbé d'Oliva (2) paiera les frais de l'impression.

Que votre majesté impériale daigne agréer le profond respect, l'attachement, l'admiration, la reconnaissance du vieux malade de Ferney.

104. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 1er janvier 1772.

Madame, je souhaite à votre majesté impériale, pour l'année 1772, non pas augmentation de gloire, car il n'y a plus

(1) La *Pologniade*. (G. A.)

(2) Le couvent d'Oliva échut en effet à la Prusse lorsqu'on fit le partage de la Pologne. (G. A.)

moyen, mais augmentation de croquignoles sur le nez de Moustapha et de ses visirs, quelques victoires nouvelles, votre quartier-général à Andrinople, et la paix.

La lettre de votre majesté impériale, du 18 novembre, vieux style, peut me faire vivre encore pour le moins cette année bissextile. Si vous aviez pris la mode des anciens Romains, en tout, vos lettres seraient toujours farcies de lauriers. Je voudrais que le frère du nouveau Thoas de la Tauride (1) pût voyager dans nos climats, et que je pusse l'entendre. Je serais bien charmé d'apprendre à nos Welches qu'il y a un bel esprit dans le pays où Iphigénie égorgeait, en qualité de religieuse, tous les étrangers en l'honneur d'une vilaine statue de bois, toute semblable à Notre-Dame miraculeuse de Czenstokova.

Je ne sais encore, madame, si c'était la vraie peste qui s'était emparée de Moscou; mais elle est dans notre voisinage. Elle a envoyé devant Dieu cinq cent cinquante personnes à Crémone en un jour, à ce que dit la renommée. Pour peu qu'elle ait duré huit jours, il n'y a plus personne dans cette ville. On prétend qu'elle est venue de la foire de Sinigaglia, pays appartenant à mon saint-père le pape, sur la côte de la mer Adriatique. Les papes ne pouvant plus détrôner les princes leur envoient ce fléau de Dieu pour les amener à résipiscence. Mais la peste étant venue par le voisinage de Notre-Dame de Lorette, elle pourra bien passer par Rome. Il serait triste que le grand inquisiteur et le sacré collége eussent le charbon.

Le fait est que Genève, ma voisine, tremble de tout son cœur, attendu qu'elle a plus de commerce avec Crémone qu'avec Rome; mais sûrement les processions des catholiques auront purifié l'air avant que la peste vienne à Ferney, qui est tout au beau milieu des hérétiques.

Une autre peste est celle des confédérés de Pologne; je me flatte que votre majesté impériale les guérira de leur maladie contagieuse. Nos chevaliers welches, qui ont été porter leur inquiétude et leur curiosité chez les Sarmates, doivent mourir de faim s'ils ne meurent pas du charbon. Voilà une plaisante croisade qu'ils ont été faire. Cela ne servira pas à faire valoir la prudence et la galanterie de ma chère nation.

Votre majesté me demande si les auteurs de l'*Encyclopédie* avouent l'édition de Genève : ils la souffrent, mais ils n'en sont pas les maîtres. Elle devait se faire à Paris; notre inquisition ne l'a pas permis. Les libraires de Paris se sont associés avec ceux de Genève pour cet ouvrage, qui ne sera fait de plusieurs années. Ils en sont les maîtres, et ils font travailler des auteurs à tant la feuille, comme je fais travailler mes manœuvres dans mon jardin, à tant la toise. Ils ont fait écrire à M. le prince de Gallitzin à La Haye, et lui ont demandé sa protection pour obtenir des suppléments; ils ont raison, les articles de Russie donneront du lustre à leur édition, en dépit des canons fondus par M. de Tott. Ce M. de Tott, au reste, est un homme de beaucoup d'esprit; c'est dommage qu'il ait pris le parti de Moustapha.

Je suis fâché qu'Ali-Bey, le prince Héraclius, le prince Alexandre, ne connaissent point les fêtes de nos remparts (2), nos admirables opéras-comiques, notre fax-hall perfectionné (3), et qu'ils ne sachent pas danser le menuet proprement.

Je me mets aux pieds de votre majesté impériale pour l'année 1772, dont je compte voir le premier jour, car elle commence aujourd'hui, et personne n'est sûr du second.

Votre admirateur et votre très humble et très passionné serviteur. *Le vieux malade de Ferney.*

La peste de Crémone vient de cesser; on dit que ce n'est rien; peut-être demain recommencera-t-elle.

105. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 14 janvier.

Madame, quoi! votre âme, partagée entre la Crimée, la Moldavie, la Valachie, la Pologne, la Bulgarie, occupée à rosser le grave Moustapha, et à faire occuper une douzaine d'îles dans l'Archipel par vos Argonautes, daigne s'abaisser jusqu'à être en peine si les horlogers de mon village ont reçu l'argent de leurs montres? Vous êtes comme Tamerlan qui, le jour de la bataille d'Ancyre, ne put s'endormir jusqu'à ce que son nain eût soupé.

J'ai mandé cependant à votre majesté impériale qu'ils avaient tous été très bien payés, excepté trois ou quatre pauvres diables dont on avait oublié la facture. Ma lettre est du mois de novembre. Je me flatte qu'elle n'a pas été interceptée par M. Pulawski (1); en tout cas, il aura vu qu'une impératrice qui entre dans les plus petits détails comme dans les plus grands est une personne qui mérite quelque considération et quelque ménagement.

Je me souviens même de vous avoir proposé, dans une de mes lettres, un commerce de montres avec le roi de la Chine, ce qui serait plus convenable qu'un commerce de vers, tout grand poëte qu'il est.

Le roi de Prusse, qui a fait un poëme contre les confédérés, et qui fait assurément mieux des vers que tous les Chinois ensemble, peut lui envoyer ses écrits, mais moi je ne lui enverrai que des montres.

J'avouerai même que, malgré la guerre, mon village a fait partir des caisses de montres pour Constantinople; ainsi me voilà en correspondance à la fois avec les battants et les battus.

Je ne sais pas encore si Moustapha a acheté de nos montres : mais je sais qu'il n'a pas trouvé avec vous l'heure du berger, et que vous lui faites passer de très mauvais quarts d'heure. On dit qu'il a fait pendre un évêque grec qui avait pris votre parti. Je vous recommande le mufti à la première occasion.

Permettez-moi de dire à votre majesté que vous êtes incompréhensible. A peine la mer Baltique a-t-elle englouti pour soixante mille écus de tableaux que vous faisiez venir pour vous de la Hollande, que vous en faites venir de France pour quatre cent cinquante mille livres. Vous achetez encore mille raretés en Italie. Mais, en conscience, où prenez-vous tout cet argent? Est-ce que vous auriez pillé le trésor de Moustapha, sans que les gazettes en eussent parlé? Nos Français sont en pleine paix, et nous n'avons pas le sou. Dieu nous préserve de la guerre! Il y a quatre ans qu'on recommande à nos charités les soldats et les officiers français pris par les troupes de l'empereur de Maroc. Il y a un an qu'une petite frégate du roi, établie sur le lac de Genève, à quatre pas de mon village (2), fut confisquée pour dettes, dans un port de Savoie : je sauvai l'honneur de notre marine en rachetant la frégate; le ministère ne me l'a point payée. Si vous avez le courage de Thomyris, il faut que je vous soupçonne d'avoir les trésors de Crésus, supposé pourtant que Crésus fût aussi riche qu'on le dit; car je me défie toujours des exagérations de l'antiquité, à commencer par Salomon, qui possédait environ six milliards de roubles, et qui n'avait pas d'ouvriers chez lui pour bâtir son temple de bois.

Je n'ai pas répondu sur-le-champ aux deux dernières lettres dont votre majesté impériale m'a honoré, parce que les neiges dont je suis entouré me tuent. Voilà pourquoi je voulais m'établir sur quelque côte méridionale du Bosphore de Thrace; mais vous n'avez pas voulu encore aller jusque-là, et j'en suis bien fâché.

Je me mets à vos pieds; permettez-moi de les baiser en toute humilité, et même vos mains, qu'on dit que vous avez les plus belles du monde. C'est à Moustapha de venir les baiser avec autant d'humilité que moi. *Le vieux malade de Ferney.*

106. — DE L'IMPÉRATRICE.

Le 30 janvier/10 février.

Monsieur, vous me demandez un exemplaire imprimé de l'attentat des révérends pères poignardinis confédérés pour l'amour de Dieu; mais il n'y a point eu de relation de cette détestable scène imprimée ici. J'ai ordonné de remettre à M. Polianski, votre protégé, l'argent pour son voyage d'Italie; j'espère qu'il l'aura reçu à l'heure qu'il est, de même que vos colons, auxquels j'ai dit d'envoyer deux cent quarante-sept roubles qui manquent au compte qui leur a été payé ci-devant.

Dans une de vos lettres vous me souhaitez, entre autres belles choses que votre amitié pour moi vous inspire, une augmentation de plaisirs : je vais vous parler d'une sorte de plaisir bien intéressant pour moi, et sur lequel je vous prie de me donner vos conseils.

Vous savez, car rien ne vous échappe, que cinq cents demoiselles sont élevées dans une maison ci-devant destinée à trois cents épouses de notre Seigneur. Ces demoiselles, je dois l'avouer, surpassent notre attente : elles font des progrès étonnants, et tout le monde convient qu'elles deviennent aussi aimables qu'elles sont remplies de connaissances utiles

(1) Le frère du kan de la Crimée. Voyez la lettre de Catherine du 18/29 novembre. (G. A.)
(2) C'est-à-dire des boulevards de Paris. (G. A.)
(3) Ou Vaux-hall. Voltaire veut parler ici du *Colysée*, fameuse salle de fêtes ouverte à Paris depuis le mois de mai 1771. (G. A.)

(1) Casimir Pulawski, qui avait pris part à l'enlèvement de Stanislas Poniatowski. (G. A.)
(2) A Versoy. (G. A.)

à la société. Elles sont de mœurs irréprochables, sans avoir cependant l'austérité minutieuse des recluses. Depuis deux hivers on a commencé à leur faire jouer des tragédies et des comédies; elles s'en acquittent mieux que ceux qui en font profession ici : mais j'avoue qu'il n'y a que très peu de pièces qui leur conviennent, parce que leurs supérieures veulent éviter de leur en faire jouer qui remuassent trop tôt les passions. Il y a trop d'amour, dit-on, dans la plupart des pièces françaises, et les meilleurs auteurs même ont été souvent gênés par ce goût ou caractère national. En faire composer, cela est impossible; ce ne sont pas là des ouvrages de commande, c'est le fruit du génie. Des pièces mauvaises et insipides nous gâteraient le goût. Comment faire donc? je n'en sais rien, et j'ai recours à vous. Faut-il ne choisir que des scènes? mais cela est beaucoup moins intéressant, à mon avis, que des pièces suivies.

Personne ne saurait mieux en juger que vous, monsieur; aidez-moi, je vous prie, de vos conseils.

J'allais finir cette lettre, lorsque je reçois la vôtre du 14 janvier. Je vois à regret que je n'ai point répondu à quatre de vos lettres : cette dernière est écrite avec tant de vivacité et de chaleur, qu'il semble que chaque nouvelle année vous rajeunit. Je fais des vœux pour que votre santé se rétablisse dans le cours de celle-ci.

Plusieurs de nos officiers, que vous avez eu la complaisance d'admettre à Ferney, sont revenus enchantés et de vous, et de l'accueil que vous leur avez fait. En vérité, monsieur, vous me donnez des preuves bien sensibles de votre amitié; vous l'étendez jusqu'à nos jeunes gens, avides de vous voir et de vous entendre : je crains qu'ils n'abusent de votre complaisance. Vous direz peut-être que je ne sais ce que je veux et ce que je dis, et que le comte Théodore Orlof a été à Genève sans entrer à Ferney; mais j'ai bien grondé le comte Théodore de n'être point allé vous voir, au lieu de passer quatorze heures à Genève : et, s'il faut tout dire, c'est une mauvaise honte qui l'a retenu. Il prétend qu'il ne s'explique pas en français avec assez de facilité. A cela je lui ai répondu qu'un des principaux mobiles de la bataille de Tchesme était dispensé de savoir exactement la grammaire française, et que l'intérêt que M. de Voltaire veut bien prendre à tout ce qui regarde la Russie, et l'amitié qu'il me marque, me fait supposer que peut-être il n'aurait point eu de regret (quoiqu'il n'aime pas le carnage) d'entendre les détails de la prise de la Morée, et des deux journées mémorables des 24 et 26 juin 1770, de la bouche même d'un officier-général aussi aimable qu'il est brave; et qu'il lui aurait pardonné de ne pas s'expliquer exactement dans une langue étrangère que bien des naturels commencent à ignorer, s'il en faut juger par tant d'ouvrages insipides et mal écrits qu'on imprime tous les jours.

Vous vous étonnez de mes emplettes de tableaux : je ferais mieux peut-être d'en acheter moins, mais des occasions perdues ne se retrouvent plus. Mes deniers d'ailleurs ne sont pas confondus avec ceux de l'Etat; et avec de l'ordre on vient à bout de bien des choses. Je parle par expérience.

Je m'aperçois que ma lettre devient trop longue. Je finis en vous priant de me continuer votre amitié, et d'être persuadé que, si la paix n'a point lieu, je ferai tout mon possible pour vous donner le plaisir de voir Moustapha encore mieux accommodé qu'il ne l'a été ci-devant. J'espère que tous les bons chrétiens s'en réjouiront avec nous, et que, de façon ou d'autre, ceux qui ne le sont point se rangeront à la raison, par des démonstrations aussi convaincantes que deux et deux font quatre.

107. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 12 février.

Madame, j'ai peur que votre majesté impériale ne soit bien lasse des lettres d'un vieux raisonneur suisse, qui ne peut vous servir à rien, qui n'a pour vous qu'un zèle inutile, qui déteste cordialement Moustapha, qui n'aime point du tout les confédérés polaques, et qui se borne à crier, dans son désert, aux truites du lac de Genève : Chantons Catherine II.

Il m'est tombé entre les mains une petite pièce de vers d'un jeune Courlandais ou Courlandois qui est venu dans mon ermitage, et que j'aime beaucoup, parce qu'il pense comme moi. Il m'a dit qu'il n'osait pas mettre à vos pieds ce rogaton, mais que, puisque j'avais la hardiesse de vous ennuyer quelquefois en prose, il ne m'en coûterait pas davantage d'ennuyer votre majesté impériale en vers.

Je cède donc à l'empressement qu'a ce bon Courlandais de vous faire bâiller; vous recevrez son ode (1) au milieu de cent paquets qui vous arriveront de la Valachie, des îles de l'Archipel, d'Archangel, et de l'Italie; mais les vers ne veulent être lus que quand on n'a rien à faire; et je ne pense pas que ce soit jamais le cas de votre majesté.

Après tout, elle ne doit pas être surprise qu'un Courlandais fasse des vers, puisque le roi de Prusse et l'empereur de la Chine en font tous les jours. Il est vrai que les vers de l'empereur de la Chine ne sont pas sur les confédérés, mais c'est aux confédérés que le roi de Prusse et mon Courlandais s'adressent.

Au reste, madame, nos nouvellistes disent que, voyant enfin qu'il ne paraissait aucun Godefroi de Bouillon, aucun Renaud, aucun Tancrède pour seconder vos héros, et que personne ne voulait gagner des indulgences plénières en allant reprendre Jérusalem, vous vous amusez à négocier une trêve avec ces vilains Turcs. Tout ce que vous ferez sera bien fait; mais je voudrais qu'ils fussent tous au fond de la mer Egée.

Je ne vous parle point des autres nouvelles qu'on débite; elles me déplairaient beaucoup si elles étaient vraies; mais je ne crois point à cette bavarde qu'on appelle la *Renommée*, je ne crois qu'à la gloire; elle est toujours auprès de vous: elle sait de quoi il s'agit, elle bâtit le temple de Mémoire à Pétersbourg, et je l'encense du fond de ma chaumière.

Je me mets aux pieds de la déesse et de la fondatrice du temple, avec la reconnaissance, le profond respect, et l'attachement que mon cœur lui doit.

(1) On n'a pas cette ode qui est de Voltaire. (G. A.)

108. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 6 mars.

Madame, j'ai été sur le point de délivrer pour jamais votre majesté impériale de l'ennui de mes inutiles lettres : et tandis que le roi de Prusse achevait son poëme contre les confédérés, tandis qu'un de nos Français (1) entrait, dit-on, par un trou, comme un blaireau, dans Cracovie, tandis que Moustapha s'obstinait à se faire battre, et que l'aventure de Copenhague (2) étonnait toute l'Europe, je me mourais tout doucement dans mon ermitage, et je partais pour aller saluer ce Pierre-le-Grand, qui prépara tous les prodiges que vous faites, et qui ne se doutait pas qu'ils dussent aller si loin.

Permettez qu'en recouvrant ma faible santé, pour un temps bien court, je mette à vos pieds mes respects et mes chagrins. Ces chagrins sont que des gens de ma nation s'avisent d'aller combattre chez des Sarmates contre un roi légitimement élu, plein de vertu, de sagesse, et de bonté, avec lequel ils n'ont rien à démêler, et qui ne les connaît pas. Cela me paraît le comble de l'absurdité, du ridicule et de l'injustice.

Mon autre chagrin, c'est que les Grecs soient indignes de la liberté, qu'ils auraient recouvrée s'ils avaient eu le courage de vous seconder. Je ne veux plus lire ni Sophocle, ni Homère, ni Démosthène. Je détesterais jusqu'à la religion grecque, si votre majesté impériale n'était pas à la tête de cette Eglise.

Je vois bien, madame, que vous n'êtes pas iconoclaste, puisque vous achetez tant de tableaux, tandis que Moustapha n'en a pas un. Il y a dans le monde un portrait que je préfère à toute la collection des tableaux dont vous allez embellir votre palais; je l'ai mis sur ma poitrine lorsque j'ai cru mourir, et j'imagine que ce topique m'a conservé un peu de vie. J'emploie le peu qui m'en reste à gémir sur la Pologne, à faire des vœux pour Ali-Bey, à dire des injures à Moustapha, à vous souhaiter une longue file de prospérités, tous les plaisirs possibles, et tous les lauriers, dont vous avez déjà une collection plus grande que celle de vos tableaux.

Que votre majesté impériale daigne agréer, avec sa bonté ordinaire, le profond respect, l'attachement et les bavarderies de l'ermite du mont Jura.

J'apprends, dans le moment, que mes horlogers de Ferney ont eu la hardiesse d'écrire à votre majesté; je ne doute pas qu'elle ne pardonne à la liberté qu'ils ont prise de la remercier.

109. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 12 mars.

Madame la lettre de votre majesté impériale, du 30 janvier vieux style, bien ou mal datée, semble m'avoir ranimé, comme vos lettres à vos généraux d'armée semblent devoir faire tomber Moustapha en faiblesse.

(1) Choisy, qui commandait alors les volontaires français en Pologne. Il avait remplacé Dumouriez. (G. A.)

(2) Le ministre Struensée accusé d'adultère avec la reine, et mis en arrestation le 17 janvier. (G. A.)

L'article de vos cinq cents demoiselles m'intéresse infiniment. Notre Saint-Cyr n'en a pas deux cent cinquante. Je ne sais si vous leur faites jouer des tragédies; tout ce que je sais, c'est que la déclamation, soit tragique, soit comique, me paraît une éducation excellente, qui donne de la grâce à l'esprit et au corps, qui forme la voix, le maintien, et le goût; on retient cent passages qu'on cite ensuite à propos; cela répand des agréments dans la société, cela fait tous les biens du monde.

Il est vrai que toutes nos pièces roulent sur l'amour : c'est une passion pour laquelle j'ai le plus profond respect; mais je pense, comme votre majesté, qu'il ne faut pas qu'elle se développe de très bonne heure. On pourrait, ce me semble, retrancher de quelques comédies choisies les morceaux les plus dangereux pour de jeunes cœurs, en laissant subsister l'intérêt de la pièce; il n'y aurait peut-être pas vingt vers à changer dans le *Misanthrope*, et pas quarante lignes dans l'*Avare*.

Si ces demoiselles jouent des tragédies, un jeune homme de mes amis en a fait une (1) depuis peu, dans laquelle on ne peut pas dire que l'amour joue un rôle : ce sont deux espèces de Tartares qui se regardent plutôt comme époux que comme amants; je l'enverrai à votre majesté impériale dès qu'elle sera imprimée. Si elle juge qu'on puisse former un théâtre de nos meilleurs auteurs pour l'éducation de votre Saint-Cyr, je ferai venir de Paris des tragédies et des comédies en feuilles; je les ferai brocher avec des pages blanches, sur lesquelles je ferai écrire les changements nécessaires pour ménager la vertu de vos belles demoiselles. Ce petit travail sera pour moi un amusement et ne nuira pas à ma santé, toute faible qu'elle est. Je serai d'ailleurs soutenu par le plaisir de faire quelque chose qui puisse vous plaire.

Je suppose que votre bataillon de cinq cents filles est un bataillon d'amazones, mais je ne suppose pas qu'elles bannissent les hommes; il faut bien qu'en jouant des pièces de théâtre, la moitié pour le moins de ces jeunes héroïnes fasse des personnages de héros; mais comment feront-elles celui de vieillard dans les comédies? En un mot, j'attends les instructions et les ordres de votre majesté sur tout cela.

Je doute que Moustapha donne une si bonne éducation aux filles de son sérail. Je le crois d'ailleurs, en comique, un fort mauvais plaisant, et, en tragique, je ne le crois pas un Achille.

Ce que j'admire, madame, c'est que vous satisfaites à tout; vous rendez votre cour la plus aimable de l'Europe, dans le temps que vos troupes sont les plus formidables. Ce mélange de grandeur et de grâces, de victoires et de fêtes, me paraît charmant. Tout mon chagrin est d'être dans un âge à ne pouvoir être témoin de tous vos triomphes en tant de genres, et d'être obligé de m'en rapporter à la voix de l'Europe.

J'ai bien un autre chagrin, c'est que mes compatriotes soient dans Cracovie (2), au lieu d'être à Paris. Je ne peux pas dire que je souhaite qu'ils vous soient présentés avec le grand-visir par quelques-uns de vos officiers : cela ne serait pas honnête, et on dit qu'il faut être bon citoyen; j'attends le dénoûment de cette affaire, et celui de la pièce que l'on joue actuellement en Danemark.

Le vieux malade se met aux pieds de votre majesté impériale avec le profond respect et l'attachement qu'il conservera jusqu'au dernier moment de sa vie.

110. — DE L'IMPÉRATRICE.

Le 19/30 mars.

Monsieur, j'ai reçu successivement vos deux lettres du 12 février et du 6 mars. Je n'y ai pas répondu plus tôt à cause d'une blessure que je me suis faite par maladresse à la main droite, ce qui m'a empêchée d'écrire pendant quelques semaines; à peine pouvais-je signer.

Votre dernière lettre m'a vraiment alarmée sur l'état où vous avez été; j'espère que celle-ci vous trouvera rétabli. L'ode de M. Dastec (1) n'est point l'ouvrage d'un malade. Si les hommes pouvaient devenir sages, il y a longtemps que vous les auriez rendus tels. Oh! que j'aime vos écrits! il n'y a rien de mieux selon moi. Si ces fous de confédérés étaient des êtres capables de raison, vous les auriez persuadés, vous les auriez ramenés au droit sens; mais je sais un remède qui les guérira. J'en ai un aussi pour les petits-maîtres sans aveu qui abandonnent Paris, pour venir servir de précepteurs à des brigands. Ce dernier remède vient en Sibérie; ils le prendront sur les lieux (1). Ces secrets sont efficaces, et ne sont point d'un charlatan.

Si la guerre continue, il ne nous restera guère plus que Byzance à prendre, et, en vérité, je commence à croire que cela n'est pas impossible; mais il faut être sage, et dire avec ceux qui le sont que la paix vaut mieux que la plus belle guerre du monde. Tout cela dépend du seigneur Moustapha. Je suis prête à l'une comme à l'autre, et, quoiqu'on vous dise que la Russie est sur les dents, n'en croyez rien; elle n'a pas encore touché à mille ressources que d'autres puissances ont épuisées, même en temps de paix. De trois ans, elle n'a imposé aucune nouvelle taxe : non que cela ne fût faisable, mais parce que nous avons suffisamment ce qu'il nous faut.

Je sais que les chansonniers de Paris ont débité que j'avais fait enrôler le huitième homme : c'est un mensonge grossier, et qui n'a pas le sens commun. Apparemment qu'il y a chez vous des gens qui aiment à se tromper; il faut leur laisser ce plaisir, parce que tout est au mieux dans ce meilleur des mondes possibles, selon le docteur Pangloss.

Les procédés de M. Tronchin envers moi sont les plus honnêtes du monde. Je suis comme l'impératrice Théodora, j'aime les images, mais il faut qu'elles soient bien peintes. Elle les baisait, c'est ce que je ne fais pas; il pensa lui en arriver malheur.

J'ai reçu la lettre de vos horlogers. Je vous envoie ces noisettes, qui contiennent le germe de l'arbre qu'on appelle cèdre de Sibérie. Vous pouvez les faire planter en terre; ils ne sont rien moins que délicats. Si vous en voulez plus que ce paquet n'en contient, je vous en enverrai.

Recevez mes remerciements de toutes les amitiés que vous me témoignez, et soyez assuré de toute mon estime. CATERINE.

111. — DE L'IMPÉRATRICE.

Le 23 mars/3 avril.

Monsieur, votre lettre du 12 mars m'a causé un contentement bien grand. Rien ne saurait arriver de plus heureux à notre communauté que ce que vous me proposez. Nos demoiselles jouent la comédie et la tragédie : elles ont donné *Zaïre* l'année passée, et pendant ce carnaval elles ont représenté *Zémire*, tragédie russe, et la meilleure de M. Soumarocof (2), dont vous aurez entendu parler. Ah! monsieur, vous m'obligerez infiniment si vous entreprenez en faveur de ces aimables enfants le travail que vous nommez un amusement, et qui coûterait tant de peine à tout autre. Vous me donnerez par là une marque bien sensible de cette amitié dont je fais un cas si distingué. D'ailleurs ces demoiselles, je dois l'avouer, sont charmantes, et tous ceux qui les voient l'avouent aussi. Il y en a de quatorze à quinze ans. Si vous les voyiez, je suis persuadée qu'elles s'attireraient votre approbation. J'ai été plus d'une fois tentée de vous envoyer quelques-uns des billets que j'ai reçus d'elles, et qui assurément n'ont pas été composés par leurs maîtres; ils sont trop naturels et trop enfantins. On y voit répandus sur chaque ligne l'innocence, l'agrément, et la gaieté de leur esprit.

Je ne sais si ce bataillon de filles, comme vous le nommez, produira des amazones; mais nous sommes très éloignés, je vous l'avoue, d'en faire des religieuses, et de les rendre étiques à force de brailler la nuit à l'église, comme cela se pratique à Saint-Cyr. Nous les élevons, au contraire, pour les rendre les délices des familles où elles entreront; nous ne les voulons ni prudes ni coquettes, mais aimables, et en état d'élever leurs enfants, d'avoir soin de leur maison.

Voici comment on s'y prend pour distribuer les rôles des pièces de théâtre : on leur dit qu'une telle pièce sera jouée, et on leur demande qui veut jouer tel rôle; il arrive souvent qu'une chambrée entière apprend ce rôle; après quoi on choisit celle qui s'en acquitte le mieux. Celles qui jouent les rôles d'hommes, portent, dans les comédies, une espèce de frac long, que nous appelons la mode de ce pays-là. Dans la tragédie, il est aisé d'habiller nos héros convenablement, et pour la pièce, et pour leur état. Les vieillards sont les rôles les plus difficiles et les moins bien rendus : une grande perruque et un bâton ne rident point l'adolescence; ces rôles ont été un peu froids jusqu'ici. Nous avons eu ce carnaval un

(1) Les *Lois de Minos*. Voyez tome III. (G. A.)

(2) Ils faisaient la plus glorieuse résistance dans le château de la ville. (G. A.)

(3) L'ode dont il a été parlé dans la lettre du 12 février. Voltaire l'avait signée d'un nom courlandais. (G. A.)

(1) Cette plaisanterie est atroce. Elle suffit pour nous faire voir le fond de l'âme de Catherine, si douce, si séduisante depuis le commencement de cette correspondance. (G. A.)

(2) Nous avons parlé déjà de ce célèbre poète dramatique russe. (G. A.)

petit-maître charmant, un Blaise original, une dame de Croupillac (1) admirable, deux soubrettes et un avocat Patelin à ravir, et un Jasmin très intelligent.

Je ne sais pas comment Moustapha pense sur l'article de la comédie ; mais il y a quelques années, il donna au monde le spectacle de ses défaites, sans pouvoir se résoudre à changer de rôle. Nous avons ici le kalga sultan, frère du kan, très indépendant, de la Crimée, par la grâce de Dieu et les armes de la Russie. Ce jeune prince tartare est d'un caractère doux ; il a de l'esprit, il fait des vers arabes ; il ne manque aucun de nos spectacles ; il s'y plaît, il va à ma communauté les dimanches après-dîner (lorsqu'il est permis d'y entrer) pendant deux heures, pour voir danser les demoiselles. Vous direz que c'est mener le loup au bercail ; mais ne vous effarouchez point : voici comme on s'y prend.

Il y a une très grande salle, dans laquelle on a placé un double rang de balustrades ; les enfants dansent dans l'intérieur ; le monde est rangé autour des balustrades : et c'est l'unique occasion que les parents ont de voir nos demoiselles, auxquelles il n'est point permis de sortir de douze ans de la maison.

N'ayez pas peur, monsieur ; vos Parisiens, qui sont à Cracovie, ne me feront pas grand mal ; ils jouent une mauvaise farce, qui finira comme les comédies italiennes (2).

Il est à appréhender que cette malheureuse histoire du Danemark (3) ne soit pas la seule qui s'y passe. Je crois avoir répondu, monsieur, à toutes vos questions. Donnez-moi au plus tôt des nouvelles satisfaisantes sur votre santé, et soyez persuadé que je suis toujours la même. CATERINE.

112. — DE VOLTAIRE.

29 mai.

Madame, le vieux malade de Ferney a reçu presque en même temps de votre majesté impériale les deux lettres dont elle l'a honoré ; l'une en date du 19 mars, et l'autre, du 3 avril, avec le paquet contenant les fruits du cèdre du Liban, que les dix tribus, chassées par le bon Salmanazar, ont sans doute transplanté en Sibérie.

Votre majesté me comble toujours de faveurs. Je vais semer ces petites fèves, dès que la saison le permettra. Ces cèdres-là ombrageront peut-être un jour des Génevois; mais du moins, ils n'auront pas sous leurs ombrages des rendez-vous de confédérés sarmates.

J'ai enfin eu l'honneur de voir un des cinq Orlof ; les héros qu'on appelle les fils Aymon ne sont qu'au nombre de quatre, ceux-ci sont cinq. J'ai vu celui qui ne se mêle de rien, et qui est philosophe : il m'a étonné, et mes regrets ont redoublé de n'avoir pu jouir de l'honneur de voir les quatre autres; mais votre majesté sait que je mourrai avec un regret bien plus cuisant.

Nos extravagants de chevaliers errants, qui ont couru sans mission, vers la zone glaciale, combattre pour le *liberum veto*, méritent assurément toute votre indignation ; mais les dévots à Notre-Dame de Czenstokova sont cent fois plus coupables. Du moins, nos don Quichottes welches ne peuvent se reprocher ni bassesse, ni fanatisme : ils ont été très mal instruits, très imprudents, et très injustes (4).

J'étais moi-même bien mal instruit, ou plutôt aussi aveugle des yeux de l'âme que de ceux du corps, de ne pas comprendre ce que le roi de Prusse m'écrivait, il y a environ un an : « Vous verrez un dénouement auquel personne ne s'attend (5). » J'avais toujours mon Moustapha en tête; ma chimère sur les frontières de ma Suisse était que, grâce à mon héroïne, il n'y eût plus de Turcs en Turquie. Elle prenait dès ce temps-là même un parti encore plus noble et plus utile, celui de détruire l'anarchie en Pologne, en rendant à chacun ce que chacun croit lui appartenir, et en commençant par elle-même (6).

Mais qui sait si, après avoir exécuté ce grand projet, elle n'achèvera pas l'autre, et si un jour elle n'aura pas trois capitales, Pétersbourg, Moscou, et Byzance? Cette Byzance est plus agréablement située que les deux autres. Il en sera de votre séjour sur le Bosphore de Thrace comme de mes cèdres du Liban ; je ne les verrai pas ; mais au moins mes héritiers les verront.

Je ne verrai pas non plus votre Saint-Cyr, qui est fort au-dessus de notre Saint-Cyr. Nos demoiselles seront très dévotes et très honnêtes; mais les vôtres joindront à ces deux bonnes qualités, celle de jouer la comédie, comme elles faisaient autrefois chez nous. L'article de la barbe vous embarrasse ; mais si Esther n'avait point de barbe, Mardochée en avait. On prétend même que, lorsque la Mardochée, ornée d'une très courte barbe blonde, vint un jour répéter son rôle avec Esther, tête-à-tête dans sa chambre, cette Esther (1), tout étonnée, lui dit : Eh! mon Dieu! ma sœur, pourquoi avez-vous mis votre barbe à votre menton? Quoi qu'il en soit, votre majesté impériale allie à merveille le temporel et le spirituel. Elle envoie d'un côté des plénipotentiaires et de l'autre des troupes victorieuses ; ainsi elle donnera la paix à main armée ; on ne la donne guère autrement.

Enfin je triomphe aussi dans mon coin. J'ai toujours soutenu contre mes contradicteurs opiniâtres que vous viendriez à bout de tout. Il semble que votre courage avait passé dans ma tête. Aucun de mes anti-raisonneurs ne m'a intimidé pendant quatre ans. J'ai enfin gagné obscurément ma gageure, quand vous êtes montée au faîte de la gloire et de la félicité, et quand Moustapha, Kien-long, Ganganelli, et le grand-lama, ne peuvent vous disputer d'être la première personne de notre globe. Cela me rend bien fier.

Mais je n'en suis ni plus ni moins attaché à votre majesté impériale avec le respect que tout le monde vous doit comme moi. *Le vieux malade.*

113. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Pétersboff, 25 juin/6 juillet.

Monsieur, je vois avec plaisir, par votre lettre du 29 mai, que mes noisettes de cèdres vous sont parvenues : vous les sèmerez à Ferney ; j'en ai fait autant ce printemps à Czarskozélo. Ce nom vous paraîtra peut-être un peu dur à prononcer; cependant c'est un endroit que je trouve délicieux, parce que j'y plante et que j'y sème. La baronne de Thunder-tentronk trouvait bien son château le plus beau des châteaux possibles (2). Mes cèdres sont déjà de la hauteur du petit doigt; que sont les vôtres? J'aime à la folie présentement les jardins à l'anglaise, les lignes courbes, les pentes douces, les étangs en forme de lacs, les archipels en terre ferme, et j'ai un profond mépris pour les lignes droites, les allées jumelles. Je hais les fontaines qui donnent la torture à l'eau pour lui faire prendre un cours contraire à sa nature ; les statues sont reléguées dans les galeries, les vestibules, etc.; en un mot, l'anglomanie domine dans ma plantomanie.

C'est au milieu de ces occupations que j'attends tranquillement la paix. Mes ambassadeurs sont à Yassi depuis six semaines, et l'armistice pour le Danube, la Crimée, la Géorgie, et la mer Noire, a été signé le 19 de mai, vieux style, à Giurgevo. Les plénipotentiaires turcs sont en chemin au delà du Danube ; leurs équipages, faute de chevaux, sont traînés par la race du dieu Apis. A la fin de chaque campagne, j'ai fait proposer la paix à ces messieurs; ils ne se sont plus apparemment crus en sûreté derrière le mont Hémus, puisque cette fois ils ont parlementé tout de bon. Nous verrons s'ils sont assez sensés pour faire la paix à temps.

Les chalands de la vierge de Czenstokova se cacheront sous le froc de saint François, et ils auront tous le temps de méditer un grand miracle par l'intercession de cette dame. Vos petits-maîtres prisonniers retourneront chez eux débiter avec suffisance, dans les ruelles de Paris, que les Russes sont des barbares qui ne savent pas faire la guerre.

Ma communauté (3), qui n'est point barbare, se recommande à vos soins. Ne nous oubliez point, je vous en prie. Moi, de mon côté, je vous promets de faire de mon mieux, afin de continuer à donner le tort à ceux qui, contre votre

(1) Personnage de l'*Enfant prodigue*, ainsi que Jasmin. Voyez tome III. (G. A.)

(2) Autre plaisanterie infâme. En faisant allusion aux coups de bâton des farces italiennes, Catherine veut dire que les Français, s'ils sont faits prisonniers, recevront le knout en Sibérie. (G. A.)

(3) Voyez la lettre de Voltaire du 6 mars. (G. A.)

(4) Dans une lettre du 10 avril qu'on n'a plus, Catherine avait annoncé à Voltaire que les volontaires français étaient ses prisonniers et qu'elle allait les envoyer en Sibérie. Voltaire écrivit aussitôt au duc de Richelieu pour qu'il fît agir les ministres, et il offrit d'intercéder lui-même auprès de Catherine pour obtenir la liberté de Choisy et de ses compagnons. D'Alembert s'employa avec non moins d'ardeur pour les prisonniers. Catherine les renvoya en France. (G. A.)

(5) On n'a pas cette lettre du roi de Prusse. (G. A.)

(6) Il y a bien de la malice dans cette phrase. Le fait est que Voltaire fut non moins surpris que le reste du monde à la nouvelle du partage de la Pologne. (G. A.)

(1) Le rôle d'Esther était joué par mademoiselle de Veillanne, et celui de Mardochée par mademoiselle de Glapion. (G. A.)

(2) Voyez, tome VI, le premier chapitre de *Candide*. C'est le baron et Pangloss qui trouvait si beau le château. (G. A.)

(3) Le Saint-Cyr féminin de la Russie. (G. A.)

opinion, ont soutenu pendant quatre ans que je succomberais.

Soyez assuré que je suis bien sensible à tous les témoignages d'amitié que vous me donnez. Mon amitié et mon estime pour vous ne finiront qu'avec ma vie. CATERINE.

114. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 31 juillet.

Madame, il y a bien longtemps que je n'ai osé importuner votre majesté impériale de mes inutiles lettres. J'ai présumé que vous étiez dans le commerce le plus vif avec Moustapha et les confédérés de Pologne. Vous les rangez tous à leur devoir, et ils doivent vous remercier tous de leur donner, à quelque prix que ce soit, la paix dont ils avaient très grand besoin.

Votre majesté a peut-être cru que je la boudais, parce qu'elle n'a pas fait le voyage de Stamboul et d'Athènes, comme je l'espérais. J'en suis affligé, il est vrai; mais je ne peux être fâché contre vous, et d'ailleurs si votre majesté ne va pas sur le Bosphore, elle ira du moins faire un tour vers la Vistule. Quelque chose qui arrive, Moustapha a toujours le mérite d'avoir contribué, pour sa part, à votre grandeur, s'il vous a empêchée de continuer votre beau code; et Pallas la guerrière, après l'avoir bien battu, va redevenir Minerve la législatrice.

Il n'y a plus que ce pauvre Ali-Bey qui soit à plaindre : on le dit battu et en fuite : c'est dommage. Je le croyais paisible possesseur du beau pays où l'on adorait autrefois les chats et les chiens; mais comme vous êtes plus voisine de la Prusse que de l'Egypte, je pense que vous vous consolez du petit malheur arrivé à mon cher Ali-Bey. Je présume aussi que votre majesté n'a point fait faire le voyage de Sibérie à nos étourdis de Français qui ont été en Pologne où ils n'avaient que faire. Puisqu'ils aimaient à voyager, il fallait qu'ils vinssent vous admirer à Pétersbourg; cela eût été plus sensé, plus décent, et beaucoup plus agréable. Pour moi, c'est ainsi que j'en userais si je n'étais pas octogénaire. J'estime fort Notre-Dame de Czenstokova; mais j'aurais donné, dans mon pèlerinage, la préférence à Notre-Dame de Pétersbourg. Je n'ai plus qu'un souffle de vie, je l'emploierai à vous invoquer, en mourant, comme ma sainte, et la plus sainte assurément que le Nord ait jamais portée.

Le vieux malade de Ferney se met à vos pieds avec le plus profond respect et une reconnaissance qui ne finira qu'avec sa vie.

115. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 17 auguste (1).

Madame, il n'est pas surprenant que tant d'officiers des autres souverains veuillent être les vôtres, et qu'on s'empresse de vouloir servir celle qui est admirée dans l'Europe et dans l'Asie. Plus de vingt jeunes gens, ayant su que votre majesté impériale daignait m'honorer de quelque bonté, m'ont demandé des lettres de recommandation. Je n'ai pas été assez téméraire pour oser prendre cette liberté. J'ai été d'autant plus retenu, que j'ignorais si ces jeunes gens étaient dignes d'entrer au service de votre majesté impériale.

Mais enfin, voici le baron de Pellemberg, né en Flandre, officier en Espagne aux gardes-wallones, fils du baron d'Horvost-Pellemberg, général major au service de sa majesté l'impératrice-reine; il ne veut servir d'autre impératrice que vous; il veut absolument aller à Pétersbourg, soit que j'aie la hardiesse de lui donner une lettre (2), soit que je ne pousse pas jusque-là ma témérité.

Il sait sept langues, et il a cette conformité avec votre majesté. Bientôt il en saura une huitième, que vous rendez respectable à toute l'Europe. Pour moi, je me borne à vous dire dans la mienne que je suis, avec le plus profond respect et la plus inviolable reconnaissance, madame, de votre majesté impériale, le très humble, etc.

116. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 21 auguste.

Madame, je ne cesse d'admirer celle qui, ayant tous les jours à écrire en Turquie, à la Chine, en Pologne, trouve encore du temps pour daigner écrire au vieux malade du mont Jura. Il y a longtemps que je sais que vous avez plusieurs âmes, en dépit des théologiens, qui aujourd'hui n'en admettent qu'une. Mais enfin votre majesté impériale n'a pas plusieurs mains droites; elle n'a qu'une langue pour dicter, et la journée n'a que vingt-quatre heures pour vous, ainsi que pour les Turcs, qui ne savent ni lire ni écrire; en un mot, vous m'étonnez toujours, quoique je me sois promis depuis longtemps de n'être plus étonné de rien.

Je ne suis pas même étonné que mes cèdres n'aient point germé, tandis que ceux de votre majesté sont déjà de quelques lignes hors de terre. Il n'est pas juste que la nature me traite aussi bien que vous. Si vous plantiez des lauriers au mois de janvier, je suis sûr qu'ils vous donneraient au mois de juin de quoi mettre autour de votre tête.

Je ne sais pas s'il est vrai que les dames de Cracovie fassent bâtir en France un château pour nos officiers. Je doute que les Polonaises aient assez d'argent de reste pour payer ce monument. Ce château pourrait bien être celui d'Armide, ou quelque château en Espagne.

Ce qui doit paraître plus fabuleux à nos Français, et qui cependant est très vrai, à ce qu'on m'assure, c'est que votre majesté, après quatre ans de guerre, et par conséquent de dépenses prodigieuses, augmente la paie de ses armées d'un cinquième. Notre ministre des finances doit tomber à la renverse en apprenant cette nouvelle.

Je me flatte que Falconet (1) en dira deux mots sur la base de votre statue; je me flatte encore que ce cinquième sera pris dans les bourses que mon cher Moustapha sera obligé de vous payer, pour les frais du procès qu'il vous a intenté si maladroitement.

Je vous annonce aujourd'hui un gentilhomme flamand, jeune, brave, instruit, sachant plusieurs langues, voulant absolument apprendre le russe, et être à votre service; de plus, bon musicien : il s'appelle le baron de Pellemberg. Ayant su que je devais avoir l'honneur de vous écrire, il s'est offert pour courrier, et le voilà parti; il en sera ce qu'il pourra; tout ce que je sais, c'est qu'il en viendra bien d'autres, et que je voudrais bien être du nombre.

Voici le temps, madame, où vous devez jouir de vos beaux jardins qui, grâce à votre bon goût, ne sont point symétrisés. Puissent tous les cedres du Liban y croître avec les palmes!

Le vieux malade de Ferney se met aux pieds de votre majesté impériale, avec le plus profond respect et la plus sensible reconnaissance.

117. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 28 auguste.

Madame, pardon; mais, non seulement votre majesté impériale me protége, elle m'instruit; elle a bien voulu me défaire de quelques erreurs françaises sur la Sibérie; elle me permet les questions.

Je prends donc la liberté de lui demander s'il est vrai qu'il y ait en Sibérie une espèce de héron tout blanc, avec les ailes et la queue couleur de feu, et surtout s'il est vrai que, par la paix du Pruth, Pierre-le-Grand se soit obligé à envoyer tous les ans un de ces oiseaux avec un collier de diamants à la Porte ottomane. Nos livres disent que cet oiseau s'appelle, chez vous, *kratsshot*, et chez les Turcs, *chungar*.

Je doute fort, madame, que votre majesté impériale paie désormais un tribut de chungar et de diamants au seigneur Moustapha. Les gazettes disent qu'elle achète un diamant d'environ trois millions à Amsterdam; j'espère que Moustapha paiera ce brillant en signant le traité de paix, s'il sait écrire.

Votre extrême indulgence m'a accoutumé à la hardiesse de questionner une impératrice : cela n'est pas ordinaire; mais, en vérité, il n'y a rien de si extraordinaire dans le monde entier que votre majesté, aux pieds de laquelle se met, avec le plus profond respect, *Le vieux malade de Ferney*.

118. — DE L'IMPÉRATRICE.

Le 1/12 septembre.

Monsieur, j'ai à vous annoncer, en réponse à votre lettre du 21 d'auguste, que je vais commencer avec Moustapha une nouvelle correspondance à coups de canon. Il lui a plu d'ordonner à ses plénipotentiaires de rompre le congrès de Foks-

(1) Lettre inédite, publiée par MM. de Cayrol et François. (G. A.)
(2) Voyez la lettre suivante. (G. A.)

(1) Ce sculpteur avait été appelé en Russie dès 1766 pour faire la statue de Pierre-le-Grand. Il mit douze ans à l'achever. (G. A.)

chan; la trêve finit avec lui. C'est apparemment l'âme qui a ce département-là qui vous a dit cette nouvelle. Je vous prie de m'instruire de ce que font les autres âmes que vous me donnez, tandis que je pense à Moustapha. Il m'a toujours paru que je n'avais à la fois qu'une seule idée. J'espère au moins que messieurs les théologiens me feront un compliment en cérémonie au premier concile œcuménique où je présiderai, pour avoir soutenu leur opinion en cette occasion.

Je crois qu'il faut ranger le château que les dames polonaises prétendent bâtir aux officiers français engagés au service des prétendus confédérés, au nombre de beaucoup d'autres bâtiments pareils, élevés dans l'imagination de l'une et l'autre nation depuis plusieurs années, et qui se sont évaporés en particules si subtiles, que personne ne les a pu apercevoir. Il n'y a pas jusqu'aux miracles de la Dame de Czenstokova qui n'aient eu ce sort, depuis que les moines de ce couvent se trouvent en compagnie d'un beau régiment d'infanterie russe, lequel occupe maintenant cette forteresse.

On ne vous a point trompé, monsieur, lorsqu'on vous a dit que j'ai augmenté, ce printemps, d'un cinquième la paie de tous mes officiers militaires, depuis le maréchal jusqu'à l'enseigne. J'ai acheté en même temps la collection de tableaux de feu M. de Crozat, et je suis en marché d'un diamant de la grosseur d'un œuf.

Il est vrai qu'en augmentant ainsi ma dépense, d'un autre côté mes possessions se sont aussi accrues un peu, par un accord fait entre la cour de Vienne, le roi de Prusse, et moi (1). Nous n'avons point trouvé d'autre moyen de garantir nos frontières des incursions des prétendus confédérés, commandés par des officiers français, que de les étendre.

A propos, que dites-vous de la révolution de Suède? Voilà une nation qui perd, en moins d'un quart d'heure, sa forme de gouvernement et sa liberté. Les états, entourés de troupes et de canons, ont délibéré vingt minutes sur cinquante-sept points qu'ils ont signés, comme de raison. Je ne sais si cette violence est douce; mais je vous garantis la Suède sans liberté, et son roi aussi despotique que celui de France, et cela, deux mois après que le souverain et la nation s'étaient juré réciproquement la stricte conservation de leurs droits (2).

Le père Adam (3) ne trouve-t-il pas que voilà bien des consciences en danger?

Adieu, monsieur; souvenez-vous de moi en bien, et soyez assuré du sensible plaisir que me font vos lettres. Vous pourriez m'en faire un plus grand encore, ce serait de vous bien porter en dépit de vos années. CATERINE.

119. — DE VOLTAIRE.

Septembre.

Madame, votre rhinocéros (4) n'est pas ce qui me surprend; il se peut très bien que quelque Indien ait amené autrefois un rhinocéros en Sibérie, comme on en a conduit en France et en Hollande. Si Annibal fit passer les Alpes à travers les neiges à des éléphants, votre Sibérie peut avoir vu autrefois les mêmes tentatives, et les os de ces animaux peuvent s'être conservés dans les sables. Je ne crois pas que la position de l'équateur ait jamais changé; mais je crois que le monde est bien vieux.

Ce qui m'étonne davantage, c'est votre inconnu, qui fait des comédies dignes de Molière, et, pour dire encore plus, dignes de faire rire votre majesté impériale; car les majestés rient rarement, quoiqu'elles aient besoin de rire. Si un génie tel que le vôtre trouve des comédies plaisantes, elles le sont sans doute. J'ai demandé à votre majesté des cèdres de Sibérie, j'ose lui demander à présent une comédie de Pétersbourg. Il serait aisé d'en faire une traduction. Je suis né trop tard (5) pour apprendre la langue de votre empire. Si les Grecs avaient été dignes de ce que vous avez fait pour eux, la langue grecque serait aujourd'hui la langue universelle; mais la langue russe pourrait bien prendre sa place. Je sais qu'il y a beaucoup de plaisanteries dont le sel n'est convenable qu'aux temps et aux lieux; mais il y en a aussi qui sont de tous pays, et ce sont sans contredit les meilleures. Je suis sûr qu'il y en a beaucoup de cette espèce dans la comédie qui vous a plu davantage; c'est celle-là dont je prends la liberté de demander la traduction. Il est assez beau, ce me semble, de faire traduire une pièce de théâtre, quand on joue un si grand rôle sur le théâtre de l'univers. Je ne demanderai jamais une traduction à Moustapha, encore moins à Pulawski (1).

Le dernier acte de votre grande tragédie paraît bien beau; le théâtre ne sera pas ensanglanté, et la gloire fera le dénouement.

120. — DE VOLTAIRE.

1er octobre (2).

Comment se peut-il faire qu'il y ait encore chez nos Welches de prétendus raisonneurs et de prétendus politiques qui osent dire que « Pierre le Grand a tout épuisé pour former » une armée, une flotte et un port, et que ses successeurs » achèveront de tout ruiner pour soutenir l'ostentation de » ces vains établissements? » Ce sont les propres paroles de la page 204 d'un nouveau livre intitulé : *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens aux Indes* (3). Il y a d'ailleurs de très bonnes choses dans ce livre; mais cette sottise est pillée de ce fou de Jean-Jacques Rousseau, qui s'est avisé de juger souverainement tous les rois du haut de son grenier.

Il me semble que tous vos succès auraient dû apprendre à tous les législateurs à être un peu plus réservés dans leurs discours : quand on étonne tous les sages, on doit confondre tous les sots.

Que votre majesté impériale daigne conserver ses bontés à son vieux malade de Ferney.

121. — DE L'IMPÉRATRICE.

Le 6/17 octobre.

Monsieur, je ne vous dispute point la possibilité de la venue des rhinocéros et des éléphants des Indes en Sibérie : cela se peut. Je ne vous ai envoyé le récit de notre savant que comme un simple objet de curiosité, et nullement pour appuyer mon opinion. Je vous avoue que j'aimerais que l'équateur changeât de position : l'idée riante que dans vingt mille ans la Sibérie, au lieu de glaces, pourra être couverte d'orangers et de citronniers, me fait plaisir dès à présent.

Dès que la traduction de la comédie russe qui nous a fait le plus rire sera achevée, elle prendra le chemin de Ferney. Vous direz peut-être, après l'avoir lue, qu'il est plus aisé de me faire rire que les autres majestés, et vous aurez raison : le fond de mon caractère est extrêmement gai.

On trouve ici que l'auteur anonyme de ces nouvelles comédies russes, quoiqu'il annonce du talent, a de grands défauts; qu'il ne connaît point le théâtre, que ses intrigues sont faibles, mais qu'il n'en est pas de même des caractères qu'il trace; que ceux-ci sont soutenus et pris dans la nature qu'il a devant les yeux; qu'il a des saillies, qu'il fait rire, que sa morale est pure, et qu'il connaît bien sa nation : mais je ne sais si tout cela soutiendra la traduction.

En vous parlant de comédies, permettez, monsieur, que je rappelle à votre mémoire la promesse que vous avez bien voulu me faire, il y a près d'un an, d'accommoder quelques bonnes pièces de théâtre pour mes instituts d'éducation. Je ne vous parle point aujourd'hui de la grande tragédie de la guerre, du congrès rompu, du congrès renoué, de la trêve prolongée; j'espère vous mander dans peu la fin de tout ceci. Vous serez un des premiers instruit de la signature du traité définitif; après quoi nous nous réjouirons.

Je suis, comme je serai toujours, monsieur, avec l'estime et la considération la plus distinguée. CATERINE.

122. — DE VOLTAIRE.

2 novembre.

Madame, il me paraît, par votre dépêche du 12 septembre, qu'il y a une de vos âmes qui fait plus de miracles que Notre-Dame de Czenstokova, nom très difficile à prononcer. Votre majesté impériale m'avouera que la *Santa-Casa di Loretta* est beaucoup plus douce à l'oreille, et qu'elle est bien plus miraculeuse, puisqu'elle est mille fois plus riche que votre

(1) Ce fut le 15 auguste que fut signé le premier partage de la Pologne. (G. A.)

(2) Ce n'est pas par amour pour la liberté que Catherine trace ces lignes, c'est par dépit. Le coup d'État de Gustave du 19 auguste anéantissait à Stockholm l'influence russe. (G. A.)

(3) C'est le jésuite que Voltaire avait recueilli à Ferney. (G. A.)

(4) On n'a pas la lettre de Catherine où elle parle de rhinocéros. (G. A.)

(5) C'est *trop tôt* qu'il faut lire. (G. A.)

(1) Patriote polonais. (G. A.)

(2) Lettre inédite, publiée par MM. de Cayrol et A. François. (G. A.)

(3) Par Raynal. (G. A.)

sainte Vierge polonaise (1). Du moins les musulmans n'ont pas de semblables superstitions, car leur sainte maison de la Mecque, ou Mecca, est beaucoup plus ancienne que le mahométisme, et même que le judaïsme. Les musulmans n'adorent point comme nous autres une foule de saints, dont la plupart n'ont point existé, et parmi lesquels il n'y en a pas quatre peut-être avec qui vous eussiez daigné souper.

Mais aussi voilà tout ce que vos Turcs ont de bon. Je suis très content, puisque mon impératrice reprend l'habitude de leur donner sur les oreilles.

Je remercie de tout mon cœur votre majesté de vous être avancée vers le midi; je vois bien qu'à la fin je serai en état de faire le voyage que j'ai projeté depuis si longtemps; vous accourcissez ma route de jour en jour. Voilà trois belles et bonnes têtes dans un bonnet : la vôtre, celle de l'empereur des Romains, et celle du roi de Prusse.

Le dernier m'a envoyé sa belle médaille de *regno redintegrato*. Ce mot de *redintegrato* est singulier, j'aurais autant aimé *novo*. Le *redintegrato* conviendrait mieux à l'empereur des Romains, s'il voulait monter à cheval avec vous, et reprendre une partie de ce qui appartenait autrefois, si légitimement, par usurpation, au trône des Césars, à condition que vous prendriez tout le reste, qui ne vous appartint jamais, toujours en allant vers le midi, pour la facilité de mon voyage.

Il y a environ quatre ans que je prêche cette petite croisade. Quelques esprits creux, comme moi, prétendent que le temps approche où sainte Marie-Thérèse, de concert avec sainte Catherine, exaucera mes ferventes prières; ils disent que rien n'est plus aisé que de prendre en une campagne la Bosnie, la Servie, et de vous donner la main à Andrinople. Ce serait un spectacle charmant de voir deux impératrices (2) tirer les deux oreilles à Moustapha, et le renvoyer en Asie.

Certainement, disent-ils, puisque ces deux braves dames se sont si bien entendues pour changer la face de la Pologne, elles s'entendront encore mieux pour changer celle de la Turquie.

Voici le temps des grandes révolutions, voici un nouvel univers créé, d'Archangel au Borysthène; il ne faut pas s'arrêter en si beau chemin. Les étendards portés de vos belles mains sur le tombeau de Pierre-le-Grand, par ma foi moins grand que vous, doivent être suivis de l'étendard du grand prophète.

Alors je demanderai une seconde fois la protection de votre majesté impériale pour ma colonie, qui fournira de montres votre empire, et les coiffures de blondes aux dames de vos palais.

Quant à la révolution de Suède, j'ai bien peur qu'elle ne cause un jour quelque petit embarras; mais la cour de France n'aura de longtemps assez d'argent pour seconder les bonnes intentions qu'on pourrait avoir avec le temps dans cette partie du Nord, qui n'est pas la plus fertile, à moins qu'on ne vous vende le diamant nommé le *Pitt* ou le *Régent;* mais il n'est gros que comme un œuf de pigeon, et le vôtre est plus gros qu'un œuf de poule.

Je me mets à vos pieds avec l'enthousiasme d'un jeune homme de vingt ans, et les rêveries d'un vieillard de près de quatre-vingts.

123. — DE L'IMPÉRATRICE.

Le 11/22 novembre,

Monsieur, j'ai reçu votre lettre du 2 de novembre, lorsque je répondais à une belle et longue lettre que M. d'Alembert m'écrit après un silence de cinq ou six ans, et dans laquelle il réclame, au nom des philosophes et de la philosophie, les Français faits prisonniers en différents endroits de la Pologne. Le billet ci-joint contient ma réponse (3).

Je suis fâchée que la calomnie ait induit les philosophes en erreur (4). M. de Moustapha revient de la sienne; il fait travailler de très bonne foi, à Bucharest, son reis-effendi au rétablissement de la paix, après quoi il pourra renouveler les pèlerinages de la Mecque, que le seigneur Ali-Bey avait un peu dérangés depuis sa levée de boucliers. Je ne sais pas jusqu'où les Turcs poussent le respect pour leurs saints; mais je suis témoin oculaire qu'ils en ont. Voici le fait :

Lors de mon voyage sur le Volga, je descendis de ma galère à vingt verstes plus bas que la ville de Casan, pour voir les ruines de l'ancienne Bulgar, que Tamerlan avait bâtie pour son petit-fils. J'y trouvai en effet sept à huit maisons de pierre, et autant de minarets construits très solidement. Je m'approchai d'une masure, près de laquelle se tenaient une quarantaine de Tartares. Le gouverneur de la province me dit que cet endroit était un lieu de dévotion pour ces gens-là, et que ceux que je voyais y étaient venus en pèlerinage. Je voulus savoir en quoi consistait cette dévotion; pour cet effet, je m'adressai à un de ces Tartares, dont la physionomie me parut prévenante : il me fit signe qu'il n'entendait pas le russe et se mit à courir pour appeler un homme qui se tenait à quelques pas de là. Cet homme s'approcha, et je lui demandai qui il était. C'était un iman qui parlait assez bien notre langage : il me dit que dans cette masure avait habité un homme d'une vie sainte, qu'ils venaient de fort loin pour faire leurs prières sur son tombeau, lequel était près de là. Ce qu'il me conta me fit conclure que c'était assez l'équivalent du culte de nos saints.

C'est le roi de Suède qui donnera lieu au moyen de raccourcir votre voyage, s'il s'empare de la Norwége, comme on le débite. La guerre pourrait bien devenir générale par cette escapade politique. Si la France n'a pas d'argent, l'Espagne en a suffisamment; et il faut avouer qu'il n'y a rien de plus commode qu'un autre paie pour nous.

Adieu, monsieur; conservez-moi votre amitié. Je vous souhaite de tout mon cœur les années de l'Anglais Jean Kings (1), qui a vécu jusqu'à cent soixante-neuf ans. Le bel âge! CATERINE.

Dans peu, je vous enverrai la traduction française de deux comédies russes. On les transcrit au net.

124. — DE VOLTAIRE.

1er décembre.

Madame, j'avoue qu'il est assez singulier qu'en donnant la paix aux Turcs, et des lois à la Pologne, on me donne aussi une traduction d'une comédie. Je vois bien qu'il y a certaines âmes qui ne sont pas embarrassées de leur universalité; je n'en suis pas moins fâché contre votre majesté impériale de l'Eglise grecque, et contre la majesté impériale de l'Eglise romaine, qui pouvaient souffleter toutes deux, de leurs mains blanches, la majesté de Moustapha, rendre la liberté à toutes les dames du sérail, et rebénir Sainte-Sophie. Je ne vous pardonnerai jamais, mesdames, de ne vous être pas entendues pour faire ce beau coup. On aurait cessé à jamais de parler de Clorinde et d'Armide (2); il ne serait plus question de Goffredo. Il valait certainement mieux prendre Constantinople qu'une vilaine ville de Jérusalem; le Bosphore vaut mieux que le torrent de Cédron. J'ai essuyé là une mortification terrible : mais enfin je m'en console par la gloire que vous avez acquise, et par tout le solide attaché à votre gloire, et même encore par l'espérance que ce qui est différé n'est pas perdu.

Oserai-je, madame, tout fâché que je suis contre vous, demander une grâce à votre majesté impériale? Elle ne regarde ni Moustapha ni son grand-visir : c'est pour un ingénieur de mon pays, qui est, comme moi, moitié Français, moitié Suisse. C'est un bon physicien, qui fait actuellement dans nos Alpes des expériences sur la glace; car nous avons des glaces ici tout comme à Pétersbourg. Cet ingénieur se nomme Aubry; il est peu connu, mais il mérite de l'être. Ce serait une nouvelle grâce dont j'aurais une obligation infinie à votre majesté, si elle daignait lui faire accorder une patente d'associé à votre illustre Académie. Il est vrai que nous n'avons pas de glace à présent, ce qui est fort rare, mais nous en aurons incessamment.

Je demande très humblement pardon de ma hardiesse; votre indulgence m'a depuis longtemps accoutumé à de telles libertés.

C'est une chose bien ridicule et bien commune que tous les bruits qui courent dans la bavarde ville de Paris, sur votre congrès de Fokschan et sur tout ce qui peut y avoir quelque rapport. Les rois sont comme les dieux, les peuples en font mille contes, et les dieux boivent leur nectar sans se mettre en peine de la théologie des chétifs mortels. Je suis, par exemple, très sûr que vous ne vous souciez point du tout

(1) Nous avons déjà dit que, vers la fin du dix-huitième siècle, le trésor de Lorette se montait à la somme de deux cent cinquante millions de francs. (G. A.)

(2) Catherine et Marie-Thérèse. (G. A.)

(3) On n'a ni la lettre de d'Alembert, ni le billet de Catherine. (G. A.)

(4) C'était bien Catherine elle-même qui avait dit que les prisonniers français seraient envoyés en Sibérie. Voyez sa lettre du 30 mars 1772. (G. A.)

(1) Ou plutôt Jenkins. Né en 1501, il mourut en 1670. (G. A.)

(2) Personnages de la *Jérusalem délivrée*. (G. A.)

de la colère où je suis que vous n'alliez point passer l'hiver sur le Bosphore. Je suis tout aussi sûr que je mourrai inconsolable de ne m'être point jeté à vos pieds à Pétersbourg; mon cœur y est, si mon corps n'y est pas. Ce pauvre corps de près de quatre-vingts ans n'en peut plus, et ce cœur est pénétré pour votre majesté impériale du plus profond respect et de la plus sensible reconnaissance.

125. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 11 décembre.

Madame, votre oiseau qu'on appelle *flamant* (1), ressemble assez aux caricatures que mon ami M. Huber a faites de moi (2); il m'a donné le cou et les jambes, et même un peu de la physionomie de ce prétendu héron blanc. Je me doutais bien que jamais Pierre-le-Grand n'avait payé un pareil tribut au seigneur de Stamboul.

On doit assurément un tribut de louanges à votre majesté impériale, pour vos beaux établissements de garçons et de filles. Je ne sais pas pourquoi on ose encore parler de Lycurgue et de ses Lacédémoniens, qui n'ont jamais rien fait de grand, qui n'ont laissé aucun monument, qui n'ont point cultivé les arts, qui sont depuis si longtemps esclaves des barbares que vous avez vaincus pendant quatre années de suite.

La lettre qui est venue dans le paquet de la part de M. de Betzky, est bien précieuse; je la crois de notre Falconet (3); mais ce que votre majesté impériale a daigné m'écrire (4) sur votre institution du *plus que Saint-Cyr*, est bien au-dessus de la lettre imprimée de Falconet, qui pourtant est bonne.

Etant né trop tôt, et ne pouvant être témoin de tout ce que fait ma grande impératrice, j'ai saisi l'occasion de lui envoyer ce jeune baron de Pellemberg, qui est un tiers d'allemand, un tiers de flamand, et un tiers d'espagnol, et qui voulait changer ces trois tiers pour une totalité russe. Je ne le connais, madame, que par son enthousiasme pour votre personne unique; je ne l'ai vu qu'en passant : il m'a demandé une lettre, j'ai pris la liberté de la lui donner, comme j'en donnerai, si vous le permettez, à quiconque voudra faire le pèlerinage de Pétersbourg par pure dévotion pour sainte Catherine II.

On me dit une triste nouvelle pour moi, que ce Polianski que votre majesté impériale a fait voyager, et dont j'ai tant aimé et estimé le caractère, s'est noyé dans la Néva, en revenant à Pétersbourg; si cela est, j'en suis extrêmement affligé. Il y aura toujours des malheurs particuliers; mais vous faites le bonheur public. Le mien est dans les lettres dont vous m'honorez. J'attends la comédie; je la ferai jouer dans ma petite colonie le jour que je ferait un feu de joie pour la paix de Fokschan ou de Bucharest, supposé que vous gardiez par cette paix trois ou quatre provinces, et l'empire de la mer Noire. Mais je proteste toujours contre toute paix qui ne vous donnera pas Stamboul. Ce Stamboul était l'objet de mes vœux, comme sainte Catherine II l'objet de mon culte. Puisse ma sainte goûter toutes les sortes de plaisirs comme elle a toute sorte de gloire! *Le vieux malade de Ferney*, qui n'a ni gloire ni plaisir.

126. — DE VOLTAIRE.

Le 3 janvier 1773.

Madame, je serais bien fâché qu'on ne fût pas philosophe vers la Norvége. Cette équipée me paraîtrait fort prématurée; elle pourrait fournir quelques nouveaux lauriers à votre couronne; mais ils sont un peu secs dans cette partie du monde, et je les aimais mieux vers le Danube.

Ma philosophie pacifique prend la liberté de présenter à votre majesté impériale une consultation. Sous Pierre-le-Grand, votre Académie demandait des lumières, et on a recours au siennes sous Catherine-la-Grande.

(1) On n'a pas la lettre où Catherine parle du flamant. C'était la réponse à la lettre de Voltaire du 28 auguste. (G. A.)

(2) Huber avait proposé à Catherine de lui faire une série de tableaux représentant la vie domestique de Voltaire; l'impératrice avait accepté l'offre, et le peintre d'envoyer aussitôt à Saint-Pétersbourg une esquisse où l'on voyait Voltaire dans son lit, ravi en extase, à l'aspect des pelleteries et autres présents de Catherine apportés par un officier de ses gardes. Depuis lors, Huber avait continué son œuvre, et l'on allait même en commencer la gravure. (G. A.)

(3) C'est l'opuscule de Falconet ayant pour titre, *Petit différend*. (G. A.)

(4) Voyez la lettre du 3 avril. (G. A.)

C'est un ingénieur un peu Suisse comme moi, qui cherche à prévenir les ravages que font continuellement les eaux dans les branches de nos Alpes. Il a jugé que vous vous connaissez encore mieux en glace que nous. Il est vrai pourtant qu'avec notre quarante-sixième degré, et la douceur inouïe de notre présent hiver, nous éprouvons quelquefois des froids aussi cruels que les vôtres. J'ai imaginé de faire passer cette consultation par vos très belles mains, dont on m'a tant parlé et que mon extrême jeunesse et mon respect me défendent de baiser.

Cet ingénieur, nommé Aubry, mourra d'ailleurs de la jaunisse, s'il n'est pas associé de l'Académie : j'ai l'honneur d'en être depuis longtemps : de qui emploierai-je la protection, si ce n'est de notre souveraine?

M. Polianski m'apprend qu'il n'est point noyé, comme on l'avait dit, qu'au contraire il est dans le port, et que votre majesté l'a fait secrétaire de l'Académie. Je présume que vous pourrez avoir la bonté de lui donner la consultation. Nous avons assez près de nous Notre-Dame des Neiges, que j'aurais pu employer dans cette affaire qui la regarde; mais je ne prie jamais que Notre-Dame de Pétersbourg, dont je baise les pieds en toute humilité et avec la plus sincère dévotion.

127. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 13 février.

Madame, ce qui m'a principalement étonné de vos deux comédies russes, c'est que le dialogue est toujours vrai et toujours naturel, ce qui est à mon avis un des premiers mérites dans l'art de la comédie; mais un mérite bien rare, c'est de cultiver ainsi tous les arts, lorsque celui de la guerre occupait toute la nation. Je vois que les Russes ont bien de l'esprit et du bon esprit; votre majesté impériale n'était pas faite pour gouverner des sots : c'est ce qui m'a toujours fait penser que la nature l'avait destinée à régner sur la Grèce. J'en reviens toujours à mon premier roman; vous finirez par là. Il arrivera que dans dix ans Moustapha se brouillera avec vous, il vous chicanera sur la Crimée, et vous lui prendrez Byzance. Vous voilà tout accoutumée à des partages; l'empire turc sera partagé, et vous ferez jouer l'*OEdipe* de Sophocle dans Athènes.

Je me borne à me réjouir de voir que les dissidents, pour lesquels je m'étais tant intéressé (1), aient enfin gagné leur procès. J'espère même que les sociniens auront bientôt en Lithuanie quelque conventicule public, où Dieu le père ne partagera plus avec personne le trône qu'il occupa tout seul jusqu'au concile de Nicée. Il est bien plaisant que les Juifs, qui ont crucifié le *logos*, aient tant de synagogues chez les Polonais, et que ceux qui diffèrent d'opinions avec la cour romaine sur le *logos* ne puissent avoir un trou pour fourrer leurs têtes.

J'aurai bientôt quelque chose à mettre aux pieds de votre majesté impériale sur les horreurs de toutes ces disputes ecclésiastiques (2) : c'est là mon objet; je ne m'en écarte point; c'est la tolérance que je veux, c'est la religion que je prêche, et vous êtes à la tête du synode dans lequel je ne suis qu'un simple moine. Si ma strangurie m'emporte, vous n'en recevrez pas moins ma bagatelle.

Nous avons actuellement l'honneur d'avoir autant de neiges et de glaces que vous. Un corps aussi faible que le mien n'y peut pas résister. Bienheureux sont les enfants de Rurick! encore plus heureux les Lapons et leur rangifères, qui ne peuvent vivre que dans leur climat! Cela me prouve que la nature a fait chaque épée pour sa gaîne, et qu'elle a mis des Samoïèdes au septentrion, comme des Nègres au midi, sans que les uns soient venus des autres.

Je vous avais bien dit que je radotais, madame : vivez heureuse et comblée de gloire, sans oublier les plaisirs; cela n'est pas si radoteur.

Je me mets aux pieds de votre majesté impériale, avec le plus profond respect et le plus sincère attachement. *Le vieux malade de Ferney.*

128. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Pétersbourg, le 20 février/3 mars.

Monsieur, j'espère qu'il n'est plus question de la colère que

(1) Voyez, tome V, dans les FRAGMENTS SUR L'HISTOIRE, l'écrit *Sur les dissensions des Eglises de Pologne*. (G. A.)

(2) Voyez, tome III la note de la scène 1re des *Lois de Minos*. (G. A.)

vous aviez, le premier décembre, contre les majestés impériales de l'Eglise grecque et romaine.

Le prince Orlof, qui aime la physique expérimentale, et qui naturellement est doué d'une perspicacité particulière sur toutes ces matières-là, est peut-être celui qui a fait la plus curieuse de toutes les expériences sur la glace. La voici :

Il a fait creuser en automne les fondements d'une porte cochère, et pendant les plus fortes gelées de l'hiver, il a fait remplir d'eau ces fondements, afin qu'elle s'y convertît en glace. Lorsqu'ils furent remplis à la hauteur convenable, on les garantit soigneusement des rayons du soleil, et au printemps on éleva dessus une porte cochère voûtée en briques et très solide. Elle existe depuis quatre ans, et elle existera, je crois, jusqu'à ce qu'on l'abatte. Il est bon de remarquer que le terrain sur lequel cette porte est bâtie est marécageux, et que la glace tient lieu du pilotis qu'on aurait été obligé d'employer à son défaut.

L'expérience de la bombe remplie d'eau, et exposée à la gelée, a été faite en ma présence; elle a crevé en moins d'une heure avec beaucoup de fracas.

Quand on vous a dit que la gelée élève des maisons hors de terre, on aurait dû ajouter que cela arrive à de mauvaises baraques de bois, mais jamais à des maisons de pierres. Il est vrai que des murs de jardin assez minces, et dont les fondements sont mal assis, ont été levés de terre et renversés peu à peu par la gelée. Les pilotis que la glace peut accrocher se soulèvent aussi à la longue.

Si les Turcs continuent de suivre les bons conseils de leurs soi-disant amis (1), vous pouvez être sûr que vos souhaits de nous voir sur le Bosphore seront bien près de leur accomplissement, et cela viendra peut-être fort à propos pour votre convalescence; car j'espère que vous vous êtes défait de cette vilaine fièvre continue que vous m'annoncez, et dont jamais je ne me serais doutée en voyant la gaieté qui règne dans vos lettres.

Je lis présentement les œuvres d'Algarotti. Il prétend que tous les arts et toutes les sciences sont nés en Grèce. Dites-moi, je vous prie, cela est-il bien vrai? Pour de l'esprit, ils en ont encore, et du plus délié; mais ils sont si abattus qu'il n'y a plus de nerf chez eux. Cependant je commence à croire qu'à la longue on pourrait les aguerrir : témoin cette nouvelle victoire de Patras remportée sur les Turcs après la fin du second armistice. Le comte Alexis me mande qu'il y en a qui se sont admirablement comportés.

Il y a eu aussi quelque chose de pareil sur les côtes d'Egypte, dont je n'ai point encore les détails; et c'était encore un capitaine grec qui commandait. Votre baron Pellemberg est à l'armée. M. Polianski est secrétaire de l'Académie des beaux-arts. Il n'est pas noyé, quoiqu'il passe souvent la Néva en carrosse; mais chez nous il n'y a pas de danger à cela en hiver.

Je suis bien aise d'apprendre que mes deux comédies ne vous ont pas paru tout à fait mauvaises. J'attends avec impatience le nouvel écrit que vous me promettez; mais j'en ai encore plus de vous savoir rétabli.

Soyez assuré, monsieur, de mon extrême sensibilité pour tout ce que vous me dites d'obligeant et de flatteur. Je fais des vœux sincères pour votre conservation, et suis toujours avec l'amitié et tous les sentiments que vous me connaissez.
CATERINE.

129. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 25 mars.

Madame, permettez qu'un de vos sujets, qui demeure entre les Alpes et le mont Jura, et qui vient de ressusciter pour quelques jours, après cinquante-deux accès de fièvre, dise quelques nouvelles de l'autre monde à votre majesté impériale. J'ai trouvé sur les bords du Styx les Thomyris, les Sémiramis, les Penthésilée, les Elisabeth d'Angleterre : elles m'ont toutes dit qu'elles n'approchaient pas de la véritable Catherine, de cette seule Catherine qui attirera les regards de la postérité; mais elles m'ont appris que vous n'étiez pas au bout de vous travaux, et qu'il fallait que vous prissiez encore la peine de bien battre mon cher Moustapha.

Le roi de Prusse me paraît croire que vos négociations sont rompues avec ce gros musulman; mais les choses peuvent changer d'un moment à l'autre, en fait de négociations comme en fait de guerre. J'attends très humblement de la destinée et de votre génie le débrouillement de tout ce chaos où la terre est plongée, de Dantzick aux embouchures du Danube, bien persuadé que, quand la lumière succédera à ces ténèbres, il en résultera pour vous de l'avantage et de la gloire.

Si votre guerre recommence, je n'en verrai pas la fin, par la raison que je serai probablement mort avant que vous ayez gagné cinq ou six batailles contre les Turcs.

Je me suis borné, dans ma dernière lettre (1), à demander la protection de votre majesté impériale, pour savoir quelles précautions on prend dans votre zone illustre et glaciale, pour assurer les levées des terres et des murailles contre les efforts de la glace; je me suis restreint à la physique, les affaires politiques ne sont pas de ma compétence.

On dit que, parmi les Français, il y a des Welches qui sont grands amis de Moustapha, et qui se trémoussent pour embarrasser mon impératrice; je ne veux point le croire; je ne suis qu'un pauvre Suisse qui se défie de tous les bruits qui courent, et qui est incrédule comme Thomas Didyme l'apôtre. Mais je crois fermement à votre gloire, à votre magnificence, à la supériorité que vous avez acquise sur le reste du monde depuis que vous gouvernez, à votre génie noble et mâle : j'ose croire aussi à vos bontés pour moi. Je me mets aux pieds de votre majesté impériale pour le peu de temps que j'ai encore à vivre : agréez le profond respect et le sincère attachement du vieux malade de Ferney.

130. — DE VOLTAIRE.

20 avril.

Madame, c'est à présent plus que jamais que votre majesté impériale est mon héroïne, et fort au-dessus de la majesté. Comment! au milieu de vos négociations avec Moustapha, au milieu de vos nouveaux préparatifs pour le bien battre, quand la moitié de votre génie doit être vers la Pologne, et l'autre vers Bucharest, il vous reste encore un autre génie qui en sait plus que les membres de votre Académie des sciences, et qui daigne donner à mon ingénieur les leçons qu'il attendait d'eux! Combien avez-vous donc de génies? ayez la bonté de me faire cette confidence. Je ne vous demande pas de me dire si vous irez assiéger Andrinople, fort aisé à prendre, tandis que les troupes autrichiennes s'empareront de la Servie et de la Bosnie. Ces secrets-là ne sont pas plus de ma compétence que le renvoi de nos chevaliers errants. Je me borne à rire quand je lis dans une de vos lettres que vous voulez les garder quelque temps dans vos Etats pour qu'ils enseignent les belles manières dans vos provinces (2).

Le portail voûté, élevé sur la glace, et subsistant sur elle depuis quatre ans, me paraît un des miracles de votre règne; mais c'est aussi un miracle de votre climat. Je doute fort qu'on pût, dans nos cantons, élever un monument pareil; pour la bombe remplie d'eau, je pense qu'elle crèverait par une forte gelée, tout comme à Pétersbourg.

On dit que le thermomètre d'esprit-de-vin a été de cinquante degrés au-dessous de la congélation, cette année, dans votre résidence; nous péririons, nous autres Suisses, si jamais le thermomètre descendait chez nous à vingt : notre plus grand froid est à quinze et seize, et cette année il n'a pas atteint jusqu'à dix.

Je me flatte bien que vos bombes crèveront désormais sur les têtes des Turcs, et que M. le prince Orlof bâtira des arcs de triomphe non pas sur la glace, mais dans l'Atméidan de Stamboul; et c'est alors que vous ferez naître en Grèce des Phidias comme des Miltiades.

Je crois qu'Algarotti se trompe, s'il dit que les Grecs inventèrent les arts. Ils en perfectionnèrent quelques-uns, et encore assez tard.

Il y avait d'ailleurs un vieux proverbe que les Chaldéens avaient instruit l'Egypte, et que l'Egypte avait enseigné la Grèce.

Les Grecs avaient été civilisés si tard, qu'ils furent obligés d'apprendre l'alphabet de Tyr, quand les Phéniciens vinrent commercer chez eux et y bâtir des villes. Ces Grecs se servaient auparavant de l'écriture symbolique des Egyptiens.

Une autre preuve de l'esprit peu inventif des Grecs, c'est que leurs premiers philosophes allaient s'instruire dans l'Inde, et que Pythagore même y apprit la géométrie.

C'est ainsi, madame, que des philosophes étrangers viennent déjà prendre des leçons à Pétersbourg. Le grand homme (3) qui prépara les voies dans lesquelles vous marchez, et qui fut le précurseur de votre gloire, disait avec

(1) Le gouvernement français. (G. A.)

(1) Ou plutôt dans l'avant-dernière. (G. A.)

(2) C'est sans doute ce que Catherine avait écrit à d'Alember dans le billet qu'elle lui avait fait tenir par Voltaire et qu'on n'a plus. Voyez la lettre du 22 novembre 1772. (G. A.)

(3) Pierre-le-Grand. (G. A.)

grande raison que les arts faisaient le tour du monde, et circulaient comme le sang dans nos veines. Votre majesté impériale paraît aujourd'hui forcée de cultiver l'art de la guerre, mais vous ne négligez point les autres.

Je ne croyais pas, il y a un mois, habiter encore le globe que vous étonnez. Je rends grâces à la nature, qui a peut-être voulu que je vécusse jusqu'au temps où vous serez établie dans la patrie d'Orphée et de Mars, c'est-à-dire dans quelques mois; mais ne me faites pas attendre plus longtemps. Il faut absolument que je parte pour le néant. Je mourrai en vous conservant le culte que j'ai voué à votre majesté impériale. Que l'immortelle Catherine daigne toujours agréer mon profond respect, et conserver ses bontés au vieux malade de Ferney, qui l'idolâtre malgré son respect.

131. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Pétershof, ce 19/30 juin.

Monsieur, je prends la plume pour vous donner avis que le maréchal de Romanzof a passé le Danube avec son armée le 11 juin, v. st. Le général baron Weismann lui nettoya le chemin en culbutant, le premier, un corps de douze mille Turcs. Les lieutenants-généraux Stoupichin et Potemkin en firent autant de leur côté. Ceux-ci eurent affaire à dix-huit ou vingt mille musulmans, dont ils envoyèrent bon nombre dans l'autre monde, pour en porter la nouvelle à ces dames polies, de la part desquelles vous m'avez dit tant de choses flatteuses, après les cinquante-deux accès de fièvre dont vous vous êtes, à mon très grand contentement, tiré aussi heureusement qu'un jeune homme de vingt ans.

Chaque corps turc nous a laissé son camp, son artillerie, ses bagages. Voilà donc notre cher Moustapha en train d'être joliment tapé de nouveau, après avoir négocié et rompu deux congrès consécutifs, et avoir joui de divers armistices pendant près d'un an. Cet honnête homme-là ne sait point profiter des circonstances. Il n'est pas douteux que vous serez témoin oculaire de la fin de cette guerre. J'espère que le passage du Danube y contribuera; il nous donnera la joie de rendre le sultan plus traitable, et nous laisserons bavarder les Welches. Leurs nouvelles méritent bien peu d'attention : ils ont débité que j'avais demandé trente mille Tartares au kan, et qu'il me les avait refusés. Je n'ai jamais pensé à pareille absurdité, et je doute fort que M. de Saint-Priest (1) l'ait mandé à sa cour, comme on l'assure, parce qu'ordinairement les ambassadeurs sont réputés avoir au moins le sens commun.

Le froid qu'on a senti ici cet hiver a été moindre que celui de la Sibérie, qu'on fait monter à un degré fabuleux, surtout à Irkustska. Je suis tentée de n'y pas ajouter plus de foi qu'aux sentiments d'Algarotti sur la Grèce. Vous m'avez tirée d'erreur en quatre mots : me voilà convaincue que ce n'est pas en Grèce que les arts ont été inventés. J'en suis fâchée pourtant, car j'aime les Grecs, malgré tous leurs défauts.

Portez-vous bien, conservez-moi votre amitié, et soyez assuré de tous mes sentiments pour vous. Réjouissons-nous ensemble du passage du Danube : il ne sera pas si célèbre que celui du Rhin par Louis XIV, mais il est plus rare, les Russes ne l'ayant franchi de huit cents ans, à ce que disent nos antiquaires.

132. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 10 auguste.

Madame, il faudrait que les jours eussent à Pétersbourg plus de vingt-quatre heures, pour que votre majesté impériale eût seulement le temps de lire tout ce qu'on lui écrit de l'Europe et de l'Asie. Pour la fatigue de répondre à tout cela, je ne la conçois pas.

Je voulais, moi chétif, moi mourant, prendre la liberté de vous écrire touchant les fausses nouvelles qu'on nous débite sur votre guerre renouvelée avec ce Moustapha, de vous parler du mariage de monseigneur votre fils (2), du voyage de madame la princesse de Darmstadt (3), qui est, après vous, ce que l'Allemagne a vu naître de plus parfait; j'allais même jusqu'à vous dire que Diderot, qui n'est pas welche, est le plus heureux des Français, puisqu'il va à votre cour (4). Je voulais vous parler des dernières volontés d'Helvetius, dont on dédie l'ouvrage posthume à votre majesté (5). Je poussais mon indiscrétion jusqu'à vous dire que je ne suis point du tout de son avis sur le fond de son livre. Il prétend que tous les esprits sont nés égaux; rien n'est plus ridicule. Quelle différence entre certaine souveraine et ce Moustapha, qui a fait demander à M. de Saint-Priest si l'Angleterre est une île?

Je voulais être assez hardi pour parler à fond du passage du Danube. Je voulais demander si Falconet-Phidias placera la statue de Catherine II, la seule vraie Catherine, ou sur une des Dardanelles, ou dans l'Atméidan de Stamboul; mais considérant qu'elle n'a pas un moment à perdre, et craignant de l'importuner, je n'écris rien.

Je me borne à lever les mains vers l'Etoile du Nord; je suis de la religion des sabbéens : ils adoraient une étoile. *Le vieux malade de Ferney.*

133. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 12 auguste.

Madame, que votre majesté impériale me laisse d'abord baiser votre lettre de Pétershof, du 19 juin de votre chronologie grecque, qui n'est pas meilleure que la nôtre; mais, de quelque manière que nous supputions les temps, vous comptez vos jours par des victoires; vous savez combien elles me sont chères. Il me semble que c'est moi qui ai passé le Danube. Je monte à cheval dans mes rêves, et je vais le grand galop à Andrinople. Je ne cesserai de vous dire qu'il me paraît bien étonnant, bien inconséquent, bien triste, bien mal de toute façon, que vos amis, l'impératrice-reine, et l'empereur des Romains, et le héros du Brandebourg, ne fassent pas le voyage de Constantinople avec vous. Ce serait un amusement de trois ou quatre mois tout au plus, après quoi vous vous arrangeriez ensemble, comme vous vous êtes arrangés en Pologne.

Je demande bien pardon à votre majesté; mais cette partie de plaisir sur la Propontide me paraît si naturelle, si facile, si agréable, si convenable, que je suis toujours stupéfait que les trois puissances aient manqué une si belle fête. Vous me direz, madame, que je pourrai jouir de cette satisfaction avec le temps; mais permettez-moi de vous représenter que je suis très pressé, que je n'ai que deux jours à vivre, et que je veux absolument voir cette aventure avant de mourir. L'auguste Catherine ne peut-elle pas dire amicalement à l'auguste Marie-Thérèse : « Ma chère Marie, songez donc que les » Turcs sont venus deux fois assiéger Vienne; songez que » vous laissez passer la plus belle occasion qui se soit pré» sentée depuis *Ortogul* ou *Ortogrul*, et que, si on laisse res» pirer les ennemis du saint nom chrétien et de tous les » beaux-arts, ces maudits Turcs deviendront peut-être plus » formidables que jamais. Le chevalier de Tott, qui a beau» coup de génie, quoiqu'il ne soit point ingénieur, fortifiera » toutes leurs places sur la mer Egée et sur le Pont-Euxin, » quoique Moustapha et son grand-visir ignorent que ces » deux petites mers se soient jamais appelées Pont-Euxin et » mer Egée. Les janissaires et les levantis se disciplineront. » Voilà notre ami Ali-Bey mort, Moustapha va être maître » absolu de ce beau pays de l'Egypte qui adorait autrefois » des chats, et qui ne connaît point saint Jean Népomucène.

» Profitons d'un moment favorable qui reste encore; Rus» ses, Autrichiens, Prussiens, fondons sur ces ennemis de » l'Eglise grecque et latine. Nous accorderons au roi de » Prusse, qui ne se soucie d'aucune Eglise, une ou deux » provinces de plus, et allons souper à Constantinople. »

Certainement l'auguste Catherine fera un discours plus éloquent et plus pathétique; mais y a-t-il rien de plus raisonnable et de plus plausible? cela ne vaut-il pas mieux que mes chars de Cyrus (1)? Hélas! l'idée de cette croisade (2) ne réussira pas mieux que celle de mes chars; vous ferez la paix, madame, après avoir bien battu les Turcs; vous aurez quelques avantages de plus, mais les Turcs continueront d'enfermer les femmes, et d'être les amis des Welches, tout galants que sont ces Welches.

Je ne suis donc qu'à moitié satisfait.

Mais ce n'est pas à moitié que je suis l'adorateur de votre majesté impériale, c'est avec la fureur de l'enthousiasme; qu'elle pardonne ma rage à mon profond respect. *Le vieux malade de Ferney.*

---

(1) Ambassadeur de France à Constantinople. (G. A.)
(2) Plus tard, Paul Ier. (G. A.)
(3) Christine-Caroline de Deux-Ponts. (G. A.)
(4) Il s'était mis en route au mois de mai. (G. A.)
(5) *De l'Homme et de ses facultés.* C'est la seconde édition qui fut dédiée à Catherine par le prince Gallitzin. (G. A.)

(1) Il est souvent parlé de ces chars dans les lettres précédentes. (G. A.)
(2) Voyez en tête de cette *Correspondance* l'idée de Voltaire jugée par M. Saint-Marc Girardin. (G. A.)

134. — DE L'IMPÉRATRICE.

Le 15/26 septembre.

Monsieur, je vais satisfaire aux demandes que vous ne m'avez point faites, mais que vous m'indiquez dans votre lettre du 10 auguste; je répondrai aussi à celle du 12 de ce mois, que j'ai reçue en même temps. Cela vous annonce une dépêche longue à faire bâiller, en réponse à vos charmantes mais très courtes lettres; jetez la mienne au feu si vous voulez ; mais souvenez-vous que l'ennui est de mon métier, et qu'il se trouve ordinairement à la suite des rois. Pour le raccourcir donc, j'entre en matière.

M. de Romanzof, au lieu d'établir ses foyers dans l'Atméidan de Stamboul, selon vos souhaits, a jugé à propos de rebrousser chemin, parce que, dit-il, il n'a pas trouvé à dîner aux environs de Silistrie, et que la marmite du visir était encore à Schiumla. Cela se peut, mais il devait prévoir au moins qu'il devait dîner sans compter sur son hôte. Je range ce fait parmi les fautes d'orthographe, et je m'en console par la conversation de madame la landgrave de Darmstadt, qui est douée d'une âme forte et mâle, d'un esprit élevé et cultivé. La quatrième de ses filles va épouser mon fils; la cérémonie des noces est fixée au 29 septembre, vieux style.

Comme chef de l'Eglise grecque, je ne puis vous laisser ignorer la conversion de cette princesse, opérée par les soins, le zèle, et la persuasion de l'évêque Platon, qui l'a réunie au giron de l'Eglise catholique-universelle-grecque, seule vraie croyante établie en Orient. Réjouissez-vous de notre joie, et que cela vous serve de consolation dans un temps où votre Eglise latine est affligée, divisée, et occupée de l'extinction mémorable de la compagnie de Jésus.

A la suite du prince héréditaire de Darmstadt, j'ai eu le plaisir de voir arriver M. Grimm. Sa conversation est un délice pour moi; mais nous avons encore tant de choses à nous dire, que jusqu'ici nos entretiens ont eu plus de chaleur que d'ordre et de suite. Nous avons beaucoup parlé de vous. Je lui ai dit, ce que vous avez oublié peut-être, que vos ouvrages m'avaient accoutumée à penser.

J'attendais Diderot d'un moment à l'autre; mais je viens d'apprendre, à mon grand regret, qu'il est tombé malade à Duisbourg. L'*Histoire politique et philosophique du commerce des Indes* me donne une très grande aversion pour les conquérants du Nouveau-Monde, et m'a empêchée, jusqu'à ce moment, de lire l'ouvrage posthume d'Helvétius. Je n'en ai pas d'idée; mais il est bien difficile d'imaginer que Pierre-le-Sauvage, portefaix dans les rues de Londres, dont j'ai le tableau peint par le fils de Phidias-Falconet, soit né avec les mêmes facultés des premiers hommes de ce siècle.

Je n'oserais citer le seigneur Moustapha, mon ennemi et le vôtre, parce que M. de Saint-Priest, qui a vécu à Paris, et qui par conséquent a de l'esprit comme quatre, prétend qu'il en a prodigieusement. Mais, à propos de Moustapha, j'ai à vous dire que Lameri, votre protégé, a débuté, dans le tragique, par Orosmane, et, dans le comique, par le rôle du fils du *Père de famille* (1), avec un égal succès.

Je vous rends mille grâces de la belle harangue que vous me composez pour inviter les cours coopérantes dans les affaires de Pologne à souper au sérail. Je l'emploierais volontiers; mais je sais d'avance que la dame à qui vous voulez que je l'adresse a un chérubin indomptable (2), assis sur le trépied de la politique, et qui, par sa lenteur et l'obscurité de ses oracles, détruirait l'effet des plus belles harangues du monde, quelque grandes que fussent les vérités qu'elles pussent contenir. D'ailleurs, il y a des gens qui n'aiment que ce qu'ils ont inventé, et qui sacrifient tout aux idées reçues.

Je souhaite sans doute la paix, et pour y parvenir il ne me reste qu'à faire la guerre aussi longtemps que les choses resteront en cet état : vous aurez au moins l'espérance de voir finir la captivité des dames turques.

C'est avec tous les sentiments que vous me connaissez, et avec la plus vive reconnaissance de tout ce que votre amitié vous dicte pour moi, que je ne cesserai de vous souhaiter l'âge de Mathusalem, ou du moins celui de cet Anglais qui fut gai et bien portant jusqu'à cent soixante-seize ans. Imitez-le, vous qui êtes inimitable. CATERINE.

135. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 1er novembre.

Madame, je vois par la lettre du 26 septembre, dont votre majesté impériale m'honore, qui Diderot est tombé malade sur les frontières de la Hollande. Je me flatte qu'il est actuellement à vos pieds; vous avez plus d'un Français enthousiaste de votre gloire. S'il y en a quelques-uns qui sont pour Moustapha, j'ose croire que ceux qui sont dévots à sainte Catherine valent bien ceux qui se sont faits Turcs. Il est vrai que Diderot et moi nous n'entrons point dans des villes par un trou, comme des étourdis; nous ne nous faisons point prendre prisonniers, comme des sots; nous ne nous mêlons point de l'artillerie où nous n'entendons rien (1). Nous sommes des missionnaires laïques qui prêchons le culte de sainte Catherine, et nous pouvons nous vanter que notre Eglise est assez universelle.

J'avoue, à ma honte, que j'ai échoué dans le projet de ma croisade. J'aurais voulu que madame la grande-duchesse eût été rebaptisée dans l'église de Sainte-Sophie, en présence du prophète Grimm, et que votre auguste alliée eût établi des tribunaux de chasteté tant qu'elle aurait voulu dans la Bosnie et dans la Servie. Pierre l'ermite était pour le moins aussi chimérique que moi, et cependant il réussit; mais aussi il faut considérer qu'il était moine; la grâce de Dieu l'assistait, et elle m'a manqué tout net. Si je n'ai point la grâce, j'ai du moins la raison en ma faveur.

Sérieusement, madame, il me paraît absurde qu'on ait eu un si beau coup à faire et qu'on l'ait manqué; je suis persuadé que la postérité s'en étonnera. N'ai-je pas entendu dire qu'avant la campagne du Pruth (2) un ambassadeur demandant à Pierre Ier où il prétendait établir le siége de son empire, il répondit : *A Constantinople?* Sur ce pied-là, je disais : Catherine-la-Grande, ayant réparé si bien le malheur de Pierre-le-Grand, accomplira sans doute son dessein; et l'auguste Marie-Thérèse, dont la capitale a été assiégée deux fois par les Turcs, contribuera de tout son pouvoir à cette sainte entreprise. Je me suis trompé en tout; elle a pardonné aux Turcs en bonne chrétienne; et le roi de Prusse, roi des calvinistes, a été le seul prince qui ait protégé les jésuites, lorsque le bon homme saint Pierre a exterminé le bon homme Ignace : que peut dire à cela le prophète Grimm?

Il faut que M. de Saint-Priest ait bien raison, et que Moustapha ait un esprit bien supérieur, puisqu'il a su engager les meilleurs chrétiens du monde dans ses intérêts, et réunir à la fois en sa faveur les Français et les Allemands.

Le roi de Prusse dit toujours que vous battrez Moustapha toute seule, que vous n'avez besoin de personne, je le veux croire; mais vos Etats ne sont pas tous aussi peuplés qu'ils sont immenses; le temps, la fatigue, et les combats, diminuent les armées, et avant que la population soit proportionnée à l'étendue des terres, il faut des siècles. C'est là ce qui fait ma peine; je vois que le temps est toujours trop court pour les grandes âmes. Ce n'est pas à un barbouilleur inutile qu'il faut de longues années, c'est à une héroïne née pour changer la face du monde. Elle est encore dans la fleur de son âge; je voudrais que Dieu lui envoyât des lettres patentes contre-signées Mathusalem, pour mettre ses Etats au point où elle les veut. On dit que des corps de Turcs ont été bien battus; c'est une grande consolation pour Pierre l'ermite.

Je me mets aux pieds de votre majesté impériale avec le plus profond respect et l'attachement le plus inviolable.

136. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 30 décembre.

Madame, le roi de Prusse me fait l'honneur de me mander, du 10 décembre, que votre armée a battu celle du grand-visir, et que Silistrie est prise. Il ajoute que le grand-visir s'est enfui à Andrinople avec le grand étendard de Mahomet.

Je suppose qu'un roi n'est jamais trompé quand il écrit des nouvelles ; et, dans cette supposition, je suis près de mourir de joie, au lieu de mourir de vieillesse, comme on me l'annonçait tout à l'heure avant que je reçusse la lettre du roi de Prusse.

Mort ou vif, il est bien fâcheux d'être si loin des merveilles de votre règne, et M. Diderot est un heureux homme; mais aussi il mérite son bonheur. Pour moi, j'expire dans le désespoir de n'avoir pu voir mon héroïne qui sera celle du monde entier, et de n'avoir pu lui présenter mon très profond et très inutile respect.

(1) Par Diderot. (G. A.)
(2) Kaunitz, premier ministre de Marie-Thérèse. (G. A.)

(1) Allusion à Choisy, aux Français en Pologne, et à de Tott. (G. A.)
(2) Voyez, tome V, la seconde partie de l'*Histoire de Russie*. (G. A.)

137. — DE L'IMPÉRATRICE.

Le 27 décembre 1773/7 janvier 1774.

Monsieur, le philosophe Diderot, dont la santé est encore chancelante, restera avec nous jusqu'au mois de février (1), qu'il retournera dans sa patrie; Grimm pense aussi partir vers ce temps-là. Je les vois très souvent, et nos conversations ne finissent pas. Ils pourront vous dire, monsieur, le cas que je fais de Henri IV, de la *Henriade*, et de l'auteur de tant d'autres écrits qui ont illustré notre siècle.

Je ne sais s'ils s'ennuient beaucoup à Pétersbourg; mais, pour moi, je leur parlerais toute ma vie sans m'en lasser. Je trouve à Diderot une imagination intarissable, et je le range parmi les hommes les plus extraordinaires qui aient existé. S'il n'aime pas Moustapha, comme vous me le mandez, au moins je suis sûre qu'il ne lui veut point de mal; la bonté de son cœur ne le lui permettrait pas, malgré l'énergie de son esprit et le penchant que je lui vois de faire incliner la balance de mon côté.

Eh bien! monsieur, il faut se consoler de ce que le projet de votre croisade a échoué, et supposez que vous avez eu affaire à de bonnes âmes, auxquelles on ne peut accorder cependant l'énergie de Diderot.

Comme chef de l'Eglise grecque, je ne puis en bonne foi vous laisser dans l'erreur sans vous reprendre. Vous auriez voulu que la grande-duchesse eût été rebaptisée dans Sainte-Sophie. Rebaptisée, dites-vous? Ah! monsieur, l'Eglise grecque ne rebaptise point; elle regarde comme très bon et très authentique tout baptême administré dans les autres communions chrétiennes. La grande-duchesse, après avoir prononcé en langue russe la profession de foi orthodoxe, a été reçue dans le sein de l'Eglise au moyen de quelques signes de croix, avec de l'huile odoriférante qu'on lui a administrée en grande cérémonie; ce qui chez vous, comme chez nous, s'appelle confirmation. A cette occasion, on impose un nom; mais sur ce dernier point nous sommes plus chiches que vous, qui en donnez par douzaine; ici on n'en prend qu'un seul, et cela nous suffit.

Vous ayant mis au fait de ces choses importantes, je continue de répondre à votre lettre du 1er novembre. Vous saurez à présent, monsieur, qu'un corps détaché de notre armée, après avoir passé le Danube au mois d'octobre, battit un corps de Turcs très considérable, et fit prisonnier un bacha à trois queues qui le commandait.

Cet événement aurait pu avoir des suites, mais le fait est (chose dont vous ne serez pas content peut-être) qu'il n'en eut pas; de sorte que Moustapha et moi, nous nous trouvons à peu près dans la situation où nous étions il y a six mois, à cela près qu'il est attaqué d'un asthme, et que je me porte bien. Il se peut que ce sultan soit un esprit supérieur, mais il n'en est pas moins battu pour cela depuis cinq ans, malgré les conseils de M. de Saint-Priest et les instructions du chevalier Tott, qui se tuera à force de fondre des canons et d'exercer des canonniers. Il a beau être vêtu de cafetans et d'hermines, l'artillerie turque n'en sera pas meilleure et mieux servie; mais toutes ces choses sont des enfantillages auxquels on donne beaucoup plus d'importance qu'ils ne méritent. Je ne sais où j'ai lu que ces tours d'esprit sont naturels aux Welches.

Adieu, monsieur; portez-vous bien, et soyez assuré que personne ne fait plus de cas de votre amitié que moi.

138. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Pétersbourg, le 8/19 janvier.

Monsieur, je pense que les nouvelles que le roi de Prusse vous a données de la défaite du visir et de la prise de Silistrie, lui sont venues de Pologne, le pays, après la France, où l'on débite les plus fausses. Je m'attends à voir les oisifs fort occupés d'un voleur de grand chemin qui pille le gouvernement d'Orembourg, et qui tantôt, pour effrayer les paysans, prend le nom de Pierre III, et tantôt celui de son employé. Cette vaste province n'est pas peuplée à proportion de sa grandeur; la partie montagneuse est occupée par des Tartares, nommés Baschkis, pillards depuis la création du monde. Le pays plat est habité par tous les vauriens dont la Russie a jugé à propos de se défaire depuis quarante ans, ainsi que l'on a fait à peu près dans les colonies de l'Amérique pour les pourvoir d'hommes.

Le général Bibikof est allé avec un corps de troupes pour rétablir la tranquillité là où elle est troublée. A son arrivée à Casan, qui est à sept cents verstes (ou cent lieues d'Allemagne) d'Orembourg, la noblesse de ce royaume vint lui offrir de se joindre à ses troupes, avec quatre mille hommes bien armés, bien montés, et entretenus à leurs dépens. Il accepta leur offre. Cette troupe seule est plus qu'en état de remettre l'ordre dans le gouvernement limitrophe.

Vous jugez bien que cette incartade de l'espèce humaine ne dérange en rien le plaisir que j'ai de m'entretenir avec Diderot. C'est une tête bien extraordinaire que la sienne; la trempe de son cœur devrait être celle de tous les hommes; mais enfin, comme tout est au mieux dans ce meilleur des mondes possibles, et que les choses ne sauraient changer, il faut les laisser aller leur train, et ne pas se garnir le cerveau de prétentions inutiles. La mienne sera toujours de vous témoigner ma reconnaissance pour toutes les marques d'amitié que vous me donnez. CATERINE.

139. — DE VOLTAIRE.

15 mars.

Madame, la lettre du 19 janvier, dont votre majesté impériale m'honore, m'a transporté en esprit à Orembourg, et m'a fait connaître M. Pugatschef (1); c'est apparemment le chevalier de Tott qui a fait jouer cette farce; mais nous ne sommes plus au temps des Démétrius (2), et telle pièce de théâtre qui réussissait il y a deux cents ans, est sifflée aujourd'hui. Si quelque prétendu Inca venait au Pérou se dire fils ou petit-fils du Soleil, je doute qu'il fût reconnu pour tel, quand même il serait annoncé par des jésuites, et quand ils feraient valoir des prophéties en sa faveur.

Votre majesté ne paraît pas trop inquiète de l'équipée de M. Pugatschef. Je croyais que la province d'Orembourg était le plus agréable pays de votre empire, que les Persans y avaient apporté tous leurs trésors pendant leurs guerres civiles, qu'on ne songeait qu'à s'y réjouir; et il se trouve que c'est un pays barbare, rempli de vagabonds et de scélérats. Vos rayons ne peuvent pas pénétrer partout en même temps: un empire de deux mille lieues en longitude ne se police qu'à la longue. Cela me confirme dans mon idée de l'antiquité du monde. J'en demande pardon à la Genèse, mais j'ai toujours pensé qu'il a fallu cinq ou six mille ans avant que la horde juive sût lire et écrire; et je soupçonne qu'Hercule et Thésée n'auraient pas été reçus dans votre Académie de Pétersbourg. Un jour viendra que la ville d'Orembourg sera plus peuplée que Pékin, et qu'on y jouera des opéras-comiques.

En attendant, je me flatte que vous vous amuserez, madame, à battre le nouveau sultan (3), ou que vous lui dicterez des conditions de paix, telles que les anciens Romains en imposaient aux anciens roi de Syrie. Cependant, chargée du poids immense de la guerre contre un vaste empire, et du gouvernement de votre empire, encore plus vaste, voyant tout, faisant tout par vous-même, vous trouvez encore du temps pour converser avec notre philosophe Diderot, comme si vous étiez désœuvrée.

Je n'ai jamais eu la consolation de voir cet homme unique; il est la seconde personne de ce monde avec qui j'aurais voulu m'entretenir: il me parlerait de votre majesté: majesté! ce n'est pas cela que je veux dire, c'est de votre supériorité sur les êtres pensants: car je compte les autres êtres pour rien. Je vous demande donc, madame, votre protection auprès de lui. Ne peut-il pas se détourner d'une cinquantaine de verstes, pour venir me prolonger la vie en me contant ce qu'il a vu et entendu à Pétersbourg?

S'il ne vient pas sur le bord du lac de Genève, j'irai, moi, me faire enterrer sur le bord du lac Ladoga; il faut que je voie votre nouvelle création, je suis las de toutes les autres.

Je me mets à vos pieds avec adoration de latrie.

140. — DE L'IMPÉRATRICE.

Le 4/15 mars (4).

Monsieur, les gazettes seules font beaucoup de bruit du brigand Pugatschef, lequel n'est en relation directe ni indi-

(1) Il resta en Russie jusqu'au mois de mai. (G. A.)

(1) Pugatschef. Ce prétendu voleur de grand chemin combattait pour l'affranchissement des serfs. (G. A.)

(2) Voyez, tome II, l'*Essai sur les mœurs*, chapitre CXC. (G. A.)

(3) Abd-el-Hamid, que Voltaire appellera plus loin Achmet IV Mustapha III était mort le 21 janvier. (G. A.)

(4) Cette lettre doit être du 15 mai et non du 4 mars, puisque Catherine y parle du départ de Diderot qui avait eu lieu le 5 mai (G. A.)

recte avec M. de Tott. Je fais autant de cas des canons fondus par l'un, que des entreprises de l'autre. M. de Pugatschef et M. de Tott ont cependant cela de commun, que le premier file tous les jours sa corde de chanvre, et que l'autre s'expose à chaque instant au cordon de soie.

Diderot est parti pour retourner à Paris. Nos conversations ont été très fréquentes, et sa visite m'a fait un très grand plaisir. On ne rencontre pas souvent de tels hommes. Il a eu de la peine à nous quitter; le seul attachement à sa famille l'a séparé de nous. Je lui manderai le désir que vous avez de le voir. Il s'arrêtera quelque temps à La Haye (1). Cette lettre répond à la vôtre du 4 mars, vieux style. Je n'ai pour le présent rien d'intéressant à vous mander; mais je ne laisserai pas de vous répéter les sentiments d'estime, d'amitié et de considération que vous m'avez inspirés depuis longtemps. CATERINE.

141. — DE VOLTAIRE.

9 auguste.

Madame, je suis positivement en disgrâce à votre cour. Votre majesté impériale m'a planté là pour Diderot, ou pour Grimm, ou pour quelque autre favori : vous n'avez eu aucun égard pour ma vieillesse; passe encore si votre majesté était une coquette française; mais comment une impératrice victorieuse et législatrice peut-elle être si volage?

Je me suis brouillé pour vous avec tous les Turcs, et même encore avec M. le marquis Pugatschef; et votre oubli est la récompense que j'en reçois. Voilà qui est fait, je n'aimerai plus d'impératrice de ma vie.

Je songe cependant que j'aurais bien pu mériter ma disgrâce. Je suis un petit vieillard indiscret, qui me suis laissé toucher par les prières d'un de vos sujets nommé Rose, Livonien de nation, marchand de profession, déiste de religion, qui est venu apprendre la langue française à Ferney; peut-être n'a-t-il pu mériter vos bontés que j'osais réclamer pour lui.

Je m'accuse encore de vous avoir ennuyée par le moyen d'un Français dont j'ai oublié le nom (2) qui se vantait de courir à Pétersbourg pour être utile à votre majesté, et qui, sans doute, a été fort inutile.

Enfin, je me cherche des crimes pour justifier votre indifférence. Je vois bien qu'il n'y a point de passion qui ne finisse. Cette idée me ferait mourir de dépit, si je n'étais tout près de mourir de vieillesse.

Que votre majesté, madame, daigne donc recevoir cette lettre comme ma dernière volonté, comme mon testament. *Signé* votre admirateur, votre délaissé, votre vieux Russe de Ferney.

142. — DE L'IMPÉRATRICE.

Le 13/24 auguste.

Monsieur, quoique très plaisamment vous prétendiez être en disgrâce à ma cour, je vous déclare que vous ne l'êtes point : je ne vous ai planté là ni pour Diderot, ni pour Grimm, ni pour tel autre favori. Je vous révère tout comme par le passé ; et quoi qu'on vous dise de moi, je ne suis ni volage, ni inconstante.

Le marquis de Pugatschef m'a donné du fil à retordre cette année; j'ai été obligée, pendant plus de six semaines, de m'occuper de cette affaire avec une attention non interrompue, et puis vous me grondez, et vous me dites que, de votre vie, vous ne voulez plus aimer d'impératrice. Cependant il me semble que pour avoir fait une si jolie paix avec les Turcs (3) vos ennemis et les miens, je méritais de votre part quelque indulgence, et point de haine.

Malgré mes occupations, je n'ai point oublié l'affaire de Rose le Livonien, votre protégé. Son sauf-conduit n'a pu être expédié à Lubeck comme vous le désiriez, parce que Rose, outre ses dettes, s'est sauvé de prison, et qu'il a emporté quelques milliers de roubles à différentes personnes : il serait remis tout de suite en prison, malgré les saufs-conduits, qui ne sont guère en usage chez nous. Je n'ai point reçu d'autres lettres depuis plusieurs mois que celle au sujet de ce Rose, et par conséquent, je n'ai aucune connaissance du Français dont vous me parlez dans votre lettre du 9 de ce mois.

Mais en vérité, monsieur, j'aurais envie de me plaindre à mon tour des déclarations d'extinction de passion que vous me faites, si je ne voyais, à travers votre dépit, tout l'intérê que l'amitié vous inspire encore pour moi.

Vivez, monsieur, et raccommodons-nous; car aussi bien il n'y a pas de quoi nous brouiller : j'espère bien que dans un codicille en ma faveur, vous rétracterez ce prétendu testament si peu galant. Vous êtes bon Russe, et vous ne sauriez être l'ennemi de CATERINE.

(1) Diderot ne rentra à Paris qu'au mois d'octobre. (G. A.)
(2) Il s'agit d'un légiste nommé Duménil. Voyez plus loin. (G. A.)
(3) Paix de Kaynardgi, signée le 21 juillet. (G. A.)

143. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, ce 6 octobre.

MADAME,

L'amour fit le serment, l'amour l'a violé. (RAC., *Bajazet.*)

Je pardonne à votre majesté impériale, et je rentre dans vos chaînes. Ni le grand-turc ni moi, nous ne gagnerions rien à être en colère contre vous; mais je mettrais, si j'osais, une condition au pardon que j'accorde si bénignement à votre majesté; ce serait de savoir si le marquis de Pugatschef est agent ou instrument. Je n'ai pas l'impertinence de vous demander son secret; je ne crois pas le marquis instrument d'Achmet IV, qui choisissait si mal les siens, et qui, probablement, n'avait rien de bon à choisir. Pugatschef ne servait pas le pape Ganganelli, qui est allé trouver saint Pierre, avec un passe-port de saint Ignace (1). Il n'était aux gages ni du roi de la Chine, ni du roi de Perse, ni du grand-mogol. Je dirai donc avec circonspection à ce Pugatschef : Monsieur, êtes-vous maître ou valet? agissez-vous pour votre compte ou pour celui d'un autre ? Je ne vous demande pas qui vous emploie, mais seulement si vous êtes employé : quoi qu'il en soit, monsieur le marquis, j'estime que vous finirez par être pendu : vous le méritez bien, car vous êtes non seulement coupable envers mon auguste impératrice, qui vous ferait peut-être grâce, mais vous l'êtes envers tout l'empire, qui ne vous pardonnera pas. Laissez-moi maintenant reprendre le fil de mon discours avec votre souveraine.

Madame, quoi ! dans le temps que vous êtes occupée du sultan, du grand-visir, de son armée détruite, de vos triomphes, de votre paix si glorieuse et si utile, de vos grands établissements, et même de Pugatschef, vous baissez les yeux sur le Livonien Rose! vous avez deviné que c'est un escroc, un fripon! votre majesté clairvoyante a très bien deviné, et j'étais un imbécile de m'être laissé séduire par sa face rebondie.

Je ne puis, cette année, grossir la foule des Européans et des Asiatiques qui viennent contempler l'admirable autocratrice, victorieuse, pacificatrice, législatrice, la saison est trop avancée ; mais je demande à votre majesté la permission de venir me mettre à ses pieds l'année prochaine, ou dans deux ans ou dans dix. Pourquoi n'aurais-je pas le plaisir de me faire enterrer dans quelque coin de Pétersbourg, d'où je pusse vous voir passer et repasser sous vos arcs de triomphe, couronnée de lauriers et d'oliviers?

En attendant, je me mets à vos pieds de mon trou de Ferney, en regardant votre portrait avec des yeux toujours étonnés, et un cœur toujours plein de transport. *Le vieux malade.*

144. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 19 octobre.

Madame, mon impertinence ne fatigue pas aujourd'hui votre majesté impériale pour la large face du Livonien Rose, ni pour celle de l'avocat Duménil, qui voulait vous aider à faire des lois, *par le conseil de son parrain.* Il s'agit aujourd'hui d'un jeune gentilhomme, bon géomètre, bon ingénieur, ayant des mœurs et du courage; il se nomme de Murnan : sa famille est de la province où je suis. Il est fortement recommandé à M. Euler, que vous honorez de votre protection. Tous ses maîtres rendent de lui le témoignage le plus avantageux.

Votre majesté ne doit point être surprise qu'il désire passionnément d'entrer à votre service. Tout ce qui doit affliger ce jeune officier, c'est que vous ayez sitôt accordé la paix au sultan ; car il aurait bien voulu lever le plan de Constantinople, et contrecarrer le chevalier de Tott.

Il ne m'appartient pas d'oser vous présenter personne; mais enfin votre majesté ne peut m'empêcher d'être jaloux de tous ceux qui ont vingt-cinq ans, qui peuvent aller sur la Néva et sur le Bosphore, qui peuvent vous servir de la

(1) Clément XIV venait de mourir empoisonné, dit on, par les jésuites dont il avait supprimé l'ordre. (G. A.)

tête et de la main, et qui seront prédestinés, si par hasard ils sont tués à votre service. Il est bien dur de vivre au coin de son feu en pareil cas.

Je me mets tristement aux pieds de votre majesté impériale, comme un vieux Suisse inutile.

145. — DE L'IMPÉRATRICE.

Le 22 octobre/2 novembre.

Volontiers, monsieur, je satisferai votre curiosité sur le compte de Pugatschef : ce me sera d'autant plus aisé qu'il y a un mois qu'il est pris, ou, pour parler plus exactement, qu'il a été lié et garrotté par ses propres gens, dans la plaine inhabitée entre le Volga et le Jaïck, où il avait été chassé par les troupes envoyées contre eux de toutes parts. Privés de nourriture et de moyens pour se ravitailler, ses compagnons, excédés d'ailleurs des cruautés qu'il commettait, et espérant obtenir leur pardon, le livrèrent au commandant de la forteresse du Jaïck (1), qui l'envoya à Sinbirsk au général comte Panin. Il est présentement en chemin, pour être conduit à Moscou (2). Amené devant le comte Panin, il avoua naïvement dans son premier interrogatoire qu'il était Cosaque du Don, nomma l'endroit de sa naissance, dit qu'il était marié à la fille d'un Cosaque du Don, qu'il avait trois enfants, que, dans ces troubles, il avait épousé une autre femme, que ses frères et ses neveux servaient dans la première armée, que lui-même avait servi les deux premières campagnes contre la Porte, etc.

Comme le général Panin a beaucoup de Cosaques du Don avec lui, et que les troupes de cette nation n'ont jamais mordu à l'hameçon de ce brigand, tout ceci fut bientôt vérifié par les compatriotes de Pugatschef. Il ne sait ni lire ni écrire, mais c'est un homme extrêmement hardi et déterminé. Jusqu'ici il n'y a pas la moindre trace qu'il ait été l'instrument de quelque puissance, ni qu'il ait suivi l'inspiration de qui que ce soit. Il est à supposer que M. Pugatschef est maître brigand, et non valet d'âme qui vive.

Je crois qu'après Tamerlan, il n'y en a guère eu qui ait plus détruit l'espèce humaine. D'abord il faisait pendre, sans rémission ni autre forme de procès, toutes les races nobles, hommes, femmes, et enfants, tous les officiers, tous les soldats qu'il pouvait attraper : nul endroit où il a passé n'a été épargné : il pillait et saccageait ceux mêmes qui, pour éviter ses cruautés, cherchaient à se le rendre favorable par une bonne réception : personne n'était devant lui à l'abri du pillage, de la violence et du meurtre.

Mais ce qui montre bien jusqu'où l'homme se flatte, c'est qu'il ose concevoir quelque espérance. Il s'imagine qu'à cause de son courage je pourrais lui faire grâce, et qu'il ferait oublier ses crimes passés par ses services futurs. S'il n'avait offensé que moi, son raisonnement pourrait être juste, et je lui pardonnerais; mais cette cause est celle de l'empire, qui a ses lois.

Vous voyez par là, monsieur, que Duménil, avocat, dont je n'ai jamais entendu parler, malgré les avis de son parrain, est venu trop tard pour législater. M. La Rivière même, qui nous supposait, il y a six ans, marcher à quatre pattes, et qui très poliment s'était donné la peine de venir de la Martinique pour nous dresser sur nos pieds de derrière, n'était plus à temps (3).

Quant au baisemain des prêtres sur lequel vous me questionnez, je vous dirai que c'est un usage de l'Église grecque, établi, je pense, presque avec elle. Depuis dix ou douze ans, les prêtres commencent à retirer leurs mains, les uns par politesse, les autres par humilité. Ainsi ne vous gendarmez pas trop contre un ancien usage qui s'abolit peu à peu.

Je ne sais pas aussi si vous trouveriez beaucoup à me gronder sur ce que, dès ma quatorzième année, je me suis conformée à cet usage établi. En tout cas, je ne serais pas la seule qui mériterais de l'être. Si vous venez ici, et si vous vous y faites prêtre, je vous demanderai votre bénédiction ; et quand vous me l'aurez donnée, je baiserai de bon cœur cette main qui a écrit tant de belles choses, et tant de vérités utiles. Mais, pour que vous sachiez où me trouver, je vous avertis que cet hiver je m'en vais à Moscou. Adieu, portez-vous bien. CATERINE.

(1) Pugatcheff négligea de prendre Moscou où cent mille serfs l'attendaient. Cette faute le perdit. Il fut livré par quelques traîtres moyennant cent mille roubles. (G. A.)

(2) On l'amenait dans une cage de fer. (G. A.)

(3) Mercier de La Rivière, proposé à Catherine par le prince Gallitzin, son ministre à Paris, arriva à Saint-Pétersbourg après le départ de Catherine pour Moscou, où les députés des provinces étaient assemblés. Il ne vit l'impératrice qu'une seule fois et revint en France fort mécontent. (G. A.)

146. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 16 décembre.

Madame, c'était donc un diable d'homme que ce marquis de Pugatschef? et il faut que le divan soit bien bête pour ne lui avoir pas envoyé quelque argent. Il ne savait donc pas plus écrire que Gengis-kan et Tamerlan? Il y a eu même, dit-on, des gens qui ont fondé des religions, sans pouvoir seulement signer leur nom (1). Tout cela n'est pas à l'honneur de la nature humaine : ce qui lui fait honneur, c'est votre magnanimité. Votre majesté impériale donne de grands exemples, qui sont déjà suivis par le prince votre fils. Il vient de donner une pension à un jeune homme de mes amis, nommé M. de La Harpe (2), qu'il ne connaît que par son mérite trop méconnu en France. De tels bienfaits, répandus à propos, enflent la bouche de la renommée, et passent à la postérité.

Je crois que votre majesté, qui sait lire et écrire, va reprendre le bel ouvrage de sa législation, quoiqu'elle n'ait plus auprès d'elle le pauvre Solon nommé La Rivière, qui était venu vous donner des leçons, et qu'elle n'ait pas encore pour premier ministre cet avocat sans cause nommé Duménil, qui vient enseigner la coutume de Paris à Pétersbourg de la part de son parrain.

Vous serez réduite à donner des lois sans le secours de ces deux grands personnages; mais je vous conjure, madame, d'insérer dans votre code une loi expresse qui n'accorde la permission de baiser les mains des prêtres qu'à leurs maîtresses. Il est vrai que Jésus-Christ se laissa baiser les jambes par Madeleine, mais ni nos prêtres ni les vôtres n'ont rien de commun avec Jésus-Christ.

J'avoue qu'en Italie et en Espagne les dames baisent la main d'un jacobin ou d'un cordelier, et que ces marauds-là prennent beaucoup de libertés avec nos femmes. Je voudrais que les dames de Pétersbourg fussent un peu plus fières. Si j'étais femme à Pétersbourg, jeune et jolie, je ne baiserais que les mains de vos braves officiers, qui ont fait fuir les Turcs sur terre et sur mer, et ils me baiseraient tout ce qu'ils voudraient. Jamais on ne pourrait me résoudre à baiser la main d'un moine, qui est souvent très malpropre. Je veux consulter sur cette grande question le parrain du sieur Duménil.

En attendant, madame, permettez-moi de baiser la statue de Pierre-le-Grand (3) et le bas de la robe de Catherine plus grande. Je sais qu'elle a une main plus belle que celle de tous les prêtres de son empire ; mais je n'ose baiser que ses pieds, qui sont aussi blancs que les neiges de son pays.

Je la supplie de daigner conserver un peu de bonté pour le vieux radoteur des Alpes.

147. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Czarskozélo, le 29 décembre 1774/9 janvier 1775.

Monsieur, je réponds aujourd'hui à deux de vos lettres. Celle du 19 octobre m'est parvenue par le sieur Murnau, que vous en aviez chargé ; votre recommandation l'a fait recevoir à mon service, comme vous l'avez désiré, quoique la guerre soit finie.

Le marquis de Pugatschef, dont vous me parlez encore dans votre lettre du 16 décembre, a vécu en scélérat et va finir en lâche. Il a paru si timide et si faible dans sa prison, qu'on a été obligé de le préparer à sa sentence avec précaution, crainte qu'il ne mourût de peur sur-le-champ (4).

Dans quelques jours d'ici je pars pour Moscou. C'est là que je reprendrai le grand ouvrage de la législation, privée à la vérité des secours de Solon-la-Rivière, et de la coutume de l'avocat Duménil, dont jusqu'ici je n'ai point entendu parler. Je serais bien aise cependant de faire la connaissance de son parrain ; peut-être me fournirait-il un projet pour abolir entièrement l'usage du baisemain des prêtres, contre lequel vous plaidez avec force. Quand vous aurez consulté ce parrain, vous voudrez bien me communiquer son avis ; en attendant, vous me permettrez que l'ancienne coutume tombe d'elle-même tout doucement.

(1) Allusion à Jésus-Christ. (G. A.)

(2) La Harpe fut le correspondant littéraire du grand-duc, de 1774 à 1789. (G. A.)

(3) De Falconet. (G. A.)

(4) Il fut écartelé, bien que la peine de mort fût censée bannie de la législation russe. (G. A.)

Quatre de mes frégates sont arrivées de l'Archipel à Constantinople: l'une d'elles a passé dans la mer Noire pour se rendre dans notre port de Kersch, sans que ce phénomène, le premier, je pense, depuis que le monde existe, ait été précédé d'une comète. Le parrain de M. Duménil sait-il cela? et qu'en dit-il?

Il ne sera peut-être pas fâché d'apprendre un trait de politesse de la part de mon bon frère et ami sultan Abdhul-Achmet, qui, voyant passer mes frégates, du fond de son harem, leur envoya une chaloupe pour les avertir qu'il y avait beaucoup de pierres sous l'eau dans tel endroit du canal, et qu'ils eussent à prendre garde que le courant ne les entraînât de ce côté-là ; cela est humain, cela est poli.

Soyez assuré, monsieur, que mes sentiments pour vous sont toujours les mêmes, et que je suis très sensible et très reconnaissante pour tout ce que vous me dites d'agréable, etc.
CATERINE.

148. — DE VOLTAIRE.

Ferney, 28 juin.

Madame, pardonnez ; voici le fait :

Un très bon peintre, nommé Barrat, arrive chez moi ; il me trouve écrivant devant votre portrait ; il me peint dans cette attitude, et il a l'audace de vouloir mettre cette fantaisie aux pieds de votre majesté impériale; il l'encadre et la fait partir. Je ne puis que vous supplier de pardonner à la témérité de ce peintre. C'est un homme qui d'ailleurs a le talent de faire en un quart d'heure ce que les autres ne feraient qu'en huit jours. Il peindrait une galerie en moins de temps qu'on y donnerait le bal ; il a surtout l'art de faire parfaitement ressembler. Je ne lui connais de défaut que sa témérité de prendre votre majesté impériale pour juge de ses talents. Peut-être aurez-vous l'indulgence de faire placer ce tableau dans quelque coin, et vous direz en passant : Voilà celui qui m'adore pour moi-même, comme les quiétistes adorent Dieu. Vos sujets sont plus heureux que moi, ils vous adorent et vous voient.

J'apprends dans le moment, madame, que votre majesté, qui s'est fait si bien connaître dans la Méditerranée, avait un vice-consul à Cadix, et que ce vice-consul, qui était Allemand, est mort. Il y a un autre Allemand, nommé Jean-Louis Pettremann, demeurant à Cadix, qui servirait très bien votre majesté, si elle n'avait pas disposé de cette place. Il ne m'appartient pas d'oser vous proposer un vice-consul ni un proconsul ; je crois que, s'il y avait encore des consuls romains, ils ne tiendraient pas plus devant vous que les grands visirs.

Daignez, madame, du pinacle de votre gloire, agréer le profond et inutile respect, l'attachement inviolable, et la reconnaissance du vieux malade de Ferney.

149. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 7 juillet.

Madame, je suis bien plus téméraire que je ne croyais avec la bienfaitrice de cinquante ou soixante provinces, victorieuse des Moustapha. Elle pardonnera mon impertinence, quand elle verra de quoi il s'agit.

Marc Le Fort, petit-neveu de ce François Le Fort qui rendit quelques services assez importants à la Russie sous les yeux de l'empereur Pierre-le-Grand, représente à l'impératrice Catherine II la très grande, qu'il peut la servir dans le commerce de sa nation à Marseille. Il a séjourné plus de vingt ans dans ce port, et il a été très utile à tous les négociants du Levant.

Si l'intention de sa majesté impériale est que les Russes aient un traité de commerce avec la France, et particulièrement vers la Méditerranée, Marc Le Fort lui offre ses très humbles services.

Il dit que les vaisseaux russes peuvent apporter à Marseille, avec un grand avantage, chanvre, fer, bois, potasse, huile de baleine, et rapporter toutes les denrées de Provence.

Il dit que les Suédois et les Danois font ce commerce, et ont des consuls à Marseille ; ces consuls sont Génevois.

Le petit-neveu du général Le Fort serait un très digne consul de sa majesté impériale.

Voilà donc, madame, en très peu de temps, un vice-consul et un consul que je mets à vos pieds (1). Cette proposition a je ne sais quel air de l'empire romain ; mais, dans le fond de mon cœur, je donne la préférence à l'empire russe.

J'ignore absolument en quels termes est actuellement votre empire avec le petit pays des Welches, qui prétendent toujours être Français ; pour moi, j'ai l'honneur d'être un vieux Suisse que vous avez naturalisé votre sujet. Marc Le Fort est un meilleur sujet que moi ; nous attendons vos ordres. Le vieux malade de Ferney se met aux pieds de votre majesté impériale ; il mourra en invoquant votre nom.

(1) Voyez la lettre précédente. (G. A.)

150. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 18 octobre

Madame, après avoir été étonné et enchanté de vos victoires pendant quatre années de suite, je le suis encore de vos fêtes. J'ai bien de la peine à comprendre comment votre majesté impériale a ordonné à la mer Noire de venir dans une plaine auprès de Moscou. Je vois des vaisseaux sur cette mer, des villes sur les bords, des cocagnes pour un peuple immense, des feux d'artifice, et tous les miracles de l'Opéra réunis.

Je savais bien que la très grande Catherine II était la première personne du monde entier; mais je ne savais pas qu'elle fût magicienne.

Puisqu'elle a tant de pouvoir sur tous les éléments, que lui en aurait-il coûté de plus pour m'envoyer la flèche d'Abaris, ou le carrosse du bon homme Elie, afin que je fusse témoin de toutes vos grandeurs et de tous vos plaisirs?

On croit, dans mon pays, que tout cela est un songe. J'en aurais certifié la vérité; j'aurais dit à mes petits compatriotes, qui font les entendus : Messieurs, les fêtes sur la mer Noire sont encore fort peu de chose, en comparaison des établissements pour les orphelins et pour les maisons d'éducation ; ces fêtes passent en un jour, mais ces maisons durent tous les siècles.

Je me jette aux pieds de votre majesté impériale, pour lui demander bien humblement pardon d'avoir osé l'interrompre par toutes mes importunités misérables.

Je demande pardon d'avoir laissé partir le tableau d'un peintre de la ville de Lyon.

Je demande pardon d'avoir parlé d'un vice-consul de Cadix, nommé Widellin, et d'un autre qui se présente pour exercer la suprême dignité du vice-consulat.

Je demande pardon d'avoir proposé une autre dignité de consul à Marseille.

J'ai honte de dire qu'il se présentait encore un autre consul à Lyon.

L'empire romain ne donnait jamais que deux consulats à la fois : mais tout le monde veut être consul de Russie. Tous ceux qui entrent chez moi et qui voient votre portrait s'imaginent que j'ai un grand crédit à votre cour. Ils me disent : Faites-nous consuls de cette impératrice qui devrait être souveraine de tout ce globe, mais qui en possède environ un quart. Je tâche de réprimer leur ambition.

Je ferais mieux, madame, de réprimer ma bavarderie. Je sens que j'ennuie la conquérante, la législatrice, la bienfaitrice : il m'est permis de l'adorer, mais il ne m'est pas permis de l'ennuyer à cet excès. Il faut mettre des bornes à mon zèle et à mes témérités, il faut se borner malgré soi au profond respect.

151. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Czarskozélo, 14/25 juin 1776.

Monsieur, plus on vit dans ce monde et plus on s'accoutume à voir alternativement les événements heureux céder la place aux plus tristes spectacles, et ceux-ci à leur tour suivis de scènes étonnantes. Les pertes dont vous me parlez (1), monsieur, m'ont touchée sensiblement en leur temps par toutes les circonstances malheureuses qui les ont accompagnées, aucun secours humain n'ayant pu ni les prévoir, ni les prévenir, ni réussir à sauver tous les deux, ou au moins l'un des deux. La part que vous y prenez, monsieur, m'est une nouvelle preuve des sentiments que vous m'avez toujours témoignés, et pour lesquels je vous ai mille obligations. Nous sommes présentement très occupés à réparer nos pertes. Les règlements que vous me demandez ne sont encore traduits et imprimés qu'en allemand : rien n'est plus difficile que d'avoir une bonne traduction française de quoi que ce soit écrit en russe; cette dernière langue est si riche, si énergique, et souffre tant d'inversions et de compositions de termes, qu'on la manie comme l'on veut; la vôtre est si sage et si pauvre, qu'il faut être vous pour en avoir tiré le parti et l'usage que vous en avez su faire.

(1) On n'a pas la lettre où Voltaire parle de ces pertes. (G. A.)

Dès que j'aurai une traduction passable, je vous l'enverrai; mais je vous avertis d'avance que cet ouvrage est très sec, très ennuyeux, et que qui y cherchera autre chose que de l'ordre et du sens commun sera trompé. Il n'y a certainement dans tout ce fatras ni esprit ni génie, mais seulement beaucoup d'utilité.

Adieu, monsieur; portez-vous bien, et soyez assuré que rien au monde ne peut changer ma façon de penser à votre égard. CATERINE.

152. — DE VOLTAIRE.

24 janvier 1777.

Madame, votre sujet, moitié Suisse, moitié Gaulois, nommé Voltaire, était près de mourir il y a quelques jours : son confesseur catholique apostolique romain, c'est-à-dire universel, coureur de Rome, vint pour me préparer au voyage; le malade lui dit : Mon révérend père, Dieu pourrait bien me damner. Et pourquoi cela, vieux bonhomme? me dit le prêtre. Hélas! lui répondis-je, c'est qu'on m'a accusé auprès de lui d'être un ingrat. J'ai été comblé des bontés d'une autocratrice qui est une de ses plus belles images dans ce monde, et je ne lui ai point écrit depuis plus d'un an. Qu'est-ce qu'une autocratrice? me dit mon vilain. Eh pardieu! lui dis-je, c'est une impératrice. Vous êtes un grand ignorant; et cette impératrice fait du bien depuis le Kamtschatka jusqu'en Afrique. Oh! si cela est, repartit le prêtre, vous avez bien fait; elle n'a pas de temps à perdre. Il ne faut pas ennuyer une autocratrice-impératrice-bienfaitrice, occupée du soir au matin tantôt à battre les Turcs, tantôt à leur donner la paix, ou bien à couvrir de vaisseaux la mer Noire, et qui s'amuse à faire fleurir onze cent mille lieues carrées de pays. Allez, allez, je vous donne l'absolution.

153. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Pétersbourg, 28 janvier/8 février.

Monsieur, j'ai lu cet hiver deux traductions russes nouvellement faites, l'une du Tasse et l'autre d'Homère. On les dit très bonnes; mais j'avoue que votre lettre du 24 janvier, que je viens de recevoir, m'a fait plus de plaisir que le Tasse et Homère. La gaieté et la vivacité qui y règnent me font espérer que votre maladie n'aura aucune suite et que vous passerez très lestement au delà des cent ans.

Votre souvenir m'est toujours aussi flatteur qu'agréable; mes sentiments pour vous sont toujours invariables.

154. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Pétersbourg, le 20 septembre/1 octobre.

Monsieur, pour répondre à vos lettres (1), il faut que je vous dise premièrement que si vous êtes content du prince Ioussoupof, je dois lui rendre le témoignage qu'il est enchanté de l'accueil que vous avez bien voulu lui faire, et de tout ce que vous avez dit pendant le temps qu'il a eu le plaisir de vous voir.

Secondement, monsieur, je ne puis vous envoyer le recueil de nos lois, parce qu'il n'existe pas encore. L'année 1775, j'ai fait publier des règlements pour le gouvernement des provinces; ceux-ci ne sont traduits qu'en allemand. La pièce qui est à la tête rend raison du pourquoi de ces arrangements; c'est une pièce estimée à cause de la manière concise dont y sont décrits les faits historiques des différentes époques. Je ne crois pas que ces règlements puissent servir aux Treize-Cantons (2) : j'en envoie un exemplaire pour la bibliothèque du château de Ferney.

Notre édifice législatif s'élève peu à peu : l'instruction pour le code en est le fondement : je vous l'ai envoyée il y a dix ans. Vous verrez que ces règlements ne dérogent point aux principes, mais qu'ils en découlent; bientôt ils seront suivis de ceux de finances, de commerce, de police, etc., lesquels nous occupent depuis deux ans; après quoi le code ne sera qu'un ouvrage aisé et facile à rédiger.

Voici l'idée que je m'en fais pour le criminel. Les crimes ne sauraient être en grand nombre; mais de proportionner les peines au crime, cela demande, je crois, un travail à part et beaucoup de réflexions. Je pense que la nature et la force des preuves pourraient être réduites à une forme de demandes très méthodique, très simple, qui éclaircirait le fait. Je suis persuadée, et je l'ai établi, que la meilleure des procédures criminelles et la plus sûre est celle qui fait passer ces sortes de matières par trois instances dans un temps fixé; sans quoi la sûreté personnelle des accusés pourrait être à la merci des passions, de l'ignorance, des balourdises involontaires, et des têtes chaudes.

Voilà des précautions qui pourraient ne pas plaire au soi-disant saint-office; mais la raison a ses droits, contre lesquels il faut que tôt ou tard la sottise et les préjugés viennent échouer.

Je me flatte que la société de Berne approuvera cette façon de penser. Soyez persuadé, monsieur, que la mienne à votre égard n'est soumise à aucune variation. CATERINE.

J'oubliais de vous dire que l'expérience, depuis deux ans, nous confirme que la cour d'équité établie par mes règlements devient le tombeau de la chicane.

(1) On n'a pas ces lettres. (G. A.)

(2) Voltaire avait écrit à Catherine dans le même sens qu'à Frédéric pour le prix de Berne. Voyez les lettres de Frédéric du 5 septembre et du 11 octobre 1777. (G. A.)

155. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Pétersbourg, 23 novembre/4 décembre.

Monsieur, j'ai reçu les trois feuillets imprimés qui accompagnaient votre lettre du 28 octobre. Le sujet que vous proposez est digne de vous : il est à désirer qu'il soit entièrement rempli. Les inquisitions d'État et d'Église n'auraient pas besoin du grand fatras de règles et de formes, si les princes étaient instruits ou éclairés. J'attends avec une grande impatience les exemplaires complets que vous me promettez; je vous avoue que ceux de vos écrits me seraient les plus précieux : ils me délasseraient de certains règlements de finance dont la base porte sur ces mots : *Vivre et laisser écrire*. On y travaille depuis deux ans, et je n'en vois pas la fin.

Adieu, monsieur; portez-vous bien, et souvenez-vous quelquefois de moi.

M. de Schouvalof est revenu plus enchanté de vous que jamais.

156. — DE VOLTAIRE.

A Ferney, 5 décembre.

Madame, je reçus hier au soir un des gages de votre immortalité, le code de vos lois en allemand, dont votre majesté impériale daigne me gratifier. J'ai commencé, dès ce matin, à le faire traduire dans la langue des Welches; il le sera en chinois; il le sera dans toutes les langues : ce sera l'Évangile de l'univers.

J'avais bien raison de dire, il y a treize ans, que tout nous viendrait de l'Étoile du Nord (1).

J'ai pris la liberté d'adresser, il y a quinze jours, à votre majesté, par les chariots de poste d'Allemagne, le *Prix de la justice et de l'humanité* (2). C'est un petit coup de cloche qui annonce vos bienfaits au genre humain. Nous sommes deux membres de la société de Berne qui avons déposé chacun cinquante louis d'or pour le concurrent qui fera le projet d'un code criminel le plus approchant de vos lois et le plus convenable au pays où nous vivons.

Je voudrais qu'on proposât un prix pour celui qui trouvera la manière la plus prompte et la plus sûre de renvoyer les Turcs dans le pays d'où ils sont venus; mais je crois toujours que ce secret n'est réservé qu'à la première personne du genre humain, qui s'appelle Catherine II. Je me prosterne à ses pieds, et je crie dans mon agonie, *Allah, allah*, Catherine *rezoul, allah* (3).

(1) On n'a pas la lettre où Voltaire s'est servi de cette expression, mais Catherine l'emploie dans sa réponse du 9 juillet 1766. (G. A.)

(2) Le *Prix de la justice et de l'humanité*. Voyez tome V. (G. A.)

(3) Formule de profession de foi musulmane. (G. A.)

FIN DE LA CORRESPONDANCE AVEC L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

(On trouvera dans la CORRESPONDANCE GÉNÉRALE *les lettres de Voltaire aux autres rois, princes, princesses, etc.)*

CORRESPONDANCE GÉNÉRALE.

CORRESPONDANCE GÉNÉRALE

AVERTISSEMENT POUR LA PRÉSENTE ÉDITION

« Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature, et cet homme ce sera moi. » Ainsi dit un jour Jean-Jacques Rousseau, tout débordant d'orgueil et de rancune, et patiemment, artistement, il composa ses fameuses *Confessions*. Voltaire, lui, qui jamais ne songea à se confesser en forme à la postérité, mais qui ne cessa pas une minute de correspondre par écrit avec tel ou tel de ses contemporains, meurt en laissant dispersés aux quatre vents ses lettres et billets quotidiens, et voilà que ces feuilles, recueillies et publiées en bloc, nous montrent un homme bien autrement réel que le héros repentant de la plus habile et de la mieux filée de toutes les confessions posthumes.

Jamais vie, en effet, n'a encore été mieux sue et n'a moins prêté à la légende que celle de Voltaire, car jamais homme n'a laissé plus de traces authentiques de ses moindres instants. Presque toujours exilé de Paris ou retenu par le travail dans la solitude, il lui fallait, pour la plus petite chose, jeter un mot à la poste, et ses actes ont ainsi été enregistrés par lui à l'heure même de leur accomplissement. Tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a voulu, nous le voyons par ses lettres qui ne sont ni de rêverie ni de bavardage. Aussi est-ce la lecture la plus fortifiante à laquelle on puisse se livrer. Il n'y a là pas une seule ligne qui sente la dissipation, le découragement ou la lassitude. Le mot que Rousseau s'est appliqué à lui-même convient bien mieux à Voltaire : « Qu'un seul dise, s'il l'ose : *Je fus meilleur que cet homme-là.* »

A propos de l'étendue de cette CORRESPONDANCE, on a parlé souvent du caractère expansif du philosophe; mais c'est surtout sa tactique de propagande qu'il aurait fallu signaler. Voltaire a le premier compris toute l'influence qu'une correspondance assidue et des confidences personnelles ont sur les esprits pour les gagner à la cause que l'on défend. Il opérait par ses lettres non moins que par ses livres, ses brochures et ses pièces de théâtre. Ce n'est pas qu'il y prêche pour endoctriner; non, il écrit pour faire faire quelque chose à quelqu'un, il ne correspond que pour agir, et il lui suffit d'une phrase, d'un mot, sorte de coup de fouet qu'il redouble souvent trois ou quatre jours de suite, pour tenir son homme en éveil. Mais son bulletin est toujours rédigé dans la langue la plus franche, la plus souple, la plus harmonieuse qu'un Français puisse rêver. Aussi de son vivant, ses lettres passionnaient-elles ceux-là mêmes qui n'avaient pas commerce avec le philosophe; on se les arrachait dans les salons; on les vendait sous le manteau dans les jardins publics.

Combien Voltaire a-t-il écrit de ces lettres? Voilà certes un problème qu'on ne résoudra jamais même par approximation. Si, pendant soixante ans, il ne passa pas un seul jour sans expédier quelques billets, il est difficile d'estimer le nombre qu'il en rédigea par jour. On en compte souvent vingt ou trente, mais de ces vingt ou trente c'est à peine si l'on en a recueilli trois ou quatre. Que sont devenus les autres? Ou perdus à jamais, ou dispersés encore.

Il est certain que beaucoup de lettres ont été égarées ou saisies avant même d'arriver à leurs adresses. Si Voltaire les envoyait la plupart du temps sous le couvert d'un homme en place et les signait d'un pseudonyme ou d'une simple initiale, cela n'empêchait pas la police de s'en emparer, de les reconnaître et de ne plus les rendre. A ces victimes de l'arbitraire, il faut ajouter celles qui ont été détruites pour l'amour de Dieu par des personnes pieuses, et nous aurons un assez beau chiffre à inscrire au bilan des pertes.

Quant aux lettres qui sont encore inédites, il ne serait pas étonnant qu'elles égalassent en nombre celles qui ont figuré jusqu'ici dans les *Œuvres complètes*. Chaque année il s'en publie quelques-unes; presque tous les dix ans, c'est le recueil entier d'une correspondance particulière qui voit le jour; et, sans parler de la correspondance avec madame du Châtelet dont on ne connaît guère le sort, ni de la correspondance avec Turgot, qui doit dormir dans quelque coin, nous savons que plusieurs centaines de lettres de Voltaire sont tenues sous clef par de riches amateurs d'autographes. Quand tout cela paraîtra-t-il ou sera-t-il réuni aux *Œuvres complètes?* Pas avant un siècle ou deux, sans doute. Les amateurs sont avares de leurs trésors, et la plupart des éditeurs se contentent trop volontiers de ce qu'ils ont sous la main. Quant à nous, qui nous sommes engagés, dès le début, à rendre notre édition aussi complète que possible, nous avons la bonne fortune de pouvoir offrir à nos lecteurs une CORRESPONDANCE GÉNÉRALE, augmentée de plus de *treize cents lettres inédites*. Il nous a été permis de puiser dans les précieux recueils que MM. A. François, de Cayrol et Evariste Bavoux ont publiés, il y a quelques années (1), et nous avons usé de la permission sans la moindre réserve. Tout leur trésor a passé dans la CORRESPONDANCE GÉNÉRALE qu'on a là sous les yeux. Que ces honorables éditeurs veuillent bien, en faveur de l'œuvre, nous pardonner notre liberté grande, et accepter ici nos remerciements.

Un mot de confession, maintenant, à propos de l'ordonnance de cette masse épistolaire. Il semble au premier coup d'œil que toutes ces lettres sont rangées dans l'ordre le plus parfait, et que le texte en est reproduit dans son entière pureté; mais, hélas! si l'on examine à la loupe toute cette collection, on reconnaît bien vite que le désordre règne dans un grand nombre de ses parties. Voltaire a souvent négligé de mettre à ses lettres le quantième, le mois ou l'année. Les éditeurs de Kehl, qui se sont chargés du premier classement, ont donc été forcés de disposer nombre de pièces à l'aveuglette, et bien des fois ils se sont trompés de place. Quand il était trop tard pour réparer l'erreur, ils n'ont eu garde de la signaler, et même ils ont préféré enlever, dans les lettres suivantes, les passages qui les auraient trahis. Mais ce n'est rien encore. Il leur a fallu aussi, par égard pour certains personnages, adoucir, émonder, sacrifier bien d'autres choses; et ils ont jugé bon également, pour ne pas trop multiplier les billets ayant trois ou quatre lignes, d'en faire de vraies lettres en les cousant ensemble sans trop se soucier de leur date. C'est en retrouvant quelques originaux qu'on a pu, de nos jours, découvrir tout ce désordre. Il est grand, comme on voit, et il faudra bien des années avant que la CORRESPONDANCE GÉNÉRALE de Voltaire soit rétablie dans son état normal. Peut-être même devra-t-on attendre que la dernière lettre inédite ait été publiée. Il n'en faut pas moins, pourtant, s'employer dès aujourd'hui à la révision de l'œuvre. Quelques éditeurs ont déjà remédié à quelques-unes des fautes commises, et nous-mêmes nous avons vaillamment mis la main à ce travail réparateur. Espérons que les admirateurs du philosophe nous sauront gré de ces petits raccords et replâtrages.

GEORGES AVENEL.

---

(1) *Lettres inédites de Voltaire recueillies par M. de Cayrol et annotées par M. Alphonse François, précédées d'une préface de M. Saint-Marc Girardin, de l'Académie française;* deux volumes in-8°, Paris, Didier et compagnie, libraires-éditeurs.

Voltaire à Ferney. Sa correspondance avec la duchesse de Saxe-Gotha, suivie d'autres lettres et de notes pour Mezerai contre le P. Daniel, entièrement inédites, recueillies et publiées par MM. Evariste Bavoux et A. F., 2e édition, augmentée de vingt-sept lettres inédites; un volume in-8°; Paris, Didier et compagnie, libraires-éditeurs. (G. A.)

1. — A MADEMOISELLE DUNOYER (1).

Lisez cette lettre en bas, et fiez-vous au porteur.

Je crois, ma chère demoiselle, que vous m'aimez; ainsi préparez-vous à vous servir de toute la force de votre esprit dans cette occasion. Dès que je rentrai hier au soir à l'hôtel, M. L. (2) me dit qu'il fallait partir aujourd'hui, et tout ce que j'ai pu faire a été d'obtenir qu'il différât jusqu'à demain; mais il m'a défendu de sortir de chez lui jusqu'à mon départ; sa raison est qu'il craint que madame votre mère ne me fasse un affront qui rejaillirait sur lui et sur le roi. Il ne m'a pas seulement permis de répliquer; il faut absolument que je parte, et que je parte sans vous voir. Vous pouvez juger de ma douleur; elle me coûterait la vie, si je n'espérais de pouvoir vous servir en perdant votre chère présence. Le désir de vous voir à Paris me consolera dans mon voyage. Je ne vous dis plus rien pour vous engager à quitter votre mère, et à revoir votre père (3), des bras duquel vous avez été arrachée pour venir ici être malheureuse.... Si vous balanciez un moment, vous mériteriez presque tous vos malheurs. Que votre vertu se montre ici tout entière; voyez-moi partir avec la même résolution que vous devez partir vous-même. Je serai à l'hôtel toute la journée. Envoyez-moi trois lettres, pour monsieur votre père, pour monsieur votre oncle, et pour madame votre sœur (4); cela est absolument nécessaire, et je ne les rendrai qu'en temps et lieu, surtout celle de votre sœur: que le porteur de ces lettres soit le cordonnier, promettez-lui une récompense; qu'il vienne ici une forme à la main, comme pour venir accommoder mes souliers; joignez à ces lettres un billet pour moi : que j'aie en partant cette consolation; surtout, au nom de l'amour que j'ai pour vous, ma chère, envoyez-moi votre portrait, faites tous vos efforts pour l'obtenir de madame votre mère; il sera bien mieux entre mes mains que dans les siennes, puisqu'il est déjà dans mon cœur. Le valet que je vous envoie est entièrement à moi; si vous voulez le faire passer, auprès de votre mère, pour un faiseur de tabatières, il est Normand et jouera fort bien son rôle : il vous rendra toutes mes lettres, que je mettrai à son adresse, et vous me ferez tenir les vôtres par lui; vous pouvez lui confier votre portrait. Je vous écris cette lettre pendant la nuit, et je ne sais pas encore comment je partirai; je sais seulement que je partirai; je ferai tout mon possible pour vous voir demain avant de quitter la Hollande. Cependant, comme je ne puis vous en assurer, je vous dis adieu, mon cher cœur, pour la dernière fois; je vous le dis en vous jurant toute la tendresse que vous méritez. Oui, ma chère Pimpette, je vous aimerai toujours : les amants les moins fidèles parlent de même; mais leur amour n'est pas fondé, comme le mien, sur une estime parfaite : j'aime votre vertu autant que votre personne, et je ne demande au ciel que de puiser auprès de vous les nobles sentiments que vous avez. Ma tendresse me fait compter sur la vôtre; je me flatte que je vous ferai souhaiter de voir Paris; je vais dans cette belle ville solliciter votre retour : je vous écrirai tous les ordinaires par le canal de Lefèvre, à qui je vous prie de donner quelque chose pour chaque lettre, afin de l'encourager à bien faire. Adieu encore une fois, ma chère maîtresse; songez un peu à votre malheureux amant, mais n'y songez point pour vous attrister; conservez votre santé, si vous voulez conserver la mienne; ayez surtout beaucoup de discrétion; brûlez ma lettre, et toutes celles que vous recevrez de moi : il vaut mieux avoir moins de bonté pour moi, et avoir plus de soin de vous : consolons-nous par l'espérance de nous revoir bientôt, et aimons-nous toute notre vie. Peut-être viendrai-je moi-même vous chercher; je me croirai alors le plus heureux des hommes; mais enfin, pourvu que vous veniez, je suis trop content; je ne veux que votre bonheur; je voudrais le faire aux dépens du mien, et je serai trop récompensé quand je me rendrai le doux témoignage que j'ai contribué à vous remettre dans votre bien-être. Adieu, mon cher cœur; je vous embrasse mille fois. AROUET.

Lefèvre vient de m'avertir ce matin qu'on lui a ordonné de rendre à son excellence les lettres que je lui donnerais à porter; ainsi, sans doute, on interceptera les lettres qui viendront par son canal : choisissez donc quelqu'un à qui l'on puisse se fier, s'il en est dans le monde; vous me manderez son adresse; surtout envoyez-moi ce soir vos lettres, et instruisez bien votre commissionnaire; ne chargez point Lisbette de ce message; tenez-vous prête demain de bonne heure; je tâcherai de vous voir avant de partir, et nous prendrons nos dernières mesures. AROUET.

2. — A LA MÊME.

Je suis ici prisonnier au nom du roi; mais on est maître de m'ôter la vie, et non l'amour que j'ai pour vous. Oui, mon adorable maîtresse, je vous verrai ce soir, dussé-je porter ma tête sur un échafaud. Ne me parlez point, au nom de Dieu, dans des termes aussi funestes que vous m'écrivez; vivez et soyez discrète : gardez-vous de madame votre mère, comme de l'ennemi le plus cruel que vous ayez; que dis-je? gardez-vous de tout le monde, ne vous fiez à personne; tenez-vous prête dès que la lune paraîtra; je sortirai de l'hôtel incognito, je prendrai un carrosse, ou une chaise, nous irons comme le vent à Scheveling(1); j'apporterai de l'encre et du papier, nous ferons nos lettres (2). Mais si vous m'aimez, consolez-vous, rappelez toute votre vertu et toute votre présence d'esprit; contraignez-vous devant madame votre mère, tâchez d'avoir votre portrait, et comptez que l'apprêt des plus grands supplices ne m'empêchera pas de vous servir. Non, rien n'est capable de me détacher de vous : notre amour est fondé sur la vertu, il durera autant que notre vie; donnez ordre au cordonnier d'aller chercher une chaise : mais non, je ne veux point que vous vous en fiiez à lui; tenez-vous prête dès quatre heures, je vous attendrai proche votre rue. Adieu; il n'est rien à quoi je ne m'expose pour vous : vous en méritez bien davantage. Adieu, mon cher cœur. AROUET.

3. — A LA MÊME.

Je ne partirai, je crois, que lundi ou mardi; il semble, ma chère, qu'on ne recule mon départ que pour me faire mieux sentir le cruel chagrin d'être dans la même ville que vous, et de ne pouvoir vous y voir. On observe ici tous mes pas : je ne sais même si Lefèvre pourra te rendre cette lettre. Je te conjure, au nom de Dieu, sur toutes choses, de n'envoyer ici personne de ta part sans en avoir concerté avec moi: j'ai des choses d'une conséquence extrême à vous dire : vous ne pouvez pas venir ici; il m'est impossible d'aller de jour chez vous : je sortirai par une fenêtre à minuit; si tu as quelque endroit où je puisse te voir, si tu peux à cette heure quitter le lit de ta mère, en prétextant quelque besoin, au cas qu'elle s'en aperçoive, enfin, si tu peux consentir à cette démarche sans courir de risque, je n'en courrai aucun; mande-moi si je peux venir à ta porte cette nuit, tu n'as qu'à le dire à Lefèvre de bouche. Informe-moi surtout de ta santé. Adieu, mon aimable maîtresse; je t'adore, et je me réserve à t'exprimer toute ma tendresse en te voyant. AROUET.

4. — A LA MÊME.

Je viens d'apprendre, mon cher cœur, que je pourrai partir avec M. M*** en poste, dans sept ou huit jours; mais que le plaisir de rester dans la ville où vous êtes me coûtera de larmes! On m'a imposé la nécessité d'être prisonnier jusqu'à mon départ, ou de partir sur-le-champ. Ce serait vous trahir que de venir vous voir ce soir : il faut absolument que je me prive du bonheur d'être auprès de vous, afin de vous mieux servir. Si vous voulez pourtant changer nos malheurs en plaisirs, il ne tiendra qu'à vous; envoyez Lisbette sur les trois heures, je la chargerai pour vous d'un paquet qui contiendra des habillements d'homme; vous vous accommoderez chez elle : et si vous avez assez de bonté pour vouloir bien voir un pauvre prisonnier qui vous adore, vous vous donnerez la peine de venir sur la brune à l'hôtel. A quelle cruelle extrémité sommes-nous réduits, ma chère! Est-ce à vous à me venir trouver? Voilà cependant l'unique moyen de nous voir : vous m'aimez; ainsi j'espère vous voir aujourd'hui dans mon petit appartement. Le bonheur d'être votre esclave me fera oublier que je suis le prisonnier de ***. Mais comme on connaît mes habits, et que, par conséquent, on pourrait vous reconnaître, je vous enverrai un manteau qui cachera votre justaucorps et votre visage; je louerai même un justaucorps pour plus de sûreté : mon cher cœur, songez que ces circonstances sont bien critiques; défiez-vous, encore un

(1) Ces lettres furent écrites à La Haye. Le jeune Arouet était alors page de l'ambassadeur de France, le marquis de Châteauneuf. (G. A.)

(2) Lisez : *M. l'ambassadeur.* Ces abréviations furent faites par la mère de mademoiselle Dunoyer, qui publia ces lettres d'amour.

(3) Le père de mademoiselle Dunoyer vivait en France. La fille avait suivi sa mère qui, protestante, s'était expatriée. (G. A.)

(4) La sœur avait épousé un lieutenant de cavalerie déjà âgé, M. Constantin. (G. A.)

(1) Ou plutôt Scheveningen. (G. A.)

(2) Les lettres au père, à l'oncle, et à la sœur d'Olympe. (G. A.)

coup, de madame votre mère, défiez-vous de vous-même; mais comptez sur moi comme sur vous, et attendez tout de moi, sans exception, pour vous tirer de l'abîme où vous êtes; nous n'avons plus besoin de serments pour nous faire croire. Adieu, mon cher cœur, je vous aime, je vous adore. AROUET.

C'est le valet de pied en question qui vous porte cette lettre.

5. — A LA MÊME.

Je ne sais si je dois vous appeler monsieur ou mademoiselle; si vous êtes adorable en cornettes, ma foi vous êtes un aimable cavalier, et notre portier qui n'est point amoureux de vous, vous a trouvée un très joli garçon. La première fois que vous viendrez, il vous recevra à merveille. Vous aviez pourtant la mine aussi terrible qu'aimable, et je crains que vous n'ayez tiré l'épée dans la rue, afin qu'il ne vous manquât plus rien d'un jeune homme : après tout, tout jeune homme que vous êtes, vous êtes sage comme une fille.

Enfin, je vous ai vu, charmant objet que j'aime,
En cavalier déguisé dans ce jour;
J'ai cru voir Vénus elle-même
Sous la figure de l'Amour.
L'Amour et vous, vous êtes du même âge,
Et sa mère a moins de beauté;
Mais, malgré ce double avantage,
J'ai reconnu bientôt la vérité.
Olimpe, vous êtes trop sage
Pour être une divinité.

Il est certain qu'il n'est point de dieu qui ne dût vous prendre pour modèle, et il n'en est point qu'on doive imiter : ce sont des ivrognes, des jaloux, et des débauchés. On me dira peut-être :

Avec quelle irrévérence
Parle des dieux ce maraud! (*Amphitryon*, I, II.)

Mais c'est assez parler des dieux, venons aux hommes. Lorsque je suis en train de badiner, j'apprends par Lefèvre qu'on vous a soupçonnée hier : c'est à coup sûr la fille qui vous annonça qui est la cause de ce soupçon qu'on a ici; ledit Lefèvre vous instruira de tout, c'est un garçon d'esprit, et qui m'est fort affectionné; il s'est tiré très bien de l'interrogatoire de son excellence. On compte de nous surprendre ce soir; mais ce que l'amour garde est bien gardé : je sauterai par les fenêtres, et je viendrai sur la brune chez ***, si je le puis. Lefèvre viendra chercher mes habits sur les quatre heures; attendez-moi sur les cinq en bas, et si je ne viens pas, c'est que je ne le pourrai absolument point. Ne nous attendrissons pas en vain; ce n'est plus par des lettres que nous devons témoigner notre amour, c'est en vous rendant service. Je pars vendredi avec M. de M***; que je vienne vous voir, ou que je n'y vienne point, envoyez-moi toujours ce soir vos lettres par Lefèvre, qui viendra les quérir; gardez-vous de madame votre mère, gardez un secret inviolable; attendez patiemment les réponses de Paris; soyez toujours prête pour partir; quelque chose qui arrive, je vous verrai avant mon départ : tout ira bien pourvu que vous vouliez venir en France et quitter une mère barbare, pour retourner dans les bras d'un père. Comme on avait ordonné à Lefèvre de rendre toutes mes lettres à son excellence, j'en ai écrit une fausse que j'ai fait remettre entre ses mains; elle ne contient que des louanges pour vous et pour lui, qui ne sont point affectées. Lefèvre vous rendra compte de tout. Adieu, mon cher cœur; aimez-moi toujours, et ne croyez pas que je ne hasarderai pas ma vie pour vous. AROUET.

6. — A LA MÊME.

A La Haye, le 6 décembre 1713.

On a découvert notre entrevue d'hier, ma charmante demoiselle : l'amour nous excuse l'un et l'autre envers nous-mêmes, mais non pas envers ceux qui sont intéressés à me tenir ici prisonnier. Le plus grand malheur qui pouvait m'arriver était de hasarder ainsi votre réputation. Dieu veuille encore que notre monstre aux cent yeux ne soit pas instruit de votre déguisement! Mandez-moi exactement tout ce que cette barbare mère dit hier à M. de La B*** (1) et à vous, et ne comptez pas que nous puissions nous voir avant mon départ, à moins que nous ne voulions achever de tout gâter : faisons, mon cher cœur, ce dernier effort sur nous-mêmes. Pour moi, qui donnerais ma vie pour vous voir, je regarderai votre absence comme un bien, puisqu'elle doit me procurer le bonheur d'être longtemps auprès de vous à l'abri des faiseurs de prisonniers et des faiseuses de libelles (1). Je ne puis vous dire dans cette lettre que ce que je vous ai dit dans toutes les autres : je ne vous recommande pas de m'aimer; je ne vous parle pas de mon amour, nous sommes assez instruits de nos sentiments; il ne s'agit ici que de vous rendre heureuse; il faut pour cela une discrétion entière. Il faut dissimuler avec madame votre mère; ne me dites point que vous êtes trop sincère pour trahir vos sentiments. Oui, mon cher cœur, soyez sincère avec moi, qui vous adore, et non pas avec une....; ce serait un crime que de lui laisser découvrir tout ce que vous pensez : vous conserverez sans doute votre santé, puisque vous m'aimez; et l'espérance de nous revoir bientôt nous tiendra lieu du plaisir d'être ensemble. Je vous écrirai tous les ordinaires à l'adresse de madame Santoc de Maisan; vous mettrez la mienne : A M. Arouet, le cadet, chez M. Arouet, trésorier de la chambre des comptes, cour du Palais, à Paris. Je mettrai vendredi une lettre pour vous à la poste de Rotterdam; j'attendrai une lettre de vous à Bruxelles, que le maître de la poste me fera tenir. Envoyez-moi vos lettres pour monsieur votre père et monsieur votre oncle, par le présent porteur. Si Lefèvre ne peut pas te porter cette lettre, confie-toi à celui que j'enverrai; remets-lui le paquet et les lettres. Adieu, ma chère Olimpe; si tu m'aimes, console-toi; songe que nous réparerons bien les maux de l'absence; cédons à la nécessité : on peut nous empêcher de nous voir, mais jamais de nous aimer. Je ne trouve point de termes assez forts pour t'exprimer mon amour; je ne sais même si je devrais t'en parler, puisqu'en t'en parlant je ne fais sans doute que t'attrister au lieu de te consoler. Juge du désordre où est mon cœur par le désordre de ma lettre; mais malgré ce triste état, je fais un effort sur moi; imite-moi si tu m'aimes. Adieu encore une fois, ma chère maîtresse, adieu ma belle Olimpe; je ne pourrai point vivre à Paris si je ne t'y vois bientôt. Songe à dater toutes tes lettres. AROUET.

7. — A LA MÊME.

Ce dimanche au soir, 10 décembre.

Je vous écris une seconde fois, ma pauvre Olimpe, pour vous demander pardon de vous avoir grondée ce matin, et pour vous gronder encore mieux ce soir, au hasard de vous demander pardon demain. Quoi! vous voulez parler à M. L*** (2)? Eh! ne savez-vous pas que ce qu'il craint le plus c'est de paraître favoriser votre retraite? Il craint votre mère, il veut ménager les excellences : vous devez vous-même craindre les uns et les autres, et ne point vous exposer d'un côté à être enfermée, et de l'autre à recevoir un affront. Lefèvre m'a rapporté que votre mère (3)......, et que vous êtes malade. Le cœur m'a saigné à ce récit; je suis coupable de tous vos malheurs, et, quoique je les partage avec vous, vous n'en souffrez pas moins. C'est une chose bien triste pour moi que mon amour ne vous ait encore produit qu'une source de chagrins; le triste état où je suis réduit moi-même ne me permet pas de vous donner aucune consolation, vous devez la trouver dans vous-même. Songez que vos peines finiront bientôt, et tâchez du moins d'adoucir un peu la maligne férocité de votre mère; représentez-lui doucement qu'elle vous fera mourir. Ce discours ne la touchera pas, mais il faudra qu'elle paraisse en être touchée; ne lui parlez jamais ni de moi, ni de la France, ni de M. L***; surtout gardez-vous de venir à l'hôtel. Ma chère Pimpette, suivez mes conseils une fois, vous prendrez votre revanche le reste de ma vie, et je ferai toujours vœu de vous obéir. Adieu, mon cher cœur; nous sommes tous deux dans des circonstances fort tristes; mais nous nous aimons, voilà la plus douce consolation que nous puissions avoir. Je ne vous demande pas votre portrait, je serais trop heureux, et je ne dois pas l'être, tandis que vous êtes malheureuse. Adieu, mon cher cœur; aimez-moi toujours, informez-moi de votre santé. AROUET.

---

(1) La Bruyère, secrétaire de l'ambassade de France. M. Desnoiresterres publie une lettre d'Olympe qui avertit son amant que ce n'était pas M. de La Bruyère qui était hier chez sa mère. « C'est une méprise de la cordonnière qui nous alarma fort mal à propos. Ma mère ne sait pas que je t'ai parlé; et, grâce au ciel, elle te croit déjà parti... Fais ce que tu pourras pour que je te voie ce soir : tu n'auras qu'à descendre dans la cuisine du cordonnier, et je te réponds que tu n'as rien à craindre... Adieu, mon aimable enfant; je t'adore et je te jure que mon amour durera autant que ma vie! » Il est à remarquer que c'est Olympe qui enhardit le jeune Arouet, et lui prodigue le tutoiement dont il se montre avare pour elle. (G. A.)

(1) Il désigne ici madame Dunoyer. (G. A.)

(2) L'ambassadeur. (G. A.)

(3) Est-ce *vous a battue* qu'il faut lire? (G. A.)

8. — A LA MÊME.

Ce mercredi soir, 13 décembre.

Je ne sais que d'hier, ma chère, que vous êtes malade ; ce sont là les suites des chagrins que je vous ai causés : quoi ! je suis cause de vos malheurs, et je ne puis les adoucir! Non, je n'ai jamais ressenti de douleur plus vive et plus juste; je ne sais pas quelle est votre maladie : tout augmente ma crainte ; vous m'aimez, et vous ne m'écrivez point ; je juge de là que vous êtes malade véritablement. Quelle triste situation pour deux amants ! l'un au lit, et l'autre prisonnier. Je ne puis faire autre chose pour vous que des souhaits, en attendant votre guérison et ma liberté. Je vous prierais de vous bien porter, s'il dépendait de vous de m'accorder cette grâce ; mais du moins il dépend de vous de songer à votre santé, et c'est le plus grand plaisir que vous me puissiez faire. Je ne vous ai point écrit de lettre où je ne vous aie recommandé cette santé qui m'est si chère ; je supporterai toutes mes peines avec joie, si vous pouvez prendre un peu le dessus sur toutes les vôtres. Mon départ est reculé encore. M. de M***, qui vient actuellement dans ma chambre, m'empêche de continuer ma lettre : adieu, ma belle maîtresse ; adieu, mon cher cœur ; puissiez-vous être aussi heureuse toute votre vie, que je suis malheureux actuellement! Adieu, ma chère ; tâchez de m'écrire. AROUET.

9. — A LA MÊME.

La Haye, ce samedi soir, 16 décembre.

Est-il possible, ma chère maîtresse, que je ne puisse du moins jouir de la satisfaction de pleurer au pied de votre lit, et de baiser mille fois vos belles mains, que j'arroserais de mes larmes? Je saurais du moins à quoi m'en tenir sur votre maladie, car vous me laissez là-dessus dans une triste incertitude ; j'aurais la consolation de vous embrasser en partant, et de vous dire adieu, jusqu'au temps où je pourrais vous voir à Paris. On vient de me dire qu'enfin c'est pour demain ; je m'attends pourtant encore à quelque délai ; mais, en quelque temps que je parte, vous recevrez toujours de moi une lettre datée de Rotterdam, dans laquelle je vous manderai bien des choses de conséquence, mais dans laquelle je ne pourrai pourtant vous exprimer mon amour comme je le sens. Je partirai dans de cruelles inquiétudes, que vos lettres adouciront à leur ordinaire. Je vous ai mandé, dans ma dernière lettre, que je ne m'occupais que du plaisir de penser à vous ; cependant j'ai lu, hier et aujourd'hui, les *Lettres galantes* de madame D... (1) ; son style m'a quelquefois fait oublier . . . .
. . . . Je suis à présent bien convaincu qu'avec beaucoup d'esprit on peut être bien.... J'ai été très content du premier tome, qui ôte bien du prix à ses cadets. On remarque surtout, dans les quatre derniers, un auteur qui est lassé d'avoir la plume à la main, et qui court au grand galop à la fin de l'ouvrage. J'ai imité l'auteur en cela, et je me suis dépêché d'achever. J'ai reconnu le portrait de B.... ; c'est un des plus mauvais endroits de tout l'ouvrage ; mais en vérité il me semble que je parle un peu trop des personnes que je hais, lorsque je ne devrais parler que de celle que j'adore. Que je vous sais bon gré, mon cher cœur, d'avoir pris le bon de votre mère, et d'en avoir laissé le mauvais ! Mais que je vous saurai bien meilleur gré lorsque vous la quitterez entièrement, et que vous abandonnerez un pays que vous ne devez plus regarder qu'avec horreur! Peut-être, dans le temps que je vous parle de voyage, n'êtes-vous guère en état d'en faire ; peut-être êtes-vous actuellement souffrante dans votre lit..... Qu'il vaudrait bien mieux que je fusse dans votre chambre au lieu d'elle ! mes tendres baisers vous en convaincraient, ma bouche serait collée sur la vôtre. Je vous demande pardon, ma belle Pimpette, de vous parler avec cette liberté ; ne prenez mes expressions que comme un excès d'amour, et non comme un manque de respect. Ah ! je n'ai plus qu'une grâce à vous demander, c'est que vous ayez soin de votre santé, et que vous m'en disiez des nouvelles. Adieu, mon cher cœur ; voilà peut-être la dernière lettre que je daterai de La Haye. Je vous jure une constance éternelle ; vous seule pouvez me rendre heureux, et je suis trop heureux déjà quand je me remets dans l'esprit les tendres sentiments que vous avez pour moi ; mon amour les mérite. Je me rends avec plaisir ce témoignage ; je connais trop bien le prix de votre cœur pour ne vouloir pas m'en rendre digne : adieu, mon adorable Olimpe ; adieu, ma chère ; si on pouvait écrire en des baisers, je vous en enverrais une infinité par le courrier. Je baise, au lieu de vous, vos précieuses lettres, où je lis ma félicité. Adieu, mon cher cœur. AROUET.

(1) *Lettres historiques et galantes*, de madame Dunoyer, mère d'Olympe. (G. A.)

10. — A LA MÊME.

Du fond d'un yacht, ce 19 décembre.

Je suis parti hier lundi, à huit heures du matin, avec M. de M***. Lefèvre nous accompagna jusqu'à Rotterdam, où nous prîmes un yacht qui doit nous conduire à Anvers ou à Gand. Je n'ai pu vous écrire de Rotterdam, et Lefèvre s'est chargé de vous donner de mes nouvelles ; je pars sans vous voir, ma chère Pimpette, et le chagrin dont je suis rongé actuellement est aussi grand que mon amour. Je vous laisse dans la situation du monde la plus cruelle ; je connais tous vos malheurs mieux que vous, et je les regarde comme les miens, d'autant plus que vous les méritez moins. Si la certitude d'être aimé peut servir de quelque consolation, nous devons un peu nous consoler tous deux ; mais que nous servira le bonheur de nous aimer, sans celui de nous voir? c'est alors que je pourrais avec raison me regarder comme le plus heureux de tous les hommes. Comme j'aime votre vertu autant que vous, n'ayez aucun scrupule sur le retour que vous devez à ma tendresse. Je fais humainement tout ce que je puis pour vous tirer du comble des malheurs où vous êtes. N'allez pas changer de résolution, vous en seriez cruellement punie, en restant dans le pays où vous êtes. Le désir que j'ai de vous procurer le sort que vous méritez me force à vous parler ainsi ; quelque part que je sois, je passerai des jours bien tristes si je les passe sans vous ; mais je mènerai une vie bien plus misérable, si la seule personne que j'aime reste dans le malheur ; je crois que vous avez pris une ferme résolution que rien ne peut changer ; l'honneur vous engage à quitter la Hollande : que je suis heureux que l'honneur se trouve d'accord avec l'amour ! Écrivez-moi à Paris, à mon adresse, tous les ordinaires ; mandez-moi les moindres particularités qui vous regarderont : ne manquez pas à m'envoyer, dans la première lettre que vous m'écrirez, une autre lettre s'adressant à moi, dans laquelle vous me parlerez comme à un ami, et non comme à un amant ; vous y ferez succinctement la peinture de tous vos malheurs : que votre vertu y paraisse dans tout son jour sans affectation. Enfin servez-vous de tout votre esprit pour m'écrire une lettre que je puisse montrer à ceux à qui je serai obligé de parler de vous : que notre tendresse cependant ne perde rien à tout cela ; et si, dans cette lettre, dont je vous parle, vous ne me parlez que d'estime, marquez-moi, dans l'autre, tout l'amour que le mien mérite ; surtout informez-moi de votre chère santé, pour laquelle je tremble ; vous aurez besoin de toute votre force pour soutenir les fatigues du voyage sur lequel je compte ; et il faudra, ou que monsieur votre père soit aussi fou que M. B..., ou que vous reveniez en France jouir du bien-être que vous méritez ; mais je me fais déjà les idées les plus agréables du monde de votre séjour à Paris. Vous seriez bien cruelle envers vous et envers moi si vous trompiez mes espérances ; mais non, vous n'avez pas besoin d'être fortifiée dans vos bons sentiments ; et, au regret près d'être séparé de vous pour quelque temps, je n'ai point à me plaindre. La première chose que je ferai, en arrivant à Paris, ce sera de mettre le P. Tournemine (1) dans vos intérêts, ensuite je rendrai vos lettres ; je serai obligé d'expliquer à mon père le sujet de mon retour, et je me flatte qu'il ne sera pas tout à fait fâché contre moi, pourvu qu'on ne l'ait point prévenu ; mais, quand je devrais encourir toute sa colère, je me croirai toujours trop heureux, lorsque je penserai que vous êtes la personne du monde la plus aimable, et que vous m'aimez. Je n'ai point passé dans ma petite vie de plus doux moments que ceux où vous m'avez juré que vous répondiez à ma tendresse ; continuez-moi ces sentiments, autant que je les mériterai, et vous m'aimerez toute votre vie. Cette lettre-ci vous viendra, je crois, par Gand, où nous devons aborder : nous avons un beau temps et un bon vent, et par dessus cela, de bon vin et de bons pâtés, de bons jambons et de bons lits. Nous ne sommes que nous deux, M. de M*** et moi, dans un grand yacht : il s'occupe à écrire, à manger, à boire, et à dormir, et moi à penser à vous : je ne vous vois point, et je vous jure que je ne m'aperçois point que je suis dans la compagnie d'un bon pâté et d'un homme d'esprit. Ma chère Olimpe me manque, mais je me flatte qu'elle ne me manquera pas toujours, puisque je ne voyage que pour vous faire voyager vous-même. N'allez pas prendre pourtant exem-

(1) Jésuite, qui avait été régent d'Arouet au collège Louis-le-Grand. (G. A.)

ple sur moi; ne vous affligez point, et joignez à la faveur que vous me faites de m'aimer celle de me faire espérer que je vous verrai bientôt; encore un coup écrivez-moi tous les ordinaires; et, si vous êtes sage, brûlez mes lettres, et ne m'exposez point une seconde fois au chagrin de vous voir maltraitée pour moi; ne vous exposez point aux fureurs de votre mère; vous savez de quoi elle est capable. Hélas! vous ne l'avez que trop expérimenté; dissimulez avec elle, c'est le seul parti qu'il y a à prendre : dites, ce que j'espère que vous ne ferez jamais, dites que vous m'avez oublié; dites que vous me haïssez, et aimez-m'en davantage; conservez votre santé et vos bonnes intentions. Plût au ciel que vous fussiez déjà à Paris : ah! que je me récompenserais bien alors de notre cruelle séparation! Ma chère Pimpette, vous aurez toujours en moi un véritable amant et un véritable ami; qu'on est heureux quand on peut unir ces deux titres qui sont garants l'un de l'autre! Adieu, mon adorable maîtresse; écrivez-moi dès que vous aurez reçu ma lettre, et adressez la vôtre à Paris; surtout ne manquez pas à m'envoyer celle que je vous demande, au commencement de celle-ci : rien n'est plus essentiel. Je crois que vous êtes à présent en état d'écrire; et, comme on se persuade ce qu'on souhaite, je me flatte que votre santé est rétablie. Hélas! votre maladie m'a privé du plaisir de recevoir de vos nouvelles; réparons vite le temps perdu. Adieu, mon cher cœur; aimez-moi autant que je vous aime : si vous m'aimez, ma lettre est bien courte. Adieu, ma chère maîtresse; je vous estime trop pour ne vous pas aimer toujours.

11. — A LA MÊME.

Paris, ce jeudi matin, 28 décembre.

Je suis parti de La Haye, avec M. de M***, le lundi dernier, à huit heures du matin; nous nous embarquâmes à Rotterdam, où il me fut absolument impossible de vous écrire. Je chargeai Lefèvre de vous instruire de mon départ. Au lieu de prendre la route d'Anvers, où j'attendais une de vos lettres, nous prîmes celle de Gand. Je mis donc à Gand une lettre pour vous à la poste, à l'adresse de madame Santoc de Maisan. J'arrivai à Paris, la veille de Noël. La première chose que j'ai faite, a été de voir le P. Tournemine. Ce jésuite m'avait écrit à La Haye, le jour que j'en partis : il fait agir pour vous monsieur l'évêque d'Evreux, votre parent (1); je lui ai remis entre les mains vos trois lettres, et on dispose actuellement monsieur votre père à vous revoir bientôt; voilà ce que j'ai fait pour vous : voici mon sort actuellement. A peine suis-je arrivé à Paris, que j'ai appris que M. L*** (2) avait écrit à mon père, contre moi, une lettre sanglante; qu'il lui avait envoyé les lettres que madame votre mère lui avait écrites, et qu'enfin mon père a une lettre de cachet pour me faire enfermer; je n'ose me montrer : j'ai fait parler à mon père. Tout ce qu'on a pu obtenir de lui a été de me faire embarquer pour les îles; mais on n'a pu le faire changer de résolution sur son testament qu'il a fait, dans lequel il me déshérite. Ce n'est pas tout, depuis plus de trois semaines je n'ai point reçu de vos nouvelles; je ne sais si vous vivez et si vous ne vivez point bien malheureusement : je crains que vous ne m'ayez écrit à l'adresse de mon père, et que votre lettre n'ait été ouverte par lui. Dans de si cruelles circonstances je ne dois point me présenter à messieurs vos parents; ils ignoreront tous que c'est par moi que vous revenez en France, et c'est actuellement le père Tournemine qui est entièrement chargé de votre affaire. Vous voyez à présent que je suis dans le comble du malheur, et qu'il est absolument impossible d'être plus malheureux, à moins que d'être abandonné de vous. Vous voyez, d'un autre coté, qu'il ne tient plus qu'à vous d'être heureuse; vous n'avez plus qu'un pas à faire : partez dès que vous aurez reçu les ordres de monsieur votre père; vous serez aux Nouvelles-Catholiques avec madame Constantin (3); il vous sera aisé de vous faire chérir de toute votre famille, et de gagner entièrement l'amitié de monsieur votre père, et de vous faire à Paris un sort heureux. Vous m'aimez; ma chère Olimpe, vous savez combien je vous aime; certainement ma tendresse mérite du retour. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous remettre dans votre bien-être : je me suis plongé, pour vous rendre heureuse, dans le plus grand des malheurs : vous pouvez me rendre le plus heureux de tous les hommes; pour cela revenez en France, rendez-vous heureuse vous-même, alors je me croirai bien récompensé. Je pourrai, en un jour, me raccommoder entièrement avec mon père; alors nous jouirons en liberté du plaisir de nous voir. Je me représente ces moments heureux comme la fin de tous nos chagrins, et comme le commencement d'une vie douce et aimable, telle que vous devez la mener à Paris. Si vous avez assez d'inhumanité pour me faire perdre le fruit de tous mes malheurs, et pour vous obstiner à rester en Hollande, je vous promets bien sûrement que je me tuerai à la première nouvelle que j'en aurai. Dans le triste état où je suis, vous seule pouvez me faire aimer la vie : mais, hélas! je parle ici de mes maux, tandis que peut-être vous êtes plus malheureuse que moi; je crains tout pour votre santé, je crains tout de votre mère : je me forme là-dessus des idées affreuses. Au nom de Dieu éclaircissez-moi; mais, hélas! je crains même que vous ne receviez point ma lettre. Ah! que je suis malheureux, mon cher cœur, et que mon cœur est livré à une profonde et juste tristesse! Peut-être m'avez-vous écrit à Anvers ou à Bruxelles; peut-être m'avez-vous écrit à Paris; mais enfin depuis trois semaines je n'ai point reçu de vos nouvelles. Ecrivez-moi tout, le plus tôt que vous pourrez, à M. Dutilly, rue Maubuée, à la Rose rouge. Ecrivez-moi une lettre bien longue, qui m'instruise sûrement de votre situation. Nous sommes tous deux bien malheureux, mais nous nous aimons : une tendresse mutuelle est une consolation bien douce; jamais amour ne fut égal au mien, parce que personne ne mérita jamais mieux que vous d'être aimée. Si mon sincère attachement peut vous consoler, je suis consolé moi-même. Une foule de réflexions se présente à mon esprit; je ne puis les mettre sur le papier : la tristesse, la crainte, et l'amour, m'agitent violemment; mais j'en reviens toujours à me rendre le secret témoignage que je n'ai rien fait contre l'honnête homme, et cela me sert beaucoup à me faire supporter mes chagrins. Je me suis fait un vrai devoir de vous aimer; je remplirai ce devoir toute ma vie : vous n'aurez jamais assez de cruauté pour m'abandonner. Ma chère Pimpette, ma belle maîtresse, mon cher cœur, écrivez-moi bientôt ou plutôt sur-le-champ : dès que j'aurai vu votre lettre, je vous manderai mon sort. Je ne sais pas encore ce que je deviendrai; je suis dans une incertitude affreuse sur tout; je sais seulement que je vous aime! Ah! quand pourrai-je vous embrasser, mon cher cœur! AROUET.

12. — A LA MÊME.

Paris, 2 janvier 1714.

Depuis que je suis à Paris, j'ai été moi-même à la grande poste tous les jours, afin de retirer vos lettres, que je craignais qui ne tombassent entre les mains de mon père. Enfin je viens d'en recevoir une, ce mardi au soir, 2 janvier : elle est datée de La Haye, du 28 décembre, et j'y fais réponse sur-le-champ. J'ai baisé mille fois cette lettre, quoique vous ne m'y parliez pas de votre amour; il suffit qu'elle vienne de vous pour qu'elle me soit infiniment chère : je vous prouverai pourtant, par ma réponse, que je ne suis pas si poli que vous le dites; je ne vous appellerai point madame, comme vous m'appelez monsieur; je ne puis que vous nommer ma chère : et si vous vous plaignez de mon peu de politesse, vous ne vous plaindrez pas de mon peu d'amour. Comment pouvez-vous soupçonner cet amour qui ne finira qu'avec moi? et comment pouvez-vous me reprocher ma négligence? Ce serait bien à moi à vous gronder, puisque aussi bien je renonce à la politesse, ou plutôt je suis bien malheureux que vous n'avez pas reçu deux lettres que je vous écrivis, l'une de Gand et l'autre de Paris. Ne seriez-vous point vous-même assez négligente pour n'avoir point retiré ces lettres? Si vous les avez vues, vous condamnerez bien vos reproches et vos soupçons; vous y aurez lu que je suis plus malheureux que vous, et que je vous aime plus que vous ne m'aimez. Vous aurez appris que M. Ch... (1) écrivit à mon père, déjà irrité contre moi, une lettre telle qu'il n'en écrirait point contre un scélérat. J'arrivai à Paris dans le temps que, sur la foi de cette lettre, mon père avait obtenu une lettre de cachet pour me faire enfermer après m'avoir déshérité. Je me suis caché pendant quelques jours, jusqu'à ce que mes amis l'aient un peu apaisé, c'est-à-dire l'aient engagé à avoir du moins la bonté de m'envoyer aux îles, avec du pain et de l'eau : voilà tout ce que j'ai pu obtenir de lui, sans avoir pu même le voir. J'ai employé les moments où j'ai pu me montrer en ville à voir le P. Tournemine, et je lui ai remis les lettres dont vous m'avez chargé. Il engage l'évêque d'Evreux dans vos intérêts. Pour moi, je me donnerai bien de garde que votre famille puisse seulement soupçonner que je vous con-

(1) Voyez la lettre nº 13. (G. A.)
(2) Toujours l'ambassadeur. (G. A.)
(3) C'est la sœur d'Olympe dont nous avons parlé. (G. A.)

(1) L'ambassadeur, marquis de Châteauneuf. (G. A.)

nais ; cela gâterait tout, et vous savez que votre intérêt seul me fait agir. Je ne m'arrête point à me plaindre inutilement de l'imprudence avec laquelle nous avons tous deux agi à La Haye ; c'est cette imprudence qui sera cause de bien des maux : mais enfin cette faute est faite, et l'excuse peut seule la réparer. Je vous ai déjà dit, dans mes lettres, que la consolation d'être aimé fait oublier tous les chagrins; nous avons l'un et l'autre trop besoin de consolation, pour ne nous pas aimer toujours : il viendra peut-être un temps où nous serons plus heureux, c'est-à-dire où nous pourrons nous voir; cédons à la nécessité, et écrivons-nous bien régulièrement, vous à M. Dutilly, rue Maubuée, à la Rose rouge, et moi à madame Bonnet. Je vous donnerai peut-être bientôt une autre adresse pour moi, car je crois que je partirai incessamment pour Brest; ne laissez pas pourtant de m'écrire à Paris : mandez-moi les moindres particularités qui vous regardent; mandez-moi vos sentiments surtout, et soyez persuadée que je vous aimerai toujours, ou je serai le plus malheureux de tous les hommes. Vous savez bien, ma chère Olimpe, que mon amour n'est point du genre de celui de la plupart des jeunes gens, qui ne cherchent en aimant qu'à contenter la débauche et leur vanité : regardez-moi comme un amant, mais regardez-moi comme un ami véritable : ce mot renferme tout. L'éloignement des lieux ne changera rien à mon cœur : si vous me croyez, je vous demande, pour prix de ma tendresse, une lettre de huit pages écrites menu; j'oubliais à vous dire que les deux que vous n'avez point reçues sont à l'adresse de madame Santoc de Maisan, à La Haye. Récrivez-moi sur-le-champ, afin que si vous avez quelques ordres à me donner, votre lettre me trouve encore à Paris prêt à les exécuter : je me réserve, comme vous, à vous mander certaines choses lorsque j'aurai reçu votre réponse. Adieu, ma belle maîtresse ; aimez un peu un malheureux amant, qui voudrait donner sa vie pour vous rendre heureuse; adieu, mon cœur. AROUET.

13. — A LA MÊME.

A Paris, ce 20 janvier.

J'ai reçu, ma chère Olimpe, votre lettre du 1er de ce mois, par laquelle j'ai appris votre maladie. Il ne me manquait plus qu'une telle nouvelle pour achever mon malheur; et comme un mal ne vient jamais seul, les embarras où je me suis trouvé m'ont privé du plaisir de vous écrire, la semaine passée. Vous me demanderez quel est cet embarras; c'était de faire ce que vous m'avez conseillé. Je me suis mis en pension chez un procureur (1), afin d'apprendre le métier de robin auquel mon père me destine, et je crois par là regagner son amitié. Si vous m'aimiez autant que je vous aime, vous vous rendriez un peu à mes prières, puisque j'obéis si bien à vos ordres. Me voilà fixé à Paris pour longtemps; est-il possible que j'y serai sans vous ! Ne croyez pas que l'envie de vous voir ici n'ait pour but que mon plaisir ; je regarde votre intérêt plus que ma satisfaction, et je crois que vous en êtes bien persuadée; songez par combien de raisons la Hollande doit vous être odieuse. Une vie douce et tranquille à Paris n'est-elle pas préférable à la compagnie de madame votre mère ? et des biens considérables dans une belle ville ne valent-ils pas mieux que la pauvreté à La Haye ? Ne vous piquez pas là-dessus de sentiments que vous nommez héroïques, l'intérêt ne doit jamais, je l'avoue, être assez fort pour faire commettre une mauvaise action; mais aussi le désintéressement ne doit pas empêcher d'en faire une bonne, lorsqu'on y trouve son compte. Croyez - moi, vous méritez d'être heureuse, vous êtes faite pour briller partout; on ne brille point sans biens, et on ne vous blâmera jamais lorsque vous jouirez d'une bonne fortune, et vos calomniateurs vous respecteront alors; enfin vous m'aimez, et je ne serais pas retourné en France, si je n'avais cru que vous me suivriez bientôt; vous me l'avez promis, et vous, qui avez de si beaux sentiments, vous ne trahirez pas vos promesses. Vous n'avez qu'un moyen pour revenir : M. Le Normant, évêque d'Evreux, est, je crois, votre cousin; écrivez-lui, et que la religion et l'amitié pour votre famille soient vos deux motifs auprès de lui; insistez surtout sur l'article de la religion; dites-lui que le roi souhaite la conversion des huguenots, et que, étant ministre du Seigneur, et votre parent, il doit, par toutes sortes de raisons, favoriser votre retour; conjurez-le d'engager monsieur votre père dans un dessein si juste; marquez-lui que vous voulez vous retirer dans une communauté, non comme religieuse pourtant, je n'ai garde de vous le conseiller : ne manquez pas à le nommer *monseigneur*. Vous pouvez adresser votre lettre *à monseigneur l'évêque d'Evreux, à Evreux, en Normandie;* je vous manderai le succès de la lettre, que je saurai par le P. Tournemine. Que je serais heureux, si après tant de traverses nous pouvions nous revoir à Paris! le plaisir de vous voir réparerait mes malheurs, et si ma fidélité peut réparer les vôtres, vous êtes sûre d'être consolée. En vérité ce n'est qu'en tremblant que je songe à tout ce que vous avez souffert; et j'avoue que vous avez besoin de consolation : que ne puis-je vous en donner, en vous disant que je vous aimerai toute ma vie! Ne manquez pas, je vous en conjure, d'écrire à l'évêque d'Evreux, et cela le plus tôt que vous pourrez : mandez-moi comment vous vous portez depuis votre maladie, et écrivez-moi, à M. de Saint-Fort, chez M. Alain, procureur au Châtelet, rue Pavée-Saint-Bernard. Adieu, ma chère Pimpette; vous savez que je vous aimerai toujours. AROUET.

(1) Maître Alain, chez qui Arouet fit la connaissance de Thieriot. (G. A.)

14. — A LA MÊME.

Paris, le 10 février.

Ma chère Pimpette, toutes les fois que vous ne m'écrivez point, je m'imagine que vous n'avez point reçu mes lettres; car je ne peux croire que l'éloignement des lieux ait fait sur vous ce qu'il ne peut faire sur moi; et, comme je vous aime toujours, je me persuade que vous m'aimez encore. Eclaircissez-moi donc de deux choses : l'une, si vous avez reçu mes deux dernières lettres, et si je suis encore dans votre cœur : mandez-moi surtout si vous avez reçu ma dernière, que je vous écrivis le 20 janvier, dans laquelle il était parlé de l'évêque d'Evreux, et d'autres personnes dont j'ai hasardé les noms; mandez-moi quelque chose de certain par votre réponse à cette lettre; surtout instruisez-moi, je vous conjure, de l'état de votre santé et de vos affaires; adressez votre lettre à M. le chevalier de Saint-Fort, chez M. Alain, près les degrés de la place Maubert. Que votre lettre soit plus longue que la mienne; je trouverai toujours plus de plaisir à lire une de vos lettres de quatre pages, que vous n'en aurez à en lire de moi une de deux lignes. AROUET.

15. — LETTRE A M. D***,

AU SUJET DU PRIX DE POÉSIE DONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE EN L'ANNÉE 1714 (1).

Monsieur, vous connaissez le pauvre Du Jarri; c'est un de ces poëtes de profession qu'on rencontre partout, et qu'on ne voudrait voir nulle part; nous l'appelons communément le gazetier du Parnasse. Il est parasite, afin qu'il ne lui manque rien de ce qui constitue un bel esprit du temps; et il paie, dans un bon repas, son écot par de mauvais vers, soit de sa façon, soit de celle de ses confrères les poëtes médiocres. Il nous montra, ces jours passés, un poëme imprimé, où on voyait à la première page ces mots écrits : *A l'immortalité.* C'est la devise de l'Académie française, nous dit-il ; la pièce n'est pas pourtant de l'Académie, mais elle l'a adoptée ; et si ces messieurs l'avaient composée, ils ne s'y seraient jamais pris autrement que l'auteur. Il faut que vous sachiez, continua-t-il, que l'Académie donne tous les deux ans un prix de poésie, et par là immortalise un homme tous les deux ans; vous voyez entre mes mains l'ouvrage qui a remporté le prix cette année. Oh ! que l'auteur de ce poëme est heureux! Il y a quarante ans qu'il compose sans être connu du public; à présent le voilà, pour un petit poëme, associé à toute la réputation de l'Académie. Mais, lui dis-je, n'arrive-t-il jamais qu'un auteur déclaré immortel par les quarante soit mis au rang des Cotins par le public, qui est juge en dernier ressort? Cela ne se peut, me répondit mon poëte ; car l'Académie n'a été instituée que pour fixer le goût de la France, et on n'appelle jamais de ses décisions. J'ai de bonnes preuves, dit alors un de mes amis, qu'une assemblée de quarante personnes n'est pas infaillible. Du reste le *Cid* et le *Dictionnaire de Furetière* se sont soutenus contre l'Académie ; et il pourrait bien se faire qu'elle approuvât de fort mauvais ouvrages, comme elle en a critiqué de fort bons.

Pour réponse à toutes ces railleries, mon homme lut à haute voix : *Poëme chrétien qui a remporté le prix, par M. l'abbé Du Jarri.* Il faut, avant de commencer, lui dis-je, que nous sachions ce que c'est que M. l'abbé Du Jarri, le sujet de son poëme, et en quoi le prix consiste. Il satisfit ainsi à mes questions.

Autrefois M. l'abbé Du Jarri a fait imprimer plusieurs orai-

(1) Cette lettre critique, qu'on ne trouve entière que dans l'édition de M. Beuchot, parut sans nom d'auteur dans un recueil du temps. (G. A.)

ons funèbres et quelques sermons: à présent il fait mettre sous la presse un volume de ses poésies, et il est à croire qu'il est aussi bon poëte que grand orateur. Le sujet de son poëme est la louange du roi, *à l'occasion du nouveau chœur de Notre-Dame, construit par Louis XIV, et promis par Louis XIII*. Le prix est un beau groupe de bronze, où l'on voit un assemblage merveilleux du fabuleux et du sacré, car la Renommée y paraît auprès de la Religion, et la Piété y est appuyée sur un génie. Au reste les rivaux de M. l'abbé Du Jarri étaient des jeunes gens de dix-neuf à vingt ans (1); M. l'abbé en a soixante et cinq. Il est bien juste qu'on fasse honneur à son âge. Après ce grand préambule, il toussa, et nous lut d'un ton plein d'emphase le merveilleux poëme que je vous envoie (2).

On a pris la liberté de critiquer l'ouvrage que l'Académie a couronné : je vous envoie les remarques que nous avons faites avec simplicité ; elles vous ennuieront peut-être moins que le poëme.

Enfin le jour paraît.

Je défie qu'on s'exprime mieux pour dire, *Enfin, il commence à faire jour;* et l'auteur aurait ôté l'équivoque s'il avait mis : *Enfin ce jour paraît*, car il doit savoir que notre langue est ennemie des équivoques. Ce n'est pas tout; plusieurs personnes d'esprit ont trouvé que cet *Enfin* fait un très mauvais effet. Supposons deux choses qui certainement n'arriveront ni l'une ni l'autre : que les grandes actions de Louis XIV ne passeront point à la postérité, et que M. l'abbé Du Jarri jouira de l'immortalité que lui promet l'Académie : ceux de nos neveux qui auraient un jour le courage de lire le poëme de M. l'abbé Du Jarri croiraient, en voyant cet *Enfin*, que le roi a négligé d'accomplir le vœu de son père. Car l'auteur ne dit pas que de longues guerres soutenues contre la moitié de l'Europe ont fait réserver l'accomplissement du vœu pour un temps plus heureux, et qu'on n'a différé de bâtir le chœur de Notre-Dame qu'afin de le faire avec plus de magnificence. Vous voyez, monsieur, que l'auteur s'y prend assez mal pour louer un roi si digne d'être bien loué.

Où le saint tabernacle
D'ornements enrichi nous offre un beau spectacle.

Les beaux vers ! Premièrement, on ne sait si c'est *le saint tabernacle* ou *le beau spectacle* qui est *enrichi d'ornements*. Secondement, *le saint tabernacle* convient à toutes les églises de Paris comme à *Notre-Dame*. Troisièmement, ces deux vers sont si plats et si mal tournés, qu'on doute si l'harmonie n'y est pas plus maltraitée que le sens commun.

La mort ravit un roi plein d'un projet si beau.

Voilà donc, monsieur, en deux vers, *un beau projet* et *un beau spectacle*.

Salomon est fidèle à David au tombeau.

Si on ne connaissait l'histoire de Salomon, on ne saurait ce que l'auteur veut dire par ce vers; faut-il que, parce qu'une chose est connue, elle soit mal exprimée? Je n'ai encore examiné que quatre vers; je serais trop long si je faisais une recherche exacte des fautes dont ce poëme est rempli. Je laisserai les vers qui n'ont d'autre défaut que celui d'être faibles, rampants, durs, forcés, prosaïques, etc. Je n'attaquerai chez M. l'abbé Du Jarri que le ridicule et les fautes grossières contre le sens commun; je n'aurai que trop d'occupation.

Que j'aime à voir Louis victorieux et calme.

A-t-on jamais dit d'un roi victorieux, qui donne la paix à ses sujets, qu'il est victorieux et calme? La bizarrerie de ce terme se fait mieux sentir qu'elle ne peut s'exprimer.

La tête couronnée et d'olive et de palme.

On portait bien autrefois des palmes dans les mains; mais l'abbé Du Jarri ne trouvera nulle part que les vainqueurs en aient été couronnés. C'est une des découvertes qu'il a faites dans son poëme.

Quel prodige de l'art! l'excellence admirée
Imite sur l'autel la puissance qui crée.

Toute la compagnie en présence de laquelle on nous lisait ce poëme ne put s'empêcher de rire à la lecture de ces deux vers; notre poëte en fut scandalisé. Nous lui disions que Chapelain, Colletet, Gombauld, Gomberville, Hesnault, Desmarets, Perrault, Scudéry, n'avaient jamais fait de vers plus ridicules. Vous perdez le respect, nous répondit-il, tous ces auteurs sont de l'Académie française.

Dieu lui parle, et l'encens que sa voix rend fécond,
Par mille êtres formés à ses ordres répond.
Du ténébreux chaos sort le visible temple
Où tout offre la gloire à l'œil qui le contemple.

Avant d'examiner ce pompeux galimatias, il faut que je vous fasse part de ce qui s'est passé à l'Académie à l'occasion de ces vers.

Dans le manuscrit qui était entre les mains de ces messieurs on avait écrit *du ténébreux chaos sort* l'invisible *temple;* ce *temple invisible* fit peine à quelques-uns. Ils n'osaient exposer aux yeux du public un poëme où on traitait d'invisible l'église de Notre-Dame; ils résolurent de substituer à la place de ce mot quelque épithète expressive qui relevât la beauté du vers : l'épithète de *visible* leur parut très juste. On consulta l'auteur; il y donna les mains, non sans admirer le bon sens et la délicatesse de l'Académie. Je tiens ce que je vous écris de la bouche d'un académicien qui me citait ce vers *du ténébreux chaos* comme le plus bel endroit du poëme.

Quelques personnes plaignent ici M. l'abbé Du Jarri. Le public, disent-ils, le condamne sans l'entendre; car jamais personne n'entendra ce qu'il veut dire par l'*Excellence admirée de l'art qui imite sur l'autel la puissance qui crée; l'encens fécond qui répond aux ordres de Dieu par des êtres déjà formés; le visible temple qui sort du chaos ténébreux et qui offre sa gloire à l'œil*. Je suis sûr que M. l'abbé Du Jarri ne l'entend pas lui-même.

Oh! que si on voulait débrouiller ce chaos, on tirerait de fortes conséquences contre le sens commun de M. l'abbé Du Jarri! peut-être même pourrait-on s'en prendre à l'Académie qui a adopté ce bel ouvrage.

Tel du docte artisan les desseins inventés
Passent de son esprit sur le bronze enfantés.

Il veut faire une comparaison; mais à quoi compare-t-il ces *desseins du docte artisan?* est-ce au néant, est-ce au chaos! Vous voyez qu'il n'y a pas un vers où on ne trouve du ridicule. Que penseriez-vous d'un homme qui dirait : Les *desseins inventés* de M. l'abbé Du Jarri *passent de son esprit enfantés* sur le papier? On pardonne les *desseins inventés par un docte artisan;* mais *les desseins inventés d'un docte artisan* ne sont pas soutenables.

Une informe matière en chef-d'œuvre est formée.

On a fort applaudi dans l'Académie à cette heureuse pointe de *matière informe* qui est *formée*.

Marbres, jaspes taillés sous le sacré lambris
A la sculpture antique y disputent le prix.

Voici, monsieur, les deux vers qui ont déterminé les suffrages de l'Académie; on a vu avec étonnement qu'un poëte dit en deux vers, que le marbre et le jaspe qui servent à l'ornement du chœur de Notre-Dame ont été taillés dans le chœur même; et que ce même marbre et ce même jaspe disputent le prix à la sculpture antique. Surtout cette expression vive *marbre, jaspe*, a plu infiniment. Vous vous apercevez bien que ce n'est point un esprit de critique qui m'anime, et que je rends justice au vrai mérite avec autant d'équité que le pourrait faire l'Académie même.

Monuments de Louis éternisez le zèle.

M. l'abbé Du Jarri est le premier qui ait ainsi employé le mot de monument au vocatif sans épithète; il aurait du moins sauvé cette faute s'il avait mis :

Monuments, de Louis, éternisez son zèle.

Je vois parmi les dons de nos chrétiens monarques.

On dit bien un monarque chrétien, mais non pas un chrétien monarque.

Le Dieu de paix préfère un pacifique hommage.

On ne sait si l'épithète de *pacifique* convient si bien à un vœu qui n'a été fait que pour remercier Dieu de la défaite des Espagnols.

A ceux que de la guerre ensanglante l'image.

Il veut parler des drapeaux qui sont à Notre-Dame; mais en vérité n'est-ce que l'image de la guerre qui les ensanglante? Il me semble que c'est bien la guerre elle-même; et

(1) Tels que le jeune Arouet. Voyez, tome VI, l'*Ode sur le Vœu de Louis XIII*, qu'il avait envoyée au concours. (G. A.)
(2) Suivait le poëme de l'abbé Du Jarri. (G. A.)

la plupart des drapeaux sont réellement teints du sang des ennemis. On remarque à propos de ce vers que le propre d'un grand poète est d'ennoblir les choses les plus communes; et le propre d'un rimeur est d'avilir les choses les plus nobles.

> Un monarque pieux, vraiment roi très chrétien.

Avant M. l'abbé Du Jarri on n'avait jamais mis *roi très chrétien* en vers.

> Vois son peuple avec lui devant toi prosterné
> Lui demander encore un roi par lui donné.

Voilà trois *lui* qui font pour le moins deux équivoques dans ces deux vers. Expliquons la chose le plus favorablement que nous pourrons : M. l'abbé Du Jarri ne se serait jamais douté qu'il aurait des commentateurs : *Sainte Vierge, vois le peuple de Louis prosterné avec lui demander à ton fils dont il est parlé huit vers auparavant, le roi par lui donné.*

On doute si on peut demander une chose dont on est déjà en possession; cela paraît bien raffiné; c'est le goût de l'Académie, dit-on; je le crois; mais est-ce le goût du public?

> Que par toutes les voix au Parnasse sacré
> Par d'immortels accords Louis soit célébré.

Parnasse sacré. On ne voit pas trop ce que c'est qu'un Parnasse sacré. C'est apparemment celui de l'auteur; car il est ecclésiastique.

> De cendres en ce jour couvrant son diadème.

On ne peut dire de ce vers ce qu'Horace disait autrefois des mauvais poètes qui voulaient faire leur cour à Auguste par des louanges mal placées.

> Cui male si palpere recalcitrat undique tutus.

En effet il est bien question de *cendre* quand Louis XIV fait construire de nouveau le chœur de Notre-Dame.

> Iles, vastes climats, lointaines régions,
> Dont l'infidèle nuit couvre les nations.

Ce *dont* tombe-t-il sur l'*infidèle nuit* ou sur les *nations?* encore une équivoque. L'auteur ne les épargne pas.

> Pôles glacés, brûlants...

Lorsqu'on nous lut cet endroit du poème, on trouva que pour dire *pôles glacés, brûlants* au pluriel, il faudrait qu'il y eût plusieurs pôles de chaque espèce; ainsi, selon M. l'abbé Du Jarri, il y a quatre pôles pour le moins. Un malin envieux de la gloire de M. l'abbé se souvint alors par malheur que nous n'avons que deux pôles; encore sont-ils tous deux glacés, parce que le soleil ne passe jamais les tropiques. Grands éclats de rire aussitôt, de voir qu'un poète à soixante-cinq ans mette le soleil directement sur les pôles; il me semble que je vois le médecin malgré lui qui place le cœur du côté droit. Certes si ces pôles brûlants sont bien reçus à l'Académie française où l'on juge des mots, ils ne passeraient point à l'Académie des sciences où l'on examine les choses.

> Pôles glacés, brûlants, où sa gloire connue
> Jusqu'aux bornes du monde est chez vous parvenue.

Cet *où sa gloire connue* ne signifie que *chez vous connue.* Ainsi c'est une faute de dire ensuite *chez vous parvenue* et *jusqu'aux bornes du monde.* C'est une cheville qu'on a mise entre deux pour écarter encore plus la chose du sens commun.

> Puisse la renommée, en louant ce grand roi,
> Porter jusques à vous un rayon de sa foi.

J'aime à voir la renommée porter un rayon de foi.

> Et de sa piété l'exemple se répandre

L'exemple se répandre! On a condamné dans un célèbre auteur cette façon de parler : *répandre des exemples.* A plus forte raison condamnera-t-on dans M. l'abbé Du Jarri *un exemple qui se répand.*

> Voyez non plus ce front où sur des traits guerriers
> La sagesse triomphe au milieu des lauriers.

A présent il change de sentiment; il veut ôter à Louis XIV non seulement ses lauriers, mais encore la sagesse qui est empreinte sur son front, comme si en descendant du char de la victoire un héros chrétien en était moins sage. Voyez donc, dit-il, non plus ce front où la sagesse triomphe au milieu des lauriers.

> Mais le roi qui descend du char de la victoire
> Aime à voir devant Dieu disparaître sa gloire.

C'est une faute contre la construction; il fallait dire *le roi qui descend, etc., et qui aime, etc.;* ou plutôt il ne fallait rien dire de tout cela.

Je me lasse enfin de critiquer une pièce qui est si fort au-dessous de la critique. Je ne vous parlerai point *du roi qui rend tout l'hommage au monarque des rois*, de la comparaison de la couronne d'épines avec le chœur de Notre-Dame, *des marques révérées de l'innocent contrit*, de ce beau vers :

> Le chef et le pied nud, l'œil, le front abattu :

mais je ne puis m'empêcher de vous dire un petit mot de celui-ci :

> La relique sans prix, vénérable aux mortels.

On dit une chose être *sans prix* quand elle est de nature à être vendue; mais M. l'abbé Du Jarri sait-il bien qu'on ne peut vendre les choses saintes? C'est apparemment du reliquaire qu'il veut parler : en effet ce reliquaire est d'or et enrichi de pierreries sans prix; mais ce n'est point le reliquaire qui est vénérable aux mortels, c'est la relique. Encore deux mots sur cet autre vers :

> C'est ce cœur infini plus vaste que le monde.

On dit bien un grand cœur, mais on ne dit guère en vers *un cœur infini;* et s'il est infini ce cœur, il n'est pas étonnant qu'il soit plus vaste que le monde. M. l'abbé Du Jarri me dira peut-être que le monde est infini de son côté : en ce cas, d'infini à infini il n'y a point de comparaison à faire; mais je ne crains pas qu'il me fasse cette objection; on voit bien par ces pôles brûlants que ce grand poète n'est pas grand physicien.

La prière pour le roi est aussi belle que son poëme. Il y prie Dieu de faire mourir monsieur le dauphin :

> Joins aux ans de l'aïeul ceux de l'auguste enfant.

Il faut, monsieur, que ce soit la conduite de ce poëme qui ait emporté la voix des juges. Voici, monsieur, ce que c'est que l'ordre de l'ouvrage.

Après avoir dit que le jour paraît, et que la mort ravit un roi plein du beau projet de nous donner un beau spectacle, il fait une apostrophe à la religion, une apostrophe à Louis XIII; il tire le temple du chaos, puis il fait une apostrophe aux monuments, une apostrophe aux drapeaux, une apostrophe à la Vierge, une apostrophe aux îles lointaines, une apostrophe aux pôles brûlants, une comparaison du chœur de Notre-Dame avec la couronne d'épines, une apostrophe à Dieu; et voilà tout le poëme.

J'ai cru d'abord que l'Académie avait donné le prix au poëme de M. l'abbé Du Jarri, non comme au meilleur ouvrage qu'on lui ait présenté, mais comme au moins ridicule. Je disais : Il est bien ignominieux pour la France que nous ayons plusieurs poètes plus mauvais que l'abbé Du Jarri. Hier, je vis les pièces qui seront imprimées dans le recueil de l'Académie. Il n'y en a pas une seule qui ne soit incomparablement au-dessus du poëme couronné. Vous trouverez, dans le paquet que je vous envoie, une ode (1) qui l'a un peu disputé au poëme de M. l'abbé Du Jarri. Vous jugerez entre ces deux ouvrages. On est donc réduit, monsieur, à accuser l'Académie d'injustice ou de mauvais goût, et peut-être de tous les deux ensemble.

Comme vous voulez savoir mon sentiment sur toutes les choses que je vous écris, je vous dirai ce que je pense en cette occasion de l'Académie française, avec autant de franchise et de naïveté que je vous ai communiqué mes petites remarques sur le poëme de M. l'abbé Du Jarri.

Il faut que vous sachiez qu'il n'y a eu que vingt académiciens qui aient assisté au jugement. Parmi ces vingt il y en a quelques-uns qui trouvent Horace plat, Virgile ennuyeux, Homère ridicule. Il n'est pas étonnant que des personnes qui méprisent ces grands génies de l'antiquité estiment les vers de M. l'abbé Du Jarri. Les Despréaux, les Racine, les La Fontaine, ne sont plus; nous avons perdu avec eux le bon goût qu'ils avaient introduit parmi nous : il semble que les hommes ne puissent pas être raisonnables deux siècles de suite. On vit arriver dans le siècle qui suivit celui d'Auguste, ce qui arrive aujourd'hui dans le nôtre. Les Lucain succédèrent aux Virgile, les Sénèque aux Cicéron : ces Sénèque et ces Lucain avaient de faux brillants, ils éblouirent; on courut à eux à la faveur de la nouveauté. Quintilien s'opposa au tor-

(1) C'est l'ode de Voltaire lui-même. (G. A.)

rent du mauvais goût. Oh! que nous aurions besoin d'un Quintilien dans le dix-huitième siècle!

Il paraît de nos jours un homme (1), du corps de l'Académie, qui veut fonder sa réputation sur celle des anciens qu'il ne connaît presque point. Il établit, si j'ose m'exprimer ainsi, un nouveau système de poésie. Ses mœurs douces et sa modestie, vertus si rares dans un poëte, lui gagnent les cœurs; sa nouvelle méthode de composer séduit quelques esprits. Plusieurs académiciens le soutiennent, d'autres se conforment sans s'en apercevoir à sa manière de penser: les Du Jarri sont ses disciples. C'est un homme qui abuse de la grande facilité qu'il a à composer, et de celle qu'ont ses amis à approuver tout ce qu'il fait. Il veut saisir toutes sortes de caractères; il embrasse tout genre d'écrire et n'excelle dans aucun, parce que dans tous il s'écarte des grands modèles, de peur qu'on ne lui reproche de les avoir imités. S'il fait des églogues, s'il compose un poëme, il se donne bien de garde d'écrire dans le goût de Virgile. Lisez ses odes, vous vous apercevrez aisément (comme il le dit lui-même) que ce n'est pas le style d'Horace; voyez ses fables, certainement vous n'y reconnaîtrez point le caractère de La Fontaine. Il y a pourtant dans les écrits de cet auteur trop de beautés pour que je le méprise; mais aussi il y a trop de défauts pour que je l'admire; et on pourrait dire de lui ce que Quintilien disait de Sénèque : « Il y a dans ses ouvrages des choses admira» bles, mais il faut savoir les discerner; et plût à Dieu qu'il » l'eût fait lui-même! car un homme qui a fait tout ce qu'il » a voulu méritait de vouloir faire mieux. »

Vous savez, monsieur, que madame Dacier nous a donné une traduction noble et fidèle d'Homère. Le moderne dont je vous parle a mis en vers quelques endroits de madame Dacier, et a donné à son ouvrage le nom d'*Iliade*. On peut dire, en passant, que le poëme de celui-ci doit être regardé comme l'ouvrage d'une femme d'esprit, et celui de madame Dacier comme le chef-d'œuvre d'un savant homme. M. l'abbé Du Jarri a fait une épître en prose rimée à l'honneur de la nouvelle *Iliade* en vers français. Il a porté son épître, de porte en porte, chez tous les académiciens amis des modernes. Puis il a composé pour le prix; il l'a remporté : messieurs de l'Académie ont de la reconnaissance.

A reste, monsieur, il faut vous avertir qu'on estime et qu'on révère plusieurs académiciens autant qu'on méprise le poëme de M. l'abbé Du Jarri; c'est tout dire.

16. — A MADAME LA MARQUISE DE MIMEURE.

Juillet 1715.

J'ai vu, madame, votre petite chienne, votre petit chat, et mademoiselle Aubert. Tout cela se porte bien, à la réserve de mademoiselle Aubert, qui a été malade, et qui, si elle n'y prend garde, n'aura point de gorge pour Fontainebleau. A mon gré c'est la seule chose qui lui manquera, et je voudrais de tout mon cœur que sa gorge fût aussi belle et aussi pleine que sa voix.

Puisque j'ai commencé par vous parler de comédiennes, je vous dirai que la Duclos (2) ne joue presque point, et qu'elle prend tous les matins quelques prises de séné et de casse, et le soir plusieurs prises du comte d'Uzès. N*** adore toujours la dégoûtante Lavoie; et le maigre N*** a besoin de recourir aux femmes, car les hommes l'ont abandonné. Au reste, on ne nous donne plus que de très mauvaises pièces jouées par de très mauvais acteurs. En récompense mademoiselle de Montbrun (3) récite très joliment des pièces comiques. Je l'ai entendue déclamer des rôles du *Misanthrope* avec beaucoup d'art et beaucoup de naturel. Je ne vous dis rien de l'*Important* (4), car je vous écris avant la représentation, et je veux me réserver une occasion de vous écrire une seconde fois.

On joue à l'Opéra *Zéphyre et Flore* (5). On imprime l'*Anti-Homère* de Terrasson (6), et les vers héroïques, moraux, chrétiens, et galants de l'abbé Du Jarri (7). Jugez, madame, si on peut en conscience m'interdire la satire; permettez-moi donc d'être un peu malin.

J'ai pourtant une plus grande grâce à vous demander : c'est la permission d'aller rendre mes devoirs à M. de Mimeure et à vous, dans l'un de vos châteaux où peut-être vous ennuyez-vous quelquefois. Je sais bien que je perdrais auprès de vous tout le fiel dont je me nourris à Paris; mais afin de ne me pas gâter tout à fait, je ne resterais que huit ou dix jours avec vous. Je vous apporterais ce que j'ai fait d'*OEdipe*. Je vous demanderais vos conseils sur ce qui est déjà fait, et sur ce qui n'est pas travaillé; et j'aurais à M. de Mimeure et à vous une obligation de faire une bonne pièce.

Je n'ose pas vous parler des occupations auxquelles vous avez dit que vous vous destiniez pendant votre solitude. Je me flatte pourtant que vous voudrez bien m'en faire la confidence tout entière;

> Car nous savons que Vénus et Minerve
> De leurs trésors vous comblent sans réserve.
> Les Grâces même et la troupe des Ris,
> Quoiqu'ils soient tous citoyens de Paris,
> Et qu'en ces lieux ils se plaisent à vivre,
> Jusqu'en province ont bien voulu vous suivre.

Ayez donc la bonté de m'envoyer, madame, signée de votre main, la permission de venir vous voir. Je n'écris point à M. de Mimeure, parce que je compte que c'est lui écrire en vous écrivant. Permettez-moi seulement, madame, de l'assurer de mon respect et de l'envie extrême que j'ai de le voir.

17. — A M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.

De Sully, 20 juin 1716.

Monsieur, vous avez beau vous défendre d'être mon maître, vous le serez, quoi que vous en disiez. Je sens trop le besoin que j'ai de vos conseils; d'ailleurs les maîtres ont toujours aimé leurs disciples, et ce n'est pas là une des moindres raisons qui m'engagent à être le vôtre. Je sens qu'on ne peut guère réussir dans les grands ouvrages sans un peu de conseils et beaucoup de docilité. Je me souviens bien des critiques que M. le grand-prieur (1) et vous me fîtes dans un certain souper, chez M. l'abbé de Bussi. Ce souper-là fit beaucoup de bien à ma tragédie, et je crois qu'il me suffirait pour faire un bon ouvrage de boire quatre ou cinq fois avec vous. Socrate donnait ses leçons au lit, et vous les donnez à table; cela fait que vos leçons sont sans doute plus gaies que les siennes.

Je vous remercie infiniment de celles que vous m'avez données sur mon épître *à M. le Régent* (2), et quoique vous me conseilliez de louer, je ne laisserai pas de vous obéir.

> Malgré le penchant de mon cœur,
> A vos conseils je m'abandonne.
> Quoi! je vais devenir flatteur!
> Et c'est Chaulieu qui me l'ordonne!

Je ne puis vous en dire davantage, car cela me saisit. Je suis, avec une reconnaissance infinie, etc...

18. — A M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.

De Sully, 15 juillet 1716.

> A vous, l'Anacréon du Temple;
> A vous, le sage si vanté,
> Qui nous prêchez la volupté
> Par vos vers et par votre exemple,
> Vous dont le luth délicieux,
> Quand la goutte au lit vous condamne,
> Rend des sons aussi gracieux
> Que quand vous chantez la tocane (3),
> Assis à la table des dieux (4).

Je vous écris, monsieur, du séjour du monde le plus aimable, si je n'y étais point exilé, et dans lequel il ne me manque, pour être parfaitement heureux, que la liberté d'en pouvoir sortir. C'est ici que Chapelle (5) a demeuré, c'est-à-dire s'est enivré deux ans de suite. Je voudrais bien qu'il eût laissé dans ce château un peu de son talent poétique; cela accommoderait fort ceux qui veulent vous écrire. Mais, comme on prétend qu'il vous l'a laissé tout entier, j'ai été obligé d'avoir recours à la magie, dont vous m'avez tant parlé;

> Et dans une tour assez sombre
> Du château qu'habita jadis
> Le plus léger des beaux esprits,

(1) La Motte-Houdart. (G. A.)
(2) Célèbre tragédienne. Voyez, tome VI, l'*Anti-Giton*, et une épigramme contre elle. Duclos avait éconduit le petit Arouet. (G. A.)
(3) Sœur ou belle-sœur de madame de Montbrun-Villefranche, selon M. Clogenson. (G. A.)
(4) Comédie de Brueys, reprise le 8 juillet 1715. (G. A.)
(5) Tragédie-opéra de Duboulai, musique des fils de Lully. (K.)
(6) *Dissertation critique sur l'Iliade d'Homère*. (G. A.)
(7) *Poésies chrétiennes, héroïques et morales*, 1715. (G. A.)

(1) Philippe de Vendôme, mort le 24 janvier 1727. (G. A.)
(2) Voyez tome VI. Voltaire, exilé à Sully, suppliait le régent de lui faire grâce. (G. A.)
(3) Vin nouveau d'Aï. C'est le sujet d'un petit poëme de Chaulieu. (G. A.)
(4) Les dieux sont les Vendôme. (G. A.)
(5) L'ami de Molière. (G. A.)

Un beau soir, j'évoquai son ombre.
Aux déités des sombres lieux
Je ne fis point de sacrifice,
Comme ces fripons qui des dieux
Chantaient autrefois le service;
Ou la sorcière Pythonisse,
Dont la grimace et l'artifice
Avaient fait dresser les cheveux
A ce sot prince des Hébreux,
Qui crut bonnement que le diable
D'un prédicateur ennuyeux
Lui montrait le spectre effroyable.
Il n'y faut point tant de façon
Pour une ombre aimable et légère :
C'est bien assez d'une chanson,
Et c'est tout ce que je puis faire.
Je lui dis sur mon violon :
« Eh! de grâce, monsieur Chapelle,
Quittez le manoir de Pluton,
Pour cet enfant qui vous appelle.
Mais non, sur la voûte éternelle
Les dieux vous ont reçu, dit-on,
Et vous ont mis entre Apollon
Et le fils joufflu de Sémele.
Du haut de ce divin canton,
Descendez, aimable Chapelle. »
Cette familière oraison
Dans la demeure fortunée
Reçut quelque approbation;
Car enfin, quoique mal tournée,
Elle était faite en votre nom.
Chapelle vint. A son approche
Je sentis un transport soudain;
Car il avait sa lyre en main,
Et son Gassendi (a) dans sa poche;
Il s'appuyait sur Bachaumont,
Qui lui servit de compagnon
Dans le récit de ce *Voyage*,
Qui du plus charmant badinage
Fut la plus charmante leçon.

Je vous dirai pourtant en confidence, et si la poste ne me pressait, je vous le rimerais, ce Bachaumont n'est pas trop content de Chapelle. Il se plaint qu'après avoir tous deux travaillé aux mêmes ouvrages, Chapelle lui a volé la moitié de la réputation qui lui appartenait. Il prétend que c'est à tort que le nom de son compagnon a étouffé le sien; car c'est moi, me dit-il tout bas à l'oreille, qui ai fait les plus jolies choses du *Voyage*, et, entre autres,

Sous ce berceau qu'Amour exprès...

Mais il ne s'agit pas ici de rendre justice à ces deux messieurs, il suffit de vous dire que je m'adressai à Chapelle pour lui demander comment il s'y prenait autrefois dans le monde

Pour chanter toujours sur sa lyre
Ces vers aisés, ces vers coulants,
De la nature heureux enfants,
Où l'art ne trouve rien à dire.
« L'amour, me dit-il, et le vin
Autrefois me firent connaître
Les grâces de cet art divin;
Puis à Chaulieu l'épicurien
Je servis quelque temps de maître
Il faut que Chaulieu soit le tien. »

19. — A M. LE DUC DE BRANCAS.

Sully, 1716.

Monsieur le duc, je crois qu'il suffit d'être malheureux et innocent pour compter sur votre protection, et je vous puis assurer que je la mérite. Je ne me plains point d'être exilé, mais d'être soupçonné de vers infâmes (1), également indignes, j'ose le dire, de la façon dont je pense et de celle dont j'écris. Je m'attendais bien à être calomnié par les mauvais poëtes, mais pas à être puni par un prince qui aime la justice. Souffrez que je vous présente une *Epître* en vers que j'ai composée pour monseigneur le Régent. Si vous la trouvez digne de vous, elle le sera de lui, et je vous supplie de la lui faire lire dans un de ces moments qui sont toujours favorables aux malheureux, quand ce prince les passe avec vous. J'ai tâché d'éviter dans cet ouvrage les flatteries trop outrées et les plaintes trop fortes, et d'y être libre sans hardiesse. Si j'avais l'honneur d'être plus connu de vous que je ne le suis, vous verriez que je parle dans cet écrit comme je pense; et si la poésie ne vous en plaît pas, vous en aimeriez du moins la vérité.

Permettez-moi de vous dire que, dans un temps comme celui-ci, où l'ignorance et le mauvais goût commencent à régner, vous êtes d'autant plus obligé de soutenir les beaux-arts, que vous êtes presque le seul qui puisse le faire; et qu'en protégeant ceux qui les cultivent avec quelque succès, vous ne protégez que vos admirateurs; je ne me servirai point ici du droit qu'ont tous les poëtes de comparer leur patron à Mécène.

Ainsi que toi régissant des provinces,
Comblé d'honneurs, et des peuples chéri,
L'heureux Mécène était le favori
Du dieu des vers et du plus grand des princes;
Mais à longs traits goûtant la volupté,
Son premier dieu ce fut l'oisiveté.
Si quelquefois réveillant sa mollesse,
Sa main légère, entre Horace et Maron,
Daignait toucher la lyre d'Apollon,
Comme La Fare il chantait la paresse.
Pour toi, mêlant le devoir au plaisir,
Dans les travaux tu te fais un loisir;
Tu sais charmer au conseil comme à table.
Mécène à toi n'est pas à comparer,
Et je te crois, j'ose ici t'assurer,
Moins paresseux, et non pas moins aimable.

Heureux, monsieur le duc, ceux qui peuvent jouir de votre protection et de votre entretien! Pour moi, la seule grâce que je vous demande est celle de vous voir.

20. — A M. LE MARQUIS D'USSÉ.

A Sully, 20 juillet.

Monsieur, je ne sais si vous vous souviendrez de moi, après l'honneur qu'on m'a fait de m'exiler. Souffrez que je vous demande une grâce : ce n'est point d'employer votre crédit pour moi, car je ne veux point vous proposer de vous donner du mouvement; ce n'est point non plus d'aider à rétablir ma réputation, cela est trop difficile, mais de me dire votre sentiment sur l'*Epître* que je vous envoie. Elle ne verra le jour qu'autant que vous l'en jugerez digne; et, si vous voulez bien avoir la bonté de me faire voir toutes les fautes que vous y trouverez, je vous aurai plus d'obligation que si vous me faisiez rappeler. Peut-être êtes-vous occupé à présent autour d'un alambic, et serez-vous tenté d'allumer vos fourneaux avec mes vers; mais, je vous supplie, que la chimie ne vous brouille point avec la poésie.

Souvenez-vous des airs charmants
Que vous chantiez sur le Parnasse,
Et cultivez en même temps
L'art de Paracelse et d'Horace.
Jusques au fond de vos fourneaux
Faites couler l'eau d'Hippocrène,
Et je vous placerai sans peine
Entre Homberg (1) et Despréaux.

Jetez donc, monsieur, un œil critique sur mon ouvrage; et, si vous avez quelque bonté pour moi, renvoyez-le-moi avec les notes dont vous voudrez bien l'accompagner. Vous voyez bien de quelle conséquence il est pour moi que cet ouvrage soit ignoré dans le public avant d'être présenté au Régent; et j'attends que vous me garderez le secret. Surtout ne dites point à M. le duc de Sully (2) que je vous ai écrit; enfin, que tout ceci soit, je vous supplie, entre vous et moi.

Je suis, etc.

21. — A MADAME LA MARQUISE DE MIMEURE.

A Sully, 1716.

Je vous écris de ces rivages
Qu'habitèrent plus de deux ans
Les plus aimables personnages
Que la France ait vus de longtemps,
Les Chapelles, les Manicamps,
Ces voluptueux et ces sages
Qui, rimants, chassants, disputants
Sur les bords heureux de la Loire,
Passaient l'automne et le printemps
Moins à philosopher qu'à boire.

Il serait délicieux pour moi de rester à Sully, s'il m'était permis d'en sortir. M. le duc de Sully est le plus aimable des

(a) Gassendi avait élevé la jeunesse de Chapelle, qui devint grand partisan du système de philosophie de son précepteur. Toutes les fois qu'il s'enivrait, il expliquait le système aux convives; et lorsqu'ils étaient sortis de table, il continuait la leçon au maître-d'hôtel.

(1) Voyez, tome VI, aux *Poésies mêlées*, les vers contre le régent et sa fille. (G. A.)

(1) Mort l'année précédente. Il avait été premier médecin du régent et son professeur de chimie. (G. A.)

(2) Chez lequel Voltaire était exilé. (G. A.)

hommes, et celui à qui j'ai le plus d'obligation. Son château est dans la plus belle situation du monde ; il y a un bois magnifique dont tous les arbres sont découpés par des polissons ou des amants qui se sont amusés à écrire leurs noms sur l'écorce.

A voir tant des chiffres tracés,
Et tant de noms entrelacés,
Il n'est pas malaisé de croire
Qu'autrefois le beau Céladon
A quitté les bords du Lignon
Pour aller à Sully-sur-Loire.

Il est bien juste qu'on m'ait donné un exil agréable, puisque j'étais absolument innocent des indignes chansons qu'on m'imputait. Vous seriez peut-être bien étonnée si je vous disais que dans ce beau bois, dont je viens de vous parler, nous avons des nuits blanches comme à Sceaux (1). Madame de La Vrillière, qui vint ici pendant la nuit faire tapage avec madame de Listenai, fut bien surprise d'être dans une grande salle d'ormes, éclairée d'une infinité de lampions, et d'y voir une magnifique collation servie au son des instruments, et suivie d'un bal où parurent plus de cent masques habillés de guenilons superbes. Les deux sœurs trouvèrent des vers sur leur assiette ; on assure qu'ils sont de l'abbé Courtin. Je vous les envoie ; vous verrez de qui ils sont (2).

Après tous les plaisirs que j'ai à Sully, je n'ai plus à souhaiter que d'avoir l'honneur de vous voir à Ussé, et de vous donner des nuits blanches comme à madame de La Vrillière.

Je vous demande en grâce, madame, de me mander si vous n'irez point en Touraine. J'irais vous saluer dans le château de M. d'Ussé, après avoir passé quelque temps à Preuilli, chez M. le baron de Breteuil (3) ; c'est la moitié du chemin.

Ne me dédaignez pas, madame, comme l'an passé. Songez que vous écrivîtes à Roi (4), et que vous ne m'écrivîtes point. Vous devriez bien réparer vos mépris par une lettre bien longue, où vous me manderiez votre départ pour Ussé ; sinon je crois que, malgré les ordres du Régent, j'irai vous trouver à Paris, tant je suis avec un véritable dévouement, etc.

22. — A M. L'ABBÉ DE BUSSI.

De Sully, 1716

Non, nous ne sommes point tous deux
Aussi méchants qu'on le publie;
Et nous ne sommes, *quoi qu'on die*,
Que de simples voluptueux,
Contents de couler notre vie
Au sein des Grâces et des Jeux.
Et si dans quelque douce orgie
Votre prose et ma poésie
Contre les discours ennuyeux
Ont fait quelque plaisanterie,
Cette innocente raillerie
Dans ces repas dignes des dieux
Jette une pointe d'ambroisie.

Il me semble que je suis bien hardi de me mettre ainsi de niveau avec vous, et de faire marcher d'un pas égal les tracasseries des femmes et celles des poëtes. Ces deux espèces sont assez dangereuses. Je pourrai bien, comme vous, passer loin d'elles mon hiver ; du moins je resterai à Sully après le départ du maître de ce beau séjour. Je suis sensiblement touché des marques que vous me donnez de votre souvenir ; je le serai beaucoup plus de vous retrouver.

Ornement de la bergerie,
Et de l'Église, et de l'Amour,
Aussitôt que Flore à son tour
Peindra la campagne fleurie,
Revoyez la ville chérie
Où Vénus a fixé sa cour.
Est-il pour vous d'autre patrie?
Et serait-il dans l'autre vie
Un plus beau ciel, un plus beau jour,
Si l'on pouvait de ce séjour
Exiler la *Tracasserie?*
Évitons ce monstre odieux,
Monstre femelle dont les yeux
Portent un poison gracieux;
Et que le ciel en sa furie,
De notre bonheur envieux,
A fait naître dans ces beaux lieux
Au sein de la galanterie.
Voyez-vous comme un miel flatteur
Distille de sa bouche impure?
Voyez-vous comme l'Imposture
Lui prête un secours séducteur?
Le Courroux étourdi la guide,
L'Embarras, le Soupçon timide,
En chancelant suivent ses pas.
De faux rapports l'Erreur avide
Court au-devant de la perfide,
Et la caresse dans ses bras.
Que l'Amour, secouant ses ailes,
De ces commerces infidèles
Puisse s'envoler à jamais!
Qu'il cesse de forger des traits
Pour tant de beautés criminelles!
Et qu'il vienne au fond du Marais (1),
De l'innocence et de la paix
Goûter les douceurs éternelles!

Je hais bien tout mauvais rimeur
De qui le bel esprit baptise
Du nom d'ennui la paix du cœur,
Et la constance, de sottise.
Heureux qui voit couler ses jours
Dans la mollesse et l'incurie,
Sans intrigues, sans faux détours,
Près de l'objet de ses amours,
Et loin de la coquetterie?
Que chaque jour rapidement
Pour de pareils amants s'écoule!
Ils ont tous les plaisirs en foule,
Hors ceux du raccommodement.
Quelques amis dans ce commerce
De leur cœur, que rien ne traverse,
Partagent la chère moitié;
Et dans une paisible ivresse
Ce couple avec délicatesse
Aux charmes purs de l'amitié
Joint les transports de la tendresse.

Voilà, monsieur, des médiocrités nouvelles pour l'antique gentillesse dont vous m'avez fait part. Savez-vous bien où est ce réduit dont je vous parle? M. l'abbé Courtin dit que c'est chez madame de Charost (2). En quelque endroit que ce soit, n'importe, pourvu que j'aie l'honneur de vous y voir.

Rendez-nous donc votre présence,
Galant prieur de Trigolet,
Très aimable et très frivolet :
Venez voir votre humble valet
Dans le palais de la Constance.
Les Grâces, avec complaisance,
Vous suivront en petit collet;
Et moi, leur serviteur follet,
J'ébaudirai votre excellence
Par des airs de mon flageolet,
Dont l'Amour marque la cadence
En faisant des pas de ballet.

En attendant, je travaille ici quelquefois au nom de M. l'abbé Courtin (3), qui me laisse le soin de faire en vers les honneurs de son teint fleuri et de sa croupe rebondie. Nous vous envoyons, pour vous délasser dans votre royaume, une lettre à M. le grand-prieur, et la réponse de l'Anacréon (4) du Temple. Je ne vous demande pour tant de vers qu'un peu de prose de votre main. Puisque vous m'exhortez à vivre en bonne compagnie, que je commence à goûter bien fort, il faudra, s'il vous plaît, que vous me souffriez quelquefois près de vous à Paris.

23. — A M. LE PRINCE DE VENDOME.

1716.

De Sully, salut et bon vin
Au plus aimable de nos princes,
De la part de l'abbé Courtin,
Et d'un rimailleur des plus minces,
Que son bon ange et son lutin
Ont envoyé dans ces provinces.

Vous voyez, monseigneur, que l'envie de faire quelque chose pour vous a réuni deux hommes bien différents.

L'un, gras, rond, gros, court, séjourné,
Citadin de Papimanie (5),

(1) Chez la duchesse du Maine. (G. A.)
(2) Voyez, tome VI, aux Poésies mêlées, la *Nuit blanche de Sully*. (G. A.)
(3) Père de madame du Châtelet. (G. A.)
(4) Mauvais poëte. (G. A.)

(1) C'est-à-dire au Temple. (G. A.)
(2) Duchesse de Béthune-Charost. (G. A.)
(3) Cet ami du prince de Vendôme avait alors cinquante-sept ans. (G. A.)
(4) L'abbé de Chaulieu. (G. A.)
(5) Voyez Rabelais, *Pantagruel*, livre IV. (G. A.)

Porte un teint de prédestiné,
Avec la croupe rebondie.
Sur son front respecté du temps,
Une fraîcheur toujours nouvelle
Au bon doyen de nos galants
Donne une jeunesse éternelle.
L'autre dans Papefigue est né,
Maigre, long, sec, et décharné,
N'ayant eu croupe de sa vie,
Moins malin qu'on ne vous le dit,
Mais peut-être de Dieu maudit,
Puisqu'il aime et qu'il versifie.

Notre premier dessein était d'envoyer à votre altesse un ouvrage dans les formes, moitié vers, moitié prose, comme en usaient les Chapelle, les Desbarreaux, les Hamilton, contemporains de l'abbé, et nos maîtres. J'aurais presque ajouté Voiture, si je ne craignais de fâcher mon confrère, qui prétend, je ne sais pourquoi, n'être pas assez vieux pour l'avoir vu.

L'abbé, comme il est paresseux,
Se réservait la prose à faire,
Abandonnant à son confrère
L'emploi flatteur et dangereux
De rimer quelques vers heureux,
Qui peut-être auraient pu déplaire
A certain censeur rigoureux
Dont le nom doit ici se taire.

Comme il y a des choses assez hardies à dire par le temps qui court, le plus sage de nous deux, qui n'est pas moi, ne voulait en parler qu'à condition qu'on n'en saurait rien.

Il alla donc vers le dieu du mystère (1),
Dieu des Normands, par moi très peu fêté,
Qui parle bas quand il ne peut se taire,
Baisse les yeux et marche de côté.
Il favorise, et certes c'est dommage,
Force fripons; mais il conduit le sage.
Il est au bal, à l'église, à la cour;
Au temps jadis il a guidé l'Amour.

Malheureusement ce dieu n'était pas à Sully; il était en tiers, dit-on, entre M. l'archevêque de... et madame de... sans cela nous eussions achevé notre ouvrage sous ses yeux.

Nous eussions peint les Jeux voltigeant sur vos traces;
Et cet esprit charmant, au sein d'un doux loisir,
Agréable dans le plaisir,
Héroïque dans les disgrâces.
Nous vous eussions parlé de ces bienheureux jours,
Jours consacrés à la tendresse.
Nous vous eussions, avec adresse,
Fait la peinture des amours,
Et des amours de toute espèce.
Vous en eussiez vu de Paphos,
Vous en eussiez vu de Florence;
Mais avec tant de bienséance,
Que le plus âpre des dévots
N'en eût pas fait la différence.
Bacchus y paraîtrait de tocane échauffé,
D'un bonnet de pampre coiffé,
Célébrant avec vous sa plus joyeuse orgie.
L'Imagination serait à son côté,
De ses brillantes fleurs ornant la Volupté
Entre les bras de la Folie.
Petits soupers, jolis festins,
Ce fut parmi vous que naquirent
Mille vaudevilles malins
Que les Amours à rire enclins
Dans leurs sottisiers recueillirent,
Et que j'ai vus entre leurs mains.
Ah! que j'aime ces vers badins,
Ces riens naïfs et pleins de grâce
Tels que l'ingénieux Horace
En eût fait l'âme d'un repas,
Lorsqu'à table il tenait sa place
Avec Auguste et Mécénas.

Voilà un faible crayon du portrait que nous voulions faire; mais

Il faut être inspiré pour de pareils écrits;
Nous ne sommes point beaux esprits,
Et notre flageolet timide
Doit céder cet honneur charmant
Au luth aimable, au luth galant
De ce successeur de Clément,
Qui dans votre temple réside (*a*).

Sachez donc que l'oisiveté
Fait ici notre grande affaire.
Jadis de la Divinité
C'était le partage ordinaire;
C'est le vôtre, et vous m'avouerez
Qu'après tant de jours consacrés
A Mars, à la cour, à Cythère,
Lorsque de tout on a tâté,
Tout fait, ou du moins tout tenté,
Il est bien doux de ne rien faire.

24 — A M***.

1716.

Jouissez, monsieur, des plaisirs de Paris, tandis que je suis, par ordre du roi, dans le plus aimable château et dans la meilleure compagnie du monde. Il y a peut-être quelques gens qui s'imaginent que je suis exilé; mais la vérité est que M. le Régent m'a donné ordre d'aller passer quelques mois dans une campagne délicieuse, où l'automne amène beaucoup de personnes d'esprit, et, ce qui vaut bien mieux, des gens d'un commerce aimable, grands chasseurs pour la plupart, et qui passent ici les beaux jours à assassiner des perdrix.

Pour moi chétif, on me condamne
A rester au sacré vallon;
Je suis fort bien près d'Apollon,
Mais assez mal avec Diane.

Je chasse peu, je versifie beaucoup; je rime tout ce que le hasard offre à mon imagination;

Et, par mon démon lutiné,
On me voit souvent d'un coup d'aile
Passer des fureurs de Lainé (1)
A la douceur de Fontenelle.
Sous les ombrages toujours cois
De Sully, ce séjour tranquille,
Je suis plus heureux mille fois
Que le grand prince qui m'exile
Ne l'est près du trône des rois.

N'allez pas, s'il vous plaît, publier ce bonheur dont je vous fais confidence, car on pourrait bien me laisser ici assez de temps pour y pouvoir devenir malheureux; je connais ma portée, je ne suis pas fait pour habiter longtemps le même lieu.

L'exil assez souvent nous donne
Le repos, le loisir, ce bonheur précieux
Qu'à bien peu de mortels ont accordé les dieux,
Et qui n'est connu de personne
Dans le séjour tumultueux
De la ville que j'abandonne.
Mais la tranquillité que j'éprouve aujourd'hui,
Ce bien pur et parfait où je n'osais prétendre,
Est parfois, entre nous, si semblable à l'ennui,
Que l'on pourrait bien s'y méprendre.

Il n'a point encore approché de Sully;

Mais maintenant dans le parterre
Vous le verrez, comme je croi,
Aux pièces du poëte Roi;
C'est là sa demeure ordinaire.

Cependant on me dit que vous ne fréquentez plus que la comédie italienne. Ce n'est pas là où se trouve ce gros dieu dont je vous parle. J'entends dire

Que tout Paris est enchanté
Des attraits de la nouveauté;
Que son goût délicat préfère
L'enjouement agréable et fin
De Scaramouche et d'Arlequin,
Au pesant et fade Molière.

25. — A M. DE LA FAIE.

1716.

La Faie, ami de tout le monde (2),
Qui savez le secret charmant
De réjouir également
Le philosophe, l'ignorant,
Le galant à perruque blonde;
Vous qui rimez, comme Ferrand (3),
Des madrigaux, des épigrammes,
Qui chantez d'amoureuses flammes

---

(1) Ces vers se retrouvent presque mot pour mot dans le chant XI de la *Pucelle*. (G. A.)

(*a*) L'abbé de Chaulieu demeurait au Temple, qui appartient aux grands-prieurs de France. C'était autrefois la demeure des Templiers (1743).

(1) Voyez, tome II, le Catalogue des écrivains du *Siècle de Louis XIV*. (G. A.)

(2) Dans la *Fête de Belébat*, ces vers sont adressés au président Hénault. Voyez tome III. (G. A.)

(3) Voyez, tome II, le Catalogue des écrivains du *Siècle de Louis XIV*. (G. A.)

Sur votre luth tendre et galant,
Et qui même assez hardiment
Osâtes prendre votre place
Auprès de Malherbe et d'Horace,
Quand vous alliez sur le Parnasse
Par le café de la Laurent (1).

Je voudrais bien aller aussi au Parnasse, moi qui vous parle; j'aime les vers à la fureur; mais j'ai un petit malheur, c'est que j'en fais de détestables; et j'ai le plaisir de jeter tous les soirs au feu tout ce que j'ai barbouillé dans la journée.

Parfois je lis une belle strophe de votre ami M. de La Motte, et puis je me dis tout bas : « Petit misérable, quand feras-tu » quelque chose d'aussi bien? » Le moment d'après, c'est une strophe peu harmonieuse et un peu obscure, et je me dis : « Garde-toi d'en faire autant. » Je tombe sur un psaume ou sur une épigramme ordurière de Rousseau; cela éveille mon odorat; je veux lire ses autres ouvrages, mais le livre me tombe des mains. Je vois des comédies à la glace, des opéras fort au-dessous de ceux de l'abbé Pic (2), une épître au comte d'Ayen qui est à faire vomir, un petit voyage de Rouen fort insipide, une ode à M. Duché fort au-dessous de tout cela; mais, ce qui me révolte et ce qui m'indigne, c'est le mauvais cœur qui perce à chaque ligne. J'ai lu son épître à Marot, où il y a de très beaux morceaux; mais je crois y voir plutôt un enragé qu'un poëte. Il n'est pas inspiré, il est possédé : il reproche à l'un sa prison; à l'autre, sa vieillesse : il appelle celui-ci athée; celui-là, maroufle. Où donc est le mérite de dire en vers de cinq pieds des injures si grossières? Ce n'était pas ainsi qu'en usait M. Despréaux, quand il se jouait aux dépens des mauvais auteurs : aussi son style était doux et coulant; mais celui de Rousseau me paraît inégal, recherché, plus violent que vif, et teint, si j'ose m'exprimer ainsi, de la bile qui le dévore. Peut-on souffrir qu'en parlant de M. de Crébillon, il dise qu'il *vient de sa griffe Apollon molester?*

Quels vers que ceux-ci :

Ce rimeur si sucré
Devient amer, quand le cerveau lui tinte,
Plus qu'aloès ni jus de coloquinte! (*Ep. à Cl. Marot.*)

De plus, toute cette épître roule sur un raisonnement faux; il veut prouver que tout homme d'esprit est un honnête homme, et que tout sot est fripon; mais ne serait-il pas la preuve trop évidente du contraire, si pourtant c'est véritablement de l'esprit que le seul talent de la versification? Je m'en rapporte à vous et à tout Paris. Rousseau ne passe point pour avoir d'autre mérite; il écrit si mal en prose que son *factum* est une des pièces qui ont servi à le faire condamner. Au contraire, celui de M. Saurin est un chef-d'œuvre (3) :

. . . . Et quid facundia posset
Tum patuit. . . . . (Ovid., *Métam.* xiii, 382.)

Enfin voulez-vous que je vous dise franchement mon petit sentiment sur MM. de La Motte et Rousseau? M. de La Motte pense beaucoup, et ne travaille pas assez ses vers; Rousseau ne pense guère, mais il travaille ses vers beaucoup mieux. Le point serait de trouver un poëte qui pensât comme La Motte, et qui écrivît comme Rousseau (quand Rousseau écrit bien, s'entend); mais

Pauci, quos æquus amavit
Jupiter, aut ardens evexit ad æthera virtus,
Dîs geniti, potuere. . . . . (*Æneid.*, VI, 129.)

J'ai bien envie de revenir bientôt souper avec vous et raisonner de belles-lettres : je commence à m'ennuyer beaucoup ici (4). Or il faut que je vous dise ce que c'est que l'ennui;

Car vous qui toujours le chassez,
Vous pourriez l'ignorer peut-être :
Trop heureux si ces vers, à la hâte tracés,
Ne l'ont pas déjà fait connaître!
C'est un gros dieu lourd et pesant,
D'un entretien froid et glaçant,
Qui ne rit jamais, toujours bâille,
Et qui, depuis cinq ou six ans,
Dans la foule des courtisans
Se trouvait toujours à Versaille
Mais on dit que, tout de nouveau,
Vous l'allez revoir au parterre,
Au *Capricieux* (a) de Rousseau :
C'est là sa demeure ordinaire.

Au reste, je suis charmé que vous ne partiez pas si tôt pour Gênes; votre ambassade m'a la mine d'être pour vous un bénéfice simple. Faites-vous payer de votre voyage, et ne le faites point : ne ressemblez pas à ces politiques errants qu'on envoie de Parme à Florence, et de Florence à Holstein, et qui reviennent enfin ruinés dans leur pays, pour avoir eu le plaisir de dire, *le roi mon maître*. Il me semble que je vois des comédiens de campagne qui meurent de faim après avoir joué le rôle de César et de Pompée.

Non, cette brillante folie
N'a point enchaîné vos esprits :
Vous connaissez trop bien le prix
Des douceurs de l'aimable vie
Qu'on vous voit mener à Paris
En assez bonne compagnie;
Et vous pouvez bien vous passer
D'aller loin de nous professer
La politique en Italie.

26. — A MONSEIGNEUR LE DUC DE SULLY.

16 mai 1717.

Monseigneur, M. de Basin, lieutenant de robe courte, m'est venu arrêter ce matin (1). Je ne puis vous en dire davantage. Je ne sais de quoi il est question. Mon innocence m'assure de votre protection. Je serai trop heureux si vous me faites l'honneur de me l'accorder.

27. — A MONSIEUR LE LIEUTENANT DE POLICE (2).

A Châtenay, vendredi saint 1718.

Monsieur, souffrez que le premier usage que je fasse de ma liberté soit de vous remercier de me l'avoir procurée. Je ne pourrai vous marquer ma reconnaissance qu'en me rendant digne, par ma conduite, de cette grâce et de votre protection. Je crois avoir profité de mes malheurs; et j'ose vous assurer que je n'ai pas moins d'obligation à M. le régent de ma prison que de ma liberté. J'ai fait beaucoup de fautes; mais je vous conjure, monsieur, d'assurer son altesse royale que je ne suis ni assez méchant ni assez imbécile pour avoir écrit contre elle. Je n'ai jamais parlé de ce prince que pour admirer son génie, et j'en aurais dit tout autant quand même il eût été un homme privé. J'ai toujours eu pour lui une vénération d'autant plus profonde que je sais qu'il hait la louange autant qu'il la mérite. Quoique vous lui ressembliez en cela, je ne puis m'empêcher de me féliciter d'être entre vos mains, et vous dire que votre intégrité m'assure du bonheur de ma vie.

Je suis avec beaucoup de respect et de reconnaissance, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur. Arouet.

28. — A MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLÉANS, REGENT.

1718.

Monseigneur, faudra-t-il que le pauvre Voltaire ne vous ait d'autres obligations que de l'avoir corrigé par une année de Bastille? Il se flattait que, après l'avoir mis en purgatoire, vous vous souviendriez de lui dans le temps que vous ouvrez le paradis à tout le monde.

Il prend la liberté de vous demander trois grâces : la première, de souffrir qu'il ait l'honneur de vous dédier la tragédie (3) qu'il vient de composer; la seconde, de vouloir bien entendre quelque jour des morceaux d'un poëme épique (4) sur celui de vos aïeux auquel vous ressemblez le plus; et la troisième, de considérer que j'ai l'honneur de vous écrire une lettre où le mot de souscription ne se trouve point.

Je suis avec un profond respect, monseigneur, de votre altesse royale le très humble et très pauvre secrétaire des niaiseries. Voltaire.

(1) Café, situé rue Dauphine, où se réunissaient les gens de lettres. (G. A.)

(2) On plutôt Picque, poëte qui n'est connu que par les épigrammes de Rousseau. (G. A.)

(3) Voyez, sur l'affaire de Rousseau, les articles Rousseau, Saurin, La Motte, dans le Catalogue des écrivains du *Siècle de Louis XIV*. (G. A.)

(4) Il était toujours à Sully. (G. A.)

(a) Mauvaise pièce de Rousseau qu'on voulait mettre au théâtre, mais qu'on fut obligé d'abandonner aux répétitions. (*Note de 1732.*) — On avait déjà joué le *Capricieux* en 1700. (G. A.)

(1) Il y avait à peine quelques mois que Voltaire avait obtenu de revenir à Paris, quand il fut mis à la Bastille pour le *Puero regnante*, satire latine qu'on lui attribuait. Voyez tome Ier, page 32. (G. A.)

(2) Marc-René d'Argenson. Cette lettre fut écrite le lendemain de l'élargissement du poete, qu'on venait d'interner à Châtenay. (G. A.)

(3) *OEdipe*. Cette tragédie fut dédiée à la femme du régent Voyez, tome III, notre Avertissement sur cette pièce. (G. A.)

(4) La *Henriade*, qu'il avait commencée à la Bastille. (G. A.)

29. — A MADAME LA MARQUISE DE MIMEURE.

1719.

On ne peut vaincre sa destinée : je comptais, madame, ne quitter la solitude délicieuse où je suis (1) que pour aller à Sully; mais monsieur le duc et madame la duchesse de Sully vont à Villars, et me voilà, malgré moi, dans la nécessité de les y aller trouver. On a su me déterrer dans mon ermitage pour me prier d'aller à Villars ; mais on ne m'y fera point perdre mon repos (2). Je porte à présent un manteau de philosophe dont je ne me déferai pour rien au monde.

Vous ne me reverrez de longtemps, madame la marquise; mais je me flatte que vous vous souviendrez un peu de moi, et que vous serez toujours sensible à la tendre et véritable amitié que vous savez que j'ai pour vous. Faites-moi l'honneur de m'écrire quelquefois des nouvelles de votre santé et de vos affaires; vous ne trouverez jamais personne qui s'y intéresse autant que moi.

Je vous prie de m'envoyer le petit emplâtre que vous m'avez promis pour le bouton qui m'est venu sur l'œil. Surtout ne croyez point que ce soit coquetterie, et que je veuille paraître à Villars avec un désagrément de moins. Mes yeux commencent à ne me plus intéresser qu'autant que je m'en sers pour lire et pour vous écrire. Je ne crains plus même les yeux de personne; et le poëme de Henri IV et mon amitié pour vous sont les deux seuls sentiments vifs que je me connaisse.

30. — A LA MÊME.

1719.

Je vais demain à Villars : je regrette infiniment la campagne que je quitte, et ne crains guère celle où je vais.

Vous vous moquez de ma présomption, madame, et vous me croyez d'autant plus faible que je me crois raisonnable. Nous verrons qui aura raison de nous deux. Je vous réponds par avance que, si je remporte la victoire, je n'en serai pas fort enorgueilli.

Je vous remercie beaucoup de ce que vous m'avez envoyé pour mon œil; c'est actuellement le seul remède dont j'aie besoin; car soyez bien sûre que je suis guéri pour jamais du mal que vous craignez pour moi : vous me faites sentir que l'amitié est d'un prix plus estimable mille fois que l'amour. Il me semble même que je ne suis point du tout fait pour les passions. Je trouve qu'il y a en moi du ridicule à aimer, et j'en trouverais encore davantage dans celles qui m'aimeraient. Voilà qui est fait; j'y renonce pour la vie.

Je suis sensiblement affligé de voir que votre colique ne vous quitte point; j'aurais dû commencer ma lettre par là. Mais ma guérison, dont je me flatte, m'avait fait oublier vos maux pour un petit moment.

S'il y a quelques nouvelles, mandez-les-moi à Villars (3), je vous en prie. Conservez, si vous pouvez, votre santé et votre fortune. Je n'ai rien de si à cœur que de trouver l'une et l'autre rétablies à mon retour. Écrivez-moi, au plus tôt, comment vous vous portez.

31. — A M. DE GÉNONVILLE.

1719.

Ami, que je chéris de cette amitié rare
Dont Pylade a donné l'exemple à l'univers,
Et dont Chaulieu chérit La Fare;
Vous pour qui d'Apollon les trésors sont ouverts,
Vous dont les agréments divers,
L'imagination féconde,
L'esprit et l'enjouement, sans vice et sans travers,
Seraient chez nos neveux célébrés dans mes vers,
Si mes vers, comme vous, plaisaient à tout le monde :
Votre épître (4) a charmé le pasteur de Sulli;
Il se connaît au bon. et partant il vous aime;
Votre écrit est par nous dignement accueilli,
Et vous serez reçu de même.

Il est beau, mon cher ami, de venir à la campagne, tandis que Plutus tourne toutes les têtes à la ville (5). Êtes-vous réellement devenus tous fous à Paris? Je n'entends parler que de millions; on dit que tout ce qui était à son aise est dans la misère, et que tout ce qui était dans la mendicité nage dans l'opulence. Est-ce une réalité? est-ce une chimère? la moitié de la nation a-t-elle trouvé la pierre philosophale dans les moulins à papier? Lass est-il un dieu, un fripon, ou un charlatan qui s'empoisonne de la drogue qu'il distribue à tout le monde? Se contente-t-on de richesses imaginaires? C'est un chaos que je ne puis débrouiller, et auquel je m'imagine que vous n'entendez rien. Pour moi, je ne me livre à d'autres chimères qu'à celle de la poésie.

Avec l'abbé Courtin je vis ici tranquille,
Sans aucun regret pour la ville
Où certain Écossais malin,
Comme la vieille sibylle
Dont parle le bon Virgile,
Sur des feuillets volants écrit notre destin.
Venez nous voir un beau matin,
Venez, aimable Génonville ;
Apollon dans ces climats
Vous prépare un riant asile :
Voyez comme il vous tend les bras,
Et vous rit d'un air facile.

Deux jésuites en ce lieu,
Ouvriers de l'Évangile,
Viennent, de la part de Dieu,
Faire un voyage inutile.
Ils veulent nous prêcher demain;
Mais pour nous défaire soudain
De ce couple de chattemites,
Il ne faudra sur leur chemin
Que mettre un gros saint Augustin :
C'est du poison pour les jésuites.

32. — A MADAME LA MARQUISE DE MIMEURE.

A Villars, 1719.

Auriez-vous, madame, assez de bonté pour moi pour être un peu fâchée de ce que je suis si longtemps sans vous écrire? Je suis éloigné depuis six semaines de la désolée ville de Paris : je viens de quitter le Bruel, où j'ai passé quinze jours avec M. le duc de La Feuillade. N'est-il pas vrai que c'est bien là un homme? Et, si quelqu'un approche de la perfection, il faut absolument que ce soit lui. Je suis si enchanté de son commerce, que je ne peux m'en taire, surtout avec vous, pour qui vous savez que je pense comme pour M. le duc de La Feuillade, et qui devez sûrement l'estimer, par la raison qu'on a toujours du goût pour ses semblables.

Je suis actuellement à Villars : je passe ma vie de château en château; et, si vous aviez pris une maison à Passy, je lui donnerais la préférence sur tous les châteaux du monde.

Je crains bien que toutes les petites tracasseries que M. Lass a eues avec le peuple de Paris ne rendent les acquisitions un peu difficiles. Je songe toujours à vous, lorsqu'on me parle des affaires présentes ; et, dans la ruine totale que quelques gens craignent, comptez que c'est votre intérêt qui m'alarme le plus.

Vous méritiez assurément une autre fortune que celle que vous avez; mais encore faut il que vous en jouissiez tranquillement, et qu'on ne vous l'écorne pas. Quelque chose qui arrive, on ne vous ôtera point les agréments de l'esprit. Mais si on y va toujours du même train, on pourra bien ne vous laisser que cela ; et franchement ce n'est pas assez pour vivre commodément, et pour avoir une maison de campagne où je puisse avoir l'honneur de passer quelque temps avec vous.

Notre poëme (1) n'avance guère. Il faut s'en prendre un peu au biribi, où je perds mon bonnet. Le petit Génonville m'a écrit une lettre en vers qui est très jolie : je lui ai fait réponse, mais non pas si bien. Je souhaite quelquefois que vous ne le connaissiez point, car vous ne pourriez plus me souffrir.

Si vous m'écrivez, ayez la bonté de vous y prendre incessamment : je ne resterai pas si longtemps à Villars, et je pourrai bien venir vous faire ma cour à Paris dans quelques jours.

Adieu, madame la marquise; écrivez-moi un petit mot, et comptez que je suis toujours pénétré de respect et d'amitié pour vous.

33. — A M. THIERIOT.

1720.

Je vous confie, mon cher ami, ce que j'ai de plus cher au monde. Vous trouverez les six premiers chants copiés (2), et les trois derniers de ma main. Je vous supplie de faire copier le tout exactement pour M. le Régent, et les trois derniers chants pour moi. Vous recevrez incessamment vos instructions, de Richelieu; je vous donnerai des lettres pour M. de Fargès (3). Adieu, mon cher ami, je vous embrasse mille

(1) Au Bruel, chez le duc de La Feuillade. (G. A.)
(2) Allusion à son amour pour la maréchale de Villars. (G. A.)
(3) Château à trois quarts de lieue de Melun, autrement dit Château de Vaux. (G. A.)
(4) A Voltaire lui-même. (G. A.)
(5) Allusion au système de Law. (G. A.)

(1) La *Henriade*. (G. A.)
(2) De la *Henriade*. (G. A.)
(3) Conseiller d'État. (G. A.)

ois. Je n'oublierai de ma vie l'obligation que je vous ai de vouloir bien vous charger de tout cela. Adieu.

34. — AU MÊME.

A Richelieu, ce samedi 25 .. 1720.

Voici une lettre pour M. le duc d'Orléans; elle est décachetée, afin que M. de Fargès la voie. En voici une autre pour M. de Fargès, que vous aurez la bonté de lui rendre la première. Quand il l'aura lue, vous lui donnerez celle pour le Régent, et le prierez de la cacheter lui-même. Vous lui donnerez ces lettres avec mon poëme, quand il sera écrit; et, comme on ne voit que difficilement M. de Fargès, je vous conseille de lui écrire un petit mot la veille du jour que vous le voudrez voir. Vous lui manderez qu'ayant bien voulu vous charger, en mon absence, de remettre mon poëme entre ses mains, vous lui demandez audience pour le lendemain matin, et qu'il fasse dire à sa porte qu'on laisse entrer M. Thieriot. Vous lui recommanderez, quand vous lui parlerez, sur toute chose de ne faire voir mon poëme à qui que ce soit, et vous lui ferez entendre combien il m'est de conséquence qu'on n'en tire point de copie. Cela fait, vous aurez la bonté de mettre l'autre copie de mon poëme dans une cassette, et d'en charger La Brie, avec ordre de partir sur-le-champ pour Sully, où je serai dans quatre jours. Écrivez-moi donc à Sully, mon cher enfant, dès que vous aurez reçu ma lettre.

Comptez que je brûle de revenir à Paris, pour m'y acquitter de toutes les obligations que je vous ai dans cette affaire.

Je suis actuellement dans le plus beau château de France. Il n'y a point de prince en Europe qui ait de si belles statues antiques et en si grand nombre. Tout se ressent ici de la grandeur du cardinal de Richelieu. La ville est bâtie comme la Place Royale. Le château est immense; mais ce qui m'en plaît davantage, c'est M. le duc de Richelieu, que j'aime avec une tendresse infinie, pas plus que vous cependant. Écrivez-moi vite à Sully des nouvelles de votre santé. Si vous aviez besoin d'argent, j'écris à mon frère de vous en faire donner.

35. — AU MÊME.

Au Bruel, 13 novembre 1720.

Je n'entends parler ni de vous ni de M. de Fargès; peut-être m'avez-vous écrit à Sully, où je ne suis plus. Je n'attends qu'une de vos lettres pour retourner à Paris. Écrivez-moi donc au Bruel chez M. le duc de la Feuillade, par Orléans, sitôt la présente reçue. S'il y a quelque nouvelle à Paris, faites-m'en part. Je grille de vous revoir dans cette bonne santé dont vous me parlez. Comme la ressemblance de nos tempéraments est parfaite, je me porte aussi bien que vous. Je crois cependant que vous avez eu hier mal à l'estomac, car j'ai eu une indigestion (1).

36. — A M. DE FONTENELLE.

De Villars, juin 1721.

Les dames qui sont à Villars, monsieur, se sont gâtées par la lecture de vos *Mondes*. Il vaudrait mieux que ce fût par vos églogues; et nous les verrions plus volontiers ici bergères que philosophes. Elles mettent à observer les astres un temps qu'elles pourraient beaucoup mieux employer; et, comme leur goût décide des nôtres, nous nous sommes tous faits physiciens pour l'amour d'elles.

Le soir, sur des lits de verdure,
Lits que de ses mains la nature,
Dans ces jardins délicieux,
Forma pour une autre aventure,
Nous brouillons tout l'ordre des cieux :
Nous prenons Vénus pour Mercure;
Car vous saurez qu'ici l'on n'a
Pour examiner les planètes,
Au lieu de vos longues lunettes,
Que des lorgnettes d'opéra.

Comme nous passons la nuit à observer les étoiles, nous négligeons fort le soleil, à qui nous ne rendons visite que lorsqu'il a fait près de deux tiers de son tour. Nous venons d'apprendre tout à l'heure qu'il a paru de couleur de sang tout le matin; qu'ensuite, sans que l'air fût obscurci d'aucun nuage, il a perdu sensiblement de sa lumière et de sa grandeur : nous n'avons su cette nouvelle que sur les cinq heures du soir. Nous avons mis la tête à la fenêtre, et nous avons pris le soleil pour la lune, tant il était pâle. Nous ne doutons point que vous n'ayez vu la même chose à Paris (1).

C'est à vous que nous nous adressons, monsieur, comme à notre maître. Vous savez rendre aimables les choses que beaucoup d'autres philosophes rendent à peine intelligibles; et la nature devait à la France et à l'Europe un homme comme vous pour corriger les savants, et pour donner aux ignorants le goût des sciences.

Or, dites-nous donc, Fontenelles,
Vous qui, par un vol imprévu,
De Dédale prenant les ailes,
Dans les cieux avez parcouru
Tant de carrières immortelles,
Où saint Paul avant vous a vu
Force beautés surnaturelles,
Dont très prudemment il s'est tu :
Du soleil, par vous si connu,
Ne savez-vous point de nouvelles?
Pourquoi sur un char tout sanglant
A-t-il commencé sa carrière?
Pourquoi perd-il, pâle et tremblant,
Et sa grandeur et sa lumière?
Que dira le Boulainvilliers (*a*)
Sur ce terrible phénomène?
Va-t-il à des peuples entiers
Annoncer leur perte prochaine?
Verrons-nous des incursions,
Des édits, des guerres sanglantes,
Quelques nouvelles actions,
Ou le retranchement des rentes?
Jadis, quand vous étiez pasteur,
On vous eût vu sur la fougère,
A ce changement de couleur
Du dieu brillant qui nous éclaire,
Annoncer à votre bergère
Quelque changement dans son cœur.

Mais à présent, monsieur, que vous êtes devenu philosophe, nous nous flattons que vous voudrez bien nous parler physiquement de tout cela. Vous nous direz si vous croyez que l'astre soit encroûté, comme le prétend Descartes; et nous vous croirons aveuglément, quoique nous ne soyons pas trop crédules (2).

37. — A M. THIERIOT.

2 juin 1721.

Je suis encore (3) incertain de ma destinée. J'attends M. le duc de Sully pour régler ma marche. Comptez que je n'ai d'autre envie que de passer avec vous beaucoup de ces jours tranquilles dont nous nous trouvions si bien dans notre solitude.

Je viens d'écrire une lettre à M. de Fontenelle, à l'occasion d'un phénomène qui a paru dans le soleil, hier jour de la Pentecôte. Vous voyez que je suis poëte et physicien. J'ai une grande impatience de vous voir, pour vous montrer ce petit ouvrage dont vous grossirez votre recueil.

Avez-vous toujours, mon cher ami, la bonté de faire en ma faveur ce qu'Esdras fit pour l'Écriture sainte, c'est-à-dire d'écrire de mémoire mes pauvres ouvrages (4)? S'il y a quelque nouvelle à Paris, faites-m'en part. J'espère de vous y revoir bientôt dans cette bonne santé dont vous me parlez. Comme la ressemblance de nos tempéraments est parfaite, je me porte aussi bien que vous; je crois cependant que vous avez eu hier mal à l'estomac, car j'ai eu une indigestion.

Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur.

38. — AU MÊME.

1721.

J'irai à Châtenay, mon cher Thieriot, de dimanche en huit. Si vous êtes de ces héros qui préfèrent les devoirs de l'amitié aux caprices de l'amour, vous viendrez m'y voir. J'ai retrouvé votre livre vert; Génonville vous l'avait escamoté. Renvoyez-moi ma lettre à M. de Fontenelle et ses réponses.

---

(1) Cette lettre et les deux précédentes ont été publiées, pour la première fois, par MM. de Cayrol et François. (G. A).

(1) Voltaire, dans cette lettre, imite le jargon précieux de Fontenelle. (G. A.)

(*a*) Le comte de Boulainvilliers, homme d'une grande érudition, mais qui avait la faiblesse de croire à l'astrologie. Le cardinal de Fleury disait de lui qu'il ne connaissait ni l'avenir, ni le passé, ni le présent. Cependant il a fait de très belles recherches sur l'histoire de France. (*Note de* 1748.)

(2) Cette lettre fut publiée, dès 1726, dans les *Mémoires* de Desmolets. (G. A.)

(3) Dans la correspondance inédite publiée par MM. de Cayrol et François, cette lettre commence ainsi : « Comment vont vos craintes sur la paralysie (il s'agit du père de Thieriot ? Informez-moi, je vous en prie, de votre santé. Si M. votre père n'était pas à Boissette, j'irais vous y voir. Je suis encore, etc. » (G. A.)

(4) Ici finit la lettre publiée par MM. de Cayrol et François. (G. A.)

Tout cela ne vaut pas grand'chose; mais il y a dans le monde des sots qui les trouveront bonnes : ce n'est ni vous ni moi. Adieu, j'ai été saigné de mon ordonnance : je m'en suis assez mal trouvé. Un médecin n'aurait pas fait pis. Renvoyez-moi vite les papiers que je vous demande. Adieu, mon cher ami.

39. — A M. J-B. ROUSSEAU (1).

23 janvier.

M. le baron de Breteuil m'a appris, monsieur, que vous vous intéressez encore un peu à moi, et que le poëme de Henri IV ne vous est pas indifférent; j'ai reçu ces marques de votre souvenir avec la joie d'un disciple tendrement attaché à son maître. Mon estime pour vous, et le besoin que j'ai des conseils d'un homme seul capable d'en donner de bons en poésie, m'ont déterminé à vous envoyer un plan que je viens de faire à la hâte de mon ouvrage : vous y trouverez, je crois, les règles du poëme épique observées.

Le poëme commence au siége de Paris, et finit à sa prise; les prédictions faites à Henri IV, dans le premier chant, s'accomplissent dans tous les autres; l'histoire n'est point altérée dans les principaux faits, les fictions y sont toutes allégoriques; nos passions, nos vertus, et nos vices, y sont personnifiés; le héros n'a de faiblesses que pour faire valoir davantage ses vertus. Si tout cela est soutenu de cette force et de cette beauté continue de la diction, dont l'usage était perdu en France sans vous, je me flatte que vous ne me désavouerez point pour votre disciple. Je ne vous ai fait qu'un plan fort abrégé de mon poëme, mais vous devez m'entendre à demi-mot; votre imagination suppléera aux choses que j'ai omises. Les lettres que vous écrivez à M. le baron de Breteuil me font espérer que vous ne me refuserez pas les conseils que j'ose dire que vous me devez. Je ne me suis point caché de l'envie que j'ai d'aller moi-même consulter mon oracle. On allait autrefois de plus loin au temple d'Apollon, et sûrement on n'en revenait point si content que je le serai de votre commerce. Je vous donne ma parole que, si vous allez jamais aux Pays-Bas, j'y viendrai passer quelque temps avec vous. Si même l'état de ma fortune présente me permettait de faire un aussi long voyage que celui de Vienne, je vous assure que je partirais de bon cœur, pour voir deux hommes aussi extraordinaires dans leurs genres que M. le prince Eugène et vous. Je me ferais un véritable plaisir de quitter Paris, pour vous réciter mon poëme devant lui à ses heures de loisir. Tout ce que j'entends dire ici de ce prince à tous ceux qui ont eu l'honneur de le voir me le fait comparer aux grands hommes de l'antiquité. Je lui ai rendu, dans mon sixième chant (2), un hommage qui, je crois, doit d'autant moins lui déplaire, qu'il est moins suspect de flatterie, et que c'est à la seule vertu que je le rends. Vous verrez par l'argument de chaque livre de mon ouvrage, que le sixième est une imitation du sixième de Virgile. Saint Louis y fait voir à Henri IV les héros français qui doivent naître après lui; je n'ai point oublié parmi eux M. le maréchal de Villars; voici ce qu'en dit saint Louis :

> Regardez dans Denain l'audacieux Villars
> Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars,
> Arbitre de la paix que la victoire amène,
> Digne appui de son roi, digne rival d'Eugène.

C'était là effectivement la louange la plus grande qu'on pouvait donner à M. le maréchal de Villars, et il a été lui-même flatté de la comparaison. Vous voyez que je n'ai point suivi les leçons de La Motte, qui, dans une assez mauvaise ode à M. le duc de Vendôme, crut ne pouvoir le louer qu'aux dépens de M. le prince Eugène et de la vérité.

Comme je vous écris tout ceci, madame la duchesse de Sully m'apprend que vous avez mandé à M. le commandeur de Comminges que vous irez cet été aux Pays-Bas. Si le voisinage de la France pouvait vous rendre un peu de goût pour elle, et que vous pussiez ne vous souvenir que de l'estime qu'on y a pour vous, vous guéririez nos Français de la contagion du faux bel esprit qui fait plus de progrès que jamais. Du moins si on ne peut espérer de vous revoir à Paris, vous êtes bien sûr que j'irai chercher à Bruxelles le véritable antidote contre le poison des La Motte. Je vous supplie, monsieur, de compter toute votre vie sur moi, comme sur le plus zélé de vos admirateurs.

Je suis, etc.

(1) Alors à Vienne. (G. A.)
(2) Aujourd'hui le septième. (G. A.

40. — A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES (1), CHEZ MADAME LA MARQUISE DE LEZEAU, RUE DE LA SEILLE, A ROUEN.

Paris, mercredi au matin... 1722.

J'attends votre retour avec la plus grande impatience du monde. Je prends du vinache (2) et ne vas point à Villars; voilà trois choses dont je vous ai vue douter un peu et qui sont très vraies. Je ne puis vous pardonner votre absence que par l'idée flatteuse que j'ai que vous allez nous préparer une retraite, où je compte passer avec vous des jours délicieux. Préparez-nous votre château (3) pour longtemps, et revenez au plus vite. Si vous conservez pour moi encore quelque bonté, soyez sûre que mon dévouement pour vous est à l'épreuve de tout.

Vous m'avez laissé en partant votre mari au lieu de vous : voilà qu'il me vient prendre dans le moment que je vous écris, pour me mener chez des gens qui veulent se mettre à la tête d'une nouvelle compagnie. Pour moi, madame, qui ne sais point de compagnie plus aimable que la vôtre, et qui la préfère même à celle des Indes, quoique j'y aie une bonne partie de mon bien, je vous assure que je songe bien plutôt au désir d'aller vivre avec vous à votre campagne, que je ne suis occupé du succès de l'affaire que nous entreprenons. La grande affaire et la seule qu'on doive avoir, c'est de vivre heureux, et si nous pouvions réussir à le devenir sans établir une caisse de *juifrerie*, ce serait autant de peine épargnée. Ce qui est très sûr, c'est que si notre affaire échoue, j'ai une consolation toute prête dans la douceur de votre commerce, et s'il fallait opter entre votre amitié et le succès de l'affaire, assurément je ne balancerais pas.

Quittez pour un moment vos maçons et vos serruriers, pour me faire l'honneur de m'écrire un petit mot. Mandez-moi si vous êtes bien fatiguée, si vous reviendrez samedi, comment vous vous portez, et si vous avez toujours un peu d'amitié pour moi. Voilà M. de Bernières qu'on annonce; adieu, comptez que je vous suis attaché pour toute ma vie.

41. — A LA MÊME.

Villars, 1722.

Si j'avais eu une chaise de poste, madame, je serais venu à Paris par l'envie que j'ai de vous faire ma cour, plus que par l'empressement de finir l'affaire; je ne l'ai pas négligée, quoique je sois resté à Villars. On m'a écrit que M. le Régent a donné sa parole, et comme j'ai celle de la personne (4) qui l'a obtenue du Régent, je ne crains point qu'on se serve d'un autre canal que le mien; je peux même vous assurer que, si je pensais qu'ils eussent dessein de s'adresser à d'autres, mon peu de crédit auprès de certaines personnes serait assez fort pour faire échouer leur entreprise. Ces messieurs se moquent du monde de s'imaginer que le succès de l'affaire dépende de me voir arriver à Paris le 15 plutôt que le 20; quelques jours de plus ou de moins ne gâteront rien à nos arrangements.

Je pars jeudi, demain au soir, avec monsieur et madame la maréchale de Villars. Quand je serai arrivé, il faudra que j'aille sur-le-champ à Versailles, dont je ne partirai qu'après avoir consommé l'affaire, ou l'avoir entièrement manquée. Vous me mandez que, si je ne suis pas à Paris aujourd'hui jeudi, la chose est manquée pour moi. Dites à vos messieurs qu'elle ne sera manquée que pour eux, que c'est à moi qu'on a promis le privilége, et que, quand je l'aurai une fois, je choisirai la compagnie qui me plaira. J'aurai l'honneur de vous voir vendredi et de recevoir vos ordres. Soyez toujours persuadée de mon attachement pour vous et pour M. de Bernières.

42. — A LA MÊME.

Villars, ... 1722.

Je resterai encore sept ou huit jours à Villars, où je bois du cidre et mange du riz tous les soirs, dont je me trouve fort bien. Messieurs des gabelles peuvent bien retarder leur affaire de huit jours. La personne que vous savez a parole réitérée de M. le Régent pour la plus grande affaire. Vous devriez bien remettre le souper à mon retour. Je suis fâché de la justice qu'on a rendue à la petite Livry (5). Si on faisait

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) Célèbre médecin du temps. (*A. François.*)
(3) La Rivière-Bourdet, château situé sur la rive droite de la Seine, près de Rouen, dans la commune de Quévillon. (*A. François.*)
Le duc de Richelieu sans doute. (*A. Fra çois.*)
Cette ancienne maîtresse de Voltaire avait dû se retirer de la Comédie-Française, le 27 mai 1722. Voyez, aux POÉSIES, l'Epître des *Vous* et des *Tu*. (G. A.)

dans tous les corps ce qu'on vient de faire à la Comédie, il me paraît qu'il resterait peu de monde en place. Je fais à peu près la même réforme dans mon poëme; je suis occupé à en chasser tous les mauvais vers. C'est une opération un peu longue; mais j'espère que je la terminerai à la Rivière-Bourdet. Je vous fais mes compliments de la vie dissipée que vous menez. Je voudrais bien en pouvoir faire autant; mais dans le malheur où je suis d'avoir une santé et une tête de linotte, je ne pouvais avoir de plus grande consolation que la bonté que vous avez eue d'égayer mon régime par la compagnie que vous m'avez tenue à Paris. Vous pouvez compter que je n'oublierai de ma vie les marques que j'ai reçues de votre amitié, et que je vous serai toujours très tendrement attaché.

43. — A LA MÊME.

Villars, le jeudi... 1722.

J'ai assez bonne opinion de vous, madame, pour croire que vous vous souviendrez de m'écrire parmi les embarras de votre déménagement. J'attends avec impatience la nouvelle de la conclusion du traité avec M. de Banville. Je vous déclare d'avance que je veux avoir un pot-de-vin de cette belle affaire qui sera, s'il vous plaît, un bon souper avec milord Bolingbroke et M. de Maisons, dans votre nouveau palais. Je crois que la proposition ne vous déplaira pas.

Et vous, mon cher Thieriot (1), mandez-moi si vous êtes déjà en possession de votre taudis. Je vous demande instamment un Virgile et un Homère (non pas celui de La Motte). Envoyez cela, je vous prie, au suisse de l'hôtel de Villars, pour me le faire tenir à Villars. J'en ai un besoin pressant. — Envoyez-le-moi plus tôt aujourd'hui que demain. Ces deux auteurs sont mes dieux domestiques, sans lesquels je ne devrais point voyager. Ayez donc la bonté, mon cher ami, d'user, en cette occasion, de toute la diligence que peut avoir un aussi grand paresseux que vous.

Adieu, madame; adieu notre ami : aimez-moi un peu. Faites mes compliments au maître de la maison, si vous le rencontrez.

44. — A LA MÊME.

..... 1722.

Vous avez grand tort de vous imaginer que je ne vous ai écrit que parce que j'avais besoin de livres; je vous assure que je penserais à vous, quand il n'y aurait jamais eu de Virgile ni d'Homère au monde. J'ai une impatience bien vive de venir habiter les murailles ébranlées de mon grenier, que je préfère de tout mon cœur au palais doré où je suis et surtout à la cohue qui y est au moment que je vous écris. Je ne mande rien à notre cher Thieriot aujourd'hui, parce que les gens de M. de Richelieu qui va partir me pressent. J'ai reçu ses livres avec votre lettre; je l'exhorte à persister dans son indignation contre les modernes et à écrire ce qu'il m'a promis. Si ma chambre était prête, je serais déjà chez vous. Mandez-moi si je peux y trouver un lit, et je vous réponds de partir sur-le-champ. Je vous aime de tout mon cœur.

45. — AU CARDINAL DUBOIS.

28 mai 1722.

Monseigneur (2), j'envoie à votre éminence un petit mémoire de ce que j'ai pu déterrer touchant le *Juif* dont j'ai eu l'honneur de vous parler.

Si votre éminence juge la chose importante, oserais-je vous représenter qu'un Juif, n'étant d'aucun pays que de celui où il gagne de l'argent, peut aussi bien trahir le roi pour l'empereur que l'empereur pour le roi?

Je suis fort trompé, ou ce Juif pourra aisément me donner son chiffre avec Willar, et me donner des lettres pour lui.

Je peux, plus aisément que personne au monde, passer en Allemagne sous le prétexte d'y voir Rousseau, à qui j'ai écrit il y a deux mois (3) que j'avais envie d'aller montrer mon poëme au prince Eugène et à lui. J'ai même des lettres du prince Eugène, dans l'une desquelles il me fait l'honneur de me dire qu'il serait bien aise de me voir. Si ces considérations pouvaient engager votre éminence à m'employer à quelque chose, je la supplie de croire qu'elle ne serait pas mécontente de moi, et que j'aurais une reconnaissance éternelle de m'avoir permis de la servir.

Je suis avec un profond respect, de votre éminence le très humble, etc. VOLTAIRE.

(1) Il habita avec Voltaire dans l'hôtel de M. de Bernières, quai des Théatins. (G. A.)

(2) Voici la première tentative de Voltaire auprès du premier ministre pour jouer un rôle dans la diplomatie. (G. A.)

(3) Ou plutôt, il y a quatre mois. (G. A.)

MÉMOIRE TOUCHANT SALOMON LÉVI.

Salomon Lévi, Juif, natif de Metz, fut d'abord employé par M. de Chamillart; il passa chez les ennemis avec la facilité qu'ont les Juifs d'être admis et d'être chassés partout. Il eut l'adresse de se faire munitionnaire de l'armée impériale en Italie; il donnait de là tous les avis nécessaires à M. le maréchal de Villeroi; ce qui ne l'empêcha pas d'être pris dans Crémone.

Depuis, étant dans Vienne, il eut des correspondances avec le maréchal de Villars.

Il eut ordre de M. de Torcy, en 1713, de suivre milord Marlborough, qui était passé en Allemagne pour empêcher la paix, et il rendit un compte exact de ses démarches.

Il fut envoyé secrètement par M. Le Blanc, à Siertz, il y a dix-huit mois, pour une affaire prétendue d'État, qui se trouva être une billevesée.

A l'égard de ses liaisons avec Willar, secrétaire du cabinet de l'empereur, Salomon Lévi prétend que Willar ne lui a jamais rien découvert que comme à un homme attaché aux intérêts de l'Empire, comme étant frère d'un autre Lévi employé en Lorraine et très connu.

Cependant il n'est pas vraisemblable que Willar, qui recevait de l'argent de Salomon Lévi pour apprendre le secret de son maître aux Lorrains, n'en eût pas reçu très volontiers pour en apprendre autant aux Français.

Salomon Lévi, dit-on, a pensé être pendu plusieurs fois, ce qui est bien plus vraisemblable.

Il a correspondance avec la compagnie comme sous-secrétaire de Willar.

Il compte faire des liaisons avec Oppenhemer et Vertembourg, munitionnaires de l'empereur, parce qu'ils sont tous deux Juifs comme lui.

Willar vient d'écrire une lettre à Salomon, qui exige une réponse prompte, attendu ces paroles de la lettre : « Donnez-moi un rendez-vous, tandis que nous sommes encore libres. »

Salomon Lévi est actuellement caché dans Paris pour une affaire particulière avec un autre fripon nommé Rambau de Saint-Maur. Cette affaire est au Châtelet, et n'intéresse en rien la cour.

46. — A M. THIERIOT.

Vendredi, juillet 1722.

M. le duc de Sully vient d'arriver à Villars, et m'emmène avec lui dimanche. Je compte vous mander incessamment dans quel temps vous pourrez venir remplir avec moi nos grands projets de solitude. Portez-vous bien, mon cher Esdras; songez toujours à moi, à la réparation de notre gros livre, et surtout à votre santé. Mes compliments à toute votre famille. Envoyez par le porteur le second tome de *Cromwell* à madame la maréchale, et à moi *Tacite*. Adieu.

47. — A M. LE CARDINAL DUBOIS (*a*).

De Cambrai, juillet.

Une beauté qu'on nomme Rupelmonde (1),
Avec qui les amours et moi
Nous courons depuis peu le monde,
Et qui nous donne à tous la loi,
Veut qu'à l'instant je vous écrive.
Ma muse, comme à vous, à lui plaire attentive,
Accepte avec transport un si charmant emploi.

Nous arrivons, monseigneur, dans votre métropole, où je crois que tous les ambassadeurs et tous les cuisiniers de l'Europe se sont donné rendez-vous. Il semble que tous les ministres d'Allemagne ne soient à Cambrai que pour faire boire la santé de l'empereur. Pour messieurs les ambassadeurs d'Espagne, l'un entend deux messes par jour, l'autre dirige la troupe des comédiens. Les ministres anglais envoient beaucoup de courriers en Champagne, et peu à Londres. Au reste personne n'attend ici votre éminence : on ne pense pas que vous quittiez le Palais-Royal pour venir visiter vos ouailles. Vous seriez trop fâché, et nous aussi, s'il vous fallait quitter le ministère pour l'apostolat.

Puissent messieurs du congrès,

(*a*) Cette lettre est de 1722. Elle a été imprimée plusieurs fois mais on la donne ici sur l'original. Madame de Rupelmonde était fille du maréchal d'Alègre, mariée à un seigneur flamand, et mère du marquis de Rupelmonde tué en Bavière (1752).

(1) Voyez, tome VI, l'*Épître à Uranie, ou le Pour et le contre.* Voltaire venait de partir avec cette veuve pour la Hollande, et s'était arrêté à Cambrai où allait se tenir un congrès. (G. A.)

En buvant dans cet asile,
De l'Europe assurer la paix!
Puissiez-vous aimer votre ville,
Seigneur, et n'y venir jamais!
Je sais que vous pouvez faire des homélies,
Marcher avec un porte-croix,
Entonner la messe parfois,
Et marmotter des litanies.
Donnez, donnez plutôt des exemples aux rois;
Unissez à jamais l'esprit à la prudence;
Qu'on publie en tous lieux vos grandes actions :
Faites-vous bénir de la France,
Sans donner à Cambrai des bénédictions.

Souvenez-vous quelquefois, monseigneur, d'un homme qui n'a, en vérité, d'autre regret que de ne pouvoir pas entretenir votre éminence aussi souvent qu'il le voudrait (1), et qui, de toutes les grâces que vous pouvez lui faire, regarde l'honneur de votre conversation comme la plus flatteuse.

48. — A M. THIERIOT.

CHEZ M. HÉRAUT, PRÈS DU CHAGRIN DE TURQUIE, VIS-A-VIS LE CHEVAL DE BRONZE, A PARIS.

Ce 6 septembre 1722.

Mon cher Thieriot, le plaisir de voyager avec madame de Rupelmonde, ne m'empêche point de songer dès le premier gîte à vous remercier de tous les soins obligeants que vous prenez pour moi. J'aurai mon tour quelque jour, je vous en réponds, et j'en ferai tout autant. Envoyez-moi la lettre de Gaudin pour ce banquier et pour sa femme, et des nouvelles. Adressez votre lettre à Bruxelles, chez M. le comte de Morville, plénipotentiaire.

49. — AU MÊME.

A Cambrai, 10 septembre.

Je ne sais si je vous ai bien donné mon adresse, c'est à Bruxelles, chez madame de Rupelmonde.

Je suis dans le moment à Cambrai où je suis reçu beaucoup mieux que je ne l'ai jamais été à Paris. Si cela continue, j'abandonnerai ma patrie assurément, à moins que vous ne me promettiez de m'aimer toujours. S'il y a des nouvelles, écrivez-m'en bien vite, et faites un peu venir qui vous savez avec des menottes (2).

50. — AU MÊME.

A Bruxelles, 11 septembre.

Je suis fort étonné de la colère de M. de Richelieu. Je l'estime trop pour croire qu'il puisse vous avoir parlé avec un air de mécontentement, comme si j'avais manqué à ce que je lui dois. Je ne lui dois que de l'amitié, et non pas de l'asservissement; et, s'il en exigeait, je ne lui devrais plus rien. Je viens de lui écrire; je ne vous conseille pas de le revoir, si vous vous attendez à recevoir de lui, en mon nom, des reproches qui auraient l'air d'une réprimande qu'il lui siérait très mal de faire, et à moi de souffrir, d'autant plus que la veille de mon départ je lui écrivais (3) à Versailles, où il était. En voilà assez sur cet article. Je vous prie toujours très instamment de m'envoyer le poëme de la *Grâce* (4), et de n'en rien dire à personne. Vous n'avez qu'à adresser le paquet à La Haye, chez madame Rupelmonde; j'y serai dans trois ou quatre jours.

A l'égard de l'homme aux menottes (5), je compte revenir à Paris dans quinze jours, et aller ensuite à Sully. Comme Sully est à cinq lieues de Gien, je serai là très à portée de faire happer le coquin, et d'en poursuivre la punition moi-même, aidé du secours de mes amis. Je vous avais d'abord prié d'agir pour moi dans cette affaire, parce que je n'espérais pas pouvoir revenir à Paris de quatre mois; mais mon voyage étant abrégé, il est juste de vous épargner la peine que vous vouliez bien prendre. Vous ne serez pourtant pas quitte de toutes les négociations dont vous étiez chargé pour moi.

Je vous envoie les idées des dessins d'estampes, que j'ai rédigées.

COYPEL (1).

A la tête du poëme, Henri IV, au naturel, sur un trône de nuages, tenant Louis XV entre ses bras, et lui montrant une Renommée qui tient une trompette où sont attachées les armes de France :

Disce, puer, virtutem ex me verumque laborem. (*Æn.*, XII.)

GALLOCHE (2).

Ier chant. Une armée en bataille; Henri III et Henri IV s'entretenant à cheval à la tête des troupes; Paris dans l'éloignement; des soldats sur les remparts; un moine sur une tour, avec une trompette dans une main et un poignard dans l'autre.

GALLOCHE.

IIe chant. Une foule d'assassins et de mourants; un moine en capuchon, un prêtre en surplis portant des croix et des épées; l'amiral de Coligny qu'on jette par la fenêtre; le Louvre, le roi, la reine-mère, et toute la famille royale, sur un balcon; une foule de morts à leurs pieds.

DETROY (3).

IIIe chant. Le duc de Guise au milieu de plusieurs assassins qui le poignardent.

GALLOCHE.

IVe chant. Le château de la Bastille, dont la porte est ouverte; on y fait entrer les membres du parlement deux à deux. Trois furies, avec des habits semés de croix de Lorraine, sont portées dans les airs sur un char traîné par des dragons.

DETROY.

Ve chant. Jacques Clément, à genoux devant Henri III, lui perce le ventre d'un poignard; dans le lointain, Henri IV, sur un trône, reçoit le serment de l'armée.

COYPEL.

VIe chant (4). Henri IV armé, endormi, au milieu du camp; saint Louis, sur un nuage, mettant la couronne sur la tête de Henri IV, et lui montrant un palais ouvert; le Temps, la faux à la main, est à la porte du palais, et une foule de héros dans le vestibule ouvert.

DETROY.

VIIe chant. Une mêlée, au milieu de laquelle un guerrier embrasse en pleurant le corps d'un ennemi qu'il vient de tuer; plus loin, Henri IV entouré de guerriers désarmés, qui lui demandent grâce à genoux.

COYPEL.

VIIIe chant. L'Amour sur un trône, couché entre des fleurs; des nymphes et des furies autour de lui; la Discorde tenant deux flambeaux, la tête couverte de serpents, parlant à l'Amour, qui l'écoute en souriant; plus loin, un jardin où on voit deux amants couchés sous un berceau; derrière eux, un guerrier qui paraît plein d'indignation.

GALLOCHE.

IXe chant. Les remparts de Paris couverts d'une multitude de malheureux que la faim a desséchés, et qui ressemblent à des ombres; une divinité brillante qui conduit Henri IV par la main; les portes de Paris par terre; le peuple à genoux dans les rues.

Ayez la charité de charger Coypel de trois dessins, et Detroy, de quatre. Je chargerai du reste Picard (5), que je crois à La Haye. Ayez la bonté de me mander les estampes que Detroy et Coypel auront choisies. Dites-leur à tous deux que j'aurai incessamment l'honneur de leur écrire.

On m'a fait les honneurs de Bruxelles à merveille : on vient de me mener dans le plus beau b..... de la ville, et voici les vers que j'y ai faits :

L'Amour, au détour d'une rue,
M'abordant d'un air effronté,
M'a conduit en secret dans ce bouge écarté.
J'ai d'abord sur un lit trouvé la Volupté
Sans jupe; elle était belle, et fraîche, et fort dodue.
La nymphe avec lubricité
M'a dit : Je t'offre ici ma beauté simple et pure,
Des plaisirs sans chagrin, des agréments sans fard.
L'Amour est en ces lieux enfant de la nature,
Partout ailleurs il est enfant de l'art.

---

(1) Var. : Parce qu'il vous regarde comme l'homme du monde de la meilleure conversation. La seule chose que je vous demanderai à Paris sera de vouloir bien me parler.

Je ne désire rien au monde
Que d'entendre Dubois et de voir Rupelmonde.
La Ligue, édit. in-12 de 1724.

(2) Il s'agit de l'officier Beauregard qui avait bâtonné Voltaire sur le pont de Sèvres, et que le poëte poursuivait au criminel. (G. A.)

(3) Cette lettre manque. (G. A.)

(4) Par L. Racine, 1722. (G. A.)

(5) Toujours Beauregard. (G. A.)

(1) Premier peintre du roi. (G. A.)

(2) Autre peintre, mort en 1761. (G. A.)

(3) Autre peintre, mort en 1752. (G. A.)

(4) Devenu le VIIe, et ainsi jusqu'au IXe, devenu le Xe. (G. A.)

(5) Dessinateur et graveur. (G. A.)

51. AU MÊME.

A La Haye, ce 2 octobre 1722.

Je reçois ce vendredi votre lettre et me hâte d'y faire réponse, afin que vous sachiez tout au plus tôt combien elle m'a fait de plaisir et combien je vous suis obligé. Je ne me lasse point de donner de l'exercice à votre amitié. Premièrement, je vous prie de répandre que je n'ai été en Hollande que pour y prendre des mesures sur l'impression de mon poëme, et point du tout pour y voir M. Rousseau.

Si vous pouvez m'acheter un excellent cheval de course, de la valeur de 200 ou 250 livres, pour le 12 de ce mois, vous me ferez un plaisir infini. Vous n'avez qu'à charger de cette commission les mêmes qui ont vendu mes chevaux; Gaudin pourra fort bien me rendre ce service. Assurez-le, je vous prie, de ma reconnaissance et de mon amitié pour toute ma vie.

J'ai vu Picard, qui est chargé d'affaires pour un an; ainsi je ne compte point du tout sur lui. Ayez donc la bonté de distribuer les quatre autres estampes aux meilleurs graveurs de Paris.

Je ne conçois pas comment ma lettre à M. le cardinal (1) a pu transpirer; elle n'était faite ni pour être publique, ni pour être approuvée de messieurs du café. Je viens d'achever un ouvrage d'un autre genre (2), que je vous montrerai à mon retour, et dont je ne peux vous rien dire à présent. Les cafés ne verront pas celui-là, sur ma parole. Si vous n'avez pas déjà mis à la poste le poëme de M. Racine, envoyez-le-moi sous l'enveloppe de M. de Chambéry, ministre de France auprès des états généraux, à la Haye.

Je ne vous mande rien de ce que j'ai fait et vu en ce pays-ci. Je réserve tout cela pour les entretiens que nous aurons ensemble à Paris; j'y serai au plus tard le 14. Je monte ici tous les jours à cheval, je joue à la paume, je bois du vin de Tokai, je me porte si bien que j'en suis étonné. Je compte faire le voyage en poste sur mes maigres fesses. Ecrivez-moi, et priez Dieu que j'aie de bons chevaux sur la route. Si vous pouvez savoir ce qu'on donne en France d'un escalin, d'un florin, d'un patagon, d'un ducat, d'une pistole d'Espagne, vous me ferez grand plaisir de me le mander au plus juste. — Adieu, mon cher ami; la poste va partir.

52. — A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

A La Haye, 7 octobre.

Votre lettre a mis un nouvel agrément dans la vie que je mène à La Haye. De tous les plaisirs du monde je n'en connais point de plus flatteur que de pouvoir compter sur votre amitié. Je resterai encore quelques jours à La Haye pour y prendre toutes les mesures nécessaires sur l'impression de mon poëme (3), et je partirai lorsque les beaux jours finiront. Il n'y a rien de plus agréable que La Haye, quand le soleil daigne s'y montrer. On ne voit ici que des prairies, des canaux, et des arbres verts; c'est un paradis terrestre depuis La Haye jusqu'à Amsterdam. J'ai vu avec respect cette ville, qui est le magasin de l'univers. Il y avait plus de mille vaisseaux dans le port. De cinq cent mille hommes qui habitent Amsterdam il n'y en a pas un d'oisif, pas un pauvre, pas un petit-maître, pas un insolent. Nous rencontrâmes le Pensionnaire à pied, sans laquais, au milieu de la populace. On ne voit là personne qui ait de cour à faire. On ne se met point en haie pour voir passer un prince. On ne connaît que le travail et la modestie. Il y a à La Haye plus de magnificence et plus de société par le concours des ambassadeurs. J'y passe ma vie entre le travail et le plaisir, et je vis ainsi à la hollandaise et à la française. Nous avons ici un opéra détestable! mais, en revanche, je vois des ministres calvinistes, des arminiens, des sociniens, des rabbins, des anabaptistes, qui parlent tous à merveille, et qui, en vérité, ont tous raison. Je m'accoutume tout à fait à me passer de Paris, mais non pas à me passer de vous. Je vous réitère mon engagement de venir vous trouver à la Rivière (4), si vous y êtes encore au mois de novembre. N'y restez pas pour moi, mais souffrez seulement que je vous y tienne compagnie, si votre goût vous fixe à la campagne pour quelque temps. Permettez-moi de présenter mes respects à M. de Bernières et à tout ce qui est chez vous.

Je suis toujours avec un dévouement très respectueux, etc.

(1) Au cardinal Dubois. Voyez plus haut. (G. A.)
(2) Sans doute, l'*Epître à Uranie*. (G. A.)
(3) Toujours la *Henriade*. (G. A.)
(4) La Rivière-Bourdet. (G. A.)

53. — A M. THIERIOT.

A La Haye, 8 octobre (1).

Vous avez dû recevoir deux lettres de moi, et voici la troisième depuis huit jours. Je viens de recevoir le poëme de Racine (2) et votre lettre du 4 octobre. Je ne crois pas que je fasse ici rien imprimer que mon poëme. Je reviendrai incessamment à Paris avec les souscriptions (3). Je vous ai parlé d'un cheval de vingt pistoles. Si vous avez besoin d'argent, prenez dix pistoles pour vous, et gardez-m'en dix pour moi, à mon retour. Mandez-moi si vous entendez encore parler de la lettre au cardinal Dubois, et ce que l'on dit de moi. Assurez, je vous prie, mademoiselle Lecouvreur de mon estime et de mon amitié. Ne dites de mes vers à personne (4). Envoyez à la présidente (5) cette lettre que vous cachèterez et dont vous mettrez le dessus.

Je vous écris très peu de chose, parce que j'ai beaucoup à vous dire. J'ai une extrême impatience de vous entretenir; ce qui m'importe actuellement davantage, c'est de savoir précisément où est l'homme en question (6). Remerciez toujours Godin (7) bien tendrement de ma part; il doit compter sur ma reconnaissance pour jamais. Nous parlerons à mon retour de Rousseau et des ministres réformés. Je commence à détester nos protecteurs, autant que je les aimais, par l'espérance où j'étais qu'ils nous feraient du bien.

Ecrivez-moi à Bruxelles, chez madame de Rupelmonde.

54. — AU MÊME (8).

A Marimont (9), ce 27...

Chemin faisant, mon cher ami, je vous remercie de vos soins, de vos réflexions et surtout de votre tendre amitié. Je serai samedi à Paris. Je me flatte de souper avec vous. Souvenez-vous, je vous en prie, que je vous ai prié de vous informer si on était à Saint-Firmin. Si Gaudin m'achète un cheval, j'ai une selle. J'ai peur d'arriver avec une selle sans trouver de cheval. Je ferai comme Chapelle, qui prenait des bottes pour aller par le coche.

55. — A MADEMOISELLE ***

A Cambrai, ce 30 octobre (10).

Mademoiselle, je me souviens avec trop de plaisir de l'honneur que j'ai eu de vous voir dans cette ville, pour n'y point profiter de la permission que vous m'avez donnée de vous écrire. Souffrez que je vous dise avec ma franchise ordinaire, que je n'ai jamais trouvé personne qui eût plus d'esprit et d'agrément que vous, et qui fût plus faite pour réussir dans la bonne compagnie. Ne regardez point ce que je vous dis comme un discours flatteur, mais comme les expressions d'un homme vrai, qui souhaite infiniment que vous cultiviez l'esprit que la nature vous a donné, et que vous en fassiez bientôt et longtemps usage à Paris. Ce sera une grande satisfaction pour moi si je peux vous y faire ma cour. En attendant, je vous supplie de m'honorer de quelques-uns de vos ordres. Quand vous voudrez avoir ou des livres ou toute autre chose en quoi je pourrai vous servir, ayez la bonté de vous adresser à moi; vous serez servie avec l'empressement que vous devez attendre de vos courtisans.

Je prends la liberté, mademoiselle, de mettre dans cette lettre le projet d'un ouvrage qui doit paraître bientôt. Je serai infiniment flatté si ce projet vous donne quelque curiosité, et si l'ouvrage a un jour votre approbation. Si vous avez quelques avis à me donner, je demeure à Paris, à l'hôtel de Richelieu. Je suis, avec une estime très respectueuse, mademoiselle, votre, etc. VOLTAIRE.

56. — A M. THIERIOT.

Au Bruel.

J'arrive au Bruel, et j'en pars. Tandis qu'on me botte, je vous écris. J'ai lu, à Orléans, la réponse à l'abbé Houteville (11), qui me paraît bien plus écrite contre la religion que

(1) Editée par MM. de Cayrol et François. (G. A.)
(2) La *Grâce*, par Louis Racine. (G. A.)
(3) Voyez notre Avertissement en tête de la *Henriade*. (G. A.)
(4) Sans doute l'*Epître à Uranie*. (G. A.)
(5) Madame de Bernières. (G. A.)
(6) Beauregard. (G. A.)
(7) Astronome, alors âgé de dix-huit ans. (G. A.)
(8) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(9) Près Mons. (G. A.)
(10) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(11) Lettres critiques de Desfontaines sur la *Vérité de la religion chrétienne*, par l'abbé Houteville. (G. A.)

contre cet abbé. Je ne sais pas pourquoi vous méprisez ce livre. Je vous en parlerai plus en détail dans ma première épître.

Je vous prie de faire imprimer et distribuer le projet en question, et de délivrer des souscriptions aux libraires. Je n'en donnerai à mes amis qu'à mon retour. Ayez la bonté de conserver votre goût pour la peinture et pour la gravure (1), et de hâter le pinceau de Coypel, par les éloges peu mérités que vous lui donnez quand vous le voyez.

Je rôde, dans la Sologne, à la piste de l'homme en question (2). Cependant j'ai chargé Demoulin (3) de poursuivre criminellement l'affaire, afin que, si je ne puis avoir raison par moi-même, la justice me la fasse.

57. — AU MÊME.

Vous m'inquiétez beaucoup, mon cher ami, de ne me point donner de vos nouvelles; mon amitié en est alarmée. Je crains que vous ne soyez malade; éclaircissez-m'en au plus vite. Je ne serai pas longtemps au Bruel. Je voudrais bien que quelque bon emploi vous eût nouvellement occupé et empêché de penser à moi; je vous pardonnerais votre négligence par le plaisir que j'aurais d'apprendre que MM. Pâris auraient enfin fait quelque chose pour vous. Ecrivez-moi donc un peu touchant vos affaires et les miennes; vous savez qu'elles nous sont communes. Vous devez vous porter à merveille, car je jouis d'une santé parfaite.

Au Bruel, par Orléans, ce mercredi.

58. — AU MÊME.

Je pars du Bruel; je vais passer un jour à la Source (4), chez milord Bolingbroke, et de là à Ussé, en poste. Faites en sorte, mon cher ami, que j'y trouve une lettre de vous, qui m'apprenne que les Pâris vous ont donné quelque bon emploi. Je suis très surpris qu'on vous ait préféré, comme vous me le dites, un fils de m... Il me semble qu'on devrait avoir plus d'égard aux gens qui exercent qu'aux enfants de ceux qui ont eu cette dignité. Raillerie à part, j'écrirai une épître chagrine aux Pâris, s'ils ne vous donnent rien. Ce que vous me mandez touchant M. le cardinal Dubois est fort raisonnable. Je m'occupe à présent à adoucir dans mon poëme les endroits dont les vérités trop dures révolteraient les examinateurs. Je ferai ce que je pourrai pour avoir le privilége en France; ainsi vous pouvez répandre qu'il sera imprimé en ce pays-ci, et que les souscripteurs n'ont rien à craindre.

Je vous ai mille obligations des soins que vous prenez pour mes dessins. Si Coypel tarde trop, je crois qu'il serait bon de l'engager à n'entreprendre que deux dessins. Tout est absolument à votre disposition. Je viens de corriger, dans le premier chant, un endroit qui me paraît essentiel. Vous savez que, lorsque Henri IV avait déclaré à Henri III qu'il ne voulait pas aller en Angleterre, Henri III lui répliquait, pour l'y engager. Tout ce dialogue faisait languir la narration. J'ai substitué une image à cette fin de dialogue; j'ai fait apparaître à mon héros son démon tutélaire, que les chrétiens appellent ange gardien. J'en ai fait le portrait le plus brillant et le plus majestueux que j'ai pu; j'ai expliqué en peu de vers serrés et concis la doctrine des anges que Dieu nous donne pour veiller sur nous; cela est, à mon gré, bien plus épique (5). Voilà un beau sujet pour la première vignette; mais je crains bien que ces vignettes ne nous emportent bien du temps. J'ai corrigé encore beaucoup de morceaux dans les autres chants, surtout dans le quatrième. Je m'occupe un peu, dans la solitude, à régler l'auteur et l'ouvrage; mais je vous assure qu'il n'y aura jamais rien à corriger aux sentiments que j'ai pour vous.

59. — AU MÊME.

A Ussé (6), ce 5 décembre.

En arrivant à Ussé, j'avais la plume à la main pour vous écrire, lorsque dans le moment j'ai reçu votre lettre datée du 3. La conversation de G... vous a inspiré un esprit de critique que je m'en vais adoucir. Vous saurez que, dans le marché que j'ai fait avec Levier, à La Haye, j'ai stipulé expressément que je me réservais le droit de faire imprimer mon poëme partout où je voudrais. Je suis convenu avec lui que, supposé que l'ouvrage pût se débiter en France, je ferais mettre à la tête le nom du libraire de Paris qui le vendrait, avec le nom du libraire de La Haye. Mon dessein donc est que le public soit informé que ce livre se débitera à Paris comme en Hollande, afin de ne point effaroucher les souscripteurs, selon les idées que j'ai toujours eues sur cela, et qui ont été invariables.

Quel démenti aurais-je donc? et que pourra me reprocher la canaille d'auteurs, quand mon ouvrage paraîtra imprimé en Hollande, et sera débité en France? quel ridicule sera-ce à moi de voir mon poëme être reçu dans ma patrie avec l'approbation des supérieurs? Je n'ai que faire d'écrire au cardinal. Je viens de recevoir un billet du garde des sceaux, qui me croyait à Paris, et qui m'ordonnait de venir lui parler, apparemment au sujet de mon livre. C'est à lui que je vais écrire pour lui expliquer mes intentions.

A l'égard de M. Detroy, c'est de tout mon cœur et avec autant de plaisir que de reconnaissance que je verrai le dessin du frontispice exécuté de sa main. Je vous prie de l'en remercier de ma part, et de lui dire que je ne lui écris point parce que je suis malade. Vous pouvez fort bien dire à M. Coypel que les retardements qu'il apporte seront préjudiciables à l'édition de l'ouvrage; qu'ainsi vous croyez que je serai assez honoré et assez content quand je n'aurai que deux dessins de sa façon. S'il persiste à vouloir pour lui le dessin qui doit être à la tête, vous pourrez lui dire tout simplement qu'il est juste que ce soit un morceau pour le professeur, qui, sans cette préférence, ne voudra pas livrer ses dessins.

Si cette déclaration le fâche, et si, par là, vous le mettez au point de refuser le tout, alors ce sera moi qui aurai à me plaindre de lui, et non lui de moi; en ce cas, vous exagérerez auprès de lui l'estime que je fais de ses talents, et la douleur où je serai de n'être point embelli par lui. Remerciez bien Detroy et Galloche; dites leur que je leur écrirai incessamment; tâchez de consommer au plus vite cette négociation. J'ai trouvé à Ussé un peintre (1) qui me fera fort bien mes vignettes. Ecrivez-moi un peu des nouvelles des actions. G... ne peut rien auprès des Pâris, que par M. de Maisons (2), qui a déjà été refusé, comme vous savez. J'écrirai une lettre très forte à madame la maréchale (3), et je profiterai de mon loisir pour en faire une en vers aux Pâris, où je serai inspiré par mon amitié, qui est assurément un Apollon assez vif.

60. — AU MÊME.

A Ussé (4).

Mon cher ami, comme je crois que je serai obligé de revenir incessamment à Paris, je vous supplie de m'envoyer une lettre de change de 20 pistoles sur la recette générale de Tours. Vous n'avez qu'à prendre 200 livres sur le produit des souscriptions; je les remplacerai à mon retour; car c'est un dépôt sacré auquel je ne veux pas toucher. Il faudra porter cet argent dans la rue Colbert, derrière la Banque, proche de madame de Lambert, chez un nommé M. de Saint-Marc. Vous vous adresserez à M. Paulart, qui demeure chez ledit Saint-Marc. Ledit Paulart est frère d'un autre Paulart qui est ici, à Ussé; ce que vous lui ramentevrez, afin qu'il fasse la chose de bonne grâce. Au reste, vous le prierez de mettre la lettre de change payable à vue à moi seul. De plus, nota que ledit Paulart n'est visible qu'à dix heures du matin. Voilà bien des sottes commissions que je vous donne; mais il n'y a rien de petit en amitié.

On me mande que M. le garde des sceaux (5) est fort malade. Il me rend service dans mon affaire : vous verrez que je serai assez malheureux pour qu'il meure. Je suis persuadé que mon étoile lui portera malheur. Adieu. Ecrivez-moi donc.

61. — A M. DE MONTCRIF.

A Ussé (6).

Il me semble, mon cher monsieur, que j'ai tardé bien longtemps à vous remercier de la bonté que vous avez eue d'accepter une place de distributeur des souscriptions de Henri IV. On m'a mandé qu'on avait fort frondé à Paris le projet d'im-

(1) C'est-à-dire, qu'il surveille avec soin les gravures destinées à la *Henriade*. (G. A.)
(2) Toujours Beauregard. (G. A.)
(3) Marchand de blés, beau-frère de l'ancien commis du père de Voltaire, Germain Dubreuil. (G. A.)
(4) Château situé à la source du Loiret. (G. A.)
(5) Tout cela a encore été changé. (G. A.)
(6) Château situé au confluent de l'Indre et de la Loire. (G. A.)

(1) Durand. (G. A.)
(2) Ami de Voltaire, neveu de la maréchale de Villars, président au parlement. Il était âgé de vingt-trois ans. (G. A.)
(3) De Villars. (G. A.)
(4) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(5) Fleuriau d'Armenonville. (G. A.)
(6) Editeurs, de Cayrol et François. (G. A.)

pression de mon poëme : c'est mon libraire de Hollande qui s'en est uniquement mêlé, et qui en cela a suivi exactement les usages de son pays; mais les Français ne trouvent pas bon qu'en Hollande on fasse quelque chose à la hollandaise. Il y a longtemps qu'ils sont en possession de l'incorrigible manie de condamner tout ce qui n'est pas dans leurs usages. Pour moi, quelque usage que je suive, je serai toujours dans celui de vous aimer très tendrement. Je vous supplie d'assurer vos amis que mon poëme se débitera en France avec privilége.

Mille respects à M. d'Argenson. Mon adresse est à Ussé, par Tours. Je vous embrasse mille fois.

62. — A M. THIERIOT.

A Ussé, ce 12 décembre (1).

Voici, mon ami, cinq fleurons que vous trouverez, je crois, assez bien dessinés; je vous enverrai les autres incessamment. Cherchez, je vous en prie, quelque graveur qui les exécute. Le même homme qui les a dessinés me fera toutes mes vignettes : c'est Durand que vous avez vu à la Comédie; il était mauvais acteur, et il est assez bon peintre. Mandez-moi, je vous en prie, comment vous faites pour les estampes. Génonville ne m'écrit point. Est-ce qu'il n'aurait point reçu mes lettres, ou qu'il serait malade, ou qu'il ne se soucierait plus de son vieil ami? le dernier est assez vraisemblable.

Qu'est-ce donc qu'il est arrivé à ce pauvre Godin? Il m'écrit qu'il est près d'être écrasé, et me demande quatre louis. Je suis bien fâché s'il lui est venu quelque mauvaise affaire. J'écris à mon beau-frère (2) pour qu'il lui donne cet argent et davantage, s'il en a besoin. Je vous prie, mon cher Thieriot, d'aller un peu dîner chez ma sœur (3). Ecrivez-moi souvent. Je reçois dans l'instant votre lettre du 7 qui m'a charmé. Adieu; on m'apporte encore un cinquième cul-de-lampe que je joins aux autres.

Je ne suis point étonné que le cardinal (4) ait fait un beau discours; il est dévoué depuis longtemps au dieu de l'éloquence. Adieu.

Songez à Henri et aimez François (5).

63. — AU MÊME.

Si vous avez été hier chez M. de Pouilli (6), je crains que vous n'ayez pu le voir; il sort toujours après dîner, et se fait celer le matin. Je vous supplie d'y aller aujourd'hui, et de vous informer de notre pauvre Godin; il faut absolument que vous entriez chez lui, quand on vous dirait qu'il n'y est pas. Vous devriez bien venir ici auparavant consoler un peu votre malade.

64. — AU MÊME.

A Ussé, ce 19 décembre.

La poste a retardé ce dernier ordinaire à Ussé; c'est ce qui fait que je n'ai reçu que le 19 décembre votre lettre datée du 11. Je suis très impatient d'apprendre des nouvelles de la santé de monsieur votre père. Voici les moments où la machine est émue et où la tendresse se réveille. Il m'est permis de me citer moi-même :

Et les cœurs nés sensibles
Sont aisément émus dans ces moments horribles.

Cependant il faut que le bonhomme s'en aille, que vous héritiez, et que vous vous consoliez dans la ferme espérance qu'il nous arrivera à tous pareille aubaine.

A l'égard de M. de Génonville, qui veut vous mener à la toilette de madame la maréchale, premièrement, je ne crois pas qu'il le fasse; mais s'il le fait, cela ne gâtera rien. Je lui écrirai à elle très fortement. Je voudrais bien que cela pût se différer jusqu'au jour de l'an ; car, en vérité, je ne lui écris plus qu'en cérémonie.

Je vous envoie toujours trois nouveaux fleurons de la façon de Durand de la Comédie, dont je crois vous avoir déjà parlé dans mes dernières lettres. Je vous envoie aussi les noms des graveurs qui sont le plus en réputation. Vous userez de tout cela, quand vos affaires pourront vous le permettre. Ecrivez-moi au plus tôt, je vous en prie; mandez-moi des nouvelles de votre père et des vôtres. Adieu, mon cher Thieriot; je travaille ici tout le jour.

(1) Editeurs, de Cayrol et François. (G. A.)
(2) Mignot, correcteur de la chambre des comptes. (G. A.)
(3) Femme de Mignot et mère de madame Denis et de madame de Fontaine. (G. A.)
(4) Dubois, reçu membre de l'Académie le 3 décembre. Son discours était l'ouvrage de La Motte. (G. A.)
(5) C'est-à-dire François Voltaire. (G. A.)
(6) Commis aux affaires étrangères et savant. (*A. François.*)

65. — AU MÊME.

Fin de décembre.

Qu'ai-je donc fait pour vous, mon cher ami, qui doive m'attirer vos remerciements? Je vous ai sacrifié un quart d'heure de temps, et j'ai fait de méchants vers (1). C'est à moi de vous remercier de tout ce que vous faites. J'en suis pénétré au dernier point, et je vous jure que je ne l'oublierai jamais. Je vous suis surtout très obligé d'aller souvent chez ma sœur. Mon cœur a toujours été tourné vers elle; je suis sûr que vous lui donnerez un peu d'amitié pour moi.

Demoulin poursuit en mon nom la condamnation de Beauregard. Je suis ruiné en frais. Pour comble il me mande que le lieutenant-criminel a envoyé chercher toutes les pièces chez mon procureur; je ne sais si c'est pour rendre ou pour me dénier sa justice; j'attends en paix l'événement.

Vous ne me mandez point comment vous vous êtes retiré d'avec Coypel. Vous ferez ce qu'il vous plaira des culs-de-lampe. J'ai donné au même homme les idées de plusieurs vignettes ; je vous en enverrai incessamment les dessins, qu'il a promis de bien travailler. Nous avons carte blanche sur tout. Mandez-moi, mon cher ami, comment nos peintres ont traité les sujets des estampes, afin que je voie les idées qui nous resteront pour les vignettes. Je vous remercie du discours du cardinal ; il est plein d'esprit et très convenable. Si le style en était plus lumineux et plus coulant, cela serait parfait. Je vous quitte de celui de Fontenelle, où il y aurait sans doute beaucoup d'antithèses et plus de points que de virgules. J'aime mieux vos lettres, mon cher ami, que toutes les harangues de l'Académie. La mienne est bien courte; mais j'en ai quinze à écrire. Adieu.

66. — A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

A la Source (2).

Nous voilà arrivés dans notre ermitage. On n'a peut-être jamais été à la campagne plus mal à propos; c'est s'enfuir la veille d'une bataille; mais je vous promets de revenir, dès le moment que vous jugerez ma présence nécessaire. Ecrivez-moi, je vous prie, un peu souvent de vos nouvelles et des miennes; mandez-moi comment mon fils (3) réussit dans le monde, s'il a beaucoup d'ennemis, et si on me croit toujours son véritable père. Que Thieriot, son père nourricier, songe aussi à m'écrire tous les jours, si sa paresse peut le lui permettre; il n'y a qu'à envoyer les lettres chez madame de Villette (4), qui envoie tous les jours un courrier ici. Rien ne sera plus aisé que d'entretenir un commerce très régulier. Je crois déjà être ici à cent lieues de Paris; milord Bolingbroke me fait oublier et Henri IV, et *Mariamne* (5), et comédiens, et libraires. Je vous demande en grâce de me faire souvenir de tout cela, et de croire que je ne vous oublierai jamais, et que votre amitié m'est plus chère que ma réputation et mon intérêt.

67. — A M. THIERIOT.

A Blois, 2 janvier 1723.

Il faut que je vous fasse part de l'enchantement où je suis du voyage que j'ai fait à la Source, chez milord Bolingbroke et chez madame de Villette. J'ai trouvé dans cet illustre Anglais toute l'érudition de son pays, et toute la politesse du nôtre. Je n'ai jamais entendu parler notre langue avec plus d'énergie et de justesse. Cet homme, qui a été toute sa vie plongé dans les plaisirs et dans les affaires, a trouvé pourtant le moyen de tout apprendre et de tout retenir. Il sait l'histoire des anciens Egyptiens comme celle d'Angleterre. Il possède Virgile comme Milton; il aime la poésie anglaise, la française, et l'italienne; mais il les aime différemment, parce qu'il discerne parfaitement leurs différents génies.

Après le portrait que je vous fais de milord Bolingbroke, il me siéra peut-être mal de vous dire que madame de Villette et lui ont été infiniment satisfaits de mon poëme. Dans

(1) Lettre en vers adressée aux Pâris pour leur recommander Thieriot. On n'a pas cette lettre. (G. A.)
(2) Editeurs, de Cayrol et François. Nous ne savons si cette lettre est bien ici à sa date. (G. A.)
(3) La *Henriade*. (G. A.)
(4) Femme de Bolingbroke, et d'abord sa maîtresse. (G. A.)
(5) Tragédie à laquelle Voltaire travaillait alors. Voyez, tome III. (G. A.)

l'enthousiasme de l'approbation, ils le mettaient au-dessus de tous les ouvrages de poésie qui ont paru en France ; mais je sais ce que je dois rabattre de ces louanges outrées. Je vais passer trois mois à en mériter une partie. Il me paraît qu'à force de corriger, l'ouvrage prend enfin une forme raisonnable. Je vous le montrerai à mon retour, et nous l'examinerons à loisir. A l'heure qu'il est, M. de Canillac (1) le lit et me juge. Je vous écris en attendant le jugement. Je serai demain à Ussé, où je compte trouver une épître de vous. Je suis très malade, mais je me suis accoutumé aux maux du corps et à ceux de l'âme : je commence à les souffrir avec patience, et je trouve dans votre amitié et dans ma philosophie des ressources contre bien des choses. Adieu.

68. — AU MÊME.

Ce 3 janvier.

J'écris par extraordinaire une lettre très pressante et très pathétique à madame la maréchale, à qui je recommande vos intérêts, dont j'ose me flatter qu'elle aura soin ; je vous remercie infiniment, mon cher ami, de vos visites chez ma sœur; voyez-la souvent, je vous en conjure, et mettez-moi un peu bien avec elle. La nouvelle de Rousseau, séminariste, ressemble à celle de la Fillon (2), qui se retira, il y a quelques années, dans un couvent. Il me paraît que le diable n'est pas encore assez vieux pour se faire ermite.

On m'a envoyé un éloge de feu Marc-René (3), par M. de Fontenelle, qui me paraît tout à fait sage et plein d'esprit. Je ne sais pas comment on en juge à Paris.

J'ai, je crois, achevé et poëme et remarques. J'ai composé une petite histoire abrégée (4) de ce temps-là, pour mettre à la tête de l'ouvrage. J'ai fait aussi un *Discours* (5) au roi : voilà à quoi je me suis occupé. La parodie de *Persée* (6) n'a point aigri l'amertume que j'ai dans ma vie depuis longtemps. Je pardonne volontiers aux gredins d'auteurs ces trivelinades, c'est leur métier; il faut que chacun fasse le sien : le mien est de les mépriser. Vous ne me mandez point ce qu'ont fait les peintres ; écrivez-moi un peu quelques détails sur cela. Je vous enverrai incessamment un mémoire que je ferai distribuer aux juges de Beauregard. Je ne sais si je me flatte, mais je crois que vous en serez content; faites ma cour à madame de Bernières; je suis infiniment sensible à son amitié.

69. — A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

A Ussé, ce 5 janvier (7).

Il vient de me prendre un assez grand mal de gorge; ainsi vous n'aurez de moi, cette fois, qu'un petit mot. Si l'amitié se mesurait par la longueur des lettres, je vous écrirais des volumes; mais quand on a mal à la gorge, il n'y a pas moyen de s'épuiser en grands sentiments. Je vous dirai seulement que, selon les apparences, mes maudites affaires me vont rappeler à Paris. Le bonheur de vous y voir adoucira toutes les amertumes que j'y attends. Je vous souhaite plus de bonheur qu'à moi, plus de santé, et autant d'aversion pour la cour et pour la ville. La plus grande marque de bonté que vous puissiez me donner est de m'écrire souvent.

70. — A LA MÊME.

A Ussé, 15 janvier (8).

J'ai reçu, au château d'Ussé, votre dernière lettre qui s'était arrêtée quelque temps à la Source, chez milord Bolingbroke, d'où on me l'a envoyée. Le sincère intérêt que vous daignez prendre à ma situation me touche au point que je ne peux vous l'exprimer. Je commence à voir bien clairement que je n'ai que vous de véritable amie. Vos lettres me font infiniment regretter de n'être point avec vous; mais vous voyez vous-même combien cela m'était impossible. Il fallait absolument que j'allasse à Sully qui m'éloignait de soixante lieues de votre terre; la saison était avancée, et vous me mandiez que vous ne deviez rester que jusqu'à Noël. Vous n'êtes pas encore assez détachée de Paris, pour avoir le courage de passer l'hiver à la campagne. Si vous aviez été capable d'y rester par goût, je serais assurément venu vous tenir compagnie; mais vous croyez bien que je n'aurais pas pu accepter que vous y restassiez pour moi et vous demander de me sacrifier votre hiver.

A l'égard de l'homme en question (1), je l'ai cherché et fait chercher inutilement. J'ai pris le parti de faire continuer, à Paris, son malheureux procès; la chute prochaine de son protecteur m'y a entièrement déterminé. Voici bientôt le temps où vous reviendrez à Paris; je ne sais si vous m'y reverrez sitôt. Le goût de l'étude et de la retraite ne me laisse plus aucune envie d'y revenir. Je n'ai jamais vécu si heureux que depuis que je suis loin de tous les mauvais discours, des tracasseries et des noirceurs que j'ai essuyées. Il n'y a qu'une amie aussi solide et aussi estimable que vous, qui pût m'y rappeler.

71. — A M. THIERIOT.

Rouen.

Venez, mon cher ami, et ne nous donnez point de fausses espérances de vous voir. Vous serez à Rouen en deux jours. Monsieur votre père n'est point si mal que vous pensez. Je vous assure qu'il se portera fort bien ce printemps. N'allez pas vous imaginer que vous deviez renoncer à vos amis, parce que votre père a un boyau de moins. Venez voir les nouveaux vers que j'ai faits à Henri IV. On commencera, lundi prochain, ce que vous savez. Je suis actuellement à Rouen, où je ménage sourdement cette petite intrigue, et où d'ailleurs je passe fort bien mon temps. Il y a ici nombre de gens d'esprit et de mérite, avec qui j'ai vécu dès les premiers jours, comme si je les avais vus toute ma vie. On me fait une chère excellente; il y a de plus, un opéra dont vous serez très content : en un mot, je ne me plains à Rouen que d'y avoir trop de plaisir; cela dérange trop mes études, et je m'en retourne ce soir à la Rivière, pour partager mes soins entre une ânesse et *Marianne*. Voyez, je vous en prie, mademoiselle Lecouvreur et M. l'abbé d'Amfreville. Dites à mademoiselle Lecouvreur qu'il faut qu'elle hâte son voyage, si elle veut prendre du lait dans la saison, et n'oubliez pas de lui dire combien je suis charmé d'espérer que je pourrai passer quelque temps avec elle. Faites les mêmes agaceries pour moi à M. l'abbé d'Amfreville. Dites-lui que j'ai trouvé à Rouen un sien neveu qui me paraît aussi aimable que lui, et que c'est le plus grand éloge que je puisse lui donner. Vous allez être bien étonné de me trouver tant de coquetterie dans l'esprit; mais vous jugez bien qu'un homme qui va donner un poëme épique a besoin de se faire des amis.

72. — A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

Paris, ... mai (2).

Comme je ne veux pas perdre de temps dans le dessein que j'ai de réparer ma mauvaise fortune par les agréments d'une vie douce et tranquille, je reviendrai à la Rivière incessamment; j'y retrouverai dans votre amitié et dans celle de Thieriot des plaisirs qu'un peu plus de fortune ne m'aurait jamais donnés. Je ne sais encore aucune nouvelle qui soit bien intéressante : si vous voulez, je vous dirai qu'un nommé Charier a été pendu hier, après sa mort. M. de Saint-Aubin, maître des requêtes, à qui il avait prêté de l'argent pour des billets, l'avait fait remettre depuis peu au For-l'Évêque. Cet homme, enragé de se voir en prison si mal à propos, prit un gros manche à balai et en donna cent coups à tous ses guichetiers. Ces messieurs se défendirent avec des armes à feu et le tuèrent à coups de fusil. On l'a condamné après sa mort à être pendu par les pieds, pour avoir *fait rébellion à justice*.

J'apprends dans le moment que le maréchal de Berwick est impliqué dans l'affaire de La Jonchère (3) : tout le monde regarde déjà Le Blanc comme un homme perdu; pour moi, je doute encore des suites de son aventure : il est trop malhonnête homme pour n'avoir pas de fortes ressources.

J'ai vu aujourd'hui *Inès de Castro* (4), que bien des gens condamnent, et voient pourtant avec plaisir. Baron n'a jamais si bien joué. Son destin est de faire réussir de mauvais ouvrages. On joue *Inès* deux fois la semaine, et tout y est plein jusqu'au cintre.

Adieu. Présentez mes respects à monsieur et à madame de

(1) Alors exilé à Blois. (G. A.)
(2) Voyez, tome II, *Précis du siècle de Louis XV*, chap. Ier. (G. A.)
(3) Marc-René d'Argenson. (G. A.)
(4) *Essai sur les guerres civiles de France.* Voyez, tome III. (G. A.)
(5) Voyez, tome III, page 8. (G. A.)
(6) Dans l'*Arlequin-Persée* de Fuzelier, il y avait cinq couplets contre la souscription à la *Henriade*. (G. A.)
(7) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(8) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

(1) Toujours Beauregard. (G. A.)
(2) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(3) Trésorier de l'extraordinaire des guerres, enveloppé dans la disgrâce du ministre de la guerre Le Blanc, qu'on accusait faussement de malversations. Voltaire détestait Le Blanc, qui avait protégé Beauregard contre ses poursuites. (G. A.)
(4) Tragédie de La Motte-Houdard. (G. A.)

Lezeau, s'ils sont à la Rivière, et ayez toujours bien de la bonté pour moi. — Ce samedi soir.

73. — A LA MÊME.

Paris, juin.

Pour première nouvelle, je vous dirai que j'ai été malade, et que j'en suis d'autant plus fâché que cela retarde mes affaires, et, par conséquent, mon retour à la Rivière. M. de Richelieu part après-demain pour Forges; je ne crois pas que je puisse être de ce voyage. J'ai été à *Inès de Castro*, que tout le monde trouve mauvaise et très touchante. On la condamne et on y pleure. Paris est inondé de chansons encore plus mauvaises contre toutes les femmes de la cour, et, à la honte du siècle, on parle de ces sottises. Une chose qui m'intéresse davantage, c'est le rappel de milord Bolingbroke en Angleterre. Il sera aujourd'hui à Paris, et j'aurai la douleur de lui dire adieu, peut-être pour toujours (1).

M. le cardinal Dubois a une très mauvaise santé, et on n'espère pas qu'il vive encore longtemps. Il veut, avant sa mort, faire pendre Talhouet (2) et La Jonchère, afin de réparer par un acte de justice les fredaines de sa vie passée. M. le duc d'Orléans ne travaille presque plus, et, quoiqu'il soit encore moins fait pour les femmes que pour les affaires, il a pris une nouvelle maîtresse qui se nomme mademoiselle Ouel.

74. — A THIERIOT.

Juin (3).

Je suis infiniment flatté de la confiance que vous avez eue en moi, et je ne trouve rien de plus juste et de plus raisonnable que d'apporter à la campagne un ouvrage de moi, et de me le cacher soigneusement lorsque je l'ai voulu avoir. Envoyez toujours cette pièce, on verra ce qu'on en pourra faire.

Je vous en apporterai une autre que je fais imprimer actuellement à Paris. Je voudrais être déjà à la Rivière; mais j'ai encore ici deux ou trois petites affaires qui me retiennent.

Il y a quelques estampes (4) qui m'ont beaucoup plu, et d'autres dont je n'ai pas été si content; mais les graveurs disent que celles-là sont les plus belles, et ils m'ont assuré que les défauts que je trouvais étaient autant de beautés.

Je vous prie d'avancer toujours notre ouvrage, et d'effacer dans le neuvième chant ces deux vers :

> Siége affreux, composé de ministres cruels,
> Et toujours arrosé par le sang des mortels.

Il faudra les passer comme bien d'autres; cela n'en sera que mieux. J'ai la fièvre au moment que je vous écris. Le lait que j'ai voulu continuer, avec l'embarras des affaires et le chagrin dont je suis lutiné à Paris, m'a fait beaucoup de mal; le pis que j'y trouve, c'est que cela retarde mon retour et me fait rester malgré moi dans une ville que je déteste. M. de Richelieu partit hier pour Forges, et milord Bolingbroke pour l'Angleterre; ainsi je ne sais plus que devenir dans Paris. Mandez-moi au juste où l'on est de l'édition, et surtout ne me cachez point l'indiscrétion que vous avez eue de montrer la parodie à Madame de Bernières.

75. — AU MÊME.

Ce samedi (5).

Je viens de recevoir ce que vous savez (6). Effectivement, cela n'est pas trop bon; mais on pourrait le rendre passablement plaisant, en y travaillant un peu; j'y songerai à mes heures de loisir. A l'égard du petit imprimé dont je vous ai parlé, je vous le porterai à la Rivière. Je ne compte revenir vous voir que lorsque j'aurai attrapé quelque chose des Pâris pour vous. Je vous suis extrêmement obligé de l'argent que vous avez donné à Viret (7); s'il faut le rendre avant mon retour, vous n'avez qu'à me dire sur qui il faudra tirer une lettre de change à Paris.

Je viens de lire les nouveaux ouvrages de Rousseau; cela est au-dessous de Gacon (8).

(1) Il revint en 1736. (G. A.)
(2) Administrateur de la compagnie des Indes, accusé de prévarication. (G. A.)
(3) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(4) Pour la *Henriade*. (G. A.)
(5) Editeurs, de Cayrol et François. (G. A.)
(6) Sans doute, une parodie d'*Inès*. (G. A.)
(7) Qui imprimait secrètement la *Henriade* à Rouen. (G. A.)
(8) Mauvais poëte satirique. (G. A.)

76. — A M. DE CIDEVILLE.

Paris, juin.

Quelque bonne que pût être la traduction anglaise, elle m'aurait assurément fait moins de plaisir que votre lettre. J'ai presque achevé la première ébauche de ma *Mariamne*, et peux fort bien me passer de celle de M. Fenton; mais je ne me passerai jamais de votre amitié, dont je reçois les marques avec la plus tendre reconnaissance. Vous devriez bien quelque jour venir à la Rivière-Bourdet, apporter la *Mariamne* anglaise (1), et voir la française, dont l'auteur est assurément pour toute sa vie votre, etc.

Nous disputons tous ici à qui a le plus d'envie de vous voir et de vous embrasser.

77. — A M. THIERIOT.

Paris, juin.

Si vous avez soin de mes affaires à la campagne (2), je ne néglige point les vôtres à Paris. J'ai eu avec M. Pâris l'aîné une longue conversation à votre sujet. Je l'ai extrêmement pressé de faire quelque chose pour vous. J'ai tiré de lui des paroles positives, et je dois retourner incessamment chez lui, pour avoir une dernière réponse.

Je viens de lire les nouveaux ouvrages de Rousseau. Cela est au-dessous de Gacon. Vous seriez stupéfait si vous les lisiez. Je n'irai point voyager en Allemagne (3); on y devient trop mauvais poëte.

Ma santé et mes affaires sont délabrées à un point qui n'est pas croyable; mais j'oublierai tout cela à la Rivière-Bourdet; j'étais né pour être faune ou sylvain. Je ne suis point fait pour habiter une ville.

Les nouvelles sont dans la lettre que j'écris à madame de Bernières; ainsi je n'ai rien d'autre à vous mander, sinon que je vous aime de tout mon cœur. Quand je vous écrirais quatre pages, toute ma lettre ne voudrait dire autre chose. Adieu, monsieur l'éditeur; ayez bien soin de mon enfant que je vous ai remis entre les mains, et prenez garde qu'il soit proprement habillé. Je n'aspire qu'à venir vous retrouver; ce sera bientôt assurément.

78. — A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

Juillet.

Votre gazette ne sera pas longue cette fois-ci, car le gazetier est très malade et a la fièvre actuellement. Il n'y a de santé pour moi que dans la solitude de la Rivière. Je crois être en enfer, lorsque je suis dans la maudite ville de Paris. Mes affaires, dont vous avez la bonté de me parler, vont toujours de mal en pis, et le chagrin pourrait bien m'avoir rendu malade. Vous devez savoir que M. le duc de Richelieu est actuellement à Forges; mais je ne crois pas qu'il vienne faire beaucoup d'agaceries aux dames de Rouen. Je lui ai conseillé d'aller vous demander à coucher, en allant chez M. le duc de Brancas. La chose sera assez difficile, parce qu'il a fait le voyage en berline, avec le comte de Heim, qu'il se charge de ramener à Paris.

Je vous dirai, pour toutes nouvelles, que le poëte Roi, s'étant vanté mal à propos d'avoir obtenu une charge de gentilhomme extraordinaire, MM. les ordinaires ont été en corps supplier M. le duc d'Orléans et M. le cardinal Dubois de ne point leur donner pour confrère un homme dont il faut brûler les ouvrages et pendre la personne. M. de Morville (4) fut reçu mardi dernier à l'Académie, où il fit un discours très court. La harangue de M. Malet (5), qui le reçut, parut très longue; et de peur que vous n'en disiez autant de ma lettre, je finis, en vous assurant que je suis malade comme un chien, et d'ailleurs la plus malheureuse créature du monde, vous aimant de tout mon cœur.

79. — A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

Juillet.

Je pars dans l'instant pour Villars, où je vais me reposer

(1) La *Mariamne* d'Elysée Fenton venait de paraître cette année même. (G. A.)
(2) Il surveillait à Rouen l'édition clandestine de la *Henriade*. (G. A.)
(3) Où J.-B. Rousseau avait vécu longtemps depuis son bannissement. (G. A.)
(4) C'est le même qui, second ministre plénipotentiaire à Cambrai, avait accueilli Voltaire lors de son voyage aux Pays-Bas. Il était devenu ministre des affaires étrangères. (G. A.)
(5) Ce premier commis des finances était de l'Académie depuis 1714. (G. A.)

quelques jours de toutes les fatigues inutiles que je me suis données dans ce pays-ci.

Heureusement la seule négociation où j'aie réussi est une affaire dont vous m'aviez chargé. Vous pourrez avoir, pour 400 francs, tout au plus, et probablement pour cent écus, la petite loge que vous demandez pendant l'hiver. J'ai promis de faire un opéra pour pot-de-vin. Si je suis sifflé, il ne faudra s'en prendre qu'à vous. Je crois que M. de Bernières viendra mardi coucher avec vous; je voudrais fort être à sa place; mais je n'aurai la satisfaction de vous faire ma cour à la Rivière que dans quinze jours.

Je ne sais autre nouvelle, sinon qu'on a décerné un ajournement personnel contre les frères Belle-Ile (1). On en voulait faire autant au sieur Le Blanc (2); mais les voix ont été partagées.

Les *Fêtes grecques et romaines* de Fuzelier et de Colin Tampon (3) sont jouées à l'Opéra, et sifflées par les honnêtes gens. M. le duc d'Orléans a chanté :

J'en connais bien d'autres,
Ah! Colin, tais-toi.

Colin aurait dû répondre :

Qui sont comme moi.

Adieu, je vous assure que Villars ne m'empêchera pas de regretter la Rivière.

80. — A M. THIERIOT.

Ce samedi, août.

Je reçois votre billet samedi matin, dans le temps que je vais partir pour Villars. J'envoie chercher Dubreuil (4) dans le moment, à qui je donne 450 livres pour vous faire tenir une lettre de change de cette somme sur Larue, banquier à Rouen : 6 louis seront pour le prêteur, et 4 pour Viret, qui, j'espère, continuera la besogne.

J'ai reçu la parodie; mais M. votre frère, que j'ai rencontré, étant instruit par vous de l'existence de cet ouvrage, et en ayant parlé à d'autres, cela m'engage à le supprimer, et vous apprendra à tous deux à être enfin un peu plus discrets.

Hier vendredi, je parlai de vous longtemps à Pâris l'aîné; n'en pensez point tant de mal. Il a fait un petit nota sur une feuille de papier, qui signifie de fort bonnes choses pour vous, à ce qu'il prétend. J'en serai instruit sans faute à mon retour de Villars, et je viendrai à la Rivière vous en apporter la nouvelle. Adieu. Songez, je vous en prie, à rayer les deux vers :

Siége affreux, composé de ministres cruels,
Et toujours arrosé par le sang des mortels.

Et mettez :

Cette inquisition que l'univers abhorre,
Etc.

Je vous écris très laconiquement, mais je vous aime de tout mon cœur.

Ecrivez-moi toujours à l'hôtel Richelieu, et accusez la réception de la lettre de change.

81. — A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

Ce samedi.

Vous croyez bien que ce n'est pas mon plaisir qui me retient à Paris; mes malheureuses affaires sont cause que je ne pourrai retourner chez vous de plus de quinze jours. Je vous assure que ce retardement est le plus grand de mes chagrins. Je n'irai point à Forges, et probablement M. de Richelieu ne pourra pas passer chez vous. Pour moi, dès que je serai une fois à la Rivière, je réponds que je n'en sortirai plus. Vous devez savoir les nouvelles. Je ne crois pas que vous vous attendissiez à voir M. Le Blanc remplacé par M. de Breteuil (5). Tout Paris trouve ce choix assez ridicule, et on nomme déjà milord Colifichet (6) pour premier ministre.

Cependant les gens qui connaissent M. de Breteuil disent qu'il est très capable d'affaires, et qu'il a beaucoup d'esprit. Il est vrai qu'il a plus la figure d'un petit-maître que d'un secrétaire d'Etat. Vous devez savoir que jeudi dernier M. de la Vrillière vint demander M. Le Blanc chez M. l'archevêque de Vienne, où il dînait; M. Le Blanc quitta le dîner, et dit à M. de la Vrillière : Monsieur, venez-vous m'arrêter? M. de la Vrillière lui dit que non, mais qu'il venait lui signifier un ordre de lui remettre tous les papiers qui concernent la guerre, et d'aller se retirer à Doux, terre de M. de Trenel, à quatorze lieues de Paris. M. Le Blanc ne partit pour son exil qu'à deux heures après minuit. Paris est toujours inondé des chansons dont je vous ai parlé, et que je n'ai pu vous envoyer; je vous les apporterai à mon retour. Présentez mes respects, je vous prie, à madame de Lezeau; je me flatte de la retrouver à votre campagne, quand je serai assez heureux pour y venir chercher la tranquillité, qu'assurément je n'ai pas dans ce pays-ci. La plume me tombe des mains; je suis si malade que je ne peux pas écrire davantage.

82. — A THIERIOT (1).

J'arrive de Villars avec un grand mal de gorge. J'y ai reçu une lettre de vous, par laquelle vous me paraissez plus innocent et plus mon ami que jamais : cela augmente l'envie que j'ai de vous revoir et de retourner dans la belle solitude où vous êtes : je n'attends que le jour de mon départ. Je n'écris point à madame de Bernières, parce que je veux auparavant avoir entièrement achevé l'affaire dont elle m'a chargé auprès de Francine (2). Je n'oublie assurément pas les vôtres, et vous me verrez arriver bien honteux et bien mortifié si je ne vous apporte quelque bonne nouvelle.

Adieu. Ecrivez-moi toujours un petit mot, et présentez mes respects à madame de Lezeau et au maître de la maison. Demandez à madame de Bernières si elle n'a point quelque ordre à me donner avant mon départ.

83. — A M. THIERIOT.

Paris...

Je viens d'écrire une grande lettre à madame de Bernières, et vous n'en aurez qu'une petite parce que le souper vient de sonner. Les nouvelles sont dans la lettre à madame de Bernières; ainsi je n'ai rien à vous mander, sinon que je vous aime de tout mon cœur; quand je vous écrirais quatre pages, toute ma lettre ne voudrait dire autre chose. Adieu, monsieur l'éditeur; ayez bien soin de mon enfant que je vous ai remis entre les mains, et prenez garde qu'il soit proprement habillé (3). Je n'aspire qu'à venir vous retrouver; ce sera bientôt assurément.

84. — A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

Août.

Comme je vous ai mandé la maladie du cardinal (4), il est juste que je vous mande sa mort. Il a rendu son âme à Dieu ce mardi sur les quatre heures. M. le duc de Richelieu vient de partir pour Richelieu. Je voudrais bien en avoir fait autant pour la Rivière-Bourdet.

Ce mardi à minuit.

P. S. Vous voulez donner le mari de mademoiselle Dufresne pour sous-secrétaire à notre ami (5). Pour cela, il faudrait avoir la bonté de m'envoyer de son écriture : si elle n'est pas très belle, il ne faut pas qu'il y pense; car en tout il nous faut du plus beau et du meilleur. Les appointements ne seront pas pourtant considérables; cela ne passera pas quatre cents francs. Il faudra même que je m'en mêle pour les faire monter jusque-là. C'est à lui à prendre incessamment son parti; il aura la préférence, parce qu'il est présenté de votre main.

85. — A M. DE MONCRIF.

A la Rivière, ce 11 (ou 12) septembre (6).

Il n'y avait qu'une lettre aussi aimable que la vôtre et les assurances touchantes que vous me donnez de votre amitié qui pussent adoucir la douleur où je suis de la mort de notre pauvre ami (7). Je le regretterai toute ma vie; et toute ma vie, je serai charmé de retrouver dans la sensibilité de votre cœur et dans les agréments de votre esprit la consolation dont j'ai besoin.

Je vous demande en grâce, mon cher Moncrif, de nous

(1) Le comte et le chevalier de Belle-Ile. (G. A.)
(2) Le ministre de la guerre. (G. A.)
(3) Colin de Blamont, compositeur. Voyez, aux POÉSIES MÊLÉES, un couplet contre lui. (G. A.)
(4) Germain Dubreuil, ancien commis du père de Voltaire. (G. A.)
(5) Neveu du père de madame du Châtelet. (G. A.)
(6) Maurepas, nommé secrétaire d'Etat dès l'âge de quatorze ans. (G. A.)

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) Directeur de l'Opéra. (G. A.)
(3) C'est-à-dire que la *Henriade* soit bien brochée. (G. A.)
(4) Dubois, mort le 10 août. (G. A.)
(5) Richel[ieu] sans doute. (G. A.)
(6) Editeurs, de Cayrol et François. (G. A.)
(7) De Génonville, mort de la petite-vérole, le 9 septembre. (G. A.)

donner quelquefois de vos nouvelles et de nous en mander un peu de la république des lettres. Madame de Bernières et Thieriot vous font mille compliments. Je crois que vous n'avez pas besoin que je vous fasse de nouvelles protestations d'estime et d'amitié. Regardez-moi toujours comme l'homme du monde qui vous est le plus tendrement attaché. Dites, je vous en prie, à M. d'Argenson (1), que je suis bien ennuyé de le voir lieutenant de police. J'ai pourtant besoin de lui; car il faudra qu'il mette bientôt son nom au bas de *Mariamne*. J'ai encore plus besoin de son approbation que de sa signature.

Je travaille ici jour et nuit à mériter la vôtre. Si vous savez ce qui se passe dans la république comique, vous me ferez grand plaisir de me le mander; car j'ai extrêmement envie de prendre de justes mesures pour que *Mariamne* soit jouée cet hiver. On dit qu'*Inès* est furieusement enlaidie sur le papier. La joue-t-on encore? la rejouera-t-on cet hiver? Crébillon n'a-t-il point quelque échafaud à faire représenter pour la Saint-Martin? Instruisez-moi de tout cela et aimez-moi comme je vous aime. Adieu.

86. — AU MÊME.

A la Rivière, ce 23 septembre (2).

Je viens d'écrire à M. d'Argenson sur ses sceaux (3). Je vous suis infiniment obligé de l'attention que vous avez eue de me mander une nouvelle aussi intéressante pour moi. Vous me donnez tous les jours des preuves de votre amitié qui augmentent ma reconnaissance, mais qui ne peuvent pas augmenter mon goût pour vous. J'ai envoyé *Mariamne* à mademoiselle Lecouvreur. Elle m'a dit que vous souhaitiez être à la lecture au foyer de la Comédie. Je vous remercie de tout mon cœur de ce que vous voulez bien l'entendre. Ce n'est qu'une ébauche imparfaite; les vers ne sont point faits, et cela ne vous fera pas grand plaisir; mais vous m'en ferez beaucoup de me dire votre avis et de me mander l'effet que vous croyez qu'elle fera, lorsqu'elle sera travaillée. Je vous supplie de m'envoyer la critique d'*Inès*, dont vous me parlez. Adieu, mon cher ami; je vous aime de tout mon cœur.

87. A MADAME DE BERNIÈRES (4).

Je partis de chez vous vendredi, j'arrivai à Maisons samedi matin, je viens d'en partir aujourd'hui lundi à quatre heures du matin, j'ai lu à dix heures *Mariamne* à nosseigneurs les comédiens du roi, qui en ont été assez édifiés. Je pars pour Villars après cette lecture, et je n'ai que le temps de vous assurer qu'il n'est pas possible d'aimer sa maîtresse autant que je vous aime. Au retour de Villars, je reviens chez vous pour n'en partir qu'avec vous.

Respect et tendresse à madame votre sœur, à M. de Lezeau, à M. de Brezolle, etc.

88. — A M. THIERIOT.

Ce lundi, ... (5).

Je pars de Villars dans le moment. J'avais fait mon accommodement avec M. de Richelieu, à condition que j'irais le trouver à Sully; mais je donne la préférence à la Rivière. Je vais coucher ce soir à Maisons. Je compte trouver une lettre de vous à l'hôtel Richelieu. J'en ai déjà reçu une à Villars, où vous me mandez de bonnes nouvelles de Henri; mais vous ne me parlez point des trois cartons: songez, je vous prie, qu'ils sont tous trois d'une très grande conséquence. Mandez moi à Maisons (6), par Saint-Germain, comment on s'y est pris. Il pleut des critiques d'*Inès*, où il est parlé de moi, tantôt en bien, tantôt en mal, et toujours assez mal à propos. Je crois que tous les poëtes du monde se sont donné le mot de faire chacun une *Mariamne*. Vous trouverez la mienne bien changée à mon retour. Je me suis déterminé à ôter absolument à mon héroïne une passion qui, tout excusable qu'elle était, ne servait qu'à justifier sa condamnation, et par conséquent à diminuer la compassion qu'on doit avoir pour elle. La vertu de Mariamne sera désormais sans tâche; mandez-moi si vous l'aimez mieux dans ce goût-là. Adieu.

(1) C'est le comte d'Argenson, deuxième fils de Marc-René d'Argenson. Il avait été un des camarades de Voltaire au collège de Clermont. (G. A.)
(2) Editeurs, de Cayrol et François. (G. A.)
(3) Le 20 septembre, le comte d'Argenson avait été nommé chancelier du duc d'Orléans. (G. A.)
(4) Editeurs, de Cayrol et François. (G. A.)
(5) Editeurs, de Cayrol et François. (G. A.)
(6) C'est le château dit aujourd'hui Maisons-Laffitte. (G. A.)

89. — A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES (1)

A Maisons, ce 20 octobre.

Je partais pour vous aller retrouver, mais Beauregard, qui est dans la prison du grand Châtelet, m'empêche de m'éloigner de Paris. Je fais recommencer son procès criminel, et j'espère qu'il ne sortira pas sitôt de prison. Il a des lettres de rappel qui pourront bien lui devenir inutiles, attendu que je ferai tous mes efforts pour le faire condamner à une peine plus conforme à son crime et aux lois qu'un simple bannissement.

Viret doit avoir obtenu ce qu'il désirait; madame la maréchale de Villars l'a bien servi (2). Il avait besoin d'une protection aussi forte; car on était depuis longtemps indisposé contre lui. M. Thieriot devrait bien continuer à faire travailler chez Martel (3) à ce qu'il avait dit; et si la maison Martel n'était pas sûre, ne pourrait-on pas en trouver une autre, en payant?

Je n'ai pas le temps d'écrire à M. Thieriot; car Beauregard m'emporte tout mon temps.

J'ai vu à Maisons M. de Bernières, qui va faire une grande fortune; son projet est le seul projet d'affaire sensé dont il m'ait parlé depuis longtemps. Je souhaite autant que vous qu'il réussisse. Il croit que vous ne saviez rien des papiers qui sont chez Martel, et je ne l'ai pas détrompé.

Il n'y a pas à Paris grandes nouvelles. Quand j'aurai mis en règle l'affaire de Beauregard, je reviendrai bien vite chez vous avec *Mariamne*, qui souffre de tous ces contre-temps autant que je souffre de ne vous point voir.

90. — A LA MÊME.

A Maisons, 30 octobre (4).

C'est une chose misérable que le peu d'exactitude de la poste de Saint-Germain; on est huit jours à recevoir une lettre de Normandie. Ecrivez-moi, je vous en prie, à Paris, sous l'enveloppe de M. de Maisons. Je n'ai point de nouvelles de M. de Bernières; c'est à vous que j'en demande: mandez-moi s'il retourne à la Rivière, et comment va son affaire du tabac, dont vous ne me dites mot. Je voudrais bien que l'espérance des richesses que vous allez posséder ne vous empêchât pas de rester à votre campagne jusqu'à la fin de décembre. Si vous êtes capable de prendre cette sage résolution, je partirai dès que j'aurai reçu votre réponse, et ramènerai *Mariamne* et la charrette de M. Domachonville, qu'il appelle sa chaise de poste. Mandez-moi donc bien sérieusement votre résolution, afin que vous décidiez de ma destinée. Il n'y a château dans le monde à qui je donnasse la préférence sur le vôtre, et il est juste d'ailleurs que *Mariamne* aille respirer son air natal. Je vous ai mandé la mort de madame d'Aumont (5); monsieur son fils à la petite-vérole d'hier: madame de Seignelai l'a aussi. Paris est ravagé par cette maladie; c'est encore une raison pour nous tenir à la campagne un peu avant dans l'hiver.

J'apporterai à M. Thieriot le petit livre qu'il m'a demandé. Je lui serai infiniment obligé s'il veut bien continuer ses soins pour notre bon roi *Henri*. Ecrivez-moi aussi comment va l'affaire de V... Beauregard est toujours au Châtelet; j'ai envie de le laisser là un peu de temps.

Ecrivez-moi vite, car je pars dès que j'aurai lu votre lettre. Adieu; je vous aime tendrement et fort indépendamment de toutes les obligations que je vous ai.

91. — A M. LE BARON DE BRETEUIL (6).

Décembre.

Je vais vous obéir, monsieur, en vous rendant un compte fidèle de la petite-vérole dont je sors, de la manière étonnante dont j'ai été traité, et enfin de l'accident de Maisons, qui m'empêchera longtemps de regarder mon retour à la vie comme un bonheur.

Monsieur le président de Maisons et moi, nous fûmes indisposés le 4 novembre dernier: mais heureusement tout le danger tomba sur moi. Nous nous fîmes saigner le même jour; il s'en porta bien, et j'eus la petite-vérole. Cette mala-

(1) Editeurs, de Cayrol et François. (G. A.)
(2) On devait fermer les yeux sur l'édition de la *Henriade*, imprimée à Rouen. (G. A.)
(3) C'était le brocheur. (G. A.)
(4) Editeurs, de Cayrol et François. (G. A.)
(5) En quelques semaines, moururent le duc et la duchesse d'Aumont, leur fils et leur belle-fille. (G. A.)
(6) Breteuil-Preuilli, père de madame du Châtelet. Cette lettre parut dans le *Mercure* de décembre 1723. (G. A.)

die parut après deux jours de fièvre, et s'annonça par une légère éruption. Je me fis saigner une seconde fois de mon autorité, malgré le préjugé vulgaire. M. de Maisons eut la bonté de m'envoyer le lendemain M. de Gervasi, médecin de M. le cardinal de Rohan, qui ne vint qu'avec répugnance. Il craignait de s'engager inutilement à traiter, dans un corps délicat et faible, une petite-vérole déjà parvenue au second jour de l'éruption, et dont les suites n'avaient été prévenues que par deux saignées trop légères, sans aucun purgatif.

vint cependant, et me trouva avec une fièvre maligne. Il eut d'abord une fort mauvaise opinion de ma maladie : les domestiques qui étaient auprès de moi s'en aperçurent, et ne me la laissèrent pas ignorer. On m'annonça, dans le même temps, que le curé de Maisons, qui s'intéressait à ma santé, et qui ne craignait point la petite-vérole, demandait s'il pouvait me voir sans m'incommoder : je le fis entrer aussitôt, je me confessai, et je fis mon testament, qui, comme vous croyez bien, ne fut pas long. Après cela j'attendis la mort avec assez de tranquillité, non toutefois sans regretter de n'avoir pas mis la dernière main à mon poëme et à *Mariamne*, ni sans être un peu fâché de quitter mes amis de si bonne heure. Cependant M. de Gervasi ne m'abandonnait pas d'un moment; il étudiait en moi, avec attention, tous les mouvements de la nature; il ne me donnait rien à prendre sans m'en dire la raison; il me laissait entrevoir le danger, et il me montrait clairement le remède; ses raisonnements portaient la conviction et la confiance dans mon esprit : méthode bien nécessaire à un médecin auprès de son malade, puisque l'espérance de guérir est déjà la moitié de la guérison. Il fut obligé de me faire prendre huit fois l'émétique, et, au lieu des cordiaux qu'on donne ordinairement dans cette maladie, il me fit boire deux cents pintes de limonade. Cette conduite, qui vous semblera extraordinaire, était la seule qui pouvait me sauver la vie; toute autre route me conduisait à une mort infaillible, et je suis persuadé que la plupart de ceux qui sont morts de cette redoutable maladie vivraient encore s'ils avaient été traités comme moi.

Le préjugé populaire abhorre dans la petite-vérole la saignée et les médecines; on ne veut que des cordiaux, on donne du vin au malade; on lui fait même manger de petites soupes; et l'erreur triomphe de ce que plusieurs personnes guérissent avec ce régime. On ne songe pas que les seules petites-véroles que l'on traite ainsi avec succès sont celles qu'aucun accident funeste n'accompagne, et qui ne sont nullement dangereuses.

La petite-vérole, par elle-même, dépouillée de toute circonstance étrangère, n'est qu'une dépuration du sang favorable à la nature, et qui, en nettoyant le corps de ce qu'il a d'impur, lui prépare une santé vigoureuse. Qu'une telle petite-vérole soit traitée ou non avec des cordiaux, qu'on purge ou qu'on ne purge point, on en guérit sûrement.

Les plus grandes plaies, quand aucune partie essentielle n'est offensée, se referment aisément, soit qu'on les suce, soit qu'on les fomente avec du vin et de l'huile, soit qu'on se serve de l'eau de Rabel (1), soit qu'on y applique des emplâtres ordinaires, soit enfin qu'on n'y mette rien du tout : mais lorsque les ressorts de la vie sont attaqués, alors le secours de toutes ces petites recettes devient inutile, et tout l'art des plus habiles chirurgiens suffit à peine : il en est de même de la petite-vérole.

Lorsqu'elle est accompagnée d'une fièvre maligne, lorsque le volume du sang augmenté dans les vaisseaux est sur le point de les rompre, que le dépôt est prêt à se former dans le cerveau, et que le corps est rempli de bile et de matières étrangères, dont la fermentation excite dans la machine des ravages mortels, alors la seule raison doit apprendre que la saignée est indispensable; elle épurera le sang, elle détendra les vaisseaux, rendra le jeu des ressorts plus souple et plus facile, débarrassera les glandes de la peau, et favorisera l'éruption; ensuite les médecines, par de grandes évacuations, emporteront la source du mal, et, entraînant avec elles une partie du levain de la petite-vérole, laisseront au reste la liberté d'un développement plus complet, et empêcheront la petite-vérole d'être confluente; enfin on voit que le sirop de limon, dans une tisane rafraîchissante, adoucit l'acrimonie du sang, en apaise l'ardeur, coule avec lui par les glandes miliaires jusque dans les boutons, s'oppose à la corrosion du levain, et prévient même l'impression que d'ordinaire les pustules font sur le visage.

Il y a un seul cas où les cordiaux, même les plus puissants, sont indispensablement nécessaires; c'est lorsqu'un sang paresseux, ralenti encore par le levain qui embarrasse toutes les fibres, n'a pas la force de pousser au dehors le poison dont il est chargé. Alors la poudre de la comtesse de Kent, le baume de Vanseger, le remède de M. Aignan (1), etc., brisant les parties de ce sang presque figé, le font couler plus rapidement, en séparant la matière étrangère, et ouvrent les passages de la transpiration au venin qui cherche à s'échapper.

Mais, dans l'état où je suis, ces cordiaux m'eussent été mortels; cela fait voir démonstrativement que tous ces charlatans, dont Paris abonde, et qui donnent le même remède (je ne dis pas pour toutes les maladies, mais toujours pour la même), sont des empoisonneurs qu'il faudrait punir.

J'entends faire toujours un raisonnement bien faux et bien funeste. Cet homme, dit-on, a guéri par une telle voie; j'ai la même maladie que lui, donc il faut que je prenne le même remède. Combien de gens sont morts pour avoir raisonné ainsi! On ne veut pas voir que les maux qui nous affligent sont aussi différents que les traits de nos visages; et, comme dit le grand Corneille, car vous me permettrez de citer les poëtes :

> Quelquefois l'un se brise où l'autre s'est sauvé,
> Et par où l'un périt un autre est conservé. (*Cinna*, II.)

Mais c'est trop faire le médecin : je ressemble aux gens qui, ayant gagné un procès considérable par le secours d'un habile avocat, conservent encore pour quelque temps le langage du barreau.

Cependant, monsieur, ce qui me consolait le plus dans ma maladie, c'était l'intérêt que vous y preniez, c'était l'attention de mes amis, et les bontés inexprimables dont madame (2) et M. de Maisons m'honoraient. Je jouissais d'ailleurs de la douceur d'avoir auprès de moi un ami, je veux dire un homme qu'il faut compter parmi le très petit nombre d'hommes vertueux qui seuls connaissent l'amitié dont le reste du monde ne connaît que le nom; c'est M. Thieriot, qui, sur le bruit de ma maladie, était venu en poste de quarante lieues (3) pour me garder, et qui, depuis, ne m'a pas quitté un moment. J'étais le 15 absolument hors de danger, et je faisais des vers le 16, malgré la faiblesse extrême qui me dure encore, causée par le mal et par les remèdes.

J'attendais avec impatience le moment où je pourrais me dérober aux soins qu'on avait de moi à Maisons, et finir l'embarras que j'y causais. Plus on avait pour moi de bontés, plus je me hâtais de n'en pas abuser plus longtemps. Enfin je fus en état d'être transporté à Paris, le 1er décembre. Voici, monsieur, un moment bien funeste. A peine suis-je à deux cents pas du château, qu'une partie du plancher de la chambre où j'avais été tombe toute enflammée. Les chambres voisines, les appartements qui étaient au dessous, les meubles précieux dont ils étaient ornés, tout fut consumé par le feu. La perte monte à près de cent mille livres; et, sans le secours des pompes qu'on envoya chercher à Paris, un des plus beaux édifices du royaume allait être entièrement détruit. On me cacha cette étrange nouvelle à mon arrivée : je la sus à mon réveil : vous n'imaginerez point quel fut mon désespoir; vous savez les soins généreux que M. de Maisons avait pris de moi; j'avais été traité chez lui comme son frère, et le prix de tant de bontés était l'incendie de son château. Je ne pouvais concevoir comment le feu avait pu prendre si brusquement dans ma chambre, où je n'avais laissé qu'un tison presque éteint. J'appris que la cause de cet embrasement était une poutre qui passait précisément sous la cheminée. C'est un défaut dont on s'est corrigé dans la structure des bâtiments d'aujourd'hui; et même les fréquents embrasements qui en arrivaient ont obligé d'avoir recours aux lois pour défendre cette façon dangereuse de bâtir. La poutre dont je parle s'était embrasée peu à peu par la chaleur de l'âtre, qui portait immédiatement sur elle; et, par une destinée singulière, dont assurément je n'ai pas goûté le bonheur, le feu, qui couvait depuis deux jours, n'éclata qu'un moment après mon départ.

Je n'étais point la cause de cet accident, mais j'en étais l'occasion malheureuse; j'en eus la même douleur que si j'en avais été coupable : la fièvre me reprit aussitôt, et je vous assure que, dans ce moment, je sus mauvais gré à M. de Gervasi de m'avoir conservé la vie.

Madame et M. de Maisons reçurent la nouvelle plus tran-

(1) *Aqua rabelliana*, ainsi appelée du nom d'un empirique nommé Rabel, qui mit ce médicament en vogue. (*Clogenson.*)

(1) Capucin et médecin, dit le P. Tranquille. Le baume Tranquille est de son invention, mais c'est d'un autre remède que Voltaire parle ici. (G. A.)

(2) Sœur de madame de Villars et mère du jeune président de Maisons. (G. A.)

(3) De Rouen. (G. A.)

quillement que moi; leur générosité fut aussi grande que leur perte et que ma douleur. M. de Maisons mit le comble à ses bontés, en me prévenant lui-même par des lettres qui font bien voir qu'il excelle par le cœur comme par l'esprit; il s'occupait du soin de me consoler, et il semblait que ce fût moi dont il eût brûlé le château; mais sa générosité ne sert qu'à me faire sentir encore plus vivement la perte que je lui ai causée, et je conserverai toute ma vie ma douleur aussi bien que mon admiration pour lui.

Je suis, etc.

92. — A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

Décembre (1).

Je me porte un peu mieux depuis quelques jours, et je n'en attends votre retour qu'avec plus d'impatience. Ce qui me fait croire que j'aurai de la santé, c'est que je passe les journées entières à travailler, sans m'en sentir incommodé. J'ai bien peur que mademoiselle Lecouvreur ne puisse jouer Mariamne : elle a une perte de sang qui affaiblit furieusement sa misérable machine. Je vous remercie bien de toutes les attentions que vous avez pour le petit bâtard (2). Les deux mille habits (3) qu'on veut lui faire encore sont très inutiles; je n'en veux point du tout; mais j'ai un très grand désir de le voir arriver vêtu de toile cirée. Je vous demande plusieurs grâces :

1° Que vous vous souveniez de donner.... (4), à un homme, sur la lettre que je vous ai envoyée pour Bologne (5), et que vous en accusiez réception par votre première lettre;

2° Que vous m'informiez sûrement du jour du départ, et de l'arrivée à Bologne;

3° Que vous demandiez ou fassiez demander à Viret un mémoire de ce qu'il a reçu de moi, article par article, et que vous ayez la bonté de me l'envoyer;

4° Que vous disiez à Martel que je ne veux que deux mille habits, lesquels à un sol et demi pièce, prix fait, font cent cinquante livres. Si on en a fait davantage, on payera le surplus; mais qu'on s'arrête et qu'on emballe.

Voilà à peu près toutes vos instructions; la plus importante est que vous reveniez incessamment : tous nos amis vous souhaitent et vous aiment aussi tendrement que je vous aime. Adieu, écrivez-moi et revenez, au nom de Dieu, revenez, je vous en conjure.

93. — A LA MÊME.

20 décembre.

Je reçus votre dernière lettre hier 19, et je me hâte de vous répondre, ne trouvant point de plus grand plaisir que de vous parler des obligations que je vous ai. Vous, qui n'avez point d'enfants, vous ne savez pas ce que c'est que la tendresse paternelle, et vous n'imaginez point quel effet font sur moi les bontés que vous avez pour mon petit Henri. Cependant l'amour que j'ai pour lui ne m'aveugle pas au point de prétendre qu'il vienne à Paris dans un char traîné par six chevaux; un ou deux bidets, avec des bâts et des paniers, suffisent pour mon fils : mais apparemment que votre fourgon vous apporte des meubles, et que Henri sera confondu dans votre équipage. En ce cas, je consens qu'il profite de cette voiture; mais je ne veux point du tout qu'on fasse ces frais uniquement pour ce marmouset. Je vous recommande instamment de le faire partir avec plus de modestie et moins de dépense; Martel est surtout inutile pour conduire ce petit garçon. Je vous ai déjà mandé que vous eussiez la bonté d'empêcher qu'on ne lui fît ses deux mille habits; ainsi il sera prêt à partir avec vous, et il pourra vous suivre dans votre marche avec deux chevaux de bât, qui marcheront derrière votre carrosse, et qui vous quitteront à Boulogne, où il faudra que mon bâtard s'arrête.

Le jour de votre départ s'avance, et je crois que vous ne le reculerez pas. Je n'aurai jamais en ma vie de si bonnes étrennes que celles que me prépare votre arrivée pour le jour de l'an.

94. — A M. DE CIDEVILLE.

28 décembre.

Déjà de la Parque ennemie
J'avais bravé les rudes coups;
Mais je sens aujourd'hui tout le prix de la vie,
Par l'espoir de vivre avec vous.

(1) Editeurs, de Cayrol et François. (G. A.)
(2) La *Henriade*. (G. A.)
(3) C'est-à-dire les couvertures. (G. A.)
(4) Des exemplaires. (*A. François.*)
(5) Boulogne, près Saint-Cloud. (G. A.)

Les vers que vous dicta l'amitié tendre et pure,
Embellis par l'esprit, ornés par la nature,
Ont rallumé dans moi des feux déjà glacés.

Mon génie excité m'invite à vous répondre :
Mais dans un tel combat que je me sens confondre!
En louant mes talents, que vous les surpassez!
Je ressens du dépit les atteintes secrètes.
Vos éloges touchants, vos vers coulants et doux,
S'ils ne me rendaient pas le plus vain des poëtes,
M'auraient rendu le plus jaloux.

Voilà tout ce que la fièvre et les suites misérables de la petite-vérole peuvent me permettre. Le triste état où je suis encore m'empêche de vous écrire plus au long; mais comptez, mon cher monsieur, que rien ne peut m'empêcher d'être sensible, toute ma vie, à votre amitié, et que je la mérite par ma tendresse et mon estime respectueuse pour vous.

95. — A M. THIERIOT.

1724 (1).

Mon cher Thieriot, envoyez-moi mes lettres dans une enveloppe à Villars; je reviendrai bientôt vous retrouver. Je crois que *Mariamne* sera, avec un peu de soin, digne de l'amitié que vous avez pour l'auteur. Je ne souffrirai pas qu'elle soit jouée sans que vous ayez les grandes entrées dans mon Louvre; ce sera une nouvelle facilité de me trouver souvent avec vous, et cette raison est aussi forte pour moi que la petite utilité que vous y pouvez trouver.

Renvoyez les journaux, songez à Henri et aimez François.

96. — A M. CAMBIAGUE, A LONDRES (2).

Les bontés dont vous m'honorez, monsieur, sont plus d'une fois parvenues jusqu'à moi. Souffrez que je saisisse l'occasion de vous en marquer ma très humble reconnaissance. Ce sera peut-être diminuer la bonne opinion que vous avez de moi que de vous présenter ma *Mariamne*. Ne regardez point l'hommage, mais le zèle avec lequel je vous l'offre, et que l'envie de vous plaire me tienne lieu de quelque mérite auprès de vous. Je voudrais avoir incessamment l'honneur de vous envoyer un ouvrage plus important, dont la faible esquisse qui en a paru dans le monde a déjà trouvé grâce devant vous. C'est le poëme de *Henri-le-Grand*. Vous le trouverez, monsieur, bien différent de cet échantillon qui en a couru malgré moi. Le poëme est en dix chants, et il y a plus de mille vers différents de ceux que vous avez vus.

J'ai fait graver des estampes qui sont autant de chefs-d'œuvre de nos meilleurs maîtres, et qui doivent embellir l'édition que je prépare; mais je suis encore fort incertain sur le lieu où je la ferai paraître. La seule chose dont je suis sûr, c'est que ce ne sera pas en France. J'ai trop recommandé dans mon poëme l'esprit de paix et de tolérance en matière de religion, j'ai trop dit de vérités à la cour de Rome, j'ai répandu trop peu de fiel contre les réformés, pour espérer qu'on me permette d'imprimer dans ma patrie ce poëme composé à la louange du plus grand roi que ma patrie ait jamais eu.

C'est une chose bien étrange que mon ouvrage, qui dans le fond est un éloge de la religion catholique, ne puisse être imprimé dans les Etats du roi très chrétien, du petit-fils d'Henri IV, et que ceux que nous appelons ici *hérétiques* en souffrent l'impression chez eux. J'ai dit du mal d'eux, et ils me le pardonnent; mais les catholiques ne me pardonnent pas de n'en avoir point assez dit. Je ne sais si mon édition se fera à Londres, à Amsterdam ou à Genève. Mon admiration pour la sagesse du gouvernement de cette dernière ville, et surtout pour la manière dont la réforme y fut établie, me font pencher de ce côté. Ce sera dans ce pays que je ferai imprimer un poëme fait pour un héros qui quitta Genève (3) malgré lui et qui l'aima toujours. Que je serais charmé, monsieur, de pouvoir y passer quelque temps auprès de vous et d'y profiter de votre conversation!

Je suis avec respect, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur. A. DE VOLTAIRE.

(1) Editeurs, de Cayrol et François. (G. A.)
(2) On doit cette lettre à un savant distingué, M. Gaullieur, professeur de philosophie à Genève. « Isaac Cambiagne, dit-il, qui a joué un rôle politique assez important dans la république genevoise, qui fut appelé à la représenter en France et ailleurs dans des occasions difficiles, était connu aussi par son opulence et par son goût très vif pour les arts et les lettres. Il est mort en 1728. »
(3) C'est-à-dire le calvinisme. (G. A.)

97. — A M. DE MAIRAN.

.... ce mercredi (1).

Vous aviez très bien deviné, monsieur; M. le duc de Richelieu voulait un dessinateur plutôt qu'un géomètre; la place est au-dessous du mérite de M. de Montcarville. Il n'y a que moi qui ai gagné à tout cela, puisque cela m'a valu l'honneur de vous connaître. Le premier usage que je ferai de ma santé sera assurément d'aller vous assurer chez vous de toute l'estime et de toute l'amitié que vous méritez. Vous vous apercevrez par l'assiduité que je porterai à cultiver votre commerce, combien j'aime la vérité, la raison, et l'esprit.

Comptez, je vous en supplie, sur les sentiments avec lesquels je suis votre très humble et très obéissant serviteur.

98. — AU MÊME (2).

J'avais, monsieur, une extrême envie de vous connaître, et elle a bien augmenté depuis que j'ai eu l'honneur de vous voir : je n'ai jamais vu personne dont l'esprit et la raison soient si aimables. Les maux continuels que je souffre me sont d'autant plus sensibles qu'ils m'empêchent d'aller chez vous, et de cultiver par mes assiduités un commerce si utile et si agréable. Je n'ose assurément pas exiger que vous veniez perdre votre temps chez moi; mais je suis bien à plaindre de ne pouvoir mettre à profit le mien chez vous.

Je viens de rendre compte à M. le duc de Richelieu du soin que vous avez bien voulu prendre de lui chercher un gouverneur pour ses pages. J'ai vu le jeune homme que vous m'avez envoyé; il m'a paru avoir de l'esprit; je lui ai trouvé une figure assez belle, et en tout sens il me paraît qu'il convient fort à des pages. M. de Richelieu vous a bien de l'obligation; mais il m'en aurait davantage, si je pouvais lui procurer la connaissance d'un homme comme vous. Si M. Benet est toujours dans le même sentiment, ayez la bonté, monsieur, de lui faire dire qu'il vienne incessamment chez moi, afin que je lui fasse prendre possession. J'ai stipulé qu'il aurait la table des gentilshommes, qu'on l'habillerait magnifiquement, et qu'il aurait deux cents écus d'appointements. Si cela ne suffit pas, je les ferai augmenter. On ne peut trop payer un homme présenté de votre main. Je suis, monsieur, avec l'estime que je vous dois, votre très humble et très obéissant serviteur.

99. — A M. THIERIOT.

A Forges, ce 2 juillet (3).

Les eaux de Forges enivrent. Je viens d'écrire une lettre à madame de Bernières, et il ne me reste que la force de vous dire que je vous verrai vendredi avec le plus grand plaisir du monde, et que je vous parlerai très au long de toutes les choses dont je ne peux vous rendre compte à présent. La tête me tourne, mon cher ami, et je ne me reconnais qu'à la tendre amitié que j'ai pour vous, que toutes les eaux du monde ne peuvent altérer.

100. — A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

Forges (4), juillet.

Je reçois dans ce moment votre lettre avec celle de M. le duc de Richelieu. J'ai écrit sur-le-champ à M. de Maisons et à M. Berthier (5), quoique je ne pense pas que, quand M. de Lezeau a un procès, il puisse avoir besoin de recommandation. Je crois que les eaux me feront grand bien, puisqu'elles ne me font pas de mal. Madame de Béthune arriva hier à Forges. On attend madame de Guise (6) et madame de Prie, qui peut-être ne viendront point. Si vous me promettez de m'envoyer bien exactement les *Nouvelles à la main* que vous recevez toutes les semaines, je vous dirai pourquoi M. de La Trimouille est exilé de la cour. C'est pour avoir mis très souvent la main dans la brayette de sa majesté très chrétienne. Il avait fait un petit complot avec M. le comte de Clermont de se rendre tous deux les maîtres des chausses de Louis XV, et de ne pas souffrir qu'un autre courtisan partageât leur bonne fortune. M. de La Trimouille, outre cela, rendait au roi des lettres de mademoiselle de Charolais (7), dans lesquelles elle se plaignait continuellement de M. le Duc. Tout cela me fait très bien augurer de M. de La Trimouille, et je ne saurais m'empêcher d'estimer quelqu'un qui, à seize ans, veut besogner son roi et le gouverner. Je suis presque sûr que cela fera un très bon sujet. Le roi ira sûrement à Fontainebleau, les premiers jours de septembre, et il y aura comédie. M. de Richelieu ira à Vienne, au mois de novembre. Pour moi, j'ai grande envie de passer avec vous tout le mois d'août, et de ne point aller à Vienne.

(1) Editeurs, de Cayrol et François. (G. A.)
(2) Editeurs, de Cayrol et François. (G. A.)
(3) Editeurs, de Cayrol et François. (G. A.)
(4) Près Rouen. (G. A.)
(5) Berthier de Sauvigny, président de la cinquième chambre des enquêtes, mort en 1745. (G. A.)
(6) Richelieu épousa la fille de cette duchesse. (G. A.)
(7) Sœur du duc de Bourbon, premier ministre. (G. A.)

101. — A M. THIERIOT.

A Forges, 20 juillet.

Plus de *Nouvelles à la main*, mon cher ami, ni de gazettes; on est à Forges à la source des nouvelles. Je ne vous conseille point de commencer votre édition (1) au prix que l'on vous propose; je crois qu'il vaudrait mieux vous accommoder avec un libraire qui se chargerait des frais et des risques, et qui, en vous donnant cinquante ou soixante pistoles, vous conserverait votre tranquillité. Songez, je vous prie, à tous les périls qu'a courus Henri IV. Il n'est entré dans la capitale que par miracle. On a beaucoup crié contre lui; et, comme la sévérité devient plus grande de jour en jour dans l'inquisition de la librairie, il se pourra fort bien faire qu'on saisisse les exemplaires de l'abbé de Chaulieu, à cause des prétendues impiétés qu'on y trouvera. D'ailleurs soyez sûr que cela vous coûtera plus de cent pistoles, avant de l'avoir fait sortir de Rouen; joignez à cela les frais du voyage, de l'entrepôt, et du débit, vous verrez que le gain sera très médiocre, et que de plus il sera mal assuré; ajoutez à cela que l'édition ne sera point achevée probablement quand il vous faudra partir de la Rivière, puisque Viret a été cinq mois à imprimer mon poëme. Encore une fois, je crois qu'il vaudrait mieux, pour vous, conclure votre marché à quelque cinquantaine de pistoles, pour vous épargner les embarras et les craintes inséparables de pareilles entreprises. Voilà quelles sont les représentations de votre conseil; après cela vous en ferez à votre guise. J'ai fait des vers pour la duchesse de Béthune (2); mais, comme ils sont faits à Forges, où l'on n'en a jamais fait de bons, je n'ose vous les envoyer.

102. — A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

Forges, 20 juillet.

Je voudrais bien que vous ne sussiez rien de la nouvelle d'Espagne: j'aurais le plaisir de vous apprendre que le roi (3) d'Espagne vient de faire enfermer madame son épouse, fille de feu M. le duc d'Orléans, laquelle, malgré son nez pointu et son visage long, ne laissait pas de suivre les grands exemples de mesdames ses sœurs. On m'a assuré qu'elle prenait quelquefois le divertissement de se mettre toute nue avec ses filles d'honneur les plus jolies, et, en cet équipage, de faire entrer chez elle les gentilshommes les mieux faits du royaume. On a cassé toute sa maison, et on n'a laissé auprès d'elle, dans le château où elle est enfermée, qu'une vieille bégueule d'honneur. On assure que quand la pauvre reine s'est trouvée renfermée avec cette duègne, elle a pris la résolution courageuse de la jeter par la fenêtre, et qu'elle en serait venue à bout, si on n'était pas venu au secours. Je crois que cette aventure pourra bien servir à faire renvoyer plus tôt notre petite infante (4). Vous voyez que je deviens politique avec les ambassadeurs (5). Jusqu'à présent j'ai borné toute ma politique à ne point aller à Vienne, et à m'arranger pour vous revoir à la Rivière. Les eaux me font un bien auquel je ne m'attendais pas. Je commence à respirer et à connaître la santé; je n'avais jusqu'à présent vécu qu'à demi. Dieu veuille que ce petit rayon d'espérance ne s'éteigne pas bientôt! Il me semble que j'en aimerai bien mieux mes amis, quand je ne souffrirai plus. Je ne serai plus occupé que de leur plaire, au lieu qu'auparavant, je ne songeais qu'à mes maux.

Mandez-moi si on a commencé à planter votre bois, et creuser vos canaux. Je m'intéresse à la Rivière comme à ma patrie.

(1) Edition des *Œuvres de Chaulieu*, que Thieriot ne publia pas. (G. A.)
(2) On n'a pas ces vers. (G. A.)
(3) Louis Ier, qui mourut au mois d'août suivant. Il avait épousé Louise-Elisabeth le 17 janvier de cette même année. (G. A.)
(4) Voyez, tome 15, *Précis du Siècle de Louis XV*, page 364.
(5) Allusion à Richelieu, nommé ambassadeur extraordinaire à Vienne. (G. A.)

103. — A LA MÊME.

A Forges, fin juillet (1).

Je vous fais, madame, mon très sincère compliment sur le gain de votre procès, sur votre éloquence qui a persuadé les juges, et sur la manière dont ils vous ont reçue. A présent que voilà vos affaires contre la chicaneuse douairière en si bon train, trouverez-vous mauvais que je vous amène M. de Richelieu, pour vous consoler un peu de l'ennui que la sollicitation d'un procès a dû vous donner? Nous comptons, sous votre bon plaisir et sous celui de M. de Bernières, arriver à la Rivière vendredi prochain, au soir. M. le duc de Richelieu compte coucher chez vous, et le lendemain aller chez M. le duc de Brancas (2), et de là à Paris.

Mais j'ai des propositions à vous faire de sa part, avant d'arranger ce voyage. Voyez si vous pouvez envoyer quatre chevaux de carrosse à Rouen, vendredi, vers six heures du soir, et si, le lendemain, vous pouvez en prêter deux pour nous mener à la Bouille. Quelque chose qui arrive, attendez-nous vendredi, et n'allez pas vous piquer de faire trop grande chère à des gens accoutumés au régime et à qui il ne faut qu'un repas très frugal. Nous serons quatre de notre bande : M. le duc de Richelieu, l'abbé de Saint-Remi, un médecin et moi. Ayez la bonté de mander sur cela vos intentions. Je vais écrire à M. de Bernières un petit mot. Adieu. J'attends votre réponse, mais j'attends avec bien plus d'impatience le jour où j'aurai l'honneur de vous voir.

104. — A LA MÊME.

A Forges, août.

La mort malheureuse de M. le duc de Melun vient de changer toutes nos résolutions M. le duc de Richelieu, qui l'aimait tendrement, en a été dans une douleur qui a fait connaître la bonté de son cœur, mais qui a dérangé sa santé. Il a été obligé de discontinuer ses eaux, et il va recommencer, dans quelques jours, sur nouveaux frais. Je resterai avec lui encore une quinzaine; ainsi ne comptez plus sur nous pour vendredi prochain; pour moi, je commence à craindre que les eaux ne me fassent du mal, après m'avoir fait assez de bien. Si j'ai de la santé, je reviendrai à la Rivière gaiement; si je n'en ai point, j'irai tristement à Paris : car, en vérité, je suis honteux de ne me présenter devant mes amis qu'avec un estomac faible et un esprit chagrin. Je ne veux vous donner que mes beaux jours, et ne souffrir qu'incognito.

Si vous ne savez rien du détail de la mort de M. de Melun, en voici quelques particularités :

Samedi dernier il courait le cerf avec M. le Duc (3); ils en avaient déjà pris un, et en couraient un second. M. le Duc et M. de Melun trouvèrent dans une voie étroite le cerf qui venait droit à eux; M. le Duc eut le temps de se ranger. M. de Melun crut qu'il aurait le temps de croiser le cerf, et poussa son cheval; dans le moment le cerf l'atteignit d'un coup d'andouiller si furieux, que le cheval, l'homme, et le cerf, en tombèrent tous trois. M. de Melun avait la rate coupée, le diaphragme percé, et la poitrine refoulée; M. le Duc, qui était seul auprès de lui, banda sa plaie avec son mouchoir, et y tint la main pendant trois quarts d'heure; le blessé vécut jusqu'au lundi suivant qu'il expira, à six heures et demie du matin, entre les bras de M. le Duc, et à la vue de toute la cour, qui était consternée et attendrie d'un spectacle si tragique, mais qui l'oubliera bientôt. Dès qu'il fut mort, le roi partit pour Versailles, et donna au comte de Melun le régiment du défunt. Il est plus regretté qu'il n'était aimé; c'était un homme qui avait peu d'agréments, mais beaucoup de vertu, et qu'on était forcé d'estimer.

On nous mande de Paris que madame de Villette a gagné son procès en Angleterre, et a déclaré son mariage (4). Voilà toutes les nouvelles que je sais. La plume me tombe des mains. Je vous prie de dire à Thieriot que, dès que j'aurai la tête nette, je lui écrirai des volumes.

105. — A M. THIÉRIOT.

A Forges, 5 août.

Il faut encore, mon cher Thieriot, que je passe ici douze jours. M. de Richelieu compte prendre les eaux ce temps-là, et je ne peux pas l'abandonner dans la douleur où il est; pour moi, je ne prendrai plus d'eaux : elles me font beaucoup plus de mal qu'elles ne m'avaient fait de bien. Il y a plus de vitriol dans une bouteille d'eau de Forges que dans une bouteille d'encre; et, franchement, je ne crois pas l'encre trop bonne pour la santé. Je retournerai sûrement à la Rivière, quand M. de Richelieu partira de Forges. J'y retrouverai probablement quelques exemplaires de l'abbé de Chaulieu. Je vous donnerai les vers pour madame la duchesse de Béthune, et vous montrerai un petit ouvrage (1) que j'ai déjà beaucoup avancé, et dont j'ose avoir bonne opinion, puisque l'impitoyable M. de Richelieu en est content. Vous ne me reverrez pas probablement avec une meilleure santé, mais sûrement avec la même amitié. Faites bien la cour à monsieur et à madame de Bernières, et à tous ceux qui sont de la Rivière.

106. — A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

A Forges, ce vendredi au soir (2).

Il ne faut pas trop compter sur nos projets; notre marche est encore changée; nous partons mardi prochain, quinzième du moi, et nous arriverons le même jour à Paris. Je comptais bien assurément vous revoir à la Rivière et vous y amener M. le duc de Richelieu; mais j'éprouve depuis longtemps une destinée maligne qui dérange tous mes projets. Vous voyez bien que mon goût ne décide point du tout de ma conduite, puisque je ne reviens point auprès de vous. J'étais si charmé de la vie que je menais à votre campagne que partout ailleurs je me croirai dans un monde étranger. Faites en sorte du moins que le démon, qui m'empêche de coucher mardi à la Rivière, ne me fasse point passer la nuit dans la rue à Paris. Ecrivez, je vous en prie, à votre tapissier qu'il me tienne un lit prêt chez vous mardi, sans faute, soit dans votre appartement, soit dans celui de M. de Bernières.

Si vous avez quelques ordres à me donner pour Paris, je vous demande en grâce de ne me pas épargner. Je tâcherai d'adoucir le chagrin d'être loin de vous, par le plaisir d'exécuter avec exactitude ce que vous m'aurez ordonné. Le courrier va partir. Je n'ai pas le temps d'écrire à notre cher Thieriot; dites-lui, je vous en prie, combien je suis fâché de ne le pas voir avant de partir. Je vous écrirai souvent à tous deux. Il n'a qu'à me charger de toutes ses commissions; il aura en moi un très fidèle correspondant. Je ne vous parle pas de ma santé; je ne sais pas encore si elle est bonne ou mauvaise. Je salue M. de Bernières et ceux qui ont le bonheur d'être à la Rivière, à qui je vous assure que je porte envie.

107. — A LA MÊME.

Paris, 16 août.

J'arrivai hier à Paris, et logeai chez le baigneur, où je suis encore; mais je compte profiter demain de la bonté que vous avez de me prêter votre appartement; le mien ne sera prêt que dans huit à dix jours au plus tôt. Je suis obligé de passer ma journée avec des ouvriers qui sont aussi trompeurs que des courtisans; c'est ce qui fait que j'irai très volontiers à Fontainebleau, et que j'aimerai tout autant être trompé par des ministres et par des femmes que par mon doreur et par mon ébéniste. Puisque vous savez mes fredaines de Forges, il faut bien vous avouer que j'ai perdu près de cent louis au pharaon, selon ma louable coutume de faire tous les ans quelque lessive au jeu.

108. — A M. THIERIOT.

A Paris, ... ce jeudi, à minuit (3).

Me si fata meis paterentur ducere vitam
Auspiciis, et sponte mea componere curas, (Virg., *Enéide.*)

je serais avec vous à la Rivière, mon cher Thieriot, et je me ferais un grand plaisir de parler avec vous de *Bélus* et de *Sémiramis*, et avec madame de Bernières de *Clodion le Chevelu* (4). Me voici replongé avec douleur dans ce maudit gouffre de Paris, accablé d'affaires et de fatigues. Je ferai imprimer ici notre *Marianne*; ce qui m'y retiendra quelque temps. J'ai appris qu'on avait réimprimé mon poème avec quelques autres pièces fugitives de moi. Je vais travailler à les faire saisir. Le soin de faire achever mon appartement et de le faire meubler m'emporte tout mon temps. Je suis entouré d'ouvriers, comme madame de Bernières. Tout cela altère un peu ma chétive santé. Je vis hier votre frère, qu

(1) Editeurs, de Cayrol et François. (G. A.)
(2) L'ex-roué. (G. A.)
(3) A Chantilly. (G. A.)
(4) Avec Bolingbroke. (G. A.)

(1) L'*Indiscret*. Voyez tome III. (G. A.)
(2) Editeurs, de Cayrol et François. (G. A.)
(3) Editeurs, de Cayrol et François. (G. A.)
(4) A la Rivière-Bourdet, où se livrait alors à l'étude de l'histoire. (G. A.)

m'a du moins épargné l'embarras de choisir des étoffes pour m'habiller, et qui m'a, en cela, beaucoup soulagé; car je ne vaux rien pour le détail.

Du reste, je ne sais aucune nouvelle. Je n'ai encore vu personne, et je pourrais bien sortir de Paris, sans avoir rien vu que des imprimeurs et des livres. Je vous enverrai un poëme de la nouvelle édition, dès que j'en aurai attrapé un exemplaire; et à votre retour, je vous montrerai bien des choses nouvelles qui auront, je crois, le mérite de vous amuser un peu.

P.-S. Je ne sais, mon cher Thieriot, si je vous ai mandé que cette nouvelle édition du poëme est accompagnée de beaucoup de pièces fugitives, dont quelques-unes ne sont pas de moi, et dont les autres ne sont pas ce que j'ai fait de mieux. — Adressez votre lettre rue de Beaune, comme à l'ordinaire.

109. — A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

A Paris, ce lundi ... août (1).

Je vis hier dimanche M. d'Argenson (2), dont vous recevrez incessamment une réponse; mais, en attendant, je vous rendrai compte de ce qu'il m'a dit. M. de La Vieuville est près de conclure le mariage de sa fille avec un homme de robe de Paris, qui est pour sa fille un parti avantageux. M. d'Argenson n'a pas pu, dans ces circonstances, lui proposer une autre affaire. Tout ce que vous pouvez attendre de lui, c'est qu'il parle de M. de Lezeau, en cas que le mariage qui est si avancé vienne à se rompre : mais je vous donne avis que M. de La Vieuville pense, sur le mariage de sa fille, d'une façon à désespérer tous ceux qui y prétendront. Comme il ne veut point pour gendre un homme de cour qui pourrait mépriser sa femme et son beau-père, il ne veut pas non plus d'un fils de famille, à qui on assurerait beaucoup et à qui on donnerait peu en le mariant. Il ne veut donner à sa fille que cent mille écus, valant dix mille livres de rente, et il ne voudra jamais d'un gendre qui, n'apportant d'abord que cinq mille livres de revenu, et ne jouissant en tout avec sa femme que de quinze mille livres, aurait besoin de la mort du beau-père pour vivre à son aise. C'est un homme mal aisé à guérir de ses fantaisies; cependant s'il se trouve jour à proposer M. de Lezeau, je crois qu'il faudra le faire et qu'on pourrait peut-être engager M. de Lezeau le père à donner à son fils un revenu plus considérable.

Au reste, j'ai très bien fait mon devoir, et, en vantant M. de Lezeau et sa famille, j'ai eu le plaisir de suivre mon inclination et de dire la vérité (3).

Je suis toujours logé dans votre appartement, où j'ai fait tendre un lit. Je n'ai pu encore m'accoutumer au bruit infernal du quai et de la rue; il m'est impossible d'y dormir, encore moins d'y travailler. Mais j'espère que le plaisir de demeurer avec vous surmontera tout. Je ne sais aucune nouvelle sinon que l'on juge à l'heure que je vous parle deux assassins d'un de ces quatre hommes dont il est parlé dans la commission du Conseil adressée au parlement, pour juger les criminels de la Bastille. Mais je ne crois pas que ces deux assassins aient aucun rapport avec l'affaire de La Jonchère. Ils sont accusés d'avoir tué un charretier, et il n'y a pas d'apparence que ce meurtre ait aucune relation avec celui de Cendrier.

J'ai eu jusqu'à présent beaucoup d'affaires qui m'ont empêché d'aller par le monde vous chercher des nouvelles; dès qu'il arrivera quelque chose de curieux dans ce pays-ci, vous aurez en moi un gazetier plus exact que l'abbé Desfontaines.

110. — A LA MÊME.

Je sors de la mort; j'ai eu huit accès de fièvre dans un malheureux hôtel garni où je me suis logé. M. le duc de Sully sort de chez moi pour m'emmener à Sully; mais je vous donnerai la préférence, si vous la voulez. J'ai grande envie d'aller raccommoder ma santé et *Henri IV* chez vous, et d'y passer des jours tranquilles. Mandez-moi si vous n'avez pas grand monde; car vous savez que je hais la cohue, autant que je vous aime. Je ne sais d'autres nouvelles que la petite-vérole de mademoiselle de Sens et la maladie du roi d'Espagne; j'attends des vôtres pour vous aller trouver. Je voulais écrire à l'ami Thieriot, mais je n'en ai pas la force.

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) Le comte d'Argenson, chancelier du duc d'Orléans. (G. A.)
(3) Les Lezeau étaient alliés à la famille Bernières. (G. A.)

111. — A M. THIERIOT.

Paris, 24 août.

Mandez-moi, mon cher ami, si vous avez reçu la lettre que je vous écrivis, il y a huit jours, et si madame de Bernières a reçu celle où je lui rendais compte de mon entrevue avec M. d'Argenson (1). Je viens de vous faire une antichambre à votre appartement; mais j'ai bien peur de ne pouvoir occuper le mien. J'ai resté huit jours dans la maison, pour voir si je pourrais y travailler le jour et y dormir la nuit, qui sont deux choses sans lesquelles je ne puis vivre; mais il n'y a pas moyen de dormir ni de penser avec le bruit infernal qu'on y entend; je me suis obstiné à y rester la huitaine pour m'accoutumer. Cela m'a donné une fièvre double tierce et j'ai été enfin contraint de déguerpir. Je me suis logé dans un hôtel garni, où j'enrage et où je souffre beaucoup. Voilà une situation bien cruelle pour moi; car assurément je ne veux pas quitter madame de Bernières, et il m'est impossible d'habiter dans sa maudite maison, qui est froide comme le pôle pendant l'hiver, où on sent le fumier comme dans une crèche, et où il y a plus de bruit qu'en enfer. Il est vrai que, pour le seul temps qu'on ne l'habite point, on y a une assez belle vue. Je suis bien fâché d'avoir conseillé à monsieur et à madame de Bernières de faire ce marché-là; mais ce n'est pas la seule sottise que j'aie faite en ma vie. Je ne sais pas comment tout ceci tournera; tout ce que je sais, c'est qu'il faut absolument que j'achève mon poëme : pour cela il faut un endroit tranquille, et, dans la maison de la rue de Beaune (2), je ne pourrais faire que la description des charrettes et des carrosses. J'ai d'ailleurs une santé plus faible que jamais. Je crains Fontainebleau, Villars, et Sully, pour ma santé et pour Henri IV; je ne travaillerais point, je mangerais trop, et je perdrais en plaisirs et en complaisances un temps précieux qu'il faut employer à un travail nécessaire et honorable. Après avoir donc bien balancé les circonstances de la situation où je suis, je crois que le meilleur parti serait de revenir à la Rivière, où l'on me permet une grande liberté, et où je serai mille fois plus à mon aise qu'ailleurs. Vous savez combien je suis attaché à la maîtresse de la maison, et combien j'aime à vivre avec vous; mais je crains que vous n'ayez de la cohue. Mandez-moi donc franchement ce qui en est. Adieu, mon cher ami.

112. — AU MÊME.

10 septembre.

Me voilà quitte entièrement de ma fièvre et de mon hôtel garni. Je suis revenu dans l'hôtel Bernières, où le plaisir d'être votre voisin me soulage un peu du bruit effroyable qu'on y entend. Je partirais bien vite pour la Rivière, si ma santé était bien raffermie; mais je ne suis pas encore dans un état à entreprendre des voyages par le coche. Peut-être, malgré mon goût pour la Rivière, faudra-t-il que je reste à Paris; j'y mène une vie plus solitaire qu'à la campagne, et je vous assure que je n'y perds pas mon temps, si pourtant c'est ne le pas perdre que de l'employer sérieusement à faire des vers et d'autres ouvrages aussi frivoles. Je pourrais bien vous trouver quelques pièces de M. de La Fare, qui sont entre les mains de madame sa fille (3); mais je ne sais pas comment le bruit court que ses ouvrages et ceux de M. l'abbé de Chaulieu sont sous la presse; madame de La Fare l'a entendu dire, et en est très fâchée. Vous jugez bien que, si après cela, elle allait voir dans le recueil quelques pièces qu'elle m'aurait confiées, je me brouillerais avec elle, et me donnerais un peu trop la réputation de libraire-imprimeur. Je suis ruiné par les dépenses de mon appartement, et, pour surcroît, on m'a volé une bonne partie de mes meubles; j'ai trouvé la moitié de nos livres égarés. On m'a pris du linge, des habits, des porcelaines, et on pourrait bien avoir aussi un peu volé madame de Bernières. Voilà ce que c'est que d'avoir un suisse imbécile et intéressé qui tient un cabaret, au lieu d'avoir un portier affectionné. Mandez-moi, je vous en prie, si vous n'avez prêté à personne un tome de la réponse de Jurieu à Maimbourg sur le calvinisme. C'est un de nos livres perdus que je regrette le plus, attendu le bien qu'on y dit de la cour de Rome. La solitude où je vis fait que je ne vous manderai pas de grandes nouvelles. J'entends dire seulement par ma fenêtre que le roi d'Espagne est mort

(1) Voyez la lettre n° 109. (G. A.)
(2) L'hôtel Bernières était au coin de la rue de Beaune et du quai des Théatins. (G. A.)
(3) Thieriot préparait toujours une édition des poésies de Chaulieu, suivies de celles de La Fare. (G. A.)

de la petite-vérole (1). Cela ne changera rien aux affaires de l'Europe, mais beaucoup aux siennes. Devenez bien savant dans l'histoire, vous me donnerez de l'émulation, et je vous suivrai dans cette carrière. Il me semble que nous en serons tous deux plus heureux quand nous cultiverons les mêmes goûts. J'ai reçu hier une lettre de madame de Bernières ; dites-lui que je lui suis plus attaché que jamais, et que je donnerai toujours la préférence à son amitié sur toutes les choses dont elle me croit séduit.

113. — A M. DE CIDEVILLE.

1724.

Enfin, je ne suis plus tout à fait si mourant que je l'étais. A mesure que je renais, je sens revivre aussi ma tendre amitié pour vous, et augmenter les remords secrets de ne vous écrire qu'en prose. Je vous verrai bientôt, mon cher Cideville; j'attends avec impatience le moment où je pourrai partir pour la Normandie, dont je fais ma patrie, puisqu'elle est la vôtre. Je vous écris d'un pays bien étranger pour moi; c'est Versailles, dont les habitants ne connaissent ni la prose ni les vers. Je me console ici de l'ennui qu'ils me donnent par le plaisir de vous écrire, et par l'espérance de vous voir. Si vos amis se souviennent encore d'un pauvre moribond, je vous prierai de leur faire mille compliments de ma part. Adieu; soyez un peu sensible à la tendre amitié que Voltaire aura pour vous toute sa vie.

114. — A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

Septembre.

Je loge enfin chez vous, dans mon petit appartement, et je voudrais bien le quitter au plus vite pour en aller occuper un à votre campagne; mais je ne suis point encore en état de me transporter. Les eaux de Forges m'ont tué. Je passe chez vous une vie solitaire ; j'ai renoncé à toute la nature; je regarde les maladies un peu longues comme une espèce de mort qui nous sépare et qui nous fait oublier de tout le monde ; et je tâche de m'accoutumer à ce premier genre de mort, afin d'être un jour moins effrayé de l'autre.

Cependant, par saint Jean, je ne veux pas mourir.
J.-B. Rouss., l. I, ép. x.

Je me suis imposé un régime si exact qu'il faudra bien que j'aie de la santé pour cet hiver. Si je peux vous aller trouver à la Rivière, je vous avoue que je serai charmé que vous y restiez longtemps; mais, si je suis obligé de demeurer à Paris, je voudrais de tout mon cœur vous faire haïr la Rivière et vos beaux jardins. Les nouvelles ne sont pas grandes dans ce pays-ci. La mort du roi d'Espagne ne changera rien que dans nos habillements. On dit que le deuil sera de trois mois. M. d'Autrei se meurt (2); madame de Maillebois aussi ; je suis sûr que vous ne vous en souciez guère.

115. — A LA MÊME.

Depuis que je ne vous ai écrit, j'ai gardé le lit presque toujours. Je suis dans un état mille fois pire qu'après ma petite-vérole. J'avais besoin assurément d'être consolé par les assurances touchantes que vous me donnez de votre amitié dans vos deux dernières lettres. Puisque vous avez le courage de m'aimer dans l'état où je suis, je vous jure de ne passer qu'avec vous le reste de ma vie. Si j'ai de la santé, ne craignez point que j'en use comme les gens qui ayant fait fortune, oublient ceux qui les ont assistés dans la pauvreté. Mes amis ne m'ont point abandonné ; j'ai eu toujours un peu de compagnie; mais quelle différence de voir des gens qui, quoique amis, ne sont pourtant que des étrangers, ou d'être auprès de vous et de Thieriot, que je regarde comme ma famille! Il n'y a que vous pour qui j'aie de la confiance, et dont je sois sûr d'être véritablement aimé. Mes souffrances ont augmenté par la douleur que j'ai eue d'apprendre la maladie de M. Thieriot. A présent qu'il est rétabli, revenez avec lui au plus vite, je vous en conjure ; vous me trouverez avec une gale horrible qui me couvre tout le corps. Jugez de l'envie que j'ai de vous voir, puisque j'ose vous en prier dans le bel état où me voilà. Où en serais-je, si je n'avais voulu avoir auprès de vous que le mérite d'une peau douce? je suis bien réduit à ne faire plus de cas que des belles qualités de l'âme. Heureusement je vous connais assez de vertu et d'amitié pour souffrir encore un pauvre lépreux comme moi. Nous ne nous embrasserons point à votre retour ; mais nos cœurs se parleront. Il me semble que j'ai de quoi vous parler pendant tout l'hiver. Si vous aimez les vers, je vous montrerai cet essai d'un nouveau chant (1) dont M. d'Argenson vous a parlé. Vous verrez encore une nouvelle *Mariamne* (2). Je crois que c'est cette misérable qui m'a tué, et que je suis frappé de la lèpre pour avoir trop maltraité les Juifs. Adieu, ma chère et généreuse amie, c'est trop badiner pour un moribond ; mais le plaisir de m'entretenir avec vous suspend pour un moment tous mes maux. Revenez, je vous en conjure ; ce sera une belle action.

116. — A M. THIERIOT.

26 septembre.

Ma santé ne me permet pas encore de vous aller trouver ; je suis toujours à l'hôtel Bernières, et j'y vis dans la solitude et dans la souffrance ; mais l'une et l'autre est adoucie par un travail modéré qui m'amuse et qui me console. La maladie ne m'a pas rendu moins sensible à l'égard de mes amis ni moins attentif à leurs intérêts. J'ai engagé M. le duc de Richelieu à vous prendre pour son secrétaire dans son ambassade. Il avait envie d'avoir M. Champeaux (3), frère de M. de Pouilli ; Destouches (4) même voulait faire avec lui le voyage ; mais j'ai enfin déterminé son choix pour vous. Je lui ai dit que ne pouvant le suivre sitôt à Vienne, je lui donnais la moitié de moi-même, et que l'autre suivrait bientôt. Si vous êtes sage, mon cher Thieriot, vous accepterez cette place qui, dns l'état où nous sommes, vous devient aussi nécessaire quelle est honorable. Vous n'êtes pas riche, et c'est bien peu de chose qu'une fortune fondée sur trois ou quatre actions de la compagnie des Indes. Je sais bien que ma fortune sera toujours la vôtre ; mais je vous avertis que nos affaires de la chambre des comptes vont très mal et que je cours risque de n'avoir rien du tout de la succession de mon père (5). Dans ces circonstances il ne faut pas que vous négligiez la place que mon amitié vous a ménagée. Quand elle ne vous servirait qu'à faire sans frais et avec des appointements le voyage du monde le plus agréable, et à vous faire connaître, à vous rendre capable d'affaires, et à développer vos talents, ne seriez-vous pas trop heureux ? Ce poste peut conduire très aisément un homme d'esprit qui est sage à des emplois et à des places assez avantageuses. M. de Morville (6), qui a de l'amitié pour moi, peut faire quelque chose de vous. Le pis aller de tout cela serait de rester, après l'ambassade, avec M. de Richelieu, ou de revenir dans votre taudis, auprès du mien. D'ailleurs je compte vous aller trouver à Vienne l'automne prochaine ; ainsi, au lieu de vous perdre, je ne fais, en vous mettant dans cette place, que m'approcher davantage de vous. Faites vos réflexions sur ce que je vous écris, et soyez prêt à venir vous présenter à M. de Richelieu et à M. de Morville, quand je vous le manderai. Si votre édition (7) est commencée, achevez-la au plus vite ; si elle ne l'est pas, ne la commencez point. Il vaut mieux songer à votre fortune qu'à tout le reste. Adieu ; je vous recommande vos intérêts; ayez-les à cœur autant que moi, et joignez l'étude de l'histoire d'Allemagne à celle de l'histoire universelle. Dites à madame de Bernières les choses les plus tendres de ma part. Dès que j'aurai fini le petit-lait, où je me suis mis, j'irai chez elle. Je fais plus de cas de son amitié, que de celle de nos bégueules titrées de la cour, auxquelles je renonce de bon cœur pour jamais par la faiblesse de mon estomac et par la force de ma raison.

117. — A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

Octobre.

Vous allez probablement achever votre automne sans Thieriot et sans moi. Voilà comme une maudite destinée dérange les sociétés les plus heureuses. Ce n'est pas assez que je sois éloigné de vous, il faut encore que je vous enlève mon substitut. Il ne tiendrait qu'à vous de revenir à la Saint-Martin, mais vos vergers vous font aisément oublier une créature aussi chétive que moi ; et quand on a des arbres à planter on ne se soucie guère d'un ami languissant.

---

(1) Louis Ier, mort le 31 août. La phrase de Voltaire nous apprend que l'on criait les nouvelles dans la rue. (G. A.)

(2) La lettre du 6 septembre 1765 est adressée au fils de ce comte. G. A.)

(1) Aujourd'hui le sixième chant de la *Henriade*. (G. A.)

(2) Voltaire avait retouché sa première *Mariamne*. (G. A.)

(3) Lévesque de Champeaux, frère de Levesque de Pouilly et de Lévesque de Burigny. (G. A.)

(4) L'auteur dramatique Néricault Destouches, qui avait été ministre plénipotentiaire en Angleterre. (G. A.)

(5) Le père de Voltaire était mort en 1722. Depuis lors, le poëte était en procès avec son frere. (G. A.)

(6) Ministre des affaires étrangères. (G. A.)

(7) L'édition des *Œuvres de Chaulieu*. (G. A.)

Je suis très fâché que vous vous accoutumiez à vous passer de moi ; je voudrais du moins être votre gazetier dans ce pays-ci, afin de ne vous être pas tout à fait inutile; mais malheureusement j'ai renoncé au monde, comme vous avez renoncé à moi. Tout ce que je sais, c'est que Dufresni est mort (1), et que madame de Mimeure (2) s'est fait couper le sein. Dufresni est mort comme un poltron, et a sacrifié à Dieu cinq ou six comédies nouvelles, toutes propres à faire bâiller les saints du paradis. Madame de Mimeure a soutenu l'opération avec un courage d'amazone ; je n'ai pu m'empêcher de l'aller voir dans cette cruelle occasion. Je crois qu'elle en reviendra, car elle n'est en rien changée : son humeur est toute la même. Je pourrai pour la même raison revenir aussi de ma maladie, car je vous jure que je ne suis point changé pour vous, et que vous êtes la seule personne pour qui je veuille vivre.

118. — A M. THIERIOT (3).

Comme je vous écrivis hier avec beaucoup de précipitation, j'oubliai de vous demander le nom et la demeure de ce petit copiste qui transcrivit *Marianne* l'année passée. Je veux le donner à M. de Richelieu; il copiera à Vienne les ouvrages utiles que vous y ferez, qui vaudront mieux que les occupations frivoles dont j'ai fait mon capital.

Je vous demandai, il y a quelque temps (4), ce qu'est devenue la réponse de Jurieu à Maimbourg sur le calvinisme (3 vol. in-4°). Vous ne m'avez point fait de réponse sur cela. Songez qu'il faut de l'exactitude à un secrétaire d'ambassade.

119. — A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

A Paris, octobre.

Est-il possible que vous n'ayez pas reçu la lettre que je vous écrivis deux jours après le départ de Pignon ? Elle ne contenait rien autre chose que ce que vous connaissez de moi, mes souffrances, et mon amitié. Je fais l'anniversaire de ma petite-vérole; je n'ai point encore été si mal, mais je suis tranquille, parce que j'ai pris mon parti; et peut-être ma tranquillité pourra me rendre la santé, que les agitations et les bouleversements de mon âme pourraient bien m'avoir ôtée. Il m'est arrivé des malheurs de toute espèce. La fortune ne me traite pas mieux que la nature; je souffre beaucoup de toutes façons; mais j'ai rassemblé toutes mes petites forces pour résister à mes maux. Ce n'est point dans le commerce du monde que j'ai cherché des consolations; ce n'est pas là qu'on les trouve; je ne les ai cherchées que chez moi; je supporte dans votre maison, la solitude et la maladie, dans l'espérance de passer avec vous des jours tranquilles. Votre amitié me tiendra toujours lieu de tout le reste. Si mon goût décidait de ma conduite, je serais à la Rivière avec vous; mais je suis arrêté à Paris par Bosleduc, qui me médicamente; par Capron, qui me fait souffrir comme un damné tous les jours avec de l'essence de cannelle, et enfin par les intérêts de notre cher Thieriot, que j'ai plus à cœur que les miens. Il faut qu'il vous dise, et qu'il ne dise qu'à vous seule, qu'il ne tient qu'à lui d'être un des secrétaires de l'ambassade de M. de Richelieu. J'ai oublié même de lui dire dans ma lettre qu'il n'aurait personne dans ce poste au-dessus de lui, et que par là sa place en sera infiniment plus agréable. Vous savez sa fortune, elle ne peut pas lui donner de quoi exercer heureusement le talent de l'oisiveté. La mienne prend un tour si diabolique à la chambre des comptes, que je serai peut-être obligé de travailler pour vivre, après avoir vécu pour travailler. Il faut que Thieriot me donne cet exemple. Il ne peut rien faire de plus avantageux ni de plus honorable dans la situation où il se trouve, et il faut assurément que je regarde la chose comme un coup de partie, puisque je peux me résoudre à me priver de lui pour quelque temps. Cependant s'il peut s'en passer, s'il aime mieux vivre avec nous, je serai trop heureux, pourvu qu'il le soit : je ne cherche que son bonheur; c'est à lui de choisir. J'ai fait en cela ce que mon amitié m'a conseillé. Voilà comment j'en userai toute ma vie avec les personnes que j'aime, et, par conséquent, avec vous, pour qui j'aurai toujours l'attachement le plus sincère et le plus tendre.

120. — A M. THIERIOT.

Octobre.

Quand je vous ai proposé la place de secrétaire dans l'ambassade de M. le duc de Richelieu, je vous ai proposé un emploi que je donnerais à mon fils, si j'en avais un, et que je prendrais pour moi, si mes occupations et ma santé ne m'en empêchaient pas. J'aurais assurément regardé comme un grand avantage de pouvoir m'instruire des affaires sur le plus beau théâtre et dans la première cour de l'Europe. Cette place même est d'autant plus agréable qu'il n'y a point de secrétaire d'ambassade en chef; que vous auriez eu une relation nécessaire et suivie avec le ministre; et que, pour peu que vous eussiez été touché de l'ambition de vous instruire et de vous élever par votre mérite et par votre assiduité au travail le plus honorable et le plus digne d'un homme d'esprit, vous auriez été plus à portée qu'un autre de prétendre aux postes qui sont d'ordinaire la récompense de ces emplois. M. Dubourg, ci-devant secrétaire du comte de Luc (et à ses gages), est maintenant chargé, à Vienne, des affaires de la cour de France, avec huit mille livres d'appointements. Si vous aviez voulu, j'ose vous répondre qu'une pareille fortune vous était assurée. Quant aux gages, qui vous révoltent si fort, et pourtant si mal à propos, vous auriez pu n'en point prendre; et, puisque vous pouvez vous passer de secours dans la maison de M. de Bernières, vous l'auriez pu encore plus aisément dans la maison de l'ambassadeur de France, et peut-être n'auriez-vous point rougi de recevoir de la main de celui qui représente le roi des présents qui eussent mieux valu que des appointements.

Vous avez refusé l'emploi le plus honnête et le plus utile qui se présentera jamais pour vous. Je suppose que vous n'avez fait ce refus qu'après y avoir mûrement réfléchi, et que vous êtes sûr de ne vous en point repentir le reste de votre vie. Si c'est madame de Bernières qui vous y a porté, elle vous a donné un très méchant conseil; si vous avez craint effectivement, comme vous le dites, de vous constituer domestique de grand seigneur, cela n'est pas tolérable. Quelle fortune avez-vous donc faite depuis le temps où le comble de vos désirs était d'être ou secrétaire du duc de Richelieu, qui n'était point ambassadeur, ou commis des Pâris? En bonne foi, y a-t-il aucun de vos frères qui ne regardât comme une très grande fortune le poste que vous dédaignez?

Ce que je vous écris ici est pour vous faire voir l'énormité de votre tort, et non pour vous faire changer de sentiments. Il fallait sentir l'avantage qu'on vous offrait; il fallait l'accepter avidement, et vous y consacrer tout entier, ou ne le point accepter du tout. Si vous le faisiez avec regret, vous le feriez mal; et, au lieu des agréments infinis que vous y pourriez espérer, vous n'y trouveriez que des dégoûts et point de fortune. N'y pensons donc plus, et préférez la pauvreté et l'oisiveté à une fortune très honnête et à un poste envié de tant de gens de lettres, et que je ne céderais à personne qu'à vous, si je pouvais l'occuper. Un jour viendra bien sûrement que vous en aurez des regrets, car vos idées se rectifieront, et vous penserez plus solidement que vous ne faites. Toutes les raisons que vous m'avez apportées vous paraîtront un jour bien frivoles, et, entre autres, ce que vous me dites qu'il faudrait dépenser en habits et en parures vos appointements. Vous ignorez que, dans toutes les cours, un secrétaire est toujours modestement vêtu, s'il est sage, et qu'à la cour de l'empereur il ne faut qu'un gros drap rouge, avec des boutonnières noires, que c'est ainsi que l'empereur est habillé, et que d'ailleurs on fait plus avec cent pistoles à Vienne qu'avec quatre cents à Paris. En un mot, je ne vous en parlerai plus; j'ai fait mon devoir comme je le ferai toute ma vie avec mes amis. Ne songeons plus, mon pauvre Thieriot, qu'à fournir ensemble tranquillement notre carrière philosophique.

Mandez-moi comment va l'édition de l'abbé de Chaulieu, que vous préférez au secrétariat de l'ambassade de Vienne, et n'éloignez pas pourtant de votre esprit toutes les idées d'affaire étrangère au point de ne me pas faire de réponse sur le nom et la demeure du copiste qui a transcrit *Marianne*, et qui ne refusera peut-être pas d'écrire pour M. le duc de Richelieu. Enfin, si l'amitié que vous avez pour moi, et que je mérite, est une des raisons qui vous font préférer Paris à Vienne, revenez donc au plus tôt retrouver votre ami. Engagez madame de Bernières à revenir à la Saint-Martin; vous retrouverez un nouveau chant de *Henri IV*, que M. de Maisons trouve le plus beau de tous, une *Marianne* toute changée, et quelques autres ouvrages qui vous attendent. Ma santé ne me permet pas d'aller à la Rivière; sans cela je serais assurément avec vous. Je vous gronderais bien sur l'ambassade de Vienne; mais plus je vous verrais, plus je serais charmé dans le fond de mon cœur de n'être point éloigné d'un ami comme vous.

(1) L'auteur dramatique. Il était mort le 6 octobre. (G. A.)
(2) Ancienne amie que le poète avait cessé de voir. (G. A.)
(3) Éditeurs, de Cayrol et François. (G. A.)
(4) Voyez la lettre n° 12. (G. A.)

121. — A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

Octobre.

Je suis bien charmé de toutes les marques d'amitié que vous me donnez dans votre lettre, mais nullement des raisons que vous avez apportées pour empêcher notre ami de faire la fortune la plus honnête où puisse prétendre un homme de lettres et un homme d'esprit. Je consentais à le perdre quelque temps pour lui assurer une fortune le reste de sa vie. Si je n'avais écouté que mon plaisir, je n'aurais songé qu'à retenir Thieriot avec nous; mais l'amitié doit avoir des vues plus étendues, et je tiens que non seulement il faut vivre avec nos amis, mais qu'il faut, autant qu'on le peut, les mettre en état de vivre heureux, même sans nous; mais surtout il ne faut point les faire tomber dans des ridicules. C'est rendre un bien mauvais service à Thieriot que de le laisser imaginer un moment qu'il y ait du déshonneur à lui à être secrétaire de M. le duc de Richelieu, dans son ambassade. Je serai longtemps fâché qu'il ait refusé la plus belle occasion de faire fortune qui se présentera jamais pour lui; mais je ne le serais pas moins, si c'était par une vanité mal entendue, et hors de toute bienséance, qu'il perdît des choses solides. Je me flatte que vos bontés pour lui le dédommageront de ce qu'il veut perdre; mais qu'il songe bien sérieusement qu'il doit mener la véritable vie d'un homme de lettres; qu'il n'y a pour lui que ce parti, et qu'il serait bien peu digne de l'estime et de l'amitié des honnêtes gens, s'il manquait sa fortune pour être un homme inutile. Je lui écris sur cela une longue lettre que je mets dans votre paquet : du moins il n'aura pas à me reprocher de ne lui avoir pas dit la vérité.

Je voudrais, de tout mon cœur, être avec vous; vous n'en doutez pas; il faut même que je sois dans un bien misérable état pour ne vous pas aller trouver. Je me suis mis entre les mains de Bosleduc, qui, à ce que j'espère, me guérira du mal que les eaux de Forges m'ont fait. J'en ai encore pour une quinzaine de jours. Si ma santé est bien rétablie dans ce temps-là, j'irai vous trouver; mais si je suis condamné à rester à Paris, aurez-vous bien la cruauté de rester chez vous le mois de décembre, et de donner la préférence aux neiges de Normandie sur votre ami Voltaire?

122. — A M. THIERIOT.

Octobre.

Mon amitié, moins prudente peut-être que vous ne dites, mais plus tendre que vous ne pensez, m'engagea, il y a plus de quinze jours, à vous proposer à M. de Richelieu pour secrétaire dans son ambassade. Je vous en écrivis sur-le-champ, et vous me répondîtes, avec assez de sécheresse, que vous n'étiez pas fait pour être domestique de grand seigneur. Sur cette réponse je ne songeais plus à vous faire une fortune si honteuse, et je ne m'occupai plus que du plaisir de vous voir à Paris, le peu de temps que j'y serai cette année. Je jetai en même temps les yeux d'un autre côté pour le choix d'un secrétaire dans l'ambassade de M. le duc de Richelieu. Plusieurs personnes se sont présentées; l'abbé Desfontaines, l'abbé Mac-Carthy (1), enviaient ce poste; mais ni l'un ni l'autre ne convenaient, pour des raisons qu'ils ont senties eux-mêmes. L'abbé Desfontaines me présenta M. Davou, son ami, pour cette place : il me répondit de sa probité. Davou me parut avoir de l'esprit. Je lui promis la place de la part de M. de Richelieu, qui m'avait laissé la carte blanche, et je dis à M. de Richelieu que vous aviez trop de défiance de vous-même et trop peu de connaissance des affaires pour oser vous charger de cet emploi. Alors je vous écrivis une assez longue lettre dans laquelle je voulais me justifier auprès de vous de la proposition que vous aviez trouvée si ridicule, et dans laquelle je vous faisais sentir les avantages que vous méprisiez. Aujourd'hui je suis bien étonné de recevoir de vous une lettre par laquelle vous acceptez ce que vous aviez refusé, et me reprochez de m'être mal expliqué. Je vais donc tâcher de m'expliquer mieux, et vous rendre un compte exact des fonctions de l'emploi que je voulais sottement vous donner, des espérances que vous y pouviez avoir, et de mes démarches depuis votre dernière lettre. Il n'y a point de secrétaire d'ambassade en chef. Monsieur l'ambassadeur n'a, pour l'aider dans son ministère, que l'abbé de Saint-Remi, qui est un bœuf, et sur lequel il ne compte nullement; un nommé Guiri, qui n'est qu'un valet, et un nommé Bussi, qui n'est qu'un petit garçon. Un homme d'esprit, qui serait le quatrième secrétaire, aurait sans doute toute la confiance et tout le secret de l'ambassadeur.

Si l'homme qu'on demande veut des appointements, il en aura; s'il n'en veut point, il aura mieux, et il en sera plus considéré; s'il est habile et sage, il se rendra aisément le maître des affaires sous un ambassadeur jeune, amoureux de son plaisir, inappliqué, et qui se dégoûtera aisément d'un travail journalier. Pour peu que l'ambassadeur fasse un voyage à la cour de France, ce secrétaire restera sûrement chargé des affaires; en un mot, s'il plaît à l'ambassadeur, et s'il a du mérite, sa fortune est assurée.

Son pis aller sera d'avoir fait un voyage dans lequel il se sera instruit, et dont il reviendra avec de l'argent et de la considération. Voilà quel est le poste que je vous destinais, ne pouvant pas vous croire assez insensé pour refuser ce qui fait l'objet de l'ambition de tant de personnes, et ce que je prendrais pour moi de tout mon cœur.

La première de vos lettres qui m'apprit cet étrange refus me donna une vraie douleur; la seconde, dans laquelle vous me dites que vous êtes prêt d'accepter, m'a mis dans un embarras très grand; car j'avais déjà proposé M. Davou. Voici de quelle manière je me suis conduit. J'ai détaché de votre lettre deux pages qui sont écrites avec beaucoup d'esprit; j'ai pris la liberté d'y rayer quelques lignes, et je les ai lues ce matin à M. le duc de Richelieu, qui est venu chez moi : il a été charmé de votre style, qui est net et simple, et encore plus de la défiance où vous êtes de vous-même, d'autant plus estimable qu'elle est moins fondée. J'ai saisi ce moment pour lui faire sentir de quelle ressource et de quel agrément vous seriez pour lui à Vienne. Je lui ai inspiré un désir très vif de vous avoir auprès de lui. Il m'a promis de vous considérer comme vous le méritez, et de faire votre fortune, bien sûr qu'il fera pour moi tout ce qu'il fera pour vous. Il est aussi dans la résolution de prendre M. Davou. Je ne sais si ce sera un rival ou un ami que vous aurez. Mandez-moi si vous le connaissez. Je voudrais bien que vous ne partageassiez avec personne la confiance que M. de Richelieu vous destine; mais je voudrais bien aussi ne point manquer à ma parole.

Voilà l'état où sont les choses. Si vous pensez à vos intérêts autant que moi, si vous êtes sage, si vous sentez la conséquence de la situation où vous êtes; en un mot, si vous allez à Vienne, il faut revenir au plus tôt à Paris, et vous mettre au fait des traités de paix. M. le duc de Richelieu m'a chargé de vous dire qu'il n'était pas plus instruit des affaires que vous, quand il fut nommé ambassadeur; et je vous réponds qu'en un mois de temps vous en saurez plus que lui. Il est d'ailleurs très important que vous soyez ici quand M. l'ambassadeur aura ses instructions, de peur que les communiquant à un autre, il ne s'accoutume à porter ailleurs la confiance que je veux qu'il vous donne tout entière. Tout dépend des commencements. Il faut, outre cela, que vous mettiez ordre à vos affaires; et, si vos intérêts ne passaient pas toujours devant les miens, j'ajouterais que je veux passer quelque temps avec vous, puisque je serai huit mois entiers sans vous voir. Je vous conseille ou de vendre le manuscrit de l'abbé de Chaulieu, ou d'abandonner ce projet. Vous savez que les petites affaires sont des victimes qu'il faut toujours sacrifier aux grandes vues.

Enfin c'est à vous à vous décider. J'ai fait pour vous ce que je ferais pour mon frère, pour mon fils, pour moi-même. Vous m'êtes aussi cher que tout cela. Le chemin de la fortune vous est ouvert; votre pis aller sera de revenir partager mon appartement, ma fortune, et mon cœur.

Tout vous est bien clairement expliqué; c'est à vous à prendre votre parti. Voilà le dernier mot que je vous en dirai.

123. — AU MÊME.

Octobre.

Vous m'avez causé un peu d'embarras par vos irrésolutions. Vous m'avez fait donner deux ou trois paroles différentes à M. de Richelieu, qui a cru que je l'ai voulu jouer. Je vous pardonne tout cela de bon cœur, puisque vous demeurez avec nous. Je faisais trop de violence à mes sentiments, lorsque je voulais m'arracher de vous pour faire votre fortune. Votre bonheur m'aurait coûté le mien; mais je m'y étais résolu malgré moi, parce que je penserai toute ma vie qu'il faut s'oublier soi-même pour songer aux intérêts de ses amis. Si le même principe d'amitié, qui me forçait à vous faire aller à Vienne, vous empêche d'y aller, et si, avec cela, vous êtes content de votre destinée, je suis assez heureux, et je n'ai plus rien à désirer que de la santé. On me fait espérer qu'après l'anniversaire de ma petite-vérole, je me porterai bien; mais, en attendant, je suis plus mal que je n'ai jamais été. Il m'est impossible de sortir de Paris dans l'éta

(1) Tous deux furent ingrats envers Voltaire. Voyez sur l'Irlandais Mac-Carthy, la lettre du 2 décembre 1734 à Berger. (G. A.)

où je suis. Je passe ma vie dans mon petit appartement; j'y suis presque toujours seul; j'y adoucis mes maux par un travail qui m'amuse sans me fatiguer, et par la patience avec laquelle je souffre. Je fis l'effort, ces jours passés, d'aller à la comédie du *Passé*, du *Présent*, et de l'*Avenir* (1); c'est Legrand qui en est l'auteur. Cela ne vaut pas le diable; mais cela réussira, parce qu'il y a des danses et des petits enfants. Jamais la comédie n'a été si à la mode. Le public se divertit autant de la petite troupe qui est restée à Paris, que le roi s'ennuie de la grande qui est à Fontainebleau.

Dites un peu à madame de Bernières qu'elle devrait bien m'écrire. Je sais qu'on peut se lasser à la fin d'avoir un ami comme moi, qu'il faut toujours consoler. On se dégoûte insensiblement des malheureux. Je ne serai donc point surpris quand, à la longue, l'amitié de madame de Bernières s'affaiblira pour moi; mais dites-lui que je lui suis plus attaché qu'un homme plus sain que moi ne le peut être, et que je lui promets pour cet hiver de la santé et de la gaieté.

Il n'y a nulles nouvelles ici; mais à la Saint-Martin je crois qu'on saura de mes nouvelles dans Paris.

124. — A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

De Paris, novembre.

Je viens de recevoir votre lettre dans le temps que je me plaignais à Thieriot de votre silence. Il faut que vous aimiez bien à faire des reproches, pour me gronder d'avoir été rendre une visite à une pauvre mourante (2) qui m'en avait fait prier par ses parents. Vous êtes une mauvaise chrétienne de ne pas vouloir que les gens se raccommodent à l'agonie. Je vous assure qu'Étéocle aurait été voir Polynice, si on lui avait fait l'opération du cancer. Cette démarche très chrétienne ne m'engagera point à revivre avec madame de Mimeure; ce n'est qu'un petit devoir dont je me suis acquitté en passant. Vous prenez encore bien mal votre temps pour vous plaindre de mes longues absences. Si vous saviez l'état où je suis, assurément ce serait moi que vous plaindriez. Je ne suis à Paris que parce que je ne suis pas en état de me faire transporter chez vous à votre campagne. Je passe ma vie dans des souffrances continuelles, et n'ai ici aucune commodité. Je n'espère pas même la fin de mes maux, et je n'envisage pour le reste de ma vie qu'un tissu de douleurs qui ne sera adouci que par ma patience à les supporter, et par votre amitié, qui en diminuera toujours l'amertume. Sans cette amitié, que vous m'avez toujours témoignée, je ne serais pas à présent dans votre maison; j'aurais renoncé à vous comme à tout le monde, et j'aurais été enfermer les chagrins dont je suis accablé dans une retraite, qui est la seule chose qui convienne aux malheureux; mais j'ai été retenu par mon tendre attachement pour vous. J'ai toujours éprouvé que c'est dans les temps où j'ai souffert le plus que vous m'avez marqué plus de bonté, et j'ai osé croire que vous ne vous lasseriez pas de mes malheurs. Il n'y a personne qui ne soit fatigué, à la longue, du commerce d'un malade. Je suis bien honteux de n'avoir à vous offrir que des jours si tristes, et de n'apporter dans votre société que de la douleur et de l'abattement; mais je vous estime assez pour ne vous point fuir dans un pareil état, et je compte passer avec vous le reste de ma vie, parce que je m'imagine que vous aurez la générosité de m'aimer avec un mauvais estomac et un esprit abattu par la maladie, comme si j'avais encore le don de digérer et de penser. Je suis charmé que Thieriot nous donne la préférence sur l'ambassade; je sens que son amitié et son commerce me sont nécessaires : c'était avec bien de la douleur que je me séparais de lui; cependant je serais très affligé s'il avait manqué sa fortune. Tout le monde le blâme ici de son refus; pour moi, je l'en aime davantage; mais j'ai toujours quelques remords de ce qu'il a négligé à ce point ses intérêts.

Vous savez que M. de Morville est chevalier de la Toison. Il y avait longtemps que le roi d'Espagne lui avait promis cette faveur. Je viens d'être témoin d'une fortune plus singulière, quoique dans un genre fort différent. La petite Livry (3), qui avait cinq billets à la loterie des Indes, vient de gagner trois lots, qui valent dix mille livres de rente, ce qui la rend plus heureuse que tous les chevaliers de la Toison.

La petite Lecouvreur (4) réussit à Fontainebleau comme à Paris. Elle se souvient de vous dans sa gloire, et me prie de vous assurer de ses respects. Adieu; je n'ai plus la force d'écrire.

125. — A M. DE CIDEVILLE.

A quel misérable état faut-il que je sois réduit de ne pouvoir répondre que de méchante prose aux vers charmants que vous m'avez envoyés! Les souffrances dont je suis accablé ne me donnent pas un moment de relâche, et à peine ai-je la force de vous écrire. *Laudantur ubi non sunt, cruciantur ubi sunt* (1). Vous me prenez à votre avantage, mon cher Cideville; mais si jamais j'ai de la santé, je vous réponds que vous aurez des épîtres en vers à votre tour. L'amitié et l'estime me les dicteront, et me tiendront lieu du peu de génie poétique que j'avais autrefois, et qui m'a quitté pour aller vous trouver. Adieu, mon cher ami; feu ma muse salue très humblement la vôtre, qui se porte à merveille. Pardonnez à la maladie si je vous écris si peu de chose, et si je vous exprime si mal la tendre amitié que j'ai pour vous. Je salue les bonnes gens qui voudront se souvenir de moi. VOLTAIRE.

126. — A M. THIERIOT (2).

Enfin, je crois que vous m'aimez autant qu'autrefois, puisque vous vous remettez à être malade, quand je le suis. Ne me donnez plus cette marque d'amitié, mon cher ami. Vous êtes la moitié de moi-même, la plus saine et la plus vivante; conservez cette moitié si chère dans le temps que l'autre dépérit tous les jours. J'ai eu assez de courage jusqu'ici pour supporter mes maux; il me semble que je ne pourrais pas tenir contre les vôtres et les miens mêlés ensemble. Vous avez un fond de tempérament assez bon; vous n'êtes sûrement malade que pour avoir trop mangé : soyez persuadé que la sobriété vous donnera de la santé, et qu'il n'est pas permis à tout le monde d'être intempérant. Achevez vite votre édition (3), et revenez. Comment voulez-vous que je vous envoie du Chaulieu ou du La Fare? Je n'ai presque bougé de mon lit depuis quinze jours. Me voilà condamné à ne sortir de l'hiver. Je ne vois plus de fin à mes maux, je n'en espère plus. J'ai renoncé à avoir de la santé, comme La Motte à faire de bons vers. Que je commence à vous savoir bon gré d'avoir résisté aux efforts que j'ai faits pour vous séparer de moi (4)! Je vois plus que jamais que je n'aurais pu me consoler de votre perte. Vous avez préféré mon bonheur à votre fortune, et vous n'avez songé qu'à moi, lorsque je ne songeais qu'à vous. Couronnez tout cela par un prompt retour. Adieu, je n'ai pas la force d'écrire davantage.

127. — A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

28 novembre (5).

Je vous écris d'une main lépreuse aussi hardiment que si j'avais votre peau douce et unie; votre lettre et celle de notre ami m'ont donné du courage; puisque vous voulez bien supporter ma gale, je la supporterai bien aussi. Je voudrais bien n'avoir à exercer ma constance que contre cette maladie; mais je suis, au fumier près, dans l'état où était le bonhomme Job, faisant tout ce que je peux pour être aussi patient que lui, et n'en pouvant venir à bout. Je crois que le pauvre diable aurait perdu patience comme moi, si la présidente de Bernières de ce temps-là avait été jusqu'au 28 novembre sans le venir voir.

On a préparé aujourd'hui votre appartement; venez donc l'occuper au plus tôt; mais, si vos arrêts sont irrévocables, et qu'on ne puisse pas vous faire revenir un jour plus tôt que vous ne l'avez décidé, du moins accordez-moi une autre grâce, que je vous demande avec la dernière instance. Je me trouve, je ne sais comment, chargé de trois domestiques que je n'ai pas le pouvoir de garder, et que je n'ai pas la force de renvoyer. L'un de ces trois messieurs est le pauvre La Brie, que vous avez vu anciennement à moi. Il est trop vieux pour être laquais, incapable d'être valet de chambre, et fort propre à être portier.

Vous avez un suisse qui ne s'est pas attaché à votre service pour vous plaire, mais pour vendre, à votre porte, de mauvais vin à tous les porteurs d'eau qui viennent ici tous les jours faire de votre maison un méchant cabaret; si l'envie d'avoir à votre porte un animal avec un baudrier, que vous

(2) Le *Triomphe du Temps*, comédie en trois actes. (G. A.)
(2) Voyez la lettre nº 117. (G. A.)
(3) Ancienne maîtresse de Voltaire, plus tard marquise de Gouvernet. Voyez, tome III, notre Avertissement en tête de l'*Écossaise*. (G. A.)
(4) Adrienne Lecouvreur. (G. A.)

(1) Saint Augustin. (G. A.)
(2) Éditeurs, de Cayrol et François. (G. A.)
(3) Toujours l'édition de Chaulieu. (G. A.)
(4) En lui offrant la place de secrétaire d'ambassade. (G. A.)
(5) C'est à tort que dans les autres éditions cette lettre est mise à l'année 1723. (G. A.)

payez chèrement toute l'année, pour vous mal servir pendant trois mois, et pour vendre de mauvais vin pendant douze; si, dis-je, l'envie d'avoir votre porte décorée de cet ornement ne vous tient pas fort au cœur, je vous demande en grâce de donner la charge de portier à mon pauvre La Brie. Vous m'obligerez sensiblement; j'ai presque autant d'envie de le voir à votre porte que de vous voir arriver dans votre maison; cela fera son petit établissement; il vous coûtera bien moins qu'un suisse, et vous servira beaucoup mieux. Si, avec cela, le plaisir de m'obliger peut entrer pour quelque chose dans les arrangements de votre maison, je me flatte que vous ne me refuserez pas cette grâce, que je vous demande avec instance. J'attends votre réponse pour réformer mon petit domestique. La poste va partir; je n'ai ni le temps ni la force d'écrire davantage. Thieriot n'aura pas de lettre de moi cette fois-ci; mais il sait bien que mon cœur n'en est pas moins à lui.

128. — A M. L'ABBÉ NADAL.

(SOUS LE NOM DE THIERIOT.)

Paris, 20 mars 1725.

Tout le monde admire, monsieur l'abbé (1), la grandeur de votre courage, qui ne peut être ébranlé que par les injustes sifflets dont la cabale du public vous opprime depuis quarante ans (2). Pour châtier ce public séditieux, vous avez en même temps fait jouer votre *Mariamne* et fait débiter votre livre des *Vestales* (3) : pour dernier trait vous faites imprimer votre tragédie.

Je viens de lire la préface de cet inimitable ouvrage : vous y dites beaucoup de bien de vous, et beaucoup de mal de M. de Voltaire et de moi. Je suis charmé de voir en vous tant d'équité et de modestie, et c'est ce qui m'engage à vous écrire avec confiance et avec sincérité.

Vous accusez M. de Voltaire d'avoir fait tomber votre tragédie *par une brigue horrible et scandaleuse*. Tout le monde est de votre avis, monsieur; personne n'ignore que M. de Voltaire a séduit l'esprit de tout Paris, pour vous faire bafouer à la première représentation, et pour empêcher le public de revenir à la seconde. C'est par ses menées et par ses intrigues qu'on entend dire si *scandaleusement* que vous êtes le plus mauvais versificateur du siècle, et le plus ennuyeux écrivain. C'est lui qui a fait berner vos *Vestales*, vos *Machabées* (4), votre *Saül* (5), et votre *Hérode* (6). Il faut avouer que M. de Voltaire est un bien méchant homme, et que vous avez raison de le comparer à Néron, comme vous le faites si à propos dans votre belle préface.

Quelques personnes pourraient peut-être vous dire que la ressource des mauvais poëtes, monsieur l'abbé, a toujours été de se plaindre de la cabale; que Pradon, votre devancier, accusait M. Racine d'avoir fait tomber sa *Phèdre*, et que de Brie, à qui on prétend que vous ressemblez en tout si parfaitement,

> Pour disculper ses œuvres insipides,
> En accusait et le froid et le chaud (7).

On pourrait ajouter que personne ne peut avoir assez d'autorité pour empêcher le public de prendre du plaisir à une tragédie, et qu'il n'y a que l'auteur qui puisse avoir ce crédit; mais vous vous donnerez bien de garde d'écouter tous ces mauvais discours.

On dit même que ce n'est pas d'aujourd'hui que vous faites imprimer des préfaces pleines d'injures à la tête de vos tragédies sifflées. Quelques curieux se souviennent qu'il y a deux ans vous imputâtes à M. de La Motte et à ses amis la chute d'un certain *Antiochus* (8), et que vous accusâtes mademoiselle Lecouvreur, qui représentait votre premier rôle, d'avoir mal joué une fois en sa vie, de peur que vous ne fussiez applaudi une fois en la vôtre.

Il est vrai pourtant, et j'en suis témoin, qu'à la première représentation de votre *Mariamne* il y avait une cabale dans le parterre; elle était composée de plusieurs personnes de distinction de vos amis, qui, pour vingt sols par tête, étaient venus vous applaudir. L'un d'eux même présentait publiquement des billets *gratis* à tout le monde; mais quelques-uns de ses partisans, ennuyés malheureusement de votre pièce, rendaient publiquement l'argent, en disant : « Nous aimons » mieux payer, et siffler comme les autres. »

Je vous épargne mille petits détails de cette espèce, et je me hâte de répondre aux choses obligeantes que vous avez imprimées sur mon compte.

Vous dites que je suis *intimement* attaché à M. de Voltaire, et c'est à cela que je me suis reconnu. Oui, monsieur, je lui suis tendrement dévoué par estime, par amitié, par reconnaissance.

Vous dites que je *récite* ses vers souvent : c'est la différence, monsieur l'abbé, qui doit être entre les amis de M. de Voltaire et les vôtres, si vous en avez.

Vous m'appelez *facteur de bel esprit;* je n'ai rien de bel esprit, je vous jure : je n'écris en prose que dans les occasions pressantes, jamais en vers, et l'on sait que je ne suis pas poëte, non plus que vous, mon cher abbé.

Vous me reprochez de *rapporter* à M. de Voltaire *les avis* du public ; j'avoue que je lui apprends avec sincérité les critiques que j'entends faire de ses ouvrages, parce que je sais qu'il aime à se corriger, et qu'il ne répond jamais aux mauvaises satires que par le silence, comme vous l'éprouvez heureusement, et aux bonnes critiques, par une grande docilité.

Je crois donc lui rendre un vrai service, en ne lui celant rien de ce qu'on dit de ses productions. Je suis persuadé que c'est ainsi qu'il en faut user avec tous les auteurs raisonnables; et je veux bien même faire ici, par charité pour vous, ce que je fais souvent par estime et par amitié pour lui.

Je ne vous cacherai donc rien de tout ce que j'entendais dire de vous, lorsqu'on jouait votre *Mariamne*. Tout le monde y reconnut votre style; et quelques mauvais plaisants, qui se ressouvenaient que vous étiez l'auteur des *Machabées*, d'*Hérode*, et de *Saül*, disaient que vous aviez mis l'ancien *Testament* en vers burlesques : ce qui est vraiment *horrible et scandaleux*.

Il y en avait qui, ayant aperçu les gens que vous aviez apostés pour vous applaudir, et les archers que vous aviez mis en sentinelle dans le parterre, où ils étaient forcés d'entendre vos vers, disaient :

> Pauvre Nadal, à quoi bon tant de peine?
> Tu serais bien sifflé sans tout cela (1).

D'autres citaient les satires de M. Rousseau, dans lesquelles vous tenez si dignement la place de l'abbé Pic (2).

Enfin, monsieur, il n'y avait ni grand ni petit qui ne vous accablât de ridicule; et moi, qui suis naturellement bon, je sentais une vraie peine de voir un vieux prêtre si indignement vilipendé par la multitude. J'en ai encore de la compassion pour vous, malgré les injures que vous me dites, et même malgré vos ouvrages; et je vous assure que je suis du meilleur de mon cœur tout à vous. TIRIOT (3).

129. — A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES (4).

La première chose que j'ai faite, madame, en arrivant à Paris, a été d'aller trouver le seigneur du lieu (5) où j'ai passé des jours si aimables. Je lui ai fait, selon que portaient mes instructions, le détail des embellissements que vous faites à votre terre, et lui ai exagéré le bonheur d'avoir une femme comme vous. Mais quelque chose que je lui aie dite de sa femme et de sa maison, je ne crois pas qu'il vienne sitôt les voir. Il me paraît fort occupé des affaires et des plaisirs qu'il a dans ce pays-ci. Je l'ai trouvé beau, brillant et paré comme un jeune petit-maître à bonnes fortunes (6). . .

. . . .

Voilà tout ce que je sais de vos affaires. Pour les miennes, elles sont un peu plus mauvaises. J'ai perdu sans ressource mes deux mille livres de rente viagère pour avoir trop tardé à en payer le fonds. Les affaires de ma famille commencent à tourner mal. M. de Nicolaï n'a pas voulu me faire accorder de provision. Ainsi j'ai plus besoin que jamais de la philosophie, dont je veux faire profession. Je vais regarder la for-

---

(1) Cet abbé venait de faire jouer une *Mariamne*, qui était tombée sous les sifflets. (G. A.)
(2) Ou plutôt, depuis vingt ans. (G. A.)
(3) *Histoire des vestales, avec un Traité du luxe des dames romaines*. (G. A.)
(4) Tragédie jouée en 1722. (G. A.)
(5) Tragédie jouée en 1705. (G. A.)
(6) Tragédie jouée en 1709. (G. A.)
(7) Premiers vers d'une épigramme de J.-B. Rousseau contre le poëte dramatique de Brie. (G. A.)
(8) C'est la même tragédie que les *Machabées*. (G. A.)

(1) J.-B. Rousseau avait dit :

> Eh! mon ami, ne prends point tant de peines,
> Tu serais bien cocu sans tout cela. (G. A.)

(2) Mauvais auteur attaqué par Rousseau. (G. A.)
(3) Voltaire a toujours écrit *Tiriot*. (G. A.)
(4) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(5) Monsieur de Bernières. (G. A.)
(6) La fin et le milieu de cette lettre manquent. (*Note de M. de Cayrol.*)

tune comme un avantage qui n'est nécessaire qu'aux gens remplis de désirs. Les richesses sont des emplâtres pour les blessures que nous font nos passions. Mais un philosophe est un homme bien sain, qui n'a pas besoin d'emplâtres. Je me mets donc dans la tête d'être heureux dans la pauvreté.

130. — A LA MÊME.

Ce lundi au soir, juin.

Je vins hier à Paris, madame, et je vis le ballet des *Eléments*, qui me parut bien joli. L'auteur (1) est indigne d'avoir fait un ouvrage si aimable. Je compte apporter une nouvelle lettre de cachet qui rendra la liberté à notre pauvre abbé Desfontaines (2). Je verrai samedi *Mariamne* avec vous et je vous suivrai à la Rivière. Tous ces projets-là sont bien agréables pour moi, s'ils vous font quelque plaisir.

Je suis d'ailleurs assez content de mon voyage de Versailles; et, sans votre absence et quelques indigestions, je serais plus heureux qu'à moi n'appartient. J'apprends que vous n'avez jamais eu tant de santé. Vous auriez bien dû me faire le plaisir de me l'apprendre. Mes respects à M. de Bernières. Ayez la bonté de faire tenir à l'abbé Desfontaines la lettre (3) que je lui écris.

J'embrasse notre ami Thieriot.

131. — A M. THIERIOT.

Paris, 25 juin.

J'ai toujours bien de l'amitié pour vous, grande aversion pour les tracasseries, et beaucoup d'envie d'aller jouir de la tranquillité chez madame de Bernières; mais je n'y veux aller qu'en cas que je sois sûr d'être un peu désiré. Je ferais mille lieues pour aller la voir, si elle a toujours la même amitié pour moi; mais je ne ferais pas un stade, si son amitié est diminuée d'un grain. Je devine que le chevalier des Alleurs (4) est à la Rivière, et que vous y passez une vie bien douce. Je ne sais si M. de Bernières se dispose à partir : il n'entend pas parler de moi, ni moi de lui. Nous ne nous rencontrons pas plus que s'il demeurait au Marais, et moi aux Incurables. Je saurai probablement de ses nouvelles par madame de Bernières. Mandez-moi comment elle se porte, si elle est bien gourmande, si Silva (5) lui a envoyé son ordonnance, si elle est bien enchantée du chevalier des Alleurs, si ledit chevalier, toujours bien sain, bien dormant, et bien..., se dit toujours malade; enfin si on veut me souffrir dans l'ermitage. Je ne sais aucune nouvelle, ni ne m'en soucie; j'attends des vôtres, et vous embrasse de tout mon cœur.

132. — A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

Ce mercredi, 27 juin.

Je sors de chez Silva, à qui j'ai envoyé quatre fois inutilement demander votre ordonnance; il m'a paru aussi difficile d'en avoir une de ce médecin que du roi. Enfin Silva vient de me dire que les morceaux d'une boule de fer étaient aussi bons que la boule en entier. Mais, pour moi, je puis vous assurer que le régime vaut mieux que toutes les boules de fer du monde. Je ne me sers plus que de ce remède, et je m'en trouve si bien, que je serais déjà chez vous par le coche, ou par les batelets, sans la lettre que M. Thieriot m'a écrite. Il m'a mandé que vous et lui seriez fort aises de me recevoir, mais qu'il ne me conseillait pas de venir sans avoir auparavant donné de l'argent à M. de Bernières (6). Je n'ai jamais plus vivement senti ma pauvreté qu'en lisant cette lettre. Je voudrais avoir beaucoup d'argent à lui donner; car on ne peut payer trop cher le plaisir et la douceur de vivre avec vous. J'envie bien la destinée de M. des Alleurs, qui a porté à la Rivière-Bourdet son indifférence et ses agréments. Je m'imagine que vous avez volontiers oublié tout le monde dans votre charmante solitude, et que qui vous manderait des nouvelles de ce pays-ci, fût-ce des nouvelles de votre mari, vous importunerait beaucoup.

Je ne sais autre chose que le risque où le roi Stanislas a été d'être empoisonné (7). On a arrêté l'empoisonneur, et on attend de jour en jour des éclaircissements sur cette aventure. Les dames du palais partiront, je crois, le 10 pour aller chercher leur reine (1). Je crois M. de Luxembourg parti pour Rouen. Voilà tout ce que je sais. Tout le monde dit dans Paris que je suis dévot et brouillé avec vous, et cela parce que je ne suis point à la Rivière, et que je suis souvent chez la femme au miracle du faubourg Saint-Antoine. Le vrai pourtant est que je vous aime de tout mon cœur, comme vous m'aimiez autrefois, et que je n'aime Dieu que très médiocrement, dont je suis très honteux.

Je ne sais point du tout si M. de Bernières ira vous voir, et vous savez si j'y dois aller. Mandez-moi ce que vous souhaitez; ce sont vos intentions qui règlent mes désirs. Adieu : soit à la Rivière, soit à Paris, je vous suis attaché pour toujours, avec la tendresse la plus vive.

133. — A LA MÊME.

2 juillet.

Me voici donc prisonnier dans le camp ennemi (2), faute d'avoir de quoi payer ma rançon pour aller à la Rivière, que j'avais appelée ma patrie. En vérité je ne m'attendais pas que jamais votre amitié pût souffrir que l'on mît de pareilles conditions dans le commerce. J'arrive de Maisons, où j'ai enfin la hardiesse de retourner. Je comptais de là aller à la Rivière, et passer le mois de juillet avec vous. Je me faisais un plaisir d'aller jouir auprès de vous de la santé qui m'est enfin rendue. Vous ne m'avez vu que malade et languissant. J'étais honteux de ne vous avoir donné jusqu'à présent que des jours si tristes, et je me hâtais de vous aller offrir les prémices de ma santé. J'ai retrouvé ma gaieté, et je vous l'apportais; vous l'auriez augmentée encore. Je me figurais que j'allais passer des journées délicieuses. M. de Bernières même pourrait bien ne pas venir à la Rivière sitôt. En vérité, je suis plus fait pour vivre avec vous que lui, et surtout à la campagne; mais la fortune arrange les choses tout de travers. Je ne veux pourtant pas que notre amitié dépende d'elle : pour moi, il me semble que je vous aimerai de tout mon cœur, malgré toutes les guenilles qui nous séparent, et malgré vous-même. J'apprends, en arrivant à Paris, que d'Entragues (3) vient de s'enfuir en Hollande; c'est une affaire bien singulière, et qui fait bien du bruit. On parle de madame de Prie, de traitants, de quatorze cent mille francs, de signatures; mais on prétend qu'on va le faire revenir pour tenir le biribi. La reine d'Espagne (4) et madame de Beaujolais arrivèrent avant-hier. La reine d'Espagne vit à Vincennes à l'espagnole, et madame de Beaujolais vivra au Palais-Royal à la française, et peut-être à la d'Orléans. Les dames du palais partent le 18. Voilà les nouvelles publiques. Les particulières sont que madame d'Egmont partage avec madame de Prie les faveurs du premier ministre, sans partager le ministère. On dit aussi que vous n'avez plus d'amitié pour moi, mais je n'en crois rien. Je me soucie très peu du reste. Je vous aime de tout mon cœur et vous prie instamment de m'écrire souvent. Mandez-moi si vous vous portez bien, si la boule de fer vous fait digérer, si vous devenez bien savante; pour moi, j'ai presque fini mon poëme; j'ai achevé la comédie de l'*Indiscret;* je n'ai plus d'autre affaire que celle de mon plaisir, et, par conséquent, je serais à la Rivière, si vous étiez encore pour moi ce que vous avez été.

134. — A LA MÊME.

Paris, ce 23 juillet.

Depuis que je ne vous ai écrit, une foule d'affaires m'est survenue. La moindre est le procès que je renouvelle contre le testament de mon père. Les peines que je me donne tous les jours m'ont bientôt ôté le peu de santé que l'espérance de vous voir m'avait rendu. Je mène ici une vie de damné, tandis que Thieriot et vous vous avez l'air d'être dans les limbes, à votre campagne. Il n'y a plus d'apparence que je revoie la Rivière-Bourdet. Voilà qui est fait; il n'y a point de repos pour moi jusqu'à l'impression de *Henri IV*. Je ne vous dirai point combien la situation où je me trouve est douloureuse. Vous n'êtes pas assez fâchée de vivre sans moi, pour que je vous montre toute mon affliction. Je vous prie seulement de me rendre un petit service dans votre ville de Rouen. Un de vos coquins d'imprimeurs a imprimé, depuis peu, *Mariamne;* j'en ai un exemplaire entre les mains. Si, par le moyen de M. Thieriot, je pouvais savoir quel est l'imprimeur qui m'a joué ce tour, j'en ferais incessamment

(1) Le poëte Roi. (G. A.)
(2) Desfontaine avait été enfermé à Bicêtre pour crime de sodomie. Voyez, tome IV, le *Mémoire sur la satire*. (G. A.)
(3) On n'a pas cette lettre. (G. A.)
(4) Capitaine dans le régiment des gardes-françaises, plus tard ambassadeur à Constantinople. (G. A.)
(5) Célèbre médecin. (G. A.)
(6) Pour l'appartement loué par Voltaire et Thieriot dans son hôtel. Voyez, tome IV, pages 697 et 702. (G. A.)
(7) Avec du tabac. (G. A.)

(1) Marie Leczinska. (G. A.)
(2) C'est-à-dire chez M. de Bernières. (G. A.)
(3) Duc de Phalaris. (G. A.)
(4) Fille du régent. (G. A.)

saisir les exemplaires. Il peut mieux que personne être informé de cela. Je ne lui écris point pour l'en prier; car je compte que c'est tout un d'écrire à vous ou à lui; et d'ailleurs, en vérité, je n'ai pas un moment de temps. Qu'il me pardonne donc ma négligence, et qu'il ait la bonté, quand il ira à Rouen, de dénicher un peu le faquin qui a donné ma *Mariamne*. Elle est pleine de fautes grossières et de vers qui ne sont point de moi; j'en suis dans une colère de père qui voit ses enfants maltraités, et cela m'oblige de faire imprimer ma *Mariamne* plus tôt que je ne l'avais résolu, et dans un temps très peu favorable. Il pleut des vers à Paris. M. de La Motte veut absolument faire jouer son *OEdipe* (1); M. de Fontenelle fait des comédies tous les jours. Tout le monde fait des poëmes épiques; j'ai mis les poëmes à la mode, comme Langlée y avait mis les falbalas. Si vous voulez des nouvelles, messieurs du clergé refusent de payer le cinquantième, et je m'imagine que, sur cela, la noblesse et le tiers-état pourront bien penser de même. Les dames du palais partent demain, à l'exception de madame la maréchale de Villars, qui est retenue par une perte de sang. Madame de Prie (2) a pris les devants avec madame de Tallard, et, avant de partir, m'a donné un ordre pour le concierge de sa maison de Fontainebleau, où j'ai un appartement cet automne. Je verrai le mariage de la reine; je ferai des vers pour elle, si elle en vaut la peine. J'en ferais plus volontiers pour vous, si vous m'aimiez. Voilà le papier qui me manque. Adieu; je vous aime de tout mon cœur.

135. — A M. THIERIOT.

A Paris, 25 juillet (3).

Je vous enverrai la *Recherche* de l'amitié au lieu de celle de la vérité; car je me soucie bien plus de l'une que de l'autre, et fais plus de cas de Thieriot, mon ami, que de Thieriot philosophe. Voilà encore une autre édition de *Mariamne* qui paraît d'hier, et une troisième dont on me menace. Vous voyez que l'honneur qu'on a fait à La Motte d'écrire son *Inès* dans les représentations, n'est pas un honneur si singulier qu'il le prétend (4). Je n'y sais à cela que de donner ma pièce et d'y corriger le plus de choses que je pourrai, afin que l'air de la nouveauté soit joint à la correction dont elle avait besoin. On vient de me dire qu'il va aussi paraître une nouvelle édition du poëme de la *Ligue:* mais que mon poëme sera différent de celui que vous avez vu! Je commence à en être content; c'est beaucoup dire, car vous savez que je suis plus difficile sur mes ouvrages que sur ceux des autres. Je vous remercie de tout mon cœur des perquisitions faites à Rouen (5). Ce n'est plus la peine d'en faire, puisque je suis assassiné d'éditions de tous les côtés.

Mandez-moi, je vous en prie, sur-le-champ la demeure de M. de Gourdon de Mirabelle. Adieu; je fais mille compliments à madame de Bernières, et au chevalier, et à mes anciens amis de Rouen. Je vous enverrai *Mariamne*, dès qu'elle sera imprimée. Je sors dans le moment pour la faire jouer et pour la faire imprimer.

J'ai un procès, un poëme épique, une tragédie et une comédie sur les bras. Si j'ai de la santé, je soutiendrai tous ces fardeaux gaiement; si je n'en ai point, que tout aille au diable. Bonsoir.

136. — A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

A Paris, à la comédie, ce 20 août.

Depuis un mois entier, je suis entouré de procureurs, de charlatans, d'imprimeurs, et de comédiens. J'ai voulu tous les jours vous écrire, et n'en ai pas encore trouvé le moment. Je me réfugie actuellement dans une loge de comédienne pour me livrer au plaisir de m'entretenir avec vous, pendant qu'on joue *Mariamne* et l'*Indiscret* pour la seconde fois. Cette petite pièce fut représentée avant-hier samedi avec assez de succès; mais il me parut que les loges étaient encore plus contentes que le parterre. Dancourt et Legrand ont accoutumé le parterre au bas comique et aux grossièretés, et insensiblement le public s'est formé le préjugé que de petites pièces en un acte doivent être des farces pleines d'ordures, et non pas des comédies nobles où les mœurs soient respectées. Le peuple n'est pas content quand on ne fait rire que l'esprit; il faut le faire rire tout haut, et il est difficile de le réduire à aimer mieux des plaisanteries fines que des équivoques fades, et à préférer Versailles à la rue Saint-Denis. *Mariamne* est enfin imprimée de ma façon, après trois éditions subreptices qui en ont paru coup sur coup.

Au reste, ne croyez pas que je me borne dans Paris à faire jouer des tragédies et des comédies. Je sers Dieu et le diable tout à la fois assez passablement. J'ai dans le monde un petit vernis de dévotion que le miracle du faubourg Saint-Antoine m'a donné. La femme au miracle (1) est venue ce matin dans ma chambre. Voyez-vous quel honneur je fais à votre maison, et en quelle odeur de sainteté nous allons être! M. le cardinal de Noailles a fait un beau mandement à l'occasion du miracle, et, pour comble ou d'honneur ou de ridicule, je suis cité dans ce mandement. On m'a invité, en cérémonie, à assister au *Te Deum* qui sera chanté à Notre-Dame, en actions de grâces de la guérison de madame Lafosse. M. l'abbé Couet, grand-vicaire de son éminence, m'a envoyé aujourd'hui le mandement. Je lui ai envoyé une *Mariamne*, avec ces petits vers-ci :

> Vous m'envoyez un mandement,
> Recevez une tragédie,
> Afin que mutuellement
> Nous nous donnions la comédie.

Ah! ma chère présidente, qu'avec tout cela je suis quelquefois de mauvaise humeur de me trouver seul dans ma chambre, et de sentir que vous êtes à trente lieues de moi! Vous devez être dans le pays de Cocagne. M. l'abbé d'Amfreville, avec son ventre de prélat et son visage de chérubin, ne ressemble pas mal au *Roi de Cocagne* (2). Je m'imagine que vous faites des soupers charmants, que l'imagination vive et féconde de madame du Deffand (3), et celle de M. l'abbé d'Amfreville, en donnent à notre ami Thieriot, et qu'enfin tous vos moments sont délicieux. M. le chevalier des Alleurs est-il encore avec vous? Il m'avait dit qu'il y resterait tant qu'il y trouverait du plaisir : je juge qu'il y demeurera longtemps.

Adieu; je pars incessamment pour Fontainebleau; conservez-moi toujours bien de l'amitié. Adieu, adieu.

137. — A M. THIERIOT.

A Paris, ce vendredi 25 août (4).

C'est au coche, qui partit mercredi dernier, que je fis mettre un paquet de *Mariamnes* à l'adresse de madame la présidente de Bernières. Vous en ferez des présents à ceux de nos amis qui ont le plus d'indulgence pour mes vers. Je pars dans deux jours pour Fontainebleau. Mon adresse est chez madame de Prie. Ecrivez-moi, mon cher Thieriot, et aimez-moi. On joue toujours *Mariamne* et l'*Indiscret*. Je vais faire imprimer cette petite comédie. J'ai été obligé de faire imprimer *Mariamne* à mes dépens. Il a fallu rompre le marché que j'avais fait avec les libraires, parce que les éditions contrefaites leur coupaient la gorge; ainsi je me la suis coupée moi-même par bonté, et j'ai fait tous les frais : il n'en sera pas de même de l'*Indiscret*. Je suis las du métier d'imprimeur. Mandez-moi comment vous vous en trouvez, et si *Mahomet* (5) est en bon train d'aller. Adieu, je vous souhaite son paradis dans ce monde et un grand débit de son histoire.

138. — A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES (6).

A Versailles, à l'hôtel de Villeroi, ce mercredi, ... septembre.

Vous imagineriez-vous que j'étais dans le grand monde quand j'habitais dans votre maison, et que je suis en retraite à Versailles? Je n'ai vu personne depuis que j'y suis. J'avais affaire à quelques commis soi-disant ministres; mais j'ai pris le parti de leur écrire, pour éviter la peine de leur parler.

Ayez la bonté de me mander si vous êtes aussi philosophe que moi. J'ai bien peur que vous ne soyez devenue très mondaine dans mon absence; et je crois qu'à mon retour, je vous trouverai bien changée, et que j'aurai bien à vous gronder. Mais je vous attends à la Rivière pour vous y donner mes grandes leçons de philosophie. J'aime encore mieux être ermite chez vous qu'à Versailles. Adieu; je vous par-

(1) Voyez une de nos notes, tome III, page 87. (G. A.)
(2) Maîtresse de M. le Duc, premier ministre. (G. A.)
(3) Editeurs, de Cayrol et François. (G. A.)
(4) On avait pris copie de *Mariamne* à la représentation. (G. A.)
(5) Voyez la lettre n° 134. (G. A.)

(1) Madame La Fosse. Cette femme, malade d'un flux de sang, avait été, disait-on, soudainement guérie à l'aspect d'un saint-sacrement. (G. A.)
(2) Comédie de Legrand. (G. A.)
(3) C'est la célèbre marquise. Elle avait alors vingt-huit ans. (G. A.)
(4) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(5) Thieriot préparait une *Histoire du prophète*, qui n'a jamais paru. (G. A.)
(6) Editeurs, de Cayrol et François. Madame de Bernières était de retour à Paris. (G. A.)

donne de ne point songer à moi au milieu des plaisirs de Paris.

139. — A LA MÊME.

A Versailles, septembre.

Hier, à dix heures et demie, le roi déclara qu'il épousait la princesse de Pologne, et en parut très content. Il donna son pied à baiser à M. d'Epernon (1), et son cul à M. de Maurepas, et reçut les compliments de toute sa cour, qu'il mouille tous les jours à la chasse, par la pluie la plus horrible. Il va partir, dans le moment, pour Rambouillet, et épousera mademoiselle Leczinska à Chantilly. Tout le monde fait ici sa cour à madame de Besenval (2), qui est un peu parente de la reine. Cette dame, qui a de l'esprit, reçoit avec beaucoup de modestie les marques de bassesse qu'on lui donne. Je la vis hier chez M. le maréchal de Villars. On lui demanda à quel degré elle était parente de la reine; elle répondit que les reines n'avaient point de parents. Les noces de Louis XV font tort au pauvre Voltaire. On ne parle de payer aucune pension, ni même de les conserver; mais, en récompense, on va créer un nouvel impôt pour avoir de quoi acheter des dentelles et des étoffes pour la demoiselle Leczinska. Ceci ressemble au mariage du soleil, qui faisait murmurer les grenouilles. Il n'y a que trois jours que je suis à Versailles, et je voudrais déjà en être dehors. La Rivière-Bourdet me plaira plus que Trianon et Marly, et je ne veux dorénavant d'autre cour que la vôtre. Mandez-moi des nouvelles de votre santé. Digérez-vous bien? allez-vous souvent au spectacle? avez-vous fait dire à Dufresne et à la Lecouvreur de jouer *Mariamne?* L'abbé Desfontaines est-il en liberté? Thieriot est-il toujours bien sémillant? Conservez-moi votre amitié, dont je fais plus de cas que d'une pension et de ceux qui la donnent.

140. — A LA MÊME.

A Fontainebleau, ce vendredi 17 septembre.

Pendant que Louis XV et Marie-Sophie-Félicité de Pologne sont, avec toute la cour, à la Comédie-Italienne, moi, qui n'aime point du tout ces pantalons étrangers, et qui vous aime de tout mon cœur, je me renferme dans ma chambre, pour vous mander les balivernes de ce pays-ci, que vous avez peut-être quelque curiosité d'apprendre. 1° M. de La Vrillière vient de mourir, cette nuit, à Fontainebleau; et M. le maréchal de Gramont est mort à Paris, à la même heure. Ils ont assurément pris bien mal leur temps tous deux; car, au milieu de tout le tintamarre du mariage du roi, leurs morts ne feront pas le moindre petit bruit.

Ces jours passés, le carrosse de M. le prince de Conti renversa, en passant, le pauvre Martinot, horloger du roi, qui fut écrasé sous les roues, et mourut sur-le-champ. On ne prendra pas plus garde à la mort de MM. de La Vrillière et de Gramont qu'à celle de Martinot, à moins que quelqu'un n'ose demander, malgré les survivances, la place de secrétaire d'Etat et celle de colonel des gardes. Cependant on fait tout ce qu'on peut ici pour réjouir la reine.

Le roi s'y prend très bien pour cela. Il s'est vanté de lui avoir donné sept sacrements, pour la première nuit; mais je n'en crois rien du tout. Les rois trompent toujours leurs peuples. La reine fait très bonne mine, quoique sa mine ne soit point du tout jolie. Tout le monde est enchanté ici de sa vertu et de sa politesse. La première chose qu'elle a faite a été de distribuer aux princesses et aux dames du palais toutes les bagatelles magnifiques qu'on appelle sa corbeille : cela consistait en bijoux de toute espèce, hors des diamants. Quand elle vit la cassette où tout cela était arrangé : « Voilà, » dit-elle, la première fois de ma vie que j'ai pu faire des » présents. » Elle avait un peu de rouge le jour du mariage, autant qu'il en faut pour ne pas paraître pâle. Elle s'évanouit un petit instant dans la chapelle, mais seulement pour la forme. Il y eut le même jour comédie. J'avais préparé un petit *Divertissement* que M. de Mortemart (3) ne voulut point faire exécuter. On donna à la place *Amphitryon* et le *Médecin malgré lui;* ce qui ne parut pas trop convenable. Après le souper il y eut un feu d'artifice avec beaucoup de fusées, et très peu d'invention et de variété; après quoi le roi alla se préparer à faire un dauphin. Au reste, c'est ici un bruit, un fracas, une presse, un tumulte épouvantable. Je me garderai bien, dans ces premiers jours de confusion, de me faire présenter à la reine; j'attendrai que la foule soit écoulée, et que sa majesté soit un peu revenue de l'étourdissement que tout ce sabbat doit lui causer. Alors je tâcherai de faire jouer *Œdipe* et *Mariamne* devant elle; je lui dédierai l'un et l'autre (1) : elle m'a déjà fait dire qu'elle serait bien aise que je prisse cette liberté. Le roi et la reine de Pologne, car nous ne connaissons plus ici le roi Auguste (2), m'ont fait demander le poëme de *Henri IV*, dont la reine a déjà entendu parler avec éloge; mais il ne faut ici se presser sur rien. La reine va être fatiguée incessamment des harangues des compagnies souveraines; ce serait trop que de la prose et des vers en même temps. J'aime mieux que sa majesté soit ennuyée par le parlement et par la chambre des comptes, que par moi.

Vous, qui êtes reine à la Rivière, mandez-moi, je vous en prie, si vous êtes toujours bien contente dans votre royaume. Je vous assure que je préfère bien dans mon cœur votre cour à celle-ci, surtout depuis qu'elle est ornée de madame du Deffand et de M. l'abbé d'Amfreville. Je vous aime tendrement, et vous embrasse mille fois. Adieu.

141. — A LA MÊME.

A Fontainebleau, le 8 octobre.

Je viens de recevoir une lettre sans date de notre ami Thieriot, par laquelle il me mande que vous avez été malade, sans m'en spécifier le temps. Je vous assure que je me trouve bien malheureux de n'avoir pu être auprès de vous. Ce qu'on appelle si faussement les plaisirs de la cour ne vaut pas la satisfaction de consoler ses amis. Soyez sûre qu'il m'est plus doux de partager vos souffrances que de faire ici ma cour à notre nouvelle reine. J'ai été quelque temps sans vous écrire, parce que je n'ai pas ici un moment à moi. Il a fallu faire jouer *Œdipe*, *Mariamne*, et l'*Indiscret*. J'ai été quelque temps à Belébat (3) avec madame de Prie. D'ailleurs je me suis trouvé presque toujours en l'air, maudissant la vie de courtisan, courant inutilement après une petite fortune qui semblait se présenter à moi, et qui s'est enfuie bien vite, dès que j'ai cru la tenir, regrettant à mon ordinaire vous, vos amis, et votre campagne, ayant bien de l'humeur et n'osant en montrer, voyant bien des ridicules et n'osant les dire, n'étant pas mal auprès de la reine, très bien avec madame de Prie, et tout cela ne servant à rien qu'à me faire perdre mon temps et à m'éloigner de vous. Je vais dans ce moment chercher M. de Gervasi; et, s'il va à la Rivière-Bourdet, je vais bien envier sa destinée. Je vous avertis d'avance, ma chère reine, que M. de Gervasi et tous les médecins de la faculté vous seront inutiles, si vous n'avez pas un régime exact, et qu'avec ce régime, vous pourrez vous passer d'eux à merveille. Mettez la main sur la conscience, et avouez que vous avez été quelquefois un peu gourmande. C'est un vilain vice auquel je vous ai vue très adonnée, et je vous dirai, comme Voiture,

> Que vous étiez bien plus heureuse,
> Lorsque vous étiez autrefois
> Je ne veux pas dire amoureuse,
> La rime le dit toutefois (4) !

Aimez et mangez un peu moins : l'école de Salerne ne peut vous donner de meilleurs conseils. Mandez-moi donc, je vous en conjure, comment vous vous portez. Thieriot m'a écrit que votre maudit rhumatisme vous a quittée; mais n'a-t-il laissé nulle impression? Vos yeux ont-ils beaucoup souffert? êtes-vous parfaitement guérie? pourquoi faut-il que vous me négligiez assez pour me laisser ignorer l'état où vous avez été, et celui où vous êtes? Je passai hier tout le soir avec madame de Lutzelbourg (5) à parler de vous. Elle vous aime de tout son cœur; elle pense comme moi; elle aimerait bien mieux être à la Rivière qu'à Fontainebleau. La pauvre femme sèche ici sur pied. On a brûlé sa maison, et on ne parle pas encore de la dédommager. Cela doit apprendre aux particulières à se piquer un peu moins de loger chez elles des reines. Madame de Lutzelbourg demande justice, et ne l'obtient point. Jugez ce qu'il arrivera de moi chétif, qui ne suis ici que pour demander des grâces. Ah! madame! je ne suis pas ici dans mon élément; ayez pitié d'un pauvre homme qui a abandonné la Rivière-Bourdet, sa patrie, pour

(1) Plus tard, duc d'Antin. C'était le fils de madame de Gondrin, à qui Voltaire avait adressé une épître en 1716. Voyez tome VI. (G. A.)

(2) Fille du comte de Bielenski. C'est la mère du baron de Besenval. (G. A.)

(3) Premier gentilhomme de la chambre. (G. A.)

(1) Il se contenta de lui envoyer *Mariamne* avec une épître. Voyez tome VI. (G. A.)

(2) Auguste II, qui était de fait roi de Pologne. (G. A.)

(3) Voyez, tome III, notre Avertissement en tête de la *Fête de Belébat*. (G. A.)

(4) Voyez, tome II, le *Siècle de Louis XIV*, page 535. (G. A.)

(5) Voyez au Catalogue des correspondants. (G. A.)

un pays étranger. Insensé que je suis! Je pars dans deux jours, avec M. le duc d'Antin (1), pour aller à Bellegarde voir le roi Stanislas; car il n'y a sottise dont je ne m'avise. De là je retourne à Belébat, une seconde fois, avec madame de Prie. Ce sera dans ce temps-là, à peu près, que mes affaires seront finies ou manquées. Je ne vous promets plus de venir à la Rivière; mais seriez-vous bien étonnée si vous m'y voyiez arriver les premiers jours de novembre? Je vous jure que je n'ai jamais eu plus envie de vous voir. Je songe à vous au milieu des occupations, des inquiétudes, des craintes, des espérances qui agitent tout le monde en ce pays-ci; mais vous m'oubliez dans votre oisiveté; vous avez raison : quand on est avec madame du Deffand et M. l'abbé d'Amfreville, il n'y a personne qu'on ne puisse oublier. Je les assure de mes très humbles respects, aussi bien que le maître de la maison. Adieu, ma chère reine; comptez sur ma respectueuse et tendre amitié pour toute ma vie.

142. — A M. THIERIOT.

A Fontainebleau, ce 17 octobre.

Je mérite encore mieux vos critiques que *Mariamne*, mon cher Thieriot. Un homme qui reste à la cour, au lieu de vivre avec vous, est le plus condamnable des humains, ou plutôt le plus à plaindre. J'ai eu la sottise d'abandonner mes talents et mes amis pour des fumées de cour, pour des espérances imaginaires. Je viens d'écrire sur cela une longue jérémiade à madame de Bernières. Vous auriez bien dû ne pas attendre si tard à m'informer des nouvelles de sa santé. Réparez cela en m'écrivant souvent, et, surtout, en l'empêchant de manger trop.

En vérité, mon cher Thieriot, si madame de Bernières veut garder un régime exact, je suis sûr qu'elle se portera à merveille. Mettez-lui bien cela dans la tête, et qu'elle renonce à la gourmandise et à la médecine. J'ai déjà abandonné tout à fait la dernière, et m'en trouve bien. Si je puis prendre sur moi de me passer de tourtes et de sucreries, comme je me passe de Gervasi, d'Helvétius, et de Silva (2), je serai aussi gras et aussi cochon que vous incessamment.

J'ai vu ici un moment le chevalier des Alleurs, qui vint monter sa garde, et qui s'enfuit bien vite après. Je ne me portais pas trop bien dans ce temps : à peine eus-je le temps de lui demander des nouvelles de la Rivière; il m'échappa comme un éclair. Mandez-moi s'il est encore avec vous autres, et s'il jouit de la béatitude tranquille où vous êtes depuis trois mois.

J'ai été ici très bien reçu de la reine. Elle a pleuré à *Mariamne*, elle a ri à *l'Indiscret;* elle me parle souvent; elle m'appelle *mon pauvre Voltaire*. Un sot se contenterait de tout cela; mais malheureusement j'ai pensé assez solidement pour sentir que des louanges sont peu de chose, et que le rôle d'un poëte à la cour traîne toujours avec lui un peu de ridicule, et qu'il n'est pas permis d'être en ce pays-ci sans aucun établissement. On me donne tous les jours des espérances dont je ne me repais guère. Vous ne sauriez croire, mon cher Thieriot, combien je suis las de ma vie de courtisan. *Henri IV* est bien sottement sacrifié à la cour de Louis XV. Je pleure les moments que je lui dérobe. Le pauvre enfant devrait déjà paraître in-4°, en beau papier, belle marge, beau caractère. Ce sera sûrement pour cet hiver, quelque chose qui arrive. Vous trouverez, je crois, cet ouvrage un peu autrement travaillé que *Mariamne*. L'épique est mon fait, ou je suis bien trompé, et il me semble qu'on marche bien plus à son aise dans une carrière où on a pour rival un Chapelain, La Motte, et Saint-Didier, que dans celle où il faut tâcher d'égaler Racine et Corneille. Je crois que tous les poëtes du monde se sont donné rendez-vous à Fontainebleau. Saint-Didier a apporté son *Clovis* (3) à la reine, avec une épître en vers du même style. Roi vient se proposer pour des ballets. La reine est tous les jours assassinée d'odes pindariques, de sonnets, d'épîtres, et d'épithalames. Je m'imagine qu'elle a pris les poëtes pour les fous de la cour; et, en ce cas, elle a grande raison, car c'est une grande folie à un homme de lettres d'être ici. Ils ne donnent du plaisir ni n'en reçoivent. Adieu. Savez-vous que M. le duc de Nevers (4) s'est battu avec M. le comte de Brancas, dans la salle des gardes de la reine d'Espagne (5)? Voilà les seules nouvelles que je sache. Tout ce qui se passe ici est si simple, si uni, si ennuyeux, qu'il n'y a pas moyen d'en parler. Adieu; je vous embrasse, et vous aime.

(1) Aïeul du duc d'Epernon, cité dans la lettre n° 139. (G. A.)
(2) Médecins célèbres. (G. A.)
(3) Ou plutôt les huit premiers chants de son poëme, qui n'a jamais été achevé. (G. A.)
(4) Père du duc de Nivernais. (G. A.)
(5) A Vincennes. (G. A.)

143. — A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

A Fontainebleau, ce 18 octobre.

Gervasi va partir pour vous aller voir; j'en voudrais bien faire autant; mais jamais mon goût n'a décidé de ma conduite. Je me flatte qu'il vous trouvera en bonne santé, et que ce sera un voyage d'ami plutôt que de médecin. Il vous dira toutes les petites nouvelles de la cour, dont je ne vous parle point. Ne m'en sachez pas mauvais gré. J'aime bien mieux, quand je vous écris, vous parler de vous que de ce qui se passe ici. Je suis bien plus inquiet de votre santé, et plus occupé de ce qui vous regarde, que de toutes les tracasseries de Fontainebleau. Je vais demain à Bellegarde; je vous en prie, que je retrouve une lettre de vous à mon retour. Mademoiselle Lecouvreur, qui, je crois, vous écrit souvent, me charge de vous assurer de ses respects. Elle réussit ici à merveille. Elle a enterré la Duclos. La reine lui a donné hautement la préférence. Elle oublie, au milieu de ses triomphes, qu'elle me hait. N'allez pas oublier, au milieu de vos rhumatismes, que vous m'avez aimé, et rompez un peu le silence que vous gardez avec moi, ou du moins faites-moi écrire par votre chancelier; surtout faites-moi savoir combien de temps vous resterez encore à la Rivière. Permettez-moi de saluer tous ceux qui y sont, et d'envier leur destinée: je n'ose dire de venir la partager, car vous ne m'en croiriez pas; mais si vous restez encore un mois ou six semaines, je viendrai assurément; mais, au nom de Dieu, conservez votre santé; elle dépend de vous, je vous le répète encore, beaucoup plus que de tous les médecins du monde. Soyez sobre, et votre santé sera aussi bonne qu'elle m'est chère.

144. — A LA MÊME.

A Fontainebleau, 13 novembre.

La reine vient de me donner, sur sa cassette, une pension de quinze cents livres, que je ne demandais pas : c'est un acheminement pour obtenir les choses que je demande. Je suis très bien avec le second premier ministre, M. Duverney. Je compte sur l'amitié de madame de Prie. Je ne me plains plus de la vie de la cour (1); je commence à avoir des espérances raisonnables d'y pouvoir être quelquefois utile à mes amis; mais si vous êtes encore gourmande, et si vous avez encore vos maux d'estomac et vos maux d'yeux, je suis bien loin de me trouver un homme heureux. S'il est vrai que vous restiez à votre campagne jusqu'à la fin de décembre, ayez la bonté de m'en assurer, et de ne pas donner toutes les chambres de la Rivière. Les agréments que l'ont peut avoir dans le pays de la cour ne valent pas les plaisirs de l'amitié; et la Rivière, à tous égards, me sera toujours plus chère que Fontainebleau. Permettez-moi d'adresser ici un petit mot à mon ami Thieriot.

A M. THIERIOT.

Ne croyez pas, mon cher Thieriot, que je sois aussi dégoûté de *Henri IV* que vous le paraissez de *Mariamne*. Je viens de mettre en vers, dans le moment, feu M. le duc d'Orléans et son système avec Lass. Voyez si tout cela vous paraît bien dans son cadre, et si notre sixième chant (2) n'en sera point déparé. Songez qu'il m'a fallu parler noblement de cet excès d'extravagance, et blâmer M. le duc d'Orléans, sans que mes vers eussent l'air de satire.

Je dis, en parlant de ce prince :

D'un sujet et d'un maître il a tous les talents;
Malheureux toutefois, dans le cours de sa vie,
D'avoir reçu du ciel un si vaste génie.
Philippe, garde-toi des prodiges pompeux
Qu'on offre à ton esprit trop plein du merveilleux.
Un Ecossais arrive et promet l'abondance;
Il parle, il fait changer la face de la France.
Des trésors inconnus se forment sous ses mains :
L'or devient méprisable aux avides humains.
Le pauvre, qui s'endort au sein de l'indigence,
Des rois, à son réveil, égale l'opulence.
Le riche en un moment voit fuir devant ses yeux
Tous les biens qu'en naissant il eut de ses aïeux.
Qui pourra dissiper ces funestes prestiges?

(1) « Cela est plaisant et presque naïf, dit fort bien M. Desnoiresterres. Comme une petite pension tombée à propos suffit à changer la couleur et le relief des choses! » (G. A.)
(2) Aujourd'hui le septième. Les nouveaux vers n'y furent pas ajoutés. (G. A.)

Je crois que l'on ne pouvait pas parler plus modérément du système; mais je ne sais si j'en ai parlé assez poétiquement; nous en raisonnerons, à ce que j'espère, à la Rivière. La cour m'a peut-être ôté un peu de feu poétique. Je viendrai le reprendre avec vous. Soyez toujours moins en peine de mon cœur que de mon esprit. Je cesserai plutôt d'être poëte que d'être l'ami de Thieriot.

A L'ABBÉ DESFONTAINES.

Et vous, mon cher abbé Desfontaines, j'ai bien parlé de vous à M. de Fréjus (1); mais je sais, par mon expérience, que les premières impressions sont difficiles à effacer. Je n'ai point encore vu votre dernier journal (2). Je vous suis presque également obligé pour *Mariamne* et pour le *Héros* de Gratien (3). Je suis fâché que vous soyez brouillé avec les révérends pères; mais, puisque vous l'êtes, il n'est pas mal de s'en faire craindre. Peut-être voudront-ils vous apaiser, et vous feront-ils avoir un bénéfice par le premier traité de paix qu'ils feront avec vous. Je ne sais aucune nouvelle de M. l'abbé Bignon. Je serais bien fâché de sa maladie s'il vous avait fait du bien.

Le pauvre Saint-Didier est venu à Fontainebleau avec *Clovis*, et tous deux ont été bien bafoués. Il sollicita M. de Mortemart et l'importuna pour avoir une pension. M. de Mortemart lui répondit que, quand on faisait des vers, il les fallait faire comme moi. Je suis fâché de la réponse. Saint-Didier ne me pardonnera point cette injustice de M. de Mortemart. Il y a ici des injustices plus véritables qui me font saigner le cœur. Je ne peux pas m'accoutumer à voir l'abbé Raguet (4) dans l'opulence et dans la faveur, tandis que vous êtes négligé. Cependant n'aimez-vous pas encore mieux être l'abbé Desfontaines que l'abbé Raguet?

Je présente mes respects au maître de la maison, à M. l'abbé d'Amfreville, à *tutti quanti* qui ont le bonheur d'être à la Rivière.

Buvez tous à ma santé : et vous, madame la présidente, soyez bien sobre, je vous en prie.

145. — A M. POTET (5).

Que vous êtes heureux, mon cher Potet! vous comparaîtrez lundi, à dix heures, devant les juges consuls de la bonne ville de Paris, à la requête de dame Pissat, qui a déclaré devant les juges que vous êtes mon ami. Je ne crois pas que votre témoignage la désavoue en cela. Elle prétend de plus que vous êtes témoin qu'elle ne me doit rien; vous rendrez donc gloire à la vérité devant Dieu, Chauvin et Thieriot, votre frère, votre juge et le mien. Souvenez-vous de faire un beau discours éloquent, où ces messieurs entendront peu de chose. En attendant, ne pourrait-on vous voir?

146. — A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES (6).

J'ai été à l'extrémité; je n'attends que ma convalescence pour abandonner à jamais ce pays-ci (7). Souvenez-vous de l'amitié tendre que vous avez eue pour moi; au nom de cette amitié, informez-moi par un mot de votre main de ce qui se passe, ou parlez à l'homme que je vous envoie, en qui vous pouvez prendre une entière confiance. Présentez mes respects à madame du Deffand; dites à Thieriot que je veux absolument qu'il m'aime, ou quand je serai mort, ou quand je serai heureux; jusque-là, je lui pardonne son indifférence. Dites à M. le chevalier des Alleurs que je n'oublierai jamais la générosité de ses procédés pour moi. Comptez que tout détrompé que je suis de la vanité des amitiés humaines (8), la vôtre me sera à jamais précieuse. Je ne souhaite de revenir à Paris que pour vous voir, vous embrasser encore une fois, et vous faire voir ma constance dans mon amitié et dans mes malheurs.

(1) Fleury, plus tard cardinal. Il avait alors la feuille des bénéfices et l'entrée au conseil. Desfontaines, sorti de Bicêtre et exilé de Paris, était allé se refugier chez M. de Bernières. (G. A.)
(2) L'abbé travaillait alors au *Journal des Savants*. (G. A.)
(3) Le *Héros*, ouvrage du jésuite espagnol Balthasar Gracian, venait d'être traduit en français par le P. Courbeville. (G. A.)
(4) Directeur *spirituel* de la Compagnie des Indes. (G. A.)
(5) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(6) Il est à croire que cette lettre fut écrite après l'affaire de Voltaire avec le chevalier Rohan-Chabot. Voyez, tome Ier, sur cette affaire, la *Vie de Voltaire*, par Condorcet. (G. A.)
(7) Sans doute la cour. (G. A.)
(8) Allusion à la conduite du duc de Sully. (G. A.)

147. — AU MINISTRE DU DÉPARTEMENT DE PARIS (1).

Le sieur de Voltaire remontre très humblement qu'il a été assassiné par le brave chevalier de Rohan, assisté de six coupe-jarrets, derrière lesquels il était hardiment posté, qu'il a toujours cherché, depuis ce temps-là, à réparer, non son honneur, mais celui du chevalier, ce qui était trop difficile. S'il est venu de Versailles, il est très faux qu'il ait été demander le chevalier de Rohan-Chabot chez M. le cardinal de Rohan.

Il est très aisé de prouver le contraire, et il consent de rester toute sa vie à la Bastille, s'il en impose. Il demande la permission de manger avec M. le gouverneur de la Bastille et de voir du monde. Il demande avec encore plus d'instance la permission d'aller incessamment en Angleterre. Si on doute de son départ, on peut l'envoyer avec un exempt jusqu'à Calais.

148. — A M. THIERIOT.

De la Bastille, avril 1726.

J'ai été accoutumé à tous les malheurs, mais pas encore à celui d'être abandonné de vous entièrement.

Madame de Bernières, madame du Deffand, M. le chevalier des Alleurs devraient bien me venir voir. Il n'y qu'à demander permission à M. Héraut, ou à M. de Maurepas.

149. — AU MÊME.

Ce mardi, 1726 (2).

On doit me conduire demain, ou après-demain, de la Bastille à Calais. Je vous attends, mon cher Thieriot, avec impatience. Venez au plus tôt. C'est peut-être la dernière fois de ma vie que nous nous verrons.

150. — A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES (3).

On doit me conduire demain ou après-demain de la Bastille droit à Calais. Pouvez-vous, madame, avoir le bonté de me prêter votre chaise de poste? Celui (4) qui m'aura conduit vous la ramènerait. Demain mercredi, ceux qui voudront me venir voir, peuvent entrer librement. Je me flatte que j'aurai l'occasion de vous assurer encore une fois en ma vie de mon véritable et respectueux attachement.

Venez, je vous en prie, avec madame du Deffand; je compte aussi que je verrai notre ami Thieriot.

151. — A M. THIERIOT.

A Calais, ce 5 mai 1726, chez M. Dunoquet.

Mon cher Thieriot, je n'ai que le temps de vous dire que je suis à Calais, où je compte rester quatre ou cinq jours, que je vous aime réellement, que je regrette madame de Bernières plus qu'elle ne pense, que je serais consolé si je pouvais trouver en Angleterre quelque imagination comme madame du Deffand, et quelque malade comme le chevalier des Alleurs, que je suis très fâché d'avoir connu si peu madame de Godefroy, et qu'il faut que vous m'écriviez tout à l'heure quelque longue lettre, où il y ait bien des nouvelles et bien des amitiés de votre part et de celle de madame de Bernières, à laquelle je serai attaché toute ma vie.

152. — A MADAME DE FERRIOL.

Calais, 6 mai (5).

N'auriez-vous point, madame, quelques ordres à me donner pour monsieur ou pour madame de B*** (6)? J'attends à Calais que vous daigniez me charger de quelques commissions. Je suis ici chez M. Dunoquet (7), et je sens bien à la réception qu'il me fait, qu'il croit que vous m'honorez d'un peu d'amitié. La première chose que je fais dans ce pays-ci, est de vous écrire. C'est un devoir dont mon cœur s'acquitte. Vos bontés pour moi sont aussi grandes que mes malheurs et sont bien plus vivement ressenties. Vous avez toujours été constante dans la bienveillance que je vous ai vue pour moi, et je vous assure que vous êtes ce que je regrette le plus en

(1) Ce billet fut envoyé de la Bastille même où Voltaire avait été mis le 17 avril. (G. A.)
(2) Ce billet est de la fin d'avril. Voltaire sortit de la Bastille le 2 mai. (G. A.)
(3) Editeurs, de Cayrol et François. (G. A.)
(4) L'agent Condé. (G. A.)
(5) Editeurs, de Cayrol et François. (G. A.)
(6) Sans doute M. et madame de Bolingbroke. (G. A.)
(7) Trésorier des troupes. (G. A.)

France. Si j'avais pu vivre selon mon choix, j'aurais assurément passé ma vie dans votre cour; mais ma destinée est d'être malheureux et par conséquent loin de vous. Permettez-moi de saluer et d'embrasser M. de Pont de Vesle et M. d'Argental (1). Ayez la bonté d'assurer madame de Tencin (2) qu'une de mes plus grandes peines, à la Bastille, a été de savoir qu'elle y fût. Nous étions comme Pyrame et Thisbé : il n'y avait qu'un mur qui nous séparât, mais nous ne nous baisions point par la fente de la cloison. Et vous, la nymphe de Circassie (3), et surtout celle de M. Dunoquet, dont vous avez rendu la femme jalouse, je vous jure que s'il y avait seulement en France trois personnes comme vous, je me pendrais de désespoir d'en sortir. Si vous voulez mettre le comble aux consolations que je reçois dans mon malheur, faites-moi l'honneur de me donner de vos nouvelles et de m'envoyer vos ordres.

153. — A M. THIERIOT.

Le 12 août 1726 (4).

J'ai reçu bien tard, mon cher Thieriot, une lettre de vous, du 11 du mois de mai dernier. Vous m'avez vu bien malheureux à Paris. La même destinée m'a poursuivi partout. Si le caractère des héros de mon poëme est aussi bien soutenu que celui de ma mauvaise fortune, mon poëme assurément réussira mieux que moi. Vous me donnez par votre lettre des assurances si touchantes de votre amitié, qu'il est juste que j'y réponde par de la confiance. Je vous avouerai donc, mon cher Thieriot, que j'ai fait un petit voyage à Paris, depuis peu. Puisque je ne vous y ai point vu, vous jugerez aisément que je n'ai vu personne. Je ne cherchais qu'un seul homme (5) que l'instinct de sa poltronnerie a caché de moi, comme s'il avait deviné que je fusse à sa piste. Enfin la crainte d'être découvert m'a fait partir plus précipitamment que je n'étais venu. Voilà qui est fait, mon cher Thieriot; il y a grande apparence que je ne vous reverrai plus de ma vie. Je suis encore très incertain si je me retirerai à Londres. Je sais que c'est un pays où les arts sont tous honorés et récompensés, où il y a de la différence entre les conditions, mais point d'autre entre les hommes que celle du mérite. C'est un pays où on pense librement et noblement, sans être retenu par aucune crainte servile. Si je suivais mon inclination, ce serait là que je me fixerais, dans l'idée seulement d'apprendre à penser. Mais je ne sais si ma petite fortune, très dérangée par tant de voyages, ma mauvaise santé, plus altérée que jamais, et mon goût pour la plus profonde retraite, me permettront d'aller me jeter au travers du tintamarre de Whitehall et de Londres. Je suis très bien recommandé en ce pays-là, et on m'y attend avec assez de bonté; mais je ne puis pas vous répondre que je fasse le voyage. Je n'ai plus que deux choses à faire dans ma vie, l'une de la hasarder avec honneur dès que je le pourrai; et l'autre, de la finir dans l'obscurité d'une retraite qui convient à ma façon de penser, à mes malheurs, et à la connaissance que j'ai des hommes.

J'abandonne de bon cœur mes pensions du roi et de la reine; le seul regret que j'aie est de n'avoir pu réussir à vous les faire partager. Ce serait une consolation pour moi dans ma solitude de penser que j'aurais pu, une fois en ma vie, vous être de quelque utilité; mais je suis destiné à être malheureux de toutes façons. Le plus grand plaisir qu'un honnête homme puisse ressentir, celui de faire plaisir à ses amis, m'est refusé.

Je ne sais comment madame de Bernières pense à mon égard.

> Prendrait-elle le soin de rassurer mon cœur
> Contre la défiance attachée au malheur? (*Mithridate.*)

Je respecterai toute ma vie l'amitié qu'elle a eue pour moi, et je conserverai celle que j'ai pour elle. Je lui souhaite une meilleure santé, une fortune rangée, bien du plaisir, et des amis comme vous. Parlez-lui quelquefois de moi. Si j'ai encore quelques amis qui prononcent mon nom devant vous, parlez de moi sobrement avec eux, et entretenez le souvenir qu'ils veulent bien me conserver.

Pour vous, écrivez-moi quelquefois, sans examiner si je fais exactement réponse. Comptez sur mon cœur plus que sur mes lettres.

Adieu, mon cher Thieriot, aimez-moi malgré l'absence et la mauvaise fortune.

154. — A MADEMOISELLE BESSIÈRES.

A Wandsworth, le 15 octobre.

Je reçois, mademoiselle, en même temps une lettre de vous, du 10 septembre, et une de mon frère, du 12 août. La retraite ignorée où j'ai vécu depuis deux mois (1), et mes maladies continuelles, qui m'ont empêché d'écrire à mon correspondant de Calais, sont cause que ces lettres ont tardé si longtemps à venir jusqu'à moi. Tout ce que vous m'écrivez m'a percé le cœur. Que puis-je vous dire, mademoiselle, sur la mort de ma sœur (2), sinon qu'il eût mieux valu pour ma famille et pour moi que j'eusse été enlevé à sa place? Ce n'est point à moi à vous parler du peu de cas que l'on doit faire de ce passage si court et si difficile qu'on appelle la vie : vous avez sur cela des notions plus lumineuses que moi, et puisées dans des sources plus pures. Je ne connais que les malheurs de la vie, mais vous en connaissez les remèdes, et la différence de vous à moi est du malade au médecin.

Je vous supplie, mademoiselle, d'avoir la bonté de remplir jusqu'au bout le zèle charitable que vous daignez avoir pour moi en cette occasion douloureuse : ou engagez mon frère à me donner, sans différer un seul moment, des nouvelles de sa santé, ou donnez-m'en vous-même. Il ne vous reste plus que lui de toute la famille de mon père, que vous avez regardée comme la vôtre. Pour moi, il ne faut plus me compter. Ce n'est pas que je ne vive encore pour le respect et l'amitié que je vous dois; mais je suis mort pour tout le reste. Vous avez grand tort, permettez-moi de vous le dire avec tendresse et avec douleur, vous avez grand tort de soupçonner que je vous aie oubliée. J'ai bien fait des fautes dans le cours de ma vie. Les amertumes et les souffrances qui en ont marqué presque tous les jours ont été souvent mon ouvrage. Je sens le peu que je vaux; mes faiblesses me font pitié, et mes fautes me font horreur. Mais Dieu m'est témoin que j'aime la vertu, et qu'ainsi je vous suis tendrement attaché pour toute ma vie.

Adieu; je vous embrasse, permettez-moi ce terme, avec tout le respect et toute la reconnaissance que je dois à mademoiselle Bessières.

155. — A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

A Londres, 16 octobre.

Je n'ai reçu qu'hier, madame, votre lettre du 3 de septembre dernier. Les maux viennent bien vite, et les consolations bien tard. C'en est une pour moi très touchante que votre souvenir : la profonde solitude où je suis retiré ne m'a pas permis de la recevoir plus tôt. Je viens à Londres pour un moment; je profite de cet instant pour avoir le plaisir de vous écrire, et je m'en retourne sur-le-champ dans ma retraite.

Je vous souhaite, du fond de ma tanière, une vie heureuse et tranquille, des affaires en bon ordre, un petit nombre d'amis, de la santé, et un profond mépris pour ce qu'on appelle vanité. Je vous pardonne d'avoir été à l'Opéra avec le chevalier de Rohan (3), pourvu que vous en ayez senti quelque confusion.

Réjouissez-vous le plus que vous pourrez à la campagne et à la ville. Souvenez-vous quelquefois de moi avec vos amis, et mettez la constance dans l'amitié au nombre de vos vertus. Peut-être que ma destinée me rapprochera un jour de vous. Laissez-moi espérer que l'absence ne m'aura point entièrement effacé dans votre idée, et que je pourrai retrouver dans votre cœur une pitié pour mes malheurs qui du moins ressemblera à l'amitié.

La plupart des femmes ne connaissent que les passions ou l'indolence; mais je crois vous connaître assez pour espérer de vous de l'amitié.

Je pourrai bien revenir à Londres incessamment, et m'y fixer. Je ne l'ai encore vu qu'en passant. Si, à mon arrivée, j'y trouve une lettre de vous, je m'imagine que j'y passerai l'hiver avec plaisir, si pourtant ce mot de plaisir est fait pour être prononcé par un malheureux comme moi. C'était à ma sœur à vivre, et à moi à mourir; c'est une méprise de la destinée. Je suis douloureusement affligé de sa perte : vous connaissez mon cœur, vous savez que j'avais de l'amitié pour

(1) Fils de madame de Ferriol. (G. A.)
(2) Sœur de madame de Ferriol et mère de d'Alembert. Elle avait été arrêtée, à la suite du suicide de son amant dans sa propre maison. (G. A.)
(3) Mademoiselle Aïssé. (G. A.)
(4) Cette lettre est écrite d'Angleterre. (G. A.)
(5) Le chevalier de Rohan. (G. A.)

(1) Chez M. Falkener. (G. A.)
(2) Madame Mignot. (G. A.)
(3) Celui-là même qui avait fait bâtonner Voltaire. (G. A.)

elle. Je croyais bien que ce serait elle qui porterait le deuil de moi. Hélas! madame, je suis plus mort qu'elle pour le monde, et peut-être pour vous. Ressouvenez-vous du moins que j'ai vécu avec vous. Oubliez tout de moi, hors les moments où vous m'avez assuré que vous me conserveriez toujours de l'amitié. Mettez ceux où j'ai pu vous mécontenter au nombre de mes malheurs, et aimez-moi par générosité si vous ne pouvez plus m'aimer par goût.

Mon adresse, chez milord Bolingbroke, à Londres.

156. — A M. THIERIOT.

2 février (vieux style) (1) 1727.

Je reçus hier votre lettre du 26 janvier (*n. s.*); je vous avoue que je ne comprends pas comment vous n'avez reçu qu'un tome des *Voyages de Gulliver* (2); il y a près de trois mois que je chargeai M. Dussol des deux tomes pour vous. Vous étiez en ce temps-là en Normandie.

Ayant été trois mois sans recevoir de vous aucun signe de vie, je m'imaginais que vous traduisiez *Gulliver*, et je me consolais de votre silence par l'espérance d'une bonne traduction, qui, selon moi, vous aurait fait beaucoup d'honneur et de profit.

Vous me mandez que vous n'avez reçu de M. Dussol que le premier volume, et que vous n'avez pas voulu le traduire, dans l'incertitude d'avoir le second. A cela, mon cher ami, je vous répondrai que je vous aurais pu envoyer tous les livres d'Angleterre en moins de temps que vous n'en pouviez mettre à traduire la moitié de *Gulliver*. Mais comment se peut-il faire que vous n'ayez différé votre traduction qu'à cause de ce second volume, qui vous manque, puisque vous me dites que vous n'avez lu que trois chapitres du premier tome? Si vous voulez remplir les vues dont vous me parlez, par la traduction d'un livre anglais, *Gulliver* est peut-être le seul qui vous convienne. C'est le Rabelais de l'Angleterre, comme je vous l'ai déjà mandé (3); mais c'est un Rabelais sans fatras; et ce livre serait amusant par lui-même, par les imaginations singulières dont il est plein, par la légèreté de son style, etc., quand il ne serait pas d'ailleurs la satire du genre humain.

J'ai à vous avertir que le second tome n'est pas à beaucoup près si agréable que le premier, qu'il roule sur des choses particulières à l'Angleterre et indifférentes à la France, et qu'ainsi j'ai bien peur que quelqu'un plus pressé (4) que vous ne vous ait prévenu, en traduisant le premier tome, qui est fait pour plaire à toutes les nations, et qui n'a rien de commun avec le second.

A l'égard de vous envoyer des livres pour une somme d'argent considérable, j'aimerais mieux que vous dépensassiez cet argent à faire le voyage.

Vous savez peut-être que les banqueroutes sans ressources que j'ai essuyées en Angleterre (5), le retranchement de mes rentes, la perte de mes pensions, et les dépenses que m'ont coûtées les maladies dont j'ai été accablé ici, m'ont réduit à un état bien dur. Si Noël Pissot voulait me payer ce qu'il me doit, cela me mettrait en état, mon cher ami, de vous envoyer une partie de la petite bibliothèque dont vous avez besoin.

Si vous avez quelques heures de loisir, pourriez-vous vous transporter chez M. Dubreuil, cloître Saint-Merri, dans la maison de M. l'abbé Moussinot (6)? il est chargé de plusieurs billets de Ribou (7), de Pissot, et de quelques autres, que j'ai mis entre ses mains. Il vous remettra lesdits billets sur cette lettre. Vous pouvez mieux que personne tirer quelque argent de ces messieurs, que vous connaissez. Si cela est trop difficile, et si ces messieurs profitent de mes malheurs et de mon absence pour ne me point payer, comme ont fait bien d'autres, il ne faut pas, mon cher enfant, vous donner des mouvements pour les mettre à la raison; ce n'est qu'une bagatelle. Le torrent d'amertume que j'ai bu fait que je ne prends pas garde à ces petites gouttes. Si vous avez envie de voir des vers écrits avec quelque force, donnez-vous la peine d'aller chez M. de Maisons; il vous montrera une petite parcelle de morceaux détachés de la *Henriade*, que je lui envoyai, il y a quelque temps, en dépôt, parce que vous étiez au diable, et qu'on n'entendait point parler de vous.

Adieu, mon très cher Thieriot; je vous embrasse mille fois.

(1) 22 janvier, nouveau style. L'ancien calendrier ne fut abandonné des Anglais qu'en 1752. (G. A.)

(2) Ce roman satirique avait paru l'année précédente. (G. A.)

(3) Voyez, tome VI, les *Lettres anglaises*. (G. A.)

(4) Desfontaines, qui, en effet, devança Thieriot. (G. A.)

(5) Un juif, nommé d'Acosta, sur lequel il avait une lettre de change, venait de faire faillite. (G. A.)

(6) Homme d'affaires de Voltaire. (G. A.)

(7) Libraire, éditeur d'*OEdipe*. (G. A.)

157. — AU MÊME (1).

A .... mars 1727.

Je vous envoie, mon cher Thieriot, les livres que je vous ai promis; vous les recevrez par la voie de M. Dunoquet, trésorier des troupes, à Calais, à qui je les adresse, et qui les mettra au coche de Calais pour Paris, adressés à vous, chez madame de Bernières.

It was indeed a very hard task formed to find that damned book, which, under the title of *Improvement of human reason*, is an example of nonsense from one end to the other, and which besides is a tedious nonsense, and consequently very distasteful to the french nation, that detests madness itself, when madness is languishing and flat. The book is scarce, because it is bad, it being the fate of all wretched books never to be printed again. So, I spent almost a fortnight in the search of it, till at last I had the misfortune to find it.

I hope you will not read throughout, that spiritless nonsense romance, though indeed you deserve to read it, to do penance for the trouble you gave me to inquire after it, for the tiresome perusal I made of some parts of this whimsical, stupid performance, and for your credulity in believing those who gave you so great an idea of so mean a thing.

You will find in the same parcel the second volume of M. Gulliver, which (by the by, I don't advise you to translate) strikes at the first; the other is overstrained. The reader's imagination is pleased and charmingly entertained by the new prospect of the lands which Gulliver discovers to him; but that continued series of new fangles, follies of fairy-tales, of wild inventions pall at last upon our taste. Nothing unnatural may please long; it is for this reason that commonly the second parts of romances are so insipid.

Farewell; my services to those who remember me, but I hope I am quite forgot here (2).

158. — A M. SWIFT.

LONDRES, A LA PERRUQUE BLANCHE.

Cowent-Garden, 14 décembre 1727.

Vous serez surpris, monsieur, de recevoir d'un voyageur français un *Essai*, en anglais, *sur les Guerres civiles de France*, qui font le sujet de la *Henriade* (3). Ayez de l'indulgence pour un de vos admirateurs, qui doit à vos écrits de s'être passionné pour votre langue, au point d'avoir la témérité d'écrire en anglais.

Vous verrez, par l'*Avertissement*, que j'ai quelques desseins sur vous, et que j'ai dû parler de vous, pour l'honneur de votre pays et pour l'avantage du mien; ne me défendez pas d'orner ma narration de votre nom.

Laissez-moi jouir de la satisfaction de parler de vous de la même manière que la postérité en parlera.

Me sera-t-il permis, en même temps, de vous supplier de faire usage de votre crédit en Irlande pour procurer quelques souscripteurs à la *Henriade*, qui est achevée, et qui, faute d'un peu d'aide, n'a pas encore paru?

La souscription n'est que d'une guinée, payée d'avance. Je

(1) Editeurs, de Cayrol et François. (G. A.)

(2) J'ai eu vraiment une peine incroyable à trouver ce maudit livre, qui, sous le titre de *Perfectionnement de la raison humaine* (*), est un modèle d'absurdités d'un bout à l'autre. Ajoutez que ces absurdités sont très ennuyeuses, et dès lors insupportables aux Français qui détestent la folie elle-même, lorsqu'elle est fade et glacée. Ce livre est rare, parce qu'il est mauvais, le sort de tous les mauvais livres étant de n'être jamais réimprimés. Ainsi, j'ai passé près de quinze jours à le chercher, jusqu'à ce qu'enfin j'aie eu le malheur de le trouver.

J'espère que vous ne lirez pas jusqu'au bout ce sot et absurde roman, quoiqu'en vérité vous méritiez de le lire, pour vous punir de la peine que vous m'avez donnée de le chercher, de l'ennui que j'ai eu de lire quelques morceaux de cet ouvrage ridicule et insensé, enfin de votre admirable facilité à croire les gens qui vous ont donné une si grande opinion d'une pareille pauvreté.

Vous trouverez dans le même paquet le second volume de *Monsieur Gulliver*, qu'en passant, je ne vous conseille pas de traduire. Le premier volume saisit vivement; le second est outré. L'esprit du lecteur est charmé d'abord et agréablement captivé par le spectacle nouveau des pays que Gulliver lui découvre; mais cette suite non interrompue d'imaginations folles, de rêves, de contes de fées, d'inventions extravagantes, finit par rassasier. Rien de surnaturel ne plaît longtemps; c'est pour cela qu'ordinairement la seconde partie des romans paraît insipide.

Adieu; mes compliments à ceux qui se souviennent de moi; mais je compte que je suis tout à fait oublié ici.

(3) Voyez tome III. (G. A.)

(*) Ouvrage traduit de l'arabe. Thieriot préparait toujours un travail sur Mahomet. (G. A.)

suis, avec la plus haute estime et la plus parfaite reconnaissance, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur. VOLTAIRE.

159. — A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

1727.

Toutes les princesses malencontreuses, qui furent jadis retenues dans des châteaux enchantés par des nécromans, eurent toujours beaucoup de bienveillance pour les pauvres chevaliers errants à qui même infortune était advenue. Ma Bastille, madame, est la très humble servante de votre Châlons (1); mais il y a une très grande différence entre l'une et l'autre :

Car à Châlons les Grâces vous suivirent,
Les Jeux badins prisonniers s'y rendirent;
Et tous ces enfants éperdus
Furent bien surpris quand ils virent
La Fermeté, la Paix, et toutes les vertus,
Qui près de vous se réunirent.

Cet aimable assemblage, si précieux et si rare, vous asservit les cœurs de tous les habitants.

On admira sur vos traces
Minerve auprès de l'Amour.
Ah! ne leur donnez plus ce Châlons pour séjour;
Et que les Muses et les Grâces
Jamais plus loin que Sceaux n'aillent fixer leur cour.

Vous avez, dit-on, madame, trouvé dans votre château le secret d'immortaliser un âne.

Dans ces murs malheureux votre voix enchantée
Ne put jamais charmer qu'un âne et les échos :
On vous prendrait pour une Orphée :
Mais vous n'avez point su, trop malheureuse fée,
Adoucir tous les animaux.

Puissez-vous mener désormais une vie toujours heureuse, et que la tranquillité de votre séjour de Sceaux ne soit jamais interrompue que par de nouveaux plaisirs! Les agréments seuls de votre esprit peuvent suffire à faire votre bonheur.

Dans ses écrits le savant Malézieu
Joignit toujours l'utile à l'agréable;
On admira dans le tendre Chaulieu
De ses chansons la grâce inimitable.
Il nous fallait les perdre un jour tous deux (2),
Car il n'est rien que le temps ne détruise;
Mais ce beau dieu qui les arts favorise
De ses présents vous enrichit comme eux,
Et tous les deux vivent dans Ludovise (3).

160. — A M. SWIFT.

1728.

Monsieur, l'autre jour j'envoyai une cargaison de sottises françaises au vice-roi (4). Milady Bolingbroke s'est chargée de vous procurer un exemplaire de la *Henriade;* elle souhaite de faire cet honneur à mon ouvrage, et j'espère que le mérite de vous être présenté par ses mains lui servira de recommandation. Cependant si elle ne l'a pas fait encore, je vous prie d'en prendre un dans la cargaison qui se trouve à présent dans le palais du vice-roi. Je vous souhaite l'année bonne. Dès que vous l'aurez, rien ne vous manquera. Je n'ai point vu M. Pope cet hiver, mais j'ai vu le troisième volume des *Miscellanea*, et plus je lis vos ouvrages, plus j'ai honte des miens. Je suis avec respect, estime, et la plus parfaite reconnaissance, votre, etc.

161. — AU MÊME.

Vendredi 16 avril.

Monsieur, je vous envoie ci-joint deux lettres, l'une de M. de Morville (5), secrétaire d'État, et l'autre pour M. de Maisons, désirant et dignes tous les deux de faire votre connaissance.

Ayez la bonté de me faire savoir si vous avez dessein de prendre la route de Calais ou celle de Rouen. Si vous prenez la résolution de passer par Rouen, je vous donnerai des lettres pour une bonne dame qui vit à sa terre, près de Rouen (6). Elle vous recevra comme vous le méritez. Vous y trouverez deux ou trois de mes amis intimes, qui sont vos admirateurs, et qui ont appris l'anglais depuis que je suis en Angleterre. Tous vous témoigneront les égards, et vous procureront les plaisirs qui seront en leur pouvoir. Ils vous donneront cent adresses pour Paris, et vous fourniront toutes les commodités convenables. Daignez me faire part de votre résolution; je me donnerai assurément toutes les peines possibles pour vous rendre service, et pour faire connaître à mon pays que j'ai l'honneur inestimable d'être de vos amis. Je suis avec le plus grand respect et estime, etc.

162. — A M. LE COMTE DE MORVILLE,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Monseigneur, je me suis contenté jusqu'ici d'admirer en silence votre conduite dans les affaires de l'Europe; mais il n'est pas permis à un homme qui aime votre gloire, et qui vous est aussi tendrement attaché que je le suis, de demeurer plus longtemps sans vous faire ses sincères compliments.

Je ne puis d'ailleurs me refuser l'honneur que me fait le célèbre M. Swift de vouloir bien vous présenter une de mes lettres. Je sais que sa réputation est parvenue jusqu'à vous, et que vous avez envie de le connaître; il fait l'honneur d'une nation que vous estimez. Vous avez lu les traductions de plusieurs ouvrages qui lui sont attribués. Eh! qui est plus capable que vous, monseigneur, de discerner les beautés d'un original, à travers la faiblesse des plus mauvaises copies?

Je crois que vous ne serez pas fâché de dîner avec M. Swift et M. le président Hénault; et je me flatte que vous regarderez comme une preuve de mon sincère attachement à votre personne la liberté que je prends de vous présenter un des hommes les plus extraordinaires que l'Angleterre ait produits, et le plus capable de sentir toute l'étendue de vos grandes qualités.

Je suis, pour toute ma vie, avec un profond respect et un attachement rempli de la plus haute estime, monseigneur, etc. VOLTAIRE.

163. — A M. *** (1).

A Wandsworth, 11/22 juillet.

Monsieur, j'ai reçu votre obligeante lettre, et peu de jours après madame la comtesse de La Lippe m'a remis la médaille dont sa majesté (2) a bien voulu m'honorer. Je la garderai toute ma vie bien précieusement, puisqu'elle me vient d'une si grande reine et qu'elle représente la reine d'Angleterre, laquelle, par ses vertus et ses grandes qualités, fait aisément songer à la reine de Prusse.

Je vous supplie, monsieur, de vouloir bien présenter à sa majesté mes très humbles remerciements. Je suis honteux d'être si peu digne de ses bontés. Je voudrais pouvoir un jour avoir l'honneur de lui faire ma cour; il me semble que mes ouvrages en vaudraient mieux si j'avais de pareils modèles à peindre.

Je prends la liberté, monsieur, de vous envoyer dans ce paquet que j'adresse à M. Ostemback, résident de Prusse à Londres, un exemplaire d'une des éditions qu'on a faites à Londres de la *Henriade*. Elles sont toutes très incorrectes; je vous demande pardon pour les fautes de l'imprimeur et pour celles de l'auteur. Je n'ai aucun exemplaire de la grande édition in-4°; sans cela je ne manquerais pas d'avoir l'honneur de vous l'envoyer.

Rien ne me flatte plus que votre approbation. La récompense la plus noble de mon travail est de trouver grâce devant des reines comme la vôtre, et d'être estimé de lecteurs comme vous; car en fait de goût et de sciences, il ne faut point mettre de différence entre les têtes couronnées et les particuliers. Je suis avec respect, monsieur, etc., etc. VOLTAIRE.

164. — A M. THIERIOT.

A Londres, 4 août 1728.

Voici qui vous surprendra, mon cher Thieriot; c'est une lettre en français. Il me paraît que vous n'aimez pas assez la langue anglaise, pour que je continue mon chiffre avec vous (3). Recevez donc, en langue vulgaire, les tendres assu-

(1) Lieu d'exil de la duchesse en 1719. (G. A.)
(2) Malézieu, académicien, ordonnateur des fêtes de Sceaux, était mort le 4 mars 1727. (G. A.)
(3) Surnom de la duchesse. (G. A.)
(4) D'Irlande. (G. A.)
(5) Nous croyons qu'il faut lire : Pour M. de Morville. (G. A.)
(6) Madame de Bernières. (G. A.)

(1) Peut-être à milord Hervey. Éditeurs, de Cayrol et François. (G. A.)
(2) Caroline, femme de George IV, à qui la *Henriade* est dédiée. (G. A.)
(3) Voltaire adressa à Thieriot plusieurs lettres en anglais. (G. A.)

rances de ma constante amitié. Je suis bien aise d'ailleurs de vous dire intelligiblement que si on a fait en France des recherches de la *Henriade* chez les libraires, ce n'a été qu'à ma sollicitation. J'écrivis, il y a quelque temps, à M. le garde des sceaux (1) et à M. le lieutenant de police de Paris, pour les supplier de supprimer les éditions étrangères de mon livre, et, surtout, celle où l'on trouverait cette misérable *Critique* (2) dont vous me parlez dans vos lettres. L'auteur est un réfugié connu à Londres, et qui ne se cache point de l'avoir écrite. Il n'y a que Paris au monde où l'on puisse me soupçonner de cette guenille; mais

Odi profanum vulgus, et arceo; (Hor., lib. III, od. i.)

et les sots jugements, et les folles opinions du vulgaire ne rendront point malheureux un homme qui a appris à supporter les malheurs réels : et qui méprise les grands peut bien mépriser les sots. Je suis dans la résolution de faire incessamment une édition correcte du poëme auquel je travaille toujours dans ma retraite. J'aurais voulu, mon cher Thieriot, que vous eussiez pu vous en charger pour votre avantage et pour mon honneur. Je joindrai à cette édition un *Essai sur la poésie épique*, qui ne sera point la traduction d'un embryon anglais (3) mal formé, mais un ouvrage complet et très curieux pour ceux qui, quoique nés en France, veulent avoir une idée du goût des autres nations. Vous me mandez que des dévots, gens de mauvaise foi ou de très peu de sens, ont trouvé à redire que j'aie osé, dans un poëme qui n'est point un colifichet de roman, peindre Dieu comme un être plein de bonté et indulgent aux sottises de l'espèce humaine. Ces faquins-là feront tant qu'il leur plaira de Dieu un tyran, je ne le regarderai pas moins comme aussi bon et aussi sage que ces messieurs sont sots et méchants.

Je me flatte que vous êtes pour le présent avec votre frère. Je ne crois pas que vous suiviez le commerce comme lui; mais, si vous le pouviez faire, j'en serais fort aise; car il vaut mieux être maître d'une boutique que dépendant dans une grande maison. Instruisez-moi un peu de l'état de vos affaires, et écrivez-moi, je vous en prie, plus souvent que je ne vous écris. Je vis dans une retraite dont je n'ai rien à vous mander, au lieu que vous êtes dans Paris, où vous voyez tous les jours des folies nouvelles, qui peuvent encore réjouir votre pauvre ami, assez malheureux pour n'en plus faire.

Je voudrais bien savoir où est madame de Bernières, et ce que fait le chevalier anglais des Alleurs; mais, surtout, parlez-moi de vous, à qui je m'intéresserai toute ma vie avec toute la tendresse d'un homme qui ne trouve rien au monde de si doux que de vous aimer.

165. — AU P. PORÉE.

A Paris, rue de Vaugirard, près de la porte Saint-Michel.

Si vous vous souvenez encore, mon révérend Père, d'un homme qui se souviendra de vous toute sa vie avec la plus tendre reconnaissance et la plus parfaite estime, recevez cet ouvrage avec quelque indulgence, et regardez-moi comme un fils qui vient, après plusieurs années, présenter à son père le fruit de ses travaux dans un art qu'il a appris autrefois de lui. Vous verrez par la préface quel a été le sort de cet ouvrage, et j'apprendrai, par votre décision, quel est celui qu'il mérite. Je n'ose encore me flatter d'avoir lavé le reproche que l'on fait à la France de n'avoir jamais pu produire un poëme épique; mais si la *Henriade* vous plaît, si vous y trouvez que j'ai profité de vos leçons, alors *sublimi feriam sidera vertice*. Surtout, mon révérend Père, je vous supplie instamment de vouloir bien m'instruire si j'ai parlé de la religion comme je le dois; car, s'il y a sur cet article quelques expressions qui vous déplaisent, ne doutez pas que je ne les corrige à la première édition que l'on pourra faire encore de mon poëme. J'ambitionne votre estime, non seulement comme auteur, mais comme *chrétien*.

Je suis, mon révérend Père, et je ferai profession d'être toute ma vie, avec le zèle le plus vif, votre très humble et très obéissant serviteur. Signé, VOLTAIRE.

166. — A M *** (4).

La quadrature du cercle et le mouvement perpétuel sont des choses aisées à trouver en comparaison du secret de calmer tout d'un coup une âme agitée d'une passion violente. Il n'y a que les magiciens qui prétendent arrêter les tempêtes avec des paroles. Si une personne blessée, dont la plaie profonde montrerait des chairs écartées et sanglantes, disait à un chirurgien : Je veux que ces chairs soient réunies, et qu'à peine il reste une légère cicatrice de ma blessure, le chirurgien répondrait : C'est une chose qui dépend d'un plus grand maître que moi; c'est au temps seul à réunir ce qu'un moment a divisé. Je peux couper, retrancher, détruire; le temps seul peut réparer.

Il en est ainsi des plaies de l'âme; les hommes blessent, enveniment, désespèrent; d'autres veulent consoler, et ne font qu'exciter de nouvelles larmes; le temps guérit à la fin.

Si donc on se met bien dans la tête qu'à la longue la nature efface dans nous les impressions les plus profondes; que nous n'avons, au bout d'un certain temps, ni le même sang qui coulait dans nos veines, ni les mêmes fibres qui agitaient notre cerveau, ni par conséquent les mêmes idées; qu'en un mot, nous ne sommes plus réellement et physiquement la même personne que nous étions autrefois; si nous faisons, dis-je, cette réflexion bien sérieusement, elle nous sera d'un très grand secours; nous pourrons hâter ces moments où nous devons être guéris.

Il faut se dire à soi-même : J'ai éprouvé que la mort de mes parents, de mes amis, après m'avoir percé le cœur pour un temps, m'a laissé ensuite dans une tranquillité profonde; j'ai senti qu'au bout de quelques années il s'est formé dans moi une âme nouvelle, que l'âme de vingt-cinq ans ne pensait pas comme celle de vingt, ni celle de vingt comme celle de quinze. Tâchons donc de nous mettre par la force de notre esprit, autant qu'il est en nous, dans la situation où le temps nous mettra un jour; devançons par notre pensée le cours des années.

Cette idée suppose que nous sommes libres. Aussi la personne qui demande conseil se croit sans doute libre; car il y aurait de la contradiction à demander un conseil dont on croirait la pratique impossible. Nous nous conduisons, dans toutes nos affaires, comme si nous étions bien convaincus de notre liberté : conduisons-nous ainsi dans nos passions, qui sont nos plus importantes affaires. La nature n'a pas voulu que nos blessures fussent en un moment consolidées, qu'un instant nous fît passer de la maladie à la santé; mais des remèdes sages précipitent certainement le temps de la guérison.

Je ne connais point de plus puissant remède pour les maladies de l'âme que l'application sérieuse et forte de l'esprit à d'autres objets.

Cette application détourne le cours des esprits animaux : elle rend quelquefois insensible aux douleurs du corps. Une personne bien appliquée, qui exécute une belle musique, ou pénétrée de la lecture d'un bon livre qui parle à l'imagination et à l'esprit, sent alors un prompt adoucissement dans les tourments d'une maladie; elle sent aussi les chagrins de son cœur perdre petit à petit leur amertume. Il faut penser à tout autre chose qu'à ce qu'on veut oublier; il faut penser souvent, et presque toujours, à ce qu'on veut conserver. Nos fortes chaînes sont, à la longue, celles de l'habitude. Il dépend, je crois, de nous de désunir des chaînons qui nous lient à des passions malheureuses, et de fortifier les liens qui nous enchaînent à des choses agréables.

Ce n'est point que nous soyons les maîtres absolus de nos idées; il s'en faut beaucoup; mais nous ne sommes point absolument esclaves; et encore une fois, je crois que l'Être suprême nous a donné une petite portion de sa *liberté*, comme il nous a donné un faible écoulement de sa *puissance de penser*.

Mettons donc en usage le peu de forces que nous avons. Il est certain qu'en lisant et en réfléchissant on augmente sa *faculté de penser;* pourquoi n'augmenterions-nous pas de même cette faculté qu'on nomme *liberté*? Il n'y a aucun de nos sens, aucune de nos puissances, à qui l'art n'ait trouvé des secours. La liberté sera-t-elle le seul attribut de l'homme que l'homme ne pourra augmenter?

Je suppose que nous soyons parmi des arbres chargés de fruits délicieux et empoisonnés, qu'un appétit dévorant nous porte à cueillir; si nous nous sentons trop faibles pour voir ces fruits sans y toucher, cherchons, et cela dépend de nous, des terrains où ces beaux fruits ne croissent pas.

Voilà des conseils qui sont peut-être, comme tant d'autres, plus aisés à donner qu'à suivre; mais aussi il s'agit d'une grande maladie, et la personne qui est languissante peut seule être son médecin.

(1) Chauvelin. (G. A.)
(2) Par Saint-Hyacinthe. (G. A.)
(3) Voyez tome III, page 58, note 1. (G. A.)
(4) Cette lettre figure dans l'édition de Kehl, aux MÉLANGES LITTÉRAIRES, sous le titre de *Lettre de consolation*. (G. A.)

167. — A M. *** (1).

. . . .

Dans ce pays-ci comme ailleurs il y a beaucoup de cette folie humaine qui consiste en contradictions. Je comprends dans ce mot les usages reçus tout contraires à des lois qu'on révère. Il semble que, chez la plupart des peuples, les lois soient précisément comme ces meubles antiques et précieux que l'on conserve avec soin, mais dont il y aurait du ridicule à se servir.

Il n'y a, je crois, nul pays au monde où l'on trouve tant de contradictions qu'en France. Ailleurs les rangs sont réglés, et il n'y a point de place honorable sans des fonctions qui lui soient attachées. Mais en France un duc et pair ne sait pas seulement la place qu'il a dans le parlement. Le président est méprisé à la cour, précisément parce qu'il possède une charge qui fait sa grandeur à la ville. Un évêque prêche l'humilité (si tant est qu'il prêche); mais il vous refuse sa porte si vous ne l'appelez pas *Monseigneur*. Un maréchal de France, qui commande cent mille hommes, et qui a peut-être autant de vanité que l'évêque, se contente du titre de *Monsieur*. Le chancelier n'a pas l'honneur de manger avec le roi; mais il précède tous les pairs du royaume.

Le roi donne des gages aux comédiens, et le curé les excommunie. Le magistrat de la police a grand soin d'encourager le peuple à célébrer le carnaval; à peine a-t-il ordonné les réjouissances qu'on fait des prières publiques, et toutes les religieuses se donnent le fouet pour en demander pardon à Dieu. Il est défendu aux bouchers de vendre de la viande les jours maigres; les rôtisseurs en vendent tant qu'ils veulent. On peut acheter des estampes le dimanche, mais non des tableaux. Les jours de la Vierge on n'a point de spectacles; on les représente tous les dimanches.

On lit dévotement à l'église les chapitres de Salomon, où il dit formellement que l'âme est mortelle, et qu'il n'y a rien de bon que de boire et de se réjouir.

On fait brûler Vanini, et on traduit Lucrèce pour monsieur le dauphin, et on fait apprendre par cœur aux écoliers *Formosum pastor Corydon*, etc. On se moque du polythéisme, et on admet le trithéisme et les saints.

En Angleterre les ducs sont appelés *princes*. La communion anglicane est opposée au gouvernement, qui la tolère; la liberté, et les matelots enrôlés par force; défense d'injurier personne, mais permis de mettre la première lettre du nom, etc.

168. — A M. THIERIOT,

A L'EMPEREUR, RUE DU ROULE, A PARIS.

1729.

Je pars samedi matin (2). Je vous demande la permission d'emporter le père Lelong (3), qui me sera très nécessaire pour m'indiquer à mesure les livres dont j'aurai besoin, et que je ferai venir de Paris. J'écris à M. Bernard, maître des requêtes, pour obtenir qu'on me prête les *Généralités* de M. de Boulainvilliers. Mais je ne sais pas seulement s'il s'appelle Bernard, si on lui écrit sous ce nom ; ayez donc la bonté de mettre le dessus, et de m'obtenir une réponse très prompte et très favorable.

Souvenez-vous donc du catalogue que vous m'avez promis. Je vous demande au nom de l'amitié de m'écrire souvent, et de joindre à toutes les bonnes qualités qui m'ont attaché à vous celle d'un correspondant un peu exact. — Farewell, my friend.

169. — AU MÊME,

CHEZ M. DE NOCÉ, CLOITRE SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS.

A huit heures du matin, 4 avril 1729.

J'ai, mon cher Thieriot, quelque chose de conséquence à vous communiquer. Je vous attends chez Germain Cassegrain, dit du Breuil, rue et cloître Saint-Médéric, à moins que vous ne vouliez me donner un autre rendez-vous. Je mène la vie d'un rose-croix, toujours ambulant et toujours caché, mais ne prétendant point à sagesse. *Quanquam ô* (4)!

170. — AU MÊME.

Die Jovis, quem barbari Galli nuncupant *jeudi*, 7 avril 1729.

Je ne peux pas résister davantage à vos remontrances, à celles de M. de Richelieu et de M. Pallu. Puis donc que vous voulez tous que je sois ici avec un *warrant* signé Louis, « go » to Saint-Germain; I write to the vizier Maurepas, in order » to get leave to drag my chain in Paris (1) »

171. — AU MÊME.

Avril.

Mon cher Thieriot, vous me faites songer à mes intérêts, que j'ai trop négligés. J'avoue que j'ai eu tort de tout abandonner comme j'ai fait. Je me souviens que Marc-Tulle Cicéron, dans ses bavarderies éloquentes, dit quelque part : *Turpe est rem suam deserere*. Muni donc du sentiment d'un ancien, et rendu à la raison par vos remontrances, je vous envoie la patente de la pension que me fait la reine; il est juste qu'elle m'en daigne faire payer quelques années, puisque monsieur son mari m'a ôté mes rentes, contre le droit des gens. La difficulté n'est plus que de faire présenter à la reine un placet; je ne sais ni à qui il faut s'adresser, ni qui paie les pensions de cette nature. Je soupçonne seulement que M. Brossoré, secrétaire des commandements, a quelque voix au chapitre ; mais je lui suis inconnu. Je crois que M. Pallu est de ses amis, et pourrait lui parler.

Mais, mon cher Thieriot, les obligations que j'ai à M. Pallu me rendent timide avec lui. Irai-je encore importuner, pour des grâces nouvelles, un homme qui ne devrait recevoir de moi que des remerciements? La vivacité avec laquelle il s'intéresse à ma malheureuse affaire (2) ne sortira jamais de mon cœur. Cependant j'ai été trois ans sans lui écrire, comme à tout le reste du monde. On n'a pu arracher de moi que des lettres pour des affaires indispensables. Je me suis condamné moi-même à me priver de la plus douce consolation que je puisse recevoir, c'est-à-dire du commerce de ceux qui avaient quelque amitié pour moi.

Ma misère m'aigrit, et me rend plus farouche. Irai-je donc, après trois ans de silence, importuner, pour une pension, des personnes à qui je suis déjà si redevable?

C'est à vous, mon cher enfant, à conduire cette affaire comme vous le jugerez convenable. Je vous remets entre los mains des intérêts quo j'aurais entièrement oubliés sans vous.

Si vous savez des nouvelles de M. de Maisons, de M. de Pont de Veyle, de M. Bertier, de M. de Brancas, mandez-moi comment ils se portent. C'est toujours une consolation pour moi de savoir que les personnes que j'honore le plus sont en bonne santé.

Surtout, quand vous verrez M. Pallu, assurez-le que ma reconnaissance n'en est pas moins vive pour être muette.

Vos *Mémoires de Mademoiselle* (3) ne font pas d'honneur au style des princesses. Adieu.

172. — AU MÊME.

CHEZ M. DE NOCÉ, CLOITRE SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS.

Dimanche, 8 mai 1729.

Mon cher Thieriot, je vous renvoie Quinte-Curce et les *Diètes de Pologne;* je demande les deux autres tomes de la *Géographie* (4). Si vous pouviez me dénicher quelques bons mémoires touchant la topographie de l'Ukraine et de la petite Tartarie, ce serait une bonne affaire.

Je vous ai manqué ces jours-ci. Je suis obligé d'aller ce soir, à cinq heures, chez madame la duchesse du Maine. Voyez si vous pouvez me donner un rendez-vous au sortir de chez elle.

173. — AU MÊME.

A ... 15 mai.

Mon cher Thieriot, en vous remerciant de vos cartes, non cartes de piquet, mais bien de Tartarie. Si vous pouvez joindre à cela une très ample, très détaillée et très correcte map-

(1) Ce fragment semble avoir fait partie d'une lettre écrite d'Angleterre. (K.)

(2) Voltaire, rentré en France, vivait caché à Saint-Germain, et venait de temps à autre passer quelques jours à Paris. (G. A.)

(3) Auteur de la *Bibliothèque historique de France*, en latin. (G. A.)

(4) On lit dans toutes les éditions à la suite de ce billet : Farewell, tell M. Nocei, thank him heartily for his opera; and whip the lady Liset for her foolish sauciness : in case she has a pretty arse, forgive her. C'est-à-dire : « Adieu, dites à M. Nocei que je lui fais beaucoup de remerciements de son opéra, et fouettez mademoiselle Lisette pour sa petite impertinence; mais si le c.l est joli, pardonnez-lui. (G. A.)

(1) « Allez à Saint-Germain; j'écris au visir Maurepas pour qu'il me laisse traîner ma chaîne à Paris. » (G. A.)

(2) Avec le chevalier de Rohan-Chabot. (K.)

(3) Les *Mémoires de mademoiselle de Montpensier* avaient paru en 1728. (G. A.)

(4) Voltaire travaillait à son *Charles XII*. (G. A.)

pemonde, vous m'obligerez beaucoup. Vous m'avez parlé aussi d'une histoire de Pierre-le-Grand; si vous me dénichez cela, vous serez plus que jamais *animæ dimidium meæ*. Adieu, Caillette, suivant opéra et bégueule (1), je vous aime de tout mon cœur.

174. — AU MÊME.

Voltaire est homme d'honneur et de parole, s'il n'est pas homme de plaisir. Il ne pourra pas se mettre à table, mais il arrivera sur la fin de votre orgie, lui deuxième avec ce fou de Charles XII. *Vale, amice, omnium leporum judex exquisite. Sunday morning.*

175. — AU MÊME.

Décembre.

Vous êtes prié, demain jeudi, de venir dîner dans mon trou (2). Je fais demain le rôle de Ragotin. Je donne à dîner aux comédiens, et je récite mes vers. Vous trouverez des choses nouvelles dans *Brutus*, qu'il faut que vous entendiez. D'ailleurs il n'est pas mal que vous buviez, *with those who gave you your entrance free.*

M. de La Faye, que je rencontrai ces jours passés à la comédie, me dit qu'il voulait bien en être. J'ai donné une lettre au porteur pour lui; mais je ne sais pas son adresse : je vous prie de l'écrire.

176. — AU MÊME.

Fin de décembre.

Mon cher ami, je vous dis d'abord que j'ai retiré *Brutus*. On m'a assuré de tant de côtés que M. de Crébillon avait été trouver M. de Chabot, et avait fait le complot de faire tomber *Brutus*, que je ne veux pas leur en donner le plaisir. D'ailleurs je ne crois pas la pièce digne du public; ainsi, mon ami, si vous avez retenu des loges, envoyez chercher votre argent.

M. Josse, qui vous rendra ce billet, imprime actuellement le *Bélier*, de feu M. Hamilton. Il voudrait avoir quelques pièces fugitives du même auteur. Si vous en avez quelques-unes, vous me ferez plaisir de les communiquer.

J'ai montré vos papiers à M. de Maisons; il dit qu'il faut qu'il vous parle. Je ne sais point de pays où les bagatelles soient si importantes qu'en France. Adieu, mon cher enfant. *Vale.*

177. — A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT (3).

1729.

O vous! l'un des meilleurs suppôts
Du dieu que le buveur adore,
Vous qu'Amour doit compter encore
Au rang de ses zélés dévots;
Hénault, convive infatigable,
Que j'aime ta vivacité,
Et ce tour d'esprit agréable,
Qui font goûter la volupté;
Lorsque versant à pleines tasses,
Vous répétez le soir à tous vos auditeurs
Ces contes, ces chansons, ces discours enchanteurs,
Dictés le matin par les Grâces!

Depuis mon départ de Paris, que je fis assez solennellement en buvant à votre santé, j'ai cru qu'il était inutile de vous écrire que je m'ennuie beaucoup en ce séjour, et que j'y étais arrivé en assez mauvais état. Deux amis m'emballèrent à minuit, sans avoir soupé, dans une chaise de poste; et après avoir couru pendant deux nuits pour aller prendre des actions, nous entrâmes dans la Lorraine (4), par la route de Metz, qui est un pays d'un très petit commerce, fort ingrat, et très peu peuplé :

Car, après de fort longues plaines,
L'on atteint des petits hameaux,
Et quelques huttes fort vilaines,
Faites de planches de bateaux.
Là de modernes Diogènes,
Dans leurs futailles de tonneaux,
Vivant de pain d'orge et de faînes,
Se croient exempts de tous maux
Quand ils sont exempts de travaux.

Jugez, mon cher monsieur, de la bonne chère avec laquelle nous fûmes régalés par ces coquins, qui préfèrent leur oiseuse stupidité aux commodités qu'un peu de peine et d'industrie fournit à nous autres Français. Une pareille misère ne me fit pas augurer en faveur des actions; et comme j'étais fort mal en arrivant à Nancy, je remis à deux ou trois jours pour souscrire. Nous trouvâmes à l'hôtel de la compagnie du commerce plusieurs bourgeois et quelques docteurs qui nous dirent que son altesse royale (1) avait défendu très expressément de donner des actions à tous les étrangers, et nous raillèrent en disant dans leur patois lorrain :

Vous voulez être nos confrères,
Messieurs, soyez les bien venus;
Vous êtes des actionnaires
Dépouillés de vos revenus :
Sans doute avec quelques pistoles,
Que vous avez pour tout débris,
Vous venez exprès de Paris
Pour emporter nos léopoles.

En effet, ils disaient la vérité, et malgré leur turlupinade, après de pressantes sollicitations, ils me laissèrent souscrire pour cinquante actions, qui me furent délivrées huit jours après, à cause de l'heureuse conformité de mon nom avec celui d'un gentilhomme de son altesse royale (2); car aucun étranger n'en a pu avoir. J'ai profité de la demande de ce papier assez promptement; j'ai triplé mon or, et dans peu j'espère jouir de mes doublons avec gens comme vous. Faites-en part à ceux que vous croyez s'intéresser à ce qui me regarde.

Salut au bon père Finot,
A qui vous lirez ma légende,
A Faucheur, Douville, en un mot,
A toute la bachique bande :
Pour l'aimable et galant de Trois,
Qui me réduit presque aux abois,
Quand il exerce sa critique,
Dites-lui donc, quand quelquefois,
Après réplique sur réplique,
Sans savoir bonnement pourquoi,
Je m'emporte et je me lutine,
Pour Dieu, qu'il ait pitié de moi
Et de ma petite poitrine.

A l'égard de l'illustre papa *Gueton*, avec qui l'esprit et la santé ont fait un traité de société inaltérable, on peut fort bien lui appliquer, sans que la comparaison cloche,

Ce qu'on disait de Desbarreaux,
Que les anciens ni les nouveaux
N'ont encore jamais vu naître
Homme qui sût si bien connaître
La nature des bons morceaux.

Vous pouvez lui dire, comme une chose de son ressort et à laquelle il s'intéresse, que de Bourgogne et des autres pays vignobles

Nouvelle nous est arrivée
Que nous avons pleine vinée;
Mais que Bacchus, dans ces beaux lieux,
Par de trop fréquentes rosées,
Avait ses tonnes épuisées;
Qu'ainsi je crois que pour le mieux
Il faut se préparer sans peine,
En ménageant votre vin vieux,
A goûter celui de Surêne.

178. — AU P. PORÉE (3).

Paris, 7 janvier 1730.

Je vous envoie, mon cher Père, la nouvelle édition qu'on vient de faire de la tragédie d'*OEdipe*. J'ai eu soin d'effacer, autant que je l'ai pu, les couleurs fades d'un amour déplacé, que j'avais mêlées malgré moi aux traits mâles et terribles que ce sujet exige.

Je veux d'abord que vous sachiez, pour ma justification, que, tout jeune que j'étais quand je fis l'*OEdipe*, je le composai à peu près tel que vous le voyez aujourd'hui : j'étais plein de la lecture des anciens et de vos leçons, et je connaissais fort peu le théâtre de Paris; je travaillai à peu près comme si j'avais été à Athènes. Je consultai M. Dacier (4), qui était du pays; il me conseilla de mettre un chœur dans

(1) Thieriot était alors l'amant de mademoiselle Sallé. (G. A.)
(2) Rue Traversière-Saint-Honoré, dans une maison appartenant au conseiller M. de Mayenville. (G. A.)
(3) Cette lettre est de 1729, mais nous ne savons de quel mois. (G. A.)
(4) La Lorraine n'était pas encore française. (G. A.)

(1) Léopold, duc de Lorraine, ou son fils François qui lui succéda cette même année. (G. A.)
(2) M. Desnoiresterres suppose qu'il s'appelait Haroué, nom d'un marquisat lorrain. (G. A.)
(3) Cette lettre est ordinairement imprimée en tête d'*OEdipe*. Elle parut en 1748 dans l'édition de Dresde. (G. A.)
(4) Ce savant helléniste était de la société de la duchesse du Maine. (G. A.)

toutes les scènes, à la manière des Grecs : c'était me conseiller de me promener dans Paris avec la robe de Platon. J'eus bien de la peine seulement à obtenir que les comédiens de Paris voulussent exécuter les chœurs qui paraissent trois ou quatre fois dans la pièce ; j'en eus bien davantage à faire recevoir une tragédie presque sans amour. Les comédiennes se moquèrent de moi quand elles virent qu'il n'y avait point de rôle pour l'amoureuse. On trouva la scène de la double confidence entre Œdipe et Jocaste, tirée en partie de Sophocle, tout à fait insipide. En un mot, les acteurs, qui étaient dans ce temps-là petits-maîtres et grands seigneurs, refusèrent de représenter l'ouvrage.

J'étais extrêmement jeune; je crus qu'ils avaient raison : je gâtai ma pièce, pour leur plaire, en affadissant par des sentiments de tendresse un sujet qui le comporte si peu. Quand on vit un peu d'amour, on fut moins mécontent de moi; mais on ne voulut point du tout de cette grande scène entre Jocaste et Œdipe : on se moqua de Sophocle et de son imitateur. Je tins bon; je dis mes raisons, j'employai des amis; enfin ce ne fut qu'à force de protections que j'obtins qu'on jouerait *Œdipe*.

Il y avait un acteur, nommé Quinault (Dufresne), qui dit tout haut que, pour me punir de mon opiniâtreté, il fallait jouer la pièce telle qu'elle était, avec ce mauvais quatrième acte tiré du grec. On me regardait d'ailleurs comme un téméraire d'oser traiter un sujet où Pierre Corneille avait si bien réussi. On trouvait alors l'*Œdipe* de Corneille excellent : je le trouvais un fort mauvais ouvrage, et je n'osais le dire ; je ne le dis enfin qu'au bout de dix ans, quand tout le monde est de mon avis.

Il faut souvent bien du temps pour que justice soit rendue : on l'a fait un peu plus tôt aux deux *Œdipes* (1) de M. de La Motte. Le révérend P. de Tournemine a dû vous communiquer la petite préface dans laquelle je lui livre bataille. M. de La Motte a bien de l'esprit : il est un peu comme cet athlète grec qui, quand il était terrassé, prouvait qu'il avait le dessus.

Je ne suis de son avis sur rien : mais vous m'avez appris à faire une guerre d'honnête homme. J'écris avec tant de civilité contre lui, que je l'ai demandé lui-même pour examinateur de cette préface, où je tâche de lui prouver son tort à chaque ligne; et il a lui-même approuvé ma petite dissertation polémique. Voilà comme les gens de lettres devraient se combattre ; voilà comme ils en useraient s'ils avaient été à votre école ; mais ils sont d'ordinaire plus mordants que des avocats, et plus emportés que des jansénistes. Les lettres humaines sont devenues très inhumaines; on injurie, on cabale, on calomnie, on fait des couplets. Il est plaisant qu'il soit permis de dire aux gens par écrit ce qu'on n'oserait pas leur dire en face ! Vous m'avez appris, mon cher Père, à fuir ces bassesses, et à savoir vivre comme à savoir écrire,

> Les Muses, filles du Ciel,
> Sont des sœurs sans jalousie :
> Elles vivent d'ambroisie,
> Et non d'absinthe et de fiel ;
> Et quand Jupiter appelle
> Leur assemblée immortelle
> Aux fêtes qu'il donne aux dieux,
> Il défend que le Satyre
> Trouble les sons de leur lyre
> Par ses sons audacieux.

Adieu, mon cher et révérend Père : je suis pour jamais à vous et aux vôtres, avec la tendre reconnaissance que je vous dois, et que ceux qui ont été élevés par vous ne conservent pas toujours, etc.

179. — A M. THIERIOT.

Novembre 1730.

> . . . . . . Lectori *me* credere *malim*,
> Quam spectatoris fastidia ferre superbi. (HOR., lib. II, epist. I.)

Je vous envoie la *Henriade*, mon cher ami, avec plus de confiance que je ne vais donner *Brutus* (2). Je suis bien malade ; je crois que c'est de peur.

Je vous envoie aussi une cargaison de lettres, dont je prie mademoiselle Sallé (3) de vouloir bien se charger. Toutes les autres qu'elle a eues sont des lettres de recommandation; mais, pour moi, je la prie de me recommander, et je n'ai point trouvé de meilleur expédient, pour faire ressouvenir les Anglais de moi, que de supplier mademoiselle Sallé de leur rendre mes lettres. Je vous prie cependant de lui dire qu'elle ne manque pas de voir M. Gay (1), dont M. Kich lui apprendra sans doute la demeure. Il faut que M. Gay la présente à la duchesse de Queensbury, qui est sans contredit la personne de Londres la plus capable de lui ameuter une faction considérable. Madame la duchesse de Queensbury n'est pas trop bien à la cour ; mais mademoiselle Sallé est faite pour réunir tous les partis. Madame de Bolingbroke pourra aussi la servir vivement, et surtout auprès de madame de Queensbury. Que ne puis-je être à Londres cet hiver ! je n'aurais d'autre occupation que d'y servir les grâces et la vertu.

Adieu ; je vous embrasse de tout mon cœur.

(1) L'un était en prose et l'autre en vers. (G. A.)
(2) Voyez tome III. (G. A.)
(3) Danseuse de l'Opéra, maîtresse de Thieriot. Elle partait pour l'Angleterre. (G. A.)

180. — A MADEMOISELLE DANGEVILLE (2).

10 décembre.

Prodige, je vous présente une *Henriade ;* c'est un ouvrage bien sérieux pour votre âge; mais qui joue Tullie est capable de lire, et il est bien juste que j'offre mes ouvrages à celle qui les embellit. J'ai pensé mourir cette nuit, et je suis dans un bien triste état; sans cela, je serais à vos pieds, pour vous remercier de l'honneur que vous me faites aujourd'hui. La pièce est indigne de vous; mais comptez que vous allez acquérir bien de la gloire en répandant vos grâces sur mon rôle de Tullie. Ce sera à vous qu'on aura l'obligation du succès. Mais pour cela souvenez-vous de ne rien précipiter, d'animer tout, de mêler des soupirs à votre déclamation, de mettre de grands temps. Surtout jouez avec beaucoup d'âme et de force la fin du couplet de votre premier acte. Mettez de la terreur, des sanglots, et de grands temps dans le dernier morceau. Paraissez-y désespérée, et vous allez désespérer vos rivales. Adieu, prodige.

Ne vous découragez pas; songez que vous avez joué à merveille aux répétitions, qu'il ne vous a manqué hier que d'être hardie. Votre timidité même vous fait honneur. Il faut prendre demain votre revanche. J'ai vu tomber *Mariamne*, et je l'ai vue se relever.

Au nom de Dieu ! soyez tranquille. Quand même cela n'irait pas bien, qu'importe ? Vous n'avez que quinze ans; et tout ce qu'on pourra dire, c'est que vous n'êtes pas ce que vous serez un jour. Pour moi, je n'ai que des remerciements à vous faire; mais, si vous n'avez pas quelque sensibilité pour ma tendre et respectueuse amitié, vous ne jouerez jamais le tragique. Commencez par avoir de l'amitié pour moi, qui vous aime en père, et vous jouerez mon rôle d'une manière intéressante.

Adieu ; il ne tient qu'à vous d'être divine demain (3).

181. — A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, rue de Vaugirard, ce 12 décembre 1730.

M. de Voltaire présente ses très humbles respects à M. de Cideville . . . . et à M. de Formont. Il leur envoie ces exemplaires de la *Henriade*. Il aurait l'honneur de leur écrire; mais il est malade au lit, depuis longtemps.

182. — A M. THIERIOT.

A TULLIE (4), IMITÉ DE CATULLE LA FAYE.

1730.

> Que le public veuille ou non veuille;
> De tous les charmes qu'il accueille
> Les tiens sont les plus ravissants.
> Mais tu n'es encor que la feuille
> Des fruits que promet ton printemps.
> O ma Tullie ! avant le temps
> Garde-toi bien qu'on ne te cueille.

Je me meurs, mon cher Thieriot ; mais, avant de mourir dans mon lit comme un sot, je viens de changer la dernière scène de Tullie. Recommandez bien à Titus d'en avertir nos seigneurs du parterre.

Mon valet de chambre arrive dans le moment, qui me dit que Tullie a joué comme un ange. Si cela est :

> Ma Tullie, il est déjà temps,
> Allons, vite que l'on te cueille.

Venez, mon cher ami, me dire des nouvelles.

(1) Fabuliste anglais. Il allait tous les soirs, avec Pope et Swift, chez la duchesse de Queensbury, femme d'une beauté remarquable, dont l'hôtel était à Londres le centre des whigs courtisans, du monde élégant et des beaux esprits. (G. A.)
(2) Toutes les éditions donnent cette lettre comme ayant été adressée à mademoiselle Gaussin. C'est une erreur. (G. A.)
(3) On joua *Brutus* le 11. (G. A.)
(4) Mademoiselle Dangeville. (G. A.)

183. — A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce 10 janvier 1731.

Je ne l'ai plus, aimable Cideville,
Ce don charmant, ce feu sacré, ce dieu
Qui donne aux vers ce tour tendre et facile,
Et qui dictait à la Faye, à Chaulieu,
Conte, dixain, épître, vaudeville.
Las! mon démon de moi s'est retiré;
Depuis longtemps il est en Normandie.
Donc quand voudrez, par Phébus inspiré,
Me défier aux combats d'harmonie,
Pour que je sois contre vous préparé,
Renvoyez-moi, s'il vous plaît, mon génie.

Adieu ; comptez toujours sur la plus tendre amitié de l'hypocondre V.

184. — A M. DE CIDEVILLE (A VOUS SEUL).

Paris, 30 janvier.

Vous m'avez toujours un peu aimé, mon cher Cideville : il s'agit de me procurer le moyen de vivre avec vous quelque temps, en bonne fortune. Je voudrais faire imprimer à Rouen une *Histoire de Charles XII, roi de Suède*, de ma façon. C'est mon ouvrage favori, et celui pour qui je me sens des entrailles de père. Si je pouvais trouver un endroit où je demeurasse *incognito* dans Rouen, et un imprimeur qui se chargeât de l'ouvrage, je partirais dès que j'aurais reçu votre réponse.

Il y a deux manières de s'y prendre pour faire imprimer cette histoire. La première, c'est d'en montrer un exemplaire à M. le premier président (1), qui donnerait une permission tacite ; la seconde, d'avoir un de ces imprimeurs (2) qui font tout sans permission.

Dans le premier cas, on pourrait craindre que le premier président ne fît quelques difficultés de laisser imprimer ici un ouvrage dont on a suspendu l'impression à Paris, par ordre du garde des sceaux.

Dans le second cas, il y aurait à craindre d'être découvert. Il est bien triste pour la littérature d'être dans ces transes et dans ces extrémités, au sujet de presque tous les livres écrits avec un peu de liberté. La seule chose qui me rassure, c'est que, n'ayant mis dans mon ouvrage que de ces vérités qu'un magistrat et un citoyen doivent approuver, je pourrais aisément compter sur la connivence du premier président, en cas que la chose lui fût bien recommandée. Mais tout cela exigerait un profond secret ; et il faudrait qu'en ce cas-là même, le libraire chargé de l'impression n'en fût que plus secret et plus diligent.

Voilà, mon cher monsieur, mon ancien ami, et mon ancien camarade, et mon confrère en Apollon, ce qui lutine pour le présent ma pauvre petite tête.

Dans cet embarras, je vais vous envoyer, par le carrosse, le premier volume de cette histoire. C'est le seul exemplaire qui me reste de deux mille six cents qui ont été saisis, après avoir été munis d'une approbation au sceau (3).

Je m'adresse à vous hardiment pour redresser ce tort. Peut-être, en lisant l'ouvrage, le trouverez-vous moins indigne de l'impression, et vous intéresserez-vous à la destinée de mon pauvre enfant, qu'on a si maltraité.

Quand vous l'aurez lu, je laisse à votre amitié et à votre prudence à m'indiquer la voie la plus sûre pour réussir dans cette affaire, que j'ai extrêmement à cœur. Surtout je vous demande en grâce que vous ne fassiez point courir ce livre dans Rouen, que qui que ce soit ne sache mon dessein d'y venir, et que le livre ne soit communiqué qu'à la personne qui pourra se charger d'obtenir cette permission tacite, en cas que vous ne vouliez pas vous compromettre.

S'il arrive, par malheur, qu'aucune des voies que je vous propose ne puisse réussir, alors vous me renverrez mon livre par la voie que j'aurai l'honneur de vous indiquer.

En attendant, je vous prie de m'adresser votre réponse sous l'enveloppe de M. de Livri, secrétaire du roi, rue de Condé. Je vous aime et estime trop pour vous faire des excuses de la liberté que je prends avec vous ; il n'y a personne dans le monde à qui je fusse plus aise d'avoir obligation : songez que le plaisir que je vous demande est un des plus sensibles que je puisse jamais avoir ; c'est celui de pouvoir être à portée de vous voir pendant trois mois.

Adieu, je suis pour toute ma vie votre très humble et obéissant serviteur.

(1) Camus de Pontcarré. (G. A.)
(2) Cideville lui procura Jore. (G. A.)
(3) Voyez, tome V, notre Avertissement sur *Charles XII*. (G. A.)

185. — A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce 3 février 1731.

Mon cher Cideville, je suis enchanté, pénétré de vos bontés. M. de Lezeau doit vous avoir remis la première partie qui a été déjà imprimée. Je m'imagine que le parti de parler au premier président est le seul raisonnable, quoiqu'il ne soit pas sûr. Il peut nous refuser ; il peut craindre de se commettre ; mais au moins gardera-t-il le secret ; et, surtout, ne sachant pas que c'est moi qui lui demande cette grâce, il ne pourra pas m'accuser au garde des sceaux d'avoir voulu faire imprimer un ouvrage défendu. Je n'ai donc, je crois, qu'un refus à craindre ; par conséquent il le faut risquer. En ce cas mon parti est tout pris ; vous me renverriez le livre par le carrosse de Rouen, à l'adresse de M. Dubreuil, cloître Saint-Merri ; et je sais bien alors ce que je ferai.

Mais l'envie de passer quelques mois avec vous me flatte trop pour que je n'espère rien à Rouen. Je ne sais si je me trompe, mais on peut dire au premier président qu'il a déjà permis l'impression du *Triomphe de l'Intérêt* (1), qui était proscrit au sceau, et que cette permission tacite ne lui a point attiré de reproches ; mais, surtout, on peut lui dire que M. le garde des sceaux n'a nulle envie de me désobliger ; qu'il lui importe très peu que cette nouvelle histoire du roi de Suède soit imprimée ou non ; qu'il n'a retiré l'approbation que par une délicatesse qui sied très bien à la place où il est, n'étant pas convenable qu'il donnât publiquement un privilége pour un ouvrage plein de vérités qui peuvent choquer plusieurs princes, vérités déjà connues, déjà imprimées dans toutes les gazettes et dans plusieurs livres, mais dont il pourrait être responsable en son nom, si elles paraissaient avec son approbation et le privilége de son maître. Tout ce que M. de Chauvelin souhaite, c'est de ne donner aucun prétexte aux plaintes qu'on pourrait former contre lui. Ainsi ce n'est point lui déplaire que de laisser imprimer à Rouen, avec un profond secret, cet ouvrage, dont il ne sera plus obligé de répondre. Si M. le premier président veut y faire réflexion, cette affaire ne souffre pas l'ombre de difficulté, et ne commet ni lui ni le garde des sceaux, dès qu'il n'y aura point de permission par écrit. J'ai par devers moi un grand exemple d'une pareille connivence, que vous pouvez et que je vous prie même, en cas de besoin, de citer à M. le premier président. Cette nouvelle édition du poëme de la *Henriade* a été faite à Paris par la permission tacite de M de Chauvelin (2) le maître des requêtes, et de M. Hérault (3), sans que M. le garde des sceaux en sache encore le moindre mot. Voilà, monsieur, tout ce que je puis alléguer ; le reste dépend de votre amitié pour moi, de votre éloquence, et du caractère facile ou revêche de M. de Pontcarré, que je ne connais point. Tout est entre vos mains : *mitte sapientem et nihil dicas*. Vous êtes de ces ambassadeurs à qui il faut donner carte blanche. M. de Lezeau, que j'ai vu à Paris, et qui sait tout ceci, me gardera sans doute le secret. Je compte qu'il vous a remis le livre, et que personne que vous ne le verra, sauf M. le premier président. Adieu, mille remerciements ; je vous embrasse bien tendrement. Ecrivez dorénavant sous l'adresse de M. Dubreuil, cloître Saint-Merri.

186. — A M. DE CIDEVILLE.

16 février.

M. le premier président est un homme bien épineux ; mais vous êtes un homme adorable. Je vous prie de lui montrer à bon compte le premier volume. Le manuscrit qui contient le second tome n'est pas encore prêt. Les difficultés que l'on pourrait faire ne peuvent regarder que le premier tome imprimé, puisqu'il ne s'agit guère, dans le second, que des aventures de chevalier errant que ce Suédois, moitié héros et moitié fou, mit à fin en Turquie et en Norvége, deux pays avec lesquels la librairie française a peu d'intérêts à ménager. Je ne doute point, si le premier président est un homme d'esprit, ou, ce qui vaut mieux, un homme aimable, qu'il ne soit tout à fait de vos amis, et qu'il ne fasse ce que vous voudrez. Je ne voudrais pas vous commettre avec lui, ni lui avec M. le garde des sceaux. Je puis vous donner ma parole d'honneur, et vous pouvez lui donner la vôtre, que tout ce qui a obligé M. le garde des sceaux à retirer le privilége a été la crainte de déplaire au roi Auguste (4), dont on

(1) Divertissement de Boissy. (G. A.)
(2) Celui-ci est Jacques Bernard ; et le Chauvelin cité plus haut est Germain-Louis. (G. A.)
(3) Lieutenant de police. (G. A.)
(4) Roi de Pologne. (G. A.)

est obligé de dire des vérités un peu fâcheuses. Mais, en même temps, comme ces vérités sont publiques en Europe, et ont été imprimées dans trente ou quarante histoires modernes, en toutes langues, je puis vous assurer que M. le garde des sceaux ne fera aucun scrupule de laisser paraître l'ouvrage, quand le privilége du roi n'y sera pas.

Dans ce pays-ci il me semble qu'on doit plus ménager Stanislas qu'Auguste : aussi je me flatte que sa fille Marie (1) ne me saura pas mauvais gré du bien que j'ai dit de M. son père. Qui peut donc arrêter M. le premier président? Je ne doute pas que vous n'en veniez à bout, mon cher Cideville, et que je n'aille bientôt dans la basse-cour du grand Corneille commencer *incognito* quelque tragédie, avec l'intercession de ce grand saint.

Adieu ; que le premier tome ne déplaise pas, et je réponds du reste. J'attends avec impatience la conclusion de vos bontés. Tout le monde me croit ici en Angleterre. Tant mieux :

Moins connu des mortels, je me cacherai mieux. (Rac., *Phèd.*)

Mille compliments à M. de Lezeau ; un profond secret, et de vos nouvelles. Je vous aime tendrement; je vous embrasse de tout mon cœur, et j'espère entendre parler de vous incessamment.

187. — A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce 2 mars.

Comme je vis ici moitié en philosophe, moitié en hibou, je n'ai reçu qu'hier votre lettre du 27, et les vers que vous m'aviez envoyés par M. de Formont. Thieriot, qui ne sait pas même ma demeure, ne put me rendre les vers qu'hier. Ce fut une journée complète pour moi de recevoir, en même temps, les bonnes nouvelles que vous me mandez, et les beaux vers dont vous m'honorez. Il y a, mon cher ami, des choses charmantes dans votre épître : il y a naïveté, esprit, et grâce. Ce même esprit, qui vous fait faire de si jolies choses, vous en fait aussi sentir les défauts. Vous avez raison de croire votre épître un peu trop longue, et pas assez châtiée.

Réprimez, d'une main avare et difficile,
De ce terrain fécond l'abondance inutile.
Emondez ces rameaux confusément épars;
Ménagez cette sève, elle en sera plus pure.
Songez que le secret des arts
Est de corriger la nature (2).

Je vais m'arranger pour venir raisonner belles-lettres avec vous, en bonne fortune, pendant quelques mois. Je vais faire partir, peut-être dès demain, une valise pleine de prose et de vers ; après quoi vous me verrez bientôt arriver. Je vous demande la permission d'envoyer cette valise à votre adresse. A l'égard de ma maigre figure, elle se transportera à Rouen avant qu'il soit dix jours. Ainsi je compte que vous aurez la bonté de me retenir ce petit trou (3) dont vous m'avez parlé, pour le 15 du présent mois. Vous ne sauriez croire les obligations infinies que je vous ai.

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci. (Hor., *de Art. p.*)

Adieu, ami charmant, négociateur habile, poëte aimable, et qui, par dessus tout cela, avez une santé de fer, dont bien éloigné est, pour son malheur, votre trés obligé serviteur. Si vous avez quelque chose à me mander, d'ici à mon arrivée, ayez la bonté de m'écrire sous le couvert de M. de Livri. Comme je soupe là tous les jours, vos lettres m'en seront plus tôt rendues. Ne soyez pas étonné de toutes ces précautions : je n'en saurais trop prendre pour faire réussir un dessein qui me fera passer trois mois avec vous. Adieu.

(1) Marie Leczinska, femme de Louis XV. (G. A.)
(2) Voyez la lettre à Thieriot, 18 mars 1736. (G. A.)
(3) L'hôtel de *Mantes*, à Rouen, tenu par la mère de l'abbé de Linant. Dans des vers inédits, Voltaire fait une singulière description de cet hôtel :

A l'hôtel de *Mantes* je gîte,
Soi-disant de Mantes l'hôtel;
Mais horrible et damné b.....
Dont je veux sortir au plus vite.
. . . .
Arachné tapisse mes murs :
Draps y sont courts, lits y sont durs;
Boiteuses sont les escabelles;
Et la bouteille au cou cassé
Y soutient de jaunes chandelles
Dont le bout y fut enfoncé
Par les deux mains sempiternelles
De l'hôtesse au nez retroussé. (G. A.

188. — A M. FAVIÈRES.

4 mars.

Je vous suis très obligé, mon cher Favières, des vers latins et français que vous avez bien voulu m'envoyer. Je ne sais point qui est l'auteur des latins (1) ; mais je le félicite, quel qu'il soit, sur le goût qu'il a, sur son harmonie, et sur le choix de sa bonne latinité, et surtout de l'espèce convenable à son sujet.

Rien n'est si commun que des vers latins, dans lesquels on mêle le style de Virgile avec celui de Térence, ou des épîtres d'Horace. Ici il paraît que l'auteur s'est toujours servi de ces expressions tendres et harmonieuses qu'on trouve dans les églogues de Virgile, dans Tibulle, dans Properce, et même dans quelques endroits de Pétrone, qui respirent la mollesse et la volupté.

Je suis enchanté de ces vers :

Ridet ager, lascivit humus, nova nascitur arbos....
Basia lascivæ jungunt repetita columbæ.

Et, en parlant de l'Amour :

Vulnere qui certo lædere pectus amat.

Je n'oublierai pas cet endroit où il parle des plaisirs qui fuient avec la jeunesse :

Sic fugit humanæ tempestas aurea vitæ,
Arguti fugiunt, agmina blanda, joci.

Je citerais trop de vers, si je marquais tous ceux dont j'ai goûté la force et l'énergie.

Mais, quoique l'ouvrage soit rempli de feu et de noblesse, je conseillerais plutôt à un homme qui aurait du goût et du talent pour la littérature, de les employer à faire des vers français. C'est à ceux qui peuvent cultiver les belles-lettres avec avantage à faire à notre langue l'honneur qu'elle mérite. Plus on a fait provision des richesses de l'antiquité, et plus on est dans l'obligation de les transporter en son pays. Ce n'est pas à ceux qui méprisent Virgile, mais à ceux qui le possèdent, d'écrire en français.

Venons maintenant, mon cher Favières, à votre traduction du *Printemps*, ou, plutôt, à votre imitation libre de cet ouvrage. Vos expressions sont vives et brillantes, vos images bien frappées; et, surtout, je vois que vous êtes fidèle à l'harmonie, sans laquelle il n'y a jamais de poésie.

Il faudrait vous rappeler ici trop de vers, si je voulais marquer tous ceux dont j'ai été frappé. Adieu; je vais dans un pays où le printemps ne ressemble guère à la description que vous en faites l'un et l'autre. Je pars pour l'Angleterre (2) dans quatre ou cinq jours, et suis bien loin assurément de faire des tragédies.

Frange, miser, calamos, vigilateque prælia dele. (Juv., sat. vii.

J'ai renoncé pour jamais aux vers.

Nunc... versus et cætera ludicra pono. (Hor., lib. I, ep. i.)

Mais il s'en faut bien que je sois devenu philosophe, comme celui dont je vous cite les vers. Adieu; je vous aime, en vers et en prose, de tout mon cœur, et vous serai attaché toute ma vie.

189. — A M. THIERIOT.

Rouen, le 1er mai.

Je vous écris enfin, mon cher Thieriot, du fond de ma solitude, où je serais le plus heureux homme du monde, si les circonstances de ma vie ne m'avaient rendu d'ailleurs le plus malheureux. Je compte quitter dans peu ma retraite pour venir vous retrouver à Paris. En attendant, recevez mes compliments sur les succès flatteurs et solides de votre héroïne (3). Je ne saurais plus résister à vous envoyer cette pièce (4) que vous m'avez si souvent demandée;

Et dût la troupe des dévots,
Que toujours un pur zèle enflamme,
Entourer mon corps de fagots,
Le tout pour le bien de mon âme,

je ne puis m'empêcher de laisser aller ces vers, qui m'ont été dictés par l'indignation, par la tendresse, et par la pitié, et dans lesquels, en pleurant mademoiselle Lecouvreur, je

(1) *Ver, carmen pentametrum*, par Favières; traduction de Querlon. (G. A.)
(2) C'est-à-dire pour Rouen. (G. A.)
(3) Mademoiselle Sallé, alors à Londres. (G. A.)
(4) Voyez, tome VI, aux Poëmes, les *Vers sur la mort d'Adrienne Lecouvreur*. Cette mort est du 20 mars. (G. A.)

rends au mérite de mademoiselle Sallé la justice qui lui est due. Je joins ma faible voix à toutes les voix d'Angleterre, pour faire un peu sentir la différence qu'il y a entre leur liberté et notre esclavage, entre leur sage hardiesse et notre folle superstition; entre l'encouragement que les arts reçoivent à Londres, et l'oppression honteuse sous laquelle ils languissent à Paris.

190. — A M. DE FORMONT.

Oh! qu'ontre Cideville et vous
J'aurais voulu passer ma vie (1)!
C'est dans un commerce si doux
Qu'est la bonne philosophie,
Que n'ont point ces mystiques fous,
Ni tous ces pieux loups-garous,
Gens députés de l'autre vie,
Nicole et Quesnel, enfin tous,
Tous ces conteurs de rapsodie
Dont le nom me met en courroux,
Autant que leur œuvre m'ennuie.

Revenez donc, aimables amis, philosopher avec moi, et ne vous avisez point de chercher les beaux jours à une lieue de Rouen (2). Vous n'avez point de mois de mai en Normandie :

Vos climats ont produit d'assez rares merveilles :
C'est le pays des grands talents,
Des Fontenelle, des Corneilles;
Mais ce ne fut jamais l'asile du printemps.

Si Rouen avait d'aussi beaux jours quo de bons esprits, je vous avoue que je voudrais m'y fixer pour le reste de ma vie. Je vous dirais, avec Virgile :

. . . . Soli cantare periti
Arcades. O mihi tum quam molliter ossa quiescant....
Atque utinam ex vobis unus, vestrique fuissem
Aut custos gregis, aut maturæ vinitor uvæ!...
Serta mihi Phyllis legeret, cantaret Amyntas. (Egl. x.)

Mais votre climat n'a point *maturam uvam*. Ma malheureuse machine m'obligera de m'éloigner du pays où l'on pense, pour aller chercher ceux où l'on transpire; mais, dans quelque pays du monde que j'habite, vous aurez toujours en moi un homme plein de tendresse et d'estime pour vous. C'est avec ces sentiments, mes chers messieurs, que je serai toute ma vie, votre, etc.

191. — A M. THIERIOT.

1er juin.

Je t'écris d'une main par la fièvre affaiblie,
D'un esprit toujours ferme, et dédaignant la mort,
Libre de préjugés, sans liens, sans patrie,
Sans respect pour les grands, et sans crainte du sort :
Patient dans mes maux, et gai dans mes boutades,
Me moquant de tout sot orgueil,
Toujours un pied dans le cercueil,
De l'autre faisant des gambades.

Voilà l'état où je suis, mourant et tranquille. Si quelque chose cependant altère le calme de mon esprit, et peut augmenter les souffrances de mon corps, qui assurément sont bien vives, c'est la nouvelle injustice que l'on dit que j'essuie en France. Vous savez que je vous envoyai, il y a environ un mois, quelques vers *sur la mort de mademoiselle Lecouvreur*, remplis de la juste douleur que je ressens encore de sa perte, et d'une indignation peut-être trop vive sur son enterrement, mais indignation pardonnable à un homme qui a été son admiratur, son ami, son amant, et qui, de plus, est poëte. Je vous suis sensiblement obligé d'avoir eu la sage discrétion de n'en point donner de copies; mais on dit que vous avez eu affaire à des personnes dont la mémoire vous a trahi, qu'on en a surtout retenu les endroits les plus forts, que ces endroits ont été envenimés, qu'ils sont parvenus jusqu'au ministère, et qu'il ne serait pas sûr pour moi de retourner en France, où pourtant mes affaires m'appellent. J'attends de votre amitié que vous m'informerez exactement, mon cher Thieriot, de la vérité de ces bruits, de ce que j'ai à craindre, et de ce que j'ai à faire. Mandez-moi le mal et le remède. Dites-moi si vous me conseillez d'écrire et de faire parler, ou de me taire et de laisser faire au temps.

On a commencé, sans ma participation, deux éditions de *Charles XII*, en Angleterre et en France. Ne pourriez-vous point savoir de M. de Chauvelin (1) quel sera, en cette occasion, l'esprit des ministres de la librairie?

A l'égard du secret (2) que je vous confiai en partant, et qui échappa à M. l'abbé de Rothelin, soyez impénétrable, soyez indevinable. Dépaysez les curieux. Peut-être aura-t-on lu déjà aux comédiens *Ériphyle* (3). Détournez tous les soupçons. Je vous conjure de me rendre ce service avec votre amitié ordinaire.

Je n'ai écrit qu'à vous en France.

Thieriot mihi primus amores
Abstulit; ille habeat secum. (VIRG., *Æn.* VI.)

192. — A M. THIERIOT

30 juin.

J'ai reçu votre lettre, mon cher Thieriot. Ne soyez pas étonné du silence que j'ai gardé un mois entier. J'ai repris mon ancienne sympathie avec vous. J'avais la fièvre quand vous aviez le dévoiement, et j'ai passé un mois entier dans mon lit. Ce qui m'a prolongé ma fièvre est un étrange régime où je me suis mis. J'ai fait toute la tragédie de *César* (4) depuis qu'*Ériphyle* est dans son cadre. J'ai cru que c'était un sûr moyen pour dépayser les curieux sur *Ériphyle* : car le moyen de croire que j'aie fait *César* et *Ériphyle*, et achevé *Charles XII*, en trois mois! Je n'aurais pas fait pareille besogne à Paris en trois ans. Mais vous savez bien quelle prodigieuse différence il y a entre un esprit recueilli dans la retraite et un esprit dissipé dans le monde :

Carmina secessum scribentis et otia quærunt.
(OVID., I, *Trist.* I.)

J'ai revu aussi toutes ces petites pièces fugitives à qui vous faites plus d'honneur qu'elles ne méritent; je les ai corrigées avec soin; je compte, quand je serai à Paris, troquer avec vous de portefeuille; je vous donnerai les pièces qui vous manquent, et vous me rendrez celles que je n'ai pas. Comptez que vous gagnerez au change : car vous n'avez pas l'*Uranie* (5); et, puisque vous êtes un homme discret, vous l'aurez : *Quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam.* (Matt., xxv, 21 et 23.)

Je vous envoie, mon cher ami, une réponse à des invectives bien injustes que j'ai trouvées imprimées contre moi dans les *Semaines* de l'abbé Desfontaines. Il me doit au moins la justice d'imprimer cette réponse, qui est, *uti nos decet esse*, pleine de vérité et de modestie. Je l'ai fait imprimer à Cantorbéry, afin que, si on me refusait la justice de la rendre publique, elle parût indépendamment du journal du *Parnasse*, où elle doit être insérée. Mandez-moi, je vous prie, ce que vous pensez de cette petite pièce. J'ai cru que je ne pouvais me dispenser de répondre, mais je ne sais pas si j'ai bien répondu.

Si vous imprimez l'abbé de Chaulieu, n'y mettez rien de moi, je vous prie, avant que je vous aie montré les changements que j'ai faits aux petites pièces que je lui ai adressées. Faites ma cour à M. de Chauvelin, à qui je n'ai pu écrire, étant toujours malade. Mes respects à MM. de Fontenelle et La Motte. J'ai parlé de ces deux derniers dans ma réponse à l'abbé Desfontaines, non seulement parce que je suis charmé de leur rendre justice, mais parce que l'abbé Desfontaines m'a accusé, dans son *Dictionnaire néologique*, de ne la leur pas rendre, et m'a voulu associer à ses malignités. *Separa causam meam a gente iniqua et dolosa.* Adieu.

193. — AUX AUTEURS DU *NOUVELLISTE DU PARNASSE*.

Juin 1731.

Messieurs, on m'a fait tenir à la campagne où je suis, près de Kenterbury, depuis quatre mois, les lettres que vous publiez avec succès en France depuis environ ce temps. J'ai vu, dans votre dix-huitième lettre, des plaintes injurieuses que l'on vous adresse contre moi, sur lesquelles il est juste que j'aie l'honneur de vous écrire, moins pour ma propre justification que pour l'intérêt de la vérité.

Un ami ou peut-être un parent de feu M. de Campistron me fait des reproches pleins d'amertume et de dureté de ce que j'ai, dit-il, insulté à la mémoire de cet illustre écrivain, dans une brochure de ma façon, et que je me suis servi de ces termes indécents, *le pauvre Campistron*. Il aurait raison,

(1) Les vingt-quatre premiers vers de l'*Epître à Formont* (voyez tome VI) précédaient ceux-ci dans l'original. (G. A.)
(2) Ils étaient à Canteleu, où Voltaire leur renvoyait les Œuvres de Descartes et de Malebranche. (G. A.)

(1) Le maître des requêtes. (G. A.)
(2) Sa retraite à Rouen. (G. A.)
(3) Voyez tome III. (G. A.)
(4) La *Mort de César*. Voyez tome III. (G. A.)
(5) Voyez, tome VI, le *Pour et le contre*. (G. A.)

sans doute, de me faire ce reproche, et vous, messieurs, de l'imprimer, si j'avais en effet été coupable d'une grossièreté si éloignée de mes mœurs. C'est pour moi une surprise également vive et douloureuse de voir que l'on m'impute de pareilles sottises. Je ne sais ce que c'est que cette brochure (1), je n'en ai jamais entendu parler. Je n'ai fait aucune brochure en ma vie : si jamais homme devait être à l'abri d'une pareille accusation, j'ose dire que c'était moi, messieurs.

Depuis l'âge de seize ans, où quelques vers un peu satiriques (2), et par conséquent très condamnables, avaient échappé à l'imprudence de mon âge et au ressentiment d'une injustice, je me suis imposé la loi de ne jamais tomber dans ce détestable genre d'écrire. Je passe mes jours dans des souffrances continuelles de corps, qui m'accablent, et dans l'étude des bons livres, qui me console; j'apprends quelquefois, dans mon lit, que l'on m'impute, à Paris, des pièces fugitives que je n'ai jamais vues, et que je ne verrai jamais. Je ne puis attribuer ces accusations frivoles à aucune jalousie d'auteur; car qui pourrait être jaloux de moi? Mais quelque motif qu'on ait pu avoir pour me charger de pareils écrits, je déclare ici, une bonne fois pour toutes, qu'il n'y a personne en France qui puisse dire que je lui aie jamais fait voir, depuis que je suis hors de l'enfance, aucun écrit satirique en vers ou en prose; et que celui-là se montre, qui puisse seulement avancer que j'aie jamais applaudi un seul de ces écrits, dont le mérite consiste à flatter la malignité humaine.

Non seulement je ne me suis jamais servi de termes injurieux, soit de bouche, soit par écrit, en citant feu M. de Campistron, dont la mémoire ne doit pas être indifférente aux gens de lettres; mais je me suis toujours révolté contre cette coutume impolie, qu'ont prise plusieurs jeunes gens, d'appeler par leur simple nom des auteurs illustres qui méritent des égards.

Je trouve toujours indigne de la politesse française, et du respect que les hommes se doivent les uns aux autres, de dire Fontenelle, Chaulieu, Crébillon, La Motte, Rousseau, etc.; et j'ose dire que j'ai corrigé quelques personnes de ces manières indécentes de parler, qui sont toujours insultantes pour les vivants, et dont on ne doit se servir envers les morts que quand ils commencent à devenir anciens pour nous. Le peu de curieux qui pourront jeter les yeux sur les préfaces de quelques pièces de théâtre que j'ai hasardées verront que je dis toujours le grand Corneille, qui a pour nous le mérite de l'antiquité, et que je dis M. Racine et M. Despréaux, parce qu'ils sont presque mes contemporains.

Il est vrai que dans la préface d'une tragédie (3) adressée à milord Bolingbroke, rendant compte à cet illustre Anglais des défauts et des beautés de notre théâtre, je me suis plaint, avec justice, que la galanterie dégrade parmi nous la dignité de la scène; j'ai dit, et je dis encore, que l'on avait applaudi ces vers d'*Alcibiade* (4), indignes de la tragédie (acte I, scène III) :

> Hélas! qu'est-il besoin de m'en entretenir?
> Mon penchant à l'amour, je l'avouerai sans peine,
> Fut de tous mes malheurs la cause trop certaine :
> Mais, bien qu'il m'ait coûté des chagrins, des soupirs,
> Je n'ai pu refuser mon âme à ses plaisirs;
> Car enfin, Amintas, quoi qu'on en puisse dire,
> Il n'est rien de semblable à ce qu'il nous inspire.
> Où trouve-t-on ailleurs cette vive douceur
> Capable d'enlever et de charmer un cœur?
> Ah! lorsque pénétré d'un amour véritable,
> Et gémissant aux pieds d'un objet adorable,
> J'ai connu dans ses yeux timides ou distraits
> Que mes soins de son cœur avaient troublé la paix;
> Que, par l'aveu secret d'une ardeur mutuelle,
> La mienne a pris encore une force nouvelle;
> Dans ces tendres instants j'ai toujours éprouvé
> Qu'un mortel peut sentir un bonheur achevé.

J'aurais pu dire avec la même vérité que les derniers ouvrages du grand Corneille sont indignes de lui, et sont inférieurs à cet *Alcibiade*, et que la *Bérénice* de M. Racine n'est qu'une élégie bien écrite, sans offenser la mémoire de ces grands hommes. Ce sont les fautes de ces écrivains illustres qui nous instruisent : j'ai cru même faire honneur à M. de Campistron, en le citant à des étrangers à qui je parlais de la scène française; de même que je croirais rendre hommage à la mémoire de l'inimitable Molière, si, pour faire sentir les défauts de notre scène comique, je disais que, d'ordinaire, les intrigues de nos comédies ne sont ménagées que par des valets, que les plaisanteries ne sont presque jamais dans la bouche des maîtres, et que j'apportasse en preuve la plupart des pièces de ce charmant génie, qui, malgré ce défaut et celui de ses dénouements, est si au-dessus de Plaute et de Térence.

J'ai ajouté qu'*Alcibiade* est une pièce suivie, mais faiblement écrite : le défenseur de M. de Campistron m'en fait un crime; mais qu'il me soit permis de me servir de la réponse d'Horace :

> Nempe incomposito dixi pede currere versus
> Lucili : quis tam Lucili fautor inepte est
> Ut non hoc fateatur? (Lib. I, sat. x.)

On me demande ce que j'entends par un style faible : je pourrais répondre, le mien. Mais je vais tâcher de débrouiller cette idée, afin que cet écrit ne soit pas absolument inutile, et que ne pouvant, par mon exemple, prouver ce que c'est qu'un style noble et fort, j'essaie au moins d'expliquer mes conjectures, et de justifier ce que je pense en général du style de la tragédie d'*Alcibiade*.

Le style fort et vigoureux, tel qu'il convient à la tragédie, est celui qui ne dit ni trop ni trop peu, et qui fait toujours des tableaux à l'esprit, sans s'écarter un moment de la passion.

Ainsi Cléopâtre, dans *Rodogune*, s'écrie (acte V, scène I) :

> Trône, à t'abandonner je ne puis consentir;
> Par un coup de tonnerre il vaut mieux en sortir.
> . . . .
> Tombe sur moi le ciel, pourvu que je me venge!

Voilà du style très fort et peut-être trop. Le vers qui précède le dernier :

> Il vaut mieux mériter le sort le plus étrange,

est du style le plus faible.

Le style faible, non seulement en tragédie, mais en toute poésie, consiste encore à laisser tomber ses vers deux à deux, sans entremêler de longues périodes et de courtes, et sans varier la mesure; à rimer trop en épithètes; à prodiguer des expressions trop communes; à répéter souvent les mêmes mots; à ne pas se servir à propos des conjonctions qui paraissent inutiles aux esprits peu instruits, et qui contribuent cependant beaucoup à l'élégance du discours :

> Tantum series, juncturaque pollet! (*De Arte poet.*)

Ce sont toutes ces finesses imperceptibles qui font en même temps et la difficulté et la perfection de l'art :

> In tenui labor; at tenuis non gloria. (*Géorg.*, IV.)

J'ouvre dans ce moment le volume des tragédies de M. de Campistron, et je vois à la première scène de l'*Alcibiade :*

> Quelle que soit pour nous la tendresse des rois,
> Un moment leur suffit pour faire un autre choix.

Je dis que ces vers, sans être absolument mauvais, sont faibles et sans beauté.

Pierre Corneille, ayant la même chose à dire, s'exprime ainsi :

> Et malgré ce pouvoir dont l'éclat nous séduit (1),
> Sitôt qu'il nous veut perdre, un coup d'œil nous détruit.

Ce *quelle que soit* de l'*Alcibiade* fait languir le vers : de plus, *un moment leur suffit pour faire un autre choix*, ne fait pas, à beaucoup près, une peinture aussi vive que ce vers :

> Sitôt qu'il nous veut perdre, un coup d'œil nous détruit.

Je trouve encore :

> Mille exemples connus de ces fameux revers....
> Affaibli notre empire, et dans mille combats....
> Nous cachent mille soins dont il est agité....
> Il a mille vertus dignes du diadème....
> Par mille exploits fameux justement couronnés....
> En vain mille beautés, dans la Perse adorées....
> En vain par mille soins la princesse Artémise....
> Le sort le plus cruel, mille tourments affreux.

Je dis que ce mot *mille* si souvent répété, et surtout dans des vers assez lâches, affaiblit le style au point de le gâter; que la pièce est pleine de ces termes oiseux qui remplissent négligemment l'hémistiche; je m'offre de prouver à qui voudra, que presque tous les vers de cet ouvrage sont énervés

---

(1) *Sentiments d'un spectateur français sur la nouvelle tragédie d'Inès de Castro* (1723). (G. A.)
(2) Le *Bourbier*. Voyez tome VI. (G. A.)
(3) *Brutus*. Voyez tome III. (G. A.)
(4) Tragédie de Campistron, jouée en 1685 (G. A.)

(1) Corneille dit dans *Othon :*
Et quoique nos emplois puissent faire du bruit. (G. A.)

par ces petits défauts de détail qui répandent leur langueur sur toute la diction.

Si j'avais vécu du temps de M. de Campistron, et que j'eusse eu l'honneur d'être son ami, je lui aurais dit à lui-même ce que je dis ici au public; j'aurais fait tous mes efforts pour obtenir de lui qu'il retouchât le style de cette pièce, qui serait devenue avec plus de soin un très bon ouvrage. En un mot, je lui aurais parlé, comme je fais ici, pour la perfection d'un art qu'il cultivait d'ailleurs avec succès.

Le fameux acteur (1) qui représenta si longtemps Alcibiade cachait toutes les faiblesses de la diction par les charmes de son récit; en effet, l'on peut dire d'une tragédie comme d'une histoire, *Historia, quoquo modo scripta, bene legitur;* et *tragœdia, quoquo modo scripta, bene repræsentatur;* mais les yeux du lecteur sont des juges plus difficiles que les oreilles du spectateur.

Celui qui lit ces vers d'*Alcibiade*,

> Je répondrai, seigneur, avec la liberté
> D'un Grec qui ne sait pas cacher la vérité,

se ressouvient à l'instant de ces beaux vers de *Britannicus:*

> Je répondrai, madame, avec la liberté
> D'un soldat qui sait mal farder la vérité.

Il voit d'abord que les vers de M. Racine sont pleins d'une harmonie singulière qui caractérise en quelque façon Burrhus, par cette césure coupée, *d'un soldat*, etc.; au lieu que les vers d'*Alcibiade* sont rampants et sans force; en second lieu, il est choqué d'une imitation si marquée; en troisième lieu, il ne peut souffrir que le citoyen d'un pays renommé par l'éloquence et par l'artifice donne à ces mêmes Grecs un caractère qu'ils n'avaient pas (acte III, scène III) :

> Vous allez attaquer des peuples indomptables,
> Sur leurs propres foyers plus qu'ailleurs redoutables.

On voit partout la même langueur de style. Ces rimes d'épithètes, *indomptables*, *redoutables*, choquent l'oreille délicate du connaisseur, qui veut des choses et qui ne trouve que des sons. *Sur leurs propres foyers plus qu'ailleurs* est trop simple, même pour la prose.

Je n'ai trouvé aucun homme de lettres qui n'ait été de mon avis, et qui ne soit convenu avec moi que le style de cette pièce est, en général, très languissant. J'ajouterai même que c'est la diction seule qui abaisse M. de Campistron au-dessous de M. Racine. J'ai toujours soutenu que les pièces de M. de Campistron étaient pour le moins aussi régulièrement conduites que toutes celles de l'illustre Racine; mais il n'y a que la poésie du style qui fasse la perfection des ouvrages en vers. M. de Campistron l'a toujours trop négligée; il n'a imité le coloris de M. Racine que d'un pinceau timide; il manque à cet auteur, d'ailleurs judicieux et tendre, ces beautés de détail, ces expressions heureuses, qui sont l'âme de la poésie, et font le mérite des Homère, des Virgile, des Tasse, des Milton, des Pope, des Corneille, des Racine, des Boileau.

Je n'ai donc avancé qu'une vérité, et même une vérité utile pour les belles-lettres; et c'est parce qu'elle est vérité qu'elle m'attire des injures.

L'anonyme (quel qu'il soit) me dit, à la suite de plusieurs personnalités, que je suis un très mauvais modèle; mais au moins il ne le dit qu'après moi : je ne me vante que de connaître mon art et mon impuissance. Il dit ailleurs (ce qui n'est point une injure, mais une critique permise) que ma tragédie de *Brutus* est très défectueuse. Qui le sait mieux que moi? C'est parce que j'étais très convaincu des défauts de cette pièce, que je la refusai constamment, un an entier, aux comédiens. Depuis même je l'ai fort retouchée; j'ai retourné ce terrain où j'avais travaillé si longtemps avec tant de peine et si peu de fruit. Il n'y a aucun de mes faibles ouvrages que je ne corrige tous les jours, dans les intervalles de mes maladies. Non seulement je vois mes fautes, mais j'ai obligation à ceux qui m'en reprennent; et je n'ai jamais répondu à une critique qu'en tâchant de me corriger.

Cette vérité que j'aime dans les autres, j'ai droit d'exiger que les autres la souffrent en moi. M. de La Motte sait avec quelle franchise je lui ai parlé, et que je l'estime assez pour lui dire, quand j'ai l'honneur de le voir, quelques défauts que je crois apercevoir dans ses ingénieux ouvrages. Il serait honteux que la flatterie infectât le petit nombre d'hommes qui pensent. Mais plus j'aime la vérité, plus je hais et dédaigne la satire qui n'est jamais que le langage de l'envie. Les auteurs qui veulent apprendre à penser aux autres hommes doivent leur donner des exemples de politesse comme d'éloquence, et joindre les bienséances de la société à celles du style. Faut-il que ceux qui cherchent la gloire courent à la honte par leurs querelles littéraires, et que les gens d'esprit deviennent souvent la risée des sots!

On m'a souvent envoyé en Angleterre des épigrammes et de petites satires contre M. de Fontenelle; j'ai eu soin de dire, pour l'honneur de mes compatriotes, que ces petits traits qu'on lui décoche ressemblent aux injures que l'esclave disait autrefois au triomphateur.

Je crois que c'est être bon Français de détourner, autant qu'il est en moi, le soupçon qu'on a dans les pays étrangers que les Français ne rendent jamais justice à leurs contemporains. Soyons justes, messieurs, ne craignons ni de blâmer, ni surtout de louer ce qui le mérite; ne lisons point *Pertharite*, mais pleurons à *Polyeucte*. Oublions, avec M. de Fontenelle, des lettres (1) composées dans sa jeunesse; mais apprenons par cœur, s'il est possible, les *Mondes*, la *Préface de l'Histoire de l'Académie des sciences*, etc. Disons, si vous voulez, à M. de La Motte, qu'il n'a pas assez bien traduit l'*Iliade*, mais n'oublions pas un mot des belles odes et des autres pièces heureuses qu'il a faites. C'est ne pas payer ses dettes que de refuser de justes louanges. Elles sont l'unique récompense des gens de lettres; et qui leur paiera ce tribut, sinon nous qui, courant à peu près la même carrière, devons connaître mieux que d'autres la difficulté et le prix d'un bon ouvrage?

J'ai entendu dire souvent en France que tout est dégénéré, et qu'il y a dans tout genre une disette d'hommes étonnante. Les étrangers n'entendent à Paris que ces discours, et ils nous croient aisément sur notre parole; cependant quel est le siècle où l'esprit humain ait fait plus de progrès que parmi nous? Voici un jeune homme de seize ans (2) qui exécute en effet ce qu'on a dit autrefois de M. Pascal, et qui donne un traité sur les courbes, qui ferait honneur aux plus grands géomètres. L'esprit de raison pénètre si bien dans les écoles, qu'elles commencent à rejeter également et les absurdités inintelligibles d'Aristote, et les chimères ingénieuses de Descartes. Combien d'excellentes histoires n'avons-nous pas depuis trente ans? Il y en a telle qui se lit avec plus de plaisir que *Philippe de Commines;* il est vrai qu'on n'ose l'avouer tout haut, parce que l'auteur (3) est encore vivant : et le moyen d'estimer un contemporain autant qu'un homme mort il y a plus de deux cents ans!

> Ploravere suis non respondere favorem
> Speratum meritis. (Hor., lib. II, ep. I, vers 9 et 10).

Personne n'ose convenir franchement des richesses de son siècle. Nous sommes comme les avares qui disent toujours que le temps est dur. J'abuse de votre patience, messieurs; pardonnez cette longue lettre et toutes ces réflexions au devoir d'un honnête homme qui a dû se justifier, et à mon amour extrême pour les lettres, pour ma patrie, et pour la vérité.

Je suis, etc.

194. — A M. DE CIDEVILLE.

Ce jeudi matin.

Mon cher ami, vous n'avez point ici de maîtresse qui vous aime plus que moi; le premier plaisir que je goûte, en arrivant à Paris, est celui de vous écrire; et je vous réponds que je vais arranger mes affaires de façon que je vous reverrai bientôt. Je n'oublierai de ma vie les marques d'amitié que vous m'avez données à Rouen; vous avez trouvé le secret de me faire passer avec délice un temps où la maladie et la solitude auraient dû me rendre la vie bien ennuyeuse. Un esprit comme le vôtre est fait pour adoucir les chagrins et pour augmenter les plaisirs de tous ceux avec lesquels il vit. Je vous demande à présent de mettre à *Argus* et à *Isis* (4) le temps que vous vouliez bien employer à m'adoucir ma prison de Rouen. Adieu; il n'est plus question pour moi de la vie douce, les affaires viennent me lutiner. A Rouen je passais ma vie à penser; je vais la consumer ici à courir. Une seule affaire, quelque petite qu'elle soit, emporte ici la journée de son homme, et ne laisse pas un moment de conversation avec nos amis Horace et Virgile.

> O rus, quando ego te aspiciam? quandoque licebit,
> Nunc veterum libris, nunc somno et inertibus horis,
> Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ? (Hor., lib. II, sat. VI.)

(1) Baron. (G. A.)

(1) *Lettres du chevalier d'Her* ***. (G. A.)
(2) Clairaut. (K.)
(3) Vertot. (G. A.)
(4) *Isis et Argus*, pièce lyrique que composait Cideville. (G. A.)

C'est le *somnus* surtout que je regrette. Je ne le connais plus guère; mais je vous regrette mille fois davantage. *Vale, et tuum ama Voltairium.*

195. — A M. DE FORMONT.

Ce jeudi.

Je serais un homme bien ingrat, monsieur, si, en arrivant à Paris, je ne commençais pas par vous remercier de toutes vos bontés. Je regarde mon voyage de Rouen comme un des plus heureux événements de ma vie. Quand nos éditions se noieraient en chemin, quand *Eriphyle* et *Jules César* seraient sifflés, j'aurais bien de quoi me dédommager, puisque je vous ai connu. Il ne me reste plus à présent d'autre envie que de revenir vous voir. Le séjour de Paris commence à m'épouvanter. On ne pense point au milieu du tintamarre de cette maudite ville :

Carmina secessum scribentis et otia quærunt. (OVID., I, *Trist.* I.)

Je commençais un peu à philosopher avec vous; mais je ne sais si j'aurai pris une assez bonne dose de philosophie pour résister au train de Paris. Puisque vous n'avez plus soin de moi, ayez donc la bonté de donner à *Henri IV* les moments que vous employiez avec l'auteur. J'aurais bien mieux aimé que vous eussiez corrigé mes fautes que celles de Jore. Vous êtes un peu plus sévère que M. de Cideville; mais vous ne l'êtes pas assez. Dorénavant, quand je ferai quelque chose, je veux que vous me coupiez bras et jambes. Adieu; je ne vous demande aucune nouvelle, parce que je n'ai pas encore vu, et même ne verrai de longtemps, aucun de ces fous qu'on appelle le *beau monde*. Je vous embrasse de tout mon cœur, et me compte quelque chose de plus que votre très humble et très obéissant serviteur; car je suis votre ami, et vous suis tendrement attaché pour toute ma vie.

196. — A M. DE CIDEVILLE.

Ce dimanche, 5 août 1731.

Je vous remercie, mon cher ami, de votre prose et de vos vers. Je ne trouve jamais rien à ajouter à ce que vous pensez et à ce que vous dites; mais j'ai pris, selon ma louable coutume, la liberté de réduire les vers à quatre; on les trouve charmants : tout le monde, c'est-à-dire le petit nombre de ceux qui aiment le bon, les savent par cœur, et ignorent le nom de l'auteur. Enfin l'impitoyable M. de Maisons a vu *César*, et l'approuve. Le P. Porée, par une modestie à laquelle il ne gagnera rien, veut esquiver la dédicace. *Eriphyle*, si j'ai quelque crédit, ne sera jouée qu'à la Saint-Martin, et n'en vaudra que mieux. Jore doit avoir reçu l'*Essai sur la poésie épique*, que je vous supplie de lire; j'attends des nouvelles de M. de Formont et. . . . . Adieu; je vous souhaite des maîtresses qui vous soient attachées comme je le suis.

197. — AU MÊME.

13 août 1731.

Voici donc tout simplement, mon cher Ovide de Neustrie, comment j'ai rédigé vos vers; non que je ne les aimasse tous, mais c'est que des Français en retiennent plus aisément quatre que douze :

La Faye est mort; V*** (1) se dispose
A parer son tombeau des plus aimables vers.
Veillons pour empêcher quelque esprit de travers
De l'étourdir d'une ode en prose.

J'ai pris, comme vous voyez, l'emploi de votre abréviateur, tandis que je vous laisse celui de tuteur de la *Henriade*, et de l'*Essai sur l'Epopée*. Vous êtes d'étranges gens de croire que je m'arrête après la vie de Milton, et que je me borne à être son historien. Je vous ai seulement envoyé, à bon compte, cette partie de l'*Essai*, et j'espère, dans peu de jours, vous envoyer la fin, que je n'ai pu encore retravailler. Je vous avoue que je serai bien embarrassé quand il faudra parler de moi : je m'en tiendrais volontiers à ces vers, que vous connaissez :

Après Milton, après le Tasse,
Parler de moi serait trop fort;
Et j'attendrai que je sois mort
Pour apprendre quelle est ma place (2).

Je me bornerai, je crois, à dire que M. de Cambrai s'est trompé, quand il a assuré que nos vers à rime plate ennuyaient sûrement à la longue, et que l'harmonie des vers lyriques pouvait se soutenir plus longtemps. Cette opinion de M. de Fénelon a favorisé le mauvais goût de bien des gens, qui, ne pouvant faire des vers, ont été bien aises de croire qu'on n'en pouvait réellement pas faire en notre langue. M. de Fénelon lui-même était du nombre de ces impuissants qui disent que les c....les ne sont bonnes à rien. Il condamnait notre poésie, parce qu'il ne pouvait écrire qu'en prose; il n'avait nulle connaissance du rhythme et de ses différentes césures, ni de toutes les finesses qui varient la cadence de nos grands vers. Il y a bien paru, quand il a voulu être poëte autrement qu'en prose. Ses vers sont fort au-dessous de ceux de Danchet. Cependant tous nos stériles partisans de la prose triomphent d'avoir dans leur parti l'auteur du *Télémaque*, et vous disent hardiment qu'il y a dans nos vers une monotonie insupportable.

Je conviens bien que cette monotonie est dans leurs écrits, mais j'ai assez d'amour-propre pour nier tout net qu'elle se trouve dans ceux de votre serviteur. Toujours sais-je bien que je ne la trouverai pas dans l'opéra (1) que je vous exhorte à finir de tout mon cœur. J'ai prié M. de Formont de vous donner de temps en temps quelques petits coups d'aiguillon. Je vous prie de lui faire encore mes remerciements, et de m'écrire ce qui lui en aura coûté pour ce beau transport, afin que j'aie l'honneur de lui envoyer incessamment ce qu'il aura déboursé. A l'égard du peu de vers anglais qui peuvent se trouver dans l'*Essai sur la poésie épique*, Jore n'aura qu'à m'envoyer la feuille par la poste; on a réponse en vingt-quatre heures, c'est une chose qui ne doit pas faire de difficulté. J'aimerais bien mieux venir les corriger moi-même, et passer avec vous l'automne.

Mille compliments à notre ami M. de Formont. Si sa femme, entre vous et lui, n'aime pas les vers, il y aura bien du malheur.

198. — AU MÊME.

19 août 1731.

Comment va votre santé? je vous en prie, mandez-le-moi : vous pouvez compter que je m'y intéresse comme une de vos maîtresses. Mais, *si vales, macte animo*, et pour Dieu faites ce troisième acte, et que je ne dise point :

. . . . Ultima primis
Non bene respondent. . . . . .

On a lu *Jules César*, devant dix jésuites; ils en pensent comme vous; mais nos jeunes gens de la cour ne goûtent en aucune façon ces mœurs stoïques et dures. J'ai un peu travaillé *Eriphyle*, et j'espère la faire jouer à la Saint-Martin. Je menai hier M. de Crébillon chez M. le duc de Richelieu : il nous récita des morceaux de son *Catilina* qui m'ont paru très beaux. Il est honteux qu'on le laisse dans la misère; *laudatur et alget* (2). Savez-vous que M. de Chauvelin, le maître des requêtes, fait travailler à une traduction de M. de Thou? Je crois vous l'avoir déjà mandé. Ce jeune homme se fait adorer de la gent littéraire.

Adieu, mon cher ami, en vous remerciant des deux corrections à la *Henriade*. M. de Formont me les avait mandées; elles sont très judicieuses. *Vale.*

199. — AU MÊME.

A Paris, ce 3 septembre 1731.

J'ai été bien malade, mon cher ami; je n'ai pu ni vous écrire. . . . . je remets son entrée à la Saint-Martin. Je vais passer le mois de septembre tout seul à Arcueil, dans la maison de M. le prince de Guise (3), qu'il a la bonté de me prêter. Il est juste que les descendants du Balafré et du jeune d'Aumale fassent quelque chose pour moi. Je passerai mon temps à corriger sérieusement *Eriphyle*, que les comédiens demandent avec empressement. Androgide (4) me déplaît plus que jamais. Eriphyle n'était pas plus effrayée de ce coquin-là que je le suis. Je vous dirai, avec une très méchante plaisanterie, qu'il a trop l'air d'avoir f.... la reine, et que, pour moi, il me f.... Je voudrais bien savoir si pareille chose vous arrive avec votre troisième acte; autrement, que mon exemple vous encourage; achevez votre besogne, pendant que je corrige la mienne. Laissez les avocats faire les fainéants (5), pour le bien de l'Etat, et achevez, pour les

(1) Voltaire. (G. A.)
(2) Voyez, tome VI, les *Stances sur les poëtes épiques*. (G. A.)

(1) Le *Triomphe de la beauté*. (G. A.)
(2) JUVEN., sat. I.
(3) Beau-père futur du duc de Richelieu. (G. A.)
(4) Devenu Hermogide. Voyez tome III. (G. A.)
(5) Voyez, tome II, l'*Histoire du Parlement de Paris*, ch. LXIV. (G. A.)

plaisirs du public et pour votre gloire, ce que vous avez commencé si heureusement. Je suis bien faible, et j'ai la tête bien étonnée encore; c'est ce qui fait que je n'écris point à M. de Formont; mais je ne crois pas qu'il ait besoin de mes lettres pour savoir ce qu'il doit penser de mon estime et de ma tendre amitié pour lui. Vous contribuez furieusement l'un et l'autre à me faire regretter Rouen. J'espère vous revoir dès qu'*Eriphyle* aura été jouée. En attendant, je vais travailler comme un beau diable pour mériter un peu votre suffrage et justifier les sentiments que vous avez pour moi.

Le parlement s'assemble demain, pour mortifier, s'il peut, l'évêque de Laon (1). Toutes ces tracasseries ne m'intéressent guère : je ne me mêle plus que de ce qui se fait à Argos.

Adieu, mon cher ami; mille tendres compliments, je vous en supplie, à M. de Formont.

200. — A M. DE FORMONT.

5 septembre 1731.

Les beaux-arts sont perdus; le goût reste; et peut-être
Des poëtes naissants vont par vous s'animer.
Il ne tenait qu'à vous de l'être,
Mais vous aimez mieux les former.
Ils écrivent pour vous, et vous êtes leur maître.

Mon cher ami, j'écrivis avant-hier à M. de Cideville un petit mot qui doit vous plaire à tous deux; c'est que je corrige *Eriphyle;* elle n'est encore digne ni du public, ni même de moi chétif. J'avais cru facilement que les beautés de détail qui y sont répandues couvriraient les défauts que je cherchais à me cacher. Il ne faut plus se faire illusion; il faut ôter les défauts, et augmenter encore les beautés. L'arrivée de Théandre, au troisième acte (2), ce qu'il dit au quatrième et à la fin de ce même quatrième acte, me paraissent capables de tout gâter. Il y a encore à retoucher au cinquième. Mais quand tout cela sera fait, et que j'aurai passé sur l'ouvrage le vernis d'une belle poésie, j'ose croire que cette tragédie ne fera pas déshonneur à ceux qui en ont eu les prémices, à mes chers amis de Rouen, que j'aimerai toute ma vie, et à qui je soumettrai toujours tout ce que je ferai. Vous m'avez envoyé tous deux des vers charmants, et je n'y ai pas répondu.

Mais, chers Formont et Cideville,
Quand j'aurai fait tous les enfants
Dont j'accouche avec *Eriphyle*,
Prêtez-moi tous deux votre style,
Et je ferai des vers galants
Que l'on chantera par la ville.

Je vous en dirais bien davantage, sans les douleurs où je suis. Rien ne pouvait les suspendre que votre charmante épître (3).

201. — AU MÊME.

A Paris, ce 8 septembre.

Je reçois trois de vos lettres ce matin. Je réponds d'abord à celle qui m'intéresse le plus, et vous vous doutez bien que c'est celle qui contient les vers sur la mort de ce pauvre M. de La Faye.

Vos vers sont comme vous, et, partant, je les aime;
Ils sont pleins de raison, de douceur, d'agrément :
En peignant notre ami d'un pinceau si charmant,
Formont, vous vous peignez vous-même.

J'ai déjà mandé à M. de Cideville que *Jules César* avait désarmé la critique impitoyable de M. de Maisons, mais qu'il tenait encore bon contre *Eriphyle*.

Je ne sais si je vous ai fait part du discours que m'a tenu le jeune M. de Chauvelin, vrai protecteur des beaux-arts. « Avez-vous fait imprimer *Charles XII?* » m'a-t-il dit; et sur ce que je répondais un peu en l'air : « Si vous ne l'avez pas » imprimé, a-t-il ajouté, je vous déclare que je le ferai imprimer demain. »

C'est un homme charmant que ce M. de Chauvelin, et il nous le fallait pour encourager la littérature. Il combat tous les jours pour la liberté contre M. le cardinal de Fleury et contre M. le garde des sceaux. Il fait imprimer le *de Thou*, et le fait traduire en français. Il soutient tant qu'il peut l'honneur de notre nation, qui s'en va grand'erre.

Encouragé par votre suffrage et par sa bonne volonté, j'ai, je vous l'avoue, une belle impatience de faire paraître *Charles XII*. S'il n'en coûte que 60 livres de plus par terre, je vous supplie de le faire venir par roulier, à l'adresse de M. le duc de Richelieu, à Versailles; et moi, informé du jour et de l'heure de l'arrivée, je ne manquerai pas d'envoyer un homme de la livrée de Richelieu, qui fera conduire le tout en sûreté. Si les frais de voiture sont trop forts, je vous prie de le faire partir par eau pour Saint-Cloud, où j'enverrai un fourgon. Il ne me reste qu'à vous assurer de la reconnaissance la plus vive et de l'amitié la plus tendre.

Au nom du bon goût, que mon cher Cideville achève donc ce qu'il a si heureusement commencé. Je l'embrasse de tout mon cœur.

J'ai fait mieux que vous à l'égard de *Séthos* (1) : je ne l'ai point lu.

202. — A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce 27 septembre 1731.

Mon cher ami, la mort de M. de Maisons (2) m'a laissé dans un désespoir qui va jusqu'à l'abrutissement. J'ai perdu mon ami, mon soutien, mon père. Il est mort entre mes bras, non par l'ignorance, mais par la négligence des médecins. Je ne me consolerai de ma vie de sa perte et de la façon cruelle dont je l'ai perdu. Il a péri, faute de secours, au milieu de ses amis. Il y a à cela une fatalité affreuse. Que dites-vous de médecins qui le laissent en danger, à six heures du matin, et qui se donnent rendez-vous chez lui à midi? Ils sont coupables de sa mort Ils laissent six heures, sans secours, un homme qu'un instant peut tuer ! Que cela serve de leçon à ceux qui auront leurs amis attaqués de la même maladie! Mon cher Cideville, je vous remercie bien tendrement de la part que vous prenez à la cruelle affliction où je suis. Il n'y a que des amis comme vous qui puissent me consoler. J'ai besoin plus que jamais que vous m'aimiez. Je me veux du mal d'être à Paris. Je voudrais et je devrais être à Rouen. J'y viendrai assurément le plus tôt que je pourrai. Je ne suis plus capable d'autre plaisir dans le monde que de celui de sentir les charmes de votre société.

Je ne vous mande aucune nouvelle ni de moi, ni de mes ouvrages, ni de personne. Je ne pense qu'à ma douleur et à vous.

203. — AU MÊME.

A Paris, 2 octobre 1731.

La mort de M. de Maisons, mon cher ami, occupait toutes mes idées, quand je fis réponse à la lettre que j'ai reçue de vous. J'avais à vous parler d'un de vos amusements qui m'est bien cher, et auquel je m'intéresse plus qu'à mes occupations. C'est ce joli opéra que vous avez ébauché de main de maître et que vous finirez quand il vous plaira. J'en avais parlé chez madame la princesse de Guise, à Arcueil, quelque temps avant la perte que j'ai faite. Je voulais tous les jours vous rendre compte de ce qui s'était passé à Arcueil; mais la douleur extrême où j'étais, et ces premiers moments de désespoir qui saisissent le cœur, quand on voit mourir dans ses bras quelqu'un qu'on aime tendrement, ne m'ont pas permis de vous écrire. Enfin ma tendre amitié pour vous, qui égale la perte que j'ai faite, et que je regarde comme ma plus douce consolation, remet mon esprit dans une assiette assez tranquille pour vous parler de ce petit ouvrage pour qui j'ai tant de sensibilité. Je dis, sans vous nommer, qu'un de mes amis s'était amusé à faire un opéra plein de galanterie, de tendresse, et d'esprit, sur les trois sujets que j'expliquai, et dont je me hasardai de dire le plan. Tout fut extrêmement goûté, et il n'y eut personne qui ne témoignât son chagrin de voir que nous n'ayons point de musicien capable de servir un poëte si aimable. Monseigneur le comte de Clermont (3), qui était de la compagnie, et à la tête de ceux qui avaient grande impatience d'entendre l'ouvrage, envoya chercher sur-le-champ, à Paris, un musicien qui est à ses gages, et exigea de moi que j'engageasse mon ami à se servir de cet homme. C'est un nommé Blavet (4), excellent pour la flûte, et peut-être fort médiocre pour un opéra. Mais heureusement M. le comte de Clermont, qui, quoique prince, entend raison, nous promit que, si on n'était pas content de la première scène de notre homme, il serait cassé aux gages, et que la pièce serait remise entre les mains d'un autre. Voilà ce que je vous mande, sans que mon esprit républicain soit le moins du monde amolli par un prince, ni asservi à la moindre complaisance; en fait de beaux-arts, je ne connais personne; ainsi je ne vous demande rien pour le sieur Blavet; mais je vous demande beaucoup pour moi; c'est que je puisse enfin voir le *Triomphe de la beauté* et le vôtre. Je ne

(1) Fils du poëte La Fare. (G. A.)
(2) Voyez, tome III, *Eriphyle*. (G. A.)
(3) *Sur la décadence de la poésie.* (G. A.)

(1) Roman politique de Terrasson. (G. A.)
(2) 13 septembre 1731. (G. A.)
(3) Né en 1709, mort en 1771. (G. A.)
(4) Mort en 1768. (G. A.)

pourrai peut-être pas arriver à Rouen aussitôt que je l'espérais. Je ne prévois pas que je puisse me remettre en prison avant le moi de décembre. En attendant, vous devriez bien m'envoyer ce *Triomphe* que je porterais à Richelieu, où je vais passer quinze jours. Le maître de la maison a passé toute sa vie dans ces triomphes que vous chantez. Il sera là dans son élément, et il est un assez bon juge de camp dans ces tournois-là.

A l'égard de mon *Eriphyle*, je l'ai bien refondue. J'ai rendu l'édifice encore plus hardi qu'il n'était. Androgide ne prononce plus le nom d'amour. Eriphyle, épouvantée par les menaces des dieux, et croyant que son fils est encore vivant, veut lui rendre la couronne, dût-elle expirer de la main de son fils, suivant la prédiction des oracles. Elle apprend au peuple assemblé qu'elle a un fils, que ce fils a été éloigné dès son enfance, dans la crainte d'un parricide, et elle le nomme pour roi. Androgide, présent à ce spectacle, s'écrie :

Peuples, chefs, il faut donc m'expliquer à mon tour (1);
L'affreuse vérité va donc paraître au jour.
Ce cruel rejeton d'une royale race,
Ce fils, qu'on veut au trône appeler en ma place,
Cet enfant destiné pour combler nos malheurs,
Qui devait sur sa mère épuiser ses fureurs,
Il n'est plus! et mes mains ont prévenu son crime.

Androgide donne des preuves qu'il a tué cet enfant qui était réservé à de si grands crimes. La reine voit donc en lui le meurtrier de son époux et de son fils. Androgide sort de l'assemblée avec des menaces; la reine reste au milieu de son peuple. Tout cela se passe au troisième acte; elle a auprès d'elle cet Alcméon qu'elle aime. Elle avait, jusqu'à ce moment étouffé sa tendresse pour lui; mais voyant qu'elle n'a plus de fils et que le peuple veut un maître, qu'Androgide est assez puissant pour lui ravir l'empire, et Alcméon assez vertueux pour la défendre, elle dit :

Es-tu lasse, Fortune, est-ce assez d'attentats?
Chère ombre de mon fils, et toi, cendre sacrée
. . . .
(A Alcméon.)
Oui, seigneur, de ces dieux secondez le courroux,
Vengez-moi d'Androgide, et le trône est à vous.
. . . .
Eh! quels rois, *sur la terre*, en seraient aussi dignes?
Acte III, scène III.

A l'égard du caractère d'Androgide, l'ambition est le seul mobile qui le fait agir. Voici un échantillon de l'âme de ce monsieur; c'est en parlant à son confident :

Moi connaître l'amour! Ah! qui veut être roi
Ou n'est point fait pour l'être, *ou n'aime rien que* soi.
. . . .
Dès mes plus jeunes ans, la soif de la grandeur
Fut l'unique tyran qui régna dans mon cœur.
Amphiarus par moi privé de la lumière
Du trône à mon courage *entr'ouvrait* la barrière;
Mais la main de nos dieux la ferma sous mes pas;
Et, dans quinze ans entiers de trouble et de combats,
Toujours près de ce trône où je *devais* prétendre,
J'ai lassé ma fortune à force de l'attendre.... (Acte III, sc. I.)

J'ai extrêmement changé le second acte; il est mieux écrit et beaucoup moins froid. J'ai, je l'ose dire, embelli le premier; j'ai laissé le quatrième comme il était; j'ai extrêmement travaillé le cinquième, mais je n'en suis pas content; j'ai envie de vous l'envoyer, afin que vous m'en disiez votre avis avec toute la rigueur possible. Hélas! je parlais de tout cela à ce pauvre M. de Maisons, au commencement de sa petite-vérole; il approuvait ce nouveau plan autant qu'il avait blâmé le premier acte de l'autre. Tenez-moi lieu de lui avec M. de Formont. Communiquez-lui tout cela; je compte lui écrire en vous écrivant et je le supplie de me mander ce qu'il pense de tous ces nouveaux changements. Que j'ai envie et qu'il me tarde de vous revoir l'un et l'autre!

. . . . *O vos* cantare periti
Arcades. O mihi tum quam molliter ossa quiescant...
Atque utinam ex vobis unus, vestrique fuissem, etc.
VIRG., *Eglog.* X, v. 32-33-35.

204. — A M. DE FORMONT.

Ce mercredi.... octobre (2).

Le courrier va partir; je n'ai que le temps de vous mander que le *Séthos* de l'abbé Terrasson prouve que des géomètres peuvent écrire de très méchants livres.

On joue les *Fêtes Vénitiennes* (1) détestablement, il n'y a point de comédie; tout Paris meurt de langueur : pour moi, je meurs d'impatience de voir *Charles XII* à Paris; je vous supplie donc, mon cher plénipotentiaire, de m'envoyer votre prisonnier. Ce sera à Versailles, chez M. le duc de Richelieu, que je logerai. Je vous prie instamment de me faire tenir une lettre d'avis, par laquelle je serai autorisé, sous le nom du chevalier (2), à retirer les ballots appartenant à M. le duc de Richelieu. Je me rendrai suivant la lettre d'avis, soit à Saint-Cloud, soit à Sèvres, au jour que vous me marquerez, et j'aurai soin de faire voiturer par terre ce roi malheureux, plus persécuté ici que chez les Turcs.

J'ai envoyé à M. Jore l'*Essai sur la poésie épique*, que l'on doit imprimer à la fin de la *Henriade*. Je vous prie de le lire, et de m'en dire votre avis, avant qu'on l'imprime.

Je n'ai pas le temps d'écrire à M. de Cideville : la poste part, et j'écris ceci dans un café, auprès du bureau des lettres. Adieu; mille tendres remerciements.

205. — AU MÊME.

Octobre 1731.

Eh bien! mon cher Formont! au milieu des tracasseries du roi et du parlement, de l'archevêque et des curés, des molinistes et des jansénistes (3), aimez-vous toujours *Eriphyle?* Vous m'exhortez à travailler; mais vous ne me dites point si vous êtes content de ce que je vous ai proposé à vous et à M. de Cideville. Il me semble que le grand mal de cette pièce venait de ce qu'elle semblait plutôt faite pour étonner que pour intéresser. La bonne reine, vieille pécheresse pénitente, était bernée par les dieux pendant cinq actes, sans aucun intervalle de joie qui rafraîchît le spectateur. Les plus grands coups de la pièce étaient trop soudains, et ne laissaient pas au spectateur le temps de se reposer un moment sur les sentiments qu'on venait de lui inspirer *in ictu oculi;* on assemblait le peuple, au troisième acte; on déclarait roi le fils d'Eriphyle; Hermogide donnait sur-le-champ un nouveau tour aux affaires, en disant qu'il avait tué cet enfant. La nomination d'Alcméon faisait, à l'instant, un nouveau coup de théâtre. Théandre arrivait dans la minute, et faisait tout suspendre en disant que les dieux faisaient le diable à quatre. Tant d'éclairs coup sur coup éblouissaient. Il faut une lumière plus douce. L'esprit, emporté par tant de secousses, ne pouvait se fixer; et, quand l'ombre arrivait après tant de vacarme, ce n'était qu'un coup de massue sur Alcméon et Eriphyle, déjà atterrés et étourdis de tant de chutes. Théandre avait précédé les menaces de l'ombre par des discours déjà trop menaçants, et qui, pour comble de défaut, ne convenaient pas dans la bouche de Théandre, qui, selon ce que j'en ai dit dans une lettre à M. de Cideville, parlait trop ou trop peu, et n'était qu'un personnage équivoque. Ne convenez-vous pas de tous ces défauts? mais, en même temps, ne sentez-vous pas combien il est aisé de les corriger? Qui voit bien le mal voit aussitôt le remède. Il n'y a qu'à prendre la route opposée; *contraria contrariis curantur.* Vous saurez bientôt si j'ai corrigé tant de fautes avec quelque succès. Je compte faire partir *Eriphyle* pour Rouen, avant qu'il soit peu; mais j'aurais bien voulu savoir auparavant ce que vous et M. de Cideville pensez des changements que je dois faire. Peut-être me renverrez-vous encore *Eriphyle.* Ne manquez pas, messieurs, de me la renvoyer impitoyablement, si vous la trouvez mal. Vous avez tous deux des droits incontestables sur cet enfant, que vous avez vu naître.

Adieu; je vous embrasse bien tendrement. Mille compliments à l'ami Cideville.

206. — A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, 2 novembre 1731.

Mon cher et aimable Cideville, ayant ouï dire que vous étiez à la campagne, j'ai adressé à M. de Formont un paquet de *Charles XII*, dans lequel vous trouverez un exemplaire pour le premier président, et un autre pour M. Desforges (4). Il y a aussi une lettre pour le premier président, que j'aurais bien souhaité qu'il pût recevoir de votre main, *ut gratior foret;* mais comme le temps me presse un peu, j'ai supplié M. de Formont de faire rendre la lettre et le livre, en cas que vous

(1) Comparez la version dernière, acte III, scène II. Les vers qui vont suivre sont aussi des variantes d'*Eriphyle*. (G. A.)
(2) Editeurs : de Cayrol et A. François. (G. A.)

(1) De Danchet et de Campra. (*A. François.*)
(2) Le chevalier Des Alleurs. (*A. François.*)
(3) Voyez le chapitre LXIV et suivants de l'*Histoire du Parlement de Paris.* (G. A.)
(4) Secrétaire du président Pontcarré. (G. A.)

fussiez absent, me flattant bien qu'à votre retour vous réparerez par quelques petits mots ce qu'aura perdu ma lettre à n'être point présentée par vous. Je vous prierai bien aussi de continuer à mettre M. Desforges dans mes intérêts. Il faut qu'il continue ses bons procédés; et, puisqu'à votre considération il a favorisé l'impression du roi de Suède, il faut qu'il en empêche la contrefaçon, sans quoi il ne m'aurait rendu qu'un service onéreux; et, comme le voilà mis, grâces à vos bontés, en train de m'obliger, il ne lui en coûtera pas davantage d'interdire tout d'un temps l'entrée de l'édition de mes œuvres (1), faite à Amsterdam, chez Ledet et Desbordes, laquelle couperait la gorge à notre petite édition de Rouen, que je compte venir achever cet hiver.

Voilà bien des importunités de ma part; mais la plus forte, mon cher ami, sera mon empressement pour *Daphnis et Chloé*, pour *Antoine et Cléopâtre*, et pour la dame *Io* (2). J'attends avec impatience cet ouvrage, dont j'ai une idée si avantageuse. Que les rapports des procès ne fassent point tort aux muses.

. . . . . . Mox, ubi publicas
Res ordinaris, grande munus
Cecropio repetes cothurno. (Hor., liv. II, *od.* I.)

A l'égard de mon cothurne, il ne passera qu'après celui de La Grange (2) : ainsi *Eriphyle* ne paraîtra probablement qu'en février. Tant de délais sont bien favorables. *Eriphyle* n'en vaudra que mieux; mais, s'ils font du bien à la pièce, ils font bien du mal à l'auteur, qu'ils privent trop longtemps de la douceur de vivre avec vous. Je suis toujours malade, toujours accablé des souffrances qui me persécutaient à Rouen; mais je vous avais pour ma consolation, et vous me manquez aujourd'hui.

Ces entretiens charmants, ce commerce si doux,
Ce plaisir de l'esprit, plaisir vif et tranquille,
Est à mon corps usé le seul remède utile.
Ah! que j'aurais souffert sans vous!

207. — A M. DE FORMONT.

Paris, 21 novembre 1731 (3).

Il y a quelques jours que je suis à Paris, mon cher monsieur. Je fis partir hier par le coche de Rouen un paquet contenant quatre exemplaires de l'*Histoire de Charles XII* : un pour vous, un pour M. de Cideville, un pour M. le premier président, et un pour son secrétaire. Voilà les premiers volumes qui voient le jour. Il est bien juste que vous ayez les premiers, et jamais assurément on n'en a présenté de meilleur cœur. On m'a parlé d'une lettre charmante que vous avez écrite à mademoiselle de Launay (4). Vous en êtes bien capable; mais M. Thieriot prétend que vous allez faire quelque chose de bien mieux, que vous viendrez bientôt à Paris. Venez-y donc, aimable philosophe, et retournons à Rouen ensemble.

Vous verrez *Eriphyle* bien changée. M. de Cideville m'a déjà mandé que vous aviez approuvé les premiers changements que j'y avais faits : cela m'a bien encouragé. Vous m'avez rendu plus attentif et plus sévère, à mesure que vous avez goûté mes corrections. Malheur à tout ouvrage

. . . . Quod non multa litura coercuit!

J'ai bien envie de vous montrer le tout comme il est à présent.

J'ai aussi à vous consulter sur la manière dont je dois finir mon *Essai sur le poëme épique*, et mes *Lettres sur les Anglais*. Je n'ai jamais eu tant besoin de vous, et, indépendamment de cela, je voudrais passer ma vie dans les douceurs de votre commerce. Depuis que je vous ai vu, vous m'êtes devenu nécessaire.

Si vous venez à Paris bientôt, vous verrez jouer un *Chevalier Bayard* d'Autreau, une *Erigone* de La Grange, et enfin *Eriphyle* qui passera la dernière.

Vous savez peut-être que Fuzelier (5) est en prison pour avoir fait une épigramme contre Boindin, Mallet et autres, dans laquelle le nom du Père Girard (6) se trouve malheureusement. M. Gaufredi, avocat général au parlement d'Aix, en a été quitte à meilleur marché pour avoir donné des conclusions à mort contre ce même jésuite : il n'a perdu que sa pension.

Adieu! Voilà trop de nouvelles pour un philosophe comme vous et un paresseux comme moi.

(1) Par Ledet. En deux volumes in-8°. (G. A.)
(2) *Erigone*, de La Grange Chancel, fut jouée le 17 décembre. (G. A.)
(3) Éditeurs, de Cayrol et François. (G. A.)
(4) C'est la célèbre madame de Staal de Launay. (G. A.)
(5) Auteur dramatique. (G. A.)
(6) Jésuite accusé de séduction et de magie par Catherine Cadière. (G. A.)

208. — A M. BROSSETTE.

Paris, 25 novembre 1731.

Il n'y a personne, monsieur, à qui je fasse plus volontiers hommage de mes ouvrages qu'à vous. J'ai fait mettre à la diligence de Lyon un petit paquet couvert de toile cirée, contenant deux exemplaires de l'*Histoire de Charles XII*. Il y en a un que je vous supplie de rendre à M. de Sozzy, qui me fait l'honneur de m'écrire quelquefois, et à qui mes infirmités ne me permettent pas de répondre aussi souvent que je le désire. Si vos occupations vous laissaient le temps de m'écrire votre sentiment sur cet ouvrage, je vous serais très obligé; vous y verrez une infinité de fautes d'impression, qu'un lecteur judicieux rectifie aisément. Je voudrais qu'il me fût aisé de corriger les miennes, et de mériter l'approbation d'un juge aussi éclairé que vous.

209. — A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, novembre 1732.

D'où vient donc, mon cher Cideville, que vous ne me donnez point de vos nouvelles? N'avez-vous point reçu le *Charles XII* que je vous ai adressé, sous le couvert de M. de Formont, avec une lettre pour le premier président? Je n'ai entendu parler depuis ni de vous ni de M. de Formont. Vous êtes d'étranges gens. Vous ne m'avez écrit avec quelque assiduité que quand vous avez eu quelques service à me rendre. Est-ce que vous ne m'aimiez qu'à proportion du besoin que j'ai eu de vous? Au moins intéressez-vous au succès de cette histoire, que vous avez aidée à paraître au monde. Elle a reçu quelque légère contradiction du ministère, et nulle du public.

Mais savez-vous qu'il y a eu une lettre de cachet contre Jore? Je fus assez heureux pour le savoir, et assez prompt pour l'avertir à temps. Un quart d'heure plus tard, mon homme était à la Bastille; le tout pour avoir imprimé une préface un peu ironique, à la tête du procès du Père Girard. Cette préface était de l'abbé Desfontaines, à qui je sauve la prison pour la seconde fois; et mon avis est qu'il ne l'a méritée que lorsqu'il m'a payé d'ingratitude; car je ne pense pas qu'on doive, en bonne justice, coffrer un homme pour avoir suivi la morale des jésuites, ni pour l'avoir décriée.

J'attends toujours certain opéra, et travaille à certaine tragédie. Ce même M. de Launay qui s'est chargé d'*Eriphyle* vient de donner au Théâtre-Italien une petite comédie allégorique, intitulée la *Vérité fabuliste;* je ne l'ai point encore vue, ayant eu tous ces jours-ci beaucoup d'affaires. On en dit peu de bien et peu de mal; ce qui est la marque infaillible de la médiocrité. Le *Chevalier Bayard* vient d'être sifflé à la Comédie-Française, et n'est plus, comme autrefois, le *Chevalier sans peur et sans reproche.* On va donner l'*Erigone* de l'auteur des *Philippiques*. Piron travaille de son côté *incognito*. Voilà bien des provisions pour le théâtre. Vous savez sans doute qu'on a imprimé des lettres vraies ou fausses de l'abbé Montgon (1), dans lesquelles les ministres de ces pays-ci sont extrêmement maltraités; mais cet ouvrage, imprimé à La Haye, ne paraît point encore à Paris; peut-être en a-t-on acheté toute l'édition pour la supprimer. A propos d'édition, je vous prie d'engager M. Desforges à empêcher que Machuel ne réussisse dans le dessein qu'il a de contrefaire *Charles XII*. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur, et suis à vous bien tendrement pour toute ma vie.

210. — A M. THIERIOT.

1er décembre.

Mon cher Thieriot, je viens enfin de voir tout à l'heure cette belle préface qu'on m'impute depuis un mois. Faites rougir M. de Chauvelin de vous avoir dit du bien de cet impertinent ouvrage, où le sérieux et l'ironie sont assurément bien mal mêlés ensemble, et dans lequel on loue, avec des exclamations exagérées, les factums de Chaudon (2), et ceux pour le P. Carme, que, Dieu merci, je ne lirai jamais. Cette préface est pourtant d'un homme d'esprit, mais qui écrit trop pour écrire toujours bien. Je suis très fâché que M. de Chauvelin connaisse si peu ma personne et mon style. On ne peut lui être plus attaché, ni être plus en colère que je le

(1) Diplomate, né en 1690, mort en 1770. G. A.)
(2) Avocat de Catherine Cadière. (G. A.)

suis. Quand Orphée-Rameau voudra, je serai à son service. Je lui ferai airs et récits, comme sa muse l'ordonnera. Le bon de l'affaire, c'est qu'il n'a pas seulement les paroles telles que je les ai faites,

Je gage qu'il n'a pas, par exemple, ce menuet :

Le vrai bonheur
Souvent dans un cœur
Est né du sein de la douleur.
C'est un plaisir
Qu'un doux souvenir
Des peines passées;
Les craintes cessées
Font renaître un nouveau désir (1).

Il y a vingt canevas que je crois qu'il a perdus, et moi aussi.

Mais, quand il voudra faire jouer *Samson*, il faudra qu'il tâche d'avoir quelque examinateur au-dessus de la basse envie et de la petite intrigue d'auteur, tel qu'un Fontenelle, et non pas un Hardion (2), *who envies poets, as eunuchs envy lovers*. Ce M. Hardion a eu la bonté d'écrire une lettre sanglante contre moi à M. Rouillé (3).

211. — A M. DE FORMONT.

Paris, ce 10 décembre.

Grand merci de la prudence et de la vivacité de votre amitié. Je ne peux vous exprimer combien je suis aise que vous ayez logé chez vous les onze pèlerins (4). Mais que dites-vous de l'injustice des méchants qui prétendent qu'*Eriphyle* est de moi, et que *Charles XII* a été imprimé à Rouen? L'Antechrist est venu, mon cher monsieur; c'est lui qui a fait la *Vérité de la Religion chrétienne prouvée par les faits*, *Marie Alacoque*, *Séthos*, *OEdipe* (5) en prose rimée et non rimée. Pour *Charles XII*, il faut qu'il soit de la façon d'*Elie;* car il est très approuvé et persécuté. Une chose me fâche, c'est que le chevalier Folard, que je cite dans cette histoire, vient de devenir fou. Il a des convulsions au tombeau de saint Pâris. Cela infirme un peu son autorité; mais après tout, le héros de notre histoire n'était guère plus raisonnable.

Vous devez savoir qu'on a voulu mettre Jore à la Bastille, pour avoir imprimé à la tête du procès du P. Girard une préface que l'on m'attribuait. Comme on a su que j'ai fait sauver Jore, vous croyez bien que l'opinion que j'étais l'auteur de la préface n'a pas été affaiblie ni dans l'esprit des jésuites ni dans celui des magistrats, leurs valets; cependant c'était l'abbé Desfontaines qui en était l'auteur. On l'a su, à la fin; et, ce qui vous étonnera, c'est que l'abbé couche chez lui. Il m'en a l'obligation. Je lui ai sauvé la Bastille, mais je n'ai pas été fort éloigné d'y aller moi-même.

J'ai écrit à M. de Cideville, pour le prier d'engager M. Desforges à empêcher rigoureusement qu'on n'imprime *Charles XII* à Rouen. Je crois que les Machuel en ont commencé une édition. M. le premier président ferait un beau coup de l'arrêter; mais *Daphnis et Chloé*, *Antoine et Cléopâtre*, *Isis et Argus* me tiennent encore plus au cœur. Adieu.

212. — A M. DE CIDEVILLE.

Décembre.

Eriphyle et ma machine malade m'ont tellement occupé tous ces jours-ci, mon cher ami, que l'heure de la poste était toujours passée, quand j'ai voulu vous écrire. Je suis venu à bout des tracasseries qu'on m'a faites; mais une tragédie et une mauvaise santé sont des choses bien plus difficiles à raccommoder. Je souffre et je rime; quelle vie! Encore si je rimais bien; mais si vous saviez combien il m'en coûte actuellement pour polir ma p..... d'Argos, pour mettre chaque mot à sa place,

Et male tornatos incudi reddere versus, (Hor., *de Art. poet.*)

vous plaindriez votre pauvre ami.

Mon Dieu! pourquoi faire des vers, et les faire mal? Voilà ce La Grange qui vient de donner *Erigone* (6). Il n'y a pas un vers passable dans tout l'ouvrage; il y en a cinq cents de ridicules. La pièce est le comble de l'extravagance, de l'absurdité, et de la platitude; mais j'ai peur que le siècle n'en soit digne. Cependant ce n'est pas trop à moi à dire du mal du siècle, qui traite assez favorablement *Charles XII*. Un auteur qui fait des vers comme La Grange, mais qui vaut assurément bien mieux, est actuellement fort malade : c'est ce pauvre La Motte (1). Je suis à peu près dans le même cas; j'ai un reste de fièvre. Adieu : quand on est malade, il faut s'en tenir au proverbe : Des lettres courtes et de longues amitiés.

Je vous aime tendrement pour toute ma vie. Mille amitiés à Formont.

213. — A M. THIERIOT.

Je viendrai dîner mort ou vif, mon cher Thieriot. Ma mauvaise santé ne m'ôte rien de ma sensibilité pour les bontés de madame de Fontaine-Martel et pour votre amitié. Ceci est une adoption, et le comble de mon bonheur est de me voir adopté avec vous. Présentez donc mes très humbles respects et ma tendre reconnaissance à la déesse hospitalière, *quæ nobis hæc otia fecit*. On appelait madame de Fiesque *la bonne Comtesse*; ce titre irait bien mieux à madame de Fontaine-Martel (2) : pour vous, celui d'ami est tout consacré.

214. — A M. DE FORMONT.

Paris, 26 décembre.

J'ai reçu votre lettre par les mains de Thieriot; mais je ne sais pas pourquoi il n'a pas jugé à propos de me faire voir M. l'abbé Linant (3), qui me serait cher, pour peu qu'il fît quatre bons vers sur cinquante. Le patriarche (4) des vers durs vient de mourir. C'est bien dommage; car son commerce était aussi plein de douceur que ses poésies de dureté. C'est un bon homme, un bel esprit, et un poëte médiocre de moins. L'évêque de Luçon (5), fils de ce Bussi-Rabutin qui avait plus de réputation qu'il n'en méritait, succède à La Motte dans la place d'académicien, place méprisée par les gens qui pensent, respectée encore par la populace, et toujours courue par ceux qui n'ont que de la vanité. Notre *Eriphyle* sera bientôt jouée. Vous la trouverez bien différente de ce qu'elle était. J'ai fini le moins mal que j'ai pu le tableau dont vous vîtes l'esquisse à Rouen. Je me flatte encore de vous voir à Paris, aux premières représentations. Je jouirai bien de votre commerce, car me voici votre voisin. Madame de Fontaines Martel, la déesse de l'hospitalité, me donne à coucher dans son appartement bas, qui regarde sur le Palais-Royal. Je n'en désemparerai pas, tant que vous serez chez M. des Alleurs.

Quand nous souperons ensemble,

Nous parlerons de tout, et ne traiterons rien,

comme dit un certain auteur très aimable (6); mais, hors de là, je veux traiter avec vous beaucoup de choses. A l'égard de Jore, on m'a assuré qu'il n'avait rien à craindre. Il peut retourner à Rouen; mais je ne lui conseille pas de revenir sitôt à Paris. Gardez toujours chez vous, je vous en supplie, les ballots (7) à qui vous avez bien voulu donner retraite. Je voudrais être déjà quitte de toute cette besogne; mais il faut vous voir longtemps pour que la besogne soit bonne.

. . . . Carmen reprehendite, quod non
Multa dies, et multa litura coercuit..... (Hor., *de Art. poet.*)

Adieu,

. . . . . . Nostrorum *operum* candide judex. (Hor., I, ep. iv.)

Pressez donc notre cher Cideville de nous envoyer sa petite drôlerie. Je vous embrasse de tout mon cœur.

215. — A M. DE MONCRIF.

..... Janvier 1732.

Vous savez peut-être, monsieur, qu'il m'arriva, il y a plus de deux ans, le même malheur, au sujet de la *Henriade*, que je viens d'éprouver par rapport au roi de Suède. On m'a saisi à Calais les exemplaires que je destinais à ceux qui avaient souscrit en France. J'ai été un peu plus heureux ce mois-ci; il vient de m'arriver un ballot d'exemplaires de la *Henriade;* c'est une nouvelle édition in-octavo avec beaucoup

(1) On ne trouve plus ces vers dans *Samson*. (G. A.)
(2) Jacques Hardion, membre de l'Académie française. (G. A.)
(3) Directeur de la librairie. (G. A.)
(4) Les onze ballots de l'*Histoire de Charles XII*, qui furent cachés chez M. de Formont. (G. A.)
(5) Ouvrages de Houteville, Languet de Gergy, Terrasson et La Motte. (G. A.)
(6) Le 17 décembre. (G. A.)

(1) Il mourut le 26 décembre. (G. A.)
(2) Voltaire et Thieriot vinrent alors loger chez elle. Cette dame faisait en outre à Thieriot une pension de 1,200 livres. (G. A.)
(3) Fils de la propriétaire de l'*Hôtel de Mantes*, à Rouen, où Voltaire logea. (G. A.)
(4) La Motte. (G. A.)
(5) D'abord abbé de Bussy. Voyez la liste des correspondants. (G. A.)
(6) Formont, sans doute. (G. A.)
(7) La *Henriade* et *Charles XII*. (G. A.)

de changements, une préface assez considérable et des notes. Je fais travailler aussi à une autre édition in-quarto, ornée de planches. Mon dessein est de faire délivrer l'une et l'autre aux souscripteurs, sans qu'il leur en coûte rien, afin de les dédommager d'avoir attendu si longtemps un ouvrage, qui méritait si peu de se faire attendre. Comme vous avez eu la bonté, monsieur, de me procurer quelques souscripteurs, je prends la liberté de vous supplier de me faire savoir leurs noms, afin que je m'acquitte de mon devoir envers vous et envers eux. Je leur enverrai ce que j'ai, et je me hâterai, de peur qu'on ne me saisisse encore.

Je suis, avec toute l'estime et tout l'attachement possibles, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

216. — AU MÊME.

Je suis si malade ce matin que je ne peux sortir; et pour comble de disgrâce, je dois lire ce soir *Eriphyle*, à sept heures, chez moi. Je vous demande en grâce, mon cher monsieur, de m'excuser auprès de son altesse sérénissime, si je ne suis pas à son lever. C'est une entreprise digne du grand Condé par la difficulté, que de vouloir faire entendre raison à des comédiens; mais je suis sûr que tout ira bien, puisqu'il daigne s'en mêler. Mon embarras à présent est de savoir si *Eriphyle* méritera tant de bontés. Vous devriez venir l'entendre à sept heures; on juge encore mieux à une seconde lecture. Vous savez que je ne demande que des critiques, et le cas que je fais des vôtres. J'attends réponse.

217. — A M. DE CIDEVILLE.

3 février 1732.

Enfin, mon cher Cideville, *Eriphyle* et mes souffrances me laissent un moment de liberté; et j'en profite, quoique bien tard, pour m'entretenir avec vous, pour vous parler de ma tendre amitié, et pour vous demander pardon d'avoir été si longtemps sans vous écrire. M. de Formont, que j'ai le bonheur de voir tous les jours, sait combien nous vous regrettons. Les moments agréables que je passe avec lui me font souvenir des heures délicieuses que j'ai passées avec vous. J'étais, pour le moins, aussi malade que je le suis, mais vous m'empêchiez de le sentir. M. de Lezeau est aussi à Paris; mais je le vois aussi peu que je vois souvent M. de Formont, quoique ce soit lui qui ait écrit de sa main le premier acte d'*Eriphyle*. Pourquoi faut-il que ce soit M. de Lezeau qui soit à Paris, et que vous restiez à Rouen! Pardon cependant de mes souhaits; je ne songeais qu'à moi, et je ne faisais pas réflexion que le séjour de Rouen vous est peut-être infiniment cher, et que vous y êtes le plus heureux de tous les hommes. Si cela est, comme je n'en doute pas, souffrez donc au moins que je vous en félicite. Je m'intéresse à votre bonheur avec autant de discrétion que vous en apportez pour être heureux. Je présume même que cette félicité dont je vous parle a retardé un peu votre petit opéra.

> Vous êtes trop tendre pour croire
> Que de Quinault la poétique gloire
> De tous les biens soit le plus précieux (1).

Pour moi, qui suis assez malheureux pour ne faire ma cour qu'à *Eriphyle*, j'ai retravaillé ma tragédie avec l'ardeur d'un homme qui n'a point d'autre passion. Dieu veuille que je n'aie pas brodé un mauvais fond, et que je n'aie pas pris bien de la peine pour me faire siffler!

Enfin les rôles sont entre les mains des comédiens, et, en attendant que je sois jugé par le parterre, j'ai fait jouer la pièce chez madame de Fontaine-Martel, qui m'a (comme vous savez peut-être) prêté un logement pour cet hiver. *Eriphyle* a été exécutée par des acteurs qui jouent incomparablement mieux que la troupe du faubourg Saint-Germain. La pièce a attendri, a fait verser des larmes; mais c'est gagner en première instance un procès qu'on peut fort bien perdre en dernier ressort. Le cinquième acte est la plus mauvaise pièce de mon sac, et pourra bien me faire condamner. On me jouera immédiatement après le *Glorieux*; c'est une pièce de M. Destouches, de laquelle on vous aura sans doute rendu compte. Elle a beaucoup de succès, et peut-être en aura-t-elle moins à la lecture qu'aux représentations. Ce n'est pas qu'elle ne soit, en général, bien écrite; mais elle est froide par le fond et par la forme: et je suis persuadé qu'elle n'est soutenue que par le jeu des acteurs pour lesquels il a travaillé. C'est un avantage qui me manque. J'ai fait ma pièce pour moi, et non pour Dufresne et pour Sarazin. Je l'ai même travaillée dans un goût auquel ni les acteurs ni les spectateurs ne sont accoutumés. J'ai été assez hardi pour songer uniquement à bien faire plutôt qu'à faire convenablement; mais, après tout, si je ne réussis pas, il n'y en aura pas pour moi moins de honte; et on m'accablera d'autant plus que le petit succès qu'a eu l'*Histoire du roi de Suède* a soulevé l'envie contre moi. Elle m'attend au parterre pour me punir d'avoir un peu réussi en prose. Je ferais bien mieux de ne plus songer au théâtre, puisque

> Palma negata macrum, donata reducit opimum.
>
> Hor., lib. II, ep. I.

Il vaudrait mieux cent fois revenir achever mes *Lettres anglaises* auprès de vous.

> O vanas hominum mentes, ô pectora cæca! (Lucr., liv. II.)

Voilà bien du babil pour un malade; mais je vous aime, mon cher Cideville, et le cœur est toujours un peu diffus.

218. — AU MÊME.

Ce mercredi des Cendres, 27 février.

> La beauté qu'en secret Cideville idolâtre
> Voit en lui deux talents rarement réunis :
> Le cœur aimable de Daphnis,
> Et le v.. du héros qui f...... Cléopâtre.

Cependant, mon cher ami, votre cœur a mieux réussi que le reste, et l'on est beaucoup plus content de vos bergers que de vos héros. Notre ami Formont, qui n'a point de tragédie à faire jouer, vous aura mandé plus au long des nouvelles de *Daphnis* et d'*Antoine*. Pour moi, qui cours risque d'être sifflé mercredi prochain (1), et qui vais faire répéter *Eriphyle* dans l'instant, je ne puis que me recommander à Dieu, et me taire sur les vers des autres.

Je voudrais que vous raccommodassiez votre besogne à Paris, et moi la mienne; mais, comme probablement vous en avez de plus agréable à Rouen, je vous dirai seulement, *Felices quibus ista licent*. Cependant, quand vous voudrez avoir du relâche et venir à Paris, j'espère, mon cher ami, pouvoir vous procurer non seulement un appartement, mais une vie assez commode. C'est une affaire que j'ai dans la tête. Vous m'avez accoutumé à vivre avec vous, et il faut que j'y revive.

Adieu; je vous embrasse tendrement. *Plura alias*.

219. — A MADAME LA PRINCESSE DE GUISE.

Mars 1732.

Madame, mon petit voyage à Arcueil m'a tourné la tête. Je croyais n'aimer que la solitude, et je sens que je n'aime plus qu'à vous faire ma cour. Au moins, si je suis destiné à vivre en hibou, je ne veux me retirer que dans les lieux que vous aurez habités et embellis. Je supplie donc votre altesse et M. le prince de Guise de donner à votre concierge ordre de me recevoir à Arcueil. Il faudra que je sois bien malheureux si de là je ne vais pas vous faire ma cour à Monjeu.

Je viens de faire, dans le moment, une infidélité à la maison de Lorraine. Voici un prince (2) du sang pour qui j'ai rimé, ce matin, un petit madrigal. Il mériterait mieux; car il m'a enchanté. Comment, madame! il est aimable comme s'il n'était qu'un particulier.

> Non : je n'étais point fait pour aimer la grandeur;
> Tout éclat m'importune et tout faste m'assomme;
> Mais Clermont, malgré moi, subjugue enfin mon cœur :
> Je crois n'y voir qu'un prince, et j'y rencontre un homme.

Je crois lui donner, par ce dernier vers, la plus juste louange du monde, et, en même temps, la plus grande.

Il faudrait que j'eusse l'esprit bien bouché, si, ayant eu l'honneur de vous approcher, je ne savais pas donner aux choses leur véritable prix, et si je n'avais appris combien la grandeur peut être aimable. Mais je vois qu'au lieu d'un billet, je vous écris une épître dédicatoire, et qu'ainsi je vous déplais fort. Je suis donc, avec un profond respect, etc.

220. — A M. DE CIDEVILLE.

Samedi, 8 mars.

> Il faut vous donner les prémices
> De ces aimables fruits, aux beaux esprits si doux.
> Le public a goûté mes derniers sacrifices;
> Ils en sont plus dignes de vous.

(1) Vers parodiés d'*Armide*, opéra de Quinault. (G. A.)

(1) *Eriphyle* fut jouée le vendredi 7 mars. (G. A.)
(2) Le comte de Clermont. (G. A.)

Cela veut dire, mon cher Cideville, qu'*Eriphyle*, que vous avez vue naître, reçut hier la robe virile, devant une assez belle assemblée, qui ne fut pas mécontente, et qui justifia votre goût. Notre cinquième acte a été critiqué; mais on pardonne au dessert, quand les autres services ont été passables. Je suis fâché, en bon chrétien, que le sacré n'ait pas le même succès que le profane, et que *Jephté* (1) et l'arche du Seigneur soient mal reçus à l'Opéra, lorsqu'un grand-prêtre de Jupiter et une catin d'Argos réussissent à la comédie; mais j'aime encore mieux voir les mœurs du public dépravées que si c'était son goût. Je demande très humblement pardon à l'*Ancien Testament* s'il m'a ennuyé à l'Opéra.

Pardon d'un billet si succinct; courtes lettres et longues amitiés est ma devise; mais je serais bien fâché et j'y perdrais trop, si vos lettres étaient aussi courtes.

221. — AU MÊME.

Ce 17 mars 1732.

Voici M. de Linant, monsieur, qui fait des vers pleins d'images et d'harmonie, et qui mérite par là votre bienveillance. Je crois qu'il ira loin, parce qu'il a à présent trop d'idées et de fougue. La fureur de la jeunesse se change par le temps en chaleur. Je désespérerais de lui, si à son âge ses vers étaient raisonnables. Il m'a paru beaucoup plus sage que sa poésie, et je ne sais rien de si bien qu'une conversation douce et une poésie vive. Vous, mon cher Cideville, qui possédez si bien ces deux talents, encouragez-les dans ce jeune élève. Il sera digne de vivre à Paris en bonne compagnie quand il vous aura vu quelque temps. J'envie le plaisir qu'il va avoir : je ne puis m'empêcher de lui donner cette lettre, afin que je sois sûr qu'on vous parle de moi. Vous m'avez envoyé *versiculos dicaces*, et une épître charmante. Adieu, le cœur le mieux fait et l'esprit le plus aimable que je connaisse.

222. — A M. DE MONCRIF.

..... mars 1732 (2).

Je devrais venir vous remercier ce matin, mon cher monsieur, je devrais être aux pieds de votre adorable prince. Dieu soit enfin loué! nous avons un prince qui a du goût. Mon cher Moncrif, il faut qu'il me protége; ce sera le bon goût qui me protégera contre le mauvais.

Ah! que les comédiens sont de pauvres gens! Savez-vous bien qu'hier j'assemblai trois bons critiques, qui lurent les deux pièces jusqu'à onze heures? Ils furent unanimement de votre avis. Je suis charmé que madame de Bouillon ait si bien senti, et si promptement, la différence qui est entre ces deux ouvrages. Il y a bien plus d'esprit et de goût, dans ce siècle, qu'on ne croit, mon cher Moncrif. Faites bien ma cour à monseigneur, et à madame de Bouillon; aimez Voltaire et *Eriphyle*. Adieu, *et vale*. Je suis chez moi, parce que je travaille.

223. — AU MÊME.

Mars.

Mon cher Valerius, que votre consulat (3) ne vous fasse pas oublier Argos. J'ai besoin plus que jamais d'être approuvé et protégé par votre charmant maître. Je ne veux pas qu'un ouvrage, qui sera honoré de son nom, soit médiocre; j'y travaille jour et nuit, et peut-être l'envie de lui plaire sera devenue talent chez moi. S'il daignait envoyer chercher la troupe comique encore une fois, et lui recommander *Eriphyle*, ce serait une bonne action digne de lui. J'ai abandonné cette pièce aux comédiens, quant au profit; mais, pour la gloire, nous autres poëtes ne sommes pas si généreux. Mon intérêt véritable, qui est celui de ma réputation, le droit que j'ai de faire continuer la pièce après Pâques, et, surtout, la protection dont m'honore monseigneur le comte de Clermont, me font espérer que les comédiens ne refuseront pas de jouer la pièce. Je sais bien qu'après les manières honnêtes et généreuses que j'ai eues avec eux, ils auront envie de me nuire, attendu l'esprit de corps; mais j'attends tout des bontés de S. A. S. et de votre amitié.

224. — AU MÊME.

Mon cher Abdérite (4), vous me jouez un cruel tour; je suis à l'agonie; il m'est impossible de lire, de manger, de me remuer, de penser. Cependant je vais interrompre l'agonie, pour venir dire à monseigneur le comte que je suis très fâché de mourir sans lui obéir.

225. — AU MÊME.

Ce vendredi ..... 1732.

La princesse Eriphyle (1) est si charmée de la bonté qu'a un prince de France de lui donner sa loge, qu'elle ne peut différer d'user de cette permission. Elle vous demande donc cette loge pour aujourd'hui vendredi ou pour dimanche. Ayez la bonté, mon cher monsieur, de faire sur cela ce que vous jugerez convenable pour faire plaisir à quelqu'un qui vous en a tant fait.

Vous savez que ma malheureuse santé ne me permet pas de sortir les matins; sans cela je vous apporterais sa requête et la mienne.

226. — AU MÊME.

Mars.

Muse aimable, muse badine,
Esprit juste et non moins galant,
Vous ressemblez bien mieux à La Fare, à Ferrand,
Que je ne ressemble à Racine.

Grand merci de vos bontés; j'y suis plus sensible qu'à des battements de mains (2).

Mon cher et aimable *Tithon* (3), j'ai été deux fois à votre palais sans pouvoir saluer son altesse. J'avais aussi à vous prier de passer chez madame de Fontaine-Martel, qui se vante d'avoir quelque chose à vous dire. Recevez donc, par écrit, mon invitation de venir la voir. Si vous rencontrez dans votre palais *Rhadamiste* et *Palamède* (4), ayez la bonté, je vous prie, de lui dire des choses bien tendres de la part de son admirateur. A l'égard de votre prince, je me suis écrié à sa porte :

J'ai par deux fois votre altesse ratée;
Cela veut dire, hélas! tout simplement,
Que ma muse deux fois s'est en vain présentée
Pour vous faire son compliment.
Heureux qui serait à portée
De rater effectivement
Votre personne tant vantée!
Il n'en ferait rien sûrement.

Cela est un peu irrégulier à présenter à un saint abbé comme monseigneur le comte de Clermont; mais pour vous, qui n'êtes point *in sacris*, vous pouvez lire de ces sottises. Faites ma cour en prose à ce prince aimable, et brûlez mes vers; j'y gagnerai beaucoup.

Adieu. Cela est honteux que vous ne fassiez plus de vers Ce siècle-ci a plus besoin que jamais de grâces et de bon goût. Il faut que vous travailliez.

227. — A M. DE LA PRÉVERIE,

(A FOUGERAIS PAR DERVAL).

A Paris, ce 24 mars 1732.

Vous m'avez engagé, monsieur, à prêter quatorze cents francs à M. Mac-Carthy (5). Vous m'avez promis qu'on entrerait en paiement au mois de février; nous sommes à la fin de mars. Je vous prie instamment, monsieur, de vouloir bien tenir la parole que vous m'avez donnée et sans laquelle je n'aurais pas pu prêter cette somme. Ayez la bonté, monsieur, de me renvoyer la grosse du contrat accepté par le fermier, et de me faire savoir à quoi je dois m'en tenir pour mon paiement.

Si vous le vouliez, je m'accommoderais avec le fermier ou avec vous de cette somme, et je vous céderais mes droits

(1) Tragédie lyrique de Pellegrin, jouée le 28 février. (G. A.)
(2) Presque tous les billets qui suivent et qui sont adressés à Moncrif ont été publiés par MM. de Cayrol et A. François. (G. A.)
(3) Moncrif, secrétaire des commandements du comte de Clermont, jouait en société le rôle de Valérius Publicola dans *Brutus*. (G. A.)
(4) Moncrif travaillait à sa comédie des *Abdérites*. (G. A.)

(1) Mademoiselle de Ballicour. (G. A.)
(2) MM. de Cayrol et François donnent ce commencement de billet avec ce qui suit : « Je demande à M. le comte sa protection. Je lui demande surtout qu'il me pardonne de n'être pas à son lever. La raison de cela, c'est que je ne peux pas me lever, moi qui vous parle, ayant ma détestable colique. J'irai chez M. de Lassay dès que je pourrai sortir : mais je commencerai par venir vous remercier. Mandez-nous si monseigneur vient dîner; madame de Fontaine-Martel voudrait bien le savoir. Souvenez-vous de ce que vous savez auprès de son altesse; c'est le seul prince à qui je ferai jamais ma cour. » (G. A.)
(3) Moncrif est auteur des *Amours de Tithon et de l'Aurore*, poëme. (G. A.)
(4) Crébillon, auteur de *Rhadamiste* et d'*Electre*. Palamède est un des personnages de cette dernière tragédie. (G. A.)
(5) C'est un Irlandais qui ne remboursa jamais Voltaire et qui alla à Constantinople se faire empaler. (G. A.)

pour un peu d'argent comptant. Il est triste d'en être réduit là pour avoir fait plaisir à son ami; mais j'aime mieux perdre une partie de mon argent que de courir après le tout. Je vous prie, monsieur, de ne me pas faire longtemps attendre une réponse. Il me semble que mes procédés méritent quelque attention.

Je suis parfaitement, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

228. — A M. MONCRIF.

13 d'avril 1732

M. de Moncrif est supplié de mander s'il veut jouer un rôle dans *Eriphyle*, et s'il n'est pas toujours dans le dessein de jouer le commandeur dans l'*Indiscret*. La répétition de ces deux pièces se fait jeudi prochain, chez madame la comtesse de Fontaine-Martel. M. de Moncrif est aussi prié de mander quand on pourra faire sa cour à monseigneur le comte de Clermont; et, ce dont il est encore plus prié, c'est de croire que le rimailleur qui fit *Eriphyle* et l'*Indiscret*, aime tendrement monsieur le commandeur et lui est dévoué pour toute la vie. Ce saint jour de Pâques.

229. — A M. BROSSETTE.

14 avril.

Je suis bien flatté de plaire à un homme comme vous, monsieur; mais je le suis encore davantage de la bonté que vous avez de vouloir bien faire des corrections si judicieuses, dans l'*Histoire de Charles XII*.

Je ne sais rien de si honorable pour les ouvrages de M. Despréaux que d'avoir été commentés par vous, et lus par Charles XII. Vous avez raison de dire que le sel de ses satires ne pouvait guère être senti par un héros vandale, qui était beaucoup plus occupé de l'humiliation du czar et du roi de Pologne que de celle de Chapelain et de Cotin. Pour moi, quand j'ai dit que les satires de Boileau n'étaient pas ses meilleures pièces, je n'ai pas prétendu pour cela qu'elles fussent mauvaises. C'est la première manière de ce grand peintre, fort inférieure, à la vérité, à la seconde, mais très supérieure à celle de tous les écrivains de son temps, si vous en exceptez M. Racine. Je regarde ces deux grands hommes comme les seuls qui aient eu un pinceau correct, qui aient toujours employé des couleurs vives, et copié fidèlement la nature. Ce qui m'a toujours charmé dans leur style, c'est qu'ils ont dit ce qu'ils voulaient dire, et que jamais leurs pensées n'ont rien coûté à l'harmonie ni à la pureté du langage. Feu M. de La Motte, qui écrivait bien en prose ne parlait plus français quand il faisait des vers. Les tragédies de tous nos auteurs, depuis M. Racine, sont écrites dans un style froid et barbare; aussi La Motte et ses consorts faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour rabaisser Despréaux, auquel ils ne pouvaient s'égaler. Il y a encore, à ce que j'entends dire, quelques-uns de ces beaux esprits subalternes qui passent leur vie dans les cafés, lesquels font à la mémoire de M. Despréaux le même honneur que les Chapelain faisaient à ses écrits, de son vivant. Ils en disent du mal, parce qu'ils sentent que si M. Despréaux les eût connus, il les aurait méprisés autant qu'ils méritent de l'être. Je serais très fâché que ces messieurs crussent que je pense comme eux, parce que je fais une grande différence entre ses premières satires et ses autres ouvrages. Je suis surtout de votre avis sur la neuvième satire, qui est un chef-d'œuvre, et dont l'*Epître aux Muses*, de M. Rousseau, n'est qu'une imitation un peu forcée. Je vous serai très obligé de me faire tenir la nouvelle édition des ouvrages de ce grand homme, qui méritait un commentateur comme vous. Si vous voulez aussi, monsieur, me faire le plaisir de m'envoyer l'*Histoire de Charles XII*, de l'édition de Lyon, je serai fort aise d'en avoir un exemplaire.

230. — A M. DE FORMONT (1).

Si je vous faisais des compliments, mon cher ami, de la part de toutes les personnes qui vous regrettent, et si je vous répétais tout ce qu'on dit de vous, ma lettre serait le plus long de mes ouvrages; mais à peine ai-je le temps de vous écrire un petit billet.

Je viens d'écrire à Jore de passer chez vous pour y faire des ballots portatifs de tous les exemplaires de *Charles XII*, avec un petit paquet séparé, qui contiendra une douzaine d'exemplaires de l'édition commencée et trente exemplaires des tragédies.

(1) Editeurs, de Cayrol et François. C'est à tort que M. A. Franfois a daté cette lettre du 28 décembre 1731. (G. A.)

A l'égard d'*Eriphyle*, je vous dirai, quand je vous écrirai tout de bon, que je crois enfin en avoir fait une pièce, où la terreur et la pitié seront portées à leur comble. Le premier acte, le quatrième et le cinquième sont tout neufs. Je compte envoyer incessamment le manuscrit à vous et à notre cher Cideville; je l'embrasse bien tendrement. Ma première épître vous dira le reste.

231. — A M. DE CIDEVILLE.

Ce jeudi, 17 avril.

Je demande pardon à mon très cher Cideville. Si je n'étais pas le plus sérieusement du monde occupé à des bagatelles, et si les moments de paresse qu'ont tous les vaporeux comme moi ne succédaient pas tour à tour au travail, je vous écrirais tous les jours, mon cher ami, car avec qui dans le monde aimerais-je mieux à m'entretenir qu'avec vous? Avec qui puis-je mieux goûter les plaisirs de l'amitié et les agréments de la littérature? Je vous renverrai votre opéra, puisque vous me le redemandez; mais ce ne sera pas sans regretter infiniment l'acte de *Daphnis et Chloé*, qui est certainement très joli, et sur lequel on ne pourrait pas faire de méchante musique. Si jamais vous avez du loisir, je vous conjurerai de l'employer à corriger les deux autres actes, et à faire à votre opéra ce que je viens de faire bien ou mal à ma tragédie : j'y viens de changer plus de la valeur de deux grands actes, et c'est de cette nouvelle manière dont on la va jouer à la rentrée du théâtre, précédée d'un compliment en vers à nosseigneurs du public. Je compte vous envoyer dans un paquet la pièce et le compliment (1), et je veux que votre ami Formont m'en dise avec vous son sentiment; je vais lui écrire pour lui dire combien je lui suis obligé des peines qu'il a bien voulu prendre pour ce que vous savez (2), et combien nous le regrettons tous à Paris. Ah! mon cher Cideville, pourquoi ne venez-vous pas aussi vous faire regretter, ou plutôt pourquoi ne pouvez-vous pas l'un et l'autre vous faire toujours regretter à Rouen? Adieu, mon cher ami, mille pardons de vous écrire si fort en bref. J'ai déjà parlé à ma baronne (3) de notre petit Linant; je souhaite extrêmement de lui être utile. Je me croirais trop heureux, si j'avais pu, une fois en ma vie, encourager des talents. Adieu; je vous embrasse tendrement.

232. — A M. DE FORMONT.

Du 29 avril 1732.

Formont, chez nous tant regretté,
Toi qui, parlant avec finesse,
Penses avec solidité,
Et, sans languir dans la paresse,
Vis heureux dans l'oisiveté,
Dis-nous un peu, sans vanité,
Des nouvelles de la Sagesse
Et de sa sœur la Volupté;
Car on sait bien qu'à ton côté
Ces deux filles vivent sans cesse.
L'une et l'autre est une maîtresse,
Pour qui j'ai beaucoup de tendresse,
Mais dont Formont seul a tâté.

Je compte, mon cher Formont, que vous aurez incessamment quelques manuscrits de ma façon, puisqu'on vous a débarrassé du dépôt de mes folies imprimées. Je vous enverrai *Eriphyle*, de la nouvelle fournée, avec trois actes nouveaux, le tout accompagné d'une façon de compliment en vers, selon la méthode antique, lequel sera récité par Dufresne jeudi prochain. C'est ce jour-là que le parterre jugera *Eriphyle* en dernier ressort; mais je veux qu'auparavant elle soit jugée par vous et par M. de Cideville, les deux meilleurs magistrats de mon parlement. J'écrivis hier à notre cher Cideville, mais j'étais si pressé, que je ne lui mandai rien du tout. Vous aurez aujourd'hui la petite épigramme, assez naïve à mon sens, sur Néricault Destouches :

Néricault, dans sa comédie,
Croit qu'il a peint le *glorieux;*
Pour moi, je crois, quoi qu'il nous die,
Que sa préface le peint mieux.

D'ailleurs, il n'y a rien ici qui vaille, en ouvrages nouveaux. Nous allons avoir, cet été, une comédie en prose, du sieur Marivaux, sous le titre des *Serments indiscrets*. Vous croyez bien qu'il y aura beaucoup de métaphysique et peu de natu-

(1) Voyez le discours en tête d'*Eriphyle*. (G. A.)
(2) Les ballots de *Charles XII* cachés chez lui. (G. A.)
(3) Madame de Fontaines-Martel. (G. A.)

rel, et que les cafés applaudiront, pendant que les honnêtes gens n'entendront rien.

Vous savez que la petite Dufresne, *in articulo mortis* (1), a signé un beau billet conçu en ces termes : « Je promets à » Dieu et à M. le curé de Saint-Sulpice de ne jamais remon- » ter sur le théâtre. » Tout le monde dit : « Oh ! le beau bil- » let qu'a La Châtre ! » Pour nous autres Fontaine-Martel, nous jouons la comédie assez régulièrement. Nous répétâmes hier la nouvelle *Eriphyle*. Nous faisons quelquefois bonne chère, assez souvent mauvaise ; mais, soit qu'on meure de faim ou qu'on se crève, on dit toujours : « Ah ! si M. de For- » mont était là ! » Adieu, mon cher ami ; personne ne vous aime plus tendrement que, etc.

233. — A M. DE CIDEVILLE.

Paris, ce 2 mai 1732.

Jore est parti, mon cher ami, avec un ouvrage que je regrette, et un autre pour qui je crains; c'est le vôtre que je voudrais bien n'avoir pas perdu ; et c'est le mien que je tremble de donner au public. Jore doit vous rendre ballet et tragédie. Vous trouverez *Eriphyle* bien changée ; lisez-la, je vous prie, avec notre aimable et judicieux ami, et dites-moi l'un et l'autre ce que vous en pensez. On peut aisément envoyer des corrections à son imprimeur, par la poste ; ne m'épargnez point, et lisez chaque vers avec sévérité. Vous allez peut-être faire languir quelques pauvres plaideurs, et différer quelque beau rapport, pour une mauvaise pièce ; vous direz, en parlant de mes vers,

Posthabui tamen illorum mea seria ludo. (Virg., *Egl.* vii.)

Il n'y a rien de nouveau ici qu'une pièce médiocre qu'on joue presque *incognito* aux Italiens (2). On bâille à *Jephté*, mais on y va; il n'y a de livres nouveaux que l'*Anatomie* de Winslow.

Adieu, *care amice.*

234. — A M. DE FORMONT.

1732.

Vous m'avez écrit une lettre charmante. Je l'ai perdue pour m'en être vanté. Madame du Deffand me l'a volée. Elle a raison de penser que tout ce qui est aimable et plein d'esprit est fait pour elle. Enfin, mon cher Formont, je vous renvoie *Eriphyle* par Jore qui va l'imprimer. Soyez, je vous en prie, avec M. de Cideville, deux examinateurs sévères de l'auteur et de l'imprimeur. Je vous enverrai incessamment une épître à M. le comte de Clermont, que je ne ferai imprimer non plus qu'avec votre attache. La pièce d'*Eriphyle* est un peu trop dans le goût grec; mais vous trouverez, je crois, l'épître dans le goût français. Je n'ai pas un moment à moi. Adieu ; si vous avez quelques ordres à donner dans ce pays-ci, ne m'oubliez pas.

235. — A M. DE CIDEVILLE.

Ce jeudi, 8 mai 1732, à une heure après midi.

Mes chers Aristarques, je vous obéis avec joie et je suis encore plus sévère que vous; je vous envoie plus d'un changement dans cette feuille ; demain vous pourrez avoir une voiture plus complète. La poste va partir, sans cela vous auriez au moins une douzaine de vers de plus. Jore en reçoit tous les jours. Je vous prie de lui communiquer ceux-ci dès que vous les aurez reçus; dites-lui bien qu'il les porte exactement sur la pièce, qu'il commence incessamment l'impression, et qu'il m'envoie une copie de tous les vers corrigés qu'il a reçus de moi, afin que je les revoie à loisir. Mille remerciements, mille pardons. Soyez toujours bien indulgents pour moi, et bien sévères pour mes ouvrages. Je vous embrasse bien tendrement.

*Nouveaux changements dans la tragédie d'*Ériphyle.

Acte I, sc. ii. — Songez à cet oracle, à cette loi suprême.
Corrigez :
Songez à cet oracle, à cet ordre suprême.

Ces temps, ce jour affreux, feront la destinée.
Corrigez :
Attends jusqu'à ce jour, attends la destinée.

De cet Etat tremblant embarrassaient les rênes.
Corrigez :
De l'Etat qui chancelle embarrassaient les rênes.

Descend du haut des cieux après plus de quinze ans.
Corrigez :
Descend du haut des cieux après plus de vingt ans.

Acte III, sc. i (à la fin). — *Après ce vers :*
Mais du moins, en tombant, je saurai me venger.

Otez tout ce qui suit jusqu'à la fin de la scène, et mettez à la place :

Euph. Si vous n'espérez rien, que faut-il ménager?
Venez-vous essuyer les mépris de la reine?
Herm. Euphorbe, je viens voir à qui je dois ma haine;
Qui sont mes vrais rivaux, qui je dois accabler,
Qui séduit Eriphyle, et quel sang doit couler.
Je viens voir si la reine aura bien l'assurance
De nommer devant moi.... C'est elle qui s'avance.

Acte IV, sc. dern. — Détestable aux mortels et réprouvé des dieux.
Corrigez :
Détesté des morts même, et réprouvé des dieux.

Ériph. *Rayez tout son couplet, et mettez à la place :*
Malheureux, qu'as-tu dit? qu'on arrête Théandre,
Que le pontife enfin revienne m'éclaircir,
Qu'on appelle Alcméon, qu'on le fasse venir.
Théandre ne sait point quel sang lui donna l'être;
Il me ferait rougir, s'il se faisait connaître.
Que veut-il? quel discours! moi, je pourrai jamais
Rougir de ce héros, regretter mes bienfaits!
Dieux, est-ce là ce jour annoncé par vous-même,
Où j'allais disposer de moi, du diadème;
Où j'allais être heureuse? O mort, explique-toi!
Ne borne point ta haine à m'inspirer l'effroi.
Quel est cet Alcméon? D'où vient qu'en sa présence
J'ai senti rallumer cet amour qui t'offense?
Dieux qui voyez mes pleurs, mes regrets, mes combats,
Dévoilez-moi mon cœur, que je ne connais pas.
J'ai cru brûler d'un feu si pur, si légitime;
Quel est donc mon destin, ne puis-je aimer sans crime?

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

Addition aux changements qu'on doit faire à ce quatrième acte dans cette même scène.

Théand. Le grand-prêtre le sait, il sauva son enfance.
Corrigez :
Je sais que le grand-prêtre a sauvé son enfance.

236. — AU MÊME.

Ce samedi, 9 mai.

Madame de Fontaine-Martel est malade, et moi aussi ; il faut que je la veille, et j'ai besoin d'être veillé; il faut que je sorte, et j'ai besoin d'être couché; il faut que je vous écrive mille choses, et je n'ai pas le temps d'écrire un mot : tout ce que je puis vous dire, mes chers amis, c'est qu'il est nécessaire de suspendre l'impression d'*Eriphyle;* mes changements ne sauraient être assez tôt prêts, et seraient assurément très mal faits, dans la foule des occupations, des désagréments, et des maux qui me traversent. Je vous demande en grâce de cacheter sur-le-champ *Eriphyle*, ou de me l'envoyer irrémissiblement par la poste; que Jore suspende tout, jusqu'à nouvel ordre. Adieu, *cari amici*, il faut ou qu'*Eriphyle* soit entièrement digne de vous, ou qu'elle ne paraisse point. *Valete.*

237. — AU MÊME.

Ce vendredi, 16 mai 1732.

J'ai reçu aujourd'hui *Eriphyle;* mais avant de vous la renvoyer, il faut que vous me jugiez en cour de petit commissaire. Voici ce que j'allègue contre moi-même. Je fais la fonction de l'avocat du diable, contre la canonisation d'Eriphyle.

1° En votre conscience, n'avez-vous pas senti de la langueur et du froid, lorsqu'au troisième acte Théandre vient annoncer que les furies se sont emparées de l'autel, etc.? Ce que dit la reine à Alcméon, dans ce moment, est beau; mais on est étonné que ce beau ne touche point. La raison en est, à mon avis, que la reine est trop longtemps bernée par les dieux. Elle n'a pas le loisir de respirer; elle n'a pas un instant d'espérance et de joie; donc elle ne change point d'état, donc elle ne doit point remuer le spectateur, donc il faut retrancher cette fin du troisième acte.

2° Le quatrième acte commence avec encore plus de froid. Théandre y fait un monologue inutile. La scène qu'il a ensuite avec Alcméon me paraît mauvaise, parce que Théandre

(1) Femme de Quinault-Dufresne. Elle était de petite taille; elle ne mourut qu'en 1759. (G. A.)

(2) Les *Amusements à la mode*, par Romagnesi et Riccoboni. *Eriphyle* y est parodiée au troisième acte. (G. A.)

n'y dit rien de ce qu'il devrait dire. Ses doutes équivoques ne conviennent point au théâtre. S'il sait qu'Alcméon est fils de la reine, il doit l'en avertir; s'il n'en sait rien, il ne doit rien en soupçonner. Cette scène devrait être terrible, et n'est pas supportable. L'ombre venant après cette scène ne fait pas l'effet qu'elle devrait faire, parce qu'elle en dit moins que Théandre n'en a fait entendre. Enfin, la reine ne finit point cet acte par les sentiments qu'elle devrait avoir. Elle ne marque que le désir d'épouser Alcméon. Il faut qu'elle exprime des sentiments de tendresse, d'horreur, et d'incertitude.

Il me paraît qu'il y a très peu à réformer au cinquième, et rien au premier ni au second.

Prononcez donc, mes chers amis,
Vous êtes ma cour souveraine;
Et je recevrai vos avis
Comme un arrêt de Melpomène.

238. — AU MÊME.

A Paris, le 29 mai.

Je lisais, ces jours passés, mon cher ami, que les gens qui font des tragédies négligent fort le style épistolaire, et écrivent rarement à leurs amis. J'ai le malheur d'être dans ce cas, et, en vérité, j'en suis bien fâché. Je ne conçois pas comment je peux mériter si mal les charmantes lettres que j'aime à recevoir de vous. Si je m'en croyais, je vous importunerais tous les jours pour m'attirer des lettres de mon cher ami Cideville; mais je ne suis occupé à présent qu'à m'attirer ses suffrages. J'ai corrigé dans *Eriphyle* tous les défauts que nous y avions remarqués. A peine cette besogne a été achevée, qu'afin de pouvoir revoir mon ouvrage avec moins d'amour-propre, et me donner le temps de l'oublier, j'en ai vite commencé un autre (1), et j'ai pris une ferme résolution de ne jeter les yeux sur *Eriphyle* que quand la nouvelle tragédie sera achevée. Celle-ci sera faite pour le cœur autant qu'*Eriphyle* était faite pour l'imagination. La scène sera dans un lieu bien singulier; l'action se passera entre des Turcs et des chrétiens. Je peindrai leurs mœurs autant qu'il me sera possible, et je tâcherai de jeter dans cet ouvrage tout ce que la religion chrétienne semble avoir de plus pathétique et de plus intéressant, et tout ce que l'amour a de plus tendre et de plus cruel. Voilà ce qui va m'occuper six mois; *quod felix, faustum musulmanumque sit* (2).

Je vis avant-hier l'abbé Linant, pour qui je me sens bien de l'estime et de l'amitié. Ce qu'il vaut, c'est-à-dire ce que vous pensez de lui, me fait extrêmement regretter de n'avoir pu le servir comme je le désirais. Vous savez que mon dessein était de vivre avec lui, chez madame de Fontaine-Martel; j'y étais même intéressé. Un homme de lettres, qui est né avec tant de talents, et qui me parait si aimable, que vous aimez, et qui m'aurait entretenu de vous, aurait fait la douceur de ma vie. Madame de Fontaine n'a pas voulu entendre raison; elle prétend que Thieriot l'a rendue sage. Elle lui donnait douze cents francs de pension, et, avec cela, elle n'en a point été contente. Elle croit que tout jeune homme en usera de même. Le fils du pauvre Crébillon, frère aîné de Rhadamiste, et encore plus pauvre que son père, lui a été présenté dans cet intervalle. Elle l'a assez goûté; mais, sachant qu'il avait vingt-cinq ans, elle n'a pas voulu le loger. Je crois qu'elle ne m'a dans sa maison que parce que j'ai trente-six ans (3) et une trop mauvaise santé pour être amoureux; elle ne veut point que les gens qu'elle aime aient des maîtresses. Le meilleur titre qu'on puisse avoir pour entrer chez elle est d'être impuissant; elle a toujours peur qu'on ne l'égorge, pour donner son argent à une fille d'opéra (4) : jugez, d'après cela, si Linant, qui a dix-neuf ans (5), est homme à lui plaire.

Je suis, en vérité, bien fâché de la haine que madame de Fontaine a pour la jeunesse. Votre abbé aurait été son fait et le mien. Mais, quelque chose qui arrive, il réussira sûrement; il est né sage, il a de l'esprit, de la bonne volonté, de la jeunesse; avec tout cela on se tire bientôt d'affaire à Paris. Les vers qu'il a faits pour vous sont bien au-dessus de ceux qu'il avait faits pour Dieu et pour le chaos : on réussit selon les sujets. Je suis fort trompé, ou ce jeune homme a le véritable talent; et c'est ce qui augmente encore le regret que j'ai de ne pouvoir vivre avec lui. Qu'il compte sur moi, si jamais je puis lui rendre service. Dans deux ou trois ans il écrira mieux que moi, et je l'en aimerai davantage. Mon Dieu, mon cher Cideville, que ce serait une vie délicieuse de se trouver logés ensemble trois ou quatre gens de lettres, avec des talents et point de jalousie! de s'aimer, de vivre doucement, de cultiver son art, d'en parler, de s'éclairer mutuellement! Je me figure que je vivrai un jour dans ce petit paradis; mais je veux que vous en soyez le dieu. En attendant, je vais versifier ma tragédie, et, si je peins l'amour comme vous me faites sentir l'amitié, l'ouvrage sera bon. Je vous embrasse mille fois. V.

(1) *Zaïre*. Voyez tome III (G. A.)
(2) Voyez Tite-Live, liv. I, ch. xxviii. (G. A.)
(3) Ou plutôt trente-huit. (G. A.)
(4) Allusion à Thieriot, amant de mademoiselle Sallé. (G. A.)
(5) Ou plutôt vingt-quatre. (G. A.)

239. — A M. DE MONCRIF.

1732.

Si je n'étais pas lutiné de mes tristes réveille-matin, qui sont coliques du diable, je viendrais, mon cher ami, vous présenter M. l'abbé de Linant, ami de M. de Formont et digne d'être le vôtre. C'est un jeune homme à qui la nature a donné tant de mérite, qu'elle a cru qu'avec tout cela il pourrait se passer absolument de fortune. A quelque chose qu'il se destine, il faut qu'il commence par connaître un homme comme vous : ce sera un excellent connaisseur de plus, qui sera informé de tout ce que vous valez par le cœur et par l'esprit. Je crois lui rendre un vrai service en vous l'adressant, et je suis sûr que vous ne m'en saurez pas mauvais gré. Je vous embrasse tendrement; aimez toujours un peu votre ami.

240. — A M. DE FORMONT.

Paris, ce 29 mai 1732.

Je viens de mander à notre cher Cideville combien je suis fâché de n'avoir pu faire succéder l'abbé Linant à Thieriot. La dame du logis prétend que, puisqu'elle m'a pour rien, elle doit avoir tout *gratis*, et regarde Thieriot comme quelqu'un dont elle hérite douze cents livres de rente viagère. Elle pense que tout jeune homme à qui elle ferait une pension la quitterait sur-le-champ pour mademoiselle Sallé. Je suis véritablement affligé de me voir inutile à l'abbé Linant; car vous l'aimez, et il fait bien des vers. J'ai vu un autre abbé (1), qui ne le vaut pas assurément, et qui m'a montré de petits vers pour madame de Formont. Vous logerez celui-là, s'il vous plaît : pour moi, je ne m'en charge pas. Je ne vous renverrai pas *Eriphyle* sitôt : j'ai tout corrigé, mais je veux l'oublier, pour la revoir ensuite avec des yeux frais. Il ne faut pas se souvenir de son ouvrage, quand on veut le bien juger. J'ai cru même que le meilleur moyen d'oublier la tragédie d'*Eriphyle* était d'en faire une autre. Tout le monde me reproche ici que je ne mets point d'amour dans mes pièces. Ils en auront cette fois-ci, je vous jure, et ce ne sera pas de la galanterie. Je veux qu'il n'y ait rien de si turc, de si chrétien, de si amoureux, de si tendre, de si furieux, que ce que je versifie à présent pour leur plaire. J'ai déjà l'honneur d'en avoir fait un acte. Ou je suis fort trompé, ou ce sera la pièce la plus singulière que nous ayons au théâtre. Les noms de Montmorency, de saint Louis, de Saladin, de Jésus, et de Mahomet, s'y trouveront. On y parlera de la Seine et du Jourdain, de Paris et de Jérusalem. On aimera, on baptisera, on tuera, et je vous enverrai l'esquisse dès qu'elle sera brochée.

On m'a parlé hier d'une petite pièce bachique du jeune Bernard (2), poëte et homme aimable. Dès que je l'aurai, je vous l'enverrai. Il paraît ici des couplets contre tout le monde; mais ils sont assez, comme presque tous les hommes d'aujourd'hui, malins et médiocres. La fureur de jouer la comédie partout continue toujours, et la fureur de la jouer très mal dure toujours aux comédiens français. Nous attendons l'opéra des cinq ou six *Sens* : la musique est de Destouches (3); les paroles, de Roi, qui se cache de peur que son nom ne lui nuise. Nous aurons aussi les *Serments indiscrets*, de Marivaux, où j'espère que je n'entendrai rien. Pour des nouvelles du parlement :

. . . . ea cura quietum
Non me sollicitat. (VIRG., *Æn.*, IV.)

Je ne connais et ne veux de ma vie connaître que les belles-lettres, et aimer que des personnes comme vous, si, par bonheur, il s'en rencontre.

Adieu; je vous suis attaché pour toute ma vie.

241. — AU MÊME.

A Paris, 25 juin 1732.

Grand merci, mon cher ami, des bons conseils que vous

(1) Du Resnel. (G. A.)
(2) [illegible] *Chicer*, de Gentil-Bernard. (G. A.)
(3) Elle est de Mouret. (G. A.)

me donnez sur le plan d'une tragédie; mais ils sont venus trop tard. La tragédie (1) était faite. Elle ne m'a coûté que vingt-deux jours. Jamais je n'ai travaillé avec tant de vitesse. Le sujet m'entraînait, et la pièce se faisait toute seule. J'ai enfin osé traiter l'amour, mais ce n'est pas l'amour galant et français. Mon amoureux n'est pas un jeune abbé à la toilette d'une bégueule; c'est le plus passionné, le plus fier, le plus tendre, le plus généreux, le plus justement jaloux, le plus cruel, et le plus malheureux de tous les hommes. J'ai enfin tâché de peindre ce que j'avais depuis si longtemps dans la tête, les mœurs turques opposées aux mœurs chrétiennes, et de joindre, dans un même tableau, ce que notre religion peut avoir de plus imposant et même de plus tendre, avec ce que l'amour a de plus touchant et de plus furieux. Je fais transcrire à présent la pièce; dès que j'en aurai un exemplaire au net, il partira pour Rouen, et ira à MM. de Formont et Cideville.

A peine eus-je achevé le dernier vers de ma pièce turco-chrétienne, que je suis revenu à *Eriphyle*, comme Perrin-Dandin se délassait à voir des procès. Je crois avoir trouvé le secret de répandre un véritable intérêt sur un sujet qui semblait n'être fait que pour étonner. J'en retranche absolument le grand-prêtre. Je donne plus au tragique et moins à l'épique, et je substitue, autant que je peux, le vrai au merveilleux. Je conserve pourtant toujours mon ombre, qui n'en fera que plus d'effet lorsqu'elle parlera à des gens pour lesquels on s'intéressera davantage. Voilà, en général, quel est mon plan. Je me sais bon gré d'en avoir arrêté l'impression, et de m'être retenu sur le bord du précipice dans lequel j'allais tomber comme un sot.

Adieu, je vous aime bien tendrement, mon cher ami; il faudra que vous reveniez ici, ou que je retourne à Rouen, car je ne peux plus me passer de vous voir.

242. — A M. DE CIDEVILLE.

27 juin 1732.

Un homme qui vient d'achever une tragédie nouvelle n'a pas le temps d'écrire de longues lettres, mon aimable Cideville; mais chaque scène de la pièce était une lettre que je vous écrivais, et je me disais toujours : Mon tendre et sensible ami approuvera-t-il cette situation ou ce sentiment? lui ferai-je verser des larmes? Enfin, après avoir écrit rapidement mon ouvrage, afin de vous l'envoyer plus tôt, je l'ai lu aux comédiens. J'ai mené avec moi le jeune Linant, qui, je crois, vous en a rendu compte. Je serais bien aise de savoir ce qu'en pense un cœur aussi neuf et un esprit aussi juste que le sien. J'ai fait d'ailleurs ce que j'ai pu pour lui rendre service. Je ne sais si je serai assez heureux pour le placer, mais il est sûr que je l'envierai à quiconque le possédera. Madame de Fontaine-Martel a été assez abandonnée de Dieu pour n'en vouloir pas. Si j'avais une maison à moi, il en serait bientôt le maître. Il me paraît digne de toute la fortune qu'il n'a pas. Mais si les mœurs aimables, l'esprit, et les talents, peuvent conduire à la fortune, il faudra bien qu'il en fasse une. Il vous aime de tout son cœur; nous parlons de vous quand nous nous rencontrons. Nous souhaitons de passer notre vie avec vous à Paris. Que dites-vous de nos conseillers de la *cohue des enquêtes* (2), qui ont fait vœu de n'aller ni aux spectacles ni aux Tuileries, jusqu'à ce que le roi leur rende les appels comme d'abus? Qu'a donc de commun la comédie avec celle du jansénisme? Mais, Dieu merci, tout cela va s'accommoder, et je me flatte d'avoir un nombre honnête de conseillers au parlement, à la première représentation de ma tragédie turco-chrétienne.

Adieu, mon cher ami; je retourne à *Eriphyle* dans le moment; je vous écrirai de longues lettres quand je ne ferai plus de tragédies. V.

243. — AU MÊME.

A Paris, le 10 juillet 1732.

Oui, je vais, mon cher Cideville,
Vous envoyer incessamment
La pièce où j'unis hardiment
Et l'Alcoran et l'Evangile,
Et justaucorps et doliman,
Et la babouche et le bas blanc,
Et le plumet et le turban,
Comme votre muse facile
Me l'a dit très élégamment.
Vous y verrez assurément
Des airs français, du sentiment,
Avec la fierté de l'Asie.
Vous concilierez aisément
Les discours de notre patrie
Avec les mœurs d'un Ottoman;
Car vous avez (et dans la vie
C'est sans doute un grand agrément)
D'un chrétien la galanterie,
Et la vigueur d'un musulman.

Mon Dieu, mon cher Cideville, que vous écrivez bien, et que j'ai de plaisir à recevoir de vos lettres! Je m'attirerais ce plaisir-là plus souvent; mais comment trouver un instant, au milieu des maladies, des affaires, et des comédiens, gens plus difficiles à mener que mes Turcs? L'abbé Linant va faire une tragédie.

Macte *animo*, *generose* puer, sic itur ad astra. (VIRG., *Æn.*, IX.)

Pendant ce temps-là on joue *les* cinq *Sens* à l'Opéra, à la Comédie-Française, à l'Italienne, et à la Foire (1). On ne saurait trop parler de ces messieurs-là, à qui vous avez plus d'obligation qu'un autre. Les miens sont plus faibles que jamais, et il ne me reste que du sentiment.

Vous savez que le parlement de Paris vient de finir sa comédie (2) et de reprendre ses séances. Voilà, mon cher ami, toutes les nouvelles des spectacles.

J'ai reçu, par la poste de Hollande, un exemplaire de la nouvelle édition de mes ouvrages; il y a bien des fautes. Ces messieurs ont affecté surtout, quand ils ont vu deux leçons dans quelque passage, d'imprimer la plus dangereuse et la plus brûlable. J'empêcherai qu'il n'en entre en France, et je prierai Jore de mettre quelques cartons aux exemplaires qu'il a chez lui.

Adieu. Formont ne m'écrit point. Je vous embrasse, et lui aussi, de tout mon cœur.

244. — A M. DE FORMONT.

Paris, juillet 1732.

Je ne comptais vous écrire, mon cher ami, qu'en vous envoyant *Eriphyle* et *Zaïre*. J'espère que vous les aurez incessamment. En attendant, il faut que je me disculpe un peu sur l'édition de mes œuvres, soi-disant complètes, qui vient de paraître en Hollande. Je n'ai pu me dispenser de fournir quelques corrections et quelques changements au libraire qui avait déjà mes ouvrages, et qui les imprimait, malgré moi, sur les copies défectueuses qui étaient entre ses mains. Mais, ne sachant pas précisément quelles pièces fugitives il avait de moi, je n'ai pu les corriger toutes. Non seulement je ne réponds point de l'édition, mais j'empêcherai qu'elle n'entre en France. Nous en aurons bientôt une corrigée avec plus de soin et plus complète. Je doute que, dans cette édition que je médite, je change beaucoup de choses dans l'épître à M. de La Faye (3). Il est vrai que j'y parle un peu durement de Rousseau; mais lui ai-je fait tant d'injustice? n'ai-je pas loué la plupart de ses épigrammes et de ses psaumes? J'ai seulement oublié les odes; mais c'est, je crois, une faute du libraire; j'ai rendu justice à ce qu'il y a de bon dans ses épîtres, et j'ai dit mon sentiment librement sur tous ses ouvrages, en général. Serez-vous donc d'un autre avis que moi, quand je vous dirai que, dans tous ses ouvrages raisonnés, il n'y a nulle raison, qu'il n'a jamais un dessein fixe, et qu'il prouve toujours mal ce qu'il veut prouver? Dans ses *Allégories*, surtout dans les nouvelles, a-t-il la moindre étincelle d'imagination? et ne ramène-t-il pas perpétuellement sur la scène, en vers souvent forcés, la description de l'âge d'or et de l'âge de fer, et les vices masqués en vertus, que M. Despréaux avait introduits auparavant en vers coulants et naturels? Pour la personne de Rousseau, je ne lui dois aucuns égards; je n'ai seulement qu'à le remercier d'avoir fait contre moi une épigramme (4) si mauvaise qu'elle est inconnue, quoique imprimée.

Le petit abbé Linant va faire une tragédie : je l'y ai encouragé. C'est envoyer un homme à la tranchée; mais c'est un cadet qui a besoin de faire fortune, et de tout risquer pour cela. M. de Nesle m'avait promis de le prendre; mais il ne lui donne encore qu'à dîner. La première année sera peut-être rude à passer pour ce pauvre Linant. Heureusement il me paraît sage et d'une vertu douce. Avec cela il est impossible qu'il ne perce pas à la longue. Adieu. Quand reviendrai-je à Rouen, et quand reviendrez-vous à Paris?

(1) *Zaïre.* (G. A.)
(2) Expression du cardinal de Retz.

(1) Voltaire veut parler du *Ballet des sens* par Roi, du *Procès des sens* par Fuzelier, et de l'*Instinct et la Nature.* (G. A.)
(2) Voyez l'*Histoire du Parlement de Paris*, chap. LXIV. (G. A.)
(3) Voyez la lettre à La Faye, de 1718. (G. A.)
(4) Voyez, tome IV, les *Mémoires sur la satire.* (G. A.)

245. — A M. DE CIDEVILLE.

Ce 3 août 1732.

Mon cher Cideville, votre ami M. de Lezeau part avec *Zaïre* et *Eriphyle;* il n'a qu'un moment ni moi non plus; je vous demande en grâce, tandis que M. de Formont lira une des deux pièces, de lire l'autre, et de me les renvoyer toutes deux dans un paquet, par le coche, dès que vous les aurez lues. Je soupçonne M. de Tressan d'être avec vous, mais je vous prie de ne pas me renvoyer le paquet moins vite. J'ai bien peur que vous n'ayez pas le plaisir de la nouveauté, à la lecture de *Zaïre*; vous savez déjà de quoi il est question; peut-être *Eriphyle* vous paraîtra-t-elle plus nouvelle par les changements. Mandez-moi, je vous en prie, ce que vous pensez de tout cela, et à qui vous donnez la préférence des païens, des Turcs, et des chrétiens. J'oubliais de vous dire que j'ai lu quatre actes de *Zaïre* à madame de La Rivaudaie, et que ses beaux yeux ont pleuré; après son suffrage il n'y a que le vôtre et celui de M. de Formont qui puissent me donner de la vanité. Adieu; je vous embrasse bien tendrement. Mille compliments à M. du Bourg-Theroulde. Si vous voulez qu'il lise la pièce, j'en serai charmé, mais renvoyez-moi cela au plus vite. V.

246. — A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Le 3 août.

Tressan, l'un des grands favoris
Du dieu qui fait qu'on est aimable,
Du fond du jardin de Cypris,
Sans peine, et par la main des Ris,
Vous cueillez ce laurier durable
Qu'à peine un auteur misérable,
A son dur travail attaché,
Sur le haut du Pinde perché,
Arrache en se donnant au diable.
Vous rendez les amants jaloux;
Les auteurs vont être en alarmes;
Car vos vers se sentent des charmes
Que l'Amour a versés sur vous.
Tressan, comment pouvez-vous faire
Pour mener si facilement
Les neuf pucelles dans Cythère,
Et leur donner votre enjouement?
Ah! prêtez-moi votre art charmant;
Prêtez-moi votre voix légère.
Mais ce n'est pas petite affaire
De prétendre vous imiter;
Je ne suis fait que pour chanter,
Et les dieux vous ont fait pour plaire.
Je vous reconnais à ce ton
Si doux, si tendre, si facile.
En vain vous cachez votre nom,
Enfant d'Amour et d'Apollon,
On vous devine à votre style.

Revenez vite faire un enfant à toute autre qu'à la mère de Septimus. Si vous êtes actuellement avec messieurs de Cideville et de Formont, je vous en fais à tous trois mon compliment, et je vous porte envie à tous trois.

247. — A M. DE CIDEVILLE.

Samedi, 9 août 1732.

Messieurs Formont et Cideville,
De grâce pardonnez au style
Qui ma *Zaïre* barbouilla,
Lorsqu'étant en sale cornette
A la hâte on vous l'envoya
Avant d'avoir fait sa toilette.

J'étais si pressé, messieurs mes juges, quand je fis le paquet, que je vous envoyai une leçon de *Zaïre* qui n'est pas tout à fait bonne. Mais figurez-vous que la dernière scène du troisième acte, et la dernière du quatrième, entre Orosmane et Zaïre, sont comme il faut; imaginez-vous qu'Orosmane n'a plus le billet entre les mains, et l'a déjà fait donner à un esclave, quand il se trouve avec Zaïre à qui il a toujours envie de tout montrer. Croyez qu'il y a bien des vers corrigés, et que, si je n'étais pas aussi pressé que je le suis, vous auriez de moi des lettres de dix pages. V.

248. — AU MÊME.

21 août.

Je reçois, dans l'instant, votre lettre, mon cher Cideville; mille remerciements, mille tendres compliments à Formont et à nos amis.

Je n'ai qu'un instant pour corriger des vers de *Zaïre*, pour vous assurer que je vous aime, et pour vous redemander *Zaïre* par le coche. V.

249. — A M. DE LA ROQUE (1).

Quoique pour l'ordinaire vous vouliez bien prendre la peine, monsieur, de faire les extraits des pièces nouvelles, cependant vous me privez de cet avantage, et vous voulez que ce soit moi qui parle de *Zaïre*. Il me semble que je vois M. Le Normand ou M. Cochin réduire un de leurs clients à plaider sa cause. L'entreprise est dangereuse; mais je vais mériter au moins la confiance que vous avez en moi, par la sincérité avec laquelle je m'expliquerai.

Zaïre est la première pièce de théâtre dans laquelle j'aie osé m'abandonner à toute la sensibilité de mon cœur; c'est la seule tragédie tendre que j'aie faite. Je croyais, dans l'âge même des passions les plus vives, que l'amour n'était point fait pour le théâtre tragique. Je ne regardais cette faiblesse que comme un défaut charmant qui avilissait l'art des Sophocle. Les connaisseurs qui se plaisent plus à la douceur élégante de Racine qu'à la force de Corneille me paraissaient ressembler aux curieux qui préfèrent les nudités du Corrége au chaste et noble pinceau de Raphaël.

Le public qui fréquente les spectacles est aujourd'hui plus que jamais dans le goût du Corrége. Il faut de la tendresse et du sentiment; c'est même ce que les acteurs jouent le mieux. Vous trouverez vingt comédiens qui plairont dans les rôles d'Andronic et d'Hippolyte, et à peine un seul qui réussisse dans ceux de Cinna et d'Horace. Il a donc fallu me plier aux mœurs du temps, et commencer tard à parler d'amour.

J'ai cherché du moins à couvrir cette passion de toute la bienséance possible; et, pour l'ennoblir, j'ai voulu la mettre à côté de ce que les hommes ont de plus respectable. L'idée me vint de faire contraster dans un même tableau, d'un côté, l'honneur, la naissance, la patrie, la religion; et de l'autre, l'amour le plus tendre et le plus malheureux; les mœurs des mahométans et celles des chrétiens; la cour d'un soudan et celle d'un roi de France; et de faire paraître, pour la première fois, des Français sur la scène tragique. Je n'ai pris dans l'histoire que l'époque de la guerre de saint Louis; tout le reste est entièrement d'invention. L'idée de cette pièce étant si neuve et si fertile, s'arrangea d'elle-même; et au lieu que le plan d'*Eriphyle* m'avait beaucoup coûté, celui de *Zaïre* fut fait en un seul jour; et l'imagination, échauffée par l'intérêt qui régnait dans ce plan, acheva la pièce en vingt-deux jours.

Il entre peut-être un peu de vanité dans cet aveu (car où est l'artiste sans amour-propre?); mais je devais cette excuse au public, des fautes et des négligences qu'on a trouvées dans ma tragédie. Il aurait été mieux sans doute d'attendre à la faire représenter que j'en eusse châtié le style; mais des raisons dont il est inutile de fatiguer le public n'ont pas permis qu'on différât. Voici, monsieur, le sujet de cette pièce.

La Palestine avait été enlevée aux princes chrétiens par le conquérant Saladin. Noradin, Tartare d'origine, s'en était ensuite rendu maître. Orosmane, fils de Noradin, jeune homme plein de grandeur, de vertus et de passions, commençait à régner avec gloire dans Jérusalem. Il avait porté sur le trône de la Syrie la franchise et l'esprit de liberté de ses ancêtres. Il méprisait les règles austères du sérail, et n'affectait point de se rendre invisible aux étrangers et à ses sujets, pour devenir plus respectable. Il traitait avec douceur les esclaves chrétiens, dont son sérail et ses Etats étaient remplis. Parmi ses esclaves il s'était trouvé un enfant, pris autrefois au sac de Césarée, sous le règne de Noradin. Cet enfant ayant été racheté par des chrétiens à l'âge de neuf ans, avait été amené en France au roi saint Louis, qui avait daigné prendre soin de son éducation et de sa fortune. Il avait pris en France le nom de Nérestan; et étant retourné en Syrie, il avait été fait prisonnier encore une fois, et avait été enfermé parmi les esclaves d'Orosmane. Il retrouva dans la captivité une jeune personne avec qui il avait été prisonnier dans son enfance, lorsque les chrétiens avaient perdu Césarée. Cette jeune personne, à qui on avait donné le nom de Zaïre, ignorait sa naissance, aussi bien que Nérestan et que tous ces enfants de tribut qui sont enlevés de bonne heure des mains de leurs parents, et qui ne connaissent de famille et de patrie que le sérail. Zaïre savait seulement qu'elle était née chrétienne; Nérestan et quelques autres esclaves, un peu plus âgés qu'elle, l'en assuraient. Elle avait toujours conservé un ornement qui renfermait une croix,

(1) Cette lettre critique, adressée au rédacteur en chef du *Mercure de France*, parut dans ce journal au mois d'août 1732. Voyez, tome III, notre Avertissement en tête de *Zaïre*. (G. A.)

seule preuve qu'elle eût de sa religion. Une autre esclave, nommée Fatime, née chrétienne, et mise au sérail à l'âge de dix ans, tâchait d'instruire Zaïre du peu qu'elle savait de la religion de ses pères. Le jeune Nérestan, qui avait la liberté de voir Zaïre et Fatime, animé du zèle qu'avaient alors les chevaliers français, touché d'ailleurs pour Zaïre de la plus tendre amitié, la disposait au christianisme. Il se proposa de racheter Zaïre, Fatime, et dix chevaliers chrétiens, du bien qu'il avait acquis en France, et de les amener à la cour de saint Louis. Il eut la hardiesse de demander au soudan Orosmane la permission de retourner en France sur sa seule parole, et le soudan eut la générosité de le permettre. Nérestan partit, et fut deux ans hors de Jérusalem.

Cependant la beauté de Zaïre croissait avec son âge, et la naïveté touchante de son caractère la rendait encore plus aimable que sa beauté. Orosmane la vit et lui parla. Un cœur comme le sien ne pouvait l'aimer qu'éperdûment. Il résolut de bannir la mollesse qui avait efféminé tant de rois de l'Asie, et d'avoir dans Zaïre un ami, une maîtresse, une femme qui lui tiendrait lieu de tous les plaisirs, et qui partagerait son cœur avec les devoirs d'un prince et d'un guerrier. Les faibles idées du christianisme, tracées à peine dans le cœur de Zaïre, s'évanouirent bientôt à la vue du soudan; elle l'aima autant qu'elle en était aimée, sans que l'ambition se mêlât en rien à la pureté de sa tendresse.

Nérestan ne revenait point de France. Zaïre ne voyait qu'Orosmane et son amour; elle était prête d'épouser le sultan, lorsque le jeune Français arriva. Orosmane le fait entrer en présence même de Zaïre. Nérestan apportait avec la rançon de Zaïre et de Fatime, celle de dix chevaliers qu'il devait choisir. « J'ai satisfait à mes serments, dit-il au soudan : » c'est à toi de tenir ta promesse, de me remettre Zaïre, Fa- » time, et les dix chevaliers; mais apprends que j'ai épuisé » ma fortune à payer leur rançon : *une pauvreté noble est tout* » *ce qui me reste;* je viens me remettre dans tes fers. » Le soudan, satisfait du grand courage de ce chrétien, et né pour être plus généreux encore, lui rendit toutes les rançons qu'il apportait, lui donna cent chevaliers au lieu de dix, et le combla de présents; mais il lui fit entendre que Zaïre n'était pas faite pour être rachetée, et qu'elle était d'un prix au-dessus de toutes rançons. Il refusa aussi de lui rendre, parmi les chevaliers qu'il délivrait, un prince de Lusignan, fait esclave depuis longtemps dans Césarée.

Ce Lusignan, le dernier de la branche des rois de Jérusalem, était un vieillard respecté dans l'Orient, l'amour de tous les chrétiens, et dont le nom seul pouvait être dangereux aux Sarrasins. C'était lui principalement que Nérestan avait voulu racheter; il parut devant Orosmane, accablé du refus qu'on lui faisait de Lusignan et de Zaïre; le soudan remarqua ce trouble; il sentit dès ce moment un commencement de jalousie que la générosité de son caractère lui fit étouffer; cependant il ordonna que les cent chevaliers fussent prêts à partir le lendemain avec Nérestan.

Zaïre, sur le point d'être sultane, voulut donner au moins à Nérestan une preuve de sa reconnaissance; elle se jette aux pieds d'Orosmane pour obtenir la liberté du vieux Lusignan. Orosmane ne pouvait rien refuser à Zaïre; on alla tirer Lusignan des fers. Les chrétiens délivrés étaient avec Nérestan dans les appartements extérieurs du sérail; ils pleuraient la destinée de Lusignan : surtout le chevalier de Chatillon, ami tendre de ce malheureux prince, ne pouvait se résoudre à accepter une liberté qu'on refusait à son ami et à son maître, lorsque Zaïre arrive, et leur amène celui qu'ils n'espéraient plus.

Lusignan, ébloui de la lumière qu'il revoyait après vingt années de prison, pouvant se soutenir à peine, ne sachant où il est, et où on le conduit, voyant enfin qu'il était avec des Français, et reconnaissant Chatillon, s'abandonne à cette joie mêlée d'amertume que les malheureux éprouvent dans leur consolation. Il demande à qui il doit sa délivrance. Zaïre prend la parole en lui présentant Nérestan : « C'est à ce jeune Fran- » çais, dit-elle, que vous, et tous les chrétiens, devez votre » liberté. » Alors le vieillard apprend que Nérestan a été élevé dans le sérail avec Zaïre; et se tournant vers eux : « Hélas! dit-il, puisque vous avez pitié de mes malheurs, » achevez votre ouvrage; instruisez-moi du sort de mes en- » fants. Deux me furent enlevés au berceau, lorsque je fus » pris dans Césarée; deux autres furent massacrés devant » moi avec leur mère. O mes fils! ô martyrs! veillez du haut » du ciel sur mes autres enfants, s'ils sont vivants encore. » Hélas! j'ai su que mon dernier fils et ma fille furent con- » duits dans ce sérail. Vous qui m'écoutez, Nérestan, Zaïre, » Chatillon, n'avez-vous nulle connaissance de ces tristes » restes du sang de Godefroi et de Lusignan? »

Au milieu de ces questions, qui déjà remuaient le cœur de Nérestan et de Zaïre, Lusignan aperçut au bras de Zaïre un ornement qui renfermait une croix : il se ressouvint que l'on avait mis cette parure à sa fille lorsqu'on la portait au baptême; Chatillon l'en avait ornée lui-même, et Zaïre avait été arrachée de ses bras avant que d'être baptisée. La ressemblance des traits, l'âge, toutes les circonstances, une cicatrice de la blessure que son jeune fils avait reçue, tout confirme à Lusignan qu'il est père encore; et la nature parlant à la fois au cœur de tous les trois, et s'expliquant par des larmes : « Embrassez-moi, mes chers enfants, s'écria Lusignan, et re- » voyez votre père! » Zaïre et Nérestan ne pouvaient s'arracher de ses bras. « Mais, hélas! dit ce vieillard infortuné, » goûterai-je une joie pure? Grand Dieu, qui me rends ma » fille, me la rends-tu chrétienne? » Zaïre rougit et frémit à ces paroles. Lusignan vit sa honte et son malheur, et Zaïre avoua qu'elle était musulmane. La douleur, la religion, et la nature, donnèrent en ce moment des forces à Lusignan; il embrassa sa fille, et lui montrant d'une main le tombeau de Jésus-Christ, et le ciel de l'autre, animé de son désespoir, de son zèle, aidé de tant de chrétiens, de son fils, et du Dieu qui l'inspire, il touche sa fille, il l'ébranle; elle se jette à ses pieds, et lui promet d'être chrétienne.

Au moment arrive un officier du sérail, qui sépare Zaïre de son père et de son frère, et qui arrête tous les chevaliers français. Cette rigueur inopinée était le fruit d'un conseil qu'on venait de tenir en présence d'Orosmane. La flotte de saint Louis était partie de Chypre, et on craignait pour les côtes de Syrie; mais un second courrier ayant apporté la nouvelle du départ de saint Louis pour l'Egypte, Orosmane fut rassuré; il était lui-même ennemi du soudan d'Egypte. Ainsi n'ayant rien à craindre, ni du roi, ni des Français qui étaient à Jérusalem, il commanda qu'on les renvoyât à leur roi, et ne songea plus qu'à réparer, par la pompe et la magnificence de son mariage, la rigueur dont il avait usé envers Zaïre.

Pendant que le mariage se préparait, Zaïre désolée demanda au soudan la permission de revoir Nérestan encore une fois. Orosmane, trop heureux de trouver une occasion de plaire à Zaïre, eut l'indulgence de permettre cette entrevue. Nérestan revit donc Zaïre; mais ce fut pour lui apprendre que son père était près d'expirer, qu'il mourait entre la joie d'avoir retrouvé ses enfants, et l'amertume d'ignorer si Zaïre serait chrétienne, et qu'il lui ordonnait en mourant d'être baptisée ce jour-là même de la main du pontife de Jérusalem. Zaïre, attendrie et vaincue, promit tout, et jura à son frère qu'elle ne trahirait point le sang dont elle était née, qu'elle serait chrétienne, qu'elle n'épouserait point Orosmane, qu'elle ne prendrait aucun parti avant que d'avoir été baptisée.

A peine avait-elle prononcé ce serment, qu'Orosmane, plus amoureux et plus aimé que jamais, vient la prendre pour la conduire à la mosquée. Jamais on n'eut le cœur plus déchiré que Zaïre; elle était partagée entre son Dieu, sa famille et son nom, qui la retenaient, et le plus aimable de tous les hommes qui l'adorait. Elle ne se connut plus; elle céda à la douleur, et s'échappa des mains de son amant, le quittant avec désespoir, et le laissant dans l'accablement de la surprise, de la douleur, et de la colère.

Les impressions de jalousie se réveillèrent dans le cœur d'Orosmane. L'orgueil les empêcha de paraître, et l'amour les adoucit. Il prit la fuite de Zaïre pour un caprice, pour un artifice innocent, pour la crainte naturelle à une jeune fille, pour toute autre chose enfin que pour une trahison. Il vit encore Zaïre, lui pardonna, et l'aima plus que jamais. L'amour de Zaïre augmentait par la tendresse indulgente de son amant. Elle se jette en larmes à ses genoux, le supplie de différer le mariage jusqu'au lendemain. Elle comptait que son frère serait alors parti, qu'elle aurait reçu le baptême, que Dieu lui donnerait la force de résister : elle se flattait même quelquefois que la religion chrétienne lui permettrait d'aimer un homme si tendre, si généreux, si vertueux, à qui il ne manquait que d'être chrétien. Frappée de toutes ces idées, elle parlait à Orosmane avec une tendresse si naïve et une douleur si vraie, qu'Orosmane céda encore, et lui accorda le sacrifice de vivre sans elle ce jour-là. Il était sûr d'être aimé; il était heureux dans cette idée, et fermait les yeux sur le reste.

Cependant, dans les premiers mouvements de jalousie, il avait ordonné que le sérail fût fermé à tous les chrétiens. Nérestan, trouvant le sérail fermé, et n'en soupçonnant pas la cause, écrivit une lettre pressante à Zaïre : il lui mandait d'ouvrir une porte secrète qui conduisait vers la mosquée, et lui recommandait d'être fidèle.

La lettre tomba entre les mains d'un garde qui la porta à Orosmane. Le soudan en crut à peine ses yeux. Il se vit trahi; il ne douta pas de son malheur et du crime de Zaïre. Avoir comblé un étranger, un captif, de bienfaits; avoir donné son

cœur, sa couronne à une fille esclave, lui avoir tout sacrifié; ne vivre que pour elle, et en être trahi pour ce captif même; être trompé par les apparences du plus tendre amour; éprouver en un moment ce que l'amour a de plus violent, ce que l'ingratitude a de plus noir, ce que la perfidie a de plus traître; c'était sans doute un état horrible : mais Orosmane aimait, et il souhaitait de trouver Zaïre innocente. Il lui fait rendre ce billet par un esclave inconnu. Il se flatte que Zaïre pouvait ne point écouter Nérestan; Nérestan seul lui paraissait coupable. Il ordonne qu'on l'arrête et qu'on l'enchaîne, et il va à l'heure et à la place du rendez-vous, attendre l'effet de la lettre.

La lettre est rendue à Zaïre, elle la lit en tremblant; et après avoir longtemps hésité, elle dit enfin à l'esclave qu'elle attendra Nérestan, et donne ordre qu'on l'introduise. L'esclave rend compte de tout à Orosmane.

Le malheureux soudan tombe dans l'excès d'une douleur mêlée de fureur et de larmes. Il tire son poignard, et il pleure. Zaïre vient au rendez-vous dans l'obscurité de la nuit. Orosmane entend sa voix, et son poignard lui échappe. Elle approche, elle appelle Nérestan, et à ce nom Orosmane la poignarde.

Dans l'instant on lui amène Nérestan enchaîné, avec Fatime, complice de Zaïre. Orosmane, hors de lui, s'adresse à Nérestan, en le nommant son rival. « C'est toi qui m'arraches Zaïre, » dit-il, regarde-la avant que de mourir; que ton supplice » commence avec le sien; regarde-la, te dis-je. » Nérestan approche de ce corps expirant : « Ah! que vois-je, ah! ma » sœur! Barbare, qu'as tu fait?... » A ce mot de sœur, Orosmane est comme un homme qui revient d'un songe funeste; il connaît son erreur; il voit ce qu'il a perdu; il s'est trop abîmé dans l'horreur de son état pour se plaindre. Nérestan et Fatime lui parlent; mais de tout ce qu'ils disent, il n'entend autre chose sinon qu'il était aimé. Il prononce le nom de Zaïre, il court à elle; on l'arrête, il retombe dans l'engourdissement de son désespoir. « Qu'ordonnes-tu de moi? » lui dit Nérestan. Le soudan, après un long silence, fait ôter les fers à Nérestan, le comble de largesses, lui et tous les chrétiens, et se tue auprès de Zaïre.

Voilà, monsieur, le plan exact de la conduite de cette tragédie que j'expose avec toutes ses fautes. Je suis bien loin de m'enorgueillir du succès passager de quelques représentations. Qui ne connaît l'illusion du théâtre? qui ne sait qu'une situation intéressante, mais triviale, une nouveauté brillante et hasardée, la seule voix d'une actrice, suffisent pour tromper quelque temps le public? Quelle distance immense entre un ouvrage souffert au théâtre et un bon ouvrage! j'en sens malheureusement toute la différence. Je vois combien il est difficile de réussir au gré des connaisseurs. Je ne suis pas plus indulgent qu'eux pour moi-même; et si j'ose travailler, c'est que mon goût extrême pour cet art l'emporte encore sur la connaissance que j'ai de mon peu de talent.

250. — A M. DE CIDEVILLE.

25 d'août.

Mes chers et aimables critiques, je voudrais que vous pussiez être témoins du succès de *Zaïre;* vous verriez que vos avis ne m'ont pas été inutiles, et qu'il y en a peu dont je n'aie profité. Souffrez, mon cher Cideville, que je me livre avec vous en liberté au plaisir de voir réussir ce que vous avez approuvé. Ma satisfaction s'augmente en vous la communiquant. Jamais pièce ne fut si bien jouée que *Zaïre*, à la quatrième représentation. Je vous souhaitais bien là : vous auriez vu que le public ne hait pas votre ami. Je parus dans une loge, et tout le parterre me battit des mains. Je rougissais, je me cachais, mais je serais un fripon si je ne vous avouais pas que j'étais sensiblement touché. Il est doux de n'être pas honni dans son pays; je suis sûr que vous m'en aimerez davantage. Mais, messieurs, renvoyez-moi donc *Eriphyle*, dont je ne peux me passer, et qu'on va jouer à Fontainebleau. Mon Dieu, ce que c'est que de choisir un sujet intéressant! *Eriphyle* est bien mieux écrite que *Zaïre;* mais tous les ornements, tout l'esprit, et toute la force de la poésie, ne valent pas, à ce qu'on dit, un trait de sentiment. Renvoyez-moi cependant mon paquet par le coche. J'en ai un besoin extrême; mais j'ai encore plus besoin de vos avis. Adieu, mes chers Cideville et Formont.

> Quod si me *tragicis* vatibus inseres,
> Sublimi feriam sidera vertice. (HOR., lib. I, od. I.)

Je vous demande en grâce de passer chez Jore, et de vouloir bien le presser un peu de m'envoyer les exemplaires de l'édition de Hollande. Adieu; je vous embrasse bien tendrement.

251. — AU MÊME.

26 août.

J'ai reçu l'aînée et la cadette (1), avec une lettre qui vaut mieux que toute ma famille. Dites à votre ami Formont que, si j'étais venu à Rouen *incognito*, je n'aurais jamais pu me tenir de le voir.

J'avais oublié de vous dire que j'ai parlé de vous, mon cher Cideville, deux bonnes heures, au clair de la lune, avec madame de La Rivaudaie, dans ce même jardin où M. de Formont m'a vu si impitoyablement, sans me parler. Je suis bien aise que madame de La Rivaudaie ne m'ait pas traité de même; elle m'a paru digne d'avoir un ami comme vous, si on peut n'être que son ami.

Bien des compliments, je vous en prie, à MM. de Formont et de Brèvedent. V.

252. — A M. DE FORMONT (2).

26 août 1732.

Vous m'avez servi de bon ange; vous êtes venu secourir *Zaïre*, sans vous rendre visible pour moi, monsieur le rose-croix, monsieur le sage qui venez faire vos escapades invisibles à Paris. Je viendrai à Rouen aussi quelque jour, mais ce sera pour vous voir; car je ne suis pas si sage que vous, et je vous aime tendrement. Je passerais, en attendant, ma vie à vous écrire, si je ne la passais pas à travailler pour vous plaire. Aimez un peu Voltaire, je vous en conjure.

253. — A M. DE CIDEVILLE.

Le 3 de septembre 1732.

Je suis pénétré, mon cher Cideville, des peines dont vous me faites l'amitié de me parler; c'est la preuve la plus sensible que vous m'aimez. Vous êtes sûr de mon cœur; vous savez combien je m'intéresse à vous. Pourquoi faut-il qu'un homme aussi sage et aussi aimable que vous soit malheureux? Que serai-je donc, moi qui ai passé toute ma vie à faire des folies? Quand j'ai été malheureux, je n'ai eu que ce que je méritais; mais quand vous l'êtes, c'est une balourdise de la Providence. J'ai eu la sottise de perdre douze mille francs, au biribi, chez madame de Fontaine-Martel; je parie que vous n'en avez pas tant fait. Je voudrais bien que vous eussiez été à portée de les perdre; j'en donnerais le double pour vous voir à Paris.

> Ah! quittez pour la liberté
> Sacs, bonnet, épice, et soutane,
> Et le palais de la Chicane
> Pour celui de la Volupté.

M. de Formont m'a écrit une lettre charmante. Je ne lui ai pas encore fait de réponse; je ne sais où le prendre. Je vous en prie, mon cher ami, quand vous verrez Jore, dites-lui qu'il m'envoie dans un paquet, par le coche, quatre *Henriades* en grand, et quatre en petit, de l'édition de Hollande. Je les recevrai comme j'ai reçu *Eriphyle* et *Zaïre*, sans aucune difficulté.

Adieu; je vous embrasse bien tendrement. V.

254. — A M. DE FORMONT.

Le .... septembre.

Je viens d'apprendre, par notre cher Cideville, qui part de Rouen, que vous y revenez. Je ne savais où vous prendre pour vous remercier, mon cher ami, mon juge éclairé, de la lettre obligeante que vous m'avez écrite de Gaillon. Je suis bien fâché que vous n'ayez vu que la première représentation de *Zaïre*. Les acteurs jouaient mal, le parterre était tumultueux, et j'avais laissé dans la pièce quelques endroits négligés qui furent relevés avec un tel acharnement, que tout l'intérêt était détruit. Petit à petit j'ai ôté ces défauts, et le public s'est raccoutumé à moi. *Zaïre* ne s'éloigne pas du succès d'*Inès de Castro;* mais cela même me fait trembler. J'ai bien peur de devoir aux grands yeux noirs de mademoiselle Gaussin, au jeu des acteurs, et au mélange nouveau des plumets et des turbans, ce qu'un autre croirait devoir à son mérite. Je vais retravailler la pièce comme si elle était tombée. Je sais que le public, qui est quelquefois indulgent au théâtre par caprice, est sévère à la lecture par raison. Il ne demande pas mieux qu'à se dédire, et à siffler ce qu'il a applaudi. Il faut le forcer à être content. Que de travaux et de peines pour cette fumée de vaine gloire! Cependant que ferions-

(1) *Eriphyle* et *Zaïre*. (G. A.)
(2) Editeurs, de Cayrol et François. (G. A.)

nous sans cette chimère? elle est nécessaire à l'âme comme la nourriture l'est au corps. Je veux refondre *Eriphyle* et la *Mort de César*, le tout pour cette fumée. En attendant, je suis obligé de travailler à des additions que je prépare pour une édition de Hollande de *Charles XII*. Il a fallu s'abaisser à répondre à une misérable critique faite par La Motraye (1). L'homme ne méritait pas de réponse; mais, toutes les fois qu'il s'agit de la vérité, et de ne pas tromper le public, les plus misérables adversaires ne doivent pas être négligés. Quand je me serai dépêtré de ce travail ingrat, j'achèverai ces *Lettres anglaises* (2) que vous connaissez; ce sera tout au plus le travail d'un mois; après quoi il faudra bien revenir au théâtre, et finir enfin par l'histoire du *Siècle de Louis XIV*. Voilà, mon cher Formont, tout le plan de ma vie. Je la regarderai comme très heureuse, si je peux en passer une partie avec vous. Vous m'aplaniriez les difficultés de mes travaux, vous m'encourageriez, vous m'en assureriez le succès, et il m'en serait cent fois plus précieux. Que j'aime bien mieux laisser aller dorénavant ma vie dans cette tranquillité douce et occupée que si j'avais eu le malheur d'être conseiller au parlement! Tout ce que je vois me confirme dans l'idée où j'ai toujours été de n'être jamais d'aucun corps, de ne tenir à rien qu'à ma liberté et à mes amis. Il me semble que vous ne désapprouvez pas trop ce système, et qu'il ne faudra pas prêcher longtemps Cideville, pour le lui faire embrasser, dans l'occasion. Il vient de m'écrire, mais il me mande qu'il va à la campagne, et je ne sais où lui adresser ma réponse. Aimez-moi toujours, mon cher Formont, et que votre philosophie nourrisse la mienne des plaisirs de l'amitié.

255. — A M. LEFEBVRE (3).

Votre vocation, mon cher Lefebvre, est trop bien marquée pour y résister. Il faut que l'abeille fasse de la cire, que le ver à soie file, que M. de Réaumur les dissèque, et que vous les chantiez. Vous serez poète et homme de lettres, moins parce que vous le voulez, que parce que la nature l'a voulu. Mais vous vous trompez beaucoup en imaginant que la tranquillité sera votre partage. La carrière des lettres, et surtout celle du génie, est plus épineuse que celle de la fortune. Si vous avez le malheur d'être médiocre (ce que je ne crois pas), voilà des remords pour la vie; si vous réussissez, voilà des ennemis: vous marchez sur le bord d'un abîme, entre le mépris et la haine.

Mais quoi! me direz-vous, me haïr, me persécuter, parce que j'aurai fait un bon poëme, une pièce de théâtre applaudie, ou écrit une histoire avec succès, ou cherché à m'éclairer et à instruire les autres?

Oui, mon ami, voilà de quoi vous rendre malheureux à jamais. Je suppose que vous ayez fait un bon ouvrage: imaginez-vous qu'il vous faudra quitter le repos de votre cabinet pour solliciter l'examinateur; si votre manière de penser n'est pas la sienne, s'il n'est pas l'ami de vos amis, s'il est celui de votre rival, s'il est votre rival lui-même, il vous est plus difficile d'obtenir un privilége, qu'à un homme qui n'a point la protection des femmes d'avoir un emploi dans les finances. Enfin, après un an de refus et de négociations, votre ouvrage s'imprime; c'est alors qu'il faut ou assoupir les Cerbères de la littérature, ou les faire aboyer en votre faveur. Il y a toujours trois ou quatre gazettes littéraires en France, et autant en Hollande; ce sont des factions différentes. Les libraires de ces journaux ont intérêt qu'ils soient satiriques; ceux qui y travaillent servent aisément l'avarice du libraire et la malignité du public. Vous cherchez à faire sonner ces trompettes de la Renommée; vous courtisez les écrivains, les protecteurs, les abbés, les docteurs, les colporteurs: tous vos soins n'empêchent pas que quelque journaliste ne vous déchire. Vous lui répondez, il réplique: vous avez un procès par écrit devant le public, qui condamne les deux parties au ridicule (4).

C'est bien pis si vous composez pour le théâtre. Vous commencez par comparaître devant l'aréopage de vingt comédiens, gens dont la profession, quoique utile et agréable, est cependant flétrie par l'injuste mais irrévocable cruauté du public. Ce malheureux avilissement où ils sont les irrite; ils trouvent en vous un client, et ils vous prodiguent tout le mépris dont ils sont couverts. Vous attendez d'eux votre première sentence; ils vous jugent; ils se chargent enfin de votre pièce: il ne faut plus qu'un mauvais plaisant dans le parterre pour la faire tomber (1). Réussit-elle, la farce qu'on appelle *italienne*, celle de la Foire, vous parodient; vingt libelles vous prouvent que vous n'avez pas dû réussir. Des savants qui entendent mal le grec (2), et qui ne lisent point ce qu'on fait en français, vous dédaignent ou affectent de vous dédaigner.

Vous portez en tremblant votre livre à une dame de la cour; elle le donne à une femme de chambre qui en fait des papillotes; et le laquais galonné qui porte la livrée du luxe insulte à votre habit qui est la livrée de l'indigence.

Enfin, je veux que la réputation de vos ouvrages ait forcé l'envie à dire quelquefois que vous n'êtes pas sans mérite; voilà tout ce que vous pouvez attendre de votre vivant: mais qu'elle s'en venge bien en vous persécutant! On vous impute des libelles que vous n'avez pas même lus, des vers que vous méprisez, des sentiments que vous n'avez point. Il faut être d'un parti, ou bien tous les partis se réunissent contre vous.

Il y a dans Paris un grand nombre de petites sociétés où préside toujours quelque femme (3) qui, dans le déclin de sa beauté, fait briller l'aurore de son esprit. Un ou deux hommes de lettres sont les premiers ministres de ce petit royaume. Si vous négligez d'être au rang des courtisans, vous êtes dans celui des ennemis, et on vous écrase. Cependant, malgré votre mérite, vous vieillissez dans l'opprobre et dans la misère. Les places destinées aux gens de lettres sont données à l'intrigue, non au talent. Ce sera un précepteur qui, par le moyen de la mère de son élève, emportera un poste que vous n'oserez pas seulement regarder. Le parasite d'un courtisan vous enlèvera l'emploi auquel vous êtes propre.

Que le hasard vous amène dans une compagnie où il se trouvera quelqu'un de ces auteurs réprouvés du public, ou de ces demi-savants qui n'ont pas même assez de mérite pour être de médiocres auteurs, mais qui aura quelque place ou qui sera intrus dans quelque corps; vous sentirez, par la supériorité qu'il affectera sur vous, que vous êtes justement dans le dernier degré du genre humain.

Au bout de quarante ans de travail, vous vous résolvez à chercher par les cabales ce qu'on ne donne jamais au mérite seul; vous vous intriguez comme les autres pour entrer dans l'Académie française, et pour aller prononcer, d'une voix cassée, à votre réception, un compliment qui le lendemain sera oublié pour jamais. Cette Académie française est l'objet secret des vœux de tous les gens de lettres; c'est une maîtresse contre laquelle ils font des chansons et des épigrammes jusqu'à ce qu'ils aient obtenu ses faveurs, et qu'ils négligent dès qu'ils en ont la possession.

Il n'est pas étonnant qu'ils désirent d'entrer dans un corps où il y a toujours du mérite, et dont ils espèrent, quoique assez vainement, d'être protégés. Mais vous me demanderez pourquoi ils en disent tous tant de mal jusqu'à ce qu'ils y soient admis, et pourquoi le public, qui respecte assez l'Académie des sciences, ménage si peu l'Académie française. C'est que les travaux de l'Académie française sont exposés aux yeux du grand nombre, et les autres sont voilés. Chaque Français croit savoir sa langue, et se pique d'avoir du goût; mais il ne se pique pas d'être physicien. Les mathématiques seront toujours pour la nation en général une espèce de mystère, et par conséquent quelque chose de respectable. Des équations algébriques ne donnent de prise ni à l'épigramme, ni à la chanson, ni à l'envie; mais on juge durement ces énormes recueils de vers médiocres, de compliments, de harangues, et ces éloges qui sont quelquefois aussi faux que l'éloquence avec laquelle on les débite. On est fâché de voir la devise de l'*immortalité* à la tête de tant de déclamations, qui n'annoncent rien d'éternel que l'oubli auquel elles sont condamnées.

Il est très certain que l'Académie française pourrait servir à fixer le goût de la nation. Il n'y a qu'à lire ses *Remarques sur le Cid*; la jalousie du cardinal de Richelieu a produit au moins ce bon effet. Quelques ouvrages dans ce genre seraient d'une utilité sensible. On les demande depuis cent années au seul corps dont ils puissent émaner avec fruit et bienséance. On se plaint que la moitié des académiciens soit composée de seigneurs qui n'assistent jamais aux assemblées, et que dans l'autre moitié, il se trouve à peine huit ou neuf gens de lettres qui soient assidus. L'Académie est souvent négligée

(1) Voyez, tome V, à la suite de l'*Histoire de Charles XII*, les notes sur les *Remarques de La Motraye*. (G. A.)
(2) Voyez tome VI. (G. A.)
(3) Cette lettre paraît écrite en 1732; car en ce temps l'auteur avait pris chez lui ce jeune homme, nommé M. Lefebvre, à qui elle est adressée. On dit qu'il promettait beaucoup, qu'il était très savant, et faisait bien des vers: il mourut la même année. (*Note de 1742.*)
(4) Comparez le monologue du *Mariage de Figaro*, acte V. (G. A.)

(1) Allusion à la chute de *Mariamne*. (G. A.)
(2) Ceci s'adresse à Dacier. (G. A.)
(3) Comme madame de Tencin. (G. A.)

par ses propres membres. Cependant, à peine un des quarante a-t-il rendu les derniers soupirs, que dix concurrents se présentent; un évêché n'est pas plus brigué; on court en poste à Versailles; on fait parler toutes les femmes; on fait agir tous les intrigants; on fait mouvoir tous les ressorts; des haines violentes sont souvent le fruit de ces démarches. La principale origine de ces horribles couplets qui ont perdu à jamais le célèbre et malheureux Rousseau, vient de ce qu'il manqua la place qu'il briguait à l'Académie. Obtenez-vous cette préférence sur vos rivaux, votre bonheur n'est bientôt qu'un fantôme; essuyez-vous un refus, votre affliction est réelle. On pourrait mettre sur la tombe de presque tous les gens de lettres :

Ci-gît au bord de l'Hippocrène,
Un mortel longtemps abusé.
Pour vivre pauvre et méprisé,
Il se donna bien de la peine.

Quel est le but de ce long sermon que je vous fais? est-ce de vous détourner de la route de la littérature? Non; je ne m'oppose point ainsi à la destinée : je vous exhorte seulement à la patience.

256. — A MADEMOISELLE DE LUBERT,

A TOURS (1).

A Fontainebleau, ce 29 octobre 1732.

Muse et Grâce, madame de Fontaine-Martel m'a envoyé votre lettre, pour me servir de consolation, dans l'exil où je suis à Fontainebleau. Je vois que vous êtes instruite des tracasseries que j'ai eues avec mon parlement (2), et de la combustion où toute la cour a été, pendant trois ou quatre jours, au sujet d'une mauvaise comédie que j'ai empêché d'être représentée. J'ai eu un crédit étonnant en fait de bagatelles, et j'ai remporté des victoires signalées sur des choses où il ne s'agissait de rien du tout. Il s'est formé deux partis; l'un de la reine et des dames du palais, et l'autre des princesses et de leurs adhérents. La reine a été victorieuse, et j'ai fait la paix avec les princesses. Il n'en a coûté, pour cette importante affaire, que quelques petits vers médiocres, mais qui ont été trouvés fort bons par celles à qui ils étaient adressés; car il n'y a point de déesses dont le nez ne soit réjoui de l'odeur de l'encens. Que j'aurais de plaisir à en brûler pour vous, *Muse et Grâce!* mais il faut vous le déguiser trop adroitement; il faut vous cacher presque tout ce qu'on pense.

Je n'ose dans mes vers parler de vos beautés
Que sous le voile du mystère.
Quoi! sans art je ne puis vous plaire,
Lorsque sans lui vous m'enchantez?

Non, *Muse et Grâce*, il faut que vous vous accoutumiez à vous entendre dire naïvement qu'il n'y a rien dans le monde de plus aimable que vous, et qu'on voudrait passer sa vie à vous voir et à vous entendre. Il faut que vous raccommodiez le parlement avec la cour, afin que vous puissiez venir souper très fréquemment chez madame de Fontaine-Martel; car, si vous restez à Tours seulement encore quinze jours, il y aura assurément une députation du Parnasse pour venir vous chercher. Elle sera composée de ceux qui font des vers, de ceux qui les récitent, de ceux qui les notent, de ceux qui les chantent, de ceux qui s'y connaissent. Il faudra que tout cela vienne vous enlever de Tours, ou s'y établir avec vous. Je me mêlerai parmi messieurs les députés, et je vous dirai :

Un parlement n'est nécessaire
Que pour tout maudit chicaneur;
Mais les gens d'esprit et d'honneur
Font du plaisir leur seule affaire.
Plaignez leur destin rigoureux :
Six semaines de votre absence
Les ont tous rendus malheureux;
Rendez-vous à leur remontrance,
Et revenez vivre avec eux;
Tout en ira bien mieux en France.

Permettez-moi d'assurer M. le président de Lubert de mes respects, et daignez m'honorer de votre souvenir.

(1) Où son père, président au parlement, était alors exilé. (G. A.)
(2) Les comédiens à Fontainebleau. (G. A.)

257. — A M. DE MAUPERTUIS (1).

Fontainebleau, 30 octobre 1732, à l'hôtel de Richelieu.

Etant à la cour, monsieur, sans être courtisan, et lisant des livres de philosophie, sans être philosophe, j'ai recours à vous dans mes doutes, bien fâché de ne pouvoir jouir du plaisir de vous consulter de vive voix. Il s'agit du grand principe de l'attraction de M. Newton. A qui puis-je mieux m'adresser qu'à vous, monsieur, qui l'entendez si bien, qui travaillez même sur sa philosophie, et qui êtes si capable d'en confirmer la vérité, ou d'en démontrer le faux?

Je vous envoie mon petit mémoire que j'avais fait très long pour un autre, et que j'ai fait très court pour vous, bien sûr que, sur le seul énoncé, vous suppléerez à tout ce qui y manque. Je vous demande pardon de mon importunité; mais je vous supplie très instamment de vouloir bien employer un moment de votre temps à m'éclairer. J'attends votre réponse, pour savoir si je dois croire ou non à l'attraction. Ma foi dépendra de vous; et, si je suis persuadé de la vérité de ce système, comme je le suis de votre mérite, je suis assurément le plus ferme newtonien du monde.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec toute l'estime que je vous dois, votre, etc.

258. — AU MÊME.

Fontainebleau, 3 novembre.

Je ne vous avais demandé qu'une démonstration, et vous m'en donnez deux! Je vous remercie assurément de tout mon cœur de votre libéralité, et je suis bien aise de voir que ce sont les riches qui sont prodigues. Vous avez éclairci mes doutes avec la netteté la plus lumineuse; me voici newtonien de votre façon; je suis votre prosélyte, et fais ma profession de foi entre vos mains. A la manière dont vous écrivez, je ne doute pas que votre livre (2) ne vous fasse bien des disciples. Vous êtes si intelligible que, sans doute, *unusquisque audiet linguam suam.*

J'aurai seulement le bonheur d'avoir été instruit avant les autres, et d'être le premier néophyte. On ne peut plus s'empêcher de croire à la gravitation newtonienne, et il faut proscrire les chimères des tourbillons.

. . . . . Deus ille fuit, Deus, inclyte Memmi.. (LUCR., liv. III.)

Ergo vivida vis animi pervicit, et extra
Processit longe flammantia mœnia mundi. (Id., liv. I.)

Voilà le cas où vous êtes; j'attends votre livre avec la dernière impatience; vous serez l'apôtre du dieu dont je vous parle. Plus j'entrevois cette philosophie, et plus je l'admire. On trouve, à chaque pas que l'on fait, que cet univers est arrangé par des lois mathématiques qui sont éternelles et nécessaires.

Qui aurait pensé, il y a cinquante ans, que le même pouvoir faisait le mouvement des astres et la pesanteur! qui aurait soupçonné la réfrangibilité et les autres propriétés de la lumière, découvertes par Newton! Il est notre Christophe Colomb; il nous a menés dans un nouveau monde, et je voudrais bien y voyager, à votre suite. Que de questions, peut-être mal fondées, je vous ferais! mais je me flatte que vous y répondriez avec la même bonté avec laquelle vous avez levé mes premiers scrupules.

Je vous dirais que le système de l'attraction et l'anéantissement des tourbillons de matière subtile ne donnent aucune raison de la rotation des planètes sur leurs axes.

Je vous demanderais pourquoi, si la force de l'attraction augmente si prodigieusement, par le voisinage, la comète de 1680, qui, dans son périgée, était presque dans le disque du soleil, et qui n'en était éloignée que de la huitième ou sixième partie, n'y a pas été entraînée; pourquoi les corps graves n'accélèrent plus leur chute sur la terre, au bout de quelques minutes; comment M. Newton peut apporter l'aimant en preuve de son système, puisque, selon ce système, l'aimant devrait attirer le fer, ou en être attiré en tous les sens, au lieu qu'il a un pôle qui attire et un autre qui repousse.

Votre écolier deviendrait enfin bien importun; mais il voudrait mériter d'avoir un tel maître. Je sens avec douleur que toute mon attention, tous mes efforts, et tout mon temps, me suffiraient à peine pour être un peu instruit, et que je n'ai à donner à cette étude sublime que quelques heures sans suite, et une attention distraite par mille objets, et surtout par ma mauvaise santé.

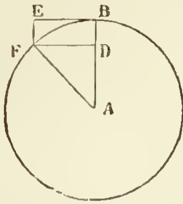
(1) Première lettre de Voltaire à Maupertuis. (G. A.)
(2) *Discours sur les differentes figures des astres.* (G. A.)

Je n'en sais qu'autant qu'il faut pour vous admirer, et non pas pour vous suivre. Je suis, monsieur, avec les sentiments les plus vifs d'estime et de reconnaissance, votre, etc.

259. — AU MÊME.

Fontainebleau, mercredi, 5 novembre.

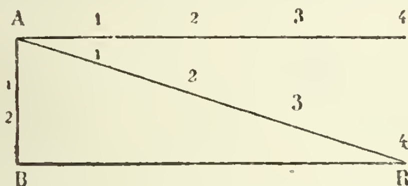
Ah ! il me vient un scrupule affreux, et toute ma foi est ébranlée ; si vous n'avez pitié de moi, la grâce m'abandonne.



Si B D vaut réellement quinze pieds, j'ai l'honneur d'être très croyant. Mais la lune ne peut être supposée tomber en D d'une minute, qu'il ne soit démontré que l'effort seul de la pesanteur l'a fait tomber en F dans l'espace d'une minute.

Or il est certain que le mouvement circulaire de B en F, dans l'espace d'une minute, est composé de deux mouvements dont un seul lui ferait décrire la tangente, l'autre l'attirerait en A. Si la lune partant de B ne suivait que le mouvement de projectile, elle serait arrivée plus loin que E dans sa tangente, dans l'espace d'une minute, puisque durant ce temps, la pesanteur l'a toujours rapprochée de A ; et réciproquement, si elle n'avait eu que sa détermination vers le centre, elle serait tombée plus bas que E, puisque, dans ce temps, elle était toujours poussée par le mouvement en ligne droite. Il paraît donc faux de dire que l'effort de la pesanteur seul a fait tomber le globe de E en F. Certainement cet effort seul l'aurait entraînée plus bas, comme la tangente seule l'aurait conduite plus loin. Mais la lune se trouve en F parce que ces deux forces sont balancées l'une par l'autre. Je ne peux donc pas connaître par là quelle est la force absolue de la pesanteur. Ces quinze pieds que l'on compte de E en F ne sont que le résultat d'une partie de la force centripète. Donc la lune abandonnée à elle-même tomberait de beaucoup plus de quinze pieds. Donc la proportion supposée selon les carrés des distances ne se trouve plus ; donc ce n'est pas le même pouvoir qui agit sur les corps graves dans notre atmosphère, et qui retient la lune dans son orbite.

Ces objections que je me fais me paraissent assez fortes, et je les fortifie encore par ce raisonnement-ci :



Le corps A, poussé dans la diagonale A R, n'y est poussé que par les quatre degrés de force qu'il a dans la ligne horizontale, et les deux degrés qu'il a dans sa perpendiculaire. Cette force qui l'entraîne dans la perpendiculaire n'est que de deux degrés parce que la force contraire est de quatre ; mais si cette force contraire était ôtée, certainement la force perpendiculaire aurait eu bien plus de deux degrés, et ce corps, qui arrive en R au bout de deux secondes dans sa diagonale, aurait parcouru un espace beaucoup plus grand en même temps, s'il avait été abandonné au seul mouvement de la pesanteur. Cette expérience est sûre et commune sur la terre ; donc il en arrive autant là-haut. Donc, si le corps A, n'ayant ici qu'un seul mouvement, était tombé bien plus bas que B, de même, dans la première figure, B devrait, n'ayant qu'un seul mouvement, tomber bien plus bas que D. Donc, encore une fois, la pesanteur seule ferait tomber un corps en cet endroit de beaucoup plus que quinze pieds par minute.

Peut-être ne sais-je ce que je dis. Je m'en vais entendre la musique de *Tancrède* (1), et j'attends votre réponse avec toute la docilité d'un disciple assez heureux pour avoir trouvé un maître tel que vous :

Non ita certandi cupidus quam propter amorem
Quod te imitari aveo. Quid enim contendat hirundo
Cycnis, etc. (LUCR., liv. III.)

Je vous cite toujours des vers ; mais je crois que vous ne haïssez pas des bribes de Lucrèce.

260. — AU MÊME.

Fontainebleau, 8 novembre.

Pardon, monsieur, mes tentations sont allées au diable, d'où elles venaient. Votre première lettre m'a baptisé, dans la religion newtonienne ; votre seconde m'a donné la confirmation. En vous remerciant de vos sacrements. Brûlez, je vous prie, mes ridicules objections ; elles sont d'un infidèle. Je garderai à jamais vos lettres ; elles sont d'un grand apôtre de Newton : *lumen ad revelationem gentium.*

Je suis avec bien de l'admiration, de la reconnaissance, et de la honte, votre très humble et indigne disciple.

261. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Le ....

Vous m'avez proposé, madame, d'acheter une charge d'écuyer chez madame la duchesse du Maine, et, ne me sentant pas assez dispos pour cet emploi, j'ai été obligé d'attendre d'autres occasions de vous faire ma cour. On dit qu'avec cette charge d'écuyer, il en vaque une de lecteur ; je suis bien sûr que ce n'est pas un bénéfice simple chez madame du Maine comme chez le roi. Je voudrais de tout mon cœur prendre pour moi cet emploi ; mais j'ai en main une personne qui, avec plus d'esprit, de jeunesse, et de poitrine, s'en acquittera mieux que moi.

Voici, madame, une occasion de montrer la bonté de votre cœur et votre crédit. La personne dont je vous parle est un jeune homme nommé M. l'abbé Linant, à qui il ne manque rien du tout que de la fortune. Il a auprès de vous une recommandation bien puissante ; il est ami de M. de Formont, qui vous répondra de son esprit et de ses mœurs. Je ne suis ici que le précurseur de M. de Formont qui va bientôt obtenir cette grâce de vous ; et je vous en remercierai comme si c'était à moi seul que vous l'eussiez faite. En vérité, si vous placez ce jeune homme, vous ferez une action charmante ; vous encouragerez un talent bien décidé qu'il a pour les vers ; vous vous attacherez, pour le reste de votre vie, quelqu'un d'aimable, qui vous devra tout ; vous aurez le plaisir d'avoir tiré le mérite de la misère, et de l'avoir mis dans la meilleure école du monde. Au nom de Dieu, réussissez dans cette affaire pour votre plaisir, pour votre honneur, pour celui de madame du Maine, et pour l'amour de Formont, qui vous en prie par moi.

Adieu, madame ; je vous suis attaché comme l'abbé Linant vous le sera, avec le plus respectueux et le plus tendre dévouement.

262. — A M. DE CIDEVILLE.

J'ai envoyé, mon très aimable Cideville, une petite boîte à Jore, contenant deux chiffons d'espèce très différente. L'un est un parchemin (1), avec un *tel est notre plaisir ;* l'autre est une *Épître dédicatoire* de *Zaïre*, moitié vers, moitié prose, dans laquelle j'ai mis plus d'imagination qu'il n'y en a dans cet autre ouvrage en parchemin. J'ai bien recommandé à Jore de vous porter cette épître ; il y a bien des choses à réformer avant qu'on l'imprime. Je ne sais même si la délicatesse excessive de ceux qui sont chargés de la librairie ne se révoltera pas un peu contre la liberté innocente de cet ouvrage. J'en ai adouci quelques traits, et je le communique corrigé à M. Rouillé, afin qu'il donne au moins une permission tacite, et que Jore ne puisse être inquiété.

A l'égard de l'impression de *Zaïre*, je ne peux faire ce que Jore demande ; mais je le dédommagerai en lui faisant imprimer mes *Lettres anglaises*, qui composeront un volume assez honnête. Je compte que vous verrez bientôt ces guenilles ; mais je vous supplie surtout de bien recommander à Jore de ne pas tirer un seul exemplaire de *Zaïre* par delà les deux mille cinq cents que je lui ai prescrits. Il ne faut pas que personne en puisse avoir, avant que je l'aie présentée au garde des sceaux.

Pour notre abbé Linant, je crois qu'il retournera bientôt à Rouen ; j'ai été assez malheureux pour lui être inutile à Paris. Mais que faire de lui? il ne sait pas seulement écrire assez lisiblement pour être secrétaire, et j'ai bien peur qu'il n'ait la vertu aimable de la paresse, qui devient un grand vice dans un homme qui a sa fortune à faire. Il a de l'esprit,

(1) Opéra de Danchet, musique de Campra. Reprise. (G. A.)

(1) C'était le privilége pour l'impression de *Zaïre*.

du goût, de la sagesse; je ne doute pas qu'il ne fasse tôt ou tard sa fortune, s'il veut joindre à cela un peu de travail.

Il faut, surtout, qu'il ne dédaigne pas les petits emplois convenables à son âge, à sa fortune, et à son état; car, quoiqu'il soit né avec du mérite, il n'a encore rien fait d'assez bon pour qu'on le mette au rang des gens de lettres qui ont à se plaindre de l'injustice du siècle.

Je voudrais qu'il pût attraper quelque bénéfice de votre archevêque. Voilà, ce me semble, ce qui lui conviendrait le mieux. Peut-être que vous pourrez, avec M. de Formont et avec le secours de M. de Tressan, lui procurer quelque petit établissement de cette espèce, sans quoi il sera réduit à passer par l'amertume des emplois subalternes. Ce qu'il a de mieux à faire, pendant qu'il est encore jeune, c'est de se retirer dans un grenier, chez sa mère, et de cultiver son talent dans la retraite, en attendant qu'il puisse le produire au grand jour avec succès.

Je vais m'arranger pour vous donner les étrennes que vous me demandez. Ce sont de vraies étrennes, car tout cela n'est que bagatelle. Je ne compte pas faire imprimer si tôt toutes ces petites pièces fugitives; il ne faut pas assommer le public coup sur coup. Je vais seulement finir l'édition de la *Henriade* qui est entre les mains de Jore. Il n'y a plus de *Henriades*, à Paris, chez les libraires, et il ne faut pas en laisser manquer, de peur qu'on ne se désaccoutume de les demander. Après cela viendra l'édition des *Lettres anglaises*, et je serai le

> Bienheureux Scudéry, dont la fertile plume
> Peut tous les mois, sans peine, enfanter un volume.
> BOILEAU, Sat. II.

Mandez-moi, je vous prie, comment va la guerre civile de la Rivière-Bourdet. Ragotin (1) a-t-il raccommodé madame Bouvillon avec M. de La Baguenaudière? Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur. V.

263. — AU MÊME.

A Paris, ce samedi 15 novembre 1732.

J'arrive de Fontainebleau, mon cher ami; mais ne croyez pas que j'arrive de la cour. Je ne me suis point gâté dans ce vilain pays.

> J'ai hanté ce palais du vice,
> Où l'on fait le bien par caprice,
> Et le mal par un goût réel,
> Où la fortune et l'injustice
> Ont un hommage universel;
> Mais, loin d'y faire un sacrifice,
> J'ai bravé sur leur maître-autel
> Ces dieux qu'adore l'avarice;
> J'ai porté mon air naturel
> Dans le centre de l'artifice.
> Ce poison subtil et mortel,
> Que l'on avale avec délice,
> Me semblait plus amer que fiel;
> Je l'ai renversé comme Ulysse;
> Je n'ai point bu dans ce calice
> Tant vanté par Machiavel.
> Le pied ferme, et l'œil vers le ciel,
> J'étais au bord du précipice;
> J'en fus sauvé par l'Éternel;
> Car on peut aller au b.....
> Sans y gagner la ch.....

Je me rends tout entier, mon cher Cideville, aux doux plaisirs de l'amitié. Je vous écris en liberté, je jouis de la douceur de vous dire combien je vous suis attaché. Je voulais vous écrire tous les jours, mais la vie dissipée que je menais à Fontainebleau me rendait le plus paresseux ami du monde.

Je n'ai point répondu, ce me semble, à une de vos dernières lettres, où vous me parliez de ce divertissement en trois actes. Je ne sais comment j'avais pu oublier un article qui me paraît si important. Je viens de relire la lettre où vous m'en parlez; vous me semblez indécis sur le choix du second acte. J'imagine qu'à présent vous ne l'êtes plus, et que vous avez pris votre parti à la campagne. Vous vous serez aperçu, en essayant dans votre imagination les sujets que vous vous proposiez, qu'il y en a toujours un qui se fait faire malgré qu'on en ait. Le goût se détermine tout seul vers le sujet pour lequel on se sent plus de talent.

> Il est des nœuds secrets, il est des sympathies....
> CORN., *Rodog.*, act. I, sc. VII.

Je crois donc votre sujet trouvé et travaillé malgré vous.

> . . . . Mox, ubi publicas
> Res ordinaris, grande munus
> Cecropio repetes cothurno. (HOR., liv. II, od. I.)

C'est ce qu'Horace écrivait à l'autre Cideville; et cela ne veut dire autre chose sinon, quand vous aurez jugé vos procès, vous recommencerez votre opéra.

On a rejoué ici *Zaïre*; il y avait honnêtement de monde, et cela fut assez bien reçu, à ce qu'on m'a dit. Il n'en est pas de même de *Biblis* (1) et de son frère Caunus; mais on y va, quoiqu'on en dise du mal. L'Opéra est un rendez-vous public où l'on s'assemble à de certains jours, sans savoir pourquoi: c'est une maison où tout le monde va, quoiqu'on dise du mal du maître, et qu'il soit ennuyeux. Il faut, au contraire, bien des efforts pour attirer le monde à la Comédie; et je vois presque toujours que le plus grand succès d'une bonne tragédie n'approche pas de celui d'un opéra médiocre.

La comédie (2) de la cour et du parlement vient de finir par un acte fort agréable, où tout le monde paraît content. Ce n'est pas que l'intrigue de la pièce ne puisse recommencer, mais je ne me mêle pas de ces farces-là.

Un jeune conseiller de nos enquêtes, nommé M. de Montessu, avait pris le parti de ne point aller au lieu que le roi lui avait donné pour sa retraite, et s'était tapi, à Paris, chez la demoiselle Lacote, comédienne assez médiocre, mais assez jolie p..... Il est mort *incognito*, de la petite-vérole, au grand étonnement des connaisseurs, qui s'attendaient à un autre genre de maladie.

A propos de comédienne, si vous n'avez point vu mes petits versiculets (3) pour la demoiselle Gaussin, je vous les enverrai. Vous avez des droits sur mes ouvrages, et vous en aurez sur moi toute ma vie.

Mandez-moi un peu, je vous prie, si vous avez vu l'épouse de Gilles Bernières, et si M. le marquis (4) se trouve bien de son ménage. M. le marquis ne m'a pas écrit un petit mot. V.

264. — A M. DE FORMONT.

A Paris, ce samedi .... novembre.

Il y a mille ans, mon cher Formont, que je ne vous ai écrit; j'en suis plus fâché que vous. Vous me parliez, dans votre dernière lettre, de *Zaïre*, et vous me donniez de très bons conseils. Je suis un ingrat de toutes façons. J'ai passé deux mois sans vous en remercier, et je n'en ai pas assez profité. J'aurais dû employer une partie de mon temps à vous écrire, et l'autre à corriger *Zaïre*. Mais je l'ai perdu tout entier, à Fontainebleau, à faire des querelles entre les actrices, pour des premiers rôles, et entre la reine et les princesses, pour faire jouer des comédies, à former de grandes factions pour des bagatelles, et à brouiller toute la cour pour des riens. Dans les intervalles que me laissaient ces importantes billevesées, je m'amusais à lire Newton, au lieu de retoucher notre *Zaïre*. Je suis enfin déterminé à faire paraître ces *Lettres anglaises*; et c'est pour cela qu'il m'a fallu relire Newton, car il ne m'est pas permis de parler d'un si grand homme sans le connaître. J'ai refondu entièrement les lettres où je parlais de lui, et j'ose donner un petit précis de toute sa philosophie. Je fais son histoire et celle de Descartes. Je touche en peu de mots les belles découvertes et les innombrables erreurs de notre René. J'ai la hardiesse de soutenir le système d'Isaac, qui me paraît démontré. Tout cela fera quatre ou cinq lettres, que je tâche d'égayer et de rendre intéressantes autant que la matière peut le permettre. Je suis aussi obligé de changer tout ce que j'avais écrit à l'occasion de M. Locke, parce qu'après tout je veux vivre en France, et qu'il ne m'est pas permis d'être aussi philosophe qu'un Anglais. Il me faut déguiser à Paris ce que je ne pourrais dire trop fortement à Londres. Cette circonspection, malheureuse mais nécessaire, me fait rayer plus d'un endroit assez plaisant sur les quakers et les presbytériens. Le cœur m'en saigne; Thieriot en souffrira (5); vous regretterez ces endroits, et moi aussi; mais

> *Non* me fata meis *patiuntur scribere nugas*
> Auspiciis, et sponte mea componere *chartas*.
> VIRG., *Eneid.*, IV.

(1) Ces noms de personnages du *Roman comique*, dit M. Clogenson, désignent ici le marquis de Lezeau, avec M. et madame de Bernières, qui ne vivaient pas entre eux en bonne intelligence. (G. A.)

(1) Opéra de Fleury, musique de Lacoste. (G. A.)
(2) Voyez, tome II, l'*Histoire du Parlement*, ch. LXIV. (G. A.)
(3) Voyez, tome VI, l'*Épître à mademoiselle Gaussin* (1732). (G. A.)
(4) M. de Lezeau. (G. A.)
(5) Thieriot devait avoir le bénéfice de l'édition. (G. A.)

J'ai lu au cardinal de Fleury deux lettres sur les quakers, desquelles j'avais pris grand soin de retrancher tout ce qui pouvait effaroucher sa dévote et sage éminence. Il a trouvé ce qui en restait encore assez plaisant ; mais le pauvre homme ne sait pas ce qu'il a perdu. Je compte vous envoyer mon manuscrit, dès que j'aurai tâché d'expliquer Newton et d'obscurcir Locke. Vous me paraissez aussi désirer certaines pièces fugitives dont l'abbé de Sade (1) vous a parlé. Je veux vous envoyer tout mon magasin à vous et à M. de Cideville, pour vos étrennes; mais je ne veux pas donner rien pour rien. Je sais, monsieur le fripon, que vous avez écrit à mademoiselle de Launai (2) une de ces lettres charmantes où vous joignez les grâces à la raison, et où vous couvrez de roses votre bonnet de philosophe. Si vous nous faisiez part de ces gentillesses, ce serait en vérité très bien fait à vous, et je me croirais payé, avec usure, du magasin que je vous destine. Notre baronne (3) vous fait ses compliments. Tout le monde vous désire ici. Vous devriez bien venir reprendre votre appartement chez MM. des Alleurs, et passer votre hiver à Paris. Vous me feriez peut-être faire encore quelque tragédie nouvelle. Adieu; je supplie M. de Cideville de vous dire combien je vous aime, et je prie M. de Formont d'assurer mon cher Cideville de ma tendre amitié.

Adieu; je ne me croirai heureux que quand je pourrai passer ma vie entre vous deux.

265. — A M. CLEMENT,

RECEVEUR DES TAILLES, A DREUX.

A Paris, le 24 novembre.

Les vers aimables que vous avez bien voulu m'envoyer, monsieur, sont la récompense la plus flatteuse que j'aie jamais reçue de mes ouvrages. Vous faites si bien mon métier, que je n'ose plus m'en mêler après vous, et que je me réduis à vous remercier, en simple prose, de l'honneur et du plaisir que vous m'avez fait en vers. Je n'ai reçu que fort tard votre charmante lettre, et une fièvre qui m'est survenue, et dont je ne suis pas encore guéri, m'a privé, jusqu'à présent, du plaisir de vous répondre. On avait commencé, il y a quelque temps, monsieur, une édition de quelques-uns de mes ouvrages, qui a été suspendue. J'ai l'honneur de vous l'envoyer, tout imparfaite qu'elle est; je vous prie de la recevoir comme un témoignage de ma reconnaissance, et de l'envie que j'ai de mériter votre suffrage. Il est beau à vous, monsieur, de joindre aux calculs de Plutus l'harmonie d'Apollon. Je vous exhorte à réunir toujours ces deux divinités; elles ont besoin l'une de l'autre.

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci. (Hor., *Art. poet.*)

J'ai l'honneur d'être, etc.

266. — A M. DE CIDEVILLE.

8 décembre 1732.

Je vous envoyai, l'autre jour,
L'abrégé d'un pèlerinage
Que je fis en certain séjour (4)
Où vous faites souvent voyage,
Ainsi qu'au temple de l'Amour.
Pour ce dernier n'y veux paraître,
J'y suis dès longtemps oublié;
Mais pour celui *de l'Amitié* (5),
C'est avec vous que j'y veux être.

Or cette fredaine du *Temple du Goût* doit être montrée à très peu de monde; et, surtout, qu'on n'en tire point de copie. Il y a plaisir d'avoir affaire à gens discrets comme vous. J'aurais dû, mon cher Cideville, vous donner une belle place dans ce temple. Si le cardinal de Polignac vous connaissait, il vous y aurait placé lui-même.

J'ai écrit à Jore, et lui ai envoyé un assez honnête *errata* qu'il faut qu'il imprime. Je vous supplie de ne laisser sortir aucune *Zaïre* sans cet *errata*, et, surtout, de vouloir bien attendre, pour la rendre publique à Rouen, qu'elle paraisse à Paris. Vous devez avoir les premières prémices, mais Paris doit avoir les secondes; ensuite Rouen doit avoir le pas. Il faut que les choses soient dans les règles . . . .

(1) Né en 1705. Il fut un des amants de madame de La Popelinière. (G. A.)
(2) Madame de Staal. (G. A.)
(3) Madame de Fontaine-Martel. (G. A.)
(4) Le *Temple du Goût*. Voyez tome VI. (G. A.)
(5) Le *Temple de l'Amitié*. Voyez tome VI. (G. A.)

267. — AU MÊME.

15 décembre.

Vous daignez vous abaisser à revoir des éditions, vous qui êtes fait assurément plutôt pour diriger des auteurs que des libraires. En vous remerciant, pour ma part, du soin que vous avez la bonté de prendre pour *Zaïre*. Si vous me passez sa conversion, j'ai l'amour-propre d'espérer que vous ne serez pas tout à fait mécontent du reste. Il me semble qu'on voit assez, dans la première scène, qu'elle serait chrétienne, si elle n'aimait pas Orosmane. Fatime, Nérestan, et la croix, avaient déjà fait quelque impression sur son cœur. Son père, son frère, et la grâce, achèvent cette affaire, au second acte. La grâce surtout ne doit point effaroucher; c'est un être poétique et à qui l'illusion est attachée depuis longtemps. Pour le style, il ne faut pas s'attendre à celui de la *Henriade*. Une loure (1) ne se joue point sur le ton de la *Descente de Mars*.

Me dulcis dominæ musa Licymniæ
Cantus, me voluit dicere lucidum
Fulgentes oculos, et bene mutuis
Fidum pectus amoribus. (Hor., liv. II, od. XII)

Il a fallu, ce me semble, répandre de la mollesse et de la facilité dans une pièce qui roule tout entière sur le sentiment. *Qu'il mourût* serait détestable dans *Zaïre;* et *Zaïre, vous pleurez*, serait impertinent dans *Horace*. *Suus unicuique locus est.* Ne me reprochez donc point de détendre un peu les cordes de ma lyre; les sons en eussent paru aigres, si j'avais voulu les rendre forts, en cette occasion.

Je compte vous envoyer incessamment une copie manuscrite de toutes mes *Lettres* à Thieriot (2) sur la religion, le gouvernement, la philosophie, et la poésie des Anglais. Il y a quatre *Lettres* sur M. Newton, dans lesquelles je débrouille, autant que je le peux, et pas plus qu'il ne le faut pour des Français, le système et même tous les systèmes de ce grand philosophe. J'évite avec soin d'entrer dans les calculs. Je me regarde comme un homme qui arrange ses affaires, sans chiffrer avec son intendant. Il n'y a qu'une *Lettre* touchant M. Locke. La seule matière philosophique que j'y traite est la petite bagatelle de l'immatérialité de l'âme; mais la chose est trop de conséquence pour la traiter sérieusement. Il a fallu l'égayer, pour ne pas heurter de front messeigneurs les théologiens, gens qui voient si clairement la spiritualité de l'âme, qu'ils feraient brûler, s'ils pouvaient, les corps de ceux qui en doutent. J'ai envoyé un autre ouvrage à Jore, avec le privilége de *Zaïre;* c'est une *Épître dédicatoire* d'un goût un peu nouveau. Je vous prie d'en retarder l'impression de quelques jours. Je ne l'ai adressée à M. Jore qu'afin qu'il la communiquât à mes deux juges, qui sont M. de Formont et M. de Cideville. Il y a bien des changements à y faire. Je compte vous en faire tenir incessamment une nouvelle copie.

On a joué, depuis peu, aux Italiens, deux critiques (3) de *Zaïre* : elles sont tombées l'une et l'autre; mais leur humiliation ne me donne pas grand amour-propre; car les Italiens pourraient être de fort mauvais plaisants, sans que *Zaïre* en fût meilleure.

Il y a ici quelques livres nouveaux oubliés en naissant, tels que le *Repos de Cyrus* (4), les *Poésies* du sieur Tannevot (5) et autres denrées. Le *Spectacle de la nature* (6), compilation assez bonne, dans un style ridicule, a eu un succès assez équivoque. Moncrif va être de l'Académie française (7), et faire jouer sa comédie des *Abdérites*, afin de justifier le choix des quarante aux yeux du public. *Vale.*

268. — A M. DE MAUPERTUIS.

J'ai lu ce matin, monsieur, les trois quarts de votre livre (8), avec le plaisir d'une fille qui lit un roman, et la foi d'un dévot qui lit l'Evangile (9). Soyez toujours mon maître en physique, et mon disciple en amitié; car je prétends vous aimer beaucoup, à condition que vous m'aimerez un peu. Vous êtes accoutumé à me donner des leçons; souffrez donc, monsieur,

(1) Danse analogue à la gigue. (G. A.)
(2) Les *Lettres anglaises*. (G. A.)
(3) *Arlequin au Parnasse*, et les *Enfants trouvés*. (G. A.)
(4) Par l'abbé Peretti. (G. A.)
(5) C'était un des censeurs royaux. (G. A.)
(6) Par l'abbé Pluche. (G. A.)
(7) Il ne fut de l'Académie qu'en 1733. (G. A.)
(8) *Discours sur les différentes figures des astres*. (G. A.)
(9) Cette première phrase était écrite sur une carte, avec ces mots en plus : « Je venais pour avoir l'honneur de vous le dire. » On l'a cousue à la lettre. (G. A.)

que je soumette à votre jugement quelques *Lettres* que j'ai écrites autrefois d'Angleterre, et qu'on veut imprimer à Londres. Je les ai corrigées depuis peu; mais elles me paraissent avoir grand besoin d'être revues par des yeux comme les vôtres; je vous demande en grâce de vouloir bien les lire. Je n'ose vous prier de mettre par écrit les réflexions que vous ferez, il n'est pas juste que je vous donne tant de peine; mais j'avoue que, si vous aviez cette bonté, je vous aurais une extrême obligation. J'ai choisi, parmi toutes ces *Lettres*, celles qui ont le plus de rapport aux études que vous honorez de la préférence; non que vous n'étendiez votre empire sur plus d'une province du Parnasse, mais je n'ai pas voulu vous ennuyer à la fois *in omni genere*. Je veux essayer votre patience par degrés.

Quand vous voudrez faire encore un souper chez M. Dufaï, avec l'honnête musulman qui entend si bien le français (1), je serai à vos ordres, et je vous lirai le *Temple du Goût*. C'est un pays aussi connu de vous qu'il est ignoré de la plupart des géomètres. M. Newton ne le connaissait pas, et M. Leibnitz n'y avait guère voyagé qu'en Allemand.

Adieu, monsieur; vous n'avez point de disciple plus ignorant, plus docile, et plus tendrement attaché que moi.

269. — A M. DE CIDEVILLE.

Ce samedi.

Il est deux heures après midi; je reçois dans ce moment votre lettre, mon cher ami. Je vous dirai, avec la précipitation où me met l'heure de la poste, que j'envoyai hier, sous le couvert de M. de Formont, une nouvelle copie de l'*Épître* (2) telle que je souhaite qu'elle soit imprimée. Je suis bien flatté de me rencontrer avec vous dans presque tous vos sentiments. Vous verrez que j'ai adouci, dans cette nouvelle copie, une partie des choses que vous craignez qui ne révoltent. Je ne suis point du tout de votre avis sur les trois rimes masculines et féminines de suite. Il me paraît que ce redoublement a beaucoup de grâce dans ces ouvrages familiers, et je vous renvoie, sur cela, à notre ami Chapelle et à l'abbé de Chaulieu, qu'on imprime à présent (3). A l'égard du style de cette épître, j'ai cru qu'il était temps de ne plus ennuyer le public d'examens sérieux, de règles, de disputes, de réponses à des critiques dont il ne se soucie guère. J'ai imaginé une préface d'un genre nouveau, dans un goût léger, qui plaît par lui-même; et, à l'abri de ce badinage, je dis des vérités que peut-être je n'oserais pas hasarder dans un style sérieux. Tous les adoucissements que j'ai mis à ces vérités les feront passer pour ceux mêmes qui s'en choqueraient, si on ne leur dorait pas la pilule. L'éloge que je fais de Louis XIV est plutôt un encouragement qu'un reproche pour un jeune roi (4). Enfin, pour plus de sûreté, j'ai montré l'ouvrage à celui qui est chargé de la librairie (5), et je suis convenu avec lui que je le ferais imprimer sans approbation, et qu'il paraîtrait dans une seconde édition.

Je vous prie donc de vouloir bien dire à Jore qu'il presse l'impression de *Zaïre* et de cette épître, et qu'il se conforme, de point en point, à tout ce que je lui ai écrit.

Si vous trouvez encore quelque chose à redire dans l'épître, vous me ferez plaisir de me le mander. J'écrirai demain à M. de Formont. Adieu, adieu.

270. — A M. DE FORMONT.

Je vous adressai, avant-hier, mon cher ami et mon *candide judex*, la lettre à Falkener, telle que je l'avais corrigée et montrée à M. Rouillé. J'ai, depuis ce temps, reçu deux lettres de M. de Cideville à ce sujet. Je suis enchanté de la délicatesse de son amitié, mais je ne peux partager ses scrupules. Plus je relis cette *Épître dédicatoire*, plus j'y trouve des vérités utiles, adoucies par un badinage innocent. Je dis, et je le redirai toujours, jusqu'à ce qu'on en profite, que les lettres sont trop peu accueillies aujourd'hui. Je dis qu'à la cour on fait quelquefois des critiques absurdes :

> Tous les jours, à la cour un sot de qualité
> Peut juger de travers avec impunité. (Boileau, Sat. ix.)

Qui ne fait que de critiques générales n'offense personne. La Bruyère a dit cent fois pis, et n'en a plu que davantage.

Les louanges que je donne, avec toute l'Europe, à Louis XIV, ne deviendront un jour la satire de Louis XV que si Louis XV ne l'imite pas; mais en quel endroit insinué-je que Louis XV ne marchera pas sur ses traces! Les vers sur Polyeucte renferment une vérité incontestable, et la manière dont ils sont amenés n'a rien d'indécent; car ne dis-je pas que la corruption du cœur humain est telle, que la belle âme de Polyeucte *aurait faiblement attendri*, sans l'amour de sa femme pour Sévère, etc.? Ce qui regarde la pauvre Lecouvreur est un fait connu de toute la terre, et dont j'aime à faire sentir la honte. Mais, en parlant d'amour et de Melpomène, j'écarte toutes les idées de religion qui pourraient s'y mêler, et je dis poétiquement ce que je n'ose pas dire sérieusement.

M. Rouillé, en voyant cette *Épître*, a dit que l'endroit de mademoiselle Lecouvreur était le seul qu'un approbateur ne puisse passer, et c'est lui-même qui a donné le conseil de faire paraître deux éditions; la première sans l'*Épître* et avec le privilége; la seconde, avec l'*Épître* et sans le privilége. C'est à quoi je me suis déterminé. J'ai écrit à Jore en conséquence. Je lui ai recommandé d'imprimer l'*Épître* à part, avec un nouveau titre, et de me l'envoyer à Versailles, tandis que l'édition entière de la tragédie viendra à la chambre syndicale, avec toutes les formalités ridicules dont la librairie est enchevêtrée. Au reste, il n'y a rien dans cette épître qui me fasse peine. Que diriez-vous donc de mes pièces fugitives, qu'on veut imprimer, et de celles qui ont déjà paru? ne sont-elles pas pleines de traits plus hardis cent fois, et de réflexions plus hasardées? On me reprochera, dit-on, de mettre une lettre badine à la tête d'une tragédie chrétienne. Ma pièce n'est pas, Dieu merci, plus chrétienne que turque. J'ai prétendu faire une tragédie tendre et intéressante, et non pas un sermon : et dans quelque genre que *Zaïre* soit écrite, je ne vois pas qu'il soit défendu de faire imprimer une épître familière avec une tragédie. Le public est las de préfaces sérieuses et d'examens critiques. Il aimera mieux que je badine avec mon ami, en disant plus d'une vérité, que de me voir défendre *Zaïre* méthodiquement, et peut-être inutilement. En un mot, une préface m'aurait ennuyé, et la lettre à Falkener m'a beaucoup diverti. Je souhaite qu'ainsi soit de vous. Adieu. On m'a dit que vous viendrez bientôt. Vous ne trouverez personne à Paris qui vous aime plus tendrement que moi, et qui vous estime d'avantage. Je suis pénétré de vos bontés.

271. — A M. DE MONCRIF.

Monsieur Rouillé a dû vous envoyer, mon cher ami, une certaine *Zaïre* (1). Je vous supplie d'en dire au plus vite votre sentiment. Ayez la bonté de bien assurer son altesse sérénissime que, si je ne souffrais pas comme un damné, presque tous les matins je serais à son lever. Adieu, venez donc souper chez nous aimable Moncrif.

272. — A M. CLÉMENT (2).

A Paris, le 25 décembre.

J'étais à Versailles, monsieur, quand votre présent arriva à Paris. Madame de Fontaine-Martel le mangea sans moi; mais vous n'y perdez rien. Elle a beaucoup de goût pour ce qui est excellent en son genre; elle a autant de gourmandise que d'esprit. Elle a trouvé votre marcassin admirable; mais elle est encore plus touchée de vos vers et de l'agrément de vos lettres. Je vous remercie de tout mon cœur, monsieur, de votre souvenir obligeant. Je voudrais bien vous envoyer, pour vos étrennes, une édition plus complète des ouvrages que vous avez reçus avec tant d'indulgence. Je me flatte que je paierai incessamment votre marcassin en cette mauvaise monnaie. Je vous souhaite, pour les compliments du nouvel an,

> Que toujours de ses douces lois
> Le dieu des vers vous endoctrine;
> Qu'à vos chants il joigne sa voix,
> Tandis que de sa main divine
> Il accordera, sous vos doigts,
> La lyre agréable et badine
> Dont vous vous servez quelquefois.
> Que l'Amour, encor plus facile,
> Préside à vos galants exploits,
> Comme Phébus à votre style;
> Et que Plutus, ce dieu sournois,
> Mais aux autres dieux très utile,
> Rende, par maints écus tournois,
> Les jours que la Parque vous file

(1) M. de La Condamine, habillé en turc, avait soupé chez M. Dufaï, avec M. de Voltaire, sans être reconnu. (K.)
(2) L'*Épître dédicatoire de Zaïre*. (G. A.)
(3) Édition publiée par de Launay. (G. A.)
(4) Louis XV. (G. A.)
(5) De Rouillé. (G. A.)

(1) Moncrif fut chargé d'examiner la fameuse épître dédicatoire de *Zaïre*. Il l'approuva et en fut réprimandé. (G. A.)
(2) C'est encore le receveur des tailles, à Dreux. (G. A.)

Des jours plus heureux mille fois
Que ceux d'Horace ou de Virgile.

273. — A M. DE FORMONT.

Décembre.

Vos confitures ont été reçues avec reconnaissance, et vos vers avec transport, comme vous le seriez vous-même. Ils vous ressemblent, mon cher Formont, ils sont pleins de justesse et d'esprit. Tout le monde croira, avec raison, que, si je ne vous réponds qu'en prose, c'est parce que je sens mon impuissance, et que je me défie de moi. Mais il y a encore une autre raison, c'est que je n'ai pas un instant dont je puisse disposer. Je retouche les *Lettres anglaises* pour vous les renvoyer. Je viens de finir le *Temple du Goût*, ouvrage que j'aurais dû dédier à vous et à M. de Cideville, si M. le cardinal de Polignac et M. l'abbé de Rothelin ne me l'avaient pas demandé. Je le fais partir par la poste, et je pars, dans l'instant, pour Versailles, où l'on m'adresse les préfaces de *Zaïre*. Vous autres, qui avez un peu de loisir, écrivez-nous de longues lettres, à nous misérables qui n'y pouvons répondre qu'en billets écourtés. Mandez un peu ce que vous pensez du *Temple du Goût;* car, après tout, messieurs, c'est votre affaire, et il s'agit de votre dieu et de votre église. Vous êtes les apôtres de la religion que je vais prêchant. Dieu veuille que vous ne me traitiez pas d'hérétique! Adieu.

274. — A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

Ce dimanche ....

Je vous regarderai toute ma vie comme mon maître, et vous aurez toujours sur moi vos premiers droits. Je vous dois toutes les prémices de ce que je fais. Comptez, mon cher monsieur, que vous aurez en moi, toute ma vie, un ami tendre et attentif. Je n'aurai *Zaïre* que dans sept ou huit jours; vous croyez bien que vous serez des premiers à qui je ferai ce petit hommage. *Si placeo, tuum est*; et *placerem* bien davantage, si j'étais assez heureux pour passer ma vie avec vous; mais

Non me fata meis *patiuntur* ducere vitam
Auspiciis, et sponte mea componere curas. (VIRG., *Eneid.*, IV.)

On ne fait rien dans ce monde de ce qu'on voudrait, et je passe ma vie à vous regretter. *Vale, dilige tuum amicum, tuum discipulum*, qui vous est toujours dévoué avec l'amitié la plus respectueuse.

275. — A M. DE CIDEVILLE.

Mardi, 30 décembre.

Lorsque je vous écrivis, il y a quelques jours, mon cher Cideville, et que je vous mandai que ceux qui sont à la tête de la librairie permettaient tacitement l'impression de l'*Epître dédicatoire* de *Zaïre*, j'oubliai, comme un étourdi, de vous dire que ces messieurs voulaient n'être point cités; malheureusement pour moi, votre premier président (1) est venu à Paris, et il a conté toute l'affaire à M. Rouillé, qui est, avec raison, très fâché contre moi : c'est bien ma faute, et je ne vous le mande que parce que vous vous intéressez à moi, et que j'aime autant m'entretenir avec vous quand j'ai tort que quand je pense avoir raison. Au reste, je n'ai encore aucune nouvelle de *Zaïre;* elle devait arriver hier lundi, et n'est point venue. A l'égard du *Temple du Goût*, je suis bien fâché de vous l'avoir déjà envoyé, car il est bien meilleur qu'il n'était; il vaudrait beaucoup mieux encore s'il avait été fait sous vos yeux.

Mandez-moi, je vous prie, où demeure, à Paris, votre premier président; je veux l'aller voir, mais je ne lui parlerai de rien. Adieu; mille compliments, pour l'année prochaine, à MM. de Formont, de Brèvedent, et du Bourg-Theroulde. Je vous embrasse avec bien de la tendresse. V.

276. — A M. DE MAUPERTUIS.

Paris.

Je devrais être chez vous, monsieur, pour vous remercier de vos nouvelles bontés; mais des difficultés, des tracasseries, et des injustices assez singulières, que j'essuie depuis quelques jours, au sujet d'une préface que je destinais à *Zaïre*, ne me laissent pas un moment de libre. Il n'y a aucune de vos réflexions sur mes *Lettres* à laquelle je ne me sois rendu dans l'instant. Mais, malgré la vanité que j'ai de recevoir de vos lettres, mon petit amour-propre se sent obligé de vous dire que mon copiste avait passé une page entière où j'expliquais, tant bien que mal, le mouvement des prétendus tourbillons qu'on suppose emporter les planètes autour du soleil, et le mouvement de rotation de chaque globe en particulier, qu'on suppose être la cause de la pesanteur. Je me gardais bien de confondre ces deux romans; mais l'omission de près d'une page a dû vous faire croire que je pensais que c'était la même matière subtile qui, selon Descartes, faisait le mouvement annuel de la terre et la pesanteur. Je suis bien aise de me justifier auprès de vous de cette erreur, et de vous dire encore qu'on a mis *aphélie*, en un endroit, pour *périhélie*.

Je vous supplie de vouloir bien examiner s'il est vrai que Newton assure que la lumière n'est point réfléchie par le rebondissement, si j'ose ainsi parler, des traits de lumière qui sont repoussés comme une balle par une muraille. Pemberton (1), que j'ai entre les mains, le dit positivement, et il n'y a pas d'apparence qu'il en impose à son maître. Il s'étend fort sur cet article, à la page 239 et suivantes, et il met au nombre des plus étonnants et des plus beaux paradoxes de M. Newton cette proposition, que « la lumière n'est pas réfléchie, en rejaillissant sur les parties solides des corps. »

Je n'ai pu m'étendre, dans mes *Lettres*, ni sur cette particularité, ni sur tant d'autres : il aurait fallu faire un livre de philosophie, et je suis à peine capable d'entendre le vôtre. J'ai cru seulement être obligé, en parlant de tous les beaux-arts, de faire un peu connaître M. Newton à des ignorants comme moi, *in quantum possum et in quantum indigens.*

Adieu; je vous aime et je vous admire; mais j'ai bien peur d'être obligé d'abandonner toute cette philosophie : c'est un métier qui demande beaucoup de santé et beaucoup de loisir; et je n'ai ni l'un ni l'autre.

277. — A M. DE MONCRIF.

Il faut se lever de bon matin pour voir les princes et messieurs leurs confidents. Il n'y a pas moyen, mon cher Moncrif, que quelqu'un qui arrive à midi trouve un chat à l'hôtel de Clermont. Je venais vous faire une proposition hardie : c'était de m'aider à travailler auprès de son altesse, pour obtenir de lui qu'il honorât nos dîners des dimanches de sa présence.

Madame de Fontaine-Martel disait, à ce propos :

Puisse-t-il, sans cérémonie,
Au saint jour de l'Epiphanie,
Dîner avec les Arts dont lui seul est l'appui!
Ah! s'il venait dans cet asile,
Nous ferions plus de cas d'un prince tel que lui
Que des trois rois de l'Evangile.

Voilà ce que nous chantions, madame la baronne et moi chétif. Mais comment faire pour obtenir cette faveur? Ce n'est pas mon affaire, c'est la vôtre.

Principibus placuisse viris, non ultima laus est.
HOR., lib. I, ep. XVII.

Vous, qui savez ce secret, enseignez-nous comme il faut s'y prendre (2).

278. — AU MÊME.

On a imprimé malgré moi le *Temple du Goût;* on vient de m'en apporter quelques exemplaires. Je vous en envoie un, mon aimable *Diogène* (3). Comme cela paraît sans mon consentement, il serait ridicule que j'en fisse les honneurs, et que je prisse la liberté d'en présenter à monseigneur le comte de Clermont. Je vous prie seulement d'avoir la bonté de lui lire, dans l'occasion, le petit trait qui le regarde. Je ne vais jamais lui faire ma cour, parce que je soupçonne qu'il se couche quand je me lève. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

279. — A M. DE CIDEVILLE.

Ce dimanche, 4 janvier 1733.

Ma santé est pire que jamais. J'ai peur d'être réduit, ce qui serait pour moi une disgrâce horrible, à ne plus travailler. Je suis dans un état qui me permet à peine d'écrire une lettre. Les vôtres m'ont charmé, mon cher Cideville; elles font toujours ma consolation, quand je souffre, et augmentent

(1) Pont-Carré. (G. A.)

(1) Henri Pemberton, auteur de *A view of sir Isaac Newton's philosophy*, 1728. (G. A.)

(2) Nous avons mis à l'année 1731 quelques billets adressés à Moncrif, lesquels pourraient bien être de 1732. (G. A.)

(3) Il venait de composer un dialogue intitulé, le *Diogène moderne*. (*A. François*.)

mes plaisirs, quand j'en ai. Je n'écrirai point cette fois-ci à notre aimable Formont, par la raison que je n'en ai pas la force. Je lui aurais déjà envoyé les *Lettres anglaises*; mais voici ce qui me tient : M. l'abbé de Rothelin m'a flatté qu'en adoucissant certains traits, je pourrais obtenir une permission tacite; et je ne sais si je prendrai le parti de gâter mon ouvrage pour avoir une approbation.

Il a fallu que je changeasse l'*Épître dédicatoire* de *Zaïre*, qui aurait paru tout uniment et sans contradiction, sans le malentendu entre M. votre premier président et M. Rouillé. Heureusement toute cette petite noise est entièrement apaisée. J'ai sacrifié mon *Épître*, et j'en fais une autre.

Vous n'êtes pas le seul qui corrigez vos vers, en voici trois que j'ai cru devoir changer, dans la premier acte de *Zaïre*. Je vous soumets cette rognure, comme tout le reste de l'ouvrage.

FATIME. Vous allez épouser leur superbe vainqueur.
ZAÏRE. *Eh! qui* refuserait le présent de son cœur!
De toute ma faiblesse il faut que je convienne,
Peut-être *que sans lui* j'aurais été chrétienne;
Peut-être qu'à ta loi j'aurais sacrifié;
Mais Orosmane m'aime, et j'ai tout oublié.
Je ne vois qu'Orosmane, etc.

Il me semble que tout ce qui sert à préparer la conversion de Zaïre est nécessaire, et qu'ainsi ces vers doivent être préférés à ceux qui étaient en cet endroit.

Adieu ; il ne se fait plus de bons vers qu'à Rouen. Les lettres que vous m'écrivez en sont farcies. M. de Formont a envoyé une petite épître à madame de Fontaine-Martel qui aurait fait honneur à Sarrasin et à l'abbé de Chaulieu. Adieu; la plume me tombe des mains.

280. — A M. JOSSE (1).

A Paris, le 6 janvier (2)

Quoique je n'aie jamais reçu un sou des souscriptions de la *Henriade* (3), quoique tous ceux qui ont envoyé en Angleterre aient reçu le livre, quoique jamais aucune souscription ne m'ait appartenu, cependant, depuis que je suis en France, j'ai toujours payé de mes deniers les souscriptions qu'on a présentées; et j'ai, outre cela, fait donner *gratis* toutes les éditions de la *Henriade* aux souscripteurs. Il est vrai, monsieur, que le temps fixé pour ce remboursement est passé, il y a deux mois; mais M. de Laporte, porteur de deux souscriptions, mérite une considération particulière. Je vous prie de lui rembourser ce papier, et de lui faire présent d'une *Henriade* de ma part.

281. — A M. DE FORMONT.

Ce 27 janvier.

Les confitures que vous aviez envoyées à la baronne (4), mon cher Formont, seront mangées probablement par sa janséniste de fille, qui a l'estomac dévot, et qui héritera au moins des confitures de sa mère, à moins qu'elles ne soient substituées, comme tout le reste, à mademoiselle de Clère. Je devais une réponse à la charmante épître dont vous accompagnâtes votre présent; mais la maladie de notre baronne suspendit toutes nos rimes redoublées. Je ne croyais pas, il y a huit jours, que les premiers vers qu'il faudrait faire pour elle seraient son épitaphe. Je ne conçois pas comment j'ai résisté à tous les fardeaux qui m'ont accablé depuis quinze jours. On me saisissait *Zaïre* d'un côté, la baronne se mourait de l'autre; il fallait aller solliciter le garde des sceaux et chercher le viatique. Je gardais la malade, pendant la nuit, et j'étais occupé du détail de la maison, tout le jour. Figurez-vous que ce fut moi qui annonçai à la pauvre femme qu'il fallait partir. Elle ne voulait point entendre parler des cérémonies du départ; mais j'étais obligé d'honneur à la faire mourir dans les règles. Je lui amenai un prêtre moitié janséniste, moitié politique, qui fit semblant de la confesser, et vint ensuite lui donner le reste. Quand ce comédien de Saint-Eustache lui demanda tout haut si elle n'était pas bien persuadée que son Dieu, son créateur, était dans l'eucharistie, elle répondit, *Ah, oui!* d'un ton qui m'eût fait pouffer de rire, dans des circonstances moins lugubres.

Adieu; je vais être trois mois entiers tout à ma tragédie (1); après quoi je veux consacrer le reste de ma vie à des amis comme vous. Adieu; je vous aime autant que je vous estime.

282. — A M. DE CIDEVILLE.

Ce 27 janvier.

J'ai perdu, comme vous savez peut-être, mon cher ami, madame de Fontaine-Martel; c'est-à-dire que j'ai perdu une bonne maison dont j'étais le maître, et quarante mille livres de rente qu'on dépensait à me divertir. Que direz-vous de moi qui ai été son directeur à ce vilain moment, et qui l'ai fait mourir dans toutes les règles? Je vous épargne tout ce détail, dont j'ai ennuyé M. de Formont; je ne veux vous parler que de mes consolations, à la tête desquelles vous êtes. Il n'y a point de perte qui ne soit adoucie par votre amitié. J'ai vu, tous ces jours-ci, bien des gens qui m'ont parlé de vous. Savez-vous bien qu'il n'y a pas quinze jours que nous représentâmes *Zaïre*, chez madame de Fontaine-Martel, en présence de votre amie madame de La Rivaudaie? je jouais le rôle du vieux Lusignan, et je tirai des larmes de ses beaux yeux, que je trouvai plus brillants et plus animés quand elle me parla de vous. Qui aurait cru qu'il faudrait, quinze jours après, quitter cette maison, où tous les jours étaient des amusements et des fêtes? J'y vis hier un homme de votre connaissance, qui n'est pas tout à fait si séduisant que madame de La Rivaudaie, et qui veut pourtant me séduire; c'est monsieur le marquis (2), qui prétend n'être pas encore cocu, qui aura au moins cinquante mille livres de rente, et qui ne croit pourtant pas que la Providence l'ait encore traité selon ses mérites. Il aurait bien dû employer les agréments et les insinuations de son esprit à rétablir la paix entre Gilles Maignard (3) et la pauvre présidente de Bernières.

Je suis charmé pour elle que vous vouliez bien la voir quelquefois. S'il y a quelqu'un dans le monde capable de la porter à des résolutions raisonnables, c'est vous. Ne vaudrait-il pas mieux pour elle qu'elle continuât à manger quarante ou cinquante mille livres de rente, avec son mari, que d'aller vivre, avec deux mille écus, dans un couvent? Si elle voulait, en attendant que le temps apaise toutes ces brouilleries, demeurer à la Rivière-Bourdet, je lui promettrais d'aller l'y voir, et d'y achever ma nouvelle tragédie. Quel plaisir ce serait pour moi, mon cher Cideville, de travailler sous vos yeux! car je me flatte que vous viendriez à la Rivière, avec M. de Formont. Je me fais de tout cela une idée bien consolante. Tâchez d'induire madame de Bernières à prendre ce parti. Dites-lui, je vous en prie, qu'elle m'écrive, que je lui serai toujours attaché, et que, si elle a quelques ordres à me donner, je les exécuterai avec la fidélité et l'exactitude d'un vieil ami. Adieu; je vous embrasse tendrement.

283. — A M. THIERIOT,

A LONDRES.

Paris, 24 février.

Voulez-vous savoir, mon cher Thieriot, tout ce qui m'a empêché de vous écrire, depuis si longtemps? Premièrement, c'est que je vous aime de tout mon cœur, et que je suis si sûr que vous m'aimez de même, que j'ai cru inutile de vous le répéter; en second lieu, c'est que j'ai fait, corrigé, et donné au public *Zaïre;* que j'ai commencé une nouvelle tragédie, dont il y a trois actes de faits; que je viens de finir le *Temple du Goût*, ouvrage assez long et encore plus difficile; enfin, que j'ai passé deux mois à m'ennuyer avec Descartes, et à me casser la tête avec Newton, pour achever les *Lettres* que vous savez. En un mot, je travaillais pour vous, au lieu de vous écrire, et c'était à vous à me soulager un peu dans mon travail, par vos lettres. C'est une consolation que vous me devez, mon cher ami, et qu'il faut que vous me donniez souvent.

Vous avez dû recevoir, par monsieur votre frère, un paquet contenant quelques *Zaïres* adressées à vos amis de Londres: je vous prie surtout de vouloir bien commencer par faire rendre celle qui est pour M. Falkener; il est juste que ce ui à qui la pièce est dédiée en ait les prémices, au moins à Londres, car l'édition est déjà vendue à Paris. On a été assez surpris ici que j'aie dédié mon ouvrage à un marchand et à un étranger; mais ceux qui en ont été étonnés ne méritent

(1) Libraire. (G. A.)
(2) Nous imprimons cette lettre sur l'original même, auquel se trouvait joint un grand nombre de souscriptions remboursées par M. de Voltaire. Cette lettre prouve qu'au commencement même de sa carrière littéraire, M. de Voltaire n'avait point cette avidité que ses ennemis lui ont tant de fois et si injustement reprochée. Il est d'ailleurs très bien prouvé que nul auteur n'a moins tiré parti de ses ouvrages pour s'enrichir; il les a presque toujours donnés, soit aux libraires ou aux comédiens, soit aux jeunes gens de lettres qu'il voulait encourager. (K.)
(3) Thieriot s'en était approprié quatre-vingts à cent. (G. A.)
(4) Madame de Fontaine-Martel. (G. A.)

(1) *Adélaïde du Guesclin*. (G. A.)
(2) De Lezeau. (G. A.)
(3) Le président de Bernières. (G. A.)

pas qu'on leur dédie jamais rien. Ce qui me fâche le plus, c'est que la véritable *Épître dédicatoire* a été supprimée par M. Rouillé, à cause de deux ou trois vérités qui ont déplu, uniquement parce qu'elles étaient vérités. L'épître qui est aujourd'hui au-devant de *Zaïre* n'est donc pas la véritable (1). Mais ce qui vous paraîtra assez plaisant et très digne d'un poète, et surtout de moi, c'est que, dans cette véritable épître, je promettais de ne plus faire de tragédies, et que le jour même qu'elle fut imprimée, je commençai une pièce nouvelle.

L'ordre des choses demande, ce me semble, que je vous dise ce que c'est que cette pièce à laquelle je travaille à présent. C'est un sujet tout français, et tout de mon invention, où j'ai fourré le plus que j'ai pu d'amour, de jalousie, de fureur, de bienséance, de probité, et de grandeur d'âme. J'ai imaginé un sire de Couci, qui est un très digne homme, comme on n'en voit guère à la cour; un très loyal chevalier, comme qui dirait le chevalier d'Aidie, ou le chevalier de Froulai (2).

Il faudrait à présent vous rendre compte de *Gustave Wasa* (3); mais je ne l'ai point vu encore. Je sais seulement que tous les gens d'esprit m'en ont dit beaucoup de mal, et que quelques sots prétendent que j'ai fait une grande cabale contre. M. de Maupertuis dit que ce n'est pas la représentation d'un événement en vingt-quatre heures, mais de vingt-quatre événements en une heure. Boindin dit que c'est l'histoire des révolutions de Suède, revue et augmentée. On convient que c'est une pièce follement conduite et sottement écrite. Cela n'a pas empêché qu'on ne l'ait mise au-dessus d'*Athalie*, à la première représentation; mais on dit qu'à la seconde, on l'a mise à côté de *Callisthène* (4).

Venons maintenant à nos *Lettres*. Monsieur votre frère se pressa un peu de vous les envoyer; mais, depuis, il vous a fait tenir les corrections nécessaires. Je me croirai, mon cher Thieriot, bien payé de toutes mes peines, si cet ouvrage peut me donner l'estime des honnêtes gens, et à vous leur argent. Rien n'est si doux que de pouvoir faire, en même temps, sa réputation et la fortune de son ami. Je vous prie de dire à milord Bolingbroke, à milord Bathurst, etc., combien je suis flatté de leur approbation. Ménagez leur crédit pour l'intérêt de cet ouvrage et pour le vôtre. Le plaisir que les *Lettres* vous ont fait m'en donne à moi un bien grand. Que votre amitié ne vous alarme pas sur l'impression de cet ouvrage. En Angleterre, on parle de notre gouvernement comme nous parlons, en France, de celui des Turcs. Les Anglais pensent qu'on met à la Bastille la moitié de la nation française, qu'on met le reste à la besace, et tous les auteurs un peu hardis, au pilori. Cela n'est pas tout à fait vrai; du moins je crois n'avoir rien à craindre. M. l'abbé de Rothelin qui m'aime, que j'ai consulté, et qui est assurément aussi difficile qu'un autre, m'a dit qu'il donnerait, même dans ce temps-ci, son approbation à toutes les *Lettres*, excepté seulement celle sur M. Locke; et je vous avoue que je ne comprends pas cette exception : mais les théologiens en savent plus que moi, et il faut les croire sur leur parole.

Je ne me rétracte point sur nosseigneurs les évêques; s'ils ont leur voix au parlement, aussi ont nos pairs. Il y a bien de la différence entre avoir sa voix et du crédit. Je croirai de plus, toute ma vie, que saint Pierre et saint Jacques n'ont jamais été comtes et barons.

Vous me dites que le docteur Clarke n'a pas été soupçonné de vouloir faire une nouvelle secte. Il en a été convaincu, et la secte subsiste, quoique le troupeau soit petit. Le docteur Clarke ne chantait jamais le *Credo* d'Athanase.

J'ai vu dans quelques écrivains que le chancelier Bacon confessa tout, qu'il avoua même qu'il avait reçu une bourse des mains d'une femme; mais j'aime mieux rapporter le bon mot de milord Bolingbroke, que de circonstancier l'infamie du chancelier Bacon (5).

« Farewell; I have forgot this way to speak english with » you; but, whatever be my language, my heart is yours for » ever (6). »

284. — A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, 25 février.

Pourquoi faut-il que je sois si indigne de vos charmantes agaceries? pourquoi ai-je perdu tant de temps sans vous écrire? pourquoi ne réponds-je qu'en prose à vos aimables vers? Que de reproches je me fais, mon cher ami! Mais aussi il faut un peu se justifier. Je passe la moitié de ma vie à souffrir, et l'autre à travailler pour vous. Croiriez-vous bien que cette petite chapelle du *Goût*, que je vous ai envoyée bâtie de boue et de crachat, est devenue petit à petit un *Temple* immense? J'en ai travaillé avec assez de soin les moindres ornements, et je crois que vous trouverez cet ouvrage plus limé et plus fini que tout ce que j'ai fait jusqu'à présent. Cependant j'ai poussé ma pièce nouvelle jusqu'au commencement du quatrième acte, et il faut suspendre souvent ses occupations poétiques pour corriger, dans les *Lettres anglaises*, quelques calculs et quelques dates, ou pour faire l'inventaire de notre baronne, ou pour souffrir, et ne rien faire. Je resterai chez feu la baronne jusqu'à Pâques. Ah! si je pouvais me réfugier, au printemps, dans votre Normandie, et venir philosopher avec vous et notre ami Formont! Mais je ne sais encore si Jore imprimera ces *Lettres anglaises;* et même, s'il les imprimait, il ne faudrait pas que je fusse à Rouen, où je donnerais trop de soupçon aux inquisiteurs de la librairie. Mais, si je pouvais faire imprimer cet ouvrage à Paris, et vous l'apporter à Rouen, ce serait se tirer d'affaire à merveille. Si l'on pouvait encore aller passer quelque temps à la Rivière-Bourdet, et venir parler d'Horace et de Locke, pendant que M. le marquis jouerait du violon, et que Gilles et sa benoîte épouse se querelleraient! qu'en dites-vous? car, entre nous, je crois que la présidente restera dans son château, et je ne pense pas que la foule y soit. Nous y serions en liberté, à ce que je m'imagine; vous me rendriez ce séjour délicieux, et j'oublierais pour vous le maître de la maison.

Jore est ici qui débite son abbé de Chaulieu (1), que j'ai mis dans le *Temple du Goût* comme le premier des poètes négligés, mais non pas comme le premier des bons poètes. On joue encore *Gustave Wasa;* mais tous les connaisseurs m'en ont dit tant de mal, que je n'ai pas eu la curiosité de le voir. Destouches a fait une comédie héroïque; c'est l'*Ambitieux*. La scène est en Espagne. On dit que cela n'est ni gai ni vif; et comme dit fort bien feu Legrand, de polissonne mémoire :

> Le comique, écrit noblement,
> Fait bâiller ordinairement (2).

Ce Destouches-là est assurément de tous les comiques le moins comique; cela sera joué l'hiver prochain. Le *Paresseux* (3) de de Launai paraîtra après Pâques; et, dans le même temps, le chevalier de Brassac ornera l'Opéra de son petit ballet (4). Voilà toutes les nouvelles du Parnasse, auxquelles je m'intéresse plus qu'à la mort du roi Auguste.

285. — AU MÊME.

Ce mardi, 17 mars.

Formont est arrivé, *sed sine te;* il a vu *Gustave Wasa* avant de me voir; je crois cependant qu'à la longue je lui donnerai plus de satisfaction. Je viens de faire partir par le coche de Rouen, mon cher ami, un petit paquet de toile cirée contenant deux exemplaires du *Temple du Goût*, ouvrage bien différent de la petite esquisse que je vous envoyai, il y a quelques mois. Je ne vous écris que bien rarement, mon cher Cideville; maisi si vous saviez à quel point je suis malade, ce qu'il m'en coûte pour écrire, et combien les poètes tragiques sont paresseux, vous m'excuseriez. Je peux faire une scène de tragédie dons mon lit, parce que cela se fait sans se baisser sur une table, et sans que le corps y ait part; mais, quand il faut mettre la main à la plume, la seule posture que cela demande me fait mal. Je suis à présent dans l'état du monde le plus cruel; mais le plaisir d'être aimé de vous me console. . . . .
Adieu, mon aimable Cideville; si j'obéissais à mon cœur, je vous écrirais des volumes; mais je suis esclave de mon corps, et je finis pour souffrir et pour enrager. Mandez-moi ce qu'est devenue la présidente de Bernières.

J'ai été si malade, que je n'ai pu faire encore que quatre actes de ma nouvelle tragédie.

286. — AU MÊME.

Ce mercredi, 25 mars.

Au nom de Dieu, mon cher Cideville, empêchez que Jore

(1) Voyez, tome III, cette épître avec les variantes. (G. A.)
(2) Le premier fut aimé de mademoiselle Aïssé; le second fut ambassadeur de France à Berlin. (G. A.)
(3) Tragédie de Piron. (G. A.)
(4) Autre tragédie de Piron. (G. A.)
(5) Voyez, tome VI, la douzième des *Lettres anglaises*. (G. A.)
(6) « Adieu; j'ai oublié ici de vous parler anglais; mais, quel que soit mon langage, mon cœur est à vous pour toujours. » (G. A.)

(1) Edition de de Launey. (G. A.)
(2) La *France italienne*, vaudeville. (G. A.)
(3) Comédie en trois actes. (G. A.)
(4) L'*Empire de l'amour*, paroles de Moncrif. (G. A.)

ne parte avec son *Temple*. Je ne peux vous envoyer encore, aujourd'hui, les changements qui sont en grand nombre, qui sont considérables et nécessaires. On clabaude ici ; on crie, on critique. Il faut apaiser les plaintes, il faut imposer silence à la censure. Je travaille jour et nuit. Il est essentiel pour moi qu'une seconde édition paraisse, purgée des fautes de la première, et pleine de beautés nouvelles. Je viens de montrer cinquante vers nouveaux à Formont; je lui ai dit d'être sévère, et il est content. Je vais travailler encore, rimer, raturer, corriger, mettre au net. Modérez l'impatience de Jore, et qu'il me laisse le temps d'avoir du génie. V.

287. — A M. DE CIDEVILLE.

25 mars.

Autre nouvelle; le *Temple du Goût* devient d'une petite chapelle une cathédrale. Ce ne sont plus des corrections que je comptais envoyer pour en faire des cartons, c'est un *Temple* tout nouveau. Ainsi il faudrait que Jore bâtit tout à neuf. Qu'il fasse donc ce qu'il lui plaira; mais, surtout, qu'il ne montre jamais de mes lettres à personne. Que je suis fâché de n'avoir pas deux têtes et deux mains droites, et de ne vous point écrire tout ce que je fais, à mesure que je travaille! Je suis toujours en mal d'enfant, et je voudrais vous avoir pour accoucheur. J'ai montré à Formont le nouveau *Temple;* il en est beaucoup plus content que du premier. *Et in triduo illud reædificabo* (1).

Adieu, mon tendre ami. V.

288. — AU MÊME.

2 avril.

Je n'ai que le temps de vous dire que vous avez raison ; que *in triduo illud reædificavi*; que je me flatte que vous serez content; que je ferai tout ce que Jore désire, et tout ce dont je serai le maître; et qu'il brûle son édition. Vous aurez incessamment un gros volume, au lieu d'une épître laconique.

Je vous aime autant que je vous écris peu. V.

289. — A M. DE MONCRIF.

10 avril.

Il m'est absolument impossible de sortir. Ma santé est dans un état qui ferait pitié, même à Marivaux le métaphysique, ou à Rousseau le cynique. Oserais-je vous supplier de demander à S. A. S. monseigneur le comte de Clermont s'il permettra que son nom se trouve dans le *Temple du Goût*, en cas que l'on donne, de mon aveu, une édition de cette bagatelle? Je n'ose prendre la liberté d'écrire à S. A. S. sur une pièce qui a trouvé tant de contradicteurs; mais, si vous voulez bien me faire savoir ses intentions, j'attendrai ses ordres avant de rien faire. Son nom est déjà si cher aux beaux-arts qu'il ne lui appartient plus; il est à nous; mais je n'oserais jamais en faire usage sans son aveu. Je vous supplie de lui faire la cour d'un pauvre malade.

Adieu; je m'intéresse au succès du ballet comme vous-même. Comptez que je vous aime de tout mon cœur.

290. — AU MÊME.

A .... 1733 (2).

On a montré le *Temple du Goût*, tel qu'il est, à M. le garde des sceaux (3), et on a jugé qu'on pouvait en avoir non seulement une permission tacite, mais un privilége, n'y ayant rien qui blesse l'Etat, la religion, ni les mœurs. M. l'abbé de Rothelin (4), qui a bien voulu me donner tous les jours ses conseils sur cet ouvrage, et qui le protége, a cru que M. de Crébillon, qui n'est pas maltraité dans le *Temple*, en serait un juge favorable. Je lui ai fait tenir le manuscrit par monsieur son fils.

Je vous prie, mon cher ami, de vouloir bien lire à monseigneur le comte de Clermont l'endroit qui le regarde. J'userai de la même précaution avec M. le prince de Conti. Je vous prie aussi de vouloir bien parler à M. de Crébillon, afin qu'il ait la bonté de rapporter promptement mon affaire. Si la *petite drôlerie* (5) réussit, comme je n'en doute nullement, permettez-moi d'en dire un petit mot.

(1) Saint Matthieu, ch. XXXVI, v. 61. (G. A.)
(2) Editeurs, de Cayrol et François. (G. A.)
(3) L. de Chauvelin. G. A.)
(4) Membre de l'Académie française, qui figure dans le *Temple du Goût*. (G. A.)
(5) Le ballet de Moncrif. (G. A.)

291. — AU MÊME.

11 avril.

Du dieu *du Goût* j'ai *le temple* pollu;
Du dieu d'amour vous ornerez l'*Empire*,
Car vous avez mentule, plume et lyre ;
Vous savez f...., aimer, chanter, écrire ;
Moi je n'ai rien qu'un talent mal voulu,
Honni des sots, et qu'on prend pour satire
Donc je verrai mon *Temple* vermoulu.
Vous, vous serez baisé, fredonné, lu,
Claqué surtout, heureux comme un élu ;
Et moi sifflé; mais je ne fais qu'en rire.

Du milieu de votre *Empire* rendez-moi un bon office, s'il vous plaît. Ce grand lévrier de Crébillon fils a envoyé à son singulier père ce misérable *Temple* pour être lu et approuvé. On prétend qu'on l'a remis ès mains d'une vieille muse, qui est la gouvernante de M. de Crébillon; et cette vieille a dit qu'elle ferait tenir le paquet à Bercy. Mais, si vous ne daignez vous en faire informer par vos gens, le *Temple du Goût* ira à tous les diables. Ce n'est pas encore tout, car ils disent que M. de Crébillon laissera manger mon *Temple* par ses chats (1), et qu'il sera longtemps sans le lire; et il fera bien, car il vaut mieux qu'il achève *Catilina*, que de perdre son temps à lire mes guenilles. Cependant, si vous vouliez un peu le presser, il aurait du temps pour lire mon *Temple* et pour achever son divin *Catilina*. Ecrivez-lui donc un petit mot, mon aimable Quin-Monte. Je vous souhaite, et à Lulli-Brass (2), tout le plaisir que nous aurons mardi. Je ne sortirai que ce jour-là, et je serai à midi au parterre. *I love you with all my heart.*

292. — A M. DE CIDEVILLE.

12 avril.

Ce *Temple du Goût*, cet amas de pierres de scandale, est tellement devenu un nouvel édifice, qu'il n'y a pas deux pans de muraille de l'ancien. Ceux qui l'ont pris sous leur protection veulent qu'on l'imprime avec privilége, et qu'il soit affiché dans Paris, afin de fermer la bouche aux malins faiseurs d'interprétations. Il est accompagné d'une *Lettre* en forme de préface; on y pourrait joindre le *Temple de l'Amitié*, avec quelques pièces fugitives; et Jore pourrait s'en charger.

A l'égard des *Lettres anglaises*, je vous prie, mon cher ami, de me mander si Jore y travaille. On a fait marché, à Londres, avec ce pauvre Thieriot, à condition que les lettres ne paraîtraient pas en France, pendant la première chaleur du débit à Londres et à Amsterdam. Il a même été obligé de donner caution. Ainsi quelle honte pour lui et pour moi, si le malheur voulait qu'on en pût voir une feuille en ce pays-ci avant le temps! Je crois vous avoir mandé qu'*Adélaïde du Guesclin* est dans son cadre. Il ne s'agit plus que de la transcrire pour vous l'envoyer. Voici bien de la besogne. Nous avons encore l'*Histoire de Charles XII*, que Jore veut réimprimer. J'ai écrit en Hollande qu'on m'envoyât un exemplaire par la poste ; mais je ne l'ai pas encore reçu. Si Jore avait quelques correspondants plus exacts, il pourrait en faire venir un en droiture; sinon je lui ferai tenir les corrections et additions, avec les *Réponses* à La Motraye.

J'ai bien envie de venir faire un petit tour à Rouen, et de raisonner de tout cela avec vous. Voici le temps

Où les zéphyrs de leurs chaudes haleines
Ont fondu l'écorce des eaux. (J.-B. ROUSSEAU, liv. III.)

Quel plaisir de vous lire *Adélaïde* et même *Eriphyle*, revue et corrigée! J'entends quel plaisir pour moi, car, de votre côté, ce sera complaisance.

Je n'ai encore montré qu'un acte à Formont. Il m'a parlé de votre idée *anacréontique* (1). Vous savez que l'exécution seule décide du mérite du sujet. On peut bien conseiller sur la manière de traiter une pièce, mais non pas sur le fond de la chose. C'est à l'auteur à se sentir.

. . . . Cui lecta potenter erit res,
Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.

Vale; je vous aime de tout mon cœur.

293. — A M. DE MONCRIF.

Mon cher ami, le père de *Rhadamiste* m'a rogné un peu les

(1) On sait le goût de Crébillon pour les chats, et l'on sait aussi que Moncrif est l'auteur d'une *Histoire des chats*. (G. A.)
(2) C'est-à-dire *Quinault*-Moncrif, et *Lulli*-Brassac. Brassac est l'auteur de la musique du *Ballet*. (G. A.)
(3) *Anacréon*, pièce lyrique de Cideville. (G. A.)

ongles; mais il m'en reste encore assez. Voici un petit billet que je vous prie de lui faire tenir, pour le remercier. Pour vous, je ne vous remercie plus. Je compte vous voir demain à la répétition. Il sera bon que nous ayons des amis dans le parterre pour faire taire les malins, et pour éclairer les sots qui ne verraient que l'air de ressemblance d'*Issé*, et qui fermeraient les yeux sur la manière différente et nécessaire dont cela est amené. Si nous passons heureusement cet écueil, je compte sur un très grand succès.

Je crois que vous songerez à faire habiller différemment M. le génie quand il redeviendra Alcidon.

294. — A M. DE CIDEVILLE.

Avril.

Mon cher ami, si Jore croit que le retardement de l'impression (1) lui porterait préjudice, qu'il imprime donc; mais qu'il songe que, s'il en paraissait un seul exemplaire avant l'édition de Londres, Thieriot, à qui je veux faire plaisir, n'aurait que des sujets de se plaindre; et le bienfait deviendrait une injure. La honte m'en demeurerait tout entière, et je ne m'en consolerais jamais. Je viens de faire des additions au *Temple du Goût*, avec une petite dissertation qu'on imprime ici, pour la seconde édition. J'enverrai demain le tout à Jore, qu'il se hâte de l'imprimer. Ayez donc la bonté de lui dire qu'il mette *troisième édition* à la tête de ce petit livre. S'il n'en a pas tiré une trop grande quantité, il en trouvera le débit promptement, surtout dans les provinces.

J'aimerais mieux :

Vrai, solide, heureux dans son tour,

que

Solide, élégant. . . . .

Je voudrais mériter vos vers aimables; et, si vous avez la bonté d'en orner la troisième édition,

Sublimi feriam sidera vertice.

Vale et ama.

295. — A M. DE MONCRIF.

Paris, 15 avril 1733.

Il n'y a que vous au monde qui soyez capable de penser aux affaires des autres, au milieu de tant d'occupations; comptez que j'en suis pénétré de reconnaissance. Hier l'opéra alla fort bien. J'allai sur la fin savoir comment les choses s'étaient passées, et j'appris de fort bonnes nouvelles. Le public s'attend aux changements du troisième acte. Mais il faudra une musique bien vive et bien saillante. Je ne dois avoir de crédit sur l'esprit de M. le chevalier de B*** (2) que par mon tendre dévouement pour lui. Je ne suis point connaisseur en musique; mais j'ai des oreilles, et je vois quel est le goût du public. J'oserai prier notre aimable chevalier, au nom de ce même public, de joindre un peu de vivacité et de fracas à la douceur, aux grâces, à la galanterie de sa musique. Si le troisième acte fait l'effet brillant qu'il doit faire, j'espère cinquante représentations. Ah! quel plaisir, quand nous aurons confondu les sots et les malins! Je suis, dans cette espérance, le plus zélé et le plus tendre de vos serviteurs.

296. — AU MÊME.

..... 1733.

Je suppose, mon cher ami, que M. de Crébillon a montré à son altesse sérénissime l'endroit qui le regarde dans ce maudit *Temple du Goût*. Vous m'avez écrit que votre adorable maître permettait que le dieu du Goût le remerciât, en un petit quatrain, de la protection qu'il donne aux beaux-arts. Ce sont précisément les mêmes vers qui étaient dans le premier *Temple*. Ayez la bonté, je vous prie, de présenter ma très humble requête à votre charmant prince. Je n'ose lui demander en face la permission de le louer. Je le respecte trop pour cela. *Vale*. L'opéra va à merveille. Vous aurez, je crois, un très grand succès. Je m'y intéresse, comme si j'en étais l'auteur.

Je vous en prie, mandez à votre ami les intentions de son altesse sérénissime.

297. — AU MÊME.

D'un prince aimable aimable secrétaire,
Vous qui savez parler, écrire et plaire,

tâchez de venir demain à notre grand dimanche (3), et que le protecteur des arts, et des muses, et des plaisirs, honore cette orgie de sa présence. De plus, nous avons élu M. le comte de Lassay à la place de M. de Morville (1).

Il faudrait qu'il vînt prendre séance demain, et que son altesse royale l'amenât. Voilà la négociation qu'on vous propose. Il s'agit que son altesse le mande à M. de Lassay. Mais surtout, venez; car vous êtes désiré comme votre prince (2).

298. — A M. DE CIDEVILLE.

Ce mardi, 21 avril.

Voici, au net et en bref, ma situation, mon très cher ami. On a tant clabaudé contre le *Temple du Goût*, que ceux qui s'y intéressent ont pris le parti de le faire imprimer, avec approbation et privilége, sous les yeux de M. Rouillé, qui verra les feuilles; ainsi, Jore ne peut être chargé de cette impression.

Mais voici de quoi il peut se charger : 1° des *Lettres anglaises* qu'on a commencé à imprimer à Londres, à trois mille exemplaires, et dont il faut qu'il tire ici deux mille cinq cents; car nous ne pouvons aller en rien aussi loin que les Anglais ;

2° D'*Eriphyle*, que j'ai retravaillée, et dont on demande à force une édition ;

3° Du *Roi de Suède*, revu, corrigé, et augmenté, avec la réponse au sieur de La Motraye.

Il faudrait aussi qu'il me donnât une réponse positive au sujet de la *Henriade;* car il n'y en a plus du tout à Paris. M. Rouillé ferme les yeux sur l'entrée et le débit de la *Henriade*, mais il ne peut, à ce qu'il dit, en permettre juridiquement l'entrée; c'est donc à Jore à voir s'il veut s'en charger pour son compte, ou me la faire tenir incessamment chez moi, comme il me l'avait promis. Je vous prie de lui lire tous ces articles, et de vouloir bien me mander sa réponse positive sur tout cela. Voilà pour tout ce qui regarde notre féal ami Jore.

Vous avez perdu votre archevêque (3), mon cher ami; vous en êtes sans doute bien fâché pour son neveu, qui va être réduit à faire sa fortune tout seul. Vous n'aurez un archevêque de plus de dix mois ; le très sage cardinal de Fleury voudra que le roi jouisse de l'annate aussi longtemps que faire se pourra. Mais, quoique votre ville soit privée si longtemps d'un pasteur, cela ne m'empêcherait point du tout de venir y philosopher et poétiser avec vous une partie de l'été; je vais m'arranger pour cela. Ma santé est affreuse; mais un petit voyage ne l'altérera pas davantage, et je souffrirai moins auprès de vous. Je vous jure, mon cher ami, que, si je ne peux exécuter cette charmante idée, c'est que la chose sera impossible. Savez-vous bien que j'ai en tête un opéra (4), et que nous nous y amuserions ensemble, pendant qu'on imprimerait *Charles XII* et *Eriphyle?* Notre ami Formont ne serait peut-être pas des nôtres; il a bien l'air de rester longtemps à Paris, car il y est reçu et fêté à peu près comme vous le serez quand vous y viendrez. J'ai peur qu'il ne vous ait mandé bien du mal de l'opéra du chevalier de Brassac; nous le raccommodons à force, et j'espère vous en dire beaucoup de bien au premier jour. J'ai toujours grande opinion du vôtre, et je compte que vous l'achèverez, quand nous nous verrons à Rouen. *Vale.*

299. — A M. THIERIOT,

A LONDRES.

Paris, 1er mai.

J'ai donc achevé *Adélaïde;* je refais *Eriphyle*, et j'assemble des matériaux pour ma grande histoire du *Siècle de Louis XIV*. Pendant tout ce temps, mon cher ami, que je m'épuise, que je me tue pour amuser ma f.... patrie, je suis entouré d'ennemis, de persécutions, et de malheurs. Ce *Temple du Goût* a soulevé tous ceux que je n'ai pas assez loués à leur gré, et encore plus ceux que je n'ai point loués du tout; on m'a critiqué, on s'est déchaîné contre moi, on a tout envenimé. Joignez à cela le crime d'avoir fait imprimer cette bagatelle sans une permission scellée avec de la cire jaune, et la colère du ministère contre cet attentat; ajoutez-y les criailleries de la cour, et la menace d'une lettre de cachet; vous n'aurez, avec cela, qu'une faible idée de la douceur de mon état, et de la protection qu'on donne aux belles-lettres. Je suis donc dans la nécessité de rebâtir un second *Temple;* et *in*

(1) Des *Lettres anglaises*. (G. A.)
(2) Brassac le musicien. (G. A.)
(3) Jour de madame de Fontaines-Martel. (*A. François.*)

(1) Ministre et académicien, mort en 1732 (G. A.)
(2) Ces trois billets ont été publiés par MM. de Cayrol et A. François. (G. A.)
(3) Lavergne de Tressan, oncle du comte de Tressan. (G. A.)
(4) *Tanis et Zélide*. Voyez tome III. (G. A.)

triduo reœdificavi illud. J'ai tâché, dans ce second édifice, d'ôter tout ce qui pouvait servir de prétexte à la fureur des sots et à la malignité des mauvais plaisants, et d'embellir le tout par de nouveaux vers sur Lucrèce, sur Corneille, Racine, Molière, Despréaux, La Fontaine, Quinault, gens qui méritent bien assurément que l'on ne parle pas d'eux en simple prose. J'y ai joint de nouvelles notes, qui seront plus instructives que les premières, et qui serviront de preuves au texte. Monsieur votre frère (1), qui me tient ici lieu de vous, qui devient de jour en jour plus homme de lettres, vous enverra le tout bien conditionné, et vous pourrez en régaler, si vous voulez, quelque libraire. Je crois que l'ouvrage sera utile, à la longue, et pourra mettre les étrangers au fait des bons auteurs. Jusqu'à présent il n'y a personne qui ait pris la peine de les avertir que Voiture est un petit esprit, et Saint-Evremond un homme bien médiocre, etc.

Cependant les *Lettres* en question peuvent paraître à Londres. Je vous fais tenir celle sur les *Académies*, qui est la dernière. J'en aurais ajouté de nouvelles; mais je n'ai qu'une tête, encore est-elle petite et faible, et je ne peux faire, en vérité, tant de choses à la fois. Il ne convient pas que cet ouvrage paraisse donné par moi. Ce sont des lettres familières que je vous ai écrites, et que vous faites imprimer; par conséquent, c'est à vous seul à mettre à la tête un avertissement qui instruise le public que mon ami Thieriot, à qui j'ai écrit ces guenilles vers l'an 1728, les fait imprimer en 1733, et qu'il m'aime de tout son cœur.

« Tell my friend Falkener he should write me a word, » when he has sent his fleet to Turkey. Make much of all » who are so kind as to remember me. Get some money with » my poor works; love me, and come back very soon, after » the publication of them. But *Sallé* will go with you; at » least come back with her. Farewell, my dearest friend (2). »

300. — A M. DE CIDEVILLE.

6 mai.

Je vous écris au milieu des horreurs d'un déménagement, que la lecture de vos vers m'adoucit. Je vais demeurer vis-à-vis le seul ami que le *Temple du Goût* m'ait fait, vis-à-vis le portail Saint-Gervais (3). C'est là que je vais mener une vie philosophique dont j'ai toujours eu le projet en tête, et que je n'ai jamais exécuté. Je ne renonce point du tout, mon cher ami, au projet non moins sage, et beaucoup plus agréable, d'aller passer quelques jours avec vous. Mais, avant de vous aller embrasser, il faut que j'accoutume un peu le monde à mon absence. Si on me voyait disparaître tout d'un coup, on croirait que je vais faire imprimer les livres de l'Antechrist. Il est absolument nécessaire que je reste quelques semaines à Paris, et que je fasse une ou deux échappées, avant de m'aller éclipser totalement avec mon cher Cideville. Le bonheur de vous voir m'est si précieux que je veux me l'assurer.

. . . . Propria hæc dî munera faxint.
Hor., liv. II, sat. VI.

Si je pouvais vous ramener à Paris, et que vous voulussiez accepter un lit auprès de ce beau portail, le rat de ville tâcherait de recevoir le rat des champs de son mieux.

Formont vous aura sans doute mandé que le *Paresseux*, de de Launai, a été reçu comme il le méritait. Ce pauvre diable se ruine à faire imprimer ses ouvrages, et n'a de ressource qu'à faire imprimer ceux des autres. Si l'abbé de Chaulieu n'avait pas fait quelques bons vers, il y a trente ou quarante ans, De Launay était à l'aumône.

La fureur d'imprimer est une maladie épidémique qui ne diminue point. Les infatigables et pesants bénédictins vont donner en dix volumes *in-folio*, que je ne lirai point, l'*Histoire littéraire de la France.* J'aime mieux trente vers de vous que tout ce que ces laborieux compilateurs ont jamais écrit.

Vous voyez souvent un homme qui me trompera bien s'il devient jamais compilateur; il a deux talents qui s'opposent à cette lourde et accablante profession : de l'imagination et de la paresse.

Vous devez reconnaître, à ce petit portrait, le joufflu abbé de Linant, au teint fleuri et au cœur aimable. Je voudrai bien lui être bon à quelque chose, mais il ne paraît pas qu'il ait grande envie de vivre avec moi, et je suis persuadé qu'il ne songe à présent qu'à vous. Cela doit être ainsi, et je compte bien oublier avec vous le reste du monde.

301. — A M. L'ABBÉ DU RESNEL.

Je fus bien étonné, ces jours passés, mon très sage et très aimable abbé, lorsque M. Rouillé me renvoya *Eriphyle* chargée du nom de Danchet. Il m'avait promis que vous seriez mon approbateur, et je n'avais demandé que vous. Comment est-ce que le nom de Danchet peut se trouver à la place du vôtre, et pourquoi M. Rouillé m'a-t-il donné la mortification de mettre mon ouvrage en d'autres mains?

Je vous envoie une copie du *Temple du Goût*, telle qu'elle a été approuvée, et telle qu'on la supprime aujourd'hui. Votre suffrage me tiendra lieu de celui du public.

J'ai reçu l'*Essai* de Pope *sur l'Homme*; je vous l'enverrai incessamment. Adieu; aimez-moi. V.

302. — A M. THIERIOT,

A LONDRES.

Paris, 15 mai.

Je quitte aujourd'hui les agréables pénates de la baronne et je vais me claquemurer vis-à-vis le portail Saint-Gervais, qui est presque le seul ami que m'ait fait le *Temple du Goût*.

Je ferais bien mieux, mon cher ami, d'aller chercher le pays de la liberté où vous êtes; mais ma santé ne me permet plus de voyager, et je vais me contenter de penser librement à Paris, puisqu'il est défendu d'écrire. Je laisserai les jansénistes et les jésuites se damner mutuellement, le parlement et le conseil s'épuiser en arrêts, les gens de lettres se déchirer pour un grain de fumée, plus cruellement que des prêtres ne disputent un bénéfice. Vous ne vous embarrasserez sûrement pas davantage des querelles sur l'*aecise* ou *excise* (1), et Walpole et Fleury nous seront très indifférents; mais nous cultiverons les lettres en paix, et cette douce et inaltérable passion fera le bonheur de notre vie.

Mandez-moi si vous avez commencé l'édition en question. J'espérais vous envoyer le nouveau *Temple du Goût*, mais on s'oppose furieusement à mon Eglise naissante. En vérité, je crois que c'est dommage. Je vous envoie la chapelle de Racine, Corneille, La Fontaine, et Despréaux. Je crois que ce n'est pas un des plus chétifs morceaux de mon architecture. Mandez-moi si vous voulez que je vous envoie ma vieille *Eriphyle* vêtue à la grecque, corrigée avec soin, et dans laquelle j'ai mis des chœurs. Je la dédie à l'abbé Franchini (2). J'aime à dédier mes ouvrages à des étrangers, parce que c'est toujours une occasion toute naturelle de parler un peu des sottises de mes compatriotes. Je compte donner, l'année prochaine, ma tragédie nouvelle, dont l'héroïne est une nièce de Bertrand du Guesclin, dont le vrai héros est un gentilhomme français, et dont les principaux personnages sont deux princes du sang. Pour me délasser, je fais un opéra. A tout cela vous direz que je suis fou, et il pourrait bien en être quelque chose; mais je m'amuse, et qui s'amuse me paraît fort sage. Je me flatte même que mes amusements vous seront utiles, et c'est ce qui me les rend bien agréables. L'opéra du chevalier de Brassac, sifflé indignement le premier jour, revient sur l'eau, et a un très grand succès. Ceux qui l'ont condamné sont aussi honteux que ceux qui ont approuvé *Gustave*.

De Launai a donné son *Paresseux;* mais il y a apparence que le public ne variera pas sur le compte du sieur de Launai. Quand on bâille à une première représentation, c'est un mal dont on ne guérit jamais. Je plains le pauvre auteur; il va faire imprimer sa pièce; et le voilà ruiné, s'il pouvait l'être. Il n'aura de ressource qu'à faire imprimer quelque petite brochure contre moi, ou à vendre les vers des autres. Vous savez qu'il a vendu à Jore, pour quinze cents livres, le manuscrit de l'abbé de Chaulieu, qui vous appartenait; sans cela le pauvre diable était à l'aumône, car il avait imprimé deux ou trois de ses ouvrages à ses dépens. Il est heureux que l'abbé de Chaulieu ait été, il y a vingt ou trente ans, un homme aimable.

Ce qui me serait cent fois plus important, et ce qui ferait

(1) C'était un honnête marchand. (G. A.)

(2) Dites à mon ami Falkener qu'il devrait m'écrire un mot quand il aura envoyé sa flotte en Turquie. Dites bien des choses à tous ceux qui ont la bonté de se souvenir de moi. Gagnez quelque argent avec mes pauvres ouvrages; aimez-moi, et revenez bientôt après leur publication. Mais *Sallé* vous accompagnera; revenez au moins avec elle. Adieu, mon très cher ami. »

(3) Voltaire en fait l'éloge dans son *Temple.* (G. A.)

(1) Le ministre anglais Walpole venait de présenter aux chambres son fameux bill, consistant à remplacer l'impôt foncier par l'impôt indirect. (G. A.)

(2) On n'a ni cette dédicace ni les chœurs. Franchini était le chargé d'affaires du grand-duc de Toscane à Paris. (G. A.)

le bonheur de ma vie, ce serait votre retour, dussiez-vous ne vivre à Paris que pour mademoiselle Sallé.

Adieu; je vous embrasse tendrement.

Je viens de recevoir et de lire le poëme de Pope sur les *Richesses*. Il m'a paru plein de choses admirables. Je l'ai prêté à l'abbé du Resnel (1), qui le traduirait s'il n'était pas actuellement aussi amoureux de la fortune qu'il l'était autrefois de la poésie.

Envoyez-moi, je vous en prie, les vers de milady Mary Montague, et tout ce qui se fera de nouveau. Vous devriez m'écrire plus régulièrement.

303. — A M. DE CIDEVILLE.

Ce 15 mai.

Mon cher ami, je suis enfin vis-à-vis ce beau portail, dans le plus vilain quartier de Paris, dans la plus vilaine maison, plus étourdi du bruit des cloches qu'un sacristain; mais je ferai tant de bruit avec ma lyre, que le bruit des cloches ne sera plus rien pour moi. Je suis malade; je me mets en ménage; je souffre comme un damné. Je brocante, j'achète des magots (2) et des Titien, je fais mon opéra, je fais transcrire *Eriphyle* et *Adélaïde*, je les corrige, j'efface, j'ajoute, je barbouille, la tête me tourne. Il faut que je vienne goûter avec vous les plaisirs que donnent les belles-lettres, la tranquillité, et l'amitié. Formont est allé porter sa philosophique paresse chez madame Moras. Il y a mille ans que je ne l'ai vu; il me consolait, car il me parlait de vous. Adieu; je souffre trop pour écrire.

304. — AU MÊME.

De Paris, ce 19 mai.

Je voudrais bien, mon cher ami, pouvoir vous présenter moi-même M. Richey (3), qui vous rendra cette lettre. C'est un étranger qui croit voyager pour s'instruire, et qui m'a instruit beaucoup. Il me paraît de tous les pays. Il y a donc dans le monde une nation d'honnêtes gens et de gens d'esprit, qui sont tous compatriotes. M. Richey est assurément un des premiers de cette nation-là, et fait, par conséquent, pour connaître les Cideville. Je vous demande en grâce de lui procurer dans votre ville tous les agréments qui dépendront de vous. Celui de vous voir sera celui dont il sera le plus touché. Je crois qu'il y trouvera aussi M. de Formont, qui est sur son départ. Je ne vois pas qu'après cela il y ait bien des choses à voir à Rouen. Je suis plus malade que jamais, mon cher ami.

Durum! sed levius fit patientia
Quidquid corrigere est nefas. (Hor., liv. I, od. xxiv.)

Je vais écrire à l'abbé Linant. Vous aurez Jore dans un jour ou deux.

Adieu; vous m'écrivez toujours des vers charmants, et je ne vous réponds qu'en prose; preuve que je suis bien malade.

305. — AU MÊME.

Ce jeudi au soir, 21 mai.

Vous avez vu sans doute, mon cher Cideville, l'honnête et naïf Hambourgeois que je vous ai adressé. Le philosophe Formont part demain : mon Dieu, pourquoi ne m'est-il pas permis de le suivre! *calla* (4), *calla senor* Cideville; j'aurai peut-être huit ou dix jours de santé; et Dieu sait si alors Rouen me verra, et si je viendrai philosopher avec vous. Je ne vous mande aucune nouvelle; l'aimable Formont vous les dira toutes; il vous parlera des spectacles qu'il a vus, et des plaisirs qu'il a goûtés. Je voulais le voir aujourd'hui; je ne suis sorti qu'un quart d'heure, et c'est précisément dans ce quart d'heure qu'il est venu; il partira sans que je l'aie embrassé. Croiriez-vous bien que je ne l'ai pas vu à mon aise, pendant tout son séjour? je ne crois pas avoir eu le temps de lui montrer plus d'un acte d'*Adélaïde*. Ah! quelle ville que Paris, pour ne point voir les gens que l'on aime! Quand je serai à Rouen, je jouirai de vous tous les jours; mais si vous étiez à Paris, nous nous rencontrerions peut-être une fois toutes les semaines, tout au plus. Il ne faut pas que nos amis viennent ici; il faut que nous allions les chercher. Jore est (aujourd'hui jeudi) à présent auprès de vous; je vous prie de lui racommander secret, diligence, et exactitude, et surtout, de ne laisser entre les mains d'une famille si exposée aux lettres de cachet aucun vestige, aucun mot d'écriture ni de vous ni de moi; qu'il vous rende exactement tous les manuscrits. Je vais lui envoyer dans peu une édition de *Charles XII*, corrigée et augmentée, avec les *Réponses* au sieur de La Motraye.

Il aura aussi *Eriphyle*; mais pour celle-là, j'espère la porter moi-même; je passe ma vie à espérer, comme vous voyez. L'abbé Linant me mande qu'il reviendra bientôt à Paris. Il m'a envoyé de beaux vers alexandrins; il a

Ingenium. . . . . atque os
Magna sonaturum. . . . . (Hor , liv. I, sat. iv.)

mais, avec ses talents, je le crois paresseux; je le lui ai dit, je le lui écris; mais il faudra que je l'aime de tout mon cœur comme il est.

Si vous voyez Jore, ayez la bonté, je vous prie, de lui dire de m'envoyer les épreuves (1) par la poste, surtout celles où il est question de philosophie et de calcul; il n'a qu'à les adresser à M. Dubreuil, cloître Saint-Merri, sans mettre mon nom et sans écrire. Adieu; je vous suis attaché, *hasta la muerte*.

306. — A MM. DE SADE.

Mai.

Trio charmant, que je remarque
Parmi ceux qui sont mon appui,
Trio par qui Laure, aujourd'hui,
Revient de la fatale barque,
Vous qui b..... mieux que Pétrarque,
Et rimez aussi bien que lui,
Je ne peux quitter mon étui
Pour le souper où l'on m'embarque;
Car la cousine de la Parque,
La fièvre au minois catarrheux,
A la marche vive, inégale,
A l'œil hagard, au cerveau creux,
De mes jours compagne infernale,
Me réduit, pauvre vaporeux,
A la nécessité fatale
D'avaler les juleps affreux
Dont monsieur Geoffroi me régale,
Taudis que, d'un gosier heureux,
Vous humez la liqueur vitale
D'un vin brillant et savoureux.

Pardonnez-moi, messieurs de la trinité; pardonnez-moi, et plaignez-moi. Vous voulez bien aussi que je vous confie combien je suis fâché de manquer une partie avec M. de Surgères (2), que j'ai chanté fort mal, mais à qui je suis attaché, comme si j'avais fait pour lui les plus beaux vers du monde.

Si M. de Formont, avant de partir, ne vient point me parler un peu de sa douce et charmante philosophie, je vise au transport et je suis un homme perdu. Buvez, messieurs, soyez gais et bien aimables, car il faut que chacun fasse son métier. Le mien est de vous regretter, de vous être tendrement dévoué, et d'enrager.

307. — A M. THIERIOT.

1733.

J'ai donné aujourd'hui un petit paquet à M. votre frère, qui m'a au même instant payé avec usure par une de vos lettres (3). Je vois que nous pensons à peu près aux mêmes choses, sans nous être donné le mot. En vérité, cela prouve que nous sommes faits pour vivre ensemble. Vous devriez venir passer l'hiver prochain à Paris. Je ne m'accoutume pas à une si longue absence. Je vais dire à Formont que vous songez à lui, et que vous l'aimez, quoique vous soyez dans le pays de l'indifférence.

Je crois que vous verrez dans peu le duc de Richelieu, qui va porter ses grâces et ses séductions à Londres. Vous me paraissez trop Anglais pour lui faire votre cour, et de trop bon goût pour être de son avis sur les beaux-arts qu'il entend très mal; mais il entend à merveille celui de plaire. C'est de tous les arts celui qu'en général les Anglais cultivent le moins, et que M. de Richelieu connaît le plus. Pour vous, vous me plairez infiniment, si vous revenez après m'avoir imprimé. Écrivez-moi souvent et longuement, si vous m'aimez.

(1) Traducteur de l'*Essai sur la critique*, de Pope (1730). (G. A.)
(2) C'est-à-dire des tableaux de l'école flamande. (G. A.)
(3) Voyez, tome V, page 62, l'opuscule intitulé : *Aux auteurs de la Bibliothèque raisonnée*. (G. A.)
(4) *Taisez-vous*. (G. A.)

(1) Des *Lettres anglaises*. (G. A.)
(2) La Rochefoucauld, marquis de Surgères. (G. A.)
(3) Thieriot était alors à Londres. (G. A.)

308. — A M. DE CIDEVILLE.

Ce vendredi, 29 mai.

Mille remerciements, mon cher ami, de vos attentions pour mon Hambourgeois. Il n'y a que ceux qui ont une fortune médiocre qui exercent bien l'hospitalité. Cet étranger doit être bien content de son voyage, s'il vous a vu; et je vous avoue que je vous l'ai adressé afin qu'il pût dire du bien des Français, à Hambourg. Je prie notre ami Formont de lui donner à souper; il s'en ira charmé.

Ah! qu'à cet honnête Hambourgeois,
Candide et gauchement courtois,
Je porte une secrète envie!
Que je voudrais passer ma vie,
Comme il a passé quelques jours,
Ignoré dans un sûr asile,
Entre Formont et Cideville,
C'est-à-dire avec mes amours!

Que fait cependant le joufflu abbé de Linant? J'avais adressé mon citadin de Hambourg chez la mère de notre abbé. Ce n'est pas que je regarde le b.... de *la ville de Mantes* comme une bonne hôtellerie; il y a longtemps que j'ai dit peu chrétiennement ce que j'en pensais (1); mais je voulais qu'il fût mal logé, mal nourri, et qu'il vît l'abbé Linant, que je crois aussi candide que lui, et qui lui aurait tenu bonne compagnie. Quand l'abbé voudra revenir à Paris, je lui louerai un trou près de chez moi, et il sera d'ailleurs le maître de dîner et de souper tous les jours dans ma retraite. Quand, par hasard, je n'y serai point, il trouvera d'honnêtes gens qui lui feront bonne chère, en mon absence, mais qui ne lui parleront pas tant de vers que moi. J'ai d'ailleurs une espèce d'homme de lettres (2) qui me lit Virgile et Horace tous les soirs, sans trop les entendre, et qui me copie très mal mes vers; d'ailleurs bon garçon, mais indigne de parler à l'abbé Linant. Je voudrais avoir un autre *amanuensis* (3); mais je n'ose pas renvoyer un homme qui lit du latin.

J'ai fait partir aujourd'hui, à votre adresse, un petit paquet contenant *Charles XII*, revu, corrigé, et augmenté, avec les *Réponses* à La Motraye. Vous y trouverez aussi la tragédie d'*Eriphyle*, que j'ai retravaillée avec beaucoup de soin. Lisez-la, jugez-la, et renvoyez-la par le coche, ou plutôt par l'abbé Linant.

Au lieu de m'envoyer les épreuves sous le nom de Dubreuil, il vaut mieux me les envoyer sous le nom de Demoulin, rue du Longt-Pont, près de la Grève. Je les recevrai plus tôt et plus sûrement.

Je vous demande en grâce que toutes les feuilles des *Lettres* soient remises en dépôt chez vous ou chez Formont, et qu'aucun exemplaire ne paraisse dans le public que quand je croirai le temps favorable.

Il faudra que Jore m'en fasse d'abord tenir cinquante exemplaires. A l'égard de *Charles XII*, il peut en tirer sept cent cinquante, et m'en donner deux cent cinquante pour ma peine.

Il m'avait promis de m'envoyer la *Henriade*: il n'y en a plus chez les libraires; ayez la bonté, je vous prie, de lui mander qu'il la fasse partir sans délai.

Je vous demanderais bien pardon de tant d'importunités, si je ne vous aimais pas autant que je vous aime. V.

309. — A M. DE MAIRAN.

Ce mardi .... mai 1733 (4).

Le goût extrême que vous avez pour la vérité, monsieur, est bien sensible à un homme qui l'aime autant que moi. Je vous remercie de tout mon cœur des peines que vous voulez bien prendre pour me la faire trouver. Je me flatte que vous voudrez bien quelque jour m'aider à la chercher, lorsque je me serai rendu à ma chère physique, que j'abandonne lâchement pour la poésie.

Je suis assez embarrassé entre Perrault et Levau (5). J'ai consulté Mariette, qui est aussi indécis que moi, malgré l'inscription de son estampe. Je prendrai le parti de ne point décider (6). MM. Perrault et Levau ne sont pas les seuls qui se disputent de belles inventions : les Leibnitz et les Newton, les Leuwenhoek et les Hartsoeker, les Roberval et les Torricelli, et tant d'autres ont eu des procès qu'on a été bien longtemps à juger. Il me semble qu'il n'y a guère de gloire qu'on ne se dispute; et moi, je dispute à tous ceux qui ont le bonheur de vous connaître, le plaisir et la justice de vous aimer et de vous estimer davantage.

C'est avec ces sentiments que je compte être toute ma vie, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

(1) Voyez une note au mois de mars 1731. (G. A.)
(2) Nommé Céran. (G. A.)
(3) Secrétaire. (G. A.)
(4) Editeurs, de Cayrol et A. François (G. A.)
(5) Premier architecte de Louis XIV. Les ennemis de Perrault lui attribuèrent les dessins du Louvre. (*A. François.*)
(6) Voltaire en effet ne se prononça pas pour l'un des deux dans son *Temple du Goût*. (G. A.)

310. — A M. DE FORMONT.

Juin.

Rempli de goût, libre d'affaire,
Formont, vous savez sagement
Suivre en paix le sentier charmant
De Chapelle et de Sablière;
Car vous m'envoyez galamment
Des vers écrits facilement,
Dont le plaisir seul est le père;
Et, quoiqu'ils soient faits doctement,
C'est pour vous un amusement.
Vous rimez pour vous satisfaire,
Tandis que le pauvre Voltaire,
Esclave maudit du parterre,
Fait sa besogne tristement.
Il barbote dans l'élément
Du vieux Danchet et de La Serre.
Il rimaille éternellement,
Corrige, efface assidûment,
Et le tout, messieurs, pour vous plaire.

Je vous soupçonne de philosopher, à Canteleu, avec mon cher, aimable, et tendre Cideville. Vous savez combien j'ai toujours souhaité d'apporter mes folies dans le séjour de votre sagesse.

Atque utinam ex vobis unus, vestrique fuissem
Aut custos gregis, aut maturæ vinitor uvæ!
. . . .
Hic gelidi fontes, hic mollia prata, Lycori;
Hic nemus : hic ipso tecum consumere ævo. (Virg., Egl. x.)

Mais je suis entre *Adélaïde du Guesclin*, le seigneur Osiris (1), et Newton. Je viens de relire ces *Lettres anglaises*, moitié frivoles, moitié scientifiques. En vérité, ce qu'il y a de plus passable dans ce petit ouvrage est ce qui regarde la philosophie; et c'est, je crois, ce qui sera le moins lu. On a beau dire, le siècle est philosophe : on n'a pourtant pas vendu deux cents exemplaires du petit livre (2) de M. de Maupertuis, où il est question de l'attraction; et, si on montre si peu d'empressement pour un ouvrage écrit de main de maître, qu'arrivera-t-il aux faibles essais d'un écolier comme moi? Heureusement j'ai tâché d'égayer la sécheresse de ces matières, et de les assaisonner au goût de la nation. Me conseilleriez-vous d'y ajouter quelques petites réflexions détachées sur les *Pensées* de Pascal? Il y a déjà longtemps que j'ai envie de combattre ce géant. Il n'y a guerrier si bien armé qu'on ne puisse percer au défaut de la cuirasse; et je vous avoue que si, malgré ma faiblesse, je pouvais porter quelque coups à ce vainqueur de tant d'esprits, et secouer le joug dont il les a affublés, j'oserais presque dire avec Lucrèce :

Quare *superstitio* pedibus subjecta vicissim
Obteritur, nos exæquat victoria cœlo. (Liv. I.)

Au reste, je m'y prendrai avec précaution, et je ne critiquerai que les endroits qui ne seront point tellement liés avec notre sainte religion, qu'on ne puisse déchirer la peau de Pascal sans faire saigner le christianisme. Adieu. Mandez-moi ce que vous pensez des *Lettres* imprimées, et du projet sur Pascal. En attendant je retourne à Osiris. J'oubliais de vous dire que le paresseux Linant échafaude son *Sabinus*.

311. — A M. DE CIDEVILLE.

Ce mercredi, 10 juin, à deux heures.

Voilà deux lettres que je reçois de vous, mon cher ami; que je voudrais que les *Lettres anglaises* fussent écrites de ce style! Vous croyez que votre cœur parle seul, et vous ne vous apercevez pas combien votre cœur a d'esprit. J'interromps le quatrième acte de mon opéra, pour m'entretenir un moment avec vous. Je vais corriger la *Lettre* sur Locke et la renvoyer dans l'instant. Recommandez-lui (3) surtout, plus que jamais, le secret le plus impénétrable et la plus vive diligence; que jamais votre nom ni le mien ne soient prononcés, en quelque cas que ce puisse être; que toutes les feuilles soient portées

(1) Voyez, tome III, *Tanis et Zélide*. (G. A.)
(2) *Commentaires sur les principes de Newton*, 1732. (G. A.)
(3) A Jore. (G. A.)

ou chez vous ou chez l'ami Formont, à qui je vous prie de dire combien je l'aime; que l'on vous remette exactement les copies; que l'on ne garde chez lui aucun billet de moi, aucun mot de mon écriture. S'il manque à un seul de ces points essentiels, il courra un très grand risque.

Je vous supplie aussi de tirer de lui ce billet :

« J'ai reçu de M. Sanderson le jeune deux mille cinq cents exemplaires des *Lettres anglaises* de M. de Voltaire à M. T. (1), lesquels exemplaires je promets ne débiter que quand j'aurai permission, promettant donner d'abord au sieur Sanderson cent de ces exemplaires, et de partager ensuite avec lui le profit de la vente du reste, lui tenant compte de deux mille quatre cents exemplaires; et promets compter avec celui qui me représentera ledit billet, le tenant suffisamment autorisé du sieur Sanderson. »

Vous voyez, mon cher Cideville, de quels soins et de quels embarras je vous charge; j'en serais bien honteux avec tout autre.

J'ai pris d'abord l'abbé Linant pour vous seul, et bientôt je l'aimerai pour lui-même.

Je récitai hier *Adélaïde* chez moi, et je fis verser bien des larmes. Renvoyez-moi *Ériphyle*, et je vous enverrai *Adélaïde;* mais à quand votre *Allégorie?* j'en ai une grande opinion. Adieu; il faut corriger pour Jore.

312. — AU MÊME,

Ce vendredi, 19 juin.

J'ai été, tous ces jours-ci, auprès d'un ami malade; c'est un devoir qui m'a empêché de remplir celui de vous écrire. J'ai prié l'abbé Linant de vaincre sa paresse, pour vous dire des choses bien tendres, en son nom et au mien. S'il vous a écrit, je n'ai plus rien à ajouter; car personne ne connaît mieux que lui combien je vous aime, et n'est plus capable de le dire comme il faut. Je ne change rien du tout à mes dispositions avec Jore, et j'insiste plus que jamais pour avoir les cent exemplaires dont il faut que je donne cinquante, qui seront répandus à propos. Je lui répète encore qu'il faut qu'il ne fasse rien sans un consentement précis de ma part, que, s'il précipite la vente, lui et toute sa famille seront indubitablement à la Bastille, que, s'il ne garde pas le secret le plus profond, il est perdu sans ressource. Encore une fois, il faut supprimer tous les vestiges de cette affaire. Il faut que mon nom ne soit jamais prononcé, et que tous les livres soient en séquestre, jusqu'au moment où je dirai : partez.

Je vous supplie même de vous servir de la supériorité que vous avez sur lui, pour l'engager à m'écrire cette lettre sans date :

« Monsieur, j'ai reçu la vôtre, par laquelle vous me priez » de ne point imprimer et d'empêcher qu'on imprime, à » Rouen, les *Lettres* qui courent à Londres sous votre nom. » Je vous promets de faire sur cela ce que vous désirez. Il y » a longtemps que j'ai pris la résolution de ne rien imprimer » sans permission, et je ne voudrais pas commencer à man- » quer à mon devoir pour vous désobliger. Je suis, etc. »

Vous jugez bien, mon cher ami, qu'il faut, outre cette lettre, le billet au sieur Sanderson; lequel je remettrai dans les mains d'un Anglais, pour le représenter, en cas que Jore pût être accusé d'avoir reçu ces *Lettres* de moi ou de quelqu'un de mes amis.

Toutes ces démarches me paraissent entièrement nécessaires, et empêcheront que vous ne puissiez être commis en rien. Ce n'est pas que vous puissiez jamais avoir rien à craindre. Vous sentez bien que, dans le cas le plus rigoureux qu'on puisse imaginer, la moindre éclaboussure ne pourrait aller jusqu'à vous: mais je veux en être encore plus sûr; et il me semble que Jore, avant donné sa déclaration qu'il a reçu ces *Lettres* d'un Anglais, ne pourra jamais dire dans aucun cas : c'est M. de Cideville qui m'a encouragé.

Je suis en train de vous parler d'affaires; mon amitié ne craint rien avec vous. Me voici tenant maison, me meublant, et m'arrangeant, non seulement pour mener une vie douce, mais pour en partager les petits agréments avec quelques gens de lettres, qui voudront bien s'accommoder de ma personne et de la médiocrité de ma fortune. Dans ces idées, j'ai besoin de rassembler toutes mes petites pacotilles. Savez-vous bien que j'ai donné 18,000 francs au sieur marquis de Lezeau, sur la parole d'honneur qu'il m'a donnée, avec un contrat, que je serais payé tous les six mois avec régularité? Il s'est tant vanté à moi de ses richesses, de son grand mariage, de ses fiefs, de ses baronnies, et de sa probité, que je ne doute pas qu'un grand seigneur comme lui ne m'envoie 900 livres à la Saint-Jean. Si pourtant la multiplicité de ses occupations lui faisait oublier cette bagatelle, je vous supplierais instamment de daigner l'en faire souvenir. Mais j'aimerais bien mieux quelqu'un qui vous fît ressouvenir d'achever votre opéra et votre *Allégorie.*

Te vero dulces teneant ante omnia Musæ. (Georg., II.)

Voilà des colonels et des capitaines de gendarmerie qui nous donnent des pièces de théâtre. Si vous achevez jamais votre ballet, je dirai : *cedant arma togæ.*

A propos, Jore vous a-t-il donné, et à M. Formont, des *Henriades* de son édition? Qu'il ne manque pas, je vous prie, à ce devoir sacré. Adieu. Que fait Formont dans sa philosophique paresse? Excitez un peu son esprit juste et délicat à m'écrire. Il devrait rougir d'aimer si peu, lorsque vous aimez si bien. *Vale.*

313. — A UN PREMIER COMMIS (1).

20 juin 1733.

Puisque vous êtes, monsieur, à portée de rendre service aux belles-lettres, ne rognez pas de si près les ailes à nos écrivains, et ne faites pas des volailles de basse cour de ceux qui, en prenant l'essor, pourraient devenir des aigles; une liberté honnête élève l'esprit, et l'esclavage le fait ramper. S'il y avait eu une inquisition littéraire à Rome, nous n'aurions aujourd'hui ni Horace, ni Juvénal, ni les œuvres philosophiques de Cicéron. Si Milton, Dryden, Pope et Locke, n'avaient pas été libres, l'Angleterre n'aurait eu ni des poëtes, ni des philosophes : il y a je ne sais quoi de turc à proscrire l'imprimerie, et c'est la proscrire que la trop gêner. Contentez-vous de réprimer sévèrement les libelles diffamatoires, parce que ce sont des crimes; mais tandis qu'on débite hardiment des recueils de ces infâmes Calottes (2), et tant d'autres productions qui méritent l'horreur et le mépris, souffrez au moins que Bayle entre en France, et que celui qui fait tant d'honneur à sa patrie n'y soit pas de contrebande.

Vous me dites que les magistrats qui régissent la douane de la litterature se plaignent qu'il y a trop de livres. C'est comme si le prévôt des marchands se plaignait qu'il y eût à Paris trop de denrées : en achète qui veut. Une immense bibliothèque ressemble à la ville de Paris, dans laquelle il y a près de huit cent mille hommes: vous ne vivez pas avec tout ce chaos: vous y choisissez quelque société, et vous en changez. On traite les livres de même; on prend quelques amis dans la foule. Il y aura sept ou huit mille controversistes, quinze ou seize mille romans, que vous ne lirez point; une foule de feuilles périodiques que vous jetterez au feu après les avoir lues. L'homme de goût ne lit que le bon, mais l'homme d'Etat permet le bon et le mauvais.

Les pensées des hommes sont devenues un objet important de commerce. Les libraires hollandais gagnent un million par an, parce que les Français ont eu de l'esprit. Un roman médiocre, est, je le sais bien, parmi les livres, ce qu'est dans le monde un sot qui veut avoir de l'imagination. On s'en moque, mais on le souffre. Ce roman fait vivre et l'auteur qui l'a composé, et le libraire qui le débite, et le fondeur, et l'imprimeur, et le papetier, et le relieur, et le colporteur, et le marchand de mauvais vin, à qui tous ceux-là portent leur argent. L'ouvrage amuse encore deux ou trois heures quelques femmes avec lesquelles il faut de la nouveauté en livres, comme en tout le reste. Ainsi, tout méprisable qu'il est, il a produit deux choses importantes : du profit et du plaisir.

Les spectacles méritent encore plus d'attention. Je ne les considère pas comme une occupation qui retire les jeunes gens de la débauche; cette idée serait celle d'un curé ignorant. Il y a assez de temps, avant et après les spectacles, pour faire usage de ce peu de moments qu'on donne à des plaisirs de passage, immédiatement suivis du dégoût. D'ailleurs on ne va pas aux spectacles tous les jours, et dans la multitude de nos citoyens, il n'y a pas quatre mille hommes qui les fréquentent avec quelque assiduité.

Je regarde la tragédie et la comédie comme des leçons de vertu, de raison, et de bienséance. Corneille, ancien Romain parmi les Français, a établi une école de grandeur d'âme; et Molière a fondé celle de la vie civile. Les génies français formés par eux appellent du fond de l'Europe les étrangers qui viennent s'instruire chez nous, et qui contribuent à l'abondance de Paris. Nos pauvres sont nourris du produit de ces ouvrages, qui nous soumettent jusqu'aux nations qui nous

(1) Thieriot. G. A.)

(1) Lettre imprimée sous ce titre en 1746 dans les *Œuvres de Voltaire.* G. A.)

(2) Voyez, tome IV, le *Mémoire sur la satire.* (G. A.)

haïssent. Tout bien pesé, il faut être ennemi de sa patrie pour condamner nos spectacles. Un magistrat qui, parce qu'il a acheté cher un office de judicature, ose penser qu'il ne lui convient pas de voir *Cinna*, montre beaucoup de gravité et bien peu de goût.

Il y aura toujours dans notre nation polie de ces âmes qui tiendront du Goth et du Vandale; je ne connais pour vrais Français que ceux qui aiment les arts et les encouragent. Ce goût commence, il est vrai, à languir parmi nous; nous sommes des sybarites lassés des faveurs de nos maîtresses. Nous jouissons des veilles des grands hommes qui ont travaillé pour nos plaisirs et pour ceux des siècles à venir, comme nous recevons les productions de la nature; on dirait qu'elles nous sont dues. Il n'y a que cent ans que nous mangions du gland; les Triptolèmes qui nous ont donné le froment le plus pur nous sont indifférents; rien ne réveille cet esprit de nonchalance pour les grandes choses, qui se mêle toujours avec notre vivacité pour les petites.

Nous mettons tous les ans plus d'industrie et plus d'invention dans nos tabatières et dans nos autres colifichets, que les Anglais n'en ont mis à se rendre les maîtres des mers, à faire monter l'eau par le moyen du feu, et à calculer l'aberration de la lumière. Les anciens Romains élevaient des prodiges d'architecture pour faire combattre des bêtes; et nous n'avons pas su depuis un siècle bâtir seulement une salle passable, pour y faire représenter les chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Le centième de l'argent des cartes suffirait pour avoir des salles de spectacle plus belles que le théâtre de Pompée; mais quel homme dans Paris est animé de l'amour du bien public? On joue, on soupe, on médit, on fait de mauvaises chansons, et on s'endort dans la stupidité, pour recommencer le lendemain son cercle de légèreté et d'indifférence. Vous, monsieur, qui avez au moins une petite place dans laquelle vous êtes à portée de donner de bons conseils, tâchez de réveiller cette léthargie barbare, et faites, si vous pouvez, du bien aux lettres, qui en ont tant fait à la France.

314. — A M. DE CIDEVILLE.

Ce mercredi, 1er juillet.

Je viens, mon cher ami, d'envoyer au très diligent, mais très fautif Jore, une vingt-cinquième *Lettre* (1), qui contient une petite dispute que je prends la liberté d'avoir contre Pascal. Le projet est hardi; mais ce misanthrope chrétien, tout sublime qu'il est, n'est pour moi qu'un homme comme un autre quand il a tort; et je crois qu'il a tort très souvent. Ce n'est pas contre l'auteur des *Provinciales* que j'écris; c'est contre l'auteur des *Pensées*, où il me paraît qu'il attaque l'humanité beaucoup plus cruellement qu'il n'a attaqué les jésuites. Si tous les hommes vous ressemblaient, mon cher Cideville, M. Pascal n'eût point dit tant de mal de la nature humaine. Vous me la rendez respectable et aimable, autant qu'il veut me la rendre odieuse. Je suis bien fâché contre ce dévot satirique de ce qu'il m'a empêché de retoucher mademoiselle *du Guesclin*, et d'achever mon opéra. Je ne sais s'il ne vaut pas mieux faire un bon opéra, bien mis en musique, que d'avoir raison contre Pascal. Je vous enverrai et tragédie et opéra, dès que tout cela sera au net. Vous aurez ensuite les pièces fugitives, *delicta juventutis meæ*, que vous avez demandées; mais il faudra auparavant les retoucher un peu,

. . . . Quæ multa litura coercuit; (Hor., *Art. poet.*)

car lorsque c'est pour vous qu'on travaille, il faut de bonne besogne.

Mais vous qui parlez, vous me devez une belle épître, et vous ne me l'envoyez point.

. . . . *Cum* publicas
Res ordinaris. . . . .
Cecropio repetes cothurno. (Hor., liv. II, od. I.)

Je vous plains bien de n'avoir pas encore de bonnes lettres de vétérance, de n'avoir pas vendu votre robe, et de n'être pas à Paris. La dernière lettre que je vous écrivis était toute faite pour un homme comme vous, qui se lève à quatre heures du matin pour les affaires des autres. Je ne vous y parlais que d'affaires et de précautions à prendre.

Si Jore vient chez vous, recommandez-lui bien de faire tout ce que je propose, attendu que c'est pour son bien. Ordonnez-lui de vous remettre tout généralement ce qui sera de mon écriture, lettres, épreuves, etc.

Avez-vous entendu parler d'une nouvelle brochure périodique (1) que l'abbé Desfontaines donne sous le nom de l'auteur des *Mémoires d'un homme de qualité?* Il y dit du mal de *Zaïre*. Il a cru qu'il lui était permis de me maltraiter, et d'en user avec moi avec un peu d'ingratitude, en ne donnant pas les choses sous son nom. Je suis fâché qu'un homme qui m'a tant d'obligations me convainque tous les jours que j'ai eu tort de le servir et de l'aimer. J'espère que le petit Linant, qui m'est bien moins obligé, sera plus reconnaissant, et que nous en ferons un très honnête homme. Il lui manque des agréments, de la vivacité, et de la lecture; mais tout cela peut s'acquérir par l'usage. Il a tout le reste, qui ne s'acquiert point, jugement, esprit, et talent. Mais il y a encore bien loin de tout ce qu'il a à une bonne tragédie. Je me flatte que ce sera un excellent fruit qui mûrira à la longue.

Adieu; je vous embrasse; la poste va partir.

315. — AU MÊME.

Ce vendredi 3 juillet.

Je vous donne, mon cher ami, plus de soins que les plaideurs dont vous rapportez les affaires, et je me flatte que vous avez égard à mon bon droit contre M. Pascal. J'examine scrupuleusement mes petites *Remarques*, lorsque je relis les épreuves, et je me confirme de plus en plus dans l'opinion que les plus grands hommes sont aussi sujets à se tromper que les plus bornés. Je pense qu'il en est de la force de l'esprit comme de celle du corps; les plus robustes la perdent quelquefois, et les hommes les plus faibles donnent la main aux plus forts quand ceux-ci sont malades. Voilà pourquoi j'ose attaquer Pascal.

Je renvoie à Jore la dernière épreuve, avec une petite addition. Je vous supplie de lui dire d'envoyer sur-le-champ au messager, à l'adresse de Demoulin, deux exemplaires complets, afin que je puisse faire l'*errata*, et marquer les endroits qui exigeront des cartons. Je prévois qu'il y en aura beaucoup. Je me souviens, entre autres, de cet endroit, à l'article Bacon : *Ses ennemis étaient à Londres ses admirateurs.* Il y a, ou il doit y avoir, dans le manuscrit : *Ses ennemis étaient à la cour de Londres; ses admirateurs étaient dans toute l'Europe.* De pareilles fautes, quand elles vont à deux lignes, demandent absolument des cartons.

De plus, en voyant le péril approcher, je commence un peu à trembler; je commence à croire trop hardi ce qu'on ne trouvera à Londres que simple et ordinaire. J'ai quelques scrupules sur deux ou trois *Lettres* que je veux communiquer à ceux qui savent mieux que moi à quel point il faut respecter ici les impertinences scolastiques; et ce ne sera qu'après leur examen et leur décision que je hasarderai de faire paraître le livre. J'ai écrit déjà à Thieriot, à Londres, d'en suspendre la publication jusqu'à nouvel ordre. Il m'a envoyé la *préface* qu'il compte mettre au-devant de l'ouvrage; il y aura beaucoup de choses à réformer dans la préface comme dans mon livre : ainsi nous avons, pour le moins, un bon mois devant nous.

Jore, pendant ce temps, peut fort bien imprimer le *Charles XII*. Je vais écrire à notre ami Formont, et le remercier de sa remarque. Je l'avais déjà faite, et je n'ai pas manqué d'envoyer, il y a plus d'un mois, la correction à l'éditeur de Hollande.

Hier, étant à la campagne, n'ayant ni tragédie ni opéra dans la tête, pendant que la bonne compagnie jouait aux cartes, je commençai une *Épître* en vers *sur la Calomnie*, dédiée à une femme très aimable et très calomniée (2). Je veux vous envoyer cela bientôt, en retour de votre *Allégorie*.

Adieu, mon cher ami, il est une heure; je n'ai pas le temps d'écrire à notre cher Formont, cet ordinaire. Vous devriez bien relire avec lui tout l'ouvrage. Adieu.

. . . . . . Animæ dimidium meæ. (Hor., liv. I, od. III.)

316. — A MADAME LA DUCHESSE DE SAINT-PIERRE.

Les lettres charmantes que vous écrivez, madame, et celles qu'on vous envoie tournent la tête aux gens qui les voient, et donnent une furieuse envie d'écrire. Mais je n'ose plus écrire en prose, depuis que je vois la vôtre et celle de votre amie (3).

Ce style aimable et gracieux,
Et cette prose si polie,
Me font voir que la poésie
N'est pas le langage des dieux.

(1) Ce sont les *Remarques sur Pascal*. Voyez tome IV. (G. A.)

(1) Le *Pour et Contre*, par l'abbé Prévost. (G. A.)

(2) Madame du Châtelet. C'est la première fois que son nom se trouve dans la Correspondance. (G. A.)

(3) Madame du Châtelet. (G. A.)

Je suis réduit à ne vous parler qu'en vers par vanité; car, si vous et votre amie vous vous avisiez jamais de faire des vers, je n'oserais plus en faire. Vous avez pris pour vous toutes les grâces de l'esprit et du sentiment; il ne me reste plus que des rimes. Je vous rimerai donc que

Dans l'asile de ma retraite
Je fuyais les chagrins, j'ai trouvé le bonheur;
Occupé sans tumulte, amusé sans langueur,
Je méprise le monde, et je vous y regrette;
L'étude et l'amitié me tiennent sous leur loi :
Sage, heureux à la fois, dans une paix profonde,
Je bénis mon destin d'être ignoré du monde;
Mais il sera plus doux si vous pensez à moi.

Permettez, madame, que j'assure M. de Forcalquier (1) de mon tendre dévouement.

J'aime sa grâce enchanteresse,
Il parle avec esprit, et pense sagement :
Nos vieux barbons font cas de son discernement,
Et notre brillante jeunesse
Veut imiter son enjouement.
Avec tant d'agréments qui le suivent sans cesse,
N'obtiendra-t-il jamais celui d'un régiment?

317. — A M. BAINAST,

A ABBEVILLE.

Paris, 9 juillet.

J'ai senti assurément plus de joie, monsieur, en lisant votre lettre, que vous n'en avez eu en lisant le *Temple du Goût*. Votre approbation est bien flatteuse pour moi, et votre amitié m'est encore plus sensible. Je vois avec un plaisir extrême que le temps a augmenté encore toutes les lumières de votre esprit, sans rien diminuer des sentiments de votre cœur. Quel saut nous avons fait, mon cher monsieur, de chez madame Alain (2) dans le *Temple du Goût!* Assurément cette dame Alain ne se doutait pas qu'il y eût pareille église au monde.

Vous me paraissez être très initié aux mystères de ce temple; mais croiriez-vous bien, monsieur, qu'il y a des schismes dans notre église, et qu'on m'a regardé, à Paris et à Versailles, comme un hérésiarque dangereux, qui a eu l'insolence d'écrire contre les apôtres Voiture, Balzac, Pélisson? On m'a reproché d'avoir osé dire que la chapelle de Versailles est trop longue et trop étroite; et, enfin, on m'a empêché de faire imprimer à Paris la véritable édition de ce petit ouvrage qu'on vient de publier en Hollande.

Ce que vous avez vu n'est qu'une petite esquisse, assez mal croquée, du tableau que j'ai fait un peu plus en grand. Je voudrais vous envoyer un exemplaire de la véritable édition d'Amsterdam; mais je n'ai pas encore eu le crédit d'en pouvoir faire venir pour moi. Dès qu'il m'en sera venu, je ne manquerai pas de vous en adresser un, avec un exemplaire d'une nouvelle édition de la *Henriade*, qui vient de paraître. Je vous avoue que la *Henriade* est mon fils bien-aimé, et que, si vous avez quelques bontés pour lui, le père y sera bien sensible.

Adieu, mon cher camarade, mon ancien ami; je suis comblé de joie de ce que vous vous êtes souvenu de moi. Je vous embrasse de tout mon cœur, et suis bien véritablement, etc.

318. — A M. DE CIDEVILLE.

14 juillet.

Les vingt-quatre *Lettres* sont déjà imprimées à Londres, et j'attends, pour y envoyer la vingt-cinquième, que notre ami Jore, notre très incorrect Jore, ait achevé cette besogne. L'attention que vous me marquez sur cela est une des plus précieuses marques de votre amitié.

Le Pour et Contre, dont je vous ai parlé, n'est point de l'abbé Desfontaines; il est réellement du bénédictin défroqué auteur de *Cléveland* et des *Mémoires d'un homme de qualité*. Je lui pardonne d'avoir dit un peu de mal de *Zaïre*, puisque vous en avez fait l'éloge.

Ne vous étonnez pas que je sache confondre
Un petit mal dans un grand bien.

J'ai grande envie de voir ce tome du *Journal* où vous avez mis un monument de votre amitié. Je regarde d'ailleurs ce petit écrit de vous comme une lettre de ma maîtresse, que l'on aura fait imprimer.

(1) Fils du maréchal de Brancas. Il a fait beaucoup de comédies de société. (G. A.)

(2) Femme du procureur chez lequel Voltaire avait travaillé avec M. Bainast. (G. A.)

Je viens de recevoir une lettre du philosophe Formont; il n'est pas d'avis que j'argumente, cette fois-ci, contre Pascal. Mais le livre était trop court, et, d'ailleurs, si je déplais aux fous de jansénistes, j'aurai pour moi ces bougres de révérends pères.

Sæpe, premente deo, fert deus alter opem.
OVID., *Trist.*, liv. I, él. II, v. 4.

Vale, et amantem tuî semper ama.

On répète, à la Comédie-Française, une *Pélopée* (1) de l'abbé Pellegrin, et aux Italiens une comédie intitulée, le *Temple du Goût* (2), où votre serviteur est, dit-on, honnêtement drapé. Je veux faire une bibliothèque des petits ouvrages que l'on a faits contre moi; mais la bibliothèque serait trop mauvaise.

Il y a ici une haute-contre, nommée Jéliotte, qui est étonnante. Notre petit Tribon est enterré, de cette affaire-là. Pour mademoiselle Pélissier, elle se soutient encore, attendu que le chevalier de Brassac la f... trois coups toutes les nuits. On dit que cela fait beaucoup de bien à la voix des femmes.

319. — A M. THIERIOT,

A LONDRES.

Paris, le 14 juillet.

Je reçois, mon cher ami, votre lettre et votre *Préface*. Je vous parlerai d'abord du petit livre dont vous êtes l'éditeur. Il m'avait paru plus convenable d'y ajouter des réflexions sur les *Pensées de M. Pascal*, que d'y confondre une préface de tragédie. Je suis persuadé que ces critiques de M. Pascal, qui contiennent environ six feuilles d'impression, seront mieux reçues qu'une nouvelle édition du *Temple du Goût*. De plus, les libraires peuvent imprimer le *Temple du Goût* sans vous, au lieu qu'ils ne peuvent tenir que de vous la critique des *Pensées de M. Pascal*, petit ouvrage assez intéressant, et qui doit vous procurer encore du bénéfice, à proportion de la curiosité qu'une nation pensante doit avoir pour une entreprise aussi hardie que celle d'écrire contre un homme comme Pascal, que les petits esprits osent à peine examiner. C'est donc uniquement dans cette idée que j'ai revu cette petite critique, que je l'ai corrigée, et que je la fais imprimer; j'en attends actuellement les deux dernières feuilles, et je vous enverrai le tout à l'instant que je l'aurai reçu. Je vous supplie donc de tout suspendre jusqu'à la réception de ce paquet; alors vous conformerez votre préface aux choses que contiendra votre volume; et, si vous m'en croyez, vous garderez l'édition du *Temple du Goût*, pour la joindre à mes petites pièces fugitives dans un an ou deux.

Je ne peux réserver l'impression de mon petit Anti-Pascal pour une seconde édition, parce que, si l'on doit crier, j'aime bien mieux qu'on crie contre moi une fois que deux, et qu'après avoir parlé si hardiment dans mes *Lettres anglaises*, venir encore attaquer le défenseur de la religion, et renouveler les plaintes des bigots, ce serait s'exposer à deux persécutions dont la dernière pourrait être d'autant plus dangereuse que la première ne sera pas sans doute sans une défense expresse d'écrire sur ces matières, comme on défendit à la comtesse de Pimbêche *de plaider de sa vie*.

Ma seconde raison est que ceux qui auraient acheté la première édition, qui se vendra assez cher, seraient très fâchés d'être obligés de l'acheter une seconde fois, pour une petite augmentation; et que les misérables insectes du Parnasse ne manqueraient pas de dire que c'est un artifice pour faire acheter deux fois le même livre bien cher.

Ma troisième raison est que la chose est faite, et qu'il faut en passer par là.

A l'égard de la petite pièce de vers à mademoiselle Sallé (3), je pense qu'il la faut sacrifier aussi dans un ouvrage tel que celui-ci, où les choses philosophiques l'emportent de beaucoup sur celles d'agrément, et où la littérature n'est traitée que comme un objet d'érudition. De plus la petite *Epître à mademoiselle Sallé* ayant déjà été imprimée, pourquoi la donner encore dans un ouvrage qui n'est pas fait pour elle? Tenez-vous-en donc, je vous en supplie, aux *Lettres* et à l'Anti-Pascal. Cela fera un livre d'une grosseur raisonnable, sans qu'il y ait rien de hors d'œuvre. Je vous prierai aussi, lorsque votre édition antipascalienne sera faite, ce qui est l'affaire de huit jours, d'en dire un petit mot dans votre *Préface*. Je crois qu'il faudra que vous accourcissiez le commencement, et que vous ne disiez pas que *mon ouvrage sera*

(1) Tragédie jouée en juillet 1733. (G. A.)

(2) En un acte, en vers, par Romagnési et Nivau. (G. A.)

(3) Cette épître à mademoiselle Sallé étant attribuée à Gentil-Bernard, nous ne l'avons pas reproduite dans les POÉSIES. (G. A.)

content de sa fortune si, etc. Je voudrais aussi moins d'affectation à louer les Anglais. Surtout ne dites pas que *j'écrivis ces Lettres pour tout le monde*, après avoir dit, quatre lignes plus haut, que je les ai faites pour vous. D'ailleurs, je suis très content de votre manière d'écrire, et aussi satisfait de votre style que honteux de mériter si peu vos éloges.

On joue, à la Comédie-Italienne, le *Temple du Goût*. La malignité y fera aller le monde quelques jours, et la médiocrité de l'ouvrage le fera ensuite tomber de lui-même. Il est d'un auteur inconnu, et corrigé par Romagnési, auteur connu, et qui écrit comme il joue. Si Aristophane a joué Socrate, je ne vois pas pourquoi je m'offenserais d'être barbouillé par Romagnési. Les dérangements que nos préparatifs pour une guerre prétendue font dans les fortunes des particuliers, me feront plus de tort que les Romagnési et les Lélio (1) ne me feront de mal; mais un peu de philosophie et votre amitié me font mépriser mes ennemis et mes pertes.

320. — A M. LE COMTE DE CAYLUS.

Juillet.

Je vais vous obéir avec exactitude, monsieur; et, si l'on peut mettre un carton à l'édition d'Amsterdam, il sera mis, n'en doutez pas (2). Je préfère le plaisir de vous obéir à celui que j'avais de vous louer. Je n'ai pas cru qu'une louange si juste pût vous offenser. Vos ouvrages sont publics; ils honorent les cabinets des curieux ; mes portefeuilles en sont pleins; votre nom est à chacune de vos estampes; je ne pouvais deviner que vous fussiez fâché que des ouvrages publics, dont vous vous honorez, fussent loués publiquement.

Les noirceurs que j'ai essuyées sont aussi publiques et aussi incontestables que le reste; mais il est incontestable aussi que je ne les ai pas méritées, que je dois plaindre celui (3) qui s'y abandonne, et lui pardonner, puisqu'il a su s'honorer de vos bontés, et vous cacher les scélératesses dont il est coupable. C'est pour la dernière fois que je parlerai de sa personne : pour ses ouvrages, je n'en ai jamais parlé. Je souhaite qu'il devienne digne de votre bienveillance. Il me semble qu'il n'y a que des hommes vertueux qui doivent être admis dans votre commerce. Pour moi, j'oublierai les horreurs dont cet homme m'accable tous les jours si je peux obtenir votre indulgence. J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec tous les sentiments respectueux que j'ai toujours eus pour vous, etc.

321. — A M. THIERIOT,

A LONDRES.

Paris, 24 juillet.

Je ne suis pas encore tout à fait logé; j'achevais mon nid, et j'ai bien peur d'en être chassé pour jamais. Je sens de jour en jour, et par mes réflexions et par mes malheurs, que je ne suis pas fait pour habiter en France. Croiriez-vous bien que monsieur le garde des sceaux (4) me persécute pour ce malheureux *Temple du Goût*, comme on aurait poursuivi Calvin pour avoir abattu une partie du trône du pape? Je vois heureusement qu'on verse en Angleterre un peu de baume sur les blessures que me fait la France. Remerciez, je vous en prie, de ma part, l'auteur du *Pour et Contre* des éloges dont il m'a honoré. Je suis bien aise qu'il flatte ma vanité, après avoir si souvent excité ma sensibilité par ses ouvrages. Cet homme-là était fait pour me faire éprouver tous les sentiments.

Vous me ferez le plus sensible plaisir du monde de retarder, autant que vous pourrez, la publication des *Lettres anglaises*. Je crains bien que, dans les circonstances présentes, elles ne me portent un fatal contre-coup. Il y a des temps où l'on fait tout impunément; il y en a d'autres où rien n'est innocent. Je suis actuellement dans le cas d'éprouver les rigueurs les plus injustes, sur les sujets les plus frivoles. Peut-être dans deux mois d'ici je pourrai faire imprimer l'*Alcoran*. Je voudrais que toutes les criailleries, d'autant plus aigres qu'elles sont injustes, sur le *Temple du Goût*, fussent un peu calmées avant que les *Lettres anglaises* parussent. Donnez-moi le temps de me guérir pour me rebattre contre le public. A la bonne heure, qu'elles soient imprimées en anglais, nous aurons le temps de recueillir les sentiments du public anglais, avant d'avoir fait paraître l'ouvrage en français. En ce cas, nous serons à temps de faire des cartons, s'il est besoin, pour le bien de l'ouvrage, et de faire agir ici mes amis pour le bien de l'auteur. Surtout, mon cher Thieriot, ne manquez pas de mettre expressément dans la préface que ces *Lettres* vous ont été écrites, pour la plupart, en 1728. Vous ne direz que la vérité. La plupart furent en effet écrites vers ce temps-là, dans la maison (1) de notre cher et vertueux ami Falkener. Vous pourrez ajouter que le manuscrit ayant couru et ayant été traduit, ayant même été imprimé en anglais, et étant près de l'être en français, vous avez été indispensablement obligé de faire imprimer l'original, dont on avait déjà la copie anglaise.

Si cela ne me disculpe pas auprès de ceux qui veulent me faire du mal, j'en serai quitte pour prévenir leur injustice et leur mauvaise volonté par un exil volontaire, et je bénirai le jour qui me rapprochera de vous. Plût au ciel que je pusse vivre avec mon cher Thieriot, dans un pays libre! ma santé seule m'a retenu jusqu'ici à Paris.

Je vais faire transcrire pour vous l'opéra (2), *Eriphyle*, *Adélaïde*; je vous enverrai aussi une *Epître sur la Calomnie*, adressée à madame du Châtelet. A propos d'épître, dites à M. Pope que je l'ai très bien reconnu « in his *Essay on Man*, tis certainly his style. Now and then there is some obscu-» rity; but the whole is charming (3). »

Je crois que vous verrez, dans quelques mois, le marquis Maffei, qui est le Varron et le Sophocle de Vérone. Vous serez bien content de son esprit et de la simplicité de ses mœurs. J'attends de vos nouvelles.

322. — A M. DE FORCALQUIER.

1733.

Je vous obéis, monsieur, trop heureux que vous daigniez employer quelques-uns de vos moments à lire ces bagatelles.

Il y a des superstitieux qui se plaindront peut-être de la liberté avec laquelle cela est écrit (4); mais j'aurai le bonheur de vous plaire par le même endroit qui les révoltera. Je crains bien, en récompense, que ce qui plaira à un négociant anglais ou hollandais, ne déplaise un peu à un homme d'une ancienne maison comme vous. Mais, heureusement pour moi, vous êtes si au-dessus de votre naissance que je suis tout rassuré.

Je vous demande en grâce de me renvoyer incessamment ce seul volume qui me reste et que je mets entre vos mains, comme dans celles de mon juge et de mon protecteur.

323. — A M. DE CIDEVILLE.

Ce dimanche, 26 juillet.

J'aurais dû répondre plus tôt, mon cher ami, à votre charmante lettre, dans laquelle vous me parlez avec tant de prudence, d'amitié, et d'esprit. J'attendais de jour en jour le paquet que. . . . .

. . . .

et j'espère que j'aurai du moins deux mois pour prendre mon parti. Il y a des temps où l'on peut impunément faire les choses les plus hardies; il y en a d'autres où ce qu'il y a de plus simple et de plus innocent devient dangereux et criminel. Y a-t-il rien de plus fort que les *Lettres persanes* (5)? y a-t-il un livre où l'on ait traité le gouvernement et la religion avec moins de ménagement? Ce livre, cependant, n'a produit autre chose que de faire entrer son auteur dans la troupe nommée Académie française. Saint-Evremond a passé sa vie dans l'exil pour une lettre qui n'était qu'une simple plaisanterie (6). La Fontaine a vécu paisiblement sous un gouvernement cagot. Il est mort, à la vérité, comme un sot, mais, au moins, dans les bras de ses amis. Ovide a été exilé et est mort chez les Scythes. Il n'y a qu'heur et malheur en ce monde. Je tâcherai de vivre à Paris comme La Fontaine, de mourir moins sottement que lui, et de n'être point exilé comme Ovide.

Je ne veux pas assurément, pour trois ou quatre feuillets d'impression, me mettre hors de portée de vivre avec mon cher Cideville. Je sacrifierais tous mes ouvrages pour passer mes jours avec lui. La réputation est une fumée, l'amitié est le seul plaisir solide.

Je n'ai pas un moment, mon cher ami. Je suis circonvenu

(1) Louis Riccoboni, connu sous le nom de *Lélio*. (G. A.)
(2) Ce comte se plaignit d'être loué comme artiste dans le *Temple du Goût*. (G. A.)
(3) L'abbé Desfontaines. (G. A.)
(4) Louis Chauvelin. (G. A.)

(1) Wandsworth. (G. A.)
(2) *Tanis et Zélide*. (G. A.)
(3) « Dans son *Essai sur l'homme*, c'est certainement son style. Il y a quelquefois une certaine obscurité, mais l'ensemble est charmant. » (G. A.)
(4) Il doit s'agir ici des *Lettres anglaises*, édition de Londres. (G. A.)
(5) Par Montesquieu, 1721. (G. A.)
(6) *Lettre au maréchal de Créqui sur le traité des Pyrénées*. (G. A.)

d'affaires, d'ouvriers, d'embarras, et de maladies. Je ne suis pas encore fixé dans mon petit ménage ; c'est ce qui fait que je vous écris en courant. J'embrasse notre philosophe Formont. Je n'ai pas encore eu le temps de lui écrire.

Adieu. Je ne sais pas encore si Linant sera un grand poëte; mais je crois qu'il sera un très honnête et très aimable homme.

324. — A M. DE FORMONT.

A Paris, vis-à-vis Saint-Gervais, ce 26 juillet.

Je compte, mon cher Formont, envoyer par Jore, à mes deux amis et à mes deux juges de Rouen, de gros ballots de vers de toute espèce ; mais il faut en attendant que je prenne quelques leçons de prose avec vous. Je ne crois pas que nos *Lettres anglaises* effraient sitôt les cagots. Je suis bien aise de les tenir prêtes, pour les lâcher quand cela sera indispensable ; mais j'attendrai que les esprits soient préparés à les recevoir, et je prendrai avec le public

. . . . . *faciles* aditus et *mollia* fandi
Tempora. . . . . (Virg., *Enéid.*, liv. IV.)

Je vous prierai cependant de les relire. Je crois qu'après un mûr examen de votre part vous taillerez bien de la besogne à Jore, et qu'il nous faudra bien des cartons. Nous serons à peu près du même avis sur le fond des choses. Il n'y aura que la forme à corriger : car, en vérité, mon cher métaphysicien, y a-t-il un être raisonnable qui, pour peu que son esprit n'ait pas été corrompu dans ces révérendes Petites-Maisons de théologie, puisse sérieusement s'élever contre M. Locke? Qui osera dire *qu'il est impossible que la matière puisse penser?*

Quoi! Malebranche, ce sublime fou, dira que nous ne sommes sûrs de l'existence des corps que par la foi, et il ne sera pas permis de dire que nous ne sommes sûrs de l'existence des substances pures et spirituelles que par la foi! Ce qui a trompé Descartes, Malebranche, et tous les autres sur ce point, c'est une chose réellement très vraie; c'est que nous sommes beaucoup plus sûrs de la vérité de nos sentiments et de nos pensées, que de l'existence des objets extérieurs ; mais, parce que nous sommes sûrs que nous pensons, sommes-nous sûrs, pour cela, que nous sommes autre chose que matière pensante?

Je ne crois pas que le petit nombre de vrais philosophes qui, après tout, font seuls, à la longue, la réputation des ouvrages, me reprochent beaucoup d'avoir contredit Pascal. Ils verront, au contraire, combien je l'ai ménagé; et les gens circonspects me sauront bon gré d'avoir passé sous silence le chapitre des *miracles*, et celui des *prophéties*, deux chapitres qui démontrent bien à quel point de faiblesse les plus grands génies peuvent arriver, quand la superstition a corrompu leur jugement. Quelle belle lumière que Pascal, éclipsée par l'obscurité des choses qu'il avait embrassées! En vérité les prophéties qu'il cite ressemblent à Jésus-Christ comme au grand Thomas; et cependant, à la faveur de la vaine apparence d'un sens forcé, un génie tel que lui prend toutes ces vessies pour des lanternes.

O *mentes* hominum! o quantum est in rebus inane!
Pers., Sat. i.

Et moi, plus *inanis* cent fois que tout cela, d'avoir hasardé le repos de ma vie pour la frivole satisfaction de dire des vérités à des hommes qui n'en sont pas dignes! Que vous êtes sage, mon cher Formont! vous cultivez en paix vos connaissances. Accoutumé à vos richesses, vous ne vous embarrassez pas de les faire remarquer ; et moi je suis comme un enfant qui va montrer à tout le monde les hochets qu'on lui a donnés. Il serait bien plus sage, sans doute, de réprimer la démangeaison d'écrire, qu'il n'est même honorable d'écrire bien. Heureux qui ne vit que pour ses amis! malheureux qui ne vit que pour le public! Après toutes ces belles et inutiles réflexions, je vous prie, ou vous, ou notre ami Cideville, de serrer sous vingt clefs ce magasin de scandale que Jore vient d'imprimer, et qu'il n'en soit pas fait mention jusqu'à ce qu'on puisse scandaliser les gens impunément.

Voilà une *Pélopée*, de l'abbé Pellegrin, qui réussit. *O tempora! ô mores!* et cependant les bénédictins impriment toujours de gros *in-folio* (1), avec les preuves. Nous sommes inondés de mauvais vers et de gros livres inutiles. Mon cher Formont, croyez-moi, j'aime mieux deux ou trois conversations avec vous, que la bibliothèque de Sainte-Geneviève. Adieu ; aimez-moi ; écrivez-moi souvent ; vous n'avez rien à faire.

(1) La *France littéraire.* (G. A.)

325. — A M. THIERIOT.

Ce 28 juillet.

Je reçois, ce mardi 28 juillet, votre lettre du 23. Premièrement, je me brouille avec vous à jamais, et vous m'outragez cruellement, si vous me cachez ceux qui vous ont pu mander l'impertinente calomnie dont vous parlez. Je ne veux pas assurément leur faire de reproches; je veux seulement les désabuser. Il y va de mon honneur, et il est du vôtre de me dire à qui je dois m'adresser pour détruire ces lâches et infâmes faussetés (1).

Je n'ai point vu le garde des sceaux; mais j'apprends, dans l'instant, qu'il a écrit au premier président de Rouen, dans la fausse supposition que les *Lettres anglaises* s'impriment à Rouen. Je suis menacé cruellement de tous les côtés. Si vous m'aimez, mon cher Thieriot, vous reculerez tant que vous pourrez l'édition française. Je suis perdu si elle paraît à présent. Ne rompez pas pour cela vos marchés; au contraire, faites-les meilleurs, et tirez quelque profit de mon ouvrage. Je vous jure que c'en est pour moi la plus flatteuse récompense. A l'égard du *Temple du Goût*, dites de ma part, mon cher ami, au tendre et passionné auteur de *Manon Lescaut*, que je suis de votre avis et du sien sur les retranchements faits au *Temple du Goût*. Ah! mon ami, mériterais-je votre estime, si j'avais, de gaieté de cœur, retranché mademoiselle Lecouvreur et mon cher Maisons? Non, ce n'est assurément que malgré moi que j'avais sacrifié des sentiments qui me seront toujours si chers. Ce n'était que pour obéir aux ordres du ministère; et, après avoir obéi, après avoir gâté en cela mon ouvrage, on en a suspendu l'édition à Paris; et, pour comble d'ignominie, on a permis, dans le même temps, que l'on jouât chez les farceurs italiens une critique de mon ouvrage que le public a vue par malignité, et qu'il a méprisée par justice. Ce n'est pas tout; je ne suis pas sûr de ma liberté; on me persécute; on me fait tout craindre, et pourquoi? pour un ouvrage innocent qui, un jour, sera regardé assurément d'un œil bien différent. On me rendra un jour justice, mais je serai mort; et j'aurai été accablé, pendant ma vie, dans un pays où je suis peut-être, de tous les gens de lettres qui paraissent depuis quelques années, le seul qui mette quelque prescription à la barbarie.

Adieu, mon cher ami. C'est bien à présent que je dois dire :

Frange, miser, calamos, vigilataque *carmina* dele.
Juv., Sat. vii.

326. — A M. DE CIDEVILLE.

Ce mardi au soir, 28 juillet.

Je reçois votre lettre, charmant ami; j'avais déjà pris mes précautions pour l'Angleterre, où tout doit être retardé. Je comptais que l'édition de Rouen était tout entière entre vos mains et en celles de Formont. Il y a deux jours que j'attends Jore à tous moments; il est à Paris, à ce que je viens d'apprendre; mais il n'a point couché cette nuit chez lui, et je ne l'ai point vu. J'ai bien peur qu'il n'ait couché

Dans cet affreux château, palais de la vengeance,
Qui renferme souvent le crime et l'innocence.
Henriade, ch. IV.

Cela est très vraisemblable. Cet étourdi-là devait bien au moins débarquer chez moi; je lui aurais dit de quoi il est question. S'il est où vous savez, il faudra que je déguerpisse, attendu que je n'aime pas les confrontations, et que j'ai de l'aversion pour les châteaux. Mandez-moi, mon cher ami, ce qu'est devenu le scandaleux magasin, et si vous savez quelques nouvelles du premier président et de Desforges (2). Écrivez toujours à l'adresse ordinaire.

Je vais gronder notre Linant; mais, en vérité, c'est l'homme du monde le moins propre à se mêler de faire raccommoder un éventail. Dieu veuille qu'il se tire heureusement du très beau sujet (3) que je lui ai donné! J'ai eu beaucoup de peine à le détacher de son Sabinus, qui sortait de sa grotte pour venir se faire pendre à Rome. J'ai imaginé une fable bien plus intéressante, à mon gré, et bien plus théâtrale, en ce qu'elle ouvre un champ bien plus vaste aux combats des passions. Je crois qu'il vous aura envoyé le

(1) Voyez plus loin la lettre du 5 août. (G. A.)
(2) Pont-Carré et son secrétaire. (G. A.)
(3) *Ramesses.* (G. A.)

plan; du moins il m'a dit qu'il n'y manquerait pas. Il vous doit, comme moi, un compte exact de ses pensées, et nous disputons tous deux à qui pense le plus tendrement pour vous.

327. — A M. DE CIDEVILLE.

Ce dimanche, 2 août.

Vous m'avez cru peut-être *embastillé*, mon cher ami. J'étais bien pis; j'étais malade, et je le suis encore. Il n'y a que vous dans le monde à qui je puisse écrire, dans l'état où je suis.

Je vais me rendre tout entier à *Adélaïde*, dès que j'aurai un rayon de santé. Je n'ose vous envoyer mon *Épître* à Émilie *sur la Calomnie*, parce qu'Émilie me l'a défendu, et que, si vous m'aviez défendu quelque chose, je vous obéirais assurément. Je lui demanderai la permission de faire une exception pour vous. Si elle vous connaissait, elle vous enverrait l'épître écrite de sa main; elle verrait bien que vous n'êtes pas fait pour être compris dans les règles générales; elle penserait sur vous comme moi.

Vous savez qu'on a imprimé le *Temple du Goût* en Hollande, de la nouvelle fabrique. Il y a quelques pierres du premier édifice que je regrette beaucoup : et, un jour, je compte bien faire de ces deux bâtiments un *Temple* regulier, qu'on imprimera à la tête de mes petites pièces fugitives, lesquelles, par parenthèse, je fais actuellement transcrire pour vous et pour Formont. Je les corrige à mesure; mais je regrette de mettre moins de temps à les corriger que mon copiste à les écrire.

Paris est inondé d'ouvrages pour et contre le *Temple;* mais il n'y a eu rien de passable. Notre abbé fait sur cela un petit ouvrage qui vaudra mieux que tout le reste, et qui, je crois, fera beaucoup d'honneur à son cœur et à son esprit. Nous allons le faire copier pour vous l'envoyer; car l'abbé et moi nous vous devons, mon cher Cideville, les prémices de tout ce que nous faisons. Il est bien mal logé chez moi; mais d'ailleurs je me flatte qu'il ne se repentira pas de m'avoir préféré au collége. Il va incessamment vous faire une tragédie; il bégaie comme l'abbé Pellegrin; il n'a guère plus de culottes, et il est abbé comme lui; mais il faut croire qu'il sera meilleur poëte.

Dites donc à notre philosophe Formont qu'il m'envoie quelque leçon de philosophie de sa main. Et votre *Allégorie?* Adieu; je vous embrasse.

328. — A M. THIERIOT.

Ce 5 août.

Je vous regarderais comme l'homme du monde le plus barbare et le plus incapable d'humanité, si je ne savais que vous êtes le plus faible. Je suis réduit à la dure nécessité de penser, ou que vous avez voulu séparer votre cause de la mienne, et vous faire un mérite de me manquer, en prenant pour prétexte la fable dont vous me parlez, ou que vous avez eu la misérable faiblesse de la croire.

Est-il possible qu'après vingt années d'une amitié telle que je l'ai eue pour vous, et dans les circonstances où je suis, vous ayez pu penser que je sois capable d'avoir dit la sottise lâche et absurde que vous m'imputez? Moi, avoir dit que vous m'avez *volé mon manuscrit!* Avez-vous eu assez de faiblesse pour le croire? M. le garde des sceaux, M. Rouillé, M. Hérault, M. Pallu, M. le cardinal, ont mes lettres, qui prouvent le contraire, et qui font bien foi que, si vous vous êtes chargé de l'édition de ce livre, ç'a été de mon consentement. J'ai dit, j'ai écrit que je vous en avais chargé moi-même. Il est vrai que, lorsque les calomniateurs ont osé dire que j'avais fait imprimer ce livre à Londres pour en tirer beaucoup d'argent, mes amis ont répondu qu'il n'y avait pas eu plus de cent louis de profit, et que je vous l'avais entièrement abandonné pour la peine que vous deviez prendre de cette édition (si mal faite). Parlez à M. Rouillé, parlez à M. Hérault, à M. d'Argental, à tous ceux qui sont au fait de cette affaire, et vous verrez combien l'imputation d'avoir dit que *vous m'aviez volé mon manuscrit* est une calomnie insigne. Mais je veux que des personnes de considération, trompées, je ne sais comment, aient pu vous avoir fait un rapport aussi faux et aussi indigne : n'était-il pas du devoir de l'amitié de m'écrire, sur-le-champ, pour vous en éclaircir? Vous me deviez bien au moins cette reconnaissance; vous deviez cet éclaircissement à vingt années d'une liaison étroite, à votre honneur, et au mien. Deux vieux amis qui se brouillent se déshonorent; et vous, qui deviez aller au-devant de ces lâches soupçons, par tant de raisons; vous, qui disiez que vous veniez à Paris pour me voir; vous qui, après tout, avez seul eu quelque avantage d'une affaire qui m'a rendu le plus malheureux homme du monde, vous êtes un mois sans m'écrire, et vous oubliez assez tous les devoirs pour parler de moi d'une manière désagréable. Je vous avoue que, si quelque chose m'a touché dans mon malheur, c'est un procédé si étrange. Je ne serais pas étonné que la même paresse et que la même légèreté de caractère, qui vous a fait à Londres négliger la révision même de cette édition, qui vous a empêché de m'envoyer les journaux et de me donner les avis nécessaires, vous eût empêché aussi de m'écrire, depuis que vous êtes à Paris; mais pousser ce procédé jusqu'à faire gloire d'être mal avec moi, voilà ce que je ne peux croire. Je veux donner un démenti à ceux qui le disent, comme je le donne à ceux qui m'ont calomnié sur votre compte. Si jamais nous avons dû être unis, c'est dans un temps où une affaire qui nous est en partie commune a fait ma perte. Il est de votre honneur d'être mon ami, et mon cœur s'accorde, en cela, avec votre devoir. Je n'ai fait aucune prière au ministère, mais j'en fais à l'amitié. Je fais plus de cas de la vertu que des puissances, et je mérite que vous m'aimiez, que vous rougissiez de votre procédé, et que vous me défendiez contre la calomnie, qui ose m'attaquer jusque dans vous-même.

329. — A M. DE FORMONT.

Août (1).

Philosophe aimable, à qui il est permis d'être paresseux, sortez un moment de votre douce mollesse, et ne donnez pas au chanoine Linant l'exemple dangereux d'une oisiveté qui n'est pas faite pour lui. Je lui mande, et vous en conviendrez, que ce qui est vertu dans un homme, devient vice dans un autre. Écrivez-moi donc souvent pour l'encourager, et renvoyez-le-moi, quand vous l'aurez mis dans le bon chemin. J'ai besoin qu'il vienne m'exciter à rentrer dans la carrière des vers. Il y a bien longtemps que je n'ai monté les cordes de ma lyre. Je l'ai quittée pour ce qu'on appelle philosophie, et j'ai bien peur d'avoir quitté un plaisir réel pour l'ombre de la raison. J'ai relu le raisonneur Clarke, Malebranche, et Locke. Plus je les relis, plus je me confirme dans l'opinion où j'étais que Clarke est le meilleur sophiste qui ait jamais été; Malebranche, le romancier le plus subtil; et Locke, l'homme le plus sage. Ce qu'il n'a pas vu clairement, je désespère de le voir jamais. Il est le seul, à mon avis, qui ne suppose point ce qui est en question. Malebranche commence par établir le péché originel, et part de là pour la moitié de son ouvrage; il suppose que nos sens sont toujours trompeurs, et de là il part pour l'autre moitié.

Clarke, dans son second chapitre de l'*Existence de Dieu*, croit avoir démontré que la matière n'existe point nécessairement, et cela, par ce seul argument que, si le tout existait de nécessité, chaque partie existerait de la même nécessité. Il nie la mineure, et, cela fait, il croit avoir tout prouvé; mais j'ai le malheur, après l'avoir lu bien attentivement, de rester sur ce point sans conviction. Mandez-moi, je vous prie, si ses preuves ont eu plus d'effet sur vous que sur moi.

Il me souvient que vous m'écrivîtes, il y a quelque temps, que Locke était le premier qui eût hasardé de dire que Dieu pouvait communiquer la pensée à la matière. Hobbes l'avait dit avant lui, et j'ai idée qu'il y a, dans le *de Natura deorum*, quelque chose qui ressemble à cela.

Plus je tourne et je retourne cette idée, plus elle me paraît vraie. Il serait absurde d'assurer que la matière pense, mais il serait également absurde d'assurer qu'il est impossible qu'elle pense. Car, pour soutenir l'une ou l'autre de ces assertions, il faudrait connaître l'essence de la matière, et nous sommes bien loin d'en imaginer les vraies propriétés. De plus, cette idée est aussi conforme que toute autre au système du christianisme, l'immortalité pouvant être attachée tout aussi bien à la matière, que nous ne connaissons pas, qu'à l'esprit, que nous connaissons encore moins.

Les *Lettres philosophiques*, politiques, critiques, poétiques, hérétiques, et diaboliques, se vendent en anglais, à Londres, avec un grand succès. Mais les Anglais sont des papefigues maudits de Dieu, qui sont tout faits pour approuver l'ouvrage du démon. J'ai bien peur que l'Église gallicane ne soit un peu plus difficile. Jore m'a promis une fidélité à toute épreuve. Je ne sais pas encore s'il n'a pas fait quelque petite brèche à sa vertu. On le soupçonne fort, à Paris, d'avoir débité quelques exemplaires. Il a eu sur cela une petite conversation avec M. Hérault; et, par un miracle plus grand que tous ceux de saint Pâris et des apôtres, il n'est point à la Bastille. Il faut bien pourtant qu'il s'attende à y être un jour.

---

(1) C'est à tort, croyons-nous, que cette lettre avait été classée jusqu'ici au mois d'avril. (G. A.)

Il me paraît qu'il a une vocation déterminée pour ce beau séjour. Je tâcherai de n'avoir pas l'honneur de l'y accompagner.

330. — A M. DE CIDEVILLE.

14 août.

Il y a bien longtemps, mon charmant ami, que je ne réponds qu'en *vile prose* à vos agaceries poétiques, qui ont si fort l'air des lettres de Chaulieu, de Ferrand, ou de La Faye.

Mais une triste maladie,
Des affaires le poids fatal,
Ont longtemps ma voix affaiblie;
Je ne chante plus qu'Emilie :
Encor la chanté-je bien mal.

J'ai montré à Emilie votre ingénieuse lettre ; Emilie a répondu comme Benserade à Dangeau, au nom des filles de la reine :

Vous demandez si bien qu'on ne peut refuser.

Elle m'a donc donné la permission de vous envoyer les vers en question, à condition que vous les renverrez sans les avoir copiés. Je suis sûr que vous serez fidèle, car c'est l'amitié qui vous fait savoir les ordres de la beauté. Elle a été extrêmement contente de ces vers de votre façon :

Je l'adore comme les dieux,
Qu'on invoque sans les connaître.

Permettez-moi, s'il vous plaît, d'ajouter à cette pensée :

Une petite différence
Est entre Emilie et les dieux;
C'est que plus on s'informe d'eux,
Et moins alors on les encense.
Mais celle que vous adorez
Mérite un peu mieux votre hommage;
Sachez que, quand vous la verrez,
Vous l'invoquerez davantage.

Quelle est donc, me direz-vous, cette divinité? Est-ce quelque madame de La Rivaudaie? est-ce une personne en l'air? Non, mon cher Cideville;

Je vais, sans vous dire son nom,
Satisfaire un peu votre envie.
Voici ce que c'est qu'Emilie :
Elle est belle, et sait être amie;
Elle a l'imagination
Toujours juste et toujours fleurie;
Sa vive et sublime raison
Quelquefois a trop de saillie;
Elle a chassé de sa maison
Certain enfant tendre et fripon.
Mais retient la coquetterie;
Elle a, je vous jure, un génie
Digne d'Horace et de Newton,
Et n'en passe pas moins sa vie
Avec le monde, qui l'ennuie,
Et des banquiers de pharaon.

Je vais lui montrer ce portrait-là, et je vous réponds qu'il est si vrai, qu'elle est la seule qui ne s'y reconnaîtra pas. Pour moi, qui lui suis attaché à proportion de son mérite, ce qui veut dire infiniment,

Ne croyez pas qu'un tel hommage
Soit l'effet d'un peu trop d'ardeur;
L'amour serait votre partage,
A moi n'appartient tant d'honneur.
Grands dieux (s'il en est d'autres qu'elle)!
Ayez de moi quelque pitié :
Ecartez une ardeur cruelle
Qui corromprait mon amitié!
Jamais l'amitié ne s'altère;
Elle rend sagement heureux,
Sans emportement, sans mystère.
L'Amour aurait plus de quoi plaire;
Mais c'est un fou trop dangereux :
On a des moments si fâcheux
Avec gens de ce caractère!

Adieu; vous êtes Emilie en homme, et elle est Cideville en femme. Notre ami Formont m'a écrit une lettre sur Locke, dans laquelle je crois qu'il ne s'est pas assez souvenu des sentiments de ce philosophe. Je veux lui écrire sur cet article.

Pardon, aimable Cideville; je ne vous écris point de ma main; mais je suis si malade qu'il n'y a que mon cœur en vie.

Renvoyez l'*Epître* à Emilie: vous verrez que je hais Rousseau; mais qui ne sait pas haïr ne sait pas aimer.

331. — A M. L'ABBÉ DE SADE.

A Paris, le 29 août.

Ainsi donc vous quittez Paris,
Les belles et les beaux esprits,
Vos études, vos espérances,
Pour aller dans le doux pays
Des *agnus* et des indulgences.

Votre lettre, monsieur, pouvait seule me dédommager de votre charmante conversation. La divine Emilie savait combien je vous étais attaché, et sait à présent combien je vous regrette. Elle connaît ce que vous valez, et elle mêle ses regrets aux miens. C'est une femme que l'on ne connaît pas; elle est assurément bien digne de votre estime et de votre amitié. Regardez-moi comme son secrétaire; écrivez-lui et écrivez-moi, malgré les amusements que vous donnent les femmes d'Avignon.

Au portrait que vous faites des hommes et des femmes du petit comtat de Papimanie,

Je vois que le grand d'Assouci
Eût aujourd'hui mal réussi;
Car, hélas! qu'aurait-il pu faire,
Avec son luth et ses chansons,
Auprès de vos vilains gitons
Et des déesses de Cythère?
Le pauvre homme, alors confondu,
Eût quitté le rond pour l'ovale,
Et se fût à la fin rendu
Hérétique en terre papale.

Pour moi, monsieur, je ne crains point d'être brûlé dans les terres du saint-père, comme vous voulez me le faire appréhender; vous savez que l'*Epître à Uranie* n'est pas de moi. D'ailleurs, je craindrais plus pour l'auteur de la *Henriade*, où les papes sont mal placés, que pour l'auteur de l'épître, où il n'est question que de la religion; mais, quoi qu'il en soit, je ferais hardiment le voyage de Rome, persuadé qu'avec beaucoup de louis d'or, et nulle dévotion, je serais très bien reçu.

Nous ne sommes plus dans les temps
D'une ignorante barbarie,
Où l'on faisait brûler les gens
Pour un peu de philosophie;
Aujourd'hui les gens de bon sens
Ne sont brûlés qu'en l'autre vie.

On a déjà enlevé, à Londres, la traduction anglaise de mes *Lettres*. C'est une chose assez plaisante que la copie paraisse avant l'original; j'ai heureusement arrêté l'impression du manuscrit français, craignant beaucoup plus le clergé de la cour de France que l'Eglise anglicane.

Vous me demandez l'*Epître* à Emilie ; mais vous savez bien que c'est à la divinité même, et non à l'un de ses prêtres, qu'il faut vous adresser, et que je ne peux rien faire sans ses ordres. Vous devez croire qu'il est impossible de lui desobéir. Vous avez bien raison de dire que vous auriez voulu passer votre vie auprès d'elle. Il est vrai qu'elle aime un peu le monde.

Cette belle âme est une étoffe
Qu'elle brode en mille façons;
Son esprit est très philosophe,
Et son cœur aime les pompons.

Mais les pompons et le monde sont de son âge, et son mérite est au-dessus de son âge, de son sexe et du nôtre.

J'avouerai qu'elle est tyrannique :
Il faut, pour lui faire sa cour,
Lui parler de métaphysique,
Quand on voudrait parler d'amour.

Mais moi, qui aime assez la métaphysique, et qui préfère l'amitié d'Emilie à tout le reste, je n'ai aucune peine à me contenir dans mes bornes.

Ovide autrefois fut mon maître,
C'est à Locke aujourd'hui de l'être.
L'art de penser est consolant,
Quand on renonce à l'art de plaire.
Ce sont deux beaux métiers vraiment,
Mais où je ne profitai guère.

J'aurais du moins fait quelque profit dans l'art de penser, entre Emilie et vous; j'aurais été l'admirateur de tous deux ; je n'aurais jamais été jaloux des préférences que vous méritez. J'aurais dit de sa maison, comme Horace de celle de Mécène :

. . . . Nil mî officit unquam,

Ditior hic, aut est quia doctior; est locus uni-
Cuique suus. (Liv I, sat. ix.)

Mais vous allez courir à Avignon; Emilie est toujours à la cour, et cette divine abeille va porter son miel aux bourdons de Versailles. Pour moi, je reste presque toujours dans ma solitude, entre la poésie et la philosophie.

Je connais fort M. de Caumont (1) de réputation, et c'en est assez pour l'aimer. Si je peux me flatter de votre suffrage et du sien,

Sublimi feriam sidera vertice. (Hor., liv. I, od. i.)

Adieu. Le papier me manque. *Vale.*

332. — A M. JACOB VERNET (2),

A GENÈVE.

Paris, 14 septembre.

Votre conversation, monsieur, me fit extrêmement désirer d'avoir avec vous un commerce suivi. Je vois avec une satisfaction extrême que vous n'êtes pas de ces voyageurs qui visitent en passant les gens de letires, comme on va voir des statues et des tableaux, pour satisfaire une curiosité passagère. Vous me faites sentir tout le prix de votre correspondance, et je vous dis déjà, sans aucun compliment, que vous avez en moi un ami : car sur quoi l'amitié peut-elle être fondée, si ce n'est sur l'estime et sur le rapport des goûts et des sentiments? Vous m'avez paru un philosophe pensant librement et parlant sagement; vous méprisez d'ailleurs ce style efféminé, plein d'afféterie et vide de choses, dont les frivoles auteurs de notre Académie française ont énervé notre langue. Vous aimez le vrai, et le style mâle qui seul appartient au vrai. Puis-je, avec cela, ne pas vous aimer? C'est pour le style impertinent, dont la France est inondée aujourd'hui, qu'il ne faut point d'indulgence; car on ramène les hommes au bon sens sur ces bagatelles. Mais, en fait de religion, nous avons, je crois, vous et moi, de la tolérance, parce qu'on ne ramène jamais les hommes sur ce point. Je passe tout aux hommes, pourvu qu'ils ne soient pas persécuteurs. J'aimerais Calvin, s'il n'avait pas fait brûler Servet; je serais serviteur du concile de Constance, sans les fagots de Jean Huss.

Ces *Lettres anglaises*, dont vous me parlez, sont écrites avec cet esprit de liberté qui peut-être m'attirera en France des persécutions, mais qui me vaudra votre estime; elles ne paraissent encore qu'en anglais, et j'ai fait ce que j'ai pu pour faire suspendre l'édition française. Je ne sais si j'en viendrai à bout; mais jugez, monsieur, de la différence qui se trouve entre les Anglais et les Français : ces *Lettres* ont paru seulement philosophiques aux lecteurs de Londres; et, à Paris, on les appelle déjà impies, sans les avoir vues. Celui qui passe ici pour un tolérant, passe bientôt pour un athée. Les dévots et les esprits frivoles, les uns trompeurs et les autres trompés, crient à l'impiété contre quiconque ose penser humainement; et, de ce qu'un homme a fait une plaisanterie contre les quakers, nos catholiques concluent qu'il ne croit pas en Dieu.

A propos de quakers, vous me demandez mon avis, dans votre lettre, sur le Vous et sur le Toi (3). Je vous dirai aussi hardiment ce que je pense sur cette bagatelle, que je serai timide devant vous sur une question importante. Je crois que, dans le discours ordinaire, le *vous* est nécessaire, parce qu'il est d'usage, et qu'il faut parler aux hommes le langage établi par eux; mais, dans ces mouvements d'éloquence où l'on doit s'élever au-dessus du langage vulgaire, comme quand on parle à Dieu, ou qu'on fait parler les passions, je crois que le *tu* a d'autant plus de force qu'il s'éloigne du *vous*; car le *tu* est le langage de la vérité, et le *vous* le langage du compliment.

Je ne suis point étonné que vous n'ayez pu lire la tragédie de *Gustave* : quiconque écrit en vers doit écrire en beaux vers, ou ne sera point lu. Les poëtes ne réussissent que par les beautés de détail. Sans cela Virgile et Chapelain, Racine et Campistron, Milton et Ogilby, le Tasse et Rolli (4), seraient égaux.

Je vous serais obligé de m'adresser le libraire dont vous m'avez parlé; je vous serais encore plus obligé si vous vouliez bien m'écrire quelquefois. Vous m'avez fait aimer votre personne et vos lettres. Faites-moi ici votre correspondant.

Je suis, etc. VOLTAIRE.

(1) Le marquis de Caumont. (G. A.)

(2) Voltaire et lui se brouillèrent en 1757. Voyez, tome IV, la *Lettre curieuse de Robert Covelle*. (G. A.)

(3) Vernet est auteur d'une *Lettre sur la coutume d'employer le* vous *au lieu du* tu. (G. A.)

(4) Ogilby, mauvais traducteur d'Homère, et Rolli, poëte médiocre, auteur d'un *Examen de l'Essai sur la poésie épique par Voltaire*. (G. A.)

333. — A M. DE CIDEVILLE.

Ce 15 septembre.

Eh bien! mon cher ami, vous n'avez encore ni opéra, ni *Adélaïde*, ni petites pièces fugitives; et vous ne m'avez point envoyé votre *Allégorie*, et Linant m'a quitté, sans avoir achevé une scène de sa tragédie.

O vanas hominum mentes! o pectora cæca! (Lucr., II.)

Jore devrait être déjà parti avec un ballot de vers, de ma part; mais le pauvre diable est actuellement caché dans un galetas, espérant peu en Dieu, et craignant fort les exempts. Un nommé Vanneroux, la terreur des jansénistes, et aussi renommé que Desgrets, est parti pour aller fureter dans Rouen, et pour voir si Jore n'aurait point imprimé certaines *Lettres anglaises* que l'on croit ici un ouvrage du malin. Jore jure qu'il est innocent, qu'il ne sait ce que c'est que tout cela, et qu'on ne trouvera rien. Je ne sais pas si je le verrai avant le départ clandestin qu'il médite pour revenir voir sa très chère patrie. Je vous prie, quand vous le reverrez, de lui recommander extrêmement la crainte du garde des sceaux et de Vanneroux. S'il fait paraître un seul exemplaire de cet ouvrage, assurément il sera perdu, lui et toute sa famille. Qu'il ne se hâte point; le temps amène tout. Il est convaincu de ce qu'il doit faire; mais ce n'est pas assez d'avoir la foi, si vous ne le confirmez dans la pratique des bonnes œuvres.

J'ai vu enfin la présidente de Bernières. Est-il possible que nous ayons dit adieu, pour toujours, à la Rivière-Bourdet? Qu'il serait doux de nous y revoir! Ne pourrions-nous point mettre le président dans un couvent, et venir manger ses cannetons (1) chez lui?

Je reste constamment dans mon ermitage, vis-à-vis Saint-Gervais, où je mène une vie philosophique, troublée quelquefois par des coliques, et par la sainte inquisition qui est à présent sur la littérature. Il est triste de souffrir, mais il est plus dur encore de ne pouvoir penser avec une honnête liberté, et que le plus beau privilége de l'humanité nous soit ravi : *fari quæ sentiat*. La vie d'un homme de lettres est la liberté. Pourquoi faut-il subir les rigueurs de l'esclavage, dans le plus aimable pays de l'univers, que l'on ne peut quitter, et dans lequel il est si dangereux de vivre!

Thieriot jouit en paix, à Londres, du fruit de mes travaux; et moi je suis en transes à Paris : *laudantur ubi non sunt, cruciantur ubi sunt*. Il n'y a guère de semaines où je ne reçoive des lettres des pays étrangers, par lesquelles on m'invite à quitter la France. J'envie souvent à Descartes sa solitude d'Egmont, quoique je ne lui envie point ses tourbillons et sa métaphysique. Mais enfin je finirai par renoncer ou à mon pays ou à la passion de penser tout haut. C'est le parti le plus sage. Il ne faut songer qu'à vivre avec soi-même et avec ses amis, et non à s'établir une seconde existence très chimérique dans l'esprit des autres hommes. Le bonheur ou le mal est réel, et la réputation n'est qu'un songe.

Si j'avais le bonheur de vivre avec un ami comme vous, je ne souhaiterais plus rien; mais, loin de vous, il faut que je me console en travaillant; et, quand un ouvrage est fait, on a la rage de le montrer au public. Que tout cela n'empêche point Linant de nous faire une bonne tragédie, que je mette mes armes entre ses mains : *Illum oportet crescere, me autem minui*. (Saint Jean, ch. iii, v. 30.)

Adieu, charmant ami.

334. — A M. LE MARQUIS DE CAUMONT,

A AVIGNON.

A Paris, près Saint-Gervais, 15 septembre 1733.

Je ne dirai pas, monsieur, désormais que les beaux-arts ne sont point honorés et récompensés dans ce siècle; la lettre flatteuse que je reçois de vous est le prix le plus précieux de mes faibles ouvrages. Chapelain cherchait des pensions, et faisait sa cour aux ministres. Feu La Motte, d'ailleurs homme d'esprit et homme aimable, avait passé toute sa vie à se faire une cabale. Mais ni les cabales, ni les ministres, ni les princes ne font la vraie réputation; elle n'est jamais fondée, monsieur, que sur des suffrages comme le vôtre. *Il faut plaire aux esprits bien faits*, dit Pascal; et s'il n'avait jamais écrit que des pensées aussi vraies, je n'aurais jamais pris la

(1) Les meilleurs *canetons*, dits *de Rouen*, viennent de Duclair, canton auquel appartient la Rivière-Bourdet. (*Clogenson.*)

petite liberté de combattre beaucoup de ses idées, comme j'ai fait dans ces *Lettres anglaises* dont vous m'avez fait l'honneur de me parler. Si elles paraissaient déjà en français, je ne manquerais pas de vous les envoyer, et je braverais les censures du vice-légat; car je suis bien plus jaloux de votre absolution que je ne crains l'excommunication *della santa chesa*. En attendant, je fais partir à votre adresse, par le carrosse, un paquet qui contient deux exemplaires de la *Henriade*, d'une nouvelle édition prétendue d'Angleterre, avec un Essai sur la poésie épique. J'avais d'abord composé cet Essai en anglais, et il avait été traduit par l'abbé Desfontaines, homme fort connu dans la littérature. Mais je l'ai depuis travaillé en français, et je l'ai calculé pour notre méridien. Je vous supplie de vouloir bien accepter cet hommage avec bonté. J'y aurais joint l'*Histoire de Charles XII;* mais j'en attends incessamment une nouvelle édition, dans laquelle on a corrigé beaucoup d'erreurs. On a mis à la fin de cette édition les *Remarques* de La Motraye, voyageur curieux, mais qui n'a rien vu qu'avec les yeux du corps, et qui ressemble aux courriers qui voient tout, portent tout, et ne savent rien. Il y a en marge une réponse à ces Remarques, le tout pour l'honneur de la vérité dont je suis uniquement partisan.

> Tros Rutulusve fuat, nullo discrimine habebo.

D'ordinaire les histoires sont des satires ou des apologies, et l'auteur, malgré qu'il en ait, regarde le héros de son histoire comme un prédicateur regarde le saint de son sermon; on mêle partout de l'enthousiasme, et il n'en faut avoir qu'en vers. Pour moi, je n'en ai point en écrivant l'histoire, et si jamais j'écris quelque chose sur le siècle de Louis XIV, je le ferai en homme désintéressé. J'aime à vous rendre compte, monsieur, de mes occupations et de mes sentiments, pour les soumettre au jugement d'un homme comme vous. Je remercierai toute la vie M. l'abbé de Sade de m'avoir procuré l'honneur de votre correspondance. Je le prends pour mon protecteur auprès de vous; il vous persuadera de m'aimer, car il persuade tout ce qu'il veut. Je regarderais comme un des plus heureux temps de ma vie celui que je pourrais passer entre vous deux. A Paris, on ne se voit jamais qu'en passant. Ce n'est que dans les villes où la bonne compagnie est moins dissipée et plus rassemblée, qu'on peut jouir du commerce des gens qui pensent. Ce ne serait pas des muscats et du thon que je viendrais chercher : j'achèterais votre conversation et la sienne de tous les raisins du monde. Mais vous m'avouerez qu'il serait plaisant que l'auteur de la *Henriade* et des *Lettres anglaises* vînt chercher un asile dans les terres du saint-père. Je crois qu'au moins il me faudrait un passe-port. J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec l'estime la plus vive et la plus respectueuse reconnaissance, votre très humble et très obéissant serviteur. VOLTAIRE.

335. — A M. DE CIDEVILLE.

Ce 26 décembre.

J'aime fort Linant pour vous et pour lui; mais, à parler sérieusement, il n'est pas bien sûr encore qu'il ait un de ces talents marqués, sans qui la poésie est un bien méchant métier; il serait bien malheureux s'il n'avait qu'un peu de génie avec beaucoup de paresse. Exhortez-le à travailler et à s'instruire des choses qui pourront lui être utiles, quelque parti qu'il embrasse. Il voulait être précepteur, et à peine sait-il le latin. Si vous l'aimez, mon cher Cideville, prenez garde de gâter par trop de louanges et de caresses un jeune homme qui, parmi ses besoins, doit compter le besoin qu'il a de travailler beaucoup, et de mettre à profit un temps qu'il ne retrouvera plus. S'il avait du bien, je lui donnerais d'autres conseils, ou, plutôt, je ne lui en donnerais point du tout; mais il y a une différence si immense entre celui qui a sa fortune toute faite et celui qui la doit faire, que ce ne sont pas deux créatures de la même espèce. *Vale, amice.*

336. — A M. DE CIDEVILLE.

Ce 2 octobre.

L'autre jour l'Amitié, d'un air simple et facile,
Vint m'apporter des vers écrits en ma faveur :
Ils sont, tu le vois bien, du charmant Cideville,
Dit-elle, et tu connais l'air tendre et séducteur
Dont cet ingénieux pasteur
Par ses accents nouveaux à son gré ressuscite
Les sons du doux Virgile et ceux de Théocrite;
Mais il t'a prodigué, dans son style enchanteur,
Tous les éloges qu'il mérite.

Quelle faible réponse, mon aimable ami, à votre charmante églogue, et que j'ai de remords de vous payer si tard et si mal! N'accusez point ma paresse; mon cœur surtout n'es point paresseux; mais vous savez que ma détestable santé me met quelquefois dans l'impuissance de penser et d'écrire; cela met dans ma vie des vides effroyables. Il faut quelquefois que je demeure plusieurs jours privé de la consolation des belles-lettres et de la douceur de votre commerce. Moi qui voudrais, vous le savez bien, passer ma vie entre ces lettres et vous, faut-il que je ne la passe presque qu'en regrets! L'abbé Linant, ou plutôt Linant qui n'est plus abbé, vient d'arriver, toujours rempli de vous. Il lui faudra du temps pour reprendre l'habitude de la vie inquiète et tumultueuse de Paris, après avoir joui d'une si douce tranquillité auprès de vous. Il est bien mal logé chez moi; mais ce n'est pas ma faute, c'est la sienne. Il a trouvé, en arrivant, un compagnon que je lui ai donné, et dont je crois qu'il sera content. C'est un jeune homme nommé Lefebvre, qui fait aussi des vers harmonieux, et qui est né, comme Linant, poëte et pauvre. Je voudrais bien que ma fortune fût assez honnête pour leur rendre la vie plus agréable; mais, n'ayant point de richesses à leur faire partager, ils daignent partager ma pauvreté. Je ne suis pas comme la plupart de nos Parisiens; j'aime mieux avoir des amis que du superflu; et je préfère un homme de lettres à un bon cuisinier et à deux chevaux de carrosse. On en a toujours assez pour les autres quand on sait se borner pour soi. Rien n'est si aisé que d'avoir du superflu. Voilà une morale que M. le marquis (1) ne goûtera pas, mais qui est sûrement de votre goût.

A l'heure que je vous parle, mes deux amis sont à la comédie, à une pièce nouvelle d'un nommé La Chaussée, intitulée : la *Fausse Antipathie* (2). Ce titre a l'air de Marivaux; mais Marivaux ne fait pas de vers, et La Chaussée en fait de très bons, du moins dans le genre didactique. Ce n'est pas un bon préjugé pour le genre de la comédie.

J'assistai hier à la première représentation d'*Hippolyte et Aricie* (3). Les paroles sont de l'abbé Pellegrin, et dignes de l'abbé Pellegrin. La musique est d'un nommé Rameau, homme qui a le malheur de savoir plus de musique que Lulli. C'est un pédant en musique; il est exact et ennuyeux.

Linant revient de la comédie; il dit qu'elle a plu assez, qu'elle n'est pas absolument froide, et qu'elle est bien écrite.

Adieu; sur nos vieux jours nous irons ensemble aux premières représentations.

337. — A M. BERGER.

Octobre.

Je suis très fâché, monsieur, que vous ayez connu comme moi le prix de la santé par les maladies. Je ne suis point de ces malheureux qui aiment à avoir des compagnons. Comptez que le plaisir est le meilleur des remèdes. J'attends de grands soulagements de celui que me feront vos lettres. Y a-t-il quelque chose de nouveau, sur le Parnasse, qui mérite d'être connu par vous? Comment va l'opéra de Rameau? Soyez donc un peu, avec votre ancien ami, le nouvelliste des arts et des plaisirs, et comptez sur les mêmes sentiments que j'ai toujours eus pour vous.

338. — A M. DE CIDEVILLE.

Octobre.

. . . . (4)

Mais quand pourrai-je donc, mon très cher ami, vous être aussi utile à Paris que vous me l'êtes à Rouen? Vous passez douze mois de l'année à me rendre des services; vous m'écrivez de plus des vers charmants, et je suis comme une bégueule, qui me laisse aimer. Non, mon cher Cideville, je ne suis pas si bégueule; je vous aime de tout mon cœur, je travaille pour vous, j'ai retouché deux actes d'*Adélaïde*, je raccommode encore mon opéra tous les jours, et le tout pour vous plaire, car vous me valez tout un public.

> *Et* si me *tragicis* vatibus inseres,
> Sublimi feriam sidera vertice. (HOR., liv. I, od. I.)

> C'est à de tels lecteurs que j'offre mes écrits. (BOIL., ép. VII.)

A l'égard de ma personne, à laquelle vous daignez vous intéresser avec tant de bonté, je suis obligé de vous dire, en conscience, que je ne suis pas si malheureux que vous le pensez. Je crois vous avoir déjà dit en vers d'Horace :

> Non agimur tumidis velis aquilone secundo;
> Non tamen adversis ætatem ducimus austris,

(1) Le marquis de Lezeau. (G. A.)
(2) Elle fut jouée le 2 octobre et non le 27 septembre. (G. A.)
(3) Jouée le 1er octobre. (G. A.)
(4) Une page et demie est coupée et raturée. (G. A.)

Viribus, ingenio, specie, virtute, loco, re,
Extremi primorum, extremis usque priores. (Liv. II, ép. II.)

Mais voilà mon seul embarras, et ma petite santé est mon seul malheur. Je tâche de mener une vie conforme à l'état où je me trouve, sans passions désagréables, sans ambition, sans envie, avec beaucoup de connaissances, peu d'amis et beaucoup de goûts. En vérité je suis plus heureux que je ne mérite.

Mon cœur même à l'amour quelquefois s'abandonne :
J'ai bien peu de tempérament;
Mais ma maîtresse me pardonne,
Et je l'aime plus tendrement.

A Paris, 14 octobre.

Que direz-vous de moi? il y a trois jours que cette lettre devait partir; mais j'ai été malade, j'ai couru, et je vous demande pardon. Voici un petit papier ci-joint que je vous supplie bien fort de faire tenir à Jore, afin qu'il l'imprime à la fin des Remarques du sieur La Motraye.

Adieu; je n'ai pas un moment; je vous embrasse. Linant vous écrit. Il n'y a rien de nouveau encore; on ne sait si les Français ont passé le Rhin, ni si les Russes ont passé la Vistule. Jamais les fleuves n'ont été si difficiles à traverser que cette année. V.

339. — A M. LE COMTE DE SADE.

Ce lundi ....

Voilà une fort mauvaise copie d'*Adélaïde;* mais je n'en ai pas d'autre. Vous n'aurez pas besoin de mes vers pour vous amuser en chemin. Votre imagination et votre compagne de voyage vous mèneraient au bout du monde. Cependant prenez toujours ce chiffon de tragédie, pour les quarts d'heure où vous voudrez lire des choses inutiles. Si vous voulez en procurer une lecture au petit *Gnome* (1), correspondant des savants, vous êtes le maître. Quand vous serez arrivé à Toulouse, voyez, je vous en prie, mon ami d'Aigueberre (2), conseiller au parlement; je le crois au fond digne de vous, quoiqu'il n'ait pas de brillant. Vous lui ferez lire cette pièce; mais point de copie. Adieu; bon voyage. Mille respects, tendres amitié.

340. — A M. LE MARQUIS DE CAUMONT.

A Paris, ce 25 octobre....

J'avais mis, monsieur, à la diligence de Lyon un paquet contenant deux *Henriades* à votre adresse, *à Avignon*. J'ai renvoyé à la diligence sur la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et j'ai trouvé que le paquet n'était point parti, ces messieurs disant pour raison qu'il aurait fallu l'adresser à Lyon à quelqu'un de connu dans la ville. M. de Malijac que vous m'avez indiqué m'a tiré d'embarras; j'ai été chez lui, et j'ai eu l'honneur de lui remettre le paquet pour vous. J'ai gagné beaucoup à cela. M. de Nalijac m'a paru un homme très aimable. Il a un fils dont il me semble qu'on peut dire : *Gratior et pulchro veniens in corpore virtus.* Mais j'ai bien peur, monsieur, que vous n'ayez pas si tôt cette pauvre *Henriade.* Il me paraît que le ministère retient tant qu'il peut M. de Malijac dans ce pays-ci. Nos ministres ont raison; j'en ferais autant à leur place si j'aimais mieux la bonne compagnie que les intérêts des sujets de notre saint père le pape.

Il s'agit, je crois, de nous donner du bois, du blé, et de l'huile. On fait bien des façons pour vous laisser avoir

Frigus quo duramque famem depellere possit.

Apparemment qu'on veut avoir pris l'Italie avant de régler nos affaires. Voilà toute l'Europe en armes (3). Quel temps, monsieur, pour les lettres! Je dirai de nous :

Solus enim tristes hac tempestate camenas
Respexit.

Je me flatte de vous envoyer bientôt quelque nouvel ouvrage, malgré le tintamarre de la guerre qui nous environne de tous les côtés. Pour cette *Histoire du Siècle de Louis XIV*, c'est une entreprise qui sera l'occupation et la consolation de ma vieillesse; il faudra peut-être dix ans pour la faire. Heureux qui peut se faire un plan d'occupation pour dix années! Ce travail sera doux et tranquille en comparaison des ouvrages d'imagination qui tirent l'âme hors d'elle-même, et qui sont une espèce de passion violente. On peut peut-être faire des vers comme l'amour dans sa jeunesse, mais à quarante ans il faut dire :

Nunc itaque, et versus, et cætera ludibria pono ;
Quid verum atque decens curo et rogo, et omnis in hoc sum.
HOR., liv. Ier, ép. I.

Je vous demande pardon de mon verbiage latin et français. Je vous respecte sans cérémonie. VOLTAIRE.

341. — A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce 27 octobre.

Aujourd'hui est partie par le coche certaine *Adélaïde du Guesclin*, qui va trouver l'intime ami de son père avec des sentiments fort tendres, beaucoup de modestie, et quelquefois de l'orgueil, de temps en temps des vers frappés, mais quelquefois d'assez faibles. Elle espère que l'élégant, le tendre, l'harmonieux Cideville lui dira tous ses défauts; et elle fera tout ce qu'elle pourra pour s'en corriger.

Moi, père d'*Adélaïde*, je me meurs de regret de ne pouvoir venir vous entretenir sur tout cela.

Parve (*sed* invideo), sine me, Liber, ibis *ad illum;*
OVID., *Trist.*, liv. I, eleg. I.

« Ad illum qui, absens et præsens, mihi semper erit carissimus (1). »

J'attends votre *Allégorie;* il me faut de temps en temps de quoi supporter votre absence; je parle souvent de vous avec Linant. Vous faites cent fois plus de besogne que lui. Les occupations continuelles de votre charge, loin de rebuter votre muse, l'encouragent et l'animent; vous sortez du temple de Thémis comme de celui d'Apollon. Je ne sais pas encore quel fruit Linant aura tiré de votre société et de vos conseils, mais je n'ai encore rien vu de lui. Il y a deux ans que je lui ai fait donner son entrée à la comédie, sur la parole qu'il ferait une pièce. Je lui ai enfin fourni un sujet, au lieu de son *Sabinus*, qui n'était point du tout théâtral. Il n'a pas seulement mis par écrit le plan que je lui ai donné. Je le plains fort s'il ne travaille pas; car il me semble qu'étant un peu fier et très gueux, si, avec cela, il est paresseux et ignorant, il ne doit espérer qu'un avenir bien misérable. Il a eu le malheur de se brouiller chez moi avec toute la maison : cela met, malgré que j'en aie, bien du désagrément dans sa vie. Celui (2) qui se mêle de mes petites affaires, et sa femme, s'étaient plaints souvent de lui. Je les avais raccommodés; les voilà, cette fois-ci, brouillés sans apparence de retour. Cela me fâche d'autant plus que Linant en souffre, et que, malgré toutes mes attentions, je ne peux empêcher mille petits désagréments que des gens qui ne sont pas tout à fait mes domestiques, sont à portée de lui faire essuyer, sans que j'en sache rien. Je vous rends compte de ces petits détails, parce que je l'aime et que vous l'aimez. Je suis persuadé que vous aurez la bonté de lui donner des conseils dont il profitera. J'ai bien peur que jusqu'ici vous ne lui ayez donné que de l'amour-propre.

Personne n'est plus persuadé que moi que tous les hommes sont égaux; mais, avec cette maxime, on court risque de mourir de faim, si on ne travaille pas; et il lui sera tout au plus permis de se croire au-dessus de son état quand il aura fait quelque chose de bon. Mais jusque-là il doit songer qu'il est jeune et qu'il a besoin de travail. Je ne lui dis pas le quart de tout cela, parce que j'aurais l'air d'abuser du peu de bien que je lui fais, ou de prendre le parti de ceux avec lesquels il s'est brouillé assez mal à propos. Encore une fois, pardonnez ces détails à la confiance que j'ai en vous, et à l'envie d'être utile à un homme que vous m'avez recommandé.

342. — A M. BERGER.

J'ai reçu à la fois trois lettres de vous. Je suis trop heureux d'avoir un ami comme vous. Les autres se contentent de dire : c'est dommage; mais vous êtes rempli des attentions les plus obligeantes, et je regarderai toujours votre commerce comme la consolation la plus flatteuse de votre absence.

J'ai fait une grande sottise de composer un opéra (3); mais l'envie de travailler pour un homme comme M. Rameau m'avait emporté. Je ne songeais qu'à son génie, et je ne m'apercevais pas que le mien (si tant est que j'en aie un)

(1) Le marquis de Caumont, correspondant honoraire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. (G. A.)
(2) C'est par lui que Voltaire connut madame du Châtelet. (G. A.)
(3) Voyez, tome IV, le *Précis du Siècle de Louis XV*, chap. IV. (G. A.)

(1) Térence, *Adelphes*, I, I.
(2) Demoulin. (G. A.)
(3) *Samson.* Voyez tome III. (G. A.)

n'est point fait du tout pour le genre lyrique. Aussi je lui mandais, il y a quelque temps, que j'aurais plus tôt fait un poëme épique que je n'aurais rempli des canevas. Ce n'est pas assurément que je méprise ce genre d'ouvrage; il n'y en a aucun de méprisable; mais c'est un talent qui, je crois, me manque entièrement. Peut-être qu'avec de la tranquillité d'esprit, des soins, et les conseils de mes amis, je pourrai parvenir à faire quelque chose de moins indigne de notre Orphée; mais je prévois qu'il faudra remettre l'exécution de cet opéra à l'hiver prochain. Il n'en vaudra que mieux, et n'en sera que plus désiré du public. Notre grand musicien, qui a sans doute des ennemis en proportion de son mérite, ne doit pas être fâché que ses rivaux passent avant lui. Le point n'est pas d'être joué bientôt, mais de réussir. Il vaut mieux être applaudi tard, que d'être sifflé de bonne heure. Il n'y a que le plaisir de vous voir que je ne puis différer plus longtemps. Je me flatte que je vous embrasserai cet hiver. Le jour que je vous verrai sera ma première consolation, et l'empressement de vous obéir, auprès de M. de Richelieu, sera la seconde. Je vous prie de m'écrire souvent.

343. — A M. DE MONCRIF.

1er novembre.

Aimable Moncrif, *ami tendre et attentif*, j'ai été si malade, que je n'ai pu venir vous remercier des soins que vous voulez bien prendre de faire réussir mes petites propositions auprès de M. de Carignan. Je ne connais point de meilleur négociateur que vous. Vous avez, avec bien des talents, celui qui vaut mieux que tous les autres ensemble, c'est celui de plaire. Je ne vous ai jamais vu que vous ne m'en ayez convaincu; aussi je vous aime autant que j'estime les Tithons, les Aurores et ces moineaux (1) auxquels je ressemble si peu. — *Vale. — You must love me a little.*

344. — AU MÊME.

.... 1733.

L'auteur de l'*Empire de l'Amour* viendra-t-il demain dîner vers les deux heures dans l'empire des hypocondres, chez son ami malade, qui gît vis-à-vis Saint-Gervais, rue du Long-Pont? A-t-il eu la bonté d'en dire deux mots à sa grosse gaguie de femme, le chevalier de Brassac? S'il trouve aussi ce vaurien de La Clède (2), veut-il bien l'amener, ou mander s'il n'y a rien à espérer, et si le malade dînera sans eux?

A-t-il eu la bonté de pressentir son altesse sérénissime sur *Adélaïde?* Je veux faire un effort de poitrine pour votre prince. Adieu, je vous aime de tout mon cœur, et cela sans effort (3).

345. — A M. L'ABBÉ DE SADE.

A Paris, le 13 novembre.

Vous m'avez écrit, monsieur, en arrivant, et je me suis bien douté que vous n'auriez pas demeuré huit jours dans ce pays-là, que vous n'écririez plus qu'à vos maîtresses. Je vous fais mon compliment sur le mariage de monsieur votre frère; mais j'aimerais encore mieux vous voir sacrer, que de lui voir donner la bénédiction nuptiale. On s'est très souvent repenti du sacrement de mariage, et jamais de l'onction épiscopale.

Je viens d'écrire à M. de Sade cette petite guenille :

Vous suivez donc les étendards
De Bellone et de l'Hyménée;
Vous vous enrôlez cette année
Et sous Carman (4) et sous Villars.
Le doyen des héros, une beauté novice,
Vont vous occuper tour à tour,
Et vous nous apprendrez un jour
Quel est le plus rude service
Ou de Villars ou de l'Amour.

Ceci n'est bon que pour votre trinité indulgente (5). Je vous destinais des vers un peu plus ampoulés; c'est une nouvelle édition de la *Henriade*. J'ai remis entre les mains de M. Malijac un petit paquet contenant une *Henriade* pour vous et une pour M. de Caumont. Je vous remercie de tout mon cœur de m'avoir procuré l'honneur et l'agrément de son commerce; mais c'est à lui que je dois à présent m'adresser, pour ne pas perdre le vôtre. Il semble que vous ayez voulu vous défaire de moi pour me donner à M. de Caumont, comme on donne sa vieille maîtresse à son ami. Je veux lui plaire, mais je vous ferai toujours des coquetteries. Je ne lui ai pas pu envoyer les *Lettres* en anglais, parce que je n'en ai qu'un exemplaire, ni en français, parce que je ne veux point être brûlé sitôt.

Comment! M. de Caumont sait aussi l'anglais! Vous devriez bien l'apprendre. Vous l'apprendrez sûrement, car madame du Châtelet l'a appris en quinze jours. Elle traduit déjà tout courant; elle n'a eu que cinq leçons d'un maître irlandais. En vérité, madame du Châtelet est un prodige, et on est bien neuf à notre cour.

Voulez-vous des nouvelles? le fort de Kehl vient d'être pris; la flotte d'Alicante est en Sicile; et tandis qu'on coupe les deux ailes de l'aigle impériale, en Italie et en Allemagne, le roi Stanislas est plus empêché que jamais. Une grande moitié de sa petite armée l'a abandonné, pour aller recevoir une paie plus forte de l'électeur-roi.

Cependant le roi de Prusse (1) se fait faire la cour par tout le monde, et ne se déclare encore pour personne. Les Hollandais veulent être neutres, et vendre librement leur poivre et leur cannelle. Les Anglais voudraient secourir l'empereur, et ils le feront trop tard.

Voilà la situation présente de l'Europe; mais à Paris on ne songe point à tout cela. On ne parle que du rossignol que chante mademoiselle Petitpas (2), et du procès qu'a Bernard (3) avec Servandoni, pour le paiement de ses impertinentes magnificences.

Adieu; quand vous serez las de toute autre chose, souvenez-vous que Voltaire est à vous toute sa vie, avec le dévouement le plus tendre et le plus inviolable.

346. — A M. DE CIDEVILLE.

Paris, le 6 novembre.

Aimable ami, aimable critique, aimable poëte, en vous remerciant tendrement de votre *Allégorie*. Elle est pleine de très beaux vers, pleine de sens et d'harmonie; mon cœur, mon esprit, mes oreilles, vous ont la dernière obligation. Je me suis rencontré avec vous dans un vers que peut-être vous n'aurez point encore vu dans ma tragédie :

Toutes les passions sont en moi des fureurs.

Voici l'endroit tel que je l'ai corrigé en entier. C'est Vendôme qui parle à Adélaïde, au second acte :

Pardonne à ma fureur, toi seule en es la cause.
Ce que j'ai fait pour toi sans doute est peu de chose.
Non, tu ne me dois rien; dans tes fers arrêté,
J'attends tout de toi seul, et n'ai rien mérité.
Te servir en esclave est ma grandeur suprême;
C'est moi qui te dois tout, puisque c'est moi qui t'aime.
Tyran que j'idolâtre, et que rien ne fléchit,
Cruel objet des pleurs dont mon orgueil rougit,
Oui, tu tiens dans tes mains les destins de ma vie,
Mes sentiments, ma gloire, et mon ignominie.
Ne fais point succéder ma haine à mes douleurs,
Toutes les passions sont en moi des fureurs.
Dans mes soumissions crains-moi, crains ma colère (4).

Il y a encore bien d'autres endroits changés, et bien des corrections envoyées, aux comédiens, depuis que je vous ai fait tenir la pièce. Pour le fond, il est toujours le même, on ne peut élever de nouveaux fondements comme on peut changer une antichambre et un cabinet; et toutes les beautés de détail sont des ornements presque perdus au théâtre. Le succès est dans le sujet même. Si le sujet n'est pas intéressant, les vers de Virgile et de Racine, les éclairs et les raisonnements de Corneille, ne feraient pas réussir l'ouvrage. Tous mes amis m'assurent que la pièce est touchante; mais je consulterai toujours votre cœur et votre esprit, de préférence à tout le monde; c'est à eux à me parler; il n'y a point de vérité qui puisse déplaire quand c'est vous qui la dites.

Souffrez aussi, mon cher ami, que je vous dise, avec cette même franchise que j'attends de vous, que je ne suis pas aussi content du fond de votre *Allégorie* et de la tissure de l'ouvrage, que je le suis des beaux vers qui y sont répandus. Votre but est de prouver qu'on se trouve bien, dans la vieillesse, d'avoir fait provision dans son printemps, et qu'il faut à vingt ans, songer à habiller l'homme de cinquante. La longue description des âges de l'homme est donc inutile à ce

(1) Allusion à des poëmes érotiques de Moncrif. (G. A.)
(2) Auteur d'une *Histoire de Portugal*. (G. A.)
(3) Ces deux billets ont été édités par MM. de Cayrol et François. (G. A.)
(4) Le comte de Sade venait d'épouser une demoiselle Carman. (G. A.)
(5) Le comte, le chevalier, l'abbé. (G. A.)

(1) Frédéric-Guillaume Ier, père de Frédéric II. (G. A.)
(2) Dans l'opéra d'*Hippolyte et Aricie*. (G. A.)
(3) Fils de Samuel Bernard. (G. A.)
(4) Ces vers ne se lisent plus dans *Adélaïde*. (G. A.)

but. Pourquoi étendre en tant de vers ce qu'Horace et Despréaux ont dit en dix ou douze lignes connues de tout le monde? Mais, direz-vous, je présente cette idée sous des images neuves. A cela je vous répondrai que cette image n'est ni naturelle, ni aimable, ni vraisemblable. Pourquoi cette montagne? pourquoi fera-t-il plus chaud au milieu qu'au bas? pourquoi différents climats dans une montagne? pourquoi se trouve-t-on tout d'un coup au sommet? Une allégorie ne doit point être recherchée, tout s'y doit présenter de soi-même, rien ne doit y être étranger. Enfin, quand cette allégorie serait juste, et que vous en auriez retranché les longueurs, il resterait encore de quoi dire : *non erat his locus*.

Votre ouvrage serait, je crois, charmant, si vous vous renfermiez dans votre première idée; car de quoi s'agit-il? de faire voir l'usage et l'abus du temps. Présentez-moi une déesse à qui tous les vieillards s'adressent pour avoir une vieillesse heureuse; alors chaque sexagénaire vient exposer ce qu'il a fait dans sa vie, et leurs dernières années sont condamnées aux remords ou à l'ennui. Mais ceux qui ont cultivé leur esprit, comme mon cher Cideville, jouissent des biens acquis dans leur jeunesse, et sont heureux et honorés. Voilà un champ assez vaste ; mais tout ce qui sort de ce sujet est une morale hors d'œuvre. Votre montagne est une longue préface, une digression qui absorbe le fond de la chose. N'ayez simplement que votre sujet devant les yeux, et votre ouvrage deviendra un chef-d'œuvre.

Pour m'encourager à vous oser parler ainsi, envoyez-moi une bonne critique d'*Adélaïde ;* mais surtout, ne gâtez point Linant. Je ne suis pas trop content de lui. Il est nourri, logé, chauffé, blanchi, vêtu, et je sais qu'il a dit que je lui avais fait manquer un beau poste de précepteur, pour l'attirer chez moi. Je ne l'ai cependant pris qu'à votre considération, et après que la dignité de précepteur lui a été refusée. Il ne travaille point, il ne fait rien, il se couche à sept heures du soir, pour se lever à midi. Encouragez-le et grondez-le, en général. Si vous le traitez en homme du monde, vous le perdrez. Adieu.

347. — A MADAME LA DUCHESSE DE SAINT-PIERRE.

Moi qui, dans mes amusements
Cherchant quelque sage lecture,
Lis très peu les nouveaux romans,
Et beaucoup la sainte Écriture,
Hier je lisais l'aventure
De ce bon père des croyants,
Qui, de Dieu chantant les louanges,
Vit arriver dans son réduit,
Vers les approches de la nuit,
Une visite de trois anges.

J'ai reçu, madame, le même honneur dans mon trou de la rue du Long-Pont; et, de ce jour-là, l'ai cru aux divinités comme Abraham. Mais la différence fut que le trio céleste soupa chez ce bonhomme, et que vous n'avez pas daigné souper chez moi, crainte de faire méchante chère. Si vous aviez effectivement la bonté qu'on attribue à votre espèce divine, vous auriez fait une cène dans mon ermitage ; mais votre apparition ne fut point une apparition angélique ;

Et, pour revenir à la fable,
Pour moi beaucoup plus vraisemblable,
Et dont vous aimez mieux le tour,
Je reçus chez moi, l'autre jour,
De déesses un couple aimable,
Conduites par le dieu d'amour;
Du paradis l'heureux séjour
N'a jamais rien eu de semblable.

Le dieu d'amour (1) n'avait point une perruque blonde, ses cheveux n'étaient pas si dérangés que les boulets du fort de Kehl le faisaient craindre, et il avait beaucoup d'esprit. Il n'appartient pas à un mortel qui loge vis-à-vis Saint-Gervais d'oser supplier la déesse, vice-reine de Catalogne, l'autre déesse, et cet autre dieu, de daigner venir boire du vin de Champagne, au lieu de nectar, de quitter leur palais pour une chaumière, et bonne compagnie pour un malade.

Ciel! que j'entendrais s'écrier
Marianne, ma cuisinière
Si la duchesse de Saint-Pierre,
Du Châtelet et Forcalquier
Venaient souper dans ma tanière!

Mais, après la fricassée de poulets et les chandelles de Charonne, que ne doit-on pas attendre de votre indulgence!

Les dieux sont bons, ils daignent tout permettre
Aux gens de bien qui leur offrent des vœux;
Le cœur suffit, le cœur est tout pour eux,
Et c'est le mien qui dicta cette lettre.

348. — A M. DE CIDEVILLE.

Ce 15 novembre.

Voyez, mon cher ami, combien je suis docile. Je suis entièrement de votre avis sur les louanges que vous donnez à notre *Adélaïde*. J'avais peur qu'il ne parût un peu de coquetterie dans mademoiselle du Guesclin; mais, puisque vous, qui êtes expert en cette science, ne vous êtes pas aperçu de ce défaut, il y a apparence qu'il n'existe pas. Mais vous me donnez autant de scrupule sur le reste que de confiance sur les choses que vous approuvez.

Je conviens avec vous que Nemours n'est pas, à beaucoup près, si grand, si intéressant, si occupant le théâtre que son emporté de frère. Je suis encore bien heureux qu'on puisse aimer un peu Nemours, après que Vendôme a saisi, pendant deux actes, l'attention et le cœur des spectateurs. Si le personnage de Nemours est souffert, je regarde comme un coup de l'art d'avoir fait supporter un personnage qui devait être insipide. Vous me dites qu'on pourrait relever le caractère de Nemours, en affaiblissant celui de Couci. Je ne saurais me rendre à cette idée en aucune façon, d'antant plus que Couci ne se trouve avec Nemours qu'à la fin de la pièce.

J'aurais bien voulu parler un peu de ce fou de Charles VI, de cette mégère Isabeau, de ce grand homme Henri V; mais quand j'en ai voulu dire un mot, j'ai vu que je n'en avais pas le temps; et *non erat his locus*. La passion occupe toute la pièce d'un bout à l'autre. Je n'ai pas trouvé le moment de raconter tous ces événements, qui, de plus, sont aussi étrangers à mon action principale qu'essentiels à l'histoire. L'amour est une étrange chose; quand il est quelque part, il y veut dominer; point de compagnon, point d'épisode. Il semble que, quand Nemours et Vendôme se voient, c'était bien là le cas de parler de Charles VI et de Charles VII; point du tout. Pourquoi cela? C'est qu'aucun d'eux ne s'en soucie; c'est qu'ils sont tous deux amoureux comme des fous. Peut-on faire parler un acteur d'autre chose que de sa passion? Et, si j'ai à me féliciter un peu, c'est d'avoir traité cette passion de façon qu'il n'y a pas de place pour l'ambition et pour la politique.

Vous avez très bien senti l'horreur de l'action de Vendôme. Il semble, en effet, que ce beau nom ne soit pas fait pour un fratricide. S'il ordonnait la mort de son frère à tête reposée, ce serait un monstre, et la pièce aussi. Je ne sais même si on ne sera pas révolté qu'il demande cette horrible vengeance à l'honnête homme de Couci, et je vous avoue que je tremble fort pour la fin de ce quatrième acte, dont je ne suis pas trop content; mais le cinquième me rassure. Il est impossible de ne pas aimer Vendôme et de ne le pas plaindre. Je peux même espérer que l'on pardonnera à ce furieux, à cet amant malheureux, à cet homme qui, dans le même moment, se voit trahi par un frère et par une maîtresse qui lui doivent tous deux la vie, qui voit sa maîtresse enlevée et le peuple révolté par ce même frère, et qui, de plus, est annoncé comme un homme capable du plus grand emportement.

A l'égard du détail, je le corrige tous les jours. Je travaille à plus d'un atelier à la fois; je n'ai pas un moment de vide, les jours sont trop courts; il faudrait les doubler pour les gens de lettres. Que ne puis-je les passer avec vous! ils me paraîtraient alors bien plus courts.

Nous avons relu votre *Allégorie;* nous persistons dans nos très humbles remontrances. Nous vous prions de nous ôter la montagne. Trop d'abondance appauvrit la matière. Si j'avais beaucoup parlé des guerres civiles, *Adélaïde* ne toucherait pas tant. Il ne faut jamais perdre un moment son principal sujet de vue. C'est ce qui fait que je pense toujours à vous. *Vale, et me ama.*

349. — A M. DE LA PREVERIE.

A Paris, ce 16 novembre 1733.

J'ai reçu votre lettre du 12 novembre. Vous m'auriez sauvé, monsieur, mes quatorze cents livres, si vous aviez bien voulu, à tout événement, faire signifier la délégation au fermier. Peut-être en serait-il temps encore. C'est une obligation passée au Châtelet de Paris, et qui a son effet dans tout le royaume. Peut-être cette dette sera-t-elle regardée comme dette du prieuré, et l'acquéreur en serait tenu; peut-être cet acquéreur doit-il de l'argent à l'abbé Mac-Carthy : c'est ce que vous pourriez savoir, et en ce cas, vous lui signifieriez la délégation. Quand je ne tirerais que la moitié de la somme, je me croirais bien payé. Il y a encore une autre ressource : Mac-

(1) Brancas, comte de Forcalquier. (G. A.)

Carthy a un père qui a du bien, et qui demeure à Nantes. Il est, je crois, médecin ou chirurgien dans cette ville. Pourriez-vous avoir la bonté de vous en informer? Je sais que ce père est très vieux. On pourrait, à sa mort, faire une saisie.

En un mot, monsieur, vous êtes sur les lieux, vous vous étiez chargé de cette affaire; c'est sur votre promesse que j'avais prêté mon argent à ce misérable avec tant de bonne foi. Puisqu'il vous doit de l'argent, unissez mes intérêts aux vôtres : si je pouvais toucher sept cents livres, je vous abandonnerais la somme pour vos peines.

J'ajouterai à tout ce que je viens de vous dire que vous pourriez intimider l'acquéreur. Je sais à point nommé qu'il a acheté le bénéfice, et il ne me sera pas difficile de le prouver, Mac-Carthy s'en étant vanté à deux personnes. Je puis en écrire aux ministres et surtout à monseigneur le cardinal de Fleury. J'attends, monsieur, votre réponse pour me déterminer.

Je suis, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

350. — A M. BROSSETTE.

Le 22 novembre.

Je regarde, monsieur, comme un de mes devoirs de vous envoyer les éditions de la *Henriade* qui parviennent à ma connaissance : en voici une qui, bien que très fautive, ne laisse pas d'avoir quelque singularité, à cause de plusieurs variantes qui s'y trouvent, et dans laquelle on a, de plus, imprimé mon *Essai sur l'Epopée*, tel que je l'ai composé en français, et non pas tel que M. l'abbé Desfontaines l'avait traduit, d'après mon *Essai* anglais. Vous trouverez peut-être assez plaisant que je sois un auteur traduit par mes compatriotes, et que je me sois retraduit moi-même. Mais si vous aviez été deux ans, comme moi, en Angleterre, je suis sûr que vous auriez été si touché de l'énergie de cette langue, que vous auriez composé quelque chose en anglais.

Cette *Henriade* a été traduite en vers, à Londres et en Allemagne. Cet honneur, qu'on me fait dans les pays étrangers, m'enhardit un peu auprès de vous. Je sais que vous êtes en commerce avec Rousseau, mon ennemi; mais vous ressemblez à Pomponius Atticus, qui était courtisé à la fois par César et par Pompée. Je suis persuadé que les invectives de cet homme, en qui je respecte l'amitié dont vous l'honorez, ne feront que vous affermir dans les bontés que vous avez toujours eues pour moi. Vous êtes l'ami de tous les gens de lettres, et vous n'êtes jaloux d'aucun. Plût à Dieu que Rousseau eût un caractère comme le vôtre!

Permettez-moi, monsieur, que je mette dans votre paquet un autre paquet pour M. le marquis de Caumont; c'est un homme qui, comme vous, aime les lettres, et que le bon goût a fait sans doute votre ami.

Quel temps, monsieur, pour vous envoyer des vers!

Hinc movet Euphrates, illinc Germania bellum :
. . . . Sævit toto Mars impius orbe. (Virg., *Géorg.*, I.)

. . . . Et carmina tantum
Nostra valent, Lycida, tela inter Martia, quantum
Chaonias dicunt, aquila veniente, columbas. (*Egl.*, ix.)

On a pris le fort de Kehl; on se bat en Pologne; on va se battre en Italie.

I nunc, et versus tecum meditare canoros.
Hor., liv. II, ép. ii.

Voilà bien du latin que je vous cite; mais c'est avec des dévots comme vous que j'aime à réciter mon bréviaire.

351. — A M. L'ABBÉ DE SADE.

A Paris, le 25 novembre.

J'interromps mon agonie pour vous dire que vous êtes une créature charmante. Vous m'avez écrit une lettre qui me rendrait la santé, si quelque chose pouvait me guérir.

On dit que vous allez être prêtre et grand-vicaire; voilà bien des sacrements à la fois dans une famille. C'est donc pour cela que vous me dites que vous allez renoncer à l'amour.

Ainsi donc vous vous figurez,
Alors que vous posséderez
Le juste nom de grand-vicaire,
Qu'aussitôt vous renoncerez
A l'amour, au talent de plaire.
Ah! tout prêtre que vous serez,
Mon cher ami, vous aimerez;
Fussiez-vous évêque ou saint-père,
Vous aimerez, et vous plairez;
Voilà votre vrai ministère;
Et toujours vous réussirez
Et dans l'Eglise et dans Cythère.

Vos vers et votre prose sont bien assurément d'un homme qui sait plaire. Je suis si malade que je ne vous en dirai pas davantage; et d'ailleurs, que pourrai-je vous dire de mieux, sinon que je vous aime de tout mon cœur?

J'ai envoyé trois *Henriades*, de la nouvelle édition, à M. de Caumont par M. de Malijac, une par M. de Sozzi qui demeure à Lyon, vis-à-vis Bellecour. Je ne lui écris point, et à vous je ne vous écris guère, car je n'en peux plus.

Adieu; conservez bien votre santé; il est affreux de l'avoir perdue et d'aimer le plaisir. *Vale, vale.* Ne parlez pas à madame du Châtelet de son anglais; c'est un secret qu'il faut qu'elle vous apprenne. Adieu; je vous serai attaché tout le temps de ma courte et chienne de vie.

352. — A M. DE CIDEVILLE.

Le 26 novembre.

Il y a cinq jours, mon cher ami, que je suis dangereusement malade, d'une espèce d'inflammation d'entrailles; je n'ai la force ni de penser ni d'écrire. Je viens de recevoir votre lettre et le commencement de votre nouvelle *Allégorie*. Au nom d'Apollon, tenez-vous-en à votre premier sujet; ne l'étouffez point sous un amas de fleurs étrangères; qu'on voie bien nettement ce que vous voulez dire; trop d'esprit nuit quelquefois à la clarté. Si j'osais vous donner un conseil, ce serait de songer à être simple, à ourdir votre ouvrage d'une manière bien naturelle, bien claire, qui ne coûte aucune attention à l'esprit du lecteur. N'ayez point d'esprit, peignez avec vérité, et votre ouvrage sera charmant. Il me semble que vous avez peine à écarter la foule d'idées ingénieuses qui se présente toujours à vous; c'est le défaut d'un homme supérieur, vous ne pouvez pas en avoir d'autre; mais c'est un défaut très dangereux. Que m'importe si l'enfant est étouffé à force de caresses, ou à force d'être battu? Comptez que vous tuez votre enfant en le caressant trop. Encore une fois, plus de simplicité, moins de démangeaison de briller; allez vite au but, ne dites que le nécessaire. Vous aurez encore plus d'esprit que les autres quand vous aurez retranché votre superflu.

Voilà bien des conseils que j'ai la hardiesse de vous donner; mais....

Petimusque, damusque vicissim. (Hor., *Art. poet.*)

Celui qui écrit est comme un malade qui ne sent pas, et celui qui lit peut donner des conseils au malade. Ceux que vous me donnez sur *Adélaïde* sont d'un homme bien sain; mais, pour parler sans figures, je ne suis plus guère en état d'en profiter. On va jouer la pièce; *jacta est alea.*

Adieu; dites à M. de Formont combien je l'aime. Je suis trop malade pour en écrire davantage.

353. — AU MÊME.

A Paris, ce 5 décembre.

J'ai été bien malade, mon très cher ami; je le suis encore, et le peu de forces que j'ai, c'est l'amitié qui me les donne; c'est elle qui me met la plume à la main, pour vous dire que j'ai montré à Emilie votre épître allégorique. Elle en a jugé comme moi, et m'a confirmé dans l'opinion où je suis qu'en arrachant une infinité de fleurs que vous avez laissé croître, sans y penser, autour de l'arbre que vous plantiez, il n'en croîtra que mieux, et n'en sera que plus beau. Vous êtes un grand seigneur à qui son intendant prêche l'économie. Soyez moins prodigue, et vous serez beaucoup plus riche. Vous en convenez; voici donc quel serait mon petit avis, pour arranger les affaires de votre grande maison.

J'aime beaucoup ces vers :

J'étais encor dans l'âge où les désirs
Vont renaissant dans le sein des plaisirs, etc.

De là je voudrais vous voir transporté, par votre démon de Socrate, au temple de la Raison, et cela bien clairement, bien nettement, et sans aucune idée étrangère au sujet. *Le Temps*, dont vous faites une description *presque en tout* charmante, présente à cette divinité tous ceux qui se flattent d'avoir autrefois bien passé le temps. Jetez-vous dans les portraits; mais que chacun fasse le sien, en se vantant des choses mêmes que la raison condamne; par là chaque portrait devient une satire utile et agréable. Point de leçon de morale, je vous en prie, que celle qui sera renfermée dans l'aveu ingénu que feront tous les sots de l'impertinente conduite qu'ils ont tenue dans leur jeunesse. Ces moralités, qui naissent du tableau même, et qui entrent dans le corps de la fable, sont les seules qui puissent plaire, parce qu'elles-mêmes peignent chemin faisant, et tout, en poésie, doit être peinture.

Il y a une foule de beaux vers que vous pouvez conserver. Tout est diamant brillant dans votre ouvrage. Un peu d'arrangement rendra la garniture charmante. Je voudrais avoir avec vous une conversation d'une heure seulement; je suis persuadé qu'en m'instruisant avec vous, et en vous communiquant mes doutes, nous éclaircirions plus de choses que je ne vous en embrouillerais dans vingt lettres. J'entrerais avec vous dans tous les détails; je vous prierais d'en faire autant pour notre *Adélaïde;* vous m'encourageriez à réchauffer et à ennoblir le caractère de Nemours, à mettre plus de dignité dans les amours des deux frères, et à corriger bien des mauvais vers.

J'ai adopté toutes vos critiques; j'ai refait tous les vers que vous avez bien voulu reprendre. Quand pourrai-je donc m'entretenir avec vous, à loisir, de ces études charmantes qui nous occupent tous deux si agréablement? Il me semble que nous sommes deux amants condamnés à faire l'amour de loin. Savez-vous bien que, pendant ma maladie, j'ai fait (1) l'opéra de *Samson* pour Rameau? Je vous promets de vous envoyer celui-là; car j'ai l'amour-propre d'en être content, au moins pour la singularité dont il est.

Linant renonce enfin au théâtre; il quitte l'habit avant d'avoir achevé le noviciat. Que deviendra-t-il? pourquoi avoir pris un habit d'homme, et quitté le petit collet? quel métier fera-t-il? *Vale.*

354. — AU MÊME.

Le 27 décembre.

Mon aimable Cideville, les c... vous occupent, je le crois bien; ce n'est qu'un rendu. Vous êtes bien heureux de songer au plaisir au milieu des sacs, et de vous délasser de la chicane avec l'amour. Pour moi, je suis bien malade depuis quinze jours; je suis mort au plaisir; si je vis encore un peu, c'est pour vous et pour les lettres. Elles sont pour moi ce que les belles sont pour vous; elles sont ma consolation et le soulagement de mes douleurs. Ne me dites point que je travaille trop; ces travaux sont bien peu de chose pour un homme qui n'a point d'autre occupation. L'esprit, plié depuis longtemps aux belles-lettres, s'y livre sans peine et sans effort, comme on parle facilement une langue qu'on a longtemps apprise, et comme la main du musicien se promène sans fatigue sur un clavecin. Ce qui est seulement à craindre, c'est qu'on ne fasse avec faiblesse ce qu'on ferait avec force dans la santé. L'esprit est peut-être aussi juste, au milieu des souffrances du corps; mais il peut manquer de chaleur : aussi, dès que je sentirai ma machine totalement épuisée, il faudra bien renoncer aux ouvrages d'imagination; alors je jouirai de l'imagination des autres, j'étudierai les autres parties de la littérature qui ne demandent qu'un peu de jugement et une application modérée; je ferai avec les lettres ce que l'on fait avec une vieille maîtresse, pour laquelle on change son amour en amitié.

Linant, qui se porte bien, et qui est dans la fleur de l'âge, devrait bientôt prendre ma place; mais il paraît que sa vocation n'est pas trop décidée. Cette tragédie, promise depuis deux ans, à peine commencée, est abandonnée. Il renonce aux talents de l'imagination pour ne rien apprendre; il devient, avec de l'esprit et du goût, inutile aux autres et à soi-même. Sa vue ne lui permet pas, dit-il, d'écrire; son bégaiement l'empêche de lire pour les autres. De quelle ressource sera-t-il donc? et que faire pour lui, s'il ne fait rien? Son malheur est d'avoir l'esprit au-dessus de son état, et de n'avoir pas le talent de s'en tirer. Il eût mieux valu pour lui cent fois de rester chez sa mère, que de venir ici pour se dégoûter de sa profession, sans en savoir prendre aucune. Vous serez responsable à Dieu d'en avoir voulu faire un homme du monde; vous l'avez jeté dans un train où il ne peut se tenir; vous lui avez donné une vanité qu'il ne peut justifier, et qui le perdra. Il aurait raison s'il avait dix mille livres de rente; mais, n'ayant rien, il a tort.

M. de Formont doit avoir reçu douze exemplaires du *Charles XII* de Hollande. Je vais lui écrire. Je l'embrasse tendrement.

Adieu; je souffre cruellement. *Vale, et me ama.*

355. — A M. DE MONCRIF.

Je vous envoyai, mon cher ami, la petite carte, il y a quelques jours, pour vous signifier combien je prends part à tout ce qui vous arrive d'agréable. Vous savez combien je vous ai aime, depuis que je vous ai connu chez madame de Fontaine-Martel. Les grâces de votre esprit et la sûreté de votre commerce m'ont attaché pour toujours à vous. Il y a six semaines que ma mauvaise santé me fait garder le lit. Seriez-vous assez aimable pour venir dîner ou souper chez un pauvre malade? Je serai charmé de voir le discours (1) que vous devez prononcer. Personne ne s'intéresse plus que moi à votre gloire. Quelque jour et à quelque moment que vous veniez, vous me ferez oublier tous mes maux.

356. — A M. DE MAUPERTUIS.

Paris.

J'ai lu votre manuscrit sept ou huit fois, mon aimable maître à penser. J'ai été tenté de vous écrire mes objections, et les idées que cette lecture m'a fournies; mais j'apprendrai plus de choses dans un quart d'heure de votre conversation, que je ne vous proposerais de doutes dans cent pages d'écriture. D'ailleurs, les persécutions que j'essuie déjà au sujet de mes *Lettres anglaises* un peu trop *philosophiques*, ne me laissent guère le temps de mettre par écrit mes songes métaphysiques. Plus je raisonne, plus je suis incertain; mais je sais certainement que je voudrais vivre en liberté, et m'éclairer avec des esprits comme le vôtre. Je ne suis pas trop sûr qu'il n'y ait point de substances, et j'ignore absolument ce que c'est que la matière; mais je suis certain que je suis un être pensant, qui le deviendrait bien davantage avec vous, qui vous aime de tout son cœur, et qui est pénétré pour vous de la plus tendre estime.

357. — A M. CLÉMENT.

J'ai reçu, j'ai goûté vos poissons (2) et vos vers.
Votre puissance enchanteresse
Gouverne également, par des talents divers,
Et les nymphes de l'Eure et celles du Permesse.

Rien n'est plus précieux pour moi que l'honneur de votre souvenir, monsieur; et, si je vous disais combien j'y suis sensible, je vous écrirais des volumes, au lieu d'une petite lettre.

Vos vers pour madame du Maine valent encore beaucoup mieux que vos présents; et, dans le peu que je vous ai vu, vous m'avez paru valoir encore mieux que vos ouvrages. Le prix le plus flatteur que j'aie jamais reçu des miens est d'avoir connu un homme comme vous.

358. — A MADAME LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

1734.

On m'a dit, madame, que Minerve, descendue sur la terre sous les traits de Vénus et sous le nom d'Aiguillon, avait daigné honorer de ses regards et de sa protection cette *Adélaïde* (3) tant contredite : j'ose demander à votre divinité les mêmes faveurs pour Charles XII et pour Henri IV, que je prends la liberté de vous envoyer.

Deux héros différents, l'un superbe et sauvage,
L'autre toujours aimable, et toujours amoureux,
A l'immortalité prétendent tous les deux;
Mais, pour être immortel, il faut votre suffrage.
Ah! si sous tous les deux vous eussiez vu le jour,
Plus justement leur gloire eût été célébrée;
Henri quatre pour vous aurait quitté d'Estrée,
Et Charles XII aurait connu l'amour.

359. — A M. DE MAIRAN.

Du 1er février 1734.

Monsieur, *Adélaïde* et moi nous sortons de l'agonie. Voilà pourquoi je n'ai pu encore vous remercier du beau présent dont vous m'avez honoré (4). Je voulais l'avoir lu avant de vous remercier; mais pardonnez à un mourant, qui touchait à son dernier crépuscule, de n'avoir point vu votre *aurore*.

Pardon si je fais des pointes; je viens de lire deux pages de la *Vie de Marianne* (5).

Je vais me mettre demain à vous étudier et à vous admirer. Je vous devrai mon instruction et mon plaisir. Vos livres

---

(1) Ou plutôt, *refait*. Voyez la lettre à Thieriot du 1er décembre 1731. (G. A.)

(1) Discours de réception à l'Académie. (G. A.)
(2) M. Clément avait envoyé à Voltaire des truites de la rivière de Blaise qui se jette dans l'Eure un peu au-dessous de Dreux. (*Clogenson*.)
(3) Jouée le 18 janvier 1734. Voyez tome III. (G. A.)
(4) Le *Traité physique et historique de l'aurore boréale*, 1733. (G. A.)
(5) La seconde partie de ce roman venait de paraître. (G. A.)

sont comme vous, monsieur, sages, instructifs et agréables. Heureux qui peut ou vous lire ou vous entendre! Vous n'avez point de plus zélé admirateur ni de plus tendre et respectueux serviteur que V.

360. — A M. CLÉMENT.

19 février.

Vous m'accablez toujours de présents, mon cher monsieur; vos galanteries m'enchantent et me font rougir; car *quid retribuam domino, pro omnibus quæ retribuit mihi* (Ps. CXV, v. 12)? Hélas! je ne dirai point: *calicem accipiam* (ibid, v. 13); misérable que je suis! il me faut vivre d'un régime bien indigne de vos dindons et de vos perdrix. Je ne fais point imprimer *Adélaïde* sitôt, et j'attends la reprise pour la donner au public. Mais je suis charmé de pouvoir vous donner sur le public une petite préférence. Je vais vous faire transcrire *Adélaïde* pour vous l'envoyer. Il est juste que vous ayez les fruits de ma terre.

J'accepte la très consolante proposition que vous daignez me faire pour la sainte Quadragésime (1); c'est un des plus grands plaisirs qu'on puisse faire à un pauvre malade comme moi.

Si vous avez la bonté de charger un de vos gens ou de vos commissionnaires d'envoyer cette petite provision au sieur Demoulin, qui prend soin de mon petit ménage, et qui, par conséquent, demeure chez moi, je vous aurai beaucoup d'obligation, à condition que vous n'empêcherez pas que Demoulin paie très exactement votre commissionnaire.

Adieu; je vous embrasse tendrement. *Adélaïde* fut jouée hier pour la dernière fois. Le parterre eut beau la redemander à grands cris, pendant un quart d'heure, j'ai été inflexible.

Adieu; mille remerciements; je vous aime trop pour vous écrire avec cérémonie.

361. — A M. DE FORMONT.

Ce vendredi, ... février 1734 (2).

J'ai vu après mon agonie votre beau-frère, M. Deschamps, qui me paraît avoir pris de vous de la sagesse et de l'agrément. Il ne se hâte jamais de juger, et il juge bien; Dieu le bénira.

Cependant il faut, mon aimable philosophe, que je ne parte point de ce monde, sans avoir un peu raisonné avec vous. Il me semble que mon vaisseau ne serait pas lesté si vous n'y aviez mis quelques grains de votre douce et aimable philosophie.

Je vous fais transcrire *Adélaïde*, pour vous et pour M. de Cideville; vous la relirez, si vous pouvez, et vous m'en direz votre avis.

Les petites pièces, les opéras, la ***Mort de César*** viendront, je vous le proteste. *Patientiam habe in me, et ego omnia reddam tibi.* Mais comment donc! les ***Charles XII*** ne vous sont pas encore parvenus? On meurt dans ce monde-ci sans avoir rien fait de ce qu'on voulait y faire.

Annoncez encore à M. de Cideville que vous aurez la Vie de Molière, et un abrégé historique et critique de ses pièces; le tout de ma façon, par ordre de M. le garde des sceaux, pour mettre à la tête de l'édition in-4° de Molière (3).

Il pleut ici des mauvais livres; mais on dit beaucoup de bien de la comédie de la *Surprise de la Haine* (4).

Pour notre Linant, il a déjà fait une scène depuis deux ans, et cette scène ne vaut pas le diable. J'ai bien peur qu'il ne prenne du goût pour du talent. Je suis d'ailleurs plus mécontent de lui que de sa scène. Je ne sais ce qu'il a imaginé en venant loger chez moi; il y est assurément comme mon fils, et il me coûte beaucoup. Cependant il s'est plaint à trois ou quatre personnes qu'il n'avait pas assez pour ses menus plaisirs. Messieurs, vous l'avez gâté; il se croit au-dessus de son état, avant de s'en être tiré; il croit que c'est pour honorer son mérite que je l'ai recueilli chez moi, où il m'est absolument inutile. Il ne se doute pas que ce n'est qu'à la considération de vous et de M. de Cideville. Il dort, mange, et va poudré blanc à l'orchestre de la Comédie: voilà sa vie. Sa paresse et sa hauteur très déplacée le rendront bien malheureux; mieux aurait valu pour lui sans doute être clerc de procureur; mais il est incapable d'affaires. S'il joint à tout cela l'ingratitude dont il me paye, il faut au moins que vous lui laviez la tête. M. de Cideville lui écrit, comme s'il écrivait à son ami intime, établi dans le monde et considéré. Il le perd avec ces séductions-là. Pour moi, je ne lui parle de rien: mes conseils pourraient avoir l'air de reproches; c'est à vous et à M. de Cideville à lui parler.

Adieu, je vous demande pardon.

(1) M. Clogenson croit qu'il s'agit d'un présent de lentilles. (G. A.)
(2) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(3) Voyez, tome IV. (G. A.)
(4) Par Boissy. (G. A.)

362. — A. M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce 27 février.

Mon tendre et aimable ami, j'ai été bien consolé dans ma maladie, en voyant quelquefois votre ami, M. du Bourg-Theroulde (1); il est mon rival auprès de vous, et rival préféré; mais je n'étais point jaloux. Nous parlions de mon cher Cideville avec un plaisir si entier et si pur! nous nous entretenions de l'espérance de vivre un jour à Paris avec lui; et, aujourd'hui, voilà mon cher Cideville qui me mande qu'en effet il pourra venir ici bientôt. Cela est-il bien vrai? puis-je y compter? Ah! c'est alors que j'aurai de la santé, et que je serai heureux.

Je commence enfin à sortir. J'allai même, samedi dernier, à l'enterrement d'*Adélaïde*, dont le convoi fut assez honorable. J'avais esquivé le mien, et je suis fort content du parterre, qui reçut *Adélaïde* mourante, et Voltaire ressuscité, avec assez de cordialité. Il est vrai que je suis retombé depuis; mais, malgré cette rechute, je veux aller au plus vite chez M. du Bourg-Theroulde pour lui parler de vous. En attendant, disons un petit mot d'*Adélaïde*.

On ne se plaint point du duc de Nemours; on s'est récrié contre le duc de Vendôme. La voix publique m'a accusé d'abord d'avoir mis sur le théâtre un prince du sang pour en faire, de gaieté de cœur, un assassin. Le parterre est revenu tout d'un coup de cette idée; mais nosseigneurs les courtisans, qui sont trop grands seigneurs pour se dédire si vite, persistent encore dans leur reproche. Pour moi, s'il m'est permis de me mettre au nombre de mes critiques, je ne crois pas que l'on soit moins intéressé à une tragédie, parce qu'un prince de la nation se laisse emporter à l'excès d'une passion effrénée.

Un historiographe me dira bien que le comte de Vendôme n'était point duc, et que c'était le duc de Bretagne Jean, et non le comte de Vendôme, qui fit cette méchante action. Le public se moque de tout cela; et, si la pièce est intéressante, peu lui importe que son plaisir vienne de Jean ou de Vendôme.

Mais ce Vendôme n'intéresse peut-être pas assez, parce qu'il n'est point aimé, et parce qu'on ne pardonne point à un héros français d'être furieux contre une honnête femme qui lui dit de si bonnes raisons. Coucі vient encore prouver à notre homme qu'il est un pauvre homme d'être si amoureux. Tout cela fait qu'on ne prend pas un intérêt bien tendre au succès de cet amour. Ajoutez que le sieur Dufresne a joué ce rôle indignement, quoi qu'en dise Rochemore (2).

Le travail que j'ai fait pour corriger ce qui avait paru révoltant dans ce Vendôme, à la première représentation, est très peu de chose. Je vous enverrai la pièce; vous la trouverez presque la même. Le public, qui applaudit à la seconde représentation ce qu'il avait condamné à la première, a prétendu, pour se justifier, que j'avais tout refondu, et je l'ai laissé croire.

Adieu, mon cher ami. Ecrivez, je vous en prie, à Linant qu'il a besoin d'avoir une conduite très circonspecte; que rien n'est plus capable de lui faire tort que de se plaindre qu'il n'est pas assez bien chez un homme à qui il est absolument inutile, et qui, de compte fait, dépense pour lui seize cents francs par an. Une telle ingratitude serait capable de le perdre. Je vous ai toujours dit que vous le gâtiez. Il s'est imaginé qu'il devait être sur un pied brillant dans le monde, avant d'avoir rien fait qui pût l'y produire. Il oublie son état, son inutilité, et la nécessité de travailler; il abuse de la facilité que j'ai eue de lui faire avoir son entrée à la Comédie; il y va tous les jours, sur le théâtre, au lieu de songer à faire une pièce. Il a fait en deux ans une scène qui ne vaut rien; et il se croit un personnage, parce qu'il va au théâtre et chez Procope (3). Je lui pardonne tout, parce que vous le protégez; mais, au nom de Dieu, faites-lui entendre raison, si vous en espérez encore quelque chose.

363. — A M. DE MONCRIF.

Je suis très flatté, je vous assure, mon cher monsieur, de recevoir quelques-uns de vos ordres; mais je crains bien de

(1) Président à mortier du parlement de Rouen. (G. A.)
(2) Le marquis de Rochemore, né en 1693, mort en 1743, auteur de quelques poésies. (G. A.)
(3) Café en face de la Comédie. (G. A.)

ne pouvoir les exécuter. M. Falkener (1), mon ami, n'est point à Alexandrie, mais à Constantinople, dont il doit partir incessamment. Il est vrai qu'il a du goût pour l'antiquaille, mais ce n'est ni pour alun, borax, terre sigillée ou plante marine. Son goût se renferme dans les médailles grecques et dans les vieux auteurs : de sorte qu'excepté les draps et les soies, auxquels il s'entend parfaitement bien, je ne lui connais d'autre intelligence que celle d'Horace et de Virgile, et des vieilles monnaies du temps d'Alexandre. Cependant, monsieur, s'il lui tombe entre les mains quelque coquille de colimaçon turc, quelques morceaux de soufre du lac de Sodome, quelque araignée ou crapaud volant du Levant, ou autres utilités semblables, sans omettre de vieux morceaux de marbre ou de terre, je vais le prier de les apporter avec lui à Paris, où je compte le voir à son retour de Constantinople. Il se fera un plaisir de vous les apporter lui-même. Je lui enverrai donc, dès demain, votre mémoire. Si j'avais une copie de *Tithon et l'Aurore*, je l'y joindrais, bien sûr qu'il s'empresserait plus pour l'auteur de cet aimable ouvrage que pour tous les princes du monde; car il est homme d'esprit et Anglais. Je suis de tout mon cœur, monsieur, avec la plus sincère estime, etc.

364. — A M. LE MARQUIS DE CAUMONT.

A Paris, ce 2 avril 1734.

Une longue maladie, monsieur, m'a mis hors d'état de répondre plus tôt à vos bontés. M. l'abbé de Sade que vous allez revoir me servira encore de protecteur auprès de vous. Je lui ai même remis un exemplaire de ma tragédie d'*Adélaïde*, dont je le prie de se servir pour vous faire ma cour. Je voudrais que mes vers pussent vous payer de la prose que je vous dois. Vous voyez du moins que je ne néglige point les occasions de mériter vos bontés.

Je suis toujours dans la résolution de faire quelque chose sur ce beau siècle de Louis XIV; mais j'ai bien peur de n'en avoir ni le loisir, ni la santé, ni le talent. J'assemble toujours quelques matériaux en attendant que je puisse commencer cet ouvrage, qui me paraît également long et dangereux à achever.

Si vous trouviez dans ces *Lettres* en question des faits qui fussent dignes de votre attention, et que vous daignassiez me les communiquer, ce serait une grâce qui, après le commerce dont vous m'honorez, serait la plus grande que vous me pussiez faire. Que ne puis-je venir vous en remercier! J'envie bien le sort de M. l'abbé de Sade, non que je lui envie l'honneur d'être prêtre et grand-vicaire, mais bien le plaisir d'être à Avignon et de vous y voir. Comptez à jamais, monsieur, sur ma tendre et respectueuse reconnaissance.

365. — A. M. DE CIDEVILLE.

Ce mercredi, 7 avril.

Mon cher ami, je pars pour être témoin d'un mariage que je viens de faire. J'avais mis dans ma tête, il y a longtemps, de marier M. le duc de Richelieu à mademoiselle de Guise. J'ai conduit cette affaire comme une intrigue de comédie; le dénouement va se faire à Monjeu, auprès d'Autun. Les poëtes sont plus dans l'usage de faire des epithalames que des contrats; cependant j'ai fait le contrat, et, probablement, je ne ferai point de vers (2). Vous savez ce que dit madame de Murat (3) :

Mais, quand l'hymen est fait, c'est en vain qu'on réclame
Le dieu des vers et les neuf doctes sœurs;
C'est le sort des Amours, et celui des auteurs,
D'échouer à l'épithalame. (*L'Heureuse peine*, conte.)

Je pars dans une heure, mon aimable Cideville; j'envoie devant tragédie, opéra, versiculets, *et totam nugarum supellectilem*. C'est pour le coup que je vais travailler à vous faire transcrire tout ce que je vous dois. Formont vient de m'écrire une lettre où je reconnais sa raison saine et son goût délicat. Messieurs les Normands, vous avez bien de l'esprit. L'abbé du Resnel, autre Normand, traducteur de Pope, homme qui sait penser, sentir, et écrire, est ou doit être à Rouen; je lui ai dit que mon cher Cideville y était; il le verra, et il en pensera comme moi. C'est un admirateur et un ami de plus que vous allez acquérir l'un et l'autre, en faisant connaissance.

Je n'ai pas perdu toute espérance sur Linant. Je ne crois pas que Linant ait jamais un talent supérieur; mais je crois qu'il sera un ignorant inutile aux autres et à lui-même; plein de goût et d'esprit, sans imagination, il n'a rien de ce qu'il faut ni pour briller ni pour faire fortune. Il a la sorte d'esprit qui convient à un homme qui aurait vingt mille livres de rente. Voilà de quoi je le plains, mais de quoi je ne lui parle jamais. J'ai été mécontent de lui, mais je ne l'ai dit qu'à vous et à M. de Formont.

Adieu; je vous aime avec tendresse. Je pars. *Valete, curæ*. V.

366. — A M. RAMEAU (1).

... 1734.

Le mariage de M. le duc de Richelieu a fait du tort à *Samson;* mais comptez, mon très cher Orphée, que dès que j'aurai fini cette comédie, je serai tout entier à l'opéra. Mon mariage avec vous m'est bien aussi cher que celui que je viens de faire; nos enfants ne sont pas ducs et pairs, mais grâce à vos soins et à votre talent, ils seront immortels. Les applaudissements du public valent mieux qu'un rang à la cour.

Je me flatte que madame Rameau est à présent debout et qu'elle chante à votre clavecin. Adieu, vous avez deux femmes, elle et moi; mais il ne faut plus faire d'enfants avec madame Rameau; j'en ferai avec vous jusqu'à ce que je devienne stérile; pour vous, vous ne le serez jamais.

367. — A M. DE CIDEVILLE.

A Monjeu, par Autun, le 24 avril.

J'étais ici tranquille, mon charmant ami, et je jouissais paisiblement du fruit de ma petite négociation entre M. de Richelieu et mademoiselle de Guise. Je n'ai pas trop l'air du blond Hyménée; mais je faisais les fonctions de ce dieu charitable, et je me mêlais d'unir des cœurs par-devant notaire, lorsque les nouvelles les plus affligeantes sont venues troubler mon repos. Ces maudites *Lettres anglaises* se débitent enfin sans qu'on m'ait consulté, sans qu'on m'en ait donné le moindre avis (2). On a l'insolence de mettre mon nom à la tête, et de donner l'ouvrage avec la *Lettre sur les Pensées de Pascal*, que j'avais le plus à cœur de supprimer.

Je ne veux pas soupçonner Jore de m'avoir joué ce tour, parce que, sur le moindre soupçon, il serait mis sûrement à la Bastille, pour le reste de sa vie. Mais je vous supplie de me mander ce que vous en savez. En un mot si l'on pouvait ôter mon nom, du moins ce serait une impertinence de sauvée. Je ne sais où est ce misérable.

Adieu; j'ai le cœur serré de douleur. Écrivez-moi pour me consoler, et faites mille tendres compliments pour moi à mon ami Formont. L'abbé du Resnel est-il à Rouen? En êtes-vous bien content? Adieu; écrivez-moi à Monjeu.

368. — A M. DE FORMONT.

A Monjeu, par Autun, ce 25 avril.

On ne peut, mon cher Formont, vous écrire plus rarement que je fais, et vous aimer plus tendrement. Je passe la moitié de mes jours à souffrir, et l'autre à étudier ou à rimailler; et il se trouve que la journée se passe sans que j'aie le temps d'écrire ma lettre. Vous serez peut-être étonné de la date de celle-ci. Moi, au fond de la Bourgogne! moi, qui n'aurais voulu quitter Paris que pour Rouen; mais c'est que je me suis mêlé de marier M. de Richelieu avec mademoiselle de Guise, et qu'il a fallu dans les règles être de la noce. J'ai donc fait quatre-vingts lieues pour voir un homme coucher avec une femme. C'était bien la peine d'aller si loin!

Mais voici bien une autre besogne. On vend mes *Lettres*, que vous connaissez, sans qu'on m'ait averti, sans qu'on m'ait donné le moindre signe de vie. On a l'insolence de mettre mon nom à la tête; et, malgré mes prières réitérées de supprimer au moins ce qui regarde les *Pensées* de Pascal, on a joint cette Lettre aux autres. Les dévots me damnent; mes ennemis crient, et on me fait craindre une lettre de cachet, lettre beaucoup plus dangereuse que les miennes. Je vous demande en grâce de me mander ce que vous pourrez savoir. Jore est-il dans votre ville? est-il à Paris? Pourrait-on, au moins, faire savoir mes intentions à ceux qui ont eu l'indiscrétion de débiter cet ouvrage sans mon consentement? Pourrait-on, au moins, supprimer mon nom? Adieu, mon sage et aimable ami. Je suis bien fou de me faire des affaires pour un livre.

(1) Voyez, tome III, la dédicace de *Zaïre*. (G. A.)
(2) Il en fit. Voyez, tome VI, aux *Epîtres*. (G. A.)
(3) Femme auteur, née en 1670, morte en 1716. (G. A.)

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) Voyez sur toute cette affaire le *Voltaire à Cirey*, de M. Gustave Desnoiresterres. (G. A.)

369. — A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

A Monjeu, par Autun, ce 25 avril.

Je compte toujours sur votre amitié, mon très cher abbé et mon maître, et je vous mets à l'épreuve. Ecrivez-moi, si vous m'aimez, tout ce qu'on dit de ces *Lettres anglaises* qui paraissent depuis peu. C'est bien assurément malgré moi que l'on débite cet ouvrage. Il y a plus d'un an que je prenais les plus grandes et les plus inutiles précautions pour le supprimer. Il m'en a coûté 1,500 francs (1) pour espérer, pendant quelques mois, qu'il ne paraîtrait point. Mais enfin j'ai perdu mon argent, mes peines, et mes espérances. Non seulement on m'a trahi, et l'on débite l'ouvrage, mais, grâce à la bonté qu'on a toujours de juger favorablement son prochain, j'apprends qu'on me soupçonne de faire vendre moi-même l'ouvrage. Je me flatte que vous me défendrez avec vos amis, ou, plutôt, que ceux qui ont l'honneur d'être vos amis ne m'imputeront point de telles bassesses.

Mais vous, mon cher abbé, mandez-moi ce que c'était que l'affaire qu'on voulait vous susciter, au sujet des rêveries de ce fou de P. Hardouin (2). Faudra-t-il que les gens de lettres, en France, soient toujours traités comme les mathématiciens l'étaient du temps de Domitien! Ecrivez-moi, je vous en prie, au plus vite à Monjeu. J'y étais paisiblement occupé à marier M. le duc de Richelieu à mademoiselle de Guise. L'aventure de ces *Lettres* a rabattu ma joie, et votre souvenir me la rendra.

370. — A M. DE MAUPERTUIS.

A Monjeu, par Autun, 29 avril.

Votre géomètre (3), monsieur, vient de me montrer votre lettre. Je vous plains de son absence; mais je suis beaucoup plus à plaindre que vous, s'il faut que j'aille à Londres ou à Bâle, tandis que vous serez à Paris, avec madame du Châtelet.

Ce sont donc ces *Lettres anglaises* qui vont m'exiler! En vérité, je crois qu'on sera un jour bien honteux de m'avoir persécuté pour un ouvrage que vous avez corrigé. Je commence à soupçonner que ce sont les partisans des tourbillons et des idées innées qui me suscitent la persécution. Cartésiens, malebranchistes, jansénistes, tout se déchaîne contre moi; mais j'espère en votre appui : il faut, s'il vous plaît, que vous deveniez chef de secte. Vous êtes l'apôtre de Locke et de Newton; et un apôtre de votre trempe, avec une disciple comme madame du Châtelet, rendrait la vue aux aveugles. Je crains encore plus M. le garde des sceaux que les raisonneurs; il ne prend point du tout cette affaire-ci en philosophe; il se fâche en ministre, et, qui pis est, en ministre prévenu et trompé. On lui a fait entendre que c'est moi qui débite cette édition, tandis que je n'ai épargné, depuis un an, ni soins ni argent pour la supprimer. J'étais bien loin assurément de la vouloir donner au public, il me suffisait de votre approbation. Madame du Châtelet et vous, ne me valez-vous pas le public? D'ailleurs, aurais-je eu, je vous prie, l'impertinence de mettre mon nom à la tête de l'ouvrage? y aurais-je ajouté la Lettre sur Pascal, que j'avais fait supprimer, même à Londres?

Savez-vous bien que j'ai fait prodigieusement grâce à ce Pascal? De toutes les prophéties qu'il rapporte, il n'y en a pas une qui puisse s'expliquer honnêtement de Jésus-Christ. Son chapitre sur les miracles est un persiflage. Cependant je n'en ai rien dit, et l'on crie. Mais laissez-moi faire; quand je serai une fois à Bâle, je ne serai pas si prudent. En attendant, je vous prie de faire connaître la vérité à vos amis. Il me sera plus glorieux d'être défendu par vous, qu'il n'est triste d'être persécuté par les sots.

Je vous demande pardon d'avoir mis tant de paroles dans ma lettre; mais, quand on écrit en présence de madame du Châtelet, on ne peut pas recueillir son esprit fort aisément.

Adieu; vous savez le respect que mon esprit a pour le vôtre. Ecrivez-moi, ou pour m'apprendre quelques nouvelles de ces *Lettres*, ou pour me consoler. Je vous suis tendrement attaché pour la vie, comme si j'étais digne de votre commerce.

(1) Somme prêtée à Jore. (G. A.)
(2) *Johannis Harduini opera varia*, ouvrage édité par d'Olivet. (G. A.)
(3) Madame du Châtelet, à qui M. de Maupertuis avait donné quelques leçons de géométrie. (K.)

371. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Avril.

On dit qu'après avoir été mon patron, vous allez être mon juge (1), et qu'on dénonce à votre sénat ces *Lettres anglaises*, comme un mandement du cardinal de Bissy, ou de l'évêque de Laon. Messieurs tenant la cour du parlement, de grâce, souvenez-vous de ces vers :

Il est dans ce saint temple un sénat vénérable,
Propice à l'innocence, au crime redoutable,
Qui des lois de son prince et l'organe et l'appui,
Marche d'un pas égal entre son peuple et lui, etc.
Henr., ch. IV.

Je me flatte qu'en ce cas les présidents Hénault et Roujault, les Berthier, se joindront à vous, et que vous donnerez un bel arrêt, par lequel il sera dit que Rabelais, Montaigne, l'auteur des *Lettres persanes*, Bayle, Locke, et moi chétif, serons réputés gens de bien, et mis hors de cour et de procès.

Qu'est devenu M. de Pont de Veyle (2)? d'où vient que je n'entends plus parler de lui? n'est-il point à Pont de Veyle, avec madame votre mère?

Si vous voyez M. Hérault, sachez, je vous en prie, ce qu'aura dit le libraire qui est à la Bastille; et encouragez ledit M. Hérault à me faire, auprès du bon cardinal (3) et de l'opiniâtre Chauvelin, tout le bien qu'il pourra humainement me faire.

Je vais vous parler avec la confiance que je vous dois, et qu'on ne peut s'empêcher d'avoir pour un cœur comme le vôtre. Quand je donnai permission, il y a deux ans, à Thieriot d'imprimer ces maudites *Lettres*, je m'étais arrangé pour sortir de France, et aller jouir, dans un pays libre, du plus grand avantage que je connaisse, et du plus beau droit de l'humanité, qui est de ne dépendre que des lois, et non du caprice des hommes. J'étais très déterminé à cette idée; l'amitié seule m'a fait entièrement changer de résolution, et m'a rendu ce pays-ci plus cher que je ne l'espérais. Vous êtes assurément à la tête des personnes que j'aime; et ce que vous avez bien voulu faire pour moi, dans cette occasion, m'attache à vous bien davantage, et me fait souhaiter plus que jamais d'habiter le pays où vous êtes. Vous savez tout ce que je dois à la généreuse amitié de madame du Châtelet, qui avait laissé un domestique à Paris, pour m'apporter en poste les premières nouvelles. Vous eûtes la bonté de m'écrire ce que j'avais à craindre; et c'est à vous et à elle que je dois la liberté dont je jouis. Tout ce qui me trouble à présent, c'est que ceux qui peuvent savoir la vivacité des démarches de madame du Châtelet, et qui n'ont pas un cœur aussi tendre et aussi vertueux que vous, ne rendent pas à l'extrême amitié et aux sentiments respectables dont elle m'honore toute la justice que sa conduite mérite. Cela me désespérerait, et c'est en ce cas surtout que j'attends de votre générosité que vous fermerez la bouche à ceux qui pourraient devant vous calomnier une amitié si vraie et si peu commune.

Faites-moi la grâce, je vous en prie, de m'écrire où en sont les choses, si M. de Chauvelin s'adoucit, si M. Rouillé peut me servir auprès de lui, si M. l'abbé de Rothelin peut m'être utile. Je crois que je ne dois pas trop me remuer dans ces commencements, et que je dois attendre du temps l'adoucissement qu'il met à toutes les affaires; mais aussi il est bon de ne pas m'endormir entièrement sur l'espérance que le temps seul me servira.

Je n'ai point suivi les conseils que vous me donniez de me rendre en diligence à Auxonne; tout ce qui était à Monjeu m'a envoyé vite en Lorraine (4). J'ai, de plus, une aversion mortelle pour la prison; je suis malade; un air enfermé m'aurait tué; on m'aurait peut-être fourré dans un cachot. Ce qui m'a fait croire que les ordres étaient durs, c'est que la maréchaussée était en campagne.

Ne pourriez-vous point savoir si le garde des sceaux a toujours la rage de vouloir faire périr, à Auxonne, un homme qui a la fièvre et la dyssenterie, et qui est dans un désert? Qu'il m'y laisse, c'est tout ce que je lui demande, et qu'il ne m'envie pas l'air de la campagne. Adieu; je serai toute ma vie pénétré de la plus tendre reconnaissance. Je vous serai attaché comme vous méritez qu'on vous aime.

(1) D'Argental était alors conseiller au parlement. (G. A.)
(2) Frère de d'Argental. (G. A.)
(3) Fleury. (G. A.)
(4) Il n'était pas en Lorraine, mais en Champagne, au château de Cirey. (G. A.)

372. — A M. DE MONCRIF.

A Monjeu (1), par Autun, ce 6 mai.

Je compte sur votre amitié, mon cher et aimable Moncrif. Voici une belle occasion pour vous. On me calomnie, on m'accable, on me déchire. Jamais vous n'aurez plus de mérite à me défendre. Les dévots me damnent; les sots me critiquent; les politiques me parlent de lettres de cachet; le tout, pour avoir dit des vérités fort innocentes. Le juste est toujours persécuté, mon cher ami; mais ces épreuves servent à faire valoir le zèle des vrais élus. Vous êtes de ces élus; votre royaume, qui mieux est, est de ce monde, et vous avez le don de plaire dans la société comme sur le Parnasse. Mettez en usage ce talent que vous avez de persuader, pour réfuter les lâches calomnies dont on m'affuble. On ose dire que c'est moi-même qui fais débiter ces *Lettres anglaises*, dans le temps qu'on sait que je n'épargne, depuis un an, ni soins ni argent pour les supprimer. Je pardonne à ces vils insectes, à ces misérables prétendus beaux esprits, qui déchirent tout haut des ouvrages qu'ils approuvent tout bas, et qui font semblant de mépriser ce qu'ils envient; mais je ne puis pardonner à ces calomniateurs de profession, qui attaquent la personne encore plus cruellement que les ouvrages, et qui vont de maison en maison semer les rumeurs les plus calomnieuses. C'est contre le bourdonnement de ces frelons que je vous demande votre secours, ma gentille abeille du Parnasse. Mandez-moi, je vous en prie, des nouvelles de vous, des théâtres, de ces *Lettres* et des plaisirs. A-t-on joué *Zaïre?* qui?... mademoiselle Gaussin? et vous, qui?... ou pour aller plus galamment : *Qua cales? quæ te vinctum grata compede detinet?*

Adieu; je vous aime, vous estime, et voudrais passer ma vie avec vous.

373. — A M. BERGER.

Vous, monsieur, qui êtes le très digne secrétaire d'un prince (2) qui veut bien être à la tête de nos plaisirs, et qui avez par conséquent le plus joli département du monde, faites-moi, je vous prie, l'amitié de me mander quand il faudra lui envoyer les paroles de *Samson*. Je n'ai fait cet ouvrage par aucun autre motif que par celui de contribuer de fort loin à la gloire de M. Rameau et de servir à ses talents, comme celui qui fournit la toile et le chevalet contribue à la gloire du peintre. Mais quoique je ne joue qu'un rôle fort subalterne dans cette affaire, cependant je voudrais bien n'avoir aucune difficulté à essuyer, et pouvoir compter personnellement sur la protection de M. le prince de Carignan, soit pour la manière dont cet opéra sera exécuté, soit pour l'examen des paroles. Je me flatte que vous voudrez bien lui faire un peu ma cour, et que ce sera à vous que j'aurai l'obligation de ses bontés.

On me mande ici que ces *Lettres anglaises* faisaient beaucoup plus de bruit qu'elles ne méritent; que la plupart des ignorants qui parlent haut dans les cafés, devant des gens plus ignorants qu'eux, disaient que j'avais tort sur Newton dont ils ne connaissaient que le nom; que les jansénistes m'appelaient moliniste; que les dévots disaient que je suis un athée parce que je me suis moqué des quakers, et que les indignes ennemis qu'un peu de réputation m'a attirés, ne parlaient que de lettres de cachet pour se venger de ce que mon livre leur a peut-être fait trop de plaisir, et leur a appris quelque chose. Vous pouvez compter que mon seul embarras est de savoir pour qui de tous ces animaux raisonneurs j'ai le plus grand mépris; mais je ne suis point embarrassé de vous dire que je suis beaucoup plus touché de votre amitié que de leurs criailleries. Je compte entretenir un commerce fort exact avec votre ami M. Sinetti, et être en France son correspondant, si pourtant je reste en France.

Mandez-moi, je vous prie, des nouvelles, et aimez un peu votre ami.

374. — A M. DE CIDEVILLE.

Ce 8 mai.

Votre protégé Jore m'a perdu. Il n'y avait pas encore un mois qu'il m'avait juré que rien ne paraîtrait, qu'il ne ferait jamais rien que de mon consentement; je lui avais prêté 1,500 francs dans cette espérance; cependant à peine suis-je à quatre-vingts lieues de Paris, que j'apprends qu'on débite publiquement une édition de cet ouvrage, *avec mon nom à la tête*, et avec la *Lettre* sur Pascal. J'écris à Paris, je fais chercher mon homme, point de nouvelles. Enfin il vient chez moi, et parle à Demoulin, mais d'une façon à se faire croire coupable. Dans cet intervalle on me mande que si je ne veux pas être perdu, il faut remettre sur-le-champ l'édition à M. Rouillé. Que faire dans cette circonstance? Irai-je être le délateur de quelqu'un? et puis-je remettre un dépôt que je n'ai pas?

Je prends le parti d'écrire à Jore, le 2 mai, que je ne veux être ni son délateur ni son complice; que, s'il veut se sauver et moi aussi, il faut qu'il remette entre les mains de Demoulin ce qu'il pourra trouver d'exemplaires, et apaiser au plus vite le garde des sceaux par ce sacrifice. Cependant il part une lettre de cachet le 4 mai; je suis obligé de me cacher et de fuir; je tombe malade en chemin; voilà mon état : voici le remède.

Ce remède est dans votre amitié. Vous pouvez engager la femme de Jore à sacrifier cinq cents exemplaires, ils ont assez gagné sur le reste, supposé que ce soient eux qui aient vendu l'édition. Ne pourriez-vous point alors écrire en droiture à M. Rouillé, lui dire qu'étant de vos amis depuis longtemps, je vous ai prié de faire chercher à Rouen l'édition de ces *Lettres;* que vous avez engagé ceux qui s'en étaient chargés à la remettre, etc.? ou bien, voudriez-vous faire écrire le premier président (1)? il s'en ferait honneur, et il ferait voir son zèle pour l'inquisition littéraire qu'on établit. Soit que ce fût vous, soit que ce fût le premier président, je crois que cela me ferait grand bien, si le garde des sceaux pouvait savoir, par ce canal et par une lettre écrite à M. Rouillé, que j'ai écrit à Rouen, le 2 mai, pour faire chercher l'édition, à quelque prix que ce pût être.

Je remets tout cela à votre prudence et à votre tendre amitié. Votre esprit et votre cœur sont faits pour ajouter au bonheur de ma vie quand je suis heureux, et pour être ma consolation dans mes traverses.

A présent que je vais être tranquille dans une retraite ignorée de tout le monde, nous vous enverrons sûrement des *Samson* et des pièces fugitives en quantité. Laissez faire, vous ne manquerez de rien, vous aurez des vers.

J'embrasse tendrement mon ami Formont et notre cher du Bourg-Theroulde. Adieu, mon aimable ami, adieu. Écrivez-moi sous l'enveloppe de l'abbé Moussinot, cloître Saint-Merri.

375. — AU MÊME.

Ce 11 mai, en passant.

Je n'ai que le temps de vous écrire, mon cher ami, de ne faire nul usage du billet de treize cent soixante-huit livres qu'on vous a envoyé sans ma participation. Il vaut beaucoup mieux que le fils (2) du vieux bonhomme fasse ce dont il était convenu avec moi, en cas qu'il voie que cette démarche puisse être utile. Peut-être en a-t-il déjà vendu; et, en ce cas, il serait puni tout aussi sévèrement, et on lui répondrait comme Dieu aux Juifs : *Sacrificia tua non volo.* C'est à lui à voir s'il est coupable, et jusqu'à quel point il peut compter sur l'indulgence des gens à qui il a affaire. Il faut qu'il commence par m'instruire de ses démarches, afin que je sache, de mon côté, sur quoi compter. Je ne veux ni ne dois rien faire aveuglément. Je commence à croire que l'édition *avec mon nom à la tête* est une édition de Hollande. En ce cas, votre protégé n'aurait rien à craindre, ni même rien à faire à présent qu'à se tenir tranquille. Je lui demande pardon de l'avoir soupçonné; mais il fallait qu'il m'écrivît pour prendre des mesures.

Adieu; je vous embrasse tendrement. V.

A M. l'abbé Moussinot; et, sous l'enveloppe, à l'ami de l'abbé Moussinot; voilà mon adresse.

376. — AU MÊME.

Ce 20 mai.

Par des lettres que je viens de recevoir, mon cher Cideville, on vient de m'assurer que c'est l'édition de votre protégé qui a paru, et qui a fait tout le malheur. Je n'en serai certain par moi-même que lorsque j'aurai vu les exemplaires que j'ai donné ordre qu'on m'envoyât incessamment. Il y a près d'un mois que je l'ai fait chercher dans Paris, et que je l'ai fait prier de m'écrire ce qu'il savait de cette affaire : point de nouvelles; je ne sais où il est. Il y a apparence qu'il m'eût écrit s'il avait été innocent. Vous jugez bien que, dans cette incertitude, je ne puis rien faire. Acheter ce que vous savez est absolument inutile, et même très dangereux. Le mieux est de se tenir tranquille quelque temps. Je lui conseille d'al-

(1) Caché à Cirey, Voltaire donne ici une fausse adresse. (G. A.)
(2) Le prince de Carignan. (G. A.)

(1) Pontcarré. (G. A.)
(2) Jore, associé à son père, comme libraire du clergé. (*Clogenson.*

ler voyager en Hollande. Je ne sais si je n'irai pas y faire un tour.

J'ignore encore si on vous a fait toucher treize cent soixante-huit livres; si vous les avez, je vous prie de les renvoyer à M. Pasquier, agent de change, rue Quincampoix, à Paris. Cet argent ne m'appartient pas; il est à une personne à qui je le devais, qui en a un très grand besoin, et qui s'en dessaisissait en ma faveur, s'imaginant que c'était un moyen sûr d'apaiser l'affaire : il ne faut pas qu'elle soit la victime de son amitié.

A l'égard de Jore, je ne vous en parlerai que quand j'aurai de ses nouvelles. Conservez-moi votre tendre amitié; je vous écrirai quand je serai fixé en quelque endroit. Jusqu'à présent je ne vous ai écrit que comme un homme d'affaires; mon cœur sera plus bavard la première fois. Adieu; mille amitiés à Formont et à l'abbé du Resnel.

377. — AU MÊME.

Mai.

Eh bien! est-il possible que vous vous soyez laissé surprendre aux larmes et aux cris de ces gens-là? Ou ils vous trompent bien indignement, ou ils sont bien trompés eux-mêmes.

J'ai découvert enfin, à n'en pouvoir douter, que ce misérable a tout fait, et qu'il m'a trahi cruellement. Je m'en doutais bien à son silence. Le scélérat m'avait juré, en partant, que rien ne paraîtrait jamais. Il avait, depuis un mois, le supplément de la fin, il s'en est servi; il a pris le temps de mon absence pour trahir les promesses qu'il m'avait faites, et les obligations qu'il m'avait. On m'a enfin envoyé la preuve incontestable de son crime. J'ai tout confronté; sa perfidie n'est que trop réelle. Il triomphe; il en vend deux mille cinq cents, à 6, à 8, à 10 livres pièce; et moi je suis proscrit. Lettre de cachet, dénonciation au parlement, requête des curés, la crainte d'un jugement rigoureux; voilà tout ce qu'il m'attire; tandis que, sur la foi de vos lettres, j'ai hasardé de me perdre pour le sauver, et que j'ai tellement assuré son innocence aux ministres, que je me suis fait croire coupable.

Au nom de Dieu, parlez à ces gens-là, quand vous les verrez : dites-leur qu'ils avertissent leur fils de faire ce que je lui marquerai dans un billet, sans quoi il sera perdu. Il n'est pas juste, après tout, que je sois malheureux toute ma vie pour contenter l'avidité de ce misérable. Surtout qu'on vous remette jusqu'au moindre chiffon d'écriture qu'on peut avoir de moi.

Les hommes sont bien méchants! Quoi! dans le temps qu'il m'a mille obligations! O hommes! vous êtes ou trompeurs, ou indignement superstitieux, ou calomniateurs. Vous êtes des monstres; mais il y a des Cideville, il y a des Émilie; cela fait qu'on tient à l'humanité, et qu'on pardonne au genre humain. L'amitié que j'ai éprouvée dans cette occasion passe tout l'excès des persécutions qu'on peut me faire essuyer. La balance n'est pas égale, et je suis trop heureux.

J'embrasse tendrement le philosophe Formont, le tendre et charmant du Bourg-Theroulde, le judicieux et élégant du Resnel. Si vous voyez M. le marquis (1), dites-lui qu'avec sa permission je pourrais bien aller passer un mois dans ses terres pour dépayser les alguazils. N'y viendriez-vous pas? Adieu, tout cela ne m'empêche ni ne m'empêchera d'achever mon quatrième acte (2). *Vale, te amo.*

378. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Mai.

Encore une importunité, encore une lettre. Avouez que je suis un persécutant encore plus qu'un persécuté. La lettre de cachet m'en fait écrire mille.

Nardi parvus onyx eliciet cadum. (Hor., lib. IV, od. XII.)

Je vous supplie de faire rendre cette lettre à madame la duchesse d'Aiguillon. Je vous l'envoie ouverte; ayez la bonté d'y voir ma justification, et de la cacheter. Mille pardons. Vraiment, puisqu'on crie tant sur ces fichues *Lettres*, je me repens bien de n'en avoir pas dit davantage. Va, va, Pascal, laisse-moi faire! tu as un chapitre sur les prophéties, où il n'y a pas l'ombre du bon sens; attends, attends!

Où en sommes-nous, je vous prie? De grâce, un petit mot touchant cet excommunié. Mon livre sera-t-il brûlé, ou moi? Veut-on que je me rétracte, comme saint Augustin? veut-on que j'aille au diable? Écrivez ou chez Demoulin, ou chez l'abbé Moussinot, ou plutôt, à M. Pallu, et dites-lui qu'il me garde un profond secret.

(1) M. le marquis de Lezeau. (G. A.)
(2) Il travaillait à *Alzire*. (G. A.)

379. — A MADAME LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Mai.

Si vous êtes encore à Paris, madame, permettez-moi d'avoir recours à la langue française dont vous vous servez si bien, plutôt qu'au vieux Gascon, qui me serait à présent peu utile, je crois, auprès de M. le garde des sceaux. Je suis pénétré de reconnaissance, et je vous remercie, au nom de tous les partisans de Locke et de Newton, de la bonté que vous avez eue de mettre madame la princesse de Conti dans les intérêts des philosophes, malgré les criailleries des dévots. On me mande, dans ma retraite, que le parlement veut me faire condamner, et me traiter comme un mandement d'évêque. Pourquoi non? Il y a bien eu des arrêts contre l'antimoine, et en faveur des formes substantielles d'Aristote.

On dit qu'il faut que je me rétracte; très volontiers : je déclarerai que Pascal a toujours raison; que *fatal laurier, bel astre*, sont de la belle poésie; que si saint Luc et saint Marc se contredisent, c'est une preuve de la vérité de la religion à ceux qui savent bien prendre les choses, qu'une des belles preuves encore de la religion, c'est qu'elle est inintelligible. J'avouerai que tous les prêtres sont doux et désintéressés; que les jésuites sont d'honnêtes gens; que les moines ne sont ni orgueilleux, ni intrigants, ni puants; que la sainte inquisition est le triomphe de l'humanité et de la tolérance; enfin, je dirai tout ce qu'on voudra pourvu qu'on me laisse en repos, et qu'on ne s'acharne point à persécuter un homme qui n'a jamais fait de mal à personne, qui vit dans la retraite, et qui ne connaissait d'autre ambition que celle de vous faire sa cour.

Il est très certain, de plus, que l'édition est faite malgré moi, qu'on y a ajouté beaucoup de choses, et que j'ai fait humainement ce que j'ai pu pour en découvrir l'auteur.

Permettez-moi, madame, de vous renouveler ma reconnaissance et mes prières. La grâce que je demande au ministre, c'est qu'il ne me prive pas de l'honneur de vous voir; c'est une grâce pour laquelle on ne saurait trop importuner.

J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect, VOLTAIRE.

M'est-il permis de saluer M. le duc d'Aiguillon, de lui présenter mon respect, de le remercier, et de l'exhorter à lire les *Lettres philosophiques* sans scandale? elles sont imprimées à faire peur, et remplies de fautes absurdes; c'est là ce qui me désespère.

380. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

A Bâle, le 23 mai.

Vraiment, madame, quand j'eus l'honneur de vous écrire et de vous prier d'engager vos amis à parler à M. de Maurepas, ce n'était pas de peur qu'il me fît du mal, c'était afin qu'il me fît du bien. Je le priais comme mon bon ange; mais mon mauvais ange, par malheur, est beaucoup plus puissant que lui. N'admirez-vous pas, madame, tous les beaux discours qu'on tient à l'égard de ces scandaleuses *Lettres?* Madame la duchesse du Maine est-elle bien fâchée que j'aie mis Newton au-dessus de Descartes? et comment madame la duchesse de Villars, qui aime tant les idées innées, trouvera-t-elle la hardiesse que j'ai eue de traiter ses idées innées de chimères?

Mais, si vous voulez vous réjouir, parlez un peu de mon brûlable livre à quelques jansénistes. Si j'avais écrit qu'il n'y a point de Dieu, ces messieurs auraient beaucoup espéré de ma conversion; mais, depuis que j'ai dit que Pascal s'était trompé quelquefois; que *fatal laurier, bel astre, merveille de nos jours*, ne sont pas des beautés poétiques, comme Pascal l'a cru; qu'il n'est pas absolument démontré qu'il faut croire la religion, parce qu'elle est obscure; qu'il ne faut point jouer l'existence de Dieu à croix ou pile; enfin, depuis que j'ai dit ces absurdités impies, il n'y a point d'honnête janséniste qui ne voulût me brûler dans ce monde-ci et dans l'autre.

De vous dire, madame, qui sont les plus fous des jansénistes, des molinistes, ou des anglicans, des quakers, cela est bien difficile; mais il est certain que je suis beaucoup plus fou qu'eux de leur avoir dit des vérités qui ne leur feront nul bien, et qui me feront grand tort. J'étais à Londres quand j'écrivis tout cela; et les Anglais qui voyaient mon manuscrit me trouvaient bien modéré. Je comptais sortir de France pour jamais, quand je donnai la malheureuse permission, il y a deux ans, à Thieriot d'imprimer ces bagatelles. J'ai bien changé d'avis depuis ce temps-là; et, malheureusement, ces *Lettres* paraissent en France lorsque j'ai le plus d'envie d'y rester.

Si je ne reviens point, madame, soyez sûre que vous serez

à la tête des personnes que je regretterai. Si vous voyez M. le président Hénault, dites-lui bien, je vous prie, qu'il parle, et souvent, à mons Rouillé. Quand il ne serait point à portée de me rendre service, votre suffrage et le sien me suffiraient contre la fureur des dévots et contre les lettres de cachet. Si vous voulez m'honorer de votre souvenir, écrivez-moi à Paris, vis-à-vis Saint-Gervais; les lettres me seront rendues. Ayez la bonté de me mettre une petite marque comme deux *DD*, par exemple, afin que je reconnaisse vos lettres. Je ne devrais pas me méprendre au style, mais quelquefois on fait des *quiproquo*.

381. — A M. DE CIDEVILLE.

Le 1er juin.

La dernière lettre que je vous écrivis, mon cher ami, sur le compte de Jore, était fondée sur ceci :

Lorsqu'il me tomba entre les mains, il y a quelques années, des feuilles et des épreuves de cette édition supprimée dont il a été soupçonné, il y avait des fautes considérables dont je me souviens, et j'ai retrouvé ces mêmes fautes dans les exemplaires qu'on a débités à Paris.

Y a-t-il une apparence plus forte, et n'étais-je pas bien en droit de le soupçonner? Cependant j'apprends qu'on ne le croit pas coupable, et qu'il est en liberté. J'apprends, en même temps, qu'il a eu avec moi un procédé bien contraire au mien. Dans le temps qu'il était en prison, je ne cessais d'écrire aux magistrats et aux ministres pour les assurer de son innocence; et lui, au contraire, a dit au lieutenant de police que c'était moi-même qui avais fait faire cette édition qu'on a débitée. Sur sa déposition, on a été tout renverser dans ma maison à Paris; on a saisi une petite armoire où étaient mes papiers et toute ma fortune; on l'a portée chez le lieutenant de police; elle s'est ouverte en chemin, et tout a été au pillage.

Je pardonne à Jore de tout mon cœur tout ce qu'il a pu dire, et ce qui m'a attiré cette cruelle visite. Je crois qu'étant bien persuadé, comme il l'était, que je n'avais nulle part à cette édition, il a prévu que la visite qu'on ferait chez moi ne servirait qu'à ma justification; et c'est ce qui est arrivé.

Pour lui, s'il est vrai qu'il soit associé avec quelque personne des pays étrangers, et qu'ils aient en effet une édition de ce livre, laquelle n'ait point encore paru, je l'en félicite de tout mon cœur, car il est sûr que son édition sera la meilleure, et que, tôt ou tard, il trouvera bien le moyen de s'en défaire avec avantage.

On vient de saisir à Paris une presse à laquelle on travaillait à réimprimer cet ouvrage; cette presse était chez un particulier. Le libraire qui devait débiter cette édition nouvelle est connu (1), et, je crois, arrêté. Cette découverte fera deux biens : elle servira, en premier lieu, à justifier Jore, et pourra même faire découvrir l'imprimeur de l'édition débitée dans Paris; en second lieu, elle intimidera les autres libraires, qui n'oseront pas se charger d'imprimer le livre : et alors, s'il arrivait que Jore eût des exemplaires des pays étrangers ou autrement, il y gagnerait considérablement; ainsi de façon ou d'autre, il ne peut se plaindre; car, s'il a une édition, il la débitera; s'il n'en a point, il ne perd rien.

J'ai assuré qu'il n'en a point, et je l'assure encore tous les jours. C'est un principe dont il ne faut plus s'écarter. Dans les commencements de l'orage, je lui écrivis des choses assez ambiguës : s'il m'avait fait un mot de réponse, il m'aurait rassuré, au lieu qu'il m'a laissé toujours dans l'inquiétude; et j'ai été incertain de ce qu'il ferait et de ce que je devais faire. Sa grande faute est de ne m'avoir point écrit. Que lui coûtait-il de dire : « Je n'ai jamais vu ni connu cette édition, » et c'est ainsi que je parlerai toujours? »

Heureusement il a tenu aux magistrats ce discours, dont il aurait d'abord dû m'instruire. Il n'y a donc plus à s'en dédire. Il n'a jamais eu la moindre part à aucune édition de ce livre : c'est ce que je crois et ce que je soutiens fermement; mais cependant le ministère prétend qu'il faut que je lui remette cette prétendue édition, que j'avais, dit-on, fait faire par Jore. A cela je n'ai autre chose à répondre, sinon que je ne peux changer de langage, que je ne connais pas cette édition plus que Jore; que je l'ai toujours dit et le dirai toujours. Il est bien vrai qu'il y a eu, pendant plus d'un an, des exemplaires imprimés des *Lettres philosophiques*, entre les mains de quelques particuliers de Paris; mais ces exemplaires étaient d'une édition faite en Angleterre, de laquelle je ne suis pas le maître.

Je ne peux pas, pour contenter le ministère, trouver une édition qui n'existe point, et je peux encore moins me déshonorer, en trouvant une édition que j'ai toujours assuré que je ne connaissais pas. Le résultat de tout ceci est qu'il est absolument nécessaire que Jore m'instruise de tout ce qui s'est passé; que, de mon côté, je demeure convaincu qu'il n'a jamais pensé à faire une édition; que, du sien, il demeure tranquille; mais, surtout, que je sache ce qu'il a dit à M. Hérault, afin que je m'y conforme, en cas de besoin.

J'apprends, dans le moment, que mes affaires vont très bien; que la découverte de cet imprimeur, qui faisait une nouvelle édition, a beaucoup servi à ma justification; que tous les incrédules de la ville et de la cour se sont déchaînés contre les dévots.

> Sæpe, premente deo, fert deus alter opem.
>
> Ovid., I. *Trist* I, eleg. ii.

Ecrivez-moi hardiment sous le couvert de l'abbé Moussinot, cloître Saint-Merry, à Paris. Mille compliments à nos amis.

382. — A M. DE FORMONT.

Ce 5 juin.

J'ai reçu votre lettre, mon cher ami. Je ne vous parlerai pas, cette fois-ci, de philosophie; je ne vous dirai pas combien je me repens de n'avoir pas montré plus au long tous les faux raisonnements et les suppositions plus fausses encore dont les *Pensées de Pascal* sont remplies. Je veux vous entretenir de ma situation présente, au sujet de cette malheureuse édition qu'on m'a si indignement imputée.

Demoulin m'est venu trouver dans ma retraite, et m'a confirmé qu'il croyait l'homme que vous savez coupable de cette trahison. Il n'a jamais osé vous écrire, me disait-il; et il l'aurait fait, s'il n'avait craint de donner quelques armes contre lui. Par tous les discours qu'il m'a tenus, ajouta-t-il, je suis certain qu'il a fait cette édition dont il aura tiré peu d'exemplaires, et qui, n'étant pas tout à fait conforme à l'autre, devait servir à sa justification, en cas de soupçon. Il voulait, par là, se mettre à l'abri de vos justes plaintes et de la sévérité du ministère. Il ne vous écrit point; il a même eu l'insolence de dire à M. Hérault que c'était chez vous qu'était cette édition qu'on débite dans Paris; et c'est sur cette infâme calomnie d'un scélérat d'imprimeur, ingrat à toutes vos bontés, qu'on est venu visiter chez vous.

Voilà les discours que me tient Demoulin; et, quand je songe que j'ai trouvé, dans les exemplaires qu'on vend à Paris, les mêmes fautes qui s'étaient glissées dans les premières feuilles imprimées autrefois, et depuis supprimées, je suis bien tenté d'être de l'avis de Demoulin.

D'un autre côté, j'apprends qu'un nommé René Josse faisait encore une édition de ce livre, laquelle a été découverte. Ce René Josse a été dénoncé à Demoulin par François Josse son parent. Ce François Josse a bien l'air d'avoir fait lui-même, de concert avec son cousin René, l'édition qui a fait tant de vacarme. Il y a grande apparence que ce François Josse, qui a eu entre les mains un des trois exemplaires que j'avais, et qui me l'a fait relier, il y a deux mois et demi, en aura abusé, l'aura fait copier, et l'aura imprimé, avec René; que, depuis, la jalousie qu'il aura eue de la deuxième édition de René, l'aura porté à la dénoncer. Voilà ce que je conjecture; voilà ce que je vous prie de peser avec M. de Cideville. Vous pouvez, après cela, avoir la bonté d'en parler à Jore. S'il n'est pas coupable, il doit être charmé d'avoir cette ouverture pour se justifier. Mais, coupable ou non, il doit m'écrire ou me faire instruire des démarches qu'il a faites : et, s'il ne le fait pas, je suis dans la ferme résolution de le dénoncer au garde des sceaux, et je le perdrai assurément. Il est trop horrible d'être sa victime et sa dupe, et d'avoir soutenu et attesté son innocence, lorsqu'il en use avec tant d'indignité. C'est une des choses qui ont ajouté un poids plus insupportable à mon malheur. Je vous demande en grâce d'en conférer avec votre ami, et de me mander tous deux votre sentiment. J'attends vos réponses avec une extrême impatience, et je vous embrasse tendrement.

383. — A MADAME DE CHAMPBONIN.

Je ne me porte pas trop bien, madame; mais j'irai vous faire ma cour demain, dans quelque état que je sois. Si je me porte bien, je serai extrêmement gai; si je suis malade, votre conversation me guérira bien vite.

> Que m'importe le vain murmure
> De cette canaille à tonsure
> Qui n'entend rien de mes écrits?
> Tous tes mandissons qu'ils me donnent,
> Et les *oremus* qu'ils entonnent,

(1) C'était René Josse, cousin de J.-Fr. Josse (G. A.)

Sont tous pour moi du même prix.
Je consens qu'on m'excommunie,
Pourvu qu'un jour au Champbonin
Avec toi je passe ma vie.
Je consens que dans ton jardin
On m'enterre comme un impie,
Honnête homme et mauvais chrétien,
Philosophe non sans folie,
Avec un cœur digne du tien.
Si tu m'aimes, il faudra bien
Et qu'on m'estime, et qu'on m'envie.

Allez vous promener, madame, avec votre très humble servante; comptez que je vous suis respectueusement attaché pour la vie.

384. — A M. DE CIDEVILLE.

Ce 22 juin.

Je reçois, mon cher et judicieux et très constant ami, trois lettres de vous à la fois, qui auraient dû me parvenir il y a près de trois semaines. D'abord je vais vous mettre au fait de ma situation avec Jore.

Dès le 3 mai, je fus averti que le livre paraissait, et qu'il y avait une lettre de cachet. Mes amis de Paris me mandèrent qu'ils croyaient que j'apaiserais tout, si je livrais l'édition que le garde des sceaux supposait entre mes mains. Je fis réponse que je n'avais point d'édition, et je me mis en retraite.

Je fus extrêmement surpris que Jore ne m'eût point écrit pour m'instruire de ce qui se passait. Il devait bien s'attendre que la publication du livre, et son silence, le rendraient coupable dans mon esprit. Ne sachant s'il était libre ou à la Bastille, je lui écrivis ces propres paroles par Demoulin: « S'il » est vrai que vous avez une édition de ce livre (ce que je » ne crois pas), ou si vous en pouvez trouver une, portez» la chez M. Rouillé, et je la paierai au prix qu'il taxera. »

C'était lui faire entendre que je ne l'accusais pas, et que je lui donnais un moyen de se sauver et de ne rien perdre, s'il était coupable. J'ai fait plus: quand je sus certainement qu'il était à la Bastille, j'écrivis à M. Rouillé et à M. Hérault les lettres les plus fortes par lesquelles je leur attestais l'innocence du prisonnier. Je ne sais pas quels indignes mensonges ont employés les interrogateurs, mais je sais que l'interrogé m'a chargé contre toute raison, contre la vérité, contre son honneur, et contre son intérêt, en un mot, en vrai libraire. Vous en verrez la preuve dans la lettre ci-jointe, que je vous prie de brûler; elle est d'un conseiller au parlement, intime ami de M. Hérault et de M. Rouillé.

Sur la déposition de ce misérable, M. Hérault assura M. le cardinal de Fleury et M. le garde des sceaux que c'était moi-même qui étais l'auteur de l'édition débitée; et M. le cardinal écrivit, le 28 mai, à un de mes amis, qui m'a renvoyé la lettre du cardinal.

Cependant madame d'Aiguillon et plusieurs autres personnes avaient parlé vivement en ma faveur au garde des sceaux; et ma liberté et la fin de mon affaire ne tenaient plus qu'à une lettre de désaveu que l'on exigeait de moi. Tout le monde m'en écrivit, mais toutes les lettres allèrent à un endroit où je n'étais pas. Je n'en reçus aucune dans la retraite où j'étais. Cette erreur fut causée par Demoulin, qui fait mes affaires, mais qui est un peu inattentif. Mon silence fit croire au garde des sceaux que je ne voulais pas plier; et son opiniâtreté se fâchant contre la mienne, il a fait rendre ce bel arrêt (1), qui déshonore la grand-chambre, et qui ne rend pas les *Lettres philosophiques* plus mauvaises. Cependant j'étais prêt à obéir à M. le garde des sceaux, et il n'en savait rien.

Que conclure de tout ceci, et que faire? Premièrement, je conclus qu'il y a des événements dans la vie qu'il faut souffrir sans murmure, comme la fièvre; que la publication de ces *Lettres* est une infidélité cruelle qu'on m'a faite, sans que j'en sache précisément l'auteur; que le grand tort de Jore est de ne m'avoir point écrit, de ne m'avoir point informé de ses démarches, et surtout de m'avoir accusé si mal à propos, si lâchement, et avec si peu de bon sens. Vous lui ferez entendre raison quand vous le verrez, et vous saurez de lui ses malheurs et ses fautes.

Je joins ici la copie d'une lettre à un de mes amis (2), au lieu de vous ennuyer de nouvelles réflexions. Je viens de recevoir une lettre de notre ami Formont. J'allais lui répondre; mais voici des nouvelles si affreuses qui me viennent, touchant M. de Richelieu, que la plume me tombe des mains. Je mourrais de douleur si elles étaient vraies. Mon Dieu! quel funeste mariage j'aurais fait (1)! V.

Adieu, mon tendre ami; mes compliments à tous nos amis.

(1) Voyez, tome VI, cet arrêt en tête des *Lettres anglaises*. (G. A.)
(2) M. de La Condamine. (K.)

385. — A M. DE LA CONDAMINE.

Le 22 juin

Si la grand-chambre était composée, monsieur, d'excellents philosophes, je serais très fâché d'y avoir été condamné; mais je crois que ces vénérables magistrats n'entendent que très médiocrement Newton et Locke. Ils n'en sont pas moins respectables pour moi, quoiqu'ils aient donné autrefois un arrêt en faveur de la physique d'Aristote, qu'ils aient défendu de donner l'émétique, etc.; leur intention est toujours très bonne. Ils croyaient que l'émétique était un poison; mais depuis que plusieurs conseillers de grand'chambre furent guéris par l'émétique, ils changèrent d'avis, sans pourtant réformer leur jugement; de sorte qu'encore aujourd'hui l'émétique demeure proscrit par un arrêt, et que M. Silva ne laisse pas d'en ordonner à messieurs, quand messieurs sont tombés en apoplexie. Il pourrait peut-être arriver à peu près la même chose à mon livre; peut-être quelque conseiller pensant lira les *Lettres philosophiques* avec plaisir, quoiqu'elles soient proscrites par arrêt. Je les ai relues hier avec attention, pour voir ce qui a pu choquer si vivement les idées reçues. Je crois que la manière plaisante dont certaines choses y sont tournées aura fait généralement penser qu'un homme qui traite si gaiement les quakers et les anglicans ne peut faire son salut *cum timore et tremore*, et est un très mauvais chrétien. Ce sont les termes et non les choses qui révoltent l'esprit humain. Si M. Newton ne s'était pas servi du mot d'*attraction*, dans son admirable philosophie, toute votre Académie aurait ouvert les yeux à la lumière; mais il a eu le malheur de se servir à Londres d'un mot auquel on avait attaché une idée ridicule à Paris; et, sur cela seul, on lui a fait ici son procès avec une témérité qui fera un jour peu d'honneur à ses ennemis.

S'il est permis de comparer les petites choses aux grandes, j'ose dire qu'on a jugé mes idées sur des mots. Si je n'avais pas égayé la matière, personne n'eût été scandalisé; mais aussi personne ne m'aurait lu.

On a cru qu'un Français qui plaisantait les quakers, qui prenait le parti de Locke, et qui trouvait de mauvais raisonnements dans Pascal, était un athée. Remarquez, je vous prie, si l'existence d'un Dieu, dont je suis réellement très convaincu, n'est pas clairement admise dans tout mon livre. Cependant les hommes, qui abusent toujours des mots, appelleront également athée celui qui niera un Dieu, et celui qui disputera sur la nécessité du péché originel. Les esprits ainsi prévenus ont crié contre les *Lettres sur M. Locke et sur les Pensées de M. Pascal*.

Ma *Lettre* sur Locke se réduit uniquement à ceci: « La » raison humaine ne saurait démontrer qu'il soit impossible » à Dieu d'ajouter la pensée à la matière. » Cette proposition est, je crois, aussi vraie que celle-ci: les triangles qui ont même base et même hauteur sont égaux.

A l'égard de Pascal, le grand point de la question roule visiblement sur ceci, savoir, si la raison humaine suffit pour prouver deux natures dans l'homme. Je sais que Platon a eu cette idée, et qu'elle est très ingénieuse; mais il s'en faut bien qu'elle soit philosophique. Je crois le péché originel, quand la religion me l'a révélé; mais je ne crois point les androgynes, quand Platon a parlé. Les misères de la vie, philosophiquement parlant, ne prouvent pas plus la chute de l'homme, que les misères d'un cheval de fiacre ne prouvent que les chevaux étaient tous autrefois gros et gras, et ne recevaient jamais de coups de fouet, et que, depuis que l'un d'eux s'avisa de manger trop d'avoine, tous ses descendants furent condamnés à traîner des fiacres. Si la sainte Ecriture me disait ce dernier fait, je le croirais; mais il faudrait du moins m'avouer que j'aurais eu besoin de la sainte Ecriture pour le croire, et que ma raison ne suffisait pas.

Qu'ai-je donc fait autre chose, que de mettre la sainte Ecriture au-dessus de la raison? Je défie, encore une fois, qu'on me montre une proposition répréhensible dans mes réponses à Pascal. Je vous prie de conférer sur cela avec vos amis, et de vouloir bien me mander si je m'aveugle.

Vous verrez bientôt madame du Châtelet. L'amitié dont elle m'honore ne s'est point démentie dans cette occasion. Son esprit est digne de vous et de M. de Maupertuis, et son cœur

(1) Plusieurs des princes de la maison de Lorraine avaient été mécontents de ce mariage; l'un d'eux (le prince de Lixen) le fit sentir durement à M. de Richelieu, au camp de Philisbourg; ils se battirent sur le revers de la tranchée, et M. de Lixen fut tué. (K.)

est digne de son esprit. Elle rend de bons offices à ses amis, avec la même vivacité qu'elle a appris les langues et la géométrie; et quand elle a rendu tous les services imaginables, elle croit n'avoir rien fait; comme avec son esprit et ses lumières, elle croit ne savoir rien, et ignore si elle a de l'esprit. Soyez-lui bien attachés, vous et M. de Maupertuis, et soyons toute notre vie ses admirateurs et ses amis. La cour n'est pas trop digne d'elle; il lui faut des courtisans qui pensent comme vous. Je vous prie de lui dire à quel point je suis touché de ses bontés. Il y a quelque temps que je ne lui ai écrit (1), et que je n'ai reçu de ses nouvelles; mais je n'en suis pas moins pénétré d'attachement et de reconnaissance.

Embrassez pour moi, je vous prie, l'électrique M. Dufaï (2); et, si vous embrassiez ma petite sœur (3), feriez-vous si mal? Mandez-moi, je vous prie, comment elle se porte. Mille respects à madame Dufaï et à ces dames.

Vous m'aviez parlé d'une lettre de Stamboul, etc.

386. — A M. DE FORMONT.

Ce 27...

Si ceux qui me font l'honneur de me persécuter ont eu envie de me donner les mortifications les plus sensibles, ils ne pouvaient mieux faire, mon cher et aimable ami, que de me retenir loin de Paris, dans le temps que vous y êtes. Je vous prie de ne point parler du voyage qu'a fait ma désolée muse tragique chez les Américains (4). C'est un nouveau projet dont Linant vit la première ébauche, et sur quoi je voudrais bien qu'il me gardât le secret.

A l'égard du nom de poëme épique, que vous donnez à des fantaisies (5) qui m'ont occupé dans ma solitude, c'est leur faire beaucoup trop d'honneur :

. . . . Cui *sit* mens *grandior*, atque os
Magna sonaturum, des nominis hujus honorem.
HOR., liv. I, sat. IV.

C'est plutôt dans le goût de l'Arioste que dans celui du Tasse que j'ai travaillé. J'ai voulu voir ce que produirait mon imagination, lorsque je lui donnerais un libre essor, et que la crainte du petit esprit de critique qui règne en France ne me retiendrait pas. Je suis honteux d'avoir tant avancé un ouvrage si frivole, et qui n'est point fait pour voir le jour; mais, après tout, on peut encore plus mal employer son temps. Je veux que cet ouvrage serve quelquefois à divertir mes amis; mais je ne veux pas que mes ennemis puissent jamais en avoir la moindre connaissance. Au mot d'*ennemis*, je ne peux m'empêcher de faire une réflexion bien triste; c'est que leur haine, dont je n'ai jamais connu la cause, est la seule récompense que j'aie eue pour avoir cultivé les lettres pendant vingt années. Voilà tout ce que l'on gagne dans ce métier aimable et dangereux, une réputation chimérique et des persécutions réelles. On est envié, comme si on était puissant et heureux; et, dans le même temps, on est accablé sans ressource. La profession des lettres, si brillante, et même si libre sous Louis XIV, le plus despotique de nos rois, est devenue un métier d'intrigues et de servitude. Il n'y a point de bassesse qu'on ne fasse pour obtenir je ne sais quelles places ou au sceau, ou dans des académies, et l'esprit de petitesse et de minutie est venu au point que l'on ne peut plus imprimer que des livres insipides. Les bons auteurs du siècle de Louis XIV n'obtiendraient pas de privilége. Boileau et La Bruyère ne seraient que persécutés. Il faut donc vivre pour soi et pour ses amis, et se bien donner de garde de penser tout haut, ou bien aller penser en Angleterre ou en Hollande.

J'ai relu M. Locke, depuis que je ne vous ai vu. Si cet homme-là avait eu le malheur d'être en France, nous n'aurions peut-être pas ce chef-d'œuvre de raison et de sagesse. C'est bien dommage qu'il n'ait pas encore pris plus de liberté, et que sa modération ait étranglé des vérités qui ne demandaient qu'à sortir de sa plume. J'ai osé m'amuser à travailler après lui. J'ai voulu me rendre compte à moi-même de mon existence (6), et voir si je pouvais me faire quelques principes certains. Il serait bien doux, mon cher Formont, de marcher dans ces terres inconnues, avec un aussi bon guide que vous, et se délasser de ses recherches avec des poëmes dans le goût de l'Arioste; car, malheur à la raison, si elle ne badine quelquefois avec l'imagination! Il y a une dame à Paris, qui se nomme Émilie, et qui, en imagination et en raison, l'emporte sur des gens qui se piquent de l'une et de l'autre. Elle entend Locke bien mieux que moi. Je voudrais bien que vous rencontrassiez cette philosophe; elle mérite que vous l'alliez chercher.

Je vous envoie une bonne leçon de l'*Épître à Émilie* (1). Mandez-moi, je vous prie, si vous avez rencontré Moncrif, et pourquoi il s'est brouillé avec son prince (2). Adieu; je vous aime pour la vie.

387. — A MADAME LA COMTESSE DE LA NEUVILLE.

Au camp de Philisbourg (3), le 1er juillet.

J'ai eu l'honneur, madame, de rendre les lettres dont j'étais chargé. Je n'ai pu avoir encore celui de voir M. de Champbonin (4), parce que MM. les dragons sont à la droite, à deux lieues de l'infanterie où je suis. Il y a apparence que le prince Eugène va occuper les Français à tout autre chose qu'à écrire des lettres dans leurs tentes. Les armées sont en présence; on s'attend à tout moment à une bataille sanglante. Les Français se trouvent entre Philisbourg, le Rhin et les Allemands. Les troupes marquent une grande ardeur; elle est étonnante; on jure qu'on battra le prince Eugène; on ne le craint pas : mais à bon compte on se retranche jusqu'aux dents; on a des lignes, un fossé, des puits, et un avant-fossé : c'est une invention nouvelle, qui paraît fort jolie, et très propre à faire casser le cou à des gens qui viennent attaquer des lignes. Toutes les apparences sont que le prince Eugène viendra se présenter au passage des puits et des fossés, vers les quatre heures du matin, demain vendredi, jour de la Vierge. On dit qu'il est fort dévot à Marie, et qu'elle pourra bien le favoriser contre M. d'Asfeld (5), qui est janséniste. Vous savez, madame, que vous autres jansénistes êtes soupçonnés de n'avoir pas assez de dévotion pour la Vierge; vous vous êtes moqués de la congrégation des jésuites et du *Paradis ouvert à Philagie par cent et une dévotions à la mère de Dieu* (6). Nous verrons demain pour qui se déclarera la victoire. En attendant, on se cantonne à force les lignes de notre camp sont bordées de quatre-vingts pièces de canon, qui commencent à jouer. Hier on acheva d'emporter un certain ouvrage à corne, dont M. de Belle-Isle avait déjà gagné la moitié; douze officiers aux gardes ont été blessés à ce maudit ouvrage. Voilà, madame, la folie humaine dans toute sa gloire et dans toute son horreur. Je compte quitter incessamment le séjour des bombes et des boulets, pour aller profiter des bontés dont vous m'honorez. Il me semble que je me sens mille fois plus de goût pour la vertu, depuis que je vous ai fait ma cour.

388. — A M. L'ABBÉ DU RESNEL.

Ce 21 juillet.

Si vous ne craignez point, mon cher abbé, d'être en commerce avec un excommunié, souvenez-vous un peu de votre ancienne amitié; vos lettres me tiendront lieu d'onguent pour la brûlure (7). Mandez-moi si les belles-lettres ont toujours l'honneur de faire votre occupation, et si vous avez enfin renoncé à ce quart de gloire qui vous revenait du *Journal des Savants*. Vous méritez qu'on fasse l'extrait de vos pensées, plus que vous n'êtes fait pour extraire celles des autres. Vous devez savoir, par le portier de votre académie, la demeure d'un de vos confrères, M. de Pouilli, et l'adresse à laquelle il faut lui écrire. Je vous supplie de vouloir bien avoir la bonté de m'en instruire. Vous n'avez qu'à envoyer votre lettre chez moi, à Paris; je vous en serai très obligé.

Avez-vous lu *Didon* (8)? avez-vous lu le livre de M. de Montesquieu (9)? Je suis actuellement un pauvre provincial éloigné des sources de l'esprit. C'est par votre canal que je veux tenir encore aux muses. Je me flatte que vous vous

(1) Les lettres de Voltaire à madame du Châtelet n'ont pas été publiées. On croit qu'elles n'existent plus. L'abbé Voisenon dit en avoir vu huit volumes chez la marquise. (G. A.)
(2) Ch.-Fr. de Cisternay-Dufay, né en 1698, mort en 1739, membre de l'Académie des sciences et intendant du Jardin du roi. (G. A.)
(3) Nous ne savons quelle personne Voltaire surnomme ainsi. (G. A.)
(4) Allusion à la tragédie d'*Alzire*. (G. A.)
(5) Il s'agit de la *Pucelle*. (G. A.)
(6) Voyez, tome IV, le *Traité de métaphysique*. (K.)

(1) *Sur la Calomnie*. (G. A.)
(2) Le comte de Clermont. (G. A.)
(3) Où Voltaire était allé faire visite au duc de Richelieu. (G. A.)
(4) Mari de madame de Champbonin. Il était lieutenant au régiment de Beauffremont. (G. A.)
(5) Surintendant des fortifications, nommé cette année même maréchal de France. (G. A.)
(6) Par le P. Barry. (G. A.)
(7) Allusion au brûlement des *Lettres philosophiques*. (G. A.)
(8) Tragédie de Le Franc de Pompignan. (G. A.)
(9) *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains*. (G. A.)

souvenez quelquefois de moi, avec M. Dupré de Saint-Maur. Mais il fait plus, il m'écrit. Suivez ce bel exemple. Il n'y a personne dans le monde dont le souvenir et les lettres me soient plus chers que les vôtres.

On m'a envoyé de Paris une malheureuse copie de l'*Épître à Émilie*, dans laquelle il n'y a pas le sens commun. Entre autres sottises, ils ont mis M. *Crozat* pour M. *Crésus* (1). Ceci est moins une sottise qu'une malice. Je suis fait pour être la victime de la *calomnie* et de la bêtise. Mais, par la règle des contraires, il faut que je sois défendu par vous.

Adieu, mon cher abbé, je vous aime pour toute ma vie. VOLTAIRE.

389. — A M. DE CIDEVILLE.

Ce 24 juillet.

Je reviens à mon gîte après avoir erré pendant un mois. Cette vie vagabonde m'a empêché, mon cher ami, de recevoir plus tôt les lettres qui m'étaient adressées depuis longtemps. J'en reçois trente à la fois; mais les vôtres me sont toujours les plus précieuses. J'y vois toujours le cœur le plus tendre, avec l'esprit le plus juste et le plus fin.

Vous ne pourrez blâmer le petit voyage que j'ai fait à l'armée. Pourriez-vous condamner ce que le cœur fait faire? Tout mon chagrin est de n'en avoir pas fait autant que vous. Vous savez que, depuis longtemps, tous mes désirs et toutes mes espérances sont de passer avec vous quelques jours dans les douceurs de l'amitié, et dans une jouissance entière des belles-lettres, que nous aimons tous deux également; de vous montrer mes ouvrages nouveaux, de les corriger sous vos yeux; de rassembler toutes ces petites pièces fugitives dont j'ai de quoi vous faire un petit recueil; enfin, de vous parler et de vous entendre. Je ne haïrais pas de passer quelques semaines à Canteleu, si on pouvait n'y voir que vos amis, et n'y être point décelé par les domestiques.

J'irais même chez le marquis (2), malgré les conditions dures qu'il m'impose. Quel barbare que M. le marquis! il ne veut point laisser aux gens liberté de conscience.

Je ne connais point le petit libelle (3) que quelque honnête dévot et quelque bon citoyen aura pieusement fait contre moi; mais je crains plus les lettres de cachet que tous les ouvrages qu'on peut faire contre les *Lettres philosophiques*.

Parmi les lettres qui m'ont été renvoyées de Strasbourg j'en vois une de M. de Formont, dans laquelle il me mande que votre parlement s'est signalé aussi; mais il ne me mande point qu'on ait rendu un arrêt contre ceux qui ont vu et corrigé l'édition. Je plains bien ces pauvres gens qui ont part à la brûlure. Si ce saint zèle continue, cela va faire le tour du royaume, et on sera brûlé douze fois (4); cela est assez honorable, entre nous; mais il faut avoir de la modestie.

Pour Jore, je le crois en cendres. Je n'entends point parler de lui. A l'égard de la copie de la lettre (5) que je vous envoyai, il y a un mois, c'était uniquement pour vous amuser, vous et deux ou trois honnêtes gens. Avez-vous pu penser un moment que ces mystères soient faits pour les profanes?

Odi profanum vulgus, et arceo. HOR., lib. III, od. I.

Mille tendres compliments à tous nos amis. Adieu; je vous embrasse mille fois; adieu, mon cher ami. V.

390. — A M. DE FORMONT.

Ce 24 juillet.

Ah! que j'aime votre leçon!
Ah! qu'il est doux d'en faire usage,
Pâmé dans les bras de Manon,
Ou folâtrant avec un page;
De passer les jours doucement
A se contenter, à se plaire,
Plutôt que d'aller hautement
Choquer les erreurs du vulgaire.

Je n'irai pas plus loin, car voilà, mon cher ami, la trentième lettre que j'écris aujourd'hui. Je suis excédé des fatigues d'un voyage et de celle d'écrire. Je sens pourtant que mes forces reviennent avec vous. Votre lettre est datée d'un mercredi à Canteleu; mais, comme il y a un mois que je mène une vie errante, je ne sais si ce mercredi était en juin ou en juillet. Votre ami, dont la dernière lettre est du 27 juin, ne me parle point de la brûlure du ballot. Il faut apparemment que ce grand exemple de justice n'ait été fait que depuis peu.

Parve, nec invideo, sine me, liber, ibis in ignem.
OVID., *Trist.*, liv. I, eleg. I.

Toute la terre me persécute. Il n'y a pas jusqu'au petit marquis, c'est le petit Lezeau que je veux dire, qui se mêle de vouloir que j'aille à la messe, en cas que je vienne passer quelque temps dans les terres de ce seigneur. Mon cher Formont, j'aimerais mieux entendre vêpres et la grand'messe avec vous, que d'entendre seulement un évangile chez lui. Je serais charmé de pouvoir aller dans quelque temps à Canteleu; mais la chose me paraît bien difficile. Me voici bientôt excommunié dans toutes les paroisses, et brûlé dans tous les parlements. Cela est beau, j'en conviens; mais cette gloire est un peu embarrassante; je vous avoue que

Nec vixit male, qui natus moriensque fefellit.
HOR., lib. I, ep. XVII.

Et bene qui latuit bene vixit.
OVID., *Trist.*, III, el., IV.

Mais que voulez-vous que fasse un pauvre homme, quand on débite des livres sous son nom, qu'on l'excommunie, et qu'on le brûle, malgré qu'il en ait? Adieu, mon cher Formont; je vous aime tendrement pour toute ma vie.

391. — A MADAME LA COMTESSE DE LA NEUVILLE.

De Cirey.

Je suis pénétré, madame, de vos bontés. Ce pays-ci, qui n'était d'abord pour moi qu'un asile, est devenu, grâce à vous, un séjour délicieux, que je voudrais habiter toute ma vie. Il me semble que ma patrie doit être où vous habitez. Paris est partout où vous êtes. Je prends la liberté de vous envoyer une hure de sanglier. Ce monsieur vient d'être assassiné tout à l'heure, pour me donner occasion de vous faire ma cour. Je vous faisais chercher un chevreuil; mais on n'en a point trouvé. Ce sanglier était destiné à vous donner sa hure. Je vous jure que je fais très peu de cas d'une tête de cochon sauvage, et je crois bien que cela ne se mange que par vanité; mais je n'ai rien autre chose à vous offrir. Si j'avais pris une alouette, je vous la présenterais de même, dans la confiance d'une homme qui croit que le cœur fait tout.

392. — A LA MÊME.

1734.

Si je reviendrai vous faire ma cour, madame! En doutez-vous? Je vais demain à Cirey pour des terrasses et des cheminées; et de là je revolerai à La Neuville, pour jouir de la société la plus délicieuse et la plus respectable que je connaisse. Il faudrait être bien ennemi de soi-même, et bien haïr la vertu, pour ne pas retourner chez vous.

393. — A LA MÊME.

Des terrasses, des remises, des grilles, de longues allées, m'ont arraché, madame, au plaisir de vous faire ma cour. Je m'étais si bien accoutumé à la vie charmante que je menais auprès de vous, que je crois à présent que tout me manque. Je regretterais un commerce aussi délicieux que le vôtre, au milieu de tout ce qu'on appelle plaisirs à Paris; jugez de ce que je dois faire au milieu des maçons et entouré de platras! Je retrouverai sans doute demain madame de Champbonin chez vous, très habile au trictrac. J'irai assurément dans le pays des vertus et des grâces. Je crois que ce sera aussi celui des pêches. Nous n'en avons point à Cirey; mais je m'imagine qu'elles sont mûres chez vous; votre terre doit être une terre bénite.

394. — A LA MÊME.

En vous remerciant de vos pêches, madame; il me semble que tous mes jours sont marqués par vos bontés. Ils le seront assurément par mon attachement et par ma reconnaissance. Je rends grâces à la fortune, et à ce que les hommes appellent malheur, qui m'a conduit dans ce pays-ci. L'injustice de quelques hommes, et l'éloignement de Paris, ne sont point des malheurs réels. Mais c'est un bonheur véritable de trouver une femme comme vous, dont le cœur est si respectable et la société si délicieuse. Heureux ceux qui vous connaissent!

---

(1) Le passage auquel s'applique cette remarque n'existe plus dans l'*Épître sur la Calomnie*. (G. A.)
(2) Le marquis de Lezeau. (G. A.)
(3) *Lettres servant de réponse aux Lettres philosophiques* (par Molinier). (G. A.)
(4) Il y avait alors douze parlements. (G. A.)
(5) La lettre à La Condamine. (G. A.)

395. — A MADAME DE CHAMPBONIN.

Ne soyez donc plus malade, madame; ne soyez point grosse, et daignez me tenir compte de l'effort que je fais, en n'allant pas sitôt vous voir. Voyez comme je préfère à mon plaisir des engagements qui me sont devenus des devoirs! J'attends ici tous les jours des ouvriers. Je suis moi même le piqueur de ceux qui travaillent. J'écris leurs noms chaque jour, dans un grand livre de comptes; jusqu'à ce que j'aie quelqu'un qui me soulage, je ne peux quitter. Plaignez-moi d'avoir entrepris un ouvrage qui m'arrache au plaisir de vous faire ma cour. Vous êtes très bien avec madame du Châtelet; mais vous y serez encore mieux, quand elle viendra dans son château. Vous savez bien que plus on vous voit, plus on vous aime. C'est une vérité que vous m'avez fait connaître par mon expérience. Permettez-moi de vous prier d'entretenir la bonne volonté qu'on a pour moi à La Neuville. A l'égard de celle de ma femme (1), je m'en remets à la Providence, et à ma patience de cocu.

396. — A MADAME LA COMTESSE DE LA NEUVILLE,

Je vous envoie, madame, cette *Epître sur la Calomnie*, qui ne mérite votre attention que par la personne à qui elle est adressée.

Daignez donc parcourir, de vos yeux pleins d'attraits,
Ces vers contre la calomnie;
Ce monstre dangereux ne vous blessa jamais;
Vous êtes cependant sa plus grande ennemie.
Votre esprit sage et mesuré,
Non moins indulgent qu'éclairé,
Plaint nos travers, au lieu d'en rire.
Excuse, quand il peut médire;
Et des vices de l'univers
Votre vertu, mieux que mes vers,
Fait à tout moment la satire.

Je joins à mon obéissance une petite œuvre de surérogation, la *Mule du Pape* (2). C'est une satire que j'ai retrouvée dans mes paperasses. Vous me pardonnerez bien de m'être un peu émancipé sur le saint-père. J'ai l'honneur d'être réuni avec les jansénistes par une honnête aversion pour la cour de Rome; mais je vous suis bien plus attaché que je ne hais le pape, et j'aime mille fois mieux chanter vos louanges que de me moquer de la cour romaine. Que ma femme me fasse souvent cocu; que madame de Champbonin, votre bonne amie, n'ait point d'indigestion, je serai toujours très heureux.

397. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Septembre.

J'avais, ô adorable ami! entièrement abandonné mon héros à mâchoire d'âne, sur le peu de cas que vous faites de cet Hercule grossier, et du bizarre poëme (3) qui porte son nom. Mais Rameau crie, Rameau dit que je lui coupe la gorge, que je le traite en Philistin, que si l'abbé Pellegrin avait fait un *Samson* pour lui, il n'en démordrait pas; il veut qu'on le joue; il me demande un prologue. Vous me paraissez vous-même un peu raccommodé avec mon samsonet. Allons donc, je vais faire le petit Pellegrin, et mettre l'Eternel sur le théâtre de l'Opéra; et nous aurons de beaux psaumes pour ariettes. On m'a condamné comme fort mauvais chrétien cet été; je vais être un dévot faiseur d'opéras cet hiver; mais j'ai bien peur que ce ne soit une pénitence publique. Excommunié, brûlé, et sifflé, n'en est-ce point trop pour une année? J'ai envie de faire de cela un petit prologue. Je voudrais bien chanter, en un fade prologue, nos césars à quatre sous par jour, et la bataille de Parme (4), et cette formidable place de Philisbourg; mais cette cacade de Dantzick retient mon enthousiasme. Il me semble que je ferais un beau prologue à Pétersbourg. La czarine (5) n'est point dévote, et elle donne des royaumes. Nous ferions un beau chœur du quatrain de La Condamine.

Voici une petite épître (6) que je vous supplie de rendre à madame de Bolingbroke. On dit qu'elle a engagé Matignon le sournois à parler au garde des sceaux. Ce garde des sceaux donne eau bénite de cour; un excommunié en a toujours besoin. Mais, s'il vous plaît, quel si grand mal trouveriez-vous si on allait dans un faubourg passer huit jours sans paraître? on y souperait avec vous, on serait caché comme un trésor, et on décamperait de son trou à la première alarme. On a des affaires, après tout; il faut y mettre ordre, et ne pas s'exposer à voir tout d'un coup sa petite fortune au diable. Mais cela n'est rien; le cœur me conduit et mon cœur n'entend point raison. Ecrivez-moi, de grâce, vos petites réflexions sur ce. Avez-vous eu la bonté de dire quelque chose pour moi au porteur (1) de drapeaux? Avez-vous dit à M. Pont de Veyle combien je lui suis attaché? Voyez-vous quelquefois madame du Châtelet? Ecrivez-moi, mon cher ami; je suis enchanté de vos bontés; mais ne mettez mon nom ni sur ni dans votre lettre. Votre écriture ressemble, comme deux gouttes d'eau, à celle d'un homme qui m'écrit quelquefois. Signez un *D* ou un *F*. Adieu; je vous aime comme on aime sa maîtresse.

398. — A MADAME DE CHAMPBONIN.

Cirey.

Vos laines sont arrivées, et je vous les envoie, madame. Nous travaillons tous deux; vous êtes tapissière, et je suis maçon. Que ne puis-je travailler avec vous! Il est bien mal à moi de rester ici et de résister au plaisir de vous faire ma cour. C'est une vertu qui coûte bien cher à mon cœur; mais il n'y a de vertu qu'à se vaincre.

Autrefois, pour payer le zèle
De Baucis et de Philémon,
On disait que de leur maison
Jupiter fit une chapelle.
Si j'avais son pouvoir divin,
Je n'imiterais pas ses augustes sottises.
Je démolirais vingt églises
Pour vous bâtir un Champbonin.

En vous remerciant de vos magnifiques poires de beurré, et de toutes les poulardes que nous mangeons. Mais tout cela ne vaudra rien, si l'on n'a pas le plaisir de les manger avec vous.

399. — A M ***.

Cirey, ... 1734.

J'ai eu l'honneur de vous écrire, monsieur, ces jours passés, par la voie du sieur Demoulin. Mais comme je n'avais pas votre adresse, je crains que vous n'ayez pas reçu ma lettre. On parle beaucoup d'une affaire en Italie. Je vous prie de me mander ce qui en est. J'aimerais mieux entendre parler de spectacle et de jolis vers que de guerre, de dixième denier et de misère. J'aime mieux un bon musicien qu'un bon général; et un opéra me paraît bien plus intéressant qu'une bataille. Si les hommes étaient sages, ils ne songeraient qu'à leurs plaisirs, et c'est ce que je fais en vous assurant de ma tendre amitié.

400. — A M. DE MAUPERTUIS,

A BALE.

Cirey, octobre.

Que tous les tourbillonniers s'en aillent, s'ils veulent, à Bâle, mais que le sieur Isaac (2) revienne à Paris, et, surtout, qu'il décrive une ligne courbe en passant par Cirey.

J'ai reçu, monsieur, l'inutile lettre de Thieriot (3); une autre conduite eût mieux valu que sa lettre; mais je pardonne aux faibles, et ne suis inflexible que pour les méchants. Horace met parmi les vertus nécessaires, *ignoscere amicis;* je crois avoir cette vertu-là ; et, quand je n'y serais pas disposé, vous y auriez tourné mon cœur. Les hommes d'ailleurs sont, en général, si fourbes, si envieux, si cruels, que, quand on en trouve un qui n'a que de la faiblesse, on est trop heureux La plus belle âme du monde passe la vie à vous écrire en algèbre; et moi, je vous dis en prose que je serai toute ma vie votre admirateur, votre ami.

401. — A M. DE FORMONT.

Depuis que nous ne nous sommes écrit, mon cher Formont, j'aurais eu le temps de faire une tragédie et un poëme épi-

(1) C'est sans doute madame de La Neuville que Voltaire surnomme ainsi. (G. A.)
(2) Voyez, tome VI, aux CONTES. (G. A.)
(3) Sans doute le *Samson* de Romaguési, tragi-comédie. (G. A.)
(4) Voyez, tome II, le *Précis du Siècle de Louis XV*, chap. IV. (G. A.)
(5) Anna Iwanowna. (G. A.)
(6) On ne la connaît pas. (G. A.)

(1) C'est le fils du maréchal de Coigny qui apporta les drapeaux pris à la bataille de Parme. (G. A.)
(2) Maupertuis lui-même, baptisé par Voltaire du même prénom que Newton. (G. A.)
(3) Ils étaient brouillés ensemble depuis le mois d'août 1733. (G. A.)

que; aussi ai-je fait, au moins en partie; et quelque jour vous entendrez parler de tout cela (1). Mais que fait à présent votre muse aimable et paresseuse? Etes-vous à Rouen ou à Canteleu? On dit que notre ami Cideville est à Paris; mandez-moi donc l'endroit où il demeure, afin que je lui écrive. Est-il possible que je ne me trouve point à Paris, pendant le seul voyage qu'il y a fait! Que sont devenus nos anciens projets de philosopher un jour ensemble, dans cette grande ville si peu philosophe? Quand est-ce donc que nous pourrons dire ensemble, avec liberté, qu'il n'est pas sûr que la matière soit nécessairement privée de pensée, qu'il n'y a pas d'apparence que la lumière, pour éclairer la terre, ait été faite avant le soleil, et autres hardiesses semblables, pour lesquelles certains fous se sont fait brûler autrefois par certains sots?

Faites-moi l'amitié, je vous prie de me mander ce qu'est devenu Jore. Sa famille est-elle encore à Rouen? Ce misérable Jore en a usé bien indignement avec moi. et bien imprudemment avec lui-même. Cependant je crois que je serai à portée incessamment de lui rendre service, et je le ferai avec zèle, quelques sujets que j'aie de me plaindre de lui.

Je suis bien étonné de n'avoir reçu aucune lettre de M. Linant, depuis qu'il a quitté le petit ermitage dont l'ermite était proscrit. Il me semble que c'est pousser la paresse bien loin, que de ne pas daigner, en trois mois, écrire un mot à quelqu'un à qui il devait un peu de souvenir. Mais je lui pardonne, si jamais il fait quelque bon ouvrage. Ecrivez-moi, mon cher Formont; ne soyez pas si paresseux que le gros Linant. Mandez-moi où est notre cher Cideville; adressez votre lettre sous le couvert de Demoulin, à Paris, vis-à-vis Saint-Gervais. Adieu; vous savez que je vous suis attaché pour toute ma vie.

402. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Dans un cabaret hollandais, sur le chemin de Bruxelles, le 4 novembre.

Mon cher et respectable ami, voilà horriblement de bruit pour une omelette (2). On ne peut être ni moins coupable ni plus vexé. Je n'ai pas manqué une poste. Ce n'est pas ma faute si elles sont très infidèles dans les chemins de traverse de l'Allemagne; et, puisqu'on envoya en Touraine une de vos lettres, adressée en Hollande, on peut avoir fait de plus grandes méprises dans la Franconie et dans la Westphalie. J'ai été un mois entier sans recevoir des nouvelles de votre amie (3); mais j'ai été affligé sans colère, sans croire être trahi, sans mettre toute l'Allemagne en mouvement. Je vous avoue que je suis très fâché des démarches qu'on a faites. Elles ont fait plus de tort que vous ne pensez; mais il n'y a point de fautes qui ne soient bien chères, quand le cœur les fait commettre. J'ai les mêmes raisons pour pardonner qu'on a eues de se mal conduire. Vous auriez grand tort, mon cher ange, de m'avoir condamné sans m'entendre. Et quel besoin même aviez-vous de ma justification? votre cœur ne devait-il pas deviner le mien? et n'est-ce pas au maître à répondre du disciple? Je me flatte que vous me reverrez bientôt à l'ombre de vos ailes, que vous me rendrez plus de justice, et que vous apprendrez à votre amie à ne point obscurcir par des orages un ciel aussi serein que le nôtre. Mille tendres respects à tous les anges.

Ce 6 novembre.

J'arrive à Bruxelles, où je jouis du bonheur de voir votre amie en bien meilleure santé que moi; je me croirai parfaitement heureux quand, l'un et l'autre, nous aurons la consolation de vous embrasser.

Je sens ma joie toute troublée par la maladie de madame d'Argental. J'ai reçu ici une ancienne lettre de M. le commandeur de Solar. Je vais lui répondre. Je me flatte que l'un de mes deux anges l'assurera bien qu'il n'est pas fait pour être oublié. Tous ces ministres de Sardaigne sont aimables; j'en ai vu dont je suis presque aussi content que de M. de Solar. Adieu, couple charmant; adieu, divinités de la société et de mon cœur.

403. — A M. DE CIDEVILLE.

Auprès de Bruxelles, ce 5 novembre.

Je suis trop malade, mon très cher ami, pour répondre une seule rime à vos vers charmants; mais j'ai du moins assez de force pour vous supplier, au nom de la tendre amitié que vous avez pour moi, de ne point prendre d'autre maison que la mienne, et de vouloir bien loger dans mon appartement. Demoulin et sa femme vous marqueront par leurs soins avec quel zèle je voudrais vous y recevoir moi-même. Je ne pourrai vraisemblablement être à Paris qu'à Noël. Mais vous, mon cher ami, pour combien de temps y êtes-vous? Puis-je me flatter de vous y retrouver encore? Vous me parlez, en très jolis vers, de mes prétendus voyages, et vous ne me dites rien de vous! Pourquoi donc faites-vous plus de cas de mon esprit que de mon cœur?

Ami, ne me conseillez pas
De parcourir ces beaux climats
Que jadis honora Virgile.
Mantoue est aujourd'hui l'asile
Des Allemands et des combats;
Mais fût-elle toujours tranquille,
Je ne connais d'autre séjour
Que les lieux où règne l'Amour,
Et ceux qu'habite Cideville.

Je vous embrasse tendrement; si vous m'aimez, logez chez moi.

Adieu; quand viendra donc le temps où je vous accablerai, tout le jour, de prose et de vers! Ne sachant pas votre adresse, j'ai prié M. d'Argental de vous rendre ce chiffon. Ce d'Argental est bien digne de vous. Je lui envoie *Samson* pour vous être montré, en attendant mieux.

404. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Novembre.

J'ai mené une vie un peu errante, mon adorable ami, depuis près d'un mois; voilà ce qui m'a empêché de vous écrire. Je crois que je touche enfin à la paix que vos négociations et vos bontés m'ont procurée. Voilà madame de Richelieu qui va enfin être présentée. Elle ne quittera point votre garde des sceaux qu'elle n'ait obtenu la paix, et j'espère qu'enfin cette infâme persécution, pour un livre innocent, cessera. Pour moi, je vous avoue qu'il faudra que je sois bien philosophe, pour oublier la manière indigne dont j'ai été traité dans ma patrie. Il n'y a que des amis tels que vous et tels que ceux qui m'ont si bien servi, qui puissent me faire rester en France. Voulez-vous, si je ne reviens pas sitôt, que je vous envoie certaine tragédie fort singulière (1) que j'ai achevée dans ma solitude? C'est une pièce fort chrétienne, qui pourra me réconcilier avec quelques dévots; j'en serai charmé, pourvu qu'elle ne me brouille pas avec le parterre. C'est un monde tout nouveau, ce sont des mœurs toutes neuves. Je suis persuadé qu'elle réussirait fort à Panama et à Fernambouc. Dieu veuille qu'elle ne soit pas sifflée à Paris! J'avais commencé cet ouvrage l'année passée, avant de donner *Adélaïde*, et j'en avais même lu la première scène au jeune Crébillon et à Dufresne. Je suis assez sûr du secret de Dufresne; mais je doute fort de Crébillon. En tout cas, je lui ferai demander le secret, sauf à lui à le garder, s'il veut. Vous pourriez toujours faire donner la pièce à Dufresne, sans que Crébillon ni personne en sût rien. Le pis qui pourrait arriver serait d'être reconnu, après la première représentation; mais nous aurions toujours prévenu les cabales. Les examinateurs, ne sachant pas que l'ouvrage est de moi, le jugeraient avec moins de rigueur, et passeraient une infinité de choses que mon nom seul leur rendrait suspectes. Est-il vrai que M. Pallu a passé de l'intendance de Moulins à celle de Besançon? Peut-être est-ce une fausse nouvelle (2); mais un pauvre reclus comme moi peut-il en avoir d'autres? Est-il vrai qu'on parle de paix? Mandez-moi, je vous prie, ce qu'on en dit. Il n'y a point de particulier qui ne doive s'y intéresser, en qualité d'âne à qui on fait porter double charge pendant la guerre.

Adieu; je vous aime comme vous méritez d'être aimé.

405. — A MADAME DE CHAMPBONIN.

Cirey.

Madame du Châtelet est ici, de retour de Paris d'hier au soir. Elle est venue dans le moment que je recevais une lettre d'elle, par laquelle elle me mandait qu'elle ne viendrait pas sitôt. Elle est entourée de deux cents ballots, qui ont débarqué ici le même jour qu'elle. On a des lits sans rideaux, des chambres sans fenêtres, des cabinets de la Chine et point de fauteuils, des phaétons charmants et point de chevaux qui puissent les mener.

Madame du Châtelet, au milieu de ce désordre, rit et est

(1) La *Pucelle* et *Alzire*. (G. A.)
(2) Mot de Desbarreaux. Voyez, tome IV, les *Lettres à S. A. S. le prince de* ***. (G. A.)
(3) Madame du Châtelet. (G. A.)

(1) *Alzire*.
(2) Elle l'était, dit M. Beuchot. (G. A.)

charmante. Elle est arrivée dans une espèce de tombereau à deux, secouée et meurtrie, sans avoir dormi, mais se portant fort bien. Elle me charge de vous faire mille compliments de sa part. Nous faisons rapiéceter de vieilles tapisseries. Nous cherchons des rideaux, nous faisons faire des portes, le tout pour vous recevoir. Je vous jure, raillerie à part, que vous y serez très commodément. Adieu, madame; je vous suis tendrement et respectueusement attaché pour la vie.

406. — A MADAME LA COMTESSE DE LA NEUVILLE.

Eh bien! madame, il me semble qu'il y a un siècle que je ne vous ai vue. Madame du Châtelet comptait bien aller vous voir dès qu'elle serait débarquée à Cirey; mais elle est devenue architecte et jardinière. Elle fait mettre des fenêtres où j'avais mis des portes; elle change les escaliers en cheminées et les cheminées en escaliers; elle fait planter des tilleuls où j'avais proposé des ormes; et, si j'avais planté un potager, elle en ferait un parterre. De plus, elle fait l'ouvrage des fées dans sa maison. Elle change des guenilles en tapisseries; elle trouve le secret de meubler Cirey avec rien. Ces occupations la retiennent encore pour quelques jours. Je me flatte que j'aurai l'honneur de lui servir bientôt d'écuyer jusqu'à La Neuville, après avoir été ici son garçon jardinier. Elle me charge de vous assurer, et madame de Champbonin, de l'envie extrême qu'elle a de vous revoir. Ne doutez pas non plus de mon impatience.

411. — A MADAME DE CHAMPBONIN.

Cirey.

Mon aimable Champenoise, pourquoi tout ce qui est à Cirey n'est-il pas à La Neuville ou chez vous? ou pourquoi tout chez vous et La Neuville n'est-il pas à Cirey? Faut-il que la malheureuse nécessité d'avoir des rideaux de lit et des vitres sépare des personnes si aimables? Il me semble que le plaisir de vivre avec madame du Châtelet redoublerait, en le partageant avec vous. On ne regrette personne avec elle, et on n'a besoin d'aucune autre société, quand on jouit de la vôtre; mais réunir tout cela ensemble, ce serait une vie charmante. Elle compte bien passer son temps avec vous et avec madame de La Neuville; car il n'est pas permis que trois personnes de si bonne compagnie demeurent chacune chez elles. Quand vous serez toutes trois ensemble, la compagnie sera le paradis terrestre.

408. — A LA MÊME.

Cirey.

Que mon aimable Champenoise entend-elle, quand elle me dit qu'elle n'est pas si Champenoise que je le crois? Entend-elle qu'elle n'a pas l'esprit aussi vrai et aussi naturel, et le cœur aussi bon et les mœurs aussi aimables que je le lui dis tous les jours? en ce cas, ma Champenoise se trompe fort. Qu'elle vienne donc expliquer, au plus tôt, ce qu'elle entend; qu'elle vienne chez la maîtresse la plus aimable du plus délabré château qu'il y ait au monde, où elle est attendue avec impatience, et où l'on ne peut être tout à fait bien sans elle! Il y a quelque temps que madame du Châtelet voulait vous aller enlever au Champbonin; tenez-lui compte de sa bonne volonté, et n'oubliez pas l'empressement que j'ai de vous faire ma cour.

409. — A M. LE MARQUIS D'USSÉ.

Monsieur, la fille d'un de vos meilleurs amis, beaucoup plus aimable encore que son père, a été également touchée de votre souvenir et de la manière dont vous l'exprimez. Elle a cru d'abord que l'épître était de monsieur votre fils, au feu brillant qui règne dans vos vers; mais, sachant que votre imagination a toujours la grâce et la vigueur de la jeunesse, elle a bien vu que l'ouvrage est de vous. Quoique vous m'ayez adressé la lettre, monsieur, je sens que ce n'était qu'un fidéicommis pour madame du Châtelet.

Je ne suis rien qu'un prête-nom;
Votre épître a paru si belle,
Et si neuve, et d'un si bon ton,
Que sans doute elle était pour elle.

Je ne sais pas comment vous pouvez vous défier de votre raison, quand vous la faites parler d'une manière si charmante.

Si d'Horace le doux langage,
Et la prose de Cicéron,
La vérité, le badinage,
Si tout cela n'est pas raison,
Apprenez-nous quel autre nom
Il faut qu'on donne à votre ouvrage.
Cette raison, je l'avouerai,
N'est pas le don le plus sacré
Que l'homme reçut en partage:
Il en est un autre, à mon gré,
Au-dessus de l'esprit du sage,
Un don plus beau, plus précieux,
Par qui la raison embellie
Plaît en tout temps comme en tous lieux.
Quel est ce don? C'est le génie.

On a vu ce génie heureux
Vous inspirer dès votre enfance.
En vain de l'âge qui s'avance
La main vient blanchir vos cheveux;
Votre esprit ferme et vigoureux
Ne connaît point la décadence.
Vous n'êtes point tel que Rousseau
Dont l'ennuyeuse hypocrisie
Change son or en oripeau,
Et ses chansons en homélie.
Vos vers sont dignes des premiers
Que votre beau printemps fit naître;
Vous fûtes, vous serez mon maître.
Vivez, rimez; puissiez-vous être
Immortel comme vos lauriers!

Voilà, monsieur, une partie des choses que je pense de vous. Je respecterai, j'aimerai en vous, toute ma vie, le véritable philosophe qui a quitté la cour depuis longtemps, qui vit pour soi, pour sa famille, et pour ses amis; l'homme de lettres et de génie qui n'est point de l'Académie, qui aime les arts pour eux-mêmes, qui a toujours écouté ses goûts et jamais la vanité; l'ami dont la société est toujours égale, qui n'exige rien, et qu'on retrouve toujours. Malgré mon éloignement, malgré mon silence, comptez, monsieur, que je suis tendrement attaché à toute votre famille, et que si jamais je quittais l'heureuse solitude que j'habite, pour le tumulte de Paris, je ne pourrais m'en consoler qu'en venant chercher la solitude auprès de vous.

Recevez, monsieur, aussi bien que madame d'Ussé et monsieur votre fils, les assurances de mon tendre et respectueux dévouement.

410. — A MADAME DE CHAMPBONIN.

De Cirey.

Ma charmante Champenoise, il y a un lutin qui nous sépare. Je suis persuadé que vous serez bien fâchée de ne point voir arriver cette personne adorable que vous aimez tant, et que je devais avoir l'honneur d'accompagner. Consolez-vous; n'y comptez plus. Elle est comme l'Amour, qui ne vient pas quand on veut. D'ailleurs, elle n'aurait pu vous enlever pour vous emmener à Cirey, parce que, autre chose est d'avoir de la laine cardée, et autre chose est d'avoir des tours de lit. Cirey n'est point encore en état de recevoir personne. Tout ce qui m'étonne, c'est que la dame du lieu puisse l'habiter. Elle y a été, jusqu'à présent, par le goût de bâtir; elle y reste aujourd'hui par nécessité. Elle souffre beaucoup des dents, et encore plus de votre absence. C'est un sentiment que je partage avec elle. Vous savez combien elle vous aime, et combien je vous suis dévoué. Si j'étais avec toute autre qu'avec elle, je vous prierais de me plaindre.

Adieu; aimez-moi un peu, vous me l'avez promis, et j'y compte, car je vous aime de tout mon cœur.

407. — A LA MÊME.

De Cirey.

Ce n'est pas seulement moi qui vous écris, mon aimable Champbonin, c'est madame de Cirey, dont j'ai l'honneur d'être le très humble secrétaire. Cette dame de Cirey est très fâchée du peu de foi que vous avez. Elle est occupée, tout le jour, à faire carder les laines de vos matelas, et à vous faire placer de grand carreaux de vitre à travers lesquels vous passerez toute brandie, malgré l'embonpoint que je vous ai toujours reproché.

Préparez-vous à vous laisser enlever dans deux ou trois jours, et soyez inexorable avec M. de Champbonin. Retenez bien que madame de Cirey vous aime de tout son cœur; autant en fait Voltaire.

412. — A MADAME LA COMTESSE DE LA NEUVILLE.

Je maudis, madame, tous tapissiers, tous maçons, tous couvreurs qui empêchent madame du Châtelet d'aller vous voir. C'est donc de lundi en huit que son petit phaéton et ses grands chevaux la conduiront dans la cour de La Neuville.

Figurez-vous, madame, que nous n'avons joué que trois parties d'échecs, depuis huit jours, et pas une partie de piquet. En récompense, on fait des plans, on lit des philosophes et des poëtes. On parle beaucoup de vous, on vous regrette, on vous désire, on s'entretient de toutes vos bonnes qualités qui font le charme de la société. Si je m'en croyais, madame, je ne finirais pas, et je vous dirais longuement les choses du monde les plus tendres; mais le véritable attachement n'est point bavard.

413. — A MADAME DE CHAMPBONIN.

De Cirey.

Faisons ici trois tentes. Que madame de Champbonin vienne dans le *dépenaillement* de Cirey, et que Voltaire ait le bonheur de vous y voir. Est-il possible qu'il faille absolument trois lits, parce qu'on est trois personnes? Madame du Châtelet compte aller, dans trois jours, à La Neuville; mais savez-vous bien ce que vous devriez faire? Il serait charmant que vous vinssiez incessamment dîner à Cirey. Vous vous en retourneriez le même jour si vous vouliez, et même on vous prêterait des chevaux pour courir plus vite. Vous verriez cette madame du Châtelet que vous aimez. Vous verriez son établissement. Nous passerions sept ou huit heures ensemble; et puis, dès qu'il y aurait des rideaux dans la maison, pour le coup on irait vous enlever. Elle a, entre autres, un petit phaéton léger comme une plume, traîné par des chevaux gros comme des éléphants. C'est ici le pays des contrastes; mais je suis réuni avec la maîtresse de la maison dans l'attachement que j'aurai toujours pour vous.

414. — A M. BERGER.

Cirey, le 2 décembre.

Je ne sais point, monsieur, partager les profits d'une affaire dans laquelle je ne mets point de fonds, que je ne connais, et que je ne veux connaître que pour rendre service. J'ai déjà écrit à la personne en question pour vous faire avoir l'intérêt que vous désirez. Je vous instruirai de sa réponse aussitôt que je l'aurai reçue. L'intérêt ne m'a jamais tenté, et je n'ai jamais eu, sur cet article, autre chose à me reprocher que d'avoir fait plaisir, et d'avoir prodigué mon bien à des amis ingrats. L'abbé Mac-Carthy (1) n'est pas le dixième qui m'ait marqué de l'ingratitude; mais c'est le seul qui ait été empalé (2). Parmi les infâmes calomnies dont j'ai été accablé, l'accusation d'avoir eu part à la publication des *Lettres philosophiques* m'a été une des plus sensibles. On disait que je les faisais vendre pour en retirer de l'argent, tandis qu'en effet je n'épargnais ni soins ni argent pour les supprimer. Je suis bien aise d'être loin d'un pays où de si lâches calomnies ont été ma seule récompense, et je crois que je n'y reviendrai de longtemps.

Je vous remercie, monsieur, de l'amitié que vous voulez bien me conserver, et des nouvelles que vous me mandez. Si j'avais fait quelque chose de nouveau, en poésie, je me ferais un plaisir de vous l'envoyer; mais les choses auxquelles je m'occupe présentement sont d'une tout autre nature. Je vous prie seulement, à propos de poésie et de *calomnie*, de vouloir bien vous opposer à l'injure que l'on m'a faite de glisser le nom de Crozat dans l'*Épître à Émilie*. Je ne connais et n'ai jamais vu ni M. Crozat l'aîné, ni monsieur son frère, et je ne vois pas pourquoi on a été fourrer là leur nom, si ce n'est pour me faire un ennemi de plus; mais, si ces messieurs sont sages, ils doivent faire comme moi, qui regarde avec un profond mépris toutes ces misères. J'écrirai bientôt à M. Sinetti, et je prierai M. Demoulin de faire un petit ballot de livres que je veux lui envoyer. Je vous supplie, monsieur, d'être persuadé de mon amitié, et de me conserver la vôtre. Permettez-moi d'assurer M. Bernard (3) de mon estime et de mon amitié. J'ai l'honneur d'être, etc.

415. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Décembre.

Je vous envoie, mon charmant ami, une tragédie (4) au lieu de moi. Si elle n'a pas l'air d'être l'ouvrage d'un bon poëte, elle aura celui d'être au moins d'un bon chrétien; et, par le temps qui court, il vaut mieux faire sa cour à la religion qu'à la poésie. Si elle n'est bonne qu'à vous amuser quelques moments, je ne croirai pas avoir perdu ceux que j'ai passés à la composer; elle a servi à faire passer quelques heures à madame du Châtelet. Elle et vous me tenez lieu du public; vous êtes seulement l'un et l'autre plus éclairés et plus indulgents que le parterre. Si, après l'avoir lue, vous la jugez capable de paraître devant ce tribunal dangereux, c'est une aventure périlleuse que j'abandonne à votre discrétion, et que j'ose recommander à votre amitié. Surtout laissez-moi goûter le plaisir de penser que vous avez seul, avec madame du Châtelet, les prémices de cet ouvrage. Je ne peux pas assurément exclure monsieur votre frère de la confidence; mais, hors lui, je vous demande en grâce que personne n'y soit admis. Vous pourriez faire présenter l'ouvrage à l'examen secrètement, et sans qu'on me soupçonnât. Je consens qu'on me devine à la première représentation; je serais même fâché que les connaisseurs s'y pussent méprendre; mais je ne veux pas que les curieux sachent le secret avant le temps, et que les cabales, toujours prêtes à accabler un pauvre homme, aient le temps de se former. De plus, il y a bien des choses dans la pièce qui passeraient pour des sentiments très religieux dans un autre, mais qui, chez moi, seraient impies, grâce à la justice qu'on a coutume de me rendre.

Enfin le grand point est que vous soyez content; et si la pièce vous plaît, le reste ira tout seul: trouvez seulement mon enfant joli, adoptez-le, et je réponds de sa fortune. Je n'ai point lu le conte du jeune Crébillon (1). On dit que si je l'avais fait, je serais brûlé: c'est tout ce que j'en sais. Je n'ai point lu les *Mécontents* (2), et ne sais même s'ils sont imprimés. J'ai vécu, depuis deux mois, dans une ignorance totale des plaisirs et des sottises de votre grande ville. Je ne sais autre chose sinon que je regrette votre commerce charmant, et que j'ai bien peur de le regretter encore longtemps. Voilà ce qui m'intéresse; car je vous serai attaché toute ma vie, et j'en mettrai le principal agrément à en passer quelques années avec vous. Parlez de moi, je vous en prie, à la philosophe (3) qui vous rendra cette lettre, elle est comme vous; l'amitié est au rang de ses vertus; elle a de l'esprit sans jamais le vouloir: elle est vraie en tout. Je ne connais personne au monde qui mérite mieux votre amitié. Que ne suis-je entre vous deux, mon cher ami, et pourquoi suis-je réduit à écrire à l'un et à l'autre!

Adieu; je vous embrasse; adieu, aimable et solide ami.

416. — A M. BERGER.

Cirey.

Oui, mon cher monsieur, je rends justice à votre amitié et à votre discrétion. Je suis également touché de l'une et de l'autre. Je fais un effort pour avoir le plaisir de vous le dire. Ma santé est si mauvaise, et je suis à présent dans un accablement si grand, qu'à peine ai-je la force d'écrire un mot. C'est une consolation bien chère pour moi d'avoir trouvé un ami comme vous. Ce que les hommes appellent malheur a redoublé vos attentions pour moi, et plus vous m'avez vu à plaindre, plus vous m'avez marqué de tendresse et d'empressement. J'en serai reconnaissant toute ma vie. Je n'ai pas trouvé dans tous mes amis la même fidélité et la même constance; aussi je compte sur vous plus que sur personne. Vos lettres me font un plaisir bien sensible. Vous me rendez intéressantes toutes les nouvelles que vous m'apprenez, et vous me paraissez un juge si impartial, que je suis résolu à ne faire venir que les livres dont vous m'aurez dit du bien.

Je n'ai aucune nouvelle de l'affaire que vous m'avez recommandée, et j'en suis plus inquiet que vous. Je pardonnerai à la fortune tous les maux qu'elle a pu me faire, si elle me donne une occasion de vous servir; mais je ne pardonne pas à ma mauvaise santé qui me fait finir ma lettre si vite, et qui m'empêche de vous dire combien j'aime votre commerce et avec quelle passion je désire que vous continuiez à m'écrire.

Adieu! je vous embrasse de tout mon cœur.

417. — AU MÊME.

A Cirey, le....

J'ai eu réponse, monsieur, touchant l'affaire dont vous avez bien voulu me charger. On me mande qu'on fera tout au monde pour l'amener à une heureuse fin, mais qu'il faudrait que je fusse à Paris pour discuter. Une des choses qui me font le plus regretter Paris est de savoir que je pourrais vous

(1) Voyez la lettre à M. de La Préverie. (G. A.)
(2) C'est la vérité. (G. A.)
(3) Sans doute Gentil-Bernard. (G. A.)
(4) *Alzire*. (G. A.)

(1) *Tanzaï et Néardané*, roman satirique contre le cardinal de Rohan, la duchesse du Maine, etc. (G. A.)
(2) Comédie de La Bruère. (G. A.)
(3) Madame du Châtelet. (G. A.)

y être utile. Soyez sûr que je n'omettrai rien pour mériter la confiance que vous avez bien voulu avoir en moi.

J'apprends, avec beaucoup de plaisir, que M. de Crébillon est sorti du vilain séjour où on l'avait fourré (1). Il a donc vu

> Cet horrible château, palais de la vengeance,
> Qui renferme souvent le crime et l'innocence.
>
> *Henriade*, ch. IV.

Le roi le nourrissait et lui donnait le logement. Je voudrais qu'il se contentât de lui donner la pension. J'admire la facilité avec laquelle on dépense 12 à 1500 livres par an pour tenir un homme en prison, et combien il est difficile d'obtenir une pension de cent écus. Si vous voyez le grand enfant de Crébillon, je vous prie, monsieur, de lui faire mille compliments pour moi, et de l'engager à m'écrire.

S'il faut se réjouir avec l'auteur de l'*Histoire japonoise*, il faut s'affliger avec l'auteur (2) de *Tithon et l'Aurore*. Si je savais où le prendre, je lui écrirais pour lui faire mon compliment de condoléance de n'être plus avec un prince, et pour le féliciter d'avoir retrouvé sa liberté.

Vous voyez sans doute M. Rameau. Je vous prie de l'assurer qu'il n'a point d'ami ni d'admirateur plus zélé que moi, et que si, dans ma solitude et dans ma vie philosophique, je retrouve quelque étincelle de génie, ce sera pour le mettre avec le sien.

Quand vous n'aurez rien à faire de mieux, et que vous voudrez bien continuer à me donner de vos nouvelles, vous me ferez un extrême plaisir : quand on n'a pas le plaisir de vous voir, rien ne peut consoler que vos lettres.

Est-il vrai que le comte de Charolais ait écrit la lettre dont on a parlé (3)? est-il vrai que l'auteur de *Tithon* ait été disgracié, pour avoir vieilli, en un jour, de quelques années, auprès de la Camargo? est-il vrai que l'abbé Houteville ait fait une longue harangue (4), et le duc de Villars un compliment fort joli? est-il vrai que vous ayez toujours de l'amitié pour moi?

(1) A cause du conte japonais dont il a été parlé dans la dernière lettre à d'Argental. (G. A.)
(2) Moncrif. (G. A.)
(3) Voyez plus loin une lettre à madame de La Neuville. (G. A.)
(4) En recevant le duc de Villars à l'Académie. (G. A.)
(5) Pont de Veyle, frère de d'Argental. (G. A.)

418. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 18 décembre.

Je ne crois pas que mes *sauvages* puissent jamais trouver un protecteur plus poli que vous, et que je puisse jamais avoir un ami plus aimable. Il ne faut plus songer à faire jouer cela cet hiver; plus j'attendrai, plus la pièce y gagnera. Je ne serai pas fâché d'attendre un temps favorable où le public soit vide de nouveautés. Je suis charmé qu'on m'oublie ; le secret d'ailleurs en sera mieux gardé sur la pièce, et le peu de gens qui ont su que j'avais envie de traiter ce sujet seront déroutés.

Puisque la conversion de Gusman vous plaît, il ira droit en paradis, et j'espère faire mon salut auprès du parterre.

La façon de tuer ce Gusman chez lui n'est pas si aisée que d'opérer sa conversion. Zamore avait pris déjà l'épée d'un Espagnol pour ce beau chef-d'œuvre ; si vous voulez, il prendra encore les habits de l'Espagnol. J'avais fait endormir la garde peu nombreuse et fatiguée ; si vous voulez, je l'enivrerai pour la faire mieux ronfler.

Faire de Montèze un fripon me paraît impossible. Pour qu'un homme soit un coquin, il faut qu'il soit un grand personnage; il n'appartient pas à tout le monde d'être fripon.

Montèze, quoique père de la *signora*, n'est qu'un subalterne dans la pièce; il ne peut jamais faire un rôle principal; il n'est là que pour faire sortir le caractère d'Alzire. Figurez-vous la mère de la Gaussin avec sa fille. J'en suis fâché pour Montèze, mais je n'ai jamais compté sur lui.

Les autres ordres que vous me donnez sont plus faciles à exécuter : *Patientiam habe in me, et ego omnia reddam tibi.* Je m'étais hâté d'envoyer à madame du Châtelet des changements pour les derniers actes, mais il ne faut point se hâter quand on veut bien faire ; l'imagination harcelée et gourmandée devient rétive; j'attendrai les moments de l'inspiration.

J'accable de mes respects et de mon amitié madame votre mère et le lecteur (5) de Louis XV. Je vous supplie de faire ma cour à madame de Bolingbroke. Vraiment je serai fort aise que ce M. de Matignon tire un peu la manche du garde des sceaux en ma faveur. Il faut, au bout du compte, ou être effacé du livre de proscription, ou, enfin, s'en aller hors de France; il n'y a pas de milieu, et, sérieusement, l'état où je suis est très cruel.

Je serais très fâché de passer ma vie hors de France ; mais je serais aussi très fâché qu'on crût que j'y suis, et, surtout qu'on sût où je suis. Je me recommande, sur cela, à votre sage et tendre amitié. Dites bien à tout le monde que je suis à présent en Lorraine.

J'ai envoyé un petit mémoire, par Demoulin, à M. Hérault. Voudrez-vous bien lui en parler, et savoir de lui si ce mémoire peut produire quelque chose?

Adieu ; les misérables sont gens bavards et importuns.

419. — A M. DE CIDEVILLE.

Décembre.

Quoi! Gilles Meignard (1) s'est séparé tout à fait de notre présidente? N'est-il point mort de la douleur qu'il avait de lui faire deux mille écus de pension? La veuve vient de me mander qu'elle ne gardera point la Rivière-Bourdet. Il serait pourtant bien doux, mon cher ami, que nous pussions être un peu les maîtres de sa maison. Mais il sera dit que nous passerons notre vie à faire le projet de vivre ensemble. Quoi! vous venez une fois en vingt ans à Paris, et c'est justement le moment où il ne m'est pas permis d'y revenir! Vous n'avez vu ni Emilie ni moi. Il vaudrait un peu mieux, mon cher ami, se rassembler chez Emilie que chez la veuve de *Gilles*. Ce n'est pas que je n'aie pour notre présidente tous les égards d'une ancienne amitié ; mais, franchement, vous conviendrez, quand vous aurez vu Emilie, qu'il n'y a point de présidente qui en approche. Mandez-moi si elle ne vous a point écrit depuis peu ; car vous connaissez son écriture avant de connaître sa personne. Vous vous écrivez quelquefois, et vous êtes déjà amis intimes, sans vous être parlé. On m'a mandé que l'*Epître à Emilie* courait le monde; mais j'ai peur qu'elle ne soit défigurée étrangement. Les pièces fugitives sont comme les nouvelles ; chacun y ajoute, ou en retranche, ou en falsifie quelque chose selon le degré de son ignorance et de sa mauvaise volonté. Si vous voulez, je vous l'enverrai bien correcte. Je rougis, mon cher Cideville, en vous parlant de vous envoyer mes ouvrages. Il y a si longtemps que je vous en promets une petite édition manuscrite, que j'aurais eu, depuis, le temps de composer un in-folio. Aussi, depuis ma retraite il faut que je vous avoue que j'ai fait environ trois ou quatre mille vers. Ce sont de nouvelles dettes que je contracte avec vous, sans avoir acquitté les premières; mais je vous jure que je vais travailler à vous payer tout de bon. J'ai certain valet de chambre imbécile qui me sert de secrétaire, et qui écrit : *le général F...tout* au lieu du *général Toutefêtre; c'est donner un grand c...*, pour une *grande leçon ; ils précipitaient leurs repas*, au lieu de *ils précipitaient leurs pas*. Ce secrétaire n'est pas trop digne de travailler pour vous; mais je reverrai ses bévues et les miennes. Etes-vous à présent à Rouen? Y avez-vous l'ami Formont et l'ami du Bourg-Theroulde? Faites sentir à M. du Bourg-Theroulde combien je l'aime, et prouvez à M. de Formont la même chose. Dites au premier que je fais beaucoup de petits vers, et que j'aime passionnément la musique; dites à l'autre que j'ai un petit *Traité de métaphysique* tout prêt. Tout cela est vrai à la lettre. Voici un petit mot pour M. Linant. Adieu, mon très cher ami; je suis à vous pour la vie; faudra-t-il la passer à regretter votre commerce charmant?

420. — A MADAME LA COMTESSE DE LA NEUVILLE.

Cela est plaisant, madame! l'écriture de madame de Champbonin paraît ressembler si fort à la vôtre, que quelquefois je m'y méprends. Vous avez d'autres ressemblances, et je me flatte surtout que vous avez celle de m'honorer d'un peu de bonté. Si je n'étais pas occupé ici à ruiner infailliblement madame du Châtelet, vous croyez bien que j'aurais l'honneur de vous voir. Je suis excédé de détails; je crains si fort de faire de mauvais marchés, je suis si las de piquer des ouvriers, que j'ai demandé un homme qui vînt m'aider. Je l'attends dans le mois de janvier; et, dès que mon coadjuteur sera venu, j'irai, madame, vous redemander ces jours heureux et paisibles que j'ai déjà goûtés dans votre aimable maison. Vous savez qu'on parle d'un congrès ; mais les parties ne sont point encore assez lasses de plaider pour songer à s'accommoder. M. de Coigni s'est démis du commandement en Italie, et je crois que la cour ne serait pas fâchée que M. de Broglie en fît autant. Mais, avant d'accepter la démission de M. de

(1) Surnom du président de Bernières. (G. A.)

Coigni, on a proposé à M. le Duc de commander l'armée, afin d'avoir quelqu'un qui, par la prééminence de son rang, étouffât les jalousies du commandement. M. le Duc a refusé. On pense d'y envoyer M. le comte de Clermont. Sur cette nouvelle, M. le comte de Charolais a écrit à M. de Chauvelin : « Monsieur, on dit que vous êtes réduit à la dure nécessité » de choisir un prince du sang pour commander les armées, » je vous prie de vous souvenir que je suis l'aîné de mon » frère l'abbé. » On commence à trouver la levée du dixième bien rude, et à n'avoir plus tant d'ardeur pour une guerre où il n'y a peut être rien à gagner pour la France. On s'en dégoûte aussitôt qu'on en est entêté. Je suis persuadé qu'au moindre échec, le ministère sera bien embarrassé.

421. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 janvier 1735.

Je n'ose me flatter de mériter vos éloges, mais je sens bien que je mérite vos critiques. En vous remerciant de tout mon cœur de m'avoir ouvert les yeux. Voilà à quoi servent des amis comme vous, qui ont l'esprit aussi éclairé qu'ils ont le cœur aimable. Le sot père est actuellement délogé du quatrième acte. Mais est-il bien vrai que la conversion de cet Espagnol vous déplaise tant? Vous êtes bien mauvais chrétien, mais vous savez que le parterre est bon catholique. S'il y a un côté respectable et frappant dans notre religion, c'est ce pardon des injures, qui d'ailleurs est toujours héroïque, quand ce n'est pas un effet de la crainte. Un homme qui a la vengeance en main et qui pardonne, passe partout pour un héros; et, quand cet héroïsme est consacré par la religion, il en devient plus vénérable au peuple, qui croit voir dans ces actions de clémence quelque chose de divin. Il me paraît que ces paroles du duc François de Guise, que j'ai employées dans la bouche de Gusman : *Ta religion t'enseigne à m'assassiner, et la mienne à te pardonner*, ont toujours excité l'admiration. Le duc de Guise était à peu près dans le cas de Gusman, persécuteur en bonne santé, et pardonnant héroïquement quand il était en danger. Raillerie à part, je suis persuadé que la religion fait plus d'effet sur le peuple, au théâtre, quand elle est mise en beaux vers, qu'à l'église, où elle ne se montre qu'avec du latin de cuisine. Les honnêtes gens traitèrent le bon vieux Lusignan de capucin, quand je lus la pièce, et le gros du monde fondit en larmes, à la représentation. En un mot, ce qu'il y a de touchant dans une religion l'emportera toujours sur tout le reste, dans l'esprit de la multitude; et, plus j'envisage le changement de Gusman de tous les côtés, plus je le regarde comme un coup qui doit faire une très grande impression. Malgré cela, vous ne sauriez croire combien l'approche du danger augmente ma poltronnerie. Il est vrai que j'en suis à cinquante lieues; mais le bruit du sifflet fait plus de dix lieues par minute. Je commence à trouver mon ouvrage tout à fait indigne du public; et, si vous ne me rassurez pas, je mourrai de frayeur; mais, si la pièce tombe, je ferai ce que je pourrai pour ne pas mourir de chagrin. Il est vrai que cette chute fera bien du plaisir à mes ennemis, que les Desfontaines en prendront sujet de m'accabler, que je serai immolé à la raillerie et au mépris; car telle est l'injustice des hommes, ils punissent comme un crime l'envie de leur plaire, quand cette envie n'a pas réussi. Que faire à cela? ne plus servir un maître si ingrat, et ne songer à plaire qu'à des hommes comme vous.

J'ose vous supplier d'ajouter à toutes vos bontés celle d'empêcher les comédiens de mettre mon nom sur l'affiche. Cette affectation ne sert qu'à irriter le public, et à avertir les siffleurs de se préparer pour le jour du combat (1).

Je vous demande en grâce de me dire ce que vous pensez de *Didon*, et quel jugement on en porte dans le public, depuis qu'elle a paru à ce jour dangereux de l'impression.

L'*Histoire japonoise* m'a fort réjoui dans ma solitude; je ne sais rien de si fou que ce livre, et rien de si sot que d'avoir mis l'auteur à la Bastille. Dans quel siècle vivons-nous donc? On brûlerait apparemment La Fontaine aujourd'hui. Il serait bien triste, mon cher ami, d'être né dans ce vilain temps-ci, s'il n'y avait pas encore quelques gens comme vous, qui pensent comme on pensait dans les beaux jours de Louis XIV.

Conservez-moi, je vous en conjure, une amitié qui fait la consolation de ma vie. Permettez-moi d'en dire autant à monsieur votre frère. Adieu, personne ne vous sera jamais plus tendrement attaché que moi.

(1) Trait de mœurs littéraires de l'époque. (G. A.)

422. — A MADAME LA COMTESSE DE LA NEUVILLE

Janvier 1735.

Quoi! femme respectable, même heureuse, amie charmante, amie généreuse, la première lettre que vous écrivez est pour moi! Vous savez bien, madame, tout le plaisir que vous me faites. Il n'y en a qu'un plus grand, c'est celui de vous faire ma cour. Je ferai certainement de mon mieux pour aller rendre mes respects à la belle accouchée, au père, et au joli enfant. L'*Hirondelle* (1) est bien malade, et je crains furieusement le froid des églises; mais il n'y a cheval que je ne crève, et rhume que je n'affronte, pour aller à La Neuville.

Madame du Châtelet est partie, et a laissé son architecte à Cirey. Il est étonné d'avoir sur les bras un détail fort embarrassant, et qui me déplairait bien fort, si ce n'était pas un plaisir extrême de travailler pour ses amis. Madame du Châtelet m'a ordonné bien expressément, madame, de vous dire combien vous lui rendez le séjour de la campagne agréable. Je me flatte qu'un voisinage tel que le vôtre lui fera prendre goût pour la retraite de Cirey. Ce château-ci va un peu incommoder les affaires du baron (2) et de la baronne. Les dépenses de la guerre ne les raccommoderont pas : et ils seront forcés, je crois, de venir vivre en grands seigneurs à Cirey. Je vous jure, madame, que tout mon objet est de passer ma vie entre eux et votre société; et je commence à l'espérer.

423. — A M. BERGER.

A Cirey, le 12 janvier.

Vous ne sauriez croire, monsieur, combien je suis flatté de voir que vous ne m'oubliez point, au milieu des devoirs et des occupations dont vous êtes surchargé. Vous me faites voir, par votre dernière lettre, que M. de La Clède est placé auprès de M. le maréchal de Coigni. Je ne le savais pas; c'est sans doute M. d'Argental qui lui aura procuré cette place. Si cela est, voilà M. d'Argental bien aise; c'est un nouveau service rendu de sa part. Il est né pour faire plaisir, comme Rameau pour faire de bonne musique. Il y aurait un homme qui se tiendrait tout aussi heureux que M. d'Argental, si certaine affaire que vous avez désirée pouvait se conclure; cet homme est moi. J'ai récrit, et on m'a fait entendre que l'affaire allait mal. Ayez la bonté de m'instruire de l'état où sont les choses. Je vous demande, comme la grâce la plus flatteuse, de me procurer une occasion de vous servir.

N'avez-vous point vu M. de Moncrif? S'obstine-t-il à se tenir solitaire, parce qu'il n'est plus dans une cour? Eh! ne peut-on pas vivre heureux avec des hommes, quoiqu'on n'ait pas l'avantage d'être auprès des princes?

J'ai lu l'*Histoire japonoise*: je ne sais si je vous l'ai mandé. Je souhaite que l'*Histoire de Portugal* (3) soit aussi amusante.

Voudriez-vous me faire l'amitié de me mander quand on fera l'oraison funèbre de M. le maréchal de Villars? Celui qui est chargé de l'éloge de M. de Berwick est un homme de mérite, qui me fait l'honneur d'être de mes amis. Je ne sais qui sera le Fléchier de notre dernier Turenne. Le P. Tournemine avait entrepris ce discours, mais il a remercié. N'est-ce point l'abbé Segui (4) qui lui a succédé? Il est déjà connu par un très beau panégyrique de saint Louis. Le sujet de saint Louis était épuisé, et celui-ci est tout neuf. Que ne dirait-il pas d'un homme qui, à quatre-vingts ans, prenait le Milanais et entretenait des filles?

Adieu, monsieur; vous savez combien je vous suis attaché.

424. — A MADAME LA COMTESSE DE LA NEUVILLE.

1735.

Si je n'étais pas, madame, accablé d'ouvriers, je partirais sur-le-champ avec la boiteuse *Hirondelle*, pour vous dire combien je suis touché de vos bontés. Vraiment, que M. de Champbonin se garde bien de venir à Cirey! tout le vieux pavillon est sens dessus dessous. Il n'y a pas une chambre où l'on puisse se retirer. Un homme qui a fait la campagne de Philisbourg a besoin d'être un peu à son aise. J'espère que j'aurai l'honneur de le voir chez vous, avec madame de Champbonin. Vous m'accablez de bontés; il me semble

(1) Nom d'un cheval de madame du Châtelet. (G. A.)
(2) Le marquis du Châtelet avait aussi le titre de baron. (G. A.)
(3) Par de La Clède. (G. A.)
(4) Celui-ci prononça l'oraison funèbre du maréchal à Saint-Sulpice. (G. A.)

que j'en abuse, mais il faut tout pardonner à mon tendre et respectueux attachement.

425. — A M. DE FORMONT.

26 janvier.

L'extrême plaisir que j'ai eu à lire votre *Epître à M. l'abbé du Resnel* fait que je vous pardonne, mon cher ami, de ne me l'avoir pas envoyée plus tôt; car, lorsqu'on est bien content, il n'y a rien que l'on ne pardonne.

Votre ferme pinceau, que rien ne dissimule,
Peint du siècle passé les nobles attributs
A notre siècle ridicule.
Vous nous montrez les biens que nous avons perdus.
Les poëtes du temps seront bien confondus
Quand ils liront votre opuscule.
Devant des indigents votre main accumule
Les vastes trésors de Crésus;
Vous vantez la taille d'Hercule
Devant des nains et des bossus.

En vérité, je ne saurais vous dire trop de bien de ce petit ouvrage. Vous avez ranimé dans moi cette ancienne idée que j'avais d'un *Essai sur le Siècle de Louis XIV*. S'il n'y avait que l'histoire d'un roi à faire, je ne m'en donnerais pas la peine; mais son siècle mérite assurément qu'on en parle; et, si jamais je suis assez heureux pour avoir sous ma main les secours nécessaires, je ne mourrai pas que je n'aie mis à fin cette entreprise. Ce que vous dites en vers de tous les grands hommes de ce temps-là sera le modèle de ma prose;

Car, s'ils n'étaient connus par leurs écrits sublimes,
Vous les eussiez rendus fameux;
Juste en vos jugements, et charmant dans vos rimes,
Vous les égalez tous, lorsque vous parlez d'eux.

Il est bien vrai que M. Cassini n'a pas découvert la route des astres, et qu'il ne nous a rien appris sur cela; mais il a découvert le cinquième satellite de Saturne, et a observé le premier ses révolutions. Cela suffit pour mériter l'éloge que vous lui donnez. On sait bien que ce n'est pas lui qui a fait le premier almanach. On pourrait, si on voulait, vous dire encore que Boileau a commencé à travailler, longtemps avant que Quinault fît des opéras. On doit être assez content quand on n'essuie que de pareilles critiques.

Je n'ai lu aucun ouvrage nouveau, hors l'*Ecumoire* (1) de ce grand enfant, et les *Princesses Malabares* (2), de je ne sais quel animal qui a trouvé le secret de faire un fort mauvais livre, sur un sujet où il est pourtant fort aisé de réussir.

Je connaissais les *Mémoires* du maréchal de Villars. Il m'en avait lu quelque chose, il y a plusieurs années. Il chargea l'abbé Houteville, deux ans avant sa mort, du soin de les arranger. Vous croyez bien que les endroits familiers sont du maréchal, et que ceux qui sont trop tournés sont de l'auteur de la *Religion chrétienne prouvée par les faits* (3). Je crois que M. le duc de Villars a eu la bonté de me les envoyer dans un paquet qu'il a fait adresser vis-à-vis Saint-Gervais, mais que je n'ai point encore reçu. J'entends dire beaucoup de bien de la *Vie de l'empereur Julien*, quoique faite par un prêtre (4). Je m'en étonne; car, si cette histoire est bonne, le prêtre doit être à la Bastille. On m'a parlé aussi d'un traité sur le commerce (5), de M. Melon. La suppression de son livre ne m'en donne pas une meilleure idée; car je me souviens qu'il nous régala, il y a quelques années, d'un certain *Mahmoud* (6), qui, pour être défendu, n'en était pas moins mauvais. Je veux lire cependant son traité sur le commerce; car, au bout du compte, M. Melon a du sens et des connaissances, et il est plus propre à faire un ouvrage de calcul qu'un roman. J'attends avec impatience la comédie (7) de M. de La Chaussée; il y aura sûrement des vers bien faits, et vous savez combien je les aime. Mais écrivez-moi donc souvent, mon cher et aimable philosophe. Vous avez soupé avec Emilie; j'aurais été assez aise d'en être. Voyez-vous toujours madame du Deffand? elle m'a abandonné net. Je dois une lettre à notre tendre et charmant Cideville. Pour Thieriot, je ne sais ce que je lui dois. On me mande qu'il m'a tourné casaque publiquement; je ne le veux pas croire pour l'honneur de l'humanité. *Vale; te amplector.*

(1) *Tanzaï et Néardané* de Crébillon fils. (G. A.)
(2) Par de Longue. (G. A.)
(3) C'est l'abbé Mongon et non d'Houteville qui rhabilla les *Mémoires du duc de Villars*. (G. A.)
(4) La Bletterie. (G. A.)
(5) Voyez, tome V, section LÉGISLATION ET POLITIQUE. (G. A.)
(6) *Mahmoud le Gasnevide, histoire orientale.* (G. A.)
(7) Le *Préjugé à la mode*. (G. A.)

426. — A M. DE CIDEVILLE.

6 février.

Allez, mes vers, aux rivages de Seine;
N'arrêtez point dans les murs de Paris;
Gardez-vous-en, les arts y sont proscrits;
Des gens dévots la sottise et la haine
Y font la guerre à tous les bons écrits.
Vers indiscrets, enfants de la nature,
Dictés souvent par ce fripon d'Amour,
Ou par la voix de la vérité pure,
Fuyez Paris, n'allez point à la cour,
Si vous n'avez onguent pour la brûlure (1).
Allez plus loin, sur le bord neustrien;
Vous y verrez certain homme de bien,
Qui réunit, voluptueux et sage,
L'art de penser au riant badinage.
Il veut vous voir, allez; et plût aux dieux
Qu'ainsi que vous je parusse à ses yeux!
Ne craignez point son goût ni sa prudence;
Puisqu'il est sage, il est plein d'indulgence.
Allez d'abord saluer humblement
Ses vers heureux, ses vers qui vous effacent;
Aimez-les tous, encor qu'ils vous surpassent,
Et faites-leur ce petit compliment :
« Frères très chers, enfants de Cideville,
Recevez-nous avec cet air facile
Que votre père a répandu sur vous.
Nous sommes fils de son ami Voltaire.
Par charité, beaux vers, apprenez-nous
L'art d'être aimé; c'est l'art de votre père. »

Voilà le petit compliment que je vous faisais, mon cher ami, en arrangeant ces guenilles que j'aurais dû vous envoyer, il y a longtemps. Votre lettre du 24 janvier me fait rougir de ma paresse; mais quand il faut revoir tant de petites pièces dont la plupart sont bien faibles, et qu'on sent qu'il faut vous les envoyer, on est honteux, et l'on demande du temps. Enfin vous les aurez, ce mois-ci, mal en ordre, mal transcrites,

. . . , . . . *Nec* SOSIORUM PUMICE MUNDÆ.
HOR., liv. I, ép. XX

Il y en a même quelques-unes qui manquent. Je n'ai pas, par exemple, cette façon d'épithalame à madame de Richelieu (2). Si vous l'avez, faites-moi le plaisir de me l'envoyer. Je vous avertis encore que je mets une condition fort raisonnable à mon marché; c'est que vous aurez la bonté, quand vous m'écrirez, de grossir votre paquet de quelques-unes de vos petites pièces. Je veux absolument avoir de vos vers pour vos maîtresses. Ils doivent être bien tendres et bien animés, quoique pleins d'esprit. Egayez ma solitude, mon cher ami, par vos petits ouvrages qui doivent respirer la volupté.

N'êtes-vous pas bien content de l'épître de M. de Formont à l'abbé du Resnel? Mais comment va la tragédie de Linant? Je lui ai donné là un sujet bien hardi et bien difficile à traiter. S'il s'en tire avec honneur, son coup d'essai sera un coup de maître. Je réponds qu'il y aura des vers mâles et tout brillants de pensées. A l'égard de l'intérêt et de l'art d'attacher et d'émouvoir le cœur pendant cinq actes, c'est un don de Dieu qu'il refuse quelquefois même à ses élus. Et puis il y a sur les pièces de théâtre une destinée bizarre qui trompe la prévoyance de presque tous les jugements qu'on porte avant la représentation. Je n'aurais jamais osé prédire le succès de *Didon*; cependant elle a réussi. Il y a une chose sûre, c'est que le public est toujours favorable à la première pièce d'un jeune homme. J'ai une grande impatience de voir *Ramessès*. Engagez M. Linant à m'en envoyer une copie. Il n'y a qu'à l'adresser, par le coche, chez Demoulin. Et qui est donc ce jeune philosophe, faiseur d'épigrammes, qui lit Newton et qui plaisante avec esprit? ne pourrai-je être en relation avec ce petit prodige (3)?

Je ne suis point surpris de la manière dont ce mot de *cocu* (4) a été reçu; on ne dit aux gens que ce qu'on sait.

Mon cher Cideville, si je vous revoyais, j'ai bien de quoi vous amuser. Nous avons huit chants de faits de notre *Pucelle*; mais, Dieu merci, notre *Pucelle* est dans le goût de l'Arioste, et non dans celui de Chapelain. Recommandez un profond secret au père de *Ramessès* sur certains *Américains* (5) dont il a vu la naissance. *Vale et me semper ama.*

(1) Allusion au brûlement des *Lettres anglaises*. (G. A.)
(2) Voyez, tome VI, aux EPITRES. (G. A.)
(3) Il se nommait Bréhan. (G. A.)
(4) Il s'agit ici, selon M. Clogenson, du marquis de Lezeau. (G. A.)
(5) *Alzire*. (G. A.)

427. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

J'ai reçu, madame, une lettre charmante. Comment ne le serait-elle pas, écrite par vous et par M. de Formont? Une lettre de vous est une faveur dont je n'avais pas besoin d'être privé si longtemps, pour en sentir tout le prix. Mais des vers! des vers, des rimes redoublées! voilà de quoi me tourner la cervelle mille fois, si votre prose d'ailleurs ne suffisait pas.

De qui sont-ils ces vers heureux,
Légers, faciles, gracieux?
Ils ont, comme vous, l'art de plaire.
Du Deffand, vous êtes la mère
De ces enfants ingénieux.
Formont, cet autre paresseux,
En est-il avec vous le père?
Ils sont bien dignes de tous deux;
Mais je ne les méritais guère.

Je suis enchanté pourtant comme si je les méritais. Il est triste de n'avoir de ces bonnes fortunes-là qu'une fois par an, tout au plus.

Ah! ce que vous faites si bien.
Pourquoi si rarement le faire?
Si tel est votre caractère,
Je plains celui qu'un doux lien
Soumet à votre humeur sévère.

Il est bien vrai qu'il y a des personnes fort paresseuses en amitié, et très actives en amour; il est vrai encore qu'une de vos faveurs est sans doute plus précieuse que mille empressements d'une autre. Je le sens bien par cette lettre séduisante que vous m'avez écrite, et c'est précisément ce qui fait que j'en voudrais avoir de pareilles tous les jours.

Je me sais bien bon gré d'avoir griffonné dans ma vie tant de prose et de vers, puisque cela a l'honneur de vous amuser quelquefois. Mes pauvres quakers (1) vous sont bien obligés de les aimer; ils sont bien plus fiers de votre suffrage que fâchés d'avoir été brûlés. Vous plaire est un excellent onguent pour la brûlure Je vois que Dieu a touché votre cœur, et que vous n'êtes pas loin du royaume des cieux, puisque vous avez du penchant pour mes bons quakers.

Ils ont le ton bien familier;
Mais c'est celui de l'innocence.
Un quaker dit tout ce qu'il pense.
Il faut, s'il vous plaît, essuyer
Sa naïve et rude éloquence;
Car, en voulant vous avouer
Que sur son cœur simple et grossier
Vous avez entière puissance,
Il est homme à vous tutoyer,
En dépit de la bienséance.

Heureux le mortel enchanté
Qui dans vos bras, belle Délie,
Dans ces moments où l'on s'oublie,
Peut prendre cette liberté,
Sans choquer la civilité
De notre nation polie.

Quelque bégueule respectable trouvera peut-être, madame, ces derniers vers un peu forts; mais vous, qui êtes respectable sans être bégueule, vous me les pardonnerez.

428. — A M. DESFORGES-MAILLARD.

A Vassy, en Champagne, le .... février.

Dona puer solvit, quæ femina voverat, Iphis. (Ovid., *Met.* ix.)

Votre changement de sexe, monsieur (2), n'a rien altéré de mon estime pour vous. La plaisanterie que vous avez faite est un des bons tours dont on se soit avisé, et cela serait auprès de moi un grand mérite. Mais vous en avez d'autres que celui d'attraper le monde, vous avez celui de plaire, soit en homme, soit en femme. Vous êtes actuellement sur les bords du Lignon, et de nymphe de la mer vous voilà devenu berger d'Astrée. Si ce pays-là vous inspire quelques vers, je vous prie de m'en faire part; pour moi, j'ai un peu abandonné la poésie dans la campagne où je suis :

Non eadem ætas, non vis.
Olim poteram cantando ducere noctes. (Virg., Eglog. ix.)

(1) Voyez, tome VI, les *Lettres sur les Anglais.* (G. A.)
(2) En 1730, ce poëte breton avait adressé des vers à Voltaire sous un nom de femme, mademoiselle de Malcrais. Voltaire avait été dupe du déguisement et avait répliqué par une épître. Voyez, tome VI, l'*Epître à une dame ou soi-disant telle.* (G. A.)

mais à présent je songe à vivre.

Quid verum atque decens curo et rogo, et omnis in hoc sum.
Hor., liv. I, ép. i

Un peu de philosophie, l'histoire, la conversation, partagent mes jours.

Duco sollicitæ jucunda oblivia vitæ. (Hor., liv. II, sat. vi.)

Cette vie sera plus heureuse encore si vous me donnez part des fruits de votre loisir. Je suis fâché que la Champagne soit si loin du Lignon; mais c'est véritablement vivre ensemble que de se communiquer les productions de son esprit et les sentiments de son âme.

429. — A M. L'ABBÉ DE BRETEUIL (1).

Vénus et le dieu de la table,
Et Martelière à leur côté,
Chantaient tous trois un air aimable,
Que tous trois vous avaient dicté;
Mais bientôt réduits à se taire,
Quelle douleur trouble leurs sens,
Quand on leur dit qu'en son printemps
Le plus gai, le plus fait pour plaire,
Des convives et des amants,
Laissait là Comus et Cythère
Pour être grand-vicaire à Sens!
Plaisirs, Amours, troupe légère,
Il faut calmer votre douleur :
La sainte Eglise aura beau faire,
Vous serez toujours dans son cœur.
Du froid séjour de la Prudence
Il saura descendre en vos bras,
Escorté de la Bienséance
Qui relève encor vos appas,
Et qui donne une jouissance
Que Lattaignant (2) ne connaît pas.
Un cœur indiscret et volage,
Toujours occupé de jouir,
A souvent l'ennui pour partage;
Mais celui qui sait s'asservir
A ses devoirs, et vivre en sage,
Est bien plus digne de plaisir,
Et le goûte bien davantage.
Ainsi Bossuet autrefois,
Ce dernier père de l'Eglise,
Dans les bras de la jeune Lise
Devint père aussi quelquefois.
Monsieur son neveu, dans le temple,
Apporta les mêmes vertus;
C'est un bel exemple de plus;
Mais on n'a pas besoin d'exemple.

Il ne vous manque plus que l'évêché, monsieur; vous avez tout le reste : et, pour moi, je ne souhaite autre chose que d'être votre diocésain. Vous auriez eu déjà de grands bénéfices, si vous étiez né du temps qu'on donnait un évêché à Godeau pour des vers, et une abbaye considérable à Desportes pour un sonnet. Vous faites des vers mieux qu'eux, quand vous voulez jouer avec les Muses. Mais, puisque la fortune ne se fait plus aujourd'hui par la rime, vous la ferez par la raison, par la supériorité de votre esprit, par vos talents pour les affaires, et par la vraie éloquence, qui n'est pas, je crois, d'entasser des figures d'orateur, mais de concevoir clairement, de s'énoncer de même, et d'avoir toujours le mot propre à commandement.

Voilà ce que j'ai cru apercevoir en vous; voilà ce qui vous donnera une vraie supériorité sur tous vos confrères, et qui fera votre réputation, autant que votre fortune. Vous êtes un homme de toutes les heures; vous me paraissez aussi solide en affaires qu'aimable à souper. Il y a quelque fée qui préside à ces talents-là, et qui a eu soin de votre éducation comme de celle de madame votre sœur. Je vous retrouve à tout moment dans elle, et je crois qu'elle ne vous regrette pas plus que moi.

Adieu, monsieur; conservez quelque bonté pour un homme dont vous connaissez la respectueuse tendresse pour vous.

430. — A M. DE FORMONT.

Le 13 février.

Si madame du Deffand, mon cher ami, avait toujours un secrétaire comme vous, elle ferait bien de passer une partie de sa vie à écrire. Faites souvent, je vous en prie, en votre

(1) On croit que cette lettre est postérieure de quelques années à 1735. L'abbé de Breteuil, frère de madame du Châtelet, n'avait alors que vingt-deux ans. (G. A.)
(2) Abbé et poëte badin né en 1697. (G. A.)

nom, ce que vous avez fait au sien ; consolez-moi de votre absence et de la sienne, par le commerce aimable de vos lettres.

Je n'ai point encore vu les *Mémoires* d'Hector (1) : mais, vrais ou faux, je doute qu'ils soient bien intéressants; car, après tout, que pourront-ils contenir que des siéges, des campements, des villes prises et perdues, de grandes défaites, de petites victoires? On trouve de cela partout; il n'y a point de siècle qui n'ait sa demi douzaine de Villars et de prince Eugène. Les contemporains, qui ont vu une partie de ces événements, les liront pour les critiquer, et la postérité s'embarrassera peu qu'un général français ait gagné la bataille de Friedlingen, et ait perdu celle de Malplaquet. Le maréchal de Villars avait l'humeur un peu romanesque; mais sa conduite et ses aventures ne tiennent pas assez du roman pour divertir son lecteur.

Qu'un prince, comme Charles II, qui a vu son père sur l'échafaud, et qui a été contraint lui-même de fuir à travers son royaume, déguisé en postillon, qui a demeuré deux jours dans le creux d'un chêne, lequel chêne, par parenthèse, est mis au rang des constellations; qu'un tel prince, dis-je, fasse des mémoires, on les lira plus volontiers que les *Amadis*. Il en est des livres comme des pièces de théâtre : si vous n'intéressez pas votre monde, vous ne tenez rien. Si Charles XII n'avait pas été excessivement grand, malheureux et fou, je me serais bien donné de garde de parler de lui. J'ai toujours eu envie de faire une histoire du *Siècle de Louis XIV;* mais celle de ce roi, sans son siècle, me paraîtrait assez insipide.

Le Père de La Bletterie, en écrivant la *Vie* de Julien, a fait un superstitieux de ce grand homme. Il a adopté les sots contes d'Ammien-Marcellin. Me dire que l'auteur des *Césars* était un païen bigot, c'est vouloir me persuader que Spinosa était bon catholique (2). La Bletterie devait prendre avec soi le peloton de M. de Saint-Aignan, et s'en servir pour se tirer du labyrinthe où il s'est engagé. Il n'appartient point à un prêtre d'écrire l'histoire, il faut être désintéressé sur tout, et un prêtre ne l'est sur rien.

J'aimerais presque autant l'histoire des papillons et des chenilles que M. de Réaumur nous donne, que l'histoire des hommes dont on nous ennuie tous les jours; d'ailleurs je suis dans un pays où il y a bien moins d'hommes que de chenilles. Il y a longtemps que je n'ai rien vu qui ressemble à l'espèce humaine, et je commence à oublier ces animaux-là. Exceptez-en un très petit nombre, à la tête desquels vous êtes, je ne fais pas grand cas de mes confrères les humains; mais j'en use avec vous à peu près comme Dieu avec Sodome. Ce bon Dieu voulait pardonner à ces.... là, s'il avait trouvé cinq honnêtes gens dans le pays. Vous êtes assurément un de ces cinq ou six qui me font encore aimer la France. Cideville est de cette demi-douzaine; il m'écrit toujours de jolie prose et de jolis vers.

431. — A M. BERGER.

A Cirey, le 26 février 1735.

Je vous supplie, monsieur, sitôt la présente reçue, d'aller chez M. d'Argental. C'est l'ami le plus respectable et le plus tendre que j'aie jamais eu. Il fait toute ma consolation et toute mon espérance dans cette affaire, et sa vertu prend le parti de l'innocence contre l'homme (3) le plus scélérat, le plus décrié, mais le plus dangereux qui soit dans Paris.

Comme il n'a pas toujours le temps de m'écrire, et que j'ai un besoin pressant d'être instruit à temps, de peur de faire de fausses démarches, et que d'ailleurs il demeure trop loin de la grande poste, il pourra vous instruire des choses qu'il faudra que je sache. Il connaît votre probité; parlez-lui, écrivez-moi, et tout ira bien. Il s'en faut bien que je sois content de Saint-Hyacinthe (4). Il n'a pas plus réparé l'infâme outrage qu'il m'a fait, qu'il n'est l'auteur du *Mathanasius*. N'avez-vous pas vu l'un et l'autre ouvrage? N'y reconnaissez-vous pas la différence des styles? C'est Salengre et s'Gravesande qui ont fait le *Mathanasius*. Saint-Hyacinthe n'y a fourni que sa chanson. Il est bien loin, ce misérable, de faire de bonnes plaisanteries. Il a escroqué la réputation d'auteur de ce petit livre, comme il a volé madame Lambert. Infâme escroc et sot plagiaire, voilà l'histoire de ses mœurs et de son esprit. Il a été moine, soldat, libraire, marchand de café, et vit aujourd'hui du profit du biribi. Il y a vingt ans qu'il écrit contre moi des libelles; et, depuis *Œdipe*, il m'a toujours suivi comme un roquet qui aboie après un homme qui passe sans le regarder. Je ne lui ai jamais donné le moindre coup de fouet; mais enfin je suis las de tant d'horreurs, et je me ferai justice d'une façon qui le mettra hors d'état d'écrire.

Si vous voulez prévenir les suites funestes d'une affaire très sérieuse, parlez-lui de façon à obtenir qu'il signe au moins un désaveu, par lequel il proteste qu'il ne m'a jamais eu en vue, et que ce qui est rapporté dans l'abbé Desfontaines est une calomnie horrible. Je ne l'ai jamais offensé. Je le défie de citer un mot que j'aie jamais dit de lui. Faites-lui parler par M. Remond de Saint-Mard. Il y a à Paris une madame Champbonin, qui demeure à l'hôtel de Modène; elle est ma parente : c'est une femme serviable, active, capable de tout faire réussir; voudriez-vous l'aller trouver, et agir de concert? Comptez sur moi, mon cher Berger, comme sur votre meilleur ami.

432. — A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 31 mars.

Je dérobe (1) à votre ami, monsieur, le plaisir de vous apprendre lui-même son retour; je sens et je partage votre joie. J'ai eu un plaisir extrême à le revoir; son affaire (2) a traîné si longtemps, que je n'en espérais presque plus la fin; mais enfin il nous est rendu; il faut espérer qu'il ne nous donnera plus des alarmes aussi vives. Je ne sais si vous avez reçu une lettre de moi dont M. de Formont a bien voulu se charger. Je veux toujours me flatter que je vous rassemblerai un jour dans une campagne où je médite de passer quelque temps. Vous devez être bien persuadé que je désire avec empressement de connaître une personne pour qui j'ai conçu une estime que l'amitie a fait naître, et que j'espère qu'elle cimentera.

Emilie permet, mon cher ami, que j'ajoute quelques petits mots à sa lettre. Cela est bien hardi à moi. Peut-on lire quelque autre chose, après qu'on a lu ce qu'elle vous mande? Elle vous assure de son amitié. Vous devriez, en vérité, venir à Paris prendre possession de ce qu'elle vous offre; je connais les charmes de cette amitié, et j'en sens tout le prix. Si j'étais assez heureux pour vous voir dans sa cour, que de vers, mon cher Cideville! que de conversations charmantes! M. de Formont a eu le bonheur de la voir, et j'avais le malheur d'être bien loin; enfin me voici revenu, mais me voici loin de vous. Il manque toujours quelque chose au bonheur des hommes. J'ai reçu un paquet que je n'ai pas encore eu le temps d'ouvrir. J'y verrai tous les charmes de votre esprit; ce sera l'aimant de mon imagination. J'ai vu le gros Linant, mais je n'ai pas encore vu sa pièce. Je souhaite qu'elle se porte aussi bien que lui.

Adieu, mon cher ami; je vous embrasse bien tendrement. Notre cher Formont devrait bien regretter Paris, si vous n'étiez point à Rouen. Je me flatte que M. du Bourg-Theroulde veut bien se souvenir de moi. Pour M. de Brèvedent, s'il savait que j'existe, j'ambitionnerais bien son amitié. Adieu; ne vous verrai-je donc jamais?

433. — A M. DE FORMONT.

1er avril 1735.

Je n'ai que le temps, mon cher ami, de vous dire qu'il est bien triste d'arriver à Paris, quand vous en partez. M. Thieriot m'assure qu'il a obtenu de vous la faveur d'entendre des vers charmants de votre façon. Votre épître sur la décadence des arts m'a mis en goût. Il faut que j'aie le reste. Les arts ne tombent point en France, si le reste de vos ouvrages répond à ce morceau.

J'ai envoyé à M. de Cideville bien des guenilles, et c'est solidairement pour vous; il m'a déjà payé, payez-moi aussi.

J'ai lu *Julien;* c'était un grand homme, mais le Père de la Bletterie ne l'est pas; il mérite pourtant bien des éloges, pour n'avoir pas toujours été prêtre à préjugés dans son histoire.

Linant est chez moi avec deux actes; mais je veux avoir sa maison tout entière; deux chambres ne suffisent pas pour en juger.

Je vous embrasse tendrement.

434. — A M. DE CIDEVILLE.

Ce 12 avril.

Je suis à Paris pour très peu de temps, mon cher ami; soyez bien sûr que, si je pouvais disposer de huit jours, je viendrais les passer auprès de vous. Savez-vous bien que

(1) C'est Villars que Voltaire baptise Hector. (G. A.)
(2) La Bletterie a pourtant bien jugé l'*Apostat*. Voyez le travail de M. E. Lamé sur Julien. (G. A.)
(3) Desfontaines. (G. A.)
(4) Voyez, tome IV, quelques-unes de nos notes au bas du *Mémoire sur la satire*. (G. A.)

(1) C'est madame du Châtelet qui écrit. (G. A.)
(2) Voltaire s'était tenu loin de Paris depuis l'apparition des *Lettres anglaises*. (G. A.)

tout ce grand bruit, excité par les *Lettres philosophiques*, n'a été qu'un malentendu? Si ce malheureux Jore m'avait écrit dans les commencements, il n'y aurait eu ni lettre de cachet, ni brûlure, ni perte de maîtrise pour Jore. Le garde des sceaux a cru que je le trompais, et il le croit encore. Je sais que Jore est à Paris; mais je ne sais où le trouver. Il faudrait engager sa famille à lui mander de me venir trouver; peut-être qu'un quart d'heure de conversation avec lui pourrait servir à éclairer M. le garde des sceaux, me raccommoder entièrement avec lui, et rendre à Jore sa maîtrise, en finissant un malentendu qui seul a été cause de tout le mal. A l'égard de Linant, j'ai vu une partie de sa pièce; il n'y a rien qui ressemble à une tragédie; cela n'est pas présentable aux comédiens. S'il a compté sur cette pièce pour se procurer de l'argent et de la considération, on ne saurait être plus loin de son compte. La présidente (1) m'a paru aussi peu disposée à recevoir sa personne que les comédiens le seraient à recevoir sa pièce. Je crains même qu'elle ne soit un peu fâchée, et qu'elle ne s'imagine qu'on lui a tendu un piége. La seule ressource de Linant, c'est de se faire précepteur; ce qui est encore plus difficile, attendu son bégaiement, sa vue basse, et même le peu d'usage qu'il a de la langue latine. J'espère cependant le mettre auprès du fils de madame du Châtelet; mais il faudra qu'il se conduise un peu mieux dans cette maison qu'il ne fait dans mon bouge, et, surtout, qu'il ne se croie point un homme considérable pour une pièce de théâtre qu'il a eu envie de faire. Si vous avez quelques bontés pour lui, et que vous vouliez le tirer de la misère, recommandez-lui de s'attacher sincèrement à la maison dans laquelle il entrera. Il sera chez moi jusqu'à ce qu'il puisse être installé. Il ne me reste plus que peu de papier à remplir, et j'ai cent choses à vous dire; ce sera pour la première fois. *Vale.*

435. — A M. THIERIOT.

Ce lundi, 1735 (2).

Je vous prie, mon cher Thieriot, de fermer la bouche à ceux qui m'imputent une épigramme contre M. Roy (3), que je n'ai point vue et que probablement je ne verrai point. Je puis avoir sujet de me plaindre de lui, mais je ne veux faire de ma vie des vers contre personne : c'est une vengeance indigne, que je mépriserai toujours. On avait glissé le nom de *Roy* dans l'épître *Sur la Calomnie*, dont il a couru tant de copies informes; on avait mis : *Roy la chansonne*, au lieu de : *On la chansonne*. C'était apparemment dans le dessein de me brouiller avec lui. On dit qu'il a fait des vers contre moi pendant mon absence (4). Je ne veux pas croire qu'il ait eu la lâcheté d'outrager un homme qui était malheureux. Tout ce que je puis vous dire c'est que je n'ai vu ni les vers qu'on lui attribue contre moi, ni ceux qu'on prétend que j'ai faits contre lui.—N'oubliez pas le souper de demain. Farewell.

Envoyez-moi donc l'épître de mademoiselle Deseine (5) à ses confrères de la Comédie-Française.

436. — A M. DE CIDEVILLE.

Paris, ce 16 avril.

Vraiment, mon cher ami, je ne vous ai point encore remercié de cet aimable recueil que vous m'avez donné. Je viens de le relire avec un nouveau plaisir. Que j'aime la naïveté de vos peintures! que votre imagination est riante et féconde! et, ce qui répand sur tout cela un charme inexprimable, c'est que tout est conduit par le cœur. C'est toujours l'amour ou l'amitié qui vous inspire. C'est une espèce de profanation à moi de ne vous écrire que de la prose, après les beaux exemples que vous me donnez; mais, mon cher ami,

> Carmina secessum scribentis et otia quærunt.
> OVID., *Trist.*, el. I.

Je n'ai point de recueillement dans l'esprit : je vis de dissipation, depuis que je suis à Paris;

> Tendunt extorquere poemata;. . . . . . (HOR., liv. II, ép. II.)

mes idées poétiques s'enfuient de moi. Les affaires et les devoirs m'ont appesanti l'imagination; il faudra que je fasse un tour à Rouen pour me ranimer.

Les vers ne sont plus guère à la mode à Paris. Tout le monde commence à faire le géomètre et le physicien. On se mêle de raisonner. Le sentiment, l'imagination, et les grâces, sont bannis. Un homme qui aurait vécu sous Louis XIV, et qui reviendrait au monde, ne reconnaîtrait plus les Français; il croirait que les Allemands ont conquis ce pays-ci. Les belles-lettres périssent à vue d'œil. Ce n'est pas que je sois fâché que la philosophie soit cultivée, mais je ne voudrais pas qu'elle devînt un tyran qui exclût tout le reste. Elle n'est en France qu'une mode qui succède à d'autres, et qui passera à son tour; mais aucun art, aucune science ne doit être de mode. Il faut qu'ils se tiennent tous par la main; il faut qu'on les cultive en tout temps.

Je ne veux point payer de tribut à la mode; je veux passer d'une expérience de physique à un opéra ou à une comédie, et que mon goût ne soit jamais émoussé par l'étude. C'est votre goût, mon cher Cideville, qui soutiendra toujours le mien; mais il faudrait vous voir, il faudrait passer avec vous quelques mois, et notre destinée nous sépare, quand tout devrait nous réunir.

J'ai vu Jore à votre semonce; c'est un grand écervelé. Il a causé tout le mal, pour s'être conduit ridiculement. Il n'y a rien à faire pour Linant, ni auprès de la présidente, ni au théâtre. Il faut qu'il songe à être précepteur. Je lui fais apprendre à écrire; après quoi il faudra qu'il apprenne le latin, s'il veut le montrer. Ne le gâtez point, si vous l'aimez. *Vale.* V.

437. — A M. DE FORMONT.

Ce 17 avril.

Mon cher Formont, vous me pardonnerez si vous voulez; mais je ne me rends point encore sur Julien. Je ne peux croire qu'il ait eu les ridicules qu'on lui attribue, qu'il se soit fait débaptiser et taurobo liser de bonne foi. Je lui pardonne d'avoir haï la secte dont était l'empereur Constance, son ennemi; mais il ne m'entre point dans la tête qu'il ait cru sérieusement au paganisme. On a beau me dire qu'il assistait aux processions, et qu'il immolait des victimes : Cicéron en faisait autant, et Julien était dans l'obligation de paraître dévot au paganisme; mais je ne peux juger d'un homme que par ses écrits; je lis les *Césars*, et je ne trouve dans cette satire rien qui sente la superstition. Le discours même qu'on lui fait tenir, à sa mort, n'est que celui d'un philosophe. Il est bien difficile de juger d'un homme après quatorze cents ans; mais au moins n'est-il pas permis de l'accuser sans de fortes preuves; et il me paraît que le bien qu'on peut dire de Julien est prouvé par les faits, et que le mal ne l'est que par ouï-dire et par conjectures. Après tout, qu'importe? Pourvu que nous n'ayons aucune sorte de superstition, à la bonne heure que Julien en ait eu.

Vous savez que nos philosophes argonautes (1) sont partis enfin pour aller tracer une méridienne et des parallèles dans l'Amérique. Nous saurons enfin quelle est la figure de la terre, et ce que vaut précisément chaque degré de longitude. Cette entreprise rendra service à la navigation, et fera honneur à la France. Le conseil d'Espagne a nommé quelques petits philosophes espagnols pour apprendre leur métier sous les nôtres. Si notre politique est la très humble servante de la politique de Madrid, notre Académie des sciences nous venge. Les Français ne gagnent rien à la guerre, mais ils toisent l'Amérique. Savez-vous que l'Académie des belles-lettres s'est chargée de faire une belle inscription pour la besogne de nos argonautes? Toute cette Académie en corps, après y avoir mûrement réfléchi, a conclu que ces messieurs allaient mesurer un arc du méridien sous un arc de l'équateur. Vous remarquerez que les méridiens vont du nord au sud, et que, par conséquent, l'Académie des belles-lettres, en corps, a fait la plus énorme bévue du monde. Cela ressemble à celle de l'Académie française, qui fit imprimer, il y a quelques années, cette belle phrase : *Depuis les pôles glacés jusqu'aux pôles brûlants* (2).

Le papier manque. *Vale.*

438. — A M. LE MARQUIS DE CAUMONT.

A Paris, ce 19 avril 1735.

Il y a peu de choses, monsieur, auxquelles j'aie été aussi sensible qu'au souvenir dont vous voulez bien m'honorer. Il est vrai que je me suis amusé dans ma retraite à plus d'un genre de littérature; mais il n'y a pas d'apparence que j'en laisse rien transpirer dans le public. Je m'aperçois tous les jours qu'il faut vivre et penser pour soi, et que la chimère de la réputation ne console point des chagrins qu'elle traîne après soi. Il y a des pays où il est permis de communiquer

(1) Madame de Bernières. (G. A.)
(2) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(3) Le poëte Roi. (G. A.)
(4) C'est-à-dire pendant sa retraite à Cirey. (G. A.)
(5) Femme de l'acteur Dufresne. (G. A.)

(1) Godin, Bouguer et La Condamine. (G. A.)
(2) Voyez la lettre n° 15. (G. A.)

ses idées aux hommes; il y en a d'autres dans lesquels à peine est-il permis d'avoir des idées. Un homme comme vous, monsieur, me tiendra lieu du public. Votre estime et votre correspondance sont pour moi le prix le plus flatteur de mes faibles travaux. Je vous aurai une obligation bien grande, si vous voulez bien avoir la bonté de faire extraire de ces lettres dont vous me parlez ce qui peut regarder l'histoire du dernier siècle. Je ne sais si Louis XIV méritait bien le nom de Grand; mais son siècle le méritait, et c'est de ce bel âge des arts et des lettres que je veux parler plutôt que de sa personne. J'ai trouvé, en arrivant à Paris, que la philosophie de Newton gagnait un peu parmi les vrais philosophes. Je n'ai vu d'ailleurs, hors de la *Vie de Julien*, que des ouvrages médiocres ou ridicules. Les sottises molinistes et jansénistes vont toujours leur train; mais elles sont obscurcies par la crise où se trouve l'Europe. Il est honteux pour l'humanité que dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, ces impertinentes disputes soient encore à la mode; mais le vulgaire se ressemble dans tous les temps. Il y avait, du temps des Nérons et des Socrates, des gens qui sacrifiaient de bonne foi aux dieux Lares et à la déesse Latrine. Apulée fut accusé de sortilége devant le préteur, comme le P. Girard; chaque siècle a eu ses Marie Alacoque (1). Adieu, monsieur; j'ai toujours désiré un climat tel que celui que vous habitez. Je voudrais être avec vous sous votre beau soleil, avec des philosophes anglais et des voix italiennes. J'ai l'honneur de vous être tendrement et respectueusement dévoué pour jamais. VOLTAIRE.

439. — A M. DESFORGES-MAILLARD.

Le .... avril.

Les fréquentes maladies dont je suis accablé, monsieur, m'ont empêché de répondre à votre prose et à vos vers; mais elles ne m'ôtent rien de ma sensibilité pour tout ce qui vous regarde. Je me souviens toujours des coquetteries de mademoiselle Malcrais, malgré votre barbe et la mienne; et, s'il n'y a pas moyen de vous faire des déclarations, je cherche celui de vous rendre service. Je compte voir, cet été, monsieur le contrôleur-général. Je chercherai *mollia fandi tempora*, et je me croirai trop heureux si je puis obtenir quelque chose du Plutus de Versailles, en faveur de l'Apollon de Bretagne. Pardonnez à un pauvre malade de ne pouvoir vous écrire de sa main. Je suis, etc.

440. — A M. DE CIDEVILLE.

Paris, le 29 avril.

Linant n'a encore que la parole de madame du Châtelet. Il est bien honteux pour l'humanité que cette parole ne suffise pas. Mais madame du Châtelet a un mari; c'est une déesse mariée à un mortel, et ce mortel se mêle d'avoir des volontés. Nous attendons, pour être sûrs de la destinée de Linant, que les deux conjoints soient d'accord. Cependant il apprend à écrire; il savait faire de beaux vers, mais il faut commencer par savoir former ses lettres. A l'égard de sa tragédie, j'ose encore vous répéter qu'elle n'a pas forme d'ouvrage à être présenté à nosseigneurs les comédiens, et qu'il lui faudra encore bien du temps pour faire une pièce, de cet assemblage de scènes. Ce serait un grand avantage d'être, pendant une année, au moins, à la campagne, avec madame du Châtelet, auprès d'un enfant qui ne demande pas une grande assiduité. Il aurait le temps de travailler et de s'instruire. Il y aurait à cela une chose assez plaisante, c'est que la mère sait bien mieux le latin que Linant, et qu'elle serait le régent du précepteur.

J'allai hier à *Inès*; la pièce me fit rire, mais le cinquième acte me fit pleurer. Je crois qu'elle sera toujours au nombre de ces pièces médiocres et mal écrites qui subsistent par l'intérêt. Il court ici beaucoup de satires en prose et en vers; elles sont si mauvaises que, toutes satires qu'elles sont, elles ne plaisent point. Que dites-vous d'une petite troupe de comédiens qui jouent à huis clos des parades de Gilles, trois fois par semaine? Les acteurs sont.... devinez qui? le prince Charles de Lorraine, âgé de plus de cinquante ans; il fait le rôle de Gilles; le duc de Nevers, goutteux amant de l'infidèle et impertinente Quinault (2), d'Orléans, Pont de Veyle, d'Argental, le facile d'Argental, etc.

J'ai vu notre petit Bréhan; il est charmant, il est digne de votre amitié; et de petits vers qu'il m'a montrés sont dignes de vous. Adieu, mon cher ami; mille compliments aux Formont, aux du Bourg-Theroulde, et même aux Brèvedent. Je voudrais bien savoir comment le métaphysicien Brèvedent a trouvé les *Lettres philosophiques*. *Vale, et ama me.*

441. — AU MÊME.

A Paris, ce 6 mai.

Non, mon cher ami, je n'ai jamais reçu cette *Reine des songes* (1). Cet abbé a sans doute connu le mérite de ce qu'il avait entre les mains, et l'a gardé pour lui; je le ferai assigner à la cour du Parnasse; cela est infâme à lui.

Pour notre Linant, il faut bien des brigues pour le placer. J'espère que nous en viendrons à notre honneur, malgré les prêtres, qui ont empaumé le mari (2). C'est bien raison que la divine Emilie l'emporte sur ces faquins qui

> Scire volunt secreta domus, atque inde timeri.
>
> JUVEN., Sat. III, liv. I

Point de prêtres chez les Emilies, mon cher ami! Ah! si nous pouvions vivre ensemble! Ah! destinée, destinée! Les Emilies de Rouen retiennent mon cher Cideville. On a joué les *Grâces* (3), mais personne ne les a reconnues, parce que l'auteur ne les connaît guère. Adieu, vous qui êtes leur favori. Je pars; je vous aime pour jamais.

442. — A M. DE FORMONT.

Le 6 mai.

Je pars, mon cher ami; je n'ai point vu le ballet des *Grâces*. On dit que l'auteur, j'entends le poëte, qui a toujours été brouillé avec elles, ne s'est pas bien remis dans leur cour. Je m'en rapporte aux connaisseurs; mais il y en a peu par le temps qui court. Les suivants de ces trois déesses sont à présent à Rouen. C'est donc à Rouen qu'il faudrait voyager; mais je vais en Lorraine demain. Adieu, mon cher philosophe, poëte aimable, plein de grâce et de raison. Vous avez donc fait un poëte français de l'abbé Franchini! En vérité, il est plus aisé à présent de tirer des vers français d'un Italien que de nos compatriotes. Tout tombe, tout s'en va dans Paris. Je m'en vais aussi, car ni vous, ni les Muses n'êtes là. Adieu, mon cher ami.

443. — A M. L'ABBÉ ASSELIN.

Mai.

En me parlant de tragédie, monsieur, vous réveillez en moi une idée que j'ai depuis longtemps de vous présenter la *Mort de César*, pièce de ma façon, toute propre pour un collége, où l'on n'admet point de femmes sur le théâtre. La pièce n'a que trois actes, mais c'est de tous mes ouvrages celui dont j'ai le plus travaillé la versification. Je m'y suis proposé pour modèle votre illustre compatriote (4), et j'ai fait ce que j'ai pu pour imiter de loin

> La main qui crayonna
> L'âme du grand Pompée et celle de Cinna.

Il est vrai que c'est un peu la grenouille qui s'enfle pour être aussi grosse que le bœuf; mais enfin je vous offre ce que j'ai. Il y a une dernière scène à refondre, et, sans cela, il y a longtemps que je vous aurais fait la proposition. En un mot, César, Brutus, Cassius, et Antoine, sont à votre service quand vous voudrez. Je suis bien sensible à la bonne volonté que vous voulez bien témoigner pour le petit Champbonin, que je vous ai recommandé. C'est un jeune enfant qui ne demande qu'à travailler, et qui peut, je crois, entrer tout d'un coup en rhétorique ou en philosophie. Nous sommes bon gentilhomme et bon enfant, mais nous sommes pauvre. Si l'on pouvait se contenter d'une pension modique, cela nous accommoderait fort; et elle serait au moins payée régulièrement, car les pauvres sont les seuls qui paient bien.

Enfin, monsieur, si vous saviez quelque débouché pour ce jeune homme, je vous aurais une obligation infinie. Je voudrais qu'il fût élevé sous vos yeux, car il aime les bons vers.

Adieu, monsieur; comptez sur l'amitié, sur l'estime, sur la reconnaissance de V. Point de cérémonie; je suis quaker avec mes amis. Signez-moi un A.

444. — A M. THIERIOT.

Lunéville, le 15 mai.

Mon cher correspondant, me voici dans une cour (5) sans

(1) Voyez, tome I, dans le *Dictionnaire philosophique*, l'article A, note. (G. A.)

(2) Marie-Anne Quinault, retirée du théâtre depuis 1722. (G. A.)

(1) Ballet en un acte de Cideville. (G. A.)

(2) Monsieur du Châtelet. (G. A.)

(3) Ballet de Roy, musique de Mouret. (G. A.)

(4) Asselin, proviseur du collége d'Harcourt, était de Vire, et par conséquent Normand comme Corneille. Il avait demandé à Voltaire une tragédie pour ses élèves. (G. A.)

(5) Chez le duc de Lorraine. Voltaire venait encore de quitter

être courtisan. J'espère vivre ici comme les souris d'une maison, qui ne laissent pas de vivre gaiement sans jamais connaître le maître ni la famille. Je ne suis pas fait pour les princes, encore moins pour les princesses. Horace a beau dire :

Principibus placuisse viris non ultima laus est, (Liv. I, ép. XVII.)

je ne mériterai point cette louange. Il y a ici un excellent physicien, nommé M. de Varinge (1), qui, de garçon serrurier, est devenu un philosophe estimable, grâce à la nature, et aux encouragements qu'il a reçus de feu M. le duc de Lorraine, qui déterrait et qui protégeait tous les talents. Il y a aussi un Duval (2), bibliothécaire, qui, de paysan, est devenu un savant homme, et que le même duc de Lorraine rencontra un jour gardant les moutons et étudiant la géographie. Vous croyez bien que ce seront là les grands de ce monde à qui je ferai ma cour; joignez-y un ou deux Anglais pensants qui sont ici, et qui, dit-on, s'humanisent jusqu'à parler. Je ne crois pas qu'avec cela j'aie besoin de princes; mais j'aurai besoin de vos lettres. Je vous prie de ne pas oublier votre philosophe lorrain, qui aime encore les rabâchages de Paris, surtout quand ils passent par vos mains.

445. — A M. DESFORGES-MAILLARD.

Le .... juin.

De longues et cruelles maladies, dont je suis depuis longtemps accablé, monsieur, m'ont privé, jusqu'à présent, du plaisir de vous remercier des vers que vous me fîtes l'honneur de m'envoyer au mois d'avril dernier. Les louanges que vous me donnez m'ont inspiré de la jalousie, et, en même temps, de l'estime et de l'amitié pour l'auteur. Je souhaite, monsieur, que vous veniez à Paris perfectionner l'heureux talent que la nature vous a donné. Je vous aimerais mieux avocat à Paris qu'à Rennes; il faut de grands théâtres pour de grands talents, et la capitale est le séjour des gens de lettres. S'il m'était permis, monsieur, d'oser joindre quelques conseils aux remerciements que je vous dois, je prendrais la liberté de vous prier de regarder la poésie comme un amusement qui ne doit pas vous dérober à des occupations plus utiles. Vous paraissez avoir un esprit aussi capable du solide que de l'agréable. Soyez sûr que si vous n'occupiez votre jeunesse que de l'étude des poëtes, vous vous en repentiriez dans un âge plus avancé. Si vous avez une fortune digne de votre mérite, je vous conseille d'en jouir dans quelque place honorable; et alors la poésie, l'éloquence, l'histoire et la philosophie, feront vos délassements. Si votre fortune est au-dessous de ce que vous méritez et de ce que je vous souhaite, songez à la rendre meilleure; *primo vivere, deinde philosophari*. Vous serez surpris qu'un poëte vous écrive de ce style; mais je n'estime la poésie qu'autant qu'elle est l'ornement de la raison. Je crois que vous la regardez avec les mêmes yeux. Au reste, monsieur, si je suis jamais à portée de vous rendre quelque service dans ce pays-ci, je vous prie de ne me point épargner; vous me trouverez toujours disposé à vous donner toutes les marques de l'estime et de la reconnaissance avec lesquelles je suis, etc.

446. — A M. THIERIOT.

Lunéville, le 12 juin.

Oui, je vous injurierai jusqu'à ce que je vous aie guéri de votre paresse. Je ne vous reproche point de souper tous les soirs avec M. de La Popelinière; je vous reproche de borner là toutes vos pensées et toutes vos espérances. Vous vivez comme si l'homme avait été créé uniquement pour souper, et vous n'avez d'existence que depuis dix heures du soir jusqu'à deux heures après minuit. Il n'y a soupeur qui se couche, ni bégueule qui se lève plus tard que vous. Vous restez dans votre trou jusqu'à l'heure des spectacles, à dissiper les fumées du souper de la veille; ainsi vous n'avez pas un moment pour penser à vous et à vos amis. Cela fait qu'une lettre à écrire devient un fardeau pour vous. Vous êtes un mois entier à répondre, et vous avez encore la bonté de vous faire illusion, au point d'imaginer que vous serez capable d'un emploi, et de faire quelque fortune, vous qui n'êtes pas capable seulement de vous faire, dans votre cabinet, une occupation suivie, et qui n'avez jamais pu prendre sur vous d'écrire régulièrement à vos amis, même dans les affaires intéressantes pour vous et pour eux. Vous me rabâchez *de seigneurs et de dames les plus titrés* : qu'est-ce que cela veut dire? Vous avez passé votre jeunesse, vous deviendrez bientôt vieux et infirme; voilà à quoi il faut que vous songiez. Il faut vous préparer une arrière-saison tranquille, heureuse, indépendante. Que deviendrez-vous quand vous serez malade et abandonné? Sera-ce une consolation pour vous de dire : J'ai bu du vin de Champagne autrefois, en bonne compagnie. Songez qu'une bouteille qui a été fêtée, quand elle était pleine d'eau des Barbades, est jetée dans un coin, dès qu'elle est cassée, et qu'elle reste en morceaux dans la poussière; que voilà ce qui arrive à tous ceux qui n'ont songé qu'à être admis à quelques soupers, et que la fin d'un vieil inutile, infirme, est une chose bien pitoyable. Si cela ne vous donne pas un peu de courage, et ne vous excite pas à secouer l'engourdissement dans lequel vous laissez votre âme, rien ne vous guérira. Si je vous aimais moins, je vous plaisanterais sur votre paresse; mais je vous aime, et je vous gronde beaucoup.

Cela posé, songez donc à vous, et puis songez à vos amis; buvez du vin de Champagne avec des gens aimables; mais faites quelque chose qui vous mette en état de boire un jour du vin qui soit à vous. N'oubliez point vos amis, et ne passez pas des mois entiers sans leur écrire un mot. Il n'est point question d'écrire des lettres pensées et réfléchies avec soin, qui peuvent un peu coûter à la paresse; il n'est question que de deux ou trois mots d'amitié, et quelques nouvelles soit de littérature, soit des sottises humaines, le tout courant sur le papier, sans peine et sans attention. Il ne faut, pour cela, que se mettre un demi-quart d'heure vis-à-vis son écritoire. Est-ce donc là un effort si pénible? J'ai d'autant plus d'envie d'avoir avec vous un commerce régulier que votre lettre m'a fait un plaisir extrême. Je pourrai vous demander de temps en temps des anecdotes concernant le siècle de Louis XIV. Comptez qu'un jour cela peut vous être utile, et que cet ouvrage vous vaudrait vingt volumes de *Lettres philosophiques* (1).

J'ai lu le Turenne (2); le bonhomme a copié des pages entières du cardinal de Retz, des phrases de Fénelon. Je lui pardonne, il est coutumier du fait; mais il n'a point rendu son héros intéressant. Il l'appelle *grand*, mais il ne le rend pas tel; il le loue en rhétoricien. Il pille les *Oraisons funèbres* de Mascaron et de Fléchier, et puis il fait réimprimer ces oraisons funèbres parmi les preuves. Belle preuve d'histoire qu'une oraison funèbre!

Je ne suis surpris ni du jugement que vous portez sur la pièce (3) de l'abbé Le Blanc, ni de son succès. Il se peut très bien faire que la pièce soit détestable et applaudie.

Ecrivez-moi, et aimez toute votre vie un homme vrai qui n'a jamais changé.

P.-S. Qu'est-ce que c'est qu'un portrait de moi (4), en quatre pages, qui a couru? Quel est le barbouilleur? Envoyez-moi cette enseigne à bière.

Faites souvenir de moi les Froulay, les des Alleurs, les Pont de Veyle, les du Deffand, *et totam hanc suavissimam gentem*.

447. — A M. DE FORMONT.

A Vassy, en Champagne, ce 25 juin.

Eh bien! mon cher philosophe, il y a bien du temps que je ne me suis entretenu avec vous. J'ai été à la cour de Lorraine, mais vous vous doutez bien que je n'y ai point fait le courtisan. Il y a là un établissement admirable pour les sciences, peu connu et encore moins cultivé. C'est une grande salle toute meublée des expériences nouvelles de physique, et particulièrement de tout ce qui confirme le système newtonien. Il y a pour environ dix mille écus de machines de toute espèce. Un simple serrurier (5), devenu philosophe, et envoyé en Angleterre par le feu duc Léopold, a fait, de sa main, la plupart de ces machines, et les démontre avec beaucoup de netteté. Il n'y a en France rien de pareil à cet établissement; et tout ce qu'il a de commun avec tout ce qui se fait en France, c'est la négligence avec laquelle il est regardé par la petite cour de Lorraine. La destinée des princes et des courtisans est d'avoir le bon auprès d'eux, et de ne le pas connaître. Ce sont des aveugles au milieu d'une galerie de pein-

brusquement Paris, à cause du bruit que faisait sa *Pucelle*, dont il avait donné lecture à beaucoup d'indiscrets. (G. A.)

(1) Philippe Varinge, né en 1684, mort en 1746. (G. A.)

(2) Valentin Jameray, dit Duval, célèbre numismate, mort en 1775. Il eut Chatam pour élève, lorsqu'il professait l'histoire à Lunéville. (G. A.)

(1) Comme on le voit, c'est encore à Thieriot que Voltaire songeait à abandonner le bénéfice de son *Siècle*. (G. A.)

(2) *L'Histoire de Turenne*, par Ramsay. (G. A.)

(3) *Aben aïd*, tragédie jouée le 6 juin. (G. A.)

(4) Ce portrait parut sous le nom du comte de Charost. (G. A.)

(5) Varinge. (G. A.)

tures. Dans quelque cour que l'on aille, on retrouve Versailles. Il faut pourtant vous dire, à l'honneur de notre cour de Versailles, et à l'honneur des femmes, que madame de Richelieu (1) a fait un cours de physique dans cette salle des machines; qu'elle est devenue une assez bonne newtonienne, et qu'elle a confondu publiquement certain prédicateur jésuite (2) qui ne savait que des mots, et qui s'avisa de disputer, en bavard, contre des faits et contre de l'esprit. Il fut hué avec son éloquence, et madame de Richelieu d'autant plus admirée qu'elle est femme et duchesse.

J'ai lu le Turenne. Je ne sais pas trop si ce Turenne était un si grand homme; mais il me paraît que Ramsay ne l'est pas. Il pille des styles, il en a une douzaine; tantôt ce sont des phrases du cardinal de Retz, tantôt du *Télémaque*, et puis du Fléchier et du Mascaron. Il n'est point *ens per se*, il est *ens per accidens;* et, qui pis est, il vole des pages entières. Tout cela ne serait rien s'il m'avait intéressé; mais il trouve le secret de me refroidir pour son héros, en voulant toujours me faire voir Ramsay. Il va me parler de l'origine du calvinisme; il ferait bien mieux de me dire que le vicomte s'est fait catholique pour faire son neveu cardinal. Son livre est un gros panégyrique; et il fait réimprimer de vieilles oraisons funèbres pour servir de preuves.

Que dites-vous des petits *Mémoires* (3) du roi Jacques? Ne vous semblent-ils pas, comme ce roi, un peu plats? Et puis, voulez-vous que je vous dise tout? je crois qu'il n'y a homme sur terre qui mérite qu'on fasse sur lui deux volumes in-4°. C'est tout ce que peut contenir l'*Histoire du siècle de Louis XIV;* car tout ce qui a été fait ne mérite pas d'être écrit; et, si nous n'avions que ce qui en vaut la peine, nous serions moins assommés de livres. *Vale, et ama me.*

448. — A M. DE CIDEVILLE.

A Vassy, en Champagne, ce 26 juin.

En voici bien d'une autre! je reviens dans ma campagne chérie, après avoir couru un grand mois; je fouille, par hasard, dans les poches d'un habit que Demoulin m'avait envoyé de Paris, je trouve une lettre de mon cher Cideville, du mois de mars dernier, avec la *Déesse des songes*. J'ai lu avec avidité ce petit acte digne de celui de *Daphnis et Chloé*. J'ai jeté par terre des livres de mathématiques dont ma table était couverte, et je me suis écrié :

Que ces agréables mensonges
Sont au-dessus des vérités!
Et que votre *Reine des songes*
Est la reine des voluptés!

Je vous demande en grâce, mon adorable ami, de m'envoyer cet acte de *Daphnis et Chloé*. Si vous avez quelqu'un qui puisse le transcrire menu, envoyez-le moi tout simplement par la poste. Il faudra bien un jour faire un ballet complet de tout cela, et je veux le faire mettre en musique, quand je serai de retour à Paris. En attendant il charmera Emilie, et Emilie vaut tout le parterre. Je crois qu'elle vous a écrit de Paris, il y a quelque temps, et qu'elle vous a mandé qu'elle avait pris Linant pour précepteur de son fils. Il sera à la campagne avec nous, et aura tout le loisir de faire, s'il veut, une tragédie; car, en vérité, il s'en faut beaucoup que la sienne soit faite.

J'en ai fait une (4) aussi, moi qui vous parle, et je ne vous l'envoie point, parce que je pense de mon ouvrage comme de celui de Linant; je ne crois point qu'il soit fait. Je ne veux donner cette pièce qu'après un long et rigoureux examen. Je la laisse reposer longtemps, pour la revoir avec des yeux désintéressés, et pour la corriger avec la sévérité d'un critique qui n'a plus la faiblesse de père.

Jeanne la pucelle a déjà neuf chants; c'est un amusement pour les entr'actes des occupations plus sérieuses.

La métaphysique, un peu de géométrie et de physique, ont aussi leurs temps réglés chez moi; mais je les cultive sans aucune vue marquée, et par conséquent avec assez d'indifférence. Mon principal emploi à présent est ce *Siècle de Louis XIV*, dont je vous ai parlé il y a quelques années. C'est la sultane favorite; les autres études sont des passades. J'ai apporté avec moi beaucoup de matériaux, et j'ai déjà commencé l'édifice; mais il ne sera achevé de longtemps. C'est l'ouvrage de toute ma vie.

Voilà, mon cher ami, un compte exact de ma conduite et de mes desseins. Je suis tranquille, heureux, et occupé; mais vous manquez à mon bonheur. Grand merci de l'épithalame (1) que je n'avais point; mais vous en aviez une bien mauvaise copie.

Je vous souhaite un vrai bonheur,
Mais *c'est une chose impossible.*

Il y a :

Mais voilà la chose impossible.

Cela est bien différent, à mon gré.
Adieu; ne vous point aimer, *voilà la chose impossible.*

449. — A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

A Vassy, en Champagne.

Mon ancien maître, qui l'êtes toujours comme vous savez, et que j'aime comme si vous n'étiez pas mon maître, sachez que, si j'étais resté à Paris, je vous aurais vu très souvent, et que, puisque je me suis confiné à la campagne, il faut que je sois avec vous en commerce de lettres : car, de près ou de loin, je veux que vous m'aimiez et que vous m'instruisiez. Dites-moi donc, mon très cher abbé, quelle fortune a faite l'*Histoire du vicomte de Turenne*. Daignez me dire si l'*Histoire ancienne* (2) de Rollin ne commence pas à lasser un peu le public. Les tréteaux de Melpomène et de Thalie retentissent-ils de fadaises amusantes ou sifflées? Mettez un peu au fait, je vous en prie, un pauvre solitaire qui,

. . . . Armis
Herculis ad postem fixis, latet abditus agro. (Hor., liv. I, ép. I.)

Mais, si vous voulez me faire un véritable plaisir, mandez-moi à quoi vous occupez votre loisir. Allez-vous

. . . . . . Inter silvas Academi quærere verum?
Hor., liv. II, ép. II.)

Vous occupez-vous de philosophie ancienne et moderne, ou de l'histoire de nos belles-lettres? Si vous déterriez jamais, dans votre chemin, quelque chose qui pût servir à faire connaître le progrès des arts dans le siècle de Louis XIV, vous me feriez la plus grande faveur du monde de m'en faire part. Tout me sera bon, anecdotes sur la littérature, sur la philosophie, histoire de l'esprit humain, c'est-à-dire de la sottise humaine, poésie, peinture, musique. Je ferai comme la Flèche (3), qui faisait son profit de tout. Je sais que vous êtes *harum nugarum exquisitissimus detector.*

Je vous demande en grâce de me faire part de ce que vous pourrez déterrer de singulier sur ces matières, ou, du moins, de m'indiquer les sources un peu détournées. Il me semble, mon cher abbé, que j'aurais passé des journées délicieuses à m'entretenir avec vous de ces riens qui m'intéressent, et qui, tout futiles qu'ils sont, ne laissent pas d'être matière à réflexion pour quiconque sait penser. Ecrivez-moi donc, mon ancien maître, avec familiarité, avec amitié, *currente calamo et animo.* Songez que vous n'avez guère d'ami de plus vieille date, ni qui vous soit plus tendrement et plus vivement attaché quand il ne vous aimerait que d'hier.

450. — A M. THIERIOT.

A Cirey, le .... juin.

Mon cher Thieriot, je suis revenu à Cirey, sur la parole de M. le duc de Richelieu, et même sur celle du garde des sceaux, qui a écrit à monsieur et madame du Châtelet de manière à dissiper mes craintes présentes, mais à m'en laisser pour l'avenir.

Vraiment vous ne m'aviez pas dit que vous aviez environ 1,500 livres par an, pour la peine de souper tous les jours en bonne compagnie. Et moi, qui sais que toutes les choses de ce monde passent, je craignais que vous ne perdissiez un jour vos soupers, et que vous ne vous trouvassiez sans vin de Champagne et sans fortune. Puisque vous avez l'utile et l'agréable, je n'ai plus qu'à vous féliciter; mais j'ai toujours à vous exhorter à ménager votre santé et à surmonter votre paresse. Je suis bien content de vous, pour le présent. Vous voilà un peu à votre aise, vous vous portez bien et vous m'écrivez de grandes lettres; mais continuez dans ce régime, et ne vous relâchez sur rien de tout cela. Surtout écrivez souvent à votre ami, et souvenez-vous qu'après la maison de Pollion (4) celle de Minerve-Emilie est celle où vous devriez être.

(1) Née de Guise. C'est Voltaire, comme on l'a vu, qui l'avait mariée. Richelieu était alors à l'armée. (G. A.)
(2) Le P. Dallemant. (G. A.)
(3) Deux volumes in-4°, publiés par Ch. Dryden. (G. A.)
(4) *Alzire.* (G. A.)

(1) Voyez, tome VI, l'*Epître à mademoiselle de Guise.* (G. A.)
(2) Il y avait déjà huit volumes de parus. (G. A.)
(3) Dans l'*Avare.* (G. A.)
(4) Surnom de La Popelinière. (G. A.)

Tâchez de vous assurer, dans votre chemin, de tout ce que vous trouverez qui concernera l'histoire des hommes sous Louis XIV, de tout ce qui regardera le progrès des arts et de l'esprit. Songez que c'est l'histoire des choses que nous aimons. Vous ne me parlez plus de cette tragédie indienne (1), qui a eu un si beau succès à la première représentation. Qu'est devenu ce succès? n'est-il pas arrivé la même chose qu'à *Gustave Wasa?* et le public n'a-t-il point infirmé son premier jugement? Je vous remercie du barbouillage que vous m'avez envoyé sous le nom de mon *Portrait*. Il me paraît que ce prétendu peintre a tort de dire que je finis bien vite, avec mes égaux, *par le dégoût*. Il y a vingt ans que notre amitié donne une preuve contraire.

Je suis charmé que vous ayez été content d'Emilie. Si vous la connaissiez davantage, vous l'admireriez. Son amie, madame la duchesse de Richelieu, suit un peu ses traces, quoique d'assez loin. Elle a très bien profité des excellentes leçons de physique qu'un artiste, nommé Varinge, fait à Lunéville. Un célèbre prédicateur jésuite, qu'on appelle P. Dallemant, s'est avisé de venir à ces leçons, et de disputer contre elle sur le système de Newton, qu'elle commence à entendre, et qu'il n'entend point du tout. Le pauvre prêtre a été confondu et hué, en présence de quelques Anglais, qui ont conçu de cette affaire beaucoup d'estime pour nos dames, et un peu de mépris pour la science de nos moines. Cette aventure valait la peine de vous être contée. Envoyez-moi l'épître imprimée de Formont, et quelque chanson de Mécénas La Popelinière, si vous en avez. Adieu, je vous embrasse.

451. — A M. THIERIOT.

15 juillet.

Je n'ai point été intempérant, mon cher Thieriot, et cependant j'ai été malade. Je suis un juste à qui la grâce a manque. Je vous exhorte à vous tenir ferme, car je crois être encore au temps où nous étions si unis, que vous aviez le frisson quand j'avais la fièvre.

Vous voilà donc vengé de votre nymphe (2); elle a perdu sa beauté. Elle sera dorénavant plus humaine, et trouvera peu de gens humains. Vous pourrez lui dire :

Les dieux ont vengé mon outrage;
Tu perds, à la fleur de ton âge,
Taille, beautés, honneurs, et bien.

Mais, avec tout cela, je crains bien que, quand elle aura repris un peu d'embonpoint, et dansé quelque belle chaconne, vous ne redeveniez son chevalier plus enchanté que jamais. J'ai reçu une lettre charmante de votre ancien rival, ou plutôt de votre ancien ami M. Ballot (3); mais vraiment je suis trop languissant à présent pour lui répondre.

Quand je vous ai demandé des anecdotes sur le siècle de Louis XIV, c'est moins sur sa personne que sur les arts qui ont fleuri de son temps. J'aimerais mieux des détails sur Racine et Despreaux, sur Quinault, Lulli, Molière, Lebrun, Bossuet, Poussin, Descartes, etc., que sur la bataille de Steinkerque. Il ne reste plus rien que le nom de ceux qui ont conduit des bataillons et des escadrons; il ne revient rien au genre humain de cent batailles données; mais les grands hommes dont je vous parle ont préparé des plaisirs purs et durables aux hommes qui ne sont point encore nés. Une écluse du canal qui joint les deux mers, un tableau du Poussin, une belle tragédie, une vérité découverte, sont des choses mille fois plus précieuses que toutes les annales de cour, que toutes les relations de campagne. Vous savez que chez moi les grands hommes vont les premiers, et les héros les derniers. J'appelle grands hommes tous ceux qui ont excellé dans l'utile ou dans l'agréable. Les saccageurs de provinces ne sont que héros. Voici une lettre d'un homme moitié héros, moitié grand homme, que j'ai été bien étonné de recevoir, et que je vous envoie. Vous savez que je n'avais pas prétendu m'attirer des remerciements de personne, quand j'ai écrit l'*Histoire de Charles XII;* mais je vous avoue que je suis aussi sensible aux remerciements du cardinal Alberoni (4) qu'il l'a pu être à la petite louange très méritée que je lui ai donnée dans cette histoire. Il a vu apparemment la traduction italienne qu'on en a faite à Venise. Je ne serais pas fâché que monsieur le garde des sceaux vît cette lettre, et qu'il sût que si je suis persécuté dans ma patrie, j'ai quelque considération dans les pays étrangers. Il fait tout ce qu'il peut pour que je ne sois pas prophète chez moi.

(1) *Abensaïd*. (G. A.)
(2) Mademoiselle Sallé. (G. A.)
(3) Surnommé par Voltaire Ballot-l'*Imagination*. (G. A.)
(4) C'est le 10 février que le cardinal avait écrit de Rome à Voltaire. (G. A.)

Continuez, je vous en prie, à faire ma cour aux gens de bien qui peuvent se souvenir de moi. Je voudrais bien que Pollion de La Popelinière pensât de moi plutôt comme les étrangers que comme les Français.

On m'a dit que ce *Portrait* est imprimé. Je suis persuadé que les calomnies dont il est plein seront crues quelque temps, et je suis encore plus sûr que le temps les détruira.

Adieu; je vous embrasse tendrement. Le temps ne détruira jamais mon amitié pour vous.

452. — A MADAME LA COMTESSE DE LA NEUVILLE.

Une santé à laquelle vous daignez vous intéresser, madame, ne peut pas être longtemps mauvaise. L'envie de vivre pour vous et pour vos amis est un excellent médecin. Je vous demande pardon, madame, de la témérité de Linant; le zèle l'a emporté.

Il est difficile de taire
Ce qu'on sent au fond de son cœur;
L'exprimer est une autre affaire.
Il ne faut point parler si l'on n'est sûr de plaire;
Souvent l'on est un fat, en montrant trop d'ardeur;
Mais soupirer tout bas, serait-ce vous déplaire?
Punissez-vous, ainsi qu'un téméraire,
L'amant discret, soumis dans son malheur,
Qui sait cacher sa flamme et sa douleur?
Ah! trop de gens vous mettraient en colère.

Voilà des vers aussi. Je serais trop jaloux si Linant était votre seul poëte. Toute votre famille est faite pour la société. Madame du Châtelet connaît tout le prix de la vôtre.

Bien des respects à M. de La Neuville, et quelque chose de plus à madame de Champbonin.

453. — A M. LE CARDINAL ALBÉRONI.

Juillet.

Monseigneur, la lettre dont votre éminence m'a honoré est un prix aussi flatteur de mes ouvrages que l'estime de l'Europe a dû vous l'être de vos actions. Vous ne me deviez aucun remerciement, monseigneur; je n'ai été que l'organe du public en parlant de vous. La liberté et la vérité, qui ont toujours conduit ma plume, m'ont valu votre suffrage. Ces deux caractères doivent plaire à un génie tel que le vôtre. Quiconque ne les aime pas pourra bien être un homme puissant, mais ne sera jamais un grand homme.

Je voudrais être à portée d'admirer de plus près celui à qui j'ai rendu justice de si loin. Je ne me flatte pas d'avoir jamais le bonheur de voir votre éminence; mais si Rome entend assez ses intérêts pour vouloir au moins rétablir les arts, le commerce, et les remettre en quelque splendeur, dans un pays qui a été autrefois le maître de la plus belle partie du monde, j'espère alors que je vous écrirai sous un autre titre que sous celui de votre éminence, dont j'ai l'honneur d'être avec autant d'estime que de respect, etc.

454. — A M. DE CIDEVILLE.

Ce 3 août, à Cirey, par Vassy.

Lorsque la divine Emilie
A l'ombre des bois entendit
Cette élégante bergerie (1)
Où l'ignorant Daphnis languit
Près de son innocente amie;
Où le dieu d'amour s'applaudit
De leur naïve sympathie;
Où des Jeux la troupe choisie
Danse avec eux, et leur sourit;
Où, sans art, sans coquetterie,
Le sentiment règne, et bannit
Ce qu'on nomme galanterie;
Où ce qu'on pense et ce qu'on dit
Est tendre sans afféterie :
Alors votre belle Emilie
Soupira tendrement, et dit :
« Si ces innocents, que conduit
La nature simple et sauvage,
Ont tant de tendresse en partage,
Que feront donc les gens d'esprit? »

Vous voyez, mon cher Cideville, que la sublime Emilie a entendu et approuvé votre aimable ouvrage, et qu'elle juge que celui qui a mis tant de tendresse dans la bouche de ces amants ignorants doit avoir le cœur bien savant.

Nous sommes, M. Linant et moi, dans son château. Il ne tient qu'à elle d'enseigner le latin au précepteur, qui resti-

(1) *Daphnis et Chloé*, ballet-opéra de Cideville. (G. A.)

tuera au fils ce qu'il aura reçu de la mère. Nous apprendrons tous deux d'elle à penser. Il faut que nous mettions à profit un temps heureux. Je me flatte que Linant fera, sous ses yeux, quelque bonne tragédie, à moins qu'elle n'en veuille faire un géomètre et un métaphysicien. Il faudrait être universel pour être digne d'elle. Pour moi, je ne suis actuellement que son maçon.

Ma main peu juste, mais légère,
Tenait autrefois, tour à tour,
Ou le flageolet de l'Amour,
Ou la trompette de la guerre.
Aujourd'hui, disciple nouveau
De Mansart et de Laguépierre,
Je tiens une toise, une équerre,
Je mets une cour au niveau;
J'arrondis la forme grossière
D'un pilastre ou d'un chapiteau,
Et je sais façonner la pierre
Sous le dur tranchant du ciseau.
Dans la fable on nous fait entendre
Que du haut des cieux Apollon
Vint bâtir les murs d'Ilion,
Sur les rivages du Scamandre.
Mon sort est plus beau mille fois,
Plus heureux, plus digne d'envie;
Il était le maçon des rois,
Et je suis celui d'Émilie.
Apollon, banni par les dieux,
Regretta la voûte azurée :
Que regretterai-je en ces lieux?
C'est moi qui suis dans l'empyrée.

Je vous plains, mon cher ami, de n'être pas ici. Que vous êtes malheureux de juger des procès! Que ne quittez-vous tout cela pour venir faire votre cour à Émilie!

Adieu, mon cher ami; je vais faire poser des planches, et entendre ensuite des choses charmantes, et profiter plus dans sa conversation que je ne ferais dans tous les livres. Le *Siècle de Louis XIV* est entamé. Je ne sais comment nommer cet ouvrage; ce n'est point une histoire, c'est la peinture d'un siècle admirable. *Vale, ama, et scribe.*

455. — A M. BERGER.

A Cirey, le 4 août.

Vous me mandez, monsieur, que je dois vous tenir compte de votre silence; c'est pourtant le plus grand dépit que vous puissiez me faire. Vous savez combien vos lettres me font de plaisir, et à quel point votre commerce m'est précieux. N'attendez donc pas, pour me donner de vos nouvelles, que vous receviez des vers de Marseille. J'ai lu ceux de M. Sinetti. Je savais bien qu'il était tout aimable; mais je ne savais pas qu'il fût poëte. Il y a, en vérité, de très belles choses dans ce petit poëme. J'y ai trouvé ce que j'aime, beaucoup d'images; *ut pictura poesis* (1). Il ne m'appartient pas de donner des coups de pinceau à son tableau. Il y a peut-être plusieurs endroits qui mériteraient d'être retouchés; mais c'est toujours à la main du maître à corriger son ouvrage. Je pourrais prendre des libertés qu'il n'approuverait pas. Il faut parler à un auteur, et examiner avec lui les fautes dont on veut le faire convenir; il faut connaître sa docilité et ses ressources. Je vois, par la facilité qui règne dans ses vers, qu'il les corrigerait sans peine; mais, pour cela, il faut se voir et se parler. Je lui soumettrais mes critiques, comme il a bien voulu me confier son poëme; mais, quelque chose que je lui proposasse sur son ouvrage, il verrait en moi plus d'estime que de critique. Dans l'impossibilité où nous sommes de nous rencontrer, je ne peux à présent que l'assurer du cas que je fais de son génie.

J'ai vu le *Portrait* qu'on a fait de moi. Il n'est pas, je crois, ressemblant. J'ai beaucoup plus de défauts qu'on ne m'en reproche dans cet ouvrage, et je n'ai pas les talents qu'on m'y attribue; mais je suis bien certain que je ne mérite point les reproches d'insensibilité et d'avarice que l'on me fait. Mon amitié pour vous me justifie de l'un, et mon bien prodigué à mes amis me met à couvert de l'autre. Quiconque est tant soit peu homme public est sûr d'être calomnié; c'est un privilége dont je jouis depuis longtemps. On m'a dit que quelque bonne âme avait fait un portrait un peu moins méchant, mais qu'on s'est bien donné de garde de le laisser imprimer. On a raison; les critiques empêchent les gens de broncher, et on se gâte par les louanges. Aimez-moi toujours; écrivez-moi souvent; et soyez sûr que votre amitié me console bien de ces misères. Si jamais je vous suis bon à quelque chose, vous pouvez compter sur moi.

(1) Horace, *de Arte poet.*

456. — A M. DE RONCIÈRES (1).

A Cirey, le 4 août (2).

J'apprends une nouvelle charmante; vous revenez bientôt, monsieur, vous reprendrez les rênes d'un gouvernement tombé en anarchie; vous achèverez votre ouvrage : on vous aura l'obligation d'être logé, et de demeurer avec vous. Je vous supplie d'ordonner qu'on fasse à la chaise qui doit vous amener les réparations nécessaires. Demoulin exécutera vos ordres, c'est un homme qui loge chez moi : il doit vous remettre un paquet contenant deux serrures d'Angleterre et des livres. Je suis, monsieur, avec bien de l'impatience de vous revoir, votre très humble et très obéissant serviteur.

P.-S. J'ai prié le sieur Demoulin de vous remettre, monsieur, la somme de 920 liv. qu'il a à moi en dépôt, et que je vous supplie de m'apporter dans ma chaise.

On a trouvé le bronze à bronzer; mais l'épicier avait envoyé une bouteille d'huile de noix, au lieu d'huile de térébenthine de Paris.

Pourriez-vous acheter le livre *De la Mécanique du feu des cheminées?* je crois qu'il se vend rue de la Harpe, ou chez le libraire Houry, rue Saint-Jacques.

Il serait aussi bien nécessaire que vous nous apportassiez le *Secret des fumistes du roi;* c'est ce qu'ils appellent du beau nom de *Tambours de mathématiques.*

457. — A M. THIERIOT.

Cirey.

Je vous envoie, mon cher ami, ma réponse au cardinal Albéroni; vous ferez de sa lettre et de la mienne l'usage que vous croirez le plus propre *ad majorem rei litterariæ gloriam.* Vous n'avez pas entendu parler sans doute d'un certain *Jules César*, qui a été joué assez bien, dit-on, au collége d'Harcourt. C'est une tragédie de ma façon, dont je ne sais si vous avez le manuscrit. Je ne suis plus qu'un poëte de collége. J'ai abandonné deux théâtres qui sont trop remplis de cabales, celui de la Comédie-Française et celui du monde. Je vis heureux dans une retraite charmante, fâché seulement d'être heureux loin de vous. Il me paraît que nous sommes l'un et l'autre assez contents de notre destinée. Vous buvez du vin de Champagne avec Pollion La Popelinière; vous assistez à de beaux concerts italiens; vous voyez les pièces nouvelles; vous êtes dans le tourbillon du monde, des belles-lettres, et des plaisirs; moi je goûte, dans la paix la plus pure et dans le loisir le plus occupé, les douceurs de l'amitié et de l'étude, avec une femme unique dans son espèce, qui lit Ovide et Euclide, et qui a l'imagination de l'un et la justesse de l'autre. Je donne tous les jours quelque coups de pinceau à ce beau siècle de Louis XIV, dont je veux être le peintre et non l'historien. La poésie et la philosophie m'amusent dans les intervalles. J'ai corrigé cette *Mort de Jules César*, et j'aurais grande envie que vous la vissiez. J'ai la vanité de penser que vous y trouveriez quelque vers tels qu'on en faisait il y a soixante ans.

Souvenez-vous, si vous rencontrez en chemin quelque bonne anecdote sur l'histoire des arts, de m'en faire part. Tout ce qui peut caractériser le siècle de Louis XIV est de mon ressort, et est digne de votre attention.

Qu'est-ce que c'est qu'un nouveau *Portrait* de moi, qui paraît? Tout le monde attribue le premier au jeune comte de Charost. J'ai bien de la peine à croire qu'un jeune seigneur, qui ne m'a jamais vu, ait pu faire cette satire; mais le nom de M. de Charost, qu'on met à la tête de ce petit écrit, me confirme dans le soupçon où j'étais que l'ouvrage est d'un jeune abbé de La Mare, qui doit entrer auprès de M. de Charost. C'est un jeune poëte fort vif et peu sage. Je lui ai fait tous les plaisirs qui ont dépendu de moi; je l'ai reçu de mon mieux, et j'avais même chargé Demoulin de lui donner des secours essentiels. Si c'est lui qui m'a déchiré, il doit être au rang des gens de lettres ingrats. On n'en trouve que trop de cette espèce, qui déshonorent la littérature et l'esprit; mais je suspends mon jugement, parce qu'il ne faut accuser personne sans être sûr de son fait; et, d'ailleurs, dans la félicité dont je jouis, mon premier plaisir est d'oublier les injures.

Mandez-moi des nouvelles, mon cher ami, s'il y en a qui valent la peine d'être sues. Le ballet (3) de Rameau se joue-

(1) Sans doute, l'architecte chargé de restaurer le château de Cirey. (G. A.)

(2) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

(3) Les *Indes galantes*, paroles de Fuzelier. On joua ce ballet le 23 août. (G. A.)

t-il? La Sallé y danse-t-elle? y a-t-il à Paris de nouveaux plaisirs? mais surtout comment va votre santé?

458. — A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

A Cirey, par Vassy en Champagne, le 24 août.

Mon cher abbé, savez-vous que je me reproche bien d'avoir passé une partie de ma vie sans profiter de votre aimable commerce? Vous êtes l'homme du monde que je devrais voir le plus, et que j'ai le moins vu. Je vous réponds bien que, si jamais je quitte la retraite heureuse où je suis, ce sera pour faire un meilleur usage de mon temps. J'aime la saine antiquité, je dévore ce que les modernes ont de bon, je mets au-dessus de tout les douceurs de la société. On trouve tout cela avec vous. Laissez-moi donc goûter quelque partie de tant d'agréments dans vos lettres, en attendant que je vous voie. Ce que vous appelez mon *Arioste* est une folie qui n'est pas si longue que la sienne; *non ho pigliato tante coglionerie.* Je serais honteux d'avoir employé trente chants à ces fadaises et à ces débauches d'imagination. Je n'ai que dix chants de ma *Pucelle* Jeanne. Ainsi je suis au moins des deux tiers plus sage que l'Arioste. Ces amusements sont les intermèdes de mes occupations. Je trouve qu'on a du temps pour tout quand on veut l'employer. Mon occupation principale est à présent ce beau siècle de Louis XIV. Les batailles données, les révolutions des empires, sont les moindres parties de ce dessin; des escadrons et des bataillons battants ou battus, des villes prises et reprises, sont l'histoire de tous les temps; le siècle de Louis XIV, en fait de guerre et de politique, n'a aucun avantage par dessus les autres. Il est même bien moins intéressant que le temps de la Ligue et celui de Charles-Quint. Otez les arts et les progrès de l'esprit à ce siècle, vous n'y trouverez plus rien de remarquable, et qui doive arrêter les regards de la postérité. Si donc, mon cher abbé, vous savez quelque source où je doive puiser quelques anecdotes touchant nos arts et nos artistes, de quelque genre que ce puisse être, indiquez-les-moi. Tout peut trouver sa place; j'ai déjà des matériaux pour ce grand édifice. Les *Mémoires* du P. Nicéron et du P. Desmolets sont mes moindres recueils. J'ai du plaisir même à préparer les instruments dont je dois me servir. La manière dont je recueille mes matériaux est un amusement agréable; il n'y a point de livres où je ne trouve des traits dont je peux faire usage. Vous savez qu'un peintre voit les objets d'une manière différente des autres hommes; il remarque des effets de lumière et des ombres qui échappent aux yeux non exercés. Voilà comme je suis; je me suis établi le peintre du siècle de Louis XIV, et tout ce qui se présente à moi est regardé dans cette vue. Je ressemble à La Flèche, qui faisait son profit de tout.

Savez-vous que j'ai fait jouer, depuis peu, au collége d'Harcourt, une certaine *Mort de César*, tragédie de ma façon, où il n'y a point de femmes? mais il y a quelques vers tels qu'on en faisait il y a soixante ans. J'ai grande envie que vous voyiez cet ouvrage. Il y a de la férocité romaine. Nos jeunes femmes trouveraient cela horrible; on ne reconnaîtrait pas l'auteur de la tendre *Zaïre.* Mais

Ridetur chorda qui semper oberrat eadem.

Hor., *de Arte poet.*

Vale, scribe, ama.

459. — A M. BERGER.

A Cirey, le 24 août.

Vos lettres ajoutent un nouveau charme à la douceur dont je jouis dans la solitude où je me suis retiré loin du monde bruyant, méchant et misérable; loin des mauvais poëtes et des mauvais critiques. J'aime mille fois mieux savoir par vous des nouvelles de tout ce qui se passe que d'en être le témoin. Il y a une infinité d'événements qui ennuient le spectateur, et qui deviennent intéressants quand ils sont bien contés. Vous m'embellissez, par vos lettres, les sottises de mon siècle. Je les lis à une personne respectable et bien aimable, dont le goût est universel; vos lettres lui plaisent infiniment. Je suis bien aise de vous faire cette petite trahison, afin de vous engager à m'écrire plus souvent. S'il n'y avait que moi qui lusse vos lettres, je vous prierais encore de m'en favoriser chaque jour par le seul intérêt de mon plaisir; mais puisqu'elles font les délices d'une personne à qui tout le monde voudrait plaire, c'est votre amour-propre qui y est intéressé à présent.

Mandez-moi donc si le grand musicien Rameau est aussi *maximus in minimis*, et si, de la sublimité de sa grande musique, il descend avec succès aux grâces naïves du ballet. J'aime les gens qui savent quitter le sublime pour badiner. Je voudrais que Newton eût fait des vaudevilles; je l'en estimerais davantage. Celui qui n'a qu'un talent peut être un grand génie; celui qui en a plusieurs est plus aimable. C'est apparemment parce que je suis le très humble serviteur de ceux qui touchent à la fois aux deux extrémités, qu'on m'a gravé à côté de M. de Fontenelle. Mon ami Thieriot s'est fait peindre avec la *Henriade* à la main. Si j'ai une copie de ce portrait, j'aurai ma maîtresse et mon ami dans un cadre. Mandez-moi si vous le voyez quelquefois à l'Opéra, et aiguillonnez un peu la paresse qu'il a d'écrire. Adieu; je vous embrasse tendrement.

460. — A M. DE CAUMONT.

A Vassy en Champagne, ce 24 août 1735.

Eh bien! monsieur, avez-vous trouvé, dans les lettres de feu madame d'Uxelles, quelques particularités dont vous pensez que je puisse faire usage? Songez, je vous en prie, que tout est de mon ressort, que des choses qui paraissent indifférentes peuvent servir à caractériser le siècle que je veux peindre. C'est moins une histoire des faits qu'un tableau du siècle que j'ai en vue. Par exemple, un arrêt du conseil, qui met hors des prisons tous les malheureux qui y étaient détenus pour sorcellerie, m'est plus essentiel qu'une bataille; car on a donné des batailles dans tous les temps: mais le génie des peuples, leurs goûts, leurs sottises n'ont pas été toujours les mêmes. Une erreur détruite, un art inventé ou perfectionné me paraît quelque chose de bien supérieur à la gloire de la destruction et des massacres. Je suis de votre avis, monsieur, sur l'*Histoire de Turenne.* Je ne méprise point l'historien, et j'estime le héros. Il est vrai que la Vie de Turenne ne m'a point intéressé, mais d'ailleurs il y a quelques morceaux assez bien écrits. On voit dans l'ouvrage un génie froid, mais nourri de la lecture des bons auteurs. Je suis fâché seulement qu'il ressemble à ces mauvais estomacs qui rendent les choses comme ils les ont prises. Je lui passe l'imitation, puisqu'il est né étranger, mais non pas le plagiarisme. C'est un Écossais enrichi en France, mais il ne fallait pas voler les gens. A l'égard de son héros, j'en reviens toujours à dire qu'il a changé de religion ou par faiblesse ou par intérêt. Car je ne crois pas à un changement par conviction. Il a eu jusqu'à la mort des maîtresses qui se sont moquées de lui; il a trahi le roi à la tête des armées; il a dit le secret de l'État à une jeune femme; il a été battu cinq ou six fois; avec tout cela, je crois que c'est un des grands hommes que nous ayons eus. *Maximus ille est qui minimus urgetur.*

Je méprise, comme vous, ces petits ouvrages hebdomadaires, ces insectes d'une semaine. Cependant on y trouve quelquefois des choses agréables. Ce sont des vendeurs de grains de chapelet qui ont quelquefois des diamants. Auriez-vous vu une épître en vers sur la décadence du goût? elle me paraît bien écrite; elle est d'un nommé Formont, de Rouen, homme de beaucoup d'esprit, et qui fait de temps en temps de bons vers.

J'espère avoir l'honneur de vous envoyer bientôt, monsieur, une tragédie de la *Mort de César.* Elle est d'une espèce nouvelle; il n'y a point de femmes, et il y a des espèces de chœurs. Elle n'est pas faite pour le parterre de Paris; mais il y a, dans cette tragédie, quelques sentiments dignes de l'antiquité, et quelques vers comme on en faisait il y a soixante ans: elle est digne de vous.

Je vous suis toujours attaché bien respectueusement. Je ne sais aucune nouvelle dans ma retraite. On parlait d'armistice, je ne sais pourquoi, car c'était une vieille nouvelle; l'armistice était établi sur le Rhin, depuis cinq mois, entre les pacifiques armées. Voltaire.

461. — A M. L'ABBÉ ASSELIN.

A Vassy, en Champagne, ce 24 août 1735 (1).

Je voudrais bien, monsieur, que la mort de *Jules César* eût été digne de l'honneur que vous lui avez fait et de la manière dont elle a été représentée (2). Je vous prie de vouloir bien faire mes compliments aux deux acteurs dont on a été si content. Le talent de bien réciter ne saurait être parfait, sans supposer de l'esprit et des qualités aimables qui doivent réussir dans le monde. Des jeunes gens qui ont un pareil talent méritent qu'on s'intéresse à eux. Au reste, j'ai beaucoup retouché cet ouvrage, depuis que l'honneur qu'il a reçu de vous me l'a rendu plus cher; mais il ne sera jamais autant embelli par mon travail qu'il l'a été par vos soins dans la représentation qui s'en est faite.

(1) Éditeurs, Évariste Bavoux et A. François. (G. A.)
(2) Par les élèves du collége.

Je suis bien sincèrement, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur. VOLTAIRE.

Je vous remercie, monsieur, de la bonté et de la politesse avec laquelle vous avez fait placer les personnes qui demeuraient à Paris avec moi.

462. — A M***, MÉDECIN.

A Cirey, ce 27 août 1735.

Je vous suis très obligé, monsieur, de votre recette, et encore plus du plaisir que m'a fait votre visite. Votre société me paraît aussi désirable que vos consultations. Heureux les malades qui vous ont pour médecin, et les gens bien sains qui vous ont pour ami! Madame la marquise du Châtelet aime trop l'esprit, le savoir et le mérite, pour ne pas souhaiter de vous voir, vous et monsieur votre frère. Elle ne songe à avoir des appartements commodes dans son château que pour y attirer des personnes comme vous. Je partage ses sentiments, et j'y joins celui de la reconnaissance. Je fais mille compliments à monsieur votre frère. Les gens de lettres qui aiment la vertu et la liberté de penser sont amis avant de s'être vus.

Je suis bien véritablement, monsieur, etc.

463. — AU P. TOURNEMINE, JÉSUITE.

1735.

Mon très cher et révérend Père, j'ai toujours aimé la vérité, et je l'ai cherchée de bonne foi. C'est ce témoignage que je me rends à moi-même, qui m'enhardira toujours à ne me pas croire indigne de votre commerce et de votre amitié.

J'attends de la bonté de votre cœur, et de l'amour que vous avez en connaissance de cause pour les vérités que je cherche, que vous voudrez bien répondre à ma lettre par quelques instructions, et communiquer mes doutes à vos amis.

Je sais que vous êtes un peu paresseux d'écrire, mais vous ne l'êtes ni de penser, ni de rendre service. Daignez donc dicter une réponse. J'en ai trop besoin pour que vous la refusiez. Je ne me plaindrai point ici des injustices que j'ai essuyées, et des cris du parti janséniste. On s'est cru obligé de me sacrifier pour quelque temps. Il n'est pas étonnant que des gens qui font Dieu si cruel, le soient eux-mêmes. Il ne s'agit ici que de quelques propositions sur lesquelles je vous conjure de m'éclairer, et de me faire savoir le sentiment de ceux de vos Pères qui s'adonnent à la philosophie.

1° Je voudrais savoir si vos philosophes qui ont lu attentivement Newton, peuvent nier qu'il y ait dans la matière un principe de gravitation qui agit en raison directe des masses, et en raison renversée du carré des distances; il ne s'agit pas de savoir ce que c'est que cette gravitation; je crois qu'il est impossible de connaître jamais aucun premier principe. Mais Dieu a permis que nous puissions calculer, mesurer, comparer avec certitude. Or il me paraît qu'on peut être aussi certain que la matière gravite selon les lois des forces centripètes, qu'il est certain que les trois angles d'un triangle quelconque sont égaux à deux droits.

2° On a regardé comme impie cette proposition : *Nous ne pouvons pas assurer qu'il soit impossible à Dieu de communiquer la pensée à la matière.* Je trouve cette proposition religieuse, et la contraire me semble déroger à la toute-puissance du Créateur. Ceux qui me condamnent me reprochent de croire l'âme mortelle. Mais quand même j'aurais dit, *l'âme est matière*, cela serait bien éloigné de dire, *l'âme périt*. Car la matière elle-même ne périt point. Son étendue, son impénétrabilité, sa nécessité d'être configurée et d'être dans l'espace, tout cela et mille autres choses lui demeurent après notre mort. Pourquoi ce que vous appelez *âme* ne demeurerait-il pas? Il est certain que je ne connais ce que j'appelle *matière*, que par quelqu'une de ses propriétés. Je connais même ces propriétés très imparfaitement. Comment puis-je donc assurer que Dieu tout-puissant n'a pu lui donner la pensée? Dieu ne peut pas faire ce qui implique contradiction; mais il faut, je crois, être bien hardi pour dire que la matière pensante implique contradiction.

Je suis bien loin de croire que je puisse affirmer que la pensée est matière. Je suis bien loin aussi de pouvoir affirmer que j'aie la moindre idée de ce qu'on appelle *esprit*.

Je dis simplement qu'il me paraît aussi possible que Dieu fasse penser la substance étendue, qu'il me paraît possible que Dieu joigne un être étendu à un être immatériel.

Dans le doute, ce qui me fait pencher vers la matière, le voici :

Je suis convaincu que les animaux ont les mêmes sentiments et les mêmes passions que moi; qu'ils ont de la mémoire; qu'ils combinent quelques idées. Les cartésiens les appelleront machines qui ont des passions, qui gardent vingt ans le souvenir d'une action, et qui ont les mêmes organes que nous. Comment les cartésiens répondront-ils à cet argument-ci?

Dieu ne fait rien en vain; il a donné aux bêtes les mêmes organes de sentiments qu'à moi; donc si les bêtes n'ont point de sentiment, Dieu a fait ces organes en vain.

Les cartésiens ne peuvent éluder la force de ce raisonnement, qu'en disant que Dieu n'a pu faire autrement les organes de la vie des bêtes, qu'en les faisant conformes aux nôtres. Ils me répondront que Dieu m'a donné une âme pour flairer par mon nez et pour ouïr par mes oreilles, et que le chien a un nez et des oreilles, seulement parce que cela était nécessaire à sa vie.

Or cette réponse est bien méprisable : car il y a des animaux qui n'ont point d'oreilles; d'autres n'ont point de nez; d'autres sont sans langue, d'autres sans yeux. Donc ces organes ne sont point nécessaires à la vie; donc ce sont des organes de sentiments; donc les bêtes sentent comme nous.

Maintenant, pourra-t-on assurer qu'il soit impossible à Dieu d'avoir donné le sentiment à ces substances nommées *bêtes?* non, sans doute. Donc il n'est pas impossible à Dieu d'en avoir autant fait pour nous. Or, il est vraisemblable qu'il en a agi ainsi pour les bêtes; donc il n'est pas hors de vraisemblance qu'il en ait agi ainsi pour nous.

Je viens aux *Pensées* de M. Pascal. Je remarquerai d'abord que je n'ai jamais trouvé personne en ma vie qui n'ait admiré ce livre, et que depuis trois mois plusieurs personnes prétendent qu'elles ont toujours pensé que ce livre était plein de faussetés.

Mais venons au fait. Ma grande dispute avec Pascal roule précisément sur le fondement de son livre.

Il prétend que pour qu'une religion soit vraie, il faut qu'elle connaisse à fond la nature humaine, et qu'elle rende raison de tout ce qui se passe dans notre cœur.

Je prétends que ce n'est point ainsi qu'on doit examiner une religion, et que c'est la traiter comme un système de philosophie; je prétends qu'il faut uniquement voir si cette religion est revélée ou non, et qu'ainsi il ne faut pas dire : Les hommes sont légers, inconstants, pleins de désirs et d'impuissance; les femmes accouchent avec douleur, et le blé ne vient que quand on a labouré la terre; donc la *religion chrétienne doit être vraie.* Car toute religion a tenu et peut tenir le même langage.

Mais il faut au contraire dire si la religion chrétienne a été révélée; alors nous verrons la vraie raison pourquoi les hommes sont faibles, méchants; pourquoi il faut semer, etc.

Mon idée est donc que le péché originel ne peut être prouvé par la raison, et que c'est un point de foi. Voilà pourtant ce qui a soulevé contre moi tous les jansénistes.

464. — AU P. TOURNEMINE.

1735.

Mon très cher et révérend Père, l'inaltérable amitié dont vous m'honorez est bien digne d'un cœur comme le vôtre; elle me sera chère toute ma vie. Je vous supplie de recevoir les nouvelles assurances de la mienne, et d'assurer aussi le P. Porée de la reconnaissance que je conserverai toujours pour lui. Vous m'avez appris l'un et l'autre à aimer la vertu, la vérité, et les lettres. Ayez aussi la bonté d'assurer de ma sincère estime le révérend P. Brumoy. Je ne connais point le P. Moloni, ni le P. Rouillé dont vous me parlez; mais s'ils sont vos amis, ce sont des hommes de mérite.

J'ai lu avec beaucoup de plaisir le poëme latin que vous m'avez envoyé; et je regrette toujours que ceux qui écrivent si bien dans une langue étrangère et presque inutile, ne s'appliquent pas à enrichir la nôtre. Je fais mes compliments à l'auteur; et je souhaite, pour l'honneur de la nation, qu'il veuille bien faire dans une langue qu'on parle, ce qu'il fait dans une langue qu'on ne parle plus; c'est un de vos mérites, mon cher Père, de parler notre langue avec noblesse et pureté; c'est à un homme qui pense et qui parle comme vous, à faire l'oraison funèbre de feu M. le maréchal de Villars; le panégyriste est digne du héros. J'ai toujours été très attaché à tous les deux; et je vous supplie instamment de vouloir bien m'envoyer cet ouvrage.

Vous plaignez l'état où je suis; je ne suis à plaindre que par ma mauvaise santé; mais je supporte avec patience les maux réels que me fait la nature : à l'égard de ceux que m'a faits la fortune, ce sont des maux chimériques. Je suis si loin d'être malheureux, que j'ai refusé, il y a trois semaines, une place chez un souverain d'Allemagne (1), avec la valeur de

(1) Le duc de Holstein. (G. A.)

dix mille livres d'appointement; et je n'ai refusé cette place que pour vivre en France avec quelques amis, ne présumant pas qu'on ait la barbarie de me persécuter; et si on l'avait, je vivrais ailleurs heureux et tranquille.

A l'égard des réponses que vous avez bien voulu faire à mes questions philosophiques, je vous avoue qu'elles m'ont bien étonné, et que j'attendais tout autre chose.

1° Je ne vous ai point demandé s'il y a dans la matière un principe d'attraction et de gravitation; mais je vous ai demandé si ce principe commençait d'être un peu généralement connu parmi les savants de votre ordre, et si ceux qui ne l'admettent pas encore y font quelques objections vraisemblables.

Là-dessus vous me répondez qu'*un corps pèse sur un autre, quand il en pousse un autre*, etc. Ce qui me fait juger que ni vous ni ceux à qui vous avez montré les réponses, n'avez pas encore daigné vous appliquer à lire les principes de M. Newton; car ce n'est nullement de corps poussé dont il s'agit : la question est de savoir s'il y a une tendance, une gravitation, une attraction du centre de chaque corps, les uns vers les autres, à quelque distance prodigieuse qu'ils puissent être. Cette propriété de la matière, découverte et démontrée par le chevalier Newton, est aussi vraie qu'étonnante; et la moitié de l'Académie des sciences, c'est-à-dire ceux qui n'ont pas cru indigne de leur raison d'apprendre ce qu'ils ne savaient pas, commencent à reconnaître cette vérité dont toute l'Angleterre, le pays des philosophes, commence à être instruite. A l'égard de notre université, elle ne sait pas encore ce que c'était que Newton. C'est une chose déplorable, qu'il ne soit jamais sorti un bon livre des universités de France, et qu'on ne puisse seulement trouver chez elles une introduction passable à l'astronomie, tandis que l'université de Cambridge produit tous les jours des livres admirables de cette espèce; aussi ce n'est pas sans raison que les étrangers habiles ne regardent la France que comme la crème fouettée de l'Europe.

Je souhaiterais que les jésuites, qui ont les premiers fait entrer les mathématiques dans l'éducation des jeunes gens, fussent aussi les premiers à enseigner des vérités si sublimes, qu'il faudra bien qu'ils enseignent un jour, quand il n'y aura plus d'honneur à les connaître, mais seulement de la honte à les ignorer.

Ce que vous me dites à propos du mouvement (qui n'est point certainement essentiel à la matière) prouve bien encore que ni vous, ni vos amis, n'avez pas daigné lire, ou n'avez pas présentes à l'esprit les vérités enseignées par ce grand philosophe : car, encore une fois, il ne s'agit pas ici du mouvement ordinaire des corps, mais du principe inhérent dans la matière, qui fait que chaque partie de la matière est attirée et attire en raison directe de la masse, et en raison doublée et inverse de la distance. Ni M. Newton, ni aucun homme digne du nom de philosophe, n'ont dit que ce principe soit essentiel à la matière; ils le regardent seulement comme une propriété donnée de Dieu à l'être si peu connu que nous nommons *matière*. Ce que vous dites, que le mouvement est une des preuves de l'existence de Dieu, ne fait encore rien au sujet; à moins que ce ne soit un secret soupçon que vous ayez, que ceux qui ont le mieux démontré la Divinité, soient les indignes et abominables ennemis de Dieu, dont ils sont en effet les plus respectables interprètes : mais je ne vous soupçonne pas d'une idée si injuste et si cruelle; vous êtes bien loin de ressembler à ceux qui accusent d'athéisme quiconque n'est pas de leur avis. Ayez la bonté maintenant de revenir à cette question : Dieu *peut-il communiquer le don de la pensée à la matière, comme il lui communique l'attraction et le mouvement?* On répond hardiment que cela est impossible à Dieu; et on se fonde sur cette raison, que celui qui juge aperçoit un objet indivisiblement; donc la pensée est indivisible, etc., et on appelle cela une démonstration; ce n'est pourtant qu'un paralogisme bien visible, qui suppose ce qui est en question.

La question est de savoir si Dieu a le pouvoir de donner à un corps organisé la puissance d'apercevoir un morceau de pain et de sentir de l'appétit en le voyant? Vous dites : « Non, Dieu ne le peut; car il faudrait que le corps organisé aperçût tout le pain : or la partie A du pain ne frappe que la partie A du cerveau, la partie B que la partie B; et nulle partie du cerveau ne peut recevoir tout l'objet. »

Voilà ce qu'assurément vous ne pourrez jamais prouver; et vous ne trouverez aucun principe duquel vous puissiez tirer cette conclusion, que Dieu n'a pu donner à un corps organisé la faculté de recevoir à la fois l'impression de tout un objet. Vous voyez que mille rayons de lumière viennent peindre un objet dans l'œil; mais par quelle raison assurez-vous que Dieu ne peut imprimer dans le cerveau la faculté de sentir ce qui est sensible dans la matière?

Vous avez beau dire, la matière est divisible; ce n'est ni comme divisible, ni comme étendue qu'elle peut penser; mais la pensée peut lui être donnée de Dieu, comme Dieu lui a donné le mouvement et l'attraction, qui ne lui sont pas essentiels, et qui n'ont rien de commun avec la divisibilité. Je sais bien qu'une pensée n'est ni carrée, ni octogone, ni rouge, ni bleue ; qu'elle n'a ni quart, ni moitié : mais le mouvement et la gravitation ne sont rien de tout cela, et cependant existent. Il n'est donc pas plus difficile à Dieu d'ajouter la pensée à la matière, que de lui avoir ajouté le mouvement et la gravitation.

Je vous avoue que plus je considère cette question, et plus je suis étonné de la témérité des hommes qui osent ainsi borner la puissance du Créateur à l'aide d'un syllogisme.

Vous croyez que les mots *je* et *moi*, et ce qui constitue la personnalité, est encore une preuve de l'immatérialité de l'âme. N'est-ce pas toujours supposer ce qui est en question? Car qui empêchera un être organisé qui pense, de dire *je* et *moi*? Ne serait-ce pas toujours une personne différente d'un autre corps, soit pensant, soit non pensant?

Vous demandez d'où viendrait l'idée de l'immatérialité à un être purement matériel ; je réponds, de la même source d'où vient l'idée de l'infini à un être fini. Vous parlez après cela d'Aristote et d'un enfant qui raisonne sur sa poupée; les deux comparaisons ne sont que trop bien assorties : Aristote, en fait de saine philosophie, n'était qu'un enfant; est-il possible que vous puissiez citer un homme qui n'a jamais mis que des paroles à la place des choses? A l'égard de l'enfant et de sa poupée, quel rapport cela peut-il avoir avec la question présente? J'avais dit qu'il faudrait connaître à fond la matière pour oser décider que Dieu ne la peut rendre pensante; et il est très vrai que nous ne savons ce que c'est que matière, et ce que c'est qu'esprit : et là-dessus vous me dites que les esprits forts, pour se tirer d'affaire, répondent qu'ils n'ont aucune idée de matière, ni d'esprit, ni de vertu, ni de vice.

Que font là, je vous prie, les vertus et les vices? Dieu en sera-t-il moins le législateur des hommes quand il aura fait penser leur corps? un fils en devra-t-il moins le respect à son père? devra-t-on être moins juste, moins doux, moins indulgent? l'âme en sera-t-elle moins immortelle ? sera-t-il plus difficile à Dieu de conserver à jamais les petites particules auxquelles il aura attaché le sentiment et la pensée ? Qu'importe de quoi votre âme soit faite, pourvu qu'elle use bien de la liberté que Dieu a daigné lui accorder? Cette question a si peu de rapport à la religion, que quelques pères de l'Eglise ont conçu autrefois Dieu et les anges comme corporels. Mais on ne vous assure point que l'âme soit matérielle. On assure seulement qu'il est très possible à Dieu de l'avoir rendue telle; et je ne vois pas qu'on puisse jamais prouver le contraire.

Pour deviner ce qu'elle est réellement, on ne peut avoir que des vraisemblances; et la saine philosophie demande que, dans des questions où l'on n'a que de la vraisemblance à espérer, on ne se flatte point de démonstrations.

On dit donc : Il est très vraisemblable que les bêtes ont du sentiment, et qu'elles n'ont point une âme spirituelle, telle qu'on l'attribue à l'homme. Nous avons tous de commun avec les bêtes, organes, nourriture, propagation, besoins, désirs, veille, repos, sentiment, idées simples, mémoire; nous avons donc quelques principes communs qui opèrent tout cela en nous et en elles : car *frustra fit per plura, quod potest fieri per pauciora*.

Pourquoi notre supériorité ne consisterait-elle pas dans une faculté d'avoir et de combiner des idées, poussée beaucoup plus loin dans nous qu'elle ne l'est dans les animaux, et surtout dans l'immortalité que Dieu fait le partage des hommes, et n'a pas fait le partage des bêtes?

Cette supériorité n'est-elle pas suffisante ? et faut-il encore que notre orgueil nous empêche de voir tout ce que nous avons de conforme avec elles? Je supplie qu'on lise, sur cette matière, le chapitre de l'Etendue des connaissances humaines de M. Locke, dernière édition de l'*Essai sur l'entendement humain*. Si ce qu'a dit ce sage et modéré philosophe ne satisfait pas, rien ne satisfera.

Lorsqu'on a une fois expliqué les raisons sur lesquelles on a appuyé son sentiment, et qu'on a bien lu les raisons de son adversaire, si on ne change pas d'opinion, on doit au moins conserver toujours une disposition à se rendre à de nouvelles raisons quand on en sentira la force.

C'est, je vous jure, mon très cher Père, la manière dont je me conduis; j'ai cru fort longtemps qu'on ne pouvait prouver l'existence de Dieu que par des raisons *à posteriori*, parc

que je n'avais pas encore appliqué mon esprit au peu de vérités métaphysiques que l'on peut démontrer.

La lecture de l'excellent livre du docteur Clarke m'a détrompé; et j'ai trouvé dans ses démonstrations un jour que je n'avais pu recevoir d'ailleurs. C'est encore lui seul qui me donne des idées nettes sur la liberté de l'homme; tous les autres écrivains n'avaient fait qu'embrouiller cette matière. Si jamais je trouve quelqu'un qui puisse me prouver de même, par la raison, la spiritualité et l'immortalité de l'âme, je lui aurai une obligation éternelle, etc.

465. — A M. THIERIOT.

A Cirey, 1er septembre.

Mon cher ami, il faut toujours que, de près ou de loin, je reçoive quelque taloche de la fortune. J'avais eu la condescendance de donner ma petite tragédie de *Jules César* à l'abbé Asselin, pour la faire jouer à son collége, avec promesse de sa part que copie n'en serait point tirée; c'était une fidélité qu'on m'avait religieusement gardée à l'hôtel Sassenage. Je n'ai pas été aussi heureux au collége d'Harcourt. J'apprends que non seulement on vient d'imprimer cet ouvrage, mais qu'on l'a honoré de plusieurs additions et corrections qu'un régent de collége y a faites. Je suis persuadé qu'on ne manquera pas encore de dire que c'est moi qui l'ai fait imprimer; ainsi me voilà calomnié et ridicule. Ne pourriez-vous point me sauver une partie de l'opprobre, en publiant et en faisant mettre dans les journaux que je ne suis en aucune manière responsable, mais bien très affligé de cette misérable édition?

Autre misère : on m'envoie une *Ramsaïde*(1), maudite rapsodie, infâme calotte, et mon nom est à la tête. Dites-moi franchement, le monde est-il assez sot pour m'attribuer cet ouvrage? Consolez-moi en m'écrivant. Je croyais, en ayant renoncé au monde, avoir renoncé à ses tracasseries comme à ses pompes; mais il est dur de se voir, d'un côté, père putatif d'enfants supposés, et, de l'autre, père malheureux d'enfants barbouillés.

Si je ne suis pas heureux en famille, au moins le suis-je en amis. Savez-vous bien, à propos d'amis, que notre Falkener est ambassadeur en Turquie! Un marchand, homme d'esprit, est quelque chose, comme vous voyez, chez les Anglais; mais parmi nous, il vend son drap et paie la capitation. *Vale, scribe, ama.*

466. — A M. X*** (2).

Vous savez, monsieur, quel bruit ont fait des gens peu philosophes au sujet d'une tragédie un peu philosophique. Je vous supplie d'ordonner que l'abbé Desfontaines ne verse point ses poisons sur cette blessure. Je ne serai pas le seul qui vous aurai obligation. Je me flatte encore que M. de Moncrif, chargé de l'édition de Rousseau, voudra bien se souvenir que je suis son ami, et que je vous suis tendrement attaché depuis longtemps? Oserai-je encore vous supplier de l'aider à s'en souvenir? Vous connaissez le tendre et respectueux dévouement de V.

467. — A M. L'ABBÉ DESFONTAINES.

A Cirey, près de Vassy en Champagne, ce 7 septembre.

. . . . Je m'amusai il y a quelques années, à faire une tragédie en trois actes, de la *Mort de Jules César*. C'est une pièce tout opposée au goût de notre nation. Il n'y a point de femme dans cette pièce; il n'est question que de l'amour de la patrie; d'ailleurs elle est aussi singulière par l'arrangement théâtral que par les sentiments. En un mot, elle n'est point faite pour le public. Je l'avais confiée, il y a deux ans, à MM. de..... (3), qui la représentèrent, et qui eurent la fidélité de n'en garder aucune copie. J'ai eu, en dernier lieu, la même confiance dans M. l'abbé Asselin, proviseur d'Harcourt, que j'aime et que j'estime; mais il n'a pu, malgré ses soins, empêcher que quelqu'un de son collége n'en ait tiré une copie. Voilà la tragédie aujourd'hui imprimée, à ce que j'apprends, pleine de fautes, de transpositions, et d'omissions considérables. On dit même que le professeur de rhétorique d'Harcourt, qui était chargé de la représentation, y a changé plusieurs vers. Ce n'est plus mon ouvrage. Je sens bien cependant qu'on me jugera comme si j'étais l'éditeur, et que la calomnie se joindra à la critique. Tout ce que je demande, c'est que l'on sache que cette pièce n'est point imprimée telle que je l'ai faite, et que je suis bien loin d'avoir la moindre part à cette édition. Je vous prie d'en dire deux mots dans l'occasion, etc.

(1) Satire contre Ramsay. (G. A.)
(2) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(3) Sassenage. Voyez la lettre précédente. (G. A.)

468. — A M. THIERIOT.

A Cirey, le 11 septembre.

Vos lettres me font un plaisir extrême. Je vois que l'amitié vous donne des forces. Vous écrivez des dix pages à votre ami, d'une main tremblante. Vous me traitez comme le vin de Champagne, dont vous buvez beaucoup avec un estomac faible.

Puisses-tu, lorsque le destin,
Le soir, pour t'éprouver, t'engage
Chez ta maîtresse ou ta catin,
Trouver en toi-même courage!

Je vous envoie ma réponse au cardinal Albéroni. Elle m'avait échappé dernièrement dans mes paquets; je lui ai écrit, comme je fais à tout le monde, tout naturellement, ce que je pense. Si celui qui demanda, *Quid est veritas* (1), s'était adressé à moi, je lui aurais répondu : *Veritas* est ce que j'aime. Ce style contraint et fardé, qui règne dans presque tous les livres qu'on fait depuis cinquante ans, est la marque des esprits faux, et porte un caractère de servitude que je déteste. Il y a longtemps que j'ai parcouru ces *Mémoires* du jeune d'Argens (2). Ce petit drôle-là est libre; c'est déjà quelque chose; mais, malheureusement, cette bonne qualité, quand elle est seule, devient un furieux vice. Il me vient incessamment un ballot de *Pour et Contre*, d'*Observations* (3), de petits libelles nouveaux; *Ver-Vert* y sera; mais j'attends cette cargaison sans impatience, entre Emilie et le *Siècle de Louis XIV*, dont j'ai déjà fait trente années. Il n'y a rien dans tout ce siècle de si admirable qu'elle. Elle lit Virgile, Pope, et l'algèbre, comme on lit un roman. Je ne reviens point de la facilité avec laquelle elle lit les *Essais* de Pope *on Man*. C'est un ouvrage qui donne quelquefois de la peine aux lecteurs anglais. Si je n'étais pas auprès d'elle, je serais auprès de vous, mon cher ami. Il est ridicule que nous soyons heureux, si loin l'un de l'autre. Vraiment je suis charmé que Pollion de La Popelinière pense un peu favorablement de moi.

C'est à de tels lecteurs que j'offre mes écrits. (BOIL., ép. VII.)

Je suis toujours très indigné de l'édition de *Jules César;* je ne l'ai point encore vue.

On dit que, dans les Indes, l'opéra de Rameau pourrait réussir. Je crois que la profusion de ses doubles croches peut révolter les *lullistes;* mais, à la longue, il faudra bien que le goût de Rameau devienne le goût dominant de la nation, à mesure qu'elle sera plus savante. Les oreilles se forment petit à petit. Trois ou quatre générations changent les organes d'une nation. Lulli nous a donné le sens de l'ouïe, que nous n'avions point; mais les Rameau le perfectionneront. Vous m'en direz des nouvelles dans cent cinquante ans d'ici. Adieu, j'ai cent lettres à écrire.

469. — A M. LE CHEVALIER FALKENER,

AMBASSADEUR D'ANGLETERRE A CONSTANTINOPLE.

De Cirey, près de Vassy en Champagne, le 18 septembre 1735 (4).

My dear friend! your new title will change neither my sentiments, nor my expressions. My dear Falkener! friendship is full of talk, but it must be discreet. In the hurry of business you are in, remember only I talk'd to you, about seven years ago, of that very same ambassy. Remember I am the first man who did foretell the honour you enjoy. Believe then no man is more pleased with it than I am. I have my share in your happiness.

If you pass through France in your way to Constantinople, I advise you I am but twenty leagues from Calais, almost in the road to Paris. The castle is called Cirey, four miles from Vassy en Champagne on Saint-Dizier's road, and eight miles from Saint-Dizier. The post goes thither. There lives a young lady called the marquise du Châtelet, whom I have taught english to, and who longs to see you. You will lie here, if you remember your friend (5).

(1) Saint Jean. (G. A.)
(2) C'est la première fois que Voltaire parle de ce futur philosophe, qui avait alors trente et un ans. (G. A.)
(3) Le *Pour et Contre* est le journal de l'abbé Prévost, et les *Observations* sont de Desfontaines. (G. A.)
(4) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(5) Mon cher ami, votre nouveau titre ne changera rien à mes sentiments ni à mes expressions. Mon cher Falkener, l'amitié est bavarde, mais il faut qu'elle soit discrète. Dans le tourbillon d'af-

470. — A M. DE CIDEVILLE.

Ce 20 septembre, à Cirey, par Vassy.

Que devient mon cher Cideville?
Et pourquoi ne m'écrit il plus?
Est-ce Thémis, est-ce Vénus
Qui l'a rendu si difficile?

Soit que d'un vieux papier timbré
Il débrouille le long grimoire,
Soit qu'un tendre objet adoré
Lui cède une douce victoire:

Il faut que, loin de m'oublier,
Il m'écrive avec allégresse,
Ou sur le dos de son greffier,
Ou sur le cul de sa maîtresse.

Ah! datez du cul de Manon;
C'est de là qu'il me faut écrire;
C'est le vrai trépied d'Apollon,
Plein du beau feu qui vous inspire.

Ecrivez donc des vers badins;
Mais, en commençant votre épître,
La plume échappe de vos mains,
Et vous f.... votre pupitre.

Mais d'où vient que j'écris de ces vilenies-là? c'est que je deviens grossier, mon cher ami, depuis que vous m'abandonnez. Savez-vous bien qu'il y a plus de trois mois que je n'ai mis deux rimes l'une auprès de l'autre? J'avais compté que Linant soufflerait un peu mon feu poétique qui s'éteint; mais le pauvre homme passe sa vie à dormir, et, qui pis est, *non somniat in Parnasso* (1). Il ne cultive en lui d'autre talent que celui de la paresse. Son corps et son âme sacrifient à l'indolence; c'est là sa vocation. Je ne compte plus sur des tragédies de sa façon, je ne lui demande, à présent, que de savoir au moins un peu de latin. Hélas! à propos de tragédie, je ne sais quel infâme a fait imprimer ma pièce de la *Mort de César*. Il est dur de voir ainsi mutiler ses enfants; cela crie vengeance. L'éditeur a plus massacré César que Brutus et Cassius n'ont jamais fait. Cependant ne doutez pas que le public malin ne me juge sur cette édition, et que les gens de lettres, grands calomniateurs de leur métier, ne disent que c'est moi qui ai fait clandestinement imprimer la pièce.

Le pays de la littérature me paraît actuellement inondé de brochures; nous sommes dans l'automne du bon goût et au temps de la chute des feuilles. Le *Pour et Contre* est plus insipide que jamais, et les *Observations* de l'abbé Desfontaines sont des outrages qu'il fait régulièrement une fois par semaine à la raison, à l'équité, à l'érudition, et au goût. Il est difficile de prendre un ton plus suffisant, et d'entendre plus mal ce qu'il loue et ce qu'il condamne. Ce pauvre homme, qui veut se donner pour entendre l'anglais, donne l'extrait d'un livre anglais (2) fait en faveur de la religion, comme d'un livre d'athéisme. Il n'y a pas une de ses feuilles qui ne fourmille de fautes. Je me repens bien de l'avoir tiré de Bicêtre, et de lui avoir sauvé la Grève. Il vaut mieux, après tout, brûler un prêtre que d'ennuyer le public. *Oportet aliquem mori pro populo*. Si je l'avais laissé cuire, j'aurais épargné au public bien des sottises.

J'attends, depuis près d'un mois, le quatrième livre de l'*Enéide*, en vers français, de la façon de notre ami Formont; on l'a mis dans un ballot de porcelaines que nous espérons recevoir incessamment. Son *Epître sur la décadence du goût* me donne grande opinion de sa traduction. Je ne sais si l'abbé du Resnel a fini celle qu'il a entreprise de l'*Essai* de Pope *sur l'Homme*. Ce sont des épîtres morales en vers, qui sont la paraphrase de mes petites *Remarques sur les Pensées de Pascal*. Il prouve, en beaux vers, que la nature de l'homme a toujours été et toujours dû être ce qu'elle est. Je suis bien étonné qu'un prêtre normand ose traduire de ces vérités.

J'ai lu les *Fêtes indiennes* et très indiennes (1); les *Adieux de Mars* (2), tout propres à être reliés avec la *Didon*, à être loués par le *Mercure galant* et par l'abbé Desfontaines, et à faire bâiller les honnêtes gens. J'ai voulu lire *Ver-Vert*, poëme digne d'un élève du P. du Cerceau, et je n'ai pu en venir à bout. Heureusement je n'ai point reçu *Abensaïd*.

Je me console, avec le *Siècle de Louis XIV*, de toutes les sottises du siècle présent. J'attends quelque chose de vous comme un baume sur toutes ces blessures. Je me flatte que vous avez reçu ma lettre où je vous parlais de vos petits *Daphnis et Chloé*.

Adieu, mon très cher ami.

Emilie me fait décacheter ma lettre, pour vous dire qu'elle voudrait bien que Cirey fût auprès de Rouen. Mais comment oserai-je vous parler de la sublime et délicate Emilie, après la lettre grossière que je vous ai écrite? Son nom épure tout cela. Vous croyez bien qu'elle n'a point lu cette lettre qu'il faut brûler. V.

471. — A M. DE FORMONT (3).

A Cirey, par Vassy en Champagne, ce 22 septembre 1735.

Martin Le Franc, qui barbouilla Didon,
Vain dans ses mœurs et faible dans son style,
Sur la Dufrêne (4) allant à l'Hélicon,
S'était vanté d'avoir passé Virgile.
Mais vous, poëte au modeste maintien,
A l'esprit juste, aux sons pleins d'harmonie,
Du grand Virgile admirant le génie,
Vous l'imitez, sans vous vanter de rien.

C'est ce qui m'est échappé, mon cher ami, après avoir lu votre élégante traduction; je l'attendais, depuis un mois, avec une extrême impatience. Enfin le ballot est arrivé. Nous avons lu et relu, Emilie, Linant et moi, votre aimable ouvrage. C'est sans contredit la meilleure traduction qu'on ait faite, en aucune langue que je sache, de ce chef-d'œuvre de la poésie latine. Vous pourriez la rendre parfaite avec un peu de travail. Il faudrait rompre la marche un peu trop uniforme des vers, et en corriger environ soixante. J'ose dire que l'ouvrage demande absolument cette réforme; je vous conjure de vous en donner la peine.

Je sais que vous aimez la poésie pour elle-même. C'est une maîtresse dont les faveurs vous sont chères, sans que vous cherchiez à instruire le public de vos bonnes fortunes; mais enfin on aime quelquefois à faire parade de son bonheur.

L'épître sur la *Décadence du goût* vous a déjà fait un honneur infini. Votre quatrième livre de l'*Enéide* vous en ferait encore davantage à proportion de la difficulté surmontée, et quand même vous ne voudriez pas jouir de votre gloire, jouissez au moins avec vous-même du plaisir de la perfection; encore quelques pas, et vous y êtes.

Linant ne profite guère de vos exemples ni de vos conseils; il dort beaucoup, ne fait rien, ne produit rien et ne fera jamais rien. Cideville s'est bien trompé, quand il a voulu faire de Linant un auteur dramatique.

J'ai lu, mon cher Formont, depuis peu un tas de sottises nouvelles. J'ai été bien surpris de rencontrer dans cet amas de brochures impertinentes, qu'on m'a envoyées de Paris, la tragédie de la *Mort de César*, imprimée, Dieu sait comment! César n'a jamais été plus massacré par Brutus et par Cassius que par l'abominable éditeur qui m'a joué ce tour. Les entrailles paternelles s'émeuvent à la vue de mes enfants ainsi mutilés; cela est déplorable.

Je me console avec le *Siècle de Louis XIV* des sottises de celui-ci. Je ne laisse pas d'avancer chemin. Si Linant était un autre homme, il m'aiderait dans ma besogne. Il me ferait des extraits, il lirait avec moi; mais le pauvre homme sue, quand il faut écrire deux mots : il écrit comme une femme qui écrit mal, et ne sait pas même l'orthographe. Je l'ai fait précepteur, de peur qu'il ne mourût de faim; car il n'est d'aucune ressource ni pour les autres ni pour lui.

Savez-vous que l'abbé du Resnel a traduit les *Essais* de Pope sur la nature humaine? Cela est bien pis que mes réponses à Pascal. Le péché originel ne trouve pas son compte dans cet ouvrage. Je ne sais comment le du Resnel, qui cherche à faire sa fortune, se tirera de cette traduction... Hélas! très bien. Il n'y a qu'heur et malheur en ce monde; il aura un bénéfice, et je serai brûlé. Adieu.

---

faires où vous êtes, rappelez-vous seulement que je vous ai parlé, il y a environ sept ans, de cette même ambassade. Rappelez-vous que je suis le premier qui vous ai prédit l'honneur dont vous jouissez. Croyez donc que nul n'en est plus satisfait que moi. J'ai ma part dans votre bonheur.

Si vous passez par la France pour vous rendre à Constantinople, je vous avertis que je ne suis qu'à vingt lieues de Calais, presque sur la route de Paris. Le château s'appelle Cirey, à quatre milles de Vassy en Champagne, sur la route de Saint-Dizier, et à huit milles de cette ville. La poste y passe. Là demeure une jeune dame, appelée la marquise du Châtelet, à qui j'ai enseigné l'anglais, et qui a le plus grand désir de vous voir. Vous vous arrêterez ici, si vous vous souvenez de votre ami. (*A. François.*)

(1) Nec in bicipiti somniasse Parnasso
Memini. (PERS, Prolog. v. 2. (K.)

(2) L'*Alciphron* de Berkeley. (G. A.)

(1) Les *Indes galantes*. (G. A.)

(2) Comédie en un acte de Le Franc de Pompignan. (G. A.)

(3) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

(4) Actrice qui jouait Didon. (*A. François.*)

472. — A M. THIERIOT.

A Cirey, le 24 septembre.

Depuis que je vous ai écrit, mon cher ami, j'ai lu force fadaises nouvelles; une cargaison de petites pièces comiques, d'opéras, de feuilles volantes, m'est venue. Ah! mon ami, quelle barbarie et quelle misère! la nature est épuisée. Le siècle de Louis XIV a tout pris pour lui. *Vergimus ad fæces.* Je suis si ennuyé, que je n'ai pas la force de m'indigner contre l'abbé Desfontaines. Mais vous, qui avez de l'amitié pour moi, et qui savez ce que j'ai fait pour lui, pouvez-vous souffrir la manière pleine d'ingratitude et d'injustice dont il parle de moi dans ses feuilles? Je n'avais pas lu ces impertinences hebdomadaires, quand je le priai, il y a quelques jours, de vouloir bien me rendre un petit service; c'était au sujet de cette misérable édition de la *Mort de César*. Je le priais d'avertir le public que, non seulement je n'ai aucune part à cette impression, mais que mon ouvrage est tout à fait différent. Je ne sais s'il aura eu assez de probité pour s'acquitter auprès du public de cette petite commission, sans mêler, dans son avertissement, quelque trait de satire et de calomnie. Cependant il m'est important qu'on sache la vérité, et je vous prie d'engager, soit l'abbé Desfontaines, soit le *Mercure*, soit le *Pour et Contre*, à me rendre, en deux mots, cette justice.

J'ai lu la nouvelle *Critique des Lettres philosophiques* (1); c'est l'ouvrage d'un ignorant, incapable d'écrire, de penser, et de m'entendre. Je ne crois pas qu'il y ait un honnête homme qui ait pu achever cette lecture. Vous croyez bien que je ne tire pas même vanité des injures que me dit ce misérable; mais j'avoue que je suis blessé des calomnies personnelles que ces gredins répètent sans cesse. Les cris de la canaille ne peuvent rien contre la réputation d'un écrivain qui a les suffrages du public; mais les accusations infamantes désolent toujours un honnête homme. De quel front ces lâches calomniateurs osent-ils dire que j'ai trompé mon libraire, dans l'édition des *Lettres philosophiques*, à Londres? N'êtes-vous pas intéressé à réfuter cette accusation? Qu'on me dise un peu par quelle rage les gens de lettres s'acharnent à me reprocher ma fortune et l'usage que j'en fais, à moi qui ai prêté et donné tout mon bien, à moi qui ai nourri, logé et entretenu, comme mes enfants, deux gens de lettres (2), pendant tout le temps que j'ai demeuré à Paris, après la mort de madame de Fontaine-Martel. Qu'on me dise quel est le libraire qui peut se plaindre de moi. Il n'y en a aucun de tous ceux que j'ai employés, à qui je n'aie fait gagner de l'argent, et à qui je n'aie remis partie de ce qu'ils me devaient. Je suis honteux d'entrer dans ces détails; mais la lâcheté avec laquelle on cherche à me diffamer doit exciter le courage de mes amis, et c'est à eux à parler pour moi. En voilà trop sur un chapitre aussi désagréable.

Si vous connaissez quelque livre où l'on puisse trouver de bons mémoires sur le commerce, je vous prie de me l'indiquer afin que je le fasse venir de Paris. Faites-moi connaître aussi tous les livres où l'on peut trouver quelques instructions touchant l'histoire du dernier siècle, et le progrès des beaux-arts; je vous répéterai toujours cette antienne. Adieu, mon ami. Entonnez-vous toujours beaucoup de vin de Champagne? avez-vous revu la cruelle bégueule (3), jadis et peut-être encore reine de votre cœur? Je comptais que mon ami Falkener viendrait me voir, en passant par Calais; mais il s'en va par l'Allemagne et par la Hongrie.

Si je n'étais pas à Cirey, je vous avoue que, dans deux mois, je serais sur la Propontide avec mon ami, plutôt que de revoir une ville où je suis si indignement traité; mais, quand on est à Cirey, on ne le quitte point pour Constantinople; et puis, que ferais-je sans vous? *Vale et me ama, scribe sæpe, scribe multum.*

473. — A M. LE DUC DE RICHELIEU.

A Cirey, ce 30 septembre.

Vous attendez apparemment, messieurs du Rhin, que l'Italie soit nettoyée d'Allemands, pour que vous fassiez enfin quelque beau mouvement de guerre, ou peut-être pour que vous publiiez la paix, à la tête de vos armées. Le pacifique philosophe dont vous vous moquez est cependant entre ses montagnes, faisant pénitence comme don Quichotte, et attendant sa Dulcinée. J'ai appris, dans ma solitude, que madame de Richelieu devient tous les jours une grande philosophe, et qu'elle a berné et confondu publiquement un ignorant prédicateur de jésuite qui s'est avisé de disputer contre elle sur l'attraction et sur le vide. Vous allez, de votre côté, devenir un grand astronome, quand vous aurez le gnomon universel que Varinge (1) a promis de faire pour la somme de 350 livres. Vous pouvez écrire à votre savante épouse de presser ledit Varinge qui doit travailler à cet ouvrage incessamment, et le livrer au mois d'octobre. Croyez, monsieur le duc, que mon respect pour la physique et pour l'astronomie ne m'ôte rien de mon goût pour l'histoire. Je trouve que vous faites à merveille de l'aimer. Il me semble que c'est une science nécessaire pour les seigneurs de votre sorte, et qu'elle est bien plus de ressource dans la société, plus amusante et bien moins fatigante que toutes les sciences abstraites. Il y a dans l'histoire, comme dans la physique, certains faits généraux très certains; et pour les petits détails, les motifs secrets, etc., ils sont aussi difficiles à deviner que les ressorts cachés de la nature. Ainsi, il y a partout également d'incertitude et de clarté. D'ailleurs ceux qui, comme vous, aiment les anecdotes en histoire, sont assez comme ceux qui aiment les expériences particulières en physique. Voilà tout ce que j'ai de mieux à vous dire en faveur de l'histoire que vous aimez, et que madame du Châtelet méprise un peu trop. Elle traite Tacite comme une bégueule qui dit des nouvelles de son quartier. Ne viendrez-vous pas disputer un peu contre elle, quelque jour, à Cirey? Je vais vite vous faire bâtir un appartement. Je crois que vous reviendrez des bords du Rhin,

Un peu las de votre campagne,
Très affamé de jeunes...
Et pour des... fermes et ronds
Oubliant toute l'Allemagne.
Vous m'avouerez, pour le certain,
Que votre bonté passagère
Se saisira de la première
Honnête bégueule, ou catin,
Sage ou folle, facile ou fière,
Qui vous tombera sous la main.
Mais, s'il vous peut rester encore
Quelque pitié pour le prochain,
Épargnez, dans votre chemin,
La beauté que mon cœur adore (2).

474 — A M. BERGER.

Septembre.

Vous savez le plaisir que me font vos lettres, mon cher monsieur; elles me servent d'antidote contre toutes ces misérables brochures qui m'inondent. Tous ces petits insectes d'un jour piquent un moment et disparaissent pour jamais. Parmi les sottises qu'on imprime, j'ai vu avec douleur une certaine tragédie de moi, nommée la *Mort de César*. Les éditeurs ont massacré ce César plus que n'ont jamais fait Brutus et Cassius. J'admire l'abbé Desfontaines de m'imputer toutes les pauvretés, les mauvais vers, les phrases inintelligibles, les scènes tronquées et transposées, qui sont dans cette misérable édition! Un homme de goût distingue aisément la main de l'ouvrier; il sait qu'il y a certains défauts dont un auteur, qui connaît les premières règles de son art, est incapable; mais il paraît que l'abbé Desfontaines sait bien mal les règles du goût, de l'équité, de la raison, de la société, et, surtout, de la reconnaissance. Il n'y a point de lecteur qui ne doive être indigné quand cet abbé compare les stoïciens aux quakers. Il ne sait pas que les quakers sont des gens pacifiques, les agneaux de ce monde; que c'est un point de la religion chez eux de ne jamais aller à la guerre, de ne porter pas même d'épée. C'est avec autant d'erreur qu'il prononce que Brutus était un *particulier;* tout le monde sait assez qu'il était sénateur et préteur, que tous les conjurés étaient sénateurs, etc. Je ne relèverai point toutes les méprises dans lesquelles il tombe; mais je vous avoue que toute ma patience m'abandonne, quand il ose dire que la *Mort de César* est une pièce contre les mœurs. Est-ce donc à lui à parler de mœurs? Pourquoi fait-il imprimer une lettre que je lui ai écrite avec confiance? Il trahit le premier devoir de la société. Je le priais de garder le secret sur ma lettre et sur le lieu où je suis, et de dire seulement, en deux mots, que cette impertinente édition de la *Mort de César* n'a presque rien de commun avec mon ouvrage. Au lieu de faire ce que je lui demande, il imprime une satire où il n'y a ni raison ni équité; et, au bout de cette satire, il donne ma lettre au public. On croirait peut-être, à ce procédé, que c'est un homme qui a beaucoup à se plaindre de moi, et qui cherche à se venger à tort et à tra-

(1) *Réponse aux Lettres philosophiques*, par l'abbé Molinier. (G. A.)
(2) Linant et Lefebvre. (G. A.)
(3) Mademoiselle Sallé. (G. A.)

(1) Voyez la lettre à Thieriot, du 15 mai 1735. (G. A.)
(2) Notons ici que Voltaire s'adresse à un de ses prédécesseurs auprès d'Emilie. (G. A.)

vers; c'est cependant ce même homme pour qui je me traînai à Versailles, étant presque à l'agonie, pour qui je sollicitai toute la cour, et qu'enfin je tirai de Bicêtre. C'est ce même homme que le ministère voulait faire brûler, contre qui les procédures étaient commencées; c'est lui à qui j'ai sauvé l'honneur et la vie; c'est lui que j'ai loué comme un assez bon écrivain, quoiqu'il m'eût fort faiblement traduit (1); c'est lui, enfin, qui, depuis ces services essentiels, n'a jamais reçu de moi que des politesses, et qui, pour toute reconnaissance, ne cesse de me déchirer. Il veut, dans les feuilles qu'il donne toutes les semaines, tourner la *Henriade* en ridicule. Savez-vous qu'il en a fait une édition clandestine à Evreux, et qu'il y a mis des vers de sa façon? C'était bien la meilleure manière de rendre l'ouvrage ridicule. Je vous avoue que ce continuel excès d'ingratitude est bien sensible. J'avais cru ne trouver dans les belles-lettres que de la douceur et de la tranquillité, et, certainement, ce devait être leur partage; mais je n'y ai rencontré que trouble et qu'amertume. Que dites-vous de l'auteur d'une brochure contre les *Lettres philosophiques*, qui commence par assurer que, non seulement j'ai fait imprimer cet ouvrage en Angleterre, mais que j'ai trompé le libraire avec qui j'ai contracté; moi qui ai donné publiquement cet ouvrage à M. Thieriot, pour qu'il en eût seul tout le profit? Peut-on m'accuser d'une bassesse si directement opposée à mes sentiments et à ma conduite? Qu'on m'attaque comme auteur, je me tais; mais qu'on veuille me faire passer pour un malhonnête homme, cette horreur m'arrache des larmes. Vous voyez avec quelle confiance je répands ma douleur dans votre sein. Je compte sur votre amitié autant que j'ambitionne votre estime.

475. — A M. THIERIOT.

Cirey, le 4 octobre.

Je vous avoue, mon cher ami, que je suis indigné des brochures de l'abbé Desfontaines. C'est déjà le comble de l'ingratitude, dans lui, de prononcer mon nom, malgré moi, après les obligations qu'il m'a; mais son acharnement à payer par des satires continuelles la vie et la liberté qu'il me doit est quelque chose d'incompréhensible. Je lui avais écrit pour le prier d'avertir le public, comme il est vrai, que la pièce de Jules César, telle qu'elle est imprimée, n'est point mon ouvrage. Au lieu de répondre, que fait-il? une critique, une satire infâme de ma pièce; et, au bout de sa satire, il fait imprimer ma lettre, sans m'en avoir averti; il joint à cet indigne procédé celui de mettre la date du lieu où je suis, et que je voulais qui fût ignoré du public. Quelle fureur possède cet homme, qui n'a d'idées dans l'esprit que celles de la satire, et de sentiments dans le cœur que ceux de la plus lâche ingratitude? Je ne lui ai jamais fait que du bien, et il ne perd aucune occasion de m'outrager. Il joint les imputations les plus odieuses aux critiques d'un ignorant et d'un homme sans goût. Il dit que César est une pièce contre les bonnes mœurs, et il ajoute que Brutus a les sentiments d'un quaker plutôt que d'un stoïcien. Il ne sait pas qu'un quaker est un religieux au milieu du monde, qui fait vœu de patience et d'humilité, et qui, loin de venger les injures publiques, ne venge jamais les siennes, et ne porte pas même d'épée. Il avance, avec la même ignorance, que Brutus était un *particulier* sans caractère, oubliant qu'il était préteur. C'est avec le même esprit que ce prétendu critique, en condamnant le *Temple du Goût*, veut justifier la ressemblance de la plupart des caractères des héros de Racine, tels que Bajazet, Xipharès, Hippolyte, que je nomme expressément. Je dis qu'ils paraissent un peu *courtisans français*, et il parle du caractère de Pyrrhus, dont je n'ai pas dit un mot. Il met ensuite la *Henriade* à côté des ouvrages de mademoiselle Malcrais (2). Il veut faire l'extrait d'un ouvrage anglais, intitulé *Alciphron*, du docteur Berkeley, qui passe pour un saint dans sa communion. Ce livre est un dialogue en faveur de la religion chrétienne. Il y a un interlocuteur qui est un incrédule. L'abbé Desfontaines prend les sentiments de cet interlocuteur pour les sentiments de l'auteur, et traite hardiment Berkeley d'athée. Il loue les plus mauvais ouvrages du même fonds d'iniquité et de mauvais goût dont il condamne les bons. Je crois bien que le public éclairé me vengera de ses impertinentes critiques; mais je voudrais bien que l'on sût qu'au moins la tragédie de *Jules César* n'est point de moi telle qu'elle est imprimée. Peut-on m'imputer des vers sans rime, sans mesure, et sans raison, dont cette misérable édition est parsemée? Vous êtes des amis du *Pour et Contre;* engagez-le, je vous en prie, à me rendre justice dans cette occasion. A l'égard de l'abbé Desfontaines, ne pourriez-vous pas lui faire sentir l'infamie de son procédé, et à quoi il s'expose? Que dira-t-il, quand il verra à la tête de la *Henriade*, ou de mes autres ouvrages, l'histoire de son ingratitude?

J'ai lu aussi cette indigne *Critique des Lettres philosophiques*. Vous croyez bien que je la regarde avec le profond mépris qu'elle mérite; mais je vois que les calomnies s'accréditent toujours. Ce méchant livre n'est que l'écho des cris des misérables auteurs qui ne cessent d'aboyer contre moi. Que de bassesse et que d'horreur chez les gens de lettres! eux qui devraient apprendre à penser aux autres hommes, et enseigner la raison et la vertu, ne servent qu'à déshonorer l'espèce humaine. Un misérable auteur famélique, qui imprime ses sottises ou celles des autres, pour vivre, s'imagine que c'est dans ce dessein que j'ai donné des ouvrages au public. Il ose dire que j'ai trompé mon libraire, au sujet de ces *Lettres* que vous connaissez. Quelle indignité et quelle misère! Devez-vous souffrir, mon cher Thieriot, une accusation pareille? vous, pour qui seul ces *Lettres* ont été imprimées en Angleterre, supportez-vous qu'on m'accuse d'avoir travaillé pour moi? La probité ne vous engage-t-elle pas à réfuter, une bonne fois pour toutes, ces odieuses imputations? Engagez un peu l'abbé Prévost à entrer sagement dans ce détail, en parlant de la *Critique des Lettres philosophiques*. J'ai extrêmement à cœur que le public soit désabusé des bruits injurieux qui ont couru sur mon caractère. Un homme qui néglige sa réputation est indigne d'en avoir; j'en suis jaloux, et vous devez l'être, vous qui êtes mon ami. Il vous sera très aisé de faire insérer dans le *Pour et Contre* quelques réflexions générales sur les calomnies dont les gens de lettres sont souvent accablés. L'auteur pourrait, après avoir cité quelques exemples, parler de l'accusation générale que j'ai essuyée, au sujet des souscriptions de la *Henriade* (1), que j'ai toutes remboursées de mon argent aux souscripteurs français qui ont négligé d'envoyer à Londres; de sorte que la *Henriade*, qui m'a valu quelque avantage en Angleterre, m'a coûté beaucoup en France, et je suis assurément le seul homme à qui cela soit arrivé. Il pourrait ensuite réfuter les autres calomnies qu'on a entassées dans mon prétendu *Portrait*, en disant ce que j'ai fait en faveur de plusieurs gens de lettres, lorsque j'étais à Paris. Ces faits avérés sont une réponse décisive à toutes les calomnies. On y pourrait ajouter que l'abbé Desfontaines, qui m'outrage tous les huit jours, est l'homme du monde qui m'a le plus d'obligations. Tout cela, dicté par la bonté de votre cœur et par la sagesse de votre esprit, arrangé par la plume de l'auteur du *Pour et Contre*, ne pourrait faire qu'un très bon effet; après quoi, tout ce que je souhaiterais, ce serait d'être oublié de tout le monde, hors des personnes avec qui je vis, et de vous, que j'aimerai toute ma vie.

476. — A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

A Cirey, par Vassy en Champagne, ce 4 octobre.

Quel procédé est-ce là? Pourquoi donc ne m'écrivez-vous point? Avez-vous, s'il vous plaît, un plus ancien ami que moi? Avez-vous un approbateur plus zélé de vos ouvrages? Je vous avertis que ma colère contre vous est aussi grande que mon estime et que mon amitié, et qu'ainsi je dois être terriblement fâché. En un mot, je souhaite passionnément que vous m'écriviez, que vous me parliez de vous, de belles-lettres, d'ouvrages nouveaux. Je veux réparer le temps perdu; je veux m'entretenir avec vous. Premièrement, je vous demande en grâce de me mander où je pourrais trouver le livre pour lequel le pauvre Vanini (2) fut brûlé. Ce n'est point son *Amphitheatrum;* je viens de lire cet ennuyeux *Amphitheatrum;* c'est l'ouvrage d'un pauvre théologien orthodoxe. Il n'y a pas d'apparence que ce barbouilleur thomiste soit devenu tout d'un coup athée. Je soupçonne qu'il n'y a nul athéisme dans son fait, et qu'il pourrait bien avoir été cuit, comme Gaufridi (3) et tant d'autres, par l'ignorance des juges de ce temps-là. C'est un petit point d'histoire que je veux éclaircir, et qui en vaut la peine, à mon sens.

Il y a dans Paris un homme beaucoup plus brûlable; c'est l'abbé Desfontaines. Ce malheureux, qui veut violer tous les petits garçons et outrager tous les gens raisonnables, vient de payer d'un procédé bien noir les obligations qu'il m'a. Vous me demanderez peut-être quelles obligations il peut m'avoir. Rien que celle d'avoir été tiré de Bicêtre, et d'avoir échappé à la Grève. On voulait, à toute force, en faire un

(1) Desfontaines avait traduit l'*Essai sur la poésie épique*, qui avait paru d'abord en anglais. (G. A.)
(2) Pseudonyme de Desforges-Maillard. (G. A.)

(1) Voyez, plus haut, la lettre à Josse. (G. A.)
(2) Voyez, tome IV, les *Lettres à S. A. S. le prince de* ***. (G. A.)
(3) Voyez, tome V, le *Prix de la justice et de l'humanité*, chap. IX. (G. A.)

exemple. J'avais alors bien des amis que je n'ai jamais employés pour moi; enfin je lui sauvai l'honneur et la vie, et je n'ai jamais affaibli par le plus léger procédé les services que je lui ai rendus. Il me doit tout; et, pour unique reconnaissance, il ne cesse de me déchirer.

Savez-vous qu'on a imprimé une tragédie de *César*, composée de beaucoup de mes vers estropiés, et de quelques-uns d'un régent de rhétorique, le tout donné sous mon nom? J'écrivis à l'abbé Desfontaines avec confiance, avec amitié, à ce sujet; je le prie d'avertir, en deux mots, que l'ouvrage tel qu'il est, n'est point de moi. Que fait mon abbé des Chauffours (1)? il broche, dans ses *Malsemaines* (2), une satire honnêtement impertinente, dans laquelle il dit que Brutus était un quaker; ignorant que les quakers sont les plus bénins des hommes, et qu'il ne leur est pas seulement permis de porter l'épée. Il ajoute qu'il est contre les bonnes mœurs de représenter l'assassinat de César; et, après tout cela, il imprime ma lettre. Quels procédés il y a à essuyer de la part de nos prétendus beaux esprits! Que de bassesses! que de misères! Ils déshonorent un métier divin. Consolez-moi par votre amitié et par votre commerce. Vous avez le solide des anciens philosophes et les grâces des modernes; jugez de quel prix vos attentions seront pour moi. S'il y a quelque livre nouveau qui vaille la peine d'être lu, je vous prie de m'en dire deux mots. Si vous faites quelque chose, je vous prie de m'en parler beaucoup.

477. — A M. L'ABBÉ ASSELIN.

A Cirey, par Vassy, 4 octobre 1735 (3).

Vous voyez, monsieur, ce qui arrive de cette impression malheureuse. Voyez si vous êtes intéressé à repousser la calomnie. Voilà l'abbé Desfontaines, un homme qui me doit tout, à qui j'ai sauvé l'honneur et la vie, que j'ai tiré de Bicêtre, dont j'ai fait suspendre le procès criminel, et qui, depuis ce temps-là, n'a jamais eu à se plaindre de moi; voilà, dis-je, ce même homme qui dans ses feuilles ose dire que la tragédie que vous avez fait jouer est une pièce contre les bonnes mœurs!

Je m'étais adressé à lui, pour le prier de faire connaître au public que je n'ai nulle part à cette misérable édition, où mon ouvrage est si défiguré; et n'avais-je pas quelque droit de compter qu'il parlerait au moins de moi avec honnêteté? Cependant, pour toute réponse, il fait imprimer ma lettre sans m'en avertir, et joint à cette grossièreté, à cette faute contre la société, les plus mauvaises critiques et les plus lâches calomnies.

Ce qu'il y a de plus cruel, monsieur, c'est que je sais qu'on a dit à M. Rouillé, qui est seul chargé de la librairie, que la *Mort de César* est l'ouvrage d'un mauvais citoyen, et que c'est moi qui l'ai fait imprimer furtivement, pour braver les règles que M. le garde des sceaux a établies.

J'ose dire, monsieur, que votre probité doit vous engager à réfuter de telles calomnies. Vous êtes à portée de les faire réfuter dans les journaux et dans toutes les Nouvelles publiques. Je vous le demande en grâce. Vous devriez bien aussi vous donner la peine de voir M. Rouillé, ou de lui écrire, pour le prier de faire des recherches contre l'éditeur. M. Hérault ne se mêle plus de la librairie.

Je vous supplie instamment, monsieur, de vouloir bien vous donner un peu de mouvement dans une affaire qui est devenue la vôtre; je vous en aurai une obligation infinie. Donnez, monsieur, je vous en conjure, cette marque d'amitié à l'homme du monde qui est le plus rempli d'estime et d'attachement pour vous.

478. — A M. THIERIOT.

A Cirey, le 13 octobre.

Vous êtes de ceux dont parle madame Deshoulières,

« Gens dont le cœur s'exprime avec esprit (4). »

Votre lettre, mon tendre ami,
Porte ce double caractère;
Aussi ce n'est point à demi
Que votre missive a su plaire
A la nymphe sage et légère
Dont le bon goût s'est affermi,
Si loin des routes du vulgaire.
Elle sait penser et sentir,
Et philosopher et jouir;
Ce que peu de gens savent faire.
Ah! je vous verrais accourir
A son aimable sanctuaire,
La voir, l'admirer, la chérir :
Vous m'avoueriez que sa lumière
Sait éclairer sans éblouir :
Oui, vous vous laisseriez ravir
Par cette âme si singulière,
Qui, sans effort, sait réunir
Les arts, la raison, le plaisir,
Les travaux et le doux loisir,
Tout le Parnasse, et tout Cythère.
Je vous connais, et, de ce pas,
Vous franchiriez votre hémisphère,
Pour voir, pour aimer tant d'appas;
Mais je sais qu'on ne quitte pas
Pollion La Popelinière.

Du moins, si vous ne pouvez venir, écrivez donc bien souvent, et n'allez pas imaginer qu'il faille attendre ma réponse pour me récrire. Vous êtes à la source de tout ce qu'on peut mander; et moi, quand je vous aurai dit que je suis heureux loin du monde, occupé sans tumulte, philosophe pour moi tout seul, tendre pour vous et pour une ou deux personnes, j'aurai tout dit. C'est à vous à m'inonder de nouvelles; vos lettres seront pour moi *historia nostri temporis*.

Je suis bien aise d'avoir deviné que la musique de Rameau ne pouvait jamais tomber. L'abbé Desfontaines en a fait une critique qui ne peut être que d'un ignorant, qui manque d'un sens comme de bon sens. S'il n'a pas d'oreille, du moins devrait-il se taire sur les choses qui ne sont pas de sa compétence. Il parle de musique comme de poésie.

Si je croyais qu'on pût représenter le *Samson*, je le travaillerais encore; mais il faut s'attendre que le poëme sera aussi extraordinaire dans son genre que la musique de notre ami l'est dans le sien.

En attendant, je vous dirai un petit mot de la tragédie de *Jules César*. Demoulin doit vous envoyer la dernière scène. Vous jugerez par là combien le reste de l'ouvrage est différent de l'imprimé. Je crois qu'il est nécessaire de faire une édition correcte de l'ouvrage. Voici quel est mon projet.

Faites faire cette édition; que le libraire donne un peu d'argent et quelques livres, à votre choix; l'argent sera pour vous, et les livres pour moi. Seulement je voudrais que le pauvre abbé de La Mare pût avoir de cette affaire une légère gratification, que vous réglerez. Il est dans un triste état. Je l'aide autant que je peux; mais je ne suis pas en état de faire beaucoup.

Mille tendres compliments à l'imagination forte et naïve de notre petit Bernard (1) : il y a mille ans que je ne lui ai écrit. Mais savez-vous bien que je n'ai pas de temps, et que je suis aussi occupé qu'heureux?

Vive memor nostri.

479. — A M. L'ABBÉ ASSELIN.

A Cirey, 24 octobre.

M. Demoulin, monsieur, a dû vous remettre un papier qui contient la dernière scène de *Jules César*, telle que je l'ai traduite de Shakespeare, ancien auteur anglais. Je ne vous en donnai qu'une partie, parce que j'avais supprimé, pour votre théâtre, l'assassinat de *Brutus*. Je n'avais osé être ni Romain ni Anglais à Paris. Cette pièce n'a d'autre mérite que celui de faire voir le génie des Romains, et celui du théâtre d'Angleterre; d'ailleurs, elle n'est ni dans nos mœurs, ni dans nos règles; mais l'abbé Desfontaines aurait dû faire à cette étrangère les honneurs du pays un peu mieux. Il me semble que c'est enrichir la république des lettres que de faire connaître le goût de ses voisins; et peut-on faire connaître les poëtes autrement qu'en vers? C'était là un beau champ pour l'abbé Desfontaines. Il est bien étonnant qu'il ait parlé de cet ouvrage comme s'il eût critiqué une pièce de notre théâtre. Vous lui ferez sans doute faire cette réflexion, si vous le voyez. J'ai beaucoup de sujets de me plaindre de lui, et j'en suis très fâché, parce qu'il a du mérite. Je ne veux avoir de guerre littéraire avec personne; ces petits débats rendent les lettres trop méprisables. L'abbé Desfontaines m'avertit que j'en vais soutenir une sur son théâtre, au sujet des ouvrages de Campistron. Il y a du temps qu'il l'a commencée, et bien injustement. Je proteste, en homme d'honneur, que je n'ai jamais rien écrit contre cet auteur, et que je n'ai jamais vu l'écrit dont l'abbé Desfontaines parle. Faites-lui sentir, monsieur, combien il est odieux de me faire jouer, malgré moi, un personnage qui me déplaît, et de me mêler dans une querelle où je ne suis jamais entré. Il me menace d'insérer dans son journal des pièces désagréables contre moi. Sur cette ma-

(1) Des Chauffours fut brûlé comme pédéraste. (G. A.)
(2) C'est-à-dire, dans ses *Observations* qui paraissaient hebdomadairement. (G. A.)
(3) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(4) Dans son *Rondeau contre l'amour*. (G. A.)

(1) Gentil-Bernard. (G. A.)

tière, tout ce que je répondrai sera une protestation solennelle que je ne sais ce dont il s'agit. Pourquoi veut-il toujours s'acharner à me piquer et à me nuire? Est-ce là ce que je devais attendre de lui? Je vous prie, monsieur, de joindre à vos bontés celle de lui parler. Il a trop de mérite, et j'ose dire qu'il m'a trop d'obligations, pour que je veuille être son ennemi. Pour vous, monsieur, je n'ai que des grâces à vous rendre, et je vous serai attaché toute ma vie, avec toute l'estime et toute la reconnaissance que je vous dois.

480. — A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, ce 3 novembre.

La divine Emilie, mon cher ami, n'est pas trop pour *Anacréon*. C'est la première fois que je n'ai pas été de son avis; je tiens que c'est à vous à le faire parler. Je suis persuadé que, dans quarante ans, vous aimerez comme lui; vous l'imitez déjà dans sa vie et dans ses vers aimables; mais Anacréon n'était pas conseiller au parlement, et n'aurait jamais quitté un opéra pour aller juger.

Il y a peu de choses à corriger aux *Songes* et à *Daphnis et Chloé*, pour les rendre propres au théâtre. L'acte d'*Anacréon* vous coûtera encore moins, la conformité du style et des mœurs vous soutiendra. Vous n'avez rien de l'ignorance de Daphnis, vos plaisirs ne sont point des *songes;* mais, quand il s'agit d'Anacréon, vous serez un dévot qui fêterez votre patron. Trouveriez-vous mauvais qu'Anacréon aimât la même personne que le roi, et qu'il fût préféré? Je ne haïrais pas de voir le chansonnier des Grecs l'emporter sur un monarque.

Je vous envoie, mon cher ami, la dernière scène de *Jules César;* c'est de toutes les scènes de cette pièce celle qui a été imprimée avec le plus de fautes. Elle a, ce me semble, une très grande singularité, c'est qu'elle est une traduction assez fidèle d'un auteur anglais qui vivait il y a cent cinquante ans; c'est Shakespeare, le Corneille de Londres, grand fou d'ailleurs, et ressemblant plus souvent à Gilles qu'à Corneille; mais il a des morceaux admirables. Mandez-moi ce que vous pensez de celui-ci.

Je vous ai déjà mandé les impertinences de l'abbé Desfontaines, au sujet de ce *Jules César*. Il appelle la scène que je vous envoie une controverse; c'est là la moindre de ses critiques. Il ne faut pas exiger de goût de lui; mais je devais en attendre, au moins plus de reconnaissance. Les auteurs faméliques sont pardonnables, s'ils déchirent leurs amis, ce n'est que par nécessité. Ce sont des anthropophages qui réservent pour le dernier celui à qui ils ont le plus d'obligations. Envoyez, je vous prie, la scène de Shakespeare à notre ami Formont, et qu'il m'en dise un peu son avis.

Adieu, mon aimable ami; il faudrait, pour que je fusse entièrement heureux, que vous vinssiez quelque jour à Cirey. Emilie vous fait mille compliments. Linant commence une tragi-comédie; puisse-t-il l'achever!

481. — A M. THIERIOT.

Cirey, 3 novembre.

Ami des arts, sage voluptueux,
Languissamment assis au milieu d'eux,
Juge éclairé, sans orgueil, sans envie,
Chez Pollion vous passez votre vie,
Heureux par lui, si l'on peut être heureux.
Moi, je le suis, mais c'est par Emilie :
Mon cœur s'épure au feu de son génie.
Ah! croyez-moi, j'habite au haut des cieux;
J'y resterai; j'ose au moins le prétendre :
Mais si d'un ciel et si pur et si doux,
Chez les humains il me fallait descendre,
Ce ne serait que pour vivre avec vous.

Nous avons ici le marquis Algarotti, jeune homme qui sait les langues et les mœurs de tous les pays, qui fait des vers comme l'Arioste, et qui sait son Locke et son Newton; il nous lit des dialogues qu'il a faits sur des parties intéressantes de la philosophie; moi qui vous parle, j'ai fait aussi mon petit cours de métaphysique (1), car il faut bien se rendre compte à soi-même des choses de ce monde. Nous lisons quelques chants de Jeanne *la Pucelle*, ou une tragédie de ma façon, ou un chapitre du *Siècle de Louis XIV*. De là nous revenons à Newton et à Locke, non sans vin de Champagne et sans excellente chère, car nous sommes des philosophes très voluptueux, et sans cela nous serions bien indignes de vous et de votre aimable Pollion. Voilà un compte assez exact de ma vie. Voilà ce qui fait, mon cher Thieriot, que je ne suis point avec vous; mais comptez que ma vie en est plus douce, en sachant combien la vôtre est agréable. Mon bonheur fait bien ses compliments au vôtre. Faites ma cour à ce charmant bienfaiteur.

Buvez ma santé tous les deux
Avec ce champagne mousseux
Qui brille ainsi que son génie.
Moi, chez la sublime Emilie,
Dans nos soupers délicieux,
Je bois à vous en ambroisie.

Je lui ai tout au moins autant d'obligation que vous en avez à M. de La Popelinière. Ce qu'elle a fait pour moi dans l'indigne persécution que j'ai essuyée, et la manière dont elle m'a servi, m'attacherait à son char pour jamais, si les lumières singulières de son esprit, et cette supériorité qu'elle a sur toutes les femmes, ne m'avaient déjà enchaîné. Vous savez si mon cœur connaît l'amitié : jugez quel attachement infini je dois avoir pour une personne dans qui je trouve de quoi oublier tout le monde, auprès de qui je m'éclaire tous les jours, à qui je dois tout. Mon respect et ma tendre amitié pour elle sont d'autant plus forts que le public l'a indignement traitée. On n'a connu ni ses vertus, ni son esprit supérieur. Le public était indigne d'elle. Vous m'allez dire qu'en vivant dans le sein de l'amitié et de la philosophie, je devrais ne point sentir ces piqûres d'épingle de l'abbé Desfontaines, et ces calomnies dont on m'a noirci. Non, mon ami, du même fonds de sensibilité que j'idolâtre le mérite et les bontés de madame du Châtelet, je suis sensible à l'ingratitude, et je voudrais qu'un homme témoin de tant de vertus ne fût point calomnié. Arrangez tout pour le mieux avec l'abbé Prévost, je lui aurai une véritable obligation. J'ai peur seulement que cette scène traduite de Shakespeare ne soit imprimée dans d'autres journaux; j'ai peur même que l'abbé Asselin ne l'ait donnée à l'abbé Desfontaines; mais ne pourriez-vous pas parler ou faire parler à l'abbé Desfontaines même? Ne lui reste-t-il aucune pudeur?

Je vous avertis qu'on va imprimer le *Jules César* à Amsterdam. J'y enverrai le manuscrit correct. Après cela il faudra bien qu'il paraisse en France. On prépare en Hollande une nouvelle édition de mes folies en prose et en vers. Voici encore de la besogne pour moi. Il faut que je passe le rabot sur bien des endroits; il faut assommer mon imagination par un travail pénible : mais ce n'est qu'à ce prix qu'on peut faire quelque honneur à son pays. *Labor improbus omnia vincit.* Si ceux qui sont à la tête des spectacles aiment assez les beaux-arts pour protéger notre grand musicien Rameau, il faudra qu'il donne son *Samson*. Je lui ferai tous les vers qu'il y voudra; mais il aurait besoin d'un peu de protection. Que dites-vous d'un nommé Hardion (1), à qui on avait donné *Samson* à examiner, et qui a fait tout ce qu'il a pu pour empêcher qu'on ne le jouât? Nous avons besoin d'un examinateur raisonnable; mais surtout que Rameau ne s'effarouche point des critiques. La tragédie de *Samson* doit être singulière, et dans un goût tout nouveau comme sa musique. Qu'il n'écoute point les censeurs. Savez-vous bien que M. de Richelieu a trouvé la musique détestable? Hélas! M. de Richelieu l'a eue chez lui sans la connaître. Adieu, écrivez-moi.

482. — A M. L'ABBÉ ASSELIN.

Cirey, 4 novembre.

Demoulin a bien mal fait, monsieur, de ne vous avoir pas envoyé cette dernière scène complète. Je viens de lui écrire et de lui recommander de vous la porter sur-le-champ. C'est, comme je vous l'ai dit, une traduction assez fidèle de la dernière du *Jules César* de Shakespeare. Ce morceau devient par là un morceau singulier et assez intéressant dans la république des lettres. Voilà le point de vue dans lequel un journaliste devait examiner ma tragédie. Elle donne une véritable idée du goût des Anglais. Ce n'est pas en traduisant des poëtes en prose qu'on fait connaître le génie poétique d'une nation, mais en imitant en vers leur goût et leur manière. Une dissertation sur ce goût, si différent du nôtre, était ce qu'on devait attendre de l'abbé Desfontaines. Il sait l'anglais; il doit avoir lu Shakespeare; il était à portée de donner sur cela des lumières au public. Si, au lieu de s'écrier, en parlant de ma pièce : *Que de mauvais vers! que de vers durs!* il avait voulu distinguer entre l'éditeur et moi, et s'attacher à faire voir, en critique sage, les différences qui se trouvent entre le goût des nations, il aurait rendu un service aux lettres, et ne m'aurait point offensé. Je me connais assez

(1) Voyez, tome IV, le *Traité de métaphysique*. (G. A.)

(1) Membre de l'Académie française. (G. A.)

en vers, quoique je n'en fasse plus, pour assurer que cette tragédie, telle qu'on l'imprime à présent en Hollande, est l'ouvrage le plus fortement versifié que j'aie fait. Tous les étrangers, qui retrouvent d'ailleurs dans cette pièce les hardiesses qu'on prend en Italie et à Londres, et qu'on prenait autrefois à Athènes, me rendent un peu plus de justice que l'abbé Desfontaines et mes ennemis ne m'en ont rendu. Ils distinguent entre le goût des nations et celui des Français; ils savent par cœur une partie de ces vers que l'abbé Desfontaines trouve si *durs* et si *faibles;* ils disent que Brutus doit parler en Brutus; ils savent que ce Romain a écrit à Cicéron et à Antoine qu'il aurait tué son père pour le salut de l'État; ils ne me reprochent point un tutoiement qui est si noble en poésie, que c'est la seule manière dont on parle à Dieu; ils ne traitent point de *controverse* l'admirable scène de Shakespeare, dont on n'a joué chez vous qu'une petite partie, et qu'on a imprimée si ridiculement. Quand ils voient des vers tels que celui-ci :

A vos tyrans Brutus ne parle qu'au sénat,

ils savent bien, pour peu qu'ils aient de connaissance de la langue française, qu'un tel vers ne peut être de moi.

Je pardonne de tout mon cœur à l'abbé Desfontaines, si, dans les choses désagréables qu'il a semées contre moi dans vingt de ses feuilles, il n'a point eu l'intention de m'outrager. Cependant, monsieur, je vous enverrai, si vous voulez, vingt lettres de mes amis qui me parlent de son procédé avec beaucoup plus de chaleur que je n'en ai parlé moi-même. Enfin, monsieur, quoi qu'il en soit, j'oublierai tout. Les disputes des gens de lettres ne servent qu'à faire rire les sots aux dépens des gens d'esprit, et à déshonorer les talents, qu'on devrait rendre respectables. Je puis vous assurer qu'il y a plus d'un ennemi de l'abbé Desfontaines qui m'a écrit pour me proposer des vengeances que j'ai rejetées. Je souhaite qu'il revienne à moi avec l'amitié que j'avais droit d'attendre de lui; mon amitié ne sera pas altérée par la différence de nos opinions. Vous pouvez lui communiquer cette lettre.

Je vous suis attaché pour toute ma vie, avec bien de la reconnaissance.

483. — A M. DE LA PLACE.

A Cirey en Champagne, le 11 novembre 1735.

J'ai reçu, monsieur, à la campagne où je suis depuis quelques mois, et où je compte rester encore du temps, la lettre dont vous m'avez honoré et les vers aimables qui l'accompagnent. De quelque main qu'ils soient, ils annoncent beaucoup de goût et de génie, deux choses rares, même séparément, et encore plus rares à trouver ensemble. Ma passion pour les belles-lettres me rend ami de quiconque les cultive. Personne ne me paraît avoir plus de droit à mon amitié et à mon estime que vous, monsieur, dont la jeunesse et les talents donnent tant d'espérance. Je n'ai que des louanges à vous donner, et bien des remerciements à vous faire, etc.

484. — A M. L'ABBÉ DESFONTAINES.

A Cirey, le 14 novembre.

Si l'amitié vous a dicté, monsieur, ce que j'ai lu dans la feuille trente-quatrième (1) que vous m'avez envoyée, mon cœur en est bien plus touché que mon amour-propre n'avait été blessé des feuilles précédentes. Je ne me plaignais pas de vous comme d'un critique, mais comme d'un ami : car mes ouvrages méritent beaucoup de censure; mais moi je ne méritais pas la perte de votre amitié. Vous avez dû juger, à l'amertume avec laquelle je m'étais plaint à vous-même, combien vos procédés m'avaient affligé; et vous avez vu, par mon silence sur tous les autres critiques, à quel point j'y suis sensible. J'avais envoyé à Paris, à plusieurs personnes, la dernière scène, traduite de Shakespeare, dont j'avais retranché quelque chose pour la représentation d'Harcourt, et que l'on a encore beaucoup tronquée dans l'impression. Cette scène était accompagnée de quelques réflexions sur vos critiques. Je ne sais si mes amis les feront imprimer ou non; mais je sais que, quoique ces réflexions aient été faites dans la chaleur de mon ressentiment, elles n'en étaient pas moins modérées. Je crois que M. l'abbé Asselin les a; il peut vous les montrer, mais il faut regarder tout cela comme non avenu.

Il importe peu au public que la *Mort de César* soit une bonne ou une méchante pièce; mais il me semble que les amateurs des lettres auraient été bien aises de voir quelques dissertations instructives sur cette espèce de tragédie qui est si étrangère à notre théâtre. Vous en avez parlé et jugé comme si elle avait été destinée aux comédiens français. Je ne crois pas que vous ayez voulu, en cela, flatter l'envie et la malignité de ceux qui travaillent dans ce genre; je crois plutôt que, rempli de l'idée de notre théâtre, vous m'avez jugé sur les modèles que vous connaissez. Je suis persuadé que vous auriez rendu un service aux belles-lettres si, au lieu de parler en peu de mots de cette tragédie comme d'une pièce ordinaire, vous aviez saisi l'occasion d'examiner le théâtre anglais et même le théâtre d'Italie, dont elle peut donner quelque idée. La dernière scène, et quelques morceaux traduits mot pour mot de Shakespeare, ouvraient une assez grande carrière à votre goût. Le *Giulo Cesare* de l'abbé Conti (1), noble vénitien, imprimé à Paris il y a quelques années, pouvait vous fournir beaucoup. La France n'est pas le seul pays où l'on fasse des tragédies; et notre goût, ou plutôt notre habitude de ne mettre sur le théâtre que de longues conversations d'amour, ne plaît pas chez les autres nations. Notre théâtre est vide d'action et de grands intérêts, pour l'ordinaire. Ce qui fait qu'il manque d'action, c'est que le théâtre est offusqué par nos petits maîtres (2); et ce qui fait que les grands intérêts en sont bannis, c'est que notre nation ne les connaît point. La politique plaisait du temps de Corneille, parce qu'on était tout rempli des guerres de la Fronde; mais aujourd'hui on ne va plus à ses pièces. Si vous aviez vu jouer la scène entière de Shakespeare, telle que je l'ai vue, et telle que je l'ai à peu près traduite, nos déclarations d'amour et nos confidentes vous paraîtraient de pauvres choses auprès. Vous devez connaître, à la manière dont j'insiste sur cet article, que je suis revenu à vous de bonne foi, et que mon cœur, sans fiel et sans rancune, se livre au plaisir de vous servir, autant qu'à l'amour de la vérité. Donnez-moi donc des preuves de votre sensibilité et de la bonté de votre caractère. Écrivez-moi ce que vous pensez et ce que l'on pense sur les choses dont vous m'avez dit un mot dans votre dernière lettre. La pénitence que je vous impose est de m'écrire au long ce que vous croyez qu'il y ait à corriger dans mes ouvrages dont on prépare en Hollande une très belle édition. Je veux avoir votre sentiment et celui de vos amis. Faites votre pénitence avec le zèle d'un homme bien converti, et songez que je mérite, par mes sentiments, par ma franchise, par la vérité et la tendresse qui sont naturellement dans mon cœur, que vous vouliez goûter avec moi les douceurs de l'amitié et celle de la littérature.

485. — A M. DE FORMONT.

A Cirey, 15 novembre.

Pourquoi vous rebuter d'un ouvrage si admirable (3), et auquel il manque si peu de chose pour être parfait? Nous n'avons dans notre langue que cette seule traduction du plus beau monument de l'antiquité; car je compte pour rien toutes les mauvaises qu'on a faites.

Virgile, du sein du tombeau,
Vous dit-il pas, en son langage :
Il faut achever ton ouvrage,
Quand je t'ai prêté mon pinceau?

Je viens d'apprendre que la *Didon*, qui a fait tant de fracas sur notre théâtre, est une espèce de traduction d'un opéra italien de Metastasio, se disant poëte de l'empereur. Je tiens cette anecdote d'un jeune Vénitien (4) qui est ici. Personne ne sait cela en France; tant nous sommes bien instruits dans notre petit coin du Parnasse de ce qui se passe dans les autres coins!

Je n'ai point encore vu la traduction en prose de la première scène de la *Cléopâtre* de Dryden. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'une traduction en prose d'une scène en vers est une beauté qui me montrerait son cul, au lieu de me montrer son visage; et puis, je vous dirai qu'il s'en faut beaucoup que le visage de Dryden soit une beauté. Sa *Cléopâtre* est un monstre, comme la plupart des pièces anglaises, ou plutôt, comme toutes les pièces de ce pays-là; j'entends les pièces tragiques. Il y a seulement une scène de Ventidius et d'Antoine qui est digne de Corneille. C'est là le sentiment

(1) Desfontaines s'était rétracté. (G. A.)

(1) Mort en 1749. (G. A.)
(2) Il y avait des bancs sur le théâtre même. Voyez, tome III, la dédicace de l'*Écossaise*. (G. A.)
(3) La traduction du quatrième livre de l'*Énéide*. (G. A.)
(4) Algarotti. (G. A.)

de milord Bolingbroke et de tous les bons auteurs; c'est ainsi que pensait Addison.

Je n'ai point encore lu la traduction que l'abbé du Resnel a faite de l'*Essai* de Pope (1); mais, comme cela n'est point intitulé *Réponse à Pascal* (2), il n'a rien à craindre.

Je vais tâcher d'avoir ce journal, où vous dites que je trouverai des absurdités métaphysiques, à propos de mes sentiments. Je sais qu'il est de l'essence d'un jésuite d'être mauvais philosophe; ce sont gens à qui on dicte, à l'âge de quinze ou vingt ans, des mots qu'ils prennent ensuite pour des idées. Je ne sais pas si Locke a raison, mais il en a bien l'air. J'ai beau chercher, je ne vois pas qu'on puisse jamais prouver que la matière ne saurait penser; mais, après tout, qu'importe, pourvu que nous pensions bien, c'est-à-dire que nous pensions de façon à nous rendre heureux? Je me trouve très bien d'être matière, si j'ai des sensations et des idées agréables.

S'il vous vient quelque pensée sur cette *chape à l'évêque*, dont les hommes se débattent, faites-m'en un peu part, s'il vous plaît,

Candidus imperti. . . . . (Hor., liv. I, ép. vi.)

Pour moi, j'ai envoyé à notre ami Cideville la dernière scène de la *Mort de César*, qui est très mal imprimée et toute tronquée dans la misérable édition qu'on en a faite; je l'ai prié de vous en faire tenir une copie. Je vous envoie des bagatelles de ma façon, en attendant de vous des idées et des lumières; chacun donne ce qu'il a. Je vais grand train dans le *Siècle de Louis XIV;* je saute à pieds joints sur toutes les minuties que je trouve en mon chemin. C'est un taillis fourré où je me fais de grandes routes; je voudrais bien m'y promener avec vous. La sublime, la légère, l'universelle Émilie vous fait mille compliments. Linant croit qu'il fera une pièce, et je n'en crois rien. *Vale*.

486. — A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, ce 28 novembre.

Que dites-vous, mon cher Cideville, des scélérats de commis de la poste? Nous avions, Linant et moi, mis bien proprement deux louis d'or, bien entourés de cire, dans un gros paquet adressé à sa pauvre sœur; et nous avions pris ce parti parce que le besoin était pressant. La malheureuse a bien reçu la lettre d'avis, mais point la lettre à argent. Pour remédier à cette violation cruelle du droit des gens, je m'adresse à M. le marquis (3). Ce M. le marquis me doit des monts d'or; il vous remettra les deux louis. Je m'adresse à vous pour cette petite commission, ne sachant en quel endroit du monde il se carre pour le présent.

J'ai la tête en compote, mon cher ami; je ne vous en écris pas davantage; je n'en ai pas la force. Qu'importe une longue lettre? c'est de longues amitiés qu'il faut.

Adieu, mon charmant ami. V.

487. — A M. THIERIOT.

A Cirey, le 30 novembre.

Vos fenêtres donnent donc à présent sur le Palais-Royal; j'aimerais mieux qu'elles donnassent sur la prairie et sur la petite rivière (4) que je vois de mon lit; mais on ne peut pas tout avoir à la fois, et il faut bien que M. de La Popelinière soit récompensé de son mérite, en ayant auprès de lui un homme aussi aimable que vous. Vous êtes le lien de la société; le nom de *compère* vous sied à merveille en ce sens-là, comme on appelait certain philosophe (5) la *sage-femme des pensées d'autrui*.

Je suis enchanté de la bonne fortune que vous avez, depuis six mois, avec Locke. Vous me charmez de lire ce grand homme qui est, dans la métaphysique, ce que Newton est dans la connaissance de la nature. Quel est donc ce curé (6) de village dont vous me parlez? Il faut le faire évêque du diocèse de Saint-Vrain. Comment! un curé, et un Français, aussi philosophe que Locke? Ne pouvez-vous point m'envoyer le manuscrit? Il n'y aurait qu'à l'envoyer, avec les lettres de Pope, dans un petit paquet à Demoulin; je vous le rendrais très fidèlement.

Si j'avais auprès de moi un domestique qui sût écrire, je ferais copier quelques chapitres d'une *Métaphysique* (7) que j'ai composée, pour me rendre compte de mes idées; cela vous divertirait peut-être de voir quelle espèce de philosophe c'est que l'auteur de la *Henriade* et de *Jeanne la Pucelle*. Vous auriez bien aussi quelques chants de *Jeanne*, car je sais que vous êtes discret et fidèle.

Le corsaire Desfontaines a bien les vices que vous n'avez pas. Vous connaissez cette guenille que j'avais écrite (1) au comte Algarotti; l'abbé Desfontaines me demande la permission de l'imprimer; je lui fais réponse, au nom de monsieur et madame du Châtelet, qu'ils regarderont cette impression comme une offense personnelle; je le prie et je lui recommande de se bien donner de garde de publier cette bagatelle; je lui fais sentir que ce qui est bon entre amis devient très dangereux entre les mains du public. A peine a-t-il reçu ma lettre, qu'il imprime. Ce qui m'étonne, c'est que son examinateur sache assez peu le monde pour souffrir que le nom de madame du Châtelet soit livré indignement à la malignité du pamphletier. Si monsieur et madame du Châtelet se plaignent à M. le garde des sceaux, comme ils devraient faire, je suis persuadé que l'abbé Desfontaines se repentirait de son imprudence.

On m'a envoyé une nouvelle édition de *Jules César*. J'ai reconnu qu'elle était nouvelle à des différences considérables qui s'y trouvent. Il est donc absolument nécessaire de donner ce petit ouvrage tel qu'il est, puisqu'on l'a comme il n'est pas. L'abbé de La Mare se chargera de l'édition, et le peu de profit qu'on en pourra tirer sera pour lui. C'est une libéralité que vous lui ferez volontiers, surtout à présent que vous êtes grand seigneur.

Si vous connaissiez quelque domestique qui sût bien écrire, envoyez-le-moi au plus vite; vous y gagnerez mille chiffons par an, vers, prose; vous me tiendrez lieu du public. Adieu, mon ami.

P.-S. Qu'est-ce qu'une estampe de moi, qui se vend chez Odieuvre, près de la Samaritaine, cela veut dire, je crois, sur le Pont-Neuf? Il est juste que je sois avec mon héros. Voyez si cette estampe ressemble.

488. — A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

A Cirey, par Vassy en Champagne, ce 30 novembre.

Je vous prie, mon cher maître en Apollon, d'envoyer à mon logis, vis-à-vis Saint-Gervais, votre petit antidote (2) contre le style impertinent dont nous sommes inondés. C'est une prescription contre la barbarie. J'attends ce Discours avec très grande impatience : joignez-y la Vie du martyr (3) de Toulouse; je ne la garderai qu'un jour, et on la reportera chez vous.

Je vous abandonne Marc-Antoine; l'assassin de votre bon ami (4), que vous avez embelli en français, mérite bien votre indignation. Je ne vous avais envoyé cette scène que pour vous faire connaître le goût du théâtre anglais, et point du tout pour vous faire aimer Antoine.

Avez-vous lu une lettre du P. Tournemine (5), qu'il a fait imprimer dans le *Journal de Trévoux*, au mois d'octobre? Il dispute bien mal contre M. Locke, et parle de Newton comme un aveugle des couleurs. Si des philosophes s'avisaient de lire cette brochure, ils seraient bien étonnés, et auraient bien mauvaise opinion des Français. En vérité nous sommes la crème fouettée de l'Europe. Il n'y a pas vingt Français qui entendent Newton. On dispute contre lui à tort et à travers, sans avoir lu ses démonstrations géométriques. Il me semble que je vois Thomas Diafoirus qui soutient thèse contre les circulateurs. Nous avons ici un noble vénitien qui entend Newton comme les *Éléments d'Euclide*. Cela n'est-il pas honteux pour nos Français!

L'Académie des inscriptions, en corps, a voulu faire une devise (belle occupation!) pour les opérations mathématiques qu'on va faire vers l'équateur (6). Ils ont mis, dans leur inscription, *que l'on mesure un arc du méridien sous l'équateur*. Est-il possible que toute une Académie fasse une ânerie pareille, et qu'il faille que M. Maffei (7), un étranger, redresse nos bévues.

Mais, dans votre Académie, pourquoi ne recevez-vous pas

(1) Elle ne parut que deux ans plus tard. (G. A.)
(2) Allusion à ses *Remarques sur Pascal*, pour lesquelles il fut persécuté. (G. A.)
(3) M. de Lezeau. (G. A.)
(4) La Blaise. (G. A.)
(5) Socrate. (G. A.)
(6) Meslier, mort en 1733. Voyez, tome IV, notre Avertissement en tête des *Sentiments* de ce curé. (G. A.)
(7) Voyez, tome IV, ce *Traité*. (G. A.)

(1) Voyez, tome VI, l'*Épître* du 15 octobre 1735. (G. A.)
(2) *Discours prononcé le 25 août 1735, avant la distribution des prix, par l'abbé d'Olivet, directeur de l'Académie française*. (G. A.)
(3) La *Vie et les sentiments de L. Vanini* (par D. Durand), 1717. (G. A.)
(4) Cicéron. (G. A.)
(5) *Lettre sur l'immortalité de l'âme et les sources de l'immortalité*. (G. A.)
(6) Voyez la lettre à Formont du 17 avril 1735. (G. A.)
(7) L'auteur de la *Mérope* italienne. Voyez tome III. (G. A.)

l'abbé Pellegrin? est-ce que Danchet serait trop jaloux? Vous savez qu'il y a vingt ans que je vous ai dit que je ne serais jamais d'aucune Académie. Je ne veux tenir à rien dans ce monde, qu'à mon plaisir; et puis je remarque que telles Académies étouffent toujours le génie, au lieu de l'exciter. Nous n'avons pas un grand peintre, depuis que nous avons une Académie de peinture; pas un grand philosophe formé par l'Académie des sciences. Je ne dirai rien de la française. La raison de cette stérilité dans des terrains si bien cultivés est, ce me semble, que chaque académicien, en considérant ses confrères, les trouve très petits, pour peu qu'il ait de raison, et se trouve très grand en comparaison, pour peu qu'il ait d'amour-propre. Danchet se trouve supérieur à Mallet, et en voilà assez pour lui; il se croit au comble de la perfection. Le petit Coypel (1) trouve qu'il vaut mieux que Detroy le jeune, et il pense être un Raphaël. Homère et Platon n'étaient, je crois, d'aucune Académie. Cicéron n'en était point, ni Virgile non plus. Adieu, mon cher abbé; quoique vous soyez académicien, je vous aime et vous estime de tout mon cœur; vous êtes digne de ne l'être pas. *Vale, et me ama.*

Mandez-moi quel est le jésuite qui a fait les ***Mémoires pour servir à l'Histoire*** du dernier siècle, et celui qui a fait les ***Mémoires chronologiques*** (2) sur les matières ecclésiastiques. Mais vous, que faites-vous? ne m'en direz-vous point de nouvelles?

489. — A MM. LES COMÉDIENS FRANÇAIS (3).

Novembre.

Je ne sais, messieurs, si vous avez lu une tragédie que j'avais composée, il y a deux ans, et dont je lus même chez moi les premières scènes à M. Dufresne (4). Je n'aurais jamais osé la présenter au théâtre. La singularité du sujet, la défiance où je dois toujours être sur mes faibles ouvrages, et le nombre de mes ennemis, m'avaient fait prendre le parti de ne la jamais exposer au public.

J'ai appris que M. Le Franc, s'étant fait rendre compte, il y a un an, du sujet de ma pièce, en a depuis composé une à peu près sur le même plan, et qu'il s'est hâté de vous la lire. Vous sentez bien, messieurs, que tout le mérite de ce sujet consiste dans la peinture des mœurs américaines, opposée au portrait des mœurs européanes : du moins c'est là mon seul avantage. Je ne doute pas que M. Le Franc, qui a au-dessus de moi les talents de l'esprit, et l'imagination que donne la jeunesse, n'ait embelli son ouvrage par des ressources qui m'ont manqué; mais il arriverait que, si sa pièce était jouée la première, la mienne ne paraîtrait plus qu'une copie de la sienne; au lieu que, si sa tragédie n'est jouée qu'après, elle se soutiendra toujours par ses propres beautés. Je n'aurais jamais travaillé sur un plan choisi par M. Le Franc. La considération et l'estime que j'ai pour lui m'en auraient empêché, autant que la crainte de me trouver son rival.

Il s'est dispensé d'un égard que j'aurais eu. Au reste, messieurs, soyez persuadés que, si je crains de passer après lui, c'est uniquement parce que ma pièce ne soutiendrait pas la comparaison avec la sienne. Votre intérêt s'accorde, en cela, avec le plaisir du public, qui applaudira toujours à M. Le Franc, en quelque temps que son ouvrage paraisse; et la justice exige que celui qui a inventé le sujet passe avant celui qui l'a embelli. Je n'aurai que la préférence dangereuse et passagère d'être exposé le premier à la censure du public.

J'ai l'honneur d'être, avec l'estime que j'ai pour ceux qui cultivent les beaux-arts, et avec la reconnaissance que je dois à ceux qui ont si souvent orné mes faibles productions et fait pardonner mes fautes (5), votre, etc.

490. — AU P. TOURNEMINE (6).

1735.

L'estime et la respectueuse amitié que j'ai eues pour vous, depuis mon enfance, m'avaient inspiré de m'adresser à vous pour avoir la solution de quelques-uns de mes doutes. Non seulement vous m'avez répondu avec autant d'esprit que de bonté, mais vous avez rendu votre réponse publique, et vous l'avez même fortifiée de raisons et d'instructions nouvelles. L'obligation que je vous ai est devenue celle de tous les hommes qui cultivent leur raison.

C'est pour leur satisfaction, autant que pour la mienne, que je prends la liberté de vous demander encore de nouveaux éclaircissements, avec la confiance d'un disciple qui s'adresse à son maître.

Il s'agit de savoir si M. Locke, en examinant les bornes de l'entendement humain (sans aucun rapport à la foi), a eu raison de dire qu'*il est possible à Dieu de donner la pensée à la matière.* La question n'est pas de savoir si la matière pense par elle-même; ce sentiment est rejeté par M. Locke, comme absurde. Il ne s'agit pas non plus de savoir si notre âme est spirituelle ou non; le point de la question est uniquement de voir si nous avons assez de connaissance de la matière et de la pensée pour oser affirmer cette proposition : *Dieu ne peut communiquer la pensée à l'être que nous appelons matière.* Vous tenez avec beaucoup de philosophes que cela est impossible à Dieu.

Voici le premier argument que vous apportez.

Pour juger d'un objet, il faut l'apercevoir tout entier indivisiblement; et vous en concluez que l'âme est nécessairement un être simple, et que par conséquent elle ne peut être matière.

Cet argument, que vous appelez démonstration, laisse encore quelques doutes dans mon esprit, soit que je ne l'aie pas assez compris, soit que j'aie encore quelque préjugé qui m'empêche d'en apercevoir toute l'évidence.

Je me demande d'abord à moi-même pourquoi je reçois sans hésiter une démonstration géométrique; celle-ci, par exemple, que trois angles, dans tout triangle, sont égaux à deux droits; c'est que la conclusion est renfermée nécessairement dans une proposition évidente : il m'est évident que les grandeurs qui se mesurent par une quantité égale sont égales entre elles; or il m'est évident que deux angles droits valent 180 degrés, trois angles d'un triangle sont démontrés en valoir autant; donc il m'est évident qu'ils sont égaux en ce sens.

Mais après avoir fait tous mes efforts pour sentir l'évidence de cet axiome, *pour apercevoir un objet, il faut le voir indivisiblement*, non seulement je n'en découvre pas la vérité, mais je n'en démêle pas même le sens.

Entendez-vous que plusieurs parties ne peuvent frapper une seule partie? mais cependant des lignes innombrables d'une circonférence aboutissent toutes à un point qui est le centre.

Entendez-vous que pour apercevoir un objet il faut le voir tout entier? mais il n'y a aucun objet que nous puissions voir de cette façon; nous ne voyons jamais qu'une surface des choses.

Pour moi, j'avoue que si on me demande comment il faut faire pour apercevoir un objet, je réponds que je n'en sais rien du tout : c'est le secret du Créateur : je ne sais ni comment je pense, ni comment je vis, ni comment je sens, ni comment j'existe.

Et cette proposition, *pour apercevoir un objet, il faut le voir indivisiblement*, fait un sens si peu clair à mon esprit, que, si on me disait au contraire, pour apercevoir un objet, il faut le voir divisiblement et par parties, cela me paraîtrait beaucoup plus compréhensible.

Je sens au moins qu'on me donnerait une idée très claire de la chose que vous voulez prouver, si on me disait : Une perception ne peut être divisible; on ne peut mesurer une pensée, elle n'est ni carrée ni longue; or la matière est divisible, mesurable, et figurée; donc une perception ne peut être matière. Ou bien : Ce qui est composé retient nécessairement l'essence de la chose dont il est composé; or si cette pensée était composée de matière, elle retiendrait l'essence de la matière, elle serait étendue; mais une pensée n'est point étendue; donc il implique contradiction qu'une pensée soit matière : or Dieu ne peut faire ce qui implique contradiction; donc Dieu ne peut composer la pensée de matière. Voilà un argument qui serait clair et évident, et qui me paraîtrait avoir la force de la démonstration.

Mais cet argument, qui démontre que la pensée ne peut être le composé d'un corps, serait absolument étranger à la question présente. Car je ne dis ni que l'esprit soit matière, ni que la pensée soit un composé de matière, mais seulement qu'il n'est pas impossible à Dieu de joindre la pensée à cet être aussi inconnu que la pensée, lequel nous appelons matière.

Dieu ne peut faire les contradictoires; cela est vrai, parce que ce n'est pas un pouvoir de faire ce qui est absurde; c'est, au contraire, une négation de pouvoir : il reste donc à examiner où est la contradiction que la matière puisse recevoir de Dieu la pensée.

(1) Peintre du roi. (G. A.)
(2) D'Avrigny. (G. A.)
(3) Lettre imprimée dans le *Pour et Contre.* (G. A.)
(4) Voyez notre Avertissement en tête d'*Alzire.* (G. A.)
(5) M. de Voltaire obtint des comédiens ce qu'il leur demandait. M. Le Franc, de son côté, leur écrivit aussi pour le même sujet; voyez sa lettre, qui est d'un style bien différent de celui de M. de Voltaire, tome VI, note du vers 176 du *Pauvre Diable.* (K.)
(6) Réponse à la lettre de ce Père sur l'*Immortalité de l'âme.* Voyez la lettre à d'Olivet du 30 novembre. (G. A.)

Pour savoir de quoi une chose est ou n'est pas capable, il faut la connaître entièrement. Or nous ne connaissons rien de la matière; nous savons bien que nous avons certaines sensations, certaines idées; par exemple, dans un morceau d'or nous apercevons de l'étendue, de la dureté, de la pesanteur, une couleur jaune, de la ductilité, etc.; mais cette substance, ce sujet, cet être à quoi tout cela est attaché, nous ne savons pas plus ce que c'est, que nous ne savons comment sont faits les habitants de Saturne.

Si Dieu a voulu que certains corps organisés pensent, ce n'est ni comme étendus ni comme divisibles qu'ils pensent. Ils auront la pensée indépendamment de tout cela, parce que Dieu la leur aura donnée.

Je ne conçois pas comment la matière pense; je ne conçois pas non plus comment un esprit pense. N'est-il pas vrai que Dieu peut créer un être doué de mille qualités inconnues à moi, sans lui communiquer ni la pensée ni l'étendue? ne peut-il pas ensuite donner la faculté de penser à cet être? et après lui avoir donné cette faculté, ne peut-il pas lui communiquer l'étendue? Or, si Dieu peut communiquer à une substance l'étendue après la pensée, pourquoi ne peut-il pas lui donner la pensée après l'étendue?

Mais, dit-on, l'âme est immortelle. Cela est vrai; la foi nous le dit, et personne n'en doute chez les chrétiens. Mais ce dogme empêche-t-il que Dieu ne puisse joindre la pensée et l'étendue dans un même sujet? Au contraire, si une certaine étendue existe avec la faculté de penser, il est sûr que cette étendue ne périt point; elle ne fait que changer de qualité et de place : et il est aussi facile à Dieu de lui conserver la pensée, qu'il lui a été facile de la lui donner; car la pensée étant l'action de Dieu sur la matière, rien n'empêche Dieu d'agir toujours.

On pourra me faire encore cette objection : Quelle est la partie à qui Dieu aura donné la pensée? cette partie n'est-elle pas divisible pendant toute l'éternité? n'est-il pas à croire qu'elle perdra toujours quelque chose d'elle-même? Or, à quelle petite particule de cette petite partie restera le don de penser? Si vous dites que c'est à la partie droite, je la divise et la retranche de son tout; alors il arrivera nécessairement une de ces trois choses : ou il y aura deux êtres pensants au lieu d'un; ou bien ni l'un ni l'autre ne sera pensant; ou cet être, ayant perdu la moitié de soi-même, aura perdu la moitié de sa pensée; ou Dieu donnera à la petite particule restante ce don de penser qu'avait auparavant toute la partie. Les trois cas sont absurdes; donc il est impossible que la pensée puisse subsister toujours avec la même matière. Je n'ai vu cet argument nulle part; je me le fais à moi-même, et il me paraît assez pressant. Il sert à me faire voir la faiblesse de mes compréhensions, mais il ne me prouve point que Dieu ne puisse conserver à une petite partie de mon corps, pendant toute l'éternité, ce qu'il lui aura donné dans le temps de ma vie.

Il est sûr que si la matière, par le mouvement continuel où elle est, va toujours se divisant à l'infini, il est impossible d'imaginer comment une partie qui se divisera toujours, conservera toujours la pensée. Mais, premièrement, cette partie, à qui Dieu l'aura donnée, peut fort bien en elle-même demeurer un individu, comme notre corps en est un; et en cela je n'apercevrais point de contradiction.

En second lieu, la matière n'est pas divisible à l'infini physiquement. Il est nécessaire qu'il y ait des parties parfaitement solides; s'il n'y en avait pas, il n'y aurait point de matière. Car les pores des corps augmentent à mesure que les parties solides des corps diminuent; ainsi les pores croissant à l'infini, et les parties solides diminuant à l'infini, le solide deviendrait *zéro*, et les pores *infinis*, etc. Donc il est nécessaire qu'il y ait des parties parfaitement solides; donc il est aisé de concevoir qu'une de ces parties solides soit impérissable, et que Dieu lui communique à jamais la pensée et le sentiment.

Si tout était matière, dites-vous, d'où l'âme matérielle aurait-elle tiré l'idée d'un être immatériel?

1° Dieu, qui nous donne nos idées, pourrait fort bien nous donner celle d'un être immatériel, d'un être essentiellement différent de nous, puisque, quand même nous serions purs esprits, nous ne laisserions pas d'avoir une idée de Dieu, qui cependant est quelque chose d'essentiellement différent de tout pur esprit créé.

2° Je réponds que nous recevons l'idée d'un être immatériel, comme l'idée de l'infini nous vient sans que nous soyons infinis pour cela.

Je passe ce que vous dites d'une poupée et d'un enfant, persuadé que vous ne voulez point parler sérieusement.

Vous prétendez que quand on dit *je* et *moi* et *unité*, cela prouve que nous connaissons ce que c'est que l'esprit.

Je et *moi* signifie-t-il autre chose que ma personne? et une unité n'est-elle pas aussi bien une unité de matière qu'une autre substance?

Vous me dites que les esprits forts répondent à cela qu'ils n'ont aucune idée ni d'esprit, ni de matière, ni de vertu, ni de vice. Il ne s'agit assurément ici ni de vertu, ni de vice; et M. Locke, le plus sage et le plus vertueux de tous les hommes, était bien loin d'avancer une impiété aussi absurde et aussi horrible. Pour vous prouver, non pas que notre pensée est une action de Dieu sur la matière, mais qu'elle peut être une action de Dieu sur la matière, et, ce qu'il faut toujours répéter, qu'il n'est pas impossible à l'être infiniment puissant de faire penser un corps, je vous avais apporté l'exemple des bêtes; vous me répondez : *La bête sera ce qu'il vous plaira.* Je vous supplie d'examiner la chose avec un peu d'attention, il me paraît qu'elle en vaut la peine.

Toute question n'est pas susceptible de démonstration; mais il faut examiner ce qui est le plus probable, non pas pour le croire fermement, mais pour croire au moins qu'il est probable.

Or il est de la plus grande probabilité que les bêtes ont des sentiments, des idées, de la mémoire, etc. Je n'entrerai pas ici dans les preuves d'expérience dont on ferait des volumes, mais je dirai en philosophe : Les bêtes ont les mêmes organes de sentiment que nous; la nature ne fait rien en vain; donc Dieu ne leur a point donné des organes de sentiment pour qu'elles n'aient point de sentiment; donc elles en ont comme nous.

Si on me dit à cela que les ressorts que je prends pour organes de leurs cinq sens sont seulement en eux les organes de la vie, je réponds que les animaux peuvent avoir la vie sans leurs cinq sens; puisqu'il y en a qui n'ont que trois ou deux sens, et qui vivent; donc les organes des sens leur sont donnés pour autre chose que pour la vie; donc ils ont du sentiment; donc ils ont cela de commun avec nous. Or, ou Dieu a ajouté le sentiment à ces portions de matière, ou il leur a donné une âme spirituelle et immortelle. On est donc réduit à dire, ou qu'une puce a une âme immortelle, ou que Dieu a donné à la matière le don de sentir; or, s'il a pu accorder à certains corps la sensation, pourquoi lui sera-t-il impossible d'accorder la pensée à d'autres?

Pour prouver encore qu'on ne peut dire qu'il soit impossible à Dieu de donner, par son action, la pensée au corps, et pour faire voir combien il est faux de dire, *ce qui n'est pas divisible ne peut appartenir à la matière*, je vous avais apporté l'exemple du mouvement.

Le mouvement n'est pas divisible; la vie, la végétation, l'électricité, ne sont pas divisibles; cependant l'électricité, la vie, la végétation, le mouvement, appartiennent à la matière; donc la matière a des propriétés, et peut-être sans nombre, qui ne sont pas divisibles. Il peut y avoir du plus ou du moins dans ces propriétés; il y en a aussi dans la propriété de la pensée. Un corps est plus ou moins en mouvement, une pensée est plus ou moins vive, plus ou moins forte, plus ou moins claire.

Je vous avais surtout apporté l'exemple de la gravitation, qui est un principe qui agit à des distances immenses, qui semble n'avoir rien de corporel, et qui cependant est le grand ressort de la nature. Je vous avais demandé ce que vous en pensiez, et si vous le connaissiez; et là-dessus voici comme vous me faites l'honneur de me répondre : « Oui, » monsieur, les corps pèsent; les calculs du célèbre Newton » ne m'en convainquent pas plus que les sens. Un corps pèse » sur l'autre, c'est-à-dire qu'un corps pousse l'autre. »

Je soupçonne qu'il y a là quelque faute du libraire, car il n'est pas vraisemblable que ce soit là le sentiment d'un homme aussi savant que vous. Vous n'ignorez pas, sans doute, ce que c'est que cette propriété de la nature appelée *gravitation*, ou *attraction*, ou *force centripète;* et si je vous le demandais, vous me répondriez, avec Newton et avec tous ceux qui ont étudié les vérités découvertes par ce grand homme : La gravitation, l'attraction, est la propriété par laquelle tous les corps tendent à s'approcher les uns des autres, sans aucun besoin d'une impulsion étrangère et de matière intermédiaire; et cela en raison directe de la quantité de leur masse, et en raison double inverse des distances. Cette propriété de la matière, inconnue jusqu'à nous, a été découverte et prouvée, je dis prouvée par ce grand philosophe, et ses preuves sont toutes fondées sur les lois de Kepler que les planètes observent dans leurs révolutions, sur les inégalités des mouvements dans les globes célestes, qui toutes confirment cette admirable loi des forces centripètes.

Ainsi il ne s'agit pas ici de l'impulsion des corps, et de la communication du mouvement, quoique l'impulsion des corps et la communication du mouvement soient encore une

propriété de la matière, qui n'a rien de commun avec la divisibilité.

Il s'agit de ce pouvoir réel de gravitation, d'attraction, de forces centripètes, qui dirigent les planètes autour du soleil, et la lune autour de la terre, selon des lois mathématiques qui excluent nécessairement tout ce prétendu fluide, et cette chimère de tourbillons qu'on avait supposés si gratuitement.

Ce pouvoir démontré est précisement tout le contraire de ce que vous dites. *Un corps*, dites-vous, *pèse*, c'est-à-dire *il pousse et ne pousse qu'autant qu'il est poussé*. Non, mon Père, le Soleil n'est point poussé, et Saturne n'est point poussé.

Mais le Soleil et Saturne s'attirent, gravitent, pèsent l'un sur l'autre, selon la quantité directe de leur masse, et selon la raison inverse du carré de leur éloignement; et il n'y a point entre eux ni autour d'eux de fluide qui puisse ni leur faire une résistance sensible, ni diriger leur mouvement. Il y a donc certainement un principe de gravitation, d'attraction, que nous ne connaissons pas, qui agit d'une manière surprenante, et qui n'a aucun rapport aux autres propriétés de la matière. Ce principe, vous avais-je dit, est interne, inhérent dans les corps; et là-dessus vous me répondez que jamais Newton n'a admis ce principe inhérent et interne dans les corps, et que s'il l'avait admis, on se serait moqué de lui. Si vous entendez par principes ou propriétés inhérentes une propriété essentielle, il est très vrai que Newton ne dit pas que le principe des forces centripètes soit essentiel à la matière ainsi que l'étendue. Peu importe qu'il se soit servi des termes *inhérent* et *interne* dont je me sers. Tout ce qu'on entend par ce mot *inhérent*, c'est que toute matière a reçu de Dieu ce principe qui est en elle; que toute particule de matière a la propriété, tant qu'elle est matière, de graviter l'une vers l'autre, comme l'or a la propriété inhérente de peser plus que l'argent, comme l'eau a la propriété inhérente d'être fluide à un certain degré de température. Je ne vois pas comment, en disant cela, Newton se serait exposé à la dérision des philosophes, comme vous le dites.

Vous m'apprenez ensuite que M. Newton a poussé plus loin qu'aucun philosophe l'observation des mouvements qui approchent les corps, ou qui les éloignent les uns des autres. Il semble par ces paroles que Newton n'aurait fait autre chose que de pousser plus loin qu'un autre ces recherches triviales sur les lois du mouvement; comme, par exemple, que la quantité de mouvement est le produit de la masse par la vitesse, etc. Ce n'est point du tout cela, encore une fois, dont il s'agit; c'est du pouvoir des forces centripètes, qui font que le soleil, par exemple, étant dans l'un des foyers d'une ellipse, le corps placé dans la circonférence de cette ellipse doit nécessairement parcourir des espaces égaux, en temps égaux, et que la force centripète augmente à mesure que le corps approche de celui des foyers de l'ellipse où est le soleil. Encore une fois, sans vous répéter ici toutes ces combinaisons, les forces centripètes, l'attraction, la gravitation, sont une nouvelle loi de la nature aussi certaine et aussi inconnue que la vie des animaux, et la végétation des plantes, le mouvement, et l'électricité.

Vous parlez ensuite de M. Newton ainsi : « Ce sage obser-
» vateur déclare nettement (section II, p. 172) qu'en regar-
» dant tous les corps comme des espèces d'aimants, il s'en
» tient aux mouvements apparents, de quelque cause qu'ils
» viennent, et sans toucher aux systèmes différents qui les
» rapportent à quelque impulsion, à l'action de la matière
» subtile ou éthérée. »

Je n'ai pas ici l'ouvrage dont vous citez cette page 172; mais, sans avoir sous mes yeux cet ouvrage, je sais fort bien que M. Newton, en vingt endroits, réclame contre l'injustice ridicule et absurde qu'il y aurait à lui reprocher d'admettre les qualités occultes des péripatéticiens. Il a soin de déclarer expressement qu'il ne sait point ce que c'est que cette propriété qu'il appelle du nom de gravitation, de force centripète, d'attraction. Il a hasardé sur cela quelques conjectures très faibles; mais enfin il n'est pas moins démontré que cette propriété, inconnue jusqu'à lui, existe réellement; c'est le seul point dont il est ici question. Il y a une propriété dans la matière, laquelle agit sans contact, sans véhicule, à des distances immenses; donc la matière peut avoir d'autres propriétés que celle d'être divisible.

La matière a probablement mille autres facultés que nous ne connaissons pas.

Vous me dites ensuite : La faculté d'attirer et repousser, de peser en poussant, n'enferme que du mouvement, du poids, de la mesure; donc ce sont des propriétés d'un être divisible. Il est vrai que ce sont des propriétés d'un être qui d'ailleurs est divisible; mais ce n'est pas parce qu'il est divisible qu'il a ces propriétés. La matière est physiquement divisible, c'est-à-dire ses parties solides adhérentes les unes aux autres sont séparables, et ces parties adhérentes ensemble, qui composent un tout comme notre globe, ont ensemble la faculté d'attraction, de gravitation; mais chaque particule solide de cet univers a en soi la même faculté; et un atome gravite vers un atome, comme la Terre, Mars, Jupiter, vers le Soleil leur centre.

La gravitation, le mouvement, appartiennent donc à toute la matière que nous connaissons. Il y a nécessairement des parties solides; donc ce n'est point en tant que divisible que la matière a la propriété de l'attraction; donc, encore une fois, il y a des principes dans la matière indépendants de la divisibilité; donc c'est une grande témérité d'assurer que Dieu ne peut joindre la pensée à la matière, sur cette faible et obscure raison que la matière est divisible. Encore une fois, on ne vous dit pas que le Créateur ait donné à la matière la pensée, on ne saurait trop le répéter; on vous dit seulement que des êtres aussi peu éclairés que nous le sommes, doivent être bien retenus quand il s'agit de prononcer ce que l'Etre infini et tout-puissant peut faire ou ne peut pas faire.

Vous me dites ensuite que le mouvement, la pesanteur des corps, nous indiquent Dieu, nous conduisent à Dieu; et ensuite vous parlez de ceux qui doutent de l'existence de Dieu.

On croirait, par ces paroles, que vous voudriez jeter quelques soupçons de cette horrible et impertinente incrédulité sur Newton et sur Locke, et sur ceux qui ont éclairé leur esprit des lumières de ces grands hommes. Ce n'est pas assurément votre intention; vous avez le cœur trop droit, vous avez un esprit trop juste pour ne pas reconnaître que toute la philosophie de Newton suppose nécessairement un premier moteur. Vous savez avec quelle supériorité de raison Locke a prouvé avant Clarke l'existence de cet Etre suprême. Newton et Locke, ces deux sublimes ouvrages du Créateur, ont été ceux qui ont démontré son existence avec le plus de force; et les hommes, en cela, comme dans tout le reste, doivent faire gloire d'être leurs disciples.

Je ne sais pas, en vérité, à propos de quoi vous parlez de libertinage, de passions et de désordres, quand il s'agit d'une question philosophique de Locke, dans laquelle son profond respect pour la Divinité lui fait dire simplement qu'il n'en sait pas assez *pour oser borner la puissance de l'Etre suprême*.

Il était bien loin, ce grand homme, d'être courbé vers la terre, et d'être plongé dans les voluptés, lui qui a passé sa vie, non seulement à éclairer l'entendement des hommes, mais à leur enseigner, par son exemple, la pratique des vertus les plus sévères et les plus aimables. M. Newton a été aussi vertueux qu'il a été grand philosophe : tels sont, pour la plupart, ceux qui sont bien pénétrés de l'amour des sciences, qui n'en font point un indigne métier, et qui ne les font point servir aux misérables fureurs de l'esprit de parti. Tel a été le docteur Clarke; tel était le fameux archevêque Tillotson; tel était le grand Galilée; tel notre Descartes; tel a été Bayle, cet esprit si étendu, si sage et si pénétrant, dont les livres, tout diffus qu'ils peuvent être, seront à jamais la bibliothèque des nations. Ses mœurs n'étaient pas moins respectables que son génie. Le désintéressement et l'amour de la paix comme de la vérité étaient son caractère; c'était une âme divine. M. Basnage, son exécuteur testamentaire, m'a parlé de ses vertus les larmes aux yeux. Cependant, je ne sais par quelle fatalité un des hommes les plus respectables de votre société, un homme plus célèbre encore par sa vertu que par son éloquence, a pu être trompé au point de dire, dans un de ses discours publics, en parlant de Bayle : *Probitatem non do*, « Je lui refuse la probité. »

491. — A M. BERGER.

A Cirey, le 1er décembre.

Au nom de Rameau, ma froide veine se réchauffe, monsieur. Vous me dites qu'il a besoin de quelque guenille pour faire exécuter des morceaux de musique chez M. le prince de Carignan. Voici de mauvais vers, mais tels qu'il les faut, je crois, pour faire briller un musicien. S'il veut broder de son or cette étoffe grossière, la voici (1) :

Fille du ciel, ô charmante Harmonie!
Descendez, et venez briller dans nos concerts;
La nature imitée est par vous embellie.
Fille du ciel, reine de l'Italie,
Vous commandez à l'univers.
Brillez, divine Harmonie,
C'est vous qui nous captivez.

(1) On trouve dans l'*Esthétique* de Jean-Paul Richter une critique de cette pièce de vers, que l'Allemand s'amuse à éplucher mot à mot. (G. A.)

Par vos chants vous vous élevez
Dans le sein du dieu du tonnerre;
Vos trompettes et vos tambours
Sont la voix du dieu de la guerre.
Vous soupirez dans les bras des Amours.
Le Sommeil, caressé des mains de la Nature,
S'éveille à votre voix;
Le badinage avec tendresse
Respire dans vos chants, folâtre sous vos doigts.
Quand le dieu terrible des armes
Dans le sein de Vénus exhale ses soupirs,
Vos sons harmonieux, vos sons remplis de charmes,
Redoublent leurs désirs.
Pouvoir suprême,
L'Amour lui-même
Te doit des plaisirs.
Fille du ciel, ô charmante Harmonie! etc.

Il me semble qu'il y a là un *rimbombo* de paroles et une variété sur laquelle tous les caractères de la musique peuvent s'exercer. Si Orphée-Rameau veut couvrir cette misère de doubles croches, *ella è padrone*, pourvu qu'on ne me nomme point.

S'il avait demandé M. de Fontenelle, ou quelque autre honnête homme, pour examinateur, il aurait fait jouer *Samson*, et je lui aurais fait tous les vers qu'il aurait voulu. Peut-être en est-il temps encore. Quand il voudra, je suis à son service. Je n'ai fait *Samson* que pour lui. Je partageais le profit entre lui et un pauvre diable de bel esprit (1). Pour la gloire, elle n'eût point été partagée, il l'aurait eue tout entière.

Ecrivez-moi souvent : vos lettres valent mieux que de l'argent et de la gloire. Vous êtes le plus aimable correspondant du monde, bon ami de près et de loin. Je vous embrasse, et suis à vous pour la vie.

P.-S. Qu'est-ce qu'une estampe de moi, qui se vend chez Odieuvre? Voyez cela, je vous prie ; j'en ferai venir pour le bailli du village, au cas que cela soit ressemblant.

Vous m'avez parlé d'une gravure où j'ai l'honneur d'être avec le berger, le philosophe, le galant Fontenelle. J'aimerais mieux cette gravure que l'estampe. Etant derrière Fontenelle, on est sûr d'être au moins regardé ; mais, étant seul, on ne m'ira point déterrer. *Vale.*

492. — A M. THIERIOT.

A Cirey, 8 décembre, à quatre heures du matin.

La date vous fera voir que je n'ai pas le temps de vous écrire une longue épître. On vient de m'avertir que plusieurs chants de la *Pucelle* courent dans Paris. Ou c'est quelque poëme qu'on met sous mon nom, ou un copiste infidèle a transcrit quelques-uns de ces chants. Dans l'un ou dans l'autre cas, il faut que je sois instruit de bonne heure de la vérité. Je vous jure, par cette même vérité que vous me connaissez, que je n'ai jamais prêté le manuscrit à personne, puisque je ne l'ai pas prêté à vous-même. Si quelqu'un m'a trahi, ce ne peut être qu'un nommé Dubreuil, beau-frère de Demoulin, qui a copié l'ouvrage il y a six mois. M. Rouillé prétend qu'il en court des copies. Voyez, informez-vous; que votre amitié se trémousse un peu. Il est d'une conséquence extrême que je sois averti. Il faudra enfin que j'aille mourir dans les pays étrangers ; mais, en récompense, les Hardion, les Danchet, etc., prospèrent en France.

J'avais commencé une tragédie où je peignais un tableau assez singulier du contraste de nos mœurs avec les mœurs du Nouveau-Monde. On a dit, il y a quelques mois, mon sujet au sieur Le Franc ; qu'a-t-il fait? Il a versifié dessus, il a lu sa pièce à nosseigneurs les comédiens, qui l'ont envoyée à la révision. Le petit bonhomme est un *tantinetto* plagiaire; il avait pillé sa pauvre *Didon* tout entière d'un opéra italien de Metastasio. Mais il prospérera avec les Danchet et les La Serre, et moi j'irai languir à La Haye ou à Londres. Adieu ; réponse, et prompte.

493. — AU MÊME.

A Cirey, 17 décembre.

Vous êtes le plus aimable ami, le plus exact et le plus tendre qu'il y ait au monde. Vous écrivez aussi régulièrement qu'un homme d'affaires, et vous avez les sentiments d'une maîtresse. Par quel remerciement commencerai-je? j'accepte d'abord le valet de chambre écrivain, pourvu qu'il ne soit ni dévot ni ivrogne, deux qualités également abominables. Il copiera toutes mes guenilles, que je corrige tous les jours, et que je vous destine. J'ai envoyé à MM. de Pont de Veyle et d'Argental la tragédie en question, avec cette clause qu'elle serait communiquée à vous, mon cher ami, et à vous seul. Ainsi, lorsque vous voudrez, passez chez ce M. d'Argental chez cette aimable et bienfaisante créature, qui ne cesse de me combler de ses bons offices. A présent que cette pièce envoyée me donne un peu de loisir, revenons à Orphée-Rameau. Je lui avais craché de petits vers (1) pour un petit duo. On pourrait, en allongeant la litanie, faire de cela un morceau très musical. C'est la louange de la musique ; on y peut fourrer tous ses attributs, tous ses caractères. Le génie de notre Orphée se trouverait au large.

Je ferai de *Samson* tout ce qu'on voudra ; c'est pour lui (Rameau), c'est pour sa musique mâle et vigoureuse que j'avais pris ce sujet.

Vous faites trop d'honneur à mes paroles de dire qu'il y a trois personnages. Je n'en connais que deux, Samson et Dalila ; car pour le roi, je ne le regarde que comme une bassetaille des chœurs. Je voudrais bien que Dalila ne fût point une Armide. Il ne faut point être copiste. Si j'en avais cru mes premières idées, Dalila n'eût été qu'une friponne, une Judith, p..... pour la patrie, comme dans la sainte Ecriture ; mais autre chose est la *Bible*, autre chose est le parterre. Je serais encore bien tenté de ne point parler des cheveux plats de Samson. Faisons-le marier dans le temple de Vénus la Sidonienne ; de quoi le Dieu des Juifs sera courroucé ; et les Philistins le prendront comme un enfant, quand il sera bien épuisé avec la Philistine. Que dit à cela le petit Bernard? J'ai corrigé et refondu le *Temple du Goût* et beaucoup de pièces fugitives ; et malgré vos leçons, je suis à la bataille d'Hochstedt. Je passe mes jours dans les douceurs de la société et du travail, et je ne regrette guère que vous. Je voudrais être aussi bien auprès de Pollion que vous auprès d'Emilie.

494. — A M. BERGER.

A Cirey, le 22 décembre.

Vous êtes un ami charmant. Vos lettres ne sont pas seulement des plaisirs pour moi, elles sont des services solides. Je savais ce que vous me mandez de l'abbé de La Mare (2). Vos réflexions sont très sages. Je ne peux que louer sa reconnaissance et craindre la malignité du public. J'ai retranché, comme vous croyez bien, toutes les louanges que l'amitié de ce jeune homme, trompé en ma faveur, me prodiguait assez imprudemment, et qui nous auraient fait tort à l'un et à l'autre. Je l'ai prié de ne m'en donner aucune. A la bonne heure que, en faisant imprimer une édition de *Jules César*, il réfute, en passant, les calomnies dont m'ont noirci ceux qui prennent la peine de me haïr. Je ne crois pas que ce soit une chose que je puisse empêcher, s'il ne se tient qu'à des faits, s'il ne me loue point, s'il ne se commet avec personne, s'il parle simplement et sans art. Mais il faut que sa préface soit écrite avec une sagesse extrême, et que sa conduite y réponde.

Je n'ai point gardé de copie de ces vers pour Orphée-Rameau ; mais je me souviens de l'idée, et, quand j'aurai plus de santé et de loisir, je ferai ce qu'il voudra. Il a bien raison de croire que *Samson* est le chef-d'œuvre de sa musique ; et, quand il voudra le donner, il me trouvera toujours prêt à quitter tout pour rimer ses doubles croches.

Il est vrai, mon cher monsieur, que j'avais composé une tragédie dans laquelle j'avais essayé de faire un tableau des mœurs européanes et des mœurs américaines. Le contraste régnait dans toute la pièce, et je l'avais travaillée avec beaucoup de soin ; mais j'avais peur d'y avoir mis plus de travail que de génie ; je craignais la haine opiniâtre de mes ennemis et l'indisposition du public. Je me tenais tranquille, loin de toute espèce de théâtre, attendant un temps plus favorable ; mais une personne instruite du sujet de ma pièce (qui n'est point *Montézume*) (3), en ayant parlé à M. Le Franc, il s'est hâté de bâtir sur mon fonds ; et je ne doute pas qu'il n'ait mieux réussi que moi. Il est plus jeune et plus heureux. Il est vrai que, si j'avais eu un sujet à traiter, je ne lui aurais pas pris le sien. J'aurais eu pour lui cette déférence que la seule politesse exige. Tout ce que je peux faire, à présent, c'est de lui applaudir, si sa pièce est bonne, et d'oublier son mauvais procédé, à proportion du plaisir que me feront ses vers. Je ne veux point de guerre d'auteurs. Les belles-lettres devraient lier les hommes ; elles les rendent d'ordinaire ennemis. Je ne veux point ainsi profaner la littérature, que je

(1) Linant. (G. A.)

(1) Voyez la lettre à Berger du 1er décembre. (G. A.)
(2) Il s'agit de la préface que ce jeune abbé poëte avait composée pour la *Mort de César*. (G. A.)
(3) On avait dit que c'était le titre de la tragédie de Voltaire. (G. A.)

regarde comme le plus bel apanage de l'humanité. Adieu, monsieur; je suis bien touché des marques d'amitié que vous me donnez; et c'est pour la vie.

495. — A M. THIERIOT.

A Cirey, le 25 décembre.

Je suis toujours d'avis qu'il ne soit plus question des grands cheveux plats de Samson; je gagnerai à cela une sottise sacrée de moins, et ce sera encore une scène de récitatif retranchée. Je n'entends pas trop ce qu'on veut dire par une Dalila intéressante. Je veux que ma Dalila chante de beaux airs, où le goût français soit fondu dans le goût italien. Voilà tout l'intérêt que je connais dans un opéra. Un beau spectacle bien varié, des fêtes brillantes, beaucoup d'airs, peu de récitatifs, des actes courts, c'est là ce qui me plaît. Une pièce ne peut être véritablement touchante que dans la rue des Fossés-Saint-Germain (1). *Phaéton*, le plus bel opéra de Lulli, est le moins intéressant.

Je veux que le *Samson* soit dans un goût nouveau; rien qu'une scène de récitatif à chaque acte, point de confident, point de verbiage. Est-ce que vous n'êtes pas las de ce chant uniforme et de ces *eu* perpétuels qui terminent, avec une monotonie d'antiphonaire, nos syllabes féminines? C'est un poison froid qui tue notre récitatif. Mandez-moi sur cela l'avis de Pollion et de Bernard.

Ne pourriez-vous point savoir ce que le plagiaire de Metastasio et le mien a pris de mes Américains? J'aurais peut-être le temps de changer ce qu'il a imité. Je ferais comme les gens qu'on a volés, qui changent les gardes de la serrure. Si vous voyez M. le bailli de Froulai et M. le chevalier d'Aydie, dites, je vous en prie, à cette paire de loyaux chevaliers combien je suis reconnaissant de leurs bontés. M. de Froulai a parlé en vrai Bayard au garde des sceaux (2).

Qu'est-ce donc que cette mauvaise pièce intitulée le *Tocsin de la Cour?* On dit que c'est le laquais de La Serre (3) ou de Roi qui en est l'auteur. Monsieur le garde des sceaux a-t-il si peu de goût que de me soupçonner de ces bassesses et de ces misères? Je suis bien las de toutes ces vexations; et, si je n'avais pas le bonheur de vivre à Cirey, dans le sein de la vertu, des beaux-arts, de l'esprit, et de l'amitié, auprès de a personne la plus respectable qui soit au monde, je dénicherais bien vite de France.

496. — AU MÊME.

26 décembre.

J'ai reçu à la fois, mon cher et véritable ami, vos deux lettres. Vous savez bien que la seule amitié était le lien qui me retenait en France. Voilà la divinité à qui je sacrifiais ma liberté; mais enfin la rage de mes ennemis l'emporte, et la calomnie m'arrache le seul bien où mon cœur était attaché. Je vais, par les conseils mêmes des personnes qui daignaient passer leur vie avec moi, chercher dans une solitude plus profonde le repos qu'on m'envie. Je fais par une nécessité cruelle ce que Descartes faisait par goût et par raison; je fuis les hommes, parce qu'ils sont méchants.

Quand vous m'écrirez, envoyez dorénavant vos lettres à Demoulin, sans dessus, ou bien à M. Dufaure; il me les fera tenir.

Je vous jure, sur l'amitié que j'ai pour vous, que quiconque dira que j'ai laissé copier quatre vers de l'ouvrage en question (4) est un imposteur.

Si monsieur le garde des sceaux a dans son portefeuille quelque pièce sous le nom de la *Pucelle*, c'est apparemment l'ouvrage de quelqu'un qui a voulu m'attribuer son style, pour me déshonorer et pour me perdre.

J'attendais de M. le garde des sceaux qu'il me rendrait plus de justice. Peut-être le cardinal de Richelieu, Louis XIV, et M. Colbert, m'eussent protégé. Quelque persécution injuste et cruelle que j'aie essuyée de sa part, je ne me plaindrai jamais de lui ni de personne, pas même de l'abbé Desfontaines, qui s'est signalé par de si noires ingratitudes. J'achèverai en paix, sans murmure, et sans bassesse, le peu de jours que la nature voudra permettre que je vive, loin des hommes dont je n'ai que trop éprouvé la méchanceté.

Je serais inconsolable, si vous n'en étiez pas plus assidu à m'écrire. Je ne me sens capable d'oublier tant d'injustices des autres qu'en faveur de votre amitié.

(1) Où était alors la Comédie-Française. (G. A.)

(2) Toujours à propos de la *Pucelle*. (G. A.)

(3) Voyez sur La Serre, tome IV, une note de la *Vie de Molière*. G. A.)

(4) La *Pucelle*. (G. A.)

Madame du Châtelet a lu la préface que m'a envoyée le petit La Mare. Nous en avons retranché beaucoup, et, surtout, les louanges; mais, pour les faits qui y sont, nous ne voyons pas que je doive en empêcher la publication. C'est une réponse simple, naïve, et pleine de vérité, à des calomnies atroces et personnelles imprimées dans vingt libelles. Il y aurait un amour-propre ridicule à souffrir qu'on me louât; mais il y aurait un lâche abandon de moi-même à souffrir qu'on me déshonore. L'ouvrage de La Mare nous paraît à présent très sage, et même intéressant. Il me semble qu'il y règne un amour des arts et de la vertu, un esprit de justice, une horreur de la calomnie, et un attendrissement sur le sort de presque tous les gens de lettres persécutés, qui ne peut révolter personne, et qui, même dans le temps de cette persécution nouvelle, doit gagner les bons esprits en ma faveur. Il ne faut pas songer aux autres.

Il est vrai que cette justification aurait plus de poids si elle était faite d'une main plus importante et plus respectée; mais, plus on a d'acquis dans le monde, moins on sait défendre ses amis. Il n'y a que vous qui ayez ce courage en parlant, et La Mare en écrivant. J'ajoute encore que cette marque publique de la reconnaissance de La Mare peut servir à lui faire des amis : on verra qu'il est digne d'en avoir.

Ne négligez pas d'aller voir *par amabile fratrum*, les dignes amis Pont de Veyle et d'Argental.

Je vous embrasse tendrement, et vous aime comme vous méritez d'être aimé.

497. — AU MÊME.

Le 28 décembre.

Je n'ai jamais, mon cher ami, parlé de l'abbé Prévost que pour le plaindre d'avoir une tonsure, des liens de moine, honteux pour l'humanité, et de manquer de fortune. Si j'ai ajouté quelque chose sur ce que j'ai lu de lui, c'est apparemment que j'ai souhaité qu'il eût fait des tragédies; car il me paraît que le langage des passions est sa langue naturelle. Je fais une grande différence entre lui et l'abbé Desfontaines; celui-ci ne sait parler que de livres; ce n'est qu'un auteur, et encore un bien médiocre auteur, et l'autre est un homme. On voit par leurs écrits la différence de leurs cœurs, et on pourrait parier, en les lisant, que l'un n'a jamais eu affaire qu'à des petits garçons, et que l'autre est un homme fait pour l'amour. Si je pouvais rendre service à l'abbé Prévost, du fond de ma retraite, il n'y a rien que je ne fisse; et, si j'étais assez heureux pour revenir à Cirey en sûreté, je tâcherais de l'y attirer.

Dans la douleur, dont j'ai le cœur percé, il m'est bien difficile, mon ami, de songer à *Samson*. Je me souviens cependant que, dans cette petite ariette des fleurs, il faut mettre :

> Sensible image
> Des plaisirs du bel âge, (Acte IV, sc. IV.)

au lieu de

> *Plaisir volage, etc;*

car Dalila ne doit pas prêcher l'inconstance à un héros dont la vigueur ne doit que trop le porter à ce vice abominable de l'infidélité.

Je suis actuellement sur les frontières de France avec une chaise de poste, des chevaux de selle, et des amis, prêt à gagner le séjour de la liberté, s'il ne m'est plus permis de revoir celui du bonheur. La plus aimable, la plus spirituelle, la plus éclairée, et la plus simple femme de l'univers, m'a chargé, en me quittant, de vous dire qu'elle est charmée de vos lettres, et qu'elle vous regarde comme son intime ami. Je voudrais bien vous envoyer la copie d'une lettre qu'elle a pris sur elle d'écrire au garde des sceaux, à la suite d'une autre que son mari a écrite. Vous y admireriez l'éloquence tendre et mâle que donne l'amitié; vous y verriez la langage de la vertu courageuse. Ah! mon ami! il est plus doux d'avoir une pareille lettre écrite en sa faveur, qu'il n'est affreux d'être si indignement persécuté. Je vous l'enverrai cette lettre.

En attendant, la personne (1) charitable qui a si généreusement parlé en ma faveur, ne pourrait-elle pas dire trois choses au garde des sceaux? La première, qu'il est très faux qu'il ait des chants de mon ouvrage, ou qu'il a un ouvrage supposé par un traître; la seconde, que je n'ai jamais rien fait qui dût lui déplaire; la troisième, qu'il n'y a que de la honte à me persécuter. Voyez s'il pourrait confire au miel de la cour le fond de ces trois vérités.

Passons des horreurs de la persécution aux tracasseries de Le Franc. Il est faux que l'abbé de Voisenon lui ait dit le dé-

(1) Le bailli de Froulay. (G. A.)

tail de mon sujet. Il a su le fond en général par lui, et un peu de détail par un autre, et il s'est pressé de travailler. C'est un homme qui veut, à ce que je vois, aller à la gloire par le chemin de la honte, s'il est, comme on me le mande, le plagiaire des auteurs, et le *busy-body* des comédiens.

Voyez, avec *par nobile fratrum* (1), si vous pensez que ma pièce puisse soutenir le grand jour après celle de Le Franc. Au bout du compte, si mon ouvrage vous paraissait passable, y aurait-il tant d'inconvénients à le laisser passer le dernier? Le public même, si revenu de son estime pour la *Didon* et pour l'auteur, ne prendrait-il pas mon parti, d'autant plus qu'on me persécute? Pourriez-vous savoir ce qu'en pense Dufresne (2), et me le mander? Adressez toujours vos lettres, jusqu'à nouvel ordre, chez Demoulin.

Adieu; je vous embrasse bien tendrement et avec tous les sentiments que je vous dois, et que j'aurai pour vous toute ma vie.

P.-S. J'oubliais de vous dire, mon cher ami, que j'ai fait mon examen de conscience, au sujet de Pétersbourg. Tout ce que je sais, c'est que le duc de Holstein (3), héritier présomptif de la Russie, me voulut avoir, il y a un an, et me donner dix mille francs d'appointements; mais, tout persécuté que j'étais, je n'aurais pas quitté Cirey pour le trône de la Russie même. Je répondis d'une manière respectueuse et mesurée. Tout ce que cela prouve, c'est que Keeper (4) devrait moins persécuter un homme qui refusa dans les pays étrangers de pareils établissements.

498. — A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

A Cirey, par Vassy en Champagne, ce 6 janvier 1736.

Je vous gronde de ne m'avoir point écrit; mais je vous aime de tout mon cœur de m'avoir envoyé ce petit antidote contre le poison des Marivaux et consorts. Votre *Discours* (5) est un des bons préservatifs contre la fausse éloquence qui nous inonde. Franchement, nous autres Français, nous ne sommes guère éloquents. Nos avocats sont des bavards secs; nos sermonneurs, des bavards diffus; et nos faiseurs d'oraisons funèbres, des bavards ampoulés. Il nous resterait l'histoire; mais un génie naturellement éloquent veut dire la vérité, et en France on ne peut pas la dire. Bossuet a menti avec une élégance et une force admirables, tant qu'il a eu à parler des anciens Egyptiens, des Grecs, et des Romains; mais dès qu'il est venu aux temps plus connus, il s'est arrêté tout court. Je ne connais, après lui, aucun historien où je trouve du sublime, que la *Conjuration* de Saint-Réal. La France fourmille d'historiens, et manque d'écrivains.

De quoi diable vous avisez-vous de louer les phrases hyperboliques et les vers enflés de Balzac! Voiture tombe tous les jours, et ne se relèvera point; il n'a que trois ou quatre petites pièces de vers par où il subsiste. La prose est digne du chevalier d'Her... (6) Et vous avez loué la naïveté du style le plus pincé et le plus ridiculement recherché. Laissez là ces fadaises; c'est du plâtre et du rouge sur le visage d'une poupée. Parlez-moi des *Lettres provinciales*. Quoi! vous louez Fénelon d'avoir de la variété! Si jamais homme n'a eu qu'un style, c'est lui; c'est partout *Télémaque*. La douceur, l'harmonie, la peinture naïve et riante des choses communes, voilà son caractère; il prodigue les fleurs de l'antiquité, qui ne se fanent point entre ses mains; mais ce sont toujours les mêmes fleurs. Je connais peu de génies variés tels que Pope, Addison, Machiavel, Leibnitz, Fontenelle. Pour M. de Fénelon, je ne vois pas par où il mérite ce titre. Permettez-moi, mon cher abbé, de vous dire librement ma pensée; cette liberté est la preuve de mon estime.

J'ajouterai que la *palme de l'érudition* est un mot plus fait pour le latin du P. Jouvency que pour le français de l'abbé d'Olivet.

Je vous demande en grâce, à vous et aux vôtres, de ne vous jamais servir de cette phrase, *nul style, nul goût dans la plupart*, sans y daigner mettre un verbe. Cette licence n'est pardonnable que dans la rapidité de la passion, qui ne prend pas garde à la marche naturelle d'une langue; mais dans un discours médité, cet étranglement me révolte. Ce sont nos avocats qui ont mis ces phrases à la mode; il faut les leur laisser, aussi bien qu'au *Journal de Trévoux*. Mais je m'aperçois que je remonte à mon curé; je vous en demande très sérieusement pardon. Si je voulais vous dire tout ce que j'ai trouvé d'admirable dans votre discours, je serais bien plus importun.

J'ai reçu hier la *Vie de Vanini* (1); je l'ai lue. Ce n'était pas la peine de faire un livre. Je suis fâché qu'on ait cuit ce pauvre Napolitain; mais je brûlerais volontiers ses ennuyeux ouvrages, et encore plus l'histoire de sa vie. Si je l'avais reçue un jour plus tôt, vous l'auriez avec ma lettre.

Un petit mot encore, je vous prie, sur le style moderne. Soyez bien persuadé que ces messieurs ne cherchent des phrases nouvelles que parce qu'ils manquent d'idées. Hors M. de Fontenelle, patriarche respectable d'une secte ridicule, tous ces gens-là sont ignorants, et n'ont point de génie. Pardonnez-leur de danser toujours, parce qu'ils ne peuvent marcher droit. Adieu; s'il y a quelque chose de nouveau dans la littérature, secouez votre infâme paresse, et écrivez à votre ami.

499. — A M. THIERIOT.

A Cirey ... 1736 (2).

Je remercie aussi tendrement Pollion, que je suis désespéré contre ceux qui devraient être des Pollions, et qui ne le sont pas. Mon cher ami, je suis dans l'amertume : il est affreux pour moi de vivre en France; mais l'amitié me retient et me rend tout supportable.

Divertissez-vous bien. Celui qui ne cherche que son plaisir doit vivre à Paris; celui qui veut écrire librement, et vivre pour la postérité, doit aller à Londres ou à La Haye : mais le voyage que j'ai le plus envie de faire est celui de la barrière Blanche (3).

500. — A M. DE CIDEVILLE.

8 janvier.

Un orage bien cruel et bien imprévu m'a arraché quelque temps, mon charmant ami, du port où je vivais heureux et tranquille. Il faut que j'aie été bien accablé, puisque je ne vous ai point écrit. Le premier usage que je fais du retour de ma tranquillité et de mon bonheur, c'est de vous le dire, et de goûter avec vous une félicité pure et nouvelle, en vous parlant du malheur que j'ai essuyé. Je ne sais quelle calomnie m'avait encore noirci dans ce séjour du vice qu'on appelle la cour. Il sera dit que les poëtes, comme les prophètes, seront toujours persécutés dans leur pays. Voilà le seul prix, mon cher Cideville, de vingt ans de travail. On m'a mandé que ces horreurs, qui ont été sur le point de m'accabler, avaient été fabriquées par le barbouilleur de *Didon*. Il devait bien se contenter d'avoir corrigé Virgile. Que peut-il, après cela, daigner avoir à démêler avec Voltaire? J'avais fait ma pièce des *Américains*, mais je ne savais pas qu'il m'avait volé, et je ne croyais pas que la rage d'être joué le premier pût le porter à ourdir une aussi vilaine trame que celle dont on l'accuse. Je ne le veux pas croire; j'ai trop de respect pour les lettres; je ne veux pas les déshonorer au point de croire les gens de lettres aussi méchants que les prêtres. Je me borne, mon cher ami, à tâcher de bien faire. J'oublie la calomnie, j'ignore les intrigues. Je fais actuellement transcrire mon ouvrage pour vous l'envoyer, et, si vous l'approuvez, je croirai avoir toujours été heureux.

Je ne sais si je vous ai parlé de cette sottise de Demoulin, qui voulait que vos vers valussent un habit au petit La Mare. Ce petit homme serait le mieux vêtu du monde, si vous aviez accordé la requête; mais Demoulin n'a pas un papier à vous, et je l'ai bien grondé de la lettre indiscrète qu'il vous écrivit.

Mille tendres compliments au philosophe Formont et à votre cher du Bourg-Theroulde.

Je vous dis en confidence que je me trouve dans une situation qui aurait besoin du souvenir du petit marquis (4). Si vous vouliez rafraîchir sa mémoire et piquer sa vanité, vous feriez une bonne œuvre. Je vous embrasse mille fois.

P.-S. Avouez que vous avez bien gagné à mon silence. Vous avez eu une belle lettre d'Emilie. Adieu, mon cher ami.

501. — A M. BERGER.

10 janvier.

Il n'y a aucune de vos lettres, mon cher ami, qui n'ait augmenté mon estime et mon amitié pour vous. Vous êtes presque la seule personne dont je n'aie point vu le jugement cor-

(1) D'Argental et Pont de Veyle. (G. A.)
(2) L'acteur Quinault-Dufresne. (G. A.)
(3) Mari d'Anne Petrowna, qui était sœur de l'impératrice Anne Ivanowna. (G. A.)
(4) En anglais, *garde*. Voltaire désigne ici le garde des sceaux.
(5) Voyez la dernière lettre à d'Olivet. (G. A.)
(6) Allusion à un roman par lettres de Fontenelle (G. A.)

(1) Par Durand. (G. A.)
(2) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(3) Où Thieriot demeurait alors. (*A. François.*)
(4) M. de Lezeau, qui était son débiteur. (G. A.)

rompu par les illusions du public. Le premier fracas des applaudissements et des injures injustes, dont ce public, extrême en tout et toujours ivre, accable les hommes et les ouvrages, ne vous en impose jamais. Votre opinion sur *Didon*, sur *Ver-Vert*, sur tous les ouvrages, se trouve confirmée par le temps. Si l'on pouvait ajouter quelques louanges à celles que mérite votre goût, j'y ajouterais que madame la marquise du Châtelet a pensé entièrement comme vous. Il est vrai que les petits ouvrages de poésie occupent peu son temps. Les yeux occupés à lire les vérités découvertes par les Newton, les Locke, les Clarke, se détournent un moment sur toutes ces bagatelles passagères, qu'elle juge d'un seul regard, mais qu'elle a toujours jugées comme si elle les avait approfondies et discutées.

J'ai vu la *Chartreuse* (1); c'est, je crois, l'ouvrage de ce jeune homme où il y a le plus d'expression, de génie, et de beautés neuves. Mais sûrement cet ouvrage sera bien plus critiqué que *Ver-Vert*, quoiqu'il soit bien au-dessus. Un premier ouvrage est toujours reçu avec idolâtrie; mais le public se venge sur la seconde pièce, et brise souvent la statue qu'il a lui-même élevée.

J'ai été aussi affligé que vous de la mort de ce pauvre M. de La Clède (2). Quand je songe au nombre prodigieux de jeunes gens pleins de santé et de vigueur que j'ai enterrés, je me regarde comme un roseau cassé, qui subsiste et végète encore au milieu de cent chênes abattus autour de lui.

Je n'ai guère le temps, à présent, de servir notre Orphée (3), et de lui donner des cantates. Cette tragédie, qu'on va jouer, m'occupe nuit et jour; je fais tout ce que je peux pour la rendre supportable. Je l'aurais voulue merveilleuse, et je crains, avec raison, qu'elle ne soit que bizarre. Le sujet en est beau, mais c'est un fardeau de pierreries et d'or que mes faibles mains n'ont pu porter, et qui tombe à terre en morceaux.

Envoyez-moi, je vous prie, les vers de l'aimable Bernard (4), et même le discours satirique de l'abbé Desfontaines à l'Académie. Il faut que j'aie le fiel et le miel du Parnasse.

Continuez-moi votre correspondance; j'en sens le prix comme celui de votre amitié.

502. — A M. THIERIOT.

A Cirey, le 13 janvier.

Vous croirez peut-être, mon cher ami, que je vais me répandre en plaintes et en reproches sur le dernier orage que je viens d'essuyer;

> Que je vais accuser et les vents et les eaux,
> Et mon pays ingrat, et le garde des sceaux.

Non, mon ami; cette nouvelle attaque de la fortune n'a servi qu'à me faire sentir encore mieux, s'il est possible, le prix de mon bonheur. Jamais je n'ai plus éprouvé l'amitié vertueuse d'Emilie ni la vôtre; jamais je n'ai été plus heureux; il ne me manque que de vous voir. Mais c'est à vous à tromper l'absence par des lettres fréquentes, où nos âmes se parlent l'une à l'autre en liberté. J'aime à vous mettre tout mon cœur sur le papier, comme je vous l'ouvrais autrefois dans nos conversations.

Je vais donc me donner le plaisir de répondre, article par article, à votre charmante lettre du 6 janvier. Je commence par la respectable Emilie, *a se principium sibi desinet*. Elle a été touchée sensiblement de ce que vous lui avez écrit; elle pense, comme moi, que vous êtes un ami rare, aussi bien qu'un homme d'un goût exquis, et un amateur éclairé de tous les beaux-arts. Nous vous regardons tous deux comme un homme qui excelle dans le premier de tous les talents, celui de la société.

Si vous revoyez les deux chevaliers (5) sans peur et sans reproche, joignez, je vous en prie, votre reconnaissance à la mienne. Je leur ai écrit : mais il me semble que je ne leur ai pas dit assez avec quelle sensibilité je suis touché de leurs bontés, et combien je suis orgueilleux d'avoir pour mes protecteurs les deux plus vertueux hommes du royaume.

M. Le Franc ne paraît pas au moins le plus modeste. Je vous envoie la copie d'une lettre que j'ai écrite aux comédiens (6), qui se trouve heureusement servir de contraste à celle pleine d'amour-propre par laquelle il les a probablement révoltés. Au reste, je me défie de mon ouvrage autant que Le Franc est sûr du sien; non pas que je veuille avoir le plaisir d'opposer de la modestie à sa vanité, mais parce que je connais mieux le danger, et que je connais, par expérience, ce que c'est que d'avoir affaire au public.

Je vous supplie de dire à M. d'Argental qu'il faut absolument que la *Lettre de M. Algarotti* soit imprimée (1). Je ne veux ni rejeter l'honneur qu'il m'a fait, ni le priver du plaisir de sentir le cas que je fais de cet honneur. Il aurait raison d'être piqué si je ne faisais pas servir sa lettre à l'usage auquel il la destine.

Je vous prie de remercier pour moi le vieux bonhomme La Serre (2).

J'approuve infiniment la manière dont vous vous conduisez avec les mauvais auteurs. Il n'y a aucun écrivain médiocre qui n'ait de l'esprit, et qui par là ne mérite quelque éloge. Vous avez grande raison de distinguer M. Destouches de la foule; c'est un homme sage dans sa conduite comme dans son style, et que j'honore beaucoup.

Je compte vous envoyer, dans quelque temps, la copie de *Samson*. Je persiste, jusqu'à nouvel ordre, dans l'opinion qu'il faut, dans nos opéras, servir un peu plus la musique, et éviter les langueurs du récitatif. Il n'y en aura presque point dans *Samson*, et je crois que le génie d'Orphée-Rameau y sera plus à son aise; mais il faudra obtenir un examinateur raisonnable, qui se souvienne que *Samson* se joue à l'Opéra, et non en Sorbonne. Prêtez-vous donc, je vous prie, à ce nouveau genre d'opéra, et disons avec Horace :

> O imitatores servum pecus!. . . . . (Hor., liv. I, ép. xix.)

Je m'occupe à présent à mettre la dernière main à notre *Henriade*,

> . . . . . . Fesant ore un tendon,
> Ore un repli, puis quelque cartilage,
> Et n'y plaignant l'étoffe et la façon.
> (La Font. *Le Faiseur d'oreilles*.)

Mes tragédies et mes autres ouvrages ont bien l'air d'être peu de chose. Je voudrais qu'au moins la *Henriade* pût aller à la postérité, et justifier votre estime et votre amitié pour moi. Je vous embrasse; buvez à ma santé chez Pollion.

503. — A M. DE FORMONT.

A Cirey, le 13 janvier.

Aimable philosophe, nous avons reçu votre prose et vos vers; la prose est d'un sage, les vers sont d'un poëte.

> Votre style juste et coulant,
> Votre raison ferme et polie,
> Plaisent tous deux également
> A la philosophe Emilie,
> Qui joint la force du génie
> A la douceur du sentiment.
> Entre vous deux assurément
> Le ciel mit de la sympathie.
> A l'égard de notre Linant,
> Il vous approuve et dort d'autant,
> Commence un ouvrage et l'oublie.
> Moi, je raisonne et versifie,
> Mais non, certes, si doctement
> Que votre sage Polymnie.

Voilà de la rimaille qui m'a échappé; venons à la raison, que je n'attraperai peut-être point.

Il est vrai que nous ne pouvons comprendre ni comment la matière pense, ni comment un être pensant est uni à la matière. Mais de ces deux choses également incompréhensibles, il faut que l'une soit vraie, comme, de la divisibilité ou de l'indivisibilité de la matière, il faut que l'une ou l'autre soit, quoique ni l'une ni l'autre ne soient compréhensibles. Ainsi la création et l'éternité de la matière sont inintelligibles; et cependant il faut que l'une des deux soit admise.

Pour savoir si la matière pense ou non, nous n'avons point de règle fixe qui nous puisse conduire à une démonstration, comme en géométrie; cette vérité, « Entre deux points la » ligne droite est la plus courte, » mène à toutes les démonstrations. Mais nous avons des probabilités; il s'agit donc de savoir ce qui est le plus probable. L'axiome le plus raisonnable, en fait de physique, est celui-ci : « Les mêmes effets » doivent être attribués à la même cause. » Or les mêmes effets se voient dans les bêtes et dans les hommes; donc la même cause les anime. Les bêtes sentent et pensent à un

(1) Petit poëme, par Gresset. (G. A.)
(2) Auteur d'une *Histoire de Portugal*. (G. A.)
(3) Rameau. (G. A.)
(4) Description du *Hameau*, commençant par ces mots :
> Rien n'est si beau
> Que ce hameau. (*Note de* 1765.)

(5) Froulay et d'Aydie. (G. A.)
(6) Voyez plus haut. (G. A.)

(1) Sur la tragédie de la *Mort de César*, voyez tome III. (K.)
(2) Ce poëte avait alors soixante-quatorze ans. (G. A.)

certain point, elles ont des idées; les hommes n'ont au-dessus d'elles qu'une plus grande combinaison d'idées, un plus grand magasin. Le plus et le moins ne changent point l'espèce; donc, etc. Or personne ne s'avise de donner une âme immortelle à une puce; il n'en faudra donc point donner à l'éléphant ni au singe, ni à mon valet champenois, ni à un bailli de village, qui a un peu plus d'instinct que mon valet; enfin ni à vous, ni à Emilie.

La pensée et le sentiment ne sont pas essentiels, sans doute, à la matière, comme l'impénétrabilité. Mais le mouvement, la gravitation, la végétation, la vie, ne lui sont pas essentiels, et personne n'imaginerait ces qualités dans la matière, si on ne s'en était pas convaincu par l'expérience.

Il est donc très probable que la nature a donné des pensées à des cerveaux, comme la végétation à des arbres; que nous pensons par le cerveau de même que nous marchons avec le pied, et qu'il faut dire comme Lucrèce :

Primum, animum dico, mentem quem sæpe vocamus,
In quo consilium vitæ, regimenque locatum est,
Esse hominis partem nihilominus ac manus et pes. (Liv. III.)

Voilà, je crois, ce que notre raison nous ferait penser, si la foi divine ne nous assurait pas du contraire; c'est ce que pensait Locke, et ce qu'il n'a pas osé dire.

De plus, quand même cette analogie des animaux ne serait pas une extrême probabilité, le *frustra per plura quod potest per pauciora* est encore une excellente raison. Or le chemin est bien plus court de faire penser un cerveau que de fourrer dans un cerveau je ne sais quel être dont nous n'avons aucune idée. Cet être, qui croît et décroît avec nos sens, a bien la mine d'être un sixième sens; et, si ce n'était notre divine religion, je serais tenté de le croire ainsi.

Je trouve très mauvais que vous parliez de Newton comme d'un faiseur de systèmes; il n'en a fait aucun. Il a découvert, dans la matière, des propriétés incontestables, démontrées par les expériences. Il est aussi certain que les forces centripètes agissent sur tous les corps, sans aucune matière intermédiaire, qu'il est certain que l'air pèse. Il est aussi sûr que la lumière se réfléchit dans le vide, par la force de l'attraction, c'est-à-dire par les forces centripètes, qu'il est sûr que les rayons de la lumière se brisent dans l'eau.

Je vous en dirais davantage; mais j'ai une tragédie qui me presse. Le Franc m'a volé mon sujet et toutes mes situations ; il s'est hâté de bâtir sur mon fonds, et est allé proposer son vol aux comédiens. C'est voler sur l'autel. Adieu; mille tendres compliments à Cideville. Emilie vous en fait beaucoup.

504. — A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, ce 19 janvier.

Je vous avais écrit, mon cher Cideville, une lettre qui n'était que longue, en réponse à votre épître charmante, où vous aviez mis cette jolie épitaphe. Je vous avais envoyé mon épitaphe aussi; et, en vérité, ce style funéraire convenait bien mieux à moi chétif, toujours faible, toujours languissant, qu'à vous, robuste héros de l'amour, qui vivrez longtemps pour lui, et qui ferez l'épitaphe de trente ou quarante passions nouvelles, avant qu'il soit question de graver la vôtre. Voici celle que je m'étais faite :

Voltaire a terminé son sort,
Et ce sort fut digne d'envie;
Il fut aimé jusqu'à la mort
De Cideville et d'Emilie.

Comme je vous écrivais ce petit quatrain tendre, on entra dans ma chambre, on vit la lettre, et on la brûla. Je vous écris celle-ci incognito et avec la peur d'être surpris en flagrant délit. Emilie, au lieu de ma triste épitaphe, vous écrivit une belle lettre qui lui en a attiré une charmante, qui fait ici le principal ornement de notre Emiliance. Ne soyez pas surpris, mon cher Cideville, qu'avec des épitaphes et la fièvre, je raisonne à force sur l'immortalité de l'âme, et que j'argumente, de mon lit, avec notre aimable philosophe Formont.

Toujours prêt à sortir de ma frêle prison,
J'en veux du moins sortir en sage,
Et munir un peu ma raison
Contre les horreurs du voyage.

Votre esprit et le sien me font croire l'âme immortelle; mais, lorsque je suis accablé par la maladie, que mes idées me fuient, et que mon sentiment s'anéantit dans le dépérissement de la machine,

Alors, par une triste chute,
Je m'endors en me croyant brute.

Il y a des gens, mon cher ami, qui promettent l'immortalité à certaine tragédie que je vous envoie; pour moi, je crains les sifflets. Vous jugerez de ce que je mérite. Que mon offrande soit digne de vous ou non, j'ai dit : Il faut toujours que mon cher Cideville en ait les prémices. Lisez-la donc, messieurs les beaux et bons esprits; et vous, aimable philosophe Formont, quittez Locke pour un moment: ma muse vous appelle en Amérique. J'étais las des idées uniformes de notre théâtre, il m'a fallu un nouveau monde :

. . . . Et extra
Processi longe flammantia mœnia mundi. (Lucr., liv. I.)

Voilà tous les arts au Pérou (1). On le mesure, et moi je le chante; mais je tremble qu'on ne me prenne pour un sauvage.

Je reçois votre lettre, mon cher ami, en griffonnant ceci. Que je vous aime de ne point aimer votre métier ! Vous jugez de tout comme vous écrivez, avec un goût infini. Madame du Châtelet est de votre sentiment sur la *Chartreuse*. Je n'ai point lu les *Adieux* aux révérends pères (2); mais je suis fort aise qu'il les ait quittés. Un poëte de plus et un jésuite de moins, c'est un grand bien dans le monde.

Vale, te amo, te semper amabo. V.

505. — A M. DE FORMONT.

.... janvier 1736.

Il est vrai que si l'on peut prouver qu'il y a une incompatibilité, une contradiction formelle entre la matière et la pensée, toutes les probabilités en faveur de la matière pensante sont détruites.

Il est donc vrai que le fort de la dispute, comme vous le dites très bien, roule sur cette question : « La matière pensante est-elle une contradiction? »

1° J'observerai qu'il ne s'agit pas de savoir si la matière pense par elle-même : elle ne fait rien, elle ne peut avoir le mouvement ni l'existence par elle-même (du moins cela me paraît démontré); il s'agit uniquement de savoir si le Créateur, qui lui a donné le mouvement, le pouvoir incompréhensible de le communiquer, peut aussi lui communiquer, lui unir la pensée.

Or, s'il était vrai qu'on prouvât que Dieu n'a pu communiquer, n'a pu unir la pensée à la matière, il me paraît qu'on prouverait aussi par là que Dieu n'a pu lui unir un être pensant; car je dirai contre l'être pensant uni à la matière tout ce qu'on dira contre la pensée unie à la matière.

On ne connaît rien dans les corps, dira-t-on, qui ressemble à une pensée. Cela est vrai; mais je réponds : Une pensée est l'action d'un être pensant; donc il n'y a rien, selon vous, dans la matière, qui ait la moindre analogie à un être pensant; donc, selon vous-même, vous prouveriez qu'un être immatériel ne peut être en rien affecté par la matière; donc, selon vous-même, l'homme ne penserait point, ne sentirait point; donc, en prétendant prouver l'impossibilité où est la matière de penser, vous prouveriez qu'en effet nous ne pouvons penser, ce qui serait absurde. En un mot, si la pensée ne peut être dans la matière, je ne vois pas comment un être pensant peut être dans la matière. Or, de quelque manière que nous nous tournions, il est très vrai qu'il n'y a aucune connexion, aucune dépendance entre les objets de nos organes et nos idées; il est très vrai (soit que la matière pense, soit que Dieu lui ait uni un être immatériel), il est très vrai, dis-je, qu'il n'y a aucune raison physique par laquelle je doive voir un arbre, ou entendre le son des cloches, quand il y a un arbre devant mes yeux, ou que le battant frappe la cloche près de mes oreilles. Il est surtout démontré dans l'optique qu'il n'y a rien dans les rayons de lumière qui doive me faire juger de la distance d'un objet ; donc, soit que mon âme soit matière ou non, je ne puis ni voir, ni entendre, ni avoir une idée de la distance, etc., que par les lois arbitraires établies par le Créateur.

Reste donc à savoir si le Créateur a pu, en établissant ces lois, communiquer des idées à mon corps à l'occasion de ces lois.

Ceux qui disent que Dieu ne peut donner des idées aux corps se servent de cet argument : « Ce qui est composé est » nécessairement de la nature de ce qui le compose : or, si » une idée était un composé de matière, la matière étant di- » visible et étendue, il se trouverait que la pensée serait divi- » sible et étendue : mais la pensée n'est ni l'un ni l'autre, » donc il est impossible que la pensée soit de la matière. »

(1) Allusion au voyage scientifique de Bouguer, La Condamine et Godin. (G. A.)
(2) Par Gresset. (G. A.)

Cet argument serait une démonstration contre ceux qui diraient que la pensée est un composé de matière ; mais ce n'est pas cela que l'on dit. On dit que la pensée peut être ajoutée de Dieu à la matière, comme le mouvement et la gravitation, qui n'ont aucun rapport à la divisibilité ; donc Dieu peut donner à la matière des attributs tels que la pensée et le sentiment, qui ne sont point divisibles.

L'argument dont s'est servi le P. Tournemine, dans le *Journal de Trévoux*, est encore bien moins solide que l'argument que je viens de réfuter.

Nous apercevons, dit-il, un objet indivisiblement; or, si notre âme était matière, la partie A d'un objet frapperait la partie A de mon entendement; la partie B de l'objet frapperait la partie B de mon âme : donc nulle partie de mon âme ne pourrait voir l'objet.

Vous avez mis dans un très grand jour cet argument du P. Tournemine.

Voici en quoi consiste, à mon sens, le vice évident de ce raisonnement. Ce raisonnement suppose que nous n'aurions d'idée d'un objet que parce que les parties d'un objet frapperaient notre cerveau ; or rien n'est plus faux.

1° J'ai l'idée d'une sphère, quoiqu'il ne vienne à mes yeux que quelques rayons de la moitié de cette sphère; j'ai le sentiment de la douleur, qui n'a aucun rapport à un morceau de fer entrant dans ma chair ; j'ai l'idée du plaisir, qui n'a rien d'analogue à quelque liqueur passant dans mon corps, ou en sortant : donc les idées ne peuvent être la suite nécessaire d'un corps qui en frappe un autre ; donc c'est Dieu qui me donne les idées, les sentiments, selon les lois par lui arbitrairement établies ; donc la difficulté résultant de ce que la partie A de mon cerveau ne recevrait qu'une partie A de l'objet est une difficulté que l'on appelle *ex falso suppositum*, et n'est point difficulté.

2° Il serait encore faux de dire que toutes les parties d'un objet ne pussent se réunir en un point dans mon cerveau ; car toutes les lignes peuvent aboutir dans une circonférence à un point seul qui est le centre.

On fait encore une difficulté éblouissante. La voici : « Si » Dieu a accordé le don de penser à une partie de mon cer- » veau, cette partie est divisible. On en retranche la moitié, » on en retranche le quart, on en retranche mille, cent mille » particules : à laquelle de ces particules appartiendra la pen- » sée (1) ? »

Je réponds à cela deux choses. 1° Il est possible au Créateur de conserver dans mon cerveau une partie immuable, et de la préserver du changement continuel qui arrive à toutes les parties de mon corps; 2° Il est démontré qu'il y a dans la matière des parties solides indivisibles; en voici la démonstration.

Les pores du corps augmentent en proportion doublée de la division de ce corps ; donc si vous divisez à l'infini, vous aurez une série dont le dernier terme sera l'infini pour les pores, et l'autre terme *zéro* pour la matière, ce qui est absurde ; donc il y a des parties solides et indivisibles; donc si Dieu accorde la pensée à quelqu'une de ces parties, il n'y a point à craindre que le don de penser se divise, ni rien à objecter contre ce pouvoir que l'Etre suprême a de donner la pensée à un corps.

Remarquez, en passant, que cette démonstration de la nécessité qu'il y ait des parties parfaitement solides ne combat point la démonstration de la matière divisible à l'infini en géométrie. Car, en géométrie, nous ne considérons que les objets de nos pensées : or, il est démontré que notre pensée fera passer dans l'espace infiniment petit du point de contingence d'un cercle et d'une tangente une infinité d'autres cercles ; mais physiquement cela ne se peut : voilà pourquoi M. de Malézieu, dans ses *Eléments de Géométrie*, page 117 et suivantes, paraît se tromper en ne distinguant pas l'indivisible physique et l'indivisible mathématique. Il tombe surtout dans une grande erreur au sujet des unités. Je vous prie de relire cet endroit de sa *Géométrie*.

Je reviens donc à cette proposition : il est impossible de prouver qu'il y ait de la contradiction, de l'incompatibilité, entre la matière et la pensée. Pour savoir s'il est impossible que la matière pense, il faudrait connaître la matière, et nous ne savons ce que c'est; donc, voyant que nous sommes cet être que nous appelons *matière*, et que nous pensons, nous devons juger qu'il est très possible à Dieu d'ajouter la pensée à la matière, par les raisons ci-devant déduites dans ma dernière lettre (2).

(1) La science aujourd'hui répond à cette question. (G. A.)
(2) Lettre du 13 janvier. (G. A.)

Permettez-moi d'ajouter encore cet argument-ci : Je ne sais point comment la matière pense, ni comment un être, quel qu'il soit, pense; peut-on nier que Dieu n'ait le pouvoir de faire un être doué de mille qualités à moi inconnues, sans lui donner ni l'étendue ni la pensée ?

Or, Dieu ayant créé un être, ne peut-il pas le faire pensant? et, après l'avoir fait pensant, ne peut-il pas le faire étendu, *et vicissim ?* Il me semble que, pour nier cela, il faudrait être chef du conseil de Dieu, et savoir bien précisément ce qui s'y passe.

506. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce .... 1736 (1).

Vous protégez une cause et vous rapportez un procès (2) dont l'issue me fait trembler. Que ne puis-je mériter tout ce que vous daignez faire pour moi ! Mais il ne m'est pas si aisé de faire de bons vers qu'à vous de rendre de bons offices. Je ne vois plus qu'un *Ahan!* Je tâche au hasard de vous satisfaire; jugez de tout ce que je vous envoie.

Je pencherais pour remettre le troisième acte suivant les scènes ci-jointes ; il me semble que la scène du père ne fait pas un mauvais effet. Ce n'est point un bas et lâche politique ; c'est un homme devenu européan et chrétien, qui fait tout pour sa fille, qui ne veut que son bonheur. L'amour paternel intéresse toujours. Cette nouvelle leçon que reçoit Alzire de son père sur ses nouveaux devoirs, produit encore dans son cœur un combat qui rend son entrevue avec son amant plus intéressante. L'absence du père, qui est au conseil, rend cette entrevue vraisemblable. Tout ce qui me fâche, c'est que Montèze, qui doit garder sa fille à vue, ne paraît point à la fin de l'acte avec Gusman et Alvarez ; mais c'est précisément parce qu'Alvarez et Gusman sont là que le père y est inutile. D'ailleurs, si c'est un défaut, ce défaut subsistait de même dans la première manière.

Madame du Châtelet approuve que ce troisième acte commence de la façon dont je vous l'envoie; c'est un peu de peine de plus pour le seul Le Grand ; mais il la prendra volontiers, s'il croit que cette augmentation embellira son rôle. Il y a même dans ce morceau des choses qu'il peut rendre pathétiques; enfin, ce biais nous sauve de la triste et inutile Céphane.

Si j'étais auprès de vous, mon cher et respectable bienfaiteur, que j'aimerai toute ma vie, j'exécuterais vos ordres plus promptement, et vos lumières m'éclaireraient de plus près ; mais il n'y a que la persécution qui puisse jamais me tirer de Cirey.

Mille tendres respects à madame de Ferriol et à M. de Pont de Veyle. Messieurs de Richelieu et Hénault ont-ils lu cette pièce ?

507. — A M. THIERIOT.

A Cirey, le 22 janvier.

J'ai passé toute la journée, mon cher ami, à éplucher de la métaphysique, à corriger les *Américains*, à répéter une très mauvaise comédie (3) de ma façon, que nous jouons à Cirey. (*N. B.* qu'Emilie est encore une actrice admirable.) Je finis ma journée en recevant votre épître du 19. Mon cher Thieriot, que voulez-vous que je vous dise? Je n'ai plus de termes pour vous exprimer combien je vous aime. Il faut répondre en bref. Je prie les comédiens de ne point prendre le double, et j'ai écrit déjà très fortement sur cela à M. d'Argental.

Pour la jolie Dangeville, elle fait bien de l'honneur à l'*Indiscret*. Dites-lui, cher ami, que je la remercie de vouloir embellir de sa figure et de son action cette bagatelle. Si j'avais pu prévoir autrefois que ce rôle serait joué par elle, je l'aurais fait bien meilleur; mais il faudra absolument retrancher beaucoup d'une très longue scène du valet de l'*Indiscret* et de Julie (4). Cette scène est injouable, telle qu'elle est. Je ne vous ferai point aujourd'hui de dissertation sur l'opéra, parce que

Pluribus attentus, minor est ad singula sensus.

Vous pouvez me confier ce secret de plaire aux grands. Je l'embrasserai avec l'avidité d'un homme qui souhaite passionnément de rester dans un pays habité par Emilie et par vous. Dites-moi ce que c'est que ces deux lettres. Comptez que je n'abuserai pas de votre confiance. Vous pouvez hardiment tout dire à un homme qui se tairait dans Paris, et qui

(1) Cette lettre, éditée par MM. de Cayrol et A. François sous la date de 1735, nous semble être du commencement de 1736. (G. A.)
(2) D'Argental, alors conseiller d'honneur au parlement, suivait les répétitions d'*Alzire*, à la Comédie. (G. A.)
(3) L'*Echange*, qu'on baptisait alors le *Comte de Boursoufle*. (G. A.)
(4) Il n'y a plus de Julie dans l'*Indiscret*. (G. A.)

n'a personne avec qui bavarder ici. Encore un coup, confiez-moi hardiment un secret qui m'est important, à moins que vous ne me preniez pour le héros de la pièce (1) qu'a demandée la reine. J'ai lu les lettres de Pope (2); « sed plura » at another time. I am yours for ever, and more your friend » than ever. »

508. — A M. THIERIOT.

A Cirey, le 25 janvier.

Nous avons joué notre tragédie, mon charmant ami, et nous n'avons point été sifflés. Dieu veuille que le parterre de Paris soit aussi indulgent que celui de nos bons Champenois! Je suis bien fâché, pour l'honneur des belles-lettres, que Le Franc fasse de si mauvaises manœuvres pour m'accabler. En sera-t-il plus haut quand je serai plus bas? Forcer mademoiselle Dufresne (3) à ne point jouer dans ma pièce, c'est ôter le maréchal de Villars au roi, dans la campagne de Denain. Le rôle était fait pour elle, comme Zaïre était taillée sur la gentille Gaussin. Mon cher Thieriot, vous connaissez mon cœur; je voudrais réussir sans que Le Franc tombât. J'aime tant les beaux-arts que je m'intéresserais même au succès de mes rivaux. La lettre que j'ai écrite aux comédiens n'était point ironique. Le ton modeste doit être le mien, et celui de tout homme qui se livre au public. J'ose croire que ce même public, informé du plagiat de Le Franc, et de la tyrannie qu'il a voulu exercer sur moi, s'empressera de me venger en me faisant grâce; et, si la pièce est applaudie, je dirai grand merci à Le Franc. Voilà comment les ennemis peuvent être utiles. Que je vous ai d'obligation, mon cher et solide ami, d'encourager notre petite Américaine Gaussin, et de l'élever un peu sur les échasses du cothurne! « You must exalt her » tenderness into a kind of savage loftiness and natural gran- » deur; let her enforce her own character (4). » Mettez-lui bien le cœur, ou plutôt quelque chose de mieux, au ventre; voilà du Ballot (5) tout pur. Faites bien mes compliments à cette *imagination* naturelle et vive, qui, comme vous, juge bien de tous les arts. Est-il vrai que Desfontaines est puni de ses crimes, pour avoir fait une bonne action? On dit qu'on va le condamner aux galères, pour avoir tourné l'Académie française en ridicule, après qu'il a impunément outragé tant de bons auteurs et trahi ses amis. Est-il vrai que le libraire Ribou est arrêté? Adieu; écrivez-moi tout ce que j'attends de vous.

Dites à monsieur votre frère que la fermière de M. d'Estaing nous fait enrager. Je lui en écrirai un mot.

Adieu; Emilie a joué son rôle comme elle fait tout le reste. Ah! qu'il vaut mieux se borner au plaisir de la société, que de se faire le Zani sérieux, et le bouffon tragique d'un parterre tumultueux! Emilie vous aime. *Vale*.

509. — A M. BERGER.

A Cirey, janvier.

De ton Bernard (6)
J'aime l'esprit;
J'aime l'écrit
Que, de sa part,
Tu viens de mettre
Avec ta lettre.
C'est la peinture
De la nature;
C'est un tableau
Fait par Watteau.
Sachez aussi
Que la déesse
Enchanteresse
De ce lieu-ci,
Voyant l'espèce
De vers si courts
Que les Amours
Eux-mêmes ont faits,
A dit qu'auprès
De ces vers nains,
Vifs et badins,
Tous les plus longs,
Faits par Voltaire,
Ne pourraient guère
Etre aussi bons.

Mille compliments à notre ami Bernard, de ce qu'il cultive toujours les muses aimables. Je ne sais pas pourquoi le public s'obstine à croire que j'ai fait *Montézume*. La scène est au Pérou, messieurs, séjour peu connu des poëtes. La Condamine mesure ce pays, les Espagnols l'épuisent, et moi je le chante. Dieu me garde des sifflets! Le Franc fait bien tout ce qu'il peut pour m'attirer cette aubade; il empêche mademoiselle Dufresne de jouer. Je ne sais si le rôle est propre pour mademoiselle Gaussin. Si je ne suis pas sifflé, voilà une belle occasion d'écrire à M. Sinetti, l'Américain. Adieu; je ne me porte guère bien. Adieu, charmant correspondant.

510. — A M. L'ABBÉ ASSELIN.

A Cirey, le 29 janvier.

Je fais trop de cas de votre estime pour ne vous avoir pas importuné un peu au sujet des mauvais procédés de l'abbé Desfontaines; mais j'avais envie, monsieur, de vous faire voir que je ne me plaignais point sans sujet. Je vous supplie de me renvoyer la lettre de madame la marquise du Châtelet. J'apprends que l'abbé Desfontaines est malheureux, et, dès ce moment, je lui pardonne. Si vous savez où il est, mandez-le-moi. Je pourrai lui rendre service, et lui faire voir, par cette vengeance, qu'il ne devait pas m'outrager. Je sais que c'est un précepteur du collége des jésuites qui a fait imprimer le *Jules César*. C'est un homme de mauvaises mœurs, qui est, dit-on, à Bicêtre. Est-il possible que la littérature soit souvent si loin de la morale! Vous joignez, monsieur, l'esprit à la vertu; aussi rien n'égale l'estime avec laquelle je serai toute ma vie, etc.

511. — A M. THIERIOT.

A Cirey, le 2 février.

Mon cher ami, quelque vivacité d'imagination qu'ait le peti La Mare, je suis bien sûr qu'il ne vous a point dit combien je suis pénétré de tout ce que vous avez fait pour nos *Américains*. Vous avez servi de père à mes enfants; l'obligation que je vous en ai est un plaisir plus sensible pour moi que le succès de ma pièce. J'attends avec impatience les détails que vous m'en apprendrez. Le divin M. d'Argental m'en a déjà appris de bons. Le petit La Mare était si ému du gain de la victoire, qu'il savait à peine ce qui s'était passé dans le combat. Il m'a dit, en général, que Le Franc avait été battu, et que vous chantiez le *Te Deum*. Mandez-moi, je vous prie, si M. de La Popelinière est content; car ce n'est qu'un *De profundis* qu'il faut chanter, si je n'ai pas son suffrage. Je crois que le petit La Mare mériterait à présent son indulgence et sa protection; il m'a paru avoir une ferme envie d'être honnête homme et sage. On a été fort content de lui à Cirey. Il ne peut rien faire de mieux que de vous voir quelquefois, et de prendre vos avis.

Je n'ai pu avoir de privilége pour *Jules César*. Il n'y aura qu'une permission tacite; cela me fait trembler pour *Samson*. Les héros de la fable et de l'histoire semblent être ici en pays ennemi. Malgré cela, j'ai travaillé à *Samson* dès que j'ai su que nous avions gagné la bataille au Pérou; mais il faut que Rameau me seconde, et qu'il ne se laisse pas assommer par toutes les mâchoires d'âne qui lui parlent. Peut-être que mon dernier succès lui donnera quelque confiance en moi. J'ai examiné la chose très mûrement; je ne veux point donner dans des lieux communs. *Samson* n'est point un sujet susceptible d'un amour ordinaire. Plus on est accoutumé à ces intrigues, qui sont toutes les mêmes sous des noms différents, plus je veux les éviter. Je suis très fortement persuadé que l'amour, dans *Samson*, ne doit être qu'un moyen et non la fin de l'ouvrage. C'est lui et non pas Dalila qui doit intéresser. Cela est si vrai, que, si Dalila paraissait au cinquième acte, elle n'y ferait qu'une figure ridicule. Cet opéra, rempli de spectacle, de majesté, et de terreur, ne doit admettre l'amour que comme un divertissement. Chaque chose a son caractère propre. En un mot, je vous conjure de me laisser faire de l'opéra de *Samson* une tragédie dans le goût de l'antiquité. Je réponds à M. Rameau du plus grand succès, s'il veut joindre à sa belle musique quelques airs dans un goût italien mitigé. Qu'il réconcilie l'Italie avec la France. Encouragez-le, je vous prie, à ne pas laisser inutile une musique si admirable. Je vous enverrai incessamment l'opéra tel qu'il est. Je suis comme un homme qui a des procès à tous les tribunaux. Vous êtes mon avocat; Pollion est mon juge. Tâchez de me faire gagner ma cause auprès de lui. Adieu, charmant et unique ami

(1) L'*Indiscret*. (G. A.)
(2) L'*Essai sur l'Homme*. (G. A.)
(3) Madame Quinault-Dufresne. Voyez notre Avertissement en tête d'*Alzire*. (G. A.)
(4) « Donnez à sa tendresse le genre de chaleur et d'élévation naturelles à un caractère passionné mais sauvage; qu'elle se surpasse dans son rôle. »
(5) Ballot-l'*Imagination*, ami de Thieriot. (G. A.)
(6) Berger avait envoyé à Voltaire le *Hameau* de Gentil-Bernard. (G. A.)

512. — A M. BERGER.

A Cirey.... février.

Le succès de nos *Américains* est d'autant plus flatteur pour moi, mon cher monsieur, qu'il justifie votre amitié pour ma personne, et votre goût pour mes ouvrages. J'ose vous dire que les sentiments vertueux qui sont dans cette pièce sont dans mon cœur; et c'est ce qui fait que je compte beaucoup plus sur l'amitié d'une personne comme vous, dont je suis connu, que sur les suffrages d'un public toujours inconstant, qui se plaît à élever des idoles pour les détruire, et qui, depuis longtemps, passe la moitié de l'année à me louer, et l'autre à me calomnier. Je souhaiterais que l'indulgence avec laquelle cet ouvrage vient d'être reçu pût encourager notre grand musicien Rameau à reprendre en moi quelque confiance, et à achever son opéra de *Samson*, sur le plan que je me suis toujours proposé. J'avais travaillé uniquement pour lui. Je m'étais écarté de la route ordinaire dans le poëme, parce qu'il s'en écarte dans la musique. J'ai cru qu'il était temps d'ouvrir une carrière nouvelle à l'opéra comme sur la scène tragique. Les beautés de Quinault et de Lulli sont devenues des lieux communs. Il y aura peu de gens assez hardis pour conseiller à M. Rameau de faire de la musique pour un opéra dont les deux premiers actes sont sans amour; mais il doit être assez hardi pour se mettre au-dessus du préjugé. Il doit m'en croire et s'en croire lui-même. Il peut compter que le rôle de Samson, joué par Chassé (1), fera autant d'effet, au moins, que celui de Zamore, joué par Dufresne. Tâchez de persuader cela à cette tête à doubles croches; que son intérêt et sa gloire l'encouragent; qu'il me promette d'être entièrement de concert avec moi; surtout qu'il n'use pas sa musique, en la faisant jouer de maison en maison; qu'il orne de beautés nouvelles les morceaux que je lui ai faits. Je lui enverrai la pièce quand il le voudra; M. de Fontenelle en sera l'examinateur. Je me flatte que M. le prince de Carignan la protégera, et qu'enfin ce sera de tous les ouvrages de ce grand musicien celui qui, sans contredit, lui fera le plus d'honneur.

A l'égard de M. de Marivaux, je serais très fâché de compter parmi mes ennemis un homme de son caractère, et dont j'estime l'esprit et la probité. Il y a surtout dans ses ouvrages un caractère de philosophie, d'humanité et d'indépendance, dans lequel j'ai trouvé avec plaisir mes propres sentiments. Il est vrai que je lui souhaite quelquefois un style moins recherché, et des sujets plus nobles; mais je suis bien loin de l'avoir voulu désigner, en parlant des comédies métaphysiques (2). Je n'entends par ce terme que ces comédies où l'on introduit des personnages qui ne sont point dans la nature, des personnages allégoriques, propres, tout au plus, pour le poëme épique, mais très déplacés sur la scène, où tout doit être peint d'après nature. Ce n'est pas, ce me semble, le défaut de M. de Marivaux; je lui reprocherais, au contraire, de trop détailler les passions, et de manquer quelquefois le chemin du cœur, en prenant des routes un peu trop détournées. J'aime d'autant plus son esprit, que je le prierais de le moins prodiguer. Il ne faut point qu'un personnage de comédie songe à être spirituel; il faut qu'il soit plaisant malgré lui, et sans croire l'être; c'est la différence qui doit être entre la comédie et le simple dialogue. Voilà mon avis, mon cher monsieur, je le soumets au vôtre.

J'avais prêté quelque argent à feu M. de La Clède, mais sans billet; je voudrais en avoir perdu dix fois davantage, et qu'il fût en vie. Je vous supplie de m'écrire tout ce que vous apprendrez au sujet de mes *Américains*. Je vous embrasse tendrement.

Qu'est devenu l'abbé Desfontaines? dans quelle loge a-t-on mis ce chien qui mordait ses maîtres? hélas! je lui donnerais encore du pain, tout enragé qu'il est. Je ne vous écris point de ma main, parce que je suis un peu malade. Adieu.

513. — A M. THIERIOT.

A Cirey, le 6 février.

Vous m'avez écrit, non une lettre, mais un livre plein d'esprit et de raison. Faut-il que je n'y réponde que par une courte lettre qu'un peu de maladie m'empêche encore d'écrire de ma main? Si vous voyez MM. de Pont de Veyle et d'Argental, dont les bontés me sont si chères, dites-leur que c'est moi qui ai perdu ma mère (3). Ce premier devoir rendu, dites bien à Pollion que les louanges du public sont, après les siennes, ce qu'il y a de plus flatteur. J'ai lu l'épître charmante de mon saint Bernard. Je n'ai encore ni le temps ni la santé de lui répondre. Il a fallu écrire vingt lettres par jour, retoucher les *Américains*, corriger *Samson*, raccommoder l'*Indiscret*. Ce sont des plaisirs, mais le nombre accable et épuise. Le plus grand de tous a été de faire l'*Epître* dédicatoire à madame la marquise du Châtelet, et un discours (1) que je vous adresserai à la fin de la tragédie.

Je vous envoie la dédicace, l'autre discours n'est pas encore fini. Dites-moi d'abord votre avis sur cette dédicace de mon *Temple;* elle n'est pas digne de la déesse. C'était à Locke à lui dédier l'*Entendement humain*, et je dis bien : « Domina, » non sum dignus, sed tantum dic verbo. »

Après avoir eu la permission de M. et de madame du Châtelet de leur rendre cet hommage, il faut encore que le public le trouve bon. Examinez donc ce petit écrit scrupuleusement; pesez-en les paroles. J'ose supplier M. de La Popelinière de se joindre à vous, et de vouloir bien me donner ses avis. Si vous me dites tous deux que la chose réussira, je ne craindrai plus rien. J'envoie aujourd'hui aux comédiens les corrections de l'*Indiscret;* je les prie, en même temps, de souffrir, pour le plaisir du public et pour leur avantage, que le public voie mademoiselle Dangeville en culotte.

Je leur envoie aussi quelques changements pour le quatrième acte d'*Alzire;* vous en trouverez ici la copie; ils me paraissent nécessaires; ce sont des charbons que je jette sur un feu languissant. Je vous supplie d'encourager Zamore (2) et Alzire à se charger de ces nouveautés.

Je ferai tenir, par la première occasion, l'opéra de *Samson;* je viens de le lire avec madame du Châtelet, et nous sommes convenus l'un et l'autre que l'amour, dans les deux premiers actes, ferait l'effet d'une flûte au milieu des tambours et des trompettes. Il sera beau que deux actes se soutiennent sans jargon d'amourette, dans le temple de Quinault. Je maintiens que c'est traiter l'amour avec le respect qu'il mérite, que de ne le pas prodiguer et ne le faire paraître que comme un maître absolu. Rien n'est si froid quand il n'est pas nécessaire. Nous trouvons que l'intérêt de *Samson* doit tomber absolument sur Samson, et nous ne voyons rien de plus intéressant que ces paroles :

Profonds abîmes de la terre, etc. (Acte V, sc. I.)

De plus, les deux premiers actes seront très courts, et la terreur théâtrale qui y règne sera, pour la galanterie des deux actes suivants, ce qu'une tempête est à l'égard d'un jour doux qui la suit. Encouragez donc notre Rameau à déployer avec confiance toute la hardiesse de sa musique. Vous voilà, mon cher ami, le confident de toutes les parties de mon âme, le juge et l'appui de mes goûts et de mes talents. Il ne me manque que celui de vous exprimer mon amitié et mon estime. Dès que j'aurai un quart d'heure à moi, je vous enverrai des fragments de l'histoire du *Siècle de Louis XIV*, et d'un autre ouvrage aussi innocent que calomnié (3).

Je voudrais bien pouvoir convertir M. le garde des sceaux. Les persécutions que j'ai essuyées sont bien cruelles. Je me plaindrais moins de lui, si je ne l'estimais pas. J'ose dire que, s'il connaissait mon cœur, il m'aimerait, si pourtant un ministre peut aimer.

514. — A M. THIERIOT.

A Cirey, ce 9 février.

Je suis toujours un peu malade, mon cher ami. Madame la marquise du Châtelet lisait hier, au chevet de mon lit, les *Tusculanes de Cicéron*, dans la langue de cet illustre bavard; ensuite elle lut la quatrième *Epître* (4) de Pope, sur le *Bonheur*. Si vous connaissez quelque femme à Paris qui en fasse autant, mandez-le-moi.

Après avoir ainsi passé ma journée, j'ai reçu votre lettre du 5 février; nouvelles preuves de votre tendresse, de votre goût, et de votre jugement. Je vais me mettre tout de bon à retoucher *Alzire*, pour l'impression; mais il faudrait que j'eusse une copie conforme à la manière dont on la joue. *Samson* devait partir par cette poste, mais je suis obligé de dicter mes lettres, et j'occupe à vous faire parler mon cœur la main qui devait transcrire mes sottises philistines et hébraïques. En attendant, je vous envoie le *Discours* apologétique que je compte faire imprimer à la suite d'*Alzire*. Je

(1) Célèbre chanteur, mort en 1786. (G. A.)
(2) C'était bien Marivaux que Voltaire avait voulu piquer. (G. A.)
(3) Madame de Ferriol, sœur du cardinal de Tencin, et mère de d'Argental et de Pont de Veyle, morte le 2 février. (G. A.)

(1) Il est en tête d'*Alzire*, mais le nom de Thieriot n'y figure pas. (G. A.)
(2) C'est-à-dire Dufresne. Le rôle d'Alzire était rempli par mademoiselle Gaussin. (Cl.)
(3) L'opéra de *Samson*. (Cl.)
(4) Cette quatrième *Epître* appartient à l'*Essai sur l'Homme*. (Cl.)

remplis en cela deux devoirs; je confonds la calomnie, et je célèbre votre amitié.

J'attends avec impatience le sentiment de Pollion et le vôtre sur ma dédicace à madame du Châtelet. Je veux vous devoir l'honneur de pouvoir dire à M. de La Popelinière dorénavant :

Albi, nostrorum sermonum candide judex. (Hor., ép. iv, lib. I.)

Son bon mot sur Pauline et sur Alzire est une justification trop glorieuse pour moi ; c'est peut-être parce qu'il n'a vu jouer Pauline que par mademoiselle Duclos, vieille, éraillée, sotte, et tracassière, qu'il donne la préférence à Alzire, jouée par la naïve, jeune et gentille Gaussin. Dites de ma part à cette Américaine :

Ce n'est pas moi qu'on applaudit,
C'est vous qu'on aime et qu'on admire;
Et vous damnez, charmante Alzire,
Tous ceux que Guzman convertit.

De Launai (1) se damne d'une autre façon par les perfidies les plus honteuses. Il y a longtemps que je sais de quoi il est capable ; et, dès que j'ai su que Dufresne lui avait confié la pièce, j'ai bien prévu l'usage qu'il en ferait. Je ne doute pas qu'il ne la fasse imprimer furtivement, et qu'il n'en fasse quelque malheureuse parodie. Il a déjà fait celle de *Zaïre*, dans laquelle il a eu l'insolence de mettre M. Falkener sur le théâtre, par son propre nom (2). C'est ce même Falkener, notre ami, qui est aujourd'hui ambassadeur à Constantinople, et qui demanderait, aussi bien que la nation anglaise, justice de cette infamie, si l'auteur et l'ouvrage n'étaient pas aussi obscurs que méchants. Ce qui est étonnant, c'est que monsieur le lieutenant de police (3) ait permis cet attentat public contre toutes les lois de la société. Voyez si on peut prévenir de pareils coups, par vos amis et les miens. Cependant je destinais à ce malheureux de Launai un petit présent, pour reconnaître la peine qu'il avait prise de lire ma pièce aux comédiens. L'abbé Moussinot devait le porter chez vous; apparemment il vous parviendra ces jours-ci. C'est la seule vengeance que je veux prendre de de Launai ; il faut le payer de sa peine, et l'empêcher d'ailleurs de faire du mal.

Je crois au petit La Mare un caractère bien différent. Il me paraît sentir vivement l'amitié et la reconnaissance ; mais j'ai peur qu'il ne gâte tout cela par de l'étourderie, de l'impolitesse, et de la débauche. Je lui ai recommandé expressément de vous voir souvent, et de ne se conduire que par vos conseils. C'est le seul moyen par où il puisse me plaire. Je crois bien qu'il n'est pas encore digne d'entrer dans le sanctuaire de Pollion ; il faut qu'il fasse pénitence à la porte de l'église, avant de participer aux saints mystères.

Ce que vous me mandez de M. l'abbé de Rothelin me touche et me pénètre. Quoique des faveurs publiques de sa part fussent bien flatteuses, ses bontés en bonne fortune me le sont infiniment. Tout ceci me fait songer à M. de Maisons, son ami. Mon Dieu, qu'il aurait été aise du succès d'*Alzire!* qu'il m'en eût aimé davantage ! Faut-il qu'un tel homme nous soit enlevé (4) !

Mandez-moi, mon cher ami, avec votre vérité ordinaire, et sans aucune crainte, tout ce qu'on dit de moi. Soyez très persuadé que je n'en ferai jamais qu'un usage prudent, que je ne songerai qu'à faire taire le mal, et à encourager le bien. Faites-moi connaître, sans scrupule, mes amis et mes ennemis, afin que je force les derniers à ne point me haïr, et que je me rende digne des autres.

Je voudrais bien qu'en me renvoyant ma pièce, vous pussiez y joindre quelques notes de Pollion et des vôtres. Que dites-vous du petit La Mare, qui ne m'a point encore écrit ? Il n'avait rien de particulier à dire à Rameau ; je ne l'avais chargé que de compliments. Les négociations ne sont confiées qu'à vous.

Savez-vous bien ce qui m'a plu davantage dans votre lettre ? c'est l'espérance que vous me donnez de venir apporter un jour vos hommages à la divinité de Cirey. Vous y verriez une retraite de hiboux, que les Grâces ont changée en un palais d'Albane. Voici quatre vers que fit Linant, ces jours passés, sur le château :

Un voyageur, qui ne mentit jamais,
Passe à Cirey, s'arrête, le contemple;
Surpris, il dit : C'est un palais;
Mais, voyant Emilie, il dit que c'est un temple (1).

Vous m'avouerez que voilà un fort joli quatrain. Vous en verrez bien d'autres, si vous venez jamais dans cette vallée de Tempé ; mais Pollion ne voudra jamais vous prêter pour quinze jours.

J'ai peur de ne vous avoir point parlé des vers (2) que l'aimable Bernard a faits pour moi. Vous savez tout ce qu'il faut lui dire.

Adieu; je souffre, mais l'amitié diminue tous les maux.

515. — A M. PALLU.

A Cirey, le 9 février.

Un peu de maladie, monsieur, m'a privé de la consolation de vous écrire des pouilles de ma main. Je me sers d'un secrétaire ; je me donne des airs d'intendant. Hélas ! cruel que vous êtes, c'est bien vous qui faites l'intendant avec moi, en ne répondant pas à mes requêtes ! J'avais cru vous faire ma cour et flatter votre goût, en vous envoyant, il y a quelques mois, une scène (3) tout entière traduite d'un vieil auteur anglais ; mais vous ne vous souciez ni de l'Anglais ni de moi. Vous aviez promis à madame du Châtelet des petits cygnes de Moulins et des petits bateaux. Savez-vous bien que des bagatelles, quand on les a promises, deviennent solides et sacrées, et qu'il vaudrait mieux être deux ans sans faire payer la taille aux peuples de *la mère aux gaînes* (4), que de manquer d'envoyer des petits cygnes à Cirey ? Vous croyez donc qu'il n'y a dans le monde que des ministres, Moulins, et Versailles?

En lisant aujourd'hui des vers anglais de Pope, sur le *Bonheur* (5), voici comment j'ai réfuté ce raisonneur :

Pope, l'Anglais, ce sage si vanté,
Dans sa morale au Parnasse embellie,
Dit que les biens, les seuls biens de la vie,
Sont le repos, l'aisance, et la santé.
Il s'est mépris : quoi! dans l'heureux partage
Des dons du ciel faits à l'humain séjour,
Ce triste Anglais n'a pas compté l'amour!
Que je le plains! il n'est heureux ni sage.

Mettez l'amitié à la place de l'amour, et vous verrez combien vous manquez à ma félicité. Donnez-moi au moins votre protection, comme si j'étais né dans Moulins. Ayez pitié de cette pauvre *Alzire*, que l'on imprime, à ce qu'on m'a dit, furtivement, comme on a imprimé le *Jules César*. Il est bien dur de voir ainsi ses enfants estropiés. M. Rouillé peut, d'un mot, empêcher qu'on me fasse ce tort ; c'est à vous que je veux en avoir l'obligation. Si vous me rendez ce bon office, j'aurai pour vous bien du respect et de la reconnaissance; et, si vous m'écrivez, je vous aimerai de tout mon cœur.

516. — A M. PRAULT (6).

Cirey, ce 9 février 1736.

Les prières de M. d'Argental, monsieur, seront toujours des ordres pour moi, et la réputation de probité et d'intelligence que vous avez n'est pas une moindre recommandation. Je serai charmé que ceux qui feront imprimer *Alzire* vous donnent la préférence.

A l'égard du recueil de mes tragédies, il faut que je passe beaucoup de temps à les corriger, avant d'oser les donner au public. L'intérêt d'un libraire doit être qu'un auteur travaille soigneusement ses ouvrages. Je ne peux vous être utile qu'en tâchant de mériter par un travail long et assidu l'indulgence du public.

Je suis, monsieur, de tout mon cœur votre très humble et très obéissant serviteur.

517. — A M. DE LA ROQUE.

A Cirey, ce 10 février.

Je suis bien fâché, monsieur, qu'un peu d'indisposition m'empêche de vous écrire de ma main. Je n'ai que la moitié du plaisir, en vous marquant ainsi combien je suis sensible à vos politesses. Il est bien doux de plaire à un homme qui,

(1) Auteur du *Paresseux*. (G. A.)
(2) Cette parodie, intitulée le *Temple du Goût*, était de d'Allainval. Falkener y figurait sous le nom de Kafener. (G. A.)
(3) C'était toujours Hérault. (G. A.)
(4) Ce retour vers l'ami perdu le lendemain d'un succès honore au plus haut point Voltaire. (G. A.)

(1) Voyez, aux Poésies, ce quatrain corrigé. (G. A.)
(2) A propos d'*Alzire*. (G. A.)
(3) La dernière de la *Mort de César*. (G. A.)
(4) La ville de Moulins, célèbre par sa coutellerie. Pallu en était alors intendant. (G. A.)
(5) Quatrième épître de l'*Essai sur l'Homme*. (G. A.)
(6) Le libraire. MM. de Cayrol et A. François ont édité ce billet. (G. A.)

comme vous, connaît et aime tous les beaux-arts (1). Vous me rappelez toujours, par votre goût, par votre politesse, et par votre impartialité, l'idée du charmant M. de La Faye, qu'on ne peut trop regretter. Je pense bien comme vous sur les beaux-arts.

Vers enchanteurs, exacte prose,
Je ne me borne point à vous;
N'avoir qu'un goût, c'est peu de chose;
Beaux-arts, je vous invoque tous.
Musique, danse, architecture,
Art de graver, docte peinture,
Que vous m'inspirez de désirs!
Beaux-arts, vous êtes des plaisirs;
Il n'en est point qu'on doive exclure.

Je voudrais bien, monsieur, vous envoyer quelques-unes de ces bagatelles pour lesquelles vous avez trop d'indulgence; mais vous savez que ces petits vers, que j'adresse quelquefois à mes amis, respirent une liberté dont le public sévère ne s'accommoderait pas. Si, parmi ces libertins, qui vont toujours nus, il s'en trouve quelques-uns vêtus à la mode du pays, j'aurai l'honneur de vous les envoyer.

Je suis, monsieur, avec toute l'estime qu'on ne peut vous refuser, et avec une amitié qui mérite la vôtre, etc.

518. — A M. L'ABBE D'OLIVET.

A Cirey, ce 12 février.

Si vous avez eu la goutte, dans votre séjour du tumulte et de l'inquiétude, j'ai eu la fièvre, mon cher abbé, dans l'asile de la tranquillité. *Si bene calculum ponas, ubique naufragium invenies.* Mais il faut absolument que je vous apprenne que, pendant mon indisposition, madame la marquise du Châtelet daignait me lire, au chevet de mon lit. Vous allez croire peut-être qu'elle me lisait quelque chant de l'Arioste, ou quelqu'un de nos romans. Non; elle me lisait les *Tusculanes* de Cicéron; et, après avoir goûté tous les charmes de cette belle latinité, elle examinait votre traduction, et s'étonnait d'avoir du plaisir en français. Il est vrai qu'en admirant l'éloquence de ce grand homme, cette beauté de génie, et ce caractère vrai de vertu et d'élévation qui règne dans cet ouvrage, et qui échauffe le cœur, sans briller d'un vain éclat; après, dis-je, avoir rendu justice à cette belle âme de Cicéron, et au mérite comme à la difficulté d'une traduction si noble, elle ne pouvait s'empêcher de plaindre le siècle des Cicéron, des Lucrèce, des Hortensius, des Varron, d'avoir une physique si fausse et si méprisable; et malheureusement ils raisonnaient en métaphysique tout aussi faussement qu'en physique. C'est une chose pitoyable que toutes ces prétendues preuves de l'immortalité de l'âme alléguées par Platon. Ce qu'il y a de plus pitoyable peut-être est la confiance avec laquelle Cicéron les rapporte. Vous avez vous-même, dans vos notes, osé faire sentir le faible de quelques-unes de ces preuves, et, si vous n'en avez pas dit davantage, nous nous en prenons à votre discrétion. Enfin le résultat de cette lecture était d'estimer le traducteur autant que nous méprisons les raisonnements de la philosophie ancienne. Mon lecteur ne pouvait se lasser d'admirer la morale de Cicéron, et de blâmer ses raisonnements. Il faut avouer, mon cher abbé, que quelqu'un qui a lu Locke, ou, plutôt, qui est son Locke à soi-même, doit trouver les Platon des discoureurs, et rien de plus. J'avoue qu'en fait de philosophie, un chapitre de Locke ou de Clarke est, par rapport au bavardage de l'antiquité, ce que l'optique de Newton est par rapport à celle de Descartes. Enfin vous en penserez ce qu'il vous plaira; mais j'ai cédé au désir de vous dire ce qu'en pense une femme conduite par les lumières d'une raison que l'amour-propre n'égare point, qui connaît les philosophes anciens et modernes, et qui n'aime que la vérité. J'ai cru que c'était une chose flatteuse et rare pour vous d'être estimé d'une Française presque seule capable de connaître votre original.

On doit vous avoir rendu votre malheureux livre de la *Vie de Vanini*. L'autre exemplaire n'était pas encore arrivé à Paris. Ainsi je reprends le pardon que je vous demandais de ma méprise.

Avez-vous lu la traduction de l'*Essai* de Pope *sur l'homme?* C'est un beau poëme, en anglais, quoique mêlé d'idées bien fausses sur le *bonheur*. Adieu; augmentez mon bonheur en m'écrivant.

J'ai bien des anecdotes sur Corneille, et sur Racine, et sur la littérature du beau siècle passé. Vous devriez augmenter mon magasin.

519. — A M. THIERIOT.

A Cirey, ce 12 février 1736.

Vous avez dû recevoir de moi d'énormes paquets, mon cher ami, ceci ne sera qu'un petit verre d'eau des Barbades après un long repas.

Je reçois la vôtre du 8 : je répondrai, quand je me porterai bien, à cet Anglais qui écrit mieux que moi en français. Je crois l'homme dont vous me parlez très coupable, mais il est assez puni par notre succès.

Ma grande affaire à présent, est que vous engagiez Dufresne et la Gaussin à apprendre les changements que j'ai faits au quatrième acte, et que les comédiens, avant de jouer l'*Indiscret*, me renvoient les feuilles imprimées et corrigées de ma main que le souffleur doit avoir.

J'attends avec la dernière impatience la copie de ma pièce; mais entre quelles mains est-elle ? comment l'aurai-je?

Adieu, mon cher ami, je souffre bien de vous écrire si peu; mes respects à Pollion.

520. — A M. *** (1).

A Cirey, février.

Ma santé, qui est devenue déplorable, ne me permet guère, mon cher monsieur, d'entrer avec vous dans de grands détails, au sujet de M. Le Franc, que je n'ai jamais offensé. Il peut, tant qu'il voudra, travailler contre moi, et vendre quelques brochures contre un homme qu'il ne connaît pas. Cela ne me fait rien. Sa haine m'est aussi indifférente que votre amitié m'est chère. S'il me hait, il est assez puni par le succès d'*Alzire;* à lui permis de se venger, en tâchant de la décrier.

Quant à l'argent que me devait ce pauvre M. de La Clède, je trouve dans mes papiers (car je suis un homme d'ordre, quoique poëte) que je lui avais prêté, par billet, trois cents livres, que le libraire Legras m'a rendues; et, le lendemain, je lui prêtai cinquante écus, sans billet. Si vous pouviez, en effet, faire payer ces cinquante écus, je prendrais la liberté de vous supplier très instamment d'en acheter une petite bague d'antique, et de prier madame Berger de vouloir bien la porter au doigt, pour l'amour de M. de La Clède et pour le mien. Ce M. Berger est un homme que j'aime et que j'estime infiniment, et je vous aurais bien de l'obligation si vous l'engagiez à me faire cette galanterie. C'est un des meilleurs juges que nous ayons en fait de beaux-arts.

Qu'est devenue la mascarade de Servandoni? On dit qu'*Alzirette* est de Le Franc (2).

Je suis trop languissant pour vous en dire davantage.

521. — A M. L'ABBÉ LE BLANC.

Je n'ai reçu qu'hier, monsieur, le présent et la lettre dont vous m'avez honoré. J'ai lu avec beaucoup d'attention votre tragédie d'*Abensaïd;* je trouve que c'est un tableau d'une ordonnance belle et hardie, et dont toutes les figures sont très animées. Il me paraît que vous entendez parfaitement la conduite du théâtre; et je ne conçois pas comment les comédiens ont pu faire quelque difficulté.

Je suis aussi flatté de votre lettre, monsieur, que je suis content de votre pièce. La plupart des auteurs sont les ennemis de ceux qui courent la même carrière; ils se font des guerres honteuses qui déshonorent les talents. Il est bien triste de voir des gens de lettres perdre à se nuire, à se déchirer réciproquement, le temps qu'ils devraient employer à faire les délices et l'instruction des hommes, et que ceux qui ont le plus d'esprit passent souvent leur vie à se rendre le jouet des sots. Je suis charmé, monsieur, que ce vice de l'envie, qui est le poison de la littérature, soit si loin d'infecter votre génie. Je trouve avec plaisir dans votre caractère les sentiments vertueux de votre ouvrage.

Nous avons partagé les Indes entre nous : votre muse est au Mogol, et la mienne au Pérou. Rome et la Grèce semblent épuisées. Il est temps de s'ouvrir de nouvelles routes. Je vous exhorte à marcher dans cette carrière. Pour moi, je ne crois pas que j'y rentre. Les genres d'études où je m'applique présentement ne sont guère compatibles avec les vers. Mais si je n'en fais plus, je les aimerai toujours; les vôtres me seront chers, et je vous supplierai de vouloir bien m'envoyer ce que vous ferez de nouveau.

Madame la marquise du Châtelet, dont l'esprit universel embrasse tous les arts, et qui sait juger de Virgile comme de

La Roque avait le privilége du *Mercure*. (G. A.)

(1) Sans doute à M. Berger. (G. A.)
(2) Cette parodie était de Panard, Parmentier, etc. (G. A.)

Locke, en connaissance de cause, pense de la même manière que moi sur votre pièce. Si mon suffrage est peu de chose, le sien doit être d'un grand poids.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec bien de l'estime, votre, etc. VOLTAIRE.

522. — A M. DE CIDEVILLE.

Ce 22 février.

Mon aimable et respectable ami, voilà trois de vos lettres auxquelles une de ces maladies de langueur que vous me connaissez m'a empêché de répondre. Tandis que monsieur votre père souffrait, à quatre-vingts ans, des coups de bistouri, et réchappait d'une opération, moi je dépérissais de ces maux d'entrailles qui sont à l'épreuve du bistouri. Peut-être, depuis votre dernière lettre, avez-vous perdu monsieur votre père. En ce cas, je reprends vigueur, en reprenant l'espérance qu'enfin vous vivrez pour vous, pour les belles-lettres, pour vos amis surtout, et que la déesse de Cirey pourra vous voir dans son temple. Je suis persuadé que vous ne m'avez pas assez méprisé pour penser que je pusse quitter un moment Cirey, pour aller jouir des vains applaudissements du parterre et de

. . . . Je ne sais quel amour
Que la faveur publique ôte et donne en un jour (1).

Si j'allais à Paris, ce ne serait que parce qu'il est sur le chemin de Rouen. Vous m'avez bien connu, vous avez toujours adressé vos lettres à Cirey, malgré les indignes gens qui disaient que j'avais été à Paris.

Je vous répondrai peu de chose sur Jore. Il s'est très mal comporté avec moi dans l'affaire des *Lettres philosophiques*. Je lui ai donné de l'argent depuis peu; mais, pour l'édition d'*Alzire*, je l'abandonne à Demoulin, qui n'a pas assez bonne opinion de lui pour la lui confier.

Un article plus important, c'est Linant. J'ai toujours affecté de ne vous en point parler, voulant attendre que le temps fixât mes idées sur son compte. Il m'avait marqué bien peu de reconnaissance, à Paris; et déjà enflé du succès d'une tragédie qu'il n'a jamais achevée, il m'écrivit de Rouen, après six mois d'oubli, un petit billet en lignes diagonales, où il me disait qu'il ferait bientôt jouer sa pièce, et qu'il me rendrait l'argent que je lui avais, disait-il, prêté. Je dissimulai ce trait d'ingratitude et d'impertinence; et, toujours prêt à pardonner à la jeunesse, quand elle a de l'esprit, je le fis entrer chez madame la marquise du Châtelet, malgré l'exclusion du maître de la maison, malgré le défaut qu'il a dans les yeux et dans la langue, et malgré la profonde ignorance dont il est. A peine a-t-il été établi dans la maison, qu'oubliant qu'il était précepteur et aux gages de madame du Châtelet, oubliant le profond respect qu'il doit à son nom et à son sexe, il lui écrivit un jour une lettre, d'une terre voisine où il était allé de son chef et fort mal à propos. La lettre finissait ainsi : « L'ennui de Cirey est de tous les ennuis le plus grand, » sans signer, sans mettre un mot de convenance. Les personnes (2) chez qui il écrivit cette lettre, et auxquelles il eut l'imprudence de la montrer, dirent à madame la marquise du Châtelet qu'il le fallait chasser honteusement. Je fis suspendre l'arrêt, et je lui épargnai même les reproches. On ne lui parla de rien, et il continua de se conduire comme ferait un ami chez son ami, croyant que c'était là le bel air, parlant toujours du *cher* Cideville, du *pauvre* Cideville, et pas une fois de M. de Cideville, à qui il doit autant de respect que de reconnaissance et d'amitié.

Madame du Châtelet, indignée, a toujours voulu vous écrire et le chasser. J'ai apaisé sa colère, en lui représentant que c'était un jeune homme (il a pourtant vingt-sept ans passés) qui n'avait que de l'esprit et point d'usage du monde; que, d'ailleurs, il était né sage; qu'enfin, si elle n'avait pas besoin de lui, il avait besoin d'elle; qu'il mourrait de faim ailleurs, grâce à sa paresse et à son ignorance; qu'il fallait essayer de le corriger, au lieu de le punir; qu'à la vérité, il ne rendrait jamais dans une maison aucun de ces petits services par où l'on plaît à tout le monde, et dont la faiblesse de sa vue et la pesanteur de sa machine le rendent incapable; mais qu'il savait assez de latin pour l'apprendre, au moins conjointement avec son fils; qu'il lui apprendrait à penser, ce qui vaut mieux que du latin, et que je me chargeais de lui faire sentir la décence et les devoirs de son état.

C'est dans ces circonstances, mon tendre et judicieux ami, qu'il m'a demandé de faire entrer sa sœur dans la maison. Il est vrai que, depuis quelque temps, il se tient plus à sa place; mais il n'a pas encore effacé ses péchés. J'ai ouï dire d'ailleurs que sa sœur était encore plus fière que lui. J'ai vu de ses lettres; elle écrit comme une servante. Si avec cela elle pense en reine, je ne vois pas ce qu'on pourra faire d'elle.

Après toutes ces représentations, souffrez que je vous dise que vous êtes d'autant plus obligé d'avertir Linant d'être modeste, humble et serviable, que ce sont vos bontés qui l'ont gâté. Vous lui avez fait croire qu'il était né pour être un Corneille, et il a pensé que, pour avoir broché, à peine en trois ans, quatre malheureux actes d'un monstre qu'il appelait tragédie, il devait avoir la considération de l'auteur du *Cid*. Il s'est regardé comme un homme de lettres et comme un homme de bonne compagnie, égal à tout le monde. Vos louanges et vos amitiés ont été un poison doux qui lui a tourné la tête. Il m'a haï, parce que je lui ai parlé franc. Méritez à votre tour qu'il vous haïsse, ou il est perdu. Je lui ai déjà dit qu'il était impertinent qu'il parlât de son *cher* et de son *pauvre* Cideville, et de Formont, à qui il a des obligations. Je lui ai fait sentir tous ses devoirs; je lui ai dit qu'il faut savoir le latin, apprendre à écrire, et savoir l'orthographe, avant de faire une pièce de théâtre, et qu'il doit se regarder comme un homme qui a son esprit à cultiver et sa fortune à faire. Enfin, depuis quinze jours, il a pris des allures convenables. Le voilà en bon train; encouragez-le à la persévérance; un mot de votre main fera plus que tous mes avis.

En voilà beaucoup pour un malade; la tête me tourne; j'enrage. Voilà quatre feuilles d'écrites sans vous avoir parlé de vous. Adieu; mille amitiés au philosophe Formont et au tendre du Bourg-Theroulde.

523. — A M. THIERIOT.

A Cirey, ce 22 février (1).

Je suis bien languissant, mon cher ami; il faut que j'ordonne à mon cœur de n'être point bavard avec vous, cette poste-ci.

Ma santé ne m'a pas permis de retoucher la dédicace et le discours que je vous adresse; mais je persiste, pour de très bonnes raisons, à faire paraître ces deux pièces, attendu que j'aime la vérité et que je ne crains point mes ennemis.

Toute peine mérite salaire. Launai a acquis mon mépris et mon indignation pour l'infâme conduite qu'il a tenue avec moi; mais il lui faut un présent pour avoir lui *Alzire* aux comédiens; ce n'est pas à lui, mais à moi que je le donne.

J'ai songé à faire une autre galanterie à Berger.

Qu'est-ce qu'*Alzirette* à la Foire? on dit qu'elle est de Le Franc; je le voudrais.

Voici un paquet pour M. des Alleurs, s'il n'est pas encore parti pour Constantinople (2); s'il l'est, vous aurez la bonté de l'envoyer par la poste, par la voie de Marseille.

Je suis bien surpris de ne pas recevoir de nouvelles de M. votre frère; c'est la première fois qu'un débiteur s'est plaint de n'entendre pas parler de son créancier.

Ménagez-moi toujours des juges et des amis comme Pollion et le petit B... (3).

Vous avez sans doute montré les deux discours (4) aux deux respectables frères (5), à qui j'ai tant d'obligation.

Vous avez dû recevoir de la main d'Emilie une lettre, qui vous dédommagera de tous les petits articles laconiques de ce billet-ci.

Adieu; dans l'état de langueur où je suis, je crains bien d'aimer trop la vie. Je vous embrasse tendrement.

524. — A M. LE CHEVALIER FALKENER.

A Cirey, en Champagne, ce 22 février 1736.

Now the honest, the good and plain philosopher of Wandsworth, represents his king and country, and is equal to the Grand-Seignior. Certainly England is the only country where commerce and virtue are to be rewarded with such an honour. If any grief (concern) rests still upon my mind, my dear friend (for friend you are, tho' a minister), it is that I am unable to be a witness of your new sort of glory and felicity. Had I not regulated my life after a way which makes me a kind of *solitaire*, I would fly to that nation of savage slaves, whom I hate, to see the man I love. What would my

(1) Néron dit dans *Britannicus :*
Que le hasard nous donne et nous ôte en un jour. (G. A.)

(2) C'était chez madame de La Neuville. (G. A.)

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

(2) Il allait y représenter la France. (G. A.)

(3) Ballot. (G. A.)

(4) Pour être imprimés avec *Alzire*. (G. A.)

(5) D'Argental et Pont de Veyle. (G. A.)

entertainment be! and how full the overflowings of my heart, in contemplating my dear Falkener, amidst so many Infidels of all hues, smiling with his humane philosophy at the superstitious follies that reign on the one side at Stamboul, and on the other at Galata! I would not admire, as milady Mary Worthley Montagu says,

> The vizir proud, distinguished from the rest;
> Six slaves in gay attire, his bridle hold,
> His bridle rich with gems, his stirrups gold!

For, how the devil! should I admire a slave upon a horse? My friend Falkener I should admire!

But I must bid adieu! to the great town of Constantin, and stay in my little corner of the world, in that very same castle where you were invited to come in your way to Paris, in case you should have taken the road of Calais to Marseille. Your taking an other way, was certainly a sad disappointment for me, and especially to that lady who makes use of your Locke and of more of your other books. Upon my word! a French lady who reads Newton, Locke, Addison and Pope, and who retires from the bubbles and the stunning noise of Paris, to cultivate in the country the great and amiable genius she is born with, is more valuable than your Constantinople and all the Turkish empire!

You may confidently write to me, by the way of Marseille, *chez madame la marquise du Châtelet, à Cirey, en Champagne.* Be sure I shall not stir from that spot of ground, before the favour of your letter comes to me.

You well see, perhaps, a renegado, the bastard offspring of an Irishman, who went at Paris, by the name of Makarty; a busy, bold, stirring and not a scrupulous man. He had the honour, by chance, of being known to the marquise du Châtelet; but was expelled from her house for his rogueries and impudence, before he left Paris, with two young men in debt, whom he seduced to turn musulmen. His story and his character must be known at Constantinople. I would fain know what sort of life he leads now with the followers of Mohammed. But, what concerns me much more, what I long more to be informed of is, whether you are as happy as you seem to be. Have you got a little private *seraglio?* or, are you be married? Are you over-stoked with business? Does your indolence or laziness comply with your affairs? Do you drink much of that good Cyprus wine? For my part, I am here too happy, though my health is ever very weak:

> Excepto quod non simul esses, cætera lætus.

Addio! mio carissimo ambasciadore! Addio! le baccio umilmente le mani! L'amo, e la reverisco (1)!

525. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, le 27 février.

Ma destinée sera donc toujours d'avoir des remerciements à vous faire, des pardons à vous demander, et de nouvelles importunités à vous faire essuyer! Je sais quelle est votre bonté et votre indulgence, et qu'on prend toujours bien son temps avec vous; mais quelles circonstances que celles où vous êtes, pour que vous soyez tous les jours fatigué de querelles et de dénonciations des libraires, et que j'y ajoute encore de nouveaux contre-temps au sujet de ces pauvres *Américains!* Mais enfin, quand on a débauché une fille, on est obligé de nourrir l'enfant, et d'entrer dans les détails du ménage. C'est vous qui avez débauché *Alzire;* pardonnez-moi donc toutes mes importunités.

J'ai reçu enfin la copie de la pièce, telle qu'elle est jouée. Nous avons examiné la chose avec attention, madame du Châtelet et moi, et nous avons été également frappés de la nécessité de restituer bien des choses à peu près comme elles étaient; par exemple, nous avons lu, au quatrième acte:

> ALZ. Compte après cet effort, sur un juste retour.
> GUZM. En est-il donc, hélas! qui tienne lieu d'amour?

Bon Dieu! que dirait Despréaux, s'il voyait Alzire prononcer un vers aussi dur, et Gusman répondre en doucereux? Au nom du bon goût, laissez les choses dans leur premier état. Quelle différence! ne la sentez-vous pas?

J'insiste encore sur le cinquième acte; il est si écourté, si rapide, qu'il ne nous a fait aucun effet. On craint les longueurs au théâtre, mais c'est dans les endroits inutiles et froids. Voyez que de vers débite Mithridate en mourant: sont-ils aussi nécessaires que ceux de Gusman? Quel outrage à toutes les règles que Montèze ne paraisse pas avec Gusman, et n'embrasse pas ses genoux! Je l'avais fait dire aux comédiens, mais inutilement; tout le monde croit que c'est ma faute; j'en reçois tous les jours des reproches. Je vous conjure enfin de presser M. Thieriot ou M. La Mare d'exiger tous ces changements.

Je sais qu'on fait bien d'autres critiques; mais, pour satisfaire les censeurs, il faudrait refondre tout l'ouvrage, et il serait encore bien plus critiqué. C'est au temps seul à établir la réputation des pièces, et à faire tomber les critiques.

M. et madame du Châtelet ont approuvé l'*Épître* dédicatoire. A l'égard d'un *Discours* apologétique que j'adressais à M. Thieriot, je ne suis pas encore bien décidé si j'en ferai usage ou non. Je ne répondrai jamais aux satires qu'on fera sur mes ouvrages; il est d'un homme sage de les mépriser; mais les calomnies personnelles, tant de fois imprimées et renouvelées, connues en France et chez les étrangers, exigent qu'on prenne une fois la peine de les confondre. L'honneur est d'une autre espèce que la réputation d'auteur; l'amour-propre d'un écrivain doit se taire, mais la probité d'un homme accusé doit parler, afin qu'on ne dise pas:

> . . . . Pudet hæc opprobria nobis
> Et dici potuisse, et non potuisse repelli. (OVID., *Métam.*, liv. I.)

Reste à savoir si je dois parler moi-même, ou m'en remettre à quelque autre; c'est sur quoi j'attends votre décision.

Pardon de ma longue lettre et de tout ce qu'elle contient. Madame du Châtelet, qui pense comme moi, mais qui me trouve un bavard, vous demande pardon pour mes importunités. Elle obtiendra ma grâce de vous. Elle fait mille compliments aux deux aimables frères, pour qui j'aurai toujours la plus tendre amitié et la plus respectueuse reconnaissance.

526. — A M. THIERIOT.

A Cirey, le 26 février.

Je ne me porte guère bien encore. Raisonnons pourtant,

---

(1) Voilà donc l'honnête, le bon et simple philosophe de Wandworth, qui représente son roi et son pays, et est l'égal du Grand-Seigneur! Certainement l'Angleterre est le seul pays où le commerce et la vertu sont récompensés avec autant d'éclat. Je n'ai qu'un seul chagrin, mon cher ami, car vous êtes bien mon ami, quoique ministre, c'est de ne pouvoir être témoin de votre nouvelle gloire et de votre bonheur. Si je ne m'étais pas fait un plan de vie qui fait de moi une espèce de solitaire, j'aurais volé vers ce pays d'esclaves sauvages que je déteste, pour aller voir l'homme que j'aime. Que je serais heureux! avec quelles délices mon cœur s'épancherait en voyant mon cher Falkener, au milieu de tant d'infidèles de toutes couleurs, sourire avec sa philosophie si humaine de toutes les folies superstitieuses qui règnent d'un côté à Stamboul, et de l'autre à Galata! Je n'admirerais pas, comme milady Mary Worthley Montagu, « le superbe visir se distinguant de la » foule, six esclaves élégamment parés tenant la bride de son che- » val, ses rênes ornées de pierreries et ses étriers d'or; » car, comment diable! pourrais-je admirer un esclave monté sur un cheval? Ce que j'admirerais, c'est mon ami Falkener.

Mais il faut que je dise adieu à la grande ville de Constantin, et que je reste dans mon petit coin du monde, dans ce même château où vous fûtes invité à venir, lorsque vous allâtes à Paris, si par bonheur vous eussiez pris la route de Calais à Marseille. Mais vous prîtes un autre chemin; ce fut assurément un cruel mécompte pour moi et surtout pour cette jeune dame qui use familièrement de votre Locke et même de vos autres écrivains. Par ma foi, une Française qui lit Newton, Locke, Addison et Pope, et qui laisse les bagatelles et le fracas étourdissant de Paris pour cultiver à la campagne le grand et aimable génie qu'elle a reçu de la nature, vaut mieux que votre Constantinople et l'empire turc tout entier.

Vous pouvez m'écrire en toute assurance par Marseille, chez madame la marquise du Châtelet, à Cirey, en Champagne. Soyez certain que je ne bougerai pas de ce coin de terre avant d'être favorisé d'une lettre de vous.

Vous verrez peut-être un renégat, bâtard d'un Irlandais, qui vint à Paris sous le nom de Makarty, homme intrigant, hardi, remuant et très peu scrupuleux. Il eut par hasard l'honneur d'être connu de la marquise du Châtelet; mais il fut chassé de sa maison pour ses friponneries et son insolence, avant d'avoir quitté Paris avec deux jeunes gens endettés qu'il voulait par ses manœuvres convertir à Mahomet. Son histoire et sa réputation doivent être connues à Constantinople. Je serais curieux de savoir quelle espèce de vie il mène à présent parmi les disciples du prophète. Mais ce qui m'intéresse beaucoup plus, ce qui me préoccupe bien plus vivement, c'est de savoir si vous êtes aussi heureux que vous semblez l'être. Avez-vous un petit sérail particulier, ou bien songez-vous à vous marier? Etes-vous accablé d'affaires? Comment votre indolence, votre paresse s'accommodent-elles de vos travaux? Buvez-vous beaucoup de ce bon vin de Chypre? Quant à moi, je suis ici trop heureux, quoique ma santé soit toujours très faible:

> Excepto quod non simul esses, cætera lætus.

Adieu, adieu, mon cher ambassadeur; adieu, je baise bien humblement les mains à votre seigneurie. Je l'aime et la révère. (*A. François.*)

mon cher ami. Pas un mot de *Samson* aujourd'hui, s'il vous plaît; tout sera pour *Alzire*: je viens de la recevoir; c'était de vous que je l'attendais; je suis au désespoir qu'elle ait été en d'autres mains qu'entre les vôtres et celles de M. d'Argental. Ce sont des profanes qui se sont emparés de mes vases sacrés; et vous, mon grand-prêtre, vous ne les avez pas eus dans votre sacristie!

Demoulin est une tête picarde que je laverais bien, mais qu'il faut ménager, parce qu'il a le cœur bon, et que, de plus, il a mon bien entre ses mains. Dieu veuille qu'il y soit plus sûrement que mes *Américains!* C'est un honnête homme; mais je ne sais s'il entend les affaires mieux que le théâtre. Il m'aime; il faut lui passer bien des choses. J'ai été confondu, je vous l'avoue, de voir les négligences barbares dont la précipitation avec laquelle on m'a joué a laissé ma pièce remplie; elle en est défigurée. J'ai été bien fâché, je vous l'avoue. J'ai fait sur-le-champ un bel écrit à trois colonnes pour être envoyé à M. d'Argental, à vous, et aux comédiens. Demou in en est chargé. De plus, j'écris à chaque acteur en particulier. Enfin, s'il en est temps, il faut réparer ces fautes; il y en a d'énormes. Croyez-moi, j'ai mis mes raisons en marge. Je serai bien piqué si l'on ne se prête pas à la justice que je réclame, et je suis sûr que la pièce tombera, si elle n'est tombée. Je sais que toutes ces fautes ont été bien senties et bien relevées à la cour. Mon cher ami, il faut presser Sarrazin, Grandval, mademoiselle Gaussin, Legrand (1), de se rendre à mes remontrances. C'est là où j'ai besoin de votre éloquence persuasive. La dédicace à madame la marquise du Châtelet doit absolument paraître; le prêtre et la déesse le veulent.

Pour l'épître que je vous adressais, je ne suis pas encore décidé. Je suis convaincu qu'il faut une apologie. Qu'on attaque mes ouvrages, je n'ai rien à répondre; c'est à eux à se défendre bien ou mal: mais qu'on attaque publiquement ma personne, mon honneur, mes mœurs, dans vingt libelles dont la France et les pays étrangers sont inondés, c'est signer ma honte que de demeurer dans le silence. Il faut opposer des faits à la calomnie; il faut imposer silence au mensonge. Je ne veux, il est vrai, d'aucune place; mais quelle est celle où j'oserais prétendre, si ces calomnies n'étaient pas réfutées? Je veux qu'on dise: Il n'est pas de l'Académie, parce qu'il ne le désire pas; et non pas qu'on dise: Il serait refusé. C'est ne me point aimer que de penser autrement, et je suis sûr que vous m'aimez. L'exemple de l'abbé Prévost ne me paraît pas fait pour moi. Je ne sais s'il a dit ou dû dire: ***Je suis honnête homme;*** mais je sais, moi, que je le dois dire, et que ce n'est pas une chose à laisser conclure comme une proposition délicate. Mes mœurs sont directement opposées aux infâmes imputations de mes ennemis. J'ai fait tout le bien que j'ai pu, et je n'ai jamais fait le mal que j'ai pu faire. Si ceux que j'ai accablés de bienfaits et de services sont demeurés dans le silence contre mes ennemis, le soin de mon honneur me doit faire parler, ou quelqu'un doit être assez juste, assez généreux pour parler pour moi. Pourquoi sera-t-il permis d'imprimer que j'ai trompé un libraire, que j'ai retenu des souscriptions (2), et ne me sera-t-il pas permis de démontrer la fausseté de cette accusation? Pourquoi ceux qui la savent la tairont-ils? L'innocence, et j'ose dire la vertu, doit-elle être opprimée, calomniée, par la seule raison que mes talents m'ont rendu un homme public? C'est cette raison-là même qui doit m'élever la voix, ou qui doit dénouer la langue de ceux qui me connaissent. Que m'importe que dom Prévost, qui n'a point d'ennemis, ait écrit quelque chose ou non sur son compte? que me fait son aventure d'une lettre de change à Londres? Qu'il se disculpe devant les jurés; mais, moi, je suis attaqué dans mon honneur par des ennemis, par des écrivains indignes; je dois leur répondre hardiment, une fois dans ma vie, non pour eux, mais pour moi. Je ne crains point Rousseau, je le méprise; et tout ce que j'ai dit dans mon épître (3) est vrai; reste à savoir s'il faut que ce soit moi ou un autre qui ferme la bouche au mensonge. Si dom Prévost voulait entrer dans ces détails, dans une feuille consacrée, en général, à venger la réputation des gens de lettres calomniés, il me rendrait un service que je n'oublierais de ma vie. La matière d'ailleurs est belle et intéressante. Les persécutions faites aux auteurs de réputation ont mérité des volumes. Si donc je suis assuré que le *Pour et Contre* parlera aussi fortement qu'il est nécessaire, je me tairai, et ma cause sera mieux entre ses mains que dans les miennes; mais il faut que j'en sois sûr.

Quel est le malheureux auteur de cet *Observateur* polygraphique (1)? Ne serait-ce point l'abbé Desfontaines? C'est assurément quelque misérable écrivain de Paris. Il ne sait donc pas que vous êtes mon ami intime, mon plénipotentiaire, mon juge? voilà vos qualités sur le Parnasse.

P.-S. Madame la marquise du Châtelet veut absolument que mon apologie paraisse en mon nom; cela n'empêcherait pas les bons offices du *Pour et Contre.*

527. — A M. THIERIOT.

1er mars.

Madame la marquise du Châtelet vient de vous écrire une lettre dans laquelle elle ne se trompe que sur la bonne opinion qu'elle a de moi; et mon plus grand tort, dans l'*Epître* dont elle approuve l'hommage, c'est de n'avoir pas dignement exprimé la juste opinion que j'ai d'elle.

Il s'en fallait de beaucoup que je fusse content de mon *Epître* dédicatoire et du *Discours* que je vous adressais; je ne l'étais même pas d'*Alzire*, malgré l'indulgence du public. Je corrige assidûment ces trois ouvrages; je vous prie de le dire aux deux respectables frères.

Si j'étais La Fontaine, et si madame du Châtelet avait le malheur de n'être que madame de Montespan, je lui ferais une épître en vers, où je dirais ce qu'on dit à tout le monde; mais le style de sa lettre doit vous faire voir qu'il faut raisonner avec elle, et payer à la supériorité de son esprit un tribut que les vers n'acquittent jamais bien. Ils ne sont ni le langage de la raison, ni de la véritable estime, ni du respect, ni de l'amitié, et ce sont tous ces sentiments que je veux lui peindre. C'est précisément parce que j'ai fait de petits vers pour mademoiselle de Villefranche, pour mademoiselle Gaussin, etc. (2), que je dois une prose raisonnée et sage à madame la marquise du Châtelet. Faites-la donc digne d'elle, me direz-vous; c'est ce que je n'exécuterai pas, mais c'est à quoi je m'efforcerai.

> Non possis oculis quantum contendere Lynceus,
> Non tamen idcirco contemnas lippus inungi;
> . . . .
> Est quadam prodire tenus, si non datur ultra.
>
> Hor., lib. I, ep. I.

Je tâcherai, du moins, de m'éloigner autant des pensées de madame de Lambert (3), que le style vrai et ferme de madame du Châtelet s'éloigne de ces riens entortillés dans des phrases précieuses, et de ces billevesées énigmatiques.

A l'égard de l'*Apologétique* (4) de Tertullien, toutes choses mûrement considérées, il faut qu'il paraisse avec des changements, des additions, des retranchements; mais, ne vous en déplaise, un honnête homme doit dire très hardiment qu'il est honnête homme. Voilà qui est plaisant de me conseiller de faire de mon apologie une énigme dont le mot soit la vertu! On peut laisser conclure qu'on a les dents belles et la jambe bien tournée, mais l'honneur ne se traite pas ainsi; il se prouve et il s'affiche. Il est d'autant plus hardi qu'il est attaqué, et de telles vérités ne sont pas faites pour porter un masque. Votre amitié y est intéressée. Les calomniateurs qui disent, qui impriment que j'ai trompé des libraires, vous outragent en m'insultant, puisque c'est vous qui avez fait les éditions anglaises des *Lettres*, et qui avez reçu plusieurs souscriptions (5); en un mot, c'est ici une des affaires les plus sérieuses de ma vie, et, croyez-moi, elle influe sur la vôtre. C'est une occasion où nous devrions nous réunir, fussions-nous ennemis. Que ne doit donc pas faire une amitié de vingt années!

Adieu, mon cher ami; je vous embrasse avec tendresse. Continuez à m'aider et en particulier et en public, et à répandre sur vous et sur moi, par vos discours sages, polis, et mesurés, la considération que notre amitié et notre goût pour les arts méritent.

Je suis bien étonné de ne pas recevoir des nouvelles de monsieur votre frère. Mais, mon Dieu, ai-je écrit à notre cher petit Bernard, qui le premier m'annonça la victoire d'*Alzire?* Ma foi, je n'en sais rien; demandez-le-lui. Buvez à ma santé avec Pollion. Adieu; je vous aime de tout mon cœur.

(1) Voyez, tome III, la distribution des rôles dans *Alzire*. (G. A.)
(2) Il s'agit de l'affaire Jore, et des souscriptions pour la *Henriade*. (G. A.)
(3) C'est le discours préliminaire en tête d'*Alzire*, lequel était composé sous la forme d'une lettre à Thieriot. (G. A.)

(1) Journal publié à Amsterdam et attribué à Jacques de Varenne. (G. A.)
(2) Voyez tome VI. (G. A.)
(3) On venait de publier un recueil de ses écrits. (G. A.)
(4) Toujours le *Discours préliminaire*. (G. A.)
(5) Thieriot ne voulait pas que le Discours lui fût adressé, parce que Voltaire y parlait justement de ces fameuses souscriptions dont lui Thieriot avait mis le produit dans sa poche. (G. A.)

528. — A M. THIERIOT.

4 mars.

J'ai été malade; madame du Châtelet l'est à son tour. Je vous écris à la hâte au chevet de son lit, et c'est pour vous dire qu'on vous aime à Cirey autant que chez Plutus-Pollion; puis vous saurez qu'*Alzire*, la dédicace, le *Discours*, la pièce, corrigés jour et nuit, viennent par la poste. Tout cela est changé, comme une chrysalide qui vient de devenir papillon en une nuit. Vous direz que je me pille; car c'est ce que je viens d'écrire à M. d'Argental; mais quand Emilie est malade, je n'ai point d'imagination. Je viens de voir la feuille (1) de l'abbé Prévost; je vous prie de l'assurer de mon amitié pour le reste de ma vie. Je lui écrirai assurément.

Comptez, mon cher ami, qu'il fallait une dédicace d'une honnête étendue. J'ose assurer que c'est la première chose adroite que j'aie faite de ma vie. Toutes les femmes qui se piquent de science et d'esprit seront pour nous, les autres s'intéresseront au moins à la gloire de leur sexe. Les académiciens des sciences seront flattés, les amateurs de l'antiquité retrouveront avec plaisir des traits de Cicéron et de Lucrèce. Enfin, morbleu! Emilie ordonne, obéissons.

Si la fin du *Discours* que je vous adresse ne vous plaît pas, je n'écris plus de ma vie.

Allons, voyons si nous serons sûrs d'un censeur. Mon cher ami, je vous recommande cette affaire; elle est sérieuse pour moi; il s'agit d'Emilie et de vous.

Remerciez M. de Marivaux; il fait un gros livre contre moi qui lui vaudra cent pistoles. Je fais la fortune de mes ennemis.

529. — AU MÊME.

A Cirey, ce 6 mars.

Je suis bien malade, mon ami; mais cela n'empêche pas que je n'aie encore envoyé des changements à M. d'Argental, car il faut bien toujours corriger.

On se moque de moi, quand on veut que je m'excuse sur mon goût pour les Anglais. Il n'est question, dans mon apologie, que de ce qui a été imprimé contre moi; d'ailleurs je me donnerai bien de garde de me rendre coupable de cette bassesse envers une nation à qui j'ai obligation, et qui peut encore me donner un asile.

Je n'ai offensé ni voulu jamais offenser Marivaux, que je ne connais point, et dont je ne lis jamais les ouvrages. S'il fait un livre contre moi, ce n'est pas par vengeance, car il l'aurait déjà fait paraître; ce n'est que par intérêt, puisque le libraire, qui ne lui offrait que cinq cents francs, lui en donne cent pistoles, cette année.

A la bonne heure, que ce misérable gagne de l'argent, comme tant d'autres, à me dire des injures; il est juste que l'auteur de la *Voiture embourbée*, du *Télémaque travesti*, et du *Paysan parvenu*, écrive contre l'auteur de la *Henriade;* mais il est aussi d'un trop malhonnête homme de vouloir réveiller la querelle des *Lettres philosophiques*, et de m'exposer à la colère du garde des sceaux, en répandant que vous êtes intéressé à ces *Lettres philosophiques*, de toute façon.

Madame la marquise du Châtelet a déjà écrit à M. le bailli de Froulai pour le prier d'en parler au garde des sceaux. Suivez cela très sérieusement, je vous en prie. Parlez à M. le marquis de Froulai. Faites prévenir M. Rouillé par M. d'Argental et par M. le président Hénault. Ils m'épargneront la peine de couvrir ce Zoïle impertinent de l'opprobre et de la confusion qu'il mérite. Adieu; votre amitié m'est plus précieuse que les outrages de tous ces gens-là ne me sont sensibles.

530. — AU MÊME.

A Cirey, ce 10 mars.

La galanterie de mademoiselle *Quoniam* (2) est plus flatteuse que les battements de mains du parterre. Je ne sais plus quelle fille de l'antiquité voulut coucher avec un philosophe pour le récompenser de ses ouvrages. Mademoiselle *Quoniam* ne pousserait pas si loin la générosité antique, mais aussi je ne suis pas si philosophe. Pour mademoiselle Gaussin, elle me devrait au moins quelques baisers. Je m'imagine que vous les recevez pour moi, et que ce n'est pas au théâtre que sa bouche vous fait le plus de plaisir.

Il est vrai que dans la petite comédie (3) que nous avons jouée à Cirey il y aurait un rôle assez plaisant et assez neuf pour mademoiselle Dangeville. Madame du Châtelet l'a joué à étonner, si quelque chose pouvait étonner d'elle; mais la pièce n'est qu'une farce qui n'est pas digne du public. *Thétis et Pélée* (1) me font trembler pour ma vieillesse. Il est triste que ce qui a été beau ne le soit plus; mais ce n'est point M. de Fontenelle qui est tombé, ce sont les acteurs de l'Opéra. Ne pourrai-je point avoir l'*Epître à Clio* (2), de M. de La Chaussée? C'est celui-là qui fait bien des vers, et qui, par conséquent, ne sera pas loué par quelqu'un (3) que vous connaissez, auquel il ne reste plus ni goût ni talent, mais seulement de l'envie.

Je viens de voir une épigramme parfaite; c'est celle de notre petit Bernard sur la Sallé. *Il a troqué son encensoir contre des verges; il fouette sa coquine après avoir adoré sa déesse* (4). On ne peut pas mieux punir ce faste de vertu ridicule qu'elle étalait si mal à propos.

Pitteri, libraire à Venise, qui débite la traduction de *Charles XII*, n'a pu obtenir la permission pour la *Henriade*, parce que j'ai l'honneur d'être à l'index.

Formont vient de m'envoyer de jolis vers sur *Alzire*. Vous les aurez bientôt: car tout ce qu'on fait pour moi vous appartient. Pour ma *Métaphysique* (5), il n'y a pas moyen de la faire voyager; j'y ai trop cherché la vérité. Adieu, héros de l'amitié; adieu, ami de tous les arts; vos lettres sont le second plaisir de ma vie.

DE MADAME DU CHATELET.

Voltaire veut que je signe sa lettre, j'y mettrai avec grand plaisir le sceau de l'amitié; je sens celle que vous avez marquée à votre ami, et je désire que vous en ayez pour Emilie.

531. — A M. THIERIOT.

Cirey.

Je reçois votre lettre. Je vous prie de me faire avoir les *Nouvelles à la main*, et de dire à M. Le Franc tout ce que vous pourrez de mieux. On lui impute pourtant les *Sauvages* (6).

Je vais corriger encore *Alzire* et les *Epîtres*. Je vous prie d'ajouter à toutes les marques d'amitié que vous devez à la mienne, et à vingt ans d'une tendresse réciproque, l'attention de faire respecter cette amitié. Nous ne sommes plus ni l'un ni l'autre dans un âge où les termes légers et sans égard puissent convenir. Je ne parle jamais de M. Thieriot que comme d'un homme que je considère autant que je l'aime. M. de Fontenelle n'avait point d'amitié pour La Motte, mais pour M. de La Motte. Cette politesse donne du relief à celui qui la met à la mode. Les petits-maîtres de la rue Saint-Denis disaient la Lecouvreur, et le cardinal de Fleury disait mademoiselle Lecouvreur. On serait très mal venu à dire devant moi, Thieriot; cela était bon à vingt ans. M. Marivaux ne sait pas à quoi il s'expose. On va imprimer un recueil nouveau de mes ouvrages (7) où je mettrai ses ridicules dans un jour qui le couvrira d'opprobre.

532. — A MADEMOISELLE QUINAULT (8).

[Envoi de l'*Enfant prodigue*. Il l'engage à faire cesser la haine d'un homme (9) qui le décrie par des libelles, et pour lequel mademoiselle Quinault a de l'amitié.]

533. — A M. DE LA MARE.

A Cirey, le 15 mars.

Je me flatte, monsieur, que, quand vous ferez imprimer quelques-uns de vos ouvrages, vous le ferez avec plus d'exactitude que vous n'en avez eu dans l'édition de *Jules César*. Permettez que mon amitié se plaigne que vous ayez hasardé, dans votre préface, des choses sur lesquelles vous deviez auparavant me consulter.

Vous dites, par exemple, que *dans certaines circonstances, le parricide était regardé comme une action de courage, et même de vertu, chez les Romains:* ce sont de ces propositions qui auraient grand besoin d'être prouvées.

Il n'y a aucun exemple de fils qui ait assassiné son père

(1) Le *Pour et Contre*. (G. A.)
(2) Mademoiselle Quinault (Jeanne-Françoise.) (G. A.)
(3) L'*Enfant prodigue*. Voyez tome III. (G. A.)

(1) Opéra de Fontenelle. (G. A.)
(2) Ou plutôt l'*Epître de Clio*, par La Chaussée. (G. A.)
(3) Jean-Baptiste Rousseau. (G. A.)
(4) Extrait du titre de l'épigramme de Bernard. (G. A.)
(5) *Traité de métaphysique*. Voyez tome IV. (G. A.)
(6) Cette parodie d'*Alzire* est de Romagnesi et Riccoboni. (G. A.)
(7) A Amsterdam, chez Ledet. (G. A.)
(8) Nous donnons l'analyse de ces lettres d'après M. Beuchot.
(9) Guyot de Merville. (G. A.)

pour le salut de la patrie, Brutus est le seul; encore n'est-il pas absolument sûr qu'il fût le fils de César.

Je crois que vous deviez vous contenter de dire que Brutus était stoïcien et presque fanatique, féroce dans la vertu, et incapable d'écouter la nature, quand il s'agissait de sa patrie, comme sa lettre à Cicéron le prouve.

Il est assez vraisemblable qu'il savait que César était son père, et que cette considération ne le retint pas; c'est même cette circonstance terrible et ce combat singulier entre la tendresse et la fureur de la liberté qui seuls pouvaient rendre la pièce intéressante : car de représenter des Romains nés libres, des sénateurs opprimés par leur égal, qui conspirent contre un tyran, et qui exécutent de leurs mains la vengeance publique, il n'y a rien là que de simple, et Aristote (qui, après tout, était un très grand génie) a remarqué, avec beaucoup de pénétration et de connaissance du cœur humain, que cette espèce de tragédie est languissante et insipide; il l'appelle la plus vicieuse de toutes, tant l'insipidité est un poison qui tue tous les plaisirs!

Vous auriez donc pu dire que César est un grand homme, ambitieux jusqu'à la tyrannie; et Brutus, un héros d'un autre genre, qui poussa l'amour de la liberté jusqu'à la fureur.

Vous pouviez remarquer qu'ils sont représentés tous condamnables, mais à plaindre, et que c'est en quoi consiste l'artifice de cette pièce. Vous paraissez surtout avoir d'autant plus tort de dire que les Romains approuvaient le parricide de Brutus, qu'à la fin de la pièce les Romains ne se soulèvent contre les conjurés que lorsqu'ils apprennent que Brutus a tué son père. Ils s'écrient :

. . . . O monstre que les dieux
Devaient exterminer. . . . . (Acte III, sc. VIII.)

Je vous avais dit, à la vérité, qu'il y avait, parmi les *Lettres de Cicéron*, une lettre de Brutus par laquelle on peut inférer qu'il avait tué son père pour la cause de la liberté. Il me semble que vous avez assuré la chose trop positivement.

Celui qui a traduit la lettre italienne de M. le marquis Algarotti semble être tombé dans une méprise à l'endroit où il est dit que c'est un de ceux qu'on appelle *doctores umbratici* (1) qui a fait la première édition furtive de cette pièce. Je me souviens que quand M. Algarotti me lut sa lettre en italien, il y désignait un précepteur qui, ayant volé cet ouvrage, le fit imprimer. Cet homme a même été puni; mais par la traduction, il semble qu'on ait voulu désigner les professeurs de l'université. L'auteur de la brochure qu'on donne toutes les semaines sous le titre d'*Observations*, etc., a pris occasion de cette méprise pour insinuer que M. le marquis Algarotti avait prétendu attaquer les professeurs de Paris; mais cet étranger respectable, qui a fait tant d'honneur à l'université de Padoue, est bien loin de ne pas estimer celle de Paris, dans laquelle on peut dire qu'il n'y a jamais eu tant de probité et tant de goût qu'à présent.

Si vous m'aviez envoyé votre préface, je vous aurais prié de corriger ces bagatelles; mais vos fautes sont si peu de chose, en comparaison des miennes, que je ne songe qu'à ces dernières. J'en ferais une fort grande de ne vous point aimer, et vous pouvez compter toujours sur moi.

534. — A M. L'ABBÉ ASSELIN.

A Cirey, par Vassy (2).

J'avais recommandé, monsieur, au petit de La Mare, de ne pas manquer de vous présenter de ma part un *Jules César*, et de vous remercier encore en mon nom de l'honneur que votre collège a fait à ma tragédie.

Je vois par le peu d'attention qu'il a eu à cette édition qu'il est très capable d'avoir oublié son premier devoir; ainsi, à tout hasard, j'ai écrit pour qu'on vous présentât cet hommage que je vous dois.

Une des plus grandes fautes de La Mare dans cette édition a été d'omettre ce que je lui avais dicté expressément, touchant l'assassinat de César par Brutus son fils, et sur la manière dont on peut retrancher, si l'on veut, cet endroit. Il me paraît d'ailleurs que dans la lettre de M. Algarotti et dans celle qui est imprimée à la suite, il a laissé des choses qu'il devait assurément corriger.

Quoi qu'il en soit, j'apprends que l'abbé Desfontaines continue de me déchirer. C'est un chien poursuivi par le public, et qui se retourne, tantôt pour lécher et tantôt pour mordre. L'ingratitude est chez lui aussi dominante que le mauvais goût. Ses mœurs et ses livres inspirent également le mépris et la haine. L'exécration générale dans laquelle est ce malheureux, ne me laisse pas soupçonner que vous ayez avec lui aucun commerce.

Je pourrai bien vous donner un jour une pièce encore sans femmes. Je serai le poëte d'*Harcourt* (1); mais je serai sûrement toujours votre ami. C'est un titre dont je me flatte pour la vie.

535. — A M. THIERIOT.

16 mars.

Mon cher ami, vous avez bien gagné à mon silence. Emilie a entretenu la correspondance.

N'admirez-vous pas sa lumière,
Son style aisé, sublime, et net,
Sa plume, ou solide, ou légère,
Traitant de science ou d'affaire,
D'un madrigal ou d'un sonnet?
Elle écrit pourtant pour Voltaire.
Louis quinze a-t-il, en effet,
Quelque semblable secrétaire,
Soit d'Etat, soit de cabinet?

Ces petits vers une fois passés, vous saurez que vos lettres m'ont fait autant de plaisir que les siennes ont dû vous en faire. Si j'étais un Descartes, vous seriez mon P. Mersenne (2). J'ai été accablé de maladies et d'occupations. Je m'étais donné tout cela, et je m'en suis tiré. Etes-vous content de la dédicace du temple d'Alzire à la déesse de Cirey, et de la post-face à M. Thieriot, et du petit grain d'avertissement? Eh! vite, que Demoulin transcrive, et que La Serre approuve, et que Prault imprime; car je crois que Demoulin le surintendant a donné ses faveurs à Prault.

Homme faible! vous laisserez-vous persuader qu'il faut que Gusman interrompe Alzire, pour lui dire une quinauderie? et ne sentez-vous pas combien ce vers,

S'il en est, après tout, qui tiennent lieu d'amour,

est pris dans le caractère de la personne, qui ne doit avoir aucune adresse, et rien que de la vérité?

Triumvirat très aimable, il y a des cas où je suis votre dictateur.

. . . . . . Une Espagnole eût promis davantage;
. . . .
. . . . Je n'ai point leurs mœurs. (Acte IV, sc. II.)

est très français. Cette phrase est de toutes les langues. Lisez la grammaire, à l'article des *pronoms collectifs*.

Compte à jamais au moins sur ma reconnaissance,

est un vers faible et plat, s'il est seul, à peu près comme le seraient beaucoup de vers de Racine. Mais,

. . . . . . Tantum series juncturaque pollet!
Tantum de medio sumptis accedit honoris! (HOR., *de Art. poet.*)

que ces vers plats se rebondissent du voisinage des autres!

Compte à jamais au moins sur ma reconnaissance,
Sur la foi, sur les vœux qui sont en ma puissance,
Sur tous les sentiments du plus juste retour,
S'il en est, après tout, qui tiennent lieu d'amour.

Voilà qui devient coulant et harmonieux, par les traits consécutifs et par la figure ménagée jusqu'au bout de la phrase.

Bauche va réimprimer *Zaïre*, je la corrige. Prault réimprimera la *Henriade*; je la corrige aussi. Je corrige tout, hors moi. Savez-vous bien que je retouche *Adélaïde*, et que ce sera une de mes moins mauvaises filles?

J'ai lu *Jules César*. Est-ce M. Algarotti qui a lui-même traduit son italien? Apprenez que ce Vénitien-là a fait des dialogues sur la lumière, où il y a malheureusement autant d'esprit que dans les *Mondes*, et beaucoup plus de choses utiles et curieuses.

J'ai lu la *Zaïre* anglaise : elle m'a enchanté plus qu'elle n'a flatté mon amour-propre. Comment! des Anglais tendres, naturels! *without bombast! without similes at the end of acts!* Quel est donc ce M. Hill (3)? quel est ce gentilhomme (4) qui a joué Orosmane sur le théâtre des comédiens? Cet honneur fait aux arts ne sera-t-il pas consacré dans le *Pour et Contre?* Autrefois ce *Pour et Contre* avait été contre *Zaïre;* ah! il doit faire amende honorable.

Rameau s'est marié avec Moncrif (5). Suis-je au vieux sé-

(1) Voyez, tome III, la *Lettre d'Algarotti*. (G. A.)
(2) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

(1) C'est-à-dire du collège d'Harcourt. (G. A.)
(2) Camarade de collège, ami et correspondant de Descartes. (G. A.)
(3) Traducteur de *Zaïre*. (G. A.)
(4) Bond. Voyez, tome III, *Zaïre*. (G. A.)
(5) On n'a pas le fruit de cette collaboration. (G. A.)

rail? *Samson* est-il abandonné? Non; qu'il ne l'abandonne pas. Cette forme singulière d'opéra fera sa fortune et sa gloire.

536. — A MADEMOISELLE QUINAULT.

Cirey, 16 mars 1736.

[Voltaire lui annonce que l'*Enfant prodigue* est fait, transcrit et envoyé à M. d'Argental, et qu'il paraîtra bientôt une édition corrigée de *Zaïre*. Il lui rappelle que c'est elle qui lui a donné le sujet de l'*Enfant prodigue*, et la prie de faire jouer cette pièce, mais de cacher qu'il en est l'auteur. M. d'Argental est seul dans le secret.]

537. — A M. THIERIOT.

A Cirey, le 18 mars.

Il faut, mon ami, vous rendre compte de l'*Epître à Clio*. Les vers sont frappés sur l'enclume qu'avait Rousseau, quand il était encore bon ouvrier; mais malheureusement le choix du sujet n'a pas ce piquant qu'il faut pour le monde. C'est le chef-d'œuvre d'un artiste fait pour des artistes seulement. Tout s'y trouve, hors le plaisir qu'il faut à des lecteurs oisifs. J'admirerai toujours cet écrit, excepté la bataille (1); mais nos Français veulent en tout genre de l'intérêt et des grâces. Il en faut partout, sans quoi le beau n'est que beau.

Non satis est pulchra esse poemata; dulcia sunto,
Et quocumque volent, animum auditoris agunto.
HOR., *de Arte poet.*

Dites-lui combien j'estime sa précision, sa netteté, sa force, son tour heureux, naturel, son style châtié. Ajoutez à cela que je suis très fâché qu'il déshonore un si bon ouvrage par des éloges dont il rougit. S'il ne voulait qu'un asile heureux et fait pour un philosophe, au lieu d'une place inutile et qui n'a plus que du ridicule, je trouverais bien le secret de le mettre en état de ne plus louer indignement.

Voici un petit quatrain en réponse à l'honneur qu'il m'a fait de m'envoyer son *Epître*.

Lorsque sa muse courroucée
Quitta le coupable Rousseau,
Elle te donna son pinceau,
Sage et modeste La Chaussée.

Il ne faut pas oublier ce jeune M. de Verrières, car nous devons encourager la jeunesse.

Elève heureux du dieu le plus aimable,
Fils d'Apollon, digne de ses concerts,
Voudriez-vous être encor plus louable?
Ne me louez pas tant, travaillez plus vos vers.
Le plus bel arbre a besoin de culture;
Emondez-moi ces rameaux trop épars;
Rendez leur sève et plus forte et plus pure.
Il faut toujours, en suivant la nature,
La corriger; c'est le secret des arts.

C'est ce qui fait que je me corrige tous les jours moi et mes ouvrages.

Vous trouverez sur une dernière feuille une chose que je n'avais faite de ma vie, un sonnet (2). Présentez-le au marquis, ou non marquis, Algarotti, et admirez avec moi son ouvrage sur la lumière. Ce sonnet est une galanterie italienne. Qu'il passe par vos mains, la galanterie sera complète.

538. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

A Cirey, par Vassy en Champagne, 18 mars.

Une assez longue maladie, madame, m'a empêché de répondre plus tôt à la lettre charmante dont vous m'avez honoré. Vous devez vous intéresser à cette maladie; elle a été causée par trop de travail. Eh! quel objet ai-je dans tous mes travaux que l'envie de vous plaire, de mériter votre suffrage? Celui que vous donnez à mes *Américains*, et surtout, à la vertu tendre et simple d'Alzire, me console bien de toutes les critiques de la petite ville qui est à quatre lieues de Paris, à cinq cents lieues du bon goût, et qu'on appelle la cour. Je ferai ce que je pourrai assurément pour rendre Gusman plus tolérable. Je ne veux point me justifier sur un rôle qui vous déplaît; mais Grandval ne m'a-t-il pas fait aussi un peu de tort? n'a-t-il pas outré le caractère? n'a-t-il pas rendu féroce ce que je n'ai prétendu peindre que sévère? Vous pensâtes, dites-vous, dès les premiers vers, que ce Gusman ferait pendre son père. Eh! madame, le premier vers qu'il dit est celui-ci :

Quand vous priez un fils, seigneur, vous commandez.
Alzire, acte I, sc. I.

(1) Où il célèbre Rousseau. (G. A.)
(2) Voyez ce sonnet aux POÉSIES MÊLÉES. (G. A.)

N'a-t-il pas l'autorité de tous les vice-rois du Pérou? et cette inflexibilité ne peut-elle pas s'accorder avec les sentiments d'un fils! Sylla et Marius aimaient leur père.

Enfin la pièce est fondée sur le changement de son cœur; et si le cœur était doux, tendre, compatissant au premier acte, qu'aurait-on fait au dernier?

Permettez-moi de vous parler plus positivement sur Pope. Vous me dites que l'amour social *fait que tout ce qui est est bien*. Premièrement ce n'est point ce qu'il nomme *amour social* (très mal à propos) qui est, chez lui, le fondement et la preuve de l'ordre de l'univers. Tout ce qui est est bien, parce qu'un Etre infiniment sage en est l'auteur: et c'est l'objet de la première *Epître*. Ensuite il appelle *amour social*, dans l'*Epître* dernière, cette Providence bienfaisante par laquelle les animaux servent de subsistance les uns aux autres. Milord Shaftesbury, qui, le premier, a établi une partie de ce système, prétendait avec raison que Dieu avait donné à l'homme l'amour de lui-même pour l'engager à conserver son être; et l'*amour social*, c'est-à-dire un instinct très subordonné à l'amour-propre et qui se joint à ce grand ressort, est le fondement de la société.

Mais il est bien étrange d'imputer à je ne sais quel amour social dans Dieu cette fureur irrésistible avec laquelle toutes les espèces d'animaux sont portées à s'entre-dévorer. Il paraît du dessein à cela, d'accord; mais c'est un dessein qui assurément ne peut être appelé amour.

Tout l'ouvrage de Pope fourmille de pareilles obscurités. Il y a cent éclairs admirables qui percent à tous moments cette nuit, et votre imagination brillante doit les aimer. Ce qui est beau et lumineux est votre élément. Ne craignez point de faire la disserteuse; ne rougissez point de joindre aux grâces de votre personne la force de votre esprit; faites des nœuds avec les autres femmes, mais parlez-moi raison.

Je vous supplie, madame, de me ménager les bontés de M. le président Hénault (1); c'est l'esprit le plus droit et le plus aimable que j'aie jamais connu. Mille respects et un éternel attachement.

539. — A M. THIERIOT.

Cirey, ce 20 mars.

J'ai lu, mon cher plénipotentiaire, la critique que fait M. Prévost de nos *Américains*. Il ne la fait pas assurément en homme de l'autre monde, mais comme un Français très poli. Les Desfontaines doivent dire :

Nous seuls en ces climats nous sommes les barbares.
Alzire, acte I, sc. I.

Je suis encore plus obligé à M. Prévost de ses critiques que de ses louanges. Il ne faut être que le *Mercure galant*, de Visé, pour louer; mais, pour critiquer avec finesse et sans blesser, il faut avoir l'esprit bien délicat et bien poli. Je ne suis pas de son avis sur bien des choses; mais mon estime pour lui a redoublé par le même endroit qui rend d'ordinaire les auteurs irréconciliables.

La plupart des critiques que vous m'avez envoyées m'ont paru fausses, et sont démontrées telles aux yeux d'Emilie, car il lui faut des démonstrations.

Que feront les comédiens après Pâques? Que fait Rameau? Voilà deux grands objets. Voyez-vous, mon ami, les *Américains* et *Samson? hoc est* pour moi *omnis homo*. Avez-vous écrit à Tom Grignon pour nos estampes (2)? Savez-vous des nouvelles de la *Zaïre* anglaise? Hélas! sera-t-elle déshonorée par une traduction d'*Abensaïd* (3)? C'est envoyer ma Zaïre laver la vaisselle, que de la mettre à côté de cet Aben. Quand est-ce donc que les élus et les réprouvés seront séparés?

La pauvre pièce que cette *Didon!* Ne me décelez pas (4), cela serait horrible. *Fari quæ sentiat* est ma devise avec vous. Répondez à ma dernière. Je vous embrasse.

540. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT,

TRÉSORIER DU CHAPITRE DE SAINT-MERRI, A PARIS.

Cirey, ce 21 mars.

Mon cher abbé, j'aime mille fois mieux votre coffre-fort que celui d'un notaire; il n'y a personne à qui je me fiasse dans le monde autant qu'à vous : vous êtes aussi intelligent que vertueux; vous étiez fait pour être le procureur-général de l'*ordre* des jansénistes, car vous savez qu'ils appellent

(1) Il était l'amant de la marquise (G. A.)
(2) Pour la *Henriade*, éditée par Prault. (G. A.)
(3) C'est-à-dire par Le Blanc, auteur d'*Abensaïd*. (G. A.)
(4) Voyez, tome VI, aux FACÉTIES, le *Fragment d'une lettre sur Didon*. (G. A.)

leur union l'*ordre;* c'est leur argot; chaque communauté, chaque société a le sien. Voyez donc si vous voulez vous charger de l'argent d'un indévot, et faire, par amitié pour cet indévot, ce que par devoir vous faites pour votre chapitre. Vous pourrez, dans l'occasion, en faire de bons marchés de tableaux; vous m'emprunterez de l'argent dans votre coffre. Mes affaires, comme vous savez, sont très aisées et très simples; vous serez mon surintendant en quelque endroit que je sois; vous parlerez pour moi, et en votre nom, aux Villars, aux Richelieu, aux d'Estaing, aux Guise, aux Guébriant, aux d'Auneuil, aux Lezeau, et autres illustres débiteurs de votre ami. Quand on parle pour son ami, on demande justice; quand c'est moi qui réclame cette justice, j'ai l'air de demander grâce, et c'est ce que je voudrais éviter.

Ce n'est pas tout; vous agirez en plénipotentiaire, soit pour mes pensions auprès de M. Pâris-Duverney, auprès de M. Tannevot, premier commis des finances; soit pour mes rentes sur l'Hôtel-de-Ville, sur Arouet mon frère; soit enfin pour les actions et pour l'argent que j'ai chez différents notaires. Vous aurez, mon cher abbé, carte blanche pour tout ce qui me regarde, et tout sera dans le plus grand secret. Mandez-moi si cette charge vous plaît. En attendant votre réponse, je vous prie d'envoyer chercher par votre frotteur un jeune homme nommé Baculard d'Arnaud (1); c'est un étudiant en philosophie, au collége d'Harcourt; il demeure rue Mouffetard. Donnez-lui, je vous en prie, ce petit manuscrit (2), et faites-lui de ma part un petit présent de douze francs. Je vous prie de ne pas négliger cette petite grâce, que je vous demande; ce manuscrit sera négocié à son profit. Je vous embrasse de tout mon cœur : aimez-moi toujours, et, surtout, resserrons les nœuds de notre amitié par la confiance et par les services réciproques.

541. — A M. JORE.

A Cirey, le 24 mars (3).

Vous me mandez, monsieur, qu'on vous donnera des lettres de grâce qui vous rétabliront dans votre maîtrise, en cas que vous disiez la vérité qu'on exige de vous sur le livre en question (4) ou plutôt dont il n'est plus question.

Un de mes amis (5), très connu, ayant fait imprimer ce livre en Angleterre, uniquement pour son profit, suivant la permission que je lui en avais donnée, vous en fîtes, de concert avec moi, une édition en 1730 (6).

Un des hommes les plus respectables (7) du royaume, savant en théologie comme dans les belles-lettres, m'avait dit, en présence de dix personnes, chez madame de Fontaine-Martel, qu'en changeant seulement vingt lignes dans l'ouvrage, il mettrait son approbation au bas. Sur cette confiance, je vous fis achever l'édition. Six mois après, j'appris qu'il se formait un parti pour me perdre, et que, d'ailleurs, monsieur le garde des sceaux ne voulait pas que l'ouvrage parût. Je priai alors un conseiller (8) au parlement de Rouen de vous engager à lui remettre toute l'édition. Vous ne voulûtes pas la lui confier; vous lui dîtes que vous la déposeriez ailleurs, et qu'elle ne paraîtrait jamais sans la permission des supérieurs.

Mes alarmes redoublèrent quelque temps après, surtout lorsque vous vîntes à Paris. Je vous fis venir chez M. le duc de Richelieu; je vous avertis que vous seriez perdu si l'édition paraissait, et je vous dis expressément que je serais obligé de vous dénoncer moi-même. Vous me jurâtes qu'il ne paraîtrait aucun exemplaire, mais vous me dîtes que vous aviez besoin de 1,500 livres (9); je vous les fis prêter sur-le-champ par le sieur Pasquier, agent de change, rue Quincampoix, et vous renouvelâtes la promesse d'ensevelir l'édition.

Vous me donnâtes seulement deux exemplaires, dont l'un fût prêté à madame de ***, et l'autre, tout décousu, fut donné à François Josse, libraire, qui se chargea de le faire relier pour M. d'Argental, à qui il devait être confié pour quelques jours.

(1) Encore un protégé de Voltaire comme Linant, La Mare, Lefebvre, etc. (G. A.)
(2) L'*Épître sur la Calomnie.* (G. A.)
(3) C'est la fameuse lettre que le libraire Jore sollicita de Voltaire pour le *faire chanter.* (G. A.)
(4) Les *Lettres anglaises.* (G. A.)
(5) Thieriot. (G. A.)
(6) Voltaire invente cette édition pour aider à la justification de Jore. (G. A.)
(7) L'abbé de Rothelin. (G. A.)
(8) Cideville. (G. A.)
(9) Elles m'avaient été prêtées pour quatre mois, et je les ai acquittées au bout de deux. (*Note de Jore.*)

François Josse, par la plus lâche des perfidies, copia le livre, toute la nuit, avec René Josse, petit libraire de Paris, et tous deux le firent imprimer secrètement. Ils attendirent que je fusse à la campagne (1), à soixante lieues de Paris, pour mettre au jour leur larcin. La première édition qu'ils en firent était presque débitée, et je ne savais pas que le livre parût. J'appris cette triste nouvelle, et l'indignation du gouvernement. Je vous écrivis sur-le-champ plusieurs lettres, pour vous dire de remettre toute votre édition à M. Rouillé, et pour vous en offrir le prix. Je ne reçus point de réponse : vous étiez à la Bastille. J'ignorais le crime de François Josse; tout ce que je pus faire alors fut de me renfermer dans mon innocence et de me taire.

Cependant René, ce petit libraire, fit en secret une nouvelle édition; et François, jaloux du gain que son cousin allait faire, joignit à son premier crime celui de faire dénoncer son cousin René. Ce dernier fut arrêté, cassé de maîtrise, et son édition confisquée.

Je n'appris ce détail que dans un séjour de quelques semaines que je vins faire, malgré moi, à Paris, pour mes affaires.

J'eus la conviction du crime de François Josse; j'en dressai un mémoire pour M. Rouillé. Cependant cet homme a joui du fruit de sa méchanceté impunément. Voilà tout ce que je sais de votre affaire; voilà la vérité, devant Dieu et devant les hommes. Si vous en retranchiez la moindre chose, vous seriez coupable d'imposture. Vous pouvez ajouter des faits que j'ignore, mais tous ceux que je viens d'articuler sont essentiels. Vous pouvez supplier votre protecteur de montrer ma lettre à monsieur le garde des sceaux; mais surtout prenez bien garde à votre démarche, et songez qu'il faut dire la vérité à ce ministre.

Pour moi, je suis si las de la méchanceté et de la perfidie des hommes, que j'ai résolu de vivre désormais dans la retraite, et d'oublier leurs injustices et mes malheurs.

A l'égard d'*Alzire*, c'est au sieur Demoulin qu'il faut s'adresser. Je ne vends point mes ouvrages, je ne m'occupe que du soin de les corriger : ceux à qui j'en ai donné le profit s'accommoderont sans doute avec vous. Je suis entièrement à vous, etc.

542. — A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, ce 25 mars.

Vous avez toutes les vertus, mon cher ami; vous êtes aussi bon fils que bon ami; votre cœur est fait pour toutes les différentes espèces de tendresses, et pour remplir tous les devoirs de l'humanité. Vous faites un trait d'homme bien sage de quitter votre charge pour les plaisirs. Je me flatte que vous aurez vos lettres de vétéran. Il est doux d'avoir ce nom et de conserver sa jeunesse; sans doute l'argent de votre charge, bien placé, augmentera votre fortune : vous aurez, comme Tibulle,

Et mundum victum, nod deficiente crumena.
Hor., liv. I, ép. iv.

Vous allez finir bientôt vos affaires; car qui n'en passera pas par ce que vous ordonnerez, et quel autre arbitre que vous peut-on prendre dans les affaires qui vous concernent? Madame la marquise du Châtelet, qui vous écrit par cet ordinaire, espère vous posséder, quelque jour, dans le château dont j'ai été le maçon, sous les ordres de cette Minerve; elle travaille tous les jours à changer ce désert en un séjour délicieux. Il n'y manquera rien quand vous y serez.

Les affaires, les tracasseries, sont venues me chercher de Paris jusque dans le sein de cette solitude; voilà ce qui fait que je vous écris si peu de choses, et que je n'écris point au philosophe aimable Formont. Je vous embrasse mille fois, mon cher ami, et l'espérance de vous voir à Cirey augmente tous mes plaisirs et adoucit toutes mes peines. Rouen porte donc aussi des monstres. L'abbé Desfontaines en est un qu'il faudrait étouffer. Adieu.

543. — A MADEMOISELLE QUINAULT.

30 mars 1736.

[Voltaire lui propose des corrections pour l'*Enfant prodigue*, et de réduire la pièce en trois actes; demande si, dans une pièce en trois actes, un acte peut être de cinq cents vers.]

(1) A Monjeu. (G. A.)

544. — A MADEMOISELLE QUINAULT.

3 avril 1736.

[Voltaire se plaint de l'indiscrétion de La Mare au sujet de l'*Enfant prodigue;* s'en rapporte à elle pour ce qu'il y a à faire; et dit que l'on sait, *au bout du compte*, que cette pièce est de Gresset.]

545. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, par Vassy, ce 4 avril 1736.

Mon cœur vous adresse cette ode (1) que je n'ose décorer de votre nom. Vous êtes fait pour partager des plaisirs, et non des querelles. Recevez donc ce témoignage de ma reconnaissance, et soyez sûr que je vous aime plus que je ne hais Desfontaines et Rousseau.

Je vous avais mandé, par ma dernière, que je souscrivais à toutes vos critiques; vous saurez, par celle-ci, que je les ai regardées comme des ordres, et que je les ai exécutées. Il est vrai que je n'ai pu remettre les cinq actes en trois (2); l'intérêt serait étranglé et perdu; il faut que des reconnaissances soient filées pour toucher; mais j'ai retranché la Croupille, mais j'ai refondu la Croupillac, mais j'ai retouché le cinquième acte, mais j'ai refait des scènes et des vers partout. Il y a une seule chose dans laquelle je n'ai obéi qu'à demi aux deux aimables frères, c'est dans le caractère d'Euphémon, que je n'ai pu rendre implacable pendant la pièce, pour lui faire changer d'avis à la fin. Premièrement ce serait imiter *Inès* (3); en second lieu ce n'est pas d'une conversation longue, ménagée et contradictoire, entre le père et le fils, que dépend l'intérêt, au cinquième acte. Cet intérêt est fondé sur la manière adroite et pathétique dont l'aimable Lise tourne l'esprit du père d'Euphémon; et, dès qu'Euphémon fils paraît, la réconciliation n'est qu'un instant. En troisième lieu, si vous me condamniez à une longue scène entre le père et le fils, si vous vouliez que le fils attendrît son père par degrés, ce ne serait qu'une répétition de la scène qu'il a déjà eue avec sa maîtresse. Peut-être même y a-t-il de l'art à avoir fait rouler tout le grand intérêt de ce cinquième acte sur Lise.

Enfin je vous l'envoie telle qu'elle est, et telle qu'il me paraît difficile que j'y touche beaucoup encore. J'ai actuellement d'autres occupations qui ne me permettent guère de donner tout mon temps à une comédie.

J'ose me flatter qu'elle réussira. Ce qui est sûr, c'est que le succès est dans le sujet et dans le total de l'ouvrage. Je peux la corriger pour les lecteurs; mais ce que j'y ferais est inutile pour le théâtre. Je vous demande donc en grâce qu'on la joue telle que je vous la renvoie, et, quand il s'agira de l'impression, vous serez aussi sévère qu'il vous plaira.

Je ne vous pardonnerai de ma vie d'avoir, dans les représentations d'*Alzire*, ôté ce vers :

Je n'ai point leurs attraits, et je n'ai point leurs mœurs,
Acte IV, sc. II.

et d'avoir laissé subsister cette réponse,

Etudiez nos mœurs avant de les blâmer.

Il fallait bien que le premier vers fondât le dernier; cela me met dans un courroux effroyable. Adieu, mon cher et aimable Aristarque; adieu, ami généreux.

Emilie vous fait les compliments les plus tendres et les plus vrais.

Elle veut absolument qu'*Alzire* paraisse avec la dédicace; et moi, je vous demande en grâce que le *Discours* soit imprimé, au moins avec permission tacite, et débité avec *Alzire.*

546. — A M. BERGER.

A Cirey, le 5 avril.

Si je n'avais que la *Henriade* à corriger, vous l'auriez déjà, mon cher plénipotentiaire. Mais j'ai bien des occupations, et peu de temps. Vous n'aurez la *Henriade* que vers la fin du mois. Je confie avec plaisir aux soins du meilleur critique de Paris le moins mauvais de mes ouvrages. Vous serez le parrain de mon enfant gâté. M. Thieriot approuve mon choix et partage ma reconnaissance. Pour vous, mon cher correspondant, voulez-vous bien envoyer chez M. Demoulin les livres nouveaux dont vous croyez la lecture digne de la déesse de Cirey? Vous n'en enverrez guère, et cela ne nous ennuiera pas. J'ai prié M. Thieriot de chercher le nouveau recueil (1) fait par Saint-Hyacinthe.

On parle d'une ode de Piron *sur les Miracles.* Le nom de Piron est heureux pour un sujet où il faut au moins douter. Si le Piron français est aussi bon poëte que le Pyrrhon grec était sensé philosophe, son ode doit être brûlée par l'inquisition. Ayez, je vous prie, la bonté de me l'envoyer.

On me mande que Bauche va imprimer *Alzire.* Je lui ai envoyé, il y a quinze jours, *Zaïre* corrigée, pour en faire une nouvelle édition. Ce sera peut-être lui que vous choisirez pour l'édition de la *Henriade;* mais c'est à condition qu'il imprimera toujours *Français* par un *a*, et non par un *o*. Il n'y a que saint François qu'on doive écrire par un *o*, et il n'y a que l'Académie qui prononce le nom de notre nation comme celui du fondateur des capucins.

J'ai trouvé l'opéra (2) de M. de La Bruère plein de grâce et d'esprit. Je lui souhaite un musicien aussi aimable que le poëte.

J'ai écrit à *gentil* Bernard, pour le prier de m'envoyer ce qu'il aura fait de nouveau. Adieu, l'ami des arts et le mien.

P.-S. La comédie du B... (3) est de Caylus. Voulez-vous bien me la faire tenir? Envoyez-la chez Demoulin. Je ferai le bien que je pourrai au petit La Mare; mais il faudrait qu'il fût plus sage et plus digne de votre amitié, s'il veut réussir dans le monde.

547. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey...

Pour vous punir, mon cher ami, de n'avoir pas envoyé chercher le jeune Baculard d'Arnaud, étudiant en philosophie; pour vous punir, dis-je, de ne lui avoir pas donné l'*Épître sur la Calomnie*, et douze francs, je vous condamne à lui donner un louis d'or, et à l'exhorter de ma part à apprendre à écrire, ce qui peut contribuer à sa fortune. C'est une petite œuvre de charité, soit chrétienne, soit mondaine, qu'il ne faut pas négliger.

J'attends de vos nouvelles avec impatience, et je vous embrasse de tout mon cœur. J'écris à ce jeune d'Arnaud. Au lieu de vingt-quatre francs, donnez-lui trente livres quand il viendra vous voir. Je vais vite cacheter ma lettre, de peur que je n'augmente la somme

548. — A M. DE FORMONT.

A Cirey, ce 16 avril.

Je fais partir par la même poste, mon cher et aimable philosophe, deux choses bien différentes, des rêveries métaphysiques, ci-jointes, et des rêveries poétiques intitulées les *Américains*, tragédie.

Ces Américains vont, sous l'enveloppe de M. Rouillé, à M. d'Argental, qui les fera tenir à notre charmant Cideville. Je vous embrasse tous deux. Il faudra bien croire à l'immortalité de l'âme, car, vous voyant si peu dans cette vie, j'espère que nous raisonnerons métaphysique dans l'autre, et que nous y ferons de petits vers : *levia carmina et faciles versus.*

549. — A M. DE MAUPERTUIS.

Paris, 16 avril.

Si vos liaisons, monsieur, avec Algarotti vous permettent de lui écrire un mot, pour le faire souvenir de ce qu'il doit à ses amis, il n'y a qu'à adresser votre lettre à M. Rucca, ministre de Florence à Londres.

Je vous prie de ne point partir sans m'envoyer un mot pour madame du Châtelet. Vous devez cette reconnaissance à ses attentions; une lettre de vous lui sera plus précieuse que les choses qu'elle redemande à Algarotti. Si je puis sortir, ce ne sera que pour aller vous embrasser.

Voulez-vous bien m'envoyer la lettre?

550. — A M. DE MAUPERTUIS.

Ce mardi, 17 avril.

N'écrivez point à Algarotti; il a rendu la chose. Plus de plainte que de vous, qui allez porter chez les Lapons ce que la France doit regretter. Allez tous deux, *Lucida sidera* (4).

(1) L'*Ode sur l'Ingratitude.* Voyez tome VI. (G. A.)
(2) Il s'agit de l'*Enfant prodigue.* (G. A.)
(3) Tragédie de La Motte. (G. A.)

(1) *Recueil de divers écrits sur l'amour et l'amitié, la politesse, la volupté, les sentiments agréables, l'esprit, et le cœur.* (G. A.)
(2) Les *Voyages de l'Amour.* (G. A.)
(3) Le *B...., ou le J... f..... puni*, comédie en prose, en trois actes. (G. A.)
(4) Algarotti n'accompagna pas Maupertuis au pôle nord. (G. A.)

551. — A M. DE LA CHAUSSÉE.

A Paris, 2 mai.

Il y a huit jours, monsieur, que je fais chercher votre demeure, pour présenter *Alzire* à l'homme de France qui sait et qui cultive le mieux cet art si difficile de faire de bons vers. Je pense bien comme vous, monsieur, sur cet art que tout le monde croit connaître, et qu'on connaît si peu. Je dirai de tout mon cœur avec vous (1) :

L'unique objet que notre art se propose
Est d'être encor plus précis que la prose;
Et c'est pourquoi les vers ingénieux
Sont appelés le langage des dieux.

Il faut avouer que personne ne justifie mieux que vous ce que vous avancez.

On m'a parlé aujourd'hui d'une place à l Académie française; mais ni les circonstances où je me trouve, ni ma santé, ni la liberté, que je préfère à tout, ne me permettent d'oser y penser. J'ai répondu que cette place devait vous être destinée (2), et que je me ferais un honneur de vous céder le peu de suffrages sur lesquels j'aurais pu compter, si votre mérite ne vous assurait de toutes les voix.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec toute l'estime que vous méritez, votre, etc.

552. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Paris, hôtel d'Orléans, mai.

Il s'agit, mon aimable protecteur, d'assurer le bonheur de ma vie.

M. le bailli de Froulai, qui me vint voir hier, m'apprit que toute l'aigreur du garde des sceaux contre moi venait de ce qu'il était persuadé que je l'avais trompé dans l'affaire des *Lettres philosophiques,* et que j'en avais fait faire l'édition.

Je n'appris que dans mon voyage à Paris, de l'année passée, comment cette impression s'était faite : j'en donnai un mémoire. M. Rouillé, fatigué de toute cette affaire, qu'il n'a jamais bien sue, demanda à M. le duc de Richelieu s'il lui conseillait de faire usage de ce mémoire.

M. de Richelieu, plus fatigué encore, et las du déchaînement et du trouble que tout cela avait causé, persuadé d'ailleurs (parce qu'il trouvait cela plaisant) qu'en effet je m'étais fait un plaisir d'imprimer et de débiter le livre, malgré le garde des sceaux; M. de Richelieu, dis-je, me croyant trop heureux d'être libre, dit à M. Rouillé : « L'affaire est finie; » qu'importe que ce soit Jore ou Josse qui ait imprimé ce.... » livre? que Voltaire s'aille faire..., et qu'on n'en parle plus. » Qu'arriva-t-il de cette manière légère de traiter les affaires sérieuses de son ami? que M. Rouillé crut que mes propres protecteurs étaient convaincus de mon tort, et même d'un tort très criminel. Le garde des sceaux fut confirmé dans sa mauvaise opinion; et voilà ce qui, en dernier lieu, m'a attiré les soupçons cruels de l'impression de la *Pucelle :* c'est de là qu'est venu l'orage qui m'a fait quitter Cirey.

M. le bailli de Froulai, qui connaît le terrain, qui a un cœur et un esprit digne du vôtre, m'a conseillé de poursuivre vivement l'éclaircissement de mon innocence; l'affaire est simple. C'est Josse, François Josse, libraire, rue Saint-Jacques, à la *Fleur-de-Lys*, le seul qui n'ait point été mis en cause, le seul impuni, qui imprima le livre, qui le débita par la plus punissable de toutes les perfidies. Je lui avais confié l'original sous serment, uniquement afin qu'il le reliât pour vous le faire lire.

Le principal colporteur, instruit de l'affaire, est greffier de Lagny : il se nomme Lionais. J'ai envoyé à Lagny avant-hier; il a répondu que François Josse était en effet l'éditeur. On peut lui parler.

Il est démontré que, pour supprimer le livre, j'avais donné quinze cents livres à Jore, de Rouen; c'est Pasquier, banquier, rue Quincampoix, qui lui compta l'argent. Jore, de Rouen, fut fidèle, et ne songea à débiter son édition supprimée que quand il vit celle de Josse, de Paris. Voilà des faits vrais et inconnus. Échauffez M. Rouillé en faveur d'un honnête homme, de votre ami malheureux et calomnié.

553. — A M. DE CIDEVILLE.

Ce 6 mai, hôtel et rue d'Orléans.

Mon cher ami, je suis accablé de maladies, d'affaires, de chagrins; je suis à Paris depuis douze (1) jours, comme dans un exil, et je m'en retourne bien vite.

Où est notre philosophe Formont? Voici une *Alzire* pour vous et une pour lui; je ne savais comment vous l'envoyer.

Vous n'êtes pas gens à qui on ne doive donner que ce qu'on donne au public; je joins donc à cette *Alzire* une ode (2) sur laquelle il faut que vous me donniez vos conseils. Avez-vous des procès, mon cher ami? Hélas! j'en ai à Paris; mais je vais vite faire tout ce que je pourrai pour les perdre, et pour m'en retourner.

On m'a assuré que Jore a fait faire à Rouen une édition en trois volumes de mes ouvrages, où les *Lettres philosophiques* sont insérées; cela est d'autant plus vraisemblable, qu'il avait à moi un tome de mes tragédies qu'il ne m'a jamais rendu, quoiqu'il lui ait été payé; il lui aura été facile de joindre en peu de temps deux tomes à ce premier. Ce Jore est devenu un scélérat, depuis que votre présence ne le retient plus; il finira par se faire pendre à Paris. Je fais mettre mes *Alzires* au coche, plutôt que d'avoir l'embarras d'une contre-signature.

Parve (*sed* invideo), sine me, liber, ibis *ad illum*.
Ovid., *Trist.*, liv. I, élég. I.

Mon cher ami, cette lettre n'est qu'une lettre d'avis; le cœur n'a pas ici un moment à soi; les affaires entraînent, on ne vit point. Je vous embrasse avec la plus grande tendresse. Vous voyez votre cher Formont sans doute; c'est comme si je lui écrivais. Il y a une *Alzire* dans le paquet pour M. du Bourg-Theroulde. Adieu; il est bien injuste que Rouen ne soit pas une rue de Paris.

554. — A M. DE FORMONT.

Paris, 11 mai (3).

Mon cher ami, je vous ai envoyé une *Alzire*, avec l'épître dédicatoire à madame la marquise du Châtelet. Cette épître avait essuyé quelques contradictions auprès des bégueules titrées et non titrées; mais il me semble qu'elle doit réussir auprès des honnêtes gens. Le suffrage d'un homme qui pense est, par rapport aux cervelles non pensantes, comme l'infini est à zéro.

Mon cher ami, vous n'êtes point zéro à cet autre infini, madame du Châtelet, et mandez-lui si vous êtes content de l'épître.

Je vous ai aussi envoyé, par M. Cideville, certaine ode sur la superstition. Si j'avais du temps, j'en ferais une contre les procureurs et les avocats. J'ai trois procès, mon cher ami, j'enrage, et je vous aime. Écrivez-moi toujours, vous et M. de Cideville, à Paris, chez l'abbé Moussinot, cloître Saint-Merri. Je n'ai pas un moment à moi. *Vale.*

555. — A M. DE CIDEVILLE.

Hôtel et rue d'Orléans, ce 30 mai.

Point de littérature cette fois-ci, mon cher ami; point de fleurs. Il s'agit d'une horreur dont je dois vous apprendre des nouvelles.

Jore, que j'ai accablé de présents et de bienfaits, et qui oublie apparemment que j'ai en main ses lettres, par lesquelles il me remercie de mes bontés et de mes gratifications; Jore, conseillé par Launai, m'écrivit, il y a quelque temps, une lettre affectueuse par laquelle il me manda qu'il ne tenait qu'à moi de lui racheter la vie; que monsieur le garde des sceaux lui proposait de le rétablir dans sa maîtrise, à condition qu'il dît toute la vérité de l'histoire du livre en question. Mais, ajoutait-il, je ne dirai jamais rien, monsieur, que ce que vous m'aurez permis de dire.

Moi, qui suis bon, mon cher ami, moi, qui ne me défie point des hommes, malgré la funeste expérience que j'ai faite de leur perfidie, j'écris à Jore une longue lettre bien détaillée, bien circonstanciée, bien regorgeante de vérité, et je l'avertis qu'il n'a autre chose à faire qu'à tout avouer naïvement.

A peine a-t-il cette lettre entre les mains, qu'il sent qu'il a contre moi un avantage, et alors il me fait proposer doucement de lui donner mille écus, ou qu'il va me dénoncer comme auteur des *Lettres philosophiques.* M. d'Argental et tous mes amis m'ont conseillé de ne point acheter le silence d'un scélérat. Enfin il me fait assigner; il se déclare imprimeur des *Lettres*, pour m'en dénoncer l'auteur; mais cette iniquité est trop criante pour qu'elle ne soit point punie.

(1) *Épître de Clio.* (G. A.)
(2) La Chaussée fut nommé. (G. A.)

(1) Ou plutôt depuis vingt et un. (G. A.)
(2) *L'Ode sur le Fanatisme.* (G. A.)
(3) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

C'est ce malheureux Demoulin, qui m'a volé (1) enfin une partie de mon bien, qui me suscite cette affaire; c'est Launai, qui est de moitié avec Jore. Ah, mon ami! les hommes sont trop méchants. Est-il possible que j'aie quitté Cirey pour cela! Il ne fallait sortir de Cirey que pour venir vous embrasser.

Adieu, mon cher ami; l'ode sur la *Superstition* (2) n'était que pour vous, pour Formont, et pour Émilie; et tout ce que je fais est pour vous trois. Allez, allez, malgré mes tribulations, je travaille comme un diable à vous plaire. V.

556. — A M. THIERIOT.

Ce vendredi .... 1736 (3).

Ma confiance et la bonté de mon cœur font souvent que je me fie à des fripons. Un homme de lettres, aussi occupé que je le suis, n'a pas le temps de prendre des précautions contre la perfidie et la mauvaise foi. Mais quand on me force enfin de m'appliquer à soutenir mes droits, on trouve alors un homme avec lequel il faut compter.

La Bauche (4) avait refusé tous les accommodements avantageux que lui avait proposés votre frère. Je l'ai fait condamner aux Conseils, tout d'une voix; elle m'a demandé pardon publiquement, et m'a payé, en présence des juges, un argent que je lui aurais abandonné, si elle avait voulu entendre raison.

J'aurai la même justice de Jore; et comme il est plus fripon, j'aurai une justice plus sévère. Vous y êtes intéressé d'autant plus que vous vous trouvez compromis dans le seul titre qu'il prétende avoir contre moi, et qu'il abuse de votre nom. M. d'Argental m'a conseillé de pousser l'affaire. M. Rouillé approuve et protége ma fermeté. J'en ai écrit à M. le garde des sceaux; je vous rends compte de toutes mes démarches. Mon amitié souffrirait, si je faisais un pas qui vous fût caché.

Mes respects à Pollion.

557. — A M. DE CIDEVILLE.

Ce 21 juin.

Malgré les ordres précis de monseigneur le garde des sceaux, malgré les soins empressés que M. Hérault a daigné prendre pour arrêter l'insolence, l'absurdité et la fourberie de Jore, ce misérable, aveuglé par Launai et par ceux qui le conduisent, a osé consommer son iniquité, et imprimer contre moi un factum ridicule (5). Pour toute réponse, M. Hérault le fait chercher pour le mettre dans un cul de basse-fosse; mais comme le misérable, dans son libelle sous le nom de factum, a fait imprimer que je suis venu à Rouen, sous le nom d'un seigneur anglais, et que je ne l'ai pas payé, vous, M. de Lezeau, M. de Formont, et M. Desforges, vous êtes témoins que je ne me suis jamais donné pour autre que ce que j'étais. Quand vous ne seriez pas mon ami intime, vous me devriez un témoignage de la vérité; je vous le demande donc instamment. Ainsi, mon cher ami, envoyez-moi sur-le-champ une attestation dont je ferai usage devant les juges, et qui servira à confondre la calomnie.

558. — A M. DE CIDEVILLE.

Ce 27 juin.

Mon cher ami, Dieu me préserve de m'accommoder; ce serait me déshonorer. Le ministère a été si indigné et si convaincu des crimes de Jore, qu'il l'a forcé de rendre la lettre dont une cabale, qui conduit ce misérable, abusait pour me perdre. Je crois qu'il sera chassé de Paris. Voici un petit mémoire qui était fait avant que l'autorité s'en fût mêlée.

Il est bien cruel d'avoir troqué le Parnasse contre la grand'salle, et Apollon pour la chicane. Mais voilà qui est, je crois, fini. Où en étions-nous de nos vers et de nos belles-lettres? Reprenons le fil de nos goûts et de nos plaisirs; *legamus*, *mi* Cideville, *et amemus; vale*. Je n'ai guère de moments à moi; mais je ne serai point toujours damné.

559. — A M. DE CIDEVILLE.

Ce 2 juillet.

Mon cher ami, le ministère a été si indigné de cette abominable intrigue de la cabale qui faisait agir Jore, qu'on a forcé ce misérable de donner un désistement pur et simple, et de rendre cette lettre arrachée à ma bonne foi. Cette maudite lettre faisait tout l'embarras : c'était une conviction que j'étais l'auteur des *Lettres philosophiques*. Rien n'était donc si dangereux que de gagner sa cause juridiquement contre Jore. Mais je vous avoue que, au milieu des remerciements que je dois à l'autorité, qui m'a si bien servi en cette occasion, j'ai un petit remords, comme citoyen, d'avoir obligation au pouvoir arbitraire : cependant il m'a fait tant de mal, qu'il faut bien permettre qu'il me fasse du bien, une fois en ma vie.

Je retourne bientôt à Cirey; c'est là que mon cœur parlera au vôtre, et que je reprendrai ma forme naturelle. L'accablement des affaires a tué mon esprit pendant mon séjour à Paris. J'ai eu à essuyer des banqueroutes et des calomnies. Enfin, je n'ai perdu que de l'argent; et je pars dans deux ou trois jours, trop heureux, et ne connaissant plus de malheur que l'absence de mes amis. Madame de Bernières est-elle à Rouen? notre philosophe Formont y est-il? comment vont vos affaires domestiques, mon cher ami? êtes-vous aussi content que vous méritez de l'être? avez-vous le repos et le bien-être? Adieu; je serai heureux si vous l'êtes. V.

560. — A M. BERGER.

A Cirey, le ... juillet.

Vous êtes le plus aimable et le plus exact correspondant du monde. Voilà la *Henriade* sous votre coulevrine. Je ne veux plus rien y changer, après que vous aurez dirigé cette édition. Je regarde la peine que vous prenez comme la bordure du tableau et le dernier sceau à la réputation de l'ouvrage, s'il en mérite quelqu'une. Prault n'ira pas plus vite; ainsi je serai toujours à portée de corriger quelques vers, quand vous m'en indiquerez. J'attendais de bonnes remarques de notre ami Thieriot; mais il est critique paresseux autant que juge éclairé. Réveillez un peu, je vous prie, son amitié et sa critique. Marquez-moi franchement les vers qui vous déplairont à vous et à vos amis: c'est pour vous autres que j'écris: c'est à vous que je veux plaire. Il est vrai que mes occupations me détournent un peu de la poésie. J'étudie la philosophie de Newton. Je compte même faire imprimer bientôt un petit ouvrage (1) qui mettra tout le monde en état d'entendre cette philosophie dont le monde parle, et qui est si peu connue; mais, dans les intervalles de ce travail, la *Henriade* aura quelques-uns de mes regards. L'harmonie des vers me délassera de la fatigue des discussions. Rousseau peut écrire contre moi tant qu'il voudra; je suis beaucoup plus sensible aux vérités que j'étudie et qui me paraissent éternelles, qu'aux calomnies de ce pauvre homme, qui passeront bientôt. Malheur, surtout dans ce siècle, à un versificateur qui n'est que versificateur!

A-t-on imprimé les harangues des nouveaux récipiendaires (2) à l'Académie? Adieu; mille compliments à tous nos amis, à ceux qui font des opéras, à ceux qui les aiment. Je vous embrasse.

Si vous voyez M. de Mairan, je vous prie de lui demander si M. La Mare lui a remis une brochure (3) qu'il avait eu la bonté de me confier. C'est un philosophe bien aimable que ce M. de Mairan; il semble qu'il a raison dans tout ce qu'il écrit.

J'ai reçu les lettres que M. Duclos a bien voulu me renvoyer; je lui écrirai pour le remercier.

561. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Juin.

Quand je demande, mon cher ami, des livres dont j'ai toujours un pressant besoin, il est triste d'attendre qu'on ait fait une caisse complète. Quatre envois sont aussi bons qu'un : il n'en coûte que trois caisses de plus, et on est promptement servi; c'est là l'essentiel pour moi, dont l'ignorance est grande, et dont les études sont continuelles et variées. Si Prault n'est pas exact à suivre mes intentions, je vous prierai d'en prendre un autre; je suis las de n'avoir la moutarde qu'après dîner.

Je vous prie aussi de donner cent trente francs au chevalier de Mouhi (4); il m'est impossible de lui donner plus de deux cents livres par an. Si j'en croyais mes désirs et son

(1) Voyez la lettre à Cideville du 23 décembre 1737. (G. A.)
(2) Autrement dite, *sur le Fanatisme*. (G. A.)
(3) Éditeurs de Cayrol et A. François. (G. A.)
(4) Les éditeurs ont lu *Bauche*. Mais nous croyons qu'il s'agit ici de l'éditeur d'*Alzire* et de *Zaïre*. Voyez la lettre à Berger du 5 avril, et celle à Thieriot du 16 mars. (G. A.)
(5) *Mémoire pour Claude-François Jore, contre le sieur François-Marie de Voltaire*, in-8°. (G. A.)

(1) Les *Éléments de la philosophie de Newton*. (G. A.)
(2) Boyer et La Chaussée. (G. A.)
(3) *Mémoire sur les forces motrices*. (G. A.)
(4) Cet aventurier littéraire fut alors un des nouvellistes de Voltaire comme Berger et Thieriot. (G. A.)

mérite, je lui en donnerais bien davantage. Dites-lui que je suis charmé de l'avoir pour correspondant littéraire, mais que je demande des nouvelles très courtes, des faits sans réflexions, et plutôt rien que des faits hasardés.

M. d'Estaing me doit et cherche des chicanes pour ne me point payer ou pour différer le paiement. Il faut vite constituer un procureur et plaider. Les frais ne peuvent tomber que sur lui, et je suis assez au fait de son bien pour avoir mes recours certains. Ecrivez pour ma pension; je compte sur M. Clément; ne laissons rien languir, s'il est possible, entre les mains des débiteurs. C'est veiller à leurs intérêts en se montrant exacts à demander. Vous voyez, mon cher ami, quelles peines on a, quand il faut arracher des arrérages accumulés. Je vous embrasse tendrement.

562. — A M. BERGER.

Je ne peux assez remercier M. Gonai. Il faut que la deuxième *Henriade* soit pour lui ; car la première doit être pour vous.

Avez-vous semoncé le paresseux Thieriot, pour qu'il vous donne ses remarques? C'est un juge qui fait bien durer le procès qu'il a appointé. Il sera responsable de mes fautes. Pressez-le, je vous en prie ; car ce procès est devenu le vôtre. Le plus grand service qu'on puisse me rendre est d'être sévère.

Pourquoi n'aimez-vous pas *les traits du tonnerre*? Mettez, si vous voulez, *les feux ou les flammes;* mais j'aime autant les *traits*. Vous trouverez ici quelques petites corrections. Si vous rencontrez, dans votre chemin, quelques expressions oiseuses, quelques redites, quelques pléonasmes, ne manquez pas, je vous prie, de me dénoncer les coupables; je les bannirai à perpétuité de la *Henriade*.

J'ai lu les trois *Epîtres* (1) de l'auteur du *Capricieux*, des *Aïeux chimériques*, du *Café*, etc., qui donne des règles de théâtre, et de l'auteur des couplets, qui parle de morale. Il me semble que je vois Pradon enseigner Melpomène, et Rolet endoctriner Thémis.

Je vous envoie l'ode sur l'*Ingratitude;* j'ai dédaigné de parler de Desfontaines ; il n'a pas assez illustré ses vices.

Je vous prie de donner à M. Saurin le jeune (2), et à M. Crébillon, des copies de cette ode ; ils sont tous deux fils de personnes distinguées dans la littérature, que Rousseau a indignement attaquées. Ils doivent s'unir contre l'ennemi commun. Si Rousseau revenait, son hypocrisie serait dangereuse à M. Saurin le père (3), et le contre-coup en retomberait sur le fils. Je sais sur cela bien des particularités. Faites, je vous prie, mille compliments pour moi à MM. Saurin et Crébillon. A l'égard de M. Hérault, s'il exige quelque chose de moi, je ferai ce que l'on exigera. Je vous prie de voir M. d'Argental et de lui parler.

Adieu, mon cher correspondant ; je suis bien sensible aux soins dont vous m'honorez. Mille compliments au gentil La Bruère et à nos amis.

563. — A M. BERGER.

A Cirey...

Il y a du malheur sur les paquets que vous m'envoyez, mon aimable correspondant. Je n'ai encore rien reçu de ce qu'on remit entre les mains de M. du Châtelet, à son départ de Paris. Ce petit ballot arriva trop tard pour être mis dans la chaise, déjà trop chargée, et fut envoyé au coche ; Dieu sait quand je l'aurai !

L'aventure de M. Rasle ne peut être vraie. Je n'ai ni créancier qui puisse m'arrêter, ni rien par devers moi qui doive me faire craindre le gouvernement sage sous lequel nous vivons. Je suis loin de penser que le magistrat en question soit mon ennemi; mais s'il l'était, il n'est pas en son pouvoir de nuire à un honnête homme.

La *Lettre* dont vous me parlez, et qu'on doit mettre à la tête de la *Henriade*, est de M. Cocchi, homme de lettres très estimé (4). Elle fut écrite à M. Rinuccini, secrétaire et ministre d'Etat à Florence; elle est traduite par le baron Elderchen. Je ne me souviens pas qu'il y ait un seul endroit où M. Cocchi me mette au-dessus de Virgile. Sa lettre m'a paru sage et instructive. Si c'était ici une première édition de la *Henriade*, j'exigerais qu'on n'imprimât pas cette *Lettre;* trop d'éloges révolteraient les lecteurs français. Mais, après vingt éditions, on ne peut plus avoir ni orgueil ni modestie sur ses ouvrages; ils ne nous appartiennent plus, et l'auteur est hors de tout intérêt. Au reste, n'ayant point encore reçu les exemplaires du poëme que j'avais demandés, je ne puis rien répondre sur ce qui concerne l'édition.

Le petit poëme (1) que vous m'avez envoyé est d'un pâtissier; il n'est pas le premier auteur de sa profession. Il y avait un pâtissier fameux qui enveloppait ses biscuits dans ses vers, du temps de maître Adam, menuisier de Nevers. Ce pâtissier disait que, si maître Adam travaillait avec plus de bruit, pour lui il travaillait avec plus de feu. Il paraît que le pâtissier d'aujourd'hui n'a pas mis tout le feu de son four dans ses vers.

Je viens de recevoir une lettre de M. Sinetti; mais il n'a point encore reçu les *Alzires*.

Le *gentil* Bernard devrait bien m'envoyer sa *Claudine*; mais que fait le *gentil* La Bruère?

Je ne vous dis rien sur l'Orosmane dont vous me parlez ; apparemment que le mot de cette énigme est dans quelque lettre de vous que je n'ai point encore reçue. Quand Thieriot sera-t-il à Paris? Adieu.

564. — A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, ce 5 août.

Mon cher ami, on vous a envoyé le *Mondain*; j'envoie une ode à M. de Formont. M. de Formont vous donnera l'ode, et vous lui donnerez le *Mondain*. Vous voyez, mon aimable Cideville, qu'on fait ce qu'on peut pour vous amuser; tenez-m'en compte, car je suis entre Newton et Emilie. Ce sont deux grands hommes, mais Emilie est bien au-dessus de l'autre. Newton ne savait pas plaire. Vous, qui entendez si bien ce métier-là, comptez que vous devriez venir à Cirey; nous quitterions pour vous les triangles et les courbes, nous ferions des vers, nous parlerions d'Horace, de Tibulle et de vous. V.

565. — A M. DE CAUMONT.

A Cirey, en Champagne, ce 5 août 1736.

Je n'ai eu longtemps que des procès, monsieur; je n'avais rien à vous mander qui pût vous amuser. Je ne sais si je vous ferai une bonne réparation en vous envoyant l'ode sur l'*Ingratitude*. Cette ode serait contre moi si j'oubliais jamais les bontés avec lesquelles vous m'avez fait un devoir de vous être attaché.

Je crois que M. Algarotti fera imprimer son livre sur la *Lumière*, avant l'hiver prochain, à Venise. Les papimanes comme vous l'auront des premiers. Je pourrais bien aussi avoir l'honneur de vous envoyer un *Essai* sur la *Philosophie de Newton*. Je vous quitte pour y travailler dans le moment. Je ne peux mieux vous faire ma cour qu'en cherchant à mériter vos suffrages.

Mille respects. V.

566. — A M. THIERIOT.

A Cirey, ce 6 août.

Eh bien ! vous souffrez qu'on imprime la *Henriade*, et vous n'envoyez pas vos remarques? Ah ! cochon!

. . . . . . *Ducis* sollicitæ jucunda oblivia vitæ.
HOR., liv. II, Sat. VI.

Tenez, voici des réponses (2) aux trois *Epîtres* du doyen des fripons, des cyniques, et des ignorants, qui s'avise de donner des règles de théâtre et de vertu, après avoir été sifflé pour ses comédies et banni pour ses mœurs.

Tertius e cœlo cecidit Cato. (JUV., sat. II.)

Mettez cela dans vos archives. Vous me devez un volume de réflexions, d'anecdotes, de confidences, d'amitiés, etc. Adieu ; servez-vous de tout votre cœur et de tout votre esprit pour dire à Pollion combien je l'aime et je l'estime. Ne m'oubliez pas auprès de la muse Deshayes (3), d'Orphée-Rameau, et de l'imagination du petit B... (4). Allons, paresseux, écrivez donc. Adieu; je retourne à Newton et je vous aime de tout mon cœur.

(1) Voyez, tome IV, dans la CRITIQUE LITTÉRAIRE, notre note en tête de l'*Utile examen des trois dernières Epîtres du sieur Rousseau*. (G. A.)
(2) C'est l'auteur tragique. (G. A.)
(3) Voyez le *Catalogue des écrivains du Siècle de Louis XIV*. (G. A.)
(4) Nous n'avons pas reproduit cette lettre en tête de la *Henriade*, elle est insignifiante aujourd'hui. (G. A.)

(1) Sans doute *Alphonse de Gusman*, par Favart. (G. A.)
(2) Voyez, tome IV, l'*Utile examen*. (G. A.)
(3) Maîtresse de La Popelinière. (G. A.)
(4) Ballot. (G. A.)

567. — A MADEMOISELLE QUINAULT.

24 ... 1736.

[Envoi de quatre vers pour l'*Enfant prodigue;* insiste pour dire que la pièce est de Gresset; l'engage à faire une brigue pour rétablir ce beau mot de *cocu*.]

568. — A M. THIERIOT.

Cirey.... août 1736.

Je suis très inquiet de votre santé, et, si vous vous portez bien, je suis très fâché, et avec raison, contre vous. Les remarques sur la *Henriade*, que vous avez promises, se sont fait attendre en vain : l'ouvrage avance, et il faudra qu'il paraisse, sans que j'aie le plaisir d'avoir profité de vos critiques. A quoi sert-il donc d'avoir un ami? Vous oubliez Voltaire et Henri IV; vous ne faites point de réponse. Je vous écris, moi, qui suis dans le sein du bonheur et de la philosophie; et vous, qui passez votre temps à boire et à *far niente*, vous ne m'écrivez point. Je vous avoue que rien ne peut troubler ma félicité que votre oubli; puissé-je ne l'imputer qu'à votre paresse! Mille tendres compliments à Pollion et à vos amis.

569. — A M. LE DUC D'AREMBERG.

A Cirey, près Vassy en Champagne, ce 30 août.

Monseigneur, je n'ai pas voulu, jusqu'à présent, vous importuner de mes plaintes contre un homme que vous honorez de votre protection; mais enfin l'insolence qu'il a d'abuser de votre nom même pour m'inquiéter me force à vous demander justice. Il imprime dans une lettre qu'il a fait insérer dans le journal de la *Bibliothèque française*, page 151, année 1736, que vous lui avez dit qu'à Marimont (1), je vous avais parlé de lui dans les termes les plus indignes et les plus révoltants. Il fait de cette prétendue conversation avec vous le sujet de tous ses déchaînements; cependant vous savez, monseigneur, si jamais je vous ai dit de cet homme rien qui pût l'outrager; je respectais trop l'asile que vous lui donnez. Jugez de son caractère par cette calomnie et par la manière dont il vous commet. Il fait imprimer encore, dans le même libelle, que M. le comte de Lannoi se plaignit publiquement que je n'avais pas entendu la messe dévotement dans l'église des Sablons. Vous sentez, monseigneur, ce que c'est qu'un tel reproche dans la bouche de Rousseau. Je ne vous parle point des calomnies atroces dont il me charge, je ne vous parle que de celles où il ose se servir de votre nom contre moi. Je demanderai justice au tribunal de Bruxelles des unes, et je vous la demande des autres. Quand je vous serais inconnu, je ne prendrais pas moins la liberté de vous adresser mes plaintes; je suis persuadé que vous châtierez l'insolence d'un domestique qui compromet son maître par un mensonge, dont son maître peut si aisément le convaincre. Je suis, etc.

570. — A M. PITOT.

A Cirey, par Vassy en Champagne, ce 31 août.

Je n'avais pu lire à Paris, monsieur, le mémoire de M. de Mairan, touchant les forces motrices, et plusieurs occupations étrangères aux mathématiques ont retardé encore dans ma retraite le plaisir de lire son ouvrage. Je l'ai enfin lu, et il me paraît comme à vous un chef-d'œuvre de raison, avec cette différence que vous l'avez lu en juge, et moi en écolier qu'on instruit.

M. de Mairan, qui est des esprits les plus justes, des plus fins et des plus exacts, a très bien démontré, en plus d'une façon, que la quantité de mouvement n'est jamais, au fond, que le produit de la vitesse par la masse.

Il semble que la découverte de la progression de la chute des corps par Galilée ait été le fondement de l'erreur où étaient MM. Leibnitz et Bernouilli. Tout se réduit donc à faire voir que, dans cette progression même, la force est en effet toujours la même, puisque d'instants en instants cette force agit uniformément. L'espace parcouru est, à la vérité, comme le carré du temps ou de la vitesse; mais chaque partie infiniment petite de cet espace n'est que comme la vitesse et comme le temps. Par là, ce qu'il y avait de plus fort contre l'ancienne mécanique, qui n'admet dans la quantité du mouvement que le produit de la vitesse par la masse, se trouve suffisamment réfuté.

M. de Mairan a pris la chose de tous les côtés, *sapiens et victor ubique*. Il avait eu la bonté de me prêter, à Paris, son mémoire, que je ne pus alors étudier. Je chargeai un jeune homme, nommé M. de La Mare, de le lui rendre. Je vous supplie, monsieur, de vouloir bien vous en informer à M. de Mairan, et de l'assurer de ma respectueuse estime.

Permettez-moi de vous parler ici de l'analogie que vous avez trouvée entre les surfaces des corps; vous dites que leurs quantités sont en raison réciproque des surfaces de leurs côtés homologues. Vous en tirez surtout une observation très utile que, s'il fallait douze chevaux pour tirer un bateau de vingt-cinq pieds de large, il faudrait cinq fois douze chevaux pour tirer cinq bateaux de cinq pieds de large. Il paraît qu'en tout vous tâchez de ramener les mathématiques à l'utilité des hommes.

Puisque me voilà en train, il faut encore, monsieur, que je vous importune sur une petite difficulté : madame la marquise du Châtelet me faisait, il y a quelques jours, l'honneur de lire avec moi la *Dioptrique* de Descartes; nous admirions tous deux la proportion qu'il dit avoir trouvée entre le sinus de l'angle d'incidence, et le sinus de l'angle de réflexion; mais en même temps nous étions étonnés qu'il dit que les angles ne sont pas proportionnels, quoique les sinus le soient. Je n'y entends rien : je ne conçois pas que la mesure d'un angle soit proportionnelle, et que l'angle ne le soit pas. Oserai-je vous supplier d'éclairer sur cela mon ignorance!

J'ai une santé bien faible pour m'appliquer aux mathématiques; je ne peux pas travailler une heure par jour, sans souffrir beaucoup.

Informez-vous, je vous en prie, s'il est vrai que Snellius ait trouvé la proportion des sinus de réflexion avant Descartes, et si le père Grimaldi a trouvé, avant Newton, les proportions des sons avec les diffractions des sept rayons primitifs : je doute fort de cette dernière allégation. Il y a dans Paris des anecdotiers qui vous mettront au fait. Je vous aurai bien de l'obligation. Je suis, monsieur, avec une estime infinie, votre très humble et très obéissant serviteur.

571. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Cirey, 4 septembre 1736 (1).

Je ne puis assez vous remercier, monsieur, de la manière obligeante dont vous avez bien voulu prendre mon parti dans vos *Lettres* (2) contre le cruel et l'infâme ennemi (3) qui m'honore de sa haine depuis si longtemps. Vous êtes, monsieur, au rang des honnêtes gens contre lesquels il se déchaîne tous les jours. Je n'avais pas besoin de cette conformité avec vous, pour désirer d'être avec vous en liaison : je vous étais déjà attaché par cette heureuse liberté avec laquelle vous écrivez des choses pleines d'esprit. Mais enfin me voilà lié avec vous, monsieur, par les motifs de l'estime et de la reconnaissance.

Si vous avez quelques ordres à me donner, adressez-les à Vassy, en Champagne. Je passe ma vie auprès de Vassy, dans une retraite délicieuse, où je ne regrette que d'être inutile aux personnes qui pensent comme vous. Je suis, avec bien de l'estime, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

572. — A M. THIERIOT.

Le 5 septembre.

J'ai reçu, mon cher ami, le prologue et l'épilogue de l'*Alzire* anglaise : j'attends la pièce pour me consoler; car, franchement, ces prologues-là ne m'ont pas fait grand plaisir. Je vous avoue que, si j'étais capable de recevoir quelque chagrin dans la retraite délicieuse où je suis, j'en aurais de voir qu'on m'attribue cette longue épître (4) de six cents vers dont vous me parlez toujours, et que vous ne m'envoyez jamais. Rendez-moi la justice de bien crier contre les gens qui m'en font l'auteur, et faites-moi le plaisir de me l'envoyer.

Vous aurez incessamment votre Chubb (5) et votre Descartes. Vous me prenez tout juste dans le temps que j'écris contre les tourbillons, contre le plein, contre la transmission instantanée de la lumière, contre le prétendu tournoiement des globules imaginaires qui font les couleurs, selon Descartes, contre sa définition de la matière, etc. Vous voyez, mon ami, qu'on a besoin d'avoir devant ses yeux les gens que l'on contredit; mais, quand cela sera fait, vous aurez votre sublime rêvasseur René.

Je ne conçois pas que les trois *Epîtres* de Rousseau puissent

(1) Près Mons. Il s'agit du voyage en Belgique fait par Voltaire en 1722 (G. A.)

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) Les *Lettres juives*. (G. A.)
(3) J.-B. Rousseau. (G. A.)
(4) *Réponse aux trois Epîtres nouvelles du sieur Rousseau*. (G. A.)
(5) Voyez, tome IV, la quatrième des *Lettres à S. A. S. le prince de* *** (G. A.)

avoir de la réputation. Les d'Argental, les président Hénault, les Pallu, les ducs de Richelieu, me disent que cela ne vaut pas le diable. Il me semble qu'il faut du temps pour asseoir le jugement du public, et quand ce temps est arrivé, l'ouvrage est tombé dans le puits.

Encouragez le divin Orphée-Rameau à imprimer son *Samson*. Je ne l'avais fait que pour lui; il est juste qu'il en recueille le profit et la gloire.

On me mande que la *Henriade* est au dixième chant. Je ne connais point cette édition en quatre volumes dont vous parlez. Tout ce que je sais, c'est qu'on en prépare une magnifique en Hollande; mais elle se fera assurément sans moi.

Nous étudions le divin Newton à force. Vous autres serviteurs des plaisirs, vous n'aimez que des opéras. Eh! pour Dieu, mon cher petit Mersenne, aimez les opéras et Newton. C'est ainsi qu'en use Emilie.

Que ces objets sont beaux! que notre âme épurée
Vole à ces vérités dont elle est éclairée!
Oui, dans le sein de Dieu, loin de ce corps mortel,
L'esprit semble écouter la voix de l'Eternel.
Vous, à qui cette voix se fait si bien entendre,
Comment avez-vous pu, dans un âge encor tendre,
Malgré les vains plaisirs, cet écueil des beaux jours,
Prendre un vol si hardi, suivre un si vaste cours,
Marcher après Newton dans cette route obscure
Du labyrinthe immense où se perd la nature (1)?

Voilà ce que je dis à Emilie dans des entre-sols (2) vernis, dorés, tapissés de porcelaines, où il est bien doux de philosopher. Voilà de quoi l'on devrait être envieux plutôt que de la *Henriade;* mais on ne fera tort ni à la *Henriade* ni à ma félicité.

Algarotti n'est point à Venise, nous l'attendons à Cirey tous les jours. Adieu, père Mersenne; si vous étiez homme à lire un petit traité de newtonisme, de ma façon, vous l'entendriez plus aisément que Pemberton.

Adieu; je vous embrasse tendrement. Faites souvenir de moi les Pollion, les muses, les Orphée, les père d'Aglaure (3). *Vale, te amo.*

573. — A MADEMOISELLE QUINAULT.

6 septembre 1736.

[Se disculpe d'être auteur de la *Réponse aux trois Epîtres nouvelles du sieur Rousseau*. Demande ce que c'est que le *Dissipateur* (de Destouches). S'excuse de lui avoir donné, dans la comédie de l'*Enfant prodigue*, le rôle de madame de Croupillac.]

574. — A M. BERGER.

Cirey.

J'ai reçu le paquet du 23; je n'ai que le temps de vous demander pardon de mes importunités : mais, mon ami, je ne sais ce qu'est devenue mademoiselle de Choisy (4), le discours à l'Académie (5), les *odes*, les *fées* (6) : tout ce petit magasin d'esprit est apparemment demeuré en chemin. Par quelle route me l'avez-vous envoyé? A quelle adresse?

Tout ce que vous m'avez envoyé arriverait sûrement, s'il était adressé au coche de Bar-sur-Aube pour Cirey en Champagne. Joignez-y, je vous prie, cette *Réponses aux Epîtres* de Rousseau, cette *Ménagerie*, etc.

Le plus sûr et le plus court serait d'adresser les gros paquets à labbé Moussinot, cloître Saint-Merri; il les ferait mettre au coche.

Pardon, mon ami, d'écrire un si petit chiffon; mais je me porte assez mal; et si mes lettres sont si courtes, mes amitiés sont longues.

Avez-vous fait partir *Alzire* pour M. Sinetti? *Vale.*

575. — AU MÊME.

A Cirey, le 10 septembre.

Mon cher ami, vous êtes l'homme le plus exact et le plus essentiel que je connaisse; c'est une louange qu'il faut toujours vous donner. Je suis également sensible à vos soins et à votre exactitude.

J'ai reçu une lettre (1) bien singulière du prince royal de Prusse. Je vous en enverrai une copie. Il m'écrit comme Julien écrivait à Libanius. C'est un prince philosophe; c'est un homme, et, par conséquent, une chose bien rare. Il n'a que vingt-quatre ans; il méprise le trône et les plaisirs, et n'aime que la science et la vertu. Il m'invite à le venir trouver; mais je lui mande qu'on ne doit jamais quitter ses amis pour des princes, et je reste à Cirey. Si Gresset va à Berlin, apparemment qu'il aime moins ses amis que moi. J'ai envoyé à notre ami Thieriot la réponse (2) de Libanius à Julien; il doit vous la communiquer. Vous aurez incessamment la *préface*, ou plutôt l'avertissement de Linant (3), puisque ni vous ni Thieriot n'avez voulu faire la préface de la *Henriade*. Continuez, mon cher ami, à m'écrire ces lettres charmantes qui valent bien mieux que des préfaces. Embrassez pour moi les Crébillon, les Bernard, et les La Bruère. Adieu.

576. — A M. L'ABBE D'OLIVET.

A Cirey, ce 12.

Il y a quelquefois, mon cher abbé, des puissances belligérantes qui se disent des injures. Rousseau et moi nous sommes du nombre, à la honte des lettres et de l'humanité. Mais que faire? La guerre est commencée; il la faut soutenir. La réponse est prête, mais avec pièces justificatives en main. Ce misérable a l'insolence de citer dans sa lettre M. le duc d'Aremberg, lequel vient de m'écrire que Rousseau est un faquin qui l'a compromis *très faussement*, et auquel il a lavé la tête. Mon cher abbé, Rousseau n'empêchera pas que la *Henriade* ne soit un bon ouvrage, et que *Zaïre* et *Alzire* n'aient fait verser des larmes. Il n'empêchera pas non plus que je ne sois le plus heureux homme du monde par ma fortune, par ma situation, et par mes amis; je voudrais ajouter par ma santé et par le plaisir de vivre avec vous.

Si vous m'aimez, si vous voulez m'instruire, envoyez-moi ce que vous voulez bien me promettre (4) par M. d'Argental, votre voisin, qui fera contre-signer par M. Rouillé le tout, en cas que le paquet soit trop gros; car s'il ne contenait que quatre ou cinq feuilles, il faut l'envoyer par la poste tout simplement. Je l'attends avec l'empressement d'un disciple et d'un ami.

Si vous avez la réponse aux mauvaises Epîtres de Rousseau, je vous prie de me l'envoyer.

577. — A M. BERGER.

A Cirey, le 18 septembre.

Je ne sais, mon cher éditeur, ce que c'est que cette énorme *Réponse* de huit cents vers aux fastidieuses *Epîtres* de Rousseau. Si cela est passable, je le veux avoir. J'en parle à notre ami Thieriot. Voyez qui de vous deux me l'enverra : car un exemplaire suffit. Il est vrai que j'avais gâté mon ode (5) en supprimant le nom de ce maraud d'abbé Desfontaines. Je peignais l'enfer, et j'oubliais Asmodée.

On me mande que c'est La Chaussée qui est l'auteur de la *Réponse* (6) à Rousseau. Si cela est, il y aura du bon; et c'est pour cette raison-là même que je ne veux pas qu'on me l'attribue. Je ne veux point voler La Chaussée. Franchement, et toutes réflexions faites, je prends peu de part à toutes ces petites querelles; et quand je lis Newton, Rousseau, l'auteur des trois *Epîtres* et des *Aïeux chimériques* me paraît un bien pauvre homme. Je suis honteux de savoir qu'il existe.

Mon paresseux de Thieriot ne vous a point fourni de remarques pour la *Henriade*. S'il en avait seulement pour les trois derniers chants, il faudrait vite me les envoyer; mais je vois bien que l'ouvrage sera imprimé avant que notre ami en ait seulement relu un chant.

Envoyez-moi, je vous prie, les vers sur M. Colbert (7); j'en ai un grand besoin.

Vous savez sans doute le marché que j'ai fait avec Prault. Je lui donne la *Henriade*, à condition qu'il m'en donnera soixante et douze exemplaires magnifiquement reliés et dorés sur tranche. Outre cela, je veux en avoir une centaine d'exemplaires au prix coûtant, en feuilles, que je ferai relier à mes frais. Il faudra un petit avertissement au-devant de cette édition; je vous l'enverrai quand il en sera temps.

---

(1) Extrait d'une épître à madame du Châtelet. Voyez aux Poésies. (G. A.)
(2) Les fameux entre-sols de Cirey. (G. A.)
(3) La Popelinière, mademoiselle Deshayes, Rameau, etc. (G. A.)
(4) L'*Histoire de madame la comtesse des Barres.* Ce sont les aventures de l'abbé de Choisy, lorsqu'il portait le costume féminin. (G. A.)
(5) De Boyer ou de La Chaussée. (G. A.)
(6) Comédie de Romagnési et Procope. (G. A.)

(1) C'est la première lettre de Frédéric à Voltaire. (G. A.)
(2) La réponse de Voltaire lui-même. (G. A.)
(3) Pour la *Henriade*. (G. A.)
(4) Le *Traité de la prosodie française*. (G. A.)
(5) L'*Ode sur l'Ingratitude*. (G. A.)
(6) Réponse en vers. Voyez plus haut. (G. A.)
(7) *Henriade*, chant VII. (G. A.)

Je ne sais ce que c'est que cette *Ménagerie* dont vous me parlez: mais on dit que le petit La Mare parle d'une manière bien peu convenable à un homme que j'ai accablé de bienfaits. Je n'ai pas besoin de consolation avec un ami comme vous, et une retraite comme Cirey. Je veux que vous veniez quelque jour voir cette solitude que l'amitié et la philosophie embellissent.

Quand je parle d'acheter cent exemplaires au prix coûtant, je veux bien mettre quelque chose au-dessus, afin que le libraire y gagne. C'est comme cela que je l'entends.

Le chevalier de Mouhy m'écrit. Qu'est-ce que ce chevalier de Mouhy? Adieu.

578. — A M. BERGER.

Cirey.

Je peux vous assurer, mon cher ami, avec vérité, que je n'ai jamais vu ni le paquet contre-signé ni le paquet en question. Je n'ai pas assurément le temps de faire huit cents vers; et, s'ils sont bons, je ne veux pas en dérober la gloire à l'auteur. On m'a assuré que cela était de La Chaussée. Je le croirais assez. Il est piqué contre l'abbé Desfontaines qui l'a voulu tourner en ridicule dans ses *Observations*, et qu'il appelle ses comédies des théâtres larmoyants. Il regarde Marivaux comme son rival. Il fait très bien des vers: voilà ce qui s'appelle des raisons. En un mot, je vous jure que je n'ai jamais songé à l'ouvrage dont vous me parlez. A peine ai-je le temps d'écrire une lettre. Je vous demande en grâce de m'envoyer cette *Réponse* à Rousseau.

J'ai écrit à Prault pour le presser de m'envoyer par le coche deux exemplaires de ce qui est imprimé de la *Henriade*, avec l'*Optique* de Newton, de la traduction de Coste. Ayez la bonté de ne pas lui donner un moment de relâche jusqu'à ce qu'il m'ait satisfait. Encore une fois, je vous prie de m'envoyer l'Epître et de détromper nos amis.

Nous jouerons *Zaïre* dans quelque temps à Cirey. Il faudra que vous y veniez. J'arrangerai votre voyage. Je vous embrasse.

579. — AU MARQUIS D'ARGENS.

A Cirey en Champagne, ce 18 .... 1736 (1).

Auriez-vous vu, monsieur, un libelle diffamatoire que Rousseau a fait imprimer dans la *Bibliothèque française?* L'ouvrage est digne de lui; il est mauvais et plein de calomnies: vous y êtes indignement traité. Ce monstre décrépit, qui n'a ni dents ni griffes, cherche encore par une vieille habitude à mordre et à déchirer. Voici une petite *crépinade* ou *rousseade* (2) que je vous envoie; c'est un coup de fouet pour faire rentrer dans son trou ce vieux serpent. Si vous voulez, je vous enverrai la réponse à son libelle. Vous serez peut-être bien aise de savoir que M. le duc d'Aremberg lui a fait une réprimande publique, et l'a traité comme un laquais pour l'avoir osé citer dans son libelle. M. d'Aremberg m'a écrit pour désavouer l'insolence de son domestique.

S'il y a quelque chose de nouveau, je vous supplie de vouloir bien me le mander. Si je pouvais être assez heureux pour vous être bon à quelque chose, je vous supplierais bien plus instamment encore de m'écrire.

Je suis avec bien de l'estime et de l'attachement, monsieur, votre, etc. V.

580. — AUX AUTEURS DE LA BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE (3).

A Cirey, ce 20 septembre 1736.

MESSIEURS,

Un homme de bien nommé Rousseau a fait imprimer dans votre journal une longue lettre sur mon compte, où, par bonheur pour moi, il n'y a que des calomnies, et, par malheur pour lui, il n'y a point du tout d'esprit. Ce qui fait que cet ouvrage est si mauvais, c'est, messieurs, qu'il est entièrement de lui; Marot, ni Rabelais, ni d'Ouville, ne lui ont rien fourni; c'est la seconde fois de sa vie qu'il a eu de l'imagination. Il ne réussit pas quand il invente. Son procès avec M. Saurin aurait dû le rendre plus attentif. Mais on a déjà dit de lui que, quoiqu'il travaille beaucoup ses ouvrages, cependant ce n'est pas encore un auteur assez *châtié*.

Il a été retranché de la société depuis longtemps, et il travaille tous les jours à se retrancher du nombre des poëtes par ses nouveaux vers. A l'égard des faits qu'il avance contre moi, on sait bien que son témoignage n'est plus recevable nulle part; à l'égard de ses vers, je souhaite aux honnêtes gens qu'il attaque qu'il continue à écrire de ce style. Il vous a fait, messieurs, un fort insipide roman de la manière dont il dit m'avoir connu. Pour moi, je vais vous en faire une petite histoire très vraie.

Il commence par dire que des dames de sa connaissance le menèrent un jour au collége des jésuites, où j'étais pensionnaire, et qu'il fut curieux de m'y voir, parce que j'y avais remporté quelques prix. Mais il aurait dû ajouter qu'il me fit cette visite parce que son père avait chaussé le mien pendant vingt ans, et que mon père avait pris soin de le placer chez un procureur, où il eût été à souhaiter pour lui qu'il eût demeuré, mais dont il fut chassé pour avoir désavoué sa naissance. Il pouvait ajouter encore que mon père, tous mes parents, et ceux sous qui j'étudiais, me défendirent alors de le voir, et que, telle était sa réputation, que quand un écolier faisait une faute d'un certain genre, on lui disait: Vous serez un vrai Rousseau.

Je ne sais pourquoi il dit que ma *physionomie* lui déplut; c'est apparemment parce que j'ai des cheveux bruns, et que je n'ai pas la bouche de travers.

Il parle ensuite d'une ode que je fis à l'âge de dix-huit ans pour le prix de l'Académie française. Il est vrai que ce fut M. l'abbé Dujarry qui remporta le prix; je ne crois pas que mon ode fût trop bonne, mais le public ne souscrivit pas au jugement de l'Académie. Je me souviens qu'entre autres fautes assez singulières dont le petit poëme couronné était plein, il y avait ce vers:

> Et des pôles brûlants jusqu'aux pôles glacés (1).

Feu M. de La Motte, très aimable homme et de beaucoup d'esprit, mais qui ne se piquait pas de science, avait par son crédit fait donner ce prix à l'abbé Dujarry; et quand on lui reprochait ce jugement, et surtout le vers du *pôle glacé* et du *pôle brûlant*, il répondait que c'était une affaire de physique qui était du ressort de l'Académie des sciences et non de l'Académie française; que d'ailleurs il n'était pas bien sûr qu'il n'y eût point de pôles brûlants, et qu'enfin l'abbé Dujarry était son ami. Je demande pardon de cette petite anecdote littéraire où la jalousie de Rousseau m'a conduit, et je continue ma réponse.

Il est vrai que j'accompagnai, vers l'an 1720, une dame de la cour de France (2) qui allait en Hollande. Rousseau peut dire, tant qu'il lui plaira, que j'allai *à la suite* de cette dame; un domestique emploie volontiers les termes de son état; chacun parle son langage. Nous passâmes par Bruxelles; Rousseau prétend que j'y entendis la messe très indévotement, et qu'il apprit avec horreur cette indécence de la bouche de M. le comte de Lannoi; car il a cité toujours de grands noms sur des choses importantes. Je pourrais en effet avoir été un peu indévot à la messe. M. le comte de Lannoi dit cependant que « Rousseau est un menteur qui se sert de » son nom très mal à propos pour dire une impertinence. » Je ne parlerai pas ainsi. Il se peut, encore une fois, que j'aie eu des distractions à la messe, j'en suis très fâché, messieurs. Mais de bonne foi, est-ce à Rousseau à me le reprocher? Trouvez-vous qu'il soit bien convenable à l'auteur de tant d'épigrammes licencieuses, à l'auteur des couplets infâmes contre ses bienfaiteurs et ses amis, à l'auteur de la *Moïsade*, etc., de m'accuser d'avoir causé dans une église il y a seize ans? Le pauvre homme! suivons, je vous en prie, la petite histoire.

Premièrement, il dit qu'il me présenta chez M. le gouverneur des Pays-Bas. La vanité est un peu forte. Il est plus vraisemblable que j'y ai été avec la dame que j'avais l'honneur d'accompagner. Que voulez-vous? les hommes remplacent en vanité ce qui leur manque en éducation.

Enfin donc je le vis à Bruxelles. Il assure que je débutai par lui faire lire le poëme de la *Henriade*, et il me reproche beaucoup, je ne sais sur quel fondement, d'avoir pris dans ce poëme le parti du meilleur des rois et du plus grand homme de l'Europe contre des prêtres qui le calomnièrent, et qui le persécutaient. J'en demeure d'accord; Rousseau sera pour ces derniers, et moi pour Henri IV.

Il a été fort surpris, dit-il, que j'aie substitué l'amiral de Coligny à Rosny. Notre critique, messieurs, n'est pas savant dans l'histoire: ces petites balourdises arrivent souvent à ceux qui n'ont cultivé que le talent puéril d'arranger des

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François, qui ont donné cette lettre à la date du 18 août; mais elle n'a été écrite qu'après la réponse du duc d'Aremberg à Voltaire, laquelle est du 8 septembre. (G. A.)
(2) Voyez, tome VI, aux SATIRES. (G. A.)
(3) C'est la réponse de Voltaire à la lettre de Rousseau. Elle parut dans le tome XXIV de la *Bibliothèque française*. (G. A.)

(1) Voyez la lettre à M. D***, 1714. (G. A.)
(2) Madame de Rupelmonde. (G. A.)

mots. L'amiral de Coligny était le chef d'un parti puissant sous Charles IX : il fut tué lorsque Rosny n'avait que treize ans. Rosny fut depuis ministre et favori d'Henri IV. Comment donc se pourrait-il faire que j'aie retranché de la *Henriade* ce Rosny pour y substituer l'amiral de Coligny? Le fait est que j'ai mis Duplessis-Mornay à la place de Rosny. Rousseau ne sait peut-être pas que ce Duplessis-Mornay était un homme de guerre, un savant, un philosophe rigide, tel, en un mot, qu'il le fallait pour le caractère que j'avais à peindre; mais il faut passer à un simple rimeur d'être un peu ignorant. Venons à des choses plus essentielles.

Vous allez voir, messieurs, qu'on entend quelquefois bien mal le métier qu'on a fait toute sa vie; et vous serez surpris que Rousseau ne sache pas même calomnier. L'origine de sa haine contre moi vient, dit-il, en partie de ce que j'ai parlé de lui *de la manière la plus indigne* (ce sont ses termes) à M. le duc d'Aremberg. Je ne sais pas ce qu'il entend par *une manière indigne*. Si j'avais dit qu'il avait été banni de France par arrêt du parlement, et qu'il faisait de mauvais vers à Bruxelles, j'aurais, je crois, parlé d'une manière très digne; mais je n'en parlai point du tout : et pour le confondre sur cette sottise comme sur le reste, voici la lettre que je reçois dans le moment de M. le duc d'Aremberg :

Enghien, ce 8 septembre 1736.

« Je suis très indigné, monsieur, d'apprendre que mon » nom est cité, dans la *Bibliothèque*, sur un article qui vous » regarde. On me fait parler très mal à propos et très faus- » sement, etc. Je suis, monsieur, votre très humble et très » obéissant serviteur,

» LE DUC D'AREMBERG. »

Voyons s'il sera plus heureux dans ses autres accusations. Je lui récitai, dit-il, une épître contre la religion chrétienne. Si c'est la *Moïsade* dont il veut parler, il sait bien que ce n'est pas moi qui l'ai faite. Il assure qu'à la police de Paris j'ai été appelé en jugement pour cette épître prétendue. Il n'y a qu'à consulter les registres; son nom s'y trouve plusieurs fois, mais le mien n'y a jamais été. Rousseau voudrait bien que j'eusse fait quelque ouvrage contre la religion, mais je ne peux me résoudre à l'imiter en rien.

Il a ouï dire qu'il fallait être hypocrite pour venir à bout de ses ennemis, et je conviens qu'il a cherché cette dernière ressource.

Rousseau, sujet au camouflet,
Fut autrefois chassé, dit-on,
Du théâtre à coups de sifflet,
De Paris à coups de bâton;
Chez les Germains chacun sait comme
Il s'est garanti du fagot;
Il a fait enfin le dévot,
Ne pouvant faire l'honnête homme.

Ce n'est pas assez de faire le dévot pour nuire; il y faut un peu plus d'adresse : je remercie Dieu que Rousseau soit aussi maladroit qu'hypocrite : sans ce contre-poids, il eût été trop dangereux.

Les prétendus sujets de la prétendue rupture de ce galant homme avec moi sont donc, que j'ai eu des distractions à la messe ; que je lui ai récité des vers dans le goût de la *Moïsade*, et que j'ai parlé de lui en termes peu respectueux à M. le duc d'Aremberg. Eh bien! messieurs, je vais vous dire les véritables sujets de sa haine ; et je consens, ce qui est bien fort, d'être aussi déshonoré que lui, si j'avance un seul mot dont on puisse me démentir.

Il récita à cette dame, que j'avais l'honneur d'accompagner, et à moi, je ne sais quelle allégorie contre le parlement de Paris, sous le nom de *Jugement de Pluton*, pièce bien ennuyeuse, dans laquelle il vomit des invectives contre le procureur-général et contre ses juges, et qui finit par ces vers, autant qu'il m'en souvient :

Et que leur peau sur ces bancs étendue,
A l'avenir consacrant leurs noirceurs,
Serve de siége à tous leurs successeurs.
Liv. II, allégor. II.

Ces derniers vers sont copiés d'après l'épigramme de M. Boindin contre Rousseau, laquelle est connue de tout le monde ; la différence qui se trouve entre l'épigramme et les vers de Rousseau, c'est que l'épigramme est bonne.

Il récita ensuite un ouvrage dont le titre n'est pas la preuve d'un bon esprit ni d'un bon cœur. Ce titre est la *Palinodie*. Il faut savoir qu'autrefois il avait fait une petite épître à M. le duc de Noailles, alors comte d'Ayen. Dans cet ouvrage il disait (L. Ier, ép. IV) :

Oh! qu'il chansonne bien!
Serait-ce point Apollon Delphien?
Venez, voyez, tant a beau le visage,
Doux le regard, et noble le corsage!
C'est-il, sans faute.

Cette pièce, écrite toute de ce goût, fut sifflée, comme vous le croyez bien ; cependant M. le duc de Noailles le protégea en le méprisant, et daigna lui donner un emploi. Savez-vous ce qu'il fit dans le même temps? Il écrivit une lettre sanglante contre son bienfaiteur. Cette lettre parvint jusqu'à M. de Noailles. Je ne dis rien que ce seigneur ne puisse attester, et j'ajoute qu'il poussa la grandeur d'âme jusqu'à oublier l'ingratitude de ce poëte.

Rousseau, hors de France, fit son ode de la *Palinodie*. Il avait raison assurément de désavouer des vers ennuyeux : mais du moins il eût fallu que la *Palinodie* eût été meilleure. Malheureusement pour lui, toute la *Palinodie* consistait à dire du mal de son bienfaiteur. M. le maréchal de Villars, ami de ce seigneur offensé, averti d'ailleurs de l'insolence de Rousseau, en écrivit à M. le prince Eugène, et lui manda en propres mots : « J'espère que vous ferez justice d'un *** qui n'a » pas été assez puni en France. » Cette lettre, jointe aux ingratitudes dont Rousseau payait les bienfaits de M. le prince Eugène, lui attira une disgrâce totale auprès de ce prince. Voilà, messieurs, l'origine de tout ce que Rousseau a fait depuis contre moi. Il a cru que c'était moi qui avais fait frapper ce coup, que c'était moi qui avais averti messieurs les maréchaux de Villars et de Noailles. Cependant il est très vrai que je ne leur en ai jamais parlé. Il est aisé de le savoir des personnes que le sang et l'amitié attachaient à M. le maréchal de Villars. La lettre avait été écrite à M. le prince Eugène avant même que Rousseau m'eût lu cette mauvaise ode de la *Palinodie*; et quand il me la lut, je me contentai de lui dire que je voyais bien que son but n'était pas d'avoir des amis.

J'avoue que je lui dis encore, avec une franchise que j'ai eue toute ma vie, que ses nouveaux ouvrages ne me plaisaient pas, et qu'il passerait seulement pour avoir perdu son talent et conservé son venin. Le public a justifié ma prédiction ; et Rousseau me hait d'autant plus, que je lui ai dit une vérité qui se confirme tous les jours.

C'était assez qu'il m'eût flatté quelques jours, pour qu'il fît des vers contre moi : il en fit donc, et même de très plats. Il est vrai qu'enfin, dans une *Épître contre la Calomnie*, composée il y a trois ans, je n'ai pu m'empêcher, après avoir montré toute l'énormité de ce crime, de parler de celui qui en est si coupable. Vous avez vu ce que j'en ai dit :

Ce vieux rimeur, couvert d'ignominie, etc.

Je n'ai été certainement dans ces vers que l'interprète du public ; je n'ai fait que suivre l'exemple de M. de La Motte, le plus modeste de tous les hommes, qui avait dit de Rousseau (1) :

Connais-tu ce flatteur perfide,
Cette ame jalouse où préside
La Calomnie au ris malin;
Ce cœur dont la timide Audace
En secret sur ceux qu'il embrasse
Cherche à distiller son venin;

Lui dont les larcins satiriques (2),
Craints des lecteurs les plus cyniques,
Ont mis tant d'horreurs sous nos yeux?
Cet infâme, ce fourbe insigne,
Pour moi n'est qu'un esclave indigne,
Fût-il sorti du sang des dieux.

Qui croirait, messieurs, que Rousseau ose se plaindre aujourd'hui que ce soit lui qui soit le calomnié? Permettez-moi de vous faire souvenir ici d'un trait de l'ancienne Comédie italienne. Arlequin ayant volé une maison, et ne trouvant pas ensuite tout le compte des effets qu'il avait pris, criait au voleur de toute sa force. Rousseau suppose premièrement que mon *Épître sur la Calomnie* est adressée à la respectable fille (3) de M. le baron de Breteuil, un de ses premiers maîtres. Mais qui lui a dit qu'elle ne l'est pas à une des filles de M. le duc de Noailles, ou de M. Rouillé, ou de M. le maréchal de Tallard? Car a-t-il eu un maître qu'il n'ait payé d'ingratitude, et qu'il n'ait forcé à le chasser ? Je veux que cette épître soit adressée à la fille de M. le baron de Breteuil, mariée à un homme de la plus grande naissance de l'Europe, et illustre par l'honneur que les beaux-arts reçoivent de son

(1) Dans son ode sur le *Mérite personnel*. (G. A.)
(2) La Motte a dit *marotiques*. (G. A.)
(3) Madame du Châtelet. (G. A.)

génie et de son savoir, qu'elle veut en vain cacher; cela ne servira qu'à faire voir combien Rousseau est hardi dans le crime et impudent dans le mensonge. Il crie qu'on le calomnie, qu'il n'a jamais fait des vers contre feu M. de Breteuil. Voulez-vous savoir, messieurs, de qui je tiens la vérité qu'il combat si impudemment? De la propre personne à qui il a eu la folie de l'avouer, et de cette respectable dame, la fille même de M. de Breteuil, qui le sait comme moi, et sous les yeux de laquelle j'ai l'honneur d'écrire une vérité d'ailleurs si connue. Il a beau dire qu'il a encore des lettres de M. le baron de Breteuil, il a beau avoir adressé à ce seigneur une très mauvaise épître en vers, qu'est-ce que cela prouve? que M. le baron de Breteuil était indulgent, et que son domestique pousse l'impudence au comble. Est-ce donc la seule fois qu'il a écrit pour et contre ses bienfaiteurs? N'a-t-il pas appelé M. de Francine (1) un *homme divin*, après avoir fait contre lui l'indigne satire de la *Francinade*? Il a fait cette satire, parce que tous ses opéras sifflés avaient été mis au rebut par M. de Francine; et il l'appela depuis homme divin, parce que, dans une quête que madame de Bouzoles eut la bonté de faire pour Rousseau, lorsqu'il était en Suisse, M. de Francine eut la générosité de donner vingt louis. Je devrais donc avoir quelque petite part à cette épithète de *divin*, un cinquième, de compte fait, car j'avais donné quatre louis pour mon aumône à Rousseau.

En vérité, il a grand tort de me vouloir du mal; car, outre la liaison qui était entre mon père et le sien, j'ai actuellement un valet de chambre (2) qui est son proche parent, et qui est très honnête homme. Ce pauvre garçon me demande tous les jours pardon des mauvais vers que fait son parent.

Est-ce ma faute, après tout, si Rousseau a eu autrefois des coups de bâton du sieur Pécourt, dans la rue Cassette, pour avoir fait et avoué ces couplets qui sont mentionnés dans son procès criminel?

> Que le bourreau par son valet
> Fasse un jour serrer le sifflet
> De Bertin et de sa séquelle;
> Que Pécourt, qui fait le ballet,
> Ait le fouet au pied de l'échelle, etc.

Est-ce ma faute, s'il se plaignit d'avoir reçu cent coups de canne de M. de La Faye; s'il s'accommoda avec lui, par l'entremise de M. de Lacontade, pour cinquante louis qu'il n'eut point; s'il calomnia M. Saurin; s'il fut banni par arrêt à perpétuité; s'il est en horreur à tout le monde; si enfin (ce qui le fâche le plus) il a rimé longuement des fadaises ennuyeuses; s'il a fait les *Aïeux chimériques*, le *Café*, la *Ceinture magique*, etc. (3)? Je ne suis pas responsable de tout cela.

Il s'est associé, pour rendre sa cause meilleure, avec l'abbé Desfontaines, auteur d'un ouvrage périodique qui vous est connu; et cet abbé envoie de temps en temps en Hollande de petits libelles contre moi.

Il est bon que vous sachiez, messieurs, que cet abbé est un homme que j'ai, en 1724, tiré de Bicêtre, où il était renfermé pour le reste de ses jours. C'est un fait public. J'ai encore ses lettres par lesquelles il avoue qu'il me doit l'honneur et la vie. Il fut depuis mon traducteur. J'avais écrit en anglais un *Essai sur l'Epopée*; il le mit en français Sa traduction a été imprimée à Paris. Il est vrai qu'il y avait autant de contre-sens que de lignes. Il y disait que les Portugais avaient découvert l'Amérique. Il traduit les *gâteaux mangés par les Troyens*, par ces mots, *faim dévorante de Cacus*. Le mot anglais *cake*, qui signifie *gâteau*, fut pris par lui pour *Cacus*, et les Troyens, pour des vaches. Je corrigeai ses fautes, et je fis imprimer sa traduction à la suite de la *Henriade*, en attendant que j'eusse le loisir de faire mon *Essai sur l'Epopée* en français, car j'avais écrit dans le goût de la langue anglaise, qui est très différent du nôtre. Enfin, quand j'eus achevé mon ouvrage, je le mis à la suite de ma *Henriade* en France. L'abbé Desfontaines ne me pardonna point d'avoir usé de mon bien. Il s'avisa, depuis ce temps-là, de vouloir décrier la *Henriade* et moi. Je ne lui répondrai pas, et je ne décrierai certainement pas ses vers. Il en a fait un gros volume (4), mais personne n'en sait rien : j'en ignore moi-même le titre. Pour sa personne, elle est un peu plus connue.

Enfin, messieurs, voilà les honnêtes gens que j'ai pour ennemis : ainsi, quand vous verrez quelques mauvais vers contre moi, dites hardiment qu'ils sont de Rousseau; quand vous verrez de mauvaises critiques en prose, ce sera de l'abbé Desfontaines.

J'ai l'honneur d'être, etc.

(1) Directeur de l'Opéra. (G. A.)
(2) Céran. (G. A.)
(3) Pièces de théâtre de Rousseau. (G. A.)
(4) *Poésies sacrées*. (G. A.)

581. — A M. THIERIOT.

A Cirey, ce 23 septembre.

J'avais ôté ce monstre subalterne d'abbé Desfontaines de l'*Ode sur l'Ingratitude;* mais les transitions ne s'accommodaient pas de ce retranchement, et il vaut mieux gâter Desfontaines que mon ode, d'autant plus qu'il n'y a rien de gâté en relevant sa turpitude. Je vous envoie donc l'ode; chacun est content de son ouvrage; cependant je ne le suis pas de m'être abaissé à cette guerre honteuse; je retourne à ma philosophie; je ne veux plus connaître qu'elle, le repos et l'amitié.

J'avais deviné juste, vous étiez malade; mon cœur me le disait; mais si vous ne l'êtes plus, écrivez-moi donc. M. Berger a pressé l'impression de la *Henriade;* mais je vais le prier d'aller bride en main, afin que les derniers chants se sentent au moins de vos remarques. Envoyez-moi cette pièce de la *Ménagerie;* je ne sais ce que c'est. On dit qu'il paraît une *Réponse* de La Chaussée aux trois impertinentes *Epîtres* de Rousseau, et qu'elle court sous mon nom. Il faut encore m'envoyer cela; car nous aimons les vers, tout philosophes que nous sommes à Cirey.

Or, qu'est-ce que *Pharamond* (1)? A-t-on joué *Alzire* à Londres? Ecoutez, mon ami, gardez moi, vous et les vôtres, le plus profond secret sur ce que vous avez lu chez moi (2) et qu'on veut représenter à toute force.

J'ai grand'peur que le petit La Mare, grand fureteur, grand étourdi, grand indiscret, et *super hæc omnia ingratissimus*, n'ait vu le manuscrit sur ma table; en ce cas, je le supprimerais tout à fait. Emilie vous fait mille compliments. Ne m'oubliez pas auprès de Pollion et de vos amis. Adieu, mon ami, que j'aimerai toujours. Que devient le père d'Aglaure? Adieu, écrivez-moi sans soin, sans peine, sans effort, comme on parle à son ami, comme vous parlez, comme vous écrivez. C'est un plaisir de griffonner nos lettres, une autre façon d'écrire serait insupportable. Je les trouve comme notre amitié, tendres, libres et vraies.

582. — A M. BERGER.

Cirey.

Je vous prie, mon cher monsieur, de vouloir bien m'envoyer les premières feuilles de la *Henriade*, dans un paquet. Si tout le poëme est imprimé à présent, ayez la bonté de faire tenir un exemplaire à l'abbé Moussinot, qui me l'enverra par le coche de Bar-sur-Aube. Par quel chemin m'avez-vous donc envoyé toutes ces nouveautés dont vous me parlez? Je n'en ai reçu aucune, et voilà trois ordinaires sans le moindre mot de vous. Je suis toujours un peu languissant. Je n'ai point d'esprit. J'attends vos lettres pour en avoir.

Faites-moi voir, je vous prie, cette *Réponse* que je crois de La Chaussée; mais surtout écrivez-moi. J'aime mieux votre prose que la plupart des vers de tous nos auteurs.

583. — A M. DE LA FAYE,

SECRÉTAIRE DU CABINET DU ROI.

Septembre.

On vous attend à Cirey, mon cher ami; venez voir la maison dont j'ai été l'architecte. J'imite Apollon; je garde des troupeaux, je bâtis, je fais des vers, mais je ne suis pas chassé du ciel; vous verrez sur la porte :

> Ingens incepta est, fit parvula casa; sed ævum
> Degitur hic felix et bene. magna sat est (3).

Vous serez bien plus content de la maîtresse de la maison que de mon architecture. Une dame qui entend Newton, et qui aime les vers et le vin de Champagne comme vous, mérite de recevoir des visites des sages de toute espèce.

Vous aurez peut-être vu, à Strasbourg, un assez gros libelle qui voudrait être diffamatoire, mais qui n'est pas à craindre, attendu qu'il est de Rousseau. Il dit gravement, dans ce beau libelle, que la source de sa haine contre moi vient de ce qu'il y a dix ans, en passant à Bruxelles, je scandalisai le monde à la messe, et que je lui récitai des vers satiriques; et, ce qui est de plus incroyable, c'est qu'il ose

(1) Tragédie de Cahusac, jouée le 14 août 1736. (G. A.)
(2) L'*Enfant prodigue*. (G. A.)
(3) Voyez, tome VI, aux POÉSIES MÊLÉES. Ces vers ont été corrigés depuis. (G. A.)

citer sur cela M. le duc d'Aremberg et M. le comte de Lannoi. En vérité, être accusé d'indévotion, et s'entendre reprocher la satire par Rousseau, c'est être accusé de vol par Cartouche, et de sodomie par des Chauffours. Je vous envoie la *Crépinade*, qui ne le corrigera pas, parce qu'il n'a pas été corrigé par monsieur votre père. Adieu, je vous attends ; il y a encore ici :

Certain vin frais, dont la mousse pressée,
De la bouteille avec force élancée,
Avec éclat fait voler le bouchon ;
Il part, on rit, il frappe le plafond.
De ce nectar l'écume pétillante
De nos Français est l'image brillante (1).

584. — A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, ce 25 septembre.

Je deviens bien paresseux, mon cher ami, mais ce n'est pas quand votre amitié ordonne quelque chose à la mienne. J'avais parole à peu près de placer la petite Linant chez madame la duchesse de Richelieu ; mais l'enfant qu'il fallait élever se meurt. Enfin j'ai obtenu de madame du Châtelet qu'elle la prendrait, quelque répugnance qu'elle y eût. Je ne doute pas que la petite n'ait, pour le moins, autant de répugnance à servir que madame du Châtelet en a à se faire servir par la sœur du gouverneur de son fils. Ce sont de petits désagréments qu'il faut sacrifier à la nécessité. Enfin, voilà toute la famille de Linant placée dans nos cantons. La mère, le fils, la fille, tout est devers Cirey, *quia* Cideville *sic voluit*.

Comptez que Linant n'a désormais rien à faire que de se tenir où il est. Son élève (2) est d'un caractère doux et sage, et ce caractère excellent sera orné un jour de quarante mille livres de rente. Il y a donc de la fortune et des agréments à espérer pour Linant. S'il pouvait se rendre un peu utile, savoir écrire, savoir que deux et trois font cinq, se rendre nécessaire en un mot, cela vaudrait bien mieux que de croupir dans l'ignorance et dans le travail oisif d'une misérable tragédie (3) qui, depuis quatre ans, est à peine commencée. Il n'est pas né poëte ; il en avait l'oisiveté et l'orgueil. Vous l'avez, me semble, corrigé de cet orgueil si mal placé ; si vous le corrigez de son oisiveté, vous lui aurez tenu lieu de père.

Newton est ici le dieu auquel je sacrifie ; mais j'ai des chapelles pour d'autres divinités subalternes. Voici ce *Mondain* qu'Emilie croyait vous avoir envoyé. Donnez-en, mon cher ami, copie au philosophe Formont, à qui je dois bien des lettres. Cette vie de Paris, dont vous verrez la description dans le *Mondain*, est assez selon le goût de votre philosophie.

La vie que je mène à Cirey serait bien au-dessus, si j'avais plus de santé, et si je pouvais y embrasser mon cher Cideville.

La sotte guerre de Rousseau et de moi continue toujours ; j'en suis fâché, cela déshonore les lettres.

585. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, septembre.

Vous allez donc, mon cher ami, dans le royaume (4) de M. Oudri ? Je voudrais bien qu'un jour il voulût faire exécuter la *Henriade* en tapisserie ; j'en achèterais une tenture. Il me semble que le temple de l'Amour, l'assassinat de Guise, celui de Henri III par un moine, saint Louis montrant sa postérité à Henri IV, sont d'assez beaux sujets de dessin ; il ne tiendrait qu'au pinceau d'Oudri d'immortaliser la *Henriade* et votre ami. Il faut que vous fassiez encore cette affaire.

Je suis fâché de la multitude des édits de Louis XV : la multitude des lois est, dans un Etat, ce qu'est le grand nombre de médecins, signe de maladie et de faiblesse. Je ferai dans peu un petit voyage à Paris, et je feuilleterai mon Prault : ce libraire en use très mal, selon la coutume des libraires ; qu'il ne m'échauffe pas les oreilles.

586. — AU MÊME.

Cirey, septembre.

Trente-cinq mille livres pour les tapisseries de la *Henriade*, c'est beaucoup, mon cher trésorier. Il faudrait, avant tout, savoir ce que la tapisserie de Don Quichotte a été vendue ; il faudrait, surtout, avant de commencer, que M. de Richelieu me payât mes cinquante mille francs. Suspendons donc tout projet de tapisserie, et que Oudri ne fasse rien sans un plus amplement informé.

Faites-moi, mon cher abbé, l'emplette d'une petite table qui puisse servir à la fois d'écran et d'écritoire, et envoyez-la, de ma part, chez madame de Winterfeld (1), rue Plâtrière.

Encore un autre plaisir. Il y a un chevalier de Mouhi qui demeure à l'hôtel Dauphin, rue des Orties ; ce chevalier veut m'emprunter cent pistoles, et je veux bien les lui prêter. Soit qu'il vienne chez vous, soit que vous alliez chez lui, je vous prie de lui dire que mon plaisir est d'obliger les gens de lettres, quand je le peux, mais que je suis actuellement très mal dans mes affaires ; que cependant vous ferez vos efforts pour trouver cet argent, et que vous espérez que le remboursement en sera délégué de façon qu'il n'y ait rien à risquer ; après quoi vous aurez la bonté de me dire ce que c'est que ce chevalier, et le résultat de ces préliminaires.

Dix-huit francs au petit d'Arnaud : dites-lui que je suis malade, et que je ne peux écrire. Pardon de toutes ces guenilles. Je suis un bavard bien importun, mais je vous aime de tout mon cœur.

587. — A M. BERGER.

A Cirey, septembre.

J'ai enfin reçu, mon cher monsieur, le paquet de M. du Châtelet. Il y avait un Newton. Je me suis d'abord mis à genoux devant cet ouvrage, comme de raison ; ensuite je suis venu au fretin. J'ai lu ma *Henriade ;* j'envoie à Prault un *errata*.

S'il veut décorer mon maigre poëme de mon maigre visage il faut qu'il s'adresse à M. l'abbé Moussinot, cloître Saint-Merri. Cet abbé Moussinot est un curieux, et il faut qu'il le soit bien pour qu'il s'avise de me faire graver. Je connaissais la *Comtesse des Barres* (2). Il n'y a que le tiers de l'ouvrage, mais ce tiers est conforme à l'original, qu'on me fit lire il y a quelques années.

Le *Dissipateur* est comme vous le dites ; mais les comédiens ont reçu et joué des pièces fort au-dessous.

Ils ont tort de s'être brouillés avec M. Destouches ; ils aiment leur intérêt et ne l'entendent pas.

Le Mentor cavalier (3) devrait être brûlé, s'il pouvait être lu. Comment peut-on souffrir une aussi calomnieuse, aussi abominable et aussi plate histoire que celle de madame la duchesse de Berry ? Je n'ai point encore lu les autres brochures. Est-ce vous, mon cher ami, qui m'envoyez tout cela ? Je suis bien fâché que vous ne puissiez pas venir vous-même.

A l'égard de la *Lettre* du signor Antonio Cocchi, il la faut imprimer ; elle est pleine de choses instructives. Il y a autant de courage que de vérité à oser dire que les fictions, dans les poëmes, sont ce qui touche le moins. En effet, le voyage d'Iris et de Mercure, et les assemblées des dieux, seraient bien ignorés sans les amours de Didon ; et Dieu et le diable ne seraient rien sans les amours d'Eve. Puisque M. Cocchi a l'esprit si juste et si hardi, il en faut profiter ; c'est toujours une vérité de plus qu'il apprend aux hommes. Il faudra seulement échancrer les louanges dont il m'affuble. Il commence par crier à la première phrase : *Il n'y a rien de plus beau que la Henriade.* Adoucissons ce terme ; mettons : *Il y a peu d'ouvrages plus beaux que*, etc. Mais comptez qu'il est bon d'avoir, en fait de poëme épique, le suffrage des Italiens.

Le dévot Rousseau a fait imprimer un libelle diffamatoire contre moi, dans la *Bibliothèque française*, de concert avec ce malheureux Desfontaines, qui a été mon traducteur, et que j'ai tiré de Bicêtre. Ai-je tort, après cela, de faire des homélies contre l'ingratitude (4) ? J'ai été obligé de répondre et de me justifier ; car il s'agit de faits dont j'ai la preuve en main. J'ai envoyé la réponse à M. Saurin fils, parce que monsieur son père y est mêlé ; il doit vous la communiquer.

J'ai lu enfin l'épître en vers qu'on m'imputait : il faut être bien sot ou bien méchant pour m'accuser d'être l'auteur d'un ouvrage où l'on me loue. Comment est-ce que vous n'avez pas battu ces misérables, qui répandent de si plates calomnies ? La pièce est quatre fois trop longue au moins, et d'ailleurs extrêmement inégale. Il serait aisé d'en faire un bon ouvrage, en faisant trois cents ratures et en corrigeant deux cents vers ; il en resterait une centaine de judicieux et de bien frappés. Si je connaissais l'auteur, je lui donnerais ce conseil. Quand vous aurez la réponse au libelle diffamatoire de

(1) Extrait du *Mondain*. (G. A.)
(2) Le fils de madame du Châtelet. (G. A.)
(3) Toujours *Ramessès*. (G. A.)
(4) C'est-à-dire aux Gobelins, dont le peintre Oudri était directeur. (G. A.)

(1) Autrefois Olympe Dunoyer, premier amour de Voltaire. Voyez le commencement de la CORRESPONDANCE GÉNÉRALE. (G. A.)
(2) L'*Histoire* de Choisy. (G. A.)
(3) Par le marquis d'Argens. (G. A.)
(4) Voyez, tome VI, l'*Ode sur l'Ingratitude*. (G. A.)

Desfontaines et de Rousseau, je vous prie de la communiquer à M. l'abbé d'Olivet, rue de la Sourdière. Adieu, mon cher ami, je vous embrasse.

588. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey.

Oudri, mon cher abbé, me paraît bien cher; mais, en faisant deux tentures, ne pourrait-on pas les avoir à meilleur compte? Je pourrais même en faire travailler trois. Si M. de Richelieu me paie, il faudra bien mettre là mon argent. Le visage de Henri IV et celui de Gabrielle d'Estrées en tapisserie ne réussiront pas mal. Les bons Français voudront avoir des Gabrielle et des Henri, surtout si les bons Français sont riches. Nous ne le sommes guère nous-mêmes; mais le saint temps de Noël nous donnera, j'espère, quelque consolation.

Chevalier ne pourrait-il pas venir à Cirey exécuter sous mes yeux les dessins de la Henriade? En sait-il assez pour cela? On dit du bien de lui, mais il n'a pas encore assez de réputation pour être indocile.

On dit qu'il y a à Paris un homme qui fait les portraits en bague d'une manière parfaite. J'ai vu un visage de Louis XV, de sa façon, très ressemblant. Ayez, mon cher abbé, la bonté de déterrer cet homme (1). Vous trouverez impertinent que la même main peigne le roi et moi chétif; mais l'amitié le veut et j'obéis à l'amitié.

Le chevalier de Mouhi enverra donc deux fois par semaine les petites nouvelles à Cirey. Recommandez-lui d'être infiniment secret; donnez-lui cent écus, et promettez-lui un paiement tous les mois, ou tous les trois mois à son gré. J'en use avec vous, mon cher ami, comme je vous prie d'en user avec moi; je voudrais bien être assez heureux pour recevoir quelqu'un de vos ordres.

589. — A M. THIERIOT.

Septembre.

J'ai reçu enfin, mon cher ami, ce paquet du prince royal de Prusse. Vous verrez, par la lettre dont il m'honore (2), qu'il y a encore des princes philosophes, des Marc-Aurèle, et des Antonin. C'est dommage qu'ils soient au fond de la Germanie.

C'est au moins, mon ami, une consolation pour moi que des têtes couronnées daignent me rechercher, tandis que Rousseau, La Serre, Launai et Desfontaines, m'accablent de calomnies et de libelles diffamatoires.

Vous savez qu'il y a déjà longtemps que Rousseau et Desfontaines firent imprimer un libelle contre moi dans la *Bibliothèque française*. Puissent mes ennemis m'attaquer toujours de même, et être toujours dans l'obligation de mentir pour me nuire? Je suis persuadé que ce petit La Mare se mettra au nombre de mes ennemis. Je l'ai accablé d'assez de bienfaits pour souhaiter qu'il se joigne à Desfontaines, et qu'on voie que je n'ai pour adversaires que des ingrats et des envieux. C'est déjà se déclarer mon ennemi que d'en user mal avec vous. On ne peut pas me déclarer plus ouvertement la guerre. Il est triste pour nous d'avoir connu ce petit homme. Nous sommes bons, on abuse de notre bonté; mais ne nous corrigeons pas.

Au reste, ma bonté ne m'empêche point du tout de réfuter les calomnies de Rousseau. Ce ne serait plus bonté, ce serait sottise.

Il y a une autre vertu dont je crois que j'aurai besoin bientôt; c'est celle de la patience et de la résignation aux jugements de nosseigneurs du parterre (3); mais je crois aussi que vous vous souviendrez de la belle vertu du secret. Je vous en remercie déjà, vous, Pollion, et Polymnie (4).

Dites, je vous prie, à cette belle muse combien je m'intéresse à sa santé, et ménagez-moi toujours la bienveillance de votre Parnasse. J'ai lu le *Mentor cavalier*. Quelle honte et quelle horreur! Quoi! cela est imprimé et lu! M. de La Popelinière ne doit point en être fâché. On y dit de lui qu'il est un sot. C'est dire de Bernard et de Crozat (5) qu'ils sont des gueux.

A propos de Bernard, aurai-je la *Claudine* du vrai Bernard, du Bernard aimable?

Voici qui me paraît plaisant. Je voulais vous envoyer la lettre du prince royal de Prusse, et je ne vous envoie que ma réponse : il n'y a qu'Arlequin à qui cela soit arrivé; mais on copie la lettre du prince, et vous ne pouvez l'avoir cet ordinaire.

Vous aurez la pièce entière de la Philosophie émilienne, dont vous avez eu l'échantillon (1). Je vous embrasse.

(1) Barier, né en 1680, mort en 1743. (G. A.)
(2) C'est la première lettre de Frédéric. (G. A.)
(3) Pour l'*Enfant prodigue*. (G. A.)
(4) Mademoiselle Deshayes. (G. A.)
(5) Deux riches financiers encore vivants alors. (G. A.)

590. — A M. BERGER.

Cirey, septembre.

Je vous envoie, mon cher correspondant, un petit ouvrage d'une main respectable. Je vous prierai de le rendre public, en le faisant imprimer incessamment. Vous me ferez un vrai plaisir. Il faut confondre le mauvais goût comme les mauvaises mœurs. Je vous prie surtout de parler au jeune Saurin. Il est bien intéressé à affermir la honte d'un homme (2) dont la réhabilitation ferait la honte du vieux Saurin père, et la perte du fils.

J'ai envoyé à Prault les feuilles en question. Ces croix ne signifient rien; c'étaient des marques que j'avais faites dans le dessein de changer quelques endroits; mais je me suis déterminé à laisser les choses comme elles étaient. Ainsi, que les croix ne vous épouvantent plus.

Adieu! on ne peut guère écrire moins; mais le souper, Newton, et Emilie, m'entraînent.

591. — A M. THIERIOT.

Octobre.

Vous aurez incessamment, mon petit Mersenne, votre Descartes et votre Chubb (4). Il n'y a pas grand'chose à prendre ni dans l'un ni dans l'autre. Chubb dit longuement une petite partie des choses que sait tout honnête homme, et Descartes noie une vérité géométrique dans mille mensonges physiques.

On m'a envoyé les *Discours* (4) à l'Académie française; mais je n'ai pas le temps de les lire. J'ai lu le *Dissipateur* de Destouches. Je ne sais pas pourquoi il parle, dans sa préface, de l'*Avare* de Molière. Ce petit orgueil-là n'est ni adroit ni heureux. Je trouve que les comédiens ont très bien fait de le prier de corriger sa comédie, et lui très mal de n'en rien faire; mais je lui pardonne à cause du plaisir que m'a fait son *Glorieux*. J'ai enfin reçu la *Réponse* aux trois détestables *Epîtres* de Rousseau. Cette réponse est quatre fois trop longue. Il y a deux pages admirables; mais c'est du drap d'or cousu avec des guenilles : l'ouvrage est de La Chaussée ou de Saurin. Il faut être possédé du malin ou imbécile pour me l'attribuer. Comment! j'y suis loué depuis les pieds jusqu'à la tête, et on ose m'imputer d'en être l'auteur! Suis-je donc assez fat pour me louer moi-même? Je vous avoue que je suis bien indigné qu'on ait pu mettre une pareille sottise sur mon compte.

Savez-vous que Rousseau et Desfontaines ont fait imprimer, dans la *Bibliothèque française*, un libelle contre moi? Il y a des faits; il faut répondre; j'ai répondu. Berger a le manuscrit. Je vous prie de le lui demander, et de le lire. Profond et éternel secret sur ce que vous savez (5). Tâchez aussi de m'en dire des nouvelles dans l'occasion.

Je n'ai point entendu parler du paquet que vous avez donné pour moi à M. votre frere, dont j'enrage.

Adieu, mon cher ami.

592. — A MADEMOISELLE QUINAULT.

Octobre.

[Remerciements pour le petit chien noir qu'elle doit lui envoyer. Nouvelles excuses pour le rôle de Croupillac.]

593. — A M. BERGER.

A Cirey, le 10 octobre.

A l'égard de l'*Enfant prodigue*, il faut, mon cher ami, soutenir à tout le monde que je n'en suis point l'auteur. C'est un secret uniquement entre M. d'Argental, mademoiselle Quinault et moi. M. Thieriot ne l'a su que par hasard; en un mot, j'ai été fidèle à M. d'Argental, et il faut que vous me le soyez. Mandez-moi ce que vous en pensez, et recueillez les jugements des connaisseurs, c'est-à-dire des gens d'esprit, qui ne viennent à la comédie que pour avoir du plaisir; *hoc est enim omnis homo;* et le plaisir est le but universel : qui l'attrape a fait son salut.

Trop ami des plaisirs et trop des nouveautés, (*Henr.*, ch. VII.)

restera jusqu'à ce qu'on ait trouvé mieux.

(1) Voyez la lettre à Thieriot du 5 septembre. (G. A.)
(2) J.-B. Rousseau. (G. A.)
(3) Voyez la lettre du 5 septembre. (G. A.)
(4) Ceux de Boyer et La Chaussée. (G. A.)
(5) Sur l'*Enfant prodigue*. (G. A.)

Je t'aimais inconstant; qu'aurais-je fait fidèle?
Androm., acte IV, sc. v.

n'est pas plus grammatical, et c'est en cela qu'est le mérite.

Et de l'art même apprend à franchir les limites,
L'Art poét., ch. IV.

Linant n'est point ici; il est à six lieues, avec son pupille. Quand il sera revenu, il changera, s'il veut, la préface. Il est honteux qu'il faille la changer.

M. Algarotti est allé en Italie. Nous l'avons possédé à Cirey. C'est un jeune homme en tout au-dessus de son âge, et qui sera tout ce qu'il voudra être.

Ma santé s'en va au diable; sans cela je vous écrirais des volumes; mais il faut bien se porter pour être bavard. Vous qui vous portez à merveille, songez que vous ne pouvez m'écrire ni de trop longues ni de trop fréquentes lettres, et que votre commerce peut rendre heureux votre ami.

594. — A MADEMOISELLE QUINAULT.

13 octobre 1736.

[Lui fait honneur du succès de l'*Enfant prodigue* (1). Difficulté d'empêcher La Mare d'en faire connaître l'auteur. Il y a apparence que c'est Gresset qui a fait cet ouvrage. La prie de remettre une copie de la pièce, telle qu'on la joue, à M. Robert, avocat, rue du Mouton, près de la Grève, qui doit apporter le petit chien noir à Cirey. Remarque que le *Nouveau Testament* lui est plus favorable que l'*Ancien*, puisqu'on a refusé *Samson* à l'Opéra.]

595. — A M. BERGER.

Cirey.

Je devais, mon cher correspondant, plus que de la prose au prince royal de Prusse, mais j'ai honte de lui envoyer des vers aussi peu châtiés. Ayez la bonté de remettre le paquet cacheté au ministre de Prusse. Je ne sais si c'est un envoyé ou un ambassadeur. Mandez-moi de quelle espèce il est, et où il demeure. A l'égard de l'*Epître* (2), notre Thieriot a droit sur tout ce que je fais. Il peut voir mon ours mal léché, il a toujours les prémices. Mais, messieurs, que ces vers ne courent pas, et pour l'honneur de la poésie, et pour les vérités qu'ils renferment. Je ne veux pas que le public soit le confident de mon petit commerce avec le prince royal de Prusse.

Voici un petit mot pour Prault. Il est permis de changer d'avis.

« M. Prault est prié de refaire le carton en question de cette
» dernière façon-ci que je ne changerai plus :

Près de ce jeune roi s'avance avec splendeur
Un héros que de loin poursuit la calomnie... (*Henr.*, ch. VII.)

» Voilà le dernier changement que je ferai à la *Henriade*. Je
» prie M. Prault de m'envoyer la copie de ce carton imprimée,
» et de remettre tout ce qui est imprimé à M. Robert, avocat,
» qui demeure rue du Mouton, près de la Grève. »

On dit qu'on vend au Palais-Royal une nouvelle édition de mes ouvrages vrais ou prétendus. Ne pourrait-on pas la faire saisir?

Est-il vrai que Rousseau est mort? Il avait trop vécu pour sa gloire et pour le repos des honnêtes gens.

Je vous embrasse.

596. — A M. THIERIOT.

15 octobre.

Si vous êtes à Saint-Vrain (3), tant mieux pour vous; si vous êtes à Paris, tant mieux pour vos amis, qui vous voient. Ce bonheur n'est pas fait pour moi; mais on ne saurait tout avoir : au moins ne me privez pas de celui de recevoir de vos nouvelles. Je demande le secret plus que jamais sur cet anonyme qu'on joue : vous connaissez l'Envie, vous savez comme ce vilain monstre est fait. S'il savait mon nom, il irait déchirer le même ouvrage qu'il approuve. Gardez-moi donc, vous, Pollion, et Polymnie, un secret inviolable. N'êtes-vous pas faits pour avoir toutes les vertus? Je vous le demande avec la dernière instance.

Je persiste à trouver les trois *Epîtres* de Rousseau mauvaises en tous sens, et je les jugerais telles si Rousseau était mon ami. La plus mauvaise est sans contredit celle qui regarde la comédie; elle est digne de l'auteur des *Aïeux chimériques*, et se ressent tout entière du ridicule qu'il y a, dans un très mauvais poëte comique, de donner des règles d'un art qu'il n'entend point. Je crois que la meilleure manière de lui répondre est de donner une bonne comédie dans le genre qu'il condamne; ce serait la seule manière dont tout artiste devrait répondre à la critique.

Je vous envoie la lettre (1) du prince de Prusse : ne la montrez qu'à quelques amis, on m'y donne trop de louanges.

La *Lettre* de M. Cocchi n'est pas, à la vérité, moins pleine d'éloges; mais elle est instructive; elle a déjà été imprimée dans plusieurs journaux, et il est bon d'opposer le témoignage impartial d'un académicien de la Crusca aux invectives de Rousseau et de Desfontaines.

J'ai adressé ma lettre au prince royal à monsieur votre frère, pour la remettre au ministre de Prusse (2), que je ne connais point. A l'égard de l'*Epître* en vers que j'adresse à ce pince, je l'ai envoyée à M. Berger pour vous la montrer; mais je serais au désespoir qu'elle courût. L'ouvrage n'est pas fini. J'ai été deux heures à le faire, il faudrait être trois mois à le corriger; mais je n'ai pas de temps à perdre dans le travail misérable de compasser des mots.

Un temps viendra où j'aurai plus de loisir, et où je corrigerai mes petits ouvrages. Je touche à l'âge où l'on se corrige et où l'on cesse d'imaginer.

Mille respects à votre petit Parnasse.

597. — A M. BERGER.

A Cirey, le 18 octobre.

Oui, je compte entièrement sur votre amitié et sur toutes les vertus sans lesquelles l'amitié est un être de raison. Je me fie à vous sans réserve.

Premièrement, il faut que le secret soit toujours gardé sur l'*Enfant prodigue*. Il n'est point joué comme je l'ai composé, il s'en faut beaucoup. Je vous enverrai l'original; vous le ferez imprimer, vous ferez marché avec Prault dans le temps; mais surtout que l'ouvrage ne passe point pour être de moi, j'ai mes raisons. Vous pouvez assurer MM. de La Roque et Prévost que je n'en suis point l'auteur. Engagez-les à le publier dans leurs ouvrages périodiques, en cas que cela soit nécessaire. Vous ne sauriez me rendre un plus grand service que de détourner les soupçons du public. Je veux vous devoir tout le plaisir de l'incognito, et tout le succès du théâtre et de l'impression.

Embrassez pour moi l'aimable La Bruère. Peut-on ne pas s'intéresser tendrement aux gens que l'amour et les arts rendent heureux? Si un opéra d'une femme réussit, j'en suis enchanté; c'est une preuve de mon petit système que les femmes sont capables de tout ce que nous faisons, et que la seule différence qui est entre elles et nous, c'est qu'elles sont plus aimables. Comment appelez-vous, par son nom, cette nouvelle muse qu'on appelle la *Légende* (3)? Grégoire VII n'a rien fait de mieux qu'un opéra. Si, par malheur, le secret de l'*Enfant prodigue* avait transpiré, jurez toujours que ce n'est pas moi qui en suis l'auteur. Mentir pour son ami est le premier devoir de l'amitié. Voyez surtout de La Roque et Prévost, et récriez-vous sur l'injustice des soupçons. Madame du Châtelet dit qu'il faut appeler l'*Enfant prodigue*, l'*Orphelin*.

Ces *Mascarades* sont de Launai (4); mais sa préface ne rendra pas sa pièce meilleure.

Avez-vous lu le *Mondain?* Je vous l'enverrai pour entretenir commerce.

598. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A Cirey, le 18 octobre.

Vos sentiments, monsieur, et votre esprit, m'ont déjà rendu votre ami; et si, du fond de l'heureuse retraite où je vis, je peux exécuter quelques-uns de vos ordres, soit auprès de MM. de Richelieu et de Vaujour, soit auprès de votre famille, vous pouvez disposer de moi.

Je ne doute pas, monsieur, que, avec l'esprit brillant et philosophe que vous avez, vous ne vous fassiez une grande réputation. Descartes a commencé comme vous par faire quelques campagnes; il est vrai qu'il quitta la France par un autre motif que vous; mais enfin, quand il fut en Hollande, il en usa comme vous; il écrivit, il philosopha, et il fit l'amour. Je vous souhaite, dans toutes ces occupations, le bonheur dont vous semblez si digne.

Je suis bien curieux de voir l'ouvrage nouveau dont vous

(1) Cette comédie fut jouée le 10 octobre. (G. A.)
(2) L'*Epître* à Frédéric, d'octobre 1736. (G. A.)
(3) Chez La Popelinière. (G. A.)

(1) C'est la deuxième. (G. A.)
(2) Le Chambrier. (G. A.)
(3) Mademoiselle Duval, cantatrice à l'Opéra, et auteur de la musique des *Génies élémentaires*, ballet joué en octobre. (G. A.)
(4) Les *Mascarades amoureuses* sont de Guyot de Merville. (G. A.)

me parlez. Je m'informerai s'il n'y a point quelque voiture de Hollande en Lorraine : en ce cas, je vous supplierais de m'adresser l'ouvrage à Nancy, sous le nom de madame la comtesse de Beauvau. Je vous garderai un profond secret sur votre demeure. Il faut que Rousseau vous croie déjà parti de Hollande, puisqu'il a fait une épigramme sanglante contre vous (1). Elle commence ainsi :

> Cet écrivain plus errant que le Juif
> Dont il arbore et le style et le masque.

Voilà tout ce qu'on m'a écrit de cette épigramme ou plutôt de cette satire. Elle a, dit-on, dix-huit vers. Ce malheureux veut toujours mordre et n'a plus de dents.

Voulez-vous bien me permettre de vous envoyer une réponse en forme que j'ai été obligé de faire à un libelle diffamatoire qu'il a fait insérer dans la *Bibliothèque française*?

J'aurais encore, monsieur, une autre grâce à vous demander, c'est de vouloir bien m'instruire quels journaux réussissent le plus en Hollande, et quels sont leurs auteurs. Si parmi eux il y a quelqu'un sur la probité de qui on puisse compter, je serai bien aise d'être en relation avec lui. Son commerce me consolerait de la perte du vôtre, que vous me faites envisager vers le mois d'avril. Mais, monsieur, en quelque pays, que vous alliez, fût-ce en pays d'inquisition, je rechercherai toujours la correspondance d'un homme comme vous, qui sait penser et aimer.

Supprimons dorénavant les inutiles formules, et reconnaissons-nous l'un et l'autre à notre estime réciproque et à l'envie de nous voir. Je me sens déjà attaché à vous par la lettre pleine de confiance et de franchise que vous m'avez écrite, et que je mérite.

599. — A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

A Cirey, ce 18 octobre.

Fiet Aristarchus. . . . . (Hor., *de Arte poet.*)

Vous êtes, mon très cher abbé, le meilleur ami et le meilleur critique qu'il y ait au monde. Que n'avez-vous eu la bonté de relire la *Henriade* avec les mêmes yeux! la nouvelle édition est achevée; vous m'auriez corrigé bien des fautes, vous les auriez changées en beautés.

Venons à notre ode (2). Aimez-vous mieux ce commencement :

> L'Etna renferme le tonnerre
> Dans ses épouvantables flancs;
> Il vomit le feu sur la terre,
> Il dévore ses habitants.
> Le tigre, acharné sur sa proie,
> Sent d'une impitoyable joie
> Son âme horrible s'enflammer.
> Notre cœur n'est point né sauvage;
> Grands dieux! si l'homme est votre image,
> Il n'était fait que pour aimer.
>
> . . . .
> Colbert, ton heureuse industrie
> Sera plus chère à nos neveux
> Que la politique inflexible
> De Louvois, prudent et terrible,
> Qui brûlait le Palatinat,

ou,

> De Louvois, dont la main terrible
> Embrasait le Palatinat.

Avec ces changements et les autres que vous souhaitez, pensez-vous que l'ouvrage doive risquer le grand jour? Pensez-vous que vous puissiez l'opposer à l'ode de M. Racine (3)? Parlez-moi donc un peu du fond de la pièce, et parlez-moi toujours en ami. Si vous voulez, je vous enverrai de temps en temps quelques-unes de mes folies. Je m'égaie encore à faire des vers, même en étudiant Newton. Je suis occupé actuellement à savoir ce que pèse le soleil. C'est bien là une autre folie. Qu'importe ce qu'il pèse, me direz-vous, pourvu que nous en jouissions? Oh! il importe fort pour nous autres songe-creux, car cela tient au grand principe de la gravitation. Mon cher ami, mon cher maître, Newton est le plus grand homme qui ait jamais été, mais le plus grand, de façon que les géants de l'antiquité sont auprès de lui des enfants qui jouent à la fossette.

> . . . . Et omnes
> *Præcellit* stellas exortus uti *æthereus* sol. (Lucr., lib. III.)
>
> Dicendum est Deus ipse fuit, Deus.... (Lucr., lib. V.)

(1) Elle n'est pas dans les *Œuvres de Rousseau*. (G. A.)
(2) Voyez, tome VI, l'*Ode sur la paix de 1736*. (G. A.)
(3) Sur la même paix. (G. A.)

Cependant ne nous décourageons point; cueillons quelques fleurs dans ce monde, qu'il a mesuré, qu'il a pesé, qu'il a seul connu. Jouons sous les bras de cet Atlas qui porte le ciel; faisons des drames, des odes, des guenilles. Aimez-moi, consolez-moi d'être si petit. Adieu, mon cher ami, mon cher maître.

600. — A M. DE PONT DE VEYLE.

A Cirey, le 19 octobre.

J'apprends, monsieur, le détail des obligations que je vous ai; vous n'êtes pas de ces gens qui souhaitent du bien à leurs amis, vous leur en faites. D'autres diraient : « Comment se tirera-t-on de là? la chose est embarrassante, » et, quand ils auraient plaint leur homme, le laisseraient là, et iraient souper. Pour vous, vous raccommodez tout, et très vite, et très bien; et vous servez vos amis de toutes façons, et vous leur faites des vers, et vous leur coupez des scènes, et les pièces sont jouées, et la police et les sifflets ont un pied de nez, et, malgré les mauvais plaisants, on réussit.

Ajoutez vite à toutes vos bontés celle de me faire tenir cet *Enfant* par la poste. Vous pouvez aisément me faire contresigner cet enfant-là, ou vous, ou monsieur votre frère; et puis, s'il vous plaît, dites-moi l'un et l'autre comment cela va, s'il faut bien corriger, si cela peut devenir digne de paraître au grand jour de l'impression; je vous croirai, *par amabile fratrum*. Pourquoi mesdemoiselles Fessard disent-elles que cela est de moi? pourquoi madame de Saint-Pierre l'assure-t-elle? Je ne l'ai point avoué, je ne l'avouerai pas. Je ne me vante que de votre amitié, de vos bontés, de mon tendre attachement pour vous, et point du tout de l'enfant.

601. — A MADEMOISELLE QUINAULT.

19....

[Crainte que l'*Enfant prodigue* ne soit enterré avec la chienne noire. Prière d'engager M. Pont de Veyle ou M. d'Argental d'envoyer à Cirey la pièce telle qu'on la joue, ou de la remettre à l'avocat Robert. Il faut toujours nier que l'*Enfant prodigue* est de lui : mesdemoiselles Fessard lui sont inconnues. Promet de ne plus lui donner de Croupillac.]

602. — A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Cirey, le 21 octobre.

> Tandis qu'aux fanges du Parnasse,
> D'une main criminelle et basse,
> Rufus (1) va cherchant des poisons,
> Ta main délicate et légère
> Cueille aux campagnes de Cythère
> Des fleurs dignes de tes chansons.
>
> Les Grâces accordent ta lyre;
> Le Plaisir mollement t'inspire,
> Et tu l'inspires à ton tour.
> Que ta muse tendre et badine
> Se sent bien de son origine!
> Elle est la fille de l'Amour.
>
> Loin ce rimeur atrabilaire,
> Ce cynique, ce plagiaire,
> Qui, dans ses efforts odieux,
> Fait servir à la calomnie,
> A la rage, à l'ignominie,
> Le langage sacré des dieux!
>
> Sans doute les premiers poëtes,
> Inspirés, ainsi que vous l'êtes,
> Etaient des dieux ou des amants :
> Tout a changé, tout dégénère,
> Et dans l'art d'écrire et de plaire;
> Mais vous êtes des premiers temps.

Ah, monsieur! votre charmante épître, vos vers, qui, comme vous, respirent les grâces, méritaient une autre réponse. Mais, s'il fallait vous envoyer des vers dignes de vous, je ne vous répondrais jamais; vous me donnez en tout des exemples que je suis bien loin de suivre. Je fais mes efforts; mais malheur à qui fait des efforts!

Votre souvenir, votre amitié pour moi, enchantent mon cœur autant que vos vers éveilleraient mon imagination. J'ose compter sur votre amitié. Il n'y a point de bonheur qui n'augmente par votre commerce. Pourquoi faut-il que je sois privé de ce commerce délicieux! Ah! si votre muse daignait avoir pour moi autant de bienveillance que de coquetterie, si vous daigniez m'écrire quelquefois, me parler de vos plaisirs, de vos succès dans le monde, de tout ce qui vous intéresse, que je défierais les Rousseau et les Desfontaines de troubler ma félicité!

(1) J.-B. Rousseau. (G. A.)

Je vous envoie le *Mondain*. C'était à vous à le faire. J'y décris une petite vie assez jolie; mais que celle qu'on mène avec vous est au-dessus!

Comptez, monsieur, sur le tendre et respectueux attachement de Voltaire.

603. — A M. THIERIOT.

21 octobre.

Le mensonge n'est un vice que quand il fait du mal; c'est une très grande vertu quand il fait du bien. Soyez donc plus vertueux que jamais. Il faut mentir comme un diable, non pas timidement, non pas pour un temps, mais hardiment et toujours. Qu'importe à ce malin de public qu'il sache qui il doit punir d'avoir produit une Croupillac! qu'il la siffle si elle ne vaut rien, mais que l'auteur soit ignoré, je vous en conjure au nom de la tendre amitié qui nous unit depuis vingt ans. Engagez les Prévost et les La Roque (1) à détourner le soupçon qu'on a du pauvre auteur. Ecrivez-leur un petit mot tranchant et net. Consultez avec l'ami Berger. Si vous avez mis Sauveau du secret, mettez-le du mensonge. Mentez, mes amis, mentez; je vous le rendrai dans l'occasion.

Je suis sûr de Pollion et de Polymnie. Vous ne leur auriez pas dit mon secret, si vous n'étiez bien sûr qu'ils sont aussi discrets qu'aimables. Avoir parlé à tout autre qu'à eux eût été une infidélité impardonnable; mais leur en avoir parlé, c'est m'avoir lié à eux par une nouvelle reconnaissance, et à vous par une nouvelle grâce que vous me faites.

Comment va la santé de Pollion? Vous savez si je m'y intéresse. Il y a peu de gens comme lui. Je ferais une hécatombe de sots, pour sauver un rhumatisme à un homme aimable.

Emilie a presque achevé ce dont vous parlez; mais la lecture de Newton, des terrasses de cinquante pieds de large, des cours en balustrade, des bains de porcelaine, des appartements jaune et argent, des niches en magots de la Chine, tout cela emporte bien du temps. Nous ressemblons bien au *Mondain;* mais l'avez-vous ce *Mondain*?

Voici bien autre chose; c'est cette épître (2), que les beaux esprits n'entendront peut-être pas, car ils sont peu philosophes, et que les philosophes ne goûteront guère, car ils n'ont point d'oreille. Mais vous savez assez de la philosophie de Newton, et vous avez de l'oreille; ceci est donc fait pour vous, mon cher Mersenne.

604. — A M. BERGER.

Cirey, le 24 octobre.

Je reçois votre lettre du 11, mon aimable correspondant. Il faut absolument que vous me rendiez le service d'aller trouver le plus aimable philosophe qui soit en Europe; c'est M. de Mairan. Je lui demande pardon à genoux d'avoir confié son *Mémoire* au petit La Mare, qui me promit, à mon départ, de l'aller rendre sur-le-champ. Ce n'est pas la seule fois qu'il a trompé ma confiance. Je l'avais chargé de porter plusieurs *Alzires;* il en fit un autre usage. Je lui pardonne tout, hors sa négligence pour M. de Mairan. Je recevrai avec résignation toutes les critiques de M. d'Argental; mais on ne peut pas toujours exécuter ce que nos amis nous conseillent. Il y a d'ailleurs des défauts nécessaires. Vous ne pouvez guérir un bossu de sa bosse qu'en lui ôtant la vie. Mon *Enfant* est bossu; mais il se porte bien.

Je ne sais si les clameurs de ce monstre de Desfontaines font impression; mais je sais que sa conduite avec moi est bien plus horrible que ses critiques ne peuvent être justes. On m'assure que le Desfontaines des poëtes, Rousseau, est chassé sans retour de chez le duc d'Aremberg. Je ne veux point d'autre vengeance de son libelle diffamatoire.

J'ai reçu une lettre de M. Pitot dont je suis très content. Je vous prie de le sonder pour savoir s'il serait d'humeur à revoir, à corriger un manuscrit de philosophie (3), à rectifier les figures mal faites, et à conduire l'impression. Je doute qu'il en ait le temps, et je n'ose le lui proposer.

A l'égard de mon affaire (4), j'ai bien des choses à dire qui se réduisent à ceci. Je suis très mécontent, et n'ai nulle envie de revenir à Paris. Mes compliments aux Thieriot et aux Rameau. Songez surtout qu'il n'est pas vrai que j'aie fait l'*Enfant prodigue*.

J'oubliais de vous dire que j'ai reçu les trois pièces de théâtre. Nous avons lu une scène de chacune, et nous avons jeté le tout au feu.

(1) L'un dans le *Pour et Contre*, l'autre dans le *Mercure*. (G. A.)
(2) A madame du Châtelet sur Newton. (G. A.)
(3) Les *Eléments de philosophie de Newton*. (G. A.)
(4) Il était inquiété pour le *Mondain*. (G. A.)

Ne m'oubliez pas auprès de MM. Dubos et Melon. Nous ne jetons point au feu les *Réflexions sur la peinture*, ni la *Ligue de Cambrai*, ni l'*Essai sur le commerce* (1), *libellum aureum*. Prault m'a écrit. C'est un négligent. J'attends les épreuves. Adieu, mon cher ami.

605. — A M. PRAULT.

Ce 27 octobre (2).

Le projet que vous avez de donner un recueil de mes faibles ouvrages redouble en moi l'ardeur de les corriger : non seulement je retouche la *Henriade* avec un soin très scrupuleux, mais je retravaille toutes mes tragédies.

Envoyez-moi, mon cher Prault, trois *Brutus*, trois *OEdipe*, avec l'exemplaire de l'*OEdipe* corrigé, que vous devez avoir. Je prétends les envoyer aux comédiens, avec les nouveaux changements qui sont très considérables, et vous les imprimerez tels que les comédiens les auront représentés.

Mandez-moi si on a joué l'*Enfant prodigue*, tel que vous l'avez imprimé. Je voudrais que votre édition fût brûlée, aussi bien que tout ce que j'ai fait. Je ne suis content de rien, et je raccommode tout.

Je vous dois de l'argent; mais au lieu de vous en donner, je vous proposerai d'en débourser. Envoyez chercher M. Linant; vous en aurez des nouvelles chez un nomme Dumoulin, vis-à-vis le cul-de-sac d'Argenson, vieille rue du Temple. Il a fait une tragédie qui doit avoir du succès; donnez-lui cinquante francs de ma part : je vous les rendrai, s'il ne vous les rend sur l'impression de sa pièce.

Autre argent à placer : La Mare pourrait aussi vous donner quelque chose; faites le même marché avec lui; j'en répondrai de même; cela est dans l'ordre, quand les marchands encouragent les ouvriers, et que les libraires assistent les auteurs. Mais vous ne risquez rien; je me charge de tout.

Répondez, par Dieu, ou je vous renie : avant de vous renier, je vous embrasse.

606. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, ce 27 octobre.

Je voudrais, mon cher et fidèle trésorier, avoir, sous le plus grand secret, quelque argent comptant chez un notaire discret et fidèle, qu'il pût placer pour un temps, et qu'en un besoin je pusse retrouver sur-le-champ. Le dépôt serait de cinquante mille francs, et peut-être davantage. N'auriez-vous pas quelque notaire à qui vous pussiez vous confier? Le tout serait sous votre nom. Je suis très mécontent du sieur Perret; il a deux excellentes qualités pour un homme public : il est brutal et indiscret.

J'ai payé les frais d'un procès que je n'avais pas fait. Pour avoir mon ballot de livres, il a fallu faire ce sacrifice.

J'accepte le marché que vous me proposez de la succession de La Vorchère; je m'en rapporte entièrement à vous.

Ayez la bonté de donner encore un louis d'or à d'Arnaud. Dites-lui donc de se faire appeler d'Arnaud tout court; c'est un beau nom de janséniste, celui de Baculard est ridicule.

607. — A M. DU RESNEL.

1736 (3).

Mon cher et grand abbé, je suis enchanté de votre style, de votre politesse et de votre extrait. Vous voilà presque newtonien; je serai resnéliste toute ma vie.

608. — A M. DE MONCRIF.

1736 (4).

Je reçois dans ce moment votre lettre du 18.

Vraiment, ce compte fort corriger cet enfant prodigue que madame du Châtelet nomme l'*Orphelin*.

A l'égard des lettres, soit en prose, soit en vers, au prince de Prusse, souvenez-vous qu'elles ne sont que pour lui, et qu'il ne les faut montrer à aucun Français ni à aucun Prussien.

Adieu, mon cher ami. Plus vous m'écrivez, plus j'ai besoin de vos lettres.

(1) Les deux premiers ouvrages sont de Dubos, et le troisième de Melon. (G. A.)
(2) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(3) Editeurs, Ev. Bavoux et A. François. (G. A.)
(4) Editeurs, Ev. Bavoux et A. François. (G. A.)

609. — A MADAME DE CHAMPBONIN.

De Cirey.

Vous êtes trop bonne, adorable amie ; quelque succès que l'*Enfant prodigue* puisse avoir, c'est un orphelin dont je ne m'avoue pas le père; mais je suis bien plus flatté de l'intérêt que vous y prenez que de l'éloge du public. M. du Châtelet n'est point de retour. Les colonels sont contremandés, soit par les excessives précautions de M. de Belle-Isle, soit par crainte de quelque remuement des ennemis. On ne croit point la paix faite; je n'en sais rien : tout ce que je sais, c'est que nous sommes des moutons à qui jamais le boucher ne dit quand il les tuera. Puisque vous savez, charmante amie, que je préfère l'amitié à tous les rois de la terre (1), vous avez grand tort de n'être point à Cirey. Mais, partout où vous serez, vous serez avec l'amitié. Qui pourrait ne pas aimer votre caractère si vrai, si doux, et si égal? Quand est-ce donc que vous verrez les entre-sols (2), amie charmante?

610. — A MADEMOISELLE QUINAULT.

Ce 29...

[Le théâtre sacrifié aux mathématiques; Voltaire ne pourra travailler pour lui l'hiver prochain. La prie de lui renvoyer par Pont de Veyle le manuscrit de l'*Enfant prodigue.* Approuve qu'on retarde la représentation à la cour. Lui demande toujours pardon de son rôle de madame de Croupillac.]

611. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Cirey, 6 novembre.

Je ne sais, monsieur, si vous avez reçu une longue lettre que j'eus l'honneur de vous écrire par Nancy. Je vous y offrais mes services auprès de votre colonel et de M. de Vaujour ; je vous réitère mes offres. Je vous donnais avis d'une très plate épigramme, que ce vieux serpent de Rousseau avait vomie contre vous. Je vous demandais s'il n'y avait point quelque homme de lettres en Hollande avec qui on pût être en correspondance. Je vous envoyais le duplicata de la *Crépinade* (3), que vous pourrez insérer dans les *Lettres Juives.* On me mande que Rousseau est enfin disgracié chez le duc d'Aremberg. La destinée de ce scélérat imprudent est d'être chassé partout : il avait compromis M. le duc d'Aremberg par un écrit scandaleux qu'il inséra contre moi dans la *Bibliothèque française.* Il s'était servi du nom de son protecteur pour appuyer un mensonge. Sa calomnie et sa témérité ont indigné son maître, qui l'a menacé de cent coups de canne. On dit que Rousseau a répondu : « Hélas ! monseigneur, vous n'en aurez pas les gants. »

Permettez-moi de vous demander si vous êtes l'auteur du *Mentor cavalier* qui paraît à Paris sous votre nom. Je vous ai prié dans ma dernière de supprimer toute cérémonie ; mon attachement pour vous me permet d'user de ce droit.

P.-S. Comme j'ai peur qu'une de vos lettres n'ait été rendue à une autre madame du Châtelet, ayez la bonté de mettre vos dessus : *A madame la comtesse de Beauvau, pour madame du Châtelet de Cirey.*

612. — A M. DE MAIRAN.

A Cirey, le 9 novembre.

En partant de Paris, monsieur, au mois de juin (4), je chargeai un jeune homme, nommé de La Mare, de vous remettre le *Mémoire sur les forces motrices*, que vous aviez eu la bonté de me prêter; mais j'ignore encore si le jeune homme vous l'a rendu. Il serait heureux pour lui qu'il eût fait la petite infidélité de le garder pour s'instruire; mais c'est un trésor qui n'est pas à son usage.

La veille de mon départ, j'avais demandé à M. Pitot s'il avait lu ce *Mémoire;* il m'avait répondu que non : sur quoi je conclus que, dans votre Académie, il arrive quelquefois la même chose qu'aux assemblées des comédiens; chacun ne songe qu'à son rôle, et la pièce n'en est pas mieux jouée.

J'avais encore demandé à M. Pitot s'il croyait que la quantité du mouvement fût le produit de la masse par le carré de la vitesse; il m'avait assuré qu'il était de ce sentiment, et que les raisons de MM. Leibnitz et Bernouilli lui avaient paru convaincantes : mais à peine fus-je arrivé à Cirey, qu'il m'écrivit qu'il venait de lire enfin votre *Mémoire*, qu'il était converti, que vous lui aviez ouvert les yeux, que votre dissertation était un chef-d'œuvre.

Pour moi, monsieur, je n'avais point à changer de parti. Il n'était pas question de me convertir, mais de m'apprendre mon catéchisme. Quel plaisir, monsieur, d'étudier sous un maître tel que vous! J'ai trop tardé à vous remercier des lumières et du plaisir que je vous dois. Avec quelle netteté vous exposez les raisons de vos adversaires! vous les mettez dans toute leur force, pour ne leur laisser aucune ressource lorsque ensuite vous les détruisez. Vous démêlez toutes les idées, vous les rangez chacune à leur place ; vous faites voir clairement le malentendu qu'il y avait à dire qu'il faut quatre fois plus de force pour porter un fardeau quatre lieues que pour une lieue, etc., etc. J'admire comme vous distinguez les mouvements accélérés, qui sont comme le carré des vitesses et des temps, d'avec les forces, qui ne sont qu'en raison des vitesses et des temps.

Quand vous avez fait voir, par le choc des corps mous et des corps à ressort (articles XXII, XXIII, XXIV), que la force est toujours en raison de la simple vitesse, on croirait que vous pouvez vous passer d'autres raisons, et vous en apportez une foule d'autres. Le n° XXVIII est sans réplique. Je serais bien curieux de voir ce que peuvent répondre à ces preuves si claires les Wolf, les Bernouilli, et les Musschenbroeck.

Serait-ce abuser de vos bontés, monsieur, de vous parler ici d'une difficulté d'un autre genre, qui m'occupe depuis quelques jours? Il s'agit d'une expérience contraire aux premiers fondements de la catoptrique. Ce fondement est qu'on doit voir l'objet au point de concours du cathète et du rayon réfléchi. Cependant il y a bien des occasions où cette règle fondamentale se trouve fausse.



Dans ce cas-ci, par exemple, je devrais, par les règles, voir l'objet A au point de concours D; cependant je le vois en *l. k. i. h. g.* successivement, à mesure que je recule mon œil du miroir concave, jusqu'à ce qu'enfin mon œil soit placé en un point où je ne voie plus rien du tout.

Cela ne prouve-t-il pas manifestement que nous ne connaissons point, que nous n'apercevons point les distances par le moyen des angles qui se forment dans nos yeux? Je vois souvent l'objet très près et très gros, quoique l'angle soit très petit. Il paraît donc que la théorie de la vision n'est pas encore assez approfondie. Tacquet et Barrow (1) n'ont pu résoudre la difficulté que je vous propose. Voulez-vous bien me mander ce que vous en pensez?

Madame la marquise du Châtelet, qui est digne de vous lire (et c'est beaucoup), trouve qu'il n'y a personne qui soit plus fait pour goûter la vérité que vous. Elle m'ordonne de vous assurer de son estime, et de vous faire ses compliments. Ses sentiments pour vous, monsieur, vous consoleront de l'ennui de ma lettre, et me feront pardonner mon importunité.

Je suis, avec la plus respectueuse estime, etc.

613. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

A Cirey, le 12 novembre

Je remercie, mon cher abbé, le chevalier de Mouhi de ses nouvelles, et je n'en veux plus recevoir. En trois mois de temps il n'a pas écrit trois vérités. Je ne connais ce chevalier que parce qu'il m'emprunte : prêtez-lui cent écus, faites-lui en espérer autant pour le mois prochain. Je ne veux plus être la dupe des ingrats, ni mettre les hommes à portée d'être injustes. Je consens de prêter, mais je ne veux plus perdre. Il me propose des billets de Dupuis, libraire; prêtez-lui donc mon argent sur les billets de ce Dupuis.

Je vous supplie instamment d'envoyer à mademoiselle Quinault, rue d'Anjou-Dauphine, ce joli petit secrétaire que je lui avais destiné. Il n'y a qu'à le faire laisser simplement chez elle, et faire dire que c'est de ma part. Il faut tâcher que l'homme qui portera ce présent ne laisse pas à mademoi-

(1) Allusion aux invitations du duc de Holstein-Gottorp et de Frédéric. (G. A.)
(2) Les entre-sols de Cirey. (G. A.)
(3) Voyez, tome VI, aux SATIRES. (G. A.)
(4) Ou plutôt au mois de juillet. (G. A.)

(1) Tacquet était un mathématicien d'Anvers; Barrow avait été le maître de Newton. (G. A.)

selle Quinault le temps de le refuser, et qu'il s'enfuie bien vite dès qu'il l'aura donné à quelqu'un de la maison.

Vous m'avez fait un grand plaisir de m'emprunter un peu d'argent. Tout ce que j'ai est à votre service; vous savez combien je vous aime, combien je vous estime, et à quel point vous pouvez compter en tout sur moi.

614. — A M. THIERIOT.

Le 18 novembre.

Eh bien! quand on vous envoie des épîtres sur Newton, voilà donc comme vous traitez les gens! Je m'imagine que si vous ne répondez point, c'est que vous étudiez à présent Newton, et que la première lettre que je recevrai de vous sera un traité sur le carré des distances et sur les forces centripètes. En attendant, vous devriez bien vous égayer à m'envoyer la dispute d'Orphée-Rameau avec Euclide-Castel (1). On dit qu'Orphée a battu Euclide. Je crois en effet notre musicien bien fort sur son terrain.

On m'a envoyé l'*Enfant prodigue* tel qu'on le joue. Vraiment, j'ai bien raison de le désavouer, et je vous prie de jurer pour moi plus que jamais. On l'avait estropié chez les réviseurs, successeurs de l'abbé Cherrier (2), mais estropié au point qu'il ne pouvait marcher. Les deux frères charmants, que vous connaissez, lui ont vite donné des jambes de bois. Mon ami, donnez-vous la peine de le relire entre les mains de notre Berger, qui va le faire imprimer, et vous m'en direz des nouvelles.

Eh bien, bourreau! eh bien, marmotte en vie, paresseux Thieriot, vous laissez faire l'édition de Paris et l'édition hollandaise de la *Henriade* sans y mettre un petit mot, sans corriger un vers! ah! quel homme! quel homme! Embrassez pour moi l'imagination de Sauveau; si vous rencontrez Colbert-Melon et Varron-Dubos (3), bien des compliments. Menez-vous toujours une vie charmante chez Pollion? êtes-vous, après moi, un des plus heureux mortels de ce monde? digérez-vous?

Savez-vous que le duc d'Aremberg a chassé Rousseau, pour ce beau libelle imprimé contre moi? Voilà une assez bonne réponse, c'est un eterrible philippique. Je dois avoir pitié de mes ennemis. Rousseau est chassé partout, Desfontaines est détesté, et vit seul comme un lézard; moi, je vis au milieu des délices; j'en suis honteux. *Vale*. Écrivez donc, loir, marmotte; dégourdissez votre indifférence.

L'ambassadeur Falkener vous fait mille compliments. Adieu, mon aimable, et paresseux, et vieil ami; adieu. *Bibe, vale, scribe.*

615. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A Cirey, le 19 novembre.

J'ai reçu, monsieur, votre lettre par la voie de Nancy; mais, comme elle n'était point datée, je ne peux savoir si cette route est plus courte que l'autre, et si votre paquet est venu en droiture. J'ai écrit à M. Prévost (4), et j'ai recommandé à Ledet de le prendre pour réviseur de la *Henriade*, et surtout de la *Philosophie* de Newton, que j'ai mise à la portée du public, et que je ferai imprimer incessamment.

Je verrai avec grand plaisir le soufflet imprimé que vous allez donner à ce misérable (5) de Bruxelles. Il faut envoyer des copies de tout cela aux connaissances qu'il a dans cette ville, où il est détesté comme ailleurs. Voici un petit rafraîchissement pour ce maraud et pour son associé l'abbé Desfontaines. Cet abbé est un ex-jésuite à qui je sauvai la Grève en 1723, et que je tirai de Bicêtre, où il était renfermé pour avoir corrompu, ne vous en déplaise, des ramoneurs de cheminée, qu'il avait pris pour des Amours, à cause de leur fer et de leur bandeau; enfin il me dut la vie et l'honneur. C'est un fait public; et il est aussi public qu'au sortir de Bicêtre, s'étant retiré chez le président de Bernières, où je lui avais procuré un asile, il fit pour remerciement un méchant libelle contre moi. Il vint depuis m'en demander pardon à genoux; et, pour pénitence, il traduisit un *Essai sur la Poésie épique*, que j'avais composé en anglais. Je corrigeai toutes les fautes de sa traduction; je souffris qu'on imprimât son ouvrage à la suite de la *Henriade*. Enfin, pour nouveau prix de mes bontés, il se ligue contre moi avec Rousseau. Voilà mes ennemis; votre estime et votre amitié sont une réponse bien forte à leurs indignes attaques.

Dans ma dernière lettre je vous demandais, monsieur, si vous êtes l'auteur du *Mentor cavalier*, qui se débite à Paris, sous votre nom. J'aurais sur cela plusieurs choses très importantes à vous dire.

Vous pourriez envoyer à Nancy, à madame du Châtelet, vos ouvrages; mais, si vous vouliez vous-même venir faire un petit voyage à Cirey, *incognito*, vous y trouveriez des personnes qui sont pleines d'estime pour vous, et qui feraient de leur mieux pour vous bien recevoir.

Ne pourriez-vous pas faire insérer dans quelques gazettes que M. le duc d'Aremberg a chassé Rousseau, pour punir l'insolence que ce misérable a eue de le citer pour garant des impostures répandues dans son dernier libelle? Ce n'est pas tout; il sera poursuivi en justice à Bruxelles. C'est rendre service à tous les honnêtes gens que de contribuer à la punition d'un scélérat.

Adieu, monsieur; je m'intéresserai toujours à votre gloire et à votre bonheur. Je vous suis attaché tendrement.

616. — A M. BERGER.

Cirey, novembre.

On me mande de Hollande que Rousseau a été chassé de chez M. le duc d'Aremberg, pour l'avoir faussement cité dans un libelle que Rousseau et l'abbé Desfontaines firent imprimer contre moi, il y a quelques mois, dans la *Bibliothèque française*.

M. le duc d'Aremberg m'a écrit pour désavouer l'insolence et la calomnie de Rousseau. Est-il vrai que ce misérable soit protégé par madame la princesse de Carignan?

Faites vite un bon marché avec Prault, et, s'il ne veut pas donner ce qui convient, faites affaire avec un autre. Vous aurez incessamment l'*Enfant* et la préface. Adieu, mon cher ami! Où êtes-vous donc? Vous m'oubliez bien. Vous ne savez donc pas combien j'aime vos lettres. Comment va l'*Enfant?* Adieu.

617. — A M. LE COMTE DE FORCALQUIER.

Cirey, ce 23.... (1).

Un solitaire, monsieur, qui ne prend guère d'intérêt à ce monde qu'autant qu'on vous y rend justice et que vous y pouvez être heureux, prend une part bien sensible à la petite marque d'attention qu'on vient de vous donner (2); je l'appelle petite et très petite en comparaison de ce que je vous souhaite. Il y a ici une vraie philosophe qui partage bien mes sentiments pour vous. Je vous plains, monsieur, de ce que ce n'est pas elle qui vous les exprime; vous distingueriez alors les compliments de Cirey de tous ceux que vous recevez: ils ne vous paraîtront, de ma part, que tendres et sincères; elle les aurait ornés de l'esprit et des grâces sans lesquelles il n'est pas permis de paraître devant vous; elle vous aurait parlé votre langage. Vous me permettrez, monsieur, à propos de tout cela, de présenter mes profonds respects à madame la duchesse de Saint-Pierre; si je croyais que vous daignassiez vous souvenir l'un et l'autre de cet ermite, j'aurais trop de regrets.

Je vous serai attaché toute ma vie, monsieur, avec les sentiments les plus respectueux et les plus tendres.

618. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

23 novembre.

Je demande à M. de Brézé le secret qu'il exige de moi. Je ne suis pas difficile en affaires; mais je veux éviter toute discussion entre lui et moi. Il faut pour cela qu'il y ait un paiement certain d'année en année, ou de six mois en six mois, sans la moindre remise; qu'il consente à cela par un écrit entre vos mains; qu'il affirme, par cet écrit, qu'il n'y a aucune saisie sur les maisons que j'ai choisies pour m'être hypothéquées; qu'il renonce à toutes lettres d'état, de répit, paiement en billets, et à autres injustices royales. Ces précautions prises, je consens à tout.

Faites une bonne œuvre, mon bon janséniste; envoyez chercher le jeune d'Arnaud; c'est un jeune homme qu'il faut aider, mais à qui il ne faut pas donner de quoi se débaucher. Donnez-lui, cette fois-ci, dix-huit francs; exhortez-le sérieusement à apprendre à écrire. Assurez-le de mon amitié, et qu'il compte sur mes secours, quand je serai plus riche. Il paraît avoir de bonnes mœurs: il mérite vos conseils; voilà les gens qu'il faut aider:

Quo mihi fortunam, si non conceditur uti? (Hor., liv. I, ép. v.)

(1) Le P. Castel, auteur du *Clavecin oculaire*. (G. A.)
(2) Censeur de la police. (G. A.)
(3) Voyez la lettre du 24 octobre à Berger. (G. A.)
(4) Toujours l'abbé Prévost. (G. A.)
(5) J.-B. Rousseau. (G. A.)

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. Nous ne garantissons pas le rang assigné à cette lettre. (G. A.)
(2) Il venait d'être compris dans une promotion de l'ordre. (G. A.)

Et *uti*, c'est faire du bien, chacun selon son petit pouvoir. Je vous embrasse tendrement.

619. — A M. THIERIOT.

Le 24 novembre.

On m'a mandé que le *Mondain* avait été trouvé chez M. de Luçon (1), et que le président Dupuy en avait distribué beaucoup de copies. On m'en a envoyé une toute défigurée. Il est triste de passer pour un hétérodoxe, et de se voir encore tronqué, estropié, mutilé comme un auteur ancien. Je trouve qu'on a grande raison de s'emporter contre l'auteur dangereux de cet abominable ouvrage, dans lequel on ose dire qu'Adam ne se faisait point la barbe, que ses ongles étaient un peu trop longs, et que son teint était hâlé; cela mènerait tout droit à penser qu'il n'y avait ni ciseaux, ni rasoir, ni savonnette dans le paradis terrestre; ce qui serait une hérésie aussi criante qu'il y en ait. De plus, on suppose, dans ce pernicieux libelle, qu'Adam caressait sa femme dans le paradis. Or, dans les anecdotes de la vie d'Adam, trouvées dans les archives de l'arche, sur le mont Ararat, par saint Cyprien, il est dit expressément que le bonhomme ne b...ait point, et qu'il ne b..da qu'après avoir été chassé; et de là vient, à ce que disent tous les rabbins, le mot b...er de misère. *Ut, ut est*, la hauteur et la bêtise avec laquelle un certain homme (2) a parlé à un de nos amis m'aurait donné la plus extrême indignation, si elle ne m'avait pas fait pouffer de rire.

Il n'est pas encore sûr que j'aille en Prusse. Recommandez à votre frère d'envoyer par le coche le paquet du prince philosophe; demandez si ce prince a chez lui des comédiens français; en ce cas, nous lui enverrions le *Prodigue* pour l'amuser. Je suppose que le ministère trouve très bon ce petit commerce littéraire.

J'ai envoyé à Berlin, dans ce paquet (dont point de nouvelles), le *Mondain*, l'*Ode à Émilie* (3), la *Newtonique* (4), une *Lettre sur Locke* (5), afin de lui faire ma cour *in omni genere*.

De qui est donc ce beau poëme didactique? de M. de La Chaussée sans doute. Il n'y a que lui dont j'attende ce chef-d'œuvre. Mandez-moi si j'ai deviné.

Voici une copie plus exacte de la *Newtonique*, vous pouvez la donner; mais il faut commencer par des gens un peu philosophes et poëtes :

. . . . Pauci quos æquus amavit
Jupiter. . . . . (*Æneid.*, lib. VI.)

Mon copiste (6), qui n'est ni poëte ni philosophe, avait mis, pour la période de vingt-six mille ans :

Six cents siècles entiers par delà vingt mille ans;

ce qui faisait quatre-vingt mille ans, au lieu de vingt-six mille : bagatelle.

Mille compliments à vous, à votre Parnasse. Si vous voyez l'aimable philosophe Mairan, dites-lui qu'il songe à moi, qu'il vous donne sa lettre. Dites que je vais à Berlin. N'écrivez plus jamais qu'à madame Faverolles, à Bar-sur-Aube; retenez cela. Réponse sur tous les articles. Aimez-moi; adieu, Mersenne.

620. — A MADEMOISELLE QUINAULT.

26 novembre.

[Remerciements de ce qu'elle a bien voulu l'avertir de ce qui se passe (la rumeur a l'occasion du *Mondain*). Reproche de ce qu'elle a refusé les petites étrennes (un petit secrétaire). Annonce son départ pour la Prusse. Laisse entre ses mains les destinées de l'*Enfant prodigue*, pour lequel il lui fait passer différentes corrections. Eloge du *Glorieux* (de Destouches). Annonce qu'on décachète les lettres au bureau de la poste à Meaux. Pense qu'on a pris de travers un ouvrage très innocent (le *Mondain*). Laisse M. d'Argental le maître absolu de finir cette affaire très désagréable.]

621. — A M. THIERIOT.

A Cirey, le 27 novembre.

Assurément vous êtes le père Mersenne : ce n'est pas tout à fait, mon cher ami, en ce que mes ennemis vous font quelquefois tomber dans leurs sentiments, comme les ennemis de Descartes entraînaient Mersenne dans les leurs; c'est parce que vous êtes le conciliateur des muses. Je vous permets très fort d'aimer d'autres vers que les miens; je suis une maîtresse assez indulgente pour souffrir les partages. Je suis de ces beautés qui aiment si fort le plaisir qu'elles ne peuvent haïr leurs rivales. J'aime tant les beaux vers que je les aime dans les autres; c'est beaucoup pour un poëte. Je vous fais mon compliment sur votre beau portefeuille; je voudrais bien que le *Mondain* y fût, et ne fût que là. Ce petit enfant tout nu n'était pas fait pour se montrer. Mais est-il possible qu'on ait pu prendre la chose sérieusement! Il faut avoir l'absurdité et la sottise de l'âge d'or pour trouver cela dangereux, et la cruauté du siècle de fer pour persécuter l'auteur d'un badinage si innocent, fait il y a longtemps.

Ces persécutions d'un côté, et, de l'autre, une nouvelle invitation du prince de Prusse et du duc de Holstein, me forcent enfin à partir. Je serai bientôt à Berlin. Platon allait bien chez Denis, qui assurément ne valait pas le prince de Prusse. Cela vient comme de cire; vous serez l'agent du prince à Paris, et notre commerce en sera plus vif. Voilà un nouveau rapport entre Mersenne et vous : son pauvre ami allait errer dans les climats du Nord. Dieu veuille que quelque gelée ne me tue pas à Berlin, comme le froid de Stockholm tua Descartes!

Dites à votre frère qu'il fasse partir sur-le-champ, par le coche de Bar-sur-Aube, à l'adresse de madame du Châtelet, le nouveau paquet du prince royal pour moi. Ne manquez pas de dire à tous vos amis qu'il y a déjà longtemps que mon voyage était médité. Je serais très fâché qu'on crût qu'il entre du dégoût pour mon pays dans un voyage que je n'entreprends que pour satisfaire une si juste curiosité.

Adieu; je pars incessamment avec un officier du prince. Nous irons à petites journées. Ecrivez-moi toujours, cela m'est important; vous m'entendez. Une autre fois je vous parlerai de Newton et de l'*Enfant prodigue*. Je vous embrasse.

622. — A M. BERGER.

A Cirey, le 27 novembre.

Voici le *Mondain* pour ce qu'il vaut. La petite vie dont il y est parlé vaut beaucoup mieux que l'ouvrage. Je me mêle aussi d'être voluptueux; mais je ne suis pas tout à fait si paresseux que ces messieurs dont vous faites si bien la critique, qui vantent un souper agréable en mourant de faim, et qui se donnent la torture pour chanter l'oisiveté.

Les comédiens comptaient qu'ils auraient une pièce de moi cet hiver; mais ils ont très mal compté. Je ne fais point le fin avec vous; je me casse la tête contre Newton, et je ne pourrais pas à présent trouver deux rimes. J'avais fait l'*Enfant prodigue* à Pâques dernier; il était juste que, dans ce saint temps, je tirasse mes farces de l'Evangile. Dieu m'aida, et cela fut fait en quinze jours. Depuis ce temps je n'ai vu que des angles, des a, des b, des planètes, et des comètes. Mais Mercure n'est pas plus éloigné de Saturne que cette étude l'est d'une tragédie.

Est-il vrai que ce monstre d'abbé Desfontaines a parlé de l'*Enfant prodigue?* Ce brutal ennemi des mœurs et de tout mérite saurait-il que cela est de moi? Mettez-moi un peu au fait, je vous en prie, et continuez d'écrire à votre véritable ami.

Je vous supplie de déterrer M. Pitot, de l'Académie des sciences; il demeure cour du Palais, chez M. Arouet, trésorier de la chambre des comptes. Rendez-lui cette lettre; et réponse. *Vale, te amo.*

623. — A M. L'ABBÉ DU RESNEL.

Ce (1).

Mon cher abbé, c'est bien mal reconnaître votre présent que de vous envoyer *Mariamne* et *OEdipe;* mais l'esprit de tolérantisme qui règne dans votre *Essai sur la critique*, et que j'aime en cela comme un fait de religion, me donne un peu de hardiesse.

Cœur rempli de droiture, esprit plein de justesse,
Doux et compatissant pour les fautes d'autrui;

voilà comme vous êtes, et voilà comme il faut que vous soyez pour moi.

En vérité vous avez embelli Pope; et je ne connais que vous dans Paris capable de ce que vous avez fait. Plus je vous lis et plus je vous vois, plus je souhaite avec passion votre amitié et votre estime.

Pardon, mon cher ami, si je ne viens pas vous dire chez vous tout ce que vous m'inspirez; je suis lutiné par une

(1) L'abbé de Bussy. (G. A.)
(2) Chauvelin. (G. A.)
(3) Sur le *Fanatisme*. (G. A.)
(4) Epître à madame du Châtelet sur Newton. (G. A.)
(5) Adressée à Formont. Voyez plus haut. (G. A.)
(6) Toujours le Champenois Céran. (G. A.)

(1) Nous n'affirmons pas que cette lettre soit à son rang. (G. A.)

maudite affaire qui ne me laisse pas un instant de tranquillité. Adieu, je vous embrasse mille fois.

624. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 1er décembre.

Votre ministère, à l'égard de Cirey, *benefactor in utroque jure*, est le même que celui des protecteurs des couronnes, à Rome. Vous veillez sur ce petit coin de terre; vous en détournez les orages; vous êtes une bien aimable créature. Vous sentez tout ce que je vous dois, car votre cœur entend le mien, et vous avez mesuré vos bontés à mes sentiments. Écoutez, nous sommes dans les horreurs de Newton; mais l'*Enfant prodigue* n'est pas oublié. Mandez-moi vos avis, c'est-à-dire vos ordres définitivement. Faut-il le laisser reposer, et le reprendre à Pâques? très volontiers; en ce cas, nous attendrons à Pâques à le faire imprimer; mais gare l'ami Minet (1) et les comédiens de campagne, qui en ont, dit-on, des copies! Si vous voulez suivre le train ordinaire, et qu'on imprime à présent, renvoyez-nous la copie que vous avez, avec annotations; il y a dans cette copie nouvelle du bon en petite quantité, qu'il faut conserver. Je crois la tournure des premiers actes meilleure de cette seconde cuvée. Je demande toujours un passe-port pour M. le président, car M. le sénéchal me paraît si provincial et si antiquaille, que je ne peux m'y faire. Si vous avez quelque chose à me mander librement, vous savez le moyen, vous avez l'adresse. Au reste, je vous avertis que, quand vous voudrez avoir une tragédie, il faudra faire vos supplications à la divinité newtonienne, qui, à la vérité, souffre les vers, mais qui aime passionnément la règle de Kepler, et qui fait plus de cas d'une vérité que de Sophocle et d'Euripide.

Qu'avez-vous ordonné du sort de ce petit écrit (2) sur les trois infâmes épîtres de mon ennemi? Vous sentez qu'on obtient aisément d'imprimer contre moi; mais quiconque prend ma défense est sûr d'un refus. En vérité, mérité-je d'être ainsi traité dans ma patrie? Votre amitié et Cirey me soutiennent.

Vous croyez bien que madame du Châtelet vous dit toutes les choses tendres que vous méritez.

625. — A M. DE MAIRAN.

A Cirey, le 1er décembre.

J'abuse de vos bontés, monsieur; mais vous êtes fait pour donner des lumières, et moi pour en profiter.

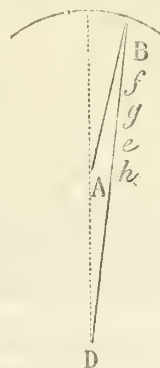
Sur ce que vous me dites, dans votre lettre, que vous vous êtes bien trouvé de ne jamais admettre de merveilleux mathématique, j'ai consulté le *Mémoire* de 1715, que vous m'indiquez, et j'y ai vu le prétendu merveilleux de la roue d'Aristote réduit aux lois mathématiques. Il est clair que vous avez très bien expliqué ce qui était échappé à Tacquet et aux autres.

J'ose croire sur ce fondement que peut-être ne vous éloignerez-vous pas de mes idées sur la question d'optique que j'ai pris la liberté de vous proposer. Ni Tacquet, ni Barrow, ni Grimaldi, ni Molineux, n'ont pu la résoudre. C'était une question du ressort du P. Malebranche, mais il ne l'a point traitée; et j'ai grand'peur qu'il ne s'y fût trompé, comme il a fait, à mon avis, sur la raison pour laquelle nous voyons le soleil et la lune plus grands à l'horizon qu'au méridien.

Je suis bien loin d'admettre du merveilleux dans ma difficulté; ce sont les opticiens qui, en ne l'expliquant pas, en font une espèce de miracle. Il n'y a que l'obscur qui soit merveilleux; et je ne cherche qu'à ôter l'obscurité qui enveloppe depuis longtemps cette question. Il me paraît qu'elle en vaut la peine, et qu'elle tient à une théorie assez sûre et assez curieuse. Voulez-vous vous donner la peine de voir Grimaldi, page 312, et Barrow, *ad finem lectionum?* Vous trouverez la chose très obscurément énoncée dans Barrow, et très clairement dans Grimaldi; mais, de raisons, ni l'un ni l'autre n'en donnent. Voici le fait :

Prenez un miroir concave; tenez votre montre dans une main, à la distance d'un demi-pied du miroir; reculez ensuite petit à petit le miroir de votre œil : plus vous le reculez, plus votre montre vous paraît près, jusqu'à ce qu'enfin elle semble être sur la surface du miroir d'une manière très confuse; reculez encore un peu plus, vous ne voyez plus rien du tout.

Or, lorsque vous voyez ainsi l'objet de très près, vous devriez le voir très loin, par la règle de catoptrique qui vous dit que vous verrez l'objet au point d'intersection de la perpendicule d'incidence et du rayon réfléchi. Ce point d'intersection est très loin derrière votre œil, et, malgré cela, l'objet vous semble très près. J'aurai bien de la peine à faire ma figure, car je suis très maladroit.



Le rayon parti de l'objet A fait un angle d'incidence sur la droite infiniment petite de la courbe du miroir; l'angle de réflexion B lui est égal. Le rayon réfléchi est B, *e*; le cathète est la ligne pointillée; l'intersection de cette ligne et du rayon réfléchi est en D : donc je dois voir l'objet en D; mais je le vois en *f*, en *g*, quand mon œil est placé à peu près en *h*. Voilà, encore un coup, ce que nul opticien n'a éclairci.

L'évêque de Cloyne (1), savant anglais, est le seul, que je sache, qui ait porté la lumière dans ce petit coin de ténèbres. Il me semble qu'il prouve très bien que nous ne connaissons point les distances ni les grandeurs par les angles, c'est-à-dire que ces angles ne sont point une cause immédiate du *jugement prompt* que nous portons des distances et des grandeurs, comme les configurations des parties des corps sont une cause immédiate des saveurs que nous sentons, et la dureté, cause immédiate du sentiment de résistance que nous éprouvons, etc.

Dans le cas présent, nous jugeons l'objet très près, non à cause de ce *point d'intersection* qui n'en pourrait rendre raison, mais parce qu'en effet ce point d'intersection étant très éloigné, l'objet en doit paraître confus. Mais, comme nous sommes accoutumés à voir confusément un objet qui est trop près de nos yeux, l'objet, en cette expérience, devant paraître et paraissant confus, nous le jugeons à l'instant très près.

Mais un homme qui aurait la vue si mauvaise qu'il ne pourrait absolument voir qu'à un doigt de ses yeux, verrait très loin (dans cette même expérience) cet objet que le miroir concave représente très près aux yeux ordinaires.

C'est donc en cela l'expérience qui fait tout. De là mon Anglais conclut que nous ne pouvons apercevoir en aucune façon les distances; nous ne pouvons les apercevoir par elles-mêmes; nous ne le pouvons par les angles optiques, puisque ces angles sont en défaut dans plusieurs cas. Et non seulement les distances, mais aussi les grandeurs, les situations des objets, ne sont point senties au moyen de ces angles; car, si ces angles produisaient ces effets, il les auraient produits dans l'aveugle-né à qui M. Cheselden abaissa les cataractes. Cet aveugle-né avait quinze ans quand Cheselden lui donna la vue; il fut longtemps sans pouvoir distinguer si les objets étaient à un pas ou à une lieue de lui, s'ils étaient grands ou petits, etc. Cet aveugle semble décider la question; mais j'ai bien peur moi-même d'être ici l'aveugle. En ce cas, vous serez mon Cheselden, et je vous écris, *Domine, ut videam.*

Est-il vrai que le son se réfracte de l'air dans l'eau, et cela en même proportion que la lumière? D'où l'a-t-on pu savoir? Il n'y a que les poissons qui puissent nous le dire, et ils passent pour être sourds et muets. Je vous demande un petit mot sur cela.

Il court, à ce que l'on me mande, une *Épître* sur la philosophie de Newton; j'ai peur qu'elle ne soit très informe; souffrez que je vous envoie une copie exacte. Je souhaiterais que ce petit ouvrage pût prouver que la physique et la poésie ne sont point incompatibles.

Je vous supplie de vouloir bien me dire, dans votre réponse, pourquoi la lumière est, selon Musschenbroeck, dix minutes à traverser le grand orbe annuel, et arrive cependant en sept minutes ou environ du soleil à nous. N'a-t-il pas pris dix minutes pour environ quatorze minutes? *Ignosce et doce.*

(1) Copiste et souffleur de la Comédie française. (G. A.)
(2) L'*Utile examen*. Voyez tome IV. (G. A.)

(1) Berkeley. (G. A.)

626. — A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

A Cirey....

Mon cher maître, j'ai enfin reçu votre *Prosodie*, petit livre où il y a beaucoup à prendre, qui était très difficile à faire, et qui est fort bien fait. Je vous en remercie, et j'ai grande envie de voir le reste de l'ouvrage. Mandez-moi donc tout franchement si vous croyez que l'*ode* (1) puisse tenir contre cette ode de M. Racine. Vous n'êtes pas dans la nécessité de louer mon ode, parce que je loue votre *Prosodie*. Vous ne me devez que la vérité, car c'est la seule chose que vous recevez de moi quand je vous loue; et je vous aurai plus d'obligation de vos critiques, dont j'ai besoin, que vous ne m'en aurez de mes éloges, dont vous n'avez que faire.

Qu'est-ce que c'est, mon cher abbé, qu'une comédie intitulée l'*Enfant prodigue*, qu'il a pris en fantaisie à la moitié de Paris de m'attribuer? Je suis bien étonné que l'on parle encore de moi; je voudrais être oublié du public, et jamais de vous.

627. — A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, ce 8 décembre.

Une comédie; après une comédie, de la géométrie; après la géométrie, la philosophie de Newton; au milieu de tout cela, des maladies, et avec les maladies, des persécutions plus cruelles que la fièvre : voilà, mon cher ami, *semper amate*, *semper honorate*, ce qui m'a empêché de vous écrire. Ou n'être point avec moi, ou travailler, ou souffrir, a été, sans discontinuer, ma destinée. Nous avons envoyé les vers sur Newton au philosophe Formont, et j'envoie au délicat, au charmant Cideville, l'*Enfant prodigue*. Ce n'est pas que vous ne soyez philosophe, et que M. de Formont ne soit homme de belles-lettres; il vous a fait part de notre *Newtonique*, et vous lui communiquerez notre *Enfant*. Je me fais un plaisir d'autant plus sensible de vous l'envoyer, que c'est encore un secret pour le public. On doute que cet *Enfant* soit de moi, mais je n'ai point pour vous de secret de famille; vous jugerez s'il a un peu l'air de son père.

J'ai fait cet *Enfant* pour répondre à une partie des impertinentes épîtres de Rousseau, où cet auteur des *Aïeux chimériques* et des plus mauvaises pièces de théâtre que nous ayons osé donner des règles sur la comédie. J'ai voulu faire voir à ce docteur flamand que la comédie pouvait très bien réunir l'intéressant et le plaisant. Le pauvre homme n'a jamais connu ni l'un ni l'autre, parce que les méchants ne sont jamais ni gais ni tendres.

Ce petit essai m'a assez réussi. La pièce a été jouée vingt-deux fois, et n'a été interrompue que par la maladie d'une actrice; mais je ne la ferai imprimer qu'après mûre délibération. J'ai envoyé à M. d'Argental le manuscrit; il vous le fera tenir.

Monsieur et mademoiselle Linant vous assurent de leurs respects, et ils auraient dû vous parler toujours sur ce ton; je crois qu'ils sont l'un et l'autre dans la seule maison et dans la seule place où ils pussent être. L'extrême paresse de corps et d'esprit est l'apanage de cette famille. Avec cela on meurt partout de faim; c'est un talent sûr pour manquer de tout. Vous riez apparemment quand vous lui conseillez de faire des tragédies. Il y a quatre ans que vous devez vous apercevoir qu'il n'est bon qu'à faire du chyle. Il a de l'esprit, mais un esprit inutile à lui et aux autres. J'ai fait ce que j'ai pu pour le frère et la sœur; mais je ne m'aveugle pas en leur faisant du bien; et je vois Linant de trop près pour ne vous pas assurer qu'il ne fera jamais rien.

Eh bien! mon cher ami, vous coupez donc des forêts, vous abattez ces arbres que vous avez incrustés de *C* et de toutes les autres lettres de l'alphabet, car vous avez mêlé plus d'un chiffre avec le vôtre : tantôt c'est Chloé, tantôt c'est Lycoris ou Glycère qui a eu le cœur de l'Horace de Rouen. Vous songez donc maintenant à vous arrondir. Mais quand vous aurez fait tous vos contrats, et que vous serez las de votre maîtresse, il faut venir voir l'héroïne et le palais de Cirey; nous cacherons les compas et les quarts de cercle, et nous vous offrirons des fleurs.

Je vous ai parlé de persécutions dans ma lettre. Savez-vous bien que le *Mondain* a été traité d'ouvrage scandaleux, et vous douteriez-vous qu'on eût osé prendre ce misérable prétexte pour m'accabler encore? Dans quel siècle vivons-nous! et après quel siècle! Faire à un homme un crime d'avoir dit qu'Adam avait les ongles longs, traiter cela sérieusement d'hérésie! Je vous avoue que je suis outré, et qu'il faut que l'amitié soit bien puissante sur mon cœur, pour que je n'aille pas chercher plus loin une retraite, à l'exemple des Descartes et des Bayle. Jamais l'hypocrisie n'a plus infecté les Espagnols et les Italiens. Il s'est élevé contre moi une cabale qui a juré ma perte; et pourquoi? parce que j'ai fait la *Henriade*, *Charles XII*, *Alzire*, etc., parce que j'ai travaillé vingt ans à donner du plaisir à mes compatriotes.

Virtutem incolumem odimus,
Sublatam ex oculis quærimus invidi. (Hor., liv. III. od. xxiv.)

Adieu, mon cher et respectable ami; embrassez pour moi M. de Formont. Emilie vous fait mille sincères compliments.
V.

628. — A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Ce 9 décembre.

Il est certain que c'est M. le président Dupuy qui a distribué des copies du *Mondain* dans le monde, et, qui pis est, des copies très défigurées. La pièce, tout innocente qu'elle est, n'était pas faite assurément pour être publique. Vous savez d'ailleurs que je n'ai jamais fait imprimer aucun de ces petits ouvrages de société qui sont, comme les parades du prince Charles et du duc de Nevers, supportables à huis clos (1). Il y a dix ans que je refuse constamment de laisser prendre copie d'une seule page du poëme de la *Pucelle*, poëme cependant plus mesuré que l'Arioste, quoique peut-être aussi gai. Enfin, malgré le soin que j'ai toujours pris de renfermer mes enfants dans la maison, ils se sont mis quelquefois à courir les rues. Le *Mondain* a été plus libertin qu'un autre. Le président Dupuy dit qu'il le tenait de l'évêque de Luçon, lequel prélat, par parenthèse, n'était pas encore assez *mondain*, puisqu'il a eu le malheur d'amasser douze mille inutiles louis dont il eût pu, de son vivant, acheter douze mille plaisirs.

Venons au fait. Il est tout naturel et tout simple que vous ayez communiqué ce *Mondain* de Voltaire à cet autre *mondain* d'évêque. Je suis fâché seulement qu'on ait mis dans la copie :

Les parfums les plus doux
Rendent sa peau *douce*, fraîche, et polie;

il fallait mettre :

Rendent sa peau plus fraîche et plus polie.

Voilà sans doute le plus grand grief. Rien ne peut arriver de pis à un poëte qu'un vers estropié.

Le second grief est qu'on ait pu avoir la mauvaise foi, et, j'ose dire, la lâche cruauté de chercher à m'inquiéter pour quelque chose d'aussi simple, pour un badinage plein de naïveté et d'innocence. Cet acharnement à troubler le repos de ma vie, sur des prétextes aussi misérables, ne peut venir que d'un dessein formé de m'accabler et de me chasser de ma patrie. J'avais déjà quitté Paris pour être à l'abri de la fureur de mes ennemis. L'amitié la plus respectable a conduit dans la retraite des personnes qui connaissent le fond de mon cœur, et qui ont renoncé au monde, pour vivre en paix avec un honnête homme dont les mœurs leur ont paru dignes peut-être de tout autre prix que d'une persécution. S'il faut que je m'arrache encore à cette solitude, et que j'aille dans les pays étrangers, il m'en coûtera sans doute, mais il faudra bien s'y résoudre; et les mêmes personnes qui daignent s'attacher à moi aiment beaucoup mieux me voir libre ailleurs que menacé ici.

Monsieur le prince royal de Prusse m'a écrit depuis longtemps, en des termes qui me font rougir, pour m'engager à venir à sa cour. On m'a offert une place auprès de l'héritier d'une vaste monarchie (2), avec dix mille livres d'appointements; on m'a offert des choses très flatteuses en Angleterre. Vous devinez aisément que je n'ai été tenté de rien, et que si je suis obligé de quitter la France, ce ne sera pas pour aller servir des princes.

Je voudrais seulement savoir, une bonne fois pour toutes, quelle est l'intention du ministère, et si, parmi mes ennemis, il n'y en a point d'assez cruels pour avoir juré de me persécuter sans relâche. Ces ennemis, au reste, je ne les connais pas; je n'ai jamais offensé personne; ils m'accablent gratuitement.

Ploravere suis non respondere favorem
Speratum meritis. (Hor., liv. II, ép. i.)

Je demande uniquement d'être au fait, de bien savoir ce

(1) L'*Ode sur la Paix*. (G. A.)

(1) Voyez la lettre à Cideville du 29 avril 1735. (G. A.)
(2) En Russie. (G. A.)

qu'on veut, de n'être pas toujours dans la crainte, de pouvoir enfin prendre un parti. Vous êtes à portée, et par vous-même et par vos amis, de savoir précisément les intentions. M. le bailli de Froulai, M. de Bissi, peuvent s'unir avec vous. Je vous devrai tout, si je vous dois au moins la connaissance de ce qu'on veut. Voilà la grâce que vous demande celui qui vous a aimé dès votre enfance, qui a vu un des premiers tout ce que vous deviez valoir un jour, et qui vous aime avec d'autant plus de tendresse, que vous avez passé toutes ses espérances.

Soyez aussi heureux que vous méritez de l'être, et à la cour, et en amour. Vous êtes né pour plaire, même à vos rivaux. Je serai consolé de tout ce qu'on me fait souffrir, si j'apprends au moins que la fortune continue à vous rendre justice. Comptez qu'il n'y a pas deux personnes que votre bonheur intéresse plus que moi.

Permettez-moi de présenter mes respects à mademoiselle de Tressan et à madame de Genlis (1). Vous m'écriviez :

Formosam resonare doces Amaryllida sylvas; (Virg., égl. I.)

faudra-t-il que je réponde :

Nos patriam fugimus?...

Adieu, Pollion; adieu, Tibulle. On me traite comme Bavius.

629. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A Cirey, le 10 décembre.

J'attends avec bien de l'impatience, monsieur, le nouvel ouvrage que vous m'avez annoncé. J'y trouverai sûrement ces vérités courageuses que les autres hommes osent à peine penser. Vous êtes né pour faire bien de l'honneur aux lettres, et, j'ose dire, à la raison humaine.

L'habitude que vous avez prise de si bonne heure de mettre vos pensées par écrit est excellente pour fortifier son jugement et ses connaissances. Quand on ne réfléchit que pour soi, et comme en passant, on accoutume son esprit à je ne sais quelle mollesse qui le fait languir à la longue; mais, quand on ose, dans une si grande jeunesse, se recueillir assez pour écrire en philosophe et penser pour soi et pour le public, on acquiert bientôt une force de génie qui met au-dessus des autres hommes. Continuez à faire un si noble usage du loisir que peut vous laisser l'attachement respectable (2) qui vous a conduit où vous êtes.

Je crois que j'irai bientôt en Prusse voir un autre prodige. C'est le prince royal, qui est à peu près de votre âge, et qui pense comme vous. Je compte, à mon retour, passer par la Hollande, et avoir l'honneur de vous y embrasser. Un de mes amis, qui va à Leyde, et qui doit y passer quelque temps, sera, en attendant, si vous le voulez bien, le lien de notre correspondance. Il s'appelle de Révol (3); il est sage, discret, et bon ami. Ce sera lui qui vous fera tenir ma lettre; vous pourrez vous confier à lui en toute sûreté. Je ne lui ai point dit votre demeure, et vous resterez le maître de votre secret : je lui ai dit seulement qu'il pouvait vous écrire chez M. Prosper (4), à La Haye.

Adieu, monsieur; permettez-moi de présenter mes respects à la personne qui vous retient où vous êtes.

630. — A M. BERGER.

A Cirey, le 12 décembre.

Je reçois votre lettre du 8. Je fais partir, par cet ordinaire, la pièce (5) et la préface, pour être imprimées par le libraire qui en offrira davantage; car je ne veux faire plaisir à aucun de ces messieurs, qui sont, comme les comédiens, créés par les auteurs, et très ingrats envers leurs créateurs.

Je suis indigné contre Prault de ce qu'il ne m'envoie point le carton du portrait (6) de M. le duc d'Orléans, et de ce qu'il ne m'envoie point la préface (7) imprimée, et de ce qu'il a l'impertinence de ne pas répondre exactement à mes lettres. Faites-lui sentir ses torts, et punissez-le en donnant la pièce à un autre.

Vous aurez la *Newtonade* (8), ou plutôt l'*Eucliade*. Thieriot doit vous la faire voir; mais il faut être un peu philosophe pour aimer cela.

Je vous prie de passer chez l'abbé Moussinot; il y a une très jolie pendule d'or moulu, dont je veux faire présent à mademoiselle Quinault, pour ses peines. Voyez si vous voulez avoir la bonté de vous charger de faire ce présent. Vous n'avez pas besoin de cela pour être reçu à merveille; mais ce sera un petit véhicule pour vous faire avoir vos entrées. Il faudra forcer mademoiselle Quinault à accepter cette bagatelle. Voilà déjà une petite négociation, en attendant mieux.

A l'égard de l'*Enfant prodigue*, il faut qu'il soit mieux que la *Henriade*. Je suis honteux de la négligence de Prault; mauvais papier, mauvais caractère, point de table; cela est honteux.

Vous trouverez la pièce et la préface chez M. d'Argental, qui vous remettra l'une et l'autre; ainsi négociez avec le libraire le moins fripon et le moins ignorant que faire se pourra.

Comment pourrait-on faire pour avoir par écrit le procès (1) de Castel et de Rameau? Vous êtes un correspondant à qui on peut demander de tout. Envoyez-moi ce procès; écrivez-moi souvent; sachez comment va l'*Enfant prodigue;* aimez le père, qui vous aime de tout son cœur.

Je défie M. le chevalier de Villefort d'avoir dit, et même d'avoir connu combien on est heureux à Cirey.

Les nuages que les Rousseau et les Desfontaines veulent élever, du sein de la fange où ils rampent, ne vont pas jusqu'à moi. Je crache quelquefois sur eux, mais c'est sans y songer. Adieu.

631. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, décembre.

Que dites-vous, mon cher abbé, de ce petit La Mare, qui est venu escroquer de l'argent chez vous par un mensonge, et qui ne m'a pas écrit depuis que j'ai quitté Paris? L'ingratitude me paraît innée dans le genre humain, bien plus que les idées métaphysiques dont parlent Descartes et Malebranche. Vous avez raison d'être plus content du jeune Baculard (2), à qui vous avez donné de l'argent, que du sieur La Mare, qui vous en a escamoté, et je vois leurs caractères fort différents; je crois dans l'un encourager la vertu, je ne vois rien dans l'autre. Vous les connaissez; c'est à vous d'en juger.

Si vous avez de l'argent, je vous prie de donner cent francs à M. Berger; et, si vous ne les avez pas, de vendre vite quelqu'un de mes meubles pour les lui donner, dussiez-vous lui donner cinquante francs une fois, et cinquante livres une autre fois. Ayez la bonté de lui faire ce plaisir; je lui ai une grande obligation de vouloir bien s'adresser à moi. Le plus grand regret que j'aie, dans le dérangement où Demoulin a mis ma fortune, est d'être si peu utile à des amis tels que M. Berger. Enfin, il faut songer à ce qui me reste, plus qu'à ce que j'ai perdu, et tâcher d'arranger mes petites affaires de façon que je puisse passer ma vie à être un peu utile à moi-même et à ceux que j'aime.

Si le chevalier de Mouhi vient vous voir, dites-lui que je suis prêt à lui faire tous les plaisirs qui dépendront de moi; mais ne vous engagez pas, et même ne lui donnez pas de parole trop positive.

Depuis huit jours je suis sur le point de partir pour aller voir le prince de Prusse, qui m'a fait l'honneur de m'écrire souvent pour m'inviter d'aller à sa cour passer quelque temps. Je vous embrasse, mon cher chanoine, et vous aimerai toujours bien sincèrement, même après avoir vu le prince royal de Prusse.

632. — A M. BERGER.

A Cirey, décembre.

Vous vous moquez de moi, mon cher ami, avec votre billet. Est-ce que les amis se font des billets? Je suis très en colère, messieurs; vous ne trouvez pas la préface de M. Linant bonne : faites-en une meilleure, et on l'imprimera; mais tant que vous n'en ferez point, on imprimera la sienne.

Il serait très ridicule de demander pardon au public de ce qu'on imprime si souvent la *Henriade*. On la réimprime quand les éditions sont épuisées. Il faudrait le demander, si on ne la réimprimait pas. Les criailleries de quelques enne-

(1) De la famille de Tressan. (G. A.)
(2) Il s'agit de l'amour de d'Argens pour mademoiselle Cochois, comédienne qu'il épousa plus tard. (G. A.)
(3) C'est sous ce nom que Voltaire se réfugia en Hollande à la fin de cette année-là. (G. A.)
(4) Prosper Marchand, libraire. (G. A.)
(5) L'*Enfant prodigue*. (G. A.)
(6) Dans la *Henriade*, ch. VII. (G. A.)
(7) De Linant. (G. A.)
(8) Toujours l'épître à madame du Châtelet. (G. A.)

(1) Toujours sur le *Clavecin oculaire*. (G. A.)
(2) Il ne devait guère être plus reconnaissant que les autres. (G. A.)

mis, que je ne dois qu'à mes succès et à mes bienfaits, ne doivent point fermer la bouche à mes amis; et ils ne doivent pas être timides, parce que Rousseau est un monstre de jalousie, et Desfontaines un monstre d'ingratitude.

Je vous prie, mon cher ami, de me mander si la lettre au prince royal de Prusse, envoyée cachetée le 8 de ce mois à Thieriot le marchand, pour être remise à l'envoyé de Prusse, a été en effet remise à ce ministre. A l'égard du paquet à cachet volant, contenant l'épître en vers (1), vous l'avez sans doute remis à M. Chambrier. Je serais très fâché que cette épître courût. Elle n'est pas finie. Elle trouvera grâce devant un prince favorablement disposé, et n'en trouverait pas devant des critiques sévères; mais j'ai voulu payer par un prompt hommage les bontés de ce prince. J'aurais attendu trop longtemps si j'avais limé mon ouvrage.

Tâchez de trouver le Prussien Gresset (2). Il va dans une cour où Rousseau est regardé comme un faquin de versificateur, dans une cour où l'on aime la philosophie et la liberté de penser, où l'on déteste le cagotisme, et où l'on m'aime comme homme et poète. Faites adroitement la leçon à son cœur et à son esprit. Vous êtes fait pour en conduire plus d'un. Je vous embrasse.

633. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Le 20 décembre.

J'ai reçu, monsieur, votre lettre du 10 décembre, et, depuis ce temps, une heureuse occasion a fait parvenir jusqu'à moi votre livre de philosophie. Mes louanges vous seront fort inutiles : je suis un juge bien corrompu. Je pense absolument comme vous presque sur tout. Si l'intérêt de mon opinion ne me rendait pas un peu suspect, je vous dirais :

Macte *animo, generose* puer; sic itur ad astra.

Mais je ne veux pas vous louer, je ne veux que vous remercier. Oui, je vous rends grâces, au nom de tous les gens qui pensent, au nom de la nature humaine qui réside dans eux seuls, des vérités courageuses que vous dites : *Vox exæquat victoria cœlo*. Je vous trouve l'esprit de Bayle et le style de Montaigne. Votre livre doit avoir un très grand succès, et les écrits de la superstition et de l'hypocrisie ne serviront qu'à votre gloire. Mon Dieu, que votre *indepair* m'a réjoui! et que cela donne un bon ridicule à l'indéfini! mais qu'il y a de choses qui m'ont plu, et que j'ai envie de vous voir pour vous le dire! Vous devez mener une vie très heureuse; vous vivez avec les belles-lettres, la philosophie, tous les arts. Je vous fais bien mes compliments sur tout cela.

Qu'il me soit permis de profiter de votre exemple, et d'être un peu philosophe à mon tour. Je vous envoie une *Epître* à madame la marquise du Châtelet, épître qui est, ce me semble, dans un autre goût que celles de Rousseau. N'est-ce pas un peu rappeler l'art des vers à son origine, que de faire parler à Apollon le langage de la philosophie? Je voudrais bien n'avoir consacré mon temps qu'à des choses aussi dignes de la curiosité des hommes raisonnables. Je suis surtout très affligé d'être obligé quelquefois de perdre des heures précieuses à repousser les indignes attaques de Rousseau et de Desfontaines. La jalousie a fait le premier mon ennemi, l'autre ne l'est devenu que par excès d'ingratitude. Ce qui me console et me justifie, c'est que mes ennemis sont les vôtres.

634. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce dimanche, à quatre heures du matin, décembre.

Votre amie (3) a été d'abord bien étonnée quand elle a appris qu'un ouvrage aussi innocent que le *Mondain* avait servi de prétexte à quelques-uns de mes ennemis; mais son étonnement s'est tourné dans la plus grande confusion et dans l'horreur la plus vive, à la nouvelle qu'on voulait me persécuter sur ce misérable prétexte. Sa juste douleur l'a emporté sur la résolution de passer avec moi sa vie. Elle n'a pu souffrir que je restasse plus longtemps dans un pays où je suis traité si inhumainement. Nous venons de partir de Cirey; nous sommes, à quatre heures du matin, à Vassy, où je dois prendre des chevaux de poste. Mais mon véritable, mon tendre et respectable ami, quand je vois arriver le moment où il faut se séparer pour jamais de quelqu'un qui a fait tout pour moi, qui a quitté pour moi Paris, tous ses amis, et tous les agréments de la vie, quelqu'un que j'adore et que je dois adorer, vous sentez bien ce que j'éprouve; l'état est horrible. Je partirais avec une joie inexprimable; j'irais voir le prince de Prusse, qui m'écrit souvent pour me prier d'aller à sa cour; je mettrais entre l'envie et moi un assez grand espace pour n'en être plus troublé; je vivrais, dans les pays étrangers, en Français qui respectera toujours son pays; je serais libre, et je n'abuserais point de ma liberté; je serais le plus heureux homme du monde : mais votre amie est devant moi, qui fond en larmes. Mon cœur est percé. Faudra-t-il la laisser retourner seule dans un château qu'elle n'a bâti que pour moi, et me priver de ce qui est la consolation de ma vie parce que j'ai des ennemis à Paris? Je suspens, dans mon désespoir, mes résolutions; j'attendrai encore que vous m'ayez instruit de l'excès de fureur où l'on peut se porter contre moi.

C'est bien, assurément, réunir l'absurdité de l'âge d'or et la barbarie du siècle de fer, que de me menacer pour un tel ouvrage. Il faut donc qu'on l'ait falsifié. Enfin je ne sais que croire. Tout ce que je sais, c'est que je voudrais être ignoré de toute la terre, et n'être connu que de vous et de votre amie. Elle était déterminée, à neuf heures du soir, à me laisser partir; mais, moi, je vous dis, à quatre heures du matin, à présent de concert avec elle : Faites tout ce que vous croyez convenable. Si vous jugez l'orage trop fort, mandez-le-nous à l'adresse ordinaire, et j'achèverai ma route; si vous le croyez calmé véritablement, je resterai. Mais quelle vie affreuse! Etre éternellement bourrelé par la crainte de perdre, sans forme de procès, sa liberté sur le moindre rapport, j'aimerais mieux la mort. Enfin je m'en rapporte à vous; voyez ce que je dois faire. Je suis épuisé de lassitude, accablé de chagrin et de maladie. Adieu; je vous embrasse mille fois, vous et votre aimable frère.

Pourquoi mademoiselle Quinault ne m'aime-t-elle pas assez pour daigner recevoir un colifichet (1) de ma part?

635. — A MADAME DE CHAMPBONIN.

De Givet, décembre.

M. de Champbonin, madame, a un cœur fait comme le vôtre; il vient de m'en donner une preuve bien sensible. Je me flatte que vous rendrez encore un plus grand service à la plus adorable personne du monde; vous la consolerez, vous resterez auprès d'elle autant que vous le pourrez. J'ai plus besoin encore de consolations; j'ai perdu mille fois davantage, vous le savez; vous êtes témoin de tout ce que son cœur et son esprit valent; c'est la plus belle âme qui soit jamais sortie des mains de la nature : voilà ce que je suis forcé de quitter. Parlez-lui de moi, je n'ai pas besoin de vous en conjurer. Vous auriez été le lien de nos cœurs, s'ils avaient pu ne se pas unir eux-mêmes. Hélas! vous partagez nos douleurs! non, ne les partagez pas, vous seriez trop à plaindre. Les larmes coulent de mes yeux en vous écrivant. Comptez sur moi comme sur vous-même. Je vous remercie encore une fois de la marque d'amitié que vient de me donner M. de Champbonin.

636. — A MADAME LA MARQUISE DU CHATELET.

Décembre.

. . . . J'écris à madame de Richelieu; mais je ne lui parle presque pas de mon malheur. Je ne veux pas avoir l'air de me plaindre (2).

637. — A M. THIERIOT.

Ce 24 décembre (3).

Je ne vous écris point de ma main, mon cher ami, parce que je me trouve un peu mal. J'ai reçu une nouvelle lettre du prince royal, beaucoup plus pleine encore de bonté que la première; et, ce qui vous surprendra, c'est qu'elle est écrite avec la correction et l'élégance d'un Français homme d'esprit, dont le métier serait d'écrire. Jamais de si grands sentiments n'ont été si bien exprimés. Je vous en enverrai une copie. Je sais combien votre cœur y sera sensible. Votre correspondance avec ce prince est, en vérité, ce qui pouvait vous arriver de plus flatteur dans votre vie. J'ai pris la liberté de lui écrire qu'il ne pouvait faire un meilleur choix. Vous verrez

(1) Au prince de Prusse. (G. A.)
(2) Frédéric l'avait appelé auprès de lui. Gresset ne s'y rendit pas. (G. A.)
(3) Madame la marquise du Châtelet. (K.)

(1) Elle avait refusé la pendule en or comme le petit secrétaire. (G. A.)
(2) Ces deux lignes et quatre autres, que nous avons données en note dans les POÉSIES MÊLÉES, sont tout ce que l'on connaît de la correspondance de Voltaire avec madame du Châtelet. (G. A.)
(3) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

par sa lettre qu'il m'honore de quelque confiance. Je suis très persuadé qu'un jour votre emploi auprès de lui ne sera pas borné aux seules belles-lettres.

Ma mauvaise santé m'empêchera de lui faire ma cour, cet hiver. Je pourrais bien aller aux eaux d'Aix-la-Chapelle. Écrivez-moi des nouvelles de votre Parnasse. La poste va partir, je n'ai pas le temps d'écrire à M. Berger. Je vous prie de l'assurer de ma tendre amitié, et de lui dire que je lui demande en grâce de m'écrire des nouvelles une fois la semaine.

Mon adresse est : *A Monsieur de Révol*, *chez Monsieur Hellin*, *banquier*, *à Anvers*.

Je vous demande à vous et à M. Berger un profond secret sur notre commerce et sur cette adresse. Je vous embrasse. Comptez que vous n'aurez jamais d'ami plus tendre que moi.

638. — A M. BERGER.

Amsterdam, le 3 janvier 1737.

Je compte toujours, monsieur, sur votre amitié. J'ai reçu votre lettre du 9 du mois passé. Je ne peux y répondre de ma main, étant tombé malade à Aix-la-Chapelle. Vous me ferez un sensible plaisir de m'écrire des nouvelles une ou deux fois par semaine. Vous savez combien j'aime vos lettres. Je regarderai cette assiduité comme un service d'ami, et vous pouvez compter sur ma reconnaissance, comme je compte sur une discrétion extrême : c'est une vertu nécessaire dans les petites choses, et sans laquelle les hommes les plus indifférents et les plus innocents pourraient être empoisonnés.

Mon adresse est tout simplement : A MM. Servau et d'Arti, à Amsterdam. En quelque endroit que je sois, ils me feront tenir mes lettres très exactement. Je vous embrasse de tout mon cœur.

639. — A M. THIERIOT.

A Leyde, le 17 janvier.

Il est vrai, mon cher ami, que j'ai été très malade; mais la vivacité de mon tempérament me tient lieu de force; ce sont des ressorts délicats qui me mettent au tombeau, et qui m'en retirent bien vite. Je suis venu à Leyde consulter le docteur Boerhaave sur ma santé, et s'Gravesande sur la philosophie de Newton. Le prince royal me remplit tous les jours d'admiration et de reconnaissance : il daigne m'écrire comme à son ami; il fait pour moi des vers français tels qu'on en faisait à Versailles dans le temps du bon goût et des plaisirs. C'est dommage qu'un pareil prince n'ait point de rivaux. Je ne manque pas de lui glisser quelques mots de vous dans toutes mes lettres. Si ma tendre amitié pour vous vous peut être utile, ne serai-je pas trop heureux? Je ne vis que pour l'amitié, c'est elle qui m'a retenu à Cirey si longtemps; c'est elle qui m'y ramènera, si je retourne en France. Le prince royal m'a envoyé le comte de Borck, ambassadeur du roi de Prusse en Angleterre, pour m'offrir sa maison à Londres, en cas que je voulusse y aller, comme le bruit en a couru : je suis d'ailleurs traité ici beaucoup mieux que je ne mérite. Le libraire Ledet, qui a gagné quelque chose à débiter mes faibles ouvrages, et qui en fait actuellement une magnifique édition, a plus de reconnaissance que les libraires de Paris n'ont d'ingratitude. Il m'a forcé de loger chez lui quand je viens à Amsterdam voir comment va la philosophie newtonienne. Il s'est avisé de prendre pour enseigne la tête de votre ami Voltaire. La modestie qu'il faut avoir défend à ma sincérité de vous dire l'excès de considération qu'on a ici pour moi.

Je ne sais quelle gazette impertinente, misérable écho des misérables *Nouvelles à la main* de Paris, s'était avisée de dire que je m'étais retiré dans les pays étrangers pour écrire plus librement. Je démens cette imposture en déclarant, dans la gazette d'Amsterdam, que je désavoue tout ce qu'on fait courir sous mon nom, soit en France, soit dans les pays étrangers, et que je n'avoue rien que ce qui aura ou un privilége ou une permission connue. Je confondrai mes ennemis en ne leur donnant aucune prise, et j'aurai la consolation qu'il faudra toujours mentir pour me nuire.

J'ai trouvé ici le gouvernement de France en très grande réputation, et ce qui m'a charmé, c'est que les Hollandais sont plus jaloux de notre compagnie des Indes que Rousseau ne l'est de moi. J'ai vu aujourd'hui des négociants qui ont acheté, à la dernière vente de Nantes, ce qui leur manquait à Amsterdam. Voilà de ces choses dont Pollion peut faire usage auprès du ministre, dans l'occasion; mais, comme je fais plus de cas d'un bon vers que du négoce et de la politique, tâchez donc de me marquer ce que vous trouvez de si négligé dans les vers dont vous me parlez. Je suis aussi sévère que vous pour le moins; et, dans les intervalles que me laisse la philosophie, je corrige toutes les pièces de poésie que j'ai faites, depuis *OEdipe* jusqu'au *Temple de l'Amitié*. Il y en aura quelques-unes qui vous seront adressées; ce seront celles dont j'aurai plus de soin.

640. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A Leyde, le 20 janvier.

Si les *Lettres juives* me plaisent, mon cher *Isaac!* si j'en suis charmé! ne vous l'ai-je pas écrit trente fois? Elles sont agréables et instructives, elles respirent l'humanité et la liberté. Je soutiens que c'est rendre un très grand service au public que de lui donner, deux fois par semaine, de si excellents préservatifs. J'aime passionnément les *Lettres* et l'auteur; je voudrais pouvoir contribuer à son bonheur; j'irai l'embrasser incessamment. Je suis bien fâché de l'avoir vu si peu, et je veux du mal à Newton, qui s'est fait mon tyran, et qui m'empêche d'aller jouir de la conversation aimable de M. Boyer (1).

J'irai, j'irai, sans doute. J'ai été obligé d'aller à Amsterdam pour l'impression de mes guenilles; j'y ai vu M. Prévost, qui vous aime de tout son cœur : je le crois bien, et j'en fais autant. Je n'ai osé avilir votre main à faire un dessin de vignette (2); mais vous ennobliriez la vignette, et votre main ne serait point avilie.

Je vous enverrai l'*Epître du fils d'un bourgmestre sur la politesse hollandaise*, et je vous prierai de lui donner une petite place dans vos juiveries (3).

Adieu, monsieur; je vous embrasse tendrement. J'espère, encore une fois, venir jouer quelque rôle dans vos pièces. Je présente mes respects à mademoiselle Lecouvreur d'Utrecht (4) : vous faites tous deux une charmante synagogue, car synagogue signifie assemblage.

P.-S. Ma foi, je suis enchanté que vous ayez reçu des nouvelles qui vous plaisent (5). Si j'avais un fils comme vous, et qu'il se fît turc, je me ferais turc, et j'irais vivre avec lui et servir sa maîtresse. Malheur aux Nazaréens qui ne pensent pas ainsi!

Je vous envoie la *Politesse hollandaise;* faites-en usage le plus tôt que vous pourrez. Voilà le canevas : vous prendrez de vos couleurs, vous flatterez la nation chez qui vous êtes, et vous punirez l'ennemi de toutes les nations. Je vous embrasse tendrement.

641. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Amsterdam, ce 27 janvier.

Respectable ami, je vous dois compte de ma conduite; vous m'avez conseillé de partir, et je suis parti; vous m'avez conseillé de ne point aller en Prusse, et je n'y ai point été; voici le reste que vous ne savez pas. Rousseau apprit mon passage par Bruxelles, et se hâta de répandre et de faire insérer dans les gazettes que je me réfugiais en Prusse, que j'avais été condamné à Paris à une prison perpétuelle, etc. Cette belle calomnie n'ayant pas réussi, il s'avise d'écrire que je prêche l'athéisme à Leyde; là-dessus il forge une histoire, et on envoie ces contes bleus à Paris, où sans doute la bonté du prochain ne les laissera pas tomber par terre. On m'a renvoyé de Paris une des lettres circulaires qu'il a fait écrire par un moine défroqué (6), qui est son correspondant à Amsterdam. Ces calomnies si réitérées, si acharnées, et si absurdes, ne peuvent ici me porter coup, mais elles peuvent beaucoup me nuire à Paris; elles m'y ont déjà fait des blessures, elles rouvriront les cicatrices. Je sais, par expérience, combien le mal réussit dans une belle et grande ville comme Paris, où l'on n'a guère d'autre occupation que de médire. Je sais que le bien qu'on dit d'un homme ne passe guère la porte de la chambre où on en parle, et que la calomnie va à tire-d'aile jusqu'aux ministres. Je suis persuadé que, si ces misérables bruits parviennent à vous, vous en verrez aisément la source et l'horreur, et que vous préviendrez l'effet qu'ils peuvent faire. Je voudrais être ignoré, mais il n'y a plus moyen. Il faut se résoudre à payer toute ma vie quelques tributs à la calomnie. Il est vrai que je suis taxé un peu haut; mais c'est une sorte d'impôt fort mal réparti. Si l'abbé de Saint-Pierre a quelque projet pour arrêter la médisance, je le ferai volontiers imprimer à mes dépens.

Du reste je vis assez en philosophe, j'étudie beaucoup, je

(1) Nom de famille de d'Argens. (G. A.)
(2) D'Argens savait dessiner. (G. A.)
(3) Il n'y a pas de morceau analogue dans les *Lettres juives*. (G. A.)
(4) Mademoiselle Cochois. (G. A.)
(5) C'est-à-dire de son père qui l'avait déshérité. (G. A.)
(6) J.-B. de La Varenne. (G. A.)

vois peu de monde, je tâche d'entendre Newton, et de le faire entendre. Je me console, avec l'étude, de l'absence de mes amis. Il n'y a pas moyen de refondre à présent l'*Enfant prodigue*. Je pourrais bien travailler à une tragédie le matin, et à une comédie le soir; mais passer en un jour de Newton à Thalie, je ne m'en sens pas la force.

Attendez le printemps, messieurs; la poésie servira son quartier; mais à présent c'est le tourde la physique. Si je ne réussis pas avec Newton, je me consolerai bien vite avec vous. Mille tendres respects, je vous en prie, à M. votre frère. Je suis bien tenté d'écrire à Thalie (1); je vous prie de lui dire combien je l'aime, combien je l'estime. Adieu; si je voulais dire à quel point je pousse ces sentiments-là pour vous, et y ajouter ceux de mon éternelle reconnaissance, je vous écrirais des in-folio de bénédictins.

642. — A M. THIERIOT.

Le 28 janvier.

Mon cher ami, il faut s'armer de patience dans cette vie, et tâcher d'être aussi insensible aux traverses que nos cœurs sont ouverts aux charmes de l'amitié. Ce bon dévot de Rousseau fut informé, il y a un mois, que j'avais passé par Bruxelles; aussitôt sa vertu se ranima pour faire mettre dans trois ou quatre gazettes que je m'en allais en Prusse, parce que j'étais chassé de France; sa probité a même été jusqu'à écrire et à faire écrire contre moi en Prusse. Voyant que Dieu ne bénissait pas ses pieuses intentions, et que j'étais tranquille à Leyde, où je travaillais à la *Philosophie de Newton*, il a recouru chrétiennement à une autre batterie. Il a semé le bruit que j'étais venu prêcher l'athéisme à Leyde, et que j'en serais chassé comme Descartes, que j'avais eu une dispute publique avec le professeur s'Gravesande sur l'existence de Dieu, etc. Il a fait écrire cette belle nouvelle à Paris, par un moine défroqué qui faisait autrefois un libelle hebdomadaire intitulé le *Glaneur*. Ce moine est chassé de La Haye, et est caché à Amsterdam. J'ai été bien vite informé de tout cela. Il se fait ici, parmi quelques malheureux réfugiés, un commerce de scandales et de mensonges à la main, qu'ils débitent chaque semaine dans tout le Nord pour de l'argent. On paie deux, trois cents, quatre cents florins par an à des nouvellistes obscurs de Paris, qui griffonnent toutes les infamies imaginables, qui forgent des histoires auxquelles les regrattiers de Hollande ajoutent encore; et tout cela s'en va réjouir les cours de l'Allemagne et de la Russie. Ces messieurs-là sont une engeance à étouffer.

Vous avez à Paris des personnes bien plus charitables qui composent pour rien des chansons sur leur prochain. On vient de m'en envoyer une (2) où vous, et Pollion, et le gentil Bernard, et tous vos amis, et moi indigne, ne sommes pas trop bien traités; mais cela ne dérangera ni ma philosophie ni la vôtre, et Newton ira son train.

> Tranquille au haut des cieux que Newton s'est soumis,
> Il ignore en effet s'il a des ennemis. (*Epît. à mad. du Châtelet.*)

Après les consolations de l'amitié et de la philosophie, la plus flatteuse que je reçoive est celle des bontés inexprimables du prince royal de Prusse. J'ai été très fâché que l'on ait inséré dans les gazettes que je devais aller en Prusse, que le prince m'avait envoyé son portrait, etc. Je regarde ses faveurs comme celles d'une belle femme; il faut les goûter et les taire. Mendez-lui, mon cher ami, que je suis discret, et que je ne me vante point des caresses de ma maîtresse. De mon côté, je ne vous oublie pas quand je lui parle de belles-lettres et de mérite.

Mille respects, je vous prie, à votre Parnasse, à nos loyaux chevaliers (3). Parlez un peu à M. d'Argental des saintes calomnies du béat Rousseau. Adieu, nous ne sommes qu'honnêtes gens, Dieu merci; je vous embrasse.

643. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Amsterdam, le 28 janvier.

Je n'ai pu achever la lecture de l'*Almanach du Diable* (4). Je suis persuadé que Belzébuth sera très fâché qu'on lui impute un si plat ouvrage; il est très inintelligible : je ne sais si vous y êtes fourré. On dit qu'il y en a deux éditions; je vous les apporterai toutes deux. Il me paraît que ce titre, *Almanach du Diable*, peut fournir une bonne *Lettre juive*. Mon cher *Isaac* dira des choses charmantes sur le ministre Bekker (1), qui a fait le *Monde enchanté* pour prouver qu'il n'y a point de diable; sur l'origine du diable, dont il n'est pas dit un mot dans la très sainte Ecriture; sur son histoire faite en anglais.

Ah! mon cher *Isaac*, mon cher *Isaac!* vous êtes selon mon cœur! Que ne puis-je travailler auprès de vous! que n'êtes-vous à Amsterdam! Je n'attends que le moment d'être débarrassé de mes graveurs, de mes imprimeurs, pour venir vous embrasser. Mais quel tour les révérends ont-ils voulu vous jouer! *Ah! traditori!*

Je vous prie de presser la publication de la lettre du petit *bourgmestre*. Embellissez, enflez cela; le canevas doit plaire à ce pays-ci. Il est bon d'avoir les bourgmestres pour soi, si on a les jésuites contre.

> Sæpe premente deo, fert deus alter opem.
> Ovid., *Trist.*, I, élég. ii.

Mon cher *Isaac*, je vous aime tendrement. Je viens de lire le numéro où il est parlé de Jacques Clément et des précepteurs de Ravaillac. Vous êtes plus hardi que Henri IV; il craignait les jésuites.

644. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A Leyde, ce 2 février.

Je crois, mon cher *Isaac*, que vous ferez trente volumes de *Lettres juives*. Continuez; c'est un ouvrage charmant; plus vous irez en avant, plus il aura du débit et de la réputation.

Si le *Mondain* paraissait dans ces lettres, il faudrait au lieu de ce vers,

> En secouant madame Eve, ma mère,

mettre,

> En tourmentant madame Eve, ma mère;

mais je crois, toutes réflexions faites, qu'il vaut mieux que le *Mondain* ne paraisse pas.

Pour la lettre sur la *Politesse*, je vous conseille toujours de venger les Suisses et les Hollandais des attaques de l'ennemi commun. En nous moquant un peu des Espagnols, il est bon d'avoir tout d'un coup deux nations dans son parti. Je vous exhorte à rendre cette lettre digne de vous.

Vous avez terriblement malmené le Don Quichotte de l'Espagne (2); vous êtes plus dangereux pour lui que des moulins à foulon. Vous faites bien de lui apprendre à nous respecter.

Je suis ici à Leyde; je reviens toujours à mon s'Gravesande; mais, si mon goût décidait de ma conduite, ce serait chez vous que j'irais. Je ne me hâte de finir mes affaires avec Newton que pour venir plus tôt vous embrasser.

Je ne sais rien de ce misérable *Almanach*. C'est un libelle généralement méprisé.

645. — A M. THIERIOT.

A Leyde, le 4 février.

J'ai fait ce que j'ai pu, mon cher ami, pour les mânes de ce M. de Lacreuse, qui s'est tué comme Brutus, Cassius, Caton, Othon, pour avoir perdu une commission de tabac; mais je ne sais si mes représentations sourdines en faveur de cette âme romaine ou anglaise réussiront.

Vous n'avez pas relu apparemment le manuscrit de l'*Enfant prodigue;* vous y reprenez toutes les fautes qui n'y sont plus. Vous êtes le contraire des amants, qui trouvent toujours dans leurs maîtresses des beautés que personne n'y trouve plus qu'eux. Il est bon d'être sévère, mais il faut être exact, et ne plus voir ce que j'ai ôté.

Je crois que le fond de cette comédie sera toujours intéressant. Si quelque plaisanterie vient se présenter à moi pour égayer le sujet, je la prendrai; mais, pour les mœurs et la tendresse, mon âme en a un magasin tout plein.

Mes récréations sont ici de corriger mes ouvrages de belles-lettres, et mon occupation sérieuse, d'étudier Newton, et de tâcher de réduire ce géant-là à la mesure des nains, mes confrères. Je mets Briarée en miniature. La grande affaire est que les traits soient ressemblants. J'ai entrepris une be-

(1) Mademoiselle Quinault. (G. A.)

(2) Les *Adieux de M. de V*** à madame du Châtelet*, chanson attribuée à Riccoboni :

> Adieu, belle Emilie,
> En Prusse je m'en vas, etc. (G. A.)

(3) Froulay et d'Aidie. (G. A.)

(4) Ouvrage satirique attribué à Quesnel, mort à la Bastille. (G. A.)

(1) Voyez, dans le *Dictionnaire philosophique*, l'article Bekker. (G. A.)

(2) Bruzen la Martinière, qui avait réfuté les opinions de d'Argens sur l'Espagne. (G. A.)

sogne bien difficile; ma santé n'en est pas meilleure; il arrivera peut-être que je la perdrai entièrement, et que mon ouvrage ne réussira point; mais il ne faut jamais se décourager. Je prétends que Polymnie (1) entendra toute cette philosophie, comme elle exécute une sonate. Vous me direz si cela est clair. Je vous en ferai tenir quelques feuilles; vous les jetterez au feu, si vous avez trop soupé la veille, et si vous n'êtes pas en état de lire.

Je suis enchanté que ma nièce (2) lise Locke. Je suis comme un vieux bonhomme de père qui pleure de joie de ce que ses enfants se tournent au bien. Dieu soit béni de ce que je fais des prosélytes dans ma famille !

Je ne suis pas fâché des calomnies que saint Rousseau a débitées sur mon compte. Elles étaient si grossières qu'il fallait bien qu'elles retombassent sur lui. Ce bon dévot sera le patron des calomniateurs. Il avait publié partout que j'avais eu une belle querelle avec s'Gravesande, au sujet de l'existence de Dieu. Cela a indigné M. s'Gravesande et tout le monde. Oh! pour le coup, je défie ici la calomnie. Je passe ma vie à voir des expériences de physique, à étudier. Je souffre tous mes maux patiemment, presque toujours dans la solitude. Pour peu que je veuille de société, je trouve ici plus d'accueil qu'on ne m'en a jamais fait en France; on m'y fait plus d'honneur que je ne mérite.

Je persiste dans le dessein de ne point répondre aux Desfontaines. Je tâche de mettre mes ouvrages hors de portée des griffes de la censure.

Mon cher ami, je vous fais là un long détail de petites choses; pardon. Faites mes compliments aux preux chevaliers (3), au Parnasse, à Pollion, à Polymnie, à Varron-Dubos, et à Colbert-Melon. Eh bien! *Castor et Pollux* (4) sont donc sous l'autre hémisphère jusqu'à l'année prochaine? Mais ceux que vous me dites qui ont payé d'ingratitude les bienfaits de Pollion devraient être dans les enfers à tout jamais. Votre âme tendre et reconnaissante doit trouver ce crime horrible. Ecrivez à Emilie; elle est bien au-dessus encore de tout ce que vous me dites d'elle. Adieu; que Berger m'écrive donc, il m'oublie.

646. — A M. THIERIOT.

A Leyde, le 14 février.

Je reçois votre lettre du 7 février, mon cher ami. Je pars incessamment pour achever, à Cambridge (5), mon petit cours de newtonisme; j'en reviendrai au mois de juin, et je veux qu'au mois de septembre vous et les vôtres soyez newtoniens. Si mon ouvrage n'est pas aussi clair qu'une fable de La Fontaine, il faut le jeter au feu. A quoi bon être philosophe, si on n'est pas entendu des gens d'esprit?

J'ai vu l'ode (6) de Rousseau; elle n'est pas plus mauvaise que ses trois *Epîtres*.

> Solve senescentem mature sanus equum... (Hor., lib. I, ep. I.)

Apollon lui a ôté le talent de la poésie, comme on dégrade un prêtre, avant de le livrer au bras séculier. J'ai appris dans ce pays-ci des traits de son hypocrisie à mettre dans le *Tartufe*. C'était un scélérat qui avait le vernis de l'esprit : le vernis s'en est allé, et le coquin est demeuré.

M. d'Aremberg, convaincu de ses impostures, et, qui pis est, ennuyé de lui, ne veut plus le voir. Il est réduit à un juif nommé Médina, condamné en Hollande au dernier supplice. Il passe chez lui sa journée au sortir de la messe. Il communie, il calomnie, il ennuie; n'en parlons plus.

Le prince royal est plus Titus, plus Marc-Aurèle que jamais.

J'ai écrit aux deux aimables frères. Ce sont les plus aimables amis que j'aie après vous. Je n'ai point vu le nouveau rien de l'ex-jésuite (7).

647. — A M. DE CIDEVILLE.

Amsterdam, ce 18 février.

Mon cher Cideville, j'ai reçu vos lettres, où vous faites parler votre cœur avec tant d'esprit. Pardon, mon cher ami, si j'ai tardé si longtemps à vous répondre. Je vais bien haïr la philosophie, qui m'a ôté l'exactitude que l'amitié m'avait donnée. Que gagnerai-je à connaître le chemin de la lumière et la gravitation de Saturne? Ce sont des vérités stériles; un sentiment est mille fois au-dessus. Comptez que cette étude, en m'absorbant pour quelque temps, n'a point pourtant desséché mon cœur; comptez que le compas ne m'a point fait abandonner nos musettes. Il me serait bien plus doux de chanter avec vous,

> . . . . Lentus in umbra,
> Formosam resonare *docens* Amaryllida sylvas, (Virg., ecl. I.)

que de voyager dans le pays des démonstrations; mais, mon cher ami, il faut donner à son âme toutes les formes possibles. C'est un feu que Dieu nous a confié, nous devons le nourrir de ce que nous trouvons de plus précieux. Il faut faire entrer dans notre être tous les modes imaginables, ouvrir toutes les portes de son âme à toutes les sciences et à tous les sentiments; pourvu que tout cela n'entre pas pêle-mêle, il y a place pour tout le monde. Je veux m'instruire et vous aimer; je veux que vous soyez newtonien, et que vous entendiez cette philosophie comme vous savez aimer.

Je ne sais pas ce qu'on pense à Rouen et à Paris, et j'ignore la raison pour laquelle vous me parlez de Rousseau. C'est un homme que je méprise infiniment comme homme, et que je n'ai jamais beaucoup estimé comme poëte. Il n'a rien de grand ni de tendre; il n'a qu'un talent (1) de détail; c'est un ouvrier, et je veux un génie. Il faut que vous vous soyez mépris quand vous m'avez conseillé de le louer, et même de caresser quelques personnes dont vous croyez qu'on doit mendier le suffrage. Je ne louerai jamais ce que je méprise, et je ne ferai jamais ma cour à personne. Prenez des sentiments plus hauts et plus honorables pour l'humanité. Ne croyez pas d'ailleurs qu'il n'y ait que la France où l'on puisse vivre : c'est un pays fait pour les jeunes femmes et les voluptueux, c'est le pays des madrigaux et des pompons; mais on trouve ailleurs de la raison, des talents, etc. Bayle ne pouvait vivre que dans un pays libre : la sève de cet arbre heureusement transplanté eût été étouffée dans son pays natal.

Je sais que partout la jalousie poursuit les arts; je connais cette rouille attachée à nos métaux. Le poison de Rousseau m'a été lancé jusqu'ici. Il a écrit que j'avais eu une dispute sur l'athéisme avec s'Gravesande. Sa calomnie a été confondue, et ainsi le seront tôt ou tard toutes celles dont on m'a noirci. Je ne crains personne, je ne demanderai de faveur à personne, et je ne déshonorerai jamais le peu de talent que la nature m'a donné par aucune flatterie. Un homme qui pense ainsi mérite votre amitié; autrement j'en serais indigne. C'est cette amitié seule qui me fera retourner en France, si j'y retourne.

Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur. Mille tendres compliments à M. de Formont, que vous voyez, ou à qui vous écrivez.

J'ai lu la pauvre ode de Rousseau *sur la Paix;* cela est presque aussi mauvais que tous ses derniers ouvrages.

648. — A MADEMOISELLE QUINAULT.

18 février 1737.

[Voltaire lui annonce qu'un magistrat d'Amsterdam a traduit la *Mort de César* en hollandais. Réflexions chagrines sur son absence de la France, quand on y voit demeurer l'abbé Desfontaines, et revenir Rousseau.]

649. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Leyde, ce 25 février.

Je ne sais rien de rien. Si vous savez de mes nouvelles, mon respectable et généreux ami, vous me ferez un sensible plaisir de m'en apprendre. Je ne compte point voir cet hiver le prince de Prusse. Ce sera pour cet été, si en effet je me résous d'y aller; en attendant, je m'occuperai à l'étude. J'aurai des secours où je suis, et je ne perdrai pas mon temps; on le perd toujours dans une cour. Je sacrifie à présent l'idée d'une tragédie (2) à la physique, à laquelle je me suis remis. Newton l'emporte sur ce prince royal; il l'emportera bien sur des vers alexandrins; mais je vous jure que j'y reviendrai, puisque vous les aimez.

Le genre de vie que je mène est tout à fait de mon goût, et me rendrait heureux si je n'étais pas loin d'une personne qui avait daigné faire dépendre son bonheur de vivre avec moi.

---

(1) Mademoiselle Deshayes. (G. A.)
(2) Louise Mignot, plus tard madame Denis. (G. A.)
(3) Froulay et d'Aidie. (G. A.)
(4) Opéra de Gentil-Bernard et de Rameau. (G. A.)
(5) C'est-à-dire à Cirey. Il veut faire croire qu'il passe en Angleterre. (G. A.)
(6) *A la Paix*. (G. A.)
(7) L'*Epître écrite à la campagne*, de Gresset. (G. A.)

(1) On lit *génie* au lieu de *talent* dans l'original, dit M. Clogenson. (G. A.)
(2) *Mérope*. (G. A.)

Mandez-moi, je vous prie, vos intentions sur notre *Enfant*. Je n'écris point à mademoiselle Quinault; je compte que vous joindrez à toutes vos bontés celle de l'assurer de ma tendre reconnaissance.

Si cet *Enfant* a en effet gagné sa vie, je vous prie de faire en sorte que son pécule me soit envoyé, tous frais faits. C'est une bagatelle; mais il m'est arrivé encore de nouveaux désastres; j'ai fait des pertes dans le chemin.

Souffrez que je joigne ici une lettre pour Thieriot le marchand. Adieu; on ne peut être plus pénétré de vos bontés. Adieu, les deux frères que j'aimerai et que je respecterai toute ma vie.

650. — A MADAME DE CHAMPBONIN.

D'Amsterdam, février.

Rien ne peut me surprendre d'un cœur tel que le vôtre. Ce procédé-ci m'étonnerait de tout autre. Il n'y a plus de malheur pour moi que celui de n'avoir point d'ailes; j'arrange tout; je mets ordre à tout, pour partir.

Je fais en un jour ce que j'aurais fait en quinze. Je me tue pour aller vivre dans le sein de l'amitié; mais, malgré toutes mes diligences, je ne pourrai partir que vers le 16 ou le 17. J'en suis au désespoir; mais figurez-vous que j'avais commencé une besogne (1) où j'employais sept ou huit personnes par jour; que j'étais seul à les conduire; qu'il faut leur laisser des instructions aisées, et apaiser une famille qui s'imagine perdre sa fortune par mon absence. Enfin je suis assez malheureux pour ne partir que le 16. Soyez bien sûre, tendre et charmante amie, que je ne reviendrais pas si des rois me demandaient; mais l'amitié me rappelle, je pars. Mandez donc bien vite à la plus respectable, à la plus belle âme qu'il y ait au monde, que je ne peux partir que le 16; qu'elle compte surtout que nous sommes en février, et qu'on fait par jour tout au plus douze lieues; qu'elle ne compte point mes journées par mes désirs. En ce cas, je serai le 16 à Cirey (2). Je finis de vous écrire pour hâter le moment de vous embrasser. Surtout ne dites à qui que ce soit que je viens en France. Je veux qu'on ignore, du moins autant qu'il sera possible, ma retraite et mon bonheur.

651. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Je me trouve, mon cher trésorier, dans la situation d'avoir toujours devant moi une grosse somme d'argent dont je puisse disposer.

Vos lettres seront dorénavant à l'adresse de madame d'Azilli, à Cirey. N'y mettez rien trop clairement qui fasse voir que c'est à moi que vous écrivez. Je me trouve bien de mon obscurité. Je ne veux avoir de commerce de lettres avec personne : je prétends être ignoré de tout le monde, hors vous, que j'aime de tout mon cœur, et que je prie très instamment de me trouver un correspondant littéraire qui donnera des nouvelles exactement, et auquel vous laisserez ignorer ma retraite.

652. — A M. S'GRAVESANDE.

Cirey.

Vous vous souvenez, monsieur, de l'absurde calomnie qu'on fit courir dans le monde, pendant mon séjour en Hollande. Vous savez si nos prétendues disputes sur le spinosisme et sur des matières de religion ont le moindre fondement. Vous avez été si indigné de ce mensonge, que vous avez daigné le réfuter publiquement; mais la calomnie a pénétré jusqu'à la cour de France, et la réfutation n'y est pas parvenue. Le mal a des ailes, et le bien va à pas de tortue. Vous ne sauriez croire avec quelle noirceur on a écrit et parlé au cardinal de Fleury. Vous connaissez par ouï-dire ce que peut le pouvoir arbitraire. Tout mon bien est en France, et je suis dans la nécessité de détruire une imposture que, dans votre pays, je me contenterais de mépriser, à votre exemple.

Souffrez donc, aimable et respectable philosophe, que je vous supplie très instamment de m'aider à faire connaître la vérité. Je n'ai point encore écrit au cardinal pour me justifier. C'est une posture trop humiliante que celle d'un homme qui fait son apologie; mais c'est un beau rôle que celui de prendre en main la défense d'un homme innocent. Ce rôle est digne de vous, et je vous le propose comme à un homme qui a un cœur digne de son esprit. Il y a deux partis à prendre, ou celui de faire parler M. votre beau-frère à M. de Fénelon (1), et d'exiger de M. de Fénelon qu'il écrive en conformité au cardinal, ou celui d'écrire vous-même. Je trouverais ce dernier parti plus prompt, plus efficace, et plus convenable à un homme comme vous. Deux mots et votre nom feraient beaucoup, je vous en réponds. Il ne s'agirait que de dire au cardinal que l'équité seule vous force à l'instruire que le bruit que mes ennemis ont fait courir est sans fondement, et que ma conduite en Hollande a confondu les calomniateurs.

Soyez sûr que le cardinal vous répondra, et qu'il en croira un homme accoutumé à démontrer la vérité. Je vous remercie, et je me souviendrai toujours de celles que vous m'avez enseignées. Je n'ai qu'un regret, c'est de n'en plus apprendre sous vous. Je vous lis au moins, ne pouvant plus vous entendre. L'amour de la vérité m'avait conduit à Leyde, l'amitié seule m'en a arraché. En quelque lieu que je sois, je conserverai pour vous le plus tendre attachement et la plus parfaite estime.

653. — A M. LE COMTE DE SAXE (2).

Voici, monsieur le comte, la *Défense du Mondain;* j'ai l'honneur de vous l'envoyer, non seulement comme à un mondain très aimable, mais comme à un guerrier très philosophe, qui sait coucher au bivouac aussi lestement que dans le lit magnifique de la plus belle de ses maîtresses, et tantôt faire un souper de Lucullus, tantôt un souper de houssard.

Omnis Aristippum decuit color et status et res.

Je vous cite Horace, qui vivait dans le siècle du plus grand luxe, et des plaisirs les plus raffinés; il se contentait de deux demoiselles ou de l'équivalent, et souvent il ne se faisait servir à table que par trois laquais; *cœna ministratur pueris tribus*. Les poëtes de ce temps-ci, sous un Mécène tel que le cardinal de Fleury, sont encore plus modestes.

Oui, je suis loin de m'en dédire,
Le luxe a des charmes puissants;
Il encourage les talents,
Il est la gloire d'un empire.

Il ressemble aux vins délicats,
Il faut s'en permettre l'usage;
Le plaisir sied très bien au sage :
Buvez, ne vous enivrez pas.

Qui ne sait pas faire abstinence
Sait mal goûter la volupté;
Et qui craint trop la pauvreté
N'est pas digne de l'opulence.

654. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, mars.

Je profite, mon cher et respectable ami, du voyage de M. le marquis du Châtelet, pour répandre mon cœur dans le vôtre avec liberté. Je n'ai osé vous écrire depuis que je suis à Cirey, et vous croyez bien que je n'ai écrit à personne. Vous sentez, sans doute, combien il en coûte de garder le silence avec quelqu'un à qui je voudrais parler toute ma vie de ma reconnaissance.

Je n'ai pu reconnaître toutes vos bontés qu'en suivant vos ordres à la lettre, lorsque j'étais en Hollande. Je trouvai, en arrivant, une cabale établie par Rousseau contre moi, et une foule de libelles imprimés depuis longtemps pour me noircir, de sorte que je me voyais à la fois persécuté en France et calomnié dans toute l'Europe. Je ne pris d'autre parti que de vivre assez retiré, et de chercher des consolations dans l'étude et dans la société de quelques amis, que je m'attirai malgré les efforts de mes ennemis. Le hasard me fit connaître une ou deux de ces personnes que Rousseau avait animées contre moi. J'eus le bonheur de les voir détrompées en peu de temps. Loin de vouloir continuer cette malheureuse guerre d'injures, je retranchai de l'édition (3) qu'on fait de mes ouvrages tout ce qui se trouve contre Rousseau.

Je vous envoie la lettre d'un homme de lettres d'Amsterdam (4) qui vous instruira mieux de tout cela que je ne pourrais faire, et qui vous fera voir en même temps ce que c'est que Rousseau. Je vous prie de lire cette lettre d'Amsterdam et la copie de l'écrit qu'elle contient. Je crois qu'il est bon que ce nouveau crime de Rousseau soit public. Peut-être ceux qu'il anime à me persécuter en France rougiront-ils de

(1) L'impression des *Éléments de la philosophie de Newton*. (G. A.)
(2) Il y a là une erreur de date. (G. A.)

(1) Envoyé de France en Hollande. (G. A.)
(2) Dans presque toutes les éditions cette lettre est imprimée en tête de la *Défense du Mondain*. (G. A.)
(3) C'est ce qu'il fit alors en effet. (G. A.)
(4) Rousset de Missy, ami du juif Médine. (G. A.)

prendre son parti, et imiteront ceux qu'il avait séduits en Hollande, qui sont tous revenus à moi, et m'aiment autant qu'ils le détestent.

Vous n'ignorez peut-être pas qu'en dernier lieu, ce scélérat, croyant aplanir son retour en France, a fait imprimer contre le vieux Saurin les calomnies les plus atroces. Vous savez que c'est lui qui écrivait et qui faisait écrire que j'étais venu prêcher l'athéisme en Hollande, que j'avais soutenu une thèse d'athéisme, à Leyde, contre M. s'Gravesande, qu'on m'avait chassé de l'université, etc. Vous êtes instruit de la lettre de M. s'Gravesande, dans laquelle cette indigne et absurde calomnie est si pleinement confondue; l'original est entre les mains de M. de Richelieu; je ne sais quel usage il en a fait, ni même s'il en doit faire usage. Je souhaiterais fort pourtant que M. de Maurepas en fût informé : ne pourrait-il pas, dans l'occasion, en parler au cardinal (1), et ne dois-je pas le souhaiter?

Je vous avoue que si l'amitié, plus forte que les autres sentiments, ne m'avait pas rappelé, j'aurais bien volontiers passé le reste de mes jours dans un pays où du moins mes ennemis ne peuvent me nuire, et où le caprice, la superstition et l'autorité d'un ministre, ne sont point à craindre. Un homme de lettres doit vivre dans un pays libre, ou se résoudre à mener la vie d'un esclave craintif, que d'autres esclaves jaloux accusent sans cesse auprès du maître. Je n'ai à attendre en France que des persécutions ; ce sera là toute ma récompense. Je m'y verrais avec horreur, si la tendresse et toutes les grandes qualités de la personne qui m'y retient ne me faisaient oublier que j'y suis. Je sens que je serai toujours la victime du premier calomniateur. Hérault (2) est celui qui m'a le plus nui auprès du cardinal. Faut-il qu'un homme qui pense comme moi ait à craindre un homme comme Hérault! Eh ! qui me repondra que m'ayant desservi avec malice, il ne me poursuive pas avec acharnement? J'ai beau me cacher dans l'obscurité, j'ai beau n'écrire à personne, on saura où je suis, et mon obstination à me cacher rendra peut-être encore ma retraite coupable. Enfin je vis dans une crainte continuelle, sans savoir comment je peux parer les coups qu'on me porte tous les jours. C'est une chose bien inouïe que la manière dont on en use avec moi ; mais enfin je la souffre, je me fais esclave volontiers pour vivre auprès de la personne auprès de qui tout doit disparaître. Il n'y a pas d'apparence que je revienne jamais à Paris m'exposer encore aux fureurs de la superstition et de l'envie. Je vivrai à Cirey ou dans un pays libre. Je vous l'ai toujours dit, si mon père, mon frère, ou mon fils, était premier ministre dans un Etat despotique, j'en sortirais demain; jugez ce que je dois éprouver de répugnance en m'y trouvant aujourd'hui. Mais enfin madame du Châtelet est pour moi plus qu'un père, un frère et un fils (3).

Je ne demande qu'à vivre enseveli dans les montagnes de Cirey, et je n'y désirerai jamais rien que vous y voir. Adieu, les deux frères aimables; je vous embrasse tendrement. Voici une lettre pour M. de Maurepas, que vous donnerez si vous le jugez à propos; mais il faut qu'il sache d'où viennent les deux chevreuils (4).

Je ne peux vous rien dire des *Eléments de la Philosophie de Newton*. Je n'ai point reçu de nouvelles de mes libraires de Hollande. Ce sont de bonnes gens, mais très peu exacts. Je ne refuse point de la faire imprimer en France, quelque juste aversion que j'aie pour la douane des pensées. Au reste c'est un ouvrage purement physique, où le plus imbécile fanatique et l'hypocrite le plus envenimé ne saurait rien entendre ni rien trouver à redire. J'ai un beau sujet de tragédie (5) : je le travaillerai à loisir, et je ne donnerai l'ouvrage que quand les comédiens auront repris *Zaïre* et *Brutus*.

Je n'ai point de termes pour vous dire à quel point mon cœur est à vous.

655. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Je suis très aise, mon cher correspondant, que M. Berger me croie en Angleterre. J'y suis pour tout le monde, excepté pour vous. Remettez, je vous prie, cent louis d'or à M. le marquis du Châtelet, qui me les rapportera.

A présent, mon cher abbé, voulez-vous que je vous parle franchement? Il faudrait que vous me fissiez l'amitié de prendre par an un petit honoraire, une marque d'amitié. Agissons sans aucune façon. Vous aviez une petite rétribution de vos chanoines ; traitez-moi comme un chapitre; prenez le double de votre ami le poëte philosophe de ce que vous donnait votre cloître, sans préjudice du souvenir que j'aurai toujours pour vous. Réglez cela, et aimez-moi.

656. — AU MÊME.

Je vous réitère, mon tendre ami, la prière de ne parler de mes affaires à personne, et, surtout, de dire que je suis en Angleterre ; j'ai pour cela de très fortes raisons. Il y aurait à moi, dans le moment critique où je me trouve, beaucoup d'imprudence de mettre dans le commerce de Pinga une partie forte qui serait trop longtemps à rentrer. N'y mettons donc que quatre à cinq mille francs pour nous amuser ; pareille somme dans les tableaux, cela vous amusera encore plus. Les billets des fermiers-généraux sont à six pour cent; c'est l'emploi le plus sûr de l'argent. Amusez-vous encore là-dessus. Achetez des actions; cette marchandise baissera dans peu, du moins je le pense : c'est encore là un honnête délassement pour un chanoine, et je m'en rapporte entièrement à votre intelligence pour tous ces amusements.

De plus, mettons entre les mains de M. Michel, dont vous connaissez la probité et la fortune, la moitié de notre argent comptant, à raison de cinq pour cent, et pas davantage; ne fût-ce que pour six mois, cela vaudra quelque chose; en fait d'intérêt, il ne faut rien négliger, et, dans le placement de son argent, se conformer toujours à la loi du prince. Que tout cela, comme mes autres affaires, soit dans un profond secret.

Encore dix-huit francs à d'Arnaud, et deux *Henriades*. Je m'aperçois que je vous donne plus d'embarras que tout votre chapitre; mais je ne serai pas si ingrat.

657. — A M. DUCLOS.

A Cirey, en Champagne, 3 avril 1737 (1).

Si la personne, monsieur, que vous avez eu la bonté de nous proposer est encore dans le dessein de passer quelques années dans une campagne agréable, je crois que la chose n'est pas difficile, et j'imagine que madame du Châtelet pourra bien lui pardonner le grand défaut de n'être pas prêtre (2). Je l'ai souhaité ardemment, dès que j'ai su qu'il était présenté par vous, et je le regrette tous les jours. Voudriez-vous bien voir, avec M. Thieriot, ce que l'on pourrait faire pour avoir ce profane-là, au lieu d'un sacristain? Il ne s'agit que de le présenter à M. le marquis du Châtelet, qui demeure rue Beaurepaire, au *Chef Saint-Denis*, dans la maison de mademoiselle Baudisson. Je crois que vous rendrez service à ce jeune homme et à ceux auprès de qui vous le placerez.

Tout le monde me parle d'*Epître sur le Bonheur* (3) qu'on m'attribue et que je n'ai point lue. Si vous savez ce que c'est, vous me ferez plaisir de m'en instruire. Je suis très fâché que l'on fasse courir quoi que ce puisse être sous mon nom ; je me trouve si bien de ma tranquillité et de ma solitude, que je voudrais avoir toujours été inconnu, excepté du petit nombre de personnes qui vous ressemblent. J'ai raison d'appeler ce nombre très petit.

On ne peut être avec plus d'estime que je le suis, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

658. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

14 avril.

M. l'abbé de Breteuil (4) est venu ici; il cherche des estampes pour son appartement ; s'il m'en restait une demi-douzaine d'assez jolies, vous me feriez, mon cher ami, le plaisir de les lui envoyer. Vous aurez la bonté d'y joindre un petit mot de lettre, portant que, ayant recommandé qu'on lui présentât de ma part les estampes qui me restent, vous n'avez que celles-là, et qu'il est supplié de vouloir bien les accepter.

Outre les deux mille quatre cents livres que vous avez dû donner à M. le marquis du Châtelet, il faut encore lui donner cinquante louis. Il faut encore, mon cher abbé, me trouver un homme qui veuille nous donner à Cirey, deux fois la semaine, des *Nouvelles à la main*. Je vous demande mille pardons, mon généreux correspondant, du détail fatigant de mes commissions; mais il faut avoir pitié des campagnards dont on est tendrement aimé.

(1) Fleury. (G. A.)
(2) Le lieutenant de police. (G. A.)
(3) Tout cet alinéa est admirable. (G. A.)
(4) Envoyés de Cirey. (G. A.)
(5) *Mérope.* (G. A.)

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) Il s'agissait d'un précepteur pour le fils de madame du Châtelet. (*A. François.*)
(3) Le premier des *Discours sur l'Homme*. Voyez tome VI. (G. A.)
(4) Frère de madame du Châtelet. (G. A.)

659. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Vous irez donc à Rouen, mon cher trésorier? voyez, je vous prie, M. le marquis de Lezeau. Parlez-lui de la pauvreté de notre caisse. Je suis persuadé que vous l'engagerez à payer; vous avez le don de la persuasion.

Il est, mon cher abbé, de nécessité absolue que je sache comment j'ignore avoir donné quittance à M. le président d'Auneuil. Il faut que ce soit un autre qui ait donné cette quittance, et qui ait reçu pour moi; c'est de la bouche de Demoulin qu'on peut savoir si cet argent a été reçu ou non. Mesnil, notaire, l'avait délivré; Demoulin doit l'avoir reçu. Cet homme, qui m'emporte vingt mille francs, et qui est un ingrat, m'aurait-il encore escamoté cette demi-année? Il faut s'adresser à ces deux personnes pour savoir la vérité; et, si ni l'une ni l'autre ne s'en souvient, il est bon que M. d'Auneuil sache que je ne suis pas plus instruit qu'elles sur cette affaire. En fait d'intérêt et d'argent, on ne peut trop mettre les choses au net. Il faut tout prévoir et tout prévenir.

M. de Richelieu ne doit qu'une année; il n'est pas de la bienséance d'exiger cette année dans le temps qu'il me paie quarante-trois mille deux cents francs. Je n'empêche pourtant pas qu'il ne me donne de l'argent comptant, s'il en a envie; mais je serai très content d'une bonne délégation, tant pour les deux mille neuf cents livres d'arrérages qui me restent à recevoir de lui, que pour la rente de quatre mille francs, qu'il me paie annuellement. Il ne serait plus importuné, et les affaires en seraient plus en règle et plus faciles.

Vous pouvez, mon cher abbé, mettre au coche, en toute sûreté, trois cents louis bien empaquetés, sans les déclarer, et sans rien payer, pourvu que la caisse soit bien et duement enregistrée, comme contenant des meubles précieux; cela suffira. Outre ces trois cents louis, il faut encore me faire tenir une rescription de deux mille quatre cents livres; le receveur-général de Champagne vous donnera cette rescription pour votre argent. Tout financier vous indiquera le nom et la demeure du receveur-général.

Je suis honteux de tout l'embarras que je vous donne, et je suis obligé d'avouer, mon cher ami, que vous étiez fait pour gouverner de plus grandes affaires que le trésor d'un chapitre de Saint-Merri et la mense d'un philosophe qui vous embrasse de tout son cœur. En ce monde on est rarement ce qu'on devrait être.

660. — AU MÊME.

Mai.

L'homme qui a le secret du tombac (1) qui se file n'est pas le seul; mais je crois qu'on n'en peut filer que très peu, et qu'il se casse. Sondez cet homme au tombac; nous pourrions bien le prendre ici, et lui donner une chambre, un laboratoire, la table, et une pension de cent écus. Il serait à portée de faire des expériences, et d'essayer de faire de l'acier, ce qui est bien plus aisé assurément que de faire de l'or. S'il a le malheur de chercher la pierre philosophale, je ne suis pas surpris que de six mille livres de rente il soit réduit à rien. Un philosophe qui a six mille livres de rente a la pierre philosophale. Cette pierre conduit tout naturellement à parler d'affaires d'intérêt.

Voici le certificat que vous demandez. Je vous réitère mes prières pour qu'on écrive sans délai à M. de Guise, à M. de Lezeau, et autres; pour que vous voyiez M. Pâris Duverney, et que vous lui fassiez entendre qu'on me fera grand plaisir de me laisser jouir de la pension de la reine et de l'argent du trésor royal, dont j'ai un très grand besoin, et dont je serai très obligé.

Veuillez encore, mon cher abbé, arranger à l'amiable ma rente, mon dû, et les arrérages, avec l'intendant de M. de Richelieu; le tout sans marquer une défiance injuste. Cela devrait être consommé depuis plus d'un mois. Une assurance d'un paiement régulier épargnerait à M. le duc des détails désagréables, délivrerait son intendant d'un grand embarras, vous épargnerait à vous, mon cher ami, beaucoup de pas perdus, des corvées fatigantes et infructueuses.

Nous en dirons davantage là-dessus une autre fois, car je crains d'oublier de vous demander une très bonne machine pneumatique, ce qui est rare à trouver; un bon télescope de réflexion, ce qui, pour le moins, est aussi rare; les volumes des pièces qui ont été couronnées à l'Académie. Ce sont là des choses savantes dont mon esprit peu savant a un besoin très urgent.

Je n'ai, mon cher abbé, ni le temps ni la force d'être plus long, ni même de vous remercier du chimiste que vous m'avez envoyé. Je ne l'ai encore guère vu qu'à la messe; il aime la solitude; il doit être content. Je ne pourrai travailler avec lui en chimie que quand un appartement (1) que je bâtis sera achevé; en attendant, il faut que chacun étudie de son côté, et que vous m'aimiez toujours.

(1) Alliage métallique dont le cuivre fait la base. (G. A.)

661. — AU MÊME.

Il faut, mon cher ami, demander, redemander, presser, voir, importuner, et non persécuter mes débiteurs pour les rentes et pour les arrérages. Une lettre ne coûte rien; deux sont un très petit embarras, et servent à ce qu'on ne puisse se plaindre, si je suis obligé de me servir des voies de la justice. Après deux lettres aux fermiers, à un mois l'une de l'autre, et un petit mot d'excuse aux maîtres, il faudra faire des commandements à ces fermiers des terres sur lesquelles mes rentes sont déléguées. Je vous en enverrai la liste. Pour le reste de ma vie, ce sera aux fermiers que j'aurai affaire.

Cela vaudra beaucoup mieux. Pinga dit partout qu'il vend mes effets, et cela fait encore plus mauvais effet que tout ce que je vends. Je me flatte, mon cher ami, que vous gardez beaucoup mieux le secret sur toutes mes affaires. Vous avez, Dieu merci, toutes les bonnes qualités.

662. — A M. PITOT.

Le 17 mai.

Vous m'aviez flatté, monsieur, l'année passée, que vous voudriez bien donner quelque attention à des *Eléments de la philosophie de Newton*, que j'ai mis par écrit pour me rendre compte à moi-même de mes études, et pour fixer dans mon esprit les faibles connaissances que je peux avoir acquises. Si vous voulez le permettre, je vous ferai tenir mon manuscrit, qui n'est qu'un recueil de doutes, et je vous prierai de m'instruire.

Si, après cela, vous trouvez que le public puisse tirer quelque utilité de l'ouvrage, et que vous vouliez l'abandonner à l'impression, peut-être que la nouveauté et l'envie de voir de près quelques-uns des mystères newtoniens cachés jusqu'ici au gros du monde, pourront procurer au livre un débit qu'il ne mériterait guère sans ce goût de la nouveauté, et surtout sans vos soins. Les libraires le demandent déjà avec assez d'empressement.

Je me flatte qu'un esprit philosophique comme le vôtre ne sera point effarouché de l'attraction. Elle me paraît une nouvelle propriété de la matière. Les effets en sont calculés; et il est de toute impossibilité de reconnaître pour principes de ces effets l'impulsion telle que nous en avons l'idée. Enfin vous en jugerez.

Je vous dirai, pour commencer mon commerce de questions avec vous, qu'ayant vu les expériences de M. s'Gravesande sur les chutes et les chocs des corps, j'ai été obligé d'abandonner le système qui fait la quantité de mouvement le produit de la masse par la vitesse, et, en gardant pour M. de Mairan et pour son *Mémoire* une estime infinie, je passe dans le camp opposé, ne pouvant juger d'une cause que par ses effets, et les effets étant toujours le produit de la masse par le carré de la vitesse, dans tous les cas possibles et à tous les moments.

Il y a des idées bien nouvelles (et qui me paraissent vraies) d'un docteur Berkeley, évêque de Cloyne, sur la manière dont nous *voyons*. Vous en lirez une petite ébauche dans ces *Eléments;* mais je me repens de n'en avoir pas assez dit. Il me paraît surtout qu'il décide très bien une question d'optique que personne n'a jamais pu résoudre : c'est la raison pour laquelle nous voyons dans un miroir concave les objets tout autrement placés qu'ils ne devraient l'être suivant les lois ordinaires.

Il décide aussi la question du différend entre Régis et Malebranche, au sujet du disque du soleil et de la lune, qu'on voit toujours plus grands à l'horizon qu'au méridien, quoiqu'ils soient vus à l'horizon sous un plus petit angle. Il me paraît qu'il prouve assez que Malebranche et Régis avaient également tort.

Pour moi, qui viens d'observer ces astres à leur lever et à leur coucher avec un large tuyau de carton qui me cachait tout l'horizon, je peux vous assurer que je les ai vus tout aussi grands que quand mes yeux les regardaient sans tube. Tous les assistants en ont jugé comme moi.

Ce n'est donc pas la longue étendue du ciel et de la terre qui me fait paraître ces astres plus grands à leur lever et à leur coucher qu'au méridien, comme le dit Malebranche.

(1) La galerie de Cirey. (G. A.)

J'ajouterai un article sur ce phénomène et sur celui des miroirs concaves dans mon livre. En attendant, permettez que je vous consulte sur un fait d'une autre nature qui me paraît très important.

M. Godin, après le chevalier de Louville, assure enfin que l'obliquité de l'écliptique a diminué de près d'une minute depuis l'érection de la méridienne de Cassini à Saint-Pétrone. Il est donc constant que voilà une nouvelle période, une révolution nouvelle qui va changer l'astronomie de face.

Il faut ou que l'équateur s'approche de l'écliptique, ou l'écliptique de l'équateur. Dans les deux cas, tous les méridiens doivent changer peu à peu. Celui de Saint-Pétrone a donc changé; il est donc midi un peu plus tôt qu'il n'était. A-t-on fait sur cela quelques observations? Le système du changement de l'obliquité, qui entraîne une si grande révolution, pourrait-il subsister sans qu'on se fût aperçu d'une aberration sensible dans le mouvement apparent des astres? Je vous prie de me mander quelle nouvelle on sait du ciel sur ce point-là.

N'a-t-on point quelques nouvelles aussi sur les mesures des degrés vers le pôle? Je serais bien attrapé si la terre n'était pas un sphéroïde aplati aux deux extrémités de l'axe; mais je crois encore que M. de Maupertuis (1) trouvera la terre comme il l'a devinée. Il est fait pour s'être rencontré avec celui que Platon appelle l'éternel Géomètre.

On ne peut être avec plus d'estime que moi, monsieur, votre, etc.

663. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Grand merci, mon cher abbé, de la gratification faite à La Mare, d'autant plus que c'est la dernière que mes affaires me permettent de lui accorder. Si jamais il vient vous importuner, ne vous laissez pas entamer. Répondez que vous n'avez aucun commerce avec moi; cela coupe court. Sachez s'il est vrai que ce petit monsieur, que j'ai accablé de bienfaits, se déchaîne aussi contre moi. Parlez à Demoulin avec bonté; il doit bien rougir de son procédé envers moi; il m'emporte vingt mille francs, et veut me déshonorer. En perdant vingt mille francs, il ne me faut pas acquérir un ennemi.

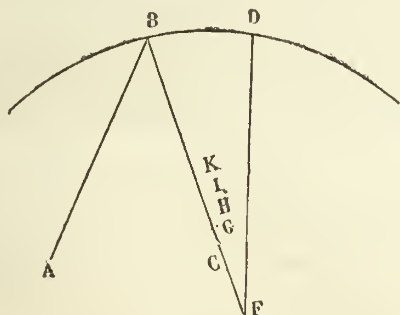
Autre importunité, mon cher abbé. Un ami (2), qui me demande un secret inviolable, me charge de savoir quel est le sujet du prix proposé cette année par l'Académie des sciences. Je ne connais point d'homme plus secret que vous: ce sera donc vous, mon cher ami, qui nous rendrez ce service. Si j'écrivais à quelque académicien, il penserait peut-être que je veux composer pour les prix; cela ne convient ni à mon âge, ni à mon peu d'érudition.

664. — A M. PITOT.

Ce 29 mai (3).

Cet ouvrage (4) n'est guère fait que pour ceux qui n'ont ni science ni préjugés. J'y parle de choses bien connues, comme des premiers principes de la vision; mais il faut être populaire. Je ne suis pas venu pour les sages, mais pour le peuple ignorant dont j'ai l'honneur d'être.

Vous verrez, au chapitre VI, que je soutiens que nous apprenons à voir, comme à parler et à lire. Si l'ouvrage n'était pas déjà trop long, j'ajouterais le problème de catoptrique jusqu'ici indéchiffrable, dont je vous ai parlé.



Soit l'objet A placé à environ un pied d'un miroir concave, soit son angle d'incidence A B C, soit le cathète D F, par toutes les règles on devrait voir l'objet au point de réunion du cathète et du rayon réfléchi B C; mais le cathète et la ligne de réflexion B C ne se réunissent qu'à une distance très grande, et l'œil placé en K voit l'objet de très près. Par une autre règle fondamentale, plus les rayons arrivent convergents à l'œil, plus l'objet doit paraître éloigné. Or, ils arrivent plus convergents en I qu'en K et en H qu'en I. Cependant, reculant l'œil en I, vous voyez l'objet encore plus près qu'en K, et l'œil placé en G voit l'objet encore plus près, et, qui pis est, le voit plus gros. Voilà la difficulté qui fait dire à Tacquet qu'il est prêt d'abandonner les principes d'optique. Voilà ce que Barrow lui-même a jugé insoluble. Mais voilà ce qui se conçoit très bien dans les principes du docteur Barclay (1). Ces principes se réduisent à joindre l'expérience aux règles : nous ne jugeons de la grosseur et de la distance que par une longue expérience. Nous sommes accoutumés à voir confus et gros les objets trop approchés de nos yeux. L'objet, en ce cas-ci, nous paraît d'autant plus confus qu'il nous paraît gros, et alors nous le jugeons plus près. Voilà probablement tout le mystère. Il y entre aussi, je crois, un peu d'ouverture de la prunelle et de changement de figure dans le cristallin. Je crois que c'est la seule manière d'expliquer le phénomène de l'apparence du soleil à l'horizon : nous le voyons plus faible, d'une manière plus confuse, et nous le jugeons plus gros; mais je n'ai point voulu entrer dans ces détails; je n'en dis déjà que trop, et j'en suis honteux.

Venons, je vous prie, à l'obliquité de l'écliptique. Je ne doute pas qu'elle ne diminue, mais je dis qu'en ce cas les méridiens doivent changer. Je dis que si l'équateur s'est approché de l'écliptique, il doit être midi à Sainte-Pétrone au solstice d'été, plus tôt de cinquante-cinq secondes, que quand la méridienne fut tracée; et je ne sais si cette aberration du soleil n'a pas besoin d'être corrigée par une nouvelle méridienne. J'oserais vous supplier de m'en instruire, si je ne craignais d'abuser de votre temps.

Je suis, avec toute l'estime que vous méritez, monsieur, etc.

665. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

1er juin 1737.

Il est impossible, mon cher ami, qu'il y ait trente-un volumes de pièces de l'Académie des sciences, depuis qu'elle distribue des prix. Il faut que vous ayez pris la malheureuse Académie française pour l'Académie des sciences. On envoya un jour dix-huit singes à un homme qui avait demandé dix-huit cygnes pour mettre sur son canal. J'ai bien la mine d'avoir trente-un singes, au lieu de dix-huit cygnes qu'il me fallait. Si l'on a fait, mon cher abbé, ce *quiproquo*, comme je le présume, il faut vite acheter les volumes des pièces qui ont remporté le prix à la véritable Académie, et je vous renverrai les ennuyeux compliments de la pauvre Académie française. Franchement il serait dur d'avoir des compliments, que je ne lis pas, au lieu de bons ouvrages dont j'ai besoin.

Vous vous moquez, mon cher ami, de me dire ce que vaut votre cachet, et d'où il vient. Passez-le en ligne de compte pour dix louis. En outre, je vous remercie de m'avoir procuré le plaisir de faire une galanterie qui a été bien reçue.

666. — AU MÊME.

Juin.

Armez-vous de courage, mon cher et aimable facteur, car aujourd'hui je serai bien importun. Voici une négociation de savant où il faut, s'il vous plaît, que vous réussissiez, et que je ne sois point deviné. Visite à M. de Fontenelle, et longue explication sur ce qu'on entend par la *propagation du feu*.

Les raisonneurs, au nombre desquels je m'avise quelquefois de me fourrer, disputent si le feu est pesant ou non. M. Lémeri, dont vous m'avez envoyé la *Chimie*, prétend, chapitre V, qu'après avoir calciné vingt livres de plomb, il les a trouvées, en les pesant après la calcination, augmentées de cinq livres; il ne dit point s'il a pesé la terrine dans laquelle cette calcination a été faite, s'il est entré du charbon dans son plomb; il suppose tout simplement, ou plutôt tout hardiment, que le plomb s'est pénétré des particules de feu qui ont augmenté son poids. Cinq livres de feu! cinq livres de lumière! cela est admirable, et si admirable que je ne le crois pas.

(1) Il était alors au pôle Nord, où il constata ce que le newtonien Voltaire présumait. (G. A.)

(2) Voltaire lui-même. Voyez, tome V, le *Mémoire sur le feu*. (G. A.)

(3) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

(4) Les *Éléments de la philosophie de Newton*. (G. A.)

(1) Ou plutôt Berkeley. (G. A.)

D'autres savants ont fait des expériences dans la vue de peser le feu; ils ont mis de la limaille de cuivre et de la limaille d'étain dans des retortes de verre bouchées hermétiquement; ils ont calciné cette limaille, et ils l'ont trouvée augmentée de poids; une once de cuivre a acquis quarante-neuf grains, et une once d'étain quatre grains. L'antimoine, calciné aux rayons du soleil par le verre ardent, a aussi augmenté de poids entre les mains du chimiste Homberg.

Je veux que toutes ces expériences soient vraies; je veux que les matières dans lesquelles on tenait les métaux en calcination n'aient pas contribué à augmenter le poids de ces métaux; mais, moi, qui vous parle, j'ai pesé plus d'un millier de fer tout rouge et tout enflammé (1), et je l'ai ensuite pesé refroidi; je n'ai pas trouvé un grain de différence. Or il serait bien singulier que vingt livres de plomb calciné pesassent cinq livres de plus, et qu'un millier de fer ardent n'acquît pas un grain de pesanteur (2).

Voilà, mon cher abbé, des difficultés qui, depuis un mois, fatiguent la tête peu physique de votre ami, et le rendent incertain en chimie, comme d'autres difficultés d'un ordre différent le rendent chancelant sur quelques points peu importants de la théologie scolastique. Dans chaque science on cherche de bonne foi la vérité, et, quand on croit la tenir, on n'embrasse souvent qu'une erreur.

Voici maintenant la grâce que je vous demande. Entrez chez votre voisin, le sieur Geoffroy, apothicaire, de l'Académie des sciences; liez conversation avec lui, au moyen d'une demi-livre de quinquina, que vous lui achèterez, et que vous m'enverrez. Interrogez-le sur les expériences de Lémeri et de Homberg, et sur les miennes. Vous êtes un négociateur très habile, vous saurez aisément ce que M. Geoffroy pense de tout cela, et vous m'en direz des nouvelles, le tout sans me commettre.

Je suis, comme vous voyez, mon cher ami, fort occupé de physique; mais je n'oublie pas ce *superflu* qu'on nomme *nécessaire* (3). J'espère qu'Hébert (4) ne tardera pas à le finir, et qu'il n'épargnera rien pour le goût et pour la magnificence.

667. — A M. PITOT.

Le 20 juin.

Vous devez avoir actuellement, monsieur, tout l'ouvrage (5) sur lequel vous voulez bien donner votre avis. J'en ai commencé l'édition en Hollande, et j'ai appris depuis que le gouvernement désirait que le livre parût en France, d'une édition de Paris. M. d'Argenson (6) sait de quoi il s'agit; je n'ai osé lui écrire sur cette bagatelle. La retraite où je vis ne me permet guère d'avoir aucune correspondance à Paris, et surtout d'importuner les gens en place de mes affaires particulières. Sans cela, il y a longtemps que j'aurais écrit à M. d'Argenson, avec qui j'ai eu l'honneur d'être élevé, et qui, depuis vingt-cinq ans, m'a toujours honoré de ses bontés. Je compte qu'il m'a conservé la même bienveillance.

Je vous supplie, monsieur, de lui montrer cet article de ma lettre quand vous le trouverez dans quelque moment de loisir. Vous l'instruirez mieux que je ne le ferais touchant cet ouvrage. Vous lui direz qu'ayant commencé l'édition en Hollande, et en ayant fait présent au libraire qui l'imprime, je n'ai songé à le faire imprimer en France que depuis que j'ai su qu'on désirait qu'il y parût avec privilége et approbation.

Ce livre est attendu ici avec plus de curiosité qu'il n'en mérite, parce que le public s'empresse de chercher à se moquer de l'auteur de la *Henriade* devenu physicien. Mais cette curiosité maligne du public servira encore à procurer un prompt débit à l'ouvrage, bon ou mauvais.

La première grâce que j'ai à vous demander, monsieur, est de me dire, en général, ce que vous pensez de cette philosophie, et de me marquer les fautes que vous y aurez trouvées. J'ai un instinct qui me fait aimer le vrai; mais je n'ai que l'instinct, et vos lumières le conduiront.

Vous trouvez que je m'explique assez clairement; je suis comme les petits ruisseaux; ils sont transparents parce qu'ils sont peu profonds. J'ai tâché de présenter les idées de la manière dont elles sont entrées dans ma tête. Je me donne bien de la peine pour en épargner à nos Français, qui, généralement parlant, voudraient apprendre sans étudier.

Vous trouverez dans mon manuscrit quelques anecdotes semées parmi les épines de la physique. Je fais l'histoire de la science dont je parle, et c'est peut-être ce qui sera lu avec le moins de dégoût. Mais le détail des calculs me fatigue et m'embarrasse encore plus qu'il ne rebutera les lecteurs ordinaires. C'est pour ces cruels détails surtout que j'ai recours à votre tête algébrique et infatigable; la mienne, poétique et malade, est fort empêchée à peser le soleil.

Si madame votre femme est accouchée d'un garçon, je vous en fais mon compliment. Ce sera un honnête homme et un philosophe de plus, car j'espère qu'il vous ressemblera (1).

Sans aucune cérémonie, je vous prie de compter sur ma reconnaissance autant que sur mon estime et mon amitié; il serait indigne de la philosophie d'aller barbouiller nos lettres d'un votre très humble, etc.

P.-S. Vous vous moquez du monde de me remercier comme vous faites, et encore plus de parler d'acte par devant notaire; je le déchirerais. Votre nom me suffit, et je ne veux point que le nom d'un philosophe soit déshonoré par des obligations en parchemin. S'il n'y avait que des gens comme nous, les gens de justice n'auraient pas beau jeu.

668. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Le 22 juin.

J'ai reçu vos *Lettres*, mon cher Isaac, comme nos pères reçurent les cailles dans le désert; mais je ne me lasserai pas de vos *Lettres* comme ils se lassèrent de leurs cailles. Souvenez-vous que je vous ai toujours assuré un succès invariable pour les *Lettres juives*. Comptez que vous vous lasserez plus tôt d'en écrire, que le public de les lire et de les désirer.

Je suis très aise que vous ayez exécuté ce petit projet d'*Anecdotes littéraires* (2). Le goût que vous avez pour le bon et pour le vrai ne vous permettra pas de passer sous silence les *Visions de Marie Alacoque;*

Les vers français que Jésus-Christ a faits pour cette sainte; vers qui feraient penser que notre divin Sauveur était un très mauvais poëte, si on ne savait d'ailleurs que Languet, archevêque de Sens, a été le Pellegrin qui a fait ces vers de Jésus-Christ;

L'impertinence absurde des jésuites qui, dans leur misérable *Journal* (3), viennent d'assurer que l'*Essai sur l'Homme*, de Pope, est un ouvrage diabolique contre la religion chrétienne;

Le style d'un certain père Regnault, auteur des *Entretiens physiques*; style digne de son ignorance. Ce bon Père à la justice d'appeler les admirables découvertes et les démonstrations de Newton sur la lumière, *un système;* et ensuite il a la modestie de proposer le sien. Il dit qu'Hercule *était physicien*, et qu'on ne pouvait résister à *un physicien de cette force*. Il examine la question du vide, et il dit ingénieusement : Voyons s'il y a du vide *ailleurs que dans la bouteille ou dans la bourse*.

C'est là le style de nos beaux esprits savants, qui ne peuvent imiter que les défauts de Voiture et de Fontenelle.

Pareilles impertinences dans le P. Castel, qui, dans un livre de mathématiques (4), pour faire comprendre que le cercle est un composé d'une infinité de lignes droites, introduit un ouvrier faisant un talon de soulier, qui dit qu'un cône n'est qu'un pain de sucre, etc., etc., et que ces notions suffisent pour être bon mathématicien;

Les cabales et les intrigues pour faire réussir de mauvaises pièces, et pour faire croire qu'elles ont réussi, quand elles ont fait bâiller le peu d'auditeurs qu'elles ont eu; témoin l'*École des amis*, *Childéric* (5), et tant d'autres, qu'on ne peut lire.

Enfin, vous ne manquerez pas de matières. Vous aurez toujours de quoi venger et éclairer le public.

Vous faites fort bien, tandis que vous êtes encore jeune, d'enrichir votre mémoire par la connaissance des langues; et, puisque vous faites aux belles-lettres l'honneur de les cultiver, il est bon que vous vous fassiez un fonds d'érudition qui donnera toujours plus de poids à votre gloire et à vos ouvrages. Tout est également frivole en ce monde; mais il y a

(1) Voltaire avait une forge à Cirey. (G. A.)
(2) Voyez, tome V, les notes de M. Delavaut dans l'*Essai sur la nature du feu*. (G. A.)
(3) Voyez, tome VI, le *Mondain*. (G. A.)
(4) Marchand de curiosités. (G. A.)
(5) Les *Éléments de Newton*. (G. A.)
(6) Le marquis. (G. A.)

(1) Le fils de M. Pitot est actuellement (1784) avocat général de la cour de Montpellier. (K.)
(2) *Anecdotes historiques, galantes et littéraires du temps présent*. (G. A.)
(3) Journal de Trévoux. (G. A.)
(4) *Mathématique universelle abrégée*. (G. A.
(5) L'une, comédie de La Chaussée; l'autre, tragédie de Morand. (G. A.)

des inutilités qui passent pour solides, et ces inutilités-là ne sont pas à négliger. Tôt ou tard vous en recueillerez le fruit, soit que vous restiez dans les pays étrangers, soit que vous rentriez dans votre patrie.

Voici une lettre (1) que j'ai reçue, laquelle doit vous confirmer dans l'idée que vous avez de Rousseau. Adieu; je vous aime autant qu'il est méprisable. Je vous suis attaché pour toute ma vie.

669. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

29 juin.

Voudriez-vous, mon cher ami, faire une visite longue ou courte, à votre gré, à M. Boulduc, savant chimiste? On m'assure qu'il a fait des expériences qui tendent à prouver que le feu n'augmente pas la pesanteur des corps : il s'agit d'avoir sur cela une conversation avec lui. Il y a encore un M. Grosse qui demeure dans le même corps de logis; c'est encore un chimiste très intelligent et très laborieux : je vous prie de demander à l'un et à l'autre ce qu'ils pensent des expériences du plomb calciné au feu ordinaire, et des matières calcinées au feu des rayons du soleil réunis par le verre ardent. Ils se feront un plaisir de vous parler, de vous instruire, et vous m'enverrez un précis de leurs instructions philosophiques. C'est là, mon cher correspondant, une commission plus amusante que de se mettre au marc la livre avec les créanciers du prince de Guise. Ce prince m'a toujours caché l'établissement d'une commission pour la liquidation de ses dettes. Une rente viagère doit être sacrée; il m'en doit trois années. Une commission établie par le roi n'est pas établie pour frustrer des créanciers. Les rentes viagères doivent certainement être exceptées des lois les plus favorables aux débiteurs de mauvaise volonté. Parlez-en, je vous prie, à M. de Machault (2), et après lui avoir représenté mon droit et la lésion que je souffre, vous agirez comme il conviendra : il est essentiel d'en venir à des voies juridiques, et bienséant de mêler à cela toute la considération possible. Ne vous en reposez pas sur la parole positive du prince de Guise. Les paroles positives des princes sont des chansons, et les siennes sont pis.

670. — AU MÊME.

30 juin.

Encore une petite visite, mon cher ami, au sieur Geoffroy. Remettez-le encore, moyennant quelques onces de quinquina, ou de séné, ou de manne, ou de tout ce qu'il vous plaira acheter pour votre santé ou pour la mienne, remettez-le, dis-je, sur le chapitre du plomb et du régule d'antimoine augmenté de poids après la calcination.

Il vous a dit, et cela est très vrai, que ces matières perdent cette augmentation de poids après être refroidies; mais ce n'est pas assez : il faut savoir si ce poids se perd, quand le corps calciné s'est simplement refroidi, ou s'il se perd quand ce corps calciné a été ensuite fondu. Lémeri, qui rapporte que vingt livres de plomb calciné ont produit vingt-cinq livres pesant, ajoute que ce plomb refondu ensuite n'a pesé que dix-neuf livres.

MM. Duclos et Homberg rapportent que le régule de mars et celui d'antimoine, calcinés au verre ardent, ont augmenté de poids, mais que, fondus après à ce même verre, ils ont perdu et ce poids qui leur avait été ajouté, et un peu du leur propre. Ce n'est donc pas après avoir été refroidis que ces corps ont perdu le poids ajouté à leur substance par l'action du feu.

Il faudrait encore savoir si M. Geoffroy pense que la matière ignée seule a produit ce poids surabondant; si la cuiller de fer avec laquelle on remue pendant l'opération, si le vase qui contient le métal n'augmente pas le poids de ce métal, en passant en quelque quantité dans sa substance.

Sachez, mon cher ami, le sentiment de monsieur l'apothicaire sur tous ces objets, et mandez-le-moi vite. Vous êtes très capable de faire parler ce chimiste, et tous les chimistes de l'Académie, et de les bien entendre. Je compte sur votre amitié et sur votre discrétion.

671. — AU MÊME.

6 juillet.

Il y a plaisir, mon cher ami, à vous donner des commissions savantes, tant vous vous en acquittez bien. On ne peut rendre service ni mieux ni plus promptement.

(1) Lettre de Rousset de Missi sur l'affaire de Rousseau avec Médine. (G. A.)
(2) Maître des requêtes, plus tard contrôleur général des finances. (G. A.)

Je viens de faire sur-le-champ l'expérience que le savant charbonnier, M. Grosse, conseille sur le fer. J'en ai pesé un morceau de deux livres, que j'ai fait rougir sur une tuile à l'air; je l'ai pesé rouge, je l'ai pesé froid, il a toujours été de même poids. J'ai pesé tous ces jours-ci du fer et de la fonte enflammés; j'en ai pesé depuis deux livres jusqu'à mille livres. Loin de trouver le poids du fer rouge plus grand, je l'ai trouvé plus petit de beaucoup, ce que j'attribue à l'effet de la fournaise prodigieusement ardente, qui aura enlevé quelques particules de fer; c'est ce que je vous prie de dire au sieur Grosse quand vous le verrez; voyez donc promptement ce gnome, et avec votre *incognito* ordinaire, faites-lui une nouvelle consultation. C'est un homme bien au fait. Sachez donc, 1° s'il croit que le feu pèse; 2° si les expériences faites par M. Homberg et autres doivent l'emporter à ce sujet sur celle du fer rouge et refroidi, qui pèse toujours également. Nous sommes environnés, mon cher abbé, d'incertitudes dans tous les genres possibles. La moindre vérité donne des peines infinies à trouver.

3° Demandez-lui si le miroir ardent du Palais-Royal fait le même effet sur les matières mises dans l'air libre et dans le vide de la machine pneumatique. Il faudrait là-dessus le faire jaser longtemps, lui demander les effets des rayons du soleil dans ce vide sur la poudre à canon, sur le fer, sur les liqueurs, sur les métaux, et prendre un petit nota de toutes les réponses de ce savant;

4° L'interroger si le phosphore de Boyle, si le phosphore igné, s'allument dans le vide; enfin s'il a vu de bon naphte de Perse, et s'il est vrai que ce naphte brûle dans l'eau. Vous voilà, mon cher abbé, archi-physicien. Je vous lutine furieusement, car j'ajoute encore que le temps me presse. J'abuse excessivement de votre complaisance; mais, en revanche, je vous aime excessivement.

672. — AU MÊME.

Ce 8 juillet 1737 (1).

Je vous avais demandé, mon cher abbé, des thermomètres et des baromètres. J'insiste encore fortement là-dessus. On en transporte au bout du monde. Vous pourriez consulter sur cela M. Grosse ou M. Nollet (2), qui demeure quai des Théatins, chez M. le marquis de Locmaria.

Ce M. Nollet en vend de très bons. Il enseignera et donnera par écrit la manière de les faire parvenir en province en sûreté. On pourrait, je crois, très bien envoyer dans une caisse le mercure, les verres, l'esprit de vin coloré, etc., chacun à part, et on remplirait le thermomètre selon la façon dont M. Nollet lui-même s'y prend.

Ce qui est bien sûr, c'est qu'il me faut deux bons baromètres et deux bons thermomètres; si je peux surtout en avoir selon la méthode de Fahrenheit, je vous serai très obligé, dût-on me les apporter à pied. Il n'y aurait qu'à m'envoyer ce Savoyard (3) en qui vous avez confiance, et qui est un honnête garçon. Il apporterait avec cela des serins, supposé qu'ils soient privés, si M. Dubreuil voulait en céder pour de l'argent, et une petite perruche à collier noir. Vous feriez prix avec lui pour son voyage. Vous seriez un homme charmant.

Au reste, mon cher abbé, n'épargnez jamais l'argent quand il vous faudra des voitures, et préférez toujours en fait d'achat le beau et le bon, un peu cher, au médiocre moins coûteux.

On dit bien du mal des estampes de Gaillard. Ne pourrait-on point me faire moins vilain?

Adieu, mon très cher abbé.

673. — A M. LE BARON DE KAISERLING.

Favori d'un prince adorable,
Courtisan qui n'es point flatteur,
Allemand qui n'es point buveur,
Voyageant sans être menteur,
Souvent goutteux, toujours aimable;
Le caprice injuste du sort
T'avait fait naître sur le bord
De la pesante Moscovie (4) :
Le ciel, pour réparer ce tort,
Te donna le feu du génie
Au milieu des glaces du Nord.
Orné de grâces naturelles,

(1) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)
(2) Célèbre physicien. (G. A.)
(3) C'est le petit Savoyard dont le portrait figura plus tard à Ferney dans la chambre de Voltaire. (G. A.)
(4) Il était né en Courlande. (G. A.)

Tu plairais à Rome, à Paris,
Aux papistes, aux infidèles,
Citoyen de tous les pays,
Et chéri de toutes les belles.

Voilà, monsieur, un petit portrait de vous, plus fidèle encore que le plan que vous avez emporté de Cirey. Nous avons reçu vos lettres dans lesquelles vous faites voir des sentiments qui ne sont point d'un voyageur. Les voyageurs oublient; vous ne nous oubliez point; vous songez à nous consoler de votre absence. Madame du Châtelet et tout ce qui est à Cirey, et moi, monsieur, nous nous souviendrons toute notre vie que nous avons vu Alexandre de Remusberg (1) dans Ephestion Kaiserling. Je trouve déjà le prince royal un très grand politique; il choisit pour ambassadeurs ceux dont il connaît le caractère conforme à celui des puissances auprès desquelles il faut négocier. Il a envoyé à madame la marquise du Châtelet un homme sensible à la beauté, à l'esprit, à la vertu, et qui a tous les goûts, comme il parle toutes les langues; en un mot, son envoyé était chargé de plaire, et il a mieux rempli sa légation que le cardinal d'Ossat ou Grotius n'auraient fait. Vous négociez sans doute sur ce pied-là auprès de madame de Nassau (2). En quelque endroit du monde que vous soyez, souvenez-vous qu'il y a en France une petite vallée riante, entourée de bois, où votre nom ne périra point tant que nous l'habiterons. Parlez quelquefois de nous à Frédéric-Marc-Aurèle quand vous aurez le bonheur de vous retrouver auprès de lui. Vous avez été témoin de cette tendresse plus forte que le respect dont nos cœurs sont pénétrés pour lui. Nous ne faisons guère de repas sans faire commémoration du prince et de l'ambassadeur; nous ne passons point devant son portrait sans nous arrêter, sans dire : « Voilà donc celui à qui il est réservé de » rendre les hommes heureux! voilà le vrai prince et le vrai » philosophe! » J'apprends encore que vous ne bornez point votre sensibilité pour Cirey au seul souvenir, vous songez à rendre service à M. Linant; vos bons offices pour lui sont un bienfait pour moi, souffrez que je partage la reconnaissance.

Il y a donc deux terres de Cirey dans le monde, deux paradis terrestres; mesdames de Nassau ont l'un, mais madame du Châtelet a l'autre. Ce que vous me dites de Weilbourg augmente la respectueuse estime que j'avais déjà pour les princesses dont vous me parlez; adieu, monsieur, nous ne perdrons jamais celle que nous avons pour vous. Ma malheureuse santé m'a empêché de vous écrire plus tôt, mais elle ne diminuera rien de mes tendres sentiments.

Si dans votre chemin vous rencontrez des gens dignes de voir Emilie, et qui voyagent en France, envoyez-les-nous, ils seront reçus en votre nom comme vous-même. Madame du Châtelet sera comptée au rang des choses qu'il faut voir en France, parmi celles qu'on y regrette.

Je suis avec l'estime la plus respectueuse et la plus tendre, etc.

674. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Ce 30 juillet 1737 (3).

J'ai été un peu malade, mon cher abbé; sans cela je vous aurais écrit par votre courrier fantassin, qui m'a apporté le tout en assez bon ordre. Mais il est arrivé depuis bien du malheur à nos baromètres et à nos thermomètres. Je ne veux pas abuser de votre patience pour en demander d'autres pour le présent. Mais en donnant une *Henriade* à l'abbé Nollet, vous pourrez fort bien lui demander un plus grand thermomètre selon les principes de M. de Réaumur. Le plus grand que j'avais, s'étant trouvé encore trop petit, a pété dans l'opération.

Je vous réitère mes petites demandes de ma dernière lettre. Voici le temps des réponses de M. Grosse et de celle de M. Delarue.

Si notre chimiste aumônier tarde à partir, ne tardez pas, je vous en prie, à m'envoyer de l'argent par la voie du carrosse, et au lieu de deux cent cinquante louis, envoyez-en hardiment trois cents avec les livres et les petites bagatelles que j'ai demandées.

Vous me direz ce qu'il faut faire sur le certificat de vie, et sur ce qui est nécessaire pour recevoir mes rentes viagères dont vous avez les contrats, et ma pension dont M. Tanevot a l'ordonnance.

Je compte qu'on a écrit à M. le prince de Guise suivant le modèle de lettre que j'avais envoyé, et, si l'on n'a pas encore écrit, je prie instamment qu'on n'y manque point.

On a donné un écu de trois livres de gratification au porteur des thermomètres, et trois livres encore sur son paiement. Combien lui donnez-vous par jour?

Adieu; on ne peut ni vous fatiguer ni vous aimer plus que je fais. N'oublions pas l'affaire de Bouillé-Ménard.

Autres questions.

Que dit la perruche? Car il faut qu'on la répète.

Avez-vous eu la bonté de donner à d'Arnaud un louis d'or? Dites-lui donc qu'il se fasse appeler Arnaud; c'est un beau nom de janséniste, et Baculard est ridicule. — *Vale, et me ama.*

675. — AU MÊME.

Chaque jour, mon cher ami, sera donc une nouvelle importunité de ma part. Dites-moi, ne sera-ce pas abuser de votre patience, de vous prier de revoir M. Grosse, et d'avoir avec ce célèbre chimiste une nouvelle conversation scientifique? Voyez-le donc, et ayez la bonté de demander à ce savant charbonnier s'il a jamais fait l'expérience de plonger son thermomètre dans l'esprit de vin, dans l'esprit de nitre, d'urine, etc., pour voir si le thermomètre hausse dans les liqueurs.

Je suis, mon cher abbé, toujours honteux de mes importunités; mais n'épargnez ni les carrosses, ni les commissionnaires, et faites toujours bien à votre aise les affaires de votre ami.

676. — AU MÊME.

Octobre.

M. de Brézé est-il bien solide? Qu'en pensez-vous, mon prudent ami? Cet article d'intérêt mûrement examiné, prenez vingt mille livres chez M. Michel, et donnez-les à M. Brézé, en rentes viagères, au denier dix. Cet emploi sera d'autant plus agréable qu'on sera payé aisément et régulièrement sur ses maisons à Paris. Arrangez cette affaire pour le mieux; et, une fois arrangée, si la terre de Spoix (1) peut se donner pour cinquante mille livres, nous les trouverons vers le mois d'avril. Nous vendrons des actions, nous emprunterons au denier vingt, cela ne sera difficile ni à vous ni à moi. La vie est courte; Salomon dit qu'il faut jouir. Je songe à jouir, et pour cela je me sens une grande vocation pour être jardinier, laboureur, et vigneron; peut-être même réussirai-je mieux à planter des arbres, à bêcher la terre et à la faire fructifier, qu'à faire des tragédies, de la chimie, des poëmes épiques, et autres sublimes sottises, qui font des ennemis implacables. Donnez l'*Enfant prodigue* à Prault, moyennant cinquante louis d'or, six cents francs tout de suite, et un billet pour les autres six cents livres, payables quand ce malheureux *Enfant* verra le jour. Cet argent sera employé à quelque bonne œuvre. Je m'en tiens à mon lot, qui est un peu de gloire et quelques coups de sifflet.

677. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, ce 2 novembre.

Tout mon chagrin est donc à présent de ne pouvoir vous embrasser en vous félicitant du meilleur de mon cœur. Il ne me manque pour sentir un bonheur parfait que d'être témoin du vôtre (2). Que je suis enchanté, mon cher et respectable ami, de ce que vous venez de faire! que je reconnais bien là votre cœur tendre et votre esprit ferme!

On disait que l'Hymen a l'Intérêt pour père;
Qu'il est triste, sans choix, aveugle, mercenaire :
Ce n'est point là l'Hymen; on le connaît bien mal.
Ce dieu des cœurs heureux est chez vous, d'Argental;
La Vertu le conduit, la Tendresse l'anime;
Le bonheur sur ses pas est fixé sans retour;
Le véritable Hymen est le fils de l'Estime,
Et le frère du tendre Amour.

Permettez-moi donc de vous faire ici à tous deux des compliments de la part de tous les honnêtes gens, de tous les gens qui pensent, de tous les gens aimables. Mon Dieu! que vous avez bien fait l'un et l'autre! Partagez, madame, les bontés de M. d'Argental pour moi. Ah! s'il vous prenait fantaisie à tous deux de venir passer quelque temps à la campagne, pendant qu'on dorera votre cabinet, qu'on achèvera votre meuble; madame du Châtelet va vous en écrire sur cela de bonnes. Enfin ne nous ôtez point l'espérance de vous

(1) Frédéric. (G. A.)
(2) Nassau-Weilbourg. (G. A.)
(3) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)

(1) Voisine de Bar-sur-Aube. (G. A.)
(2) D'Argental venait d'épouser Jeanne du Bouchet « dont le père, surintendant du duc de Berry, avait, disent les éditeurs de Kehl, dissipé sa fortune; mais il n'avait rien négligé pour l'éducation de sa fille; elle avait des grâces et de l'esprit; et c'était assez pour le bonheur de M. d'Argental. » (G. A.)

revoir. Les heureux n'ont point besoin de Paris. Nous n'irons point; il faut donc que vous veniez ici. Vivez heureux, couple aimable, couple estimable. Vendez vite votre vilaine charge de conseiller au parlement, qui vous prend un temps que vous devez aux charmes de la société; quittez ce triste fardeau qui fait qu'on se lève matin. Il n'y a pas moyen que le plaisir dont votre bonheur me pénètre me permette de vous parler d'autre chose. Une autre fois je vous entretiendrai de Melpomène, de Thalie; mais aujourd'hui la divinité à qui vous sacrifiez a tout mon encens.

678. — A M. THIERIOT.

A Cirey, le 3 novembre.

N'osant vous écrire par la poste (1), je me sers de cet homme qui part de Cirey, et qui se charge de ma lettre. Croiriez-vous bien que la plus lâche et la plus infâme calomnie qu'un prêtre puisse inventer a été cause de mon voyage en Hollande? Vous avez été, avec plusieurs honnêtes gens, enveloppé vous-même dans cette calomnie absurde dont vous ne vous doutez pas. Il ne m'est pas permis encore de vous dire ce que c'est. Je vous demande même en grâce, mon cher ami, au nom de la tendre amitié qui nous unit depuis plus de vingt ans, et qui ne finira qu'avec ma vie, de ne paraître pas seulement soupçonner que vous sachiez qu'il y a eu une calomnie sur notre compte. Ne dites point surtout que vous ayez reçu de lettre de moi; cela est de très grande conséquence. Il vous paraîtra sans doute surprenant qu'il y ait une pareille inquisition secrète; mais enfin elle existe, et il faut que les honnêtes gens, qui sont toujours les plus faibles, cèdent aux plus forts. J'avais voulu vous écrire par M. l'abbé du Resnel, qui est venu passer un mois à Cirey, et je ne me suis privé de cette consolation que parce qu'il ne devait retourner à Paris qu'après la Saint-Martin. Mon cher Thieriot, quand vous saurez de quoi il a été question, vous rirez, et vous serez indigné à l'excès de la méchanceté et du ridicule des hommes. J'ai bien fait de ne vivre que dans la cour d'Emilie, et vous faites très bien de ne vivre que dans celle de Pollion.

Je lus, il y a un mois, le petit extrait que mademoiselle Deshayes avait fait de l'ouvrage de l'*Euclide-Orphée*, et je dis à madame du Châtelet : Je suis sûr qu'avant qu'il soit peu Pollion (2) épousera cette muse-là. Il y avait dans ces trois ou quatre pages une sorte de mérite peu commun; et cela, joint à tant de talents et de grâces, fait en tout une personne si respectable, qu'il était impossible de ne pas mettre tout son bonheur et toute sa gloire à l'épouser. Que leur bonheur soit public, mon cher ami, et que mes compliments soient bien secrets, je vous en conjure. Je souhaite qu'on se souvienne de moi dans votre temple des Muses, je veux être oublié partout ailleurs.

Je viens de lire les paroles de *Castor et Pollux* (3). Ce poëme est plein de diamants brillants; cela étincelle de pensées et d'expressions fortes. Il y manque quelque petite chose que nous sentons bien tous, et que l'auteur sent aussi, mais c'est un ouvrage qui doit faire grand honneur à son esprit Je n'en sais pas le succès; il dépend de la musique et des fêtes, et des acteurs. Je souhaiterais de voir cet opera avec vous, d'en embrasser les auteurs, de souper avec eux et avec vous, mon cher ami, si je pouvais souhaiter quelque chose, mais mon petit paradis terrestre me retiendra jusqu'à ce que quelque diable m'en chasse.

Vous savez peut-être que le seul vrai prince qu'il y ait en Europe nous a envoyé dans notre Eden un petit ambassadeur (4), qu'il qualifie de son ami intime, et qui mérite ce titre. Les autres rois n'ont que des courtisans, mais notre prince n'aura que des amis. Nous avons reçu celui-ci comme Adam et Eve reçoivent l'ange dans le *Paradis* de Milton; à cela près qu'il a fait meilleure chère, et qu'il a eu des fêtes plus galantes. Notre prince devient tous les jours plus étonnant; c'est un prodige de talents et de vraie vertu. Je crains qu'il ne meure. Les hommes ne sont pas faits pour être gouvernés par un tel homme; ils ne méritent pas d'être heureux.

Il m'envoie quelquefois de gros paquets qui sont six mois en route, et qui probablement arriveraient plus tôt s'ils passaient par vos mains. Je voudrais bien que vous fussiez notre unique correspondant. Je me flatte que dans peu il me sera permis d'écrire librement à mes amis. Le nombre ne sera pas grand, et vous serez toujours à la tête.

(1) On ouvrait les lettres. (G. A.)
(2) La Popelinière. (G. A.)
(3) Opéra de Bernard. (G. A.)
(4) Kaiserling. (G. A.)

Vous devriez bien aller voir mes nièces, qui ont perdu leur père (1). Vous me ferez grand plaisir de leur parler de leur oncle le solitaire (sans témoins s'entend). Il y a là une nièce aînée (2) qui est une élève de Rameau, et qui a l'esprit aimable. Je voudrais bien l'avoir auprès de moi, ausssi bien que sa sœur (3). Vous pourriez leur en inspirer l'envie; elles ne se repentiraient pas du voyage.

Mandez-moi donc des nouvelles de votre santé, de vos plaisirs, de tout ce qui vous regarde, et de nos amis, que j'embrasse en bonne fortune. Adieu, mon très cher ami, que j'aimerai toujours.

679. — AU MÊME.

Novembre.

Je n'ai reçu qu'aujourd'hui votre lettre du 22, mon cher ami. La route est plus longue, mais plus sûre. Nos cœurs peuvent se parler, et voilà ce que je voulais.

Premièrement, je ne vous crois point instruit de la raison qui m'a obligé à me priver si longtemps du commerce de mes amis; mais je crois enfin pouvoir vous la dire. Savez-vous bien qu'on avait accusé plusieurs personnes d'*athéisme?* Savez-vous bien que vous étiez du nombre? Je n'en dirai pas plus. Ah! mon ami, que nous sommes loin de mériter cette sotte et abominable accusation? Il est au moins de notre intérêt qu'il y ait un Dieu, et qu'il punisse ces monstres de la société, ces scélérats qui se font un jeu de la plus damnable imposture.

A l'égard de la nouvelle calomnie dont vous me parlez, j'ai cru devoir en écrire à son altesse royale (4). Je vous instruis de cette démarche, afin que vous vous y conformiez, et que vous m'éclairiez, en cas que cette impertinence continue. Le roi de Prusse, avec de grands Etats, beaucoup d'argent comptant, et une armée de géants, peut très bien se moquer d'un sot libelle;

Mais moi chétif, qui ne suis roi, ni rien, (*Clém. Marot.*)

je tremble toujours de la calomnie, quelque absurde qu'elle soit, et je suis comme le lièvre, qui craignait qu'on ne prît ses oreilles pour des cornes.

Tout cela m'attristerait bien; mais la vie douce dont je jouis me console; la sagesse, l'esprit, la bonté extrême dont le prince royal m'honore, me rassurent; et je ne crains rien avec votre amitié.

680. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Novembre.

Votre patience, mon cher abbé, va être mise à une étrange question; je tremble qu'elle n'en puisse soutenir l'épreuve. J'espère tout de votre amitié. Affaires temporelles, affaires spirituelles, ce sont là les deux grands sujets du long bavardage que je vais vous faire.

M. de Lezeau me doit trois ans; il faut le presser sans trop l'importuner. Une lettre au prince de Guise; cela ne coûte rien et avance les affaires. Les Villars et les d'Auneuil doivent deux annees, il faut poliment et sagement remontrer à ces messieurs leurs devoirs à l'égard de leurs créanciers. Il faut aussi terminer avec M. de Richelieu, et en passer par où l'on voudra. J'aurais de grandes objections à faire sur ce qu'il me propose; mais j'aime encore mieux une conclusion qu'une objection. Concluez donc, mon cher ami; je m'en rapporte aveuglément à vos lumières, qui me sont toujours très utiles.

Prault doit donner cinquante francs à M. votre frère. Je le veux; c'est un petit pot-de-vin, une petite bagatelle qui est entrée dans mon marché (5); et, quand cette bagatelle sera payée, M. votre frère grondera de ma part le négligent Prault, qui, dans les envois des livres que je veux, met toujours des retards qui m'impatientent cruellement; rien de tout ce qu'il m'expédie n'arrive à point nommé.

M. votre frère demandera ensuite à ce libraire, ou à tel autre qu'il voudra, un *Puffendorf;* la *Chimie* de Boërhaave la plus complète, une *Lettre sur la divisibilité de la matière*, chez Jombert; la *Table des trente premiers tomes de l'Histoire de l'Académie des Sciences*, Mariotte, *de la Nature de l'Air; idem, du Froid et du Chaud;* Boyle, *De ratione inter ignem et flammam*, difficile à trouver; c'est l'affaire de M. votre frère.

(1) Pierre-François Mignot. (G. A.)
(2) Louise Mignot, plus tard madame Denis. (G. A.)
(3) Marie-Elisabeth Mignot, plus tard madame de Fontaine. (G. A.)
(4) On l'avait accusé d'être l'auteur d'une satire contre le père de Frédéric. Voyez la correspondance avec ce dernier à cette époque. (G. A.)
(5) La vente du manuscrit de l'*Enfant prodigue*. (G.

Autres commissions. Deux rames de papier de ministre, autant de papier à lettres; le tout papier de Hollande; douze bâtons de cire d'Espagne à l'esprit de vin, une sphère copernicienne, un verre ardent des plus grands, mes estampes du Luxembourg, deux globes avec leurs pieds, deux thermomètres, deux baromètres (les plus longs sont les meilleurs); deux planches bien graduées, des terrines, des retortes. En fait d'achat, mon ami, qu'on préfère toujours le beau et le bon un peu cher au médiocre moins coûteux.

Voilà pour le bel esprit qui cherche à s'instruire à la suite des Fontenelle, des Boyle, des Boërhaave, et autres savants. Ce qui suit est pour l'homme matériel, qui digère fort mal, qui a besoin de faire, à ce qu'on lui dit, de grands exercices, et qui, outre ce besoin de nécessité, a encore d'autres besoins de société. Je vous prie, en conséquence, de lui faire acheter un bon fusil, une jolie gibecière avec appartenances, marteaux d'armes, tire-bourre; et grandes boucles de diamants pour souliers, autres boucles à diamants pour jarretières; vingt livres de poudre à poudrer, dix livres de poudre de senteur, une bouteille d'essence au jasmin, deux énormes pots de pommade à la fleur d'orange, deux houppes à poudrer, un très bon couteau, trois éponges fines, trois balais pour secrétaire, quatre paquets de plumes, deux pinces de toilette très propres, une paire de ciseaux de poche très bons, deux brosses à frotter, enfin trois paires de pantoufles bien fourrées : et puis je ne me souviens de rien de plus.

De tout cela on fera un ballot, deux s'il le faut, trois même s'ils sont nécessaires. Votre emballeur est excellent. Envoyez le tout par Joinville, non à mon adresse, car je suis en Angleterre (je vous prie de vous en souvenir), mais à l'adresse de madame de Champbonin.

Tout cela coûte, me direz-vous, et où prendre de l'argent? Où vous voudrez, mon cher abbé. On a des actions. On en fond. Il ne faut jamais rien négliger de son plaisir, parce que la vie est courte. Je serai tout à vous pendant cette courte vie.

681.—A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

17 novembre 1737 (1).

Je reçois la vôtre du 15, mon cher et véritable ami. Vous êtes bien bon de soupçonner M. d'Argental d'avoir écrit le billet que vous m'envoyez. Je vois bien que vous ne connaissez pas l'écriture et le style du petit La Mare. Il me semble qu'il devrait se servir autrement de sa plume. Il pourrait avoir plus de respect pour vous et de reconnaissance pour moi. Il devrait au moins n'écrire que pour me remercier de mes bienfaits. Je lui ai donné cent francs pour son voyage d'Italie, et je n'ai pas entendu parler de lui depuis son retour. Je ne le connais que pour l'avoir fait guérir d'une maladie infâme à mes dépens, et pour l'avoir accablé de dons qu'il ne méritait pas. Mais je suis accoutumé à l'ingratitude des hommes.

Que La Mare ne m'ait payé que d'ingratitude, encore passe. Mais Demoulin y a joint la friponnerie, l'outrage et les plus indignes procédés. Sa femme, comme je vous l'ai mandé, m'a écrit pour me demander grâce; mais si Demoulin ne me demande pas au moins pardon de ses infamies, il sera poursuivi à la rigueur.

Tâchez, mon cher abbé, d'avoir cette belle pendule à secondes.

Je vous supplie d'envoyer presser Prault fils pour l'envoi des livres que j'ai demandés.

Je prie M. votre frère de se souvenir du *Cresphonte* (2).

Un petit billet à Thieriot, je vous prie, pour les habits. Pardon, et mille amitiés à vous et aux vôtres.

682. — A MADAME DE CHAMPBONIN.

De Cirey, décembre.

Aimable amie, je n'ai point été libre jusqu'à ce moment; pardon! mais sachez que c'est à moi et à ma nièce (3) à vous remercier. Sachez que c'est faire son bonheur que de la mettre près de vous. Vous avez tout, hors l'amour-propre. Le mien est extrême de pouvoir être uni à vous par les liens du sang, que je me propose; mais ne nous enivrons point des fumées d'un vin que nous n'avons point encore bu. Ne croyons jamais que ce qui est fait. Je crois l'affaire en train; mais qui peut répondre des événements? je ne réponds que de mon cœur, qui est à vous pour toujours. Venez me voir, ma chère amie, quand vous passerez près de la ville des *Entre-sols* (1).

683. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Décembre.

Au lieu de l'argent (2) que me doit Prault, mon cher abbé, je lui ai demandé des livres. Vous dites qu'il est mécontent, j'en suis surpris; il doit savoir qu'on ne s'interdit jamais la liberté des éditions étrangères. Sitôt qu'un livre est imprimé à Paris, avec privilége, les libraires de Hollande s'en saisissent, et le premier qui l'imprime est celui qui a le privilége exclusif dans ce pays-là; et, pour avoir ce droit d'imprimer le premier, il suffit de faire annoncer l'ouvrage dans les gazettes. C'est un usage établi, et qui tient lieu de loi.

Or, quand je veux favoriser un libraire de Hollande, je l'avertis de l'ouvrage que je fais imprimer en France, et je tâche qu'il en ait le premier exemplaire, afin qu'il prenne le devant sur ses confrères. J'ai donc promis à un libraire hollandais que je lui ferais avoir incessamment l'ouvrage en question, et je lui ai promis cette petite faveur pour l'indemniser de ce qu'on tarde à lui faire achever les *Eléments de la philosophie de Newton* qu'il a commencés depuis près d'un an.

Il ne s'agit que de hâter Prault afin de hâter en même temps le petit avantage qui indemnisera le libraire hollandais (3) que j'affectionne et qui est très honnête homme. Le sieur Prault sait très bien ce dont il s'agit. Son privilége est pour la France et non pour la Hollande; il n'a même transigé que sur ce pied-là, et à condition qu'on imprimerait à la fois à Paris et à Amsterdam.

Pour prévenir toute difficulté, envoyez-lui ce billet, et qu'il y mette sa réponse.

Vous voilà au fait, et je vous demande pardon de ce verbiage.

Prault doit encore cinquante francs à M. votre frère; je veux qu'il les paie. C'est un nouveau pot-de-vin que je le prie d'accepter. Je le prie aussi de m'envoyer la vieille tragédie de *Cresphonte* et tous les bouquins que j'ai notés sur le catalogue qu'il m'a fait parvenir.

684. — A M. THIERIOT.

A Cirey, le 6 décembre.

Je vois par votre lettre, mon cher ami, que vous êtes très peu instruit de la raison qui m'a forcé de me priver, pour un temps, du commerce de mes amis; mais votre commerce m'est si cher, que je ne veux pas hasarder de vous en parler dans une lettre qui peut fort bien être ouverte, malgré toutes mes précautions.

J'ai cru devoir mander au prince royal la calomnie dont je vous remercie de m'avoir instruit. Vous croyez bien que je ne fais ni à lui ni à moi l'outrage de me justifier; je lui dis seulement que votre zèle extrême pour sa personne ne vous a pas permis de me cacher cette horreur, et que les mêmes sentiments m'engagent à l'en avertir. Je crois que c'est un de ces attentats méprisables, un de ces crimes de la canaille, que les rois doivent ignorer. Nous autres philosophes, nous devons penser comme des rois, mais malheureusement la calomnie nous fait plus de mal réel qu'à eux.

Vous devriez bien (4) m'envoyer les versiculets (5) du prince et la réponse. Vous me direz que c'était à moi d'en faire, et que je suis bien impertinent de rester dans le silence quand les savants et les princes s'empressent à rendre hommage à madame de La Popelinière.

> Mais, quoi! si ma muse échauffée
> Eût loué cet objet charmant,
> Qui réunit si noblement
> Les talents d'Euclide et d'Orphée,
> Ce serait un faible ornement
> Au piédestal de son trophée.
> La louer est un vain emploi;
> Elle régnera bien sans moi
> Dans ce monde et dans la mémoire
> Et l'heureux maître de son cœur,
> Celui qui fait seul son bonheur,
> Pourrait seul augmenter sa gloire.

A propos de vers, on imprime l'*Enfant prodigue* un peu

(1) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)

(2) Voltaire confond cette tragédie de Gilbert avec le *Téléphonte* du même auteur. C'est *Téléphonte* qu'il veut dire, le sujet étant le même que celui de *Mérope*. (G. A.)

(3) Louise Mignot, que Voltaire voulait marier à Champbonin fils. G. A.)

(1) Le château de Cirey. (G. A.)

(2) Le prix de l'*Enfant prodigue*. (G. A.)

(3) E. Ledet. (G. A.)

(4) Ce passage et les vers suivants se trouvent dans presque toutes les éditions, à la fin de la dernière lettre à Thieriot. (G. A.)

(5) Voyez la lettre à Frédéric du 20 décembre. (G. A.)

différent de la détestable copie qu'ont les comédiens, et que vous avez envoyée (dont j'enrage) au prince royal.

Je n'ai encore fait que deux actes de *Mérope*, car j'ai un cabinet de physique qui me tient au cœur.

Pluribus attentus, minor est ad singula sensus.

Je trouve dans *Castor et Pollux* des traits charmants; le tout ensemble n'est pas peut-être bien tissu. Il y manque le *molle et amœnum*, et même il y manque de l'intérêt. Mais, après tout, je vous avoue que j'aimerais mieux avoir fait une demi-douzaine de petits morceaux qui sont épars dans cette pièce qu'un de ces opéras insipides et uniformes. Je trouve encore que les vers n'en sont pas toujours bien lyriques, et je crois que le récitatif a dû beaucoup coûter à notre grand Rameau. Je ne songe point à sa musique que je n'aie de tendres retours pour *Samson*. Est-ce qu'on n'entendra jamais à l'Opéra :

Profonds abîmes de la terre,
Enfer, ouvre-toi, etc.? (Act. V, sc. I.)

Mais ne pensons plus aux vanités du monde.

Je vous remercie, mon ami, d'avoir consolé mes nièces. Je ne leur proposais un voyage à Cirey qu'en cas que leurs affaires et les bienséances s'accordassent avec ce voyage. Mais voici une autre négociation qui est assez digne de la bonté de votre cœur et du don de persuader dont Dieu a pourvu votre esprit accort et votre longue physionomie.

Si madame Pagnon (1) voulait se charger de marier la cadette à quelque bon gros robin, je me chargerais de marier l'aînée à un jeune homme de condition, dont la famille entière m'honore de la plus tendre et de la plus inviolable amitié. Assurément je ne veux pas hasarder de la rendre malheureuse; elle aurait affaire à une famille qui serait à ses pieds; elle serait maîtresse d'un château assez joli qu'on embellirait pour elle. Un bien médiocre la ferait vivre avec beaucoup plus d'abondance que si elle avait quinze mille livres de rente à Paris. Elle passerait une partie de l'année avec madame du Châtelet; elle viendrait à Paris avec nous dans l'occasion; enfin je serais son père.

C'est, mon cher ami, ce que je lui propose, en cas qu'elle ne trouve pas mieux. Dieu me préserve de prétendre gêner la moindre de ses inclinations! attenter à la liberté de son prochain me paraît un crime contre l'humanité; c'est le péché contre nature. C'est à votre prudence à sonder ses inclinations. Si, après que vous lui aurez présenté ce parti avec vos lèvres de persuasion, elle le trouve à son gré, alors qu'elle me laisse faire. Vous pourrez lui insinuer un peu de dégoût pour la vie médiocre qu'elle mènerait à Paris, et beaucoup d'envie de s'établir honnêtement. Ce serait ensuite à elle à ménager tout doucement l'esprit de ses oncles.

Tout ceci, comme vous le voyez, est l'exposition de la pièce; mais le dernier acte n'est pas, je crois, près d'être joué. Je remets l'intrigue entre vos mains.

Voici un petit mot de lettre (2) pour l'ami Berger. Adieu; je vous embrasse. Comment donc le *gentil* Bernard a-t-il quitté Pollion et Tucca?

Je reçois dans le moment une lettre de ma nièce, qui me fait beaucoup de plaisir. Elle n'est pas loin d'accepter ce que je lui propose, et elle a raison. *Vale.*

685. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cambridge, 3 décembre.

Je suis fort aise, mon cher physicien, que M. de Fontenelle se soit expliqué sur la *propagation du feu*. Comme la lumière du soleil est le feu le plus puissant que nous connaissions, il était naturel d'avoir quelques idées un peu claires sur la propagation de ce feu élémentaire. C'était l'affaire d'un philosophe; le reste est l'affaire d'un forgeron. Je suis au milieu des forges, et la matière me convient assez. J'espère que Bronod (3) s'expliquera aussi clairement sur les cinquante louis dont vous me parlez, que M. de Fontenelle sur la lumière. Si Bronod ne donne pas cet argent, je crois qu'il faudra vendre une action. Je ne vois pas grand mal à cela; on ne perd jamais son dividende; il est vrai que le prix varie vers les époques de leur paiement, c'est-à-dire de six en six mois, mais cela va à peu de chose; et d'ailleurs il vaut mieux sacrifier quelques pistoles, que de vous donner la peine d'aller encore chez le sieur Bronod.

Les trois louis que vous avez donnés, en dernier lieu, au sieur Robert (1), étaient sans doute pour ses avances. Je ne peux imaginer qu'un procureur se soit avisé de faire des frais, puisque je n'ai point eu d'affaires, à moins que je n'aie eu quelque procès sans le savoir.

M. Michel veut donc garder mon argent jusqu'au 1er mars? soit : laissez-le-lui donc; ce sera toujours deux mois d'intérêt de gagnés. Ne dédaignons pas de pareilles broutilles.

Faites, je vous prie, et si vous le jugez nécessaire, un petit présent à l'intendant de M. de Richelieu; mais, au préalable, il faut qu'il y ait une bonne délégation sur Bouillé-Ménard, pour mes arrérages, et une délégation pour que dorénavant je reçoive régulièrement une rente de quatre mille livres.

Un louis d'or à d'Arnaud, sans lui dire ni où je suis ni ce que je fais, ni à lui ni à personne. Je suis à Cirey pour vous seul, et dans la Cochinchine pour tous les Parisiens, ou, ce qui sera plus vraisemblable, confiné dans quelque province d'Angleterre.

686. — AU MÊME.

L'estampe tirée sur pastel, mon cher abbé, est horrible et misérable, n'en déplaise au graveur; peu m'en soucie. Je ne prendrai point le parti de mon visage, que je ne connais pas trop; mais, mon cher ami, ne pourrait-on pas me faire moins vilain? J'abandonne cela à vos soins; surtout n'en parlez pas à madame du Châtelet.

Venons au nécessaire de cette dame. Voyez au plus tôt Hébert, et recommandez-lui la plus prompte diligence. Vous lui avez donné cinquante louis; donnez-lui-en cinquante autres, s'il les exige, et assurez-le que, à l'instant de la délivrance, le tout sera exactement payé.

Si, suivant ma dernière lettre, vous avez fait vendre une action, vous avez bien fait; si vous ne l'avez pas vendue, vous avez encore bien fait. Je vous approuve en tout parce que tout ce que vous faites est toujours bien; et vous méritez qu'on vous remercie et qu'on vous embrasse bien fort.

687. — AU MÊME.

Décembre.

Vous me parlez, mon cher abbé, d'un bon homme de chimiste, et je vous écoute avec plaisir; vous me proposez ensuite de le prendre avec moi, je ne demande pas mieux. Il sera ici d'une liberté entière, pas mal logé, bien nourri, une grande commodité pour cultiver à son aise son talent de chimiste : mais il faudrait qu'il sût dire la messe, et qu'il voulût la dire les dimanches et les fêtes dans la chapelle du château. Cette messe est une condition sans laquelle je ne puis me charger de lui. Je lui donnerai cent écus par an, mais je ne peux rien faire de plus.

Il faut encore l'instruire qu'on mange très rarement avec madame la marquise du Châtelet, dont les heures de repas ne sont pas trop réglées; mais il y a la table de M. le comte du Châtelet son fils, et d'un précepteur, homme d'esprit, servie régulièrement à midi et à huit heures du soir. M. du Châtelet père y mange souvent, et quelquefois nous soupons tous ensemble. D'ailleurs on jouit ici d'une grande liberté. On ne peut lui donner, pour le présent, qu'une chambre avec antichambre. S'il accepte mes propositions, il peut venir et apporter tous ses intruments de chimie. S'il a besoin d'argent, vous pourrez lui donner un quartier d'avance, à condition qu'il partira sur-le-champ. S'il tarde à partir, ne tardez pas, mon cher trésorier, à m'envoyer de l'argent par la voie du carrosse. Au lieu de deux cent cinquante louis, envoyez-en hardiment trois cents, avec les livres et les bagatelles que j'ai demandés.

Au reste, mon cher ami, je suppose que votre chimiste est un homme sage, puisque vous le proposez : dites-moi son nom, car encore faut-il que je sache comment il s'appelle. S'il fait des thermomètres à la Fahrenheit, il en fera ici, et il rendra service à la physique. Ces thermomètres cadrent-ils avec ceux de Réaumur? Ces instruments ne conviennent qu'autant qu'ils sonnent la même octave.

688. — AU MÊME.

Décembre.

La terre de Spoix (1), mon cher plénipotentiaire, est à vendre. Je sais ce qu'elle vaut. Si on pouvait l'avoir pour moins de cinquante mille livres, on ne risquerait rien. Il est vrai

---

(1) « Cette dame Pagnon ou Paignon, dit M. Clogenson, appartenait à la famille qui, sous Louis XIV, avait concouru, avec celle des Miguot, à établir à Sedan la fabrique de draps fins perfectionnés, de nos jours, par MM. Bacot. » (G. A.)
(2) On n'a pas ce mot. (G. A.)
(3) Notaire. (G. A.)

(1) Avocat. (G. A.)
(2) Voyez une lettre d'octobre à Moussinot. (G. A.)

qu'il faudrait payer pour treize mille livres de droits; mais avec cela ce serait encore bien placer son argent. Elle sera adjugée aux requêtes du palais, au premier mars; la quarantaine est ouverte. Si M. d'Estaing songe à cette terre, je lui propose de s'en accommoder à vie, et, s'il n'y songe pas, et qu'elle ne coûte que cinquante mille livres, je veux bien l'acheter. Chargez donc un procureur d'enchérir pour mon compte. L'acquisition de cette terre est une chose importante et digne d'occuper votre esprit plein de ressources et de sagesse.

Encore un louis d'or à ce grand d'Arnaud : c'est son étrenne. Dites-lui que je n'écris à personne, qu'il apprenne lui-même à écrire, et que je songe à lui.

O mon ami, que je suis incommode!

689. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Oui, mon cher ami, je sais que, en achetant la terre de Spoix, il y aura le quint et le requint à payer en entier, qu'il y aura de grandes réparations à faire, chose naturelle dans une terre en décret. Je sais encore que onze arpents de bois sont entièrement dévastés. Tous les gros chênes ont été vendus, chose encore plus naturelle dans une terre entre les mains d'un seigneur aussi peu économe que le cordon bleu (1). Il y a des vignes assez bien tenues, et je me flatte que, étant à portée de bien régir cette terre, je la ferai valoir beaucoup plus qu'elle n'est affermée depuis cent ans.

Le château de Spoix reste à madame d'Estaing, veuve du cordon bleu. Ce château est, je crois, pour son habitation; elle a quatre-vingts ans, et pour peu de chose elle cédera son droit. De plus, je ne compte pas habiter Spoix de quelque temps.

J'ai tout lieu de croire que le décret en vertu duquel on vend cette terre est un accord par lequel quelqu'un de la famille veut se la faire adjuger. M. de Maulevrier, gendre de M. d'Estaing, est celui qui a le premier droit au retrait lignager, et le seul des parents qui pût et qui voulût faire ce retrait. C'est madame de Maulevrier qui gouverne les affaires et qui les entend bien. En cas qu'elle voulût faire ce retrait, mon dessein serait qu'elle me laissât, ma vie durant, la jouissance de Spoix. J'en aurais soin; je mettrais cette terre en valeur. Tâchez de savoir ses intentions. Je vous enverrai un pouvoir absolu pour traiter. C'est là une petite négociation que je remets à votre prudence et à votre amitié.

690. — AU MÊME.

Décembre.

Je vous traite, mon cher chanoine, comme le diable de Papefiguière: je ne cesse de vous accabler de commissions, et je ne vous en donnerais aucune si je n'y ajoutais de les faire faire par qui vous voudrez. Ne vous gênez jamais sur les détails; il faut que nous soyons à notre aise l'un avec l'autre. N'épargnez pas l'argent quand il faudra des voitures; je ne vous en parle jamais, mais c'est toujours sous-entendu.

A ces conditions, je vous prie de voir Penel. Si le portrait est bien, prenez-le, payez-le, faites-le monter en bague pour femme, et dépêchez-le-nous. Si le cabaret à pieds dorés et le petit secrétaire ne sont point vendus, faites-leur faire le voyage de Cirey où je ne suis pas. Je voudrais avoir deux vestes brodées et cent louis d'or. Ces deux articles seront remis à M. le marquis du Châtelet, pour m'être apportés à *Cambridge*. En retirant le tableau de chez Chevalier, vous lui donnerez un louis d'or. Les soins d'un honnête homme méritent une honnête récompense. Les vôtres sont d'un prix infini à mes yeux, et je ne puis vous exprimer, mon cher abbé, à quel point je suis touché des marques de votre amitié.

691. — AU MÊME.

Décembre.

Les biens de M. de Richelieu me paraissent très engagés. Me trompé-je? les terres qui entrent dans son duché sont, par cela seul, substituées de droit. Son père a vendu tout ce qu'il pouvait vendre; mon hypothèque ne subsistant plus, sur quoi puis-je me faire payer? Malgré ces scrupules, je donnerai encore de l'argent à M. le duc de Richelieu. Et voici un petit projet que je soumets à votre esprit d'ordre et de sagesse.

J'ai prêté vingt mille livres à M. du Châtelet, j'emprunterai sur sa terre de Cirey la même somme; j'en donnerai quatorze mille sept cents à M. de Richelieu, qui, avec les cinq mille trois cents, feront les vingt mille livres. Il me paierait alors une rente de six mille livres. Voyez, mon ami, à arranger cette affaire; vous avez tout pouvoir pour cela, et j'ai toute confiance en vous.

J'espère que la ville, Villars, d'Estaing, d'Auneuil, Lezeau, le trésor royal et les fermiers-généraux nous aideront. Si le prince de Guise donne mille écus, il faudra s'en contenter. M. de Brézé fera un bon contrat; M. Michel en fera un autre. Je n'aurai plus qu'à recevoir sans peine un revenu assez fort pour vivre heureux dans quelque agréable retraite où l'amitié désire un jour vous en faire les honneurs.

Ne mettez rien à la loterie dont vous parlez; elle ne peut convenir qu'à ceux qui ont beaucoup de contrats et beaucoup d'argent. Je ne suis dans aucun de ces deux cas. Engagez M. Michel à garder votre argent jusqu'en avril; c'est de conséquence; et donnez ce que j'ai promis à d'Arnaud. Il m'avait promis d'apprendre à écrire, je l'aurais placé; il a tort : dites-lui cette vérité pour son bien.

692. — AU MÊME.

Décembre.

Je vous prie, mon cher abbé, de faire chercher une montre à secondes chez Leroy, ou chez Lebon, ou chez Thiout; enfin la meilleure montre, soit d'or, soit d'argent, il n'importe; le prix n'importe pas davantage. Si vous pouvez charger l'honnête Savoyard que vous nous avez déjà envoyé ici à cinquante sous par jour, (et que nous récompenserons encore, outre le prix convenu), de cette montre à répétition, vous l'expédierez tout de suite, et vous ferez là une affaire dont je serai bien satisfait.

D'Hombre, que vous connaissez, a fait banqueroute, il me devait quinze cents francs; il vient de faire un contrat avec ses créanciers que je n'ai point signé. Parlez, je vous prie, à un procureur, et qu'on m'exploite ce drôle, dont je suis très mécontent.

J'ai lu l'épître de d'Arnaud; je ne crois pas que cela soit imprimé, ni doive l'être. Dites-lui que ma santé ne me permet d'écrire à personne, mais que je l'aime beaucoup. Retenez-le à dîner quelquefois chez M. Dubreuil, je paierai les poulardes très volontiers; éprouvez son esprit et sa probité, afin que je puisse le placer. — Je vous le répète, mon cher ami, vous avez carte blanche sur tout, et je n'ai jamais que des remerciements à vous faire.

693. — AU MÊME.

Décembre (1).

J'attends le pâté que vous m'annoncez, et pour douze à quinze francs de joujoux d'enfants. Nous voici bientôt aux étrennes; c'est le temps de leurs plaisirs et de ma petite moisson, à laquelle il faut penser.

Si l'on ne voit pas distinctement les satellites de Jupiter, je ne veux point du télescope de Newton. Notre chimiste fait des difficultés! il faut payer son voyage et demeurer là. Au lieu de trois *Henriades*, j'en demande six bien reliées. Je suis honteux de vous importuner pour des bagatelles.

L'affaire de M. de Guise n'est pas si bagatelle. Il m'écrit que les procédures qu'on a faites sont assez inutiles. C'est de quoi je ne conviens pas; je les crois très nécessaires. Savez-vous, mon cher ami, que vous ne feriez pas mal d'aller voir M. Chopin dans quelque intervalle de la grand'messe et de vêpres? Il me semble qu'on fait plus de choses dans une conversation avec le chef de la commission (2) qu'avec des rames de papier timbré. Je souhaiterais que ce M. Chopin eût quelques rentes viagères, il verrait ce que c'est que de n'avoir point à vivre de son vivant, et de laisser à ses hoirs trois ou quatre années à percevoir. Vous lui diriez que le sérénissime prince de Guise se moque de moi, chétif citoyen, qu'il fait bombance à Arcueil, et qu'il laisse mourir de faim ses créanciers; vous lui feriez un beau discours sur le respect que l'on doit aux rentes viagères. Il est vrai que le roi a réduit les nôtres à moitié; mais le prince de Guise n'est pas si modéré, il me retranche toute la mienne.

Je vous avoue que je trouve procédé-là pire que les barricades de Guise-le-Balafré. Je vous embrasse de tout mon cœur, mon ami, et nous boirons à votre santé en mangeant le pâté.

(1) François, comte d'Estaing, mort depuis 1732. (G. A.)

(1) MM. E. Bavoux et A. François ont reproduit ce billet sous la date du 9 décembre 1738 avec quelques variantes. (G. A.)
(2) Commission pour la liquidation des dettes du prince de Guise. (G. A.)

694. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Décembre.

On m'avait mandé, mon cher ami, que tous les meubles d'Arouet avaient été brûlés, et son logement consumé (1) ; je vois avec plaisir que cela n'est pas. Ne négligez rien, je vous en conjure, tant auprès de Me Picart qu'auprès de ses connaissances, pour découvrir le mariage secret d'Arouet (2). Cela m'est important, car je suis sur le point de marier une de mes nièces. On le dit fort intrigué dans cette affaire des convulsions. Quel fanatisme ! Mon cher, ne donnez pas dans ces horribles folies. Tout bon Français applaudit à un bon janséniste, qui crie contre les formulaires et les excommunications, et qui se moque un peu de l'infaillibilité du pape; mais on méprise un insensé qui se fait crucifier, et un imbécile qui assiste à ces crucifiements de galetas.

Je sais bien qu'il ne serait pas mal que je fusse à Paris; mais je crois mes intérêts mieux entre vos mains qu'entre les miennes ; et l'ancien trésorier du chapitre de Saint-Merri a, pour conduire les affaires de ce bas monde, infiniment plus d'intelligence que son ami le philosophe, qui dans sa solitude de Cirey fait des vers, étudie Newton, le tout avec assez peu de succès, et qui, en outre, digère fort mal.

695. — A M. THIERIOT.

15 décembre 1737, à Cirey (3).

J'ai reçu, mon cher ami, la lettre du prince (4). Cela fait un peu de détour, mais cela est plus sûr. Vous pouvez m'écrire par la voie ordinaire, à Cirey, quand vous n'aurez rien de particulier à me faire savoir. Madame du Châtelet vous a écrit. Je vous dis à peu près les mêmes choses qu'elle, mon cher ami, je n'ai pas un moment à moi (5). Une tragédie nouvelle est actuellement le démon qui tourmente mon imagination. J'obéis au dieu ou au diable qui m'agite. Physique, géométrie, adieu jusqu'à Pâques. Sciences et arts, vous servez par quartier chez moi; mais Thieriot est dans mon cœur toute l'année.

Votre frère m'a envoyé des habits qui sont si beaux que j'en suis honteux. Je vous recommande ma nièce. M'est-il permis de dire à Pollion et à Polymnie combien je les révère?

Portez-vous bien, aimez-moi, écrivez-moi. A propos, j'ai corrigé les premiers actes d'*OEdipe*, *Zaïre*, et tous mes petits ouvrages.

Toujours enfantant, toujours léchant; mais le monde est trop méchant.

696. — AU MÊME.

A Cirey, le 21 décembre.

Je réponds en hâte, mon cher ami, à votre lettre du 18 touchant l'article qui concerne mes nièces. Vous mandez à madame du Châtelet que vous pensez que je veux faire plus de bien à ce gentilhomme que je propose qu'à ma nièce même. Je crois en faire beaucoup à tous les deux ; et je crois en faire à moi-même, en vivant avec une personne à qui le sang et l'amitié m'unissent, qui a des talents, et dont l'esprit me plaît beaucoup. Je trouve de plus une charge très honnête, convenable à un gentilhomme, et, qui plus est, lucrative, que ma nièce pourrait acheter, et qui lui appartiendrait en propre. Je connais moins la cadette que l'aînée; mais quand il s'agira d'établir cette cadette, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir. Si ma nièce aînée était contente de sa campagne, et qu'elle voulût avoir un jour sa sœur auprès d'elle; si cette sœur aimait mieux être dame de château que citadine de Paris malaisée, je trouverais bien à la marier dans notre petit paradis terrestre. Au bout du compte, je n'ai réellement de famille qu'elles ; je serai très aise de me les attacher. Il faut songer qu'on devient vieux, infirme, et qu'alors il est doux de retrouver des parents attachés par la reconnaissance. Si elles se marient à des bourgeois de Paris, serviteur très humble; elles sont perdues pour moi. Vieillir fille est un piètre état. Les princesses du sang ont bien de la peine à soutenir cet état contre nature. Nous sommes nés pour avoir des enfants. Il n'y a que quelques fous de philosophes, du nombre desquels nous sommes, à qui il soit décent de se sauver de la règle générale. Je peux vous assurer enfin que je compte faire le bonheur de mademoiselle Mignot; mais il faut qu'elle le veuille; et vous, qui êtes fait pour le bonheur des autres, c'est votre métier de contribuer au sien.

Faites ma cour, mon cher ami, à Pollion, à Polymnie, à Orphée. Je vous embrasse tendrement.

697. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Instruisez un maudit curieux, mon cher ami, et qui met un grand intérêt dans sa petite curiosité. Avez-vous entendu dire que la terre du Faou sur laquelle est placée ma rente de quatre mille livres est en vente? Si l'acquéreur du Faou veut se charger de me payer, tant mieux; si M. de Richelieu veut me rembourser deux fois, tant mieux; s'il m'assigne ailleurs, tant pis.

Notre chimiste s'en retourne ; il a vu les lieux et ordonné les laboratoires. Je vais lui faire accommoder un petit appartement avec un jardin dont il sera absolument le maître. Il achètera, à Paris, tous les ustensiles qui me seront nécessaires pour devenir chimiste ; et vous, monsieur le trésorier, vous paierez tout ce qu'achètera le chimiste, aussi bien que ses voyages. J'espère qu'il sera aussi content de moi que je le suis de sa franchise, de son humeur aimable, et de la profonde connaissance qu'il paraît avoir de la chimie. Il aime comme moi la solitude et le travail ; je me flatte que nous nous conviendrons. Je voudrais bien, mon cher abbé, vous que je tourmente et fatigue journellement, que vous fissiez ce que M. le chimiste a fait, que vous vinssiez ici quelque jour, vous reposer, voir et embrasser votre ami.

698. — A M. THIERIOT.

A Cirey, le 23 décembre.

Mon cher ami, je n'ai rien à ajouter ni à la peinture que la déesse de Cirey fait de notre vie philosophique, ni aux souhaits de partager quelque temps cette vie avec vous. Si certaine chose que j'ai entamée réussissait, il faudrait bien vous voir à toute force, au bout du compte. Pollion vous donnerait sa chaise de poste jusqu'à Troyes, et à Troyes vous trouveriez la mienne et des relais. En un jour et demi vous feriez le voyage, et puis

O noctes cœnæque deum. . . . . (Hor., liv. II, sat. vi.)

On sait bien qu'on ne pourrait vous garder longtemps, mais enfin on vous verrait.

Je suis d'autant plus fâché de la déconvenue des Linant, que le frère commençait à faire de bons vers, et que sa tragédie n'était pas en si mauvais train. Quand je vois qu'un disciple d'Apollon pèche par le cœur, je ressens les douleurs d'un directeur qui apprend que sa pénitente est au b.....

Ma nièce n'a point voulu de mon campagnard ; je ne lui en sais aucun mauvais gré. J'aurais voulu trouver mieux pour elle. Cependant il est certain qu'elle aurait eu huit mille livres de rente, au moins; mais enfin elle ne l'a pas voulu, et vous savez si je veux la gêner. Je ne veux que son bonheur, et je mettrais une partie du mien à pouvoir vivre quelquefois avec elle. Dieu veuille que quelque plat bourgeois de Paris ne l'ensevelisse pas dans un petit ménage avec des caillettes de la rue Thibautodé ! Il me semble qu'elle était faite pour Cirey (1).

699. — A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, ce 23 décembre.

L'Amitié, ma déesse unique,
Vient enfin de me réveiller
De cette langueur léthargique
Où je paraissais sommeiller,
Et m'a dit d'un ton véridique :
« N'as-tu pas assez barbouillé
Ton système philosophique,
Assez énoncé, détaillé
De Louis l'histoire authentique?
N'as-tu pas encor rimaillé
Récemment une œuvre tragique (2)?
Seras-tu sans cesse embrouillé
De vers et de mathématique?
Renonce plutôt à Newton,

(1) Le 26 octobre 1737, un vaste incendie s'était déclaré à la chambre des comptes et avait duré trois jours. On accusa les jansénistes d'en être les auteurs, et il paraît même que le frère de Voltaire fut un moment arrêté. Armand Arouet demeurait sous la chambre, cour du Palais. (G. A.)

(2) Il n'était pas marié, mais il avait des aventures galantes avec les jolies convulsionnaires. (G. A.)

(3) Éditeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)

(4) De Frédéric. (G. A.)

(5) Tout ce qui suit a fait partie jusqu'à présent de la lettre à Thieriot du 23 décembre. (G. A.)

(1) Voyez une note de la lettre du 15 décembre à Thieriot. (G. A.)

(2) Les *Éléments de la métaphysique de Newton*, le *Siècle de Louis XIV*, et *Mérope*. (G. A.)

A Sophocle, aux vers de Virgile,
A tous les maîtres d'Hélicon;
Mais sois fidèle à Cideville. »

J'ai répondu du même ton :
« O ma patronne, ô ma déesse!
Cideville est le plus beau don
Que je tienne de ta tendresse;
Il est lui seul mon Apollon,
C'est lui dont je veux le suffrage;
Pour lui mon esprit tout entier
S'occupait d'un trop long ouvrage;
Et si j'ai paru l'oublier,
C'est pour lui plaire davantage. »

Voilà une de mes excuses, mon cher Cideville, et cette excuse vous arrivera incessamment par le coche. C'est une tragédie; c'est *Mérope*, tragédie sans amour, et qui peut-être n'en est que plus tendre. Vous en jugerez, vous qui avez un cœur si bon et si sensible, vous qui seriez le plus tendre des pères, comme vous avez été le meilleur des fils, et comme vous êtes le plus fidèle ami, et le plus sensible des amants.

Une autre excuse bien cruelle de mon long silence c'est que la calomnie, qui m'a persécuté si indignement, m'a forcé enfin de rompre tout commerce avec mes meilleurs amis pendant une année. *On ouvrait toutes mes lettres*, on empoisonnait ce qu'elles avaient de plus innocent; et des personnes qui avaient apparemment juré ma perte en faisaient des extraits odieux qu'ils portaient jusqu'aux ministres, dans l'occasion. J'avais cru apaiser la rage de ces persécuteurs en faisant un tour en Hollande; ils m'y ont poursuivi. Rousseau, entre autres, ce monstre né pour calomnier, écrivit que j'étais venu en Hollande prêcher contre la religion, que j'avais tenu école de déisme(1) chez M. s'Gravesande, fameux philosophe de Hollande. Il fallut que M. s'Gravesande démentît ce bruit abominable dans les gazettes. Je ne m'occupai dans mon séjour en Hollande, qu'à voir les expériences de la physique newtonienne que fait M. s'Gravesande, qu'à étudier et qu'à mettre en ordre les *Eléments* de cette physique, commencés à Cirey. Je n'ai opposé à la rage de mes ennemis qu'une vie obscure, retirée, des études sérieuses auxquelles ils n'entendent rien. Bientôt l'amitié me fit revenir en France. Je retrouvai à Cirey madame du Châtelet et toute sa famille. Ils connaissent mon cœur; ils ne se sont jamais démentis un moment pour moi. J'y ai trouvé le repos et la douceur de la vie, que mes ennemis voudraient m'arracher. Pour montrer une docilité sans réserve à ceux dont je peux dépendre, j'ai, par le conseil de M. d'Argental, envoyé, il y a plus de six mois, mes *Eléments de Newton* à la censure à Paris. Ils y sont restés; on ne me les rend point. J'en ai suspendu la publication en Hollande. Je la suspends encore. Les libraires (qui se sont trouvés par hasard d'honnêtes gens) ont bien voulu différer par amitié pour moi. J'attendais quelque décision en France de la part de ceux qui sont à la tête de la littérature. Je n'en ai aucune. Voilà quant à la philosophie; car je veux vous rendre un compte exact.

Quant aux autres ouvrages, j'ai donc fait *Mérope*, dont vous jugerez incessamment. J'ai corrigé toutes mes tragédies, entre autres les trois premiers actes d'*OEdipe*. J'ai retouché beaucoup, jusqu'aux petites pièces détachées que vous avez entre les mains. J'ai poussé l'histoire de Louis XIV jusqu'à la bataille de Turin (2). Je m'amuse d'ailleurs à me faire un cabinet de physique assez complet. Madame du Châtelet est dans tout cela mon guide et mon oracle. On a imprimé l'*Enfant prodigue*, mais je ne l'ai point encore vu.

Comme je suis en train de vous rendre compte de tout, il faut vous dire que ce Demoulin, qui voulait faire imprimer vos lettres, est celui qui me suscita l'infâme procès de Jore. Il m'avait dissipé vingt mille francs que je lui avais confiés; et, pour m'empêcher de lui faire rendre compte, il m'embarrassa dans ce procès. Il vient aujourd'hui de me demander pardon et de me tout avouer. O hommes! ô monstres! qu'il y a peu de Cidevilles!

Continuons; vous aurez tout le détail de mes peines. Une des plus grandes a été d'avoir donné à madame du Châtelet les Linant. Vous savez quel prix elle a reçu de ses bontés. Je crois la sœur plus coupable que le frère. Je suis d'autant plus affligé que Linant semblait vouloir travailler. Il reprenait sa tragédie à cœur; je m'y intéressais; je le faisais travailler; il me serait devenu cher à mesure qu'il eût cultivé son talent; mais il ne m'est plus permis de conserver avec lui le moindre commerce.

Mon cher ami, cette lettre est une jérémiade. Je pleure sur les hommes; mais je me console, car il y a des Emilies et des Cidevilles.

(1) *Déisme* et *athéisme* étaient alors synonymes. (G. A.)
(2) Chapitre XX du *Siècle*. (G. A.)

700. — A M. DE FORMONT.

A Cirey, le 23 décembre.

A mon très cher ami Formont,
Demeurant sur le double mont,
Au-dessus de Vincent Voiture,
Vers la taverne où Bachaumont
Buvait et chantait sans mesure,
Où le plaisir et la raison
Ramenaient le temps d'Epicure.

Vous voulez donc que des filets
De l'abstraite philosophie
Je revole au brillant palais
De l'agréable poésie,
Au pays où règnent Thalie,
Et le cothurne, et les sifflets.
Mon ami, je vous remercie
D'un conseil si doux et si sain.
Vous le voulez; je cède enfin
A ce conseil, à mon destin;
Je vais de folie en folie,
Ainsi qu'on voit une catin
Passer du guerrier au robin,
Au gras prieur d'une abbaye,
Au courtisan, au citadin;
Ou bien, si vous voulez encore,
Ainsi qu'une abeille au matin
Va sucer les pleurs de l'Aurore
Ou sur l'absinthe ou sur le thym,
Toujours travaille et toujours cause,
Et nous pétrit son miel divin
Des gratte-culs et de la rose (1).

J'ai donc, suivant votre conseil, abandonné pour un temps la raison réciproque des carrés des distances, et la progression en nombres impairs dans laquelle tombent les corps graves, et autres casse-têtes, pour retourner à Melpomène. J'ai fait *Mérope*, mon cher ami, *arbiter elegantiarum et judex noster*. Ce n'est pas la *Mérope* de Maffei, c'est la mienne. Je veux vous l'envoyer à vous et à notre aimable Cideville. Il y a si longtemps que je n'ai payé aucun tribut à notre amitié, qu'il faut bien réparer le temps perdu. Ce n'était pas la seule tragédie qu'on faisait à Cirey. Linant avait remis sur le métier cette intrigue égyptiatique que je lui avais fait commencer il y a sept ans (2). Enfin il avait repris vigueur, et je me flattais que dans quatorze ans il aurait fini le cinquième acte. Raillerie à part, s'il avait voulu un peu travailler, je crois que l'ouvrage aurait eu du succès; mais vous savez que le démon d'écrire en prose avait tellement possédé la sœur, que madame du Châtelet a été dans la nécessité absolue de renvoyer la sœur et le frère. Ils ont grand tort l'un et l'autre; ils pouvaient se faire un sort très doux, et se préparer un avenir agréable. Linant aurait passé sa vie dans la maison avec une pension. Son pupille en aurait eu soin toute sa vie. Il y a de la probité, de l'honneur dans cette maison du Châtelet. Celui qui avait élevé M. du Châtelet est mort dans leur famille assez à son aise. Que pouvait faire de mieux un paresseux comme Linant, un homme qui, d'ailleurs, a si peu de ressources, un homme qui doit craindre à tout moment de perdre la vue; que pouvait-il, dis-je, faire de mieux que de s'attacher à cette maison? Je crois qu'il se repentira plus d'un jour; mais il ne me convient pas de conserver avec lui le moindre commerce. Mon devoir a été de lui faire du bien quand vous et M. de Cideville me l'avez recommandé. Mon devoir est de l'oublier, puisqu'il a manqué à madame du Châtelet.

Voulez-vous, en attendant *Mérope*, une *Ode* que j'ai faite *sur la Paix?* On a tant fait de ces drogues, que je n'ai pas voulu donner la mienne. Envoyez-la à notre ami Cideville, et dites-m'en votre avis; mais qu'elle n'ennuie que Cideville et vous. Les esprits sont à Paris dans une petite guerre civile; les jansénistes attaquent les jésuites, les cassinistes s'élèvent contre Maupertuis (3), et ne veulent pas que la terre soit plate aux pôles. Il faudrait les y envoyer pour leur peine. Les lullistes appellent les partisans de Rameau, les *ramoneurs*. Pour moi, sans parti, sans intrigue, retiré dans le paradis terrestre de Cirey, je suis si peu attaché à tout ce qui se passe à Paris, que je ne regrette pas même la diablerie de Rameau (4) ou les beaux airs de *Persée* (5). Si je peux re-

(1) Voyez, tome VI, le *Commentaire historique*. (G. A.)
(2) Il y avait cinq ans qu'il avait donné à Linant le sujet de *Ramsès*. (G. A.)
(3) Cassini prétendait que les pôles étaient allongés. (G. A.)
(4) Les enfers, dans *Castor et Pollux*. (G. A.)
(5) Opéra de Quinault et de Lulli. (G. A.)

gretter quelque chose, c'est vous, mon cher Formont, que j'estimerai et que j'aimerai toute ma vie. Madame du Châtelet, qui partage mes sentiments pour vous, vous fait les plus sincères compliments.

On arrête en France l'impression de ma *Philosophie de Newton*. Sans doute il y a dans cet ouvrage des erreurs que je n'ai pas aperçues.

701. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

28 décembre.

Voici, mon cher ami, une bonne œuvre que je vous prie de ne pas négliger. Il y a, rue Sainte-Marguerite, une demoiselle d'Amfreville, fille de condition, qui a une espèce de terre à Cirey. Je ne la connais guère; mais elle est, me dit-on, dans un extrême besoin. Vite, mon cher abbé, prenez une voiture, allez trouver cette demoiselle; dites-lui que je prends la liberté de lui prêter dix pistoles, et que je suis à son service, si elle en a encore besoin.

Après cette bonne œuvre, vous en ferez une autre d'honnêteté; ce sera de porter à mademoiselle Mignot l'aînée un sac de mille livres, lui demandant bien pardon de ma grossièreté, et lui ajoutant que sur ces mille livres il y en a quatre cents pour sa cadette. Vous direz en particulier à cette aînée que je suis fâché qu'elle ait refusé le parti que je lui proposais, qu'elle aurait joui de plus de huit mille livres de rente, et qu'elle eût épousé un homme de condition très aimable, mais que j'ai tout rompu dès que j'ai su qu'elle faisait la moindre difficulté. Assurez-la de ma tendre amitié dans les termes les plus forts; vous me ferez plaisir de lui faire un peu sentir la différence de mon caractère avec celui d'Arouet, ma facilité en affaires, enfin tout ce que vous croirez qui pourra augmenter son amitié et sa confiance. Elle avait eu envie de vous charger de sa procuration, et de venir s'établir auprès de moi; faites-lui entendre qu'elle eût très bien fait.

702. A MADEMOISELLE QUINAULT.

2 janvier 1738.

[Voltaire se rend aux observations de mademoiselle Quinault et de M. d'Argental. Il avoue ne pas avoir conçu assez quelle est la différence qui doit exister entre l'auditoire de Paris et celui de Vérone, à propos de *Mérope;* dit qu'il ne connaissait, lorsqu'il a composé cette pièce, ni le *Téléphonte* de La Chapelle, ni l'*Amasis* de Lagrange-Chancel, et qu'il n'a d'abord voulu donner *Mérope* que comme une imitation de la pièce de Maffei, qui est parfaite. Il annonce *Adélaïde* corrigée, ainsi que l'*Enfant prodigue* et *Zaïre*.]

703. — A M. THIERIOT.

A Cirey, ce 22 janvier 1738 (1).

Je vous adresse, mon cher ami, ce paquet pour notre prince (2), qui ne sera jamais mon prince, s'il ne vous fait du bien; mais je suis très persuadé qu'il vous récompensera d'une manière éclatante : s'il n'avait pas ce dessein, il vous paierait régulièrement des appointements chétifs qui le dispenseraient de toute reconnaissance. Vivez seulement et comptez que vous êtes très heureux qu'il ne vous donne rien.

Cette lettre et le paquet ci-joint ne vous arriveront que dans sept ou huit jours, je vous l'adresse par un valet de chambre qui va à Paris. On fait venir la berline que je comptais qui vous amènerait avec mes nièces; mais nous ne manquerons pas de voitures : il sera plus aisé d'avoir des berlines que le consentement de monsieur et de madame de La Popelinière.

Qu'est-ce qu'une *Métromanie* du maniaque Piron? On dit que l'aventure de ce Maillard déguisé en Lavigne, en fait le nœud; j'ai peur que cela ne soit point plaisant (3).

Adieu, mon cher ami, portez-vous bien; écrivez-moi quelquefois. Je n'ai pas le temps d'écrire à Berger, parce qu'on part dans la minute. Je vous prie de lui faire mes excuses et de l'assurer de ma tendre amitié.

704. — AU MÊME.

Cirey, ce 24 janvier 1738.

Je reçois, mon cher ami, un paquet de vous et du prince royal. Je vous enverrai une énorme réponse incessamment. Je ne peux toujours m'empêcher de vous féliciter ici, en courant, de la manière pleine de désintéressement et de sagesse avec laquelle vous vous êtes conduit auprès du prince. Je vous en parlerai plus au long dans mon premier paquet.

Voici une lettre que je vous prie de faire tenir sur-le-champ à M. Duclos.

Vous devez recevoir un paquet de moi, écrit avant la réception de la lettre du prince royal.

705. — AU MÊME.

A Cirey, le 25 janvier.

Je comptais, mon cher ami, vous envoyer un énorme paquet pour le prince, et j'aurais été charmé que vous eussiez lu tout ce qu'il contient. Vous eussiez vu et peut-être approuvé la manière dont je pense sur bien des choses, et surtout sur vous. Je lui parle de vous comme le doit faire un homme qui vous estime et qui vous aime depuis si longtemps. Il doit, par vos lettres, vous aimer et vous estimer aussi; cela est indubitable, mais ce n'est pas assez. Il faut que vous soyez regardé par lui comme un philosophe indépendant, comme un homme qui s'attache à lui par goût, par estime, sans aucune vue d'intérêt. Il faut que vous ayez auprès de lui cette espèce de considération qui vaut mieux que mille écus d'appointements, et qui, à la longue, attire en effet des récompenses solides (1). C'est sur ce pied-là que je vous ai cru tout établi dans son esprit, et c'est de là que je suis parti toutes les fois qu'il s'est agi de vous. J'étais d'autant plus disposé à le croire que vous me mandâtes, il y a quelque temps, à propos de M. de Kaiserling, que le prince envoya de Berlin à madame la marquise du Châtelet : *Le prince* nous *a aussi envoyé un gentilhomme*, etc. Vous ajoutiez je ne sais quoi de *bruit dans le monde*, à quoi je n'entendais rien; et tout ce que je comprenais, c'était que le prince vous donnait tous les agréments et toutes les récompenses que vous méritez, et que vous devez en attendre.

Enfin je croyais ces récompenses si sûres, que M. de Kaiserling, qui est en effet son favori, et dont le prince ne me parle jamais que comme de son ami intime, me dit que l'intention de son altesse royale était de vous faire sentir de la manière la plus gracieuse les effets de sa bienveillance. Voici à peu près mot à mot ce qu'il me dit : « Notre prince n'est » pas riche à présent, et il ne veut pas emprunter, parce qu'il » dit qu'il est mortel, et qu'il n'est pas sûr que le roi son » père payât ses dettes. Il aime mieux vivre en philosophe, » attendant qu'il vive un jour en grand roi, et il serait très » fâché, alors, qu'il y eût un prince sur la terre qui récompensât mieux ses serviteurs que lui. Je vous avouerai même, » continua-t-il, que l'extrême envie qu'il a d'établir sa réputation chez les étrangers l'engagera toujours à prodiguer » des récompenses d'éclat sur ses serviteurs qui ne sont pas » ses sujets. »

Ce fut à cette occasion que je parlai de vous à M. de Kaiserling dans des termes qui lui firent une très grande impression. C'est un homme de beaucoup de mérite, qui s'est conduit avec le roi en serviteur vertueux, et, auprès du prince, en ami véritable. Le roi l'estime, et le prince l'aime comme son frère. Madame la marquise du Châtelet l'a si bien reçu, lui a donné des fêtes si agréables, avec un air si aisé, et qui sentait si peu l'empressement et la fatigue d'une fête, elle l'a forcé d'une manière si noble et si adroite à recevoir des présents extrêmement jolis, qu'il s'en est retourné enchanté de tout ce qu'il a vu, entendu, et reçu. Ses impressions ont passé dans l'âme du prince royal, qui en a conçu pour madame la marquise du Châtelet toute l'estime, et, j'ose dire, l'admiration qu'elle mérite. Je vous fais tout ce détail, mon cher ami, pour vous persuader que M. de Kaiserling doit être l'homme par qui les bienfaits du prince doivent tomber sur vous.

Je vous répète que je suis bien content de la politique habile et noble que vous avez mise dans le refus adroit d'une petite pension, et si, par hasard (car il faut prévoir tout), il arrivait que son altesse royale prît votre refus pour un mécontentement secret, ce que je ne crois pas, je vous réponds qu'en ce cas M. de Kaiserling vous servirait avec autant de zèle que moi-même. Continuez sur ce ton; que vos lettres insinuent toujours au prince le prix qu'il doit mettre à votre affection à son service, à vos soins, à votre sagesse, à votre désintéressement; et je vous réponds, moi, que vous vous en trouverez très bien. J'ai été prophète une fois en ma vie, aussi n'était-ce pas dans mon pays; c'était à Londres, avec notre cher Falkener. Il n'était que marchand, et je lui prédis qu'il serait ambassadeur à la Porte. Il se mit à rire; et enfin le voilà ambassadeur. Je vous prédis que vous serez un jour chargé des affaires du prince devenu roi (2);

(1) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)
(2) Frédéric II. (G. A.)
(3) Voyez l'article DESFORGES-MAILLARD dans la liste des correspondants. (G. A.)

(1) Thieriot, devenu agent littéraire de Frédéric, fut toujours fort mal payé. (G. A.)
(2) Voltaire est ici mauvais prophète. (G. A.)

et, quoique je fasse cette prédiction dans mon pays, votre sagesse l'effectuera. Mais, d'une manière ou d'autre, soyez sûr d'une fortune.

Je suis bien aise que Piron gagne quelque chose à me tourner en ridicule (1). L'aventure de la Malcrais-Maillard est assez plaisante. Elle prouve au moins que nous sommes très galants; car, quand Maillard nous écrivait, nous ne lisions pas ses vers; quand mademoiselle de Lavigne nous écrivit, nous lui fîmes des déclarations.

Monsieur le chancelier (2) n'a pas cru devoir m'accorder le privilége des *Eléments de Newton;* peut-être dois-je lui en être très obligé. Je traitais la philosophie de Descartes comme Descartes a traité celle d'Aristote. M. Pitot, qui a examiné mon ouvrage avec soin, le trouvait assez exact; mais enfin je n'aurais eu que de nouveaux ennemis, et je garderai pour moi les vérités que Newton et s'Gravesande m'ont apprises. Adieu, mon cher ami.

706. — A M. DE MAUPERTUIS.

A Cirey, janvier.

Romulus, et Liber pater, et cum Castore Pollux...
Ploravere suis non respondere favorem
Speratum meritis. (HOR., lib. II, ep. I.)

Je ne puis m'empêcher, monsieur, de vous rappeler à ce petit texte dont votre mérite, vos travaux, et le prix injuste que vous en recevez, sont le commentaire.

Vos huit triangles liés entre eux, et formant ce bel heptagone qui prouve tout d'un coup l'infaillibilité de vos opérations, enfin votre génie et vos connaissances, très fort au-dessus de cette operation même, doivent vous assurer, en France, et les plus belles récompenses et les éloges les plus unanimes. Mais ce n'est pas d'aujourd'hui que l'envie se déchaînait contre vous. Des personnes incapables de savoir même quel est votre mérite s'avisaient à Paris de vous chansonner, quand vous travailliez sous le cercle polaire, pour l'honneur de la France et de la raison humaine. Je reçus à Amsterdam, l'hiver dernier, une chanson plate et misérable contre plusieurs de vos amis et contre vous; elle était de la façon du petit Lélio (3), et je crus reconnaître son écriture. Le couplet qui vous regardait était très outrageant, et finissait par :

Des meules de moulin
De ce calotin.

C'est ainsi qu'un misérable bouffon traitait et votre personne et votre excellent livre (4), qui n'a d'autre défaut que d'être trop court. Mais aussi M. Musschenbroeck me disait, en parlant de ce petit livre, que c'était le meilleur ouvrage que la France eût produit en fait de physique. S'Gravesande en parlait sur ce ton, et l'un et l'autre s'étonnaient fort que M. Cassini, et après lui M. de Fontenelle, assurassent si hardiment le prétendu ovale de la terre sur les petites différences très peu décisives qui se trouvaient dans leurs degrés, tandis que les mesures de Norwood assuraient à la terre une forme toute semblable à celle que vos raisonnements lui ont donnée, et que vos mesures infaillibles ont confirmée.

Tôt ou tard il faut bien que vous et la vérité vous l'emportiez. Souvenez-vous qu'on a soutenu des thèses contre la circulation du sang; songez à Galilée, et consolez-vous.

Je suis persuadé que, quand vous avez refusé les douze cents livres de pension que vous avez généreusement répandues sur vos compagnons de voyage, vous avez dû paraître au ministère un esprit plus noble que mécontent. Vous devez en être plus estimé; et il vient un temps où l'estime arrache les récompenses (5).

J'avais osé, dans les intervalles que me laissent mes maladies, écrire le peu que j'attendais de Newton, que mes chers compatriotes n'entendent point du tout. J'ai suspendu cette édition qui se faisait à Amsterdam, pour avoir l'attache du ministère de France; j'avais remis une partie de l'imprimé et le reste du manuscrit à M. Pitot, qui se chargeait de solliciter le privilége. Le livre est approuvé depuis huit mois; mais M. le chancelier ne me le rend point. Apparemment que de dire que l'attraction est possible et prouvée, que la terre doit être aplatie aux pôles, que le vide est démontré, que les tourbillons sont absurdes, etc., cela n'est pas permis à un pauvre Français. J'ai parlé de vous et de votre livre, dans mes petits *Eléments*, avec le respect que j'ai pour votre génie. Peut-être m'a-t-on rendu service en supprimant ces *Eléments;* vous n'auriez eu que le chagrin de voir votre éloge dans un mauvais ouvrage. M. Pitot m'avait pourtant flatté que *ce petit catéchisme de la foi newtonienne était assez orthodoxe.* Je vous prie de lui en parler. Il y a six mois que j'ai quitté toute sorte de philosophie. Je suis retombé dans mon ignorance et dans les vers; j'ai fait une tragédie, mais je n'attends que des sifflets. J'ai une fois fait un poëme épique; il y en a plus de vingt éditions dans l'Europe : toute ma récompense a été d'être joué en personne, moi, mes amis, et ma *Henriade*, aux Italiens et à la Foire, avec approbation et privilége.

Qui bene latuit bene vixit. Je n'ai plus assez de santé pour travailler à rien, ni pour vous étudier; mais je vous admirerai et vous aimerai toute ma vie, vous et le grand petit Clairaut.

707. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Janvier.

Je fais premièrement, mon cher trésorier, mon compliment à votre chapitre de ce qu'il vous a remis dans votre emploi d'*hierophanta*, mot grec qui signifie receveur sacré. Je tremble que ce chapitre ne me fasse baisser un peu dans votre cœur, et que le devoir ne l'emporte sur l'amitié; mais, Dieu merci, vous aimez vos amis comme vos devoirs.

J'accepte les douze assiettes de la belle porcelaine; non les plats, le lustre à la mode, tel que Le Brun en vend, non les vieux lustres, quelque beaux qu'on les dise; et je vous embrasse de tout mon cœur.

708. — AU MÊME.

Février.

On doit, mon cher abbé, vous aller voir, de la part d'un M. de Médine (1), et vous demander trois cents florins de Flandre. Vous direz à l'envoyé : « J'ai reçu commission de les » prêter, *hoc verum*; mais de les prêter en l'air, *hoc absur-* » *dum.* Qu'un bon banquier fasse son billet payable dans un » an, et vous aurez les trois cents florins. »

M. Le Ratz de Lanthenée est un homme de lettres; il me demande cent écus à emprunter, et il faut les lui donner sur-le-champ; mais que celui qui imprime son ouvrage signe un billet payable dans un an. Il faut prêter et non perdre, être bon et non dupe. Je ne connais pas ce M. de Lanthenée; il suffit donc de l'aider, et c'est l'aider que de lui prêter cent écus.

A votre loisir, je vous prie de voir un avocat, et d'avoir son avis sur ce point de jurisprudence. Un homme (2) a des rentes viagères; il s'en va à Utrecht pour jansénisme ou calvinisme, comme il vous plaira. Il doit cent mille florins; et, avant de partir, il délègue dix mille livres de rente pour dix ans. Cependant on confisque son bien. La confiscation a-t-elle lieu? Ses créanciers seront-ils payés? Ses délégations sont-elles payables sa vie durant? Belles questions! *Vale!*

709. — A M. THIERIOT.

Cirey, ce 7 février.

Je vous envoie, mon cher ami, une lettre pour le prince royal, en réponse à celle que vous m'avez dépêchée par l'autre voie. Sa lettre contenait une très belle émeraude accompagnée de diamants brillants, et je ne lui envoie que des paroles. Soyez sûr, mon cher Thieriot, que mes remercîments pour lui seront bien plus tendres et bien plus énergiques, quand il aura fait pour vous ce que vous méritez et ce que j'attends. Ne soyez point du tout en peine de la façon dont je m'exprime sur votre compte, quand je lui parle de vous; je ne lui écris jamais rien qui vous regarde, qu'à l'occasion des lettres qu'il peut faire passer par vos mains, et que je le prie de vous confier. Je suis bien loin de paraître soupçonner qu'il soit seulement possible qu'il vous ait donné le moindre sujet d'être mécontent. Quand je serais capable de faire cette balourdise, l'amitié m'en empêcherait bien. Elle est toujours éclairée quand elle est si vraie et si tendre. Continuez donc à le servir dans le commerce aimable de littérature dont vous êtes chargé, et soyez sûr, encore une fois, qu'il vous dira un jour : « Euge, serve bone et fidelis, quia super pauca fuisti » fidelis, etc. »

Vous vous intéressez à mes nièces; vous savez sans doute

(1) Dans la *Métromanie*, jouée le 7 janvier. (G. A.)
(2) D'Aguesseau. (G. A.)
(3) Riccoboni. (G. A.)
(4) *Discours sur les différentes figures des astres.* (G. A.)
(5) Maupertuis avait été blessé de la modicité de la récompense; il voulait qu'on le regardât comme le chef de l'entreprise, et ses confrères comme des élèves qui avaient travaillé sous lui. Ces confrères étaient cependant Clairaut, Camus, Lemonnier. (K.)

(1) Il a déjà été parlé de ce juif, ex-ami de J.-B. Rousseau. (G. A.)
(2) Le comte de Bonneval. (G. A.)

ce que c'est que M. de La Rochemondière (1), qui veut de notre aînée. Je le crois homme de mérite, puisqu'il cherche à vivre avec quelqu'un qui en a. Si je peux faciliter ce mariage, en assurant vingt-cinq mille livres, je suis tout prêt; et, s'il en veut trente, j'en assurerai trente; mais, pour de l'argent comptant, il faut qu'il soit assez philosophe pour se contenter du sien, et de vingt mille écus que ma nièce lui apportera. Je me suis cru, en dernier lieu, dans la nécessité de prêter tout ce dont je pouvais disposer. Le prêt est très assuré: le temps du paiement ne l'est pas; ainsi je ne peux m'engager à rien donner actuellement par un contrat. Mais ma nièce doit regarder mes sentiments pour elle comme quelque chose d'aussi sûr qu'un contrat par devant notaire. J'aurais bien mauvaise opinion de celui qui la recherche, si un présent de noce de plus ou de moins (qu'il doit laisser à ma discrétion) pouvait empêcher le mariage. C'est une chose que je ne peux soupçonner. Je ferai à peu près pour la cadette ce que je fais pour l'aînée. Leur frère, correcteur des comptes, est bien pourvu. Le petit frère (2) sera, quand il voudra, officier dans le régiment de M. du Châtelet. Voilà toute la nichée établie d'un trait de plume. Votre cœur charmant, et qui s'intéresse si tendrement à ses amis, veut de ces détails. C'est un tribut que je lui paie.

Mandez-moi si ce que l'on publie touchant la cuirasse de François Ier est vrai. Je ne sais de qui est *Maximien* (3). On la dit de l'abbé Le Blanc. Mais quel qu'en soit l'auteur, je serais très fâché qu'on m'en donnât la gloire, si elle est bonne; et, en cas qu'elle ne vaille rien, je rends les sifflets à qui ils appartiennent.

J'achèterai sur votre parole le livre (4) de l'abbé Banier; je compte n'y point trouver que Cham est l'Ammon des Egyptiens, que Loth est l'Ericthée, qu'Hercule est copié de Samson, que Baucis et Philémon sont imités d'Abraham et de Sara. Je ne sais quel académicien des belles-lettres avait découvert que les patriarches étaient les inventeurs du zodiaque, que Rebecca était la Vierge, Esaü et Jacob les Gémeaux. Il est bon d'avoir quelques dissertations pareilles dans son cabinet, pour mettre à côté du poëme de la *Madelène* (5); mais il n'en faut pas trop.

Empêchez-donc M. d'Argental d'aller à Saint-Domingue (6). Un homme de probité, un homme aimable comme lui, doit rester dans ce monde.

710. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Ce 11 février 1738.

Je vous prie, mon cher ami, de joindre aux soins que vous prenez pour moi avec tant d'amitié celui d'écrire à M. Tanevot, premier commis des finances à Versailles. Mandez-lui, s'il vous plaît, que, comme vous voulez bien faire pour moi par amitié ce que vous faites pour votre chapitre, vous vous souvenez que j'ai une pension dont vous n'avez depuis longtemps vu les ordonnances, et que vous n'avez pas oublié qu'il avait eu quelquefois la bonté de vous les envoyer. Je crois qu'il m'est dû deux ordonnances au moins. Au reste, parlez, mon cher ami, en votre nom; car quand on parle pour son ami, on demande justice, et si je parlais, j'aurais l'air de demander grâce.

Je me recommande à vos bontés pour les nouveaux *Eléments*, pour le temporel que j'attends des Villars, Richelieu, Bressay, d'Estaing, Guebriant, comédie, voire même machine pneumatique. Je vous embrasse de tout mon cœur. V.

711. — A MADEMOISELLE QUINAULT.

22....

[Voltaire envoie une correction pour la fin du quatrième acte de l'*Enfant prodigue*. Il ne demande pas l'amitié de Guyot de Merville, mais qu'il cesse de l'injurier dans ses préfaces. Il annonce avoir corrigé *Mérope*, et avoir recommandé à Linant de consulter souvent, pour ses ouvrages, mademoiselle Quinault.]

712. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Février.

Vraiment, mon cher ami, vous m'avez fait une belle tracasserie avec le sieur Médine ou Medina. Ah! mon cher abbé, ne montrez donc point mes lettres. Je veux bien obliger ce juif; je veux bien aussi ne point perdre l'argent que je lui prête; mais je ne voulais pas qu'il fût instruit de la défiance très raisonnable que j'avais du paiement. J'avais grande raison de demander une signature d'homme solvable. Je voulais et je devais lui épargner la mortification d'un refus qui lui fît sentir que l'état où il est est trop connu. C'est un homme obéré que je voulais servir avec un peu de prudence, sans lui marquer que je suis instruit du mauvais état de ses affaires. Vous me ferez plaisir de raccommoder ce petit mal, sinon je m'en console.

Un nommé Darius vous viendra voir de sa part. Si ce Darius est bon, et qu'il endosse le billet, vous lui direz que je suis très aise de faire plaisir à M. Médine; mais que ce n'est qu'à cette condition que vous pouvez vous dessaisir de l'argent qu'il demande, attendu que c'est un argent de famille. Cela tranche net et prévient toute difficulté. Avant tout, informez-vous si ce Darius est bon; Paquier vous dira cela, et continuez-moi vos soins dont j'ai besoin, et votre amitié dont j'ai encore plus besoin.

713. — A M. THIERIOT.

Cirey, 22 février 1738 (1).

J'ai reçu, mon cher ami, votre lettre et les paquets de Berlin. Notre prince, en vérité, est plus adorable que jamais. J'aurais bien des choses à vous dire de lui, et je voudrais bien lui avoir l'obligation de vous attirer à Cirey. Ma foi, j'ai envie de lui demander qu'il envoie à madame Du Châtelet un second ambassadeur, et que cet ambassadeur soit vous.

Je ne reçois point de nouvelles de mes nièces: les noces les occupent. Je pourrais me plaindre que la Mignot (2) ait préféré l'abominable séjour de Landau à notre vallée de Tempé; mais vous savez que je veux qu'elle soit heureuse à sa façon et non à la mienne.

Je n'ai point vu la *Gressade* (3), ni *l'Amour-propre* de de Lille (4); je les ferai venir si vous les jugez dignes des regards d'Emilie. J'écris pour avoir ce recueil de Ferrand dont vous me parlez; mais je vous avoue que je suis toujours dans des transes que ces maudits livres ne troublent mon repos. Je pardonne aux *Almanachs du Diable* (5); mais je crains la calomnie; je crains qu'on ne m'impute des vers de l'abbé de Chaulieu, qu'on a déjà mis sur mon compte (6).

Je vous demande en grâce, mon cher ami, de me mander sur-le-champ ce que vous savez de ce livre, s'il fait du bruit, s'il y a quelque chose à craindre des calomnies du monde que vous habitez. Je vous prie de ne pas perdre un instant, et de me tirer de l'inquiétude où cette nouvelle m'a mis. Ecrivez-moi souvent, je vous en prie: vos lettres ajoutent toujours à mon bonheur. Adieu. Ne vous verra-t-on jamais?

714. — A M. PRAULT.

A Cirey, le 24 février.

J'ai reçu votre lettre du 20. Je ne me plains donc plus du correspondant. Je vous prie, mon cher paresseux, qui ne le serez plus, de prier, par un petit mot de lettre, M. Berger de passer chez vous pour affaire; on a de ses nouvelles à l'hôtel de Soissons. Cette affaire sera que vous lui compterez dix pistoles; vous lui demanderez de vous-même un billet, par lequel il reconnaîtra avoir reçu cent livres de mes deniers par vos mains. Je remets à votre prudence et à votre esprit le soin de lui faire sentir doucement que, quoique les plaisirs que je lui fais soient peu considérables, cependant vous ne laissez pas d'être surpris de la manière peu mesurée dont il parle de moi en votre présence, et qu'un cœur comme le mien méritait des amis plus attachés. Je vous prie de m'envoyer incessamment une demi-douzaine d'exemplaires de la nouvelle édition d'*Œdipe*. Vous n'aurez *Mérope* que dans un mois; je ne crois pas que les approbateurs puissent vous inquiéter, quoiqu'elle soit sous mon nom. Je vous prie de bien déclarer qu'il est très faux que *Maximien* soit de moi. Je n'aime point à me charger des ouvrages des autres.

715. — A M. BERGER.

A Cirey, février.

Vous avez grande raison assurément, monsieur, de vouloir me développer l'histoire de Constantin; car c'est une

(1) Conseiller auditeur à la chambre des comptes. (G. A.)
(2) Plus tard, abbé Mignot. Il fut un moment militaire. (G. A.)
(3) Tragédie de La Chaussée. (G. A.)
(4) La *Mythologie et les Fables expliquées par l'histoire*. (G. A.)
(5) Par le P. Pierre de Saint-Louis. (G. A.)
(6) D'Argental venait d'être nommé intendant de cette colonie, où, du reste, il n'alla pas. (G. A.)

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) Cette nièce venait d'épouser M. Denis. (G. A.)
(3) Ode de Gresset sur l'*Amour de la patrie*. (G. A.)
(4) Poëme de Delille de la Drevetière. (G. A.)
(5) Par Quesnel. (G. A.)
(6) Sans doute les *Epîtres sur le Bonheur*. (G. A.)

énigme que je n'ai jamais pu comprendre, non plus qu'une infinité d'autres traits d'histoire. Je n'ai jamais bien concilié les louanges excessives que tous nos auteurs ecclésiastiques, toujours très justes et très modérés, ont prodiguées à ce prince, avec les vices et les crimes dont toute sa vie a été souillée. Meurtrier de sa femme, de son beau-père, plongé dans la mollesse, entêté à l'excès du faste, soupçonneux, superstitieux; voilà les traits sous lesquels je le connais. L'histoire de sa femme Fausta et de son fils Crispus était un très beau sujet de tragédie; mais c'était Phèdre sous d'autres noms. Ses démêlés avec Maximien-Hercule, et son extrême ingratitude envers lui, ont déjà fourni une tragédie à Thomas Corneille, qui a traité à sa manière la prétendue conspiration de Maximien-Hercule. Fausta se trouve, dans cette pièce, entre son mari et son père; ce qui produit des situations fort touchantes. Le complot est très intrigué, et c'est une de ces pièces dans le goût de *Camma* et de *Timocrate* (1). Elle eut beaucoup de succès dans son temps; mais elle est tombée dans l'oubli, avec presque toutes les pièces de Thomas Corneille, parce que l'intrigue, trop compliquée, ne laisse pas aux passions le temps de paraître; parce que les vers en sont fort faibles; en un mot, parce qu'elle manque de cette éloquence qui seule fait passer à la postérité les ouvrages de prose et les vers. Je ne doute pas que M. de La Chaussée n'ait mis dans sa pièce tout ce qui manque à celle de Thomas Corneille. Personne n'entend mieux que lui l'art des vers; il a l'esprit cultivé par de longues études, et plein de goût et de ressources. Je crois qu'il se pliera aisément à tout ce qu'il voudra entreprendre. Je l'ai toujours regardé comme un homme fort estimable, et je suis bien aise qu'il continue à confondre le misérable auteur (2) des *Aïeux chimériques* et des trois *Epîtres* tudesques où ce cynique hypocrite prétendait donner des règles de théâtre, qu'il n'a jamais mieux entendues que celles de la probité. Je m'aperçois que je vous ai appelé *monsieur;* mais *dominus* entre nous veut dire *amicus.*

716. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Mars.

Je reviens, mon cher abbé, à notre transfuge d'Utrecht. Peu importe qu'il soit né calviniste, ou janséniste, ou musulman, ou païen; ce qui importe, c'est de savoir si ses biens ayant été confisqués par justice, ses rentes viagères y sont comprises, et si les billets antérieurs à cette confiscation sont valables au profit des créanciers. A en juger par les pauvres lumières de la raison, cela doit être ainsi. Voici le fait :

On a confisqué, en 1730, le bien de M. de Bonneval le musulman (3) : ne dois-je pas être payé de ce qu'il me devait en 1729? Ce qu'il me devait était mon bien, et non le sien; mais ce bien était une rente de M. de Bonneval, non échue alors, et confisquée depuis. La justice, en ce cas, n'est-elle pas contraire à la raison? Voilà ce que je demande à votre raison très éclairée. Vous m'avez instruit en physique, instruisez-moi encore, mon ami, en jurisprudence.

Si M. de Barassi ne me rend pas les deux mille francs dont il s'est emparé fort mal à propos, il ne faudra pas le ménager; je vous le recommande auprès de M. le lieutenant civil.

Je n'écrirai point à M. de Gennes; c'est M. votre frère qui doit s'acquitter de ce compliment, et l'avertir que l'échéance est arrivée. Refuse-t-il de donner de l'argent? un exploit, je vous prie; c'est là toute la cérémonie. M. de Gennes est fermier-général des états de Bretagne; s'il ne paie pas, c'est une très mauvaise volonté, à quoi la justice est le remède. Il n'est pas si radoteur que vous me le dites; il est cousu d'or; et, s'il radote, c'est en Harpagon; et ce serait radoter nous-mêmes que de ne le pas faire payer. Sa réponse doit être une lettre de change pour un paiement complet, ou c'est à un huissier à faire toutes les honnêtetés de cette affaire; et je vous supplie de ne pas épargner cette politesse, dont l'utilité est très reconnue et toujours pardonnable envers un avare.

Je vous recommande encore mademoiselle d'Amfreville pour cent francs, et d'Arnaud pour ce que je lui ai promis. Je voudrais faire mieux, mais je trouve qu'en présents, dans ce commencement d'année, il m'en a coûté mille écus. Lisez et envoyez à M. de Guise la lettre que je lui écris.

717. — A M. LE PRINCE DE GUISE.

Mars.

Monseigneur, je reçois en même temps une lettre de votre altesse, et une de M. l'abbé Moussinot, qui, depuis un an, et sous le nom de son frère, veut bien avoir la bonté de se mêler de mes affaires, lesquelles étaient dans le plus cruel dérangement. Je n'entends guère les affaires, encore moins les procédures. J'ai tout remis à votre bonté et à votre équité.

Dans le projet de délégation que vous me faites l'honneur de m'envoyer, vous me dites que vous avez toujours exactement payé M. Crozat. La différence est cruelle pour moi. M. Crozat, qui a cent mille écus de rente au moins, est payé à point nommé; et moi, parce que je ne suis pas riche, on me doit près de quatre années. Ce n'est pas là, en vérité, le sens du *dabitur habenti* de l'Evangile, et jamais le receveur saint Matthieu ni son camarade saint Marc n'ont prétendu que votre altesse dût payer M. Crozat de préférence à moi. Voyez, monseigneur, tous les commentaires des quatre évangélistes sur ce texte; il n'y est pas dit un mot, je vous le jure, de M. Crozat. Hélas! monseigneur, je ne vous demandais pas ce paiement régulier que vous avez fait à ce Crésus-Crozat; je vous demandais une assurance, une simple délégation pour Irus (1)-Voltaire.

J'avais prié M. l'abbé Moussinot de vous aller trouver; car pour son frère, il ne sait que signer son nom; mais, monseigneur, cet abbé est une espèce de philosophe peu accoutumé à parler aux princes, les respectant beaucoup, et les fuyant davantage. C'est un homme simple, doux, dont la simplicité s'effarouche à la vue d'un grand seigneur. Il m'abandonnerait sur-le-champ s'il fallait qu'il fût obligé de parler contradictoirement à un homme de votre nom. Daignez condescendre à sa timidité, et souffrez que vos gens d'affaires confèrent avec lui, ou que M. Bronod (2) lui donne un rendez-vous certain. C'est encore une chose très dure d'aller inutilement chez M. Bronod.

Je suis bien plus fâché que vous, monseigneur, des procédures qu'on a faites. Les avocats au conseil ne sont pas à bon marché, et tout cela est infiniment désagréable. Je m'en console par un peu de philosophie, et, surtout, par l'espérance que vous me continuerez vos bontés.

718. — A M. THIERIOT.

A Cirey, le 8 mars.

J'étais bien étonné, mon cher ami, que, quand j'avais la fièvre, vous vous portassiez bien; mais je vois par votre lettre que notre ancienne sympathie dure toujours. Vous avez dû être saigné du pied, car je le fus il y a cinq ou six jours, et probablement cela vous a fait grand bien. Voilà ma nièce à Landau. Je l'eusse mieux aimée à Paris ou dans mon voisinage. Elle épouse au moins un homme dont tout le monde m'écrit du bien (3). Elle sera heureuse partout où elle sera. Si vous avez un peu d'amitié pour la cadette, recommandez-lui de faire comme son aînée; je ne dis pas de s'en aller en province, mais de choisir un honnête homme qui surtout ne soit point bigot. Le fanatique Arouet la déshéritera, si elle ne prend pas un convulsionnaire; et moi je la déshérite, si elle prend un homme qui sache seulement ce que c'est que la Constitution (4). Raillerie à part, je voudrais qu'elle pût trouver quelque garçon de mérite avec qui je pusse un peu vivre. Je ne veux point laisser mon bien à un sot. Je lui donnerai à peu près autant qu'à son aînée. Tâchez, mon ami, de lui trouver son fait.

Je ne suis point étonné que vous ayez deviné M. de La Chaussée; vous êtes *homo argutæ naris*, et ses vers doivent frapper un odorat fin comme le vôtre. Je suis bien aise qu'il continue à confondre, par ses succès dans des genres opposés, les impertinentes *Epîtres* de l'auteur des *Aïeux chimériques.* Son *Maximien* sera sans doute autrement écrit que celui de Thomas Corneille. Il est vrai que ce Thomas intriguait ses pièces comme un Espagnol. On ne peut pas nier qu'il n'y ait beaucoup d'invention et d'art dans son *Maximien*, aussi bien que dans *Camma*, *Stilicon*, *Timocrate.* Le rôle de Maximien même n'est pas sans beauté; et la manière dont il se tue eut autrefois un très grand succès.

> J'avais songé d'abord à te faire tomber :
> Voilà, pour me punir d'avoir manqué ta chute
> Et comme je prononce, et comme j'exécute.

Ces vers et cette mort furent fort bien reçus, et la pièce eut plus de trente représentations; mais cet effort d'intrigue, cet art recherché avec lequel la pièce est conduite, a servi ensuite

(1) Tragédies de Thomas Corneille. (G. A.)
(2) Rousseau. (G. A.)
(3) Le comte de Bonneval. (G. A.)

(1) Mendiant d'Homère. Voyez le premier des *Discours sur l'Homme.* (G. A.)
(2) Notaire. (G. A.)
(3) Le mariage est du 25 février. (G. A.)
(4) La bulle *Unigenitus.* (G. A.)

à la faire tomber; car, au milieu de tant de ressorts et d'incidents, les passions n'ont pas leurs coudées franches : il faut qu'elles soient à l'aise pour que les babillards puissent toucher. D'ailleurs le style de Thomas Corneille est si faible qu'il fait tout languir, et une pièce mal écrite ne peut jamais être une bonne pièce.

Vous donneriez, à mon gré, une louange médiocre au nouvel auteur, si sa tragédie n'était pas mieux écrite que l'*Héraclius* de Pierre Corneille, dont vous me parlez. Je vous avoue que le style de cet ouvrage m'a toujours surpris par la dureté, le galimatias, et le familier qui y règnent. Je ne connais guère de beau dans *Héraclius* que ce morceau qui vaut seul une pièce :

> O malheureux Phocas! ô trop heureux Maurice! etc.
>
> Act. IV, sc. IV.

D'ailleurs, l'insipidité de la partie carrée entre Léonce et Pulchérie, Héraclius et Léontine, et les malheureux raisonnements d'amour en vers très bourgeois dont tout cela est farci, m'ont excédé toujours, et terriblement ennuyé. Je sais bien que Despréaux avait en vue *Héraclius* dans ces vers :

> Et qui, débrouillant mal une pénible intrigue,
> D'un divertissement me fait une fatigue.
>
> *Art poét*, ch. III.

Je n'ai point vu la *Métromanie;* mais on peut hardiment juger de l'ouvrage par l'auteur.

Voici une lettre pour notre prince. Adieu; vous devriez bien venir nous voir avec ces Denis.

719. — AU MÊME.

A Cirey, le 22 mars.

Mon cher ami, allez vous faire... avec vos excuses et votre chagrin sur la petite inadvertance en question. Tous mes secrets assurément sont à vous comme mon cœur. Je dois à votre seigneur royal trois ou quatre réponses. Vous voyez qu'il égaie sa solitude par des vers et de la prose. La seule entreprise de faire des vers français me paraît un prodige dans un Allemand qui n'a jamais vu la France. Il a raison de faire des vers français; car combien de Français font des vers allemands! Mais je vous assure que si le seul projet d'être poëte m'étonne dans un prince, sa philosophie me surprend bien davantage. C'est un terrible métaphysicien et un penseur bien intrépide. Mon cher Thieriot, voilà notre homme, conservez la bienveillance de cette âme-là, et m'en croyez. J'ai vu la *Piromanie* (1): cela n'est pas sans esprit ni sans beaux vers; mais ce n'est un ouvrage estimable en aucun sens. Il ne doit son succès passager qu'à Le Franc et à moi. On m'a envoyé aussi *Lysimachus* (2) : j'ai lu la première page, et vite au feu. J'ai lu ce poëme sur l'*Amour-propre*, et j'ai bâillé. Ah! qu'il pleut de mauvais vers! Envoyez-moi donc ces *Epîtres* (3) qu'on m'attribue. Qu'est-ce que c'est que cette drogue sur le *Bonheur?* N'est-ce point quelque misérable qui babille sur la félicité, comme les Gresset, et d'autres pauvres diables, qui suent d'ahan dans leurs greniers pour chanter dans la volupté et la paresse?

Comment va le procès d'Orphée-Rameau et de Zoïle-Castel? Ce monstre d'abbé Desfontaines continue-t-il de donner ses *Malsemaines?* mais, ce qui m'intéresse le plus, viendrez-vous nous voir? savez-vous ce que Quesnel-Arouet a donné à mon aimable nièce? Dites-moi donc cela, car je veux lui disputer son droit d'aînesse. Mes compliments à ceux qui m'aiment; de l'oubli aux autres. *Vale;* je vous aime de tout mon cœur.

720. — A M. RAMEAU.

Mars.

Je vous félicite beaucoup, monsieur, d'avoir fait de nouvelles découvertes dans votre art, après nous avoir fait entendre de nouvelles beautés. Vous joignez aux applaudissements du parterre de l'Opéra les suffrages de l'Académie des sciences (4); mais surtout vous avez joui d'un honneur que jamais, ce me semble, personne n'a eu avant vous. Les autres auteurs sont commentés d'ordinaire, des milliers d'années après leur mort, par quelque vilain pédant ennuyeux; vous l'avez été, de votre vivant, et on sait que votre commentateur (1) est quelque chose de très différent, en toute manière, de l'espèce de ces messieurs.

Voilà bien de la gloire; mais le révérend P. Castel a considéré que vous pourriez en prendre trop de vanité, et il a voulu, en bon chrétien, vous procurer des humiliations salutaires. Le zèle de votre salut lui tient si fort au cœur que, sans trop considérer l'état de la question, il n'a songé qu'à vous abaisser, aimant mieux vous sanctifier que vous instruire.

Le beau mot, *sans raison*, du P. Canaye (2), l'a si fort touché qu'il est devenu la règle de toutes ses actions et de tous ses livres; et il fait valoir si bien ce grand argument, que je m'étonne comment vous aviez pu l'éluder.

Vous pouvez disputer contre nous, monsieur, qui avons la pauvre habitude de ne reconnaître que des principes évidents, et de nous traîner de conséquence en conséquence.

Mais comment avez-vous pu disputer contre le révérend père Castel? En vérité, c'est combattre comme Bellérophon. Songez, monsieur, à votre téméraire entreprise; vous vous êtes borné à calculer les sons, et à nous donner d'excellente musique pour nos oreilles, tandis que vous avez affaire à un homme qui fait de la musique pour les yeux. Il peint des menuets et de belles sarabandes. Tous les sourds de Paris sont invités au concert qu'il leur annonce depuis douze ans; et il n'y a point de teinturier qui ne se promette un plaisir inexprimable à l'Opéra des couleurs que doit représenter le révérend physicien avec son *Clavecin oculaire*. Les aveugles mêmes y sont invités (*a*); il les croit d'assez bons juges des couleurs. Il doit le penser, car ils en jugent à peu près comme lui de votre musique. Il a déjà mis les faibles mortels à portée de ses sublimes connaissances. Il nous prépare par degrés à l'intelligence de cet art admirable. Avec quelle bonté, avec quelle condescendance pour le genre humain, daigne-t-il démontrer dans ses *Lettres*, dont les journaux de Trévoux sont dignement ornés, je dis démontrer par lemmes, théorèmes, scolies, 1° que les hommes aiment les plaisirs; 2° que la peinture est un plaisir; 3° que le jaune est différent du rouge, et cent autres questions épineuses de cette nature!

Ne croyez pas, monsieur, que, pour s'être élevé à ces grandes vérités, il ait négligé la musique ordinaire; au contraire, il veut que tout le monde l'apprenne facilement, et il propose, à la fin de sa *Mathématique universelle*, un plan de toutes les parties de la musique, en cent trente-quatre traités, pour le soulagement de la mémoire; division certainement digne de ce livre rare, dans lequel il emploie trois cent soixante pages avant de dire ce que c'est qu'un angle.

Pour apprendre à connaître votre maître, sachez encore, ce que vous avez ignoré jusqu'ici avec le public nonchalant, qu'il a fait un nouveau système de physique qui assurément ne ressemble à rien, et qui est unique comme lui. Ce système (3) est en deux gros tomes. Je connais un homme intrépide qui a osé approcher de ces terribles mystères, ce qu'il m'en a fait voir est incroyable. Il m'a montré (liv. V, chap. III, IV et V) que ce sont « les hommes qui entretiennent le mouvement dans » l'univers, et tout le mécanisme de la nature; et que, s'il » n'y avait point d'hommes, toute la machine se déconcerte» rait. » Il m'a fait voir de petits tourbillons, des roues engrenées les unes dans les autres, ce qui fait un effet charmant, et en quoi consiste tout le jeu des ressorts du monde. Quelle a été mon admiration quand j'ai vu (p. 309, part. II) ce beau titre : « Dieu a créé la nature, et la nature a créé le monde! »

Il ne pense jamais comme le vulgaire. Nous avions cru, jusqu'ici, sur le rapport de nos sens trompeurs, que le feu tend toujours à s'élever dans l'air; mais il emploie trois chapitres à prouver qu'il tend en bas. Il combat généreusement une des plus belles démonstrations de Newton (*b*). Il avoue qu'en effet il y a quelque vérité dans cette démonstration; mais, semblable à un Irlandais célèbre dans les écoles, il dit: *Hoc fateor, verum contra sic argumentor*. Il est vrai qu'on lui a prouvé que son raisonnement contre la démonstration de Newton était un sophisme; mais, comme dit M. de Fontenelle, les hommes se trompent, et les grands hommes avouent qu'ils se sont trompés. Vous voyez bien, monsieur, qu'il ne manque rien au révérend Père qu'un petit aveu pour être grand homme. Il porte partout la sagacité de son génie, sans jamais s'éloigner de sa sphère. Il parle de la folie (chap. VII, liv. V),

(1) La *Métromanie*. (K.)
(2) Tragédie de Gilles de Caux jouée le 13 décembre 1737. (G. A.)
(3) Les *Epîtres sur le Bonheur*, autrement dites *Discours sur l'Homme*. Voyez tome VI. (G. A.)
(4) Pour sa *Génération harmonique*. (G. A.)

(1) Madame de La Popelinière. (G. A.)
(2) Dans Saint-Evremond. (G. A.)
(*a*) Le P. Castel, dans ses *Lettres au président de Montesquieu*, dit que les aveugles mêmes sauront juger de son clavecin.
(3) *Traité de la pesanteur universelle*. (G. A.)
(*b*) C'est la proposition dans laquelle Newton démontre, par la méthode des fluxions, que tout corps mû en une courbe quelconque, s'il parcourt des aires égales, dans des temps égaux, tend vers un centre, *et vice versa*.

et il dit que les organes du cerveau d'un fou sont « une ligne » courbe et l'expression géométrique d'une équation. » Quelle intelligence! Ne croirait-on pas voir un homme opulent qui calcule son bien?

En effet, monsieur, ne reconnaît-on pas à ses idées, à son style, un homme extrêmement versé dans ces matières? Savez-vous bien que, dans sa *Mathématique universelle*, il dit que ce que l'on appelle le plus grand angle est réellement le plus petit, et que l'angle aigu, au contraire, est le plus grand; c'est-à-dire, il prétend que le contenu est plus grand que le contenant; chose merveilleuse comme bien d'autres!

Savez-vous encore qu'en parlant de l'évanouissement des quantités infiniment petites par la multiplication, il ajoute joliment « qu'on ne s'élève souvent que pour donner du nez en terre? »

Il faut bien, monsieur, que vous succombiez sous le géomètre et sous le bel esprit. Ce nouveau P. Garasse, qui attaque tout ce qui est bon, n'a pas dû vous épargner. Il est encore tout glorieux des combats qu'il a soutenus contre les Newton, les Leibnitz, les Réaumur, les Maupertuis. C'est le Don Quichotte des mathématiques, à cela près que Don Quichotte croyait toujours attaquer des géants, et que le révérend père se croit un géant lui-même.

Ne le troublons point dans la bonne opinion qu'il a de lui; laissons en paix les mânes de ses ouvrages, ensevelis dans le *Journal de Trévoux*, qui, grâce à ses soins, s'est si bien soutenu dans la réputation que Boileau lui a donnée, quoique, depuis quelques années, les *Mémoires* (1) modernes ne fassent point regretter les anciens. Il va écrire peut-être une nouvelle *Lettre* pour rassurer l'univers sur votre musique; car il a déjà écrit plusieurs brochures pour rassurer l'univers (2), pour éclairer l'univers. Imitez l'univers, monsieur, et ne lui répondez point.

721. — A M. THIERIOT.

Le 28 mars.

Je vois, mon cher Thieriot, que *Maximien* a le sort de toutes les pièces trop intriguées. Ces ouvrages-là sont comme les gens accablés de trop d'affaires. Il n'y a point d'éloquence où il y a surcharge d'idées; et, sans éloquence, comment peut-on plaire longtemps?

Or çà, je veux bientôt vous envoyer une pièce aussi simple que *Maximien* est implexe. Il vous a donné un microscope à facette; je vous donnerai une glace tout unie, et vous la casserez si elle ne vous plaît pas. On m'a fait cent chicanes, cent tracasseries pour mes *Éléments de Newton;* ma foi, je les laisse là; je ne veux pas perdre mon repos pour Newton même; je me contente d'avoir raison pour moi. Je n'aurai pas l'honneur d'être apôtre, je ne serai que croyant.

On m'a fait voir une lettre (3) à Rameau sur le révérend P. Castel, qui m'a paru plaisante, et qui vaut bien une réplique sérieuse; mais je n'ose même l'envoyer, de peur qu'une tracasserie me passe par les mains. Si vous étiez homme à promettre, *jurejurando*, secret profond et inviolable, je pourrais vous envoyer cela; car si promettez, tiendrez.

Ce que vous me dites de Le Franc m'étonne. De quoi diable s'avise-t-il d'aller parler du droit de remontrances à une cour des aides (4) de province? J'aime autant vanter les droits des ducs et pairs à mon bailliage. Je m'imagine qu'on l'a exilé à cause de la vanité qu'il a eue de faire de la cour des aides de Montauban un parlement de Paris. Cependant il a été dévoré du zèle de bon citoyen; en cette qualité, je lui fais mon compliment, et je vous prie de lui dire que, comme homme, comme Français, et comme poëte, je m'intéresse fort à lui. Il aurait dû savoir plus tôt que des personnes comme lui et moi devaient être unies contre les Piron; mais sa *Didon*, toute médiocre qu'elle est, lui tourna la tête et lui fit faire une préface impertinente *au possible*, qui mérite mieux l'exil que tout discours à une cour des aides.

Vous avez vu ma nichée de nièces, et vous ne me mandez point ce que Quesnel-Arouet a donné. Il faudrait pourtant que Locke-Voltaire en sût deux mots.

Je vous embrasse tendrement. Comment vont votre estomac, votre poitrine, vos entrailles? tout cela ne vaut pas le diable chez moi.

(1) Le vrai titre du *Journal de Trévoux* était alors : *Mémoires pour servir à l'histoire des sciences et des beaux-arts*. (G. A.)
(2) *Lettres philosophiques sur la fin du monde*. (G. A.)
(3) C'est la lettre du mois de mars. (G. A.)
(4) Le Franc était avocat-général à la cour des aides, à Montauban, d'où il fut exilé pour s'être élevé contre les abus touchant l'assiette et la répartition des impôts. (G. A.)

P.-S. On me mande de Bruxelles que saint Rousseau, confessé par un carme, a déclaré n'avoir point de parents, quoiqu'il ait une sœur à Paris, et un cousin cordonnier, rue de la Harpe. Il a fait dire trois messes pour sa guérison, et a fait un pèlerinage à une *Madona :* il s'en porte beaucoup mieux. Il a fait une ode sur le miracle de la sainte Vierge en sa faveur.

722. — A M. BERGER.

Cirey, avril.

Madame la marquise du Châtelet a renvoyé le livre que vous lui avez prêté. Il doit être chez l'abbé Moussinot. Après la honte de barbouiller de tels ouvrages, la plus grande est de les lire : aussi madame du Châtelet l'a envoyé à Pacolet après en avoir vu deux pages.

Je puis vous dire, mon cher monsieur, que ces *Épîtres* (1) dont vous me parlez ne sont pas de moi, et vous me feriez une vraie peine si vous ne faisiez pas tous vos efforts pour désabuser le public. Je ne veux ni usurper la gloire des autres, ni me charger de leurs querelles. Je suis assez fâché qu'on m'ait osé imputer l'ennuyeuse et dix fois trop longue *Réponse* (2) aux Épîtres de Rousseau. Il est bien lâche à celui qui l'a osé faire de n'avoir osé l'avouer.

J'ai fait pis contre ce scélérat; je l'ai convaincu de calomnie par la lettre de M. le duc d'Aremberg et par vingt autres preuves. J'ai parlé de lui, comme un honnête homme doit parler d'un monstre; mais, en prononçant sa sentence, je l'ai signée de mon nom.

Je vous prie de me faire voir une ode (3) de l'ex-jésuite Gresset qu'on dit très belle.

Je suis très fâché que les *Éléments de Newton* paraissent. Les libraires se sont trop précipités. Il est assez plaisant que j'achète mon ouvrage. Je crois qu'il sera utile aux personnes qui ont du goût pour les sciences, qui cherchent la vérité, et qui n'ont pas le temps de la retrouver dans les sources. Ce qui me fâche, c'est que, outre mes fautes, il y en aura beaucoup de la part des éditeurs. Mandez-moi des nouvelles de mon livre.

Je vous prie de faire mes compliments à certain élève d'Apollon et de Minerve, nommé La Bruère. C'est un des jeunes gens de Paris (4) dont j'ai la meilleure opinion. Il devrait m'envoyer sa tragédie. Je lui garderais une fidélité inviolable.

Je vous embrasse.

723. — A M. THIERIOT.

Le 10 avril.

J'ai reçu, mon cher ami, le petit écrit imprimé; je vous remercie bien de ces attentions. La littérature m'est plus chère que jamais. Newton ne m'a point rendu insensible, et vous pouvez me dire avec notre maître Horace :

> Quæ circumvolitas agilis thyma?..... (Lib. I, ep. III.)

Vous devriez bien m'envoyer le discours populaire de Le Franc; je m'intéresse beaucoup à lui depuis qu'il a fait doublement cocu un intendant. En vérité, cela est fort à l'honneur des belles-lettres; mais, mon cher ami, cela n'est point à l'honneur des lettres de cachet, et je trouve fort mauvais qu'on exile les gens pour avoir ..... madame ***.

Vous verrez ci-jointe la lettre d'une bonne âme à Orphée-Rameau sur Zoïle-Castel.

> ....*Secretum* petimusque damusque vicissim.
> Hor., *de Art. poet.*

Ce Castel-là est un chien enragé; c'est le fou des mathématiques, et le tracassier de la société.

Je vous enverrai incessamment la *Mérope;* mais pour Dieu, n'en parlez pas; n'allez pas aussi vous imaginer que cela soit écrit du ton de *Brutus*.

> Telephus et Peleus, cum pauper et exul uterque,
> Projicit ampullas................ (Hor., *de Art. poet.*)

Dieu garde Zaïre d'être autre chose que tendre! Dieu garde Mérope de faire la Cornélie! *Flebilis Ino*. Vous ne verrez là d'autre amour que celui d'une mère, d'autre intrigue que la crainte et la tendresse, trois personnages principaux, et voilà tout. La plus extrême simplicité est ce que j'aime; si elle dégénère en platitude, vous en avertirez votre ami.

Je serais bien étonné que mes *Éléments de Newton* parus-

(1) Les *Discours sur l'Homme*. (G. A.)
(2) Cette *Réponse*, en vers, n'est réellement pas de Voltaire. (G. A.)
(3) Sur l'*Amour de la patrie*. (G. A.)
(4) La Bruère avait alors vingt-deux ans. (G. A.)

sent. La copie que j'avais laissée en Hollande était assez informe; ce qu'ils avaient commencé de l'édition était encore plus vicieux. J'ai averti les libraires de ne se pas presser, de m'envoyer les feuilles, d'attendre les corrections; s'ils ne le font pas, tant pis pour eux. Deux personnes (1) de l'Académie des sciences ont vu l'ouvrage, et l'ont approuvé. Je suis assez sûr d'avoir raison. Si les libraires ont tort, je les désavouerai hautement.

Monsieur le chancelier a trouvé que j'étais un peu hardi de soupçonner le monde d'être un peu plus vieux qu'on ne dit; cependant je n'ai fait que rapporter les observations astronomiques de MM. de Louville et Godin. Or, par ces observations, il apparaît que notre pôle pourrait bien avoir changé de place dans le sens de la latitude, et cela assez régulièrement. Or, si cela était, il pourrait à toute force y avoir une période d'environ deux millions d'années; et si cette période existait, et qu'elle eût commencé à un point, comme, par exemple, au nord, il serait démontré que le monde aurait environ cent trente mille ans d'antiquité, et c'est le moins qu'on pourrait lui donner. Mais je ne veux me brouiller avec personne pour l'antiquité de la noblesse de ce globe; eût-il vécu cent millions de siècles, ma vie ni la vôtre n'en dureraient pas un jour de plus. Songeons à vivre et à vivre heureux. Pour moi,

Que les dieux ne m'ôtent rien,
C'est tout ce que je leur demande.

D'ailleurs, quand les hommes seraient encore plus sots qu'ils ne sont, je ne m'en mêlerais point.

Votre petit Basque a bien fait; mais on avait fait assez mal ici de ne pas le faire venir d'abord. On ne doit jamais manquer l'acquisition d'un homme de mérite.

J'ai l'insolence d'en chercher un pour mon usage. Je voudrais quelque petit garçon philosophe qui fût adroit de la main, qui pût me faire mes expériences de physique; je le ferais seigneur d'un cabinet de machines, et de quatre ou cinq cents livres de pension, et il aurait le plaisir d'entendre Emilie-Newton, qui, par parenthèse, entend mieux l'*Optique* de ce grand homme qu'aucun professeur, et que M. Coste, qui l'a traduite.

Adieu, père Mersenne.

724. — AU MÊME.

Cirey, jeudi 23 avril.

Je reçois, mon cher Thieriot, un paquet de notre prince philosophe qui m'en apprend de bonnes (2). Mais pourquoi, s'il vous plaît, n'accompagnez-vous pas vos paquets d'un petit mot de votre main? Pensez-vous que le commerce de l'héritier d'une couronne me soit plus cher que celui d'un ami?

Urbis amatorem *Thirium* salvere jubemus
Ruris amatores................ (Hor., lib. I., ep. x.)

Madame la marquise du Châtelet a eu chez elle M. et madame Denis. On a été extrêmement content, et je les ai vus partir avec regret. Si vous pouviez trouver un mari dans ce goût-là à la Serizi, vous lui rendriez un bon service. Je cherche à présent un Strabon (3), un garçon philosophe, qui puisse m'aider en physique, *mente manuque*, un petit diminutif de la race des Vaucanson. Une bonne maison, de la liberté, de la tranquillité, quatre ou cinq cents livres bien payées par an, et la disposition d'une bibliothèque de physique complète, et d'un cabinet de mathématiques, feraient son sort. Au reste ce goût pour la physique n'éteint point celui de la littérature. Envoyez-moi donc ce qu'il y a de nouveau. On me parle d'une ode excellente de Gresset *sur l'Amour de la Patrie*, et d'une épître du P. Brumoi *sur la Liberté* (4). Peut-être sont-ce de vieilles nouvelles qui arrivent tout usées.

Si vous venez à Cirey, j'ai quelque chose pour vous qui vous sera très agréable et très utile. *Vale*.

725. — AU MÊME.

Je reçois votre lettre du 25, et bien des nouvelles qui me chagrinent. Premièrement, je suis assez fâché que Racine, que je n'ai jamais offensé, ait sollicité la permission d'imprimer une satire dévote de Rousseau contre moi. Je suis encore plus fâché qu'on m'attribue des épîtres sur la *Liberté* (1). Je ne veux point me trouver dans les caquets de Molina ni de Jansénius. On m'envoie un morceau d'une autre pièce de vers où je trouve un portrait assez ressemblant à celui du prêtre de Bicêtre; mais, en vérité, il faut être bien peu fin pour ne pas voir que cela est de la main d'un académicien, ou de quelqu'un qui aspire à l'être. Je n'ai ni cet honneur ni cette faiblesse; et si j'ai à reprocher quelque chose à ce monstre d'abbé Desfontaines, ce n'est pas de s'être moqué de quelques ouvrages des Quarante.

Je suis bien aise que vous ayez gagné un louis (2) à *gentil* Bernard; je voudrais que vous en gagnassiez cent mille à Crésus-Bernard.

Je n'ai point vu l'*Epître sur la Liberté;* je vais la faire venir avec les autres brochures du mois. C'est un amusement qui finit d'ordinaire par allumer mon feu.

Autre sujet d'affliction. On me mande que, malgré toutes mes prières, les libraires de Hollande débitent mes *Eléments de la philosophie de Newton*, quoique imparfaits; or, *da mi consiglio*. Les libraires hollandais avaient le manuscrit depuis un an, à quelques chapitres près. J'ai cru qu'étant en France, je devais à monsieur le chancelier le respect de lui faire présenter le manuscrit entier. Il l'a lu, il l'a marginé de sa main; il a trouvé surtout le dernier chapitre peu conforme aux opinions de ce pays-ci. Dès que j'ai été instruit par mes yeux des sentiments de monsieur le chancelier, j'ai cessé sur-le-champ d'envoyer en Hollande la suite du manuscrit; le dernier chapitre surtout, qui regarde les sentiments théologiques de M. Newton, n'est pas sorti de mes mains. Si donc il arrive que cet ouvrage tronqué paraisse en France par la précipitation des libraires, et si monsieur le chancelier m'en savait mauvais gré, il serait aisé, par l'inspection seule du livre, de le convaincre de ma soumission à ses volontés. Le manque des derniers chapitres est une démonstration que je me suis conformé à ses idées, dès que je les ai pu entrevoir; je dis entrevoir, car il ne m'a jamais fait dire qu'il trouvât mauvais qu'on imprimât le livre en pays étranger. En un mot, soit respect pour monsieur le chancelier, soit aussi amour de mon repos, je ne veux point de querelle pour un livre; je les brûlerais plutôt tous. Voulez-vous lire ce petit endroit de ma lettre à M. d'Argenson? est-il à propos que je lui en écrive? Conduisez-moi. M. le bailli de Froulai est venu ici, et a été, je crois, aussi content de Cirey que vous le serez. Les Denis en sont assez satisfaits.

J'ai toujours *Mérope* sur le métier. *Vale, te amo.*

726. — AU MÊME.

Cirey, 1er mai (3).

Vous faites fort mal, mon cher ami, d'envoyer l'écrit en question à ce misérable journal, très mal fait, presque inconnu, qui ne se débite que tous les trois mois, qui ne sera dans Paris que dans un an, et dont il me vient tout au plus une vingtaine d'exemplaires. Vous avez cent autres débouchés. On peut obtenir des permissions; on peut se servir des brochures hebdomadaires. Vous devriez même consulter le R. Père sur l'ouvrage, en lui faisant tenir une copie; je suis sûr que la lecture lui fera impression. Il faudrait consulter de la même façon les mathématiciens qui ont examiné les mêmes problèmes. J'abandonne le tout à votre prud'homie.

Je reçois en même temps votre lettre du 25.

727. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

2 mai 1738 (4).

Je vous importunerai jusqu'au dernier moment. M. Rouillé (5) voudra-t-il permettre qu'on adresse, sous son couvert, les *Eléments de Newton* avec une seconde enveloppe pour vous? Ensuite vous auriez la bonté de me faire tenir le livre par M. le marquis du Châtelet, qui viendra le prendre chez vous.

On dit que les libraires de Hollande, alarmés apparemment par l'indiscrétion de Prault, se sont hâtés de distribuer le livre, quoique je ne leur aie point envoyé les derniers chapitres.

(1) Pitot et Montcarville. (G. A.)
(2) Sur le czar Pierre Ier. (G. A.)
(3) Nom du valet dans la comédie de *Démocrite*, de Regnard. (*Note de M. Miger.*)
(4) C'est le deuxième des *Discours sur l'Homme*, par Voltaire lui-même. (G. A.)

(1) Troisième des *Discours sur l'Homme*. (G. A.)
(2) En parlant que les *Epîtres* ou *Discours* n'étaient pas de Voltaire. (G. A.)
(3) Éditeurs, E. Bavoux et A. François. Je doute que ce billet soit bien à sa place, et j'ignore de quel ouvrage scientifique Voltaire entend parler. (G. A.)
(4) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(5) Alors ministre des affaires étrangères. (G. A.)

Sur les remarques et sur le refus de M. le chancelier, j'ai cessé de leur faire tenir la suite du manuscrit. M. le chancelier sera peut-être content de cette conduite; il ne pourra douter de ma soumission à ses idées et d'un respect qui a prévenu ses ordres. Me conseillez-vous d'en écrire à M. d'Argenson?

J'ai lu *Maximin*. Avez-vous lu *Alméide* (1) de Linant? Peut-on faire quelque chose de l'homme et de l'ouvrage? Me conseillez-vous de continuer à l'assister?

Voulez-vous, avant votre départ (2), une seconde dose de *Mérope?* Je suis comme les chercheurs de pierre philosophale : ils n'accusent jamais que leurs opérations, et ils croient que l'art est infaillible. Je crois *Mérope* un très beau sujet, et je n'accuse que moi. J'en ai fait trois nouveaux actes : cela vous amuse-t-il? Mes compliments à l'honnête homme, auteur du *Fat puni* (3). Nous ne cessons ici de regretter le jeune Alvarès (4) et l'héroïne qui vont régner sur des nègres. — V.

P.-S. J'ai envie de présenter un mémoire à M. le chancelier, par lequel, lui ayant fait voir quelle a été mon extrême soumission à ses idées, je demanderais de présenter à l'examen l'ouvrage corrigé entièrement selon ses vues, et purgé des fautes dont les éditeurs de Hollande l'ont farci. M. d'Argenson voudra-t-il se charger du mémoire? Voulez-vous bien me guider? Je vous demanderai encore des conseils, quand vous serez en Amérique : vous m'éclairerez d'un hémisphère à l'autre.

728. — AU MÊME.

4 mai.

Je ne puis, mon cher et respectable ami, laisser partir la lettre de madame la marquise du Châtelet, sans mêler encore mes regrets aux siens. Nous imaginions vous posséder, parce qu'au moins vous êtes à Paris. C'est une consolation de vous savoir dans notre hémisphère ; mais cette consolation va donc bientôt nous être ravie. Madame du Châtelet, que l'amitié conduit toujours, vous parle de nos craintes au sujet de ces *Eléments de Newton;* pour moi, je n'ai d'autre crainte que d'être séparé d'elle, et d'autre malheur que d'être destiné à vivre loin de vous. Je serai privé de la douceur de vous embrasser avant votre départ. Je ne pourrai pas dire à madame d'Argental tout ce que je pense de son cœur et du vôtre. Vous serez tous deux heureux à Saint-Domingue; il n'y aura que vos amis à plaindre. J'embrasse tendrement M. de Pont de Veyle, à qui je suis attaché comme à vous.

729. — A M. THIERIOT.

A Cirey, le 5 mai.

Mon cher ami, je vous ai envoyé un chiffon pour vous et monsieur votre frère, et un gros paquet pour le fils du roi des géants (5). Je ne sais si je pourrai prendre le jeune homme qui a appartenu à madame Dupin. On m'a, je crois, arrêté un jeune mathématicien très savant et très aimable. En ce cas, ce ne sera pas lui qui sera auprès de moi, mais bien moi auprès de lui; je lui appartiendrai, et je le paierai.

Vraiment j'ai bien d'autres affaires que d'imprimer des épîtres en vers.

I nunc et versus tecum meditare canoros. (Hor., lib. II, ep. II.)

Le débit précipité de mes *Eléments de Newton* m'occupe très désagréablement. Le titre charlatan (6) que d'imbéciles libraires ont mis à l'ouvrage est ce qui m'inquiète le moins. Cependant je vous prie de détromper sur ce point ceux qui me soupçonneraient de cette affiche ridicule.

Je vous avoue que je serais fort aise que l'ouvrage parût à Paris, purgé des fautes infinies que les éditeurs hollandais ont faites. Je suis persuadé que l'ouvrage peut être utile. Je serai auprès de M. de Maupertuis ce qu'est Despautère auprès de Cicéron; mais je serai content si j'apprends à la raison humaine à bégayer les vérités que Maupertuis n'enseigne qu'aux sages. Il sera le précepteur des hommes, et moi des enfants; Algarotti le sera des dames, mais non pas de madame du Châtelet, qui en sait au moins autant que lui, et qui a corrigé bien des choses dans son livre (7).

(1) Ou plutôt, *Maximien*, de La Chaussée. (G. A.)
(2) Pour Saint-Domingue. (G. A.)
(3) Pont de Veyle. (G. A.)
(4) Personnage d'*Alzire*. (G. A.)
(5) Le roi des géants est le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume. Voyez, tome VI, les *Mémoires de Voltaire*. (G. A.)
(6) Voyez notre Avertissement en tête des *Eléments*. (G. A.)
(7) Le *Newtonianisme pour les dames*. (G. A.)

Je vous réponds qu'avec un peu d'attention un esprit droit me comprendra. Tâchez de recueillir les sentiments, et d'informer le monde qu'on ne doit m'imputer ni le titre ni les fautes glissées dans cette édition. On dit d'ailleurs qu'elle est très belle; mais j'aime mieux une vérité que cent vignettes.

Je voudrais bien savoir quel est le Sosie qui me fait honnir en vers, pendant qu'on m'inquiète ainsi en prose. Ce Sosie m'a bien la mine d'être l'auteur de l'*Epître à Rousseau*, si longue et si inégale. Je sais quel il est, je connais ses manœuvres. Il doit haïr Rousseau et Desfontaines. Il veut se servir de moi pour tirer les marrons du feu. Je ne lui pardonnerai jamais d'avoir fait tomber sur moi le soupçon d'être l'auteur de cette misérable épître. Qu'il jouisse de ses succès passagers, qu'il se fasse de la réputation à force d'intrigues, mais qu'il ne me donne point ses enfants à élever.

Mon cher ami, on a bien de la peine dans ce monde. Ce monde méchant est jaloux du repos des solitaires; il leur envie la paix qu'il n'a point. Adieu; je n'ai jamais moins regretté Paris.

730. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, le 6 mai.

Sans aucun délai, mon cher ami, courez chez Prault, chez le paresseux Prault; portez-lui ce *Mémoire* (1) pour être inséré dans le *Mercure*, dans le *Journal de Trévoux*, dans tous les journaux de France, de Suisse, de Hollande, d'Allemagne, et de tous les pays du monde, s'il est possible. C'est au sujet du livre des *Éléments de Newton*, qu'on vend informe, tronqué, plein de fautes.

Faites gourmander Prault par M. votre frère; gourmandez-le vous-même bien fort. Je n'ai point encore reçu les livres qu'il m'a annoncés. J'en demande beaucoup d'autres. Qu'on les achète où l'on voudra, mais qu'on les achète promptement, et qu'on me les envoie sans aucun retard. Il me faut l'histoire des *Vents* par Dampier, l'histoire de la *Mer* de Delisle, la *Physique* de Keill, Huygens *de Horologio oscillatorio*, tous les numéros des *Observations*, tous ceux du *Pour et Contre*, les *Transactions* de Londres. Il me faut encore une prompte réponse à ce billet ci-inclus de la part de MM. de Fontenelle, Mairan et Réaumur; il faut surtout avec ces trois académiciens ce secret impénétrable que vous joignez à vos autres vertus.

Je veux absolument que ce soit Prault qui donne cinquante livres à Linant. J'ai mes raisons. Si je lui dois de l'argent, payez-le, afin qu'il n'ait aucune excuse pour ne pas donner ces cinquante francs.

A l'égard des autres affaires d'argent, je n'ai pas le courage de vous en parler. Je suis accablé du travail qu'il me faut faire pour les *Eléments de Newton* qu'on débite sous mon nom.

731. — A M. THIERIOT.

Cirey, ce 9 mai (2).

Voici, mon cher ami, un petit paquet pour le fils (3) du roi Og. Je suis outré de la sottise des libraires de Hollande. Je joins à mon paquet un mémoire pour le *Journal des Savants*, et un autre, que je vous prie de faire tenir en Angleterre. Je crois que la simplicité et la vérité qui y règnent, vous engageront à les faire valoir. Ne pourrez-vous point donner à l'abbé Trublet celui que je destine au *Journal des Savants?* J'envoie des doubles en Hollande. On ne saurait trop, ce me semble, avoir soin de son honneur, et ce serait manquer de respect au public que de me taire, quand on lui donne un ouvrage si informe. Vous feriez une bonne action si vous faisiez comprendre à l'abbé Trublet combien il sied mal à un honnête homme comme lui, de se rendre complice des traits qu'on trouve dans les *Observations* (5) dont il est l'approbateur.

Adieu. Je suis aussi affairé qu'un oisif de Paris qui se hâte pour aller souper. Madame du Châtelet vous fait bien des compliments.

732. — A M. LE MARQUIS D'ARGENTAL.

9 mai (5).

Puis-je ajouter un mot à tout ce que l'amitié la plus respec-

(1) Voyez, tome V, les *Eclaircissements*. (G. A.)
(2) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(3) Frédéric, fils de Guillaume, amateur de géants. (G. A.)
(4) De Desfontaines. (G. A.)
(5) Editeurs, de Cayrol et A. François. Ces quelques lignes faisaient suite à une lettre de madame du Châtelet. (G. A.)

table vient de vous dire? Ne serait-il pas mieux de nier que j'aie la moindre part à un ouvrage innocent, empoisonné par la calomnie, que de m'en avouer l'auteur? Il est bien démontré, sans doute, qu'il est impossible que j'aie jamais eu dessein d'offenser la personne en question (1). Mais enfin ce n'est point être innocent que d'avoir donné un prétexte à ces explications odieuses. Dès qu'on abuse de mon ouvrage, ce malheureux ouvrage est bien criminel. Que faire donc? c'est à vous à le savoir; moi je ne peux que me désespérer. Faut-il donner une nouvelle édition de l'*Épître* corrigée? faut-il l'anéantir? faut-il m'anéantir moi-même? Ordonnez. Ce qui est sûr, c'est que je ne vivrai que pour sentir vos bontés aussi vivement que je sens le contre-coup affreux de cette détestable application.

Ce ne sera point mentir que de dire que je n'en suis point l'auteur; car je ne puis être l'auteur de rien qui puisse déplaire à la personne dont il est question.

733. — A M. DE PONT DE VEYLE.

10 mai.

Je fais mon très humble compliment à l'honnête homme, quel qu'il soit, qui a fait cette jolie comédie (2) du *Gascon* de La Fontaine, dont on m'a dit tant de bien.

Puisque vous êtes coadjuteur de M. d'Argental, dans le pénible emploi de mon ange gardien, voici de quoi faire usage de vos bontés.

Je vous envoie, ange gardien charmant, une petite addition à un mémoire que je suis obligé de publier au sujet des *Éléments de Newton*, débités trop précipitamment, etc. Cette petite addition vous mettra au fait. Vous connaissez mon caractère, vous savez combien je suis vrai.

J'ai poussé la vertu jusques à l'*imprudence* (3).

Autre tracasserie : des *Épîtres* nouvelles, dont je ne veux certainement pas être l'auteur, des imputations que vous savez que je ne mérite pas, un vers qu'on applique à la fille d'un ministre! Je suis au désespoir! J'ai mille obligations à ce ministre. Il y a vingt-cinq ans que je suis attaché à la mère de la personne à qui l'on ose faire cette application malheureuse. J'aime personnellement cette personne; son mari, que je pleure encore, est mort dans mes bras; par quelle rage, par quelle démence aurais-je pu l'offenser? sur quoi fonde-t-on cette interprétation si maligne? a-t-elle jamais fait des couplets contre quelqu'un? Si on persiste à répandre un venin si affreux sur des choses si innocentes, il faut renoncer aux vers, à la prose, à la vie.

J'ai fait la valeur de quatre nouveaux actes à *Mérope*, j'y travaille encore; voilà pourquoi je ne l'ai point envoyée à madame de Richelieu. Si vous la voyez, dites-lui à l'oreille un mot de réponse. Je me recommande à Raphael, lorsque Gabriel (4) s'en va au diable. Madame du Châtelet, qui vous aime infiniment, vous fait les plus tendres compliments. Je vous suis attaché comme à monsieur votre frère; que puis-je dire de mieux? Adieu. Castor et Pollux, *mea sidera*, qui n'habiterez bientôt plus le même hémisphère.

Ordonnez ce qu'il faut faire pour réparer le malheur de cette horrible application. J'écris à Prault de tout supprimer; j'écris à monsieur votre frère en conséquence. Je vous demande en grâce le secret sur les *Épîtres* que je désavoue, et la plus vive protection sur l'abus qu'on en fait. Madame du Châtelet vous fait les plus tendres compliments et partage ma reconnaissance. Vous devriez bien nous faire avoir le *Fat puni*; on dit qu'il est charmant.

734. — A M. THIERIOT.

11 mai (5).

Je reçois votre lettre du 7 mai, père Mersenne; je vous dis qu'en sautant par dessus ce qui est trop géométrique, vous entendrez très bien mon petit *newtonisme*. Il n'est pas pour les DAMES (6). Mais je suis sûr que le commentateur charmant ou charmante de Rameau l'entendra et le jugera.

M. Pitot avait été beaucoup plus content du système planétaire que de l'explication de la lumière; mais si M. Nicolle et M. Brémont (1) ne pensent pas de même, il faut les en croire, et préférer toujours celui qui critique à celui qui loue. Je persiste dans le dessein de faire imprimer l'ouvrage à Paris; j'espère en obtenir la permission; et si M. Nicolle veut bien avoir la bonté de mettre par écrit ce qu'il trouve à redire, il me rendra grand service : j'en instruirai le public, et je publierai ma reconnaissance.

Voici une petite addition pour le *Journal des Savants*. Jamais je n'ai rien dit de si vrai, ni de si bon gré; je vous prie de le faire présenter au journal et d'en faire beaucoup d'usage.

Je n'ai point encore vu mon livre. Tout le monde l'a, hors l'auteur et celle à qui il est dédié. Les libraires de Hollande sont, comme ceux de Paris, des ingrats; je leur ai fait présent du manuscrit, et ils ne m'ont pas envoyé un exemplaire.

Souffrez, au moins, que je vous rembourse de ceux que vous achetez. Vous êtes charmant de diriger un peu ma nièce; si vous la trouvez aimable, je l'aimerai bien davantage. Je vais lui écrire.

Non seulement je ne suis point l'auteur des *Épîtres*, mais je suis outré contre ceux qui me les attribuent; et je regarde votre fermeté à repousser cette injure comme une des plus fortes preuves de votre amitié.

Madame la marquise du Châtelet vous fait bien des amitiés. Quand nous vous posséderons, nous vous parlerons à fond du prince et de ses vues sur vous : vivez seulement. Adieu. Je vous embrasse.

735. — A M. BERGER.

A Cirey, le 14 mai.

Il y a longtemps, monsieur, qu'on m'impute des ouvrages que je n'ai jamais vus; je viens enfin de voir ces trois *Épîtres* en question. Je puis vous assurer que je ne suis point l'auteur de ces sermons. Je conçois fort bien que le portrait de l'abbé Desfontaines est peint d'après nature (2); mais, de bonne foi, suis-je le seul qui connaisse, qui déteste, et qui puisse peindre ce misérable? Y a-t-il un homme de lettres qui ne pense ainsi sur son compte? Je ne veux imputer ces *Épîtres* à personne; mais, s'il était question d'en deviner l'auteur, je crois que je trouverais aisément le mot de cette énigme. Tout ce qui m'importe le plus est de ne pas passer pour l'auteur des ouvrages que je n'ai pas faits. Le peu de connaissance que j'ai depuis quatre ans dans le monde fait que je ne peux deviner les allusions dont vous me parlez; mais il suffit qu'on fasse des applications malignes pour que je sois au désespoir qu'on m'attribue un écrit qui a donné lieu à ces applications. J'ai toujours détesté la satire; et, si j'ai de l'horreur pour Rousseau et pour Desfontaines, c'est parce qu'ils sont satiriques, l'un en vers très souvent durs et forcés, l'autre en prose sans esprit et sans génie. Je vous prie, au nom de la vérité et de l'amitié, de détromper ceux qui penseraient que j'aurais la moindre part à ces *Épîtres*.

Il y a longtemps que je ne m'occupe uniquement que de physique. Je ne comptais pas que les *Éléments de Newton* parussent sitôt. Je ne les ai point encore; mais ce que je peux dire, c'est qu'il n'y a point d'exemple d'une audace et d'une impertinence pareilles de la part des libraires de Hollande. Ils n'ont pas attendu la fin de mon manuscrit; ils osent donner le livre imparfait, non corrigé, sans table, sans *errata*; les quatre derniers chapitres manquent absolument. Je ne conçois pas comment ils en peuvent vendre deux exemplaires; leur précipitation mériterait qu'ils fussent ruinés. Ils se sont empressés, grâce à l'*auri sacra fames*, de vendre le livre; et le public curieux et ignorant l'achète comme on va en foule à une pièce nouvelle. L'affiche de ces libraires est digne de leur sottise; leur titre n'est point assurément celui que je destinais à cet ouvrage; ce n'était pas même ainsi qu'était ce titre dans les premières feuilles imprimées que j'ai eues, et que j'ai envoyées à monsieur le chancelier; il y avait simplement : *Éléments de la philosophie de Newton*. Il faut être un vendeur d'orviétan pour y ajouter : *mis à la portée de tout le monde*, et un imbécile pour penser que la philosophie de Newton puisse être à la portée de tout le monde. Je crois que quiconque aura fait des études passables, et aura exercé son esprit à réfléchir, comprendra aisément mon livre; mais, si l'on s'imagine que cela peut se lire entre l'opéra et le souper, comme un conte de La Fontaine, on se trompe assez lourdement; c'est un livre qu'il faut étudier. Quand M. Algarotti me lut ses *Dialogues sur la lumière*, je lui donnai l'éloge qu'il méritait d'avoir répandu infiniment d'esprit et de clarté sur cette belle partie de la physique; mais alors il avait peu ap-

(1) Madame de Ruffec, veuve du président de Maisons, et fille du secrétaire d'État d'Angervilliers, à laquelle on appliquait un vers du troisième des *Discours sur l'Homme*. (G. A.)
(2) Le *Fat puni*. (G. A.)
(3) Voyez *Phèdre*, acte IV, sc. II. (G. A.)
(4) Raphaël, Pont de Veyle, Gabriel, d'Argental. (G. A.)
(5) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(6) Comme le livre d'Algarotti. (G. A.)

(1) L'un géographe, l'autre traducteur d'ouvrages anglais sur la physique. (G. A.)
(2) Dans le troisième des *Discours* ou *Épîtres*. (G. A.)

profondi cette matière. L'esprit et les agréments sont bons pour des vérités qu'on effleure; les Dialogues des Mondes (1), qui n'apprennent pas grand'chose, et qui, d'ailleurs, sont trop remplis de la misérable hypothèse des tourbillons, sont pourtant un livre charmant, par cela même que le livre est d'une physique peu recherchée, et que rien n'y est traité à fond. Mais si M. Algarotti est entré, depuis notre dernière entrevue à Cirey, dans un plus grand examen des principes de Newton, son titre *per le Dame* ne convient point du tout, et sa marquise imaginaire devient assez déplacée. C'est ce que je lui ai dit, et voilà pourquoi j'ai commencé par ce trait (2) qu'on me reproche, en parlant à une philosophe plus réelle. Je n'ai aucune intention de choquer l'auteur des *Mondes*, que j'estime comme un des hommes qui font le plus d'honneur à ce monde-ci. C'est ce que je déclare publiquement dans les mémoires envoyés à tous les journaux. Continuez, mon cher ami, à écrire à Cirey à votre ami.

736. — A M. PITOT.

18 mai (3).

Mon cher philosophe, en vous remerciant de tout mon cœur de M. Cousin (4) que vous me procurez; il n'a qu'à travailler avec M. Nollet, sitôt la présente reçue; et, puisqu'il veut bien recevoir un petit honoraire, il lui sera compté du jour qu'il voudra bien aller chez M. l'abbé Nollet. Il pourra d'ailleurs m'acheter beaucoup d'instruments qui serviront à ses occupations et à ses plaisirs, quand il sera à Cirey. Vous voulez bien que je mette cette lettre pour lui dans la vôtre.

Je viens enfin de voir un exemplaire des *Eléments de Newton.* J'ai eu à peine encore le temps de le parcourir; il est honteux combien cela fourmille de fautes, combien les cinq ou six derniers chapitres sont dérangés et barbouillés. J'avais bien raison de chercher à faire une édition correcte, à Paris, et franchement on aurait pu le permettre. Je suis très affligé; il y aura, sans doute, bien des gens qui prendront plaisir à m'imputer des erreurs qui ne sont pas les miennes. Il est triste de voir son enfant aussi mal traité; mais encore faudrait-il ne pas reprocher au père les défauts de l'enfant que l'on a gâté en nourrice.

Il faut que je vous confie une autre affliction que j'ai sur le cœur. Peut-être m'adressé-je à mon juge, mais je suis toujours sûr que je m'adresse à mon ami.

J'ai composé pour le prix dont le sujet était la *Nature et la propagation du feu;* mon numéro était 7°, ma devise :

> Ignis ubique latet, naturam amplectitur omnem :
> Cuncta parit, renovat, dividit, unit, alit.

M. de Réaumur, à ce que l'on me mande, a dit que cette pièce avait concouru, et il paraît même qu'il lui aurait volontiers donné le prix; mais, dit-il, cet ouvrage était fondé sur des principes un peu trop durs, et c'est ce qui a fait son malheur. Je suis bien loin assurément de me plaindre; je me crois très bien jugé; je regarde même comme un très grand bonheur d'avoir concouru; mais je suis pourtant bien fâché de n'avoir pas eu le prix : c'eût été pour moi un agrément infini dans les circonstances présentes. Vous avez été probablement mon juge; M. Dufay l'aura été aussi. Franchement, dites-moi, croyez-vous que l'ouvrage soit passable? Pourrai-je obtenir de l'Académie qu'on l'imprime à la suite de la pièce couronnée? Pourrai-je voir la pièce qui a eu la préférence? Pourriez-vous me dire qui en est l'auteur (5)? Ai-je eu effectivement l'honneur de balancer un moment les suffrages?

Parlez-moi de tout cela à cœur ouvert, comme à un honnête homme qui n'abusera jamais de votre confiance et de vos conseils.

Je crois vous avoir mandé que j'avais envoyé un mémoire à tous les journaux, pour me justifier sur l'édition des *Eléments de Newton.* Je vous supplie d'apprendre, en attendant, la vérité à ceux qui vous en parleront.

Madame la marquise du Châtelet vous fait mille compliments; elle voudrait bien que vous pussiez venir à Cirey; elle ne serait pas la seule à qui vous feriez un plaisir extrême.

(1) Les *Entretiens* de Fontenelle. (G. A.)
(2) Voyez, tome V, le début de l'Avant-propos des *Eléments*, 1738. (G. A.)
(3) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(4) Mécanicien et machiniste. (G. A.)
(5) Voyez, tome V, notre Notice en tête de l'*Essai sur le feu.* (G. A.)

737. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

18 mai 1738 (1).

Je reçois vos lettres.

Mon cher abbé, toujours des remerciements à vous faire. J'ai reçu la pendule bien conditionnée, les ornements du vase et les branches du lustre. Envoyez-nous aussi ce livre des Principes de l'architecture et de la peinture.

Gardez le portrait, je vous prie, et ne l'envoyez point à Cirey.

Je me flatte que M. votre frère ne me laissera jamais manquer des journaux et des feuilles du mois; je lui serai bien obligé.

Je suis très affligé que M. de Réaumur n'en ait pas été cru. Pourriez-vous savoir quel est mon rival heureux, que je respecte sans envier?

Voici un petit mot pour M. Clément, que je le prie d'envoyer à M. de Gennes. Ce Gennes est cousu d'or, et s'il radote, il radote en Harpagon.

M. le président d'Auneuil rend apparemment quelque arrêt par lequel il me condamne à n'être point payé de lui.

M. d'Estaing met mon argent sur une carte. M. de Richelieu m'oublie pour le Languedoc. Cependant il faudra peut-être 9 ou 10,000 francs pour l'abbé Nollet et pour le cabinet de physique. Nous sommes dans un siècle où l'on ne peut être savant sans argent.

Je ne suis point du tout fâché contre M. votre frère, qui m'a envoyé cet infâme *Almanach du Diable;* mais je voudrais savoir des nouvelles de l'auteur, et c'est un des plus grands services qu'on puisse me rendre.

Je vous embrasse tendrement.

738. — A M. THIERIOT.

Ce 21 mai, à Cirey.

Mon cher ami, quand Descartes était malade, il ne répondait pas régulièrement à son père Mersenne.

1° Non seulement aucune de ces *Epîtres* dont vous parlez n'est de moi, mais c'est être mon ennemi que de me les attribuer; c'est vouloir me rendre responsable de certains traits qui y sont répandus, et dont on dit qu'on a fait un usage extrêmement odieux. Je vous prie instamment de représenter ou de faire représenter au *gentil* Bernard combien son acharnement à soutenir qu'elles sont de moi m'est préjudiciable. Je suis persuadé qu'il ne voudra pas me nuire, et c'est me nuire infiniment que de m'imputer ces ouvrages; je remets cela à votre prudence.

Je vous prie de remercier tendrement pour moi le protecteur des arts, M. de Caylus; il a trop de mérite pour avoir jamais pris aucune des impressions cruelles qu'a voulu donner de moi le sieur de Launai. Je n'ai jamais mérité l'iniquité de de Launai; mais je me flatte de n'être pas tout à fait indigne des bontés de M. de Caylus, dont je respecte les mœurs, le caractère et les talents. En vérité, mon cher Thieriot, vous ne pouvez pas me rendre un plus grand service que de me ménager une place dans un cœur comme le sien. Je vous supplie de lui présenter un exemplaire de mon *Newton.* Je laisse à votre amitié le choix des personnes à qui vous en donnerez de ma part.

Quant au *Mémoire sur le feu*, que madame du Châtelet a composé, il est plein de choses qui feraient honneur aux plus grands physiciens, et elle aurait eu un des prix, si l'absurde et ridicule chimère des tourbillons ne subsistait pas encore dans les têtes. Il n'y a que le temps qui puisse défaire les Français des idées romanesques. M. de Maupertuis, le plus grand géomètre de l'Europe, a mandé tout net que les deux mémoires français couronnés sont pitoyables; mais il ne faut pas le dire.

Je vous envoie une lettre de M. Pitot, qui vous mettra plus au fait que tout ce que je pourrais vous dire sur cette aventure très singulière dans le pays des lettres, et qui mérite place dans votre répertoire d'anecdotes.

En voici une qui est moins intéressante, mais qui peut faire nombre. Rousseau m'a envoyé cette longue et mauvaise ode (2) dont vous parlez. Il m'a fait dire qu'il me faisait ce présent par humilité chrétienne, et qu'il m'a toujours fort estimé. Je lui ai fait dire que je m'entendais mal en humilité chrétienne, mais que je me connaissais fort bien en probité et en odes; que, s'il m'avait estimé, il n'aurait pas dû me calomnier, et que, puisqu'il m'avait calomnié, il aurait

(1) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)
(2) *Ode à M. le comte de Lannoy, gouverneur de Bruxelles, sur une maladie de l'auteur causée par une attaque de paralysie.* (G. A.)

dû se rétracter; que je ne pouvais pardonner qu'à ce prix; qu'à la vérité il y a de l'humilité à faire de pareilles odes, mais qu'il faut être juste au lieu d'affecter d'être humble.

Vous reconnaîtrez à cela mon caractère. Je pardonne toutes les faiblesses; mais il est d'un esprit bas et lâche de pardonner aux méchants. Vous devriez, sur ce principe, mander à M. Le Franc qu'il est indigne de lui de ménager l'abbé Desfontaines, qu'il méprise. Les éloges d'un scélérat ne doivent jamais flatter un honnête homme, et Desfontaines n'est pas un assez bon écrivain pour racheter ses vices par ses talents, et pour donner du prix à son suffrage.

Je souscris au vers de la satire sur l'*Envie*,

> Méprisable en son goût, détestable en ses mœurs (1);

et vous devez d'autant plus y souscrire, que ce misérable vous a traité indignement dans la rapsodie de son *Dictionnaire néologique*, et dans les lettres qu'il osait m'écrire autrefois.

Renvoyez-nous vite madame de Champbonin, et venez vite après elle. Madame du Châtelet et moi nous serions cruellement mortifiés qu'on imputât à Cirey la lettre que vous nous avez envoyée sur le père Castel (2), et à laquelle nous n'avons d'autre part que de l'avoir lue. Il serait bien cruel qu'on pût avoir sur cela le moindre soupçon. Vous savez, mon cher ami, ce que vous nous avez mandé, et votre probité et votre amitié sont mes garants. Je suis bien sûr que si les jésuites m'imputent cet ouvrage, vous ferez ce qu'il faudra pour leur faire sentir combien je suis sensible à cette calomnie.

Envoyez-moi la *Lettre* (3) contre les *Eléments de Newton;* s'il y a du bon, j'en profiterai.

Adieu, mon cher ami; je vous embrasse avec tendresse. Mandez-moi, je vous prie, à qui vous avez donné des *Newtons*, pour ne pas tomber dans les doubles emplois. Comment va votre santé? La mienne s'en va au diable.

Répondez à votre tour, article par article. Voici une lettre pour notre prince, à l'adresse qu'il m'a donnée.

739. — A M. DE MAUPERTUIS.

A Cirey-Kittis (4), 22 mai.

Je viens de lire, monsieur, une histoire et un morceau de physique (5) plus intéressant que tous les romans. Madame du Châtelet va le lire; elle en est plus digne que moi. Il faut au moins, pendant qu'elle aura le plaisir de s'instruire, avoir celui de vous remercier.

Il me semble que votre préface est très adroite, qu'elle fait naître dans l'esprit du lecteur du respect pour l'importance de l'entreprise, qu'elle intéresse les navigateurs, à qui la figure de la terre était assez indifférente; qu'elle insinue sagement les erreurs des anciennes mesures et l'infaillibilité des vôtres; qu'elle donne une impatience extrême de vous suivre en Laponie.

Dès que le lecteur y est avec vous, il croit être dans un pays enchanté dont les philosophes sont les fées. Les Argonautes qui s'en allèrent commercer dans la Crimée, et dont la bavarde Grèce a fait des demi-dieux, valaient-ils, je ne dis pas les Clairaut, les Camus, et les Lemonnier, mais les dessinateurs qui vous ont accompagné? On les a divinisés; et vous! quelle est votre récompense? je vais vous le dire: l'estime des connaisseurs, qui vous répond de celle de la postérité. Soyez sûr que les suffrages des êtres pensants du dix-huitième siècle sont fort au-dessus des apothéoses de la Grèce.

Je vous suis avec transport et avec crainte à travers vos cataractes, et sur vos montagnes de glace:

> Quod latus mundi nebulæ, malusque
> Jupiter urget. (Hor., lib. I, od. XXII.)

Certainement vous savez peindre: il ne tenait qu'à vous d'être notre plus grand poète comme notre plus grand mathématicien. Si vos opérations sont d'Archimède, et votre courage de Christophe Colomb, votre description des neiges de Tornéo est de Michel-Ange, et celle des espèces d'aurores boréales est de l'Albane. Tout ce qui m'étonne, c'est que vous n'ayez point voulu nous dire la raison pourquoi un ciel si charmant couvrait une terre si affreuse. Eh bien! moi, qui la sais (et c'est la seule chose que je sache mieux que vous), je vous la dirai:

> Lorsque la Vérité, sur les gouffres de l'onde,
> Dirigeait votre course aux limites du monde,
> Tout le Nord tressaillit, tout le conseil des dieux
> Descendit de l'Olympe, et vint sur l'hémisphère
> Contempler à quel point les enfants de la terre
> Oseraient pénétrer dans les secrets des cieux.
> Iris y déployait sa charmante parure
> Dans cet arc lumineux que nous peint la nature,
> Prodige pour le peuple et charme de nos yeux.
> Pour la seconde fois, oubliant sa carrière,
> Détournant ses chevaux et son char de rubis,
> Le père des Saisons franchissait sa barrière;
> Il vint, il tempéra les traits de sa lumière;
> Il avança vers vous tel qu'il parut jadis,
> Lorsque dans son palais il embrassa son fils,
> Son fils, qui moins que vous lui parut téméraire.
> Atlas, par qui le ciel fut, dit-on, soutenu,
> Aux champs de Tornéo parut avec Hercule.
> On vante en vain leurs noms chez la Grèce crédule;
> Ils ont porté le ciel, et vous l'avez connu.
> Hercule, en vous voyant, s'étonne que l'Envie,
> Dans les glaces du Nord expirât sous vos coups,
> Lui qui ne put jamais terrasser dans sa vie
> Cet ennemi des dieux, des héros, et de vous.
>
> Dans ce conseil divin Newton parut sans doute;
> Descartes précédait, incertain dans sa route;
> Tel qu'une faible aurore, après la triste nuit,
> Annonce les clartés du soleil qui la suit;
> Il cherchait vainement, dans le sein de l'espace,
> Ces mondes infinis qu'enfanta son audace,
> Ses tourbillons divers, et ses trois éléments,
> Chimériques appuis du plus beau des romans.
> Mais le sage de Londre et celui de la France
> S'unissaient à vanter votre entreprise immense.
>
> Tous les temps à venir en parleront comme eux.
> Poursuivez, éclairez ce siècle et nos neveux;
> Et que vos seuls travaux soient votre récompense.
> Il n'appartient qu'à vous, après de tels exploits,
> De ne point accepter les dons des plus grands rois.
> Est-ce à vous d'écouter l'ambition funeste,
> Et la soif des faux biens dont on est captivé?
> Un instant les détruit, mais la vérité reste.
> Voilà le seul trésor, et vous l'avez trouvé.

Je laisse à madame du Châtelet, la plus digne amie assurément que vous ayez, le soin de vous dire combien de sortes de plaisirs votre excellent ouvrage nous cause. Ce qu'il y a de triste, c'est que son succès infaillible vous arrêtera dans Paris, et nous privera de vous.

Nous apprenons dans l'instant, par votre lettre, que vos succès ne vous retiennent point à Paris, mais que la sensibilité de votre cœur vous fait partir pour Saint-Malo. Comment faites-vous avec cet esprit sublime pour avoir aussi un cœur?

Je ne vous ai point envoyé mon ouvrage (1), parce que je ne l'avais point; il vient enfin de m'en venir un exemplaire de Paris. On ne peut pas imprimer un livre avec moins d'exactitude; cela fourmille de fautes. Les ignorants pour lesquels il était destiné ne pourront les corriger, et les savants me les attribueront.

Je ne suis ni surpris ni fâché que l'abbé Desfontaines essaie de donner des ridicules à l'attraction. Un homme aussi entiché du péché anti-physique, et qui est d'ailleurs aussi peu physicien, doit toujours pécher contre nature (2).

J'ai lu le livre de M. Algarotti (3). Il y a, comme de raison, plus de tours et de pensées que de vérités. Je crois qu'il réussira en italien, mais je doute qu'en français « l'amour » d'un amant qui décroît en raison du cube de la distance » de sa maîtresse, et du carré de l'absence, » plaise aux esprits bien faits qui ont été choqués de « la beauté blonde du » soleil et de la beauté brune de la lune » dans le livre des *Mondes*.

Ce livre a besoin d'un traducteur excellent. Mais celui qui est capable de bien traduire s'amuse rarement à traduire.

J'apprends dans le moment qu'on réimprime mon maudit ouvrage. Je vais sur-le-champ me mettre à le corriger. Il y a mille contre-sens dans l'impression. J'ai déjà corrigé les fautes de l'éditeur sur la lumière; mais si vous vouliez consacrer deux heures à me corriger les miennes et sur la lumière et sur la pesanteur, vous me rendriez un service dont je ne perdrais jamais le souvenir. Je suis si pressé par le temps, que j'en ai la vue éblouie; le torrent de l'avidité des

(1) Troisième *Discours sur l'Homme*. (G. A.)
(2) Voyez la lettre à Rameau du mois de mars. (G. A.)
(3) Par le P. Regnault. (G. A.)
(4) Allusion à l'Observatoire de Kittis, sous le cercle polaire. (K.)
(5) L'ouvrage de M. de Maupertuis, sur la *Figure de la terre*, imprimé au Louvre en 1738. (K.)

(1) Les *Eléments de Newton*. (G. A.)
(2) Voyez plus loin la lettre à Thieriot du 5 juin. (G. A.)
(3) Toujours le *Newtonianisme pour les dames*. (G. A.)

libraires m'entraîne; je m'adresse à vous pour n'être point noyé.

La femme de l'Europe la plus digne, et la seule digne peut-être de votre société, joint ses prières aux miennes. On ne vous supplie point de perdre beaucoup de temps; et d'ailleurs est-ce le perdre que de catéchiser son disciple? C'est à vous à dire, quand vous n'aurez pas instruit quelqu'un : *Amici, diem perdidi.*

Comptez que Cirey sera à jamais le très humble serviteur de Kittis.

Je crois que je viens de corriger assez exactement les fautes touchant la lumière. Je tremble de vous importuner; mais, au nom de Newton et d'Emilie, un petit mot sur la pesanteur et sur la fin de l'ouvrage (1).

740. — A M. THIERIOT.

A Cirey...

Père Mersenne, je reçois votre lettre du 9. Il faut d'abord parler de notre grande nièce (2), car son bonheur doit marcher avant toutes les discussions littéraires, et l'homme doit aller avant le philosophe et le poëte. Ce sera donc du meilleur de mon cœur que je contribuerai à son établissement; et je vais lui assurer les vingt-cinq mille livres que vous demandez, bien fâché que vous ne vous appeliez pas M. de Fontaine, car, en ce cas, je lui assurerais bien davantage.

Sans doute je vais travailler à une édition correcte des *Eléments de Newton* , qui ne seront ni pour les *dames* ni pour *tout le monde* (3), mais où l'on trouvera de la vérité et de la méthode. Ce n'est point là un livre à parcourir comme un recueil de vers nouveaux; c'est un livre à méditer, et dont un Rousseau ou un Desfontaines ne sont pas plus juges que d'une action d'homme de bien. Voici la vraie table, telle que je l'ai pu faire pour ajouter les idées de Newton aux règles de la musique. Montrez cela à Orphée-Euclide (4). Si, à quelques *comma* près, cela n'est pas juste, c'est Newton qui a tort. Et pourquoi non? il était homme; il s'est trompé quelquefois.

Vous êtes un père Mersenne qu'on ne saurait trop aimer. Je vous ai bien des obligations, mais vous n'êtes pas au bout.

On vient de déballer l'Algarotti. Il est gravé au-devant de son livre avec madame du Châtelet. Elle est la véritable marquise. Il n'y en a point en Italie qui eût donné à l'auteur d'aussi bons conseils qu'elle. Le peu que je lis de son livre, en courant, me confirme dans mon opinion. C'est presque en italien ce que les *Mondes* sont en français. L'air de copie domine trop; et le grand mal, c'est qu'il y a beaucoup d'esprit inutile. L'ouvrage n'est pas plus profond que celui des *Mondes. Nota bene* que

. . . . quæ legat ipsa Lycoris,

est très joli; mais ce n'est pas *pauca meo Gallo*, c'est *plurima Bernardo*. Je crois qu'il y a plus de vérité dans dix pages de mon ouvrage que dans tout son livre; et voilà peut-être ce qui me coulera à fond, et ce qui fera sa fortune. Il a pris les fleurs pour lui, et m'a laissé les épines. Voici encore un autre livre que je vais dévorer; c'est la réponse à feu Melon (5). Comment nommez-vous l'auteur? Je veux savoir son nom, car vous l'estimez.

Montrez donc ma table et mon *Mémoire* (6) à Pollion, puisqu'il lit mon livre, afin qu'il rectifie une partie des erreurs qu'il trouvera en son chemin. Je vois que mon *Mémoire* fera tomber le prix du livre; les libraires le méritent bien; mais je ne veux pas me déshonorer pour les enrichir.

Adieu, mon cher ami; soyez donc de la noce de ma nièce, au moins.

J'oubliais de vous dire combien je suis sensible à la justice que me rendent ceux qui ne m'imputent point ces trois sermons rimés (7), auxquels je n'ai jamais pensé. Encore un mot. Je suis charmé que vous soyez en avance avec le prince; il est bon qu'il vous ait obligation. Ce n'est point un illustre ingrat; il n'est à présent qu'un illustre indigent.

Je vous embrasse tendrement. Embrassez Serizi (8).

(1) Ces quatre dernières lignes étaient de la main de madame du Châtelet.
(2) Marie-Elisabeth Mignot. (G. A.)
(3) Allusion au titre du livre d'Algarotti et à celui de la première édition du livre des *Eléments*. (G. A.)
(4) Rameau. (G. A.)
(5) *Réflexions politiques* de Dutot. (G. A.)
(6) Mémoire adressé au *Journal des Savants* sur les *Eléments*. Voyez tome V. (G. A.)
(7) Les *Discours sur l'Homme.* (G. A.)
(8) Surnom de sa nièce. (G. A.)

741. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey... mai.

Autres commissions, mon cher ami; elles regardent monsieur votre frère. Je me loue infiniment de sa promptitude à m'obliger; qu'il m'envoie donc un livre d'architecture bien dessiné, soit que le livre soit de Perrault, ou de Blondel, ou de Scamozzi, ou de Palladio, ou de Vignole, il n'importe; qu'il coûte six francs ou dix écus, il n'importe encore. Mais ce qui m'importe fort, c'est de savoir s'il est vrai qu'on ait mis depuis peu à la Bastille un homme (1) soupçonné d'être l'auteur de l'insolent libelle intitulé *Almanach du Diable*. Votre frère, qui m'a envoyé ce livre abominable, devrait bien faire tous ses efforts pour en savoir des nouvelles; il pourrait compter sur une reconnaissance égale au chagrin que j'ai eu qu'il m'ait envoyé à Cirey un ouvrage indigne d'être lu par d'honnêtes gens. Je le prie aussi de passer rue de la Harpe, et de s'informer s'il n'y a pas un cordonnier nommé Rousseau, parent du scélérat qui est à Bruxelles, et qui veut me déshonorer. Qu'il me découvre au moins l'auteur de l'*Almanach du Diable;* il ne sera point compromis. Ce diable d'*Almanach* me tient prodigieusement au cœur.

Je voudrais, mon cher abbé, une petite montre jolie, bonne ou mauvaise, simple, d'argent seulement, mais surtout petite, avec un cordon soie et or. Trois louis doivent payer cela. Vous me l'enverrez *subito, subito* par le coche. C'est un petit présent que je veux faire au fils de M. le marquis du Châtelet; c'est un enfant de dix ans. Il la cassera, mais il en veut une, et j'ai peur d'être prévenu. Je vous embrasse.

742. — A M. DE MAUPERTUIS.

Cirey, le 25 mai.

Voici, monsieur, une obligation que Cirey peut vous avoir, et une affaire digne de vous.

Un *Mémoire sur la nature du feu et sur sa propagation*, avec la devise :

Ignea convexi vis et sine pondere cœli
Emicuit, summaque locum sibi legit in arce,
Ovid., *Metam.*, lib. I, 6.

est de madame du Châtelet, et semble avoir eu votre approbation. Ne serait-il point de l'honneur de l'Académie, autant que de celui d'un sexe à qui nous devons tous nos hommages, d'imprimer ce mémoire en avertissant qu'il est d'une dame? Mais vous partez pour Saint-Malo : qui pouvez-vous charger, en votre absence, de cette négociation? et qu'en pensez-vous? Réponse à vos admirateurs, la plus prompte que vous pourrez. Peut-être croirez-vous que j'ai pu gâter le mémoire de madame du Châtelet, en y mêlant du mien; mais tout est d'elle. Les fautes sont en petit nombre, et les beautés me paraissent grandes. Il faudrait qu'elle eût la liberté de le corriger. Vos académiciens seraient des ours, s'ils négligeaient cette occasion de faire honneur aux sciences. Je vous embrasse du meilleur de mon cœur.

743. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Juin.

M. Michel, mon cher trésorier, demande de garder vingt mille livres de capital dont il me fera une rente viagère; soit. Outre cela, il reste dans sa caisse, à moi appartenant, autres vingt mille livres; veut-il encore les garder? Je le veux bien, à cinq pour cent; mais à condition que s'il m'arrivait une affaire urgente, il donne sa parole de les rendre avant l'échéance de six mois. Je veux savoir toujours où prendre de l'argent. D'ailleurs il m'est indifférent que ce soit le sieur Paquier ou le sieur Michel qui ait ce fonds de vingt mille francs, pourvu que je puisse le toucher à volonté. S'ils ne veulent point de cette clause, que l'un ou l'autre prenne mon argent à cinq pour cent de trois en trois mois, et le tout se trouvera arrangé. Ce que nous avons de reste servira à acheter des actions, à payer les glaces dont je vous envoie le mémoire. Chargez celui de vos marchands que vous affectionnerez le plus de faire cette expédition : le tout bien mis au tain et bien conditionné.

Je réitère à monsieur votre frère l'instante prière que je lui ai déjà faite de me mander de qui il tient l'*Almanach du Diable*, et les poésies du sieur Ferrand (2). Je ne le commettrai point, et il doit se rendre à l'intérêt que j'ai de savoir ce dont il s'agit. Aimez-moi, mon cher ami, comme je vous aime.

(1) Quesnel. (G. A.)
(2) *Pièces libres de M. Ferrand*, 1738. (G. A.)

744. — A M. THIERIOT.

Le 5 juin.

Mon cher ami, vous passez donc une partie de vos beaux jours à la campagne, et vous n'aurez pas plus daigné assister à une noce (1) bourgeoise, que vous ne daignez aller voir jouer des pièces ennuyeuses à la comédie. Assemblées de parents, quolibets de noces, plates plaisanteries, contes lubriques, qui font rougir la mariée et pincer les lèvres aux bégueules, grand bruit, propos interrompus, grande et mauvaise chère, ricanements sans avoir envie de rire, lourds baisers donnés lourdement, petites filles regardant tout du coin de l'œil ; voilà les noces de la rue des Deux-Boules, et la rue des Deux-Boules est partout. Cependant voilà ma nièce, votre amie, bien établie, et dans l'espérance de venir manger à Paris un bien honnête. Si elle ne vous aime pas de tout son cœur, je lui donne ma sainte malédiction.

Quand aurai-je la démonstration de Rameau contre Newton ? Lit-on le livre (2) de Maupertuis ? C'est un chef-d'œuvre. Il a eu raison de ne rien vouloir des rois. *Regum æquabat opes meritis.* Les Français ont-ils la tête assez rassise pour lire ce livre excellent ?

Un de mes amis, qui n'est pas un sot, sachant que le sodomite Desfontaines avait osé blasphémer l'attraction, m'a envoyé ce petit correctif :

Pour l'amour anti-physique
Desfontaines flagellé
A, dit-on, fort mal pérlé
Du système newtonique.
Il a pris tout à rebours
La vérité la plus pure;
Et ses erreurs sont toujours
Des péchés contre nature.

Pour moi, j'avoue que j'aime beaucoup mieux cet ancien conte (3) que vous aviez, ce me semble, perdu à Paris, et que je viens de retrouver dans mes paperasses.

Pour la consolation des gens de bien, mon cher ami, vous devriez faire tenir cela au sieur Guyot (4), afin qu'il en dise son avis dans quelques *Observations*. Je me recommande à vos charitables soins. Mais passons à d'autres articles de littérature honnête. J'ai été si mécontent de la fautive et absurde édition des *Eléments de Newton*, et je crois vous avoir dit qu'elle fourmille de tant d'énormes fautes, que mon avertissement pour les journaux est devenu fort inutile. J'en ai écrit au Trublet (5), que je connais un peu, et je lui ai dit que je le priais seulement qu'on décriât l'édition et non moi. Le petit journaliste ne m'a pas encore répondu ; vous devriez le relever un peu de sentinelle, et, sur ce, je vous embrasse tendrement.

745. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, juin.

Parlons aujourd'hui, mon cher abbé, de ce diable de temporel, sans lequel on ne peut en ce monde faire son salut. *Il faut*, me dites-vous, *il faut* vingt pistoles au caissier de M. Michel.

Point du tout, monsieur le trésorier. Un petit présent de trois à quatre louis, en argent ou en bijou, est tout ce que je destine à ce caissier. C'est ce qui est convenable pour lui et pour moi, et cela à la clôture de vos comptes avec M. Michel son maître. Toute peine mérite salaire, mais ce salaire doit être proportionné. Un notaire peut exiger un demi pour cent de ceux qui empruntent ; mais un caissier ne peut l'exiger de moi qui prête mon argent. Si j'étais receveur-général, et que mon caissier fît cette manœuvre, il ne la ferait pas longtemps. Votre *il faut au caissier* a l'air d'un droit exigé d'un demi pour cent, et ce droit ressemble au droit du notaire qui prête, je n'entends pas cela. Je suis le prêteur, et, en cette qualité, je puis récompenser, mais je ne veux payer aucun droit.

Mes débiteurs sont, je crois, fort endormis. Ils ne pensent point à moi. Le président d'Aunouil rend apparemment quelque arrêt au parlement, par lequel il me condamne à n'être point payé de lui. M. d'Estaing met mon argent sur une carte. M. de Guise mène joyeuse vie, et ne songe ni à moi, ni au nom qu'il porte. M. de Richelieu m'oublie pour les affaires du Languedoc (1). Le marquis de Lezeau me croit certainement enterré. Ne pourrait-on pas rappeler à ces messieurs que je vis encore, et que, pour vivre, j'ai de petits moyens et de grands besoins ? je laisse cela à vos soins d'autant plus que, au premier jour, il me faudra peut-être neuf à dix mille francs pour mon cabinet de physique. Nous sommes dans un siècle où on ne peut être savant sans argent. Savant ou non, je vous aimerai toujours, mon cher abbé.

746. — AU MÊME.

Cirey, juin.

Attendez-vous, mon cher ami, à recevoir la visite d'un jeune homme, nommé M. Cousin, qui travaille actuellement chez M. Nollet, et qui viendra bientôt à Cirey, où j'espère lui faire un sort agréable. En attendant, je vous prie de lui donner vingt pistoles, et de le bien encourager. Il a une belle main, il dessine ; il est machiniste ; il étudie les mathématiques ; il s'applique aux expériences ; il va apprendre à opérer à l'Observatoire. Si d'Arnaud avait de pareils talents, je l'aurais rendu heureux. Si même il avait eu le courage de se former à écrire ! Je croyais, avec raison, qu'il savait l'italien, puisqu'il avait fait imprimer une apologie du Tasse, et je lui proposais de traduire un ouvrage qui lui eût procuré cent pistoles et un voyage agréable de trois ou quatre mois. Prault devait l'imprimer, payer d'avance et ouvrage et voyage ; il en avait déjà reçu les ordres. Le pauvre garçon sera bien malheureux s'il ne sait que faire des vers, et s'il ne se met pas à travailler utilement.

Je n'ai point encore fait usage de la pendule à secondes. Madame du Châtelet m'a pris tous mes ouvriers, et ma galerie n'est point encore achevée. La petite boîte d'or émaillée est un des plus jolis bijoux que j'aie jamais vus. Il a réussi comme votre cachet (2). La montre est telle qu'il la fallait. On l'a reçue avec transport, et je vous remercie, mon cher abbé, de tant de soins.

747. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

12 juin.

Madame de Richelieu a dû vous remettre, mon cher ange gardien, une *Mérope* dont les quatre derniers actes sont assez différents de ce que vous avez vu. Si vous avez le temps d'en être amusé, jetez les yeux sur ce rogaton comme sur le dernier des hommages de cette espèce que nous vous rendons ; et, si vous aviez même le temps de nous dire ce que vous pensez de cette pièce à la grecque, mandez-le-nous.

On nous flatte que vous ne partez pas sitôt ; c'est ce qui nous enhardit à vous parler d'autre chose que de ce cruel départ. Le temps de notre condamnation nous laisse, en s'éloignant, la liberté de respirer ; mais s'il arrive enfin que vous partiez, nous serons au désespoir, et nous n'en relèverons point.

Sauriez-vous si madame de Ruffec est apaisée (3), si cette tracasserie est finie ? Madame du Châtelet vous fait les plus tendres amitiés.

748. — A M. DE MAUPERTUIS.

Cirey, le 15 juin.

En vérité, M. le chevalier Isaac, quand on veut bien rassembler toutes les preuves contre les tourbillons, on doit être bien honteux d'être cartésien.

Comment ose-t-on l'être encore ? Je vous avoue que j'avais cru que vous rompriez le charme ; mais j'ai peur que nos Français n'en sachent pas assez pour être détrompés.

Vous avez bien raison de me dire que ce zodiaque nouveau, et cette hypothèse de Fatio et de Cassini, ne s'accordent pas avec mes principes ; aussi ce morceau n'est point du tout de moi (4).

Voici le fait : j'étais malade ; je voulais changer beaucoup mon ouvrage, et gagner du temps ; les libraires, impatients, ont fait achever les deux derniers chapitres par un mathématicien à gages qui leur a donné tout crus de vieux mémoires académiques. Cela produit nouvel embarras, nouvel-

(1) Celle de la seconde nièce avec M. Dompierre de Fontaine. Le mariage ne fut conclu que le 9 juin. (G. A.)

(2) *La figure de la terre déterminée par les observations de MM. de Maupertuis, Clairaut, Camus, Lemonnier, de l'Académie royale des sciences, et de M. l'abbé Outhier, correspondant de la même Académie.* (G. A.)

(3) Voyez, aux Poésies mêlées, *l'Abbé Desfontaines et le Ramoneur*. (G. A.)

(4) Guyot-Desfontaines. (G. A.)

(5) Rédacteur du *Journal des Savants*. (G. A.)

(1) On trouve déjà ces phrases dans la lettre à Moussinot du 18 mai. (G. A.)

(2) Voyez la lettre du 1er juin 1737. (G. A.)

(3) Voyez la lettre à d'Argental du 9 mai. (G. A.)

(4) Ce passage des *Eléments* avait été fabriqué par le mathématicien hollandais qui s'était chargé d'achever le livre. (G. A.)

les tracasseries, et la douceur de notre retraite en est troublée.

Autre anecdote. Il y a un an qu'ayant des doutes que j'ai encore sur l'exactitude des rapports des couleurs et des tons de la musique, ayant ouï dire que le P. Castel travaillait sur cette matière, et imaginant que ce jésuite était newtonien, je lui écrivis. Je lui demandai des éclaircissements, que je n'eus point. Nous fûmes quelque temps en commerce ; il me parla de son *Clavecin des couleurs*, j'en dis un mot dans mes Éléments d'optique ; je lui envoyai même le morceau (1). Vous serez peut-être surpris que, dans la quinzaine, ce bon homme imprima contre moi, dans le *Mercure de Trévoux*, les choses les plus insultantes et les plus cruelles.

Cependant les libraires de Hollande, sans que je le sache, ont imprimé mon ouvrage et ses louanges ; et ce misérable fou se trouve loué par moi, après m'avoir insulté. Quand on est loin, qu'on imprime en Hollande, et qu'on a affaire à Paris, il n'en peut résulter que des contre-temps. J'ai su depuis que ce fou de la géométrie est votre ennemi déclaré.

Autre anecdote littéraire. Un abbé étant venu demander à un des juges des nouvelles du *Mémoire sur le feu*, nº VII, ce juge fit entendre qu'il approuvait fort ce mémoire, et que, si on l'avait cru, il eût été couronné ; cependant je sais très bien que c'était vous qui eûtes quelque bonté pour cet ouvrage. Je dois quelque chose aux discours polis de ce juge ; mais je dois tout à votre bonne volonté. Je vous avoue que je suis plus aise d'avoir eu votre suffrage que si j'avais eu toutes les voix hors la vôtre.

Madame du Châtelet veut bien consentir à se découvrir à l'Académie, pourvu que l'Académie, en imprimant son *Essai* et en l'approuvant, n'en nomme pas l'auteur. Pour moi, je renonce à cette gloire ; je ne connais que celle de votre amitié. Vous m'avouerez que l'événement est singulier. Il est bien cruel que de maudits tourbillons l'aient emporté sur votre élève.

Nous nous flattons que vous informerez Cirey de votre santé et de vos occupations. On ne peut se porter plus mal que je ne fais ; je serai bientôt obligé de renoncer à toute étude ; mais je ne renoncerai qu'avec la vie à mon amitié, à ma reconnaissance, à mon admiration pour vous.

749. — A M. THIERIOT.

Juin 1738 (2).

Voici, mon cher ami, un paquet pour le prince philosophe.

Je vous adresse ma réponse à M. le marquis de Maffei (3) ; je vous prie de la lui faire tenir. Je crois qu'il faut l'adresser à l'ambassadeur de Sardaigne ; vous pourrez la lui faire lire, si vous voulez, avant de la cacheter. J'abandonne tout cela à votre prudence et à votre amitié.

Je voudrais bien qu'Orphée-Rameau me renvoyât sur-le-champ ma Table des couleurs, avec un petit mot de remarques.

Madame du Châtelet vous fait ses compliments. Je vous embrasse.

On fait une édition nouvelle de la *Philosophie* (4), qui sera peut-être un peu plus correcte.

750. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Juin.

De l'argent, mon cher trésorier, de l'argent! A qui? à un homme d'un grand savoir, à M. Nollet. Cet argent est un à-compte pour des instruments de physique qu'il fournira à votre ordre. Portez-lui donc douze cents francs ; s'il exige cent louis, n'hésitez pas, donnez-les sur-le-champ, et davantage, s'il est nécessaire.

M. Cousin, qui est à moi, et qui doit venir à Cirey, escortera la cargaison de ces instruments ; mais je ne les veux que dans un mois. Ma galerie n'est point encore prête. L'astronomie est très peu de chose pour M. Cousin, qui est déjà géomètre ; il l'apprendra bien vite.

Présentez, je vous prie, au jeune d'Arnaud ce petit avertissement (5) transcrit de votre main. Vous aurez la bonté de me renvoyer l'original. La petite besogne qu'on lui propose est l'affaire de trois minutes. Il sera bon qu'il signe ce petit écrit, afin qu'on ne puisse me reprocher d'avoir fait moi-même cet avertissement nécessaire. Quand il sera transcrit, et, s'il est possible, d'une manière lisible, vous donnerez cinquante francs à d'Arnaud ; c'est, je crois, un bon garçon. Je l'aurais pris auprès de moi, s'il avait su écrire.

J'ai de si prodigieuses dépenses à faire, et j'ai si prodigieusement dépensé, que je ne puis acheter un tableau. Je vous réserve, mon cher abbé, ce plaisir pour une autre circonstance.

751. — A M. R*** (1)

A Cirey, ce 20 juin 1738.

Quelques affaires indispensables m'empêchèrent de vous répondre, monsieur, le dernier ordinaire, au sujet de la démarche que le sieur Rousseau a faite à mon égard, et de l'ode qu'il m'envoie. Quant à son ode, je ne peux que vous répéter ce que je vous en ai déjà dit, et les avances de réconciliation qu'il me fait, ne me feront point trouver cette ode comparable à ses premières. *Omnia tempus habent.* L'état où il est n'est plus pour lui le temps des odes.

> Solve senescentem mature sanus equum, ne
> Peccet ad extremum. (Hor. I, ép. I.)

Ceux qui ont dit que les vers étaient, comme l'amour, le partage de la jeunesse, ont eu raison. On peut étendre loin cette jeunesse. Je ne dirai pas avec M. Gresset que, passé trente ans, on ne doit plus faire de vers ; au contraire, ce n'est guère qu'à cet âge qu'on en fait ordinairement de bons. Voyez tous les exemples qu'en apporte M. l'abbé Dubos, dans son livre très instructif de la poésie et de la peinture. Racine avait environ trente ans lorsqu'il fit son *Andromaque*. Corneille fit le *Cid* à trente-cinq. Virgile entreprit l'*Enéide* à quarante ans. Je pense donc à peu près comme l'Arioste, qui parle ainsi aux dames pour lesquelles il composa ses admirables rêveries d'*Orlando furioso*.

> Sol la prima lanuggine vi essorto,
> Tutta a fuggir, volubile e incostante ;
> E corre i frutti non acerbi e duri,
> Ma che non sien pero troppo maturi.

Il en est à peu près ainsi des poëtes, il faut qu'ils ne soient *ne troppo duri, ne troppo maturi*. J'ai commencé la *Henriade* à vingt ans. Elle vaudrait mieux si je ne l'avais commencée qu'à trente-cinq. Mais si je fais un poëme épique à soixante ans, je vous réponds qu'il sera pitoyable. On peut être pape et empereur dans la plus extrême vieillesse, mais non pas poëte.

Aussi, étant parvenu à l'âge de quarante-trois ans, je renonce déjà à la poésie. La vie est trop courte, et l'esprit de l'homme trop destiné à s'instruire sérieusement, pour consumer tout son temps à chercher des sons et des rimes. Virgile exprime ses regrets d'ignorer la physique.

> Me vero primum dulces ante omnia musæ.
> . . . .
> Accipiant, cœlique vias et sidera monstrent,
> Defectus solis varios lunæque labores ;
> Unde tremor terris, qua vi maria alta dehiscant ;
> Quid tantum Oceano properent se tingere soles
> Hiberni, vel quæ tardis mora noctibus obstet.
> Etc.

Notre La Fontaine a imité cet endroit de Virgile :

> Quand pourront les neuf Sœurs, loin des cours et des villes,
> M'occuper tout entier, et m'apprendre des cieux
> Les divers mouvements inconnus à nos yeux,
> Les noms et les vertus de ces clartés errantes? Etc.
> (Liv. IX, fab. IV.)

Ce que Virgile et La Fontaine regrettaient, je l'étudie. La connaissance de la nature, l'étude de l'histoire, partagent mon temps. C'est assez d'avoir cultivé vingt-trois ans la poésie, et je conseillerais à tous ceux qui auront consacré leur printemps à cet art difficile et agréable, de donner leur automne et leur hiver à des choses plus faciles, non moins séduisantes, et qu'il est honteux d'ignorer. Il y a longtemps que j'ai été frappé de cette complication de fautes, où tomba Boileau, lorsque, dans un trait de satire très injuste et très mal placé, il dit :

> Que, l'astrolabe en main, un autre aille chercher
> Si le soleil est fixe, ou tourne sur son axe.

Le commentateur qui a voulu excuser cette faute, devait se faire informer qu'en aucun sens l'astrolabe ne peut servir à faire voir si le soleil est fixe ou non. Et je répéterai ici que

(1) Supprimé depuis. (G. A.)
(2) Éditeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)
(3) Est-ce la lettre où l'on trouve l'histoire de Desfontaines et qui est reproduite en partie dans le *Préservatif?* (G. A.)
(4) Les *Éléments de Newton*. (G. A.)
(5) Voyez plus loin cet Avertissement dans une lettre à Moussinot du mois de juillet. (G. A.)

(1) Roques? Cette lettre parut avec l'initiale R dans la *Bibliothèque française*. (G. A.)

Despréaux eût mieux fait d'apprendre au moins la sphère, que de vouloir se moquer d'une dame respectable, qui savait ce qu'il ignorait. En voilà beaucoup à propos de poésie, mais je suis comme un amant qui se plaît encore à parler de la maîtresse qu'il a quittée.

Venons à un point plus important, car il s'agit de morale. La démarche du sieur Rousseau envers moi, et sa modération tardive, ne peuvent me satisfaire; il ne peut encore être content lui-même, s'il se repent en effet de sa conduite passée. On ne doit rien faire à demi. Il parle d'*humilité chrétienne et de devoirs*, à la vue du tombeau, dont sa dernière maladie l'a approché; nous sommes tous sur le bord du tombeau; un jour plus tôt, un jour plus tard, ce n'est pas grande différence.

Ce n'est point d'ailleurs la crainte de la mort qui doit nous rendre justes, c'est l'amour de la justice même. S'il est vrai qu'en effet il veuille être vertueux, que sa première démarche soit de désavouer les choses calomnieuses qu'il a débitées contre moi dans le journal de la *Bibliothèque française*. Il sait en conscience qu'il est faux que j'aie jamais parlé de lui à M. le duc d'Aremberg, et la lettre et l'indignation de M. d'Aremberg en ont été des démonstrations assez convaincantes. Il sait que la petite histoire d'un prétendu ami à qui j'ai récité, dit-il, une épître impie chez un ambassadeur, il y a vingt ans, est un conte entièrement imaginé. Il sait que jamais je ne lui ai récité cette prétendue épître dont il parle. Il sait que jamais il ne m'a dit les choses qu'il prétend m'avoir dites au sujet de la *Henriade*.

S'il veut donc se réconcilier de bonne foi, il faut qu'il avoue que la chaleur de sa colère lui a grossi les objets, et a trompé sa mémoire, qu'il a cru les brouillons qui ont réussi à nous rendre ennemis, et à nous faire le jouet des lecteurs. Il doit savoir, par soixante ans d'expérience, que *le mal qu'on dit d'autrui ne produit que du mal*. En un mot, étant l'agresseur envers moi, comme il l'a été envers tant de personnes qui ont plus de mérite que moi, m'ayant publiquement attaqué, il doit publiquement me rendre justice. C'est moi qui lui ai donné l'exemple, il doit le suivre. J'ai recommandé, il y a un an, aux sieurs Ledet et Desbordes, de retrancher de la belle édition qu'ils font de mes ouvrages, les notes diffamantes qui se trouvaient contre mon ennemi; il ne reste qu'une épître sur la calomnie, où il est cruellement traité. Je suis prêt de changer ce qui le regarde dans cet ouvrage, s'il veut, par une réparation publique, réparer tout le passé.

Il dit dans la lettre que vous m'envoyez, que *je lui ai fait faire depuis peu des compliments injurieux*. Je puis l'assurer qu'il n'en est rien. Je ne suis pas accoutumé à me déguiser avec lui. Il doit songer que plusieurs de ceux dont il s'est attiré justement la haine vivent encore; que d'autres ont laissé des enfants qui ne lui pardonneront jamais; que tant qu'il respirera il aura des ennemis qu'il a rendus implacables; il doit savoir que ces ennemis ont renversé toutes les batteries qu'on avait dressées pour le faire revenir en France. Il m'impute souvent des choses qu'il ne doit attribuer qu'à leur animosité éternelle. Pour moi, je sais me venger, et je sais pardonner quand il le faut. Voilà mes sentiments, monsieur; vous pouvez en instruire la personne qui vous a remis son ode et sa lettre. Vous pouvez faire de ma lettre l'usage que vous croirez convenable au bien de la paix, etc., etc.

752. — A M. THIERIOT.

Cirey, 23 juin 1738 (1).

Mon cher ami, il y a bien une autre omission dans le manuscrit sur le livre de M. Dutot (2). Voici ce que le copiste a oublié et qu'il faut restituer : *Ce que je dis du seigneur, je le dis du magistrat, de l'homme de lettres*, etc. *Le laboureur achète alors plus cher sa vaisselle d'étain, sa tasse d'argent, son lit, son linge. Enfin le chef de la nation est lui-même dans ce cas.*

Je vous prie de restituer ce petit passage. Si vous jugez cet écrit digne de l'impression, chargez-en le *Pour et Contre*, et que j'aie la satisfaction de voir votre nom et le mien unis, comme nos cœurs le sont depuis plus de vingt ans. — Vous devez être content du petit trait qui vous regarde dans la lettre à M. Maffei.

753. — AU MÊME.

Le 23 juin.

Mon cher ami, je suis depuis quinze jours si occupé d'un cabinet de physique que je prépare, si plongé dans le carré des distances et dans l'optique, que le Parnasse est un peu oublié. Je crois bien que les gens aimables ne parlent plus des *Éléments de Newton*. On ne s'entretient point à souper deux fois de suite de la même chose, et on a raison, quand le sujet de la conversation est un peu abstrait. Cela n'empêche pas qu'à la sourdine, les gens qui veulent s'instruire ne lisent des ouvrages qu'il faut méditer; et il faut bien qu'il y ait un peu de ces gens-là, puisqu'on réimprime les *Éléments de Newton* en deux endroits. M. de Maupertuis, qui est sans contredit l'homme de France qui entend le mieux ces matières, en est content; et vous m'avouerez que son suffrage est quelque chose. Je sais bien que, malgré la foule des démonstrations que j'ai rassemblées contre les chimères des tourbillons, ce roman philosophique subsistera encore quelque temps dans les vieilles têtes :

« *Quæ juvenes* didicere *nolunt* perdenda fateri. »
Hor., lib. II., ep. I.

Je suis, après tout, le premier en France qui ait débrouillé ces matières, et j'ose dire le premier en Europe, car s'Gravesande n'a parlé qu'aux mathématiciens, et Pemberton a obscurci souvent Newton. Je ne suis point étonné qu'on s'entretienne à Paris plus volontiers de médisance, de calomnie, de vers satiriques, que d'un ouvrage utile; cela doit être ainsi; ce sont les bouteilles de savon du peuple d'enfants malins qui habitent votre grande ville.

Bernard aurait grand tort de prendre votre louis d'or (1), et de ne pas vous en donner un. Aucune des épîtres en question n'est de moi; et si quelque libraire les a mises sous mon nom pour les accréditer, ce libraire est un scélérat. Il est impossible que M. d'Argenson, plein de probité et de bonté, et qui m'a toujours honoré d'une bienveillance pleine de tendresse, ait cru une telle calomnie; il est impossible qu'il ait fait usage contre moi d'une lettre supposée, puisque assurément il n'en eût pas fait d'usage si elle eût été vraie. Je compte trop sur ses bontés, je lui suis trop tendrement attaché depuis mon enfance. Je vous demande en grâce de lui montrer cette lettre, et de réchauffer dans son cœur des bontés qui me sont si chères.

Vous devez connaître les fureurs jalouses et les artifices infâmes des gens de lettres. Je sais surtout de quoi ils sont capables, depuis que l'auteur clandestin de l'épître diffuse et richement rimée contre Rousseau eut la bassesse de répandre qu'elle venait de l'hôtel Richelieu. J'en connais très certainement l'auteur. Cet auteur est un homme laborieux, exact et sans génie (2) ; je n'en dis pas davantage. Si un scélérat comme l'abbé Desfontaines a engagé M. Racine dans sa querelle; si de Launai, qui vous hait parce que vous lui avez reproché une mauvaise action; si un nommé Guyot de Merville, qui ne cesse de m'outrager, parce qu'il a eu la même maîtresse (3) que moi il y a vingt ans; si Roi, Lélio (4), enfin des fripons, séduisent d'honnêtes gens ; s'il en résulte des sottises rimées et de petites scélératesses d'auteur, j'oublie tout cela dans le sein de l'amitié. Mais, comme la rage des Zoïles porte souvent la calomnie aux oreilles de ceux qui peuvent nuire, je vous prie de m'avertir de tout. Je vous embrasse, mon cher ami.

754. — A M. DE PONT DE VEYLE.

A Cirey, le 23 juin.

Enfin nous avons lu le *Fat puni;* nous sommes provinciaux; mais nous ne pouvons pas dire que nous prenons les modes quand Paris les quitte ; la mode d'aimer cet ouvrage charmant ne passera jamais.

Du *fat* que si bien l'on punit
Le portrait n'est pas ordinaire,
Et le Rigaut qui le peignit
Me paraît en tout son contraire.
C'est le modèle des auteurs,
Qui connaît le monde et l'enchante,
Et qui sait jouir des faveurs
Dont monsieur le marquis se vante.

Je pourrais bien être un fat aussi de vous envoyer des vers si misérables, mais que je ne sois pas le *Fat puni*. Pardonnez à un mauvais physicien d'être mauvais poète. Madame du Châtelet est enchantée de cette petite pièce. Est-ce que nous n'en connaîtrons jamais l'auteur ?

(1) Éditeurs. E. Bavoux et A. François. (G. A.)
(2) Voyez, tome V, les *Observations sur Lass, Melon et Dutot.* (G. A.)

(1) Bernard avait parié que les *Épîtres* étaient de Voltaire. (G. A.)
(2) Il désigne ici La Chaussée. (G. A.)
(3) Olympe Dunoyer. (G. A.)
(4) Riccoboni. (G. A.)

Notre affliction du départ de M. votre frère augmente à mesure que le départ approche. Si Pollux va en Amérique, Castor au moins nous restera en France.

755. — A M. COUSIN.

Cirey, juin.

Je serais très fâché, mon cher monsieur, qu'aucun envoi partît avant vous; le tout arrivera sous vos auspices. Si vous trouviez quelque ouvrier intelligent qui voulût vous suivre, nous le ferions travailler à Cirey, et nous n'achèterions ensuite que ce que nous ne pourrions pas fabriquer. On a donné douze cents francs à M. Nollet, et, s'il veut cent louis, il les aura sur-le-champ. On sait mes volontés là-dessus.

L'Académie des sciences fait très bien, je crois, d'imprimer le mémoire de madame la marquise du Châtelet, mais le mien doit être supprimé. Nous avions tous deux concouru pour le prix, et ce sont des serviteurs des tourbillons qui ont été couronnés. *O tempora!* Je suis très fâché que M. de Réaumur n'en ait pas été cru. Je serais bien aise de savoir quel est mon rival heureux que je respecte sans envie.

On fait ici une chambre obscure : ainsi, monsieur, il est inutile d'en acheter une portative. Si dans vos moments perdus vous trouvez quelques curiosités de physique, je vous supplie de m'en donner avis.

Je donne moi-même avis à M. l'abbé Moussinot, que vous voudrez bien, conjointement avec lui et M. Thieriot, vous charger de faire tenir les *Eléments de Newton* aux personnes auxquelles j'en fais présent. Voilà bien de la peine que je vous donne; mais aussi cela ne m'arrivera pas deux fois, et je vous en demande pardon.

756. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

28 juin.

Vous m'aurez fait, mon cher ami, un très sensible plaisir, si vous avez donné les cinquante louis d'or à M. Nollet avec ces grâces qui accompagnent les plaisirs que vous faites. Offrez-lui, je vous prie, cent louis, s'il en a besoin. Ce n'est point un homme ordinaire avec qui il faille compter, c'est un philosophe, un homme d'un vrai mérite, qui seul peut fournir mon cabinet de physique, et il est beaucoup plus aisé de trouver de l'argent qu'un homme comme lui. Suppliez-le de ma part de tenir prêt, s'il se peut, sur la fin de juillet, un envoi de plus de quatre mille livres; mais je ne veux le recevoir qu'avec M. Cousin, et j'espère recevoir beaucoup.

Je vous recommande encore ce M. Cousin, de lui donner tout l'argent dont il aura besoin, de lui faire mille amitiés, de le bien encourager dans le dessein qu'il a de venir étudier la physique à Cirey. On trouve peu de jeunes gens qui veuillent ainsi se consacrer aux sciences, et encore moins qui joignent les talents de la main aux connaissances des mathématiques. Ménagez-le-moi, je vous en supplie, mon bon ami. Il vous aidera dans la distribution des *Eléments de Newton;* il est très serviable et très entendu.

Un nommé Dupuis, libraire, m'écrit qu'il me doit quatre-vingt-seize livres; je l'avais oublié. Je lui réponds qu'il me fournira, quand il le pourra, pour quatre-vingts francs de livres. Envers les gens de bien, les procédés honnêtes ne me coûtent rien. Faisons plus, servons-nous de cet honnête libraire pour avoir des livres, qui, si vous le trouvez bon, lui seront payés comptant par vos mains.

Le grand d'Arnaud écrit toujours comme un chat.

757. — A M. PITOT.

Juillet.

En vous remerciant, mon très cher et très éclairé philosophe, de toutes les nouvelles que vous me mandez de l'Académie et de Quito. En vérité voilà un Nouveau-Monde découvert par les nouveaux Colombs de votre Académie (1); mais je ne pense pas que ces arcs-en-ciel, dont vous me parlez, soient de vrais arcs-en-ciel; ce sont, je crois, plutôt des phénomènes semblables à ceux des anneaux concentriques découverts par Newton, et formés entre deux verres. C'est de cette nature que sont les *halo* et les couronnes; et il y en a depuis dix degrés jusqu'à quatre-vingt-dix. Nous ne voyons ces couronnes que dans un air calme et épais; ce qui ressemble assez aux brouillards des montagnes de Quito; car je gagerais qu'il ne faisait point de vent quand ces messieurs voyaient dans les nues leur image entourée d'une auréole de saint.

Les Espagnols qui auront vu cela prendront vos académiciens pour des gens à miracles.

A l'égard de notre Europe, je vous supplie de bien remercier l'illustre M. de Réaumur de ses politesses. S'il avait su de quoi il était question, n'aurait-il pas poussé sa politesse jusqu'à donner le prix à madame du Châtelet? En vérité la philosophie n'eût eu rien à reprocher à la galanterie. Le *Mémoire* de cette dame singulière ne vaut-il pas bien des tourbillons? Elle lui a écrit, et lui a fait sa confession.

Quant à mon *Mémoire*, ayez la bonté d'être persuadé que, si j'ai eu le malheur de m'exprimer assez obscurément pour faire croire que j'accordais au feu un mouvement essentiel non imprimé, je suis bien loin de penser ainsi. Personne n'est plus convaincu que moi que le mouvement est donné à la matière par celui qui l'a créée.

Si messieurs de l'Académie jugent qu'il faille imprimer mon *Mémoire*, pour constater que madame du Châtelet a fait le sien sans aucun secours, cette seule raison peut me déterminer à le faire imprimer. On y verra (par la différence des sentiments) que madame du Châtelet n'a pu rien prendre de moi. Je remets tout cela entre les mains de M. de Réaumur.

J'ai fait tenir à bon compte vingt pistoles à M. Cousin. Je lui ai recommandé d'aller un peu à l'Observatoire apprendre à opérer. Il ne sait point, dit-on, d'astronomie; qu'il ne s'en effarouche pas. L'astronomie est un jeu pour un mathématicien, et on peut tracer une méridienne sans être un Cassini. Le grand point est de se familiariser avec les instruments; il faut instruire ses mains; les livres instruiront son esprit.

A propos, j'oubliais la terrible expérience du mercure baissant si prodigieusement à la montagne de Quito. De combien baisse-t-il au Pic de Ténériffe? J'ai bien peur que nous n'ayons pas, à beaucoup près, les quinze lieues d'atmosphère qu'on donnait libéralement à notre chétif globe.

Comptez, monsieur, que vous êtes sur ce globe un des hommes que j'estime et que j'aime le plus. Mille amitiés à la compagne aimable du philosophe.

P.-S. Vous avez reçu une lettre d'une dame qui entend assez la philosophie newtonienne pour souhaiter que la gravitation pût rendre raison du mouvement journalier des planètes; mais les dames sont comme les rois, elles veulent quelquefois l'impossible.

758. — A M. COUSIN.

3 juillet (1).

J'ai reçu, mon cher monsieur, votre lettre du 30. Je suis très embarrassé du quiproquo des 300 livres au lieu de 1,200. J'ai écrit quatre lettres à M. l'abbé Moussinot, pour qu'on donnât 1,200 livres à M. Nollet, et s'il veut cent louis d'or, il les aura. Je lui écris en conformité.

Je serais très fâché qu'aucun envoi partît avant vous. Je vous prie que rien ne parte que sous vos auspices.

J'attends avec impatience les numéros de M. l'abbé Nollet. Quand je les aurai une fois, avec les prix à côté, et les temps auxquels on peut avoir les ouvrages, je me déterminerai avec sûreté.

Au reste, si vous trouviez quelque ouvrier intelligent qui voulût vous suivre, nous le ferions travailler à Cirey, et nous n'achèterions ensuite que ce que nous ne pourrions pas fabriquer.

L'Académie des sciences fait très bien, je crois, d'imprimer le mémoire de madame la marquise du Châtelet; mais le mien doit être supprimé. Nous avons tous deux concouru pour les prix, et ce sont des serviteurs des tourbillons qui ont été couronnés.

O tempora! ô mores!

Je ne sais si je vous ai mandé que je faisais faire une chambre obscure; ainsi nous n'aurons que faire de la chambre obscure portative.

Dans vos moments perdus, si vous trouvez quelque bon verre ardent et quelques curiosités de physique, je vous supplie de m'en donner avis.

A l'égard de la liste des personnes à qui il faut faire des présents des *Eléments de Newton* et des personnes auxquelles j'écris en faisant ces présents, j'ai envoyé les lettres (qui sont en petit nombre) à M. Thieriot demeurant chez M. de La Popelinière, fermier-général, rue Saint-Marc. J'en donne avis à M. l'abbé Moussinot, et je le prie de vouloir bien, conjointement avec vous, s'adresser à M. Thieriot, non seulement pour les livres qui lui sont destinés, mais pour ceux de ses amis dont il voudra se charger, surtout ceux qui sont pour M. d'Argental, et ceux que M. d'Argental doit se charger de rendre. Il faudra aussi donner à M. Thieriot tous les exemplaires qu'il demandera pour ses amis.

(1) La Condamine, Bouguer et Godin partis pour le Pérou. (G. A.)

(1) Editeurs, de Cayrol et à François. (G. A.)

Et, afin de ne pas perdre un temps précieux, envoyez un Savoyard avec un mot d'écrit chez M. Thieriot, pour savoir son heure. Voilà bien de la peine que je vous donne; mais aussi cela n'arrivera pas deux fois, et je vous en demande bien pardon.

759. — A M. LEDET ET COMPAGNIE.

7 juillet 1738.

Vous avez, sans m'en avertir, donné au public l'édition des *Éléments de Newton* assez informe, et dont plusieurs choses ne sont point de moi; vous auriez dû me laisser le temps de corriger cet ouvrage, et de me conformer aux sages remarques qu'a daigné faire monsieur le chancelier, qui seul a eu mon manuscrit entre les mains. L'unique moyen de réparer votre faute est de corriger promptement toutes les bévues de votre édition. Je vous les ai marquées, et vous devez y être très attentifs, si vous entendez vos intérêts. C'est à vous à consulter sur cela le savant mathématicien qui vous a procuré le chapitre sur la lumière zodiacale.

Au reste, si vous faites, comme vous le dites, une nouvelle édition de mes ouvrages, je vous déclare que vous trahirez également votre intérêt et la probité, si vous y insérez, selon la coutume des libraires de Hollande, aucune pièce impie et licencieuse. Je n'en ai jamais fait, et je ne crois pas que la *Henriade*, qui a déjà été imprimée plus de vingt fois, ait besoin de ces infâmes accompagnements pour se faire vendre.

Vous aurez peut-être imprimé de petites pièces telles que le *Mondain*, d'après les journaux hollandais; mais je vous déclare que les vers sur Adam,

> Mon cher Adam, mon vieux et triste père,
> Je crois te voir, en un recoin d'Éden,
> Grossièrement forger le genre humain,

ne sont point de moi. Ces sottises sont de quelques jeunes gens qui ont voulu égayer l'ouvrage; et si vous imprimez ces vers sous mon nom, je vous regarderai comme des faussaires. Je ne suis point non plus l'auteur des *Lettres philosophiques*, telles qu'elles ont été débitées; elles sont pleines d'impertinences dont le moindre grimaud serait incapable.

On y dit que le P. Malebranche a soutenu les idées innées de Descartes, quoique le P. Malebranche les ait très fortement combattues. On y parle d'un catalogue de sept mille étoiles; jamais pareil catalogue n'a été fait, et celui de Flamstead, qui est le plus ample, ne va pas à plus de 2870 dont on connaît la position.

Enfin il y a des traits qui sont très peu convenables à un homme qui a du respect pour la religion et pour les lois. Le libraire punissable, qui le premier imprima ces lettres, crut y donner cours par ces hardiesses; mais moi, je vous déclare que je n'y ai aucune part, et que si vous imprimez sous mon nom quelque chose que ce puisse être avec le titre de *Lettres philosophiques*, je serai en droit de me plaindre, même à vos magistrats (1), car il n'est permis nulle part d'imputer à un homme ce qu'il désavoue; et afin que vous ne doutiez pas de mes sentiments, je vous envoie deux *duplicata* de cette lettre, dont j'enverrai une copie signée de moi à la chancellerie et a plusieurs personnes en place.

760. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Juillet.

Voici, mon cher abbé, trois négociations littéraires dont je vous prie de vous charger. La première est de faire copier cette ode de M. de Cideville, conseiller au parlement de Rouen; il exige qu'elle paraisse dans le *Mercure*, et, malgré les louanges qu'il me donne, il faut lui obéir. Si vous prenez la peine de la porter vous-même à M. de La Roque, votre confrère en curiosités, vous verrez son beau et charmant cabinet.

La seconde négociation est de faire porter ce manuscrit (2) à M. l'abbé Prévost, pour être imprimé dans le *Pour et Contre*. Je serais fort aise que cet abbé, à qui j'ai déjà envoyé un de mes livres, fût de mes amis; le meilleur moyen pour cela serait de lui parler vous-même, de l'assurer de mon estime et de mon envie de l'obliger.

Troisième négociation : c'est d'envoyer à d'Arnaud cet avertissement, qu'il recopiera d'une écriture lisible, avec ce mot d'avis à MM. Westein et Smith, libraires à Amsterdam :

(1) Cette lettre fut écrite pour être publiée et servir de couverture à Voltaire pour ses fameuses *Lettres* qu'on dispersa alors dans les *Mélanges*. (G. A.)

(2) Voyez la lettre suivante. (G. A.)

« Ayant appris, messieurs, qu'on fait en Hollande une très » belle édition des *Œuvres de M. de Voltaire*, je vous envoie » cet avertissement pour être mis à la tête; je l'ai commu- » niqué à M. de Voltaire, qui en est content. Je ne doute » pas que d'aussi fameux libraires que vous n'aient part à » cette édition, qu'on attend avec la dernière impatience. »

D'Arnaud vous remettra le tout pour être envoyé en Hollande, et vous lui donnerez une *Henriade* reliée. Donnez encore cent francs à M. Thieriot; mais, pour plus grosse somme, un mot d'avis. Point d'argent à Prault, à moins d'un nouvel ordre. Ce libraire n'aura jamais d'exactitude. C'est vous, mon cher ami, qui êtes un correspondant aussi exact que généreux. Vous avez toutes les vertus d'un janséniste éclairé, et toutes les bonnes qualités d'un homme de société.

761. — A M. L'ABBÉ PRÉVOST.

SUR LES ÉLÉMENTS DE NEWTON.

Juillet.

Je viens, monsieur, de recevoir par la poste une de vos feuilles périodiques, dans laquelle vous rendez compte d'une nouvelle édition des *Éléments de Newton*. J'ai reçu aussi quelques imprimés sur le même sujet.

Comme je crois avoir, à propos de cet ouvrage, quelque chose à dire qui ne sera pas inutile aux belles-lettres, souffrez que je vous prie de vouloir bien insérer dans votre feuille les réflexions suivantes.

Il est vrai, comme vous le dites, monsieur, que j'ai envoyé à plusieurs journaux des *Éclaircissements* (1) en forme de préface, pour servir de supplément à l'édition de Hollande, et j'apprends même que les auteurs du *Journal de Trévoux* ont eu la bonté d'insérer, il y a un mois, ces *Éclaircissements* dans leur journal. Si les nouveaux éditeurs des *Éléments de Newton* ont mis cette préface à la tête de leur édition, ils ont en cela rempli mes vues.

Je vois par votre feuille que les éditeurs ont imprimé, dans cette préface, cette phrase singulière, *qu'une maladie a* éclairé *la fin de mon ouvrage;* et vous dites que vous ne concevez pas comment la fin de mon ouvrage peut être éclairée par une maladie; c'est ce que je ne conçois pas plus que vous; mais n'y aurait-il pas dans le manuscrit, *retardé*, au lieu d'*éclairé*? Ce qui peut-être est plus difficile à concevoir, c'est comment les imprimeurs font de pareilles fautes, et comment ils ne les corrigent pas. Ceux qui ont eu soin de cette seconde édition doivent être d'autant plus exacts, qu'ils reprochent beaucoup d'erreurs aux éditeurs d'Amsterdam, qui ont occasionné des méprises plus singulières.

Comme je n'ai nul intérêt, quel qu'il puisse être, ni à aucune de ces éditions, ni à celle qui va, dit-on, paraître en Hollande de ce qu'on a pu recueillir de mes ouvrages, je suis uniquement dans le cas des autres lecteurs; j'achète mon livre comme les autres, et je ne donne la préférence qu'à l'édition qui me paraît la meilleure.

Je vois avec chagrin l'extrême négligence avec laquelle beaucoup de livres nouveaux sont imprimés. Il y a, par exemple, peu de pièces de théâtre où il n'y ait des vers entiers oubliés. J'en remarquais dernièrement quatre qui manquaient dans la comédie du *Glorieux*, ce qui est d'autant plus désagréable que peu de comédies méritent autant d'être bien imprimées. Je crois, monsieur, que vous rendrez un nouveau service à la littérature, en recommandant une exactitude si nécessaire et si négligée.

Je conseillerais en général à tous les éditeurs d'ouvrages instructifs de faire des cartons au lieu d'*errata:* car j'ai remarqué que peu de lecteurs vont consulter l'*errata;* et alors, ou ils reçoivent des erreurs pour des vérités, ou bien ils font des critiques précipitées ou injustes.

En voici un exemple récent, et qui doit être public, afin que dorénavant les lecteurs qui veulent s'instruire, et les critiques qui veulent nuire, soient d'autant plus sur leurs gardes.

Il vient de paraître une petite brochure sans nom d'auteur ni d'imprimeur, dans laquelle il paraît qu'on en veut beaucoup plus encore à ma personne qu'à la *Philosophie de Newton*. Elle est intitulée : *Lettre d'un physicien sur la Philosophie de Newton, mise à la portée de tout le monde* (2).

L'auteur, qui probablement est mon ennemi sans me connaître, ce qui n'est que trop commun dans la république des lettres, s'explique ainsi sur mon compte, page 13 : « Il serait » inutile de faire des réflexions sur une méprise aussi consi-

(1) Voyez, tome V, les *Éclaircissements*. (G. A.)

(2) Par le P. Regnault. (G. A.)

» dérable; tout le monde les aperçoit, et elles seraient trop
» humiliantes pour M. de Voltaire. »

Il sera curieux de voir ce que c'est que cette méprise considérable qui entraîne des réflexions si humiliantes. Voici ce que j'ai dit dans mon livre : « Il se forme dans l'œil un angle » une fois plus grand, quand je vois un homme à deux pieds » de moi, que quand je le vois à quatre pieds; cependant je » vois toujours cet homme de la même grandeur. Comment » mon sentiment contredit-il ainsi le mécanisme de mes or- » ganes? »

Soit inattention de copistes, soit erreur de chiffres, soit inadvertance d'imprimeur, il se trouve que l'éditeur d'Amsterdam a mis deux où il fallait quatre, et quatre où il fallait deux. Le réviseur hollandais, qui a vu la faute, n'a pas manqué de la corriger dans l'*errata* à la fin du livre. Le censeur ne se donne pas la peine de consulter cet *errata*. Il ne me rend pas la justice de croire que je puis au moins savoir les premiers principes de l'optique; il aime mieux abuser d'une petite faute d'impression aisée à corriger, et se donner le triste plaisir de dire des injures. La fureur de vouloir outrager un homme à qui l'on n'a rien à reprocher que la peine extrême qu'il a prise pour être utile est donc une maladie bien incurable?

Je voudrais bien savoir, par exemple, à quel propos un homme qui s'annonce physicien, qui écrit, dit-il, sur la *Philosophie de Newton*, commence par dire que j'ai fait l'apologie du meurtre de Charles Ier. Quel rapport, s'il vous plaît, de la fin tragique autant qu'injuste de ce roi avec la réfrangibilité et le carré des distances? Mais où aurais-je donc fait l'apologie de cette injustice exécrable? est-ce dans un livre que ce critique me reproche, livre où j'ai démontré qu'on a inséré vingt pages entières qui n'étaient pas de moi, et où tout le reste est altéré ou tronqué? Mais en quel endroit fait-on donc l'apologie prétendue de ce meurtre? Je viens de consulter le livre (1) où l'on parle de cet assassinat, d'autant plus affreux qu'on emprunta le glaive de la législature pour le commettre. Je trouve qu'on y compare cet attentat avec celui de Ravaillac, avec celui du jacobin Clément, avec le crime, plus énorme encore, du prêtre qui se servit du corps de Jésus-Christ même, dans la communion, pour empoisonner l'empereur Henri VII. Est-ce là justifier le meurtre de Charles Ier? N'est-ce pas au contraire le trop comparer à de plus grands crimes?

C'est avec la même justice que ce critique, m'attaquant toujours au lieu de mon ouvrage, prétend que j'ai dit autrefois : « Malebranche non seulement admit les idées innées, » mais il prétendit que nous voyons tout en Dieu. »

Je ne me souviens pas d'avoir jamais écrit cela : mais j'ai l'équité de croire que celui à qui on le fait dire a eu sans doute une intention toute contraire, et qu'il avait dit : « Malebranche non seulement n'admit point les idées innées, mais » il prétendit que nous voyons tout en Dieu. » En effet, qui peut avoir lu la *Recherche de la Vérité*, sans avoir principalement remarqué le chap. IV du livre III, de l'*Esprit pur*, seconde partie? J'en ai sous les yeux un exemplaire marginé de ma main il y a près de quinze ans. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner cette question; mon unique but est de faire voir l'injustice des critiques précipitées, de faire rentrer en lui-même un homme qui sans doute se repentira de ses torts, quand il les connaîtra, et enfin de faire ressouvenir tous les critiques d'une ancienne vérité qu'ils oublient toujours, c'est qu'une injure n'est pas une raison.

Je n'ai jamais répondu à ceux qui ont voulu, ce qui est très aisé, rabaisser les ouvrages de poésie que j'ai faits dans ma jeunesse. Qu'un lecteur critique *Zaïre* ou *Alzire*, ou la *Henriade*, je ne prendrai pas la plume pour lui prouver qu'il a tort de n'avoir pas eu de plaisir. On ne doit pas garder le même silence sur un ouvrage de philosophie; tantôt on a des objections spécieuses à détruire, tantôt des vérités à éclaircir, souvent des erreurs à rétracter. Je puis me trouver ici à la fois dans ces trois circonstances; cependant je ne crois pas devoir répondre en détail à la brochure dont il est question.

Si on me fait des objections plus raisonnables, j'y répondrai, soit en me corrigeant, soit en demandant de nouveaux éclaircissements; car je n'ai et ne puis avoir d'autre but que la vérité. Je ne crois pas qu'excepté quatre ou cinq arguments, il y ait rien de mon propre fonds dans les *Éléments de la philosophie* nouvelle. Elle m'a paru vraie, et j'ai voulu la mettre sous les yeux d'une nation ingénieuse, qui, ce me semble, ne la connaissait pas assez. Les noms de Galilée, de Kepler, de Descartes, de Newton, de Huygens, me sont indifférents. J'ai examiné paisiblement les idées de ces grands hommes que j'ai pu entrevoir. Je les ai exposées selon ma manière de concevoir les choses, prêt à me rétracter quand on me fera apercevoir d'une erreur.

Il faut seulement qu'on sache que la plupart des opinions qu'on me reproche se trouvent ou dans Newton, ou dans les livres de MM. Keill, Grégori, Pemberton, s'Gravesande, Musschenbroek, etc., et que ce n'est pas dans une simple brochure, faite avec précipitation, qu'il faut combattre ce qu'ils ont cru prouver dans des livres qui sont le fruit de tant de réflexions et de tant d'années.

Je vois que ce qui fait toujours le plus de peine à mes compatriotes, c'est ce mot de *gravitation*, d'*attraction*. Je répète encore qu'on n'a qu'à lire attentivement la dissertation de M. Maupertuis sur ce sujet, dans son livre *De la figure des astres*, et on verra si on a plus d'idée de l'impulsion qu'on croit connaître que de l'attraction qu'on veut combattre. Après avoir lu ce livre, il faut examiner le quinzième, le seizième, et le dix-septième (1) chapitres des *Éléments de Newton*, et voir si les preuves qu'on y a rassemblées contre le plein et contre les tourbillons paraissent assez fortes. Il faut que chacun en cherche encore de nouvelles. Les physiciens-géomètres sont invités, par exemple, à considérer si quinze pieds étant le sinus verse de l'arc que parcourt la terre en une seconde, il est possible qu'un fluide quelconque pût causer la chute de quinze pieds dans une seconde.

Je les prie d'examiner si les longueurs de pendules étant entre elles comme les carrés de leurs oscillations, un pendule de la longueur du rayon de la terre étant comparé avec notre pendule à secondes, la pesanteur qui fait seule les vibrations des pendules peut être l'effet d'un tourbillon circulant autour de la terre, etc. Quand on aura bien balancé, d'un côté, toutes ces incompatibilités mathématiques, qui semblent anéantir sans retour les tourbillons, et, de l'autre, la seule hypothèse douteuse qui les admet, on verra mieux alors ce que l'on doit penser.

De très grands philosophes, qui m'ont fait l'honneur de m'écrire sur ce sujet des lettres un peu plus polies que celle de l'anonyme, veulent s'en tenir au mécanisme que Descartes a introduit dans la physique. J'ai du respect pour la mémoire de Descartes ainsi que pour eux. Il faut sans doute rejeter les qualités occultes; il faut examiner l'univers comme une horloge. Quand le mécanisme connu manque, quand toute la nature conspire à nous découvrir une nouvelle propriété de la matière, devons-nous la rejeter parce qu'elle ne s'explique pas par le mécanisme ordinaire? Où est donc la grande difficulté que Dieu ait donné la gravitation à la matière, comme il lui a donné l'inertie, la mobilité, l'impénétrabilité? Je crois que plus on y fera réflexion, plus on sera porté à croire que la pesanteur est, comme le mouvement, un attribut donné de Dieu seul à la matière. Il ne pouvait pas la créer sans étendue, mais il pouvait la créer sans pesanteur. Pour moi, je ne reconnais, dans cette propriété des corps, d'autre cause que la main toute-puissante de l'Être suprême. J'ai osé dire, et je le dis encore, que, s'il se pouvait que les tourbillons existassent, il faudrait encore que la gravitation entrât pour beaucoup dans les forces qui les feraient circuler; il faudrait même, en supposant ces tourbillons, reconnaître cette gravitation comme une force primordiale résidante à leur centre.

On me reproche de regarder, après tant de grands hommes, la gravitation comme une qualité de la matière; et moi je me reproche, non pas de l'avoir regardée sous cet aspect, mais d'avoir été, en cela, plus loin que Newton, et d'avoir affirmé, ce qu'il n'a jamais fait, que la lumière, par exemple, ait cette qualité. *Elle est matière*, ai-je dit, *donc elle pèse*. J'aurais dû dire seulement : *donc il est très vraisemblable qu'elle pèse*. M. Newton, dans ses *Principes*, semble croire que la lumière n'a point cette propriété que Dieu a donnée aux autres corps de tendre vers un centre. J'ai poussé la hardiesse au point d'exposer un sentiment contraire. On voit au moins par là que je ne suis point esclave de Newton, quoiqu'il fût bien pardonnable de l'être. Je finis, parce que j'ai trop de choses à dire; c'est à ceux qui en savent plus que moi à rendre sensibles des vérités admirables dont je n'ai été que le faible interprète. J'ai l'honneur d'être, etc.

P.-S. On vient de m'avertir qu'on parle, dans le *Journal de Trévoux*, d'un problème sur la *Trisection de l'angle*, qu'on m'attribue. Je ne sais encore ce que c'est; je n'ai jamais rien écrit sur ce sujet.

(1) Les *Lettres anglaises*. Voyez tome VI. (G. A.)

(1) Ce dernier n'existe plus; les deux autres sont aujourd'hui les chapitres I et II de la troisième partie. (G. A.)

762. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, le 9 juillet.

Venons à Jore, mon cher abbé; c'est un libraire qui s'est ruiné en faisant son commerce très maladroitement. Il a publié contre moi, sous le titre de *Factum* un *Mémoire* infâme, ou plutôt un libelle diffamatoire. Il faut que le sieur Begon, procureur, demande et obtienne la suppression de ce mémoire mensonger et calomnieux; cela sera d'autant plus aisé, que je ne crois pas que le misérable Jore s'y oppose. Je soupçonne furieusement que ce Jore est mis en jeu par quelqu'un de ces malheureux qui ne cherchent qu'à me tourmenter, malgré la profonde obscurité où je suis enseveli. Ce mémoire n'est point l'ouvrage d'un avocat; on le sent au style; il est certainement de quelque impudent insigne, exercé dès longtemps à barbouiller du papier. C'est à M. Hérault (1) que le procureur doit s'adresser pour la suppression de ce libelle. Envoyez, je vous prie, à ce magistrat, avec la lettre ci-jointe, un *Newton* proprement habillé.

Prault doit faire porter chez vous cent cinquante exemplaires (2) des *Eléments de Newton;* je les ai achetés; ils doivent être bien reliés. M. Cousin se donnera la peine de voir s'ils sont en bon état, s'ils sont tous conformes à mes intentions, c'est-à-dire avec les quatre mots de corrections que j'ai envoyés. Ces mots sont indispensables dans un ouvrage qui veut de l'exactitude. Voyez vous-même, mon cher abbé, si Prault a fait son devoir. Vous prendrez le nombre des exemplaires que vous jugerez à propos; et si vous avez des amis qui entendent ces matières philosophiques, je vous prie de leur en faire part, et de me croire pour la vie votre bon et sincère ami.

763. — A M. BERGER.

Cirey, juillet.

Je serais fort aise que vous fussiez auprès de M. de Pallu, et je crois que cette place vaudrait mieux que la demi-place que vous avez. Un intendant est plus utile qu'un prince (3). Je perdrais un aimable correspondant à Paris, mais j'aime mieux votre fortune que des nouvelles.

Madame du Châtelet ne peut s'avilir en souffrant qu'on imprime un écrit qu'elle a daigné composer, qui honore son sexe et l'Académie, et qui fait peut-être honte aux juges qui ne lui ont pas donné le prix.

Je me donnerai bien de garde de demander à aucun ministre la communication des recueils dont vous me parlez. Je ne leur demande jamais rien; mais j'aurais été fort aise que mon ami, en lisant, eût remarqué quelques faits singuliers et intéressants, s'il y en a, et m'en eût fait part. C'est là ce qui est très aisé, et ce dont je vous prie encore.

Vous n'envoyez jamais les nouveautés. Nous n'en avons pas un extrême besoin, mais elles amuseraient un moment; et c'est beaucoup, me semble, de plaire un moment à la divinité de Cirey.

Rousseau m'a envoyé l'ode apoplectique (4) dont vous me faites mention. Il m'a fait dire que c'était par humilité chrétienne, qu'il m'avait toujours estimé, et que j'aurais été son ami si j'avais voulu, etc. Je lui ai fait dire qu'il y avait en effet de l'humilité à avoir composé cette ode, et beaucoup à me l'envoyer; que, si c'était de l'humilité *chrétienne*, je n'en savais rien, que je ne m'y connaissais pas, mais que je me connaissais fort en probité; qu'il fallait être juste avant d'être humble; que, puisqu'il m'estimait, il n'avait pas dû me calomnier, et que, puisqu'il m'avait calomnié, il devait se rétracter, et que je ne pouvais pardonner qu'à ce prix. Voilà mes sentiments qui valent bien son ode.

Je n'ai jamais eu la vanité d'être gravé; mais, puisque Odieuvre et les autres ont défiguré l'ouvrage de Latour, il y faut remédier. La planche doit être *in*-8º, parce que telle est la forme des livres où l'on imprime mes rêveries. L'abbé Moussinot s'était chargé d'un nouveau graveur, je lui écrirai; je connais le mérite de celui que l'on propose. Un grand cabinet de physique et quelques achats de chevaux m'ont un peu épuisé, et m'ont rendu indigne de la pierre qui représente Newton. Je me contente de ses ouvrages pour une pistole. J'aimerais mieux, il est vrai, acheter cette tête, que de faire graver la mienne, et je suis honteux de la préférence que je me donne; mais on m'y force. Mes amis, qui admirent Newton, mais qui m'aiment, veulent m'avoir; ayez donc la bonté d'aller trouver M. Barrier (1) avec M. de Latour. Je m'en rapporte à lui et à vous. Vous cachèterez, s'il vous plaît, vos lettres avec mon visage. Il faut que la pierre soit un peu plus grande qu'à l'ordinaire, mais moindre que ce Newton, qui est une espèce de médaillon. On ne veut point envoyer mon portrait au pastel; mais M. de Latour en a un double, il n'y a qu'à y faire mettre une bordure et une glace. Je demande à M. l'abbé Moussinot qu'il en fasse les frais. Adieu, mon cher ami; je vous embrasse.

764. — A M. THIERIOT.

Juillet (2).

Je vous adresse, mon cher ami, ce paquet pour notre prince qui ne sera jamais mon prince, s'il ne vous fait du bien; mais je suis très persuadé qu'il vous récompensera d'une manière éclatante. S'il n'avait pas ce dessein, il vous paierait régulièrement des appointements chétifs qui le dispenseraient de toute reconnaissance. Vivez seulement, et comptez que vous êtes très heureux qu'il ne vous donne rien.

M. des Alleux fait fort bien de douter de beaucoup de choses; mais qu'il ne doute ni de mon estime, ni de mon attachement pour lui, ni que deux et deux font quatre.

Je me flatte que M. d'Argental passera à Cirey. Je voudrais bien qu'il vous y trouvât. Il n'a jamais rien fait de si sage que de ne point aller à Saint-Domingue; et vous ne ferez jamais rien de si bien que de venir nous voir.

Mon amitié est bien honteuse d'une si courte lettre; mais, quand je vous tiendrai ici, mon amitié sera bien bavarde.

765. — A M. BERGER.

Cirey.

J'ai reçu votre lettre, mon cher monsieur. Non seulement j'ai souhaité que M. de Latour fût le maître de faire graver mon portrait, mais j'ai écrit à l'abbé Moussinot en conséquence; ce n'est pas pour l'honneur de mon visage, mais pour l'honneur du pinceau de ce peintre aimable. A lui permis de m'exposer, son pinceau excuse tout. Il y a des personnes assez curieuses pour vouloir avoir ce petit visage-là gravé en pierre à cachet. Si M. de Latour veut encore se charger de cette besogne, il sera le maître du prix. Priez-le de m'instruire comment il faut s'y prendre, et dans quel temps on pourrait espérer une douzaine de pierres.

Si vous pouviez me faire transcrire une douzaine ou deux des lettres les plus intéressantes écrites à M. de Louvois et de ses réponses, les plus propres à caractériser ces temps-là, vous rendriez un grand service à l'auteur du *Siècle de Louis XIV*. Je vous supplie de ne rien épargner pour cela.

J'ai de meilleurs mémoires sur le czar Pierre que n'en a l'auteur de sa Vie. On ne peut être plus au fait que je le suis de ce pays-là, et quelque jour je pourrai faire usage de ces matériaux; mais on n'aime ici que la philosophie, et l'histoire n'y est regardée que comme des caquets. Pour moi, je ne méprise rien. Tout ce qui est du ressort de l'esprit a mes hommages.

M. d'Argental nous a mandé son départ pour ses terres. Nous espérons qu'il passera par Cirey. Il y trouvera une espèce de Nouveau-Monde fort différent de celui de Paris. Vos lettres font toujours grand plaisir aux habitants de ce monde-là.

766. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 juillet.

La route de Paris à Pont-de-Veyle est par Dijon; la route de Dijon est par Bar-sur-Aube, Chaumont, Langres, etc. De Bar-sur-Aube à Cirey il n'y a que quatre lieues; et, si vous ne voulez pas faire quatre lieues pour voir vos amis, vous n'êtes plus d'Argental, vous n'êtes plus ange gardien, vous êtes digne d'aller en Amérique.

Ah! charmant et respectable ami, vous ne vous démentirez pas à ce point, et vous ne nous donnerez pas pour excuse qu'il ne faut pas aller à Cirey, en passant; il faut y aller, ne fût-ce que pour un jour ou pour une heure. Quoi! vous faisiez dix-huit cents lieues pour quitter vos amis, et vous n'en feriez pas quatre pour les voir! Je vous avertis que, si vous prenez une autre route que celle de Bar-sur-Aube, Chaumont, Langres, si vous passez par Auxerre, nous vous ferons rougir, et nous aurons le bonheur de vous voir.

Vos réflexions sur les *Epîtres* et sur *Mérope* me paraissent fort justes; et, puisque j'ai pris tant de liberté avec le marquis Maffei dans les quatre premiers actes, je pourrai bien

(1) Lieutenant de police. (G. A.)
(2) Imprimés à Paris sous la rubrique *Londres*. (G. A.)
(3) Tel que Carignan, dont Berger était le secrétaire. (G. A.)
(4) C'est-à-dire son *ode*, composée à la suite d'une attaque d'apoplexie. (G. A.)

(1) Célèbre graveur déjà cité. (G. A.)
(2) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

encore changer son cinquième. En ce cas, la *Mérope* m'appartiendra tout entière.

Si on ne permet pas de se moquer des convulsions (1), il ne sera donc plus permis de rire.

Si le public, devenu plus dégoûté que délicat à force d'avoir du bon en tout genre, ne souffre pas qu'on égaie des sujets sérieux; si le goût d'Horace et de Despréaux est proscrit, il ne faut donc plus écrire.

Mais si vous ne venez pas à Cirey, il ne faut plus rien aimer.

Madame du Châtelet vous persuadera; et moi je ne veux point perdre l'espérance de voir monsieur et madame d'Argental, et de les assurer qu'ils n'auront jamais un serviteur plus tendre, plus dévoué que Voltaire, et plus affligé de la barbare idée que vous avez de vous détourner de votre chemin pour ne nous point voir.

767. — A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, le 14 juillet.

Malgré mon silence coupable,
Et mes égarements divers,
Cideville, toujours aimable,
Toujours à lui-même semblable,
Daigne encor m'envoyer des vers (2).

Il est ma première maîtresse,
Qui, prenant ses plus beaux atours,
Vient rendre à ses premiers amours
Un cœur formé pour la tendresse,
Que je crus usé pour toujours.

Croyez, mon cher Cideville, que je pourrai renoncer aux vers, mais jamais à votre tendre amitié. Cette philosophie de Newton a un peu pris sur notre commerce, mais rien sur mes sentiments. Périsse le carré des distances, périssent les lois de Kepler, plutôt qu'il me soit reproché que j'ai abandonné mon ami! Quelle science vaut l'amitié? Non, mon cher Cideville, non seulement je ne vous oublie point, mais je ne perds point l'espérance de vous revoir. Il est bien vrai que les *Eléments de Newton* me font des ennemis. Il y a deux bonnes raisons pour cela : cette philosophie est vraie, et elle combat celle de Descartes, que les Français ont adoptée avec aussi peu de raison qu'ils l'avaient proscrite.

Je ne suis point étonné que vous ayez entendu une philosophie raisonnable et dégagée de toutes ces hypothèses qui ne présentent à l'esprit que des romans confus. Je ne suis point surpris non plus que vous l'ayez fait entendre à la personne aimable à qui sans doute vous avez fait entendre des vérités d'un usage plus réel, et qui par là en est plus respectable pour moi. Il faut, quand on a un maître tel que vous, que le cœur et l'esprit aillent de compagnie. Permettez que je lui réponde en vers (3). Elle ne m'a point écrit dans sa langue; sa langue est sans doute celle des dieux.

Vous avez dû avoir quelque peine avec cette édition d'Amsterdam; elle est très fautive. Il faut souvent suppléer le sens. Les libraires se sont hâtés de la débiter sans me consulter. Vous recevrez incessamment quelques exemplaires d'une édition qu'on dit plus correcte. Vous aurez *Mérope* en même temps. Je vous paierai mes tributs en vers et en prose pour réparer le temps perdu.

Nous n'avons point entendu parler de Formont depuis qu'il est à la suite de Plutus.

Il est mort, le pauvre Formont :
Il a quitté le double mont.
Musique, vers, philosophie,
Plutus lui fait tout renier.
Pleurez, Erato, Polymnie,
Chapelle s'est fait sous-fermier.

Nous recevons dans le moment une lettre de lui; ainsi nous nous rétractons. Elle est datée de la campagne.

Quand cette lettre fut écrite
D'un style si vif et si doux,
Sans doute il était près de vous;
Il a repris tout son mérite.

Il faut que je vous dise une singulière nouvelle. Rousseau vient de me faire envoyer une ode de sa façon, accompagnée d'un billet dans lequel il dit que c'est par humilité chrétienne qu'il m'adresse son ode, qu'il m'a toujours estimé, et que j'aurais été son ami si j'avais voulu. J'ai fait réponse (4) que son ode n'est pas assez bonne pour me raccommoder avec lui; que, puisqu'il m'estimait, il ne fallait pas me calomnier; et que, puisqu'il m'a calomnié, il fallait se rétracter; que j'entendais peu de chose à l'humilité chrétienne, mais que je me connaissais très bien en probité, et pas mal en odes; qu'il fallait enfin corriger ses odes et ses procédés pour bien réparer tout.

Je vous envoie son ode, vous jugerez si elle méritait que je me réconciliasse. Il est dur d'avoir un ennemi; mais quand les sujets d'inimitié sont si publics et si injustes, il est lâche de se raccommoder, et un honnête homme doit haïr le malhonnête homme jusqu'au dernier moment. Celui qui m'a offensé par faiblesse retrouvera toujours une voie pour rentrer dans mon cœur; un coquin n'en trouvera jamais. Je me croirais indigne de votre amitié, si je pensais autrement. Adieu, mon cher ami, que j'ai tant de raisons d'aimer. Madame du Châtelet ne vous connaît que comme les bons auteurs, par vos ouvrages; vos lettres sont des ouvrages charmants.

(1) Voyez dans le septième des *Discours sur l'Homme*. (G. A.)
(2) Voyez une lettre à Moussinot de juillet 1738. (G. A.)
(3) Voyez, tome VI, l'*Epître* à mademoiselle de T...... (G. A.)
(4) Voyez plus haut la lettre à M. R***. (G. A.)

768. — A M. BERGER.

Cirey.

Apparemment, mon cher Berger, que vous n'avez pas reçu ma lettre quand vous étiez à Chantilly. J'ai écrit plusieurs fois à l'abbé Moussinot, pour avoir une autre planche plus digne du pastel de notre ami Latour. Je veux en faire les frais, et qu'on travaille sous ses yeux. Le graveur doit obéir au peintre, comme l'imprimeur à l'auteur. Si les animaux hollandais qui ont imprimé mes *Eléments de Newton* avaient été plus dociles, cet ouvrage ne serait pas plein de fautes d'impression. Je me tiens l'apôtre de Newton, mais j'ai peur de semer en terre ingrate. Mandez-moi si l'excellent livre de M. de Maupertuis fait le fracas qu'il doit faire. Votre peuple frivole en est très indigne.

Ecrivez-moi toutes ces nouvelles, et aimez qui vous aime.

769. — A M. DE MAUPERTUIS.

Juillet.

Voyez, notre maître à tous, si vous voulez permettre que je vous adresse cette drogue (1). Vous m'avouerez que j'ai quelque raison d'être piqué contre le pédant de continuateur qui m'insulte encore après avoir gâté mon œuvre.

Que Newton vous tienne en sa sainte et digne garde! Si vous trouvez quelque sottise dans mon bavardage, ayez la bonté de la corriger. Emilie vous en prie. Je suis toujours à vos genoux avec mon encens à la main, et mon ignorance dans la tête.

770. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Ce 21 juillet 1738 (2).

En réponse à votre paquet du 19, mon cher ami, je vous renvoie la préface de M. d'Arnaud. Je vous prie de lui mander sur-le-champ de la bien copier sur du papier honnête, et de tâcher, s'il se peut, de l'écrire d'une écriture lisible. Après quoi il vous la remettra avec un mot d'avis qu'il écrira aux libraires de Hollande.

Vous aurez la bonté de faire mettre le tout à la poste, à l'adresse de MM. Westein et Smith, Amsterdam.

Et vous me renverrez le brouillon corrigé que je vous envoie.

J'ai reçu le télescope et les pantoufles. Le télescope est très bien raccommodé, et ces pantoufles sont fort bien faites. Mes pieds et mes yeux vous sont fort obligés. Envoyez-moi encore, quand il vous plaira, trois paires de ces belles pantoufles.

Le procédé de Demoulin est d'un coquin, et celui de La Mare d'un étourdi. Je veux absolument que Demoulin paie au moins 1,000 livres ce mois d'août, et qu'il donne des sûretés pour les 2,000 livres restantes. C'est ce qu'il faut que le procureur lui fasse dire, et cela à condition qu'il me demandera pardon de l'insolence qu'il a eue de me menacer d'un mémoire. Sans ce préalable, je veux qu'on le poursuive à la rigueur.

Je vous ai écrit au sujet du sieur Dupuis, libraire, qui doit fournir pour environ 80 francs de livres, en lui rendant son billet, qui est, je crois, de 96 francs; il doit être content de mon procédé.

De plus, il pourra me fournir des livres que je lui paierai comptant par vos mains, si vous le trouvez bon.

(1) La lettre qu'on trouvera plus loin et qui parut dans la *Bibliothèque française*. (G. A.)
(2) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)

Je suis bien mécontent de la négligence de Prault, qui ne me fournit jamais les journaux, ni ce dont il est convenu, à temps.

Je vous prie de faire venir chez vous le chevalier de Mouhi, et de lui demander naturellement ce qu'il faut par an pour les nouvelles qu'il fournit, et ensuite je vous dirai ce qu'il faudra donner à compte. Il pourrait peut-être se charger d'envoyer les *Mercures* et pièces nouvelles.

A propos de pièces nouvelles, je vous prie de m'envoyer une rescription de 4,000 livres; et sur ce, je vous embrasse du meilleur de mon cœur. V.

Je prie M. votre frère de souscrire de ma part pour le livre de M. de Brémont. C'est une traduction des *Transactions philosophiques*. Il y a déjà deux tomes d'imprimés. Je prie qu'on les achète, et que M. de Brémont puisse savoir que je suis un de ses partisans.

771. — A M. DE MARVILLE.

Le 25 juillet.

Monsieur, je me donnerai bien de garde de vous prier de vous ennuyer à la lecture du livre (1) que j'ai l'honneur de vous présenter; mais je ne peux m'empêcher de saisir cette occasion de vous marquer combien je vous suis attaché, et de vous faire souvenir d'un ancien serviteur qui compte toujours sur vos bontés. Je suis avec respect, etc.

772. — A M. DE MAUPERTUIS.

Cirey, le 26 juillet.

Depuis feu saint Thomas, il n'y a personne de si incrédule que vous. Ne croyez point aux tourbillons, à la terre élevée aux pôles; confondez les erreurs des philosophes, mon grand philosophe; mais, pour Dieu, croyez les faits, quand votre ami et votre admirateur vous les articule. L'article de Saturne ne m'appartient pas plus qu'à vous dans ces *Eléments de Newton*, et je trouve cette graine de satellites formant un anneau tout ausssi ridicule que cette pépinière de petites planètes dont on s'avise de composer la lumière zodiacale, en la comparant encore plus ridiculement, à mon gré, avec la voie lactée. J'ignore encore quel est le mathématicien qui s'est chargé de cette besogne; tout ce que je sais, c'est que les libraires ont fait coudre, pour de l'argent, cette étoffe étrangère à l'étoffe dont je leur avais fait présent. Les libraires sont des faquins, et je ne sais que dire du savant mercenaire qui a copié, pour de l'argent, tant d'*acta eruditorum* et d'anciens mémoires de l'Académie. Je suis obligé de ne point me brouiller avec lui : 1° parce qu'il ne faut point se battre contre un masque, quand on est à visage découvert; 2° parce que cela ferait une querelle indécente et ruineuse pour le parti de la vérité; mais j'espère un jour réparer ses torts.

Madame du Châtelet ne voulait pas m'en croire, quand je lui disais que c'était une très grande erreur de ma part d'avoir voulu faire cadrer les proportions de la chute des corps, découvertes par Galilée, avec la raison inverse du carré des distances, de Newton. J'avais beau lui dire que ces deux vérités ne découlaient point l'une de l'autre, que je m'étais trompé, il a fallu enfin que l'oracle parlât pour qu'elle se soumît.

J'entends toujours dire qu'un grand parti subsiste contre vous; mais j'espère qu'il ne subsistera pas longtemps. Vous avez reçu une lettre du prince royal; c'est le seul prince, je crois, digne de vous lire. On dit que l'empereur de la Chine en est fort digne aussi; mais je vous prie, n'allez point à la Chine.

Vous devriez bien d'un coup de votre massue d'Hercule écraser ces fantômes de tourbillons que je n'attaque qu'avec mes faibles roseaux. Voici, je crois, si vous voulez m'aider, un coup de fouet contre les tourbillons :

Les longueurs des pendules sont entre elles comme les carrés des temps de leurs vibrations. Si, sur la surface de la terre, trois pieds huit lignes donnent une seconde, le diamètre de la terre donne une heure vingt-quatre minutes et plus, et la terre tourne à peu près en dix-sept heures et dix-sept fois vingt-quatre minutes, et ce plus; donc la pesanteur qui fait l'oscillation des pendules ne peut venir sur la surface de la terre d'un fluide circulant qui devrait faire aller nos pendules à secondes dix-sept fois plus vite qu'elles ne vont; donc, etc. Mettez-moi cela au clair, je vous prie; dites-moi si j'ai raison, et ce qu'on peut répondre à ces arguments.

Expliquez-moi comment des journaux peuvent louer des leçons de physique où l'on imagine de petits tourbillons avec un petit globule dur au milieu (1). Dites-moi si cela ne couvre pas de honte notre nation aux yeux des étrangers.

Dites-moi si je ne suis pas bien importun; mais, si mes questions le sont, je vous prie, que mon amitié ne le soit pas.

Vous voilà dans votre pays, où vous êtes prophète; mais, si vous étiez à Cirey, vous seriez, comme dit l'autre (2), *plus quam propheta*.

J'ai eu l'honneur de faire porter chez vous, rue Sainte-Anne, deux exemplaires de la nouvelle édition des *Eléments de Newton*. Madame du Châtelet reçoit dans le moment votre lettre. Il est bien triste que vous alliez ailleurs, quand votre personne est si nécessaire à Paris. Que deviendra la vérité? Les hommes n'en sont pas dignes; mais vous êtes digne de la faire connaître. Si votre esprit sublime vous permet d'aimer, aimez-nous.

773. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Juillet.

Pas un sou à Prault, mon cher abbé, que je n'aie arrêté son compte, et que je sache ce que je dois payer de chaque volume (3). Nous étions convenus à trente sous, il me demande aujourd'hui un écu : ce n'est pas là notre marché. Je suis très mécontent de lui et de la tournure qu'il prend pour me faire payer ma marchandise plus cher que je ne l'ai achetée. Vous pouvez toujours lui donner cinq cents francs pour les autres livres qu'il m'a fournis, mais, encore une fois, pas un sou au delà.

Voudriez-vous, mon cher abbé, écrire au grand d'Arnaud de rendre son avertissement quatre fois plus court et plus simple, d'en retrancher les louanges que je ne mérite pas, et de laisser dans le seul carré de papier qui contiendra cet avertissement une marge pour les corrections que je ferai? Mon cher ami, ma santé va bien mal.

774. — AU MÊME.

Cirey, juillet.

Il y a beaucoup d'insolence à Demeulin de me menacer de faire un mémoire, et cela seul mérite qu'on le punisse. M. d'Argental n'aurait pas dû s'en mêler. Je suis très fâché que son amitié se soit fourrée entre moi et ce Demoulin; et je me vois forcé de faire pour M. d'Argental ce que certainement je n'aurais pas fait pour ce coquin qui m'a volé vingt mille francs. Sursoyez donc la procédure jusqu'à la fin du mois d'août. Je veux absolument qu'à cette époque il me paie au moins dix mille francs, et qu'il me donne des sûretés pour les vingt mille restants; et tout cela à condition qu'il me demandera pardon de l'insolence qu'il a eue de me menacer d'un mémoire. Sans ce préalable, point de paix et qu'on le poursuive à la rigueur.

Le procédé de Demoulin est d'un coquin, et celui du petit La Mare d'un grand étourdi. S'il a encore l'impudence de venir menacer de la part de Demoulin, ou même s'il se présente chez vous, faites-lui passer la porte, au cas que vous ne vouliez pas vous servir de la fenêtre.

Grand merci du télescope et des pantoufles. Le télescope est très bien raccommodé, et les pantoufles sont fort bien faites. Mes pieds et mes yeux vous sont fort obligés, mon cher ami (4).

775. — A M. THIERIOT.

A Cirey, le 2 août.

Je vous remercie bien tendrement, mon cher ami, de tant de bons passe-ports que vous avez donnés à cette *Philosophie de Newton*. Vous êtes accoutumé à faire valoir plus d'une vérité venue d'Angleterre. M. Cousin vous donnera tant d'exemplaires que vous voudrez. Voulez-vous vous charger d'un pour M. Pallu, d'un pour M. de Chauvelin, intendant d'Amiens, ou voulez-vous que je m'en charge?

Je suis bien étonné que cette *Lettre* imprimée contre mes *Eléments* soit du P. Regnault; elle n'est pas digne d'un écolier. Je crois que j'y réponds (5) de façon à forcer l'auteur à être fâché contre lui-même, et non contre moi.

Nous avons ici un fermier-général qui me paraît avoir la passion des belles-lettres; c'est le jeune Helvétius, qui sera digne du temple de Cirey, s'il continue. Voilà Minerve réconciliée avec Plutus. M. de La Popelinière avait déjà commencé

(1) Les *Eléments*. (G. A.)

(1) M. de Voltaire parle des leçons de Réaumur. (K.)
(2) Matthieu. (G. A.)
(3) Voyez la lettre à Moussinot du 9 juillet. (G. A.)
(4) On a déjà trouvé plus haut cette phrase. (G. A.)
(5) Voyez plus haut la lettre à l'abbé Prévost. (G. A.)

cette grande négociation. Je doute qu'on y réussisse mieux que lui.

Ce qui me fait le plus de plaisir, dans la copie de la lettre trop flatteuse pour moi que vous a écrite notre prince, c'est qu'il vous parle avec confiance. Plus il vous connaîtra, et plus son cœur s'ouvrira pour vous. Apparemment que cette lettre, où il prend mon parti avec tant de bonté, est en réponse à la satire injurieuse et absurde du P. Regnault, et à d'autres ouvrages contre moi que vous lui avez envoyés. Si je ne craignais d'opposer trop d'amour-propre à ces injures, je vous dirais de lui envoyer les témoignages honorables, aussi bien que ceux qui peuvent me décrier; je pourrais faire voir que je ne suis ni si haï ni si méprisé qu'on le fait accroire à ce prince, dont le goût et les bontés s'affermissent par ces infâmes injures.

Mon cher ami, voici bientôt le temps où l'on vous possédera à Cirey. J'ai beaucoup de choses à vous dire qui sont pour vous d'une extrême importance. Je vous embrasse tendrement.

776. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

2 août 1738 (1).

Mon cher abbé, je reçois une nouvelle bien agréable : je trouve l'occasion d'obliger M. Pitot.

Je vous prie de vouloir bien passer chez lui. Vous aimez volontiers à courir chez les gens, quand il faut rendre service. Je ne peux guère lui prêter que 800 livres, à cause des grandes dépenses que je fais; car, outre les 4,000 livres que vous m'avez envoyées, il faut encore que vous donniez à compte 100 pistoles à M. Cousin, qui doit devenir mon compagnon de solitude et de chimie. Prêtez donc ces 800 livres à M. et madame Pitot. Ils me les rendront dans l'espace de cinq années, rien la première, et deux cents livres la seconde année, autant la troisième, ainsi du reste. Le billet de M. et madame Pitot, portant paiement sur leur terre, suffira sans contrat. Il ne faut point, me semble, de notaire avec un philosophe.

Assurez M. et madame Pitot que s'ils se trouvaient pressés dans la suite, je n'exigerai pas le paiement, et qu'au contraire ma bourse serait encore à leur service.

Dès que les *Transactions philosophiques* seront en vente, vous aurez donc la bonté de les acheter, et de souscrire. En attendant, je prie M. Cousin ou vous, mon cher abbé, de vouloir bien présenter les *Eléments de Newton*, bien reliés, à M. de Brémont (2).

Je veux bien encore pardonner à Demoulin, et j'accepte le marché qu'il propose : 1.600 livres sur Duchauson, et 400 comptant. Vous pouvez conclure.

Voici un papier qui vous fera voir les dimensions de ma table de marbre, et celles de la jolie commode que je demande. Prenez le tout comme il vous plaira.

J'ai reçu la montre.

Je ne sais ce qu'est devenue une caisse que Prault dit avoir envoyée.

Le chevalier de Mouhi demeure rue des Moineaux, butte Saint-Roch. Vous pourriez lui écrire un mot pour savoir ce qu'il faut par mois, et pourquoi il n'envoie plus de nouvelles depuis huit jours.

Et M. d'Auneuil?

Voulez-vous bien m'envoyer un bâton d'ébène, long de deux pieds ou environ, pour servir de manche à une bassinoire d'argent? Je suis un philosophe très voluptueux.

Si de Mouhi veut 200 livres par an, à condition d'être mon correspondant littéraire et d'être infiniment secret, volontiers. J'aurais mieux aimé mon d'Arnaud; mais il n'a pas voulu seulement apprendre à former ses lettres.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

Connaîtriez-vous quelqu'un qui veuille servir de valet de chambre, et qui sache bien écrire? Il y a 200 livres de fixe, beaucoup de présents en habits et un honnête ordinaire.

P.-S. Je vous prie d'envoyer ou de vouloir bien porter ce mémoire (3) à M. l'abbé Trublet, rue Guénégaud, pour être inséré au *Journal des Savants*.

777. — A M. PITOT.

Cirey, 4 août.

Je ne veux pas croire, mon cher ami, ce qu'on me mande de plusieurs endroits, que M. l'abbé de Molières, votre confrère, se joint avec l'abbé Desfontaines, pour mettre des invectives contre moi dans la feuille des *Observations*.

Je ne puis penser qu'un homme de mérite se joigne à un scélérat, et un savant au plus ignorant écrivain, pour outrager un honnête homme qui ne lui a jamais voulu nuire, et qui est plein d'estime pour lui.

Pour toute vengeance, je vous prie de lui donner un de mes livres de ma part, et de l'assurer que, si c'est lui qui écrit contre moi au sujet de la trisection de l'angle, il peut s'épargner cette peine; je n'ai jamais traité de la trisection de l'angle, et n'en ai jamais même parlé à personne de ma vie.

S'il me hait parce que je ne crois pas aux tourbillons, qu'il me pardonne en faveur de l'estime que j'ai pour ses ouvrages et pour sa personne : on peut être de communion différente sans se haïr. Les philosophes ne doivent pas ressembler aux jésuites et aux jansénistes.

Je vous embrasse, mon cher philosophe.

778. — A M. THIERIOT.

Le 7 août.

Je reçois, mon cher ami, votre lettre du 1er, celle du 3, la lettre de son altesse royale, l'extrait du P. Castel, les vers attribués à Bernard. Grand merci de tout cela, et surtout de vos lettres.

Je vous ai mandé avant hier (1) que j'écrivais au prince par la même voie par laquelle j'avais reçu son paquet.

Le P. Castel a peu de méthode dans l'esprit; c'est le rebours de l'esprit de ce siècle. On ne peut guère faire un extrait plus confus et moins instructif.

Les vers de Bernard, ou de qui il vous plaira, sont plus remplis de mollesse et de grâces que piquants de nouveauté. Je pourrais répondre à ceux qui pensent comme lui :

> Le bonheur de jouir, moins rare que charmant,
> Est-il donc l'ennemi du bonheur de connaître?
> Ne peut-on rapprocher le sage de l'amant!
> N'est-ce que chez les sots que l'amour pourra naître?
> Vos vers et votre esprit nous font assez connaître
> Qu'on peut penser beaucoup, et sentir tendrement;
> L'amour est des humains le plus cher avantage,
> C'est le premier des biens, c'est donc celui du sage.
> Que Vénus sache aimer, je n'en suis pas surpris;
> Trop de dieux ont goûté les faveurs de Cypris.
> Mais au cœur de Pallas inspirer la tendresse,
> Couronner la Raison des mains de la Mollesse,
> Enchaîner la Vertu de guirlandes de fleurs,
> C'est la première des douceurs,
> Et le comble de la sagesse.

Voilà des vers qui échappent à ma philosophie. On pourrait les réciter s'ils étaient limés, mais non les donner. *Oh quanti e quanti ne vedrete, when you are at Cirey!*

Ceux qui reprochent à M. Algarotti le ton affirmatif ne l'ont pas lu. On n'aurait à lui reprocher que de n'avoir pas assez affirmé, je veux dire de n'avoir pas assez dit de choses, et d'avoir trop parlé. D'ailleurs, si le livre est traduit comme il le mérite, il doit réussir. A l'égard du mien, il est jusqu'à présent le premier en Europe qui ait appelé *parvulos ad regnum cœlorum*, car *regnum cœlorum*, c'est Newton. Les Français, en général, sont assez *parvuli*. Il n'y a point, comme vous dites, d'*opinions nouvelles* dans Newton, il y a des expériences et des calculs, et, avec le temps, il faudra que tout le monde se soumette. Les Regnault et les Castel n'empêcheront pas, à la longue, le triomphe de la raison. Adieu, père Mersenne; vous vous apercevrez bientôt des sentiments du prince royal pour vous.

779. — A M. HELVÉTIUS.

Le 10 août.

Je reçois dans ce moment, mon aimable petit-fils d'Apollon, une lettre de monsieur votre père (2), et une de vous; le père ne veut que me guérir, mais le fils veut faire mes plaisirs. Je suis pour le fils; que je languisse, que je souffre, j'y consens, pourvu que vos vers soient beaux. Cultivez votre génie, mon cher enfant. Je vous y exhorte hardiment, parce que je sais que jamais vos goûts ne vous feront oublier vos devoirs, et que chez vous l'homme, le poète et le philosophe, seront également estimables. Je vous aime trop pour vous tromper.

Macte *animo, generose* puer; sic itur ad astra. (*Æneid.*, IX.)

---

(1) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)

(2) Tout le commencement de cette lettre a été classé jusqu'ici au mois d'octobre. (G. A.)

(3) Voyez tome V, page 771. (G. A.)

(1) On n'a pas cette lettre à Thieriot. (G. A.)

(2) Célèbre médecin. (G. A.)

En allant *ad astra*, n'oubliez pas Cirey. Grâce au génie de madame du Châtelet, Cirey est sur la route; elle fait grand cas de vous, et en conçoit beaucoup d'espérances. Elle vous fait ses compliments; et moi je vous assure, sans compliments et sans formule, de l'amitié la plus tendre et de la plus sincère estime. Ces sentiments si vrais ne souffrent point du très humble et très, etc.

780. — A M. THIERIOT.

A Cirey, le 11 août.

Nous savons très bien actuellement où est située la terre de Ham et de Beringhiem; ainsi, mon cher ami, épargnez-vous sur cela vos enquêtes. Voici, pour vous consoler de cette commission sèche et désagréable, la petite *odelette* que je vous avais promise. Si vous la trouvez passable, régalez-en le *Pour et Contre*, sans dire d'où cette bonne ou mauvaise fortune lui vient. J'ai peur que l'air newtonien qui règne dans cet ouvrage ne me fasse reconnaître ; le cœur me dit d'en faire un où l'on me reconnaisse à mes sentiments pour vous.

M. d'Argenson me renvoie à vous pour me rendre compte de sa conversation; elle n'y perdra pas. Je vous embrasse tendrement.

Savez-vous des nouvelles de M. Tronchin?

781. — A MADEMOISELLE QUINAULT.

Cirey, ce 16 août (1).

Vous voulez, charmante Thalie,
Ressusciter et rendre au jour
Ma Melpomène ensevelie
Dans le sombre et profond séjour
De l'obscure philosophie.
C'est, je vous jure, un grand effort;
Car je sens que je suis bien mort,
Et je regrette peu la vie.

Vous êtes toute propre à faire des miracles; j'en ai grand besoin. Je ne sais si je n'ai pas renoncé entièrement à l'envie dangereuse de me faire juger par le public. Il vient un temps, aimable Thalie, où le goût du repos et les charmes d'une vie retirée l'emportent sur tout le reste. Heureux qui sait se dérober de bonne heure aux séductions de la renommée, aux fureurs de l'envie, aux jugements inconsidérés des hommes! Je n'ai que trop à me repentir d'avoir travaillé à autre chose qu'à mon repos. Qu'ai-je gagné par vingt ans de travail? Rien que des ennemis. C'est là presque tout le prix qu'il faut attendre de la culture des belles-lettres; beaucoup de mépris, quand on ne réussit pas, et beaucoup de haine, quand on réussit. Le succès même a toujours quelque chose d'avilissant par le soin qu'on a d'encourager je ne sais quels bateleurs d'Italie à tourner le sérieux en ridicule et à gâter le goût dans le comique (2).

Personne n'était plus capable que vous de donner quelque considération à l'état charmant que vous ennoblissez tous les jours. Mais ce bel état en est-il moins décrié par les bigots, moins indifférent aux personnes de la cour? et répand-on moins d opprobre sur un état qui demande des lumières, de l'éducation, des talents, sur une étude et sur un art qui n'enseigne que la morale, les bienséances et les vertus?

J'ai toujours été indigné, pour vous et pour moi, que des travaux si difficiles et si utiles fussent payés de tant d'ingratitude; mais à présent mon indignation est changée en découragement. Je ne réformerai point les abus du monde; il vaut mieux y renoncer. Le public est une bête féroce; il faut l'enchaîner ou la fuir. Je n'ai point de chaînes pour elle ; mais j'ai le secret de la retraite. J'ai trouvé la douceur du repos, le vrai bonheur. Irai-je quitter tout cela pour être déchiré par l'abbé Desfontaines, et pour être immolé sur le théâtre des farceurs italiens à la malignité du public et aux rires de la canaille? Je devrais plutôt vous exhorter à quitter une profession ingrate, que vous ne devriez m'encourager à m'exposer encore sur la scène. J'ajouterai à tout ce que je viens de vous dire qu'il est impossible de bien travailler dans le découragement où je suis. Il faut une ivresse d'amour-propre et d'enthousiasme : c'est un vin que j'ai cuvé, et que je n'ai plus envie de boire. Vous seule seriez capable de m'enivrer encore; mais si vous avez toujours le saint zèle de faire des prosélytes, vous trouverez dans Paris des esprits plus propres que moi à cette vocation, plus jeunes, plus hardis et qui auront plus de talent. Séduisante Thalie, laissez-moi ma tranquillité! je vous serai toujours aussi attaché que si je devais à vos soins le succès de deux pièces par an. Ne me tentez point, ne rallumez point un feu que je veux éteindre; n'abusez point de votre pouvoir. Votre lettre m'a presque fait imaginer un plan de tragédie; une seconde lettre m'en ferait faire les vers. Laissez-moi ma raison, je vous en prie. Hélas! j'en ai si peu! Adieu; les petits chiens noirs (1) vous font mille tendres compliments; l'un s'appelle Zamore, l'autre Alzire. Quels noms! tout parle ici de tragédie.

On ne peut vous être plus tendrement dévoué que je le suis. — V.

Madame la marquise du Châtelet vous fait mille compliments. Comptez encore une fois, mademoiselle, sur mon tendre dévouement et sur ma reconnaissance.

782. — A M. THIERIOT.

A Cirey, ce 20 août (2).

Mon cher ami, je reçois votre lettre du 15 avec celle du prince. Souvenez-vous qu'il y a longtemps que je vous dis que vous recevrez des marques plus solides que vous ne pensez de la bienveillance d'un homme qui est au-dessus des autres par son cœur comme par son rang.

J'ai des choses à vous dire de plus d'une espèce, et j'espère que vous ne vous repentirez pas de votre voyage. Je suis bien malade; Newton, Mérope, etc., m'ont tué. Si vous voyez le très aimable philosophe Mairan, dites-lui qu'il m'a écrit sur mon livre une lettre qui vaut mieux que mon livre ; mais, pour lui répondre, il faut se bien porter. M. Cousin ou Prault doivent vous fournir les livres. Recommandez-vous à M. Horner pour les observations récentes sur les marées. *Vale, veni : te amo, te desidero;* madame du Châtelet en dit autant.

783. — AU RÉDACTEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE (3).

A Cirey en Champagne, le 30 août.

J'ai reçu, monsieur, le petit écrit que l'éditeur des *Eléments de Newton* a fait imprimer contre moi. Je suis beaucoup plus reconnaissant des deux beaux chapitres qu'il a bien voulu ajouter à la fin de mon ouvrage, que je ne suis fâché des choses désobligeantes qu'il peut me dire. Il est vrai que je ne suis pas de son avis sur quelques points de physique qu'il avance dans ces deux chapitres; je prends la liberté d'embrasser contre lui l'opinion des Newton, des Grégory, des Pemberton et des s'Gravesande, sur les marées et sur la précession des équinoxes, qui me paraissent une suite évidente de la gravitation. Je suis encore très loin de croire avec lui que la lumière zodiacale soit composée de petites planètes, et que l'anneau de Saturne soit un assemblage de plusieurs lunes. Je ne connais surtout d'autre explication physique de l'anneau de Saturne que celle que M. de Maupertuis en a donnée dans son livre *De la figure des astres*. Cette belle idée de M. de Maupertuis est toute fondée sur la physique newtonienne, et j'en aurais sûrement enrichi mes *Eléments*, si les libraires m'en avaient donné le temps, et s'ils n'avaient pas fait finir mon livre par une autre main, pendant la longue maladie qui m'a empêché d'y travailler. Mais, quoique je diffère sur tant de points avec le continuateur, je ne lui en ai pas témoigné moins d'estime dans mes nouveaux *Eclaircissements* sur ce livre, persuadé que, pour être philosophe, on ne doit point être impoli, et qu'il n'est permis de parler durement qu'à un malhonnête homme. Je le remercie donc de la peine qu'il a bien voulu prendre de corriger des fautes de copiste, d'imprimeur et de graveurs, et surtout les miennes, qui, comme on le dit très bien, sont des excès d'inadvertance ou d'ignorance.

Je ne sais comment il est arrivé qu'aucune de ces fautes ne se trouve dans le manuscrit de ma main, que j'ai eu l'honneur de faire remettre à monseigneur le chancelier de France, qu'il a examiné lui-même avec attention, et dont toutes les pages ont été lues, signées, et approuvées, avec des éloges trop flatteurs, par M. Pitot de l'Académie des sciences, et par M. de Moncarville, examinateurs des livres ; mais comme j'ai beaucoup plus d'envie de voir le public bien servi que de soutenir ici une querelle personnelle, à mon gré fort inutile, je supplie le continuateur de vouloir bien ajouter à tous les soins qu'il a pris celui de faire corriger encore quelques fautes qui restent dans l'édition des sieurs Ledet.

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) Allusion aux parodies de ses pièces, qu'on jouait alors aux Italiens et au théâtre de la Foire. (*A. François.*)

(1) C'était un présent de mademoiselle Quinault. (*A. François.*)
(2) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(3) *Réponse à un écrit intitulé :* la Vérité découverte, et insérée dans les Mémoires historiques. (G. A.)

Dès que l'édition des sieurs Ledet parut à Paris, les libraires de Paris en firent une autre qui lui était entièrement conforme; elle est intitulée de Londres, parce qu'ils n'ont eu qu'une permission tacite. J'ai obtenu qu'ils corrigeassent toutes les fautes de leur édition, et qu'ils imprimassent des feuilles nouvelles. J'ai envoyé les mêmes additions et les mêmes changements aux libraires de Hollande, à qui j'avais fait présent de cet ouvrage; ils doivent avoir la même attention que ceux de Paris; ils doivent corriger les fautes d'impression qui sont dans leur livre et celles des éditeurs de Paris, et rendre par là leur édition complète. Elle sera alors infiniment au-dessus des autres éditions, tant par cette correction nécessaire qui s'y trouvera que par la beauté du papier, et pour les ornements. Je n'exige point ce nouveau travail de la part des sieurs Ledet, comme le prix du présent que je leur ai fait de tous mes ouvrages; je ne l'exige que pour leur propre bien, et je paierai même très volontiers les frais des cartons qu'il faudra faire.

Qu'il me soit permis de proposer ici à tous les éditeurs de livres une idée qui me paraît assez utile au bien de la littérature; c'est que, dans les livres d'instruction, quand il se trouve des fautes soit de copiste, soit d'imprimeur, qui peuvent aisément induire en erreur des lecteurs peu au fait, on ne doit point se contenter d'indiquer les fautes dans un *errata;* mais alors il faut absolument un carton. La raison en est bien simple; c'est que le lecteur n'ira point certainement consulter un errata pour une faute qu'il n'aura point aperçue. Toutes les fois encore qu'une faute n'ôte rien au sens et à la construction d'une phrase, mais forme un sens contraire à l'intention de l'auteur, ce qui arrive très souvent, un carton est indispensable.

Il est rapporté qu'un célèbre avocat fut mis en prison pour avoir imprimé dans un factum cette phrase : *Le roi n'avait pas été* sensible *à la justice*... L'imprimeur avait mis *sensible* pour *insensible*; et cette syllabe de moins fut la cause des malheurs d'un honnête homme. Un *errata*, dans ce cas, eût été une faute presque aussi grande.

Je crois même que les livres en vaudraient beaucoup mieux, si les libraires qui se chargent de les imprimer en pays étrangers envoyaient le premier exemplaire de leur édition aux auteurs avant de mettre le livre en vente, et s'ils leur donnaient par là le temps de les corriger. Car il est certain que, quand on voit son ouvrage imprimé et dans la forme dans laquelle le public doit le juger, on le voit avec des yeux plus éclairés; on y aperçoit des fautes qu'on n'avait pas vues dans le manuscrit; et la crainte d'être indigne des juges devant lesquels on va paraître produit de nouveaux efforts et de nouvelles beautés. Pour moi, je ne répondrais que de mes nouveaux efforts; et, comme il n'est pas juste que les libraires en portent la dépense, je paierai très volontiers à mes libraires, à qui j'ai déjà fait présent de mes ouvrages, tous les changements que je voudrais y faire. Je suis si peu content de tout ce que j'ai écrit, que j'aurai très grande obligation à ceux qui m'impriment actuellement s'ils veulent entrer dans mes vues, et je ne croirai point d'argent mieux employé. Il y a beaucoup d'endroits de la *Henriade*, et surtout de mes tragédies, dont je ne suis point du tout content. A l'égard de l'*Histoire de Charles XII*, je suis actuellement occupé à la réformer. J'en ai déjà envoyé plus d'un tiers aux libraires; mais je leur conseillerais d'attendre, pour la réimprimer, que M. Norberg, chapelain de Charles XII, ait donné la sienne (1); elle doit être en quatre volumes in-4°. Il sera sans doute entré dans de très grands détails utiles et agréables pour des Suédois, mais peut-être moins intéressants pour les autres peuples. Il différera sans doute de moi dans plusieurs faits; car, quoique j'aie écrit sur les mémoires de messieurs de Villelongue, Fabrice, Fierville, tous témoins oculaires, M. Norberg, aura pu très bien voir les mêmes choses avec un œil tout différent; et mon devoir sera de profiter de ses lumières en rapportant naïvement son sentiment, comme j'ai rapporté celui des personnes qui m'ont confié leurs mémoires. Je n'ai et ne puis avoir d'autre but que l'amour de la vérité; mais il y a plus d'une vérité que le temps seul peut découvrir. Si donc les libraires veulent attendre un peu, l'ouvrage n'en sera que meilleur; s'ils n'attendent pas, il faudra bien le corriger un jour. Un homme qui a eu la faiblesse d'être auteur, doit, à mon sens, réparer cette faiblesse en réformant ses ouvrages jusqu'au dernier jour de sa vie.

Je suis, etc.

(1) Elle parut en 1740. (G. A.)

784. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Septembre.

J'ai été si malade, mon cher ami, et je suis encore si faible, que je ne peux écrire à personne; mais le peu de force que j'ai, je l'emploie à vous écrire à vous uniquement. De grâce, faites savoir aux Richelieu, aux Villars, aux d'Estaing, aux d'Auneuil, à mon frère même, que je n'ai été que malade, que je ne suis point tout à fait mort. Une lettre d'avis et de politesse leur rappellera que je leur ai prêté mon argent, et qu'ils doivent chaque année et jusqu'à la fin du bail, c'est-à-dire jusqu'à ce que mort s'ensuive, me donner en détail un peu de ce que je leur ai donné en gros. Il est dur de valeter pour son paiement.

Je veux encore pardonner à Demoulin; je dois ce sacrifice à l'amitié de M. d'Argental; je le dois encore à l'intérêt que vous montrez à son égard. Vous faites tant de choses pour moi que je ne dois écouter aucun ressentiment lorsque vous me parlez; mais ce Demoulin devrait déjà avoir donné de l'argent comptant et des lettres de change sur personnes solvables.

Ne renouvelons point de marché avec M. Michel, et mettez les vingt mille francs dans votre coffre-fort. Il me faut cet argent prêt, à un coup de sifflet. Sur ce, je vous embrasse de tout mon cœur.

785. — A M. DE MAUPERTUIS.

Jeudi, 10 septembre (1).

Si je n'étais pas presque toujours malade, je vous chercherais partout pour apprendre de vous à penser, et pour jouir des charmes de votre commerce. Vous êtes le seul géomètre qui depuis que M. Saurin n'est plus (2) ayez de l'imagination. Vous joignez la saine métaphysique aux mathématiques, et par dessus tout cela, vous avez de la santé. O homme extraordinaire et heureux! *miror et invideo.* Je vais lire avec avidité ce que vous me faites l'honneur de m'envoyer. Si l'ouvrage est de vous, je vais y prendre des leçons; s'il est d'un autre, je m'en rapporte à votre jugement. Adieu; aimez un peu Voltaire.

786. — A M. DE MAIRAN.

A Cirey, le 11 septembre.

Monsieur, le livre que j'ai eu l'honneur de vous présenter m'a attiré de vous une lettre qui vaut bien mieux que tous mes livres. Elle est remplie de ces instructions et de ces agréments que j'aimais tant dans votre aimable conversation; aussi nous ne parlons ici de vous que sous le nom du philosophe aimable.

Vous me reprochez, avec votre politesse charmante, des choses que je me reproche plus durement. Je conviens que j'ai trop peu ménagé Descartes et Malebranche, et que j'ai parlé trop affirmativement là où il ne fallait que mettre modestement le lecteur sur la voie. Peut-être se jetterait-il plus volontiers dans le pays de l'attraction, si je ne voulais pas le contraindre d'entrer. Je ne m'excuserai point à l'égard de Descartes et de Malebranche sur ce que je n'ai guère étudié la philosophie que dans des pays (3) où l'on traite très mal ces philosophes, et où les dix tomes de Descartes sont vendus trois florins. Je ne vous dirai point que les lettres de l'alphabet qui composent les noms de Descartes et de Malebranche ne méritent aucun respect, que la réputation des hommes ne leur appartient point après leur mort, qu'il faut peser les esprits et non les hommes, etc. Quoique tout cela soit vrai, il est tout aussi vrai qu'il faut respecter les idées de sa nation.

Si j'avais été le maître de l'édition précipitée que les libraires ou corsaires hollandais ont faite, on n'aurait certainement pas ces reproches à me faire, et mon livre en vaudrait mieux de toutes façons; mais il vaut assez, puisqu'il m'a attiré vos sages instructions. Quant à l'attraction, voici très naïvement ce qui m'a déterminé à en parler avec tant d'outrecuidance.

Il y a trente ans que tous les philosophes, forcés d'admettre les faits de la gravitation, se tuent à en chercher la cause sans pouvoir rien trouver; Newton était bien persuadé que cette cause était dans le sein de Dieu; et, quand le docteur Clarke dit à Leibnitz : « Nous aurons grande obligation à » celui qui pourra expliquer tout cela par l'impulsion, » Clarke parlait ironiquement, et se croyait sûr de n'avoir jamais de pareils remerciements à faire. C'est ce que je lui ai entendu dire; et le docteur Desaguliers, Pemberton, Saunderson, Stone,

(1) Ou plutôt, 11 septembre. (G. A.)
(2) Depuis la fin de l'année 1737. (G. A.)
(2) En Angleterre et en Hollande. (G. A.)

Bradley, rient quand on parle de tourbillons; autant en font MM. s'Gravesande et Musschenbroeck; et ce Musschenbroeck, qui est la naïveté même, et qui aime la vérité avec une candeur d'enfant, dit rondement qu'il croit démontré que l'impulsion ne peut causer la pesanteur.

Je demande maintenant si, depuis le temps que tous ceux dont je parle ont écrit, on a rien imaginé qui pût réhabiliter ces pauvres tourbillons. Quelqu'un a-t-il répondu seulement à ce simple argument-ci : « La même force d'impulsion n'agit » point également sur les corps en mouvement et sur les » corps en repos; mais la gravitation agit également sur les » corps en mouvement et sur les corps en repos? » A-t-on répondu à une des objections pressantes que j'ai rassemblées dans mon seizième et dans mon dix-septième chapitre? Une seule de ces objections, si elle demeure victorieuse, n'anéantit-elle pas les tourbillons, et toutes ensemble ne se prêtent-elles pas une force invincible?

Vous avez très grande raison de me dire qu'autrefois on se trompait fort de croire *l'horreur du vide*, et qu'il fallait au moins attendre, pour imaginer l'horreur du vide, qu'on sût bien positivement que l'air ne faisait point monter l'eau dans les pompes, etc.

J'aurai l'honneur de vous répondre que, si on avait eu des preuves que l'air ne pèse point, et qu'aucun fluide ne pouvait faire monter l'eau, on aurait eu très grande raison alors de dire que l'eau montait par une loi primitive de la nature.

Or voilà le cas où nous sommes. Nous voyons que l'impulsion, telle que nous la connaissons, ne peut agir sur la nature interne des corps; qu'elle n'agit point en raison des masses, mais des superficies; qu'un fluide quelconque, qui emporterait des planètes, ne pourrait faire marcher une comète plus rapidement que les planètes qui se trouveraient dans la même couche du fluide, etc. Tout nous prouve, il le faut avouer, que les planètes qui pèsent sur le soleil, n'y pèsent point par l'impulsion d'un tourbillon.

Où est donc le mal de recourir, comme en bien d'autres choses, à la volonté libre, à la puissance infinie du Maître qui a daigné donner à la matière une qualité sans laquelle ce bel ordre de l'univers ne pourrait subsister?

Si Newton avait dit seulement: Les pierres tombent sur la terre parce qu'elles ont une tendance au centre, et la terre tourne autour du soleil parce qu'elle a une tendance vers le soleil; si, dis-je, il n'avait donné que de telles explications sans preuve, on aurait raison de crier aux qualités occultes.

Mais, après avoir démontré que la lune est retenue dans son orbite par la même loi que tous les corps pèsent ici-bas, et que la terre et Saturne tendent vers le soleil par cette loi même; après avoir, sans observation, calculé par ces seuls principes le chemin d'une comète, et l'avoir trouvée au même point où les observations la trouvaient; après avoir enfin prouvé en tant de façons que les corps célestes se meuvent dans un espace non résistant; après que la progression de la lumière, démontrée par Bradley, est venue confirmer tout cela, et dire aux hommes qu'elle n'était retardée en son cours par aucune matière, comment peut-on ne pas se rendre? comment peut-on, contre tant d'observations, contre tant de faits, contre tant de raisons, soutenir une hypothèse des *Mille et une Nuits*, que Descartes a imaginée, dont on n'a et dont on ne peut avoir la plus légère preuve?

L'impulsion, en général, est une idée claire, je l'avoue; mais l'impulsion, dans le cas de la gravitation, est l'idée la plus obscure, la plus incompatible que je connaisse. Quel est donc le blasphème philosophique d'attribuer à la matière une propriété de plus? Quand cette propriété n'existerait que comme l'effet d'une cause inconnue, ne faudrait-il pas toujours l'admettre comme un principe dont on doit partir en attendant qu'il plaise à Dieu de nous découvrir le premier principe? Ne faut-il pas bien, dans une montre, reconnaître le ressort pour la cause de tout le mécanisme, sans que nous sachions ce qui produit le ressort?

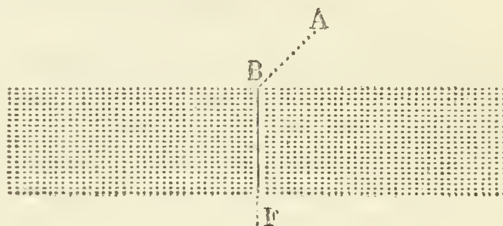
L'univers est cette montre, l'attraction est ce ressort. C'est le grand agent de la nature, agent absolument inconnu avant Newton, agent dont il a découvert l'existence, dont il a calculé les phénomènes, agent qui a bien l'air d'être tout autre chose que l'élasticité, l'électricité, etc.; car l'électricité, la force du ressort d'une montre, etc., sont sans doute des effets des lois ordinaires du mouvement; mais cette gravitation ressemble fort à une qualité primordiale de la matière.

Je viens de lire les beaux mémoires de 1722 et 1723, dont vous me parlez, sur la réflexion et la réfraction des corps; certainement vous êtes digne de croire, et vous n'êtes pas si loin du royaume de l'attraction.

Une petite réflexion, s'il vous plaît, sur votre excellent mémoire : ni Descartes, ni Fermat, ni le marquis de L'Hôpital, ni Leibnitz, n'ont touché au but.

Vous réfutez, comme de raison, ce tournoiement chimérique, cette tendance au tournoiement de Descartes, qui, par parenthèse, n'a guère fait en physique que des romans; vous réfutez cet autre grand philosophe Leibnitz, mais aussi grand faiseur d'hypothèses physiques et mathématiques, et vous faites très bien voir l'inconséquence qu'il y aurait à supposer que les corps réfractés s'approcheraient du côté où ils trouveraient le plus de résistance.

Il est indubitable, et, en cela, Descartes mérite un coup d'encensoir, que le sinus d'incidence et celui de réfraction sont en raison réciproque de leurs vitesses dans les milieux qu'ils parcourent. Mais je demande maintenant à tout homme qui cherche la vérité de bonne foi par quel mécanisme, par quelle loi connue du choc des corps, ce rayon de lumière $A\,B$ doit s'approcher, dans ce cristal, de la perpendiculaire; par quelle loi il doit arriver de B en F plus tôt qu'il n'est venu de A en B.



1° Ce rayon peut-il être considéré dans ce verre comme un solide plongé dans un fluide qui lui sert de véhicule à travers le cristal?

Si cela était, ne faudrait-il pas que le fluide lui résistât proportionnellement au carré de la vitesse? cette vitesse ne serait-elle pas considérablement retardée? Et cependant les découvertes de M. Bradley prouvent que la lumière ne souffre point de retardement, et se propage d'un mouvement uniforme des étoiles à nous.

2° Si nous considérons ce rayon passant de l'air dans l'eau, le voilà plongé d'un fluide dans un autre. Il est certain qu'il entre moins de traits de ce rayon dans l'eau qu'il n'y en avait dans l'air; il est certain que l'eau est moins perméable, moins transparente que l'air; or, le milieu moins perméable peut-il donner un passage plus facile à la lumière? La maison dont la porte est la moins ouverte est-elle la plus accessible à la foule qui se presse pour entrer?

3° La vitesse de ce rayon est augmentée dans l'eau. Mais si le rayon, semblable aux autres solides, pénètre l'eau en choquant, en dérangeant les parties de l'eau dans lesquelles il se plonge, cette eau, cédant comme à un corps solide, doit lui résister huit cents ou neuf cents fois plus que l'air, bien loin d'accroître sa vitesse. L'eau, en ce cas, loin de favoriser la direction verticale, s'y opposera neuf cents fois plus que l'air. Quelle différence prodigieuse entre cet effet et celui d'approcher ce rayon du perpendicule! Quelle distance énorme entre ce qui est et ce qui, suivant cette hypothèse, semblerait devoir être!

Reste donc que le rayon passe dans un pore, dans une espèce de tuyau non résistant; or, en ce cas, pourquoi s'approchera-t-il du perpendicule? Je le considère alors comme un cylindre solide que je vois avancer plus rapidement dans un milieu que dans un autre. Mais quelle puissance brise ce cylindre? est-ce le plan solide réfringent? Mais les parties solides de ce plan ne touchent pas à ce cylindre; dès qu'elles y touchent il n'y a plus de transparence.

N'est-on pas forcé de conclure qu'il y a un pouvoir, jusqu'ici inconnu, qui agit entre les corps et la lumière? Et que direz-vous à cette expérience par laquelle on voit rejaillir la lumière de la surface ultérieure d'un prisme, au lieu d'échapper dans l'air? Et, si vous mettez de l'eau à cette surface ultérieure, la lumière entre dans cette eau, et ne rejaillit plus. Que dites-vous à l'inflexion de la lumière auprès des corps?

Vous avez déjà été assez touché de Dieu pour accorder que la lumière ne rejaillit pas des surfaces solides; c'est un grand point.

Oserez-vous faire encore quelques actes de foi à la face des incrédules? Vous voyez le ciel et la terre pleins de tendances, de gravitations réciproques; je n'ai plus qu'un mot à vous dire sur cela. Ou vous admettez le plein, et, en ce cas, je fais dire des messes; ou vous admettez le vide, sans lequel il n'y a point de mouvement, et, en ce cas, il faut bien que Jupiter et Saturne agissent l'un sur l'autre, et à *distance*, tout au travers du vide.

Pardon, deux paroles encore. Le magnétisme, l'électricité.

peuvent-ils nuire à l'attraction? Ne sont-ce pas des choses très différentes? Toutes les apparences sont que l'électricité et le magnétisme agissent par des écoulements de matière. Voilà ce qui est dans le royaume de l'impulsion; mais l'empire de l'attraction *non est hinc*. Une vague qui frappe contre un rivage peut ramener à soi mille corps qu'elle touche, et le soleil peut graviter vers nous sans nous toucher. L'attraction ne ressemble à rien, de même qu'un de nos cinq sens ne ressemble point aux quatre autres. L'attraction est un nouveau sens que Newton a découvert dans la nature.

Mais, monsieur, je m'aperçois que je joue le rôle d'un nouveau converti très mal instruit, qui s'aviserait de prêcher Claude ou Dumoulin, ou plutôt d'un disciple qui se révolte contre un maître. Je vous demande très humblement pardon de ma sottise. La bonté extrême de votre caractère m'a fait oublier un moment mon respect pour vous. Je rentre maintenant dans ma coquille, et je me borne à attendre avec impatience le mémoire que vous nous promettez à la suite de celui de 1723. Je ne connais personne qui approfondisse plus et qui expose mieux.

Permettez-moi de vous dire que j'aime l'homme en vous autant que j'estime le philosophe. Vous êtes si persuasif que vous me faites trembler pour le newtonisme, si vous le combattez. Heureux le parti que vous embrasserez; plus heureuses les personnes qui vous voient et qui vous entendent! Il n'y en a point qui s'intéresse plus que moi à tout ce qui vous touche, aux hommages que l'on rend à votre mérite, aux récompenses que le gouvernement doit à vos talents et à vos travaux. J'ai respecté vos occupations; je ne les ai point interrompues par mes lettres; mais je n'en ai pas moins entretenu dans mon cœur tous les sentiments que je vous ai voués. Il n'y a guère de maison au monde où l'on parle de vous plus que dans la solitude de Cirey. Madame du Châtelet pense sur vous comme moi; elle me charge de vous assurer de son estime parfaite et de son amitié.

J'aurais répondu plus tôt à l'honneur de votre lettre, mais j'ai été tout près d'aller savoir qui a raison de Newton ou de ses adversaires, si pourtant on en peut apprendre quelque chose là-bas ou là-haut. Ma santé est bien misérable, et c'est un terrible obstacle à la passion que j'ai pour l'étude, etc. Je suis, monsieur, avec les sentiments, etc.

P.-S. M. d'Argental m'ayant fait l'honneur de me mander, monsieur, que vous vouliez savoir en quel endroit Newton parle de la réflexion dans le vide, je lui ai mandé que c'est à la page 3, proposition 8ᵉ, partie III, livre II; j'étais trop malade pour en dire davantage.

Voici comme on fait l'expérience dans une chambre obscure: on prend un récipient fait exprès, percé en haut, et laissant une ouverture d'environ trois pouces de diamètre; on garnit cette ouverture d'une gorge en rainure de métal; on garnit encore cette rainure d'un cuir doux et onctueux, on fait passer un prisme dans cette rainure, on l'assujettit bien, ensuite on pompe l'air, et on expose le prisme à la lumière qui tombe de l'ouverture de la quatrième partie d'un pouce; on lui ménage un angle de quarante-deux degrés, alors on a le plaisir de voir le récipient noir comme un four, et toute la lumière rejaillir au plancher.

787. — A M. HELVÉTIUS.

11 septembre.

Mon aimable ami, qui ferez honneur à tous les arts, et que j'aime tendrement, courage, *macte animo*. La sublime métaphysique peut fort bien parler le langage des vers; elle est quelquefois poétique dans la prose du P. Malebranche. Pourquoi n'achèveriez-vous pas ce que Malebranche a ébauché? C'était un poète manqué, et vous êtes né poète. J'avoue que vous entreprenez une carrière difficile, mais vous me paraissez peu étonné du travail. Les obstacles vous feront faire de nouveaux efforts; c'est à cette ardeur pour le travail qu'on reconnaît le vrai génie. Les paresseux ne sont jamais que des gens médiocres, en quelque genre que ce puisse être. J'aime d'autant plus ce genre métaphysique que c'est un champ tout nouveau que vous défricherez.

Omnia jam vulgata : . . . . (*Georg.*, III.)

Vous dites avec Virgile :

. . . . Tentanda via est, qua me quoque possim
Tollere humo, victorque virum volitare per ora. (*Georg.*, III.)

Oui, *volitabis per ora;* mais vous serez toujours dans le cœur des habitants de Cirey.

Vous avez raison assurément de trouver de grandes difficultés dans le chapitre de Locke *De la puissance* ou *De la liberté*. Il avouait lui-même qu'il était là comme le diable de Milton pataugeant dans le chaos.

Au reste, je ne vois pas que son sage système qu'il n'y a point d'idées innées soit plus contraire qu'un autre à cette liberté si désirable, si contestée, et peut-être si incompréhensible. Il me semble que, dans tous les systèmes, Dieu peut avoir accordé à l'homme la faculté de choisir quelquefois entre des idées, de quelque nature que soient ces idées. Je vous avouerai enfin qu'après avoir erré bien longtemps dans ce labyrinthe, après avoir cassé mille fois mon fil, j'en suis revenu à dire que le bien de la société exige que l'homme se croie libre. Nous nous conduisons tous suivant ce principe, et il me paraît un peu étrange d'admettre dans la pratique ce que nous rejetterions dans la spéculation. Je commence, mon cher ami, à faire plus de cas du bonheur de la vie que d'une vérité; et, si malheureusement le fatalisme était vrai, je ne voudrais pas d'une vérité si cruelle. Pourquoi l'Être souverain, qui m'a donné un entendement qui ne peut se comprendre, ne m'aura-t-il pas donné aussi un peu de liberté? Nous nous sentons libres. Dieu nous aurait-il trompés tous? Voilà des arguments de bonne femme. Je suis revenu au sentiment, après m'être égaré dans le raisonnement.

Quant à ce que vous me dites, mon cher ami, de ces rapports infinis du monde, dont Locke tire une preuve de l'existence de Dieu, je ne trouve point l'endroit où il le dit.

Mais à tout hasard je crois concevoir votre difficulté; et sur cela, sans plus de détail, voici mon idée que je vous soumets.

Je crois que la matière aurait, indépendamment de Dieu, des rapports nécessaires à l'infini; j'appelle ces rapports aveugles, comme rapports de lieu, de distance, de figure, etc.; mais pour des rapports de dessein, je vous demande pardon. Il me semble qu'un mâle et une femelle, un brin d'herbe et sa semence, sont des démonstrations d'un Être intelligent qui a présidé à l'ouvrage. Or de ces rapports de dessein il y en a à l'infini.

Pour moi, je sens mille rapports qui me font aimer votre cœur et votre esprit, et ce ne sont point des rapports aveugles. Je vous embrasse du meilleur de mon cœur. Je suis trop de vos amis pour vous faire des compliments.

Madame du Châtelet a la même opinion de vous que moi; mais vous n'en devez aucun remerciement ni à l'un ni à l'autre.

788. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Septembre.

En conscience, mon cher ami, vous êtes obligé de me faire graver autrement. Je suis gravé à faire peur. Il faut que Odieuvre s'en mêle; je lui donnerai cent francs; j'aurai quelques estampes pour moi, et il gardera la planche. Un nommé Fessard vient de m'écrire pour me demander la préférence. J'aime autant que ce soit lui qu'un autre; il a une bonne volonté, et il peut bien travailler. Envoyez-le chez Prault; mettez-les aux mains. Mon ami Latour conduira le graveur, soit Fessard, soit Odieuvre.

Nous ne comptons plus avec le chevalier de Mouhi; que veut-il donc par an pour les nouvelles qu'il fournit? c'est une chose qu'il faut absolument savoir; je dirai ensuite ce qu'il faut donner à compte. Dorénavant je veux faire des marchés pour tout, fût-ce pour des allumettes, car les hommes abusent toujours du peu de précautions qu'on a prises avec eux. De Mouhi pourrait aussi se charger de nous faire parvenir les pièces nouvelles.

A propos de pièces nouvelles, je vous prie, mon cher ami, de m'envoyer une rescription de quatre mille francs.

789. — A M. BERGER.

Cirey, octobre.

Aujourd'hui est parti, par le carrosse de Joinville, le petit visage de notre ami, dont l'aimable Latour fera tout ce qu'il voudra. On demande les pierres de M. Barrier avec plus d'empressement que je ne mérite. A l'égard de l'estampe, il faut, je crois, la donner à Odieuvre, puisqu'il a fait les premiers frais. Il se chargera du graveur qui travaillera sous les yeux du peintre. Je donnerai cent francs au graveur pour ma part; Odieuvre donnera le reste, et aura la planche; et moi j'aurai quelques estampes pour mes amis.

Je croyais que M. de Latour avait un double original. Qu'a-t-il donc fait du premier pastel? car je n'ai que le second. Enfin j'envoie ce que j'ai, et je l'envoie à l'adresse de l'abbé Moussinot. Faites bien mes compliments au peintre qui m'a embelli, et que les graveurs ont défiguré.

Si vous êtes curieux de voir ces *Lettres* à M. Maffei et à

M. Thieriot (1), il devait vous les montrer; mais adressez-vous, si vous voulez, à Prault.

N'y a-t-il point de nouvelles, je vous en prie? Continuez, persévérez dans votre charmante régularité. Je vous embrasse.

790. — A M. LE BARON DE KAISERLING.

Cirey, octobre.

Très aimable Césarion,
Par votre épître j'apprends comme
Quelques vers griffonnés *sur l'Homme* (2)
Ont eu votre approbation.
J'ai peint cette absurde sagesse
Des fous sottement orgueilleux;
C'est à vous à vous moquer d'eux;
Vous n'êtes pas de leur espèce.

M. Michelet (3) nous a envoyé, monsieur, les plans du paradis terrestre de l'Allemagne, car celui de France est à Cirey. Je ne sais ce que j'aime le mieux en vous, ou la plume de l'écrivain qui écrit de si jolies choses, ou le crayon qui dessine une si aimable retraite. Vous nous fournissez tous les plaisirs qu'on peut goûter quand on n'a pas le bonheur de vous voir. Madame la marquise du Châtelet va vous écrire; elle est seule digne de vos présents; mais j'en sens le prix aussi vivement qu'elle. Nous sommes unis tous en Frédéric, comme les dévots le sont dans leur patron. Je serai, monsieur, toute ma vie, avec l'attachement le plus tendre, votre, etc.

791. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Octobre.

Un paquet plat, contenant une pièce peut-être fort plate, partit hier par le carrosse de Joinville; je l'adresse à M. l'abbé Moussinot, mon ami; mais, comme les jansénistes n'aiment point les pièces de théâtre, elle est destinée à un honnête jésuite, nommé le P. Brumoi. Il faut, s'il vous plaît, que ce manuscrit soit rendu en main propre au jésuite, avec serment, sans restriction *mentale*, qu'il n'en prendra point copie. Après le P. Brumoi, on en fera part au P. Porée, mon ancien régent, à qui je dois cette déférence; et le manuscrit, en sortant du collége de Louis-le Grand, sera remis au greffe janséniste de Saint-Merri.

J'avertis mon chanoine qu'il peut à toute force lire la tragédie; premièrement, parce qu'elle est sans amour; la nature seule et sans aucun mélange de galanterie peut remuer un cœur dévot.

Car, pour être dévot, on n'en est pas moins homme.
Tartufe, acte III, sc. III.

Secondement, cette *Mérope*, étant probablement ennuyeuse, pourra passer pour le huitième des psaumes pénitentiaux. Lisez-le donc ce huitième psaume; il vous ennuiera peut-être, mais il vous édifiera; c'est la nature de beaucoup de bonnes choses.

Troisièmement, mon cher janséniste, si *Mérope* vous plaît, j'en serai plus flatté que du suffrage des jésuites. Le jugement de ces messieurs, trop accoutumés aux pièces de collége, m'est toujours un peu suspect.

792. — A M. DE MAUPERTUIS (4).

Après vous avoir remercié des leçons que j'ai reçues de vous sur la philosophie newtonienne, voulez-vous bien que je vous adresse les idées qui sont le fruit de vos instructions?

1° Je vois les esprits dans une assez grande fermentation en France, et les noms de Descartes et de Newton semblent être des mots de ralliement entre deux partis. Ces guerres civiles ne sont point faites pour des philosophes. Il ne s'agit point de combattre pour un Anglais contre un Français, ni pour les lettres de l'alphabet qui composent le nom de Newton contre celles qui composent le nom de Descartes. Ces noms ne sont réellement qu'un son; il n'y a nulle relation entre un homme qui n'est plus et ce qu'on appelle sa gloire. Il n'appartient pas à ce siècle éclairé de suivre tel ou tel philosophe; il n'y a plus de fondateur de secte, l'unique fondateur est une démonstration.

2° Les noms doivent entrer pour si peu de chose dans cette querelle, qu'en effet ceux qui combattent les vérités nouvellement découvertes, ou qui en tirent des conclusions en faveur des tourbillons, ne suivent Descartes en aucune manière. Il y a longtemps qu'on a été forcé de renoncer à son système de la lumière, à ses lois du mouvement, démontrées fausses dès qu'elles ont paru; à ses tourbillons qui, tels qu'il les a conçus, renversent les règles de la mécanique sur lesquelles il disait que sa philosophie était fondée; à son explication de l'aimant, à sa matière cannelée, à la formation imaginaire de son univers, à sa description anatomique de l'homme, etc. On proscrit tous ses dogmes en détail, et cependant on se dit encore cartésien! C'est comme si on avait dépouillé un roi de toutes ses provinces l'une après l'autre, et qu'on se dît encore son sujet. Il ne s'agit pas, encore une fois, de savoir si un homme qu'on appelait René Descartes a été plus grand par rapport à son siècle qu'un certain homme nommé Isaac Newton n'a été grand par rapport au sien; et s'il fallait entrer dans cette autre question non moins frivole, que cependant on agite, savoir lequel a été le plus grand physicien, Descartes ou Newton, il suffirait de considérer que Descartes n'a presque point fait d'expériences; que, s'il en avait fait, il n'aurait point établi de si fausses lois du mouvement; que, s'il avait même daigné lire ses contemporains, il n'aurait pas fait passer le sang des veines lactées par le foie, quinze ans après qu'Azellius avait découvert la vraie route; que Descartes n'a ni observé les lois de la chute des corps et vu un nouveau ciel comme Galilée, ni deviné les règles du mouvement des astres comme Kepler, ni trouvé la pesanteur de l'air comme Torricelli, ni calculé les forces centrifuges et les lois du pendule comme Huygens, etc. D'un autre côté on verrait Newton, à l'aide de la géométrie et de l'expérience, découvrir les lois de la gravitation entre tous les corps, l'origine des couleurs, les propriétés de la lumière, les lois de la résistance des fluides, etc.

Enfin, si l'on voulait discuter la physique de Descartes, que pourrait-on y apercevoir que des hypothèses? Ne verrait-on pas avec douleur le plus grand géomètre de son temps abandonner la géométrie, son guide, pour se perdre dans la carrière de l'imagination? ne le verrait-on pas créer un univers au lieu d'examiner celui que Dieu a créé?

Veut-on se faire une idée très juste de sa physique? qu'on lise ce qu'en a dit le célèbre Boerhaave, qui vient de mourir (1). Voici comment il s'explique dans une de ses harangues: « Si de la géométrie de Descartes vous passez à la » physique, à peine croirez-vous que ces ouvrages soient » du même homme: vous serez épouvanté qu'un si grand » mathématicien soit tombé dans un si grand nombre d'er» reurs. Vous chercherez Descartes dans Descartes; vous lui » reprocherez tout ce qu'il reprochait aux péripatéticiens, » c'est-à-dire que rien ne peut s'expliquer par ses principes.»

C'est ainsi qu'on pense avec raison de Descartes dans presque toute l'Europe. Il est donc très injuste qu'on me fasse en France un crime de l'avoir combattu, comme si c'était l'action d'un mauvais Français; il faut qu'on songe que Gassendi, dont plusieurs opinions contraires à Descartes revivent dans mon ouvrage, était aussi d'une province de France; il faut qu'on songe que vous êtes Français. Eh! qu'importe que la vérité nous vienne de Bretagne, ou de Provence, ou de Cambridge? C'est être en effet bon citoyen que de la chercher partout où elle est.

3° Le point de la question est uniquement de savoir si après que Newton a découvert une tendance, une gravitation, une attraction réelle, indisputable, entre tous les globes célestes et entre tous les corps; si après qu'il a mathématiquement déterminé les forces de cette gravitation entre les corps célestes, il la faut regarder comme un principe, comme une qualité primordiale, nécessaire à la formation de cet univers, donnée originairement à la matière par l'Etre infini qui donne tout, ou bien si cette propriété de la matière est l'effet mécanique de quelque autre principe. Dans l'un et dans l'autre cas, il faut recourir à la main du Créateur, à sa volonté infiniment libre et infiniment puissante; soit qu'il ait créé la matière dans l'espace, soit qu'il ait rempli tout l'espace de matière, soit qu'il ait donné la gravitation aux corps, soit qu'il formé des tourbillons dont la gravitation dépende, s'il est possible.

Ainsi, de quelque côté qu'on se tourne, newtonien et antinewtonien, tous recourent également à l'Etre des êtres. La seule différence qui est ici entre nous et nos adversaires, c'est que ceux qui paraissent d'abord admettre des idées plus simples, en voulant tout expliquer par l'impulsion, sont en

(1) La première figure en partie dans le *Préservatif*, l'autre forme les *Observations sur Lass*, etc. Voyez tomes IV et V. (G. A.)

(2) Dans le sixième des *Discours*. (G. A.)

(3) Marchand qui servait de correspondant à Voltaire et à Frédéric. (G. A.)

(4) Cette lettre parut dans la *Bibliothèque française*. (G. A.)

(1) 23 septembre 1738.

effet obligés d'avoir recours à beaucoup de mouvements composés, à un infinité de directions en tous sens. Ils n'ont pas même l'avantage de la simplicité dont ils se flattaient. Cet avantage est tout entier du côté des newtoniens. Il faut avouer que cet avantage, s'il était seul, serait bien peu de chose. Une vraisemblance de plus ni fournit point une preuve. Ce ne sont pas là les armes dont vous vous servez. Qu'est-ce qu'un pas de plus dans cette carrière immense ? Allons donc plus loin, et voyons si la gravitation n'est que vraisemblable, tandis que les tourbillons sont impossibles.

4° Il faut bien d'abord que tous les hommes conviennent de cette nouvelle et admirable vérité, qu'une pierre ne retombe sur la terre que par la même loi qui entraîne la lune autour de la terre. Il faut convenir que tous les astres qui tournent dans des courbes autour du soleil gravitent, pèsent réciproquement sur le soleil. Par cette loi même les comètes, qui ne sont autre chose que des planètes très excentriques, et qui, dans leur aphélie, peuvent être deux cents fois plus éloignées du soleil que Saturne, pèsent encore sur le soleil par cette simple loi; et, tous ces corps s'attirant précisément en raison de la masse qu'ils contiennent, et en raison du carré de leurs approchements, forment l'ordre admirable de la nature. On est obligé aussi de convenir qu'il y a une attraction marquée entre les corps et la lumière, cet autre être qui fait comme une classe à part. Arrêtons nous ici. Cette gravitation, cette attraction, quelle qu'elle soit, peut-elle être un principe? peut-elle appartenir originairement aux corps?

5° Je demande d'abord s'il y a quelqu'un qui ose nier que Dieu ait pu donner aux corps ce principe de la gravitation. Je demande s'il est plus difficile à l'Être suprême de faire tendre les corps les uns vers les autres que d'ordonner qu'un corps en pourra déranger un autre de sa place; que celui-ci végète; que cet autre ait la vie; que celui-ci sente sans penser; que celui-là pense; que tous aient la mobilité, etc. Si quelqu'un ose nier cette possibilité, je le renverrai à ce livre, aussi précieux que peu étendu, où vous discutez si bien l'attraction. Vous avez fait comme M. Newton, car il vous appartient de faire comme lui ; vous vous êtes expliqué avec quelque réserve, parce qu'il ne fallait pas révolter des esprits prévenus de l'idée que rien ne peut s'opérer que par un mécanisme connu. Mais enfin personne n'ayant pu expliquer cette nouvelle propriété de la matière par aucun mécanisme, il faut bien qu'on s'accoutume insensiblement à regarder la gravitation comme un mécanisme d'un nouveau genre, comme une qualité de la matière inconnue jusqu'à nous.

Un des plus estimables philosophes de nos jours (1), qui est de vos amis, et qui m'honore aussi de quelque amitié, me faisait l'honneur de m'écrire, il y a quelques jours, qu'en regardant l'attraction comme principe, on devait craindre de ressembler à ceux qui admettaient l'horreur du vide dans une pompe avant qu'on connût la pesanteur de l'air. Il a très grande raison, si en effet quelqu'un peut connaître la cause de la gravitation, comme on connaît le principe qui fait monter l'eau dans une pompe; car il est sûr qu'en ce cas la gravitation n'est qu'un effet, et non point une cause. Il y aurait seulement cette différence entre les péripatéticiens et nous, qu'ils voyaient facilement et sans surprise l'eau monter, et que c'est à l'aide de la plus sublime géométrie que Newton a vu la terre et les cieux graviter.

Mais je vais plus loin, et j'ai pris la liberté de dire à ce philosophe qu'en cas que l'on eût pu prouver autrefois que l'air ni aucun fluide ne peut, par le mécanisme ordinaire, faire monter l'eau dans les pompes, on eût été forcé alors d'admettre une loi primordiale de la nature par laquelle l'eau eût monté dans les pompes; car là où un phénomène ne peut avoir de cause, il faut bien qu'il soit une cause de lui-même.

Voilà le cas où il est très vraisemblable que se trouve l'attraction, la gravitation : ce phénomène existe, et nul mortel n'en peut trouver la cause.

6° Quand Newton examine, dans le cours de ses *Principes mathématiques*, les différents rapports de la gravitation, il ne la considère qu'en géomètre, sans la regarder ni comme une cause ni comme un effet particulier; de même que lorsqu'il parle (proposition 96) des inflexions de la lumière, il dit qu'il n'examine pas si la lumière est un corps ou non ; il s'explique avec cette précaution dans ses théorèmes, et va même jusqu'à dire qu'on pourrait appeler ces effets impulsion, afin de ne point mêler le physique avec le géométrique. Mais enfin, à la dernière page de son ouvrage, voici comme il s'explique en physicien aussi sublime qu'il est géomètre profond :

« J'ai jusqu'ici montré la force de la gravitation par les » phénomènes célestes et par ceux de la mer, mais je n'en » ai nulle part assigné la cause. Cette force vient d'un pou- » voir qui pénètre au centre du soleil et des planètes, sans » rien perdre de son activité, et qui agit non pas selon la » quantité des superficies des particules de matière sur les- » quelles elle agit, comme font les causes mécaniques, mais » selon la quantité de matière solide ; et son action s'étend à » des distances immenses, diminuant toujours exactement » selon le carré des distances, etc. »

C'est dire bien nettement, bien expressément, que l'attraction est un principe qui n'est point mécanique.

Et, quelques lignes après, il dit :

« Je ne fais point d'hypothèses, *hypotheses non fingo;* car » ce qui ne se déduit pas des phénomènes est une hypothèse; » et les hypothèses, soit métaphysiques, soit physiques, soit » des suppositions de qualités occultes, soit des suppositions » de mécanique, n'ont point lieu dans la philosophie expé- » rimentale. »

Remarquons, en passant, ce grand mot des *hypothèses de mécanique;* elles ne valent pas mieux que les qualités occultes.

On voit évidemment, par ces paroles fidèlement traduites, le tort extrême que l'on a de reprocher aux newtoniens d'aller plus loin que Newton même. Premièrement, quand ils iraient plus loin, ce ne serait pas un reproche à leur faire; il ne s'agirait que de savoir s'ils s'égarent ou non. En second lieu, il est constant que Newton ne pensait ni ne pouvait penser que le mécanisme ordinaire que nous connaissons pût jamais rendre raison de la gravitation de la matière.

Ce qui a trompé en ce point ceux qui se disent cartésiens, c'est qu'ils n'ont pas voulu distinguer ce que Newton dit dans le cours de ses théorèmes de ses deux premiers livres comme mathématicien, et ce qu'il dit au troisième comme physicien. Le géomètre examine, indépendamment de toute matière, les forces centripètes tendant à un centre, à un point mathématique; le physicien ensuite les considère comme une force répandue également dans chaque partie de la matière. C'est ainsi qu'on observe dans une balance le centre mathématique de gravité, et qu'on observe physiquement que les masses des deux branches de la balance sont égales.

Mais, encore une fois, après que, dans le cours de ses recherches, Newton a examiné la nature plus en physicien, il est forcé de déclarer que nul tourbillon, nulle impulsion connue, nulle loi mécanique ne peut rendre raison des forces centripètes; car, à la fin du second livre, quand il considère que la terre se meut beaucoup plus vite au commencement du signe de la vierge que dans celui des poissons, et que cela seul anéantit démonstrativement tout prétendu fluide qui ferait circuler la terre; alors il est obligé de dire ces paroles décisives : « L'hypothèse des tourbillons contredit abso- » lument les phénomènes astronomiques, et cette hypothèse » sert bien plus à troubler les mouvements célestes qu'à les » expliquer. » Il renvoie donc le lecteur aux forces centripètes.

Voilà la seule fois qu'il parle de Descartes, sans même le nommer. Et en effet, que pourrait-il avoir à démêler avec Descartes, qui n'a jamais rien expliqué mathématiquement, si vous en exceptez sa *Dioptrique*, de laquelle il n'a pu même connaître tous les vrais principes? Ce n'est pas tout, il faut voir cette belle démonstration du théorème 20e du livre IIIe, où Newton prouve que la vélocité d'une comète dans son espèce de parabole est toujours à la vitesse de toute planète circulant à peu près dans un cercle, en raison sous-doublée du double de la distance simple de la comète.

Selon ce calcul, si la terre, par son mouvement horaire, décrit 71,675 parties de l'espace, une comète, à la même distance du soleil dont la vitesse sera à celle de la terre comme la racine 2 est à 1, parcourra dans le même temps plus de 100,000 parties de l'espace. Ensuite, considérant que les comètes qui se trouvent dans la région d'une planète quelconque vont toujours beaucoup plus vite que cette planète, il suit de là très évidemment qu'il est de toute impossibilité que le même tourbillon, la même couche de fluide, puisse entraîner à la fois deux corps qui circulent avec des vitesses si différentes.

Remarquons ici que Newton, à l'aide de la seule théorie de la gravitation, détermina le lieu du ciel où la comète de 1681 devait arriver à une heure marquée, et les observations confirmèrent ce que sa théorie avait ordonné.

Il détermina de même quel dérangement Jupiter et Saturne devaient éprouver dans leur conjonction, et ces deux planètes subirent le sort que Newton avait calculé. Certainement il était bien impossible qu'il se fût trouvé là un tourbillon qui eût approché Saturne et Jupiter l'un de l'autre. Un torrent fluide circulant entre ces deux planètes immenses eût

(1) Mairan. (G. A.)

produit un événement tout contraire. Ce serait donc en effet violer toutes les lois du mécanisme qu'on réclame, ce serait admettre en effet des qualités occultes que d'admettre des tourbillons occultes qui ne peuvent s'accorder avec aucune loi de la nature.

Si on voulait bien joindre à ces deux démonstrations tous les autres arguments dont j'ai rapporté une partie dans mon seizième chapitre (1); si on voulait bien voir qu'il est réellement impossible qu'un corps se meuve trois minutes dans un fluide qui soit de sa densité, et que par conséquent, dans toutes les hypothèses des tourbillons, tout mouvement serait impossible, on serait enfin forcé de se rendre de bonne foi; on n'opposerait point à cette démonstration des subtilités qui ne l'éluderont jamais; on n'irait point imaginer je ne sais quels corps à qui on attribue le don d'être denses sans être pesants, puisqu'il est démontré que toute matière connue est pesante, et que la gravitation agit en raison directe de la quantité de la matière; enfin on ne perdrait point à combattre la vérité un temps précieux qu'on peut employer à découvrir des vérités nouvelles.

7° J'avouerai qu'il est bon que, dans l'établissement d'une découverte, les contradictions servent à l'affermir; il est très raisonnable, d'ailleurs, que des géomètres et des physiciens aient cherché à concilier les tourbillons avec les découvertes de Newton, avec les règles de Kepler, avec toutes les lois de la nature; ils font connaître par ces efforts les ressources de leur génie.

A la bonne heure que le célèbre Huygens ait tenté de substituer aux tourbillons inadmissibles de Descartes d'autres tourbillons qui ne pressent plus perpendiculairement à l'axe, qui aient des directions en tous sens (chose pourtant assez inconcevable); que Perrault ait imaginé un tourbillon du septentrion au midi qui viendrait croiser un tourbillon circulaire d'orient en occident; que M. Bulfinger hasarde et dise de bonne foi qu'il hasarde quatre tourbillons opposés deux à deux; que Leibnitz ait été réduit à inventer une circulation harmonique; que Malebranche ait imaginé de petits tourbillons mous qui composent l'univers qu'il lui a plu de créer; que le P. Castel soit créateur d'un autre monde rempli de petits tourbillons à roues endentées les unes dans les autres; que M. l'abbé de Molières fasse encore un nouvel univers tout plein de grands tourbillons formés d'une infinité de petits tourbillons souples et à ressorts; qu'il applique à son hypothèse de très belles proportions géométriques avec toute la sagacité possible : ces travaux servent au moins à étendre l'esprit et à donner des vues nouvelles. Il arrive à presque tous ces illustres géomètres ce qui arrive à d'industrieux chimistes, qui, en cherchant la pierre philosophale, font de très utiles opérations. Newton a ouvert une minière nouvelle; il a trouvé un or que personne ne connaissait : les philosophes recherchent la semence de cet or, il n'y a pas apparence qu'ils la trouvent jamais.

Non seulement le soleil gravite vers Saturne, mais Sirius gravite vers le soleil; mais chaque partie de l'univers gravite; et c'est bien en vain que les plus savants hommes veulent expliquer cette gravitation universelle par de petits tourbillons qu'ils supposent n'être pas pesants; toute matière a cette propriété. Voilà ce que Newton a enseigné aux hommes. Mais, encore une fois, savoir la cause de cette propriété n'est pas, je crois, le partage de l'humanité.

Les animaux ont ce que l'on appelle un instinct, les hommes ont ce que l'on appelle la pensée : comment ont-ils cette faculté ? Dieu, qui seul l'a donnée, sait seul comment il l'a donnée. Le grand principe de Leibnitz que rien n'existe sans une cause suffisante est très vrai; mais il est tout aussi vrai que les premiers ressorts de la nature n'ont pour cause suffisante que la volonté infiniment libre de l'Etre infiniment puissant. La gravitation inhérente dans toutes les parties de la matière est dans ce cas; et toute la nature nous crie, comme l'avouent MM. s'Gravesande et Musschenbroeck, que cette gravitation ne dépend point des causes mécaniques; tâchons d'en calculer les effets, d'en examiner les propriétés.

Nec propius fas est mortali attingere divos. (Halley).

Pour moi, pénétré de ces vérités, je me suis bien donné de garde d'oser mêler le moindre alliage de système à l'or de Newton : je me suis contenté de rendre sensibles aux esprits peu instruits, mais attentifs, les effets de la gravitation démontrée, quelle qu'en puisse être la cause, effets qui seront éternellement vrais, soit qu'on reconnaisse la gravitation pour une qualité primordiale de la matière, soit qu'elle appartienne à quelque autre cause inconnue, et à jamais inconnue.

Quelques personnes d'esprit, qui n'ont pas eu le courage de s'appliquer à la philosophie, donnent pour excuse de leur paresse que ce n'est pas la peine de s'attacher à un système qui passera comme nos modes. Ils ont ouï dire que l'école ionique a combattu l'école de Pythagore; que Platon a été opposé à Epicure; qu'Aristote a abandonné Platon; que Bacon, Galilée, Descartes, Boyle, ont fait tomber Aristote; que Descartes a disparu à son tour, et ils concluent qu'il viendra un temps où Newton subira la même destinée.

Ceux qui tiennent ce discours vague supposent, ce qui est très faux, que Newton a fait un système; il n'en a point fait, il n'a annoncé que des vérités de géométrie et des vérités d'expérience. C'est comme si on disait que les démonstrations d'Archimède passeront de mode un jour. Il se peut faire que quelqu'un découvre un jour (s'il a des révélations) la cause de la pesanteur; mais les propositions des équipondérances d'Archimède n'en sont pas moins démontrées, et le calcul de Newton sur la gravitation n'en sera ni moins vrai ni moins admirable.

8° Les effets de cette gravitation sont si indispensables, que par eux on découvre combien de matière doit contenir la lune qui tourne autour de nous, comment elle doit altérer sa course, pourquoi ses nœuds et ses apsides varient, de quelle quantité ils doivent varier, pourquoi les mois d'hiver de la lune sont plus longs que les mois d'été; et c'est ce que M. Halley, physicien, astronome, et poète excellent, a si bien dit :

Cur remeant nodi, curque ansæ progrediuntur, etc.

Les lois de la gravitation sont encore l'unique cause de cette précession continuelle de nos équinoxes, de cette période constante de 25,900 années ou environ ; période si longtemps méconnue, et si longtemps attribuée à je ne sais quel premier mobile qui n'existe pas, et qui ne peut exister.

N'est-ce pas une chose bien digne de l'attention et de la curiosité de l'esprit humain que ce mouvement singulier de notre globe produit précisément par la même cause qui fait tous les changements de la lune? car, comme la gravitation réciproque de notre terre et de la lune, son satellite, augmente et diminue à mesure que la terre est plus près ou plus loin du soleil, et à mesure que la lune est entre le soleil et nous, ou nous laisse entre le soleil et elle; comme, dis-je, le cours de la lune et ses pôles en sont dérangés, aussi notre cours et nos pôles sont-ils continuellement variés par les mêmes principes.

Ce qu'il y a de plus admirable, c'est que cette précession des équinoxes, ce mouvement de près de 26,000 années, ne peut s'accomplir si la terre n'est considérablement élevée à l'équateur ; car alors on regarde cette protubérance de la région de l'équateur comme un anneau de lunes qui circulerait autour de la terre; et tout ce qu'on a démontré touchant la regression des nœuds de la lune s'applique alors sans difficulté à la regression des nœuds de la terre, à cette précession des équinoxes, à cette période qui en est la suite.

Or cette élévation à l'équateur Huygens et Newton l'avaient établie : l'un par les lois des forces centrifuges dont il était le véritable inventeur, puisqu'il les avait calculées le premier; l'autre, par les lois de la gravitation, qu'il avait découvertes et calculées.

Cette élévation de l'équateur, dont résulte l'aplatissement des pôles, et sans quoi les régions entre les tropiques seraient inondées, est encore une vérité que vous avez prouvée, monsieur, avec les célèbres compagnons de votre voyage, et que vous avez prouvée par une espèce de surabondance de droit; car aux yeux de la plupart des hommes il fallait des mesures actuelles; et même, malgré cet accord singulier de vos mesures et des principes de Newton, qui ne diffèrent qu'en ce que la terre est encore plus aplatie aux pôles que Newton ne l'avait déterminé, bien des gens refuseront encore de vous croire. Les vérités sont des fruits qui ne mûrissent que bien lentement dans la tête des hommes; il semble qu'elles soient là dans un terrain étranger pour elles.

9° Si je n'ai pas parlé, dans mes *Eléments de Newton*, de cette précession des équinoxes, et de quelques autres phénomènes qui sont les suites de l'attraction, une maladie qui m'a accablé pendant que j'envoyais les feuilles aux libraires de Hollande en est la cause; ces libraires impatients ont fait finir les XXIVe et XXVe chapitres par une autre main, et ont imprimé le tout sans m'en avertir. Mais je suis bien aise que le lecteur sache que je n'ai aucune part à ces chapitres.

Je n'aurais jamais composé la lumière zodiacale de petites planètes, ni l'anneau de Saturne de petites lunes. Je ne connais d'autre explication de l'anneau de Saturne que celle que

(1) Aujourd'hui le deuxième de la troisième partie. (G. A.)

vous en avez donnée dans votre petit livre *De la figure des astres*, digne précurseur de votre livre *De la figure de la terre.* C'est la seule qui soit fondée sur la théorie des forces centrales, la seule par conséquent que l'on doive admettre.

Il est encore bien étrange qu'après que j'ai promis formellement d'expliquer la précession des équinoxes, et le phénomène des marées par les lois newtoniennes, le continuateur s'avise de dire que les lois de Newton ne peuvent rendre raison de ces effets.

Cette disparate est d'autant plus insoutenable que ce continuateur vit dans un pays où ce qu'il ose combattre a été très bien prouvé par M. s'Gravesande et par d'autres. Il devrait avoir fait réflexion combien il est ridicule de combattre Newton, vaguement et sans preuves, dans un ouvrage fait pour expliquer Newton.

10° Le continuateur et réviseur s'étant trompé dans plusieurs points essentiels, et ayant de plus fait un petit libelle pour faire valoir ses corrections très erronées, il faut que je commence par réformer ici ses fautes ; après quoi, si les libraires veulent tirer quelque avantage de mon livre, et faire une édition dont je sois content, il faut qu'ils le corrigent entièrement selon mes ordres.

Par exemple, dans mon XXIIIe chapitre (1), il s'agit de savoir, par les lois incontestables de la gravitation, combien les planètes pèsent sur le soleil, combien pèsent les corps à la surface du soleil et à celle de ces planètes, etc. Pour avoir ces proportions, qui résultent en partie de la grosseur de ces astres, il faut d'abord établir cette grosseur ; car ces proportions changent à mesure qu'on fait le diamètre du soleil plus grand ou plus petit. Huygens l'a cru de 111 diamètres de la terre ; Keill, après plusieurs Anglais, l'établit de 83 diamètres ; Newton, de 96 et une fraction, dans sa seconde édition, dont je me suis servi ; M. s'Gravesande, de 109 ; M. Pemberton, de 112 : on ne pourra savoir qui d'eux a raison que dans l'année 1761, quand Vénus passera sous le disque du soleil. En attendant, j'ai pris un milieu entre toutes ces mesures, et je m'en tiens au calcul qui fait le diamètre du soleil, comme 100 diamètres de notre globe, et par conséquent sa grosseur comme un million est à l'unité.

J'en ai averti en plusieurs endroits ; et comme j'écrivais principalement pour des Français, je me suis conformé à cette mesure, qui me paraît reçue en France, afin d'être plus intelligible. J'ai retenu toute la théorie de Newton, et j'ai changé seulement le calcul ; ce qui, pour le fond, revient absolument au même.

La preuve en est bien claire ; car le soleil est à la terre en solidité, en grosseur, comme 1,000,000 est à 1.

Saturne, comme.	980	est à 1.
Jupiter, comme.	1,170	est à 1.
Mars, comme.	1/5	est à 1.
Vénus, comme	1	est à 1.
Mercure, comme	1/27	est à 1.
La Lune, comme	1/50	est à 1.

Or la somme de toutes ces planètes est 2,152, ou approchant. Le soleil est un million.

Un million est à 2,152, à peu près comme 464 est à l'unité ; donc j'avais eu très grande raison de dire, dans mon manuscrit, que le soleil est à peu près 464 fois gros comme toutes ces planètes réunies.

Le réviseur et continuateur a changé cette proportion, et pour se conformer, dit-il, à la mesure que Newton donne au diamètre du soleil, il l'a faite de 760 ; mais en aucun cas, selon cette mesure de Newton, le soleil ne peut être 760 fois plus gros que les planètes dont nous parlons.

Car, selon la seconde édition de Newton, le diamètre du soleil est à celui de la terre comme 10,000 à 104, ce qui est à peu près comme 96 à l'unité.

Or, les sphères étant entre elles comme les cubes de leur diamètre, et le cube de 96 étant 884,736, il est clair qu'en ce cas le soleil est 411 fois gros comme toutes les planètes dont je parle, et dont j'assigne les dimensions suivant l'observatoire. Et, si le continuateur s'en tient à la troisième édition de Newton, qui fait le diamètre du soleil comme 10,000, et celui de la terre comme 109, il se trouvera qu'alors, en comparant ce diamètre avec les diamètres que Newton donne aux autres planètes, le soleil sera environ 679 fois gros comme les planètes susdites, et jamais 760 fois, comme le dit ce continuateur.

Il ajoute dans le petit libelle qu'il s'est donné la peine de faire contre moi à ce sujet : « On serait bien curieux de » savoir où M. de Voltaire a pris les masses de Vénus et de » Mercure. » Mais le censeur n'a pas fait réflexion qu'il ne s'agit point du tout ici de masses, mais de dimension des sphères ; il y a une prodigieuse différence entre la masse et la grosseur. Selon le calcul de Newton (seconde édition), il prend le diamètre du soleil pour 96 ; sa grosseur, 884,736 fois plus considérable que celle de notre globe. Mais, en ce cas, la masse, la quantité de matière du soleil, n'excède la nôtre que 227,000 fois environ.

Pour moi, qui fais le soleil gros comme un million de fois notre terre, je dois lui donner par conséquent 250,000 fois plus de masse, quand je fais sa densité quatre fois moindre que celle de la terre. Mais loin de parler de la masse, c'est-à-dire de la quantité de matière de Mars, de Vénus, et de Mercure, comme le suppose le censeur sans nul fondement, je dis expressément qu'on ne les peut connaître, parce que ces planètes n'ont point de satellites, et que c'est à l'aide de la révolution de ces satellites qu'on peut connaître la densité, la masse d'une planète.

Il faut donc corriger cette faute du continuateur, et mettre que le soleil est 464 fois plus gros que les planètes, comme je l'avais dit. Le continuateur s'est encore trompé quand il a voulu corriger la gravitation que je donne à la terre, par rapport à la gravitation de Jupiter.

J'avais dit que la terre gravite sur le soleil environ 30 fois plus que Jupiter, si on compte l'année de Jupiter rondement de 12 ans ; et environ 25 fois plus que Jupiter, si on compte la révolution de Jupiter telle qu'elle est. Cela est très vrai, et en voici la preuve.

Newton démontre (proposition IV, théorème 4, livre Ier) que les forces centripètes sont en raison composée de la raison directe des rayons des orbites et de la raison doublée inverse des temps périodiques. L'application de cette règle est aisée. Le carré de l'année de Jupiter est au carré de l'année de la terre environ comme 134 3/4 est à l'unité. Le rayon de l'orbite de Jupiter est à celui de l'orbite de la terre environ comme 5 1/2 à l'unité ; donc la gravitation de la terre est à celle de Jupiter sur le soleil comme 134 3/4 est à 5 1/2 ; ce qui donne la proportion de 24 1/2 à 1 ; donc j'ai eu encore raison de dire que la terre gravite sur le soleil 25 fois autant ou environ que Jupiter.

Ce qui a pu tromper le censeur et continuateur, c'est qu'il aura voulu faire entrer en ligne de compte la masse de Jupiter et de la terre ; mais c'est de quoi il ne s'agit pas du tout en cet endroit.

Il ne s'agit que de voir en quelle raison gravitent deux corps quelconques, fussent-ils des atomes placés, l'un à la distance de la terre au soleil, l'autre à la distance de Jupiter au soleil, et circulant l'un en 365 jours, l'autre en près de 12 ans.

Le continuateur s'est encore trompé lorsqu'il a voulu corriger la proportion dans laquelle j'ai dit que les corps tombent (toutes choses d'ailleurs égales) sur la terre et sur le soleil ; j'avais dit que le même corps qui tombe ici de 15 pieds dans une seconde, parcourrait 413 pieds dans la première seconde, s'il tombait à la surface du soleil. Ce calcul est encore très juste selon la mesure qui fait le soleil un million de fois gros comme la terre, et qui fait la terre à peu près quatre fois dense comme le soleil : ceci est évident.

Car le diamètre du soleil étant 100 fois le diamètre de la terre, la densité de matière de la terre étant quatre fois celle du soleil, tout le monde convient qu'en ce cas ce qui pèse une livre à la surface de la terre, pèserait 25 livres sur la surface du soleil. Mais supposé que la matière de la terre ne soit pas en effet quatre fois dense comme celle du soleil, et que la proportion de 100 à l'unité subsiste toujours entre leurs diamètres, il est clair que les corps, en ce cas, doivent être attirés vers le soleil, en une raison plus grande que celle de 25 à l'unité : et cette raison ne peut être moindre qu'en cas que le soleil soit moins massif que je ne le dis. Donc, en partant de ce théorème, que le diamètre du soleil est 100 fois celui de la terre, et que la matière de la terre n'est pas quatre fois dense comme celle du soleil, il s'ensuit que l'attraction du soleil, à sa surface, est à l'attraction de la terre, à sa surface, en plus grande raison que 25 à 1. J'ai donc eu raison, dans cette hypothèse, de dire que ce qui pèse sur la terre une livre, pèse sur le soleil environ 27 livres et demie, toutes choses d'ailleurs égales.

Or, si la gravitation est en ce rapport de 27 1/2 à 1, et si les mobiles parcourent ici 15 pieds dans la première seconde, ils doivent parcourir environ 413 pieds dans la première seconde, à la surface du soleil ; car 1 : 27 1/2 :: 15 : 412 1/2 ; ce qui, comme vous voyez, ne s'éloigne pas de 413 : le correcteur doit donc se corriger, et ne pas mettre 350, comme il a fait, à la place de 413, et comme il s'en vante.

Il s'est encore trompé d'une autre manière dans ce compte

(1) Une partie de ce chapitre forme aujourd'hui le chapitre VIII de la troisième partie. (G. A.)

de 350; car il dit, dans son petit libelle, qu'il a voulu tenir compte de l'action de l'atmosphère du soleil. Il y a en cela deux erreurs : la première, c'est qu'on ne connaît pas la densité de l'atmosphère du soleil, et qu'ainsi on n'en peut rien conclure; la seconde, qu'il n'a pas songé que, comme on ne tient pas compte de la résistance de l'atmosphère de la terre, on ne doit pas non plus parler de celle du soleil.

Le continuateur et réviseur a donc tort dans tous ces points. Il a encore bien plus grand tort de s'être vanté d'avoir corrigé des fautes de copistes, comme d'avoir mis un zéro où il en manquait, d'avoir mis parallaxe annuelle au lieu de parallaxe; il a voulu insinuer par là que mon manuscrit était plein de fautes.

Mais M. Pitot, de l'Académie des sciences, et M. de Montcarville, qui ont eu mon livre écrit de ma main, qui sont commis pour l'examiner, ont rendu un témoignage public que ces fautes ne s'y trouvent pas.

Les libraires de Hollande, au lieu de vouloir soutenir inutilement leur mauvaise édition, doivent la corriger entièrement, selon mes ordres, comme ils l'ont promis. Les libraires de Paris, qui ont copié quelques fautes du continuateur des libraires de Hollande, doivent aussi les réformer. Le livre ne peut être utile aux commençants, et je ne puis l'avouer qu'à cette condition.

11° Voilà, monsieur, les réflexions que j'ai cru devoir soumettre à vos lumières sur la philosophie de Newton, non seulement parce que vous avez daigné bien souvent me servir de maître, mais parce qu'il y a peu d'hommes en France dont vous ne le fussiez. Je ne réponds point ici à toutes les objections que l'on m'a faites; je renvoie aux livres des Keill, des Pemberton, des s'Gravesande, et des Musschenbroeck; je ne ferais que répéter ce que ces savants ont dit, et je ne donnerais par un poids nouveau à leur autorité: ce serait à vous, monsieur, à défendre cette philosophie; mais vous pensez qu'elle n'a besoin que d'être exposée.

J'ajouterai ici seulement (ce que vous pensez comme moi) que la différence des opinions ne doit jamais, en aucun cas, altérer les sentiments de l'humanité, qu'un newtonien peut très bien aimer un cartésien et même un péripatéticien, s'il y en avait un. L'*odium theologicum* a malheureusement passé en proverbe; mais il est à croire qu'on ne dira jamais, *Odium philosophicum*. Il y a longtemps que je dis que tous ceux qui aiment sincèrement les arts doivent être amis, et cette vérité vaut mieux qu'une démonstration de géométrie.

793. — A M. THIERIOT.

11 octobre (1).

Mon cher ami, si vous ne viviez pas avec M. et madame de La Popelinière, il faudrait vivre à Cirey; on y est heureux, et cependant on vous regrette.

Mandez bien, je vous prie, à notre prince, à notre Marc-Aurèle du Nord, que ma chétive santé m'empêche d'avoir l'honneur de lui écrire.

M. de Mairan a-t-il reçu ma longue lettre que je vous avais adressée avant votre voyage?

Voulez-vous bien vous charger d'envoyer ce paquet au chevalier de Mouhi (2), rue des Moineaux, dans votre quartier. Un commerce avec le chevalier de Mouhi vous étonne; mais je n'en ai point avec ses ouvrages.

Madame du Châtelet vous a écrit. Je réitère toutes les petites prières que je vous ai faites en partant.

Quand vous voudrez le cinquième acte de *Mérope*, vous l'aurez. Grand merci de vos bons avis, j'en ai profité, et vous jugerez s'il fait bon de me dire la vérité.

Je vous embrasse tendrement, père Mersenne; soyez toujours le lien de la société, l'ami des arts et le mien. Cirey mériterait bien que M. de La Bruère nous envoyât son opéra (3). Nous l'aimons, nous sommes des gens fidèles; son ouvrage sera en sûreté, et nous lui aurions obligation d'un plaisir que nous sentirions bien vivement.

Adieu, mon ami, écrivez-nous et aimez-nous.

794. — A M. HELVÉTIUS.

Cirey, le 17 octobre.

Voici, mon cher élève des Muses, d'Archimède, et de Plutus, ces *Eléments de Newton*, qui ne vous apprendront rien autre chose, sinon que j'aime à vous soumettre tout ce que je pense et ce que je fais. J'ai reçu une lettre de M. votre père; il sait combien j'estime lui et ses ouvrages; mais son meilleur ouvrage c'est vous. Quand vous voudrez travailler à celui (1) que vous avez entrepris, l'ermitage de Cirey vous attend pour être votre Parnasse; chacun travaillera dans sa cellule.

Il y a un nommé Bourdon de Joinville qui a une affaire qui dépend de vous; madame du Châtelet vous le recommande, autant que l'équité le permet, s'entend, *votisque assuesce vocari*. Je vous embrasse tendrement, et je vous aime trop pour mettre ici les formules de très humble.

795. — A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

A Cirey, ce 20 octobre.

Quoique je sois en commerce avec Newton-Maupertuis et avec Descartes-Mairan, cela n'empêche pas que Quintilien-d'Olivet ne soit toujours dans mon cœur, et que je ne le regarde comme mon maître et mon ami. *In domo patris mei mansiones multæ sunt*, et je peux encore dire, *in domo mea*. Je passe ma vie, mon cher abbé, avec une dame qui fait travailler trois cents ouvriers, qui entend Newton, Virgile et le Tasse, et qui ne dédaigne pas de jouer au piquet. Voilà l'exemple que je tâche de suivre, quoique de très loin. Je vous avoue, mon cher maître, que je ne vois pas pourquoi l'étude de la physique écraserait les fleurs de la poésie. La vérité est-elle si malheureuse qu'elle ne puisse souffrir les ornements? L'art de bien penser, de parler avec éloquence, de sentir vivement, et de s'exprimer de même, serait-il donc l'ennemi de la philosophie? Non, sans doute, ce serait penser en barbare. Malebranche, dit-on, et Pascal, avaient l'esprit bouché pour les vers; tant pis pour eux : je les regarde comme des hommes bien formés d'ailleurs, mais qui auraient le malheur de manquer d'un des cinq sens.

Je sais qu'on s'est étonné, et qu'on m'a même fait l'honneur de me haïr, de ce qu'ayant commencé par la poésie, je m'étais ensuite attaché à l'histoire, et que je finissais par la philosophie. Mais, s'il vous plaît, que faisais-je au collége, quand vous aviez la bonté de former mon esprit? Que me faisiez-vous lire et apprendre par cœur à moi et aux autres? des poëtes, des historiens, des philosophes. Il est plaisant qu'on n'ose pas exiger de nous dans le monde ce qu'on a exigé dans le collége, et qu'on n'ose pas attendre d'un esprit fait les mêmes choses auxquelles on exerça son enfance.

Je sais fort bien, et je sens encore mieux, que l'esprit de l'homme est très borné; mais c'est par cette raison-là même qu'il faut tâcher d'étendre les frontières de ce petit Etat, en combattant contre l'oisiveté et l'ignorance naturelle avec laquelle nous sommes nés. Je n'irai pas un jour faire le plan d'une tragédie et des expériences de physique; *sed omnia tempus habent;* et, quand j'ai passé trois mois dans les épines des mathématiques, je suis fort aise de retrouver des fleurs.

Je trouve même fort mauvais que le P. Castel ait dit, dans un extrait des *Eléments de Newton*, que je passais du frivole au solide. S'il savait ce que c'est que le travail d'une tragédie et d'un poëme épique, *si sciret donum Dei*, il n'aurait pas lâché cette parole. La *Henriade* m'a coûté dix ans; les *Eléments de Newton* m'ont coûté six mois, et ce qu'il y a de pis c'est que la *Henriade* n'est pas encore faite; j'y travaille encore quand le dieu qui me l'a fait faire m'ordonne de la corriger; car, comme vous savez :

> Est deus in nobis; agitante calescimus illo.
>
> OVID., *Fast.*, lib. VI.

Et, pour vous prouver que je sacrifie encore aux autels de ce dieu, c'est que M. Thieriot doit vous faire lire une *Mérope* de ma façon, une tragédie française, où sans amour, sans le secours de la religion, une mère fournit cinq actes entiers. Je vous prie de m'en dire votre sentiment tout aussi naïvement que vous l'avez dit à Rousseau sur les *Aïeux chimériques*.

Je sais que non seulement vous m'aimez, mais que vous aimez la gloire des lettres et celle de votre siècle. Vous êtes bien loin de ressembler à tant d'académiciens, soit de votre tripot (2), soit de celui des Inscriptions, qui, n'ayant jamais rien produit, sont les mortels ennemis de tout homme de génie et de talent, qui se donneront bien de garde d'avouer que, de leur vivant, la France a eu un poëte épique, qui loueront jusqu'à Camoëns pour me rabaisser, et qui, me lisant en secret, affecteront en public de garder le silence sur ce qu'ils estiment malgré eux. Peut-être

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) C'était sans doute le *Préservatif*, qui devait paraître sous le nom du chevalier. (G. A.)
(3) *Dardanus*. (G. A.)

(1) L'*Epître sur l'amour de l'étude*. Voyez tome IV. (G. A.)
(2) L'abbé d'Olivet était membre de l'Académie française. (G. A.)

. . . . Exstinctus amabitur idem.
HOR., lib. II, ep. I.

Vous êtes trop au-dessus de ces lâches cabales formées par les esprits médiocres; vous encouragez trop les arts par vos excellents préceptes, pour ne pas chérir un homme qui a été formé par eux. Je ne sais pourquoi vous m'appelez *pauvre ermite;* si vous aviez vu mon ermitage, vous seriez bien loin de me plaindre. Gardez-vous de confondre le tonneau de Diogène avec le palais d'Aristippe. Notre première philosophie est ici de jouir de tous les agréments qu'on peut se procurer. Nous saurions très bien nous en passer; mais nous savons aussi en faire usage; et peut-être, si vous veniez à Cirey, préféreriez-vous la douceur de ce séjour à toutes les infâmes cabales des gens de lettres, au brigandage des journaux, aux jalousies, aux querelles, aux calomnies, qui infestent la littérature. Il y a des têtes couronnées, mon cher abbé, qui ont envoyé dans cet ermitage de madame du Châtelet leurs favoris (1) pour venir l'admirer, et qui voudraient y venir eux-mêmes; et, si vous y veniez, nous en serions tout aussi flattés. La visite du sage vaut celle des princes.

Adieu; je ne vous écris point de ma main, je suis malade, je vous embrasse tendrement. Adieu, mon ami et mon maître.

796. — A M. THIERIOT.

Ce 22 octobre, à Cirey (2).

Je reçois, mon cher Thieriot, votre lettre du 12 par l'autre voie, avec une lettre du prince qui me comble de joie; il peut arriver très bien que je le voie en 1739, et que vous ayez un établissement aussi assuré qu'agréable. Gardez un profond secret.

Les vers de ce misérable Rousseau, dans lesquels il ose maltraiter M. de La Popelinière, ne sont qu'une suite d'autres vers presque aussi mauvais, que Bonneval a envoyés à Rousseau, dans lesquels il parlait indignement de M. et de madame de La Popelinière, à propos de musique et de Rameau.

Je voudrais qu'on fît un exemple de ces gredins obscurs, qui ont l'impertinence d'attaquer ce qu'il y a de plus estimable dans le monde. Quant à Bonneval, que vous m'apprenez être précepteur chez M. de Montmartel, je ne crois pas qu'il y reste longtemps. Il ne tient qu'à vous de contribuer à le punir : faites tenir le paquet ci-inclus à M. de Montmartel, et datez mes lettres. Souvenez-vous bien qu'en votre présence et devant notre ami Berger, Latour me dit tout ce que je lui rappelle dans ma lettre. Faites-vous confirmer ces faits par Latour, et ensuite faites rendre à M. de Montmartel mon paquet. Conduisez-vous dans cette affaire avec la même prudence que dans celle de Dalainval, et vous réussirez de même. Est-il vrai que ce coquin de Dalainval est hors de la Bastille ? Refraîchissez la mémoire à Latour, afin qu'il puisse répondre en conformité à ma lettre que lui fera rendre M. de Montmartel, qui par là connaîtra Bonneval à ne pouvoir s'y méprendre.

A l'égard de Rousseau, est-il possible qu'on puisse encore être la dupe de l'hypocrisie de ce scélérat? La lettre du sieur Médine, banquier, que je vous envoyai l'année passée, fait bien voir que le monstre mourra dans l'impénitence finale, et, qui pis est, dans le crime de faire de mauvais vers. Avez-vous cette lettre de Médine? je vous l'enverrai si elle vous manque. Recommandez-moi bien à M. d'Argenson, et surtout au très digne philosophe Bayle-des-Alleurs. Il faut absolument que je sache ce que vous me dites en énigme sur le compte de Linant; cela est important, puisqu'il a demeuré dans la maison (3).

Un petit mot touchant les *Epîtres.*

797. — A M. PARIS DE MONTMARTEL (4).

A Cirey, ce 22 octobre.

Je suis obligé, monsieur, d'avoir l'honneur de vous instruire que vous avez chez vous un homme de lettres nommé de Bonneval qui, ayant imprimé, il y a quelque temps, un libelle contre moi (5), a dit pour excuse qu'il n'avait fait ce libelle qu'à la sollicitation de madame votre femme. Je suis bien loin de croire cette infâme calomnie; mais comme il est bon que tout homme qui est à la tête d'une famille et d'une maison considérable connaisse ses domestiques, je fais avec vous, en cette occasion, ce que je voudrais qu'on fît avec moi.

J'insère dans ce paquet une lettre ouverte au sieur Latour, fameux peintre en pastel; c'est un de ceux de qui je tiens ce que j'ai l'honneur de vous mander. Vous pouvez, monsieur, lui faire remettre ce billet et demander la réponse. Vous jugerez de la vérité de ce que je vous écris, et vous connaîtrez l'homme en question. Ma principale intention est de vous donner, en cette occasion, une marque de mon véritable attachement. Un aussi honnête homme que vous mérite de n'avoir auprès de lui que des personnes qui lui ressemblent.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus parfait dévouement, etc.

798. — A M. DE LATOUR.

A Cirey, ce 22 octobre (1).

Je vous fais mon compliment, mon cher confrère dans les beaux-arts, des grands succès que vous avez à Paris. Je me flatte que vous voulez bien guider le graveur qui fait mon estampe d'après votre pastel. Quand vous voudrez venir à Cirey, vous y peindrez des personnes plus dignes que moi de vos crayons.

On vient de me confirmer ce que vous m'avez dit à Paris, que le sieur de Bonneval était l'auteur de je ne sais quel mauvais libelle contre moi. Mais je suis plus persuadé que jamais qu'il a fait un mensonge plus odieux encore que son libelle, quand il vous a dit que madame de Montmartel l'avait encouragé à cette indignité. Je ne connais madame de Montmartel que par la réputation de sa vertu ; je ne connais M. de Montmartel que par des services qu'il m'a rendus, et je ne connais Bonneval que pour l'avoir vu une fois chez madame de Prie, où il m'emprunta dix louis qu'il ne m'a jamais rendus.

Mandez-moi, je vous prie, quand vous pourriez venir à Cirey. Je vous embrasse, et je suis de tout mon cœur, mon cher Latour, votre très humble et très obéissant serviteur.

Mes compliments à M. Berger.

799. — A M. THIERIOT.

Le 24 octobre.

Je ne vous écris souvent que trois lignes, père Mersenne, parceque j'en griffonne trois ou quatre cents, et en rature cinq cents pour mériter un jour votre suffrage. La correction de la *Henriade* entrait dans mes travaux; lorsque vous m'apprenez le dessein des libraires, il faut m'y conformer; il faut rendre cet ouvrage digne de mes amis et de la postérité. Mais Prault se disposait à en faire une édition; il me faisait graver; il faudrait l'engager à entrer dans le projet des Gandouin. Dites-lui donc de ne plus m'envoyer, ou plutôt de ne me plus faire attendre inutilement les livres de physique, et que vous avez la bonté de vous en charger. Le *s'Gravesande* deux volumes in-4°, est ce que je demande avec le plus d'instance. Je ne peux vivre sans ce s'Gravesande et sans Desaguliers; voilà l'essentiel.

Je vous enverrai ma réponse à M. Le Franc : vous êtes le lien des cœurs,

Je vous enverrai une lettre pour Pline-Dubos; dites-lui que ma reconnaissance est égale à mon estime.

Un petit mot touchant les *Epîtres*. L'objection qu'on se fait interroger comme si on était *Dieu* ou *ange* est, ce me semble, bien injuste (2). On interroge non un dieu, mais un philosophe, sur des sujets traités par Platon, Leibnitz, et Pope. Dire que l'épître ne conclut rien, c'est ne la vouloir pas entendre. Elle ne conclut que trop que *non sunt omnia facta pro hominibus;* et, s'il y a quelque mérite à cette épître, c'est d'avoir tourné cette conclusion d'une manière qui n'attire pas les conclusions du procureur-général et d'avoir traité très sagement une matière très délicate.

Autre petit mot. Où diable prend-on que ces *Epîtres* ne vont pas au fait? Il n'y a pas un vers dans la première qui ne montre l'*égalité des conditions*, pas un dans la seconde qui ne prouve la *liberté*, pas un dans la troisième où il soit question d'autre chose que de l'*envie;* ainsi des autres.

Ces impertinentes objections qu'on vous fait méritent à peine que vous y répondiez, et encore moins que vous vous laissiez séduire.

Je reçois votre lettre du 12, avec une lettre du prince qui me comble de joie. Il peut arriver très bien que je le voie

(1) Kaiserling, envoyé par Frédéric, prince royal de Prusse. (G. A.)
(2) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)
(3) A Cirey. (G. A.)
(4) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(5) *Lettre de M. de B. sur la critique des* Lettres philosophiques de M. de Voltaire. (G. A.)

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) Voyez le sixième des *Discours sur l'Homme*. (G. A.)

en 1739, et que vous ayez un établissement aussi assuré qu'agréable. Gardez un profond secret.

Je vous embrasse, mon cher ami, et madame la marquise vous fait les plus sincères compliments. Elle vous écrit; elle a pour vous autant d'amitié que moi.

P.-S. Envoyez-moi le coup de fouet qu'a donné l'abbé Le Blanc à cet âne incorrigible, nommé Guyot Desfontaines.

800. — AU MÊME.

A Cirey, le 27 octobre.

Je ne peux encore écrire cet ordinaire ni aux Dubos ni aux Le Franc. Apollon m'a tiré par l'oreille : *Deus, ecce Deus*, il a fallu obéir.

Je vous recommande, mon cher ami, l'affaire de M. de Montmartel (1).

Ayez pitié de moi, envoyez-moi le *s'Gravesande* in-4°. L'abbé Moussinot n'a plus d'argent; mais ne vous a-t-il pas donné vingt louis? *Pian, pian;* l'abbé Nollet me ruine.

Je reçois ce gros paquet du prince. En voici un petit; vous verrez ce que c'est.

Père Mersenne, lien des cœurs, vous verrez sans doute l'abbé Trublet. Ne dites point : Ce sont des misères. Tout ce qui regarde la réputation est sérieux, et il ne faut pas que la postérité dise : Thieriot avait un ami dont on pensait mal. *Vale et me ama. I am yours for ever.*

801. — A M. LEVESQUE DE BURIGNY.

A Cirey, le 29 octobre.

Je n'ai point reçu votre lettre, monsieur, comme un compliment; je sais trop combien vous aimez la vérité. Si vous n'aviez pas trouvé quelques morceaux dignes de votre attention dans les *Eléments de Newton*, vous ne les auriez pas loués.

Cette philosophie a plus d'un droit sur vous : elle est la seule vraie, et M. votre frère de Pouilli est le premier en France qui l'ait connue. Je n'ai que le mérite d'avoir osé effleurer le premier, en public, ce qu'il eût approfondi, s'il eût voulu.

Je ne sais si ma santé me permettra dorénavant de suivre ces études avec l'ardeur qu'elles méritent; mais il s'en faut bien qu'elles soient les seules qui doivent fixer un être pensant. Il y a des livres (2) sur les droits les plus sacrés des hommes, des livres écrits par des citoyens aussi hardis que vertueux, où l'on apprend à donner des limites aux abus, et où l'on distingue continuellement la justice et l'usurpation, la religion et le fanatisme. Je lis ces livres avec un plaisir inexprimable; je les étudie, et j'en remercie l'auteur quel qu'il soit.

Il y a quelques années, monsieur, que j'ai commencé une espèce d'histoire philosophique du siècle de Louis XIV; tout ce qui peut paraître important à la postérité doit y trouver sa place; tout ce qui n'a été important qu'en passant y sera omis. Les progrès des arts et de l'esprit humain tiendront dans cet ouvrage la place la plus honorable. Tout ce qui regarde la religion y sera traité sans controverse, et ce que le droit public a de plus intéressant pour la société s'y trouvera. Une loi utile y sera préférée à des villes prises et rendues, à des batailles qui n'ont décidé de rien. On verra dans tout l'ouvrage le caractère d'un homme qui fait plus de cas d'un ministre qui fait croître deux épis de blé là où la terre n'en portait qu'un, que d'un roi qui achète ou saccage une province.

Si vous aviez, monsieur, sur le règne de Louis XIV quelques anecdotes dignes des lecteurs philosophes, je vous supplierais de m'en faire part. Quand on travaille pour la vérité on doit hardiment s'adresser à vous, et compter sur vos secours. Je suis, monsieur, avec les sentiments d'estime les plus respectueux, etc.

802. — A M. LE FRANC.

A Cirey, le 30 octobre.

Tous les hommes ont de l'ambition, monsieur, et la mienne est de vous plaire, d'obtenir quelquefois vos suffrages et toujours votre amitié. Je n'ai guère vu jusqu'ici que des gens de lettres occupés de flatter les idoles du monde, d'être protégés par les ignorants, d'éviter les connaisseurs, de chercher à perdre leurs rivaux, et non à les surpasser. Toutes les académies sont infectées de brigues et de haines personnelles. Quiconque montre du talent a sur-le-champ pour ennemis ceux-là mêmes qui pourraient rendre justice à ses talents, et qui devraient être ses amis.

M. Thieriot, dont vous connaissez l'esprit de justice et de candeur, et qui a lu dans le fond de mon cœur pendant vingt-cinq années, sait à quel point je déteste ce poison répandu sur la littérature. Il sait surtout quelle estime j'ai conçue pour vous dès que j'ai pu voir quelques-uns de vos ouvrages; il peut vous dire que, même à Cirey, auprès d'une personne qui fait tout l'honneur des sciences et tout celui de ma vie, je regrettais infiniment de n'être pas lié avec vous.

Avec quel homme de lettres aurais-je donc voulu être uni, sinon avec vous, monsieur, qui joignez un goût si pur à un talent si marqué? Je sais que vous êtes non seulement homme de lettres, mais un excellent citoyen, un ami tendre. Il manque à mon bonheur d'être aimé d'un homme comme vous.

J'ai lu, avec une satisfaction très grande, votre dissertation (1) sur le *Pervigilium Veneris;* c'est là ce qui s'appelle traiter la littérature. Madame la marquise du Châtelet, qui entend Virgile comme Milton, a été vivement frappée de la finesse avec laquelle vous avez trouvé dans les *Géorgiques* l'original du *Pervigilium*. Vous êtes comme ces connaisseurs nouvellement venus d'Italie, tout remplis de leur Raphael, de leur Carrache, de leur Paul Véronèse, et qui démêlent tout d'un coup les pastiches de Boulogne.

Vous avez donné un bel essai de traduction dans vos vers :

> C'est l'aimable printemps dont l'heureuse influence, etc.

Votre dernier vers,

> Et le jour qu'il naquit fut au moins un beau jour,

me paraît beaucoup plus beau que

> Ferrea progenies duris caput extulit arvis. (*Georg.*, lib. II.)

Le sens de votre vers était, comme vous le dites très bien, renfermé dans celui de Virgile. Souffrez que je dise qu'il y était renfermé comme une perle dans des écailles.

Je voudrais seulement que ce beau vers pût s'accorder avec ceux-ci, qui le précèdent :

> De l'univers naissant le printemps est l'image;
> Il ne cessa jamais durant le premier âge.

J'ai peur que ce ne soient là deux mérites incompatibles; si le printemps ne cessa point dans l'âge d'or, il y eut plus d'un beau jour. Vous pourriez donc sacrifier cet *il ne cessa jamais*, etc., à ce beau vers :

> Et le jour qu'il naquit fut au moins un beau jour.

Ce dernier vers mérite le sacrifice que j'ose vous demander.

Vous voyez, monsieur, que je compte déjà sur votre amitié, et vous pardonnez sans doute à ma franchise. J'entre avec vous dans ces détails, parce qu'on m'a dit que vous traduisez toutes les *Géorgiques*. L'entreprise est grande. Il est plus difficile de traduire cet ouvrage en vers français, qu'il ne l'a été de le faire en latin; mais je vous exhorte à continuer cette traduction, par une raison qui me paraît sans réplique, c'est que vous êtes le seul capable d'y réussir.

J'ai été votre partisan dans ce que vous avez dit de l'*Enéide*. Il n'appartient qu'à ceux qui sentent comme vous les beautés d'oser parler des défauts; mais je demanderai grâce pour la sagesse avec laquelle Virgile a évité de ressembler à Homère dans cette foule de grands caractères qui embellissent l'*Iliade*. Homère avait vingt rois à peindre, et Virgile n'avait qu'Enée et Turnus.

Si vous avez trouvé des défauts dans Virgile, j'ai osé relever bien des bévues dans Descartes. Il est vrai que je n'ai pas parlé en mon propre et privé nom; je me suis mis sous le bouclier de Newton. Je suis tout au plus le Patrocle couvert des armes d'Achille.

Je ne doute pas qu'un esprit juste, éclairé comme le vôtre, ne compte la philosophie au rang de ses connaissances. La France est, jusqu'à présent, le seul pays où les théories de Newton en physique, et de Boerhaave en médecine, soient combattues. Nous n'avons pas encore de bons éléments de physique; nous avons pour toute astronomie, le livre de Bion (2), qui n'est qu'un ramas informe de quelques mémoires de l'Académie. On est obligé, quand on veut s'instruire de ces sciences, de recourir aux étrangers, à Keill, à Wolff,

(1) Voyez la lettre à Paris-Montmartel du 22 octobre. (G. A.)
(2) Tels que le *Traité de l'autorité du pape*, par Levesque de Burigny. (G. A.)

(1) Dans les *Observations* de Desfontaines, juillet 1738. (G. A.)
(1) *Usage des globes céleste et terrestre*, 1699. (G. A.)

à s'Gravesande. On va imprimer enfin des *Institutions physiques* (1), dont M. Pitot est l'examinateur, et dont il dit beaucoup de bien. Je n'ai eu que le mérite d'être le premier qui ait osé bégayer la vérité; mais, avant qu'il soit dix ans, vous verrez une révolution dans la physique, *et se mirabitur Gallia neutonianam.*

Et nous dirons avec vos *Géorgiques* :

Miraturque novas frondes et non sua poma. (Lib. II.)

Il est vrai que la physique d'aujourd'hui est un peu contraire aux fables des *Géorgiques*, à la renaissance des abeilles, aux influences de la lune, etc.; mais vous saurez, en maître de l'art, conserver les beautés de ces fictions, et sauver l'absurde de la physique.

Voilà à quoi vous servira l'esprit philosophique qui est aujourd'hui le maître de tous les arts.

Si vous avez quelque objection à faire sur Newton, quelque instruction à donner sur la littérature, ou quelque ouvrage à communiquer, songez, monsieur, je vous en prie, à un solitaire plein d'estime pour vous, et qui cherchera toute sa vie à être digne de votre commerce. C'est dans ces sentiments que je serai, etc.

803. — A M. L'ABBÉ DUBOS.

A Cirey, le 30 octobre.

Il y a déjà longtemps, monsieur, que je vous suis attaché par la plus forte estime; je vais l'être par la reconnaissance. Je ne vous répéterai point ici que vos livres doivent être le bréviaire des gens de lettres, que vous êtes l'écrivain le plus utile et le plus judicieux que je connaisse; je suis si charmé de voir que vous êtes le plus obligeant, que je suis tout occupé de cette dernière idée.

Il y a longtemps que j'ai assemblé quelques matériaux pour faire l'histoire du siècle de Louis XIV. Ce n'est point simplement la vie de ce prince que j'écris, ce ne sont point les annales de son règne, c'est plutôt l'histoire de l'esprit humain, puisée dans le siècle le plus glorieux à l'esprit humain.

Cet ouvrage est divisé en chapitres; il y en a vingt environ destinés à l'histoire générale; ce sont vingt tableaux des grands événements du temps. Les principaux personnages sont sur le devant de la toile; la foule est dans l'enfoncement. Malheur aux détails! la postérité les néglige tous; c'est une vermine qui tue les grands ouvrages. Ce qui caractérise le siècle, ce qui a causé des révolutions, ce qui sera important dans cent années, c'est là ce que je veux écrire aujourd'hui.

Il y a un chapitre pour la vie privée de Louis XIV; deux pour les grands changements faits dans la police du royaume, dans le commerce, dans les finances; deux pour le gouvernement ecclésiastique, dans lequel la révocation de l'édit de Nantes et l'affaire de la Régale sont comprises; cinq ou six pour l'histoire des arts, à commencer par Descartes, et à finir par Rameau.

Je n'ai d'autres mémoires, pour l'histoire générale, qu'environ deux cents volumes de mémoires imprimés que tout le monde connaît; il ne s'agit que de former un corps bien proportionné de tous ces membres épars, et de peindre avec des couleurs vraies, mais d'un trait, ce que Larrey, Limiers, Lamberti, Roussel, etc., etc., falsifient et délaient dans des volumes.

J'ai pour la vie privée de Louis XIV les *Mémoires du marquis de Dangeau*, en quarante volumes, dont j'ai extrait quarante pages; j'ai ce que j'ai entendu dire à de vieux courtisans, valets, grands seigneurs, et autres, et je rapporte les faits dans lesquels ils s'accordent. J'abandonne le reste aux faiseurs de conversations et d'anecdotes. J'ai un extrait de la fameuse lettre (2) du roi au sujet de M. de Barbésieux, dont il marque tous les défauts auxquels il pardonne en faveur des services du père; ce qui caractérise Louis XIV bien mieux que les flatteries de Pélisson.

Je suis assez instruit de l'aventure de l'*homme au masque de fer*, mort à la Bastille. J'ai parlé à des gens qui l'ont servi.

Il y a une espèce de mémorial (3), écrit de la main de Louis XIV, qui doit être dans le cabinet de Louis XV. M. Hardion (4) le connaît sans doute; mais je n'ose en demander communication.

(1) Par madame du Châtelet. (G. A.)
(2) Voyez le chapitre XXVIII du *Siècle de Louis XIV*. (G. A.)
(3) Intitulé : *Mémoires historiques* dans les *Œuvres de Louis XIV*. (G. A.)
(4) Cet académicien enseigna l'histoire à mesdames de France. (G. A.)

Sur les affaires de l'Église, j'ai tout le fatras des injures de parti, et je tâcherai d'extraire une once de miel de l'absinthe des Jurieu, des Quesnel, des Doucin, etc.

Pour le dedans du royaume, j'examine les mémoires des intendants, et les bons livres qu'on a sur cette matière. M. l'abbé de Saint-Pierre a fait un journal (1) politique de Louis XIV que je voudrais bien qu'il me confiât. Je ne sais s'il fera cet acte de *bienfaisance* (2) pour gagner le paradis.

A l'égard des arts et des sciences, il n'est question, je crois, que de tracer la marche de l'esprit humain en philosophie, en éloquence, en poésie, en critique; de marquer les progrès de la peinture, de la sculpture, de la musique, de l'orfévrerie, des manufactures de tapisserie, de glaces, d'étoffes d'or, de l'horlogerie. Je ne veux que peindre, chemin faisant, les génies qui ont excellé dans ces parties. Dieu me préserve d'employer trois cents pages à l'histoire de Gassendi! La vie est trop courte, le temps trop précieux, pour dire des choses inutiles.

En un mot, monsieur, vous voyez mon plan mieux que je ne pourrais vous le dessiner. Je ne me presse point d'élever mon bâtiment :

. . . . Pendent opera interrupta, minæque
Murorum ingentes. . . . .

Si vous daignez me conduire, je pourrai dire alors :

. . . . Æquataque machina cœlo. (*Æneid.*, lib. IV.)

Voyez ce que vous pouvez faire pour moi, pour la vérité, pour un siècle qui vous compte parmi ses ornements.

A qui daignerez-vous communiquer vos lumières, si ce n'est à un homme qui aime sa patrie et la vérité, et qui ne cherche à écrire l'histoire ni en flatteur, ni en panégyriste, ni en gazetier, mais en philosophe? Celui qui a si bien débrouillé le chaos de l'origine des Français m'aidera sans doute à répandre la lumière sur les plus beaux jours de la France. Songez, monsieur, que vous rendrez service à votre disciple et à votre admirateur.

Je serai toute ma vie, avec autant de reconnaissance que d'estime, etc.

804. — A M. THIERIOT.

A Cirey, le 31 octobre.

Voici, mon cher père Mersenne, une lettre pour M. Dubos et pour M. Le Franc. Je vous envoie aussi la lettre de M. Le Franc.

Si vous pouvez obtenir quelque bon renseignement de Varron-Dubos, le plus beau siècle de la France vous en sera très obligé.

Pourriez-vous engager Aristide de Saint-Pierre (3) à communiquer son mémoire politique sur Louis XIV, en forme de journal? Nous n'en tirerons point de copie, nous le renverrons bien cacheté, il n'aura point sorti de nos mains, et je tâcherai de faire de l'extrait de son journal un usage dont aucun bon citoyen ne me saura mauvais gré. Je pense, comme M. l'abbé de Saint-Pierre, qu'il faut écrire l'histoire en philosophe; mais je me flatte qu'il pense, comme moi, qu'il ne faut pas l'écrire en précepteur, et qu'un historien doit instruire le genre humain sans faire le pédagogue.

Je crois que vous pouvez faire un bon usage de mes précédentes lettres.

Aurai-je le *s'Gravesande in-4°* avec figures? Mais cet ancien domestique de madame Dupin (4) est-il encore à louer? Vous avez vu Cirey et le cabinet de physique. Tâchez de le séduire ou de m'en envoyer un autre. Cousin a une maladie qui ne lui permettra de longtemps de travailler.

Mon cher ami, je suis un grand importun : mais je le sais bien.

Je vous enverrai, si vous le voulez, la *Vie de Molière* (5) et le catalogue raisonné de ses ouvrages; mais il faudrait me faire tenir la dissertation de Luigi Riccoboni, *detto Lelio* (6).

805. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, le 3 novembre.

Aimable ange gardien, il faut que vous le soyez non seulement de Cirey, mais de tout le canton.

(1) *Annales politiques*, ouvrage qui ne parut qu'en 1757. (G. A.)
(2) Ce mot passait pour être de la création de l'abbé. (G. A.)
(3) Voltaire le surnomme Aristide, à cause de sa proscription de l'Académie. (G. A.)
(4) J.-Jacques Rousseau fut un moment précepteur du fils de cette dame. (G. A.)
(5) Voyez tome IV. (G. A.)
(6) *Observations, sur la comédie et sur le génie de Molière*. (G. A.)

Protégez, je vous en conjure, de la manière la plus efficace, M. l'abbé de Valdruche, qui vous rendra cette lettre. C'est le fils de mon médecin, d'un de mes meilleurs amis. Vous vous sentirez bien disposé en sa faveur, quand vous saurez qu'il a pour tout bien un petit canonicat de Joinville, que le chapitre lui a conféré légitimement, et que notre saint-père le pape veut lui ôter. N'est-il pas bien odieux qu'un evêque étranger puisse disposer d'un bien qui est en France? qu'on ait des maîtres à trois cents lieues de chez soi? et qu'on mette en question qui doit l'emporter des droits les plus sacrés des hommes, ou d'un rescrit du pape? Tout est subreptice, tout est abusif dans les procédés de l'ecclésiastique qui dispute le bénéfice à l'abbé de Valdruche; mais il a pour lui le pape et les capucins de Chaumont. Figurez-vous que les juges de Chaumont ont osé donner la provision au *papimane*, et qu'à l'audience on a cité des jurisconsultes italiens qui disent: *Papa omnia potest*. Que votre zèle de bon citoyen s'allume. C'est un chaînon des fers ultramontains qu'il s'agit de briser. Vous êtes à portée de procurer au fils de mon ami une audience prompte; c'est tout ce qu'il lui faut. Je crois que sa cause est celle de nos libertés, et la cause même du parlement. Dites-lui, mon cher ami, comment il faut qu'il se conduise; adressez-le aux bons faiseurs; c'est mon procès que vous me faites gagner. Je crois que je vous en aimerais davantage, si la chose était possible. Adieu; vous n'aurez jamais mieux récompensé le tendre et respectueux attachement que j'aurai pour vous toute ma vie.

806. — A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, ce 10 novembre.

Mon cher ami, je vous dois une *Mérope*, et je ne vous envoie qu'une épître. Je ne vous paie rien de ce que je vous dois :

Tam raro *scribimus*, ut toto non quater anno.
HOR., lib. II, sat. III.

Vous m'avez envoyé une ode charmante. Je rougis de ma misère, quand je songe que je n'y ai répondu que par des applaudissements (1). Vos richesses, en me comblant de joie, me font sentir ma pauvreté. Ne croyez pas, mon cher ami, qu'en vous envoyant une épître, je prétende éluder la promesse de la *Mérope*. A qui donc donnerai-je les prémices de mes ouvrages, si ce n'est à mon cher Cideville, à celui qui joint le don de bien juger au talent d'écrire avec tant de facilité et de grâce? Quel cœur dois-je songer à émouvoir, si ce n'est le vôtre? Je compte que mes ouvrages seront au moins reçus comme les tributs de l'amitié. Ils vous parleront de moi; ils vous peindront mon âme.

Ma retraite heureuse ne m'offre point de nouvelles à vous apprendre. Elle laisse un peu languir le commerce; mais l'amitié ne languit point. Je ne m'occupe à aucune sorte de travail que je ne me dise à moi-même : Mon ami sera-t-il content? cette pensée sera-t-elle de son goût? Enfin, sans vous écrire, je passe mes jours dans l'envie de vous plaire et dans le plaisir d'écrire pour vous.

Madame du Châtelet, qui vous aime comme si elle vous avait vu, vous fait les plus sincères compliments. Nous avons entendu parler ici confusément d'une épître de Formont, contre les philosophes qui ont le malheur de n'être que philosophes. Dieu merci, l'épître n'est pas contre nous.

Rousseau, après avoir longtemps offensé Dieu, s'est mis à l'ennuyer. Il sera damné pour ses sermons et pour ses couplets.

Je vous embrasse tendrement, mon aimable Cideville. V.

807. — A M. DE FORMONT.

A Cirey, ce 11 novembre.

Est-il vrai, cher Formont, que la muse charmante,
Du dieu qui nous inspire interprète éclatante,
Vient, par les sons hardis de tes nouveaux concerts,
De confondre à jamais ces ennemis des vers,
Qui, hérissés d'algèbre et bouffis de problèmes,
Au monde épouvanté parlent par théorèmes,
Observant, calculant, mais ne sentant jamais?
Ces Atlas, qui des cieux semblent porter le faix,
Ne baissent point les yeux vers les fleurs de la terre,
Aux douceurs de la vie ils déclarent la guerre.
Jadis, en façonnant ce peuple raisonneur,
Prométhée oublia de leur donner un cœur.
On dit que de tes chants le pouvoir invincible
Donne aujourd'hui la vie à leur masse insensible;
Ils sentent le plaisir qui naît d'un vers heureux;
C'est un sens tout nouveau que tu produis en eux.
Quand verrai-je ces vers, enfants de ton génie,
Ces vers où la raison parle avec harmonie?
Ils sont faits pour charmer les beaux lieux où je suis.
Du jardin d'Apollon nous cueillons tous les fruits;
Newton est notre maître, et Milton nous délasse;
Nous combattons Malbranche, et relisons Horace.
Ajoute un nouveau charme à nos plaisirs divers.
Heureux le philosophe épris de l'art des vers;
Mais heureux le poëte épris de la science!
Les mots ne bornent point sa vive intelligence;
Des mouvements du ciel il dévoile le cours,
Il suit l'astre des nuits et le flambeau des jours;
Loin des sentiers étroits de la Grèce aveuglée,
Son esprit monte aux cieux qu'entr'ouvrit Galilée;
Il connaît, il admire un univers nouveau.
On ne le verra point, sur les pas de Boileau,
Douter si le soleil tourne autour de son axe,
« Et, l'*astrolabe en main*, chercher *un parallaxe;* »
Il attaque, il détrône, il enchaîne en beaux vers
Les affreux préjugés, tyrans de l'univers.
Je connais le poëte à ces marques sublimes,
Non dans un alphabet de pédantesques rimes,
Non dans ces vers forcés, surchargés d'un vieux mot,
Où l'auteur nous ennuie en phrases de Marot (1).
De ce style emprunté tu proscris la bassesse.
Qui pense hautement s'exprime avec noblesse;
Et le sage Formont laisse aux esprits mal faits
L'art de moraliser du temps de Rabelais.

Nardi parvus onyx eliciet cadum. (HOR., lib. IV, od. XII.)

Envoyez-nous donc, mon cher philosophe-poëte, votre belle épître. A qui la donnerez-vous, si vous la refusez à la divinité de Cirey? Vous savez combien madame du Châtelet aime votre esprit; vous savez si elle est digne de voir vos ouvrages; pour moi, je demande, au nom de l'amitié, ce qu'elle a droit d'exiger de l'estime que vous avez pour elle. Nous sommes bien loin d'abandonner ici la poésie pour les mathématiques; nous nous souvenons que c'est Virgile qui disait :

Nos vero dulces *teneant* ante omnia musæ;
Defectus solis varios.... et sidera monstrent. (*Georg.*, lib. II.)

Ce n'est pas dans cette heureuse solitude qu'on est assez barbare pour mépriser aucun art; c'est un étrange rétrécissement d'esprit que d'aimer une science pour haïr toutes les autres; il faut laisser ce fanatisme à ceux qui croient qu'on ne peut plaire à Dieu que dans leur secte; on peut donner des préférences, mais pourquoi des exclusions? La nature nous a donné si peu de portes par où le plaisir et l'instruction peuvent entrer dans nos âmes; faudra-t-il n'en ouvrir qu'une? Vous êtes un bel exemple du contraire; car qui raisonne plus juste, et qui écrit avec plus de grâce que vous? Vous trouvez encore du temps de reste pour passer du temple de la poésie et de la métaphysique à celui de Plutus, et je vous en fais mon compliment. Vous avez dit comme Horace :

Det vitam, det opes; æquum mi animum ipse parabo.
Lib. I, ep. XVIII.

Je vois que vos nouvelles occupations ne vous ont point enlevé à la littérature; qu'elles ne vous enlèvent donc point à vos amis; écrivez un petit mot, et envoyez l'épître. Vous voyez sans doute souvent madame du Deffand; elle m'oublie, comme de raison, et moi je me souviens toujours d'elle; j'en ferai une ingrate, je lui serai toujours attaché. Quand vous souperez avec le philosophe baylien, M. des Alleurs l'aîné, et avec son frère, le philosophe mondain, buvez à ma santé avec eux, je vous prie. Est-il vrai que votre épître est adressée à M. l'abbé de Rothelin? il le mérite; il a la critique très juste et très fine; je vous prierais de lui présenter mes très humbles compliments, si je ne me regardais comme un peu trop profane. Adieu, mon cher ami, que j'aimerai toujours. Madame du Châtelet vous renouvelle les assurances de son estime et de son amitié, et joint ses prières aux miennes.

808. — A M. THIERIOT (2).

Voici encore, mon cher ami, un petit mot pour le prince royal sur une chose que vous aviez oubliée. Si vous trouvez que ce que je demande vous convienne et que la manière dont je le demande convienne aussi, envoyez la lettre; sinon, brûlez-la.

J'ai reçu *Dardanus* (3); donnez à M. de La Bruère ma réponse cachetée, si vous le voulez bien.

(1) Lettre du 14 juillet. (G. A.)

(1) Allusion à J.-B. Rousseau. (G. A.)

(2) C'est à tort, croyons-nous, que les éditeurs de cette lettre l'ont classée à la date du 15 décembre 1739. Elle appartient assurément au mois de novembre 1738. (G. A.)

(3) Opéra de La Bruère, demandé à Thieriot le 11 octobre. (G. A.)

En voici une pour l'abbé Le Blanc.
Voici la réplique à l'abbé Trublet. *Judica me.*
Le père Mersenne doit me trouver excédant.
Dites vite et très vite si je peux compter sur le *s'Gravesande* deux volumes in-4°). C'est mon pain quotidien, je ne peux m'en passer, et nous ne pouvons guère nous passer de vous ici. Envoyez-nous ce valet de chambre physicien de madame Dupin; l'autre nous a manqué.

809. — A M. L'ABBÉ LE BLANC.

A Cirey, ce 11 novembre.

Comme Anglais (1), comme auteur d'*Aben-Saïd*, comme amateur des arts et de la vérité, comme ayant châtié l'abbé Desfontaines, vous avez, monsieur, mille droits à mon amitié et à mon estime. Je ne doute pas que vous n'ayez encore fortifié votre génie par l'étude d'une langue dans laquelle est écrit ce qu'on a jamais pensé de plus fort. Vous avez dû sentir votre âme plus libre et plus à l'aise à Londres; c'est là que la nature étale des beautés mâles qui ne doivent rien à l'art. Les grâces, l'exactitude, la douceur, la finesse sont plus le partage des Français.

Utraque poscit opem res et conjurat amicè.

Je crois qu'un Anglais qui a bien vu la France, et un Français qui a bien vu l'Angleterre, en valent mieux l'un et l'autre. Vous êtes fait, monsieur, pour joindre le mérite du pays d'où vous venez à celui de votre patrie. Comme vous me feriez un vrai plaisir de m'envoyer les étrivières rimées que vous avez données à ce misérable abbé Desfontaines, également haï et méprisé des Français et des Anglais!

C'est un esclave que son maître
Au front a sagement marqué;
A tous vous l'avez fait connaître.
On m'a dit que ce vilain prêtre
Est de vos traits bien plus piqué
Que du fouet jadis à Bicêtre
Sur son fessier large appliqué.

Je le crois bien; car il y a quelques ressources, après tout, pour les blessures de son derrière, et il n'y en a point contre une bonne épigramme de votre main. Si vous aviez fait quelque chose de nouveau et que vous voulussiez l'envoyer à Cirey, je m'y intéresse presque autant que vous-même. J'aime les belles-lettres avec ardeur. Personne n'est plus en état que vous d'empêcher qu'elles ne tombent en France. Il ne m'appartient pas de vous exhorter à travailler; mais je peux au moins vous dire combien je souhaite de joindre de nouveaux applaudissements à ceux que je vous ai déjà donnés.
Je suis, avec bien de l'estime et de l'amitié, votre, etc.

810. — A M. THIERIOT.

Le 13 novembre.

Vous me voyez, mon cher ami, dans un point de vue, et moi je me vois dans un autre. Vous vous imaginez, à table avec madame de La Popelinière et M. des Alleurs, que les calomnies de Rousseau ne me font point de tort, parce qu'elles ne gâtent point votre vin de Champagne; mais moi qui sais qu'il a employé pendant dix ans la plume de Rousset (2) et de Varenne, à Amsterdam, pour me noircir dans toute l'Europe; moi qui, par l'indignation du prince royal même contre tant de traits, reconnais très bien que ces traits portent coup, j'en pense tout différemment. Je ne sais pourquoi vous me citez l'exemple des grands auteurs du siècle de Louis XIV qui ont eu des ennemis. En premier lieu, ils ont confondu ces ennemis autant qu'ils l'ont pu; en second lieu, ils ont eu des protections qui me manquent; et enfin ils avaient un mérite supérieur qui pouvait les consoler. Ce qui m'est arrivé à la fin de 1736 doit me faire tenir sur mes gardes (3). Je sais très bien que les journaux peuvent faire de très mauvaises impressions; je sais qu'un homme qu'on outrage impunément est avili; et je ne veux accoutumer personne à parler de moi d'une manière qui ne me convienne pas. Ma sensibilité doit vous plaire; un ami s'intéresse à la réputation de son ami comme à la sienne propre.
Je vois que vous vous y intéressez efficacement, puisque vous m'envoyez des critiques sur les *Épîtres*. Je vous en remercie de tout mon cœur; soyez sûr que j'en profiterai. Continuez; mais songez que ce *frappant et ce vif* que vous cherchez cesse d'être tel quand il revient trop souvent.

Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem
Cogitat. . . . . (Hor., *de Art. poet.*)

Je ne suis pas de votre avis en tout. La censure de la *boîte* (1) de Pandore me paraît très injuste. Je prétends prouver que, si tous les hommes étaient également heureux dans l'âge d'or, ils ont actuellement une égale portion de biens et de maux, et qu'ainsi l'égalité subsiste toujours. Au reste, qu'un hémistiche ou deux déplaisent, cela rend-il une pièce entière insupportable? Vous me reprochiez d'imiter Despréaux; à présent vous voulez que je lui ressemble. Trouvez-vous donc dans ses épîtres tant de vivacité et tant de traits? Il me semble que leur grand mérite est d'être naturelles, correctes, et raisonnables; mais de la sublimité, des grâces, du sentiment, est-ce là qu'il les faut chercher?
Vous proscrivez la *barque* des rois; cependant il ne s'agit ici que de la barque légère, de la barque du bonheur, de la petite barque que chaque individu gouverne, roi ou garçon de café. Mais comme le vulgaire ne veut voir un roi que dans un vaisseau de cent pièces de canon, et qu'il faut s'accommoder aux idées reçues, je sacrifie la barque.
J'ôte le Bernard, et le *bien* qu'il fait, et le *bien* qu'il a. Ce mot de *bien*, pris en deux sens différents, est peut-être un jeu de mots : qu'en pensez-vous?

Fertilisent la terre en déchirant son sein,

est, ne vous déplaise, un très beau vers.
J'aime Perrette. C'est dans son ennui précisément, et seulement dans son ennui, qu'on souhaite le destin d'autrui; car, quand on se sent bien, ce n'est pas là le moment où l'on souhaite autre chose.
Je donne des coups de pinceau à mesure que je vois des taches; mais aidez-moi à les remarquer, car la multiplicité de mes occupations et le maudit amour-propre font voir bien trouble. *Vale, te amo.*

811. — A MADEMOISELLE QUINAULT.

24 novembre 1738.

[Voltaire la prie d'engager Guyot de Merville à ne plus écrire contre lui, et M. de Launai à ne plus envoyer de mémoires contre lui à J.-B. Rousseau.]

812. — A M. THIERIOT.

Le 24 novembre.

Ami, dont la vertu toujours égale et pure (2), etc.

Cela vous plaît-il mieux que le *cœur tout neuf* d'Hermotime? Au moins cette *Épître* aura un mérite, c'est d'être adressée à mon ami, et non à un écolier supposé. Je vous en envoie une (3) que je destine à l'héritier d'un trône; mais la première sera pour vous. Je les corrige toutes, et avec opiniâtreté. Je veux qu'elles soient bonnes et dignes du lieu où elles ont été faites, et du dessein que j'ai eu en les faisant.
Mais comment raboter à la fois la *Henriade*, mes tragédies, et toutes mes pièces? *Col tempo e coll' arte tutto si farà.* Tâchez qu'on imprime l'*Épître sur la Nature du plaisir*, afin que je puisse donner le recueil de mes six sermons bien réformé; ce sera mon carême, prêché par le P. Voltaire.
La lettre de M. des Alleurs est d'un homme très supérieur. S'il y avait à Paris bien des gens de cette trempe, il faudrait acheter vite le palais Lambert (4). Aussi achèterons-nous, je crois, et nous pardonnerons à la multitude des sots, en faveur de quelques justes, c'est-à-dire de quelques gens d'esprit.
Dès que j'aurai un entr'acte (car je suis entouré de mes tragédies que je relime), j'écrirai à l'âme de Bayle, laquelle demeure à Paris, dans le corps de M. le comte des Alleurs, et qui est très bien logée.
Vous ferez comme il vous plaira à l'égard de ce monstre d'abbé Desfontaines; mais vous pouvez assurer que je n'ai d'autre part au livre (5) très fort qui vient de paraître contre lui que d'avoir écrit, il y a deux ans, à M. Maffei, la lettre qu'on vient d'imprimer. Assurez-le d'ailleurs que j'ai en

(1) Le Blanc est auteur de *Lettres sur l'Angleterre.* (G. A.)
(2) Rousset de Missy. (G. A.)
(3) A propos du *Mondain.* (G. A.)

(1) Voyez le premier *Discours sur l'Homme.* (K.)
(2) Premier vers du discours *sur l'Égalité des conditions*, alors adressé à Thieriot. (G. A.)
(3) Discours *sur la Nature du plaisir.* (G. A.)
(4) L'hôtel Lambert, dans l'île Saint-Louis. (G. A.)
(5) Le *Préservatif*. Voyez tome IV. (G. A.)

main de quoi le confondre et le faire mourir de honte, et que je suis un ennemi plus redoutable qu'il ne pense.

Je vous embrasse. Envoyez-moi des plumes d'or, si vous avez de la monnaie. Je suis las de ne vous écrire qu'avec une plume d'oison.

813. — A M. LE COMTE DES ALLEURS.

A Cirey, le 26 novembre.

Si vous n'aviez point signé, monsieur, la lettre ingénieuse et solide dont vous m'avez honoré, je vous aurais très bien deviné. Je sais que vous êtes le seul homme de votre espèce capable de faire un pareil honneur à la philosophie. J'ai reconnu cette âme de Bayle à qui le ciel, pour sa récompense, a permis de loger dans votre corps. Il appartient à un génie cultivé comme le vôtre d'être sceptique. Beaucoup d'esprits légers et inappliqués décorent leur ignorance d'un air de pyrrhonisme; mais vous ne doutez beaucoup que parce que vous pensez beaucoup.

Je marcherai sous vos drapeaux une très grande partie du chemin, et je vous prierai de me donner la main pour le reste de la journée.

Je crois qu'en métaphysique vous ne me trouverez guère hors des rangs que vous aurez marqués. Il y a deux points dans cette métaphysique : le premier est composé de trois ou quatre petites lueurs que tout le monde aperçoit également; le second est un abîme immense où personne ne voit goutte. Quand, par exemple, nous serons convaincus qu'une pensée n'est ni ronde ni carrée, que les sensations ne sont que dans nous et non dans les objets, que nos idées nous viennent toutes par les sens (quoi qu'en disent Descartes et Malebranche), que l'âme, etc., si nous voulons aller un pas plus avant, nous voilà dans le vaste royaume des choses possibles.

Depuis l'éloquent Platon jusqu'au profond Leibnitz, tous les métaphysiciens ressemblent, à mon gré, à des voyageurs curieux qui seraient entrés dans les antichambres du sérail du Grand-Turc, et qui, ayant vu de loin passer un eunuque, prétendraient conjecturer de là combien de fois sa hautesse a caressé cette nuit son odalisque. Un voyageur dit trois, un autre dit quatre, etc.; le fait est que le grand sultan a dormi toute la nuit.

Vous avez assurément grande raison d'être révolté de ce ton décisif avec lequel Descartes donne ces mauvais contes de fées; mais, je vous prie, ne lui reprochez pas l'algèbre et le calcul géométrique; il ne l'a que trop abandonné dans tous ses ouvrages. Il a bâti son château enchanté sans daigner seulement prendre la moindre mesure. Il était un des plus grands géomètres de son temps; mais il abandonna sa géométrie, et même son esprit géométrique, pour l'esprit d'invention, de système, et de roman. C'est là ce qui devait le décrier, et c'est, à notre honte, ce qui a fait son succès. Il faut l'avouer, toute sa physique n'est qu'un tissu d'erreurs; lois du mouvement fausses, tourbillons imaginaires démontrés impossibles dans son système, et raccommodés en vain par Huygens; notions fausses de l'anatomie, théorie erronée de la lumière, matière magnétique cannelée impossible, trois éléments à mettre dans les *Mille et une Nuits*, nulle observation de la nature, nulle découverte : voilà pourtant ce que c'est que Descartes.

Il y avait de son temps un Galilée qui était un véritable inventeur, qui combattait Aristote par la géométrie et par des expériences, tandis que Descartes ne l'opposait que de nouvelles chimères à d'anciennes rêveries; mais ce Galilée ne s'était point avisé de créer un univers, comme Descartes; il se contentait de l'examiner. Il n'y avait pas là de quoi en imposer au vulgaire grand et petit. Descartes fut un heureux charlatan; mais Galilée était un grand philosophe.

Que je suis bien de votre avis, monsieur, sur Gassendi! Il relâche, comme vous dites énergiquement, la force de toutes ses raisons; mais un plus grand malheur encore, c'est que les raisons lui manquent. Il a deviné bien des choses qu'on a prouvées après lui.

Ce n'est pas assez, par exemple, de combattre le plein par des arguments plausibles; il fallait qu'un Newton, en examinant le cours des comètes, démontrât de quelle quantité elles vont nécessairement plus vite à la hauteur de nos planètes, et que, par conséquent, elles ne peuvent être portées par un prétendu tourbillon de matière, qui ne peut aller à la fois lentement avec une planète, et rapidement avec une comète, dans la même couche. Il a fallu que M. Bradley découvrît la progression de la lumière, et démontrât qu'elle n'est point retardée dans son chemin d'une étoile à nous, et que, par conséquent, il n'y a point là de matière. Voilà ce qui s'appelle être physicien. Gassendi est un homme qui vous dit en gros qu'il y a quelque part une mine d'or, et les autres vous apportent cet or qu'ils ont fouillé, épuré, et travaillé.

Ce ne sera donc point, monsieur, sur la physique que je serai entièrement pyrrhonien; car comment douter de ce que l'expérience découvre, et de ce que la géométrie confirme? Parce que Anaxagore, Leucippe, Aristote, et tous les Grecs babillards, on dit longuement des absurdités, cela empêche-t-il que Galilée, Cassini, Huygens, n'aient découvert de nouveaux cieux? La théorie des forces mouvantes en sera-t-elle moins vraie? Nous avons la longitude et la latitude de deux mille étoiles dont les anciens ne supposaient pas seulement l'existence, et nous avons découvert plus de vérités physiques sur la terre que Flamsteed ne compte d'étoiles dans son catalogue.

Tout cela est peu de chose pour l'immensité de la nature, j'en conviens; mais c'est beaucoup pour la faiblesse de l'homme. Le peu que nous savons étend réellement les forces de l'âme; l'esprit y trouve autant de plaisirs que le corps en éprouve dans d'autres jouissances qui ne sont pas à mépriser.

Je m'en rapporte à vous sur tout cela. Si le don de penser rend heureux, je vous tiens, monsieur, pour le plus fortuné des hommes. Vous savez jouir, vous savez douter, vous savez affirmer quand il le faut.

Vous me donnez très poliment un conseil très sage, c'est de paraître douter des choses que je veux persuader, et de présenter comme probable ce qui est démontré.

> Cosi all' egro fanciul porgiamo aspersi
> Di soave licor gli orli del vaso. (Tasso, Ger. lib., c. I.)

Je vous réponds bien que si j'avais fait quelque découverte, quand je la croirais inébranlable, je la donnerais sous les livrées modestes du doute. Il sied bien d'être un peu honteux quand on fait boire aux gens le vin du cru; mais permettez-moi de m'excuser si j'ai un peu trop vanté Newton; j'étais plein de ma divinité. Je ne suis pas sujet à l'enthousiasme, au moins en prose. Vous savez qu'en écrivant l'*Histoire de Charles XII*, je n'ai trouvé qu'un homme où les autres voyaient un héros; mais Newton m'a paru d'une tout autre espèce. Tout ce qu'il a dit m'a semblé si vrai que je n'ai pas eu le courage de faire la petite bouche. D'ailleurs vous connaissez les Français; parlez avec défiance de ce que vous leur donnez, ils vous prendront au mot.

Enfin les ménagements ne feront point passer la fausse monnaie pour la bonne, chez la postérité; et si Newton a trouvé la vérité, elle et lui méritent qu'on les présente avec assurance à son siècle.

Je passe, monsieur, à un article de votre lettre qui n'est pas le moins essentiel; c'est le goût épuré que vous y faites paraître. Vous voulez qu'on ne donne à la philosophie que les ornements qui lui sont propres, et qu'on n'affecte point de faire le plaisant ni l'homme de bonne compagnie, quand il ne s'agit que de méthode et de clarté.

> Ornari res ipsa negat; contenta doceri.

A la bonne heure que M. de Fontenelle ait égayé ses *Mondes;* ce sujet riant pouvait admettre des fleurs et des pompons; mais des vérités plus approfondies sont de ces beautés mâles auxquelles il faut les draperies du Poussin. Vous me paraissez un des meilleurs faiseurs de draperie que j'aie jamais vus. Madame du Châtelet est entièrement de votre avis. Elle a un esprit qui, comme le dit La Fontaine de madame de La Sablière,

> A beauté d'homme avec grâces de femme. (Liv. XII, fab. xv.)

Elle a lu et relu votre lettre avec une sorte de plaisir qu'elle goûte rarement. Elle avait déjà été bien contente d'une lance que vous avez rompue sur le nez de Crousaz (1), en faveur de Bayle. Elle voudrait bien voir un bâillon de votre façon mis dans la bouche bavarde de ce professeur dogmatique.

Continuez, monsieur, à faire voir que les personnes d'un certain ordre en France ne passent point leur vie à ramper chez un ministre, ou à traîner leur ennui de maison en maison. Empêchez la prescription de la barbarie, et faites honneur à la France.

Permettez-moi de présenter mes très humbles compliments à un autre philosophe mondain (2) qu'on dit aujourd'hui beaucoup plus joufflu que vous. Il lit moins que vous Bayle et Cicéron; mais il vit avec vous, et cela vaut bien de bonnes lectures. Madame du Châtelet sera aussi transportée que moi,

(1) Auteur de l'*Examen du pyrrhonisme*, 1733. (G. A.)
(2) Des Alleurs le jeune. (G. A.)

si vous lui faites part de vos idées. Elle en est bien plus digne, quoique je sente tout leur prix. Je suis, etc.

814. — A M. DE MAUPERTUIS.

Cirey, le 27 novembre.

J'ai trop tardé à vous remercier, mon grand philosophe; serez-vous homme à consacrer un quart d'heure à nous faire savoir comment l'enchanteur Dufaï (1) a coupé quatre membres à Newton? Oter tout d'un coup quatre couleurs primitives aux gens! cela est-il vrai? On ne sait plus comment la miséricorde de Dieu est faite; expliquez-nous le mystère.

Il y a quelque temps que la physique languit à Cirey. Si vous connaissiez quelque jeune indigent qui sût coller, brosser, tracasser de la main, avoir soin d'une machine, la monter, la démonter, envoyez-le-nous. Madame du Châtelet a toujours les mêmes sentiments pour sir *Isaac* Maupertuis; et, quoique nous ayons perdu quatre couleurs, nous ne vous croyons pas obscurci. Vous savez avec quels sentiments je vous suis attaché pour la vie.

815. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A Bar-le-Duc ou tout auprès, ce 27 novembre (2).

Dans votre vie cachée, un solitaire comme vous ne devrait pas oublier un autre solitaire qui l'a toujours aimé, et l'ermite Antoine devrait bien se souvenir de l'ermite Paul. J'apprends que vous donnez une espèce de journal littéraire que Desbordes imprime. Je serai peut-être en état, tout reclus que je suis, de vous fournir de bons mémoires, et ce sera de grand cœur. Vous savez que je m'intéresse à tous vos succès, et que je vous ai aimé dès que je vous ai connu.

Vous avez bien raison de m'écrire de me défier des Ledet ou plutôt des gens qui les conduisaient. Ces messieurs ont abusé de tous mes bienfaits et m'ont payé de la plus grande ingratitude. Je voulais vous écrire depuis longtemps; mais M. Prévost me disait que vous étiez en Suisse et qu'il ne savait pas votre demeure. Il m'a lui-même sacrifié aux Ledet, et depuis longtemps il ne m'écrit plus, quoique j'aie toujours été prêt à lui rendre service. Son oubli ne m'empêche pas de compter sur votre amitié.

Je vous prie d'écrire un petit mot à votre ami d'Artigny, chez le sieur Excelmans, à Bar-le-Duc; il vous fournira des matériaux pour bâtir le bel édifice littéraire auquel vous travaillez. Il voudrait pouvoir contribuer à votre bonheur comme à vos travaux. *Vale.*

816. — A M. THIERIOT.

Le 29 novembre.

Je viens de répondre un livre au beau volume de M. des Alleurs; voici encore une lettre que je devais à M. Clément.

Votre paquet arrive dans l'instant que je finis toutes ces besognes. Me voici avec vous comme un homme qui s'est épuisé avec ses maîtresses, mais qui revient à sa femme.

Je n'ai point encore reçu le paquet du prince; mais grand merci de l'épître de M. Formont. Je suis bien aise de lui avoir envoyé la réponse (3) avant d'avoir lu sa pièce, et de m'être justifié d'avance de ne plus aimer les vers; mais dites-lui poliment que, si je ne les avais jamais aimés, je commencerais par les siens. Il est vrai qu'il m'enveloppe dans ses plaintes générales contre les déserteurs d'Apollon. Je ne suis point déserteur, mais je dirai toujours : *In domo patris mei mansiones mu tæ sunt;* ou bien avec Arlequin : *Ognuno faccia secondo il suo cervello.*

Je vous avoue que je suis enchanté de l'action de M. de La Popelinière. Il y a là un caractère si vrai, quelque chose de si naturel, de si bon, à prendre intérêt à l'ouvrage d'un autre, à l'examiner, à le corriger, qu'il mérite plus que jamais le nom de Pollion.

> Vir bonus et prudens versus reprehendet inertes;
> Culpabit duros, etc. (Hor., *de Art. poet.*)

Il est l'homme d'Horace, et je crois qu'il a le mérite de l'être sans le savoir; car, entre nous, je pense qu'il ne lit guère, et qu'il doit son goût à la manière dont il a plu à Dieu de le former. Je serai à mon tour difficile. Vous allez croire que c'est sur mes vers; point, c'est sur ceux de Pollion; qu'il lise et qu'il juge.

> La modération est le trésor du sage (4e *Disc.*),

me paraît bien meilleur que l'*attribut*, 1° parce que le *trésor* est opposé à *modération*, et parce que *attribut* est un terme prosaïque..., etc., etc. En faisant ces critiques, qui me paraissent justes, je suis effrayé de la difficulté de faire des vers français; et je ne m'étonne plus que Despréaux employât deux ans à composer un épître.

Je m'en vais raboter plus que jamais, et être aussi inflexible pour moi que je le suis pour Pollion.

Votre grande critique que je ne parle pas toujours à Hermotime me paraît la plus mauvaise de toutes. Parler toujours à la même personne est d'un ennui de prône. On s'adresse d'abord à son homme, et ensuite à toute la nature; ainsi en use Horace, mille fois plus décousu que moi. Mais nous n'aurons plus de querelle sur cela; Hermotime est devenu Thieriot, et chaque épître est détachée.

Ah! en voici d'une bonne! vous trouvez mauvais ce vers :

> Moins ce qu'on a pensé que ce qu'il faut savoir (*Id.*);

et vous osez dire que c'est du galimatias pour un bon dialecticien! Eh bien! mon cher dialecticien, je vous dirai qu'un homme qui étudie la nature, qui fait des expériences, qui calcule en Newton, un Mariotte, un Huygens, un Bradley, un Maupertuis, savent *ce qu'il faut savoir*, et que M. Legendre, marquis de Saint-Aubin, dans son *Traité de l'opinion*, sait *ce qu'on a pensé*. Je vous dirai que *savoir* ce qu'ont mal pensé les autres, c'est très mal *savoir*, et qu'un homme qui étudie la géométrie sait, non des opinions, mais des choses, et des choses indépendantes des hommes; voilà le point. Je n'exclus pas l'histoire de l'esprit humain, mais je veux qu'on sache que l'eau pèse neuf cents fois plus que l'air, et non pas qu'on s'en tienne à savoir qu'Aristote a cru que l'eau ne pesait que dix fois davantage.

Ce vers, ne vous en déplaise, est vrai et précis; et il restera. Continuez cependant, dites-moi *tout ce que l'on pensera* et *tout ce qu'il faudra savoir*. Je suis comme Laflèche (1), je fais mon profit de tout.

Adieu, mon cher Mersenne. *Dimitte nobis peccata nostra, sicut dimittimus* criticis *nostris.*

Je fais tant de cas de l'esprit et de l'amitié de Pollion, que je lui dis mon sentiment sans aucun ménagement. Son caractère est au-dessus des simagrées des compliments. Une vérité vaut mieux chez lui que cent fadeurs. Je vous embrasse, j'ai la tête cuite.

A propos, j'oubliais encore une correction *sans appel*, dont j'appelle au bon sens, au bon goût, et à vous :

> D'où vient qu'avec cent pieds qui lui sont inutiles (*Id.*),

vous voudriez *qu'on croirait inutiles*. Eh! ventre-saint-gris, ils sont très inutiles, car il

> . . . . traîne ses pas débiles.

Il y a des espèces de reptiles qui ont une trentaine de pattes et qui n'en vont pas plus vite, comme les autruches ont des ailes pour ne point voler. Dieu est le maître.

817. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT,

Novembre.

Pourquoi, mon cher ami, ne pas recevoir M. de Brézé? Pourquoi mettre à portée ce seigneur de penser qu'on n'aime pas à être payé? Puissent tous mes débiteurs me fatiguer de paiement tous les quartiers! j'accepterai cette corvée sans me plaindre. Quelques lettres d'avertissement aux Lezeau, d'Estaing, Richelieu, d'Auneuil, et autres; cela ne coûte rien; et, quand on a rempli ses devoirs, on peut sans scrupule avoir recours aux lois. *Vale.*

Le chevalier de Mouhi vous apportera un petit paquet pour moi. Je vous prie de l'assurer de ma tendre amitié, et de l'engager à faire du reste de mes lettres ce qu'il a déjà fait de quelques-unes en votre présence : cela est encore d'une importance extrême pour ses intérêts et pour les miens (2).

Vous devez aller à la campagne, et pourquoi ne pas venir à Cirey voir votre ami? *Vale iterum.*

Et le bijou, mon cher abbé! j'oubliais de vous en parler. Prenons-le pour vingt louis; mais, pour le payer, attendez qu'il ait été présenté et trouvé joli. S'il avait le malheur de déplaire, il en faudrait un autre.

Vous m'enverrez par le coche deux cent cinquante louis d'or bien empaquetés; cinquante viendront une autre fois.

(1) Voyez la note des éditeurs de Kehl, dans la lettre à Thieriot du 10 décembre. (G. A.)
(2) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(3) Voyez plus haut. (G. A.)

(1) Dans l'*Avare*. (G. A.)
(2) Il ne fallait pas laisser deviner le véritable auteur du *Préservatif*. (G. A.)

S'ils arrivent tous ensemble, ils seront reçus très favorablement; et on les recevra encore très poliment, s'ils arrivent par compagnies détachées.

Procope vous remettra un paquet de friandises, qui seront les bienvenues à Cirey où vous êtes et où vous serez toujours très aimé et très fêté, si vous y venez. *Vale iterum.*

J'écris à bâtons rompus, mon cher ami. J'ai la tête tellement embrouillée de physique, de chimie, et même de poésie, que je ne sais ce que je fais. Je ne veux pourtant pas envoyer cette lettre sans vous dire que le portrait colorié de Van-Dyck est attendu, mais sans impatience.

Je voudrais une traduction des *Institutions* de Boerhaave. Puis-je l'avoir bientôt? Vous donnerez cent francs à madame Le Brun. Vous devez en avoir donné trois cents à M. Thieriot, chez M. de La Popelinière; n'est-ce pas? C'est mon ami depuis plus de vingt ans. Encore douze livres à notre Bourguignon, s'il est toujours dans la pauvreté.

La Mare, Linant, *a longe. Et iterum vale.*

818. — A M. THIERIOT.

Le 1er décembre.

Nous venons de recevoir le paquet du prince, lequel prince doit un jour vous acheter cent mille écus, s'il en donne sept mille pour un être non pensant, haut de six pieds. J'étais bien pressé, avant-hier, en vous écrivant toutes mes contre-critiques; pardonnez,

Mais *je lèche, en criant, la main* qui me censure (1).

A propos, nous avons demandé aux valets de chiens, si les chiens peuvent crier quand ils lèchent; ils disent que cela est aussi impossible que de siffler la bouche pleine.

Comment va l'*Enfant prodigue?* Vos amis sont-ils revenus de la critique de Fierenfat? Un nom doit-il choquer? et ignore-t-on que, dans Ménandre, Plaute et Térence, tous les noms annoncent les caractères, et qu'Harpagon signifie *qui serre?* Madame Creupillac n'est-elle pas nécessaire à l'intrigue, puisque c'est elle qui apprend à l'Enfant prodigue toutes les nouvelles? et n'est-il pas plaisant et intéressant tout ensemble que cette Croupillac lui dise bonnement du mal de lui-même?

Messieurs les critiques, j'en appelle au parterre. Adieu; laissez-moi le droit de regimber, mais donnez-moi toujours cent coups d'aiguillon. *Vale, te amo.*

819. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Décembre.

Vous êtes bien bon, mon véritable ami, de soupçonner M. D*** d'avoir écrit le billet que vous m'envoyez. Je vois bien que vous ne connaissez ni le style ni l'écriture du petit La Mare. Il me semble qu'il devrait avoir plus de respect pour vous, et plus de reconnaissance pour moi. Il devrait au moins n'écrire que pour me remercier de mes bienfaits. Je lui ai donné cent francs pour son voyage d'Italie, et je n'ai pas entendu parler de lui depuis son retour. Je ne le connais que pour l'avoir fait guérir d'une maladie infâme, et pour l'avoir accablé de dons qu'il ne méritait pas; mais je suis accoutumé à l'ingratitude des hommes.

Que La Mare ne m'ait payé que d'ingratitude, encore passe; mais Demoulin y a joint la friponnerie, l'outrage, et les plus indignes procédés. Sa femme m'a écrit pour me demander grâce; mais si lui-même ne me demande pardon de ses infamies, il sera poursuivi à la rigueur; il faut au moins qu'il me paie le peu qu'il n'a pu me voler. Faites présenter ce billet à sa femme, et sur sa réponse je dirigerai mes démarches. Vous avez mon titre contre lui, ou il est chez Ballot, notaire. Ce fripon insigne me vole vingt mille francs, et il ose me menacer! C'en est trop.

Tâchez, mon cher ami, d'avoir cette belle pendule à secondes dont vous me parlez. Ce sera un joli ornement pour la galerie que je fais bâtir; et cherchez-moi promptement un notaire qui puisse me placer vingt mille livres en rentes viagères.

820. — A M. HELVÉTIUS.

A Cirey, ce 4 (2) décembre.

Mon très cher enfant, pardonnez l'expression, la langue du cœur n'entend pas le cérémonial; jamais vous n'éprouverez tant d'amitié et tant de sévérité : je vous renvoie votre *Epître* (1) apostillée, comme vous l'avez ordonné. Vous et votre ouvrage vous méritez d'être parfaits. Qui peut ne pas s'intéresser à l'un et à l'autre? Madame la marquise du Châtelet pense comme moi, elle aime la vérité et la candeur de votre caractère; elle fait un cas infini de votre esprit; elle vous trouve une imagination féconde; votre ouvrage lui paraît plein de diamants brillants; mais qu'il y a loin de tant de talents et de tant de grâces à un ouvrage correct! La nature a tout fait pour vous; ne lui demandez plus rien; demandez tout à l'art; il ne vous manque plus que de travailler avec difficulté. Vingt bons vers en quinze jours sont malaisés à faire; et, depuis nos grands maîtres, dites-moi, qui a fait vingt bons vers alexandrins de suite? Je ne connais personne dont on puisse en citer un pareil nombre. Et voilà pourquoi tout le monde s'est jeté dans ce misérable style marotique, dans ce style bigarré et grimaçant, où l'on allie monstrueusement le trivial et le sublime, le sérieux et le comique, le langage de Rabelais, celui de Villon, et celui de nos jours. A la bonne heure, qu'un laid visage (2) se couvre de ce masque. Rien n'est si rare que le beau naturel; c'est un don que vous avez; tirez-en donc, mon cher ami, tout le parti que vous pouvez; il ne tient qu'à vous. Je vous jure que vous serez supérieur en tout ce que vous entreprendrez; mais ne négligez rien. Je vous donne un bon conseil, après vous avoir donné de bien mauvais exemples. Je me suis mis trop tard à corriger mes ouvrages; je passe actuellement les jours et les nuits à réformer la *Henriade, OEdipe, Brutus*, et tout ce que j'ai jamais fait. N'attendez pas comme moi;

Si nolis sanus, curres hydropicus. . . . (Hor., lib. I, ep. II.)

Je songe à guérir mes maladies; mais vous prévenez celles qui peuvent vous attaquer. Puisque vous chantez l'*étude* avec tant d'esprit et de courage, ayez aussi le courage de limer cette production vingt fois; renvoyez-la-moi, et que je vous la renvoie encore. La gloire, en ce métier-ci, est comme le royaume des cieux, *et violenti rapiunt illud.* Que je sois donc votre directeur pour ce royaume des belles-lettres; vous êtes une belle âme à diriger. Continuez dans le bon chemin, travaillez; je veux que vous fassiez aux belles-lettres et à la France un honneur immortel. Plutus ne doit être que le valet de chambre d'Apollon; le tarif est bientôt connu, mais une épître en vers est un terrible ouvrage. Je défie vos quarante fermiers-généraux de le faire. Adieu; je vous embrasse tendrement; je vous aime comme on aime son fils. Madame du Châtelet vous fait les compliments les plus vrais : elle vous écrira, elle vous remercie.

Allons, qu'un ouvrage qui lui est adressé soit digne de vous et d'elle. Vous m'avez fait trop d'honneur dans cet ouvrage, et cependant je vous rends la vie bien dure. Adieu; je vous souhaite la bonne année. Aimez toujours les arts et Cirey.

821. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Cirey, ce 5 décembre.

Aimable ange gardien, vous resterez donc dans votre ciel de Paris! soyez donc là votre ange à vous-même. *Angele, custodi te ipsum.* Travaillez à y être aussi heureux que vous méritez de l'être, et mettez le comble au bonheur de Cirey par le vôtre. Vous n'avez à changer que votre fortune. J'en dis autant à l'aimable compagne de votre vie; je fais mille vœux pour vous deux. Je ne savais pas que vous demeurassiez avec M. d'Ussé. Voulez-vous bien présenter mes plus tendres respects aux philosophes, père et fils, et à madame d'Ussé? Je devais avoir l'honneur de leur écrire; mais un cabinet de physique, des vers, et une mauvaise santé, me font manquer à tous mes devoirs.

Ne m'oubliez pas, je vous en supplie, auprès de votre frère.

J'avais peu d'argent quand La Mare est venu chez madame du Châtelet, je n'ai pu lui donner que cent livres; mais pour lettres de change je lui donne la comédie de l'*Envieux* (3), qu'il vous apporte corrigée, en vers de six pieds, et bien cachetée. Il la donnera sous son nom, et il partagera le profit avec un jeune homme plus sage que lui et plus pauvre (4).

Recommandez-lui le plus profond secret; je crois qu'il la gardera, et que l'envie de vous plaire lui donnera toutes les vertus. Je ne lui donne pas cette comédie comme bonne pièce, mais comme bonne œuvre.

(1) Vers de la fabrique de M. de La Popelinière, corrigeant Voltaire. Voyez la lettre du 20 juin 1740. (G. A.)
(2) Ou 24. (G. A.)

(1) Voyez tome IV. (G. A.)
(2) Comme celui de Rousseau. (G. A.)
(3) Pièce contre Desfontaines. Elle ne fut pas représentée. (G. A.)
(4) Il est à croire que La Mare était venu en septembre à Cirey se faire pardonner son ingratitude. (G. A.)

Adieu ; quand j'aurai des termes pour vous dire combien la reconnaissance, la tendresse, et l'estime, m'attachent à vous, je m'en servirai.

(DE LA MAIN DE MADAME DU CHATELET).

J'ai scellé cette comédie de cinq sceaux, mon cher ami; voyez si La Mare ne les a pas rompus; et, surtout, en cas qu'elle fût refusée, qu'il ne soit pas le maître de la faire imprimer; cela pourrait attirer des affaires. Ne la lui confiez point; déposez-la dans les très fidèles mains de mademoiselle Quinault, et qu'il soit à ses ordres et aux vôtres. Il faudra que mademoiselle Quinault la fasse copier et renvoie la copie envoyée, parce qu'il y a de l'écriture de votre ami. Si vous n'approuvez pas qu'on la joue, renvoyez-la; on donnera autre chose à La Mare. Taillez, monsieur d'Argental, rognez, nous sommes entre vos mains.

M. de Voltaire vous envoie aussi deux épîtres; la deuxième, *sur la Liberté*, et la quatrième, *sur la Modération*. Il ne donnera la cinquième que quand vous serez content, et corrigera les trois premières jusqu'à ce que vous disiez : *C'est assez;* mais je crois qu'il est nécessaire d'en faire un corps d'ouvrage suivi, et de les imprimer ensemble, surtout à cause de celle de l'*Envie*. *Mérope* peut réussir, surtout avec mademoiselle Dumesnil; mais je ne sais si on doit la hasarder; c'est à vous à décider. Il a beaucoup retouché les derniers actes; je ne sais si vous en serez plus content; mais il y a bien des beautés et des choses prises dans la nature. Sa santé demande peu de travail, et je fais mon possible pour l'empêcher de s'appliquer. Je crois qu'il va se remettre à l'Histoire de Louis XIV; c'est l'ouvrage qui convient le plus à sa santé. Si vous venez jamais ici, je crois que vous la lirez avec grand plaisir. Je fais mon possible pour vous donner autant d'envie de venir, que j'en ai de vous dire moi-même combien je vous aime tendrement. Votre ami vous en dit autant.

822. — A M. THIERIOT.

Le 6 décembre.

Mon très cher ami, mitonnez-moi le manipulateur; vous aurez dans peu notre décision.

Comme on imprimait en Hollande les quatre *Épîtres*, je viens de les envoyer corrigées, très corrigées, surtout la première, et mon cher Thieriot est à la place d'Hermotime.

Vous me faites tourner la tête de me dire qu'il ne faut point de tours familiers. Ah! mon ami, ce sont les ressorts de ce style. Quelque ton sublime qu'on prenne, si on ne mêle pas quelque repos à ces écarts, on est perdu. L'uniformité du sublime dégoûte. On ne doit pas couvrir son cul de diamants comme sa tête. Mon cher ami, sans variété, jamais de beauté. Etre toujours admirable, c'est ennuyer. Qu'on me critique, mais qu'on me lise.

Passons du grave au doux, du plaisant au sévère.

BOILEAU, *Art poét.*, I.

Gare que le père Voltaire ne soit père Savonarole (1)!

Envoyez le *s'Gravesande* chez l'abbé (2); il ne faut jamais attendre d'occasion pour un bon livre; l'abbé le mettra au coche sur-le-champ.

Il me faut le *Boerhaave* français ; je le crois traduit. Il y a une infinité de drogues dont je ne sais pas le nom en latin.

Ai-je souscrit pour le livre (3) de M. Brémond? Aurai-je quelque chose sur les marées par quelque tête anglaise?

Je crois que je verrai demain *Wallis* et l'*Algarotti* français (4). J'avais proposé à M. Algarotti que la traduction se fît sous mes yeux ; je vous réponds qu'il eût été content de mon zèle.

Je ne sache pas qu'on ait imprimé rien de mes lettres à Maffei : mais ce que j'ai écrit, soit à lui, soit à d'autres, sur l'abbé Desfontaines, a beaucoup couru. Si on m'avait cru, on aurait plus étendu, plus poli, et plus aiguisé cette critique (5). Il était sans doute nécessaire de réprimer l'insolente absurdité avec laquelle ce gazetier attaque tout ce qu'il n'entend point; mais je ne peux être partout, et je ne peux tout faire.

Au reste, je ne crois pas que vous balanciez entre votre ami et un homme qui vous a traité avec le mépris le plus insultant dans le *Dictionnaire néologique*, dans un ouvrage souvent imprimé, ce qui redouble l'outrage. Il ne m'a jamais écrit ni parlé de vous que pour nous brouiller; jamais il n'a employé sur votre compte un terme honnête. Si vous aviez la faiblesse honteuse de vous mettre entre un tel scélérat et votre ami, vous trahiriez également et ma tendresse et votre honneur. Il y a des occasions où il faut de la fermeté; c'est s'avilir de ménager un coquin. Il a trouvé en moi un homme qui le fera repentir jusqu'au dernier moment de sa vie; j'ai de quoi le perdre; vous pouvez l'en assurer. Adieu; je suis fâché que la colère finisse une lettre dictée par l'amitié.

(1) C'est-à-dire brûlé. (G. A.)
(2) Moussinot. (G. A.)
(3) Traduction des *Transactions philosophiques*. (G. A.)
(4) Traduction de Duperron de Castera. (G. A.)
(5) Le *Préservatif*. (G. A.)

823. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 6 décembre.

Le coche de Joinville part aujourd'hui chargé de quatre petites bouteilles de liqueurs qui, Dieu merci, seront bues en France (1). Elles sont adressées à M. d'Argental, à la Grange-Batelière. Recevez, mon cher ange gardien, ces petites libations que vous fait le mortel dont vous prenez soin.

Voici une autre sorte d'hommage; c'est une cinquième *Épître* (2), en attendant que les autres soient dûment corrigées. Lisez-la, ne la donnez point; dites ce qu'il faut réformer. Je voudrais qu'elle fût catholique et raisonnable; c'est un carré rond, mais, en égrugeant les angles, on peut l'arrondir. Je corrige actuellement la *Henriade*, *Brutus*, *Œdipe*, l'*Histoire* du roi de Suède. Puisque j'ai tant fait que d'être auteur, et que vous avez tant fait que de m'aimer, il faut au moins que vous aimiez en moi un auteur passable.

Je crois que le mieux est que mademoiselle Quinault donne l'*Envieux* sans le mettre sous le nom de La Mare. La pièce est un peu sérieuse, mais on dit que les honnêtes gens réussissent à présent à la comédie mieux que les bouffons. C'est à vous à me le dire. J'ai peur que Thieriot n'ait vu l'*Envieux* autrefois ; mais il est devenu discret; nous avons étoupé sa trompette.

J'ai écrit deux fois à M. Hérault, pour avoir le désaveu de Jore ; il m'est essentiel ; comment faire pour l'obtenir? Qu'il est aisé de nuire! que le mal se fait promptement ! qu'on est lent à faire le bien ! Chez vous, c'est tout le contraire. Non ; je ne sais ce que je dis, car vous ne pouvez faire le mal, vous êtes le bon principe, vous êtes Orosmade.

Madame du Châtelet vous fait mille amitiés. Nous pourrions bien acheter l'hôtel Lambert à Paris, non comme palais, mais comme solitude, et solitude qui nous rapprocherait du plus aimable des hommes. Mes respects à votre adorable femme. Etes-vous toujours sénateur de Paris?

824. — A M. THIERIOT.

Cirey, le 10 décembre.

Je me venge de vos critiques sur notre ami M. de La Bruère. Vous me donnez le fouet, et je le lui rends. Il est vrai que j'y vais plus doucement que vous; mais c'est que je suis du métier, et je ne sais que douter quand vous savez affirmer. Je suis peut-être aussi exact que vous, mais je ne suis pas si sévère. Voici donc, mon cher ami, son opéra (3), que je lui renvoie avec mes apostilles et une petite lettre, le tout adressé à père Mersenne.

Je me rends sur quelques-unes de vos censures. L'*Épître sur l'Homme* (4) est toute changée; enfin je corrige tout avec soin. L'objet de ces six *Discours* en vers est peut-être plus grand que celui des satires et des épîtres de Boileau. Je suis bien loin de croire les personnes qui prétendent que mes vers sont d'un ton supérieur au sien. Je me contenterai d'aller immédiatement après lui. Comment ne vous êtes-vous pas aperçu que l'*Épître sur la Nature du plaisir* est précisément celle dont la fin est adressée au prince royal ? comment n'avez-vous pas vu que le *plaisir* est le sujet de tout ce poëme ? comment enfin n'avez-vous pas reconnu les vers que je vous demandais? Grâce à Apollon, je les ai retrouvés et refaits pour vous épargner la peine de me les envoyer.

Je ne crois pas que Pollion soit fâché de mes contre-critiques; mais je crois que vous voyez tous deux combien l'art des vers et l'art de juger sont difficiles. Plus on connaît l'art, plus on en sent les épines.

Ne vous hâtez pas de juger M. Dufaï; cela est trop français; attendez du moins que vous ayez lu son factum. Je dois souhaiter qu'il ait tort, mais je suis bien loin de le condamner (5).

Je ne me rends point sur le Desfontaines, et je vous soutiens que le pied-plat dont vous me parlez, qui vous a si indignement accoutré dans son libelle *néologique*, c'est lui-

(1) M. le comte d'Argental, à la sollicitation de ses amis, s'était enfin décidé à ne point accepter l'intendance de Saint-Domingue. (K.)
(2) Le cinquième des *Discours sur l'Homme*. (G. A.)
(3) *Dardanus*. (G. A.)
(4) Sixième *Discours*. (G. A.)
(5) Trompé par des expériences peu concluantes, M. Dufaï avait cru trouver quelques erreurs dans l'*Optique* de Newton. (K.)

même; mais je ne vous dis que ce que vous savez. Vous cherchez à ménager un monstre que vous détestez et que vous craignez. J'ai moins de prudence; je le hais, je le méprise, je ne le crains pas, et je ne perdrai aucune occasion de le punir. Je sais haïr, parce que je sais aimer. Sa lâche ingratitude, le plus grand de tous les vices, m'a rendu irréconciliable (1).

825. — A M. PRAULT.

A Cirey, ce 13 décembre.

J'ai reçu votre lettre, mon cher Prault; si vous étiez toujours aussi exact, je vous aimerais beaucoup. Vous avez donc donné cent vingt livres à M. de La Mare, et vous avez plus fait que je n'avais osé vous demander. Je me charge du paiement, s'il ne vous paie pas.

Je vais vous rembourser et les cinquante livres que vous avez données à M. Linant, et quelque argent que je vous dois. Prenez, à bon compte, ces quatre cents livres que je vous envoie en un billet sur mon ami l'abbé Moussinot. Vous m'enverrez votre mémoire dans le courant de janvier.

Sitôt la présente reçue, faites un ballot d'un *Bayle* entier, bien complet, et envoyez-le à M. l'abbé de Breteuil, grand-vicaire à Sens, avec une feuille de papier, où vous mettrez: « A M. l'abbé de Breteuil, de la part de son très humble et » très obéissant serviteur Voltaire; » le tout bien beau et bien emballé; c'est un petit présent d'étrennes.

Voici les vôtres ci-incluses. Tâchez d'imprimer, avec permission, cette nouvelle *Epître* (2) morale, en attendant que je vous envoie le recueil complet et corrigé. La *Henriade* est bientôt prête. Vous prendrez votre parti; je ne veux que vous faire plaisir.

826. — A M. THIERIOT.

Ce 13 décembre (3).

Je ne suis point du tout de l'avis de madame du Châtelet sur le commencement de l'*Epître sur l'Egalité des conditions*, et les premiers vers,

> Ami, dont la vertu toujours égale et pure,
> Etc....

satisfont mon cœur et mon esprit, bien plus que la leçon que je faisais à Hermotime.

Le mot *affreux*, deux fois répété dans l'*Epître sur la Modération*, n'y est plus.

> Vivre avec un ami toujours sûr de vous plaire
> Exige en tous les deux une âme non vulgaire.

Ces deux vers, dont je n'ai jamais pris le parti, sont corrigés ainsi:

> Ah! pour vous voir toujours sans jamais vous déplaire,
> Il faut un cœur plus noble, une âme moins vulgaire,
> Etc.

Enfin, je corrige tout avec soin. L'objet de ces six discours en vers est peut-être plus grand que celui des satires et des épîtres de Boileau. Je suis bien loin de croire les personnes qui prétendent que mes vers sont d'un ton supérieur au sien; je me contenterai d'aller immédiatement après lui.

Je vous avais prié de donner à M. d'Argental une copie de l'*Epître sur la Nature du plaisir*, qui commence ainsi:

> Jusqu'à quand verrons-nous ce rêveur fanatique,
> Etc.

Elle demande encore des adoucissements; il faudra lui donner son passe-port. Je vous enverrai bientôt la tragédie de *Brutus*, entièrement réformée et défaite heureusement des églogues du Tullie.

Je vous enverrai *OEdipe* tout corrigé, et vous aurez encore bien autre chose: que Dieu me donne vie, et vous serez content de moi. Je brûle de vous faire voir les corrections sans fin de la *Henriade*. Si le royaume des cieux est pour les gens qui s'amendent, j'y aurai part; s'il est pour ceux qui aiment tendrement leurs amis, je serai un saint. Platon mettait dans le ciel les amis à la première place; j'y serais encore en cette qualité. Adieu, mon cher ami. L'Elu V.

Avez-vous reçu le paquet pour le père de *Dardanus?* Mandez-moi l'adresse de M. Algarotti. Excusez-moi auprès du prince sur ma pauvre santé.

(1) Les deux alinéas qui terminent cette lettre dans les autres éditions appartiennent à la lettre du 13 décembre. (G. A.)
(2) Sixième *Discours sur l'Homme*. (G. A.)
(3) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)

827. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Décembre.

On vous apportera, mon cher abbé, un journal de la part d'un fripon de jésuite apostat, qui est à présent libraire en Hollande, et qui se nomme du Sauzet. Vous donnerez cent francs pour ce coquin-là, attendu qu'il faut payer les services même des méchants.

Prault fils doit prendre quatre cents francs dans votre trésor. Il a donné de l'argent à Linant et à La Mare; mais je ne le sais que par lui, et ces messieurs gardent, jusqu'ici, un silence qui n'est pas, je crois, le *silence respectueux*, encore moins le silence reconnaissant, à moins que les grandes passions ne soient muettes. Leurs besoins sont éloquents, mais leurs remerciements sont cachés. Si d'Arnaud est sage, il aura les petits secours dont je favorisais des ingrats. Quand il emprunte trois livres, il faut lui en donner douze, l'accoutumer insensiblement au travail, et, s'il se peut, à bien écrire. Recommandez-lui ce point; c'est le premier échelon, je ne dis pas de la fortune, mais d'un état où l'on puisse ne pas mourir de faim.

J'ai toujours l'affaire de Jore très à cœur; s'il ne se désiste, il sera poursuivi impitoyablement.

828. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Cirey.

Mon aimable ange gardien, si j'avais eu quelque chose de bon à dire, j'aurais écrit à MM. d'Ussé; mais écrire pour dire: J'ai reçu votre lettre, et j'ai l'honneur d'être, et des compliments, et du verbiage, ce n'est pas la peine.

Je ne saurais écrire en prose quand je ne suis pas animé par quelque dispute, quelque fait à éclaircir, quelque critique, etc.; j'aime mieux cent fois écrire en vers; cela est beaucoup plus aisé, comme vous le sentez bien.

Voici donc des vers que je leur griffonne; qu'ils les lisent, mais qu'ils les brûlent.

Venons à l'*Epître* sur la preuve de l'existence de Dieu par le plaisir (1). Ne pourrait-on pas y faire une sauce, pour faire avaler le tout aux dévots?

829. — A MADAME DEMOULIN.

A Cirey, décembre.

Je vous rends à l'un et à l'autre mon amitié; je vois par vos démarches qu'en effet vous ne m'avez point trahi, et que, quand vous m'avez dissipé vingt-quatre mille livres d'argent (2), il y a eu seulement du malheur, et non de mauvaise volonté. Je vous pardonne donc de tout mon cœur, et sans qu'il me reste la moindre amertume dans le cœur.

Tout mon regret est de me voir moins en état d'assister les gens de lettres comme je faisais. Je n'ai plus d'argent, et, quand il a fallu, en dernier lieu, faire de petits plaisirs à M. Linant et à M. La Mare, j'ai été obligé de faire avancer les deniers par le sieur Prault jeune, libraire fort au-dessus de sa profession.

Je me flatte que M. Linant aura enfin heureusement fini cette tragédie dont je lui ai donné le plan il y a si longtemps (3). Je lui souhaite un succès qui lui donne un peu de fortune et beaucoup de gloire. Ce serait avec bien du plaisir que je lui écrirais; mais vous savez que de malheureuses plaintes domestiques et une juste indignation de madame la marquise du Châtelet contre sa sœur me lient les mains. J'ai donné ma parole d'honneur de ne point lui écrire, je la tiens; mais je ne l'ai point donnée de ne le point secourir, et je le secours. Passez donc chez M. Prault fils, et priez-le de donner encore cinquante livres à M. Linant. Surtout que M. Linant donne sa tragédie à imprimer à M. Prault; c'est une justice que ce libraire aimable mérite. Faites le marché vous-même; quand je dis vous, je dis votre mari; cela est égal.

Vous devriez engager M. Linant à écrire, sans griffonner, une lettre respectueuse, pleine d'onction et d'attachement, à M. le marquis du Châtelet, et autant à madame. Ce devoir

(1) Le cinquième *Discours*. (G. A.)
(2) « Je soussigné reconnais que M. de Voltaire ayant prêté à ma femme et à moi la somme de vingt-sept mille livres, et, vu le mauvais état de nos affaires, ayant bien voulu se restreindre à la somme de trois mille livres, par contrat obligatoire passé entre nous, chez Ballot, notaire, le 12 de juin 1736, il nous a remis et accordé sept cent cinquante livres, restant des trois mille à payer, et m'en a donné une rétrocession pleine et entière. Ce 19 de janvier 1743. DEMOULIN. »
(3) *Ramsès*. (G. A.)

bien rempli pourrait opérer une réconciliation peut-être nécessaire à la fortune de M. Linant.

Je voudrais qu'il pût dédier sa pièce à madame la marquise du Châtelet. Je me ferais fort de l'en faire récompenser. L'aimable Prault a encore donné cent vingt livres pour moi au sieur La Mare. Je n'ai point de nouvelles de ce petit hanneton; il est allé sucer quelques fleurs à Versailles.

830. — A M. THIERIOT.

A Cirey, 18 décembre (1).

Mon cher ami, je n'ai ni le temps ni la force de vous écrire; à peine ai-je celle de cacheter ces deux paquets que je vous supplie de dépêcher, l'un à Remusberg, l'autre à la Grange-Batelière (2), deux asiles des arts et de la vertu, et à côté desquels je ne peux mettre que la maison aimable que vous habitez. Nous attendons de vos nouvelles, et sommes bien fâchés de donner succinctement des nôtres.

831. — AU MÊME.

20 décembre (3).

En réponse à votre lettre du 14 (4), 1° je vous prie, mon cher ami, de lire les petits versiculets qui se trouvent dans ma lettre à sir Isaac (5). C'est une petite formule de quête pour les Lapones, suivant les rites de bienfaisance de l'abbé de Saint-Pierre d'Utopie.

2° Ecrivez-moi de grâce un peu de détail sur l'*Epître de l'Homme*.

3° Je suis confondu que vous n'ayez pas reçu celle *sur la Nature du plaisir*. Elle était dans un gros paquet, et je me souviens très bien que je vous priais de ne la pas envoyer sitôt au prince. Or voyez donc, en feuilletant notre *Commercium epistolicum*, si vous retrouverez la lettre en question; elle a été écrite il y a six semaines ou deux mois. La perte de ce gros paquet me donne de vives inquiétudes.

4° Je vous prie de répondre aux semeurs de zizanie que le père Porée, mon ancien régent, est mon ami intime, qu'il m'écrivit il n'y a pas quinze jours, et qu'il est incapable de la lâche et scandaleuse noirceur qu'on lui impute.

5° Apparemment que le petit La Mare espère beaucoup de vous et peu de moi, car depuis que je lui ai donné cent livres d'une part et cent vingt de l'autre, je n'entends pas parler de lui; il ne m'en a pas seulement accusé la réception.

6° Comme j'en ai usé de même avec Linant, et que vous m'avez mandé il y a quelque temps qu'il avait tenu des discours fort insolents de Cirey, je vous prie de me mander quels sont ces discours. Rien n'est si triste qu'un soupçon vague. Il faut savoir sur quoi compter; demi-confidence est torture. Il faut tout ou rien, en cela comme en amitié.

7° Je n'ai nul empressement pour le palais Lambert, car il est à Paris. Si madame du Châtelet veut l'acheter, il lui coûtera moins que vous ne dites. Je vivrai avec elle là, comme à Cirey; et dans un Louvre ou dans une cabane, tout est égal. Je ne crois pas que cette acquisition dérange trop sa fortune, et je crois que je pourrai toujours la voir jouir d'un état très honorable, avec une sage économie qu'il faut recommander à sa générosité. Au reste, il faudrait que le public ne fût pas informé de cette acquisition avant le temps.

8° Envoyez-moi, je vous prie, la lettre de M. Algarotti. Mais pourquoi ne vous écrit-il point?

9° Dites au très aimable M. Helvétius que je l'aime infiniment, et que je dis toujours en parlant de lui :

Macte animo, generose puer! sic itur ad astra! (*Æn.*, l. IV.)

10° Je vous souhaite la bonne année, je vous embrasse tendrement. Dites à M. votre frère qu'il m'envoie un nota de ce que je lui redois; c'est un créancier trop paisible. Adieu, mon cher ami; portez-vous mieux que moi; excusez ma paresse auprès de son altesse royale sur ma mauvaise santé. — Bonsc...

(1) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)
(2) C'est-à-dire l'un à Frédéric et l'autre à d'Argental. (G. A.)
(3) Voici une version plus exacte d'une lettre à Thieriot, classée toujours à la date du 20 décembre. MM. Bavoux et François ont eu tort de remplacer cette date par celle du 29. Il est évident que dans cette lettre Voltaire tâte son ami, et n'a pas encore éclaté contre lui à cause de son silence sur le pamphlet de Desfontaines. (G. A.)
(4) Les éditeurs de cette lettre ont lu : 24. (G. A.)
(5) Voyez la lettre suivante à Maupertuis. (G. A.)

832. — A M. DE MAUPERTUIS.

A Cirey, le 20 décembre.

Sir *Isaac*, madame la marquise du Châtelet, et moi indigne, nous sommes si attachés à ce qui a du rapport à votre mesure de la terre et à votre voyage au pôle, nous sommes d'ailleurs si éloignés des mœurs de Paris, que nous regardons votre Lapone (1) trompée comme notre compatriote. Nous proposerions bien qu'on mît, en faveur de cette tendre Hyperboréenne, une taxe sur tous ceux qui ne croient pas la terre aplatie; mais nous n'osons exiger de contributions de nos ennemis. Demandons seulement des secours à nos frères. Faisons une petite quête. Ne trouverons-nous point quelques cœurs généreux que votre exemple et celui de madame Clairaut (2) auront touchés? Madame du Châtelet, qui n'est pas riche, donne cinquante livres; moi, qui suis bien moins bon philosophe qu'elle, et pas si riche, mais qui n'ai point de grande maison à gouverner, je prends la liberté de donner cent francs. Voilà donc cinquante écus qu'on vous apporte; que quelqu'un de vous tienne la bourse, et je parie que vous faites mille écus en peu de jours. Cette petite collecte est digne d'être à la suite de vos observations; et la morale des Français leur fera autant d'honneur, dans le Nord, que leur physique.

Le Nord est fécond en infortunes amoureuses, depuis l'aventure de Calisto. Si Jupiter avait eu mille écus, je suis persuadé que Calisto n'eût point été changée en ourse.

Pour encourager les âmes dévotes à réparer les torts de l'amour, je serais d'avis qu'on quêtât à peu près en cette façon :

La voyageuse Académie
Recommande à l'humanité,
Comme à la tendre charité,
Un gros tendron de Laponie.
L'amour, qui fait tout son malheur,
De ses feux embrasa son cœur
Parmi les glaces de Bothnie.
Certain Français la séduisit;
Cette erreur est trop ordinaire,
Et c'est la seule que l'on fit
En allant au cercle polaire.
Français, montrez-vous aujourd'hui
Aussi généreux qu'infidèles;
S'il est doux de tromper les belles,
Il est doux d'être leur appui.
Que les Lapons, sur leur rivage,
Puissent dire dans tous les temps :
Tous les Français sont bienfaisants;
Nous n'en avons vu qu'un volage.

Vous me direz que cela est trop long; il n'y a qu'à l'exprimer en algèbre.

Adieu; je n'ai point d'expression pour vous dire combien mon cœur et mon esprit sont les très humbles serviteurs et admirateurs du vôtre.

Madame du Châtelet, seule digne de vous écrire, ne vous écrit point, je crois, cet ordinaire. VOLTAIRE.

N. B. Je vous supplie d'écrire toujours *français* par un *a*, car l'Académie *françoise* l'écrit par un *o*.

833. — A M. DE FORMONT.

A Cirey, ce 20 décembre.

J'ai lu, monsieur, la belle épître que vous avez bien voulu m'envoyer, avec autant de plaisir que si elle ne m'humiliait pas. Mon amitié pour vous l'emporte sur mon amour-propre. Vous faites des vers alexandrins comme on en faisait il y a cinquante ans, et comme j'en voudrais faire. Il est vrai que vos derniers vers me font tristement sentir que je ne peux me flatter que la *Henriade* ait jamais une place à côté des bons ouvrages du siècle passé; mais il faut bien que chacun soit à sa place. Je tâche au moins de rendre la mienne moins méprisable, en corrigeant chaque jour tous mes ouvrages. Je n'épargne aucune peine pour mériter un suffrage tel que le vôtre, et je viens encore d'ajouter et de réformer plus de deux cents vers pour la nouvelle édition de la *Henriade* qu'on prépare.

Je me flatte du moins que le compas des mathématiques ne sera jamais la mesure de mes vers; et, si vous avez versé quelques larmes à *Zaïre* ou à *Alzire*, vous n'avez point trouvé parmi les défauts de ces pièces-là l'esprit d'analyse,

(1) Elle s'appelait *Plaiscont;* Maupertuis l'avait ramenée avec une de ses sœurs. (G. A.)
(2) Mère du mathématicien. (G. A.)

qui n'est bon que dans un traité de philosophie, et la sécheresse, qui n'est bonne nulle part.

Il a couru quelques *Epîtres* très informes sous mon nom. Quand je les trouverai plus dignes de vous être présentées, je vous les enverrai. En attendant, voici un de mes sermons (1) que je vous envoie, avant qu'il soit prêché publiquement. Je vous prie, comme théologien du monde, et comme connaisseur, et comme poëte, de m'en dire votre avis. Vous y verrez un peu le système de Pope, mais vous verrez aussi que c'est aux Anglais plutôt qu'à nous qu'il faut reprocher le ton éternellement didactique, et les raisonnements abstraits soutenus de comparaisons forcées.

Je vous supplie, que l'ouvrage ne sorte point de vos mains. Je compte sur votre critique autant que sur votre discrétion; j'ai également besoin de l'une et de l'autre. Le fond du sujet est délicat, et pourrait être pris de travers; je voudrais ne déplaire ni aux honnêtes gens ni aux superstitieux; enseignez-moi ce secret-là.

Vous ne me dites rien de madame du Deffand ni de M. l'abbé de Rothelin. Si pourtant vous voulez leur faire ma cour d'une lecture de mon ouvrage, vous me ferez un vrai plaisir. Avec vos critiques et les leurs, il faudra qu'il devienne très bon, ou que je le brûle.

Je m'imagine que vous allez quelquefois chez madame de Bérenger, et que c'est là que vous voyez le plus souvent M. l'abbé de Rothelin, qui m'a un peu renié devant les hommes; mais je le forcerai à m'aimer et à m'estimer. Mandez-moi tout naïvement comment aura réussi mon Chinois (1) chez madame de Bérenger, à qui je vous prie de présenter mes respects, si elle s'en soucie.

Pour vous, mon cher Formont (et non Fourmont, Dieu merci), aimez-moi hardiment, parlez-moi de même. Madame du Châtelet, pleine d'estime pour vous et pour vos vers, vous fait les plus sincères compliments. Je suis à vous pour jamais.

834. — A M. BERGER.

Cirey, le 22 décembre.

Je vous prie, mon cher Berger, de vouloir bien me faire le plaisir :

1° De lire l'incluse;

2° De la porter secrètement au P. Castel, jésuite; de ne point lui dire que vous l'avez lue, mais de le prier de la lire avec vous, et, lecture faite, de lui demander la permission de la rendre publique. Votre prudence et votre amitié se tireront très bien de cette négociation.

3° Je vous prie de dire à tous vos amis qu'il est très vrai que non seulement je n'ai aucune part au *Préservatif*, mais que je suis très piqué de l'indiscrétion de l'auteur.

Je vous prie encore de voir Thieriot de vous-même, de lui représenter combien j'ai dû être affligé de ne point recevoir de ses nouvelles fréquemment, dans ces circonstances. L'abbé Desfontaines a enfin obtenu ce qu'il voulait, c'est de m'ôter l'amitié de Thieriot.

S'il y avait quelque nouvelle, faites-nous-en part. Comptez sur vos amis de Cirey. Il y avait un grand service à vous rendre, mais...

835. — AU R. P. TOURNEMINE.

Mon très cher et très révérend Père, est-il vrai que ma *Mérope* vous ait plu? Y avez-vous reconnu quelques-uns de ces sentiments généreux que vous m'avez inspirés dans mon enfance? *Si placet, tuum est;* ce que je dis toujours en parlant de vous et du P. Porée. Je vous souhaite la bonne année et une vie aussi longue que vous la méritez. Aimez-moi toujours un peu, malgré mon goût pour Locke et pour Newton. Ce goût n'est point un enthousiasme qui s'opiniâtre contre des vérités.

Nullius addictus jurare in verba magistri.

J'avoue que Locke m'avait bien séduit par cette idée que Dieu peut joindre quand il voudra le don le plus sublime de penser à la matière en apparence la plus informe. Il me semblait qu'on ne pouvait trop étendre la toute-puissance du Créateur. Qui sommes-nous, disais-je, pour la borner? Ce qui me confirmait dans ce sentiment, c'est qu'il semblait s'accorder à merveille avec l'immortalité de nos âmes. Car la matière ne périssant pas, qui pourrait empêcher la toute-puissance divine de conserver le don éternel de la pensée à une portion de matière qu'il ferait subsister éternellement? Je n'apercevais pas l'incompatibilité, et c'est en cela probablement que je me trompais. Les lectures assidues que j'ai faites de Platon, de Descartes, de Malebranche, de Leibnitz, de Wolff et du modeste Locke, n'ont servi toutes qu'à me faire voir combien la nature de mon âme m'était incompréhensible, combien nous devons admirer la sagesse de cet Etre suprême qui nous a fait tant de présents dont nous jouissons sans les connaître, et qui a daigné y ajouter encore la faculté d'oser parler de lui. Je me suis toujours tenu dans les bornes où Locke se renferme, n'assurant rien sur notre âme, mais croyant que Dieu peut tout. Si pourtant ce sentiment a des suites dangereuses, je l'abandonne à jamais de tout mon cœur.

Vous savez si le poëme de la *Henriade*, dont j'espère vous présenter bientôt une édition très corrigée, respire autre chose que l'amour des lois et l'obéissance au souverain. Ce poëme enfin est la conversion d'un roi protestant à la religion catholique. Si dans quelques autres ouvrages qui sont échappés à ma jeunesse (ce temps de fautes) qui n'étaient pas faits pour être publics, que l'on a tronqués, que l'on a falsifiés, que je n'ai jamais approuvés, il se trouve des propositions dont on puisse se plaindre, ma réponse sera bien courte; c'est que je suis prêt d'effacer sans miséricorde tout ce qui peut scandaliser, quelque innocent qu'il soit dans le fond. Il ne m'en coûte point de me corriger. Je réforme encore ma *Henriade;* je retouche toutes mes tragédies; je refonds l'*Histoire de Charles XII*. Pourquoi, en prenant tant de peine pour corriger des mots, n'en prendrais-je pas pour corriger des choses essentielles, quand il suffit d'un trait de plume?

Ce que je n'aurai jamais à corriger, ce sont les sentiments de mon cœur pour vous et pour ceux qui m'ont élevé; les mêmes amis que j'avais dans votre collége, je les ai conservés tous. Ma respectueuse tendresse pour mes maîtres est la même. Adieu, mon révérend Père; je suis pour toute ma vie, etc.

836. — A M. THIERIOT.

Le 2 janvier (1).

Il y a vingt ans, mon cher ami, que je suis devenu homme public par mes ouvrages, et que, par une conséquence nécessaire, je dois repousser les calomnies publiques.

Il y a vingt ans que je suis votre ami, et que tous les liens qui peuvent resserrer l'amitié nous unissent l'un à l'autre. Votre réputation m'intéresse, comme je suis persuadé que la mienne vous touche; et mes lettres à son altesse royale font foi si j'ai bien rempli ce devoir sacré de l'amitié de donner de la considération à ses amis.

Aujourd'hui, un homme détesté universellement par ses méchancetés, un homme à qui on a justement reproché son ingratitude envers moi, ose me traiter de menteur impudent, quand on lui dit que, pour prix de mes services, il a fait un libelle contre moi. Il cite votre témoignage, il imprime que vous désavouez votre ami, et que vous êtes honteux de l'être encore.

Je ne sais que de vous seul qu'en effet l'abbé Desfontaines, dans le temps de Bicêtre, fit contre moi un libelle; je ne sais que de vous seul que ce libelle était une ironie sanglante, intitulée *Apologie du sieur de Voltaire*. Non seulement vous nous en avez parlé dans votre voyage à Cirey (2) en présence de madame la marquise du Châtelet, qui l'atteste; mais, en rassemblant vos lettres, voici ce que je trouve dans celle du 16 août 1726 :

« Ce scélérat d'abbé Desfontaines veut toujours me brouil-
» ler avec vous; il dit que vous ne lui avez jamais parlé de
» moi qu'en termes outrageants, etc.

» Il n'a que quatre cents livres de rente de chez lui; et il
» gagne par an plus de mille écus par ses infidélités et par ses
» bassesses. Il avait fait contre vous un ouvrage satirique,
» dans le temps de Bicêtre, que je lui fis jeter dans le feu, et
» c'est lui qui a fait faire une édition du poëme de la *Ligue*,
» dans lequel il a inséré des vers satiriques de sa façon, etc.»

J'ai plusieurs lettres de vous, où vous me parlez de lui d'une manière aussi forte.

Comment donc se peut-il faire qu'il ait l'impudence de dire que vous désavouez ce que vous m'avez dit, ce que vous

(1) Le sixième *Discours*. (G. A.)
(2) Personnage du sixième *Discours*. (G. A.)

(1) « Si cette lettre, dit M. Beuchot, n'est pas de décembre 1738, elle est, au plus tard, des premiers jours de 1739. » Il y a un grand désordre dans le classement des lettres à ce moment de crise. Plusieurs lettres même ont été fondues ensemble par les éditeurs. Nous tâcherons de débrouiller un peu ce chaos. Ici, par exemple, nous rejetons au 20 janvier la lettre à d'Olivet, rangée mal à propos en décembre 1738. (G. A.)
(2) En octobre 1739. (G. A.)

m'avez écrit tant de fois? Qu'il démente une perfidie qu'il m'a avouée lui-même, dont il m'a demandé pardon, et dans laquelle il est retombé ensuite, cela est dans son caractère; mais qu'il atteste contre moi le témoignage authentique de mon ami, qu'il me fasse passer pour un calomniateur, qu'il me déshonore par votre bouche, le pouvez-vous souffrir?

Ceci est un procès où il s'agit de l'honneur: vous y intervenez comme témoin, comme partie, comme moitié de moi-même. Le public est juge, et il faut produire les pièces. Vous ne direz pas, sans doute: « Je n'ai que faire de cette querelle, je suis un particulier qui veut vivre paisiblement et » dans des plaisirs tranquilles; je ne me commettrai pas pour » un ami. » Ceux qui vous donneraient de tels conseils voudraient vous faire commettre une action dont votre âme est incapable. Non, il ne sera pas dit que vous me trahirez, que vous désavouerez votre parole, votre seing, et la notoriété publique, que vous abandonnerez l'honneur d'un ami de vingt ans, lié si étroitement avec le vôtre; et pour qui? pour un scélérat qui est chargé de l'horreur publique, pour votre ennemi même, pour celui qui vous a outragé cent fois, et dont les injures les plus avilissantes subsistent imprimées contre vous dans son *Dictionnaire néologique*. Quelles seraient la surprise et l'indignation du prince royal qui m'honore d'une bonté si excessive, et qui m'a lui-même daigné témoigner par écrit l'horreur que l'abbé Desfontaines lui inspire? quels seraient les sentiments de madame la marquise du Châtelet, de tous mes amis, j'ose dire de tout le monde? Consultez M. d'Argental. Demandez enfin à votre siècle, et voyez, peut-être (si on le peut), dans la postérité, voyez, dis-je, s'il serait glorieux pour vous d'avoir abandonné votre ami intime et la vérité pour Desfontaines, et d'avoir plus craint de nouvelles injures de ce misérable, que la honte d'être publiquement infidèle à l'amitié, à la vérité, aux liens de la société les plus sacrés. Non, sans doute, vous n'aurez jamais ce reproche à vous faire. Vous montrerez la fermeté et la noblesse d'âme que je dois attendre de vous; l'honneur même de prendre publiquement le parti de l'amitié n'entrera pas dans vos motifs. L'amitié seule vous fera agir, j'en suis sûr, et mon cœur me le dit; il me répond du vôtre. L'amitié seule, sans d'autres considérations, l'emportera. Il faut que l'amitié et la vérité triomphent de la haine et de la perfidie. C'est dans ces sentiments et dans ces justes espérances que je vous embrasse avec plus de tendresse que jamais.

837. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

A Cirey, le 2 janvier.

Une compote de marrons glacés, de cachou, de pastilles, et de louis d'or, est arrivée avec tant de mélange de bruit et de sassements continuels, que la boîte a crevé. Tout ce qui n'est pas or est en cannelle, et cinq louis se sont échappés dans les batailles; ils ont fui si loin qu'on ne sait où ils sont. Bon voyage à ces messieurs! Quand vous m'enverrez les cinquante suivants, mon cher ami, mettez-les à part bien cachetés, à l'abri des culbutes.

Je vous recommande toujours les Lézeau, les d'Auneuil, Villars, d'Estaing, Clément, Arouet, et autres; il est bon de les accoutumer à un paiement exact, et de ne pas leur laisser contracter de mauvaises habitudes. — Je vous demande pardon, mon cher ami; mais ma délégation est un droit, et ce serait l'infirmer que de la soumettre au prince de Guise. Point de politesses dangereuses, même envers les altesses.

Au chevalier de Mouhi, encore cent francs et mille excuses; encore deux cents et deux mille excuses à Prault fils. Un louis d'or à d'Arnaud sur-le-champ.

J'ai pardonné à Demoulin, je pardonne encore à Jore; le premier est repentant, le second a donné son désistement à M. Hérault; il a avoué (1) ce que j'avais deviné. Il est pauvre, je ferai quelque chose pour lui. Je suis un peu malade, mais je vous aime comme si je me portais bien.

838. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Le 2 janvier.

Je reçois votre paquet, mon cher ami, et je vous félicite de deux choses qui me paraissent importantes au bonheur de votre vie; de votre raccommodement avec votre famille, et de votre ardeur pour l'étude. Mais songez à votre santé, modérez-vous, et n'étudiez dorénavant que pour votre plaisir. Tout ce qui sort de votre plume me fait grand plaisir; mais je fais plus de cas encore d'une bonne santé que d'une grande réputation.

Je ne désespère pas que vous ne reveniez un jour en France. Vous verrez qu'à la fin on aime à revoir sa patrie, ses proches, ses amis. Votre séjour dans les pays étrangers aura servi à vous orner l'esprit. Vous auriez peut-être été, en France, un officier débauché; vous serez un savant, et il ne tiendra qu'à vous d'être un savant respecté. Le temps fait oublier les fautes de jeunesse, et le mérite demeure.

Ecrivez-moi, je vous en prie, ce que vous savez des Ledet. Son excellence M. Van-Hoey, ambassadeur des états, leur a écrit vivement. Si vous avez quelques lumières à me donner, je n'en abuserai pas.

L'abbé Desfontaines, votre ennemi, le mien, et celui de tout le monde, vient de faire contre moi un libelle diffamatoire si horrible, qu'il a excité l'indignation publique contre l'auteur, et la bienveillance pour l'offensé, peine ordinaire de la calomnie.

Rousseau est à Paris (1), sous le nom de Richer, caché chez le comte du Luc. Le dévot Rousseau a débuté à Paris, par des épigrammes qui sentent le vieillard apoplectique, mais non le dévot. Il a fait une *Ode à la Postérité*, mais la postérité n'en saura rien; le siècle présent l'a déjà oubliée. Il n'en sera pas de même de vos *Lettres* (2).

Je vous embrasse; je suis à vous pour jamais.

839. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT (3).

Je vous parlerai, mon cher ami, une autre fois d'affaires temporelles; il est question aujourd'hui d'affaires d'honneur. Mérigot et Chaubert vendent un libelle infernal contre moi. Desfontaines, le scélérat Desfontaines, passe pour en être l'auteur, et la voix publique ne se trompe pas. Ce libelle est sous le nom d'un *avocat*. On ne veut pas que j'aille à Paris demander vengeance et justice; c'est à votre amitié à la demander pour moi. C'est un service essentiel que vous rendrez à moi et à tous les gens de bien. Mandez-moi que ma présence est absolument nécessaire à Paris; abouchez-vous avec le chevalier de Mouhi, et qu'il m'en écrive autant.

En attendant, faites publier un monitoire pour connaître l'imprimeur et l'auteur de la *Voltairomanie*. Chargez de cette besogne un huissier adroit, actif, et intelligent. Faites acheter ce libelle atroce chez Chaubert, en présence de deux témoins. Vous en ferez faire secrètement chez un commissaire un petit procès-verbal recordé de ces deux témoins, et nous poursuivrons en temps et lieu. Voilà l'essentiel pour le moment. Surtout, mon cher ami, n'épargnez pas l'argent; s'il doit être prodigué, c'est quand il s'agit de son honneur.

840. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Cirey, le 7 janvier.

Mon cher ange gardien, faites tout ce qu'il vous plaira pour l'*Envieux* (4); mais tâchez que Prault présente à l'examen avec adresse l'*Epître sur l'Homme*. Pourquoi ne sera-t-il pas permis à un Français de dire d'une manière gaie, et sous l'enveloppe d'une fable, ce qu'un Anglais a dit tristement et sèchement dans des vers métaphysiques traduits lâchement (5).

Je ne suis point fâché que feu Rousseau soit à Paris, mais il est un peu étrange qu'il ose y être après ce qu'il a fait contre le parlement. Il n'y a qu'heur et malheur en ce monde.

Enfin vous l'avez emporté; je fais une tragédie (6), et il n'y a que vous qui le sachiez. C'est un père trahi par une fille dont il est l'idole, et qui en est idolâtrée. C'est une fille malheureuse, sacrifiant tout à un amour effréné, sauvant la vie à son amant, quittant tout pour lui, et abandonnée par lui; c'est un combat perpétuel de passions; c'est un père massacré par l'amant, qui abandonne cette fille infortunée; ce sont des crimes presque involontaires, et des passions insurmontables. Figurez-vous un peu de Chimène, de Roxane, et d'Ariane; ces trois situations s'y trouvent; la même personne les éprouve. Il y a de l'action théâtrale, et nul embarras. Je ne réponds pas du reste, mais j'ai une envie démesurée de vous

(1) Jore déclara qu'il avait été poussé par les ennemis de Voltaire à publier son factum qu'il qualifia d'*odieux*. (G. A.)

(1) Il y était depuis la fin de novembre. Sa présence dans cette ville coïncidait avec l'apparition de la *Voltairomanie*. (G. A.)
(2) Les *Lettres juives*. (G. A.)
(3) Cette lettre, classée jusqu'ici en décembre, ne peut être que de janvier. (G. A.)
(4) Voyez cette comédie, tome III. (G. A.)
(5) L'*Essai sur l'Homme* de Pope avait été traduit par du Resnel. (G. A.)
(6) *Zulime*. (G. A.)

faire pleurer. Je fais les vers. Adieu pour trois mois, Euclide, adieu physique. Revenez, sentiments tendres, vers harmonieux; revenez faire ma cour à monsieur et madame d'Argental, à qui je suis dévoué pour toute ma vie avec la tendresse la plus respectueuse.

Madame du Châtelet reçoit dans le moment une nouvelle lettre de vous. Je suis touché aux larmes de vos bontés. Vous êtes le plus respectable, le plus charmant ami que j'aie jamais connu.

Soit, plus d'*Envieux*. Pour la tragédie, je veux la travailler si bien que vous ne l'aurez de longtemps; mais je vous en tracerai, si vous l'ordonnez, un petit plan. On dit qu'on va donner *Médus* (1); je souhaite qu'il ait du succès, et que ma pièce en ait aussi.

Il est certain que c'est une chose bien cruelle qu'après vingt-cinq ans d'amitié, Thieriot désavoue ce qu'il m'a dit cent fois en présence de témoins, et, en dernier lieu, en présence de madame du Châtelet. Je vous jure que je n'ai jamais su que de lui que l'abbé Desfontaines, pour prix de mes services, avait fait un libelle ironique et sanglant, intitulé *Apologie de Voltaire*. Tout ce que je crains, c'est que Thieriot n'ait envoyé le nouveau libelle (2) au prince royal pour se donner de la considération. Si cela est vrai (comme on me le mande), il hasarde plus qu'il ne pense. Madame du Châtelet peut vous dire que l'amitié dont ce prince honore Cirey est quelque chose de si vif et de si singulier, que Thieriot serait à jamais perdu dans son esprit. Au reste, je crois encore que l'amitié et l'humanité l'ont empêché de faire à son altesse royale un présent si infâme.

En souhaitant la bonne année à M. de Maurepas, je lui demande, en passant, justice contre l'abbé Desfontaines, qui après avoir avoué pendant trois ans la traduction de mon *Essai* (3) anglais, que j'ai eu la bonté de lui corriger, ose la mettre aujourd'hui sur le compte de feu M. de Plelo.

Il sera nécessaire de faire une espèce de réponse au libelle diffamatoire; il le faut pour les pays étrangers, et même pour beaucoup de Français. Je vous réponds que la réponse sera sage, attendrissante, appuyée sur des faits, sans autre injure que celle qui résulte de la conviction de la calomnie; je vous la soumettrai. Je suis trop heureux qu'enfin tout ayant été vomi, il puisse s'ensuivre une guérison parfaite.

841. — A M. THIERIOT.

7 janvier.

Pourquoi avez-vous écrit une lettre (4) sèche et peu convenable à madame du Châtelet, dans les circonstances présentes? Au nom de notre amitié, écrivez-lui quelque chose de plus fait pour son cœur. Vous connaissez la fermeté et la hauteur de son caractère; elle regarde l'amitié comme un nœud si sacré, que la moindre ombre de politique en amitié lui paraît un crime.

Comment lui dites-vous que vous haïssez les libelles autant que vous aimez la critique, après lui avoir envoyé la lettre manuscrite contre Moncrif, les vers contre Bernard, contre mademoiselle Sallé? Que voulez-vous qu'elle pense?

Encore une fois, mandez-lui que vous ne balancez pas un moment entre Desfontaines et votre ami; rendez gloire à la vérité. Non, vous n'avez point oublié le titre du libelle de Desfontaines; il était intitulé *Apologie du sieur de Voltaire*. Elle en a ici la preuve dans deux de vos lettres; nous en avons parlé dans votre dernier voyage. Paraître reculer, paraître se rétracter avec elle, c'est un outrage. Hélas! c'en serait un de ne pas engager le combat pour son ami. Que sera-ce de fuir dans la bataille!

Des amis de deux jours brûlent de prendre ma défense, et vous m'abandonnerez, tendre ami de vingt cinq ans! vous donnerez à M. de Richelieu le sujet de dire encore que je suis décrié par vous-même? Que dira le prince royal? que diront ceux qui savent aimer?

> *Peut-être* qu'à souper, chez Laïs ou Catulle,
> Cet examen profond passe pour ridicule. (VIe *Disc. sur l'Hom.*)

Mais, mon ami, n'est-on fait que pour souper? ne vit-on que pour soi? n'est-il pas beau de justifier son goût et son cœur, en justifiant son ami?

Dites-moi tout naturellement si vous avez envoyé le libelle au prince royal. Cela est d'une importance extrême. Parlez à M. d'Argenson, dites-lui les choses les plus tendres pour moi. Voyez M. d'Argental. Ecrivez au prince que je suis malade, et comptez sur votre ami pour jamais.

842. — A M. BERGER.

A Cirey, le 9 janvier.

Mon cher ami, une nièce (1) que j'ai mariée, a passé sept mois sans m'écrire, et, au bout de ce temps, elle me demande pardon. Je lui réponds en termes honnêtes, en l'envoyant faire..... avec ses pardons; car je ne suis point tyran, et, si je suis aimé, je crois tous les devoirs remplis. Venons à l'application : il est vrai que vous ne m'avez point marié, mais il y a longtemps que je ne vous ai écrit. Envoyez-moi faire..., et aimez-moi.

Grand merci de vos anecdotes. Rassemblez tout ce que vous pourrez, et si vous voulez un jour conduire l'impression du beau *Siècle de Louis XIV*, ce sera pour vous fortune et gloire.

Je remercie l'abbé Desfontaines de s'être si bien démasqué et d'avoir aussi démasqué Rousseau. Quand je l'aurais payé pour me servir, il n'aurait pu mieux faire.

Mais il y a un trait qui demande une très grande attention, et qui me ferait un tort irréparable si je laissais sur cela le moindre doute; car le doute, en ce cas, est une honte certaine. Il ose avancer que mon ami Thieriot me désavoue sur l'article du libelle fait contre moi dans le temps de Bicêtre. M. Thieriot est, je ne dis pas trop mon ami, je dis trop homme de bien, pour désavouer ses paroles et sa signature, pour démentir ce qu'il m'a écrit vingt fois, ce que j'ai entre les mains, et que je suis forcé de produire. La crainte que lui peut inspirer l'abbé Desfontaines ne sera pas assez forte pour qu'il abandonne la vérité et l'amitié, pour qu'il se déshonore, et pour qui? pour un scélérat qui a fait à M. Thieriot même les plus sanglants outrages dans son *Dictionnaire néologique*.

Je vous prie d'aller voir les jésuites, le P. Brumoi surtout. Il vous recevra bien, et comme vous le méritez; qu'il vous montre *Mérope*. Assurez-le de mon estime, de mon amitié, et de ma reconnaissance; dites-lui que je lui écrirai incessamment. Il aime Rousseau, mais il aime encore plus la vérité et la paix. Il me paraît un homme d'un grand mérite. Mettez au net, en sa présence, les procédés de Rousseau et les miens; faites-lui sentir que, depuis cinquante ans, Rousseau a déchiré maîtres, bienfaiteurs, amis, tous les gens de lettres, et que je suis le dernier à qui il a fait la guerre. Je sais me venger, mais je sais pardonner. J'ai eu des occasions d'exercer ma juste vengeance; qu'on m'en donne de montrer que je peux oublier l'injure. Assurez surtout les jésuites d'une vérité qu'ils doivent savoir, c'est qu'il n'est pas dans ma manière d'être d'oublier mes maîtres et ceux qui m'ont élevé.

Dites, je vous prie, à M. Ortoloni (2) qu'il passe par Bar-sur-Aube, en allant à Turin; nous l'enverrons chercher. Il faut qu'il ait vu madame la marquise du Châtelet; il faut qu'il puisse dire qu'il a vu à Cirey l'honneur de son sexe et l'admiration du nôtre. Ecrivez-moi tout ce que vous savez, tout ce que je dois savoir, et comptez sur une discrétion égale à mon amitié et à ma paresse. Adieu.

843. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

9 janvier.

Mon cher et respectable ami, je demanderais pardon à un autre cœur que le vôtre de mes importunités.

Madame du Châtelet reçoit votre lettre du 28; vous n'aviez point reçu la pièce (3), cependant elle était partie le 23 à minuit. Apparemment que messieurs des postes ont voulu se donner le plaisir de la lecture.

L'effort singulier et peut-être malheureux que j'ai fait de la composer en huit jours n'est dû qu'aux conseils que vous me donniez de confondre tant de calomnies par quelque ouvrage intéressant. Je suis très aise d'avoir du temps jusqu'à Pâques. Dites-moi vos avis, et je corrigerai en huit semaines les fautes de huit jours.

Il y a une ressemblance avec *Bajazet*, je le sais bien : mais sans cela point de pièce. Je n'ai rien pris. J'ai trouvé ma situation dans mon sujet, j'ai été inspiré, je ne suis point plagiaire.

Je conçois bien que le libelle n'excite que le mépris et l'indignation des honnêtes gens, et surtout de ceux qui sont au fait de ces calomnies; mais il y a mille gens de lettres, il y a

(1) Tragédie de Deschamps. (G. A.)
(2) Il l'avait effectivement envoyé. (G. A.)
(3) L'*Essai sur la Poésie épique*. Voyez tome III. (G. A.)
(4) La lettre de Thieriot était du 31 décembre 1738. (G. A.)

(1) Madame de Fontaine. (G. A.)
(2) Traducteur de quelques chants de la *Henriade*. (G. A.)
(3) *Zulime*. (G. A.)

des étrangers sur qui ce libelle fait impression. Il est plein de faits, et ces faits seront crus s'ils ne sont pas réfutés. Je suppose que je voulusse être d'une académie, fût-ce de celle de Pétersbourg, il est sûr que ce libelle, laissé sans réponse, m'en fermerait l'entrée (1). Il est clair que le sieur Guyot de Merville et les autres partisans de Rousseau font et feront valoir ces impostures. On imprime actuellement en Hollande le libelle de ce misérable; il s'en est vendu deux mille exemplaires en quinze jours. Encore un coup, il ne me déshonorera pas dans votre esprit; mais, joint à vingt autres libelles de cette espèce, il me flétrira dans la postérité, et fera une tache dans ma famille.

J'ai appris, par un ami que j'ai en Hollande, que Desfontaines et Jore sont ceux qui suscitent mes libraires contre moi. Il arrivera que mes libraires mêmes imprimeront ce libelle à la tête de mes œuvres, pour se venger de ce que je leur ai retiré mes bienfaits; ainsi, tandis que je resterai tranquille, mes ennemis me diffameront dans l'Europe. N'est-ce donc pas pour moi le devoir le plus sacré de repousser et de confondre, quand je le peux, des calomnies si flétrissantes, et qui seraient accréditées par mon silence?

Non seulement j'ai besoin d'un mémoire sage, démonstratif et touchant, auprès des trois quarts des gens de lettres, mais il me faut, outre cela, un nombre considérable d'attestations par écrit qui démentent toutes ces impostures. Je les tiendrai prêtes comme une défense sûre, en cas d'attaque, et même comme des pièces qui peuvent servir au procès.

Le procès criminel, indépendant de ce mémoire et de ces attestations, qui peuvent y servir et ne peuvent y nuire, m'est d'une nécessité absolue, et je veux et je dois m'y prendre par tous les sens pour atterrer cette hydre une bonne fois pour toutes. En un mot, il est toujours bon de commencer par mettre en cause ceux qui ont vendu le libelle, et c'est ce qu'on va faire.

J'apprends que MM. Andry, Procope, Pitaval (2), etc., présentent requête au chancelier. Il ne faut pas que ma famille se taise quand les indifférents éclatent. Il faut, je crois, que mon neveu (3) envoie ou donne son placet, qui ne peut que disposer favorablement, et qui n'empêche point les procédures juridiques que je vous supplie de lui conseiller fortement, car c'est un crime qui intéresse la société. « Pone » *inimicos meos scabellum pedum tuorum, donec* faciam tragœ- » diam. »

Madame du Châtelet se moque de moi avec ses générosités d'âme et ses bienfaits cachés. Elle m'a enfin avoué et lu ce qu'elle vous avait envoyé (4). Plût à Dieu que cela fût aussi montrable qu'admirable!

Quand je vous envoyai copie d'une de mes lettres à Thieriot, l'original était parti. Lavez la tête à Thieriot; faites-lui présent, pour ses étrennes, du livre *De Officiis* et *De Amicitia*. Respects à l'autre ange (5).

Adieu; je baise vos ailes, et me mets dessous.

844. — A M. THIERIOT.

A Cirey, le 9 janvier.

Mon cher ami, depuis ma dernière lettre écrite, vingt paquets arrivant à Cirey augmentent ma douleur et celle de madame du Châtelet. Encore une fois, n'écoutez point quiconque vous donnera pour conseil de boire votre vin de Champagne gaiement et d'oublier tout le reste. Buvez, mais remplissez les devoirs sacrés et intéressants de l'amitié. Il n'y a pas de milieu, je suis déshonoré si l'écrit de Desfontaines subsiste sans réponse, si l'infâme calomnie n'est pas confondue. Ouvrez les quarante tomes de Nicéron (6), la vie des gens de lettres est écrite sur de pareils mémoires. Je serais indigne de la vie présente, si je ne songeais à la vie à venir, c'est-à-dire au jugement que la postérité fera de moi Faudra-t-il que la crainte que vous inspire un scélérat, vous force à un silence aussi cruel que son libelle? et n'aurez-vous pas le courage d'avouer publiquement ce que vous m'avez tant de fois écrit, tant de fois dit devant tant de témoins? Songez-vous que j'ai quatre lettres de vous dans lesquelles vous m'avouez que ce misérable Desfontaines avait fait un libelle sanglant, intitulé *Apologie du sieur de Voltaire*, l'avait imprimé à Rouen, vous l'avait montré à la Rivière-Bourdet? Mon honneur, l'intérêt public, votre honneur enfin, vous pressent d'éclater. Que ne ferais-je point en votre place! quel zèle ne m'inspirerait pas l'amitié! quelle gloire j'acquerrais à défendre mon ami calomnié! que je serais loin d'écouter quiconque me donnerait l'abominable conseil de me taire! Ah! mon ami, mon cher ami de vingt-cinq années, qu'avez-vous fait, quelle malheureuse lettre dictée par la politique avez-vous écrite à madame du Châtelet, à cette âme magnanime qui n'a pour politique que la vérité, l'amitié et le courage? Réparez tout, il en est temps encore; écrivez-lui ce que votre cœur et non d'indignes conseils vous auront dicté. Ne sacrifiez pas votre ami à un scélérat que vous abhorrez, et qui vous a outragé. Je n'écris point au prince royal. Je veux savoir auparavant si vous lui avez envoyé ce malheureux libelle; c'est un point essentiel. Dites-nous franchement la vérité, et mettez le repos dans un cœur qui s'est donné à vous.

Les larmes me coulent des yeux en vous écrivant. Au nom de Dieu, courez chez le P. Brumoi; voyez quelques-uns de ces Pères, mes anciens maîtres, qui ne doivent jamais être mes ennemis. Parlez avec tendresse, avec force. P. Brumoi a lu *Mérope*, il en est content; P. Tournemine en est enthousiasmé. Plût à Dieu que je méritasse leurs éloges! Assurez-les de mon attachement inviolable pour eux; je le leur dois, ils m'ont élevé; c'est être un monstre que de ne pas aimer ceux qui ont cultivé notre âme.

Parlez de Rousseau et de nos procédés avec la sagesse que vous mettez dans vos discours, et qui fera d'autant plus d'impression qu'elle sera appuyée par des faits incontestables. Ecrivez-moi, et comptez que notre cœur est encore plus rempli d'amitié pour vous que de douleur.

Voici une lettre pour le protecteur véritable de plusieurs beaux-arts, pour M. de Caylus; donnez-la-lui; accompagnez-la de ce zèle tendre qui donne l'âme à tout, et qui répand dans les cœurs le plus divin des sentiments, l'envie de rendre service. Je vous embrasse.

845. — A M. LE COMTE DE CAYLUS.

Vous me comblez de joie et de reconnaissance, monsieur; je m'intéresse presque autant que vous aux progrès des arts, et particulièrement à la sculpture et à la peinture, dont je suis simple amateur. M. Bouchardon est notre Phidias. Il y a bien du génie dans son idée de l'Amour qui fait un arc de la massue d'Hercule; mais alors cet Amour sera bien grand; il sera nécessairement dans l'attitude d'un garçon charpentier; il faudra que la massue et lui soient à peu près de même hauteur. Car Hercule avait, dit-on, neuf pieds de haut, et sa massue environ six. Si le sculpteur observe ces dimensions, comment reconnaîtrons-nous l'Amour enfant, tel qu'on doit toujours le figurer? Pensez-vous que l'Amour faisant tomber des copeaux à ses pieds à coups de ciseau soit un objet bien agréable? De plus, en voyant une partie de cet arc qui sort de la massue, devinera-t-on que c'est l'arc de l'Amour? L'épée aux pieds dira-t-elle que c'est l'épée de Mars? et pourquoi de Mars plutôt que d'Hercule? Il y a longtemps qu'on a peint l'Amour jouant avec les armes de Mars, et cela est en effet pittoresque; mais j'ai peur que la pensée de Bouchardon ne soit qu'ingénieuse. Il en est, ce me semble, de la sculpture et de la peinture comme de la musique; elles n'expriment point l'esprit. Un madrigal ingénieux ne peut être rendu par un musicien; et une allégorie fine, et qui n'est que pour l'esprit, ne peut être exprimée ni par le sculpteur ni par le peintre. Il faut, je crois, pour rendre une pensée fine, que cette pensée soit animée de quelque passion; qu'elle soit caractérisée d'une manière non équivoque, et, surtout, que l'expression de cette pensée soit aussi gracieuse à l'œil, que l'idée est riante pour l'esprit. Sans cela on dira : Un sculpteur a voulu caractériser l'Amour, et il a fait l'Amour sculpteur. Si un pâtissier devenait peintre, il peindrait l'Amour tirant de son four des petits pâtés. Ce serait à mes yeux un mérite, si cela était gracieux; mais la seule idée des calus que l'exercice de la sculpture donne souvent aux mains peut défigurer l'amant de Psyché. Enfin ma grande objection est que, si M. Bouchardon peut faire de son marbre deux figures, il est fort triste qu'une grande vilaine massue ou une petite massue sans proportion gâte son ouvrage. J'ai peut-être tort; je l'ai sûrement, si vous me condamnez; mais je vous demande, monsieur, ce qui fera la beauté de son ouvrage? C'est l'attitude de l'Amour, c'est la noblesse et le charme de sa figure; le reste n'est pas fait pour les yeux. N'est-il pas vrai qu'une main bien faite, un œil animé vaut mieux que toutes les allégories? Je voudrais

(1) Ce que craignait le plus Voltaire était, en effet, de ne pouvoir être reçu de l'*Académie française*. (G. A.)
(2) Tous avocats. (G. A.)
(3) Mignot, conseiller-correcteur à la chambre des comptes. (G. A.)
(4) Elle avait composé, à l'insu de Voltaire, un mémoire justificatif qu'on trouve dans les *Mémoires de Longchamp*. (G. A.)
(5) Madame d'Argental. (G. A.)
(6) Voyez, tome II, au Catalogue des écrivains du *Siècle de Louis XIV*. (G. A.)

que notre grand sculpteur fît quelque chose de passionné. Puget a si bien exprimé la douleur! un Apollon qui vient de tuer Hyacinthe; un Amour qui voit Psyché évanouie; une Vénus auprès d'Adonis expirant; ce sont là, à mon gré, de ces sujets qui peuvent faire briller toutes les parties de la sculpture. Je suis bien hardi de parler ainsi devant vous; je vous supplie, monsieur, d'excuser tant de témérité.

Je n'ai rien à dire sur la belle fontaine (1) qui va embellir notre capitale, sinon qu'il faudrait que M. Turgot (2) fût notre édile et notre préteur perpétuel. Les Parisiens devraient contribuer davantage à embellir leur ville, à détruire les monuments de la barbarie gothique, et particulièrement ces ridicules fontaines de village qui défigurent notre ville. Je ne doute pas que Bouchardon ne fasse de cette fontaine un beau morceau d'architecture; mais qu'est-ce qu'une fontaine adossée à un mur, dans une rue, et cachée à moitié par une maison? Qu'est-ce qu'une fontaine qui n'aura que deux robinets, où les porteurs d'eau viendront remplir leurs seaux? Ce n'est pas ainsi qu'on a construit les fontaines dont Rome est embellie. Nous avons bien de la peine à nous tirer du goût mesquin et grossier. Il faut que les fontaines soient élevées dans les places publiques, et que les beaux monuments soient vus de toutes les portes. Il n'y a pas une seule place publique dans le vaste faubourg Saint-Germain; cela fait saigner le cœur. Paris est comme la statue de Nabuchodonosor, en partie or et en partie fange.

846. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Janvier.

Mettons à quartier, mon cher ami, toute affaire d'intérêt; ne songeons qu'au libelle diffamatoire. L'honneur va avant tout; sans lui, l'homme en société est dans un état de mort. Agissez donc, sans perdre un moment, pour venger votre ami à qui un scélérat a voulu ravir l'honneur. M. Helvétius, fils du fermier-général, vous enverra un *Mémoire* au sujet de ce libelle. Remerciez bien ce généreux défenseur de mon innocence et de la vérité; mais ne faites aucun usage de ce *Mémoire;* j'en fais un meilleur.

Lisez l'ouvrage (3) que j'envoie au chevalier de Mouhi; qu'il l'imprime, et qu'il n'y ait aucun retardement dans l'impression. L'écrit est sage, intéressant, et lui vaudra quelque argent. On en peut tirer au moins cinq cents exemplaires. Qu'on n'épargne rien, que l'impression soit belle, que le papier soit beau. Donnez-lui d'avance cinquante francs. Qu'il m'écrive régulièrement, amplement, et qu'il m'envoie les feuilles à corriger.

847. — A M. THIERIOT.

A Cirey, le 10 janvier.

Je suis bien étonné, mon cher ami, de ne point recevoir de vos nouvelles. Je voulais aller à Paris; monsieur et madame du Châtelet m'en empêchent. Écrivez donc; mandez-moi tout naturellement si vous avez envoyé au prince cet infâme libelle. Je ne peux le croire; mais enfin si cela était, il faut le dire, afin que nous lui écrivions en conséquence, et sans commettre personne.

Le libelle de ce monstre est une affaire du ressort du lieutenant-criminel, plutôt que des gens de lettres, et on prend toutes les mesures nécessaires pour avoir justice. Vingt personnes me mandent que ce scélérat et son libelle sont en exécration; je n'en suis point surpris, je ne le suis que de votre silence; mais je ne doute pas que vous ne remplissiez tous les devoirs de l'amitié. Mon cœur ne peut jamais être mécontent du vôtre. Je ne me persuaderai jamais que vous craigniez plus de déplaire à un coquin qui vous a tant outragé, qu'à votre ami, qui vous a toujours été si tendrement et si essentiellement uni. Aucune suite de cette affaire ne m'embarrasse. La vérité, l'innocence, la générosité, sont de mon côté; la calomnie, le crime, et l'ingratitude, sont de l'autre. Si je ne songe qu'à mes amis, je suis le plus heureux des hommes; si je jette les yeux sur le public et sur la postérité, l'honneur, qui est dans mon cœur, et qui préside à mes écrits, m'assure que le public de tous les temps sera pour moi, si pourtant mes ouvrages, que je travaille nuit et jour, peuvent jamais me survivre.

M. le marquis du Châtelet, justement indigné, et qui prend en main ma cause avec les sentiments dignes de sa naissance et de son cœur, vous écrit (1), et à M. de La Popelinière. Il ne faut pas qu'il soit dit que vous m'ayez démenti pour un scélérat, et que les souscriptions de la *Henriade*, dont vous savez que je n'ai jamais reçu l'argent, n'aient pas été remboursées de mon argent. S'il restait une seule souscription dans Paris, s'il y avait un homme qui, ayant eu la négligence de ne pas envoyer sa souscription en Angleterre, ait encore eu celle de ne pas envoyer chez moi ou chez les libraires préposés, je vous prie instamment de le rembourser de mon argent, quoique, par toutes les règles, souscription non réclamée à temps ne soit jamais payable. Ces règles ne sont point faites pour moi, et voilà le seul cas où je suis au-dessus des règles.

Madame du Châtelet, par parenthèse, a eu très grand tort de m'avoir caché tout cela pendant huit jours. C'est retarder de huit jours mon triomphe, quoique ce soit un triomphe bien triste qu'une victoire remportée sur le plus méprisable ennemi. La justification la plus ample est d'une nécessité indispensable, et je peux vous répondre que vous approuverez la modération extrême et la vérité de mon *Mémoire* (2). Il doit toucher et convaincre. Encore une fois, et encore mille fois, vous vous imaginez que je dois penser comme M. de La Popelinière, qui, étant à la tête d'une famille, d'une grande maison, ayant un emploi sérieux, et pouvant prétendre à des places, ne doit répondre que par le silence à un libelle intitulé le *Mentor cavalier* (3), ou aux vers impertinents de ce malheureux Rousseau, qui outrage tous les hommes en demandant pardon à Dieu, et qui s'avise d'offenser en lui un homme estimable qu'il n'a jamais connu. Ce silence convient très bien à Pollion, mais il me déshonorerait. Je suis un homme de lettres, et l'envie a les yeux continuellement ouverts sur moi; je dois compte de tout au public éclairé; et me taire, c'est trahir ma cause. J'ai tout lieu d'espérer que ce sera pour la dernière fois, et que le reste de mes jours ne sera consacré qu'aux douceurs de l'amitié.

J'aurais souhaité que vous n'eussiez point envoyé tous ces libelles au prince royal, et, surtout, que vous eussiez écrit une autre lettre à madame du Châtelet. C'est une âme si intrépide et si grande, qu'elle prend pour le plus cruel de tous les affronts ce que mon cœur pardonne aisément. Comptez que mon intérêt a moins de part à tout ce que j'écris que mon amitié pour vous.

848. — A M. LE DUC DE RICHELIEU.

A Cirey, le 12 janvier.

Il a mille vertus, et n'a point eu de *vices;*
Il était sous Louis de toutes ses delices;
Et la Septimanie *a vu ce même Othon*
Gouverner en César et juger en Caton.
Courtisan dans Versaille, et monarque en *province;*
De parfait *courtisan il* s'est montré *grand prince*,
Et goûtant le présent, prévoyant *l'avenir*,
Sut *faire également sa cour, et la tenir* (4).

Il y a peu de choses, monsieur le duc, à changer dans les vers de Corneille pour faire votre caractère; et c'était à son pinceau qu'il appartenait de vous peindre; j'entends pour l'élévation de votre âme; car, pour tout le reste, prenez, s'il vous plaît, *La Fontaine*, et quelquefois même *l'Arétin*. Pour moi, chétif, je prends la liberté de vous envoyer pour vos étrennes un petit catéchisme qui convient fort à votre façon de penser. *La Dévotion aisée* du P. Lemoine m'a donné le sujet, et toute votre vie en fait l'application. L'ouvrage a été fait pour un grand prince qui pense comme vous sur tout, et qui régnera un jour, comme vous régneriez si la fortune avait été pour vous aussi loin que la nature. La seule différence présente entre ce prince et vous, c'est qu'il m'écrit souvent, et cette différence est accablante; mais point de reproches; ne pensez pas, monsieur le duc, que je me plaigne, ni même que je veuille que, dans la rapidité des affaires, des devoirs et des plaisirs, vous perdiez du temps à m'écrire. Dites-moi une fois par an : *Je vous aime et je vous aimerai;* cela suffira. Un mot de vous me reste dans le cœur une année pour le moins.

Non, encore une fois, ne m'écrivez point, mais continuez à être Othon. Votre gloire m'enchante, et mon cœur se joint à tous ceux que vous charmez.

Je vous en dis autant, princesse (5) adorable, née pour

(1) Rue de Grenelle-Saint-Germain. G. A.)
(2) Père du célèbre Turgot. (G. A.)
(3) Cet alinéa doit appartenir à une lettre postérieure, car c'est assurément du *Mémoire* corrigé que Voltaire parle ici. (G. A.)

(1) Sa lettre, datée du 10 janvier, se trouve dans les *Mémoires de Longchamp*. (G. A.)
(2) Voyez tome IV. (G. A.)
(3) Par le marquis d'Argens. (G. A.)
(4) Voyez *Othon* de Corneille, acte II, sc. IV. (G. A.)
(5) Madame de Richelieu, princesse de Guise. (G. A.)

plaire aux grands comme aux petits, vous dont la passion dominante, après l'amour de votre mari, est celle de faire du bien.

Il y a dans le paradis terrestre de Cirey une personne qui est un grand exemple des malheurs de ce monde et de la générosité de votre âme; c'est madame de Graffigni (1). Son sort me ferait verser des larmes si elle n'était pas aimée de vous. Mais, avec cela, qu'a-t-elle désormais à craindre? Elle ira, dit-on, à Paris; elle sera à portée de vous faire sa cour; et, après Cirey, il n'y a que ce bonheur-là. Régnez en Languedoc, régnez partout, madame, et daignez dire, en lisant cette lettre : J'ai, outre mes sujets, un esclave idolâtre qui s'appelle Voltaire.

849. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, 12 janvier 1739 (2).

Cher ange gardien, les mortels de Cirey ne feront rien sans vos inspirations. Mon neveu doit venir vous prier de souffler votre esprit sur lui; vous lui direz s'il est convenable qu'il présente un placet à M. le chancelier.

Le jeune Helvétius, qui paraît avoir bien de l'esprit et un cœur excellent, vous enverra un petit mémoire qui me paraît absolument nécessaire pour ce pays-ci, pour les étrangers et pour la postérité, si j'ose porter mes vues jusqu'à elle.

Croyez-vous que mes gens d'affaires fissent mal de rechercher l'auteur et l'imprimeur du libelle, et de faire secrètement, chez un commissaire, un procès-verbal qui servira en temps et lieu? Tout cela est éloigné d'une tragédie; mais, grâce à vous, nous y reviendrons. N'espérez-vous pas de celle de Linant?

Adieu. Malgré tous ces orages, j'aime les beaux-arts plus que jamais. Les serpents que je rencontre aux bords de l'Hippocrène ne m'empêchent point de boire. Rien ne me décourage, car Émilie et vous, vous m'aimez. Mille tendres respects à l'autre ange, madame d'Argental.

Comment vont vos affaires cette année?

850. — A MADEMOISELLE QUINAULT.

14 janvier 1739.

[Voltaire lui recommande Linant, qui ne pourra rien faire de mieux, pour sa tragédie, que de suivre les conseils qu'elle voudra bien lui donner.]

851. — A M. DE MAIRAN (3).

A Cirey, 14 janvier.

Notre très aimable philosophe, tout Cirey vous fait les plus tendres compliments. Nous ne vous avons point écrit, parce que beaucoup d'occupations nouvelles nous ont extrêmement dérangés; mais nous vous étudions, sans vous le dire. M. de Maupertuis est ici (4). Il fait de vous le cas qu'un grand génie doit faire de son confrère. Les matières que nous traitons ici ne font que redoubler notre estime pour vous. Il y a surtout une certaine impulsion, un choc des corps qui pourrait bien être de première nécessité. Il y a longtemps qu'un mot que vous m'en avez dit dans votre dernière lettre m'a bien donné à penser. C'est un germe qui produit une moisson de physique et de métaphysique; mais je ne ferai jamais la moisson sans vous. Il me semble que l'éclaircissement d'une telle question est bien digne d'un esprit tel que le vôtre. Si jamais vous y travaillez, n'oubliez pas Cirey. Croyez qu'il n'y a aucun lieu sur la terre où l'on fasse plus de cas de vous, où la vérité soit plus chère, et où l'on aime mieux à la recevoir de votre plume. Plût à Dieu qu'on pût l'entendre de votre bouche!

Adieu, monsieur; tout Cirey est à vous plus que jamais, et je suis particulièrement, avec l'estime la plus tendre, votre admirateur, votre ami, votre très humble et très obéissant serviteur. — V.

Cirey écrit peu aujourd'hui, parce qu'on n'a pas un moment à soi. Cela est étrange, à la campagne; mais cela est vrai.

(1) Elle était au château depuis le 4 décembre 1738. Voyez ses *Six mois de séjour à Cirey*. (G. A.)

(2) Éditeurs de Cayrol et A. François. (G. A.)

(3) Éditeurs, de Cayrol et A. François. Mairan avait assisté à une lecture de la *Voltairomanie* faite par Desfontaines chez le marquis de Locmaria. (G. A.)

(4) Il était arrivé le 12 à Cirey, se rendant à Bâle auprès de Bernouilli. (G. A.)

852. — A M. THIERIOT (1).

Ce scélérat d'abbé Desfontaines a donc enfin obtenu ce qu'il désirait! Il m'a ôté votre amitié. Voilà la seule chose que je lui reproche. Je ne m'attendais pas que depuis le 14 décembre que son libelle a paru, je ne recevrais qu'une lettre de vous (2). Si vous m'aviez écrit avec amitié, et tout uniment comme à l'ordinaire, je n'aurais point eu à me plaindre. Personne ne vous a jamais demandé de lettre ostensible (3); mais, moi, je demandais à votre cœur des marques de votre amitié, et j'ai eu la mortification de n'en recevoir aucune, pendant que les plus indifférents m'écrivaient les choses les plus fortes et les plus touchantes, et m'offraient les plus grands services. Madame et M. du Châtelet, madame de Champbonin, tout ce qui est ici, effrayés de votre silence, ne savent à quoi l'attribuer. Pour moi, qui ne pense pas seulement à Desfontaines, et qui ne pensais qu'à l'amitié, je ne me crois outragé que par l'inquiétude où vous me laissez.

853. — A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, ce 14 janvier.

La *Mérope* est partie par le coche, mon charmant ami, je n'ai que le temps de vous le dire. Qui croirait qu'à la campagne on n'a pas un quart d'heure à soi? mais cette campagne est Cirey. Lisez, amusez-vous avec le tendre philosophe Formont. S'il est à Rouen, qu'il vous montre mon *Épître sur l'Homme;* montrez-lui la vôtre. Puissent mes écrits servir au moins à vos amusements! tout cela n'est point fait pour être public; eh! qu'importe ce malheureux public? les amis sont tout, il faudrait n'écrire que pour eux. Vous avez perdu un ami bien aimable; que ne puis-je vivre avec vous, et adoucir par mes soins les regrets de sa perte! Faut-il que nous soyons destinés à vivre loin l'un de l'autre! il me semble que j'en vaudrais mille fois mieux si je vivais avec vous. J'ai peur d'avoir embrassé trop d'étude; ma santé succombe, mes pas bronchent dans la carrière; soutenez-moi par vos avis, et par les marques d'une amitié qui fera toujours ma consolation la plus chère. Madame du Châtelet vous fait bien des compliments. Je vous embrasse, mon cher ami.

854. — AU P. PORÉE.

A Cirey, ce 15 janvier.

Mon très cher et très révérend Père, je n'avais pas besoin de tant de bontés, et j'avais prévenu par mes lettres l'ample justification que vous faites, je ne dis pas de vous, mais de moi; car si vous aviez pu dire un mot qui n'eût pas été en ma faveur, je l'aurais mérité. J'ai toujours tâché de me rendre digne de votre amitié, et je n'ai jamais douté de vos bontés.

Le morceau que vous voulez bien m'envoyer me donne bien de l'envie de voir le reste. Le *non plane cæcus* est, à la vérité, un bien mince salaire pour un homme qui a créé une nouvelle optique, toute fondée sur l'expérience et sur le calcul, et qui seule suffirait pour mettre Newton à la tête des physiciens.

Je vous supplie de vouloir bien présenter mes hommages sincères à votre courageux confrère, qui a fait soutenir les rayons colorés. Il est bien étrange qu'il y ait quelqu'un qui soutienne autre chose.

Je vous devais *Mérope*, mon très cher Père, comme un hommage à votre amour pour l'antiquité et pour la pureté du théâtre. Il s'en faut bien que l'ouvrage soit d'ailleurs digne de vous être présenté; je ne vous l'ai fait lire que pour le corriger.

Messène n'est point une faute de copiste. Vous savez bien que le Péloponèse, aujourd'hui la Morée, se divisait en plusieurs provinces, l'Achaïe ou Argolide, où était Mycènes (4); la Messénie, dont la capitale était Messène; la Laconie, etc.

Il faudra sans difficulté retrancher tout ce qui vous choque dans le suicide; mais songez au quatrième livre de Virgile, et à tous les poëtes de l'antiquité.

Je ne peux m'empêcher de vous dire ici ce que je pense sur ces scènes d'attendrissement réciproque que vous demandez entre Mérope et son fils. C'est précisément ces sortes de scènes qu'il faut éviter avec un soin extrême; car, comme

(1) Cette lettre, que l'on date dans toutes les éditions du 24 décembre, ne peut être aussi que de janvier. (G. A.)

(2) Plus loin, Voltaire dit que cette lettre de Thieriot fut écrite seize jours après le 14. (G. A.)

(3) Allusion à la lettre écrite le 31 décembre par Thieriot à madame du Châtelet. (G. A.)

(4) *L'Argolide où était Mycènes*, n'est pas la même chose que l'Achaïe, qu'elle avait au nord, fait remarquer M. Beuchot. (G. A.)

vous savez mieux que moi, jamais une passion réciproque n'émeut le spectateur; il n'y a que les passions contredites qui plaisent. Ce qu'on s'imagine dans son cabinet devoir toucher entre une mère et un fils devient de la plus grande insipidité aux spectacles. Toute scène doit être un combat; une scène où deux personnages craignent, désirent, aiment la même chose, serait le dernier période de l'affadissement; le grand art doit être d'éviter ces lieux communs, et il n'y a que l'usage du monde et du théâtre qui puisse rendre sensible cette vérité.

Le marquis Maffei en est si pénétré, qu'il a poussé l'art jusqu'à ne jamais produire sur la scène la mère avec le fils que quand elle le veut tuer, ou pour le reconnaître à la dernière scène du cinquième acte; et je l'aurais imité, si je n'avais trouvé la ressource de faire reconnaître le fils par la mère en présence du tyran même, ressource qui ne serait qu'un défaut si elle ne produisait un nouveau danger.

En un mot, le plus grand écueil des arts dans le monde, c'est ce qu'on appelle les lieux communs. Je n'entre pas dans un plus long détail. Songez seulement, mon cher Père, que ce n'est pas un lieu commun que la tendre vénération que j'aurai pour vous toute ma vie. Je vous supplie de conserver votre santé, d'être longtemps utile au monde, de former longtemps des esprits justes et des cœurs vertueux.

Je vous conjure de dire à vos amis combien je suis attaché à votre société. Personne ne me la rend plus chère que vous. Je suis, avec la plus tendre estime et avec une éternelle reconnaissance, mon très cher et révérend Père, votre, etc.

855. — A M. THIERIOT.

15 janvier (1).

Je fais un effort et je dérobe un instant aux douleurs d'une espèce de néphrétique dont je suis encore tourmenté, pour vous dire que ma plus grande douleur est de ne point recevoir de vos nouvelles. Plusieurs de mes amis parlent à M. le chancelier. Tout le monde me sert, hors vous; j'ignore même si vous avez ou non envoyé cet exécrable libelle, plus fait contre vous que contre moi, au prince royal. Je calme autant que je peux le ressentiment inexprimable de madame du Châtelet; M. de Maupertuis se joint à moi, mais nous ne gagnons rien; je vous demande en grâce de réparer votre faute.

Je ne sais pourquoi M. le marquis du Châtelet a voulu absolument vous écrire, et à M. de La Popelinière; il n'en était pas besoin; mais M. et madame du Châtelet sont des amis si vifs et si respectables, qu'ils aiment mieux faire trop que trop peu. La lettre de madame de Bernières est ce qu'on pouvait de plus fort (2). En un mot, tout le monde a fait son devoir. Mon amitié m'assure que personne ne le fera mieux que vous; cependant nous sommes au 15 janvier, et je n'entends point parler de vous.

Je reçois une lettre du père Porée; en voici les premières lignes :

A Paris, ce 4 janvier 1739

« Monsieur, je ne me pardonnerais pas si j'avais été assez » lâche et assez perfide pour *trahir jamais, en public ou en* » *particulier, les sentiments de respect, d'estime et d'amitié que* » *j'ai pour vous*..... Je vous envoie l'endroit de mon discours » qu'on a pu si injustement soupçonner. »

Et il me l'envoie; voilà comme des amis en usent. Votre cœur n'aura pas besoin d'exemple; mais j'attends de vos nouvelles.

856. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 16 janvier (3).

Mon cher ange, envoyez chercher Berger ou le chevalier de Mouhi. Dites-leur ce qu'il faut que je sache; je crains les fausses démarches; ne vous donnez pas la peine d'écrire, mais faites-moi écrire. Vous recevrez par Thieriot vers et prose pour votre amusement.

Cirey baise vos ailes. Envoyez, je vous prie, à M. Herault la lettre du sieur Dulion, et faites-m'en tenir une copie. Mandez-nous comment vous aurez trouvé le cachet du paquet qui vous parviendra par Thieriot. Je vous demande en grâce de lui faire sentir combien sa conduite a été irrégulière, combien madame du Châtelet a dû être outrée de sa lettre ostensible, dans laquelle il démentait ses anciennes lettres sur Desfontaines, et faisait le petit ministre, là où il ne devait être qu'ami, combien il est mal d'avoir envoyé sa lettre au prince. Vous pouvez le gronder et lui plaire, car je vous connais. Je vous embrasse avec la plus vive tendresse.

P.-S. Faites rage auprès de M. Hérault. Sans doute vous avez donné ma lettre à M. Defresne.

Je rouvre ma lettre, mon cher ange gardien, pour vous dire qu'en pareille affaire rien n'est à négliger; qu'il faut absolument que ce Thieriot respecte au moins d'anciens bienfaits et une vieille amitié; qu'il aille chez M. Hérault, qu'il y soutienne sa lettre du 16 août 1726, où il accuse Desfontaines du libelle intitulé *Apologie;* qu'il voie d'Eon; en un mot, qu'il me serve. Il le doit, et vous pouvez lui faire entendre que c'est le seul moyen de plaire au prince, dont il attend sa fortune. Tournez cette âme de boue du bon côté.

Je me flatte que M. de Pont de Veyle a bien voulu parler fortement à M. de Maurepas. J'ai écrit à Barjac (1), mon ami; au curé de Saint-Nicolas, ami de M. Hérault; à M. Dufay, qui le voit souvent; à madame la princesse de Conti, accusée de protéger Desfontaines; à M. de Locmaria, soupçonné de pareille horreur; à Silva, à M. de Lezeau et à M. d'Argenson. Je mourrai, ou j'aurai justice. *Ora pro nobis.*

857. — A M. THIERIOT.

16 ou 17 janvier 1739 (2).

Madame de Champbonin partait; mais elle tombe malade. On ne veut pas que je parte, et d'ailleurs j'aime mieux hasarder mille fausses démarches que d'en faire une contre l'amitié, et que mon cœur me reprocherait. Je reste donc, et le procès criminel que je veux absolument qu'on intente ira comme il pourra. Je n'ai ni à rougir ni à craindre.

Je n'abandonnerai de ma vie aucune branche de cette affaire; elle me coûtera quelques quarts d'heure les jours de poste, mais ne prendra rien sur le repos de mon cœur; il n'y a que l'amitié à quoi il soit sensible.

Imitez madame de Bernières, qui doit m'être moins attachée que vous; elle m'écrit la lettre la plus terrible contre Desfontaines, mais si terrible que je n'ose la montrer, et que je demande quelque chose de plus modéré. C'est quatre lignes seulement d'elle et de vous, pour mettre dans mon portefeuille, pour servir de réponse à force misérables qui abusent toujours de la calomnie, et qui prennent pour vraies les impostures auxquelles on n'a pas répondu.

Cela fait une fois, cela est fait pour jamais, et je jouis paisiblement de votre amitié.

Mais je vous conseille de ne pas aigrir M. et madame du Châtelet, en tergiversant sur la lettre qu'ils demandent, inutile d'accord, mais ils la demandent.

Je vous embrasse. V.

858. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Cirey, ce 18 janvier.

Mon cher ange gardien, pourquoi faut-il que le chevalier de Mouhi, qui ne me connaît pas, agisse comme mon frère, et que Thieriot, qui me doit tout, se tienne les bras croisés dans sa lâche ingratitude? Quoi! Mouhi court déposer chez M. Hérault, et Thieriot se tait! lui qui a été traité avec tant de mépris par Desfontaines, lui qui m'a écrit cette lettre de 1726, et tant d'autres, où il avoue que Desfontaines fit un libelle contre moi au sortir de Bicêtre. Il a aujourd'hui l'insolence et la bassesse d'écrire, de publier une lettre à madame du Châtelet, dans laquelle il désavoue ses anciennes lettres; il l'envoie au prince royal; et, pour se justifier, il dit tranquillement que les *Lettres philosophiques* ne lui ont valu que cinquante guinées, et qu'il ne m'a mangé que quatre-vingts souscriptions (3). Y a-t-il une âme de boue aussi lâche, aussi méprisable? Ce malheureux dit froidement qu'il ne fera rien que vous ne le lui ordonniez. Eh bien! ordonnez-lui donc sur-le-champ de courir chez M. Hérault, et de confirmer sa lettre du 16 août 1726, et les autres, dont voici copie. Cela m'est de la dernière importance, mon cher ami; il y va du repos de ma vie.

859. — A M. BERGER.

A Cirey, le 18 janvier.

Mon cher ami, voulez-vous me rendre un signalé service? Il faut voir Saint-Hyacinthe. Je ne le connais pas, direz-vous.

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) Desfontaines accusait Voltaire d'avoir vécu aux crochets de cette dame. Une lettre de madame de Bernières qui démentait les calomnies de l'abbé venait d'arriver à Cirey. (G. A.)
(3) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

(1) Premier valet de chambre du cardinal Fleury. (G. A.)
(2) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)
(3) A la *Henriade*. (G. A.)

Il faut le connaître; on connaît tout le monde, quand il s'agit d'un ami. Mais Saint-Hyacinthe est un homme décrié; eh! qu'importe? Voici de quoi il s'agit. Il est cité dans le livre infâme de Desfontaines, pour avoir écrit contre moi un libelle intitulé *Déification d'Aristarchus Masso* (1). Or je ne l'ai jamais offensé, ce Saint-Hyacinthe. Pourquoi donc imprimer contre moi des impostures si affreuses? Veut-il les soutenir? Je ne le crois pas. Que lui coûtera-t-il de signer qu'il n'en est pas l'auteur, ou qu'il les déteste, ou qu'il ne m'a point eu en vue? Exigez de lui un mot qui lave cet outrage, et qui prévienne les suites d'une querelle cruelle. Faites-lui écrire un petit mot dont il résulte la paix et l'honneur, je vous en conjure. Courez, rendez-moi ce service. Je ne demande que le repos; procurez-le à votre ami.

860. — A M. THIERIOT.

Le 18 janvier.

Mon cher Thieriot, je reçois votre lettre du 14. Votre négligence à répondre, trois ou quatre ordinaires, a fait penser à madame du Châtelet et à madame de Champbonin que vous aviez envoyé à son altesse royale le libelle affreux d'un scélérat; et madame de Champbonin en était d'autant plus persuadée, que vous lui aviez avoué à Paris que vous régaliez ce prince de tout ce qui se fait contre moi, qu'elle vous l'avait reproché, et qu'elle en était encore émue.

Votre silence, pendant que tout le monde m'écrivait, ne m'a point surpris, moi, qui suis accoutumé à des négligences souvent causées par votre peu de santé; mais il a indigné au dernier point tout ce petit coin de la Champagne, et vous devez à madame du Châtelet la réparation la plus tendre des idées cruelles que vous lui aviez données. Il est très sûr qu'un mot de vous dans le *Pour et Contre*, si vous n'êtes point brouillé avec Prévost, vous eût fait et vous ferait un honneur infini; car rien n'en fait plus qu'une amitié courageuse.

Je ne sais pourquoi vous m'appelez *malheureux* et *homme à plaindre*. Je ne le suis assurément point, si vous êtes un ami aussi fidèle et aussi tendre que je le crois. Je suis au contraire très heureux qu'un scélérat que j'ai sauvé me mette en état de prouver, papiers originaux en main, mes bienfaits et ses crimes; et je le remercie de m'avoir donné l'occasion de me faire connaître, sans qu'on puisse m'imputer da la vanité. L'exemple de l'abbé Prévost n'est fait pour moi d'aucune sorte. Je souhaite que ceux qui répondront jamais à des libelles suivent mon exemple, et soient en état de me ressembler.

Madame du Châtelet et tous ceux, sans exception, qui ont vu ici votre lettre, en sont si mécontents qu'elle vous la renvoie. C'est à elle seule, à qui elle s'adresse, à savoir si elle doit être contente, et non à ceux qui l'ont, dites-vous, approuvée sans qu'ils sussent ce que madame du Châtelet, qui est au fait de toutes les branches d'une affaire qu'ils ignorent, avait droit d'exiger de vous. Il n'y a que deux personnes à consulter en telles affaires, soi-même et la personne à qui l'on écrit.

Quant à l'article des souscriptions que j'ai payées de mon argent, quoique la valeur ne soit jamais venue entre mes mains (comme vous savez) (2), c'est une chose dont vous pouvez et devez très bien vous charger; car je ne crois pas qu'il y ait deux souscripteurs qui n'aient ou le livre ou l'argent, et vous pouvez les payer de celui que vous avez à moi; cela est tout simple; tout le reste est inutile.

Vos anciennes lettres où vous dites que « Desfontaines » est un monstre, qu'il a fait contre moi un libelle intitulé » *Apologie du sieur de Voltaire*; qu'il a fait imprimer la » *Henriade* à Evreux, avec des vers contre La Motte; celles » où vous dites que c'est un enragé qui, etc.; » tout cela a été vu, lu, relu ici, signé par vingt personnes, déposé chez un notaire; ainsi nul besoin d'éclaircissement; mais j'avais besoin, moi, d'un témoignage de votre amitié, de votre diligence, d'un zèle honorable pour tous deux, égal à celui que madame de Bernières a fait paraître. Je l'attendais non seulement de votre tendresse, mais de votre honneur outragé par un malheureux qui vous a toujours traité avec le dernier mépris, et dont les outrages sont imprimés. Je n'ai jamais soupçonné que vous balançassiez entre l'ami tendre et solide de vingt-cinq années, et le scélérat dont vous ne m'avez jamais parlé qu'avec horreur.

Encore une fois, il ne s'agit que de vous et non de moi. Ecrivez à madame du Châtelet et au prince en termes qui leur persuadent votre amitié, autant que j'en suis persuadé; c'est tout ce que je veux. J'ai fait assez de bien à des ingrats; j'ai fait d'assez bons ouvrages, et je les retouche avec assez d'assiduité pour ne rien craindre de la postérité, ni pour mon cœur, ni pour mon esprit, qu'on n'appellera ni l'un ni l'autre paresseux. J'ai assez d'amis et de fortune pour vivre heureux dans le temps présent. J'ai assez d'orgueil pour mépriser d'un mépris souverain les discours de ceux qui ne me connaissent pas. En un mot, loin d'avoir eu un instant de chagrin de l'absurde et sot libelle de Desfontaines, j'en ai été peut-être trop aise. Votre seul article m'a désespéré. Entendre dire par tout Paris que vous démentez votre ami, qui a preuve en main, en faveur de votre ennemi, entendre dire que vous ménagez Desfontaines, c'était un coup de poignard pour un cœur aussi sensible que le mien. Je n'ai donc plus qu'à remercier mon bon ange de deux choses, de la fermeté intrépide de votre amitié, qui ne doit pas être négligente, et de l'occasion admirable qu'on me donne de confondre mes ennemis.

Ecrivez, vous dis-je, à madame du Châtelet. Point de politique, point de ces lâches misères; allez vous faire..... avec *vos gens de cour qui voient votre lettre*. Il est question de votre cœur; il est question de vous attacher, pour le reste de votre vie, l'âme la plus noble qui existe au monde, et que vous adoreriez si vous saviez de quoi elle est capable.

Madame de Champbonin vous a écrit une lettre (1) trempée dans l'amertume de ses larmes. Elle m'aime si vivement qu'il faut que vous lui pardonniez. Mais, croyez-moi, parlez à madame du Châtelet du ton qui convient à sa sensibilité. Je vous embrasse; j'oublie tout, hors votre amitié.

Songez qu'en de telles circonstances, ne pas écrire à son ami sur-le-champ, c'est le trahir. Négligence est crime.

861. — A M. THIERIOT.

Le 19 janvier.

Je suis malade, je ne peux vous écrire moi-même. Je n'avais pas le temps, hier, de vous dire tout; mais je ne dois vous laisser rien ignorer, et un ami a bien des droits. Croyez-moi, mon cher Thieriot, croyez-moi, je vous aime et je ne vous trompe point. Madame du Châtelet ne peut qu'être irritée tant que vous ne réparerez point, par des choses qui partent du cœur, la politique, l'inutile, l'outrageante lettre que je vous ai renvoyée par son ordre. Tout ce que vous m'avez écrit du 14 pour mal justifier cette lettre *ostensible*, et ce long et injurieux silence qui l'avait suivie, l'a indignée bien davantage; on n'écrit qu'à ses ennemis de ces lettres *ostensibles* où l'on craint de s'expliquer, où l'on parle à demi, où l'on élude, où l'on est froid.

Examinez vous-même la chose, je vous en conjure, et voyez combien il est indécent que vous paraissiez faire le politique avec madame du Châtelet, quand elle vous écrit simplement et avec amitié. Vous me mettez en presse; vous me réduisez à la nécessité de combattre ici pour vous contre ses ressentiments. Elle croit que vous me trahissez; il faut que je lui jure le contraire. Elle se fâche, ses amis prennent son parti; tout cela me rend malade, et un mot de vous eût prévenu tous ces combats.

Est-il possible, encore une fois, que quand nous avons ici dix lettres anciennes de vous, qui expliquent, qui détaillent tout le fait, toute l'horreur connue de l'abbé Desfontaines, vous affectiez aujourd'hui du mystère? Où diable avez-vous pris d'écrire une lettre *ostensible* à madame du Châtelet? une lettre publique? la compromettre à ce point! montrer, dites-vous, votre lettre à deux cents personnes! à des gens de cour! vous faire dire qu'il y a de la dignité dans cette lettre! Vous, de la dignité! à madame du Châtelet! sentez-vous bien la force de ce terme? Je vous parle vrai, parce que je suis votre ami. Votre lettre *ostensible*, dont on ne voulait point, votre long silence vos excuses sont autant d'outrages à la bienséance, à l'amitié, et à madame du Châtelet. Est-il possible que, dans cette occasion, vous ayez pu consulter autre chose que votre cœur? Voyez que de malentendus votre silence a causés! Enfin tout ceci était bien simple. Vous avez été cité avec raison, et, comme j'en ai droit, dans une lettre publique (2); vous vous trouvez entre votre ami et un monstre qui vous a mordu. Voudrez-vous fuir à la fois votre ami et ce monstre, de peur d'être mordu encore? Je suis un homme de lettres, et vous un amateur; j'ai de la réputation par mes travaux, et vous par votre goût; l'abbé Desfontaines nous a

(1) Saint-Hyacinthe avait imprimé ce pamphlet six ans auparavant à la suite de son *Chef-d'œuvre d'un inconnu*. (G. A.)
(2) Thieriot avait gardé l'argent. (G. A.)

(1) Le 16 janvier. Elle est reproduite dans les *Mémoires de Longchamp*. (G. A.)
(2) Voyez, tome IV, le *Préservatif*. (G. A.)

souvent attaqués l'un et l'autre; il est clair qu'il y aurait la plus extrême lâcheté à l'un de nous deux d'abandonner l'autre, de tergiverser, de craindre un scélérat qui offense un ami; il est clair qu'un silence de seize jours, en pareille occasion, est un outrage plus grand de la part d'un ami qu'un libelle n'est offensant de la part d'un coquin méprisé.

Voilà le point essentiel, voilà toute l'affaire, voilà ce qui a pensé faire prendre des résolutions extrêmes; et enfin, quand au bout de seize jours vous m'écrivez, que voulez-vous qu'on pense, sinon que vous avez attendu que l'exécration publique contre Desfontaines vous forçât enfin de revenir à l'amitié? C'est ce que je ne peux ôter de la tête de tout ce qui est ici, et il y a beaucoup de monde; mais c'est ce que je ne pense point. Je vous l'ai dit, je vous l'ai redit, je vous aime, et je compte sur vous; et c'est parce que je vous aime tendrement que je vous gronde très sévèrement, et que je vous prie d'écrire comme par le passé, de rendre compte des petites commissions, de parler avec naïveté à madame du Châtelet, qui peut vous servir infiniment auprès du prince. L'affaire des souscriptions, si elle dure encore, est essentielle; et votre honneur, votre devoir, je dis le devoir le plus sacré, est de les payer de mon argent, s'il s'en trouve. Cela a paru si essentiel à M. et à madame du Châtelet, que vous les outrageriez en faisant sur cela la moindre représentation. Il ne faut rougir ni de faire son devoir, ni de promettre de le faire, surtout quand ce devoir est si aisé.

A l'égard de la lettre que M. du Châtelet exige de vous, il sera très piqué si vous ne l'écrivez pas; il la faut écrire; pour moi, je la trouve inutile. Je vous la renverrai, et n'en ferai point usage; mais il faut contenter M. et madame du Châtelet.

Tout le monde est indigné ici de l'exemple de dom Prévost (1), que vous citez toujours. Quand quelque dom Prévost aura refusé dix mille livres de pension (2) d'un prince souverain, quand il aura donné quelquefois et partagé souvent le profit de ses ouvrages, quand il aura donné des pensions à plusieurs gens de lettres, quand il aura fait des ingrats et la *Henriade*, alors vous pourrez me citer dom Prévost. N'en parlons plus. Une lettre d'attachement à madame du Châtelet, de la vigueur, et des lettres fréquentes à votre intime ami Voltaire, et tout est effacé, tout est oublié. Mais plus de politique; elle n'est faite ni pour vous ni pour moi, et je ne connais et n'aime que la franchise. Voilà tout ce que je veux, et comptez que mon cœur est à vous pour jamais. Il est vrai, il est tendre, vous le connaissez; adieu.

(3) J'ai dicté tout cela bien à la hâte; j'ajoute qu'on nous écrit, dans le moment, que votre malheureuse lettre à madame du Châtelet va être publique dans le *Pour et Contre*. Ah! mon ami, serait-il vrai? Ce serait le plus cruel outrage à madame du Châtelet et à toute sa famille. De quoi vous êtes-vous avisé? quelle malheureuse lettre! qui vous la demandait? pourquoi l'écrire? pourquoi la montrer?

S'il en est temps, volez chez le *Pour et Contre*, brûlez la feuille, payez les frais; mais je ne crois pas que cela soit vrai. Voilà ce que c'est que de garder le silence dans de telles occasions. Il fallait écrire toutes les postes. Je vous embrasse.

862. — A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

A Cirey, ce 19 janvier.

Vous me faites goûter un plaisir bien rare, mon ancien maître, mon cher ami toujours mon maître; vous devriez bien écrire plus souvent. Vous devriez plutôt venir prendre une cellule dans le couvent, ou plutôt dans le palais de Cirey. Celle que vient de quitter Archimède-Maupertuis (4) serait très bien occupée par Quintilien-d'Olivet. Vous verriez si la masse multipliée par le carré de la vitesse, ou si les cubes des distances des planètes font oublier les *Tusculanes*, et si Locke fait négliger Virgile; vous verriez si l'histoire est méprisée. Vous passez volontiers vos hivers hors de Paris. Si vous alliez en Franche-Comté, souvenez-vous que Cirey est précisément sur la plus belle route.

Ne vous imaginez pas que la vie occupée et délicieuse de Cirey, au milieu de la plus grande magnificence et de la meilleure chère, et des meilleurs livres, et, ce qui vaut mieux, au milieu de l'amitié, soit troublée un seul instant par le croassement d'un scélérat qui fait, avec la voix enrouée du vieux Rousseau, un concert d'injures méprisées de tous les esprits, et détestées de tous les cœurs.

Pour punir l'abbé Desfontaines, je ne voudrais qu'une chose, lui démontrer que je n'ai pas plus de part que vous au *Préservatif*. L'auteur de cet écrit a fait usage de deux lettres que vous connaissez il y a longtemps, l'une sur l'évêque de Cloyne, Berkeley, auteur de l'*Alciphron*, l'autre sur l'affaire de Bicêtre. Une ou deux personnes ont aidé l'auteur à brocher ce *Préservatif*, qui n'est qu'une table des matières, et non point un ouvrage. J'en ai en main la preuve démonstrative, que je vous ferais voir si l'abbé Desfontaines, qui me doit la vie, qui, pour toute reconnaissance, m'a tant outragé, était capable de sentir son tort et de se corriger; il ne faudrait pas d'autre réponse.

Mais, si j'en fais une, elle sera aussi modérée que son libelle est emporté, aussi fondée sur des faits que son écrit est bâti sur des calomnies, aussi touchante peut-être que ses ouvrages sont révoltants. Tout le mal de cette affaire, c'est que ce sont deux ou trois jours arrachés à l'étude; *amice, tres dies perdidi*. Je suis prêt à pleurer quand il faut consumer ainsi le temps destiné à l'amitié, à l'étude de la physique, aux corrections continuelles que je fais dans le poëme de la *Henriade*, dans l'*Histoire de Charles XII*, dans mes tragédies, dans tout ce que j'ai jamais écrit.

Que vous me seriez d'un grand secours, mon cher ami, si vous vouliez éclairer de votre sage critique ce que fait votre ancien disciple! Je voudrais que ma plume et ma conduite eussent en vous un ami attentif, un juge continuel. Vous savez, par exemple, combien Rousseau m'a outragé depuis quinze ans; avec quel acharnement il a poursuivi contre moi ses querelles commencées, il y a quarante ans, avec tant de gens de lettres. Il est à Paris, il demande grâce au parlement, aux Saurin, au public. Il ose s'adresser à Dieu même. J'ai de quoi le démasquer, j'ai de quoi le couvrir d'opprobre, de quoi remplir la mesure de ses crimes. Tenez, lisez; la pièce est authentique, je vous l'envoie, je pourrais la faire imprimer dans ma réponse; cependant je ne le fais pas. Je vous conjure de voir le P. Brumoi et vos autres amis. Si l'auteur de la *Henriade* leur déplaît, s'ils préfèrent des odes à un poëme épique, et des épigrammes à tous mes travaux, qu'ils préfèrent du moins ma modération à la rage éternelle de Rousseau, et ma franchise à son hypocrisie.

Vous, mon cher ami, aimez toujours un homme qui vous sera éternellement attaché. Je ne sais pourquoi M. Thieriot ne vous a pas montré la *Mérope*. Adieu; je vous embrasse tendrement; écrivez-moi, mandez-moi si vous voulez que je vous envoie mes drogues. Je ne vous écris point de ma main, étant assez malade.

863. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

20 janvier.

Mon cher ange, vous avez été bien étonné du dernier paquet de *Zulime*; mais qui emploie sa journée fait bien des choses. Je travaille, mais guidez-moi.

Je persiste dans l'idée de faire un procès criminel à l'abbé Desfontaines. Mon cher ange gardien, vous me connaissez. Les gens à poëme épique et à *Éléments de Newton* sont des gens opiniâtres. Je demanderai justice des calomnies de Desfontaines jusqu'au dernier soupir; et ce même caractère d'esprit vous assure, je crois, de ma tendre et éternelle reconnaissance.

J'ai envoyé mon dernier *Mémoire* à M. d'Argenson; mais je ne compte le faire imprimer qu'avec permission tacite, dans un recueil de quelques pièces. Il me semble qu'il sera alors très convenable de laisser dans mon mémoire justificatif tout ce qui est littéraire; car, si l'avidité du public malin ne désire actuellement que du personnel, les amateurs un jour préféreront beaucoup le littéraire. J'ai fait cet ouvrage dans le goût de Pélisson, et peut-être de Cicéron. Je serais confondu si ce style était mauvais.

N'ayant rien à craindre d'aucune récrimination, cependant j'insiste qu'on commence le procès par une requête présentée au nom des gens de lettres, qu'ensuite mes parents en présentent une au nom de ma famille outragée, sauf à moi à m'y joindre, s'il est nécessaire.

J'espérais que, sans forme de procès, et indépendamment du châtiment que le magistrat de la police peut et doit infliger à l'abbé Desfontaines, je pourrais obtenir un désaveu des calomnies de ce scélérat, désaveu qui m'est nécessaire, désaveu qu'on ne peut refuser aux preuves que j'ai rapportées.

Enfin j'en reviens toujours là; point de preuves contre moi, sinon que j'ai écrit la lettre qui est dans le *Préservatif*. Or, cette lettre, que dit-elle? que Desfontaines a été tiré de Bicêtre par moi, et qu'il m'a payé d'ingratitude. Encore une fois, cette lettre doit être regardée comme ma première requête contre Desfontaines. D'ailleurs rien de prouvé contre moi, et tout démontré contre lui. Enfin j'insiste sur le désaveu

(1) Prévost avait été bénédictin. (G. A.)
(2) Comme lui, Voltaire. (G. A.)
(3) Ces dernières lignes sont de la main de M. de Voltaire. (K.)
(4) Il était parti le 16. (G. A.)

de ses calomnies, et j'attends tout des bontés de mon cher ange gardien.

Je serais bien honteux de tant d'importunités, si vous n'étiez pas M. d'Argental. Adieu; mon cœur ne peut suffire à mes sentiments pour vous, et à ma tendre reconnaissance.

864. — A M. THIERIOT.

Ce 23 janvier.

M. du Châtelet étant absent, et madame la marquise ayant ordre d'ouvrir ses lettres, elle a heureusement lu la vôtre, et elle vous donne la marque d'amitié de vous la renvoyer. Elle n'est ni française, ni décente, ni intelligible, et M. du Châtelet, qui est très vif, en eût été fort piqué. Je vous la renvoie donc, mon cher Thieriot; corrigez-la comme je corrige mes *Épîtres*. Il faut tout *simplement* lui dire que « vous aviez pré- » venu tous ses désirs; que, si vous avez été si *longtemps* » sans écrire, c'est que vous avez été malade; qu'il y a long- » temps que vous *savez* qu'en effet j'ai remboursé toutes les » *souscriptions* que les souscripteurs négligents *n'avaient pas* » envoyées en Angleterre, et que vous ne croyez pas qu'il » en reste; mais que, s'il en restait, vous vous en chargeriez » avec plaisir pour votre ami;

» Qu'à l'égard de l'abbé Desfontaines, vous pensez comme » tout le public, qui le déteste et le méprise, et que vous » n'avez pas cessé un moment d'être mon ami. »

Au reste, songez bien qu'on ne vous demande point la lettre *ostensible*. Voilà comme on apaise tout sans se compromettre, et non pas en entrant dans un détail de lettre à écrire à M. de La Popelinière. Ne parlez point de M. de La Popelinière. C'est à lui à rendre ce qu'il doit à M. le marquis du Châtelet, et il n'y manquera pas; il connaît trop les devoirs du monde.

Pour la centième fois, si vous aviez écrit tout d'un coup comme à l'ordinaire, et si vous n'aviez pas voulu mettre dans l'amitié une politique fort étrangère, il n'y aurait pas eu le moindre malentendu. Oublions donc toute cette mésintelligence.

Au reste, je poursuivrai Desfontaines à toute rigueur. Qui ne sait point confondre ses ennemis ne sait point aimer ses amis.

(Le même jour, ou cette même nuit.)

Madame du Châtelet est excessivement fâchée que vous ayez fait courir votre lettre à elle adressée; cela est contre toutes les règles, et un nom aussi respectable doit être plus ménagé. Je suis encore à comprendre comment cela peut vous être venu dans la tête, et pourquoi vous lui avez écrit une prétendue lettre *ostensible* qu'elle ne demandait assurément pas, et pourquoi vous avez consulté tant de gens sur la manière de faire une chose qu'il ne fallait pas faire du tout. Si jamais il arrivait que cette lettre compromît madame la marquise du Châtelet avec l'abbé Desfontaines, il n'y a peut-être point d'extrémités où sa famille et elle ne se portassent. Encore une fois, et encore cent fois, il fallait écrire tout simplement comme à l'ordinaire, ne point faire attendre, mander si vous aviez envoyé ou non cette horreur (1) au prince, instruire tout Cirey par vous-même de ce qui se passait, de ce qu'il convenait de faire, prier votre ami de prendre votre défense, et contre trente personnes, qui disaient que vous le trahissiez, et contre l'abbé Desfontaines, qui vous traite comme un colporteur et comme un faquin; vous joindre à nous avec le zèle le plus intrépide pour délivrer la société d'un monstre; écrire lettre sur lettre, au lieu de vous en laisser écrire; envoyer copie de votre lettre au prince, épargner tous les soupçons, et remplir tous les devoirs. Vos péchés sont grands; que la pénitence le soit, et que je dise : « Re- » mittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum. » (Luc, vii, 47).

865. — A M. HELVÉTIUS.

Janvier.

Mon cher ami, toutes lettres écrites, tous mémoires brochés, toute réflexion faite, voici à quoi je m'arrête : je vous prends pour avocat et pour juge.

Thieriot avait oublié que l'abbé Desfontaines l'avait traité de *colporteur* et de *faquin* dans son *Dictionnaire néologique;* il avait peut-être aussi oublié un peu les marques de mon amitié; il avait surtout oublié que j'avais dix lettres de lui, par lesquelles il me mandait autrefois que Desfontaines est un *monstre;* qu'à peine sauvé de Bicêtre par mon secours, il fit un libelle contre moi, intitulé *Apologie;* qu'il le lui *montra*, etc. Thieriot ayant donc oublié tant de choses, et le vin de Champagne de La Popelinière lui ayant servi de fleuve Léthé, il se tenait coi et tranquille, faisait le petit important, le petit ministre avec madame du Châtelet, s'avisait d'écrire des lettres équivoques, *ostensibles*, qu'on ne lui demandait pas; et, au lieu de venger son ami et soi-même, de soutenir la vérité, de publier par écrit que la *Voltairomanie* est un tissu de calomnies, enfin, au lieu de remplir les devoirs les plus sacrés, il buvait, se taisait, et ne m'écrivait point. Madame de Bernières, mon ancienne amie, outrée du libelle, m'écrit, il y a huit jours une lettre pleine de cette amitié vigoureuse dont votre cœur est si capable, une lettre où elle avoue hautement tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai payé entre ses mains par Thieriot même, tous les services que j'ai rendus à Desfontaines. La lettre est si forte, si terrible, que je la lui ai renvoyée, ne voulant pas la commettre; j'en attends une plus modérée, plus simple, un petit mot qui ne servira qu'à détruire, par son témoignage, les calomnies du libelle, sans nommer et sans offenser personne.

Que Thieriot en fasse autant; qu'il ait seulement le courage d'écrire dix lignes par lesquelles il avoue que depuis vingt ans qu'il me connaît, il ne m'a connu qu'honnête homme et bienfaisant; que tout ce qui est dans le libelle, et en particulier ce qui le regarde, est faux et calomnieux; qu'il est très loin d'avoir pu désavouer ce que j'ai jamais avancé, etc.

Voilà tout ce que je veux; je vous prie de l'engager à envoyer cet écrit à peu près dans cette forme. Quand même cela ne servirait pas, au moins cela ne pourrait nuire; et, en vérité, dans ces circonstances, Thieriot me doit dix lignes au moins: s'il veut faire mieux, à lui permis. C'est une chose honteuse que son silence. Vous devriez en parler fortement à M. de La Popelinière, qui a du pouvoir sur cette âme molle, et qui a quelque intérêt que la mollesse n'aille point jusqu'à l'ingratitude.

De quoi Thieriot s'avise-t-il de négocier, de tergiverser, de parler du *Préservatif?* il n'est pas question de cela. Il est question de savoir si je suis un imposteur ou non ; si Thieriot m'a écrit ou non, en 1726, que l'abbé Desfontaines avait fait, pour récompense de mes bienfaits, un libelle contre moi; si M. et madame de Bernières m'ont logé par charité; si je ne leur ai pas payé ma pension et celle de Thieriot, etc. Voilà des faits; il faut les avouer, ou l'on est indigne de vivre.

Belle âme, je vous embrasse.

Gratior et pulchro veniens in corpore virtus. (Virg., *Eneid.*, v.)

Je suis à vous pour ma vie.

866. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

25 janvier.

Mon cher ami, je travaille le jour à *Zulime*, et le soir je revois mon procès avec l'honnête homme Desfontaines.

Vous savez de quoi il est question à présent, vous avez vu ma lettre à M. Hérault (1). Il n'y a plus qu'un mot qui serve. M. de Meinières (2) peut-il vous dire tout net ce que j'ai à espérer de M. Hérault? Un outrage pareil, toléré par la magistrature, est un affront éternel aux belles-lettres; une réparation convenable ferait honneur au ministère.

Suivant vos sages avis, je réforme tout le *Mémoire*, qui est d'une nécessité indispensable. Point de numéro de peur de ressembler au *Préservatif;* plus de modération, encore plus d'ordre et de méthode ; c'est ce qu'il faut tâcher de faire. Puissé-je dire au public :

Et mea facundia, si qua est,
Quæ nunc pro Domino, pro vobis
Sæpe locuta est!

J'y ajoute un extrait de la lettre d'un prince (3) destiné à gouverner une grande monarchie. Si cela pouvait faire quelque effet, à la bonne heure, sinon brûlez-le. Mais, après tout, point d'entreprise sans faveur, point de succès sans protection, et je crois qu'il faut avoir raison de ce scélérat. Je demande que M. Hérault fasse une petite réponse, ou la fasse faire en marge de mes questions.

J'imagine qu'il serait bon que madame de Bernières m'écrivît un mot qui attestât, en général, l'horreur des calomnies du libelle. Je vous supplie d'en exiger autant de Thieriot. Sa conduite est insupportable ; il négocie avec Cirey ; il s'avise de faire le politique. Il doit savoir qu'en pareil cas la politique est un crime. Il a passé près d'un mois sans m'é-

(1) La *Voltairomanie*. (G. A.)

(1) On n'a pas cette lettre. (G. A.)
(2) Beau-frère de Hérault. (G. A.)
(3) Frédéric. (G. A.)

crire; enfin il a fait soupçonner qu'il me trahissait. S'il veut réparer tout cela par un écrit plein de tendresse et de force dans le *Pour et Contre*, à la bonne heure: mais qu'il ne s'avise pas de parler du *Préservatif*; on ne lui demande pas son avis; et s'il parle de moi, il faut qu'il en parle avec reconnaissance, attachement, estime, ou qu'il se taise, et surtout, qu'il ne commette point madame du Châtelet. Qu'il imprime ou non cette lettre dans le *Pour et Contre*, il est essentiel qu'il m'envoie un mot conçu à peu près en ces termes : « Le sieur T., ayant lu un libelle intitulé la *Voltairomanie*, dans lequel on avance qu'il désavoue M. de V., et » dans lequel on trouve un tissu de calomnies atroces, est » obligé de déclarer, sur son honneur, que tout ce qui y est » avancé sur le compte de M. de V. et sur le sien est la plus » punissable imposture; qu'il a été témoin oculaire de tout le » contraire, pendant vingt-cinq ans, et qu'il rend ce témoi» gnage à l'estime, à l'amitié, et à la reconnaissance qu'il » doit à ..... Fait à .... THIERIOT. »

S'il refuse cela, indigne de vivre; s'il le fait, je pardonne. Je vous prie de recommander à mon neveu (1) de faire un bon procès-verbal, si faire se peut. Cela peut servir et ne peut me nuire; cela tient le crime en respect, prévient la riposte, finit tout.

Ah! ma tragédie, ma tragédie! quand te commencerai-je?

Pardon de tant de misères, mais il y va du bonheur de ma vie et d'une vie qui vous est dévouée. Mon ange, *eripe me a fœce*, je n'ai recours qu'à vous.

867. — AU MÊME.

Ce (2), au matin .....

J'ai oublié, mon cher ami, dans ma lettre du..... (3), de vous faire souvenir qu'étant à Paris en 1736, je vous montrai aussi bien qu'à plusieurs personnes, un écrit, où la lettre sur Bicêtre, la lettre de M. Pracontal sur la bataille de Spire, etc. se trouvaient; l'abbé d'Olivet porta même cet écrit à Desfontaines, pour l'exciter à repentance. Cet écrit courut; il a servi en dernier lieu à fabriquer le *Préservatif*. Souvenez-vous de cet écrit encore une fois; car je vous citerai, vous et l'abbé d'Olivet, et tous ceux qui l'ont vu. Au nom de Dieu, ayez de la mémoire! Vous avez oublié l'*Apologie de V.* Ce libelle à vous montré, ce libelle dont il s'est débité quelques exemplaires, ce libelle cité par Desfontaines même dans son *Dictionnaire néologique*, où vous êtes si joliment traité, enfin vous vous en êtes souvenu. Je demande à votre amitié de la mémoire et de la vivacité. J'ai Desfontaines en tête. Je ne quitterai pas Cirey pour lui; mais je le punirai sans bouger. Si vous avez un cœur, remuez-vous. J'ai envoyé une espèce d'apologie à M. d'Argenson; vous pouvez engager M. de Moncrif à vous la montrer. Il y a du littéraire; mais j'ai voulu faire un ouvrage pour la postérité, non un simple *factum*. Soyez la dixième partie aussi vif pour moi que vous l'avez été pour mademoiselle Sallé, qui vous aimait dix fois moins que moi.

Ne vous adressez qu'à Moncrif.

868. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT (4).

Ce 28 janvier 1739.

Mon cher abbé, c'est ici qu'il faut servir votre ami.

Mettons à quartier toute affaire, et ne songeons qu'à celle du libelle diffamatoire.

1° D'abord, voici mon nouveau mémoire que je vous prie d'envoyer sur-le-champ avec la lettre ci-jointe, à M. d'Argental.

2° Non seulement je vous réitère la prière de parler fortement à madame de Bernières, mais je vous conjure de prendre force fiacres, de dire à Demoulin qu'il me serve selon les lettres qu'il a reçues, et de le bien encourager.

3° Non seulement il doit agir de son côté avec la dernière vivacité, mais tout est perdu si vous n'agissez pas du vôtre, et si vous ne chargez pas quelqu'un de chercher le libelle, d'en déposer un exemplaire chez un commissaire, avec procès-verbal. Il faut charger un huissier intelligent de cette poursuite sans aucun retardement. (Le chevalier de Mouhi ne sait ce qu'il dit.)

(1) Mignot. (G. A.)

(2) Les éditeurs de cette lettre, E. Bavoux et A. François, l'ont datée du 27 décembre 1738. Elle ne peut être que de janvier. Mais quelle date lui donner? Le 17? le 27?...

(3) Ou 16, ou 26, ou tout autre chiffre. (G. A.)

(4) Cette lettre d'affaires, d'un style si vif et si animé, a été singulièrement altérée dans toutes les éditions. (*A. François.*)

4° Non seulement encore Demoulin doit agir selon vos ordres, mais je vous prie très instamment de passer de grand matin chez l'avocat Pitaval, chez Andry le médecin, chez Procope le médecin. Ils sont outragés dans la *Voltairomanie*. Il faut que le chevalier de Mouhi les ameute, les presse avec vous de signer une requête à M. le chancelier, requête simple et en deux mots. *Les soussignés NN. demandent humblement à monseigneur le chancelier, en leur nom et en celui de tous les honnêtes gens, justice d'un libelle diffamatoire intitulé*, La Voltairomanie, *dont l'auteur est trop connu, et qu'il a osé mettre sous le nom d'un avocat.*

Pareilles requêtes à M. de Maurepas, à M. d'Argenson, à M. Hérault, à M. le procureur général.

Cela est de la dernière importance.

Voyez si vous avez quelqu'un qui puisse se charger de faire toutes ces commissions au lieu de vous. Vous lui donnerez vos ordres, le paierez bien, et presserez le succès de ses démarches.

On a des nouvelles du médecin Andry chez Chaubert le libraire et chez tous les libraires;

De Procope, au café de son père;

De Pitaval, chez le libraire Cavelier.

Dès que M. d'Argental aura approuvé mon nouveau mémoire, il vous le renverra, et vous le donnerez au chevalier (1) pour le faire imprimer sur-le-champ; il est meilleur que le premier, plus modéré, et peut-être plus touchant; on pourrait même demander un privilége; mais cela retarderait trop.

Vous pourriez adroitement faire venir d'Arnaud dans ces circonstances, le loger et le nourrir quelque temps, et le faire servir non seulement à courir partout, mais à écrire. Cela doit partir de vous-même, et un mot de lettre à Vincennes fera tout.

Je vous prie d'envoyer chercher un jeune étudiant du collége de Montaigu, nommé l'abbé Dupré, et de lui donner 6 livres.

Je vous prie de m'envoyer les *Observations sur les écrits modernes* (2) depuis le nombre 225 inclusivement; mais qu'on ne sache pas que c'est pour moi.

Je reçois dans ce moment votre lettre; il faut rembarrer le chevalier quand il parle d'imprimer à mon profit. Faites-lui sentir que c'est pour lui faire plaisir uniquement qu'on le charge d'un tel écrit, et qu'assez d'autres demandent la préférence.

Il n'y a rien à craindre; un tel mémoire peut s'imprimer tête levée.

Dès que M. d'Argental vous l'aura renvoyé, vous en ferez faire cinq ou six copies par cinq ou six écrivains. Il faut qu'elles soient extrêmement correctes. Vous en enverrez à MM. de Maurepas, d'Argenson, Hérault, d'Aguesseau, avocat général.

C'est dès qu'on aura fait le procès-verbal du dépôt du libelle chez un commissaire qu'il faut obtenir monitoire. Chargez de cela un huissier adroit; n'épargnez point l'argent, cela m'est d'une conséquence extrême; surtout retirez tout papier chez le chevalier, je vous en supplie.

Non, sans doute, vous ne paraîtrez pas dans le procès criminel; je ne demande qu'un huissier, un homme d'affaires intelligent, que vous aiguillonnerez.

Je vous conjure de suivre cette affaire avec la dernière vivacité; point de si, point de mais, rien n'est difficile à l'amitié.

Vous pourriez très bien écrire une lettre à un ami en l'air, dans laquelle vous marqueriez votre indignation contre tous ces libelles, et vous rendriez gloire à la vérité en connaissance de cause, comme un témoin oculaire de ma conduite et de mes affaires depuis très longtemps. Je laisse à votre cœur le soin de la composer.

Je vous embrasse. V.

869. — A M. HELVÉTIUS.

A Cirey, ce 28 janvier.

Mon cher ami, tandis que vous faites tant d'honneur aux belles-lettres, il faut aussi que vous leur fassiez du bien; permettez-moi de recommander à vos bontés un jeune homme d'une bonne famille, d'une grande espérance, très bien né, capable d'attachement et de la plus tendre reconnaissance, qui est plein d'ardeur pour la poésie et pour les sciences, et à qui il ne manque peut-être que de vous connaître pour être heureux. Il est fils d'un homme que des affaires, où d'autres s'enrichissent, ont ruiné; il se nomme d'Arnaud;

(1) De Mouhi. (G. A.)

(2) Par Desfontaines. (G. A.)

eaucoup de mérite et de malheur font sa recommandation uprès d'un cœur comme le vôtre. Si vous pouviez lui prourer quelque petite place, soit par vous, soit par M. de La Popelinière, vous le mettriez en état de cultiver ses talents, et vous rempliriez votre vocation, qui est de faire du bien. Vous m'en faites à moi, car vous avez réchauffé une âme tiède; jamais votre illustre père n'a fait de si belle cure.

Je lui (1) ai envoyé un autre *Mémoire* où je sacrifie enfin le littéraire au personnel; mais M. d'Argental pense que c'est une nécessité; vous le pensez aussi, et je me rends. Ma présence serait nécessaire à Paris; mais je ne peux quitter mes amis pour mes propres affaires. Madame du Châtelet vous fait bien des compliments; on ne peut avoir plus d'estime et d'amitié qu'elle en a pour vous. Nous attendons de vous des choses qui feront l'agrément de notre retraite, et qui nous consoleront, si cela se peut, de votre absence.

Je vous embrasse avec les transports les plus vifs d'amitié, d'estime, et de reconnaissance.

870. — A M. THIERIOT.

Ce 28 janvier, au matin.

Je vous envoie mon *Mémoire* tel que je compte le présenter aux magistrats. J'en avais envoyé un exemplaire à M. d'Argenson; mais on dit que le littéraire occupait trop de place. J'ai retranché tout ce qui ne servirait qu'à justifier mon esprit, et j'ai laissé tout ce qui est nécessaire pour venger l'honnête homme des attaques d'un scélérat.

Je mande à M. Helvétius que je vous envoie cet écrit; vous pourrez le lire avec lui, s'il n'en est pas fatigué. Mais je vous prie de le lire avec l'abbé d'Olivet, qui se connaît très bien à ces sortes d'ouvrages, et aux personnes que vous croirez les plus capables d'en juger. Après cela, vous en pourrez présenter une copie de ma part à M. de Maurepas. Cela fera honneur à notre amitié dans son esprit. Il m'a écrit, il est très bien disposé. Je suis servi dans cette affaire avec autant de vivacité et de zèle par mes amis que si j'étais à Paris. J'espère que le plus ancien de tous sera aussi le plus tendre, et qu'il réparera sa négligence et sa lettre *ostensible* à madame du Châtelet, par la vigilance que donne l'amitié. Vous nous avez donné de terribles alarmes quand vous avez fait penser que cette malheureuse lettre allait être publique. Compromettre madame du Châtelet dans cette affaire! j'en tremble encore. Ce sont des gens bien peu instruits de l'état des choses qui ont pu vous conseiller une démarche si condamnable. Pardon! j'en suis encore ému. Madame du Châtelet vous prie instamment de retirer toutes les copies que vous avez données de cette malheureuse lettre. Pourquoi l'avez-vous envoyée au prince royal? qu'y pouvait-il comprendre, s'il n'avait pas vu le libelle? que vouliez-vous lui faire savoir? vouliez-vous lui faire entendre que je suis l'auteur du *Préservatif*, que vous êtes un médiateur, que madame du Châtelet est trop vive, que vous avez oublié votre lettre du 16 août 1726? Quel galimatias! quelle conduite! A quoi vous exposez-vous? ne connaissez-vous point madame du Châtelet, et pensez-vous que vous puissiez jamais avoir une autre protection qu'elle auprès du prince? Si ce prince, qui peut faire votre fortune, savait jamais que sur une lettre où je vous mandais *qu'il avait envoyé exprès un de ses favoris à madame du Châtelet*, vous récrivîtes : *Il nous en a envoyé un aussi;* si madame du Châtelet, dans sa colère, l'avait fait savoir au prince, que seriez-vous devenu (2)? Quel démon a pu vous conseiller d'envoyer à S. A. R. cette lettre *ostensible* dont madame du Châtelet est furieuse? c'est donc un factum que vous écrivez au prince royal contre madame du Châtelet? Voilà ce que vous lui avez fait penser. Au nom de Dieu! réparez cette conduite intolérable, si vous pouvez. Vous n'avez certainement de parti à prendre qu'à être très attaché à madame du Châtelet.

Un jeune homme à qui je n'ai rendu que de faibles services, et à qui je ne crois pas avoir donné, en ma vie, la valeur de cent écus, m'envoya, il y a trois semaines, une réponse à l'abbé Desfontaines, et me demanda la permission de l'imprimer; je le refusai. La réponse était trop forte; et, d'ailleurs, comme ce jeune homme n'avait point été cité dans le libelle, je ne voulus pas qu'il se mêlât de la querelle; mais je lui en aurai obligation toute ma vie.

Un autre jeune homme, à qui j'ai rendu encore de moindres services, s'est proposé de me venger, et je l'ai refusé encore; c'est le jeune d'Arnaud. Je vous l'adresserai, celui-là. Il viendra vous voir. Je lui ai donné une lettre de recommandation pour M. Helvétius. Il a du mérite, et il est malheureux; il doit être protégé.

Or çà, voilà qui est fait; je compte sur vous; mon amitié est la même; mais que votre négligence ne soit point la même. Je vous embrasse aussi tendrement que jamais.

(1) A Thieriot. (G. A.)

(2) Madame du Châtelet avait, dans son indignation, écrit à Frédéric contre Thieriot. (G. A.)

871. — A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

Ce 29 (1).

On m'apporte dans le moment le libelle de l'abbé Desfontaines contre vous (2), mon cher maître. Je crois que le public en pensera comme votre Académie. En vérité, ce misérable n'a voulu que gagner de l'argent; car quel est le but de son livre, s'il vous plaît? De prouver qu'on pardonne en poésie des tours hardis, des phrases incorrectes, que la prose ne souffre pas? Eh! n'est-ce pas précisément ce que vous avez dit? à cela près que vous l'avez dit le premier, et en homme qui possède sa langue et qui est un des plus grands maîtres. Ou il vous combat mal à propos, ou il retourne vos idées. Était-ce la peine de faire un livre? Il l'a imprimé à Avignon;

Mais je crois qu'il n'est pas sauvé,
Quoiqu'il soit en terre papale (3).

M. Thieriot vous a sans doute fait voir le *Mémoire* (4) que je suis obligé de publier contre cet ennemi de la probité et de la vérité. Je viens d'y ajouter un article qui vous regarde, c'est dans l'énumération des gens de mérite qu'il a attaqués. Voici les paroles : « Il s'honorait de l'amitié et des instruc- » tions de M. l'abbé d'Olivet. Il fait imprimer furtivement » un livre contre lui; il ose l'adresser à l'Académie française, » et l'Académie flétrit à jamais dans ses registres le livre, la » dédicace, et l'auteur. »

Je vous prie de vous souvenir de ce que je vous ai mandé au sujet de l'écrit que je vous communiquai, il y a quelques années, et duquel on a tiré les matériaux du *Préservatif*.

Pour vous faire voir que l'abbé Desfontaines ne me prend pas tout mon temps, je vous envoie un des nouveaux morceaux qui entreront dans la belle édition qu'on prépare à Paris de la *Henriade*. J'y joins le commencement de l'*Histoire du Siècle de Louis XIV*. Ne souffrez pas qu'on en prenne copie. Envoyez-moi, en échange, votre préface sur Cicéron, car j'aime à gagner à mes marchés. Communiquez tout cela, je vous en prie, à vos amis, et surtout à M. l'abbé Dubos, et tâchez de tirer de lui quelques bonnes instructions sur mon histoire, à laquelle je consacrerai les dernières années de ma vie.

Je vous prie de me faire avoir le *Coup d'État* de Silhon (5); vous avez cela dans votre bibliothèque de l'Académie; M. Thieriot me l'enverra. Dites-moi en quelle année le *Testament* (6) prétendu du cardinal de Richelieu commença à paraître. J'ai de bonnes preuves que ce testament n'est pas plus de lui que le *Testament* de Colbert, de Louvois, du duc de Lorraine Charles, et tant d'autres testaments, ne sont de ceux à qui on en fait honneur. Celui qu'on attribue à Richelieu est, comme tous les autres, plein de contradictions. Adieu; je vous embrasse.

872. — A M. THIERIOT.

29 janvier (7).

Enfin madame de Champbonin est partie pour Paris; elle vous rendra compte de toutes les inquiétudes que votre long silence et votre conduite avaient causées à Cirey; mais tout est oublié, si vous savez aimer.

Voici un paquet pour l'abbé d'Olivet, et donnez cela vite. Je ne sais abandonner ni mes amis ni mon honneur; ainsi je reste à Cirey, et je fais poursuivre l'abbé Desfontaines, et je ne quitterai jamais cette affaire de vue. Il y aurait trop de lâcheté à souffrir ce que l'on doit repousser.

Je me flatte que ni dans cette occasion, ni dans aucune, vous ne direz : *Eh! mordieu, qu'on me laisse souper, digérer et ne rien faire!*

(1) Lettre mise à tort, croyons-nous, en décembre 1738. (G. A.)

(2) *Racine vengé, ou Examen des remarques grammaticales de M l'abbé d'Olivet sur les OEuvres de Racine, à Avignon.* (Paris). G. A.)

(3) Voyez le *Voyage de Bachaumont et Chapelle*. (G. A.)

(4) Voyez tome IV. (G. A.)

(5) Ou plutôt Sirmond, auteur du *Coup d'Estat de Louis XIII*, 1631. (G. A.)

(6) Voyez, tome V, les écrits de Voltaire contre l'authenticité de ce testament. (G. A.)

(7) MM. Bavoux et François, éditeurs de cette lettre, lui ont donné par erreur la date du 29 novembre. (G. A.)

Soyez très persuadé que des amis comme madame du Châtelet et moi en valent peut-être d'autres, que tout change dans la vie, mais que vous nous retrouverez toujours.

L'affaire du palais Lambert va se consommer; mais il faut auparavant que je sois sûr de rester en France.

Je reçois votre billet et la lettre du prince qui m'envoie du vin de Tokay, et qui vous l'adresse.

Portez-vous mieux que vous ne faites, et mieux que moi.

Ce 29 au soir; je vous embrasse.

873. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Ce 29 janvier 1739, au soir (1).

Mon cher abbé, voilà qui est fait; il faut mettre les fers au feu et commencer la procédure. Vous avez sans doute un praticien habile que vous avez chargé de tout. Vous avez ma procuration; il n'y a plus qu'à présenter requête au lieutenant criminel, et obtenir permission d'informer.

Vous avez des exemplaires du libelle, ils ont été achetés devant témoins; mon neveu Mignot et Montigny, son cousin, ont ouï dire à Chaubert (2) qu'il en avait vendu, mais qu'il n'en avait plus. Ils en ont acheté chez Mérigot.

Le chevalier de Mouhi en a déposé un chez le commissaire Lecomte.

Il faut donc, sitôt la permission d'informer obtenue, faire assigner Chaubert, Mérigot, Mouhi, Montigny, votre frère, et quiconque sait des nouvelles.

On remontera aisément de Chaubert à l'auteur, et la chose me paraît en très bon train.

Tout va bien du côté du chevalier de Mouhi. Ainsi commençons sans perdre un moment de temps.

Je compte que M. d'Argental est content enfin de mon mémoire, lequel ne nuira en rien à la procédure; au contraire.

Je vous prie d'en faire transcrire deux belles copies.

Ayez la bonté de faire ajouter dans la première partie, à l'endroit où l'on fait une espèce de dénombrement de ceux que Desfontaines a outragés, après ces mots : *là ou les autres hommes cherchent à s'instruire*,

Ce qui suit :

« Il s'honorait de l'amitié et des instructions de M. l'abbé » d'Olivet; il vient tout récemment de faire un livre contre » lui. Il ose le dédier à l'Académie française, et l'Académie » flétrit à jamais dans ses registres et le livre, et la dédicace, » et l'auteur.

» Avec quel acharnement, etc., » comme dans le manuscrit.

Je crois, mon cher ami, que vous voilà délivré de cette affaire. Mettez-moi aux mains avec le praticien.

Avez-vous envoyé, il y a quelques mois, un Newton à M. d'Argental pour un président de ses amis?

Avez-vous payé douze cents livres à l'ordre de madame de La Neuville?

Il y aura aussi environ sept cents livres à payer à l'ordre de M. Denis;

Et cent livres pour du Sauzet.

Nous parlerons des autres affaires temporelles une autre fois.

Voici un paquet pour M. d'Argental; envoyez-le sur-le-champ. — Je vous embrasse de tout mon cœur.

874. — A M. LÉVESQUE DE BURIGNY.

Janvier (3).

J'ai bien des grâces à vous rendre, monsieur, de tous vos bons documents; il faudrait avoir l'honneur de vivre avec vous pour mettre fin à la grande entreprise à laquelle je travaille. Je suis malheureusement détourné de mes travaux et persécuté dans ma retraite, par la haine de certains écrivains, par la calomnie, par la plus cruelle ingratitude. Je ne me plains point de l'abbé Desfontaines, il fait son métier; il est né pour le crime; mais qu'ai-je fait à M. de Saint-Hyacinthe? L'abbé Desfontaines cite un libelle de lui contre moi; je ne sais ce que c'est; j'en crois M. de Saint-Hyacinthe incapable; il est votre ami; et un homme honoré de l'amitié d'un homme aussi estimable que vous, ne peut écrire un libelle diffamatoire. Il est de l'honneur de M. de Saint-Hyacinthe de s'en disculper. J'ose espérer qu'une âme comme la vôtre l'intéressera à se laver de cet opprobre. Voudrait-il se mettre au rang de ceux qui déshonorent les belles-lettres et l'humanité ? Voudrait-il partager hautement la scélératesse de l'abbé Desfontaines, et outrager ma famille, une famille d'honnêtes gens, nombreuse, et pouvant se venger? Je me flatte, monsieur, que vous préviendrez les suites éternelles qui peuvent en résulter; je vous le demande au nom de l'estime qui m'attache à vous depuis si longtemps. Je suis, avec un zèle infini, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

875. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, janvier.

Allons notre train, mon cher ami; nous aurons justice, je vous le jure. Pour préparer, pour assurer cette justice, voyez le bâtonnier des avocats et les anciens; engagez-les à désavouer, au nom de leur corps, la *Voltairomanie*, qui est mise si impudemment sous le nom d'un *avocat;* c'est là une des choses les plus essentielles. Voyez aussi M. Pageau, qui était intime ami de mon père. Touchez-le, et faites-lui part, en secret, de ma petite intelligence avec M. Hérault.

Vous remettrez la procuration que je vous envoie à quelque bon praticien qui agira en mon nom; mais il ne doit agir que, au préalable, vous n'ayez vu brûler tous les papiers que le chevalier de Mouhi conserve, et qui pourraient me nuire, comme mon premier mémoire justificatif dont je ne suis pas content, et l'original du *Préservatif* où il avait mis des choses très fortes dont je suis encore plus mécontent. Lorsque le tout sera brûlé, et qu'il aura juré qu'il ne reste entre ses mains ni lettres, ni papiers, le praticien commencera une procédure criminelle. Reste à savoir si c'est à la police ou à la chambre de l'Arsenal qu'on poursuivra le Desfontaines.

Le désaveu du corps des avocats est nécessaire; ne négligez pas cette branche. Il faut, mon cher abbé, sortir de là tout à fait à notre honneur; c'est le plus grand service que vous puissiez rendre à votre ami.

876. — AU MÊME.

Cirey, janvier.

Encore un coup, mon cher abbé, allons en avant. N'oublions rien de tout ce qui peut nous assurer un triomphe complet contre un malheureux méprisable, mais méchant et dangereux.

En 1724 la chambre de l'Arsenal le condamna comme auteur d'un libelle de l'espèce de la *Voltairomanie*. En 1723 il fut emprisonné au Châtelet et à Bicêtre. Tâchez de faire lever les écrous de ces deux prisons, d'avoir copie du commencement de son procès criminel chez M. Rossignol, et copie de son jugement rendu à la chambre de l'Arsenal.

Promettez de l'argent au chevalier de Mouhi. Il en a gagné au *Préservatif* dont il est l'auteur en partie; il en aura encore, mais patience! Si dans le procès on agit à son nom, que ce ne soit pas lui qui fasse les démarches; j'aimerais mieux ne rien entreprendre. Puisque nous avons un procureur constitué (1), il est plus naturel d'agir en mon propre et privé nom.

Si la requête est présentée, si le lieutenant criminel a promis d'informer, tout va bien. Commençons donc, mon cher ami, sans perdre un moment de temps.

877. — AU MÊME (2).

Je pense que la *Voltairomanie* est achetée, déposée chez un commissaire, en présence de deux témoins, et qu'il existe un procès-verbal de ces préliminaires absolument nécessaires pour un procédure criminelle. Cela supposé, voici le modèle d'un placet à M. le chancelier, à M. Hérault, lieutenant-général de police, à M. d'Argenson, à M. de Maurepas :

« Moussinot, prêtre, docteur en théologie, etc.; Moussinot, » bourgeois de Paris; Germain Dubreuil, aussi bourgeois de » Paris, anciens amis de M. de Voltaire, présentent à monsei» gneur le chancelier une requête qu'il présenterait lui-même, » s'il n'était pas trop malade, contre l'auteur d'un libelle dif» famatoire qui paraît sous le titre de la *Voltairomanie*, dans » lequel le sieur de Voltaire est traité de *voleur public*, » d'*athée*, etc. Monseigneur le chancelier en connaît l'auteur, » quoiqu'il ne soit pas juridiquement convaincu. Le public » indigné attend justice, et le sieur de Voltaire la demande » humblement. »

Je veux, mon ami, avoir raison de ce malheureux Desfon-

(1) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)

(2) Libraire.

(3) Nous ne répondons pas du classement de tous ces billets sans quantième. (G. A.)

(1) Bégon. (G. A.)

(2) Ce n'est là qu'un fragment de lettre. (G. A.)

taines; mon honneur y est intéressé. Je ne crois pas qu'on me refuse justice. Adieu, mon cher abbé; je ressemble aux hommes véritablement dévots, qui pour le ciel oublient entièrement la terre; moi, j'oublie mes rentes et mes rentiers pour mon honneur. C'est cet honneur qui est le véritable bien; les autres ne viennent qu'après lui.

878. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Ce 2 février 1739 (1).

Je reçois ce 2 février, à sept heures du soir, votre lettre du 31 janvier, mon cher abbé. Je suis extrêmement affligé que l'on n'ait pas commencé la procédure.

Si M. de Montigny a acheté en effet, comme il est très vrai, chez Mérigot le libraire un de ces libelles, si Chaubert lui en a promis un longtemps, si le chevalier de Mouhi en a déposé un chez le commissaire Lecomte, si le gendre de votre frère et une autre personne en ont acheté, et si votre frère connaît les vendeurs, n'en voilà-t-il pas assez pour commencer sans perdre un moment? Il est affreux qu'on ne veuille pas me laisser aller à Paris; mais enfin l'amitié l'emporte. Au nom de l'amitié, mon cher abbé, secondez-moi et réparez mon absence. Voici ma réponse à M. Begon.

A l'égard du chevalier de Mouhi, il a trop d'esprit pour penser que je croie aujourd'hui qu'on a travaillé quatre ou cinq jours, puisqu'il me manda lui-même qu'on n'avait travaillé qu'un soir. Si on avait travaillé cinq jours, le tout eût été fait. Qu'il vous montre l'ouvrage des cinq jours. Je suis bien aise de lui faire plaisir, mais je suis très aise aussi de ne faire que ce que je dois et ce que je veux. Jamais on n'a donné douze livres à un commissaire pour une plainte; mais je passe par dessus cette bagatelle. Vous lui avez donné cinquante livres et deux louis, cela est quelque chose. Je tâcherai de lui donner encore dès que j'aurai de l'argent; mais à présent que vous n'en avez point, je vous prie de le lui dire tout simplement.

Si M. d'Argental est d'avis qu'on imprime, vous pourrez alors en donner un exemplaire bien exact au chevalier avec les corrections que je vous ai envoyées; mais vous le lui donnerez, non pas comme un service que je le prie de me rendre, mais comme un plaisir que je lui fais. Il en fera ce qu'il voudra. Je ne le prie de rien; je lui fournis une occasion de gagner de l'argent s'il le veut, et c'est tout.

M. Begon est bon pour être procureur dans l'affaire; mais il s'en faut bien que cela suffise. Il faut quelqu'un qui sollicite, qui agisse, qui fournisse des pièces, des témoins, qui se donne des peines continuelles, ce que l'on appelle un solliciteur de procès qui, moyennant une certaine somme, conduise l'affaire. M. Begon ne fera que ses écritures. Votre frère ne connaîtrait-il personne qui pût être mon homme? Proposez-le à Demoulin, à qui j'ai pardonné. Je vais lui en écrire; mais encore une fois, je vous supplie, mon cher ami, de me rendre une réponse positive sur ce que je vous demande depuis si longtemps. Votre neveu, disiez-vous, avait acheté de ces libelles; vous en aviez six exemplaires, et vous ne me dites pas d'où ils sont venus. M. Begon me mande qu'on ne peut rien faire sans témoins. Votre frère en a, et ni lui ni vous ne m'en parlez. Je vous demande en grâce de me mettre au fait, car jusqu'ici cette affaire ne sert qu'à me désespérer.

Où d'Arnaud a-t-il pris ce libelle? Je vous prie de le lui demander, et de ne pas l'oublier; je vous le demande en grâce.

Je prie M. votre frère de m'envoyer une nouvelle édition de mes œuvres, qui paraît, dit-on, imprimée à Rouen cette année, et dont M. d'Arnaud me parle.

Je le prie d'y joindre la dernière édition de *Manathasius* avec la *Vie d'Aristarchus* (2).

879. — A M. THIERIOT.

A Cirey, le ... (3).

Je puis vous envoyer faire ..... aussi; car je vous aime plus que vous ne m'aimez, et j'ai la fièvre aussi serré que vous.

Une autre fois je vous parlerai d'affaires. En attendant, je vous prie de ne pas perdre un moment pour envoyer à l'abbé d'Olivet, rue de la Sourdière, et le gros paquet, et mon mémoire; cela n'est d'une très grande conséquence.

Prenez du quiquina pour vous et de la fermeté pour ce qui me regarde, et tout ira bien.

880. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, le 4 février.

Je vous parlerai donc, mon cher trésorier, des biens de ce monde, puisque vous m'y forcez; mais pensez qu'en m'occupant de ces biens je m'occuperai de mon honneur. Cependant cet honneur vous intéresse autant que ma caisse; et vous, qui voulez bien gouverner le trésor d'un indévot, vous ne voudriez pas régir certainement celui d'un malhonnête homme, comme ce scélérat de Desfontaines m'en accuse. Venons donc à ce temporel.

Je commence par vous reprocher une énorme erreur de calcul, et je pense que vous n'en avez jamais fait de pareilles, en rendant vos comptes d'hiérophante au chapitre de Saint-Merri.

Vous me dites que vous avez fait une recette de 31,586 liv.
et que vous avez déboursé. 14,412
Donc, ajoutez-vous, il reste 21,500 liv. Ce *donc*-là
me paraît peut arithmétique; car avec ce *donc* il
ne doit rester que. . . . . 17,174 liv.

Peu importe; c'est ce qu'on possède qui importe. A l'égard des autres rentes échues, elles viendront petit à petit. Obtenez de M. le marquis de Lezeau une délégation sur ses fermiers; on sera sûr d'être payé, et on ne sera plus obligé de lui faire la cour pour obtenir ce qui est à nous. Il y a un M. de Guébriant qui me néglige terriblement. Il me doit neuf années; cela est fort. En conscience, nous devons l'avertir souvent de ces arrérages, même le tourmenter.

881. — A M. LÉVESQUE DE BURIGNY.

A Cirey, ce 4 février.

Si vous daignez, monsieur, prévenir les suites les plus cruelles d'une affaire dans laquelle plusieurs officiers de mes parents s'intéressent jusqu'à sacrifier leur vie, ayez la bonté d'obtenir une réponse de Saint-Hyacinthe, je vous en conjure. Il vous doit beaucoup; il ne peut rien ou du moins ne doit rien vous refuser, et je crois qu'il n'osera point n'être pas vertueux devant vous; vous ne sauriez croire les obligations que je vous aurai.

Souffrez que je vous adresse cette lettre pour lui : le plus grand service que vous puissiez me rendre, est de me faire avoir une réponse qui prévienne des suites qui seraient affreuses.

882. — A M. THIERIOT.

Ce 4 février (1).

Tout est-il enfin éclairci, et ce monstre de Desfontaines pourra-t-il se vanter d'avoir répandu des nuages sur une amitié si respectable et si tendre?

Avez-vous enfin compris combien votre silence avait dû alarmer Cirey, dans un temps où un seul mot de vous eût dû tout prévenir? Etes-vous revenu du malheureux soupçon qui vous a passé par la tête, au sujet des souscriptions? Il ne s'agissait que de fermer la bouche à quiconque dirait que je n'ai pas tout remboursé; est-ce là une commission désagréable? Un mot, de grâce, d'amitié à M. du Châtelet; dites-lui que vous avez fait tout ce qu'il a demandé, que vous l'aviez prévenu, et tout est fini.

Songez bien à la récrimination de l'abbé Desfontaines sur les *Lettres philosophiques*.

Je voudrais avoir un désaveu de Saint-Hyacinthe au sujet du libelle dont il est question dans la *Voltairomanie*. C'est un point essentiel. Je voudrais le désaveu fort et authentique. J'en écris à M. le chevalier d'Aidie, à M. d'Argental, à madame de Champbonin. On pourrait se venger dans le sang de ce coquin de Saint-Hyacinthe; mais on retient le zèle indiscret des personnes qui voulaient lui aller couper les oreilles. Les larmes respectables de la meilleure amie qui ait jamais été me retiennent ici malgré moi. Je devrais être à Paris. Je veux avoir raison de tout cela, je l'aurai. Ne connaissez-vous personne qui ait vendu la *Voltairomanie?* Vous devriez bien m'en instruire; les procédures sont commencées, et tout peut servir.

Je vous prie de dire à M. d'Argenson que j'ai beaucoup corrigé mon mémoire. Qu'en pense-t-il?

---

(1) Cette lettre a été également altérée dans toutes les éditions. (A. François.)

(2) Par Saint-Hyacinthe. (G. A.)

(3) Editeurs, E. Bavoux et A. François. Ce billet, qu'ils ont daté du 5 .... 1738, appartient à l'année 1736 et peut-être faut-il lire 3 au lieu de 5. (G. A.)

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

Je devais écrire à M. le chevalier de Brassac; j'ignore sa demeure.

A qui faut-il s'adresser pour avoir raison de Saint-Hyacinthe? A-t-il des amis?

Au reste, je compte que vous réparerez le tort que vous m'avez fait en montrant cette malheureuse lettre ostensible, qui a fait croire que j'avais part au *Préservatif*. Je me flatte que votre santé est raffermie.

883. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Ce 5 février 1739 (1).

Je reçois votre lettre du 2 février.

Je suis très aise que M. de La Roque (2) ait refusé la lettre, et fâché qu'on l'ait présentée sans me consulter.

Je me suis très bien consulté, moi, et je veux absolument que le procès soit fait, mais à condition que le chevalier de Mouhi vous jurera qu'il n'a aucun papier qui puisse me faire tort. Vous n'avez point d'argent; je lui en ferai toucher. D'ailleurs, dites que vous n'en avez point.

M. d'Argental croit que c'est assez que M. le chancelier ôte à l'abbé Desfontaines son privilége; et moi je dis que ce n'est point assez, et que quand même ce privilége lui serait ôté, on ne saurait pas que c'est pour moi qu'il est puni. J'ajoute que ses calomnies ne subsisteraient pas moins, et que les faits qu'il avance doivent être détruits et confondus.

Si donc M. Begon et M. de Pitaval pensent que nous avons un commencement de preuves assez fort dans la déposition de M. de Mouhi, qui est prêt à déposer, aussi bien que mon neveu, qu'il a acheté un libelle chez Mérigot et a entendu dire à Chaubert qu'il en vendait, et dans les dépositions du gendre de votre neveu, et dans la plainte du chevalier de Mouhi chez le commissaire Lecomte, il faut agir sur-le-champ, sans difficulté et avec toute la vigueur imaginable.

Un des grands services que vous m'ayez jamais rendus, c'est d'obtenir cette lettre ou ce certificat du bâtonnier des avocats. Je l'attends avec la dernière impatience. Heureusement ce bâtonnier est chargé d'une affaire de M. le marquis du Châtelet, qui va lui écrire pour l'encourager. J'espère bientôt lui écrire pour le remercier. Voici une lettre pour M. Pageau. Je vous prie de m'envoyer sans remise le petit livre intitulé : *Mathanasius*, avec la *Déification d'Aristarchus*. Cela m'est nécessaire; faites-le chercher par votre frère. Montrez à M. Pageau et à M. le bâtonnier cette lettre de madame de Bernières.

Réponse, je vous prie, sur la consultation à M. Pageau.

884. — A M. PAGEAU (3).

A Cirey, ce 5 février.

Je reconnais, monsieur, l'ancien ami de mon père et de toute ma famille à la bonté avec laquelle vous vous intéressez en ma faveur, au sujet de cet infâme libelle de l'abbé Desfontaines. Je suis bien loin de demander ni acte par devant notaire, ni mention sur les registres des avocats, ni rien d'approchant. Mais il serait infiniment flatteur pour moi que je pusse obtenir seulement une lettre de votre bâtonnier et de quelques anciens, par laquelle on marquerait qu'après s'être informé à tous les avocats de Paris, ils avaient tous répondu qu'il n'y en avait aucun de capable de faire un si infâme libelle. Si on pouvait ajouter un mot en ma faveur, j'en serais plus honoré mille fois que je ne suis affligé des insultes d'un scélérat comme Desfontaines. Au reste, l'honneur qu'on daignerait me faire ne tomberait, monsieur, que sur un homme pénétré d'estime et de respect pour votre profession, et qui se repent tous les jours de ne l'avoir point embrassée. Mais, monsieur, dans cette profession, il n'y a personne que j'honore plus que vous, et dont j'ambitionne plus l'amitié et le suffrage. Je suis, monsieur, avec une estime infinie, votre très humble et très obéissant serviteur.

P.-S. Ne pourrais-je point, par le moyen de quelques conseillers au parlement de mes amis, demander qu'on fasse brûler le libelle? Le bâtonnier ne pourrait-il pas le requérir lui-même? Il me semble qu'il y en a des exemples, et qu'on pourrait, au nom du corps des avocats, en requérir le châtiment comme d'un libelle scandaleux, imputé aux avocats.

(1) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)
(2) Il avait le privilége du *Mercure*. (G. A.)
(3) C'est à tort que les éditeurs de cette lettre, MM. de Cayrol et A. François, la croient adressée à M. Denyau. Ils ont confondu ce bâtonnier de l'ordre des avocats avec l'avocat Pageau. (G. A.)

885. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, le 5 février.

Mon respectable ami, je rougis, mais il faut que je vous importune. Les lettres se croisent, on prend des partis que l'événement imprévu fait changer; on donne un ordre à Paris, il est mal exécuté; on ne s'entend point, tout se confond. Deux jours de ma présence mettraient tout en règle, mais enfin je suis à Cirey. *Te rogamus, audi nos.*

Premièrement, vous saurez que M. Deniau, bâtonnier des avocats, a fait courir des billets dans tous les bancs des avocats, et est prêt à donner une espèce de certificat par lettres, qu'aucun avocat n'est assez lâche et assez coquin pour avoir fait un tel libelle. Je vous prie de faire encourager ce M. Deniau.

2° J'insiste fortement sur le commencement d'un procès criminel, qu'on poursuivra si on a beau jeu. Qu'on n'intente d'abord que contre les distributeurs. J'ai des preuves assez fortes pour le commencer. Je ne crains rien d'aucune récrimination. On pourrait, sous main, réveiller l'affaire des *Lettres philosophiques* (1), mais il n'y a nulle preuve; et, si Thieriot, qui connaît un substitut du procureur-général, veut faire une procédure en l'air par Ballot, le décret sera purgé en quinze jours.

3° Indépendamment de tout cela, j'ai donc envoyé mon *Mémoire* manuscrit à M. le chancelier; je lui fais présenter, et le placet signé par cinq gens de lettres, et celui de mon neveu, et la lettre de madame de Bernières.

4° Comme il faut se servir de tous les moyens qui peuvent s'entr'aider sans pouvoir s'entre-nuire, si M. le premier président pouvait, sur la requête à lui présentée, et sur le certificat du bâtonnier, faire brûler le libelle, ce serait une chose bien favorable.

5° Je ne sais si je dois faire paraître mon *Mémoire* ou isolé ou accompagné de quelques ouvrages fugitifs; mais je crois qu'il faut qu'il paraisse, car je ne peux sortir de ce principe que si l'on doit laisser tomber les injures, il faut relever les faits. Je voudrais le mettre à la suite de la préface et du premier chapitre de l'Histoire de Louis XIV, si cet ouvrage vous paraît sage. J'y ajouterais les *Epîtres* bien corrigées, une *Lettre* (2) à M. de Maupertuis, une dissertation (3) sur les journaux. Je tâcherais que le recueil se fît lire.

6° Ce que j'ai infiniment à cœur, c'est le désaveu le plus authentique et le plus favorable de la part de Saint-Hyacinthe; je crois qu'il ne sera pas difficile à obtenir.

7° Madame du Châtelet vous prie très instamment de parler ferme à Thieriot. Votre douceur et votre bonté le gâtent. Il s'imagine que vous l'approuvez, et il a l'insolence d'écrire qu'il n'a rien fait que de votre aveu. Comptez que c'est une âme de boue, et que vous la tournerez en pressant fort. Madame du Châtelet ne lui pardonnera jamais d'avoir fait courir cette malheureuse lettre *ostensible* qu'elle n'avait jamais demandée, lettre ridicule en tout point, dans laquelle il dit qu'il ne se souvient pas *du temps où l'abbé Desfontaines lui montra le libelle ancien intitulé*, APOLOGIE. Il devait pourtant se souvenir que c'était en 1725, et qu'il me l'avait écrit vingt fois dans les termes les plus forts.

Ce n'est pas tout; il fait entendre que j'ai part au *Préservatif;* il fait le petit médiateur, le petit ministre, lui qui, m'ayant tant d'obligations, et attaché par mes bienfaits et par ses fautes, aurait dû s'élever contre Desfontaines avec plus de force que moi-même. Il garde avec moi le silence; on lui écrit vingt lettres de Cirey, point de réponse; on lui demande si, selon sa louable coutume d'envoyer au prince de Prusse tout ce qui se fait contre moi, il ne lui a point envoyé le *Mémoire*, il ne répond rien; enfin il mande qu'il a envoyé au prince sa belle lettre à madame du Châtelet. Je vous avoue que ce procédé lâche m'est plus sensible que celui de Desfontaines. Encore une fois, madame du Châtelet vous demande en grâce de représenter à Thieriot ses torts; car, après tout, il peut servir dans cette affaire. Nous le connaissons bien; si on lui laisse entendre qu'il a raison, il demeurera dans son indolence; si on le convainc de ses fautes, il les réparera, et sûrement il fera ce que vous voudrez; mais, encore une fois, nous vous supplions de lui parler ferme.

Je suis bien assurément de cet avis; nous n'avons de recours qu'en vous, mon cher ami; donnez-nous vos conseils comme à Thieriot. J'espère que votre amitié m'épargnera

(1) C'est-à-dire que Desfontaines pourrait bien rappeler la condamnation de ces *Lettres*, 10 juin 1734. (G. A.)
(2) Lettre d'octobre 1738. (G. A.)
(3) Sans doute les *Conseils à un journaliste.* (Voyez tome IV.) (G. A.)

une séparation qui me coûterait bien des larmes. Rangez Thieriot à son devoir, aimez-nous toujours, et épargnez-nous le chagrin de nous quitter; votre amitié peut tout.

886. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey (1).

Vous êtes un ange de paix, mon cher abbé; les nouvelles que vous me donnez sont excellentes.

.... Ecrivez vous-même à M. Begon, qu'il tienne toutes ses batteries prêtes pour entamer les procédures, et commençons, s'il est possible, par obtenir de faire brûler le *Mémoire* pour lequel Jore a donné son désistement. Ce *Mémoire* infâme était l'ouvrage de Desfontaines. Ne l'avais-je pas deviné? Jore a tout avoué; je lui en sais bon gré, et, dans peu, il en aura une preuve convaincante. Jore était un homme faible et non méchant. Plaignons et pardonnons au faible, mais poursuivons le méchant; poursuivons donc ce Desfontaines. Si on en purge la société, on rendra un grand service aux hommes.

887. — A MADEMOISELLE QUINAULT.

6 février.

[Guyot de Merville s'est joint à Desfontaines pour écrire la *Voltairomanie*. Se plaint du libelle de Saint-Hyacinthe dans lequel il annonce que Voltaire a été insulté à la Comédie par un officier nommé Beauregard (2). Attestation des comédiens demandée par Voltaire à mademoiselle Quinault, pour démontrer l'évidence de cette calomnie.]

888. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 février.

Pardon de tant d'importunités. Je reçois votre lettre, mon respectable ami; vous me liez les mains. Je suspends les procédures, je ne veux rien faire sans vos conseils; mais souffrez au moins que je sois toujours à portée de suivre ce procès. En quoi peut me nuire une plainte contre les distributeurs du libelle, par laquelle on pourra, quand on voudra, remonter à la source? Tout sera suspendu.

Mon généreux ami, il est certain qu'il me faut une réparation, ou que je meure déshonoré. Il s'agit de faits, il s'agit des plus horribles impostures. Vous ne savez pas à quel point l'abbé Desfontaines est l'oracle des provinces.

On me crie à Paris que mon ennemi est méprisé, et moi je vois que ses *Observations* se vendent mieux qu'aucun livre. Mon silence le désespère, dites-vous; ah! que vous êtes loin de le connaître! il prendra mon silence pour un aveu de sa supériorité, et, encore une fois, je resterai flétri par le plus méprisable des hommes, sans en pouvoir tirer la moindre vengeance, sans me justifier. Je suis bien loin de demander le certificat de madame de Bernières pour en faire usage en justice; mais je voulais l'avoir par devers moi, comme j'en ai déjà sept ou huit autres, pour avoir en main de quoi opposer à tant de calomnies, un jour à venir.

J'espère surtout avoir un désaveu authentique au nom des avocats. Le bâtonnier l'a promis. La lettre de madame de Bernières me servira de certificat, et je la ferai lire à tous les honnêtes gens. A l'égard de mon *Mémoire*, je le refondrai encore, je le ferai imprimer dans un recueil intéressant de pièces de prose et de vers, dans lequel seront les *Epîtres* que je crois enfin corrigées selon votre goût.

De grâce, ne me citez point M. de Fontenelle; il n'a jamais été attaqué comme moi, et il s'est assez bien vengé de Rousseau, en sollicitant plus que personne contre lui.

Encore une fois, j'arrête mon procès; mais, en le poursuivant, qu'ai-je à craindre? Quand il serait prouvé que j'ai reproché à l'abbé Desfontaines des crimes pour lesquels il a été repris de justice, n'est-il pas de droit que c'est une chose permise, surtout quand ce reproche est nécessaire à la réputation de l'offensé? Je lui reproche, quoi? des libelles; il a été condamné pour en avoir fait. Je lui reproche son ingratitude. Je ne l'ai point calomnié; je prouve, papiers en main, tout ce que j'avance. J'ai fait consulter des avocats; ils sont de mon avis, mais enfin tout cède au vôtre. Je ne veux me conduire que par vos ordres.

A l'égard de Saint-Hyacinthe, je veux réparation; je ne souffrirai pas tant d'outrages à la fois. Où est donc la difficulté qu'on exige un désaveu d'un coquin tel que lui? Pourrait-on dire que cela n'est rien? Je suis donc un homme bien méprisable; je suis donc dans un état bien humiliant, s'il faut qu'on ne me considère que comme un bouffon du public, qui doit, déshonoré ou non, amuser le monde à bon compte, et se montrer sur le théâtre avec ses blessures! La mort est préférable à un état si ignominieux. Voilà une récompense bien horrible de tant de travail! et cependant Desfontaines jouira tranquillement du privilége de médire; et on insultera à ma douleur. Au nom de Dieu, que j'obtienne quelque satisfaction! Ne pourrais-je pas du moins obtenir qu'on brûlât le libelle? Ne pourrai-je pas présenter ma requête contre Chaubert, et obtenir qu'en attendant des preuves, justice soit faite de ce libelle infâme, sans nom d'auteur?

Je vous réitère mes instantes prières sur Saint-Hyacinthe, si vous voulez que je reste en France.

Je suis honteux de vous faire voir tant de douleur, et désespéré de vous donner tant de soins; mais vous me tenez lieu de tout à Paris.

J'ai encore assez de liberté dans l'esprit pour corriger *Zulime*, puisqu'elle vous plaît. J'attends vos ordres. J'ai quelque chose de beau dans la tête, mais j'ai besoin de tranquillité, et mes ennemis me l'ôtent.

889. — AU CHANCELIER D'AGUESSEAU.

Cirey, ce 11 février.

Monseigneur, je commence par vous demander très humblement pardon de vous avoir envoyé un si gros mémoire; mais je crois avoir rempli le devoir d'un citoyen, en m'adressant au chef de la justice et des belles-lettres, pour obtenir réparation des calomnies de l'abbé Desfontaines. Je ne dois parler ici que de celles dont j'ose vous présenter les réfutations authentiques que voici.

Madame de Champbonin, ma cousine, a les originaux entre les mains; elle aura l'honneur de les présenter à monseigneur.

1° La copie d'une partie de la lettre de l'abbé Desfontaines, signée de lui, par laquelle il convient de mes services, et par laquelle il est démontré que M. le lieutenant de police, loin de lui demander pardon de l'avoir enfermé à Bicêtre, exécuta l'ordre mitigé du roi, par lequel il fut exilé, etc.;

2° La lettre de madame de Bernières, qui prouve que tout ce que Desfontaines avance sur feu M. de Bernières et sur mes services est calomnieux;

3° Extraits des lettres du sieur Thieriot, qui confirment que l'abbé Desfontaines fit, au sortir de Bicêtre, un libelle intitulé *Apologie de V.*;

4° Une lettre (1) de Prault fils, libraire, qui prouve que, loin d'être coupable des rapines dont l'abbé Desfontaines m'accuse, j'ai toujours eu une conduite opposée;

5° L'arrestation du sieur Demoulin, négociant, dont les registres prouvent que, loin de mériter les reproches de Desfontaines, j'ai fai au moins le bien qui a dépendu de moi.

6° L'attestation d'un jeune homme de lettres, qui, ayant été du nombre de ceux que ma petite fortune m'a permis d'aider, s'est empressé de donner ce témoignage public, que jamais je ne produirais si je n'y étais forcé.

Enfin, monseigneur, je suis traité, dans le libelle de Desfontaines, d'*athée*, de *voleur*, de *calomniateur*. Tout ce que je demande, c'est un désaveu authentique de sa part, désaveu qu'il ne peut refuser aux preuves ci-jointes.

(2) Je n'implore point vos bontés, monseigneur, pour son châtiment, mais pour ma justification.

Je vous supplie, monseigneur, de considérer que je ne suis point l'auteur du *Préservatif*, qu'il a été fait en partie sur une de mes lettres qui courut manuscrite en 1736, et que l'abbé d'Olivet montra même à Desfontaines pour l'engager à être sage. Je n'ai jamais fait de libelle; je cultive les lettres sans autre vue que celle de mériter votre suffrage et votre protection.

Pour l'abbé Desfontaines, il n'est connu que par le service que je luis rendis et par ses satires. M. d'Argental a encore entre les mains l'original d'une lettre qui prouve que l'abbé Desfontaines fit un libelle contre moi, dans le temps même qu'il était condamné à la chambre de l'Arsenal, pour la distribution d'une feuille scandaleuse, en 1736.

Vous savez, monseigneur, qu'il s'est joint en dernier lieu au sieur Rousseau, et qu'il a rempli son libelle de nouveaux vers satiriques de cet homme; vous savez à quel point ces vers sont méprisables de toutes façons.

(1) Ce sont là des fragments de lettres. (G. A.)
(2) En 1722. (G. A.)

(1) Adressée à madame de Champbonin en date du 24 janvier. (G. A.)
(2) Toute cette fin a été publiée par MM. de Cayrol et A. François. (G. A.)

Il ne m'appartient pas de vous en dire davantage; je soumets mes ressentiments à votre équité et à vos ordres.

Je suis avec un profond respect, monseigneur, etc.

898. — A M. THIERIOT.

A Cirey, le 12 février.

M. de Maupertuis m'envoie aujourd'hui de Bâle votre lettre, que vous lui aviez donnée. Apparemment que, voyant à Cirey la douleur excessive et l'indignation de madame du Châtelet, jointe à l'effet que faisait la lettre de madame de Bernières, il n'osa donner la vôtre; cependant elle m'aurait fait grand plaisir, et, sachant alors de quoi il était question (1), je vous aurais empêché de faire la malheureuse démarche de rendre publique et d'envoyer au prince royal cette lettre dont madame du Châtelet est si cruellement outrée.

Ce qui lui a fait plus de peine, c'est que vous avez cherché à faire valoir cette lettre, qui la compromet. Vous avez voulu vous vanter auprès d'elle des suffrages de personnes qui, n'étant point au fait, ne pouvaient savoir si cette lettre était convenable.

Ne sentiez-vous pas qu'elle n'était qu'une espèce de factum contre madame du Châtelet; que vous essayiez de persuader que l'abbé Desfontaines ne vous avait point outragé; que j'étais auteur du *Préservatif;* que vous ne vous ressouveniez pas d'un fait important? enfin vous démentiez par ce malheureux écrit vos anciennes lettres; et certainement ceux que vous prétendez qui approuvaient cette lettre politique n'avaient pas vu ces anciennes lettres sincères où vous parliez si différemment. Que diraient-ils, s'ils les avaient vues? Et pourquoi mettre madame du Châtelet dans la nécessité douloureuse de montrer, papier sur table, que vous vous démentez vous-même pour l'outrager? A quoi bon vous faire de gaieté de cœur une ennemie respectable? pourquoi me forcer à me jeter à ses pieds pour l'apaiser? et comment l'apaiser, quand elle apprend que vous vous vantez d'avoir écrit *à madame la marquise du Châtelet avec dignité*, et qu'enfin vous envoyez un factum contre elle au prince? A quoi me réduisez-vous? pourquoi me mettre ainsi en presse entre elle et vous? Je me soucie bien de l'abbé Desfontaines; voilà un plaisant scélérat pour troubler mon repos? Si vous saviez à quel point les hommes de Paris les plus respectables pressent la vengeance publique contre ce monstre, vous seriez bien honteux d'avoir balancé, d'avoir cru des personnes qui vous ont inspiré la neutralité et la *décence*. Non, l'abbé Desfontaines n'est rien pour moi; mais j'avais le cœur percé que mon ami de vingt-cinq ans, mon ami outragé par ce monstre, ne fît pas aux moins ce qu'a fait madame de Bernières.

Il ne s'agit entre nous que de faits, et le fait est que vous avez alarmé tous mes amis. Madame de Champbonin, qui a beaucoup d'esprit, qui écrit mieux que moi, et que vous connaissez bien peu, madame de Champbonin vous écrivit avec effusion de cœur, et sans me consulter. M. du Châtelet vous écrivit, à ma prière, au sujet des souscriptions, non pas des souscriptions dont vous dissipâtes l'argent, chose que je n'ai jamais dite à personne, et que madame du Châtelet a avouée à un seul homme (2) dans sa douleur, mais au sujet de quelques souscriptions à rembourser; je vous ai parlé sur cela assez à cœur ouvert. Jamais en ma vie, encore une fois, je n'ai parlé à qui que ce soit des souscriptions mangées. Il ne s'agissait que de rembourser une ou deux personnes que vous pourriez rencontrer. Voyez que de malentendus! et tout cela pour avoir été un mois sans m'écrire, quand tout le monde m'écrivait; tout cela pour avoir fait le politique, quand il fallait être ami; pour avoir mis un art, qui vous est étranger, où il ne fallait mettre que votre naturel, qui est bon et vrai. Ne laissez point ainsi frelater votre cœur, et donnez-le-moi tel qu'il est.

Vous me parlez d'une disgrâce auprès du prince, que vous craignez que je ne vous attire. Eh! morbleu, ne voyez-vous pas que je ne lui écris point sur tout cela, parce que je ne sais que lui mander après votre malheureuse lettre? Encore une fois, et cent fois, vous me mettez entre madame du Châtelet et vous. Si vous me disiez : Voici ce que j'ai écrit au prince, je saurais alors que lui mander; mais vous me liez les mains.

Vous m'écrivez mille choses vagues; il faut des faits. Vous avez fait une faute presque irréparable dans tout ceci. Vous auriez tout prévenu d'un seul mot. Vous vous seriez fait un honneur infini, en vous joignant à mes amis, en parlant vous-même à M. le chancelier, en confirmant vos lettres, qui déposent le fait de l'*Apologie de Voltaire*, en 1725, en ne craignant point un coquin qui vous a insulté publiquement; voilà ce qu'il fallait faire. Il est temps encore; M. le chancelier décidera seul de tout cela. Mais que faut-il faire à présent? ce que M. d'Argenson, l'aîné ou le cadet, ce que madame de Champbonin, ce que M. d'Argental vous diront, ou plutôt ce que votre cœur vous dira. En un mot, il ne faut pas réduire votre ami à la nécessité de vous dire : Rendez-moi le service que des indifférents me rendent. Tout va très bien, malgré les dénonciations contre les *Lettres philosophiques* et contre l'*Epître à Uranie*, par lesquelles Desfontaines a consommé ses crimes. J'aurai, je crois, justice par M. le chancelier; je l'ai déjà par le public. J'eusse été heureux si vous aviez paru le premier; mais je suis consolé, si vous revenez de bonne foi, et si vous reprenez votre véritable caractère.

Mon *Mémoire* est infiniment approuvé; mais je ne veux point qu'il paraisse sitôt. Je ne ferai rien sans l'aveu de M. le chancelier, et sans les ordres secrets de M. d'Argenson.

891. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

12 février.

Au nom de Dieu, mon respectable, mon cher ami, rendez-moi à mes études, à Emilie et à *Zulime.* J'ai le cœur pénétré de douleur. Desfontaines m'a prévenu, et a obtenu du lieutenant-criminel permission d'informer contre moi; il m'a dénoncé comme auteur de l'*Epître à Uranie* et des *Lettres philosophiques;* il a écrit au cardinal (1); il remue ciel et terre; et moi, je n'ai pas seulement la lettre de madame de Bernières ni celle de M. Dulion, qui prouveraient au moins son ingratitude, et qui disposeraient le public et les magistrats en ma faveur; et j'apprends, pour comble de malheur et d'humiliation, que le procureur du roi, auquel il s'est adressé, est mon ennemi déclaré, et cherche partout de quoi me perdre. Quelle protection puis-je avoir auprès de lui? Hélas! faudrait-il de la protection contre un Desfontaines?

J'ai suspendu mes procédures, puisque vous me l'avez ordonné; mais j'ai bien peur d'être obligé de me voir mis en justice par le scélérat même qui me persécute et que j'épargne.

Saint-Hyacinthe m'a donné un désaveu dont je ne suis pas encore content. Engagez, je vous en conjure, par un mot de lettre, le chevalier d'Aidie à arracher de lui le désaveu le plus authentique. Je demande aussi à mademoiselle Quinault un certificat des comédiens qui détruise la calomnie de Saint-Hyacinthe, rapportée dans le libelle de Desfontaines. Tout cela est important à mon honneur.

Je songe que l'abbé Desfontaines, qui a toute l'activité des scélérats et toute la chicane des Normands, a fait entendre à M. Hérault que ma lettre rapportée dans le *Préservatif* est un libelle. M. Hérault ne songera peut-être pas que c'est au contraire une très juste plainte contre un libelle.

Je n'ai point le temps de vous parler de *Zulime;* je suis tout entier à mon affaire; j'ai le cœur percé. Quelle récompense! Quoi! ne pouvoir obtenir justice d'un Desfontaines! *Regnum meum non est hinc.*

Enfin je n'ai d'espérance qu'en vous, mon cher ange gardien; *sub umbra alarum tuarum.*

892. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey.

J'ai reçu aujourd'hui de M. Hérault une lettre très polie et très encourageante; elle ferait entreprendre vingt procès. Une lettre de son juge est une grande tentation, à laquelle il faut de la force pour résister. Cependant je veux encore, puisqu'on le désire, me tenir sur la réserve.

893. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 14 février (2).

Il faut me les pardonner toutes ces importunités ; c'est un des fardeaux attachés à la charge d'ange gardien.

Vous avez dû, mon respectable ami, recevoir un paquet, par Thieriot, contenant des remerciements, des prières et une lettre de M. d'Argenson. M. de Caylus m'écrit que M. de Maurepas croit l'affaire portée au Châtelet, et qu'ainsi il a les mains liées; et moi je mande aujourd'hui sur-le-champ qu'il n'en est rien, et j'ai obéi entièrement à vos sages conseils, et

(1) Thieriot avait peur qu'en se mêlant à l'affaire le vol des souscriptions ne fût ébruité. (G. A.)
(2) D'Argental. (G. A.)

(1) Fleury. (G. A.)
(2) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

que, si M. Hérault est chargé de l'affaire, j'implore les bontés de M. de Maurepas et la sollicitation de M. de Caylus. J'écris en conformité à M. de Maurepas, et je compte bien que mon ange gardien ou son frère dira quelque chose à M. de Maurepas.

Mais aussi ne me trompé-je point? L'affaire est-elle renvoyée à M. Hérault? Je suis à cinquante lieues; les lettres se croisent; les nouvelles se détruisent l'une l'autre; je passe les jours et les nuits à prendre des partis hasardés, à faire, à défaire, et mon ennemi est victorieux dans Paris.

Mon cher ange gardien, ne puis-je espérer qu'il soit forcé à donner un désaveu de ses calomnies qui sont prouvées? Ne pourriez-vous pas faire condamner au moins le libelle comme scandaleux, sans nommer l'auteur? M. l'avocat général pourrait-il s'en charger? La lettre de M. Denyau (1), que j'attends, et qui servira de désaveu de la part des avocats, ne pourrait-elle pas servir à faire condamner le libelle? Je n'ai que des doutes à proposer; c'est à vous à décider. Tout ce que je sais, c'est que mon honneur m'engage à avoir raison de Desfontaines et de Saint-Hyacinthe.

Zulime se plaint bien plus que moi de tout ce malheureux procès; elle dit que si son auteur reste dans cette affliction, elle est découragée. Ranimez la fille et le père, mon cher ami; rendez le repos à Cirey. Madame du Châtelet vous dit qu'elle vous aime de tout son cœur.

Mille respects à madame d'Argental.

Songez, je vous prie, que j'ai envoyé mon mémoire à M. le chancelier, mais uniquement comme une espèce de requête; je ne le ferai imprimer que quand il le trouvera bon, et que vous le jugerez à propos. Le chevalier de Mouhi, qui est un homme d'un zèle un peu ardent, s'empressait de l'imprimer; je lui ai écrit fortement de n'en rien faire. Je voudrais que mon mémoire pût paraître avec la satisfaction qui me serait procurée, et qui en paraîtrait la suite; mais cela se peut-il?

Voulez-vous permettre que je vous envoie Berger, les jours de poste? Il vous soulagera du fardeau d'écrire trop souvent; il m'instruira de vos ordres; il fera ce que vous ordonnerez; il est très sage.

Madame de Champbonin doit vous instruire de mes démarches; elle doit, comme ma parente, se trouver à l'audience de M. le chancelier, avec Mignot et même Thieriot. Dites à ce Thieriot, je vous prie, qu'il fasse tout ce que madame de Champbonin lui dira, comme je fais tout ce que vous me dites.

Adieu. J'ai le cœur percé de tout cela; mais aussi il est pénétré de tendresse et de reconnaissance pour vous. — V.

P.-S. L'abbé d'Olivet doit vous avoir envoyé le commencement de l'*Essai sur Louis XIV*. Ne vous effrayez point de l'article de Rome: on le corrigera; il sera très décent, sans rien perdre de la vérité.

Donnez vos ordres à *Zulime*. A propos, l'abbé d'Olivet, qui a vu mon mémoire, me dit: « Il est écrit avec une simplicité meilleure en pareil cas que de l'oratoire. »

894. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

16 février 1739 (2).

Il faut donc, mon cher ami, solliciter puissamment M. Hérault; il faut y aller comme mon parent, avec Mignot, Montigny, madame de Champbonin. Il faut tous aller en corps, et chez lui et chez M. Déon. N'épargnez point les frais. Faites parler, si vous pouvez, cet homme qui est chez lui, et avec qui j'ai eu affaire pour M. d'Estaing. Je n'ai que le temps de vous dire cela à la hâte. Il faut aller prendre Procope, Andry, Castera, l'abbé de Latour-Céran, les mener tous chez ce magistrat, ne point démordre, ne pas perdre un instant. J'ai cette affaire en tête: je veux en devoir le succès à vos soins et à votre tendre amitié.

En vain l'abbé Desfontaines se plaindrait-il de ma lettre qu'on a imprimée dans le *Préservatif;* c'est comme si Cartouche se plaignait qu'on l'eût accusé d'avoir volé. Voilà ce qu'il faut que mon neveu représente fortement avec vous. Dites, redites-lui. Allez, courez, écrasez un monstre. Servez votre intime ami (3).

(1) Bâtonnier de l'ordre des avocats. (G. A.)

(2) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)

(3) On lit encore dans un fragment de billet écrit à cette époque: « Si madame de Champbonin a besoin d'argent, dites-lui que nous en avons à son service, tout pauvres que nous sommes. Je compte toujours, mon cher abbé, sur l'activité de votre zèle: allez donc, courez, écrasez un monstre, servez votre ami. » (G. A).

895. — A M. BERGER.

A Cirey, ce 16 février.

Je vous supplie, monsieur, sitôt la présente reçue, d'aller chez M. d'Argental. C'est l'ami le plus respectable et le plus tendre que j'aie jamais eu. Il fait toute ma consolation et toute mon espérance dans cette affaire, et sa vertu prend le parti de l'innocence contre l'homme le plus scélérat, le plus décrié, mais le plus dangereux qui soit dans Paris. Comme il n'a pas toujours le temps de m'écrire, et que j'ai un besoin pressant d'être instruit à temps, de peur de faire de fausses démarches, et que, d'ailleurs, il demeure trop loin de la grande poste, il pourra vous instruire des choses qu'il faudra que je sache. Il connaît votre probité; parlez-lui, écrivez-moi, et tout ira bien.

Il s'en faut bien que je sois content de Saint-Hyacinthe. Il n'a pas plus réparé l'infâme outrage qu'il m'a fait, qu'il n'est l'auteur du *Mathanasius*. N'avez-vous pas vu l'un et l'autre ouvrage? n'y reconnaissez-vous pas la différence des styles? C'est Sallengre et s'Gravesande qui ont fait le *Mathanasius;* Saint-Hyacinthe n'y a fourni que la chanson. Il est bien loin, ce misérable, de faire de bonnes plaisanteries. Il a escroqué la réputation d'auteur de ce petit livre, comme il a volé madame Lambert. Infâme escroc et sot plagiaire, voilà l'histoire de ses mœurs et de son esprit. Il a été moine, soldat, libraire, marchand de café, et il vit aujourd'hui du profit du biribi. Il y a vingt ans qu'il écrit contre moi des libelles; et, depuis *Œdipe*, il m'a toujours suivi comme un roquet qui aboie après un homme qui passe sans le regarder. Je ne lui ai jamais donné le moindre coup de fouet; mais enfin je suis las de tant d'horreurs, et je me ferai justice d'une façon qui le mettra hors d'état d'écrire.

Si vous voulez prévenir les suites funestes d'une affaire très sérieuse, parlez-lui de façon à obtenir qu'il signe au moins un désaveu par lequel il proteste qu'il ne m'a jamais eu en vue, et que ce qui est rapporté dans l'abbé Desfontaines est une calomnie horrible; je ne l'ai jamais offensé, je le défie de citer un mot que j'aie jamais dit de lui. Faites-lui parler par M. Rémond de Saint-Mard. Il y a à Paris une madame de Champbonin qui demeure à l'hôtel de Modène; c'est une femme serviable, active, capable de tout faire réussir; voulez-vous l'aller trouver, et agir de concert? Comptez sur moi, mon cher Berger, comme sur votre meilleur ami.

896. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Ce 18 février 1739 (1).

Mon cher abbé, je vous adresse cette lettre pour mon neveu; je vous prie de la lui faire rendre sur-le-champ et de vous joindre à lui et à madame de Champbonin. Je vous fais à tous les mêmes prières. Ne parlez point de ce que j'écris à mon neveu sur madame de Champbonin, sur Thieriot, sur Mouhi. Mais agissez, ameutez les Procope, les Andry, rue de Seine, et même l'indolent Pitaval, rue d'Anjou, les abbé de Latour-Céran, les Castera-Duperron; qu'ils voient M. Déon, M. Hérault; qu'ils signent une nouvelle requête. Ne négligeons rien; poussons le scélérat par tous les bouts.

Je prie mon neveu d'ameuter quelques-uns de mes parents pour se joindre à lui, pour signer cette nouvelle requête à M. Hérault. Cela est important. Parlez-lui-en. Offrez-lui des carrosses, le paiement de tous ses frais, avec votre adresse ordinaire. J'ai fait tenir cent livres à Mouhi. Trôlez-le, mais point d'argent.

Quelle personne pourrait servir auprès du curé de Saint-Nicolas-des-Champs, qui est ami de M. Hérault? Je lui ai écrit, je vous l'ai mandé. J'agis aussi vivement que si j'étais à Paris. *Et violenti rapiunt... Vale.*

897. — A MADEMOISELLE QUINAULT.

18 février 1739.

[Il convient que le certificat qu'il lui a demandé pourra être considéré comme ridicule; demande une lettre au lieu de certificat. Lui annonce qu'Alzire (sa chienne) est grosse de Zamore (son chien).]

898. — A M. HELVÉTIUS.

Ce 19 février.

Mon cher ami, si vous faites des lettres métaphysiques (2), vous faites aussi de belles actions de morale. Madame du

(1) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)

(2) Voyez, tome IV, ces *Epîtres* avec la critique de Voltaire. (G. A.)

Châtelet vous regarde comme quelqu'un qui fera bien de l'honneur à l'humanité, si vous allez de ce train-là. Je suis pénétré de reconnaissance et enchanté de vous. Il est bien triste que les misérables libelles viennent troubler le repos de ma vie et le cours de mes études. Je suis au désespoir, mais c'est de perdre trois ou quatre jours de ma vie; je les aurais consacrés à apprendre et peut-être à faire des choses utiles.

Si l'abbé Desfontaines savait que je ne suis pas plus l'auteur du *Préservatif* que vous, et s'il était capable de repentir, il devrait avoir bien des remords.

Cependant la chose est très certaine, et j'en ai la preuve en main. L'auteur du *Préservatif*, piqué dès longtemps contre Desfontaines, a fait imprimer plusieurs choses que j'ai écrites il y a plus d'un an, à diverses personnes; encore une fois, j'en ai la preuve démonstrative; et, sur cela, ce monstre vomit ce que la calomnie a de plus noir;

Et là-dessus on voit Oronte qui murmure,
Qui tâche *sourdement* d'appuyer *cette injure*,
Lui qui d'un honnête homme *ose chercher* le rang.
Tête-bleu! ce me sont de mortelles blessures
De voir qu'avec le vice on garde des mesures. (*Misanthrope.*)

Mais je ne veux pas me fâcher contre les hommes; et, tant qu'il y aura des cœurs comme le vôtre, comme celui de M. d'Argental, de madame du Châtelet, j'imiterai le bon Dieu, qui allait pardonner à Sodome, en faveur de quelques justes. Je suis presque tenté de pardonner à un sodomite en votre faveur. A propos de cœurs justes et tendres, je me flatte que mon ancien ami Thieriot est du nombre; il a un peu une âme de cire, mais le cachet de l'amitié y est si bien gravé, que je ne crains rien des autres impressions, et d'ailleurs vous le remouleriez.

Adieu, je vous embrasse tendrement, et je vous quitte pour travailler.

Non, je ne vous quitte pas; madame du Châtelet reçoit votre charmante lettre. Pour réponse, je vous envoie le *Mémoire* corrigé; il est indispensablement nécessaire, la calomnie laisse toujours des cicatrices quand on n'écrase pas le scorpion sur la plaie. Laissez-moi la lettre (1) au P. de Tournemine. Il la faut plus courte, mais il faut qu'elle paraisse; vous ne savez pas l'état où je suis. Il n'est pas question ici d'une intrépidité anglaise; je suis Français, et Français persécuté. Je veux vivre et mourir dans ma patrie avec mes amis, et je jetterais plutôt dans le feu les *Lettres philosophiques* que de faire encore un voyage à Amsterdam, au mois de janvier (2), avec un flux de sang, dans l'incertitude de retourner auprès de mes amis. Il faut, une bonne fois pour toutes, me procurer du repos; et mes amis devraient me forcer à tenir cette conduite, si je m'en écartais: *primum vivere.*

Comptez, belle âme, esprit charmant, comptez que c'est en partie pour vivre avec vous que je sacrifie à la bienséance. Je vous embrasse avec transport, et suis à vous pour jamais. Envoyez sur-le-champ, je vous en prie, *Mémoire* et lettre à M. d'Argental; ranimez le tiède Thieriot du beau feu que vous avez; qu'il soit ferme, ardent, imperturbable dans l'amitié, et qu'il ne se mêle jamais de faire le politique, et de négocier quand il faut combattre. Adieu, encore une fois.

899. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 20 février.

Cher ange, voici une troisième fournée; j'ai presque prévenu ou suivi tous vos avis; je vous demande en grâce de souffrir le *Mémoire* à peu près tel qu'il est; je n'ai plus de temps; je suis au désespoir de le consumer à ces horreurs nécessaires. Au nom de Dieu, présentez-le bien transcrit à M. l'avocat-général (3); je vais en envoyer un double à M. de Fresnes, un à M. d'Argenson (4), un à M. de Maurepas, un à Thieriot, même à M. Hérault. S'il y a quelque chose à corriger pour l'impression, je le corrigerai.

La lettre au P. Tournemine est essentielle. Helvétius raisonne en jeune philosophe hardi qui n'a point tâté du malheur, et moi en homme qui ai tout à craindre. Les esprits forts me protégeront à souper, mais les dévots me feront brûler.

Mon cher et respectable ami, faites faire des copies du *Mémoire*. Je vous en conjure, n'épargnez aucuns frais; l'abbé Moussinot a l'argent tout prêt, mon neveu est à vos ordres. Trouvez-vous des longueurs? élaguez, disposez; mais présenter le *Mémoire* est une chose indispensable.

Que j'ai d'envie de me mettre tout de bon à ma tragédie, et de noyer dans les larmes du parterre le souvenir des crimes de Desfontaines! Faites un peu sentir à M. l'avocat-général l'*Allégorie de Pluton* (1), et *du juge* Sizame, et *du procureur-général des enfers.*

Adieu; je baise vos deux ailes,
Et me mets à l'ombre d'icelles.

900. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, 20.

On me berce, mon cher ami, et je ne veux pas être bercé plus longtemps. J'exige plus que jamais la requête de mon neveu. Il doit faire pour son oncle, pour son grand-père, pour toute sa famille, ce qu'a fait un étranger. Si j'avais poursuivi l'affaire criminellement moi-même, j'aurais eu raison de Desfontaines; de Chaubert, je remontais aisément à ce scélérat. Je n'ai rien à craindre de ses récriminations vagues, ni sur le *Préservatif*, qui est prouvé n'être pas de moi, ni sur tout ce qu'il m'impute sans preuves. Il aurait succombé comme calomniateur et comme auteur de libelles diffamatoires; mais il fallait aller à Paris, et je n'ai pu faire ce voyage.

Soit que M. le marquis du Châtelet accommode cette affaire d'une manière honorable pour moi, soit qu'il la laisse à la justice, je prie toujours mon neveu de signer la requête. Faites-lui part *secreto* de ma petite intelligence avec M. Hérault; montrez-lui la lettre qu'il m'a écrite, celle que je lui ai écrite, et allons en avant. Sera-ce à la police ou à la chambre de l'Arsenal que Desfontaines sera poursuivi et condamné? Il n'est pas, je crois, nécessaire du ministère des avocats. Consultez, répondez, et *vale.*

901. — A M. HÉRAULT,

CONSEILLER D'ÉTAT, LIEUTENANT GÉNÉRAL DE POLICE (2).

Ce 21 février 1739.

Je suis assurément bien plus touché, bien plus consolé de vos bontés que je ne suis sensible aux impostures abominables d'un homme dont les iniquités de toute espèce sont si bien connues de vous.

Je vous parle, monsieur, et comme au juge qui peut le punir selon les lois, et comme au protecteur des lettres, au pacificateur des citoyens, au père de la ville de Paris. Comme à mon juge, je ne balancerai pas à vous présenter requête, et c'est à votre tribunal seul que j'ai souhaité de recourir, parce que j'en connais la prompte justice, que vous êtes instruit du procès, et que vous avez déjà condamné cet homme en pareil cas.

Mais, monsieur, daignez considérer, comme juge, que si l'abbé Desfontaines défend ses calomnies par de nouvelles impostures, il faut que je vienne à Paris pour me défendre. Il y a plus de trois mois que je suis hors d'état d'être transporté; vous connaissez ma santé languissante. Si je pouvais me flatter que vous pussiez nommer un juge du voisinage pour recevoir et pour renvoyer juridiquement mes défenses, et pour se transporter à cet effet au château de Cirey, je suis prêt à former la plainte en mon nom. Cependant c'est une grâce que je n'ose pas demander, car je sens très bien, malgré toute l'indulgence qu'on peut avoir pour ma mauvaise santé, quel respect on doit aux lois et aux formes.

On m'a mandé que la plupart de ceux qui sont outragés dans ce libelle ont rendu plainte, et je ne sais si cela est suffisant.

Pour moi, monsieur, qui ne demande ni la punition de personne, ni dommages, ni intérêts, et qui n'ai pour but que la réparation de mon honneur, ce que j'ose vous demander ici avec plus d'instances, c'est que vous daigniez interposer votre autorité de magistrat de la police et de père des citoyens, sans forme judiciaire à mon égard, et sans employer contre l'abbé Desfontaines l'usage de la puissance du roi. Je vous conjure donc, monsieur, d'envoyer chercher l'abbé Desfontaines (si vous trouvez la chose convenable), et de lui faire signer un désaveu des calomnies horribles dont son libelle est plein.

Ne peut-il pas déclarer qu'il se repent de s'être porté à cet

(1) Voyez plus haut. (G. A.)
(2) Lisez *février*, a dit M. Clogenson. (G. A.)
(3) Fils du chancelier d'Aguesseau, ainsi que M. de Fresnes. (G. A.)
(4) Le marquis. (G. A.)

(1) *Jugement de Pluton*, par J.-B. Rousseau. (G. A.)
(2) Cette lettre, qui paraît authentique, a été publiée par M. Léauzon Leduc, dans ses *Etudes sur la Russie.* (*A. François.*)

excès, et que lui-même, après avoir revu sa propre lettre au sortir de Bicêtre (que j'ai fait présenter à M. le chancelier, et dont vous, monsieur, avez copie), après avoir vu le témoignage de tant d'honnêtes gens qui déposent contre ses calomnies, ne peut-il pas reconnaître qu'il m'a injustement outragé, et promettre de ne plus tomber à l'avenir dans de semblables crimes?

Voilà, monsieur, tout mon but. Ce que je demande est-il juste, est-il raisonnable? Je m'en remets à vous. Un procès criminel peut achever de ruiner ma santé et troubler tout le cours de mes études, qui sont mon unique consolation.

Je sens, monsieur, toute la hardiesse de mes prières, et combien il est singulier de prendre mon juge pour mon conseil; mais enfin, je ne peux en avoir d'autre. Je me mets entre vos bras; je vous regarde comme mon protecteur; je ne ferai que ce que vous me prescrirez. Je ne veux pas abuser de vos moments; mais si vous voulez me faire savoir vos ordres par M. Déon, dont je connais la probité, je m'y conformerai. Je lui renverrai sa lettre.

Je serai toute ma vie, monsieur, votre, etc., etc.

902. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, 21 (1).

Le billet qu'on vous a présenté, monsieur le trésorier, est une simple prière; il n'y a ni valeur reçue, ni rien d'équivalent : refusez donc le paiement de cette prétendue lettre de change. On ne peut vous assigner; vous n'êtes pour rien dans cette affaire, et, si l'on vous assignait, ce serait un coup d'épée dans l'eau. Qu'on m'assigne à Cirey, et je répondrai.

Voulez-vous bien, mon cher ami, m'envoyer un bâton d'ébène pour servir de manche à une bassinoire d'argent? Je suis un philosophe un peu voluptueux. A propos de Desfontaines, est-il bien vrai qu'on instrumente sans moi contre cet insigne scélérat? On me mande que le procureur du roi du Châtelet informe. Cela est-il bien vrai? Envoyez-lui le nom de ceux qui ont acheté le livre, et dont le témoignage peut précipiter la condamnation du livre et de l'auteur. Nous voilà tous heureux; dans peu nous goûterons le repos.

P.-S. On me donne avis que le procureur du roi poursuit Desfontaines. Tout est en branle; Dieu soit loué et vous aussi, mon cher ami; nous n'avons plus de corvée à faire ni de procès à essuyer. Nous tenons enfin le repos. Je vais me remettre à faire des vers, de la prose, et à suivre nos affaires temporelles.

903. — AU MÊME.

Ce 22 février 1739 (2).

Je ne perds point de vue du tout la juste réparation que je suis en droit d'exiger de ce malheureux abbé Desfontaines.

M. le chancelier, M. d'Argenson, M. Hérault, ont conclu qu'il fallait l'assigner au tribunal de la commission de M. Hérault.

M. de Maurepas et M. Hérault m'ont fait l'honneur sur cela de m'écrire.

J'ai eu l'honneur de leur répondre que je ne souhaitais, en mon particulier, qu'un désaveu des calomnies aussi authentique que les calomnies mêmes;

Que d'ailleurs je n'empêchais point qu'une requête signée de plusieurs gens de lettres, et avec la signature d'un procureur, fût présentée juridiquement; que sur cette requête M. Hérault pouvait agir et déployer sa justice; qu'ensuite mes parents interviendraient;

Que s'il était nécessaire, je ferais présenter la requête en mon nom; mais qu'alors M. Hérault serait peut-être obligé de m'assigner pour être ouï; qu'en ce cas, ma santé ne me permettant pas d'aller à Paris ni de me transporter, il faudrait qu'un juge voisin vînt recevoir mes dépositions à Cirey; ce qui peut-être est difficile à obtenir;

Qu'enfin je m'en rapportais uniquement à M. Hérault.

Voilà où en est l'affaire. Si MM. Andry et Procope, etc., qui ont déjà signé une requête inutile, en veulent signer aujourd'hui une nécessaire, c'est un point capital, et que je supplie M. Moussinot et M. Begon de presser et de faire réussir.

Le tribunal de M. Hérault m'est plus avantageux que celui du Châtelet :

1° Parce qu'il n'y a point d'appel;

2° Parce qu'il est plus expéditif;

3° Qu'il n'y aura point de factum;

4° Que je n'ai point à y craindre de dénonciations étrangères au sujet;

5° Que M. d'Aguesseau, M. de Maurepas, M. d'Argenson, M. de Mainières, beau-frère de M. Hérault, me protégent ouvertement. M. le cardinal désirant surtout la punition de Desfontaines, et en ayant parlé à M. Hérault, ce serait me manquer à moi-même de ne pas profiter de tant de circonstances heureuses;

6° Parce qu'il n'y a aucune preuve contre moi, et que les preuves fourmillent contre l'abbé Desfontaines, appuyées de l'horreur publique.

Donc, il faut presser l'affaire auprès de M. Hérault, faire présenter une requête signée par deux personnes, le chevalier de Mouhi en fût-il une, et sur-le-champ une requête signée par M. Mignot, M. de Montigny et madame de Champbonin, mes parents.

Je vous dis, je vous certifie que, sur ces requêtes préliminaires, M. Hérault est obligé d'agir d'office; qu'alors il doit procéder contre Desfontaines, Chaubert, etc., non seulement pour avoir débité des calomnies, mais pour avoir imprimé sans permission. C'est là une matière très criminelle, dont M. Hérault connaît expressément.

Je vous réponds en ce cas de la punition de Desfontaines.

Présentez donc sur-le-champ une requête au nom de de Mouhi, Procope, Latour-Céran, etc.

Que M. Mignot et M. Montigny et madame Champbonin en signent aussi une. Encore une fois, le moindre ressort mettra en mouvement cette machine. Ne perdez pas un moment; il y a un mois que cela devrait être fait.

Surtout ne laissez pas dépérir les preuves; que les noms de ceux qui ont acheté le livre chez Chaubert et Mérigot soient présentés à M. Hérault. Comptez que cela sera très sommaire, et qu'on aura bonne justice. Mais, je vous en supplie, agissez sans perdre un instant.

Il faut savoir surtout si c'est comme lieutenant de police ou comme commissaire du conseil que M. Hérault agit.

904. — A M. HELVÉTIUS.

A Cirey, le 25 février.

Mon cher ami, l'ami des Muses et de la vérité, votre *Epître* (1) est pleine d'une hardiesse de raison bien au-dessus de votre âge, et plus encore de nos lâches et timides écrivains, qui riment pour leurs libraires, qui se resserrent sous le compas d'un censeur royal, envieux ou plus timide qu'eux. Misérables oiseaux à qui on rogne les ailes, qui veulent s'élever, et qui retombent en se cassant les jambes! Vous avez un génie mâle, et votre ouvrage étincelle d'imagination. J'aime mieux quelques-unes de vos sublimes fautes que les médiocres beautés dont on nous veut affadir. Si vous me permettez de vous dire, en général, ce que je pense pour les progrès qu'un si bel art peut faire entre vos mains, je vous dirai : Craignez, en atteignant le grand, de sauter au gigantesque; n'offrez que des images vraies, et servez-vous toujours du mot propre. Voulez-vous une petite règle infaillible pour les vers? la voici. Quand une pensée est juste et noble, il n'y a encore rien de fait; il faut voir si la manière dont vous l'exprimez en vers serait belle en prose; et, si votre vers, dépouillé de la rime et de la césure, vous paraît alors chargé d'un mot superflu; s'il y a dans la construction le moindre défaut, si une conjonction est oubliée; enfin, si le mot le plus propre n'est pas employé, ou s'il n'est pas à sa place, concluez alors que l'or de cette pensée n'est pas bien enchâssé. Soyez sûr que des vers qui auront l'un de ces défauts ne se retiendront jamais par cœur, ne se feront point relire; et il n'y a de bons vers que ceux qu'on relit et qu'on retient malgré soi. Il y en a beaucoup de cette espèce dans votre *Epître*, tels que personne n'en peut faire à votre âge, et tels qu'on en faisait il y a cinquante ans. Ne craignez donc point d'honorer le Parnasse de vos talents; ils vous honoreront sans doute, parce que vous ne négligerez jamais vos devoirs; et puis voilà de plaisants devoirs! Les fonctions de votre état ne sont-elles pas quelque chose de bien difficile pour une âme comme la vôtre? Cette besogne se fait comme on règle la dépense de sa maison et le livre de son maître-d'hôtel. Quoi! pour être fermier-général on n'aurait pas la liberté de penser! Eh, morbleu! Atticus était fermier-général, les chevaliers romains étaient fermiers-généraux, et pensaient en Romains. Continuez donc, Atticus.

(1) Cette lettre ne nous paraît pas ici à sa place. (G. A.)
(2) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)

(1) L'*Épître sur l'amour de l'étude*. (G. A.)

Je vous remercie tendrement de ce que vous avez fait pour d'Arnaud. J'ose vous recommander ce jeune homme comme mon fils; il a du mérite, il est pauvre et vertueux, il sent tout ce que vous valez, il vous sera attaché toute sa vie. Le plus beau partage de l'humanité, c'est de pouvoir faire du bien; c'est ce que vous savez et ce que vous pratiquez mieux que moi. Madame du Châtelet vous remerciera des éloges qu'elle mérite, et moi je passerai ma vie à me rendre moins indigne de ceux que vous m'adressez. Pardon de vous écrire en *vile* prose, mais je n'ai pas un instant à moi. Les jours sont trop courts. Adieu; quand pourrai-je en passer quelques-uns avec vous? Buvez à ma santé avec *x x* Montigny (1). Est-il vrai que la *Philosophie de Newton* gagne un peu?

905. — A M. DE CIDEVILLE.

Ce 25 février.

Mon cher ami, eh quoi! malgré votre sagesse, vous tâtez aussi de l'amertume de cette vie! Ne pourrais-je verser une goutte de miel dans ce calice? Nous sommes bien éloignés, mais l'amitié rapproche tout. M. de Lezeau me doit environ mille écus, accommodez-vous-en sans façon; je vous ferai le transport, envoyez-moi le modèle. Si j'avais plus, je vous offrirais plus.

Mérope est trop heureuse. Puisse-t-elle vous amuser! J'aime mieux qu'un ami en ait les prémices que de les donner au parterre.

Je suis accablé de maladies, de calomnies, de chagrins; mais enfin je vis dans le sein de l'amitié, loin des hommes cruels, envieux et trompeurs. Cideville, mon cher Cideville m'aime toujours; je suis consolé.

Pardon de vous dire si peu de choses; mon cœur est plein, et je voudrais le répandre avec vous; je voudrais passer un jour entier à vous écrire; mais les affaires, les travaux, m'emportent; je n'ai pas un moment, et l'homme du monde qui vous aime le mieux est celui qui vous écrit le moins. L'adorable Emilie vous fait mille compliments.

906. — A M. DEVAUX.

Je vous ai aimé depuis que je vous ai connu, monsieur, et vos mœurs aimables m'ont charmé pour le moins autant que vos talents. Je reconnais les bontés pleines d'attention de madame de Graffigni au soin qu'elle a eu de vous envoyer une lettre que je reçus de madame de Bernières il y a quelque temps. Cette lettre détruisait, en effet, les calomnies infâmes que le malheureux abbé Desfontaines avait vomies contre moi. La justice s'est mêlée du soin de le punir, et le lieutenant de police procède actuellement contre lui. Je crois bien qu'il sera difficile de le convaincre, et qu'il échappera à la rigueur des lois; mais il essuiera le châtiment que le public prononce toujours contre les ingrats et contre les calomniateurs; ce châtiment, c'est l'exécration où il est; et, quelque abîmé qu'on soit dans le crime, on est toujours sensible à cette punition. Pour moi, je suis plus flatté de votre suffrage qu'il ne peut être accablé par la haine publique.

Madame de Graffigni est actuellement dans une ville (2) qui est le rendez-vous des talents, et où vous devriez être. Dès que j'aurai mis au net quelques-uns des ouvrages dont vous me parlez, je ne manquerai pas de vous en faire part. J'ambitionne votre suffrage et votre amitié, et c'est dans ces sentiments, monsieur, que je serai toujours bien véritablement votre très humble et très obéissant serviteur, etc.

907. — A M. L'ABBE MOUSSINOT (3).

Rassurez, je vous prie, M. d'Argental sur cette récrimination dont il a peur, et que je ne crains pas; représentez-lui aussi bien fortement qu'on ne peut ni qu'on ne doit agir par lettre de cachet, voie toujours infiniment odieuse, et que moi même je déteste. Je sortirai certainement victorieux de cet odieux combat, mais, pour cela, j'ai besoin de votre zèle et de celui de tous mes amis.

908. — A M. LÉVESQUE DE POUILLI.

A Cirey, le 27 février.

Mon cher Pouilli, je n'ai aucun droit sur M. votre frère (4) que celui de l'estime que je ne puis lui refuser; mais j'en ai peut-être sur vous, parce que je vous aime tendrement depuis vingt années.

Les affaires deviennent quelquefois plus sérieuses et plus cruelles qu'on ne pense. M. de Saint-Hyacinthe m'outrage depuis vingt ans, sans que jamais je lui en aie donné le moindre sujet, ni même que j'aie proféré la moindre plainte. Depuis la satire qu'il fit contre moi, au sujet d'*OEdipe*, il n'a cessé de m'accabler d'injures dans le *Journal littéraire* et dans tous ceux où il a eu part. Etant à Londres, il publia une brochure contre moi. Je sais que tout cela est ignoré du public; mais un outrage sanglant, imprimé à la suite de la plaisanterie de *Mathanasius* (que s'Gravesande, Sallengre, et autres, ont fait de concert avec tant de succès); un outrage, dis-je, de cette nature, attribué au sieur de Saint-Hyacinthe, est une injure d'autant plus cruelle qu'elle est plus durable.

Encore une fois, je défie M. de Saint-Hyacinthe de citer un mot que j'aie jamais prononcé contre lui. On m'a envoyé de Hollande et d'Angleterre des mémoires aussi terribles qu'authentiques dont je n'ai fait ni ne ferai aucun usage. Pour peu que vous soyez instruit de ses procédés publics dans ces pays, vous sentirez que j'ai en main ma vengeance. Les héritiers de madame Lambert ne se sont pas tus, et j'ai des lettres des personnes les plus respectables et de la plus haute considération qui, après avoir assisté souvent M. de Saint-Hyacinthe, l'ont reconnu, et ont fait succéder la plus violente indignation à leurs bontés. J'oppose donc, monsieur, la plus longue et la plus discrète patience aux affronts les plus répétés et les plus impardonnables. Malheureusement j'ai des parents qui prennent cette affaire à cœur, et je ne cherche qu'à prévenir un éclat; c'est dans ce principe que je vous ai déjà écrit, et à M. votre frère, et même à M. de Saint-Hyacinthe. Je n'ai point obtenu, il s'en faut beaucoup, la satisfaction nécessaire à un honnête homme. Il est bien étrange et bien cruel que M. de Saint-Hyacinthe veuille partager l'opprobre et les fureurs de l'abbé Desfontaines, contre lequel la justice procède actuellement. Que lui coûterait-il de réparer tant d'injustices par un mot? Je ne lui demande qu'un désaveu. Je suis content s'il dit seulement qu'il ne m'a point eu *en vue;* que tout ce qu'avance l'abbé Desfontaines est calomnieux; qu'il pense de moi *tout le contraire de ce qui est avancé dans le libelle en question;* en un mot, je me tiens outragé de la manière la plus cruelle par Saint-Hyacinthe, que je n'ai jamais offensé, et je demande une juste réparation. Je vous conjure, monsieur, de lui procurer comme à moi un repos dont nous avons besoin l'un et l'autre. Je vous supplie instamment d'envoyer ma lettre à M. votre frère; j'en vais faire une copie que j'enverrai à plusieurs personnes, afin que, s'il arrivait un malheur que je veux prévenir, on rende justice à ma conduite, et que rien ne puisse m'être imputé.

Je connais trop, mon cher ami, la bonté et la générosité de votre cœur pour ne pas compter que vous ferez finir une affaire qui peut-être perdra deux hommes dont l'un a subsisté quelque temps de vos bienfaits, et dont l'autre vous est attaché par tant d'amitié.

909. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 février (1).

Je vous envoie, mon cher ange gardien, qui *liberas nos a malo*, la correction pour l'*Epître sur l'Envie.* Je vous sacrifie le plus plaisant de tous mes vers :

Tout fuit, jusqu'aux enfants, et l'on sait trop pourquoi.

Je ne suis pas né fort plaisant, et ce vers me faisait rire quelquefois; mais qu'il périsse, puisque vous ne croyez pas que je puisse rendre, comme dit Rabelais :

Fèves pour pois, et pain blanc pour fouace.

L'endroit du charlatan est un peu lourd chez notre cher d'Olivet, et son petit *Scazon* est horridus. Figurez-vous ce que c'est qu'une indigestion de Cerbère; et c'est du résultat de cette indigestion qu'on a formé le cœur de Desfontaines.

On me mande que ce monstre est partout en exécration, et cependant, quoi qu'en dise d'Olivet, le traître a des amis. M. de Lezonnet m'écrit qu'il veut faire un accommodement entre Desfontaines et moi, et les jésuites aussi. Hélas! qu'ai-je fait à M. de Lezonnet pour me proposer quelque chose de si infâme? Il a lu, je le sais, sa *Voltairomanie* chez M. de Loc-

(1) Mignot de Montigny, membre de l'Académie des sciences. (G. A.)

(2) A Paris. Elle avait quitté Cirey vers le milieu de février. (G. A.)

(3) Ceci n'est qu'un fragment de billet. (G. A.)

(4) Les trois frères, Lévesque de Pouilly, Lévesque de Burigny, et Lévesque de Champeaux, avaient collaboré avec Saint-Hyacinthe à un journal de Hollande en 1718. (G. A.)

(1) C'est à tort que cette lettre a toujours été datée jusqu'ici du 27 janvier. (G. A.)

maria, en présence de MM. de La Chevaleraie, Algarotti, l'abbé Prévost. J'ai écrit à M. de Locmaria, et je n'ai point eu de réponse. Il y a encore un avocat du conseil qui est son confident; mais j'ai oublié son nom.

Ce que je n'oublie pas, c'est vos bontés. Cet ardent chevalier de Mouhi a vite imprimé mon *Mémoire*, quitte à le supprimer; il faudra que j'en paie les frais. Je me console si on me fait quelque réparation.

Je voulais faire imprimer ce *Mémoire*, avec les *Epîtres*, au commencement de l'*Histoire du Siècle de Louis XIV*. Il y a près d'un mois que Thieriot, ou l'abbé d'Olivet, avaient dû vous remettre ce commencement d'histoire; mais Thieriot ne se presse pas de remplir ses devoirs. Je suis, je vous l'avoue, très affligé de sa conduite. Il devait assurément prendre l'occasion du libelle de Desfontaines pour réparer, par les démonstrations d'amitié les plus courageuses, tous les tours qu'il m'a joués, et que je lui ai pardonnés avec une bonté que vous pouvez appeler faiblesse. Non seulement il avait mangé tout l'argent des souscriptions (1) qu'il avait en dépôt, non seulement j'avais payé du mien et remboursé tous les souscripteurs petit à petit, mais il me laissait tranquillement accuser d'infidélité sur cet article, et il jouissait du fruit de sa lâcheté et de mon silence. Le comble à cette infâme conduite est d'avoir ménagé Desfontaines, dont il avait été outragé, et qu'il craignait, afin de me laisser accabler, moi, qu'il ne craignait pas. Ce que j'ai éprouvé des hommes me met au désespoir, et j'en ai pleuré vingt fois, même en présence de celle qui doit arrêter toutes mes larmes. Mais enfin, mon respectable ami, vous qui me raccommodez avec la nature humaine, je cède au conseil que vous me donnez sur Thieriot. Il faut ne me plaindre qu'à vous, lui retirer insensiblement ma confiance, et ne jamais rompre avec éclat.

Mais, mon cher ami, qu'y a-t-il donc encore dans ce morceau de *Rome* (2), et dans le commencement de cet *Essai*, qui ne soit pas plus mesuré mille fois que *Fra-Paolo*, que le *Traité du Droit ecclésiastique*, que *Mézerai*, que tant d'autres écrits? S'il y a encore quelques amputations à faire, vous n'avez qu'à dire; ce morceau-là a déjà été bien tailladé, et le sera encore quand vous voudrez.

Je ne perds pas *Zulime* de vue, et mon respectable et judicieux conseil aura bientôt les écrits de son client.

Emilie vous regarde toujours comme notre sauveur (3).

910. — A M. THIERIOT.

Le 28 février.

Je compte recevoir bientôt les livres pour madame du Châtelet, et celui que M. le prince Cantemir (4) veut bien me prêter. Je vous renverrai exactement les *Epîtres* de Pope, le *s'Gravesande* de la Bibliothèque du roi, la petite bague que madame du Châtelet a voulu garder quelque temps, et je souhaite qu'elle vous rappelle le souvenir d'un ancien ami qui vous a toujours aimé.

Si vous savez, à Paris, des choses que j'ignore, j'en sais, peut-être, à Cirey, qui vous sont encore inconnues. Eclaircissez-les, et voyez si je suis bien informé. Il y a environ douze jours que Desfontaines rencontra Jore dans un café borgne, et qu'il l'excita à vous faire un procès sur une prétendue dette. Il lui donna le projet d'un factum contre vous, dont ce procès serait le prétexte. Huit pages entières contenaient ce projet de factum. Ils riaient en le lisant, et mon nom, comme vous croyez bien, n'y était pas épargné. Ils nommèrent le procureur qui devait agir contre vous. Depuis ce temps Jore a revu deux fois Desfontaines, et probablement vous avez reçu une assignation devant le lieutenant civil. Je n'en sais pas davantage; c'est à vous à m'apprendre la suite de cette affaire. Desfontaines, qui n'est capable que de crimes, se servit, il y a quelques années, contre moi, d'un aussi lâche artifice, et Jore eut l'impudence de dire à M. d'Argental : « Je sais bien que M. de Voltaire ne me doit rien; » mais j'aurai le plaisir de regagner, par un factum contre » lui, l'argent qu'il devait me faire gagner d'ailleurs. » M. d'Argental me conseilla de n'être pas assez faible pour acheter le silence d'un scélérat, et je vous conseille aujourd'hui la même chose. Il y a trop de honte à céder aux méchants.

Vous n'êtes point surpris sans doute de la conduite de Desfontaines, et vous devez vous apercevoir qu'on ne peut réprimer ses iniquités que par l'autorité. Tous vos ménagements n'ont jamais servi qu'à nourrir ses poisons et son insolence. Vous savez que, depuis douze ans, il a mis au nombre de ses perfidies celle de vouloir nous diviser; et ce qu'il y a eu d'horrible, c'est qu'il a réussi à le faire croire à quelques personnes, et presque à me le faire craindre.

Je comptais vivre heureux. L'amitié inaltérable de la femme du monde la plus respectable et la plus éclairée m'assurait mon bonheur à Cirey; et la sûreté d'avoir en vous un ami intime à Paris, un correspondant fait pour mon esprit et pour mon cœur, me consolait de la rage de l'envie et des taches dont l'imposture noircit toujours les talents. J'avoue que j'eus le cœur percé quand vous me mandâtes que les injures infâmes dont l'abbé Desfontaines vous avait autrefois harcelé n'étaient pas de lui; moi qui sais aussi bien que vous qu'il en était l'auteur, je fus au désespoir de voir que vous ménagiez ce monstre. Je sus d'ailleurs qu'il vous avait montré ses mauvaises remarques contre l'abbé d'Olivet, et que vous l'aviez proposé à Algarotti pour traduire le *Newtonianisme des Dames;* vous voilà bien payé. Vous auriez bien dû sentir qu'il y a certaines âmes féroces, incapables du moindre bien, et dont il faut s'éloigner pour jamais avec horreur; mais aussi il y en a d'autres qui méritent un attachement sans variation et sans faiblesse.

Je vous prie de me mander comment vous vous portez, et de compter toujours sur des sentiments inébranlables de ma part. Le même caractère qui m'a rendu inflexible pour les cœurs mal faits me rend tendre pour les âmes sensibles auxquelles il ne manque qu'un peu de fermeté.

Avez-vous enfin donné le commencement de mon *Essai* (1) à M. d'Argental?

Qu'est-ce que *Mahomet* (2)? *quid novi?*

911. — A M***.

Février (3).

Le hasard m'a fait tomber entre les mains un des scandales ridicules de ce siècle; c'est le *Mémoire de Guyot Desfontaines*. Je l'ai brûlé, en attendant mieux. Ce serait bien la chose la plus plus plaisante, si ce n'était la plus révoltante, qu'un Guyot Desfontaines se plaigne qu'on lui a dit des injures.

Quis tulerit Gracchos de seditione querentes.

J'admire la modestie de ce bon homme : il se compare à Despréaux, parce qu'il a fait un livre en vers, et les *Seconds voyages de Gulliver*, et l'*Histoire de Pologne*, et des *Observations sur les écrits modernes;* enfin, parce qu'il a écrit autant que l'abbé Bordelon (4). Il se dit homme de qualité, parce qu'il a un frère auditeur des comptes à Rouen. Il s'intitule homme de bonnes mœurs, parce qu'il n'a été, dit-il, que peu de jours au Châtelet et à Bicêtre. Il dit qu'il va toujours avec un laquais; mais il n'articule point si ce laquais hardi est *devant* ou *derrière*, et ce n'est pas le cas de prétendre qu'*il n'importe guère* (5).

Enfin, il pousse l'effronterie jusqu'à dire qu'il a des amis : c'est attaquer cruellement l'espèce humaine à laquelle il a toujours joué de si vilains tours. Il se défend d'avoir jamais reçu de l'argent pour dire du bien ou du mal; et moi je sais de science certaine qu'il a reçu une tabatière de trois louis du sieur Lavau, pour louer un petit poëme (6) peu louable que ce Lavau avait malheureusement mis en lumière; et ce Lavau me l'a dit en présence de quatre personnes. Qui ne sait d'ailleurs que dans son bureau de médisance on vendait l'éloge et la satire à tant la phrase? Enfin, Desfontaines, pour avoir le plaisir de dire des choses uniques, loue l'abbé Desfontaines et la traduction de Virgile; sur quoi il faudrait le renvoyer à cette petite épigramme qui a couru (et qui est, dit-on, d'un homme très célèbre, d'un aigle qui s'est amusé à donner des coups de bec à un hibou) :

Pour Corydon et pour Virgile
Il fit des efforts assidus;
Je ne sais s'il est fort habile :
Il les a tous deux corrompus.

Il faudrait encore qu'il se souvînt de cette inscription pour

(1) Celles de la *Henriade*.
(2) Voyez le passage intitulé, *De Rome*, dans le chapitre II du *Siècle de Louis XIV*. (G. A.)
(3) A propos de l'affaire Desfontaines. (G. A.)
(4) Ministre plénipotentiaire de l'impératrice de Russie. (G. A.)

(1) L'*Essai sur le Siècle de Louis XIV*. (G. A.)
(2) *Mahomet II*, tragédie de de La Noue, jouée, pour la première fois, le 23 février. (G. A.)
(3) Cette lettre fut publiée à propos du *Mémoire* que Desfontaines rédigea en réplique à la plainte de Voltaire. (G. A.)
(4) Ecrivassier mort en 1730. (G. A.)
(5) Voyez *Don Japhet d'Arménie*, de Scarron. (G. A.)
(6) L'*Education*. (G. A.)

mettre au bas de son effigie; elle est de Piron, qui réussit mieux en inscriptions qu'en tragédies :

Il fut auteur, et sodomite, et prêtre,
De ridicule et d'opprobre chargé.
Au Châtelet, au Parnasse, à Bicêtre,
Bien fessé fut, et jamais corrigé.

Il prétend qu'il se raccommodera avec le chancelier : cela sera long. Mais comment se raccommodera-t-il avec le public dont il est le mépris et l'exécration? Il doit bien servir d'exemple aux petits esprits qui ont un vilain cœur. Adieu. MALICOURT.

912. — A M. BERGER.

Cirey, le 6 mars.

Je ne fais, mon cher monsieur, dans l'affaire de Desfontaines, que ce que mes amis et mes parents ont voulu; et je cède aux bienséances rigoureuses qui ordonnent de confondre certaines calomnies. Je vous prie d'aller, à votre loisir, consulter l'oracle (1) à la Grange-Ba telière.

Je suis bien aise que la pièce de M. de La Noue ait réussi. C'est un homme de mérite et de talent, à ce qu'il me paraît. Il faut que la pièce soit bien bonne pour faire tant d'effet avec un si triste dénouement.

Je comptais vous envoyer le commencement de l'*Essai* sur l'histoire de Louis XIV; mais, puisqu'on m'a prévenu, je n'ai autre chose à vous dire, sinon qu'on le corrige encore.

Qu'est-ce que ce *Brutus* de Pontchavrau, et cette *Porcie* de Conscierge? Nous valons en cela les Anglais, mais ne nous en vantons pas comme eux dans les gazettes.

Je vous embrasse.

913. — A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, ce 7 mars.

Mon cher ami, vite un petit mot. Je reçois votre aimable lettre. Je vais vous envoyer le commencement de cet *Essai sur le siècle de Louis XIV*. Votre suffrage est toujours le premier que j'ambitionne.

Embrassez pour moi mon confrère de La Noue. On dit que sa pièce est excellente. J'y prends part de tout mon cœur, et par cette raison que la pièce est bonne, et par cette autre raison, si persuasive pour moi, que vous aimez l'auteur. Si vous pouviez l'engager à l'envoyer à l'abbé Moussinot, cloître Saint-Merri, par le coche je l'aurais au bout de sept jours. Ce sont des fêtes pour Cirey; car, quoique entourés de sphères et de compas, nous aimons les beaux vers comme vous. Si la pièce ne vous était pas dédiée, je voudrais qu'elle pût l'être à madame du Châtelet. Cela pourrait nous lier avec M. de La Noue, quand nous habiterons Paris. Je sais que c'est un garçon très estimable. Madame du Châtelet ne sait pas un mot de ce que je vous écris; mais voici mon idée, mon cher ami. Vous savez peut-être que, quand je dédiai *Alzire* à madame du Châtelet, quelques personnes murmurèrent, que des hommages publics déplurent à quelques yeux malins; or, si un étranger lui dédiait une pièce de théâtre, qu'aurait la malignité à dire? Je vous avoue que je serais enchanté, et que M. de La Noue pourrait compter sur ma reconnaissance; enfin, s'il est à Rouen, je mets cette négociation entre vos mais.

Mes compliments, je vous prie, à ce jeune chirurgien (2). Je sais ses quatre prix, et je connais son mérite. J'attends son livre avec une impatience que j'ai pour tous les beaux-arts.

Ce que j'ai entre les mains (3) de l'illustre marquis est toujours au service de mon cher et tendre ami Cideville. Mes lettres sont courtes, mais mes travaux sont longs, et c'est pour vous, ingrat, que je travaille (4); vous verrez, vous verrez. Madame du Châtelet vous fait les plus sincères compliments.

Adieu, mon très cher ami. V.

914. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Cirey, le 7 mars.

Que direz-vous de moi, monsieur? Vous me faites sentir vos bontés de la manière la plus bienfaisante, vous ne semblez me laisser de sentiments que ceux de la reconnaissance, et il faut, avec cela, que je vous importune encore. Non, ne me croyez pas assez hardi; mais voici le fait. Un grand garçon bien fait (1), aimant les vers, ayant de l'esprit, ne sachant que faire, s'avise de se faire présenter, je ne sais comment, à Cirey. Il m'entend parler de vous comme de mon ange gardien. Oh! oh! dit-il, s'il vous fait du bien, il m'en fera donc, écrivez-lui en ma faveur. — Mais, monsieur, considérez que j'abuserais... — Eh bien! abusez, dit-il; je voudrais être à lui, s'il va en ambassade; je ne demande rien, je le servirai à tout ce qu'il voudra; je suis diligent, je suis bon garçon, je suis de fatigue; enfin donnez-moi une lettre pour lui. Moi, qui suis bon homme, je lui donne la lettre. Dès qu'il la tient, il se croit trop heureux. — Je verrai M. d'Argenson! — Et voilà mon grand garçon qui vole à Paris.

J'ai donc, monsieur, l'honneur de vous en avertir. Il se présentera à vous avec une belle mine et une chétive recommandation. Pardonnez-moi, je vous en conjure, cette importunité; ce n'est pas ma faute. Je n'ai pu résister au plaisir de me vanter de vos bontés, et un passant a dit : J'en retiens part.

S'il arrivait, en effet, que ce jeune homme fût sage, serviable, instruit, et qu'allant en ambassade, vous eussiez par hasard besoin de lui, informez-vous-en au noviciat des jésuites. Il a été deux ans novice, malgré lui. Son père, congréganiste de la congrégation des *Messieurs* (2), (vous connaissez cela), voulait en faire un saint de la compagnie de Jésus; mais il vaut mieux vivre à votre suite que dans cette compagnie.

Pour moi, je vivrai pour vous être à jamais attaché avec la plus respectueuse et la plus tendre reconnaissance.

915. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 7 mars (3).

Mon cher ange gardien, voilà donc votre oncle (4) devenu un thrône... une domination, *unus ex altissimis. La santa Chiesa è una bella cosa, per Dio!* Et vous, serez-vous toujours conseiller au parlement? Non; je veux vous voir aussi une *domination* parmi les profanes. Oh! par Dieu! vous aurez des places majeures; mais ce ne sera point en Amérique. Si parmi le fracas des compliments et des cérémonies, vous avez du temps pour *Zulime*, je vous l'envoie par Thieriot, cachetée de trois cachets, des armes de madame du Châtelet.

Voilà quatre fois que je vous dis qu'il y a six semaines que Thieriot devait vous faire tenir le commencement de l'*Essai sur Louis XIV*.

Je baise vos ailes, mon cher ange, et celles de l'ange madame d'Argental, si elle daigne le permettre.

916. — A MADEMOISELLE QUINAULT.

7 mars 1739.

[Voltaire lui demande si *ce que vous savez* (c'est-à-dire *Zulime*) trouvera sa place, et lui recommande *un grand jeune homme bien fait qui idolâtre la comédie.*]

917. — A LA MÊME.

... mars 1739.

[Nouvelle recommandation pour le jeune homme dont il a été question.]

918. — A M. THIERIOT.

Ce 7 mars (5).

J'ai reçu aujourd'hui le ballot et l'estampe. J'écrirai au prince Cantemir pour le remercier. Mon Dieu! que la figure du Bacchus de Bouchardon est admirable de tout point! Je vous prie, mon cher ami, de dépêcher ce paquet à M. d'Argental.... Non, point de paquet.... Je vais faire partir incessamment *Pope*, *s'Gravesande*, *Bacon*, etc.

Il y a un grand garçon aimant les vers, et pour ce banni de la maison paternelle; il se nomme de Gouve; il veut vous voir. — Je répondrai à M. des Alleurs; mais je n'ai pas un moment à moi, et nous partons bientôt pour la Flandre. Comment va votre santé?

(1) D'Argental. (G. A.)
(2) Lecat. (G. A.)
(3) Mille écus du marquis de Lezeau. (G. A.)
(4) Il veut parler de *Mahomet*. (G. A.)

(1) Nommé de Gouve. (G. A.)
(2) Les jésuites avaient deux congrégations dans leurs collèges, celle des écoliers, et celle des sots du quartier, qu'on appelait *Congrégation des Messieurs*. (K.)
(3) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(4) M. de Tencin, qui venait d'être nommé cardinal. (*A. François.*)
(5) MM. E. Bavoux et A. François ont daté à tort du 7 novembre 1738. (G. A.)

919. — A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

Cirey, *nonis martis.*

Elegans et sapiens Olivete, Tullius ille laudum amator nunc, opinor, gloriatur quod ingenio tuo clarior et diligentia tua accuratior prodeat. Tullia nostra, Æmilia du Châtelet, in omni genere artium instructa et vera operum tuorum æstimatrix, novo operi (1) tuo gratulatur, et commentarios tuos enixe desiderat. Sed tibi fateor, notæ ad textum in ipsis paginis accommodatæ non illi displicerent. Ardunm est et operosum notas ad finem libri rejectas quærere. Ut ut, vir doctissime, incombe labori tuo, et Ciceronem Olivetanum cum voluptate legemus. Hæc tibi scribunt Æmilia et Volterius.

Le *scazon*(2) ne m'avait paru que plaisant et digne du personnage. Cerbère est sans doute le nom de baptême de ce misérable. C'est une âme infernale.

Un jour Satan, pour égayer sa bile,
Voulut créer un homme à sa façon;
Il le forma des membres de Chausson,
Et le pétrit de l'âme de Zoïle.
L'homme fut fait, et Guyot fut son nom.
A ses parents en tout il est semblable.
Son fessier large, à Bicêtre étrillé,
Devers Saint-Jean doit être en bref grillé.
Mais ce qui plus lui semble insupportable,
C'est que Paris de bon cœur donne au diable
Chacun écrit par Guyot barbouillé.

On me fait espérer qu'on arrachera quelque satisfaction de ce monstre, ennemi du genre humain. J'avais de quoi le perdre, mais il eût fallu venir à Paris, et quitter mes amis pour un coquin. Mon cœur en est incapable; l'amitié m'est plus chère que la vengeance. Est-ce que vous n'avez point reçu mon nouveau morceau sur *Rome*? est-ce que vous ne l'avez point communiqué à l'abbé Dubos, après l'avoir reçu de Thieriot? Enfin n'avez-vous pas envoyé à M. d'Argental le petit *Essai?*

J'ai de bonnes raisons pour penser que Silhon a fait le *Testament* du cardinal. L'abbé de Bourzeis n'y a pas plus de part que vous. Comment! cet abbé de Bourzeis écrivait comme Pélisson! Son *Traité des Droits de la Reine* est un chef-d'œuvre; son style d'ailleurs est moins antique que celui du cardinal. Les *aucunement, d'autant que, si est-ce*, etc., ne se trouvent point chez Bourzeis. Enfin, j'attends mon Silhon pour confronter. J'ai idée qu'on a écrit quelque chose pour prouver que le cardinal de Richelieu n'a pas fait son *Testament.* Faites-moi la grâce, mon aimable maître, de donner sur cela quelques instructions *tuo addictissimo discipulo et amico* Voltaire.

920. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL (3).

Eh bien ! saint Michel, vous écrasez donc le dragon Desfontaines ! Grand merci, protecteur des justes!

Si l'abbé de Breteuil (4) est, par votre moyen, conclaviste de votre oncle, vous serez l'ange de tout le monde. Je peux vous assurer que M. le cardinal de Tencin ne peut s'attacher à un homme plus aimable, qui sache mieux ce qu'il faut savoir, et qui soit plus capable de faire ce qu'il faut faire.

Adieu, cher ange. Je baise aussi le bout des ailes de votre angélique moitié avec bien du respect.

921. — AU PRINCE ANTIOCHUS CANTEMIR (5).

13 mars 1739.

Monseigneur, j'ai à votre altesse bien des obligations. Elle daigne me faire connaître plus d'une vérité dont j'étais assez mal informé, et elle m'instruit d'une manière pleine de bonté qui vaut bien autant que la vérité même. Je lis actuellement l'*Histoire ottomane* de feu M. le prince Cantemir, votre père, que j'aurai l'honneur de vous renvoyer incessamment, et dont je ne puis trop remercier votre altesse (6). Vous me pardonnerez, s'il vous plaît, d'avoir été trompé sur votre origine. La multiplicité des talents de M. le prince votre père et des vôtres m'avait fait penser que vous deviez descendre des anciens Grecs; et je vous aurais soupçonné de la race des Périclès plutôt que de celle de Tamerlan. Quoi qu'il en soit, ayant toujours fait profession de rendre hommage au mérite personnel plus qu'à la naissance, je prends la liberté de vous envoyer la copie de ce que j'insère sur votre illustre père dans mon *Histoire de Charles XII*, qu'on réimprime actuellement, et je ne l'enverrai en Hollande que quand j'aurai appris d'un de vos secrétaires que vous m'en donnez la permission. Je trouve dans l'*Histoire ottomane*, écrite par le prince Démétrius Cantemir, ce que je vois avec douleur dans toutes les histoires : elles sont les annales des crimes du genre humain. Je vous avoue surtout que le gouvernement turc me paraît absurde et affreux. Je félicite votre maison d'avoir quitté ces barbares en faveur de Pierre-le-Grand, qui cherchait au moins à extirper la barbarie, et j'espère que ceux de votre sang qui sont en Moscovie serviront à y faire fleurir les arts que toute votre maison semble cultiver. Vous n'avez pas peu contribué sans doute à introduire la politesse qui s'établit chez ces peuples, et vous leur avez fait plus de bien que vous n'en avez reçu. Ne serait-ce pas trop abuser de vos bontés, monseigneur, que d'oser prendre la liberté de vous faire quelques questions sur ce vaste empire, qui joue actuellement un si beau rôle dans l'Europe, et dont vous augmentez la gloire parmi nous?

On me mande que la Russie est trente fois moins peuplée qu'elle ne l'était il y a sept ou huit cents ans. On m'écrit qu'il n'y a qu'environ cinq cent mille gentilshommes, dix millions d'hommes payant la taille, en comptant les femmes et les enfants, environ cent cinquante mille ecclésiastiques; et c'est en ce dernier point que la Russie diffère de bien d'autres pays de l'Europe, où il y a plus de prêtres que de nobles. On m'assure que les Cosaques de l'Ukraine, du Don, etc., ne montent, avec leurs familles, qu'à huit cent mille âmes, et qu'enfin il n'y a pas plus de quatorze millions d'habitants dans ces vastes pays soumis à l'autocratrice (1). Cette dépopulation me paraît étrange ; car enfin je ne vois pas que les Russes aient été plus détruits par la guerre que les Français, les Allemands, les Anglais, et je vois que la France seule a environ dix-neuf millions d'habitants. Cette disproportion est étonnante. Un médecin m'a écrit que cette disette de l'espèce humaine devait être attribué à la...., qui y fait plus de ravages qu'ailleurs, et que le scorbut rend incurable. En ce cas, les habitants de la terre sont bien malheureux. Faut-il que la Russie soit dépeuplée, parce qu'un Génois s'avisa de découvrir l'Amérique, il y a deux cents ans?

J'entends dire d'ailleurs que toutes les grandes idées du czar Pierre sont suivies par le présent gouvernement. Comme, parmi ses projets, celui de montrer de la bonté aux étrangers était un des principaux, je me flatte, monseigneur, que vous l'imiterez, et que vous pardonnerez toutes ces questions qu'un étranger ose vous adresser. Il y a peu de princes auxquels on demande de pareilles grâces, et vous êtes du très petit nombre de ceux qui peuvent instruire les autres hommes.

Je suis avec un profond respect, monseigneur, de votre altesse, le très humble, et le très obéissant serviteur, etc.

922. — A M ***.

Ce 13 mars 1739.

Monsieur, la lettre, ou plutôt l'ouvrage dont vous m'honorez, est peut-être ce que la raison toute seule pouvait produire de mieux. Je suis à peu près comme ces directeurs qui admirent l'esprit et les objections d'un incrédule, et qui prient Dieu de lui donner un peu de foi.

La foi que j'oserais vous demander, c'est pour certains calculs indispensables, pour certaines propositions démontrées, après quoi nous serons de la même religion; et j'aurai l'honneur de douter avec vous de sept ou huit mille propositions, pourvu que vous m'accordiez seulement une douzaine de vérités fondées sur l'expérience. La première de ces vérités est que le feu et la lumière sont le même être; et, si vous en doutez, vous n'avez qu'à rassembler de la lumière (c'est-à-dire des rayons lumineux) au foyer d'un verre ardent, et à y mettre le bout de votre doigt. Il est bien certain que cet être (quel qu'il soit) n'échauffe pas toujours, et n'illumine pas toujours. La bouche ne parle pas, ne baise pas, et ne mange pas sans cesse; cependant c'est avec la bouche seule qu'on mange, qu'on baise, et qu'on parle.

Serait-on bien venu à nier ces attributs-là, sous prétexte qu'ils ne sont pas renfermés dans l'idée qu'un philosophe pourrait se faire d'une bouche? Le feu contenu dans les corps n'éclaire pas toujours, sans doute ; mais mettez ce feu un peu plus en mouvement, et il vous éclairera ; rassemblez bien des rayons, et vous serez échauffé.

En un mot on ne connaît les corps, ni le reste, que par les effets; or, l'effet d'un corps lumineux est, je crois, d'éclairer et de brûler dans l'occasion.

(1) Préface latine d'une édition de Cicéron. (G. A.)
(2) Contre Guyot-Desfontaines. (G. A.)
(3) Nous ne pouvons garantir le classement de ce billet édité par MM. Cayrol et A. François. (G. A.)
(4) Frère de madame du Châtelet. (*A. François*,)
(5) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)
(6) *Histoire de l'agrandissement et de la décadence de l'empire ottoman.* L'original latin est demeuré manuscrit; De Jonquières l'a traduit en français sur la version anglaise (Paris, 1743, in-fol.)

(1) L'impératrice Anne Ivanowna.

2° Vous doutez de la propagation de la lumière; doutez donc aussi de la propagation du son. M. Roemer a vu, a fait voir, a démontré, et M. Bradley a redémontré, d'une manière encore plus admirable, que la lumière vient à nous en un temps que vous appellerez long ou court, comme il vous plaira; car il semble court, si vous considérez qu'en sept minutes et demie un rayon arrive du soleil à nous; il paraît long, si vous faites attention que la lumière arrive en 36 ans au moins d'une étoile de la sixième grandeur. Il n'y a rien de long, rien de court, rien de grand, rien de petit en soi, comme vous savez.

3° Toutes les observations de Bradley font connaître que la lumière n'est aucunement retardée dans son cours d'une étoile à nous. Vous conclurez de là s'il est possible qu'il y ait un plein absolu : car assurément ce sont des conclusions qu'il ne faut tirer que d'après le calcul et l'expérience. Un vrai newtonien ne fait pas la plus petite supposition, et il n'en faut jamais faire.

4° Mais comment le soleil envoie-t-il tant de lumière sans s'épuiser, et comment votre cerveau produit-il tant d'idées sans les perdre, et n'en est même que plus lumineux? Moi, que je vous dise comment cela se fait, monsieur? Dieu m'en garde! je n'en sais rien, ni moi, ni personne. Je sais que la lumière arrive en un temps calculé; que les rayons, venant d'environ 33 millions de lieues, sont presque parallèles; que je fonds du plomb avec ces rayons-là quand il m'en prend envie, qu'ils sont colorés, qu'ils se réfractent suivant des lois immuables, etc. Mais combien d'onces il en sort du soleil par an, c'est ce que j'ignore; et comment il répare ses pertes, je n'en sais pas davantage. Je sais très bien qu'une comète peut tomber dans ce globe, mais je ne dis point *cela peut être, cela est*. Vous faites un calcul qui m'épouvante pour le soleil. J'ai dit qu'un rayon de 33 millions de lieues n'a pas probablement un pied de matière, mis bout à bout; vous vous effrayez du nombre de pieds de roi que le soleil perd; mais, monsieur, ces pieds de roi ne sont pas des pieds cubiques. L'épaisseur d'un rayon est infiniment petite par rapport à l'épaisseur d'un cheveu, et le soleil ne perd peut-être pas en un an la valeur de quatre livres.

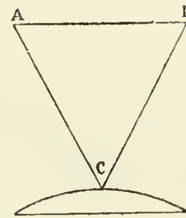
5° Cet être singulier, qui produit la chaleur, la lumière, les couleurs, est-il pesant comme les autres êtres connus? c'est-à-dire a-t-il la propriété de tendre vers le centre du globe où il se trouve, etc.? pèse-t-il sur le soleil, pèse-t-il sur la terre? Certes, s'il pèse, il ne pèse guère. Toutes les expériences que j'ai vues et que j'ai faites ne prouvent pas grand'chose. J'ai fait peser du fer enflammé depuis une once jusqu'à 2,000 livres; j'ai fait peser ce même fer refroidi, nulle différence dans le poids. Il se pourrait, à toute force, que le feu n'eût pas cette propriété; il se pourrait même qu'il fût pénétrable; c'est ce que pensent certains physiciens. Madame la marquise du Châtelet, dans son *Essai* plein d'excellentes choses sur la nature du feu, lequel a concouru pour le prix, dit hardiment que le feu, la lumière, n'a ni la propriété de la gravitation vers un centre, ni celle d'être impénétrable. Cette proposition a révolté nos cartésiens, et a fait manquer le prix à un ouvrage qui le méritait d'ailleurs. Pour moi, qui vois que la lumière, le feu, est matière, qu'il presse, qu'il divise, qu'il se propage, etc., je ne vois pas qu'il y ait d'assez fortes raisons pour le priver des deux principales propriétés dont la matière est en possession, et je suis ici comme le P. Bauny et Escobar, dans le cas des opinions probables.

Au reste ne vous effrayez point que, malgré cette gravitation probable des petites particules du feu sur le centre du soleil, elles s'échappent pourtant avec une si prodigieuse célérité. Voyez dans une fournaise de forge; ce que les forgerons appellent la *pâte* est un globe de fonte tout enflammé quand on le retire de la fournaise. Sa flamme s'échappe en rond de tous les côtés, malgré la tendance que l'air lui imprime en haut; et l'on peut apercevoir ce globe de feu de six lieues, sans que cette prodigieuse quantité de particules qu'il envoie lui fasse perdre sensiblement de son poids. Or, qu'est-ce que ce petit pâté par rapport au soleil? le soleil tourne en 25 jours et demi sur lui-même, et la terre en un jour sur elle-même. Or, pour que le soleil ne tournât pas plus vite que la terre, il faudrait que sa rotation sur son axe s'accomplît en 10,000 de nos jours, qui font plus de 27 ans; mais il tourne en 25 jours. Jugez donc, par cette prodigieuse célérité, de la force avec laquelle il envoie la lumière, et ne vous étonnez de rien; ou bien étonnez-vous de tout. Au reste, quand je dis que la lumière s'échappe du soleil, je me sers de cette expression dans le même sens qu'on dit que la pierre s'échappe de la fronde, et la balle du canon.

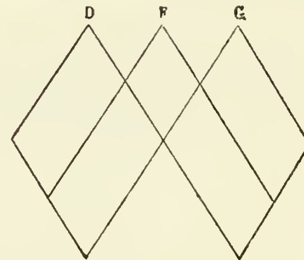
6° Quand on dit que la matière lumineuse vient du soleil à nous en ligne droite, on ne dit rien que de très vrai, et cela n'est contesté par personne. *Jusqu'à nous* veut dire jusqu'à notre globe; et notre globe est composé d'air et de terre. Il arrive à la surface de nos yeux; les rayons se brisent en passant du vide dans l'air, et c'est pourquoi on ne voit aucun astre à sa place. Il y a des tables de la réfraction depuis l'horizon jusqu'au quarantième degré; mais au méridien il n'y a plus de réfraction.

Vous devriez, monsieur, lire quelque traité sur ces matières, comme s'Gravesande, ou Keill, ou Wolffius; vous pourriez même vous en tenir à Bion. Un esprit comme le vôtre n'aura que la peine de feuilleter ces ouvrages, qui vous mettraient au fait de bien des minuties nécessaires, et qui vous abrégeraient le chemin infiniment. Par exemple le moindre livre d'optique résoudra vos difficultés sur la réflexion de la lumière, quant au géométrique et au mécanique; mais, quant à ce qui tient à la nature intime des choses, comment les rayons ne se confondent pas en se croisant, comment ils rebondissent sans toucher aux surfaces, pourquoi ils s'infléchissent vers les bords des objets, pourquoi le bleu est plus réfrangible que le rouge, vous demanderez tout cela à Dieu, qui, je crois, est le seul qui en sache des nouvelles positives.

7° Quand vous aurez, monsieur, jeté un coup d'œil sur les moindres éléments de physique géométrique, vous ne serez plus révolté de cette idée très commune que tout point visible est le sommet d'un cône dont la base est dans nos yeux. Vous prenez le corps du soleil pour un point visible; voici, monsieur, le fait en deux mots. Je vois le corps A, B, sous l'angle A, C, B;



mais je vois les points D, F, G de cette manière :



chacun de ces points est le sommet d'un cône.

En trois ou quatre conversations, je vous mettrais au fait de ces petits détails géométriques, qui, quoique peu considérables par eux-mêmes, sont des principes nécessaires sans lesquels on ne peut se former aucune idée nette.

8° « Qui ne rirait, dites-vous, de voir les philosophes déterminer la grandeur, la figure, la distance réelle des corps célestes, et ne pouvoir déterminer la grandeur réelle d'un grain de sable? » Je vous conjure de ne point les accuser d'une sottise dont ils ne sont point coupables; il y en a assez à leur reprocher. Vous savez, encore une fois, qu'il n'y a que des grandeurs relatives; or les philosophes ont très bien trouvé la grandeur relative de la terre par rapport à celle de Vénus, de la lune, etc. Votre difficulté du microscope s'évanouit, car une mouche sera toujours plus grande qu'une puce, vue à l'œil ou au microscope. Il serait triste que de pareilles difficultés vous arrêtassent dans le chemin des sciences. Le scepticisme est très bon avec des faiseurs d'hypothèses, avec des rêveurs théologiens; Bayle n'a guère couru sus qu'à ces messieurs, mais c'était un pauvre géomètre, et il ne savait presque rien en physique : il y a des choses sur lesquelles le doute même n'est pas permis.

9° Il se mêle à l'optique mathématique un jugement de l'âme fondé sur l'expérience; c'est ce qui fait que nous nous formons des idées des distances, sans nous servir d'autre mesure : c'est pourquoi nous jugeons qu'un objet que nous voyons plus petit qu'à l'ordinaire est plus éloigné; c'est ainsi que nous jugeons qu'un homme est en colère quand il grince les dents, qu'il roule les yeux, qu'il jure Dieu, et qu'il veut tuer son prochain. Si quelquefois les signes des passions nous trompent, ce qui arrive cependant rarement aux connais-

seurs, les signes des distances nous trompent aussi quelquefois; mais, quand on les mesure mathématiquement, il n'y a plus d'erreur.

10° Dans les objections que vous faites sur la gravitation, sur l'attraction de la matière, vous faites voir, monsieur, toute la sagacité d'un homme qui eût mieux expliqué que moi toutes ces vérités, s'il avait voulu s'y appliquer un peu. Mais, monsieur, ayez d'abord la bonté de croire que nous ne supposons rien du tout. Vous nous reprochez des hypothèses, nous n'en admettons pas la moindre. Newton a démontré, comme deux fois deux font quatre, que la même force qui fait retomber une pierre sur la terre retient les astres dans leurs orbites; il a calculé cette force depuis Saturne jusqu'à nous; il en a démontré les effets. Tout cela est une affaire de pure géométrie; et de tous ceux qui ont étudié ces découvertes aucun n'a osé les nier. Quelques vieux cartésiens s'avisent de dire que Newton n'a vu tout cela qu'en mathématicien; et ils se servent des tourbillons, de la matière subtile, et de tous ces misérables êtres de raison, pour expliquer un fait, un phénomène constant, que Newton a découvert. On leur a prouvé que leurs tourbillons sont des chimères, et l'Europe se moque d'eux. N'importe : les bonnes gens n'en démordent point; il leur en coûterait trop de retourner à l'école.

> Turpe putant parere minoribus, et quæ
> Imberbes didicere, senes perdenda fateri. (Hor., lib. II, ep. I.)

Reste à présent à savoir si cette attraction de la matière, cette gravitation établie par Newton et démontrée par lui, est un effet ou une cause; elle sera ce qu'on voudra. La chose existe; et c'est bien assez pour des hommes d'avoir été jusque-là. Il y a, à la vérité, grande apparence que cette gravitation qui fait la pesanteur est une propriété de la matière. Cet univers paraît fondé sur plus d'un principe, et je crois que nous sommes bien loin de les connaître. Nous savons très bien que les tourbillons ne peuvent causer la pesanteur; nous savons ce qui n'est pas, et Dieu sait ce qui est.

11° Ne comparez point, monsieur, l'attraction de l'aimant avec cette loi universelle par laquelle tous les corps gravitent les uns vers les autres. L'attraction de l'aimant est d'un tout autre genre.

Celle de l'électricité est encore toute différente, et n'a rien de commun avec les lois découvertes par Newton.

L'attraction de la lumière et des corps est peut-être encore d'une autre espèce. Qu'est-ce que tout cela prouve? Que la matière agit dans plusieurs cas selon toute autre règle que les lois d'impulsion, et qu'il faut étendre la sphère de la nature beaucoup plus qu'on ne faisait. Mais, diront les vieux philosophes, il y aura donc des mystères dont nous ne pourrons rendre raison par les lois des chocs des corps? Oui, messieurs, il y en a peut-être des millions, et, sans aller plus loin, dites-nous pourquoi votre pensée fait remuer votre jambe.

12° Vous faites un reproche à Newton de ce qu'il suppose, dites-vous, ce qui est en question, que chaque partie de la matière a également le pouvoir de la gravitation. Il me semble qu'il ne suppose rien. Il a prouvé que les astres sont retenus dans leurs orbites par la même force qui fait tendre ici tous les corps au centre de la terre. Or les corps tendent tous également à ce centre; donc la même chose arrive à tous les astres. *Eadem causa, idem effectus.*

L'expérience dans le vide est une des démonstrations de cette vérité. Vous ne me ferez pas longtemps l'objection des nues et des exhalaisons qui flottent dans l'air, si vous voulez lire dans le premier mathématicien qui vous tombera sous la main les lois des fluides. Vous sentez, sans doute, tout d'un coup la prodigieuse différence entre un corps abandonné librement à la force de la gravitation dans un espace non résistant, et le même corps dans l'eau ou dans l'air dont il faut déplacer les parties. Encore une fois, qu'un génie comme le vôtre daigne lire Keill, ou s'Gravesande, ou Musschenbroeck : sans principes vous ne pouvez faire un pas.

13° Vous confondez toujours le centre de gravité d'un corps, qui est le point par lequel, étant suspendu, il n'inclinerait d'aucun côté, avec le foyer de l'orbe que décrivent les planètes : ce sont deux choses qui n'ont aucune ressemblance.

14° Je ne sais quel impitoyable pyrrhonien vous induit à penser que les mathématiques n'influent point dans la physique, sous prétexte que les mathématiques considèrent l'étendue en général, etc. Ce pyrrhonien n'avait apparemment jamais vu la pompe de Notre-Dame, la machine de Marly, le pyromètre, les moulins à vent, les machines à élever les fardeaux, les coupes des voussures, les cadrans au soleil, les pendules, les planétaires, les bas au métier, etc.; tout cela cependant est fondé sur les rigoureuses lois de la physique mathématique.

Il est bien vrai que, parmi les propositions de la géométrie, il y en a beaucoup qui sont de pure curiosité, et toutes les sciences sont dans ce cas-là. Aussi n'est-il pas nécessaire qu'un honnête homme sache toutes les propriétés de la cycloïde. Mais je maintiens qu'avec les *Eléments d'Euclide* et un peu de sections coniques tout esprit droit en sait assez pour être un très bon physicien, et pour savoir en gros, assez rondement, ce que c'est que le newtonianisme. Je voudrais que vous daignassiez donc commencer par les premiers principes. Lisez seulement la *Géométrie de Pardies;* c'est l'affaire d'un mois tout au plus pour vous. Après cela je ne sais quel livre français vous devez consulter : nous n'avons pas encore une bonne physique; mais lisez Musschenbroeck : il est un peu pesant, et vous ne serez peut-être pas content de sa préface; mais enfin c'est la meilleure physique que je connaisse. Il faut que les mathématiques domptent les écarts de notre raison; c'est le bâton des aveugles, on ne marche point sans elles; et ce qu'il y a de certain en physique est dû à elles et à l'expérience. Entre nous, la métaphysique n'est qu'un jeu d'esprit; c'est le pays des romans; toute la *Théodicée* de Leibnitz ne vaut pas une expérience de Nollet. Vous pourriez un jour avoir un cabinet de physique, et le faire diriger par un artiste; c'est un des grands amusements de la vie. Nous en avons un assez beau; mais, hélas! il faut quitter tout cela. Il faut aller en Flandre plaider, et peut-être à Vienne. Le temporel l'emporte, et il faut céder. Madame du Châtelet vous fait les plus sincères compliments; elle est pleine d'estime pour vous : mais qui peut vous refuser la sienne? Souffrez, monsieur, que je joigne à celle que je vous ai vouée le plus tendre et le plus respectueux attachement avec lequel je serai toute ma vie, votre très humble et très obéissant serviteur.

923. — A M. HELVÉTIUS.

A Cirey, ce 14 mars.

Vous êtes une bien aimable créature; voilà tout ce que je peux vous dire, mon cher ami. On me mande que vous venez bientôt à Cirey. Je remets à ce temps-là à vous parler des deux leçons de votre belle *Epître sur l'Étude.* Vous pouvez de ces deux dessins faire un excellent tableau avec peu de peine. Continuez à remplir votre belle âme de toutes les vertus et de tous les arts. Les femmes pensent que vous devez tout à l'amour; la poésie vous revendique, la géométrie vous offre des $x\ x$, l'amitié veut tout votre cœur, et messieurs des fermes voudraient aussi que vous ne fussiez qu'à eux; mais vous pouvez les satisfaire tous à la fois. Mettez-moi toujours, mon cher ami, au nombre des choses que vous aimez; et, dans votre immensité, n'oubliez point Cirey, qui ne vous oubliera jamais. Est-il possible que vous ayez daigné aller chez Saint-Hyacinthe! Vous profanez vos bontés. Je ne sais comment vous remercier.

924. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Ce 21 mars (1).

Cher abbé, avez-vous eu la bonté d'envoyer cent livres et mille excuses au chevalier, et deux cents livres et deux mille excuses à Prault?

Votre frère voudrait-il m'envoyer le *Mercure* de février et les journaux?

Le livre sur le *Langage des Bêtes* du père Bougeant?

Et celui de D... sur le change?

Ayez la bonté d'envoyer chez M. l'abbé Nollet, pour le faire souvenir de moi.

Adieu, mon cher ami.

Où demeure M. d'Argenson? Voulez-vous envoyer chez lui aux nouvelles? — V.

925. — A M. HELVÉTIUS.

A Cirey, 21 mars (2).

Ce que j'apprends est-il possible? Belle âme, née pour faire plaisir, et qui agissez comme vous pensez, vous êtes allé, et vous avez encore retourné chez ce Saint-Hyacinthe! *Generose puer*, ne profanez pas votre vertu avec ce monstre. C'en est trop, mon cœur est pénétré de vos soins. Si vous saviez ce que c'est que Saint-Hyacinthe, vous auriez eu horreur de lui parler. Je ne l'ai connu qu'en Angleterre, où je lui ai fait l'aumône; il la recevait de qui voulait; il prenait jusqu'à un

(1) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)

(2) On a cru jusqu'ici que cette lettre était du 21 janvier. C'est au mois de mars, selon nous, qu'elle appartient. (G. A.)

écu. Il s'était échappé de la Hollande, où il avait volé le libraire Catuffe, son beau-frère; et il n'avait auprès de moi d'autre recommandation que de m'avoir déchiré dans plusieurs libelles. Il avait eu part au *Journal littéraire* (1), où il m'avait maltraité; mais je l'ignorais, et il se donnait pour l'auteur du *Mathanasius* (2); ce qui faisait que je lui pardonnais ses anciens péchés. Se faire honneur du *Mathanasius*, qui était de MM. de Sallengre et s'Gravesande, etc., était la moindre de ses fourberies. Il se servit à Londres de l'argent de mes charités, et de celui que je lui avais procuré, pour imprimer un libelle (3) contre la *Henriade;* enfin mon laquais le surprit me volant des livres, et le chassa de chez moi avec quelques bourrades. Je ne l'ai jamais revu, jamais je n'ai proféré son nom. Je sais seulement qu'il a volé, en dernier lieu, feu madame de Lambert (4), et que ses héritiers en savent des nouvelles. Enfin, voilà l'homme qui, dans un libelle (5) impertinent, et digne de la plus vile canaille, ose m'insulter avec tant d'horreur. C'est trop s'abaisser, mon cher ami, d'exiger une satisfaction d'un scélérat qui ne doit me satisfaire qu'une torche à la main ou sous le bâton. Evitez ce malheureux qui souillerait l'air que vous respirez.

Je vous avoue que mon cœur est saisi quand je vois les belles-lettres déshonorées à ce point; mais aussi que vous me consolez! Venez donc à Cirey avant que nous partions pour la Flandre. J'espère qu'un jour nous nous verrons tous dans le beau palais (6) digne d'Émilie. Il est voisin de votre bureau des fermes, mais nos cœurs seront bien plus près de vous. Dites donc quand vous viendrez, aimable enfant.

926. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Le 24 mars.

J'envoie, monsieur, sous le couvert de M. votre frère, le commencement de l'*Histoire du Siècle de Louis XIV*. Elle ne sera pas plus honorée de la cire d'un privilége que les deux *Epîtres*(7); mais, si elle vous plaît, c'est là le plus beau des priviléges. Or, j'ai grande envie de vous plaire, et vous verrez que, si je n'en viens pas à bout, ce ne sera pas faute de travailler dans les genres que vous aimez. Laissez-moi faire, et vous serez au moins content de mes efforts.

Hélas! monsieur, est-il possible que le prix de tant de travaux soit la persécution! et quelle persécution encore! la plus acharnée et la plus longue. Il paraît que mon affaire contre Desfontaines prend un fort méchant train. N'importe! j'ai la gloire que vous avez daigné vous y intéresser : c'est la plus belle des réparations. Vous m'aimez, Desfontaines est assez puni.

Voilà comme la vengeance est douce. Mon cœur est pénétré de vos bontés pour jamais.

927. — A M. THIERIOT.

Le 24 mars.

Un des meilleurs géomètres (8) de l'univers, et sans contredit aussi un des plus aimables hommes, quitte Cirey pour Paris;

> Et c'est la seule faute où tomba ce grand homme.
>
> La *Mort de César*, acte II, sc. IV.

Il vous rapporte le *s'Gravesande* en maroquin, appartenant à Louis XV, les *Satires* de Pope, qui persécute ses ennemis autant que je suis persécuté des miens, et le portrait d'un homme fort malheureux à Paris, mais fort heureux dans sa solitude, et qui compte toujours sur votre amitié, malgré les injustices qu'il essuie. Nous avons reçu tous les livres. Nous vous prions d'envoyer le *Langage des Bêtes* (9). Je ne sais si c'est un bon livre, mais c'est un sujet charmant. J'envie aux bêtes deux choses, leur ignorance du mal à venir, et de celui qu'on dit d'elles. Elles ont de plus de fort bonnes choses : elles ont même des amis, et par là je me console avec elles, car j'en ai aussi, et je compte sur vous.

(1) 1713-1737. (G. A.)
(2) Il l'est effectivement. (G. A.)
(3) *Lettres critiques*, 1728. (G. A.)
(4) La marquise de Lambert. (G. A.)
(5) La *Déification d'Aristarchus Masso*. (G. A.)
(6) L'hôtel Lambert. (G. A.)
(7) Cinquième et sixième *Discours*. (G. A.)
(8) Clairaut. (G. A.)
(9) L'*Amusement philosophique sur le langage des bêtes* est du P. Bougeant, jésuite; sa compagnie, pour le punir d'avoir publié cet ouvrage, le condamna à ne plus faire que des catéchismes. (K.)

928. — A MADEMOISELLE QUINAULT.

26 mars.

[*Zulime* a été faite au milieu du mouvement occasionné par le libelle de Desfontaines. Il lui annonce le départ de Cirey de Maupertuis et Bernouilli. Sollicite les observations de mademoiselle Quinault sur *Zulime*. Lui dit que M. de Gouve est le jeune homme qu'il lui a recommandé.]

929. A M. PRAULT.

26 .... (1).

Faites-vous imprimer la *Henriade*, mon cher Prault, quand et comment?

Je serais fort aise que vous donniez incessamment un petit recueil contenant mes épîtres, quelques odes, le commencement de l'*Histoire de Louis XIV*, une lettre sur Newton, etc. Je travaille encore les *Epîtres*, et tous ces petits morceaux; ce sera pour votre Quasimodo.

Est-il vrai que vous avez acheté du sieur de Gouve mon *Essai sur la Vie de Molière* et un catalogue raisonné de ses ouvrages? Je suis fâché que vous ayez acheté cette bagatelle, je vous l'aurais donnée; mais je ne vous en aurais fait présent que pour l'imprimer à la tête des *Œuvres de Molière*, seule place qui lui convienne, et je vous avoue que je serais bien mortifié qu'elle parût séparément : comptez que cet ouvrage ne peut faire honneur ni à vous, ni à moi. Imprimez-vous *Mahomet* (2)? *Quid novi?*

Je vous prie de rendre l'incluse à M. de Gouve.

930. — A M. THIERIOT.

A Cirey, ce 26 mars (3).

Je vous prie de me déterrer quelque ouvrage d'un vieil académicien nommé Silhon. J'ai envie d'avoir quelque chose de ce bavard, qui a eu part, dit-on, au Testament prétendu du cardinal de Richelieu. Envoyez-moi, mon cher Thieriot, ce Silhon avec le *Langage des Bêtes* chez Moussinot. Je vous ai renvoyé par M. de Maupertuis (4) des livres et mon portrait. Comment vous portez-vous? Je travaille toujours, mais je me meurs.

931. — A M. BERGER.

Cirey, le 29 mars.

Mon cher Berger, je viens d'écrire à M. Pallu ce que j'ai cru de plus engageant en faveur de M. Billi que je crois à Lyon. Continuez, je vous prie, à m'écrire. Vous savez que mes occupations et l'uniformité de ma vie me laissent peu de choses à vous mander. Il faut que votre fécondité suppléo à ma disette.

Le couplet contre M. est sanglant. N'est-ce pas Roi qui en est l'auteur? Comment va *Mahomet?* Comment va le monde? Est-il vrai que vous ayez vu Saint-Hyacinthe? Ce malheureux n'en vaut pas la peine. C'est un de ceux qui déshonorent le plus les lettres et l'humanité. Il n'a guère vécu à Londres que de mes aumônes et de ses libelles. Il m'a volé et il a osé m'outrager. Escroc public, plagiaire qui s'est attribué le *Mathanasius* de Sallengre et de s'Gravesande; fait pour mourir par le bâton ou par la corde, je ne dis rien de trop. Dieu merci, je n'ai des ennemis que de cette espèce, et des amis de la vôtre. Comptez sur moi pour jamais.

932. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

2 avril.

Mon respectable ami, j'aime mieux encore succomber sous le libelle de Desfontaines que de signer un compromis qui me couvrirait de honte. Je suis plus indigné de la proposition que du libelle.

Tout ce malentendu vient de ce que M. Hérault, qui a tant d'autres affaires plus importantes, n'a pas eu le temps de voir ce que c'est que ce *Preservatif* qu'on veut que je désavoue comme un libelle, purement et simplement.

Ce *Préservatif*, publié par le chevalier de Mouhy, contient une une lettre de moi qui fait l'unique fondement de tout le procès. Cette lettre authentique articule tous les faits qui démontrent

(1) MM. de Cayrol et A. François, éditeurs de cette lettre, lui donnent pour date le 26 ..... 1740. C'est une erreur. Elle ne peut être que de 1739. (G. A.)
(2) Le *Mahomet II*, de de La Noue. (G. A.)
(3) Editeurs, E. Bavoux et A. François. Ils ont daté cette lettre du 16 mars; nous la croyons du 26. (G. A.)
(4) Revenant de Bâle. (G. A.)

mes services et l'ingratitude du scélérat qui me persécute. Désavouer un écrit qui contient cette lettre, c'est signer mon déshonneur, c'est mentir lâchement et inutilement. L'affaire, ce me semble, consiste à savoir si Desfontaines m'a calomnié ou non. Si je désavoue ma lettre, dans laquelle je l'accuse, c'est moi qui me déclare calomniateur. Tout ceci ne peut-il finir qu'en me chargeant de l'infamie de ce malheureux? Comment veut-on que je désavoue, que je condamne la seule chose qui me justifie, et que je mente pour me déshonorer?

M. de Meinières ne pourrait-il pas faire à M. Hérault ces justes représentations? Qu'il promette une obéissance entière à ses ordres, mais qu'il obtienne des ordres plus doux; qu'il ait la bonté de faire considérer à M. Hérault que pendant dix années l'abbé Desfontaines m'a persécuté moi et tant de gens de lettres par mille libelles; que j'ai été plus sensible qu'un autre, parce qu'il a joint la plus noire ingratitude aux plus atroces calomnies envers moi. Il a fait entendre à M. Hérault que j'ai rendu outrage pour outrage, que j'ai fait graver une estampe dans laquelle il est représenté à Bicêtre; mais l'estampe a été dessinée à Vérone, gravée à Paris, et l'inscription (1) est à peine française; m'en accuser, c'est une nouvelle calomnie.

Enfin, mon cher ange gardien, je suis persuadé qu'une représentation forte de M. de Meinières, jointe à la vivacité de M. d'Argenson, qui ne démord pas, emportera la place. C'est une réparation authentique, non un compromis.

Si vous pouviez faire dire un petit mot à M. Hérault, par M. de Maurepas, l'affaire n'en irait pas plus mal. Ah! mon cher et respectable ami, que de persécutions, que de temps perdu! *Eripe me a dentibus eorum.*

Mon autre ange, celui de Cirey, vous écrit; ainsi je quitte la plume; je m'en rapporte à tout ce qu'elle vous dit. L'auteur de *Mahomet II* m'a envoyé sa pièce; elle est pleine de vers étincelants; le sujet était bien difficile à traiter. Que diriez-vous si je vous envoyais bientôt *Mahomet Ier?* Paresseux que vous êtes! j'ai plus tôt fait une tragédie que vous n'avez critiqué *Zulime.*

Ah! mettez mon âme en repos, et que tous mes travaux vous soient consacrés.

Faites lire à vos amis l'*Essai* sur Louis XIV; je voudrais savoir si on le goûtera, s'il paraîtra vrai et sage.

Adieu, mon cher ange gardien; mille respects à madame d'Argental.

933. — A M. HELVÉTIUS.

Ce 2 avril.

Mon cher confrère en Apollon, mon maître en tout le reste, quand viendrez-vous voir la nymphe de Cirey et votre tendre ami? Ne manquez pas, je vous prie, d'apporter votre dernière *Epître.* Madame du Châtelet dit que c'est moi qui l'ai perdue; moi je dis que c'est elle. Nous cherchons depuis huit jours. Il faut que Bernouilli l'ait emportée pour en faire une équation. Je suis désespéré, mais vous en avez sans doute une copie. Je suis très sûr de ne l'avoir confiée à personne. Nous la retrouverons, mais consolez-nous. Ce grand garçon d'Arnaud veut vous suivre dans vos royaumes de Champagne; il veut venir à Cirey. J'en ai demandé la permission à madame la marquise, elle le veut bien; présenté par vous, il ne peut être que bienvenu.

Je serai charmé qu'il s'attache à vous. Je suis le plus trompé du monde, s'il n'est né avec du génie et des mœurs aimables. Vous êtes un enfant bien charmant de cultiver les lettres à votre âge avec tant d'ardeur, et d'encourager encore les autres. On ne peut trop vous aimer. Amenez donc ce grand garçon. Madame du Châtelet et madame de Champbonin vous font mille compliments.

Adieu, jusqu'au plaisir de vous embrasser.

934. — A M. THIERIOT.

A Cirey, le 3 avril.

Plus de *Langage des Bêtes*, je vous prie; je viens de le lire, c'est un ouvrage dont le fond chimérique n'est pas assez orné par les détails. Il n'y a rien de ce qu'il fallait à un tel ouvrage, ni esprit, ni bonne plaisanterie. Si un autre qu'un jésuite en était l'auteur, on n'en parlerait pas.

Au lieu de cela, Cirey vous demande un *Démosthène* grec et latin, un *Euclide* grec et latin, et le *Démosthène* de Tourreil.

Je vous prie de me déterrer quelque ouvrage d'un vieil académicien nommé Silhon (1). J'ai envie d'avoir quelque chose de ce bavard qui a eu part, dit-on, au *Testament* prétendu du cardinal de Richelieu.

Comment vous portez-vous? Je travaille toujours, mais je me meurs.

935. — A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, ce 3 avril.

Mon cher ami, je vous remercie d'un des plus grands plaisirs que j'aie goûtés depuis longtemps. Je viens de lire des morceaux admirables dans une tragédie pleine de génie, et où les ressources sont aussi grandes que le sujet était ingrat. Mon cher Pollion, ami des arts, qui vous connaissez si bien en vers, qui en faites de si aimables, je vous adresse mes sincères remerciements pour M. de La Noue. Si vous trouviez que mes petites idées valussent la peine de paraître à la queue de sa pièce, je m'en tiendrais honoré. Dites, je vous prie, à l'auteur, que je suis à jamais son partisan et son ami. Vous savez, mon cher Cideville, si mon cœur est capable de jalousie, si les arts ne me sont pas plus chers que mes vers. Je ressens vivement les injures, mais je suis encore plus sensible à tout ce qui est bon. Les gens de lettres devraient être tous frères; et ils ne sont presque tous que des faux frères. J'espère de la pièce de Linant. Elle n'est pas au point où je la voudrais, mais il y a des beautés. Elle peut être jouée, et il en a besoin.

Adieu, mon très cher ami. Madame du Châtelet vous fait mille compliments; vous lui êtes présent, quoiqu'elle ne vous ait jamais vu. Adieu.

936. — A M. DE LA NOUE.

A Cirey, le 3 avril.

Votre belle tragédie, monsieur, est arrivée à Cirey, comme les Maupertuis et les Bernouilli en partaient. Les grandes vérités nous quittent; mais à leur place les grands sentiments et de très beaux vers, qui valent bien des vérités, nous arrivent.

Madame la marquise du Châtelet a lu votre ouvrage avec autant de plaisir que le public l'a vu. Je joins mon suffrage au sien, quoiqu'il soit d'un bien moindre poids, et j'y ajoute mes remerciements du plaisir que vous me faites, et de la confiance que vous voulez bien avoir en moi.

Je crois que vous êtes le premier parmi les modernes qui ayez été à la fois acteur et auteur tragique (2); car celui qui donna *Hercule* sous son nom n'en était pas l'auteur; d'ailleurs cet *Hercule* est comme s'il n'avait point été.

Ce double mérite n'a guère été connu que chez les anciens Grecs, chez cette nation heureuse de qui nous tenons tous les arts, qui savait récompenser et honorer tous les talents, et que nous n'estimons et n'imitons pas assez (3).

Je vous avoue, monsieur, que je sens un plaisir incroyable quand je vois des vers de génie, des vers nobles, pleins d'harmonie et de pensées; c'est un plaisir rare, mais je viens de le goûter avec transport.

> Tranquille maintenant, l'amour qui le séduit
> Suspend son caractère, et ne l'a point détruit.
> . . . .
> Sur les plus turbulents j'ai versé les faveurs;
> A la fidélité réservant la disgrâce,
> Mon adroite indulgence a caressé l'audace. (Acte I, sc. I.)
>
> . . . .
> Dans leurs sanglantes mains le tonnerre s'allume,
> Sous leurs pas embrasés la terre se consume.
>
> . . . .
> J'ai vaincu, j'ai conquis, je gouverne à présent. (Acte I, sc. IV.)

Jadis curé, jadis jésuite,
Partout connu, partout chassé,
Il devint auteur parasite,
Et le public en fut lassé.
Pour réparer le temps passé,
Il se déclare sodomite.
A Bicêtre il fut bien fessé;
Dieu récompense le mérite!

---

(1) Sirmond. (G. A.)

(2) « ... tragique; car La Thuilerie, qui donna *Hercule* et *Soliman* sous son nom, n'en était pas l'auteur; et d'ailleurs ces deux pièces sont comme si elles n'avaient point été. Connaissez-vous l'épitaphe de ce La Thuilerie?

> Ci-gît un fiacre nommé Jean,
> Qui croyait avoir fait *Hercule* et *Soliman.*

» Le double mérite d'être (si on ose le dire) peintre et tableau à la fois n'a été en honneur que chez les anciens Grecs, etc. » (*Edition de Kehl.*)

(3) « .... assez. Votre ouvrage étincelle de vers de génie et de traits d'imagination; c'est presque un nouveau genre. Il ne faut sans doute rien de trop hardi, etc. » (*Edition de Kehl.*)

. . . .
Parmi tant de dangers ma jeunesse imprudente
S'égarait et marchait aveuglée et contente. (Acte II, sc. IV.)

. . . .
La gloire et les grandeurs n'ont pu remplir mes vœux;
Un instant de vertu vient de me rendre heureux.
Acte II, sc. V.

. . . .
Tout autre bruit se tait lorsque la foudre gronde;
Tonne sur ces cruels, et rends la paix au monde.
Acte III, sc. VI.

. . . .
Cruel Aga! pourquoi dessillais-tu mes yeux?
Pourquoi dans les replis d'un cœur ambitieux,
Avec des traits de flamme aiguillonnant la gloire,
A l'amour triomphant arracher la victoire? (Acte IV, sc. I.)

Il me semble que votre ouvrage étincelle partout de ces traits d'imagination; et, lorsque vous aurez achevé de polir les autres vers qui enchâssent ces diamants brillants, il doit en résulter une versification très belle, et même d'un nouveau genre. Il ne faut sans doute rien de trop hardi dans les vers d'une tragédie; mais aussi les Français n'ont-ils pas souvent été un peu trop timides? A la bonne heure qu'un courtisan poli, qu'une jeune princesse, ne mettent dans leurs discours que de la simplicité et de la grâce; mais il me semble que certains héros étrangers, des Asiatiques, des Américains, des Turcs, peuvent parler sur un ton plus fier, plus sublime :

Major e longinquo.

J'aime un langage hardi, métaphorique, plein d'images (1), dans la bouche de Mahomet II. Ces idées superbes sont faites pour son caractère : c'est ainsi qu'il s'exprimait lui-même. Savez-vous bien qu'en entrant dans Sainte-Sophie, qu'il venait de changer en mosquée, il s'écria en vers persans qu'il composa sur-le-champ : « Le palais impérial est tombé; les » oiseaux qui annoncent le carnage ont fait entendre leurs » cris sur les tours de Constantin! »

On a beau dire que ces beautés de diction sont des beautés épiques; ceux qui parlent ainsi ne savent pas que Sophocle et Euripide ont imité le style d'Homère. Ces morceaux épiques, entremêlés avec art parmi des beautés plus simples, sont comme des éclairs qu'on voit quelquefois enflammer l'horizon, et se mêler à la lumière douce et égale d'une belle soirée. Toutes les autres nations aiment, ce me semble, ces figures frappantes. Grecs, Latins, Arabes, Italiens, Anglais, Espagnols, tous nous reprochent une poésie un peu trop prosaïque. Je ne demande pas qu'on outre la nature, je veux qu'on la fortifie et qu'on l'embellisse. Qui aime mieux que moi les pièces de l'illustre Racine? qui les sait plus par cœur? Mais serais-je fâché que Bajazet, par exemple, eût quelquefois un peu plus de sublime?

Elle veut, Acomat, que je l'épouse. — Eh bien! (Act. II, sc. III.)

. . . .
Tout cela finirait par une perfidie!
J'épouserais! et qui? (s'il faut que je le die)
Une esclave attachée à ses seuls intérêts....

. . . .
Si votre cœur était moins plein de son amour,
Je vous verrais, sans doute, en rougir la première;
Mais, pour vous épargner une injuste prière,
Adieu; je vais trouver Roxane de ce pas,
Et je vous quitte. — Et moi, je ne vous quitte pas.
Acte II, sc. V.

Que parlez-vous, madame, et d'époux, et d'amant?
O ciel! de ce discours quel est le fondement?
Qui peut vous avoir fait ce récit infidèle?...

. . . .
Je vois enfin, je vois qu'en ce même moment
Tout ce que je vous dis vous touche faiblement.
Madame, finissons et mon trouble et le vôtre;
Ne nous affligeons point vainement l'un et l'autre.
Roxane n'est pas loin, etc. (Acte III., sc. IV.)

Je vous demande, monsieur, si à ce style, dans lequel tout le rôle de ce Turc est écrit, vous reconnaissez autre chose qu'un Français (1) qui s'exprime avec élégance et avec douceur? Ne désirez-vous rien de plus mâle, de plus fier, de plus animé dans les expressions de ce jeune Ottoman qui se voit entre Roxane et l'empire, entre Atalide et la mort? C'est à peu près ce que Pierre Corneille disait, à la première représentation de *Bajazet*, à un vieillard qui me l'a raconté : « Cela est tendre, touchant, bien écrit; mais c'est toujours un » Français qui parle. » Vous sentez bien, monsieur, que cette petite réflexion ne dérobe rien au respect que tout homme qui aime la langue française doit au nom de Racine. Ceux qui désirent un peu plus de coloris à Raphaël et au Poussin ne les admirent pas moins. Peut-être qu'en général, cette maigreur, ordinaire à la versification française, ce vide de grandes idées, est un peu la suite de la gêne de nos phrases (2) et de notre poésie. Nous avons besoin de hardiesse, et nous devrions ne rimer que pour les oreilles; il y a vingt ans que j'ose le dire. Si un vers finit par le mot *terre*, vous êtes sûr de voir la *guerre* à la fin de l'autre; cependant prononce-t-on *terre* autrement que *père* et *mère?* Prononce-t-on *sang* autrement que *camp?* Pourquoi donc craindre de faire rimer aux yeux ce qui rime aux oreilles? On doit songer, ce me semble, que l'oreille n'est juge que des sons, et non de la figure des caractères. Il ne faut point multiplier les obstacles sans nécessité, car alors c'est diminuer les beautés. Il faut des lois sévères, et non (3) un vil esclavage. De peur d'être trop long, je ne vous en dirai pas davantage sur le style; j'ai d'ailleurs trop de choses à vous dire sur le sujet de votre pièce. Je n'en sais point qui fût plus difficile à manier; il n'était conforme, par lui-même, ni à l'histoire, ni à la nature. Il a fallu assurément bien du génie pour lutter contre ces obstacles.

Un moine, nommé Bandelli, s'est avisé de défigurer l'histoire du grand Mahomet II par plusieurs contes incroyables; il y a mêlé la fable de la mort d'Irène, et vingt autres écrivains l'ont copiée. Cependant il est sûr que jamais Mahomet n'eut de maîtresse connue des chrétiens sous ce nom d'Irène; que jamais les janissaires ne se révoltèrent contre lui, ni pour une femme ni pour aucun autre sujet, et que ce prince, aussi prudent, aussi savant, et aussi politique qu'il était intrépide, était incapable de commettre cette action d'un (4) forcené, que nos historiens lui reprochent si ridiculement. Il faut mettre ce conte avec celui des quatorze icoglans auxquels on prétend qu'il fit ouvrir le ventre pour savoir qui d'eux avait mangé ses figues ou ses melons. Les nations subjuguées imputent toujours des choses horribles et absurdes à leurs vainqueurs : c'est la vengeance des sots et des esclaves.

L'*Histoire de Charles XII* m'a mis dans la nécessité de lire quelques ouvrages historiques concernant les Turcs. J'ai lu entre autres, depuis peu, l'*Histoire ottomane* du prince Cantemir, vaïvode de Moldavie, écrite à Constantinople. Il ne daigne, ni lui ni aucun auteur turc ou arabe, parler seulement de la fable d'Irène; il se contente de représenter Mahomet comme le plus grand homme et le plus sage de son temps. Il fait voir que Mahomet, ayant pris d'assaut, par un malentendu, la moitié de Constantinople, et ayant reçu l'autre à composition, observa religieusement le traité, et conserva même la plupart des églises de cette autre partie de la ville, lesquelles subsistèrent trois générations après lui.

Mais qu'il eût voulu épouser une chrétienne, qu'il l'eût égorgée, voilà ce qui n'a jamais été imaginé de son temps. Ce que je dis ici, je le dis en historien, non en poëte. Je suis très loin de vous condamner; vous avez suivi le préjugé reçu, et un préjugé suffit pour un peintre et pour un poëte. Où en seraient Virgile et Horace, si on les avait chicanés sur les faits? Une fausseté qui produit au théâtre une belle situation est préférable, en ce cas, à toutes les archives de l'univers (5); elle devient vraie pour moi, puisqu'elle a produit le rôle de votre aga des janissaires, et la situation aussi frappante que neuve et hardie de Mahomet levant le poignard sur une maîtresse dont il est aimé. Continuez, monsieur, d'être du petit nombre de ceux qui empêchent que les belles-lettres ne périssent en France. Il y a encore et de nouveaux sujets de tragédie, et même de nouveaux genres. Je crois les arts inépuisables : celui du théâtre est un des plus beaux comme des plus difficiles. Je serais bien à plaindre si je perdais le goût de ces beautés, parce que j'étudie un peu d'histoire et

(1) « .... dans la bouche de Mahomet II, comme dans Mahomet le Prophète. Ces idées superbes sont faites pour leurs caractères; c'est ainsi qu'ils s'exprimaient eux-mêmes. On prétend que le conquérant de Constantinople, en entrant dans Sainte-Sophie, qu'il venait de changer en mosquée, récita deux vers sublimes du Persan Sadi : le *Palais impérial*, etc. » (*Edition de Kehl.*)

(1) « ... Français qui appelle sa Turque *madame*, et qui s'exprime, etc. (*Edition de Kehl.*)

(2) « .. de nos phrases et de notre rime. Nous avons besoin. » (*Edition de Kehl.*)

(3) « ... et non un vil esclave. Les Anglais pensent ainsi; mais de peur, etc. » (*Edition de Kehl.*)

(4) « ... d'un imbécile forcené. » (*Edition de Kehl.*)

(5) Tout ce qui suit n'est pas dans l'édition de Kehl. (G. A.)

de physique. Je regarde un homme qui a aimé la poésie, et qui n'en est plus touché, comme un malade qui a perdu un de ses sens. Mais je n'ai rien à craindre avec vous, et, eussé-je entièrement renoncé aux vers, je dirais en voyant les vôtres :

. . . . . Agnosco veteris vestigia flammæ. (*Æn.*, IV.)

Je dois sans doute, monsieur, la faveur que je reçois de vous à M. de Cideville, mon ami de trente années; je n'en ai guère d'autres. C'est un des magistrats de France qui a le plus cultivé les lettres; c'est un Pollion en poésie, et un Pylade en amitié. Je vous prie de lui présenter mes remerciements, et de recevoir les miens. Je suis, monsieur, avec une estime dont vous ne pouvez douter, votre, etc.

937. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, avril.

J'enverrai à votre frère, quand vous voudrez et comme vous voudrez, la décharge que vous demandez; mais, mon ami, comment voulez-vous que je le décharge, n'étant chargé de rien, et ayant seulement prêté son nom? Ni vous ni lui ne pouvez être recherchés; vos livres ne font-ils pas foi? comment d'ailleurs voulez-vous que je le décharge d'un argent qu'il n'a touché ni donné? voyez cependant, et dictez-moi cette pièce qui me paraît un très inutile hors-d'œuvre; car, ou il a reçu et recevra encore, en ce cas votre livre suffit; ou il n'a point reçu et ne recevra point, et en ce cas il n'a point de conte à rendre ni de décharge à demander. Je crois qu'il vaut mieux un billet par lequel je dirai qu'il n'est, quoique muni de ma procuration, que votre prête-nom; que vous voulez bien conduire mes petites affaires, et que je m'en rapporte uniquement à vos livres et à votre parole, au défaut de vos livres; priant mes héritiers de s'en rapporter uniquement à cette parole. C'est ce que j'ai déjà bien expressément établi dans mon testament, et que je vous enverrai signé quand vous voudrez.

A propos de testament, mon cher ami, il faut penser à mourir avec honneur. M. le marquis du Châtelet (1) m'écrit qu'il va finir mon affaire avec Desfontaines; mais elle ne finit point (2).

938. — AU MÊME.

Avril.

Le bon homme qui a quatre mille francs en a déjà donné deux à M. le marquis de Runepont, voisin de Cirey. Les deux autres sont tout prêts pour notre cher chevalier, et j'en réponds; je veux absolument lui procurer ce petit plaisir. Je me chargerai de payer au bon homme la rente de cent francs, et le chevalier se chargera seulement de faire ratifier l'emprunt, soit par sa mère, soit par sa tante, et d'hypothéquer leurs biens libres pour l'assurance du paiement. Au moyen de cet arrangement notre chevalier aura ses deux mille livres franches et quittes, qui ne seront payables qu'à la mort de sa mère ou de sa tante. Montrez-lui ce projet, et qu'il voie comment on peut s'arranger avec les lois, pour que mon amitié puisse le servir.

Voici un petit mot pour d'Arnaud, à qui je vous prie de donner un louis d'or.

939. — AU MÊME.

3 avril (3).

Mon cher abbé, j'ai d'abord à vous dire qu'au lieu de recevoir deux mille livres de M. Michel, je vous prie de l'engager à prendre dix mille livres pour un an, lesquelles, avec les deux mille livres qu'il me doit, feront douze mille livres. Le reste sera pour notre voyage dans les Pays-Bas, et ces dites douze mille livres, entre les mains de M. Michel, serviront dans un an ou deux, si je suis en vie, à m'acheter quelques meubles pour le palais Lambert.

M. votre frère fait des pas très inutiles auprès de M. de Guébriant. Je vous ai déjà dit que ce n'est pas avec les pieds, mais avec la main, qu'on fait des affaires. On ne trouve jamais M. de Guébriant. Une lettre est rendue sûrement, et cent voyages sont inutiles; on perd quatre heures de temps et toute sa journée à courir; on ne perd qu'un quart d'heure à écrire. Il peut donc écrire à M. de Guébriant, mais il ne doit jamais y aller.

Il faut en user ainsi avec M. d'Aunouil, lui demander permission par lettre de s'adresser à ses locataires, afin de ne le pas importuner. Il faut de même un petit mot à M. de Lezeau, lui demander une délégation ou permission de s'adresser à ses fermiers, et agir en conséquence. Tout cela ne doit coûter qu'une demi-heure d'écriture.

Faites-moi l'amitié, mon cher abbé, d'envoyer encore trois louis au chevalier de Mouhi; mais c'est à condition que vous lui écrirez ces propres mots : *M. de V..., mon ami, me presse toutes les semaines de vous envoyer de l'argent. Mais je n'en toucherai pour lui peut-être de six mois. Voici trois louis qui me restent, en attendant mieux.*

Envoyez chercher le grand d'Arnaud, et dites-lui qu'il peut venir à Cirey quand il voudra avec M. Helvétius, que madame la marquise le trouve bon.

Voici une autre affaire : je voudrais au moins présenter requête au lieutenant criminel (2) pour être à deux de jeu avec Desfontaines. C'est, comme vous savez, en général contre la *Voltairomanie* qu'il la faut présenter, avec demande de permission d'informer. Cela ne peut nuire, et peut servir. Je vous prie, mon cher ami, d'aller chez M. d'Argenson l'ambassadeur, de lui dire que cette démarche ne s'oppose point à ses vues, que ce n'est qu'une précaution sage, et que je ne veux la faire que par ses ordres. Je vous prie d'en écrire autant à M. d'Argental et à M. du Châtelet, en les assurant que ce n'est qu'une précaution.

Je vous embrasse du meilleur de mon cœur. V.

P.-S. Comptez que voilà la dernière corvée de cette indigne affaire.

940. — A M. THIERIOT.

A Cirey, le 13 avril.

Ma santé est toujours bien mauvaise, quoi qu'en dise madame du Châtelet; mais ce n'est que demi-mal, puisque la vôtre va mieux. Madame la marquise vous a demandé le *Coup d'Etat*, que je crois de Bourzeis, et l'*Homme du pape et du roi*, que je crois du bavard Silhon (2). Nous attendons aussi le *Démosthène* grec et l'*Euclide*. Il est triste de quitter ces lectures et Cirey, pour des procès et pour les Pays-Bas. Je vous demande instamment de remercier pour moi *Varron*-Dubos; je voudrais être à portée de le consulter. Cet homme-là a tous les petits événements présents à l'esprit comme les plus grands. Il faut avoir une mémoire bien vaste et bien exacte pour se souvenir que M. de Charnacé (3) commandait un régiment de Français au service des états. La mémoire n'est pas son seul partage; il y a longtemps que je le regarde comme un des écrivains les plus judicieux que la France ait produits.

J'ai écrit à M. Le Franc. Il y a de très belles choses dans son *Epître*, et il paraît qu'il y en a de fort bonnes dans son cœur. Je vous prie de m'envoyer une *Lettre* (4) qui paraît sur l'ouvrage du P. Bougeant, et une lettre sur le *vide* (5), dont vous m'avez déjà parlé.

Mille respects, je vous prie, à tous ceux qu'il veulent bien se souvenir de moi. *Vale.*

941. — A M. LE FRANC.

A Cirey, le 14 avril.

Vous me faisiez des faveurs, monsieur, quand je vous payais des tributs. Votre *Epître* (6) sur les gens qu'on respecte trop en ce monde venait à Cirey quand mes rêveries sur l'*Homme* et sur le monde allaient vous trouver à Montauban. J'avoue sans peine que mon petit tribut ne vaut pas vos présents.

Quid verum atque decens *curas*, *atque* omnis in hoc *es*.
Hor., lib. I, ep. I.

Vous montrez avec plus de liberté encore qu'Horace

Quo tandem pacto deceat majoribus uti; (Lib. I, ep. XVII.)

et c'est à vous, monsieur, qu'il faut dire :

Si bene te novi, metues, liberrime *Le Franc*,
Scurrantis speciem præbere, professus amicum.
Lib. I, ep. XVIII.

---

(1) Il était à Paris. (G. A.)
(2) Nous supprimons un passage qui appartient à la lettre du 5 février. (G. A.)
(3) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)

(1) M. Nègre. (*A. François.*)
(2) Le *Coup d'Etat* est de Sirmond, et l'*Homme du pape et du roi* est attribué à Bénigne Milletot. (G. A.)
(3) Cité dans le *Siècle de Louis XIV*, chap. II. (G. A.)
(4) *Lettre à madame la comtesse D****, attribuée à La Chesnaie. (G. A.)
(5) *Examen du vide, ou Espace newtonien, relativement à l'idée de Dieu*, attribué à de La Fautrière. (G. A.)
(6) *A M. L. D****. (G. A.)

J'ignore quel est le duc assez heureux pour mériter de si belles épîtres. Quel qu'il soit, je le félicite de ce qu'on lui adresse ce vers admirable :

Vertueux sans effort, et sage sans système.

Votre épître, écrite d'un style élégant et facile, a beaucoup de ces vers frappés sans lesquels l'élégance ne serait plus que de l'uniformité.

Que je suis bien de votre avis, surtout quand vous dites :

Malheureux les Etats où les honneurs des pères
Sont de leurs lâches fils les biens héréditaires!

J'ai été inspiré un peu de votre génie, il y a quelque temps, en corrigeant une vieille tragédie de *Brutus*, qu'on s'avise de réimprimer; car je passe actuellement ma vie à corriger. Il faut que je cède à la vanité de vous dire que j'ai employé à peu près la même pensée que vous. Je fais parler le vieux président Brutus comme vous l'allez voir :

Non, non, le consulat n'est point fait pour son âge, etc.
Brutus, acte II, sc. IV.

Plût à Dieu, monsieur, qu'on pensât comme Brutus et comme vous. Il y a un pays, dit l'abbé de Saint-Pierre, où l'on achète le droit d'entrer au conseil; et ce pays, c'est la France. Il y a un pays où certains honneurs sont héréditaires; et ce pays, c'est encore la France. Vous voyez bien que nous réunissons les extrêmes.

Que reste-t-il donc à ceux qui n'ont pas cent mille francs d'argent comptant pour être maîtres des requêtes, ou qui n'ont pas l'honneur d'avoir un manteau ducal à leurs armes? Il leur reste d'être heureux, et de ne pas s'imaginer seulement que cent mille francs et un manteau ducal soient quelque chose.

Vous dites en beaux vers, monsieur :

Ce qu'on appelle un grand, pour le bien définir,
Ne cherche, ne connaît, n'aime que le plaisir.

Mais, sauf votre respect, je connais force petits qui en usent ainsi. Ce serait alors, ma foi, que les grands auraient un terrible avantage s'ils avaient ce privilége exclusif.

Je vous le dis du fond de mon cœur, monsieur, votre prose et vos vers m'attachent à vous pour jamais.

Ce n'est pas des écussons de trois fleurs de lis qu'il me faut, ni des masses de chancelier, mais un homme comme vous à qui je puisse dire :

Le Franc, nostrarum nugarum candide judex...

. . . .
Quid voveat dulci nutricula majus alumno
Qui sapere et fari possit quæ sentiat; et cui
Gratia, fama, valetudo contingat abunde?
Hor., lib. I, ep. IV.

Je me flatte que nous ne serons pas toujours à six ou sept degrés l'un de l'autre, et qu'enfin je pourrai jouir d'une société que vos lettres me rendent déjà chère. J'espère aller, dans quelques années, à Paris (1). Madame la marquise du Châtelet vient de s'assurer une autre retraite délicieuse; c'est la maison du président Lambert. Il faudra être philosophe pour venir là. Nos petits-maîtres ne sont point gens à souper à la pointe de l'Ile, mais M. Le Franc y viendra.

J'entends dire que Paris a besoin plus que jamais de votre présence. Le bon goût n'y est presque plus connu; la mauvaise plaisanterie a pris sa place. Il y a pourtant de bien beaux vers dans la tragédie de *Mahomet II*. L'auteur a du génie; il y a des étincelles d'imagination, mais cela n'est pas écrit avec l'élégance continue de votre *Didon* (2). Il corrige à présent le style. Je m'intéresse fort à son succès; car, en vérité, tout homme de lettres qui n'est pas un fripon est mon frère. J'ai la passion des beaux-arts, j'en suis fou. Voilà pourquoi j'ai été si affligé quand des gens de lettres m'ont persécuté; c'est que je suis un citoyen qui déteste la guerre civile, et qui ne la fais qu'à mon corps défendant.

Adieu, monsieur; madame du Châtelet vous fait les plus sincères compliments. Elle pense comme moi sur vous, et c'est une dame d'un mérite unique. Les Bernouilli et les Maupertuis, qui sont venus à Cirey, en sont bien surpris. Si vous la connaissiez, vous verriez que je n'ai rien dit de trop dans ma préface d'*Alzire*. C'est dans de tels lieux qu'il faudrait que des philosophes comme vous vécussent : pourquoi sommes-nous si éloignés (3)!

(1) Il y vint en septembre. (G. A.)
(2) Comparez, tome VI, la lettre anonyme sur *Didon*. Voltaire n'est pas tendre pour cette tragédie. (G. A.)
(3) Cette lettre d'éloges ne fait guère pressentir les facéties que Voltaire écrira vingt ans plus tard contre ledit Le Franc de Pompignan. (G. A.)

942. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Le 16 avril.

J'apprends avec bien du chagrin que le meilleur protecteur que j'aie à Paris, celui qui m'encourage davantage, et à qui je suis le plus redevable, va faire les affaires du roi très chrétien dans la triste cour du Portugal, et contre-miner les Anglais, au lieu de me défendre contre l'abbé Desfontaines. Mon protecteur, mon ancien camarade de collége, monsieur l'ambassadeur, je suis au désespoir que vous partiez (1). Ma lettre, pour un homme (2) dont je n'ai nul sujet de me louer, vous a donc paru bien; et vous me croyez si politique que vous me proposez tout d'un coup pour aller amuser le futur roi de Prusse. Si j'étais homme à prétendre à l'une de ces places-là, ce serait sûrement auprès de ce prince que j'en briguerais une.

Vous avez lu, monsieur, une de ses lettres; vous avez été sensiblement touché d'un mérite si rare. Connaissez-le donc encore plus à fond; en voici une autre que j'ai l'honneur de vous confier; vous verrez à quel point ce prince est homme.

Mais, malgré l'excès de ses bontés et de son mérite, je ne quitterais pas un moment les personnes à qui je suis attaché pour l'aller trouver. J'aime bien mieux dire : *Emilie ma souveraine*, que *le roi mon maître*.

Si jamais il est roi, et que M. du Châtelet puisse être envoyé auprès de lui avec un titre honorable et convenable, à la bonne heure. En ce cas, je verrai le modèle des rois; mais, en attendant, je resterai avec le modèle des femmes.

Je n'osais vous envoyer le *Mémoire* (3) que j'ai composé depuis peu, parce que je craignais de vous commettre; mais il me paraît si mesuré, que je crois que je vous l'enverrais, fussiez-vous M. Hérault. Enfin vous me l'ordonnez par votre lettre à M. du Châtelet, et j'obéis. Daignez en juger; *quidquid ligaveris et ego ligabo*.

Maintenant, monsieur, prenez, s'il vous plaît, des arrangements pour que je puisse vous amuser un peu à Lisbonne. Je veux payer vos bontés de ma petite monnaie. Je vous enverrai des chapitres de *Louis XIV*, des tragédies, etc. Je suis à vous en vers et en prose, et c'est à vous que je dois dire :

O toi, mon support et ma gloire,
Que j'aime à nourrir ma mémoire
Des biens que ta vertu m'a faits,
Lorsqu'en tout lieu l'ingratitude
Se fait une *farouche* étude
De l'oubli honteux des bienfaits!

C'est le commencement d'une ode (4); mais peut-être n'aimez-vous pas les odes?

Aimez du moins les sentiments de reconnaissance qui m'attachent à vous depuis si longtemps, et dites à ce chancelier (5), qui devrait être le seul chancelier, qu'il doit bien m'aimer aussi un peu, quoiqu'il n'écrive guère, et qu'il n'aime pas tant les belles-lettres que son aîné.

Madame du Châtelet vous fait les plus tendres compliments; elle a brûlé les cartes géographiques qui lui ont prouvé que votre chemin n'est pas par Cirey.

Adieu, monsieur; ne doutez pas de ma tendre et respectueuse reconnaissance.

943. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Avril.

Ne donnez, mon cher ami, de l'argent à personne, sans avis de ma part, excepté à Hébert, joaillier, avec qui je vous prie de terminer un compte. Proposez-lui un petit accommodement d'argent comptant pour des choses qu'il m'a vendues fort cher. J'abandonne cette négociation mercantile à votre prudente économie.

La lettre pour d'Arnaud doit être non avenue; il est arrivé ici sur un cheval de louage. Il a fort mal fait de venir ici seul (6), de sa tête, chez une dame aussi respectable, dont il n'a pas l'honneur d'être connu; mais il faut pardonner une imprudence attachée à sa jeunesse et à son peu d'éducation.

Ne montrez point, mon ami, mes lettres à madame de Champbonin. Je vous ai prié de lui offrir un peu d'argent; mais

(1) Il n'alla pas à Lisbonne. (G. A.)
(2) Le lieutenant de police Hérault. (G. A.)
(3) *Mémoire sur la satire*. Voyez tome IV. (G. A.)
(4) *Au duc de Richelieu*. Voyez tome VI. (G. A.)
(5) Le comte d'Argenson, chancelier du duc d'Orléans. (G. A.)
(6) Sans Helvétius. (G. A.)

pour les lettres, c'est un secret de confession. Répondez sur-le-champ à celle-ci; sinon, ne m'écrivez plus à Cirey jusqu'à ce que vous ayez de mes nouvelles.

944. — AU PRINCE ANTIOCHUS CANTEMIR.

A Cirey, 19 avril (1).

J'apprends avec chagrin que l'édition des Ledet est déjà faite. Je leur ordonne de faire un carton concernant ce qui regarde votre illustre père (2); mais les ordres des auteurs ne sont pas plus exécutés par les libraires que ceux du divan ne le sont par les Arabes voleurs. J'ai écrit, et je vais écrire encore; mais je ne réponds pas de l'autorité de mon divan. J'ai l'honneur de renvoyer à votre altesse l'*Histoire ottomane* qu'elle a bien voulu me prêter, et c'est avec regret que je la rends. J'y ai appris beaucoup de choses. J'en apprendrais encore davantage dans votre conversation, car je sais que vous êtes *doctus sermones cujuscumque linguæ et cujuscumque artis.*

Je renvoie l'*Histoire ottomane* par le carrosse public de Bar-sur-Aube, qui part mercredi prochain, 22 du mois; le paquet est à votre adresse, à votre hôtel (3) et les registres du bureau public en sont chargés à Bar-sur-Aube. Si on ne le porte pas chez vous, monseigneur, vous pouvez envoyer vos ordres au bureau de Paris.

J'ai plus d'une raison de me plaindre de la précipitation de mes libraires. Ils s'empressent de servir des fruits qui ne sont pas mûrs; mais, de quelque mauvais goût qu'ils soient, j'aurai l'honneur, monseigneur, de vous les présenter dès que je pourrai en avoir. Je sais que vous faites (naître?) sous vos mains les fruits et les fleurs de tous les climats; les langues modernes et les anciennes, la philosophie et la poésie vous sont également familières; votre esprit est comme l'empire de votre autocratrice, qui s'étend sur des climats opposés et qui tient la moitié d'un cercle de notre globe. Parmi les Français qui connaissent votre mérite, il n'y en a point, monseigneur, qui soit avec plus de respect que je suis, votre très humble et très obéissant serviteur.

945. — A MADEMOISELLE QUINAULT.

19 avril 1739.

[Attend des nouvelles de *Zulime*, dont on apprend les rôles; il voudrait faire quelques corrections. Si on dit qu'il est auteur de *Zulime*, il faut dépayser le public pour *Mahomet*, auquel il a enfin trouvé un cinquième acte.]

946. — A M. THIERIOT.

POUR LE PORTRAIT DE MADEMOISELLE LECOUVREUR (4).

Seule de la nature elle a su le langage;
Elle embellit son art, elle en changea les lois;
L'esprit, le sentiment, le goût fut son partage;
L'amour fut dans ses yeux et parla par sa voix.

Cette leçon est, je crois, meilleure que la première. Faites donc vite graver cela; car je le changerais. Adieu. Je suis bien rarement content des vers des autres et des miens. — Ce jeudi soir.

P.-S. Comment est-ce donc qu'on a imprimé ma lettre à l'abbé Dubos ? J'en suis très mortifié. Il est dur d'être toujours un homme public. — Je vous embrasse.

947. — AU MÊME.

Ce 20... (5).

Je n'ai que le temps, mon ami, de vous adresser ce petit mot en vous envoyant la tragédie de M. Linant, que je vous prie de lui rendre, sans souffrir qu'il en soit tiré de copie. Il me paraît qu'il y a de très beaux vers, et qu'il mérite toutes sortes d'encouragements.

948. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 21 avril (6).

Mon aimable ange gardien, vous me donnerez donc le temps de vous envoyer ma seconde tragédie, avant de me faire tenir vos remarques sur la première (7).

Vous me laissez dans une grande incertitude sur ma prose et sur mes vers. Vous savez que toute la négociation, dont M. Hérault voulait bien être l'arbitre, étant rompue, et n'ayant pu obtenir une satisfaction convenable, il faut au moins que j'aie une justification publique. Il me paraît que l'écrit que le chevalier de Mouhi vous a présenté de ma part est plus modéré que celui de l'abbé d'Olivet (1), qui a été imprimé avec approbation; en un mot, je ne vois pas que le chevalier de Mouhi risque rien en demandant une permission tacite. Vous sentez bien qu'il serait cruel de me refuser la permission d'une défense si légitime contre des attaques si odieuses.

Si vous trouvez l'écrit encore trop fort, voudrez-vous bien passer un quart d'heure de votre temps à y mettre en marge des coups de crayon? J'entendrai bien vos réflexions à demi-mot. Voilà comme il en faudrait user avec *Zulime*. Vous n'auriez qu'à renvoyer les deux manuscrits à deux ordinaires l'un de l'autre, à l'adresse de madame du Châtelet. Vous pouvez faire tenir le tout à madame de Champbonin, au bureau des fortifications, rue du Hasard, chez M. de Nemsau, directeur des fortifications du royaume, lequel contre-signe pour M. le maréchal d'Asfeld.

J'attends vos ordres, mon cher ange. On me mande que ces deux chapitres sur le *Siècle de Louis XIV* pourraient me faire des affaires. Ah! mon cher ami, où faut-il donc aller ? Quoi ! un monument que j'ai cru élever à la gloire de la France ne servirait qu'à m'écraser ! O Emilie, pourquoi êtes-vous Française?... O liberté!... Adieu.

949. — A M. THIERIOT.

A Cirey, le 23 avril.

Je reçois le 21 une lettre de vous du 12; cela n'est pas extraordinaire, si vous êtes négligent à envoyer à la poste, ou bien s'il y a des gens à la poste très diligents à s'informer des secrets de leurs chers concitoyens.

Je vous prie de faire une petite réflexion avec moi : qui pourrait faire des épigrammes contre Danchet et contre l'abbé d'Olivet, si ce n'est l'abbé Desfontaines? Croyez-vous que, s'il y en a contre vous, elles partent d'une autre source? L'abbé Desfontaines fait plus de vers qu'on ne pense; il en a fait *incognito* toute sa vie, et je sais qu'il est l'auteur de l'épigramme ancienne contre le cardinal de Fleury, dans laquelle il y a un bon vers qu'on m'a fait le cruel honneur de m'imputer :

Fourbe dans le petit, et dupe dans le grand (2).

C'est un monstre comme le sphinx; il joint la fureur à l'adresse; mais il pourra enfin succomber sous ses méchancetés.

Envoyez à l'abbé Moussinot l'*Euclide* seulement et le *Brémond* (3); mais envoyez vite, car nous partons. Jamais madame d'Aiguillon (4) n'a eu l'*Epître sur l'Homme*, dont je ne suis pas encore content.

Pour celle du *Plaisir*, je l'avais envoyée en Languedoc; mais M. le duc de Richelieu l'avait trouvée extrêmement mauvaise. Au reste, vous me ferez plaisir de me dire ce qu'on reprend dans celle de l'*Homme*. Je crois savoir distinguer les bonnes critiques des mauvaises. Surtout dites-moi si l'on n'a pas tâché d'empoisonner ces ouvrages innocents. Je crains toujours, comme le lièvre, qu'on ne prenne mes oreilles pour des cornes.

A l'égard d'un opéra, il n'y a pas d'apparence qu'après l'enfant mort-né de *Samson*, je veuille en faire un autre; les premières couches m'ont trop blessé.

950. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, le 25 avril.

Ne parlons plus de Desfontaines; je suis mal vengé, mais je le suis (5); je regrette le temps que j'ai perdu à obtenir justice. Je dois oublier cet homme-là, et songer à réparer le temps perdu. Madame la marquise du Châtelet et moi irons bientôt en Flandre. Il nous faudra beaucoup d'argent; en

(1) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)
(2) Voyez, tome V, l'*Histoire de Charles XII*. (G. A.)
(3) Rue du Colombier. (G. A.)
(4) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(5) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(6) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(7) Toujours *Mahomet* et *Zulime*. (G. A.)

(1) Le Scazon contre Desfontaines. (G. A.)
(2) ... Malgré son air altier, accablé de son rang ;
L'on connaît à ces traits, même sans qu'on le nomme,
Le maître de la France et le valet de Rome. (G. A.)
(3) Les *Transactions philosophiques*. (G. A.)
(4) Surnommée la sœur du pot des philosophes. (G. A.)
(5) L'abbé Desfontaines avait donné à M. Hérault ce désaveu : « Je déclare que je ne suis point l'auteur d'un libelle imprimé qui a pour titre, la *Voltairomanie*, et que je le désavoue en son entier, regardant comme calomnieux tous les faits qui sont imputés à M. de Voltaire dans ce libelle; et que je me croirais déshonoré si j'avais eu la moindre part à cet écrit, ayant pour lui tous les sentiments d'estime dus à ses talents, et que le public lui accorde si justement. Fait à Paris, ce 4 avril 1739 signé *Desfontaines*. » (K.)

avons-nous beaucoup? Je vous prie de donner deux cents francs à madame de Champbonin, et cela avec la meilleure grâce du monde; plus cent francs au chevalier de Mouhi, en lui disant que vous n'en avez pas davantage; plus cent francs à ce même chevalier, pour une planche d'estampe (1) qu'il prometra de livrer, et qu'il ne livrera peut-être pas; plus au même dix écus pour les nouvelles par lui envoyées. Veut-il deux cents francs par an? volontiers, promettez-les-lui de nouveau, mais à condition d'être un correspondant véridique et infiniment secret. J'aurais mieux aimé mon d'Arnaud, mais il n'a pas voulu seulement apprendre à former ses lettres; donnez-lui vingt-quatre livres ou dix écus, *et nos ama.*

951. — A M. BERGER.

A Cirey.

Mon cher Berger, que ma négligence ne vous rebute point. Croyez que je sens le prix de vos lettres et de votre amitié, comme si je vous écrivais tous les jours.

Je vous assure que mon *Histoire du Siècle de Louis XIV* serait plus intéressante, si je trouvais des anecdotes aussi agréables que celles dont vos lettres sont remplies. Je suis toujours dans l'incertitude du chemin que nous prendrons pour aller en Flandre. Si je passe par Paris, vous croyez bien qu'un de mes plus grands plaisirs sera de vous embrasser. On me mande qu'on fait courir dans ce vilain Paris le commencement de mon *Histoire de Louis XIV*, et deux *Epîtres* (2) morales très incorrectes. Je vous enverrais tout cela, et vous auriez la bonne leçon, si le port n'était pas effrayant. Je crois que vous verrez dans l'*Essai sur le Siècle de Louis XIV* un bon citoyen plutôt qu'un bon écrivain. L'objet que je me propose a, me semble, un grand avantage; c'est qu'il ne fournit que des vérités honorables à la nation. Mon but n'est pas d'écrire tout ce qui s'est fait, mais seulement ce qu'on a fait de grand, d'utile, et d'agréable. C'est le progrès des arts et de l'esprit humain que je veux faire voir, et non l'histoire des intrigues de cour et des méchancetés des hommes. Toutes les cabales des courtisans et toutes les guerres se ressemblent assez, mais le siècle de Louis XIV ne ressemble à rien.

On a fait courir une lettre de moi à l'abbé Dubos (3); c'est une copie bien infidèle; mais il faut que je sois toujours ou calomnié ou mutilé, et qu'on persécute le père et les enfants. Je vous embrasse.

952. — A M. HELVÉTIUS.

Ce 29 avril.

Mon cher ami, j'ai reçu de vous une lettre sans date, qui me vient par Bar-sur-Aube, au lieu qu'elle devait arriver par Vassy. Vous m'y parlez d'une nouvelle *Epître* (4); vraiment vous me donnez de violents désirs; mais songez à la correction, aux liaisons, à l'élégance continue; en un mot, évitez tous mes défauts. Vous me parlez de Milton; votre imagination sera peut-être aussi féconde que la sienne, je n'en doute même pas; mais elle sera aussi plus agréable et plus réglée. Je suis fâché que vous n'ayez lu ce que j'en dis que dans la malheureuse traduction de mon *Essai* (5) anglais. La dernière édition de la *Henriade*, qu'on trouve chez Prault, vaut bien mieux; et je serais fort aise d'avoir votre avis sur ce que je dis de Milton dans l'*Essai* qui est à la suite du poëme.

« You learn english, for ought I know. Go on; your lot is » to be eloquent in every language, and master of every » science. I love, I esteem you, I am yours for ever (6) »

Je vous ai écrit en faveur d'un jeune homme (7) qui me paraît avoir envie de s'attacher à vous. J'ai mille remerciements à vous faire; vous avez remis dans mon paradis les tièdes que j'avais de la peine à vomir de ma bouche (8)... Cette tiédeur m'était cent fois plus sensible que tout le reste. Il faut à un cœur comme le mien des sentiments vifs, ou rien du tout.

Tout Cirey est à vous.

(1) Est-ce la planche de l'estampe représentant Desfontaines à Bicêtre? (G. A.)
(2) Les cinquième et sixième *Discours*. (G. A.)
(3) Lettre du 30 octobre 1738. (G. A.)
(4) *Sur l'Orgueil et la paresse de l'esprit.* (G. A.)
(5) *Essai sur la Poésie épique.* oyez tome III. (G. A.)
(6) Vous apprenez l'anglais, à ce qu'il me paraît. Continuez; votre destin est d'être éloquent dans toutes les langues, et maître dans toutes les sciences. Je vous aime, je vous estime, et je suis à vous pour toujours. »
(7) D'Arnaud. (G. A.)
(8) Thieriot. (G. A.)

953. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Le 2 mai.

Je ne sais pas pourquoi j'ai toujours manqué, monsieur, à vous appeler *excellence*, car vous êtes assurément et un excellent négociateur, et un excellent consolateur des affligés, et un excellent juge; mais j'étais si plein des choses que vous avez bien voulu faire pour moi, que j'ai oublié les titres, comme vous les oubliez vous-même. Quand j'ai parlé de *chancelier* (1), je n'ai fait que jouer sur le mot, car vous avez chez moi tous les droits d'aînesse.

Vous êtes un homme admirable (chargé d'affaires comme vous l'êtes) de vouloir bien encore vous charger de mes misères. Vous êtes donc *magnus in magnis et in minimis.*

Vous pouvez garder le manuscrit (2) que j'ai eu l'honneur de vous faire tenir, et de soumettre à votre jugement; car, si vous en êtes un peu content, il faut qu'il ait place au moins dans le sottisier. Je garde copie de tout, et, s'il est imprimable, il paraîtra avec quelques autres guenilles littéraires.

Vous aimez donc aussi les odes, monsieur. Eh bien! en voici une (3) qui me paraît convenable à un ministre de paix tel que vous êtes.

A l'égard de M. de Valori (4), cet autre ministre fait pour dîner avec le roi de Prusse, et pour souper avec le prince royal, je vous prie de me recommander à lui auprès de cet aimable prince; et moi je me vanterai auprès de son altesse royale de devoir les bontés de M. de Valori à celles dont vous m'honorez. Ainsi toute justice sera accomplie.

Il y a près d'un an que j'ai dit en vers au prince royal (5) ce que vous me dites en prose, et que je lui ai cité la *Reine Jacques* (*regina Jacobus*), qui dédiait ses ouvrages à l'*Enfant Jésus*, et qui n'osait secourir le palatin, son gendre. Mon prince me paraît d'une autre espèce; il ne tremble point à la vue d'une épée, comme Jacques, et il pense comme il le doit sur la théologie. Il est capable d'imiter Trajan dans ses conquêtes, comme il l'imite dans ses vertus. Si j'étais plus jeune, je lui conseillerais de songer à l'Empire, et à le rendre au moins alternatif entre les protestants et les catholiques. Il se trouvera, à la mort de son père, le plus riche monarque de la chrétienté, en argent comptant; mais je suis trop vieux, ou trop raisonnable, pour lui conseiller de mettre son argent à autre chose qu'à rendre ses sujets et lui les plus heureux qu'il pourra, et à faire fleurir les arts. C'est, ce me semble, sa façon de penser. Il me paraît qu'il n'a point l'ambition d'être le roi le plus puissant, mais le plus humain et le plus aimé.

Adieu, monsieur; quand vous voudrez quelques amusements en prose ou en vers, j'ai un gros portefeuille à votre service. Je voudrais vous témoigner autrement ma respectueuse reconnaissance; mais *parvi, parva damus.*

A jamais à vous *ex toto corde meo*, etc.

954. — A M. LE PRÉSIDENT BOUHIER.

Cirey, *pridie nonas* (6 mai).

Tibi gratias ago quam plurimas, vir doctissime et optime, de tuo quem mihi promittis *Petronio* (6). Jam in te miratus sum, priscorum, qui litteras restituerunt et bonas artes, senatorum Budæorum et Thuanorum elegantem et peritissimum æmulatorem, scientiæ pene oblitæ restitutorem, et ætatis tuæ ornamentum. Nunc iter ad Belgas facio, et cras proficiscor cum illustrissima muliere quæ, latinæ linguæ perita, nunc ad græcas litteras avidum doctrinæ animum applicare inchoat, et quæ, geometriæ et physicæ potissimum addicta, eloquentiæ et poeseos lepores non dedignatur, quæque acuto judicio et summa cum voluptate Virgilium, Miltonum et Tassum perlegit, Ciceronem et Addisonum.

Si alicujus libri opus tibi est, qui in his tantum provinciis ad quas pergo reperiundus sit, jubere potes, et mandata tua exequar. Te veneror, et tuus esse velim.

Mais si vous aviez quelques ordres à donner, quelques commissions pour la Hollande, mon adresse sera à Bruxelles, sous le couvert de madame la marquise du Châtelet, qui vous estime beaucoup.

(1) Voyez la lettre au même du 16 avril. (G. A.)
(2) L'*Essai sur le Siècle de Louis XIV.* (G. A.)
(3) L'*Ode sur la Paix.* (G. A.)
(4) Envoyé à Berlin à la place de La Chétardie. (G. A.)
(5) *Epître sur l'Usage de la science.* Voyez tome VI. (G. A.)
(6) *Poëme de Pétrone sur la guerre civile, avec deux épîtres d'Ovide le tout traduit en vers français.* (G. A.)

955. — A M. THIERIOT.

A Cirey, le 7 mai.

Je pars demain, ou après-demain, pour les Pays-Bas, et je ne sais quand je reviendrai dans ma charmante solitude. Je pars malade, et ne reviendrai peut-être point; je compte sur votre amitié, quand je serais encore plus éloigné et plus malade. Je renvoie à M. Moussinot les livres de la Bibliothèque du roi. Je vous prie de vouloir bien présenter mes remerciements à l'abbé Sallier (1).

Le *Démosthène* grec est venu, et je l'emporte, quoique je ne l'entende guère. J'entends Euclide plus couramment, parce qu'il n'y a guère que des présents et des participes, et que d'ailleurs le sens de la proposition est toujours un dictionnaire infaillible.

Pour égayer la tristesse de ces études, si cependant il y a quelque étude triste, je vous prie, mon cher ami, de m'envoyer le *Janus* (2) de M. Le Franc; il m'a donné avis qu'il doit arriver par votre canal.

Je vous prie de me conserver dans les bonnes grâces de MM. des Alleurs, Dubos, Mairan, et du petit nombre d'êtres pensants qui ne blasphèment point contre la philosophie, et qui veulent bien penser à moi.

956. — A M. BERGER.

Cirey, le 7 mai.

Nous partons demain, mon cher correspondant. Dans quelque pays que l'amitié nous conduise, vos lettres me feront toujours du plaisir. Je vous adresse un mot pour M. de Billi dont je ne sais pas la demeure. N'oubliez pas vos amis qui vont plaider dans les Pays-Bas (3). Adressez, je vous prie, vos lettres à madame la marquise du Châtelet, à l'*Impératrice*, à Bruxelles. Je n'ai que le temps de vous renouveler les assurances de mon amitié. Je vais m'arranger pour partir. Adieu!

957. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Cirey, ce 8 mai, *en partant*.

La Providence m'a fait rester, monsieur, un jour de plus que nous ne pensions, pour me faire recevoir la plus agréable lettre que j'aie reçue depuis que madame du Châtelet ne m'écrit plus (4). Je viens de lui lire l'extrait que vous voulez bien nous faire d'un ouvrage dont on doit dire, à plus juste titre que de *Télémaque*, que le bonheur du genre humain naîtrait de ce livre (5), si un livre pouvait le faire naître.

En mon particulier jugez où vous poussez ma vanité; je trouve toutes mes idées dans votre ouvrage (6). Ce ne sont point ici les *rêves d'un homme de bien*, comme les chimériques projets du bon abbé de Saint-Pierre, qui croit qu'on lui doit des statues parce qu'il a proposé que l'empereur gardât Naples et qu'on lui ôtât le Mantouan, tandis qu'on lui a laissé le Mantouan et qu'on lui a ôté Naples. Ce n'est pas ici un *projet de paix perpétuelle*, que Henri IV n'a jamais eu; ce n'est point un sermon contre Jules César, qui, selon le bon abbé, n'était qu'un sot, parce qu'il n'entendait pas assez la *méthode de perfectionner le scrutin* (7); ce n'est pas non plus la colonie de Salente, où M. de Fénelon veut qu'il n'y ait point de pâtissiers, et qu'il y ait sept façons de s'habiller; c'est ici quelque chose de plus réel, et que l'expérience prouve de la manière la plus éclatante. Car, si vous en exceptez le pouvoir monarchique, auquel un homme de votre nom et de votre état ne peut souhaiter qu'un pouvoir immense, aux bornes près, dis-je, de ce pouvoir monarchique aimé et respecté par nous, l'Angleterre n'est-elle pas un témoignage subsistant de la sagesse de vos idées? Le roi avec son parlement est législateur, comme il l'est ici avec son conseil. Tout le reste de la nation se gouverne selon des lois municipales, aussi sacrées que celles du parlement même. L'amour de la loi est devenu une passion dans le peuple, parce que chacun est intéressé à l'observation de cette loi. Tous les grands chemins sont réparés, les hôpitaux fondés et entretenus, le commerce florissant, sans qu'il faille un arrêt du conseil. Cette idée est d'autant plus admirable dans vous, que vous êtes vous-même de ce conseil, et que l'amour du bien public l'emporte dans votre âme sur l'amour de votre autorité.

Madame du Châtelet, qui, en vérité, est la femme en qui j'ai vu l'esprit le plus universel et la plus belle âme, est enchantée de votre plan. Vous devriez nous le faire tenir à Bruxelles. Je vous avertis que nous sommes les plus honnêtes gens du monde, et que nous le renverrons incessamment à l'adresse que vous ordonnerez, sans en avoir copié un mot. Je vous étais attaché par les liens d'un dévouement de trente années, et par ceux de la reconnaissance; voici l'admiration qui s'y joint.

Je reçois, cet ordinaire, une lettre d'un prince dont vous seriez le premier ministre, si vous étiez né dans son pays. Il a pris tant de pitié des vexations que j'essuie, qu'il a écrit à M. de La Chétardie (1) en ma faveur. Il l'a prié de parler fortement; mais il ne me mande point à qui il le prie de parler. J'ignore donc les détails du bienfait, et je connais seulement qu'il y a des cœurs généreux. Vous êtes du nombre, *et in capite libri*. Je vous supplie donc de vouloir bien parler à M. de La Chétardie, et de lui dire ce qui conviendra, car vous le savez mieux que moi.

A l'égard de M. Hérault, c'est M. de Meinières, son beau-frère, qui avait depuis longtemps la bonté de le presser pour moi, et il y était engagé par M. d'Argental, mon ancien ami de collége; car j'ai de nouveaux ennemis et d'anciens amis. Depuis dix jours je n'ai point de leurs nouvelles; mais depuis votre dernière lettre, je n'ai plus besoin d'en recevoir de personne.

M. et madame du Châtelet vous font les plus tendres compliments. Je suis à vous pour jamais, avec la reconnaissance la plus respectueuse, avec tous les sentiments d'estime et d'amitié.

958. — A MADAME DE CHAMPBONIN.

De Beringhen, juin.

Mon aimable gros chat, j'ai reçu votre lettre à Bruxelles. Nous voici en fin fond de Barbarie, dans l'empire de son altesse monseigneur le marquis de Trichâteau, qui, je vous jure, est un assez vilain empire. Si madame du Châtelet demeure longtemps dans ce pays-ci, elle pourra s'appeler la reine des sauvages. Nous sommes dans l'auguste ville de Beringhen, et demain nous allons au superbe château de Ham, où il n'est pas sûr qu'on trouve des lits, ni des fenêtres, ni des portes. On dit cependant qu'il y a ici une troupe de voleurs. En ce cas, ce sont des voleurs qui font pénitence; je ne connais que nous de gens volables. Le plénipotentiaire Montors avait assuré M. du Châtelet que les citoyens de son auguste ville lui prêteraient beaucoup d'argent; mais je doute qu'ils pussent prêter de quoi envoyer au marché. Cependant Emilie fait de l'algèbre, ce qui lui sera d'un grand secours dans le cours de sa vie et d'un grand agrément dans la société. Moi, chétif, je ne sais encore rien, sinon que je n'ai ni principauté, ni procès, et que je suis un serviteur fort utile.

P.-S. Il faut à présent, gros chat, que vous sachiez que nous revenons du château de Ham, château moins orné que celui de Cirey, et où l'on trouve moins de bains et de cabinets bleu et or; mais il est logeable et il y a de belles avenues. C'est une assez agréable situation; mais fût-ce l'empire du Catai, rien ne vaut Cirey. Madame du Châtelet travaille à force à ses affaires. Si le succès dépend de son esprit et de son travail, elle sera fort riche; mais malheureusement tout cela dépend de gens qui n'ont pas autant d'esprit qu'elle. Mon cher gros chat, je baise mille fois vos pattes de velours. Adieu, ma chère amie.

959. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Beringhen, ce 4 juin.

Je reçois la lettre dont votre excellence m'honore, du 28 mai. Je ne savais pas un mot de ce que vous avez vu dans la gazette d'Amsterdam. Nous sommes ici, monsieur, dans un pays barbare, ou, du moins, qui l'a toujours été jusqu'à ce qu'Emilie en soit devenue la souveraine. La gazette de Hollande n'y est pas même connue.

Si vous pouviez donc, monsieur, faire entendre à M. Hérault que je n'ai aucune part à la publication du *désaveu* (2), que je m'en suis toujours tenu à ses bontés, que j'ai supprimé

(1) Claude Sallier, chargé de la garde des manuscrits de la Bibliothèque du roi. (G. A.)
(2) Opéra. (G. A.)
(3) Pour les droits d'un cousin de M. du Châtelet sur Beringhen et Ham. Ces droits avaient été transmis aux seigneurs de Cirey par ledit cousin. (G. A.)
(4) C'est-à-dire depuis mars 1737, date de leur cohabitation. (G. A.)
(5) Expression de Terrasson. (G. A.)
(6) *Considérations sur le gouvernement ancien et présent de la France*, ouvrage qui ne fut imprimé qu'en 1764. (G. A.)
(7) C'est le sujet d'un des mémoires de l'abbé réformateur. (G. A.)

(1) Il quittait l'ambassade de Berlin. (G. A.)
(2) Le désaveu de l'abbé Desfontaines. (K.)

même tout ce que j'avais fait en ma défense, et que j'espère encore plus que jamais qu'il forcera l'abbé Desfontaines à publier son *désaveu* dans ses *Observations*, vous achèveriez bien dignement cette négociation.

Il est vrai que Rousseau ayant fait, le 10 mai, un voyage à Amsterdam, exprès pour y faire imprimer le libelle de Desfontaines, le gazetier de Hollande m'a rendu un très grand service en donnant ce contre-poison; mais encore une fois je n'ai appris ce service que par vous.

Puisque vous aimez les odes,

O et præsidium, et dulce decus meum! (Hor., lib. I, od. I.)

vous en aurez donc. Mandez-moi seulement si vous avez l'ode *sur la Superstition*, celle *sur l'Ingratitude*, celle *sur le Voyage des académiciens*. Mais, je vous en prie, n'allez pas préférer une déclamation vague, d'une centaine de vers, à une tragédie dans laquelle il faut créer, conduire, intriguer, et dénouer une action intéressante; ouvrage d'autant plus difficile que les sujets sont plus rares, et qu'il demande une plus grande connaissance du cœur humain. Il est vrai que, puisque ce spectacle est représenté et vu par des hommes et par des femmes, il faut absolument de l'amour. On peut s'en sauver tristement une ou deux fois, mais

Naturam expellas furca, tamen ipsa redibit. (Hor., lib. I, ep. x.)

Que diront de jeunes actrices? qu'entendront de jeunes femmes, s'il n'est pas question d'amour? On joue souvent *Zaïre* parce qu'elle est tendre; on ne joue point *Brutus* parce que cette pièce n'est que forte.

Ne croyez point que ce soit Racine qui ait introduit cette passion au théâtre: c'est lui qui l'a le mieux traitée, mais c'est Corneille qui en a toujours défiguré ses ouvrages. Il n'a presque jamais parlé d'amour qu'en déclamateur, et Racine en a parlé en homme.

Promettez-moi un secret de ministre, et j'aurai l'honneur d'envoyer à Lisbonne plus d'une tragédie, à condition que vous leur donnerez la préférence sur les odes.

Nous n'avons point encore reçu l'essai politique (1) dont vous nous favorisez. Il faut le faire adresser à Bruxelles, et il nous sera fidèlement rendu chez les Algonquins.

Vous avez grande raison, monsieur, sur notre récitatif. On peut faire de la symphonie italienne, on le doit même; mais on ne doit déclamer à Paris qu'en français, et le récitatif est une déclamation. C'est presque toujours, au reste, la faute du poëte, quand le récitatif ne vaut rien; car peut-on bien déclamer de mauvaises paroles?

J'avais fait, il y a quelques années, des paroles pour Rameau, qui probablement n'étaient pas bonnes, et qui d'ailleurs parurent à de grands ministres avoir le défaut de mêler le sacré avec le profane. J'ose croire encore que, malgré le faible des paroles, cet opéra était le chef-d'œuvre de Rameau. Il y avait surtout un certain contraste de guerriers, qui venaient présenter des armes à Samson, et de p..... qui le retenaient, lequel faisait un effet fort profane et fort agréable. Si vous voulez, je vous enverrai encore cette guenille. Quant aux autres misères que vous avez vues dans le portefeuille d'un de vos amis, je puis vous assurer qu'il n'y en a peut-être pas une qui soit de bon aloi; et si vous voulez m'en envoyer copie, je les corrigerai, et j'y mettrai ce qui vous manque, afin que vous ayez mes impertinences complètes.

Il y a trois mois que l'auteur de *Mahomet II* m'envoya son manuscrit. Je trouve qu'il faut beaucoup de génie pour faire porter une tragédie à un terrain si aride et si ingrat. La prétendue barbarie de Mahomet II, accusé d'avoir tué sa maîtresse pour plaire à ses janissaires, est un conte des plus absurdes et des plus ridicules que les chrétiens aient inventés. Cette sottise, et toutes celles qu'on a débitées sur Mahomet II sont le fruit de la cervelle d'un moine nommé Bandelli. Ces gens-là ne sont bons qu'à tout gâter.

Adieu, monsieur, bon voyage. Puis-je avoir l'honneur de vous faire ma cour à votre retour? N'allez pas vieillir en Portugal. Madame du Châtelet, entourée de barbares, va bientôt avoir la consolation de vous écrire, et moi je ne cesserai en aucun instant de ma vie de vous être attaché avec la plus tendre et la plus respectueuse reconnaissance.

960. — A M. BERGER.

Bruxelles, le 17 juin.

J'ai fait mille tours; je suis à présent fixé à Bruxelles, et réformé à la suite d'un procès.

Rien ne peut mieux, mon cher monsieur, égayer l'ennui de la chicane que vos agréables lettres. Les nouvelles de Paris en deviennent plus intéressantes quand elles passent par vos mains. Ma vie est ici aussi uniforme et aussi tranquille qu'elle l'était à Cirey, à cela près qu'on y parle beaucoup moins de Rousseau qui ne se montre nulle part, et dont on ne m'a pas prononcé le nom. M. Pallu m'a écrit, en dernier lieu, qu'il était très disposé à faire à M. de Billi tous les plaisirs qui dépendront de lui, et cela est, je vous assure, très indépendant de ma chétive recommandation. Adieu, mon cher ami.

Mes lettres sont aussi stériles que les nouvelles de ce pays-ci. Je vous embrasse de tout mon cœur, et j'attends de vous des lettres aussi longues que la mienne est courte, car qui écrit bien doit écrire beaucoup.

961. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A Bruxelles, 21 juin.

Je reçois, mon cher ami, dans une ville voisine de votre habitation (1), une de vos très aimables et très rares lettres, adressée à Cirey. J'espère que je converserai avec vous incessamment autrement que par lettres.

En attendant, voici, mon cher ami, de quoi vous confirmer dans la bonne opinion que vous avez de madame du Châtelet. Vous pouvez insérer sous mon nom ce petit *Mémoire* (2) que je vous envoie; je n'y parle que de sa dissertation. Il faut que ma petite planète disparaisse entièrement devant son soleil.

Nous avions travaillé tous deux pour les prix de l'Académie des sciences; les juges nous ont fait l'honneur au moins d'imprimer nos pièces; celle de madame du Châtelet est le n° 6, et la mienne était le n° 7. M. de Maupertuis, si fameux par sa mesure de la terre, et par son voyage au cercle polaire, était un des juges. Il adjugea le prix au n° 7; mais les autres académiciens qui malheureusement ne sont pas du sentiment de s'Gravesande et de Boerhaave, ne furent pas de son avis. Au reste on ne soupçonna jamais que le n° 6 fût d'une dame. Sans l'opinion trop hardie que le feu n'est point matière, cette dame méritait le prix. Mais le prix véritable, qui est l'estime de l'Europe savante, est bien dû à une personne de son sexe, de son âge et de son rang, qui a le courage, et la force, et le temps de faire de si bons et de si pénibles ouvrages, au milieu des plaisirs et des affaires.

Savez-vous bien que, pendant quelques jours, nous avons séjourné dans une terre qui n'est qu'à huit lieues de Maëstricht? Mais la multitude prodigieuse des affaires qui accablaient notre héroïne nous a empêchés de profiter du voisinage. Son intention était bien de vous prier de la venir voir; mais ce qui est différé est-il perdu?

Parmi les fausses nouvelles dont on est inondé, il faut ranger la prétendue impression de ma prétendue histoire littéraire du siècle de Louis XIV. La vérité est que j'ai commencé, il y a plusieurs années, une histoire de ce siècle qui doit être le modèle des âges suivants; mais mon projet embrasse tout ce qui s'est fait de grand et d'utile; c'est un tableau de tout le siècle, et non pas d'une partie.

Je vous enverrai le commencement, et vous jugerez du plan de mon ouvrage; mais il faut des années pour qu'il soit en état de paraître. Ne croyez pas que dans cette histoire, ni dans aucun autre ouvrage, je marque du mépris pour Bayle et Descartes; je serais trop méprisable.

J'avoue, à la vérité, avec tous les vrais physiciens, sans exception, avec les Newton, les Halley, les Keill, les s'Gravesande, les Musschenbroeck, les Boerhaave, etc., que la véritable philosophie expérimentale et celle du calcul ont absolument manqué à Descartes. Lisez sur cela une petite *Lettre* que j'ai écrite à M. de Maupertuis, et que du Sauzet a imprimée. Il y a une grande différence entre le mérite d'un homme et celui de ses ouvrages. Descartes était infiniment supérieur à son siècle, j'entends au siècle de France; car il n'était pas supérieur aux Galilée, aux Kepler. Ce siècle-ci, enrichi des plus belles découvertes inconnues à Descartes, laisse la faible aurore de ce grand homme absorbée dans le jour que les Newton et d'autres ont fait luire. En un mot, estimons la personne de Descartes, cela est juste, mais ne le lisons point; il nous égarerait en tout. Tous ses calculs sont faux, tout est faux chez lui, hors la sublime application qu'il a faite le premier de l'algèbre à la géométrie.

A l'égard de Bayle, ce serait une grande erreur de penser que je voulusse le rabaisser. On sait assez en France com-

(1) *Essai de l'exercice du tribunal européen pour la France seule.* (G. A.)

(1) D'Argens était à Maëstricht. (G. A.)
(2) Mémoire sur un ouvrage de physique. Voyez tome V. (G. A.)

ment je pense sur ce génie facile, sur ce savant universel, sur ce dialecticien aussi profond qu'ingénieux.

Par le fougueux Jurieu Bayle persécuté
Sera des bons esprits à jamais respecté;
Et le nom de Jurieu, son rival fanatique,
N'est aujourd'hui connu que par l'horreur publique.

Voilà ce que j'en ai dit dans une *Epître sur l'Envie*, que je vous enverrai, si vous voulez.

Quel a donc été mon but en réduisant en un seul tome le bel esprit de Bayle? De faire sentir ce qu'il pensait lui-même, ce qu'il a dit et écrit à M. Desmaiseaux, ce que j'ai vu de sa main; qu'il aurait écrit moins s'il eût été le maître de son temps. En effet, quand il s'agit simplement de goût, il faut écarter tout ce qui est inutile, écrit lâchement et d'une manière vague.

Il ne s'agit pas d'examiner si les articles de deux cents professeurs plaisent aux gens du monde ou non, mais de voir que Bayle, écrivant si rapidement sur tant d'objets différents, n'a jamais châtié son style. Il faut qu'un écrivain tel que lui se garde du style étudié et trop peigné; mais une négligence continuelle n'est pas tolérable dans des ouvrages sérieux. Il faut écrire dans le goût de Cicéron, qui n'aurait jamais dit qu'*Abélard* s'amusait à tâtonner *Héloïse, en lui apprenant le latin.* De pareilles choses sont du ressort du goût. et Bayle est trop souvent répréhensible en cela, quoique admirable d'ailleurs. Nul homme n'est sans défaut; le dieu du goût remarque jusqu'aux petites fautes échappées à Racine, et c'est cette attention même à les remarquer qui fait le plus d'honneur à ces grands hommes. Ce ne sont pas les grandes fautes des Boyer, des Danchet, des Pellegrin, ces fautes ignorées qu'il faut relever, mais les petites fautes des grands écrivains; car ils sont nos modèles, et il faut craindre de ne leur ressembler que par leur mauvais côté.

Je vais chercher ici vos *Mémoires de la république des lettres*, et tous vos ouvrages. Les cérémonies par lesquelles on passe en France, avant de pouvoir avoir dans sa bibliothèque un livre de Hollande, sont terribles. Il est aussi difficile de faire venir certains bons livres que d'arrêter l'inondation des mauvais qu'on imprime à Paris, avec approbation et privilége.

On m'a mandé qu'un jésuite, nommé Brumoi, a fait imprimer un certain *Tamerlan* (1) d'un certain jésuite nommé Margat. L'auteur est mort, et l'éditeur exilé, à ce qu'on dit, parce que ce *Tamerlan* est, dit-on, plein des plus horribles calomnies qu'on ait jamais vomies contre feu M. le duc d'Orléans, régent du royaume.

Je connais l'ouvrage fanatique du petit jésuite (2) contre Bayle. Vous faites très bien de le réfuter et de confondre les bavards syllogismes d'un autre vieux pédant. Il est bon de faire voir que les honnêtes gens ne sont pas gouvernés par ces pédagogues raisonneurs, éternels ennemis de la raison. Mais je vous prie de bien distinguer entre les disciples d'un grand homme qui trouvent des fautes dans celui qu'ils aiment, et des ennemis jurés qui voudraient ruiner à la fois la réputation du philosophe et la bonne philosophie. Ne confondez donc pas celui qui trouve que Raphaël manque de coloris, et celui qui brûle ses tableaux.

Ce mot *brûler* me rappelle toujours Desfontaines. Vous savez peut-être que, par surcroît de reconnaissance, il avait fait contre moi, ou plutôt contre lui, un libelle affreux, il y a quelques mois. Il niait dans ce libelle jusqu'à l'obligation qu'il m'a de n'avoir pas été brûlé vif, et il y ajoutait les plus infâmes calomnies. Tout le public, révolté contre ce misérable, voulait que je le poursuivisse en justice; mais je n'ai pas voulu perdre mon repos, et quitter mes amis pour faire punir un coquin. M. Hérault a pris ma défense, que j'abandonnais, l'a fait comparaître à la police, et, après l'avoir menacé du cachot, lui a fait signer la rétractation que vous avez pu voir dans les papiers publics.

Adieu, mon cher ami; je vous embrasse avec le plaisir d'un homme qui voit d'aussi beaux talents que les vôtres consacrés aux belles-lettres, et avec l'espérance que les petites fautes de la jeunesse ne vous empêcheront point de jouir du sort heureux que vous méritez.

(1) *Histoire de Tamerlan, empereur des Mogols, par le P. de Margat.* (G. A.)

(2) *Bayle en petit, ou Anatomie de ses ouvrages*, par Lefebvre. (G. A.)

962. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Bruxelles, ce 21 juin.

Je viens, monsieur, de lire un ouvrage (1) qui m'a consolé de la foule des mauvais dont on nous inonde. Vous m'avez fait bien des plaisirs; mais voici le plus grand de vos bienfaits. Il ne s'agit pas ici de vous louer; je suis trop pénétré pour y songer. Je ne crains que d'être trop prévenu en faveur d'un ouvrage où je retrouve la plupart de mes idées. Vous m'avez défendu de vous donner des louanges, mais vous ne m'avez pas défendu de m'en donner. Je vais donc me donner, à moi, de grands coups d'encensoir; je vais me féliciter d'avoir toujours pensé que le gouvernement féodal était un gouvernement de barbares et de sauvages un peu à leur aise; encore les sauvages aiment-ils l'égalité.

Il ne faut que des yeux pour voir que les villes gouvernées municipalement sont riches, et que la Pologne n'a que des bourgades pauvres. Je suis fâché de ne pouvoir me louer sur les pensionnaires perpétuels; mais, en vérité, cette idée m'a charmé, comme si elle était de moi. Il me semble que vous avez éclairci, dans un système très bien suivi, les idées confuses et les souhaits sincères de tout bon citoyen. En mon particulier, je vous remercie des belles choses que vous dites sur la vénalité des charges; malheureuse invention qui a ôté l'émulation aux citoyens, et qui a privé les rois de la plus belle prérogative du trône.

Comme j'avais peu de bien quand j'entrai dans le monde, j'eus l'insolence de penser que j'aurais une charge comme un autre, s'il avait fallu l'acquérir par le travail et par la bonne volonté. Je me jetai du côté des beaux-arts, qui portent toujours avec eux un certain air d'avilissement, attendu qu'ils ne donnent point d'exemptions, et qu'ils ne font point un homme conseiller du roi en ses conseils. On est maître des requêtes avec de l'argent; mais avec de l'argent on ne fait pas un poëme épique, et j'en fis un.

Grand merci encore de ce que l'indigne éloge donné à cette vénalité, dans le *Testament politique* attribué au cardinal de Richelieu, vous a fait penser que ce testament n'était point de ce ministre. Je crois, en dépit de toute l'Académie française, que cet ouvrage fut fait par l'abbé de Bourzeis, dont j'ai cru reconnaître le style.

Il y a de plus des contradictions évidentes dans ce livre, lesquelles ne peuvent être attribuées au cardinal de Richelieu; des idées, des projets, des expressions indignes, ce me semble, d'un ministre. Croira-t-on que le cardinal de Richelieu ait appelé la dame d'honneur de la reine *la Dufargis*, en parlant au roi? qu'il ait appelé le duc de Savoie *ce pauvre prince?* qu'il ait, dans un tel ouvrage, parlé à un roi de quarante-deux ans, comme on apprend le catéchisme à un enfant? qu'un ministre ait nommé les rentes à sept pour cent *les rentes au denier sept?*

Tout l'écrit fourmille de ces manques de bienséance, ou de fautes grossières. On trouve, dans un chapitre, que le roi n'avait que trente-trois millions de revenu; on trouve tout autre chose dans un autre. Je devais remarquer d'abord qu'il est question, dès le commencement, d'une paix générale qui n'a jamais été faite, et que le cardinal n'avait nulle envie ni nul intérêt de faire. C'est une preuve assez forte, à mon sens, que tout cela fut écrit par un homme savant et oisif, qui comptait qu'on allait faire la paix. Songeons encore que ce *Testament*, autant qu'il m'en souvient, commence par faire ressouvenir le roi que le cardinal, *en entrant au conseil*, promit à Louis XIII d'abaisser les grands, les huguenots, et la maison d'Autriche. Je soutiens, moi, qu'un tel projet, *en entrant au conseil*, est d'un fanfaron peu fait pour l'exécuter, et j'ajoute qu'en 1624, quand Richelieu entra au conseil, par la faveur de la reine-mère, il était fort loin encore d'être premier ministre.

Je me suis un peu étendu sur cet article; le temps qui presse m'empêche de suivre en détail votre ouvrage d'Aristide; madame du Châtelet le lit à présent. Nous vous en parlerons plus au long, si vous le permettez; mais tout se réduira à regarder l'auteur comme un excellent serviteur du roi, et comme l'ami de tous les citoyens.

Comment avez-vous eu le courage, vous qui êtes d'une aussi ancienne maison que M. de Boulainvilliers, de vous déclarer si généreusement contre lui et contre ses fiefs? J'en reviens toujours là; vous vous êtes dépouillé du préjugé le plus cher aux hommes en faveur du public.

Nous résistons à l'envie la plus forte de faire une copie de ce bel ouvrage; nous sommes aussi honnêtes gens que vous, dignes de votre confiance, et nous ne ferons pas transcrire

(1) Les *Considérations sur le gouvernement.* (G. A.)

un mot sans votre permission. Nous vous demanderions celle d'envoyer l'ouvrage au prince royal de Prusse, si vous étiez disposé à l'accorder. Faire connaître cet ouvrage au prince, ce serait lui rendre un très grand service. Je m'imagine que je contribuerais par là au bonheur de tout un peuple.

On m'annonce une nouvelle qui ne contribuera pas à mon bonheur particulier. On m'écrit que l'abbé Desfontaines a eu la permission de désavouer son *désaveu* même; qu'il a assuré, dans une de ses feuilles, que ce prétendu *désaveu* était une pièce supposée. Cette nouvelle, qui me vient de la Hollande, m'a l'air d'être très fausse (1); du moins je le souhaite.

Comment Desfontaines aurait-il eu l'insolence de nier un *désaveu* minuté de votre main, écrit et signé de la sienne, et déposé au greffe de la police? comment oserait-il s'avouer, dans ses feuilles, auteur d'un libelle infâme? et si, en effet, il est capable d'une pareille turpitude, comment pourrait-il désobéir aux ordres de M. Hérault, et nier dans ses feuilles un *désaveu* que M. Hérault lui ordonnait d'y insérer?

Si vous êtes encore à Paris, monsieur, j'ose vous supplier d'en dire un mot.

Je me sers de l'adresse que vous m'avez donnée, dans l'incertitude où je suis de votre départ. Madame du Châtelet, entourée de devoirs, de procès et de tout ce qui accompagne un établissement, a bien du regret de ne pouvoir vous écrire aujourd'hui, et vous marquer elle-même ce qu'elle pense de l'ouvrage et de l'auteur.

Adieu, monsieur, allez faire aimer les Français en Portugal, et laissez-moi l'espérance de revoir un homme qui fait tant d'honneur à la France. Un Anglais fit mettre sur son tombeau : CI-GÎT L'AMI DE PHILIPPE SIDNEY (2); permettez-moi que mon épitaphe soit : CI-GÎT L'AMI DU MARQUIS D'ARGENSON.

Voilà une charge qu'on n'a point avec de la finance, et que je mérite par le plus respectueux attachement et la plus haute estime.

963. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Bruxelles, ce 27 juin (3).

Si mes sentiments décidaient de mes marches, je serais allé à Maëstricht à la réception de votre lettre, mon cher ami; je vous aurais embrassés tous deux (4); j'aurais été témoin de votre nouvel établissement; j'aurais raisonné avec vous sur vos nouvelles vues. J'ai fait ce que j'ai pu pour partir; mes amis me retiennent; on ne veut plus me laisser aller. Nous avons perdu une belle occasion dans la ville de Beringhen : nous n'étions qu'à huit lieues. Réparons donc ce contre-temps, et que j'aie la consolation de vous voir. Vous allez, dites-vous, dans les pays chauds; mais qui sont-ils ces pays? Est-ce la Provence, l'Italie, ou l'Asie, ou l'Afrique? Partout où vous serez, vous ferez honneur à l'esprit humain. Avant votre départ, ne pourrions-nous pas nous voir à Saint-Tron? c'est la moitié du chemin; pouvez-vous vous arranger pour y être dans huit ou dix jours (5)?

.... Je ne puis concevoir ce qui leur a donné la rage de se servir contre moi de mes bienfaits : leur imbécillité a été dirigée par quelqu'un de bien méchant. Vous me feriez un grand plaisir d'écrire sur cela fortement à vos correspondants.

Si vous avez besoin de quelques pièces fugitives pour vos journaux, je suis à votre service.

Ce malheureux Rousseau est ici, mais il est toujours chassé de chez M. le duc d'Aremberg, en punition de ses calomnies. Je donne demain un grand souper à M. le duc d'Aremberg : Rousseau n'y sera pas; mais je voudrais bien que vous y fussiez. Adieu. Faites toujours honneur aux belles-lettres, et ayez autant d'envie de me voir que j'en ai de vous embrasser.

964. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Bruxelles, 28 juin (6).

Quand je serais en Laponie, vous seriez toujours mon ange gardien. Envoyez-moi donc, à Bruxelles, vos derniers ordres pour *Zulime*. Que dites-vous de Rousseau, qui est allé en Hollande faire imprimer le libelle de Desfontaines? On en a fait une édition dont toute l'Allemagne est inondée. Ce dernier trait ne doit-il pas indigner ceux qui sont à portée de rendre justice, et peut-on différer d'obliger Desfontaines à publier le désaveu nécessaire de calomnies si horribles?

Je vous prie de me faire savoir à quoi on se détermine. Il y a six mois qu'on me lie les mains et qu'on m'empêche de publier la réponse la plus modérée et la plus décisive, dans l'espérance d'un équivalent qui n'est pas encore venu. Je vous avoue que, sans votre amitié, je n'aurais pas la force de résister à tant d'amertumes. Mettez-moi donc un peu au fait de cette affaire, mon respectable ami; mais n'oubliez pas la tendre *Zulime;* elle m'est chère depuis que vous vous y intéressez. Je la recoiffais un peu à la hâte dernièrement; mais j'étais pressé, il fallait partir. A présent que je me sens un peu plus de loisir, je la remettrai à sa toilette; mais c'est le miroir de la vérité qu'il me faut, et c'est vous qui l'avez.

Si vous voulez m'écrire sous le couvert de madame la marquise du Châtelet, à Bruxelles, *à l'Impératrice*, vous êtes le maître; sinon, vous pouvez vous servir de l'adresse du chevalier de M...; il vous la donnera.

Madame du Châtelet vous fait les plus tendres compliments. Mille respects, je vous prie, à madame d'Argental, à M. votre frère et à MM. d'Ussé : c'est presque tout ce que je regrette à Paris, et je n'y reviendrai jamais que pour vous. Adieu, mon respectable ami.

965. — A M. BERGER.

A Bruxelles.

Je reçois vos lettres du 25; vous ne pouvez ajouter, monsieur, au plaisir que me font vos lettres, qu'en détruisant le bruit qui se répand que j'ai envoyé mon *Siècle de Louis XIV* à Prault. Je sais qu'on n'en a que des copies très infidèles, et je serais fâché que les copies ou l'original fussent imprimés.

Je n'aurai jamais d'aussi brillantes nouvelles à vous apprendre que celles que vous nous envoyez; c'est ici le pays de l'uniformité. Bruxelles est si peu bruyant que la plus grande nouvelle d'aujourd'hui est une très petite fête que je donne à madame du Châtelet, à madame la princesse de Chimai (1), et à M. le duc d'Aremberg. Rousseau, je crois, n'en sera pas. C'est sûrement la première fête qu'un poëte ait donnée à ses dépens, et où il n'y ait point de poésie. J'avais promis une devise fort galante pour le feu d'artifice, mais j'ai fait faire de grandes lettres bien lumineuses qui disent : *Je suis du jeu, va tout*; cela ne corrigera pas nos dames, qui aiment un peu trop le brelan; je n'ai pourtant fait cela que pour les corriger.

Si vous voyez M. Bouchardon, qui élève des monuments (2) un peu plus durables pour sa gloire et pour celle de sa nation, je vous prie de lui faire mes sincères compliments; vous savez que les Phidias me sont aussi chers que les Homères.

Continuez, mon cher ami, à m'écrire de très longues lettres qui me dédommagent de tout ce que je ne vois pas à Paris. Mille compliments à M. de Crébillon (3), à M. de La Bruère. N'oubliez pas de dire à l'abbé Dubos combien je l'estime et je l'aime. Adieu.

966. — A M. THIERIOT.

Enghien (4), le 30 juin.

Vous devriez bien me mander des nouvelles de votre santé et de la république des lettres. Avez-vous encore un Smith (5)?

Il y a un Gordien d'Afrique dans les médailles dont je vous ai parlé; informez-en l'abbé de Rothelin (6), je vous en prie.

Je vous écris d'une maison dont Rousseau a été chassé pour jamais, en juste punition de ses calomnies. Je vous dirais bien des choses, mais je suis encore tout malade d'un saisissement qui me fit presque évanouir, en voyant tomber à mes pieds, du haut d'un troisième étage, deux charpentiers que je faisais travailler. Je m'avisai avant-hier, à Bruxelles, de donner une fête à madame du Châtelet, à madame la princesse de Chimai, et à M. le duc d'Aremberg. Figurez-vous ce que c'est que de voir choir deux pauvres artisans, et d'être tout couvert de leur sang. Je vois bien que ce n'est pas à moi de donner des fêtes. Ce triste spectacle corrompit tout le plaisir de la plus agréable journée du monde. Je regrette beaucoup celles que je passais avec vous à Cirey, et je compte vous revoir à Paris, l'hiver prochain.

(1) Cette nouvelle était fausse en effet; son désaveu existe, et nous l'avons en original. (K.)
(2) Voltaire a souvent appliqué à ses amis cette épitaphe. (G. A.)
(3) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(4) C'est-à-dire d'Argens et mademoiselle Cochois. (G. A.)
(5) Deux lignes manquent. (G. A.)
(6) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

(1) Fille du duc de Saint-Simon. (G. A.)
(2) La fontaine de la rue de Grenelle. (G. A.)
(3) Crébillon fils. (G. A.)
(4) Six lieues de Mons. (G. A.)
(5) *Système complet d'optique*, par Smith, physicien anglais. (G. A.)
(6) Son cabinet de médailles était fort beau. (G. A.)

Mes compliments, je vous prie, aux êtres pensants qui pensent à moi, surtout à *sir Isaac* (1).

967. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A Bruxelles, 4 juillet (2).

Mon cher marquis philosophe, quelle étoile nous sépare avant de nous avoir réunis ? vous êtes encore à Maëstricht, comme je le vois par votre lettre du 30 août; et moi je pars sur la fin de cette semaine pour aller faire un tour à Paris, où je resterai près de trois semaines. Vous retrouverai-je à mon retour? Pourrai-je avoir le plaisir de relire vos ouvrages et de revoir l'auteur, que j'aime encore plus qu'eux?

Vous me demandez si je sais que Milton a fait autre chose que des vers. Vous n'avez donc pas lu ce que j'en dis dans l'article qui le regarde, à la fin de la Henriade ? pour vous en punir, les Ledet et Desbordes ont ordre de vous présenter leur nouvelle édition, en grand papier, qui m'a paru très belle.

Permettez-moi, en vous remerciant tendrement de ce que vous avez fait, de vous envoyer encore les pièces ci-jointes que je vous prie de recommander à Paupie. J'ai extrêmement à cœur que des choses si vraies et si authentiques soient publiées, et j'ai un plaisir bien sensible à me voir défendu par vous contre un scélérat.

Les Français deviennent plus Romains que jamais, j'entends Romains du Bas-Empire. Adieu ; j'ai pour vous l'estime que je dois à ceux qui pensent comme les Romains de la République. Je suis ici dans un pays où il n'y a ni Scipions, ni Cicérons; mais j'y joue au brelan, j'y fais grande chère, et je me dépique avec les plaisirs de l'abandon où je vois ici les lettres. *Vale et me ama.*

968. — A M. HELVÉTIUS.

A Enghien, le 6 juillet.

Je vois, mon charmant ami, que je vous avais écrit d'assez mauvais vers, et qu'Apollon n'a pas voulu qu'ils vous parvinssent. Ma lettre était adressée à Charleville, où vous deviez être, et j'avais eu soin d'y mettre une petite apostille, afin que la lettre vous fût rendue, en quelque endroit de votre département que vous fussiez. Vous n'avez rien perdu, mais moi j'ai perdu l'idée que vous aviez de mon exactitude. Mon amitié n'est point du tout négligente. Je vous aime trop pour être paresseux avec vous. J'attends, mon bel Apollon, votre ouvrage (3), avec autant de vivacité que vous le faites. Je comptais vous envoyer de Bruxelles ma nouvelle édition de Hollande, mais je n'en ai pas encore reçu un seul exemplaire de mes libraires. Il n'y en a point à Bruxelles, et j'apprends qu'il y en a à Paris. Les libraires de Hollande, qui sont des corsaires maladroits, ont sans doute fait beaucoup de fautes dans leur édition, et craignent que je ne la voie assez tôt pour m'en plaindre et pour la décrier. Je ne pourrai en être instruit que dans quinze jours. Je suis actuellement, avec madame du Châtelet, à Enghien, chez M. le duc d'Aremberg, à sept lieues de Bruxelles. Je joue beaucoup au brelan; mais nos chères études n'y perdent rien. Il faut allier le travail et le plaisir; c'est ainsi que vous en usez, et c'est un petit mélange que je vous conseille de faire toute votre vie; car, en vérité, vous êtes né pour l'un et pour l'autre.

Je vous avoue, à ma honte, que je n'ai jamais lu l'*Utopie* de Thomas Morus; cependant je m'avisai de donner une fête, il y a quelques jours, dans Bruxelles, sous le nom de l'envoyé d'*Utopie*. La fête était pour madame du Châtelet, comme de raison; mais croiriez-vous bien qu'il n'y avait personne dans la ville qui sût ce que veut dire *Utopie?* Ce n'est pas ici le pays des belles-lettres. Les livres de Hollande y sont défendus, et je ne peux pas concevoir comment Rousseau a pu choisir un tel asile. Ce doyen des médisants, qui a perdu depuis longtemps l'art de médire, et qui n'en a conservé que la rage, est ici (4) aussi inconnu que les belles-lettres. Je suis actuellement dans un château où il n'y a jamais eu de livres que ceux que madame du Châtelet et moi nous avons apportés; mais, en récompense, il y a des jardins plus beaux que ceux de Chantilly, et on y mène cette vie douce et libre qui fait l'agrément de la campagne. Le possesseur de ce beau séjour vaut mieux que beaucoup de livres; je crois que nous allons y jouer la comédie; on y lira du moins les rôles des acteurs.

J'ai bien un autre projet en tête; j'ai fini ce *Mahomet* dont je vous avais lu l'ébauche. J'aurais grande envie de savoir comment une pièce d'un genre si nouveau et si hasardé réussirait chez nos galants Français; je voudrais faire jouer la pièce, et laisser ignorer l'auteur. A qui puis-je mieux me confier qu'à vous? N'avez-vous pas en main cet ami de Paris, qui vous doit tout, et qui aime tant les vers? Ne pourriez-vous pas la lui envoyer? ne pourrait-il pas la lire aux comédiens? mais lit-il bien? car une belle prononciation et une lecture pathétique sont une bordure nécessaire au tableau. Voyez, mon cher ami; donnez-moi sur cela vos réflexions.

Quelle est donc cette madame Lambert à qui je dois des compliments? Vous me faites des amis des gens qui vous aiment; je serai bientôt aimé de tout le monde.

Adieu. Madame du Châtelet vous estime, vous aime, vous n'en doutez pas. Nos cœurs sont à vous pour jamais; elle vous a écrit comme moi à Charleville. Adieu; je vous embrasse du meilleur de mon âme.

969. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

A Enghien, près de Bruxelles, le 9 juillet.

J'aurai donc le plaisir de vous voir en Flandre, mon cher abbé. Vous achèterez pour ce qu'il vous plaira de tableaux; mais, en attendant, procurez-moi pour Bruxelles une lettre de change de deux cent cinquante louis. Grondez bien fort ce diable d'Hébert qui ne finit pas un joli petit ouvrage qu'il a commencé et promis depuis six mois. Faites graver une estampe sur le portrait (1) de Latour, qui soit moins grossière que celle de notre ivrogne.

Pensez aussi, mon cher abbé, que nous sommes dans le temps de notre petite collecte, et que, s'il est possible, nous ne devons rien laisser en arrière. Une lettre à chaque débiteur ne coûte pas beaucoup, si elle n'est guère profitable. Il n'y a point de temps à perdre, ni d'autre parti à prendre, que de faire saisir, en mon nom, les biens de M. de Lezeau, qui ne veut ni payer, ni compter, ni s'arranger, ni fournir délégation pour cinq mille livres qu'il me doit. J'entends aussi que, dans cette cérémonie de procureur et d'huissier, on ne fasse que les frais indispensables.

Mouhi, mon correspondant, me donne bien de fausses nouvelles, entre autres, que je suis brouillé avec madame du Châtelet. Donnez-lui toujours deux louis d'or, comme si les nouvelles étaient bien bonnes, et portez-vous bien, mon cher abbé.

970. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A Enghien, ce 10 juillet (2).

Je suis encore à Enghien, mon cher ami, et je ne serai libre que vers la fin du mois. Mandez-moi donc de vos nouvelles, et que je sache où je pourrai avoir l'honneur de vous embrasser. Vous êtes aussi paresseux avec vos amis, que vous êtes diligent avec le public. La réputation est votre première divinité, si ce n'est Léontine (3); mais que l'amitié soit au moins la troisième; elle est chez moi la première : je sacrifie à cette idole tout, jusqu'à l'étude. Depuis quinze jours, figurez-vous que ma philosophie passe ici ses journées à jouer la comédie, et la nuit à jouer au brelan.

Cependant il en faut revenir au travail, car le temps perdu dans le plaisir laisse l'esprit vide, et les heures employées à l'étude laissent l'âme toute pleine. Vous savez passer si bien du plaisir au travail, que vous donneriez là-dessus des leçons. Mars, Apollon, Vénus sont des saints que vous savez très bien fêter. Faites-moi donc un peu part de vos desseins, de vos études, de vos amusements, et regardez-moi comme le plus tendre de vos amis.

Mon adresse est rue de la Grosse-Tour, à Bruxelles.

971. — AU MÊME.

A Bruxelles, ce 18 juillet.

Etes-vous parti? pour moi, je pars dans la minute. Mes compliments, mon cher ami, au révérend père Janssens (4), jésuite de Bruxelles, lequel a persuadé à la pauvre madame Viana que son mari était mort hérétique, et que, par conséquent, elle ne pouvait en conscience garder de l'argent chez elle, et qu'il fallait remettre tout entre les mains de son confesseur. La dame Viana, pleine de componction, lui a confié tout son argent. Le cocher qui a aidé le révérend Père à

(1) Maupertuis. (G. A.)
(2) Editeurs de Cayrol et A. François. (G. A.)
(3) L'*Epître sur l'Orgueil.* (G. A.)
(4) Il était revenu de Paris depuis février. (G. A.)

(1) Portrait de Voltaire par Latour. (G. A.)
(2) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(3) Mademoiselle Cochois. (G. A.)
(4) Ou Yancin. (G. A.)

porter les sacs déposé juridiquement contre le révérend Père. Le bon homme dit qu'il ne sait ce que c'est, et prie Dieu pour eux. Le peuple cependant veut lapider le saint. On va juger l'affaire (1). Il faut ou le pendre ou le canoniser, et peut-être sera-t-il l'un et l'autre.

Adieu, mon ami; ne soyons ni l'un ni l'autre.

972. — A M. PRAULT.

A Bruxelles, 21 juillet (2).

Depuis que j'ai vu la nouvelle édition de Ledet, je suis plus que jamais, mon cher Prault, dans la résolution de vous en procurer une qui vous soit utile et honorable. Je crois que vous pouvez compter sur la protection de M. d'Argenson, comme sur mon zèle. Je serais trop fâché que les étrangers profitassent seuls de mon travail, et que le libraire de Paris que j'estime le plus n'eût de moi que des offres inutiles de service. Je suis donc tout prêt; parlez, quand commencerez-vous? Je vous offre et mon travail et de l'argent.

Je ne crois pas que vous gagniez à débiter ce petit *Essai sur Molière*, qui n'a été fait que pour être joint à l'édition de ses œuvres. M. Pallu m'avait prié d'y travailler; mais quand l'ouvrage fut fait, on donna la préférence, comme de raison, à M. de La Serre, qui avait commencé avant moi, et qui, d'ailleurs, retirait de son travail un profit que j'aurais été au désespoir de lui ôter.

S'il est vrai que mes *Epîtres* et le commencement du *Siècle de Louis XIV* paraissent, je vous prie de les chercher et de me les envoyer. Au reste, vous ne ferez rien qu'avec prudence, et je m'en rapporte à vous. *My services to your lady.* Si vous voyez le père du *Sopha* (3), je suis son ami pour la vie.

973. A MADEMOISELLE QUINAULT.

27 juillet.

[L'arrêt prononcé sévèrement sur *Zulime* par mademoiselle Quinault a été écouté avec docilité; opinion de Voltaire sur cette tragédie. Parle de l'*Héritier ridicule*, joué devant le roi à Compiègne. Eloge du style pur du *Siége de Calais*. *OEdipe* a été corrigé dans la nouvelle édition des *OEuvres* de Voltaire faite en Hollande. Compliments de madame du Châtelet.]

974. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Bruxelles, 28 juillet.

Monsieur, un Suisse, passant par Bruxelles pour aller à Paris, était désigné pour être dépositaire du plus instructif et du meilleur ouvrage que j'aie lu depuis vingt ans (4); mais la crainte de tous les accidents qui peuvent arriver à un étranger inconnu m'a déterminé à ne confier l'ouvrage qu'à l'abbé Moussinot, qui aura l'honneur de vous le rendre.

On m'assure que l'auteur de cet ouvrage unique ne va point enterrer à Lisbonne les talents qu'il a pour conduire les hommes et pour les rendre heureux. Puisse-t-il rester à Paris, et puissé-je le retrouver dans un de ces postes où l'on a fait, jusqu'ici, tant de mal et si peu de bien! Si je suivais mon goût, je vous jure bien que je ne remettrais les pieds dans Paris que quand je verrais M. d'Argenson à la place de son père et à la tête des belles-lettres.

La décadence du bon goût, le brigandage de la littérature me font sentir que je suis né citoyen; je suis au désespoir de voir une nation si aimable si prodigieusement gâtée. Figurez-vous, monsieur, que M. de Richelieu inspira au roi, il y quatre ans, l'envie de voir la comédie de l'*Héritier ridicule* (5), et sur cela une prétendue anecdote de la cour de Louis XIV. On prétendait que le roi et Monsieur avaient fait jouer cette pièce deux fois en un jour. Je suis bien éloigné de croire ce fait; mais ce que je sais bien, c'est que cette malheureuse comédie est un des plus plats et des plus impertinents ouvrages qu'on ait jamais barbouillés. Les comédiens français eurent tant de honte que Louis XV la leur demandât, qu'ils refusèrent de la jouer. Enfin, Louis XV a obtenu cette belle représentation des bateleurs de Compiègne; lui et les siens s'y sont terriblement ennuyés. Qu'arrivera-t-il de là? Que le roi, sur la foi de M. de Richelieu, croira que cette pièce est le chef-d'œuvre du théâtre, et que, par conséquent, le théâtre est la chose la plus méprisable.

Encore passe, si les gens qui se sont consacrés à l'étude n'étaient pas persécutés; mais il est bien douloureux de se voir maîtrisé, foulé aux pieds par des hommes sans esprit, qui ne sont pas nés assurément pour commander, et qui se trouvent dans de très belles places qu'ils déshonorent.

Heureusement il y a encore quelques âmes comme la vôtre; mais c'est bien rarement dans ce petit nombre qu'on choisit les dispensateurs de l'autorité royale, et les chefs de la nation. Un fripon de la lie du peuple (1) et de la lie des êtres pensants, qui n'a d'esprit que ce qu'il en faut pour nouer des intrigues subalternes, et pour obtenir des lettres de cachet, ignorant et haïssant les lois, patelin et fourbe, voilà celui qui réussit, parce qu'il entre par la chatière; et l'homme digne de gouverner vieillit dans des honneurs inutiles.

Ce n'était pas à Bruxelles, c'était à Compiègne qu'il fallait que votre livre fût lu. Quand il n'y aurait que cette seule définition-ci, elle suffirait à un roi : « Un parfait gouverne» ment est celui où toutes les parties sont également pro» tégées. » Que j'aime cela! « Les savantes recherches sur le » droit public ne sont que l'histoire des anciens abus. » Que cela est vrai! Eh! qu'importe à notre bonheur de savoir les *Capitulaires de Charlemagne?* Pour moi, ce qui m'a dégoûté de la profession d'avocat, c'est la profusion de choses inutiles dont on voulut charger ma cervelle. *Au fait* est ma devise.

Que ce que vous me dites sur la Pologne me plaît encore! J'ai toujours regardé la Pologne comme un beau sujet de harangue, et comme un gouvernement misérable; car, avec tous ses beaux priviléges, qu'est-ce qu'un pays où les nobles sont sans discipline, le roi un zéro, le peuple abruti par l'esclavage, et où l'on n'a d'argent que celui qu'on gagne à vendre sa voix? Je vous ai déjà parlé, je crois, de la vieille barbarie du gouvernement féodal.

Votre article sur la Toscane : *Ils viennent de tomber entre les mains des Allemands*, etc., est bien d'un homme amoureux du bonheur public; et je dirai avec vous :

Barbarus has segetes! . . . . (Virg., Eccl. I.)

Je suis fâché ne ne pouvoir relire tout le livre pour marquer toutes les beautés de détail qui m'ont frappé, indépendamment de la sage économie et de l'enchaînement de principes qui en fait le mérite.

Il y a une anecdote dont je ne puis encore convenir, c'est que les nouvelles rentes ne furent pas proposées par M. Colbert. J'ai toujours ouï dire que ce fut lui-même qui les proposa, étant à bout de ses ressources, et je ne crois pas que Louis XIV consultât d'autres que lui (2).

Avant de finir ma lettre, j'ai voulu avoir encore le plaisir de relire le chapitre VI (3) et la fin du précédent : « Un monarque qui n'a plus à songer qu'à gouverner, gouverne tou» jours bien. » Cette admirable maxime se trouve à la suite de choses très édifiantes. Mais, pour Dieu, que ce monarque songe donc à gouverner!

Je ne sais si on songe assez à une chose dont j'ai cru m'apercevoir. J'ai manqué souvent d'ouvriers à la campagne; j'ai vu que les sujets manquaient pour la milice; je me suis informé en plusieurs endroits s'il en était de même; j'ai trouvé qu'on s'en plaignait presque partout; et j'ai conclu de là que les moines et les religieuses ne font pas tant d'enfants qu'on le dit, et que la France n'est pas si peuplée (proportion gardée) que l'Allemagne, la Hollande, la Suisse, l'Angleterre. Du temps de M. de Vauban nous étions dix-huit millions : combien sommes-nous à présent? C'est ce que je voudrais bien savoir.

Voilà l'abbé Moussinot (4) qui va monter en chaise, et moi je vais fermer votre livre; mais je ferai avec lui comme avec vous, je l'aimerai toute ma vie.

On me mande que Prault vient d'imprimer une petite Histoire de Molière (5) et de ses ouvrages, de ma façon. Voici le fait : M. Pallu me pria d'y travailler, lorsqu'on imprimait le Molière in-4°; j'y donnai mes petits soins, et quand j'eus fini, M. de Chauvelin donna la préférence à M. de La Serre :

Sic vos non vobis! . . . .

Ce n'est pas d'aujourd'hui que Midas a des oreilles d'âne. Mon manuscrit est enfin tombé à Prault, qui l'a imprimé, dit-on, et défiguré; mais l'auteur vous est toujours attaché avec la plus respectueuse estime et le plus tendre dévouement.

Madame du Châtelet, aussi enchantée que moi, vous louera bien mieux.

(1) Voyez, sur cette affaire, l'*Essai sur les probabilités en fait de justice*. (K.)
(2) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(3) Crébillon fils. (G. A.)
(4) Les *Considérations* de d'Argenson. (G. A.)
(5) Par Scarron. (G. A.)

(1) Le lieutenant de police Hérault. (G. A.)
(2) Elles furent proposées à Colbert par des membres du parlement, et il les adopta par faiblesse et malgré lui. (K.)
(3) *Dispositions à étendre la démocratie en France.* (G. A.)
(4) Voyez la lettre à cet abbé du 9 juillet. (G. A.)
(5) *Vie de Molière.* Voyez tome IV. (G. A.)

975. — AU MÊME.

Bruxelles, 17 août (1).

Il y a plus de quinze jours, monsieur, que nous avons le pied à l'étrier. J'ai toujours différé à avoir l'honneur de vous écrire, parce que je comptais venir aussitôt qu'une lettre. Nous partons enfin demain à petites journées; nous arriverons le 27 ou le 28. C'est au roi de Portugal, qui ne vous verra point, à être fâché, et c'est à moi à me réjouir. Je vous réponds que je regarderai comme un des beaux jours de ma vie celui où je verrai l'auteur d'un ouvrage qui tient tout ce que les titres de l'abbé de Saint-Pierre promettent, et où je pourrai vous dire combien je suis sensible à vos bontés, combien je vous suis attaché pour jamais avec la plus tendre et la plus respectueuse reconnaissance.

Madame du Châtelet fait peu de cas des fusées, des illuminations (2); mais elle sent tout le prix de votre connaissance, et pense sur vous comme moi.

976. — A M. THIERIOT.

Bruxelles, 17-18 août.

Enfin, nous partons pour Paris; nous sommes des étrangers qui venons voir ce que c'est que cette ville dont on disait autrefois tant de bien. J'espère au moins y retrouver votre amitié, qui me dédommagera de ce que je n'y trouverai pas. On dit qu'on y reçoit assez bien les étrangers qui voyagent; nous y serons un mois, tout au plus, après quoi je retourne à la suite d'un procès triste et long, mais à la suite de l'amitié qui rend tout agréable. Je ne sais pas encore où je logerai; mais, quel que soit le baigneur ou le cabaret qui hébergera mon ambulante personne, j'ai lieu de croire que rien ne m'aura privé de la douceur d'être aimé de vous.

977. — A MADAME DE CHAMPBONIN.

De Cambrai (3).

Mon cher *gros chat* est dans sa gouttière, et nous courons les champs. Nous voici à Cambrai, marchant à petite journées. Nous n'avons pas trouvé la moindre petite fête sur la route. Nous sommes traités en médecins de village, qu'on envoie chercher en carrosse, et qu'on laisse retourner à pied. Si vous me demandez pourquoi nous allons à Paris, je ne peux vous répondre que de moi. J'y vais parce que je suis Emilie. Mais pourquoi Emilie y va-t-elle, je ne le sais pas trop. Elle prétend que cela est nécessaire, et je suis destiné à la croire comme à la suivre. Vous jugez bien que la première chose que je ferai sera de voir monsieur votre fils; mais pourquoi la mère n'y serait-elle pas? pourquoi n'aurions-nous pas le plaisir de nous voir rassemblés? Voici une belle occasion pour quitter sa gouttière. On ne vous soupçonnera point d'être venue à Paris pour les feux d'artifice. On sait assez que vous ne faites de ces voyages-là que pour vos amis. Où êtes-vous à présent, cher *gros chat?* êtes-vous à La Neuville? y renouez-vous les nœuds d'une ancienne amitié? et madame de La Neuville jouit-elle un peu de l'interrègne? Elle sera trop heureuse de vous avoir retrouvée; mais nous aurons notre tour, et nous espérons toujours revoir Cirey avant d'habiter le palais de la pointe de l'Ile. Nous les verrons bien tard, ce Cirey et ce Champbonin. Hélas! nous avons acheté des meubles à Bruxelles; c'est la transmigration de Babylone. Je ne suis pas trop content de mon séjour dans ce pays-là. Je me suis ruiné; et, pour dernier trait, les commis de la douane ont saisi des tableaux qui m'appartiennent. Il y a, comme vous savez, beaucoup de princes à Bruxelles, et peu d'hommes. On entend à tout moment *votre altesse, votre excellence.* Madame du Châtelet ne sera princesse que quand sa généalogie sera imprimée; mais, fût-elle bergère, elle vaut mieux que tout Bruxelles. Elle est plus savante que jamais; et, si sa supériorité lui permet encore de baisser les yeux sur moi, ce sera une belle action à elle; car elle est bien haute. Il faut qu'elle cligne les yeux en regardant en bas pour me voir. On va souper; adieu, cher *gros chat.* J'embrasse vos pattes de velours.

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) A l'occasion du mariage de la fille de Louis XV avec l'infant d'Espagne, le 26 août. (G. A.)
(3) Cette lettre a toujours été classée au mois de janvier 1743, et les éditeurs l'y ont laissée, tout en déclarant que cette place ne lui convenait guère. Nous croyons qu'il faut la rejeter au mois d'août 1739. (G. A.)

978. — A M. CÉSAR DU MISSY.

J'ai lu avec un plaisir bien vif votre estimable lettre, et madame la marquise du Châtelet y a été aussi sensible que moi; nous voudrions que tous les gens de votre robe vous ressemblassent.

Vous êtes prêtre d'Apollon
Autant que de la sainte Eglise :
Sans doute votre main baptise
Avec l'eau du sacré vallon.
Les vers dont le dieu d'Hélicon
Si pleinement vous favorise
Sont bien au-dessus d'un sermon.
La brillante inspiration,
Dont l'esprit s'enivre au Parnasse,
Est un des beaux coups de la grâce,
Et voilà ma dévotion.

Si on avait pensé à peu près dans ce goût-là, monsieur, les hommes eussent vécu plus doucement; il n'y eût eu ni concile de Constance, ni de Saint-Barthélemi.

Ah! laissons le pape et Calvin
Disputer, en mauvais latin,
A qui peut, d'une main plus sûre,
Ouvrir et fermer la serrure
Des portes du jardin d'Eden.
Vivons sans crainte et sans chagrin
Dans le jardin de la nature;
En tout temps, sous d'égales lois,
Cette adorable souveraine
Unit les peuples et les rois;
La religion, moins humaine,
Les a divisés quelquefois.

Je vais passer deux ou trois mois en France, après quoi je reviendrai à Bruxelles; je remets à ce temps-là à vous parler de la littérature. Je vous prie, monsieur, de me continuer votre amitié; la dernière lettre que vous m'avez écrite me rend cette amitié si précieuse, que je me dispense déjà des cérémonies qui ne sont pas faites pour elle.

979. — A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 5 septembre.

Mon cher ami, je suis bien coupable, mais comptez que quand on ne vous écrit point, et qu'on ne reçoit point de vos nouvelles, on est bien puni de sa faute. La première chose que je fais en arrivant à Paris, c'est de vous dire combien j'ai tort. Cependant, si je voulais, je trouverais bien de quoi m'excuser; je vous dirais que j'ai mené une vie errante, et que dans les moments de repos que j'ai eus, j'ai travaillé dans l'intention de vous plaire. Quoique l'air de Bruxelles n'ait pas la réputation d'inspirer de bons vers, je n'ai pas laissé de reprendre ma lime et mon rabot; et, ne me sentant pas encore tout à fait *apoplectique* (1), j'ai voulu mettre à profit le temps que la nature veut bien encore laisser à mon imagination.

J'étais en beau train, quand un maudit cartésien, nommé Jean Bannières, m'est venu harceler par un gros livre (2) contre Newton. Adieu les vers; il faut répondre aux hérétiques, et soutenir la cause de la vérité. J'ai donc remis ma lyre dans mon étui, et j'ai tiré mon compas. A peine travaillais-je à ces tristes discussions, que la divine Emilie s'est trouvée dans la nécessité de partir pour Paris, et me voilà.

J'ai appris, quelques jours avant mon arrivée en cette bruyante ville, que notre Linant avait gagné le prix (3) de l'Académie française. Je lui en ai fait mon compliment, et je m'en réjouis avec vous. C'est vous qui l'avez fait poëte, et la moitié du prix vous appartient. J'espère que cet honneur éveillera sa paresse et fortifiera son génie. Il m'a envoyé son discours dans lequel j'ai trouvé de très bonnes choses, et, surtout, ce qui caractérise l'écrivain d'un esprit au-dessus du commun, images et précision. Je lui souhaite de la gloire et de la fortune. J'espère qu'on jouera sa tragédie cet hiver; on dit qu'il l'a beaucoup corrigée. Je n'en sais rien, je ne l'ai point encore vu; je n'ai vu personne. Tout ce que je sais, c'est que s'il travaille et s'il est honnête homme, je lui rends toute mon amitié.

Je vais chercher Formont dans le palais de Plutus (4); je vais lui parler de vous. Il n'aura peut-être pas la tête tour-

(1) Allusion à Rousseau. (G. A.)
(2) *Examen et réfutation des Eléments de la philosophie de Newton.* (G. A.)
(3) Le sujet était les *Progrès de l'éloquence sous le règne de Louis-le-Grand.* (G. A.)
(4) Il était devenu sous-fermier. (G. A.)

née, comme l'ont tous les gens de ce pays-ci, qui ne parlent que de feux d'artifice et de fusées volantes, et d'une *Madame* et d'un *Infant* qu'ils ne verront jamais. Les hommes sont de grands imbéciles! Tout le monde paraît occupé profondément d'une marmotte qui n'est point jolie; mais il faut leur pardonner.

Depuis que le père de la mariée est amoureux (1), on dit que tout le monde est gai, et qu'il y a du plaisir, même à Versailles.

Chimon aima, puis devint honnête homme (2).

Bonjour, mon ancien ami; je vais courir par cette grande ville, et chercher, pour un mois, quelque gîte tranquille où je puisse vous écrire quelquefois. Que dites-vous de Voltaire, qui a des meubles à Bruxelles, et qui loge en chambre garnie à Paris? Si vous avez quelques ordres à me donner, adressez-les à l'hôtel de Richelieu. Je vous embrasse tendrement.

980. — A MADEMOISELLE QUINAULT.

Samedi, septembre 1739.

[Envoi de *Mahomet* terminé. Reconnaît quelle est la faiblesse de *Zulime*.]

981. — A M. HELVÉTIUS.

Septembre (3).

J'ai trop de remerciements, trop de compliments à vous faire, trop d'éloges à vous donner, mon charmant ami, pour vous écrire. Il faut que je vous voie; il faut que je vous embrasse. On dit que vous venez à Paris, et que peut-être ma lettre ne vous trouvera pas à Montbard. Si vous y êtes encore, tâchez de quitter M. de Buffon, si cela se peut. Je sens combien il vous en coûtera à tous deux.

Madame du Châtelet vous désire avec la même vivacité que moi. J'ai vu M. de Montmirel (4); je n'ai rien vu ici de plus aimable que lui et ce qu'il m'a apporté. Faites souvenir de moi le très philosophe M. de Buffon, à qui je suis bien véritablement attaché. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur. Venez, l'espérance et le modèle des philosophes et des poëtes.

982. — A M. L'ABBÉ DU RESNEL.

Je suis aux ordres de la beauté et de l'esprit, et je profiterai, quand madame Dupin voudra, des bontés dont elle veut bien m'honorer. Je compte aussi sur celles de mon grand abbé. Vous n'aurez qu'à disposer du jour, à compter depuis lundi. *Farewell and let us be merry.*

Je suis bien coupable envers M. et madame Dupré (5); mais je demeure au bout du monde, et il n'y a plus ni devoir ni plaisir pour moi. Tout cela changera quand nous nous reverrons un peu à notre aise. Je n'ai pas encore vécu, depuis mon retour; je n'ai que couru.

983. — A MADEMOISELLE QUINAULT.

Septembre 1739.

[N'ayant pas trois semaines à passer à Paris, il lui témoigne le désir de voir la première représentation (de *Zulime*, ou plutôt de *Mahomet*).]

984. — A M. DE CIDEVILLE.

AU CHATEAU DE TOURNEBU, ROUTE DE GAILLON.

Ce 26 septembre.

Tibulle de la Normandie,
Vous qui, ne vivant qu'à la cour
Du dieu des vers et de Lesbie,
Ne voyageâtes de la vie
Que sur les ailes de l'Amour,
Venez à Paris, je vous prie,
Sur les ailes de l'Amitié;
Voltaire et la reine Emilie,
S'ils n'écoutaient que leur envie,
Du chemin feraient la moitié.

Ah! mon cher ami, par quel contre-temps cruel ne vous verrai-je qu'un moment! Je pars mercredi pour Richelieu. Sera-t-il dit que nous ressemblerons aux deux héros du roman de *Zaïde* (1), qui se virent de loin une fois, et s'éloignèrent pour un temps si long? Quand nous retrouverons-nous? quand passerai-je avec vous le soir tranquille de ce jour nébuleux qu'on nomme la vie?

(1) Louis XV avait pris pour maîtresse la comtesse de Mailly. (G. A.)
(2) La Fontaine, *Courtisane amoureuse*. (G. A.)
(3) Cette lettre, éditée par MM. de Cayrol et A. François, doit être de septembre 1739 et non de 1740. G. A.)
(4) Ami d'Helvétius. (G. A.)
(5) Dupré de Saint-Maur. (G. A.)

985. — A M***.

Paris, 26 septembre 1739 (2).

Malgré votre prodigieuse indifférence, madame la duchesse de Richelieu vous prie à souper aujourd'hui samedi. Seriez-vous assez malheureux pour n'être point à Paris? Pour moi, je le suis fort de n'avoir pu vous faire ma cour. C'était bien la peine de quitter Bruxelles! V.

986. — A MADAME DE CHAMPBONIN.

De Paris.

Ma chère amie, Paris est un gouffre où se perdent le repos et le recueillement de l'âme, sans qui la vie n'est qu'un tumulte importun. Je ne vis point; je suis porté, entraîné loin de moi dans des tourbillons. Je vais, je viens; je soupe au bout de la ville, pour souper le lendemain à l'autre. D'une société de trois ou quatre intimes amis il faut voler à l'opéra, à la comédie, voir des curiosités comme un étranger, embrasser cent personnes en un jour, faire et recevoir cent protestations; pas un instant à soi, pas le temps d'écrire, de penser, ni de dormir. Je suis comme cet ancien qui mourut acablé sous les fleurs qu'on lui jetait.

De cette tempête continuelle, de ce roulis de visites, de ce chaos éclatant, j'allais encore à Richelieu, avec madame du Châtelet; je partais en poste, ou à peu près, et nous revenions de même, pour aller enterrer à Bruxelles toute cette dissipation. Madame la duchesse de Richelieu s'avise de faire une fausse couche, et voilà un grand voyage de moins. Nous partons probablement au commencement d'octobre, pour aller plaider tristement, après avoir été ballottés ici assez gaiement, mais trop fort. C'est avoir la goutte après avoir sauté.

Voilà notre vie, mon cher *gros chat;* et vous, tranquille dans votre gouttière, vous vous moquez de nos écarts; et moi, je regrette ces moments pleins de douceur où l'on jouissait à Cirey de ses amis et de soi-même.

Qu'est-ce donc que ce ballot de livres arrivé à Cirey? est-ce un paquet d'ouvrages contre moi? Je vous dirai, en passant, qu'il n'est pas plus question ici des horreurs de l'abbé Desfontaines, que si lui ni les monstres ses enfants n'avaient jamais existé. Ce malheureux ne peut pas plus se fourrer dans la bonne compagnie à Paris, que Rousseau à Bruxelles. Ce sont des araignées qu'on ne trouve point dans les maisons bien tenues.

Mon cher *gros chat*, je baise mille fois vos pattes de velours.

987. — A M. HELVÉTIUS.

A Paris, le 3 octobre.

Mon jeune Apollon, j'ai reçu votre charmante lettre. Si je n'étais pas avec madame du Châtelet, je voudrais être à Montbard (3). Je ne sais comment je m'y prendrai pour envoyer une courte et modeste réponse (4) que j'ai faite aux anti-newtoniens. Je suis l'enfant perdu d'un parti dont M. de Buffon est le chef, et je suis assez comme les soldats qui se battent de bon cœur, sans trop entendre les intérêts de leur prince. J'avoue que j'aimerais infiniment mieux recevoir de vos ouvrages que vous envoyer les miens. N'aurai-je point le bonheur, mon cher ami, de voir arriver quelque gros paquet de vous avant mon départ? Pour Dieu, donnez-moi au moins une épître. Je vous ai dédié ma quatrième *Epître sur la Modération* ; cela m'a engagé à la retoucher avec soin. Vous me donnez de l'émulation; mais donnez-moi donc de vos ouvrages. Votre métaphysique n'est pas l'ennemie de la poésie. Le père Malebranche était quelquefois poëte en prose; mais, vous, vous savez l'être en vers. Il n'avait de l'imagination qu'à contre-temps. Madame du Châtelet a amené avec elle à Paris son Kœnig (5), qui n'a de l'imagination en aucun sens, mais qui, comme vous savez, est ce qu'on appelle grand métaphysicien. Il sait à point nommé de quoi la matière est composée, et il jure, d'après Leibnitz, qu'il est démontré que l'étendue est composée de monades non étendues, et la

(1) Par madame de La Fayette. (K.)
(2) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)
(3) Où Buffon demeurait. (G. A.)
(4) Voyez tome V, page 716. (G. A.)
(5) Célèbre mathématicien qui fit de madame du Châtelet une adepte de la doctrine de Leibnitz. (G. A.)

matière impénétrable composée de petites monades pénétrables. Il croit que chaque monade est un miroir de son univers. Quand on croit tout cela, on mérite de croire aux miracles de saint Pâris. D'ailleurs il est très bon géomètre, comme vous savez, et, ce qui vaut mieux, très bon garçon. Nous irons bientôt philosopher à Bruxelles ensemble, car on n'a point sa raison à Paris. Le tourbillon du monde est cent fois plus pernicieux que ceux de Descartes. Je n'ai encore eu ni le temps de penser, ni celui de vous écrire. Pour madame du Châtelet, elle est toute différente, elle pense toujours, elle a toujours son esprit; et si elle ne vous a pas écrit, elle a tort. Elle vous fait mille compliments, et en dit autant à M. de Buffon.

Le d'Arnaud espère que vous ferez un jour quelque chose pour lui, après Montmirel s'entend; car il faut que chaque chose soit à sa place.

Si je savais où loge votre aimable Montmirel, si j'avais achevé *Mahomet*, je me confierais à lui *in nomine tuo*; mais je ne suis pas encore prêt, et je pourrai bien vous envoyer de Bruxelles mon Alcoran.

Adieu, mon cher ami; envoyez-moi donc de ces vers dont un seul dit tant de choses. Faites ma cour, je vous en prie, à M. de Buffon; il me plaît tant, que je voudrais bien lui plaire. Adieu; je suis à vous pour le reste de ma vie.

988. — A M. L'ABBÉ DU RESNEL.

Ce mercredi, onze heures du matin, à l'hôtel de Brie.

L'abbé de Voisenon (1) me mande, mon cher abbé, que vous voulez me venir voir ce matin; mais, tout malade que je suis, il faut que je sorte. Savez-vous bien ce qu'il faut faire? Il faut être chez moi, à neuf heures précises, avec l'aimable Cideville qu'on dit être arrivé. Vous mangerez la poularde du malade; vous permettrez que je me couche de bonne heure. Si vous voulez venir avec M. Dupré de Saint-Maur, il vous ramènerait. Mais où loge M. de Cideville? vous le savez apparemment.

Bonjour, mon cher grand abbé. V.

989. — A M. DE CIDEVILLE,

CHEZ M. L'ABBÉ BIGNON, OU AU CHATEAU DE TOURNEBU, ROUTE DE ROUEN.

A Paris, le 11 octobre.

Mon cher ami, je tombai malade le jour même que je devais partir avec M. le duc de Richelieu, et me voici entre MM. Silva et Morand. On ne disait pas trop de bien d'abord de mon cul et de ma vessie; mais, Dieu merci, ces deux parties misérables ne sont pas offensées. On me saigne, on me baigne. Si vous êtes encore dans le voisinage de Paris, et dans le dessein d'y faire un tour, votre ancien ami gît rue *Cloche-Perce*, à l'hôtel de *Brie*, et Émilie plane à l'hôtel Richelieu.

Je vous embrasse mille fois.

RÉPONSE DE CIDEVILLE AU BAS DE LA LETTRE,

Le 12.

Oui, j'irai, cher ami, dans peu,
Mais tard au gré de mon envie,
Adorer Émilie
A cet hôtel de Richelieu,
Vous baiser à celui de Brie,
Sans m'enivrer du vin du lieu.

990. — AU MÊME.

A Paris, ce jeudi 15 octobre.

Mon cher Cideville, voici un jeune homme qui fait des vers, et qui veut en déclamer. Ce serait, je crois, une bonne acquisition pour la troupe de La Noue. Voyez si vous pouvez le recommander; je souhaite qu'il serve, cet hiver, à vos plaisirs. En vous remerciant de celui que vous me fîtes hier.

Il faudra, mon cher ami, pour voir bien à votre aise la divine Émilie, que vous fassiez un souper chez moi avec elle et madame d'Argental. J'arrangerai cette partie aujourd'hui, sans préjudice du plaisir de vous mener chez elle auparavant, et de dîner ensemble, avec cet opéra que j'ai tant d'impatience de voir.

Si vous voulez passer demain chez moi, à midi, nous irons ensemble chez madame du Châtelet; elle loge à l'hôtel Richelieu. Si elle était chez elle, vous y eussiez soupé le jour même de votre arrivée. En vérité, si Paris a besoin de bonne compagnie, vous devez y rester. Est-il possible que vous viviez ailleurs, et toujours loin de moi!

Bonjour, ami charmant. V.

991. — A M. L'ENVOYÉ DE....

A Paris, le 18 octobre (1).

J'avais peur, monsieur, qu'il n'entrât trop d'amour-propre dans le plaisir que m'a fait la traduction italienne de la *Henriade* de M. Nenci; mais puisque vous en êtes content, je ne dois plus douter du jugement que j'en ai porté, et je n'ai qu'à remercier l'auteur qui m'a embelli. Je compte avoir l'honneur de vous faire ma cour, dès que j'aurai un peu de santé. Vous connaissez mon tendre et respectueux attachement pour vous.

992. — A MADEMOISELLE QUINAULT.

29 octobre.

[Voltaire lui donne une autorité absolue sur *Mahomet* et sur *Zulime*, qu'il a laissés aux deux frères (D'Argental et Pont de Veyle.)]

993. — A M. DE PONT DE VEYLE.

Ce 16 de novembre, *en courant.*

Huc quoque *clara tui* pervenit fama triumphi,
Languida quo fessi vix venit aura noti.
OVID., epist., ex Ponto, II.

J'apprends dans un village de Liége, en revenant à Bruxelles, que l'homme du monde le plus aimable va être aussi un des plus à son aise. Vous êtes, dit-on, monsieur, intendant des classes de la marine. Il y a longtemps que je suis dans la *classe* des gens qui vous sont le plus tendrement attachés, et je vous jure qu'il n'y a personne qui sente plus de plaisir, quand il vous arrive des événements agréables, que les deux voyageurs flamands qui vous font ces compliments très sincères et très à la hâte. Madame du Châtelet va vous écrire; mais je l'ai devancée, afin d'avoir un avantage sur elle, une fois en ma vie. Ce sont des hommes comme vous qu'il faut mettre en place, et non pas des animaux qui ne sont graves que par sottise, et qui ne savent ni donner ni recevoir du plaisir. Je vois que M. de Maurepas aime à placer les gens qui lui ressemblent, et qu'il est bon ami comme bon connaisseur. Adieu, monsieur l'intendant; il n'est doux de l'être qu'à Versailles et à Paris. Je vous suis attaché pour jamais avec la tendresse la plus respectueuse.

994. — A M. PITOT.

2 janvier 1740.

Mon cher philosophe, je vous remercie tendrement de votre souvenir et de la fidélité avec laquelle vous avez soutenu la bonne cause, dans l'affaire de Prault (2). Il y a longtemps que je connais, que je défie, et que je méprise les calomniateurs. Les esprits malins et légers, qui commencent par oser condamner un homme dont ils n'imiteraient pas les procédés, n'ont garde de s'informer de quelle manière j'en ai usé. Ils le pourraient savoir de Prault lui-même; mais il est plus aisé de débiter un mensonge au coin du feu que d'aller chez les parties intéressées s'informer de la vérité. Il y a peu d'âmes comme la vôtre qui aiment à rendre justice. Les vérités morales vous sont aussi chères que les vérités géométriques. Je vous prie de voir M. Arouet (3), et de demander l'état où il est. Dites-lui que j'y suis aussi sensible que je dois l'être, et que je prendrais la poste pour le venir voir, si je croyais lui faire plaisir. Je vous demande en grâce de m'écrire des nouvelles de la disposition de son corps et de son âme. Adieu; mille amitiés à madame Pitot sans cérémonie.

995. — A MADEMOISELLE QUINAULT.

5 janvier 1740.

[Il lui annonce que deux actes de *Zulime* sont refaits, et que les épines de *Mahomet* sont ôtées.]

996. — A M. HELVÉTIUS.

5 janvier.

Je vous salue au nom d'Apollon, et je vous embrasse au nom de l'amitié. Voici l'ode de la *Superstition* (4), que vous

(1) Agé alors de trente et un ans. (G. A.)

(1) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) Voyez la lettre à d'Argenson du 8 janvier 1740. (G. A.)
(3) Le frère de Voltaire avait été frappé d'apoplexie. (G. A.)
(4) L'*Ode sur le Fanatisme* faisait partie du *Recueil* saisi. (G. A.)

demandez, et l'opéra (1), dont nous avons parlé. Quand vous aurez lu l'opéra, mon cher ami, envoyez-le à M. de Pont de Veyle, porte Saint-Honoré. Mais, pour Dieu, envoyez-moi de meilleures étrennes. Je n'ai jamais tant travaillé que ce dernier mois; j'ai la tête fendue. Guérissez-moi par quelque belle épître. Adieu les vers, cet hiver; je n'en ferai point; la physique est de quartier; mais vos lettres, votre souvenir, votre amitié, vos vers, seront pour moi de service toute l'année. Avez-vous ce *Recueil* qu'avait fait Prault? Pourquoi le saisir? quelle barbarie? suis-je né sous les Goths et sous les Vandales? Je méprise la tyrannie autant que la calomnie. Je suis heureux avec Emilie, votre amitié, et l'étude. Vous l'avez bien dit (2): *L'étude* console de tout. Je vous embrasse mille fois.

997. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Bruxelles, ce 8 janvier.

Vous m'allez croire un paresseux, monsieur, et, qui pis est, un ingrat; mais je ne suis ni l'un ni l'autre. J'ai travaillé à vous amuser depuis que je suis à Bruxelles, et ce n'est pas une petite peine que celle de donner du plaisir. Je n'ai jamais tant travaillé de ma vie; c'est que je n'ai jamais eu tant d'envie de vous plaire.

Vous savez, monsieur, que je vous avais promis de vous faire passer une heure ou deux assez doucement; je devais avoir l'honneur de vous présenter ce petit *Recueil* qu'imprimait Prault. Toutes ces pièces fugitives que vous avez de moi, fort informes et fort incorrectes, m'avaient fait naître l'envie de vous les donner un peu plus dignes de vous. Prault les avait aussi manuscrites. Je me donnai la peine d'en faire un choix, et de corriger avec un très grand soin tout ce qui devait paraître. J'avais mis mes complaisances dans ce petit livre. Je ne croyais pas qu'on dût traiter des choses aussi innocentes plus sévèrement qu'on n'a traité les Chapelle, les Chaulieu, les La Fontaine, les Rabelais, et même les épigrammes de Rousseau.

Il s'en faut beaucoup que le *Recueil* de Prault approchât de la liberté du moins hardi de tous les auteurs que je cite. Le principal objet même de ce *Recueil* était le commencement du *Siècle de Louis XIV*, ouvrage d'un bon citoyen et d'un homme très modéré. J'ose dire que, dans tout autre temps, une pareille entreprise serait encouragée par le gouvernement. Louis XIV donnait six mille livres de pension aux Valincour, aux Pélisson, aux Racine, et aux Despréaux, pour faire son histoire, qu'ils ne firent point; et moi je suis persécuté pour avoir fait ce qu'ils devaient faire. J'élevais un monument à la gloire de mon pays, et je suis écrasé sous les premières pierres que j'ai posées (3). Je suis en tout un exemple que les belles-lettres n'attirent guère que des malheurs.

Si vous étiez à leur tête, je me flatte que les choses iraient un peu autrement, et plût à Dieu que vous fussiez dans les places que vous méritez! Ce n'est pas pour moi, c'est pour le bonheur de l'Etat que je le désire.

Vous savez comment Gowers a gagné ici son procès tout d'une voix, comment tout le monde l'a félicité, et avec quelle vivacité les grands et les petits l'ont prié de ne point retourner en France. Je compte, pour moi, rester très longtemps dans ce pays-ci; j'aime les Français, mais je hais la persécution. Je suis indigné d'être traité comme je le suis, et, d'ailleurs, j'ai de bonnes raisons pour rester ici. J'y suis entre l'étude et l'amitié, je n'y désire rien, je n'y regrette que de ne vous point voir.

Peut-être viendra-t-il des temps plus favorables pour moi, où je pourrai joindre aux douceurs de la vie que je mène celles de profiter de votre commerce charmant, de m'instruire avec vous, et de jouir de vos bontés. Je ne désespère de rien.

J'ai vu ici M. d'Argens; je suis infiniment content de ses procédés avec moi. Je vois bien que vous m'aviez un peu recommandé à lui. Madame du Châtelet vous a écrit, ainsi je ne vous dis rien pour elle. Conservez-moi vos bontés, je vous en conjure; vous savez si elles me sont précieuses.

998. — A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, ce 9 janvier.

Mon très cher ami, depuis le moment où vous m'apparûtes à Paris, j'accompagnai madame de Richelieu jusqu'à Langres. Je retournai à Cirey, de Cirey j'allai à Bruxelles; j'y suis depuis plus d'un mois, et si ce mois n'a pas été employé à vous écrire, il l'a été à écrire pour vous, à mon ordinaire. Je n'ai jamais été si inspiré de mes dieux, ou si possédé de mes démons. Je ne sais si les derniers efforts que j'ai faits sont ceux d'un feu prêt à s'éteindre; je vous enverrai ma besogne, mon cher ami, et vous en jugerez.

Vous y verrez du moins un homme que les persécutions ne découragent point, et qui aime assurément les belles-lettres pour elles-mêmes. Elles me seront éternellement chères, quelques ennemis qu'elles m'aient attirés. Cesserai-je d'aimer des fruits délicieux parce que des serpents ont voulu les infecter de leur venin?

On avait préparé à Paris un petit *Recueil* de la plupart de mes pièces fugitives, mais fort différentes de celles que vous avez; et, en vérité, il fallait bien qu'il en parût enfin une bonne leçon, après toutes les copies informes qui avaient inondé le public dans tant de brochures qui paraissent tous les mois. J'avais donc corrigé le tout avec un très grand soin; on avait mis à la tête de cette petite collection le commencement de mon *Essai* sur le *Siècle de Louis XIV*. Si vous ne l'avez pas vu, je vous l'enverrai. Vous jugerez si ce n'est pas l'ouvrage d'un bon citoyen, d'un bon Français, d'un amateur du genre humain, et d'un homme modéré. Je ne connais aucun auteur *citramontain* qui ait parlé de la cour de Rome avec plus de circonspection, et j'ose dire que le frontispice de cet ouvrage était l'entrée d'un temple bâti à l'honneur de la vertu et des arts. Les premières pierres de ce temple sont tombées sur moi; la main des sots et des bigots a voulu apparemment m'écraser sous cet édifice, mais ils n'y ont pas réussi; et l'ouvrage et moi nous subsisterons.

Louis XIV donna deux mille écus de pension aux Pélisson, aux Racine, aux Despréaux, aux Valincour, pour écrire son histoire, qu'ils ne firent point. J'ai embrassé, à moins de frais, un objet plus important, plus digne de l'attention des hommes, l'histoire d'un siècle plus grand que Louis-le-Grand. J'ai fait la chose *gratis*, ce qui devait plaire par le temps qui court; mais le bon marché n'a pas empêché qu'on en ait agi avec moi comme si j'étais parmi des Vandales ou des Gépides. Cependant, mon cher ami, il y a encore d'honnêtes gens, il y a des êtres pensants, des Emilie, des Cideville, qui empêchent que la barbarie n'ait droit de prescription parmi nous. C'est avec eux que je me console; ce sont eux qui sont ma récompense.

Que faites-vous, mon cher ami? Etes-vous à Rouen ou à la campagne, avec les Thomson ou avec les Muses? Quand vivrons-nous ensemble? car vous savez bien que nous y vivrons. Il faut qu'à la fin le petit nombre des adeptes se rassemble dans un petit coin de terre. Nous y serons comme les bons Israélites en Egypte, qui avaient la lumière pour eux tout seuls, à ce qu'on dit, pendant que la cour de Pharaon était dans les ténèbres. Madame du Châtelet vous fait les compliments les plus sincères et les plus vifs. Adieu, mon cher Cideville, adieu, jusqu'au premier envoi que je vous ferai de mes bagatelles. V.

Il y a quatre jours que cette lettre est écrite; j'ai eu quatre accès de fièvre depuis. Je me porte mieux, madame du Châtelet vous fait ses compliments.

999. — A M. HELVÉTIUS.

A Bruxelles, ce 19 ... (1).

Eh bien! nous n'entendrons donc parler de vous ni en vers ni en prose. Je me flatte que mon cher Apollon naissant me paiera de son silence avec usure. Apparemment que vous préludez à présent, et que bientôt nous aurons la pièce (2). Cependant, mon cher ami, je vous prie de me mander si vous avez reçu le brouillon de *Pandore*, et si vous l'avez envoyé à M. de Pont de Veyle, rue et porte Saint-Honoré. Si vous êtes content de l'esquisse, je finirai le tableau; sinon, je le mettrai au rebut. Madame du Châtelet vous fait mille compliments, et moi je vous suis attaché pour la vie. Mandez-nous donc ce que c'est qu'*Eugénie*. Cela est-il digne d'être vu plusieurs fois de vous? Mes compliments à votre ami (3). Adieu, je vous embrasse, mon jeune Apollon. V.

Je vous supplie de vouloir bien faire mettre cette lettre à la poste.

(1) *Pandore*. Voyez tome III. (G. A.)
(2) Dans l'*Epître sur l'Etude*. (G. A.)
(3) On avait supprimé ce *Recueil* le 4 décembre 1739. Prault, le libraire, fut condamné à cinq cents livres d'amende et à tenir sa boutique fermée pendant trois mois. (G. A.)

(1) C'est à tort que MM. de Cayrol et A. François ont daté cette lettre du 19 septembre 1741. Elle doit être du 19 janvier 1740. (G. A.)
(2) Voyez la lettre à Helvétius du 5 janvier. (G. A.)
(3) Montmirel. (G. A.)

1000. — AU MÊME.

Bruxelles, 24 janvier.

Ne les verrai-je point ces beaux vers que vous faites (1),
Ami charmant, sublime auteur?
Le ciel vous anima de ces flammes secrètes
Que ne sentit jamais Boileau l'imitateur,
Dans ses tristes beautés si froidement parfaites.
Il est des beaux esprits, il est plus d'un rimeur;
Il est rarement des poëtes.
Le vrai poëte est créateur;
Peut-être je le fus, et maintenant vous l'êtes.

Envoyez-moi donc un peu de votre création. Vous ne vous reposerez pas après le sixième jour; vous corrigerez, vous perfectionnerez votre ouvrage, mon cher ami. Votre dernière lettre m'a un peu affligé. Vous tâtez donc aussi des amertumes de ce monde, vous éprouvez des tracasseries, vous sentez combien le commerce des hommes est dangereux; mais vous aurez toujours des amis qui vous consoleront, et vous aurez, après le plaisir de l'amitié, celui de l'*Etude;*

Nam nil dulcius est bene quam munita tenere
Edita doctrina sapientum templa serena,
Despicere unde queas alios, passimque videre
Errare atque viam palantes quærere vitæ. (Lucr., II.)

Il y a bientôt huit ans que je demeure dans le temple de l'amitié et de l'étude. J'y suis plus heureux que le premier jour. J'y oublie les persécutions des ignorants en place, et la basse jalousie de certains animaux amphibies qui osent se dire gens de lettres. J'y puise des consolations contre l'ingratitude de ceux qui ont répondu à mes bienfaits par des outrages. Madame du Châtelet, qui a éprouvé à peu près la même ingratitude, l'oublie avec plus de philosophie que moi, parce que son âme est au-dessus de la mienne.

Il y a peu de grands seigneurs de deux cent mille livres de rente qui fassent pour leurs parents ce que madame du Châtelet avait fait pour Kœnig. Elle avait soin de lui et de son frère, les logeait, les nourrissait, les accablait de présents, leur donnait des domestiques, leur fournissait à Paris des équipages. Je suis témoin qu'elle s'est incommodée pour eux; et, en vérité, c'était bien payer la métaphysique romanesque de Leibnitz, dont Kœnig l'entretenait quelquefois les matins. Tout cela a fini par des procédés indignes que madame du Châtelet veut encore avoir la grandeur d'âme d'ignorer.

Vous trouverez, mon cher ami, dans votre vie, peu de personnes plus dignes qu'elle de votre estime et de votre attachement.

Adieu, mon jeune Apollon; je vous embrasse, je vous aime à jamais.

1001. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Bruxelles, le 26 janvier.

Les infamies de tant de gens de lettres ne m'empêchent point du tout d'aimer la littérature. Je suis comme les vrais dévots, qui aiment toujours la religion, malgré les crimes des hypocrites. Je vous avoue que, si je suivais entièrement mon goût, je me livrerais tout entier à l'*Histoire du Siècle de Louis XIV*, puisque le commencement ne vous en a pas déplu; mais je n'y travaillerai point tant que je serai à Bruxelles; il faut être à la source pour puiser ce dont j'ai besoin; il faut vous consulter souvent. Je n'ai point assez de matériaux pour bâtir mon édifice hors de France. Je vais donc m'enfoncer dans les ténèbres de la métaphysique et dans les épines de la géométrie, tant que durera le malheureux procès de madame du Châtelet.

J'ai fait ce que j'ai pu pour mettre *Mahomet* dans son cadre, avant de quitter la poésie; mais j'ai peur que, dans cette pièce, l'attention à ne pas dire tout ce qu'on pourrait dire n'ait un peu éteint mon feu. La circonspection est une belle chose, mais en vers elle est bien triste. Être raisonnable et froid, c'est presque tout un; cela n'est pas à l'honneur de la raison.

Si j'avais de la santé, et si je pouvais me flatter de vivre, je voudrais écrire une histoire de France à ma mode. J'ai une drôle d'idée dans ma tête, c'est qu'il n'y a que des gens qui ont fait des tragédies qui puissent jeter quelque intérêt dans notre histoire sèche et barbare. Mézerai et Daniel m'ennuient; c'est qu'ils ne savent ni peindre ni remuer les passions. Il faut, dans une histoire comme dans une pièce de théâtre, exposition, nœud et dénouement.

Encore une autre idée. On n'a fait que l'histoire des rois, mais on n'a point fait celle de la nation. Il semble que, pendant quatorze cents ans, il n'y ait eu dans les Gaules que des rois, des ministres, et des généraux; mais nos mœurs, nos lois, nos coutumes, notre esprit, ne sont-ils donc rien?

Adieu, monsieur; respect et reconnaissance.

P.-S. Pardon; il s'est trouvé une grande figure d'optique sur l'autre feuillet; je l'ai déchiré.

1002. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 29 janvier.

Je suis absolument de l'avis de l'ange gardien et de ses chérubins sur le retranchement de la scène d'Atide, au quatrième acte. Non seulement cette arrivée d'Atide ressemblait en quelque chose à l'Atalide de *Bajazet*, mais elle me paraît peu décente et très froide dans une circonstance si terrible, et à la vue du corps expirant d'un père, qui doit occuper toute l'attention de la malheureuse Zulime.

Après avoir bien examiné les autres observations, et avoir plié mon esprit à suivre les routes qu'on me propose, je les trouve absolument impraticables.

On veut que Zulime doute si son amant a assassiné son père; on veut ensuite qu'elle puisse l'excuser sur ce qu'il l'a tué sans le savoir, et que cette idée de l'innocence de Ramire soit l'objet qui occupe principalement le cœur de Zulime.

Je crois avoir ménagé assez le peu de doutes qu'elle doit avoir, et je crois que ce serait perdre toute la force du tragique que de vouloir rendre toujours son amant innocent. Le véritable tragique, le comble de la terreur et de la pitié est, à mon avis, qu'elle aime son amant criminel et parricide. Point de belles situations sans de grands combats, point de passions vraiment intéressantes sans de grands reproches. Ceux qui conseillèrent à Pradon de ne pas rendre Phèdre incestueuse, lui conseillèrent des bienséances bien malheureuses et bien messéantes au théâtre. Ah! ne me traitez pas en Pradon!

Je condamne aussi sévèrement toute assemblée de peuple. Ce n'est pas d'une vaine pompe dont il s'agit; il faut que Zulime, en mourant, adore encore la cause de ses crimes et de ses malheurs; il faut qu'elle le dise, et, si elle était devant le peuple, cette affreuse confidence serait déplacée; c'est alors que les bienséances seraient violées. J'aime la pompe du spectacle, mais j'aime mieux un vers passionné.

Voici donc les seuls changements que mon temps, mes occupations, et mon départ, me permettent. *Benignò animo legete; et publici juris in theatro fiant.* Je vous supplie d'adresser vos ordres chez l'abbé Moussinot, qui aura mon adresse.

Je me flatte que je vous adresserai bientôt mieux que *Zulime.* Permettez-moi de baiser respectueusement la belle main (1) qui a écrit les remarques auxquelles j'ai obéi en partie.

. . . . Si quid novisti rectius istis,
Candidus imperti; si non, his utere mecum.
Hor., lib. I, ep. vi.

Voyez si vous êtes à peu près content. Donnez cela à mademoiselle Quinault quand il vous plaira, sinon donnez-moi donc de nouveaux ordres. Mais je sens les limites de mon esprit; je ne pourrai guère aller plus loin, comme je ne peux vous aimer ni vous respecter davantage.

1003. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Février.

Je n'entends plus parler, mon cher ami, de la maladie de mon frère. Voilà tout terminé pour le retour de sa santé, et je vous prie de me renvoyer la lettre par laquelle je vous priais, en cas d'accident, de prendre les arrangements de famille convenables.

Quant au testament, je ne doute pas que, avec votre prudence ordinaire, sans me commettre, et sans marquer que je puisse avoir sur cela quelque inquiétude, vous ne soyez informé de ce qui en était. Il serait très désagréable que mes nièces et neveux eussent à me faire ma part; ce serait à moi, ce semble, à faire la leur.

Point de réponse de M. d'Auneuil. Quand vous serez de loisir, rappelez-lui qu'il a promis plusieurs fois de payer les mille livres qui sont en souffrance. Ainsi vous en demanderez trois mille. Je recommande aussi à vos soins le seigneur de Lezeau et celui de Belle-Poule (2); et si ce Belle-Poule est

(1) Le poëme sur le *Bonheur* qu'Helvétius commençait alors. (G. A.)

(1) La main de madame d'Argental, qui servait souvent de secrétaire à son mari. (G. A.)
(2) Ce dernier domaine appartenait à M. d'Estaing. (G. A.)

saisi par le roi, il faut procéder pour obtenir juridiquement une autre délégation.

Autre anicroche. Le Poyet ne veut plus que les tableaux partent par le coche; mais, de quelque façon qu'ils partent, soyons tous contents. J'attends vos ordres là-dessus. Voici un petit mot de lettre pour notre grand d'Arnaud; et, pour qu'il ait de quoi payer le port, donnez-lui, je vous prie, vingt livres, en attendant ce que nous ferons en avril.

1004. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

1er février (1).

Mes anges, je suis près quelquefois de vous donner à tous les diables; vous ne m'écrivez pas un mot ni sur *Eugénie*, ni sur *Mahomet*, ni sur *Zulime*, ni sur *Madame Prudise* (2), ni sur *Pandore*.

Cependant il me semble qu'on peut faire quelque chose de toutes ces pièces, hors d'*Eugénie* que je ne connais point.

J'ai envoyé un cinquième acte de *Mahomet;* s'il peut passer tel qu'il est, les autres sont tout prêts, et je vous réponds qu'il y a deux derniers actes de *Zulime* dont vous ferez à la fin quelque chose. Mais puis-je envoyer tout cela sous le couvert de l'intendant des classes? Pourquoi mes anges sont-ils muets? C'est bien la peine d'avoir des anges gardiens! Je vous baise les ailes; mais écrivez-moi donc un petit mot.

1005. — AU MÊME.

2 février.

C'est moi qui me donne aujourd'hui à tous les diables, pour y avoir presque envoyé hier mes bons anges. Vous mandez par votre lettre à madame du Châtelet que vous avez une mauvaise santé. Vous ne pouviez mander une nouvelle plus affligeante pour nous. Je consens que mes ouvrages meurent, mais je veux que vous viviez.

Ce qui est plus de votre goût sera plus du mien. Je ferai de *Pandore* ce qu'il vous plaira.

Une scène de *Mahomet* vaut certainement mieux que tout *Zulime*; je vous enverrai l'un et l'autre en deux paquets, sous le couvert de M. de Pont de Veyle, ou sous celui de M. Maurepas, selon les ordres que vous me donnerez. Vous exercerez votre empire absolu sur les deux pièces; mais, si j'ose avoir mon avis, *Mahomet*, malgré son faible cinquième acte, qui sera toujours faible, est un morceau très singulier, et *Zulime* un peu *in communi martyrum*.

Vous ne voulez donc pas qu'une femme (3) soit aussi friponne que Tartufe? Il ne faut donc les représenter que faibles et point méchantes? Dites-moi donc pourquoi on souffre Cléopâtre dans *Rodogune;* et dites-moi pourquoi on ne peut peindre une femme friponne. S'il ne tenait qu'à adoucir les teintes, et à ne donner à M. Scrupulin d'autre crime que d'avoir épousé la maîtresse de son ami, ce serait l'affaire d'une heure. Il me paraît que le personnage d'Adine est bien intéressant, et je vous défie de nier que madame Burnet ne soit une bonne diablesse. Je crois qu'avec des corrections cette pièce serait assez suivie; mais la physique ne s'accommode pas de tout cela, et j'y retourne. Je vous supplie de faire ma cour à M. de Solar (4), et de vouloir bien lui présenter mes très humbles remerciements.

Je vous envoie le gros vin de *Mahomet*, et la crème fouettée de *Zulime;* vous choisirez. Je baise les ailes de mes anges. La maison d'Ussé se souvient-elle de moi?

Un petit mot; c'est sur *Pandore*. Vous ne goûtez pas la scène de la friponnerie de Mercure, qui lui persuade d'ouvrir la cassette; mais Mercure fait là l'office du serpent qui persuada Eve. Si Eve eût mangé par pure gourmandise, cela eût été bien froid; mais le discours avec le serpent réchauffe l'histoire.

Je sais fort bien que l'aventure de Pandore n'est pas à l'honneur des dieux; je n'ai pas prétendu justifier leur providence, surtout depuis que vous êtes malade.

1006. — A MADEMOISELLE QUINAULT.

4 février.

[Il lui envoie *Mahomet* et *Zulime* par l'occasion du marquis du Châtelet; donne quelques détails sur *Zulime;* et annonce qu'il n'est pas content du dernier acte de *Mahomet*.]

(1) C'est à tort que MM. de Cayrol et A. François, éditeurs de cette lettre, l'ont classée à l'année 1741. Elle est de 1740. (G. A.)
(2) La *Prude*. Voyez tome III. (G. A.)
(3) Il s'agit de la comédie de la *Prude*. Voyez tome III. (G. A.)
(4) Ambassadeur du roi de Sardaigne. (G. A.)

1007. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 16....

Mes anges sont des dieux; ils me commandent l'impossible. J'étais si dégoûté à Paris des deux derniers actes de *Zulime*, que je les laissai parmi mes paperasses inutiles, chez l'abbé Moussinot. Je n'en ai pas ici la moindre trace; mais si vous êtes dans la résolution de hasarder cette pauvre *Zulime*, que je ne ferai jamais imprimer, qu'importent deux ou trois liaisons de plus ou de moins qui occasionneraient quelques critiques au coin du feu, mais qui glissent sur les spectateurs à la représentation? La grande affaire n'est pas de savoir si le départ des Espagnols est bien assuré au cinquième acte, ni si le serment de fidélité a été dûment prêté au quatrième: *De minimis non curat* SPECTATOR. Le point est de savoir si le cœur ne sera pas à la glace quand Zulime, changeant tout d'un coup d'intérêt, clabaudera pour la perte de son père le trouble-fête. Elle n'est point dans le cas de la jeune et innocente Chimène; c'est une femme un peu effrontée qui a franchi toutes les barrières, et qui, après avoir résisté en face à M. son père, peut l'enterrer sans tant de remords. On sent bien que cet excès de douleur de Zulime, cette ardeur de venger un père très importun sur un amant qu'elle adore, est un sentiment plus honnête que naturel, une passion de commande; mais malheur sur la scène à ces sentiments-là! il ne faut que des passions bien vraies; la plus effrontée réussira plus que la bienséante, si elle est naturelle: c'est là surtout ce qui m'a fait trembler pour *Zulime*.

Peut-être aurez-vous une douzaine de représentations; mais je ne veux jamais avoir fait cette pièce. Il n'y a que les trois premiers actes de supportables. Je demande en grâce qu'elle ne soit point imprimée, que mademoiselle Quinault vous en remette la copie, après les douze jours de vie que cette pauvre diablesse aura eus. Que Minet ne transcrive ni la pièce ni les rôles. Ayez la bonté, mes saints anges, d'envoyer chercher un écrivain qui fasse tout sous vos ordres, et que l'abbé Moussinot paiera.

Souffrez par les mêmes raisons que je ne me découvre point à la petite Gaussin; elle est aussi incapable de garder un secret que de conserver un amant. Bonne créature! *Sed plena rimarum, hac illac diffluit.* J'ai extrêmement à cœur de ne point passer pour l'auteur de cette pièce qui me paraît sans génie.

Il y aurait bien quelque chose de plus raisonnable peut-être à faire; ce serait de l'oublier, et de jouer *Mahomet.* Quand ce *Mahomet* ne serait joué que sept fois en carême, je le ferais imprimer, parce qu'il y a plus de neuf, plus d'invention, plus de choses, dans une seule scène de ce drôle-là, que dans toutes les lamentations amoureuses de la faible *Zulime.* J'envoie à tout hasard aujourd'hui, par la poste, les deux derniers actes de *Mahomet*, à l'adresse de M. l'intendant des classes (1). Après cela, jugez, faites à votre serviteur selon votre sainte volonté. Je suis résigné à vous pour ma vie.

Si vous persistez à faire jeûner le public ce carême avec *Zulime*, vous pouvez aisément faire parler à Gaussin, et lui donner le rôle d'*Atide, reine de Valence*, en grosses lettres; elle n'est pas d'ailleurs difficile à séduire.

Adieu, tous mes anges; je me mets sous vos ailes. Emilie l'archange vous fait des compliments célestes.

1008. — A MADEMOISELLE QUINAULT.

16 février 1740.

[Les derniers actes de *Zulime* sont à Paris dans ses paperasses; il faut donner cette tragédie d'après le manuscrit que possède mademoiselle Quinault; ne veut pas s'en déclarer l'auteur ni la faire imprimer, eût-elle quarante représentations. Distribution des rôles de *Mahomet;* envoi de ses deux derniers actes à M. de Pont de Veyle. Il ne faut pas donner le secret de *Zulime* à mademoiselle Gaussin.]

1009. — A LA MÊME.

17 février.

[Réponse à la demande des corrections que mademoiselle Quinault voulait pour *Zulime*.]

1010. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

25...

Mon cher ange saura que j'ai reçu aujourd'hui sa lettre et le cinquième acte de *Zulime*, que j'ai obéi sur-le-champ, que j'ai travaillé, que j'ai renvoyé le tout. Mes anges, je suis votre

(1) Pont de Veyle. (G. A.)

diable de la *chose impossible* (1); vous ordonnez toujours, et je rabote toujours. Mais *Zulime* réussira-t-elle? Je l'espère à la fin. J'ai relu ce cinquième acte avec quelque satisfaction. Marions donc *Zulime* avant d'établir son gros frère *Mahomet*. Qu'est-ce que cette comédie nouvelle qu'on joue (2)? Me voilà probablement remis après le saint temps de Pâques. Tant mieux, je n'ai dans tout ceci ni lenteur, ni empressement dans l'esprit : jamais mes anges ne trouveront créature plus résignée ; d'ailleurs, je suis si heureux ici que rien ne m'inquiète. Adieu, couple adorable, il ne me manque que vous. J'écris à M. de Pont de Veyle et à mademoiselle Quinault.

1011. — A M. FALKENER.

Bruxelles, ce 2 mars (3).

Dear sir, I take the liberty to send you my old follies, having no new things to present you with. I am now at Bruxelles with the same lady, madame du Châtelet, who hindered me some years ago from paying you a visit at Constantinople, and whom I shall live with in all probability the greatest part of my life, since for these ten years I have not departed from her. She is now at the trouble of a damn'd suit in law, that she persues at Bruxelles. We have abandoned the most agreeable retirement in the country, to bawl here in the grotto of the flemish *chicane*.

The high dutch baron who takes upon himself to present you with this packet of french reveries, is one of the noble *playe s* whom the emperor sends into Turky to represent the majesty of the Roman empire, before the Highness of the Musulman power.

I am persuaded you are become, now a days, a perfect Turk; you speak no doubt their language very well, and you keep, to be sure, a pretty *harem*. Yet I am afraid you want two provisions or ingredients which I think necessary *to make that nauseous draught of life go down*, I mean books and friends. Should you be happy enough to have met at Pera with men whose conversation agrees with your way of thinking? If so, you want for nothing; for you enjoy health, honours and fortune. Health and places I have not : I regret the former, I am satisfied without the other. As to fortune, I enjoy a very competent one, and I have a friend besides. Thus I reckon myself happy, though I am sickly as you saw me at Wandsworth.

I hope I shall return to Paris with madame du Châtelet in two years time. If, about that season, you return to dear England by the way of Paris, I hope I shall have the pleasure to see your dear Excellency at her house, which is without doubt one of the finest at Paris, and situated in a position worthy of Constantinople; for it looks upon the river, and a long tract of land interspers'd with pretty houses, is to be seen from every window. Upon my word, I would, with all that, prefer the *vista* of the sea of Marmora before that of the Seine, and I would pass some months with you at Constantinople, if I could live without that lady, whom I look upon as a great man, and as a most solid and respectable friend. She understands Newton; she despises superstition, and in short, she makes me happy.

I have received, this week, two summons from a french man who intends to travel to Constantinople. He would fain intice me tho that pleasant journey. But since you could not, nobody can.

Farewell, my dear friend, whom I will love and honour all my life time, farewell. Tell me how you fare; tell me you are happy; I am so, if you continue to be so. Yours for ever (4)!

---

(1) Voyez les *Contes* de La Fontaine. (G. A.)

(2) Les *Dehors trompeurs*, par de Boissy. (G. A.)

(3) Et de la main de M. Falkener : *received the first of august.* (*A. François.*)

(4) Mon cher monsieur, je prends la liberté de vous envoyer mes vieilles folies, n'en ayant pas de nouvelles à vous offrir. Je suis en ce moment à Bruxelles avec la même madame du Châtelet, qui m'a empêché, il y a quelques années, de vous rendre visite à Constantinople, et avec laquelle il est probable que je passerai la plus grande partie de ma vie, car depuis dix ans je ne l'ai pas quittée. Elle est maintenant dans les embarras d'un maudit procès qu'elle poursuit à Bruxelles. Nous avons quitté la plus agréable retraite à la campagne, pour venir criailler ici dans l'antre de la chicane flamande.

Le haut baron hollandais qui se charge de vous transmettre ce paquet de rêveries françaises, est un de ces nobles *acteurs* que l'empereur envoie en Turquie pour représenter la majesté de l'empire romain devant sa hautesse la puissance musulmane.

Je suis persuadé que vous êtes devenu, à cette heure, un véritable Turc; vous parlez sans doute la langue à merveille; vous avez, j'en suis sûr, un joli harem. Cependant je crains qu'il ne vous manque deux provisions ou deux objets qui me semblent indispensables pour *faire passer l'amère boisson de la vie*, je veux dire des livres et des amis. Seriez-vous assez heureux pour avoir rencontré à Péra des hommes dont la conversation s'accorde avec votre manière de penser? S'il en est ainsi, il ne vous manque rien, car vous avez de la santé, des honneurs et de la fortune. Moi je n'ai ni santé ni place ; je regrette le premier de ces biens, je me passe volontiers de l'autre. Quant à la fortune, celle que j'ai me suffit, et j'ai de plus un ami. Je me trouve donc heureux, quoique tout aussi souffrant que vous m'avez vu à Wandsworth.

J'espère retourner à Paris avec madame du Châtelet dans deux ans. Si vers cette époque vous revenez dans votre chère Angleterre par la route de Paris, j'espère avoir le plaisir de voir votre chère Excellence à l'hôtel de madame la marquise qui est sans contredit un des plus beaux de Paris et situé dans une position digne de Constantinople, car il a vue sur la rivière, et de toutes les fenêtres on découvre une vaste étendue parsemée de jolies maisons. Sur ma ma parole, je préférerais malgré tout cela la vue de la mer de Marmara à celle de la Seine, et je passerais quelques mois avec vous à Constantinople, si je pouvais vivre sans cette dame que je regarde comme un grand homme, comme le plus solide et le plus respectable ami. Elle comprend Newton; elle méprise la superstition; en un mot, elle me rend heureux.

J'ai reçu, cette semaine, deux *sommations* d'un Français qui veut aller à Constantinople : il m'aurait entraîné à faire ce charmant voyage; mais puisque vous n'avez pu m'y décider, personne ne le pourra.

Adieu, mon cher ami, que j'aimerai et que je respecterai toute ma vie, adieu. Dites-moi comment vous vous portez; dites-moi que vous êtes heureux; je le serai, si vous continuez à l'être. A vous pour toujours. (*A. François.*)

1012. — A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT,

LE FAVORI DES MUSES.

Bruxelles, ce 2 mars.

Quand à la ville un solitaire envoie
Des fruits nouveaux, honneur de ses jardins,
Nés sous ses yeux, et plantés par ses mains,
Il les croit bons, et prétend qu'on le croie.

Quand, par le don de son portrait flatté,
La jeune Aminte à ses lois vous engage,
Elle ressemble à la divinité
Qui veut vous faire adorer son image.

Quand un auteur, de son œuvre entêté,
Modestement vous en fait une offrande,
Que veut de vous sa fausse humilité?
C'est de l'encens que son orgueil demande.

Las! je suis loin de tant de vanité.
A tous ces traits gardez de reconnaître
Ce qui par moi vous sera présenté;
C'est un tribut, et je l'offre à mon maître.

J'ose donc, monsieur, vous envoyer ce tribut très indigne; j'aurais voulu faire encore plus de changements à ces faibles ouvrages; mais Bruxelles est l'éteignoir de l'imagination.

Les vers et les galants écrits
Ne sont pas de cette province,
Et dans les lieux où tout est prince
Il est très peu de beaux esprits.
Jean Rousseau, banni de Paris,
Vit émousser dans ce pays
Le tranchant aigu de sa pince;
Et sa muse, qui toujours grince,
Et qui fuit les jeux et les ris,
Devint ici grossière et mince.
Comment vouliez-vous que je tinsse
Contre les frimas épaissis?
Voudriez-vous que je redevinsse
Ce que j'étais, quand je suivis
Les traces du pasteur du Mince,
Et que je chantais les Henris?
Apollon la tête me rince,
Il s'aperçoit que je vieillis;
Il voulut qu'en lisant Leibnitz
De plus rimailler je m'abstinsse;
Il le voulut, et j'obéis;
Auriez-vous cru que j'y parvinsse?

Il serait plus doux, monsieur, de parvenir à avoir l'honneur de vivre avec vous, et à jouir des délices de votre commerce. L'imagination de Virgile eût langui s'il avait vécu loin des Varius et des Pollion. Que dois-je devenir loin de vous? La France a très peu de philosophes; elle a encore moins d'hommes de goût. C'est là où le nombre des élus est prodigieusement petit; vous êtes un des saints de ce paradis, et Bruxelles est un purgatoire. Il serait l'enfer et les limbes à la fois pour des êtres pensants, si madame du Châtelet n'était ici. J'ai lu le *Parallèle des Romains* (1), etc., etc., comme vous me l'avez

---

(1) Le *Parallèle des Romains et des Français*, par l'abbé de Mably. (G. A.)

ordonné. Il est vrai que la comparaison est un peu étonnante, mais le livre est plein d'esprit; je le croirais fait par un bâtard de M. de Montesquieu, qui serait philosophe et bon citoyen. J'espère que nous aurons quelque chose de mieux sur l'*Histoire de France*, et vous savez bien pourquoi. Vous êtes une coquette qui m'avez montré une fois quelques-unes de vos beautés; je me flatte que, quand je serai à Paris, j'obtiendrai de plus grandes faveurs. Adieu, monsieur; madame du Châtelet, qui est pleine d'estime et d'amitié pour vous, vous fait les plus sincères compliments. Vous connaissez mon tendre et respectueux attachement pour vous.

Le petit ballot de mes rêveries doit être à Paris, par la voiture de samedi, à l'inquisition de la chambre syndicale. Il a été mis au coche de Lille.

1013. — A MADEMOISELLE QUINAULT.

Bruxelles, 11 mars.

[Corrections de *Zulime;* détails sur la manière dont cette tragédie doit être jouée.]

1014. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 12 mars.

Mon très cher ange gardien, je fis partir hier, à l'adresse de votre frère, un petit paquet contenant à peu près toutes les corrections que mon grand conseil m'a demandées pour cette *Zulime*. Je m'étais refroidi sur cet ouvrage, et j'en avais presque perdu l'idée, aussi bien que la copie. Il a fallu que mademoiselle Quinault m'ait renvoyé les cinq actes, pour me mettre au fait de mon propre ouvrage. Il est bien difficile de rallumer un feu presque éteint; il n'y a que le souffle de mes anges qui puisse en venir à bout. Voyez si vous retrouverez encore quelque chaleur dans les changements que j'ai envoyés. Je commence à espérer beaucoup de succès de cet ouvrage aux représentations, parce que c'est une pièce dans laquelle les acteurs peuvent déployer tous les mouvements des passions; et une tragédie doit être des passions parlantes. Je ne crois pas qu'à la lecture elle fît le même effet, parce que la pièce a trop l'air d'un magasin dans laquelle on a brodé les vieux habits de Roxane, d'Atalide, de Chimène, de Callirhoé (1).

J'en reviens à *Mahomet*, il est tout neuf.

. . . . . . Tentanda via est, qua me quoque possim
Tollere humo. (*Georg.*, lib. III.)

Mais *Zulime* sera la pièce des femmes, et *Mahomet* la pièce des hommes : je recommande l'une et l'autre à vos bontés.

Avez-vous oublié *Pandore?* Vous m'aviez dit qu'on en pouvait faire quelque chose. Je crois qu'il me sera plus aisé de vous satisfaire sur *Pandore* que sur *Zulime*. Je vous avoue que je serais fort aise d'avoir courtisé avec succès, une fois en ma vie, la muse de l'opéra; je les aime toutes neuf, et il faut avoir le plus de bonnes fortunes qu'on peut, sans être pourtant trop coquet.

Le prince royal m'a écrit une lettre touchante, au sujet de monsieur son père qui est à l'agonie. Il semble qu'il veuille m'avoir auprès de lui; mais vous me connaissez trop pour penser que je puisse quitter madame du Châtelet pour un roi, et même pour un roi aimable. Permettez, à ce sujet, que je vous demande un petit plaisir. Vous ne pouvez passer dans la rue Saint-Honoré sans vous trouver auprès d'Hébert (2); je vous supplie de passer chez lui, et de voir une écritoire de Martin que nous faisons faire pour la présenter au prince royal. Voyez si elle vous plaît. Le présent est assez convenable à un prince comme lui; c'est Soliman (3) qui envoie un sabre à Scanderbeg; mais ce maudit Hébert me fait attendre des siècles. Le roi de Prusse se meurt; et, s'il est mort avant que ma petite écritoire arrive, ma galanterie sera perdue. Il n'y a pas trop de bonne grâce à donner à un roi qui peut rendre beaucoup. Cet air intéressé ôterait tout le mérite de l'écritoire.

Vous devriez bien me dire quelques nouvelles des spectacles; ils m'intéressent toujours, quoique je sois à présent tout hérissé des épines de la philosophie.

Mais vous ne me mandez jamais rien de ce qui vous regarde, rien sur votre vessie ni sur vos plaisirs; je m'intéresse à tout cela plus qu'à tous les spectacles du monde. Allez-vous toujours les matins vous ennuyer en robe à juger des plaideurs?

(1) *Callirhoé*, opéra de Roi. (G. A.)
(2) Joaillier. (G. A.)
(3) Mahomet II. (G. A.)

1015. — A M. HELVÉTIUS.

A Bruxelles, ce 24 mars.

Je vous renvoie, mon cher ami, le manuscrit que vous avez bien voulu me communiquer. Vous me donnez toujours les mêmes sujets d'admiration et de critique. Vous êtes le plus habile architecte que je connaisse, et celui qui se passe le plus volontiers du ciment. Vous seriez trop au-dessus des autres, si vous vouliez faire attention combien les petites choses servent aux grandes, et à quel point elles sont indispensables; je vous prie de ne pas les négliger en vers, et surtout dans ce qui regarde votre santé; vous m'avez trop alarmé par le danger où vous avez été. Nous avons besoin de vous, mon cher enfant en Apollon, pour apprendre aux Français à penser un peu vigoureusement; mais moi j'en ai un besoin essentiel, comme d'un ami que j'aime tendrement, et dont j'attends plus de conseils dans l'occasion que je ne vous en donne ici.

J'attends la pièce de M. Gresset. Je ne me presse point de donner *Mahomet*, je le travaille encore tous les jours. A l'égard de *Pandore*, je m'imagine que cet opéra prêterait assez aux musiciens; mais je ne sais à qui le donner. Il me semble que le récitatif en fait la principale partie, et que le savant Rameau néglige quelquefois le récitatif. M. d'Argental en est assez content; mais il faut encore des coups de lime. Ce M. d'Argental est un des meilleurs juges, comme un des meilleurs hommes que nous ayons. Il est digne d'être votre ami. J'ai lu l'*Optique* du père Castel. Je crois qu'il était aux Petites-Maisons quand il fit cet ouvrage. Il n'y en a qu'un que je puisse lui comparer, c'est le quatrième tome (1) de Joseph Privat de Molières, où il donne de son cru une preuve de l'existence de Dieu, propre à faire plus d'athées que tous les livres de Spinosa. Je vous dis cela en confidence. On me parle avec éloge des détails d'une comédie (2) de Boissy; je n'en croirai rien de bon que quand vous en serez content. Le janséniste Rollin continue-t-il toujours à mettre en d'autres mots (3) ce que tant d'autres ont écrit avant lui; et son parti préconise-t-il toujours comme un grand homme ce prolixe et inutile compilateur? A-t-on imprimé, et vend-on enfin l'ouvrage de l'abbé de Gamaches (4). Il y aura sans doute un petit système de sa façon; car il faut des romans aux Français. Adieu, charmant fils d'Apollon; nous vous aimons ici tendrement. Ce n'est point un roman cela, c'est une vérité constante; car nous sommes ici deux êtres très constants.

1016. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Mars.

J'ai laissé, mon cher abbé, deux tasses de porcelaine montées avec leur soucoupe chez M. le duc de Richelieu. Vous pouvez les faire demander par un billet à son concierge de la maison du Temple. On demandera aussi deux plumes d'or à manche d'ébène qui étaient dans une petite écritoire à portefeuille. Si cela est aisé, ayez la bonté d'y songer; sinon, cela n'est bon qu'à négliger.

Je reçois par la poste l'*Edouard* de Gresset : il m'en a coûté une pistole de port, et je la regretterais beaucoup si dans la tragédie il ne se trouvait quelques bons vers.

Je suis bien paresseux, car je n'ai encore écrit ni à M. de Lezeau ni à M. d'Auneuil. C'est un petit devoir dont il faut s'acquitter avant d'en venir aux cérémonies des sergents.

Aux deux tasses que vous enverrez, si elles se retrouvent, joignez un énorme pot de pâte liquide, un très petit pot de pommade de concombre. Belles commissions!

Encore quatre bouteilles d'esprit-de-vin, puis c'est tout, et pardon; et puis... ce n'est pas tout, car il faut donner à d'Arnaud soixante livres sans rien lui promettre, sans lui lire ma lettre, sans entrer avec lui dans aucun détail. Donnez-lui seulement cet argent, assurez-le de mon amitié; dites-lui que j'ai reçu sa lettre, et que je l'en remercie, quoique j'aie eu un peu de peine à la déchiffrer.

1017. — A M. GRESSET (5).

Bruxelles, 28 mars 1740.

Vous êtes, monsieur, comme cet Atticus, qui était à la fois ami de César et de Pompée. Nous sommes ici deux citoyens

(1) Des *Leçons de physique*. (G. A.)
(2) Les *Dehors trompeurs*. (G. A.)
(3) Dans son *Histoire romaine*. (G. A.)
(4) *Astronomie physique*. (G. A.)
(5) Cette lettre est tirée de l'excellent ***Essai sur la vie et les ouvrages de Gresset***, par M. de Cayrol. (1. *François*.)

du Parnasse (1) qui faisons la guerre civile et ne sommes, je crois, d'accord sur rien que sur la justice que nous vous rendons.

Je voudrais pouvoir répondre au présent dont vous m'avez honoré, en vous envoyant la belle, mais très incorrecte édition que les libraires d'Amsterdam viennent de faire de mes rêveries avec beaucoup de frais et encore plus d'ignorance. J'attends qu'ils aient corrigé leurs sottises, et que je n'aie plus à vous demander grâce que pour les miennes.

Je m'attendais bien que votre tragédie (2) marquerait, comme vos autres ouvrages, un génie neuf et tout entier à vous.

Je vois presque partout de ces infortunées,
A des pleurs éternels par l'auteur condamnées,
Avec leur confidente exhalant leurs douleurs,
Et, cinq actes entiers, répétant leurs malheurs,
Des absurdes tyrans brutaux dans leurs tendresses,
Des courtisans polis cajolant leurs maîtresses,
Un hymen proposé, fait, défait et conclu,
Cent lieux communs usés d'amour et de vertu :
Le tout en vers pillés, en couplets à la glace,
Cousus sans harmonie et récités sans grâce.

Vous avez un quatrième acte qui est bien court, mais qui paraît devoir faire au théâtre un effet admirable. Je vous avoue que je ne conçois pas pourquoi, dans votre préface, vous justifiez le meurtre de Volfax, « par la raison, dites-» vous, qu'on aime à voir punir un scélérat qu'on pourrait » exécuter derrière les coulisses, tandis que celui d'un hon-» nête homme qu'on viendrait tuer sur le théâtre ne serait » pas toléré, et qu'une action atroce, mise sous les yeux sans » nécessité, ne serait qu'un artifice grossier qui révolterait. »

La véritable raison, à mon gré, du succès de votre coup de poignard, qui devient un grand coup de théâtre, c'est qu'il est nécessaire. Volfax surprend et va perdre les deux hommes à qui le spectateur s'intéresse le plus : il n'y a d'autre parti à prendre que de le tuer. Arundel ne fait que ce que chacun des auditeurs voudrait faire. Le succès est sûr quand l'auteur dit ou fait ce que tout le monde voudrait à sa place avoir fait ou avoir dit.

Courage, monsieur! Etendez la carrière des arts. Vous trouverez toujours en moi un homme qui applaudira sincèrement à vos talents et qui se réjouira de vos succès. Plus vous mériterez ma jalousie, et m ins je serai jaloux. J'aime les arts passionnément; j'aime ceux qui y excellent. Je ne hais que les satiriques. Je ne lis ni même ne reçois aucune des brochures dont vous me parlez. Je vois par votre préface que quelque barbouilleur hebdomadaire vous a apparemment insulté pour vendre sa feuille de quatre sous; mais ces araignées, qui tendent leurs filets pour prendre des moucherons, ne font point de mal aux abeilles qui passent, chargées de miel, auprès de leur vilaine toile, et qui quelquefois la détruisent d'un coup d'aile et font tomber par terre le monstre venimeux qu'on écrase sous les pieds : voilà le sort de ces critiques. Le vôtre sera d'être estimé et aimé des honnêtes gens. Madame la marquise du Châtelet pense comme moi sur votre tragédie.

Je serais charmé que cette occasion pût servir à me procurer quelquefois de vos nouvelles et de vos ouvrages. Vous ne pourriez en faire part à quelqu'un qui y prît plus d'intérêt.

Je suis, monsieur, avec la plus sincère estime et une envie extrême d'être au rang de vos amis, votre, etc.

1018. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Mars (3).

Ange de paix, eh bien ! comment trouvez-vous donc ce commencement de l'*Histoire de Louis XIV?* Je crois que j'en pourrais faire un ouvrage bien neuf, et peut-être honorable à la nation. Mais, comme je suis traité dans cette nation, pour qui je travaille!

Et *Zulime, Zulime!* si le cinquième acte n'est pas à votre fantaisie, je n'ai qu'à me noyer, car j'y ai mis tout ce que je sais. J'ai vu de beaux yeux pleurer en le lisant; mais je me défie toujours des beaux yeux; celles qui les portent sont d'ordinaire séduites ou trompeuses. La personne dont je vous parle est peut-être trop séduite en ma faveur; cependant elle n'a guère pleuré à *Mérope* (4), et elle a pleuré beaucoup à *Zulime.*

(1) J.-B. Rousseau, qui était aussi à Bruxelles.
(2) *Edouard*, représenté le 22 janvier 1740.
(3) C'est à tort qu'on a toujours daté cette lettre du 22 mars. Elle ne peut être que du 30 ou du 31. G. A.
(4) Madame du Châtelet n'aimait pas *Mérope*. (G. A.)

Pour l'amour de Dieu, n'exigez pas que je commence par faire de Zulime un trouble-fête ! Quelle cruelle idée mon conseil a-t-il eue ! Croyez-moi, il n'y aurait plus d'intérêt. Atide doit ne pas déplaire, mais Zulime doit déchirer le cœur. Prenez-y garde, tout serait perdu.

Au reste mon conseil est le seul conseil dans Paris qui soit instruit des affaires d'Afrique. Si cela pouvait être joué à Pâques, je bénirais Mahomet; décidez. Il y a bien autre chose sur le tapis.

Permettez-vous que je vous adresse une de mes rêveries (1), que vous jetterez au feu si vous la condamnez, et que vous ferez voir à M. le comte de Maurepas, si vous l'approuvez? Je lui donne, par mon dernier vers, la louange la plus flatteuse. Je lui dis qu'il a des amis, et c'est votre amitié qui fait son éloge.

Est-ce que vous ne voulez pas donner un musicien à *Pandore?*

Est-ce que vous pensez qu'on ne peut rien tirer de cette madame Prudise (2), en lui faisant faire par pure faiblesse ce qu'on lui fait faire au théâtre anglais par une méchanceté déterminée, qui révolterait nos mœurs un peu faibles et trop délicates? Le rôle du petit Adine me paraît si joli ! Laissez-vous toucher, et que je fasse quelque chose de cette Prudise.

J'ai lu *Edouard*. Je vous suis très obligé de la bonté que vous avez eue de m'envoyer la traduction d'Ortolani (3); elle me paraît assez belle.

J'ai répondu à Gresset une lettre polie et d'amitié ; je le crois un bon diable.

Adieu, mon adorable ami ; toujours *sub umbra alarum tuarum.* Je suis bien persécuté, tout va de travers ; mais vous m'aimez, Emilie m'aime; c'est la réponse à tout.

1019. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Bruxelles, ce 30 mars.

C'est une chose plaisante, monsieur, que la tracasserie qu'on m'avait voulu faire avec M. de Valori, à Berlin et à Paris. J'entrevois que quelqu'un, qui veut absolument se mêler des affaires d'autrui, a mis dans sa tête de détruire M. de Valori et moi dans l'esprit du prince royal, et ce n'est pas la première niche qu'on m'a voulu faire dans cette cour. J'ai beau vivre dans la plus profonde retraite, et passer mes jours avec Euclide et Virgile, il faut qu'on trouble mon repos.

Je crois connaître assez le prince royal pour espérer qu'il en redoublera de bontés pour moi, et que, si on a voulu lui inspirer des sentiments peu favorables pour notre ministre, il ne sentira que mieux son mérite. C'est un prince qui unira, je crois, les lettres et les armes, qui s'accommodera en homme juste pour Berg et Juliers (4), si on lui fait des propositions honorables, et qui défendra ses droits, dans l'occasion, avec de vrais soldats, sans avoir des géants inutiles.

Je serais fort étonné si le roi son père revenait de sa maladie. Il faut qu'il soit bien mal, puisqu'il est défendu en Prusse de parler de sa santé ni en mal ni en bien.

Lorsque vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, au sujet de M. de Valori, je venais de recevoir une lettre d'une de mes nièces (5), femme d'un commissaire des guerres à Lille, qui m'instruisait aussi de cette tracasserie. M. l'abbé de Valori (6), prévôt du chapitre de Lille, lui en avait parlé. Je ne peux mieux faire, je crois, monsieur, que d'avoir l'honneur de vous envoyer la copie de la réponse à ma nièce.

« Les tracasseries viennent donc, ma chère enfant, jusque » dans ma retraite, et prennent leur grand tour par Berlin. » Je vois très clairement que quelque bonne âme a voulu me » nuire à la fois dans l'esprit du prince royal de Prusse, et » dans celui de M. de Valori; et il y a quelque apparence » qu'une certaine personne qui avait voulu desservir M. de » Valori à la cour de Berlin, a semé encore ce petit grain de » zizanie.

» Je connais M. de Valori, en général, par l'estime publique » qu'il s'est acquise, et plus particulièrement par le cas infini » qu'en fait M. d'Argenson, qui m'avait même flatté que j'au-» rais une nouvelle protection dans M. de Valori auprès du » prince royal.

(1) Voyez, tome VI, l'*Epître à un ministre d'Etat*. (G. A.)
(2) Il s'agit encore de la *Prude*. (G. A.)
(3) Traducteur d'une partie de la *Henriade*. (G. A.)
(4) L'acquisition de ces duchés avait été le principal rêve de Frédéric Guillaume. Aussi Frédéric II surprit tout le monde diplomatique quand on le vit, le lendemain de son avénement, se jeter d'abord sur la Silésie. (G. A.)
(5) Madame Denis. (G. A.)
(6) Frère aîné de l'ambassadeur. (G. A.)

» J'avais eu l'honneur d'écrire plusieurs fois à ce prince
» que M. de Valori augmenterait le goût que son altesse
» royale a pour les Français, et que j'espérais que ce serait
» pour moi un nouveau moyen de me conserver dans ses
» bonnes grâces. Je me flatte encore que le petit malentendu
» qu'on a fait naître ne détruira pas mes espérances.

» Il est tout naturel que M. de Valori, ayant vu, dans les
» gazetins infidèles dont l'Europe est inondée, une fausse
» nouvelle sur mon compte (1), l'ait crue comme les autres,
» qu'on en ait dit un petit mot en passant à la cour de
» Prusse, et que quelqu'un, à qui cela est revenu à Paris, en
» ait fait un commentaire.

» Il ne résultera de cette petite malice, qu'on a voulu faire
» à M. de Valori, rien autre chose que des assurances de la
» plus respectueuse estime, que je vous prie de faire passer
» à M. de Valori, par le canal de monsieur son frère. Si tous
» les tracassiers de Paris étaient ainsi payés de leurs peines,
» le nombre en serait moins grand. »

Voilà, monsieur, mes véritables sentiments. Je fais toujours des vœux pour que vous soyez dans quelque place où vous puissiez donner un peu de carrière à vos grands talents, à votre bonne volonté pour le genre humain, et à votre goût pour les arts.

En attendant, je vous conseille de ne pas négliger mademoiselle Lemaure (2). C'était autrefois un beau pédantisme que celui qui tenait toujours les premiers magistrats en longue jaquette, et qui leur interdisait les spectacles. Je ne croirai les Français tout à fait revenus de l'ancienne barbarie que quand l'archevêque de Paris, le chancelier, et le premier président, auront chacun une loge à l'Opéra et à la Comédie. Madame du Châtelet vous fait bien des compliments; et moi, monsieur, je vous suis dévoué pour ma vie avec la plus tendre et la plus respectueuse reconnaissance.

— A M. DE FORMONT.

A Bruxelles, 1er avril.

Vous voilà dans l'heureux pays
Des belles et des beaux esprits,
Des bagatelles renaissantes,
Des bons et des mauvais écrits.
Vous entendez, les vendredis,
Ces clameurs longues et touchantes
Dont Lemaure enchante Paris.
Des soupers avec gens choisis
De vos jours filés par les Ris
Finissent les heures charmantes;
Mais ce qui vaut assurément
Bien mieux qu'une pièce nouvelle
Et que le souper le plus grand,
Vous vivez avec du Deffand;
Le reste est un amusement,
Le vrai bonheur est auprès d'elle.

Pour la triste ville où je suis,
C'est le séjour de l'ignorance,
De la pesanteur, des ennuis,
De la stupide indifférence;
Un vrai pays d'obédience,
Privé d'esprit, rempli de foi;
Mais Émilie est avec moi;
Seule, elle vaut toute la France.

En vous remerciant, mon cher ami, des marques de votre souvenir. Vous avez donc lu ce fatras inutile sur la teinture, que M. le P. Castel appelle son *Optique?* Il est assez plaisant qu'il s'avise de dire que Newton s'est trompé, sans en donner la plus légère preuve, sans avoir fait la moindre expérience sur les couleurs primitives. C'est à présent la physique qui se met à être plaisante, depuis que la comédie ne l'est plus. J'ai lu le quatrième tome des *Leçons de physique* de Joseph Privat de Molières, de l'Académie des sciences; cela est encore assez comique; mais j'aime mieux l'autre Molière que celui-ci. Joseph Privat ne peut réjouir que quelques philosophes malins qui aiment à rire des absurdités imprimées avec approbation et privilége. Le cher homme a une preuve toute nouvelle de l'existence de Dieu à faire pouffer de rire. C'est, dit-il, qu'il y a des cas où une boule de cinq livres en pèse sept, ce qui ne peut arriver que par permission divine; or, vous pouvez être sûr que ni Privat de Molières, ni sa boule, ne pèseront jamais un grain de plus en aucun cas. Six vieux régents de l'Université ont donné six approbations authentiques à cette belle découverte, à laquelle ils n'entendent rien; mais au moins MM. de Mairan et de Bragelongue, députés de l'Académie pour louer M. Privat, n'ont pas donné dans le traquet. Ils ont déclaré nettement qu'il y avait certaines hypothèses dans ce livre qu'ils ne pouvaient admettre.

Quand il s'agit de prouver Dieu,
Ces messieurs de l'Académie
Tirent leur épingle du jeu
Avec beaucoup de prud'homie.

Pour moi, qui crois en Dieu autant et plus que personne, si je n'avais d'autres preuves que celle de ce Privat de Molières, je sens bien qu'il me resterait encore quelques petits scrupules.

J'ai lu la tragédie (1) de Ver-Vert, qu'il m'a fait l'honneur de m'envoyer; ainsi il faut que j'en dise du bien. Il y a d'ailleurs un certain air anglais qui ne me déplaît pas.

On dit que ces Anglais ont pillé Porto-Bello et Panama; c'est bien là une vraie tragédie. Si le dénouement de cette pièce est tel qu'on le dit, il y aura beaucoup de négociants français et hollandais ruinés. Je ne sais quand finira cette guerre de pirates. Pour celle que fait ici madame du Châtelet, avec d'autres pirates nommés avocats et procureurs, elle sera peut-être plus longue que la querelle de l'Espagne et de l'Angleterre. J'ai l'air de rester du temps à Bruxelles; mais que m'importe? avec Émilie et des livres, je suis dans la capitale de l'univers, pourvu que je n'y végète pas comme Rousseau. Mille respects à madame du Deffand; je vous embrasse du meilleur cœur du monde, etc.

1021. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, ce 1er avril.

Plus ange gardien que jamais, je m'étais déjà avisé de travailler tout seul à ma *Pandore*, et je n'avais pas attendu la grâce d'en haut; j'allais l'envoyer, pour chercher un musicien, lorsque le paquet de mon cher ange est arrivé.

J'ai grande impatience de savoir si vous trouvez le *Mahomet* mieux lié, plus intéressant, mieux écrit, et enfin si, après le grand fracas du quatrième acte, le cinquième vous semble supportable.

Vous pourriez, en attendant, mon respectable ami, couronner vos bontés pour *Zulime*, en promettant à mademoiselle Gaussin le premier rôle dans *Mahomet*. Vous voulez que j'espère de *Zulime*, j'espère donc; *in verbo tuo laxavi rete.*

Revenons à *Pandore;* je n'ai point d'expressions pour vous remercier. Il faudra donc encore une fois rompre la chaîne des études philosophiques, et quitter le compas pour la lyre. Soit; je suis le *maître Jacques* (2) du Parnasse; mais malheureusement *maître Jacques* n'était ni bon cocher ni bon cuisinier.

Vous ne laissez pas de m'embarrasser. Vous me foudroyez mes Titans au troisième acte. La pièce alors aurait l'air d'être finie, et on en recommencerait une autre, qui serait le Mariage et la Boîte de Pandore. Le grand point, me semble, est de confondre les deux actions en une; je veux dire la guerre des Titans et cette boîte fameuse.

Je ne haïrais pas que le Destin lui-même parût au milieu du combat, et réglât les deux partis. Il n'y aura pas grand mal quand Jupiter aura un peu tort; il est accoutumé, sur la scène de l'Opéra, à ne pas jouer le beau rôle; et, sur la scène de ce monde, quels reproches ne lui fait-on pas! que de plaintes de la part des femmes qui n'ont pas les grâces de madame d'Argental, et de la part des hommes qui n'ont pas votre mérite! Dans ce monde chacun l'accuse, et sur le théâtre il reçoit des soufflets.

Je trouvais assez bon que Mercure fît la besogne du tentateur. Au bout du compte, il faut bien que les dieux soient coupables du mal moral et du mal physique. D'ailleurs Pandore en était plus excusable; et qu'importe que cette Pandore-Ève soit séduite par Mercure ou par le diable? Dites-moi, je vous prie, si la boîte n'est pas un trait de la vengeance des dieux, quels rapports auront les trois premiers actes avec les deux derniers. Voilà, encore une fois, ce qui m'embarrasse. L'opéra pourrait commencer au quatrième acte; c'est, à mon sens, le plus grand des défauts. Donnez-moi une réponse à cette objection.

Au reste, je profiterai de toutes vos bontés et de tous vos avis, et je me mettrai en besogne dès que vous m'aurez bien voulu répondre. J'invoquerai *angelum meum*, et je travaillerai.

Hélas! j'ai peur que, parmi les maux sortis de la boîte de

(1) On avait dit que Voltaire avait été de nouveau exilé de France, et Valori avait répété la nouvelle à Frédéric. (G. A.)

(2) Célèbre cantatrice de l'Opéra, née en 1704, morte en 1783. (G. A.)

(1) L'*Edouard III*, de Gresset. (G. A.)

(2) Voyez l'*Avare* de Molière. (G. A.)

Pandore, la mort de madame de Richelieu ne soit bientôt un des plus certains, comme un des plus cruels. On dit qu'elle crache du pus, et qu'elle a la fièvre. Vous perdriez une amie qui vous avait goûté infiniment.

Je ne sais si la poste en use avec les intendants des classes (1) comme avec moi. Les paquets ont beau être contre-signés, le contre-seing d'un ministre français est ici très peu considéré, et on paie ce beau seing neuf à dix florins; ainsi, quand par hasard vous aurez quelque gros paquet à envoyer, faites-le porter chez l'abbé Moussinot.

Bonsoir, mon aimable, mon respectable ami, mon conseil, mon juge, qui souffrez toutes mes rébellions; vous ne croyez donc pas qu'on puisse jamais réduire madame Prudise aux mœurs françaises?... Si pourtant... Adieu; je vous embrasse mille fois.

1022. — A MILORD HERVEY,

GARDE DES SCEAUX D'ANGLETERRE (2).

Je fais compliment à votre nation, milord, sur la prise (3) de Porto-Bello, et sur votre place de garde des sceaux. Vous voilà fixé en Angleterre; c'est une raison pour moi d'y voyager encore. Je vous réponds bien que, si certain procès est gagné, vous verrez arriver à Londres une petite compagnie choisie de newtoniens à qui le pouvoir de votre attraction, et celui de milady Hervey, feront passer la mer. Ne jugez point, je vous prie, de mon *Essai sur le siècle de Louis XIV*, par les deux chapitres imprimés en Hollande avec tant de fautes qui rendent mon ouvrage inintelligible. Si la traduction anglaise est faite sur cette copie informe, le traducteur est digne de faire une version de l'*Apocalypse;* mais, surtout, soyez un peu moins fâché contre moi de ce que j'appelle le siècle dernier le *Siècle de Louis XIV*. Je sais bien que Louis XIV n'a pas eu l'honneur d'être le maître ni le bienfaiteur d'un Bayle, d'un Newton, d'un Halley, d'un Addison, d'un Dryden; mais dans le siècle qu'on nomme de Léon X, ce pape Léon X avait-il tout fait? N'y avait-il pas d'autres princes qui contribuèrent à polir et à éclairer le genre humain? Cependant le nom de Léon X a prévalu, parce qu'il encouragea les arts plus qu'aucun autre. Eh! quel roi a donc en cela rendu plus de services à l'humanité que Louis XIV? Quel roi a répandu plus de bienfaits, a marqué plus de goût, s'est signalé par de plus beaux établissements? Il n'a pas fait tout ce qu'il pouvait faire, sans doute, parce qu'il était homme; mais il a fait plus qu'aucun autre, parce qu'il était un grand homme : ma plus forte raison pour l'estimer beaucoup, c'est qu'avec des fautes connues il a plus de réputation qu'aucun de ses contemporains; c'est que, malgré un million d'hommes dont il a privé la France, et qui tous ont été intéressés à le décrier, toute l'Europe l'estime, et le met au rang des plus grands et des meilleurs monarques.

Nommez-moi donc, milord, un souverain qui ait attiré chez lui plus d'étrangers habiles, et qui ait plus encouragé le mérite dans ses sujets. Soixante savants de l'Europe reçurent à la fois des récompenses de lui, étonnés d'en être connus.

« Quoique le roi ne soit pas votre souverain, leur écrivait » M. Colbert, il veut être votre bienfaiteur; il m'a commandé » de vous envoyer la lettre de change ci-jointe, comme un » gage de son estime. » Un Bohémien, un Danois, recevaient de ces lettres datées de Versailles. Guglielmini (4) bâtit une maison à Florence des bienfaits de Louis XIV; il mit le nom de ce roi sur le frontispice; et vous ne voulez pas qu'il soit à la tête du siècle dont je parle!

Ce qu'il a fait dans son royaume doit servir à jamais d'exemple. Il chargea de l'éducation de son fils et de son petit-fils les plus éloquents et les plus savants hommes de l'Europe. Il eut l'attention de placer trois enfants de Pierre Corneille, deux dans les troupes, et l'autre dans l'Église; il excita le mérite naissant de Racine, par un présent considérable pour un jeune homme inconnu et sans bien; et, quand ce génie se fut perfectionné, ces talents, qui souvent sont l'exclusion de la fortune, firent la sienne. Il eut plus que de la fortune, il eut la faveur, et quelquefois la familiarité d'un maître dont un regard était un bienfait. Il était, en 1688 et 1689, de ces voyages de Marly tant brigués par les courtisans; il couchait dans la chambre du roi pendant ses maladies, et lui lisait ces chefs-d'œuvre d'éloquence et de poésie qui décoraient ce beau règne.

Cette faveur, accordée avec discernement, est ce qui produit de l'émulation et qui échauffe les grands génies; c'est beaucoup de faire des fondations, c'est quelque chose de les soutenir; mais s'en tenir à ces établissements, c'est souvent préparer les mêmes asiles pour l'homme inutile et pour le grand homme; c'est recevoir dans la même ruche l'abeille et le frelon.

Louis XIV songeait à tout; il protégeait les académies, et distinguait ceux qui se signalaient. Il ne prodiguait point ses faveurs à un genre de mérite, à l'exclusion des autres, comme tant de princes qui favorisent, non ce qui est bon, mais ce qui leur plaît; la physique et l'étude de l'antiquité attirèrent son attention. Elle ne se ralentit pas même dans les guerres qu'il soutenait contre l'Europe; car, en bâtissant trois cents citadelles, en faisant marcher quatre cent mille soldats, il faisait élever l'Observatoire, et tracer une méridienne d'un bout du royaume à l'autre, ouvrage unique dans le monde. Il faisait imprimer dans son palais les traductions des bons auteurs grecs et latins; il envoyait des géomètres et des physiciens au fond de l'Afrique et de l'Amérique chercher de nouvelles connaissances. Songez, milord, que sans le voyage et les expériences de ceux qu'il envoya à Cayenne, en 1672, et sans les mesures de M. Picard, jamais Newton n'eût fait ses découvertes sur l'attraction. Regardez, je vous prie, un Cassini et un Huygens, qui renoncent tous deux à leur patrie qu'ils honorent, pour venir en France jouir de l'estime et des bienfaits de Louis XIV. Et pensez-vous que les Anglais mêmes ne lui aient pas d'obligation? Dites-moi, je vous prie, dans quelle cour Charles II puisa tant de politesse et tant de goût. Les bons auteurs de Louis XIV n'ont-ils pas été vos modèles? N'est-ce pas d'eux que votre sage Addison, l'homme de votre nation qui avait le goût le plus sûr, a tiré souvent ses excellentes critiques? L'évêque Burnet avoue que ce goût, acquis en France par les courtisans de Charles II, réforma chez vous jusqu'à la chaire, malgré la différence de nos religions; tant la saine raison a partout d'empire! Dites-moi si les bons livres de ce temps n'ont pas servi à l'éducation de tous les princes de l'Empire. Dans quelles cours de l'Allemagne n'a-t-on pas vu des théâtres français? Quel prince ne tâchait pas d'imiter Louis XIV? Quelle nation ne suivait pas alors les modes de la France?

Vous m'apportez, milord, l'exemple du czar Pierre-le-Grand, qui a fait naître les arts dans son pays, et qui est le créateur d'une nation nouvelle; vous me dites cependant que son siècle ne sera pas appelé dans l'Europe le *Siècle du czar Pierre;* vous en concluez que je ne dois pas appeler le siècle passé le *Siècle de Louis XIV*. Il me semble que la différence est bien palpable. Le czar Pierre s'est instruit chez les autres peuples; il a porté leurs arts chez lui; mais Louis XIV a instruit les nations; tout, jusqu'à ses fautes, leur a été utile. Des protestants, qui ont quitté ses États, ont porté chez vous-mêmes une industrie qui faisait la richesse de la France. Comptez-vous pour rien tant de manufactures de soie et de cristaux? ces dernières surtout furent perfectionnées chez vous par nos réfugiés, et nous avons perdu ce que vous avez acquis.

Enfin la langue française, milord, est devenue presque la langue universelle. A qui en est-on redevable? était-elle aussi étendue du temps de Henri IV? Non, sans doute; on ne connaissait que l'italien et l'espagnol. Ce sont nos excellents écrivains qui ont fait ce changement. Mais qui a protégé, employé, encouragé ces excellents écrivains? C'était M. Colbert, me direz-vous; je l'avoue, et je prétends bien que le ministre doit partager la gloire du maître. Mais qu'eût fait un Colbert sous un autre prince, sous votre roi Guillaume, qui n'aimait rien, sous le roi d'Espagne Charles II, sous tant d'autres souverains?

Croiriez-vous bien, milord, que Louis XIV a réformé le goût de sa cour en plus d'un genre? il choisit Lulli pour son musicien, et ôta le privilége à Cambert, parce que Cambert était un homme médiocre, et Lulli un homme supérieur. Il savait distinguer l'esprit du génie; il donnait à Quinault les sujets de ses opéras; il dirigeait les peintures de Lebrun; il soutenait Boileau, Racine, et Molière, contre leurs ennemis; il encourageait les arts utiles comme les beaux-arts, et toujours en connaissance de cause; il prêtait de l'argent à Van Robais pour établir ses manufactures; il avançait des millions à la compagnie des Indes, qu'il avait formée; il donnait des pensions aux savants et aux braves officiers. Non seulement il s'est fait de grandes choses sous son règne, mais c'est lui qui les faisait. Souffrez donc, milord, que je tâche d'élever à sa gloire un monument que je consacre encore plus à l'utilité du genre humain.

Je ne considère pas seulement Louis XIV parce qu'il a fait du bien aux Français, mais parce qu'il a fait du bien aux

(1) C'est-à-dire avec Pont de Veyle. (G. A.)

(2) Cette lettre, adressée au garde des sceaux d'Angleterre, fut écrite et répandue pour faire honte à la justice française qui venait de condamner l'*Essai sur le siècle de Louis XIV*. (G. A.)

(3) Voyez le chapitre VIII du *Précis du Siècle de Louis XV*. (G. A.)

(4) Ou plutôt Vincent Viviani. (G. A.)

hommes; c'est comme homme et non comme sujet, que j'écris; je veux peindre le dernier siècle, et non pas simplement un prince. Je suis las des histoires où il n'est question que des aventures d'un roi, comme s'il existait seul, ou que rien n'existât que par rapport à lui; en un mot, c'est encore plus d'un grand siècle que d'un grand roi que j'écris l'histoire.

Pélisson eût écrit plus éloquemment que moi; mais il était courtisan, et il était payé. Je ne suis ni l'un ni l'autre; c'est à moi qu'il appartient de dire la vérité.

J'espère que, dans cet ouvrage, vous trouverez, milord, quelques-uns de vos sentiments; plus je penserai comme vous, plus j'aurai droit d'espérer l'approbation publique.

1023. — A M. PITOT.

A Bruxelles, ce 5 d'avril.

Monsieur, je vous fais mon compliment sur ce que vous allez changer de vilaine eau en une terre fertile. Cela est moins brillant que de mesurer la terre et de déterminer sa figure, mais cela est plus utile: et il vaut mieux donner aux hommes quelques arpents de terre que de savoir si elle est plate aux pôles. Vous n'aurez besoin de personne auprès de votre confrère M. de Richelieu (1); mais je me vanterai à lui d'être votre ami; et c'est moi qui vous prie de lui bien faire ma cour, et à un très aimable syndic (2) avec qui j'ai fait la moitié du voyage jusqu'à Langres. Je vous prie, avant de partir, de me mander ce qu'on pense, ou plutôt ce que vous pensez sur le quatrième tome de la *Physique* de l'abbé de Molières.

Entre autres opinions qui m'ont surpris dans ce livre, j'ai une preuve surabondante de l'existence de Dieu, qui, me semble, ferait des athées si on pouvait l'être. Me trompé-je? M. de Molières me paraît étrangement anti-mécanique.

Je suis fâché que l'auteur (3) des *Institutions physiques* abandonne quelquefois Newton pour Leibnitz; mais il faut aimer ses amis, de quelque parti qu'ils soient. Adieu; je vous prie de vous souvenir de moi avec tous vos amis. Vous savez que je vous aime et que je vous estime trop pour vous faire des compliments ordinaires. Ne m'oubliez pas auprès de madame Pitot. L'illustre *Newto-leibnitzienne* va vous écrire.

1024. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Bruxelles.

Je vous prie, mon cher ami, de passer chez M. le marquis d'Argenson, pour lui renouveler ma respectueuse reconnaissance, et pour le remercier de toutes ses bontés. Vous lui remarquerez, en même temps, et avec votre sagesse ordinaire, combien je serais fâché que la lettre du prince royal de Prusse courût, et à quel point je lui suis obligé de sa discrétion. Ce remerciement tiendra lieu d'une prière, et l'engagera à prévenir le chagrin que j'aurais si cette pièce était publique.

Cette lettre, mon cher ami, est écrite avec une plume d'ambre que le prince royal vient de nous envoyer; je m'en sers avec un grand plaisir pour dire que je vous embrasse mille fois (4). Je vous prie de donner à M. Berger une copie de ma lettre à milord Hervey. Je crois qu'il est bon que cette lettre soit connue; elle est d'un bon Français, et ce sont mes véritables sentiments sur Louis XIV et sur son siècle. Quelque chose qu'on dise à M. Berger sur le siècle et sur la lettre, dites-lui, vous, mon ami, de ne point perdre de temps pour l'imprimer.

1025. — A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, ce 25 avril.

Voulez-vous savoir, mon charmant ami, mon confrère en Apollon, mon maître dans l'art de penser délicatement, l'effet que m'a fait votre dernière lettre? Celui qu'un bon instrument de musique fait sur un autre. Il en fait résonner toutes les cordes qui sont à l'unisson; vous m'avez remis sur-le-champ la lyre à la main; j'ai serré mes compas, je suis revenu à l'autel de Melpomène et au temple des Grâces. Vous me direz si j'ai été exaucé de vos trois déesses.

(1) Pitot venait d'être nommé ingénieur en chef du Languedoc, où Richelieu était lieutenant-général. Ils faisaient partie tous deux de l'Académie des sciences. (G. A.)

(2) Madame de Richelieu. Voyez la lettre à Cideville du 9 janvier. (G. A.)

(3) Madame du Châtelet. (G. A.)

(4) Ce qui suit doit appartenir à une lettre de cette époque. Nous l'avons détaché d'une autre lettre à Moussinot de février 1741. (G. A.)

Tout ce que vous soupçonniez que j'ébauchais est prêt à vous être envoyé. Donnez-moi donc l'adresse sûre que vous m'avez promise. J'ai plus de choses à vous faire tenir que vous ne pensez. Je peux avoir mal employé mon temps, mais je ne suis pas resté oisif; je sais qu'il y a longtemps que je ne vous ai écrit; mais aussi vous aurez deux tragédies (1), pour excuse, et, si vous n'êtes pas content, j'ai encore autre chose à vous montrer.

Je veux vous rendre un peu compte de mes études; il me semble que c'est un devoir que l'amitié m'impose. Outre toutes les bagatelles poétiques que vous recevrez de moi, vous en aurez aussi de philosophiques. Je crois avoir enfin mis les *Éléments de Newton* au point que l'homme le moins exercé dans ces matières, et le plus ennemi des sciences de calcul, pourra les lire avec quelque plaisir et avec fruit. J'ai mis au-devant de l'ouvrage un exposé de la *Métaphysique de Newton*, et de celle de Leibnitz dont tout homme de bon sens est juge-né. On va l'imprimer en Hollande, au commencement de mai: mais il va paraître, à Paris, un ouvrage plus intéressant et plus singulier en fait de physique; c'est une *Physique* (2) que madame du Châtelet avait composée pour son usage, et que quelques membres de l'Académie des sciences se sont chargés de rendre publique, pour l'honneur de son sexe et pour celui de la France.

Vous avez lu sans doute la comédie des *Dehors trompeurs.* Quel dommage! il y a des scènes charmantes et des morceaux frappés de main de maître. Pourquoi cela n'est-il pas plus étoffé, et pourquoi les derniers actes sont-ils si languissants!

. . . . Amphora cœpit
Institui; currente rota, cur urceus exit? (Hor., *de Art. poet.*)

Il en est à peu près de même de la pièce de Gresset, et, qui pis est, c'est une déclamation vide d'intérêt. Mon Dieu! pourquoi me parlez-vous de la tragédie, soi-disant de *Coligny?* Il semble que vous ayez soupçonné qu'elle est de moi. Le du Sauzet, libraire de Hollande, et par conséquent doublement fripon, a eu l'insolence absurde de la débiter sous mon nom; mais Dieu merci, le piège est grossier, et, fût-il plus fin, vous n'y seriez pas pris. Cette pitoyable rapsodie est d'un bon enfant nommé d'Arnaud, qui s'est avisé de vouloir mettre le second chant de la *Henriade* en tragédie. Heureusement pour lui, sa personne et sa pièce sont assez inconnues (3).

Adieu, mon cher ami; mon cœur et mon esprit sont à vous pour jamais. Madame du Châtelet vous fait mille compliments.

1026. — A M. BERGER.

Le 26 avril.

Si vous êtes curieux d'avoir *Pandore*, elle est avec sa boîte chez l'abbé Moussinot, qui doit vous la remettre. Ce sera à vous à faire que de cette boîte il ne sorte pas des sifflets.

Zulime est quelque chose de si commun au théâtre, qu'il faut bien que *Pandore* soit quelque chose de neuf. Madame d'Aiguillon, qui l'a lue, dit que c'est un opéra à la Milton. Voyez de Rameau ou de Mondonville qui vous voudrez choisir, ou qui voudra s'en charger; mais voyez auparavant si cela mérite qu'on s'en charge.

Il y a une lettre de milord Hervey entre les mains de l'abbé Moussinot, que je voudrais, en qualité de bon Français, qui fût un peu connue. Il vous en donnera copie. Un peu de secret pour *Pandore.* Je vous embrasse de tout mon cœur.

Je ne puis me mêler de proposer un intendant à M. le duc de Richelieu. Si je le pouvais, cela serait fait. Adieu encore une fois.

1027. — A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, ce 5 mai.

Un ballot est parti, mon cher ami; il est marqué d'un grand T. *Signa* Thau *super caput dolentium.* Ce paquet est très honteux de ne contenir que quatre tomes de mes anciennes rêveries imprimées à Amsterdam, et rien de mes nouvelles folies.

On va jouer *Zulime* à Paris. Peut-être la jouera-t-on quand vous recevrez cette lettre; mais je l'ai tant corrigée que je n'ai pu encore la faire transcrire pour vous l'envoyer. Il eût été mieux de vous l'envoyer d'abord, tout informe qu'elle était; j'y aurais gagné de bons conseils, mais aussi je vous aurais fait un mauvais présent. Voilà ce que c'est que d'être

(1) *Zulime* et *Mahomet.* (G. A.)

(2) Les *Institutions de physique.* (G. A.)

(3) Cette pièce, qui eût été interdite en France, fut jouée avec succès dans les pays protestants. (G. A.)

condamné à vivre loin de vous. Quel plaisir ce serait de vous consulter tous les jours, de vous montrer le lendemain ce que vous auriez réformé la veille! Voilà comme les belles-lettres font le charme de la vie; autrement elles n'en font que la faible consolation.

J'espère enfin vous envoyer bientôt *Zulime* et *Mahomet*. Ce Mahomet n'est pas, comme vous croyez bien, le Mahomet II qui coupe la tête à sa bien-aimée; c'est Mahomet le fanatique, le cruel, le fourbe, et, à la honte des hommes, le grand, qui de garçon marchand devient prophète, législateur et monarque.

Zulime n'est que le danger de l'amour, et c'est un sujet rebattu; *Mahomet* est le danger du *fanatisme*, cela est tout nouveau. Heureux celui qui trouve une veine nouvelle dans cette mine du théâtre si longtemps fouillée et retournée! Mais je veux savoir si c'est de l'or que j'ai tiré de cette veine; c'est à votre pierre de touche, mon cher ami, que je veux m'adresser.

J'ai bien envie de mettre bientôt dans votre bibliothèque un monument singulier de l'amour des beaux-arts, et des bontés d'un prince unique en ce monde. Le prince royal de Prusse, à qui son ogre de père permettait à peine de lire, n'attend pas que ce père soit mort pour oser faire imprimer la *Henriade*. Il a fait fondre en Angleterre des caractères d'argent, et il compte établir dans sa capitale une imprimerie aussi belle que celle du Louvre. Est-ce que ce premier pas d'un roi philosophe ne vous enchante pas? Mais, en même temps, quel triste retour sur la France! C'est à Berlin que les beaux-arts vont renaître. Eh! que fait-on pour eux en France? on les persécute. Je me console, parce qu'il y a une Emilie et un Cideville, et que quand on a le bonheur de leur plaire, on n'a que faire de l'appui des sots.

Adieu, mon cher ami; madame du Châtelet vous fait mille compliments. Je suis à vous pour ma vie. V.

1028. — A M. BERGER.

C'est que je suis le plus distrait des hommes, et que j'ai mis probablement 26 février pour 26 avril (1). Je voudrais ne faire que de ces fautes.

L'opéra était entre les mains de M. d'Argental. Il me l'a renvoyé pour y faire des coupures nécessaires, et pour ajuster ma tragique muse aux usages de l'Opéra. J'ai obéi, car j'ai bien de la foi à ses évangiles. Il ne s'agit plus, mon cher monsieur, que d'avoir un moyen de renvoyer *Pandore* par la poste. Parlez-en à ce même M. d'Argental qui trouve remède à tout.

Si vous avez bonne opinion de Mondonville (2), vous le ferez travailler sous vos yeux; vous lui donnerez du sentiment et de l'expression; voilà le point; car, pour des doubles croches, il en fait assez.

La pièce dont vous me parlez (3) est d'un de mes amis que j'ai un peu aidé. Il est bien faux qu'elle soit de moi; et c'est ce que je vous prie de dire.

J'oubliais une condition pour mon opéra, c'est que vous m'écrirez souvent. Ce sera le meilleur marché que j'aurai fait de ma vie.

1029. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Dans trois ou quatre jours, M. le marquis du Châtelet vous remettra de l'argent pour moi, ou bien un mandement sur Bronod, notaire, lequel mandement vaudra de l'argent comptant. Après cela vous pourrez payer les frais que fera M. Robert, et acquitter nos autres dettes. Empêchez surtout que j'aie un nouveau procès avec Demoulin au sujet des quatre cent quatre-vingts livres payables à l'ordre d'Hébert, joaillier.

Si M. Le Chanteur, notaire, n'a point encore donné à M. Hérault les cinquante pistoles, je vous recommande de le prier de vous les remettre avec mes billets et mes lettres. Je lui demande bien pardon de l'avoir importuné, et d'avoir abusé de ses bontés. Je le prie de recevoir sur cela toutes les excuses que je lui dois. Ces cinquante pistoles étaient pour Jore. Je ferai mieux.

Un portrait promptement fait, et à bon marché, c'est toujours ce que je demande pour madame la marquise du Châtelet. Son estampe doit être pour un in-8°: ainsi il ne la faut pas plus grande que la mienne. Je ne sais quels sont les bijoux qu'elle vous a envoyés, elle m'en a fait un mystère. Mandez-moi ce que c'est, si la probité le permet.

(1) Voyez la dernière lettre à Berger. (G. A.)
(2) Compositeur de musique. (G. A.)
(3) *Zulime*. (G. A.)

L'affaire de M. de Richelieu est donc finie; soyez-en loué, mon cher surintendant de mes petites finances. On ne peut vous connaître sans vous avoir des obligations.

1030. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Bruxelles, le 21 mai.

Les petits hommages que je vous dois, monsieur, depuis longtemps, sont partis *par le coche*, comme Scudéry, pour aller *en cour* (1); ce sont quatre volumes de mes rêveries imprimées à Amsterdam. Les fautes des éditeurs se trouvaient en fort grand nombre avec les miennes. J'ai corrigé tout ce que j'ai pu (2), et il s'en faut beaucoup que j'en aie corrigé assez. Si je croyais que cela pût vous amuser quelques moments, je me croirais bien payé de mes peines.

Je ne connais et ne veux d'autre récompense que de plaire au petit nombre qui pense comme vous. Les faveurs des rois sont faites pour le courtisan le plus adroit; les places des gens de lettres sont pour ceux qui sont bien à la cour; votre estime est pour le mérite. Je vous avoue que je ne regrette qu'une chose, c'est que mes ouvrages ne soient imprimés que chez les étrangers. Je suis fâché d'être de contrebande dans ma patrie. Je ne sais par quelle fatalité, n'ayant jamais parlé ni écrit qu'en honnête homme et en bon citoyen, je ne puis parvenir à jouir des priviléges qu'on doit à ces deux titres. Peut-être,

. . . . Extinctus amabitur idem; (Hor., lib. II, ep. I.)

mais si c'est de vous qu'il est aimé, il n'a pas besoin d'attendre, et il est heureux de son vivant.

Le procès de madame du Châtelet n'avance guère. Il faut se préparer à rester ici longtemps. J'y suis avec elle, j'y suis à l'abri de la persécution, et cependant je vous regrette.

Je ne sais, monsieur, si vous avez entendu parler du jésuite Janssens (3) à qui on redemande ici, en justice, un dépôt de deux cent mille florins. Le procès se poursuit vivement; le rapporteur m'a dit qu'il y avait de terribles preuves contre ce jésuite. Il pourra être condamné; mais ses confrères resteront tout-puissants, car on ne peut ni les souffrir, ni s'en défaire. Il y a des sociétés immortelles, comme des hommes immortels.

Adieu, monsieur; il y a ici deux cœurs qui vous sont dévoués pour jamais.

1031. — A MADEMOISELLE QUINAULT.

23 .....1740.

[Renvoi du cinquième acte de *Zulime* corrigé; le succès dépendra du soin qu'on aura de cacher le nom de l'auteur.]

1032. — A MADAME DE CHAMPBONIN.

De Bruxelles.

Mon cher ami *gros chat*, vous vous divertissez à Paris, car vous n'écrivez point. Mais pourrai-je, moi, vous divertir à mon tour? On va jouer *Zulime*, qui pourtant ne vaut pas *Mahomet*. N'allez donc pas partir de Paris sans avoir vu *Zulime*. Mais ne pouvez-vous donc point voir un homme plus tendre, plus aimable, plus sûr de son succès que toutes les tragédies du monde? C'est mon ange gardien, c'est M. d'Argental. C'est lui qui vous dira le sort de *Zulime;* car il sait bien ce que le public en doit penser. Comme on a son bon ange, on a aussi son mauvais ange; malheureusement c'est Thieriot qui fait cette fonction. Je sais qu'il m'a rendu de fort mauvais offices, mais je les veux ignorer. Il faut se respecter assez soi-même pour ne se jamais brouiller ouvertement avec ses anciens amis; et il faut être assez sage pour ne point mettre ceux à qui on a rendu service à portée de nous nuire. Agissez donc avec ce Thieriot comme j'agis moi-même. Je ne fais point d'attention à son ingratitude; mais, comme il est assez singulier que ce soit lui qui se plaigne de mon silence, faites-lui sentir, je vous prie, combien il est mal à lui de ne m'avoir point écrit, et de trouver mauvais que je ne lui écrive pas. Ne me compromettez point; mais informez-moi un peu, mon cher gros chat, de sa conduite et de ses sentiments. Je remets cette négociation à votre prudence, à laquelle je donne carte blanche. Adieu, ma chère amie, que j'aimerai toujours. J'embrasse votre pleine lune. Quand nous reverrons-nous? quand causerons-nous ensemble dans la galerie de Cirey?

(1) Le gouverneur de cette roche
Retournant en cour par le coche. (*Voyage de Bach.*) (G. A.)

(2) Cet exemplaire corrigé est à la bibliothèque de l'Arsenal, sous le n° 20,706. (G. A.)

(3) Voyez la lettre à d'Argens du 18 juillet 1739. (G. A.)

1033. — A M. BERNARD.

Bruxelles, le 27 mai.

Le secrétaire de l'Amour est donc le secrétaire des dragons. Votre destinée, mon cher ami, est plus agréable que celle d'Ovide; aussi votre *Art d'aimer* me paraît au-dessus du sien. Je fais mon compliment à M. de Coigny (1) de ce qu'il joint à ses mérites celui de récompenser et d'aimer le vôtre. Vous me dites que sa fortune a des ailes; voilà donc tous les dieux ailés qui se mettent à vous favoriser.

Vous êtes formés tous les deux
Pour plaire aux héros comme aux belles;
Mais si la fortune a des ailes,
Je vois que la vôtre a des yeux.

On ne l'appellera plus aveugle, puisqu'elle prend tant de soin de vous. Vous serez toujours des *trois Bernard* (2) celui pour qui j'aurai le plus d'attachement, quoique vous ne soyez encore ni un Crésus ni un saint. Je vous remercie pour les acteurs de Paris, à qui vous souhaitez de la santé. Pour moi, je leur souhaite une meilleure pièce que *Zulime;* c'est de la pluie d'été. J'avais quelque chose de plus passable (3) dans mon portefeuille; mais on dit qu'il faut attendre l'hiver. Vous voyez que Newton ne me fait pas renoncer aux Muses; que les dragons ne vous y fassent pas renoncer. Vous avez commencé, mon charmant Bernard, un ouvrage unique en notre langue, et qui sera aussi aimable que vous. Continuez, et souvenez-vous de moi au milieu de vos lauriers et de vos myrtes. Je vous embrasse de tout mon cœur.

1034. — A M. VAN DUREN (4).

A Bruxelles, rue de la Grosse-Tour, le 1er juin.

Vous m'avez envoyé, monsieur, les vers latins de quelques gens de l'Académie française, chose dont je suis peu curieux, et vous ne m'avez point envoyé la chimie de Stahl, dont j'ai un très grand besoin. Je vous prie instamment de me la faire tenir par la même voie que vous avez prise pour le premier ballot.

J'ai en main un manuscrit singulier, composé par un des hommes les plus considérables de l'Europe; c'est une espèce de réfutation du *Prince* de Machiavel, chapitre par chapitre. L'ouvrage est nourri de faits intéressants et de réflexions hardies qui piquent la curiosité du lecteur, et qui font le profit du libraire. Je suis chargé d'y retoucher quelque petite chose, et de le faire imprimer. J'enverrais l'exemplaire que j'ai entre les mains, à condition que vous le ferez copier à Bruxelles, et que vous me renverrez mon manuscrit; j'y joindrais une Préface, et je ne demanderais d'autre condition que de le bien imprimer, et d'en envoyer deux douzaines d'exemplaires, magnifiquement reliés en maroquin, à la cour d'Allemagne qui vous serait indiquée. Vous m'en feriez tenir aussi deux douzaines en veau. Mais je voudrais que le *Machiavel*, soit en italien, soit en français, fût imprimé à côté de la réfutation, le tout en beaux caractères, et avec grande marge.

J'apprends, dans le moment, qu'il y a trois petits livres imprimés contre le *Prince* de Machiavel. Le premier est l'*Anti-Machiavel;* le second, *Discours d'estat contre Machiavel* (5); le troisième, *Fragment* contre Machiavel.

Il s'agirait à présent, monsieur, de chercher ces trois livres; et, si vous pouvez les trouver, ayez la bonté de me les faire tenir. Vous pouvez trouver des occasions; en tous cas, la barque s'en chargera. Si ces brochures ne se trouvent point, on s'en passera aisément. Je ne crois pas que l'ouvrage dont je suis chargé ait besoin de ces petits secours. Je suis, etc.

1035. — A MADEMOISELLE QUINAULT.

3 juin 1740.

[Il lui annonce l'envoi d'une édition de ses *Œuvres* imprimées en Hollande, en quatre volumes; et, en même temps, qu'il a trouvé un cinquième acte de *Mahomet.*]

(1) Franquetot, marquis de Coigny, mort en 1748. (G. A.)
(2) Voyez, aux Poésies mêlées, les *Trois Bernard.* (G. A.)
(3) *Mahomet.* (G. A.)
(4) Ici commencent les rapports de Voltaire avec ce libraire hollandais pour l'impression de l'*Anti-Machiavel* de Frédéric. (G. A.)
(5) Voltaire fait ici deux ouvrages d'un seul. Le *Discours*, autrement dit l'*Anti-Machiavel*, est de Gentillet. Le *Fragment* cité à la suite est de Hérauld. (G. A.)

1036. — A M. VAN DUREN.

A Bruxelles, rue de la Grosse-Tour, ce 5 juin.

Il est nécessaire que vous me fassiez, monsieur, la réponse la plus prompte et la plus précise. Si vous saviez de quelle main est le *manuscrit*, vous m'auriez une obligation très singulière, et vous ne tarderiez pas à en profiter. C'est tout ce qu'il m'est permis de vous dire. Mais, si vous ne me répondez pas, trouvez bon que je gratifie un autre de ce présent.

1037. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Juin.

Nous sommes enfin déterminés, mon cher abbé, à habiter le palais Lambert, et, pour cela, nous nous recommandons à vos bontés accoutumées. Madame du Châtelet a quelques meubles qui peuvent aider; elle a surtout un fort beau lit sans matelas. Ces meubles sont chez mademoiselle Auger, qui se donnera tous les mouvements nécessaires pour vous seconder, qui sera à vos ordres, qui fera tout ce que vous commanderez. Aidez-nous, mon cher abbé, je vous en prie, dans ce petit projet qui nous rapprochera de vous. Meublez donc ce palais comme vous pourrez, au meilleur marché que vous pourrez, le plus tôt que vous pourrez, à payer de quinzaine en quinzaine comme vous pourrez.

Remettez à M. Berger le manuscrit de *Pandore*, et offrez-lui quelque argent, si vous sentez qu'il en ait besoin. J'ai fait, pour obéir à l'amitié, cette *Pandore*, qui ne vaut pas celle de Vulcain; aussi ne suis-je pas amoureux de mon ouvrage, comme il le fut du sien, qui en valait la peine; mais je le suis beaucoup de la belle musique de Rameau. Je le prie d'embellir mes guenilles.

Le roi de Prusse est mort; on doit savoir cela dans votre chapitre. L'Europe et votre cloître pourront bien changer de face; mais les sentiments que je vous ai voués ne changeront jamais. Je ne tarderai pas à voir face à face sa majesté prussienne; ce sera pour moi un honneur que le Seigneur n'accorda pas à Moïse.

1038. — A M. L'ABBÉ DE VALORI.

Bruxelles, le 12 juin.

Monsieur, si l'amitié ne me retenait à Bruxelles auprès des personnes que j'ai eu l'honneur d'accompagner, je serais déjà l'heureux témoin du bien qu'un prince philosophe va faire aux hommes; et je demanderais à monsieur votre frère (1) l'honneur de sa protection auprès d'un roi qui m'honore déjà de tant de bontés. Celles que vous voulez bien me témoigner seraient ma plus forte recommandation auprès de M. de Valori. Il y a longtemps que je me suis vanté au prince royal, sur les assurances de M. d'Argenson, que j'aurais en M. Valori un protecteur auprès de lui. Je me flatte que ce n'est pas là une fanfaronnade; et votre lettre et mes sentiments me répondent de l'honneur de sa bienveillance. Vous voulez bien que je lui écrive pour lui faire mon compliment sur la mort du feu roi, et sur l'avénement du prince royal à la couronne.

Plus le nouveau roi de Prusse a de mérite, plus il doit sentir celui de monsieur votre frère. J'ai l'honneur d'être, avec l'estime la plus respectueuse, et bien de l'envie de mériter votre amitié, etc.

1039. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

12 juin.

Mon adorable ami, vous savez que je n'ai jamais espéré un succès brillant de *Zulime.* Je vous ai toujours mandé que la mort du père tuerait la pièce; et la véritable raison, à mon gré, c'est qu'alors l'intérêt change; cela fait une pièce double. Le cœur n'aime point à se voir dérouté; et, quand une fois il est plein d'un sentiment qu'on lui a inspiré, il rebute tout ce qui se présente à la traverse: d'ailleurs les passions qui règnent dans *Zulime* ne sont point assez neuves. Le public, qui a vu déjà les mêmes choses sous d'autres noms, n'y trouve point cet attrait invincible que la nouveauté porte avec soi. Que vous êtes charmants, vous et madame d'Argental! que vous êtes au-dessus de mes ouvrages! mais aussi je vous aime plus que tous mes vers.

Je vous supplie de faire au plus tôt cesser pour jamais les représentations de *Zulime* sur quelque honnête prétexte. Je vous avoue que je n'ai jamais mis mes complaisances que dans *Mahomet* et *Mérope.* J'aime les choses d'une espèce toute neuve. Je n'attends qu'une occasion de vous envoyer la dernière leçon de *Mahomet;* et, si vous n'êtes pas content, vous me ferez recommencer. Vous m'enverrez vos idées, je tâche-

(1) L'ambassadeur de France à Berlin. (G. A.)

rai de les mettre en œuvre. Je ne puis mieux faire que d'être inspiré par vous.

Voulez-vous, avant votre départ, une seconde dose de *Mérope?* Je suis comme les chercheurs de pierre philosophale; ils n'accusent jamais que leurs opérations et ils croient que l'art est infaillible. Je crois *Mérope* un très beau sujet et je n'accuse que moi. J'en ai fait trois nouveaux actes; cela vous amuserait-il?

En attendant, voici une façon d'ode que je viens de faire pour mon cher roi de Prusse. De quelle épithète je me sers là pour un roi! *Un roi cher!* cela ne s'était jamais dit. Enfin voilà l'ode (1), ou plutôt les stances; c'est mon cœur qui les a dictées, bonnes ou mauvaises; c'est lui qui me dicte les plus tendres remerciements pour vous, la reconnaissance, l'amitié la plus respectueuse et la plus inviolable.

1040. — A M. VAN DUREN.

A Bruxelles, ce 13 juin.

Je crois que vous trouverez bon, monsieur, que je vous envoie par la poste ce que j'ai déjà fait transcrire de la réfutation du *Prince* de Machiavel. Je pense qu'il est de votre intérêt de l'imprimer sans délai. Je vous conseille de tirer les deux douzaines d'exemplaires que vous devez envoyer en Allemagne sur le plus beau papier, avec la plus grande marge; et, pour ne vous pas laisser dans l'incertitude, sachez que c'est à . . . . (*Berlin*) qu'il faut adresser le paquet, en main propre. Cela vous vaudra probablement, outre un présent, l'honneur. . . (*de fournir la bibliothèque*). Ne manquez donc pas de préparer le plus beau maroquin pour la reliure, à laquelle vous mettrez ses armes.

Ne perdez pas un moment pour cette édition; le reste suivra immédiatement. Imprimez à côté le texte de la traduction du *Prince* de Machiavel, par Amelot de La Houssaie, et les mêmes titres courants des chapitres. Cependant, monsieur, faites-moi tenir un exemplaire de cette traduction, afin que je me règle sur elle pour composer la Préface dont on m'a fait l'honneur de me charger.

Je vous prie de joindre dix exemplaires de mes Œuvres in-8° à cette traduction de Machiavel, et de me les envoyer par la barque, à mon adresse.

J'ai lu avec plaisir le premier tome de l'*Histoire de Louis XIV* (2). Quand pourrai-je avoir la suite? Je suis aussi fort content de *Moréri* (3), quoiqu'il y ait encore bien des fautes. VOLTAIRE.

1041. — A M. VAN DUREN.

A Bruxelles, le 15 juin.

Je vous envoie aujourd'hui jusqu'au dix-huitième chapitre inclusivement. Je crois que vous me remercierez de vous avoir donné un tel ouvrage. Je vous recommande encore de ne rien épargner, pour que l'impression vous fasse autant d'honneur que le livre en doit faire à son illustre et respectable auteur, quel qu'il soit.

C'est sur la réputation de votre probité (4) et de votre intelligence que je vous ai préféré. Je vous recommande la diligence la plus prompte, et je vous prie de m'envoyer la première feuille imprimée, par la poste. J'attends l'envoi des dix exemplaires de mes Œuvres, par la barque, avec un volume du *Machiavel* d'Amelot de La Houssaie. VOLTAIRE.

Je reçois votre billet et le duplicata; accusez-moi la réception des deux paquets.

1042. — A MADEMOISELLE QUINAULT.

17 juin 1740.

[Il a reçu sa lettre du 5 mai qui a été décachetée. Il attend ses critiques sur *Zulime* que M. d'Argental lui annonce, et redemande les deux copies de cette tragédie. Afin de se raccommoder avec les dévots, il a pris l'abbé Moussinot pour intendant.]

1043. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Bruxelles, le 18 juin.

Si j'avais l'honneur d'être auprès de mon cher monarque, savez-vous bien, monsieur, ce que je ferais? je lui montrerais votre lettre, car je crois que ses ministres ne lui donneront jamais de si bons conseils. Mais il n'y a pas d'apparence que je voie, du moins sitôt, mon messie du Nord. Vous vous doutez bien que je ne sais point quitter mes amis pour des rois; et je l'ai mandé tout net à ce charmant prince, que j'appelle *votre humanité*, au lieu de l'appeler *votre majesté*.

A peine est-il monté sur le trône, qu'il s'est souvenu de moi pour m'écrire la lettre la plus tendre, et pour m'ordonner, ce sont ses termes, de lui écrire toujours comme à un *homme*, et jamais comme à un roi.

Savez-vous que tout le monde s'embrasse dans les rues de Berlin, en se félicitant sur les commencements de son règne? Tout Berlin pleure de joie; mais, pour son prédécesseur, personne ne l'a pleuré, que je sache. Belle leçon pour les rois! les gens en place sont pour la plupart de grands misérables; ils ne savent pas ce qu'on gagne à faire du bien.

J'ai cru faire plaisir, monsieur, au roi, à vous, et à M. de Valori, en lui transcrivant les propres paroles de ce ministre dont vous m'avez fait part : « Il commence son règne comme » il y a apparence qu'il le continuera; partout des traits de » bonté, etc. » J'ai écrit aussi à M. de Valori; j'ai fait plus encore , j'ai écrit à M. le baron de Kaiserling, favori du roi, et je lui ai transcrit les louanges non suspectes qui me reviennent de tous côtés de notre cher Marc-Aurèle prussien, et, surtout, les quatre lignes de votre lettre.

Vous m'avouerez qu'on aime d'ordinaire ceux dont on a l'approbation, et que le roi ne saura pas mauvais gré à M. de Valori de mon petit rapport, ni M. de Valori à moi. Des bagatelles établissent quelquefois la confiance; et la première des instructions d'un ministre, c'est de plaire.

Les affaires me paraissent bien brouillées en Allemagne et partout; et je crois qu'il n'y a que le conseil de la Trinité qui sache ce qui arrivera dans la petite partie de notre petit tas de boue qu'on appelle Europe. La maison d'Autriche voudrait bien attaquer les *Borbonides* (1); mais sa pragmatique la retient. La Saxe et la Bavière disputeront la succession (2); Berg et Juliers est une nouvelle pomme de discorde, sans compter les Goths, Visigoths, et Gépides, qui pourraient danser dans cette pyrrhique de Barbares.

> Suave, mari magno turbantibus æquora ventis,
> Et terra magnum alterius spectare laborem. (LUCR., lib. II.)

Débrouille qui voudra ces fusées; moi je cultive en paix les arts, bien fâché que les comédiens aient voulu à toute force donner cette *Zulime*, que je n'ai jamais regardée que comme de la crème fouettée, dans le temps que j'avais quelque chose de meilleur à leur donner. J'ai eu l'honneur de vous en montrer les prémices.

> Si me *Marce* (3), *tuis* vatibus inseris,
> Sublimi feriam sidera vertice. (HOR., lib. I, od. I.)

Madame du Châtelet vous fait mille compliments; vous connaissez mon tendre et respectueux attachement.

1044. — A M. VAN DUREN.

Le 19 juin.

J'ai reçu, monsieur, votre lettre du 12, et vous avez dû recevoir deux paquets contenant plusieurs chapitres de suite de l'*Anti-Machiavel*, jusqu'au XVIIIe.

Voici aujourd'hui les XIXe, XXe et XXIe. Il n'y en a que vingt-six; ainsi vous ne devez pas perdre de temps.

Faites vos efforts, je vous prie, pour trouver un *Machiavel* d'Amelot de La Houssaie. Si vous n'en trouvez pas, envoyez moi l'italien imprimé à côté de la réfutation. C'est un livre fait pour être éternellement lu par tous les politiques et par tous les ministres. Ils entendent tous l'italien, et, de plus, cet assemblage des deux langues sera quelque chose de nouveau en fait de littérature. Le *Machiavel* a été imprimé en trois volumes, peut-être même chez vous; vous pouvez aisément en détacher le *Prince*. Mandez-moi à quoi vous vous résolvez, afin que j'y conforme la *Préface* dont on m'a fait l'honneur de me charger. Du reste, gardez-moi le secret comme je le garde à l'illustre auteur de cet ouvrage.

1045. — A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles, le 22 juin.

Les grands hommes sont mes rois, monsieur, mais la converse n'a pas lieu ici; les rois ne sont pas mes grands hommes. Une tête a beau être couronnée, je ne fais cas que de

(1) Voyez, tome VI, aux *Odes*. (G. A.)
(2) *Histoire de Louis XIV, enrichie des médailles qui ont été frappées pour les principaux événements*. (G. A.)
(3) La dix-neuvième édition du *Dictionnaire historique*. (G. A.)
(4) Elle n'était guère méritée. (G. A.)

(1) Les Bourbons. (G. A.)
(2) De Charles VI, qui mourut en octobre 1740. (G. A.)
(3) Marc était le prénom du comte d'Argenson, et non du marquis. (G. A.)

celles qui pensent comme la vôtre; et c'est votre estime et votre amitié, non la faveur des souverains que j'ambitionne. Il n'y a que le roi de Prusse que je mets de niveau avec vous, parce que c'est de tous les rois le moins roi et le plus *homme*. Il est bienfaisant et éclairé, plein de grands talents et de grandes vertus; il m'étonnera et m'affligera sensiblement, s'il se dément jamais. Il ne lui manque que d'être géomètre, mais il est profond métaphysicien, et moins bavard que le grand Volffius.

J'irais observer cet astre du Nord, si je pouvais quitter celui dont je suis depuis dix ans (1) le satellite. Je ne suis pas comme les comètes de Descartes, qui voyagent de tourbillon en tourbillon.

A propos de tourbillon, j'ai lu le quatrième tome de Joseph Privat de Molières, qui prouve l'existence de Dieu par un poids de cinq livres posé sur un 4 de chiffre (2). Il paraît que vos confrères les examinateurs de son livre n'ont pas donné leurs suffrages à cette étrange preuve; sur quoi j'avais pris la liberté de dire :

> Quand il s'agit de prouver Dieu,
> Vos messieurs de l'Académie
> Tirent leur épingle du jeu
> Avec beaucoup de prud'homie.

J'ai lu quelque chose de M. de Gamaches (3), mais je ne sais pas bien encore ce qu'il prétend. Il fait quelquefois le plaisant; j'aimerais mieux clarté et méthode.

J'apprends de bien funestes nouvelles de la santé de madame de Richelieu; vous perdrez une personne qui vous estimait et qui vous aimait, puisqu'elle vous avait connu; c'était presque la seule protectrice qui me restait à Paris. Je lui étais attaché dès son enfance; si elle meurt, je serai inconsolable.

Adieu, monsieur, je vous suis attaché pour jamais. Vous savez que je vous ai toujours aimé, quoique je vous admirasse; ce qui est assez rare à concilier.

1046. — A M. VAN DUREN.

A Bruxelles, ce 23 juin.

Voici, monsieur, les XXIIe et XXIIIe chapitres; j'attends les derniers avec impatience. Plus je relis cet ouvrage, plus j'en augure un succès grand et durable, et plus je me félicite de contribuer à le publier. Si vous n'avez point d'Amelot de La Houssaie, ne balancez pas à imprimer l'italien à côté du français. Vous devez avoir commencé déjà. Vous devez trouver à La Haye les armes. . . (*du roi de Prusse*) qui veut bien protéger cet ouvrage, et auquel vous devez faire tenir deux douzaines d'exemplaires. Au reste, je vous manderai à qui il faudra les adresser en droiture; ce sera je crois, à son. . . . et ce ne sera pas un mauvais service que je vous aurai rendu, si vous pouvez par cette occasion, fournir la bibliothèque de . . . . (*Berlin*).

1047. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 24 de juin.

Zulime, mon respectable ami, est faite pour mon malheur. Vous savez que madame de Richelieu est à la mort; peut-être en est-ce fait à l'heure où je vous écris (4). Vous n'ignorez pas la perte que je fais en elle; j'avais droit de compter sur ses bontés, et j'ose dire, sur l'amitié de M. de Richelieu. Il faut que je joigne à la douleur dont cette mort m'accable celle d'apprendre que M. de Richelieu me sait le plus mauvais gré du monde d'avoir laissé jouer *Zulime* dans ces cruelles circonstances. Vous pouvez me rendre justice. Cette malheureuse pièce devait être donnée longtemps avant que madame de Richelieu fût à Paris. Elle fut représentée, le 9 juin, quand madame de Richelieu donnait à souper, et se croyait très loin d'être en danger. J'ai fait depuis humainement ce que j'ai pu pour la retirer, sans en venir à bout. Elle était à la troisième représentation, lorsque j'eus le malheur de perdre mon neveu (5) qui était correcteur des comptes et que j'aimais tendrement. Ma famille ne s'est point avisée de trouver mauvais qu'on représentât un de mes ouvrages, pendant que mon pauvre neveu était à l'agonie, et que j'avais le cœur percé. Faudrait-il que ceux qui se disent protecteurs ou amis, et qui souvent ne sont ni l'un ni l'autre, affectassent de se fâcher d'un prétendu manque de bienséance dont je n'ai pas été le maître, quand ma famille n'a pas imaginé de s'en formaliser? Vous êtes peut-être à portée, vous ou M. votre frère, de faire valoir à M. de Richelieu mon innocence; il a grand tort assurément de m'affliger. Je sens aussi douloureusement que lui la perte de madame de Richelieu, et je suis bien loin de mériter son mécontentement; il m'est très sensible dans une occasion si triste. Il est bien dur de paraître insensible quand on a le cœur déchiré.

Mille tendres respects à madame d'Argental. Madame du Châtelet vous fait à tous deux bien des compliments; elle vous aime autant que je vous suis attaché.

1048. — A M. L'ABBÉ PRÉVOST.

Bruxelles, juin.

Arnauld (1) fit autrefois l'apologie de Boileau, et vous voulez, monsieur, faire la mienne (2). Je serais aussi sensible à cet honneur que le fut Boileau, non que je sois aussi vain que lui, mais parce que j'ai plus besoin d'apologie. La seule chose qui m'arrête tout court est celle qui empêcha le grand Condé d'écrire des mémoires. Vous voyez que je ne prends pas d'exemples médiocres. Il dit qu'il ne pourrait se justifier sans accuser trop de monde.

. . . . Si parva licet componere magnis. (*Georg.*, IV.)

Je suis à peu près dans le même cas.

Comment pourrais-je, par exemple, ou comment pourriez-vous parler des souscriptions de ma *Henriade*, sans avouer que M. Thieriot, alors fort jeune, dissipa malheureusement l'argent des souscriptions de France? J'ai été obligé de rembourser à mes frais tous les souscripteurs qui ont eu la négligence de ne point envoyer à Londres, et j'ai encore par devers moi les reçus de plus de cinquante personnes. Serait-il bien agréable pour ces personnes, qui, pour la plupart, sont des gens très riches, de voir publier qu'ils ont eu l'économie de recevoir à mes dépens l'argent de mon livre? Il est très vrai qu'il m'en a coûté beaucoup pour avoir fait la *Henriade*, et que j'ai donné autant d'argent en France que ce poëme m'en a valu à Londres; mais plus cette anecdote est désagréable pour notre nation, plus je craindrais qu'on ne la publiât.

S'il fallait parler de quelques ingrats que j'ai faits, ne serait-ce pas me faire des ennemis irréconciliables? Pourrais-je enfin publier la lettre que m'écrivait l'abbé Desfontaines, de Bicêtre, sans commettre ceux qui y sont nommés? J'ai sans doute de quoi prouver que l'abbé Desfontaines me doit la vie, je ne dirai point l'honneur; mais y a-t-il quelqu'un qui l'ignore, et n'y a-t-il pas de la honte à se mesurer avec un homme aussi universellement haï et méprisé que Desfontaines?

Loin de chercher à publier l'opprobre des gens de lettres, je ne cherche qu'à le couvrir. Il y a un écrivain connu (3) qui m'écrivit un jour : « Voici, monsieur, un libelle que j'ai » fait contre vous; si vous voulez m'envoyer cent écus, il ne » paraîtra pas. » Je lui fis mander que cent écus étaient trop peu de chose, que son libelle devait lui valoir au moins cent pistoles, et qu'il devait le publier. Je ne finirais point sur de pareilles anecdotes; mais elles me peignent l'humanité trop en laid, et j'aime mieux les oublier.

Il y a un article dans votre lettre qui m'intéresse beaucoup davantage; c'est le besoin que vous avez de douze cents livres. M. le prince de Conti (4) est à plaindre de ce que ses dépenses le mettent hors d'état de donner à un homme de votre mérite autre chose qu'un logement. Je voudrais être prince, ou fermier-général, pour avoir la satisfaction de vous marquer une estime solide. Mes affaires sont actuellement fort loin de ressembler à celles d'un fermier-général, et sont presque aussi dérangées que celles d'un prince. J'ai même été obligé d'emprunter deux mille écus de M. Bronod, notaire (5); et c'est de l'argent de madame la marquise du Châtelet que j'ai payé ce que je devais à Prault fils; mais sitôt que je verrai jour à m'arranger, soyez très persuadé que je préviendrai l'occasion de vous servir avec plus de vivacité que vous ne pourriez la faire naître. Rien ne me serait plus agréable et plus glorieux que de pouvoir n'être

(1) Ou plutôt huit ans. (G. A.)
(2) On appelle *4 de chiffre* un piége à rats, sur lequel on met un poids. (K.)
(3) *L'Astronomie physique* de l'abbé de Gamaches. (K.)
(4) Elle ne mourut qu'au mois d'août. (G. A.)
(5) Correcteur à la cour des comptes. (G. A.)

(1) Antoine Arnauld. (G. A.)
(2) Prévost lui avait écrit le 15 janvier pour lui emprunter de l'argent, en s'engageant à écrire une *Défense de M. de Voltaire et de ses ouvrages*. (G. A.)
(3) La Jonchère. (G. A.)
(4) Chez qui Prévost était logé. (G. A.)
(5) Ceci est exact. Voyez une lettre à Moussinot du mois de mai. (G. A.)

pas inutile à celui de nos écrivains que j'estime le plus. C'est avec ces sentiments très sincères, que je suis, monsieur, etc.

1049. — A M. VAN DUREN.

A Bruxelles, rue de la Grosse-Tour, ce 27 juin.

Je reçois, monsieur, votre lettre du 24 avec la préface d'Amelot de La Houssaie, à l'occasion de laquelle je vais composer celle dont je suis chargé. Voici la fin de l'ouvrage en deux paquets. Celui qui est marqué *A* devait partir par le même ordinaire; *B* n'a été prêt qu'aujourd'hui.

Puisque vous avez la traduction d'Amelot, ne manquez pas de l'imprimer à côté de mon auteur. Ma *Préface* précédera celle d'Amelot et celle de Machiavel, qu'Amelot a traduite, et annoncera l'économie de tout le livre.

Je vous prie de m'envoyer la première feuille imprimée.

1050. — A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, ce 28 de juin.

Eh bien! mon cher ami, avez-vous reçu le paquet T (1)? C'est M. Helvétius, un de nos confrères en Apollon, quoique fermier-général, qui s'est chargé de le faire mettre au coche de Reims, recommandé à Paris pour Rouen. Si les soins d'un fermier-général et l'adresse d'un premier président ne suffisent pas, à qui faudra-t-il avoir recours? Vous devez trouver dans cette édition beaucoup de corrections à la main, deux cents vers nouveaux dans la *Henriade*, quelques pièces fugitives qui n'étaient pas dans les autres éditions, mais surtout les fautes énormes de l'éditeur réformées tant que je l'ai pu.

Je ne vous ai point envoyé *Zulime*, que les comédiens de Paris ont représentée presque malgré moi, et qui n'est pas digne de vous. Si j'avais de la vanité, je vous dirais qu'elle n'est pas digne de moi, du moins je crois pouvoir mieux faire, et qu'en effet *Mahomet* vaut mieux. Vous jugerez si j'ai bien peint les fourbes et les fanatiques.

En attendant, voyez, mon cher ami, si vous êtes un peu content de la petite *odelette* pour notre souverain, le roi de Prusse. Je l'appelle notre souverain, parce qu'il aime, qu'il cultive, qu'il encourage les arts que nous aimons. Il écrit en français beaucoup mieux que plusieurs de nos académiciens, et quelquefois, dans ses lettres, il laisse échapper de petits sixains ou dixains que peut-être ne désavoueriez-vous pas. Sa passion dominante est de rendre les hommes heureux, et de faire fleurir chez lui les belles-lettres. Me serait-il permis de vous dire que, dès qu'il a été sur le trône, il m'a écrit ces propres paroles (2) : « Pour Dieu, ne m'écrivez qu'en homme, » et méprisez avec moi les noms, les titres, et tout l'éclat » extérieur »?

Eh bien! qu'en dites-vous? Votre cœur n'est-il pas ému? N'est-on pas heureux d'être né dans un siècle qui a produit un homme si singulier? Avec tout cela, je reste à Bruxelles, et le meilleur roi de la terre, son mérite et ses faveurs ne m'éloigneront pas un moment d'Emilie. Les rois (même celui-là) ne doivent marcher jamais qu'après les amis; vous sentez bien que cela va sans dire.

Ne pouvez-vous pas me rendre un très grand service, en en rendant un petit à M. le marquis du Châtelet? Il s'agit seulement d'épargner le voyage d'un maître des comptes ou d'un auditeur.

M. du Châtelet a, comme vous savez, en Normandie, de petites terres relevant du roi, nommées Saint-Remy, Heurlemont et Feuilloi; il en a rendu les aveux et dénombrements à la chambre des comptes de Rouen; il s'agit actuellement d'obtenir la mainlevée de ces dénombrements, et, pour y parvenir, il faut faire, dit-on, information sur les lieux. C'est apparemment le droit de la chambre des comptes. Elle députe un ou deux commissaires, à ce qu'on dit, pour aller faire semblant de voir si l'on a accusé juste, et se faire payer grassement de leur voyage inutile. Or, on prétend qu'il n'est ni malaisé ni hors d'usage d'obtenir un arrêt de dispense de la chambre des comptes, et d'obtenir la mainlevée, sans avoir à payer les frais de cette surérogatoire information. Le père de M. du Châtelet obtint pareil arrêt pour les mêmes terres. Voyez, pouvez-vous parler, faire parler, faire écrire à quelqu'un de la chambre des comptes, et nous dire ce qu'il faut faire pour obtenir cet arrêt de dispense?

Adieu, mon aimable ami; vous êtes fait pour plaire et pour rendre service.

(1) Voyez la lettre du 5 mai. (G. A.)
(2) Voyez la *Correspondance avec le roi de Prusse*. (G. A.)

1051. — A M. BERGER.

Bruxelles, le 29 juin.

Je ne souhaite point du tout, monsieur, que M. Rameau travaille vite; je désire, au contraire, qu'il prenne tout le temps nécessaire pour faire un ouvrage qui mette le comble à sa réputation. Je ne doute pas qu'il n'ait montré mon poëme (1) dans la maison de M. de La Popelinière, et qu'il n'en rapporte des idées désavantageuses. Je sais que je n'ai jamais eu l'honneur de plaire à M. de La Popelinière, et qu'il pense sur la poésie tout différemment de moi. Je ne blâme point son goût, mais j'ai le malheur qu'il condamne le mien. Si vous en voulez une preuve, la voici. M. Thieriot m'envoya, il y a quelques années (2), des corrections qu'on avait faites, dans cette maison, à mon *Epître sur la Modération*. J'avais dit :

Pourquoi l'aspic affreux, le tigre, la panthère,
N'ont jamais adouci leur cruel caractère,
Et que, reconnaissant la main qui le nourrit,
Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit.

On voulait :

Le chien lèche, en criant, le maître qui le bat.

Les autres vers étaient corrigés dans ce goût. Cela me fait craindre qu'une manière de penser si différente de la mienne, jointe à peu de bonne volonté pour moi, ne dégoûte beaucoup M. Rameau. On m'assure qu'un homme (3) qui demeure chez M. de La Popelinière, et à l'amitié duquel j'avais droit, a mieux aimé se ranger du nombre de mes ennemis que de me conserver une amitié qui lui devenait inutile. Je ne crois point ce bruit. Je ne me plains ni de M. de La Popelinière ni de personne, mais je vous expose seulement mes doutes, afin que vous fassiez sentir au musicien qu'il ne doit pas tout à fait s'en rapporter à des personnes qui ne peuvent m'être favorables. Au reste, je compte faire des changements au cinquième acte, et je pense qu'il n'y a que ce qu'on appelle des coupures à exiger dans les premiers.

Il y a une affaire qui me tient plus au cœur, c'est celle dont vous me parlez. Vous ne me mandez point si M. votre frère est à Paris ou à Lyon, s'il fait commerce, ou s'il est chargé d'autres affaires. J'espère que je verrai S. M. le roi de Prusse, vers la fin de l'automne, dans les pays méridionaux de ses Etats, en cas que madame la marquise du Châtelet puisse faire le voyage. C'est là que je pourrais vous être utile, et c'est ce qui redouble mon envie d'admirer de plus près un prince né pour faire du bien.

1052. — A M. DE MAUPERTUIS.

Bruxelles, 29 juin.

M. s'Gravesande, mon cher monsieur, voudrait bien savoir s'il est vrai que vous avez reconnu une assez grande erreur dans la détermination des hauteurs du pôle qui ont servi de fondement aux calculs de la méridienne de MM. de Cassini. Vous me feriez un sensible plaisir si vous vouliez m'envoyer sur cela un petit détail, tant pour mon instruction que pour satisfaire la curiosité de M. s'Gravesande.

Il court des nouvelles bien tristes du Pérou; il vaudrait mieux que les mines du Potose fussent perdues que d'avoir seulement la crainte de perdre des gens (4) qui ont été chercher la vérité dans le pays de l'or. Je ne crois pas qu'on ait besoin d'eux pour savoir comment la terre est faite; mais ils ont grand besoin de revenir.

Est-il vrai que les *Mémoires* de M. Duguay (5) sont rédigés par vous? Paraissent-ils? C'était un homme comme vous, unique en son genre. Mon genre à moi est d'être le très humble serviteur du vôtre, et de vous être attaché pour jamais.

1053. — A MADAME DE CHAMPBONIN.

De Bruxelles, ... juin (6).

Si je n'espérais pas vous revoir encore à Cirey, je serais inconsolable. J'ignore à présent dans quelle gouttière vous por-

(1) *Pandore*. (G. A.)
(2) Voyez la lettre du 1er décembre 1738. (G. A.)
(3) Thieriot. (G. A.)
(4) Godin, Bouguer et La Condamine. Le vice-roi les retenait pour qu'ils donnassent des leçons de mathématiques à Lima. La Condamine ne revint qu'en 1745, et Godin qu'en 1751. (G. A.)
(5) De Duguay-Trouin, compatriote de Maupertuis. (G. A.)
(6) Les éditeurs de cette lettre, de Cayrol et A. François, l'ont mise à l'année 1739. Nous la croyons plutôt de 1740, et peut-être bien d'un autre mois que juin, par exemple janvier. (G. A.)

tez votre bon cœur et vos pattes de velours. Etes-vous toujours à Champbonin? à la Neuville? Nous nous sommes vus comme un éclair. Tout passe bien vite dans ce monde, mais rien n'a passé si rapidement que notre entrevue. Nous vivons à Bruxelles comme à Cirey. Nous voyons peu de monde, nous étudions le jour, nous soupons gaiement; nous prenons notre café au lait le lendemain d'un bon souper. Je suis malade quelquefois, mais très content de mon sort, et ne trouvant que vous qui me manque. Que cette lettre et ces mêmes sentiments soient aussi pour M. votre fils, à qui je fais mille tendres compliments. Adieu, gros chat; je baise vos pattes.

1054. — A M. DE MAUPERTUIS.

Bruxelles, le 1er juillet.

Le roi de Prusse me mande qu'il a fait *acquisition de vous*, monsieur, et de MM. Wolff et Euler. Cela veut-il dire que vous allez à Berlin, ou que vous dirigerez, de Paris, les travaux académiques de la société que le plus aimable de tous les rois, le plus digne du trône, et le plus digne de vous, veut établir? Je vous prie de me mander quelles sont vos idées, et de croire que vous ne pouvez les communiquer à un homme qui soit plus votre admirateur et votre ami. Ayez la bonté aussi de me répondre sur les articles de ma dernière lettre (1). Le roi de Prusse voudrait aussi avoir M. s'Gravesande. Je crois qu'il fera cette conquête plus aisément que la vôtre (2).

M. de Camas, adjudant général du roi de Prusse, et homme plus instruit qu'un adjudant ne l'est d'ordinaire, vient à Paris voir le roi et vous. Je m'imagine qu'il vous enlèvera s'il peut; vous voyez que le destin du père et du fils est d'avoir les *grands* hommes (3).

Comptez pour jamais sur la tendre et sincère amitié de V.

1055. — A M. VAN DUREN.

A Bruxelles, ce 3 juillet au soir; la poste par le 4.

Je vous accuse, monsieur, la réception des dix exemplaires de mes ouvrages qui me sont parvenus (4).

Je suis fort inquiet de ne point recevoir de vos nouvelles. Vous avez dû recevoir, par la poste, une lettre d'avis et deux paquets qui contiennent le reste de l'*Anti-Machiavel*. J'espérais que non seulement je serais instruit aujourd'hui de leur réception, mais que je pourrais encore avoir la première feuille ou demi-feuille de votre ouvrage.

La *Préface* est toute prête; je n'attends qu'un consentement nécessaire pour vous l'envoyer. Je vous conseille de travailler avec la plus extrême diligence, si vous prétendez fournir une bibliothèque qui doit être l'une des plus belles de l'Europe.

1056. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Bruxelles, ce 6 juillet.

Il n'est pas juste, monsieur, que je laisse partir le digne envoyé de Marc-Aurèle (5), sans saisir cette occasion de dire encore combien je suis enchanté qu'il y ait un tel roi sur la terre, et sans le dire à vous, monsieur, qui étiez né pour être son premier ministre. Je crois que M. de Camas en aimera mieux la France, quand il vous aura vu. Vous savez si je lui porte envie. Vous êtes souvent l'objet de mes regrets, et vous le serez toujours de mon tendre et respectueux attachement.

1057. — A MADEMOISELLE QUINAULT.

3 juillet.

[Voltaire accuse réception de sa lettre du 29 juin. Il avoue que la cabale la plus forte contre *Zulime* était les quatrième et cinquième actes. Il partage l'avis de M. de Pont de Veyle, que la mort du père de Zulime affaiblit l'intérêt; leçon nouvelle à cet égard qu'il fallait suivre. Il donne un plan nouveau pour *Mahomet* qu'il lui communique, et parle d'un paquet, contenant un exemplaire de ses *OEuvres*, qu'Helvétius a dû lui faire passer.]

(1) Lettre du 29 juin. (G. A.)

(2) C'est, au contraire, s'Gravesande qui refusa d'aller à Berlin. (G. A.)

(3) Le père de Frédéric faisait enlever les hommes de haute taille jusque dans Londres (G. A.)

(4) Van Duren lui en demanda plus tard le paiement à Francfort, sans tenir compte du présent qu'on lui avait fait de l'*Anti-Machiavel*. Voltaire le paya d'un soufflet. (G. A.)

(5) De Camas, ambassadeur de Frédéric II à la cour de France. (G. A.)

1058. — A M. VAN DUREN.

Bruxelles, le 8 juillet.

Voilà qui va bien, monsieur; hâtez-vous; mais que votre correcteur soit un peu plus attentif.

Je vois une énorme faute, page 10, en haut : *On n'entendait et on ne voyait que des larmes.*

Entendre des larmes! cela est trop ridicule. Il doit y avoir dans le manuscrit : *on n'entendait que des regrets, on ne voyait que des larmes.*

Au reste, monsieur, ne perdez pas un instant, afin que l'ouvrage puisse être présenté dans un temps convenable à celui auquel on doit l'offrir. Ce ne sera pas la peine de mettre des armes sur la reliure; de beau maroquin suffira; un petit filet d'or n'y nuira pas.

J'attends qu'on me renvoie la *Préface*, pour vous la faire tenir.

1059. — AU MÊME.

A Bruxelles, ce 10 juillet.

Je reçois votre lettre, monsieur, et dans le moment je reçois aussi d'ailleurs un énorme paquet, contenant des corrections, additions et notes. Je vais faire transcrire le tout, et vous l'envoyer. Je vous prie de ne pas aller en avant que vous n'ayez reçu mon paquet. Les notes commencent au cinquième chapitre; ayez la bonté, monsieur, de me renvoyer le cinquième et le dixième, que je n'ai point par devers moi, et sans lesquels je ne peux rien arranger. Je préparerai tout le reste, de sorte que vous n'attendrez pas un moment. Je ne sais qu'obéir exactement aux ordres que je reçois. Je vous prie de vous conformer à ma ponctualité, afin que ni vous ni moi n'ayons point de reproches.

Si vous aviez déjà imprimé le cinquième chapitre, qu'il faut réformer, j'ai ordre de vous payer tous vos frais; et, s'il y a, dans le cours de l'ouvrage, des cartons à faire, vous en serez payé. Je compte faire partir, dans quelques jours, un homme chargé d'acheter beaucoup de livres à La Haye et à Amsterdam; je vous l'adresserai. VOLTAIRE.

Je vous prie de m'envoyer, par la poste, la seconde et la troisième feuilles imprimée, sitôt la présente reçue, et de me mander où vous en êtes de l'impression.

1060. — A M. DE PONT DE VEYLE.

Ce lundi, 11 de juillet.

HUMBLES REMONTRANCES.

1° Je ne peux goûter le personnage qu'on veut que je fasse jouer à Hercide (1). Si Séide s'échappe du camp de Mahomet, pour se rendre à la Mecque, et si Hercide en fait autant, ces deux évasions, pour faire rendre dans un même lieu deux hommes dont on a besoin, seront alors un artifice du poëte peu vraisemblable, peu délié, et par là peu intéressant.

De plus il ne me paraît pas raisonnable que Mahomet eût fait mettre en prison Hercide sur cette raison seule qu'Hercide a de l'amitié pour des enfants qu'il a élevés, et dont l'un est l'objet même de l'amour de Mahomet. Une troisième raison qui me détourne encore de faire ainsi revenir Hercide, c'est la nécessité où je serais d'interrompre le fil de l'action pour compter à plusieurs reprises l'emprisonnement et l'évasion d'Hercide. Je ne suis déjà chargé que de trop de récits préliminaires. Enfin, il me paraît plus court et plus tragique qu'Hercide demeure comme il était.

2° Pour les changements qu'on peut faire dans le détail des scènes de Mahomet et de Palmyre, je m'y livrerai sans aucune répugnance.

3° J'essaierai le cinquième acte tel qu'on le propose, et je le dégrossirai pour voir s'il n'y a point là une action double; si, le père étant mort, le spectateur attend encore quelque chose, et surtout si Mahomet ne porte pas le crime à un excès révoltant Une lettre empoisonnée me paraît une chose assez délicate; mais ce qui me fera le plus de peine c'est Palmyre, qui doit être désarmée, et qui cependant doit se donner la mort. Je pourrais remédier à cet inconvénient, en la faisant tuer avec le poignard qui a frappé Zopire, et que son frère apporterait à la tête des habitants; mais il faut là de la promptitude Il sera bien difficile que la douleur et le désespoir aient lieu dans l'âme de Mahomet, surtout dans un moment où il s'agit de sa vie et de sa gloire. Il ne sera guère vraisemblable qu'il déplore la perte de sa maîtresse

(1) Personnage muet dans *Mahomet*. (G. A.)

dans une crise si violente. C'est un homme qui a fait l'amour en souverain et en politique; comment lui donner les regrets d'un amant désespéré? Cependant le moment où Mahomet se justifie aux yeux du peuple par ce faux miracle de la mort de Séide, et cet art étonnant de conserver sa réputation par un crime, est à mon gré une si belle horreur, que je vais tout sacrifier pour peindre ce sujet de Rembrandt de ses couleurs véritables.

Ce 12 juillet, mardi.

Je viens d'esquisser ce cinquième acte à peu près tel qu'on l'a voulu. C'est aux anges qui m'inspirent à voir si je dois continuer. J'attends leur ordre et la grâce d'en haut, que je ne dois qu'à eux.

1061. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, le 12 de juillet.

Mon adorable ami, jamais ange gardien n'a plus travaillé pour le mortel qui lui est confié. Vous avez fait une besogne vraiment angélique. J'ai d'abord mis par écrit quelques murmures qui me sont échappés, à moi profane, et que j'ai envoyés, sous le nom de *Remontrances*, à M. de Pont de Veyle; mais aujourd'hui j'ai esquissé le cinquième acte, et je l'ai joint à mes murmures. Je tiens qu'il faut toujours voir les statues un peu dégrossies pour juger de l'effet que feront les grands traits. Mandez-moi comment vous trouvez cette première ébauche de l'admirable idée que vous m'avez suggérée, et ce que vous pensez de mes petites objections. Je commence à entrevoir que *Mahomet* sera, sans aucune comparaison, ce que j'aurai fait de mieux, et ce sera à vous que j'en aurai l'obligation. Que le succès sera flatteur pour moi quand je vous le devrai! En vérité vous êtes bien aimable; mais avouez qu'il n'y a personne que vous qui pût rendre de ces services d'ami.

Si le roi de Prusse n'achète pas vos bustes (1), il faudra qu'il ait une haine décidée pour le cavalier Bernin et pour moi. J'ai tout lieu de croire qu'il fera ce que je lui proposerai incessamment sur cette petite acquisition, soit que j'aie le bonheur de le voir, soit que je lui écrive. Je ne sais encore, entre nous, s'il joindra une magnificence royale à ses autres qualités; c'est de quoi je ne peux encore répondre. Philosophie, simplicité, tendresse inaltérable pour ceux qu'il honore du nom de ses amis, extrême fermeté et douceur charmante, justice inébranlable, application laborieuse, amour des arts, talents singuliers, voilà certainement ce que je peux vous assurer qu'il possède. Soyez tout aussi sûr, mon respectable ami, que je le presserai avec la vivacité que vous me connaissez. Je suis heureusement à portée d'en user ainsi. Il ne m'a jamais écrit si souvent ni avec tant de confiance et de bonté que depuis qu'il est sur le trône, et qu'il fait jour et nuit son métier de roi avec une application infatigable. Quel bonheur pour moi si je peux engager ce roi, que j'idolâtre, à faire une chose qui puisse plaire à un ami qui est dans mon cœur fort au-dessus encore de ce roi!

1062. — A M. DE MAUPERTUIS.

A La Haye, ce 21 juillet.

Vous voilà, monsieur, comme le Messie; trois rois courent après vous (2); mais je vois bien que, puisque vous avez sept mille livres de la France, et que vous êtes Français, vous n'abandonnerez point Paris pour Berlin. Si vous aviez à vous plaindre de votre patrie, vous feriez très bien d'en accepter une autre, et, en ce cas, je féliciterais mon adorable roi de Prusse; mais c'est à vous à voir dans quelle position vous êtes. Au bout du compte, vous avez conquis la terre sur les Cassini, et vous êtes sur vos lauriers; si vous y trouvez quelque épine, vous en émousserez bientôt la pointe.

Cependant, si ces épines étaient telles que vous voulussiez abandonner le pays qui les porte, pour aller à la cour de Berlin, confiez-vous à moi en toute sûreté; dites-moi si vous voulez que je mette un prix à votre acquisition; je vous garderai le secret, comme je l'exige de vous, et je vous servirai aussi vivement que je vous aime et que je vous estime.

Me voici pour quelques jours à La Haye; je retournerai bientôt à Bruxelles; me permettrez-vous de vous parler ici d'une chose que j'ai sur le cœur depuis longtemps? Je suis affligé de vous voir en froideur avec une dame (1) qui, après tout, est la seule qui puisse vous entendre, et dont la façon de penser mérite votre amitié. Vous êtes faits pour vous aimer l'un et l'autre; écrivez-lui (un homme a toujours raison quand il se donne le tort avec une femme), vous retrouverez son amitié, puisque vous avez toujours son estime.

Je vous prie de me mander où je pourrais trouver la première bévue que l'on fit à votre Académie, quand on jugea d'abord que la terre était aplatie aux pôles, sur des mesures qui la donnaient allongée (2).

Ne sait-on rien du Pérou?

Adieu; je suis un Juif errant à vous pour jamais.

1063. — A M. DE MAUPERTUIS.

A La Haye, le 24 juillet.

Comme je resterai à La Haye, mon cher monsieur, un peu plus que je ne comptais, vous pouvez adresser votre lettre en droiture chez l'envoyé de Prusse. M. s'Gravesande vous fait mille compliments; vous savez que lui et M. Musschenbroeck ont préféré leur patrie à Berlin. Pardon de cette épître laconique. Si je vous disais tout ce que je pense pour vous, j'écrirais plus que Volffius.

1064. — A M. BERGER.

En revenant de La Haye, monsieur, j'ai trouvé vos lettres à Bruxelles. Je pourrai bien probablement vous donner des nouvelles de l'affaire dont vous m'avez chargé. Si elle ne réussit pas, cela ne sera pas ma faute. Vous me ferez grand plaisir, en attendant, de me procurer par vos lettres une lecture plus agréable que celle de la plupart des livres nouveaux, sans en excepter l'*Institution d'un Prince* (3), qui est un recueil de lieux communs, dans les deux premiers volumes, et de fort plats sermons dans les deux derniers. La véritable *Institution d'un prince* est l'exemple du roi de Prusse.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

1065. — A M. THIERIOT.

A Bruxelles, le 6 d'août (4).

Comme je ne connais aucun cérémonial, Dieu merci, je n'ai jamais imaginé qu'il y en eût dans l'amitié, et je ne conçois pas comment vous vous plaignez du silence d'un solitaire qui, retiré loin de Paris et de la persécution, ne peut avoir rien à mander, tandis que vous, qui êtes au centre des arts et des agréments, ne lui avez pas écrit une seule fois dans le temps qu'il paraissait avoir besoin de la consolation de ses amis (5). Je n'avais pas besoin de cette longue interruption de votre commerce pour en sentir mieux le prix; mais, si la première loi de l'amitié est de la cultiver, la seconde loi est de pardonner quand on a manqué à la première. Mon cœur est toujours le même, quoique vos faveurs soient inégales. Je ne sais ni vous oublier, ni m'accoutumer à votre oubli, ni vous le trop reprocher.

L'homme dont vous me parlez me sera cher par deux raisons, parce qu'il est savant et qu'il vient de votre part; mais j'ai peur de l'avoir manqué en chemin. J'étais à La Haye pour une petite commission; j'en revins hier au soir; je trouvai votre lettre du 26 juillet à Bruxelles; j'appris qu'un Français, qui allait à Berlin, m'avait demandé ici en passant, et je juge que c'est ce M. du Molard (6). Le roi aime toutes les sortes de littérature et de mérite, et les encourage toutes. Il sait

(1) Ils représentaient les douze Césars, et on les attribuait à Bernin. (G. A.)

(2) M. de Maupertuis venait d'avoir de la France une nouvelle pension de trois mille livres; la Russie lui en offrait une plus considérable, et le roi de Prusse l'appelait pour lui confier le soin de son Académie. (K.)

(1) Madame du Châtelet. (G. A.)

(2) M. Jacques Cassini, mort en 1756, avait trouvé, en 1701, par sa mesure des degrés du méridien de Paris à Collioure, qu'ils décroissaient en approchant du pôle; il en conclut d'abord, mais faussement, que la terre était aplatie vers les pôles; et M. de Fontenelle, dans l'extrait qu'il donna du mémoire de Cassini, parut adopter la fausse conclusion de cet astronome (*Mémoires de l'Académie* pour l'année 1701). Cette erreur a été corrigée dans la nouvelle édition qu'on a faite des premières années de ces Mémoires. Ce fut un ingénieur nommé de Roubaix qui s'en aperçut le premier, et qui donna un mémoire à ce sujet dans les journaux de Hollande. (K.)

(3) Par Duguet, 1739. (G. A.)

(4) Cette lettre n'est point du 26 août, ainsi qu'on l'a toujours datée. Il faut la classer au 6 du même mois. (G. A.)

(5) Thieriot n'avait pas écrit à Voltaire depuis plus de six mois. (G. A.)

(6) C'est ce même savant qui fit avec Voltaire l'écrit intitulé : *Connaissance des beautés et des défauts... de la langue française* (voyez tome IV), et la *Dissertation sur Oreste* (voyez tome III.) G. A.)

qu'il y a d'autres talents dans le monde que celui de mesurer des courbes. Il est comme le Père céleste : *In domo ejus mansiones multæ sunt*. Je ne sais si ma retraite me permettra d'être fort utile auprès de lui aux beaux-arts qu'il protége. Une amitié qui m'est sacrée me privera du bonheur de vivre à sa cour, et m'empêchera de le regretter. Plus ses lettres me l'ont fait connaître, et plus je l'admire. Il est né pour être, je ne dis pas le modèle des rois, cela n'est pas bien difficile, mais le modèle des hommes. Il connaît l'amitié, et, soit dit sans reproche, il me donne de ses nouvelles plus souvent que vous.

M. de Maupertuis va honorer sa cour; c'est quelque chose de mieux que Platon, qui va trouver un meilleur roi que Denys; il vient d'arriver à Bruxelles, et va de là à Wesel ou à Clèves; il y trouvera bientôt le plus aimable roi de la terre, entouré de quelques serviteurs choisis qu'il appelle ses amis, et qui méritent ce titre. Ses sujets et les étrangers le comblent de bénédictions. Tout le monde s'embrassait à son retour dans les rues de Berlin; tout le monde pleurait de joie. Plus de trente familles, que la rigueur du dernier gouvernement avait forcées d'aller en Hollande, ont tout vendu pour aller vivre sous le nouveau roi. Un petit-fils du premier ministre de Saxe, qui a cinquante mille florins de revenu, me disait ces jours passés : « Je n'aurai jamais d'autre maître » que le roi de Prusse; je vais m'établir dans ses États. » Il n'a encore perdu aucune journée, il fait des heureux; il respecte même la mémoire de son père; il l'a pleuré, non par ostentation de vertu, mais par l'excès de son bon naturel. Je bénis l'Auteur de la nature d'être né dans le siècle d'un si bon prince. Peut-être son exemple donnera de l'émulation aux autres souverains. Adieu, rougissons de n'être pas aussi vertueux que lui, et de ne pas cultiver assez l'amitié, la première des vertus dont un roi donne l'exemple aux hommes.

1066. — A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles, le 9 août.

Je crois vous avoir mandé, monsieur, par un petit billet, combien votre lettre du 31 juillet m'avait étonné et mortifié. Les détails que vous voulez bien me faire dans votre lettre du 4 m'affligent encore davantage. Je vois avec douleur ce que j'ai vu toujours, depuis que je respire, que les plus petites choses produisent les plus violents chagrins.

Un malentendu a produit, entre la personne dont vous me parlez et le Suisse (1), une scène très désagréable. Vous avez, permettez-moi de vous le dire, écrit un peu sèchement à une personne qui vous aimait et qui vous estimait. Vous lui avez fait sentir qu'elle avait un tort humiliant dans une affaire où elle croyait s'être conduite avec générosité; elle en a été sensiblement affligée.

Si j'avais pu vous écrire plut tôt ce que je vous écrivis, en arrivant à La Haye, si j'avais été à portée d'obtenir de vous que vous fissiez quelques pas, toujours honorables à un homme, et que son amitié pour vous avait mérités, je n'aurais pas aujourd'hui le chagrin d'apprendre ce que vous m'apprenez. J'en ai le cœur percé; mais, encore une fois, je ne crois pas que ce que vous me mandez puisse vous faire tort. On aura sans doute outré les rapports qu'on vous aura faits; les termes que vous soulignez sont incroyables. N'y ajoutez point foi, je vous en conjure. Donnez-moi un exemple de philosophie; croyez que je parlerai comme il faut, que je vous rendrai, que je vous ferai rendre la justice qui vous est due; fiez-vous à mon cœur.

Je vous étonnerai peut-être quand je vous dirai que je n'ai pas su un mot de la querelle (2) du Suisse à Paris. Soyez tout aussi convaincu que vous m'apprenez de tout point la première nouvelle d'une chose mille fois plus cruelle.

Je vous conjure, encore une fois, de mêler un peu de douceur à la supériorité de votre esprit. Il est impossible que la personne dont vous me parlez ne se rende à la raison et à ma juste douleur.

Soyez sûr que je conserve pour vous la plus tendre estime, que je n'y ai jamais manqué, et que vous pouvez disposer entièrement de moi.

(1) Il s'agit ici d'une discussion entre madame du Châtelet et Kœnig, qui, dans un voyage en France, s'était chargé de lui expliquer la philosophie leibnitzienne. M. de Maupertuis avait pris le parti de Kœnig. (K.)

(2) Il en avait eu connaissance. Voyez la lettre à Helvétius du 24 janvier. (G. A.)

1067. — A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

A Bruxelles, le 20 d'août.

Rien ne m'a tant flatté depuis longtemps, monsieur, que votre souvenir et vos ordres. Vous croyez bien que j'ai reçu M. du Molard comme un homme qui m'est recommandé par vous. Je n'ai pu lui rendre encore que de petits soins, mais j'espère lui rendre bientôt de plus grands services. Il sera heureux si, n'étant pas auprès de vous, il peut être auprès d'un roi qui pense comme vous, qui sait qu'il faut plaire, et qui en prend tous les moyens. Sa passion dominante est de faire du bien, et ses autres passions sont tous les arts. C'est un philosophe sur le trône; c'est quelque chose de plus, c'est un homme aimable. M. de Maupertuis est allé l'observer; mais je ne l'envie point. Je passe ma vie avec un être supérieur, à mon gré, aux rois, et même à celui-là. J'ai été très aise que M. de Maupertuis ait vu madame du Châtelet. Ce sont deux astres (pour parler le langage newtonien) qui ne peuvent se rencontrer sans s'attirer. Il y avait de petits nuages qu'un moment de lumière a dissipés.

Pour le livre de madame du Châtelet, dont vous me parlez, je crois que c'est ce qu'on a jamais écrit de mieux sur la philosophie de Leibnitz. Si les cœurs des philosophes allemands se prennent par la lecture, les Volffius, les Hanschius et les Thummingius (1) seront tous amoureux d'elle sur son livre, et lui enverront, du fond de la Germanie, les lemmes et les théorèmes les plus galants; mais je suis bien persuadé qu'il vaut mieux souper avec vous que d'enchanter le Nord ou de le mesurer.

Je prends la liberté de vous envoyer une *Épître* (2) au roi de Prusse, que mon cœur m'a dictée, il y a quelque temps, et que je souhaite que vous lisiez avec autant d'indulgence que lui. Si madame du Deffand, et les personnes avec lesquelles vous vivez, daignaient se souvenir que j'existe, je vous supplierais de leur présenter mes respects. Ne doutez pas des sentiments qui m'attachent à vous pour la vie.

1068. — A M. DE LA NOUE,

DIRECTEUR DE LA COMÉDIE, A DOUAI.

A Bruxelles, ce 20 août.

Il y a longtemps, mon cher monsieur, qu'une parfaite estime m'a rendu votre ami. Cette amitié est bien fortifiée par votre lettre. Vous pensez aussi bien en prose qu'en vers, et je ferai certainement usage des réflexions que vous avez bien voulu me communiquer (3). J'espère toujours que quand le plus aimable roi de l'univers sera un peu fixé dans sa capitale, il mettra la tragédie et la comédie françaises au nombre des beaux-arts qu'il fera fleurir. Il n'en protége aucun qu'il ne connaisse; il est juge éclairé du mérite en tout genre. Je crois que je ne pourrais jamais mieux le servir qu'en lui procurant un homme d'esprit et de talents, aussi estimable par son caractère que par ses ouvrages, et seul capable peut-être de rendre à son art l'honneur et la considération que cet art mérite. Berlin va devenir Athènes; je crois que le roi pensera comme les Périclès et les autres Athéniens, qui honoraient le théâtre et ceux qui s'y adonnaient, et qui n'étaient point assez sots pour ne pas attacher une juste estime à l'art de bien parler en public.

Si je suis assez heureux pour procurer à sa majesté un homme tel que vous, je suis très sûr qu'il ne vous considérera pas seulement comme le chef d'une société destinée au plaisir, mais comme un auteur, et comme un homme digne de ses attentions.

Si les choses prennent un autre tour, si l'amour de votre patrie vous empêche d'aller à la cour d'un roi que tous les gens de lettres veulent servir, ou si quelqu'un lui donne une autre idée, ou s'il n'a point de spectacle, je féliciterai la France de vous garder. Je me flatte que j'aurai bientôt le plaisir de vous entendre à Lille. Mandez-moi, je vous prie, si vous pourriez y être vers le 1er septembre. J'ai mes raisons, et ces raisons sont principalement l'estime et l'amitié avec lesquelles je compte être toute ma vie, monsieur, votre, etc.

1069. — A M. LE COMTE DE CAYLUS.

Bruxelles, le 21 août.

J'ai reçu, monsieur, l'ambulante *Bibliothèque orientale* (4) que vous avez eu la bonté de m'adresser. M. du Molard sau-

(1) Trois leibnitziens. (G. A.)

(2) Voyez tome VI. (G. A.)

(3) Sans doute sur *Mahomet*. (G. A.)

(4) Du Molard. La *Bibliothèque orientale* est un ouvrage de d'Herbelot. (G. A.)

rait encore plus d'hébreu, de chaldéen, qu'il ne me ferait jamais autant de plaisir que m'en ont fait les assurances que vous m'avez données, en français, de la continuation de vos bontés. Soyez très sûr que j'emploierai mon petit crédit à faire connaître un homme que vous favorisez, et qui m'en paraît très digne. Il est aimable, comme s'il ne savait pas un mot de syriaque; je me suis bien douté que c'était un homme de mérite, dès qu'il m'a dit être porteur d'une lettre de vous.

En vérité vous êtes un homme charmant, vous protégez tous les arts, vous encouragez toute espèce de mérite, il semble que vous soyez né à Berlin. Du moins il me semble qu'on ne suit guère votre exemple à la cour de France. Je vous avertis que, tant qu'on n'emploiera son argent qu'à bâtir ce monument de mauvais goût qu'on nomme Saint-Sulpice (1), tant qu'il n'y aura pas de belles salles de spectacle, des places, des marchés publics magnifiques à Paris, je dirai que nous tenons encore à la barbarie :

. . . . Hodieque manent vestigia ruris.
Hor., lib. II, ep. I.

La campagne, en France, est abîmée, et les villes peu embellies; c'est à vous à représenter à qui il appartient ce que les Français peuvent faire, et ce qu'ils ne font pas; il semble que vous méritiez de naître dans un plus beau siècle. Nous avons un Bouchardon, mais nous n'avons guère que lui; je me flatte que vous inspirerez le goût à ceux qui ont le bonheur ou le malheur d'être en place; car, sans cela, point de beaux-arts en France.

Pour moi, dans quelque pays que je sois, je vous serai toujours, monsieur, bien tendrement attaché; je vous regarderai comme celui que les artistes en tout genre doivent aimer, et celui auquel il faut plaire. Je vous remercie mille fois de ce que vous me dites au sujet d'un ministre (2) dont j'ai toujours estimé la personne, sans autre but que celui de lui plaire; son suffrage et ses bontés me seront toujours chers. Il est vrai qu'avec la bienveillance singulière, j'oserai dire avec l'amitié dont m'honore un grand roi, je ne devrais pas rechercher d'autre protection; mais je ne vivrai jamais auprès de ce roi aimable; un devoir sacré m'arrête dans des liens que je ne comprends point. Telle est ma destinée que l'amitié m'attache à un pays qui me persécute. J'aurai donc toujours besoin de trouver dans votre ami un rempart contre les hypocrites et contre les sots, que je hais autant que je vous aime. Madame du Châtelet vous fait bien des compliments. Vous savez, monsieur, avec quelle estime respectueuse et quel tendre attachement je serai, toute ma vie, votre, etc.

1070. — A M. THIERIOT (3).

22 août.

La bibliothèque hébraïque et chaldéenne que vous m'avez envoyée sous le nom de M. du Molard, est actuellement à Louvain; c'est un homme qui me paraît fait pour les Français modernes, tout aussi bien que pour les Massorètes. Le roi de Prusse ne ferait pas là une mauvaise acquisition : il mérite de n'avoir que de tels hommes à son service.

Maupertuis s'est un peu trop pressé; il aura le temps de lever le plan de Wesel avant d'observer le roi qui n'y sera que le 26. Il n'observera jamais en sa vie d'astre si bienfaisant.

L'archiduchesse qui gouverne Bruxelles est, dit-on, un astre à son couchant : sa santé baisse beaucoup et donne des alarmes. Elle est aimée ici, parce qu'elle n'a jamais fait de mal. Je vous embrasse.

1071. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A La Haye.... août (4).

Votre livre de philosophie (5) a achevé de vous donner mon cœur. Je vous prie de me regarder comme votre partisan, votre admirateur et votre ami. La générosité avec laquelle vous aimez la vérité doit vous rendre cher à tous ceux qui aiment cette vérité si défigurée, si persécutée dans le monde. Adieu, monsieur; continuez d'être philosophe comme Epicure.

(1) On travaillait alors au portail. (G. A.)
(2) Maurepas. Ils ne s'aimaient guère, Voltaire et lui. (G. A.)
(3) Editeurs, de Cayrol et A. François (G. A.)
(2) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(3) La *Philosophie du bon sens*. (G. A.)

1072. — A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles, le 29 d'août, *la troisième année depuis la terre aplatie.*

Comment diable vouliez-vous, mon grand philosophe, que je vous écrivisse à Wesel? Je vous en croyais parti pour aller trouver le roi des sages sur sa route. J'ai appris qu'on était si charmé de vous avoir dans ce bouge fortifié, que vous devez vous y plaire, car qui donne du plaisir en a.

Vous avez déjà vu l'ambassadeur rebondi du plus aimable monarque du monde. M. de Camas est sans doute avec vous. Pour moi, je crois que c'est après vous qu'il court. Mais vraiment, à l'heure que je vous parle, vous êtes auprès du roi. Le philosophe et le prince s'aperçoivent déjà qu'ils sont faits l'un pour l'autre. Vous direz avec M. Algarotti : *Faciamus hic tria tabernacula;* pour moi, je ne puis faire que *duo tabernacula.*

Sans doute je serais avec vous si je n'étais pas à Bruxelles; mais mon cœur n'en est pas moins à vous, et n'en est pas moins le sujet du roi qui est fait pour régner sur tout être pensant et sentant. Je ne désespère pas que madame du Châtelet ne se trouve quelque part sur votre chemin; ce sera une aventure de conte de fées; elle arrivera avec *raison suffisante*, entourée de *monades* (1). Elle ne vous aime pourtant pas moins, quoiqu'elle croie aujourd'hui le monde *plein*, et qu'elle ait abandonné si hautement le *vide*. Vous avez sur elle un ascendant que vous ne perdrez jamais. Enfin, mon cher monsieur, je souhaite aussi vivement qu'elle de vous embrasser au plus tôt. Je me recommande à votre amitié dans la cour digne de vous, où vous êtes.

1073. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Bruxelles.

Voici, mon cher ami, un secret que je vous confie. M. de Champbonin doit vous envoyer, de ma part, un paquet qui sera bientôt suivi d'un autre. Le tout est un manuscrit singulier composé par un homme plus singulier encore. On ne pourra point avoir de privilége pour ma *Philosophie* (2), dont je vous prie de presser l'impression, et il n'en faudra pas demander; mais on en obtiendra aisément pour le manuscrit que j'envoie. C'est, comme vous le verrez, la réfutation de Machiavel; elle est d'un homme qui tient un des plus grands rangs dans l'Europe, et qui, par son nom seul, quand il sera connu, fera la fortune du libraire. Vous pouvez transiger avec Prault fils; mais il ne faudra pas moins qu'un bon marché de mille écus, dont le dixième, s'il vous plaît, sera pour vous. Je n'ai nulle part ni au manuscrit, ni au profit; je remplis seulement ma mission, et je charge votre amitié de cette petite négociation typographique; et si, après cela, il m'est permis de venir au temporel, je vous demanderai des nouvelles de ma pension, et vous observerai que M. de Guébriant me doit dix années entières. C'est beaucoup pour lui, et trop pour moi. Pensez à cela, mon cher abbé.

1074. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL (3).

Sur le chemin de Rotterdam, ce 15 septembre.

J'ai peur, mon cher ange gardien, qu'une lettre que je vous écrivis de Clèves ne vous soit point parvenue (4). La guerre entre le roi de Prusse et l'évêque de Liége, toute petite qu'elle est, peut être très funeste aux courriers. Je vous avais mandé ce que vous saviez déjà, que le roi était dans le dessein d'acheter vos bustes, et que, grâce à Thieriot, vous les vendriez la moitié moins que vous ne vouliez.

Adieu, mon cher ami; après avoir vu le roi de Prusse, il ne me manque plus que vous. J'espérais bien que vous verriez aussi ce que c'est qu'un roi fait homme; mais la destinée en a décidé autrement.

1075. — A M. DE MAUPERTUIS.

A La Haye, ce 18 de septembre.

Je vous sers, monsieur, plutôt que je ne vous l'avais promis; et voilà comme vous méritez qu'on vous serve. Je vous envoie la réponse de M. Smith (5); vous verrez de quoi il est question.

Quand nous partîmes tous deux de Clèves, et que vous prîtes à droite, et moi à gauche, je crus être au jugement

(1) Allusion à la philosophie de Leibnitz que madame du Châtelet avait expliquée dans ses *Institutions de physique*. (K.)
(2) Première partie des *Eléments de Newton*. Voyez tome V. (G. A.)
(3) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(4) On n'a pas en effet cette lettre. (G. A.)
(5) Physicien anglais. (G. A.)

dernier, où le bon Dieu sépare ses élus des damnés. *Divus Federicus* vous dit : Asseyez-vous à ma droite, dans le paradis de Berlin ; et à moi : Allez, maudit, en Hollande.

Je suis donc dans cet enfer flegmatique, loin du feu divin qui anime les Frédéric, les Maupertuis, les Algarotti. Pour Dieu, faites-moi la charité de quelques étincelles dans les eaux croupissantes où je suis morfondu! Instruisez-moi de vos plaisirs, de vos desseins. Vous verrez sans doute M. de Valori; présentez-lui, je vous en supplie, mes respects. Si je ne lui écris point, c'est que je n'ai nulle nouvelle à lui mander; je serais aussi exact que je lui suis dévoué, si mon commerce pouvait lui être utile ou agréable.

Voulez-vous que je vous envoie quelques livres? Si je suis encore en Hollande, à la réception de vos ordres, je vous obéirai sur-le-champ. Je vous prie de ne me pas oublier auprès de M. de Kaiserling.

Mandez-moi, je vous prie, si l'énorme monade de Volffius argumente à Marbourg, à Berlin ou à Halle.

Adieu, monsieur; vous pouvez m'adresser vos ordres à La Haye. Ils me seront rendus partout où je serai, et je serai par toute terre à vous pour jamais.

1076. — A M. THIERIOT.

A La Haye, ce 29 septembre (1).

Je n'ai que le temps, après avoir un peu couru, de vous dire, mon cher ami, qu'il ne m'a manqué que vous, quand j'ai eu le bonheur de voir le roi de Prusse. Je voudrais avoir été plus utile à M. du Molard; mais M. Jordan, à qui j'ai écrit une longue lettre sur son compte, et à qui vous avez écrit aussi, m'est témoin, aussi bien que M. de Maupertuis, combien j'ai sollicité en sa faveur. Je ne suis point

Dissimulator opis propriæ, mihi commodus uni.

J'ai fait ce que j'ai pu, mais le roi a déjà beaucoup de bibliothécaires et beaucoup de gens savants dans les langues. Il me semble que M. du Molard m'a dit qu'il pourrait être utile dans une imprimerie. Le roi a dessein d'en établir une très belle; si donc M. du Molard pouvait en être le directeur, ce serait un commencement de fortune pour lui. Il faudrait, en ce cas, que je susse s'il pourrait établir des fonderies de caractères à meilleur marché que des Anglais et des Hollandais qu'on propose au roi, et s'il voudrait se consacrer pour quelque temps à ce travail. Je voudrais de tout mon cœur lui rendre service, et le cœur me saigne du voyage inutile qu'il fait. Il me paraît avoir beaucoup de mérite.

Je vous embrasse du meilleur de mon cœur.

1077. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A La Haye, le 2 d'octobre.

Mon cher ami, dont l'imagination et la probité font honneur aux lettres, vous m'avez bien prévenu; j'allais vous écrire et vous dire combien j'ai été fâché de ne point vous trouver ici. On m'avait assuré que vous logiez chez celui (2) que vous aviez enrichi. J'y ai volé : on vous a dit à Stuttgard. Que ne puis-je y aller! Je suis accablé d'affaires, je ne pourrai y être que quatre ou cinq jours encore; il faudra que je retourne d'ailleurs incessamment à Bruxelles; mais vous, pourquoi aller en Suisse? Quoi! il y a un roi de Prusse dans le monde! quoi! le plus aimable des hommes est sur le trône! les Algarotti, les Wolff, les Maupertuis, tous les arts y courent en foule, et vous iriez en Suisse! Non, non, croyez-moi, établissez-vous à Berlin; la raison, l'esprit, la vertu, y vont renaître. C'est la patrie de quiconque pense; c'est une belle ville, un climat sain; il y a une bibliothèque publique que le plus sage des rois va rendre digne de lui. Où trouverez-vous ailleurs les mêmes secours en tout genre? Savez-vous bien que tout le monde s'empresse à aller vivre sous le Marc-Aurèle du Nord? J'ai vu aujourd'hui un gentilhomme de cinquante mille livres de rente, qui m'a dit : « Je n'aurai point d'autre patrie que Berlin, je renonce à la mienne, je vais m'établir là, il n'y aura pas d'autre roi pour moi. » Je connais un très grand gneur de l'Empire qui veut quitter sa sacrée majesté pour l'*humanité* du roi de Prusse. Mon cher ami, allez dans ce temple qu'il élève aux arts. Hélas! je ne pourrai vous y suivre, un devoir sacré m'entraîne ailleurs. Je ne peux quitter madame du Châtelet, à qui j'ai voué ma vie, pour aucun prince, par même pour celui-là; mais je serai consolé si vous faites une vie douce dans le seul pays où je voudrais être, si je n'étais pas auprès d'elle. Paupie m'a appris vos arrangements. Je vous en fais les plus tendres compliments; que ne puis-je avoir l'honneur de vous embrasser! Adieu, mon cher *Isaac;* vis content et heureux.

Si vous avez quelque chose à m'apprendre de votre destinée, écrivez à Bruxelles.

Adieu, mon aimable et charmant ami.

(1) Editeurs, de Cayrol et à François. (G. A.)
(2) Paupie, libraire. (G. A.)

1078. — A M. CYRILLE,

PASTEUR DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE FRANÇAISE.

A La Haye, ce 3 octobre (1).

Vous faites sans doute votre devoir de conciliateur et d'homme de bien en me promettant, comme vous faites, de ne donner jamais mon manuscrit (2) à Jean Van Duren que de mon consentement.

Nous vous prions, M. de Beck, témoin de toute l'affaire, et moi qui y suis intéressé, nous vous prions, dis-je, de vous souvenir des faits suivants :

1° Que je fis présent à Van Duren du manuscrit en question; ce que Van Duren n'a jamais nié, et ce dont ses lettres font foi ;

2° Qu'ayant eu ensuite des raisons pour ne le pas imprimer sitôt, je vins à La Haye; j'offris à Van Duren de le rembourser de tous ses frais, et de lui payer le quadruple de ces frais pour retirer de lui ce que je lui avais donné en pur don; il eut l'ingratitude et la dureté de me refuser.

3° Je lui demandai au moins permission de corriger le manuscrit : il me le confia chez lui feuille à feuille, après m'avoir enfermé sous la clé. Je biffai, raturai et défigurai neuf chapitres du manuscrit : ayant ainsi mutilé un ouvrage dont j'étais le maître, j'offris encore à Van Duren de le racheter de ses mains.

4° Je lui fis parler par M. de Beck, secrétaire de la légation de Prusse, qui lui offrit à plusieurs reprises mille, quinze cents, deux mille florins; je lui en offris moi-même trois mille. Enfin j'allai jusqu'à mille ducats. Il me répondit qu'il verrait. Et ensuite vous me dîtes vous-même, cinq ou six fois, qu'il ne voulait s'en dessaisir ni pour or ni pour argent, qu'il ne transigerait pas pour quinze cents ducats. Enfin vous et lui m'assurâtes qu'il voulait avoir le manuscrit véritable et correct, et qu'il rendrait alors celui que j'avais biffé; qu'il espérait gagner, en imprimant le véritable manuscrit, plus que je ne pourrais lui donner, en lui achetant le manuscrit informe dont il est saisi.

5° Je voulus bien enfin accepter ce parti : je vous remis le véritable ouvrage, et il donna sa parole d'honneur qu'il rendrait l'informe manuscrit, qui ne doit pas paraître. Vous reçûtes ces paroles, vous m'assurâtes que l'affaire était terminée, vous m'en félicitâtes, et je partis de La Haye, plein de la confiance que vous m'inspiriez.

6° Plus d'un mois s'est écoulé; Van Duren n'a point tenu sa parole; il vous dit qu'il a envoyé ce manuscrit informe à Bâle; il dit à M. de La Ville (3) qu'il l'a envoyé à Londres; il dit qu'il l'a *débité* à Francfort. Tantôt il prétend qu'il est imprimé, tantôt il dit qu'il ne l'est pas. Tant de mensonges entassés, une conduite si irrégulière et si perfide, doivent vous convaincre, monsieur, que je ne peux me fier à un pareil homme qui, d'ailleurs, est universellement connu ici.

Je ne sens pas moins l'obligation que je vous ai ; et plus vous aurez en horreur les mauvais procédés de Van Duren, plus j'aurai bonne opinion de votre cœur. Je prendrai les mesures que mes amis approuveront, et je compterai toujours sur la fidélité avec laquelle vous garderez le dépôt. C'est avec ces sentiments, monsieur, que nous sommes vos très humbles et très obéissants serviteurs.

1079. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

A La Haye, au palais du roi de Prusse, le 7 octobre.

Je n'ai qu'un mot à dire, mon cher abbé, et qu'un moment pour écrire. J'ai retrouvé l'Avant-propos en question. Donnez le *Machiavel* à qui vous voudrez, et qu'on l'imprime comme le libraire voudra, avec ou sans privilége.

Donnez un louis d'or à d'Arnaud : qu'il compte sur nos soins ; je travaille pour lui ; mais il faut attendre. Je suis laconique et je vous aimerai toujours.

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) Le manuscrit de l'*Anti-Machiavel*, que Voltaire avait déposé entre les mains de ce pasteur. (G. A.)
(3) Secrétaire de l'ambassadeur de France, Fénelon. (G. A.)

1080. — A M. THIERIOT.

A La Haye, ce 9 octobre 1740 (1).

Voici de la graine des Périclès et des Lélius; c'est un jeune républicain d'une famille distinguée dans sa patrie, et qui lui fera honneur par lui-même. Il désire de voir à Paris des hommes et des livres; vous pouvez lui procurer ce qu'il y a de mieux dans ces deux espèces.

Scribe tui gregis hunc, et fortem crede bonumque.
HOR., l. I, ep. IX.

Je vous embrasse. VOLTAIRE.

1081. — A M ***.

La Haye.

Soyez très sûr, monsieur, que j'ai sondé le terrain pour les choses que vous souhaitez, et que, si cela avait été praticable, je l'aurais fait; mais il n'y a pas la moindre apparence qu'on ait le plus léger besoin ni la plus petite envie de ce que vous imaginez. Le philosophe couronné est un vrai roi philosophe qui pense en héros, mais qui vit avec simplicité, et qui ne connaît pas le besoin du superflu : du moins il est ainsi jusqu'à présent. Ses dépenses consistent à entretenir cent mille hommes, ou à faire fleurir les arts, le reste lui est inconnu.

Si je peux vous être de quelque utilité, vous n'avez qu'à parler. Adressez votre lettre au palais de Prusse, à La Haye.

Je vous embrasse, mon cher monsieur, de tout mon cœur.

1082. — A M. THIERIOT.

A La Haye, octobre.

Mon cher ami, je reçois votre lettre. Vous serez content, au plus tard, au mois de juin. Vous avez affaire à un roi qui est réglé dans ses finances comme un géomètre, et qui a toutes les vertus. Ne vous mettez point dans la tête les choses dont vous me parlez. Continuez à bien servir le plus aimable monarque de la terre, et à aimer vos anciens amis d'une amitié ferme et courageuse, qui ne cède point aux insinuations de ceux qui cherchent à extirper dans le cœur des autres une vertu qu'ils n'ont point connue dans le leur.

Enfin le roi de Prusse a accepté le présent que je lui ai voulu faire de M. du Molard. Annoncez-lui cette bonne nouvelle. M. Jordan vous mandera les détails, s'il ne les a déjà mandés (2).

1083. — A M. LE MARÉCHAL DE BROGLIE.

A La Haye, au palais du roi de Prusse, ce 17 octobre.

Monseigneur, il m'est venu trouver ici un jeune homme d'une figure assez aimable, quoique petite, portant ses cheveux, ayant l'air vif, une petite bouche, et paraissant âgé de vingt-trois à vingt-quatre ans. Il se nomme M. de Champflour, et se dit garçon-major et lieutenant dans le régiment de Luxembourg, actuellement en garnison dans votre citadelle de Strasbourg.

Il se flatte de n'être pas oublié de vous, monseigneur, et il dit que M. son père, qui a l'honneur d'être connu de vous, pourra être touché de son état, si vous voulez bien le protéger.

Il me paraît dans la plus grande misère, chargé d'une femme grosse, et accablé de sa misère et de celle de sa femme. Il vient tous les jours ici tant d'aventuriers, que je ne peux lui rien donner, ni le recommander à personne, sans avoir auparavant votre agrément.

S'il était vrai que son père, pour lequel je prends la liberté de joindre ici une lettre, voulût faire quelque chose en sa faveur, je lui ferais avancer ici de l'argent. Je ne le connais que par le malheur de son état qui l'a forcé à se découvrir à moi.

Je saisis cette occasion pour vous renouveler les assurances du profond respect avec lequel je serai toute ma vie, monseigneur, votre... VOLTAIRE.

Me serait-il permis de présenter mes respects à madame la maréchale?

1084. — A M DE CHAMPFLOUR, PÈRE.

A La Haye, dans le palais du roi de Prusse, ce 18 octobre.

Quoique je n'aie pas l'honneur d'être connu de vous, monsieur, je me crois obligé de vous écrire pour vous avertir que M. votre fils s'est adressé à moi, à La Haye. Il m'a avoué qu'il a fait des fautes de jeunesse dont il éprouve à la fois la punition et le repentir. Il manque de tout; une telle misère peut conduire à des fautes nouvelles. Si vous le jugez à propos, monsieur, je lui avancerai ce qu'il faudra pour l'aider à vivre et pour lui procurer quelque emploi dans lequel il puisse vivre en honnête homme et vous faire honneur.

1805. — A M. DE CAMAS.

A La Haye, ce 18 d'octobre.

Monsieur, les jansénistes disent qu'il y a des commandements de Dieu qui sont impossibles. Si Dieu ordonnait ici que l'on supprimât l'*Anti-Machiavel*, les jansénistes auraient raison. Vous verrez, monsieur, par la lettre ci-jointe, au dépositaire (1) du manuscrit, la manière dont je me suis conduit. J'ai senti, dès le premier moment, que l'affaire était très délicate, et je n'ai fait aucun pas sans être éclairé du secrétaire de la légation de Prusse à La Haye, et sans instruire le roi de tout. J'ai toujours représenté ce qui était, et j'ai obéi à ce qu'on voulait. Il faut partir d'où l'on est. Van Duren ayant imprimé, sous deux titres différents, l'*Anti-Machiavel*, et le livre étant très défiguré, de la part du libraire, et assez dangereux en quelques pays, par le tour malin qu'on peut donner à plus d'une expression, j'ai cru qu'on ne pouvait y remédier qu'en donnant l'ouvrage tel que je l'ai déposé à La Haye, et tel qu'il ne peut déplaire, je crois, à personne. Avant même de faire cette démarche, j'ai envoyé à sa majesté une nouvelle copie manuscrite de son ouvrage, avec ces petits changements que j'ai cru que la bienséance exigeait. Je lui ai envoyé aussi un exemplaire de l'édition de Van Duren. S'il veut encore y corriger quelque chose, ce sera pour une nouvelle édition; car vous jugez bien qu'on s'arrache le livre dans toute l'Europe. En général, on en est charmé (je parle de l'édition de Van Duren même); les maximes qui y sont répandues ont plu infiniment ici à tous les membres de l'Etat et à la plupart des ministres. Mais il faut avouer qu'il y a aussi quelques ministres qui en sont révoltés, et c'est pour eux et pour leurs cours que j'ai fait la nouvelle édition; car ce livre, qui est le catéchisme de la vertu, doit plaire dans tous les États et dans toutes les sectes, à Rome comme à Genève, aux jésuites comme aux jansénistes, à Madrid comme à Londres. Je vous dirai hardiment, monsieur, que je fais plus de cas de ce livre que des *Césars* de l'empereur Julien et des *Maximes* de Marc-Aurèle. Je trouve bien des gens de mon sentiment; et tout le monde admire qu'un jeune prince de vingt-cinq ans (2) ait employé ainsi un loisir que les autres princes et les autres hommes n'occupent que d'amusements dangereux ou frivoles.

Enfin, monsieur, la chose est faite; il l'a voulue, il n'y a qu'à la soutenir. J'ai tout lieu d'espérer que la conduite du roi justifiera en tout l'*Anti-Machiavel* du prince. J'en juge par ce qu'il me fait l'honneur de m'écrire, du 7 octobre, au sujet d'Herstal (3) :

« Ceux qui ont cru que je voulais garder le comté de Horn, » au lieu d'Herstal, ne m'ont pas connu. Je n'aurais eu d'au» tres droits sur Horn que ceux que le plus fort a sur les » biens du plus faible. »

Un prince qui donne à la fois ces exemples de justice et de fermeté ne sera-t-il pas respecté dans toute l'Europe? quel prince ne recherchera pas son amitié? Enfin, monsieur, il vous aime, et vous l'aimez; il connaît le prix de vos conseils, c'est assez pour me répondre de sa gloire. Je crois qu'il est né pour servir d'exemple à la nature humaine; et sûrement il sera toujours semblable à lui-même, s'il croit vos conseils. Je ne lui suis attaché par aucun intérêt; ainsi rien ne m'aveugle. Ce sera au temps à décider si j'ai eu raison ou non de lui donner les surnoms de Titus et de Trajan.

Je me destine à passer mes jours dans une solitude, loin des rois et de toute affaire; mais je ne cesserai jamais d'aimer le roi de Prusse et M. de Camas. Ces expressions sont un peu familières; le roi les permet, permettez-les aussi, et souffrez que je ne distingue point ici le monarque du ministre.

Je suis pour toute ma vie, monsieur, avec tous les sentiments que je vous dois, etc.

(1) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)
(2) On avait jusqu'alors cousu à cette lettre le billet du 9 octobre. (G. A.)

(1) Cyrille-le-Petit. Voyez plus haut. (G. A.)
(2) Ou plutôt vingt-huit ans. (G. A.)
(3) Le passage cité n'est pas dans la lettre du 7 octobre. (G. A.)

1086. — A M. DE CIDEVILLE.

A La Haye, au palais du roi de Prusse, le 18 d'octobre.

Voici mon cas, mon très aimable Cideville. Quand vous m'envoyâtes, dans votre dernière lettre, ces vers parmi lesquels il y en a de charmants et d'inimitables pour notre Marc-Aurèle du Nord, je me proposais bien de lui en faire ma cour. Il devait alors venir à Bruxelles *incognito;* nous l'y attendions; mais la fièvre quarte, qu'il a malheureusement encore, dérangea tous ces projets. Il m'envoya un courrier à Bruxelles, et je partis pour l'aller trouver auprès de Clèves.

C'est là que je vis un des plus aimables hommes du monde, un homme qui serait le charme de la société, qu'on rechercherait partout, s'il n'était pas roi; un philosophe sans austérité, rempli de douceur, de complaisance, d'agréments, ne se souvenant plus qu'il est roi dès qu'il est avec ses amis, et l'oubliant si parfaitement qu'il me le faisait presque oublier aussi, et qu'il me fallait un effort de mémoire pour me souvenir que je voyais assis sur le pied de mon lit un souverain qui avait une armée de cent mille hommes. C'était bien là le moment de lui lire vos aimables vers; madame du Châtelet, qui devait me les envoyer, ne l'a pas fait. J'étais bien fâché, et je le suis encore; ils sont à Bruxelles, et moi, depuis un mois, je suis à La Haye; mais je vous jure bien fort que la première chose que je ferai, en revenant à Bruxelles, sera de les faire copier, et de les envoyer à celui qui en est digne et qui en sentira tout le prix. Soyez sûr que vous en aurez des nouvelles.

Savez-vous bien ce que je fais à présent à La Haye? Je fais imprimer la réfutation de *Machiavel*, ouvrage fait pour rendre le genre humain heureux, s'il peut l'être, composé, il y a trois ans (1), par ce jeune prince, qui, dans un temps que les gens de son espèce emploient à la chasse, se formait à la vertu et à l'art de régner. J'y ai joint une petite *Préface* (2) de ma façon, et cela était nécessaire pour prévenir deux éditions toutes tronquées, toutes défigurées, qui paraissent coup sur coup, l'une chez Meyer, à Londres, l'autre chez Van Duren, à La Haye.

Il faut que vous lisiez, mon cher ami, cet ouvrage digne d'un roi. Quelque Goth et quelque Vandale trouveront peut-être à redire qu'un souverain ose si bien penser et si bien écrire; ils regretteront les heureux temps où les rois signaient leur nom avec un monogramme, sans savoir épeler; mais mon cher Cideville et tous les êtres pensants applaudiront. Je n'y sais autre chose que d'envoyer un exemplaire du livre à M. de Pontcarré (3), avec un autre pour vous dans le paquet.

Et *Mahomet;* il est tout prêt. Quand, comment le faire tenir au meilleur de mes amis et de mes juges? Je vous embrasse mille fois.

1087. — A M. DE MAUPERTUIS.

A La Haye, ce 25 octobre 1740 (4).

Celui qui vous rendra cette lettre, mon cher monsieur, est M. Pascal, sur l'arrivée duquel je vous ai déjà prévenu; c'est une très grande perte qu'on a faite dans les troupes de France. Il passe généralement pour un des meilleurs officiers du royaume. Comme il ne peut plus servir en France après le passe-droit qu'il a essuyé et après la manière dont les choses ont tourné depuis, je crois que c'est réellement rendre service à S. M. prussienne que de lui présenter un si brave homme, plein d'expérience, et qui entend surtout la guerre de parti : il est sur terre ce que M. Duguay était sur mer. Vous avez contribué à la gloire de feu M. du Guay (5), contribuez à la fortune du brave homme que je vous présente. Je vous demande en grâce de le recommander fortement à tous ceux à qui vous serez à portée d'en parler. Vous pouvez en parler au roi, et vous savez qu'un mot dit à propos, et dit par vous, peut beaucoup. Jamais vous n'aurez mieux placé votre éloquence et vos services.

J'ai pris la liberté d'annoncer au roi M. Pascal; mais je compte beaucoup plus sur vos discours que sur mes lettres.

Adieu, monsieur. J'oubliais de vous dire que ce que j'en fais est avec l'agrément de M. de Fénelon, l'ambassadeur de France à La Haye, qui connaît le mérite de M. Pascal, et qui, ne pouvant le rendre au service de France, croit qu'il n'y a point de prince plus digne d'être servi par de tels officiers que S. M. prussienne.

Je suis pour toute ma vie, avec la plus sincère amitié, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

1088. — A M. HELVÉTIUS,

A PARIS.

A La Haye, au palais du roi de Prusse, ce 27 d'octobre.

Mon cher et jeune Apollon, mon poëte philosophe, il y a six semaines que je suis plus errant que vous. Je comptais, de jour en jour, repasser par Bruxelles, et y relire deux pièces (1) charmantes de poésie et de raison, sur lesquelles je vous dois beaucoup de points d'admiration, et aussi quelques points interrogants. Vous êtes le génie que j'aime, et qu'il fallait aux Français. Il vous faut encore un peu de travail, et je vous réponds que vous irez au sommet du temple de la Gloire par un chemin tout nouveau. Je voudrais bien, en attendant, trouver un chemin pour me rapprocher de vous. La Providence nous a tous dispersés ; madame du Châtelet est à Fontainebleau; je vais peut-être à Berlin; vous voilà, je crois, en Champagne ; qui sait cependant si je ne passerai pas une partie de l'hiver à Cirey, et si je n'aurai pas le plaisir de voir celui qui est aujourd'hui *nostri spesaltera Pindi?* Ne seriez-vous pas à présent avec M. de Buffon? celui-là va encore à la gloire par d'autres chemins; mais il va aussi au bonheur, il se porte à merveille. Le corps d'un athlète et l'âme d'un sage, voilà ce qu'il faut pour être heureux.

A propos de sage, je compte vous envoyer incessamment un exemplaire de l'*Anti-Machiavel;* l'auteur était fait pour vivre avec vous. Vous verrez une chose unique, un Allemand qui écrit mieux que bien des Français qui se piquent de bien écrire; un jeune homme qui pense en philosophe, et un roi qui pense en homme. Vous m'avez accoutumé, mon cher ami, aux choses extraordinaires. L'auteur de l'*Anti-Machiavel* et vous sont deux choses qui me réconcilient avec le siècle. Permettez-moi d'y mettre encore Emilie; il ne la faut pas oublier dans la liste, et cette liste ne sera jamais bien longue.

Je vous embrasse de tout mon cœur ; mon imagination et mon cœur courent après vous.

1089. — A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

La Haye, ce 31 octobre.

Si le roi de Prusse était venu à Paris, monsieur, il n'aurait point démenti les charmes que vous trouvez dans les lettres qu'on vous a montrées. Il parle comme il écrit. Je ne sais pas encore bien précisément s'il y a eu de plus grands rois, mais il n'y a guère eu d'hommes plus aimables. C'est un miracle de la nature que le fils d'un ogre couronné, élevé avec des bêtes, ait deviné, dans ses déserts, toute cette finesse et toutes ces grâces naturelles, qui ne sont à Paris le partage que d'un petit nombre de personnes, et qui font cependant la réputation de Paris. Je crois avoir déjà dit que ses passions dominantes sont d'être juste et de plaire. Il est fait pour la société comme pour le trône; il me demanda, quand j'eus l'honneur de le voir, des nouvelles de ce petit nombre d'élus qui méritaient qu'il fît le voyage de France; je vous mis à la tête. Si jamais il peut venir en France, vous vous apercevrez que vous êtes connu de lui, et vous verrez quelque petite différence entre ses soupers et ceux que vous avez faits quelquefois, en France, avec des princes. Vous avez grande raison d'être surpris de ses lettres; vous le serez donc bien davantage de l'*Anti-Machiavel*. Je ne suis pas pour que les rois soient auteurs; mais vous m'avouerez que, s'il y a un sujet digne d'être traité par un roi, c'est celui-là. Il est beau, à mon gré, qu'une main qui porte le sceptre compose l'antidote du venin qu'un scélérat d'Italien fait boire aux souverains depuis deux siècles; cela peut faire un peu de bien à l'humanité, et certainement beaucoup d'honneur à la royauté. J'ai été presque seul d'avis qu'on imprimât cet ouvrage unique, car les préjugés ne me dominent en rien. J'ai été bien aise qu'un roi ait fait ainsi, entre mes mains, serment à l'univers d'être bon et juste.

Autant que je déteste et que je méprise la basse et infâme superstition, qui déshonore tant d'États, autant j'adore la vertu véritable; je crois l'avoir trouvée et dans ce prince et dans son livre.

S'il arrive jamais que ce roi trahisse de si grands engagements, s'il n'est pas digne de lui-même, s'il n'est pas en tout temps un Marc-Aurèle, un Trajan, et un Titus, je pleurerai et je ne l'aimerai plus.

M. d'Argenson doit avoir reçu un *Anti-Machiavel* pour vous; je vais en faire une belle édition; j'ai été obligé de faire

(1) Ou plutôt il y a un an. (G. A.)
(2) Voyez tome IV. (G. A.)
(3) Premier président du parlement de Rouen. (G. A.)
(4) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(5) En publiant ses *Mémoires*. (G. A.)

(1) Deux *Epîtres*. Voyez tome IV. (G. A.)

celle-ci à la hâte, pour prévenir toutes les mauvaises qu'on débite, et pour les étouffer. Je voudrais pouvoir en envoyer à tout le monde; mais comment faire avec la poste? Reste à savoir si les censeurs approuveront ce livre, et s'il sera signé *Passart* ou *Cherrier*.

J'aurais déjà pris mon parti de passer le reste de ma vie auprès de ce prince aimable, et d'oublier dans sa cour la manière indigne dont j'ai été traité dans un pays qui devait être l'asile des arts; mais la personne (1) qui vous a montré les lettres l'emporte sur celui qui les a écrites; et, quoi que je puisse devoir à ce roi, jusqu'à présent le modèle des rois, je dois cent fois plus à l'amitié. Permettez-moi de vous compter toujours parmi ceux qui m'attachent à ma patrie, et que madame du Deffand ne pense pas que l'envie de lui plaire et d'avoir son suffrage sorte jamais de mon cœur. M. de Formont est-il à Paris? il est, comme vous le savez, du petit nombre des élus. Mes respects à *quelli pochissimi signori*, et surtout à vous, monsieur, qui ne m'avez jamais aimé qu'en passant, et à qui je suis attaché pour toujours.

J'espère que du Molard ne sera pas mal, et qu'il vous aura obligation toute sa vie.

1090. — A M. LE CARDINAL DE FLEURY.

A La Haye, le 4 novembre.

Monseigneur, je ne peux résister aux ordres réitérés de S. M. le roi de Prusse. Je vais, pour quelques jours, faire ma cour à un monarque qui prend votre manière de penser pour son modèle.

J'ai eu l'honneur de faire tenir à votre éminence un *Anti-Machiavel*, livre où l'on ne trouve que vos sentiments, et qui a, ainsi que votre conduite, le bonheur du monde pour objet.

Quel que soit l'auteur de cet ouvrage, si votre éminence daignait me marquer qu'elle l'approuve, je suis sûr que l'auteur, qui est déjà plein d'estime pour votre personne, y joindrait l'amitié, et chérirait encore plus la nation dont vous faites la félicité.

Je me flatte que votre éminence approuvera mon zèle, et qu'elle voudra bien me le témoigner par un mot de lettre, sous le couvert de M. le marquis de Beauvau (2). Je suis, avec un profond respect, monseigneur, etc.

1091. — A M. THIERIOT.

A Utrecht, 6 novembre (3).

M. du Molard, que vous m'aviez recommandé, mon cher Thieriot, arriva à La Haye dans l'instant que je partais pour aller faire pendant quelques jours ma cour à sa majesté (4). Je crois que voici l'occasion de faire valoir vos services. Il serait bon que vous me mandassiez sur-le-champ à quoi peuvent aller en tout vos déboursés. Ne doutez pas que sa majesté n'agisse généreusement; mais vous savez très bien que la multiplicité énorme des affaires dont elle est chargée depuis son avénement ne lui a pas permis de penser à tout, et que dans une cour chacun ne pense qu'à soi. Fiez-vous, je vous prie, à mon ancienne amitié; j'espère vous en donner des marques. Vous pouvez m'écrire à Reinsberg où je vais; mais ne tardez pas un moment, car je fais le voyage comme bannière, et je ne reste que trois ou quatre jours auprès du roi. Je vous embrasse.

1092. — A M. LE CARDINAL DE FLEURY.

A Berlin, le 26 de novembre.

J'ai reçu, monseigneur, votre lettre du 14 (5), que M. le marquis de Beauvau m'a remise. J'ai obéi aux ordres que votre éminence ne m'a point donnés; j'ai montré votre lettre au roi de Prusse. Il est d'autant plus sensible à vos éloges qu'il les mérite, et il me paraît qu'il se dispose à mériter ceux de toutes les nations de l'Europe. Il est à souhaiter pour leur bonheur, ou, du moins, pour celui d'une grande partie, que le roi de France et le roi de Prusse soient amis. C'est votre affaire; la mienne est de faire des vœux, et de vous être toujours dévoué avec le plus profond respect.

(1) Madame du Châtelet. (G. A.)
(2) Envoyé à Berlin pour complimenter le nouveau roi. (G. A.)
(3) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(4) Du Molard partit pour Berlin avec Voltaire. (G. A.)
(5) Fleury avait écrit d'Issy à Voltaire une lettre ostensible sur l'*Anti-Machiavel* de Frédéric. (G. A.)

1093. — A M. THIERIOT.

4 décembre (1).

Mon cher ami, pour vous rafraîchir, pourriez-vous porter ce paquet à M. l'ambassadeur de Hollande? Il s'agit d'une affaire ridicule avec les libraires Ledet, qui se plaignent mal à propos que je favorise Prault le fils à leur préjudice, et qui, sur cela, font cent impertinences. Madame de Champbonin en a parlé fortement à ce ministre, qui a déjà eu la bonté d'agir. Je vous prie de seconder madame de Champbonin : elle est ma parente; soyez aussi mon parent. Dites, pour Dieu, tout le bien de moi que vous ne pensez pas; mettez-moi très bien dans l'esprit de l'ambassadeur d'une nation libre; et sans entrer dans le détail fastidieux de cette affaire, gagnez-moi le cœur de cet homme-là : vous avez le mien pour jamais.

1094. — A M. DE MAUPERTUIS.

Potsdam, décembre.

Mon cher hibou de philosophe errant, venez donc dîner aujourd'hui chez M. de Valori, et, s'il dîne chez M. de Beauvau, nous mangerons chez M. de Beauvau. Il faut que j'embrasse mon philosophe avant que de prendre congé de la respectable, singulière et aimable p..... (2) qui arrive.

1095. — AU MÊME.

Potsdam, décembre.

Étant obligé de quitter les rois et les philosophes, ou les philosophes et les rois, je vous recommande M. du Molard comme Français et comme homme de mérite. Unissez-vous, je vous prie, avec M. Jordan, pour le présenter au roi par l'ordre duquel il est venu, et pour faire régler sa destinée; la mienne sera de vous aimer toujours.

1096. — A M. CHAMPFLOUR PÈRE.

A La Haye, ce 27 décembre.

J'ai trouvé à La Haye, monsieur, une lettre dont vous m'honorâtes il y a environ un mois. Je ne pouvais la recevoir dans des circonstances plus convenables pour M. votre fils. M. l'ambassadeur de France, en lui procurant les secours nécessaires, n'a pas seulement suivi son zèle, il y a encore été déterminé par l'intérêt qu'on ne peut s'empêcher de prendre pour un père aussi respectable que vous. J'ai vu la lettre que vous avez écrite à M. votre fils; elle m'a inspiré, monsieur, la plus forte estime pour vous, et j'ose même dire de la tendresse. Il est inutile sans doute de faire sentir à M. votre fils ce qu'il doit à un si bon père, il m'en paraît pénétré. Il serait indigne de vivre s'il ne s'empressait pas de venir mériter chez vous, par ses sentiments et par sa conduite, votre indulgence et votre amitié. Son caractère me paraît, à la vérité, vif et léger, mais le fond est plein de droiture; et, s'il vous aime, les fautes que la seule jeunesse fait commettre seront bientôt oubliées.

Je compte le mener à Bruxelles, et là, suivant les ordres de M. de Fénelon et les vôtres, faire partir pour Luxembourg la personne qui l'a un peu écarté de son devoir. Elle n'est point sa femme; il l'avait d'abord annoncée sous ce nom, pour couvrir le scandale. M. votre fils trouvera à Bruxelles le ministre de France, M. Dagieu, très honnête homme, qui sera plus à portée que moi de vous rendre service. Je me joindrai à lui pour rendre un fils au meilleur des pères. Je ne cesserai, pendant la route, de cultiver dans son cœur les semences d'honneur et de vertu qu'un jeune homme né de vous doit nécessairement avoir. Permettez-moi, monsieur, de saisir cette occasion d'assurer toute votre famille de mes respects, et de vous prier aussi de vouloir bien faire souvenir de moi votre respectable prélat (3), à qui je souhaite une vie presque aussi durable que sa gloire.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec tous les sentiments qu'on ne peut refuser à un caractère si estimable, votre, etc.

1097. — A M. THIERIOT.

Jour de Noël (4).

Montrez, je vous en prie, à M. l'abbé de Rothelin cette ode (5) que j'ai retrouvée dans mes paperasses. Je cherche

(1) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) C'est le roi de Prusse que Voltaire qualifiait ainsi. (G. A.)
(3) Massillon. (G. A.)
(4) C'est à tort qu'on a toujours classé cette lettre en décembre 1742. Elle ne peut être que de 1740. (G. A.)
(5) Ode *sur la Mort de l'empereur Charles VI*. (G. A.)

toujours à lui plaire, malgré son ingratitude. Il me semble que, dans un temps où les lettres tombent si visiblement, et où les frelons s'emparent si hautement du miel des abeilles, on doit chercher au moins à se consoler par l'approbation du petit nombre des connaisseurs, plus petit, en vérité, que celui des élus. Si vous voulez, je vous enverrai encore ma lettre (1) au roi de Prusse, sur *Mahomet;* mais envoyez-moi quelques-uns des anciens brimborions que je vous ai demandés. Je vous embrasse.

1098. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, ce 6 de janvier 1741.

Je suis arrivé à Bruxelles bien tard, mais le plus tôt que j'ai pu, mon cher ange gardien; la Meuse, le Rhin et la mer m'ont tenu un mois en route. Ne pensez pas, je vous en prie, que le voyage de Silésie (2) ait avancé mon retour; quand on m'aurait offert la Silésie, je serais ici. Il me semble qu'il y a une grande folie à préférer quelque chose au bonheur de l'amitié. Que peut avoir de plus celui à qui la Silésie demeurera?

Je suis obligé de m'excuser de mon voyage à Berlin auprès d'un cœur comme le vôtre; il était indispensable, mais le retour l'était bien davantage. J'ai refusé au roi de Prusse deux jours de plus qu'il me demandait. Je ne vous dis pas cela par vanité; il n'y a pas de quoi se vanter; mais il faut que mon ange gardien sache au moins que j'ai fait mon devoir. Jamais madame du Châtelet n'a été plus au-dessus des rois.

1099. — A MADEMOISELLE QUINAULT.

6 janvier.

[Voltaire lui fait des remerciements de ses prophéties favorables au sujet de *Mahomet*, qui lui devra sa fortune.]

1100. — A M. HELVÉTIUS,

A PARIS.

A Bruxelles, ce 7 de janvier.

Mon cher rival, mon poëte, mon philosophe, je reviens de Berlin, après avoir essuyé tout ce que les chemins de Vestphalie, les inondations de la Meuse, de l'Elbe et du Rhin, et les vents contraires sur la mer, ont d'insupportable pour un homme qui revole dans le sein de l'amitié. J'ai montré au roi de Prusse votre épître (3) corrigée; j'ai eu le plaisir de voir qu'il a admiré les mêmes choses que moi, et qu'il a fait les mêmes critiques. Il manque peu de choses à cet ouvrage pour être parfait. Je ne cesserai de vous dire que, si vous continuez à cultiver un art qui semble si aisé, et qui est si difficile, vous vous ferez un honneur bien rare parmi les quarante, je dis les quarante de l'Académie comme ceux des fermes.

Les *Institutions de physique* et l'*Anti-Machiavel* sont deux monuments bien singuliers. Se serait-on attendu qu'un roi du Nord et une dame de la cour de France eussent honoré à ce point les belles-lettres? Prault a dû vous remettre de ma part un *Anti-Machiavel* (4); vous avez eu la *Philosophie leibnitzienne* de la main de son aimable et illustre auteur. Si Leibnitz vivait encore, il mourrait de joie de se voir ainsi expliqué, ou de honte de se voir surpasser en clarté, en méthode, et en élégance. Je suis en peu de choses de l'avis de Leibnitz; je l'ai même abandonné sur les forces vives; mais, après avoir lu presque tout ce qu'on a fait en Allemagne sur la philosophie, je n'ai rien vu qui approche, à beaucoup près, du livre de madame du Châtelet. C'est une chose très honorable pour son sexe et pour la France. Il est peut-être aussi honorable pour l'amitié d'aimer tous les gens qui ne sont pas de notre avis, et même de quitter pour son adversaire un roi qui me comble de bontés, et qui veut me fixer à sa cour par tout ce qui peut flatter le goût, l'intérêt, et l'ambition. Vous savez, mon cher ami, que je n'ai pas eu grand mérite à cela, et qu'un tel sacrifice n'a pas dû me coûter. Vous la connaissez; vous savez si on a jamais joint à plus de lumières un cœur plus généreux, plus constant, et plus courageux dans l'amitié. Je crois que vous me mépriseriez bien si j'étais resté à Berlin. M. Gresset, qui probablement a des engagements plus légers, rompra sans doute ses chaînes à Paris (5), pour aller prendre celles d'un roi à qui on ne peut préférer que madame du Châtelet. J'ai bien dit à sa majesté prussienne que Gresset lui plairait plus que moi, mais que je n'étais jaloux ni comme auteur ni comme courtisan. Sa maison doit être comme celle d'Horace.

. . . . est locus unicuique suus. Lib. I, sat. IX.

Pour moi, il ne me manque à présent que mon cher Helvétius; ne reviendra-t-il point sur les frontières? n'aurai-je point encore le bonheur de le voir et de l'embrasser?

1101. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Bruxelles, le 8 janvier.

J'arrive à Bruxelles, mon cher abbé; je vous souhaite la bonne année, et vous prie d'accepter un petit contrat de cent livres de rente foncière, que vous ferez remplir, ou de votre nom, ou de celui de la nièce que vous aimerez le mieux. Ce sera une petite rente dont vous la gratifierez, et qui lui sera affectée après ma mort. A M. votre frère, en attendant mieux, une gratification de cinquante pistoles.

Ces articles passés, je vous prie de semondre un peu mes illustres débiteurs, tant Richelieu que Villars, d'Estaing, Guébriant, et autres seigneurs non payants. Je vais encore tirer sur vous, vous épuiser, et vous remercier du secret inviolable que vous gardez avec tout le monde, sans exception, sur la petite mense du philosophe que vous aimez, et qui vous aime infiniment.

1102. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Bruxelles, ce 8 de janvier.

J'ai été un mois en route, monsieur, de Berlin à Bruxelles. J'ai appris en arrivant votre nouvel établissement (1) et vos peines. Voilà comme tout est dans le monde. Les deux tonneaux de Jupiter ont toujours leur robinet ouvert; mais enfin, monsieur, ces peines passent, parce qu'elles sont injustes, et l'établissement reste.

J'en ai quitté un assez brillant et assez avantageux. On m'offrait tout ce qui peut flatter; on s'est fâché de ce que je ne l'ai point accepté. Mais quels rois, quelles cours et quels bienfaits valent une amitié de plus de dix années? A peine m'auraient-ils servi de consolation si cette amitié m'avait manqué.

J'ai eu tout lieu, dans cette occasion, de me louer des bontés de M. le cardinal de Fleury; mais il n'y a rien pour moi dans le monde que le devoir sacré qui m'arrête à Bruxelles. Plus je vis, plus tout ce qui n'est pas liberté et amitié me paraît un supplice. Que peut prétendre de plus le plus grand roi de la terre? Voilà pourtant ce qui est inconnu des rois et de leurs esclaves dorés.

Vos affaires vous auront-elles permis, monsieur, de lire un peu à tête reposée l'ouvrage du Salomon du Nord, et celui de la reine de Saba (2)? Je ne doute pas du jugement que vous aurez porté sur les *Institutions de physique;* c'est assurément ce qu'on a écrit de meilleur sur la philosophie de Leibnitz, et c'est une chose unique en son genre. Le livre du roi de Prusse est aussi singulier dans le sien; mais je voudrais que vos occupations et vos bontés pour moi pussent vous permettre de m'en dire votre avis.

J'oserais souhaiter encore que vous me marquassiez si on ne désire pas qu'après avoir écrit comme Antonin, l'auteur vive comme lui. Je voudrais enfin quelque chose que je pusse lui montrer. Il m'a parlé souvent de ceux qui font le plus d'honneur à la France; il a voulu connaître leur caractère et leur façon de penser; je vous ai mis à la tête de ceux dont on doit rechercher le suffrage. Il est passionné pour la gloire. Je l'ai quitté, il est vrai; je l'ai sacrifié, mais je l'aime; et, pour l'honneur de l'humanité, je voudrais qu'il fût à peu près parfait, comme un roi peut l'être.

Le sentiment des hommes de mérite peut lui faire beaucoup d'impression. Je lui enverrais une page de votre lettre, si vous le permettiez. Son expédition de la Silésie redouble l'attention du public sur lui. Il peut faire de grandes choses et de grandes fautes. S'il se conduit mal, je briserai la trompette que j'ai entonnée.

M. de Valori n'a pas à se plaindre de la façon dont le roi de Prusse pense sur lui : il le regarde comme un homme sage et plein de droiture; c'est sur quoi M. de Valori peut compter. Puisse-t-il rester longtemps dans cette cour! et puissent les couteaux qu'on aiguise de tous côtés se remettre dans le fourreau!

(1) Voyez décembre 1740. (G. A.)
(2) De Frédéric. (G. A.)
(3) L'*Épître sur l'orgueil et la paresse de l'esprit.* (G. A.)
(4) Édition fabriquée sans doute par Prault. (G. A.)
(5) Il refusa d'aller en Prusse. (G. A.)

(1) Il remplaçait son frère comme chancelier du duc d'Orléans. (G. A.)
(2) Le roi de Prusse et madame du Châtelet. (G. A.)

Mais, qu'il y ait guerre ou paix, je ne songe qu'à l'amitié et à l'étude. Rien ne m'ôtera ces deux biens; celui de vous être attaché sera pour moi le plus précieux. Il y a à Bruxelles deux cœurs qui sont à vous pour jamais. Mon respectueux dévouement ne finira qu'avec ma vie.

1103. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Bruxelles, le 17 janvier.

Faites, je vous supplie, mon cher abbé, l'acquisition d'un petit lustre de cristaux de Bohême. Je ne veux point de ces anciens petits cristaux, mais de ces gros cristaux nouveaux, semblables à ceux que vous m'envoyâtes à Cirey. N'oubliez ni le cordon de soie, ni la houppe, ni le crampon. Envoyez le tout, avec un mot d'avis, à M. Denis, commissaire des guerres à Lille (1). Payez le port, et que la galanterie soit complète.

M. Berger ne me dit rien de l'opéra que vous lui avez remis. Orphée refuserait-il d'animer ma *Pandore*? Craint-il que de sa boîte il sorte des sifflets? Cela se pourrait bien; mais je suis bien sûr que, s'il veut en prendre la peine, le bruit de ces sifflets sera étouffé sous les beaux accords de la musique. Rassurez donc M. Berger et M. Rameau.

1104. — A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles, ce 19 de janvier.

M. Algarotti est comte (2); mais vous, vous êtes marquis du cercle polaire, et vous avez à vous en propre un degré du méridien en France, et un en Laponie. Pour votre nom, il a une bonne partie du globe. Je vous trouve réellement un très grand seigneur. Souvenez-vous de moi dans votre gloire.

Vous avez perdu, pour un temps, le plus aimable roi de ce monde; mais vous êtes entouré de reines, de margraves, de princesses, et de princes, qui composent une cour capable de faire oublier tout le reste. Je n'oublierai jamais cette cour, et je vous avoue que je ne m'attendais pas qu'il fallût aller à quatre cents lieues de Paris pour trouver la véritable politesse.

Ne voyez-vous pas souvent M. de Kaiserling et M. de Poellnitz (3)? Je vous prie de leur parler quelquefois de moi. Nous avons reçu des lettres de M. de Kaiserling qui nous apprennent le retour de sa santé. Peut-être est-il continuellement en Silésie; n'irez-vous point là aussi? Vous y seriez déjà, si la Silésie était un peu plus au Nord.

Adieu, monsieur; quand vous retournerez au Midi, souvenez-vous qu'il y a dans Bruxelles deux personnes qui vous admireront et vous aimeront toujours.

1105. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, ce 19 de janvier.

Je reçois votre lettre, mon cher et respectable ami. Je veux absolument que vous soyez content de ma conduite et de *Mahomet*. Si vous saviez pourquoi j'ai été obligé d'aller à Berlin, vous approuveriez assurément mon voyage. Il s'agissait d'une affaire (4) qui regardait la personne même qui s'est plainte. Elle était à Fontainebleau; elle devait passer du temps à Paris, et j'avais pris mon temps si juste que, sans les accidents de mon voyage, les débordements des rivières et les vents contraires, je serais retourné à Bruxelles avant elle. Ses plaintes étaient très injustes; mais leur injustice m'a fait plus de plaisir que les cours de tous les rois ne pourraient m'en faire. Si jamais je voyage, ce ne sera qu'avec elle et pour vous.

J'ai reçu des lettres charmantes de Silésie. C'est assurément une chose unique qu'à la tête de son armée il trouve le temps d'écrire des lettres d'homme de bonne compagnie. Il est fort aimable, voilà ce qui me regarde; pour tout le reste, cela ne regarde que les rois. Je vous avais écrit un petit billet jadis, dans lequel je vous disais: *Il n'a qu'un défaut* (5). Ce défaut pourra empêcher que les douze Césars n'aillent trouver le treizième. Le Knobelsdorf (6), qui les a vus à Paris, a soutenu qu'ils ne sont pas de Bernin; et j'ai peur qu'on ne soit aisément de l'avis de celui qui ne veut pas qu'on les achète (ceci soit entre nous); Algarotti promet plus qu'il n'espère. Cependant, si on pouvait prouver et bien prouver qu'ils sont de Bernin, peut-être réussirait-on à vous en défaire dans cette cour. Mais quand sera-t-il chez lui? et qui peut prévoir le tour que prendront les affaires de l'Empire? Je songe, en attendant, à celles de *Mahomet;* et voici ma réponse à ce que vous avez la bonté de m'écrire :

1° Pour la scène du quatrième acte, il est aisé de supposer que les deux enfants entendent ce que dit Zopire; cela même est plus théâtral et augmente la terreur. Je pousserais la hardiesse jusqu'à leur faire écouter attentivement Zopire, et, lorsqu'il dit :

> Si du fier Mahomet vous respectez le sort,

je voudrais que Séide dît à Palmyre :

> Tu l'entends, il blasphème;

et que Zopire continuât :

> Accordez-moi la mort;
> Mais rendez-moi mes fils à mon heure dernière.

Il n'est pas douteux qu'il ne faille, dans le couplet de Zopire, supprimer le nom d'Hercide. Il dira :

> Hélas! si j'en croyais mes secrets sentiments,
> Si vous me conserviez mes malheureux enfants, etc.

Il me semble que par là tout est sauvé.

A l'égard du cinquième, aimeriez-vous que Mahomet finît ainsi :

> Périsse mon empire, il est trop acheté;
> Périsse Mahomet, son culte, et sa mémoire!

A Omar :

> Ah! donne-moi la mort, mais sauve au moins ma gloire;
> Délivre-moi du jour; mais cache à tous les yeux
> Que Mahomet coupable est faible et malheureux.

La critique du poison me paraît très peu de chose. Il me semble que rien n'est plus aisé que d'empoisonner l'eau d'un prisonnier. Il ne faut pas là de détails. Rien ne révolte plus que des personnages qui parlent à froid de leurs crimes.

Il y a une scène qui m'embarrasse infiniment plus. C'est celle de Palmyre et de Mahomet, au troisième acte. Vous sentez bien que Mahomet, après avoir envoyé Séide recevoir les derniers ordres pour un parricide, tout rempli d'un attentat et d'un intérêt si grand, peut avoir bien mauvaise grâce à parler longtemps d'amour avec une jeune innocente. Cette scène doit être très courte. Si Mahomet y joue trop le rôle de Tartufe et d'amant, le ridicule est bien près. Il faut courir vite dans cet endroit-là, c'est de la cendre brûlante. Voyez si vous êtes content de la scène telle que je vous l'envoie.

Je suis fâché de n'avoir pu vous envoyer toute la pièce au net, avec les corrections; les yeux seraient plus satisfaits, on verrait mieux le fil de l'ouvrage, on jugerait plus aisément. Ayez la bonté d'y suppléer; l'ouvrage est à vous plus qu'à moi. Voyez, jugez; trouvez-vous enfin *Mahomet* jouable? En ce cas, je crois qu'il faut le donner le lendemain des Cendres; c'est une vraie pièce de carême; d'ailleurs, ce qui peut frapper dans cette pièce ira plus à l'esprit qu'au cœur. Il y a peu de larmes à espérer, à moins que Séide et Palmyre ne se surpassent. L'impression que fait la terreur est plus passagère que celle de la pitié, le succès plus douteux; ainsi j'aimerais bien mieux que *Mahomet* fût livré aux représentations du carême. On peut, après le petit nombre de représentations que ce temps permet, la retirer avec honneur; mais, après Pâques, nous manquerons de prétexte.

Il n'y a pas d'apparence que je vienne à Paris ni avant ni après Pâques. Après avoir quitté madame du Châtelet pour un roi, je ne la quitterai pas pour un prophète. Je m'en rapporterai à mon cher ange gardien. Il ne s'agira que de précipiter un peu les scènes de raisonnement, et de donner des larmes, de l'horreur et des attitudes à Grandval et à Gaussin. Mademoiselle Quinault entend le jeu du théâtre comme tout le reste; et, si vous vouliez honorer de votre présence une des répétitions, je n'aurais aucune inquiétude. Enfin, je remets tout entre vos mains, et je n'ai de volontés que les vôtres. Mes anges gardiens sont mes maîtres absolus.

1106. — AU MÊME.

A Bruxelles, 28 janvier 1741 (1).

Mon cher et respectable ami, si pourtant vous êtes curieux d'une nouvelle copie de *Mahom* avec tous les changements

(1) Voltaire, de retour de Berlin, était venu pour quelques jours à Lille chez le mari de sa nièce. (G. A.)
(2) Frédéric II l'avait fait comte du royaume de Prusse. (G. A.)
(3) Aventurier allemand, grand-maître des cérémonies à la cour de Prusse. (G. A.)
(4) Le procès de madame du Châtelet. (G. A.)
(5) L'avarice. (G. A.)
(6) Inspecteur général des édifices royaux en Prusse. (G. A.)

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

que je vous ai envoyés en détail, je ferai partir cela par la poste ou par la première occasion. Êtes-vous content à peu près? Voulez-vous qu'on expose ce *Mahom* au public? En ce cas j'enverrai un petit abrégé de mes réflexions sur la manière de jouer cette pièce, et les acteurs pourraient suppléer par là à ce que je ne peux leur dire de bouche.

Je crois vous avoir mandé que La Noue est encore fort loin de rassembler une troupe pour le roi de Prusse, et que la pièce qu'on joue en Silésie, et qui probablement est le prélude de celle qu'on jouera dans l'Empire, retardera peut-être l'exécution des projets qu'on faisait à Berlin pour les arts et pour les plaisirs.

Mais, mon Dieu! comment se peut-il faire que M. d'Aguesseau, l'avocat-général, à qui j'envoyai un *Anti-Machiavel* pour vous, ne vous l'ait pas donné? Je ne manquai pas d'en envoyer un pour vous et un pour M. votre frère; celui de M. votre frère était dans le paquet de M. de Maurepas, le vôtre dans celui de M. de Plymouth.

Adieu, j'attends vos ordres. — Madame du Châtelet vous aime plus que jamais. Adieu, mon cher ange gardien.

1107. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Bruxelles, février.

Comptez sur mon amitié, mon cher abbé, quand il s'agira de faire valoir vos tableaux. Vous n'avez en ce genre que de la belle et bonne denrée. Le roi de Prusse aime fort les Watteau, les Lancret et les Patel. J'ai vu de tout cela chez lui; mais je soupçonne quatre petits Watteau, qu'il avait dans son cabinet, d'être d'excellentes copies. Je me souviens, entre autres, d'une noce de village où il y avait un vieillard en cheveux blancs très remarquable. Ne connaissez-vous point ce tableau? Tout fourmille en Allemagne de copies qu'on fait passer pour des originaux. Les princes sont trompés, et trompent quelquefois.

Quand le roi de Prusse sera à Berlin, je pourrai lui procurer quelques morceaux de votre cabinet, et il ne sera pas trompé; à présent il a d'autres choses en tête. Il m'a offert honneurs, fortune, agréments, mais j'ai tout refusé pour revoir mes anciens amis.

Mettez-moi un peu, mon cher, au fil de mes affaires, que j'ai entièrement perdu, m'en rapportant toujours à vos bontés (1).

1108. — A M. DE CHAMPFLOUR, PÈRE.

A Bruxelles, ce 12 février.

Je n'ai pu encore, monsieur, avoir l'honneur de répondre à votre dernière lettre, parce que M. le marquis du Châtelet, qui a remené M. votre fils à Paris, et qui, depuis, est allé à ses terres en Champagne, n'avait point encore donné ici de nouvelles de l'arrivée de M. de Champflour. Je n'en reçus qu'hier, et je vis avec plaisir que M. du Châtelet avait été aussi content que moi de la conduite de ce jeune homme. Vous savez, monsieur, quelle pénitence il voulut faire à Lille. M. Carrau, votre ami, vous aura mandé tout ce détail. Je ne doute pas qu'il n'ait enfin le bonheur d'être auprès de vous. Il sent quel devoir sacré il a à remplir. Vos bontés lui imposent la nécessité d'être plus vertueux qu'un autre. Il faut qu'il devienne un exemple de sagesse, pour être digne d'un si bon père.

Vous ne devez point, je crois, monsieur, être en peine de la personne qui l'avait un peu dérangé; elle a eu, pour se conduire, plus qu'il n'a été compté. M. Carrau et le jeune homme ont arrangé, à Lille, le compte de l'évaluation des espèces de Hollande et de Brabant, à l'aide d'un banquier, et M. Carrau a voulu absolument me rembourser. Si vous voulez, monsieur, écrire un petit mot à M. le marquis du Châtelet, le maréchal-de-camp, adressez votre lettre à Cirey, en Champagne.

Permettez-moi d'embrasser mon compagnon de voyage, que je crois à présent à vos genoux.

1109. — A M. THIERIOT.

Bruxelles, 16 février.

Vous me ferez un plaisir extrême de me mander des nouvelles de votre pension. Comptez que personne ne s'y intéresse davantage. Je ne me vante point d'être le premier qui en ait parlé au roi, mais je dois être jaloux que vous sachiez que j'ai rempli le devoir de l'amitié. Ceux qui vous ont dit que le roi avait réglé deux mille francs vous ont dit une chose très différente de ce que j'entendis de sa bouche à Reinsberg, dans la petite chambre de M. de Kaiserling. C'est tout ce que je peux vous assurer. Je ne sais si on lui en a reparlé depuis. J'ai reçu trois lettres de sa majesté depuis son départ pour la Silésie, dans lesquelles elle ne me fait point l'honneur de me parler de cet arrangement; mais je vous l'ai dit, et je vous le redis encore, je suis à vos ordres quand vous jugerez que je dois écrire.

Je vous remercie infiniment de l'avis que vous m'avez donné de l'édition qu'on projette. Je sais qu'elle est très avancée; c'est un petit malheur qu'il faut supporter. Les libraires sont d'étranges gens d'imprimer les auteurs sans les consulter.

Mandez-moi comment je pourrais vous faire tenir mes Œuvres d'Amsterdam, corrigées à la main, sans passer par l'enfer de la chambre syndicale.

Je vous suis obligé de cette ancienne *Épître au prince royal* (1) que vous m'avez renvoyée. Je n'en avais pas de copie. Je ne sais comment elle a transpiré en dernier lieu. C'est la faute de mon cher Kaiserling, qui en fait trop peu de cas.

Il est très faux que je l'aie jamais envoyée à ***. Il est vrai que je m'adressai, je crois, à lui une fois pour faire passer une lettre au prince royal; mais c'eût été le comble du ridicule de lui envoyer une copie de cette pièce. Je ne crois pas qu'il soit assez effronté pour le dire. Adieu; je suis à vous pour jamais.

1110. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 20 février.

Voilà, je crois, mon cher ange gardien, la seule occasion de ma vie où je pusse être fâché de recevoir une lettre de madame d'Argental; mais, puisque vous avez tous deux, au milieu de vos maux (car tout est commun), la bonté de me dire où en est votre fluxion, ayez donc la charité angélique de continuer. Vous êtes, en vérité, les seuls liens qui m'attachent à la France; j'oublie ici tout, hors vous, et je ne songe à *Mahomet* qu'à cause de vous. Que madame d'Argental daigne encore m'honorer d'un petit mot. Buvez-vous beaucoup d'eau? Je me suis guéri avec les eaux du Weser, de l'Elbe, du Rhin et de la Meuse, de la plus abominable ophthalmie dont jamais deux yeux aient été affublés, et cela, mon cher ange, en courant la poste au mois de décembre; mais

> Je n'avais rien à redouter,
> Je revolais vers Émilie;
> Les saisons et la maladie
> Ont appris à me respecter.

Elle s'intéresse à votre santé comme moi; elle vous le dit par ma lettre, et vous le dira elle-même cent fois mieux. Je fais transcrire et retranscrire mon coquin de *Prophète*; sachez que vous êtes le mien, et que tout ce que vous avez ordonné est accompli à la lettre, sans changer, comme dit l'autre (2), un *iota* à votre loi.

Est-il vrai que le despotisme des premiers gentilshommes a dérangé la république des comédiens? La tribu Quinault quitte le théâtre (3); c'est un grand événement que cela, et je crois qu'on ne parle à Paris d'autre chose. On dit ici les Prussiens battus par le général Brown; mais, pour battre une armée, il faut en avoir une, et le général Brown n'en a pas, que je sache. Et puis, qu'importe? quand Dufresne quitte, tout le reste n'est rien.

Adieu, mon cher ami, mon conseil, mon appui, à qui je veux plaire. Que les rois s'échinent et s'entre-mangent; mais portez-vous bien.

1111. — AU MÊME.

Le 25 février.

Vos yeux, mon cher et respectable ami, pourront-ils lire ce que vous écrivent deux personnes qui s'intéressent si tendrement à vous? Nous apprenons par M. votre frère le triste état où vous avez été; il nous flatte en même temps d'une prompte guérison. J'en félicite madame d'Argental, qui aura été sûrement plus alarmée que vous, et dont les soins auront contribué à vous guérir, autant pour le moins que ceux de M. Silva.

> Cette beauté que vous aimez,
> Et dont le souvenir m'est toujours plein de charmes,
> A sans doute éteint par ses larmes
> Le feu trop dangereux de vos yeux enflammés.

(1) Voyez une lettre à Moussinot d'avril 1740. (G. A.)

(1) Voyez tome VI. (G. A.)
(2) Matthieu. (G. A.)
(3) Le 19 mars 1741. (G. A.)

Je vous renvoie, sur *Mahomet* et sur le reste, à la lettre que j'ai l'honneur d'écrire à M. de Pont de Veyle. J'attendrai que vos yeux soient en meilleur état pour vous envoyer mon *Prophète;* mais j'ai peur qu'il ne soit pas prophète dans mon pays. Adieu ; je vous embrasse, songez à votre santé ; je sais mieux qu'un autre ce qu'il en coûte à la perdre. Adieu ; je suis à vous pour jamais avec tous les sentiments que vous me connaissez ; *je* veut dire *nous*. Mille tendres respects à madame d'Argental.

1112. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 26 février.

Comment se porte mon cher ange gardien ? Je lui demande bien pardon de lui adresser, par M. son frère, un grimoire (1) de physique ; heureusement vous ne fatiguerez pas vos yeux à le lire. Je vous prie de le donner à M. de Mairan ; s'il en est content, il me fera plaisir de le lire à l'Académie. Je suis absolument de son sentiment, et il faut que j'en sois bien pour combattre l'opinion de madame du Châtelet. Nous avons, elle et moi, de belles disputes dont M. de Mairan est la cause. Elle peut dire : *Multa passa sum propter eum.* Nous sommes ici tous deux une preuve qu'on peut fort bien disputer sans se haïr.

Le *Prophète* est tout prêt ; il ne demande qu'à partir pour être jugé par vous en dernier ressort. J'attends que vous ayez la bonté de m'ordonner par quelle voie vous voulez qu'il se rende à votre tribunal. Il n'est rien tel que de venir au monde à propos ; la pièce, toute faible qu'elle est, vaut certainement mieux que l'*Alcoran* , et cependant elle n'aura pas le même succès. Il s'en faudra de beaucoup que je sois prophète dans mon pays ; mais, tant que vous aurez un peu d'amitié pour moi, je serai très content de ma destinée et de celle des miens.

1113. — A M. DE CHAMPFLOUR PÈRE.

A Bruxelles, ce 3 mars.

Vous êtes trop bon, mon cher monsieur ; j'ai reçu une lettre d'avis de M. Carrau qui m'annonce l'arrivée de deux caisses de pâtes d'Auvergne. M. du Châtelet n'est point ici ; mais madame du Châtelet, qui aime passionnément ces pâtes, vous remercie de tout son cœur. Je vous envoie un petit paquet qui ne contient pas des choses si agréables, mais qui vous prouvera que je compte sur votre amitié, puisque je prends de telles libertés. C'est un recueil d'une partie de mes ouvrages, imprimé en Hollande (2). La beauté de l'édition est la seule chose qui puisse excuser la hardiesse de l'envoi ; il est parti de Lille. Mon neveu, M. Denis, commissaire des guerres à Lille, a fait mettre le paquet au coche, adressé à Clermont en Auvergne. Si on faisait, à Paris, quelque difficulté, vous pourriez aisément la faire lever par un de vos amis. J'écris à M. votre fils ; je partage, monsieur, avec vous et avec lui, la joie que je me flatte que sa bonne conduite vous donnera. Il vous aime, il est bien né, il a de l'esprit, il sent vivement ses torts, et vos bontés ; voilà de quoi faire son bonheur et le vôtre. Je remercie la Providence de m'avoir procuré l'occasion de rendre service à un père si digne d'être aimé, et à un honnête homme qui a pour amis tous ceux qui ont eu le bonheur de le connaître. M. de La Granville (3), M. Carrau, ne parlent de vous qu'avec éloge et avec sensibilité. Je sais combien M. de Trudaine (4) vous aime. Mettez-moi, monsieur, je vous en prie, au rang de vos amis, et comptez que je serai toute ma vie, avec une estime bien véritable, etc.

1114. — A M. DE FORMONT.

A Bruxelles, le 3 mars.

Formont ! vous et les du Deffands,
C'est-à-dire les agréments,
L'esprit, les bons mots, l'éloquence,
Et vous, plaisirs qui valez tout,
Plaisirs, je vous suivis par goût,
Et les Newton par complaisance.
Que m'ont servi tous ces efforts
De notre incertaine science ?
Et ces carrés de la distance,
Ces corpuscules, ces ressorts,
Cet infini si peu traitable ?
Hélas ! tout ce qu'on dit des corps
Rend-il le mien moins misérable ?

Mon esprit est-il plus heureux,
Plus droit, plus éclairé, plus sage,
Quand de René le songe-creux
J'ai lu le romanesque ouvrage ?
Quand, avec l'oratorien,
Je vois qu'en Dieu je ne vois rien (1) ?
Ou qu'après quarante escalades
Au château de la vérité,
Sur le dos de Leibnitz monté,
Je ne trouve que des monades ?

Ah ! fuyez, songes imposteurs,
Ennuyeuse et froide chimère !
Et, puisqu'il nous faut des erreurs,
Que nos mensonges sachent plaire.
L'esprit méthodique et commun
Qui calcule un par un donne un,
S'il fait ce métier importun,
C'est qu'il n'est pas né pour mieux faire.

Du creux profond des antres sourds
De la sombre philosophie
Ne voyez-vous pas Emilie
S'avancer avec les Amours ?
Sans ce cortége qui toujours
Jusqu'à Bruxelles l'a suivie,
Elle aurait perdu ses beaux jours
Avec son Leibnitz, qui m'ennuie.

Mon cher ami, voilà comme je pense ; et, après avoir bien examiné s'il faut supputer la force motrice des corps par la simple vitesse, ou par le carré de cette vitesse, j'en reviens aux vers, parce que vous me les faites aimer. J'ose donc vous envoyer quatre volumes de rêveries poétiques. Je trouve qu'il est encore plus difficile d'avoir des songes heureux en poésie qu'en philosophie. *Mahomet* est un terrible problème à résoudre, et je ne crois pas que je sois prophète dans mon pays, comme il l'a été dans le sien. Mais si vous m'aimez toujours, je serai plus que prophète, comme dit l'autre. C'est l'opinion que j'ai de votre extrême indulgence qui me fait hasarder ces quatre volumes par le coche de Bruxelles. C'est à vous maintenant, mon cher ami, à vous servir de votre crédit, et à faire quelque brigue à la cour pour pouvoir retirer de la douane ce paquet qui pèse environ deux livres. Une de vos conversations avec madame du Deffand vaut mieux que tout ce qui est à la chambre syndicale des libraires.

Madame du Châtelet vous fait mille compliments. Elle sait ce que vous valez, tout comme madame du Deffand. Ce sont deux femmes bien aimables que ces deux femmes-là. Adieu, mon cher ami.

1115. — A M. WARMHOLTZ.

A Bruxelles, 12 mars.

Permettez-moi, monsieur, de vous faire ressouvenir de la promesse que vous avez bien voulu me faire ; ma reconnaissance sera aussi vive que vos bons offices me sont précieux. Vous savez à quel point j'aime la vérité, et que je n'ai ni d'autre but ni d'autre intérêt que de la connaître. Il ne vous en coûtera pas quatre jours de travail de mettre quelques notes sur les pages blanches. Cette histoire vous est présente ; vous savez en quoi M. Nordberg diffère de moi. Marquez-moi, je vous en conjure, les endroits où je me suis trompé, et procurez-moi le plaisir de me corriger. J'ai l'honneur d'être, etc.

1116. — A M. DE MAIRAN.

A Bruxelles, ce 12 mars.

Des savants digne secrétaire (2),
Vous qui savez instruire et plaire,
Pardonnez à mes vains efforts.
J'ai parlé des forces des corps,
Et je vous adresse l'ouvrage ;
Et si j'avais, dans mon écrit,
Parlé des forces de l'esprit,
Je vous devrais le même hommage.

Je vous supplie, monsieur, quand vous aurez un moment de loisir, de me mander si vous êtes de mon avis. Il se peut faire que vous n'en soyez point, quoique je sois du vôtre, et que j'aie très mal soutenu une bonne cause.

Madame du Châtelet l'a mieux attaquée que je ne l'ai soutenue. Vous devriez troquer d'adversaire et de défenseur. Mais nous sommes, elle et moi, très réunis dans les senti-

(1) *Doute sur les forces motrices.* (G. A.)
(2) Quatre volumes in-12. (G. A.)
(3) Intendant des Flandres. (G. A.)
(4) Père de Trudaine de Montigny. (G. A.)

(1) René Descartes et l'oratorien Malebranche. (G. A.)
(2) Mairan était secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. (G. A.)

ments de la parfaite estime avec laquelle je serai toute ma vie, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

1117. — A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, le 13 mars.

AU TRÈS AIMABLE SECRÉTAIRE DE MON ANGE GARDIEN.

Près de vous perdre la lumière,
C'est doublement être accablé.
Qui vous entend est consolé;
Mais celui qui, sachant vous plaire,
Vous aime et vit auprès de vous,
Celui-là n'a plus rien à craindre;
Quoi qu'il perde, son sort est doux,
Et les seuls absents sont à plaindre.

Cependant il faut que mon cher et respectable ami cesse d'être Quinze-Vingts, car encore faut-il voir ce que l'on aime.

Quand il vous aura bien vue, madame, je vous demande en grâce à tous deux de lire le nouveau *Mahomet* qui est tout prêt. Je l'ai remanié, corrigé, repoli de mon mieux. Il est nécessaire qu'il soit entre vos mains avant Pâques, si mon conseil ordonne qu'il soit joué cette année.

Je n'ai vu aucune des pauvretés qui courent dans Paris. Nous étudions de vieilles vérités, et nous ne nous soucions guère des sottises nouvelles. Madame du Châtelet a gagné, ces jours ci, un incident très considérable de son procès; et elle l'a gagné à force de courage, d'esprit et de fatigues. Cela abrégera le procès de plus de deux ans; et toutes les apparences sont qu'elle gagnera le fond de l'affaire comme elle a gagné ce préliminaire.

Alors, madame, nous irons vivre dans ce beau palais peint par Lebrun et Lesueur, et qui est fait pour être habité par des philosophes qui aient un peu de goût.

Je ne sais pas encore si le roi de Prusse mérite l'intérêt que nous prenons à lui; il est roi, cela fait trembler. Attendons tout du temps.

Adieu; je vous embrasse, mes chers anges gardiens. Madame du Châtelet vous aime plus que jamais.

1118. — A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, ce 13 mars.

Devers Pâques on doit pardonner
Aux chrétiens qui font pénitence;
Je la fais; un si long silence
A de quoi me faire damner;
Donnez-moi plénière indulgence.

Après avoir, en grand courrier,
Voyagé pour chercher un sage,
J'ai regagné mon colombier,
Je n'en veux sortir davantage;
J'y trouve ce que j'ai cherché,
J'y vis heureux, j'y suis caché.
Le trône et son fier esclavage,
Ces grandeurs dont on est touché,
Ne valent pas notre ermitage.

Vers les champs hyperboréens
J'ai vu des rois dans la retraite
Qui se croyaient des Antonins;
J'ai vu s'enfuir leurs bons desseins
Aux premiers sons de la trompette.
Ils ne sont plus rien que des rois;
Ils vont par de sanglants exploits
Prendre ou ravager des provinces;
L'ambition les a soumis.
Moi, j'y renonce; adieu les princes;
Il ne me faut que des amis.

Ce sont surtout des amis tels que mon cher Cideville qui sont très au-dessus des rois. Vous me direz que j'ai donc grand tort de leur écrire si rarement; mais aussi il faut m'écouter dans mes défenses. Malgré ces rois, ces voyages, malgré la physique, qui m'a encore tracassé; malgré ma mauvaise santé, qui est fort étonnée de toute la peine que je donne à mon corps, j'ai voulu rendre *Mahomet* digne de vous être envoyé. Je l'ai remanié, refondu, repoli, depuis le mois de janvier. J'y suis encore. Je le quitte pour vous écrire. Enfin je veux que vous le lisiez tel qu'il est; je veux que vous ayez mes prémices, et que vous me jugiez en premier et dernier ressort. La Noue vous aura mandé sans doute que nos deux *Mahomet* se sont embrassés à Lille (1). Je lui lus le mien; il en parut assez content; mais moi je ne le fus pas, et je ne le serai que quand vous l'aurez lu à tête reposée. Ce La Noue me paraît un très honnête garçon, et digne de l'amitié dont vous l'honorez. Il faut que mademoiselle Gautier (1) ait récompensé en lui la vertu, car ce n'est pas à la figure qu'elle s'était donnée; mais à la fin elle s'est lassée de rendre justice au mérite.

Or, mandez-moi, mon cher ami, comment il faut s'y prendre pour vous faire tenir mon manuscrit. Je ne sais si vous avez reçu l'*Anti-Machiavel* que j'envoyai pour vous à Prault le libraire, à Paris. Je le soupçonne d'être avec les autres dans la chambre infernale qu'on nomme *syndicale*. Il est plaisant que le *Machiavel* soit permis, et que l'antidote soit contrebande. Je ne sais pas pourquoi on veut cacher aux hommes qu'il y a un roi qui a donné aux hommes des leçons de vertu. Il est vrai que l'invasion de la Silésie est un héroïsme d'une autre espèce que celui de la modération tant prêchée dans l'*Anti-Machiavel*. La Chatte métamorphosée en femme court aux souris dès qu'elle en voit; et le prince jette son manteau de philosophe et prend l'épée dès qu'il voit une province à sa bienséance.

Puis fiez-vous à la philosophie (2)!

Il n'y a que la philosophe madame du Châtelet dont je ne me défie pas. Celle-là est constante dans ses principes, et plus fidèle encore à ses amis qu'à Leibnitz.

A propos, monsieur le conseiller, vous saurez que cette philosophe a gagné un préliminaire de son procès, fort important, et qui paraissait désespéré. Son courage et son esprit l'ont bien aidée. Enfin, je crois que nous sortirons heureusement du labyrinthe de la chicane où nous sommes.

Mais vous, que faites-vous? où êtes-vous?

Quæ circumvolitas agilis thyma?. . . (Hor., lib. I, ep. III.)

Mandez un peu de vos nouvelles au plus ancien et au meilleur de vos amis. Bonjour, mon très cher Cideville. Madame du Châtelet vous fait mille compliments.

1119. — A M. THIERIOT.

Bruxelles, 13 mars.

J'allais vous écrire, lorsque je reçois votre lettre du 9. Votre santé me paraît toujours aussi faible que la mienne; mais avec ces deux mots *abstine et sustine*, nous ne laissons pas de vivre. Après votre santé, c'est votre pension qui m'intéresse. Il est vrai qu'elle est de douze cents livres : mais comme j'ai toujours espéré que sa majesté l'augmenterait, je ne vous ai jamais accusé la somme. La Silésie fait grand tort à la reine de Hongrie et à vous; mais vous aurez certainement votre pension, et je serai fort étonné si l'héritière des Césars reprend sa Silésie. Il me semble que voici l'époque fatale de la maison d'Autriche, *et super vestem* suam *miserunt sortem.*

M. de Maupertuis m'a mandé qu'il pourrait faire un voyage. Je crois que M. du Molard reviendra aussi.

Je ne doute pas que le roi de Prusse, en vous payant votre pension, ne vous paie les arrérages; et ma grande raison, c'est que la chose est juste et digne de lui.

J'aurai l'honneur d'écrire à M. des Alleurs pour le remercier; je ne manquerai pas aussi de remercier M. de Poniatowski (3).

Je vais écrire à l'abbé Moussinot pour qu'il fournisse un copiste; mais si vous en avez un, vous pouvez l'employer et faire prix. L'abbé Moussinot le paiera.

Il n'y aura qu'à mettre les papiers dans un sac de procureur au coche de Bruxelles, le tout ficelé, non cacheté : cette voie est sûre. On ne s'avise jamais de dérober ce qui n'est d'aucun usage.

Je vous enverrai mon édition, moitié imprimée, moitié manuscrite, quand vous m'aurez dit comment il faut m'y prendre. Je n'ai que cet exemplaire-là.

Je voudrais bien qu'on ne s'empressât point tant de m'imprimer. J'ai de quoi fournir une édition presque neuve. J'ai tout corrigé, tout refondu. Je vais travailler entièrement l'*Histoire de Charles XII*, non seulement sur les mémoires de M. de Poniatowski, mais sur l'*Histoire* que M. Nordberg, chapelain de Charles XII, va publier par ordre du Sénat. Il faut donc me laisser un peu de temps. Je voudrais que lorsque j'aurai tout arrangé, et que je vous aurai mis en possession de ce que doit contenir l'édition nouvelle, vous vous en accommodassiez avec quelque libraire intelligent, afin que l'édition fût bien faite, et qu'elle pût vous être de quelque utilité.

(1) La Noue et Voltaire s'étaient vus en janvier. (G. A.)

(1) Maîtresse de La Noue, qu'elle venait un moment d'abandonner. (G. A.)

(2) Voyez la *Pucelle*, chant X, vers 107. (G. A.)

(3) Auteur des *Remarques d'un seigneur polonais sur Charles XII*. (G. A.)

Je vous prie de demander à l'agent du roi de Prusse, à qui je peux adresser à Hambourg une caisse pour madame la margrave de Bareuth, sœur du roi. Je ne veux pas l'envoyer par la poste, comme en usa une fois M. son frère, lequel m'envoya un jour je ne sais quoi, qui me coûta deux cents francs de port.

Je suis fâché du départ de madame de Bérenger. Je vous embrasse.

Je vais faire réponse à Neaulme.

1120. — A M. DE MAIRAN.

Le 24 mars.

Vous êtes, mon cher monsieur, le premier ministre de la philosophie ; il ne faut pas vous dérober un temps précieux. Je voudrais bien avoir fait en peu de paroles; mais j'ai peur d'être long, et j'en suis fâché pour nous deux, malgré tout le plaisir que j'ai de m'entretenir avec vous.

J'ai reçu votre présent; je vous en remercie doublement, car j'y trouve amitié et instruction, les deux choses du monde que j'aime le mieux, et que vous me rendez encore plus chères.

Parlons d'abord de madame du Châtelet, car cette adversaire-là vaut mieux que votre disciple. Vous lui dites, dans votre lettre imprimée (1), qu'elle n'a commencé sa rébellion qu'après avoir hanté les malintentionnés leibnitziens. Non; mon cher maître, pas un mot de cela, croyez-moi; j'ai la preuve par écrit de ce que je vous dis.

Elle commença à chanceler dans la foi un an avant de connaître l'apôtre des monades qui l'a pervertie, et avant d'avoir vu Jean Bernouilli, fils de Jean.

La manière d'évaluer les *forces motrices*, par ce qu'elles ne font point, la révolta. Un très célèbre géomètre (2) fut entièrement de son avis; je n'en fus point, malgré toutes les raisons qui devaient me séduire. Tenez-m'en compte, si vous voulez; mais je regarde ma persévérance comme une très belle action.

Madame du Châtelet vous répondra probablement (3). Je souhaite qu'elle ait une réplique, elle mérite que vous entriez un peu dans des détails instructifs avec elle. Je crois que le public et elles y gagneront. Vous ferez comme les dieux d'Homère, qui, après s'être battus, n'en reçoivent pas moins en commun l'encens des hommes. Voilà pour madame du Châtelet. Venons à votre serviteur.

Premièrement, je vous déclare que je crois fermement à la simple vitesse multipliée par la masse. Mais, quand je dis qu'il faut l'appliquer au temps, je dis ce que le docteur Clarke dit le premier à Leibnitz; et, quand je dis que deux pressions en *deux* temps donnent *deux* de vitesse et *quatre* de force, je n'avoue rien dont les adversaires tirent avantage; car je ne veux dire autre chose sinon que l'action est quadruple en deux temps.

Je pourrais être mieux reçu qu'un autre à tenir ce langage, parce que je ne sais ce que c'est que cet être qu'on appelle *force*. Je ne connais qu'*action*, et je ne veux dire autre chose sinon que l'action est quadruple en un temps double, pour les raisons que vous savez.

Mais, pour lever toute équivoque, je vous prierai de remettre mon mémoire à M. l'abbé Moussinot, qui aura l'honneur de vous rendre cette lettre, et qui bientôt aura celui de vous en présenter un autre plus court, dont vous ferez l'usage que votre discernement et vos bontés vous feront juger le plus convenable.

J'ai relu votre mémoire de 1728, et je le trouve, comme je l'ai toujours trouvé et comme il paraît à madame du Châtelet, méthodique, clair, plein de finesse et de profondeur. J'y trouve de plus ce qu'elle n'y voit pas, que vous pouvez très bien évaluer la valeur des forces motrices par *les espaces non parcourus*. Votre supposition même paraît aussi recevable que toutes les suppositions qu'on accorde en géométrie.

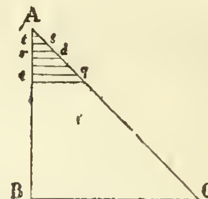
Je viens de lire attentivement le mémoire (4) de M. l'abbé Deidier; il est digne de paraître avec le vôtre. Je ne saurais trop vous remercier de me l'avoir envoyé, et je vous supplie, monsieur, de vouloir bien remercier pour moi l'auteur du profit que je tire de son ouvrage. Il y a, ce me semble, de l'invention dans la nouvelle démonstration qu'il donne, *fig. II*.

Je n'ose abuser de votre patience; mais si vous, ou M. l'abbé Deidier, avez le temps, ayez la bonté de m'éclairer sur quelques doutes, je vous serai bien obligé.

M. Deidier, page 127, dit que le corps A (on sait de quoi il est question) aura une force avant le choc qui sera comme le produit de la masse par la vitesse.

Mais c'est de quoi les *force-viviers* ne conviendront point du tout; ils vous diront hardiment que ce corps renferme en soi une force qui est le produit du carré de sa vitesse, et que, s'il ne manifeste pas cette force en courant sur ce plan poli, c'est qu'il n'en a pas d'occasion. C'est un soldat qui marche armé; dès qu'il trouvera l'ennemi, il se battra; alors il déploiera sa force, et alors $m \times u$.

Ils soutiennent donc que le mobile a reçu cette force que nous nions, et ils tâchent de prouver qu'il l'a reçue *à priori*; ce qui est bien pis encore que des expériences.



Ne disent-ils pas que, dans ce triangle, la force reçue dans le corps A est le produit d'une infinité de pressions accumulées? ne disent-ils pas que A n'aurait pas en l la force qui résulte de ces pressions, si la ligne $t\ s$, par exemple, ne représentait deux pressions, si $r\ d$ n'en représentait trois, etc?

Mais, disent-ils, le triangle A $l\ g$ est au triangle A B C comme le carré de $l\ g$ au carré de B C, et ces deux triangles sont infiniment petits; donc ils représentent, dans le premier triangle A $l\ g$, les pressions qui donnent une force égale au carré de $l\ g$, et, dans le grand triangle, la somme des pressions qui donnent la force égale au carré B C.

Mais n'y a-t-il pas là un artifice? et ne faut-il pas que toutes ces pressions, si on les distingue, agissent chacune l'une après l'autre? il y a donc dans cet instant autant d'instants que de pressions. Cette figure même montre évidemment un mouvement uniformément accéléré; or, comment peut-on supposer qu'un mouvement accéléré s'opère en un seul instant indivisible?

Je demande si cette seule réponse ne peut pas suffire à découvrir le sophisme.

Je viens ensuite à la conclusion très spécieuse que les leibnitziens tirent de la percussion des corps à ressort et des corps inélastiques.

Dans la collision des corps à ressort ils retrouvent toujours les mêmes forces devant et après le choc, quand ils supputent la force par le carré de la vitesse; et dans la collision d'un corps inélastique qui choque un corps dur, ils retrouvent encore leur compte.

Par exemple, une boule de terre glaise, suspendue à un fil, rencontre un morceau de cuivre de même pesanteur qu'elle;

Leur masse est 2, leur vitesse 5;

Le choc produit un enfoncement que j'appelle 2; que chaque masse soit 2, et chaque vitesse 10, l'enfoncement est 4.

Mais que la masse de l'un soit 4 et la vitesse 5, la masse de l'autre 2, et la vitesse 10, l'enfoncement n'est que 3.

C'est là que les *force-viviers* prétendent triompher; car, disent-ils, nous avons trouvé cavité 2 produite par 200 de force, et cavité 4 produite par 400 de force; nous trouvons ici cavité 3 produite par 300, selon notre calcul.

Mais, si l'on compte, poursuivent-ils, selon l'ancienne méthode, on aura pour le troisième cas, non pas 300 de force, mais 4×5 pour un des mobiles, 2×10 pour l'autre; le tout $= 40$. Donc, selon l'ancien calcul, l'enfoncement devrait être 4 comme dans le second cas, et non pas 3; donc il faut, concluent-ils, que l'ancienne façon de compter soit très mauvaise.

Je sais bien qu'on peut dire que, dans la percussion de deux corps à ressort, lorsqu'un plus petit va choquer un plus grand, le ressort augmente les forces, mais ici, lorsque ce mobile de cuivre et ce mobile inélastique de terre glaise se rencontrent, pourquoi se perd-il de la force? Nous n'avons plus, dans ce cas, la ressource des ressorts.

Ne dois-je pas recourir à une raison primitive? et, si cette raison satisfait pleinement à ces deux difficultés qui paraissent opposées, pourrai-je me flatter d'avoir rencontré juste?

Cette cause que je cherche n'est-elle pas la masse même des corps?

Je remarque que, dans les corps à ressort, il n'y a accroissement de quantité de mouvement (que j'appelle force) que

(1) *Lettre de M. de Mairan, secrétaire perpétuel de l'Académie royale des sciences, etc., à madame du Chastelet*, 18 février 1741. (G. A.)

(2) Kœnig. (G. A.)

(3) Elle publia une réponse en date du 26 mars. (G. A.)

(4) Sur la *Mesure des surfaces et des solides*. (G. A.)

lorsque le corps à ressort choqué est plus pesant que celui qui l'attaque.

Je vois, au contraire, que, quand le mobile inélastique souffre un enfoncement moins grand qu'il ne devrait le recevoir, le corps inélastique a moins de masse; par exemple, quand la boule de terre glaise, qui est 2, et qui a 10 de vitesse, rencontre le cuivre 2, qui a aussi 10 de vitesse, l'enfoncement est 4.

Mais si l'un des deux corps a 2 de masse et 10 de vitesse, et l'autre 4 de masse et 5 de vitesse, alors, quoique les causes paraissent égales, quoiqu'il y ait de part et d'autre égale quantité de mouvement, l'effet est cependant très différent. Pourquoi? n'est-ce pas que les corps réagissent moins quand ils ont moins de masse, et réagissent plus quand ils sont plus massifs?

N'est-ce pas, toutes choses égales, parce qu'un corps est plus massif qu'il a plus de ressort, et qu'ainsi il réagit plus contre un petit corps à ressort qui le vient frapper, comme dans l'expérience d'Hermann (1)? Et n'est-ce pas par cette même raison qu'un corps quelconque, toutes choses égales, réagit moins, s'il est plus petit?

Voilà mon *doute*. Pardon de cette confession générale au temps de Pâques. Elle est trop longue; mais si je voulais vous dire combien je vous aime et vous estime, je serais bien plus prolixe.

Adieu; je suis de toute mon âme votre, etc.

1121. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

.... Bruxelles (2).

Madame du Châtelet fait aux anges les plus tendres compliments. Nous menons ici une vie philosophique bien agréable; mais je ne suis pas encore philosophe. Adieu, mes adorables anges. Je me mets toujours à l'ombre de vos ailes.

Adoucissez, je vous en prie, Bombarde (3); je n'ai jamais mérité qu'il se déclarât contre moi. C'est lui qui a empêché Rameau de mettre *Prométhée* (4) en musique. Il dit à l'abbé de Voisenon que cet ouvrage ne vaudrait jamais rien, et Voisenon le dit à Rameau. Depuis ce temps-là, l'abbé de Voisenon l'a lu, l'a trouvé très bon, mais il ne l'a donné qu'à Royer (5). Je vous avoue que depuis que j'ai achevé ce *Prométhée*, je le regarde comme un poëme digne de votre protection. *Valete.*

1122. — A MADEMOISELLE QUINAULT.

Bruxelles, 1er avril.

[Sur sa retraite du théâtre et celle de son frère.]

1123. — A M. DE MAIRAN.

A Bruxelles, le 1er avril.

Me voici, monsieur, tout à travers du schisme. Je suis toujours le confesseur de votre évangile, au milieu même des tentations. Je vous envoie mon petit grimoire (6); vous verrez seulement, par la première partie, si je vous ai bien entendu; et, en cas que vous trouviez quelques réflexions un peu neuves dans la seconde, vous pourrez montrer mes questions à votre aréopage.

Je serais curieux de savoir si on croit que je suis dans le bon chemin. Voilà tout ce que je prétends. Je ne veux point une approbation, mais une décision. Ai-je tort? ai-je raison? ai-je bien ou mal pris vos idées?

Vous recevrez peut-être la réponse de madame la marquise du Châtelet imprimée, en recevant mon manuscrit. Puisque vous avez eu la patience de lire mon essai sur la métaphysique de Leibnitz (7), vous avez déjà vu que l'amitié ne me donne ni ne m'ôte mes opinions. Ce petit traité, mal imprimé en Hollande, fait partie d'une introduction aux *Éléments de Newton* qu'on réimprime; et c'est à madame du Châtelet elle-même que j'adresse et que je dédie cet ouvrage dans lequel je prends la liberté de la combattre. Il me semble que c'est là, pour les gens de lettres, un bel exemple qu'on peut être tendrement et respectueusement attaché à ceux que l'on contredit.

Je me flatte donc que votre petite guerre avec madame du Châtelet ne servira qu'à augmenter l'estime et l'amitié que vous avez l'un pour l'autre. Elle est un peu piquée que vous lui ayez reproché qu'elle n'a pas lu assez votre mémoire. Je voudrais qu'elle fût persuadée des choses que vous y dites autant qu'elle les a lues; mais songeons, mon cher et aimable philosophe, combien il est difficile à l'esprit humain de renoncer à ses opinions. Il n'y a que l'auteur du *Télémaque* à qui cela soit arrivé. C'est qu'il aima mieux sacrifier le quiétisme que son archevêché; et madame du Châtelet ne veut point sacrifier les *forces vives*, même à vous.

Elle ne peut point convenir qu'il soit possible d'épuiser la force à former des ressorts, et de la reprendre ensuite. Elle trouve là une contradiction qui la frappe. J'ai beau faire; nous disputons tout le jour, et nous n'avançons point. Voilà pourquoi je veux savoir si son opiniâtreté ne vient pas en partie de ses lumières, et en partie de ce que je soutiens mal votre cause.

Je ne sais par quelle fatalité les dames se sont déclarées pour Leibnitz. Madame la princesse de Columbrano a écrit aussi en faveur des *forces vives*. Je ne m'étonne plus que ce parti soit si considérable. Nous ne sommes guère galants ni vous ni moi. Mais vous êtes comme Hercule, qui combattait contre les Amazones sans ménagement, et moi je ne suis dans votre armée qu'un volontaire peu dangereux.

Si nous étions à Paris, la paix serait bientôt faite; et je me flatte bien que nous dînerions ensemble un jour dans cette belle maison consacrée aux arts, peinte par Lesueur et par Lebrun, et digne de recevoir M. de Mairan.

Adieu, cher ennemi de mes amis; adieu, mon maître, digne d'être celui de votre illustre et aimable adversaire.

P.-S. Depuis cette lettre écrite, je reçois votre billet à l'abbé Moussinot. Ne me répondez point, mon cher philosophe; le temps est à ménager, quoi qu'en disent les *force-viviers;* mais, si vous croyez que vous me ferez plaisir en montrant à l'Académie de quelle façon je pense; si on peut voir par mon mémoire que je ne suis pas absolument étranger dans Jérusalem, ayez la bonté de le communiquer; sinon *pereat*.

Je me tiens pour répondu; je ne veux pas un mot. Je vous embrasse, je vous estime, je vous aime autant que vous le méritez.

1124. — A M. HELVÉTIUS.

A Bruxelles, le 3 avril.

J'ai reçu aujourd'hui, mon cher ami, votre diamant, qui n'est pas encore parfaitement taillé, mais qui sera très brillant.

Croyez-moi, commencez par achever la première *Épître* (1); elle touche à la perfection, et il manque beaucoup à la seconde.

Votre première *Épître*, je vous le répète, sera un morceau admirable: sacrifiez tout pour la rendre digne de vous; donnez-moi la joie de voir quelque chose de complet sorti de vos mains. Envoyez-la-moi dans un paquet un peu moins gros que celui d'aujourd'hui. Il n'est pas besoin de page blanche. D'ailleurs, quand vous en gardez un double, je puis aisément vous faire entendre mes petites réflexions. J'ai autant d'impatience de voir cette épître arrondie que votre maîtresse en a de vous voir arriver au rendez-vous. Vous ne savez pas combien cette première épître sera belle, et moi je vous dis que les plus belles de Despréaux seront au-dessous; mais il faut travailler, il faut savoir sacrifier des vers; vous n'avez à craindre que votre abondance, vous avez trop de sang, trop de substance; il faut vous saigner et jeûner. Donnez de votre superflu aux petits esprits compassés, qui sont si méthodiques et si pauvres, et qui vont si droit dans un petit chemin sec et uni qui ne mène à rien. Vous devriez venir nous voir ce mois-ci; je vous donne rendez-vous à Lille; nous y ferons jouer *Mahomet;* La Noue le jouera, et vous en jugerez. Vous seriez bien aimable de vous arranger pour cette partie.

J'ai peur que nous n'ayons pas raison contre Mairan, dans le fond; mais Mairan a un peu tort dans la forme, et madame du Châtelet méritait mieux. Bonsoir, mon cher poëte philosophe; bonsoir, aimable Apollon.

1125. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Bruxelles.

M. de Froulai (2) de Tessé, frère de l'ambassadeur de Ve-

(1) Auteur d'un traité *De viribus et motibus corporum*, 1716. (G. A.)

(2) Nous ne garantissons pas le rang que nous assignons à cette lettre; mais nous la croyons plutôt du commencement de 1741 que de 1742, date qui lui est donnée par ses éditeurs, MM. de Cayrol et A. François. (G. A.)

(3) Thieriot. (G. A.)

(4) L'opéra de *Pandore*. (*A. François.*)

(5) Compositeur médiocre. (G. A.)

(6) Nouvelle copie des *Doutes*. (G. A.)

(7) Première partie des *Éléments*. (G. A.)

(1) Voyez, tome IV, les *Conseils à Helvétius*. (G. A.)

(2) Cousin germain de la marquise du Châtelet. (G. A.)

nise, et bailli de Malte, a une lettre de change de 2,400 livres signée Voltaire ; cela est payable à vue. Je viens d'en donner une autre de 2,000 livres au sieur Desvignes, à quinze jours de vue ; il ne m'en a payé que la moitié. Sans vous commettre en aucune façon, vous pouvez payer moitié, et me donner le loisir de prendre un arrangement certain pour l'autre moitié. Usez donc de votre prudence ordinaire pour ne rien hasarder.

Plus, j'ai donné à M. Dagieu, notre ministre à Bruxelles, une lettre de change de 500 et tant de livres; ma foi, je ne me souviens pas de combien. J'ai la tête si embrouillée, ces jours-ci, de métaphysique, que j'ai oublié cette affaire temporelle. Le fait est qu'un nommé L'Hôte vous présentera cette lettre de change, qu'elle est signée de votre ami, et qu'elle est payable à vue. Ayez la bonté de donner dix écus à *** (1), s'il est toujours dans le même état de misère où son oisiveté et sa vanité ont la mine de le laisser longtemps.

Bonsoir.

1126. — A M. THIERIOT.

Bruxelles, ce 6 avril.

J'étais instruit du *quiproquo* avant d'avoir reçu votre lettre, et j'avais heureusement déjà renvoyé à M. des Alleurs l'original de la main de M. de Poniatowski. Ainsi je crois que la petite méprise est entièrement réparée, et que M. des Alleurs verra que ce malentendu vient uniquement du secrétaire et non de vous. Il ne mettra dorénavant sa délicatesse qu'à vous aimer davantage.

J'ignore comme vous, pour le présent, les arrangements de votre pension. Le roi de Prusse a eu la bonté de m'écrire du 19 mars (2), du fond de la Silésie ; mais quoique j'eusse trouvé le secret de le faire souvenir en vers de vous et de du Molard, et de quelques petits projets concernant les belles-lettres, il n'est occupé présentement que de récompenser ceux qui ont pris le grand Glogau.

Je suis très sûr que les Muses auront leur tour après Bellone, et que vous aurez infailliblement votre pension. Sa Majesté ne me dit point que M. de Maupertuis soit déjà en Silésie ; apparemment qu'il était parti depuis cette lettre écrite.

Je suis fâché que M. du Molard se soit dégoûté sitôt ; il me semble que sa majesté voulait lui donner une pension de deux mille livres ; mais il y a toujours dans toutes les affaires quelque chose qu'on ne voit point et qui change les choses que l'on voit.

Je m'intéresse tendrement aux vôtres, et je me flatte que votre pension assurée et bien payée vous mettra en état de jouir d'un loisir heureux et de cette indépendance nécessaire au bonheur, surtout à un certain âge, où il faut vivre et penser un peu pour soi.

Je vous enverrai cette édition moitié imprimée, moitié manuscrite. Vous y trouverez quelques changements à la *Henriade*, et à tous mes autres ouvrages. Je ne sais ce qu'est devenue l'édition que le roi de Prusse avait fait commencer en Angleterre. L'entreprise de la Silésie a tout suspendu.

On dit que les belles-lettres sont encore plus négligées à Paris qu'à Berlin. La comédie est tombée par la retraite de Dufresne et de mademoiselle Quinault. Les petits vers dont vous me parlez, et qui m'échappent quelquefois dans mes lettres, ne ressusciteront pas la littérature : ces bagatelles n'ont de prix qu'autant qu'elles font l'agrément de la société ; mais ce n'est rien pour le public. Il est plus difficile de faire dix vers dans le goût de Boileau, que mille dans celui de Chapelle et de Chaulieu.

On dit qu'on va rejouer l'*Enfant prodigue*, malgré le mal qu'on vous en a dit. On a réimprimé aussi mes pièces fugitives et mes épîtres (3), mais on n'y a pas mis les corrections d'un homme difficile (4) qui voulait, au lieu de

Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit,

mettre :

Le chien lèche en criant le maître qui le bat.

Je crois qu'à présent vous n'êtes plus tant de l'avis de ce juge sévère, qui critique et qui corrige si bien. Je n'ai jamais vu d'homme à humeur qui eût le goût sûr. Vous penserez toujours mieux par vous-même que quand vous vous prêterez au jugement des demi-poètes qui critiquent tous les vers, et des demi-philosophes qui veulent douter de tout.

J'ai grand intérêt que vous consultiez toujours avec moi votre propre cœur. Le mien est toujours plein pour vous de la plus véritable amitié, et vous me trouverez toujours tel que j'ai été dans tous les temps. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur ; j'attends pour vous le mois de juin avec plus d'impatience que l'élection d'un empereur; car peu m'importe qu'il y ait des césars, et il m'importe beaucoup que mon ami soit heureux.

1127. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, le 7 avril.

O vous, qui cultivez les vertus du vrai sage,
L'amour des arts et l'amitié,
Vous dont la charmante moitié
Augmente encor vos goûts, puisqu'elle les partage!
De mon esprit lassé qu'énervait sa langueur
Vous avez ranimé la verve dégoûtée;
Vous rallumez dans moi ce feu de Prométhée
Dont la froide physique avait éteint l'ardeur.
Ranimez donc Paris où les beaux-arts gémissent
Sans récompense et sans appui.
Qu'on pense comme vous, j'y revole aujourd'hui.

Mais de la France, hélas! les jours heureux finissent;
Apollon négligé fuit en d'autres climats.
De nos maîtres en vain j'avais suivi les pas,
En vain par une heureuse et pénible industrie
J'ai d'un poëme épique enrichi ma patrie.
Hélas! quand je courais la carrière des arts,
La détestable Envie, aux farouches regards,
La Persécution m'accabla de ses armes,
Sur mes lauriers flétris je répandis des larmes,
Je maudis mes travaux, et mon siècle, et les arts.
Je fuyais une gloire ou funeste ou frivole
Qui trompe ses adorateurs.
Mais vous me rengagez; un ami me console
Des jaloux, des bigots, et des persécuteurs.

C'est vous, mon cher ange gardien, qui m'encourageâtes à donner *Alzire;* c'est vous qui avez corrigé *Mahomet;* et je ne veux que vos conseils et vos suffrages. Il n'y a plus moyen de le faire jouer à Paris, après le départ de Dufresne; mais j'ai voulu au moins essayer quel effet il ferait sur le théâtre. J'ai à Lille des parents. La Noue y a établi une troupe assez passable; il est bon acteur, il ne lui manque que de la figure ; je lui ai confié ma pièce comme à un honnête homme dont je connais la probité. Il ne souffrira pas qu'on en tire une seule copie. Enfin c'est un plaisir que j'ai voulu donner à madame du Châtelet, et que je voudrais bien que vous pussiez partager. Mais commencez par guérir vos yeux et la fièvre de madame d'Argental. Soyez bien sûr que, quoique auteur, j'aime mieux votre santé que mon ouvrage.

On dira que je ne suis plus qu'un auteur de province ; mais j'aime encore mieux juger moi-même de l'effet que fera cet ouvrage, dans une ville où je n'ai point de cabale à craindre, que d'essuyer encore les orages de Paris. J'ai corrigé la pièce avec beaucoup de soin, et j'ai suivi tous vos conseils. La représentation m'éclairera encore, et me rendra plus sévère. C'est une répétition que je fais faire en province, pour donner la pièce à Paris, quand vous le jugerez à propos. Ce sont vos troupes que j'exerce sur la frontière.

Je ne sais qui a pu faire courir le bruit que j'étais brouillé avec le roi de Prusse ; on l'a même imprimé; la chose n'en est pas moins fausse. S'il m'avait retiré ses bontés, il serait vraisemblable que le tort serait de son côté ; car, quand on se brouille avec un roi, il est à croire que le roi a tort. Mais je ne veux pas laisser à mes ennemis le plaisir de croire que le roi de Prusse ait ce tort-là avec moi. Il me fait l'honneur de m'écrire aussi souvent qu'autrefois, et avec la même bonté.

Il est vrai qu'il a été un peu piqué que je l'aie quitté trop tôt ; mais le motif de mon départ de Berlin a dû augmenter son estime pour moi. Il n'a jamais compté que je pusse quitter madame du Châtelet. Il me connaît trop ; il sait quels droits a l'amitié, et il les respecte.

J'avoue que j'aurais à Berlin un peu plus de considération qu'à Paris; mais il n'y a pour moi ni Paris ni Berlin, il n'y a que les lieux qu'habite votre amie ; et, si je pouvais vivre entre elle et vous, je n'aurais plus rien à désirer.

Elle répond à M. de Mairan. Cette guerre n'est pas susceptible d'esprit ; cependant elle y en a mis, en dépit du sujet. Elle y a joint de la politesse, car on porte son caractère partout.

Elle fait mille compliments aux anges.

(1) M. Clogenson croit qu'il s'agit d'Arnaud. (G. A.)
(2) On n'a pas cette lettre, ni les vers dont Voltaire parle ensuite. (G. A.)
(3) Les *Discours sur l'Homme.* (G. A.)
(4) La Popelinière. (G. A.)

1128. — A M. L. C. (1).

15 avril 1741.

Monsieur, si vous voulez vous appliquer sérieusement à l'étude de la nature, permettez-moi de vous dire qu'il faut commencer par ne faire aucun système. Il faut se conduire comme les Boyle, les Galilée, les Newton; examiner, peser, calculer et mesurer, mais jamais deviner. M. Newton n'a jamais fait de système; il a vu, et il a fait voir; mais il n'a point mis ses imaginations à la place de la vérité. Ce que nos yeux et les mathématiques nous démontrent, il faut le tenir pour vrai. Dans tout le reste, il n'y a qu'à dire : J'ignore.

Il est incontestable que les marées suivent exactement le cours du soleil et de la lune; il est mathématiquement démontré que ces deux astres pèsent sur notre globe, et en quelles portions ils pèsent; de là Newton a non seulement calculé l'action du soleil et de la lune sur les marées de la terre, mais encore l'action de la terre et du soleil sur les eaux de la lune (supposé qu'il y en ait). Il est étrange, à la vérité, qu'un homme ait pu faire de telles découvertes : mais cet homme s'est servi du flambeau des mathématiques, qui est la grande lumière des hommes.

Gardez-vous donc bien, monsieur, de vous laisser séduire par l'imagination. Il faut la renvoyer à la poésie, et la bannir de la physique : imaginer un feu central pour expliquer le flux de la mer, c'est comme si on résolvait un problème avec un madrigal.

Qu'il y ait du feu dans tous les corps, c'est une vérité dont il n'est pas permis de douter : il y en a dans la glace même, et l'expérience le démontre; mais qu'il y ait une fournaise précisément dans le centre de la terre, c'est une chose que personne ne peut savoir, et que par conséquent on ne peut admettre en physique.

Quand même ce feu existerait, il ne rendrait raison ni des grandes marées, ni pourquoi les marées retardent avec la lune des équinoxes et des solstices, ni de celles des pleines lunes, ni pourquoi les mers qui ne communiquent point à l'Océan n'ont aucune marée, etc. Donc il n'y aurait pas la moindre raison d'admettre ce prétendu foyer pour cause du gonflement des eaux.

Vous demandez, monsieur, ce que deviennent les eaux des fleuves portées à la mer. Ignorez-vous qu'on a calculé combien l'action du soleil, à un degré de chaleur donné, dans un temps donné, élève d'eau pour la résoudre ensuite en pluies par le secours des vents?

Vous dites, monsieur, que vous trouvez très mal imaginé ce que plusieurs auteurs avancent, que les neiges et les pluies suffisent à la formation des rivières; comptez que cela n'est ni bien ni mal imaginé, mais que c'est une vérité reconnue par le calcul. Vous pouvez consulter sur cela Mariotte et les *Transactions* d'Angleterre.

En un mot, monsieur, s'il m'est permis de répondre à l'honneur de votre lettre par des conseils, lisez les bons auteurs qui n'ont que l'expérience et le calcul pour guides; et ne regardez tout le reste que comme des romans indignes d'occuper un homme qui veut s'instruire. J'ai l'honneur d'être, etc.

1129. — A M. L'ABBÉ DE VALORI.

Bruxelles, le 2 mai.

Si quelque chose, monsieur, pouvait augmenter les regrets que vous me laissez, ce serait votre attention obligeante. Vous êtes né pour faire les charmes de la société. Vous ne vous contentez pas de plaire, vous cherchez toujours à obliger. A peine recevez-vous une relation intéressante, que vous voulez bien nous en faire part. Vous vous donnez la peine de transcrire tout l'article qui regarde le pauvre Maupertuis. Je viens de le lire à madame du Châtelet; nous en sommes touchés aux larmes. Mon Dieu! quelle fatale destinée! *Qu'allait-il faire dans cette galère?* Je me souviens qu'il s'était fait faire un habit bleu; il l'aura porté sans doute en Silésie, et ce maudit habit aura été la cause de sa mort. On l'aura pris pour un Prussien; je reconnais bien les gens appartenant à un roi du Nord, de refuser place à Maupertuis dans le carrosse. Il y a là une complication d'accidents qui ressemble fort à ce que fait la destinée, quand elle veut perdre quelqu'un; mais il ne faut désespérer de rien; peut-être est-il prisonnier, peut-être n'est-il que blessé?

J'apprends dans le moment, monsieur, que Maupertuis est à Vienne, en bonne santé. Il fut dépouillé par les paysans dans cette maudite Forêt-Noire, où il était comme Don Quichotte faisant pénitence. On le mit tout nu; quelques houssards (1), dont un parlait français, eurent pitié de lui, chose peu ordinaire aux houssards. On lui donna une chemise sale, et on le mena au comte Neuperg. Tout cela se passa deux jours avant la bataille. Le comte lui prêta cinquante louis avec quoi il prit sur-le-champ le chemin de Vienne, comme prisonnier sur sa parole; car on ne voulut pas qu'il retournât vers le roi, après avoir vu l'armée ennemie, et on craignit le compte qu'en pouvait rendre un géomètre. Il alla donc à Vienne trouver la princesse de Lichtenstein qu'il avait fort connue à Paris; il en a été très bien reçu, et on le fête à Vienne comme on faisait à Berlin. Voilà un homme né pour les aventures.

S'il avait eu celle de vivre avec vous, monsieur, pendant huit jours, il n'en chercherait point d'autres; c'est bien ainsi que pense madame du Châtelet. Le nom de Valori lui est devenu cher. Elle vous fait les plus sincères compliments, ainsi qu'à toute votre aimable famille. Permettez-moi d'y joindre mes respects, et de remercier les yeux à qui j'ai fait répandre des larmes (2).

Voulez-vous bien encore, monsieur, que je fasse par vous les assurances de mon respectueux dévouement pour M. le duc de Boufflers (3) et pour madame de La Granville? C'est avec les mêmes sentiments que je serai toute ma vie, monsieur, etc.

1130. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Bruxelles, le 2 mai.

M. de Poniatowski est-il encore à Paris? il m'est important, mon cher ami, de le savoir. J'ai reçu ses nouveaux *Mémoires* (4), avec un formulaire de procuration que je suivrai exactement.

Je m'arrange pour payer ici 8,000 livres que j'avais déléguées sur l'Hôtel-de-Ville de Paris. Cette somme, et même plus, me sera due en juillet. Je toucherai à la fois de la Ville et de M. de Guébriant. Si cependant vous voulez recevoir à présent de la direction, je vous enverrai mes pancartes. Ne pourrions-nous pas mettre dix mille francs sur la place? Pâquier, s'il le veut, les fera valoir à cinq pour cent. C'est un argent que je trouverai à Paris, lorsqu'il faudra me meubler à l'hôtel du Châtelet (5). Recevez toujours deux ordonnances sur le trésor royal. A l'égard de Lezeau, nous en parlerons une autre fois.

J'attends avec impatience un exemplaire des nouveaux *Éléments*. Dites-le à la veuve. Je pars demain pour une terre (6) de M. du Châtelet, près de Liége. A mon retour j'espère vous donner avis d'une belle vente de tableaux.

1131. — A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles, le 4 mai.

Madame du Châtelet, monsieur, m'a dérobé une marche; elle a envoyé sa lettre avant la mienne; mais je n'ai été ni moins touché ni moins inquiet, et je n'ai pas été moins satisfait qu'elle, quand j'ai appris votre heureuse arrivée à Vienne, après tant de fatigues et de dangers. Vous êtes fait pour plaire partout où vous êtes; mais vous ne plairez jamais tant à personne qu'à vos compatriotes, quand vous les reverrez. Ils sont plus dignes que les Islandais de jouir de votre commerce.

Si vous prenez le parti de repasser en France, et que vous preniez votre chemin par Bruxelles, vous porterez la consolation et la joie dans notre solitude. Vous savez, sans doute, combien tout le monde s'est intéressé à votre destinée. Croyez que ce n'est pas à Bruxelles qu'on vous aime le moins. Il y a deux personnes ici qui ne sont point du tout du même avis sur les imaginations de Leibnitz, mais qui se réunissent à vous estimer et à vous aimer de tout leur cœur.

Conservez-moi, je vous en prie, l'amitié que vous m'avez toujours témoignée, et surtout conservez-vous.

1132. — A M. DE MAIRAN.

A Bruxelles, le 5 mai.

J'ai reçu, monsieur, votre certificat (7); mais je vois que l'Académie est neutre, et n'ose pas juger un procès qui me paraît pourtant assez éclairci par vous.

(1) Lettre imprimée dans la *Bibliothèque française*. (G. A.)

(1) Voyez, tome VI, les *Mémoires de Voltaire*. (G. A.)
(2) Allusion à la représentation de *Mahomet* donnée à l'*Intendance* de Lille, en présence du clergé. (G. A.)
(3) Gouverneur de la Flandre. (G. A.)
(4) Ses *Remarques* sur Charles XII. (G. A.)
(5) L'hôtel Lambert. (G. A.)
(6) Beringhen. (G. A.)
(7) Le rapport fait à l'Académie des sciences sur le *Mémoire* relatif aux forces motrices. Voyez tome V. (G. A.)

Je crois que la Société royale serait plus hardie, et ne balancerait pas à prononcer qu'en temps égal deux font deux, et quatre font quatre; car, en vérité, tout bien pesé, voilà à quoi se réduit la question.

Franchement, Leibnitz n'est venu que pour embrouiller les sciences. Sa raison suffisante, sa continuité, son plein, ses monades, etc., sont des germes de confusion dont M. Wolff a fait éclore méthodiquement quinze volumes in-4°, qui mettront plus que jamais les têtes allemandes dans le goût de lire beaucoup et d'entendre peu. Je trouve plus à profiter dans un de vos mémoires que dans tout ce verbiage qu'on nous donne *more geometrico*. Vous parlez *more geometrico et humano*.

Ce Kœnig, élève de Bernouilli, qui nous apporta à Cirey la religion des monades, me fit trembler, il y a quelques années, avec sa longue démonstration qu'une force double communique en un seul temps une force quadruple. Ce tour de passe-passe est un de ceux de Bernouilli, et se résout très facilement.

Je suis fâché que mes amis se soient laissé prendre à ce piége, et encore plus de la querelle qui s'est élevée. Mais il ne faut pas gêner ses amis dans leur profession de foi; et moi, qui ne prêche que la tolérance, je ne peux pas damner les hérétiques. J'ai beau regarder les monades avec leur perception et leur aperception comme une absurdité, je m'y accoutume comme je laisserais ma femme aller au prêche, si elle était protestante.

La paix vaut encore mieux que la vérité. Je n'ai guère connu ni l'une ni l'autre en ce monde; mais ce que je connais très bien, c'est l'estime et l'amitié avec laquelle je serai toute ma vie, mon très cher philosophe, votre, etc.

La première fois qu'on disséquera un corps calleux, mes respects à l'âme qui y loge.

1133. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, ce 5 mai.

Mes saints anges sauront que j'obéis de tout mon cœur à leurs ordres de ne point imprimer notre *Prophète;* mes idées avaient prévenu sur cela leur volonté. J'attendrai qu'ils mettent *Mahomet* sur les tréteaux de Paris.

Le roi de Prusse m'a fait l'honneur de me mander, deux jours (1) après la bataille : « *On dit les Autrichiens battus, et je crois que c'est vrai.* » Pour moi, je vous dois un peu plus de détail de la journée de Lille; car c'est à mes souverains que j'écris, et il faut leur rendre compte des opérations de la campagne. On n'a pas pu refuser quatre représentations aux empressements de la ville; et, de ces quatre, il y en a eu une chez l'intendant, en faveur du clergé, qui a voulu absolument voir un fondateur de religion. Vous croirez peut-être que je blasphème quand je dis que La Noue, avec sa physionomie de singe, a joué le rôle de Mahomet bien mieux que n'eût fait Dufresne. Cela n'est pas vraisemblable, mais cela est très vrai. Le petit Baron (2) s'est tellement perfectionné, depuis la première représentation, a eu un jeu si naturel, des mouvements si passionnés, si vrais, et si tendres, qu'il faisait pleurer tout le monde, comme on saigne du nez. C'est une chose bien singulière qu'une pièce nouvelle soit jouée en province de façon à me faire désespérer qu'elle puisse avoir le même succès à Paris. Mon sort d'ailleurs a toujours été d'être persécuté dans cette capitale, et de trouver ailleurs plus de justice. On dit que le goût des mauvaises pointes et des quolibets est la seule chose qui soit aujourd'hui de mode, et que, sans la voix de la Lemaure (3) et le canard de Vaucanson, vous n'auriez rien qui fît ressouvenir de la gloire de la France.

Je devrais dire :

> Frange, miser, calamos, vigilataque prælia dele.
> JUVÉN., sat. VII.

Cependant j'aime toujours les lettres comme si elles étaient honorées et récompensées; vous seuls me les rendez toujours chères, et vous faites ma patrie.

Madame du Châtelet a encore gagné aujourd'hui un incident considérable, et la justice est absolument bannie de ce monde, si elle ne gagne pas un jour le fond du procès; mais ce jour est loin, et le peu qui reste de belles années se consume à Bruxelles. Nous n'en serons pas quittes avant trois ans. N'importe, mon courage ne s'épuisera pas, et je ne regretterai ni Paris ni Berlin. Je souhaite seulement que nous puissions venir faire un tour, quand vous nous direz de venir.

Adieu, nos anges; je suis toujours *sub umbra alarum* vestrarum.

P.-S. Vous savez M. de Maupertuis à Vienne, chez le prince de Lichtenstein, après avoir été dépouillé par des paysans *en raison directe* de tout ce qu'il avait.

(1) Ou plutôt six jours. (G. A.)
(2) Petit-fils du célèbre Baron. (G. A.)
(3) Cantatrice de l'Opéra. (G. A.)

1134. — A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

A Bruxelles, ce 15 mai.

J'ai reçu hier bien tard, monsieur, la lettre dont vous m'avez honoré le 19 avril, et qui était adressée à Valenciennes. Je n'ai pas été assez heureux pour voir M. de Boufflers dans son ermitage, ni M. de Séchelles (1) dans son royaume. Le procès de madame du Châtelet nous a rappelés à Bruxelles. Je voudrais bien que vous jugeassiez, en dernier ressort, celui de *Mahomet*, auquel vous avez la bonté de vous intéresser. Il y avait très longtemps que j'avais commencé cet ouvrage aussi bien que *Mérope;* je les avais tous deux abandonnés, soit à cause de la difficulté du sujet, soit que d'autres études m'entraînassent, et que je fusse un peu honteux de faire toujours des vers entre Newton et Leibnitz. Mais, depuis que le roi de Prusse en fait après une victoire, il ne faut pas rougir d'être poëte. N'aimez-vous pas le style de sa lettre? *On dit les Autrichiens battus, et je crois que c'est vrai;* et de là, sans penser à sa bataille, il m'écrit une demi-douzaine de stances, dont quelques-unes ont l'air d'avoir été faites à Paris par des gens du métier. S'il peut y avoir quelque chose de mieux que de trouver le temps d'écrire dans de pareilles circonstances, c'est assurément d'avoir le temps de faire de jolis vers. Il ne manque à madame du Châtelet que des vers, après avoir vaincu le secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences; mais elle fait mieux, elle daigne toujours avoir de l'amitié pour moi, quoique je ne sois point du tout de son avis. Elle me trouva, ces jours passés, écrivant au roi de Prusse. Il y avait dans ma lettre :

> Songez que les boulets ne vous épargnent guère;
> Que du plomb dans un tube entassé par des sots,
> Peut casser aisément la tête d'un héros,
> Lorsque multipliant son poids par *sa vitesse*,
> Il fend l'air qui résiste, et pousse autant qu'il presse. (*Épît.*)

Elle mit de sa main, *par le carré de sa vitesse*. J'eus beau lui dire que le vers serait trop long; elle répondit qu'il fallait toujours être de l'avis de Leibnitz, en vers et en prose; qu'il ne fallait point songer à la mesure des vers, mais à celle des *forces vives*. Si vous ne sentez pas bien la plaisanterie de cette dispute, consultez l'abbé de Molières ou Pitot, gens fort plaisants, qui vous mettront au fait. N'allez-vous pas, monsieur, acheter bien des livres à l'inventaire de la bibliothèque de Lancelot (2)? Le roi de Prusse a renvoyé votre bibliothécaire du Molard. Il paraît qu'il ne paie pas les arts comme il les cultive, ou peut-être du Molard s'est-il lassé d'attendre. Je lui rendrai toujours tous les services qui dépendront de moi; vous ne doutez pas que je ne m'intéresse vivement à un homme que vous protégez.

Je serais bien curieux de voir ce que vous avez rassemblé sur l'*Histoire de France*. Vous vous êtes fait une belle occupation, et bien digne de vous. Je vis toujours dans l'espérance de m'instruire un jour auprès de vous, et de profiter des agréments de votre commerce; mais la vie se passe en projets, et on meurt avant d'avoir rien fait de ce qu'on voulait faire. Il est bien triste d'être à Bruxelles quand vous êtes à Paris. Madame du Châtelet, qui sent comme moi tout ce que vous valez, vous fait mille compliments. Quand vous passerez par la rue de Beaune (3), souvenez-vous de moi.

Vous savez que le prince Charles de Lorraine vient à Bruxelles; que le prince royal de Saxe n'épouse plus l'archiduchesse; et que la chose du monde dont on s'aperçoit qu'on peut se passer le plus aisément, c'est un empereur (4).

1135. — A M. DE LA NOUE.

Bruxelles, mai.

Mon cher faiseur et embellisseur de *Mahomet*, j'apprends à l'instant que Paris vous désire, et que MM. les ducs de Rochechouart et d'Aumont doivent vous engager, s'ils ne l'ont déjà fait, à venir dans une capitale où les grands talents doi-

(1) Intendant de Flandre. (G. A.)
(2) Membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, mort en 1740. (G. A.)
(3) Où Voltaire avait habité chez madame de Bernières. (G. A.)
(4) Voyez le chapitre VI du *Précis du Siècle de Louis XV*. (G. A.)

vent se rendre. Ils veulent que vous veniez avec mademoiselle Gautier. Allez donc orner Paris l'un et l'autre, et puissé-je vous y trouver bientôt! Je me recommande à vous quand vous serez dans votre royaume. Allons donc! que mademoiselle Gautier travaille de toutes ses forces; qu'elle mette plus de variété dans son récit; qu'elle joigne tout ce que peut l'art à tout ce que la nature a fait pour elle; elle est faite pour être le charme du théâtre comme celui de la société. Je la remercie de l'honneur qu'elle a fait à une certaine Palmyre. Je vous prie d'écrire à M. son père que vous le priez de rendre au plus tôt à l'abbé Moussinot les paquets dont il a bien voulu se charger; cela m'est très important. Adieu, mon cher ami.

1136. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Bruxelles, le 17 mai.

Eh bien! mon cher ami, vous avez donc employé les cent vieux louis? Soit. Tout ce que vous faites est bien; et *vidit quod esset bonum*, et *est bonum* d'avoir mille écus de rente de plus. Il faudra un peu pâtir cette année; mais, si Dieu permet que je vive, je vivrai à mon aise.

Faites-moi le plaisir, mon cher ami, d'expédier promptement à Lille, à M. Denis, et franc de port, un joli paravent à feuilles, pour mettre devant une cheminée, haut d'environ trois pieds et demi, plus ou moins, les feuilles se levant et se baissant à volonté.

C'est de Lille, où j'ai passé quelques jours, que je vous envoyai ma signature en parchemin, dans laquelle j'oubliai le nom d'Arouet, que j'oublie assez volontiers. Je vous renvoie d'autres parchemins où se trouve ce nom, malgré le peu de cas que j'en fais. Dans peu vous aurez mon certificat de vie, puisque, malgré ma maigreur et ma langueur, on dit que je vis encore. Dites-le vous-même, écrivez-le à nos débiteurs.

1137. — A M. DE LA NOUE.

Bruxelles.

Eh bien! mon cher confrère, je ferai donc venir ce manuscrit de l'*Enfant prodigue*, qui est entre les mains des comédiens de Paris; il est fort différent de l'imprimé. Le moindre des changements est celui que mes amis furent obligés d'y faire, à la hâte, du président en sénéchal. La police ne voulut jamais permettre qu'on osât mettre sur le théâtre un président. On n'était pas si difficile du temps de Perrin-Dandin. En Angleterre, j'ai vu sur la scène un cardinal qui meurt en athée.

Quant à la situation de la fin, je m'en rapporte à vous. Vous connaissez mieux le théâtre que moi; croiriez-vous bien que je n'ai jamais vu jouer ni répéter l'*Enfant prodigue?* Les effets du théâtre ne se devinent point dans le cabinet; mais je ne suis point tenté de quitter mon cabinet pour aller voir la décadence du théâtre de Paris; je ne veux y aller que quand vous ranimerez les très languissantes Muses de ce pays-là. Poésie, déclamation, tout y périt. Si nous pouvions, en attendant, faire un petit tour à Lille, je vous donnerais *Mérope*, en cas que vous eussiez du loisir; mais, en vérité, il n'y a pas moyen de travestir mademoiselle Gautier en reine douairière; elle ne doit embellir que les rôles des jeunes princesses. Je reprends de temps en temps mon coquin de *Prophète* en sous-œuvre. Tous les *Mahomet* sont nés pour vous avoir obligation.

Bonsoir, mon cher confrère. Mille compliments, je vous prie, à mademoiselle Gautier.

1138. — A M. WARMHOLTZ.

A Bruxelles, mai.

Monsieur, vous m'auriez fait un vrai plaisir, si vous aviez pu remplir les promesses que vous aviez eu la bonté de me faire; mais, puisque vous ne le pouvez pas, j'attendrai que votre grande et belle édition (1) ait paru, pour corriger mon petit abrégé de l'*Histoire de Charles XII*, que je compte seulement faire imprimer à la suite de mes œuvres. Je ne manquerai pas alors de rendre la justice qui est due à la source où j'aurai puisé. Il est très naturel que M. Nordberg, Suédois et témoin oculaire, ait été mieux instruit que moi étranger, et il est juste que sa grande histoire serve d'instruction pour mon petit abrégé. J'aurais renoncé entièrement à cette faible partie de mes ouvrages, si cette histoire, que j'ai donnée, n'avait eu quelque succès, au moins par le style, et si le public n'avait paru souhaiter que ce morceau assez intéressant fût appuyé de faits authentiques.

(1) La traduction de l'ouvrage de Nordberg. (G. A.)

Au reste, il est très faux que je me sois adressé à aucun libraire, ni indirectement ni directement, pour faire imprimer cet abrégé nouveau qui n'est pas même commencé.

Vous me ferez plaisir, monsieur, et vous me rendrez justice, si vous voulez bien avertir, dans la préface ou dans les notes de votre ouvrage, que je ne prétends point combattre M. Nordberg, mais me réformer sur ses mémoires (1). Je crois même que ce serait la seule note qui me conviendrait; car il me paraît fort inutile de citer les endroits où j'aurai été trompé dans mes premières éditions, puisque tous ces endroits seront corrigés dans la nouvelle. C'est sur quoi je m'abandonne à votre discrétion, étant de tout mon cœur, monsieur, etc.

1139. A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, le 27 mai.

Je n'apprends qu'aujourd'hui, mon cher ami, que ce manuscrit de *Mahomet*, dont je vous destinais l'hommage depuis si longtemps, est enfin arrivé à Paris, malgré les saints inquisiteurs. Ce bon musulman est entre les mains d'un docteur de Sorbonne, nommé l'abbé Moussinot, cloître Saint-Merri, et cet abbé n'attend que vos ordres pour vous l'envoyer par la voie que vous voudrez.

Je vous prie instamment de le lire avec des yeux de critique, et non pas avec ceux d'un ami. J'ai essayé, comme vous savez, la pièce à Lille. La Noue ne s'en est pas mal trouvé; mais je ne regarde les jugements de Lille que comme une sentence de juges inférieurs qui pourrait bien être cassée à votre tribunal. Vous consulter de loin, mon cher Cideville, c'est une consolation d'une si longue absence; si je vivais avec vous, je vous consulterais tous les jours.

Pourquoi ne pouvez-vous pas faire comme le jeune Helvétius, qui est venu passer ici quelques jours? Nous avons parlé de belles-lettres, nous avons rempli toutes nos heures; ce serait avec vous surtout qu'un pareil commerce serait délicieux, *sed nos fata premunt*. Où êtes-vous à présent, et que faites-vous? Cueillez-vous les fleurs du Parnasse, ou arrachez-vous les chardons de la chicane? Il me semble que vous m'aviez écrit que quelquefois la malheureuse nécessité de plaider vous arrachait à l'étude et au plaisir; c'est le cas où est madame du Châtelet.

> Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva;
> Nos patriam fugimus. (VIRG., ecl. I.)

Et pourquoi? pour plaider six ou sept ans en Brabant. Personne ne mène la vie qu'il devrait mener. Voilà-t-il pas le roi de Prusse,

> L'enragé qu'il était, né roi d'une province
> Qu'il pouvait gouverner en bon et sage prince, (BOIL., sat. VIII.)

qui s'en va hasarder sa vie en Silésie contre des houssards Maupertuis, qui pouvait vivre heureux en France, cherche à Berlin le bonheur, qui n'y est pas, et se fait prendre par des paysans de Moravie, qui le mettent tout nu, et lui prennent plus de cinquante théorèmes qu'il avait dans ses poches. J'ai été plus sage; j'ai revolé bien vite vers Emilie. Le roi de Prusse m'en a un peu boudé. Depuis les incivilités qu'il a faites à la reine de Hongrie (2), il souffre impatiemment qu'on lui préfère une femme. Il m'a fait des coquetteries immédiatement après la bataille de Molwitz, et actuellement que je vous écris, je lui dois deux lettres.

> Mais il faut que je vous préfère;
> Car, dût-il être mon appui,
> Vous faites des vers mieux que lui,
> Et votre amitié m'est plus chère.

Il ne doit aller qu'après vous et madame du Châtelet; chacun doit être à sa place. Il n'est que roi, au bout du compte, et vous êtes le plus aimable des hommes. Adieu; je vous embrasse.

1140. — A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles, ce 28 mai.

Vous n'avez pas sans doute reçu les lettres que madame du Châtelet et moi nous vous avons écrites à Vienne. Si vous aviez pu savoir la douleur dont nous fûmes pénétrés sur le faux bruit de votre mort, vous m'écririez avec un peu plus d'amitié, et vous ne vous borneriez point à me parler au

(1) M. de Voltaire se trompait; il trouva dans le chapelain plus d'injures et d'erreurs que de faits intéressants ou de remarques utiles. (K.)

(2) Marie-Thérèse. (G. A.)

nom de la reine-mère (1). Est-il possible que ce soit vous qui ayez des inégalités! Je ne vous cacherai point qu'on m'a mandé que vous vous étiez plaint à Berlin d'expressions dont je m'étais servi en parlant de vous. Je ne me souviens pas d'en avoir jamais employé d'autres que celles de *digne appui de Newton*, de *mon maître dans l'art de penser*.

Je l'ai dit en vers et en prose, et vous n'avez jamais eu de partisan plus attaché que moi. Si ce sont ces expressions qui vous ont choqué, je vous avertis que je ne m'en corrigerai pas, et que, si vous avez de l'inégalité dans l'humeur et de l'injustice dans le cœur, je ne vous en regarderai pas moins comme un homme qui fait honneur à son siècle. Mais il m'en coûterait infiniment d'être réduit à n'avoir pour vous que les froids sentiments de l'estime.

Je vous ai toujours aimé, et ne vous ai jamais manqué. Je suis en droit, par mon amitié, de vous gronder vivement, de vous reprocher votre humeur avec moi. J'use de mes droits, et je vous conjure de ne jamais croire que je puisse ni penser ni parler de vous d'une manière qui vous déplaise. C'est une vérité aussi incontestable que celle de l'aplatissement des pôles.

Si vous écrivez au roi, je vous prie de lui dire qu'il y a près d'un mois que je suis malade; c'est ce qui m'empêche de répondre à la lettre charmante dont il m'a honoré. Vous pourrez aisément m'excuser envers sa majesté de la manière dont vous savez tout dire.

Vous savez qu'on n'a pas été trop content dans le monde de la lettre de M. de Mairan, et qu'on l'a été beaucoup de celle de madame du Châtelet. L'Académie est toujours partagée sur les *forces vives*. J'ai pris la liberté d'entrer dans la querelle et d'envoyer un mémoire à l'Académie. Je voulais un jugement; mais MM. Camus (2) et Pitot, nommés commissaires, se sont contentés de dire que je n'entendais pas mal la matière; et M. Pitot prétend que le fond de la chose *est aussi difficile que la quadrature du cercle*. Je ne croyais pas que cette question fût si profonde.

Savez-vous que M. de La Trimouille (3) est mort de la petite-vérole? Ce n'était pas un grand géomètre, mais c'était un homme infiniment aimable, à ce qu'on dit.

Si vous faites un tour à Paris, prenez votre chemin par Bruxelles; vous y verrez une dame plus digne que jamais de vous voir, et un homme qui mérite votre amitié, parce qu'il vous aime autant qu'il vous estime.

Je reçois dans ce moment une lettre (4) du roi, dans laquelle il me conte votre aventure de Molwitz avec tout l'esprit que vous lui connaissez. Je suis si malade que je ne peux répondre à ses jolis vers. Je vous prie, plus que jamais, de faire mes excuses en cas que vous lui écriviez. S'il pense comme moi, il doit préférer votre prose à mes vers.

Adieu, mon cher monsieur; aimez-moi un peu, je vous en prie, et ne me tenez pas rigueur.

Du très humble et très obéissant, vous n'en aurez pas de Voltaire.

1141. — A M. DE S'GRAVESANDE (5).

A Cirey, le 1er juin.

Je vous remercie, monsieur, de la figure que vous avez bien voulu m'envoyer de la machine dont vous vous servez pour fixer l'image du soleil. J'en ferai faire une sur votre dessin, et je serai délivré d'un grand embarras; car moi, qui suis fort maladroit, j'ai toutes les peines du monde dans ma chambre obscure avec mes miroirs. A mesure que le soleil avance, les couleurs s'en vont, et ressemblent aux affaires de ce monde, qui ne sont pas un moment de suite dans la même situation. J'appelle votre machine un *sta, sol*. Depuis Josué, personne, avant vous, n'avait arrêté le soleil.

J'ai reçu, dans le même paquet, l'ouvrage que je vous avais demandé, dans lequel mon adversaire (6), et celui de tous les philosophes, emploie environ trois cents pages au sujet de quelques *Pensées* de Pascal, que j'avais examinées dans moins d'une feuille. Je suis toujours pour ce que j'ai dit. Le défaut de la plupart des livres est d'être longs. Si on avait la raison pour soi, on serait court; mais peu de raison et beaucoup d'injures ont fait les trois cents pages.

J'ai toujours cru que Pascal n'avait jeté ses idées sur le papier que pour les revoir et en rejeter une partie. Le critique n'en veut rien croire. Il soutient que Pascal aimait toutes ses idées, et qu'il n'en eût retranché aucune; mais, s'il savait que les éditeurs eux-mêmes en supprimèrent la moitié, il serait bien surpris. Il n'a qu'à voir celles que le P. Desmolets a recouvrées depuis quelques années, écrites de la main de Pascal même, il sera bien plus surpris encore (1). Elles sont imprimées dans le *Recueil de Littérature*.

Les hommes d'une imagination forte, comme Pascal, parlent avec une autorité despotique; les ignorants et les faibles écoutent avec une admiration servile; les bons esprits examinent.

Pascal croyait toujours, pendant les dernières années de sa vie, voir un abîme à côté de sa chaise; faudrait-il pour cela que nous en imaginassions autant? Pour moi, je vois aussi un abîme, mais c'est dans les choses qu'il a cru expliquer. Vous trouverez dans les *Mélanges* de Leibnitz que la mélancolie égara sur la fin la raison de Pascal; il le dit même un peu durement. Il n'est pas étonnant, après tout, qu'un homme d'un tempérament délicat, d'une imagination triste, comme Pascal, soit, à force de mauvais régime, parvenu à déranger les organes de son cerveau. Cette maladie n'est ni plus surprenante ni plus humiliante que la fièvre et la migraine. Si le grand Pascal en a été attaqué, c'est Samson qui perd sa force. Je ne sais de quelle maladie était affligé le docteur qui argumente si amèrement contre moi; mais il prend le change en tout, et pricipalement sur l'état de la question.

Le fond de mes petites *Remarques sur les Pensées de Pascal*, c'est qu'il faut croire sans doute au péché originel, puisque la foi l'ordonne, et qu'il faut y croire d'autant plus que la raison est absolument impuissante à nous montrer que la nature humaine est déchue. La révélation seule peut nous l'apprendre. Platon s'y était jadis cassé le nez. Comment pouvait-il savoir que les hommes avaient été autrefois plus beaux, plus grands, plus forts, plus heureux, qu'ils avaient eu de belles ailes, et qu'ils avaient fait des enfants sans femmes?

Tous ceux qui se sont servis de la physique pour prouver la décadence de ce petit globe de notre monde n'ont pas eu meilleure fortune que Platon. Voyez-vous ces vilaines montagnes, disaient-ils, ces mers qui entrent dans les terres, ces lacs sans issue? ce sont des débris d'un globe maudit; mais quand on y a regardé de plus près, on a vu que ces montagnes étaient nécessaires pour nous donner des rivières et des mines, et que ce sont les perfections d'un monde béni. De même mon censeur assure que notre vie est fort raccourcie, en comparaison de celle des corbeaux et des cerfs. Il a entendu dire à sa nourrice que les cerfs vivent trois cents ans, et les corbeaux neuf cents. La nourrice d'Hésiode lui avait fait aussi apparemment le même conte; mais mon docteur n'a qu'à interroger quelque chasseur, il saura que les cerfs ne vont jamais à vingt ans. Il a beau faire, l'homme est de tous les animaux celui à qui Dieu accorde la plus longue vie, et quand mon critique me montrera un corbeau qui aura cent deux ans, comme M. de Saint-Aulaire, et madame de Chanclos, il me fera plaisir.

C'est une étrange rage que celle de quelques messieurs qui veulent absolument que nous soyons misérables. Je n'aime point un charlatan qui veut me faire accroire que je suis malade pour me vendre ses pilules. Garde ta drogue, mon ami, et laisse-moi ma santé. Mais pourquoi me dis-tu des injures parce que je me porte bien, et que je ne veux point de ton orviétan?

Cet homme m'en dit de très grossières, selon la louable coutume des gens pour qui les rieurs ne sont pas. Il a été déterrer dans je ne sais quel journal je ne sais quelles *Lettres* (2) sur la nature de l'âme, que je n'ai jamais écrites, et qu'un libraire a toujours mises sous mon nom à bon compte, aussi bien que beaucoup d'autres choses que je ne lis point. Mais, puisque cet homme les lit, il devait voir qu'il est évident que ces *Lettres* sur la nature de l'âme ne sont point de moi, et qu'il y a des pages entières copiées mot à mot de ce que j'ai autrefois écrit sur Locke (3). Il est clair qu'elles sont de quelqu'un qui m'a volé; mais je ne vole point ici, quelque pauvre que je puisse être.

Mon docteur se tue à prouver que l'âme est spirituelle. Je veux croire que la sienne l'est; mais, en vérité, ses raisonnements le sont fort peu. Il veut donner des soufflets à Locke sur ma joue, parce que Locke a dit que Dieu était assez puissant pour faire penser un élément de la matière. Plus je relis ce Locke, et plus je voudrais que tous ces messieurs

(1) Sophie-Dorothée, mère de Frédéric II. (G. A.)
(2) Ou plutôt Clairaut. (G. A.)
(3) Membre de l'Académie française. (G. A.)
(4) On n'a pas cette lettre. (G. A.)
(5) Cette lettre fut imprimée en 1743, à la suite de la tragédie de *Mahomet*. (G. A.)
(6) Boullier, auteur de la *Défense de Pascal*. (G. A.)

(1) Voyez, tome IV, page 357, *Addition aux remarques*. (G. A.)
(2) Ces lettres qui, remaniées, forment aujourd'hui la VIIIe section de l'article AME dans le *Dictionnaire philosophique*, avaient paru dans le tome II des *Amusements littéraires*. (G. A.)
(3) Voyez les *Lettres anglaises*. (G. A.)

l'étudiassent. Il me semble qu'il a fait comme Auguste, qui donna un édit *de coercendo intra fines imperio.* Locke a resserré l'empire de la science pour l'affermir. Qu'est-ce que l'âme? je n'en sais rien. Qu'est-ce que la matière? je n'en sais rien. Voilà Joseph-Godefroi Leibnitz qui a découvert que la matière est un assemblage de monades. Soit; je ne le comprends pas, ni lui non plus. Eh bien! mon âme sera une monade; ne me voilà-t-il pas bien instruit? Je vais vous prouver que vous êtes immortel, me dit mon docteur. Mais vraiment il me fera plaisir; j'ai tout aussi grande envie que lui d'être immortel. Je n'ai fait la *Henriade* que pour cela; mais mon homme se croit bien plus sûr de l'immortalité par ses arguments que moi par ma *Henriade.* VANITAS *vanitatum et* METAPHYSICA *vanitas!*

Nous sommes fait pour compter, mesurer, peser : voilà ce qu'a fait Newton; voilà ce que vous faites avec M. Musschenbroeck; mais, pour les premiers principes des choses, nous n'en savons pas plus qu'Epistemon et maître Editue (1).

Les philosophes, qui font des systèmes sur la secrète construction de l'univers, sont comme nos voyageurs qui vont à Constantinople, et qui parlent du sérail. Ils n'en ont vu que les dehors, et ils prétendent savoir ce que fait le sultan avec ses favorites. Adieu, monsieur; si quelqu'un voit un peu, c'est vous; mais je tiens mon censeur aveugle. J'ai l'honneur de l'être aussi; mais je suis un *Quinze-Vingts* de Paris, et lui un aveugle de province. Je ne suis pas assez aveugle pourtant pour ne pas voir tout votre mérite, et vous savez combien mon cœur est sensible à votre amitié.

1142. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Bruxelles, le 4 juin.

Il est certain, mon cher curieux, que l'affaire des tableaux (2) est, de tout point, une malheureuse affaire. Collens est pauvre, dérangé, voluptueux, et inappliqué; vous ne recevrez jamais un sou de tout ce qui lui a passé par les mains. Il faut absolument finir avec lui; mais il n'y a que vous au monde qui le puissiez. Il faut lui donner un rendez-vous, le chercher, le trouver, ne le point quitter que vous n'ayez signé avec lui un compromis. Il reste ici pour environ dix-huit cents florins de tableaux, sur le prix de l'achat; il en a emporté environ autant. Il faut lui proposer qu'il vous abandonne en entier la perte et le gain de ceux qui sont encore ici, et que je vais faire retirer, ou qu'il prenne le tout pour lui, et qu'il vous compte à Paris ces dix-huit cents florins. Nous y perdrons, mais il vaut mieux s'en tirer ainsi que de s'embourber davantage; d'ailleurs, il y a des occasions où il faut savoir perdre.

Ne quittez pas Collens qu'il n'ait pris un de ces partis, car je prévois depuis longtemps un procès. Il voudra me faire payer sa fausse déclaration; je sais qu'on l'excite à me poursuivre; ainsi, il se trouverait que j'aurais prêté plus de seize cents florins, et que j'aurais un procès au bout. C'est la circonstance où je suis avec lui qui me met entièrement hors d'état de rien proposer. C'est à vous, mon cher abbé, à consommer cette affaire; je vous en prie très instamment. J'aurai perdu les frais de votre voyage; le mal est médiocre, et le plaisir de vous avoir vu ne peut être trop payé.

1143. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Bruxelles, ce 5 juin.

Comment mes anges, qui sondent les cœurs, peuvent-ils s'imaginer que je fasse imprimer leur *Mahomet?* Je ne suis pas assez impie pour transgresser leurs ordres; on ne l'imprimera, on ne le jouera à Paris que quand ils le voudront. Vous avez cru, je ne sais sur quel billet (3) moitié vers et moitié prose, écrit à La Noue il y a quelques mois, que je lui envoyais ce *Mahomet* imprimé; mais mes anges sauront qu'il y a deux points dans cette affaire. Le premier est que j'envoyai à ce La Noue la pièce manuscrite avec les rôles, et qu'il m'a rendu le tout fidèlement, car ce La Noue est un honnête garçon.

Le second point est que ledit La Noue a été aussi indiscret qu'honnête homme, pour le moins; qu'il a montré mes lettres, et que ces petits vers dont vous me parlez, très peu faits pour être montrés, ont couru Paris. C'est ce second point qui me fâche beaucoup. Il est défendu, dans la sainte Écriture, de révéler la turpitude de son prochain; et la plus grande des turpitudes, c'est une lettre écrite d'abondance de cœur à un ami, et qui devient publique. J'ai appris même qu'on a défiguré et fort envenimé ces petits vers dont en vérité il ne me souvient plus. Enfin, j'ai tout lieu de croire que cette bagatelle est allée jusqu'aux oreilles de M. le cardinal (1). Ce qui me le persuade, c'est que, dans ce temps-là même, M. du Châtelet étant à Paris, et ayant retiré d'office mes ordonnances du trésor royal, M. le cardinal donna ordre qu'on ne les payât point.

Madame du Châtelet, sans m'en rien dire, m'a joué le tour d'écrire à son éminence, qui a répondu qu'on me paierait, mais qui n'a pas mis dans sa lettre le même air de bonté pour moi que celui dont il m'honorait quand j'étais en Hollande et en Prusse.

Je vais avoir l'honneur de lui écrire (2) pour le remercier; mais je ne sais si je dois prendre la liberté de lui proposer de lire *Mahomet;* je ne ferai rien sans les ordres de mes anges gardiens.

Je fais mon compliment à M. de La Chaussée (3). Je voudrais bien que quelque jour il pût me le rendre ; mais je doute fort qu'on trouve à la Comédie-Française quatre acteurs tels que ceux qui ont joué *Mahomet* à Lille.

Je sais que La Noue a l'air d'un fils rabougri de Baubourg, mais aussi il joue, à mon sens, d'une manière plus forte, plus vraie et plus tragique que Dufresne. Il y a un petit Baron qui n'a qu'un filet de voix, mais qui a fait verser des ruisseaux de larmes. J'en verserais, moi, de n'être pas auprès de vous, si je n'étais pas ici. Je me mets à l'ombre de vos ailes.

1144. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Bruxelles.

J'ai un besoin effroyable d'argent, mon cher trésorier ; j'écris à M. le duc de Villars; la parole de M. le président d'Auneuil ne donne que des espérances. Si nous touchons de M. de Guébriant, c'est quelque chose. Je ferai encore une représentation honnête à M. de Lezeau, après quoi nous agirons en justice. Après les devoirs de bienséance viendront les devoirs d'intérêt. De M. d'Estaing et de son Belle-Poule? Rien. Cela est dur. Que dit M. de Barassi à cela? Je lui ai écrit; point de réponse. C'est plus que dur.

Son éminence écrit à madame la marquise du Châtelet qu'on n'avait qu'à se présenter au trésor royal pour être payé de mes ordonnances. De la part de son éminence c'est un *quiproquo*, à la vérité, de peu de conséquence pour l'Europe. Avant tout il faut avoir ces ordonnances; quand vous aurez consommé les aventures du Palais-Royal, il faudra les demander à Versailles, à M. Thevenot. N'oubliez pas ce monsieur, qui est très disposé à nous oublier.

M. Boulanger (4), qui m'a remis votre lettre, est un très honnête garçon, et je soupçonne dans ce jeune homme quelque chose de plus que de l'honnêteté, de la probité, de la modestie, et de la candeur.

Le Ravoisier, à qui j'ai fait tant de bien, est le malheureux qui m'avait volé. Voilà ce qu'on gagne à vieillir, d'apprendre qu'on a été dupe.

Il y a un M. Decaux qui me doit cent francs; il en faut prendre cinquante, et donner quittance des cent. Je vous recommande le Mouhi. Une autre fois nous parlerons de d'Arnaud.

1145. — A M. PITOT.

Bruxelles, le 19 juin.

Je suis un paresseux, mon cher philosophe; je crois que c'est une mauvaise qualité attachée au peu de santé que j'ai. Je passe des six mois entiers sans écrire à mes amis. Il est vrai qu'il faut m'excuser un peu : j'ai fait des voyages au Nord, quand vous alliez au Midi; mais ne jugez point, je vous prie, de mon amitié par mon silence; personne ne s'intéresse plus vivement que moi à tout ce qui vous arrive; il suffit d'ailleurs d'être bon citoyen pour être charmé que vous soyez employé en Languedoc. J'aimerais mieux encore que vous fussiez occupé à ouvrir de nouveaux canaux en France qu'à rajuster les anciens. Il me semble qu'il manque à l'industrie des Français et à la splendeur de l'État d'embellir le royaume, et de faciliter le commerce par ces rivières artificielles dont on a déjà de si beaux exemples. De tels ouvrages valent bien l'aire d'une courbe, et la mesure leibnitzienne des *forces vives.* Vous faites de la géométrie l'usage le

(1) Personnages de *Pantagruel.* (G. A.)
(2) Voyez la lettre à Moussinot du 9 juillet 1739. (G. A.)
(3) Voyez, aux POÉSIES MÊLÉES, un huitain adressé à La Noue. (G. A.)

(1) Fleury. (G. A.)
(2) On n'a pas cette lettre. (G. A.)
(3) Pour sa comédie de *Mélanide.* (G. A.)
(4) L'abbé Duvernet prétend qu'il s'agit ici du célèbre ingénieur philosophe Boulanger, qui avait alors dix-neuf ans. (G. A.)

plus honorable, puisque c'est le plus utile; car je m'imagine qu'il en est de la physique comme de la politique des princes : où est le profit, là est l'honneur.

J'ai un peu abandonné cette physique pour d'autres occupations; il ne faut faire qu'une chose à la fois pour la bien faire. Madame du Châtelet est assez heureuse pour n'avoir rien à présent qui la détourne de cette étude; sa lettre à M. de Mairan a été fort bien reçue; mais j'aurais mieux aimé que cette dispute n'eût pas été publique. Le fond de la question n'a pas été entamé dans les lettres de M. de Mairan et de madame du Châtelet, et le fond de la question consistant à savoir si le temps doit entrer dans la mesure des forces, il me semble que tout le monde devrait être d'accord. M. de Bernouilli lui-même ne nie plus qu'on doive admettre le temps. Ainsi, si on peut disputer encore, ce ne peut plus être que sur les termes dont on se sert. Il est triste pour des géomètres qu'on se soit si longtemps battu sans s'entendre; on les aurait presque pris pour des théologiens.

Je crois que vous êtes bien content du séjour du Languedoc. Est-il vrai qu'on s'y porte toujours bien? Il n'en est pas de même en Flandre; ma santé continue d'y être bien mauvaise. Les études en souffrent, l'âme est toujours malade avec le corps, quoique ces deux choses soient, dit-on, de nature si *hétérogène*. Avez-vous auprès de vous madame votre femme, ou l'avez-vous laissée à Paris? et vivez-vous avec elle comme Cérès avec Proserpine, six mois d'absence et six mois de séjour?

M. de Maupertuis doit être arrivé à Paris. On le dit mécontent; il n'a point fondé d'Académie à Berlin, comme il l'espérait, a mangé beaucoup d'argent, a perdu son petit bagage à la bataille de Molwitz, et n'est pas récompensé comme on s'en flattait. Il n'a point passé, à son retour, par Bruxelles, et il y a très longtemps que je n'ai reçu de ses nouvelles. On nous dit, dans le moment, qu'il y a une suspension d'armes en Silésie; mais cette nouvelle mérite confirmation.

Toute l'Europe se prépare à la guerre; Dieu veuille que ce soit pour avoir la paix!

Adieu, mon cher monsieur; je vous aime tout comme si je vous écrivais tous les jours. Mon cœur n'est pas paresseux.

Madame du Châtelet vous fait mille compliments. Je vous embrasse sans cérémonie.

1146. — A M. HELVÉTIUS.

A Bruxelles, ce 20 juin.

Je me gronde bien de ma paresse, mon cher et aimable ami; mais j'ai été si indignement occupé de prose depuis un mois, que j'osais à peine vous parler de vers. Mon imagination s'appesantit dans des études qui sont à la poésie ce que des garde-meubles sombres et poudreux sont à une salle de bal bien éclairée. Il faut secouer la poussière pour vous répondre. Vous m'avez écrit, mon charmant ami, une lettre où je reconnais votre génie. Vous ne trouvez point Boileau assez fort; il n'a rien de sublime, son imagination n'est point brillante, j'en conviens avec vous ; aussi il me semble qu'il ne passe point pour un poëte sublime, mais il a bien fait ce qu'il pouvait et ce qu'il voulait faire. Il a mis la raison en vers harmonieux; il est clair, conséquent, facile, heureux dans ses transitions; il ne s'élève pas, mais il ne tombe guère. Ses sujets ne comportent pas cette élévation dont ceux que vous traitez sont susceptibles. Vous avez senti votre talent, comme il a senti le sien. Vous êtes philosophe, vous voyez tout en grand; votre pinceau est fort et hardi. La nature en tout cela vous a mis, je vous le dis avec la plus grande sincérité, fort au-dessus de Despréaux; mais ces talents-là, quelque grands qu'ils soient, ne seront rien sans les siens. Vous avez d'autant plus besoin de son exactitude, que la grandeur de vos idées souffre moins la gêne et l'esclavage. Il ne vous coûte point de penser, mais il coûte infiniment d'écrire. Je vous prêcherai donc éternellement cet art d'écrire que Despréaux a si bien connu et si bien enseigné, ce respect pour la langue, cette liaison, cette suite d'idées, cet air aisé avec lequel il conduit son lecteur, ce naturel qui est le fruit de l'art, et cette apparence de facilité qu'on ne doit qu'au travail. Un mot mis hors de sa place gâte la plus plus belle pensée. Les idées de Boileau, je l'avoue encore, ne sont jamais grandes, mais elles ne sont jamais défigurées; enfin, pour être au-dessus de lui, il faut commencer par écrire aussi nettement et aussi correctement que lui.

Votre danse haute ne doit pas se permettre un faux pas; il n'en fait point dans ses petits menuets. Vous êtes brillant de pierreries; son habit est simple, mais bien fait. Il faut que vos diamants soient bien mis en ordre, sans quoi vous auriez un air gêné avec le diadème en tête. Envoyez-moi donc, mon cher ami, quelque chose d'aussi bien travaillé que vous imaginez noblement; ne dédaignez point tout à la fois d'être possesseur de la mine et ouvrier de l'or qu'elle produit. Vous sentez combien, en vous parlant ainsi, je m'intéresse à votre gloire et à celle des arts. Mon amitié pour vous a redoublé encore à votre dernier voyage. J'ai bien la mine de ne plus faire de vers. Je ne veux plus aimer que les vôtres. Madame du Châtelet, qui vous a écrit, vous fait mille compliments. Adieu; je vous aimerai toute ma vie.

1147. — A M. THIERIOT.

A Bruxelles, le 21 juin.

Je vous avoue que je suis étonné et embarrassé de l'affaire de votre pension. Je ne peux douter que vous ne la touchiez tôt ou tard. Si vous n'entendez parler d'ici à un mois que des affaires de Hongrie, et point des vôtres, et si vous jugez à propos de m'employer, je prendrai la liberté de faire souvenir sa majesté prussienne de ses promesses ; si même vous croyez que je doive écrire à présent, je ne balancerai pas. Mon crédit, à la vérité, est aussi médiocre que les bontés continuelles dont le roi m'honore sont flatteuses. Il pourrait très bien souffrir mes vers et ma prose, et faire très peu de cas de mes recommandations. Mais enfin j'ai quelque droit de lui écrire d'une chose dont j'ai osé lui parler, et sur laquelle j'ai sa parole. La dernière lettre que j'ai reçue est du 3 juin (1). Je pourrais, dans ma réponse, glisser une commémoration très convenable de vos services et de vos besoins.

Vous me ferez plaisir de m'apprendre à quel point M. de Maupertuis est satisfait, et ce que sa majesté prussienne a ajouté à la manière distinguée dont elle l'a toujours traité. Vous pouvez me parler avec une liberté entière, et comptez sur ma discrétion comme sur mon zèle.

Les vers qui regardent le roi de Prusse, et qui sont en manuscrit à quelques exemplaires de la *Henriade*, ne sont plus convenables (2). Ils n'étaient faits que pour un prince philosophe et pacifique, et non pour un roi philosophe et conquérant. Il ne me siérait plus de blâmer la guerre, en m'adressant à un jeune monarque qui la fait avec tant de gloire.

Vous savez d'ailleurs qu'il avait fait commencer une édition gravée de la *Henriade* (3). Je ne sais si les affaires importantes qui l'occupent lui permettront de continuer à me faire cet honneur; mais, soit qu'on la réimprime à Berlin, soit qu'on la grave en Angleterre, je ne pourrai me dispenser de changer cette dédicace d'une manière convenable au sujet et au temps.

A l'égard de ces additions et de ces corrections en vers et prose que je vous ai envoyées, vous sentez bien qu'il ne faut jamais que cela passe en des mains profanes. Ce qui est bon pour deux ou trois personnes sensées ne l'est point pour le grand nombre. Je vous prie donc de ne vous en point dessaisir. Ce n'est pas que je pense qu'il y ait rien de dangereux dans ces petites additions; mais, quelque circonspection que j'apporte dans ce que j'écris, on en peut toujours abuser. Je passerais pour coupable des mauvaises interprétations que la malignité fait trop aisément; enfin je ne dois donner aucune prise. Je me crois d'autant plus obligé à une extrême retenue, que les obligations que j'ai à monsieur le cardinal m'imposent un nouveau devoir de les justifier par la conduite la plus mesurée. Je dois particulièrement ses bontés à madame du Châtelet dont il a senti tout le mérite dans les entretiens qu'il eut avec elle à Fontainebleau, et pour laquelle il a conservé la plus grande estime et les attentions les plus flatteuses. Tout cela redouble en moi l'envie de lui plaire; et je vous avoue que quand on voit dans les pays étrangers comment on pense de lui, et avec quel respect on le regarde (4), cette envie-là ne diminue pas.

M. d'Argenson m'a prévenu. Je voulais faire relier proprement ce recueil pour vous prier de lui en faire présent de ma part; il s'est saisi d'un bien qui était à lui, et que j'aurais voulu lui offrir. Je vous prie de l'assurer de mes plus tendres respects. Je vous embrasse et vous souhaite tranquillité, santé et fortune.

---

(1) Ou plutôt du 2 juin. (G. A.)
(2) Voyez la lettre à Frédéric du 15 avril 1739. (G. A.)
(3) Frédéric ne continua pas. (G. A.)
(4) Cette lettre est écrite pour être montrée. (G. A.)

1148. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Bruxelles le 26 juin.

Je me servais habilement, mon cher ami, d'un almanach de l'année passée, et voilà justement d'où venait l'erreur des dates de mes dernières lettres.

J'ai soixante-dix billets de la loterie de l'Hôtel-de-Ville de Paris, et je ne pense pas être en état d'en prendre davantage; d'ailleurs, nous avons du temps. Mandez-moi seulement si cette opération prend toujours faveur dans le public.

Mandez-moi aussi, mon cher abbé, s'il est vrai qu'on a saisi chez Prault fils un petit programme du *Siècle de Louis XIV*, et quelques livres. Comment cela s'est-il fait, et pourquoi? Si Prault est actuellement dans le besoin et dans la peine, s'il est réellement pressé d'argent, si réellement cette saisie a été faite, je vous prie de lui compter cinq cents francs, en exigeant de lui qu'il rende généralement tous les papiers et toutes les lettres qu'il pourrait avoir à moi, aucune n'étant créance.

Vingt livres à d'Arnaud, et conseil de sagesse.

1149. — A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles, le 1er juillet.

Je suis très mortifié, monsieur, que vous soyez assez leibnitzien pour imaginer que vous avez une raison suffisante d'être en colère contre moi. Je crois, pour moi, que votre fâcherie est un de ces effets de la la liberté de l'homme, dont il n'y a point de raison à rendre.

En vérité, si on vous avait fait quelques rapports, n'était-ce pas à moi-même qu'il fallait vous adresser? Ne connaissez-vous pas mes sentiments et ma franchise? puis-je avoir quelque sujet et quelque envie de vous nuire? prétends-je être meilleur géomètre que vous? ai-je pris parti pour ceux qui n'ont pas été de votre sentiment? ai-je manqué une occasion de vous rendre justice? n'ai-je pas parlé de vous au roi de Prusse, comme j'en ai parlé à toute la terre?

Je vous avoue qu'il est bien dur d'avoir fait tant d'avances pour n'en recueillir qu'une tracasserie. Si vous aviez passé par Bruxelles, vous auriez bien connu votre injustice. Voilà, ce me semble, de ces cas où il est doux d'avouer qu'on a tort.

Quand je vous priai de m'excuser auprès du roi de Prusse, de ce que je ne lui écrivais point, c'est qu'en effet je pensais que vous lui écririez en partant de Berlin, et que vous ne partiriez pas avant d'avoir reçu ma lettre.

J'ai été fort occupé, et ensuite j'ai été malade; cela m'ôtait la liberté d'esprit nécessaire pour écrire ces lettres moitié prose et moitié vers, qui me coûtent beaucoup plus qu'au roi. Je n'ai point d'imagination quand je suis malade, et il faut que je demande quartier. Ce commerce épistolaire est plus vif que jamais. Je ne reviens point de mon étonnement de recevoir des lettres pleines de plaisanteries du camp de Molwitz et d'Ottmachau. Vous pensez bien que votre prise n'a pas été oubliée dans les lettres du roi; mais il n'y a rien qui doive vous déplaire, et, s'il parle de votre aventure comme aurait fait l'abbé de Chaulieu, je me flatte qu'il en a usé ou en usera avec vous comme eût fait Louis XIV; mais, encore une fois, il fallait passer par Bruxelles pour se dire sur cela tout ce qu'on peut se dire.

Madame du Châtelet n'a point reçu une lettre qu'il me semble que vous dites lui avoir écrite de Francfort. Mandez-lui, elle vous en prie, si c'est de Francfort que vous lui avez écrit cette lettre qui n'est point parvenue jusqu'à elle, et si vous avez été instruit qu'on imprimât dans cette ville les *Institutions physiques*.

M. de Crousaz (1), le philosophe le moins philosophe, et le bavard le plus bavard des Allemands, a écrit une énorme lettre à madame du Châtelet, dont le résultat est qu'il n'est pas du sentiment de Leibnitz, parce qu'il est bon chrétien.

Je vous prie d'embrasser pour moi M. Clairaut. Je pourrais lui écrire une lettre à la Crousaz sur les *forces vives;* je l'avais déjà commencée; mais je la lui épargne. Il me semble que tout est dit sur cela, que ce n'est plus qu'une question de nom.

Il n'en est pas ainsi de mes sentiments pour vous; c'est la chose la plus décidée. Ne soyez jamais injuste avec moi, et soyez sûr que je vous aimerai toute ma vie.

(1) Il venait de publier un *Traité de l'esprit humain* contre Wolff et Leibnitz. (G. A.)

1150. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Bruxelles.

Je vous le répète, mon cher ami, il faut compter votre voyage en Flandre uniquement pour une partie de plaisir qui n'a pas trop coûté, et engager Collens de se charger de me rembourser l'argent que j'ai avancé, et à faire le remboursement de la façon que je le propose. Je gagnerais bien le procès contre lui; mais encore serait-il désagréable de le gagner.

Il faut donc que, entre vous et lui, il y ait un compromis bien net et bien cimenté; que par ce compromis il convienne que vous avez avancé, prêté dix-huit cents florins, ou environ, pour le total des tableaux; et, ce faisant, il fera une chose très juste, et toute discussion finira. Je ne donnerai pas ici deux mille francs pour hasarder de les perdre encore; je recule tant que je peux, mais je ne peux pas différer toujours; il faut finir. Le pis aller serait d'abandonner le tout aux commis, pour les trois cents florins de taxation, et vous garderiez l'argent que vous avez touché des autres tableaux vendus à Paris. Il peut très bien arriver que tout ceci tourne fort mal. Je n'avancerai pas un sou à Bruxelles, sans avoir un billet de Collens qui me réponde de ce que j'ai déjà avancé. Cela me paraît simple, et je ne vois aucun prétexte de refus. Voilà bien du verbiage, je me tais.

Je vous embrasse, et vous prie de donner cinquante francs à d'Arnaud, si vous avez de l'argent.

1151. — A M. DE CIDEVILLE.

Bruxelles, ce 11 juillet.

Vir bonus et prudens versus reprehendet inertes;
. . . .
Fiet Aristarchus. . . . . (HOR., *de Art. poet.*)

Voilà comme il faut des amis. Dites-moi donc votre sentiment, mon cher Aristarque, et ayez la bonté de renvoyer bien cacheté à l'abbé Moussinot ce que (1) j'ai soumis à vos lumières. Si Mahomet n'est pas votre prophète, soyez le mien. Il serait plus doux de se parler que de s'écrire; mais la destinée recule toujours le temps heureux où Paris doit nous réunir. Nous y habiterons un jour, je n'en veux pas douter; mais j'y arriverai vieilli par les maladies et par la faiblesse de mon tempérament. Le cœur ne vieillit point, je le sais bien; mais il est dur aux immortels de se trouver logés dans des ruines. Je rêvais, il n'y a pas longtemps, à cette décadence qui se fait sentir de jour en jour, et voici comme j'en parlais, car il faut que je vous fasse cette douloureuse confidence.

Si vous voulez que j'aime encore (2),
Rendez-moi l'âge des amours;
Au crépuscule de mes jours
Rejoignez, s'il se peut, l'aurore.

Des beaux lieux où le dieu du vin
Avec l'Amour tient son empire,
Le Temps, qui me prend par la main,
M'avertit que je me retire.

Quoi! pour toujours vous me fuyez,
Tendresse, illusion, folie,
Dons du ciel, qui me consoliez
Des amertumes de la vie!

Que le matin touche à la nuit!
Je n'eus qu'une heure; elle est finie.
Nous passons; la race qui suit
Déjà par une autre est suivie.

On meurt deux fois, je le vois bien;
Cesser d'aimer et d'être aimable,
C'est une mort insupportable;
Cesser de vivre, ce n'est rien.

Ainsi je déplorais la perte
Des erreurs de mes premiers ans;
Et mon âme aux désirs ouverte
Regrettait ses égarements.

Du ciel alors daignant descendre,
L'Amitié vint à mon secours;
Elle est plus égale, aussi tendre,
Et moins vive que les Amours.

Touché de sa beauté nouvelle,
Et de sa lumière éclairé,
Je la suivis, mais je pleurai
De ne pouvoir plus suivre qu'elle.

(1) *Mahomet.* (G. A.)
(2) Comparez cette version à celle qui se trouve aux *Stances.* (G. A.)

Cette amitié est pourtant une charmante consolation. Eh ! qui m'en fait connaître le paix mieux que vous ? L'amour à qui vous avez si bien sacrifié toute votre vie n'a servi qu'à vous rendre tendre pour vos amis, et à rendre votre société encore plus délicieuse. Cependant vous plaidez, et vous voilà près des degrés du palais. Quel métier pour vous et pour madame du Châtelet de passer son temps avec des exploits et des contredits! Je défie votre chicane de Rouen d'être plus chicane que celle de Bruxelles. Un beau matin nous devrions laisser là toutes ces amertumes de la vie, et nous rassembler avec *levia carmina et faciles versus*. N'êtes-vous pas à présent avec votre procureur? Madame du Châtelet est avec le sien. Mais moi, je suis avec vous deux. Adieu, bonsoir, charmant ami. Je vais m'enfoncer dans le travail, qui, après l'amitié, est une grande consolation.

1152. — A M. DE LOCMARIA.

Bruxelles, le 17 juillet.

J'ai reçu, monsieur, le mémoire des vexations juridiques que vous avez essuyées. Je suis très sensible à votre souvenir et à vos peines. Du temps d'Anne de Bretagne, vous auriez gagné votre procès tout d'une voix. La jurisprudence a changé. Il est plaisant qu'on ait raison par delà la Loire, et tort en deçà; mais les hommes ne savent pas mieux, et il faut que leur justice se ressente de leur misérable nature. Recevez aussi mes remerciements sur l'estampe de M. de Maupertuis. Il est beau à vous de songer, entre les griffes de la chicane, à la gloire de votre ami et de votre compatriote. L'estampe est digne de lui, et je me sens bien indigne de joindre mes crayons à ce burin-là. Une inscription latine me déplaît, parce que je suis bon Français. Je trouve ridicule que nos jetons, nos médailles et nos louis, soient latins. En Allemagne, en Angleterre, la plupart des devises sont françaises; il n'y a que nous qui n'osions pas parler notre langue dans les occasions où les étrangers la parlent. Je sens très bien qu'il faudrait faire toutes les inscriptions en français, mais aussi cela est trop difficile. La marche de notre langue est trop gênée; notre rime délaie en quatre vers ce qu'un vers latin pourrait facilement exprimer. Ni vous ni moi ne serions contents du chétif quatrain que voici (1) :

Ce globe mal connu, qu'il a su mesurer,
Devient un monument où sa gloire se fonde;
Son sort est de fixer la figure du monde,
De lui plaire, et de l'éclairer.

Si vous voulez mieux, comme de raison, faites les vers vous-même, ou, à votre refus, qu'il les fasse. Despréaux a bien eu le courage de faire son inscription; il disait modestement de lui-même :

Je rassemble en moi Perse, Horace, et Juvénal;

mais c'est que Boileau n'était pas philosophe. J'ose vous prier d'ajouter à vos bontés celle de vouloir bien faire ma cour à madame la duchesse d'Aiguillon. Quand vous la ferez graver, tout le monde se battra à qui fera l'inscription.

1153. — A M. CÉSAR DE MISSY.

A Bruxelles, ce 18 juillet 1741 (2).

Monsieur, vous m'accuserez sans doute du péché de paresse; mais il ne faut que me plaindre d'une santé déplorable qui m'a obligé de prendre des eaux, et qui m'a fait interrompre tout commerce pendant quelque temps. Croyez, monsieur, que je ressens comme une de mes plus grandes incommodités le déplaisir de répondre si tard à l'honneur que vous m'avez fait.

En qualité de citoyen du monde, je prends beaucoup d'intérêt aux maximes de l'*Anti-Machiavel;* mais elles sont si peu suivies, et je vois la pratique si peu d'accord avec la théorie, que j'ai entièrement abandonné cet ouvrage. Je l'avais publié dans la vaine espérance qu'il produirait quelque bien; il n'a produit que de l'argent à des libraires.

Vous me demandez, monsieur, s'il s'agit d'Innocent II ou d'Innocent XI ; c'est sans doute d'Innocent XI qui était un homme d'un très grand mérite, et qui me semble avoir très grande raison dans ses démêlés avec Louis XIV.

Puisque vous voyez M. de Nancy, je vous prie de vouloir bien l'assurer de mon amitié. Je lui rendrai toujours tous les services qui dépendront de moi.

Me permettrez-vous de m'adresser à vous, monsieur, pour savoir comment je pourrais faire venir le *Nova reperta et antiqua deperdita* (1), imprimé depuis peu, me semble, à Londres, avec des notes? Je voudrais aussi la réponse de Wotton à Temple sur la dispute des modernes (2). C'est peut-être abuser du commerce dont vous voulez bien m'honorer. J'ai lu depuis peu une histoire ancienne en deux volumes in-4° qui, par le titre, paraît traduite de l'anglais : il me semble que cela est très savant et très méthodique. Aura-t-on bientôt la suite? Le libraire qui m'enverrait cette suite avec le *Nova reperta* serait payé sur-le-champ.

Ces *Lettres sur les Français et sur les Anglais* dont vous me parlez, furent imprimées ridiculement, toutes bouleversées et toutes tronquées. Elles ont paru dans un désordre aussi grand sous le nom de *Lettres philosophiques*, et un peu moins mal dans un Recueil de mes œuvres fait à Amsterdam sous le nom de *Mélanges de Littérature et d'histoire*. Je n'ai jamais eu la satisfaction d'être bien imprimé.

Au reste, monsieur, j'habite un pays bien stérile pour la littérature, et si vous voulez bien entretenir commerce avec moi, vous y mettrez plus que vous ne recevrez; on n'imprime ici que des almanachs. Les journaux étrangers y sont défendus, et malgré cela on ne les fait point venir. Il est étrange de voir une telle disette dans un pays riche, peuplé et tranquille. L'université de Louvain ne sait pas encore que Newton est venu au monde. Je n'aurais donc rien à vous mander de ce pays-ci, si madame la marquise du Châtelet ne s'y trouvait pas. Elle est la seule philosophe du Brabant. C'est peut-être un peu dommage qu'elle préfère aux découvertes de Newton les monades et l'harmonie de Leibnitz ; mais *quidquid calcaverit, rosa fiat*. Elle fait toujours bien de l'honneur aux systèmes qu'elle embrasse et qu'elle éclaircit.

Je voudrais avoir quelque chose qui fût digne de vos journaux, je me ferais un plaisir de vous l'envoyer. J'ai l'honneur d'être, avec une parfaite estime, etc.

1154. — A M. THIERIOT.

A Bruxelles, 18 juillet (3).

Si vous passez quelquefois chez Briasson, le libraire, vous me feriez bien plaisir d'examiner deux livres qui sont chez lui : l'un est une *Histoire universelle*, en sept volumes, du père dom Calmet, que je ne connaissais pas; l'autre est une dissertation latine faite par Bayer (4) ou par quelque autre Allemand sur les monnaies runiques. Dites-moi, je vous prie, si l'histoire de dom Calmet est pleine de recherches curieuses du moyen âge, et si la dissertation sur les monnaies runiques éclaircit un peu l'histoire triste et obscure des peuples du Nord. Si vous croyez ces deux livres bons, je les achèterai.

Faites, je vous prie, mille compliments à M. de Maupertuis. Y a-t-il quelque chose de nouveau sur vos affaires ? Je crois, comme vous, qu'il faut attendre la fin de la campagne.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

1155. — A M. DE CIDEVILLE.

Bruxelles, ce 19 juillet.

Mon cher ami, celui qui a fait un examen si approfondi et si juste de *Mahomet* est seul capable de faire la pièce. Vous avez développé et éclairci beaucoup de doutes obscurs que j'avais; vous m'avez déterminé tout d'un coup sur deux points très importants de cet ouvrage.

Le premier, c'est la résolution que prenait ou semblait prendre Mahomet, dès le second acte, de faire assassiner Zopire par son propre fils, sans être forcé à ce crime. C'était sans doute un raffinement d'horreur qui devait révolter, puisqu'il n'était pas nécessaire. Il y avait là deux grands défauts, celui d'être inutile, et celui de n'être pas assez expliqué.

Voici à peu près comme je compte tourner cet endroit. Voyez si vous l'approuvez, car j'ai autant de confiance en vous, que de défiance de moi-même.

Le second point essentiel, c'est la disparate de Mahomet au cinquième acte, qui envoie chercher des filles dans son boudoir, quand le feu est à la maison. Je crois qu'il ne sera pas mal que Palmyre vienne elle-même se présenter à lui pour

(1) Ce quatrain fut gravé au bas d'un portrait de M. de Maupertuis. (K.)
(2) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

(1) C'est l'ouvrage de Pancirole, dont il sera parlé plus loin. (*A. François.*)
(2) Reflections on ancient and modern learning, by W. Wotton. (*A. François.*)
(3) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(4) *Historia osrhoenca et edessa, ex numis illustrata.* Saint-Pétersbourg, 1734. (G. A.)

lui demander la grâce de son frère; alors les bienséances sont observées, et cette action même de Palmyre produit un coup de théâtre.

J'aurais voulu pouvoir retrancher l'amour; mais l'exécution de ce projet a toujours été impraticable, et je me suis heureusement aperçu, à la représentation, que toutes les scènes de Palmyre ont été très bien reçues, et que la naïveté tendre de son caractère faisait un contraste très intéressant avec l'horreur du fond du sujet.

La scène, au quatrième acte, avec Séide, qui la consulte, et leur innocence mutuelle concourant au plus cruel des crimes, la mort de leur père devenue le prix de leur amour, tout cela faisait au théâtre un effet que je ne peux vous exprimer; et il me semble que cette scène est aussi neuve qu'elle est touchante et terrible. Je dis plus, cette scène est nécessaire, et sans elle l'acte serait manqué. Je n'ai vu personne qui n'ait pensé ainsi à la lecture et à la représentation.

Il y a bien d'autres détails dont je vous remercie; mais, au lieu de les discuter, je vais les corriger. Je ne sais ce que vous voulez dire d'un *à l'invincible Omar*, il y a

Et l'invincible Omar, et ton amant peut-être.

Ce *peut-être* me paraît un correctif nécessaire pour un jeune homme qui se fait de fête avec Mahomet et Omar.

Je ne trouve point le mot de *ciment de l'amitié* bas, et j'avoue que j'aime fort *haine invétérée; crie encore à son père* me paraît aussi, je vous l'avoue, bien supérieur à *invoque encor son père*. L'un peint et donne une idée précise, l'autre est vague.

La métaphore *des flambeaux de la haine consumés des mains du Temps* me paraît encore très exacte. Le temps consume un flambeau précisément et physiquement, comme il consume du marbre, en enlevant les parties *insensibles*. L'*insecte insensible* n'est pas l'insecte qui ne sent pas, mais qui n'est pas senti. L'*indigne partage* me paraît aussi mauvais qu'à vous;

Des trônes renversés en sont la récompense (1);

ils sont alors, dites-vous, de peu de valeur; non, non, les morceaux en sont bons.

Mais je me laisse presque entraîner a un petit air de dispute, lorsqu'il ne faut que travailler. Il faut que je vous dise encore pourtant que tout le monde a exigé absolument quelques petits remords à la fin de la pièce, pour l'édification publique. Au reste, mon cher ami, je suis bien loin de croire la pièce finie; je ne l'ai fait jouer et je ne vous l'ai envoyée que pour savoir si je la finirais.

Si le sujet était tout neuf, il était aussi bien épineux. C'est un nouveau monde à défricher. Je vais renoncer pour un temps à mes anciennes occupations, pour reprendre *Mahomet* en sous-œuvre. La peine que vous avez bien voulu prendre m'encourage à en prendre beaucoup. J'aurai sans cesse votre excellente critique devant les yeux.

Adieu, cher ami, aussi utile qu'aimable; renvoyez cette faible esquisse à l'abbé Moussinot, et prions, chacun de notre côté, les dieux qui président aux lettres et à la douceur de la vie qu'ils nous réunissent un jour.

1156. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Juillet.

Mon cher abbé, je reçois votre lettre, qui m'apprend la banqueroute générale de ce receveur-général nommé Michel; il m'emporte donc une assez bonne partie de mon bien. *Deus dedit, Deus abstulit; sit nomen Domini benedictum!* mais je suis assez résigné.

Souffrir nos maux en patience
Depuis quarante ans est mon lot;
Et l'on peut, sans être dévot,
Se soumettre à la Providence.

J'avoue que je ne m'attendais pas à cette banqueroute. Je ne conçois pas comment un receveur-général des finances de sa majesté très-chrétienne a pu tomber si lourdement, à moins qu'il n'ait voulu être encore plus riche. En ce cas, M. Michel a double tort, et je m'écrierais volontiers :

Michel, au nom de l'Eternel,
Mit jadis le diable en déroute,
Mais, après cette banqueroute,
Que le diable emporte Michel!

(1) Voyez *Mahomet*, acte II, sc. v; et acte Ier, sc. I et IV. (G. A.)

Mais ce serait une mauvaise plaisanterie, et je ne veux me moquer ni des pertes de M. Michel, ni de la mienne.

Cependant, mon cher abbé, vous verrez que l'événement sera que les enfants de M. Michel resteront fort riches, fort bien établis. Le conseiller au grand-conseil (1) me jugera, si j'ai un procès devant l'auguste tribunal dont on est membre à beaux deniers comptants. Son frère, l'intendant des Menus plaisirs du roi, empêchera, s'il veut, qu'on ne joue mes pièces à Versailles; et moi, moitié philosophe et moitié poëte, j'en serai pour mon argent; je ne jugerai personne, et n'aurai point de charge à la cour.

Je voudrais bien savoir le nom que prend en cour cet intendant des Menus qui aura sans doute quitté celui de Michel pour le nom de quelque belle terre.

Voyez M. de Nicolaï, et plaignez-vous à lui; voyez le caissier de Michel, demandez-lui la manière de nous y prendre pour ne pas tout perdre; faites opposition au scellé, si cela se pratique et si cela est utile. Bonsoir, mon cher abbé; je vous embrasse de toute mon âme. Consolez-vous de la déroute de Michel; votre amitié me console de ma perte.

1157. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Bruxelles, ce 9 août.

Madame du Châtelet, monsieur, vous mande que je suis assez heureux pour soumettre à vos lumières un certain *Prophète* dont j'avais déjà eu l'honneur de vous réciter quelques scènes. Je voudrais pousser ce bonheur-là jusqu'à vous le présenter moi-même à Paris; mais nous sommes encore loin d'une félicité si complète.

J'ai de plus à vous prévenir que vous n'en verrez qu'une copie très informe. Depuis que la personne (2) qui doit vous prêter le manuscrit en est possesseur, j'y ai changé plus de deux cents vers, et, dans ces deux cents vers, il y a beaucoup de choses essentielles. Il n'y a pas moyen de vous envoyer la véritable leçon. Pardonnez-moi donc si vous n'avez qu'une ébauche informe. Je vous fais ma cour comme je peux, et certainement je voudrais mieux faire. Je voudrais pouvoir me vanter à moi-même de vous avoir amusé une heure ou deux, dussent ces deux heures m'avoir coûté deux ans de travail. Si vous aviez été jusqu'à Lille, je n'aurais pas manqué d'y retourner. Je vous aurais couru comme les autres courent les princes.

On dit que vous avez un fils (3) digne d'un autre siècle, mais non d'un autre père. Il fait de jolis vers.

Macte animo, generose puer!. . . . .

Je croyais qu'on ne faisait plus de vers français qu'en Prusse et en Silésie. Je reçois toujours quelques vers de Breslau et de Berlin; voilà tout le commerce que j'ai avec le Parnasse.

Toute votre nation, à ce qu'on dit, veut passer le Rhin et la Meuse, sans trop savoir ce qu'ils y vont faire; mais ils partent, ils font des équipages, ils vont à la guerre, et cela leur suffit. Ils chantent et dansent la première campagne; la seconde ils bâillent, et la troisième ils enragent. Il n'y a pas d'apparence qu'ils fassent la troisième. Les choses semblent tournées de façon qu'on pourra faire bientôt frapper une nouvelle médaille de *regna assignata*. Il semble que la France, depuis Charlemagne, n'a jamais été dans une si belle situation; mais de quoi tout cela servira-t-il aux particuliers? Ils paieront le dixième de leurs biens, et n'auront rien à gagner.

Je reviens à *Mahomet;* l'abbé Moussinot aura l'honneur de vous l'envoyer cacheté. Je vous prie instamment de me le renvoyer de même, sans permettre qu'il en soit tiré copie.

Adieu, monsieur; aimez toujours beaucoup les belles-lettres, et daignez aussi aimer un peu l'homme du monde qui vous est attaché avec le respect le plus tendre.

1158. — A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles, 10 août.

Je ne mettrai pas, mon cher aplatisseur de mondes et de Cassinis, de tels quatrains (4) au bas du portrait de Christianus Volffius. Il y avait longtemps que j'avais vu, avec une stupeur de monade, quelle taille ce bavard germanique assigne aux habitants de Jupiter. Il en jugeait par la grandeur de nos yeux et par l'éloignement de la terre au soleil; mais il n'a pas l'honneur d'être l'inventeur de cette sottise; car un

(1) Gérard-François Michel. (G. A.)
(2) Moussinot (G. A.)
(3) Marquis de Paulmy, né en 1722. (G. A.)
(4) Les vers pour le portrait de M. de Maupertuis étaient joints à cette lettre; on les a vus dans celle à M. Locmaria, du 17 juillet. (K.)

Wolffius met en trente volumes les inventions des autres, et n'a pas le temps d'inventer. Cet homme-là ramène en Allemagne toutes les horreurs de la scolastique surchargée de *raisons suffisantes*, de *monades*, d'*indiscernables*, et de toutes les absurdités scientifiques que Leibnitz a mises au monde par vanité, et que les Allemands étudient parce qu'ils sont Allemands.

C'est une chose déplorable qu'une Française telle que madame du Châtelet ait fait servir son esprit à broder ces toiles d'araignée. Vous en êtes coupable, vous, qui lui avez fourni cet enthousiaste de Kœnig, chez qui elle puisa ces hérésies qu'elle rend si séduisantes.

Si vous étiez assez généreux pour m'envoyer votre *Cosmologie* (1), je vous jurerais bien par Newton et par vous, de n'en pas tirer de copie, et de vous la renvoyer après l'avoir lue. Il ne faut pas que vous mettiez *la chandelle sous le boisseau*.....; et, en vérité, un homme qui a le malheur d'avoir lu la Cosmologie de Christian Wolff a besoin de la vôtre pour se dépiquer.

Est-il vrai qu'Euler est à Berlin? vient-il faire une Académie au rabais? Le comte Algarotti vous a-t-il écrit? Je m'imagine que la même âme charitable qui m'avait fait une tracasserie avec votre très vive philosophie m'en a fait une avec sa politique.

Le roi m'écrit toujours comme à l'ordinaire et dans le même style. Kaiserling est toujours malade à Berlin, où je crois qu'il s'ennuie, et où probablement vous ne vous ennuierez plus. On dit que vous allez dans un lieu beaucoup plus agréable, et chez une dame (2) qui vaut mieux que tous les rois que vous avez vus. Il n'y a pas d'apparence que celle-là devienne Wolffienne.

Plus on lit, plus on trouve que ces métaphysiciens-là ne savent ce qu'ils disent; et tous leurs ouvrages me font estimer Locke davantage. Il n'y a pas un mot de vérité, par exemple, dans tout ce que Malebranche a imaginé; il n'y a pas jusqu'à son système sur l'apparente grandeur des astres à l'horizon qui ne soit un roman. M. Smith a fait voir, en dernier lieu, que c'est un effet très naturel des règles de l'optique (3). Votre vieille Académie sera encore bien fâchée de cette nouvelle vérité découverte en Angleterre. Cependant Privat de Molières (qui ne vaut pas Poquelin de Molière) *approfondit toujours le tourbillon*, et les professeurs de l'université enseignent ces chimères; tant les professeurs de toute espèce sont faits pour tromper les hommes!

Bonsoir; madame du Châtelet, qui dans le fond de son cœur sent bien que vous valez mieux que Wolff, vous fait des compliments dans lesquels il y a plus de sincérité que dans ses idées leibnitziennes. Je suis à vous pour jamais.

1159. — A M. DE FORMONT.

A Bruxelles, le 10 août.

Mon cher ami, il me semble que si je vivais entre vous et notre aimable Cideville, j'en aimerais mieux les vers, et je les ferais meilleurs. Je suis charmé que vous ayez lu avec lui mon fripon de *Prophète*, et que vous soyez de même avis. Il ne faudrait jamais rien donner au public qu'après avoir consulté gens comme vous. Je ne regarde la tragédie que vous avez lue que comme une ébauche. Je sentais qu'il y avait dans cet embryon le germe de quelque chose d'assez neuf et d'assez tragique; et, en vérité, si vous l'aviez vu jouer à Lille, vous auriez été ému. Vous avez grande raison de vouloir que mon illustre coquin ne se serve de la main du petit Séide pour tuer son bon homme de père que faute d'autre; car les crimes au théâtre, comme en politique, ne sont passables, à ce qu'on dit, qu'autant qu'ils sont nécessaires. Il ne serait pas mal, par exemple, que le grand-vicaire Omar dît au prélat Mahomet :

Pour *ce grand* attentat je réponds de Séide ;
C'est *le seul* instrument d'un pareil homicide.
Otage de Zopire, il peut seul aujourd'hui
L'approcher à toute heure et te venger de lui.
Tes autres favoris, *pour remplir ta vengeance*,
Pour s'exposer à tout ont trop d'expérience;
La jeunesse *imprudente a plus* d'illusions;
Séide est *enivré de* superstitions,
Jeune, ardent, dévoré du zèle qui l'inspire (4).

Voilà à peu près comme je voudrais fonder cette action, en ajoutant à ces idées quelques autres préparations dont j'envoyai un cahier presque versifié à M. de Cideville, il y a quelques jours (1). Enfin j'y rêverai un peu à loisir; et, si vous pensez l'un et l'autre qu'on puisse faire quelque chose de cet ouvrage, je m'y mettrai tout de bon.

C'est à de tels lecteurs que j'offre mes écrits.
BOIL., ép. VII.

J'ai lu cette justification de Thomas Corneille dont vous me parlez. L'esprit fin et délicat de Fontenelle ne pourra jamais faire que son oncle *minor* ait eu l'imagination d'un poëte; et Boileau avait raison de dire que Thomas avait été partagé en cadet de Normandie. Il est plaisant de venir nous citer *Camma* et le *baron d'Albicrac;* cela prouve seulement que M. de Fontenelle est un bon parent. C'est une grande erreur, ce me semble, de croire les pièces de ce Thomas bien conduites, parce qu'elles sont fort intriguées. Ce n'est pas assez d'une intrigue, il la faut intéressante, il la faut tragique, il ne la faut pas compliquée, sans quoi il n'y a plus de place pour les beaux vers, pour les portraits, pour les sentiments, pour les passions; aussi ne peut-on retenir par cœur vingt vers de ce cadet, qui est partout un homme médiocre en poésie, aussi bien que son cher neveu, d'ailleurs homme d'un mérite très étendu.

Il me tarde bien, mon cher confrère en Apollon, de raisonner avec vous de notre art dont tout le monde parle, que si peu de gens aiment, et que moins d'adeptes encore savent connaître. Nous sommes le petit nombre des élus, encore sommes-nous dispersés. Il y a un jeune Helvétius qui a bien du génie; il fait de temps en temps des vers admirables. En parlant de Locke, par exemple, il dit :

D'un bras il abaissa l'orgueil du platonisme,
De l'autre il rétrécit le champ du pyrrhonisme.

Je le prêche continuellement d'écarter les torrents de fumée dont il offusque le beau feu qui l'anime. Il peut, s'il veut, devenir un grand homme. Il est déjà quelque chose de mieux; bon enfant, vertueux, et simple. Embrassez pour moi mon cher Cideville, à qui j'écrirai bientôt. Adieu; aimez-moi, et encouragez-moi à n'abandonner les vers pour rien au monde. Adieu, mon très aimable ami.

1160. — A M. THIERIOT.

14 août (2).

En vous remerciant de vos bons documents. J'ai déjà l'histoire de la *Bactriane* dont vous me parlez. Il faut avoir la rage de l'antiquité pour lire cette érudition étrangère. J'espère que cette maladie me passera bientôt.

Mais ce dom Calmet, dans son histoire universelle, n'aurait-il fait que répéter des choses communes, n'aurait-il point répandu quelque jour sur l'histoire orientale, sur Gengis-kan, sur le grand Lama, sur Tamerlan, sur les Mogols, sur l'état du christianisme dans les Indes? Il me semble qu'il était fait pour dire mieux que les autres sur ces matières. Dites-moi s'il les a touchées; en ce cas, je ferai venir son ouvrage.

On ne parle dans votre Paris que de banqueroutes; je suis très ridiculement et très rudement compris dans celle d'un Michel, homme fait, je pense, pour être ignoré de vous, car il n'était que riche; mais vous, n'entendez-vous point parler des finances de Prusse? Les Jordans sont à portée de vous faire tenir des lettres de change. Il faut bien que vous ayez tôt ou tard votre pension. L'oisiveté du camp de Strehen a été une belle occasion; sa majesté m'a honoré de quelques lettres de ce camp. J'ai pris la liberté de lui parler de vous, sans vous commettre. Le roi est *bueno entendedor*, et m'aura très bien compris. Mandez-moi donc les premières bonnes nouvelles que vous aurez. Bonsoir; je vais souper.

1161. — A M. HELVÉTIUS.

A Bruxelles, ce 14 août.

Mon cher confrère en Apollon, j'ai reçu de vous une lettre charmante, qui me fait regretter plus que jamais que les ordres de Plutus nous séparent, quand les Muses devraient nous rapprocher. Vous corrigez donc vos ouvrages, vous prenez donc la lime de Boileau pour polir des pensées à la Corneille? Voilà l'unique façon d'être un grand homme. Il est vrai que vous pourriez vous passer de cette ambition. Votre commerce est si aimable que vous n'avez pas besoin de talents; celui de plaire vaut bien celui d'être admiré. Quelques beaux ouvrages que vous fassiez, vous serez tou-

(1) L'*Essai de Cosmologie* ne parut qu'en 1751, et fut cause de la dispute de Maupertuis avec Kœnig. (G. A.)
(2) Madame la duchesse d'Aiguillon, douairière. (K.)
(3) La solution de Smith, bien examinée, se trouve être la même que celle de Malebranche. (K.)
(4) Voyez acte II, sc. VI. Les italiques indiquent les variantes. (G. A.)

(1) 9 juillet. (G. A.)
(2) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

jours au-dessus d'eux par votre caractère. C'est, pour le dire en passant, un mérite que n'avait pas ce Boileau dont je vous ai tant vanté le style correct et exact. Il avait besoin d'être un grand artiste pour être quelque chose. Il n'avait que ses vers, et vous avez tous les charmes de la société. Je suis très aise qu'après avoir bien raboté en poésie, vous vous jetiez dans les profondeurs de la métaphysique. On se délasse d'un travail par un autre. Je sais bien que de tels délassements fatigueraient un peu bien des gens que je connais, mais vous ne serez jamais comme bien des gens, en aucun genre.

Permettez-moi d'embrasser votre aimable ami (1), qui a remporté le prix de l'éloquence. Votre maison est le temple des Muses. Je n'avais pas besoin du jugement de l'Académie française, ou *françoise*, pour sentir le mérite de votre ami. Je l'avais vu, je l'avais entendu, et mon cœur partageait les obligations qu'il vous a. Je vous prie de lui dire combien je m'intéresse à ses succès.

M. du Châtelet est arrivé ici. Il se pourrait bien faire que, dans un mois, madame du Châtelet fût obligée d'aller à Cirey, où le théâtre de la guerre qu'elle soutient sera probablement transporté pour quelque temps. Je crois qu'il y aura une commission des juges de France, pour constater la validité du testament de M. de Trichâteau (2). Jugez quelle joie ce sera pour nous, si nous pouvons vous enlever sur la route. Je me fais une idée délicieuse de revoir Cirey avec vous. M. de Montmirel ne pourrait-il pas être de la partie? Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur; il ne manque que vous à la douceur de ma vie.

1162. — A M. LE CARDINAL DE FLEURY.

Bruxelles, le 18 août.

Il ne m'appartient pas d'oser demander des grâces à votre éminence. Si quelque chose peut excuser, à vos yeux, cette liberté, c'est le bien du service qui se joint peut-être à mes respectueuses prières. Le sieur Denis, mon neveu, longtemps officier dans le régiment de Champagne et actuellement commissaire des guerres à Lille, ayant servi en Italie et fait les fonctions de commissaire ordonnateur, demande à l'être en effet, et à servir en cette qualité. J'ose supplier votre éminence de vouloir bien se faire informer, par M. le maréchal de Coigni et M. de Fontanier, s'il a en effet rendu des services et s'il est capable d'en rendre. M. de Breteuil, après s'être informé de lui, pourra rendre compte à votre éminence que je ne l'importune pas pour un homme indigne de ses bontés.

J'attends sans doute beaucoup plus des informations qu'elle peut faire que de mes supplications; cependant, monseigneur, s'il était possible que vos bontés pour moi entrassent un peu dans la grâce que mon neveu demande, j'avoue que jamais je n'aurais été si flatté.

Je n'ai pas besoin, monseigneur, de cette nouvelle bonté pour être véritablement attaché à votre personne. Il suffit d'être Français, et il est impossible de n'avoir pas un cœur infiniment français sous un tel ministre. Je suis, etc.

1163. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, 22 août.

Je ne vous écris guère, mon cher et respectable ami, mais c'est que j'en suis fort indigne. J'ai eu le temps de mettre toute l'histoire des musulmans en tragédie; cependant j'ai à peine mis un peu de réforme dans mon scélérat de *Prophète*. Toute l'Europe joue à présent une pièce plus intriguée (3) que la mienne. Je suis honteux de faire si peu pour les héros du temps passé, dans le temps que tous ceux d'aujourd'hui s'efforcent de jouer un rôle. Je compte en jouer un bien agréable, si je peux vous voir. Madame du Châtelet vous a mandé que le théâtre de sa petite guerre va être bientôt transporté à Cirey. Nous ne passerons à Paris que pour vous y voir. Sans vous, que faire à Paris? Les arts, que j'aime, y sont méprisés. Je ne suis pas destiné à ranimer leur langueur. La supériorité qu'une physique sèche et abstraite a usurpée sur les belles-lettres commence à m'indigner. Nous avions, il y a cinquante ans, de bien plus grands hommes en physique et en géométrie qu'aujourd'hui, et à peine parlait-on d'eux. Les choses ont bien changé. J'ai aimé la physique, tant qu'elle n'a point voulu dominer sur la poésie; à présent qu'elle écrase tous les arts, je ne veux plus la regarder que comme un tyran de mauvaise compagnie. Je viendrai à Paris faire abjuration entre vos mains. Je ne veux plus d'autre étude que celle qui peut rendre la société plus agréable, et le déclin de la vie plus doux. On ne saurait parler physique un quart d'heure, et s'entendre. On peut parler poésie, musique, histoire, littérature, tout le long du jour. En parler souvent avec vous serait le comble de mes plaisirs. Je vous apporterai une nouvelle leçon de *Mahomet*, dans laquelle vous ne trouverez pas assez de changements; vous m'en ferez faire de nouveaux; je serai plus inspiré auprès de vous. Tout ce que je crains, c'est que vous ne soyez à la campagne quand nous arriverons. Je connais ma destinée, elle est toute propre à m'envoyer à Paris pour ne vous y point trouver; en ce cas, c'est être exilé à Paris.

On dit que vous n'avez pas un comédien. On ne trouve plus ni qui récite des vers, ni qui les fasse, ni qui les écoute. Je serais venu au monde mal à propos, si je n'étais venu de votre temps et de celui de mes autres anges gardiens, madame d'Argental et M. de Pont de Veyle. Je leur baise très humblement le bout des ailes, et me recommande à vos saintes inspirations.

1164. — A M. DE MAUPERTUIS.

Bruxelles ... septembre (1).

Je vous supplie de revoir encore mon griboulillage. Soyez très persuadé, mon grand philosophe, que le P. Malebranche n'insiste que sur la vue des objets intermédiaires; c'est ce qu'il a cru, c'est ce qu'on croit, et c'est ce qui me paraît très faux.

L'expérience du petit disque de carton qui cache également l'astre horizontal et l'astre culminant ne gêne point mon explication. Cette expérience prouve seulement que l'image apparente du soleil et de la lune à l'horizon n'est point proportionnelle à la base de l'angle qui se forme dans notre rétine, et c'est ce que je suis bien loin de nier.

Enfin, il me paraît clair que l'idée de la distance aperçue n'entre pour rien dans l'explication du phénomène. Mais cela ne me paraîtra plus clair, si vous me condamnez. Vous êtes mon juge en dernier ressort, et vous êtes encore bien bon de perdre votre temps à me juger.

1165. — A M. THIERIOT.

Bruxelles, 16 septembre.

Je comptais faire un voyage à Cirey, et passer par Paris à la fin de ce mois; mais il faut attendre que les griffes de la chicane qui nous accrochent veuillent nous laisser aller. Je remets à ce temps à vous dire beaucoup de choses qu'il vaut mieux faire entendre à son ami au coin du feu que lui écrire par la poste. Je serai probablement à Paris au commencement de l'hiver; vous êtes assurément un de ceux qui me font désirer le plus de faire ce voyage. J'ai encore reçu des lettres de Silésie, par lesquelles on m'invite d'aller ailleurs qu'à Paris; mais j'espère que ma constance dans l'amitié ne vous déplaira pas.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

1166. — A M. SEGUI.

Bruxelles, le 29 septembre (2).

J'ai reçu, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, avec votre projet de souscription pour les œuvres du célèbre poète dont vous étiez l'ami (3). Je me mets très volontiers au rang des souscripteurs, quoique j'aie été malheureusement au rang de ses ennemis les plus déclarés. Je vous avouerai même que cette inimitié pesait beaucoup à mon cœur. J'ai toujours pensé, j'ai dit, j'ai écrit que les gens de lettres devraient être tous frères. Ne les persécute-t-on pas assez? faut-il qu'ils se persécutent encore eux-mêmes les uns les autres? Plût à Dieu qu'ils pussent s'aider, se soutenir, se consoler mutuellement, surtout dans un temps où il paraît qu'on cherche à rabaisser un art qui a fait la principale gloire du siècle de Louis XIV! Il semblait que la destinée, en me conduisant à la ville où l'illustre et malheureux Rousseau a fini ses jours, me ménageât une réconciliation avec lui.

L'espèce de maladie dont il était accablé m'a privé de cette consolation que nous avions tous deux également souhaitée. L'amour de la paix l'eût emporté sur tous les sujets d'aigreur qu'on avait semés entre nous. Ses talents, ses malheurs, et

(1) De Montmirel. (G. A.)
(2) L'affaire de Beringhen. (G. A.)
(3) Voyez le chapitre VI du *Précis du Siècle de Louis XV*. (G. A.)

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) Cette lettre fut publiée inexactement en 1761 dans un Recueil que Voltaire désavoua. On la réimprima en 1827, d'après l'original. (G. A.)
(3) J.-B. Rousseau. (G. A.)

sa mort, ont banni de mon cœur tout ressentiment, et n'ont laissé mes yeux ouverts qu'à ce qu'il avait de mérite.

Votre amitié pour lui, monsieur, sert encore beaucoup à me faire regretter de n'avoir pu avoir la sienne. J'attends donc avec impatience une édition que votre sensibilité pour sa mémoire, votre goût et votre probité rendront sûrement digne du public à qui vous la présentez. C'est avec ces sentiments, et ceux de la considération la plus distinguée, que j'ai l'honneur d'être, etc.

1167. — A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles, le 6 octobre.

Vous devez, mon cher aplatisseur de ce globe, avoir reçu une invitation de vous rendre à Berlin. On compte que nous pourrons arriver ensemble: mais, pour moi, je n'irai, je pense, qu'à Cirey. Je pourrai bien passer par Paris avec madame du Châtelet; j'espère au moins que je vous y verrai.

Si vous n'êtes pas assez philosophe pour préférer le séjour de l'amitié à la cour des rois, vous le serez peut-être assez pour ne pas vous déterminer sitôt à retourner en Prusse. Mandez-moi, je vous prie, quelles sont vos résolutions, si vous en avez. Examinez-vous, et voyez ce que vous voulez. Ceci est une affaire de calcul. Il y a une sorte de gloire et du repos dans le refus; il y a une autre gloire et des espérances dans le voyage. C'est un problème que vous pouvez trouver difficile à résoudre, et qui certainement est embarrassant. Je conçois très bien que ceux qui sont assez heureux pour vivre avec vous, décideront que vous devez rester; mais le problème ne doit être résolu que par vous. Ne montrez point ma lettre, je vous prie; n'en parlez point, et si vous faites quelque cas de moi, mandez-moi ce que vous pensez. Je vous promets le plus profond secret. Je vous renverrai même votre lettre si vous le voulez. Il me semble que c'est un assez beau siècle que celui où les gens de lettres balancent à se rendre à la cour des rois; mais s'ils ne balancent point, le siècle sera bien plus beau.

Je suis toujours au rang de vos plus tendres et de vos plus fidèles serviteurs.

1168. — A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, ce 28 octobre.

Vous, qu'à plus d'un doux mystère
Les dieux ont associé,
Dans l'art des vers initié,
Qui savez tes juger aussi bien que les faire;
Vous, Hercule en amour, Pylade en amitié,
Vous seul manquez encore aux charmes de ma vie.
Sous le ciel de Paris, grands dieux! prenez le soin
De ramener ma Muse avec la sienne unie!
C'est n'être point heureux que de l'être si loin.

Je compte donc, mon cher ami, passer par Paris au commencement de novembre; je ne me flatte pas de vous y rencontrer; je me plains par avance de ce que probablement je ne vous y verrai pas. C'est le temps où tout le monde est à la campagne, et vous êtes un de ces héros qui passez votre temps dans des châteaux enchantés. De Paris où irons-nous? plaider à la plus voisine juridiction de Cirey, et de là replaider à Bruxelles. Ne voilà-t-il pas une vie bien digne d'une Emilie! Cependant elle fait tout cela avec allégresse, parce que c'est un devoir. Je compte, moi, parmi mes devoirs, de rendre mon *Prophète* un peu plus digne de mon cher Aristarque. Je l'ai laissé reposer depuis quelques mois, afin de tâcher de le revoir avec des yeux moins paternels et plus éclairés. Quelle obligation n'aurai-je point à vos critiques, si jamais l'ouvrage vaut quelque chose! Ce sont là de ces plaisirs que toutes sortes d'amis ne peuvent pas faire. Je doute que Pylade et Pirithoüs eussent corrigé des tragédies. Il me manque de vous voir pour vous en remercier. Je ne sais plus où vous me prendrez pour ajouter à vos faveurs celle de m'écrire. Dès que je serai fixé pour quelque temps, je vous le manderai.

J'ai lu le poëme (1) de Linant, que l'Académie s'accoutume à couronner. Il y a du bon. Je souhaite qu'il tire de son talent plus de fortune qu'il n'en recueillera de réputation. Je ne suis plus guère en état de l'aider comme je l'aurais voulu. Un certain Michel, à qui j'avais confié une partie de ma fortune, s'est avisé de faire la plus horrible banqueroute que mortel financier puisse faire. C'était un receveur-général des finances de sa majesté. Or, je ne conçois que médiocrement comment un receveur-général des finances peut faire banqueroute sans être un fripon. Vous, qui êtes prêtre de Thémis comme d'Apollon, vous m'expliquerez ce mystère.

Mon Dieu, mon cher ami, qu'il y a des gens malheureux dans ce monde! Vous souvenez-vous de votre compatriote et de votre ancien camarade Lecoq? Je viens de voir arriver chez moi une figure en linge sale, un menton de galoche, une barbe de quatre doigts; c'était Lecoq qui traîne sa misère de ville en ville. Cela fait saigner le cœur.

On m'a envoyé le *Discours* de votre autre compatriote Fontenelle (1), à l'Académie. Cela n'est pas excellent; mais heureux qui fait des choses médiocres à quatre-vingt-cinq ans passés!

Adieu, mon cher ami. Si vous avez encore à Rouen le très aimable Formont, dites-lui, je vous en prie, combien il me serait doux de vivre entre vous deux.

1169. — A M. THIERIOT.

Le 6 novembre.

Je suis dans l'ancienne maison (2) où nous avons logé; mais on n'y dort plus. Je suis si fatigué que je ne peux sortir. L'amitié me conduirait chez vous si je pouvais remuer. Je me flatte que si vous sortez ce matin, vous viendrez égayer les mânes de madame de Fontaine-Martel, et me soulager de mon insomnie.

1170. — A LA REINE DE PRUSSE (3).

Paris.

Madame, son altesse royale madame la margrave de Bareuth m'ayant fait l'honneur de m'avertir que votre majesté souhaitait de voir cette tragédie de *Mahomet*, dont le roi a une copie, je n'ai songé, depuis ce moment, qu'à la corriger, pour la rendre moins indigne des attentions de votre majesté; et, après l'avoir retravaillée avec tous les soins dont je suis capable, je l'ai adressée à M. de Raesfeld, envoyé de votre cour à La Haye, afin qu'elle parvînt à votre majesté avec sûreté et promptitude.

Je cherche moins peut-être à obéir à une reine, qu'à mériter, si je puis, le suffrage d'un excellent juge. Il n'est pas étonnant qu'on n'ait pas d'autre envie que celle de plaire à votre majesté, dès qu'on a eu le bonheur de l'approcher. Mon zèle pour elle sera aussi durable que mes regrets. Berlin est le séjour de la politesse et des arts, comme la Silésie est celui de la gloire. Puisse votre majesté faire longtemps l'ornement de l'Allemagne, et puisse le roi, qui en fait le destin, jouir, auprès de vous, de tout le bonheur qu'il mérite! Je suis avec un très profond respect, etc.

1171. — A M. BERGER.

Cirey.

Vous ne devez pas plus douter, mon cher monsieur, de mon amitié que de ma paresse. Ce n'est pas que je sois de ces aimables paresseux de nouvelle date, qui se tourmentent à dire qu'ils ne font rien. Je suis d'une espèce toute contraire. J'ai tant travaillé que j'en ai presque renoncé au commerce des humains; mais le vôtre m'est toujours bien précieux, et c'est un bel intermède, dans mes occupations, que la lecture de vos lettres.

Le roi de Prusse me mande qu'il prend La Noue et Dupré (4). S'il enlève aussi Gresset, nous n'aurons guère plus de danseurs, d'acteurs, ni de poëtes. Nous acquérons de la gloire en Allemagne (5), et les talents périssent à Paris.

Je vous embrasse, et suis pour toujours plein d'attachement pour vous.

1172. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, ce 25 décembre.

Je ne rends pas à mes chers anges gardiens un compte bien exact de ma conduite; je leur écris peu, et, en cela, je pèche grièvement; mais ne lisent-ils pas dans mon cœur? ne savent-ils pas qu'on est occupé d'eux à Cirey, et qu'on les regrette partout? On a encore donné quelques coups de lime à leur *Mahomet;* mais voici une triste nouvelle pour la Comédie et pour l'Opéra. Le roi de Prusse n'est pas content d'avoir pris la Silésie. Il me mande qu'il prend Dupré et La

(1) *Les Accroissements de la Bibliothèque du roi.* (G. A.)

(1) Nommé directeur pour le trimestre de juillet, comme étant de l'Académie depuis cinquante ans. (G. A.)

(2) Hôtel de madame de Fontaine-Martel, dont madame d'Autrey, sœur du comte de Marville, était alors propriétaire. (G. A.)

(3) Femme de Frédéric. (G. A.)

(4) Célèbre danseur. (G. A.)

(5) Voyez le chap. VI du *Siècle de Louis XV.* (G. A.)

Noue. Le héros tragique n'est pas si bien fait que le héros dansant, et c'est faire venir un singe de loin; mais ce singe-là joue très bien, et je ne connais guère que lui qui pût mettre dans notre *Mahomet* et la force et la terreur convenables. Ce qui me rassure un peu, c'est que La Noue aime fort mademoiselle Gauthier, et que sûrement on ne peut quitter ce qu'on aime pour le roi de Prusse. La place de premier acteur à Paris vaut bien d'ailleurs une pension à Berlin, et notre parterre vaut un peu mieux qu'un parterre de Prussiens. Mandez-moi, je vous en prie, combien de temps l'ambassadeur turc sera à Paris, et ce qu'on fait à la Comédie. Madame du Châtelet va passer un jour à Commercy; nous irons ensuite à Gray, et de là nous reviendrons vous voir, mes très chers anges, à qui je souhaite la santé et tous les plaisirs de ce monde.

Me mettant toujours à l'ombre de vos ailes.

1173. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Cirey, le 10 janvier.

Frère Macaire et frère François se recommandent, monsieur, à vos bontés. Frère Macaire est un petit ermite qui ne sait pas son catéchisme, mais qui est bon, doux, simple, qui gagne sa vie à nettoyer de vieux tableaux, à recoller de vieux châssis, à barbouiller des fenêtres et des portes. Il demeure dans les bois de Doulevant, l'un de vos domaines voisins de Cirey. Il passe dans le canton pour un bon religieux, attendu qu'il ne fait point de mal, et qu'il rend service. Son ermitage est une petite chapelle appartenante à M. le duc d'Orléans; il voudrait bien une petite permission d'y demeurer et d'y être fixé.

Il y a, je crois, à Toul une espèce de général des ermites qui les fait voyager comme le diable de Papefiguière, et frère Macaire ne veut point voyager. Madame du Châtelet, qui trouve cet ermite un bon diable, serait fort aise qu'il restât dans sa chapelle, d'où il viendrait quelquefois travailler de son métier à Cirey. Si donc, monsieur, vous pouvez donner à frère Macaire une patente d'ermite de Doulevant, ou une permission telle quelle de rester là comme il pourra, madame du Châtelet vous remerciera, et Dieu et saint Antoine vous béniront.

Quant à frère François, c'est moi, monsieur, qui suis encore plus ermite que frère Macaire, et qui ne voudrais sortir de mon ermitage que pour vous faire ma cour. J'y vis entre l'étude et l'amitié, plus heureux encore que frère Macaire; et, si j'avais de la santé, je n'envierais aucune destinée; mais la santé me manque, et m'ôte jusqu'au plaisir de vous écrire aussi souvent que je le voudrais. Au lieu d'aller à Paris, nous allons, sœur Emilie et frère François, en Franche-Comté, au milieu des neiges et des glaces. On pourrait choisir un plus beau temps, mais madame d'Autrey (1) est malade; on a logé chez elle à Paris. L'amitié et les bons procédés ne connaissent point les saisons.

Je me flatte qu'après ce voyage vous voudrez bien, monsieur, me permettre de profiter quelquefois de vos moments de loisir, et que j'aurai encore l'honneur de vous voir dans cette ancienne maison de la baronne (2) où l'on faisait si gaiement de si mauvais soupers.

Voulez-vous bien que je présente mes respects à M. votre fils et à celui d'Apollon, qui va faire au Châtelet son apprentissage de maître des requêtes, d'intendant, de conseiller d'Etat, et de ministre?

Frère François priera toujours Dieu pour vous avec un très grand zèle et très efficace.

1174. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Gray en Franche-Comté, ce 19 janvier.

Nous avons passé par la Franche-Comté, mon cher et respectable ami, pour venir plus tôt vous revoir. Puisque l'amitié et la reconnaissance ont conduit madame du Châtelet à Gray, elles nous ramèneront bien vite auprès de vous. Je ne vous mandai point le succès entier de son affaire, parce que je croyais qu'elle vous écrirait le même jour que moi. Je me contentai de vous parler des bagatelles intéressantes du théâtre. Je n'ai point écrit à La Noue. Entre les rois et les comédiens, il ne faut point mettre le doigt, non plus qu'entre l'arbre et l'écorce. Je ne veux me brouiller ni avec le roi de Prusse, ni avec un roi de théâtre; j'attendrai paisiblement que La Noue soit reçu à Paris, et je ne compte pas plus me mêler de cette élection que de celle de l'empereur. Je ne me mêle que de reprendre de temps en temps mon *Mahomet* en sous-œuvre. J'y ai fait ce que j'ai pu; je le crois plus intéressant que lorsqu'il fit pleurer les Lillois. J'avoue que la pièce est très difficile à jouer; mais cette difficulté même peut causer son succès; car cela suppose que tout y est dans un goût nouveau, et cette nouveauté suppléera du moins à ma faiblesse.

Je ne regrette point Dufresne; il est trop formé pour Séide, et trop faible pour Mahomet. Il n'était nullement fait pour les rôles de dignité, ni de force; je l'ai vu guindé dans *Athalie*, quand il faisait le grand-prêtre. La Noue est très supérieur à lui dans les rôles de ce caractère; c'est dommage qu'il ait l'air d'un singe.

J'ai lu enfin les *Confessions du comte de **** (1); car il faut toujours être *comte* ou donner les *Mémoires d'un homme de qualité* (2). J'aime mieux ces *Confessions* que celles de saint Augustin; mais, franchement, ce n'est pas là un bon livre, un livre à aller à la postérité; ce n'est qu'un journal de bonnes fortunes, une histoire sans suite, un roman sans intrigues, un ouvrage qui ne laisse rien dans l'esprit, et qu'on oublie comme le héros oublie ses anciennes maîtresses. Cependant je conçois que le naturel et la vivacité du style, et surtout le fond du sujet, aura réjoui les vieilles et les jeunes, et que ces portraits, qui conviennent à tout le monde, ont dû plaire aussi à tout le monde.

Bonsoir, homme charmant, à qui je voudrais plaire. Mille tendres respects à l'autre ange.

1175. — A M. DE CIDEVILLE.

A Gray en Franche-Comté, ce 19 janvier.

Le plus ambulant de vos amis, le plus écrivain, et le moins écrivant, se jette au pied de l'autel de l'Amitié, et avoue d'un cœur contrit sa misérable paresse. J'aurais dû vous écrire de Paris et de Cirey, mon aimable Cideville; fallait-il attendre que je fusse en Franche-Comté? Nous en partons d'aujourd'hui en huit, nous retournons à Cirey passer quelques jours, et de là nous faisons un petit tour à Paris. Nous y logerons dans la maison de madame la comtesse d'Autrey, près du Palais Royal, qui appartient à la dame de la ville de Gray, où nous sommes actuellement. Je ne sais si madame du Châtelet vous a fait tout ce détail dans sa lettre, mais je vous dois cette ample instruction de mes marches, pour avoir sûrement quelques lettres de vous, à mon arrivée à Paris.

Ne serez-vous point homme à passer, dans cette grande capitale des bagatelles, une partie du saint temps de carême? N'ai-je pas entendu dire que le philosophe Formont y doit venir? Il serait très doux, mon cher ami, de nous rassembler un petit nombre d'élus, serviteurs d'Apollon et du plaisir. Je ne sais pas trop comment vont les spectacles. Voilà ce qui m'intéresse; car, pour le spectacle de l'Europe, les armées d'Allemagne, et la comédie de Francfort (3), je n'y jette qu'un coup d'œil. Je paie mon dixième (4) pour être un moment debout au parterre, et je n'y pense plus; mais nous manquons d'acteurs à la Comédie-Française, c'est là l'objet intéressant. J'ai plus besoin de voir Dufresne remplacé que de voir Maximilien de Bavière sur le trône de Charles VI.

Un grand comédien d'Allemagne, nommé le roi de Prusse, m'a mandé qu'il aurait La Noue; d'un autre côté on se flattait de l'avoir à Paris, et je voudrais bien que La Noue fît comme moi, qu'il quittât les rois pour ses amis. Je ferai jouer *Mahomet*, s'il vient dans la troupe, supposé, s'entend, que vous soyez content de cet illustre fripon, que j'ai retaillé, recoupé, relimé, raboté, rebrodé, le tout pour vous plaire; car il faut commencer par vous, et je serai sûr du public.

J'aurai encore le temps d'attendre que l'ambassadeur turc (5) soit parti; car, en vérité, il ne serait pas honnête de dénigrer le prophète pendant que l'on nourrit l'ambassadeur, et de se moquer de sa chapelle sur notre théâtre. Nous autres Français nous respectons le droit des gens, surtout avec les Turcs.

Mon Dieu, mon cher ami, que je voudrais vous retrouver à Paris pendant notre ramazan! car, que je fasse jouer ou non mon fripon, je n'y resterai pas longtemps. Il faut encore aller boire à Bruxelles la lie du calice de la chicane, et végéter deux ans dans le pays de l'insipidité. Quelques étincelles de votre imagination, et quelques jours de votre présence, me serviront d'antidote. Je cours grand risque de rester en-

(1) Voyez la lettre à Thieriot du 6 novembre. (G. A.)
(2) Madame de Fontaine-Martel. (G. A.)

(1) Par Duclos, 1742. (G. A.)
(2) Par l'abbé Prévost, 1729. (G. A.)
(3) L'électeur de Bavière, élu empereur le 24 janvier. (G. A.)
(4) Le décime de guerre. (G. A.)
(5) Saïd-Pacha. Voyez plus loin la lettre à Falkener. (G. A.)

core deux ans au moins chez les Barbares. Ne pourrai-je avoir la consolation de vous voir deux jours?

Adieu, mon cher ami, à qui mon cœur est uni pour toute ma vie. Je vous embrasse bien tendrement.

1176. — A M. BERGER.

..... Janvier 1742 (1).

L'ermite de Cirey n'oubliera jamais son cher Berger. Il a été forcé d'interrompre tout commerce avec ses amis pendant quelque temps; mais ils ne lui en sont que plus chers, et M. Berger sera toujours à la tête de ceux pour qui il conserve le plus d'estime et d'amitié. S'il voulait venir à Cirey, il serait bien convaincu des sentiments de son ami.

1177. — A M. DE LA NOUE.

28 janvier (2).

Mon cher Mahomet, mon cher Thraséas, etc., j'ai envoyé votre lettre à celui (3) qui serait heureux s'il se bornait aux plaisirs que des hommes tels que vous peuvent lui donner. S'il vous connaissait, je sais bien ce qu'il ferait, ou du moins ce qu'il devrait faire. Je ne doute pas que vous n'obteniez les choses très justes que vous demandez; mais, en même temps, je crois que vous devez entièrement vous conformer à ce que M. Algarotti vous a mandé, et ne faire aucuns préparatifs à compter du jour de la réception de sa lettre. Vous m'avez donné une grande envie de revenir à Lille. Je ne vous ai ni assez vu ni assez entendu. J'aime en vous l'auteur, l'acteur, et, surtout, l'homme de bonne compagnie. Comptez que vous avez fait en moi une conquête pour la vie. Ne me retrouverai-je jamais entre le cher Cideville et vous!

O noctes cœnæque Deum!...... (Hor., lib. II., sat. vi.)

Je vous aimerais bien mieux là qu'à Berlin. Adieu, mon ami.

1178. — A M. DE CHAMPFLOUR, PÈRE.

A Cirey en Champagne, ce 3 février.

La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser à Bruxelles, monsieur, m'a été renvoyée assez tard. J'ai un peu voyagé, cet hiver, avec madame la marquise du Châtelet, pour le même procès qui me ramènera à Bruxelles incessamment.

Je vais passer le carême à Paris, et je logerai près du Palais Royal. Si je peux y exécuter quelques-uns de vos ordres, vous n'avez qu'à commander. La connaissance que j'ai faite, avec vous par lettres, devient une véritable amitié. Il me semble, par les choses touchantes dont elles sont pleines, que j'ai eu la satisfaction de vivre avec vous. Elles suppléent à une longue habitude. Je me doutais bien que M. votre fils serait votre consolation et votre joie. Les sentiments dont je fus témoin, dans le peu de temps que je le vis, m'en étaient bien garants. Il faut convenir d'ailleurs qu'il est fort aimable. Son tour d'esprit gai et naturel me plut beaucoup. Il doit faire l'agrément de la société, et le plaisir de sa famille. Souffrez, monsieur, que je partage avec vous la satisfaction de votre cœur, et permettez que je mette dans votre paquet cette petite lettre pour lui. Je suis, monsieur, avec tous les sentiments que je vous dois, etc.

1179. — A M. DE CHAMPFLOUR, FILS.

A Cirey en Champagne, ce 3 février.

Je suis bien sensible à votre souvenir, mon cher monsieur, et je le suis encore davantage au bonheur dont vous jouissez, et à la satisfaction que vous mettez dans le cœur du meilleur des pères. Je ne suis point étonné de vos succès dans l'étude du droit. Votre esprit est fait pour se plier et pour réussir à tout. Mais il y a bien du mérite à revenir si aisément de l'état militaire à celui de la robe.

Ce dernier procure une vie plus douce et plus heureuse. Eh! qu'avons-nous à faire dans ce monde qu'à nous rendre heureux nous et les nôtres? Je ne viendrai m'établir à Paris qu'environ dans deux années. Si vous y faites alors quelque voyage, ou si vous me jugez capable de vous servir en ce pays-là, vous pourrez disposer de moi. Votre reconnaissance, monsieur, pour de petits services que tout autre que moi vous eût rendus à ma place, me fait sentir combien il serait doux de vous en rendre qui me coûtassent plus de soins. Comptez, monsieur, que vous aurez toujours en moi un ami qui s'intéressera tendrement au bonheur de votre vie. C'est dans ces sentiments que je suis de tout mon cœur, etc.

1180. — A M. DE MAIRAN.

Février (1).

Je comptais, mon cher monsieur, avoir l'honneur de vous rendre moi-même l'inscription que vous avez bien voulu me confier; mais on ne dispose pas de son temps comme on voudrait. Mon premier devoir et mon premier plaisir, dès que j'aurai fini les bagatelles qui m'accablent, sera de profiter des moments d'audience que vous voudrez bien donner à l'homme du monde qui vous a le plus estimé et qui vous aime le plus véritablement.

1181. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce dimanche, à 3 heures... mars (2).

Madame du Châtelet n'a point été à Versailles. M. de Breteuil (3) était à Paris d'hier à trois heures, et en apoplexie, sans qu'on en sût rien dans sa maison qu'à cinq heures du soir. Il était tombé malade à Issy, chez l'abbé Brizard, et ce bon abbé n'avait su autre chose que de le renvoyer à Paris, au lieu de le faire secourir sur-le-champ; s'il meurt, ce sera à ce digne prêtre qu'on en aura l'obligation.

Le cardinal de Fleury, qui n'a rien su que tard de cette sottise effroyable de l'abbé Brizard, a envoyé ce matin faire bien des excuses au moribond. Il a été saigné trois fois. Il avait cette nuit un bras paralytique. La saignée, l'émétique et la fièvre le sauveront peut-être.

Je ne suis point en apoplexie, mais c'est de toutes les maladies en *ie*, la seule qui me manque.

Je baise les ailes de mes anges. Madame du Châtelet, qui revient, vous fait mille compliments.

1182. — A M. DE LA ROQUE.

Mars.

Permettez, monsieur, que je m'adresse à vous pour détromper le public, au sujet de plusieurs éditions de mes ouvrages, que j'ai vues répandues dans les pays étrangers et dans les provinces de France. Depuis l'édition d'Amsterdam, faite par les Ledet, qui m'a paru très belle pour le papier, les caractères et les gravures, on en a fait plusieurs dans lesquelles non seulement on a copié toutes les fautes de cette édition des Ledet, mais qu'on a défigurées par des négligences intolérables.

Si on veut, par exemple, se donner la peine d'ouvrir la tragédie d'*OEdipe*, on trouve, dès la seconde page, trois vers entiers oubliés, et presque partout des contre-sens inintelligibles. Si on veut consulter, dans le tome que les éditeurs ont intitulé *Mélanges de littérature et de philosophie*, le chapitre qui regarde le gouvernement d'Angleterre, on y verra les fautes les plus révoltantes que l'inattention d'un éditeur puisse commettre. Il y avait dans la première édition de Londres ces paroles : « Ce qu'on reproche le plus aux Anglais, » et avec raison, c'est le supplice de Charles Ier, monarque » digne d'un meilleur sort, qui fut traité par ses vain» queurs (4), etc. »

Au lieu de ces paroles, on trouve celles-ci, qui sont également absurdes et odieuses : « Ce qu'on reproche le plus aux » Anglais, c'est le supplice de Charles Ier, qui fut, et *avec* » *raison*, traité par ses vainqueurs, etc. »

Et, pour comble d'inattention, les éditeurs ont mis en marge, *monarque digne d'un meilleur sort*, comme si ces mots étaient ou une anecdote, ou quelque titre distinctif. Quand ces éditeurs ont trouvé le terme italien, *il costume*, consacré à la peinture, ils n'ont pas manqué de prendre ce mot pour une faute, et de mettre à la place *la coutume*. On y voit les arts *engagés* par Louis XIV, au lieu d'*encouragés; la mère de La Bruyère*, au lieu de *l'amer La Bruyère ; les toiles solaires*, pour *l'étoile polaire*, etc.

Je ne veux pas faire ici une énumération fatigante de tous les contre-sens dont toutes ces éditions fourmillent; mais je dois me plaindre surtout d'une édition de Rouen, en cinq vo-

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) C'est à tort qu'on lit *Bruxelles* en tête de cette lettre, imprimée pour la première fois par Colini en 1807. Voltaire, en ce mois de janvier, rentra à Cirey. (G. A.)
(3) Frédéric II. (G. A.)

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. — Voltaire était de retour à Paris. (G. A.)
(2) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(3) Le Tonnellier de Breteuil, parent de madame du Châtelet, et ministre de la guerre. (G. A.)
(4) Voyez tome VI, les *Lettres anglaises*. (G. A.)

lumes, sous le nom de la compagnie d'Amsterdam, qui est l'opprobre de la librairie. C'est peu qu'il n'y ait pas une page correcte; on a mis sous mon nom des pièces qu'assurément personne ne mettra jamais sous le sien; une apothéose infâme de la demoiselle Lecouvreur; un fragment de roman qu'on dit impudemment avoir trouvé écrit de ma main dans mes papiers; je ne sais quelles chansons faites pour la canaille, et plusieurs ouvrages dans ce goût. Attribuer ainsi à un auteur ce qui n'est point de lui, c'est tout à la fois outrager un citoyen et abuser le public; c'est en quelque façon un acte de faussaire.

Les libraires qui ont voulu imprimer mes ouvrages devaient au moins s'adresser à moi; je ne leur aurais par refusé mon secours; ils n'auraient pas à se reprocher ces éditions indignes, qui ne doivent leur apporter aucun profit, et qui font dire aux étrangers que l'imprimerie tombe en France avec la littérature.

J'avertis donc tous les particuliers qui auront ces éditions qu'ils n'auront qu'à voir si, dans le cinquième tome, ils trouveront les pièces dont je parle; en ce cas, je leur conseille de ne point se charger d'un livre si peu fait pour la bibliothèque des honnêtes gens.

1183. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Paris, mars.

Les saints anges sont adorables; que ne puis-je communier avec eux aujourd'hui! Cette cène serait charmante pour moi. Madame du Châtelet est priée pour aujourd'hui et demain, et a donné sa parole. Je viendrai faire ma cour à mes chers anges à l'issue de leur dîner. Madame du Châtelet est réellement affligée de ne pouvoir souper avec eux. Si elle pouvait se dégager, elle le ferait. Ah, chevreuil! ah, perdrix! ce n'est que dans cette compagnie-là que je pourrais vous digérer.

1184. — A M. DE CIDEVILLE.

Ce samedi.

Mon cher ami, je mène une vie désordonnée, soupant quand je devrais me coucher, me couchant pour ne point dormir, me levant pour courir, ne travaillant pas, ne voyant point mon cher Cideville, privé du plaisir solide, entouré de plaisirs imaginaires; et, sur ce, je sors pour aller tracasser ma vie, jusqu'à deux heures après minuit. Je suis bien las de ma conduite. Bonjour, mon aimable ami; plaignez-moi de vivre comme les autres. *Vale*. V.

1185. — A M. DE CHENEVIÈRES (2).

Paris, le 12 mai.

Adieu la cour, mon cher Chenevières. Je n'ai pas une santé de courtisan. Je n'aspire qu'à vivre doucement dans le sein de ma famille. Ma consolation sera parfaite, si je peux vous posséder quelquefois à Paris.

Aidez-moi à retirer mes meubles de Versailles. J'envoie un valet de chambre signifier à mon hôte que je suis philosophe; il apporte de l'argent pour payer. Je serai quitte avec lui; mais je ne serai jamais quitte avec vous, et je vous aimerai toute ma vie.

1186. — AU MÊME.

Paris....

Je vous fais, monsieur, les plus tristes remerciements du monde; vous m'avez trop bien servi. Je suis aussi fâché d'être obligé de renoncer à votre voisinage, que je suis sensible aux soins que vous avez pris. Pardonnez à un homme moitié philosophe et moitié malade, qui se sent beaucoup plus fait pour vivre avec vous que pour être à la cour. Souvenez-vous de nous quand vous serez à Paris. Madame Denis vous fait mille compliments, aussi bien qu'à toute votre famille, que j'assure de mes respects et de mes regrets.

1187. — A M. DE LA NOUE.

Fontainebleau, ce lundi .... mai (2).

Je comptais, mon cher ami, avoir un plaisir plus flatteur que celui de vous féliciter de loin sur vos succès. J'espérais que ma santé me permettrait de venir vous entendre et vous embrasser; je ne sais pas encore quand je partirai pour la Flandre. Il se pourra très bien que je reste assez de temp à Paris pour vous y voir ramener la foule au désert du théâtre. Je partirai content quand j'aurai vu l'honneur de notre nation rétabli par vous et par mademoiselle Gautier (1). Vous me ferez aimer plus que jamais un art qui commençait à me devenir indifférent. Vos talents ne sont pas le seul mérite que j'aime en vous. L'auteur et l'acteur n'ont que mes applaudissements; mais l'honnête homme, l'homme d'un commerce aimable, a mon cœur. Faites, je vous prie, mille compliments de ma part à mademoiselle Gautier, et, au nom de l'amitié, ne me traitez plus avec cérémonie. Je vous embrasse de tout mon cœur. Votre succès m'est aussi cher qu'à vous; mais j'en étais bien plus sûr que vous.

1188. — A M. DE CIDEVILLE (2).

De Versailles, ce dimanche, juin.

Mon très aimable ami, je m'intéresse plus au cul dont vous me parlez, qu'à toutes les pauvres petites pièces que jouent ici d'assez médiocres acteurs. Vous m'intéressez pour le succès de mademoiselle Gautier, par la manière dont vous me parlez. Je voudrais bien qu'il y eût encore en France quelques personnes qui aimassent les arts, qui les cultivassent comme vous; nous aurions un beau siècle; mais qu'avons-nous? cela fend le cœur. Bonjour; j'espère vous embrasser bientôt.

1189. — A M. L'ABBÉ DU RESNEL.

Ce mercredi .... (3)

Je suis encore obligé, monsieur, de prendre la liberté de vous représenter qu'il n'est pas vrai que M. l'abbé Dubos soit le seul qui ait bien connu les nations étrangères dont il a parlé; car, sans compter Davila, Bentivoglio, Paul Diacre et tant d'autres, la gloire de la France ne peut permettre qu'on fasse cette injure à M. Rapin de Thoyras. Le sentiment d'un jacobite emporté et peu estimé, tel qu'était l'évêque Atterbury, ne pourra faire préférer, à tant de bons livres, le livre *des intérêts de l'Angleterre très mal entendus*. Cet ouvrage porte avec soi un ridicule trop frappant. L'abbé Dubos y démontre, je ne sais comment, que l'Angleterre ne peut que perdre dans la guerre de 1701. Marlborough l'a un peu démenti.

M. le duc de Richelieu, qui songe à faire valoir le mérite de la nation, et non pas à flatter l'Académie, croit qu'il est d'un bon citoyen de rendre publiquement justice à ceux qui honorent la France, et surtout à ceux à qui les Anglais rendent cette même justice, qui est si rare. Il parle avec éloge de l'histoire de Thoyras; il la cite parmi les ouvrages qui nous font honneur chez les étrangers, seuls ouvrages qu'on doive citer. Permettez-moi donc de vous prier de ne pas contredire M. le duc de Richelieu, en louant un mauvais livre aux dépens des bons. M. l'abbé Dubos est assez estimable par d'autres endroits, et vous le faites assez valoir, sans chercher à mettre son faible en évidence. J'envoie aujourd'hui à Saint-Léger, et j'attends vos ordres.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

1190. — A M. THIERIOT (4).

Voici la lettre en question.

Je viens de lui en écrire une un peu pressante sur votre compte. Nous verrons s'il répondra à cet article, et si cette nouvelle semonce sera encore brûlée.

Je vous supplie de dire à Mécénas de Rothelin que je travaille jour et nuit à mériter son suffrage.

1191. — A MESSIEURS *** (5).

On publia, il y a deux ans, quatre volumes d'un journal très exact des campagnes de Charles XII (6) depuis 1700 jus-

(1) Ce billet et le suivant ont été édités par MM. de Cayrol et A. François. (G. A.)

(2) C'est à tort qu'on a toujours daté cette lettre du 7 mai. Elle est postérieure aux débuts de La Noue à la Comédie-Française, qui eurent lieu le 14 mai. (G. A.)

(1) Elle débuta quelques jours après son amant, le 30 mai. (G. A.)

(2) Alors à Paris. (G. A.)

(3) Editeurs, de Cayrol et A. François. — Le discours de du Resnel et la réponse du duc de Richelieu, qui font le sujet de cette lettre, furent prononcés à l'Académie le 30 juin, quelques mois après la mort de l'abbé Dubos. (G. A.)

(4) Ce billet, édité par MM. E. Bavoux et A. François à la date de 1740, nous semble mieux classé à cette place. Il s'agit d'une lettre adressée au roi de Prusse pour faire régler les appointements de Thieriot, et peut-être bien aussi de la fameuse lettre écrite au même prince pour le féliciter d'avoir fait sa paix avec l'Autriche en dehors de la France. (G. A.)

(5) Cette lettre est adressée à quelque journaliste. (G. A.)

(6) *Histoire militaire de Charles XII, roi de Suède, depuis l'an*

qu'à 1709; mais ces matériaux ne me suffisaient pas. J'attendis qu'on voulût bien me communiquer l'histoire complète, écrite en suédois par M. Nordberg, ci-devant chapelain du roi de Suède, histoire qui sera vraisemblablement la plus fidèle que nous ayons en ce genre. M. de Warmholtz, jeune Suédois, plein de mérite, qui sait fort bien notre langue, vient de traduire le livre de M. Nordberg. On l'imprime actuellement à La Haye, en quatre tomes, et le premier doit paraître incessamment. J'attendrai que tout le livre soit public, pour faire enfin, de tant de matériaux, un édifice qui puisse être un peu durable.

Je ne doute pas que M. de Nordberg ne contredise souvent les mémoires que j'ai entre les mains; j'ai d'autant plus lieu de le croire que ces mémoires même diffèrent entre eux autant que les esprits de ceux qui me les ont communiqués, et sans doute le chapelain de Charles XII aura vu les choses d'un autre œil que les ministres du czar.

Je crois qu'il faut désespérer de savoir jamais tous les détails au juste. Les juges qui interrogent des témoins ne connaissent jamais toutes les circonstances d'une affaire; à plus forte raison un historien, quel qu'il soit, les ignore-t-il; c'est bien assez qu'on puisse constater les grands événements, et se former une connaissance générale des mœurs des hommes. Voilà ce qu'il y a de plus important, et heureusement c'est ce qu'on peut le plus aisément connaître; pourvu que les grandes figures du tableau soient dessinées avec vérité, et fortement prononcées, il importe peu que les autres soient vues tout entières. Les règles de la perspective ne le permettent pas; la perspective de l'histoire ne souffre guère non plus que nous connaissions les petits détails.

Je n'en veux pour preuve que ces différentes raisons que chacun donne au sujet de cette abstinence de vin que le roi de Suède s'imposa dès la première jeunesse. Un ambassadeur de France, auprès de lui, m'a assuré que cette austérité n'était dans le roi qu'une vertu de plus, et qu'il avait renoncé au vin comme à l'amour, sans avoir jamais été surpris ni par l'un ni par l'autre, seulement pour n'être pas à portée d'en être subjugué, et pour donner en tout de nouveaux exemples.

Le seigneur polonais (1), dont on a imprimé les *Remarques*, dit, au contraire, que Charles XII se priva de vin pour se punir toute sa vie d'un excès. L'un et l'autre de ces motifs est glorieux, et peut-être le dernier l'est-il davantage, en ce qu'il suppose un penchant qu'on a surmonté. Une circonstance m'avait fait croire d'abord au récit de l'ambassadeur; c'est que Charles XII quitta depuis la bière, et qu'ainsi il était vraisemblable qu'il ne renonça à la bière et au vin que par un régime austère qui entrait dans son héroïsme.

Je sais qu'il peut paraître très puéril d'examiner scrupuleusement si un homme du Nord, qui vivait il y a près de trente ans, a bu du vin ou non, et par quelle raison il n'en a pas bu; mais un si petit détail est ennobli par le héros; d'ailleurs un historien qui pèse les plus petites vérités, en mérite plus de créance sur les grandes.

J'ai rapporté sur beaucoup d'événements des sentiments contraires, afin de laisser au lecteur la liberté de juger: mon impartialité ne peut pas être douteuse, je ne suis qu'un peintre qui tâche d'appliquer des couleurs vraies sur les dessins qu'on lui a fournis. Tout m'est indifférent de Charles XII et de Pierre-le-Grand, excepté le bien que ce dernier a fait aux hommes; il n'est pas en moi de les flatter ni d'en médire, j'en parle avec le respect qu'on doit aux rois qui sont morts de nos jours, et avec celui qu'on doit à la vérité. Ce désir de savoir et de dire la vérité m'oblige d'avertir les libraires qui voulaient donner une nouvelle édition de cette histoire, qu'ils doivent différer longtemps. Je voudrais qu'ils eussent aussi moins précipité quelques éditions de mes ouvrages. Permettez-moi surtout, messieurs, de protester ici plus particulièrement contre deux de ces éditions nouvelles, dans lesquelles on a inséré beaucoup de pièces qui ne sont point de moi, telles qu'un commencement de roman, une *apothéose*, et je ne sais quels autres écrits de cette nature; il est juste qu'on n'ait à répondre que de ses fautes; mais les auteurs sont souvent réduits à répondre de celles des autres à force d'en avoir fait.

1192. — A M. FALKENER (2).

If I have forgot the scraps of english I once had gathered, I'll never forget my dear ambassador. I am now at Paris, and with the same *she-philosopher* I have lived with these twelwe years past. Was I not so constant in my bargains for life, I would certainly come to see you in your kiosk, in your quiet and your glory.

You will hear of the new victory of my good friend the king of Prussia, who wrote so well against Machiavel, and acted immediately like the heroes of Machiavel. He fiddles and fights as well as any man in christendom. He routs the austrian forces, and loves but very little your king, his dear neighbour of Hanover. I have seen him twice, since he is free from his father's tyranny. He would retain me at his court, and live with me in one of his country houses, just with the same freedom and the same goodness of manners you did at Wandsworth. But he could not prevail against the *marquise du Châtelet*. My only reason for being in France, is that I am her friend.

You must know my Prussian king, when he was but a man, loved passionately your english government. But the king has altered the man, and now he relishes despotic power, as much as a Mustapha, a Selim or a Solyman.

News came yesterday at our court that the king of Sardinia would not at all hearken to the borbonian propositions. This shrub will not suffer the french tree to extend its branches over all Italy. I should be afraid of an universal war; but I hope much from the white hoary pate of our good cardinal, who desires peace and quiet and will give it to christendom, if he can.

I have seen here our Ottoman minister, Sayd Bacha. I have drunk wine with his chaplain, and reasoned with Laria, his interpreter, a man of sense, who knows much and speaks well. He has told me he is very much attached to you. He loves you as all the world does. I have charged him to pay my respects to you; and I hope the bearer of this will tell you with what tenderness I will be for ever your humble and faithful servant (1).

1193. — A M***.

Dimanche ... (2)

Nous avons une affaire à la cour; milord Valgrave, informé de vos talents pour la négociation, n'a pu vous savoir parti pour l'Angleterre sans trembler pour le roi son maître. M. le cardinal de Fleury et M. le garde des sceaux ont eu beau jurer qu'ils ne savaient rien de votre voyage; on connaît trop vos liaisons intimes avec eux pour les en croire. Ce qui leur a encore plus mis martel en tête, c'est la bonne grâce du prévôt sur un cheval de poste : ils se sont imaginé que c'était un courrier du cabinet, et à l'air dont il court, ils prétendent même qu'il faut que ce soit celui qui est destiné aux affaires les plus importantes; enfin, ce qui met le comble à leurs justes alarmes est la réception, dit-on, qui vous a été faite en Angleterre, où les chefs du parti vous sont venus

---

1700 *jusqu'à la bataille de Pultava, en* 1709, *par G. Adlerfeld*, 1740. (G. A.)

(1) Le comte de Poniatowski. (G. A.)

(2) Received at Pera, 24 sept. (*N. de Falkener*). — Cette lettre a été éditée par MM. de Cayrol et A. François. (G. A.)

(1) Si j'ai oublié les bribes d'anglais que j'avais autrefois recueillies, jamais je n'oublierai mon ambassadeur. Je suis maintenant à Paris, avec la même femme philosophe auprès de laquelle j'ai passé ma vie depuis douze ans. Si je n'étais pas aussi constant dans le commerce de la vie, j'irais certainement vous visiter dans votre kiosque, dans votre repos et votre gloire.

Vous apprendrez la nouvelle victoire de mon bon ami le roi de Prusse, qui écrivait si bien contre Machiavel, et qui a si promptement agi comme les héros de Machiavel. Il joue du violon, et se bat aussi bien qu'aucun homme de la chrétienté. Il met en déroute les armées autrichiennes, et aime assez peu votre roi, son cher voisin de Hanovre. Je l'ai vu deux fois, depuis qu'il est délivré de la tyrannie de son père. Il voulait me retenir à sa cour, et vivre avec moi dans une de ses maisons de campagne, précisément avec la même liberté et la même bonté de manières que vous à Wandsworth. Mais il n'a pu l'emporter sur la marquise du Châtelet. Le seul motif qui me retienne en France est mon amitié pour elle.

Il faut que vous sachiez que mon roi de Prusse, quand il n'était qu'un homme, aimait passionnément votre gouvernement anglais. Mais le roi a changé l'homme, et maintenant il goûte le pouvoir despotique autant qu'un Mustapha, un Sélim ou un Soliman.

Nous avons reçu hier, à notre cour, la nouvelle que le roi de Sardaigne ne voulait rien entendre aux propositions bourboniennes. Cet arbrisseau ne peut souffrir que l'arbre de France étende ses branches sur toute l'Italie. Je craindrais une guerre universelle; mais j'espère beaucoup de la tête blanche de notre bon cardinal, qui désire la paix et le repos, et qui les donnera à la chrétienté, s'il le peut.

J'ai vu ici notre ministre ottoman, Sayd Bacha. J'ai bu du vin avec son chapelain, et j'ai causé avec Laria, son interprète, homme de sens, qui sait beaucoup et parle fort bien. Il m'a dit qu'il vous était très attaché. Il vous aime comme le fait tout le monde. Je l'ai chargé de vous présenter mes respects, et j'espère que le porteur de celle-ci vous dira avec quelle tendresse je suis pour toujours votre très humble et très fidèle serviteur.

(2) C'est à tort, croyons-nous, que MM. de Cayrol et A. François, éditeurs de cette lettre, l'ont mise à l'année 1740. (G. A.)

recevoir avec un empressement qui est plus ordinaire à un intérêt vif qu'à la simple amitié.

Tout ceci n'est point une plaisanterie de quelque fou que je débite, et je viens d'entendre tout cela de la bouche du garde des sceaux très sérieusement. Vous êtes donc supplié de rendre plus de justice à votre mérite, de savoir que lui seul, sans le concours d'aucunes dignités ni emplois, rend tous les princes de l'Europe attentifs à vos démarches, et de vouloir bien dorénavant, quand vous aurez à faire des voyages de cette importance et de cette durée, consulter le conseil d'État, qui se trouvera aussi honoré de vous donner des conseils qu'il serait heureux s'il pouvait recevoir les vôtres.

1194. — A MADAME LA COMTESSE DE MAILLY (1).

13 juillet.

Madame, j'ai appris avec la plus vive douleur qu'il court de moi au roi de Prusse une lettre dont toutes les expressions sont falsifiées (2). Si je l'avais écrite telle que l'on a la cruauté de la publier, et telle qu'elle est parvenue, dit-on, entre vos mains, je mériterais votre indignation.

Mais, si vous saviez, madame, quelle est, depuis six ans, la nature de mon commerce avec le roi de Prusse, ce qu'il m'écrivit avant cette lettre, et dans quelles circonstances j'ai fait ma réponse, vous ne seriez véritablement indignée que de l'injustice que j'essuie; et je serais aussi sûr de votre protection que vous l'êtes d'être aimée et estimée de tout le monde.

Il ne m'appartient pas de vous fatiguer de détails au sujet de cette lettre, que je n'ai jamais montrée à personne, et au sujet de toutes celles du roi de Prusse, dont je n'ai jamais abusé.

Si je pouvais un jour, madame, avoir l'honneur de vous entretenir un quart d'heure, vous verriez en moi un bon citoyen, un homme attaché à son roi et à sa patrie, qui a résisté à tout, dans l'espoir de vivre en France ; un homme qui ne connaît que l'amitié, la société, et le repos. Il veut vous devoir ce repos, madame ; la France lui est plus chère, depuis qu'il a eu l'honneur de vous faire un moment sa cour, et ses sentiments méritent votre protection. J'ai l'honneur, etc.

1195. — A M. DE MARVILLE,

LIEUTENANT-GÉNÉRAL DE POLICE.

Paris, le 14 août.

Monsieur, j'ai exécuté l'arrêt que vous avez prononcé malgré vous contre moi (3) ; et tout se passera comme vous l'avez très sagement prescrit. Celui qui a le manuscrit signé de votre main est à la campagne ; il ne reviendra qu'à neuf heures, et, si je peux sortir, j'irai lui demander ce manuscrit moi-même ; sinon, j'enverrai chez lui, et j'aurai l'honneur de vous le remettre.

Je n'ai jamais mieux senti la différence qui est entre la raison et le fanatisme, entre la connaissance du monde et la pédanterie, que lorsque j'ai eu l'honneur de vous parler.

Je suis avec beaucoup de respect, et j'ose dire avec attachement, votre, etc.

1196. — A M. LE CARDINAL DE FLEURY.

A Paris, ce 22 août.

Monseigneur, en partant pour Bruxelles, je reçois encore une lettre du roi de Prusse par laquelle il me réitère de lui aller faire ma cour incessamment. Je n'irai qu'en cas que le roi me le permette, et que votre éminence ait la bonté de m'envoyer son agrément.

Je vous supplie, monseigneur, de vouloir bien me l'envoyer à Bruxelles, sous le couvert de M. Dagieu. Au reste, ce monarque aura la bonté de me rendre toutes les lettres que je lui ai écrites depuis le mois de juin, parafées de sa main, et votre éminence verra si j'ai écrit celle qu'on m'a si cruellement imputée; elle verra avec quelle malice noire elle est falsifiée, elle connaîtra mon innocence et l'infâme imposture sous laquelle j'ai été accablé. Je me flatte, monseigneur, que le roi, ayant été instruit de cette calomnie, le sera de ma justification. C'est une justice que j'ai droit d'attendre du plus équitable et du plus sage des hommes.

Je suis attaché personnellement à votre éminence, et on ne peut avoir eu l'honneur de lui parler sans lui être dévoué.

C'est une fatalité pour moi que les seuls hommes qui aient voulu troubler votre heureux ministère soient les seuls qui m'aient persécuté, jusque-là que la cabale des convulsionnaires, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus abject dans le rebut du genre humain, a obtenu la suppression injurieuse d'un ouvrage public (1) honoré de votre approbation, et représenté devant les premiers magistrats de Paris.

Mais, monseigneur, je garde le silence sur cet article comme sur beaucoup d'autres, concernant le roi de Prusse ; je suis bien loin de chercher à me faire valoir.

La seule chose que je désire passionnément, c'est que votre éminence soit convaincue de mes sentiments pour elle, et de mon amour extrême pour ma patrie. Si vous daignez en persuader sa majesté, ce sera le comble à vos bontés.

Je vous souhaite, monseigneur, la longue prospérité qui doit être le fruit de tant de modération et de tant de sagesse.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect, monseigneur, de votre éminence le très humble, etc.

1197. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Paris, le 22 août, *en partant*.

Tandis que vous êtes à Lyon, mon cher et respectable ami, avec mon autre ange gardien, le diable, qui dispose de ma vie, m'envoie à Bruxelles; et songez, s'il vous plaît, qu'à Bruxelles il n'y a que des Flamands qui ne sauront pas même si, dans la tragédie de *Mahomet*, il sera question de mahométisme. Madame du Châtelet va, tout armée de compulsoires, de requêtes, et de contredits, perdre son argent et son temps à gagner des incidents inutiles d'un procès qui sera jugé à la quatrième ou cinquième génération.

O *vanas* hominum mentes! ô pectora cæca! (LUCR., lib. II.)

Pour moi, je dirai :

O noctes cœnæque Deum!. . . . . (HOR., lib. II, sat. VI.)

quand je vous reverrai à Paris. Je ne prétends pas vous regretter précisément autant que fait madame d'Argental; mais, après elle, je crois que je peux très hardiment le disputer à tout le monde.

Je vois que M. Pallu et M. Perichon, et tous ceux qui font les honneurs de Lyon, vont donner des indigestions à mes deux anges. M. de La Marche (2) n'est-il pas avec vous? n'avez-vous pas un opéra, et, par dessus tout cela, un cardinal (3)? Voilà assurément de quoi passer son temps. Que dit M. de La Marche de ses confrères de Paris, qui ont instrumenté si pédantesquement contre mon prophète? que dira M. le cardinal de Tencin? que dira madame sa sœur de nos convulsionnaires en robe longue, qui ne veulent pas qu'on joue le *Fanatisme*, comme on dit qu'un premier président ne voulait pas qu'on jouât *Tartufe?* Puisque me voilà la victime des jansénistes, je dédierai *Mahomet* au pape, et je compte être évêque *in partibus infidelium*, attendu que c'est là mon véritable diocèse. Bonjour, mes saints anges ; je me mets toujours à l'ombre de vos ailes. Voulez-vous des nouvelles? on joue jeudi ma (4) comédie nouvelle; mademoiselle Gaussin a été saignée hier ; M. le cardinal de Fleury a eu une petite faiblesse ; on répète *Hippolyte et Aricie*.

A propos, vous avez mon *Mahomet ;* madame de Tencin le lira, M. le cardinal le lira ; qu'en auront-ils dit? et M. Pallu, on ne peut pas se dispenser de lui en accorder une lecture.

Je vous prie de présenter mes respects à madame votre tante ; et, si je n'étais pas aussi profane, aussi irrévocablement damné que j'ai l'honneur de l'être, je demanderais la bénédiction de son éminence.

1198. — A MADAME DE CHAMPBONIN.

De Reims.

On a retenu, ma chère amie, la vivacité de mes sentiments, et l'on a réglé que celui des voyageurs qui ne vous est pas le moins attaché serait le dernier à vous écrire. Nous voilà dans la ville de la *sainte-ampoule !* Je vous jure que madame la marquise du Châtelet n'a jamais été plus aimable. Elle a enchanté toute la ville de Reims, et, comme de raison, ceux à qui elle plaît tant lui ont donné un jour deux pièces en cinq actes, l'une avant souper, et l'autre après. La dernière a été suivie d'un bal qu'on n'attendait pas, et qui s'est formé tout seul. Jamais elle n'a mieux dansé au bal; jamais elle n'a mieux chanté à souper; jamais tant mangé, ni plus veillé.

---

(1) Maîtresse du roi. (G. A.)
(2) Voyez la correspondance avec Frédéric à cette époque. (G. A.)
(3) Ordre de retirer *Mahomet* du théâtre. Voyez tome III notre Avertissement en tête de cette tragédie. (G. A.)

(1) *Mahomet*. (G. A.)
(2) Président du parlement de Bourgogne. (G. A.)
(3) Tencin, oncle de d'Argental, et archevêque de Lyon (G. A).
(4) Il faut lire *la*. Voltaire veut parler sans doute de la *Fête d'Auteuil*, de Boissy, jouée le 23 août. (G. A.)

Elle loge chez mon ami, M. de Pouilli (1), homme d'une vaste érudition, et cependant aimable, doux, facile, comme s'il n'était pas savant, digne enfin de loger Emilie. Au lieu d'y coucher une nuit, elle en passe trois dans cette bonne ville. Nous partons demain sous l'étoile d'Emilie qui nous conduit. Vous, qui tenez sa place à Cirey, faites des vœux pour une prompte conclusion de nos affaires; je dis nos affaires, car celles d'Emilie sont les nôtres, et nous avons certainement, vous et moi, un très gros procès contre M. Honsbrouck. Il y a au Champbonin et à Paris deux personnes qui me seront toujours bien chères, et auxquelles je vous prie de parler toujours de moi; c'est M. de Champbonin et M. votre fils. Je vous aime, madame, dans tout ce qui vous appartient. Adieu, gros chat. Je vous embrasse si tendrement qu'Emilie m'en grondera.

1199. — A. M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, le 1er septembre.

Allah, illah, allah; Mohammed rezoul, allah.

Ce *Mahomet*, mon très aimable ami, m'a fait bien coupable envers vous; il m'a rendu paresseux.

Me voilà enfin tranquille à Bruxelles, et je profite de ce petit moment de loisir pour m'entretenir avec vous. Je pars demain pour aller trouver à Aix-la-Chapelle le roi qui a changé deux fois le système de l'Europe, et qui pourtant n'est pas puni de Dieu; car il est aux eaux sans avoir besoin de les prendre, et les médecins sont au nombre des puissances dont il se moque. Si notre *Mahomet*, mon cher ami, eût été représenté devant lui, il n'en eût pas été effarouché, comme l'ont été nos prétendus dévots. Il ne veut pas faire jouer *Zaïre*, parce qu'il y a trop de christianisme, à ce qu'il dit, dans la pièce. Vous jugez bien que le miracle de Polyeucte n'est pas de son goût, et que celui de Mahomet lui plaît davantage.

Nos jansénistes de Paris, et, surtout, nos jansénistes convulsionnaires, ne pensent point ainsi. Les bonnes gens ont cru que l'on attaquait saint Médard et M. saint Pâris. Il y a eu même de vos graves confrères, conseillers au parlement de Paris, qui ont représenté à leur chambre que cette pièce était toute propre à faire des Jacques Clément et des Ravaillac. Ne trouvez-vous pas que ce sont là de bonnes têtes? Ils croient sans doute qu'Harpagon fait des avares, et enseigne à prêter sur gages. Il y a une chose qui me fait de la peine, mon cher ami, et je vous la dirai : c'est que le gros de notre nation n'a point d'esprit. Le petit nombre d'illustres précepteurs que les Français ont eus dans le siècle passé n'a pu encore rendre la raison universelle. Corneille, Racine, Molière, La Bruyère, Bossuet, Fénelon, etc., etc., ont eu beau faire, le petit, le léger, sont le caractère dominant. Cependant il y a toujours le petit nombre des élus, à la tête desquels je vous place. Ceux-là conduisent à la longue le troupeau : *Dux regit agmen;* mais ce n'est qu'à la longue, et il faut des années avant que les gens d'esprit ait repétri les sots.

Le *Tartufe* essuya autrefois de plus violentes contradictions; il fut enfin vengé des hypocrites. J'espère l'être des fanatiques : car enfin Mahomet est Tartufe-le-Grand.

Nous en raisonnerons à Paris, c'est là ma plus chère espérance; car vous y viendrez à ce Paris, et moi j'y serai dans deux ou trois mois.

10 septembre.

Tout ce griffonnage, mon cher ami, avait été écrit il y a huit jours. J'ai été voir le roi de Prusse avant de finir ma lettre. J'ai courageusement résisté aux belles propositions qu'il m'a faites. Il m'offre une belle maison à Berlin, et une jolie terre; mais je préfère mon second étage dans la maison de madame du Châtelet (2). Il m'assure de sa faveur et de la conservation de ma liberté, et je cours à Paris à mon esclavage et à la persécution. Je me crois un petit Athénien qui refuse les bontés du roi de Perse. Il y a pourtant une petite différence; on était libre à Athènes, et je suis sûr qu'il y avait beaucoup de Cidevilles; sans cela, comment aurait-on pu aimer sa patrie? C'est beaucoup qu'il y en ait un en France, et que je puisse me flatter d'avoir bientôt la consolation de l'embrasser.

Madame du Châtelet fait toujours ici sa malheureuse guerre de chicane et on craint à tout moment d'en voir une véritable et universelle. Quel acharnement! ne faudra-t-il pas faire la paix après la guerre? Eh! morbleu, que ne fait-on la paix tout d'un coup?

Adieu; madame du Châtelet vous fait ses compliments; je vous regrette, je vous regrette... je vous aime, je voudrais passer avec vous ma vie.

(1) Levesque de Pouilly. (G. A.)

(2) L'hôtel Lambert, que Voltaire avait habité avec la marquise pendant l'été de 1742. (G. A.)

1200. — A M. CÉSAR DE MISSY.

A Bruxelles, ce 1er septembre 1742 (1).

Je trouve, monsieur, à mon retour à Bruxelles, une lettre bien agréable de vous à laquelle je ne réponds qu'en vile prose; mais, ce que vous ne croirez peut-être pas, c'est pour avoir plus tôt fait. Je ne sais si le pays, qui est devenu le vôtre, est l'ennemi de celui que le hasard de la naissance a fait le mien (2); mais je sais bien que les esprits qui pensent comme vous sont de mon pays, et sont mes vrais amis. Je vous supplie donc, monsieur, de vouloir bien me donner une marque de votre amitié en me faisant avoir tout ce qui s'est fait de l'*Histoire universelle* en anglais, depuis le chapitre y concernant les Juifs jusqu'à la captivité de Babylone, lequel finit dans la traduction française par ces mots : *Etablit quelque temps après Saül pour être roi d'Israël.* Il n'y a qu'à faire adresser le paquet à M. Van Cleve, banquier à Bruxelles, et tirer sur lui le montant du livre et des frais.

On a imprimé depuis peu, à Paris, une petite édition de mes ouvrages, sous le titre d'édition de Genève, chez Bousquet; c'est la moins fautive et la plus complète que j'aie encore vue. J'en ferai venir quelques exemplaires, et j'aurai l'honneur de vous en envoyer un.

Si quelque libraire de Londres voulait les réimprimer, je lui enverrais un exemplaire corrigé et mis en meilleur ordre, accompagné de pièces assez curieuses qui n'ont point encore paru, et surtout de la tragédie de *Mahomet* ou du *Fanatisme;* c'est *Tartufe le Grand;* et les fanatiques en ont fait supprimer à Paris les représentations, comme les dévots étouffèrent l'autre *Tartufe* dans sa naissance. Cette tragédie est plus faite, je crois, pour des têtes anglaises que pour des cœurs français. On l'a trouvée trop hardie à Paris, parce qu'elle n'est que forte, et dangereuse, parce qu'elle y a du vrai. J'ai voulu faire voir par cet ouvrage à quels horribles excès le fanatisme peut entraîner des âmes faibles conduites par un fourbe. Ma pièce représente, sous le nom de *Mahomet*, le prieur des Jacobins, mettant le poignard à la main de Jacques Clément, encouragé de plus par sa maîtresse au parricide. On reconnaît là l'auteur de la *Henriade;* mais il faut que l'auteur de la *Henriade* soit persécuté; car il aime la vérité et le genre humain. Il n'est permis aux poètes d'être philosophes qu'à Londres.

Je fais mille compliments à M. de Nancy, dont j'ai aussi reçu une lettre. Adieu, monsieur, comptez sur mon attachement et sur ma vive reconnaissance.

1201. — A MADAME DE SOLAR (3).

A Bruxelles, le 2 septembre.

Ce fut, madame, le 23 du dernier mois, que les troupes enfermées dans Prague (4) firent la plus vigoureuse sortie. Ils comblèrent une partie de la tranchée; ils renversèrent des batteries, ils enclouèrent du canon. Le combat dura une heure; on se battit de part et d'autre en désespérés. On dit le prince de Deux-Ponts blessé à mort, le duc de Biron prisonnier, un nombre à peu près égal de morts des deux côtés; mais beaucoup plus d'officiers français que d'autrichiens, par la raison qu'il y a toujours plus d'officiers dans nos troupes que chez les étrangers, et qu'ainsi nous jouons des pistoles contre de la monnaie.

Après cette sanglante action, il y eut une heure d'armistice pendant laquelle on agit et on se parla comme si tout le monde avait été du même parti. Les officiers français avouèrent aux Autrichiens qu'ils espéraient que l'armée de secours (5) arriverait le 28 août. Leurs généraux leur avaient donné cette espérance. Les assiégeants les détrompèrent, et leur firent voir que cette armée ne pouvait arriver qu'à la fin de septembre; mais nos troupes, loin d'en être découragées, protestent qu'elles périront plutôt que de se rendre. Jamais on n'a vu tant de zèle et tant d'intrépidité; chaque soldat semble être responsable de la gloire de la nation; c'est une justice que leur rend le prince Charles.

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

(2) Le roi d'Angleterre s'apprêtait à rompre la neutralité. (G. A.)

(3) Femme de l'ambassadeur de Sardaigne. (G. A.)

(4) Voyez les chapitres VI et VII du *Précis du Siècle de Louis XV.* (G. A.)

(5) Trente mille hommes commandés par Maillebois; le 6 septembre l'avant-garde n'était encore qu'à Furth. (G. A.)

J'ai mandé cette nouvelle à M. le président de Meinières, pour en orner le grand livre de madame Doublet (1); mais j'ai oublié de lui dire que nous avons pris Monti, ingénieur en chef de l'armée autrichienne. Puisse tant de courage être suivi d'une paix aussi prompte qu'honorable! Il paraît que les Hollandais temporisent. Il y a ici dix-huit mille Anglais avec du canon, vingt-deux mille nationaux; et on attendait, il y a cinq jours, M. de Neuperg avec la déclaration de leurs hautes et lentes puissances. Seize mille Hanovriens devaient se joindre à toutes ces troupes, et commencer les opérations vers Thionville. Tous ces projets paraissent suspendus.

Le roi de Prusse est à Aix-la-Chapelle, où il fait semblant de consulter des charlatans et de boire des eaux. Il traite les médecins comme les autres puissances. Je pars, dans l'instant, avec la permission du roi, pour aller faire un moment ma cour à ce prince. J'aimerais bien mieux partir pour venir manger la poule au riz. Permettez-moi, madame, de présenter mes respects à M. de Solar. Madame du Châtelet va vous écrire. J'ai écrit aux anges. *Le baccio i piedi.*

1202. — A M. LE CARDINAL DE FLEURY.

Le 10 septembre.

Monseigneur, je commence par envoyer à votre éminence la première lettre que le roi de Prusse m'écrivit le 26 août, qu'il date par mégarde du 26 septembre. Votre éminence verra au moins par cette lettre que je n'ai point écrit celle (2) qui courut si malheureusement il y a un mois, et qui fut fabriquée à Paris par le secrétaire d'un ambassadeur, aussi bien qu'une prétendue réponse de sa majesté prussienne.

J'ai donc quelque droit d'espérer que je serai justifié dans l'esprit du roi, comme dans celui de votre éminence, sur cette petite affaire.

Je vais maintenant lui rendre compte, comme je le dois, de mon voyage à Aix-la-Chapelle.

Je ne partis que le 2 de ce mois. Je rencontrai en chemin un courrier du roi de Prusse, qui venait me réitérer ses ordres. Le roi voulut que je logeasse près de son appartement, et passa, deux jours consécutifs, quatre heures de suite dans ma chambre, avec cette bonté et cette familiarité qui entrent, comme vous savez, dans son caractère, et qui n'abaissent point un roi, parce qu'on n'en abuse jamais. J'eus tout le temps de parler, avec beaucoup de liberté, sur ce que votre éminence m'avait prescrit, et le roi me parla avec une égale franchise.

D'abord il me demanda s'il était vrai que la nation fût si piquée contre lui, si le roi l'était, si vous l'étiez. Je répondis qu'en effet tous les Français avaient ressenti vivement une défection si inespérée, qu'il ne m'appartenait pas de savoir comment pensait le roi, que je connaissais la modération de votre éminence, etc. Il daigna me parler beaucoup des raisons qui l'ont engagé à précipiter sa paix. Elles ne roulent point sur les prétendues négociations secrètes à la cour de Vienne (3), et desquelles votre éminence a bien voulu se justifier. Elles sont si singulières que j'ose douter qu'on en soit instruit en France. Cependant je n'ose les confier à cette lettre, sentant combien il me sied peu de toucher à des affaires si délicates.

Tout ce que j'ose dire, c'est qu'il m'a semblé très aisé de ramener l'esprit de ce monarque, que la situation de ses États, son intérêt, et son goût, semblent rendre l'allié naturel de la France.

Il m'a paru très affligé de l'opinion que cet événement a fait concevoir de lui aux Français; il m'a dit qu'il avait commencé un manifeste, mais qu'il le supprimerait. Il ajouta qu'il souhaitait passionnément de voir la Bohême aux mains de l'empereur, qu'il renonçait de la meilleure foi du monde à Berg et à Juliers; que, malgré les propositions avantageuses que lui faisait le comte de Stair (4), il ne songeait qu'à garder la Silésie; qu'il savait bien qu'un jour la maison d'Autriche voudrait rentrer dans cette belle province, mais qu'il se flattait qu'il garderait sa conquête; qu'il avait actuellement cent trente mille hommes de troupes; qu'il allait faire de Neiss, de Glogau, et de Brieg, des places aussi fortes que Wesel; que d'ailleurs il était très bien informé que la reine de Hongrie doit plus de quatre-vingts millions d'écus d'Allemagne, qui font environ trois cents millions de France; que ses provinces épuisées et séparées les unes des autres ne pourront faire de longs efforts, et que de longtemps les Autrichiens ne seront redoutables par eux-mêmes.

Il est indubitable qu'on avait donné à ce prince des idées aussi fausses sur la France qu'il en a de justes sur l'Autriche. Il me demanda s'il était vrai que la France fût épuisée d'hommes et d'argent, et entièrement découragée; je répondis qu'il doit y avoir encore plus de douze cents millions d'espèces circulant dans le royaume, que les recrues ne se sont jamais faites si aisément, et qu'il n'y a jamais eu tant de bonne volonté.

Milord Hindfort (2) lui avait parlé bien autrement, et milord Stair, dans ses lettres, lui représentait, il y a un mois, la France comme prête à succomber. Il n'a cessé de le presser encore pendant le voyage d'Aix.

Malgré la déclaration que M. de Podewils (1) avait faite à La Haye, il y avait même encore, le 30 d'août, à Aix, un Anglais, de la part de milord Stair, qui vint parler au roi de Prusse dans un petit village nommé Boschet, à un quart de lieue d'Aix. On m'a assuré que l'Anglais s'en est retourné très mécontent. Cependant le général Schmettau, qui était avec le roi, envoya dans ce temps-là même acheter à Bruxelles cinq exemplaires des cartes du cours de la Moselle et des Trois-Évêchés.

Voilà les principales choses dont j'ai cru devoir rendre un compte succinct à votre éminence, sans me hasarder à faire aucune réflexion, croyant avoir rempli mon devoir de Français, sans manquer à la reconnaissance que je dois aux bontés extrêmes dont le roi de Prusse m'honore.

Votre éminence verra d'un coup d'œil le fond des choses dont je n'ai vu et dont je ne peux rendre que la superficie.

Si ma lettre est jugée digne de votre attention, je vous supplie, monseigneur, de ne la regarder que comme le simple témoignage de mon zèle pour le roi et pour ma patrie. La confiance avec laquelle le roi de Prusse daigne me parler me mettrait peut-être quelquefois en état de rendre ce zèle moins inutile, et je croirais ne pouvoir jamais mieux répondre à ses bontés qu'en cultivant le goût naturel qu'il a pour la France. Je suis, etc.

1203. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Bruxelles, le 10 septembre.

Je vous en fais mon compliment, monsieur, et je le ferais encore avec plus de plaisir, s'il s'adressait à vous directement. J'ai vu ces jours-ci le roi de Prusse, et je l'ai vu comme on ne voit guère les rois, fort à mon aise, dans ma chambre, au coin de mon feu, où ce même homme, qui a gagné deux batailles (3), venait causer familièrement, comme Scipion avec Térence. Vous me direz que je ne suis pas Térence, mais il n'est pas non plus tout à fait Scipion.

J'ai appris des choses bien extraordinaires. Il y en a une qu'on débite sourdement, au moment que j'ai l'honneur de vous écrire; on dit le siége de Prague levé; mais Bruxelles est le pays des mauvaises nouvelles. M. de Neuperg est arrivé de Hollande ici; mais il n'amène point de troupes hollandaises, comme on s'en flattait, et nous pourrions bien avoir incessamment une paix utile et glorieuse, malgré milord Stair et malgré M. Van Haren, qui est le poëte Tyrtée des états-généraux. L'un présente des mémoires, l'autre fait des odes, et, avec tant de prose et tant de vers, leurs grosses et lentes puissances pourraient bien rester tranquilles. Dieu le veuille, et nous préserve d'une guerre dans laquelle il n'y a rien à gagner, mais beaucoup à perdre!

Les Anglais veulent nous attaquer chez nous, et nous ne pouvons leur en faire autant; la partie, en ce sens, ne serait pas égale. Si nous les tuons tous, nous envoyons vingt mille hérétiques en enfer, et nous ne gagnons pas un château sur la terre; s'ils nous tuent, ils mangent encore à nos dépens. Il vaut bien mieux n'avoir de querelles que sur Locke et sur Newton. Celle que j'ai sur *Mahomet* n'est heureusement que ridicule. On croit ici les Français gais et légers; qui croirait qu'il y en ait de si tristes et de si pédants (4)!

Vous, qui êtes si loin d'être l'un et l'autre, conservez-moi, monsieur, des bontés qui me seront toujours bien précieuses, et protégez-moi un peu auprès de M. votre fils. Madame du Châtelet vous fait mille compliments.

(1) Grand'tante de la duchesse de Choiseul. C'est chez elle que se rédigeaient les *Nouvelles a la main*. (G. A.)
(2) Celle de juillet, où Voltaire le félicite d'avoir fait la paix avec l'Autriche. (G. A.)
(3) Voyez le chapitre VII du *Précis du Siècle de Louis XV*. (G. A.)
(4) Ambassadeur d'Angleterre auprès des états-généraux, et commandant de l'armée anglaise en Flandre. (G. A.)

(1) Ambassadeur d'Angleterre auprès de Frédéric. (G. A.)
(2) Ministre de Prusse à La Haye (G. A.)
(3) Celles de Molwitz et de Czaslau. (G. A.)
(4) Allusion à messieurs du Parlement qui protestèrent contre *Mahomet*. (G. A.)

1204. — A M. LE CARDINAL DE FLEURY.

A Bruxelles, le 24 septembre.

Monseigneur, je regarde les lettres de votre éminence comme la faveur la plus flatteuse que puisse recevoir un citoyen, surtout dans un temps où la multiplicité de vos affaires semble devoir ne vous laisser aucun moment.

Votre éminence se peint dans ses lettres; on ne peut les lire sans sentir redoubler son attachement. Il n'y a que des Anglais que de tels charmes ne puissent pas apprivoiser. Je puis vous assurer que le roi de Prusse a été vivement touché de celles que vous lui avez écrites, et qu'il m'a parlé avec une extrême sensibilité de cette éloquence d'autant plus persuasive, que la modération lui donne un nouveau poids et un nouveau prix. Son goût l'attache personnellement à vous; la manière dont ce monarque m'a fait l'honneur de me parler ne me permet pas d'en douter. Il ne croyait pas assurément que je dusse en rendre compte à votre éminence.

Si je n'avais craint le sort que les lettres ont quelquefois sur les frontières, surtout dans un temps aussi orageux que celui-ci, j'aurais pris un peu plus de liberté, et je profiterais aujourd'hui de celle que votre éminence me donne de lui parler des raisons secrètes qui ont précipité la paix du roi de Prusse. Mais, supposé que ces allégations eussent quelque fondement, ce que je suis très éloigné de croire, et qu'il en fallût venir à quelques éclaircissements, le roi de Prusse pourrait penser alors que j'ai trahi sa confiance; je perdrais sans fruit ses bonnes grâces et les occasions de vous marquer mon zèle.

Me sera-t-il permis, monseigneur, de vous représenter que si vous ordonnez à M. de Valori de vous instruire de ces motifs secrets, il peut aisément vous satisfaire sans aucun risque, ayant un caractère qui le met à l'abri de tout reproche, et un chiffre qui assure du secret?

Je soupçonne que ce que votre éminence veut savoir est déjà connu de M. de Valori; mais s'il ne l'était pas, il peut aisément l'apprendre du baron de Pœllnitz, chambellan du roi de Prusse. Je sais que ce chambellan est au fait, qu'il fut présent à un entretien que le roi de Prusse eut sur ce sujet avec son ministre. Il sera très facile à M. de Valori de faire parler M. de Pœllnitz sur ce chapitre.

Oserai-je encore ajouter, monseigneur, en soumettant mes faibles conjectures à vos lumières, qu'il me paraît que le roi de Prusse allègue ces prétextes secrets, dont il est question, pour cacher la raison véritable, qu'il se repent peut-être d'avoir trop écoutée? Votre éminence sait à quel point le parti anglais avait persuadé à ce prince que la France était incapable de soutenir la guerre en Bohême; et, par tout ce qu'il m'a fait l'honneur de me dire, il est aisé de juger que, s'il vous eût cru plus puissant, il vous eût été plus fidèle. On l'assurait alors que le parti du stathoudérat aurait le dessus en Hollande, et que les Anglais, avec la nouvelle faction hollandaise, pouvaient lui faire de grands avantages.

Voilà sa véritable raison. Je ne doute pas que les Anglais n'aient appuyé cette raison de quelque calomnie, pour l'engager à se détacher de la France avec moins de scrupule; et ces calomnies anglaises sont vraisemblablement les raisons secrètes dont il s'agit. Je souhaiterais bien qu'on pût découvrir que les Anglais lui en ont imposé grossièrement, et que cette manœuvre inique de leur part pût servir à vous attacher davantage un prince que son goût et son intérêt véritable détermineront toujours de votre côté.

Pour moi, monseigneur, quand je ne serais pas Français, je ne m'en sentirais pas moins de dévouement pour votre personne. Il me semble que vous devez faire des Français de tous ceux qui vous entendent, ou à qui vous daignez écrire. J'ai été un peu Anglais avec Newton et avec Locke; je pourrais bien tenir à leurs systèmes; mais je suis infiniment partisan du vôtre, c'est celui de la grandeur de la France et de la tranquillité de l'Europe. Je me flatte qu'il sera mieux prouvé que tous ceux de philosophie.

Il n'y a personne, monseigneur, à qui votre gloire soit plus précieuse qu'à moi. Je suis avec le plus profond respect et l'attachement le plus sincère, monseigneur, de votre éminence le très humble, etc.

1205 — AU MÊME.

A Bruxelles, ce 24 septembre (1).

Mon cher ange de lumière a donc vu des mal disants qui prétendent avoir vu mon *Mahom* imprimé à Meaux : il y a des gens qui voient d'une étrange manière. Non, ne le croyez pas; *Mahom* vous appartient, et je ne dispose pas ainsi de votre bien. Je compte venir dans le petit ciel les derniers jours d'octobre. Les poules au riz ne sont bonnes que là : toute la Flandre ne vaut pas le nid de mes deux anges.

Savez-vous que je suis tout au mieux avec

> Le vieillard vénérable (1) à qui les destinées
> Ont de l'heureux Nestor accordé les années?

Il m'écrit de grandes lettres, dans lesquelles mêmes il daigne avoir beaucoup d'esprit. On dit que nos affaires vont très bien par delà le Danube; mais le grand point est qu'il y ait à Paris beaucoup de bonnes tragédies et de bons opéras. Le roi de Prusse donne un bel exemple à mes chers compatriotes : il fait bâtir une salle, dont les quatre faces seront sur le modèle des portiques du Panthéon; et à Paris, vous savez qu'on entre dans une vilaine salle par un vilain égout (2). Cela me fait saigner le cœur, car je suis très bon Français.

Je vous ai écrit une grande lettre à Lyon, toute pleine de vieilles nouvelles. Elle était adressée à l'archevêché. Je soupçonne qu'elle ne vous est pas parvenue, et qu'une lettre de moi n'est pas faite pour arriver dans le lieu saint; du moins M. de Pont de Veyle n'en dit mot dans celle qu'il écrit à madame du Châtelet. Cette madame du Châtelet vous fait les plus tendres compliments. Madame d'Argental sait avec quel respectueux dévouement je lui suis attaché, comme à vous, pour toute ma vie.

1206. — A M. THIERIOT.

A Bruxelles, le 9 octobre.

J'ai reçu votre lettre du 2 d'octobre; mais pour celle du 12 septembre, il était fort difficile qu'elle me parvînt, attendu que j'étais parti, le 10, d'Aix-la-Chapelle, où elle était adressée. Je n'avais pas besoin assurément d'être excité à prendre vos intérêts auprès d'un prince à qui je les ai toujours osé, et osé seul, représenter; car, quoi que vous en puissiez dire, soyez très persuadé qu'il n'y a jamais eu que moi seul qui lui aie parlé de votre pension. On ne paie actuellement aucun marchand. Vous savez que les tableaux de Lancret ne sont point payés. Il faudra bien pourtant qu'on s'arrange à la fin, et qu'on acquitte des dettes si pressantes; alors j'ai tout lieu de croire que vous ne serez point oublié. J'avoue qu'il est très dur d'attendre. Cet homme-là s'empare d'une province plus vite qu'il ne paie un créancier; mais comme il ne perd de vue aucun objet, chaque chose aura son temps. Il fait bâtir une salle de spectacle dont l'architecture sera ce qu'il y aura de plus beau dans l'Europe en ce genre. Il y aura une Comédie l'année prochaine. Il fonde une Académie, pour l'éducation des jeunes gens, d'une manière bien plus utile que ce qu'il s'était proposé d'abord. Vous voyez que ce serait bien dommage si un prince qui fait de si grandes choses oubliait les petites, qui sont nécessaires; je dis les petites par rapport à lui, car votre pension est pour moi une très grande affaire.

Je ne doute pas qu'avant qu'il soit un an je ne réussisse à lui faire agréer M. de La Bruère (3), qui pourra avoir un emploi très agréable pour un homme de lettres. Ce sera une très bonne acquisition pour Berlin; mais c'est, à mon gré, une perte pour Paris. Je ne connais guère d'esprit plus juste et plus délicat. Il est bien triste qu'avec ses talents il ait besoin de sortir de France.

Vous me dites qu'il est venu d'étranges récits sur le compte du roi de Prusse d'Aix-la-Chapelle, mais que madame du Châtelet ni moi nous n'y sommes point mêlés. Cette restriction semble supposer que madame du Châtelet était à Aix-la-Chapelle; c'est un voyage auquel elle n'a pas pensé. Si elle avait eu à le faire, ce n'est pas ce temps-là qu'elle eût pris. Je sais à peu près d'où partent ces discours; mais il faut savoir que les faiseurs de tragédies, c'est-à-dire les rois et moi, nous sommes sifflés quelquefois par un parterre qui n'est pas trop bon juge. Les auteurs en sont fâchés, de ces sifflets, mais les rois s'en moquent, et vont leur train.

Songez à votre santé, et puissiez-vous avoir incessamment une bonne pension assignée sur la Silésie, laquelle vaut par an à son vainqueur quatre millions sept cent mille écus d'Allemagne, toutes charges faites! Je vous embrasse de tout mon cœur.

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

(1) Le cardinal Fleury. Voyez une lettre de juillet à Frédéric. (G. A.)

(2) Le théâtre de la rue des Fossés-Saint-Germain (aujourd'hui rue de l'Ancienne-Comédie), qui ne fut démoli qu'en 1770. (*A. François.*)

(3) L'auteur des opéras intitulés les *Voyages de l'Amour* et *Dardanus*. (G. A.)

1207. — A M. L'ABBÉ AUNILLON.

Octobre.

Allah! illah! allah; Mohammed rezoul, allah!

Je baise les barbes de la plume du sage Aunillon (1), fils d'Aunillon, resplendissant entre tous les imans de la loi du Christ.

Votre lettre a été pour moi ce que la rosée est pour les fleurs, et les rayons du soleil pour le tournesol. Que Dieu vous couronne de prospérité comme vous l'êtes de sagesse, et qu'il augmente la rondeur de votre face! Mon cœur sera dilaté de joie, et la reconnaissance sera dans lui comme sur mes lèvres, quand mes yeux pourront lire les doctes pages du généreux iman qui fortifie la faiblesse de mon drame par la force de son éloquence. J'attends avec impatience sa docte dissertation. Mais comme la poste des infidèles est très chère, et que le plus petit paquet coûte un sultanin, je vous supplie de vouloir bien faire mettre promptement au coche de Bruxelles cet écrit bien ficelé et point cacheté, selon les usages de la peu sublime Porte de Bruxelles. Ce paquet arrivera en six ou sept jours, attendu qu'il n'y a que dix-sept cent vingt-huit stades de la ville impériale de Paris à celle où la divine Providence nous retient actuellement. Que Dieu vous accorde toutes les églantines de Toulouse, et toutes les médailles des Quarante! que le bordereau de la Fortune tombe de ses mains entre les vôtres!

Ecrit dans mon bouge, sur la place de Louvain, affligé d'une énorme colique, le 8 de la lune du neuvième mois, l'an de l'hégire 1122.

Si la divine Providence permet que vous voyiez le plus généreux et le plus aimable des enfants des hommes, d'Argental, fils de Ferriol, dont Dieu croisse la chevance, nous vous prions de l'assurer que nous soupirons après l'honneur de le voir avec plus d'ardeur que les adjes ne soupirent après la vue de la pierre noire de Caaba, et qu'il sera toujours, ainsi que sa compagne ornée de grâces, l'objet des plus vives tendresses de notre cœur.

1208. — A M. CÉSAR DE MISSY.

A Bruxelles, 20 octobre (2).

J'ai fait, monsieur, un petit voyage qui m'a empêché de répondre plus tôt à l'honneur de votre lettre. Je viens d'apprendre dans le moment qu'on a imprimé *Mahomet* à Paris sous le nom de Bruxelles; on me mande que cette édition est non seulement incorrecte, mais qu'elle est faite sur une copie informe qui m'a été dérobée.

Me voilà dans la nécessité d'en faire imprimer la véritable copie. Je serai charmé, monsieur, de vous l'envoyer, si vous le trouvez bon. Mais n'ayant plus ici l'édition de Genève de mes œuvres, je ne pourrai vous la faire tenir que quand je serai de retour à Paris. Je vous demande bien pardon de ce contre-temps. Je n'ai jamais reçu ni le *Wotton* ni le *Pancirole* (3) dont vous me parlez. Mais j'ai enfin trouvé un *Pancirole* à Amsterdam; c'est un livre qui ne méritait pas la peine que je me suis donnée de le chercher. Au reste, monsieur, le seul mémoire détaillé que j'aie à donner au libraire dont vous voulez bien me parler, c'est qu'il imprime correctement et *Mahomet* et mes autres ouvrages.

Je voudrais bien être, monsieur, à portée de vous remercier à Londres de vive voix et de jouir d'un entretien où je trouverais l'agréable et l'utile. Je vous prie de vouloir bien recommander aux libraires qui vendent l'*Histoire universelle* d'envoyer les feuilles depuis la captivité de Babylone jusqu'à la dernière à M. Van Clève, banquier à Bruxelles, qui en paiera le prix. Je suis dans un pays où on ne parle que de cavalerie et de fourrages. Tout cela est bien peu philosophe; un homme sage et instruit est fort au-dessus de cinquante mille fous enrégimentés; aussi vous préféré-je à eux. Comptez, monsieur, sur mon véritable attachement.

(1) Il avait écrit à l'auteur une lettre en style oriental, sur la tragédie de *Mahomet*. M. de Voltaire lui répondit sur le même ton. (K.)

(2) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

(3) Wotton, philologue et critique, né en 1666, mort en 1726, auteur de travaux sur les Scribes et les Pharisiens, d'une *Histoire de Rome*, etc.; Panciroli, né en 1523, mort en 1599, auteur de nombreux ouvrages de droit recueillis sous le titre de *Tractatus universi juris*, 1584. (G. A.)

1209. — A M. LE CARDINAL DE FLEURY.

Bruxelles, le 20 octobre.

Monseigneur, malgré la honte où l'on doit être de parler de petites choses à votre éminence, sa bonté semble m'autoriser à la supplier instamment de vouloir bien que M. de Marville se charge de découvrir les éditeurs de *Mahomet*, qui ont imprimé cet ouvrage malgré toutes les précautions qu'on avait prises pour le dérober au public. Daignez ajouter cette grâce, monseigneur, à tant d'autres bontés. Je suis avec la plus respectueuse reconnaissance, etc.

1210. — A M. DE MARVILLE.

Bruxelles, le 30 octobre.

Monsieur, M. le cardinal de Fleury m'a fait l'honneur de me mander qu'il vous avait envoyé la lettre par laquelle je le suppliais que la petite affaire en question (1) vous fût renvoyée. J'aurais été bien affligé qu'un autre (2) que vous s'en fût saisi, et vous savez mes raisons.

Je vous aurais, monsieur, la plus sensible obligation, si vous pouviez découvrir le dépositaire infidèle qui a trafiqué du manuscrit. Je ne me plains point des libraires; ils ont fait leur devoir d'imprimer clandestinement et d'imprimer mal. Mais celui qui a violé le dépôt mérite d'être connu. Je crois que vous avez d'autres occupations que cette bagatelle, et j'abuse un peu de vos bontés; mais les plus petites choses deviennent considérables à vos yeux, lorsqu'il s'agit d'obliger.

Je crois savoir que le nommé Constantin a débité les premiers exemplaires au Palais-Royal. Je suis bien loin de demander qu'on en use sévèrement avec ce pauvre homme; mais on peut remonter par lui à la source. Enfin je m'en remets à vos lumières et à vos bontés.

1211. — A M. THIERIOT.

A Bruxelles, le 3 novembre.

Je vous avoue que je suis aussi fâché que vous du retard que vous éprouvez. Nous en raisonnerons à loisir à Paris, où j'espère vous voir, avant la fin du mois,

> Satisfait sans fortune, et sage en *vos* plaisirs (3).

Je voudrais bien voir cette sagesse un peu plus à son aise. On ne m'écrira que lorsque je serai à Paris; ainsi, jusque-là, je n'ai rien de nouveau à vous dire. J'attends pour cet hiver la paix et votre pension.

J'ai vu les meurtriers anglais et les meurtriers hessois et hanovriens; ce sont de très belles troupes à renvoyer dans leur pays. Dieu les y conduise, et moi à Paris, par le plus court! Les maudits houssards ont pris tout le petit équipage de mon neveu Denis, qui se tue le corps et l'âme en Bohême, et qui est malade à force de bien servir. Pour surcroît de disgrâce, on lui a saisi ici deux beaux chevaux qu'il envoyait à sa femme, et je n'ai jamais pu les retirer des mains des commis, gens maudits de Dieu dans l'Evangile, et plus dangereux que les houssards. Vous voyez que, dans ce monde, vous n'êtes pas le seul à plaindre.

Madame du Châtelet essuie tous les tours de la chicane, et moi tous ceux des imprimeurs.

> Durum! sed levius fit patientia,
> Quidquid corrigere est nefas. (Hor., lib. I, od. XXIV.)

Quiconque est au coin de son feu, et qui songe en soupant qu'en Bohême on manque souvent de pain, doit se trouver heureux.

Je vous embrasse; comptez toujours sur mon amitié.

1212. — A M. D'ARNAUD.

A Bruxelles, novembre (4).

Mon cher enfant en Apollon, vous vous avisez donc enfin d'écrire d'une écriture lisible sur du papier honnête, de cacheter avec de la cire, et même d'entrer dans quelque détail en écrivant. Il faut qu'il se soit fait en vous une bien belle

(1) Manuel, dans la *Police dévoilée*, rapporte la note marginale mise par le chef de la police: « Ne faire réponse à Voltaire que » dans huit jours. Si Mérigot ne déclare point d'où il tient le *Ma-* » *homet*, le mettre en prison pour huit à dix jours. »

(2) Joly de Fleury, procureur général, que *Mahomet* avait scandalisé. (G. A.)

(3) Seconde leçon du premier *Discours sur l'Homme* (G. A.)

(4) Cette lettre, datée toujours du 20 novembre, nous semble antérieure. (G. A.)

métamorphose; mais apparemment votre conversion ne durera pas, et vous allez retomber dans votre péché de paresse. N'y retombez pas au moins, quand il s'agira de travailler à votre *Mauvais riche* (1), car j'aime encore mieux votre gloire que vos attentions. J'espère beaucoup de votre plan, et, surtout, du temps que vous mettez à composer; car, depuis trois mois, vous ne m'avez pas fait voir un vers. *Sat cito si sat bene.*

Plusieurs personnes m'ont écrit que M. Thieriot répandait le bruit que j'avais part à votre comédie; je ne crois pas que M. Thieriot puisse ni veuille vous ravir un honneur qui est uniquement à vous. Je n'ai d'autre part à cet ouvrage que celle d'en avoir reçu de vous les prémices, et d'avoir été le premier à vous encourager à traiter un sujet susceptible d'intérêt, de comique, et de morale, et où vous pourrez peindre les vertus d'après nature, en les prenant dans votre cœur. A l'égard des vices, il faudra que vous sortiez un peu de chez vous; mais les modèles ne seront pas difficiles à rencontrer.

Faites-moi le plaisir de me donner souvent de vos nouvelles si vous pouvez. Je vous embrasse de tout mon cœur.

1213. — A M. CÉSAR DE MISSY.

Ce 7 novembre, à Bruxelles (2).

Je reçois, mon cher monsieur, votre lettre non datée; dans le moment je fais un petit paquet de trois actes du véritable *Mahomet*. Je les adresse, selon votre instruction, à M. Lokman, sous l'enveloppe de M. Shelwoke.

Je partirai le 15 pour Paris, j'arriverai le 17 ou le 18, et je ne pourrai envoyer les deux derniers actes que vers le 30. En attendant, j'enverrai par la première une espèce d'épître dédicatoire au roi de Prusse ; c'est une lettre que je lui écrivis, il y a deux ans (2) au sujet de *Mahomet*. Vous la trouverez, je crois, assez curieuse; elle est tout à fait dans vos principes, et, ce qui est rare, elle est dans les principes d'un roi.

Dès que j'aurai eu le temps de me reconnaître à Paris, je vous ferai tenir de quoi faire l'édition que vous voulez bien honorer de vos soins. Encore une fois, mon cher monsieur, je ne veux absolument rien du libraire; je vous laisse le maître absolu de tout. Si seulement le libraire veut me faire tenir deux douzaines d'exemplaires pour mes amis, je lui serai obligé. Voilà toutes mes conditions. Ayez la bonté de m'accuser, à Paris, la réception du paquet. Je n'ai pas le temps de vous en dire davantage. Je vous supplie de faire mes plus sincères compliments à M. Lokman.

Je serai en état de vous envoyer, samedi prochain 10 novembre, le reste de la tragédie avec la lettre au roi de Prusse.

1214. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, novembre.

Votre gardiennerie m'a donc inspiré, mon cher et respectable ami, car j'ai renoué bien des fils à *Mahomet* et à *Zulime*, avant que votre ordre angélique eût été signifié. Je ne pouvais pas me dispenser de faire imprimer *Mahomet*, après les malheureuses éditions qu'on en avait faites à Paris, et qu'on allait faire encore à Londres et en Hollande. J'ai été obligé d'envoyer à ces deux endroits le véritable manuscrit, après l'avoir encore retouché selon mes petites forces. Il n'y a point d'épître dédicatoire au roi de Prusse, mais on imprime une lettre que je lui avais écrite, il y a deux ans, en lui envoyant un exemplaire manuscrit de la pièce. Je crois que vous ne serez pas mécontent de la lettre ; vous y trouverez les objections que le fanatisme a pu faire, détruites sans que je prenne la peine d'y répondre. Je me contente de faire sentir qu'il y a eu plus d'un *Séide* sous d'autres noms, et que la pièce n'est, au fond, qu'un sermon contre les maximes infernales qui ont mis le couteau à la main des Poltrot, des Ravaillac, et des Châtel. D'ailleurs, quoique je parle à un roi, la lettre est purement philosophique, elle n'est souillée d'aucune flatterie; je suis aussi loin de flatter les rois, que je le suis d'écrire au cardinal de Fleury que je soupçonne Prault de l'édition clandestine de *Mahomet*.

Je supplie instamment mes anges d'étendre ici leurs ailes; leur *Mahomet*, pour lequel ils ont eu tant de bontés, et qui m'a coûté tant de soins, ne m'a donc produit que des peines! Mon sort serait bien malheureux, si je n'avais pour consolation Emilie et mes anges.

(1) Comédie. (G. A.)
(2) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(3) En décembre 1740. (G. A.)

Je compte que nous partirons dans cinq ou six jours, et que nous serons à Paris vers le 20 du mois. Tous les lieux me seraient égaux sans vous. Nous avons mené à Bruxelles une vie retirée qui est bien de mon goût; j'y ai trouvé peu d'hommes, mais beaucoup de livres : je n'ai pas laissé de travailler; mais ma mauvaise santé me fait perdre bien du temps, elle se dérange plus que jamais. Vous rendrez heureuse cette vie que la nature s'obstine à tourmenter. Je retrouverai dans votre commerce et dans celui de madame d'Argental de quoi braver tous les maux.

Adieu. Les Autrichiens disent qu'ils inonderont la France avec cent mille hommes, l'année qui vient. Je n'en crois rien du tout.

1215. — A M. CÉSAR DE MISSY.

A Bruxelles, ce 10 novembre (1).

J'envoie, monsieur, la seconde cargaison à la même adresse de M. Shelwoke, pour M. Lokman, selon vos instructions. Je pars dans trois jours. Je ne vous écrirai que de Paris. Si vous pouvez me mander quelques nouvelles du temps présent, vous m'obligerez beaucoup ; mais les marques de votre amitié me seront toujours plus précieuses que tout ce que vous pourriez m'apprendre des fautes des princes et de celles des rois. Vous avez à présent toutes les miennes concernant *Mahomet*. J'en ai beaucoup d'autres à votre service. La poste part. *Vale.*

1216. — AU MÊME.

Ce samedi 24 .... (2)

Voilà l'ode d'un citoyen; elle pourrait figurer à la suite d'une tragédie qui est l'ouvrage d'un citoyen de l'univers. J'attends de vos nouvelles, mon cher monsieur. Vous savez qu'on imprime aussi cette tragédie en Hollande; mais avec une préface de votre façon elle réussira en Angleterre plus qu'ailleurs.

Je vous prie de m'écrire au faubourg Saint-Honoré. J'ai bien peur que ce paquet ne vous parvienne pas aussitôt que je le voudrais. Je crois que la poste est déjà partie et que mon paquet attendra encore quatre jours.

1217. — AU MÊME.

3 décembre (3).

Je suis bien surpris, monsieur, de n'entendre point parler de vous. Je vous ai envoyé les deux paquets à l'adresse que vous m'aviez donnée; je vous ai écrit de Bruxelles, je vous ai écrit de Paris, point de nouvelles. Ce silence me fait trembler pour votre santé. Tirez-moi d'inquiétude, je vous en prie. Je m'intéresse beaucoup plus à vous qu'à mes paquets. Écrivez-moi au faubourg Saint-Honoré, et comptez sur les sentiments que je vous ai voués.

1218. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

11 décembre (4).

Le pauvre malade, monsieur, vous renvoie deux illustres coquins nommés Gengis et Tamerlan vulgairement. Ce sont des prédécesseurs de Rafiat, Permettez-moi de garder encore quelque temps les *Contes arabes et tartares*, sous le nom de la bibliothèque orientale de M. d'Herbelot. Ayez encore pitié de moi. J'aurais besoin d'un Chardin, d'un Bernier, d'un Tavernier, de l'histoire de Hongrie, et de l'histoire de Naples, et ce celle de l'inquisition. Si vous avez toutes ces richesses, faites-moi l'aumône, et je tâcherai d'extraire un peu d'or de toutes ces mines-là.

Mille tendres respects au père et au fils.

1219. — A M. CÉSAR DE MISSY.

A Paris, faubourg Saint-Honoré, 12 décembre (5).

Je n'ai reçu, mon cher monsieur, votre lettre du 18 novembre qu'hier 11 décembre; j'y réponds le plus vite que je peux; je me hâte de vous dire combien je vous suis obligé. Que vous êtes heureux d'être dans un pays libre, où on peut imprimer *Mahomet* sans craindre de déplaire à ces espèces de Turcs qui se disent chrétiens, et qui ne le sont que pour envenimer ce qu'il y a de plus innocent et pour persécuter les plus honnêtes gens!

Venons vite au fait. Il faut qu'il y ait eu un feuillet d'égaré

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(3) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(4) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(5) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

dans le troisième acte dont vous me parlez. Je vous envoie ci-joint une copie de la scène entière, telle qu'elle doit être imprimée.

Vous vous moquez de moi de me consulter sur la ponctuation et sur l'orthographe; vous êtes le maître absolu de ces petits peuples-là comme des plus grands seigneurs de mon royaume.

Voilà à peu près toutes les difficultés levées. Il est vrai qu'on imprime aussi cette pièce à Amsterdam, mais sous les yeux de correcteurs si ignorants que je n'ai d'espérance qu'en vos bontés; d'ailleurs imprime qui veut : je peux faire présent de mon ouvrage à plus d'un pays.

Vous me ferez un extrême plaisir d'envoyer un ou deux exemplaires au roi de Prusse, et le plaisir serait complet si vous honoriez l'ouvrage d'un petit mot de vous. Je me croirais alors bien vengé des fanatiques.

Disons à présent un petit mot de Blaise Pascal, patriarche du fanatisme janséniste. Où a-t-il pris sa règle que de deux contraires, quand l'un est faux, l'autre est vrai? On avait sagement, pour son honneur, supprimé cette pensée. N'y a-t-il pas mille choses contraires également fausses en morale, en histoire, en métaphysique?

Dix anges ont tué quatre ânes, quatre ânes ont tué dix anges. Le pape a fait un enfant à la sultane Validé, la sultane a fait un enfant au pape. Voilà les propositions qu'on appelle contraires. Vous m'apportez un exemple de deux propositions qui ne sont que contradictoires. L'espace est infini; l'espace n'est pas infini. Vous appelez les miennes des inverses; mais, révérence parler, les inverses sont tout autre chose; ce sont propositions qui se confirment mutuellement. Comme, par exemple, tout mobile attiré vers un centre décrit aires égales en temps égaux. Tout mobile qui décrit aires égales en temps égaux est attiré vers un centre, etc. Pascal était assurément un grand et respectable génie; mais les gens qui prennent pour des oracles des idées informes qu'il jeta sur le papier pour les examiner ensuite et les proscrire en partie, sont de pauvres gens.

Faisons actuellement un petit voyage du jansénisme à l'histoire. Où en est-on, je vous prie, en Angleterre, de cette *Histoire universelle* qu'on débite feuille à feuille?

Enfin, par quelle voie puis-je vous envoyer une petite édition, de Genève, de mes folies toutes pleines de fautes d'impression que je vais corriger à la main?

Dites-moi aussi comment je peux vous témoigner ma reconnaissance de vos soins? Donnez-moi donc quelques ordres pour Paris. J'aurais bien de la joie à vous obéir. Je vous assure que je vous aime sur vos lettres, comme ceux qui vivent avec vous doivent vous aimer. Adieu, monsieur; vous êtes un homme.

1220. — A M. CÉSAR DE MISSY.

4 janvier 1743 (1).

Je m'en rapporte bien à vous, monsieur, pour la préface dont vous m'honorez; je vois par toutes vos lettres combien vous êtes éloigné de la superstition et de la licence, et vous êtes un éditeur et un ami tel qu'il me le faut.

Je vous supplie de vouloir bien me dire où l'on est parvenu à peu près de cette *Histoire universelle*. Si on va du même train que les deux premiers volumes, ce livre tiendra lieu de tous les livres historiques. Je sens, monsieur, que vous êtes avec moi dans ce cas, vous me tiendrez lieu de tous les hommes de votre robe. Comptez que vous me donnez une grande envie de vous voir, et de vous dire que je vous aime comme si j'avais vécu avec vous aussi longtemps que les honnêtes gens de Londres.

1221. — A M. DE MONCRIF.

1er février.

J'ai été enchanté, monsieur, de vous retrouver, et de retrouver l'ancienne amitié que vous m'avez témoignée. Je vous remercie encore de l'humanité que vous avez fait paraître, en examinant les ouvrages d'un homme (2) qui était l'ennemi du genre humain. Si tous les gens de lettres pensaient comme vous, le métier serait bien agréable. Ce serait alors qu'on aurait raison de les appeler *humaniores litteræ*. J'ai oublié d'écrire à M. d'Argenson (3) que je le suppliais de me recommander à M. Maboul (4); mais avec vous, monsieur, on a beau avoir oublié ce qu'on voulait, vous vous en souviendrez. Je vous prie donc de vouloir bien suppléer mes péchés d'omission, et de dire à M. d'Argenson qu'il ait la bonté de me recommander fortement et généralement.

Ces deux adverbes joints font admirablement (1).

Le roi m'a donné son agrément pour être de l'Académie, en cas qu'on veuille de moi. Reste à savoir si vous en voulez. Vous savez que, pour l'honneur des lettres, je veux qu'on fasse succéder un pauvre diable à un premier ministre (2); je me présente pour être ce pauvre diable-là.

J'écris à la plus aimable sainte (3) qui soit sur la terre. Elle nous convertira tous; elle était faite pour mener au ciel ou en enfer qui elle aurait voulu. Je compte sur sa protection dans cette vie et dans l'autre. Je me flatte aussi, mon cher monsieur, que vous ne m'abandonnerez pas, et que, quand vous aurez fini la grande affaire du frère d'Athalie et de Phèdre (4), vous donnerez des marques de votre amitié à votre ancien serviteur, qui vous sera tendrement obligé, et qui vous aimera toute sa vie.

1222. A M. DE VAUVENARGUES (5).

Le dimanche, 10 février.

Tout ce que vous aimerez, monsieur, me sera cher, et j'aime déjà le sieur de Fléchelles. Vos recommandations sont pour moi les ordres les plus précis. Dès que je serai un peu débarrassé de *Mérope*, des imprimeurs, des Goths et Vandales qui persécutent les lettres, je chercherai mes consolations dans votre charmante société, et votre prose éloquente ranimera ma poésie. J'ai eu le plaisir de dire à M. Amelot tout ce que je pense de vous. Il sait son Démosthène par cœur; il faudra qu'il sache son Vauvenargues. Comptez à jamais, monsieur, sur la tendre estime et sur le dévouement de VOLTAIRE.

1223. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Mars.

Vous avez bien raison, ange tutélaire; je vous ai cherché tous ces jours-ci, pour vous demander vos conseils angéliques. Il est très vrai que je dois avoir peur que Satan, déguisé en ange de lumière, escorté de *Marie Alacoque* (6), se déchaîne contre moi.

Oui, l'auteur de *Marie Alacoque* persécute et doit persécuter l'auteur de la *Henriade;* mais je ferai tout ce qu'il faudra pour apaiser, pour désarmer l'archevêque de Sens. Le roi m'a donné son agrément; je tâcherai de le mériter. Je me conduirai par vos avis. La place, comme vous savez, est peu ou rien, mais elle est beaucoup par les circonstances où je me trouve. La tranquillité de ma vie en dépend; mais le vrai bonheur, qui consiste à sentir vivement, se goûte chez vous.

Adieu, mes adorables anges gardiens; ma vie est ambulante, mais mon cœur est fixe. Je vous recommande madame du Châtelet et *César* (7); ce sont deux grands hommes.

1224. — A M ***, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE (8).

Mars.

J'ai l'honneur de vous envoyer les premières feuilles d'une seconde édition des *Éléments de Newton*, dans lesquelles j'ai donné un extrait de sa métaphysique. Je vous adresse cet hommage comme à un juge de la vérité. Vous verrez que Newton était de tous les philosophes le plus persuadé de l'existence d'un Dieu, et que j'ai eu raison de dire (9) qu'un catéchiste annonce Dieu aux enfants, et qu'un Newton le démontre aux sages.

Je compte, dans quelque temps, avoir l'honneur de vous présenter l'édition complète qu'on commence du peu d'ou-

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) Moncrif devait donner une édition des *Œuvres de Jean-Baptiste Rousseau*. (K.)
(3) Le comte d'Argenson, nommé ministre de la guerre à la place du marquis de Breteuil, décédé le 7 janvier. (G. A.)
(4) Membre du bureau des affaires de chancellerie et de librairie, sous la direction de d'Argenson. (G. A.)

(1) Molière (*Femmes savantes*.) (G. A.)
(2) Le cardinal Fleury était mort à Issy, le 29 janvier 1743. (G. A.)
(3) La maréchale de Villars, devenue dévote. (G. A.)
(4) Le poète janséniste Louis Racine, qui vivait oublié en province. (G. A.)
(5) Encore un protégé de Voltaire. (G. A.)
(6) L'archevêque de Sens, Languet, membre de l'Académie française et ennemi de Voltaire, est auteur de la *Vie de Marie Alacoque*. (G. A.)
(7) La *Mort de César*, dont on empêchait la représentation au Théâtre-Français. (G. A.)
(8) Lettre adressée à l'archevêque de Sens Languet, et faite pour être répandue. Maurepas, l'évêque Boyer et Languet voulaient empêcher Voltaire d'être de l'Académie. (G. A.)
(9) Dans un morceau sur le *Déisme*, qui fait aujourd'hui partie du *Dictionnaire philosophique*. (G. A.)

vrages qui sont véritablement de moi. Vous verrez partout, monsieur, le caractère d'un bon citoyen. C'est par là seulement que je mérite votre suffrage, et je soumets le reste à votre critique éclairée. J'ai entendu de votre bouche, avec une grande consolation, que j'avais osé peindre, dans la *Henriade*, la religion avec ses propres couleurs, et que j'avais même eu le bonheur d'exprimer le dogme avec autant de correction que j'avais fait avec sensibilité l'éloge de la vertu. Vous avez daigné même approuver que j'osasse, après nos grands maîtres, transporter sur la scène profane l'héroïsme chrétien (1). Enfin, monsieur, vous verrez si, dans cette édition, il y a rien dont un homme qui fait comme vous tant d'honneur au monde et à l'Eglise puisse n'être pas content. Vous verrez à quel point la calomnie m'a noirci. Mes ouvrages, qui sont tous la peinture de mon cœur, seront mes apologistes.

J'ai écrit contre le fanatisme (2), qui, dans la société, répand tant d'amertumes, et qui, dans l'état politique, a excité tant de troubles. Mais, plus je suis ennemi de cet esprit de faction, d'enthousiasme, de rébellion, plus je suis l'adorateur d'une religion dont la morale fait du genre humain une famille, et dont la pratique est établie sur l'indulgence et sur les bienfaits. Comment ne l'aimerai-je pas, moi, qui l'ai toujours célébrée? Vous, dans qui elle est si aimable, vous suffiriez à me la rendre chère. Le stoïcisme ne nous a donné qu'un Epictète, et la philosophie chrétienne forme des milliers d'Epictètes qui ne savent pas qu'ils le sont, et dont la vertu est poussée jusqu'à ignorer leur vertu même. Elle nous soutient surtout dans le malheur, dans l'oppression, et dans l'abandonnement qui la suit; et c'est peut-être la seule consolation que je doive implorer, après trente années de tribulations et de calomnies qui ont été le fruit de trente années de travaux.

J'avoue que ce n'est pas ce respect véritable pour la religion chrétienne qui m'inspira de ne faire jamais aucun ouvrage contre la pudeur; il faut l'attribuer à l'éloignement naturel que j'ai eu, dès mon enfance, pour ces sottises faciles, pour ces indécences ornées de rimes qui plaisent par le sujet à une jeunesse effrénée. Je fis, à dix-neuf ans, une tragédie d'après Sophocle, dans laquelle il n'y a pas même d'amour. Je commençai, à vingt ans, un poëme épique dont le sujet est la vertu qui triomphe des hommes et qui se soumet à Dieu. J'ai passé mon temps dans l'obscurité à étudier un peu de physique, à rassembler des mémoires pour l'histoire de l'esprit humain, pour celle d'un siècle (3) dans lequel l'esprit humain s'est perfectionné. J'y travaille tous les jours, sinon avec succès, au moins avec une assiduité que m'inspire l'amour de la patrie.

Voilà peut-être, monsieur, ce qui a pu m'attirer, de la part de quelques-uns de vos confrères, des politesses qui auraient pu m'encourager à demander d'être admis dans un corps qui fait la gloire de ce même siècle dont j'écris l'histoire. On m'a flatté que l'Académie trouverait même quelque grandeur à remplacer un cardinal, qui fut un temps l'arbitre de l'Europe, par un simple citoyen qui n'a pour lui que ses études et son zèle.

Mes sentiments véritables sur ce qui peut regarder l'Etat et la religion, tout inutiles qu'ils sont, étaient bien connus en dernier lieu de feu M. le cardinal Fleury. Il m'a fait l'honneur de m'écrire, dans les derniers temps de sa vie, vingt lettres qui prouvent assez que le fond de mon cœur ne lui déplaisait pas. Il a daigné faire passer jusqu'au roi même un peu de cette bonté dont il m'honorait. Ces raisons seraient mon excuse, si j'osais demander dans la république des lettres la place de ce sage ministre.

Le désir de donner de justes louanges au père de la religion et de l'Etat m'aurait peut-être fermé les yeux sur mon incapacité; j'aurais fait voir, au moins, combien j'aime cette religion qu'il a soutenue, et quel est mon zèle pour le roi qu'il a élevé. Ce serait ma réponse aux accusations cruelles que j'ai essuyées; ce serait une barrière contre elles, un hommage solennel rendu à des vérités que j'adore, et un gage de ma soumission aux sentiments de ceux qui nous préparent dans le dauphin (4) un prince digne de son père.

(1) Dans *Zaïre*. (G. A.)
(2) Allusion à *Mahomet*. (G. A.)
(3) Il préparait alors l'*Essai sur les mœurs* et le *Siècle de Louis XIV*. (G. A.)
(4) Agé alors de treize ans. (G. A.)

1225. — A M. BOYER,

ANCIEN ÉVÊQUE DE MIREPOIX (1).

Mars (2).

Il y a longtemps, monseigneur, que je suis persécuté par la calomnie, et que je la pardonne. Je sais assez que, depuis les Socrate jusqu'aux Descartes, tous ceux qui ont eu un peu de succès ont eu à combattre les fureurs de l'envie. Quand on n'a pu attaquer leurs ouvrages ni leurs mœurs, on s'est vengé en attaquant leur religion. Grâce au ciel, la mienne m'apprend qu'il faut savoir souffrir; le Dieu qui l'a fondée fut, dès qu'il daigna être homme, le plus persécuté de tous les hommes. Après un tel exemple, c'est presque un crime de se plaindre; corrigeons nos fautes, et soumettons-nous à la tribulation comme à la mort!

Un honnête homme peut, à la vérité, se défendre, il le doit même, non pour la vaine satisfaction d'imposer silence, mais pour rendre gloire à la vérité. Je peux donc dire, devant Dieu qui m'écoute, que je suis bon citoyen et vrai catholique, et je le dis uniquement parce que je l'ai toujours été dans le cœur. Je n'ai pas écrit une page qui ne respire l'humanité, et j'en ai écrit beaucoup qui sont sanctifiées par la religion. Le poëme de la *Henriade* n'est, d'un bout à l'autre, que l'éloge de la vertu qui se soumet à la Providence; j'espère qu'en cela ma vie ressemblera toujours à mes écrits. Je n'ai jamais surtout souillé ces éloges de la vertu par aucun espoir de récompense, et je n'en veux aucune que celle d'être connu pour ce que je suis.

Mes ennemis me reprochent je ne sais quelles *Lettres philosophiques*. J'ai écrit plusieurs lettres à mes amis, mais jamais je ne les ai intitulées de ce titre fastueux. La plupart de celles qu'on a imprimées sous mon nom ne sont point de moi, et j'ai des preuves qui le démontrent. J'avais lu à M. le cardinal de Fleury celles qu'on a si indignement falsifiées; il savait très bien distinguer ce qui était de moi d'avec ce qui n'en était pas. Il daignait m'estimer, et surtout dans les derniers temps de sa vie. Ayant reconnu une calomnie infâme dont on m'avait noirci, au sujet d'une prétendue lettre (3) au roi de Prusse, il m'en aima davantage. Les calomniateurs haïssent à mesure qu'ils persécutent; mais les gens de bien se croient obligés de chérir ceux dont ils ont reconnu l'innocence.

1226. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Mars.

Mon adorable ami, vous n'aurez pas aujourd'hui la moindre bouteille de ce vin que vous daignez aimer. En vous remerciant de celui de M. de Mairan. Je vais aujourd'hui à Versailles, je ne reviendrai que samedi.

Mais, mon Dieu, je suis accusé bien injustement. Ce n'est qu'à La Noue même que j'ai parlé, et c'est avec la plus tendre amitié que je lui ai fait mes représentations; il les a reçues avec un peu d'aigreur. Mais, mon cher et respectable ami, je ne m'opposais à voir le visage de La Noue couvert, à Versailles, du turban d'Orosmane, que parce que je croyais qu'après avoir joué le rôle dans cette petite ville, il aurait le droit et la volonté de le jouer à Paris. Vous m'apprenez qu'il veut bien le céder à Grandval, après l'avoir joué à Versailles, en province; c'est une nouvelle en tous sens très agréable pour moi. Il s'en faut beaucoup que mon goût pour la personne et les talents de La Noue soit diminué. Je serais fâché que Grandval jouât le rôle de Titus dans *Brutus*. Chacun a son talent et doit s'y renfermer. En vérité, vous devez avouer que La Noue n'est pas fait pour Orosmane. Vous aimiez *Zaïre* avant d'aimer La Noue. C'est les trahir tous deux que de donner Orosmane à La Noue. Je vous conjure de lui faire entendre raison. N'appelez point acharnement ma juste fermeté. La Noue devrait me remercier; je lui rends service en le suppliant instamment de ne point paraître sous une forme qui le dégrade. Joignez-vous à moi, faites-lui connaître ses véritables intérêts, dites-lui qu'ils me sont chers. Il ne faut pas que je lui déplaise en lui rendant service.

J'ai reçu hier une lettre de l'archevêque de Narbonne, par laquelle il me fait entendre qu'on l'a pressé de succéder à M. le cardinal de Fleury, et qu'il accepte la place (4).

Persécuté de tous côtés, que j'aie au moins le public pour moi. Il est de mon intérêt et de mon honneur de me présenter sous des faces différentes, et d'élever en ma faveur la voix

(1) Précepteur du dauphin et ennemi de Voltaire. (G. A.)
(2) Ou plutôt fin février. (G. A.)
(3) La fameuse lettre de juillet 1742. Voyez la *Correspondance avec le roi de Prusse*. (G. A.)
(4) Jean Louis de Bertons de Crillon ne fut pas admis à l'Académie française. (G. A.)

publique, qui, jointe à la vôtre, me console de tout. Mille tendres respects à mes deux anges, que j'adore.

1227. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Versailles, vendredi, ... mars.

Voici, mon très cher ange, un fait comique. Je fais à M. le duc de Richelieu mes très humbles plaintes de ce qu'il m'a forcé à laisser jouer Rousselois dans mes pièces, et de ce que tout Versailles dit que c'est moi qui l'ai fait venir, que c'est moi qui lui ai écrit, de la part de monsieur le premier gentilhomme (1) de la chambre. Je m'épuise en doux reproches; je me lamente. M. de Richelieu me répond en pouffant de rire. Eh bien! dit-il après avoir bien ricané, voulez-vous que je vous avoue celui qui a écrit à Rousselois, sans me consulter? c'est Roi. — Quoi, Roi? — Oui, Roi; Roi, le chevalier de Saint-Michel; Roi, le cheval; Roi, l'ennuyeux; Roi, l'insupportable; Roi, qui fait assez bien des ballets. Il a gagné un homme à moi qui m'a recommandé Rousselois comme un Baron. Je l'ai fait jouer dans vos tragédies, croyant vous servir. Je vous avoue ma faute, et vous pouvez dire partout que c'est moi qui ai tort.

Mes chers anges, cela désarme; mais mademoiselle Dumesnil et ce pauvre Paulin (2) sont au désespoir, et M. le duc d'Aumont va me croire le plus inepte des mortels; mais enfin la vérité triomphe, et M. le duc de Richelieu confesse son erreur. Il ne reste que Roi à punir; mais il n'y a pas moyen de punir un si sot homme. Justifiez-moi bien, mes chers anges; permettez que je vous dise que je suis enchanté des bontés de sa majesté. Le ministère n'a pas mis à cela la dernière main; mais il le fera. Je vous confie ce petit secret comme à mes chers protecteurs, que j'adorerai toute ma vie.

1228. — A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce 23 mars.

Mon cher ami, tâchons donc de nous rassembler, car ce n'est vivre qu'à demi que de vivre sans vous. Une place à table à côté de mon cher Cideville vaut mieux qu'une place à l'Académie; ce n'est pas beaucoup dire. Je solliciterai toujours la première place et jamais la seconde. Je vous embrasse tendrement. J'ai bien envie de connaître M. de Béthencourt en prose; ses vers m'ont déjà charmé.

1229. — A ..... (3).

27 mars 1743.

Serais-je un impudent si je vous demandais la permission de venir dîner chez vous aujourd'hui? Je sais que vous avez un certain abbé de Valory à qui je voudrais que tout le clergé ressemblât, et un lieutenant de police à qui je veux plaire (4). Mais ne vous déplairai-je point? N'avez-vous point trop de maîtres des requêtes? Ne serais-je point terriblement intrus dans votre sanctuaire? Refusez-moi si je suis un profane, et conservez-moi des bontés qui me sont bien précieuses, et que je mérite par mon tendre respect pour vous et par l'extrême envie que j'ai de vous faire plus souvent ma cour.

1230. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Mars.

Quand les autres en ont gros comme un moucheron, j'en ai gros comme un chameau (5). Quoique j'aie commencé longtemps avant mes anges, je ne crois pas que j'aie la force de sortir aujourd'hui de mon lit. Si je sortais, ce ne serait que pour *Mérope*. Je suis trop heureux que ces cahiers vous amusent; en voilà six autres. J'aurai soin du quatrième acte d'*Adélaïde*, mais c'est sur *Zulime* que je compte le plus. Si j'étais plus jeune et moins persécuté, je travaillerais encore. Je suis venu dans le temps de barbarie. Je ne sais rien de cette Académie; tout ce que je sais, c'est qu'il est bien cruel que deux hommes (6) puissants se soient réunis pour m'arracher un agrément frivole, la seule récompense que je demandais, après trente années de travail. Bonjour; vous êtes ma plus grande consolation; mais portez-vous bien l'un et l'autre.

(1) Le duc d'Aumont. (G. A.)
(2) *Mérope* avait été jouée le 20 février. La Dumesnil remplissait le rôle de Mérope, et Paulin celui de Polyphonte. (G. A.)
(3) Editeurs, E. Bavoux et A. François. Celui-ci croit que cette lettre est adressée au président Hénault. (G. A.)
(4) Marville. (G. A.)
(5) Il avait alors la grippe. (G. A.)
(6) Boyer et Maurepas. (G. A.)

1231. — A M. DE MONCRIF (1).

J'ai été à Versailles; je suis revenu à Paris pour y embrasser mon ancien ami, et pour le remercier de ses bontés (2): la plus grande qu'il puisse avoir à présent est de venir dîner avec moi, mercredi prochain. Sera-t-il assez aimable pour faire ce plaisir à son ami Voltaire?

Ce dimanche soir, rue du Faubourg-Saint-Honoré, près de l'hôtel Charost, nº 13, afin qu'il n'en ignore.

1232. — A M. D'AIGUEBERRE (3).

A Paris, le 4 avril.

J'ai été bien malade, mon cher ami; j'ai fait parler à M. de La Houssaie (4), comme vous me l'avez ordonné; il me semble que c'est une chose assez aisée de faire retarder les affaires; voilà de toutes les grâces la plus facile à obtenir. Je n'ai point vu M. l'abbé Berth, qui devait m'expliquer tant de choses; je ne sais où le déterrer. Si vous me mandez sa demeure, j'irai chez lui. Vous savez si j'ai de l'empressement à vous obéir.

Notre *Mérope* n'est pas encore imprimée; je doute qu'elle réussisse à la lecture autant qu'à la représentation, ce n'est point moi qui ai fait la pièce, c'est mademoiselle Dumesnil. Que dites-vous d'une actrice (5) qui fait pleurer le parterre pendant trois actes de suite? Le public a pris un peu le change; il a mis sur mon compte une partie du plaisir extrême que lui ont fait les acteurs, et la séduction a été au point que je n'ai pu paraître à la Comédie qu'on ne m'ait battu des mains; cette faveur populaire m'a un peu consolé de la petite persécution que j'ai essuyée de M. l'évêque de Mirepoix. L'Académie, le roi et le public, m'avaient désigné pour avoir l'honneur de succéder à M. le cardinal de Fleury, parmi les Quarante; mais M. de Mirepoix n'a pas voulu, et il a enfin trouvé, après deux mois et demi, un évêque (6) pour remplir la place qu'on me destinait. Je crois qu'il convient à un profane comme moi de renoncer pour jamais à l'Académie, et de m'en tenir aux bontés du public; mais il y a encore quelque chose de plus précieux que cette bienveillance, peut-être passagère, c'est l'amitié constante d'un cœur comme le vôtre.

Les lettres sont ici plus persécutées que favorisées. On vient de mettre à la Bastille l'abbé Lenglet (7), pour avoir publié des *Mémoires* déjà connus, qui servent de supplément à l'Histoire de M. de Thou. Il a rendu un très grand service aux bons citoyens et aux amateurs de recherches sur l'histoire; il méritait des récompenses, et on l'emprisonne, à l'âge de soixante-huit ans.

Insere nunc, Meliboee, piros! pone ordine vites! (Virg., ecl. i.

Madame du Châtelet vous fait mille compliments; elle marie sa fille (8), comme je crois vous l'avoir mandé, à M. le duc de Montenero, Napolitain, au grand nez, au visage maigre, à la poitrine enfoncée; il est ici, et va vous enlever une Française aux joues rebondies. *Vale, et me ama.*

1233. — A M. DE VAUVENARGUES.

Jeudi, 4 avril.

Aimable créature, beau génie, j'ai lu votre premier manuscrit, et j'y ai admiré cette hauteur d'une grande âme qui s'élève si fort au-dessus des petits brillants des Isocrates. Si vous étiez né quelques années plus tôt, mes ouvrages en vaudraient mieux; mais, au moins, sur la fin de ma carrière, vous m'affermissez dans la route que vous suivez. Le grand, le pathétique, le sentiment, voilà mes premiers maîtres; vous êtes le dernier. Je vais vous lire encore. Je vous remercie tendrement. Vous êtes la plus douce de mes consolations dans les maux qui m'accablent.

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) Ses démarches pour faire entrer Voltaire à l'Académie, où la mort du cardinal de Fleury laissait un fauteuil vacant.
(3) Lettre destinée à être répandue. (G. A.)
(4) Intendant des finances. (G. A.)
(5) Mademoiselle Dumesnil. (G. A.)
(6) Paul d'Albert de Luynes, évêque de Bayeux. (G. A.)
(7) Nicolas Lenglet du Fresnoy, emprisonné comme auteur des *Mémoires de Condé, tome VI, servant d'éclaircissement et de preuves à l'Histoire de M. de Thou.* (G. A.)
(8) Agée de dix-sept ans. (G. A.)

1234. — A M. DE VAUVENARGUES.

Paris, le 15 avril.

J'eus l'honneur de dire hier à M. le duc de Duras (1) que je venais de recevoir une lettre (2) d'un philosophe plein d'esprit, qui d'ailleurs était capitaine au régiment du roi. Il devina aussitôt M. de Vauvenargues. Il serait en effet fort difficile, monsieur, qu'il y eût deux personnes capables d'écrire une telle lettre; et depuis que j'entends raisonner sur le goût, je n'ai rien vu de si fin et de si approfondi que ce que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire.

Il n'y avait pas quatre hommes dans le siècle passé qui osassent s'avouer à eux-mêmes que Corneille n'était souvent qu'un déclamateur; vous sentez, monsieur, et vous exprimez cette vérité en homme qui a des idées bien justes et bien lumineuses. Je ne m'étonne point qu'un esprit aussi sage et aussi fin donne la préférence à l'art de Racine, à cette sagesse toujours éloquente, toujours maîtresse du cœur, qui ne lui fait dire que ce qu'il faut, et de la manière dont il le faut; mais, en même temps, je suis persuadé que ce même goût, qui vous a fait sentir si bien la supériorité de l'art de Racine, vous fait admirer le génie de Corneille, qui a créé la tragédie dans un siècle barbare. Les inventeurs ont le premier rang, à juste titre, dans la mémoire des hommes. Newton en savait assurément plus qu'Archimède; cependant les *Equipondérants* d'Archimède seront à jamais un ouvrage admirable. La belle scène d'Horace et de Curiace, les deux charmantes scènes du *Cid*, une grande partie de *Cinna*, le rôle de Sévère, presque tout celui de Pauline, la moitié du dernier acte de *Rodogune*, se soutiendraient à côté d'*Athalie*, quand même ces morceaux seraient faits aujourd'hui. De quel œil devons-nous donc les regarder quand nous songeons au temps où Corneille a écrit! J'ai toujours dit : *In domo patris mei mansiones multæ sunt*. Molière ne m'a point empêché d'estimer le *Glorieux* de M. Destouches; *Rhadamiste* m'a ému, même après *Phèdre*. Il appartient à un homme comme vous, monsieur, de donner des préférences, et point d'exclusions.

Vous avez grande raison, je crois, de condamner le sage Despréaux d'avoir comparé Voiture à Horace. La réputation de Voiture a dû tomber, parce qu'il n'est presque jamais naturel, et que le peu d'agréments qu'il a sont d'un genre bien petit et bien frivole. Mais il y a des choses si sublimes dans Corneille, au milieu de ses froids raisonnements, et même des choses si touchantes, qu'il doit être respecté avec ses défauts. Ce sont des tableaux de Léonard de Vinci qu'on aime encore à voir à côté des Paul Véronèse et des Titien. Je sais, monsieur, que le public ne connaît pas encore assez tous les défauts de Corneille; il y en a que l'illusion confond encore avec le petit nombre de ses rares beautés.

Il n'y a que le temps qui puisse fixer le prix de chaque chose; le public commence toujours par être ébloui.

On a d'abord été ivre des *Lettres persanes* dont vous me parlez. On a négligé le petit livre de la *Décadence des Romains*, du même auteur; cependant je vois que tous les bons esprits estiment le grand sens qui règne dans ce bon livre d'abord méprisé, et font assez peu de cas de la frivole imagination des *Lettres persanes*, dont la hardiesse, en certains endroits, fait le plus grand mérite. Le grand nombre des juges décide, à la longue, d'après les voix du petit nombre éclairé; vous me paraissez, monsieur, fait pour être à la tête de ce petit nombre. Je suis fâché que le parti des armes, que vous avez pris, vous éloigne d'une ville où je serais à portée de m'éclairer de vos lumières; mais ce même esprit de justesse qui vous fait préférer l'art de Racine à l'intempérance de Corneille, et la sagesse de Locke à la profusion de Bayle, vous servira dans votre métier. La justesse sert à tout. Je m'imagine que M. de Catinat aurait pensé comme vous.

J'ai pris la liberté de remettre au coche de Nancy un exemplaire que j'ai trouvé d'une des moins mauvaises éditions de mes faibles ouvrages; l'envie de vous offrir ce petit témoignage de mon estime l'a emporté sur la crainte que votre goût me donne. J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentiments que vous méritez, monsieur, votre, etc.

1235. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Passy, ce 16 (3).

Anges parisiens, vous saurez que nous sommes retirés à Passy, prenant des eaux qui ne me font pas grand bien, et de temps en temps travaillant à quelque chant de *Jeanne la Pucelle*, pour vous amuser et pour divertir M. de Choiseul, quand il aura mal digéré. Madame du Châtelet fait de l'algèbre, et vous allez à l'Opéra. Mais quand est-ce que je viendrai jouir de votre commerce délicieux, qui vaut assurément bien mieux que toute la géométrie transcendante de Newton?

Madame du Châtelet vous fait les plus tendres compliments. J'attends avec impatience le moment de vous renouveler mon tendre et respectueux dévouement.

1236. — A M. DE VAUVENARGUES.

Ce lundi, 6 mai.

En vous remerciant. Mais vous êtes trop sensible. Vous pardonnez trop aux faux raisonnements, en faveur de quelque éloquence.

D'où vient que quelque chose est, et qu'il ne se peut pas faire que le rien soit, si ce n'est parce que l'être vaut mieux que le rien?

Voilà un franc discours de Platon. Le rien n'est pas, parce qu'il est contradictoire que le rien soit; parce qu'on ne peut admettre la contradiction dans les termes. Il s'agit bien là *du meilleur!* On est toujours, dans ces hauteurs, à côté d'un abîme. Je vous embrasse, je vous aime autant que je vous admire.

1237. — A M. DE CIDEVILLE.

Ce mercredi, 8 mai.

Mon aimable ami, dont l'amitié et les louanges sont si précieuses, je sortirai à quatre heures précises pour un homme qui me peint presque aussi bien que vous faites, et qui ne m'embellit pas tant. Voyez si, au sortir de chez M. de Latour, vous voulez que j'aille chez cet autre peintre charmant, M. de Cideville, que j'embrasse mille fois.

1238. — AU MÊME.

Ce jeudi, 16 mai.

Mon cher ami, qui me faites plus d'honneur que je n'en mérite, et qui me donnez autant de plaisir que j'en peux ressentir, la difficile Emilie a été très contente de votre épître, à quelques bagatelles près; jugez si j'en dois être enchanté. Je passai hier au soir à votre porte pour vous remercier. Je ne pus d'abord vous écrire, parce que je souffrais beaucoup, mais votre épître m'a été un baume souverain.

Si vous voyez Marivaux, appliquez votre baume consolant sur son esprit très injustement aigri. Vous savez s'il y a, dans la bagatelle en question, le moindre mot qui puisse le regarder; et, s'il y avait la moindre apparence à la plus légère application, je ne l'y laisserais pas un moment. Il y a des gens bien méchants qui sèment toujours des poisons, tandis que vous faites naître des fleurs. Guérissez Marivaux, je vous en prie, des soupçons très injustes que lui donnent des gens qui veulent nous tourmenter tous deux. *Vale, et me ama.*

1239. — A M. DE VAUVENARGUES.

A Paris, le 17 mai (1).

J'ai tardé longtemps à vous remercier, monsieur, du portrait que vous avez bien voulu m'envoyer de Bossuet, de Fénelon, et de Pascal; vous êtes animé de leur esprit quand vous parlez d'eux. Je vous avoue que je suis encore plus étonné que je ne l'étais que vous fassiez un métier, très noble à la vérité, mais un peu barbare, et aussi propre aux hommes communs et bornés qu'aux gens d'esprit. Je ne vous croyais que beaucoup de goût et de connaissances, mais je vois que vous avez encore plus de génie. Je ne sais si cette campagne vous permettra de le cultiver. Je crains même que ma lettre n'arrive au milieu de quelque marche, ou dans quelque occasion où les belles-lettres sont très peu de saison. Je réprime mon envie de vous dire tout ce que je pense, et je me borne au plaisir de vous assurer de la singulière estime que vous m'inspirez. Je suis, monsieur, votre, etc.

1240. — A M. LE COMTE D'ARGENSON.

Samedi, 8 juin.

Je me flatte, monseigneur, que je partirai vendredi pour les affaires que vous savez (2). C'est le secret du sanctuaire; ainsi n'en sachez rien. Mais si vous avez quelques ordres à me donner, et que vous vouliez que je vienne à Versailles,

(1) Maréchal de France. (G. A.)
(2) En date de Nancy, 4 avril. (G. A.)
(3) Editeurs, de Cayrol et A. François. Nous doutons que cette lettre soit ici à sa place. (G. A.)

(1) Réponse à une lettre écrite de Nancy, le 22 avril 1743.
(2) Il allait en mission diplomatique à La Haye et à Berlin. (G. A.)

j'aurai l'honneur de me rendre secrètement chez vous à l'heure que vous me prescrirez.

Nous perdons sans doute considérablement à nourrir vos chevaux. Voyez si vous voulez avoir la bonté de nous indemniser en nous faisant vêtir nos hommes. Je vous demande en grâce de surseoir l'adjudication jusqu'à la fin de la semaine prochaine. Mon cousin Marchant (1) attend deux gros négociants qui doivent arriver incessamment, et qui nous serviront bien.

Heureux ceux qui vous servent, et plus heureux ceux qui jouissent de l'honneur et du plaisir de vous voir.

Mille tendres respects. VOLTAIRE.

1241. — A M. THIERIOT.

A Paris, le 11 juin.

La persécution et le ridicule sont un peu outrés. J'ai une récompense bien singulière et bien triste de trente années de travail. Ce n'est pas tant *Jules César* que moi qu'on proscrit (2). Mais je songe encore plus à votre pension qu'aux tribulations que j'éprouve, et le plus grand de mes chagrins est de voir souffrir mon ami; car enfin la pension du roi de Prusse vous est plus nécessaire que ne me l'était la justice que me refuse ma patrie.

1242. — A M. DE PONT DE VEYLE.

11 juin.

Il est bien dur de partir sans avoir la consolation d'embrasser M. de Pont de Veyle. Je ne mettrais point de bornes à ma douleur, si, dans ma boîte de Pandore, il ne restait l'espérance de vous revoir un jour, et d'entendre avec vous *Jules César*. Les *brutes* qui me chicanent sont aussi sots que ceux qui assassinèrent mon héros furent cruels.

1243. — A M. DE CIDEVILLE.

A La Haye, ce 27 juin.

Il n'arrive que trop souvent
Que, tandis qu'on monte sa lyre,
Et qu'on arrange un compliment
Pour notre ami qui nous inspire,
Notre ami, loué hautement,
Prend ce temps-là tout justement
Pour mériter une satire.

Vous me prodiguez, mon cher ami, les plus beaux éloges sur cette noble philosophie avec laquelle je refuse les invitations des rois, et vous me louez de préférer ma petite retraite du faubourg Saint-Honoré aux palais de Berlin et de Charlottenbourg. Savez-vous que j'ai reçu votre épître quand j'étais en chemin pour aller faire ma cour au roi de Prusse?

Cependant ce n'est pas au prince,
Au conquérant d'une province,
Au politique, au grand guerrier,
Que je vais porter mon hommage;
C'est au bel esprit, c'est au sage,
Que je prétends sacrifier;
Voilà l'excuse du voyage.

Puisqu'il a daigné jouer lui-même *Jules César*, dans une de ses maisons de plaisance, avec quelques-uns de ses courtisans, n'est-il pas bien juste que je quitte pour lui les Visigoths qui ne veulent pas qu'on joue *Jules César* en France? et faut-il que je me prive du plaisir de voir un savant, un bel esprit, enfin un homme aimable, parce qu'il porte malheureusement des couronnes électorales, ducales et royales?

J'admire en lui l'esprit facile,
Toujours vrai, mais toujours orné;
Et c'est un autre Cideville
Qui, par malheur, est couronné.

Un Diogène insupportable,
Moitié sophiste et moitié chien,
Croit placer le souverain bien
A donner tous les rois au diable.
Pour moi, je suis plus sociable;
Je hais, il est vrai, tout lien;
Mais être roi ne gâte rien,
Lorsque d'ailleurs on est aimable.

Vous m'avouerez encore que je dois au moins la préférence à sa majesté le roi de Prusse sur l'ancien évêque de Mirepoix.

Quand ce monarque singulier
Daigne d'un regard familier
Échauffer ma muse légère,
Me chérit et me considère,
Mon sort est toujours de déplaire
Au révérend père Boyer,
Lequel voudrait dans son foyer
Brûler et Racine et Molière,
Et la *Henriade* et Voltaire,
Et ma couronne de laurier;
C'est là ce qui me désespère.

Je veux, en partant de Berlin,
Demander justice au saint-père;
J'irai baiser son pied divin;
Et chez vous je viendrai soudain
Avec indulgence plénière;
Car le sage Lambertini (1)
N'est point cagot atrabilaire;
Il est rempli de la lumière
Di questi grandi Romani.
Admiré de la terre entière,
Des beaux-arts il est défenseur,
Et le successeur de saint Pierre
De Léon dix est successeur.

Je veux avoir enfin Rome pour mon amie,
Et, malgré quelques vers hardis,
Je veux être un élu dans le saint paradis,
Si je suis réprouvé dans votre Académie.

Mais c'est trop se flatter de chercher à la fois
Et les agnus de Rome et les faveurs des rois;
Non! terminons en paix mon obscure carrière;
Et du pape, et des grands, et des rois oublié,
Ne vivons que pour l'amitié,
C'est mon trône et mon sanctuaire.

1244. — A MADEMOISELLE DUMESNIL.

A La Haye, ce 4 juillet.

La divinité qui a eu les hommages de Paris, sous le nom de Mérope, m'est toujours présente à cent lieues de Paris, comme sur les autels où elle s'est fait adorer. Je ne peux, mademoiselle, résister plus longtemps aux sentiments qui m'ordonnent de vous écrire. Je regrette beaucoup plus le plaisir de vous entendre que celui de voir jouer *Jules César*. Une pièce que vous ne pouvez embellir devient dès lors pour moi d'un prix bien médiocre; mais l'intérêt que je prends à tout ce qui regarde vos camarades, et, j'ose dire encore, l'intérêt des beaux-arts, me font voir avec beaucoup de douleur la persécution injuste que cette tragédie essuie.

J'entends dire que M. de Crébillon fait des difficultés (2) que personne ne devait attendre de lui.

Il prétend que Brutus ne doit point assassiner César, et assurément il a raison; on ne doit assassiner personne. Mais il a fait autrefois (3) boire sur le théâtre le sang d'un fils à son propre père; il a fait paraître Sémiramis amoureuse de son fils, sans donner seulement un remords à Sémiramis ni à Atrée; et les réviseurs de ce temps-là (4) souffrirent que ces pièces fussent jouées.

Il est vrai qu'ici Brutus laisse prévaloir l'amour de la patrie contre un tyran; mais il faut songer, ce me semble, que cet assassinat est détesté à la fin de la pièce par les Romains; que les derniers vers même annoncent la vengeance de ce parricide, et qu'ainsi on n'a rien à se reprocher, puisque, si on se contentait de suivre l'histoire à la lettre, jusqu'à la mort de César, et de ne pas blâmer l'action de Brutus, on n'aurait rien à se reprocher encore.

Il paraît donc que M. de Crébillon doit cesser, pour son honneur, de faire des difficultés, et ne pas révolter le public contre lui; plus il travaille à son *Catilina* (5), dans lequel il fait paraître le sénat de Rome, plus il doit, me semble, prévenir les soupçons que forment trop de personnes, qu'il veut empêcher qu'on ne joue un ouvrage qui a un peu de rapport au sien, et qui lui ôterait la fleur de la nouveauté. Il est au-dessus de la jalousie, et il ne faut pas qu'il donne lieu de l'en soupçonner aux personnes qui le connaissent moins que moi. Je suis persuadé que vous et vos amis vous représenterez ces raisons, soit à M. de Marville, soit aux personnes qui peuvent avoir quelque crédit. Ne montrez point, je vous en prie, cette lettre; je vous le demande en grâce; mais faites usage des

(1) Marchant, père de Marchant de Varenne et de Marchant de la Houlière. Voltaire lui fit avoir un intérêt dans la fourniture des fourrages et des habillements, et lui-même eut sa part dans les marchés. (G. A.)

(2) La veille, à minuit, après la dernière répétition, Voltaire avait appris que son *Jules César* ne serait pas joué. (G. A.)

(1) Benoît XIV, qui se surnommait le *Bouffon*. (G. A.)

(2) Pour l'approbation de *Jules César*. G. A.)

(3) Dans *Atrée et Thyeste*. (G. A.)

(4) Fontenelle et Danchet. (G. A.)

(5) Il le travailla trente ans. (G. A.)

choses qu'elle contient, et des prières que je vous fais. Faites jouer *Cesar*, ma reine; jouez *Thérèse* (1). Ecrivez-moi chez madame du Châtelet. Comptez que, partout où je serai, vous aurez sur moi un empire absolu. Permettez que je fasse mes compliments à M. de Brémont, et comptez sur le tendre et respectueux attachement de V.

1245. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A La Haye, au palais du roi de Prusse, le 5 juillet.

Eh bien! mes adorables anges, ce petit hémisphère est plus fou et plus malheureux que jamais; et moi ne suis-je pas un des plus infortunés de la bande? Les uns vont mourir de faim ou par l'épée des ennemis, vers le Danube, les autres sur le Mein, et moi où vais-je? où suis-je? j'ai bien peur de mourir de chagrin loin de vous.

Est-on devenu assez déterminément Ostrogoths pour ne pas jouer *Jules César!* Si on avait dit, il y a quelques années, qu'on parviendrait à cet excès d'impertinence, on ne l'aurait pas cru. Je ne vous déplairai pas en vous disant qu'il y a ici une comédie assez passable. Prin et Fierville en sont les principaux acteurs. Il y a une Bercaville qui vaut mieux, sans comparaison, que toutes les soubrettes qu'on a essayées, et qui est plus effrontée elle seule que toutes les autres ensemble. Les Anglais sont encore plus effrontés pourtant, et prennent un terrible ascendant sur ce théâtre-ci. Ils jouent le rôle de tyrans fort noblement; et les Hollandais celui d'assistants derrière leurs maîtres. Peut-on se réjouir à Paris dans ce malheur général (2)! hélas! il le faut bien; et on tuerait cent mille hommes en Allemagne, que l'Opéra serait plein les vendredis. Mais pourquoi la Comédie ne le sera-t-elle pas?

Le roi de Prusse est réellement indigné des persécutions que j'essuie, il veut absolument m'établir à Berlin; j'ai sacrifié sa lettre à madame du Châtelet et à mes anges. Tout ce que je vous dis là, je le dis à M. de Pont de Veyle, baisant toujours vos ailes avec un pur amour.

1246. — A M. LE COMTE D'ARGENSON.

A La Haye, au palais du roi de Prusse, le 5 juillet.

Dans ce fracas de dispositions pour tant d'armées, permettez, monseigneur, que je vous remercie tendrement de la grâce accordée à madame du Châtelet, et de la manière.

Vous savez mieux que moi les desseins des Anglais, et l'effet qu'a fait ici l'idée où l'on est (suivant le billet de M. le duc d'Aremberg) d'avoir remporté une victoire complète. Tout ceci vous prépare beaucoup d'ennemis et peu d'alliés. Les petits contre-temps que j'ai essuyés en France ne diminuent rien assurément de mon zèle pour le roi et pour ma patrie. Je ne vous cacherai point que sa majesté le roi de Prusse vient de m'écrire de Magdebourg, où il faisait des revues, qu'il me donne rendez-vous, au commencement d'août, à Aix-la-Chapelle. Il veut absolument m'emmener de là à Berlin, et il me parle avec la plus vive indignation des persécutions que j'ai essuyées. Ces persécutions viennent d'un seul homme (3) à qui vous avez déjà eu la bonté de parler. Il prend assurément un bien mauvais parti, et il fait plus de mal qu'il ne pense. Il devrait savoir que c'est un métier bien triste de faire des hypocrites. Vous devriez en vérité lui en parler fortement. Il ne sait pas à quel point il révolte les hommes; dites-lui-en un petit mot, je vous en supplie, quand vous le verrez.

Voulez-vous avoir la bonté de vous souvenir de Marchant (4), quand il s'agira des Invalides? Je pourrais avoir un peu mieux en Prusse; mais rien n'égale le bonheur de vous être attaché, et de vivre avec des amis qui vous aiment. C'est la seule chose où j'aspire.

Je suis le plus ancien et le plus tendrement dévoué de vos courtisans; conservez-moi vos bontés, mon cœur les mérite.

1247. — A M. LE COMTE D'ARGENSON.

A La Haye, ce 15 juillet.

Sera-ce vous faire mal ma cour, monseigneur, que de vous envoyer le petit état ci-joint? Je doute qu'il y ait aucun ministre à La Haye qui ait cette pièce secrète (5).

(1) On n'a qu'un fragment de cette comédie. Voyez tome III. (G. A.)
(2) Les Anglais avaient remporté la victoire de Dettingen, le 27 juin. (G. A.)
(3) Boyer. (G. A.)
(4) C'est-à-dire de la fourniture des Invalides. (G. A.)
(5) Etat des forces et des ressources de la Hollande. Voyez, t. VI, les *Mémoires de Voltaire*. (G. A.)

Je voudrais rendre des services plus essentiels; je souhaite que ma famille soit plus à portée que moi de vous prouver son zèle.

Mon neveu (1) La Houlière, capitaine dans Lyonnais, frère du jeune Marchant, ayant été blessé plus dangereusement qu'aucun autre officier, à l'affaire de Dingelfing, demande cette croix de Saint-Louis pour laquelle on se fait casser bras et jambes.

Marchant, père et fils, ne demandent qu'à vêtir et alimenter les défenseurs de la France.

Courage, monseigneur, courage! la fermeté rendra la France respectable à ceux qui l'ont crue affaiblie. Personne ne forme des vœux plus sincères pour votre gloire que votre ancien serviteur V., qui vous aime avec tendresse, et qui vous est respectueusement dévoué pour jamais.....

Par la première, j'aurai l'honneur de vous envoyer l'état des dépenses extraordinaires de cette année, et vous pourrez comparer ce qu'il en coûte en France et en Hollande pour le même nombre d'hommes.

Vous pouvez être sûr que les Hollandais ne vous feront pas grand mal. Il est actuellement huit heures du soir, 15 juillet. A sept heures, le général Hompesch, qui attendait l'ordre de partir, a reçu un ordre nouveau de faire mettre petit à petit, ces quinze jours-ci, jusqu'au premier d'août, les chevaux à la pâture. Les gardes à pied n'auront les ordres, pour la marche, que le 24 juillet. Il est évident qu'on cherche à ne plus obéir aux Anglais, sans leur manquer ouvertement de parole. Vous pouvez compter sur ce que j'ai l'honneur de vous dire, jusqu'à ce que ce qui est vrai aujourd'hui ne le soit plus dans huit jours.

1248. — A M. LE COMTE D'ARGENSON.

A La Haye, ce 18 juillet.

Voici, monseigneur, la seconde partie de l'état secret que j'ai eu l'honneur de vous envoyer. Ayez la bonté d'accuser la réception des deux paquets, en disant ou faisant dire, à la dame (2) qui demeure au faubourg Saint-Honoré, que vous les avez reçus, sans quoi j'aurais ici beaucoup d'inquiétude.

L'ordre de mettre les chevaux au vert est exécuté, et subsiste pour dix ou douze jours, au moins. Les gardes à pied partent le 24 ou le 23, au plus tôt. Deux régiments sont en marche actuellement, aux environs de Maëstricht. On dit hier, en ma présence, au comte Maurice de Nassau, général de l'infanterie : « Vous ne serez pas avant deux mois au rendez-vous. » Il en convint.

Ne vous tuez pas de travail. La gloire et le destin de la France dépendent de la fermeté du ministère : j'attends tout de vous.

Vous savez que les troupes de la République, qui marchent, ne composent que quatorze mille six cents hommes (3).

1249. — A M. LE COMTE D'ARGENSON.

A La Haye, ce 23 juillet.

Le même homme qui vous est tendrement attaché, monseigneur, et qui vous a envoyé deux états des troupes et dépenses militaires de ce pays-ci, le premier à votre adresse, le second sous le couvert de M. de La Reynière (4), a l'honneur de vous envoyer, par cet ordinaire, le plan de la bataille de Dettingen, tel qu'on le débite ici. Les meilleures têtes de la Hollande avouent qu'elles ne seront pas peu embarrassées, si vous envoyez un corps sur la Meuse.

Les gardes à cheval sont partis aujourd'hui, comme j'avais l'honneur de vous le dire d'avance.

Vous devez être bien surchargé de travail. Tâchez donc de conserver votre santé. En vérité elle est précieuse à tout le

(1) A la mode de Bretagne. (G. A.)
(2) Madame du Châtelet. (G. A.)
(3) « Il résulte des états joints à ces deux lettres que les forces » militaires de la Hollande se composaient de huit cent quatre-vingt-» six compagnies ou quatre-vingt-quatre mille hommes, dont envi-» ron sept mille sept cents de cavalerie, soixante-deux mille d'in-» fanterie, trois mille cinq cents dragons, neuf mille six cents Suisses » et douze cents artilleurs.
» La dépense ordinaire de la guerre monte à 10,098,156 florins, » à quoi il faut ajouter 501,212 florins pour frais de garde de la » barrière des Pays-Bas.
» La dépense extraordinaire de guerre est de 5,774,561 florins, ce » qui forme, avec l'état ordinaire, un total de 15,872,718 florins.
» Enfin, la dette hollandaise se montait, en l'année 1743, à » 32,852,665 florins, dont l'intérêt annuel, supporté par les Provin-» ces-Unies, était de 1,478,964 florins. » (*René d'Argenson, petit-neveu du comte.*)
(4) Fermier-général. (G. A.)

monde, mais surtout à moi, qui vous suis si tendrement attaché et depuis si longtemps (1).

1250. — A M. AMELOT.

A La Haye, 2 août.

Monseigneur, je dépêchai, le 21 du mois passé, un courrier jusqu'à Lille, avec un paquet qu'il devait rendre à madame Denis, ma nièce, femme du commissaire des guerres. Dans ce paquet il y en avait un pour M. le comte de Maurepas, et, sous l'enveloppe de M. de Maurepas, une lettre (2) d'environ six pages, que j'avais l'honneur de vous adresser, sans signature. Cette lettre contenait, entre autres particularités, la petite découverte que j'avais faite que le roi de Prusse fait négocier secrètement un emprunt de quatre cent mille florins, à Amsterdam, à trois et demi pour cent. Je concluais de là, ou que ses trésors ne sont pas aussi considérables qu'on le dit, ou qu'il veut emprunter à un petit intérêt, pour rembourser des sommes qui en portent un plus grand. Je vous demandais la permission de me servir de cette connaissance pour tâcher de démêler s'il voudrait recevoir des subsides, et j'osais proposer une manière d'affamer les armées ennemies, laquelle ce prince pouvait mettre en usage avec adresse.

Le même jour, 21 du mois passé, je fis proposer, par une voie très secrète, à ce monarque, de faire quelques difficultés aux Provinces-Unies, touchant le passage des munitions de guerre qui doivent remonter le Rhin sur son territoire. Il a approuvé le projet; et, si les choses ne changent pas, son ministre aura ordre de retarder le passage de ces munitions autant qu'il le pourra. On s'y prend avec beaucoup d'art. L'envoyé du roi de Prusse a ordre de ne point communiquer avec l'ambassadeur de France, parce qu'on craint qu'il ne s'en prévale dans la chaleur des conjonctures présentes. On ne veut point du tout paraître lié avec vous, et on veut vous servir sous main, en ménageant la République.

Je tâcherai de faire fermenter ce petit levain. Je peux vous assurer que le fond des sentiments du roi de Prusse est tel qu'il était en 1741, quand il écrivit la lettre ci-jointe (3), dont j'ai l'honneur de vous envoyer copie.

Je compte toujours lui faire ma cour, à Aix-la-Chapelle, vers le 18 de ce mois.

1251. — A M. AMELOT.

Ce 3 août.

Monseigneur, hier, après le départ de ma lettre, j'en reçus une (4) du roi de Prusse, datée du camp de Husfelt en Silésie, place dans laquelle il va bâtir une ville, tandis qu'il fortifie ses frontières. Il sera le 14 à Berlin, et le 18 ou le 20 à Spa, et non plus à Aix-la-Chapelle.

Je suis toujours dans la même espérance touchant le petit service que le roi de Prusse doit rendre; mais je crains que cette démarche n'ait pas d'assez grandes suites, si ce prince reste dans les idées qu'il me témoigne. Tous ses correspondants lui ont persuadé que la France est trop affaiblie pour mettre actuellement un grand poids dans la balance. Je n'ai pu même empêcher un ami intime (5) que j'ai ici de lui écrire des choses qui doivent le dégoûter de votre alliance. Cet ami est cependant entièrement dans vos intérêts, et le roi de Prusse sent parfaitement qu'au fond votre cause et la sienne sont communes. Mais cet ami ne peut écrire autrement, de peur d'être démenti par les autres correspondants, et le roi de Prusse ne peut, à présent, concevoir que des idées avantageuses sur tant de rapports.

Je suis obligé de vous dire que, dans sa dernière lettre, il s'exprime dans les termes les plus durs sur la conduite passée ; mais il paraît en sentir autant d'affliction qu'il en parle avec violence.

Soyez très persuadé que, dès l'année 1741, il a prévu tout ce qui est arrivé. Il pense à présent que, si sa majesté envoyait ou faisait croire qu'elle envoie un corps considérable vers la Meuse, cette démarche, bien ménagée, opérerait une très grande désunion entre le parti anglais, qui prédomine en Hollande, et le parti pacifique, qu'on ne doit pourtant pas appeler le parti français. Il ne m'appartient pas d'avoir une opinion sur ces matières; j'en laisse le jugement ici à M. l'ambassadeur et à M. de La Ville (1), dont les lumières et l'expérience sont trop supérieures à mes faibles conjectures. Je n'ai ici d'autre avantage que celui de mettre les partis différents et les ministres étrangers à portée de me parler librement. Je me borne et me bornerai toujours à vous rendre un compte simple et fidèle.

Mais, comme il paraît nécessaire que le roi de Prusse ait une opinion très avantageuse des forces et des résolutions vigoureuses de la France, j'ose vous supplier de m'envoyer quelques couleurs avec lesquelles je puisse faire un tableau qui le frappe, quand je lui ferai ma cour à Spa ; et je vous en prie d'autant plus que je suis certain que le tableau lui plaira beaucoup. La France est une maîtresse qu'il a quittée, mais qu'il aime et qu'il souhaite passionnément de voir embellie. M. Trévor m'a demandé aujourd'hui en confidence, si je croyais que la maison de Lorraine eût un grand parti en Lorraine.

1252. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A La Haye, au palais du roi de Prusse, le 8 août.

Soyez chancelier de France, monsieur, si vous voulez que j'y revienne ; rendez-nous la gloire des lettres, quand nous perdons celle des armes. Les hommes sont faits originairement, ce me semble, pour penser, pour s'instruire, et non pour se tuer. Faut-il que la guerre ne soit pas encore la seule persécution que les arts essuient ! Je gémis de voir ce pauvre abbé Langlet enfermé, à soixante-dix ans, dans la Bastille, après nous avoir donné une bonne *Méthode* pour étudier l'histoire, et d'excellentes *Tables chronologiques*. Qui sont donc les Vandales qui se sont imaginé que l'impression du sixième volume des additions à l'Histoire de ce bon citoyen le président de Thou était un crime d'État? Quel comble de barbarie, et quel excès de petitesse de ne pas permettre qu'on imprime des livres où l'on explique Newton, et où l'on dit que les rêveries de Descartes sont des rêveries !

J'aime encore mieux l'abus qu'on fait ici de la liberté d'imprimer ses pensées que cet esclavage dans lequel on veut chez vous mettre l'esprit humain. Si l'on y va de ce train, que nous restera-t-il, que le souvenir de la gloire du beau siècle de Louis XIV?

Cette décadence me ferait souhaiter de m'établir dans le pays où je suis à présent. N'ayant rien à y prétendre, je n'aurais point de plaintes à former. Je vivrais tranquille, et j'y souhaiterais à la France des temps plus brillants.

Il y a ici des hommes très estimables ; La Haye est un séjour délicieux l'été, et la liberté y rend les hivers moins rudes. J'aime à voir les maîtres de l'État simples citoyens. Il y a des partis, et il faut bien qu'il y en ait dans une république; mais l'esprit de parti n'ôte rien à l'amour de la patrie, et je vois de grands hommes opposés à de grands hommes.

Je suis bien aise, pour l'honneur de la poésie, que ce soit un poëte (2) qui ait contribué ici à procurer des secours à la reine de Hongrie, et que la trompette de la guerre ait été la très humble servante de la lyre d'Apollon. Je vois, d'un autre côté, avec non moins d'admiration, un des principaux membres de l'État, dont le système est tout pacifique, marcher à pied sans domestiques, habiter une maison faite pour ces consuls romains qui faisaient cuire leurs légumes, dépenser à peine deux mille florins par an pour sa personne, et en donner plus de vingt mille à des familles indigentes.

Ces grands exemples échappent à la plupart des voyageurs ; mais ne vaut-il pas mieux voir de telles curiosités que les processions de Rome, les récollets au Capitole, et le miracle de saint Janvier? Des hommes de bien, des hommes de génie, voilà mes miracles.

Ce gouvernement-ci vous plairait infiniment, même avec les défauts qui en sont inséparables. Il est tout municipal, et voilà ce que vous aimez. La Haye d'ailleurs est le pays des nouvelles et des livres; c'est proprement la ville des ambassadeurs ; leur société est toujours très utile à qui veut s'instruire. On les voit tous en un jour. On sort, on rentre chez soi; chaque rue est une promenade ; on peut se montrer, se retirer, tant qu'on veut. C'est Fontainebleau, et point de cour à faire.

Adieu, monsieur ; plût à Dieu que je pusse vous faire la mienne ! Vous savez si je vous suis attaché pour jamais.

(1) Suit un plan figuré de l'action de Dettingen, telle qu'elle eut lieu, le 27 juin 1743, entre l'armée alliée de la reine de Hongrie (Marie-Thérèse), sous les ordres du roi de la Grande-Bretagne (George II), et celle de France, commandée par le maréchal de Noailles, avec explication en français et en hollandais. (*René d'Argenson.*)
(2) On n'a pas cette lettre. (G. A.)
(3) On n'a pas cette lettre. (G. A.)
(4) On ne l'a pas non plus. (G. A.)
(5) Le comte de Podewils, envoyé de Prusse. (G. A.)

(1) Secrétaire de l'ambassadeur de France. (G. A.)
(2) Van Haren. (G. A.)

1253. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A La Haye (1).

Il y a tant de gens, et de gens en place, qui n'ont point d'honneur, qu'il est bien juste que l'homme du monde qui en a le plus porte le nom de sa terre. Vous voilà donc conseiller d'honneur, mon cher et respectable ami; et avec l'honneur vous aurez encore le profit. Vous vendrez votre charge; vous aurez le double avantage d'être plus riche et de ne rien faire, deux points assez importants pour l'agrément de cette vie. Heureux qui peut la passer avec vous, mon cher ange, et avec votre aimable moitié, et avec votre fortuné frère! Vivez gais, sains, et contents; souvenez-vous tous trois d'un homme qui vous aime bien tendrement, et qui vous sera attaché toute sa vie avec les sentiments les plus vifs et les plus inaltérables.

1254. — A M. LE DUC DE RICHELIEU.

A La Haye, ce 8 août.

J'ai reçu, monsieur le duc, la lettre dont vous m'avez honoré, par la voie de Francfort; mais il n'y a plus moyen de vous écrire par l'Allemagne, à moins que je ne veuille apprendre aux houssards autrichiens combien je vous aime. Daignez donc me donner vos ordres dans les paquets que vous adresserez à madame du Châtelet.

Les troupes hollandaises ne pourront certainement joindre les alliés que le 15 ou le 16 septembre. Il paraît cependant que le gouvernement anglais commence à faire réflexion que tout le fardeau de la guerre retombera sur lui, et qu'il se ruine dans l'idée chimérique de faire avoir à la reine de Hongrie un dédommagement aux dépens de la France. La moitié des Provinces-Unies a toujours des sentiments de paix, et je ne voudrais pas parier que les troupes de la République n'eussent bientôt des ordres de ne point agir, pour peu que la France témoigne de vigueur et de bonne conduite. Il y a grande apparence qu'on tirera de grands avantages de nos fautes passées. Dunkerque peut être rétabli pour n'être plus jamais détruit; et la France, en deux ou trois mois de temps, peut devenir plus respectable que jamais. Il paraît que nous ne sommes pas extrêmement bien voulus dans les pays étrangers; quand je dis nous, je dis notre puissance, car on aime les particuliers, en haïssant la France. On nous traite comme nous traitons les jésuites; on dit du mal du corps, et on est fort aise de vivre avec les membres; on nous prie à souper, et on chante pouille à notre ministère; on joue publiquement, par permission du magistrat, une comédie intitulée la *Présomption punie*, dans laquelle la reine de Hongrie est représentée sous le nom de *Mimi;* le cardinal de Fleury, sous celui d'un vieux bailli impuissant qui, ne pouvant coucher avec Mimi, veut lui ôter toute la succession de son père; le prince Charles, sous le nom de *Charlot*, chasse le bailli et ses consorts: et voilà la *Présomption punie*. On va voir de dix lieues cette mauvaise bouffonnerie, qui se joue à Amsterdam. J'aime encore mieux cette farce que la tragédie de Dettingen, cela ne casse ni bras ni têtes. Conservez la vôtre, monsieur le duc, et permettez que je fasse aussi des souhaits pour un individu fort aimable qui a grande obligation au vôtre. Souffrez que je vous prie de daigner faire souvenir de moi M. le duc de Duras, *in quo bene complacuisti*. Si vous pouvez m'apprendre de bonnes nouvelles, si vous avez la bonté de me faire un tableau bien brillant de votre position, comptez que vous me ferez bien du plaisir. Vous savez avec quel tendre respect je vous suis attaché pour toute ma vie.

1255. — A M. AMELOT.

A La Haye, ce 16 août.

Monseigneur, j'ai reçu les ordres et les sages instructions dont vous m'honorez, en date du 11 du mois; permettez qu'avant d'y répondre j'aie l'honneur de vous parler de quelques affaires présentes.

Il y a près d'un mois que je vous informai qu'on pourrait réussir à mettre quelque obstacle au passage des munitions de guerre du corps de troupes hollandaises. Celui qui s'était chargé de cette petite négociation, à Berlin, l'a conduite heureusement par le moyen du ministère des finances. L'ordre vient d'arriver à la régence de la Gueldre prussienne de ne pas laisser passer les effets des Hollandais. M. de Podewils prépare exprès un mémoire très long, et de la discussion la plus ample, qu'il ne présentera que lundi 19 du mois. Il se passera bien du temps avant qu'on y ait répondu, et que cette affaire soit arrangée.

Cet événement du moins fera voir que le roi de Prusse est bien loin d'entrer dans les mesures de la République et des Anglais, et qu'il est capable de les braver.

Le moment serait bien favorable pour agir auprès de sa majesté prussienne; mais j'apprends, par cet ordinaire de Berlin, que le roi n'ira point à Spa. On ne me mande point cette nouvelle comme absolument certaine. Dans le doute, je me tiens prêt à partir; et si le roi de Prusse, contre toute attente, était encore en Silésie, j'irais lui faire ma cour à Breslau.

Le premier usage que j'ai fait de vos instructions a été de dire, en confidence, à l'envoyé de Prusse que je savais, à n'en point douter, que la reine de Hongrie avait déclaré depuis peu aux Anglais qu'elle regarderait toujours le roi de Prusse comme son plus cruel ennemi. Il l'a mandé à sa cour dans le moment, sans me nommer, et il a accompagné ce discours de tout ce qui peut exciter le roi son maître à se lier aux intérêts de la France. Il a pris l'occasion du départ de M. le marquis de Fénelon, pour faire valoir adroitement la vigueur du ministère français, les ressources de l'État, le courage de la nation. Je suis même convenu avec lui des termes.

Il m'a assuré encore que le premier dessein du roi son maître avait été d'assembler à Magdebourg une armée de neutralité, mais qu'il en avait été détourné par nos disgrâces arrivées coup sur coup en Bavière, et aussi par la politique circonspecte et même timide du comte de Podewils, oncle du ministre de La Haye, qui a d'autant plus d'influence sur l'esprit de sa majesté prussienne qu'il ne veut jamais en avoir.

C'est bien dommage que ce jeune homme plein d'esprit, qui plaît beaucoup au roi et au ministre son oncle, ne voie point le roi de Prusse à Spa, comme je l'espérais. J'ose vous assurer, monseigneur, qu'il n'y a personne qui ait à présent le cœur plus français, et qui pût mieux vous seconder dans vos vues.

Cependant je suis très loin de perdre l'espérance; je vois même que, de jour en jour, le roi de Prusse se met dans la nécessité de n'avoir d'autre allié que sa majesté. J'apprends, par les lettres du ministre hollandais à Pétersbourg, que ce prince refuse toujours, sous différents prétextes, d'accéder au traité défensif de la Russie et de l'Angleterre.

Permettez-moi, monseigneur, de vous rappeler, à cette occasion, ce que vous avez bien voulu me dire dans votre dépêche du 11, touchant la cour de Russie. On vous la dépeint comme peu liée avec l'Angleterre et la Hongrie; cependant vous verrez, par la copie ci-jointe de la lettre du résident Swart, que le ministère russe paraît entièrement autrichien.

Voilà, monseigneur, tout ce qui est venu à ma connaissance. Les démarches récentes du roi de Prusse, auprès des états-généraux, pour la paix de l'Empire, la hardiesse qu'il a de les mécontenter et de les braver, sa froideur avec les Anglais, ses longueurs avec les Russes, et, plus que tout cela, son intérêt visible, font espérer qu'on pourra le porter à quelque résolution éclatante et digne d'un grand roi. Je vous rendrai un compte fidèle de tout ce que j'aurai aperçu à sa cour, sans oser vous promettre qu'on puisse jamais rien attribuer aux efforts de mon zèle.

J'aurai des lettres de recommandation de M. Trévor pour milord Hindfort, qui vous a tant fait de mal; je tâcherai de me lier avec lui, et de tourner à votre avantage l'heureuse obscurité à l'abri de laquelle je peux être reçu partout avec assez de familiarité.

Comme il a été nécessaire que j'écrivisse quelquefois ici en chiffres, et que je consultasse M. le marquis de Fénelon et M. de La Ville, il pourra arriver que je sois à Berlin dans une pareille obligation. Je ne m'ouvrirai à M. de Valori, qui d'ailleurs m'honore de quelque amitié, qu'avec toute la réserve convenable aux intérêts présents.

Encore une fois, je ne réponds d'aucun succès, mais soyez sûr du zèle le plus ardent.

La manière dont sa majesté prussienne me parlera réglera celle dont j'aurai l'honneur de lui parler. Je prendrai conseil de l'occasion et de l'envie extrême que j'ai de mériter l'approbation d'un esprit tel que le vôtre, et la protection d'un ministre tel que vous.

A l'égard de M. Van Haren, il faut le regarder comme un homme incorruptible; mais il paraît aimer la gloire et les ambassades. Il voulait aller en Turquie; c'est de là que j'ai pris occasion de lui représenter qu'il trouverait plus d'amis et d'approbateurs à Paris qu'à Constantinople. Cette idée a paru le flatter. On pourrait en faire usage, en cas que les yeux

(1) Cette lettre, toujours datée du 26 octobre, ne peut être que du mois d'août. Voyez la lettre à d'Argental du 23 du même mois. (G. A.)

des Hollandais commençassent à s'ouvrir sur la ridicule injustice d'attaquer la France, sous prétexte d'un secours qu'ils ont refusé à la reine de Hongrie quand elle en avait besoin, et qu'ils lui donnent quand elle peut s'en passer. En ce cas, M. Van Haren pouvant avec honneur employer à la conciliation les talents qu'il a consacrés à la discorde, l'espérance d'être nommé ambassadeur en France, malgré l'usage qui l'en exclut comme Frison, pourrait le flatter et le déterminer à servir la cause de la justice et de la raison.

1256. — A M. THIERIOT.

A La Haye, ce 16 août.

Je mène ici une vie délicieuse dont les agréments ne sont combattus que par le regret que m'inspirent mes amis, et, surtout, par le chagrin que j'ai de voir que vous ne vivez encore que de promesses. Je n'ai jamais douté de la pension, vous le savez; mais je suis aussi surpris qu'affligé de ces prodigieux retardements. Le roi de Prusse vous fera-t-il donc vieillir dans l'espérance? et l'inscription de votre tombeau sera-t-elle un jour : Ci-gît qui attendit son paiement? En vérité cela perce le cœur. J'espère en parler bientôt fortement à sa majesté prussienne, soit aux eaux de Spa, soit à Berlin. Vous savez que je ne suis pas

Dissimulator opis propriæ, mihi commodus uni.
Hor., lib. I, ep. IX.

Je n'ai heureusement rien à demander à ce monarque pour moi-même. On est bien honteux quand on demande pour soi, mais on est bien hardi quand on demande pour un ami. Le roi de Prusse m'a fait l'honneur, en dernier lieu, de m'écrire plusieurs lettres dans lesquelles il daigne m'offrir un établissement sûr et avantageux. Je lui ai répondu que le plus bel établissement pour moi était le bonheur de le voir et de l'entendre, que je n'en voulais point d'autre, et que, si je pouvais renoncer à ma patrie et à mes amis, à qui je dois tout, je passerais le reste de ma vie dans sa cour. Voilà où j'en suis, et voilà quels seront toujours mes sentiments. Je suis même assez heureux pour que le roi de Prusse les approuve. Tout roi qu'il est, il ne trouve pas mauvais que les grands devoirs de l'amitié aillent les premiers.

Ne vous méprenez plus sur le nom d'un homme qui sera immortel dans ce pays-ci. Ce n'est point Van Hyden, c'est Van Haren qu'il s'appelle. Il lui est arrivé la même chose qu'à Homère; on gagnait sa vie à réciter ses vers aux portes des temples et des villes; la multitude court après lui quand il va à Amsterdam. On l'a gravé avec cette belle inscription :

Quæ canit ipse fecit.

Vous ne sauriez croire combien cette fadaise (1), par laquelle j'ai répondu à ses politesses et à ses amitiés, m'a concilié ici les esprits. On en a imprimé plus de vingt traductions. Il n'est rien tel que l'à-propos.

Bonsoir; croyez qu'en tout temps et en tout lieu je songerai à vos intérêts. Je vous embrasse.

1257. — A M. AMELOT.

A La Haye, ce 17 août.

Monseigneur, heureusement le courrier n'est pas encore parti. Je profite de cet instant pour avoir l'honneur de vous informer qu'il vient d'arriver un courrier du roi de Prusse à son ministre, avec une lettre portant en substance qu'il regarde comme une violation du droit des souverains, et *comme une marque de mépris pour sa personne*, le passage des troupes hollandaises par son territoire, sans lui avoir demandé, à lui expressément, la permission. Il ordonne à son ministre, le jeune comte de Podewils, de prendre cette affaire avec hauteur, et d'exiger une satisfaction authentique. De plus, il ordonne à son ministre de partir, et de venir recevoir ses ordres à Berlin, après avoir fait ses plaintes et demandé réparation. Il lui ordonne en même temps de ne partir qu'après avoir laissé à La Haye un secrétaire, et l'avoir instruit du courant des affaires. La lettre est datée de Glatz. Le voyage du ministre à Berlin sera différé jusqu'au retour de ce secrétaire, qui est actuellement à Spa, et auquel on dépêche un courrier dans le moment.

J'observe que le roi de Prusse n'a été instruit du passage des troupes que par les dépêches datées de La Haye du 30 juillet, et que la personne que j'avais engagée à demander l'arrêt des munitions de guerre l'avait obtenu dès le commencement de juillet, et cela même malgré la permission que les états devaient demander pour ces munitions.

Ces effets sont assez considérables, et j'aurai l'honneur de vous en adresser le mémoire par le premier ordinaire, après que je l'aurai traduit du hollandais en français.

La mésintelligence que j'avais trouvé l'heureuse occasion de préparer, touchant ces effets, est fondée sur l'intérêt. Celle qui naît du passage des troupes vient du juste maintien de la dignité de sa couronne. Je souhaiterais que ces deux grands motifs pussent servir à déterminer ce monarque au grand but où il faudrait l'amener. J'ai peur que son ministre à La Haye, qui a plus d'une raison d'aimer (1) ce séjour, ne ménage, autant qu'il pourra, une conciliation. Je n'attends pas une rupture ouverte, mais je tâcherai de faire en sorte que le ministre de sa majesté prussienne attende encore quelques jours pour faire sa déclaration aux états-généraux. Plus il aura tardé à éclater, et plus tard la réconciliation se fera, et plus longtemps aussi les munitions de guerre seront arrêtées.

Au reste je partirai pour Berlin avec ce ministre, et vous êtes bien sûr que je n'omettrai rien pour le faire servir à vos intentions.

1258. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Sur l'eau, près d'Utrecht, ce 23 août.

La Haye en Touraine est donc une ville bien célèbre! Savez-vous, mon cher et respectable ami, que votre lettre adressée à La Haye n'est pas venue d'abord en Hollande? Je l'ai reçue avec ces belles paroles : « Inconnu à La Haye en » Touraine; renvoyée à La Haye en Hollande »? Oh bien! il n'y aura plus de *quiproquo*, me voici sur le chemin de Berlin. Le roi de Prusse devait aller à Spa, il devait aller à Aix-la-Chapelle; il m'ordonne d'aller lui faire ma cour dans sa capitale, et peut-être apprendrai-je, en courant la poste, qu'il a changé d'avis, et il faudra courir en Franconie ou dans le Haut-Palatinat. Heureusement je ne crains point les houssards en voyageant, comme je fais, avec des Allemands; et d'ailleurs je leur réciterai des vers pour la reine de Hongrie. Le fameux colonel Mentzel (2) a commencé par être comédien. Je lui ferai jouer *Jules César*, puisqu'on ne le joue point à Paris. Ah! plût à Dieu que les dévots ne fussent pas plus à craindre que les houssards! Ayez pitié de moi, *saltem vos amici mei*. Ecrivez-moi un petit mot à Berlin. On dit que vous n'avez pas trop bien vendu votre charge (3). On n'achète chèrement dans ce temps-ci que des malheurs. Daignez me mander ce que devient ce pays fait pour être aimable : y est-on bien fou? y a-t-on de la crainte, de l'espérance? ou plutôt Paris ne s'occupe-t-il pas plus d'une danseuse que de ce qui se passe sur le Rhin? Cela n'est peut-être pas si fou. Les véritables fous, en vérité, sont ceux qui font tuer les hommes, et je mets encore de ce nombre ceux qui voyagent en Prusse, pouvant être à Paris; mais, puisque ces fous-là sont les plus malheureux, dites-leur des choses bien consolantes; daignez les égayer par des nouvelles. Ayez la bonté de présenter leurs respects à vos parents et à vos amis. Bonsoir, mes anges; j'enrage du meilleur de mon cœur. Adieu, les plus aimables personnes du monde.

1259. — A M. L'ABBÉ DE VALORI.

Berlin, le 31 août.

Je viens, monsieur, de me vanter à M. votre frère (4) de vos bontés; mais il faut que je me vante à vous des siennes. Berlin et Lille sont pour moi deux patries nouvelles. Je me flatte que j'aurai bientôt l'honneur de vous revoir et de vous dire à quel point je suis attaché à toute votre famille. Permettez-moi d'assurer de mon respect madame et mesdemoiselles de Valori. Il sera bien difficile que je quitte sitôt ce pays-ci; mais enfin on ne peut oublier cette troisième patrie qui s'appelle la France. Plût à Dieu que tous les gens de votre espèce qui sont dans ce pays-là vous ressemblassent! ils seraient les maîtres de tout, à force de plaire. Mille tendres respects.

(1) Voyez tome VI, les *Stances* à Van Haren. (G. A.)

(1) Il avait pour maîtresse la femme d'un des principaux magistrats de La Haye. Voyez, tome VI, les *Mémoires*. (G. A.)

(2) Voyez les chapitres X et XI du *Précis du Siècle de Louis XV*. (G. A.)

(3) D'Argental avait été jusqu'alors conseiller au parlement. (G. A.)

(4) Ambassadeur à Berlin. (G. A.)

1260. — A M. AMELOT.

A Charlottenbourg, ce 3 septembre.

Aujourd'hui, après un dîner plein de gaieté et d'agréments, le roi de Prusse est venu dans ma chambre; il m'a dit qu'il avait été fort aise de prier hier M. l'envoyé de France, seul de tous les ministres, non seulement pour lui donner des marques de considération, mais pour inquiéter ceux qui seraient fâchés de la préférence.

Je lui répondis que l'envoyé de France serait bien plus content si sa majesté envoyait quelques troupes à Wesel et à Magdebourg. « Mais, dit-il, que voulez-vous que je fasse? le roi de France me pardonnera-t-il jamais une paix particulière? Sire, lui dis-je, les grands rois ne connaissent point la vengeance; tout cède à l'intérêt de l'Etat; vous savez si l'intérêt de votre majesté et de la France n'est pas d'être à jamais unis.

» Comment puis-je croire, dit alors le roi de Prusse, que la France soit dans l'intention de se lier fermement avec moi? Je sais que votre envoyé à Mayence fait des insinuations contre mes intérêts, et qu'on propose la paix avec la reine de Hongrie, le rétablissement de l'empereur, et un dédommagement à mes dépens.

» J'ose croire, répliquai-je, que cette accusation est un artifice des Autrichiens, qui leur est trop ordinaire. Ne vous ont-ils pas calomnié ainsi au mois de mai dernier? n'ont-ils pas écrit en Hollande que vous aviez offert à la reine de Hongrie de vous joindre à elle contre la France?

» Je vous jure, me dit-il, mais en baissant les yeux, que rien n'est plus faux. Que pourrais-je y gagner? Un tel mensonge se détruit de soi-même. Eh bien! sire, pourquoi donc ne vous pas réunir hautement avec la France et l'empereur contre l'ennemi commun, qui vous hait, et qui vous calomnie tous deux également? quel autre allié pouvez-vous avoir que la France? Vous avez raison, reprit-il : vous savez aussi que je cherche à la servir, vous connaissez ce que je fais en Hollande. Mais je ne peux agir hautement que quand je serai sûr d'être secondé de l'Empire; c'est à quoi je travaille à présent, et c'est le véritable but du voyage que je fais à Bareuth dans huit ou dix jours. Je veux être assuré au moins que quelques princes de l'Empire, comme Palatin, Hesse, Wurtemberg, Cologne et Stetin, fournissent un contingent à l'empereur. Sire, lui dis-je, demandez-leur seulement leur signature, et commencez par faire paraître vos braves Prussiens.

» Je ne veux point recommencer la guerre, dit-il; mais j'avoue que je serais flatté d'être le pacificateur de l'Empire, et d'humilier un peu le roi d'Angleterre, qui veut donner la loi à l'Allemagne. Vous le pouvez, lui dis-je; il ne vous manque plus que cette gloire, et j'espère que la France tiendra la paix de son épée et de vos négociations; la vigueur qu'elle fera paraître augmentera sans doute votre bonne volonté. Permettez-moi de vous demander ce que vous feriez si le roi de France requérait votre secours, en vertu de votre traité avec lui?

» Je serais obligé, dit-il, de m'excuser, et de répondre que ce traité est annulé par celui que j'ai fait depuis avec la reine de Hongrie; je ne peux à présent servir l'empereur et le roi de France qu'en négociant. Négociez donc, sire, aussi heureusement que vous avez combattu, et souffrez que je vous dise, avec toute la terre, que la reine de Hongrie n'attend que le moment favorable d'attaquer la Silésie. » Alors il parla ainsi : « Mes quatre places seront achevées avant que l'Autriche puisse envoyer contre moi deux régiments; j'ai cent cinquante mille combattants, j'en aurai alors deux cent mille. Je me flatte que ma discipline militaire, que je tiens la meilleure de l'Europe, triomphera toujours des troupes hongroises. Si la reine de Hongrie veut reprendre la Silésie, elle me forcera de lui enlever la Bohême. Je ne crains rien de la Russie : la czarine m'est à jamais dévouée depuis la dernière conspiration fomentée par Botta et par les Anglais (1). Je lui conseille d'envoyer le jeune Ivan et sa mère en Sibérie, aussi bien que mon beau-frère, (2) dont j'ai toujours été mécontent, et qui n'a jamais été gouverné que par des Autrichiens. » Le roi allait poursuivre; on est venu l'avertir que la musique était prête; je l'y ai suivi, il m'a fait plus d'accueil que jamais. Je n'ajoute rien à ce détail simple et exact. J'omets, en faveur de la brièveté, les raisons que j'ai fait valoir. Je n'ai mis ici que la substance.

(1) Pour remettre le jeune Ivan sur le trône. (G. A.)
(2) Antoine-Ulric de Brunswick-Bevern. (G. A.)

Ce 6 septembre.

Depuis cet entretien j'en ai eu plusieurs autres; j'ai même reçu des billets de son appartement au mien.

Le résultat est que je l'ai fait convenir que la cour de France ne peut avoir de part à cette proposition faite à Mayence contre lui. En effet vous n'avez pas voulu offenser un roi que vous avez tant d'intérêt de ménager.

Etant instruit que le parti pacifique commençait à s'accréditer en Hollande, et sachant ce qui s'est passé d'un autre côté entre les régents, et d'un autre entre les principaux bourgmestres d'Amsterdam et l'abbé de La Ville, j'en ai rendu compte à sa majesté prussienne; j'ai fait valoir cette conjoncture, et j'ai obtenu au moins qu'elle donnât ordre à son ministre à La Haye de presser la paix et de parler avec vigueur. *Allez*, lui a-t-il dit en propres termes, *faites-moi respecter*. Mais ce ministre en Hollande ne doit pas communiquer avec M. de Fénelon; le roi de Prusse veut paraître impartial.

Cependant il arrête toujours les munitions de guerre des Hollandais; je vois qu'il formera à Bareuth le plan de sa conduite dans l'Empire. Je ne sais s'il me mettra du voyage; ma situation pourra devenir très épineuse, on a donné des ombrages.

Je vous écris peu de choses; mais j'en ai beaucoup à vous dire, et qui vous concernent. Vous verrez si je vous suis dévoué.

1261. — A M. LE MARQUIS DE VALORI.

Du 7 septembre.

Ce mardi (1) au soir. Je me prive d'un grand et beau souper pour griffonner le petit mémoire ci-joint. Vous y verrez l'effet des promesses que j'ai eu l'honneur de vous faire; je vous prie de le regarder comme un témoignage de mon zèle pour vous autant que pour ma patrie. Je vous supplie de le faire chiffrer d'un bout à l'autre, et de l'envoyer dans votre paquet. Je vous prie aussi de vouloir bien me rendre ce petit billet, et la minute ci-jointe, dont je n'ai pas gardé de copie. Soyez persuadé de mon tendre et respectueux attachement, et comptez que je n'ai pas été en reste dans les louanges que le roi vous a données. VOLTAIRE.

1262. — A M. AMELOT.

A Bareuth, ce 13 septembre (2).

Le roi m'a dit que, par les mémoires du maréchal de Noailles, il voyait clairement que la France frappait à toutes les portes pour demander la paix, et qu'il ne répondrait pas qu'on n'eût point fait des propositions vagues contre ses intérêts, quand ce ne serait que pour présenter un appât aux Autrichiens, mais qu'il n'en était pas fâché, et qu'il pensait bien que la France serait plutôt son amie que celle de l'Autriche.

Je pris occasion de là de lui dire, avec les plaisanteries et la familiarité qu'il permet, que je le soupçonnais d'avoir fait au mois de mars la même petite friponnerie dont il nous accusait, et que je ne le soupçonnais point d'avoir proposé sérieusement de s'unir avec la Hongrie contre la France. Il prit la chose très sérieusement, et il me jura deux fois qu'il n'en était rien, que c'était un mensonge de B.... (3) et du parti anglais; que ce n'est pas le vingtième tour de la sorte qu'ils lui eussent joué.

« Qui m'en empêchait? continua-t-il. En aurai-je plus à » craindre le ressentiment de la maison d'Autriche, quand, » après l'avoir dépouillée de la Silésie, j'aurai aidé ensuite à » lui faire avoir ailleurs un dédommagement? Elle n'en de- » viendrait guère plus puissante, et je serais affermi contre » elle par de nouvelles conditions; il n'y en a guère qu'on » ne m'ait offertes, et si j'avais voulu prêter seulement dix » mille hommes, on m'offrait de recevoir la loi de moi dans » la pacification de l'Empire. Mais ce ne sont pas là mes des- » seins; je ne prétends pas être l'instrument des Anglais, et » ce n'est pas à moi à contribuer à l'élévation de la maison » d'Autriche. »

Il faut songer à unir l'Empire et à rétablir l'empereur; il ne croit pas ce projet impraticable.

Mais il veut une année, et il dit que si vous gardez seulement vos frontières, cette année suffira.

Il est très content que vous ayez envoyé des subsides à l'empereur. Il a ajouté, en riant, qu'il eût souhaité que vous

(1) Si la lettre est bien du 7, il faut lire : vendredi. (G. A.)
(2) Cette lettre, éditée par MM. E. Bavoux et A. François, raconte la même conversation que la lettre du 13 septembre. (G. A.)
(3) Nom illisible. (G. A.)

les eussiez envoyés à ses troupes, et que l'empereur est un prince faible, capable de donner une partie de cet argent à ses maîtresses.

Sa grande envie serait de séculariser plusieurs biens ecclésiastiques; je crains que cette envie trop connue ne révolte contre lui Wurtzbourg, directeur du cercle de Franconie (1).....

1263. — AU MÊME.

Ce 3 octobre (2).

Monseigneur, en revenant de la Franconie, où j'ai resté quelques jours, après le départ de sa majesté prussienne, je reprends le fil de mon journal.

Le roi de Prusse me dit à Bareuth, environ le 13 ou le 14 du mois passé, qu'il était bien content que le roi eût envoyé de l'argent à l'empereur, et qu'il était satisfait des explications données par M. le maréchal de Noailles au sujet de l'électeur de Mayence; mais, ajouta-t-il, il résulte de toutes vos démarches secrètes que vous demandez la paix à tout le monde, et il se pourrait très bien faire que votre cour eût fait des propositions contre moi, à Mayence, seulement pour entamer une négociation, et pour sonder le terrain.

C'est donc ainsi, lui dis-je en riant, que vous en usez, vous autres rois, et c'est ainsi, probablement, que vous fîtes, au mois de mai, des propositions à la reine de Hongrie contre la France. Etes-vous toujours dans cette idée? me répondit-il; je vous jure sur mon honneur que je n'ai jamais pensé à faire cette démarche. Il me répéta deux fois ces paroles, en me frappant sur l'épaule; et vous sentez bien que, quand un roi jure deux fois sur son honneur, il n'y a rien à répliquer. Il m'ajouta : Si j'avais fait la moindre offre à la reine de Hongrie, on l'eût acceptée à genoux; et il n'y a pas longtemps que les Anglais m'ont offert la carte blanche, si je voulais envoyer seulement dix mille hommes à l'armée autrichienne.

Ensuite il me dit qu'il allait voir à Anspach ce qu'on pourrait faire pour la cause commune, qu'il y attendait l'évêque de Wurtzbourg, et qu'il tâcherait de réunir les cercles de Souabe et de Franconie. Il promit, en partant, au margrave de Bareuth, son beau-frère, qu'il reviendrait chez lui avec de grands desseins et même de grands succès.

Ces succès se bornèrent à des promesses vagues du margrave d'Anspach de s'unir aux autres princes, en faveur de l'empereur, quand sa majesté prussienne donnerait l'exemple. L'évêque de Vurtzbourg ne se trouva point à Anspach, et même n'envoya pas s'excuser. Le roi de Prusse alla voir l'armée de l'empereur, et n'entama rien d'essentiel avec le général Seckendorf.

Tandis qu'il faisait cette tournée, le margrave me parla beaucoup des affaires présentes. Il venait d'être déclaré feld-maréchal du cercle de Franconie. C'est un jeune prince plein de bonté et de courage, qui aime les Français, et qui hait la maison d'Autriche. Il voyait assez que le roi de Prusse n'était point dans l'intention de rien risquer et d'envoyer une armée de neutralité vers la Bavière. Je pris la liberté de dire au margrave, en substance, que, s'il pouvait disposer de quelques troupes en Franconie, les joindre aux débris de l'armée impériale, obtenir du roi, son beau-frère, seulement dix mille hommes, je prévoyais, en ce cas, que la France pourrait lui donner en subside de quoi en lever encore dix mille, cet hiver, en Franconie, et que toute cette armée, sous le nom d'armée des Cercles, pourrait arborer l'étendard de la liberté germanique, auquel d'autres princes auraient alors le courage de se rallier, et que le roi de Prusse engagé pourrait encore aller plus loin.

Le margrave et son ministre approuvent ce projet, et l'approuvent avec chaleur, d'autant plus qu'il peut mettre ce prince en état de faire valoir plus d'une prétention dans l'Empire. Mais il fallait gagner l'évêque de Wurtzbourg et de Bamberg, de qui la tête est, dit-on, très affaiblie; et le ministre du margrave me dit que, moyennant trente à quarante mille écus, on pourrait déterminer les ministres de cet évêque.

Le roi de Prusse, à son retour à Bareuth, ne parla pas de la moindre affaire à son beau-frère, et l'étonna beaucoup. Il l'étonna encore plus en paraissant vouloir retenir de force à Berlin le duc de Wurtemberg, sous prétexte que madame la duchesse de Wurtemberg, sa mère, voulait faire élever son fils à Vienne.

Irriter ainsi le duc de Wurtemberg, et désespérer sa mère, n'était pas le moyen d'acquérir du crédit dans le cercle de Souabe, et de réunir tant de princes. La duchesse de Wurtemberg, qui était à Bareuth pour s'aboucher avec le roi de Prusse, m'envoya chercher. Je la trouvai fondant en larmes. Ah! me dit-elle, le roi de Prusse veut-il être un tyran, et veut-il, pour prix de lui avoir confié mes enfants, et donné deux régiments, me forcer à demander justice contre lui à toute la terre? Je veux avoir mon fils : je ne veux point qu'il aille à Vienne; c'est dans ses Etats que je veux qu'il soit élevé auprès de moi. Le roi de Prusse me calomnie, quand il dit que je veux mettre mon fils entre les mains des Autrichiens. Vous savez si j'aime la France, et si mon dessein n'est pas d'y aller passer le reste de mes jours, quand mon fils sera majeur.

Enfin la querelle fut apaisée. Le roi de Prusse me dit qu'il ménagerait plus la mère, qu'il rendrait le fils si on le voulait absolument, mais qu'il se flattait que de lui-même le jeune prince aimerait à rester auprès de lui.

Sa majesté prussienne partit ensuite pour Leipsick et pour Gotha, où il n'a rien déterminé.

Aujourd'hui vous savez quelles propositions il vous fait; mais toutes ses conversations et celles d'un de ses ministres, qui me parle assez librement, me font voir évidemment qu'il ne se mettra jamais à découvert que quand il verra l'armée autrichienne et anglaise presque détruite.

Il faudrait du temps, de l'adresse, et beaucoup plus de vigueur que le margrave de Bareuth n'en a pour faire réussir, cet hiver, le projet d'assembler une armée de neutralité.

Le roi de Prusse veut beaucoup de mal au roi d'Angleterre, mais il ne lui en fera que quand il y trouvera sécurité et profit. Il m'a toujours parlé de ce monarque avec un mépris mêlé de colère, mais il me parle toujours du roi de France avec une estime respectueuse (1); et j'ai de sa main des preuves par écrit que tout ce que je lui ai dit de sa majesté lui a fait beaucoup d'impression.

Je pars vers le 12; j'aurai l'honneur de vous rendre un compte beaucoup plus ample. Je me flatte que vous et M. le contrôleur-général permettrez que je prenne ici trois cents ducats, pour acheter un carrosse et m'en retourner, ayant dépensé tout ce que j'avais pendant près de quatre mois de voyage.

1264. — A M. LE COMTE DE PODEWILS.

Le 3 octobre.

Lorsque d'un feu charmant votre muse échauffée
Chez les Vestphaliens rimait des vers si beaux,
Cher ami, j'ai cru voir Orphée,
Qui chantait dans la Thrace, entouré d'animaux.

Pour moi, mon adorable ministre, j'ai suivi à Bareuth l'Orphée couronné; j'y ai vu une cour où tous les plaisirs de la société et tous les goûts de l'esprit sont rassemblés. Nous y avons eu des opéras, des comédies, des chasses, des soupers délicieux. Ne faut-il pas être possédé du malin pour s'exterminer sur le Danube ou sur le Rhin, au lieu de couler ainsi doucement sa vie? Je compte repasser incessamment par le pays dont vous faites les délices; ce n'est pas mon plus court, mais je ferais un détour de cinq cents lieues pour venir vous embrasser, pour jouir encore quelques jours de votre aimable commerce, et pour vous jurer un attachement éternel. Votre monseigneur Cresseni (2) a donc donné partout des bénédictions, au lieu d'argent, dans les auberges?

Il ne faut pas que l'on s'étonne
De ce beau tour italien;
Car dans les cabarets où l'on ne trouve rien
Quel argent voulez-vous qu'on donne?

J'ai eu l'honneur de souper hier avec le roi, et avec monsieur votre oncle.

1265. — A M. AMELOT.

Le 5 octobre (3).

Monseigneur, ce que vous mande M. de Valori, touchant la conduite du roi de Prusse à mon égard, n'est que trop vrai. Vous savez de quel nom et de quel prétexte (4) je m'étais servi auprès de lui pour colorer mon voyage. Il m'a écrit plusieurs lettres sur l'homme qui servait de prétexte, et je lui en ai adressé quelques-unes qui sont écrites avec la même

(1) La fin de cette lettre manque. (G. A.)
(2) Lettre écrite en chiffres. (G. A.)

(1) La lettre de Frédéric du 7 septembre est loin d'être respectueuse pour Louis XV. (G. A.)
(2) Peut-être, selon M. Clogenson, faut-il lire Crescenzi. C'était le nonce du pape à Paris. (G. A.)
(3) Lettre écrite en chiffres. (G. A.)
(4) Il passait pour être brouillé avec l'évêque de Mirepoix, Boyer, précepteur du dauphin. Voyez, tome VI, les *Mémoires*. (G. A.)

liberté. Il y a dans ses billets et dans les miens quelques vers hardis qui ne peuvent faire aucun mal à un roi, et qui en peuvent faire à un particulier. Il a cru que, si j'étais brouillé sans ressource avec l'homme qui est le sujet de ces plaisanteries, je serais forcé alors d'accepter les offres que j'ai toujours refusées de vivre à la cour de Prusse. Ne pouvant me gagner autrement, il croit m'acquérir en me perdant en France (1) mais je vous jure que j'aimerais mieux vivre dans un village suisse que de jouir à ce prix de la faveur dangereuse d'un roi capable de mettre de la trahison dans l'amitié même; ce serait en ce cas un trop grand malheur de lui plaire. Je ne veux point du palais d'Alcine, où l'on est esclave parce qu'on a été aimé, et je préfère surtout vos bontés vertueuses à une faveur si funeste.

Daignez me conserver ces bontés, et ne parler de cette aventure curieuse qu'à M. de Maurepas. Je lui ai écrit de Bareuth, mais j'ai peur que le colonel Mentzel (2) n'ait ma lettre.

1266. — A M. AMELOT.

A Berlin, le 8 octobre.

Monseigneur, dans le dernier entretien particulier que j'eus avec sa majesté prusienne, je lui parlai d'un imprimé qui courut, il y a six semaines, en Hollande, dans lequel on proposait des moyens de pacifier l'Empire, en sécularisant des principautés ecclésiastiques en faveur de l'empereur et de la reine de Hongrie, suivant l'exemple qu'on en donna, le siècle passé, à la paix de Vestphalie. Je lui dis que je voudrais de tout mon cœur voir le succès d'un tel projet; que c'était rendre à César ce qui appartient à César; que l'Eglise ne devait que prier Dieu pour les princes; que les bénédictins n'avaient pas été institués pour être souverains, et que cette opinion, dans laquelle j'avais toujours été, m'avait fait beaucoup d'ennemis dans le clergé. Il m'avoua que c'était lui qui avait fait imprimer ce projet. Il me fit entendre qu'il ne serait pas fâché d'être compris dans ces restitutions que les prêtres doivent, dit-il, en conscience aux rois, et qu'il embellirait volontiers Berlin du bien de l'Eglise. Il est certain qu'il veut parvenir à ce but, et ne procurer la paix que quand il y verra de tels avantages.

C'est à votre prudence à profiter de ce dessein secret, qu'il n'a confié qu'à moi. Peut-être si l'empereur lui faisait, dans un temps convenable, des ouvertures conformes à cette idée, et pressait une association de princes de l'Empire, le roi de Prusse se déterminerait à se déclarer; mais je ne crois pas qu'il voulût que la France se mêlât de cette sécularisation, ni qu'il fasse aucune démarche éclatante, à moins qu'il n'y voie très peu de péril et beaucoup d'utilité.

Il me dit que, dans quelque temps, on verrait éclore des événements agréables à la France. J'ai peur que ce ne soit une énigme qui n'a point de mot. Il veut toujours me retenir. Il m'a fait encore parler aujourd'hui par la reine-mère; mais je crois que je dois plutôt venir vous rendre compte que de jouir ici de sa faveur.

1267. — A M. THIERIOT.

A Berlin, le 8 octobre.

J'ai reçu vos deux lettres en revenant de la Franconie, à la suite d'un roi qui est la terreur des postillons, comme de l'Autriche, et qui fait tout en poste. Il traîne ma momie après lui. Je n'ai que le temps de venir vous dire un mot. *Jodelet Prince* (3) est entouré de rois, de reines, de musiques, de bals. Le roi de Prusse daigne, en quatre jours de temps, faire ajuster sa magnifique salle des machines, et faire mettre au théâtre le plus bel opéra de Metastasio (4) et de Hasse; le tout parce que je suis curieux. *Jodelet Prince* s'en retourne, après ce rêve, être à Paris *Jodelet* tout court, être berné et écrasé comme de coutume; mais il ne s'en retournera pas sans s'être jeté aux pieds du roi, en faveur de son ami Thieriot, et sans avoir obtenu quelque chose. Ce ne sera pas assurément le fruit le moins flatteur du plus agréable voyage qu'on ait jamais fait. L'amitié, qui me ramène à Paris, est toujours à Berlin la première divinité à qui je sacrifie.

---

(1) Frédéric avait envoyé en France des fragments de lettre de Voltaire, croyant ainsi perdre le poète à la cour de Versailles. (G. A.)

(2) Il battait le pays. (G. A.)

(3) Comédie de Thomas Corneille. (G. A.)

(4) La *Clémence de Titus*. (G. A.)

1268. — A M. LE BARON DE KAISERLING.

Dans un f.... village près de Brunswick,
ce 14 octobre, au matin.

Que je me console un peu avec vous, mon très aimable ami.

Je continuais mon voyage
Dans la ville d'Otto Gueric (1),
Rêvant à la divine Ulric (2),
Baisant quelquefois son image,
Et celle du grand Frédéric.
Un heurt survient, ma glace casse,
Mon bras en est ensanglanté;
Ce bras qui toujours a porté
La lyre du bon homme Horace
Pendante encore à mon côté.
La portière à ses gonds par le choc arrachée
Saute et vole en débris sur la terre couchée;
Je tombe dans sa chute; un peuple de bourgeois,
D'artisans, de soldats, s'empressent à la fois,
M'offrent tous de leur main, grossièrement avide,
Le dangereux appui, secourable et perfide;
On m'ôte enfin le soin de porter avec moi
La boîte de la reine et les portraits du roi.
Ah! fripons, envieux de mon bonheur suprême,
L'amour vous fit commettre un tour si déloyal:
J'adore Frédéric, et vous l'aimez de même;
Il est tout naturel d'ôter à son rival
Le portrait de ce que l'on aime.

Pour comble d'horreur, mon cher ami, deux bouteilles de vin de Hongrie se cassent, et personne n'en boit; la liqueur jaunâtre inonde mes pieds; mais ce n'est pas du *pissat d'âne* de Lognier (3), c'est du nectar répandu sur mon sottisier.

Deux bouteilles au moins de ce vin de Hongrie
Me demeurent encor dans ce malheur cruel;
Dieux! vous avez pitié d'un désastreux mortel!
Dieux! vous m'avez laissé de quoi souffrir la vie!

Je ne me suis aperçu de ma perte que fort tard. Je suis à présent comme Roland, qui a perdu le portrait d'Angélique; je cherche et je jure. Enfin j'arrive à minuit dans un village nommé Schaffen-Stadt ou F....-Stadt. Je demande le bourgmestre, je fais chercher des chevaux, je veux entrer dans un cabaret; on me répond que le bourgmestre, les chevaux, le cabaret, l'église, tout a été brûlé. Je pense être à Sodome. Je me conforte dans mes disgrâces en buvant de meilleur vin que le bon homme Loth :

J'avais de meilleur vin que lui;
Mais tandis que le pays grille,
Je n'ai pas eu, dans mon ennui,
L'agrément de baiser ma fille.

Enfin, aimable Césarion, me voilà dans la non magnifique ville de Brunswick. Ce n'est pas Berlin, mais j'y suis reçu avec la même bonté. On s'est douté que j'avais une lettre du grand, ou plutôt de l'aimable Frédéric; on me mène à un meilleur gîte que Schaffen-Stadt. Le duc et la duchesse (4) étaient à table; on m'apporte vingt plats et d'admirables vins.

Bonjour; je n'écrirai à notre héros que quand j'aurai eu l'honneur de saluer madame sa sœur. Mais dites un peu au grand homme qu'il faut absolument qu'il m'envoie à La Haye deux autres médailles, sans quoi je ne retournerai ni à Paris ni à Berlin. Je vous embrasse mille fois, mon charmant ami.

1269. — A M. DE MAUPERTUIS.

A Brunswick, le 16 octobre.

J'ai reçu dans mes courses la lettre où mon cher aplatisseur de ce globe daigne se souvenir de moi avec tant d'amitié. Est-il possible que je ne vous aie jamais vu que comme un météore toujours brillant et toujours fuyant de moi? n'aurai-je pas la consolation de vous embrasser à Paris?

J'ai fait vos compliments à vos amis de Berlin, c'est-à-dire à toute la cour, et particulièrement à M. de Valori. Vous êtes là, comme ailleurs, aimé et regretté. On m'a mené à l'Académie de Berlin, où le médecin Eller a fait des expériences par lesquelles il croit faire croire qu'il change l'eau en air élastique; mais j'ai été encore plus frappé de l'opéra de *Titus*, qui est un chef-d'œuvre de musique (5). C'est, sans vanité,

---

(1) Physicien, né à Magdebourg en 1602. (G. A.)

(2) Sœur de Frédéric. Voyez, tome VI, le madrigal qu'il lui adressa. (G. A.)

(3) Marchand de vin. (G. A.)

(4) Charles de Brunswick-Wolfenbuttel, et Philippine-Charlotte, sœur de Frédéric. (G. A.)

(5) La musique était de Frédéric. (G. A.)

une galanterie que le roi m'a faite, ou plutôt à lui; il a voulu que je l'admirasse dans sa gloire.

Sa salle d'opéra est la plus belle de l'Europe. Charlottenbourg est un séjour délicieux; Frédéric en fait les honneurs, et le roi n'en sait rien. Le roi n'a pas encore fait tout ce qu'il voulait; mais sa cour, quand il veut bien avoir une cour, respire la magnificence et le plaisir.

On vit à Potsdam comme dans le château d'un seigneur français qui a de l'esprit, en dépit du grand bataillon des gardes, qui me paraît le plus terrible bataillon de ce monde.

Jordan ressemble toujours à Ragotin (1); mais c'est Ragotin bon garçon et discret, avec seize cents écus d'Allemagne de pension. D'Argens est chambellan, avec une clef d'or à sa poche et cent louis dedans payés par mois. Chazot, ce Chazot que vous avez vu maudissant la destinée, doit la bénir; il est major, et a un gros escadron qui lui vaut environ seize mille livres au moins par an. Il l'a bien mérité, ayant sauvé le bagage du roi à la dernière bataille (2).

Je pourrais, dans ma sphère pacifique, jouir aussi des bontés du roi de Prusse; mais vous savez qu'une plus grande souveraine, nommée madame du Châtelet, me rappelle à Paris (3). Je suis comme ces Grecs qui renonçaient à la cour du grand roi pour venir être honnis par le peuple d'Athènes.

J'ai passé quelques jours à Bareuth. Son altesse royale m'a bien parlé de vous. Bareuth est une retraite délicieuse où l'on jouit de tout ce qu'une cour a d'agréable, sans les incommodités de la grandeur. Brunswick, où je suis, a une autre espèce de charme; c'est un voyage céleste où je passe de planète en planète, pour revoir enfin ce tumultueux Paris, où je serai très malheureux si je ne vois pas l'unique Maupertuis, que j'admire et que j'aime pour toute ma vie.

1270. — A M. URIOT.

A Brunswick, ce 16 octobre.

J'ai été bien mortifié, mon cher monsieur, d'avoir reçu trop tard votre lettre, mais il en faut accuser mes courses continuelles. Je vous ai recommandé de mon mieux, en partant; mais vous savez qu'il faut parler souvent d'une affaire pour réussir; la vôtre me tient bien au cœur. Berlin est un séjour digne de tous les arts que vous cultivez; je me flatte que j'aurai le plaisir de vous parler plus amplement à La Haye, où je retourne comblé des faveurs du roi de Prusse et de la famille royale. Ce monarque daigna, quand je pris congé de lui, me faire présent d'une boîte d'or dans laquelle il y avait plusieurs médaillons d'or qui le représentent donnant la paix à ses sujets; c'est dommage qu'on m'en ait volé quelques-uns à Magdebourg; mais ses présents sont fort au-dessous de ses bontés. Je voudrais bien, monsieur, que vous connussiez, par expérience, les uns et les autres. Je suis du meilleur de mon cœur, votre, etc.

1271. — A M. AMELOT.

Le 27 octobre.

Monseigneur, en arrivant à La Haye, je commence par vous rendre compte de plusieurs particularités dont je n'ai pu encore avoir l'honneur de vous informer.

Pour aller par ordre, je dirai d'abord que le roi de Prusse m'écrivit quelquefois de Potsdam à Berlin, et même de petits billets de son appartement à ma chambre, dans lesquels il paraissait évidemment qu'on lui avait donné de très sinistres impressions qui s'effaçaient tous les jours peu à peu. J'en ai entre autres un, du 7 septembre, qui commence ainsi : « Vous » me dites tant de bien de la France et de son roi, qu'il se- » rait à souhaiter, etc., et qu'un roi digne de cette nation, » qui la gouverne sagement, peut lui rendre aisément son » ancienne splendeur... Personne de tous les souverains de » l'Europe ne sera moins jaloux que moi de ses succès. »

J'ai conservé cette lettre, et lui en ai rendu plusieurs autres qui étaient écrites à deux marges, l'une de sa main, l'autre de la mienne. Il me parut toujours jusque-là revenir de ses préjugés; mais, lorsqu'il fut prêt à partir pour la Franconie, on lui manda de plus d'un endroit que j'étais envoyé pour épier sa conduite. Il me parut alors altéré, et peut-être écrivit-il à M. Chambrier (4) quelque chose de ses soupçons. D'autres personnes charitables écrivirent à M. de Valori que j'étais chargé, à son préjudice, d'une négociation secrète, et je me vis exposé tout d'un coup de tous les côtés. Je fus assez heureux pour dissiper tous ces nuages. Je dis au roi qu'à mon départ de Paris, vous aviez bien voulu seulement me recommander, en général, de cultiver, par mes discours, autant qu'il serait en moi, les sentiments de l'estime réciproque, et l'intelligence qui subsiste entre les deux monarques. Je dis à M. de Valori que je ne serais que son secrétaire, et que je ne profiterais des bontés dont le roi de Prusse m'honore que pour faire valoir ce ministre; c'est en effet à quoi je travaillai. L'un et l'autre me parurent satisfaits, et sa majesté prussienne me mena en Franconie avec des distinctions flatteuses.

Immédiatement avant ce voyage, le ministre de l'empereur, à Berlin, m'avait parlé de la triste situation de son maître. Je lui conseillai d'engager sa majesté impériale à écrire de sa main une lettre touchante au roi de Prusse. Ce ministre détermina l'empereur à cette démarche, et l'empereur envoya la lettre par M. de Seckendorf (1). Vous savez que le roi de Prusse m'a dit, depuis, qu'il y avait fait une réponse dont l'empereur doit être très satisfait. Vous savez qu'à son retour de Franconie à Berlin, il fit proposer par M. de Podewils à M. de Valori de vous envoyer un courrier pour savoir quelles mesures vous vouliez prendre avec lui pour le maintien de l'empereur; mais ce que le roi me disait de ces mesures me paraissait si vague, il paraissait si peu déterminé, que j'osai prier M. de Valori de ne pas envoyer un courrier extraordinaire pour apprendre que le roi de Prusse ne proposait rien.

Je peux vous assurer que la réponse que fit M. de Valori au secrétaire d'Etat étonna beaucoup le roi, et lui donna une idée nouvelle de la fermeté de votre cour. Le roi me dit alors, à plusieurs reprises, qu'il aurait souhaité que j'eusse une lettre de créance. Je lui dis que je n'avais aucune commission particulière, et que tout ce que je lui disais était dicté par mon attachement pour lui. Il daigna m'embrasser à mon départ, me fit quelques petits présents, à son ordinaire, et exigea que je revinsse bientôt. Il se justifia beaucoup sur la petite trahison dont M. de Valori et moi nous vous avons donné avis. Il me dit qu'il ferait ce que je voudrais pour la réparer. Cependant je ne serais point surpris qu'il m'en eût fait encore une autre par le canal de Chambrier, tandis qu'il croyait que j'avais l'honneur d'être son espion.

J'arrivai le 14 à Brunswick, où le duc voulut absolument me retenir cinq jours. Il me dit qu'il refusait constamment deux régiments que les Hollandais voulaient négocier dans ses Etats. Il m'assura que lui et beaucoup de princes n'attendaient que le signal du roi de Prusse, et que le sort de l'Empire était entre les mains de ce monarque. Il m'ajouta que le collége des princes était fort effarouché que l'électeur de Mayence eût, sans les consulter, admis à la dictature le mémoire présenté, il y a un mois, contre l'empereur par la reine de Hongrie; qu'il souhaitait que le collége des princes pût s'adresser à sa majesté prussienne (comme roi de Prusse), pour l'engager à soutenir leurs droits, et que cette union en amènerait bientôt une autre en faveur de sa majesté impériale.

Plusieurs personnes m'ont confirmé dans l'idée où j'étais d'ailleurs que si l'empereur signifiait au roi de Prusse qu'il va être réduit à se jeter entre les bras de la cour de Vienne, et à concourir à faire le grand-duc roi des Romains, cette démarche précipiterait l'effet des bonnes intentions du roi de Prusse, et mettrait fin à cette politique qui lui a fait envisager son bien dans le mal d'autrui.

On m'a encore assuré qu'on commence à redouter, en Allemagne, le caractère inflexible de la reine de Hongrie, et la hauteur du grand-duc (2), et que vous pourrez profiter de cette disposition des esprits.

Oserais-je, monseigneur, vous soumettre une idée qu'un zèle peut-être fort mal éclairé me suggère? On m'a fait promettre d'aller faire un tour à Wurtemberg, à Anspach, à Brunswick, à Bareuth, à Berlin. S'il se pouvait faire que l'empereur me chargeât de lettres pressantes pour les princes de l'Empire dont il espère le plus, si je pouvais porter au roi de Prusse les copies des réponses faites à l'empereur, ne pourrait-on pas pousser alors le roi de Prusse dans cette association tant désirée, qui se trouverait déjà signée en effet par tous ces princes? on saurait du moins alors certainement à quoi s'en tenir sur le roi de Prusse, et, s'il abandonnait la cause commune, ne pourriez-vous pas, à ses dépens, faire la paix avec la reine de Hongrie? vous ne manquerez de ressources ni pour négocier ni pour faire la guerre. Je vous demande pardon pour mes rêves, qui sont les très humbles serviteurs de votre raison supérieure.

(1) Personnage du *Roman comique*. (G. A.)
(2) A Czaslau. (G. A.)
(3) Elle devait la retrouver à Bruxelles, où elle était revenue. (G. A.)
(4) Ambassadeur de Prusse à la cour de Versailles (G. A.)

(1) Voyez, tome VI, les *Mémoires*. (G. A.)
(2) Le grand-duc de Toscane François, mari de la reine, et plus tard empereur. (G. A.)

1272. — A MADAME DE CHAMPBONIN.

Ma chère amie, mon corps a voyagé, mon cœur est toujours resté auprès de madame du Châtelet et de vous. Des conjonctures qu'on ne pouvait prévoir m'ont entraîné à Berlin malgré moi. Mais rien de ce qui peut flatter l'amour-propre, l'intérêt, et l'ambition, ne m'a jamais tenté. Madame du Châtelet, Cirey, et le Champbonin, voilà mes rois et ma cour, surtout lorsque *gros chat* viendra serrer les nœuds d'une amitié qui ne finira qu'avec ma vie. Etre libre et être aimé, c'est ce que les rois de la terre n'ont point. Je suis bien sûr que *gros chat* m'a rendu justice. Mon cœur lui a toujours été ouvert. Elle savait bien qu'il préférait ses amis aux rois. J'ai essuyé un voyage bien pénible; mais le retour a été le comble du bonheur. Je n'ai jamais retrouvé votre amie si aimable, ni si au-dessus du roi de Prusse. Nous comptons bien vous revoir cet été, *gros chat;* je vous tiendrai des heures entières dans ma galerie, et madame du Châtelet le trouvera bon s'il lui plaît. M. le marquis du Châtelet va à Paris, et de là à Cirey; madame du Châtelet et moi l'accompagnons jusqu'à Lille, où est ma nièce, cette nièce qui devait être votre fille (1). Adieu, *gros chat.*

1273. — A MADAME LA PRINCESSE ULRIQUE DE PRUSSE.

Le 13 novembre.

Madame, ce n'est donc pas assez d'avoir perdu le bonheur de voir et d'entendre votre altesse royale, il faut encore que l'admiration vienne, à trois cents lieues, augmenter mes regrets (2). Quoi! madame, vous faites des vers! et vous en faites comme le roi votre frère! C'est Apollon qui a les Muses pour sœurs; l'une est une grande musicienne, l'autre fait des vers charmants, et toutes sont nées avec le talent de plaire. C'est trop avoir d'avantages; il eût suffi de vous montrer.

Quand l'Amour forma votre corps,
Il lui prodigua ses trésors,
Et se vanta de son ouvrage.
Les Muses eurent du dépit;
Elles formèrent votre esprit,
Et s'en vantèrent davantage.
Vous êtes, depuis ce beau jour,
Pour le reste de votre vie,
Le sujet de la jalousie
Et des Muses et de l'Amour.
Comment terminer cette affaire?
Qui vous voit croit que les appas,
Sans esprit, suffiraient pour plaire;
Qui vous entend ne pense pas
Que la beauté soit nécessaire.

J'avais bien raison, madame, de dire que Berlin est devenu Athènes; votre altesse royale contribue bien à la métamorphose. C'est le temps des jours glorieux et des beaux jours. C'est grand dommage que je n'aie pas à mon service ces trois cent mille hommes que je voulais pour vous enlever; mais j'aurai plus de trois cent mille vivants, si je montre votre lettre. N'ayant donc point de troupes pour devenir votre sultan, je crois que je n'ai d'autre parti à prendre que de venir être votre esclave; ce sera la première place du monde.

Je me flatte que sa majesté la reine-mère ne s'offensera pas de ma déclaration; elle y entre pour beaucoup; je voudrais vivre à ses pieds comme aux vôtres. J'avoue que je suis trop amoureux de la vertu, du véritable esprit, des beaux-arts, de tout ce qui règne à votre cour, pour ne lui pas consacrer le reste de ma vie. Le roi sait à quel point j'ai toujours désiré de finir ma vie auprès de lui. Je lutte actuellement contre ma destinée, pour venir enfin être toujours le témoin de ce que j'admire de trop loin.

Croyez-moi, madame, on ne trompe point les princesses qu'on veut enlever; mon unique objet est d'être sincèrement votre courtisan.

1274. — A M. L'ABBÉ DE VALORI

Paris, ce 28 novembre.

Pourquoi à Etampes, monsieur? Pourquoi n'ai-je pas le bonheur de vous dire à Paris combien je vous aime, et à quel point je suis dévoué à M. votre frère? J'ai entonné la trompette de ses louanges avec une voix animée par la reconnaissance et par la justice. Mon voyage, qui m'a mis à portée de connaître son mérite, m'a mis aussi à portée, pour un moment, d'oser dire combien ce mérite est nécessaire dans le pays où il est, et quelles distinctions il mérite dans ce pays-ci. Il est plus à portée que jamais d'obtenir, par de nouveaux services, ce qu'on doit déjà aux anciens. Pour moi, monsieur, qui ne dois qu'au hasard d'un voyage le bonheur d'avoir vu de près ce qu'il vaut, et celui de pouvoir en rendre compte, j'ai saisi avec ardeur l'occasion qui s'est naturellement offerte. Vous savez que tout voyageur aime à parler; mais on ne peut pas me dire ici : *A beau mentir qui vient de loin.*

J'ai eu l'honneur de lui écrire ces jours-ci. Vous avez en moi l'un et l'autre, monsieur, un serviteur acquis pour la vie. Comptez, je vous en conjure, sur la passion respectueuse avec laquelle je suis dévoué à toute votre aimable famille.

1275. — A M. DE LA MARTINIÈRE.

Ce 3 janvier 1744.

J'ai attendu le temps des étrennes, monsieur, pour avoir l'honneur de vous répondre. J'ai cru que les usages du jour de l'an justifieraient l'insolence que j'ai de vous donner mon carrosse. Votre histoire de Puffendorf (1), dans laquelle vous avez corrigé une partie de ses fautes, est un présent plus considérable que celui que j'ose vous faire. Si j'avais l'honneur de porter quelque couronne électorale, j'enverrais le carrosse chez vous, traîné par six chevaux gris-pommelés, avec un beau brevet de pension dans les bourses de la portière; mais je n'ai qu'une stérile couronne de laurier, et, si je pense en prince, mes étrennes ne sont que d'un homme de lettres. Ayez la bonté de les accepter, monsieur, comme celles d'un ami qui ne peut vous témoigner combien il vous estime.

Voulez-vous bien vous charger de présenter mes profonds respects à M. l'ambassadeur et à madame l'ambassadrice d'Espagne, à M. et à madame de Fogliani, et à tous ceux qui daignent se souvenir de moi?

J'aurai l'honneur de vous envoyer le tome qui vous manque de ce mauvais recueil qu'on a fait de mes œuvres. Il est vrai que je donnai, il y a quelques années, à M. l'envoyé d'Angleterre, un exemplaire d'une autre édition, non moins mauvaise, que je trouvai à Amsterdam. Je ne manquerai pas d'obéir aux ordres de madame la marquise de Saint-Gilles, à la première occasion; mais il faut qu'elle sache que je préfère un quart d'heure de sa vue et de sa conversation à tous les vers, à toute la prose de ce monde. Adieu, monsieur; je suis pour toute ma vie avec la plus tendre estime, etc.

1276. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Bruxelles, le 2 février.

Il me prend envie de mander des nouvelles à mes anges. M. de Stair, au nez haut, arrive ici dans ce moment; on lui tire le canon. Je ne crois pas qu'il s'expose au nôtre. Les Hollandais ne se déclarent point. Le roi d'Angleterre portera tout le fardeau, qui est un peu pesant. Ses Hanovriens, qui campent aux portes de Bruxelles, disent publiquement qu'on les mène à la boucherie, et sont assez fâchés du voyage. J'ai vu les troupes flamandes, troupes déguenillées et mal payées. On doit actuellement onze mois aux officiers. Allons, Français, réjouissez-vous!

Voici une lettre du sieur Rutan. Vous me direz : Pourquoi madame du Châtelet ne me l'envoie-t-elle pas elle-même? Vraiment, elle avait grande envie d'accompagner la lettre de ce Rutan d'une longue épître : mais elle est si fatiguée d'avoir conversé toute la journée avec Christianus Wolffius et gens semblables, qu'elle n'a pas la force d'écrire. Vous n'aurez donc que ce billet de moi; mais les tendres compliments qu'elle vous fait valent mieux que cent de mes lettres. Mille respects à mes anges.

1277. — A M. L'ABBÉ DE VALORI.

Paris, le 15 février.

Il n'y a, monsieur, qu'une violente maladie qui pût m'empêcher de répondre sur-le-champ à l'honneur que vous m'avez fait de m'instruire du mariage de madame votre nièce. Je ne suis pas encore en état de vous écrire de ma main, mais mon cœur ressent vos bontés aussi vivement que celui de l'homme le plus sain. Vous savez à quel point je suis attaché, monsieur, à toute votre famille. N'auriez-vous point encore quelqu'un d'une autre branche, pour mademoiselle de Valori la cadette? Je ne manquerai pas de faire incessamment mon compliment à notre aimable Prussien (2). C'est

(1) Elle avait dû épouser Champbonin fils. (G. A.)
(2) En octobre, la princesse avait écrit deux fois à Voltaire, et dans une de ces lettres elle répondait en vers au fameux madrigal que le poète avait fait sur elle. (G. A.)

(1) *Introduction à l'histoire générale et politique de l'univers.* (G. A.)
(2) Le marquis de Valori. (G. A.)

bien dommage qu'il ne puisse pas être à la noce. Je le plains bien d'être si longtemps tout seul. Il me semble qu'il consume bien tristement des années bien précieuses, et qu'on ne lui paie pas assez le travail, l'absence, et l'ennui auquel il se condamne. Permettez-moi, monsieur, d'assurer de mes respects madame de Valori, la nouvelle mariée, celui qui va gâter sa belle taille, et la cadette, à qui j'en souhaite autant. Je suis, monsieur, avec l'attachement le plus tendre et le plus respectueux, votre, etc.

1278. — A M. PALLU.

Le 20 février.

Béni soit, monsieur, l'*Ancien Testament*, qui me fournit l'occasion de vous dire que de tous ceux qui adorent le *Nouveau*, il n'y a personne qui vous soit plus attaché que moi. L'un des descendants de Jacob, honnête fripier, comme tous ces messieurs, en attendant le Messie très fermement, attend aussi votre protection, dont il a dans ce moment plus de besoin.

Les gens du premier métier de saint Matthieu, qui fouillent les juifs et les chrétiens aux portes de votre ville, ont saisi je ne sais quoi, dans la culotte d'une page israélite, appartenant au circoncis (1) qui aura l'honneur de vous remettre ce billet en toute humilité.

Permettez-moi de joindre mes *Amen* aux siens. Je n'ai fait que vous entrevoir à Paris, comme Moïse vit Dieu; il me serait bien doux de vous voir face à face, si le mot de face est fait pour moi. Conservez, s'il vous plaît, vos bontés à votre ancien et éternel serviteur, qui vous aime de cette affection tendre, mais chaste, qu'avait le religieux Salomon pour les trois cents Sunamites.

1279. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Cirey, ce 15 avril (2).

Vanitas vanitatum, et metaphysica *vanitas.* C'est ce que j'ai toujours pensé, monsieur; et toute métaphysique ressemble assez à la coxigrue de Rabelais bombillant ou *bombinant dans le vide* (3). Je n'ai parlé de ces sublimes billevesées que pour faire savoir les opinions de Newton, et il me paraît qu'on peut tirer quelque fruit de ce petit passage:

« Que savait donc sur l'âme et sur les idées celui qui avait » soumis l'infini au calcul, et qui avait découvert la nature » de la lumière et la gravitation? Il savait douter. »

Physiquement parlant, monsieur, je vous suis bien obligé de vos bontés, et surtout de celle que vous avez de vouloir bien réparer, par mon petit contrat, avec un prince et avec un saint, les pertes que j'ai faites avec tant de profanes. J'ai l'honneur de courir ma cinquantième année.

> Etes-vous dans la cinquantième?
> J'y suis, et je n'en vaux pas mieux;
> C'est un assez f.... quantième,
> Tâchez un jour d'en compter deux.

En vous remerciant mille fois, monsieur, et en vous demandant le secret. J'ai donné à Doyen le féal argent comptant, et billets qui valent argent comptant; mais on paie le plus tard qu'on peut; et un fesse-matthieu de fermier de M. le duc de Richelieu, nommé Duclos, qui devait, selon toutes les lois divines et humaines, me compter quatre mille livres le lendemain de Pâques, recule tant qu'il peut, tout contraignable qu'il est. Voulez-vous permettre que ce Doyen fasse toujours mon contrat à bon compte? Sinon il n'y a qu'à le réduire à ce que Doyen a dans ses mains. Je mangerai le reste à mon retour très volontiers. Faites comme il vous plaira avec votre vieux serviteur.

Je m'occupe à présent à faire un divertissement (4) pour un dauphin et une dauphine que je ne divertirai point. Mais je veux faire quelque chose de joli, de gai, de tendre, de digne du duc de Richelieu, l'ordonnateur de la fête.

Cirey est charmant, c'est un bijou; venez-y, monsieur; tâchez d'avoir affaire à Joinville. Madame du Châtelet vous aime de tout son cœur, vous désire autant que moi, et vous recevra comme elle recevait Wolff et Leibnitz. Vous valez mieux que tous ces gens-là. Portez-vous bien. Permettez que je présente mes respects à monsieur l'avocat du roi très-chrétien (1). Je vous aime et vous respecte de tout mon cœur.

Votre ancien et le plus ancien serviteur, etc.

1280. — A M. LE DUC DE RICHELIEU.

Ce 24 avril.

Colletet envoie encore ce brimborion au cardinal-duc. Cette rapsodie le trouvera probablement dans un camp entouré d'officiers, et vis-à-vis de vilains Allemands qui se soucient fort peu des amours du duc de Foix et de la princesse de Navarre. Mais votre esprit agile, qui se plie à tout, trouvera du temps pour songer à votre fête. Vous serez comme Paul-Emile, qui, après avoir vaincu Persée, donna une fête charmante, et dit à ceux qui s'étonnaient de la fête et du souper: Messieurs, c'est le même esprit qui a conduit la guerre et qui a ordonné la fête. Pour moi, monseigneur le duc, je crois, avec la dame de Cirey, que vous ne haïrez pas ce duc de Foix qui fait la guerre, qui est amoureux, qui est fourré tout jeune dans les affaires, qui combat pour sa maîtresse, qui la gagne à la pointe de l'épée, qui a de l'esprit, et qui berne les Morillo. Si vous êtes content, voulez-vous envoyer ce premier acte à Rameau? Il sera bon qu'il le lise, afin que sa musique soit convenable aux paroles et aux situations; et, surtout, qu'il évite les longueurs dans la musique de ce premier acte, parce que ces longueurs, jointes aux miennes, feraient ce premier acte éternel. J'attends vos ordres sur le divertissement du second acte que je vous ai envoyé, il y a huit jours. Madame du Châtelet vous fait ses plus tendres compliments. C'est à vous et à messieurs les généraux à me fournir à présent le prologue. Adieu, monseigneur; revenez brillant de gloire et de santé. J'attendrai avec bien de l'impatience le plaisir de vous dire ce que je vous dis depuis près de trente ans, que je vous suis dévoué avec le plus tendre respect; j'y ajoute la plus vive reconnaissance.

1281. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, en félicité, ce 28 avril.

Je vous envoie, mes anges tutélaires, un énorme paquet, par la voie de M. de La Reynière (2). Dans ce paquet vous trouverez le premier acte et le premier divertissement (3) qui doit faire bâiller le dauphin et madame la dauphine, mais qui pourra vous amuser, car il plaît à madame du Châtelet, et vous êtes dignes de penser comme elle. Quand vous aurez tant fait que de lire ce premier acte, je vous prie de le cacheter avec la lettre ci-jointe, pour M. le duc de Richelieu, et de faire mettre le tout à la poste; mais la prière la plus essentielle que je vous fais, c'est de me faire des critiques. Vous pensez bien que j'en garde un exemplaire par devers moi, ainsi vous n'aurez seulement qu'à marquer sur un petit papier ce que vous désapprouverez. Il se pourra bien faire que vous receviez aussi, par la même poste, le divertissement du second acte; on le copie actuellement, et il y a apparence que vous aurez encore ce petit fardeau.

J'ai mis aussi dans le paquet un cinquième acte de *Pandore*, avec une lettre pour l'abbé de Voisenon, qui demeure rue Culture ou Couture-Sainte-Catherine; et je vous demande les mêmes bontés pour ce paquet que pour celui qui est destiné à M. le duc de Richelieu. A l'égard de la pastorale, qui sert de divertissement au second acte de la fête *dauphine*, vous pouvez la garder; M. de Richelieu en a déjà un exemplaire. Vous verrez, mes chers anges, que, si j'ai perdu mon temps à Cirey, ce n'est pas à ne rien faire; aussi j'ai fait graver sur la porte de ma galerie:

> Asile des beaux-arts, solitude où mon cœur
> Est toujours occupé dans une paix profonde,
> C'est vous qui donnez le bonheur
> Que promettrait en vain le monde.

Cela veut dire que votre amie est presque toujours dansla galerie

Ne vous lassez point de moi, mes anges; armez-vous de courage; car, dès que j'aurai fini l'ambigu du dauphin, je vous sers d'une fausse *Prude* (4), revue et corrigée, qu'il faudra bien que vous aimiez. Quoi! faudra-t-il que l'opéra soit toujours fade? et la comédie toujours larmoyante? et l'his-

(1) Un juif, habitant de Genève, informé par son commis qu'on lui avait saisi, à Lyon, les effets dont il était porteur, se rappela qu'il avait eu occasion de rendre un petit service à Voltaire; il parla de son affaire à celui-ci, et réclama sa protection. C'est ce qui provoqua cette lettre au moyen de laquelle l'Israélite obtint la restitution des objets saisis.
(2) Il y avait deux ans que Voltaire n'avait revu Cirey. (G. A.)
(3) *Pantagruel*, livre II, ch. VII. (G. A.)
(4) La *Princesse de Navarre*. Voyez tome III. (G. A.)

(1) Paulmy, fils du marquis d'Argenson, nommé avocat du roi. (G. A.)
(2) Fermier-général, directeur des postes. (G. A.)
(3) Divertissement supprimé depuis. (G. A.)
(4) Voyez tome III. (G. A.)

toire un chaos de faits mal digérés, une gazette de marches et de contre-marches? Je veux mettre ordre à tout cela avant de mourir. Les récompenses seront pour les autres, et le travail pour moi.

Mais Cirey et votre amitié consolent de tout. Ce Cirey est un bijou, et n'a pas besoin de l'être; il n'a besoin que de vous posséder.

Je me mets toujours à l'ombre de vos ailes, et vous suis tendrement attaché, à vous, mes deux anges, et à M. de Pont de Veyle, quoiqu'il me mette moins sous ses ailes que vous. *Valete.*

1282. — A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, le 8 mai.

Mon cher ami, vous m'avez envoyé le plus joli journal qu'on ait jamais fait. Pardonnez si je réponds en prose à des vers si aimables; je ne pourrais pas même vous payer en vers; je suis d'ailleurs presque glacé par mon ouvrage pour la cour. Je me représente un dauphin et une dauphine ayant tout autre chose à faire qu'à écouter ma rapsodie. Comment les amuser? comment les faire rire? moi, travailler pour la cour! j'ai peur de ne faire que des sottises. On ne réussit bien que dans des sujets qu'on a choisis avec complaisance.

> . . . . Cui lecta potenter erit res,
> Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.
> Hor., *de Art. poet.*

Molière et tous ceux qui ont travaillé de commande y ont échoué. J'espérais plus de l'opéra de *Prométhée* (1), parce que je l'ai fait pour moi. M. de Richelieu l'a donné à mettre en musique à Royer, et le destine pour une des secondes fêtes qu'il veut donner. Or, je veux sur cela, mon cher ami, vous supplier de faire une petite négociation. J'avais, il y a quelques mois, confié ce *Prométhée* à madame Dupin (2), qui voulait s'en amuser et l'orner de quelques croches, avec M. de Franqueville (3) et Jéliotte. Je crois qu'elle ne me saura pas mauvais gré si M. de Richelieu y fait travailler Royer; c'est un arrangement que je n'ai ni pu ni dû empêcher.

Je vous supplie d'en dire un petit mot à la déesse de la beauté et de la musique, avec votre sagesse ordinaire.

Mais, s'il vous plaît, que faites-vous à Paris cet été? seriez-vous assez philosophe et assez ami pour passer quelques jours à Cirey? vous y trouveriez deux personnes qui vous feraient peut-être supporter la solitude. Quand vous aurez vu et revu *Dardanus* (4) et l'*Ecole des Mères* (5), venez ici dans l'*école* de l'amitié.

Cette duchesse de Luxembourg (6), dont le nom de baptême est *belle* et *bonne*, avait quelque velléité de venir voir comment on vit entre deux montagnes, dans une petite maison ornée de porcelaines et de magots. Affermissez-la dans ses louables intentions, et soyez le digne écuyer de votre adorable gouvernante.

Je vous embrasse tendrement, mon cher et ancien ami,

> . . . . Nostrorum *operum* candide judex.
> Hor., lib. I, ep. iv.

1283. — A M. THIERIOT.

A Cirey, le 8 mai.

Je bénis Dieu et le roi de Prusse de ce qu'enfin vous allez être du nombre des élus de ce monde, et qu'on songe à vous payer; mais permettez-moi de réserver mon *Te Deum* pour le jour où vous aurez touché votre argent. Cette petite somme payée à la fois vous mettrait fort à l'aise, et votre philosophie s'en trouvera très bien. Je vous assure que c'est un des plus grands plaisirs que le roi de Prusse pût me faire. Il m'écrit toujours des lettres charmantes; mais la lettre de change qu'il doit vous envoyer me paraîtra un chef-d'œuvre.

J'ai lu les extraits de Cicéron (7) que j'ai trouvés très élégamment traduits. Je ne sais si ces *Pensées* détachées feront une grande fortune; ce sont des choses sages, mais elles sont devenues lieux communs, et elles n'ont pas cette précision et ce brillant qui sont nécessaires pour faire retenir les maximes. Cicéron était diffus, et il devait l'être parce qu'il parlait à la multitude. On ne peut pas d'un orateur, avocat de Rome, faire un La Rochefoucauld. Il faut dans les pensées détachées plus de sel, plus de figures, plus de laconisme. Il me paraît que Cicéron n'est pas là à sa place.

On m'a mandé que l'*Ecole des Mères* (1) est tombée à la seconde et à la troisième représentation. Il n'y a guère d'ouvrage dont on m'ait dit plus de mal; mais je me défie toujours des jugements précipités. Une pièce de théâtre n'est jamais bien jugée qu'avec le temps.

Je n'ai point lu et je ne veux point lire l'ouvrage contre M. de Maupertuis; c'est un grand mathématicien et un grand génie. Qu'a-t-on à lui reprocher? Laissons là toutes ces brochures ridicules; je n'ai le temps que de lire de bons livres; je lirai sûrement celui de l'abbé Prévost. Je n'ai pu lire qu'à Cirey sa traduction libre et très libre de la *Vie de Cicéron* (2); elle m'a fait un très grand plaisir. Je fais venir les *Lettres à Brutus* (3), et surtout celles de Brutus, qui me paraissent bien plus nerveuses que celles de Marc-Tulle. Bonsoir; écrivez à votre ancien ami, qui vous aime toujours.

1284. — A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

A Cirey, le 8 mai.

Si Marc-Tulle avait écrit en français, mon cher abbé, il aurait écrit comme vous. Je vous remercie de votre traduction, que je regarde comme un chef-d'œuvre. Il est vrai qu'il était fort difficile de donner Cicéron par *Pensées* détachées; on ne peut pas faire de jolies tabatières d'un grand morceau d'architecture dans lequel il n'y a point de petits ornements. Cependant vous avez trouvé le secret de faire lire par parcelles un homme qu'il faut lire tout entier.

Je n'ai pas entendu ce que vous voulez dire dans votre préface par *opulence mal distribuée*, à moins que ce ne soit les cent mille écus de rente des moines de Clairvaux, mes voisins, tandis que l'abbé de Bernis (4) n'a pas huit cents livres de revenu, et que l'auteur de *Rhadamiste* meurt de faim, et que le fils du grand Racine est obligé d'être, en province, directeur des fermes. Je comprends encore moins les plaintes que vous faites de notre *luxe outré*, tandis que nos princes sont à peine logés, et qu'il n'y a pas une maison dans Paris comparable à celles de Gênes. Personne n'a de pages; il n'y a pas à Paris ce qui s'appelle un beau carrosse. Un homme qui marcherait avec trois laquais se ferait siffler. La mode des grandes livrées est presque abolie. On vit très commodément, mais sans faste. Apparemment que vous songiez aux soupers de Lucullus et aux voyages d'Antoine, quand vous nous avez dit ces injures; mais nous ne devons pas payer pour les Romains, dont nous n'avons ni les vertus ni les vices. J'aimerais mieux que vous voulussiez jouir des agréments de votre siècle que de les injurier. Un souper en bonne compagnie vaut mieux que des réflexions.

1285. — A M. L'ABBÉ DE VALORI.

Cirey, en Champagne, le 8 mai.

Je vois, monsieur, qu'il faut s'adresser à des rois pour que les commissions soient bien faites. M. votre frère a reçu le paquet que je lui ai adressé très insolemment par les mains du roi de Prusse, et je vois que vous n'avez pas reçu celui que j'ai eu l'honneur de vous envoyer par le coche d'Etampes. Je croyais devoir être plus fâché contre les rois que contre les coches, et je vois que je me suis trompé. Je n'ai point écrit à M. votre frère, parce que les lettres sont ouvertes en trois ou quatre endroits avant d'arriver; mais je me flatte qu'il n'en compte pas moins sur mon tendre attachement. Vos bontés, monsieur, adoucissent bien la douleur que m'a causée la mort de mon cher Denis (5). Vous avez perdu un homme qui vous était dévoué. Et cette pauvre madame Denis n'aura plus la consolation de vous voir à Lille. Conservez-moi des bontés qui serviront toujours de baume à toutes les blessures que la nature et la fortune peuvent faire. Je resterai jusqu'au mois de septembre dans la charmante solitude de Cirey, tandis qu'on s'égorgera en Italie, en Flandre et en Allemagne. Ensuite je viendrai faire bâiller l'infante d'Espagne et son mari; mais ce que je souhaite le plus ardemment, c'est de pouvoir vous dire, à mon tour, avec quel tendre et respectueux attachement je vous suis dévoué, à vous,

(1) *Pandore*. (G. A.)
(2) Bâtarde de Samuel Bernard et femme d'un fermier-général. C'est d'elle que Rousseau parle dans ses *Confessions*. (G. A.)
(3) Ou plutôt Francueil, fils du fermier-général Dupin, mais d'un premier mariage. (G. A.)
(4) Opéra de La Bruère et Rameau. (G. A.)
(5) Par La Chaussée. (G. A.)
(6) Femme du maréchal gouverneur de Normandie. Elle mourut en 1747. (G. A.)
(7) *Pensées de Cicéron*, traduites par d'Olivet. (G. A.)

(1) Jouée, pour la première fois, le 27 avril. (G. A.)
(2) Par l'anglais Middleton. (G. A.)
(3) Annotées par Middleton. (G. A.)
(4) Agé alors de vingt-neuf ans, et auteur de *Poésies diverses*. (G. A.)
(5) Mari de mademoiselle Mignot aînée. (G. A.)

monsieur, et à toute votre aimable famille, à laquelle je présente mes très humbles respects. Votre, etc.

1286. — A M. LE DUC DE RICHELIEU.

A Cirey, par Bar-sur-Aube, ce 23 mai.

Vous qui valez mieux mille fois
Que cet aimable duc de Foix,
Recevez d'un œil favorable
Ce croquis et ce rogaton;
Il faudrait vous le lire à table,
Dans votre petite maison,
Où Mars et la Galanterie
Ont fait une tapisserie
De lauriers et de....

Vous avez dû recevoir, monseigneur de Foix, les trois informes esquisses du premier et du second acte (1). Lisez, si vous avez du loisir, ce troisième acte, et songez, je vous en supplie, qu'il m'est impossible de mettre en deux mois la dernière main à un ouvrage très long, où vous voulez tout ce qui ferait la matière de plusieurs ouvrages. J'ai bien peur d'être avec vous comme Arlequin avec ce prince qui lui disait *Fa mi ridere* (2). Cependant, si le fond de cet acte, si les divertissements, si l'intérêt qui y règne, si le mélange du tendre, du plaisant, des fêtes, et de la comédie, ne trouvent pas grâce devant vous, si les couplets qui regardent la France et l'Espagne ne vous plaisent pas, je suis un homme perdu. Ah! monseigneur le duc de Foix, monseigneur le cardinal de Richelieu, monsieur de Candale, laissez-moi faire, donnez-moi du temps, permettez-moi le petit feu d'artifice qui fera un dénouement délicieux. Voyez, voulez-vous que j'envoie à Rameau les divertissements, pendant que je travaillerai le reste du spectacle à tête reposée? car on ne fait point bien quand on fait vite. Daignez me donner vos conseils et vos ordres, et soyez sûr qu'il ne me manquera que du génie. Mon cœur, qui est à vos pieds, y suppléera comme il pourra.

Madame du Châtelet, qui est en vérité la meilleure femme du monde, et qui vous aime de tout son cœur, vous fait mille compliments.

Elle croit que je pourrai faire quelque chose de ma petite drôlerie; elle en trouve l'idée charmante. J'y travaillerai avec l'ardeur d'un homme qui veut vous plaire.

1287. — A M. THIERIOT.

A Cirey, le 30 mai.

Je vous suis très obligé de la sensibilité que vous me marquez à la perte que je viens de faire de ce pauvre Denis. Sa veuve est très à plaindre; elle a fait une perte unique; elle était adorée d'un mari honnête homme et aimable; elle perd des jours et des nuits, et de la fortune, qu'elle ne retrouvera plus (3).

Je vous avais prié, par la réponse que je fis à votre première lettre, de dire à M. l'abbé de Rothelin combien je m'intéressais à sa santé. Vous avez prévenu mes prières; mais vous m'annoncez de fort tristes nouvelles (4). Il faudrait que des âmes comme la sienne vécussent dans de meilleurs corps et dans un meilleur siècle, et que la vertu ne fût point obligée de rendre hommage au fanatisme et à l'hypocrisie.

J'attends avec impatience la nouvelle du paiement qui s'est fait attendre si longtemps. Il faut bien qu'enfin vous jouissiez de cette petite aisance qui ne dérangera pas votre philosophie, mais qui la rendra plus heureuse.

Le bonheur que je goûte dans une retraite délicieuse, dans un loisir toujours occupé des arts et de l'amitié, augmentera par les accroissements de votre fortune, si on peut appeler fortune ce nécessaire qu'on vous a promis. Je vous embrasse.

1288. — A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

A Cirey, en Champagne, ce 1er juin.

Les gens de bonne compagnie, monsieur, et ceux qui prétendent en être, vont bien se rengorger quand ils verront que le livre (5) le plus utile nous vient de l'homme du monde le plus aimable. Nous recevons dans ce moment votre présent charmant. Madame du Châtelet va quitter les *Tables astronomiques* de Bayer (1) pour vous en remercier; et moi je quitte très volontiers ma *Fête de Versailles* pour vous dire combien votre livre m'enchante. Nous le parcourons. Je le lis en vous écrivant. J'admire ces traits brillants et vrais dont vous caractérisez les rois et les siècles. Ce que vous dites de Louis XII, de Henri IV, de Louis XIII, de Louis XIV, doit être appris par cœur. N'allez pas croire, au moins, que la reconnaissance que je vous dois sur Henri IV me fascine les yeux. Je vois très clairement que votre ouvrage est un chef-d'œuvre d'esprit et de raison. Point de satire, point de prévention, point de faux raffinements. Vous avez enchâssé dans cette chronologie mille anecdotes intéressantes, qui toutes servent à faire connaître les temps dont vous parlez. Votre ouvrage vivra, je vous en réponds; faites donc comme lui, et n'ayez plus de coliques. Passez à Cirey, en allant aux eaux, et employez votre loisir à nous donner votre grande Histoire, que cet *Abrégé* doit faire désirer à tous ceux qui veulent lire pour s'instruire et pour avoir du plaisir. Je viens de lire l'article du chancelier de L'Hospital; grand merci; c'est un chancelier que j'idolâtre; il était philosophe, vrai philosophe, excellent citoyen, et faisant de beaux vers latins.

Hic jacet a nullis potuit quæ Gallia vinci,
Ipsa suî victrix, ipsa suî tumulus.

Que vous avez bien fait de donner tant d'éloges au grand Colbert! La lettre à Vossius, bon encore; cela peut fructifier en son temps, ce sont des germes de vertu et de grandeur. Le public doit vous être très obligé; il n'avait point encore vu de cette besogne.

Je vous demande en grâce de vous souvenir de moi avec madame du Deffand. Conservez-moi vos bontés et les siennes. Elle écrit à madame du Châtelet des lettres bien plaisantes. *Tentat eam*, quelquefois *in ænigmatibus*. On les devine sur-le-champ. Adieu, monsieur; je vous aime, je vous respecte, je vous suis dévoué pour la vie. V.

A propos, mais madame du Châtelet vous a aussi envoyé son livre, et vous ne lui en dites mot; elle est fort piquée de ce que vous ne lui dites pas votre avis sur le carré de la vitesse. C'est cela qui est intéressant!

1289. — A M. JACOB VERNET (1).

A Cirey en Champagne, le 1er juin.

Monsieur, un des grands avantages de la littérature est de procurer des correspondances telles que la vôtre. J'ai reçu la lettre dont vous m'avez honoré, et nous avons parlé de vous avec le P. Jacquier (3), que vous avez vu à Genève; et je lui ai bien envié cette satisfaction.

Je ne décide point entre Genève et Rome; (*Henriade*, ch. II.)

comme vous savez; mais j'aimerais à voir l'une et l'autre, et, surtout, votre Académie, dans laquelle il y a tant d'hommes illustres, et dont vous faites l'ornement. L'amitié, qui m'a fait refuser tous les établissements considérables dont le roi de Prusse voulait m'honorer à sa cour, me retient en France. C'est elle qui m'empêche de satisfaire le goût que j'ai toujours eu de voir votre république; c'est elle qui fait que Cirey est mon royaume et mon académie.

Je suis flatté que mes petites réflexions sur l'histoire ne vous aient pas déplu; j'ai tâché de mettre ces idées en pratique dans un *Essai*, que j'ai assez avancé, sur l'Histoire universelle depuis Charlemagne. Il me semble qu'on n'a guère encore considéré l'histoire que comme des compilations chronologiques; on ne l'a écrite ni en citoyen ni en philosophe. Que m'importe d'être bien sûr que Adaloaldus succéda au roi Agiluf en 616, et de quoi servent les anecdotes de leur cour? Il est bon que ces noms soient écrits une fois dans les registres poudreux des temps, pour les consulter peut-être une fois dans la vie; mais quelle misère de faire une étude de ce qui ne peut ni instruire, ni plaire, ni rendre meilleur! Je me suis attaché à faire, autant que j'ai pu, l'histoire des mœurs, des sciences, des lois, des usages, des superstitions. Je ne vois presque que des histoires de rois; je veux celle des hommes. Permettez-moi de vous soumettre ce que je dis dans l'avant-propos de mon *Essai*.

Voici comme je m'exprime : « Je regarde la chronologie et » les successions des rois comme mes guides, et non comme » le but de mon travail. Ce travail serait bien ingrat, si je

(1) De la *Princesse de Navarre*. (G. A.)
(2) Dans la *Vie est un songe*. (G. A.)
(3) On sait qu'après la mort de madame du Châtelet, Voltaire adopta cette nièce pour compagne. (G. A.)
(4) L'abbé se mourait. (G. A.)
(5) *Nouvel abrégé chronologique de l'histoire de France.* (G. A.)

(1) Jean Bayer, d'Augsbourg, auteur d'une description des constellations, sous le titre d'*Uranometria*. (K.)
(2) Voyez tome IV sur ce théologien protestant, que Voltaire rencontra depuis à Genève, la *Lettre de Robert Covelle*. (G. A.)
(3) Père minime, savant mathématicien, alors à Cirey. (G. A.)

» me bornais à vouloir apprendre en quelle année un prince, » indigne de l'être, succéda à un prince barbare. Il me sem- » ble, en lisant les histoires, que la terre n'ait été faite que » pour quelques souverains et pour ceux qui ont servi leurs » passions; presque tout le reste est abandonné. Les histo- » riens, en cela, ressemblent à quelques tyrans dont ils par- » lent; ils sacrifient le genre humain à un seul homme (1). »

Je voudrais, monsieur, être à portée de vous consulter sur cet *Essai*, que j'ai écrit dans cet esprit. Peut-être un jour le ferai-je imprimer dans votre ville.

A l'égard de mes autres ouvrages de littérature, tous les recueils qu'on en a faits sont très mauvais et fort incorrects; j'ai toujours souhaité qu'on en fît une bonne édition; et, puisque vous voulez bien m'en parler, je vous dirai que, si quelque libraire de votre ville voulait en faire une édition complète, je lui donnerais toutes les facilités et tous les encouragements qui dépendraient de moi; je lui assurerais même le débit de trois ou quatre cents exemplaires, que je lui paierais au prix coûtant, avec un bénéfice dont nous conviendrions; je lui en remettrais l'argent, qui serait entre les mains d'un banquier, et lui serait délivré quand il livrerait les trois ou quatre cents exemplaires.

Je suis extrêmement mécontent des libraires d'Amsterdam, et peut-être les vôtres me serviront-ils mieux. Mais c'est une entreprise que je voudrais très secrète, attendu les mesures que je dois garder en France. Vos libraires pourraient être sûrs qu'ils seraient seuls dépositaires des pièces que je leur ferais tenir, et que leur édition ferait infailliblement tomber toutes les autres. Le marché même que je leur propose serait un bon garant.

Si vous trouvez donc, monsieur, quelque libraire à qui cette entreprise convînt, je vous aurais l'obligation de me voir enfin imprimé comme il faut.

Vos réflexions sur le *Postquam nos Amaryllis* (2) et sur les rois de Naples me paraissent d'un homme qui connaît très bien les livres et le monde.

Comptez, monsieur, que je suis avec la plus sincère estime, etc...

1290. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, le 5 juin.

Vous m'avez écrit, adorable ange, des choses pleines d'esprit, de goût, et de bon sens, auxquelles je n'ai pas répondu, parce que j'ai toujours travaillé. Figurez-vous que, pendant ce temps-là, M. de Richelieu envoie au président Hénault, et à M. d'Argenson le ministre, l'informe esquisse de cet ouvrage. J'en suis très fâché; car les hommes jugent rarement si l'or est bon quand ils le voient dans la mine tout chargé de terre et de marcassites. J'écris au président pour le prévenir. J'espère que, avec du temps et vos conseils, je pourrai venir à bout de faire quelque chose de cet essai; mais je vous demande en grâce de jeter dans le feu le manuscrit que vous avez. Pourquoi voulez-vous garder des titres contre moi? pourquoi conserver les langes de mon enfant, quand je lui donne une robe neuve?

Je conviens avec vous que le plaisant et le tendre sont difficiles à allier. Cet amalgame est le grand œuvre; mais enfin cela n'est pas impossible, surtout dans une fête. Molière l'a tenté dans la *Princesse d'Elide*, dans les *Amants magnifiques;* Thomas Corneille, dans l'*Inconnu*· enfin cela est dans la nature. L'art peut donc le représenter, et l'art y a réussi admirablement dans *Amphitryon*. Je vous avertis d'ailleurs qu'on a voulu une Sanchette ou Sancette, et que je la fais une enfant simple, naïve, et ayant autant de coquetterie que d'ignorance; c'est du fonds de ce caractère que je prétends tirer des situations agréables:

Si quid novisti rectius istis,
Candidus imperti; si non, his utere mecum,
Hor., lib. I, ep. VI.

1291. — A M. LE DUC DE RICHELIEU.

Cirey, ce 5 juin.

Vous êtes un grand critique, et on ne peut prendre son thé avec plus d'esprit. Je vous admire, monseigneur, de raisonner si bien sur mon barbouillage quand on ouvre des tranchées. Il est vrai que vous écrivez comme un chat; mais aussi je me flatte que vous commandez les armées comme le maréchal de Villars; car, en vérité, votre écriture ressemble à la sienne, et cela va tous les jours en embellissant; bientôt je ne pourrai plus vous déchiffrer; passons.

Vous avez grande raison, le tyran de Madrid, quoique ce soit don Pèdre, est malsonnant, et vous jugez bien que cela est corrigé sur-le-champ. Il en sera de même du reste. Mais comment avez-vous pu donner mes brouillons à M. d'Argenson et au président? Vous me faites périr à petit feu. Un malheureux croquis, informe, dont il ne subsistera peut-être pas cent vers, qui n'était que pour vous une idée à peine jetée sur le papier, seulement pour vous obéir, et pour savoir de vous si vous approuviez l'esquisse du bâtiment! Ils prendront cela pour la maison toute faite, et ils me trouveront ridicule. Comment montrer un premier acte qui finit par A, V, G, R, C, G? C'est se moquer du monde; c'est me désespérer. L'ouvrage ne ressemble déjà plus à celui que je vous ai envoyé.

A, V, G, R, C, G, cette énigme me gêne,
Je veux la deviner avant la fin du jour;
Ah! je n'aurai pas grande peine,
Le mot de l'énigme est amour.

Cela clôt un acte du moins; cela peut se présenter. Et quand Léonor dit à la princesse:

Mais un homme ridicule
Vaut peut-être encor mieux que rien,

la princesse répond:

Souvent, dans le loisir d'une heureuse fortune,
Le ridicule amuse, on se prête à ses traits;
Mais il fatigue, il importune
Les cœurs infortunés et les esprits bien faits. (Act. I, sc. I.)

Et puis suit le portrait d'Alamir. Et croyez-vous encore que j'aie laissé subsister les plats compliments de Morillo, et les sottes réponses de la princesse, quand on lui donne la pomme? Elle disait:

Mais il me siérait mal d'accepter ce présent.

C'est répondre en bégueule sans esprit. Voici ce qu'elle dit:

Il me siérait bien mal d'accepter ce présent;
Pâris l'offrit moins galamment
A l'objet dangereux qui de son cœur fut maître.
Hélène fut séduite, et je ne veux pas l'être (1).

C'est un peu plus tourné, cela. Vous me demanderez, monseigneur, pourquoi je ne vous ai pas envoyé tout l'ouvrage dans ce goût. C'est, ne vous déplaise, que je ne trouve pas l'esprit en écrivant, aussi vite que vous en parlant; c'est que j'aimerais mieux faire deux tragédies qu'une pièce où il entre de tout, et où il faut que les genres opposés ne se nuisent point. Vous avez ordonné ce mélange, cela peut faire une fête charmante; mais, encore une fois, il faut beaucoup de temps. Je vais à présent travailler avec un peu plus de confiance ce qui regarde la comédie; et je me flatte que je remplirai vos vues autant que mes faibles talents le permettront. Il s'agit à présent des divertissements que j'ai tâché de faire de façon qu'ils puissent convenir à tous les changements que je me réservais de faire dans la comédie.

Voyez si vous voulez que j'envoie à Rameau ceux des premier et troisième actes; j'attends sur cela vos ordres, et je vous avoue d'avance que je ne crois pas avoir dans mon magasin rien de plus convenable que ces deux divertissements. A l'égard du second acte, je ferai, comme de raison, ce que vous voudrez; mais ayez la bonté d'examiner si le duc de Foix, ayant intention de se cacher jusqu'au bout, peut donner une fête qui réponde mieux au dessein? Songez que les divertissements du premier et du second acte sont des fêtes entre-coupées, et qu'il faut au milieu une espèce de petit opéra complet, d'autant plus que, pendant ce temps-là, il faut que la princesse soit supposée tout voir d'un bosquet dans lequel elle est cachée et dans lequel elle change d'habits. Madame du Châtelet est fort sévère, et jusqu'à présent je ne l'ai jamais vue se tromper en fait d'ouvrages d'esprit.

1292. — A M. LE COMTE D'ARGENSON.

A Cirey, le 6 juin.

Comment diable M. le duc de Foix de Richelieu a-t-il pu vous faire lire une mauvaise esquisse, un croquis informe que je ne lui ai envoyé que par pure obéissance? Il ne s'agit pas de savoir si cela est bon, mais de prévoir si on en peut tirer quelque chose de bon. Et c'est, monseigneur, ce que je

(1) Cet avant-propos fut depuis désavoué par Voltaire. Voyez tome II, page 48, note. (G. A.)
(2) Virgile, *Bucol.*, I.

(1) Vers supprimés depuis. (G. A.)

vous demande en grâce de prévoir, si vous m'aimez. Mais comment avez-vous eu le temps de lire cette bagatelle? Soyez béni, entre tous les ministres, d'aimer les beaux-arts au milieu de la guerre. C'est un mérite bien rare, et qui prouve bien qu'on est au-dessus de son emploi. M. de Louvois n'avait pas ce mérite ; aussi Poignan disait de lui :

. . . . Louvois, ce ministre brutal,
Renvoya d'un coup d'œil Phébus à l'hôpital.

A propos d'hôpital, je vous ai présenté un placet pour un gentilhomme champenois, nommé de Riaucourt, lieutenant dans le bataillon de Saint-Didier, milice, dont le père, capitaine au dit bataillon, vient de crever. La veuve et sept enfants ont un procès dans votre ancienne principauté de Joinville ; quand il faut payer leur procureur, ils apportent leurs poules au marché de Joinville, et les vendent vingt sous pour payer la justice, et meurent de faim. Cependant, point de réponse à mon placet.

Je vous demande en grâce de me protéger auprès du duc de Foix-Richelieu, et de croire que ma petite drôlerie vaut mieux que la petite esquisse qu'on vous a montrée. Triomphez, et je vous amuserai.

Je vous suis attaché aussi tendrement que quand vous n'étiez pas ministre, et non plus respectueusement.

Madame du Châtelet vous présente ses compliments.

1293. — A M. LE DUC DE RICHELIEU.

A Cirey, ce 8 juin.

Je crains bien qu'en cherchant de l'esprit et des *traits*,
Le bâtard de Rochebrune (1)
Ne fatigue et n'*importune*
Le successeur d'Armand *et les esprits bien faits* (2).

Il faut pourtant s'évertuer pour que les idées de votre maçon ne soient pas absolument indignes de l'imagination de l'architecte. Vous voulez, monseigneur, un divertissement au second acte où il soit question du duc de Foix.

Figurez-vous qu'à la fin du second acte, la princesse de Navarre est déjà reconnue, et qu'on lui apprend que le duc de Foix avance ; aussitôt arrive un député de ce duc de Foix, en presence du duc de Foix lui-même, qui est toujours Alamir. Ce député est suivi d'esclaves maures qu'il envoie à la princesse ; ils font une entrée, et chantent. La princesse dit qu'elle ne veut rien du duc Foix. Il y a dans le fond du théâtre un bassin d'eau, représenté par des toiles blanches. Les esclaves répondent qu'ils vont mourir, puisqu'on les rebute, et que leur maître en usera ainsi. Ils se précipitent dans l'eau, et il en renaît sur-le-champ autant d'Amours qui viennent avec des fleurs et des flambeaux, et qui disent à peu près à la dona :

De nouveaux esclaves paraissent;
Ne les rebutez pas, c'est pour vous qu'ils renaissent.
Comme leur mère, ils sont sortis des eaux.
C'est sous vos lois qu'ils sont à craindre;
Vous avez le pouvoir d'allumer leurs flambeaux,
Et vous n'aurez jamais celui de les éteindre (3).

Cependant il s'élève au milieu de l'eau un groupe d'architecture représentant Jupiter qui enlève Europe, Neptune qui enlève Calisto, et Pluton qui enlève Proserpine; et on chante tout ce qui peut justifier le duc de Foix par l'exemple de ces trois dieux. Alors les divertissements font place au reste de la pièce.

Voudriez-vous qu'à la fin du troisième acte, le fond du théâtre représentât les Pyrénées? L'amour leur ordonnerait de disparaître, afin de ne faire qu'un peuple de la France et de l'Espagne ; et on verrait à leur place une salle de bal où le duc de Foix danserait avec sa dame, etc. Je chercherai tant qu'à la fin j'approcherai de vos idées. Encouragez-moi, je vous supplie ; soyez sûr que tous les divertissements seront faits avant le mois de juillet ; qu'il ne faudra pas un mois à Rameau ; que je travaillerai la pièce avec tout le soin possible, et que je n'aurai rien fait en ma vie avec plus d'application ; mais, encore une fois, ne me jugez point sur cette misérable esquisse, et, s'il y a quelques scènes qui vous plaisent, croyez que tout sera travaillé dans ce goût; soyez sûr enfin que vous serez servi à point nommé, et que tout sera prêt pour votre retour.

(1) Rochebrune était un poëte agréable, et auteur de plusieurs chansons. C'est lui qui fit les paroles de la cantate d'*Orphée*, qui devint le triomphe du musicien Clérambault. Il mourut en 1732. (K.)
(2) Voyez la lettre à Richelieu du 5 juin. (G. A.)
(3) Vers supprimés depuis. (G. A.)

Madame du Châtelet regrette toujours la *Petite fête des bergers* (1), et

Du sort de Polémon l'intéressante histoire.

Mais il me semble que cette nouvelle façon serait plus susceptible de spectacle. Je vous demande toujours la permission d'envoyer à Rameau les autres divertissements. Je vous supplie de dicter vos ordres en prenant votre thé, si vous prenez du thé devant Menin ou dans Menin. Tâchez d'aller à Bruxelles, car on nous y dénie justice. Madame du Châtelet vous aime véritablement ; je vous le dis, c'est une très bonne femme. Adieu, monseigneur, mon cher protecteur, adieu.

1294. — A M. THIERIOT.

A Cirey, le 11 juin.

Souvenez-vous que j'avais dit à celui qui vous fait tant attendre :

Titus perdit un jour, et vous n'en perdrez pas (2).

Je n'ai point dit vous n'en *perdez* pas, puisque voilà neuf années (3) perdues jusqu'à présent pour vous. Cependant je ne puis croire que, tout Vespasien qu'il est par son goût que vous lui reprochez pour l'argent, il ne vous paie, à la fin, en Titus. Il ne vous a pas demandé votre mémoire pour ne vous rien donner ; il exerce votre patience, mais il ne la confondra point. Je vous réponds qu'on paie exactement toutes les pensions qu'il donne ; on les paie même tous les mois ; il ne s'agit que d'être mis sur l'état, et je vous assure qu'enfin vous y serez. Je vous plains beaucoup, l'épreuve est trop longue ; mais je serai bien trompé si, dans peu de temps, vous ne recevez une somme honnête. Malheureusement les nouvelles affaires que la succession d'Ost-Frise va susciter pourraient être un prétexte d'un nouveau délai ; mais une affaire aussi petite que la vôtre ne doit pas être comptée pour une dépense ; enfin j'espère encore qu'il ne fera pas une injustice si criante.

Je vous prie de dire à M. l'abbé de Rothelin qu'il doit me compter parmi ceux qui s'intéressent le plus à son état ; je lui suis sincèrement dévoué comme citoyen et comme homme de lettres.

J'avoue qu'il est triste qu'il ait été forcé de sacrifier sa philosophie et sa manière de penser à des hypocrites et à des imbéciles.

. . . . Fari. . . . quæ sentiat. . . . (Hor., lib. I, ep. iv.)

est le plus beau privilége de l'humanité; mais il faut être Anglais pour jouir de cette prérogative. Si on avait le malheur de le perdre, il quitterait un monde bien peu regrettable. Je suis plus détaché que jamais des tourbillons des sots dans la douce solitude qui fait ma consolation; et, si la fête de monsieur le dauphin ne me rappelait pas à Paris, je ne crois pas que j'y revinsse jamais.

Le paradis terrestre est où je suis. (*Mondain.*)

Si vous aviez vu mon appartement, vous me croiriez plus *mondain* que philosophe. Je me crois pourtant plus philosophe que *mondain*. Comptez que dans ma philosophie l'amitié tient toujours un grand chapitre; je la regarde comme le baume qui guérit toutes les blessures que la fortune et la nature font continuellement aux hommes. Je vous embrasse de tout mon cœur.

1295. — A M. LE DUC DE RICHELIEU.

Cirey, ce 18 juin.

J'ai reçu, monsieur le duc, les opinions de mes juges qui, à peu de chose près, justifient ma manière de penser. Vous m'avez donné une terrible besogne. J'aurais mieux aimé faire une tragédie qu'un ouvrage dans le goût de celui-ci. La difficulté est presque insurmontable, mais je me flatte qu'à la fin, mon zèle me sauvera. Voici un prologue (4) que la prise de Menin m'a inspiré. Il me paraît qu'il embrasse assez naturellement le sujet de vos victoires et celui du mariage. Peut-être l'envie de vous servir m'aveugle; mais il me paraît que Mars et Vénus viennent assez à propos, et que l'arbre chargé de trophées, dont les rameaux se réunissent, fournit un des heureux corps de devise qu'on ait jamais vus.

Je n'ai qu'une certaine portion de talent, et je vous avoue que j'ai mis dans ce prologue tout ce que la nature du sujet

(1) Fête également supprimée. (G. A.)
(2) *Epître au roi de Prusse sur son couronnement.* (G. A.)
(3) Ou plutôt sept. (G. A.)
(4) On n'a pas trouvé le prologue dont l'auteur parle ici. (K.)

fournit à ma faible capacité; j'en envoie un double à mes juges. Qu'ils prennent bien garde que souvent *il meglio è l' nemico del bene.*

Les divertissements du premier acte ne peuvent devenir que plus mauvais sous ma main; et, si le spectacle de ce premier acte, tel qu'il est, ne fait pas un grand effet, je suis l'homme du monde le plus trompé.

Voyez donc, monsieur le duc, si vous voulez que j'envoie à Rameau ce prologue et ces fêtes du premier acte, tandis que je travaillerai au reste.

Ce reste est extrêmement difficile, encore une fois, parce que vous avez ordonné l'alliage des métaux. J'y travaille comme un homme qui veut vous plaire; mais croyez-moi sur le prologue et sur les fêtes du premier acte; ce ne sont pas des morceaux qui flattent assez mon amour-propre pour m'aveugler. Il n'y a ici d'autre gloire pour moi que celle de vous obéir. Le grand point est que je fournisse un spectacle brillant et plein d'agrément, qui fasse honneur à votre magnificence et à votre goût; et je vous réponds que tout cela se trouve dans le premier acte. Je ne parle que du tableau, il est aisé de se le représenter. Y a-t-il rien de plus contrasté et de plus magnifique, j'ose dire de plus neuf? Où trouvera-t-on une femme persécutée, arrêtée par des fêtes à toutes les portes par où elle veut sortir? Songez bien que je ne prends le parti que de ce tableau, que je soutiens devoir faire un effet charmant; croyez-en l'expérience que j'ai du théâtre. J'abandonne tout mon style, mes scènes, mes caractères; j'insiste sur ces deux divertissements dont je peux parler sans faire l'auteur. Enfin je crois voir cela très clair, et enfin il faut prendre un parti; Rameau presse. Je travaillerai nuit et jour pour vous; mais encouragez-moi un peu, et fiez-vous un peu à qui vous aime et vous respecte si tendrement.

1296. — A M. MARTIN KAHLE.

Monsieur le doyen, je suis bien aise d'apprendre au public que vous avez écrit contre moi un petit livre (1). Vous m'avez fait beaucoup d'honneur. Vous rejetez, page 17, la preuve de l'existence de Dieu tirée des causes finales. Si vous aviez raisonné ainsi à Rome, le révérend père jacobin maître du sacré palais vous aurait mis à l'inquisition; si vous aviez écrit contre un théologien de Paris, il aurait fait censurer votre proposition par la sacrée faculté; si contre un enthousiaste, il vous eût dit des injures, etc., etc.; mais je n'ai l'honneur d'être ni jacobin, ni théologien, ni enthousiaste. Je vous laisse dans votre opinion, et je demeure dans la mienne. Je serai toujours persuadé qu'une horloge prouve un horloger, et que l'univers prouve un Dieu. Je souhaite que vous vous entendiez vous-même sur ce que vous dites de l'espace, et de la durée, et de la nécessité de la matière, et des monades, et de l'harmonie préétablie; et je vous renvoie à ce que j'en ai dit en dernier lieu dans cette nouvelle édition, où je voudrais bien m'être entendu, ce qui n'est pas une petite affaire en métaphysique.

Vous citez, à propos de l'espace et de l'infini, la *Médée* de Sénèque, les *Philippiques* de Cicéron, les *Métamorphoses* d'Ovide, des vers du duc de Buckingham, de Gombaud, de Regnier, de Rapin, etc. J'ai à vous dire, monsieur, que je sais bien autant de vers que vous, que je les aime autant que vous, et que, s'il s'agissait de vers, nous verrions beau jeu: mais je les crois peu propres à éclaircir une question métaphysique, fussent-ils de Lucrèce ou du cardinal de Polignac. Au reste, si jamais vous comprenez quelque chose aux monades, à l'harmonie préétablie, et, pour citer des vers,

> Si monsieur le doyen peut jamais concevoir
> Comment, tout étant plein, tout a pu se mouvoir (2);

si vous découvrez aussi comment, tout étant nécessaire, l'homme est libre, vous me ferez plaisir de m'en avertir. Quand vous aurez aussi démontré en vers ou autrement pourquoi tant d'hommes s'égorgent dans le meilleur des mondes possibles, je vous serai très obligé.

J'attends vos raisonnements, vos vers, vos invectives; et je vous proteste du meilleur de mon cœur que ni vous ni moi ne savons rien de cette question. J'ai d'ailleurs l'honneur d'être, etc.

(1) *Examen du livre intitulé Métaphysique de Newton et de Leibnitz*, 1740, gros in-4°, traduit par Gautier de Saint-Blancard, 1740. Voyez encore tome IV, la *Courte reponse*. (G. A.)

(2) Voyez Boileau, Ep. v. (G. A.)

1297. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Cirey, le 11 juillet.

Le convalescent fait partir aujourd'hui, sous l'enveloppe de M. de La Reynière, le plus énorme paquet dont jamais vous ayez été excédé; c'est, mes anges, toute la pièce avec les divertissements, telle à peu près que je suis capable de la faire. Je ne vous demande pas d'en être aussi contents que madame du Châtelet et M. le président Hénault (1); mais je vous demande de l'envoyer à M. le duc de Richelieu, et d'en paraître contents.

Je souhaiterais pour le bien de votre âme, que vous voulussiez faire grâce à Sanchette, dont vous m'avez paru d'abord si mécontents. Tenez-moi quelque compte d'avoir mis au théâtre un personnage neuf dans l'année 1744, et d'avoir, dans ce personnage comique, mis de l'intérêt et de la sensibilité. Comment avez-vous pu jamais imaginer que le *bas* pût se glisser dans ce rôle? comment est-ce que la naïveté d'une jeune personne ignorante, et à qui le nom seul de la cour tourne la tête, peut tomber dans le bas? ne voulez-vous pas distinguer le bas du familier, et le naïf de l'un et de l'autre?

Il n'y a de bas que les expressions populaires et les idées du peuple grossier. Un Jodelet est bas, parce que c'est un valet ou un vil bouffon à gages.

Morillo est d'une nécessité absolue; il est le père de sa fille encore une fois, et on ne peut se passer de lui. Or, s'il faut qu'il paraisse, je ne vois pas qu'il puisse se montrer sous un autre caractère, à moins de faire une pièce nouvelle.

Je pourrai ajouter quelques airs aux divertissements, et, surtout, à la fin; mais dans le cours de la pièce, je me vois perdu si on souffre des divertissements trop longs. Je maintiens que la pièce est intéressante; et ces divertissements n'étant point des intermèdes, mais étant incorporés au sujet, et faisant partie des scènes, ne doivent être que d'une longueur qui ne refroidisse pas l'intérêt.

Enfin vous pouvez, je crois, envoyer le tout à M. de Richelieu et préparer son esprit à être content. S'il l'est, ne pourrait-on pas alors lui faire entendre que cette musique, continuellement entrelacée avec la déclamation des comédiens, est un nouveau genre pour lequel les grands échafaudages de symphonie ne sont point du tout propres? ne pourrait-on pas lui faire entendre qu'on peut réserver Rameau pour un ouvrage tout en musique? Vous me direz ce que vous en pensez, et je me conformerai à vos idées.

Que de peines vous avez avec moi! et que d'importunités de ma part! En voici bien d'un autre. Vous souvenez-vous avec quels serments réitérés ce fripon de Prault vous promit de ne pas débiter l'infâme édition qu'il a fait faire à Trévoux? M. Pallu me mande qu'elle est publique à Lyon. Je le supplie de la faire séquestrer; mais je vous demande en grâce d'envoyer chercher ce misérable, et de lui dire que ma famille est très résolue à lui faire un procès criminel, s'il ne prend pas le parti de faire lui-même ces diligences pour supprimer cette œuvre d'iniquité. Il a assurément grand tort, et on ne peut se conduire avec plus d'imprudence et de mauvaise foi. Je travaillais à lui procurer une édition complète et purgée de toutes les sottises qu'il a mises sur mon compte, dans son indigne recueil; et c'est pendant que je travaille pour lui, qu'il me joue un si vilain tour! Il ne sent pas qu'il y perd, que son édition se vendrait mieux, et ne serait point étouffée par d'autres, si elle était bonne.

Mais presque tous les libraires sont ignorants et fripons; ils entendent leurs intérêts aussi mal qu'ils les aiment avec fureur. La mauvaise foi de Prault me fait d'autant plus de peine, que je me flattais que cette même édition, corrigée selon mes vues, serait celle dont je serais le plus content. Vous allez trouver ma douleur trop forte; mais vous n'êtes pas père; pardonnez aux entrailles paternelles, vous qui êtes le parrain et le protecteur de tous mes enfants. Adieu, mon cher et respectable ami, madame du Châtelet vous dit toujours des choses bien tendres: car comment ne vous pas aimer tendrement? Mille respects à tous les anges.

P.-S. Permettez que le bavard dise encore un petit mot de la *Princesse de Navarre* et du *Duc de Foix*. Il m'est devenu important que cette drogue soit jouée bonne ou mauvaise. Elle n'est pas faite pour l'impression; elle produira un spectacle très brillant et très varié; elle vaut bien la *Princesse d'Élide*, et c'est tout ce qu'il faut pour le courtisan; mais c'est aussi ce qu'il me faut. Cette bagatelle est la seule ressource qui me reste, ne vous déplaise, après la démission

(1) Il était venu passer le 7 juillet à Cirey. (G. A.)

de M. Amelot (1), pour obtenir quelque marque de bonté qu'on me doit, pour des bagatelles d'une autre espèce dans lesquelles je n'ai pas laissé de rendre service. Entrez donc un peu, mon cher ange, dans ma situation, et songez plutôt ici à votre ami qu'à l'auteur, et au solide qu'à la réputation. Je ferai pourtant do mon mieux pour ne pas perdre celle-ci. VOLTAIRE.

Autre bavarderie. Je suis pourtant toujours pour cet arbre chargé do trophées, dont les rameaux se réunissent. Est-ce encore ce coquin de M. le chevalier Roi qui m'a volé cette idée? Je viens de lire *Nirée* (2). Je ne sais si je me trompe, mais cela ne me paraît écrit ni naturellement ni correctement.

Ces deux choses *manquant* font *détestablement* (3).

J'en demande pardon à M. le chevalier.

1298. — A M. CLÉMENT (4).

A Cirey en Champagne, ce 11 juillet.

J'ai reçu, monsieur, à la campagne où je suis depuis quelques mois, le joli conte, ou plutôt le conte joliment écrit dont vous avez bien voulu me faire part. J'aurais répondu plus tôt à cette marque aimable de votre souvenir, si ma très mauvaise santé et mes travaux de commande, qui l'affaiblissent encore, m'en avaient laissé le loisir.

Vous avez échauffé la glace
Qui me gelait dans les écrits
De ce trop renommé Boccace;
Et vous mettez toute la grâce
De votre brillant coloris
Sur son vieux tableau, qui s'efface.
Sans vous je n'aurais point aimé
Ensalde et sa sorcellerie;
L'enchanteresse poésie
Dont votre conte est animé
Est la véritable magie,
Et la seule qui m'ait charmé.

Conservez-moi, monsieur, une amitié qui m'est d'autant plus précieuse que je la dois au commerce des Muses. Je suis, etc.

1299. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, le 23 juillet.

J'avais déjà fait le divertissement du second acte, selon le projet que j'avais envoyé à M. de Richelieu. M. le président Hénault doit avoir à présent entre les mains ce nouveau divertissement. Le comité peut comparer mes Maures avec mon berger qui tue les monstres tout seul pendant que l'évêque bénit les drapeaux. Il peut choisir ou rejeter tout.

Je vous avertis, mon cher ange gardien, que la comédie est à peu près faite selon les deux manières, c'est-à-dire que, avec le divertissement de la princesse Esone, tiré d'Hygin, madame de Navarre n'est reconnue qu'au troisième acte, et que, avec mes Maures, mes Amours, mon bassin, mon groupe, tirés de ma tête, madame de Navarre est reconnue au second acte. Vous devinez tout le reste. J'ai reçu votre projet du troisième acte, et je vous remercie d'aider la faiblesse de mon imagination; mais je vous supplie de ne pas imiter les comédiens italiens, quand vous craignez d'imiter Roi. Or ce serait les imiter bien pauvrement que de donner un feu d'artifice, sans autre raison que l'envie de le donner; mais que ce feu d'artifice serve à expliquer un secret, à dénouer une intrigue, alors il me semble que c'est une invention très agréable. J'ai imaginé qu'on avait prédit à la princesse qu'elle aimerait un jour son ennemi, et l'accomplissement de cette prédiction se trouvera renfermé dans les lettres de feu qui paraîtront sur un ciel étoilé, comme un ordre des dieux écrit dans le ciel. Laissez-moi donc conserver mon divertissement du premier acte, il ne ressemble point tant, ce me semble. Ce sont les trois déesses elles-mêmes qui font une galanterie de leur pomme à la princesse. Les guerriers sont nécessaires parce qu'ils la jettent dans l'embarras. Enfin il me semble que c'est n'imiter personne que de faire arrêter les gens à chaque porte par des fêtes. C'est principalement dans cette invention que consiste toute la galanterie; et, pour peu que la musique soit bonne, il me paraît que ce premier acte doit beaucoup réussir.

A l'égard des autres, vous sentez bien qu'il y a deux tons qui dominent, celui de la tendresse et celui du comique; je ne dis pas celui du bouffon. J'appelle comique le rôle de Sanchette, qui est tout neuf au théâtre, et qui doit partager au moins l'attention. J'entends par comique la scène de Léonor avec sa maîtresse, où elle dit :

Mais si j'étais fille d'un empereur (1),
Si j'étais reine de la France, etc.

Je ne sais ce que vous aviez contre moi quand vous m'avez mandé que cette Léonor parlait en suivante de comédie. Je soutiens que quand madame de Villars n'avait pas le malheur d'être dévote, elle ne s'exprimait pas autrement. Je vous demande bien pardon, mais cette scène de la princesse et de sa confidente est, avec ce que j'y ai ajouté, une des moins mauvaises de l'ouvrage; prenez garde que le reste ne retombe dans tous les combats ordinaires *de la gloire et du devoir*. Enfin il faut se résoudre à quelque chose dans cette besogne, où il y a peu d'honneur à acquérir, mais qui est très importante pour moi. Je crois que le tout formera un très beau spectacle; mais, en conscience, il faut donner à Rameau le prologue, le premier divertissement, et celui des deux seconds qui vous déplaira le moins; il aura bientôt le troisième. Je voudrais bien épargner à vos bontés ces volumes d'écritures, et vous consulter de vive voix; mais le moyen que vous veniez à Cirey, ou que j'aille à Paris! Vous aurez donc d'énormes paquets, au lieu de fréquentes visites. Je baise mille fois le bout des ailes de mes anges gardiens, quoique je dispute contre eux. Je lutte comme Jacob, mais il adora l'ange après avoir lutté, aussi fais-je.

1300. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Cirey, ce 8 ou 9 d'août. Dieu merci, je ne sais pas comme je vis.

A propos, je suis un infâme paresseux. Ah! que j'ai tort que je vous demande pardon, monsieur! Vous mariez un fils (2) que j'aime presque autant que son père. Vous écrivez sans cesse aux fermiers-généraux, et moi je ne vous écris point. Je disais toujours : J'écrirai demain, et demain je faisais une plate comédie-ballet pour l'infante-dauphine, et je me grondais, et puis j'étais honteux. Je le suis bien encore, mais je passe par-dessus tout cela. Pour Dieu! faites-en autant, et aimez-moi toujours. Mais y a-t-il tant de compliments à vous faire de ce que vous êtes du conseil des finances! Je vous en ferai, ou plutôt à la France, quand vous serez chancelier; car je veux que vous le soyez pour me dépiquer. N'y manquez pas, je vous en conjure; et le plus tôt sera le mieux.

Je vous avertis que je viendrai chercher bientôt la réponse à mon chiffon; et, quand vous serez soûl des fermes, et gabelles, et dixièmes, et autres grosses besognes, je vous lirai ma petite drôlerie pour l'infante, en présence du nouveau marié. Nous partons vers le 20 de ce mois.

Savez-vous bien, monsieur, que mon plus grand chagrin n'est pas de ne vous avoir point écrit, mais de passer ma vie sans vous faire ma cour? Je vous la ferai, je vous jure, mais quand? Vous ne soupez point; je ne dîne point; vous allez entendre au conseil des choses assommantes, et j'en fais de frivoles. N'importe, il faut absolument que je reprenne mon habitude de vous soumettre mes rêveries :

Dum validus, *dum* lætus eris, *dum* denique posces.
HOR., lib. I, ep. XIII.

Mes respects, si vous le permettez, à monsieur votre fils tout comme à vous; mais, malgré mon long et coupable silence, je vous suis dévoué avec l'attachement le plus tendre et le plus vieux. Il y a, ne vous déplaise, plus de quarante ans; cela fait frémir.

Adieu, monsieur; aimez-moi un peu, je vous en supplie; que j'aie cette consolation dans cette courte vie. Il y a quarante ans, ô ciel! que je vous aime, et je n'ai pas eu l'honneur de vivre avec vous la valeur de quarante jours! Ah! ah!

1301. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 9 août.

Adorable ami, je reçois votre lettre. Vous corrigez la *Princesse de Navarre* et Prault; il faut que je vienne vous remercier de tous vos bienfaits. Madame du Châtelet et Dieu me sont témoins que je rapetassais la scène manquée, quand votre lettre est venue. Songez qu'il n'y a pas encore trois mois

(1) Renvoyé le 26 avril 1744. (G. A.)
(2) Cinquième entrée du *Ballet de la Paix;* paroles de Roi.
(3) Ces deux adverbes joints font admirablement. (*Femm. sav.*)
(4) Toujours Clément (de Dreux). (G. A.)

(1) Vers supprimés depuis. (G. A.)
(2) M. de Paulmy. (G. A.)

que j'ai entrepris un ouvrage extrêmement difficile, qui demanderait plus de six mois d'un travail assidu, pour être tolérable. Je n'ai jamais travaillé aux divertissements qu'à regret et à la hâte, ne pouvant les bien faire que quand la pièce achevée me laissera de la liberté dans l'esprit.

Tout malade que je suis, je n'en ai pas moins d'envie de vous plaire. Une fille d'Eole, nommée Arné, avec qui Neptune eut une passade, viendra très bien à la place de Calisto. Il n'y a qu'à substituer aux quatre vers de Calisto ces quatre-ci :

De l'empire inconstant des airs
La fille d'Eole
Descend et revole
Près du dieu des mers (1).

Je sens bien que M. de Richelieu voudrait une répétition des divertissements, avant son départ pour l'Espagne; mais, s'il veut tout précipiter, il gâtera tout. Il a déjà fait assez de tort à la pièce, en me forçant d'en faire le plan chez lui à Versailles, et d'y mettre une espèce de *Jodelet* dont vous l'avez dégoûté trop tard. Vous voyez, mon cher ange gardien, que votre empire est assez difficile à conduire, et qu'il faut donner le temps à vos sujets de semer et de cultiver leurs terres, qui ne peuvent pas produire en trois mois.

Je crois enfin avoir, à peu de chose près, dégrossi la comédie. Je vais me mettre aux divertissements. Au nom de Dieu ne m'en demandez pas trois dans un acte : *ter repetita nocent;* cela serait insupportable. Il faut bien prendre garde que les ballets dans la pièce n'étouffent l'intérêt.

M. de Richelieu veut despotiquement que nous revenions à Paris, et je sens que mon cœur dit oui, puisque je vous reverrai.

1302. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, août.

Eh bien! mes chers anges, tandis que vous y êtes, crayonnez encore cette guenille (2), et ne me laissez faire rien de médiocre. Quand vous en serez contents, ne la lisez et ne l'envoyez qu'à vos amis. Je crois que M. de Chauvelin (3) ne sera pas mécontent de la manière dont j'y traite messieurs des Alpes; mais je voudrais qu'on fût aussi un peu satisfait à Metz (4).

S'il est bien vrai que le roi ait dit de lui-même que l'ode de madame Bienvenu était trop mauvaise pour être de moi, nous sommes trop heureux. Nous avons un roi qui a du goût. Il faut donc que ceci lui plaise; mais j'ai peur d'avoir raison de lui dire :

Que vous êtes heureux de ne nous jamais lire!

J'attends ma *Princesse*, et je me recommande à vos bontés.

1303. — AU MÊME.

A Cirey, le 25 août.

Deux nouveaux divertissements, qui peut-être ne vous divertiront guère, mes anges gardiens, partent dans le moment sous le couvert de M. le président Hénault. Eh bien! je vous ai sacrifié Vénus, et la pomme, et Pâris, et les galanteries que tout cela produisait. Voyez, jugez, écrivez-moi. Vous êtes d'étranges anges de ne pouvoir venir à Cirey, où on fait des drames, et où l'on voit Jupiter et ses satellites tous les soirs. Vous passeriez tout le jour dans votre chambre, et, le soir on vous lirait la besogne du jour; mais vous êtes des mondains, mes anges, vous ne connaissez pas les charmes de la retraite. Je baise vos ailes.

1304. — AU MÊME.

A Cirey, août.

Je vous supplie, mes saints anges, de considérer que M. de Richelieu aurait voulu que l'ouvrage eût été fait avant son départ (5), et qu'en moins de quinze jours, j'ai fait deux actes et ces deux divertissements. Il ne faut donc regarder tout ce que j'ai broché que comme une esquisse dessinée avec du charbon sur le mur d'une hôtellerie où on couche une nuit. Je n'ai jamais prétendu que la comédie restât comme elle est; je prétends seulement que les divertissements du premier acte demeurent. Ils me paraissent devoir faire un spectacle charmant. J'ai déjà fait tenir à M. le duc de Richelieu le second acte; mais je lui mande bien positivement que tout cela n'est qu'une ébauche. Il veut absolument du burlesque; j'ai eu beaucoup de peine à obtenir qu'il n'y eût point d'Arlequin. A l'égard de Sanchette, elle n'est qu'une pierre d'attente. Il y faut mettre madame Morillo, parce qu'il faut une personne ridicule, qui occasionne des méprises et des jeux de théâtre; mais, je vous en prie, prêtez-vous un peu plus au comique. Il est vrai qu'il est hors de mode; mais ce n'est pas parce que le public n'en veut point, c'est qu'on ne peut lui en donner. Comptez que le comique qui fait rire dépend du jeu des acteurs, et ne se sent point quand on examine un ouvrage, et qu'on le discute sérieusement. Je vais retoucher ce premier acte dont l'idée paraît toujours charmante à madame du Châtelet, et qui peut fournir un des plus agréables spectacles du monde, avec des danses et de la musique. A l'égard de ce qui était destiné à M. de Richelieu, il n'y a qu'à le brûler. Je vais le refondre. Je ne me rebuterai point; je travaillerai jusqu'à ce que vous soyez contents.

1305. — A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

A Cirey, le 1er septembre.

O déesse de la santé,
Fille de la sobriété,
Et mère des plaisirs du sage,
Qui, sur le matin de notre âge,
Fais briller ta vive clarté,
Et répands la sérénité
Sur le soir d'un jour plein d'orage!
O déesse, exauce mes vœux!
Que ton étoile favorable
Conduise ce mortel aimable;
Il est si digne d'être heureux!
Sur Hénault tous les autres dieux
Versent la source inépuisable
De leurs dons les plus précieux.
Toi qui seule tiendrais lieu d'eux,
Serais-tu seule inexorable?
Ramène à ses amis charmants,
Ramène à ses belles demeures
Ce bel esprit de tous les temps,
Cet homme de toutes les heures.
Orne pour lui, pour lui suspends
La course rapide du temps.
Il en fait un si bel usage!
Les devoirs et les agréments
En font chez lui l'heureux partage.
Les femmes l'ont pris fort souvent
Pour un ignorant agréable,
Les gens en *us* pour un savant,
Et le dieu joufflu de la table
Pour un connaisseur très gourmand.
Qu'il vive autant que son ouvrage (1)!
Qu'il vive autant que tous les rois
Dont il nous décrit les exploits,
Et la faiblesse, et le courage,
Les mœurs, les passions, les lois,
Sans erreur et sans verbiage!
Qu'un bon estomac soit le prix
De son cœur, de son caractère,
De ses chansons, de ses écrits!
Il a tout, il a l'art de plaire,
L'art de nous donner du plaisir,
L'art si peu connu de jouir;
Mais il n'a rien, s'il ne digère.
Grand dieu! je ne m'étonne pas
Qu'un ennuyeux, un Desfontaine,
Entouré, dans son galetas,
De ses livres rongés des rats,
Nous endormant, dorme sans peine,
Et que le bouc soit gros et gras.
Jamais Eglé, jamais Sylvie,
Jamais Lise à souper ne prie
Un pédant à citations.
Sans goût, sans grâce, et sans génie,
Sa personne, en tous lieux honnie,
Est réduite à ses noirs gitons.
Hélas! les indigestions
Sont pour la bonne compagnie.

Après cet hymne à la Santé, que je fais du meilleur de mon cœur, souffrez, monsieur, que j'y ajoute mentalement un petit *Gloria patri* pour moi. J'ai autant besoin d'elle que vous, mais c'était de vous que j'étais le plus occupé. Qu'elle commence par vous donner ses faveurs, comme de raison. Buvez gaiement, si vous pouvez, vos eaux de Plombières, et revenez vite à Cirey, avant que les houssards autrichiens ne

(1) Vers supprimés depuis. (G. A.)
(2) Voyez, tome VI, le poème sur les *Evénements de l'année 1744*. (G. A.)
(3) Le chevalier de Chauvelin, plus tard marquis de Chauvelin. (G. A.)
(4) Louis XV y était tombé malade et entrait en convalescence. (G. A.)
(5) Pour l'Espagne. (G. A.)

(1) L'*Abrégé chronologique*. (G. A.)

viennent en Lorraine. Ces gens-là ne font boire que des eaux du Styx.

Souvenez-vous que, dans la foule de ceux qui vous aiment, il y a deux cœurs ici qui méritent que vous vous arrêtiez sur la route.

— A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Septembre.

Mon cher et respectable ami, voilà ma petite drôlerie (1); si vous voulez avoir la bonté de souffrir qu'elle passe par vos aimables mains, pour aller ennuyer ou amuser un moment votre éminentissime oncle (2), cela sera mieux reçu; et je vous supplie de vouloir bien ménager cette négociation. Il y a je ne sais quoi de bien insolent à envoyer ses vers soi-même; c'est dire à un ministre: Quittez vos affaires pour me lire, admirez-moi, et donnez-vous la peine de me l'écrire. Il faut, en vérité, que les vers se fassent lire eux-mêmes, qu'ils courent d'eux-mêmes s'ils sont bons, qu'ils tombent d'eux-mêmes s'ils ne valent rien, et que le pauvre auteur se cache tant qu'il peut. On doit être soûl de vers sur le roi. Hier je vis encore trois odes; c'est bien le cas de dire:

. . . . et si peu de bons vers (3).

Il faudrait être fou pour se fâcher quand on nous dit que, de trente mille vers faits par nous, il y en a peu de bons.

Si on avait l'esprit mal fait, on se fâcherait plutôt du début:

Quoi! verrai-je toujours des sottises en France!

On se fâcherait de ce qu'on dit qu'il y a des railleurs; voilà qui est plus personnel; mais j'espère qu'on ne se fâchera point, parce qu'on ne me lira point. Peut-être quatre vers de l'endroit de *Germanicus*, qui sont touchants, et que M. le cardinal de Tencin pourrait faire valoir dans un moment favorable, seraient vus avec indulgence, et puis c'est tout. En un mot, que le roi sache que j'ai mis mes trois chandelles à ma fenêtre. Pardon si je suis un bavard en vers et en prose. Mille tendres respects à madame l'ange.

1307. — AU MÊME.

A Champs, septembre.

Je partis pour Champs (4), mon adorable ange, au lieu de dîner. Je me mis dans le trémoussoir de l'abbé de Saint-Pierre, et me voilà un peu mieux. Ayez donc la bonté de me renvoyer notre *Princesse* crayonnée de votre main; ajoutez à toutes les peines que vous daignez prendre celle de me pardonner mon impuissance. Vous ordonnez que cette première scène, entre le duc de Foix et sa dame, soit des plus touchantes; je ne l'ai regardée que comme une scène de préparation qui excite la curiosité, qui laisse échapper des sentiments, mais qui ne les développe point, qui irrite le désir et qui n'entame point la passion. Si cette scène avait le malheur d'être passionnée, la scène suivante, qui me paraît bien plus piquante, deviendrait très insipide. Je sacrifierai pourtant, autant que je pourrai, mes idées à vos ordres, je tâcherai d'échauffer encore un peu cette scène des deux amants; mais permettez-moi de ménager les teintes, et de ne pas prodiguer des sentiments qui doivent être ménagés et filés jusqu'à la fin. J'ôterai, si vous voulez, le mot d'*outrageuse*, quoiqu'il soit dans Boileau et dans Corneille.

Vous vous intéressez tant aux arts, que vous ne souffrirez pas que mademoiselle Clairon joue d'une manière raisonnée et froide ce troisième acte, où elle doit faire éclater le pathétique et le désespoir le plus douloureux; ce serait un contre-sens du cœur, et ceux-là sont les plus impardonnables.

Je sais bien que ces deux vers du Discours,

Ennuyer son héros est une triste chose;
Nous l'accablons de vers, nous l'endormons en prose,

sont trop faibles, et ne répondent pas assez à l'idée que vous avez qu'il ne faut pas avoir l'air de se mettre au-dessus de son prochain. N'aimeriez-vous pas mieux:

O ma prose, mes vers! gardez-vous de paraître;
Il est dur d'ennuyer son héros et son maître?

La pièce avec ces deux vers devient honnêtement modeste.

Je vous prie de vouloir bien observer que ce petit ouvrage ne s'adresse point au roi, que ce n'est que par occasion qu'on ose y parler de lui, qu'il commence sur le ton familier, et qu'ainsi les vers héroïques gâteraient cet ouvrage s'ils donnaient l'exclusion aux autres. Le grand art, ce me semble, est de passer du familier à l'héroïque, et de descendre avec des nuances délicates. Malheur à tout ouvrage de ce genre qui sera toujours sérieux, toujours grand! il ennuiera; ce ne sera qu'une déclamation. Il faut des peintures naïves; il faut de la variété; il faut du simple, de l'élevé, de l'agréable. Je ne dis pas que j'ai tout cela, mais je voudrais bien l'avoir; et celui qui y parviendra sera mon ami et mon maître. Dites-moi seulement pourquoi madame du Châtelet et M. de La Vrillière (1) savent par cœur ma petite drôlerie. Adieu, mes adorables anges.

1308. — A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

A Champs, ce 14 septembre.

Le roi, pour chasser son ennui,
Vous lit et voit votre personne;
La gloire a des charmes pour lui,
Puisqu'il voit celui qui la donne.

En qualité de bon citoyen et de votre serviteur, je dois être charmé que le roi vous lise, et je le serais plus encore s'il vous écoutait. Vous savez bien, très adorable président, que vous avez tiré madame du Châtelet du plus grand embarras du monde (2); car cet embarras commençait à la Croix-des-Petits-Champs, et finissait à l'hôtel de Charost; c'était des reculades de deux mille carrosses en trois files, des cris de deux ou trois cent mille hommes semés auprès des carrosses, des ivrognes, des combats à coups de poing, des fontaines de vin et de suif qui coulaient sur le monde, le guet à cheval qui augmentait l'imbroglio; et, pour comble d'agréments, son altesse royale (3) revenant paisiblement au Palais-Royal avec ses grands carrosses, ses gardes, ses pages, et tout cela ne pouvant ni reculer ni avancer jusqu'à trois heures du matin. J'étais avec madame du Châtelet; un cocher, qui n'était jamais venu à Paris, l'allait faire rouer intrépidement. Elle était couverte de diamants; elle met pied à terre, criant à l'aide, traverse la foule sans être ni volée ni bourrée, entre chez vous, envoie chercher la poularde chez le rôtisseur du coin, et nous buvons à votre santé tout doucement dans cette maison (4) où tout le monde voudrait vous voir revenir.

Suave, mari magno turbantibus æquora ventis,
E terra magnum alterius spectare laborem. (LUCR., lib. II.)

J'ai laissé la *Princesse de Navarre* entre les mains de M. d'Argental, et le divertissement entre les mains de Rameau. Ce Rameau est aussi grand original que grand musicien. Il me mande « que j'aie à mettre en quatre vers tout » ce qui est en huit, et en huit tout ce qui est en quatre. » Il est fou; mais je tiens toujours qu'il faut avoir pitié des talents. Permis d'être fou à celui qui a fait l'acte des *Incas* (5). Cependant, si M. de Richelieu ne lui fait pas parler sérieusement, je commence à craindre pour la fête.

Je suis le plus trompé du monde si Royer n'a pas fait de belles choses dans *Prométhée* (6); mais Royer n'a pas eu la plus grande part de ce monde au larcin du feu céleste. Le génie est médiocre; on en peut cependant tirer parti. Je voudrais bien, monsieur, qu'à votre retour nous fissions exécuter quelque chose devant vous. Il est juste qu'on amuse celui qui passe sa vie à joindre *utile dulci*.

Adieu, monsieur; vous êtes aimé où je suis, comme partout ailleurs, et je crois toujours me distinguer un peu dans la foule, car, en vérité, je sens bien vivement tout ce que vous valez. Je le dis de même, et je vous suis attaché de même.

1309. — A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Champs, le 18 septembre.

Vraiment, madame, votre idée est très bonne; en vous re-

(1) Le petit poëme *sur les Événements de l'année* 1744. (K.)
(2) Le cardinal de Tencin, nommé ministre d'État le 30 août 1742. (G. A.)
(3) Poëme *sur les Événements de* 1744. (G. A.)
(4) Champs-sur-Marne, où le duc de La Vallière avait un magnifique château. (G. A.)

(1) Saint-Florentin La Vrillière, alors chargé de toutes les affaires de l'intérieur du royaume pendant la campagne du roi. (G. A.)
(2) Voltaire et madame du Châtelet étaient revenus à Paris en septembre pour voir Richelieu avant son départ pour l'Espagne. Ils assistèrent aux fêtes données à l'occasion de la convalescence du roi. (G. A.)
(3) Louis-Philippe, duc de Chartres. (G. A.)
(4) Rue Saint-Honoré, vis-à-vis le couvent des Jacobins. (G. A.)
(5) Seconde entrée des *Indes galantes*, musique de Rameau. (G. A.)
(6) *Pandore*. (G. A.)

merciant de vos belles inspirations, je tâcherai d'en faire usage. Ne croyez pourtant point qu'au temps de Pierre-le-Cruel il n'y eût point de barons. Toute l'Europe en était pleine, et il y a toujours eu des barons ridicules.

Si la platitude des vers du janséniste Racine a réussi à la cour, il est clair que des vers d'un ton agréable doivent y être mal reçus.

En vain Boileau a recommandé de

> Passer du grave au doux, du plaisant au sévère.
> *Art poét.*, ch. I.

C'est, à la vérité, la seule manière de se faire lire dans des ouvrages détachés, dans des épîtres, dans des discours en vers. Ce genre de poésie a besoin de sel pour n'être pas fade; c'est pourquoi je ne reviens pas d'étonnement que M. d'Argental condamne ces vers :

> Et le vieux nouvelliste, une canne à la main,
> Trace, au Palais-Royal, Ypres, Furne, et Menin.
> *Evén. de* 1744.

Si vous n'aimez pas ces peintures, vous ne pouvez aimer la poésie. Il n'y a que ces images qui la soutiennent. Boileau n'est lu que parce que ses ouvrages sont pleins de ces portraits vrais, plaisants, familiers, qui égaient le ton sérieux, et en varient l'insupportable monotonie. Prenez garde qu'un peu trop de goût pour l'uniformité du sentiment ne vous écarte des idées qui firent fleurir les lettres il y a quatre-vingts ans. Vous ne voulez point de comique dans les comédies, vous ne voulez point d'images gaies dans les épîtres; gare l'ennui, gare le néant.

Il faut jeter le *Pastor Fido* dans le feu, si ces vers-ci ne valent rien :

> J'en crois assez votre rougeur,
> C'est de nos sentiments le premier témoignage. —
> C'est l'interprète de l'honneur.
> Cet honneur, attaqué dans le fond de mon cœur,
> S'en indigne sur mon visage.
> *Princ. de Nav.*, act III, sc. II.

A l'égard des autres détails, il y en a une grande partie sur lesquels je passe condamnation; mais, soit que je me soumette, soit que j'aie la témérité de demander une révision, je suis également plein de reconnaissance et de la plus respectueuse tendresse pour tous mes anges.

1310. — A M. BERGER.

A Paris, le 7 octobre.

J'ai bien peur, monsieur, de perdre l'imagination comme la mémoire. J'ai été si lutiné, depuis mon retour à Paris, et par mes maladies et par les fêtes que je prépare à notre dauphine; il a fallu tant faire de vers, tant en refaire, parler à tant de musiciens, de comédiens, de décorateurs, tant courir, tant m'épuiser en bagatelles, que j'avoue que je ne sais plus si j'ai répondu à une lettre que vous m'adressâtes, il y a quelque temps, au Champbonin. Vous me mandâtes que tout le foin de la cavalerie du roi très-chrétien était soumis à votre juridiction. Je souhaite que vous en mettiez dans vos bottes, et que vous veniez à Paris, enrichi de nos triomphes. Il me semble que votre général a fait une campagne à la Turenne, toujours supérieur, par la conduite, à un ennemi supérieur en forces. Si tous les fourrages qu'on a pris aux Autrichiens vous appartenaient, vous seriez un Bernard; mais, quand vous ne seriez qu'un homme très aimable, un peu à son aise, ce sera toujours un rôle fort agréable. Je serai très charmé de vous embrasser à Paris. Je compte toujours sur votre amitié; la mienne est, comme vous savez, ennemie des cérémonies.

1311. — A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT (1).

> D'un pinceau ferme et facile
> Vous nous avez, trait pour trait,
> Dessiné l'*homme inutile* (2).
> On ne dira jamais, grâce à votre style :
> « Le peintre a fait là son portrait. »
> On dira : « Ce mortel aimable
> Unissait Minerve et les Ris,
> Et dans tous les beaux-arts, comme avec ses amis,
> Mêlait l'utile à l'agréable. »

Oui, monsieur, si vous avez assez de loisir pour vouloir bien retoucher cette pièce, dont le fond est si vrai et les détails si charmants; si vous vous donnez la peine de l'embellir au point où elle mérite de l'être, vous en ferez un ouvrage digne de Boileau; mais il faut sa patience. C'est pour ne l'avoir pas eue que je ne suis point encore content de mes vers *sur les Evénements* présents; c'est pour cela que je ne les imprime point. C'est bien assez que vous ayez aperçu, à travers les négligences, quelques beautés qui demandent grâce pour le reste. C'est un encouragement pour finir la pièce à loisir; mais, en vérité, il y a trop de vers sur ce sujet. Je crois que le confesseur du roi lui a ordonné, pour pénitence, de les lire tous.

Homme charmant, je reçois deux lettres de vous où je vois l'excès de vos bontés; vous ne savez pas à quel point elles me sont chères. Mais où êtes-vous? où ma lettre et mes tendres remerciements vous trouveront-ils? Je partis hier de Champs pour venir faire répéter la *Princesse de Navarre*.

Rameau travaille; je commence à espérer que je pourrai donner du plaisir à la cour de France. Mais vous avouerai-je que je compterai plus sur l'opéra de *Prométhée*, pour former un beau spectacle, que sur une comédie-ballet? Je ne sais si Royer n'est pas devenu un bon musicien. J'attends avec impatience le retour de M. le président Hénault pour juger de tout cela. Je retourne à Champs dans l'instant; j'y vais retrouver madame du Deffand, et disputer même avec elle à qui vous aime davantage. Mais savez-vous avec quelle impatience vous êtes attendu? Vous êtes *aimé* comme Lous XV. *Vale, vive, veni.*

On ne peut vous être attaché avec une tendresse plus respectueuse que VOLTAIRE.

1312. — A M. AMELOT.

Ce lundi, à une heure après minuit, 16 novembre 1744 (1).

Le Prussien est entièrement dans vos intérêts, monsieur, et il dit que les intérêts communs seraient mieux ménagés s'ils l'étaient par les deux frères (2). Cette raison, jointe à ce que tout le monde doit penser de vous, en acquiert bien de la force. Il ne s'agit plus que de trouver un exorde au discours qu'il pourrait tenir. C'est sur quoi je voudrais avoir l'honneur de recevoir vos ordres. Je vous ai cherché trois fois de suite. Ayez la bonté de donner une heure à votre ancien attaché V. (3).

1313. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON (4).

29 novembre.

De quoi m'avisai-je, moi, d'écrire à M. le duc de Richelieu qu'il fallait sur-le-champ envoyer un courrier pour cette terre que vous deviez acheter? Il m'appartient bien de bourdonner, à moi, mouche du coche!

Or vous voilà cocher, monseigneur; menez-nous à la paix tout droit par le chemin de la gloire; et, quand vous verrez, en passant, votre ancien attaché dans les broussailles, donnez-lui un coup d'œil.

Vous allez embrasser, être embrassé, remercier, promettre, vous installer, travailler comme un chien; mais surtout portez-vous bien, et aimez toujours Voltaire.

1314. — A M. NÉRICAULT DESTOUCHES.

Le 3 décembre.

J'ai toujours été, monsieur, au rang de vos amis; mais, en vérité, je ne me croyais pas dans celui de vos créanciers. Le premier titre m'est si cher que je ne pense point du tout à l'autre. Il y a eu une étrange fatalité sur ces souscriptions de la *Henriade*. Les quinze qui avaient échappé à votre mémoire sont en sûreté; et je sais, il y a longtemps, que vous conduisez une affaire aussi bien qu'une pièce de théâtre; mais il n'en alla pas de même de cent souscriptions dont mon pauvre Thieriot me perdit l'argent, sans aucune ressource. Il m'a offert depuis, fort souvent, de me rembourser; mais il serait ruiné, et moi je serais bien indigne d'être homme de lettres, si je n'aimais pas mieux perdre cent louis que de gêner mon ami (5). Jugez, monsieur, si, ayant remis à Thieriot cent louis qu'il me devait, j'aurai la mauvaise grâce de vous presser sur quinze louis que j'avais oubliés. J'aime mieux vos

(1) Cette lettre, toujours datée du 6 juillet 1745, ne peut être que de 1744, et encore du mois de septembre ou d'octobre. (G. A.)

(2) Le président avait composé une épître intitulée : l'*Homme inutile*. (K.)

(1) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)

(2) Peut-être les d'Argenson. (*A. François.*)

(3) Amelot n'était plus ministre depuis sept mois. (G. A.)

(4) Nommé ministre des affaires étrangères le 28 novembre. Cette lettre est donc du 29, et non du 19, comme on l'a toujours datée. (G. A.)

(5) Encore une lettre où le cœur de Voltaire se montre à nu. (G. A.)

vers que votre argent, et j'attends avec bien plus d'impatience le recueil de vos ouvrages que les guinées dont vous me parlez. Je voudrais que le tourbillon de Paris pût me laisser assez de liberté pour aller philosopher avec vous dans votre retraite, et y jouir des charmes de votre amitié et de ceux de votre conversation; mais quand vous viendrez à Paris (1), n'oubliez pas de faire avertir votre ancien ami, et comptez que vous le trouverez toujours comme vous l'avez laissé, attaché à votre gloire et à votre personne. C'est avec ces sentiments que je serai toute ma vie, etc.

1315. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Ce 7 décembre.

M. de Schmettau (2) vient de me montrer un petit imprimé intitulé : *Lettre d'un ami à votre ennemi Bartenstein.* Il a grande raison de vouloir que cet écrit soit rendu public. Je soupçonne M. Spon, ministre de l'empereur auprès du roi de Prusse, d'en être l'auteur; mais, de quelque main qu'il parte, je vais le faire imprimer sur la parole que M. de Schmettau m'a donnée que vous le trouverez bon, et sur la confiance que j'ai, en le lisant, qu'il fera un très bon effet.

Si vous pouviez me faire envoyer la *Déduction en faveur des droits de l'empereur à la succession des États héréditaires*, je serais plus en état de travailler aux choses auxquelles vous permettez que je m'emploie.

Adieu, monseigneur; tôt ou tard on aura la paix, et votre ministère sera probablement bien glorieux. Vous savez si je m'y intéresse.

1316. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce jeudi.

L'un et l'autre de mes anges, je vous prie de battre de vos ailes un très aimable homme nommé l'abbé de Bernis. Il faut absolument que vous lui fassiez changer un endroit de son Discours (3); il le faut, il le faut; vous allez en convenir, et lui aussi, ou tout est perdu.

Les plus cruels ennemis de l'Académie, et puis *tous les talents de l'esprit de ces plus cruels ennemis.* Ah! les lâches, les ridicules ennemis, passe! et du mérite, du mérite! les grands talents! Roy? de grands talents! quatre ou cinq scènes de ballet; des vers médiocres dans un genre très médiocre; voilà de plaisants talents! Y a-t-il là de quoi racheter les horreurs de sa vie? Puisqu'il daigne désigner Roy, est-ce ainsi qu'on le doit désigner, lui, le plus cruel ennemi de l'Académie (4)? C'est ainsi qu'on eût parlé d'Antoine dans le sénat; c'est mettre Roy dans la balance avec l'Académie, c'est l'égaler à elle, c'est la rabaisser à lui. Ah! divins anges! c'est trop d'honneur pour ce faquin; ne le souffrez pas, élevez-vous de toute votre force; qu'il ne soit pas dit qu'un homme aussi aimable que l'abbé de Bernis ait paru se plaindre tendrement de Roy, au nom de l'Académie. Il n'en faut parler qu'avec mépris, avec horreur, ou s'en taire. C'est mon avis à jamais. Bonsoir, mes deux anges.

1317. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Samedi au soir, 18 au 19 décembre.

J'ai l'honneur de vous renvoyer, monseigneur, les armes que vous m'avez mises en main, et qui ne valent pas celles de vos trois cent mille hommes. J'y joins mon thème (5), que je vous supplie de corriger à votre loisir.

Vous me faites un petit abbé de Saint-Pierre. J'en ai les bonnes intentions; c'est tout ce que vous trouverez, dans cette ébauche, qui puisse mériter votre suffrage. Pardonnez-moi si vous ne me trouvez que bon citoyen, et soyez sûr qu'il n'y en a point qui attende de vous de plus grandes choses, quand je vous en donne de si petites. Je suis pétri pour vous d'attachement, de respect, et de reconnaissance.

Madame du Châtelet vous aime de tout son cœur.

(1) Destouches vivait dans sa terre de Fortoiseau, voisine de Melun. (G. A.)
(2) Samuel Schmettau, envoyé dès septembre par Frédéric pour annoncer à Louis XV que l'armée prussienne entrait en Bohême. (G. A.)
(3) Bernis fut reçu à l'Académie française en décembre 1744. (G. A.)
(4) Allusion au *Discours prononcé à la porte de l'Académie*, pamphlet de Roy contre Voltaire. (G. A.)
(5) Rédaction de quelque pièce diplomatique. (G. A.)

1318. — AU MÊME.

Ce samedi, 26 décembre.

Vous avez trop de bonté pour ce pauvre avocat (1), et vous empêcherez bien, monseigneur, qu'il ne soit l'avocat des causes perdues. Je vous remercie bien tendrement de ce que vous avez daigné dire un mot de mon griffonnage.

Je m'occupe à présent à tâcher d'amuser par des fêtes celui que je voudrais servir par mes plaidoyers; mais j'ai bien peur de n'être ni amusant ni utile.

Il est bien ridicule que je ne vous aie pas encore contemplé depuis votre nouvelle grandeur. Je suis toujours bien aise de vous dire que les ministres étrangers sont enchantés de vous. Il me paraît qu'ils aiment vos mœurs, et qu'ils respectent votre esprit. Ce que je vous dis là est à la lettre.

Comptez sur la véracité de votre ancien et très ancien serviteur. Je me flatte d'accompagner votre amie dans votre château, à quatre lieues de Paris, et de vous y faire ma cour.

1319. — A M. DE VAUVENARGUES.

Décembre.

L'état où vous m'apprenez que sont vos yeux a tiré, monsieur, des larmes des miens; et l'éloge funèbre (2) que vous m'avez envoyé a augmenté mon amitié pour vous, en augmentant mon admiration pour cette belle éloquence avec laquelle vous êtes né. Tout ce que vous dites n'est que trop vrai, en général. Vous en exceptez sans doute l'amitié. C'est elle qui vous a inspiré, et qui a rempli votre âme de ces sentiments qui condamnent le genre humain. Plus les hommes sont méchants, plus la vertu est précieuse; et l'amitié m'a toujours paru la première de toutes les vertus, parce qu'elle est la première de nos consolations. Voilà la première oraison funèbre que le cœur ait dictée, toutes les autres sont l'ouvrage de la vanité. Vous craignez qu'il n'y ait un peu de déclamation. Il est bien difficile que ce genre d'écrire se garantisse de ce défaut; qui parle longtemps, parle trop sans doute. Je ne connais aucun discours oratoire où il n'y ait des longueurs. Tout art a son endroit faible : quelle tragédie est sans remplissage, quelle ode sans strophes inutiles? Mais, quand le bon homme, il faut être satisfait; d'ailleurs, ce n'est pas pour le public que vous avez écrit, c'est pour vous, c'est pour le soulagement de votre cœur; le mien est pénétré de l'état où vous êtes. Puissent les belles-lettres vous consoler! elles sont en effet le charme de la vie quand on les cultive pour elles-mêmes, comme elles le méritent; mais, quand on s'en sert comme d'un organe de la renommée, elles se vengent bien de ce qu'on ne leur a pas offert un culte assez pur, elles nous suscitent des ennemis qui persécutent jusqu'au tombeau. Zoïle eût été capable de faire tort à Homère vivant. Je sais bien que les Zoïles sont détestés, qu'ils sont méprisés de toute la terre, et c'est là précisément ce qui les rend dangereux. On se trouve compromis, malgré qu'on en ait, avec un homme couvert d'opprobre.

Je voudrais, malgré ce que je vous dis là, que votre ouvrage fût public; car, après tout, quel Zoïle pourrait médire de ce que l'amitié, la douleur, et l'éloquence, ont inspiré à un jeune officier? et qui ne serait étonné de voir le génie de M. Bossuet à Prague? Adieu, monsieur; soyez heureux, si les hommes peuvent l'être; je compterai parmi mes beaux jours celui où je pourrai vous revoir. Je suis avec les sentiments les plus tendres, etc.

1320. — A M. THIERIOT (3).

Je vous renvoie la prose de M. le maréchal de Schmettau; mais je n'ose encore y ajouter mes vers. Je deviens plus difficile de jour en jour sur mes faibles ouvrages, et le divertissement du mariage de M. le dauphin (4) me prend toute ma pauvre âme, dont l'étui est plus malade que jamais au moment que je vous écris. Ah! mon ancien ami, une bonne digestion vaut mieux que de bons vers.

(1) Voltaire lui-même. (G. A.)
(2) Éloge de Caumont, jeune officier, ami de Vauvenargues, mort à Prague en 1742. (G. A.)
(3) Les éditeurs de cette lettre, MM. de Cayrol et A. François, l'ont datée du mois de mai, mais elle doit être du commencement de 1745. (G. A.)
(4) *La princesse de Navarre.* (G. A.)

1321. — AU CARDINAL PASSIONEI.

Versailles, 9 janvier 1745 (1).

Lo scolare dell' eminenza vostra prende l'ardire di scrivere in italiano a chi è suo maestro nella lingua francese. Veramente non mi maraviglio che V. E. sia d'ogni paese : fu stimata e pregiata da ognuno in Olanda, al tempo della pace d'Utrecht; consegui poi la stima e l'affetto di Ludovico XIV; s'acquisto in Vienna l'amicizia e l'amirazione di tutta la corte Cesarea, e gode ora di tutti questi applausi insieme nella capitale del mondo, della quale ella fu il principale ornamento.

Non nieghero all' eminenza vostra le sue umanissime e pregevolissime lettere aver prodotto in me un avidissimo desiderio di vedere l'alma città di Roma, sede di tutte le belle arti. Pochissimi sono tra noi i mezzi d'istruirsi nella cognizione della lingua italiana. Ho letto alcuni autori del seicento: ma il Marchetti (2), l'Orsi (3), il Filicaia (4) e molti altri mi sono noti solamente di nome. Mi sono inoltre ben' accorto della necessità di praticare una lingua, e di fermarsi alcuni mesi almeno nel paese per impossessarsi delle sue delicatezze ed espressioni proprie. Mi rincresce molto d'essere più pratico della lingua inglese che dell' italiana. Ma sono stato un anno intiero in Londra, e vi feci il mio capitale d'ingegnarmi a fare una intima conoscenza colla lingua troppo libera di questo popolo troppo libero. La sua durezza e barbarie, per quanto sia addolcita dai buoni autori inglesi, non è per certo d'essere paragonata colla purità e la naturale eleganza della lingua italiana.

Non posso non chiamare crudele il mio destino, quando rifletto che la continuata infermità, che va distruggendo la mia vita, mi toglie la consolazione di andare a Roma, e di pagare in persona quel tributo di sincera venerazione che unicamente le porgo nelle mie lettere.

Risento colla grande vivezza dell' animo i pregiati suoi favori, e le sarei infenitamente tenuto, se si degnasse d'inviarmi le opere del marchese Orsi, delle quali vostra eminenza mi parla nella sua ultima riveritissima lettera.

Credo bene che il nostro Boileau fu troppo rigoroso verso il gran Tasso. Sono in esso alcuni concetti, alcune freddure, lo confesso; ma se ne trovano ancora nel Virgilio.

> Num capti potuere capi? Num incensa cremavit
> Troja viros. (*Æn.*, liv. VII.)
> Italiam metire jacens. (*Æn.*, liv. XII.)

Ve ne sono ancora in Omero; e questo diffetto si scorge troppo comune in Milton. Ma

> . . . Ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
> Offendar maculis. (Hor., *Art. poet.*)

Mi lusingo che il Crescimbeni (5) sarebbe di tutti gli autori quello che mi darebbe la più vera e profonda cognizione di cotesta sua bella lingua. La *Biblioteca* del Fontanini (6) non si trova qui; e giacchè vostra eminenza s'è degnata d'essere tanto umana verso di me di promettermi tai libri, saro intieramente in debito ai suoi favori del poco d'italiano che io potro imparare; e disperando di poter mettermi in Roma sotto la protezione di vostra eminenza, faro almeno in Parigi alcun profitto della somma sua bontà. Potrebbe ella compiacersi d'inviarmi questi belli regali sotto l'indirizzo dell' eminentissimo signor cardinale di Tencin, o sotto quello del signor marchese d'Argenson, ministro di Stato per gli affari stranieri? Intanto bacio umilmente all' eminenza vostra il lembo della sacra porpora; in atto di profondamente inclinarmele, mi rassegno di vostra eminenza.

Umilissimo, divotissimo ed obbligatissimo servidore. V. (1).

(1) MM. E. Bavoux et A. François, éditeurs de cette lettre, l'ont à tort classée à l'année 1742. Nous la croyons de 1745, sans affirmer qu'elle soit du mois de janvier. (G. A.)

(2) Né en 1633, mort en 1714. Marchetti était à la fois poëte, philosophe et mathématicien. Sa traduction d'Anacréon et surtout celle de Lucrèce sont tres estimées. (*A. François.*)

(3) Le cardinal Orsi, né à Florence en 1692, est mort à Rome en 1761. Son principal ouvrage, l'*Histoire ecclésiastique*, est une réfutation de celle de Fleury. (*A. François.*)

(4) Célèbre [illegible] lyrique, né en 1642, mort en 1707; son beau sonnet sur la *Destinée de l'Italie* est dans la mémoire de tous les Italiens:

> Italia! Italia! o tu cui feo la sorte
> Dono infelice di bellezza!..... (*A. François.*)

(5) Fondateur et premier *custode* de l'Académie *des Arcades*, à Rome; auteur d'une *Histoire de la Poésie italienne;* né en 1663, Crescimbeni est mort en 1728.

(6) L'ouvrage de ce savant critique est intitulé : *Biblioteca della eloquenza italiana.* Fontanini, né en 1666, est mort en 1736.

(1) L'écolier de votre éminence prend la liberté d'écrire en italien à celui qui serait son maître en français. Vraiment je ne m'étonne pas que votre éminence soit de tous les pays. Elle a été estimée et appréciée de tous en Hollande, à l'époque de la paix d'Utrecht; elle a obtenu ensuite l'estime et l'affection de Louis XIV: elle s'est acquis, à Vienne, l'amitié et l'admiration unanimes de la cour de l'empereur; maintenant elle jouit de tous ces succès réunis dans la capitale du monde, dont elle est le principal ornement.

Je ne cacherai pas à votre éminence que ses lettres, si aimables, si flatteuses pour moi, m'ont inspiré le plus vif désir de visiter cette auguste ville de Rome, séjour de tous les beaux-arts. Il y a chez nous très peu de moyens de s'instruire dans la langue italienne. J'ai lu quelques auteurs du dix-septième siècle. Mais Marchetti, Orsi, Filicaia et beaucoup d'autres ne me sont connus que de nom. Je me suis en outre convaincu de la necessité de pratiquer une langue et de demeurer quelques mois au moins dans le pays pour bien posséder les délicatesses de cette langue et l'expression propre.

Je regrette beaucoup d'être plus familiarisé avec l'anglais qu'avec l'italien. Mais je suis resté une année entière à Londres, et là j'ai appliqué tous mes soins à acquérir une connaissance approfondie de la langue trop libre d'un peuple trop libre lui-même. Sa dureté et sa barbarie, quoiqu'elle soit adoucie par les bons écrivains anglais, ne sauraient se comparer avec la pureté et l'élégance naturelle de la langue italienne.

N'ai-je pas vraiment raison de me plaindre de ma cruelle destinée, quand je songe que les maladies continuelles qui détruisent ma vie, m'ôtent la consolation d'aller à Rome et de payer en personne à votre éminence le tribut des sincères respects que je suis réduit à lui envoyer par lettre?

Je reçois avec une vive reconnaissance ses précieuses faveurs, et je lui serais infiniment obligé si elle daignait m'envoyer les Œuvres du marquis Orsi, dont elle me parle dans sa très honorée lettre.

Je pense assurément que notre Boileau a été trop rigoureux pour le grand Tasse. Il y a bien chez lui quelques *concetti*, quelques froideurs; mais on en trouve même dans Virgile :

> Ils étaient prisonniers, et je n'ai pu les prendre!
> Troie entière a brûlé sans les réduire en cendre!
>
> En tombant sous mes coups, mesure l'Italie.

Il y en a même dans Homère, et ce défaut se rencontre trop souvent dans Milton. Mais

> Lorsqu'un ouvrage est beau, qu'importent quelques taches?

Il me semble que Crescimbeni serait de tous les auteurs celui qui me donnerait la connaissance la plus exacte et la plus approfondie de cette belle langue. La *Bibliothèque* de Fontanini ne se trouve pas ici; et puisque votre éminence a daigné avoir la bonté de me promettre ces livres, je serai entièrement redevable à ses faveurs du peu d'italien que je pourrai savoir; et désespérant de pouvoir me mettre à Rome sous la protection de votre éminence, je profiterai du moins à Paris de tant de bonté. Aurait-elle l'extrême complaisance de m'envoyer ces beaux présents à l'adresse de Mgr le cardinal de Tencin ou de M. le marquis d'Argenson, ministre d'Etat aux affaires étrangères.

En attendant, je baise humblement la pourpre sacrée de votre éminence, et, profondément incliné devant elle, j'ose me dire, de votre éminence, le très humble, très dévoué et très obligé serviteur. (*A. François.*)

1322. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Le jour de la Circoncision 1745.

> Monsieur Bon (2), premier président,
> Dans vos vers me paraît plaisant;
> Mais les Anglais ne le sont guères.
> Ils descendent assurément
> De ces *aragnes* carnassières
> Dont vous parlez si sagement (3).
> Puissent ces méchants insulaires,
> Selon leurs coutumes premières,
> Prendre le soin de s'égorger!
> Mais ils entendent leurs affaires,
> Et c'est nous qu'ils veulent manger.

Vous les en empêcherez bien, monseigneur. Béni soit Apollon, qui vous a inspiré des choses si jolies dont je ne me doutais pas!

> Pollio et ipse facit nova carmina; pascite taurum.....
> Virg., ecl. III.

(2) Premier président de la chambre des comptes de Montpellier connu par une *Dissertation sur l'Araignée.* (G. A.)

(3) D'Argenson avait comparé les rois aux araignées, dont les plus grosses dévorent les petites. (G. A.)

Il me semble que vos jolis vers, et encore moins ma chétive prose, ne produiront pas la paix cet hiver. Il vous faudra une bonne année pour accorder les araignées; mais il y a apparence qu'on ne nous gobera pas comme des mouches.

Je vous remercie bien de votre confidence; c'est un secret d'État que des vers d'un ministre. Le cardinal de Richelieu en faisait davantage, mais pas si bien.

Je vous souhaite la bonne année, monseigneur, et je prends la liberté de vous aimer de tout mon cœur, tout comme si vous n'étiez pas ministre.

1323. — A M. DE LA CONDAMINE.

Versailles, le 7 janvier.

Votre style, monsieur, n'est point d'un homme de l'autre monde; votre cœur pourrait bien en être; vous vous souvenez de vos amis, et ce n'est pas la mode de cet hémisphère. Il est vrai que vous êtes fait pour être excepté. Il s'en faut bien qu'on vous ait oublié pendant vos dix ans d'absence (1): on parlait toujours de vous à Paris, tandis que vous étiez sur la montagne de Pichincha. Vous avez dû jouir du plaisir d'occuper de vous les deux moitiés du globe. Revenez donc vite à Paris, et faites-vous peindre comme M. de Maupertuis, aplatissant la terre d'un côté, tandis qu'il la presse de l'autre; on ne dira plus que la *figure du monde passe* (2); vous l'aurez fixée pour jamais. Il est question de vous fixer aussi à la fin, et de venir jouir du fruit de vos travaux, et, surtout, qu'on ne puisse pas dire du succès de votre voyage: *Tout leur bien du Pérou n'est que du caquet.* Je vous ai écrit plusieurs fois, et, surtout, quand M. Dufaï, votre ancien ami et le mien, vivait encore. Que vous trouverez ici d'honnêtes gens de moins et de sottises de plus! que vous trouverez de choses changées! Je me suis fait tant soit peu physicien, pour être plus digne de vous revoir; mais c'est madame du Châtelet qui mérite toute votre attention, en qualité de sublime géomètre. Elle s'est mise à éclaircir Leibnitz, ce qui était très difficile, et moi à embrouiller Newton, ce qui était très aisé; mais elle a été mieux imprimée que moi, et l'édition des *Eléments de Newton*, faite en Hollande, est entièrement ridicule. Gardez-vous bien d'en lire un mot, j'aurai l'honneur de vous en présenter à Paris une moins mauvaise.

Je conçois que vous devez être retenu à La Haye par les agréments de la société; vous devez être surtout bien content de notre ministre, M. de La Ville. Vous aurez fait de grands dîners chez M. le général Debrosses; vous aurez dit des galanteries espagnoles à madame de Saint-Gilles. Avez-vous vu mon cher et respectable ami, M. de Podewils, l'envoyé de Prusse? il était bien malade quand il est arrivé à La Haye, et j'ai peur qu'il n'ait pu jouir du plaisir de vous entrevoir. La Haye est un des endroits de la terre où j'aurais le mieux aimé à vivre; mais je donne encore la préférence à Paris, où je vous attends avec l'impatience de l'amitié, très indépendante de celle de la curiosité.

Vous me trouverez aussi maigre et aussi malade que vous m'avez laissé, et aussi rempli d'attachement pour vous; je ne vous traite point comme un ami de l'autre monde. Point de compliments. Je reprends avec vous mes anciens errements. Il n'y a point eu de mille lieues entre nous. Je vous embrasse de tout mon cœur, comme vous le permettiez autrefois.

1324. — A M. DE VAUVENARGUES.

Versailles, le 7 janvier (3).

Le dernier ouvrage (4) que vous avez bien voulu m'envoyer, monsieur, est une nouvelle preuve de votre grand goût, dans un siècle où tout me semble un peu petit, et où le faux bel esprit s'est mis à la place du génie.

Je crois que si on s'est servi du terme d'*instinct* pour caractériser La Fontaine, ce mot *instinct* signifiait génie. Le caractère de ce bon homme était si simple, que dans la conversation il n'était guère au-dessus des animaux qu'il faisait parler; mais, comme poëte, il avait un instinct divin, et d'autant plus *instinct* qu'il n'avait que ce talent. L'abeille est admirable, mais c'est dans sa ruche; hors de là l'abeille n'est qu'une mouche.

J'aurais bien des choses à vous dire sur Boileau et sur Molière. Je conviendrais sans doute que Molière est inégal dans ses vers, mais je ne conviendrais pas qu'il ait choisi des personnages et des sujets trop bas. Les ridicules fins et déliés dont vous parlez ne sont agréables que pour un petit nombre d'esprits déliés. Il faut au public des traits plus marqués. De plus, ces ridicules si délicats ne peuvent guère fournir des personnages de théâtre. Un défaut presque imperceptible n'est guère plaisant. Il faut des ridicules forts, des impertinences dans lesquelles il entre de la passion, qui soient propres à l'intrigue. Il faut un joueur, un avare, un jaloux, etc. Je suis d'autant plus frappé de cette vérité, que je suis actuellement occupé d'une fête (1) pour le mariage de M. le dauphin, dans laquelle il entre une comédie, et je m'aperçois plus que jamais que ce délié, ce fin, ce délicat, qui font le charme de la conversation, ne conviennent guère au théâtre. C'est cette fête qui m'empêche d'entrer avec vous, monsieur, dans un plus long détail, et de vous soumettre mes idées; mais rien ne m'empêche de sentir le plaisir que me donnent les vôtres.

Je ne prêterai à personne le dernier manuscrit que vous avez eu la bonté de me confier. Je ne pus refuser le premier à une personne digne d'en être touchée. La singularité frappante de *cet ouvrage, en faisant des admirateurs, a fait nécessairement des indiscrets.* L'ouvrage a couru. Il est tombé entre les mains de M. de La Bruère, qui, n'en connaissant pas l'auteur, a voulu, dit-on, en enrichir son *Mercure.* Ce M. de La Bruère est un homme de mérite et de goût. Il faudra que vous lui pardonniez. Il n'aura pas toujours de pareils présents à faire au public. J'ai voulu en arrêter l'impression, mais on m'a dit qu'il n'en était plus temps. Avalez, je vous en prie, ce petit dégoût, si vous haïssez la gloire.

Votre état me touche à mesure que je vois les productions de votre esprit si vrai, si naturel, si facile, et quelquefois si sublime. Qu'il serve à vous consoler, comme il servira à me charmer. Conservez-moi une amitié que vous devez à celle que vous m'avez inspirée. Adieu, monsieur; je vous embrasse tendrement.

1325. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Paris, ce lundi.

Voici un prologue, voici des mémoires justificatifs, voici des consultations; ayez surtout la bonté de me répondre sur le feu d'artifice. Me suis-je trompé? cette idée ne fournit-elle pas un spectacle plein de galanterie, de magnificence, et de nouveauté? Je ne vois plus qu'un étang; on m'a enfourné dans une bouffonnerie, dont j'ai peur de ne me pas tirer. Je travaille avec un dégoût extrême; je ne suis soutenu que par vos bontés. Dites à M. de Solar que ni Virgile ni le Tasse n'ont été *improvisatori;* on ne fait sur-le-champ que des choses médiocres tout au plus. Ce goût *improvisare* est le sceau de la barbarie chez les Italiens. Voilà nos troubadours ressuscités.

Vous buvez, mon adorable ange, la dernière bouteille de mon vin; mais je me flatte que je ferai à Cirey une bonne cuvée cet été, et que je vous fournirai encore un petit tonneau pour l'hiver. Pardon, je comptais vous faire ma petite cour ce matin: je ne sais si je serai assez heureux pour voir mes deux anges. Empêchez bien La Noue d'être fâché; car, en vérité, il ne doit pas l'être. La Noue Orosmane! ah!

A propos, mon divin ange, je n'ai pas cru qu'il fût du respect de vous prier d'honorer de votre présence notre orgie d'histrions; mais si vous étiez assez humain pour nous faire cet honneur, vous nous causeriez le plus grand plaisir.

Nous nous réservons toujours pour le beau jour. Mais si, par exemple, madame d'Argental voulait alors nous honorer de sa présence, avec quelqu'une de ses amies, j'en écrirais sur-le-champ au tyran duc de Richelieu, et je répondrais bien que ce sultan recevrait dans son sérail de telles odalisques. Si madame d'Argental veut venir entendre de très belle musique, il ne tient donc qu'à elle. Je vais à bon compte la mettre sur la liste; et quand elle se présentera, on lui ouvrira les deux battants.

Encore un mot. Si ces anges, qui tiennent une si bonne maison, veulent donner à souper mercredi à madame Newton-pompon du Châtelet, on attend leurs ordres pour s'arranger, et on baise le bout de leurs ailes. Je m'arrange très bien de les aimer à la fureur; écoutez, chers anges, pourquoi donc êtes-vous si aimables?

---

(1) La Condamine se trouvait alors à La Haye, revenant du Pérou où il avait été retenu depuis 1735. (G. A.)

(2) I Corinth., vii.

(3) Voltaire ré[po]nd à une lettre de Vauvenargues du 21 janvier 1745. (G. A.)

(4) *Réflexions critiques sur quelques poëtes.* (K.)

(1) La *Princesse de Navarre.* (G. A.)

1326. — A M. DE CIDEVILLE.

A Versailles, le 31 janvier.

Mon aimable ami, je suis un barbare qui n'écris point, ou qui n'écris qu'en *vile prose;* vos vers font mon plaisir et ma confusion. Mais ne plaindrez-vous pas un pauvre diable qui est bouffon du roi à cinquante ans, et qui est plus embarrassé avec les musiciens, les décorateurs, les comédiens, les comédiennes, les chanteurs, les danseurs, que ne le seront les huit ou neuf électeurs pour se faire un césar allemand (1)? Je cours de Paris à Versailles, je fais des vers en chaise de poste. Il faut louer le roi hautement, madame la dauphine finement, la famille royale doucement, contenter la cour, ne pas déplaire à la ville.

Oh! qu'il est plus doux mille fois
De consacrer son harmonie
A la tendre amitié dont le saint nœud nous lie!
Qu'il vaut mieux obéir aux lois
De son cœur et de son génie,
Que de travailler pour des rois!

Bonjour, mon cher et ancien ami; je cours à Paris pour une répétition, je reviens pour une décoration. Je vous attends pour me consoler et pour me juger. Que n'êtes-vous venu pour m'aider! Adieu; je vous aime autant que j'écris peu.

1327. — A M. THIERIOT.

Versailles..... 1745 (2).

Je suis à Versailles en retraite, mon cher Thieriot. Je n'y vois personne. Je travaille beaucoup, et rien ne m'y manque que vous. Je brave ici la fortune dans son temple, et je fais à Versailles le même personnage qu'un athée dans une église. Ne m'oubliez pas, quoique je sois retiré du monde.

Lefèvre, notre petit peintre, m'a promis qu'il irait travailler dimanche chez M. le lieutenant civil (3). Si on venait le prendre, ayez donc la bonté, mon cher ami, de l'y mener de très bonne heure. Si vous pouviez voir M. le lieutenant civil avant ce temps, et lui rendre cette lettre cachetée avec enveloppe, je vous serais très obligé. Ecrivez-moi, si votre paresse vous le permet.

A Versailles, ce mercredi matin, à l'hôtel de Villeroi.

Les deux airs de tête que M. Lefèvre doit prendre sont à la bataille d'Ivry et au premier chant (4), gravés l'un par Thomassin et l'autre par Desplaces. Ces deux estampes sont sûrement dans la maison de madame de Bernières; je les ai laissées ou dans son appartement, ou dans la chambre que j'ai occupée en dernier lieu.

1328. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Le 3 février.

Je vous renvoie, monseigneur, le manuscrit que vous avez bien voulu me confier. L'auteur n'a pas la courte haleine s'il prononce, sans respirer, ses périodes. C'est un peu se moquer du monde que de dire que ce duc co-régent (5) n'aurait pas où reposer son chef, s'il devenait veuf; il aurait l'administration des pays héréditaires de la maison d'Autriche, jusqu'à la majorité du duc, qui serait bientôt roi des Romains. Je suis sûr que vous direz de meilleures raisons aux électeurs.

Je suis bien fâché contre la *Princesse de Navarre*, qui m'empêche de vous faire ma cour. M. Racine fut moins protégé par MM. Colbert et Seignelai que je ne le suis par vous. Si j'avais autant de mérite que de sensibilité, je serais en belle passe.

La charge de gentilhomme ordinaire ne vaquant presque jamais, et cet agrément n'étant qu'un agrément, on y peut ajouter la petite place d'historiographe; et, au lieu de la pension attachée à cette historiographie, je ne demande qu'un rétablissement de quatre cents livres. Tout cela me paraît modeste, et M. Orry (6) en juge de même. Il consent à toutes ces guenilles.

Daignez achever votre ouvrage, monseigneur, et vous aboucher avec M. de Maurepas. Je compte avoir l'honneur de vous remercier incessamment, et de vous renouveler mes très tendres respects et ma vive reconnaissance.

(1) L'empereur Charles VII était mort depuis onze jours. (G. A.)
(2) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(3) D'Argourges de Fleury, lieutenant civil depuis 1710. (*A. François.*)
(4) De la *Henriade*. (*A. François.*)
(5) François, grand-duc de Toscane et co-régent des Etats autrichiens. (G. A.)
(6) Contrôleur-général des finances. (G. A.)

1329. — A M. DE CIDEVILLE.

Mon cher et aimable ami, si ma faible machine pouvait suivre mon cœur, je serais actuellement chez vous. Je comptais venir aujourd'hui vous embrasser; mais il faut que les malades souffrent de toutes façons, et mon estomac, ma poitrine, etc., ne font pas mes plus grands chagrins. Je suis à Paris et je ne vous ai pas vu! voilà de tous les maux le plus grand.

1330. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Versailles, le 25 février.

La cour de France ressemble à une ruche d'abeilles, on y bourdonne autour du roi. Il y avait plus de bruit à la première représentation (1) qu'au parterre de la Comédie; cependant le roi a été très content. Je ne me suis mêlé que de lui plaire. Sa protection et l'amitié de M. et de madame d'Argental, voilà l'objet de mes desirs et de mes soins; le reste m'est très indifférent, et on peut faire à l'Opéra toutes les sottises qu'on voudra, sans que je m'en mêle. Mon ouvrage est décent, il a plu sans être flatteur. Le roi m'en sait gré. Les Mirepoix ne peuvent me nuire. Que me faut-il de plus? Il y aurait cent tracasseries à essuyer si je voulais empêcher qu'on rejouât l'opéra (2) de Rameau. Je n'en veux aucune, je ne veux que revenir vous faire ma cour; mais je vous avertis que madame du Châtelet veut être du voyage. Je suis comme les jésuites, je ne marche point seul. Vous sentez bien que n'étant qu'un *accident*, et madame du Châtelet étant *ens per se*, je ne peux me séparer d'elle sans être anéanti.

1331. — A M. THIERIOT.

Versailles, ce 27 février (3).

Mon cher ami, je n'ai ici ni mains, ni pieds, ni tête, tant je suis las. Je vous écris de la main d'un autre pour vous dire que je songe beaucoup plus à vos intérêts que je ne suis occupé du tapage de ce pays-ci. La solidité de l'amitié est toujours chez moi préférable à la fumée. Le roi est fort content des soins qu'on a pris pour lui plaire; mais il y a dans le monde un roi (4) que je ne veux plus aimer que quand vous serez content de lui. Je vous embrasse tendrement.

1332. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Mon cher ange gardien, vous ne réussissez qu'à vous faire adorer et à me faire trembler; mais il sera bien difficile que vous puissiez empêcher qu'on ne hasarde la petite pièce avec *Jules César*. On ne ferait jamais rien dans ce monde, dans aucun genre, si on ne hasardait pas un peu. Pourvu que je ne risque point de perdre votre estime et votre amitié, et celle de madame d'Argental, je peux hasarder tout le reste; car qu'est-ce que le reste?

Le roi m'a accordé verbalement la première charge vacante de gentilhomme ordinaire de sa chambre, et, par brevet, la place d'historiographe, avec deux mille francs d'appointements. Me voilà engagé d'honneur à écrire des anecdotes; mais je n'écrirai rien, et je ne gagnerai pas mes gages.

Adieu, ange de paix; ne soyez pas un ange de mauvais augure; vous n'êtes fait que pour annoncer le bonheur.

Songez, je vous prie, à faire en sorte que je ne sois pas brouillé avec M. le duc d'Aumont parce que La Noue ressemble au petit singe de la cheminée de madame de Tencin.

Sub umbra alarum tuarum.

1333. — A M. DE CIDEVILLE.

A Versailles, le 7 mars.

Je compte, mon cher ami, vous apporter ces sottises de commande (5) dès que je serai à Paris. Je me ferais à présent une grosse affaire avec vingt messieurs en charge, si je donnais le moindre ordre au sieur Ballard, *imprimeur des ballets du roi très-chrétien*. Chacun a ici son droit; il n'y a que les arts et les talents qui n'en ont point; mais j'ai des droits qui valent mieux que tous ceux des premières charges de la couronne; ce sont ceux que j'ai sur votre cœur. Vous ne sauriez croire l'impatience que j'ai de vous embrasser.

(1) La *Princesse de Navarre*, jouée le 23 février. Voyez, tome III, l'Avertissement en tête de cette pièce. (G. A.)
(2) *Dardanus*. (K.)
(3) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(4) Frédéric II. (G. A.)
(5) La *Princesse de Navarre*. (G. A.)

1334. — A M. DE LA CONDAMINE.

Versailles, mars.

Mon très ambulant philosophe, j'ai obéi aux ordres que vous m'avez donnés auprès de M. le duc de Richelieu. Il sera fort aise de vous voir et de vous procurer ici les agréments qui dépendent de lui; mais l'étiquette de ce pays-ci n'est pas d'être présenté deux fois. Vous pouvez venir au lever du roi, et sans doute vous attirerez ses regards. S'il est curieux, il vous parlera. Je crois que vous avez plus besoin de conversations approfondies avec le contrôleur-général (1) qu'avec sa majesté. Quelque chose que l'on vous donne, on ne pourra, à mon gré, vous récompenser.

Continuez-moi, je vous prie, dans ce monde, une amitié que vous m'aviez conservée dans l'autre, et croyez que de tous ceux qui ont le bonheur de vous connaître il n'y en a point qui vous soient plus véritablement dévoués que *Voltaire.*

1335. — A M. DE MONCRIF.

A Versailles, ce mardi au soir, mars 1745 (2).

Avec ces grâces infinies
De l'Opéra longtemps bannies,
Et qu'à des chants nouveaux et doux
Vos vers ont tendrement unies,
Ce n'est pas Zélindor (3), c'est vous
Qui semblez le roi des génies.

Puisque vous êtes aussi celui des bons cœurs, vous m'attachez à vous plus que jamais. Je ne souhaitais que la plus légère marque de la protection du roi; j'ai plus que je ne mérite. Me voilà heureux dans ce monde. Les prières de madame de Villars m'assurent de la félicité pour l'autre. Je sens que je ferais mon salut trop agréablement, si je lui faisais quelquefois ma cour, et si j'avais la consolation de vous voir chez elle. V.

1336. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

20 mars, samedi au soir (4).

Vous n'êtes jaloux que de faire du bien, et il y a peut-être des personnes qui sont un peu jalouses des fonctions de leur département. J'ai donc recours encore à vos bontés, monseigneur, pour vous supplier non seulement d'encourager le roi, mais d'encourager aussi M. de Maurepas à terminer l'affaire qui me regarde (5) et à ne pas la faire à moitié. Je vous devrai le bonheur de ma vie; mais je vous le dois encore bien davantage, pour la permission que vous m'avez toujours donnée de profiter des charmes de votre société et des agréments d'un esprit conduit par le meilleur cœur du monde; aussi vous savez si je vous suis attaché, et si mon tendre et respectueux dévouement dépend le moins du monde de la fortune.

1337. — A M. DE VAUVENARGUES.

A Versailles, ce 3 avril.

Vous pourriez, monsieur, me dire comme Horace:

Sic raro scribis, ut toto non quater anno. (Hor., lib. II, sat. III.)

Ce ne serait pas la seule ressemblance que vous auriez avec ce sage aimable. Il a pensé quelquefois comme vous dans ses vers; mais il me semble que son cœur n'était pas si sensible que le vôtre. C'est cette extrême sensibilité que j'aime; sans elle vous n'auriez point fait cette belle oraison funèbre (6) dictée par l'éloquence et la tendre amitié. La première façon dont vous l'aviez commencée me paraît sans comparaison plus touchante, plus pathétique, que la seconde; il n'y aurait seulement qu'à en adoucir quelques traits, et à ne pas comprendre tous les hommes dans le portrait funeste que vous en faites; il y a sans doute de belles âmes, et qui pleurent leurs amis avec des larmes véritables. N'en êtes-vous pas une preuve bien frappante, et croyez-vous être assez malheureux pour être le seul qui soyez sensible? Ne parlons plus de La Fontaine; qu'importe qu'en plaisantant on ait donné le nom d'instinct au talent singulier d'un homme qui avait toujours vécu à l'aventure, qui pensait et parlait en enfant sur toutes les choses de la vie, et qui était si loin d'être philosophe? Ce qui me charme surtout de vos réflexions, monsieur, et de tout ce que vous voulez bien me communiquer, c'est cet amour si vrai que vous témoignez pour les beaux-arts; c'est ce goût vif et délicat qui se manifeste dans toutes vos expressions. Venez donc à Paris; j'y profiterai avec assiduité de votre séjour. Vous serez peut-être étonné de recevoir une lettre de moi, datée de Versailles. La cour ne semblait guère faite pour moi; mais les grâces que le roi m'a faites m'y arrêtent, et j'y suis à présent plus par reconnaissance que par intérêt. Le roi part, dit-on, les premiers jours du mois prochain, pour aller nous donner la paix, à force de victoires. Vous avez renoncé à ce métier qui demande un corps plus robuste que le vôtre, et un esprit peu philosophique; c'est bien assez d'y avoir consacré vos plus belles années. Employez, monsieur, le reste de votre vie à vous rendre heureux, et songez que vous contribuerez à mon bonheur quand vous m'honorerez de votre commerce, dont je sens tout le prix.

1338. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON (1).

Que Dieu récompense la reine ou l'impératrice de toutes les Russies, et vous, ange de la paix! Je n'ose écrire sans être sous vos yeux (2); je crains de dire trop ou trop peu, et de ne pas m'ajuster. Je compte venir demain à Versailles me mettre au rang de vos secrétaires.

En vous remerciant, monseigneur, de la bonté que vous avez pour le plus pacifique des humains, et celui qui vous est dévoué avec le plus de tendresse.

1339. — A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce 10 avril.

Vos vers, mon charmant ami, me paraissent, à très peu de chose près, mériter ce que vous dites de moi (3). *Il ne leur manque rien.* Si je ne souffrais pas, et si ma colique, que vous suspendez, mais qui revient, me laissait autant de liberté dans l'esprit, que vous m'inspirez de sentiments, je vous enverrais quatre fois plus de vers; mais ils ne seraient pas si bons que les vôtres.

En vous remerciant tendrement, mon très cher ami, celui de la vertu et des Muses, homme fait pour être le charme de la société. Votre ami souffrant vous embrasse de tout son cœur.

1340. — AU MÊME.

Ce 12 avril.

Je suis si vain, mon charmant ami, que je veux que votre ouvrage soit parfait. Pardonnez à cet excès d'amour-propre, et à celui de ma tendre amitié pour vous,

Si quosdam egregio reprehendo in corpore nævos.

Soyez le juge de ma petite critique. Il me semble qu'en un quart d'heure vous pouvez donner la dernière main à ce petit ouvrage excellent en son genre, et qui éternisera l'amitié qui fait mon bonheur.

1341. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Le 16 avril.

Je cours à Châlons avec madame du Châtelet pour assister à la petite-vérole de son fils, car c'est tout ce qu'on peut y faire; on n'est que spectateur de la tyrannie ignorante des médecins. Guérissez la maladie épidémique de l'Europe; empêchez les *araignées* (4) de se manger, et conservez-moi vos bontés.

J'espère revenir avant que vous partiez pour aller faire la paix, à la tête des armées.

Adieu, monseigneur; personne ne s'intéressera jamais à votre gloire et à votre bonheur autant que votre très ancien serviteur.

---

(1) La Condamine avait fait des avances dont il fut remboursé avec peine. (G. A.)
(2) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)
(3) *Zélindor*, opéra que Moncrif venait de faire jouer le 17 mars. La musique était de Francœur. (G. A.)
(4) Editeurs de Cayrol et A. François. (G. A.)
(5) C'est-à-dire à lui faire avoir son brevet d'historiographe. On le lui délivra le 1er avril. (G. A.)
(6) *Eloge de Seitres de Caumont.* (G. A.)

(1) Ce billet, toujours daté du 9 mai, est antérieur à celui du 3 mai; peut-être est-il du 9 avril. (G. A.)
(2) Il s'agit de la *Lettre de Louis XV à la Czarine* qu'on trouve, tome V, aux PIÈCES OFFICIELLES. Elisabeth avait offert sa médiation. (G. A.)
(3) Stances *A M. de Voltaire, historiographe de France*, in-8° de quatre pages, réimprimées en juin dans le *Mercure.* (G. A.)
(4) Les rois. (G. A.)

1342. — A M. DUCLOS.

Avril.

... J'en ai déjà lu cent cinquante pages (1); mais il faut sortir pour souper; je m'arrête à ces mots :

« Ce brave Huniade Corvin, surnommé la *terreur des Turcs*, » avait été le défenseur de la Hongrie, dont Ladislas n'avait » été que le roi. »

Courage! il n'appartient qu'aux philosophes d'écrire l'histoire. En vous remerciant bien tendrement, monsieur, d'un présent qui m'est bien cher, et qui me le serait quand même vous ne me le seriez pas. Je passe à votre porte pour vous dire combien je vous aime, combien je vous estime, et à quel point je vous suis obligé; et je vous l'écris dans la crainte de ne pas vous trouver. Bonsoir, Salluste.

1343. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Paris, ce 29 avril.

Je tremble que nos tristes aventures en Bavière ne déterminent le roi de Prusse à faire une seconde paix (2). Vous êtes, monseigneur, dans des circonstances bien critiques, et nous aussi. Si cela continue, le bel emploi que celui d'historiographe!

Mon tendre attachement pour vous fait ma consolation.

P.-S. J'apprends que tous ces écrits qui, par parenthèse, sont de faibles armes quand on est battu, pour donner l'exclusion au grand-duc, ne font point un bon effet en Allemagne. On y sent trop que ce sont des Français qui parlent. Il me semble qu'un air plus impartial réussirait mieux, et qu'un bon Allemand, qui déplorerait de tout son cœur les calamités de sa pesante patrie, ferait une impression tout autre sur les esprits. Pardon; je soumets mon petit doute à vos lumières, et je vous rends compte simplement de ce qu'on m'écrit.

Il ne m'est rien revenu de mon correspondant, qu'une prière du roi de Prusse à la reine de Hongrie de ne point prendre ses vaisseaux sur l'Elbe. Ses vaisseaux sont des bateaux; mais gare que le roi de Prusse ne fasse d'autres prières!

1344. — A MONSIEUR LE MARQUIS DE VALORI.

A Paris, le 1er mai 1745.

Vous achevez mon bonheur, monsieur, par l'intérêt que vous daignez y prendre; c'est le comble de la séduction de parler le langage de la poésie, pour me rendre encore plus sensible aux grâces que le roi m'a faites.

Modeste et généreux, Louis nous fait chérir
Et sa personne et son empire.
Que ne puis-je le peindre aux siècles à venir!
Mais il faudrait savoir écrire
Comme vous savez le servir.

Je sens tout le prix de la coquetterie que vous me faites en m'envoyant les vers de M. Darget; ce doit être un grand agrément pour vous d'avoir un homme qui écrit si joliment; mais permettez que je le félicite aussi d'être auprès de vous. Ses vers et votre prose me donnent bien de la vanité.

Apollon chez Admète autrefois fut berger;
Chez Valori je le vois secrétaire;
Il peut se déguiser et ne saurait changer,
On le connaît à l'art de plaire.

J'ai reçu un peu tard votre charmante lettre; M. d'Argenson me l'avait envoyée à Châlons, où j'avais suivi madame du Châtelet, qui y avait gardé M. son fils malade de la petite-vérole. La lettre m'a été renvoyée aujourd'hui à Paris; elle me flatte trop pour que je tarde à y répondre. Je vous suis fort obligé d'avoir bien voulu parler de moi au roi de Prusse; il doit être d'autant plus sensible à ma petite fortune, que les bontés dont il m'honore n'ont pas peu servi à déterminer celles du roi notre maître. M. de Maupertuis quitte la France pour Berlin. On ne peut en effet quitter notre cour que pour celle où vous êtes; mais enfin tout le monde ne peut pas quitter la France, et il faut bien que les beaux-arts se partagent. D'ailleurs M. de Maupertuis a de la santé, et je suis plus infirme que jamais; les grands voyages me sont interdits comme les grands plaisirs. Vous qui avez de la santé, monsieur, vous allez probablement en Silésie, tandis que M. d'Argenson va en Flandre; chacun de vous sera auprès d'un héros. Puissent ces deux héros nous donner bientôt la paix dont l'Allemagne et l'Angleterre ont plus besoin que nous! Je n'aurai pas la consolation de revoir M. d'Argenson avant son départ; il faut s'immoler au préjugé qui m'exclut de Versailles pour quarante jours, parce que j'ai vu un malade à quarante lieues. Ce n'est pas le premier mal que les préjugés m'ont fait. Je vous supplie, monsieur, d'ajouter à vos bontés celle de me conserver dans le souvenir de la cour de Berlin, qui me sera toujours bien chère. Daignez ne me point oublier auprès de MM. de Podewils et de Borck : vous avez sans doute l'aimable M. de Kaiserling; comment se porte le philosophe mon cher Isaac (1), et comment suis-je avec lui? Il me semble que je serai toujours très bien auprès de ceux que vous aimez, et je compte sur votre protection : j'ose ici joindre mes vœux pour la santé des reines et de toute la famille royale. Adieu, monsieur, aimez un peu Voltaire.

1345. — A M. L'ABBÉ DE VALORI.

Paris, le 3 mai.

Les faveurs des rois et des papes, monsieur, ne valent pas celles de l'amitié. Vous savez si la vôtre m'est chère. J'ai reçu, presque le même jour, votre lettre et celle de M. votre frère. Je suis bien glorieux de n'être pas oublié de deux hommes à qui j'ai voué un si grand attachement; mais vous m'avouerez, monsieur, que vous devez m'aimer un peu davantage depuis que le saint-père me donne des bénédictions. Sa sainteté a pensé comme vous sur *Mahomet*. C'est qu'elle n'a point été séduite par des convulsionnaires. On éprouve des injustices dans sa patrie; mais les étrangers jugent sans passion, et un pape est au-dessus des passions. Je suis fort joliment avec sa sainteté. C'est à présent aux dévots à me demander ma protection pour ce monde-ci et pour l'autre.

Vous allez voir, monsieur, grande compagnie à Lille. Le roi va délivrer les Hollandais du soin pénible de garder les places de la barrière. On prétend aussi qu'il délivrera l'ancien évêque de Mirepoix de la tentation où il est tous les jours de mal choisir entre les serviteurs de Dieu, et qu'il ira achever l'œuvre de sa sanctification dans son abbaye de Corbie. Il y fera faire pénitence aux moines. C'est un homme fait, à ce qu'on dit, pour le ciel, car il déplaît souverainement au monde.

J'ai répondu un peu plus tard, monsieur, à votre aimable lettre, mais elle m'a été rendue fort tard. Elle a été à Châlons, où j'avais suivi madame du Châtelet, qui a gardé M. son fils malade de la petite-vérole. Les préjugés de ce monde, qui ne font jamais que du mal, m'empêchent de voir votre ami M. d'Argenson. Vous aurez probablement, à Lille, le plaisir que je regrette. Puisse-t-il en revenir bien vite avec le rameau d'olivier! Il n'y a jamais eu, de tous les côtés, moins de raison de faire la guerre. Tout le monde a besoin de la paix, et cependant on se bat. Je voudrais bien que l'historiographe pût dire : Les princes furent sages en 1745.

Vous savez que le roi, en m'accordant cette place, m'a daigné promettre la première vacante de gentilhomme ordinaire. Je suis comblé de ses bontés. Adieu, monsieur; madame du Châtelet vous fait mille compliments; recevez, avec toute votre famille, mes plus tendres respects.

1346. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Paris, ce 3 mai.

Eh bien! il faudra donc vous laisser partir sans avoir la consolation de vous voir. Partez donc; mais revenez avec le rameau d'olivier, et que le roi vous donne le rameau d'or; car, en vérité, vous n'êtes pas payé pour la peine que vous prenez.

Vous avez eu trop de scrupule en craignant d'écrire un petit mot à M. l'abbé de Canillac (2). Je vous avertis que je suis très bien avec le pape, et que M. l'abbé de Canillac fera sa cour en disant au saint-père que je lis ses ouvrages, et que je suis au rang de ses admirateurs comme de ses brebis.

Chargez-vous, je vous en supplie, de cette importante négociation. Je vous réponds que je serai un petit favori de Rome, sans que nos cardinaux y aient contribué.

Que dites-vous, monseigneur, de la princesse royale de Suède (3), qui me prie de faire un petit voyage à Stockholm, comme on prie à souper à la campagne? Il faut être Maupertuis pour aller ainsi courir dans le Nord. Je reste en France, où je me trouverais encore mieux si madame du Châtelet se mettait à dîner avec vous.

J'ai une grâce à vous demander pour ce pays du Nord;

(1) De l'*Histoire de Louis XI*. (G. A.)
(2) Avec Marie-Thérèse. (G. A.)

(1) Le marquis d'Argens. (G. A.)
(2) Chargé d'affaires à Rome. (G. A.)
(3) Ulrique, sœur de Frédéric. (G. A.)

c'est de permettre que je vous adresse en Flandre un paquet pour M. d'Alion. Ce sont des livres que j'envoie à l'Académie de Pétersbourg, et des flagorneries pour la czarine.

Adieu, monseigneur, je vous souhaite de la santé et la paix; et je vous suis attaché, comme vous savez, pour la vie.

1347. — AU COMTE D'ALION (1).

Je vous supplie, monsieur, de présenter à sa majesté impériale (2) un exemplaire de ma *Henriade*, et de lui faire remarquer le petit envoi qui accompagne le livre, et qui est à la première page.

Ce n'est pas tout, monsieur, et c'est ici qu'il faut encore que le nom de M. le marquis d'Argenson parle pour moi. Je vous envoie un exemplaire d'un livre sur la *Philosophie de Newton*. Je vous aurais, monsieur, une très grande obligation de vouloir bien le donner à M. le secrétaire de l'Académie de Pétersbourg. J'ai déjà l'honneur d'être des Académies de Londres, d'Edimbourg, de Berlin, de Bologne, et je veux devoir à votre protection l'honneur d'être admis dans celle de Pétersbourg. Ce serait peut-être une occasion pour moi de pouvoir, quelque beau jour d'été, voyager dans la cour où vous êtes, et me vanter d'avoir vu la célèbre Elisabeth. J'ai chanté Elisabeth d'Angleterre; que ne dirais-je point de celle qui l'efface par sa magnificence, et qui l'égale par ses autres vertus !

Ne pourrais-je pas vous avoir encore, monsieur, une autre obligation ? J'ai écrit, il y a quelques années, l'histoire de Charles XII, sur des mémoires fort bons quant au fond, mais dans lesquels il y avait quelques erreurs sur le détail des actions de ce monarque ; j'ai actuellement des mémoires plus exacts et fort supérieurs à ceux que M. Nordberg a employés. Mon dessein serait de les fondre dans une *Histoire de Pierre-le-Grand;* ma façon de penser me détermine vers cet empereur, qui a été un législateur, qui a fondé des villes, et, j'ose le dire, son empire.

Si la digne fille de l'empereur Pierre-le-Grand, qui a toutes les vertus de son père avec celles de son sexe, daignait entrer dans mes vues et me faire communiquer quelques particularités intéressantes et glorieuses de la vie du feu empereur, elle m'aiderait à élever un monument à sa gloire, dans une langue qu'on parle à présent dans presque toutes les cours de l'Europe.

1348. — A M. NERICAULT DESTOUCHES.

Paris, ce 8 mai (3).

J'ai été à Châlons, monsieur, garder le fils de madame du Châtelet, qui avait la petite-vérole ; c'est là que j'ai lu et relu le beau recueil (4) dont vous avez bien voulu me faire présent. J'en ai senti tout le prix, et j'avoue que je ne reviens point d'étonnement que les comédiens ne jouent pas tous les jours vos belles pièces. Les comédiens n'entendent guère leurs intérêts, ce me semble, de ne pas nous donner souvent le *Médisant*, l'*Homme singulier*, l'*Ingrat*, le *Curieux impertinent*, l'*Ambitieux*, en un mot ce que vous avez fait.

Je viens de relire encore le *Dissipateur*, qui me paraît un ouvrage bien digne de vous. J'avoue que je donne la préférence au *Glorieux*, dont vous savez que j'ai toujours été idolâtre. Mais il n'y a aucun de vos ouvrages que je ne voulusse voir paraître sur le théâtre; nous les verrons apparemment, quand il y aura des comédiens dignes de les jouer. En attendant, leur lecture me consolera. Ceux qui aiment la vraie morale doivent en faire leurs délices : je suis bien fâché d'être privé de celles de votre conversation; l'homme et l'auteur me seront toujours également chers. Pardonnez à un pauvre malade, s'il ne vous écrit pas de sa main; il ne vous est pas moins tendrement attaché.

1349. — A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce 12 mai.

Je suis réduit à la prose, mon cher ami, en qualité de malade. Je sens que bientôt je ne vivrai plus que par la seconde vie que me donnent vos beaux vers. Mais, tant que je vivrai dans ce monde, mon cœur sera à vous.

(1) D'Alion était ministre plénipotentiaire de France en Russie. (G. A.)
(2) Editeurs, de Cayrol et A. François (G. A.)
(3) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(4) Le *Théâtre de Destouches*. (G. A.)

1350. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Jeudi 13, à 11 heures du soir (1).

Ah! le bel emploi pour votre historien! Il y a trois cents ans (2) que les rois de France n'ont rien fait de si glorieux. Je suis fou de joie.

Bonsoir, monseigneur.

1351. — A MADAME LA MARQUISE DE POMPADOUR (3).

Quand César, ce héros charmant,
De qui Rome était idolâtre,
Battait le Belge ou l'Allemand,
On en faisait son compliment
A la divine Cléopâtre.
Ce héros des amants ainsi que des guerriers
Unissait le myrte aux lauriers;
Mais l'if est aujourd'hui l'arbre que je révère,
Et, depuis quelque temps, j'en fais bien plus de cas
Que des lauriers sanglants du fier dieu des combats,
Et que des myrtes de Cythère.

Je suis persuadé, madame, que, du temps de ce César, il n'y avait point de frondeur janséniste qui osât censurer ce qui doit faire le charme de tous les honnêtes gens, et que les aumôniers de Rome n'étaient pas des imbéciles fanatiques. C'est de quoi je voudrais avoir l'honneur de vous entretenir avant d'aller à la campagne. Je m'intéresse à votre bonheur plus que vous ne pensez, et peut-être n'y a-t-il personne à Paris qui y prenne un intérêt plus sensible. Ce n'est point comme vieux galant flatteur de belles que je vous parle, c'est comme bon citoyen; et je vous demande la permission de venir vous dire un petit mot à Etiolles ou à Brunoi, ce mois de mai. Ayez la bonté de me faire dire quand et où.

Je suis avec respect, madame, de vos yeux, de votre figure, et de votre esprit, le très, etc.

1352. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Le 20 de mai au soir.

Vous m'avez écrit, monseigneur, une lettre (4) telle que madame de Sévigné l'eût faite, si elle s'était trouvée au milieu d'une bataille. Je viens de donner bataille aussi, et j'ai eu plus de peine à chanter la victoire (5), que le roi à la remporter. M. *Bayard* de Richelieu vous dira le reste (6). Vous verrez que le nom de d'Argenson n'est pas oublié. En vérité, vous me rendez ce nom bien cher; les deux frères le rendront bien glorieux.

Adieu, monseigneur, j'ai la fièvre à force d'avoir embouché la trompette. Je vous adore.

1353. — AU MÊME.

Ce 26 mai.

Tenez, monseigneur, je n'en peux plus; voilà tout ce que j'ai pu tirer de mon cerveau, en passant la journée à chercher des anecdotes, et la nuit à rimailler.

On en fera demain une quatrième édition (7). J'ai rendu justice ; et on a pour moi, cette fois-ci, quelque indulgence.

Je vous remercie des faveurs du saint-père; je me flatte qu'il n'y aura pas là-bas conflit de ministère; s'il y en avait, je demeurerais entre deux médailles le cul à terre. Le fait est qu'à Rome, comme ailleurs, on est jaloux de sa besace.

Je me recommande à Dieu et à vous, et j'attendrai les bénédictions paternelles sans me remuer.

Le roi est-il content de ma petite drôlerie?

Je suis à vos ordres à jamais.

P.-S. Autre paquet de *Batailles de Fontenoy*. Permettez,

(1) La nouvelle de la victoire de Fontenoy venait d'arriver. (G. A.)
(2) Depuis Charles VII. Une version porte : Les Français, au lieu de : Rois de France. (G. A.)
(3) C'est à tort qu'on a toujours classé cette lettre à l'année 1747. Elle est de 1745, et les vers faits à propos de la victoire de Fontenoy ont été remaniés depuis. A la place des six derniers, il faut lire :

Quand Louis, ce héros charmant
Dont tout Paris fait son idole,
Gagne quelque combat brillant,
On doit en faire compliment
A la divine d'Etiole.

A ce moment, madame d'Etiolles n'avait pas encore son brevet de marquise de Pompadour. (G. A.)
(4) Voyez, tome VI, le *Commentaire historique*. (G. A.)
(5) Voyez, tome VI, le *Poëme de Fontenoy*. G. A.)
(6) Voyez le *Précis du Siècle de Louis XV*, chap. XV. (G. A.)
(7) Du *Poëme*. (G. A.)

monseigneur, que tout cela soit sous vos auspices, et que j'aie encore l'honneur d'en envoyer beaucoup, par votre protection, dans les pays étrangers; ce sont des réponses aux gazetiers et aux journalistes de Hollande.

1354. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Paris, le 29 mai.

Malgré l'envie, ceci a du débit. Seriez-vous mal reçu, monseigneur, à dire au roi qu'en dix jours de temps, il y a eu cinq éditions de sa gloire? N'oubliez pas, je vous en prie, cette petite manœuvre de cour.

Je croyais M. votre fils à Paris; point du tout, il instrumente avec vous. A-t-il vu la bataille? il se serait mis, avec son cousin (1), à la tête des moutons de Berry. Je le supplie de lire cette cinquième édition, la plus correcte de toutes, la plus ample, et la plus honnête. J'en envoie de cette fournée à je ne sais combien de têtes couronnées. Vous permettez bien, suivant votre bénignité ordinaire, que j'en mette quelques-unes sous votre couvert, aux Valori, aux Aunillon, aux La Ville (2), à tous ceux qui auraient été honnis en pays étranger si nous avions été battus.

J'en envoie à M. l'abbé de Canillac, et je le remercie de ses bontés que je vous dois. Mais j'ai bien peur que M. l'abbé de Tolignan et le cardinal Aquaviva ne soient fâchés qu'on leur souffle une négociation; je veux avoir mes médailles papales, et je vous supplie que M. l'abbé de Canillac traite cette grande affaire avec sa très grande prudence.

Adieu, monseigneur; triomphez, et revenez avec le rameau d'olivier.

1355. — A M. DE CIDEVILLE.

30 mai.

Vos vers sont charmants, mon très cher ami; c'est à eux et non aux miens que je devrai cette belle fumée après laquelle on court. Permettez-moi donc la vanité de les faire imprimer. Les encouragements que vous me donnez me font plus de plaisir que vos beaux vers n'humilient les miens. Bonjour; la tête me tourne; je ne sais comment faire avec les dames, qui veulent que je loue leurs cousins et leurs greluchons. On me traite comme un ministre; je fais des mécontents.

Quant au maréchal de Noailles, il a été très satisfait, et c'est lui qui a fait au roi la lecture de l'ouvrage. Il n'y a personne à l'armée qui n'ait senti combien il était délicat de parler de M. le maréchal de Noailles, l'ancien du maréchal de Saxe, et n'ayant pas le commandement. Les deux vers qui expriment qu'il n'est point jaloux, et qu'il ne *regarde* que l'intérêt de la France, sont un petit trait de politique, si ce n'en est pas un de poésie; et ce sont précisément ces vérités qui donnent à penser à un lecteur judicieux. Ces traits si éloignés des lieux communs, et ces allusions aux faits qu'on ne doit pas dire hautement, mais qu'on doit faire entendre, ce sont là, dis-je, ces petites finesses qui plaisent aux hommes comme vous, et qui échappent à ceux qui ne sont que gens de lettres. Bonsoir; je suis excédé. Je vous embrasse tendrement.

1356. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Le 30 mai.

Au milieu des énormes paquets dont je vous accable, pour la gloire du roi mon maître, ou pour son ennui, il faut, s'il vous plaît, monseigneur, que j'éclaircisse ma petite affaire avec le pape. La voici:

Vous savez que les bontés de mademoiselle du Thil (3) m'ont valu les bons offices de l'abbé de Tolignan, et que M. l'abbé de Tolignan m'a valu un petit compliment de la part de sa sainteté, sans que cette sainte négociation passât par d'autres mains.

Vous vous souvenez peut-être qu'il y a près de deux mois l'envie me prit d'avoir quelque marque de la bienveillance papale qui pût me faire honneur en ce monde-ci et dans l'autre. J'eus l'honneur de vous communiquer cette grande idée; mais vous me dîtes qu'il n'était guère possible de mêler ainsi les choses célestes aux politiques. Sur-le-champ j'allai trouver mademoiselle du Thil, qui a été pour moi *turris eburnea, fœderis arca*, etc., et elle me dit qu'elle essaierait si l'abbé de Tolignan aurait assez de crédit encore pour obtenir de sa sainteté deux médailles qui vaudraient pour moi deux évêchés.

Nouvelles coquetteries de ma part avec le pape; je lis ses livres, j'en fais un petit extrait; je versifie, et le pape devient mon protecteur *in petto*.

Je vous mande tout cela il y a trois semaines, et je vous écris que M. l'abbé de Canillac ferait très bien sa cour en parlant de moi à sa sainteté; mais je ne parle point de médailles. Alors il vous revient en mémoire que j'avais eu grande envie du portrait du saint-père, et vous en écrivez à M. l'abbé de Canillac. Pendant ce temps-là qu'arrive-t-il? Le pape, le très saint, le très aimable, donne deux grosses médailles pour moi à M. l'abbé de Tolignan; et le maître de la chambre m'écrit de la part de sa sainteté. L'abbé de Tolignan a en poche médailles et lettres, et les enverra quand et comme il pourra.

A peine M. de Tolignan est-il muni de ces divins portraits, que M. de Canillac va en demander pour moi au saint-père. Il me paraît que sa sainteté a l'esprit présent et plaisant; elle ne veut pas dire au ministre de France: *Monsù, un altro a le medaglie*; mais elle lui dit qu'à la Saint-Pierre il y en aura de plus grosses.

Vous recevrez, monseigneur, la lettre de l'abbé de Canillac, qui vous mande cette pantalonnade du pape tout sérieusement; et mademoiselle du Thil reçoit la lettre de M. l'abbé de Tolignan, qui lui mande la chose comme elle est.

Est-ce assez parler de deux médailles? Non vraiment, monseigneur. Il faut que je réussisse dans ma négociation, car elle va plus loin que vous ne pensez, et vous n'êtes pas au bout.

Le grand point est donc que M. l'abbé de Canillac ne souffle pas la négociation à l'abbé de Tolignan, parce qu'alors il se pourrait faire que tout échouât. Je vous supplie donc d'écrire tout simplement à votre ministre romain (1) que le poids de marc ne fait rien à ces médailles, qu'il vous fera plaisir de me protéger dans l'occasion, que l'abbé de Tolignan étant mon ami depuis longtemps, il n'est pas étonnant qu'il m'ait servi, et que vous le priez d'aider l'abbé de Tolignan dans cette affaire, etc., etc., etc.

Moyennant ce tour très simple et très vrai, il n'y aura point de tracasserie; j'aurai mes médailles; tout le monde sera content, et je vous aurai la plus grande obligation du monde.

Pardonnez-moi. Comment peut-on écrire quatre pages sur ces balivernes! Cela est honteux.

P.-S. A force de bonté, vous devenez mon bureau d'adresse. Pardon, monseigneur; mais la princesse de Suède (2) est plus jolie que le pape; elle m'a envoyé son portrait, et je n'ai pas encore celui du saint-père; ainsi permettez que je mette sous votre protection cet énorme paquet, en attendant que j'aie l'honneur de vous en dépêcher d'autres pour la famille.

Prenez la citadelle (3), prenez-en cent, et revenez l'arbitre de la paix.

1357. — A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce 31 mai.

Le comte de Saxe m'a remercié, et je vous remercie, mon cher ami. Vous me louez mieux que je ne le loue; mais je ne me porte guère mieux que lui.

Sans doute je corrige mon ouvrage, et je le corrigerai. Je voudrais pouvoir le rendre digne, et du roi qui l'a honoré de son approbation, et de ma patrie à la gloire de laquelle il est consacré, et de votre amitié.

1358. — AU MÊME.

Jeudi après minuit, 3 mai.

Mon cher ami, j'apprends, en arrivant, que votre amitié vous a conduit ici pour avertir madame du Châtelet des belles critiques que l'on fait.

Quant au maréchal de Saxe, voici ce qu'il écrit à madame du Châtelet: « Le roi en a été très content, et même » il m'a dit que l'ouvrage n'était pas susceptible de cri- » tique. »

Vous sentez bien qu'après cela je dois penser que le roi est le meilleur et plus grand connaisseur de son royaume.

(1) Marc-René de Voyer, fils du comte d'Argenson, mestre de camp du régiment de Berry. (G. A.)
(2) Ambassadeurs de France. (G. A.)
(3) Attachée longtemps au service de madame du Châtelet. (G. A.)

(1) L'abbé de Canillac. (G. A.)
(2) Ulrique. (G. A.)
(3) La citadelle de Tournay. (G. A.)

1359. — A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Parigi, 4 giugno.

Mi lusingava, caro mio ed illustrissimo amico, d'aver ricuperata la mia sanità, e già ero tutto apparecchiato a seguire il mio rè in Fiandra. Forse avrei avuto, o almen creduto avere la forza di fare un più gran viaggio, e, di vedervi ancora una volta nella corte dell' Augusto moderno, ed avrei detto :

Quivi il famoso Egon di lauro adorno
Vidi poi d'ostro, e di virtù pur sempre;
Sicchè Febo sembrava; ond' io devoto
Al suo nome sacrai la cetra e 'l core.

Ma sono ricaduto, e così trapasso la mia misera vita tra alcuni raggi di sanità, e più notti di dolori e di svogliatezza. Vivete pur felice voi, a cui la natura diede ciò che aveva concesso a Tibullo :

Gratia, fama, valetudo conting*it* abunde. (Hor., lib. I., ep. iv.)

Vivete tra il gran Federigo, ed il filosofo Maupertuis; non sarete mai per dire come Marini :

Tutto fei, nulla fui; per cangiar foco,
Stato, vita, pensier, costumi, e loco;
Mai non cangiò fortuna.

La vostra fortuna è degna di voi, e la mia sarebbe molto innalzata sopra il mio merito, e mi sarebbe troppo felice, se questa madrigna di natura non avesse mescolato il suo veleno con tante dolcezze.

Farewell, good sir. La marchesa Newton vous fait les plus sincères compliments; permettez-moi de vous supplier de faire les miens à ceux qui daignent se souvenir un peu de moi à Berlin.

1360. — A M. DE CROUZAS.

Paris, 6 juin 1745 (1).

Monsieur, prenez-vous-en à la bataille de Fontenoy, si je n'ai pas eu l'honneur de vous répondre plus tôt. L'occupation que m'a donnée la gloire du roi mon maître était la seule chose qui pouvait m'empêcher de m'entretenir avec un vrai philosophe que je préfère à bien des rois. Puisque votre philosophie consiste à aimer et à encourager tous les genres de littérature, j'ai l'honneur de joindre à un gros tome de physique la meilleure édition qu'on ait faite de mon *Poëme sur la bataille de Fontenoy*. Vous verrez, monsieur, dans ce poëme, quelle justice je rends à vos compatriotes (2).

Vous augmentez bien l'estime que j'ai toujours eue pour cette nation respectable. Puissiez-vous, monsieur, en être encore longtemps l'ornement et la gloire! Vous avez fait de Lausanne le temple des Muses, et vous m'avez fait dire plus d'une fois que, si j'avais pu quitter la France, je me serais retiré à Lausanne. J'aurais cultivé auprès de vous mon goût pour la véritable sagesse, que le fracas des cours, les agréments de Paris, les charmes de la poésie n'ont que trop séduit. Il faut que je fasse des couronnes de fleurs dans les temps que je voudrais cueillir les fruits de la philosophie. Je me préparais à vous relire, monsieur; je vais travailler à des fêtes. Mais je tourne souvent mes yeux vers Jérusalem, en chantant sur les bords de l'Euphrate, dans la superbe Babylone. Votre nom m'est toujours présent; je regrette toujours de n'avoir pu, dans mes voyages, goûter le bonheur de vous entendre. C'est avec ces sentiments, monsieur, que je serai toute ma vie, bien sincèrement, votre, etc. Voltaire.

1361. — A M. DE CIDEVILLE.

Mercredi matin, 9 juin.

Après avoir travaillé toute la nuit, mon cher ami, à mériter vos éloges et votre amitié par les efforts que je fais, après avoir poussé notre *Bataille* jusqu'à près de trois cents vers, y avoir jeté un peu de poésie, fait un *Discours préliminaire*, et ayant surtout profité de vos avis, il faut prendre du café, et c'est en le prenant que je rends compte de tout ce que je fais.

Je viens de recevoir du roi la permission de faire imprimer l'épître dédicatoire dont je lui avais envoyé le modèle. Il faut courir chez l'imprimeur; j'y serai jusqu'à une heure précise. Si vous étiez assez aimable pour vous y rendre, vous m'y donneriez de nouveaux conseils, et je vous aurais de nouvelles obligations. Je partirai ensuite pour Champs. Est-ce que je n'aurai jamais le plaisir de passer quelques jours tranquillement avec vous à la campagne?

Venez chez Prault (1), quai de Gèvres, je vous en prie; j'ai beaucoup à vous parler.

Je ne crois pas que la petite satire du chevalier de Saint-Michel (2), qui, en style d'huissier-priseur, prétend que j'*adjuge* les lauriers selon mon caprice, plaise beaucoup à M. de Richelieu, à MM. de Luxembourg, de Soubise, d'Ayen, etc., et à tous ceux que j'ai mis dans mes caquets. Ils m'ont tous fait l'honneur de me remercier, mais je ne pense pas qu'ils le remercient.

Sa majesté a entre les mains tout mon ouvrage; elle daigne en être contente. Je souhaite que vous le soyez. Je vous embrasso tendrement, et j'attends vos vers avec plus d'impatience que l'édition des miens. Votre éternel ami, etc.

1362. — A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

Ce 13, 14 et 15 juin.

Rival heureux de Salluste et d'Horace,
Vous savez peindre, orner la vérité.
Je n'ai montré qu'une impuissante audace
Dans ce combat que ma muse a chanté.
J'ai crayonné pour le moment qui passe,
Et vous gravez pour la postérité.

Soyez comme le roi, soyez indulgent. J'avais mandé à M. le maréchal de Noailles que j'offrais un petit tribut, que c'était là un bien petit monument de la gloire du roi. Il m'a fait l'honneur de m'écrire que le roi avait dit que j'avais tort, que ce n'était pas un petit monument. Je souhaite que l'ouvrage ne soit pas médiocre, puisqu'il a été honoré de vos avis, et qu'il est consacré à la gloire de vos amis et de vos parents. Voilà la sixième édition de Paris, conforme à la septième de Lille. L'importance du sujet l'a emporté sur la faiblesse du poëme. Il n'y a guère de ville du royaume où il n'en ait été fait une édition. Mais, mon respectable Pollion, mon cher Mécène, votre santé m'intéresse plus que les lauriers des héros et les presses des imprimeurs. Vous vivrez dans les siècles à venir : puissent les eaux de Plombières vous faire vivre longtemps pour ce grand nombre d'honnêtes gens qui vous chérissent, pour le public qui vous estime, mais surtout pour vous! Que les eaux soient pour vous la fontaine de Jouvence! Je vais passer de tout le tracas que m'a donné cette belle victoire à celui d'une nouvelle fête (3); mais je la ferai dans mon goût, dans un goût noble et convenable aux grandes choses qu'il faut exprimer ou faire entendre. On ne me forcera plus à m'abaisser au Morillo.

Allons nous délasser à voir d'autres procès. (Les *Plaideurs*.)

Tous les héros que j'ai chantés m'ont fait des remerciements. J'en ai reçu de M. le maréchal de Saxe et de M. de Ximenès. Il n'y a que M. de Castelmoron qui ne m'a pas daigné écrire ni faire dire un mot. J'ajoute à M. de Castelmoron M. d'Aubeterre (4). Je ne vous mets pas là ce petit paragraphe pour me plaindre; peut-être n'ont-ils pas reçu les exemplaires que je leur ai envoyés, et je suis trop heureux d'avoir rendu justice à des personnes qui vous sont chères, et qui méritaient une meilleure trompette que la mienne.

Je n'ai point dédié l'ouvrage au roi au hasard, comme vous le pensez bien. Il a vu l'épître dédicatoire.

1363. — A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Le 15 juin.

Vous avez vaincu, et vous chantez la victoire. Monsieur de *Pollion*, vous ne laissez rien faire à ceux qui ne sont que vos trompettes. Madame du Châtelet est enchantée de vos vers aimables et de votre souvenir. Je fais plus que d'être enchanté; vous m'avez donné de l'enthousiasme. J'ai entièrement refondu mon petit poëme. Je fais ce que je peux pour qu'il soit moins indigne du héros. On l'imprime à Lille avec un *Discours préliminaire;* j'ai donné ordre qu'on eût l'honneur de vous en envoyer des premiers; car c'est à vous que je veux plaire. Seriez-vous assez bon pour dire à M. le maréchal de Noailles qu'il m'a écrit une lettre charmante dont je sens tout le prix, et pour faire ma cour à M. le duc d'Ayen, qui doit m'aimer, car il m'a fait du bien auprès du roi, et on s'attache à ses bienfaits?

(1) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)
(2) Les Suisses de la maison du roi. (*A. François*.)

(1) A qui Voltaire avait donné son *Poëme*. (G. A.)
(2) *Discours au roi sur le succès de ses armes, par M. Roi, chevalier de l'ordre de Saint-Michel*. (G. A.)
(3) *Le Temple de la Gloire*. Voyez tome III. (G. A.)
(4) Voyez les notes du *Poëme*. (G. A.)

Adieu, aimable Horace; aimez et protégez Varius, et sifflez les Vadius.

1364. — A M. DE MONCRIF.

A Paris, le 16 juin.

Je n'avais, mon cher sylphe (1), supplié madame de Luynes de présenter ma rapsodie à la reine (2) que parce qu'il paraissait fort brutal d'en laisser paraître tant d'éditions, sans lui en faire un petit hommage; mais je vous prie de lui dire très sérieusement que je lui demande pardon d'avoir mis à ses pieds une pauvre esquisse que je n'avais jamais osé donner au roi.

Enfin, sa majesté ayant bien voulu que je lui dédiasse sa bataille, j'ai mis mon grain d'encens dans un encensoir un peu plus propre, et le voici que je vous présente. C'est à présent que vous pouvez dire hardiment à la reine que cela vaut mieux que la maussaderie de notre ami le poëte Roi. Je ne vois pas qu'aucun de ceux que j'ai si justement célébrés soit fort content que cet honnête homme ait dit, en stylo d'huissier-priseur, que j'ai *adjugé les lauriers selon mon caprice*; mais c'est une des moindres peccadilles de M. le chevalier de Saint-Michel. Mon aimable sylphe, cet animal-là est un vilain gnome. Il a fait une petite satire (3) dans laquelle il dit de moi :

Il a loué depuis Noailles
Jusqu'au moindre petit morveux
Portant talon rouge à Versailles.

On débite cette infamie avec les noms de MM. d'Argenson, Castelmoron et d'Aubeterre, en notes. Vous êtes engagé d'honneur à faire connaître à la reine ce misérable. Si je n'étais pas malade, j'irais me jeter à ses pieds. Je vous supplie instamment de lui faire ma cour. Comptez que je vous aimerai toute ma vie.

1365. — A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Le 17 juin.

Je n'ose vous supplier de m'envoyer quelques belles anecdotes héroïques; cependant il serait bien beau à vous de contribuer à faire durer mon petit monument, vous qui en élevez de si beaux. On va faire une septième édition à Paris, et peut-être la fera-t-on au Louvre; elle est dédiée au roi, et la bonté qu'il a d'accepter cet hommage met le sceau à l'authenticité de la pièce. Je voudrais en faire un ouvrage qui passât à la postérité, et dans lequel ceux qui seront nommés pussent, dès à présent, trouver quelque petit avant-goût d'immortalité (4). Je voudrais des notes plus instructives, pour les vivants et pour les morts.

Ne pourrai-je point citer quelques services de M. de Lutteaux dans mon *De profundis?* N'y a-t-il rien à dire sur la poste d'Antoing? Ne s'est-il pas fait de belles et inconnues prouesses qui sont perdues,

. . . . . . carent quia vate sacro? (Hor.. lib. IV, od. ix.)

Que Bellone, s'il vous plaît, instruise un peu les Muses. Je vous serai tendrement obligé.

Adieu, Pollion et Tibulle; je baise votre myrte et vos lauriers.

Et quorum pars magna fui*sti*. . . . . (Virg., *Æn.*, II.)

1366. — A M. LE DUC DE RICHELIEU.

Le 20 juin.

Voici un petit morceau dans lequel il y a d'assez bonnes choses. Il y a surtout un vers admirable :

Un roi plus craint que Charle et plus aimé qu'Henri (5).

Vous devriez bien, monseigneur, mettre le doigt là-dessus à notre adorable monarque. De héros à héros il n'y a que la main.

Voici une mauvaise plaisanterie que j'ai envoyée au vainqueur de Friedberg (6). Je ne traite pas le roi de Prusse si sérieusement que le roi mon maître.

Lorsque deux rois s'entendent bien (1),
Que chacun d'eux, etc.

On peut, je crois, égayer sa majesté de ces balivernes, qui ne courront point.

J'eus l'honneur de vous envoyer hier de nouveaux essais de la fête (2); mais il y en a bien d'autres sur le métier. Il ne s'agit que de voir avec Rameau ce qui conviendra le plus aux fantaisies de son génie. Je serai son esclave pour vous faire voir que je suis le vôtre; mais, en vérité, vous devriez bien mander à madame de Pompadour (3) autre chose de moi que ces beaux mots : ***Je ne suis pas trop content de son acte.*** J'aimerais bien mieux qu'elle sût par vous combien ses bontés me pénètrent de reconnaissance, et à quel point je vous fais son éloge; car je vous parle d'elle comme je lui parle de vous; et, en vérité, je lui suis très tendrement attaché, et je crois devoir compter sur sa bienveillance autant que personne. Quand mes sentiments pour elle lui seraient revenus par vous, y aurait-il eu si grand mal? Ignorez-vous le prix de ce que vous dites et de ce que vous écrivez? Adieu, monseigneur, mon cœur est à vous pour jamais.

Il n'y a qu'une voix sur la beauté et la grandeur du sujet, et je ne sais rien de si convenable et de si heureux.

1367. — A M. DE MONCRIF.

A Champs, le 22 juin.

Je sens, mon très aimable *Zélindor*, tout le prix de vos bontés. Quoi! au milieu de vos succès vous songez à réparer mes fautes! J'avais déjà prévenu vos attentions charmantes. Je ne présentai point mon *Poëme* sur les horreurs de la guerre à la vertu pacifique de la sainte duchesse (4), parce que je fus dévalisé par tout ce qui me rencontra chez la reine. Je vous remercie tendrement de faire valoir mes *Batailles* auprès d'une princesse dont les vertus devraient inspirer la paix à tout l'univers.

Il est vrai qu'on a pensé à donner une fête au héros de Fontenoy. Je ne sais pas encore bien précisément ce que ce sera; mais je sais très certainement qu'il la faut dans le genre le plus noble. Je n'ai qu'une ambition, c'est de mêler ma voix à la vôtre, et de faire voir aux ennemis des gens de lettres et des honnêtes gens, par exemple, à M. Roi, *chevalier de Saint-Michel*, et à l'abbé de Bicêtre (5), que les cœurs et les talents se réunissent pour louer notre monarque, sans connaître la jalousie.

Je serais enchanté que votre prologue pût nous convenir; je tâcherais d'y conformer mon sujet. Mandez-moi, mon aimable génie, quand vous serez à Paris, afin que je puisse en raisonner avec vous.

Conservez-moi votre amitié; comptez que je vous suis dévoué pour ma vie avec la tendresse que votre caractère m'inspire, et avec l'estime que vos talents aimables doivent arracher au dragon de saint Michel et au gibier de Bicêtre.

1368. — A M. DE CIDEVILLE.

A Champs, ce 25 juin.

Mon charmant ami, celui des Muses, celui de la vertu, vous que je ne vois pas assez et avec qui je voudrais toujours vivre, vous me donnez là un laurier dont je fais beaucoup plus de cas que de tout ce que Maupertuis va chercher à Berlin, et de tout ce qu'on cherche à Versailles. Le roi saura qu'il y a dans son royaume des âmes assez belles pour joindre hardiment son nom à celui d'un ami; il saura que mon cher Cideville atteste à la postérité que les bontés dont sa majesté m'honore ne sont pas un reproche à sa gloire.

J'envoie à M. le duc de Richelieu ce beau monument que vous érigez au roi, à la nation, et à l'amitié. C'est un bel exemple que vous donnez à la littérature. Madame du Châtelet, qui vous est tendrement obligée, donnera son exemplaire à madame la duchesse de La Vallière, et il restera dans la bibliothèque de Champs. Nous en prendrons d'autres lundi à Paris, où nous comptons arriver sur les trois heures. C'est là que j'embrasserai celui qui m'immortalise.

(2) Allusion à l'opéra-ballet de *Zélindor*. (G. A.)
(2) Moncrif était lecteur de la reine, et madame de Luynes dame d'honneur. (G. A.)
(3) La satire intitulée, *Requête du curé de Fontenoy*, est l'ouvrage de l'avocat Marchand. (G. A.)
(4) Tressan n'est pas nommé dans le *Poëme*, quoique ayant été blessé deux fois. (G. A.)
(5) Vers tiré des *Stances* de Cideville. (G. A.)
(6) Frédéric avait gagné la bataille de Friedberg le 4 juin. (G. A.)

(1) Voyez tome VI, aux *Epîtres*. (G. A.)
(2) Le *Temple de la Gloire*. (G. A.)
(3) Voilà la première fois que ce nom se trouve dans la *Correspondance*. (G. A.)
(4) La maréchale de Villars. (G. A.)
(5) L'abbé Desfontaines, auteur d'un *Avis à M. de Voltaire* sur son *Poëme*. (G. A.)

1369. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Champs, le 25 juin.

Je suis, comme l'Arétin, en commerce avec toutes les têtes couronnées; mais il s'en faisait payer pour les mordre, et je ne leur demande rien pour les amadouer. Recevez donc, monseigneur, cet énorme paquet, que vous pourriez faire partir par la première flotte que vous enverrez à la pêche de la baleine. Que direz-vous de mon insolence? vous ai-je assez importuné de mes *Batailles?* Tantôt c'est pour la princesse de Suède, tantôt c'est pour la czarine. Vous êtes bien heureux que je vous sauve le roi de Prusse, cette fois-ci; et, si vous étiez à Paris, vous auriez vraiment un paquet pour le pape. Eh bien! il pleut donc des victoires! Le roi de Prusse bat nos ennemis, et fait des épigrammes contre eux. Oh! la belle et glorieuse paix que vous ferez! Je vous prépare une fête pour votre retour; j'y couronnerai le roi de lauriers. En attendant, vous recevrez une septième édition de Lille, de ce petit monument que j'ai élevé à la gloire de notre monarque. Dites-lui-en un peu de bien, et empêchez, si vous pouvez, les *araignées* (1) de se manger.

Voici une mauvaise plaisanterie que j'écris au roi de Prusse. Vous verrez, monseigneur, que je ne le traite pas si pompeusement que le vainqueur de Fontenoy :

Lorsque deux rois s'entendent bien, etc.

Cela n'est pas bon à courir, mais peut-être en peut-on amuser le roi preneur de villes et gagneur de batailles; car encore faut-il amuser son héros.

Où est M. votre fils? négocie-t-il avec le gros M. Bertin (2)? Je n'ai pas vu votre belle-fille, à qui je voulais rendre mes respects. Je suis tantôt à Champs, tantôt à Etiolles (3). Préparez pour la fête les oliviers que je voudrais qui ornassent le théâtre.

1370. — A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Parigi, 27 giugno.

Signor mio illustrissimo, e principe colendissimo, o l'esercito del duca di Lobkowitz, o l' ammiraglio Martin a intercettato le lettere che o avuto l' onore di scrivere a vostra eccellenza. Le o scritto due volte, e le o mandato un esemplare del poema che ho composto sopra la vittoria di Fontenoy; ho indirizzato il piego come l' avevate prescritto. Potete dubitare ch' io fossi tardo nel ringraziarvi del sommo onore che m' avevate fatto? Mene ricorderò sempre; e qual barbaro potrebbe mai dimenticarsi di tanti vezzi e del vostro bell' ingegno? Avete guadagnato più d'un cuore in Francia, fra gli Alemanni, e sotto il polo. O che fate bene adesso di passare i vostri belli giorni a Venezia, quando tutta l' Europa è matta da catena, e che la guerra fa un campo d' orrore di tanti matti! Il vostro re di Prussia, che non è più il vostro (4), ha battuto atrocemente i vostri Sassoni. Il nostro re ha rintuzzato l' intrepido furore degl' Inglesi, e mentre che la tromba assorda tutte le orecchie,

. . . . Tu, Tityre, lentus in umbra,
Formosam resonare doces Amaryllida *lacus*. (VIRG., ecl. I.)

Aspetto colla più viva impazienza la *Vita di Giulio Cesare*. la quale ho sentito che avevate scritta. Il sogetto è più grande è più movente, che quello della *Vita di Cicerone*, che ha, pigliato Middleton. Vi prego di dirmi quando la vostra bell' opera uscirà in pubblico.

Emilia è sempre interrata nei profondi e sacri orrori di Newton; io sono costretto di fare corone di fiori pel mio re, e di vagheggiare le Muse.

Mi parlate della sanità del gran conte di Sassonia; i suoi allori sono stati il più salutare rimedio che potesse sanarlo; va meglio dopo che ha battuto i nostri amici gl' Inglesi; la vittoria l' ha invigorito.

Maupertuis cangia di patria, si fa prussiano, ed abbandona affatto Parigi per Berlino. Il re di Prussia gli dà dodeci mila franchi ogni anno; accetta egli quel che io o rifiutato; i miei amici sono nel mio cuore avanti di tutti i monarchi e governatori del mondo.

Addio, caro conte; le rassegno intanto l'immutabilità della mia divozione nel baciarle riverentemente le mani, e nel dirmi di vostra eccellenza

Umilissimo ed affezionatissimo servidore.

(1) Les rois. (G. A.)
(2) Ou plutôt, Bentinck. (G. A.)
(3) Château de la Pompadour. (G. A.)
(4) Algarotti était retourné à Venise. G. A.)

1371. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

28 juin (1).

On prétend, monseigneur, que vous donnerez bientôt une paix glorieuse : il n'y a que cela au-dessus d'une victoire. Votre nom sera aussi cher à la nation qu'à moi. J'ajouterai un acte pour vous à ma fête. Daignez protéger mon petit paquet pour Amsterdam. Je me souviens d'une certaine lettre pour Edimbourg (2); si vous l'aviez encore, vous pourriez aisément l'envoyer à l'abbé de La Ville (3), qui la mettrait tout simplement à la poste. J'abuse horriblement de vos bontés,

O et præsidium et dulce decus meum.

La tête me tourne de vers et de fêtes.

1372. — AU MÊME.

A Champs, 4 juillet (4).

Vous allez donc, monseigneur, faire le siége d'Oudenarde (5); mais on dit que tout va mal en Allemagne, et que vous allez rapasser le Rhin. Si cela est, vous avez quitté le solide pour le brillant, et ce n'était pas la peine de donner l'exclusion au grand-duc pour le voir empereur dans trois mois (6). Mais ce ne sont pas là mes affaires; je n'ai qu'à vous chanter. J'ai travaillé à faire de mon *Fontenoy* un monument. Je vous supplie de protéger cette lettre qui contient douze vers au moins; ce sont pour moi douze traites. Est-ce que M. votre fils est revenu? je lui présente donc mes respects.

O maudite guerre! ne finiras-tu point? Quand chanterai-je la paix et M. d'Argenson? ***Major convictor et actor!***

1373. — A MADAME LA MARQUISE DE POMPADOUR.

Sincère et tendre Pompadour
(Car je peux vous donner d'avance
Ce nom qui rime avec l'amour,
Et qui sera bientôt le plus beau nom de France),
Ce tokai dont votre excellence
Dans Etiolles me régala
N'a-t-il pas quelque ressemblance
Avec le roi qui le donna?
Il est, comme lui, sans mélange;
Il unit, comme lui, la force et la douceur,
Plaît aux yeux, enchante le cœur,
Fait du bien et jamais ne change.

Le vin que m'apporta l'ambassadeur manchot (7) du roi de Prusse (qui n'est pas manchot), derrière son tombereau d'Allemagne, qu'il appelait *carrosse*, n'approche pas du tokai que vous m'avez fait boire. Il n'est pas juste que le vin d'un roi du Nord égale celui d'un roi de France, surtout depuis que le roi de Prusse a mis de l'eau dans son vin par sa paix de Breslau (8).

Dufresny a dit, dans une chanson, que les rois ne se faisaient la guerre que parce qu'ils ne buvaient jamais ensemble; il se trompe: François Ier avait soupé avec Charles-Quint, et vous savez ce qui s'ensuivit. Vous trouverez, en remontant plus haut, qu'Auguste avait fait cent soupers avec Antoine. Non, madame, ce n'est pas le souper qui fait l'amitié, etc.

1374. — A M. DE MAUPERTUIS.

Paris, samedi 31 juillet.

On dit que vous partez (9) ce soir. Si cela est, je suis bien plus à plaindre d'être malade que je ne pensais. Je comptais venir vous embrasser, et je suis privé de cette consolation. J'avais beaucoup de choses à vous dire. S'il est possible que vous passiez dans la rue *Traversière* (10), où je suis actuellement souffrant, vous verrez un des hommes qui ont toujours eu le plus d'admiration pour vous, et à qui vous laissez les plus tendres regrets.

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) Le prétendant Charles-Edouard était parti pour l'Ecosse depuis le 12 juin. (G. A.)
(3) Ministre de France à La Haye. (G. A.)
(4) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(5) Oudenarde se rendit le 14 juillet. (G. A.)
(6) L'élection de François se fit à Francfort le 13 septembre (G. A.)
(7) Camas. (G. A.)
(8) En 1742. (G. A.)
(9) Pour Berlin. (G. A.)
(10) Voltaire y demeurait alors. (G. A.)

1375. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Le 10 août.

Je viens, monseigneur, de recevoir le portrait du plus joufflu saint-père que nous ayons eu depuis longtemps. Il a l'air d'un bon diable et d'un homme qui sait à peu près ce que tout cela vaut. Je vous remercie de ces deux faces de pontife du meilleur de mon cœur; je crois que, sans vous, ces deux visages-là, qu'on m'envoyait, se seraient en allés en brouet d'andouille. L'abbé de Tolignan, le cardinal Aquaviva, l'abbé de Canillac, ne se seraient point entendus pour me faire avoir les bénédictions papales si vous n'aviez eu la bonté d'écrire. Vous devriez bien dire au roi très chrétien combien je suis un sujet très chrétien.

Quand aurez-vous pris Ostende (1)? Quand aurez-vous fait un empereur? quand aurez-vous la paix? Je n'en sais rien; mais j'espère vous faire ma cour en octobre, pénétré de vos bontés.

1376. — A BENOIT XIV, PAPE.

Parigi, 17 agosto.

Beatissimo Padre, ho ricevuto coi sensi della più profonda venerazione, e della gratitudine la più viva, i sacri medaglioni de' quali vostra santità s' è degnata onorarmi. Sono degni del bel secolo dei Trajani ed Antonini; ed è ben giusto che un sovrano amatore riverito al par di loro, abbia le sue medaglie perfettamente come le loro lavorate. Teneva e riveriva io nel mio gabinetto una stampa di vostra beatitudine, sotto la quale ho preso l' ardire di scrivere :

Lambertinus hic est, Romæ decus et pater orbis,
Qui scriptis mundum docuit, virtutibus ornat.

Questa inscrizione, che almeno è giusta, fu il frutto della lettura che avevo fatta del libro con cui vostra beatitudine ha illustrata la chiesa e la letteratura; ed ammiravo come il nobil fiume di tanta erudizione non fosse stato turbato dal tanto turbine degli affari.

Mi sia lecito, beatissimo padre, di porgere i miei voti con tutta la cristianità, e di domandare al cielo che vostra santità sia tardissimamente ricevuta tra que' santi dei quali ella, con si gran fatica e successo, ha investigato la canonizzazione (2).

Mi conceda di baciare umilissimamente i sacri suoi piedi, e di domandarle, col più profondo rispetto, la sua benedizione.

Di vostra beatitudine il divotissimo, umilissimo ed obbligatissimo servitore. VOLTAIRE (3).

1377. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Le 17 août.

J'ai envie de ne point jouir du bénéfice d'historiographe sans le desservir; voici une belle occasion. Les deux campagnes du roi méritent d'être chantées, mais encore plus d'être écrites. Il y a d'ailleurs en Hollande tant de mauvais Français qui inondent l'Allemagne d'écrits scandaleux, qui déguisent les faits avec tant d'impudence, qui, par leurs satires continuelles, aigrissent tellement les esprits, qu'il est nécessaire d'opposer à tous ces mensonges la vérité représentée avec cette simplicité et cette force qui triomphent tôt ou tard de l'imposture. Mon idée ne serait pas que vous demandassiez pour moi la permission d'écrire les campagnes du roi; peut-être sa modestie en serait alarmée, et d'ailleurs je présume que cette permission est attachée à mon brevet; mais j'imagine que si vous disiez au roi que les impostures qu'on débite en Hollande doivent être réfutées, que je travaille à écrire ses campagnes (4), et qu'en cela je remplis mon devoir, que mon ouvrage sera achevé sous vos yeux et sous votre protection; enfin, si vous lui représentez ce que j'ai l'honneur de vous dire, avec la persuasion que je vous connais, le roi m'en saura quelque gré, et je me procurerai une occupation qui me plaira, et qui vous amusera. Je remets le tout à votre bonté. Mes fêtes (5) pour le roi sont faites; il ne tient qu'à vous d'employer mon loisir.

Je n'entends point parler de la Russie. Oserai-je vous supplier de vouloir bien me recommander à M. d'Alion (6)? Vous me protégez au midi, daignez me protéger au nord; et puisse la paix habiter les quatre points cardinaux du monde, et le milieu!

Madame du Châtelet vous fait mille compliments.

1378. — AU CARDINAL QUERINI,

ÉVÊQUE DE BRESCIA, BIBLIOTHÉCAIRE DU VATICAN.

Parigi, 17 agosto.

La perfetta conoscenza che vostra eminenza à di tutte le scienze, la protezione che compartisce alle scienze sono i motivi che danno l'animo d'importunare vostra eminenza, benchè il suo gusto e la sua capacità siano per tormelo. Porgo dunque ai piedi di vostra eminenza un piccolo tributo del mio rispetto, e della stima, nella quale è tenuta a Parigi, come in Italia. Ho sempre detto che i Francesi e gli altri popoli, sono obbligati all' Italia di tutte le arti e scienze. Tutti i fiori adornarono i vostri giardini più di un secolo avanti che il nostro terreno fosse dissodato e colto. Ecco i miei titoli per ambire d'essere sotto la sua protezione. Le porgo l'omaggio d'una piccola opera (1), la quale il re cristianissimo ha fatto stampare nel suo palazzo.

Ho celebrato vittorie, e tutti i miei voti sono per la pace; un tal sentimento non dispiacerà a un savio che, fra tanti furori e disagi del mondo, compatisce ai vinti, ed ancora ai vincitori.

Si compiaccia d'accogliere benignamente le rispettosissime attestazioni del mio ossequio; le bacio la sacra propora, e sono con ogni maggiore rispetto, etc.

1379. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Etiolles, le 19 août.

Je ne crains pas, monseigneur, malgré votre belle modestie, que vous me brouilliez avec madame de Pompadour, pour tout le mal que je lui dis de vous; car, après tout, il faut être indulgent pour les petits emportements où le cœur entraîne d'anciens serviteurs.

J'ai écrit à *nostro signore* le saint-père, pour le remercier de ses portraits, et je me flatte bientôt d'un petit bref. Si je dois au cardinal Aquaviva deux médailles, je vous dois les deux autres, et cependant je sens que je suis plus reconnaissant pour vous que pour l'Aquaviva.

J'ai envoyé des *Fontenoy* au roi d'Espagne (2), à madame sa très honorée et très belligérante épouse, au sérénissime prince des Asturies, au sérénissime infant cardinal, le tout adressé à M. l'évêque de Rennes (3), à qui j'ai dit que je prenais cette liberté grande, parce que vous daignez m'aimer un peu depuis quarante-deux ou quarante-trois ans. Pardon de l'époque, mais ne me démentez pas sur le fond.

Il serait fort doux que je dusse encore à votre protection quelques petites marques des bontés de leurs majestés catholiques. Je mets les princes à contribution, comme l'Arétin, mais c'est avec des éloges; cette façon-là est plus décente.

En vérité, je vous aurais bien de l'obligation si vous vouliez bien, dans votre première lettre à M. de Rennes, lui toucher adroitement quelque petit mot des services qu'il peut me rendre. Les médailles papales, l'impression du Louvre, et quelque marque de magnificence espagnole, seront une belle réponse aux Desfontaines.

Mais il faut que je vous parle de la *Lettre* à un archevêque de Cantorbéry, écrite par un mauvais prêtre nommé Lenglet (4). Vous savez qu'il y dit tout net que M. de Chauvelin reçut cent mille guinées des Anglais, pour le traité de Séville. Cent mille guinées! l'abbé Lenglet ne sait pas que cela fait plus de deux millions cinq cent mille livres. Si cela n'était que ridicule, passe; mais une calomnie atroce fait toujours plus de bien que de mal au calomnié. M. de Chauvelin a une grande famille. On trouve affreux qu'on ait imprimé une injure si indécente. Les indifférents disent qu'il n'est pas permis d'attaquer ainsi des ministres, que l'exemple est dangereux, et l'on se plaint du lieutenant de police. Celui-ci dit que c'est l'affaire de Gros de Boze (5), et Gros de Boze dit que c'est la vôtre; que vous avez jugé la pièce imprimable, et moi je dis que non; qu'on vous a envoyé l'ouvrage comme étant fait en pays étranger, et que vous avez répondu sim-

(1) Ostende fut prise le 23 août. (G. A.)
(2) Benoît XIV a écrit un *Traité de la Béatification et de la Canonisation*. (G. A.)
(3) Voyez, tome III, en tête de *Mahomet*, la dédicace au pape, datée du même jour. (G. A.)
(4) Voyez, tome II, l'Avertissement du *Précis du Siècle de Louis XV*. (G. A.)
(5) Toujours le *Temple de la Gloire*. (G. A.)
(6) Ambassadeur en Russie. (G. A.)

(1) Le *Poëme de Fontenoy*. (G. A.)
(2) Philippe V, marié à Elisabeth Farnèse. (G. A.)
(3) De Vauréal, ambassadeur à Madrid. (G. A.)
(4) *Lettre d'un pair de la Grande-Bretagne sur les affaires présentes de l'Europe* (par Lenglet Dufresnoy). Voltaire, dans sa lettre à d'Aigueberre du 4 avril 1743, parle autrement de ce savant abbé. (G. A.)
(5) Inspecteur de la librairie. (G. A.)

plement que l'auteur prenait le parti de la France contre la maison d'Autriche; que vous n'aviez répondu que sur cet article, et que d'ailleurs vous êtes loin d'approuver une pièce mal écrite, mal conçue, pleine de sottises et de calculs faux. Fais-je bien, fais-je mal? Prescrivez-moi ce qu'il faut dire et taire.

Je vous suis attaché pour ma vie, avec la tendresse la plus respectueuse et la plus ardente.

Nous gagnons donc la Flandre pour ravoir un jour le Canada. En attendant, les castors seront chers; j'ai envie de proposer les bonnets. Trouvez donc sous votre bonnet quelque façon de nous donner la paix. Le beau moment pour vous!

1380. — A MONSIGNOR G. CERATI,

A FIRENZE O A PISA.

Parigi, 20 agosto.

Signore illustrissimo, e padrone colendissimo e reverendissimo

Quando si è goduto l' onore della vostra conversazione, non sene perde più la memoria. Mi do il vanto d' essere uno di quelli che hanno risentito questo onore colla più parziale stima et coi sensi del più tenero rispetto. Mi lusingo che ella si compiacerà di ricevere colla sua solita benignità l' omaggio che le porgo d' un libretto, che il re cristianissimo ha fatto stampare nel suo palazzo. Benchè ella sia sotto il dominio d' un principe (1) che non è ancora nostro amico, nondimeno tutti i letterati, tutti gli amatori della virtù sono del medesimo paese.

E veramente l' Italia è mia patria, giacchè gli Italiani, ma particolarmente i Fiorentini ammaestrarono le altre nazioni in ogni genere di virtù e scienza. La loro stima sarà sempre il più glorioso premio di tutti i miei lavori. Stimolato da un tanto motivo, la supplico di pigliarsi il fastidio d'inviare un esemplare del mio libretto a monsignor Rinuccini (2), ed un altro al signor Cocchi, la stima di cui ho sempre ambito, ed a cui restero sempre obbligato. Prego Iddio che i vostri occhi siano intieramente risanati, e così buoni come sono quelli dell' anima vostra. Le bacio di cuore le mani; o sono con ogni maggiore ossequio, etc... VOLTAIRE.

1381. — A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

Août.

Vous devez avoir reçu, monsieur, les prémices de l'édition du Louvre (3), telles que vous les voulez, simples et sans reliure; voilà comme il vous les faut pour Plombières; mais le roi en a fait relier un exemplaire pour votre bibliothèque de Paris, que je compte bien avoir l'honneur de vous présenter, à votre retour.

Je vous ai fait une infidélité, en fait de livres. Je parlais, il y a quelques jours, à madame de Pompadour, de votre charmant, de votre immortel *Abrégé de l'Histoire de France;* elle a plus lu à son âge qu'aucune vieille dame du pays où elle va régner, et où il est bien à désirer qu'elle règne. Elle avait lu presque tous les bons livres, hors le vôtre; elle craignait d'être obligée de l'apprendre par cœur. Je lui dis qu'elle en retiendrait bien des choses sans efforts, et surtout les caractères des rois, des ministres, et des siècles; qu'un coup d'œil lui rappellerait tout ce qu'elle sait de notre histoire, et lui apprendrait ce qu'elle ne sait point; elle m'ordonna de lui apporter, à mon premier voyage, ce livre aussi aimable que son auteur. Je ne marche jamais sans cet ouvrage. Je fis semblant d'envoyer à Paris, et, après souper, on lui apporte votre livre en beau maroquin, et à la première page était écrit :

> Le voici ce livre vanté;
> Les Grâces daignèrent l'écrire
> Sous les yeux de la Vérité,
> Et c'est aux Grâces de le lire.

etc., etc., etc. Il y en a davantage, mais je ne m'en souviens pas; je ne me souviens que de vos vers aimables où *Corneille déshabille Psyché*. Nous ne déshabillons personne dans notre fête. Cahusac (4) pourrait bien n'être point joué, mais on donnera un magnifique ouvrage composé par M. Bonneval (5), des Menus, et mis en musique par Colin (6). Vous savez que le sylphe (1) réussit. Cela fait, ce me semble, un très joli spectacle; venez donc le voir. Peut-on prendre toujours des eaux? Revenez dans ces belles demeures, où je ne souperai plus, mais où je vous ferai ma cour, si vous et moi sommes assez sages pour dîner.

Tortone est pris (2), le château non; mais tout le Canada est perdu pour nous; plus de morues, plus de castors. La paix, la paix! Je suis las de chanter les horreurs de la destruction. Oh! que les hommes sont fous, et que vous êtes charmant? Savez-vous que je vous idolâtre?

1382. — A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

> Vous êtes dans le beau pays (3)
> Des amours et des perdrix.
> Tout cela vous convient; quels beaux jours sont les vôtres!
> Mais dans le triste état où le destin m'a mis,
> Puis-je suivre les uns, puis-je manger les autres?
> Aux autels de Vénus on peut, dans son malheur,
> Quand on n'a rien de mieux, donner au moins son cœur;
> Mais sans son estomac peut-on se mettre à table
> Chez ce héros de Champs, intrépide mangeur,
> Et non moins effronté buveur,
> Qui d'un ton toujours gai, brillant, inaltérable,
> Répand les agréments, les plaisirs, les bons mots,
> Les pointes quelquefois, mais toujours à propos?
> La tristesse, attachée à ma langueur fatale,
> Me chasse de ces lieux consacrés au bonheur;
> Je suis un pauvre moine indigne du prieur.
> La santé, la gaîté, la vive et douce humeur,
> Sont la robe nuptiale
> Qu'il faut au festin du Seigneur.

Je suis donc dans les ténèbres extérieures, malade, languissant, triste, presque philosophe. Je souffre chez moi patiemment, et je ne peux aller à Champs. Je vous prie de faire mes excuses à la beauté et aux grâces (4). M. du Châtelet a reçu ma lettre d'avis, et m'a fait réponse. Toutes les autres affaires vont bien, mais ma santé va plus mal que jamais. Le corps est faible, et l'esprit n'est point prompt; c'est un lot de damné.

1383. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Ce 28 septembre.

Je reçois, monseigneur, votre lettre à dix heures du soir, après avoir travaillé, toute la journée, à certain plan de l'Europe, pour en venir aux campagnes du roi (5). Le tout pourra vous amuser à Fontainebleau.

Je vais quitter les traités d'Hanovre et de Séville pour la capitulation (6) de Tournai. Les Hollandais deviennent des Carthaginois; *fides punica*. Je tâcherai de remplir vos intentions, en suivant votre esprit, et en transcrivant vos paroles, qu'il faut appuyer des belles figures de rhétorique appelées *ratio ultima regum* (7). C'est à M. le maréchal de Saxe à donner du poids à l'abbé de La Ville.

Vous aurez, monseigneur, votre amplification au moment que vous la voudrez. Mille tendres respects.

P.-S. Madame de Colorini (c'est, je crois, son nom), la gouvernante des pauvres princesses de Bavière, attend de vous certaine ordonnance. Je crois qu'elle m'a dit que vous deviez la remettre à madame du Châtelet. Elle est venue au chevet de mon lit pour cela, et se mettrait, je crois, dans le vôtre, si elle osait.

Adieu, monseigneur; heureux les gens qui vous voient!

1384. — A M. DE RICHELIEU (8).

Le malingre Voltaire ne put hier faire sa cour à son héros; il souffre et il l'adore.

Il supplie très humblement monseigneur le duc de vouloir bien faire parvenir au premier président de Nîmes le mémoire ci-joint, avec un petit mot de réflexion de sa part. Il ne s'agit que de recommander au dit président d'examiner le mémoire, et s'il le trouve juste, d'empêcher un procès mal fondé et très indécent que son secrétaire veut intenter, se flattant de la protection de son maître.

(1) Le grand-duc de Toscane, couronné empereur en septembre.
(2) Secrétaire d'État de Florence. (G. A.)
(3) Du *Poëme de Fontenoy*. (G. A.)
(4) Auteur des *Fêtes de Polymnie*. (G. A.)
(5) *Jupiter vainqueur des Titans*. (G. A.)
(6) Colin de Blamont. (G. A.)

(1) *Zélindor*, de Moncrif. (G. A.)
(2) Le 14 août. Le château se rendit le 3 septembre. (G. A.)
(3) A Champs, chez le duc de La Vallière. (G. A.)
(4) La duchesse de La Vallière. (G. A.)
(5) *L'Histoire de la guerre de 1741*. (G. A.)
(6) 1725 et 1729. (G. A.)
(7) Voyez, tome V, page 668, les *Représentations aux États-Généraux de Hollande*. (G. A.)
(8) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

Voilà pour le commandant du Languedoc.
Voici pour le premier gentilhomme.

Je vous prie d'ordonner qu'on joue *Zulime* et l'*Indiscret* à Fontainebleau avec mes autres pièces. Je ne veux paraître que sous vos auspices.

1385. — A M. FALKENER,

SECRÉTAIRE DU DUC DE CUMBERLAND.

Paris, ce 1er octobre 1745 (1).

Sir, you bear a name that I love and respect (2). I have, these twenty years since, the honour to be friend to sir Everard Falkener. I hope it is a recommendation towards you. A better one is my love for truth. I am bound to speak it. My duty is to write the history of the late campaings, and my king and my country will approve me the more, the greater justice I'll render to the english nation.

Though our nations are ennemies at present, yet they ought for ever to entertain a mutual esteem for one another: my intention is to relate what the duke of Cumberland has done worthy of himself and his name, and to enregister the most particular and noble actions of your chiefs and officers, which deserve to be recorded, and what passed most worthy of praise at Dettingen and Fontenoy, particularities, if there is any, about general sir James Campbel's death, in short, all that deserves to be transmitted to posterity.

I dare or presume to apply to you, sir, on that purpose; if you are so kind as to send me some memoirs, I'll make use of them. If not, I'll content myself with relating what has been acted noble and glorious on our side; and I will mourn to leave in silence many great actions done by your nation, which it would have been glorious to relate. If you think fit, sir, to do me the favour I ask, I beg you will direct the paquet, to *M. de Séchelles, intendant des armées de France.*

I am, sir, with respect, your most humble and obedient servant. VOLTAIRE, *historiographe de France* (3).

1386. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Du 29, mardi (4) matin.

Voici, monseigneur, ce que je viens de jeter sur le papier (5). Je me suis pressé, parce que j'aime à vous servir, et que j'ai voulu vous donner le temps de corriger le mémoire.

Je crois avoir suivi vos vues; il ne faut point trop de menaces. M. de Louvois irritait par ses paroles; il faut adoucir les esprits par la douceur, et les soumettre par les armes.

Vous n'avez qu'à m'envoyer chercher quand vous serez à Paris, et vous corrigerez mon thème; mais vous ne trouverez rien à refaire dans les sentiments qui m'attachent à vous.

1387. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Fontainebleau, ce 5 octobre.

Vraiment les grâces célestes ne peuvent trop se répandre, et la lettre (6) du saint-père est faite pour être publique. Il est bon, mon respectable ami, que les persécuteurs des gens de bien sachent que je suis couvert contre eux de l'étole du vicaire de Dieu. Je me suis rencontré avec vous dans ma réponse, car je lui dis que je n'ai jamais cru si fermement à son infaillibilité.

Je resterai ici jusqu'à ce que j'aie recueilli toutes mes anecdotes sur les campagnes du roi, et que j'aie dépouillé les fatras des bureaux. J'y travaille, comme j'ai toujours travaillé, avec passion; je ne m'en porte pas mieux. Je vous apporterai ce que j'aurai ébauché. M. et madame d'Argental seront toujours les juges de mes pensées et les maîtres de mon cœur.

Bonsoir, couple adorable; je vous donne ma bénédiction, je vous remets les peines du purgatoire, je vous accorde des indulgences. C'est ainsi que doit parler votre saint serviteur, en vous envoyant la lettre du pape; mais, charmantes créatures, il serait plus doux de vivre avec vous que d'avoir la colique en ce monde, et d'être sauvé dans l'autre. Hélas! je ne vis point; je souffre toujours, et je ne vous vois pas assez. Quel état pour moi, qui vous aime tous deux, comme les saints (au nombre desquels j'ai l'honneur d'être) aiment leur Dieu créateur!

1388. — A M. DE CIDEVILLE.

Le 6 octobre.

Lorsque tu fais un si riche tableau
Du fier vainqueur de l'Issus et d'Arbelles,
Tu veux encor que je sois un Apelles!
Il fallait donc me prêter ton pinceau.

O loisir qui me manquez, quand pourrai-je, entre vos bras, répondre tranquillement, et à mon aise, aux bontés de mon cher Cideville! O santé, quand écarterez-vous mes tourments, pour me laisser tout entier à lui!

Je suis accablé de mes maux d'entrailles, et il faut pourtant préparer des fêtes et écrire les campagnes du roi. Allons, courage; soutenez-moi, mon cher ami. Vous m'avez déjà encouragé dans le *Poëme de Fontenoy;* continuez.

Je vous fais part ici d'une petite lettre du saint-père, avec laquelle je vous donne ma bénédiction; mais j'aimerais mieux faire pour votre Académie (1) une inscription qui pût lui plaire, et n'être pas indigne d'elle. Elle réunit trois genres; si elle prenait pour devise une Diane, avec cette légende : *Tria regna tenebat;* avec l'exergue : *Académie des sciences, de littérature, et d'histoire, à Rouen,* 1745?

Bonsoir; je vous embrasse. Je n'ai pas un moment. Mes respects à votre Académie. N'oubliez pas M. l'abbé du Resnel, sur l'amitié de qui je compte toujours. V.

1389. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Paris, ce 20 octobre.

Monseigneur, il n'y a pas de soin que je ne prenne pour faire une *Histoire* complète des campagnes glorieuses du roi, et des années qui les ont précédées. Je demande des mémoires à ses ennemis mêmes. Ceux qui ont senti le pouvoir de ses armes m'aident à publier sa gloire.

Le secrétaire de M. le duc de Cumberland (qui est mon intime ami) m'a écrit une longue lettre, dans laquelle je découvre des sentiments pacifiques que les succès de sa majesté peuvent inspirer.

Si le roi jugeait que ce commerce pût être de quelque utilité, je pourrais aller en Flandre, sous le prétexte naturel de voir par mes yeux les choses dont je dois parler. Je pourrais ensuite aller voir ce secrétaire qui m'en a prié. M. le duc de Cumberland ne s'y opposerait assurément pas. Je suis connu de la plupart des anciens officiers qui l'entourent. Je parle l'anglais : j'ai des amis à Bruxelles, et ces amis sont attachés à la France. Je peux aisément, et en peu de temps, savoir bien des choses.

Le secrétaire de M. le duc de Cumberland a fait naître à son maître l'envie de me voir; les éloges (2) que j'ai donnés à ce prince, pour relever davantage la gloire de son vainqueur, lui ont donné quelque goût pour moi. Voilà ma situation.

Si sa majesté croit que je puisse rendre un petit service, je suis prêt; et vous connaissez mon zèle pour sa gloire et pour son service.

Je suis avec respect, etc.

---

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

(2) Voltaire croyait que le Falkener à qui il écrivait était un autre que son ami. La lettre du 23 explique cette méprise. (*A. François.*)

(3) Monsieur, vous portez un nom que j'aime et que je respecte. Depuis vingt ans j'ai l'honneur d'être l'ami de M. Everard Falkener. J'espère que c'est une recommandation auprès de vous; une meilleure encore, c'est mon amour pour la vérité, que j'ai mission de publier. Mon devoir est d'écrire l'histoire des dernières campagnes. Mon roi et mon pays m'approuveront d'autant plus que je rendrai une justice plus entière à la nation anglaise.

Quoique nos nations soient ennemies à présent, elles n'en doivent pas moins entretenir une estime mutuelle l'une pour l'autre. Mon intention est de raconter ce que le duc de Cumberland a fait de digne de lui-même et de son nom, et de rapporter les belles actions de vos chefs et de vos officiers qui méritent d'être recueillies, ce qui s'est passé de plus digne d'éloges à Dettingen et à Fontenoy, et, s'il est possible, quelques particularités sur la mort du général Campbel, en un mot, tout ce qui mérite d'être transmis à la postérité.

J'ose m'adresser à vous, monsieur, dans ce dessein. Si vous êtes assez bon pour m'envoyer quelques mémoires, j'en ferai usage; sinon je me contenterai de rapporter ce qui a été fait de noble et de glorieux de notre côté; et je regretterai vivement de garder le silence sur un grand nombre de belles actions qui appartiennent à votre nation, et que je serais fier de raconter. Si vous jugez à propos de m'accorder la faveur que je sollicite, ayez la bonté d'adresser le paquet à M. de Séchelles, intendant de l'armée de France.

Je suis, etc., VOLTAIRE, *Historiographe de France.*

(4) Ou plutôt mercredi, selon M. Beuchot. (G. A.)

(5) Les *Représentations aux Etats-Généraux.* (G. A.)

(6) Voyez, tome III, en tête du *Mahomet.* (G. A.)

(1) L'*Académie des sciences belles-lettres et arts* de Rouen, fondée en 1744, principalement par les soins de Cideville. Voltaire n'est pas inscrit parmi les membres. (G. A.)

(2) Voyez le *Poëme de Fontenoy.* (G. A.)

(BILLET AJOUTÉ.)

Voici, monseigneur, ce qui m'a passé par la tête, à la réception de la lettre anglaise du secrétaire du duc de Cumberland. Il ne tient qu'à vous de me procurer un voyage agréable, et peut-être utile. Vous pouvez disposer les esprits du comité. Je crois que M. le maréchal de Noailles même me donnera sa voix. Vous liriez ensuite ma lettre en plein conseil; chacun dirait oui, et le roi aussi. Tout ceci est dans le secret. Madame *** (1) n'en sait rien. Faites ce que vous jugerez à propos; mais j'ai plus d'envie encore de vous faire ma cour qu'au duc de Cumberland.

N. B. Ce secrétaire du duc do Cumberland est le chevalier Falkener, ci-devant ambassadeur à Constantinople, homme d'un très grand crédit, informé de tout mieux que personne, et, encore une fois, mon intime ami. Ne serait-il pas mieux que cela fût entre le roi et vous? Mais il y a encore un parti à prendre peut-être, c'est de vous moquer de moi. En tout cas, pardonnez au zèle, et brûlez mes rêveries.

1390. — A M. DE MONCRIF (2).

Le petit billet de mon cher Sylphe a été par les airs à Fontainebleau, de là à Paris. Mon cher Sylphe n'a qu'à venir avec madame de La Popelinière, lundi, demain, ou mercredi, à Versailles, s'il veut embellir de sa céleste présence nos fêtes terrestres.

1391. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Champs, ce 23 octobre.

Vraiment, monseigneur, ce que je vous ai proposé n'est que dans la supposition que vous crussiez que je pusse apprendre, par le chevalier Falkener, des circonstances que vous eussiez besoin de savoir. Je vous ai dit que ce digne chevalier a des sentiments *pacifiques*, mais je n'en conclus rien. Je me bornais seulement à vous demander si vous pensiez qu'on pût tirer quelque fruit de ses entretiens, et être plus au fait de ce qui se passe; voilà tout.

Si vous ne pensez pas que ce voyage puisse être utile, n'en parlez point. J'ai cru seulement devoir vous rendre compte de ma liaison avec le secrétaire du duc de Cumberland. J'aimerais mieux d'ailleurs travailler paisiblement ici à mon *Histoire*, que de courir aux nouvelles.

Il se peut faire de plus que le roi trouve en moi trop d'empressement. Je lui ai pourtant rendu quelques services en Prusse; mais croyez que je ne prétends point me faire de fête. Encore une fois, ce voyage proposé n'est que dans l'idée que vous voulussiez avoir quelque notion par ce canal. Or, c'est une curiosité dont vous n'avez pas besoin. Ce que me dirait le chevalier Falkener n'empêchera pas le *Prétendant* (3) d'être battant, ni d'être battu; par conséquent, voyage inutile; donc je crois qu'il n'en faut point effaroucher les oreilles du maître, sauf votre meilleur avis. J'aurai mille fois plus de plaisir à vous faire ma cour à Fontainebleau, qu'à voir des Anglais. Je compte y retourner quand M. de Richelieu aura disposé de moi pour ses fêtes.

Est-il possible que ce soit madame de Pompadour qui, à vingt-deux ans, déteste le cavagnole, et que ce soit madame du Châtelet-Newton qui l'aime!

Madame du Châtelet a plus d'envie de vous voir que vous n'en avez de causer avec elle. Nous vous sommes attachés solidairement.

Je vous fais mon compliment sur le héros d'Ecosse (4).

1392. — A M. FALKENER.

Paris, 23 octobre.

My dear and honorable friend, how could I guess your musulman person had shifted Galata for Flanders? and had passed from the seraglio to the closet of the duke of Cumberland? But now I conceive it is more pleasant to live with such a prince, than to speak in state to a grand-vizir by the help of an interpreter.

Had I thought it was my dear sir Everard who was secretary to the great prince, I had certainly taken a journey to Flanders. My duty is to visit the place where your nation gave such noble proofs of her steady courage. An historian ought to look on and view the theatre, in order to dispose the scenery of the work. This would have been a sufficient motive to ask leave of coming to you. But what greater reason, what better motive than my friendship for you? Who would be so cruel as to deprive me of the pleasure of embracing again my dear friend? You would have procured to me the honour to see your noble and royal master, and to approach that great prince, whom I admire from afar. I should have learned more in two or three conversations with you, than I could do by letters. Since you are so loath to write, pray my, dear sir, in the name of our old friendship, be not so neglectful. A secretary must be used to write: and the man by whom our letters are conveyed, knows very well we do not talk of politics.

Your kindness to me, your public spirited soul, your passion for your prince's glory shall induce you to impart to me the instructions I ask of you.

I send you the ninth edition of the poem you speak of: it is but a poem. I have followed there the laws of poetry, more than those of history. Yet you will see with what respect I have spoken of the duke of Cumberland, and what just praises I have bestowed on your noble nation.

Help me to do more justice to both. I beg of you to send me the *London Magazine* of these three last years. You may easily come at them by writring to London. I desire you would do me the favour to send the *paquet*, or parcel, to M. de Séchelles, who certainly will send it to me.

By the god the friendship! if you was to stay one month longer in Flanders, I would post away from Paris to see you; for I will be all my life your faithful and tender friend the sick (1).

1393. — A M. LE DUC DE RICHELIEU.

Octobre (2).

Je n'ai pas osé troubler mon héros; il faut le chanter et ne le pas importuner. S'il part (3), on lui prépare des lauriers; s'il ne part point, on lui prépare des plaisirs. Il est toujours sûr d'avoir des Anglaises ou des Françaises à son service, et quelque chose qui arrive, il aura l'honneur d'avoir entrepris l'expédition la plus glorieuse du monde, et assurément contre vent et marée.

Conservez, monseigneur le duc, une vie si illustre et si chère. Ou je vous attendrai dans peu, ou j'irai vous faire ma cour à Londres. Je vous verrai faisant un roi, et rendant le vôtre l'arbitre de l'Europe. Tout cela serait fait, si on avait pu partir le 25. Voilà à quoi tiennent les destinées des empires! Mais la vôtre sera toujours d'être l'homme de votre siècle le

(1) Madame du Châtelet. (G. A.)
(2) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(3) Charles-Edouard. (G. A.)
(4) Charles-Edouard avait été vainqueur à Preston-Pans le 2 octobre. (G. A.)

(1) Mon cher et honorable ami, comment pouvais-je deviner que votre musulmane personne eût quitté Galata pour la Flandre, et fût passée du sérail au cabinet du duc de Cumberland? Mais à présent je conçois qu'il est plus agréable de vivre avec un pareil prince que de parler en cérémonie à un grand-visir, à l'aide d'un interprète.

Si j'avais pensé que ce fût mon cher monsieur Everard qui fût secrétaire de ce grand prince, j'eusse certainement fait un voyage en Flandre. Mon devoir est de visiter les lieux où votre nation a donné de si belles preuves de son grand courage. Un historien doit voir et bien connaître le théâtre, pour mieux disposer les diverses scènes du drame. Ce motif aurait suffi pour demander la permission de me rendre auprès de vous; mais est-il une raison plus forte, un motif plus puissant, que mon amitié pour vous? Qui serait assez cruel pour me priver du plaisir d'embrasser encore mon cher ami? Vous m'auriez procuré l'honneur de voir votre noble et royal maître, et d'approcher de ce grand prince que j'admire de loin. J'en aurais appris bien plus en deux ou trois conversations avec vous que par des lettres. Je sais combien vous êtes paresseux à écrire; mais je vous conjure, mon cher monsieur, au nom de notre vieille amitié, de n'être plus si négligent. Un secrétaire doit être habitué à écrire, et celui qui transmet nos lettres sait très bien que nous ne parlons pas politique.

Votre bonté pour moi, votre amour du bien public, votre zèle pour la gloire de votre prince, vous engagent à me communiquer les instructions que je vous demande.

Je vous envoie la neuvième édition du poëme dont vous me parlez; mais ce n'est qu'un poëme. J'ai suivi les lois de la poésie, plutôt que celles de l'histoire. Cependant vous verrez avec quel respect j'ai parlé du duc de Cumberland, et quels justes éloges j'ai donnés à votre généreuse nation. Aidez-moi à leur rendre encore plus de justice à tous deux.

Je vous prie de m'envoyer le *London Magazine* de ces trois dernières années. Vous pourrez facilement vous le procurer, en écrivant à Londres. Faites-moi le plaisir, je vous prie, d'adresser le paquet chez M. de Séchelles, qui ne manquera pas de me l'envoyer.

Par le dieu de l'amitié! si vous deviez rester encore un mois en Flandre, je partirais en poste de Paris pour vous voir; car je serai toute ma vie votre fidèle et tendre ami. Le malade VOLTAIRE.

(2) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(3) Pour soutenir le *Prétendant*. (G. A.)

plus brillant; la mienne sera d'être, si je le peux, l'Homère de cet Achille qui a quitté Briséis pour aller renverser un trône. Triomphez, vivez et honorez-moi quelquefois d'un regard dans la foule de vos admirateurs.

1394. — AU CARDINAL QUERINI.

A Paris, ce 25 octobre.

Il faudrait, monseigneur, vous écrire dans plus d'une langue, si on voulait mériter votre correspondance; je me sers de la française, que vous parlez si bien, pour remercier votre éminence de sa belle prose et de ses vers charmants. Je revenais de Fontainebleau, quand je reçus le paquet dont elle m'a honoré; je m'en retournais à Paris avec madame la marquise du Châtelet, qui entend Virgile et vous, aussi bien que Newton. Nous lûmes ensemble votre excellente préface et la traduction que vous avez bien voulu faire du *Poëme de Fontenoy*. Je m'écriai :

Sic veneranda suis plaudebat Roma Quirinis;
Laus antiqua redit, Romaque surgit adhuc,
Non jam Marte ferox, dirisque superba triumphis;
Plus mulcere orbem quam domuisse fuit.

La fièvre et les incommodités cruelles qui m'accablent ne m'ont pas permis d'aller plus loin, et m'empêchent actuellement de dire à votre éminence tout ce qu'elle m'inspire. Elle me cause bien du chagrin en me comblant de ses faveurs; elle redouble la douleur que j'ai de n'avoir point vu l'Italie. Je ferais volontiers comme les Platon, qui allaient voir leurs maîtres en Égypte; mais ces Platon avaient de la santé, et je n'en ai point.

Permettez-moi, monseigneur, de vous envoyer une *Dissertation* (1) que j'ai faite pour l'Académie de Bologne, dont j'ai l'honneur d'être membre. Dès que je serai un peu rétabli, je lui ferai adresser cet hommage sous l'enveloppe de M. le cardinal Valenti, si vous le trouvez bon; car les dissertations de Paris à Rome ruinent quand on ne prend pas ses précautions. Ce sera le troc de Sarpédon; vous me donnez de l'or et je vous rendrai du cuivre. Il y a longtemps que tout homme qui cherche à enrichir son âme trouve bien à gagner avec la vôtre. La mienne sent tout le prix d'un tel commerce. Je suis, avec un profond respect, etc.

1395. — AU CARDINAL QUERINI.

Parigi, 7 di novembre.

Tutti li seguaci d'Ippocrate, i Boeravi, i Leprotti (2), non avrebbero mai potuto somministrare ai miei continui dolori un più dolce e più certo sollievo di quello che ho provato nel leggere le lettere, e le belle opere, delle quali vostra eminenza si è compiaciuta d'onorarmi. Ella mi ha destato dal languido torpore nel quale le malattie mie mi avevano sepolto.

Dica ella di grazia, qual' arte, qual' incanto pone ella in uso per condire, con tanti vezzi, tanta e così varia dottrina, e per adornarla di questa finitura di composizione in cui non appare l' arte, ma sopra tutto la facilità dello stile, e la vera e soda eloquenza?

Si raddoppio in cielo la felicità del cardinal Poli (3), dai nuovi pregi che la penna di vostra eminenza gli ha conferiti. Ella dà ad un tratto a questo celebre Inglese ed a se stessa l' immortalità del mondo letterato.

Credo bene io, coll' erudito Vulpio (4), che quel bel giovane scolpito in avorio sia il genio del re Tolomeo et di Berenice; ma mi pare più certo che vostra eminenza sia il mio; e se gli antichi soleano porgere i loro voti ai genj de' grand' uomini, mi fa d'uopo d'invocare quello del cardinal Querini. Gli rendo umilissime grazie, e mi protesto con ogni ossequio il suo zelante ammiratore.

(1) *Dissertation sur les changements arrivés à notre globe*, composée et imprimée d'abord en italien sous le titre de *Saggio intorno ai cambiamenti avvenuti sul globo della terra*, 1746. (G. A.)
(2) Médecin de Benoît XIV. (G. A.)
(3) Querini avait publié deux volumes in-folio intitulés *Reginaldi Poli et aliorum ad eumdem Epistolæ*. (G. A.)
(4) Professeur de philosophie à Padoue. (G. A.)

1396. — A M. MARMONTEL (1).

Venez, et venez sans inquiétude; M. Orri, à qui j'ai parlé, se charge de votre sort.

1397. — A M. DE LA REYNIÈRE.

17 novembre (2).

Le très obligé et très malade Voltaire, monsieur, vous demande deux grâces. La première est de vouloir bien munir de votre paraphe les quatre paquets ci-joints; la seconde, que mon cuisinier puisse servir d'aide au vôtre pendant quelques jours. Ce n'est pas que je prétende faire aussi bonne chère que vous; mais un cuisinier se rouille chez un malade qui n'a point d'écuelles lavées, et il faut protéger les beaux-arts (3).

Personne ne vous est attaché, monsieur, avec plus de reconnaissance que le malingre Voltaire.

1398. — A M. J.-J. ROUSSEAU (4).

Le 15 décembre.

Vous réunissez, monsieur, deux talents qui ont toujours été séparés jusqu'à présent. Voilà déjà deux bonnes raisons pour moi de vous estimer et de chercher à vous aimer. Je suis fâché pour vous que vous employiez ces deux talents à un ouvrage qui n'en est pas trop digne. Il y a quelques mois que M. le duc de Richelieu m'ordonna absolument de faire en un clin d'œil une petite et mauvaise esquisse de quelques scènes insipides et tronquées qui devaient s'ajuster à des divertissements qui ne sont point faits pour elles. J'obéis avec la plus grande exactitude; je fis très vite et très mal. J'envoyai ce misérable croquis à M. le duc de Richelieu, comptant qu'il ne servirait pas, ou que je le corrigerais. Heureusement il est entre vos mains, vous en êtes le maître absolu; j'ai perdu tout cela entièrement de vue. Je ne doute pas que vous n'ayez rectifié toutes les fautes échappées nécessairement dans une composition si rapide d'une simple esquisse, que vous n'ayez rempli les vides et suppléé à tout.

Je me souviens qu'entre autres balourdises, il n'est pas dit dans ces scènes, qui lient les divertissements, comment la princesse Grenadine passe tout d'un coup d'une prison dans un jardin ou dans un palais. Comme ce n'est point un magicien qui lui donne des fêtes, mais un seigneur espagnol, il me semble que rien ne doit se faire par enchantement. Je vous prie, monsieur, de vouloir bien revoir cet endroit, dont je n'ai qu'une idée confuse. Voyez s'il est nécessaire que la prison s'ouvre, et qu'on fasse passer notre princesse de cette prison dans un beau palais doré et verni, préparé pour elle. Je sais très bien que cela est fort misérable, et qu'il est au-dessous d'un être pensant de se faire une affaire sérieuse de ces bagatelles; mais enfin, puisqu'il s'agit de déplaire le

(1) Encore un protégé du poëte. Marmontel, âgé de vingt-deux ans, vint à Paris sur cette invitation de Voltaire; mais comme il arrivait, le contrôleur-général Orry fut renvoyé. (G. A.)
(2) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(3) On voit que tous les La Reynière furent gastronomes. (G. A.)
(4) Cette lettre de Voltaire est une réponse à la lettre suivante de J.-J. Rousseau, alors inconnu :

Paris, le 11 décembre 1745.

Monsieur, il y a quinze ans que je travaille pour me rendre digne de vos regards et des soins dont vous favorisez les jeunes muses en qui vous découvrez quelque talent. Mais, pour avoir fait la musique d'un opéra, je me trouve, je ne sais comment, métamorphosé en musicien. C'est, monsieur, en cette qualité, que M. le duc de Richelieu m'a chargé des scènes dont vous avez lié les divertissements de la *Princesse de Navarre*. Il a même exigé que je fisse, dans les canevas, les changements nécessaires pour les rendre convenables à votre nouveau sujet. J'ai fait mes respectueuses représentations; monsieur le duc a insisté, j'ai obéi. C'est le seul parti qui convienne à l'état de ma fortune. M. Ballot s'est chargé de vous communiquer ces changements. Je me suis attaché à les rendre en moins de mots qu'il était possible. C'est le seul mérite que je puis leur donner. Je vous supplie, monsieur, de vouloir les examiner, ou plutôt d'en substituer de plus dignes de la place qu'ils doivent occuper.

Quant au récitatif, j'espère aussi, monsieur, que vous voudrez bien le juger avant l'exécution, et m'indiquer les endroits où je me serai écarté du beau et du vrai, c'est-à-dire de votre pensée. Quel que soit pour moi le succès de ces faibles essais, ils me seront toujours glorieux, s'ils me procurent l'honneur d'être connu de vous, et de vous montrer l'admiration et le profond respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très humble, etc. J.-J. Rousseau, *citoyen de Genève*.

moins qu'on pourra, il faut mettre le plus de raison qu'on peut, même dans un mauvais divertissement d'opéra.

Je me rapporte de tout à vous et à M. Ballot, et je compte avoir bientôt l'honneur de vous faire mes remerciements, et de vous assurer, monsieur, à quel point j'ai celui d'être, etc.

1399. — A M. DE LA REYNIÈRE.

A Paris, rue Traversière, 17 décembre (1).

Je suis dans un si triste état, monsieur, et ma santé est si empirée que je n'ai pu venir vous remercier de toutes vos bontés. Mais plus mon état est à plaindre, plus je compte sur la bienveillance que vous avez toujours eue pour moi. Je vous supplie de vouloir bien honorer de vos attentions ce paquet pour M. le cardinal Querini, qui m'est fort important. Je vous ai toujours obligation, monsieur. J'ai l'honneur d'être, avec la plus vive reconnaissance, votre très humble et très obéissant serviteur.

1400. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Versailles, et jamais à la cour, décembre.

Je vous envoie, mes adorables anges, une fête (2) que j'ai voulu rendre raisonnable, décente, et à qui j'ai retranché exprès les fadeurs et les sornettes de l'opéra, qui ne conviennent ni à mon âge, ni à mon goût, ni à mon sujet.

Vraiment, mes chers anges, je crois bien que la vérité se trouvera chez vous, et que j'y trouverai plus de secours qu'ailleurs; aussi je compte bien venir profiter de vos volontés, dès que j'aurai débrouillé ici le chaos des bureaux (3). Il est absolument nécessaire que je commence par ce travail, pour avoir des notions qui ne soient point exposées à des contradictions devant le ministre et devant le roi. Ce travail, joint aux tracasseries du pays, me retient ici plus longtemps que je ne pensais. Il faut que mon ouvrage soit approuvé par M. d'Argenson; il est mon chancelier, et M. de Crémilles mon examinateur. Vous jugez bien que c'est moi qui ai demandé M. de Crémilles (4), et que je n'ai pas eu de peine de l'obtenir.

Je me trouvais hier chez M. d'Argenson, et je parlais du combat de Mesle (5). Je disais combien cette action faisait d'honneur aux Français. Il y a surtout, disais-je, un diable de M. d'Azincourt, un jeune homme de vingt ans, qui a fait des choses incroyables. Comme je bavardais, entre M. d'Azincourt, que je n'avais jamais vu; il ne fut pas fâché. Je crois que c'est un officier d'un très grand mérite, car il écrit tout.

Adieu, le plus adorable ménage de Paris.

1401. — A MADAME D'ARGENTAL.

1745 (6).

Impossible, impossible. Mais il faut absolument que l'autre ange vienne un moment dans mon enfer. Vraiment, j'ai de grandes choses à lui dire.

1402. — A M. DE CIDEVILLE.

Versailles, le 7 janvier 1746.

Mon cher ami, j'ai entendu dire en effet, dans ma retraite de Versailles, qu'après le départ (7) de M. le duc de Richelieu, il était arrivé deux figures jouant de la flûte en parties. Ma figure, dans ce temps-là, était fort embarrassée d'une espèce de dyssenterie qui m'a retenu quinze jours dans ma chambre, et qui m'y retient encore. L'air de la cour ne me vaut peut-être rien; mais je n'étais point à la cour, je n'étais qu'à Versailles, où je travaillais à extraire, dans les bureaux de la guerre, des mémoires qui peuvent servir à l'Histoire dont je suis chargé. J'ai la bonté de faire pour rien ce que Boileau ne faisait pas étant bien payé; mais le plaisir d'élever un monument à la gloire du roi et à celle de la nation, vaut toutes les pensions de Boileau. J'ai porté cet ouvrage jusqu'à la fin de la campagne de 1745; mais ma détestable santé m'oblige à présent de tout interrompre; je suis si faible, qu'à peine je puis tenir ma plume en vous écrivant; je suis même trop mal pour me hasarder de me transporter à Paris. Voilà comment je passe ma vie; mais les beaux-arts et votre amitié feront éternellement ma consolation. Adieu, mon cher ami.

1403. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Paris, le 8 janvier.

Je ne décide point entre Genève et Rome. (*Henr.*, ch. II.)

Mais, s'il vous plaît, monseigneur, mon paquet, s'il arrive, me vient de Rome, et celui qu'on m'a rendu vient de Genève, et vous appartient. Voici le fait : Quand on m'apporta le ballot de votre part, je vis des livres en feuilles, et je ne doutai pas que ce ne fussent des *coglioneri italiane* que m'envoyait le cardinal Passionei. Je dépêchai le tout chez Chenut, relieur du roi, et de moi indigne. Il s'est trouvé, à fin de compte, que le ballot contient le *Dictionnaire du Commerce* (1), imprimé à Genève. J'ai sur-le-champ ordonné expressément à Chenut de ne point passer outre, et j'attends vos ordres pour savoir par qui et comment et quand vous voulez faire relier votre *Dictionnaire*, qu'on ne lit point assez, et dont la langue est rarement entendue à Versailles. Je vous souhaite les bonnes fêtes. Je me flatte que tôt ou tard, vous ferez quelque chose des *araignées* (2); mais si elles continuent à se détruire, ne soyez point détruit. Je le penserai toute ma vie, la paix de Turin (3) était le plus beau projet, le plus utile, depuis cinq cents ans. Mille tendres respects.

1404. — AU MÊME.

A Paris, le 14 janvier.

Si le prince Édouard ne doit pas son rétablissement à M. le duc de Richelieu, on dit que nous devrons la paix à M. le marquis d'Argenson. Les Italiens feront des sonnets pour vous; les Espagnols, des redondillas; les Français des odes; et moi, un poëme épique pour le moins. Ah! le beau jour que celui-là, monseigneur! En attendant, dites donc au roi, dites à madame de Pompadour, que vous êtes content de l'historiographe. Mettez cela, je vous en supplie, dans vos capitulaires. Que j'aurais de plaisir de finir cette Histoire par la signature du traité de paix!

Je viens d'envoyer à M. le cardinal de Tencin la suite de ce que vous avez eu la bonté de lire; il lit plus vite que vous; tant mieux, c'est une preuve que vous n'avez pas le temps, et que vous l'employez pour nous; mais lisez, je vous en prie, l'article qui vous regarde (c'est à la fin de 1744). Le public ne me désavouera pas, et je vous défie de ne pas convenir de ce que je dis.

Le pape a envie que j'aille à Rome, et le roi de Prusse, que j'aille à Berlin. Mais comme un de vos confrères (4) me traite à Versailles! On n'est point prophète chez soi.

On vient de m'envoyer un livre fait par quelque politique allemand, où votre gouvernement est joliment traité. J'y ai trouvé la lettre du maréchal de Schmettau, où il dit que M. d'Alion est un ignorant et un paresseux; mais vraiment pour paresseux, je le crois; il y a un an que je lui ai envoyé un gros paquet (5) que vous avez eu la bonté de lui recommander, et je n'en ai aucune nouvelle. Seriez-vous assez bon, monseigneur, pour daigner l'en faire ressouvenir, la première fois que vous écrirez au bout du monde?

Il paraît tant de mauvais livres sur la guerre présente, qu'en vérité mon *Histoire* est nécessaire. Je vous demande en grâce de dire au roi un mot de cet ouvrage auquel sa gloire est intéressée. J'ai peur que vous ne soyez indifférent, parce qu'il s'agit aussi de la vôtre; mais il faut boire ce calice. Je ne crois pas avoir dit un seul mot dans cette Histoire, que les personnes sages, instruites et justes ne signent. Vous me direz qu'il y aura peu de signatures, mais c'est ce peu qui gouverne en tout le grand nombre, et qui dirige, à la longue, la manière de penser de tout le monde.

Adieu, monseigneur,

. . . Nostrorum sermonum candide judex. (Hor., lib. I, ep. iv.)

---

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) La brochure du *Temple de la Gloire*, opéra joué, le 27 novembre et le 4 décembre, à Versailles. (G. A.)
(3) Pour son *Histoire de la guerre de* 1741. (G. A.)
(4) Officier qui dirigea presque toutes les opérations de l'armée en Flandre. (G. A.)
(5) 9 juillet 1745. (G. A.)
(6) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)
(7) Pour Calais. (G. A.)

(1) Par Savary des Brulons, mort en 1716. Le père de MM. d'Argenson avait encouragé l'auteur. (G. A.)
(2) Les rois. (G. A.)
(3) Le 26 décembre 1745, des préliminaires de paix avaient été signés entre la Sardaigne et la France; mais la reine d'Espagne n'y accéda pas. (G. A.)
(4) Maurepas. (G. A.)
(5) Voyez la lettre à d'Argenson du 3 mai 1745. (G. A.)

Votre historiographe n'a pu vous faire sa cour, dimanche passé, comme il s'en flattait; il passe son temps à souffrir et à historiographer; il vous aime, il vous respecte bien personnellement.

1405. — AU CARDINAL QUERINI.

Parigi, 3 febbrajo.

Porgo a lei un nuovo rendimento di grazie per gli ultimi suoi favori. La lettera pastorale di vostra eminenza mi fa desiderare d'essere uno dei suoi diocesani. Non direi allora come quelli d'Avranches : *Quand aurons-nous un évêque qui ait fait ses études?*

Il dono della sua libreria al suo popolo, ed ai suoi successori, sarà un monumento eterno del suo grande e generoso spirito (1). La marmorea mole che la contiene non durerà quanto la vostra memoria ; e le belle e savie opere di vostra eminenza, in ogni genere, saranno il più nobile ornamento di questo tesoro di letteratura. Non mi starebbe bene di voler porre in quel bel tempio alcuni de' miei imperfetti componimenti ; sono io troppo profano. Nondimeno dimanderò a vostra eminenza, fra pochi mesi, la licenza di presentarle un saggio d'istoria de' presenti movimenti, e delle guerre che scuotono d'ogni lato, e distruggono l'Europa. Tocca al mio re di farla tremare, ai grandi personnaggi di vostro carattere di pacificarla, a me di scrivere, con verità e modestia, quel ch' è passato. Ben so io che, quando dovrò parlare degl' ingegni che sono il fregio e l' onore di nostra età, incomincierò dal nome d'ell' illustrissimo cardinale Querini.

In tanto le bacio la sacra porpora, e mi rassegno con ogni maggiore ossequio e venerazione, etc.

1406. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Paris, le 17 février.

Je vous fais mon compliment de la belle chose que j'entends dire (2). Comptez que, quand vous serez au comble de la gloire, je serai à celui de la joie. Souvenez-vous, monseigneur, que vous ne pensiez pas à être ministre quand je vous disais qu'il fallait que vous le fussiez pour le bien public. Vous nous donnerez la paix en détail ; vous ferez de grandes et de bonnes choses, et vous les ferez durables, parce que vous avez justesse dans l'esprit et justice dans le cœur. Ce que vous faites m'enchante, et fait sur moi la même impression que le succès d'*Armide* sur les amateurs de Lulli.

Il faut que j'aille passer une quinzaine de jours à Versailles ; je ne serai point surpris si au bout de la quinzaine, j'y entends chanter un petit bout de *Te Deum* pour la paix. En attendant voulez-vous permettre que je fasse mettre un lit dans le grenier au-dessus de l'appartement que vous avez prêté à madame du Châtelet, sur le chemin de Saint-Cloud ? J'y serai un peu loin de la cour, tant mieux ; mais je me rapprocherai souvent de vous, car c'est à vous que mon cœur fait sa cour depuis bien longtemps, et pour toujours. Mille tendres respects.

1407. — A M. DE CROUZAS (3).

Paris, 27 février 1746.

Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire me fait voir quelles douces consolations on recevrait d'un cœur comme le vôtre, si on était dans l'adversité, et combien votre commerce doit être précieux à vos amis. J'ai ouï dire qu'on avait mis parmi les fausses nouvelles de la *Gazette de Berne* que j'étais disgracié de la cour. Ce n'est pas dans votre pays, monsieur, qu'on met le prix aux hommes suivant qu'ils sont bien ou mal auprès des rois. La vraie philosophie vous a fait connaître il y a longtemps qu'un honnête homme a besoin quelquefois de sa vertu pour ne pas s'enorgueillir d'une disgrâce. Horace a beau dire :

> Principibus placuisse viris non ultima laus est.
> HOR., lib. I, ep. I.

Horace est trop courtisan; il était bien loin de la vertu des Romains. Mais je vous avouerai, monsieur, sans être flatteur comme Horace, que, sous le gouvernement heureux où nous vivons, un homme qui tomberait aux disgrâces du roi ne devrait sentir que des remords. Le roi est le plus indulgent des princes et le moins accessible à la calomnie. Je ne comprends pas sur quel fondement le bruit a couru qu'il m'avait retiré ses bontés. Cette fausse nouvelle se débitait dans le temps même qu'il me comblait de bienfaits : il faut apparemment qu'ils m'aient attiré un peu d'envie ; mais il faut que cette envie soit bien aveugle. Quand elle ne peut nous priver de nos biens, elle se réduit à dire que nous n'en avons pas. Voilà une plaisante vengeance, de dire d'un homme qui se porte bien qu'il est malade ! Il faut laisser parler les hommes et ne point faire dépendre la réalité de notre bien-être des vanités de leurs discours.

Il est bien difficile, monsieur, que je puisse connaître l'adversité ; je suis trop médiocre, trop borné dans mes désirs, et placé trop bas pour tomber. Je suis placé solidement, parce que je ne suis pas élevé ; et c'est peut-être de toutes les conditions la plus douce. L'amitié d'un homme comme vous ajoute à cet état heureux un charme que je goûte avec délices. Les principes de vertu qui règnent dans tout ce que vous écrivez, et qui peignent toujours votre belle âme, passent dans la mienne comme les leçons d'un grand maître s'impriment naturellement dans le cœur des disciples. Je ne cesserai de vous répéter combien je regrette de ne vous avoir pas vu. J'avais quatre grands objets de mes désirs : vous, le roi de Prusse, l'Angleterre et l'Italie. J'ai vu le roi de Prusse et l'Angleterre ; mais l'Italie et M. de Crouzas me manquent, et je m'imagine que Lausanne est le séjour de la raison, de la tranquillité et de la vertu.

Puissiez-vous, monsieur, y jouir d'une très longue vie, afin de servir longtemps d'exemple et de consolation à ceux qui ont le bonheur de vivre avec vous !

J'ai l'honneur d'être avec les sentiments de la plus parfaite estime que personne ne vous refuse, et avec l'attachement que vous m'inspirez, monsieur, votre très humble, etc.

1408. — A M. DE LA CONDAMINE.

En partant pour Versailles, mars.

Mon cher philosophe, ou juif errant, je n'ai pu encore vous remercier de la bonté que vous avez eue de m'adresser à deux grands politiques, ni en profiter. J'ai été presque aussi errant que vous, et, de plus, malade. N'avez-vous point attrappé quelque augmentation de pension à votre Académie ? êtes-vous en train d'être payé des ministres, d'être récompensé, de vivre à Paris tranquille et heureux?

Bonsoir; souvenez quelquefois d'un homme qui s'intéresse à vous tendrement.

1409. A MADAME LA DUCHESSE DE MONTENERO (1).

Versaglia.

Perdoni l'eccellenza vostra, se le scrivo così di rado. Non a da rimproverarmi la mia dimenticanza, ma da compatire il cattivo stato di mia salute, che fa di me un uomo mezzo morto, e mi toglie la consolazione di più spesso prestare a vostra eccellenza il dovuto mio ossequio ; ma la pertinace e nojosa mia infermità, ed i miei continui dolori non hanno punto indeboliti i sentimenti di rispetto, di stima e del più vivo affetto che nutrirò sempre per lei. Nè il tempo, nè la lontananza potranno mai scancellare quel che il suo merito ha impresso nel mio cuore. Il felice parto dell' excellenza vostra mi a recato un così sensibil piacere, che ha fatto svanire tutti i miei affanni. Il mio animo non è ora capace di rissentire altro che la gioja di vostra eccellenza, quella del signor duca suo sposo, et di tutta l' illustrissima sua casa.

Vostra eccellenza é si cortese verso di me, che, nel tempo della sua gravidanza, s' è degnata di pensare a mandarmi un bel regalo di cioccolata, che il signor marchese de L'Hospital (2), già arrivato a Versaglia, mi farà parvenire da Marsiglia, fra poche settimane. Vorrei veramente prenderne alcune chicchere nel gabinetto di vostra eccellenza in Napoli, e godere il giubilo di vederla collocata nel grado (3) che a bramato.

Mi lusingo che quanto ella desidera, sarà dall' eccellenza vostra conseguito senza fallo, imperocchè il signor principe

(1) Querini avait fait don d'une bibliothèque à la ville de Brescia. (G. A.)
(2) On croyait qu'on allait avoir la paix avec la Sardaigne. (G. A.)
(3) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)

(1) Fille de la marquise du Châtelet. (G. A.)
(2) Il revenait de l'ambassade de Naples. (G. A.)
(3) La duchesse de Montenero désirait être dame du palais de la reine de Naples. (G. A.)

d'Ardore (1) essendo aggregato all' ordine del re di Francia, è ben giusto che quello di Napoli conceda alcuni favori alla più ragguardevole di tutte le dame francesi che possano fare l'ornamento d' una corte. Le auguro l' adempimento di tutte le sue brame; ma non mi consolerei mai di non vedere co' proprj occhi la sua felicità, di non poter baciare il suo bambino, nè profondamente inchinare la di lui cara madre.

Qui si fanno feste ogni giorno. Le nostre comuni vittorie in Italia ed in Fiandra hanno portato la casa di Borbone al colmo della sua gloria. Il duca di Richelieu deve esser ora sbarcato (2) in Inghilterra, ed avrà forse scacciato via il re Giorgio, quando nelle mani dell' eccellenza vostra capiterà la mia lettera. Eccellentissima mia signora, che ella sia sempre altrettanto felice, quanto lo sono i nostri monarchi.

Le auguro un felicissimo avanzamento ed esito dell' affare nel quale l'affezionatissima madre dell' eccellenza vostra, gli umilissimi suoi servidori fervidamente s'impiegano; ed io restero sempre colla viva ambizione d'ubbidirla, e con ogni maggiore rispetto e venerazione, di vostra eccellenza, etc.

1410. — AU CARDINAL PASSIONEI.

Marzo.

Stento ad imparare la lingua italiana; mentre si diletta l' eminenza vostra nell' abbellire la lingua francese. Aspetto colla maggior premura, e colli più vivi sentimenti di gratitudine i libri, coi quali ella si degna d'ammaestrarmi. Ma, essendo privo dell' onore di venire ad inchinarla in Roma, voglio almeno intitolarmi al suo patrocinio, e naturalizzarmi Romano in qualche maniera, nel sottoporre al suo sommo giudizio ed alla sua pregiatissima protezione questo *Saggio* che ho sbozzato in italiano. Prendo la libertá di pregarla di presentarlo a quelle Accademie delle quali ella è protettore (e credo che sia il protettore di tutte); ricerco un nuovo vincolo che possa supplire alla mia lontananza, e che mi renda uno de' suoi clienti, come se fossi un abitante di Roma. Sarei ben fortunato di vedermi aggregato a quelli che godono l' onore d' essere is strutti dalla sua dottrina, e di bevere a quel sacro fonte, del quale si degna d' inviarmi alcune gocciole.

Non voglio interrompere più longamente i suoi grandi negozj, e, baciando la sua sacra porpora, mi confermo, etc.

1411. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Mars.

Je ne vous fais point ma cour, monseigneur, mais je fais mille vœux pour le succès de votre belle entreprise (3). On dit que vous avez besoin de tout votre courage, et de résister aux contradictions, en faisant le bien des hommes. Voilà où l'on en est réduit. Vous avez de la philosophie dans l'esprit et de la morale dans le cœur; il y a peu de ministres dont on puisse en dire autant. Vous avez bien de la peine à rendre les hommes heureux, et ils ne le méritent guère. Oh! que vous allez conclure divinement mon *Histoire*, et que je me sais bon gré d'avoir barbouillé votre portrait ! il est vrai, du moins.

M. le cardinal Passionei me mande qu'il envoie sous votre couvert, par M. l'archevêque de Bourges (4), un paquet de livres dont il veut bien me gratifier.

Voici le saint temps de Pâques qui approche; la reine de Hongrie et la reine d'Espagne dépouilleront toutes deux *la vieille femme*, et se réconcilieront en bonnes chrétiennes; cela est immanquable. Ah! maudites *araignées* (5), vous déchirerez-vous toujours, au lieu de faire de la soie !

Grand et digne citoyen, ce monde-ci n'est pas digne de vous.

1412. — A MONSIEUR ET MADAME D'ARGENTAL.

Voltaire sait d'hier la mort du président Bouhier (6); mais il oublie tous les présidents vivants et morts quand il voit M. et madame d'Argental. On a déjà parlé à V. de la succession dans la partie de fumée qu'avait à Paris ledit président commentateur. V. est malade; V. n'est guère en état de se donner du mouvement; V. grisonne, et ne peut pas honnêtement frapper aux portes, quoiqu'il compte sur l'agrément du roi. Il remercie tendrement ses adorables anges. Il sera très flatté d'être désiré; mais il craindra toujours de faire des démarches. Mes divins anges! être aimé de vous, voilà la plus belle de toutes les places.

(1) Ambassadeur extraordinaire du roi de Naples à Paris. (G. A.)
(2) L'embarquement n'eut pas lieu. (G. A.)
(3) La paix. (G. A.)
(4) La Rochefoucauld, ambassadeur à Rome. (G. A.)
(5) Les rois. (G. A.)
(6) Académicien mort le 17 mars. (G. A.)

1413. — A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Le .... mars.

Je vous ai toujours cru ou parti ou partant, mon divin *Pollion*. Je vous ai cru portant la terreur et les grâces dans le pays des Marlborough et des Newton. Mais vous êtes comme les Grecs en Aulide, à cela près que dans cette affaire il y aura plus de pucelles... que de pucelles immolées.

Je n'ai point écrit à M. le duc de Richelieu ; je l'ai cru trop occupé. Je prépare pour lui ma trompette et ma lyre. Partez, soyez l'Achille et l'Homère, et conservez vos bontés pour votre ancien, très tendre, et très attaché serviteur.

1414. — AU R. P. DE LA TOUR, JÉSUITE,

PRINCIPAL DU COLLÉGE DE LOUIS-LE-GRAND.

A Paris, 1746 (1).

Mon révérend Père, ayant été élevé longtemps dans la maison que vous gouvernez, j'ai cru devoir prendre la liberté de vous adresser cette lettre, et vous faire un aveu public de mes sentiments dans l'occasion qui se présente. L'auteur de la *Gazette ecclésiastique* (2) m'a fait l'honneur de me joindre à sa sainteté, et de calomnier à la fois, dans la même page, le premier pontife du monde, et le moindre de ses serviteurs. Un autre libelle non moins odieux, imprimé en Hollande, me reproche avec fureur mon attachement pour mes maîtres, à qui je dois l'amour des lettres, et celui de la vertu (3); ce sont ces mêmes sentiments qui m'imposent le devoir de répondre à ces libelles.

Il y a quatre mois, qu'ayant vu une estampe du portrait de sa sainteté, je mis au bas cette inscription :

> Lambertinus hic est Romæ decus, et pater orbis,
> Qui terram scriptis docuit, virtutibus ornat.

Je ne crains pas que le sens de ces paroles soit repris par ceux qui ont lu les ouvrages de ce pontife, et qui sont instruits de son règne. S'il dépendait de lui de pacifier le monde, comme de l'éclairer, il y a longtemps que l'Europe joindrait la reconnaissance à la vénération personnelle qu'on (4) a pour lui. Monseigneur le cardinal Passionei, bibliothécaire du Vatican, homme consommé en tout genre de littérature, et protecteur des sciences aussi bien que le pape, lui montra ce faible hommage que je lui avais rendu, et que je ne croyais pas devoir parvenir jusqu'à lui. Je pris cette occasion d'envoyer à sa sainteté et à plusieurs cardinaux qui m'honorent de leurs bontés, le *Poëme sur la bataille de Fontenoy*, que le roi avait daigné faire imprimer à son Louvre. Je ne faisais que remplir mon devoir en présentant aux personnes principales de l'Europe ce monument élevé à la gloire de notre nation, sous les auspices du roi même. Vous savez, mon révérend Père, avec quelle indulgence cet ouvrage fut reçu à Rome. La gloire du roi, qui (5) ne se borne pas aux limites de la France, répandit quelques-uns de ses rayons sur ce faible essai: il fut traduit en vers italiens; et vous avez vu la traduction que son éminence M. le cardinal Querini, digne successeur des Bembes et des Sadolets, voulut bien en faire, et qu'il vous envoya.

Ceux qui connaissent le caractère du pape, son goût et son zèle pour les lettres, ne sont point surpris qu'il m'ait gratifié de plusieurs de ses médailles, lesquelles sont autant de monuments du bon goût qui règne à Rome. Il n'a fait en cela que ce que sa majesté avait daigné faire, et s'il a ajouté à cette faveur celle de m'honorer d'une lettre particulière, qui n'est point un bref de la daterie, y a-t-il dans ces marques de bonté si honorables pour la littérature, rien qui doive choquer, rien qui doive attirer les fureurs de la calomnie?

(1) Voltaire, candidat à l'Académie, publia cette lettre en 1746. C'est à tort que les éditeurs de Kehl l'ont datée du 7 février. Il s'en fit deux éditions, l'une in-8°, l'autre in-4°; elles présentent quelques variantes. (G. A.)
(2) Dans les *Nouvelles ecclésiastiques* de 1746, on lit : « L'auteur des *Lettres philosophiques* brûlées par la main du bourreau... est en commerce avec le pape, tandis que des évêques, des prêtres, des religieux, des religieuses, etc., sont traités d'excommuniés. Y a-t-il encore de la foi sur la terre, etc.
(3) *Vertu*, in-8° : « Je vous prie d'engager les révérends Pères qui travaillent au *Journal de Trévoux* à vouloir bien honorer d'une place dans leur recueil ce que je vais prendre la liberté de vous dire sur ces deux articles. *Il y a quatre mois*, etc. »
(4) In-8° : « Qu'elle a pour lui. »
(5) In-8° : « Qui est chère aux Romains comme à nous, répandit quelqu un de se rayons... »

Voilà pourtant ce qui a excité la bile de l'auteur clandestin de la *Gazette ecclésiastique* : il ose accuser *le pape d'honorer de ses lettres un séculier, tandis qu'il persécute des évêques;* et il me reproche, à moi, je ne sais quel livre (1) auquel je n'ai point de part, et que je condamne avec autant de sincérité qu'il devrait condamner les libelles (2).

Je sais combien le monarque bienfaisant qui règne à Rome est au-dessus de la licence où l'on s'emporte de le calomnier, et de la liberté que je prendrais de le défendre.

Scilicet is superis labor est, ea cura quietos
Sollicitat. (*Æn.*, IV.)

S'il est étrange que, tandis que ce prince se fait chérir de ses sujets et du monde chrétien, un écrivain du faubourg Saint-Marceau le calomnie, il serait bien inutile que je réfutasse cet écrivain. Les discours des petits ne parviennent pas de si loin à la hauteur où sont placés ceux qui gouvernent la terre. C'est à moi de me renfermer dans ma propre cause; mais si l'esprit de parti pouvait être calme un moment, si cette passion tyrannique et ténébreuse pouvait laisser quelque accès dans l'âme aux lumières douces de la raison, je conjurerais cet auteur et ses semblables de se représenter à eux-mêmes ce que c'est que de mettre continuellement sur le papier des invectives contre ceux qui sont préposés de Dieu pour conserver le peu qui reste de paix sur la terre ; ce que c'est que de se rendre tous les huit jours criminel de lèse-majesté, par des libelles méprisés, et d'être à la fois calomniateur et ennuyeux. Je lui demanderais avec quelle chaleur il condamnerait, dans d'autres, ce malheureux et inutile dessein de troubler l'Etat que le roi défend à la tête de ses armées : il verrait dans quel excès d'avilissement et d'horreur est une telle conduite auprès de tous les honnêtes gens: il sentirait s'il lui convient de gémir sur les prétendus maux de l'Eglise, tandis qu'on n'y voit d'autre mal que celui de ces convulsions avec lesquelles trois ou quatre malheureux, méprisés de leur parti même, ont prétendu surprendre le petit peuple, et qui sont enfin l'objet du dédain de ceux mêmes qu'ils avaient voulu séduire.

Qu'il se trouve des hommes assez insensés et assez privés de pudeur, pour dresser des filles de sept à huit ans à faire des tours de *passe-passe*, dont les charlatans de la Foire rougiraient; qu'ils aient le front d'appeler ce manège infâme des miracles faits au nom de Dieu; qu'ils jouent à prix d'argent cette farce abominable, pour prouver qu'Elie est venu; qu'un de ces misérables ait été de ville en ville se pendre aux poutres d'un plancher, contrefaire l'étranglé et le mort, contrefaire ensuite le ressuscité, et finir enfin ses prestiges par mourir en effet dans Utrecht, le 17 juin 1743, à la potence qu'il avait dressée lui-même, et dont il croyait se tirer comme auparavant : voilà ce qu'on pourrait appeler les maux de l'Eglise, si de tels hommes étaient en effet comptés, soit dans l'Eglise, soit dans l'Etat.

Il leur sied bien (3) sans doute de calomnier le souverain pontife, en citant l'Evangile et les Pères : il leur sied bien d'oser parler des lois du christianisme, eux qui violent la première de ses lois, la charité ; eux qui, au mépris de toutes lois divines et humaines, vendent tous les jours un libelle qui dégoûte aujourd'hui les lecteurs les plus avides de médisance et de satire.

A l'égard de l'autre libelle de Hollande, qui me reproche d'être attaché aux jésuites, je suis bien loin de lui répondre comme à l'autre : *Vous êtes un calomniateur;* je lui dirai au contraire : *Vous dites la vérité.* J'ai été élevé pendant sept ans chez des hommes qui se donnent des peines gratuites et infatigables à former l'esprit et les mœurs de la jeunesse. Depuis quand veut-on que l'on soit sans reconnaissance pour ses maîtres? Quoi! il sera dans la nature de l'homme de revoir avec plaisir une maison où l'on est né, un village où l'on a été nourri par une femme mercenaire, et il ne serait pas dans notre cœur d'aimer ceux qui ont pris un soin généreux de nos premières années? Si des jésuites ont un procès au Malabar avec un capucin, pour des choses dont je n'ai point connaissance, que m'importe? est-ce une raison pour moi d'être ingrat envers ceux qui m'ont inspiré le goût des belles-lettres, et des sentiments qui feront jusqu'au tombeau la consolation de ma vie? Rien n'effacera dans mon cœur la mémoire du P. Porée, qui est également cher à tous ceux qui ont étudié sous lui. Jamais homme ne rendit l'étude et la vertu plus aimables. Les heures de ses leçons étaient pour nous des heures délicieuses, et j'aurais voulu qu'il eût été établi dans Paris comme dans Athènes, qu'on pût assister à tout âge à de telles leçons : je serais revenu souvent les entendre. J'ai eu le bonheur d'être formé par plus d'un jésuite du caractère du P. Porée, et je sais qu'il a des successeurs dignes de lui. Enfin, pendant les sept années que j'ai vécu dans leur maison, qu'ai-je vu chez eux? la vie la plus laborieuse, la plus frugale, la plus réglée, toutes leurs heures partagées entre les soins qu'ils nous donnaient et les exercices de leur profession austère. J'en atteste des milliers d'hommes élevés par eux comme moi, il n'y en aura pas un seul qui puisse me démentir. C'est sur quoi je ne cesse de m'étonner qu'on puisse les accuser d'enseigner une morale corruptrice. Ils ont eu, comme tous les autres religieux, dans des temps de ténèbres, des casuistes qui ont traité le pour et le contre des questions aujourd'hui éclaircies, ou mises en oubli. Mais, de bonne foi, est-ce par la satire ingénieuse des *Lettres provinciales* qu'on doit juger de leur morale? c'est assurément par le P. Bourdaloue, par le P. Cheminais, par leurs autres prédicateurs, par leurs missionnaires.

Qu'on mette en parallèle les *Lettres provinciales* et les *Sermons* du P. Bourdaloue, on apprendra dans les premières l'art de la raillerie, celui de présenter des choses indifférentes sous des faces criminelles, celui d'insulter avec éloquence : on apprendra, avec le P. Bourdaloue, à être sévère à soi-même, et indulgent pour les autres. Je demande alors de quel côté est la vraie morale, et lequel de ces deux livres (1) est utile aux hommes.

J'ose le dire; il n'y a rien de plus contradictoire, rien de plus honteux pour l'humanité, que d'accuser de morale relâchée des hommes qui mènent en Europe la vie la plus dure, et qui vont chercher la mort au bout de l'Asie et de l'Amérique. Quel est le particulier qui ne sera pas consolé d'essuyer des calomnies, quand un corps entier en éprouve continuellement d'aussi cruelles? Je voudrais bien que l'auteur de ces libelles pitoyables, dont nous sommes fatigués, vînt un jour aux pieds d'un jésuite au tribunal de la pénitence, et que là il fît un aveu sincère de sa conduite, en présence de Dieu ; il serait obligé de dire : « J'ai osé traiter de *persé-*
» *cuteur* un roi adoré de ses sujets : j'ai appelé cent fois ses
» ministres des ministres d'iniquité : j'ai vomi les calomnies
» les plus noires contre (2) le premier ministre du royaume (3),
» contre un cardinal qui a rendu des services essentiels dans
» ses ambassades auprès de trois papes (4); je n'ai respecté
» ni le nom, ni l'autorité sainte, ni les mœurs pures, ni la
» grandeur d'âme, ni la vieillesse vénérable de mon arche-
» vêque (5). L'évêque (6) de Langres (7), dans une maladie
» populaire qui faisait du ravage à Chaumont, accourut avec
» des médecins et de l'argent, et arrêta le cours de la mala-
» die; il a signalé toutes les années de son épiscopat par les
» actions de la charité la plus noble : et ce sont ces mêmes
» actions que j'ai empoisonnées. L'évêque de Marseille (8),
» pendant que la contagion dépeuplait cette ville, et qu'il
» ne se trouvait plus personne, ni qui donnât la sépulture
» aux morts, ni qui soulageât les mourants, allait le jour et
» la nuit, les secours temporels dans une main, et Dieu dans
» l'autre, affronter de maisons en maisons un danger beau-
» coup plus grand que celui où l'on est exposé à l'attaque
» d'un chemin couvert; il sauva les tristes restes de ses dio-
» césains par l'ardeur du zèle le plus attendrissant, et par
» l'excès d'une intrépidité qu'on ne caractériserait pas sans
» doute assez en l'appelant héroïque; c'est un homme dont
» le nom sera béni avec admiration dans tous les âges; ce
» sont ceux qui l'ont imité que j'ai voulu décrier dans mes
» petits libelles diffamatoires. »

Je suppose, pour un moment, que le jésuite qui entendrait cet aveu eût à se plaindre de tous ceux que l'on vient de nommer, qu'il fût le parent et l'ami du coupable; ne lui dirait-il pas : Vous avez commis un crime horrible, et vous ne pouvez trop l'expier?

Ce même homme qui ne se corrigera pas, continuera de calomnier tous les jours ce qu'il y a de plus respectable sur la terre, et il ajoutera à sa liste le confesseur qui lui aura reproché ses excès; il l'accusera, lui et sa société, d'une morale relâchée : c'est ainsi (9) que l'esprit de parti est fait. L'auteur du libelle peut, tant qu'il voudra, mettre mon nom dans le recueil immense et oublié de ses calomnies : il

(1) Les *Lettres philosophiques.*
(2) In-8° : « Ses. »
(3) In-8° : « Il sied bien sans doute à de tels gens de calomnier. »

(1) In-8° : « Est le plus utile aux hommes. J'ose le dire ; il n'y a rien de plus contradictoire, ni de plus inique, rien de plus honteux pour l'humanité, d'accuser.... »
(2) In-8° : « Contre le primat du royaume. » — (3) Le cardinal de Fleury. — (4) Le cardinal de Polignac. — (5) Le cardinal de Noailles. — (6) In-8° : « Si l'évêque. » — (7) Montmorin. — (8) Belzunce.
(9) In-8° : « C'est ainsi qu'en use l'esprit de parti. »

pourra m'imputer des sentiments que je n'ai jamais eus, les livres que je n'ai jamais faits, ou qui ont été altérés indignement par les éditeurs. Je lui répondrai comme le grand Corneille dans une pareille occasion : *Je soumets mes écrits au jugement de l'Église.* Je doute qu'il en fasse autant. Je ferai bien plus : je lui déclare, à lui et à ses semblables, que si jamais on a imprimé sous mon nom une page qui puisse scandaliser seulement le sacristain de leur paroisse, je suis prêt à la déchirer devant lui; que je veux vivre et mourir tranquille dans le sein de l'Église catholique, apostolique, et romaine, sans attaquer personne, sans nuire à personne, sans soutenir la moindre opinion qui puisse offenser personne : je déteste tout ce qui peut porter le moindre trouble dans la société. Ce sont ces sentiments connus du roi qui m'ont attiré ses bienfaits. Comblé de ses grâces, attaché à sa personne sacrée, chargé d'écrire ce qu'il a fait de glorieux et d'utile pour la patrie, uniquement occupé de cet emploi, je tâcherai, pour le remplir, de mettre en pratique les instructions que j'ai reçues dans votre maison respectable; et si les règles de l'éloquence, que j'y ai apprises, se sont effacées de mon esprit, le caractère de bon citoyen ne s'effacera jamais de mon cœur.

On a vu, je crois, ce caractère dans tous mes écrits, quelque défigurés qu'ils soient par les ridicules éditions qu'on en a faites. La *Henriade* même n'a jamais été correctement imprimée; on n'aura probablement mes véritables ouvrages qu'après ma mort; mais j'ambitionne peu, pendant ma vie, de grossir le nombre des livres dont on est surchargé, pourvu que je sois au nombre des honnêtes gens, attachés à leur souverain, zélés pour leur patrie, fidèles à leurs amis dès l'enfance, et reconnaissants envers leurs premiers maîtres.

C'est dans ces sentiments que je serai toujours, avec respect, mon révérend Père, votre très humble et très obéissant serviteur. VOLTAIRE.

1415. — A M. AMMAN,

SECRÉTAIRE DE L'AMBASSADEUR DE NAPLES, A PARIS.

A Versailles, ce 26 mars.

Tu vatem vates laudatus Apolline laudas,
Concedisque tua decerptas fronte coronas.
Carminibus nostram petis ad certamina musam.
O utinam videar tibi respondere paratus!
Sed quondam dulcis vox deficit, atque labore
Nunc defessus, iners, ignava silentia servans,
Semper amans Phœbi, non exauditus ab illo,
Te miror; victus, non invidus, arma repono.

On m'a renvoyé ici, monsieur, les vers charmants que vous avez bien voulu m'adresser; je ne puis que les admirer, et non les imiter. C'est en remerciant celui qui me loue si bien, que j'ai l'honneur d'être, avec reconnaissance, etc.

1416. — A M. DE MONCRIF.

Mars.

Mon cher *Sylphe*, dont je n'ose encore m'appeler le confrère (1), mais dont je serai toute ma vie l'ami le plus tendre, je vous cherche partout pour vous dire combien il me sera doux d'être lié avec vous par un titre nouveau. Je suis pénétré de tout ce que vous avez fait pour moi; mais comment me conduirai-je, au sujet du libelle diffamatoire dans lequel l'Académie est outragée, et moi si horriblement déchiré? Il n'est que trop prouvé, aux yeux de tout Paris, que le sieur Roi est l'auteur de ce libelle coupable. C'est la vingtième diffamation dont il est reconnu l'auteur, et il n'y a pas longtemps qu'il écrivit deux lettres anonymes à M. le duc de Richelieu. Il a comblé la mesure de ses crimes; mais je dois respecter la protection qu'il se vante d'avoir surprise auprès de la reine. Il a pris les apparences de la vertu pour être reçu chez la plus vertueuse princesse de la terre. C'est la seule manière de la tromper; mais cette même vertu, dont sa majesté donne tant d'exemples, permettra sans doute que je me serve des voies de la justice pour faire connaître le crime. Je vous supplie d'exposer à la reine mes sentiments, et de lui demander pour moi la permission de suivre cette affaire. Je ne ferai rien sans le conseil du directeur de l'Académie, et, surtout, sans que vous m'ayez mandé que la reine trouve bon que j'agisse. Vous pourriez même peut-être lui lire ma lettre; elle y découvrirait un cœur plus touché des sentiments d'admiration que ses vertus inspirent, qu'il n'est pénétré du mal que le sieur Roi m'a voulu faire.

Adieu, homme aimable et digne de servir celle que la France adore.

(1) A l'Académie française. (G. A.)

1417. — AU MÊME (1).

Aimable Sylphe, je sais toutes les faveurs célestes que vous m'avez faites dans votre moyenne région; j'y serai sensible toute ma vie dans mon séjour terrestre. Mais que dites-vous de ce monstre sorti des enfers, qui prétend qu'on lui a rendu la lyre, et qui fait imprimer le libelle diffamatoire le plus punissable contre l'Académie et contre moi (2)? Je pense que cette satire vaut une recommandation, et que vos confrères n'en seront que plus affermis dans leurs bontés pour moi. Ils ne souffriront pas que ce scélérat les fasse rougir de leur choix. Mais comment la plus vertueuse de toutes les reines peut-elle souffrir quelquefois le plus scélérat des hommes? Je vous le dirai hardiment, vous vous rendez coupable si vous ne représentez pas à sa majesté la vérité. Cette dernière satire est trop atroce, et ce n'est pas à la reine à paraître protéger le crime. En vérité, voici l'occasion d'effacer la honte que ce misérable jette sur la cour. Adieu, je vous embrasse avec la plus tendre reconnaissance.

1418. — A MONSIGNOR G. CERATI,

A FIRENZE, O A PIZA.

Parigi, 6 aprile (3).

Vostra signoria illustrissima è venuta in questo paese, e ci ha dato nuove istruzioni, mentre io non ho potuto acquistarne in Firenze ne in Piza. Ella parla la nostra lingua colla più elegante finezza, ed io non posso senza gran fatica esprimermi in italiano. Sono infelicemente innamorato della vostra lingua e del votro paese. Ho cercato d' alleviare un poco il dolore che io risento di non aver mai viaggiato di là d' ell' Alpi, scrivendo almeno un qualche *Saggio* in italiano; la prego di ricevere colla sua solita benignità questi fogli, e mi lusingo ancora che avrà la bontà di presentarne alcuni esemplari alle Accademie fiorentine, dalle quali non spero già applauso, ma molto ambirei una favorevole indulgenza. Io godo l' onore d' essere suo compagno nell' Instituto di Bologna, e nella Società di Londra; ma se un nuovo grado d' onore, un nuovo vincolo potesse naturalizzarmi Italiano, simile consolazione sminuirebbe il mio eterno rammarico di non aver veduto l'antica patria e la culla delle scienze; rimetto tutto alla sua cortesissima gentilezza.

Vi è un altro piccolo affare, sopra il quale supplico V. S. illustrissima di darmi il suo avviso, e di favorirmi delle sue istruzioni. Si tratta qui della scomunica fulminata da alcuni vescovi e curati contro i commedianti del re, che sono pagati e mantuneti da sua maestà, e che non rappresentano mai tragedia nè commedia se non approvata dai magistrati, o munita di tutti i contrassegni dell' autorità pubblica. Si dico qui comunemente che questa contradizione tra il governo e la Chiesa non si trova in Roma, e che i virtuosi mantenuti a spese pubbliche non sono sottoposti a questa crudele infamia.

La supplico, colla più viva premura, di dirmi come si usa in Roma ed in Firenze con questi tali; se siano scomunicati, o no; e quali siano insieme le regole e la tolleranza. Mi farà un pregiatissimo favore, se si compiacerà di darmi sodi insegnamenti intorno a questa materia. La prego d'indirizzare la sua risposta al signor *de La Reynière, fermier-général des postes, à Paris.*

La supplico di scusarmi se questa lettera sia scritta d'un' altra mano, perchè sono gravemente ammalato. Ma dalla mia malattia non vengono indeboliti i sentimenti coi quali saro sempre...

P.-S. Sa bene che il signor *de La Marea* è morto.

1419. — A M. DE MONCRIF (4).

A Paris, le 7 avril.

J'ai reçu, mon très sage et très aimable ami, le paquet que vous m'avez envoyé. Je vous remercie bien davantage de votre conversation avec le père Perrusseau (5); il est d'une compagnie à laquelle je dois mon éducation, et le peu que je sais. Il n'y a guère de jésuites qui ne sachent que je leur suis attaché dès mon enfance. Les jansénistes peuvent n'être pas mes amis; mais assurément les jésuites doivent m'aimer, et ils manqueraient à ce qu'ils doivent à la mémoire du père

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) *Discours prononcé à la porte de l'Académie*, suivi du *Triomphe poétique*, par Roy. (G. A.)
(3) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(4) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(5) Confesseur du roi. (G. A.)

Porée, qui me regardait comme son fils, s'ils n'avaient pas pour moi un peu d'amitié. Le pape, en dernier lieu, a chargé M. le bailli de Tencin de me faire des compliments de la part de sa sainteté, et de m'assurer de sa protection et de sa bienveillance. Je me flatte que les bontés déclarées du père commun m'assurent de celles des principaux enfants, et d'ailleurs le père Perrusseau pourra savoir un jour que, sans avoir l'honneur de le connaître, je me suis intéressé à lui plus qu'il ne pensait. Mon attachement pour un très grand roi hérétique ne m'a pas gâté, comme vous voyez.

Adieu; soyez bien sûr que je suis plus reconnaissant et plus tendre pour mes amis que pour les monarques. Je vous embrasse du meilleur de mon cœur.

1420. — A M. L'ABBÉ ALARY (1).

A Paris, le 7 avril.

Que dites-vous, mon cher monsieur, de ce poëte Roy? Trouvez-vous qu'il ait assez comblé la mesure? Il y a plus de dix personnes dans Paris qui lui ont entendu lire le libelle affreux qu'on vend publiquement. J'ose souhaiter l'unanimité des suffrages (2) pour réponse à cette infamie; ce sera là sa première punition. J'attends de votre amitié, et de la haine que les scélérats doivent inspirer, qu'on aura pour moi plus de bonté que je n'aurais droit d'en attendre, s'il ne s'agissait pas dans cette occasion de confondre l'ennemi public. Roy doit me servir en voulant me nuire : votre amitié et sa rage me sont également honorables.

1421. — AU CARDINAL QUERINI.

Parigi, 12 aprile.

Mi è stato detto che vostra eminenza non aveva ricevuto le lettere da me scritte. Se sono smarrite, saro riputato appresso di vostra eminenza il più ingrato di tutti gli uomini. Si è degnata di dare l' immortalità al *Poema di Fontenoy;* m' ha favorito della sua bella lettera pastorale, della stampa del magnifico monumento eretto da lei nel suo palazzo di Brescia; in somma è divenuta il mio Mecenate, e non riceve da me il menomo testimonio della mia gratitudine. Sono pero più infelice che colpevole. Ho scritto a vostra eminenza tre o quattro volte; l' ho ringraziata, le ho spiegato il mio cuore; ho pensato che il suo nome sarebbe riverito anche da' barbari che possono svaligiare i corrieri; ho mandato le mie lettere alla posta senza altra diligenza. Dopo questo il signore ambasciadore di Venezia m' ha dato la licenza di mettere nel suo piego tutte le lettere che avrei da oggi in avanti l' onore di scrivere a vostra eminenza. Usero di questa libertà, e mi lusingo che il signor Tron, essendo il suo nipote, sarà un nuovo vincolo dal quale verranno raddoppiati quelli che mi ritengono sotto il suo caro patrocinio, e che stringono la mia ossequiosa servitù. Mi perdoni se non ho potuto scrivere di proprio pugno; sono gravemente ammalato. Ma benchè le mie forze siano molto indebolite, non sono sminuiti i vivi sentimenti del mio riverente ossequio.

Bacio la sua sacra porpora, e mi confermo, etc.

1422. — A M. LE PRINCE DE CRAON (3).

Sia lecito ad un antico servitore di tutta la sua famiglia, particolarmente honorato dell' amicizia del principe di Beauvau, suo pregiatissimo figlio, d'inviare alla vostra altezza questo piccolo saggio. Rendo questo homaggio alla lingua italiana, e piglio la libertà di metterlo sotto il suo patrocinio. Se ella si degnasse di presentarlo all' Accademia della Crusca, ed a quelle altre che sono nel suo governamento, sarei troppo fortunato. Ho già l'onore d' essere aggregato all' Instituto di Bologna; ma favorito da vostra altezza, potrei forse aspirare ad altri onori, che mi renderebbero, benche da lungi, uno de' suoi vassalli. Non voglio infastidirla con una longa tediosa lettera; ma le saro eternamente obbligato. In tanto m'inchinando le con ogni maggiore ossequio, mi protesto di sua altezza umilissimo e devotissimo servitore.

1423. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Le 15 avril.

Je suis bien malade, mais vous me rendez la santé, et vous l'allez rendre à la patrie. Je viens de lire votre préambule; il n'y a que des points et des virgules à y mettre. Je vous le renverrai, ou vous le rapporterai. Je vous garderai le plus profond secret, et la France vous gardera longtemps, monseigneur, la plus profonde reconnaissance. Je me flatte que votre petit préambule en fera faire bientôt un autre plus général, et que les Hollandais ne feront pas comme le roi de Sardaigne.

Ah ! que la sentence de Comines, qui est dans votre portefeuille, vous sied bien! En vérité, vous êtes un homme adorable. Vous allez dormir avec des feuilles d'olive sous votre chevet.

1424. — A M. DE MONCRIF.

Avril.

Mon céleste *Sylphe*, mon ancien ami, je compte sur vos bontés. Je vous ai cherché à Versailles et à Paris. Je me mets entre vos mains, et aux pieds de *sainte* Villars (1). Je vous recommande M. Hardion (2). C'est peu de chose d'entrer dans une compagnie, il faut y être reçu comme on l'est chez ses amis. Voilà ce qui rend une telle place infiniment désirable. Un lien de plus, qui m'unira à vous, me sera bien cher et bien précieux; et, pour entrer avec agrément, je veux être conduit par vous. J'attends tout de la bonté de votre cœur et de l'ancienne amitié dont vous m'avez toujours donné des marques.

Je vous prie de dire à la plus aimable *sainte* qui soit sur la terre, que, quoique la reconnaissance soit une vertu mondaine, cependant j'en suis pétri pour elle. J'ose croire que M. l'abbé de Saint-Cyr (3) ira à l'Académie le jour de l'élection, et qu'il ne me refusera pas ce beau titre d'élu.

Comptez sur le tendre et éternel attachement de VOLTAIRE.

1425. — A M. DE MAUPERTUIS.

Paris, ce 1er mai.

Mon illustre ami, je vous reconnais; vous ne m'oubliez point, quoiqu'il soit permis d'oublier tout le monde auprès du grand Frédéric et entre les bras de l'amour (4). Jouissez de tous les avantages qui vous sont dus; pour moi, je n'ai que des consolations; ma malheureuse santé me les rend bien nécessaires. Il est vrai, mon illustre ami, que le roi m'a fait présent de la première charge de gentilhomme de la chambre, qu'il a augmenté ma pension, qu'il m'accable de bontés; mais je me meurs, et n'ai plus de consolations que dans l'amitié.

Me voici enfin votre confrère dans cette Académie française où ils m'ont élu tout d'une voix, sans même que l'évêque de Mirepoix s'y soit opposé le moins du monde. J'ennuierai le public d'une longue harangue lundi prochain; ce sera le chant du cygne. J'ai fait un petit brimborion (5) italien pour l'Institut de Bologne, dans lequel j'ai l'honneur d'être votre confrère; je ne vous en importune pas, parce que je ne sais si vous avez daigné mettre la langue italienne dans l'immensité de vos connaissances.

Madame du Châtelet fait imprimer sa traduction de Newton; vous devez l'en aimer davantage. Je vois quelquefois votre ami La Condamine, qui vient prendre chez nous son café au lait, en allant à l'Académie (6). Nous parlons de vous, nous vous regrettons, nous espérons que vous ferez ici quelque voyage; mais pressez-vous, si vous voulez voir en vie votre admirateur et votre ami V.

M. de Valori, M. d'Argens, daignent-ils se souvenir de moi? Voulez-vous bien leur présenter mes très humbles compliments? M. de Couville (7) est-il à Berlin? Daignez ne me pas oublier auprès de lui, ni auprès de ceux à qui j'ai fait ma cour, quand j'ai eu le bonheur trop court d'être où vous êtes pour longtemps. Mais il y a une personne que je veux absolument qui ait un peu de bonté pour moi, c'est madame de Maupertuis. Adieu. Madame du Châtelet vous fait les plus sincères compliments.

1426. — A M. DE VAUVENARGUES.

J'ai passé plusieurs fois chez vous (8) pour vous remercier

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. Alary était membre de l'Académie. (G. A.)
(2) Il fut élu par vingt-huit voix sur vingt-neuf, à la place du président Bouhier. (G. A.)
(3) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

(1) La maréchale. (G. A.)
(2) Académicien ennemi de Voltaire. (G. A.)
(3) Vaux de Giri, sous-précepteur du dauphin. (G. A.)
(4) Il venait de se marier à Berlin. (G. A.)
(5) *Dissertation sur les changements du globe.* Voyez tome V. (G. A.)
(6) Celle des sciences. (G. A.)
(7) Gentilhomme normand, chambellan du roi de Prusse. (G. A.)
(8) Rue du Paon, hôtel de Tours. (G. A.)

d'avoir donné au public des pensées (1) au-dessus de lui. Le siècle qui a produit les *Etrennes de la Saint-Jean* (2), *les Ecosseuses* (3), *Misapouf* (4), ne vous méritait pas; mais enfin il vous possède, et je bénis la nature. Il y a un an que je dis que vous êtes un grand homme, et vous avez révélé mon secret. Je n'ai lu encore que les deux tiers de votre livre; je vais dévorer la troisième partie. Je l'ai porté aux antipodes, dont je reviendrai incessamment pour embrasser l'auteur, pour lui dire combien je l'aime, et avec quels transports je m'unis à la grandeur de son âme et à la sublimité de ses réflexions, comme à l'humanité de son caractère. Il y a des choses qui ont affligé ma philosophie; ne peut-on pas adorer l'Etre suprême sans se faire capucin? N'importe, tout le reste m'enchante; vous êtes l'homme que je n'osais espérer, et je vous conjure de m'aimer.

1427. — A M. DE VAUVENARGUES.

Ce samedi, mai.

Je ne sais où trouver M. de Marmontel et son Pylade (5); mais je m'adresse aux héros de l'amitié pour faire passer jusqu'à eux le chagrin que me cause la petite tribulation arrivée à leurs feuilles, et l'empressement que j'aurai à les servir. Les recherches qu'on a faites, par ordre de la cour, chez tous les libraires au sujet du libelle de Roi (6), sont cause de ce malheur. On cherchait des poisons, et on a saisi de bons remèdes. Voilà le train de ce monde. Ce misérable Roi n'est né que pour faire du mal; mais je me flatte que cette aventure pourra servir à faire discerner ceux qui méritent la protection du gouvernement de ceux qui méritent l'indignation du gouvernement et du public. C'est à quoi je vais travailler avec plus de chaleur qu'à mon *Discours* à l'Académie. J'embrasse tendrement celui dont je voudrais avoir les pensées et le style, et dont j'ai les sentiments, et je prie le plus aimable des hommes de m'aimer un peu.

1428. — AU CARDINAL QUERINI.

Parigi, 8 maggio.

Ho ricevuto il cumulo de' suoi favori, la lettera stampata e dedicata al suo degno nipote (7), nella quale mi fa conoscere quel grand' uomo barbaro di nome (8), ma di costumi cortese, e di opere grande; e nella quale ho trovato i belli versi italiani et latini che fanno a me un tanto onore, ed un si gran stimolo alla virtù. E mi sono pervenuti gli altri pieghi che contengono la traduzione latina ed italiana del principio della *Henriade*. Non fu mai il gran Tasso cosi rimunerato, ed il trionfo che gli fu preparato nel Compidoglio non era d'un tanto valore. Mi conceda d'indirizzare a vostra eminenza le dovute grazie al suo eccellentissimo nipote.

Saro domani pubblicamente aggregato all' Accademia francese, nell' istesso tempo che l' Accademia della Crusca si procura il vantaggio d'acquistare l' eminenza vostra; ma questa è la differenza fra noi, che l' Accademia della Crusca riceve un onore insigne dal vostro nome, laddove io ne ricevo un grande da quella di Parigi. Ho l'incombenza di pronunciare un lungo e tedioso discorso; ma, per quanto tedioso possa essere, non manchero di mandarlo a vostra eminenza, essendo costumato di mandarle tributi, benché indegni del suo merito.

Non dubito che le sia a quest' ora capitato il piego che contiene cinque o sei esemplari del mio piccolo *Saggio* italiano sopra una materia fisica, che io ho sottoposto al suo giudizio, e pel quale richiedo il suo patrocinio. Saro sempre col più profondo rispetto, etc.

1429. — A M. DE VAUVENARGUES.

Versailles, mai.

J'ai usé, mon très aimable philosophe, de la permission que vous m'avez donnée. J'ai crayonné un des meilleurs livres (9) que nous ayons en notre langue, après l'avoir relu avec un extrême recueillement. J'y ai admiré de nouveau cette belle âme si sublime, si éloquente, et si vraie, cette foule d'idées neuves ou rendues d'une manière si hardie, si précise, ces coups de pinceau si fiers et si tendres. Il ne tient qu'à vous de séparer cette profusion de diamants, de quelques pierres fausses ou enchâssés d'une manière étrangère à notre langue. Il faut que ce livre soit excellent d'un bout à l'autre. Je vous conjure de faire cet honneur à notre nation et à vous-même, et de rendre ce service à l'esprit humain. Je me garde bien d'insister sur mes critiques; je les soumets à votre raison, à votre goût, et j'exclus l'amour-propre de notre tribunal. J'ai la plus grande impatience de vous embrasser. Je vous supplie de dire à notre ami Marmontel qu'il m'envoie sur-le-champ ce qu'il sait bien. Il n'a qu'à l'adresser, par la poste, chez M. d'Argenson, ministre des affaires étrangères, à Versailles. Il faut deux enveloppes, la première à moi, la dernière à M. d'Argenson. Adieu, belle âme et beau génie.

1430. — AU MÊME.

Ce samedi au soir, 12 mai (1).

J'ai apporté à Paris, monsieur, la lettre que je vous avais écrite à Versailles. Elle ne vous en sera que plus tôt rendue. J'y ajoute que la reine veut vous lire, qu'elle en a l'empressement que vous devez inspirer, et que, si vous avez un exemplaire que vous vouliez bien m'envoyer, il lui sera rendu demain matin de votre part. Je ne doute pas qu'ayant lu l'ouvrage, elle n'ait autant d'envie de connaître l'auteur que j'en ai d'être honoré de son amitié.

1431. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Paris, le 16 mai.

Voici, monseigneur, ma bavarderie académique (2). Je fourre partout mes vœux pour la paix. On dit que je suis bon citoyen; comment ne le serais-pas? il y a quarante ans que je vous aime.

Allez, si vous voulez, à Rotterdam, mais revenez à Paris avec des branches d'olivier, et vous entendrez des *hosanna in excelsis*. Permettez que je mette dans votre paquet un imprimé pour M. l'abbé de La Ville, et un pour M. Charlier votre hôte, et hôte très aimable.

Je ne sais pas comment sont les actions d'Angleterre, mais je garde les miennes. Fais-je bien, mon maître? J'ai tant de confiance aux grandes actions du roi! Mon Dieu, que je vous aimerai, si vous faites tout ce que vous avez tant d'envie de faire!

Voilà M. l'évêque de Bazas mort; cette place conviendrait-elle à M. l'abbé de La Ville (3)? On en a déjà parlé dans l'Académie; mais il faudrait écrire, et faire agir des amis. Gardez-moi le secret.

1432. — A M. DE VAUVENARGUES.

Mai.

La plupart de vos pensées me paraissent dignes de votre âme et du petit nombre d'hommes de goût et de génie qui restent encore dans Paris, et qui méritent de vous lire. Mais, plus j'admire cet esprit de profondeur et de sentiment qui domine en vous, plus je suis affligé que vous me refusiez vos lumières. Vous avez lu superficiellement une tragédie (4) pleine de fautes de copiste, sans daigner même vous informer de ce qui pouvait être à la place de vingt sottises inintelligibles qui étaient dans le manuscrit. Vous ne m'avez fait aucune critique. J'en suis d'autant plus fâché contre vous, que je le suis contre moi-même, et que je crains d'avoir fait un ouvrage indigne d'être jugé par vous. Cependant je méritais vos avis, et par le cas infini que j'en fais, et par mon amour pour la vérité, et par une envie de me corriger qui ne craint jamais le travail, et enfin par ma tendre amitié pour vous.

1433. — AU MÊME.

Mai.

Quoi! la maladie m'empêche d'aller voir le plus aimable de tous les hommes, et ne m'empêche pas d'aller à Versailles! Je rougis et je gémis de cette cruelle contradiction, et je ne peux me consoler qu'en me plaignant à vous de moi-même. Vous m'avez laissé des choses admirables dans lesquelles je vois que vous m'aimez. Je vous jure que je vous le rends bien. Je sens combien il est doux d'être aimé d'un génie tel

(1) *Introduction à la connaissance de l'esprit humain, suivie de réflexions et de maximes.* (G. A.)
(2) Voyez, tome VI, aux FACÉTIES. (G. A.)
(3) Recueil publié par Vadé, le comte Caylus et la comtesse de Verrue. (G. A.)
(4) Roman de Voisenon. (G. A.)
(5) Bauvin, qui venait de fonder avec Marmontel l'*Observateur littéraire*. (G. A.)
(6) Ces perquisitions eurent lieu en avril, mai et juin. (G. A.)
(7) L'ambassadeur Tron. (G. A.)
(8) Alamanni, auteur d'un poëme sur l'agriculture. (G. A.)
(9) L'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain*. (G. A.)

(1) Ou plutôt, 14 mai. (G. A.)
(2) Voyez, t. IV, le *Discours de réception à l'Académie*. (G. A.)
(3) L'abbé fut nommé. (G. A.)
(4) *Sémiramis*. (G. A.)

que le vôtre. Je vous supplie, monsieur, si vous voyez MM. les *Observateurs* (1), de leur dire que je viens de m'apercevoir d'une faute énorme du copiste dans la petite lettre au roi de Prusse (2).

Comme un carré long est une contradiction.

Il faut: *Comme un carré plus long que large est une contradiction.*

Adieu. Que j'ai de choses à vous dire et à entendre!

1434. — A MADAME LA COMTESSE DE VERTEILLAC.

A Paris, ce 21 mai.

Je n'ai entendu parler, madame, ni de M. le marquis Scipion Maffei, ni de sa *Mérope* (3). Je viendrai recevoir vos ordres dès que ma santé me permettra de sortir. Il y a longtemps que vous savez quelle est mon ambition de vous faire ma cour. Cette passion a été jusqu'ici malheureuse, mais je me flatte qu'enfin la persévérance sera récompensée. J'ai l'honneur, etc.

1435. — A M. DE VAUVENARGUES.

Paris, samedi, 26 mai (4).

Nos amis (5), monsieur, peuvent continuer leurs feuilles. M. de Boze (6) fermera les yeux, mais il faut les fermer aussi avec lui, et ignorer qu'il veut ignorer cette contrebande de journal. Le chevalier de Quinsonas a abandonné son *Spectateur* (7). Il ne s'agit plus, pour les *Observateurs*, que de trouver un libraire accommodant et honnête homme, ce qui est plus difficile que de faire un bon journal. Qu'ils se conduisent avec prudence, et tout ira bien. Je vous attends à deux heures et demie.

1436. — AU MÊME.

Ce lundi, 28 mai (8).

J'ai peur d'être né dans le temps de la décadence des lettres et du goût; mais vous êtes venu empêcher la prescription, et vous me tiendrez lieu du siècle qui me manque. Bonjour, homme aimable et homme de génie; vous me ranimez, et je vous en ai bien de l'obligation. Je vous soumettrai mes sentiments et mes ouvrages. Votre société m'est aussi chère que votre goût m'est précieux.

1437. — A MADAME LA COMTESSE DE VERTEILLAC.

A Paris, ce 30 mai.

Il est très vrai, madame, que, si mon goût décidait de ma conduite, il y a longtemps que je vous aurais fait ma cour. Je n'ai reçu que des paquets de M. le cardinal Querini, et il y a plus de trois ans que je n'ai des nouvelles de M. Maffei. J'ai reçu une *Mérope*, mais c'est une traduction hollandaise (9) de ma tragédie jouée à Amsterdam. Voilà, madame, toutes les nouvelles que j'ai des *Mérope*. J'ai demandé aux gens de madame du Châtelet et aux miens s'ils n'avaient point reçu de paquet; on ne m'a donné aucun éclaircissement. J'aurai l'honneur de venir vous assurer de mon profond respect.

1438. — A M. DE VAUVENARGUES.

Mai.

Je vais lire vos portraits (10). Si jamais je veux faire celui du génie le plus naturel, de l'homme du plus grand goût, de l'âme la plus haute et la plus simple, je mettrai votre nom au bas. Je vous embrasse tendrement.

1439. — AU CARDINAL QUERINI.

1 giugno.

Eminenza, sono strinto ora, con un forte e dolce nodo, a l' eminenza vostra. Mentre che ella e aggregata all' Accademia della Crusca, ricevo il medesimo onore; ed il discepolo viene introdotto sotto il patrocinio del maestro. L'Accademia ha voluto, in una volta, acquistare un compagno paesano, ed un servidore forestiero.

Il signore principe di Craon mi ha fatto l' onore d'informarmi della singolare bontà dell' Accademia verso di me, e ne ho risentito tanto più di giubilo, e di riconoscenza, quanto più questa pregiatissima grazia m' intitola ai vostri nuovi favori.

Spero che vostra eminenza avrà ricevuto le mie lettere del passato mese, colla lettera di ringraziamento al suo degno nipote che misi nel di lei piego.

Se ben mi rammento, presi l' ardire, nella mia ultima scritta (1), di richiederla d'un favore. La pregai, come la prego ancora umilmente, e colle più vive premure, di degnarsi darmi alcuni rischiarimenti sopra la difficoltà mossa tra noi intorno ai nostri Commedianti, che rappresentano, in presenza del re e di tutta la corte, tragedie e commedie scritte con la più severa decenza, adornate di tutti i principj della vera virtù, e soda morale. Non pare nè giusto nè convenevole che quelli che vengono pagati dal re, per rappresentare tali onorevoli componimenti, restino indegnamente confusi con quelli antichi istrioni barbari, che andavano sfacciatamente tratenendo la più infima plebe colle più vili brutture. Eglino meritavano la scomunica dello Chiesa, et la severa correzione dei magistrati; ma, essendo i tempi ed i costumi felicemente cambiati, sembra oggi convenevole ai più savj personnaggi che si faccia la giusta distinzione tra quelli che meritano il nome d' infami, e questi che sono degni d' essere assunti nel numero de' più degni cittadini. Supplico vostra eminenza di degnarsi dirmi come s' usi con loro in Roma, e qual sia il di lei parere sopra tal caso. Aggiungero questo nuovo favore a tanti che si è compiacciuta di compartirmi.

1440. — A MADAME LA COMTESSE DE VERTEILLAC.

A Paris, ce 3 juin.

Vous jugez bien, madame, que, si j'avais reçu le paquet, il y a cinq mois, il y aurait cinq mois que j'aurais eu l'honneur de vous le porter. J'ai eu celui d'aller chez vous et chez M. l'ambassadeur de Venise. Je fais toutes les diligences possibles pour savoir si le paquet n'aurait point été porté à Versailles où je demeurais pour lors, chez M. le duc de Richelieu. Vous sentez, madame, combien je regretterais la perte d'un manuscrit de M. de Maffei, et combien je sentirais cette perte redoublée par celle que vous feriez. Madame du Châtelet a fait chercher, ces jours-ci, dans son appartement de Versailles, et assurément on ne négligera rien pour retrouver une chose si intéressante. J'ai l'honneur d'être avec respect.

1441. — A M. *** (2)

A L'OCCASION DE LA LETTRE DE M. D'ARGENSON A M. VAN HOEY, AMBASSADEUR DES PROVINCES-UNIES (3).

Juin.

Le roi mon maître, monsieur, qui ne prend de parti dans les querelles de l'Europe que celui du bien public et de la paix nécessaire qu'il désire, a lu avec beaucoup d'attention la lettre que le roi de France a fait écrire par son ministre à l'ambassadeur des états-généraux au sujet du prince Charles-Edouard, et de ses partisans qui ont succombé par le sort de la guerre, après des prodiges de valeur. Le roi mon maître en eût écrit autant, s'il en eût été requis, quoiqu'il ne soit pas lié par le sang à la maison de Stuart, et le mérite du prince Edouard peut suffire pour engager tout monarque, ami du courage et de la clémence, à faire une telle démarche.

Nous avons été étrangement surpris dans notre cour que plusieurs personnes à Paris aient trouvé dans cette lettre, écrite au nom du roi de France, trop peu de hauteur, et que le conseil de Londres l'ait jugée trop audacieuse.

Notre cour, qui ne se détermine ni par les cabales qui peuvent partager Paris, ni par l'esprit qui anime la cour de Saint-James, a pensé unanimement que cette déclaration des sentiments du roi de France est digne à la fois d'un roi très chrétien qui fait la guerre en voulant la paix, et qui a la

(1) Marmontel et Bauvin. (G. A.)
(2) Lettre du 23 janvier 1738. (G. A.)
(3) L'ambassadeur Tron avait apporté de Vérone des *Mérope* italiennes pour être distribuées de la part de Maffei. (G. A.)
(4) Ou plutôt, 28 mai. G. A.)
(5) Marmontel et Bauvin. (G. A.)
(6) Inspecteur de la librairie. (G. A.)
(7) Quinsonas n'était que collaborateur au *Spectateur littéraire*, fondé par Favier. (G. A.)
(8) Ou plutôt, 30 mai. (G. A.)
(9) Par Jean Feitama. (G. A.)
(10) Ses *Caractères*, qui font partie de ses *Œuvres posthumes*. Le manuscrit que l'on possède est corrigé de la main de Voltaire. (G. A.)

(1) Voltaire avait adressé ces questions à Cerati, le 6 avril. (G. A.)
(2) Editeurs, de Cayrol et A. François. — Cette lettre diplomatique a été écrite après la bataille de Culloden, qui ruina les espérances de Charles-Edouard. Une note placée au commencement de la page porte : « Lettre de M***, chambellan du roi de P..., à M***. » On sait que Voltaire servit plus d'une fois de sa plume et par des démarches secrètes la politique généreuse du ministère de cette époque. (*A. François*.) — Il faudrait réunir cette lettre aux *Pièces officielles*, tome V. (G. A.)
(3) Voyez la lettre à d'Argenson du 15 avril. (G. A.)

vertu de représenter à son ennemi même ce que les rois doivent à l'humanité. Non seulement nous avons regardé cette démarche comme une action de générosité, mais comme une ouverture d'accommodement. Nous sommes persuadés ici de deux choses, que le ministère de France veut sincèrement la paix et qu'il fera toujours la guerre avec vigueur.

Il serait bien temps que cette guerre, dont nous ne laissons pas de ressentir les effets par l'interruption de notre commerce, pût finir; nous l'avons espéré quand nous avons vu que la plus grande partie des Provinces-Unies la désirait de bonne foi, et que le roi de France avait poussé ce grand ouvrage jusqu'à signer avec le roi de Sardaigne un traité qui devait contenter plus d'une partie intéressée, et produire sûrement le bien général. Dieu n'a pas permis que des intentions si nobles et une politique si admirable aient eu leur effet; mais il est bien difficile qu'à la fin elles ne réussissent pas; car j'ose dire qu'un roi puissant et bien servi, qui désire réellement la paix, ne peut longtemps la désirer en vain. Il serait bien étrange que le roi très-chrétien la proposât dans Anvers, à la tête de plus de cent mille hommes, et ne l'obtînt pas. Mais alors qui devrions-nous bénir, qui devrions-nous condamner? A qui imputer le malheur de l'Europe, et sur qui en tomberont les calamités? etc.

Au reste, monsieur, soyez persuadé que ce sont les ennemis de cette paix qui font courir tous les petits bruits dont vous me parlez, qui accréditent des rumeurs ridicules, et qui chargent un ministère si bien intentionné de leurs propres discours, et de leurs expressions basses et indécentes. Nous recevons ici toutes ces petites calomnies avec le mépris qu'elles méritent.

1442. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Paris, samedi, 10 juin (1).

Je vous ai envoyé ce matin le petit billet, je voulais avoir l'honneur de vous voir. Vous ne me faites rien dire. Sachez que j'ai dit à madame de Pompadour que vous pourriez bien la venir voir aujourd'hui. Voulez-vous que j'aie l'honneur de vous y accompagner? Je vous dirais en chemin bien des choses; mais vous en avez trop à faire. Comptez que personne ne vous est plus solidement attaché que madame du C... et V...

La paix, monseigneur, la paix, et vous êtes un grand homme, *même parmi les sots.*

1443. — A M. LE PRINCE DE CRAON.

Giugno.

Un cittadino avanzato al titolo di conte dell' Impero non sene tiene tanto onorato, quanto io lo sono dalla mia aggregazione all' Accademia della Crusca. I versi gentilissimi, co' quali vostra eccellenza si è compiacciuta di accompagnare verso di me la polizza del favore conferitomi da questa celebratissima Accademia, producono in me un nuovo riconoscimento accresciuto ancora dal celebrato nome Alamanni, di cui la gloria vien' ancora avanzata da voi. Non m' è incognito il bel poema della *Coltivazione* di quel nobil fiorentino Luigi Alamanni, emulo di Virgilio, e vostro antenato, maestro di casa della regina Caterina de' Medici. Egli fu giustamente protetto dal re Francesco primo, quel gran principe che incominciò ad annestare i selvatichi allori delle muse galliche nei verdi ed eterni allori di Firenze. Fù questo Luigi Alamanni le delizie della corte di Francia, e mi pare oggi di recevere, dal più degno de' suoi nipoti, un contrassegno di gratitudine verso la nostra nazione; ma, meno o meritato le sue cortesissime espressioni, più risento la sua benignità; ed esibisco la mia prontezza a ringraziarnela.

Le porgo la supplica di presentare all' Accademia la lettera che o l' onore di rimetterle, nella quale vostra eccellenza vedrà quali siano i miei ardenti sensi di riconoscimento e di venerazione.

Piacesse a Dio che potessi ringraziare l'Accademia di viva voce; ma, se la presenza di codesti valentissimi letterati fosse per accrescere in me la gratitudine e l'ammirazione, sarebbe per sminuire la stima della quale si sono degnati d' onorarmi. Non voglio però perdere la speranza di riverire un giorno i miei maestri e benefattori, e dirvi, o mio signore, quanto io sono desideroso di ricevere i vostri comandi. Non ardiro intitolarmi il vostro socio, ma mi chiamero sempre di vostra eccellenza, etc.

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

1444. — AGLI ACADEMICI DELLA CRUSCA,

A FIRENZE.

Parigi, 12 giugno.

Eccellentissimi signori, il favore che io ricevo dalla vostra somma benignità, mi fa giudicare l'eccellenze vostre possono aggregare alla loro tanto pregiata Accademia i menomi discepoli, come gli antichi Romani concedevano alcune volte il titolo di *Civis Romanus* ai meno cospicui forestieri, ne' quali si era scoperta vera ammirazione, et sincera parzialità delle virtù romane. E gia un pezzo che non fù collocata in nissuno Francese la grazia della quale m' avete onorato, giacché io reputo il signor duca di Nevers non meno Toscano che Francese; il Chapelain, il Ménage, e l'abbate Regnier-Desmarais, che riceverono anticamente il medesimo onore, erano molto più pratici di tutte le finezze della vostra bellissima lingua, e più versati di me nella vostra eloquenza, benché non più appassionati d'essa. Ebbero eziandio il nobile ardire di scrivere versi italiani, e questi loro tentativi servirono a comprovare quanto poetica sia la favella toscana, e che bel soccorso ella somministra ad un virtuoso, poichè succederono in comporre versi italiani, ma non potettero mai riuscire nella nostra poesia. Erano fanciulli che non potevano camminare agevolmente senza la mano della loro madre; e, davvero, la lingua toscana, questa figlia primogenita del latino, è la madre di tutte le buone arti, e specialmente della poesia; o bevuto io troppo tardi le dolci acque del vostro bel sacro fonte; non o letto i vostri divini poeti, che dopo aver faticato le Muse galliche coi miei componimenti. Al fine mi sono rivolto ai vostri autori, e ne sono stato innamorato. Avete mostrato pietà della mia passione, e l' avete infiammata.

Mi pare che il mio gusto nel leggerli sia divenuto già più vivace, e più affinato dall' onore che l' eccellenze vostre m' anno compartito; mi sembra che io sia fatto maggiore di me; e, se non posso scrivere con eleganza in toscano, avro almeno la consolazione di leggere le belle opere della vostra Accademia, e non senza profitto. Vi sono dunque in debito, non solamente d'un onore, ma ancora d'un piacere; e non si puo mai conferire una più grande grazia. Mentre che amero la virtù, cioè fintantoché saro uomo, restero cumulato di vostri favori, e mi diro sempre coi più vivi sentimenti di riconoscenza, e col più ossequioso rispetto..., etc.

1445. — A M. LE CHEVALIER DE FALKENER (1).

Paris, 13 juin.

My dearest and most respected friend, although I am a popish dog, much addicted to his Holiness, and like to be saved by his power, yet I retain for my life something of the english in me; and I can not but pay you my compliment upon the brave conduct of your illustrious duke. You have made a rude, rough campaign in a climate pretty different from that of Turky.

You have got amongst your prisoners of war a French noble man called the marquis d'Eguilles, brother to that noble and ingenious madman who has wrote the *Lettres juives*. The marquis is possessed of as much wit as his brother, but is a little wiser. I think no body deserves more your obliging attention, I dare say kindness. I recommend him to you from my heart. My dear Falkener is renowned in France for many virtues and dear to me for many benefits; let him do me this new favour, I will be attached to him for all my life.

Farewell, my dear friend; let all men be friends, let peace reign over all Europe (2)!

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

(2) Mon très cher et très respectable ami,

Quoique je sois un chien de papiste, très dévoué à sa sainteté et espérant bien d'être sauvé par sa puissance, cependant je conserve en moi pour la vie quelque chose d'anglais, et je ne peux que vous faire mon compliment de la vaillante conduite de votre illustre duc. Vous venez de faire une campagne dure et pénible, dans un climat un peu différent de la Turquie (*).

Vous avez l'avantage d'avoir parmi vos prisonniers de guerre un gentilhomme français, appelé le marquis d'Eguilles, frère du généreux et spirituel fou (**) qui a écrit les *Lettres juives*. Le marquis est plein d'esprit comme son frere; mais il est un peu plus sage. Je crois que personne ne mérite davantage votre obligeant intérêt, j'ose même dire votre amitié. Je vous le recommande de tout mon cœur. Mon cher Falkener est renommé en France pour bien des vertus; il m'est cher, à moi, pour mille bontés; qu'il m'accorde cette nouvelle faveur, je lui serai attaché à jamais.

Adieu, mon cher ami; que tous les hommes soient amis! que la paix règne sur toute l'Europe. (*A. François.*)

(*) Falkener avait suivi le duc de Cumberland en Ecosse. (G. A.)

(**) Le marquis d'Argens. (G. A.)

1446. — A M. BERGER,

DIRECTEUR DE L'OPÉRA (1).

Du 13 juin.

Il me serait bien peu séant, monsieur, qu'ayant fait le *Temple de la Gloire* pour un roi qui en a tant acquis, et non pour l'Opéra, auquel ce genre de spectacle trop grave et trop peu voluptueux ne peut convenir, je prétendisse à la moindre rétribution et à la moindre partie de ce qu'on donne d'ordinaire à ceux qui travaillent pour le théâtre de l'Académie de musique. Le roi a trop daigné me récompenser, et ni ses bontés ni ma manière de penser ne me permettent de recevoir d'autres avantages que ceux qu'il a bien voulu me faire. D'ailleurs la peine que demande la versification d'un ballet est si au-dessous de la peine et du mérite du musicien, M. Rameau est si supérieur en son genre, et, de plus, sa fortune est si inférieure à ses talents, qu'il est juste que la rétribution soit pour lui tout entière. Ainsi, monsieur, j'ai l'honneur de vous déclarer que je ne prétends aucun honoraire, que vous pouvez donner à M. Rameau tout ce dont vous êtes convenu, sans que je forme la plus légère prétention. L'amitié d'un aussi honnête homme que vous, monsieur, et d'un amateur aussi zélé des arts, m'est plus précieuse que tout l'or du monde. J'ai toujours pensé ainsi; et, quand je ne l'aurais pas fait, je devrais commencer par vous et par M. Rameau. C'est avec ces sentiments, monsieur, et avec le plus tendre attachement que j'ai l'honneur d'être, etc.

1447. — A M. FR. MULLER.

Versailles, 28 junii 1746.

Si longo et gravi morbo non laboravissem, citius tibi et venerandæ imperiali Academiæ quas debeo reddidissem gratias. Semper miratus sum quantam orbi terrarum utilitatem afferent tot nova virorum doctissimorum collegia, quæ quasi communem inter se rempublicam erexerunt a finibus Italiæ usque ad Finlandiæ terminos. Cum inter se dimicent reges, Academiæ vinculo sapientiæ unitæ sunt, et cum vesana ambitio tot regna perturbet, tot devastet provincias, amor bonarum artium Anglos, Germanos, Gallos, Italos arcte conjungit, et, ut ita dicam, ex omnibus populis selectum unum populum efficit.

Sed præcipue mira semper veneratione prosequar vestram imperialem Academiam, quæ nata est cum Petri magni imperio, et ædificata cum urbe Petropoli in loco antea Europæ fere ignoto, ubi nec ullum civitatis vestigium, nec rusticorum mapalium erat. Hæc omnia de nihilo creavit magnus ille legislator, et nunc jam novem volumina vestra societate prodierunt in lucem in quibus multa reperiuntur quæ eruditissimos etiam possint erudire, cum nihil de hoc genere in publicum exierit in multis antiquorum et florentibus imperiorum metropolibus.

Exspecto ardentissime decimum volumen, quod cæteris quæ jam tecco et in celeberrima dominæ du Châtelet bibliotheca reposita sunt, cum summa voluptate adjungam. Si mea me valetudo patitur adhuc studiis quæ amavi et colui operam dare, in latinam linguam vertam dissertationem quam nuperrime misi anglice scriptam ad regiam Londini Societatem, et italice ad Institutum Bolonianum, quibus illustribus Academiis abhinc aliquot annis sum aggregatus. Agitur in hac diatriba de antiquis petrificationibus et conjectis, ut aiunt, ubique stupendarum, quas terrarum orbis dicitur expertus fuisse mutationum monumentis. Hanc tibi, vir eruditissime et celeberrime, mittam latine elaboratam, et meas Academiæ judicio submittam cogitationes. Cæterum nunquam honoris mihi ab Academia conferti immemor ero. Te rogo enixe ut velis sociis tuis omnes animi mei sensus, gratitudinem, venerationem, curam, amorem testificari. Cum essem Berolini, decreveram usque ad urbem Petri magni iter facere, et cuncta tanti hominis vestigia et opera intueri, sed præcipue Academiæ et tuorum spectator esse laudum; nec mea valetudo, nec temporum opportunitas hac me permiserunt frui voluptate. Nunc magna me consolatio recreat cum me unum e vestris civibus putem.

Vale, et mihi Academiæ gratiam et tuam vitæ meæ ornamentum conserva (2).

1448. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Paris, jeudi 23 juin (1).

Triomphez en tout, comme vous venez de l'emporter pour mon cher abbé de La Ville (2). Comptez, monseigneur, que vous viendrez à bout de tout, et qu'il est impossible qu'un cœur si noble, un esprit si droit, un travail si supérieur ne vous assurent tout ce que vous méritez; *car cettuy là est pour faire grand pourfit à l'Estat et à son maistre.*

1449. — AL SIGNOR SEGRETARIO DELL' ACCADEMIA ETURSCA DI CORTONA.

Versaglia, 3 luglio.

Signore, mi pare che io sia aggregato ad un collegio dei sacerdoti di Memfi, i quali ammettevano tra loro alcuni profani alla cognizione delle antichità del mondo. La vostra Accademia è salita oltre, ed a superato i primi secoli di Roma; ed, avendo scoperto alcuni vestigj dei primi ammaestramenti che gli antichi Romani riceverono dai Toscani, vavincolati insieme tutti i tempi, et radunati tutti i pregi dell' Italia antica e moderna. Poteva ella conferire il titolo d'accademico ad un soggetto più degno di me, ma non ad un più grande ammiratore di si nobili studj. La ringrazio col più sincero rispetto, e colla più viva gratitudine. Prego vostra signoria illustrissima di porgere alla vostra celebratissima Accademia i miei sensi dell' onore che ho ricevuto, e d' aggradire l' ossequio e la riverenza con cui mi protesto.

D. V. S. Illustrissima,... etc. VOLTAIRE.

1450. — AL SIGNOR GUADAGNI,

SEGRETARIO DELLA SOCIETÀ BOTANICA, A FIRENZE.

Versaglia, 3 luglio.

Signore, tra i grandi favori che il signor principe di Craon mi a compartiti, quello d' introdurmi nell' Accademia dei Botanisti è uno dei più segnalati; e tanto mi riesce più grato, quantochè mi procurerà frequenti occasioni di aver corrispondenza con vostra signoria illustrissima, e di ricevere i suoi comandi. Sono ora cittadino fiorentino. La venerazione, anzi l'amore che portai sempre a questa patria d'ogni virtù, m' aveva fatto uno dei suoi vassalli; il nuovo vincolo che mi stringe colla celebratissima Accademia vostra cumula i miei onori, come pure le mie brame. Porgo all' Accademia la più ossequiosa gratitudine, e mi protesto con ogni maggiore rispetto di vostra signoria illustrissima. V.

---

(1) Il ne faut pas confondre ce Berger avec un autre correspondant du même nom. (G. A.)

(2) Si je n'avais pas été accablé par une maladie grave et longue, j'aurais exprimé plus tôt les remerciements que je vous dois, ainsi qu'à la respectable Académie impériale. J'ai toujours admiré la grande utilité qu'offrent au monde toutes ces nouvelles associations de savants qui ont en quelque sorte formé parmi elles une république depuis les frontières de l'Italie jusqu'aux confins de la Finlande. Tandis que les rois se combattent, les Académies sont unies par le lien de la sagesse; pendant qu'une cruelle ambition trouble tant de royaumes et dévaste tant de provinces, l'amour des arts unit intimement les Anglais, les Allemands, les Français et les Italiens, et en forme pour ainsi dire un peuple choisi.

Mais je suis pénétré de respect surtout pour votre Académie impériale qui est née avec l'empire de Pierre-le-Grand, et qui a été édifiée avec Saint-Pétersbourg, dans un lieu autrefois presque ignoré de l'Europe, où il n'y avait ni le vestige d'une ville, ni même un village. Ce grand législateur a créé tout cela de rien, et déjà votre société a mis au jour neuf volumes dans lesquels se trouvent beaucoup de choses qui peuvent instruire les plus instruits, attendu qu'en ce genre il n'a rien été publié dans les métropoles florissantes de plusieurs États anciens.

J'attends avec la plus vive impatience le dixième volume que j'aurai un grand plaisir à réunir aux autres qui se trouvent dans la bibliothèque de madame du Châtelet. Si ma santé me permet de me livrer de nouveau aux études que j'aime et que j'ai cultivées, je traduirai en latin une dissertation que j'ai récemment envoyée en anglais à la Société royale de Londres, en italien à l'Institut de Bologne, Académies illustres, qui, depuis plusieurs années, m'ont admis au nombre de leurs membres. Dans ce mémoire il s'agit d'anciennes pétrifications, monuments qui, comme on le dit, sont répandus sur toute la surface de la terre dont ils attestent les changements. Je vous l'enverrai comme à un homme célèbre et érudit, et je soumettrai mes idées au jugement de l'Académie. Au reste, je n'oublierai jamais l'honneur que m'a fait l'Académie; je vous prie instamment d'informer vos confrères de mes sentiments de reconnaissance, de vénération, d'attachement, et d'amitié. Lorsque j'étais à Berlin, j'avais résolu de me rendre à la ville de Pierre-le-Grand, et d'y contempler les traces et les créations de ce grand homme, et surtout d'être témoin des éloges qui vous sont dus, ainsi qu'à l'Académie; mais ni ma santé ni le temps ne m'ont permis de jouir de ce plaisir. Maintenant j'éprouve une grande consolation en me considérant comme un de vos concitoyens.

Adieu; conservez-moi votre bienveillance et celle de l'Académie qui embellissent mon existence.

(1) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

(2) Il venait d'être nommé membre de l'Académie française. (*A. François.*)

1451. — A M. DE MAUPERTUIS.

A Versailles, le 3 juillet (1).

Mon cher philosophe, je compte que vous ayez reçu d'Utrecht un petit paquet contenant ma bavarderie académique. J'ai été privé du plaisir que je me faisais de vous rendre publiquement la justice qui vous est due, et que je vous ai toujours rendue. Vous étiez dans le même cadre avec votre auguste monarque. Je n'avais point séparé le souverain et le philosophe, et vous étiez le Platon qui avait quitté Athènes pour un roi supérieur assurément à Denys. On m'a rayé ce petit article dans lequel j'avais mis toutes mes complaisances.

Lorsque je lus mon *Discours* à l'Académie, devant les officiers et devant plusieurs autres académiciens, avant de le prononcer, ils exigèrent absolument que je me renfermasse dans les objets de littérature qui sont du ressort de l'Académie, et retranchèrent tout ce qui paraissait s'en écarter. Croyez que j'en ai été plus fâché que vous. Si Limiers (2) a jugé à propos de mettre mon *Discours* dans la gazette, au lieu de l'imprimer à part, je ne crois pas que vous puissiez vous en plaindre.

J'ai reçu les lettres les plus polies et les plus remplies de bonté de ceux qui président à l'Académie de la Crusca, à celle de Cortone, à celle de Rome, et à plusieurs autres. J'ai droit d'attendre de vous les mêmes marques d'amitié ; et la justice que je vous ai toujours rendue est un des motifs qui m'y faisaient prétendre. Je suis persuadé que vous serez toujours plus touché de mes sentiments pour vous, que de la conduite de M. Limiers, et de la délicatesse de l'Académie.

Bonjour; ma santé est pire que jamais ; je suis étonné de vivre; mais tant que je vivrai, ce sera pour vous admirer et pour vous aimer.

Avez-vous détruit les monades, les harmonies *préruinées*, et le grand art de dire des riens en trente-deux volumes in-4° (3)?

1452. — A M. BOLLIOUD MERMET.

12 juillet 1746.

Je vous remercie, monsieur, du livre (4) plein de goût et de raison que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. Je me félicite d'avoir pour confrère l'auteur d'un si agréable ouvrage. Je vois que Lyon sera bientôt plus connu dans l'Europe par ses Académies que par ses manufactures. Vous redoublez, monsieur, l'envie que j'ai d'aller me faire recevoir; mais pour celle de voir votre aimable intendant (5), rien ne peut la redoubler. Pardonnez à mes occupations et à ma santé si je n'ai pas plus tôt répondu à l'honneur que vous m'avez fait : je n'y ai pas été moins sensible.

1453. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

22 juillet (6).

Eh bien! monseigneur, il faut marier notre dauphin (7) à Eléonore-Marie-Thérèse, princesse de Savoie, née le 28 février 1728, et madame Henriette à Victor-Amédée, duc de Savoie; renouer ainsi, par ces beaux nœuds, votre traité de Turin, dont je serai l'éternel admirateur; rendre la France heureuse par une belle paix, et votre nom immortel malgré les sots.

1454. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Août (8).

Que dites-vous de moi, mes adorables anges, de revoir sans moi madame du Châtelet? Vous ne direz pas que je suis un courtisan, mais que je suis un vrai commis au bureau de la guerre, dépouillant des registres, examinant des lettres des généraux, et travaillant à cette histoire dont vous avez approuvé le commencement. J'ai reçu les anecdotes de M. d'Azincourt (9), que vous m'avez bien voulu envoyer. Je n'ai pas manqué d'en faire usage et de les placer dans leur niche. Cet ouvrage fera la consolation de ma vie, s'il a votre approbation. Je voudrais travailler pour la gloire de ma nation et vivre avec vous.

(1) Cette lettre est quelquefois datée du 26 mai. (G. A.)
(2) Rédacteur de la *Gazette* d'Utrecht. (G. A.)
(3) Œuvres de Wolff. (K.)
(4) *De la corruption du goût dans la musique française.* (G. A.)
(5) Pallu. (G. A.)
(6) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(7) Ce jour même, 22 juillet, le dauphin était veuf. (G. A.)
(8) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(9) Jeune officier qui s'était particulièrement distingué dans les dernières campagnes. Il s'agissait de l'*Histoire de la guerre de 1741*. (G. A.)

1455. — A M. LE COMTE ALGAROTTI.

13 agosto.

Si compiacerà, per questa volta, che io non le discorra di letteratura, perchè solo mi riserbo a supplicarla, con tutta la maggior efficacia, d' un favore che molto m' interessa, e che attendo in riguardo di quella amicizia e bontà con cui ella degnassi graziarmi, ed anche per quella che conserva alla signora du Châtelet; ed eccone il succinto.

La signora duchessa di Montenero vive desiderosissima d' essere annoverata fra le dame di palazzo della regina (1) di Napoli: e sapendo essere il miglior mezzo per ottenere quest' onore, quello della regina di Polonia, sua madre, bramerei che vostra eccellenza interponesse ogni suo potere acciocchè, con una lettera di S. M. venisse raccomandata alla regina sua figlia, e con questo autorevole patrocinio fosse secondata la brama della sopra accennata duchessa. La supplico, colla più viva istanza, di parlarne al padre Guarini (2), o al signor conte di Brühl (3), e non tralasci di promovere con tutto calore ogni opportuno mezzo per arrivarne al desiato fine; e lene saro eternamente obbligato, porgendogliene fin d' adesso umilissime grazie. Madame du Châtelet vene sarà sommamente obbligata. Lo domando in nome della signora Beatrice, e di tutte le donne di che avete cantato la beltà, e goduto i favori. Addio, carissimo e stimatissimo amico. *Vive felix*. V.

1456. — A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 19 août.

Mon cher ami, pardonnerez-vous à un homme qui a été accablé de maladies et d'une tragédie (4)? Figurez-vous qu'on m'avait ordonné une grande pièce de théâtre pour les relevailles de madame la dauphine; que j'en étais au quatrième acte, quand madame la dauphine mourut, et que, moi chétif, j'ai été sur le point de mourir pour avoir voulu lui plaire. Voilà comme la destinée se joue des têtes couronnées, des premiers gentilshommes de la chambre, et de ceux qui font des vers pour la cour !

Le poëme (5) de madame du Boccage, que vous m'avez envoyé, a eu une meilleure fortune. Je lui en ai fait, quoique très tard, les remerciements les plus sincères. C'est une belle époque pour les lettres et pour votre Académie. J'ai trouvé son poëme écrit facilement et avec naturel; ce n'est pas là un petit mérite, puisque c'est avoir surmonté la plus grande des difficultés.

Nous avons ici un jeune homme (6) du pays de Pourceaugnac qui a remporté notre prix ; cela n'a pas l'air si galant que votre Académie ; mais en vérité, sa pièce est une des meilleures qui se soient faites depuis trente ans. La littérature languit d'ailleurs. La terre se repose. Il ne faut pas faire des moissons tous les jours; la trop grande abondance dégoûterait. Il n'y a que la douceur de l'amitié et de la société qui ne lasse point. Et cependant, mon ancien ami, ai-je vécu avec vous? ai-je eu cette consolation? je n'ai fait que souffrir pendant tout le temps que vous avez été à Paris, et j'ai passé une vie douloureuse à espérer inutilement de jouir des agréments et du commerce charmant de mon cher Cideville. Il y a deux mois que je ne vois personne, et que je n'ai pu répondre à une lettre. Mon âme était à Babylone, mon corps dans mon lit ; et de là je dictais à mon valet de chambre de grands diables de vers tragiques qu'il estropiait.

J'ai exécuté tous vos ordres sur le poëme de la Sapho (7) de Normandie. Adieu, vous qui en êtes l'Anacréon ; aimez toujours ce pauvre malade. Je vous embrasse tendrement. Madame du Châtelet vous fait mille compliments.

1457. — A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Paris, ce 21 août.

Je dois passer, monsieur, dans votre esprit, pour un ingrat et pour un paresseux. Je ne suis pourtant ni l'un ni l'autre;

(1) Fille de l'électeur de Saxe, roi de Pologne, à la cour duquel Algarotti se trouvait alors. (G. A.)
(2) Confesseur du roi et de la reine de Pologne. (G. A.)
(3) Ministre et favori dudit roi. (G. A.)
(4) *Sémiramis*. (G. A.)
(5) *Prix alternatif entre les belles-lettres et les sciences*, poème couronné par l'Académie de Rouen en 1745. (G. A.)
(6) Marmontel. Le sujet du prix était la *Gloire de Louis-le-Grand perpétuée dans le roi son successeur*. (G. A.)
(7) Madame du Boccage. (G. A.)

je ne suis qu'un malade dont l'esprit est prompt et la chair très infirme. J'ai été, pendant un mois entier, accablé d'une maladie violente, et d'une tragédie qu'on me faisait faire pour les relevailles de madame la dauphine. C'était à moi naturellement de mourir, et c'est madame la dauphine qui est morte, le jour que j'avais achevé ma pièce. Voilà comme on se trompe dans tous ses calculs !

Vous ne vous êtes assurément pas trompé sur Montaigne. Je vous remercie bien, monsieur, d'avoir pris sa défense. Vous écrivez plus purement que lui, et vous pensez de même. Il semble que votre portrait, par lequel vous commencez, soit le sien. C'est votre frère que vous défendez, c'est vous-même. Quelle injustice criante de dire que Montaigne n'a fait que commenter les anciens ! Il les cite à propos, et c'est ce que les commentateurs ne font pas. Il pense, et ces messieurs ne pensent point. Il appuie ses pensées de celles des grands hommes de l'antiquité; il les juge, il les combat, il converse avec eux, avec son lecteur, avec lui-même; toujours original dans la manière dont il présente les objets, toujours plein d'imagination, toujours peintre, et, ce que j'aime, toujours sachant douter. Je voudrais bien savoir, d'ailleurs, s'il a pris chez les anciens tout ce qu'il dit sur nos modes, sur nos usages, sur le Nouveau-Monde découvert presque de son temps, sur les guerres civiles dont il était le témoin, sur le fanatisme des deux sectes qui désolaient la France. Je ne pardonne à ceux qui s'élèvent contre cet homme charmant, que parce qu'ils nous ont valu l'apologie que vous avez bien voulu en faire.

Je suis bien édifié de savoir que celui qui veille sur nos côtes (1) est entre Montaigne et Epictète. Il y a peu de nos officiers qui soient en pareille compagnie. Je m'imagine que vous avez aussi celle de votre ange gardien, que vous m'avez fait voir à Versailles. Cette Michelle et ce Michel Montaigne sont de bonnes ressources contre l'ennui. Je vous souhaite, monsieur, autant de plaisir que vous m'en avez fait.

Je ne sais si la personne à qui vous avez envoyé votre dissertation également instructive et polie, osera imprimer sa condamnation. Pour moi, je conserverai chèrement l'exemplaire que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. Pardonnez-moi encore une fois, je vous en supplie, d'avoir tant tardé à vous en faire mes tendres remerciements. Je voudrais en vérité passer une partie de ma vie à vous voir et à vous écrire; mais qui fait dans ce monde ce qu'il voudrait? Madame du Châtelet vous fait les plus sincères compliments; elle a un esprit trop juste pour n'être pas entièrement de votre avis; elle est contente de votre petit ouvrage, à proportion de ses lumières, et c'est dire beaucoup.

Adieu, monsieur; conservez à ce pauvre malade des bontés qui font sa consolation, et croyez que l'espérance de vous voir quelquefois et de jouir des charmes de votre commerce me soutiennent dans mes longues infirmités.

1458. — A M. DE CIDEVILLE.

A Fontainebleau, ce 9 novembre.

Je ne sais plus qui disait que les gens qui font des tragédies n'écrivent jamais à leurs amis. Cet homme-là connaissait son monde. Un tragédien dit toujours : J'écrirai demain. Il met proprement toutes les lettres qu'il reçoit dans un grand portefeuille, et versifie. Son cœur a beau lui dire : Écris donc à ton ami; vient un héros de Babylone, ou une piaillarde de princesse, qui prend tout le temps.

Voilà comme je vis, mon très aimable Cideville; me voici à Fontainebleau, et je fais tous les soirs la ferme résolution d'aller au lever du roi; mais tous les matins je reste en robe de chambre avec *Sémiramis*. Mais comptez que je me reproche bien plus de ne vous avoir point écrit, que de n'avoir point vu habiller Louis XV. Au moins je me console en disant : C'est pour eux que je travaille. Mon cher Cideville, si j'ai de la santé, j'irai à Paris, à votre lever, je viendrai vous montrer ma besogne; je réparerai ma paresse. Revenez, mon cher ami; je ne sais pas ce qu'on fera sur nos frontières, mais tout sera à Paris en fête, et c'en est une bien grande pour moi de vous revoir.

Bonjour; je vous embrasse tendrement.

1459. — A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Parigi, 13 di novembre.

Non ho voluto ringraziarla di tutti i suoi favori prima d'averli interamente goduti, me ne sono veramente inebriato. Ho letto e riletto *il Newtonianismo*, e sempre con un nuovo piacere. Sa bene non esservi chi abbia maggior interesse di me nella sua gloria; si degni ella di ricordarsi che la mia voce fu la prima tromba che fece rimbombare tra le nostre zampogne francesi il merito del vostro libro, prima che fosse uscito in pubblico. La vostra luce settemplice abbarbaglio per un tempo gli occhi de' nostri cartesi ani, e l' Accademia delle scienze, ne' suoi vortici ancora involta, parve un poco ritrosetta nel dare al vostro bello e mal tradotto (1) libro i dovuti applausi. Ma vi sono delle cose al mondo, che sottomettono sempre i ribelli : la verità, e la beltà. Avete vinto con queste armi; ma mi laguerò sempre che abbiate dedicato *il Newtonianismo* ad un vecchio cartesiano (2), che non intende punto le leggi della gravitazione. Ho letto col medesimo piacere la vostra dissertazione sopra i sette piccoli, e mal conosciuti re romani; l' avete scritta nella vostra gioventù ma eravate già molto maturo d' ingegno e di dottrina. Avete per avventura conoscenza d' un volume scritto in Germania, venti anni fa, da un Francese, sopra l' istessa materia? Vi sono acute investigazioni, ma non mi ricordo dell' autore.

Ho letto sei volte la vostra epistola al signor Zeno; oh! quanto s' innalza un tal mobile, ed egregio volo sopra tutti i sonnettieri dell' infingarda Italia! Ecco dunque tre opere, tutte differenti di materia e di stile. *Tria regna tenens.* Non v' è al mondo un' ingegno così versatile, e così universale. Pare a chi vi legge che siate nato solamente per la cosa che trattate.

Mi rincresce molto di non accompagnare il duca di Richelieu. Mi lusingavo di vedere in Dresda la nostra delphina (3), la magnifica corte d' un re amato da suoi sudditi, un gran ministro (4), e 'l signor Algarotti; ma la mia languida sanità distrugge tutte queste speranze incantatrici. Non si scordi però dell' affare che le ho raccommandato (5); la protezione d' una madre è la più efficace presso d' una figlia, e ne spero un felice esito col vostro patrocinio; le bacio di gran cuore la mano che ha scritto tante belle cose.

Adieu, le plus aimable de tous les hommes. Madame du Châtelet vous fait les plus sincères compliments.

1460. — A M. DE LA PLACE (6).

Vis-à-vis la barrière des Sergents, à Paris, 26 novembre.

On me renvoie, monsieur, de Versailles une lettre que vous m'aviez fait l'honneur de m'adresser à Fontainebleau. Je la reçois dans le moment, et je me hâte de vous dire combien je m'intéresse à vos succès.

Je fis mon devoir dès que je sus que vous étiez le premier en date, et je le ferai encore, dès qu'il s'agira de joindre mon suffrage à tous ceux que vous allez mériter.

Je suis idolâtre du progrès des arts. Les succès des autres m'ont toujours été chers, et je n'ai jamais plus éprouvé ce sentiment que dans l'occasion qui se présente.

J'ai l'honneur d'être, avec une estime infinie, votre très humble et très obeissant serviteur.

1461. — A M. LE DUC DE RICHELIEU,

AMBASSADEUR A DRESDE.

A Paris, le 24 décembre.

Très magnifique ambassadeur,
Vous avez quelque sympathie
Pour ces catins dont la manie
Est d'avoir du goût pour l'honneur,
Et qui, sur la fin du bel âge,
Savent terminer quelquefois
Le cours de leurs galants exploits
Par un honnête mariage.
De votre petite maison,
A tant de belles destinée,
Vous allez chez le roi saxon
Rendre hommage au dieu d'hyménée;
Vous, cet aimable Richelieu,
Qui, né pour un autre mystère,
Avez toujours battu ce dieu
Avec les armes de son frère,
Revenez cher à tous les deux;
Ramenez la paix avec eux,

(1) Tressan commandait alors l'armée des côtes de la Manche. (G. A.)

(1) Traduction de Duperron de Castera. (G. A.)
(2) Fontenelle. (G. A.)
(3) La fille d'Auguste II, que Richelieu allait chercher. (G. A.)
(4) Brühl. (G. A.)
(5) Le titre de dame du palais de la reine de Naples pour la duchesse de Montenero. (G. A.)
(6) Cette lettre, classée par les éditeurs de Cayrol et A. François à l'année de 1747, nous semble être de 1746. Il s'agit ici de la *Venise sauvée*, de de La Place, qui fut jouée le 5 décembre de cette année-là. (G. A.)

Ainsi que vous eûtes la gloire,
Aux campagnes de Fontenoi,
De ramener aux pieds du roi
Les étendards de la victoire.

Et cependant, monsieur le duc, vous voulez des scieurs de long sur le devant de votre tableau! fi donc! Vous aurez des nonnes et des moines, des bergers et des bergères, dont les attitudes seront aussi brillantes en mécanique. Une femme en bas et un homme en haut peuvent opérer de très beaux effets d'optique qui vaudront bien des scieurs de long. Il faut que tout soit saint dans un tableau d'autel.

Que dites-vous d'une infâme *Calotte* qu'on a faite contre M. et madame de La Popelinière, pour prix des fêtes qu'ils ont données? Ne faudrait-il pas pendre les coquins qui infectent le public de ces poisons? Mais le poëte Roi aura quelque pension, s'il ne meurt pas de la lèpre, dont son âme est plus attaquée que son corps.

Vous savez que l'aventure de Gênes s'est terminée à l'amiable (1), par la pendaison de quelques citoyens et de quelques soldats; que cependant le général Brown a fait faire à M. de Mirepoix d'énormes reculades, et qu'il marche à M. de Belle-Ile, lequel est obligé de se retrancher sous Toulon.

« In tanto le bacio umilmente le mani, e riverisco nella sua » persona l' onor di nostra età. »

1462. — A M. THIERIOT.

A Versailles, le 10 mars (2).

Je vous renvoie vos livres italiens. Je ne lis plus que la religion des anciens mages, mon cher ami. Je suis à Babylone, entre Sémiramis et Ninias. Il n'y a pas moyen de vous envoyer ce que je peux avoir de l'*Histoire de Louis XIV*. *Sémiramis* dit qu'elle demande la préférence, que ses jardins valaient bien ceux de Versailles, et qu'elle croit égaler tous les modernes, excepté peut-être ceux qui gagnent trois batailles en un an, et qui donnent la paix dans la capitale de leur ennemi. Mon ami, une tragédie engloutit son homme; il n'y aura pas de raison avec moi, tant que je serai sur les bords de l'Euphrate, avec l'ombre de Ninus, des incestes, et des parricides. Je mets sur la scène un grand-prêtre honnête homme, jugez si ma besogne est aisée!

Adieu, bonsoir; prenez patience à Bercy; c'est votre lot que la patience.

1463. — A M. LE COMTE ALGAROTTI.

2 avril.

Vous que le ciel, en sa bonté,
Dans un pays libre a fait naître,
Vous qui, dans la Saxe arrêté
Par plus d'un doux lien peut-être,
Avez su vous choisir un maître
Préférable a la liberté;

così scrivo al mio Pollione veneto, al mio carissimo ed illustrissimo amico, e così saranno stampate queste bagatelluccie, se fate loro mai l' onore di mandarle ai torchi del Walther, *si aliquid putas nostras nugas esse*. Veramente nè queste ciancie, nè *Pandora*, nè il volume a voi indirizzato, non vagliono otto scudi; ma, carissimo signore, un così esorbitante prezzo è una violazione manifesta *juris gentium*. Il nostro intendente delle lettere, e dei postiglioni, il signor di *La Reynière, fermier-général des postes de France, par le moyen duquel « one walks at sight from a pole to another, »* aveva per certo munito di suo sigillo, ed onorato della bella parola *franco* il tedioso e grave piego. E chi non sa quanto rispetto si debba portare al nome di La Reynière, ad un uomo che è il più ricco ed il più cortese *de tous les fermiers-généraux?* Ma giacchè, a dispetto della sua cortesia, e della stretta amicizia che corre fra le due corti, i signori della posta di Dresda ci anno usati come nemici, tocca al librajo Walther di pagare gli otto scudi, e gliene terro conto. Per tutti i santi, non burlate, quando mi dite che le cose mie vi vengono *molto care?* Manderò quanto prima il tomo della *Henriade* pel primo corriere.

« Farewell, great and amiable man. They say you go to » Padua. You should take your way through France. Emily » should be very glad to see you, and I should be in ecs- » tasy, etc. »

1464. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Paris, le 12 juin (1).

L'éternel malade, l'éternel persécuté, le plus ancien de vos courtisans, et le plus éclopé, vous demande avec l'instance la plus importune, que vous ayez la bonté d'achever l'ouvrage que vous avez daigné commencer auprès de M. Le Bret, avocat général. Il ne tient qu'à lui de s'élever et de parler seul dans mon affaire (2) assez instruite, et dont je lui remettrai les pièces incessamment. Il empêchera que la dignité du parlement ne soit avilie par le batelage indécent qu'un misérable tel que Mannori (3) apporte au barreau.

La bienséance exige qu'on ferme la bouche à un plat bouffon qui déshonore l'audience, méprisé de ses confrères, et qui porte la bassesse de son ingratitude jusqu'à plaider, de la manière la plus effrontée, contre un homme qui lui a fait l'aumône.

Enfin je supplie mon protecteur de mettre dans cette affaire toute la vivacité de son âme bienfaisante. Je suis né pour être vexé par les Desfontaines, les Rigolei, les Mannori, et pour être protégé par les d'Argenson.

Je vous suis attaché pour jamais, comme ceux qui voulaient que vous les employassiez vous disaient qu'ils vous étaient dévoués.

Mille tendres respects.

1465. — A M. G.-C. WALTHER.

Paris, 15 juin 1747.

M. le comte Algarotti, monsieur, m'ayant mandé que vous vouliez faire une édition complète de mes ouvrages, non seulement je vous donne mon consentement, mais je vous aiderai et je vous achèterai beaucoup d'exemplaires; bien entendu que vous vous conformerez aux directions que vous recevrez de ceux qui conduiront cette impression (4), et qui doivent vous fournir mes vrais ouvrages bien corrigés.

Gardez-vous bien de suivre l'édition débitée sous le nom de Nourse, à Londres, celle qui est intitulée de Genève, celle de Rouen, et surtout celles de Ledet, et d'Arkstée et Merkus, à Amsterdam : ces dernières sont la honte de la librairie; il n'y a guère de pages où le sens ne soit grossièrement altéré; presque tout ce que j'ai fait y est défiguré, et ces ouvriers ont, pour comble d'impertinence, déshonoré leur édition par des pièces infâmes qui ne peuvent être écrites, débitées et lues que par les derniers des hommes. Je me flatte que vous aurez autant de discernement qu'ils en ont eu peu. C'est dans cette espérance que je suis entièrement à vous.

1466. — A M. LE COMTE D'ARGENSON.

A Paris, le 4 de la pleine lune (5).

L'ange Jesrad a porté jusqu'à Memnon la nouvelle de vos brillants succès (6), et Babylone avoue qu'il n'y eut jamais d'itimadoulet dont le ministère ait été plus couvert de gloire. Vous êtes digne de conduire le cheval sacré du roi des rois, et la chienne favorite de la reine. Je brûlais du désir de baiser la crotte de votre sublime tente, et de boire du vin de Chiraz à vos divins banquets. Orosmade n'a pas permis que j'aie joui de cette consolation, et je suis demeuré enseveli dans l'ombre, loin des rayons brillants de votre prospérité. Je lève les mains vers le puissant Orosmade; je le prie de faire longtemps marcher devant vous l'Ange exterminateur, et de vous ramener par des chemins tout couverts de palmes.

Cependant, très magnifique seigneur, permettriez-vous qu'on vous adressât, à votre sublime tente, un gros paquet que Memnon vous enverrait du séjour humide des Bataves? Je sais que vous pourriez bien l'aller chercher vous-même en personne; mais, comme ce paquet pourrait bien arriver aux pieds de votre grandeur avant que vous fussiez à Amsterdam, je vous demanderai la permission de vous le faire adresser par M. Chiquet, dans la ville où vous aurez porté vos armes triomphantes; et vous pourriez ordonner que ce paquet fût porté jusqu'à la ville impériale de Paris, parmi les immenses bagages de votre grandeur.

---

(1) « Pas tant *à l'amiable*, dit M. Clogenson, car le peuple de Gênes venait d'en chasser les Autrichiens. » Voyez le *Précis du Siècle de Louis XV*, chap. XXI. (G. A.)

(2) Thieriot, que Frédéric oubliait toujours de payer comme correspondant, lui envoya cette lettre, à cause de l'allusion de la dernière phrase. (G. A.)

(1) C'est à tort qu'on a classé cette lettre à l'année 1746. Elle est de 1747. (G. A.)

(2) L'affaire Travenol. (G. A.)

(3) Avocat de Travenol fils, que poursuivait le poëte. Voyez, sur cette affaire, *Voltaire à la cour*, de M. Gustave Desnoiresterres. (G. A.)

(4) La préface de l'édition de 1748 est signée : H. Dumont et J. Bertaud. (G. A.)

(5) On croit que cette lettre est du 8 juillet. (G. A.)

(6) La victoire de Laufeld, du 2 juillet. (G. A.)

Je lui demande très humblement pardon d'interrompre ses moments consacrés à la victoire, par des importunités si indignes d'elle; mais Memnon, n'ayant sur la terre de confident que vous, n'aura que vous pour protecteur, et il attend vos ordres très gracieux.

1467. — A M. LE MARQUIS DES ISSARTS.

Versailles, le 7 août.

Monsieur, la lettre aimable dont vous m'honorez me donne bien du plaisir et bien des regrets; elle me fait sentir tout ce que j'ai perdu. J'ai pu être témoin du moment où votre excellence signait le bonheur de la France (1); j'ai pu voir la cour de Dresde, et je ne l'ai point vue. Je ne suis pas né heureux; mais vous, monsieur, avouez que vous êtes aussi heureux que vous le méritez.

Qu'il est doux d'être ambassadeur
Dans le palais de la candeur!
On dit, et même avec justice,
Que vos pareils ailleurs ont eu
Tant soit peu besoin d'artifice;
Mais ils traitaient avec le vice,
Vous traitez avec la vertu.

Vous avez retrouvé à Dresde ce que vous avez quitté à Versailles, un roi aimé de ses sujets.

Vous pourrez dire quelque jour
Qui des deux rois tient mieux sa cour;
Quel est le plus doux, le plus juste,
Et qui fait naître plus d'amour
Ou de Louis-Quinze ou d'Auguste :
C'est un grand point très contesté.
Ce problème pourrait confondre
La plus fine sagacité,
Et je donne à votre équité
Dix ans entiers pour me répondre.

Rien ne prouve mieux combien il est difficile de savoir au juste la vérité dans ce monde; et puis, monsieur, les personnes qui la savent le mieux sont toujours celles qui la disent le moins. Par exemple, ceux qui ont l'honneur d'approcher des trois princesses que la reine de Pologne a données à la France, à Naples, et à Munich (2), pourront-ils jamais dire laquelle des trois nations est la plus heureuse?

Que même on demande à la reine
Quel plus beau présent elle a fait,
Et quel fut son plus grand bienfait,
On la rendra fort incertaine.
Mais si de moi l'on veut savoir
Qui des trois peuples doit avoir
La plus tendre reconnaissance,
Et nourrir le plus doux espoir,
Ne croyez pas que je balance.

En voyant monseigneur le dauphin avec madame la dauphine, je me souviens de Psyché, et je songe que Psyché avait deux sœurs.

Chacune des deux était belle,
Tenait une brillante cour,
Eut un mari jeune et fidèle;
Psyché seule épousa l'Amour.

Mais il y aurait peut-être, monsieur, un moyen de finir cette dispute, dans laquelle Pâris aurait coupé sa pomme en trois.

Je suis d'avis que l'on préfère
Celle qui le plus promptement
Saura donner un bel enfant
Semblable à leur auguste mère.

Vous voyez, monsieur, que, sans être politique, j'ai l'esprit conciliant; je compte bien vous faire ma cour avec de tels sentiments, et, de plus, vous pouvez être sûr qu'on est très disposé à Versailles à mériter cette préférence. Si on travaille aussi efficacement à Bréda (3), nous aurons la paix du monde la plus honorable.

Je serais très flatté, monsieur, si mes sentiments respectueux pour M. le comte de Brühl lui étaient transmis par votre bouche. Je n'ose vous supplier de daigner, si l'occasion s'en présentait, me mettre aux pieds de leurs majestés. Si vous avez quelques ordres à me donner pour Versailles ou pour Paris, vous serez obéi avec zèle.

(1) C'est le 9 février que le mariage du dauphin avec la fille d'Auguste II avait été signé par cet ambassadeur de France. (G. A.)

(2) Avec Marie-Josèphe, mariée au dauphin, c'étaient Marie-Amélie, mariée à Don Carlos, roi des Deux-Siciles, et Marie-Anne, mariée à Maximilien-Joseph, électeur de Bavière. (G. A.)

(3) Il se tenait un congrès dans cette ville. (G. A.)

1468. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Moi, être fâché contre vous! je ne peux l'être que contre moi, qui ne vois rien du tout de ce que vous voulez que je voie. Mais exigez-vous une foi aveugle? elle est impossible; commencez par me convaincre.

Adine (1) me paraît intéressante autant que neuve, et huit vers seulement répandus à propos dans son rôle en augmenteront l'intérêt. Son voyage, son amour, sont fondés, et la curiosité me paraît excitée depuis le commencement jusqu'à la fin.

Darmin est lié tellement au sujet, que c'est lui qui amène Adine, lui qui l'engage à parler, lui qui fait un contraste perpétuel, lui qui est soupçonné par Blanford de vouloir calomnier Dorfise, lui enfin à qui la mondaine est fidèle, tandis que la prude le trompe.

Madame Burlet est encore plus nécessaire, puisque c'est sur elle que roule l'intrigue, et que c'est elle qui est accusée d'aimer Adine; et j'avoue qu'il est bien étrange qu'une chose aussi claire ne vous ait pas frappé. Tout ce qu'elle dit d'ailleurs me paraît écrit avec soin, et la morale me semble naître toujours de la gaieté. Si j'osais, je trouverais beaucoup d'art dans ce caractère.

La prude est une femme qui est encore plus faible que fourbe; elle en est plus plaisante et moins odieuse. Je ne conçois pas comment vous trouvez qu'elle manque d'art; elle n'en a que trop, en faisant accroire qu'elle doit épouser le chevalier, en mettant par là Blanford dans la nécessité de penser qu'on la calomnie.

Ce tour d'adresse doit nécessairement opérer sa justification dans l'esprit de Blanford; et, quand elle sera partie avec le jeune homme dont elle se croit aimée, elle ne doit plus se soucier de rien.

Pouvez-vous trouver quelque obscurité dans une chose qu'elle explique si clairement? Enfin je ne peux m'empêcher de voir précisément tout le contraire de ce que vous apercevez. Si les friponneries de la prude ne révoltent pas (ce qui est le grand point) je pense être sûr d'un très grand succès. Tout le monde convient que la lecture tient l'auditeur en haleine, sans qu'il y ait un instant de langueur. J'espère que le théâtre y mettra toute la chaleur nécessaire, et qu'il y aura infiniment de comique, si la pièce est jouée.

Plaignez ma folie; mais ne vous y opposez pas, et ne dites pas, mon cher ange : « Curavimus Babylonem, et non est sanata; derelinquamus eam (2). »

Mille tendres respects à l'autre ange.

1469. — A M. G.-C. WALTHER.

Paris, 23 septembre 1747.

Sur vos propositions, et à la prière de M. Algarotti, je vous ai mis en état de faire une édition complète et correcte de mes œuvres. Je vous en ai envoyé trois tomes remplis de beaucoup de choses qui ne sont dans aucune autre édition, et purgés de toutes les fautes qui les défiguraient. J'ai travaillé aux autres volumes avec le même soin, et je vous achète quatre cents exemplaires de votre édition, que je veux bien même vous payer tome à tome pour vous encourager. Vous m'avez écrit que votre édition était sous presse. Cependant les libraires de Hollande mandent que loin d'avoir commencé, vous renoncez à votre entreprise. Comme je n'ai point reçu les premières feuilles que j'attendais de vous, j'ai lieu de croire que les libraires de Hollande ne m'en ont point imposé. S'il est vrai que vous ayez changé de dessein, ne manquez pas, s'il vous plaît, monsieur, de remettre à M. l'ambassadeur de France les trois volumes que je vous ai fait tenir. C'est un devoir dont je me flatte que vous ne vous dispenserez pas : je suis d'ailleurs toujours prêt à vous donner des marques de mon affection, étant particulièrement à vous.

VOLTAIRE, *gentilhomme ordinaire du roi.*

1470. — AU MÊME.

Fontainebleau, 1747 (3).

Je reçois votre lettre, monsieur, avec les preuves authentiques que les libraires hollandais m'en avaient imposé. Je concourrai de tout mon pouvoir au succès de votre entre-

(1) Il s'agit ici de la comédie de la *Prude*. Voyez tome III. (G. A.)

(2) Jérémie, chap. LI, v. 9. (K.)

(3) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

prise, et je vous fournirai de quoi rendre votre édition supérieure à toutes les autres. Vous aurez incessamment les autres tomes, avec la préface historique qui doit être à la tête du premier. Je vous ferai tenir une planche gravée; en un mot, je vous rendrai tous les services qui dépendront de moi, non seulement dans cette occasion, mais dans toutes celles qui se présenteront à l'avenir, étant entièrement à vous de tout mon cœur.

P.-S. Il faut que votre correcteur redouble de zèle et d'attention : j'ai déjà aperçu des fautes dans ce que vous m'avez envoyé.

1471. — A M. DE CHAMPFLOUR FILS.

A Sceaux, ce 20 novembre.

Je vous fais mon compliment de tout mon cœur, monsieur. J'en dois un aussi à madame votre femme, car il me semble qu'elle a un très aimable mari. J'espère que vous serez tous deux fort heureux. Votre bonheur augmentera celui de monsieur votre père. On ne peut s'intéresser plus que moi à tout ce qui regarde votre famille. Je suis de tout mon cœur, monsieur, etc.

1472. — A M ***,

ACADÉMICIEN D'ANGERS.

A Sceaux, ce 26 novembre (1).

Je reçois, monsieur, avec une respectueuse reconnaissance l'honneur que l'Académie d'Angers veut bien me faire. Permettez que je vous supplie de lui présenter mes remerciements. Je voudrais bien être à portée de le faire moi-même; ce serait pour moi un devoir et un plaisir.

J'aurai au moins la consolation de voir mon nom dans votre liste, et je me flatterai que ceux qui m'ont fait l'honneur de me choisir me conserveront toujours quelque bienveillance. C'est avec ces sentiments que j'ai l'honneur d'être, monsieur, etc.

1473. — A M. DE MONCRIF (2).

Mon aimable Sylphe, vous auriez été content; madame du Châtelet a chanté *Zirphé* (3) avec justesse, l'a jouée avec noblesse et avec grâce. Mille diamants faisaient son moindre ornement. Allez, allez; laissons dire les beaux-arts sont honorés. On dansait dans le règne de Louis XIV, on chante dans celui de Louis XV, et moi je chante vos louanges avec ma voix aussi enrouée que celle de M. de Richelieu; mais c'est de bon cœur.

1474. — A M. DE CIDEVILLE.

Le 2 janvier 1748.

Les rois ne me sont rien, mon bonheur ne se fonde
Que sur cette amitié dont vous sentez le prix;
Mais, hélas! Cideville, il est dans ce bas monde
Beaucoup plus de rois que d'amis.

Mon malheur veut que je ne voie guère plus mes amis que les rois. Je suis presque toujours malade. Je n'ai envisagé qu'une fois le roi mon maître depuis son retour (4), et il y a plus de six mois que je ne vous ai vu.

Il est bien vrai que nous avons joué à Sceaux des opéras, des comédies, des farces, et qu'ensuite, m'élevant par degrés au comble des honneurs, j'ai été admis au théâtre des petits cabinets (5), entre Moncrif et d'Arboulin. Mais, mon cher Cideville, tout l'éclat dont brille Moncrif ne m'a point séduit. Les talents ne rendent point heureux, surtout quand on est malade; ils sont comme une jolie dame dont les galants s'amusent, et dont le mari est fort mécontent. Je ne vis point comme je voudrais vivre. Mais quel est l'homme qui fait son destin? Nous sommes, dans cette vie, des marionnettes que Brioché mène et conduit sans qu'elles s'en doutent.

On dit que vous revenez incessamment. Dieu veuille que je profite de votre séjour à Paris un peu plus que l'année passée! En vérité, nous sommes faits pour vivre ensemble; il est ridicule que nous ne fassions que nous rencontrer.

Adieu, mon cher et ancien ami; madame du Châtelet-Newton vous fait mille compliments.

1475. — A M. DE MAIRAN.

A Versailles, ce 10 janvier.

Je vous remercie bien tendrement, monsieur, de votre livre d'*Eloges* (1); et je souhaite que de très longtemps on ne prononce le vôtre, que tout le monde fait de votre vivant. Je n'ai qu'un regret, c'est que le tourbillon de ce monde, plus plein d'erreurs, s'il est possible, que ceux de Descartes, m'empêche de jouir de votre société, qui est aussi aimable que vos lumières sont supérieures. C'est avec ces sentiments que j'ai l'honneur d'être, monsieur, de tout mon cœur, votre, etc.

1476. — A M. DE MONCRIF (2).

Mon très aimable Almanzor, j'ai été chez vous aujourd'hui pour vous demander en grâce de vouloir bien engager le libraire qui débite la nouvelle édition de la *Henriade* (3) à ne laisser échapper aucun exemplaire qui ne soit purgé de la note en question (4). Je fis saisir, il y a deux ans, une édition dans laquelle on avait mis cette note avec plusieurs autres qui me révoltèrent beaucoup. Je suis bien éloigné assurément de vouloir faire de la peine à ce libraire. Je n'en veux faire à personne; mais j'avoue que je serais au désespoir qu'on défigurât mon ouvrage par des notes pareilles. Je suis persuadé que, si vous voulez bien lui écrire, il mettra un carton tel que je le lui ai fait fournir, et c'est principalement à vous que je veux en avoir l'obligation. Je vous en prie instamment, mon très aimable roi des sylphes.

1477. — A M. MARMONTEL.

A Lunéville (5), à la cour, le 13 février.

J'avais bien raison, mon cher ami, de vous dire que j'espérais beaucoup de ce *Denis* (6), et de ne vous point faire de critique. Comptez que jamais les petits détails n'ajouteront au succès d'une tragédie; c'est pour l'impression qu'il faut être sévère. L'exactitude, la correction du style, l'élégance continue, voilà ce qu'il faut pour le lecteur; mais l'intérêt et les situations sont tout ce que demande le spectateur. Je vous fais mon compliment avec un plaisir extrême. Voilà votre succès assuré. C'est à présent qu'il faut corriger la pièce, c'est un grand plaisir d'embellir un bon ouvrage. Adieu; je m'intéresserai toute ma vie, bien tendrement, à votre gloire et à tout ce qui vous regarde.

1478. — A DOM CALMET.

De Lunéville, 13 février.

Je préfère, monsieur, la retraite à la cour, et les grands hommes aux rois. J'aurais la plus grande envie d'aller passer quelques semaines avec vous et vos livres. Il ne me faudrait qu'une cellule chaude, et, pourvu que j'eusse du potage gras, un peu de mouton, et des œufs, j'aimerais mieux cette heureuse et saine frugalité qu'une chère royale. Enfin, monsieur, je ne veux pas avoir à me reprocher d'avoir été si près de vous et n'avoir point eu l'honneur de vous voir. Je veux m'instruire avec celui dont les livres m'ont formé, et aller puiser à la source. Je vous en demande la permission; je serai un de vos moines; ce sera Paul qui ira visiter Antoine. Mandez-moi si vous voudrez bien me recevoir en solitaire; en ce cas, je profiterai de la première occasion que je trouverai ici pour aller dans le séjour de la science et de la sagesse (7). J'ai l'honneur, etc.

(1) Cette lettre, éditée par MM. de Cayrol et A. François, fut écrite, comme la précédente, du château de la duchesse du Maine, où Voltaire se tenait caché depuis quelques jours. Ayant vu madame du Châtelet perdre quatre-vingt mille francs au jeu de la reine à Fontainebleau, Voltaire lui avait dit en anglais : « Vous jouez avec des fripons. » Le mot avait été compris, on avait chuchoté, et il avait déguerpi le lendemain pour venir se cacher à Sceaux. (G. A.)

(2) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

(3) Le scandale de Fontainebleau ayant été étouffé, Voltaire se montra publiquement à Sceaux, prit part aux fêtes avec la marquise, qui joua Zirphé dans l'opéra de Moncrif intitulé *Zélindor*. (G. A.)

(4) Louis XV était revenu de l'armée le 26 septembre 1747. (G. A.)

(5) A Versailles. On joua l'*Enfant prodigue* le 30 décembre. Madame de Pompadour faisait Lise. (G. A.)

(1) *Eloges des académiciens de l'Académie royale des sciences, morts dans les années 1741, 1742 et 1743.* (G. A.)

(2) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

(3) Dans les *OEuvres complètes* imprimées à Rouen. (G. A.)

(4) La note des *Damnés*, au chant VII. (G. A.)

(5) Voltaire, exilé de la cour pour avoir critiqué la vie de Versailles dans des stances à la dauphine (voyez tome VI), s'était rendu à la cour de Stanislas. (G. A.)

(6) Tragédie de Marmontel jouée le 5 février. (G. A.)

(7) Il n'alla à Sénones que six ans plus tard. (G. A.)

1479. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, le 14 février.

Mes divins anges, me voici donc à Lunéville! et pourquoi? C'est un homme charmant que le roi Stanislas; mais, quand on lui joindrait encore le roi Auguste (1), tout gros qu'ils sont, dans une balance, et mes anges dans l'autre, mes anges l'emporteraient.

J'ai toujours été malade, cependant ordonnez, et, s'il y a encore des vers à refaire, je tâcherai de me bien porter. M. de Pont de Veyle et M. de Choiseul (2) sont-ils enfin contents de ma Reine de Babylone? Comment va leur santé? sont-ils bien gourmands? Oui; et ensuite on prend de l'eau de tilleul. C'est ainsi, à peu près, que j'en use depuis quarante ans, disant toujours : J'aurai demain du régime. Mais madame du Châtelet, qui n'en eut jamais, se porte merveilleusement bien; elle vous fait les plus tendres compliments. Je ne sais si elle ne restera point ici tout le mois de février. Pour moi, qui ne suis qu'une petite planète de son tourbillon, je la suis dans son orbite, cahin-caha.

Je suis beaucoup plus aise, mon respectable et charmant ami, du succès de Marmontel, que je ne serais content de la précipitation avec laquelle les comédiens auraient joué cette *Sémiramis;* elle n'en vaudra que mieux pour attendre. J'aime beaucoup ce Marmontel; il me semble qu'il y a de bien bonnes choses à espérer de lui.

J'ai vu jouer ici le *Glorieux*; il a été cruellement massacré, mais la pièce n'a pas laissé de me faire un extrême plaisir. Je suis plus que jamais convaincu que c'est un ouvrage égal aux meilleurs de Molière, pour les mœurs, et supérieur à presque tous, pour l'intrigue. *Zaïre* a été jouée par des petits garçons et des petites filles, *ex ore infantium.*

Je ne peux donc, mes divins anges, sortir de Paris sans être exilé! Vos gens de Paris sont de bonnes gens d'avertir les rois et les ministres qu'ils n'ont qu'à donner des lettres de cachet, et qu'elles seront toujours les très bien venues. Moi, une lettre à madame la dauphine! Non assurément.

Il est bien vrai que j'ai écrit quelque chose à une princesse (3), qui, après la reine et madame la dauphine, est, dit-on, la plus aimable de l'Europe. Il y a plus d'un an que cette lettre fut écrite, et je n'en avais donné de copie à personne, pas même à vous. Je n'en fais pas assez de cas pour vous la montrer; mais dites bien, je vous prie, à toutes les trompettes que vous pourrez trouver en votre chemin, que je n'écris point à madame la dauphine. Le grand-père de son auguste époux rend ici mon exil prétendu fort agréable.

Il est vrai que j'ai été malade; mais il y a plaisir à l'être chez le roi de Pologne; il n'y a personne assurément qui ait plus soin de ses malades que lui. On ne peut être meilleur roi et meilleur homme.

Je serais charmé, en revenant auprès de vous, de me trouver confrère de l'auteur du *Méchant* (4). Il ne nous donnera point de grammaire ridicule, comme l'abbé Girard son devancier, mais il fera de très jolis vers, ce qui vaut bien mieux.

Je vous supplie de dire à M. l'abbé de Bernis que, s'il m'oublie, je ne l'oublie pas. Est-il déjà dans son palais des Tuileries (5)? Pour moi, si je ne vivais pas avec madame du Châtelet, je voudrais occuper l'appartement où la belle *Babet* avait ses guirlandes et ses bouquets de fleurs. Madame du Châtelet se trouve si bien ici, que je crois qu'elle n'en sortira plus, et je sens que je ne quitterais Lunéville que pour vous. Vous ne sauriez croire, couple adorable, avec quelle respectueuse tendresse je vous suis attaché à vous et aux vôtres.

1480. — A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

De Lunéville, février.

J'ai vu ce salon magnifique,
Moitié turc et moitié chinois,
Où le goût moderne et l'antique,
Sans se nuire, ont uni leurs lois.
Mais le Vieillard qui tout consume
Détruira ces beaux monuments,
Et ceux qu'éleva votre plume
Seront vainqueurs de tous les temps.

(1) Le remplaçant de Stanislas en Pologne. (G. A.)

(2) Le comte de Choiseul, plus tard duc de Praslin. (G. A.)

(3) Voltaire prétend ici que les stances sur Versailles sont adressées à la sœur du roi de Prusse et qu'il y peint la vie de Berlin. (G. A.)

(4) Gresset fut reçu académicien, à la place de Danchet, le même jour que le marquis de Paulmy, qui remplaçait Girard. (G. A.)

(5) Bernis, surnommé *Babet la bouquetière*, avait obtenu un appartement aux Tuileries par le crédit de madame de Pompadour. (G. A.)

J'ai appris, monsieur, dans cette cour charmante où tout le monde vous regrette, que j'étais exilé; vous m'avouerez qu'à votre absence près, l'exil serait doux. J'ai voulu savoir pourquoi j'étais exilé. Des nouvellistes de Paris, fort instruits, m'ont assuré que la reine était très fâchée contre moi. J'ai demandé pourquoi la reine était fâchée, on m'a répondu que c'était parce que j'avais écrit à madame la dauphine que le cavagnole est ennuyeux. Je conçois bien que, si j'avais commis un pareil crime, je mériterais le châtiment le plus sévère; mais, en vérité, je n'ai pas l'honneur d'être en commerce de lettres avec madame la dauphine. Je me suis souvenu que j'avais envoyé, il y a plus d'un an, quelques méchants vers à une autre princesse très aimable qui tient sa cour à quelque quatre cents lieues d'ici, et qu'en lui parlant de l'ennui de l'étiquette, et de la nécessité de cultiver son esprit, je lui avais dit :

On croirait que le jeu console;
Mais l'Ennui vient, à pas comptés,
S'asseoir entre des majestés
A la table d'un cavagnole.

Car il faut savoir qu'on joue à ce beau cavagnole ailleurs qu'à Versailles. Au reste, monsieur, si la reine s'applique cette satire, je vous supplie de lui dire qu'elle a très grande raison.

Un esprit fin, juste et solide,
Un cœur où la vertu réside,
Animé d'un céleste feu,
Modèle du siècle où nous sommes,
Occupé des grandeurs de Dieu,
Et du soin du bonheur des hommes,
Peut fort bien s'ennuyer au jeu;
Et même son illustre père,
Des Polonais tant regretté,
Aux Lorrains ayant l'art de plaire,
Et qui fait ma félicité,
Pourrait dire avec vérité
Que le jeu ne l'amuse guère.

Ainsi, dussé-je être coupable de lèse-majesté ou de lèse-cavagnole, je soutiendrai très hardiment qu'une reine de France peut très bien s'ennuyer au jeu, et que même toutes les pompes de ce monde ne lui plaisent point du tout. Il y a quelque bonne âme qui, depuis longtemps, m'a daigné servir auprès de la reine par des mensonges officieux; mais vous, monsieur, qui êtes malin et malfaisant, je vous prie de lui dire les vérités dures que je ne puis dissimuler; ce sont des esprits malfaisants et méchants comme le vôtre qu'il faut employer, quand on veut faire des tracasseries à la cour; j'oserais même proposer cette noirceur à M. le duc et à madame la duchesse de Luynes.

1481. — A M. MARMONTEL.

A Lunéville, 15 février.

Je vous avais déjà écrit, mon cher ami, pour vous dire combien votre succès m'intéresse. J'avais adressé ma lettre chez un marchand de vin. Il doit avoir à présent pour enseigne du laurier au lieu de lierre, quoiqu'on ait dit,

. . . . . . hedera crescentem ornate poetam. (VIRG., ecl. VII.)

Je reçois votre billet. L'honneur que vous voulez me faire (1) en est un pour les belles-lettres. Vous faites renaître le temps où les auteurs adressaient leurs ouvrages à leurs amis. Il eût été plus glorieux à Corneille de dédier *Cinna* à Rotrou qu'au trésorier de l'épargne Montauron. Je vous avoue que je suis bien flatté que notre amitié soit aussi publique qu'elle est solide, et je vous remercie tendrement de ce bel exemple que vous donnez aux gens de lettres. J'espère revenir à Paris assez à temps pour voir jouer votre pièce, quelque tard que j'y vienne. Comptez que tous les agréments de la cour de Pologne ne valent ni l'honneur que vous me faites, ni le plaisir que votre réussite m'a causé. Je vous mandais, dans ma dernière lettre, que c'est à présent qu'il faut corriger les détails; c'est une besogne aisée et agréable, quand le succès est confirmé. Adieu, mon cher ami; il faut songer à présent à être de notre Académie; c'est alors que ma place me deviendra bien chère. Je vous embrasse de tout mon cœur, et je compte à jamais sur votre amitié.

1482. — A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Lunéville, le 25 février.

J'ai acquitté votre lettre de change, madame, le lendemain;

(1) Marmontel lui dédiait sa tragédie. (G. A.)

mais je crains bien de ne vous avoir payée qu'en mauvaise monnaie. L'envie même de vous obéir ne m'a pu donner du génie (1). J'ai mon excuse dans le chagrin de savoir que votre santé va mal; comptez que cela est bien capable de me glacer. Vous ne savez peut-être pas, M. d'Argental et vous, avec quelle passion je prends la liberté de vous aimer tous deux.

Si j'avais été à Paris, vous auriez arrangé de vos mains la petite guirlande que vous m'aviez ordonnée pour le héros de la Flandre et des filles, et vous auriez donné à l'ouvrage la grâce convenable. Mais aussi pourquoi moi, quand vous avez la grosse et brillante *Babet* dont les fleurs sont si fraîches? Les miennes sont fanées, mes divins anges, et je deviens, pour mon malheur, plus raisonneur et plus historiographe que jamais; mais enfin il y a remède à tout, et *Babet* est là pour mettre quelques roses à la place de mes vieux pavots. Vous n'avez qu'à ordonner.

Mon prétendu exil serait bien doux ici, si je n'étais pas trop loin de mes anges. En vérité, ce séjour-ci est délicieux; c'est un château enchanté dont le maître fait les honneurs. Madame du Châtelet a trouvé le secret d'y jouer *Issé* (2) trois fois sur un très beau théâtre, et *Issé* a fort réussi. La troupe du roi m'a donné *Mérope*. Croiriez-vous, madame, qu'on y a pleuré tout comme à Paris? Et moi, qui vous parle, je me suis oublié au point d'y pleurer comme un autre.

On va tous les jours dans un kiosque, ou d'un palais dans une cabane, et partout des fêtes et de la liberté. Je crois que madame du Châtelet passerait ici sa vie (3); mais moi, qui préfère la vie unie et les charmes de l'amitié à toutes les fêtes, j'ai grande envie de revenir dans votre cour.

Si M. d'Argental voit Marmontel, il me fera le plus sensible plaisir de lui dire combien je suis touché de l'honneur qu'il me fait. J'ai écrit à mon ami Marmontel, il y a plus de dix jours, pour le remercier; j'ai accepté, tout franchement et sans aucune modestie, un honneur qui m'est très précieux, et qui, à mon sens, rejaillit sur les belles-lettres. Je trouve cent fois plus convenable et plus beau de dédier son ouvrage à son ami et à son confrère qu'à un prince. Il y a longtemps que j'aurais dédié une tragédie à Crébillon, s'il avait été un homme comme un autre. C'est un monument élevé aux lettres et à l'amitié. Je compte que M. d'Argental approuvera cette démarche de Marmontel, et que même il l'y encouragera.

Adieu, vous deux qui êtes pour moi si respectables, et qui faites le charme de la société. Ne m'oubliez pas, je vous en conjure, auprès de M. votre frère, ni auprès de M. de Choiseul et de vos amis.

1483. — A MADAME DE CHAMPBONIN.

De Lunéville.

Le désir d'aller vous surprendre au Champbonin, madame, du moins l'espérance que j'en avais, m'empêche depuis longtemps d'avoir l'honneur de vous écrire. J'ai toujours compté partir de jour en jour, et quitter la cour de Lorraine, pour aller goûter auprès de vous les charmes de l'amitié et de cette vie que vous m'avez fait aimer. Je n'attends plus qu'une lettre de votre amie madame du Châtelet, et de madame de Roncières, pour partir. Permettez donc, madame, que je vous adresse celle-ci que j'écris à madame de Roncières, et que je vous supplie de lui faire tenir par un exprès, afin qu'une réponse prompte me mette en état d'aller bientôt vous faire ma cour. Une des plus agréables nouvelles que je puisse jamais recevoir serait que votre fortune fût un peu augmentée : il me semble que c'est la seule chose qu'on puisse vous désirer. Pardonnez ce petit mouvement, qui est peut-être d'indiscrétion, au tendre attachement que je vous ai voué pour jamais. Quand on aime véritablement, on se passe hardiment des choses dont on ne dit mot au reste du monde. Nous attendons tous les jours ici une bataille (4) gagnée ou perdue. Il y a ordre aux portes de ne point laisser passer des courriers extraordinaires. Cet ordre fait penser qu'on veut donner le temps au courrier de l'armée de porter la nouvelle. D'ailleurs on sait ici très peu de chose de la façon dont les armées sont postées. Le lansquenet et l'amour occupent cette petite cour. Pour moi, quand la tendre amitié m'occupera au Champbonin, je serai bien content de mon sort. Comptez, madame, pour toute ma vie, sur mon tendre et respectueux attachement.

(1) Voyez, tome VI, l'*Epître au maréchal de Saxe.* (G. A.)

(2) Pastorale de La Motte. Emilie l'avait déjà jouée à Sceaux. (G. A.)

(3) Voltaire ne se doute pas qu'elle venait de tomber amoureuse de Saint-Lambert. (G. A.)

(4) Sous les murs de Maëstricht. Elle n'eut pas lieu. (G. A.)

1484. — A MADAME DE TRUCHIS DE LAGRANGE (1),

RELIGIEUSE DE LA VISITATION DE SAINTE-MARIE, A BEAUNE.

A Paris, 7 juin 1748.

PROLOGUE.

Osons-nous retracer de féroces vertus
Devant des vertus si paisibles?
Osons-nous présenter ces spectacles terribles
A ces regards si doux, à nous plaire assidus?
César, ce roi de Rome, et si digne de l'être,
Tout héros qu'il était, fut un injuste maître,
Et vous régnez sur nous par le plus saint des droits.
On détestait son joug, nous adorons vos lois.
Pour vous et pour ces lieux quelle scène étrangère
Que ces troubles, ces cris, ce sénat sanguinaire,
Ce vainqueur de Pharsale, au temple assassiné,
Ces meurtriers sanglants, ce peuple forcené!
Toutefois des Romains on aime encor l'histoire;
Leurs grandeurs, leurs forfaits vivent dans la mémoire;
La jeunesse s'instruit dans ces faits éclatants,
Dieu lui-même a conduit ces grands événements.
Adorons de sa main ces coups épouvantables,
Et jouissons en paix de ces jours favorables,
Qu'il fait luire aujourd'hui sur des peuples soumis,
Éclairés par sa grâce et sauvés par son fils.

Voilà, madame, ce que vous m'avez ordonné. J'aurais plus tôt exécuté cet ordre, si ma santé et des occupations fort différentes de la poésie l'avaient permis. Je voudrais que ce prologue fût plus digne de vous, et répondît mieux à l'honneur que vous me faites; mais que dire de Jules César dans un couvent? J'ai tâché au moins de rappeler, autant que j'ai pu, les idées de cette catastrophe aux idées de religion et de soumission à Dieu, qui sont les principes de votre vie et de votre retraite. Je vous prie, madame, de vouloir bien intercéder pour moi auprès du maître de toutes nos pensées. Vous me rendrez par là moins indigne de voir mes ouvrages représentés dans votre sainte maison.

J'ai l'honneur d'être, etc.

1485. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL (2).

Le 10 juin.

Je n'ai point écrit à mes anges depuis qu'ils m'ont abandonné. Je suis livré aux mauvais génies. Buvez vos eaux tranquillement, charmants malades; pour moi j'avale bien des calices. Il faut d'abord que vous sachiez que je ne sais plus où j'en suis, quand vous ne me tenez plus par la lisière. Il y a grande apparence qu'on ne pourra venir à bout de *Sémiramis* que quand vous y serez. Comment voulez-vous que je fasse quelque chose de bien et que je réussisse sans vous? D'ailleurs, me voilà, outre mes coliques, attaqué d'une édition en douze volumes (3) qu'on vend à Paris sous mon nom, remplie de sottises à déshonorer, et d'impiétés à faire brûler son homme. Les Français me persécutent sur terre, les Anglais me pillent sur mer (4).

Ah! pour *Sémiramis* quel temps choisissez-vous (5)?

Il y a plus que tout cela, mes adorables anges. Madame du Châtelet a essuyé mille contre-temps horribles sur ce commandement de Lorraine. Il a fallu livrer des combats, et j'ai fait cette campagne avec elle. Elle a gagné la bataille, mais la guerre dure encore (6). Il faut qu'elle aille, dans quelque temps, à Commercy. Je vais donc aussi à Commercy; et *Sémiramis*, que deviendra-t-elle? On ne peut rien faire sans vous. Buvez, mes anges, buvez; que madame d'Argental revienne aussi rebondie que l'abbé de Bernis! que M. de Choiseul rapporte le meilleur estomac du royaume!

Pour vous, mon cher et respectable ami, qui dînez et soupez, et qui n'êtes aux eaux que pour votre plaisir, revenez comme vous y êtes allé; mais, mon Dieu, comment faites-vous dans un pays où on ne peut pas toujours sortir de chez soi à quatre heures? comment vous passez-vous d'opéra et de comédie? Je ne sais nulle nouvelle. Tout est tranquille

(1) Cette dame, cousine de madame du Châtelet, avait fait demander au poëte un prologue pour une représentation de la *Mort de César* que les jeunes nonnes de son couvent devaient donner. (G. A.)

(2) Alors à Plombières. (G. A.)

(3) Edition de Rouen sous la rubrique d'Amsterdam. (G. A.)

(4) Un des vaisseaux, sur lesquels Voltaire plaçait ses fonds à Cadix par contrat à la grosse, avait été capturé. (G. A.)

(5) Voyez *Iphigénie* de Racine. (G. A.)

(6) Le marquis du Châtelet voulait être employé auprès de Stanislas. Il fut nommé en novembre grand-maréchal de la maison du roi. (G. A.)

dans l'Europe, tout l'est encore plus à Versailles. M. le Grand-Prieur n'est pas mort (1). Les prières des agonisants lui ont fait beaucoup de bien.

On vous aura sans doute mandé que le diable a paru dans la rue du Four, et qu'on l'a mis en prison. La rue du Four n'est pas philosophe. Pour moi, j'ai le diable dans les entrailles, et mes anges dans le cœur.

Adieu, madame; adieu, messieurs; quand pourrai-je avoir le bonheur de vous revoir? Mille tendres respects.

1486. — A M. CLÉMENT.

A Versailles, le 11 juin.

Vous m'avez toujours témoigné de l'amitié, monsieur; voici une occasion de m'en donner des marques. Votre intérêt s'y trouve joint au mien. J'apprends qu'on vient d'imprimer en Normandie, les uns disent à Rouen, les autres à Dreux (2), douze volumes, sous le nom de mes *OEuvres*, remplis d'ouvrages scandaleux, de libelles diffamatoires, et de pièces impies qui méritent la plus sévère punition. L'édition est intitulée d'*Amsterdam, par la compagnie des Libraires;* mais il est démontré qu'elle est faite en Normandie, puisque c'était de là que venait le premier volume, qui contient la *Henriade*, et que j'ai vu vendre publiquement à Versailles, au commencement de cette année. Ce premier volume est précisément le même, sans qu'il y ait une lettre de changée. C'est ce que je viens de vérifier à la hâte. Je n'ai point encore vu les autres tomes; mais j'ai vu votre nom en plus d'un endroit de la table qui est à la tête. Vous voilà assurément en détestable compagnie; on y annonce plusieurs pièces de vous. Il n'est pas douteux, monsieur, que le gouvernement ne procède avec rigueur contre les éditeurs de cette édition abominable, et il y va de mon plus grand intérêt de la supprimer. Vous y êtes intéressé, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire d'abord. Le nom d'un honnête homme, d'un père de famille, ne doit pas se trouver avec des ouvrages qui attaquent la probité, la pudeur, et la religion. Je vous demande en grâce de faire tous vos efforts pour savoir où l'on a imprimé et où l'on vend ce scandaleux ouvrage. Vous pourrez être sur la voie par ceux que vous serez à portée de soupçonner d'avoir si indignement abusé de votre nom. Je peux vous assurer que madame la duchesse du Maine, et tous les honnêtes gens, vous sauront gré d'avoir arrêté cette iniquité. En mon particulier, monsieur, j'en conserverai une reconnaissance qui durera autant que ma vie. Je vous supplie de faire chercher le livre chez les libraires de la province, d'employer vos amis et votre crédit avec votre prudence ordinaire, et de vouloir bien me donner avis de ce que vous aurez pu faire. Ce sera une grâce que je me croirai obligé de reconnaître par le plus tendre attachement et par l'empressement le plus vif à vous servir dans toutes les occasions où vous voudrez bien m'employer. J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec les sentiments de l'estime et de l'amitié que vous m'avez inspirés, votre très humble et très obéissant serviteur.

1487. — A M. D'ARNAUD.

Juin.

Je vous fais mon compliment, mon cher ami, sur votre emploi (3), et sur l'*Epître à Manon* (4). Je souhaite que l'un fasse votre fortune, comme je suis sûr que l'autre doit vous faire de la réputation. Il y a des vers charmants, et en grand nombre; mais vous êtes trop aimable pour n'être pas toujours un franc paresseux.

Je vais partir avec un joli viatique; vos vers égaieront mon imagination; je suis vieux et malade, je n'ai plus d'autre plaisir que de m'intéresser à ceux de mes amis. Les *Manon* sont bien heureuses d'avoir des amants et des poëtes comme vous. Je ne vous envie point *Manon*, mais je vous envie les princes de Wurtemberg (5). Je pars sans avoir pu leur faire ma cour; peut-être, à leur retour, ils passeront chez le roi de Pologne, en Lorraine. Il me semble que c'est leur chemin; en ce cas, je réparerais la sottise que j'ai eue d'être malade, au lieu de leur rendre mes respects. Je vous prie de me mettre à leurs pieds.

Si M. de Montolieu est celui que j'ai vu à Berlin et à Bareuth, je pars désespéré de ne l'avoir point revu.

Adieu, mon cher d'Arnaud; entre les princes et les *Manon*, n'oubliez pas Voltaire. Adieu.

1488. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 27 juin.

Je pars demain; je me rapproche d'environ soixante lieues de mon cher et respectable ami. M. l'abbé de Chauvelin peut vous dire des nouvelles d'une répétition de *Sémiramis*, les rôles à la main. Tout ce que je désire, c'est que la première représentation aille aussi bien. Ils ne répétèrent pas *Mérope* avec tant de chaleur. Ils m'ont fait pleurer; ils m'ont fait frissonner. Sarrasin a joué mieux que Baron; mademoiselle Dumesnil s'est surpassée, etc. Si La Noue n'est pas froid, la pièce sera bien chaude. Elle demande un très grand appareil. J'ai écrit à M. le duc de Fleury (1), à madame de Pompadour. Il nous faut les secours du roi; mais, mon ange, il nous faut le vôtre. Ecrivez bien fortement à M. le duc d'Aumont; mais surtout revenez au plus vite protéger votre ouvrage, et recevoir la fête que je vous donne. Les acteurs seront prêts avant quinze jours. Encore une fois, s'ils jouent comme ils ont répété, M. Romancan leur fera de bonnes recettes. J'ignore encore si je pourrai voir les premières représentations, mais vous les verrez. C'est pour vous qu'on joue *Sémiramis*. Portez-vous donc bien, tous mes anges; revenez gros et gras à Paris, et faites réussir votre fête.

Vraiment j'ai bien suivi votre conseil pour cette infâme édition (2). Les magistrats s'en mêlent, et moi je ne songe qu'à vous plaire. Adieu, madame; adieu, messieurs; tâchez de me prendre en repassant. Mille tendres respects.

1489. — A M. LE COMTE D'ARGENSON.

A Commercy, ce 19 juillet (3).

Voulez-vous bien permettre, monsieur, que je prenne la liberté de vous adresser un gros paquet pour M. le comte de Maillebois? Ceci est du ressort de l'historiographerie.

Il me paraît, par tous les mémoires qui me sont passés par les mains, que M. le maréchal de Maillebois s'est toujours très bien conduit, quoiqu'il n'ait pas été heureux. Je crois que le premier devoir d'un historien est de faire voir combien la fortune a souvent tort, combien les mesures les plus justes, les meilleures intentions, les services les plus réels, ont souvent une destinée désagréable. Bien d'honnêtes gens sont traités par la fortune comme je le suis par la nature; je fais l'impossible pour avoir de la santé, et je ne puis en venir à bout.

Me voici dans un beau palais, avec la plus grande liberté (et pourtant chez un roi), avec toutes mes paperasses d'historiographe, avec madame du Châtelet, et avec tout cela je suis un des plus malheureux êtres pensants qui soient dans la nature. Je vous trouve heureux si vous vous portez bien : *Hoc est enim omnis homo.*

Est-il vrai que mon illustre confrère (4) va incessamment porter ses grâces chez les Suisses? Je n'ai fait que l'entrevoir depuis qu'il est marié et ambassadeur. Ma détestable santé m'a empêché de faire ma cour au père et au fils; on m'a empaqueté pour Commercy, et j'y suis agonisant comme à Paris. M'y voici avec le regret d'être éloigné de vous, sans avoir pu profiter de votre commerce délicieux, et des bontés que vous avez pour moi. Laissez-moi toujours, je vous en prie, l'espérance de passer les dernières années de ma vie dans votre société. Il faut finir ses jours comme on les a commencés. Il y a tantôt quarante-cinq ans que je me compte parmi vos attachés; il ne faut pas se séparer pour rien.

Adieu, monsieur; je voudrais être au-dessus des maux comme vous êtes au-dessus des places; mais on peut être fort heureux sans tracasseries politiques, et on ne peut l'être sans estomac. Comptez qu'il n'y a point de malade qui vous soit plus tendrement et plus respectueusement dévoué que VOLTAIRE.

1490. — A M. DE LA NOUE,

A L'HOTEL DES COMÉDIENS DU ROI, FAUBOURG SAINT-GERMAIN.

A Commercy, ce 27 juillet.

J'eus l'honneur, monsieur, en partant de Paris (5), de vous faire tenir le changement qui vous parut convenable dans le

(1) Le chevalier d'Orléans, bâtard du régent, grand-prieur de France. Il mourut six jours après. (G. A.)

(2) Clément était receveur des tailles à Dreux. (G. A.)

(3) Il remplaçait Thieriot comme agent littéraire de Frédéric II. (G. A.)

(4) *Epître au cul de Manon.* (G. A.)

(5) Dont d'Arnaud était aussi le correspondant. (G. A.)

(1) Gentilhomme de la chambre, ainsi que le duc d'Aumont. (G. A.)

(2) L'édition des *OEuvres* faite à Rouen. (G. A.)

(3) Stanislas venait de rappeler Voltaire auprès de lui. (G. A.)

(4) M. de Paulmy, nommé ambassadeur en Suisse. (G. A.)

(5) Le 28 juin. (G. A.)

rôle d'Assur. Je me flatte que vous avez bien voulu faire porter ce changement sur le rôle et sur la pièce. Permettez-moi de vous demander si vous n'aimeriez pas mieux

Quand sa *puissante* main la ferma sous mes pas,
Sém., act. II, sc. IV.

que

Quand son *adroite* main.

Il me semble que ce terme d'*adroite* n'est pas assez noble, et sent la comédie. Je vous prie d'y avoir égard, si vous êtes de mon avis.

J'apprends que M. le duc d'Aumont nous fait donner une décoration digne des bontés dont il honore les arts, et digne de vos talents. Cette distinction, que les auteurs méritent, me rend encore plus timide et plus méfiant sur mon ouvrage. Il serait bien triste de faire dire que le roi a placé sa magnificence et ses bontés sur un ouvrage qui ne les méritait pas. C'est à vous, monsieur, et à vos camarades de réparer par votre art les défauts du mien; vous êtes un grand juge de l'un et de l'autre. Il y a pourtant un point sur lequel j'aurais quelques représentations à vous faire; c'est sur l'idée où vous semblez être que le tragique doit être déclamé un peu uniment. Il y a beaucoup de cas où l'on doit, en effet, bannir toute pompe et tout tragique; mais je crois que, dans les pièces de la nature de celle-ci, la plus haute déclamation est la plus convenable. Cette tragédie tient un peu de l'épique, et je souhaite qu'on trouve que je n'ai point violé cette règle :

Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus. (Hor., *Art poét.*)

Le cothurne est ici chaussé un peu plus haut que dans les intrigues d'amour, et je pense que le ton de la simplicité ne convient point à la pièce. C'est une réflexion que je soumets à vos lumières, comme je me repose du rôle uniquement sur vos talents. Je vous prie de croire que j'ai l'honneur d'être avec l'estime la plus sincère, etc.

1491. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Commercy, le 2 août.

Plus de Cirey, mes chers anges; madame du Châtelet joue le *Double Veuvage* (1) et l'opéra On ne peut se soustraire un moment à ces importantes occupations. Nous avons représenté au roi de Pologne, comme de raison, qu'il faut tout quitter pour M. et madame d'Argental. Il a bien été obligé d'en convenir; mais il est jaloux et il veut que vous préfériez Commercy à Cirey. Il m'ordonne de vous prier de sa part de venir le voir. Vous serez bien à votre aise; il vous fera bonne chère; c'est le seigneur de château qui fait assurément le mieux les honneurs de chez lui. Vous verrez son pavillon avec des colonnes d'eau, vous aurez l'opéra ou la comédie, le jour que vous viendrez. Je vois déjà votre philosophie effarouchée; mais, si vous avez quelque idée du roi de Pologne, elle doit s'apprivoiser. Cela serait charmant; c'est votre chemin le plus court; et, si vous voulez m'avertir de votre arrivée, le roi vous enverra probablement un relai, et vous en donnera un autre pour le retour. Votre voyage ne sera pas retardé d'un seul jour. Vous serez les maîtres absolus du temps; vous arriverez à Paris le jour que vous aurez résolu d'y arriver. Voyez ce que vous pouvez faire pour nous. Je vais écrire à M. le duc d'Aumont pour le remercier; mais je vous remercierai bien davantage, si vous venez. A propos, on dit que la paix pourrait bien être publiée à la fin de ce mois (2); cela pourrait fournir quelques spectateurs de plus à *Sémiramis*. Je commence à avoir grand'peur. Je ne serai rassuré que quand vous serez à Paris. Si elle était jouée sans vous, mon malheur serait sûr. Mes adorables anges, venez raisonner de tout cela à Commercy. Bonsoir. Madame du Châtelet joint ses prières aux miennes. Refuserez-vous les rois et l'amitié.

Mille tendres respects à vous deux.

1492. — A M. L'ABBÉ CHAUVELIN.

A Commercy, ce 12 août.

Je ne sais, monsieur, comment va votre santé; mais j'apprends que vous faites plus de bien à *Sémiramis* que les eaux ne vous en ont fait. Voici, je crois, mes deux anges gardiens de retour à Paris; vous avez donc la bonté de faire le troisième. Je vous rends de très humbles actions de grâces; cela est bien beau de protéger les orphelins. Le père de *Sémiramis* mourrait de peur sans vous. Je défie l'ombre de Ninus d'avoir l'air plus ombre que moi. Je crois que la peur m'a encore maigri. Je ne reprendrai des forces qu'en cas que j'apprenne que mon enfant se porte bien. Je viendrai assurément vous remercier de la victoire; mais je ne me hasarderai pas d'être présent à une défaite. Quoi qu'il arrive, je serai toute ma vie, monsieur, avec la plus tendre et la plus respectueuse reconnaissance, etc.

1493. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, le 15 août.

Souffrirez-vous, mon ange gardien, qu'on habille notre ombre de noir, et qu'on lui donne un crêpe comme dans le *Double Veuvage?* Mon idée, à moi, c'est qu'elle soit toute blanche, portant cuirasse dorée, sceptre à la main, et couronne en tête. En fait d'ombre, il m'en faut croire; car j'ai l'honneur de l'être un peu, et je le suis plus que jamais. Je me flatte que madame d'Argental ne l'est pas, et qu'elle a rapporté des eaux cette santé brillante, ou du moins ce tour de santé que je lui ai connu. Nous voici actuellement à Lunéville; je pourrai bien venir vous faire ma cour à tous deux, et vous remercier, si vous faites la fortune de *Sémiramis*.

Votre substitut, l'abbé de Chauvelin, me mande que le roi donne une décoration magnifique; chargez-vous, s'il vous plaît, de la plus grande partie de la reconnaissance, car tout cela se fait pour vous; mais n'allons pas être sifflés avec une dépense royale, et qu'on ne dise pas :

Le faste de votre dépense
N'a point su réparer l'extrême impertinence, etc.

Cette petite distinction va mettre contre moi tout le peuple d'auteurs; et, si je suis sifflé, je n'oserai jamais me présenter devant M. et madame d'Argental, ni devant le roi. Il n'y a que votre présence, à la première représentation, qui puisse me rassurer. Vous savez que la fête est pour vous. Je n'y serai pas (1), mais vous y serez; cela vaut bien mieux.

Adieu, adorables créatures.

1494. — A M. BERRYER,

LIEUTENANT DE POLICE.

A Paris, ce 8 septembre.

Monsieur, permettez qu'en partant pour Lunéville, j'aie l'honneur de vous remercier de toutes vos bontés. Je vous supplie d'y ajouter celle de faire ordonner à la chambre syndicale des libraires qu'on tienne la main à empêcher toute édition subreptice de *Sémiramis*. J'ai tout lieu de craindre l'abus que l'on veut faire des copies informes répandues dans Paris. Je vous demande plus que jamais dans cette occasion votre protection pour les belles-lettres et pour moi. J'ai l'honneur d'être, avec la plus vive reconnaissance, monsieur, etc.,

1495. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Châlons, ce 12 septembre.

Je ne peux vous écrire de ma main, mes divins anges; j'ai la fièvre bien serré à Châlons; je ne sais plus quand je pourrai partir.

On s'est bien plus pressé, ce me semble, de lire *Catilina* (2) que de le faire; mais faudra-t-il que mon ami Marmontel pâtisse de mon impatience, et qu'on ne reprenne pas son pauvre *Denis*, dont il a besoin? Ce serait une extrême injustice, et mes anges ne le souffriront pas. Prault n'est-il pas venu la gueule enfarinée? n'a-t-il pas bien envie d'imprimer *Sémiramis?* mais ne faut-il pas tenir le bec de Prault dans l'eau, afin de prévenir les éditions subreptices dont on me menace continuellement?

Joue-t-on *Sémiramis* les mercredis et les samedis seulement, dans l'effroyable disette de monde où l'on est à Paris? la laisse-t-on aller jusqu'à Fontainebleau?

Au reste, vous parlez de *Zadig* (3) comme si j'y avais part;

(1) Comédie de Dufresny. (G. A.)

(2) Elle ne fut signée qu'en octobre 1748, et ne fut publiée à Paris qu'en février 1749. (G. A.)

(1) Il y assista. Stanislas partit pour Versailles le 26 août; Voltaire l'accompagna, et le jour même de la première représentation de *Sémiramis*, 29 août, il arrivait à Paris. (G. A.)

(2) Crébillon lut son *Catilina* à Choisy-le-Roi devant madame de Pompadour, quelques jours après la première représentation de *Sémiramis*, puis la pièce fut vite donnée aux comédiens, qui la jouèrent en décembre. (G. A.)

(3) Ce roman venait de paraître. (G. A.)

mais pourquoi moi? pourquoi me nomme-t-on? Je ne veux avoir rien à démêler avec les romans.

J'ai bien l'air d'être ici malade quelques jours. Vous veillez sur moi, mes anges, de loin comme de près. Je vais mettre un *V* au bas de cette lettre; c'est tout ce que je puis faire, car je n'en peux plus. *V.*

1496. — A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

à la Malgrange (1), le 4 octobre.

J'ai senti, madame mon ange, ce que c'est que la jalousie. J'ai trouvé un M. de Verdun qui m'a dit, du premier bond : J'ai reçu une lettre de madame d'Argental. C'est donc un heureux homme que ce M. de Verdun? Eh bien! madame, si je n'ai pas eu le bonheur dont il se vante, j'ai la consolation de vous écrire. Jo vous soupçonne d'être à Paris. M. d'Argental est, dit-il, à Guiscard; mais où est Guiscard (2)? Voici, madame, une lettre pour cet ange-là, et je vous soumets tout ce que je lui écris. Je ne sais pas plus où adresser ma lettre pour l'abbé de Bernis; permettez que je la mette dans votre paquet. Je ne m'attendais pas à ce nouveau trait do la calomnie (3); mais *qui plume a guerre a*. Le loyer do nous autres pauvres diables de victimes publiques, c'est d'être honnis et persécutés. Je pardonne à l'envie; elle a raison do me croire heureux; elle sait l'amitié dont vous m'honorez. Si je m'avise de donner jamais une pièce qui ait du succès, je serai infailliblement lapidé. On s'attend ici à une prompte publication de la paix. Paris sera plus méchant et plus frivole que jamais. Si deux ou trois personnes ne soutenaient le bon goût, nous dégringolerions dans la barbarie. Songez à votre santé, madame; je veux vous retrouver avec un appétit désordonné. Je compte vous faire ma cour à Noël. C'est bien tard; mon cœur me le dit. Je vous supplie de détruire dans l'esprit de M. l'abbé de Bernis la ridicule calomnie que je trouve encore plus désagréable que ridicule; c'est l'homme du monde dont je crois mériter le mieux l'amitié, et il s'en faut bien que j'aie rien à me reprocher sur son compte. Permettez-moi, en vous renouvelant mes plus tendres respects, de les présenter à M. de Pont de Veyle et à M. de Choiseul. Madame du Châtelet, qui joue ou l'opéra ou la comédie, ou à la comète (4), vous fait mille compliments.

1497. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A la Malgrange, le 4 octobre.

Mon cher et respectable ami, voici bien des points sur lesquels j'ai à vous remercier et à vous répondre.

A l'égard des comédiens, Sarrasin m'a parlé avec beaucoup plus que de l'indécence, quand je l'ai prié, au nom du public, de mettre dans son jeu plus d'âme et plus de dignité. Il y en a quatre ou cinq qui me refusent le salut, pour les avoir fait paraître en qualité d'assistants. La Noue a déclamé contre la pièce beaucoup plus haut qu'il n'a déclamé son rôle. En un mot, je n'ai essuyé d'eux que de l'ingratitude et de l'insolence. Permettez, je vous en prie, que je ne sacrifie rien de mes droits pour des gens qui ne m'en sauraient aucun gré, et qui en sont indignes de toutes façons. Je ne prétends pas hasarder d'offenser l'amour-propre de mademoiselle Dumesnil, de mademoiselle Clairon et de Grandval. Quelques galanteries données à propos ne les fâcheront pas. Le chevalier de Mouhi et d'autres (5) ne doivent pas être oubliés. Qui oblige un corps n'oblige personne. On ne peut s'adresser qu'aux particuliers qui le méritent.

A l'égard de la pièce, je vous jure que je la travaillerai, pour la reprise, avec le peu de génie que je peux avoir, et avec beaucoup de soin. Il est triste qu'on la joue à Fontainebleau, parce que le théâtre est impraticable; mais, si on la joue, je vous supplie d'engager M. le duc d'Aumont à ne pas faire mettre de lustre sur le théâtre. Nous avons ici l'expérience que le théâtre peut être très bien éclairé avec des bougies en grand nombre, et des reflets dans les coulisses. Il ne s'agirait, pour exécuter la nuit absolument nécessaire au troisième acte, que d'avoir quatre hommes chargés d'éteindre les bougies dans les coulisses, tandis qu'on abaisserait les lampions du devant du théâtre.

J'en ai écrit à M. de Cindré (6); mais c'est de M. le duc d'Aumont que j'attends toute sorte de protection grande et petite, et c'est à vous que je la devrai, à vous à qui je dois tout, et dont l'amitié est si active, si indulgente et si inaltérable.

Je reviens à l'abominable calomnie par laquelle on m'a voulu brouiller avec M. l'abbé de Bernis; elle vient d'un homme (1) qui m'a fait depuis longtemps l'honneur d'être jaloux de moi, je ne sais pas pourquoi, et qui n'aime pas l'abbé de Bernis (je sais bien pourquoi), parce qu'il veut plaire, et que l'abbé de Bernis plaît. Je ne nomme personne, je ne veux me plaindre de personne; je vis dans une cour charmante et tranquille, où toute tracasserie est ignorée; mais je serai pénétré de douleur que M. l'abbé de Bernis me crût capable d'avoir dit une parole indiscrète sur son compte. Je lui écris; mais ne sachant où adresser ma lettre, je prends la liberté de la mettre dans votre paquet, que j'adresse à Paris, à madame d'Argental. Adieu, divin ami, mon cher ange gardien; jo vous apporterai, à mon retour, de quoi vous amuser.

1498. — A MARIE LECKZINSKA, REINE DE FRANCE.

Le 10 octobre.

Madame, je me jette aux pieds de votre majesté. Vous n'assistez aux spectacles que par condescendance pour votre auguste rang, et c'est un sacrifice que votre vertu fait aux bienséances du monde. J'implore cette vertu même, et je la conjure, avec la plus vive douleur, de ne pas souffrir que ces spectacles soient déshonorés par une satire odieuse (2) qu'on veut faire contre moi, à Fontainebleau, sous vos yeux. La tragédie de *Sémiramis* est fondée, d'un bout à l'autre, sur la morale la plus pure; et par là, du moins, elle peut s'attendre à votre protection. Daignez considérer, madame, que je suis domestique du roi, et par conséquent le vôtre; mes camarades, les gentilshommes du roi, dont plusieurs sont employés dans les cours étrangères, et d'autres dans des places très honorables, m'obligeront à me défaire de ma charge, si j'essuie devant eux et devant toute la famille royale un avilissement aussi cruel. Je conjure votre majesté, par la bonté et par la grandeur de son âme, et par sa piété, de ne pas me livrer ainsi à mes ennemis ouverts et cachés, qui, après m'avoir poursuivi par les calomnies les plus atroces, veulent me perdre par une flétrissure publique. Daignez envisager, madame, que ces parodies satiriques ont été défendues à Paris pendant plusieurs années. Faut-il qu'on les renouvelle pour moi seul, sous les yeux de votre majesté? Elle ne souffre pas la médisance dans son cabinet; l'autorisera-t-elle devant toute la cour? Non, madame; votre cœur est trop juste pour ne pas se laisser toucher par mes prières et par ma douleur, et pour faire mourir de douleur et de honte un ancien serviteur, et le premier sur qui sont tombées vos bontés (3). Un mot de votre bouche, madame, à M. le duc de Fleury et à M. de Maurepas, suffira pour empêcher un scandale dont les suites me perdraient. J'espère de votre humanité qu'elle sera touchée, et qu'après avoir peint la vertu, je serai protégé par elle. Je suis, etc.

1499. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Commercy, le 10 octobre.

Oui, respectable et divin ami, oui, âme charmante, il faudrait que je partisse tout à l'heure, mais pour venir vous embrasser et vous remercier. Je suis ici assez malade, et très nécessaire aux affaires de madame du Châtelet. Voici ce que j'ai fait, sur votre lettre.

J'étais dans ma chambre, malingre, et j'ai fait dire au roi de Pologne que je le suppliais de permettre que j'eusse l'honneur de lui parler en particulier. Il est monté sur-le-champ chez moi. Il permet que j'écrive à la reine sa fille une lettre. Elle est faite, et il la trouve très touchante. Il en écrit une très forte, et il se charge de la mienne. Ce n'est pas tout, j'écris à madame de Pompadour, et je lui fais parler par M. Montmartel (4).

J'écris à madame d'Aiguillon, et j'offre une chandelle à M. de Maurepas. J'intéresse la piété de la duchesse de Villars, la bonté de madame de Luynes, la facilité bienfaisante du président Hénault, que je vous prie d'encourager. Je presse M. le duc de Fleury; je représente fortement, et sans me commettre, à M. le duc de Gèvres (5), des raisons sans réplique, et je ne crains pas qu'il montre ma lettre, qu'il montrera;

(1) Château de plaisance de Stanislas.
(2) Près de Compiègne. (G. A.)
(3) Voyez la lettre suivante. (G. A.)
(4) Jeu de cartes. (G. A.)
(5) Mouhi, Thieriot, du Molard, Lambert et le chevalier de La Morlière avaient soutenu *Sémiramis* de leurs applaudissements. (G. A.)
(6) L'un des intendants des Menus. (G. A.)

(1) Piron. (K.)
(2) Cette parodie de *Sémiramis* était de Montigny. (G. A.)
(3) Elle lui avait fait une pension de 1,500 livres en 1725. (G. A.)
(4) Pâris-Montmartel. (G. A.)
(5) L'un des quatre premiers gentilshommes de la chambre. (G. A.)

je me sers de toutes les raisons, de tous les motifs, et je mets surtout ma confiance en vous. Je suis bien sûr que vous échaufferez M. le duc d'Aumont; qu'il ne souffrira pas que les scandales qu'il a réprimés pendant six ans se renouvellent contre moi, et qu'il soutiendra son autorité dans une cause si juste; qu'il engagera M. le duc de Fleury à ne pas abandonner la sienne, et à ne pas souffrir l'avilissement des beaux-arts et d'un officier du roi dans l'affront qu'on veut faire à un ouvrage honoré des bienfaits du roi même. Mes anges, engagez M. l'abbé de Bernis à ne pas abandonner son confrère, à ne pas souffrir un opprobre qui avilit l'Académie, à écrire fortement, de son côté, à madame de Pompadour; c'est ce que j'espère de son cœur et de son esprit, et ma reconnaissance sera aussi longue que ma vie. Au reste, je pense que peut-être une des meilleures réponses que je puisse employer est dans les amples corrections que je vous envoie pour *Sémiramis*. J'en ai fait faire une copie générale pour mademoiselle Dumesnil, qu'elle donnera à Minet (1), et une copie particulière pour chaque acteur. Si vous êtes content, vous et votre aréopage, je me flatte que vous ajouterez à toutes vos bontés celle d'envoyer le paquet à mademoiselle Dumesnil, à Fontainebleau. J'attends votre arrêt.

A l'égard de l'histoire de ma *vie*, dont on me menace en Hollande, je vais faire les démarches nécessaires. Je ne laisse pas d'avoir des amis auprès du stathouder; mais, si je ne réussis pas, je mettrai ces deux beaux volumes à côté de *Frétillon* (2), et la canaille ne troublera pas mon bonheur. Des amis tels que vous sont une belle consolation. Le bénéfice l'emporte sur les charges. Mon cher ange, cultivons les lettres jusqu'au tombeau, méritons l'envie et méprisons-la, en faisant pourtant ce qu'il faut pour la réprimer. Adieu, maison charmante où habitent la vertu, l'esprit, et la bonté du cœur. Adieu, vous tous qui soupez; moi, qui dîne, je suis bien indigne de vous. Ah! monsieur de Pont de Veyle, oubliez-vous mes moyeux (3)?

O anges! j'ajoute que je ne doute pas que M. le duc d'Aumont ne soit indigné qu'on vilipende un ouvrage que j'ai donné pour lui comme pour vous, que j'ai fait pour lui, pour le roi, et dans la sécurité d'être à l'abri de l'infâme parodie. Il faut qu'il combatte comme un lion, et qu'il l'emporte. Représentez-lui tout cela avec cette éloquence persuasive que vous avez.

J'ai écrit à M. Berryer. Madame du Châtelet doit vous écrire; elle vous fait les plus tendres compliments. Comme notre cour est un peu voyageuse, je vous prie d'adresser vos ordres *à la cour du roi de Pologne, en Lorraine*. On ne laissera pas de la trouver.

P.-S. Je serais très fâché de passer pour l'auteur de *Zadig*, qu'on veut décrier par les interprétations les plus odieuses, et qu'on ose accuser de contenir des dogmes téméraires contre notre sainte religion. Voyez quelle apparence!

Mademoiselle Quinault, Quinault-comique (4), ne cesse de dire que j'en suis l'auteur. Comme elle n'y voit rien de mal, elle le dit sans croire me nuire; mais les coquins, qui veulent y voir du mal, en abusent. Ne pourriez-vous pas étendre vos ailes d'ange gardien jusque sur le bout de la langue de mademoiselle Quinault, et lui dire ou lui faire dire que ces bruits sont capables de me porter un très grand préjudice? Il faut que vous me défendiez à droite et à gauche. J'attends mille fois plus de vous et de vos amis que de tout ce que je pourrais faire à Fontainebleau. Ma présence, encore une fois, irriterait l'envie, qui aimerait bien mieux me blesser de près que de loin. Le mieux qu'on puisse faire, quand les hommes sont déchaînés, c'est de se tenir à l'écart. Je vous reverrai avant Noël, aimables soupeurs et preneurs de lait. Conservez-moi une amitié précieuse, qui console de tous les chagrins, et qui augmente tous les plaisirs.

1500. — AU MÊME.

Ce 11 octobre.

Belles âmes, ces représentations si justes, jointes à la chaleur de vos bons offices et aux mesures que je prends, me donnent lieu d'espérer qu'on parviendra à prévenir l'infamie avec laquelle on veut déshonorer la scène française, la seule digne en Europe d'être protégée. Continuez, mon cher et respectable ami, à défendre ce que vous avez fait réussir; triomphez de la plus lâche cabale que l'on ait suscitée depuis *Phèdre*. Vous ferez beaucoup plus que moi-même. Ma présence animerait mes ennemis, qui voudraient me rendre témoin de l'opprobre qu'ils ont machiné; et, si je ne réussissais pas à faire défendre leur malheureuse satire, je ne serais venu que pour réjouir leur malignité, et pour leur amener leur victime. Je me flatte toujours que M. l'abbé de Bernis ne vous refusera pas d'appuyer mes prières auprès de madame de Pompadour, et qu'il se déclarera avec force contre les misérables parodies, qu'il regarde comme la honte de notre nation.

Encore une fois, le soin que je prends de rendre *Sémiramis* moins indigne du public éclairé est ma meilleure réponse, est ma meilleure manœuvre. Bien faire, et être secondé par vous, voilà mon évangile. Adieu, mes chers anges, qui présidez à ma Babylone. L'envie a raison de vouloir me perdre, votre amitié me rend trop heureux.

Ce 12 octobre.

Je fais une réflexion. Si la fureur de la cabale, et le plaisir malin attaché à l'humiliation de son prochain, l'emportent sur tant de justes raisons; si on s'obstine à jouer l'infâmie à la cour, M. le duc d'Aumont, qui assurément, doit en être mortifié, ne peut-il pas différer la représentation de *Sémiramis?* ne pouvez-vous pas même engager très aisément mademoiselle Dumesnil à exiger de ses camarades un long délai fondé sur cent vers nouvellement corrigés, qu'il faut apprendre? la disposition nouvelle du théâtre de Fontainebleau n'est-elle pas encore un motif pour différer? ne peut-on pas pousser ce délai jusqu'au dernier jour, et, s'il le faut même, ne pas jouer la pièce? Alors on ne pourrait donner la parodie; et ce temps, que nous aurions, servirait non seulement à prendre de nouvelles mesures, mais encore à faire de nouveaux changements pour l'hiver. Alors la pièce serait presque nouvelle, et les Slodtz (1), qui sont prêts à réparer leur honneur en rajustant leurs décorations, donneraient un nouveau cours et un nouveau prix à notre guenille, qui aurait un plein triomphe, tandis que peut-être *Catilina*...

Mandez-moi si vous jugez à propos que j'écrive à M. le duc d'Aumont en conséquence. Conduisez ma tête et ma main comme mon cœur.

1501. — AU MÊME.

Octobre.

Madame de Pompadour a plus fait que la reine. Elle me fait dire, mon cher et respectable ami, que l'infamie ne sera certainement point jouée. Je me flatte qu'étant défendue à la cour, elle ne sera pas permise à la ville, et que M. le duc d'Aumont insistera sur une suppression de cinq ou six années, après laquelle il serait bien odieux de renouveler un scandale qu'on a eu tant de peine à déraciner. J'ai écrit deux fois à M. le duc d'Aumont; il s'agirait de mettre M. de Maurepas dans nos intérêts. Empêchons la parodie à Paris comme à la cour. Il faut assurément ôter à la cabale ce misérable sujet d'un si honteux triomphe. Pour réponse à toutes ces tracasseries, je vous enverrai incessamment un nouveau cinquième acte (2); c'est là le point principal.

Quand mes anges parlent, l'auteur de *Sémiramis* doit se taire. Je reçois dans ce moment un très beau mémoire de M. le coadjuteur (3) contre les parodies, appuyé d'un mot de M. d'Argental. Je ne peux répondre à présent que par les plus grands remerciements. Je n'épargnerai point assurément mes peines pour mériter des bontés si continues, si vives, et si encourageantes. J'avais encore, par la dernière poste, envoyé de la Malgrange quelques rogatons; mais tenons tout cela pour non avenu, et attendons qu'après avoir travaillé à tête reposée, je vienne travailler sous vos yeux à Paris, vers le milieu de décembre (4). Les travaux les plus difficiles deviennent des plaisirs quand on a pour critiques des amis si tendres et si éclairés.

Madame du Châtelet vous fait mille tendres compliments, et moi j'attends des moyeux; cela est bien autrement intéressant que *Sémiramis*. Or, dites-moi, respectable ami, si vous êtes content de mon procédé avec M. l'abbé de Bernis. Daignez-vous faire usage des mémoires dont je vous ai assassiné? Pardonnez-moi mes vers, mes mémoires, mes fatigantes importunités, je travaille à mériter d'être toujours gardé par vous; je ne sais si j'en serai digne. Adieu, tous les chers anges gardiens.

(1) Souffleur et copiste de la Comédie. (G. A.)
(2) *Histoire de mademoiselle Cronel, dite Frétillon*, pamphlet contre la Clairon attribué au comte de Caylus et aussi au comédien Gaillard. (G. A.)
(3) Prunes confites de Franche-Comté. (G. A.)
(4) Celle qui fut en correspondance avec Voltaire. (G. A.)

(1) Peintres chargés des décorations de *Sémiramis*. (G. A.)
(2) De *Sémiramis* (K.)
(3) L'abbé de Chauvelin. (G. A.)
(4) Il ne revint qu'en février 1749. (G. A.)

1502. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, ce 23 octobre.

Voici, mon cher et respectable ami, un gros paquet de Babylone ; mais à présent, le point essentiel est d'empêcher la parodie à la ville comme à la cour. J'ai lieu de penser que M. Montmartel m'ayant écrit de la part de madame de Pompadour, et m'ayant redit ses propres paroles, que « le roi » était bien éloigné de vouloir me faire la moindre peine, » et que la parodie ne serait certainement point jouée, » j'ai lieu, dis-je, de me flatter que cette proscription d'un abus aussi pernicieux est pour Paris comme pour Versailles.

Je vais écrire dans cet esprit à M. Berryer, et l'ordre du roi, à Fontainebleau, sera pour lui un nouveau motif de me marquer sa bienveillance, et une nouvelle facilité de se faire entendre aux personnes qui pourraient favoriser encore la cabale qui s'est élevée contre moi. Je suis fâché que M. le duc d'Aumont soit le seul qui ne réponde point à mes lettres ; mais je n'en compte pas moins sur sa fermeté et sur la chaleur de ses bons offices, animé par votre amitié. Je vous prie de m'instruire sur tout ce qui se passe de cette affaire, qui m'est devenue très essentielle.

La reine m'a fait écrire, par madame de Luynes, que les parodies étaient d'usage, et qu'on avait travesti Virgile. Je réponds que ce n'est pas un compatriote de Virgile qui a fait l'*Enéide travestie*, que les Romains en étaient incapables ; que si on avait récité une *Enéide* burlesque à Auguste et à Octavie, Virgile en aurait été indigné ; que cette sottise était réservée à notre nation longtemps grossière et toujours frivole ; qu'on a trompé la reine quand on lui a dit que les parodies étaient encore d'usage ; qu'il y a cinq ans qu'elles sont défendues ; que le théâtre français entre dans l'éducation de tous les princes de l'Europe, et que Gilles et Pierrot ne sont pas faits pour former l'esprit des descendants de saint Louis.

Au reste, si j'ai écrit une capucinade (1), c'est à une capucine.

Voici, mon divin ange, une autre grâce que je vous demande, c'est de savoir au juste et au plus vite de mademoiselle Quinault de quel remède elle s'est servie pour faire passer un énorme goître dont elle s'est défaite. Il y a ici une dame beaucoup plus jolie qu'elle qui a un cou extrêmement affligé de cette maladie, et vous rendriez un grand service à elle et à ses amants de nous envoyer la joyeuse recette de la demoiselle Quinault. Ajoutez cette grâce à tant d'autres bontés. Et mes moyeux ! ah ! M. de Pont de Veyle, mes moyeux !

Ce 21.

Le roi de Pologne, qui avait envoyé ma lettre à la reine, et qui en était très content, a été fort piqué que nos adversaires aient prévalu auprès de la reine, et que ce ne soit pas elle à qui j'aie l'obligation de la suppression de l'infamie. Les mêmes gens qui avaient fait la calomnie sur *Zadig* ont continué sous main leurs bons offices, et le roi de Pologne en est très instruit. Dites cela à l'abbé de Bernis et qu'il écrive à madame de Pompadour pour la suppression de l'infamie à la ville comme à la cour.

1503. — A M. D'ARNAUD.

A Lunéville, le 25 octobre.

Mon cher ami, votre lettre sans date me dit que vous m'aimez toujours, et cela ne m'apprend rien ; j'ai toujours compté sur un cœur comme le vôtre. Elle m'apprend que messeigneurs les princes de Wurtemberg m'honorent de leur souvenir. Je vous prie de leur présenter mes profonds respects et mes tendres remerciements, et de ne pas oublier M. de Montolieu.

Il est vrai que je n'écris guère au roi de Prusse. J'attends que j'aie mis *Sémiramis* au point d'être moins indigne de lui être envoyée ; j'y ai fait plus de deux cents vers à Lunéville. Il y a quelques années (2) que j'envoyai à sa majesté l'esquisse de cette pièce ; j'en suis très honteux et très fâché. Ce n'est pas un homme à qui on doive présenter des choses informes ; c'est un juge qui me fait trembler. Personne sur la terre n'a plus d'esprit et plus de goût, et c'est pour lui principalement que je travaille. Je ne croyais pas pouvoir passer ma vie auprès d'un autre roi que lui, mais ma déplorable santé a encore plus besoin des eaux de Plombières que de la cour de Lunéville. Je compte aller à Paris au mois de décembre, et vous y embrasser. Si vous n'étiez pas aussi paresseux qu'aimable, je vous prierais de me mander quelques nouvelles de notre pauvre littérature française. Je vous exhorterai toujours à faire usage de votre esprit pour établir votre fortune. Il n'y a rien que je ne fasse pour vous prouver combien la douceur de vos mœurs, votre goût et vos premières productions m'ont donné d'espérances sur vous. Je suis très fâché de vous avoir été jusqu'ici bien inutile. Voltaire.

Sans compliment et sans cérémonie.

(1) La lettre à la reine. (G. A.).
(2) En février 1747. (G. A.)

1504. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Lunéville, le 30 octobre.

Je reçois la lettre de mon cher ange, du 18. Vous me dites, mon cher et respectable ami, que la prétention de M. de Maurepas est insoutenable ; mais savez-vous qu'en réponse à la lettre la plus respectueuse, la plus soumise et la plus tendre, il m'a mandé sèchement et durement qu'on jouerait la parodie à Paris, et que tout ce qu'on pouvait faire pour moi était *d'attendre la suite des premières représentations de ma pièce?* Or, cette suite de premières représentations pouvant être regardée comme finie, on peut conclure de la lettre de M. de Maurepas que les Italiens sont actuellement en droit de me bafouer, et, s'ils ne le font pas, c'est qu'ils infectent encore Fontainebleau de leurs misérables farces faites pour la cour et pour la canaille.

M. le duc de Gèvres m'a mandé que les premiers gentilshommes de la chambre ne se mêlaient pas des pièces qu'on joue à Paris. En effet, la permission de représenter tel ou tel ouvrage a toujours été dévolue à la police ; et peut-être tout ce que peut faire un premier gentilhomme de la chambre, c'est de faire servir son autorité à intimider des faquins qui joueraient une pièce malgré eux, et à se faire obéir plutôt par mesure que par droit.

Cependant ce que vous me mandez, et la confiance extrême que j'ai en vous, me font suspendre mes démarches. J'allais envoyer une lettre très forte à madame de Pompadour, et même un placet au roi, qui n'est pas assurément content à présent de celui (1) qui me persécute. Je supprime tout cela, et je ne m'adresserai au maître que quand je serai abandonné d'ailleurs ; mais j'ai besoin de savoir à quoi m'en tenir, et jusqu'à quel point s'étendent les bontés et l'autorité de M. le duc de Fleury et de M. le duc d'Aumont. Je vous demande en grâce d'écrire sur cela promptement à M. le duc d'Aumont, et de me donner la réponse la plus positive, sur laquelle je prendrai mes mesures. Je serais très aise de ne pas importuner le roi pour de pareilles sottises, et que la fermeté de M. d'Aumont m'épargnât cet embarras ; mais, s'il y a la moindre indécision du côté des premiers gentilshommes de la chambre, vous sentez bien que je ne dois rien épargner, et que je ne dois pas en avoir le démenti.

Vous devez avoir reçu un gros paquet par M. de La Reynière. En voici un autre qui n'est pas de la même espèce. Je vous prie de donner au digne coadjuteur un *Panégyrique* (2) ; je devrais faire le sien.

Il y en a un aussi pour l'abbé de Bernis. Je n'ai point reçu la lettre dont vous m'aviez flatté de sa part ; mais j'espère que, s'il est nécessaire, vous l'encouragerez à écrire bien pathétiquement à madame de Pompadour contre les parodies, en général, et contre celle de *Sémiramis* en particulier. Madame de Pompadour est très disposée à me favoriser, mais il ne faut rien négliger.

Madame du Châtelet promet plus qu'elle ne peut, en parlant d'un voyage prochain. Je le voudrais, mais je prévois qu'il faudra attendre près d'un mois.

Je travaille sous terre pour Mouhi ; je vous prie de le lui dire. Grand merci des moyeux. Adieu, mes très aimables anges.

1505. — A M. LE CHEVALIER FALKENER.

Lunéville, à la cour de Lorraine, ce 5 novembre 1748.

Dear sir, your letter has afforded me the most sensible satisfaction ; for when my friendship for you began, it was a bargain for life. Time that alters all things, and chiefly my poor tattered body, has not altered my sentiments.

You acquaint me you are a husband and a father, and I hope you are an happy one. It behooves a secretary to a great general, to marry a great officer's daughter ; and really, I am transported with joy to see the blood of Marlborough, mixed with that of my dearest Falkener. I do present your lady with my most humble respects, and I kiss your child.

You are a lusty husband, and I, a weak bachelor, as much

(1) Le comte de Maurepas. Il fut exilé un an après. (G. A.)
(2) Le *Panégyrique de Louis XV*. Voyez tome IV. (G. A.)

unhealthy as when you sawe me, but some twenty years older. Yet I have a kind of conformity with you; for if you are attached to a hero, so I am in the retinue of an other, though not so intimately as you are. My king has appointed me one of the ordinary gentlemen of his chamber : *Gentilhomme ordinaire de sa chambre*. Your post is more honourable and profitable; yet I am satisfied with mine, because if it gives not a great income, it leaves me at my full liberty, which I prefer to kings.

The king of Prussia would once have given me one thousand pounds sterling *per annum* to live at his court; and I did not accept of the bargain, because the court of a king is not comparable to the house of friend. I have lived these twenty years since with the same friends; and you know what power friendship gets over a tender soul, and over a philosophical one.

I find a great delight in opening my heart to you, and in giving you thus an account of my conduct. I will tell you that being appointed also historiographer of France, I write the history of the late fatal war, which did much harm to all the parties, and did good only to the king of Prussia. I wish I could show you what I have wrote upon that subject. I hope I have done justice to the great duke of Cumberland. My history shall not be the work of a courtier, nor that of a partial man, but that of a lover of mankind.

As to the tragedy of *Sémiramis*, I'll send it to you within a month or two. I always remember with great pleasure, that I dedicated to you the tender tragedy of *Zaïre*. This *Sémiramis* is quite of an other king. I have tryed, though it was a hard task, to change our French *petits-maîtres* into athenian hearers. The transformation is not quite performed; but the piece has met with great applause. In has the fate of moral books that please many, without mending any body.

I am now, my dear friend, at the court of king Stanislas, where I have passed some months with all the easines and cheerfulness that I enjoyed once at Wandsworth : for you must know that king Stanislas is a kind of Falkener... He is indeed the best man alive. But, for fear you should take me for a wanderer of courts and a vagabond courtier, I will tell you that I am here with the very same friend whom I never parted from for these twenty years past, the lady du Chastelet, who comments Newton, and is now about printing a french translation of it; she is the friend I mean.

I have at Paris some enemies, such as Pope had at London; and I despise them as he did. In short, I live as happy as my condition can permit :

Excepto quod non simul esses, cetera lætus!

I return you a thousand thanks, my dearest and worthy friend. I wish you all the happiness you deserve; and I'll be yours for ever (1). VOLTAIRE.

(1) Cher monsieur, votre lettre m'a fait le plus sensible plaisir; car, lorsque mon amitié pour vous a commencé, ce fut un bail pour la vie. Le temps qui altère toute chose, et particulièrement mon pauvre corps usé, n'a pas changé mes sentiments.

Vous m'apprenez que vous êtes mari et père; j'espère que vous êtes doublement heureux. Il convient au secrétaire d'un grand général d'epouser la fille d'un grand capitaine, et je suis vraiment ravi de voir le sang de Marlborough mêlé à celui de mon cher Falkener. Je présente mes très humbles respects à madame votre femme, et j'embrasse votre enfant.

Vous êtes un mari vigoureux, et moi un faible garçon, aussi mal portant que lorsque vous m'avez vu, seulement plus vieux de quelque vingt ans. Cependant j'ai une sorte de conformité avec vous, car si vous êtes attaché à un héros, je suis, moi, à la suite d'un autre, mais non pas aussi près que vous. Mon roi m'a nommé *gentilhomme ordinaire de sa chambre*. Votre place est plus honorable et plus avantageuse; néanmoins je suis content de la mienne, car si elle ne me donne pas un grand revenu, elle me laisse toute ma liberté, ce que je préfère aux rois.

Le roi de Prusse voulut une fois me donner mille livres sterling par an pour vivre à sa cour ; je n'acceptai pas le marché, parce que la cour d'un roi n'est pas comparable à la maison d'un ami. J'ai vécu ces vingt dernières années avec les mêmes amis, et vous savez quel empire l'amitié prend sur une âme tendre et philosophe.

J'éprouve un grand bonheur à vous ouvrir mon cœur et à vous rendre ainsi compte de ma conduite. Je vous dirai qu'étant nommé aussi historiographe de France, j'écris l'histoire de cette dernière guerre si funeste, qui fit tant de mal à tous les partis, et ne fit de bien qu'au roi de Prusse. Je voudrais pouvoir vous montrer ce que j'ai écrit sur ce sujet. J'espère que j'ai rendu justice à l'illustre duc de Cumberland. Mon histoire ne sera pas l'ouvrage d'un courtisan ni d'un homme partial, mais celui d'un ami de l'humanité.

Quant à la tragédie de *Sémiramis*, je vous l'enverrai dans un mois ou deux. Je me rappelle toujours avec plaisir que c'est à vous que j'ai dédié la tendre tragédie de *Zaïre*. Cette *Sémiramis* est d'un tout autre genre. J'ai essayé, malgré la difficulté de la tâche, de changer nos petits-maîtres français en auditeurs athéniens. La transformation n'est pas tout à fait opérée; cependant la pièce a été reçue avec de grands applaudissements. Elle a le sort des livres de morale, qui plaisent à beaucoup de monde sans corriger personne.

Je suis maintenant, mon cher ami, à la cour du roi Stanislas, où j'ai passé quelques mois avec toute la liberté et l'agrément dont je jouissais autrefois à Wandsworth; car vous savez que le roi Stanislas est une espèce de Falkener. C'est, en vérité, le meilleur homme de la terre. Mais pour que vous n'alliez pas me prendre pour un coureur de roi et un courtisan vagabond, je vous dirai que je suis là avec le même ami dont je ne me suis jamais séparé depuis ces derniers vingt ans, madame du Châtelet, qui commente Newton et fait imprimer maintenant ce travail en français. C'est elle qui est l'ami dont je veux parler.

J'ai à Paris quelques ennemis, comme Pope en avait à Londres, et, comme lui, je les méprise. En un mot, je suis aussi heureux que ma condition me le permet:

Excepto quod non simul esses, cetera lætus!

Je vous envoie mille remerciements, mon très cher et digne ami. Je vous souhaite tout le bonheur que vous méritez, et je serai pour jamais votre tout dévoué. VOLTAIRE. (*A. François*.)

(1) Son mari, avons-nous déjà dit, venait d'être nommé grand-maréchal du palais. (G. A.)

1506. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 10 novembre.

Mais mes anges sont donc au diable? Que deviendrai-je? Je n'ai point de leurs nouvelles. Il est trois heures après minuit; je reprends *Sémiramis* en sous-œuvre; je corrige partout, selon que le cœur m'en dit. *Spiritus* flat *ubi vult*.

J'ai été confondu d'une lettre par laquelle M. le duc de Fleury me marque qu'il a donné ordre qu'on ne jouât la sottise italienne qu'après que *Sémiramis* aurait été jouée à Fontainebleau. C'est encore pis que la lettre de M. de Maurepas. J'en rends compte à M. le duc d'Aumont, et je lui demande qu'au moins, si on persiste à renouveler contre moi le scandale des parodies, on attende, pour jouer la farce des Italiens, que les premières représentations des Français soient épuisées; il me semble qu'on en usait ainsi, quand les parodies avaient lieu, et il n'y a rien de plus juste. Les premières représentations de *Sémiramis* n'ont été interrompues que par le voyage de Fontainebleau, et ne doivent être censées finies qu'après la reprise. Je vous prie d'appuyer ma prière à M. le duc d'Aumont.

Je vous prie aussi d'écrire à mademoiselle Dumesnil qu'elle retire tous les rôles, afin que j'y corrige environ cent cinquante vers. Il faudra faire une nouvelle copie et de nouveaux rôles, et je me flatte qu'elle vous remettra les rôles et la pièce. Je vous promets bien que je ne la rendrai pas avant le retour de M. de Richelieu, et que je donnerai aux *Catilinistes* tout le temps d'être sifflés.

Crébillon s'est conduit d'une manière indigne dans tout ceci, ou plutôt d'une manière très digne de sa mauvaise pièce de *Sémiramis*, qui n'a pu même être honorée d'une parodie.

Au reste, mandez-moi, je vous en prie, si vous croyez que ce soit à présent le temps de présenter un placet au roi.

L'établissement de madame du Châtelet à Lunéville (1) ne lui permettra guère de partir avant le mois de décembre. J'attends de vos nouvelles pour me décider. Adieu, mes chers anges; vous êtes mes consolateurs.

1507. — A M. G.-C. WALTHER.

19 novembre 1748.

J'ai vu une lettre que vous écrivez à un homme à moi par laquelle vous lui mandez que vous voulez m'envoyer un service de porcelaine de Saxe. Je suis très reconnaissant d'une pareille attention, et je vous en fais des remerciements très sincères. Je vois que vous n'avez pas les sentiments d'un libraire hollandais, et votre procédé renouvelle encore l'envie que j'ai de vous être utile. Je vous destine l'histoire de la guerre présente, que j'aurai achevée dans quelques mois. Mais, en même temps, je vous déclare que je ne veux pas absolument que vous fassiez pour moi la dépense d'un service de porcelaine. Je vous prie très sérieusement de ne me le pas envoyer. Je recevrai avec plaisir quelques exemplaires de votre édition; c'est bien assez; et si vous m'envoyez autre chose, je vous avertis que je vous renverrai votre présent; vous avez fait assez de dépense pour votre édition. Encore une fois, des exemplaires sont tout ce qu'il me faut et tout ce que je veux.

1508. — A M. D'ARNAUD.

A Lunéville, le 28 novembre.

Comment! vous savez à qui l'on a donné un paquet, et que c'est M. de Montolieu qui l'a envoyé chez moi, et vous me le mandez exactement! Courage, mon cher ami; vous deviendrez un homme essentiel, un homme d'importance.

Voici quelque chose de peu important que vous pouvez envoyer au roi de Prusse, il aime ces guenilles-là. C'est une lettre (1) au duc de Richelieu, qu'un homme de vos amis lui a écrite sur la statue qu'on lui élève à Gênes. Cela ne vaut pas le *Cul de Manon*, mais je ne suis plus dans l'âge des Manon. C'est votre affaire: mais je vous assure que je vous aime plus solidement que toutes les Manon de Paris.

Vous êtes mal instruit de l'histoire des histrions; Crébillon a retiré tous ses rôles, les a corrigés, les a rendus, et Granval attend encore son quatrième et cinquième acte. Il aurait dû retirer aussi l'approbation qu'il a donnée à une plate parodie de *Sémiramis* que le roi a défendue à Fontainebleau. Je me flatte qu'en récompense *Arlequin* donnera son approbation à *Catilina*. Le bon homme aurait dû se souvenir qu'on ne put pas seulement parodier sa *Sémiramis*. Je lui pardonne de ne pas aimer la mienne.

Adieu, mon cher ami; il y a dans ce monde très peu de bons vers et de bonnes gens. Je vous embrasse et je vous aime, parce que vous faites de bons vers et que vous êtes un bon cœur.

1509. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 1er décembre (2).

Divins anges, je serai sous vos ailes à Noël. Madame du Châtelet a envoyé trop de copies de la bagatelle de la *Statue* (3). M. de Puisieux (4) m'a remercié du *Panégyrique de la paix* (5) avec la tendresse d'un père qui voit son enfant applaudi.

Je fais ce que je peux pour de Monhi; mais il est bien difficile de venir à bout de mon petit projet.

Je rapetasserai *Sémiramis* sous vos yeux; je serai inspiré par vos conseils, qui sont mes guides, et par l'envie de vous plaire, qui est ma passion dominante.

Mais mes anges sont donc au diable? Que deviendrai-je? Je reprends *Sémiramis* en sous-œuvre; je corrige partout selon que le cœur me dicte, *spiritus flat ubi vult* (6). Malheureusement j'ai oublié tout net quelques changements que j'avais faits, et que je crois vous avoir envoyés.

Jouez-vous à la *comète?* J'y joue tous les jours, mais je ne la sais pas.

1510. — A M. MARMONTEL.

A Lunéville, le 15 décembre.

Mon cher ami, voici ce qui m'est arrivé; vous verrez que je ne suis pas heureux. J'étais à la suite du roi de Pologne, dans une de ses maisons de campagne; un paquet, qui, dit-on, contenait des livres, arrive à Lunéville, et, comme il y avait ordre de renvoyer tous les gros paquets qui n'étaient pas contre-signés, on renvoie le paquet à Paris. Je soupçonne que c'était *Denis*, et je sens tout ce que j'ai perdu. Heureusement nous avons ici ce *Denis* si bien écrit, si rempli de belles choses, et si approuvé de tous les gens de goût. Mon cher ami, j'ai été attendri jusqu'aux larmes de votre charmante *Epître* (7). Elle me fait autant de plaisir que d'honneur; c'est un monument que vous érigez à l'amitié; c'est un exemple que vous donnez aux gens de lettres; c'est le modèle ou la condamnation de leur conduite; jamais le cœur n'a parlé avec plus d'éloquence; c'est le chef-d'œuvre de l'esprit et de la vertu. L'amitié d'un cœur comme le vôtre console de toutes les fureurs de l'envie, et ajoute au bonheur de mes jours. Ce que vous dites sur notre respectable ami Vauvenargues doit bien faire souhaiter d'être de vos amis. Tout ce que je désire, c'est d'hériter des sentiments que vous aviez pour lui. Donnez-moi la part qu'il avait dans votre cœur, voilà ma fortune faite. Je compte vous revoir incessamment, vous embrasser, vous dire à quel point je suis pénétré de l'honneur que vous m'avez fait, et vous jurer une amitié qui durera autant que ma vie. Je parie que je trouverai votre nouvelle tragédie (1) achevée. Je m'imagine que les plaisirs font chez vous les entr'actes un peu longs, et que vous quittez souvent Melpomène pour quelque chose de mieux; mais vous êtes comme les héros qui réunissent les plaisirs et la gloire. Adieu; vous faites la mienne. Je vous embrasse mille fois. Madame du Châtelet est charmée de vos talents, et vous fait ses compliments.

1511. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 décembre.

Enfin je ris aux anges en recevant leur lettre. Vos conseils sont suivis ou plutôt prévenus, et partout j'ai rendu raison de l'inaction forcée d'Assur.

Il me semble que le point dont il s'agit, c'est la clarté. On voit bien nettement qu'Assur est entré dans ce mausolée (fait en labyrinthe, selon l'usage des anciens) par une issue secrète; et l'autre ange, M. Pont de Veyle, doit aimer cette idée-là. On voit par là pourquoi cet Assur n'est pas parvenu plus tôt à l'endroit du sacrifice. Ninias dit qu'il vient d'entendre quelqu'un qui précipitait ses pas derrière lui, dans ce tombeau; autre degré de lumière. Azéma répond : C'est peut-être *votre mère qui a été assez hardie pour envoyer à votre secours dans cet asile inabordable et sacré.* Ces mots préparent, ce me semble, la terreur, et fortifient le tragique de la catastrophe, loin de le diminuer, puisqu'il se trouve enfin que c'est la reine elle-même qui est venue au secours de son fils.

Assur est donc tout naturellement amené du tombeau sur la scène; et Azéma, se jetant au-devant du coup qu'Assur veut porter à Ninias, augmente la force de l'action, en rend le jeu noble et naturel. Il est absolument nécessaire que cette action se passe sous les yeux et non en récit, et que Ninias commence à apprendre son malheur de la bouche même d'Assur. Si vous êtes contents, madame et messieurs, je le suis aussi, et je me mets à l'ombre de vos ailes.

1512. — A M. DE CIDEVILLE.

A Loisey (2) près de Bar, le 24 décembre.

Je ne suis plus qu'un prosateur bien mince,
Singe de Pline, orateur de province,
Louant (3) tout haut mon roi, qui n'en sait rien,
Et negligeant, pour ennuyer un prince,
Un sage ami, qui s'en aperçoit bien.

Vous casanier, dans un séjour champêtre,
Pour des Philis vous me quittez peut-être;
L'amour encor vous fait sentir ses coups.
Heureux qui peut tromper des infidèles!
C'est votre lot. Vous courtisez des belles,
Et moi des rois; j'ai bien plus tort que vous.

Il est vrai, mon cher Cideville, que ma main est devenue bien paresseuse d'écrire, mais assurément mon cœur ne l'est pas de vous aimer. Je suis devenu courtisan par hasard; mais je n'ai pas cessé de travailler à Lunéville. J'y ai presque achevé l'*Histoire de* cette maudite *guerre* qui vient enfin de finir par une paix (4) que je trouve très glorieuse, puisqu'elle assure la tranquillité publique. Fatigué, excédé de confronter et d'extraire des relations, je n'écrivais plus à mes amis; mais soyez bien sûr qu'en compilant mes rapsodies historiques, je pensais toujours à vous. Je me disais : « Approuvera-t-il cet endroit? y trouvera-t-il des vérités qui puissent » être bien reçues? n'en ai-je pas dit trop ou trop peu? » Je vous attends à Paris pour vous montrer tout cela. J'y serai au mois de janvier. Nous allons passer les fêtes de Noël à Cirey, après quoi je compte rester presque tout l'hiver à Paris. J'ignore encore si j'y verrai *Catilina* (5). On dit qu'on l'a retiré; en ce cas, il faudra bien redonner *Sémiramis*, que j'ai retouchée avec assez de soin, et dont je me flatte que les décorations seront plus magnifiques sous l'empire du maréchal de Richelieu (6) que sous le consulat du duc de Fleury. J'ai un peu de peine à transporter Athènes dans Paris. Nos jeunes gens ne sont pas Grecs; mais je les accoutumerai au grand tragique, ou je ne pourrai.

Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur.

(1) Voyez, tome VI, l'*Epître* du 18 novembre 1748.
(2) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(3) L'épître à Richelieu sur sa statue. (G. A.)
(4) Ministre plénipotentiaire au congrès de Bréda. (*A. François.*)
(5) *Panégyrique de Louis XV.* (G. A.)
(6) On trouve déjà cette phrase dans une lettre du 10 novembre, où ce doit être un raccord. (G. A.)
(7) En tête de *Denis le Tyran.* (G. A.)

(1) *Aristomène.* (G. A.)
(2) Où se trouvait le château du comte de Lomont, frère du marquis du Châtelet. (G. A.)
(3) Dans le *Panégyrique*, qui parut sans nom d'auteur. (G. A.)
(4) Paix d'Aix-la-Chapelle. (G. A.)
(5) Joué le 21 décembre. (G. A.)
(6) Il revenait de Gênes. (G. A.)

1513. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Cirey, ce 24 décembre (1).

De Lunéville me voilà à Cirey, et je ne serai auprès de mes anges qu'après les Rois. Je suppose que le père de La Tour leur a envoyé une copie de *Sémiramis;* mais je leur en apporterai une autre dont ils seront plus contents. J'aurai d'ailleurs tout le temps de travailler sous leurs yeux, puisqu'on m'assure qu'on joue *Catilina.*

Madame du Châtelet avait donc oublié que je lui avais fait, de votre part, compliment sur cette charge (2)? Je ne lui en ai pas fait de la mienne, car cette charge est une chimère. Il n'y a de bon que les appointements, et, ce qui vaut encore mieux, le bonheur de vivre avec un roi qui est en vérité presque aussi aimable que vous.

Nous partons; je passe d'un ciel dans un autre; je vais du roi Stanislas à vous; je n'étais pas son sujet, mais je suis le vôtre.

Bonsoir, adorables créatures.

1514. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 31 décembre.

Je ne suis point étonné de la chute de *Catilina;* l'auteur n'avait pas consulté mes anges. Ce n'est pas avec une cabale, c'est avec des amis éclairés et sévères qu'on fait réussir un ouvrage.

Ce que vous me dites, mon cher et respectable ami, me persuade que *Catilina* ne durera pas longtemps. La cabale veut bien crier, mais elle ne veut pas s'ennuyer, et il n'y a personne qui aille bâiller deux heures pour avoir le plaisir de me rabaisser. *Sémiramis* est entièrement à vos ordres; elle ne se remontrera que quand vous l'ordonnerez.

Je me conduis, je crois, un peu moins insolemment que Crébillon; il méritait un peu sa chute par tous les petits indignes procédés qu'il a eus avec moi; par la sottise qu'il a faite de mettre son nom au bas des brochures de la canaille qui le louait à mes dépens; par l'approbation qu'il a donnée à la parodie; par la mauvaise grâce avec laquelle il voulait retrancher de mon ouvrage des vers que vous approuviez. On ne peut pas abuser davantage de la misérable place qu'il a de censeur de la police. Sa conduite est cent fois plus mauvaise que celle de sa pièce; mais je ne dis cela qu'à vous, mes anges.

Je suis bien fâché de l'état languissant où est encore madame d'Argental; je compte lui écrire quand je vous écris.

Le digne coadjuteur (3) devrait bien m'envoyer ses remarques sur *Catilina.* Un plan écrit de sa main, avec cette éloquence que je lui connais, amuserait bien madame du Châtelet dans sa solitude. Nous ne revenons qu'après les Rois; nous aurons le temps de recevoir de vos nouvelles.

Bonsoir, mes chers anges; je soupire après le moment de vous revoir.

M. de Betz ne marie-t-il pas incessamment sa seconde fille au fils du *Bon Dieu* (4)?

1515. — A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT,

A TABLE AVEC LES GRACES.

Cirey, ce 3 janvier 1749.

Vous qui de la chronologie
Avez réformé les erreurs;
Vous dont la main cueillit les fleurs
De la plus belle poésie;
Vous qui de la philosophie
Avez sondé les profondeurs,
Malgré les plaisirs séducteurs
Qui partagèrent votre vie;
Hénault, dites-moi, je vous prie,
Par quel art, par quelle magie,
Avec tant de succès flatteurs,
Vous avez désarmé l'envie, etc. (5).

Voilà, mon illustre et charmant confrère, comment j'avais corrigé le commencement de l'*Épître* que j'ai eu l'honneur de vous adresser, et j'allais vous l'envoyer, quand j'ai reçu votre lettre. J'ai été très fâché qu'on eût envoyé des copies de ce petit ouvrage, avant que je susse si le héros de la pièce était content. Et pour comble de disgrâce, les copies avaient été faites par une espèce d'aide-de-camp qui estropie terriblement les vers. Je ne suis pas tout à fait content de ce commencement; il est plus digne du public que les premiers vers qui n'étaient que familiers; mais il me semble qu'il n'est pas frappé assez fortement. J'ai bien à cœur que ce petit ouvrage soit bon, et qu'il fasse aller un jour mon nom à côté du vôtre.

Au reste, les personnes qui ont condamné les *soupés* me paraissent indignes de souper; c'est, à mon sens, la critique du monde la plus ridicule. Mais les gens qui ont tort sont presque toujours les plus forts; pour moi qui ne soupe plus, je retranche les *soupés*, même en vers. Madame du Châtelet, à qui je ne donnerai plus mes vers que quand j'y aurai mis la dernière main, vous fait mille compliments. Voulez-vous bien permettre que j'assure madame du Deffand de mon respect?

Je reçois aussi une lettre de vous, renvoyée de Lunéville à Paris et à Cirey. Je vous remercie de tant de faveurs. Conservez-moi une amitié aussi nécessaire à ma gloire, si j'en ai, qu'au bonheur de ma vie; cette vie est à vous.

On dit que vous logez près de mes confrères les Incurables; je me flatte que vous ne l'êtes pas. Les murs de Thèbes, d'Ilion et de Babylone ne sont plus; mais mon cœur restera inébranlable à la tendre amitié qu'il vous porte.

1516. — A M. LE CARDINAL QUERINI.

A Cirey, le 3 janvier 1749 (1).

Le porgo il mio riconosciamento pei gentilissimi versi che vostra eminenza si è compiacita d'inviarmi, o per la licenza che mi concede di dedicarle la mia tragedia di *Semiramide.* Non potero far stamparla avanti due o tre mesi, perchè sono caduto ammalato alla corte di Lorraine, e mi sono retirato nel castello di Cirey, in Sciampagna, colla signora marchesa du Châtelet, la più virtuosa donna di tutta la Francia. Ella ha letto le vostre opere latine e toscane, e rende all' illustrissimo autore tutta la giustizia che gli è devuta. Vorrei che questa piccola nostra Arcadia fosse un poco più vicina al vostro vescovado ed al vostro parnasso; sono veramente troppo lontano da V. E. La mia mente fa ogni giorno il viaggio d' Italia. Ma il cattivo stato del corpo mi ritiene; *spiritus enim promptus est, caro autem infirma.* Qualunque sia il paese che io abiti, saro sempre, colla più viva gratitudine, di vostra eminenza, obbedientissimo ed umillimo servitore.

1517. — A M. D'ARNAUD.

A Cirey, ... janvier (2).

Je vous ai aimé dès que je vous ai connu, et j'ai toujours cru que vous seriez un honnête homme et un homme aimable; je l'espère plus que jamais. Mettez à profit votre jeunesse, étudiez sérieusement, et rendez-vous utile à vous-même. Si je peux jamais être à portée de vous marquer solidement mes sentiments pour vous, et l'intérêt que je prends à tout ce qui vous regarde, comptez absolument sur Voltaire.

En attendant le paquet de Berlin, voici une petite drôlerie (3) dont vous pourrez régaler sa majesté prussienne; il en a couru des copies fort infidèles. Vous devriez bien me dire votre avis sur cette bagatelle, et m'apprendre aussi des nouvelles de *Catilina.*

Adieu, mon cher enfant, je serai tout le mois de janvier à Cirey.

1518. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, le 21 janvier.

O anges! j'aimerais mieux me jeter dans ce tombeau, que de faire tournoyer Assur alentour, que de faire donner de faux avis, que de replâtrer une conspiration et de la manquer, que de faire venir Assur enchaîné, que de prévenir la catastrophe et de la noyer dans un détail de faits, la plupart forcés, nullement intéressants, et dont l'exposé serait le comble de l'ennui. Un vraisemblable froid et glaçant ne vaut pas un colin-maillard vif et terrible. J'ai fait humainement tout ce que j'ai pu; et, quand on est arrivé aux bornes de son talent, il faut s'en tenir là. Le public s'accoutumera bien vite au colin-maillard du tombeau, quand il sera touché du reste. Voilà une très petite partie de mes raisons; je remets le reste au bienheureux moment où je serai dans votre ciel.

Je ne sais pas quelles sont les choses essentielles dont il

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) La charge de son mari à la cour de Stanislas. (G. A.)
(3) L'abbé de Chauvelin. (G. A.)
(4) Choiseul-Beaupré, surnommé Choiseul-*Bon-Dieu*. (G. A.)
(5) Voyez tome VI, l'*Épître à Hénault* de novembre 1748. (G. A.)

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(3) Sans doute l'*Épître au président Hénault*. (G. A.)

faut que je parle à M. de Richelieu; il nous mande qu'il a proscrit pour jamais les parodies. Je ne sais rien de plus essentiel pour le bon goût. Je voudrais bien être arrivé avec la petite caisse de Bar; mais il faut que madame du Châtelet règle ses affaires avec son fermier, et que ses forges (1) passent devant *Sémiramis*.

A l'égard des Slodtz, il vaut mieux leur parler, le 1[er] février, que de leur envoyer des plans de décorations; et pour vous, mes anges, je voudrais déjà être à vos pieds.

Madame du Châtelet vous fait les plus tendres compliments ; elle vient d'achever une préface de son *Newton* (2), qui est un chef-d'œuvre. Il n'y a personne à l'Académie des sciences qui eût pu faire mieux. Cela fait honneur à son sexe et à la France. En vérité je suis saisi d'admiration. *Valete, angeli.*

1519. — A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

Je vous avais déjà mandé, monsieur, que j'étais très fâché qu'on se fût hâté d'envoyer malgré moi des copies informes de cette petite pièce, qui d'ailleurs a, ce me semble, l'approbation de tous les gens de goût et de bon sens. Je suis encore plus fâché et moins surpris qu'il y ait des hommes assez méchamment bêtes pour trouver à redire qu'on mette parmi les agréments de la vie de bons soupers qu'on donne à la bonne compagnie dont on est les délices et le modèle. La seconde leçon vaut certainement mieux; mais, à votre place, j'aurais laissé subsister la première pour punir les sots. Les caillettes et les imbéciles du bel air, qu'il ne faut jamais écouter ni en fait d'ouvrages d'esprit, ni en autre chose, cherchent à mordre sur tout. Ces honnêtes gens-là ont fait tout ce qu'ils ont pu pour que M. de Richelieu trouvât mauvais que je lui écrivisse (3) comme Voiture écrivait au prince de Condé; mais il n'a pas été leur dupe; et, en vérité, plus je vais en avant, plus je vois qu'il n'y a d'autre parti à prendre que de mépriser les sots discours qu'on ne peut jamais empêcher. Pour moi, je me console de toutes les plates critiques par l'honneur de votre approbation, et de la haine des demi-beaux esprits, par l'honneur de votre amitié. Madame du Châtelet (4) pense comme moi. Elle vous fait mille compliments. Elle vient d'achever une préface de Newton, qui est un chef-d'œuvre, et qui fait honneur à son sexe et à la France. Elle a résisté avec courage aux impertinences des caillettes, et passera, dans la postérité, pour un génie respectable. Si elle n'avait pas méprisé les mauvaises plaisanteries, elle n'aurait pas fait des choses admirables, que les ricaneurs n'entendront pas.

1520. — A M. D'ARNAUD.

A Cirey .... janvier (5).

La malédiction, mon cher enfant, est sur nos paquets. Je me flatte qu'enfin on a trouvé à Paris, dans la bibliothèque du suisse de la maison, les papiers de milord Chesterfield; mais pour celui du roi de Prusse, il lui est arrivé malheur. On a eu la bonté de le fourrer dans une boîte qu'on envoyait à madame du Châtelet par le courrier de Strasbourg. Ce grand courrier, qui court à dix lieues de Cirey et qui se soucie peu de cette boîte non chargée à la poste, a passé son chemin sans songer à nous. Il y a huit jours que je devrais avoir reçu la lettre du Salomon et de l'Alexandre du Nord. Je vous prie de lui mander mon désastre, afin qu'il n'accuse pas mon silence; il n'a déjà que trop de raisons de me condamner : je l'ai négligé autant que vous me négligez. Je suis aussi paresseux avec les rois que je vous ai reproché de l'être avec vos amis.

Faites, je vous prie, les plus tendres compliments de ma part à mon cher Isaac (6), que j'aime encore plus depuis qu'il vous a servi. Mettez-moi aux pieds de MM. les princes de Wurtemberg.

Avez-vous vu *Catilina?* On m'en écrit beaucoup de mal; mais je n'en croirai que ce que vous m'en direz. Il y a dix ou douze personnes à Paris, tout au plus, qui se connaissent bien en vers, et vous êtes assurément du nombre. *Vale.*

(1) Voisines de Cirey. (G. A.)
(2) *Principes mathématiques de la philosophie naturelle.* (G. A.)
(3) *Epître* à Richelieu sur sa statue. (G. A.)
(4) A propos de madame du Châtelet, notons que ce fut en ce mois de janvier qu'elle fit savoir à Voltaire qu'elle était enceinte. Voltaire, du reste, l'avait surprise à Commercy en tête-à-tête avec Saint-Lambert. (G. A.)
(5) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(6) D'Argens. (G. A.)

1521. — A M. DARGET.

A Cirey, ce 26 janvier 1749.

M. d'Arnaud a dû vous mander ce qui est arrivé à votre paquet. J'espère que si sa majesté daigne m'honorer de quelques nouveaux ordres, on prendra de meilleures précautions pour me les faire tenir; au reste, d'Arnaud est un garçon très aimable, fort attaché au roi votre maître, et il n'y a nullement de sa faute dans le retardement qui m'a privé un mois entier de la lettre de sa majesté et de la vôtre. Je crois que notre président retourne cet hiver dans votre charmante cour. Un homme qui a été au pôle peut bien aller à Berlin au mois de janvier. Les aigles voyagent dans toutes les saisons; mais un pauvre petit pinson qui ne bat plus que d'une aile, se niche dans un trou de muraille. Je suis si étonné d'être en vie, que cela me paraît quelquefois fort plaisant. Il est vrai que j'ai eu la force d'aller à la cour du roi Stanislas, qui s'est établi mon premier médecin, et qui est voisin des eaux de Plombières. Mais je ferai plutôt le voyage de saint Paul au troisième ciel, que celui de Berlin pendant l'hiver. Tout le feu du génie du grand Frédéric ne me réchaufferait pas, et je serais mort en arrivant, auquel cas je ne profiterais point du tout des agréments de ce voyage. Je dirai à bien plus juste titre qu'Horace :

> Quamquam dabas ægro, dabis ægrotare timenti,
> Mecenas, veniam.

Et je dirai encore avec lui, *cum zephiris et hirundine prima;* encore Horace était gros et gras, et Rome était plus près de Tibur que Paris de Berlin. Il ne me reste qu'à faire des vœux pour que sa majesté daigne me conserver en été les mêmes bontés qu'en hiver. Je vous assure, et vous le croirez aisément, que ce voyage ferait le charme de ma vie. Je donnerais assurément la préférence à votre cour sur les bains de Plombières. Vespasien guérit un aveugle en le touchant, comme chacun sait. Le grand Frédéric, qui vaut assurément mieux que Vespasien, me guérirait une oreille très sourde en daignant me parler, et remettrait un peu de feu dans mon âme. Je vais, en attendant, passer l'hiver à Paris, au coin du feu terrestre. Je vous supplie, monsieur, de vouloir bien rendre compte à sa majesté de mes désirs et de ma misère. J'ai vu cette édition de Dresde : les libraires allemands ne sont pas des fripons comme ceux de Hollande; mais ils impriment bien incorrectement; toutes ces éditions-là ne sont bonnes qu'à jeter au feu. Il y a trop de livres; de quoi me suis-je avisé d'en grossir le nombre? *Qui bene latuit, bene vixit.* Je voudrais *latere* à Berlin.

Adieu, monsieur; conservez-moi, je vous en supplie, une amitié qui me console des libraires. Je vous prie de vouloir bien présenter mes hommages aux personnes de votre cour qui daignent se souvenir de moi; je compte toujours sur votre bienveillance, et j'ai l'honneur d'être bien véritablement, etc.

1522. — A M. BERRYER (1).

Paris, 4 février.

Monsieur, étant arrivé malade, je n'ai pu avoir l'honneur de vous faire ma cour et de vous renouveler ma sincère reconnaissance de toutes vos bontés. Je voudrais présenter à sa majesté son *Panégyrique* traduit en plusieurs langues. Je vous supplie, monsieur, de vouloir bien me favoriser dans cette petite entreprise, et de permettre que je fasse tirer une cinquantaine d'exemplaires de l'anglais, de l'italien, du latin et de l'espagnol. Comme la chose presse et que je voudrais pouvoir mettre aux pieds de sa majesté ce petit monument de sa gloire, le jour que notre Académie ira la complimenter (2), vous sentez bien que je ne peux passer par les formalités ordinaires, et vos bontés valent bien des formalités. J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect et la plus vive reconnaissance, monsieur, etc.

1523. — AU CARDINAL QUERINI.

Parìs, 16 février (3).

Le mando lo sbozzo della mia dedicazione, nella quale ho pigliato la libertà di parlare a vostra eminenza come ad un grand' uomo, a cui accresce un men bel lustro dallo splendor della sua casa e della sua dignità, che dal merito impa-

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) Le 21 février, Richelieu, chargé par Voltaire de présenter le *Panegyrique*, s'en dispensa par vengeance. Voyez, à ce sujet, *Voltaire a la cour*, de M. G. Desnoiresterres. (G. A.)
(3) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

reggiabile della sua persona. La supplico di recevere colla sua solita benignità il tributo della mia ammirazione e del mio ossequio. Se degni di favorirmi col suo parere, e coi suoi stimatissimi avvisi, gli aspetto per seguitarli; e, baciando il lembo della sua porpora, rimango, con ogni maggiore rispetto, suo umillimo e devotissimo servitore.

1524. — A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

Tuum tibi mitto Ciceronem quem relegi ut barbari Crebillonii (1) scelus expiarem. Te precor mihi *Semiramidem* mandare cum tuis animadversionibus. Timeo ne tempus me deficiat. Hanc comœdi *Semiramidem* requirunt quod reverendi patris de Nivelle comœdia (2) non placuerit. Sed die et nocte operam dabo ut consiliis tuis possim opus meum perficere.

1525. — M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Paris, le 18 mars.

Je vous envoie donc, monsieur, la copie de la lettre d'un prince (3) qui a autant d'esprit que vous, et dont je souhaite que le cœur vaille le vôtre. Je vous demande en grâce de me la renvoyer et de n'en laisser prendre aucune copie. Recommandez surtout le secret à M. de Valori ; il ne faut publier ni les faveurs des femmes ni celles des rois.

Permettez-moi seulement de me vanter des vôtres, et de m'honorer toute ma vie de vos bontés.

Les personnes (4) qui vous ont ôté le ministère protégent *Catilina*, cela est juste.

Brûlez ma lettre, et daignez continuer à m'aimer.

1526. — A M. FALKENER.

Paris, 29 mars 1749 (5).

Dear sir, I have recieved your new favours, and those of milord Chersterfield. There are many good accounts in the *Annals of Europe*, as well as in the *History of the late Insurrection in Scotland*, though intermixed with a great number of errors. I wish I could find in every country such materials from whence my duty is to separate the wheat from the chaff; but all seems to me but chaff in the pamphlets: 'tis great pity that your nation is over-run with such prodigious lumbers of scandal and scurrilities! However one ought to look upon them as the bad fruits of a very good tree called liberty.

I have been disturbed these two months and kept from writing my history, which I hope will be the work of the historiografer of the honest man, rather than that of the historiografer to a king. I think truth may be told, when it is wisely told, and I know my master loves it. I am neither a flaterer, nor a writer of satires. I am confident my candour and our old friendship will persuade you to help me with all the materials you can find in your way.

You will to me the greatest favour if you can send me the relation of admiral Anson's voyage, and the *Ample disquisition* about the proper means to civilise the Highlanders and to improve that country. I don't know the exact title of that little book, which, they say, is very curious and well written; but it begins with these words, *Ample disquisition*. Pray, my dear sir, give orders to one of your men to come at it.

If you know any thing worth notice concerning the late general war, transactions, maritime expeditions, etc., I intreat you to favour me with them.

Pray, who is that M. Smith, by whose means was raised so considerable a sum in the City for the support of government, and to whom you wrote by the duke's order? Methinks such a good patriot should be mentioned.

If you see milord Chesterfield, pray be so kind as to present him with my acknowledgement and respects.

I am from the bottom of my heart sensible of your tender and usefull remembrance. You do not forget your old friends, and I'll be attached to you, 'till the last day of my life. Be sure, if I enjoy a better health, I will cross the sea again, in order to see you: it is a consolation I long after. — Since you govern the posts (the king had appointed sir Everard Falkener post-master general), you may very easily convey your paquets, and even the largest to *M. de la Reynière, fermier général et intendant des postes de France*, with a direction to me. Farewel! my dear sir, my respects to your lady, and my sincere wishes for your son. Your affectionate and tender friend and servant VOLTAIRE.

P.-S. What is become of your brothers (1)?

1527. — AU CARDINAL QUERINI.

Parigi, 23 aprile.

Ho ricevuto l' onore della sua lettera, del 17 marzo, coi bellissimi versi che sono per me un nuovo cumulo di favore, di gloria, ed un nuovo stimolo che m' instigherebbe a correre più allegramente nella strada della virtù, se la mia debole salute non ritardasse il mio corso, e non fosse per infiacchire le mie piccole forze. Non posso credere che cotali versi sieno tutti composti da un giovane suo parente, e mi viene un piccolo dubbio, che vostra eminenza gli abbia dato in poco di ajuto. Diro seriosamente, e con riverenza ed ammirazione cio che dice Giunone da scherzo, o piuttosto con un amaro rimprovero :

> Egregiam vero laudem, et spolia ampla refertis,
> Tuque, puerque tuus. (*Æn.*, lib. IV.)

E diro ancora al nipote :

> Avunculus excitet Hector. (*Æn.*, lib. III.)

Spero di ricevere, fra pochi giorni, il piego accennato nella di lei amabile lettera. In tanto le do avviso che ho presa la libertà di mandarle un piego per la via di Venezia, no sapendo allora che vostra eminenza fosse per andarsene a Roma. Questo piego contiene una piccola Dissertazione intorno l'opinione volgare che pretende tutto il nostro globo esser stato spesso rovesciato e fracassato, e che asserisce le balene aver nuotato durante molti secoli sulla cima dell' Alpi. Credo io che la terra sia stata sempre come fu creata (li 150 giorni del diluvio in fuori).

Gli esemplari che ho mandati a vostra eminenza le capiteranno in Roma, e le saranno rimandati da Brescia. O che commercio! Mi cumula ella di perle e d' oro, e gli mando in contraccambio schioccherie; ma, se i miei tributi sono leg-

(1) C'est la première fois que Voltaire appelle Crébillon barbare. (G. A.)
(2) *L'Ecole de la jeunesse*, de Nivelle de La Chaussée, jouée le 22 février. (G. A.)
(3) Frédéric II. (G. A.)
(4) La Pompadour en était. (G. A.)
(5) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

(1) Cher monsieur, j'ai reçu vos nouvelles faveurs et celles de mylord Chesterfield. Il y a de fort bons récits dans les *Annales d'Europe* et dans l'*Histoire de la dernière insurrection d'Ecosse*, quoiqu'il s'y mêle un grand nombre d'erreurs. Je voudrais bien trouver dans tous les pays de semblables matériaux, où mon devoir est de séparer le bon grain de l'ivraie; mais il me semble qu'il n'y a que de l'ivraie dans les pamphlets. C'est vraiment grande pitié que votre nation soit inondée d'un si prodigieux amas de scandales et de polissonneries! Cependant on doit les regarder comme les fruits d'un très bon arbre appelé liberté.

J'ai été dérangé ces deux derniers mois, et je n'ai pu écrire mon histoire, qui, j'espère, sera l'ouvrage de l'historiographe d'un honnête homme, plutôt que le travail de l'historiographe d'un roi. Je crois qu'on peut dire la vérité, quand on la dit avec modération, et je sais que mon maître l'aime. Je ne suis ni un flatteur ni un écrivain de satires. Je me persuade que ma franchise et notre vieille amitié vous engageront à m'aider de tous les matériaux que vous trouverez sur votre chemin.

Vous me ferez un bien grand plaisir de m'envoyer la relation du voyage de l'amiral Anson, et l'*ample information* sur les moyens propres à civiliser les Highlanders et à fertiliser ce pays. Je ne sais pas le titre exact de ce petit livre qui, dit-on, est très curieux et bien écrit; mais il commence par ces mots : *Ample disquisition*. Je vous prie, mon cher monsieur, de charger quelqu'un de me le procurer.

Si vous savez quelque chose d'intéressant sur la dernière guerre générale, traités, expéditions maritimes, etc., etc., je vous supplie de me favoriser de ces instructions.

Me diriez-vous quel est ce monsieur Smith dont le crédit a pu lever une somme si considérable dans la Cité pour aider le gouvernement, et à qui vous avez écrit par l'ordre du duc? Il me semble qu'un aussi bon patriote mérite une mention.

Si vous voyez milord Chesterfield, je vous prie de vouloir bien lui présenter ma reconnaissance et mes respects.

Je suis, du fond de mon cœur, pénétré de votre tendre et précieux souvenir. Vous n'oubliez pas vos vieux amis, et je vous serai attaché jusqu'au dernier jour de ma vie. Soyez sûr que si je jouis d'une meilleure santé, je traverserai encore la mer pour vous voir : c'est une consolation que je désire bien vivement. Depuis que vous gouvernez les postes [le roi George II avait nommé sir Everard Falkener maître général des postes], il vous est très facile de m'envoyer même les plus gros paquets par M. de La Reynière, fermier-général et intendant des postes de France, avec mon adresse.

Adieu, mon cher monsieur. Mes respects à milady, et mes vœux bien sincères à votre fils. Votre affectionné et tendre ami et serviteur, VOLTAIRE.

P. S. Que sont devenus vos frères?

gieri, non è così fralo il mio ossequio, e la mia costante ammirazione.

Saro sempre coll' umiltà più rispettosa, e colle più ardenti brame del mio cuore, etc.

1528. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL (1).

Tout malade que je suis, je vais chercher un..... (2) pour tâcher de travailler sous vos yeux (3) avec deux hommes aimables qui vous sont attachés; nous serons trois qui vous appartiendrons.

M. Roselli (4) a renvoyé le discours à Marmontel, disant qu'il avait des raisons pour ne pas s'en charger. Le *Catilina* et la *Sémiramis* sont une grande affaire d'Etat. Ne me mettra-t-on pas à la Bastille?

1529. — A M. MARMONTEL.

Mercredi au soir.

Voici votre second triomphe (5), mon cher ami, dans un art bien difficile. Vous en avez deux autres par-devers vous à l'Académie. Je vous avertis que je quitte ma place, si je n'ai pas, à la première occasion, le bonheur de vous avoir pour confrère. Je suis arrivé à Paris trop tard pour être témoin de vos succès. La première chose que j'ai faite a été de m'en informer, et la seconde, de vous dire que j'y suis aussi sensible que vous-même. Quelle joie pour notre cher Vauvenargues, s'il vivait! J'ai relu son livre (6) à Versailles; c'était bien là le germe d'un grand homme que les sots ne connaîtront pas. *Vale.*

1530. — A M. HELVÉTIUS.

2 mai (7).

Our friendship is so well known, my dear young Apollo, that every body resorts to me, in order to obtain your benevolence. I cannot deny a letter of recommandation, tho' it should be quite of no purpose. I am very far from praying upon you; but men are desirous of words. Give words to them, if you cannot better.

I long after the pleasure seeing you at Châlons. All the house presents its services to you. — Farewell, my dear friend (8).

1531. — A M. DE MONCRIF.

Mercredi (9).

A quelle heure, mon très cher confrère, voulez-vous que nous allions, ce matin, chez monseigneur le cardinal de Rohan? Il ne faut pas que nous négligions une affaire qui touche à son succès, et qui fera la gloire et l'avantage de l'Académie (10). Elle saura les services que vous lui avez rendus, et vous serez cher à votre corps, comme vous l'êtes à tous vos amis. J'attends vos ordres, mon aimable ami.

1532. — A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Ce vendredi, mai.

Cela n'est pas vrai, madame, vous ne pouvez pas être malade. On n'écrit point de si jolis billets quand on souffre. J'ai bien peur pourtant que cela ne soit trop vrai, et j'en suis au désespoir. Je viendrai ce soir, mort ou vif, savoir de vos nouvelles. Je travaille, mes chers et adorables anges, à mériter un peu tout ce que vous me dites de charmant.

Zaïre-Nanine-Gaussin sort de chez le moribond, qu'elle n'a point rappelé à la vie, toute jolie qu'elle est. Elle jouera Zaïre et puis Bevildera; point de *Sémiramis*. J'attendrai, et j'aurai plus de temps pour y mettre la dernière main, si jamais on peut mettre la dernière main à un ouvrage qu'on veut rendre digne des anges de ce monde.

J'ai fait cent vers à *Nanine*, mais je me meurs.

1533. — A M. MARMONTEL.

Vendredi au soir, mai.

« Je suis très reconnaissant de l'honneur que me veut » faire M. Marmontel. Je ne crains que le nom qu'il veut » mettre à la tête de son ouvrage (1). On dit qu'il a eu le » plus grand succès. Je vous en fais mon compliment à » tous deux. »

Ces paroles sont tirées de l'épître de M. le maréchal de Richelieu, libérateur de Gênes, et grand trompeur de femmes, mais essentiel pour les hommes, écrite aujourd'hui de Marly, à votre ami Voltaire.

Ayez la bonté, mon cher et aimable ami, de lui écrire un petit mot de douceur que vous enverrez chez moi, et que je lui ferai tenir. Il n'y a point de plaisirs purs dans la vie. Je ne pourrai voir demain le second jour de votre triomphe. Je suis obligé d'accompagner madame du Châtelet, toute la journée, pour des affaires qui ne souffrent aucun délai. Si vous recevez ma lettre ce soir, vous pourrez m'envoyer votre poulet pour M. de Richelieu, que je ferai partir sur-le-champ. *Te amo, tua tueor, te diligo, te plurimum*, etc.

1534. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

.... Mai (2).

Je demande les plus humbles pardons à mes anges; mais avant qu'on ait remercié le roi (3), les ministres, les commis, serré la main aux valets de chambre, dit des douceurs au suisse, apaisé ses camarades, stipulé avec le sieur Dufour, pris en paiement des billets, remis encore par bonté imbécile une petite partie de la somme, etc., etc., il se passe bien du temps, et on peut revenir souper le mardi à Paris. Cependant, pour vous faire amende honorable, je vais repolir encore un ouvrage que vous aimez (4), et qui, sans vous, n'aurait jamais mérité d'être aimé du public. Je travaille ici pour vous plaire, et c'est ma consolation en me privant du plaisir de vous faire ma cour.

1535. — A M. LE MARQUIS ROUILLÉ DU COUDRAY.

Voilà ce qu'un citoyen fort zélé, et peut-être un peu bavard, avait griffonné il y a quelques jours (5). Si cela amuse M. du Coudray, s'il daigne en amuser M. le contrôleur-général, le bavard sera très honoré.

M. du Coudray est très humblement supplié de renvoyer le manuscrit à Paris dans la rue Traversine, quand il s'en sera ennuyé.

1536. — A M. DIDEROT.

Juin.

Je vous remercie, monsieur, du livre (6) ingénieux et profond que vous avez eu la bonté de m'envoyer; je vous en présente un (7) qui n'est ni l'un ni l'autre, mais dans lequel vous verrez l'aventure de l'aveugle-né plus détaillée dans cette nouvelle édition que dans les précédentes. Je suis entièrement de votre avis sur ce que vous dites des jugements que formeraient, en pareil cas, des hommes ordinaires qui n'auraient que du bon sens, et des philosophes. Je suis fâché que, dans les exemples que vous citez, vous ayez oublié l'aveugle-né, qui, en recevant le don de la vue, voyait les hommes comme des arbres.

J'ai lu avec un extrême plaisir votre livre, qui dit beaucoup, et qui fait entendre davantage. Il y a longtemps que je vous estime autant que je méprise les barbares stupides qui condamnent ce qu'ils n'entendent point, et les méchants qui se joignent aux imbéciles pour proscrire ce qui les éclaire.

Mais je vous avoue que je ne suis point du tout de l'avis de Saunderson, qui nie un Dieu parce qu'il est né aveugle.

(1) Ce billet, que les éditeurs de Cayrol et A. François ont daté de 1745, ne peut être antérieur à 1749. (G. A.)
(2) Mot illisible. (*A. François.*)
(3) Sans doute à *Nanine*. (G. A.)
(4) Acteur de la comédie qui joua dans *Aristomène*, tragédie de Marmontel, et à qui l'auteur avait sans doute proposé un discours pour la première représentation. (G. A.)
(5) *Aristomène*, jouée le 30 avril. (G. A.)
(6) *L'Introduction à la connaissance de l'esprit humain*. (G. A.)
(7) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(8) Notre amitié est si connue, mon jeune et cher Apollon, que tout le monde s'adresse à moi pour obtenir votre bienveillance. Je ne peux refuser une lettre de recommandation, quoiqu'elle soit inutile. Je suis donc fort éloigné de vous presser d'y avoir égard; mais les hommes sont avides de mots. Donnez-leur des mots, si vous n'avez rien de mieux.
Je meurs d'envie de vous voir à Châlons. Toute la maison vous fait mille amitiés. Adieu, mon cher ami.
(9) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(10) On voulait que le comte de Clermont siégeât à l'Académie, quoique prince du sang, sans aucune distinction ni préséance. (*A. François.*)

(1) *Aristomène* fut dédié à Richelieu. (G. A.)
(2) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(3) Le 27 mai, Voltaire avait été autorisé à vendre sa charge de gentilhomme ordinaire, tout en en conservant le titre. (G. A.)
(4) *Nanine*. (G. A.)
(5) Voyez, tome V, la *Lettre sur le vingtième*. (G. A.)
(6) *Lettre sur les aveugles, à l'usage de ceux qui voient*. (G. A.)
(7) Les *Eléments de Newton*. (G. A.)

Je me trompe peut-être, mais j'aurais, à sa place, reconnu un être très intelligent qui m'aurait donné tant de suppléments de la vue; et, en apercevant par la pensée des rapports infinis dans toutes les choses, j'aurais soupçonné un ouvrier infiniment habile. Il est fort impertinent de prétendre deviner ce qui est, et pourquoi il a fait tout ce qui existe; mais il me paraît bien hardi de nier qu'il est. Je désire passionnément de m'entretenir avec vous, soit que vous pensiez être un de ses ouvrages, soit que vous pensiez être une portion nécessairement organisée d'une matière éternelle et nécessaire. Quelque chose que vous soyez, vous êtes une partie bien estimable de ce grand tout que je ne connais pas. Je voudrais bien, avant mon départ pour Lunéville, obtenir de vous, monsieur, que vous me fissiez l'honneur de faire un repas philosophique chez moi, avec quelques sages. Je n'ai pas l'honneur de l'être, mais j'ai une grande passion pour ceux qui le sont à la manière dont vous l'êtes. Comptez, monsieur, que je sens tout votre mérite, et c'est pour lui rendre encore plus de justice que je désire de vous voir et de vous assurer à quel point j'ai l'honneur d'être, etc.

1537. — A M. MARMONTEL.

Le 16 juin.

Il n'entre, Dieu merci, dans ma maison, mon cher ami, aucune brochure satirique ; mais je n'ai pu empêcher qu'on fît ailleurs, devant moi, la lecture d'une feuille (1) qu'on dit qui paraît toutes les semaines, dans laquelle votre tragédie d'*Aristomène* est déchirée d'un bout à l'autre. Je vous assure que cette feuille excita l'indignation de l'assemblée comme la mienne. Les critiques que l'auteur fait par ses seules lumières ne valent rien ; le public avait fait les autres. S'il y a des défauts dans votre pièce, ils n'avaient pas échappé (et quel est celui de nos ouvrages qui soit sans défauts?) ; mais ce public, qui est toujours juste, avait senti encore mieux les beautés dont votre pièce est pleine, et les ressources de génie avec lesquelles vous avez vaincu la difficulté du sujet. Il y a bien de l'injustice et de la maladresse à n'en point parler. Tout homme qui s'érige en critique entend mal son métier, quand il ne découvre pas, dans un ouvrage qu'il examine, les raisons de son succès. L'abbé Desfontaines, de très odieuse mémoire (2), fit dix feuilles d'observations sur l'*Inès* de M. de La Motte ; mais, dans aucune, il ne s'aperçut du véritable et tendre intérêt qui règne dans cette pièce. La satire est sans yeux pour tout ce qui est bon. Qu'arrive-t-il? les satires passent, comme dit le grand Racine (3), et les bons écrits qu'elles attaquent demeurent ; mais il demeure aussi quelque chose de ces satires, c'est la haine et le mépris que leurs auteurs accumulent sur leurs personnes. Quel indigne métier, mon cher ami! Il me semble que ce sont des malheureux condamnés aux mines qui rapportent de leur travail un peu de terre et de cailloux, sans découvrir l'or qu'il fallait chercher.

N'y a-t-il pas d'ailleurs une cruauté révoltante à vouloir décourager un jeune homme qui consacre ses talents et de très grands talents au public, et qui n'attend sa fortune que d'un travail très pénible, et souvent très mal récompensé? C'est vouloir lui ôter ses ressources, c'est vouloir le perdre ; c'est un procédé lâche et méchant que les magistrats devraient réprimer. Consolez-vous avec les honnêtes gens qui vous estiment; méprisons, vous et moi, ces mercenaires barbouilleurs de papier qui s'érigent en juges avec autant d'impudence que d'insuffisance, qui louent à tort et à travers quiconque passe pour avoir un peu de crédit, et qui aboient contre ceux qui passent pour n'en avoir point. Ils donnent au monde un spectacle déshonorant pour l'humanité ; mais il est un spectacle plus noble encore que le leur n'est avilissant, c'est celui des gens de lettres, qui, en courant la même carrière, s'aiment et s'estiment réciproquement, qui sont rivaux et qui vivent en frères ; c'est ce que vous avez dit dans des vers admirables, et c'est un exemple que j'espère donner longtemps avec vous.

Votre véritable ami, etc.

1538. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Cirey, le 23 juin.

Vous saurez, cher et respectable ami, que nous sommes à Cirey, et qu'il est fort triste de quitter des appartements délicieux, ses livres, sa liberté, pour aller jouer à la *comète* (4). Si je pouvais rester trois mois où je suis, vous auriez de moi, au bout de ce temps-là, d'étranges nouvelles (1).

Je vous prie d'ajouter à toutes vos bontés celle de me renvoyer une certaine *Nanine*, quand on ne la jouera plus. Le sieur Minet, homme fort dangereux en fait de manuscrits, et à qui je ne donnerai jamais ni pièce de vin ni pièce de théâtre à garder, doit remettre cette pauvre *Nanine* entre les mains de mademoiselle Gaussin, après la représentation ; et mademoiselle Gaussin doit la serrer et vous la rendre après son enterrement. Cela fait, je vous supplie de me l'envoyer à la cour de Lorraine, sous l'enveloppe de M. Alliot, conseiller aulique de sa majesté, etc.

Comment va la santé de madame d'Argental? Je crois qu'il fait assez chaud pour qu'elle soit à Auteuil. M. de Choiseul digère-t-il? M. de Pont de Veyle est-il toujours gras à lard? M. l'abbé de Chauvelin prend-il son lait tous les soirs chez vous? J'aimerais mieux y être avec eux qu'à la cour des rois, où je vais aller avec madame du Châtelet. J'ai tant fait parler ces messieurs-là en ma vie! Tout ce que je leur fais dire et tout ce qu'ils disent ne vaut pas assurément le charme de votre société.

Adieu, mes chers anges ; le parfait bonheur serait d'être à la fois à Cirey et à Paris.

1539. — A M. DARGET.

Cirey, le 29 juin.

O gens profonds et délicats,
Lumières de l'Académie,
Chacun prend de vos almanachs,
Vous donnez des *certificats*
Sur le beau temps et sur la pluie (2);
Mais il me faut un autre soin,
Et ma figure aurait besoin
D'un bon certificat de vie.
Chez vous tout brille, tout fleurit;
Tout vous y plaît, je dois le croire;
Je me doute bien qu'on chérit
Les climats dont on fait la gloire,
Vous et Frédéric, votre appui,
Que j'appelle toujours grand homme
Quand je ne parle pas à lui,
Ce roi, ce Trajan d'aujourd'hui,
Plus gai que le Trajan de Rome,
Ce roi dont je fus tant épris,
Et vous, très graves personnages,
Qui passez pour ses favoris,
Et pour heureux autant que sages;
Vous, dis-je, et Frédéric-le-Grand,
Vous, vos talents, et son génie,
Vous feriez un pays charmant
Des glaces de la Laponie.
Vous auriez beau certifier
Qu'on voit mûrir dans vos contrées
De Bacchus les grappes dorées
Tout aussi bien que le laurier,
De ma part je vous certifie
Que le devoir et l'amitié,
Qui depuis vingt ans m'ont lié,
Me retiennent près d'Émilie.
Cette Émilie incessamment
Doit accoucher d'un gros enfant,
Et d'un bien plus gros commentaire;
Je veux voir cette double affaire,
Je les entends très faiblement;
Mais, messieurs, ne voit-on donc faire
Que les choses que l'on entend?

Vous m'avouerez, mon cher monsieur, que, si vous avez eu quelques beaux jours au commencement de mai, vous avez payé depuis un peu cher cette faveur passagère. Mes plus beaux jours seront en automne. Je viendrai dans votre charmante cour, si je suis en vie ; c'est un tour de force dans l'état où je suis ; mais que ne fait-on pas pour voir Frédéric-le-Grand et les hommes qu'il rassemble auprès de lui!

Souvenez-vous de moi dans votre royaume.

1540. — A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Lunéville, le 21 juillet 1749.

Mais, ô anges! quel excès d'indifférence! Je n'entends point parler de vous, je ne revois point ma *Nanine*. En vérité, madame, je suis confondu d'étonnement, et navré de douleur. Il y a un mois que j'ai écrit à M. d'Argental, et point

(1) *Lettres sur quelques écrits de ce temps*, par Fréron. (G. A.)
(2) Il était mort en décembre 1745. (G. A.)
(3) *Britannicus*, seconde préface. (G. A.)
(4) A Lunéville. (G. A.)

(1) Il songeait à composer *Rome sauvée*. (G. A.)
(2) Maupertuis, d'Argens, Algarotti, Darget, etc., avaient envoyé à Voltaire des certificats sur la beauté du climat de Berlin. Voyez la lettre de Frédéric du 10 juin 1749. (G. A.)

de réponse! passe encore de ne me pas envoyer ma pièce; mais de ne me pas dire comment vous vous portez, cela est trop cruel. Vous ne sauriez croire dans quelles inquiétudes son silence me jette.

Madame du Châtelet, qui vous fait ses compliments, compte accoucher ici d'un garçon, et moi, d'une tragédie (1); mais je crois que son enfant se portera mieux que le mien. Je vous conjure, mes anges, de ne pas oublier *Sémiramis*. Je vais écrire aux Slodtz, et leur recommander un beau mausolée. Adam (2) en fait ici un pour la reine de Pologne (3), qui est digne de Girardon. Pourquoi faut-il que Ninus soit enterré comme un gredin? Il faudra que de Cury (4) fasse de son mieux, et qu'il y mette au moins la dixième partie de l'activité avec laquelle il habilla ce magnifique sénat de *Catilina*.

Ecrivez-moi donc, paresseux anges.

1541. — A M. D'ARNAUD.

Lunéville, le 21 juillet (5).

Je vous aime cent fois davantage, mon cher d'Arnaud, depuis que j'ai lu votre lettre et vos vers. Vous avez un cœur tel que je le cherchais, et vous le faites parler avec la plus tendre éloquence.

Du temps que j'aimais j'aurai pensé comme vous, si j'avais fait une telle perte; mais à présent je n'aime plus que mes amis. Pour vous, vous serez bientôt consolé par une nouvelle maîtresse, et, après avoir si bien exprimé vos regrets, vous chanterez vos nouveaux plaisirs.

1542. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Lunéville, le 24 juillet.

Enfin je respire; j'ai des nouvelles de mes anges; je tremblais pour la santé de madame d'Argental; je tremblais sur tout. Figurez-vous ce que c'est que d'être un mois entier sans recevoir un seul mot de ceux qui sont notre consolation et nos guides sur la terre! La lettre adressée à Cirey ne m'est jamais parvenue. La santé de madame d'Argental était languissante, et je craignais aussi que M. d'Argental ne fût malade; je craignais encore qu'il ne fût fâché contre moi pour quelque opiniâtreté que j'aurais eue sur *Nanine*, pour quelques mauvais vers d'*Adélaïde*. Je faisais mon examen de conscience; j'étais au désespoir. J'ai écrit à mademoiselle Gaussin, j'avais écrit à ma nièce; je les avais priées d'envoyer chez vous. Mon ange, ne me laissez jamais dans ces tourments-là, tant que la santé de madame d'Argental ne sera pas raffermie.

Je reçois donc *Nanine*, et je la mets dans le fond d'une armoire, pour y travailler à loisir. Savez-vous bien que je pourrais en faire cinq actes? Le sujet le comporte. La Chaussée avait bien fait cinq actes de sa *Paméla*, dans laquelle il n'y avait pas une scène. Je n'interromprai point notre tragédie (6). Ce n'est pas une pièce tout à fait nouvelle; ce n'est pas non plus *Adélaïde*; c'est quelque chose qui tient des deux; c'est une maison rebâtie sur d'anciens fondements. Vous aurez dans un mois cette esquisse, et vous y donnerez cent coups de crayon à votre loisir.

Savez-vous bien que vous avez donné une furieuse secousse à mes entrailles paternelles, en me faisant entrevoir qu'on pourrait jouer *Mahomet?* Je serais bien content, surtout si Roselli jouait Séide.

Pourquoi permet-on que ce coquin de Fréron succède à ce maraud de Desfontaines? Pourquoi souffrir Raffiat (7) après Cartouche? Est-ce que Bicêtre est plein?

Adieu, divins anges; mes tendres respects à tout ce qui vous entoure. Madame du Châtelet vous fait mille compliments. Je souhaite sa santé et son ventre à madame d'Argental. Je suis inconsolable que vous ne laissiez pas de votre race; mais que madame d'Argental se porte bien: il vaut mieux avoir de la santé que des enfants.

(1) *Rome sauvée.* (G. A.)
(2) Nicolas-Sébastien Adam, frère de Lambert-Sigisbert Adam. (G. A.)
(3) Morte en 1747. (G. A.)
(4) Intendant des Menus. (G. A.)
(5) Cette lettre fut insérée dans le *Mercure* avec les *Vers de M. d'Arnaud sur la mort de madame* *** (sa maîtresse). (G. A.)
(6) Voleur célèbre. (G. A.)
(7) *Amélie*, ou *le Duc de Foix.* (G. A.)

1543. — AU MÊME.

A Lunéville, le 29 juillet.

Anges, voici le cas de déployer vos ailes. M. de La Reynière doit vous envoyer une tragédie (1); ce n'est pas lui pourtant qui en est l'auteur, c'est moi. Cela pourra amuser madame d'Argental dans son superbe palais d'Auteuil. Je vous vois déjà assemblés, messieurs, et me jugeant en petit comité.

Mais *Nanine*, mais *Sémiramis*, que deviendront-elles? On m'a mandé que cet honnête homme, cet illustre poëte Roi, outré, comme de raison, de ce qu'à la comédie on avait préféré cette *Nanine* à une excellente pièce de sa façon, m'avait honoré de la lettre du monde la plus polie et la plus affectueuse. Il ne serait pas mal, pour mortifier ce scorpion qu'on ne peut écraser, de reprendre *Nanine* avant Fontainebleau, d'autant plus qu'il la faudra jouer à la cour, et qu'il y aura là des personnes qui, dans le fond du cœur, n'en seront pas mécontentes. Mais *Sémiramis! Sémiramis!* c'est là l'objet de mon ambition. Ninus sera-t-il toujours si mesquinement enterré? J'écris à M. de Richelieu, premier gentilhomme de la chambre; j'envoie à M. de Cury, intendant des Menus-*tombeaux*, un petit mémoire pour avoir une grande diable de porte qui se brise avec fracas aux coups du tonnerre, et une trappe qui fasse sortir l'ombre du fond des abîmes. Notre ami Legrand avait trop l'air du portier du mausolée. Ce coquin-là sera-t-il toujours gras comme un moine?

On ne m'a pas dit que les *Amazones* (2) aient fait une grande fortune. J'en suis fâché pour madame du Boccage, qui prenait la chose fort à cœur, et j'en suis fâché pour ma nièce (3) qui veut vite réparer l'honneur du sexe; mais si elle se presse, cet honneur-là restera comme il est. Elle devrait bien avoir pour vous autant de docilité que son oncle.

Bonsoir, mes divins anges. Quel barbare persécute donc ce pauvre Diderot (4)? Je hais bien un pays où les cagots font coffrer un philosophe.

P.-S. Je vous avais parlé de mettre *Nanine* en cinq actes; mais ce projet me paraît souffrir bien des difficultés, et il ferait tort à d'autres idées que j'ai dans ma pauvre tête. En attendant que je puisse l'exécuter, je vous supplie de faire donner, après les chaleurs, cinq ou six représentations de *Nanine*, quand ce ne serait que pour faire faire la grimace à Roi, et enlaidir encore le vilain.

1544. — A M. L'ABBÉ RAYNAL.

Lunéville, le 30 juillet.

Vous m'avez fait, monsieur, le plus sensible plaisir. Vos lettres sont, après votre conversation, l'une des choses que j'aime le mieux. Vous n'avez pas assurément diminué le goût que j'ai pour vous; j'aurais mieux aimé que vous m'eussiez annoncé votre ouvrage (5) que la plupart des livres dont vous me parlez. Je ne ferai venir que celui (6) de M. de Buffon; il pourra m'apprendre des vérités. Les *Lettres* de Rousseau, qui sont en chemin, ne me diront que des mensonges, et encore ce seront des mensonges mal écrits. Il y a loin, assurément, entre ce forgeur de rimes recherchées et un homme d'esprit, et encore plus loin entre lui et un honnête homme. Si c'est Racine le fils, ou Racine, fi! comme disait l'abbé Gédoin, qui a fait imprimer ces *Lettres* (7), il a fait là une vilaine action; mais je ne veux pas l'en soupçonner. Il doit être dégoûté de faire imprimer des lettres; et, d'ailleurs, je lui crois trop de probité pour penser qu'il se soit avili à rendre publiques de plates et d'insipides calomnies. Il y a un autre homme que j'en soupçonne. Je ne désespère pas qu'on ne nous donne incessamment un recueil de lettres de l'abbé Desfontaines, de Chausson et de Deschauffours. Au reste, je puis vous assurer que, si je voulais publier des lettres originales que j'ai entre les mains, je ferais voir que Rousseau a vécu en méchant homme, et est mort en hypocrite. Mais à quoi lui ont servi ses méchancetés? à lui faire traîner une vie vagabonde et malheureuse, à le chasser de chez tous ses maîtres, à lui laisser pour toute ressource un juif condamné à

(1) *Amélie*, ou *le Duc de Foix.* (G. A.)
(2) Tragédie de madame du Boccage, jouée le 24 juillet. (G. A.)
(3) Madame Denis voulait faire jouer une comédie de sa composition, la *Coquette punie*. (G. A.)
(4) Emprisonné à Vincennes, le 24 juillet, pour sa *Lettre sur les aveugles*. (G. A.)
(5) *Anecdotes littéraires.* (G. A.)
(6) *L'Histoire naturelle* qui commençait à paraître. (G. A.)
(7) L. Racine déclara n'y être pour rien. (G. A.)

Paris à être roué. Les honnêtes gens doivent être affligés que ce coquin-là ait fait de beaux vers.

L'homme (1) dont vous parlez, qui fait de mauvaises épigrammes contre un corps dont il était exclus, est bien aussi méchant que Rousseau; mais il n'a pas, comme lui, de quoi racheter un peu ses vices.

Je connais de réputation Aaron Hill (2); c'est un digne Anglais; il nous pille, et il dit du mal de ceux qu'il vole.

Madame du Châtelet a écrit au gouverneur (3) de Vincennes, pour le prier d'adoucir, autant qu'il le pourra, la prison de *Socrate*-Diderot. Il est honteux que Diderot soit en prison, et que Roi ait une pension. Ces contrastes-là font saigner le cœur.

Adieu, monsieur; vous m'avez mis en goût, ne m'abandonnez pas, je vous en prie; écrivez quelquefois à votre zélé partisan, à votre ami, et ne faites pas plus de cérémonies que moi.

1545. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, le 12 août.

O anges! j'oserai écrire pour ce brave meurtrier dont vous me parlez. Le service du roi de Prusse est un peu plus sévère que celui de nos partisans; mais aussi il aura le plaisir d'appartenir à un grand homme.

Ah! vraiment, il est bien question de ce pauvre ouvrage, de cette tragédie (4) dans le goût ordinaire! je n'y veux pas assurément songer. Lisez, lisez seulement ce que je vous envoie; vous allez être étonnés, et je le suis moi-même. Le 3 du présent mois, ne vous en déplaise, le diable s'empara de moi, et me dit: Venge Cicéron et la France, lave la honte de ton pays. Il m'éclaira, il me fit imaginer l'épouse de Catilina, etc. Ce diable est un bon diable, mes anges; vous ne feriez pas mieux. Il me fit travailler jour et nuit. J'en ai pensé mourir; mais qu'importe? En huit jours, oui, en huit jours et non en neuf, *Catilina* (5) a été fait, et tel à peu près que les premières scènes que je vous envoie. Il est tout griffonné et moi tout épuisé. Je vous l'enverrai, comme vous croyez bien, dès que j'y aurai mis la dernière main.

Vous n'y verrez point de Tullie amoureuse, point de Cicéron maquereau; mais vous y verrez un tableau terrible de Rome, et j'en frémis encore. Fulvie vous déchirera le cœur, vous adorerez Cicéron. Que vous aimerez César! que vous direz: Voilà Caton! Et Lucullus, Crassus, qu'en dirons-nous?

O mes chers anges! *Mérope* est à peine une tragédie en comparaison; mais mettons au moins huit semaines à corriger ce que nous avons fait en huit jours. Croyez-moi, croyez-moi, voilà la vraie tragédie. Nous en avions l'ombre, mais il s'agit qu'elle soit aussi bonne que le sujet est beau.

J'ai fait à peu près ce que vous avez voulu pour *Nanine;* c'est l'affaire de deux minutes.

Adieu, adieu; ma tendresse pour vous est l'affaire de ma vie. Madame du Châtelet vous fait mille compliments. Portez-vous comme elle, et perdez moins à la *comète* qu'elle et moi.

P.-S. Je suis peu de votre avis, messieurs, sur bien des points qui concernent *Adélaïde;* mais c'est pour une autre fois. Réservons-la comme un pâté froid; on le mangera quand on aura faim.

1546. — A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

A Lunéville, ce 14 août.

Nous l'attendons avec impatience, ce présent dont mon illustre confrère nous veut bien flatter; ce livre (6) qu'il faudra réimprimer tous les ans, celui de tous les livres où l'on a dit le plus de choses en moins de paroles, qui soulage la mémoire, qui éclaire l'esprit, où tout est peint d'un trait, et d'un trait profond, plein de recherches singulières, de vérités utiles, de réflexions qui en font faire, ce livre enfin que j'aime à la folie.

Je vous demande pardon d'avoir oublié mon saint Paul, mais je lui aurais fait la même objection qu'à vous; et je soupçonne qu'on l'a mal transcrit en cet endroit. C'est ce qu'assurément je ne vérifierai pas. Mais en attendant que j'aie sur cela une conversation profonde avec mon voisin dom Calmet, j'achèverai, s'il vous plaît, mon *Catilina*, que j'ai ébauché entièrement en huit jours. Ce tour de force me surprend et m'épouvante encore. Cela est plus incroyable que de l'avoir fait en trente ans (1). On dira que Crébillon a trop tardé, et que je me suis trop pressé; on dira tout ce qu'on voudra. Les plus grands ouvrages ne sont, chez les Français, que l'occasion d'un bon mot. Cinq actes en huit jours, cela est très ridicule, je le sais bien; mais si l'on savait ce que peut l'enthousiasme, et avec quelle facilité une tête malheureusement poétique, échauffée par les *Catilinaires* de Cicéron, et plus encore par l'envie de montrer ce grand homme tel qu'il est pour la liberté, le bien-être de son pays et de sa chère patrie, avec quelle facilité, dis-je, ou plutôt avec quelle fureur, une tête ainsi préparée et toute pleine de Rome, idolâtre de son sujet, et dévorée par son génie, peut faire, en quelques jours, ce que, dans d'autres circonstances, elle ne ferait pas en une année; enfin, *si scirent donum Dei*, on serait moins étonné. Le grand point, c'est que la chose soit bonne; et il ne suffit pas qu'elle soit bonne, il faut encore qu'elle soit frappée au coin de la vérité, et qu'elle plaise. Vous aimez *Brutus*, ceci est cent fois plus fort, plus grand, plus rempli d'action, plus terrible, et plus pathétique. Je voudrais que vous eussiez la bonté de vous en faire lire les premières scènes, dont j'ai envoyé la première ébauche à M. d'Argental. Cela n'est pas encore limé; mais je me flatte que vous y reconnaîtrez Rome, comme je reconnais la France dans votre charmant ouvrage. Vous direz: Voilà le père de la patrie! voici César, et voilà Caton! voilà des hommes, et voici des Romains. Je me meurs d'envie de vous plaire. Lisez ce commencement, je vous en prie, tout informe qu'il est, et voyez si j'ai vengé Cicéron. Vous me ferez, mon cher confrère, un plaisir extrême de faire savoir à notre confrère l'abbé Le Blanc (2) combien je m'intéresse à lui, et combien je désirerais qu'il fût des nôtres. On me fait, je crois, des tracasseries avec ses protecteurs, tandis que je ne suis occupé que des intrigues de Céthégus et de Lentulus.

Voyez les méchantes gens! et ceux qui ont fait imprimer les *Lettres* de Rousseau n'ont-ils pas encore fait là une belle action? On m'impute aussi je ne sais quel livre dont le titre est si long (3) que je ne m'en souviens pas; mais qu'importe, pourvu que vous aimiez une tragédie où le génie de Rome s'explique sans déclamation, où la terreur n'est pas fondée sur des aventures romanesques, où l'insipide galanterie ne déshonore point l'art des Sophocle et des Euripide? En voilà trop pour Rome; je reviens à la France, à votre livre que vous avez la bonté de nous donner. Madame du Châtelet vous en fait les plus tendres remerciements. Vous pouvez l'envoyer à mon adresse à Lunéville, chez M. de La Reynière, qui est le grand-maître de mes postes, et le grand contre-signeur de tous mes paquets; si mieux n'aimez vous servir de M. d'Argenson. Tout comme il vous plaira, mais envoyez-nous nos amours.

Oh! la paix n'est pas comme vous, monsieur, elle n'a pas l'approbation générale (4), et, si vous poussiez votre charmant *Abrégé* de la chronologie jusque-là, vous pourriez dire que Louis XV voulut faire le bonheur du monde, à quelque prix que ce fût, et qu'on ne fut pas content. Pour vous, monsieur, qui me paraissez un des plus heureux hommes de ce monde (en cas que vous digériez), je vous jure que vous méritez bien votre bonheur. Le mien serait de vous plaire. Mon petit *Panégyrique* (5) est d'un bon citoyen, et c'est déjà une grande avance pour être dans vos bonnes grâces; je n'ai rien dit qui n'ait été dans mon cœur. Vous m'appelez le poëte de M. de Richelieu, j'ai bien envie d'être le vôtre; mais je voudrais faire pour vous une épître aussi bonne que celle que Marmontel a faite pour moi, et cela est difficile.

Permettez-moi, en qualité de votre commis historiographe, de vous dire combien je suis affligé qu'un de nos héros, le prince Edouard, ait essuyé à Paris l'aventure de Charles XII à Bender (6). Il est vrai qu'il n'a pas armé ses cuisiniers, mais il n'en avait point. Je suis un peu humilié que mes héros aillent aux Petites-Maisons. Pour M. de Richelieu, il n'ira qu'à celle des Porcherons; celui-là est très sage, car il est guédé (7) de gloire et de plaisir; et je crois qu'à soixante ans il y aura encore des femmes à qui il fera donner des coups de pied dans le cul.

(1) Le poëte Roy. (G. A.)
(2) Traducteur de *Zaïre* et auteur d'une *Mérope* imitée de Voltaire. (G. A.)
(3) Du Châtelet-Clément, parent d'Emilie. (G. A.)
(4) *Amélie*. (G. A.)
(5) Autrement dit, *Rome sauvée*. Voyez tome III. (G. A.)
(6) Une nouvelle édition de l'*Abrégé chronologique*. (G. A.)

(1) C'est le temps que Crébillon avait mis à composer son *Catilina*. (G. A.)
(2) Il voulait entrer à l'Académie. (G. A.)
(3) *Connaissance des beautés et des défauts de la poésie et de l'éloquence dans la langue française*. Voyez tome IV. (G. A.)
(4) On disait: « Bête comme la paix. » (G. A.)
(5) *Panégyrique de Louis XV*. (G. A.)
(6) Voyez, tome II, le *Précis du Siècle de Louis XV*, chap. xxv. (G. A.)
(7) Terme populaire, qui signifie *soûlé*. (G. A.)

Souffrez que je vous prie de me protéger toujours auprès de madame du Deffand. Elle ne sait pas le cas que je fais d'elle, et que j'ai dans la tête de lui faire ma cour très assidûment, quand je serai à Paris. Je trouve, comme dit Montaigne, que ses imaginations élancent les miennes, et, quand mon feu s'éteindra, j'irai le rallumer au sien.

Bonsoir, monsieur, je vous aime comme les autres font, mais je vous aime encore à cause de mon siècle. Les siècles produisent en abondance des tyrans tels que les Caligula, les Néron, etc., mais bien rarement des citoyens tels que vous. Conservez-moi vos bontés qui font le bien de ma vie.

Je vous recommande mon enfant; *Catilina*, le traître, est le seul pour lequel je sente mes entrailles s'attendrir.

1547. — A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

Lunéville, ce 14 août.

Madame, votre altesse sérénissime est obéie, non pas aussi bien, mais du moins aussi promptement qu'elle mérite de l'être. Vous m'avez ordonné *Catilina*, et il est fait. La petite-fille du grand Condé, la conservatrice du bon goût et du bon sens, avait raison d'être indignée de voir la farce monstrueuse du *Catilina* de Crébillon trouver des approbateurs. Jamais Rome n'avait été plus avilie, et jamais Paris plus ridicule. Votre belle âme voulait venger l'honneur de la France; mais j'ai bien peur qu'elle n'ait remis sa vengeance en d'indignes mains. Je ne réponds, madame, que de mon zèle; il a été peut-être trop prompt. Je me suis tellement rempli l'esprit de la lecture de Cicéron, de Salluste et de Plutarque, et mon cœur s'est si fort échauffé par le désir de vous plaire, que j'ai fait la pièce en huit jours. Vous aurez la bonté, madame, d'y compter aussi huit nuits. Enfin l'ouvrage est achevé, je suis épouvanté de cet effort; il n'est pas croyable, mais il a été fait pour madame la duchesse du Maine.

Madame du Châtelet, à qui j'apportais un acte tous les deux jours, était aussi étonnée que moi. Il y a ici trois ou quatre personnes qui ont le goût très cultivé, et même très difficile; qui ne veulent point que l'amour avilisse un sujet si terrible; qui me croiraient perdu si la galanterie de Racine venait affaiblir entre mes mains la vraie tragédie, qu'il n'a connue que dans *Athalie;* qui me croiraient perdu encore, si je tombais dans les déclamations de Corneille; qui veulent une action continue, toujours vive, toujours intriguée, toujours terrible; un tableau fidèle et agissant de Rome entière; Cicéron dans sa grandeur, César dans l'aurore de la sienne, et déjà au-dessus des autres hommes; les *Catilinaires* en action, la vérité fidèlement observée, et, pour toute fiction, Catilina éperdûment épris de sa femme, avec qui il est marié en secret, femme vertueuse et qui aime véritablement son mari; Catilina forcé de tuer le père de sa femme, dans l'instant que ce Romain va révéler la conspiration. Voilà en gros, madame, ce que l'on désirait et ce que l'on a trouvé pour le fond. Peut-être la longue habitude que j'ai de faire des vers, la sublimité du sujet, surtout l'ardeur de vous plaire, m'ont élevé au-dessus de moi-même. Madame du Châtelet me flatte que votre altesse trouvera *Catilina* le moins mauvais de mes ouvrages; je n'ose m'en flatter. Je le souhaite pour l'honneur des lettres, si indignement déshonorées; et il faut, de plus, qu'un ouvrage fait par vos ordres soit bon. Mais enfin, que mon obéissance et mon zèle me tiennent lieu de quelque chose. Protégez donc, madame, ce que vous avez créé.

On m'apprend que votre protection nous donne l'abbé Le Blanc pour confrère à l'Académie (1). Il vous est plus aisé, madame, de donner une place au mérite, que de donner le talent nécessaire pour faire *Catilina*.

Il faut à présent revoir avec un flegme sévère ce que j'ai fait avec le feu de l'enthousiasme; il s'agit d'être correct et élégant; voilà ce qui coûte plus qu'une tragédie. Je ne me console point de n'être point aux pieds de votre altesse dans Anet; c'est là que j'aurais dû travailler; mais votre royaume est partout.

J'ai combattu pour vous sur la frontière contre les *barbares* (2); c'est votre étendard que je porte.

Je suis avec un profond respect, etc.

1548. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, le 16 août.

Cet ordinaire doit apporter à mes divins anges une cargaison des deux premiers actes de *Catilina*. Mais pourquoi intituler l'ouvrage *Catilina?* C'est Cicéron qui est le héros; c'est lui dont j'ai voulu venger la gloire, lui qui m'a inspiré, que j'ai tâché d'imiter, et qui occupe tout le cinquième acte. Je vous en prie, intitulons la pièce : *Cicéron et Catilina.*

Voilà une plaisante guerre qui va s'allumer! J'aurai pour moi tous les colléges. Je devrais avoir tous ceux qui aiment les grands hommes; Cicéron l'était.

Je vous demande en grâce de lire le premier acte au président Hénault. Voilà le cas où il faut des amis. Il y a longtemps que je vous traite de conjurés; mettez-vous tous de la conspiration. Cette aventure est plus guerre civile que *Sémiramis*. Courage, coadjuteur! Aux armes, monsieur de Choiseul (1) ! Animez-vous, monsieur de Pont de Veyle! Soyez tous de vrais Romains; battez les *barbares.*

1549. — A MADAME LA COMTESSE DE VERTEILLAC.

Lunéville, le 20 août.

La lettre dont vous m'avez honoré, madame, m'a été rendue fort tard à Lunéville. Mes sentiments vous avaient prévenue dans tout ce que vous me dites de l'abbé Trublet, et votre estime pour lui ne fait qu'augmenter celle qu'il m'a inspirée dès longtemps. Mes voyages et ma mauvaise santé ne me permettent guère de me mêler des affaires de l'Académie; mais je m'intéresse trop à sa gloire pour ne pas souhaiter d'avoir l'abbé Trublet pour confrère. Ce désir, que vous augmenteriez en moi, madame, s'il n'était pas déjà très vif, me procure au moins aujourd'hui le plaisir de vous dire combien j'honore votre ami. Je lui envie le bonheur qu'il a de vous voir, et je lui demanderais le bonheur d'être admis dans votre cour avec plus d'empressement qu'il ne souhaite d'être de celle des Quarante. Je suis avec respect, etc.

1550. — A MADAME DU BOCCAGE.

A Lunéville, le 21 août.

Madame du Châtelet, madame, a reçu votre présent (2). Vous êtes deux *amazones* qui, dans des genres différents, êtes au-dessus des hommes. Orithye fait mille remerciements à Antiope. Pour moi, qui ne suis qu'un homme, et un assez pauvre homme, je suis fier de vos bontés, comme si j'étais un Thésée. Vous devez être excédée d'éloges, madame, et les miens sont bien faibles après tous ceux que vous avez reçus. Vous avez mis la fontaine d'Hippocrène au Thermodon. Vous vous êtes couronnée de roses, de myrtes, de lauriers; vous joignez l'empire de la beauté à celui de l'esprit et des talents. Les femmes n'osent pas être jalouses de vous, les hommes vous aiment et vous admirent. Vous devez entendre ce langage-là soir et matin; et, si vous n'en êtes pas excédée, si vous voulez que ma voix se mette du concert, vous essuierez de moi quelque grande diable d'ode fort ennuyeuse où je mettrai à vos pieds les Sapho, les Milton et les Amours. C'est une terrible affaire qu'une ode; mais on m'avouera que le sujet est beau, et que ce sera bien ma faute si elle ne vaut rien. Je suis actuellement à courir comme un fou dans la carrière que vous venez d'embellir. Je me suis avisé, madame, de faire une tragédie de *Catilina*, et même de l'avoir faite prodigieusement vite; ce qui m'obligera à la corriger longtemps. Ce n'est pas que j'aie voulu rien disputer à mon confrère et à mon maître, M. de Crébillon; mais sa tragédie étant toute de fiction, j'ai fait la mienne en qualité d'historiographe. J'ai voulu peindre Cicéron tel qu'il était en effet. Figurez-vous le *François II* (3) de M. le président Hénault; voilà à peu près mon *Catilina*. J'ai suivi l'histoire autant que je l'ai pu, du moins quant aux mœurs.

Je laisse à mon confrère les idées audacieuses, les jalousies de l'amour, l'heureuse invention de rendre la fille de Cicéron amoureuse de Catilina, enfin tout ce qui est en possession d'orner notre scène; ainsi nous ne nous rencontrons en rien. Dès que j'aurai achevé de limer un peu cet ouvrage, et que j'aurai vaincu cette prodigieuse difficulté de parler français en vers, difficulté que vous avez si bien surmontée, je remonterai ma lyre pour vous, et je vous en consacrerai les fredons; mais je vous supplie, en attendant, de croire que je suis en prose un de vos plus sincères admirateurs. Je vous remercie très sérieusement de l'honneur que vous faites aux lettres. Permettez-moi de faire mes compliments à M. du Boccage (4). J'ai l'honneur d'être, madame, avec une reconnaissance respectueuse, etc.

(1) Il ne fut pas reçu. (G. A.)
(2) Crébillon et ses partisans. (G. A.)

(1) L'abbé Chauvelin et le comte de Choiseul. (G. A.)
(2) La tragédie des *Amazones*. (G. A.)
(3) Tragédie historique en prose. (G. A.)
(4) Il écrivait aussi. (G. A.)

1551. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, le 21 août.

Je reçus hier la consolation angélique, et j'envoie aujourd'hui le reste de mon grimoire.

Je commence par vous supplier de le lire dans le même esprit que je l'ai fait. Dépouillez-moi le vieil homme, mes anges, et jetez jusqu'à la dernière goutte de l'eau rose qu'on a mise jusqu'à présent dans la tragédie française. C'est Rome ici qui est le principal personnage; c'est elle qui est l'amoureuse, c'est pour elle que je veux qu'on s'intéresse, même à Paris. Point d'autre intrigue, s'il vous plaît, que son danger; point d'autre nœud que les fureurs artificieuses de Catilina, la véhémence, la vertu agissante de Cicéron, la jalousie du sénat, le développement du caractère de César; point d'autre femme qu'une infortunée d'autant plus naturellement séduite par Catilina, qu'on dit dans l'histoire et dans la pièce que ce monstre était aimable.

Je ne sais pas si vous frémirez au quatrième acte, mais moi j'y frémis. La pièce n'a aucun modèle; ne lui en cherchez pas :

In nova fert animus. . . . . . (Ovid., *Met.*, lib. I.)

Je sais que c'est un préjugé dangereux que la précipitation de mon travail. Il est vrai que j'ai fait l'ouvrage en huit jours, mais il y avait six mois que je roulais le plan dans ma tête, et que toutes ces idées se présentaient en foule pour sortir. Quand j'ai ouvert le robinet, le bassin s'est rempli tout d'un coup.

Ah! que madame d'Argental a dit un beau mot! qu'il faut ne songer qu'à bien faire, et ne pas craindre les cabales. Ce que je crains, ce sont les acteurs; et je prendrai plutôt le parti de faire imprimer l'ouvrage que de le faire estropier; mais, avec vos bontés, les acteurs pourraient devenir Romains. Sarrasin, Romain! quel conte! et César, où est-il? Du secret; vraiment oui; c'est bien cela sur quoi il faut compter! Une bonne pièce, bien neuve, bien forte, des vers pleins de grandeur d'âme d'un bout à l'autre, et point de secret. La première démarche que j'ai faite a été d'écrire (1) à madame de Pompadour; car il ne faut pas braver les Grâces, et c'est un point indispensable. Que de gens d'ailleurs qui aiment Cicéron, et qui seront de mon parti! Ah! si Sarrasin jouait ce rôle comme Cicéron déclamait ses *Catilinaires*, je vous répondrais bien d'une espèce de plaisir que nos Français musqués ne connaissent pas, et que l'*amoureux* et l'*amoureuse* ne connaissent point. Il est temps de tirer la tragédie de la fadeur. Je pétille d'indignation, quand je vois une partie carrée dans *Électre*.

Que diable est donc devenue la lettre du coadjuteur? s'il l'a adressée à Cirey, tout est perdu. Coadjuteur, voyez si j'aime les chambres assemblées.

Bonsoir, vous tous que j'aime, que je respecte, à qui je veux plaire. Bonsoir, mon public. Madame du Châtelet est plus grosse que jamais.

1552. — AU MÊME.

A Lunéville, le 23 août.

Je reçois, ô anges, votre foudroyante lettre du 17; ne contristez pas votre créature, et ne me demandez pas un secret qui m'aurait fait une affaire très sérieuse avec une personne très aimable et très puissante. Il était impossible de faire secrètement *Catilina* dans cette cour-ci, et il eût été fort mal à moi de n'en pas instruire madame de Pompadour. C'est un devoir indispensable que j'ai rempli avec l'approbation de tout ce qui est ici.

Je sais bien tout ce que j'aurai à essuyer; je sais bien que je fais la guerre, et je la veux faire ouvertement. Loin donc de me proposer des embuscades de nuit, armez-vous, je vous en prie, pour des batailles rangées, et faites-moi des troupes, enrôlez-moi des soldats, créez des officiers. Le président Hénault est l'homme de France qui m'est le plus nécessaire. Je vous prie très instamment de le mettre dans mon parti. Il est assurément bien disposé; il est indigné de la monstrueuse farce dans laquelle Cicéron a été représenté comme le plus imbécile des hommes. Il m'en écrit encore avec émotion. Je lui ai promis un premier acte; dégagez ma parole, mon respectable ami.

Comptez que la scène de César et de Catilina fera plaisir à tout le monde, et surtout au président Hénault. Soyez sûr que tous ceux qui ont un peu de teinture de l'histoire romaine ne seront pas fâchés d'en voir un tableau fidèle. J'avais oublié de vous dire que le sujet de cette tragédie est encore moins *Catilina* que *Rome sauvée*. C'est là, je crois, son vrai nom, si on n'aime mieux l'appeler *Cicéron et Catilina*.

Ces misérables comédiens allaient jouer tranquillement l'*Amant précepteur* (1), où il y avait cinquante vers contre moi, que ce bon Crébillon avait autorisés gracieusement du sceau de la police. Ma nièce les a fait retrancher. C'est une obligation que j'ai aux attentions de mademoiselle Gaussin, malgré ses infâmes confrères, qui ne songeaient qu'à gagner de l'argent avec la boue qu'on me jette.

Me voilà comme Cicéron, je combats la canaille; j'espère ne point trouver de Marc-Antoine, mais j'ai trouvé en vous un Atticus.

Madame du Châtelet joue la comédie, et travaille à Newton, sur le point d'accoucher.

Pas un mot de lettre de M. le coadjuteur.

1553. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, le 28 août.

J'attends la décision de mes oracles; mais je les supplie de se rendre à mes justes raisons. Je viens de recevoir une lettre de madame de Pompadour pleine de bonté; mais, dans ces bontés mêmes qui m'inspirent la reconnaissance, je vois que je lui dois écrire encore, et ne laisser aucune trace dans son esprit des fausses idées que des personnes qui ne cherchent qu'à me nuire ont pu lui donner.

Soyez très convaincu, mon cher et respectable ami, que j'aurais commis la plus lourde faute et la plus irréparable, si je ne m'étais pas hâté d'informer madame de Pompadour de mon travail, et d'intéresser la justice et la candeur de son âme à tenir la balance égale, et à ne pas souffrir qu'une cabale envenimée, capable des plus noires calomnies, se vantât d'avoir à sa tête les grâces et la beauté. C'était, en un mot, une démarche dont dépendait entièrement la tranquillité de ma vie.

M'étant ainsi mis à l'abri de l'orage qui me menaçait, et m'étant abandonné, avec une confiance nécessaire, à l'équité et à la protection de madame de Pompadour, vous sentez bien que je n'ai pu me dispenser d'instruire madame la duchesse du Maine que j'ai fait ce *Catilina* qu'elle m'avait tant recommandé. C'était elle qui m'en avait donné la première idée longtemps rejetée, et je lui dois au moins l'hommage de la confidence. J'aurai besoin de sa protection; elle n'est pas à négliger. Madame la duchesse du Maine, tant qu'elle vivra, disposera de bien des voix, et fera retentir la sienne.

Je vous recommande plus que jamais le président Hénault. J'ai lieu de compter sur son amitié et sur ses bons offices. Des amis qui ont quelque poids, et qu'on met dans le secret, font autant de bien qu'une lecture publique chez une caillette fait de mal. Je ne sais pas si je me trompe, mais je trouve *Rome sauvée* fort au-dessus de *Sémiramis*. Tout le monde, sans exception, est ici de cet avis. J'attends le vôtre pour savoir ce que je dois penser.

J'ai vu aujourd'hui une centaine de vers du poëme des *Saisons* de M. de Saint-Lambert. Il fait des vers aussi difficilement que Despréaux; il les fait aussi bien, et, à mon gré, beaucoup plus agréables. J'ai là un terrible élève. J'espère que la postérité m'en remerciera; car, pour mon siècle, je n'en attends que des vessies de cochon par le nez. Saint-Lambert, par parenthèse, ne met pas de comparaison entre *Rome sauvée* et *Sémiramis*. Savez-vous que cet un homme qui trouve *Électre* détestable? Il pense comme Boileau, s'il écrit comme lui. Électre amoureuse! et une Iphianasse, et un plat tyran, et une Clytemnestre qui n'est bonne qu'à tuer! et des vers durs, et des vers d'églogue après de l'emphase! et, pour tout mérite, un Palamède, homme inconnu dans la fable, et guère plus connu dans la pièce! Ma foi, Saint-Lambert a raison; cela ne vaut rien du tout. Si je peux réussir à venger Cicéron, mordieu, je vengerai Sophocle (2).

Madame du Châtelet n'accouche encore que de problèmes.

Bonsoir, bonsoir, anges charmants! Comment se porte madame d'Argental? Ma nièce doit vous prier de lui faire lire *Catilina;* ma nièce est du métier; elle mérite vos bontés.

1554. — A M. ALLIOT.

Lunéville, le 29 août, à neuf heures du matin.

Je vous prie, monsieur, de vouloir bien avoir la bonté de

(1) On n'a pas cette lettre. (G. A.)

(1) Le *Faux savant*, ou l'*Amour précepteur*, comédie de Duvaure, jouée en 1728 et reprise le 13 août 1749. (G. A.)

(2) Il allait composer *Oreste*. (G. A.)

me faire savoir si je puis compter sur les choses que vous m'avez promises, et s'il n'y a point quelque obstacle.

Le mauvais état de ma santé ne me permet ni de rester longtemps à la cour du roi, auprès de qui je voudrais passer ma vie, ni d'avoir l'honneur de manger aux tables auxquelles il faut se rendre à un temps précis, qui est souvent pour moi le temps des plus violentes douleurs. Il fait froid d'ailleurs, les matins et les soirs, pour les malades.

Il serait un peu extraordinaire que, malgré votre amitié, on refusât ici les choses nécessaires à un homme qui a tout quitté pour venir faire sa cour à sa majesté.

Je vous prie de me faire savoir s'il faut en parler au roi.

1555. — A M. ALLIOT.

Le 29 août, à neuf heures un quart du matin.

Je vous supplie, monsieur, de vouloir bien donner des ordres (1) en vertu desquels je sois traité sur le pied d'un étranger, et ne me mettez pas dans la nécessité de vous importuner tous les jours.

Je suis venu ici pour faire ma cour au roi. Ni mon travail ni ma santé ne me permettent d'aller piquer des tables. Le roi daigne entrer dans mon état; je compte passer ici quelques mois.

Sa majesté sait que le roi de Prusse m'a fait l'honneur de m'écrire quatre lettres pour m'inviter à aller chez lui. Je puis vous assurer qu'à Berlin je ne suis pas obligé à importuner pour avoir du pain, du vin, et de la chandelle. Permettez-moi de vous dire qu'il est de la dignité du roi et de l'honneur de votre administration, de ne pas refuser ces petites attentions à un officier de la cour du roi de France, qui a l'honneur de venir rendre ses respects au roi de Pologne.

1556. — A STANISLAS,

ROI DE POLOGNE, DUC DE LORRAINE ET DE BAR.

Le 29 août, à neuf heures trois quarts du matin.

Sire, il faut s'adresser à Dieu, quand on est en paradis. Votre majesté m'a permis de venir lui faire ma cour jusqu'à la fin de l'automne, temps auquel je ne puis me dispenser de prendre congé de votre majesté. Elle sait que je suis très malade, et que des travaux continuels me retiennent dans mon appartement autant que mes souffrances. Je suis forcé de supplier votre majesté qu'elle ordonne qu'on daigne avoir pour moi les bontés nécessaires et convenables à la dignité de sa maison, dont elle honore les étrangers qui viennent à sa cour. Les rois sont, depuis Alexandre, en possession de nourrir les gens de lettres, et quand Virgile était chez Auguste, *Alliotus*, conseiller aulique d'Auguste, faisait donner à Virgile du pain, du vin, et de la chandelle. Je suis malade aujourd'hui, et je n'ai ni pain ni vin pour dîner (2). J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, sire, de votre majesté, le très humble, etc.

1557. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, le 1er septembre.

Il y a bien longtemps qu'on me fait attendre le décret céleste; je ne sais encore ce que je dois penser de *Rome sauvée*. J'attends vos ordres pour avoir une opinion.

Madame du Châtelet n'est point encore accouchée, mais Fulvie (3) l'est. Je lui ai donné un enfant tout venu, au lieu de la présenter avec un gros ventre qui ne serait qu'un sujet de plaisanterie pour nos petits-maîtres.

En attendant, je vous envoie *Nanine* telle que vous avez voulu qu'elle fût. Je suis à l'ébauche du cinquième acte d'*Electre* (4), et d'*Electre* sans amour. Je tâche d'en faire une pièce dans le goût de *Mérope;* mais j'espère qu'elle sera d'un tragique supérieur. Je peux perdre mon temps, mais vous m'avouerez que je l'emploie.

M. de Cury m'a écrit qu'on avait ordonné un beau tombeau pour très haut et très puissant prince Ninus, roi d'Assyrie. Détachez, je vous en prie, M. de Bachaumont (1) aux sieurs Slodtz; Slodtz signifie paresseux en anglais.

Il y a quelques vers biscornus dans le commencement du *Catilina;* mais croyez qu'ils sont tous corrigés, et, j'ose dire, embellis. Si j'avais des copistes, vous auriez déjà la suite. Je vous le répète, mes chers et respectables amis, *Catilina* est ce que j'ai fait de moins indigne de vos soins. J'ai *Sémiramis* à cœur. Quand jouera-t-on cette *Sémiramis?* quand viendra *Catilina?* Vous ordonnerez de sa destinée. Je dois écrire à madame de Pompadour (2). Il faut en être protégé, ou du moins souffert. Je lui rappellerai l'exemple de Madame, qui fit travailler Racine et Corneille à *Bérénice*.

Votre maudite grand'chambre vient de me faire perdre un procès de trente mille livres, malgré la loi précise; et cela parce que le rapporteur (je ne sais quel est ce bon homme) s'est imaginé que mon acquisition n'était pas sérieuse, et que je n'étais pas assez riche pour avoir fait un marché de trente mille livres.

Je ne suis pas en train de dire du bien des sénats.

Adieu, consolation de ma vie.

1558. — AU MÊME.

A Lunéville, le 4 septembre.

Grâces vous soient rendues; mais je suis bien plus inquiet de la santé de madame d'Argental que du sort de *Rome*. Je vous prie, mon cher et respectable ami, de me mander de ses nouvelles, car je ne travaillerai ni à *Catilina* ni à *Electre* que je n'aie l'esprit en repos.

Madame du Châtelet, cette nuit, en griffonnant son *Newton*, s'est senti un petit besoin; elle a appelé une femme de chambre qui n'a eu que le temps de tendre son tablier, et de recevoir une petite fille qu'on a portée dans son berceau. La mère a arrangé ses papiers, s'est remise au lit; et tout cela dort comme un liron, à l'heure que je vous parle.

J'accoucherai plus difficilement de mon *Catilina*. Il faudra au moins quinze jours pour oublier cet ouvrage, et le revoir avec des yeux frais. Si madame d'Argental se porte bien, j'emploierai ce long espace de temps à achever l'esquisse d'*Electre*, avant d'achever de *sauver Rome*. Je vous demande en grâce de faire au président Hénault la galanterie de lui montrer le premier acte. Qu'importe que l'épée de Catilina soit mal placée sur une table? ôtez-la de là. Et qu'importe une lettre dont on fera avec le temps un autre usage? L'objet de ce premier acte est de donner une grande idée de Cicéron, et de peindre César. Voilà, entre nous, ce dont je me pique. Je suis sûr que le président Hénault en sera très content.

Je veux qu'on sache que la pièce est faite, mais je veux que le public la désire, et je ne la donnerai que quand on me la demandera.

Je vous supplie de m'envoyer, par le moyen de M. de La Reynière, l'ouvrage du docteur Smith (3). C'est un excellent homme que ce Smith. Nous n'avons en France rien à mettre à côté, et j'en suis fâché pour mes chers compatriotes.

Je vous embrasse tendrement, mon cher et respectable ami. Est-il bien vrai que les échevins vont devenir connaisseurs, et que la ville a l'Opéra? Est-il bien vrai que la façade de Perrault, tant bernée par Boileau, sera découverte? qu'on fait une belle place devers la Comédie? Dites-moi, je vous prie, quel est l'architecte?

On dit aussi qu'on doit loger le roi à Versailles, et lui ôter cet œil-de-bœuf. Comment le fastueux Louis XIV avait-il pu se loger si mal? Voilà bien des choses à la fois. On n'en saurait trop faire; la vie est courte. Si on employait bien son temps, on en ferait cent fois davantage.

Chers conjurés, mille tendres respects.

1559. — A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

A Lunéville, le 4 septembre.

Mon cher abbé *greluchon* saura que madame du Châtelet étant cette nuit à son secrétaire, selon sa louable coutume, a dit : *Mais je sens quelque chose!* Ce quelque chose était une petite fille qui est venue au monde sur-le-champ. On l'a mise sur un in-quarto qui s'est trouvé là, et la mère est allée se coucher. Moi qui, dans les derniers temps de sa grossesse, ne savais que faire, je me suis mis à faire un enfant tout seul; j'ai accouché en huit jours de *Catilina*. C'est une plai-

(1) Alliot était commissaire-général de la maison de Stanislas. (G. A.)

(2) Voltaire avait souvent de ces querelles avec M. Alliot; et quand le roi était pris pour juge, il décidait en faveur de Voltaire. La femme de M. Alliot était très sotte et très superstitieuse. Un jour qu'elle se trouvait avec Voltaire, dans un moment d'orage affreux, elle lui fit sentir que sa présence pourrait bien attirer le tonnerre sur la maison. Voltaire, qui, dit-on, n'était pas très rassuré, dit à haute voix et en montrant le ciel : « Madame, j'ai pensé et écrit plus de bien de celui que vous craignez tant, que vous n'en pourrez dire de toute votre vie. » (K.)

(3) Personnage de *Rome sauvée*. (G. A.)

(4) *Oreste*. (G. A.)

(1) Le rédacteur des *Mémoires secrets*. (G. A.)

(2) Dans une lettre à d'Argental en date du 21 août et dans une autre en date du 23, Voltaire dit qu'il a écrit à la favorite. Il faut donc que la présente lettre, ou tout au moins ce passage, soit du milieu d'août. (G. A.)

(3) *Cours complet d'optique*, traduit en 1747. (G. A.)

santerie de la nature qui a voulu que je fisse, en une semaine, ce que Crébillon avait été trente ans à faire. Je suis émerveillé des couches de madame du Châtelet, et épouvanté des miennes.

Je ne sais si madame du Châtelet m'imitera, si elle sera grosse encore ; mais, pour moi, dès que j'ai été délivré de *Catilina*, j'ai eu une nouvelle grossesse, et j'ai fait sur-le-champ *Électre*. Me voilà avec la charge de raccommodeur de moules, dans la maison de Crébillon.

Il y a vingt ans que je suis indigné de voir le plus beau sujet de l'antiquité avili par un misérable amour, par une partie carrée, et par des vers ostrogoths. L'injustice cruelle qu'on a faite à Cicéron ne m'a pas moins affligé. En un mot, j'ai cru que ma vocation m'appelait à venger Cicéron et Sophocle, Rome et la Grèce, des attentats d'un barbare. Et vous, que faites-vous ? Mille respects, je vous en prie, à madame de Voisenon.

1560. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Lunéville, le 4 septembre.

Madame du Châtelet vous mande, monsieur, que cette nuit, étant à son secrétaire, et griffonnant quelque pancarte newtonienne, elle a eu un petit besoin. Ce petit besoin était une fille qui a paru sur-le-champ. On l'a étendue sur un livre de géométrie in-4°. La mère est allée se coucher, parce qu'il faut bien se coucher; et, si elle ne dormait pas, elle vous écrirait. Pour moi, qui ai accouché d'une tragédie de *Catilina*, je suis cent fois plus fatigué qu'elle. Elle n'a mis au monde qu'une petite fille qui ne dit mot, et moi il m'a fallu faire un Cicéron, un César ; et il est plus difficile de faire parler ces gens-là que de faire des enfants, surtout quand on ne veut pas faire un second affront à l'ancienne Rome et au théâtre français. Conservez-moi vos bontés ; aimez Cicéron de tout votre cœur ; il était bon citoyen comme vous, et n'était point m..... de sa fille, comme l'a dit Crébillon. Mille respects.

1561. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

10 septembre (1).

Ah ! mon cher ami, je n'ai plus que vous sur la terre. Quel coup épouvantable ! Je vous avais mandé le plus heureux et le plus singulier accouchement ; une mort affreuse l'a suivi ! Et pour comble de douleur, il faut encore rester un jour dans cet abominable Lunéville qui a causé sa mort. Je vais à Cirey avec M. du Châtelet ; de là, je reviens pleurer entre vos bras, le reste de ma malheureuse vie. Conservez-nous madame d'Argental. Écrivez-moi par Vassy à Cirey. Ayez pitié de moi, mon cher et respectable ami. Écrivez-moi à Cirey : voilà la seule consolation dont je sois capable (2).

1562. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Le 10 septembre.

Je viens de voir mourir, madame, une amie de vingt ans, qui vous aimait véritablement, et qui me parlait, deux jours avant cette mort funeste, du plaisir qu'elle aurait de vous voir à Paris à son premier voyage. J'avais prié M. le président Hénault de vous instruire d'un accouchement qui avait paru si singulier et si heureux ; il y avait un grand article pour vous dans ma lettre (3) ; madame du Châtelet m'avait recommandé de vous écrire, et j'avais cru remplir mon devoir en écrivant à M. le président Hénault. Cette malheureuse petite fille dont elle était accouchée, et qui a causé sa mort, ne m'intéressait pas assez. Hélas ! madame, nous avions tourné cet événement en plaisanterie ; et c'est sur ce malheureux ton que j'avais écrit par son ordre à ses amis. Si quelque chose pouvait augmenter l'état horrible où je suis, ce serait d'avoir pris avec gaieté une aventure dont la suite empoisonne le reste de ma vie misérable. Je ne vous ai point écrit pour ses couches, et je vous annonce sa mort. C'est à la sensibilté de votre cœur (4) que j'ai recours dans le désespoir où je suis. On m'entraîne à Cirey, avec M. du Châtelet. De là je reviens à Paris, sans savoir ce que je deviendrai, et espérant bientôt vous rejoindre. Souffrez qu'en arrivant j'aie la douloureuse consolation de vous parler d'elle, et de pleurer à vos pieds une femme qui, avec ses faiblesses, avait une âme respectable.

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. — Cette lettre et la suivante furent écrites quelques instants après l'événement. (G. A.)

(2) On n'a pas la lettre. (G. A.)

(3) Cette femme n'avait guère, hélas! le cœur sensible. (G. A.)

1563. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Lunéville, ce 11 septembre (1).

Hélas ! monsieur, en vous mandant l'heureux et singulier accouchement de madame du Châtelet, j'étais bien loin de soupçonner le moindre danger. Dans l'événement affreux qui me laisse sans consolation sur la terre et qui devrait avoir fini ma vie misérable, je voudrais pouvoir au moins pleurer avec vous une femme qui vous aimait véritablement, qui sentait tout votre mérite, qui lui avait toujours rendu justice, et qui pensait comme vous. Ayez pitié du plus ancien de vos camarades, et du plus malheureux des hommes.

Je vais à Cirey avec M. du Châtelet : tout ce qui porte son nom m'est cher. Il est affreux d'aller voir la maison que nous avions tant embellie, et où je comptais mourir dans ses bras ; mais il le faut.

1564. — A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

Auprès de Bar (2), ce 14 septembre.

Mon cher abbé, mon cher ami, que vous avais-je écrit ! quelle joie malheureuse, quelle suite funeste ! quelle complication de malheurs, qui rendraient encore mon état plus affreux, s'il pouvait l'être ! Conservez-vous, vivez ; et, si je suis en vie, je viendrai bientôt verser dans votre sein des larmes qui ne tariront jamais.

Je n'abandonne pas M. du Châtelet, je vais à Cirey avec lui. Il faut y aller, il faut remplir ce cruel devoir. Je reverrai donc ce château que l'amitié avait embelli, et où j'espérais mourir dans les bras de votre amie ! Il faudra bien revenir à Paris ; je compte vous y voir. J'ai une répugnance horrible à être enterré à Paris ; je vous en dirai les raisons (3). Ah ! cher abbé, quelle perte !

1565. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, le 21 septembre.

Je ne sais, mon adorable ami, combien de jours nous resterons encore dans cette maison que l'amitié avait embellie, et qui est devenue pour moi un objet d'horreur. Je remplis un devoir bien triste, et j'ai vu des choses bien funestes. Je ne trouverai ma consolation qu'auprès de vous. Vous m'avez écrit des lettres qui, en me faisant fondre en larmes, ont porté le soulagement dans mon cœur. Je partirai dans trois ou quatre jours, si ma malheureuse santé me le permet.

Je meurs dans ce château ; une ancienne amie (4) de cette infortunée femme y pleure avec moi ; j'y remplis mon devoir avec le mari et avec le fils. Il n'y a rien de si douloureux que ce que j'ai vu depuis trois mois, et qui s'est terminé par la mort. Mon état est horrible ; vous en sentez toute l'amertume, et vos âmes charmantes l'adoucissent.

Que deviendrai-je donc, mes chers anges gardiens ? Je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que je vous aime tous deux assurément autant que je l'aimais. Vous portez l'attention de votre amitié jusqu'à chercher à me loger. Pourriez-vous disposer de ce devant de maison? J'en donnerai aux locataires tout ce qu'ils voudront ; je leur ferai un pont d'or. J'aimerais mieux cela que le palais Bourbon ou le palais Bacquencourt. Voyez si vous pouvez me procurer la plus chère des consolations, celle de m'approcher de vous.

J'attends avec impatience le moment de vous embrasser ; mais que je retrouve donc madame d'Argental en bonne santé ! Je me flatte que M. de Pont de Veyle et vos amis daignent prendre quelque part à mon cruel état.

1566. — AU MÊME.

A Cirey, le 23 septembre.

Mon adorable ami, je suis encore pour deux jours à Cirey; de là je vais passer encore deux jours chez une amie (5) de ce grand homme et de cette malheureuse femme, et je reviens à petites journées, par la route de Saint-Dizier et de Meaux. Enfin je n'aurai la consolation de vous revoir que les premiers jours d'octobre. J'ai relu plus d'une fois votre dernière lettre, et celle de madame d'Argental. Vous faites ma consolation, mes chers anges ; vous me faites aimer les malheureux restes de ma vie. Il n'y a guère d'apparence que je puisse, en arrivant, jouir de ce petit bouge qui serait un palais. Je prévois bien qu'on ne pourra pas faire déloger sur-

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

(2) Au château de Loisey. (G. A.)

(3) Il fallait recevoir l'extrême-onction avant de mourir. (G. A.)

(4) Madame de Champbonin. (G. A.)

(5) Au Champbonin, tout près de Vassy. (G. A.)

le-champ des locataires, et que je serai obligé de loger chez moi. Je vous avouerai même qu'une maison qu'elle habitait, en m'accablant de douleur, ne m'est point désagréable. Je ne crains point mon affliction, je ne fuis point ce qui me parle d'elle. J'aime Cirey; je ne pourrais pas supporter Lunéville, où je l'ai perdue d'une manière plus funeste que vous ne pensez; mais les lieux qu'elle embellissait me sont chers. Je n'ai point perdu une maîtresse; j'ai perdu la moitié de moi-même, une âme pour qui la mienne était faite, une amie, de vingt ans que j'avais vue naître. Le père le plus tendre n'aime pas autrement sa fille unique. J'aime à en retrouver partout l'idée; j'aime à parler à son mari, à son fils. Enfin les douleurs ne se ressemblent point, et voilà comme la mienne est faite. Comptez que mon état est bien étrange. nfin donc, mon adorable ami, je ne vous verrai que dans huit ou dix jours; c'est un surcroît d'affliction. Ayez la bonté, je vous en prie, de m'écrire à Saint-Dizier. Que je puisse, en arrivant, trouver madame d'Argental en bonne santé, et je me croirai capable de quelque plaisir. Adieu, le plus aimable et le plus digne des hommes.

1567. — A M. WALTHER.

Septembre 1749.

Je vous envoie les pièces curieuses que j'ai recouvrées, et qui feront valoir votre édition. Il faut les mettre dans le huitième tome ou à la fin du troisième. Je vous conseille de les placer à la fin du troisième, parce que la tragédie de *Sémiramis*, avec le discours qui la précède, suffira pour compléter le tome huitième. Vous aurez incessamment cette tragédie de *Sémiramis* qu'on joue depuis un mois à Paris avec un très grand succès. Votre intérêt doit être d'en tirer des exemplaires à part avant de faire paraître l'édition totale; vous en vendrez considérablement. Il y aura un petit avertissement dans lequel on annoncera les huit tomes, et on désavouera les autres éditions antérieures. Comptez que vous me remercierez du bien que je vous fais, et de la manière dont je conduis vos intérêts.

1568. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Châlons, le 3 octobre.

Je vous avais bien dit, mes adorables anges, que je voyagerais à petites journées. Me voici à Châlons; j'irai passer deux ou trois jours à Reims, chez M. de Pouilli (1). C'est une âme comme la vôtre, et un esprit bien philosophique; c'est la seule société qui puisse me consoler quelque temps, et me tenir un peu lieu de la vôtre, s'il est possible. Je viens de relire des matériaux immenses de métaphysique que madame du Châtelet avait assemblés avec une patience et une sagacité qui m'effraient. Comment pouvait-elle pleurer avec cela à nos tragédies? C'était le génie de Leibnitz avec de la sensibilité. Ah! mon cher ami, on ne sait pas quelle perte on a faite.

Madame Denis m'a mandé que vous aviez lu sa pièce, et que vous étiez plus content qu'autrefois; mais ce n'est pas là mon compte. Si elle n'est que mieux, ce n'est pas assez. Je voudrais qu'elle fût bonne, ou qu'elle ne la donnât point. Le bel honneur d'avoir le succès de madame du Boccage! Je l'ai conjurée d'avoir en vous autant de confiance que j'en ai, et je vous supplie de lui dire la vérité sur son ouvrage, comme vous me la dites sur les miens. Mandez-moi du moins ce que vous en pensez. Il me semble qu'une femme ne doit point sortir de sa sphère pour s'étaler en public, et hasarder une pièce médiocre. Ayez la bonté de m'écrire à Reims, chez M. de Pouilli. Les lettres arrivent en moins de deux jours, et je vous avertis que j'y attendrai la vôtre, et que je n'en partirai qu'après l'avoir reçue. Vous me direz comment se portent madame d'Argental, votre frère, M. de Choiseul, et notre coadjuteur. Dans la longueur de mes journées solitaires, j'ai achevé une seconde leçon de ce *Catilina* dont je vous avais envoyé l'esquisse au milieu du mois d'août. Depuis le 15 août jusqu'au 1er septembre, j'avais travaillé à *Electre*, et je l'avais même entièrement achevée, afin de perdre toutes les idées de *Catilina*, afin de revoir ce premier ouvrage avec des yeux plus frais, et de le juger moi-même avec plus de sévérité. J'en avais usé de même avec *Electre*, que j'avais laissée là après l'avoir faite, et j'avais repris *Catilina* avec beaucoup d'ardeur, lorsque cet accident funeste abattit entièrement mon âme, et ne me laissa plus d'autre idée que celle du désespoir. J'ai revu enfin *Catilina* dans ma route; mais qu'il s'en faut que je puisse travailler avec cette ardeur que j'avais quand je lui apportais un acte tous les deux jours! Les idées s'enfuient de moi. Je me surprends des heures entières sans pouvoir travailler, sans avoir d'idée de mon ouvrage. Il n'y en a qu'une qui m'occupe jour et nuit. Vous serez bien mécontent de moi, et sans doute vous me pardonnerez. Ah! mon divin ami, je ne recommencerai à penser que quand je vous verrai. Adieu, la plus aimable et la plus respectable société qui soit au monde.

1569. — AU MÊME.

A Paris, le 5 au soir, en arrivant.

S'il n'y avait à Paris que votre maison, j'aurais volé, mon cher et respectable ami, et ma mauvaise santé ne m'aurait pas retenu; mais je vous avoue que j'ai craint la curiosité de bien des personnes qui aiment à empoisonner les plaies des malheureux, et j'ai beaucoup redouté Paris. Il fallait absolument, mes chers anges, mettre un temps entre le coup qui m'a frappé et mon retour. Permettez-moi de ne partir que mercredi prochain, et d'arriver à très petites journées. Je ne peux guère faire autrement, parce que je voyage avec mon équipage. Mais, mon Dieu, que la santé de madame d'Argental m'inquiète! cela est bien long! J'admire son courage, mais son état me désespère. Me voici à Reims; mais mon cœur, qui va un autre train que moi, est avec vous, il est dans votre petite maison d'Auteuil. Je suis bien content que vous le soyez un peu plus de l'ouvrage de ma nièce; mais je serais désolé qu'elle se mît dans le train de donner au public des pièces médiocres. C'est le dernier des métiers pour un homme, et le comble de l'avilissement pour une femme. Adieu, encore une fois, la consolation de ma vie. Mille tendres respects à toute votre société, mais que madame d'Argental, qui en fait le charme, se porte donc mieux!

1570. — AU MÊME.

A Reims, le 8 octobre.

J'ai cru pouvoir, mes chers anges, adoucir un peu mon état en songeant à vous plaire. J'ai fait copier à Reims *Catilina*, qui était trop plein de ratures pour pouvoir vous être montré à Paris. Je ne peux me refuser au petit plaisir de vous dire que j'ai trouvé dans Reims un copiste qui a voulu d'abord lire l'ouvrage avant de se hasarder à le transcrire; et voici ce que mon écrivain m'a envoyé (1) après avoir lu la pièce. Ce n'est pas que je prétende captiver votre suffrage par le sien; mais vous m'avouerez qu'il est singulier qu'un copiste ait senti si bien, et ait si bien écrit. M. de Pouilli pense comme le copiste; mais je ne tiens rien sans vous. Ce M. de Pouilli, au reste, est peut-être l'homme de France qui a le plus le vrai goût de l'antiquité. Il adore Cicéron, et il trouve que je ne l'ai pas mal peint. C'est un homme que vous aimerez bien que ce Pouilli; il a votre candeur et il aime les belles-lettres comme vous. Il y avait ici un chanoine (2) qui, pour s'être connu en vin, avait gagné un million; il a mis ce million en bienfaits, il vient de mourir. Mon Pouilli, qui est à Reims ce que vous devriez être à Paris, à la tête de la ville, a fait l'oraison funèbre de ce chanoine, qu'il doit prononcer. Je vous assure qu'il a raison d'aimer Cicéron, car il l'imite bien heureusement. Je pars, mes adorables anges; car, quoique je déteste Paris, je vous aime beaucoup plus que je ne hais cette grande, vilaine, turbulente, frivole, et injuste ville. Je me flatte de retrouver madame d'Argental dans une meilleure santé. C'est là l'idée qui m'occupe, et je vous assure que j'ai des remords de n'être pas venu plus tôt.

Adieu, vous tous qui composez une société si délicieuse

---

(1) Levesque de Pouilly, frère de Levesque de Burigny. Il était lieutenant-général du présidial de Reims. (G. A.)

(1) Enfin le vrai Catilina
Sur notre scène va paraître;
Tout Paris dira : Le voilà;
Nul ne pourra le méconnaître.
Ce scélérat par sa fierté,
César par sa valeur altière,
Cicéron par sa fermeté,
Montreront leur vrai caractère;
Et, dans ce chef-d'œuvre nouveau,
Chacun reconnaîtra, par les coups du pinceau,
César, Catilina, Cicéron, et Voltaire.

Par son très humble et très obéissant serviteur,
TINOIS, de Reims.

— Tinois devint, peu après, secrétaire de Voltaire, qui le chassa à la fin de 1750. (G. A.)

(2) Jean Godinot. (G. A.)

1571. — A MADAME DU BOCCAGE.

A Paris, ce 12 octobre.

J'arrive à Paris, madame; l'excès de ma douleur et de ma mauvaise santé ne m'empêche pas de vous dire à quel point je suis sensible à vos bontés. Il est d'une âme aussi belle que la vôtre de regretter une femme telle que madame du Châtelet. Elle faisait, comme vous, la gloire de son sexe et de la France. Elle était en philosophie ce que vous êtes dans les belles-lettres; et cette même personne, qui venait de traduire et d'éclaircir Newton, c'est-à-dire de faire ce que trois ou quatre hommes au plus, en France, auraient pu entreprendre, cultivait sans cesse, par la lecture des ouvrages de goût, cet esprit sublime que la nature lui avait donné. Hélas! madame, il n'y avait pas quatre jours que j'avais relu votre tragédie avec elle. Nous avions lu ensemble votre *Milton* avec l'anglais. Vous la regretteriez bien davantage, si vous aviez été témoin de cette lecture. Elle vous rendait bien justice; vous n'aviez point de partisan plus sincère. Il a couru, après sa mort, quatre vers assez médiocres à sa louange. Des gens qui n'ont ni goût ni âme me les ont attribués (1). Il faut être bien indigne de l'amitié, et avoir un cœur bien frivole, pour penser que, dans l'état horrible où je suis, mon esprit eût la malheureuse liberté de faire des vers pour elle; mais ce qu'il y a d'affreux et de punissable, c'est que ce monstre nommé Roi en a fait contre sa mémoire.

Je ne vous connais, madame, qu'une tache dans votre vie, c'est d'avoir été louée par ce misérable que la société devrait exterminer à frais communs. Faut-il qu'une telle horreur soit ajoutée à mon affliction! Adieu, madame; si je peux avoir quelque consolation sur la terre, ce sera de vous faire ma cour à Paris, et de vous dire à quel point je vous respecte et vous admire. Ce ne sont pas là les sentiments où l'on se borne quand on a l'honneur de vous connaître. Permettez mes compliments à M. du Boccage.

1572. — A M. D'ARNAUD.

Ce 14 octobre.

Mon cher enfant, une femme qui a traduit et éclairci Newton, et qui avait fait une traduction de Virgile, sans laisser soupçonner dans la conversation qu'elle avait fait ces prodiges; une femme qui n'a jamais dit du mal de personne, et qui n'a jamais proféré un mensonge; une amie attentive et courageuse dans l'amitié; en un mot, un très grand homme que les femmes ordinaires ne connaissaient que par ses diamants et le cavagnole, voilà ce que vous ne m'empêcherez pas de pleurer toute ma vie. Je suis fort loin d'aller en Prusse; je peux à peine sortir de chez moi. Je suis très touché de votre sensibilité, vous avez un cœur comme il me le faut; aussi vous pouvez compter que je vous aime bien véritablement. Je vous prie de faire mes compliments à M. Morand (2).

Adieu, mon cher d'Arnaud; je vous embrasse.

1573. — A M. LE CHEVALIER DE JAUCOURT.

15 octobre 1749.

J'arrivai ces jours passés à Paris, mon cher monsieur. J'y trouvai les marques de votre souvenir, et de la bonté de votre cœur; vous devez assurément être au nombre de ceux qui regrettent une personne unique, une femme qui avait traduit Newton et Virgile, et dont le caractère était au-dessus de son génie. Jamais elle n'abandonna un ami, jamais je ne l'ai entendue médire. J'ai vécu vingt ans avec elle dans la même maison. Je n'ai jamais entendu sortir un mensonge de sa bouche. J'espère que vous verrez bientôt son Newton (3). Elle a fait ce que l'Académie des sciences aurait dû faire. Quiconque pense honorera sa mémoire, et je passerai ma vie à la pleurer. Adieu, je vous embrasse tendrement.

1574. — A MADAME LA COMTESSE DE STAAL.

Mademoiselle (*a*), si je n'étais l'homme du monde le plus infirme, je passerais pour le plus ingrat. J'ai toujours compté pouvoir venir me jeter aux pieds de madame la duchesse du Maine, la remercier de ses bontés, et vous dire, mademoiselle, combien je suis pénétré des vôtres. Mais des souffrances continuelles m'arrachent à mes plaisirs et à mes devoirs. Je n'ai d'autres consolations que mes livres et un peu de travail, dans les moments de relâche que me donnent mes maux. Jugez, mademoiselle, si un homme condamné à ne vous point voir est malheureux! Je suis sûr que madame la duchesse du Maine daignera plaindre un de ses sujets qui est exilé de son royaume. Où devrais-je passer ma vie, que dans la patrie du bon goût et du véritable esprit, aux pieds de la protectrice des arts? J'ose vous conjurer, mademoiselle, de vouloir bien me protéger auprès d'elle: son estime est le but de tous mes travaux; elle diminuera mes souffrances. Son altesse sérénissime a vu bien des gens de lettres qui valaient infiniment mieux que moi; mais jamais aucun d'eux n'a senti plus vivement son mérite, et n'a plus admiré la supériorité de ses lumières. Vous êtes faite, mademoiselle, pour lui faire oublier tout le monde; mais je vous prie de daigner la faire souvenir de moi. Je viendrai assurément, au premier rayon de santé, vous assurer que je voudrais passer mes jours auprès de vous.

Je suis avec bien du respect, mademoiselle, etc.

1575. — A M. D'AIGUEBERRE.

Paris, le 26 octobre.

Mon cher ami, c'était vous qui m'aviez fait renouveler connaissance, il y a plus de vingt ans, avec cette femme infortunée qui vient de mourir de la manière la plus funeste, et qui me laisse seul dans le monde. Je l'avais vue naître. Vous savez tout ce qui m'attachait à elle. Peu de gens connaissaient son extrême mérite, et on ne lui avait pas assez rendu justice; car, mon cher ami, à qui la rend-on? Il faut être mort pour que les hommes disent enfin de nous un peu de bien qui est très inutile à notre cendre. Elle a laissé des monuments qui forceront l'envie et la frivolité maligne de notre nation à reconnaître en elle ce génie supérieur que l'on confondait avec le goût des pompons, et des diamants, et du cavagnole. Les bons esprits l'admireront; mais tous ceux qui connaissent le prix de l'amitié doivent la regretter. Elle était surtout moins paresseuse que vous, mon cher d'Aigueberre, et son exemple devrait bien vous corriger. J'impute votre long silence à vos procès; mais, à présent qu'ils sont finis, je me flatte que vous donnerez à l'amitié ce que vous avez donné à la chicane. Vous revenez, dites-vous, à Paris; Dieu le veuille! Si vous faites cas d'une vie douce, avec d'anciens amis et des philosophes, je pourrais bien faire votre affaire. J'ai été obligé de prendre à moi seul la maison (1) que je partageais avec madame du Châtelet. Les lieux qu'elle a habités nourrissent une douleur qui m'est chère, et me parleront continuellement d'elle. Je loge ma nièce, madame Denis, qui pense aussi philosophiquement que celle que nous regrettons, qui cultive les belles-lettres, qui a beaucoup de goût, et qui, par dessus tout cela, a beaucoup d'amis, et est dans le monde sur un fort bon ton. Vous pourriez prendre le second appartement, où vous seriez fort à votre aise; vous pourriez vivre avec nous, et vous seriez le maître des arrangements. Je vous avertis que nous tiendrons une assez bonne maison. Elle y entre à Noël; et même, si vous voulez, nous nous chargerons de vous acheter des meubles pour votre appartement; il me semble que vous êtes fait pour qu'on ait soin de vous. Je vous avoue que ce serait pour moi une consolation bien chère de passer avec vous le reste de mes jours. Songez-y, et faites-moi réponse; je vous embrasse tendrement.

1576. — A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

Fontainebleau, le 2 novembre.

Ma protectrice, il n'y a pas d'apparence que les nouveaux chagrins qui m'arrivent me permettent d'être aux ordres de votre altesse sérénissime, mardi prochain. On m'a volé à Lunéville la tragédie de *Sémiramis*, la petite comédie de *Nanine*, plusieurs autres manuscrits, et, ce qui est cent fois plus cruel, l'*Histoire* de la dernière guerre, que j'avais écrite avec vérité, quoique par ordre du roi. Tout cela est imprimé en province, plein de fautes absurdes, d'omissions, d'additions, de tout ce qui peut déshonorer les lettres et un pauvre auteur. Je suis forcé d'être à Fontainebleau, pour tâcher d'arrêter le cours de ces misères. Je me flatte que votre altesse sérénissime, non seulement me pardonne, mais daignera entrer dans ma peine, avec sa bonté ordinaire. Son *Catilina* ne s'en trouvera pas plus mal. La petite-fille du grand Condé trou-

(1) Voyez aux Poésies mêlées. Voltaire renie ce quatrain, parce que Fréron en fit une critique assez piquante. (G. A.)

(2) Chirurgien-major des Invalides, ami de d'Arnaud et de Fréron. (G. A.)

(3) Les *Principes de Newton* ne parurent qu'en 1756. (G. A.)

(*a*) Je vous demande mille pardons. J'étais plein du nom de mademoiselle Delaunay, que vous avez rendu si respectable, et j'oubliais madame de Staal.

(1) Rue Traversière. (G. A.)

vait la place assez tenable; mais elle y verra, à mon retour, de nouvelles fortifications, et, puisqu'elle a été bâtie par ses ordres, j'espère qu'elle résistera aux assauts des *barbares*. O madame, que les petits *barbares* sont en grand nombre! que ce malheureux siècle a besoin de vous! Mais c'est moi qui en ai le plus grand besoin; il faut que je combatte sous vos étendards. Me voilà comme les anciens héros qui devaient purger la terre de monstres, avec le secours des déesses.

Ma protectrice, voici des Grecs (1) en attendant des Romains. J'ai bien peur d'avoir mal peint les uns et les autres; mais je suis bien sûr d'avoir raison, si je dis que, dans la patrie d'Alcibiade et de César, il est bien difficile qu'il y ait eu des dames qui valussent madame la duchesse du Maine. Des héros, on en trouve partout; des âmes comme la vôtre, cela est un peu plus rare. Jugez quel est mon sort, si cette belle âme est toujours la protectrice de V.

1577. — A MADAME LA COMTESSE DE MONTREVEL (2).

Le 15 novembre.

Madame, permettez que je remette sous vos yeux le résultat de l'entretien que j'eus l'honneur d'avoir avec vous, il y a deux jours. M. le marquis du Châtelet se souvient que, de plus de quarante mille francs à lui prêtés pour bâtir Cirey et pour d'autres dépenses, je me restreignis à trente mille livres, en considération de sa fortune et de l'amitié dont il m'a toujours honoré; que, de cette somme, réduite à trente mille livres, il me passa une promesse de deux mille livres de rente viagère que lui dicta Bronod, notaire. Vous savez, madame, si j'ai jamais touché un sou de cette rente, si j'en ai rien demandé, et si même je n'ai pas donné quittance, plusieurs années de suite, étant assurément très éloigné d'en exiger le paiement.

Vous n'ignorez pas, madame, et M. du Châtelet se souvient toujours avec amitié, qu'après avoir eu le bonheur d'accommoder son procès (3) de Bruxelles, et de lui procurer deux cent mille livres d'argent comptant, je le priai de trouver bon que je transigeasse avec lui pour cette somme de trente mille livres, et pour les arrérages dont je n'avais pas donné quittance, et que je touchasse seulement, pour finir tout compte entre nous, une somme de quinze mille livres une fois payée. Il daigna accepter d'un ancien serviteur cet arrangement, qu'il n'eût pas accepté d'un homme moins attaché, et sa lettre est un témoignage de sa satisfaction et de sa reconnaissance. En conséquence, je reçus dix mille livres, savoir : deux mille livres qu'il me donna à Lunéville, et huit mille livres que me compta le sieur de Lacroix, à Paris.

Les cinq mille livres restant devaient être employées, par madame du Châtelet, à mon appartement d'Argenteuil (4), et à l'acquisition d'un terrain, et je remis une quittance générale à madame du Châtelet.

L'emploi de ces cinq mille livres n'ayant pu être fait, vous voulez que j'en agisse toujours avec M. du Châtelet comme j'en ai déjà usé. J'avais cédé trente mille livres pour quinze mille livres; eh bien! aujourd'hui, je céderai cinq mille livres pour cent louis, et ces cent louis encore je demande qu'ils me soient rendus en meubles; et en quels meubles! dans les mêmes effets qui viennent de moi, que j'ai achetés et payés, comme la commode de Boule, par moi achetée à l'inventaire de madame Dutort, mon portrait garni de diamants, et autres bagatelles. Je prendrai d'ailleurs d'autres effets que je paierai argent comptant. Vous n'avez pas été mécontente de cet arrangement, et je me flatte que M. le marquis du Châtelet m'en saura quelque gré, et qu'il me conserve des bontés qui me sont aussi précieuses que les vôtres. Je fais plus de cas de son amitié que de cinq mille livres. J'ai l'honneur, etc.

1578. — A M. LE CHEVALIER DE FALKENER.

Paris, 26 novembre 1749 (5).

Dear sir, I had the honour to see, but for too little a time, the worthy son of your great lord High Chancellor. He seems to me to be a gentleman of much wit, without any kind of affectation, learned, yet having a good taste, and of a very amiable character.

I send you, my dear friend, the two first *exemplaires* of *Sémiramis*, just come from the press. I have not sent one yet to cardinal Querini, to whom the work is dedicated. But I pray you to give one copy to your friend M. Yorke, who seems to me to be as good a judge of these matters as the whole sacred college of cardinals. Yours for ever (1).

(1) *Oreste*. (G. A.)
(2) Sœur de madame du Châtelet. (G. A.)
(3) Avec la famille Honsbruck. (G. A.)
(4) Près Paris. (G. A.)
(5) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

1579. — A M. DE MAIRAN.

Paris, 3 décembre 1749.

Pour m'y être pris une heure trop tard, je suis puni, et je le mérite bien; mais enfin, monsieur, vous ne me punirez pas tout à fait, et j'aurai le bonheur de vous posséder après votre dîner. J'ai appris une bonne nouvelle : c'est que vous soupez quelquefois; cela est bon à savoir. Nous vous ferons notre cour, madame Denis et moi, pour vous faire souper (2), et je dirai :

> Cœnæ sine aulæis et ostro
> Sollicitam explicuere frontem.

J'ai lu votre *Glace* (3). Vous vous moquez du monde; votre *Glace* est un prétexte. Cela est plein de recherches profondes de physique et tient à tout. Je m'instruis toujours dans vos ouvrages. Mais il faudra que je vous relise avec plus d'attention; car à présent il s'agit de faire parler Marc-Tulle Cicéron (4); après quoi je reviendrai à vous.

On ne peut ni plus estimer ce que vous faites, ni plus respecter votre personne; je défie tous vos amis d'être plus vos partisans que V.

1580. — A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

Le 26 novembre.

Promesse.

Je soussigné, en présence de mon génie et de ma protectrice, jure de lui dédier, avec sa permission, *Electre* et *Catilina*, et promets que la dédicace sera un long exposé de tout ce que j'ai appris dudit génie dans sa cour.

Fait au Palais des Arts et des Plaisirs. Le Protégé.

1581. — AU P. VIONNET.

Paris, le 14 décembre.

J'ai l'honneur, mon révérend Père, de vous marquer ma très faible reconnaissance d'un fort beau présent (5). Vos manufactures de Lyon valent mieux que les nôtres; mais j'offre ce que j'ai. Il me paraît que vous êtes un plus grand ennemi de Crébillon que moi. Vous avez fait plus de tort à son *Xerxès* que je n'en ai fait à sa *Sémiramis*. Vous et moi nous combattons contre lui. Il y a longtemps que je suis sous les étendards de votre société. Vous n'avez guère de plus mince soldat, mais aussi il n'y en a point de plus fidèle. Vous augmentez encore en moi cet attachement, par les sentiments particuliers que vous m'inspirez pour vous, et avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

1582. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Versailles, janvier 1750 (6).

Vous saurez, mes anges, que votre créature s'est trouvée un peu mal à Versailles. Que dites-vous de madame Denis, qui l'a su, je ne sais comment, et qui est partie sur-le-champ pour venir me servir de garde? Je souhaite qu'*Oreste* se porte mieux que moi; vous jugez bien que je n'ai guère pu travailler, pas même à *Catilina*.

Il n'y a point de vraie tragédie d'*Oreste* sans les cris de Clytemnestre. Si cette viande grecque est trop dure pour les estomacs des petits-maîtres de Paris, j'avoue qu'il ne faut pas d'abord la leur donner.

Que Clytemnestre s'en aille, et laisse là son mari, l'urne, le meurtrier, et aille bouder chez elle, cela me paraît abomi-

(1) Cher monsieur, j'ai eu l'honneur de voir, pendant trop peu de temps, le digne fils de votre lord chancelier. Il me semble être un homme de beaucoup d'esprit, sans aucune espèce d'affectation, savant, et pourtant plein de goût et d'un très aimable caractère.

Je vous envoie, mon cher ami, les deux premiers exemplaires de *Sémiramis* qui sortent de la presse. Je n'en ai pas encore envoyé au cardinal Querini, à qui l'ouvrage est dédié. Mais je vous prie d'en donner un à votre ami M. Yorke, que je crois un aussi bon juge en ces matières que tout le sacré collège des cardinaux. A vous pour toujours.

(2) Rue Traversière. (G. A.)
(3) *Dissertation sur la glace*, récemment publiée. (*A. François*.)
(4) Dans *Rome sauvée*. (G. A.)
(5) Une tragédie de *Xerxès*, jouée sur le théâtre du collège, à Lyon. (G. A.)
(6) Nous ne garantissons pas que cette lettre, datée de Versailles, soit à sa place. Voyez la lettre à d'Argenson du 10 mars. (G. A.)

nable. Il y a quelques longueurs, je l'avoue, entre les sœurs; surtout quand une Gaussin parle, il faut élaguer.

Ce malheureux lieu commun des fureurs est une tâche rude. Vous en jugerez à l'heure qu'il vous plaira. Je n'ai certainement pas donné d'étendue à la scène de l'urne; elle est étranglée à la lecture. Il semble que tous les personnages soient hâtés d'aller; mais vous verrez les petites corrections que j'ai faites. Nous ne pourrons revenir que vendredi.

Je vous demande en grâce de me ménager les bontés de M. le duc d'Aumont. On répète *Oreste* dimanche. Je veux vivre pour avoir le plaisir de venger Sophocle, mais surtout pour vous faire ma cour; car ce n'est qu'à vous que je la veux faire, et je ne suis ici qu'en retraite.

1583. — A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

Paris, ce vendredi.

Madame, en arrivant à Paris, j'ai trouvé les comédiens assemblés, prêts à répéter une comédie nouvelle (1), en cas que je ne leur donnasse pas *Oreste* ou *Rome sauvée* à jouer en huit jours. Ce serait damner *Rome sauvée* que de la faire jouer si vite par des gens qui ont besoin de travailler six semaines. J'ai pris mon parti, je leur ai donné *Oreste*, cela se peut jouer tout seul. Me voilà délivré d'un fardeau. J'aurai encore le temps de travailler à *Rome*, et de la donner ce carême. Tout ce que je fais pour Rome et pour la Grèce vous appartient. Votre altesse a ses raisons pour devoir aimer les grands hommes de ces pays-là. Daignez protéger toujours un Français que vos bontés élèvent au-dessus de lui-même.

1584. — A M. LAMBERT (2).

Mercredi.....

On va jouer incessamment *Oreste.* J'ai un besoin pressant du Pausanias de M. l'abbé *Gédoyn*, pour ne point faire de fautes contre la géographie des Grecs, et des œuvres de La Grange (3), pour ne pas me rencontrer avec lui. Si M. Lambert peut me trouver ces livres et y joindre la *Poétique* d'Aristote, je lui serai très obligé. Il me faudrait ces livres pour vendredi matin au plus tard. Je le prie instamment de me faire cette amitié.

1585. — A M. BERRYER.

Paris, 4 janvier (4).

Voici, monsieur, un petit factum d'un procès singulier. Je vous supplie de le lire, vous êtes assurément un juge compétent. Il y a dix ans que le procès dure: si vous trouvez mes raisons bonnes, je le gagnerai. Je vous demande aussi en grâce de trouver bon que Lemercier imprime ce plaidoyer. Je me suis présenté chez vous, pour vous renouveler mon attachement, et j'y viendrais bien souvent si ma déplorable santé le permettait.

J'ai l'honneur d'être, avec le dévouement le plus respectueux, monsieur, etc. (5).

1586. — A MADAME DE GRAFFIGNI.

Si j'avais un moment à moi, madame, je viendrais chez vous vous remercier de vos bontés, et vous prendre pour vous mener où vous savez. Je vous avertis que l'on commence de très bonne heure, que ce n'est point une répétition, que c'est un arrangement de positions et de mines, que vous n'aurez aucun plaisir. Cependant si vous voulez geler et vous ennuyer, vous êtes bien la maîtresse.

Je serai charmé de vous revoir, et de réparer tant de temps que j'ai perdu sans vous faire ma cour.

1587. — A LA MÊME.

M. de Voltaire fait mille tendres compliments à madame de Graffigni. Il n'a pu venir, hier, à l'hôtel de Richelieu. Il est malade, et craint bien de ne pouvoir venir aujourd'hui.

1588. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Janvier 1750.

Divin ange, la tête me tourne. Je suis malade; je n'en travaille pas moins, peut-être mieux. M. Dutertre (6) m'avait hier échauffé le sang; vous me le calmez; vous mettez du baume sur toutes les blessures. Vous êtes ma consolation, *salus et vita mea. Vivat* madame d'Argental!

(1) La *Force du naturel*, de Destouches. (G. A.)
(2) Éditeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)
(3) Auteur d'une tragédie d'*Oreste et Pylade*. (G. A.)
(4) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(5) Dans un coin de la lettre, on lit, de la main de M. Berryer : *Renvoye le factum le 7 janvier 1750 à M. de Voltaire.*
(6) Notaire. (G. A.)

1589. — A MADEMOISELLE CLAIRON.

Le 12 janvier au soir (1).

Vous avez été admirable; vous avez montré dans vingt morceaux ce que c'est que la perfection de l'art, et le rôle d'Electre est certainement votre triomphe; mais je suis père, et, dans le plaisir extrême que je ressens des compliments que tout un public enchanté fait à ma fille, je lui ferai encore quelques petites observations pardonnables à l'amitié paternelle.

Pressez, sans déclamer, quelques endroits comme :

> Sans trouble, sans remords, Egisthe renouvelle
> De son hymen affreux la pompe criminelle...
> Vous vous trompiez, ma sœur, hélas! tout nous trahit, etc.

Vous ne sauriez croire combien cette adresse met de variété dans le jeu, et accroît l'intérêt.

Dans votre imprécation contre le tyran :

> L'innocent doit périr, le crime est trop heureux,

vous n'appuyez pas assez. Vous dites *l'innocent doit périr* trop lentement, trop langoureusement. L'impétueuse Electre ne doit avoir, en cet endroit, qu'un désespoir furieux, précipité, et éclatant. Au dernier hémistiche pesez sur *cri*, le *crime est trop heureux;* c'est sur *cri* que doit être l'éclat. Mademoiselle Gaussin m'a remercié de lui avoir mis le doigt sur *fou;* la *foudre va partir.* Ah! que ce *fou* est favorable, m'a-t-elle dit.

> La nature en tout temps est funeste en ces lieux.
> Act. V, sc. II.

Vous avez mis l'accent sur *fu*, comme mademoiselle Gaussin sur *fou;* aussi a-t-on applaudi: mais vous n'avez pas encore assez fait résonner cette corde.

Vous ne sauriez trop déployer les deux morceaux du quatrième et du cinquième acte. Ces Euménides demandent une voix plus qu'humaine, des éclats terribles.

Encore une fois, débridez, avalez des détails, afin de n'être pas uniforme dans les récits douloureux. Il ne faut se négliger sur rien, et ce que je vous dis là n'est pas un rien.

Voilà bien des critiques. Il faut être bien dur pour s'apercevoir de ces nuances dans l'excès de mon admiration et de ma reconnaissance. Bonsoir, Melpomène; portez-vous bien.

1590. — A LA MÊME.

Janvier.

Votre courage résiste-t-il à l'assaut que la nature vous livre à présent, comme il a résisté aux mauvaises critiques, à la cabale, et à la fatigue? Comment vous portez-vous, belle Electre? Gardez-vous d'écrire jamais votre rôle si dru avec moi; ce n'est pas là mon compte; il me faut des espaces terribles. Vous demandez qu'on accourcisse la scène des deux sœurs, au second acte; cela est fait, sans qu'il vous en coûte rien. J'ai coupé les cotillons d'Iphise, et n'ai point touché à la jupe d'Electre.

Je prie la divine Electre, dont je me confesse très indigne, de ne point trouver mauvais que j'aie chargé son rôle de quelques avis. Je n'ai point prétendu noter son rôle, mais j'ai prétendu indiquer la variété des sentiments qui doivent y régner, et les nuances des sentiments qu'elle doit exprimer. C'est l'*allegro* et le *piano* des musiciens. J'en use ainsi depuis trente ans avec tous les acteurs, qui ne l'ont jamais trouvé mauvais; et je n'en ai pas certainement moins de confiance dans ses grands talents, dont j'ai été toujours le partisan le plus zélé.

J'oserai en aller raisonner vers les cinq heures avec vous. C'est tout ce qui me reste que de raisonner, et j'en suis bien fâché. Je sens pourtant ce que vous valez, tout comme un autre, et vous suis dévoué plus qu'un autre.

1591. — A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

Paris, janvier.

Ma protectrice, quelle est donc votre cruauté de ne vouloir plus que les pièces grecques soient du premier genre? Auriez-vous osé proférer ces blasphèmes du temps de M. de Malezieu (1)? Quoi! j'ai fait *Electre* pour plaire à votre al-

(1) Après la première représentation d'*Oreste*. (G. A.)
(2) Voyez l'épître dédicatoire d'*Oreste*. (G. A.)

tesse sérénissime; j'ai voulu venger Sophocle et Cicéron, en combattant sous vos étendards; j'ai purgé la scène française d'une plate galanterie dont elle était infectée; j'ai forcé le public aux plus grands applaudissements; j'ai subjugué la cabale la plus envenimée; et l'âme du grand Condé, qui réside dans votre tête, reste tranquillement chez elle à jouer au cavagnole et à caresser son chien! et la princesse qui, seule, doit soutenir les beaux-arts et ranimer le goût de la nation, la princesse qui a daigné jouer *Iphigénie en Tauride* (1), ne daigne pas honorer de sa présence cet *Oreste* que j'ai fait pour elle, cet *Oreste* que je lui dédie! Je vous demande en grâce, madame, de ne me pas faire l'affront de négliger ainsi mon offrande. *Oreste* et *Cicéron* sont vos enfants; protégez-les également. Daignez venir lundi (2). Les comédiens viendront à votre loge et à vos pieds. Votre altesse leur dira un petit mot de *Rome sauvée*, et ce petit mot sera beaucoup. Je vais faire transcrire les rôles; mais il faut que madame la duchesse du Maine soit ma protectrice dans Athènes comme dans Rome. Montrez-vous; achevez ma victoire. Je suis un de ces Grecs qui avaient besoin de la présence de Minerve pour écraser leurs ennemis.

Votre admirateur, votre courtisan, votre idolâtre, votre protégé, V.

Je vous demande en grâce de ne venir que lundi.

1592. — A MADEMOISELLE CLAIRON.

Janvier.

On a un peu forcé nature pour mériter les bontés de mademoiselle Clairon, et cela est bien juste. Elle trouvera dans son rôle plusieurs changements. On a fait d'ailleurs un cinquième acte tout nouveau; il est copié et porté sur les rôles. Mademoiselle Clairon est suppliée de vouloir bien se trouver demain aux foyers. Elle sera le soutien d'*Oreste*, si *Oreste* peut se soutenir. Madame Denis lui fait les plus tendres compliments, et Voltaire est à ses pieds. Il lui demande pardon, à genoux, des insolences dont il a chargé son rôle. Il est si docile qu'il se flatte que des talents supérieurs aux siens ne dédaigneront pas, à leur tour, les observations que son admiration pour mademoiselle Clairon lui a arrachées. Il est moins attaché à sa propre gloire (si gloire y a) qu'à celle de mademoiselle Clairon.

En général, je suis persuadé que si la pièce peut réussir chez les Français, toute grecque qu'elle est, votre rôle vous fera un honneur infini, et forcera la cour à vous rendre toute la justice que vous méritez. M. le maréchal de Richelieu dit que vous avez joué supérieurement et que jamais actrice ne lui a fait plus d'impression; mais il trouve aussi que vous avez un peu trop mis d'*adagio*. Il ne faut pas aller à bride abattue; mais toute tirade demande à être un peu pressée; c'est un point essentiel.

Il y en a deux qui exigent une espèce de déclamation qui n'appartient qu'à vous, et qu'aucune actrice ne pourrait imiter. Ces deux couplets demandent que la voix se déploie d'une manière pompeuse et terrible, s'élevant par degrés, et finissant par des éclats qui portent l'horreur dans l'âme. Le premier est celui des Euménides :

Euménides, venez. . . . . (Act. IV, sc. IV.)

Le second :

Que font tous ces amis dont se vantait Pammène?
Act. V, sc. VI.

Tout le sublime de la déclamation dans ces deux morceaux, les passages que vous faites si admirablement dans les autres de l'accablement de la douleur à l'emportement de la vengeance; ici du débit, là les mouvements entrecoupés de curiosité, d'espérance, de crainte, les reproches, les sanglots, l'abandonnement du désespoir, et ce désespoir même tantôt tendre, tantôt terrible; voilà ce que vous mettez dans votre rôle; mais surtout je vous demande de ne le jamais ralentir en vous appesantissant trop sur une prononciation qui en est plus majestueuse, mais qui cesse alors d'être touchante, et qui est un secret sûr pour sécher les larmes.

On ne pleure tant à *Mérope* que par la raison contraire.

Pour le coup, voilà mon dernier mot; mais ce ne sera pas la dernière de mes actions de grâces.

1593. — A MADAME DE GRAFFIGNY.

Ce lundi au soir.

Il faut que je répare, madame, la sottise que j'ai faite de vous mener à la comédie dans un poulailler, et de cacher mademoiselle de Ligneville (1) dans un balcon. Souffrez que, mercredi, je vienne vous prendre; nous vous placerons dans la troisième loge. Il y a des choses nouvelles dont je veux que vous soyez juge. Vous n'imaginez pas l'envie que j'ai de vous plaire; elle égale mon respectueux attachement. V.

(1) Traduite du grec par Malezieu. (G. A.)
(2) 19 janvier. (G. A.)

1594. — A LA MÊME.

Ce mardi.

Si madame de Graffigni est toujours dans le dessein de voir *Oreste*, Voltaire viendra, demain mercredi, à quatre heures et demie, pour avoir l'honneur de la mener avec mademoiselle de Ligneville. Il leur présente ses respects.

1595. — A MADEMOISELLE CLAIRON.

Janvier.

Vous avez dû recevoir, mademoiselle, un changement très léger, mais qui est très important. Je ne crois pas m'aveugler; je vois que tous les véritables gens de lettres rendent justice à cet ouvrage, comme on la rend à vos talents. Ce n'est que par un examen continuel et sévère de moi-même, ce n'est que par une extrême docilité pour de sages conseils, que je parviens chaque jour à rendre la pièce moins indigne des charmes que vous lui prêtez.

Si vous aviez le quart de la docilité dont je fais gloire, vous ajouteriez des perfections bien singulières à celles dont vous ornez votre rôle. Vous vous diriez à vous-même quel effet prodigieux font les contrastes, les inflexions de voix, les passages du débit rapide à la déclamation douloureuse, les silences après la rapidité, l'abattement morne et s'exprimant d'une voix basse, après les éclats que donne l'espérance, ou qu'a fournis l'emportement. Vous auriez l'air abattu, consterné, les bras collés, la tête un peu baissée, la parole basse, sombre, entrecoupée. Quand Iphiso vous dit :

Pammène nous conjure
De ne point approcher de sa retraite obscure;
Il y va de ses jours....

vous lui répondriez, non pas avec un ton ordinaire, mais avec tous ces symptômes du découragement, après un *ah!* très douloureux,

Ah!... que m'avez-vous dit?
Vous vous êtes trompée... (Act. II, sc. VII.)

En observant ces petits artifices de l'art, en parlant quelquefois sans déclamer, en nuançant ainsi les belles couleurs que vous jetez sur le personnage d'Electre, vous arriveriez à cette perfection à laquelle vous touchez, et qui doit être l'objet d'une âme noble et sensible. La mienne se sent faite pour vous admirer et pour vous conseiller; mais, si vous voulez être parfaite, songez que personne ne l'a jamais été sans écouter des avis, et qu'on doit être docile à proportion de ses grands talents (2).

(1) Si célèbre plus tard sous le nom de madame Helvétius. Elle était nièce de madame de Graffigny. (G. A.)

(2) Mademoiselle Clairon, en nous communiquant ces lettres, nous dit qu'elle s'honorait des leçons que M. de Voltaire lui avait données sur son art, bien loin d'en rougir; tant il est vrai que la modestie est le partage des talents supérieurs, tandis que l'orgueil est si souvent celui des talents médiocres! Ce sont toujours ceux qui ont le moins besoin d'avis et de conseils qui les reçoivent avec le plus de docilité. (K.)

En ce temps-là, J.-J. Rousseau écrivit la lettre suivante à Voltaire :

« A Paris, le 30 de janvier 1750.

« Monsieur, un Rousseau se déclara autrefois votre ennemi, de peur de se reconnaître votre inférieur; un autre Rousseau (*), ne pouvant approcher du premier par le génie, veut imiter ses mauvais procédés. Je porte le même nom qu'eux; mais, n'ayant ni les talents de l'un, ni la suffisance de l'autre, je suis encore moins capable d'avoir leurs torts envers vous. Je consens bien de vivre inconnu, mais non déshonoré; et je croirais l'être, si j'avais manqué au respect que vous doivent tous les gens de lettres, et qu'ont pour vous tous ceux qui en méritent eux-mêmes.

« Je ne veux point m'étendre sur ce sujet, ni enfreindre, même avec vous, la loi que je me suis imposée de ne jamais louer personne en face. Mais, monsieur, je prendrai la liberté de vous dire que vous avez mal jugé d'un homme de bien, en le croyant capable de payer d'ingratitude et d'arrogance la bonté et l'honnêteté dont vous avez usé envers lui au sujet des fêtes de Ramire (**). Je n'ai point oublié la lettre dont vous m'honorâtes dans cette occasion; elle a achevé de me convaincre que, malgré de vaines calomnies, vous êtes véritablement le protecteur des talents naissants qui en ont besoin. C'est en faveur de ceux dont je faisais l'essai, que vous daignâtes me promettre de l'amitié. Leur sort fut

(*) Pierre Rousseau, sans doute. (G. A.)
(**) La *Princesse de Navarre*. (K.)

1596. — A M. DESTOUCHES.

A Paris (1).

Auteur solide, ingénieux,
Qui du théâtre êtes le maître,
Vous qui fîtes le *Glorieux*,
Il ne tiendra qu'à vous de l'être;
Je le serai, j'en suis tenté,
Si mardi ma table s'honore
D'un convive si souhaité;
Mais je sentirai plus encore
De plaisir que de vanité.

Venez donc, mon illustre ami, mardi à trois heures; vous trouverez quelques académiciens, nos confrères; mais vous n'en trouverez point qui soit plus votre partisan et votre ami que moi. Madame Denis dispute avec moi, je l'avoue, à qui vous estime davantage; venez juger cette querelle. Savez-vous bien que vous devriez apporter votre pièce nouvelle? Vous nous donneriez les prémices des plaisirs que le public attend. L'abbé du Resnel ne va point aux spectacles, et il est très bon juge; ma nièce mérite cette faveur par le goût extrême qu'elle a pour tout ce qui vient de vous; et moi, qui vous ai sacrifié *Oreste* de si bon cœur, moi qui, depuis si longtemps, suis votre enthousiaste déclaré, ne mérité-je rien? A mardi, à trois heures, mon cher Térence.

1597. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Février (2).

Je m'éveille assez agréablement pour un malade qui a été obligé de se coucher; je reçois des ordres de mes anges.

Mes anges me prendront pour un grand insolent, quand je dirai, comme Samuel Bernard, *Qu'on aille trouver mon notaire!* Il faut bien pourtant en passer par cette impertinence. Je leur demande très sérieusement pardon de ne pas y courir moi-même; mais madame la duchesse du Maine m'attend, et mes anges peuvent aisément envoyer chez Laleu, ce soir ou demain matin : ils peuvent être sûrs qu'ils seront obéis sur-le-champ.

1598. A M. LE MARQUIS DES ISSARTS,

AMBASSADEUR DE FRANCE A DRESDE.

A Paris, le 19 février.

Je vous renvoie, monsieur, ce que je voudrais rapporter moi-même sur-le-champ aux pieds de celle (3) qui fait tant d'honneur à la France et à l'Italie. Je vous avoue que je suis bien étonné; il n'y a pas une faute de français dans tout l'ouvrage (4); il n'y en a pas deux contre les règles sévères de notre versification, et le style est beaucoup plus clair que celui de bien de nos auteurs. Rien ne marque mieux un esprit juste et droit que de s'exprimer clairement. Les expressions ne sont confuses que quand les idées le sont.

Cet ouvrage est le fruit d'une connaissance profonde et fine de la langue française et de l'italienne, et d'un génie facile et heureux. Un tel mérite est bien rare dans les conditions ordinaires; il est unique dans l'état où la personne respectable dont je tais le nom est née. Je lui dresse en secret des autels, et je voudrais pouvoir lui porter mon encens dans la partie du ciel qu'elle habite.

Quels talents divers elle allie!
Comme elle charme tour à tour
Tantôt les dieux de ce séjour,
Et tantôt ceux de l'Italie!

Rome, la première cité,
Et Paris, au moins la seconde,
Ont dit dans leur rivalité :
Son esprit, comme sa beauté,
Est de tous les pays du monde.

On dit qu'autrefois de Saba
Certaine reine un peu savante
Devers Salomon voyagea,
Et s'en retourna fort contente;

Mais, s'il était un Salomon,
Je sais ce que ferait le Sage;
Il ferait à Dresde un voyage,
Et viendrait y prendre leçon.

Mais, retenu par les merveilles
Qui soumettent à leurs appas
Le cœur, les yeux et les oreilles,
Le Sage ne reviendrait pas.

1599. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Versailles, 10 mars (1).

On m'a renvoyé ici vos ordres; je suis à Versailles enfin (2); je n'y avais pas mis le pied depuis la perte de votre amie (3); j'étais resté dans sa maison, je n'en sortais pas, elle me servait de tombeau. Je m'étais présenté quelquefois à votre porte; mais ne dînant point et sortant tard, je n'ai point eu la consolation de vous entretenir.

J'apprends dans le moment que Pouilli, mon ancien ami, le frère de Champeau votre protégé, vient de mourir : on n'est entouré que de désastres. On voit tomber à droite et à gauche, comme dans une mêlée, et on reçoit enfin le coup, après avoir fatigué inutilement sa vie.

Venons à M. de Contades, qui mourra aussi bientôt à son tour, ainsi que moi. Il suffit que M. le marquis d'Argenson me donne un ordre sur son compte, pour que je fasse mes affaires des siennes. Croyez que j'aurai toujours pour vous le tendre et respectueux attachement qu'on fait semblant d'avoir pour les gens en place. J'aurai l'honneur de vous soumettre à Paris toutes les idées que j'ai pour servir M. de Contades, s'il veut être servi. Vous me demanderez peut-être ce que je fais à Versailles : je vois le roi passer un moment, et le reste du temps je travaille dans ma chambre.

Tuus ero semper, tuus non aulicus. V.

1600. — AU MÊME.

A Paris, le 13 mars.

J'arrive; je suis assurément toute ma vie aux ordres de M. le marquis d'Argenson. Il y a bien longtemps que j'ai besoin de la consolation de passer quelques heures auprès de lui; mais j'arrive malingre; je suis à pied; s'il a beaucoup d'équipages, veut-il m'envoyer chercher après son dîner? ou aura-t-il le courage de venir dans la maison (4) que j'ai le courage d'habiter, et où je nourris autant de douleur et de regrets que de sentiments inviolables de respect et d'attachement pour le meilleur citoyen qui ait jamais tâté du ministère?

1601. — A M. BERRYER.

A Paris, 15 mars (5).

Monsieur, je me suis présenté à votre porte pour vous supplier de ne point laisser avilir les gens de lettres en France,

---

malheureux, et j'aurais dû m'y attendre. Un solitaire qui ne sait point parler, un homme timide, découragé, n'osa se présenter à vous. Quel eût été mon titre? Ce ne fut point le zèle qui me manqua, mais l'orgueil; et n'osant m'offrir à vos yeux, j'attendis du temps quelque occasion favorable pour vous témoigner mon respect et ma reconnaissance.

« Depuis ce jour, j'ai renoncé aux lettres et à la fantaisie d'acquérir de la réputation; et désespérant d'y arriver, comme vous, à force de génie, j'ai dédaigné de tenter, comme les hommes vulgaires, d'y parvenir à force de manége; mais je ne renoncerai jamais à mon admiration pour vos ouvrages. Vous avez peint l'amitie et toutes les vertus en homme qui les connaît et les aime. J'ai entendu murmurer l'envie, j'ai méprisé ses clameurs, et j'ai dit, sans crainte de me tromper : Ces écrits qui m'élèvent l'âme, et m'enflamment le courage, ne sont point les productions d'un homme indifférent pour la vertu.

« Vous n'avez pas, non plus, bien jugé d'un républicain, puisque j'étais connu de vous pour tel. J'adore la liberté; je déteste également la domination et la servitude, et ne veux en imposer à personne. De tels sentiments sympathisent mal avec l'insolence; elle est plus propre à des esclaves, ou à des hommes plus vils encore, à de petits auteurs jaloux des grands.

« Je vous proteste donc, monsieur, que non seulement Rousseau de Genève n'a point tenu les discours que vous lui avez attribués, mais qu'il est incapable d'en tenir de pareils. Je ne me flatte pas de mériter l'honneur d'être connu de vous; mais si jamais ce bonheur m'arrive, ce ne sera, j'espère, que par des endroits dignes de votre estime. J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, monsieur, etc. J.-J. ROUSSEAU, citoyen de Genève. »]

(1) Cette lettre, toujours classée au mois de janvier, ne peut être que postérieure au 7 février, date de la suspension d'*Oreste*. (G. A.)

(2) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

(3) Marie-Amélie de Saxe, alors reine des Deux-Siciles.

(4) Tragédie en vers français, que la princesse de Saxe, sœur de madame la dauphine, avait envoyée à M. de Voltaire, pour l'examiner et lui en dire son sentiment. (K.)

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

(2) Où on venait de jouer *Alzire* sur le théâtre des Petits cabinets. (G. A.)

(3) Voltaire n'était donc pas à Versailles en janvier, comme l'affiche une lettre à d'Argental. (G. A.)

(4) Rue Traversière. (G. A.)

(5) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

et surtout ceux que vous honorez de vos bontés, au point qu'il soit permis aux sieurs Fréron et à l'abbé de La Porte d'imprimer tous les quinze jours les personnalités les plus odieuses. L'abbé Raynal, attaqué comme moi, est venu avec moi, monsieur, pour vous supplier de supprimer ces scandales dont tous les honnêtes gens sont indignés. Ayez la bonté, monsieur, d'en conférer avec M. d'Argenson, si vous le jugez nécessaire. Daignez prévenir les querelles violentes qui naîtront infailliblement d'une pareille licence; elle est portée au plus haut point, et pour peu que vous le vouliez, elle cessera. Il est dur pour un homme de mon âge, pour un officier du roi, d'être compromis avec de pareils personnages. Je vous conjure de m'en épargner les désagréments. Je vous aurai deux obligations, celle de mon repos et celle de rester en France.

J'ai l'honneur d'être, avec une respectueuse reconnaissance, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

1602. — A M. DE MAIRAN.

22 mars (1).

Je suis venu pour avoir l'honneur de voir M. de Mairan, et je suis revenu pour le supplier de vouloir bien parler à M. le chancelier (2) au sujet des feuilles que Fréron et La Porte font imprimer, au mépris du privilége du journal, et au mépris des lois qui défendent qu'on imprime sans permission.

S'ils se bornaient à juger des ouvrages, il faudrait leur interdire une liberté qui ne leur appartient pas? mais ils vont jusqu'à insulter personnellement plusieurs citoyens; ils causent dans Paris un scandale continuel; ils excitent des querelles. Il est sans doute de l'équité de M. le chancelier de réprimer une telle licence, et de sa prudence d'en prévenir les suites. Je suis persuadé qu'il écoutera les sages remontrances d'un homme tel que M. de Mairan. Je lui en aurai en mon particulier une extrême obligation.

1603. — A M. DARGET.

A Paris, 21 avril 1750.

Je profite avec un extrême plaisir, monsieur, de cette occasion de me rappeler un peu à votre souvenir, et de vous renouveler mes sentiments.

Voici une espèce d'essai de la manière dont le roi votre maître pourrait être servi en fait de nouvelles littéraires. L'abbé Raynal, qui commence cette correspondance, a l'honneur de vous écrire et de vous demander vos instructions. C'est un homme d'un âge mûr, très sage, très instruit, d'une probité reconnue, et qui est bien venu partout. Personne, dans Paris, n'est plus au fait que lui de la littérature, depuis les in-folio des bénédictins jusqu'aux brochures du comte de Caylus. Il est capable de rendre un compte très exact de tout, et vous trouverez souvent ses extraits beaucoup meilleurs que les livres dont il parlera. Ce n'est pas, d'ailleurs, un homme à vous faire croire que les livres sont plus chers qu'ils ne le sont en effet; il les met à leur juste prix pour l'argent comme pour le mérite. Je peux vous assurer, monsieur, qu'il est de toutes façons digne d'une telle correspondance. Soyez persuadé qu'il était de l'honneur de ceux qui approchent votre respectable maître, de ne pas être en liaison avec un homme aussi publiquement déshonoré que Fréron. Ses friponneries sont connues, ainsi que le châtiment qu'il en a reçu; et il n'y a pas encore longtemps que la police l'a obligé de reprendre une balle de livres qu'il avait envoyée en Allemagne, et qu'il avait vendue trois fois au-dessus de sa valeur. Vous sentez quel scandale c'eût été de voir un tel homme honoré d'un emploi qui ne convient qu'à un homme qui ait de la sagesse et de la probité. J'ai osé mander à sa majesté ce que j'en pensais. J'ai ajouté même que Fréron était mon ennemi déclaré; et je n'ai pas craint que sa majesté pensât que mes mécontentements particuliers m'aveuglassent sur cet écrivain. Fréron n'a été mon ennemi que parce que je lui ai refusé tout accès dans ma maison, et je ne lui ai fait fermer ma porte que par les raisons qui doivent l'exclure de votre correspondance. Quant à l'abbé Raynal, je vous supplie, monsieur, de vouloir bien l'excuser si, pour cette première fois, il a manqué à quelque chose, ou s'il a rempli ses feuilles d'anectotes littéraires déjà connues. Vous voyez par la rapidité de son style, et par sa facilité, qu'il sera en état de se plier à toutes les formes qui lui seront prescrites. Je vous donne ma parole d'honneur que je ne peux faire à sa majesté un meilleur présent. Non seulement, monsieur, je vous prie de le protéger, mais je vous demande en grâce de ne mander à personne que c'est moi qui vous le présente. C'est une chose que j'ose attendre de votre ancienne amitié pour moi. Vous sentez combien de gens de lettres désirent un tel emploi. Le nom de Frédéric est devenu un terrible nom; et quand il n'y aurait que de l'honneur à lui faire tenir des nouvelles et des livres, on se disputerait cet emploi comme on se dispute ici un bénéfice ou une place de sous-fermier. Ne me commettez donc, je vous en conjure, avec personne, et laissez-moi vous servir paisiblement. Envoyez-moi un petit mot pour l'abbé Raynal, par lequel vous l'instruirez de la manière dont il faut s'y prendre; il attend vos ordres et vos bontés (1). Quant à moi, monsieur, je compte être bientôt plus heureux que vos correspondants, j'espère vous voir. Il faut, avant que je meure, que je me mette encore aux pieds de ce grand homme, si simple, de ce philosophe roi, si aimable. Je sais bien qu'il est ridicule que je voyage dans l'état où je suis, mais les passions font tout faire. Autant vaut, après tout, être malade à Berlin qu'à Paris. Et s'il fallait partir de ce monde, il me semble qu'on prend congé dans ce pays-là avec des cérémonies moins lugubres que dans le nôtre. En un mot, si j'ai seulement la force de me mettre dans un carrosse, vous verrez arriver le Scarron tragique de son siècle, et je prendrai sur la route le titre de malade du roi de Prusse.

Adieu, monsieur, si quelqu'un se souvient de moi, recommandez-moi à lui; surtout, conservez-moi votre amitié.

1604. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL (2).

J'ai envie de donner Cicéron à Lekain, pour faire valoir Lekain et Cicéron. Mais, divin ange, pourriez-vous avoir la bonté de venir l'entendre ce matin? Je ne peux sortir; venez, je vous en prie.

1605. — A M. DARGET.

A Paris, le 6 mai 1750.

Voici une seconde faffée des nouvelles de l'abbé Raynal. Je souhaite qu'elles puissent adoucir la tristesse où vous êtes encore. Ma mélancolie cadrerait bien avec la vôtre.

> Oderunt hilarem tristes, tristemque jocosi.
>
> Hor., liv. II, ep. viii.

Mais, mon cher monsieur, j'ai par dessus vous des souffrances de corps continuelles. Que ferait un malingre, un cadavre ambulant à la cour d'un jeune roi qui se porte bien, et qui a de l'imagination et de l'esprit du soir au matin? Cependant je vous avoue ma faiblesse; je n'aurais point de plus grande consolation que celle de le voir et de l'entendre encore avant d'aller rendre visite aux Antonin, aux Chaulieu, aux Chapelle, ses devanciers.

Je suis enchanté de tout le bien que vous me dites de mon cher d'Arnaud. Je voudrais bien qu'il lût, quand il n'aura rien à faire, le rogaton que je vous envoie. Buvez tous deux à ma santé; cela me fera peut-être du bien.

1606. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Sceaux, ce 8 mai (3).

N'en disons mot, monsieur, à madame la duchesse du Maine; mais je compte après-demain, lundi matin, venir vous faire ma cour dans votre ermitage de Segrais. J'y serai peu de temps, dont je suis très fâché. Comptez que je voudrais passer ma vie avec un philosophe comme vous, qui est si au-dessus de toutes les places.

Ayez la bonté d'envoyer des chevaux de très bonne heure à Arpajon, et de hâter le moment où j'espère de rendre mes devoirs à votre sagesse dans votre respectable solitude. Votre serviteur à jamais. V.

1607. — A MADEMOISELLE CLAIRON.

Mai (4).

Belle Cléopâtre, je vous supplie de me ménager une place

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) D'Aguesseau. (G. A.)

(1) Frédéric ne voulut pas de Raynal pour correspondant; il fit choix de l'auteur dramatique Pierre Morand. (G. A.)
(2) Editeurs, de Cayrol et A. François. Voltaire, ayant vu jouer Lekain à l'hôtel de Clermont, s'était épris du jeune artiste, et s'apprêtait à le produire, dans *Rome sauvée*, sur le théâtre de son hôtel, rue Traversière. Lekain joua Statilius (personnage supprimé depuis), et Voltaire lui-même se chargea du rôle de Cicéron. (G. A.)
(3) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(4) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

dans la loge grillée où sera probablement M. de Marmontel (1). Ma mauvaise santé ne me permet guère d'être ailleurs, et mon amitié pour lui ne me permet pas de n'être pas témoin de son triomphe. *Cléopâtre* aura un succès prodigieux. Celle de notre académicien La Chapelle en eut, et dix vers de M. de Marmontel valent cent fois mieux que tous ceux de notre académicien. Je veux voir votre triomphe et le sien. Je vous prie de me faire savoir si je ne le gênerai point, et s'il peut me recevoir. Regardez-moi, je vous en prie, comme un serviteur qui vous admire.

1608. — A M. D'ARNAUD.

A Paris, le 19 mai.

Vous voilà donc, mon cher enfant,
Dans votre gloire de *niquée*,
Près du bel esprit triomphant
Par qui Minerve heureusement
Ainsi que Mars est invoquée,
Et que l'Autriche provoquée
Admire encore en enrageant!
Quant à notre muse attaquée
Par maint rimailleur indigent,
Dont la cervelle est détraquée,
Cette canaille assurément
Du public est peu remarquée.
Que le seul Frédéric-le-Grand
Tienne votre vue appliquée!
Si l'Envie est un peu piquée
Contre votre bonheur présent,
Laissons sa rage suffoquée,
Honteuse, impuissante et moquée,
Se débattre inutilement.
Une belle est-elle choquée
Par le propos impertinent
De quelque vieille requinquée,
Elle en rit, j'en dois faire autant.

Qu'importe, mon cher d'Arnaud, que ce soit ou Mouhi ou Fréron qui fasse la *Bigarrure*, le *Réservoir*, le *Glaneur*, et toutes les sottises que nous ne connaissons pas dans ce pays-ci? Les Allemands et les Hollandais sont bien bons de lire ces fadaises. Voilà une plaisante façon de connaître notre nation. J'aimerais autant juger de l'Italie par la troupe italienne qui est à Paris.

Je voudrais pouvoir porter dans votre Parnasse royal la comédie de madame Denis. C'est une terrible affaire que de faire huit cents lieues d'allée et de venue, à mon âge, avec les maladies dont je suis lutiné sans relâche. Un jeune homme comme vous peut tout faire gaiement pour les belles et pour les rois;

Mais un vieillard fait pour souffrir,
Et tel que j'ai l'honneur de l'être,
Se cache, et ne saurait servir
Ni de maîtresse ni de maître.

Il n'y a au monde que Frédéric-le-Grand qui pût me faire entreprendre un tel voyage. Je quitterais pour lui mon ménage, mes affaires, madame Denis, et je viendrais, en bonnet de nuit, voir cette tête couverte de lauriers. Mais, mon cher enfant, j'ai bien plus besoin d'un médecin que d'un roi. Le roi de Sardaigne a envoyé chercher l'abbé Nollet par une espèce de maître-d'hôtel qui lui donnait des indigestions sur la route; il faudrait que le roi de Prusse m'envoyât un apothicaire.

Vous me faites quelque plaisir en me disant que mon cher *Isaac* (2) a des vapeurs; je mettrais les miennes avec les siennes. On dit que M. Darget n'est pas encore consolé (3); ma tristesse n'irait pas mal avec sa douleur. Je me remettrais à la physique avec M. de Maupertuis; je cultiverais l'italien avec M. Algarotti; je m'égayerais avec vous; mais que ferais-je avec le roi?

Hélas! quelle étrange folie
D'aller au gourmet le plus fin
Présenter tristement la lie
Et les restes de mon vieux vin!

Un danseur avec des béquilles
Dans les bals se présente peu;
La Pâris veut des jeunes filles;
Les vieilles sont au coin du feu;
J'y suis, et j'en enrage. Adieu.

(1) La *Cléopâtre* de Marmontel fut jouée le 20 mai. (G. A.)
(2) Le marquis d'Argens. (G. A.)
(3) Darget venait de perdre sa femme. (G. A.)

1609. — A LA PRINCESSE ULRIQUE.

Madame, j'ai eu la consolation de voir ici M. Esourleman, dont j'estropie peut-être le nom, mais qui n'estropie pas les nôtres, car il parle français comme votre altesse royale. Il m'a assuré, madame, du souvenir dont vous daignez m'honorer, et il augmente, s'il se peut, mes respects et mon attachement pour votre personne. Je n'ai jamais eu plus de plaisir que dans sa conversation; il ne m'a cependant rien appris de nouveau. Il m'a dit combien votre altesse royale est idolâtrée de toute la Suède. Qui ne le sait pas, madame, et qui ne plaint pas les pays que vous n'embellissez point? Il dit qu'il n'y a plus de glaces dans le Nord, et que je n'y trouverai plus que des zéphyrs, si jamais je peux aller faire ma cour à votre altesse royale. Rempli, la nuit, de ces idées, je vis en songe un fantôme d'une espèce singulière.

A sa jupe courte et légère,
A son pourpoint, à son collet,
Au chapeau garni d'un plumet,
Au ruban ponceau qui pendait
Et par devant et par derrière,
A sa mine galante et fière
D'amazone et d'aventurière,
A ce nez de consul romain,
A ce front altier d'héroïne,
A ce grand œil tendre et hautain,
Moins beau que le vôtre et moins fin,
Soudain je reconnus Christine:
Christine des arts le soutien,
Christine qui céda pour rien
Et son royaume et votre Eglise,
Qui connut tout et ne crut rien,
Que le saint-père canonise,
Que damne le luthérien,
Et que la gloire immortalise.

Elle me demanda si tout ce qu'on disait de madame la princesse royale était vrai. Moi, qui n'avais pas l'esprit assez libre pour adoucir la vérité, et qui ne faisais pas réflexion que les dames, et quelquefois les reines, peuvent être un peu jalouses, je me laissai aller à mes transports, et je lui dis que votre altesse royale était à Stockholm, comme à Berlin, les délices, l'espérance, et la gloire de l'Etat. Elle poussa un grand soupir, et me dit ces mots:

Si comme elle j'avais gagné
Le cœur et les esprits de la patrie entière;
Si comme elle toujours j'avais eu l'art de plaire,
Christine aurait toujours régné.
Il est beau de quitter l'autorité suprême;
Il est encor plus beau d'en soutenir le poids.
Je cessai de régner, pouvant donner des lois;
Ulric règne sans diadème.
Je descendis pour m'élever;
Je recherchai la gloire, et son cœur la mérite;
J'étonnai l'univers, qu'elle a su captiver.
On a pu m'admirer, mais il faut qu'on l'imite.

Je pris la liberté de lui répondre que ce n'était pas là un conseil aisé à suivre, et elle eut la bonne foi d'en convenir. Il me parut qu'elle aimait toujours la Suède, et que c'était la véritable raison pour laquelle elle vous pardonnait toutes vos grandes qualités, qui feront le bonheur de sa patrie. Elle me demanda si je n'irais point faire ma cour à votre altesse royale, dans ce beau palais que M. Esourleman vous fait bâtir. « Descartes vint bien me voir, dit-elle, pourquoi ne » feriez-vous pas le voyage? »

Ah! lui dis-je, belle immortelle,
Descartes, ce rêveur dont on fut si jaloux,
Mourut de froid auprès de vous,
Et je voudrais mourir de vieillesse auprès d'elle.

On me dira peut-être, madame, que je rêve toujours en parlant à votre altesse royale, et que mon second rêve ne vaut pas le premier (1). Il est bien sûr, au moins, que je ne rêve point quand je porte envie à tous ceux qui ont le bonheur de vous voir et de vous entendre, et quand je proteste que je serai toute ma vie avec un attachement inviolable, et avec le plus profond respect, etc.

1610. — A MADAME LA MARQUISE DE MALAUSE.

A Sceaux, ce dimanche.

Aimable Colette, dites à son altesse sérénissime qu'elle

(1) Allusion au madrigal adressé à la même : *Souvent un peu de vérité*, etc. Voyez tome VI. (G. A.)

souffre nos hommages et notre empressement de lui plaire (1). Il n'y aura pas, en tout, cinquante personnes au delà de ce qui vient journellement à Sceaux. Madame la duchesse du Maine est bien bonne de croire qu'il ne lui convienne plus de donner le ton à Paris ; elle se connaît bien peu. Elle ne sait pas qu'un mérite aussi singulier que le sien n'a point d'âge ; elle ne sait pas combien elle est supérieure même à son rang. Je veux bien qu'elle ne donne pas le bal ; mais, pour des comédies nouvelles, jouées par des personnes que la seule envie de lui plaire a faites comédiens, il n'y a qu'un janséniste convulsionnaire qui puisse y trouver à redire. Tout Paris l'admire et la regarde comme le soutien du bon goût. Pour moi, qui en fais ma divinité, et qui regarde Sceaux comme le temple des arts, je serais au désespoir que la moindre tracasserie pût corrompre l'encens que nous lui offrons et que nous lui devons. Mille tendres respects.

1611. — A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

Je suis aux ordres de votre altesse sérénissime, sans réserve ; je les attends dimanche à cinq heures. Je ne suis pas ingrat comme votre petit chien, et je suis à jamais de votre belle âme l'adorateur le plus soumis, le plus respectueux et le plus fidèle, sans condition aucune. Je serai donc à vos ordres dimanche ; mais je vous supplie de m'envoyer mercredi à Versailles, où j'ai une affaire indispensable. Cette affaire n'est que la seconde qui m'intéresse ; la première est de vous plaire, de vous apporter mes vers, ma toux, mon cœur, mon admiration pour votre esprit, et ma respectueuse reconnaissance pour vos bontés.

1612. — A LA MÊME.

A Paris, ce dimanche.

Ma protectrice, en arrivant de Versailles, et non de la cour, j'ai appris que votre altesse sérénissime voulait me donner de nouveaux ordres et de nouveaux conseils lundi. Elle est la maîtresse de tous les jours de ma vie, et j'ai assurément pour elle autant de respect que La Motte. J'attendrai demain les Pégases qui doivent me mener au seul Parnasse que je connaisse, et aux pieds de ma protectrice.

Si votre altesse sérénissime le permet, je coucherai à Sceaux.

1613. — A M. LE CHEVALIER GAYA.

Dimanche.

A six heures du matin, à six heures du soir, à toutes les heures de ma vie, monsieur, je suis aux ordres du sublime génie qui connaît Sophocle, qui protége Voltaire, qui proscrit contre la barbarie, et qui soutient l'honneur de la France.

Présentez, je vous en conjure, mes profonds respects à son altesse sérénissime.

J'attendrai demain ses Pégases à l'heure que vous voulez bien me marquer.

Portez-vous bien ; *hoc præstat*.

1614. — A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

Ma protectrice, Cicéron, César, Catilina, seront jeudi, comme de raison, aux pieds de votre altesse ; le languissant auteur de tout cela reprendra des forces pour vous plaire. Il voudrait bien être digne de madame la duchesse du Maine, mais il a grand'peur de n'être digne que du siècle (2).

1615. — A LA MÊME.

Ce samedi.

Ma protectrice, gardez mes sentiments dans votre cœur, et non mes lettres dans votre cassette ; elles vont comme elles peuvent ; mais, pour les sentiments, ils ont la hardiesse d'être dignes de toutes les bontés de votre altesse sérénissime. Je défie les La Motte, les Fontenelle, et *tutti quanti;* ils n'ont point eu tant de zèle et tant d'envie de vous plaire. Permettez que je joigne à ce paquet le long et superbe rôle de M. le comte de Loss (3). Il ornera au moins le spectacle de sa belle figure, et cela vaut bien cent vers au moins, fussent-ils de Corneille.

Voici aussi un petit mémoire pour M. Martel, car je ne manque à rien, et il faut que vos sénateurs soient vêtus. Si nosseigneurs les comédiens du roi prêtent des manteaux, à la bonne heure ; sinon, on conspirera très bien sans manteaux, et nous avons une douzaine de sénateurs romains qui sont, comme moi, à votre service ; mais il n'y en a aucun qui soit pénétré pour votre altesse sérénissime d'un respect plus profond, et qui admire plus votre éloquence.

Il faut que votre protégé dise à votre altesse que j'ai suivi en tout les conseils dont elle m'a honoré. Elle ne saurait croire combien Cicéron et César y ont gagné. Ces messieurs-là auraient pris vos avis, s'ils avaient vécu de votre temps. Je viens de lire *Rome sauvée.* Ce que votre altesse sérénissime a embelli a fait un effet prodigieux. L'abbé Le Blanc, qui a un peu travaillé au *Catilina* de Crébillon, ne veut pas que Cicéron se fie à César, et le pique d'honneur. Je ne le ferais pas, si j'étais l'abbé Le Blanc ; mais j'en userais ainsi, si j'étais Cicéron.

La scène de Cicéron avec Catilina était digne de votre altesse, quand elle était placée au premier acte, avant que Catilina ait pris ses dernières résolutions ; mais quand ses résolutions sont prises, quand l'action est commencée, cette scène, renvoyée au second acte, ne fait plus le même effet. Cicéron doit soupçonner avant que le spectateur ait vu Catilina agir. Il est très aisé de remettre les choses en leur lieu, mais ce ne peut être pour lundi. Ainsi votre altesse aura la bonté, quand elle entendra, au second acte, ce bavard de Cicéron, de supposer que c'est au premier acte qu'il pérore. Ayez cette indulgence, et nous tâcherons de mieux jouer à la représentation qu'à la répétition.

Je débarrasse encore ma protectrice du logement des histrions. Je prie seulement l'intrépide et l'exact Gauchet, de m'envoyer, lundi, à une heure précise, une gondole et un carrosse à quatre, qui amèneront et ramèneront conjurés et consuls.

Ah ! ma protectrice ! je suis bien fâché, mais un jour, un jour viendra que *Rome sauvée* ne sera pas indigne de Ludovise (1). *Cicéron*, le BAVARD.

1616 — A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

Ce dimanche.

Ma protectrice, votre protégé Cicéron a changé la scène de Cicéron et de Catilina, au second acte (car il faut rendre compte de tout à sa souveraine). Nous avons répété aujourd'hui (2) la pièce avec ces changements, et devant qui, madame ? devant des cordeliers, des jésuites, des pères de l'Oratoire, des académiciens, des magistrats, qui savent leurs *Catilinaires* par cœur ! Vous ne sauriez croire quel succès votre tragédie a eu dans cette grave assemblée. Ah ! madame ! qu'il y a loin de Rome au cavagnole ! Cependant il faut plaire même à celles qui sont occupées d'un *vieux plein.* Ame de Cornélie ! nous amènerons le sénat romain aux pieds de votre altesse lundi ; après quoi, il y aura grand cavagnole, car vous réunissez tout ; et je sais l'histoire d'un problème de géométrie et des bouteilles de savon.

Il faut que vous sachiez, madame, que j'ai fait vos quatre vers, et que j'ai tâché de les faire du ton dont j'ai fait votre tragédie. C'est une critique digne du grand Condé, de vouloir que Cicéron, qu'un consul romain, que le chef de l'État ait des raisons indispensables pour envoyer un autre combattre à sa place. Où serait la vraie grandeur, madame, si elle n'était pas dans votre âme ? La reconnaissance, l'admiration, le plus tendre attachement, sont dans la mienne.

Le sénat et le peuple romain vous présentent leurs hommages.

1617. — A LA MÊME.

Juin, ce mercredi.

Ame du grand Condé ! il n'y a pas moyen de reculer, il faut absolument que je parte demain (3), à cinq heures du matin. Je me trouve une espèce d'héroïsme dans le cœur, puisque j'ai le courage de partir après la lettre de ma protectrice. Ce voyage est devenu un devoir indispensable, et ce n'est que parce qu'il est devoir, que j'ose résister à vos bontés, à vos raisons et à mon cœur.

Quoique je n'aie guère de moments dont je puisse disposer, il faut commander au temps, quand ma protectrice parle, il y a trop de plaisir à lui obéir. Eh bien ! madame, j'aurai fait toutes mes affaires à six heures ; j'attendrai vos ordres et

(1) En représentant à Sceaux *Rome sauvée*. (G. A.)

(2) Tous les billets précédents ont été écrits à propos de *Rome sauvée*, qu'on joua à Sceaux le 22 juin ; nous ne répondons pas toutefois que leur classement soit parfaitement exact. (G. A.)

(3) Ambassadeur extraordinaire d'Auguste, roi de Pologne. (G. A.)

(1) Surnom de la duchesse. (G. A.)

(2) Le 21 juin, sur le théâtre de l'hôtel de la rue Traversière. C'est donc à tort qu'on avait classé cette lettre, ainsi que la précédente, dans le mois de novembre 1749. (G. A.)

(3) 25 juin. Il s'en allait en Prusse. (G. A.)

votre voiture; je viendrai me jeter à vos pieds; je viendrai chercher de nouveaux sujets de regret; mais aussi ce sera pour moi une consolation bien flatteuse de partir rempli de l'idée de vos bontés et du bonheur d'avoir vu encore Louise de Bourbon. Je lui dirai que je lui suis plus attaché qu'à tous les rois du Nord; mais je lui soutiendrai que son rival le roi de Prusse, qui ne la vaut pas, est pourtant un homme admirable.

Pourvu que je sois de retour à Paris à onze heures du soir, je suis aux ordres de ma protectrice.

1618. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Compiègne (1), ce 26 juin.

Pourquoi suis-je ici? pourquoi vais-je plus loin? pourquoi vous ai-je quittés, mes chers anges? Vous n'êtes point mes gardiens, puisque me voilà livré au démon des voyages;

. . . . video meliora, proboque,
Deteriora sequor. . . . . (Ovid., *Metam.*, lib. vii.)

M. le duc d'Aumont vous écrit sans doute aujourd'hui que Lekain aura son ordre (2) quand il voudra. Je conseille à madame Denis de lui faire réciter Hérode, Titus, et Zamore, de le faire crier à tue-tête dans les endroits de débit, où sa voix est toujours, jusqu'à présent, faible et sourde. C'est peut-être le défaut le plus essentiel et le plus difficile à corriger. Je voudrais bien qu'il jouât un jour Cicéron. J'espère que je ferai quelque chose d'Aurélie; mais je me saurai toujours bon gré de n'en avoir pas fait un personnage aussi important que le consul Catilina et César. Elle ne peut avoir que la quatrième place. Les femmes trouveront cela bien mauvais; mais ma pièce n'est guère française, elle est romaine. Vous me jugerez à mon retour. Condamnez, si vous voulez, mon travail, mais pardonnez à mon voyage, et obtenez-moi l'indulgence de M. de Choiseul et de M. l'abbé de Chauvelin. Mes chers anges, ne me grondez point; il me suffit de mes remords. Si vous avez des ordres à me donner, envoyez-les chez moi; on les fera tenir à votre errante créature.

1619. A M. DARGET.

A Clèves, 2 juillet 1750.

Un pauvre malade errant se recommande à vous, monsieur : Frédéric-le-Grand m'a ordonné de venir, et mon âme a commandé à mon corps de marcher. Je ne sais où est le roi; mais si je dois être quelque temps à Berlin, comme dans mes précédents voyages, je vous supplie de vouloir bien me faire trouver quelque logement, pour moi et pour trois personnes. Le plaisir de vous embrasser me fera oublier mes maux. Je crois que mon cher d'Arnaud sera bien étonné de me voir courir la poste, lui qui ne m'a vu qu'en robe de chambre et en bonnet de nuit. Il faut mettre cette entreprise au rang des prodiges du roi. Vous ne sauriez croire le plaisir que j'ai de faire pour lui des choses extraordinaires. Tout chétif que je suis, j'ai fait paraître chez moi, à Paris, sur mon petit théâtre, Cicéron et César. Je vais voir un homme qui les représente tous deux sur le théâtre du monde, et je vous envie le bonheur d'être toujours auprès de lui.

J'embrasse mon cher d'Arnaud, et je veux qu'il vous engage à m'aimer un peu. Puissé-je arriver immédiatement après ce billet, et vous assurer au plus tôt de tous les sentiments que vous m'avez déjà inspirés, et que vous fortifierez encore! Je supprime pour jamais les inutiles formules, car je vous aime de tout mon cœur.

Cette lettre ne partira que le 3; c'est encore un jour de perdu.

1620. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, ce 24 juillet.

Mes divins anges, je vous salue du ciel de Berlin; j'ai passé par le purgatoire pour y arriver. Une méprise m'a retenu quinze jours à Clèves, et malheureusement ni la duchesse de Clèves ni le duc de Nemours (3) n'étaient plus dans le château. Les ordres du roi pour les relais ont été arrêtés quinze jours entiers; j'aurais dû consacrer ces quinze jours à Aurélie, et je ne les ai employés qu'à me donner des indigestions. Je vous fais ma confession, mes anges. Enfin me voici dans ce séjour autrefois sauvage, et qui est aujourd'hui aussi embelli par les arts qu'ennobli par la gloire. Cent cinquante mille soldats victorieux, point de procureurs, opéra, comédie, philosophie, poésie, un héros philosophe et poëte, grandeur et grâces, grenadiers et Muses, trompettes et violons, repas de Platon, société, et liberté! Qui le croirait? Tout cela pourtant est très vrai, et tout cela ne m'est pas plus précieux que nos petits soupers. Il faut avoir vu Salomon dans sa gloire; mais il faut vivre auprès de vous, avec M. de Choiseul et M. l'abbé de Chauvelin. Que cette lettre, je vous en prie, soit pour eux; qu'ils sachent à quel point je les regrette, même quand j'entends Frédéric-le-Grand. Je suis tout honteux d'avoir ici l'appartement de M. le maréchal de Saxe. On a voulu mettre l'historien dans la chambre du héros.

A de pareils honneurs je n'ai point dû m'attendre;
Timide, embarrassé, j'ose à peine en jouir.
Quinte-Curce lui-même aurait-il pu dormir,
S'il eût osé coucher dans le lit d'Alexandre?

Mais dans quel lit couchez-vous, vous autres? Est-ce auprès du bois de Boulogne? est-ce à Plombières? est-ce à Paris? Madame d'Argental a-t-elle eu besoin des eaux? Il y a un mois que j'ignore ce que j'ai le plus d'envie de savoir. On m'a mandé que l'*Esprit et le Sentiment* (1) de madame de Graffigni avait réussi. Ma troupe (2) a joué chez moi *Jules César*. Mais je ne sais point ce que font mes anges; j'ai attendu, pour leur écrire, que je fusse un peu stable, et que je pusse recevoir de leurs nouvelles. J'en attends avec la double impatience de l'absence et de l'amitié.

Adieu, mes anges; mon Frédéric-le-Grand fait un peu de tort à *Aurélie* (3). Il prend mon temps et mon âme. La caverne d'Euripide vaut mieux, pour faire une tragédie, que les agréments d'une cour. Les devoirs et les plaisirs sont les ennemis mortels d'un si grand ouvrage.

Conservez-moi tous des bontés qui me feront adorer votre société, et chérir *poemata tragica et omnes has nugas*, jusqu'au dernier moment de ma vie.

1621. — A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

A Potsdam, le 1er août.

Je mérite votre souvenir, monsieur, par mon tendre attachement; mais *Aurélie* n'est pas encore digne de *Catilina*. Comment voulez-vous que je fasse? Trouver tous les charmes de la société dans un roi qui a gagné cinq batailles; être au milieu des tambours, et entendre la lyre d'Apollon; jouir d'une conversation délicieuse, à quatre cents lieues de Paris; passer ses jours, moitié dans les fêtes, moitié dans les agréments d'une vie douce et occupée, tantôt avec Frédéric-le-Grand, tantôt avec Maupertuis; tout cela distrait un peu d'une tragédie.

Nous aurons dans quelques jours à Berlin un carrousel digne en tout de celui de Louis XIV; on y accourt des bouts de l'Europe; il y a même des Espagnols. Qui aurait dit, il y a vingt ans, que Berlin deviendrait l'asile des arts, de la magnificence, et du goût? Il ne faut qu'un homme pour changer la triste Sparte en la brillante Athènes. Tout cela doit exciter le génie; mais tout cela dissipe et prend du temps. Il me faudrait un recueillement extrême. J'ai ici trop de plaisir.

Je vous recommande *Hérode* (4) et le *Duc d'Alençon*; je les mets, avec mon petit théâtre, sous votre protection. Si vous voyez César (5), dites-lui, je vous en supplie, à quel point je lui suis dévoué. Je ne veux pas le fatiguer de lettres. Moins je lui écris, plus il doit être content de moi.

Adieu, digne successeur de Baron (6). Il n'y a que votre aimable commerce qui soit au-dessus de votre déclamation. Conservez-moi votre amitié; je vous serai bien tendrement attaché toute ma vie.

1622. — A MADAME DE FONTAINE.

Potsdam, le 7 août.

Je vous jure, ma chère *Atide* (7), que vous n'avez été oubliée ni dans mes lettres, ni dans mon cœur. J'ai souvent recommandé *Atide* à *Zulime* (8), et je suis aussi fâché que Ramire

(1) Où était la cour. Il était allé demander la permission de partir. (G. A.)
(2) Lekain débuta à la Comédie le 14 septembre. (G. A.)
(3) Allusion au roman de la *Princesse de Clèves*. (G. A.)

(1) *Cénie*, comédie en cinq actes, jouée le 25 juin. (G. A.)
(2) Sa troupe d'amateurs, qui jouait dans son hôtel de la rue Traversière. (G. A.)
(3) *Rome sauvée*. (G. A.)
(4) *Mariamne*. (G. A.)
(5) Le marquis d'Adhémar. Voyez la lettre à madame Denis du 11 août. (G. A.)
(6) Thibouville avait joué dans *Rome sauvée* le rôle de Catilina. (G. A.)
(7) Rôle que madame de Fontaine avait joué plusieurs fois dans *Zulime*. (K.)
(8) Madame Denis. (G. A.)

le serait d'être parti sans vous. Le hasard, dont je reconnais de plus en plus l'empire, nous a bien soudainement dispersés. Je vous ai quittée dans le temps que je vous aimais le mieux ; vous êtes assurément aussi aimable dans la société que dans le rôle d'*Atide* ou de madame la comtesse de *Pimbesche*. Vous m'affligez de me dire que vos beaux yeux noirs ne sont pas accompagnés de joues rebondies, et que le lait ne vous a pas engraissée. Si un régime aussi austère que le vôtre ne vous a pas rendu la santé, que faire donc? Nous sommes donc destinés, vous et moi, à souffrir? Je n'ai rien à dire à la Providence, quand elle fait naître des arbres rabougris, et qu'elle fait périr les boutons à fruit. Qu'elle traite comme elle voudra les êtres insensibles; mais nous donner à nous, êtres sensibles, le sentiment de la douleur pendant toute notre vie, en vérité cela est trop fort.

Le palais de Sans-Souci a beau être aussi joli que celui de Trianon, le héros de l'Allemagne a beau être aussi charmant que vous dans la société, me combler des attentions les plus touchantes, cultiver avec moi les beaux-arts, qu'il idolâtre, et descendre vers moi chétif d'un assez beau trône, en ai-je moins la colique tous les matins? J'ai passé ici des jours délicieux, et l'on va donner à Berlin des fêtes qui pourront bien égaler les plus belles de Louis XIV; mais il n'y a que les gens bien sains qui jouissent de tout cela. Nous autres, ma chère nièce, nous n'avons que les ombres du plaisir.

Mandez-moi, je vous en prie, si votre santé va un peu mieux à présent, et si d'ailleurs vous êtes heureuse autant qu'on peut l'être avec un mauvais estomac. Embrassez pour moi votre frère (1); je songe à lui plus qu'il ne pense. Mes compliments à M. de Fontaine, et ne m'oubliez pas avec vos amis.

1623. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, ce 7 août.

Mes divins anges, votre Sans-Souci est donc à Neuilly? vous avez moins de colonnes de marbre, moins de balustrades de cuivre doré; votre salon, quelque beau qu'il soit, n'a pas une coupole magnifique, le roi très chrétien ne vous a pas envoyé des statues dignes d'Athènes, et vous n'avez pas même encore pu réussir à vous défaire de vos bustes (2). Avec tout cela, je tiens que Neuilly vaut encore Sans-Souci; mais je détesterai Neuilly et votre bois de Boulogne si madame d'Argental n'y retrouve pas la santé, si M. de Choiseul ne soupe pas à fond, si M. le *Coadjuteur* (3) a mal à la poitrine. Je vous passe, à vous, une indigestion. Heureux les gens qui ne sont malades que quand ils veulent!

Tout ce que j'apprends des spectacles de Paris fait que je ne regrette que Neuilly et mon petit théâtre. Le mauvais goût a levé l'étendard dans Paris. Vous en avez encore pour quelques années; c'est une maladie épidémique qui doit avoir son cours, et l'on ne reviendra au bon que quand vous serez fatigués du mauvais. La profusion vous a perdus; l'excès de l'esprit a égaré, dans presque tous les genres, le talent et le génie; et la protection donnée à *Catilina* (4) a achevé de tout perdre. J'avoue que les Prussiens ne font pas de meilleures tragédies que nous; mais vous aurez bien de la peine à donner pour les couches de madame la dauphine un spectacle aussi noble et aussi galant que celui qu'on prépare à Berlin. Un carrousel composé de quatre quadrilles nombreuses, carthaginoises, persanes, grecques et romaines, conduites par quatre princes qui y mettent l'émulation de la magnificence, le tout à la clarté de vingt mille lampions qui changeront la nuit en jour; les prix distribués par une belle princesse (5), une foule d'étrangers qui accourent à ce spectacle, tout cela n'est-il pas le temps brillant de Louis XIV qui renaît sur les bords de la Sprée? Joignez à cela une liberté entière que je goûte ici, les attentions et les bontés inexprimables du vainqueur de la Silésie, qui porte tout son fardeau de roi depuis cinq heures du matin jusqu'à dîner, qui donne absolument le reste de la journée aux belles-lettres, qui daigne travailler avec moi trois heures de suite, qui soumet à la critique son grand génie, et qui est à souper le plus aimable des hommes, le lien et le charme de la société. Après cela, mes anges, rendez-moi justice. Qu'ai-je à regretter que vous seuls? J'y mets aussi madame Denis. Vous seuls êtes pour moi au-dessus de ce que je vois ici. Je ne vous parlerai point aujourd'hui d'*Aurélie*, et des éditions de mes œuvres dont on me menace encore de tous côtés. J'apprends du roi de Prusse à corriger mes fautes. Le temps que je ne passe pas auprès de lui, je le mets à travailler sans relâche autant que ma santé le permet. O sages habitants de Neuilly, conservez-moi une amitié plus précieuse pour moi que toute la grandeur d'un roi plein de mérite! Mon âme se partage entre vous et Frédéric-le-Grand.

1624. — A M. DARGET.

A Sans-Souci, ce 9 ou 10 1750.

Mon cher ami, vous êtes tout ébaubi de recevoir de moi une lettre datée de Sans-Souci. Madame la margrave (1) a bien voulu permettre que j'eusse l'honneur de l'y suivre; mais, par malheur, elle y a eu un accès de fièvre. Si le maître de la maison eût été là (2), elle n'y serait pas tombée malade. J'ai apporté avec moi le troisième tome du philosophe de la vigne.

Ma foi, plus je lis, plus j'admire
Le philosophe de ces lieux :
Son sceptre peut briller aux yeux,
Mais mon oreille aime encor mieux
Les sons enchanteurs de sa lyre.
Ce feu, que dans les cieux vola
Le demi-dieu qui modela
Notre première mijaurée,
Ce feu, cette essence sacrée
Dont ailleurs assez peu l'on a,
Est donc tout en cette contrée!
Ou bien, du haut de l'Empyrée
L'esprit d'Horace s'en alla
Sur le rivage de la Sprée,
Et sur le trône d'Attila;
Le feu roi, s'il voyait cela,
En aurait l'âme pénétrée.

Le philosophe de Sans-Souci n'aura pas quinze jours à employer à mettre ce volume dans sa perfection; mais quand il y travaillerait trois mois, il n'aurait rien à regretter. Il ne faut pas qu'il y ait un doigt trop long, ni un ongle mal fait à la Vénus de Médicis. Les statues qui ornent les jardins ne vaudront pas les monuments de la bibliothèque. Que d'esprit, et de toutes sortes d'esprit! Et où diable a-t-il pêché tout cela? Et comment imaginer qu'il y ait tant de fleurs dans vos sables, et comment tant de grâces avec tant d'occupations profondes! Je crois que je rêve. J'ai écrit à du Vernage : j'ai, Dieu merci, donné ma démission de tout : je ne veux plus tenir qu'à Frédéric-le-Grand. Bonsoir! je ne sais pas trop les jours de poste. Ce chiffon arrivera à Stettin quand il pourra.

P.-S. Il pleut des fièvres. J'ai deux domestiques sur le grabat. Je me sauve par les pilules de Stahl. Je suis constant.

1625. — A MADAME LA MARQUISE DE POMPADOUR.

A Potsdam, le 10 août.

Dans ces lieux jadis peu connus,
Beaux lieux aujourd'hui devenus
Dignes d'éternelle mémoire,
Au favori de la Victoire
Vos compliments sont parvenus.
Vos myrtes sont dans cet asile
Avec les lauriers confondus;
J'ai l'honneur, de la part d'Achille,
De rendre grâces à Vénus (3).

S'il vous remerciait lui-même, madame, vous auriez de plus jolis vers, car il en fait aussi aisément qu'un autre roi et lui gagnent des batailles.

De deux rois qu'il faut adorer
Dans la guerre et dans les alarmes,
L'un est digne de soupirer
Pour vos vertus et pour vos charmes,
Et l'autre de les célébrer.

1626. — A MADAME DENIS.

Potsdam, le 11 août.

Je ne suis point du tout de votre avis, ma chère enfant, ni de celui de MM. d'Argental et de Thibouville. *Rome sauvée* ne me paraît point faite pour les jeunes et belles dames qui viennent parer vos premières loges. Je crois que notre élève Lekain jouerait très bien; mais la conjuration de Catilina n'est bonne que pour messieurs de l'université, qui ont leur Cicéron dans la tête, et peu de galanterie dans le cœur. Con-

---

(1) L'abbé Mignot. (G. A.)
(2) Voyez une lettre à d'Argental du 12 juillet 1740. (G. A.)
(3) L'abbé Chauvelin. (G. A.)
(4) Le *Catilina* de Crébillon, qui fut imprimé au Louvre. (G. A.)
(5) La princesse Amélie. (G. A.)

(1) La margrave de Bareuth. (G. A.)
(2) *Si fuisses hic, frater meus non fuisset mortuus.* Jean, XI, 21.
(3) Voyez la fin de la lettre suivante. (G. A.)

tentons-nous de l'avoir vu jouer, à Paris, sur le théâtre de mon grenier, devant de graves professeurs, des moines, et des jurisconsultes. D'ailleurs il faudrait que je fusse à Paris pour arranger tout ce sénat romain ; et, si j'étais là, l'envie y serait aussi avec ses sifflets.

Le *Catilina* de Crébillon a eu une vingtaine de représentations, dites-vous ; c'est précisément par cette raison que le mien n'en aurait guère. Votre parterre aime la nouveauté. On irait deux ou trois fois pour comparer et pour juger, et puis on serait las de Cicéron et de sa république romaine. Les vers bien faits ne sont guère sentis par le parterre. Mon enfant, croyez-moi, il s'en faut bien que le goût soit général chez notre nation ; il y a toujours un petit reste de barbarie que le beau siècle de Louis XIV n'a pu déraciner. On a souffert les vers énigmatiques et visigoths du *Catilina* de Crébillon. Ils sont sifflés aujourd'hui, oui ; mais au théâtre ils ont passé. Les jours d'une première représentation sont de vraies assemblées de peuple, on ne sait jamais si on couronnera son homme ou si on le lapidera.

Dites au marquis d'Adhémar que je pense efficacement à lui et à ses desseins (1); il aura bientôt de mes nouvelles. J'ai oublié de vous dire que, quand je pris congé de madame de Pompadour à Compiègne, elle me chargea de présenter ses respects au roi de Prusse. On ne peut donner une commission plus agréable et avec plus de grâce; elle y mit toute la modestie, et des *si j'osais*, et des *pardons* au roi de Prusse, de prendre cette liberté. Il faut apparemment que je me sois mal acquitté de ma commission. Je croyais, en homme tout plein de la cour de France, que le compliment serait bien reçu; il me répondit sèchement : *Je ne la connais pas*. Ce n'est pas ici le pays du Lignon. Je n'en mande pas moins à madame de Pompadour que Mars a reçu, comme il le devait, les compliments de Vénus.

Madame la margrave de Bareuth est ici; tout est en fête. On croirait presque, aux apparences, qu'on n'est ici que pour se réjouir.

1627. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Charlottenbourg, 14 août 1750 (2).

Ah! mes chers anges, il n'est plus question ni de *Zulime* ni d'*Aurélie*; il faut céder à sa destinée. Vous connaissez mon cœur, vous savez quels déchirements il éprouve; il y a longtemps que je combats (3); mais, quand je vous parlerai à Paris, vous m'approuverez en me plaignant. Je ne vous écris aucun détail; j'aurais trop de choses à vous dire; mais je ne sais pas quand je vous les dirai. J'ignore encore si je passerai l'hiver ici, ou si je ferai un assez long voyage. Quelque chose qui arrive, je ne serai probablement à Paris qu'au mois de mars. Je vous écrirai toujours; vous serez ma consolation dans une si longue absence.

Mes chers anges, votre amitié a fait le charme de ma vie; elle me tiendra lieu de tout Paris et de toute la France, dans quelque pays que j'habite. Je n'ai ici ni *Zulime* ni *Adélaïde*, nous traiterons au mois de mars ces deux articles. Je suis plus occupé de la santé de madame d'Argental que de l'escapade de *Zulime*. Je vous conjure de m'en dire des nouvelles. Hélas! mon cher et respectable ami, peut-être ne vous reverrai-je qu'en passant, et ne vous reverrai-je que si tard! Quelle étrange destinée a toujours éloigné de vous un homme qui mettait son bonheur à vous voir tous les jours! Vous répandez l'amertume sur tous les plaisirs que l'on me prodigue ici.

Je vous écrirai au premier jour. Nous sommes à présent un peu en l'air. Adieu, songez que l'homme n'est point maître de son sort : *Dii nos homines tanquam pilas habent.*

P.-S. Mille tendres compliments à M. de Pont de Veyle, à M. de Choiseul, à l'intrépide Coadjuteur, à tous vos amis.

1628. — A MADAME DENIS.

A Charlottenbourg, le 14 août.

Voici le fait, ma chère enfant. Le roi de Prusse me fait son chambellan, me donne un de ses ordres, vingt mille francs de pension, et à vous quatre mille assurés pour toute votre vie, si vous voulez venir tenir ma maison à Berlin, comme vous la tenez à Paris. Vous avez bien vécu à Landau avec votre mari; je vous jure que Berlin vaut mieux que Landau, et qu'il y a de meilleurs opéras. Voyez, consultez votre cœur. Vous me direz qu'il faut que le roi de Prusse aime bien les vers. Il est vrai que c'est un auteur français né à Berlin. Il a cru, toutes réflexions faites, que je lui serais plus utile que d'Arnaud. Je lui ai pardonné, comme à Hourtaud (1), les petits vers galants que sa majesté prusienne avait faits pour mon jeune élève, dans lesquels il le traitait de *soleil levant* fort lumineux, et moi de *soleil couchant* assez pâle. Il égratigne encore quelquefois d'une main, quand il caresse de l'autre; mais il n'y faut pas prendre garde de si près. Il aura le *levant* et le *couchant*, auprès de lui, si vous y consentez ; et il sera, lui, dans son *midi*, faisant de la prose et des vers tant qu'il voudra, puisqu'il n'a point de batailles à donner. J'ai peu de temps à vivre. Peut-être est-il plus doux de mourir à sa mode, à Potsdam, que de la façon d'un habitué de paroisse à Paris. Vous vous en retournerez après cela avec vos quatre mille livres de douaire. Si ces propositions vous convenaient, vous feriez vos paquets au printemps; et moi j'irais, sur la fin de cet automne, faire mon pèlerinage d'Italie, voir Saint-Pierre de Rome, le pape, la Vénus de Médicis, et la ville souterraine. J'ai toujours sur le cœur de mourir sans voir l'Italie (2). Nous nous rejoindrions au mois de mai. J'ai quatre vers du roi de Prusse pour sa sainteté. Il serait plaisant d'apporter au pape quatre vers français d'un monarque allemand et hérétique, et de rapporter à Potsdam des indulgences. Vous voyez qu'il traite mieux les papes que les belles. Il ne fera point de vers pour vous; mais vous trouverez ici bonne compagnie, vous y aurez une bonne maison. Il faut d'abord que le roi notre maître y consente. Cela lui sera, je pense, fort indifférent. Il importe peu à un roi de France en quel lieu le plus inutile de ses vingt-deux ou vingt-trois millions de sujets passe sa vie; mais il serait affreux de vivre sans vous.

1629. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Charlottenbourg, le 20 août.

Mes chers anges, si je vous disais que nous avons eu ici un feu d'artifice dans le goût de celui du Pont-Neuf, que nous allons aujourd'hui à Berlin voir *Phaéton* (3), dont les décorations seront de glace, que tous les jours sont des fêtes, que d'Arnaud a fait jouer son *Mauvais riche*, et qu'il a été jugé ici, pour le fond et pour les détails, tout comme à Paris, vous ne vous en soucieriez peut-être que très médiocrement. J'ai d'ailleurs le cœur plus rempli et plus déchiré de ma résolution que je ne suis ébloui de nos fêtes; et je sens bien que le reste de mes jours sera empoisonné, malgré la liberté, malgré la douceur d'une vie tranquille, malgré les excessives bontés d'un roi qui me paraît ressembler en tout à Marc-Aurèle, à cela près que Marc-Aurèle ne faisait point de vers, et que celui-ci en fait d'excellents, quand il se donne la peine de les corriger. Il a plus d'imagination que moi, mais j'ai plus de routine que lui. Je profite de la confiance qu'il a en moi pour lui dire la vérité plus hardiment que je ne la dirais à Marmontel, ou à d'Arnaud, ou à ma nièce. Il ne m'envoie point aux carrières, pour avoir critiqué ses vers; il me remercie, il les corrige, et toujours en mieux. Il en a fait d'admirables. Sa prose vaut ses vers, pour le moins; mais dans tout cela il allait trop vite. Il y avait de bons courtisans qui lui disaient que tout était parfait; mais ce qui est parfait, c'est qu'il me croit plus que ses flatteurs, c'est qu'il aime, c'est qu'il sent la vérité. Il faut qu'il soit parfait en tout. Il ne faut pas dire *Cæsar est supra grammaticam*. César écrivait comme il combattait. Frédéric joue de la flûte comme Blavet (4), pourquoi n'écrirait-il pas comme nos meilleurs auteurs? Cette occupation vaut bien le jeu et la chasse. Son *Histoire de Brandebourg* sera un chef-d'œuvre, quand il l'aura revue avec soin ; mais un roi a-t-il le temps de prendre ce soin? un roi qui gouverne seul une vaste monarchie? oui; voilà ce qui me confond; je ne sors point de surprise. Sachez encore que c'est le meilleur de tous les hommes, ou bien je suis le plus sot. La philosophie a encore perfectionné son caractère. Il s'est corrigé, comme il corrige ses ouvrages. Voilà précisément, mes anges, pourquoi j'ai le cœur déchiré; voilà pourquoi je ne vous reverrai qu'au mois de mars. Comptez qu'ensuite, quand je reviendrai en France, je n'y reviendrai que pour vous seuls, pour vous, mes anges, qui faites toute ma patrie. Je vous demande en grâce d'encourager madame Denis à venir avec

(1) Il devint, grâce à Voltaire, grand-maître de la maison de Wilhelmine. (G. A.)
(2) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(3) Allusion à son établissement à la cour de Prusse. Voyez la lettre suivante. (G. A.)

(1) Il avait joué rue Traversière, et Voltaire le fit engager par la margrave. (G. A.)
(2) Il mourut sans l'avoir vue. (G. A.)
(3) Opéra de Quinault. (G. A.)
(4) Né à Besançon en 1700, mort en 1768. Frédéric essaya de l'attirer à Berlin. (G. A.)

moi s'établir au mois de mars, à Berlin, dans une bonne maison où elle vivra dans la plus grande opulence. Le roi de Prusse lui assure, à Paris, une pension après ma mort. Il m'a promis que les reines (qui ne savent encore rien de nos petits desseins) l'honoreront des distinctions et des bontés les plus flatteuses. Elle fera ma consolation dans ma vieillesse. Disposez-la à cette bonne œuvre. Il n'y a plus à reculer; le roi de Prusse m'a fait demander au roi, et je ne suis pas un objet assez important pour qu'on veuille me garder en France. Je servirai le roi dans la personne du roi de Prusse, son allié et son ami. Ce sera une chose honorable pour notre patrie qu'on soit obligé de nous appeler quand on veut faire fleurir les arts. Enfin je ne crois pas qu'on refuse le roi de Prusse; et si, par un hasard que je ne prévois pas, on le refusait, vous sentez bien que la première démarche étant faite, il la faudrait soutenir, et obtenir par des sollicitations pressantes, ce qu'on n'aurait pas accordé d'abord à ses prières, et que je ne peux plus vivre en France après avoir voulu la quitter. Il y a un mois que je suis à la torture, j'en ai été malade; un tel parti coûte sans doute. Vous êtes bien sûrs que c'est vous qui déchirez mon âme; mais, encore une fois, quand je vous parlerai, vous m'approuverez. Ne me condamnez point avant de m'entendre, conservez-moi des bontés qui me sont aussi précieuses pour le moins que celles du roi de Prusse. J'ai les yeux mouillés de larmes en vous écrivant. Adieu.

1630. — A MADAME DENIS.

A Berlin, le 22 août.

Je reçois votre lettre du 8, en sortant de *Phaéton;* c'est un peu Phaéton travesti. Le roi a un poëte italien, nommé Villati, à quatre cents écus de gages. Il lui donne des vers pour son argent, qui ne coûtent pas grand'chose ni au poëte, ni au roi. Cet Orphée prend le matin un flacon d'eau-de-vie au lieu d'eau d'Hippocrène, et, dès qu'il est un peu ivre, les mauvais vers coulent de source. Je n'ai jamais vu rien de si plat dans une si belle salle. Cela ressemble à un temple de la Grèce, et on y joue des ouvrages tartares.

Pour la musique, on dit qu'elle est bonne. Je ne m'y connais guère; je n'ai jamais trop senti l'extrême mérite des doubles croches. Je sens seulement que la signora Astrua (1) et *i signori castrati* ont de plus belles voix que vos actrices, et que les airs italiens ont plus de brillant que vos ponts-neufs que vous nommez ariettes. J'ai toujours comparé la musique française au jeu de dames, et l'italienne au jeu des échecs. Le mérite de la difficulté surmontée est quelque chose. Votre dispute contre la musique italienne est comme la guerre de 1701 : vous êtes seuls contre toute l'Europe.

Madame la margrave de Bareuth voudrait bien attirer auprès d'elle madame de Graffigni, et je lui propose aussi le marquis d'Adhémar. Il n'y a point ici de place pour lui dans le militaire. Il faut, de plus, savoir bien l'allemand, et c'est le moindre des obstacles. Je crois que, pendant la paix, il n'a rien de mieux à faire qu'à se mettre à la cour de Bareuth. La plupart des cours d'Allemagne sont actuellement comme celles des anciens paladins, aux tournois près; ce sont de vieux châteaux où l'on cherche l'amusement. Il y a là de belles filles d'honneur, de beaux bacheliers; on y fait venir des jongleurs. Il y a dans Bareuth opéra italien et comédie française, avec une jolie bibliothèque dont la princesse fait un très bon usage. Je crois, en vérité, que ce sera un excellent marché dont ils me remercieront tous deux.

Pour madame la Péruvienne (2), elle est plus difficile à transplanter. La voilà établie à Paris, avec une considération et des amis qu'on ne quitte guère à son âge. Je me fais là mon procès; mais, ma chère enfant, les mauvais auteurs ne poursuivent point une femme; ils font pour elle de plats madrigaux; mais ils feront éternellement la guerre à leur confrère l'auteur de la *Henriade.* Les inimitiés, les calomnies, les libelles de toute espèce, les persécutions sont la sûre récompense d'un pauvre homme assez malavisé pour faire des poëmes épiques et des tragédies. Je veux essayer si je trouverai plus de repos auprès d'un poëte couronné, qui a cinquante mille hommes, qu'avec les poëtes des cafés de Paris. Je vais me coucher dans cette idée.

1631. — A MADAME DENIS.

A Berlin, le 24 août.

Pardonnez-moi d'égayer un peu la noirceur que ma transplantation répand dans mon âme, et comptez que je n'en ai pas le cœur moins déchiré, en vous parlant de l'aventure d'un cul, à laquelle j'ai part malgré moi. Ne vous scandalisez pas; il ne s'agit point ici de passions malhonnêtes.

Un marquis de Montperni, attaché à madame la margrave de Bareuth, et qui est venu avec elle, tombe très dangereusement malade. Il est catholique, car on est ici ce que l'on veut. Un domestique, encore meilleur catholique, a été cause d'un assez singulier quiproquo. Le malade, tourmenté d'une colique violente, envoie chercher l'apothicaire; le valet, occupé du salut de son maître, va chercher le viatique : un prêtre arrive; Montperni, qui ne songe qu'à sa colique, et qui a la vue fort mauvaise, ne doute point que ce ne soit un lavement qu'on lui apporte, il tourne le derrière; le prêtre étonné veut une posture plus décente; il lui parle des quatre fins de l'homme; Montperni lui parle de seringue; le prêtre se fâche; Montperni l'appelle toujours monsieur l'apothicaire. Vous croyez bien que cette scène a été un peu commentée dans un pays où on respecte fort peu ce que M. de Montperni prenait pour un lavement. J'ai un secrétaire champenois (1) qui est une espèce de poëte d'antichambre; il a mis l'aventure en vers d'antichambre; mais on me les attribue, et ils passent dans tous les cabinets de l'Allemagne, et ils seront bientôt dans ceux de Paris.

Mon destin me suit partout. D'Arnaud fait des stances à la glace, pour des beautés qu'on prétend être à la glace aussi, et aussitôt les gazettes les débitent sous mon nom. C'est bien pis ici que dans le fond d'une province de France. Les Berlinois veulent avoir de l'esprit, parce que le roi en a. Qui aurait dit qu'on se piquerait un jour de se connaître en vers dans le pays des Vandales. On y prend pour du vin de Beaune le vinaigre que les marchands de Liége vendent fort cher; et, en vérité, c'est ainsi qu'en général le gros du public juge de tout. Le goût est un don de Dieu fort rare. Si toutes ces sottises viennent à Paris, je vous prie de me défendre contre les Vandales de notre patrie, car il y en a toujours. Nous nous préparons à jouer *Rome sauvée.* Vous ne vous douteriez pas que nous trouvassions ici des acteurs. Ce qui vous étonnera, c'est que le prince Henri, frère du roi, et la princesse Amélie, sa sœur, récitent très bien des vers, et sans le moindre accent. La langue qu'on parle le moins à la cour, c'est l'allemand. Je n'en ai pas encore entendu prononcer un mot. Notre langue et nos belles-lettres ont fait plus de conquêtes que Charlemagne. Je fais, comme vous voyez, ce que je peux pour me justifier; mais je n'en ai pas moins de remords de vous avoir quittée. La destinée se joue de nous. Je cherche la gaieté au souper des reines, et, quand je suis rentré chez moi, je trouve la tristesse. Mon inquiétude m'ôte le sommeil. J'attends votre première lettre pour fixer mon âme, qui ne sait plus où elle en est.

1632. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, ce 28 août.

Jugez en partie, mes très chers anges, si je suis excusable. Jugez-en par la lettre (2) que le roi de Prusse m'a écrite de son appartement au mien, lettre qui répond aux très sages, très éloquentes, et très fortes raisons que ma nièce alléguait, sur un simple pressentiment. Je lui envoie cette lettre; qu'elle vous la montre : lisez-la, je vous en prie, et vous croirez lire une lettre de Trajan ou de Marc-Aurèle. Je n'en ai pas moins le cœur déchiré. Je me livre à ma destinée, et je me jette, la tête la première, dans l'abîme de la fatalité qui nous conduit tous. Ah! mes chers anges! ayez pitié des combats que j'éprouve, et de la douleur mortelle avec laquelle je m'arrache à vous. J'en ai presque toujours vécu séparé; mais autrefois c'était la persécution la plus injuste, la plus cruelle, la plus acharnée; aujourd'hui c'est le premier homme de l'univers, c'est un philosophe couronné qui m'enlève. Comment voulez-vous que je résiste? comment voulez-vous que j'oublie la manière barbare dont j'ai été traité dans mon pays? Songez-vous bien qu'on a pris le prétexte du *Mondain,* c'est-à-dire du badinage le plus innocent (que je lirais à Rome au pape); que d'indignes ennemis et d'infâmes superstitieux ont pris, dis-je, ce prétexte pour me faire exiler? Il y a quinze ans, direz-vous, que cela est passé. Non, mes anges, il y a un jour, et ces injustices atroces sont toujours des blessures récentes. Je suis, je l'avoue, comblé des bienfaits de mon roi. Je lui demande, le cœur pénétré, la permission de le servir en servant le roi de Prusse, son allié et son ami. Je serai toujours son sujet; mais puis-je regretter les cabales d'un pays où j'ai été si maltraité? Tout

---

(1) Née à Turin en 1725, morte en 1758. (G. A.)
(2) Madame de Graffigni. (G. A.)

(1) Tinois. (G. A.)
(2) Celle du 23 août. (G. A.)

cela ne m'empêcherait pas de songer à *Zulime*, à *Adélaïde*, à *Aurélie;* mais je n'ai point ici les deux premières. Je comptais, en partant, n'être auprès du roi de Prusse que six semaines; je vois bien que je mourrai à ses pieds. Sans vous, que je serais heureux de passer dans le sein de la philosophie et de la liberté, auprès de mon Marc-Aurèle, le peu de jours qui me restent! Mais on ne peut être heureux. Adieu, je ne vous parlerai ni de l'opéra, ni de *Phaéton*, ni du spectacle d'un combat de dix mille hommes, ni de tous les plaisirs qui ont succédé ici aux victoires. Je ne suis rempli que de la douleur de m'arracher à vous. Que madame d'Argental conserve sa santé; que M. de Choiseul, M. l'abbé de Chauvelin, fassent à Neuilly des soupers délicieux; que M. de Pont de Veyle se souvienne de moi avec bonté. Adieu, divins anges, adieu.

Il n'y a pas moyen de tenir au carrousel que je viens de voir; c'était à la fois le carrousel de Louis XIV, et la fête des lanternes de la Chine. Quarante-six mille petites lanternes de verre éclairaient la place, et formaient, dans les carrières où l'on courait, une illumination bien dessinée. Trois mille soldats sous les armes bordaient toutes les avenues; quatre échafauds immenses fermaient de tous côtés la place. Pas la moindre confusion, nul bruit, tout le monde assis à l'aise, et attentif en silence, comme à Paris à une scène touchante de ces tragédies que je ne verrai plus, grâce à..... Quatre quadrilles, ou plutôt quatre petites armées de Romains, de Carthaginois, de Persans et de Grecs, entrant dans la lice, et en faisant le tour au bruit de la musique guerrière; la princesse Amélie entourée des juges du camp, et donnant le prix. C'était Vénus qui donnait la pomme. Le prince royal a eu le premier prix. Il avait l'air d'un héros des Amadis. On ne peut pas se faire une juste idée de la beauté, de la singularité de ce spectacle; le tout terminé par un souper à dix tables, et par un bal. C'est le pays des fées. Voilà ce que fait un seul homme. Ses cinq victoires, et la paix de Dresde, étaient un bel ornement à ce spectacle. Ajoutez à cela que nous allons avoir une compagnie des Indes. J'en suis bien aise pour nos bons amis les Hollandais. Je crois que M. de Pont de Veyle avouera sans peine que Frédéric-le-Grand est plus grand que Louis XIV. Il serait cent fois plus grand que je n'en aurais pas moins le cœur percé d'être loin de vous.

1633. — A M. DARGET.

A Potsdam, août 1750.

Je n'ai point vu le bal; mais le carrousel était digne de Frédéric-le-Grand : je croyais être dans le pays des fées. Ce que j'ai admiré le plus, c'est l'ordre qui a régné dans une fête où il devait y avoir vingt têtes cassées. Je suis plus idolâtre que jamais de votre maître, et chaque jour m'enchaîne par de nouveaux liens. Cher ami, vivons ici : admirons et aimons.

1634. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Août.

Mon *héros*, cette lettre partira quand il plaira à Dieu; mais il faut que je me livre au plaisir de vous dire combien mon cœur vous donne la préférence sur tous les rois de la terre. Je ne vous parlerai, cette fois-ci, ni de l'ancienne Rome, ni de Cicéron, ni de Louis XIV; mais, puisque vous avez daigné entrer avec tant de bonté dans ma situation, je crois remplir un devoir en vous rendant un compte fidèle de tout.

Votre élévation ne vous permet guère d'être instruit de tout ce qu'un homme qui s'est consacré aux lettres a à essuyer en France; mais vous savez, en général, que j'ai souffert des persécutions de toute espèce. Je fus poursuivi jusque dans la retraite de Cirey, et le théatin Boyer m'obligea, en 1736, de me réfugier en Hollande.

Quel était le prétexte de cette tempête excitée par des prêtres, et à laquelle se prêtait *la vieille mie* qu'on appelait le cardinal de Fleury? C'était la plaisanterie très innocente du *Mondain*, l'ouvrage du monde le moins digne d'attirer des persécutions à son auteur. Le garde des sceaux de Chauvelin me poursuivit avec acharnement.

Je pouvais alors trouver auprès du roi de Prusse un asile honorable; mais j'avais promis à madame du Châtelet, votre amie, de ne l'abandonner jamais. Je lui tins parole; je revins auprès d'elle, et la mort seule nous a séparés. Vos bontés me firent obtenir les places de gentilhomme ordinaire du roi et de son historiographe. Vous savez si j'en conserve une juste reconnaissance. J'aurais voulu passer auprès de vous ma vie, et je vous proteste que, si quelque hasard heureux ou malheureux vous avait fait prendre le parti de passer à Richelieu une partie de l'année, je vous aurais demandé la permission de vous y suivre toujours, et j'aurais voulu cultiver l'esprit de M. le duc de Fronsac (1). C'était là un de mes châteaux en Espagne; mais je me suis trouvé à Paris un objet de jalousie pour tous ceux qui se mêlent d'écrire, et un objet de persécution pour les dévots.

Lorsque j'étais à Lunéville, le roi Stanislas s'avisa de composer un assez médiocre ouvrage, intitulé le *Philosophe chrétien*. Il en fit corriger les fautes de français par son secrétaire Solignac (2), et envoya le manuscrit à la reine sa fille, la priant de lui en dire son avis. Je soupçonne fort celui que la reine consulta; mais, n'ayant pas de certitude, je me contenterai de vous dire que la reine manda au roi son père que le manuscrit était l'ouvrage d'un athée, qu'on voyait bien que j'en étais l'auteur, et que madame du Châtelet et moi nous le pervertissions. La reine s'imagina que nous étions les confidents du goût du roi Stanislas pour madame de Boufflers, que nous l'entraînions dans l'irréligion pour lui ôter ses remords. Jugez de là quelles impressions elle a données de moi à monsieur le dauphin et à ses filles. Le théatin Boyer a donné encore de moi à M. le dauphin et à madame la dauphine des idées plus funestes.

Je n'avais donc de ressource que dans madame de Pompadour; mais tous les gens de lettres faisaient ce qu'ils pouvaient pour l'éloigner de moi, et le roi ne me témoignait jamais la moindre bonté. Je songeai alors à me faire une espèce de rempart des Académies contre les persécutions qu'un homme qui a écrit avec liberté doit toujours craindre en France. Je m'adressai à M. d'Argenson, lorsqu'il eut ce département. Je demandai qu'il fît pour son ancien camarade de collége ce que M. de Maurepas m'avait promis, avant qu'il lui plût de me persécuter; c'était de me faire entrer dans l'Académie des sciences et dans celles des belles-lettres, comme associé libre ou surnuméraire. La grâce était petite; je devais l'attendre de lui, et je ne l'obtins point. Je restai en butte à des ennemis toujours acharnés. La place d'historiographe n'était qu'un vain titre; je voulus la rendre réelle, en travaillant à l'histoire de la guerre de 1741; mais, malgré mes travaux, Moncrif eut ses entrées chez le roi, et moi je ne les eus pas.

Dans ces circonstances, le roi de Prusse, après une correspondance suivie de seize (3) années, m'appelle à sa cour, me presse de le venir voir. Je me rends, j'arrive au milieu des fêtes, des carrousels et des plaisirs. Je connaissais toute cette cour depuis longtemps. Le roi de Prusse me traite aussi bien qu'on me traitait mal chez moi. Il me promet de me faire passer le reste de ma vie heureusement. Il m'écrit même une lettre que ma nièce a entre les mains, lettre qui lui ferait tort dans la postérité, s'il manquait à sa parole. Ma nièce veut bien alors venir passer auprès de moi une partie du temps qui me reste à vivre. Je lui fais assurer une pension de quatre mille livre, payable à Paris, après ma mort, par le roi. Mais, m'apercevant que la vie de Potsdam, qui me plaît beaucoup, désespérerait une femme, je consens à me priver de ma nièce; je lui laisse à Paris ma maison, ma vaisselle d'argent, mes chevaux; j'augmente sa fortune.

Il fallait bien que j'acceptasse une pension du roi, parce que les autres en ont, parce que les déplacements coûtent cher; parce que, lorsque je la rendrai, il y aura beaucoup plus de noblesse à la remettre que de honte à la recevoir, s'il peut être honteux de recevoir une pension d'un grand roi qui en fait à tant de princes.

Au reste, le roi de Prusse m'a tenu parole, et a été même au delà de ce qu'il m'a promis. J'ai eu un petit moment de bouderie; mais l'explication a bientôt tout raccommodé. Je jouis d'une liberté entière, je jouis surtout de mon temps; je ne suis gêné en rien. Croiriez-vous bien, monseigneur, que les reines (4) m'ont dit de venir dîner ou souper chez elles quand je voudrais, et trouvent encore bon que j'y aille très rarement? Les soupers avec le roi sont très agréables; je m'y amuse; cela tient l'esprit en haleine. La conversation est souvent très instructive, et nourrit l'âme. Je m'en dispense quand ma très mauvaise santé l'ordonne. Si vous voyez milord Maréchal (5), il peut vous dire comment tout cela se passe, et vous avouerez que la vie philosophique de Potsdam est aussi heureuse que singulière. Elle convient surtout à une santé aussi délabrée que la mienne.

Maupertuis est devenu, à la vérité, insociable; mais Algarotti et d'autres sont des gens de la meilleure compagnie.

(1) Fils unique du duc, né en 1736, mort en 1791. (G. A.)
(2) P.-Jos. de La Pimpie, chevalier de Solignac, mort à Nancy en 1773. (G. A.)
(3) Ou plutôt quatorze. (G. A.)
(4) La mère et la femme de Frédéric. (G. A.)
(5) Le maréchal Keith. (G. A.)

Que faut-il de plus à mon âge? et quelle retraite plus honorable et plus douce peut-on imaginer sur la terre? Elle l'est au point que la considération nécessairement attachée à ceux qui vivent avec le souverain est comptée pour rien dans mon calcul. Je ne fais pas plus de cas des petits honneurs qu'il faut avoir, seulement afin que les sentinelles vous laissent passer. J'abandonnerais volontiers et les clefs d'or, et les croix, et les vingt mille francs que vous me reprochez, pension si rare en France; j'abandonnerais tout pour avoir l'honneur de vivre avec vous, et pour retrouver ma nièce et mes amis. Il y a vingt ans que je vous ai dit que ma passion était d'achever auprès de vous ma vie.

Mais vous m'avouerez qu'il faut au moins être moralement sûr d'être bien reçu dans sa patrie, pour faire un tel sacrifice. Je n'ai achevé le *Siècle de Louis XIV* que pour me préparer les voies, en méritant l'estime des honnêtes gens. La matière est si délicate, que j'ai cru ne la devoir traiter que de loin. J'ai tâché d'écrire en sage; je crains que des fous ne me jugent. L'histoire d'ailleurs exige une vérité si libre, qu'un historiographe de France ne peut écrire que hors de France. Au reste, rendez-moi la justice de croire que je n'ai point fait le parallèle de Louis XIV avec un électeur de Brandebourg; ce ne sont pas choses de même genre. Il faut pardonner au roi de Prusse cette petite complaisance pour son grand-père. J'ai corrigé son ouvrage (1); mais je me suis bien donné de garde de lui faire la moindre remontrance sur cet endroit, et d'ailleurs je n'ai pas pu tout corriger.

Il a fait cet ouvrage pour lui, et moi j'ai fait le *Siècle de Louis XIV* pour la France. Vous me rendez sans doute assez de justice, vous êtes assez au fait de tout, pour ne pas trouver mauvais que je ne vienne en France que quand je saurai comment une histoire qui intéresse tous les ordres de l'État, la religion, le gouvernement, aura été reçue. Je vous avais promis, monseigneur, au commencement de ma lettre, de ne vous point parler de Louis XIV; mais on va toujours un peu plus loin qu'on ne croyait d'abord, quand on ouvre son cœur; j'abuse à l'excès de votre indulgence.

Je vous ai exposé ma situation, mes raisons, ma fortune, et mes désirs. Ces désirs seront toujours de vous faire ma cour, de vivre avec mes amis; mais, en vérité, serait-il prudent de revenir en France dans les circonstances où je suis, et de quitter une vie honorable et tranquille, pour m'exposer à des humiliations et à des orages?

Vous m'avez fait l'honneur de me mander que le roi et madame de Pompadour, qui ne me regardaient pas quand j'étais en France, ont été choqués que j'en fusse sorti. Comment serai-je donc traité si je reviens? Madame de Pompadour, en dernier lieu, semblait s'être éloignée de moi. Renoncerai-je à la faveur, à la familiarité d'un des plus grands rois de la terre, d'un homme qui ira à la postérité, pour aller briguer à une toilette un mot que je n'obtiendrai pas? pour solliciter auprès de M. d'Argenson, dans ma vieillesse, la permission de passer une heure quelquefois aux assemblées de l'Académie des sciences et des inscriptions, après qu'il aurait dû m'offrir lui-même cette consolation?

Je sais qu'avec un peu de philosophie et une très mauvaise santé, on peut fort bien rester chez soi à Paris; et c'est le parti que probablement mes maladies et la caducité avancée où je touche me feront prendre. Mais alors quel triste rôle! quelle condition équivoque! quelle dépendance de ceux qui pourront me faire sentir que j'ai eu tort de m'en aller, et tort de revenir! Ma vieillesse ne serait-elle pas empoisonnée et par les gens de lettres et par ceux qui ont donné de moi à monsieur le dauphin des impressions si dangereuses sur mon compte?

Daignez donc, monseigneur, je vous en conjure, peser toutes ces raisons; puisque vous conservez pour moi tant de bontés, ayez celle de ne me point exposer. Serait-il mal à propos que vous poussassiez vos bons offices jusqu'à montrer naturellement à madame de Pompadour ma situation et mes raisons? ne pourriez-vous pas lui dire qu'en quittant la France, je n'ai fait que me soustraire à la mauvaise volonté des gens qui ne m'aiment pas? L'ancien évêque de Mirepoix a éclaté contre moi au sujet d'un petit écrit qu'on m'imputait, intitulé, la *Voix du sage et du peuple*; écrit qui en a fait éclore tant d'autres (2), comme la *Voix du pape*, la *Voix du prêtre*, la *Voix du laïque*, la *Voix du capucin*, etc.

Celui qu'on m'imputait soutenait les droits du roi; mais le roi ne se soucie guère qu'on soutienne ses droits, et ceux qui les usurpent persécutent tant qu'ils peuvent ceux qui les défendent. Mais au moins madame de Pompadour et les ministres devraient m'en savoir quelque gré.

(1) *Mémoires pour servir à l'Histoire de Brandebourg.* (G. A.)
(2) Voyez, tome V, aux *Opuscules.* (G. A.)

Voici enfin, si vous n'êtes pas lassé de mes remontrances, voici, je crois, le point où tout se termine.

Ne pourriez-vous pas avoir la bonté de représenter à madame de Pompadour que j'ai précisément les mêmes ennemis qu'elle? Si elle est piquée de ma désertion, si elle ne me regarde que comme un transfuge, il faut rester où je suis bien; mais, si elle croit que je puisse être compté parmi ceux qui, dans la littérature, peuvent être de quelque utilité; si elle souhaite que je revienne, ne pourriez-vous pas lui dire que vous connaissez mon attachement pour elle; qu'elle seule pourrait me faire quitter le roi de Prusse; que je n'ai quitté la France que parce que j'y ai été persécuté par ceux qui la haïssent! Il me semble que de telles insinuations, employées à propos, et avec cet ascendant que votre esprit doit avoir sur le sien, ne seraient pas sans effet; et, si elle ne les goûtait pas, ce serait m'avertir que je dois me tenir auprès du roi de Prusse.

Ce ne sont pas des conditions que je propose, ce sont seulement des essais que je vous supplierais de faire sans vous compromettre, et sans préjudice du voyage que je prétends faire. Je ne suis point un exilé qui demande son rappel, je ne suis point un homme nécessaire qui veut se faire acheter; je suis votre ancien serviteur, votre attaché, qui désire passionnément de vivre auprès de vous d'une manière convenable et également honorable, pour vous, qui me protégez, et pour moi, qui quitterais une cour où je n'ai besoin de personne, et où je n'ai rien à craindre ni des prêtres, ni des ministres. Je ne suis point ici dans l'antichambre d'un secrétaire d'État, mais dans la chambre de son maître.

Je renoncerai à tout, monseigneur, quand il le faudra. Je vous aime, j'aime ma patrie, j'aime les lettres plus que jamais, et je vais vous parler encore de *Rome sauvée*, malgré mes serments.

J'ai fait à cette *Rome* tout ce que j'ai pu; je vous demande en grâce de la protéger, de la faire jouer. Vous avez été le parrain de cet enfant-là, ne l'abandonnez pas. Elle réussira, si elle est bien jouée, autant qu'un ouvrage un peu austère peut réussir chez des Français. Il est bon que vous fassiez voir à madame de Pompadour qu'il y a du moins quelque différence entre un ouvrage bien conduit et bien écrit, et la farce allobroge qu'elle a protégée.

Enfin je mets ma destinée entre vos mains. Ma nièce viendra recevoir vos ordres; elle a avec moi un petit chiffre d'autant plus indéchiffrable qu'il n'a point du tout l'air de mystère. Elle m'instruira avec sûreté de ses volontés. Elle vous fera tenir ce que je pourrai du *Siècle de Louis XIV*. Je suis enchanté que son caractère ait eu le bonheur de vous plaire. Je la regarde comme ma fille. Ma tendresse pour elle, et mon extrême attachement pour vous, sont les seules raisons qui puissent me rappeler en France. J'aurai sacrifié quelque temps à la cour d'un grand roi, à la nécessité d'amortir l'envie; je donnerai le reste à l'amitié, si pourtant ce reste peut encore être quelque chose, si mes maux ne me jettent pas enfin dans un état absolument inutile à la société. Je suis menacé d'une vieillesse bien cruelle, ou d'une mort prompte. En ce cas, je souffrirai mes maux très patiemment et je mourrai en vous aimant.

Vivez, monseigneur; jouissez longtemps de votre réputation, de vos amis, de votre considération personnelle. Soyez père heureux (1) et heureux grand-père. La philosophie et les belles-lettres amuseront les moments que vous ne donnerez pas aux affaires. Vous aurez longtemps des plaisirs, et vous ferez toujours ceux de la société. Vous serez le seul homme de France dont on parlera dans les pays étrangers. Vous avez des égaux dans les places, vous n'en avez point dans l'estime du monde. Vous avez été à la gloire par tous les chemins.

Adieu, monseigneur; je ne sais si je vaux Saint-Evremond; mais quel plaisant *héros* (2) que son comte de Gramont! et que sont les d'Épernon et les Candale au prix de vous! Adieu, mon *héros*, pour qui je suis pénétré de la plus vive tendresse.

P.-S. Je n'ai point à Potsdam les rogatons (3) de La Mettrie; j'aurai l'honneur de vous les envoyer avec l'*Histoire de Brandebourg*, non pas celle qui est imprimée en Hollande, et où il manque la Vie du feu roi; mais celle que le roi m'a donnée, et dont je crois qu'il n'y a plus d'exemplaires. Je vous demanderai le secret sur ce petit envoi. Le volume est trop gros pour en charger le courrier. Cela vaut un peu

(1) Son fils le détestait. (G. A.)
(2) « Jusqu'ici vous avez été mon héros, et moi votre philosophe », écrivait Saint-Evremond à Gramont. (G. A.)
(3) *L'Homme-machine*, *l'Homme-plante*, etc. (G. A.)

mieux que les folies incohérentes de La Mettrie. Au reste, il demande s'il peut revenir en France, s'il peut y passer une année sans être recherché. Il prétend que quand on y a passé une année, on peut y rester toute sa vie. Je vous supplie, monseigneur, de vouloir bien me mander si *le vin de Hongrie se gâte sur mer;* s'il ne se gâte pas, La Mettrie partira ; s'il se gâte, La Mettrie restera. Il ne vous en coûtera qu'un mot pour décider de sa fortune.

Pardon de ce volume dont je vous ennuie ; que ne puis-je vous ennuyer tête à tête, et vous dire combien je vous suis attaché !

1635. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, ce 1er septembre.

Ne m'écrivez jamais, mon divin ange, une lettre aussi cruelle que celle du 20 d'août. Vous me rendriez malade de chagrin, vous feriez mon malheur pour ma vie. Je vous écrivis, je vous rendis compte à peu près de tout, dans le temps que j'écrivis à ma nièce ; mais, dans le tumulte de tant de fêtes, dans un déplacement continuel, il arrive trop aisément qu'on vient vous enlever au milieu d'une lettre commencée et prête à cacheter ; on remet à la poste suivante, et il n'y a ici que deux postes par semaine ; souvent même les lettres d'une poste attendent à Wesel celles de l'autre, afin de faire un paquet plus fort. Ainsi il ne faut pas s'étonner de recevoir des nouvelles tantôt de dix, tantôt de vingt jours. Vous devez à présent être au fait ; vous devez savoir tout ce que j'ai mandé à ma nièce pour vous, comme vous aurez eu la bonte de lui communiquer ce que je vous ai écrit pour elle. Vous m'accusez de faiblesse ; comptez qu'il a fallu une étrange force pour me résoudre à achever mes jours loin de vous, et que j'ai été plus longtemps que vous ne pensez à me déterminer. Il n'y a pas d'apparence qu'après la lettre du roi de Prusse, que vous avez vue, je puisse jamais me repentir de m'être attaché à lui ; mais certainement je me repentirai toute ma vie de m'être arraché à vous et à vos amis. Il est vrai que je n'aurai pas beaucoup d'autres regrets à dévorer. L'égarement et le goût détestable où le public semble plongé aujourd'hui ne doivent pas avoir pour moi de grands charmes. Vous savez d'ailleurs tout ce que j'ai essuyé. Je trouve un port après trente ans d'orages. Je trouve la protection d'un roi, la conversation d'un philosophe, les agréments d'un homme aimable, tout cela réuni dans un homme qui veut, depuis seize ans, me consoler de mes malheurs, et me mettre à l'abri de mes ennemis. Tout est à craindre pour moi dans Paris, tant que je vivrai, malgré les protections que j'y ai, malgré mes places et la bonté même du roi. Ici je suis sûr d'un sort à jamais tranquille. Si l'on peut répondre de quelque chose, c'est du caractère du roi de Prusse. J'avais été autrefois fort fâché contre lui, au sujet d'un officier français (1), condamné cruellement par son père, et dont j'avais demandé la grâce. Je ne savais pas que cette grâce avait été accordée. Le roi de Prusse fait de très belles actions sans en avertir son monde. Il vient d'envoyer cinquante mille francs, dans une petite cassette fort jolie, à une vieille dame (2) de la cour que son père avait condamnée à l'amende autrefois d'une manière tout à fait turque. On reparla, il y a quelque temps, de cette ancienne injustice despotique du feu roi ; il ne voulut ni flétrir la mémoire de son père, ni laisser subsister le tort. Il choisit exprès une terre de cette dame, pour y donner ce beau spectacle d'un combat de dix mille hommes, espèce de spectacle digne du vainqueur de l'Autriche ; il prétendit que, pendant la pièce, on avait coupé une haie dans la terre de la dame en question. On ne lui avait pas abattu une branche ; mais il s'obstina à dire qu'il y avait eu du dégât, et envoya les cinquante mille francs pour le réparer. Mon cher et respectable ami, comment sont donc faits les grands hommes, si celui-là n'en est pas un? Je ne vous en regrette pas moins, je ne suis pas moins affligé ; je ne viendrai en France que pour vous y voir. Mon cœur ne donnera jamais la préférence au roi de Prusse, et, si je suis obligé de vivre davantage auprès de lui, vous serez toujours les premiers dans mon souvenir. Il part pour la Silésie ; je resterai chez lui, pendant son absence, pour quelques arrangements littéraires. Je ne sais plus quand je contenterai ma fantaisie de voir Venise, Herculanum (3), Saint-Pierre, et le pape ; mais, si je vais voir ces raretés, ce sera en postillon ; rien n'est meilleur pour la santé. Je vous jure que vous accourcirez mon voyage. Ecrivez-moi, je vous en prie, à Berlin, jusqu'à ce que je vous informe de mon départ. Je vous ai déjà mandé que je n'avais ici ni *Zulime* ni *Adélaïde*, mais j'ai *Aurélie*. Le roi de Prusse est de votre avis ; il trouve que *Rome sauvée* est ce que j'ai fait de plus fort. Ce serait une raison pour faire tomber, à Paris, cette pièce, et pour faire dire à la cour que cela n'approche pas de la belle pièce de *Catilina*, imprimée au Louvre. Mille tendres respects à madame d'Argental, à votre famille, à vos amis. Soit que je voie Rome ou non, je vous embrasserai sûrement, cet hiver, avant de repartir pour Berlin. Donnez-moi, je vous en conjure, des nouvelles de madame d'Argental. Adieu, encore une fois ; quand je vous parlerai, vous me direz que j'ai raison.

A propos, vous me reprochez de faire avec joie des portraits flatteurs à ma nièce ; voudriez-vous que je la dégoûtasse et que je me privasse de la consolation de vivre à Berlin avec elle, et d'y parler de vous? voudriez-vous que je fusse insensible aux fêtes de Lucullus et aux vertus de Marc-Aurèle ?

1636. — A M. FORMEY.

Le 9 septembre.

Ma mauvaise santé, monsieur, et encore plus celle de madame la margrave de Bareuth, m'ont empêché de venir vous voir. Voilà tout ce que j'ai de mes guenilles imprimées. Je n'ai jamais fait d'édition complète. Je voudrais que toutes celles qu'on s'est avisé de faire fussent dans le feu. On est inondé de livres ; j'ai honte des miens.

Je m'occupe à présent, comme je peux, à corriger l'édition de Dresde. Plus on avance en âge, plus on connaît ses fautes. Votre très humble... VOLTAIRE.

1637. — A MADAME DENIS.

Berlin, le 12 septembre.

Qui donc peut vous dire que Berlin est ce qu'était Paris du temps de Hugues Capet? Je vous prie seulement, ma chère enfant, d'aller voir votre ancienne paroisse, l'église de Saint-Barthélemi, où vous n'avez, je crois, jamais été. C'était là le palais de ce Hugues. Le portail subsiste encore dans toute sa barbarie. Venez après cela, voir la salle d'Opéra de Berlin.

Je voudrais que vous eussiez été au carrousel dont je vous ai déjà dit un petit mot ; remarquez en passant qu'on ne donne plus de carrousels à présent ailleurs qu'ici. Si vous aviez vu le prince royal de Prusse, avec sa mine noble et douce, habillé en consul romain, couper des têtes de Maures et enfiler des bagues, vous l'auriez pris pour le jeune Scipion. Il est sûr que les peintres qui s'avisent de peindre la continence de Scipion ne le prendront pas pour modèle ; vous l'auriez peut-être prié de vous faire violence, si vous l'aviez vu dans ce bel équipage. Nous avons eu deux fois ce carrousel, une aux flambeaux, et l'autre en plein jour, ensuite nous avons joué *Rome sauvée* sur un petit théâtre assez joli que j'ai fait construire dans l'antichambre de la princesse Amélie. Moi, qui vous parle, j'ai joué Cicéron. J'aurais bien voulu que le marquis d'Adhémar eût été là en César, et que M. de Thibouville eût joué son rôle de Catilina ; mais on ne peut pas avoir tout.

Nous avons eu l'opéra d'*Iphigénie en Aulide*. Quinault (1) n'a plus à se plaindre ; Racine a été encore plus maltraité que lui. Je vous avouerai, si vous voulez, que les vers des opéras qu'on donne ici sont dignes du temps de Hugues Capet ; mais, en vérité, Berlin est un petit Paris. Il y a de la médisance, de la tracasserie, des jalousies de femmes, des jalousies d'auteurs, et jusqu'à des brochures. J'attends avec impatience ce que vous et Versailles vous déciderez sur ma destinée, et ce que vous direz de la lettre du roi de Prusse.

J'ai écrit à notre cher d'Argental. J'ai dit à Algarotti que nous avions lu ensemble, à Paris, son *Congresso di Citera* ; il en est flatté. Vous savez que les Italiens ont été les premiers maîtres en amour, quand ils ont fait revivre les beaux-arts ; mais nous le leur avons bien rendu. Adieu ; je n'ai pas un moment, et je vous embrasse en courant.

1638. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, ce 14 septembre.

Vous devez, mon cher et respectable ami, avoir reçu plusieurs lettres de moi, et madame Denis doit vous en avoir rendu une ; elle doit vous avoir dit que je vous sacrifiais le pape ; mais, pour le roi de Prusse, cela est impossible. Je n'irai point en Italie cet automne, comme je l'avais projeté. Je viendrai vous voir au mois de novembre ; j'aurai la conso-

(1) Il s'appelait Courtils. Voyez, tome VI, les *Mémoires*. (G. A.)
(2) La baronne de Knipausen. (G. A.)
(3) Dont on poursuivait les fouilles avec succès. (G. A.)

(1) Dont Villati avait refait le *Phaéton*. (G. A.)

lation de passer l'hiver avec vous, et je reverrai souvent ma patrie, parce que vous y demeurez. J'ai remis mon voyage d'Italie à un an, et je vous embrasserai par conséquent dans un an. Ces points de vue-là sont bien agréables, et les voyages sont charmants quand on vous retrouve au bout. L'Italie et le roi de Prusse sont chez moi de vieilles passions qu'il faut satisfaire; mais je ne peux traiter Frédéric-le-Grand comme le saint-père; je ne peux le voir en passant. Je vous répète encore que vous approuverez mes raisons; oui, vous me plaindrez de m'être séparé de vous, et vous ne pourrez me condamner. Je ne sais comment vont les tracasseries de Lekain. Pour nous, nous jouons ici *Rome sauvée* sans tracasserie; je gronde comme je faisais à Paris, et tout va bien. Nous avons déjà fait trois répétitions; j'essaierai le rôle d'Aurélie, et au mois de novembre vous en jugerez. Je retrouverai mon petit théâtre; nous tâcherons d'amuser madame d'Argental. Tout ce tracas-là fait du bien à la santé. Voyager et jouer la comédie vaut presque les pilules de Stahl. Qu'est-ce que trois ou quatre cents lieues! bagatelles. Voyez les Romains, ces anciens maîtres de nous autres barbares, ils couraient de Rome en Afrique, au fond des Gaules, dans l'Asie; c'était une promenade. Nous nous effrayons d'aller à dix lieues. Les Parisiens sont de francs sybarites. Vive le roi de Prusse, il va à Kœnigsberg comme vous allez à Neuilly; mais, mes anges, de tous ces voyages les plus gais seront ceux que je ferai pour vous. Messieurs de Neuilly, je suis à vous pour la vie. Mandez-moi des nouvelles de la santé de madame d'Argental.

Adieu, adieu; aimez-moi toujours, je vous en prie.

1639. — A M. LE DUC D'UZÈS.

A Berlin, le 14 septembre.

Je dois à votre goût pour la littérature, monsieur le duc, la lettre dont vous m'honorez; ce goût augmente encore ma sensibilité, et c'est pour moi un nouveau sujet de remerciements. Vous ne pouvez assurément mieux faire, dans le loisir que votre gloire, vos blessures et la paix vous ont donné, que de cultiver un esprit aussi solide que le vôtre. Il n'y a que du vide dans toutes les choses de ce monde; mais il y en a moins dans l'étude qu'ailleurs: elle est une grande ressource dans tous les temps, et nourrit l'âme jusqu'au dernier moment. Je suis auprès d'un grand roi qui, tout roi qu'il est, s'ennuierait s'il ne pensait pas comme vous; et je ne me suis rendu auprès de lui, après seize ans d'attachement, que parce qu'il joint à toutes ses grandes qualités celle d'aimer passionnément les arts. J'ai résisté à la tentation de vivre auprès de lui tant qu'a vécu madame du Châtelet, dont je vois avec consolation que vous n'avez pas perdu la mémoire. Je crois que madame la duchesse de La Vallière, votre sœur, et madame de Luxembourg, m'ont un peu abandonné depuis ma désertion; mais je leur serai toujours fidèlement dévoué. Je ne suis guère à portée, à la cour du roi de Prusse, de lire des thèmes que des écoliers composent pour des prix de l'Académie de Dijon (1); mais, sur l'exposé que vous me faites, je suis bien de votre avis; il me paraît même très indécent qu'une Académie ait paru douter si les belles-lettres ont *épuré les mœurs*.

Messieurs de Dijon voudraient-ils qu'on les crût de malhonnêtes gens? Des gens de lettres ont quelquefois abusé de leurs talents; mais de quoi n'abuse-t-on pas! j'aimerai autant qu'on dît qu'il ne faut pas manger, parce qu'on peut se donner des indigestions. Irai-je dire à ces Dijonnais que toutes les Académies sont ridicules, parce qu'ils ont donné un sujet qui a l'air de l'être? Tout cela n'est autre chose qu'une méprise et qu'une fausse conclusion du particulier au général.

Je ne connais pas non plus les petites brochures contre M. de Montesquieu (2). J'aurais souhaité que son livre eût été aussi méthodique et aussi vrai qu'il est plein d'esprit et de grandes maximes; mais, tel qu'il est, il m'a paru utile. L'auteur pense toujours, et fait penser; *c'est un roide joûteur*, comme dit Montaigne; ses imaginations élancent les miennes. Madame du Deffand a eu raison d'appeler son livre de *l'Esprit sur les lois;* on ne peut mieux, ce me semble, le définir. Il faut avouer que peu de personnes ont autant d'esprit que lui, et sa noble hardiesse doit plaire à tous ceux qui pensent librement. On dit qu'il n'a été attaqué que par les esclaves des préjugés; c'est un des mérites de notre siècle que ces esclaves ne soient pas dangereux. Ces misérables voudraient que le reste du monde fût garrotté des mêmes chaînes qu'eux.

Vous ne paraissez pas fait pour partager ces chaînes avilissantes de l'esprit humain, et vous pensez surtout *en magnanime pair de France*. Vous m'annoncez une correspondance qui me flatte beaucoup. J'espère être à Paris dans quelques mois, et y recevoir les marques de confiance dont vous m'honorerez. Je m'en rendrai digne par ma discrétion, et par la vérité avec laquelle je vous parlerai. Je suis, avec beaucoup de respect, etc.

(1) Elle venait de couronner le discours de Rousseau contre les sciences. Voyez, tome V, aux Opuscules, *Timon*. (G. A.)

(2) *L'Esprit des lois* avait paru en 1748. (G. A.)

1640. — A M. G.-C. WALTHER.

19 septembre 1750.

Je vous adresse, mon cher Walther, un exemplaire de votre édition que j'ai enfin trouvé le temps de corriger. J'y joins des pièces nouvelles qui ont été imprimées à Paris depuis la publication de votre dernier volume.

Vous trouverez marquées, avec des papiers blancs, toutes les fautes d'impression. J'ai fait refaire de nouvelles feuilles à quelques endroits qui étaient imprimés sur des copies trop défectueuses; j'ai ajouté deux feuillets au commencement du troisième tome; j'ai inséré deux feuilles entières au tome second; il y a un nouveau feuillet pour le tome troisième, page 224, un autre nouveau feuillet, page 137, beaucoup de pages presque entières corrigées à la main, beaucoup de passages rétablis.

Je vous envoie trois exemplaires de ces feuilles nouvelles que j'ai fait imprimer ici, et que j'ai insérées dans votre exemplaire. Je vous prie de vouloir bien faire relier trois exemplaires complets avec ces additions, et conformément à celui dont vous resterez en possession, et qui vous servira de modèle. Vous me tiendrez ces trois exemplaires prêts, et vous me les enverrez à la fin d'octobre à Berlin, par les chariots de poste.

A l'égard de l'exemplaire corrigé qui doit vous rester, et qui sera votre modèle, voici ce que vous pourriez faire. Je vous conseillerais de réformer toute votre édition sur ce plan autant que vous le pourrez, d'y ajouter un nouveau titre qui annoncerait une édition nouvelle plus complète et très corrigée. J'y ferais une nouvelle épître dédicatoire à madame la princesse royale, et une nouvelle préface. Je serais alors autorisé, par les soins que vous auriez pris, à vous soutenir contre les libraires de Hollande, et à faire valoir votre ouvrage; je le ferais annoncer dans les gazettes comme le seul qui contient mes œuvres véritables. Je vous exhorte à prendre ce parti. Je crois que c'est le seul moyen de faire tomber les éditions de Hollande, et de décrier ces corsaires. Je ne peux vous dissimuler que votre édition est décriée en France; mais quand vous l'aurez un peu corrigée par le moyen que je vous indique, et avec les secours d'un correcteur habile, je ferai entrer dans Paris tant d'exemplaires que vous voudrez, et je vous procurerai un débit très avantageux.

Je comptais vous parler de tout cela à Dresde au mois d'octobre prochain, et j'avais surtout la plus forte envie de faire ma cour à madame la princesse royale. J'étais venu en Allemagne dans l'espérance d'admirer de plus près cette princesse qui fait tant d'honneur à l'esprit humain, et qui étonne également la France et l'Italie; mais je suis obligé de retourner en France, et ce ne sera que l'année prochaine que je pourrai contenter le désir extrême que j'ai toujours eu de me mettre aux pieds de cette respectable princesse. Si vous pouvez par quelque voie lui faire parvenir mes sentiments, je vous serai beaucoup plus obligé encore que de la réforme que je demande à votre édition. Je suis tout à vous. Voltaire, *chambellan du roi de Prusse.*

1641. — A MADAME DE FONTAINE.

A Berlin, le 23 septembre.

Quand vous vous y mettez, ma chère nièce, vous écrivez des lettres charmantes, et vous êtes, en vérité, une des plus aimables femmes qui soient au monde. Vous augmentez mes regrets, vous me faites sentir toute l'étendue de mes pertes. J'aurais joui avec vous d'une société délicieuse; mais enfin j'espère que malheur sera bon à quelque chose. Je pourrai être plus utile à votre frère (1) ici qu'à Paris. Peut-être qu'un roi hérétique protégera un prédicateur catholique. Tous chemins mènent à Rome; et, puisque *Mahomet* m'a si bien mis avec le pape, je ne désespère pas qu'un huguenot ne fasse du bien au prédicateur des carmélites.

(1) L'abbé Mignot. (G. A.)

Quand je vous dis, mon aimable nièce, que tous chemins mènent à Rome, ce n'est pas qu'ils m'y mènent. J'avais la rage de voir cette Rome et ce bon pape (1) que nous avons; mais vous et votre sœur vous me rappelez en France; je vous sacrifie le saint-père. Je voudrais de même pouvoir vous faire le sacrifice du roi de Prusse; mais il n'y a pas moyen. Il est aussi aimable que vous; il est roi, mais c'est une passion de seize ans; il m'a tourné la tête. J'ai eu l'insolence de penser que la nature m'avait fait pour lui. J'ai trouvé une conformité si singulière entre tous ses goûts et les miens, que j'ai oublié qu'il était souverain de la moitié de l'Allemagne, que l'autre tremblait à son nom; qu'il avait gagné cinq batailles; qu'il était le plus grand général de l'Europe, qu'il était entouré de grands diables de héros hauts de six pieds. Tout cela m'aurait fait fuir mille lieues; mais le philosophe m'a apprivoisé avec le monarque, et je n'ai vu en lui qu'un grand homme bon et sociable. Tout le monde me reproche qu'il a fait pour d'Arnaud des vers qui ne sont pas ce qu'il a fait de mieux; mais songez qu'à quatre cents lieues de Paris il est bien difficile de savoir si un homme qu'on lui recommande a du mérite ou non; de plus, c'est toujours des vers; et, bien ou mal appliqués, ils prouvent que le vainqueur de l'Autriche aime les belles-lettres, que j'aime de tout mon cœur. D'ailleurs d'Arnaud est un bon diable qui, par-ci parlà, ne laisse pas de rencontrer de bonnes tirades. Il a du goût, il se forme; et, s'il arrive qu'il se déforme, il n'y a pas grand mal. En un mot, la petite méprise du roi de Prusse n'empêche pas qu'il ne soit le plus aimable et le plus singulier de tous les hommes.

Le climat n'est point si dur qu'on se l'imagine. Vous autres Parisiennes vous pensez que je suis en Laponie; sachez que nous avons eu un été aussi chaud que le vôtre, que nous avons mangé de bonnes pêches et de bons muscats, et que, pour trois ou quatre degrés de soleil de plus ou de moins, il ne faut pas traiter les gens du haut en bas.

Vous voyez jouer chez moi, à Paris, des *Mahomet*, mais moi je joue à Berlin des *Rome sauvée*, et je suis le plus enroué Cicéron que vous ayez vu. D'ailleurs, mon aimable enfant, digérons; voilà le grand point. Ma santé est à peu près comme elle était à Paris, et, quand j'ai la colique, j'envoie promener tous les rois de l'univers. J'ai renoncé à ces divins soupers, et je m'en trouve un peu mieux. J'ai une grande obligation au roi de Prusse; il m'a donné l'exemple de la sobriété. Quoi! ai-je dit, voilà un roi né gourmand qui se met à table sans manger, et qui y est de bonne compagnie, et moi je me donnerais des indigestions comme un sot!

Que je vous plains, vous qui êtes au lait, qui quittez votre ânesse pour Forges, qui mangez comme un moineau, et qui, avec cela, n'avez point de santé! Dédommagez-vous donc ailleurs. On dit qu'il y a d'autres plaisirs.

Adieu; mes compliments à tout le monde. J'espère, au mois de novembre, vous embrasser très tendrement. J'écris à votre sœur; mais je veux que vous lui disiez que je l'aimerai toute ma vie, et même plus que mon nouveau maître.

1642. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, ce 23 septembre.

Mon cher et respectable ami, vous m'écrivez des lettres qui percent l'âme et qui l'éclairent. Vous dites tout ce qu'un sage peut dire sur des rois; mais je maintiens mon roi une espèce de sage. Il n'est pas un d'Argental, mais, après vous, il est ce que j'ai vu de plus aimable. Pourquoi donc, me dira-t-on, quittez-vous M. d'Argental pour lui? Ah! mon cher ami, ce n'est pas vous que je quitte, ce sont les cabales et les grandes haines, les calomnies, les injustices, tout ce qui persécute un homme de lettres dans sa patrie. Je la regrette, sans doute, cette patrie, et je la reverrai bientôt. Vous me la ferez toujours aimer, et d'ailleurs je me regarderai toujours comme le sujet et comme le serviteur du roi. Si j'étais bon Français à Paris, à plus forte raison le suis-je dans les pays étrangers. Comptez que j'ai bien prévenu vos conseils, et que jamais je n'ai mieux mérité votre amitié; mais je suis un peu comme *Chie-en-pot-la-Perruque*. Vous ne savez peut-être pas son histoire; c'était un homme qui quitta Paris parce que les petits garçons couraient après lui; il alla à Lyon par la diligence, et, en descendant, il fut salué par une huée de polissons. Voilà à peu près mon cas. D'Arnaud fait ici des chansons pour les filles, et on imprime dans les feuilles: *Chanson de l'illustre Voltaire pour l'auguste princesse Amélie.* Un chambellan (2) de la princesse de Bareuth, bon catholique, ayant la fièvre et le transport au cerveau, croit demander un lavement, on lui apporte le viatique et l'extrême-onction; il prend le prêtre pour un apothicaire, tourne le cul; et de rire. Une façon de secrétaire que j'ai amené avec moi, espèce de rimailleur, fait des vers sur cette aventure, et on imprime: *Vers de l'illustre Voltaire sur le cul d'un chambellan de Bareuth, et sur son extrême-onction.* Ainsi je porte glorieusement les péchés de d'Arnaud et de Tinois; mais malheureusement j'ai peur que les mauvais vers de Tinois, portés par la beauté du sujet, ne parviennent à Paris et ne causent du scandale. J'ai grondé vivement le poëte; et je vous prie, si cette sottise parvient dans le pays natal de ces fadaises, de détruire la calomnie; car, quoique les vers aient l'air à peu près d'être faits par un laquais, il y a d'honnêtes gens qui pourraient bien me les imputer, et cela n'est pas juste. Il faut que chacun jouisse de son bien. Franchement, il y aurait de la cruauté à m'imputer des vers scandaleux, à moi qui suis, à mon corps défendant, un exemple de sagesse dans ce pays-ci. Protestez donc, je vous en prie, dans le grand-livre de madame Doublet (1) contre les impertinents qui m'attribueraient ces impertinences. Je vous écris un peu moins sérieusement qu'à mon ordinaire; c'est que je suis plus gai. Je vous reverrai bientôt, et je compte passer ma vie entre Frédéric, le modèle des rois, et vous, le modèle des hommes. On est à Paris en trois semaines, et on travaille chemin faisant; on ne perd point son temps. Qu'est-ce que trois semaines dans une année? Rien n'est plus sain que d'aller. Vous m'allez dire que c'est une chimère; non, croyez tout d'un homme qui vous a sacrifié le pape.

Nous jouâmes avant-hier *Rome sauvée;* le roi était encore en Silésie; nous avions une compagnie choisie; nous jouâmes pour nous réjouir. Il y a ici un ambassadeur anglais qui sait par cœur les *Catilinaires*. Ce n'est pas milord Tyrconnell, c'est l'envoyé (2) d'Angleterre. Il m'a fait de très beaux vers anglais sur *Rome sauvée;* il dit que c'est mon meilleur ouvrage. C'est une vraie pièce pour des ministres; madame la chancelière (3) en est fort contente. Nos d'Aguesseau aiment ici la comédie en réformant les lois. Adieu; je suis un bavard; je vous aime de tout mon cœur.

1643. — A M. G.-C. WALTHER.

A Berlin, ce 28 septembre 1750.

On m'a dit, monsieur, que l'on avait publié sous mon nom, dans les gazettes, des vers qu'un jeune Français a faits ici pour des dames de Berlin. Il y a longtemps que je suis accoutumé à de pareilles méprises; mais on a publié ces vers comme adressés à son altesse royale madame la princesse Amélie, et cette méprise est trop forte.

Permettez-moi de me servir de cette occasion pour faire sentir au public combien on lui en impose en mettant souvent sur mon compte des ouvrages que je n'ai jamais lus. Il n'y a pas jusqu'aux compilateurs hollandais de mes prétendues œuvres qui ne les aient défigurées par les plus absurdes imputations. C'est un inconvénient attaché à la littérature; et tout ce que je peux faire, c'est de me servir des papiers publics, et surtout des gazettes sages et autorisées, pour réclamer contre un abus dont tous les honnêtes gens se plaignent, et qui demande d'être réprimé par les magistrats.

Vous me ferez beaucoup de plaisir de rendre ma lettre publique. Je suis parfaitement, monsieur, etc.

1644. — A M. FORMEY.

A Potsdam, le 3 octobre.

Monsieur, Dieu vous bénira, puisque, étant philosophe, vous faites des vers (4). Je voudrais bien, moi qui ai fait trop de vers, être aussi philosophe. Mais, depuis quelque temps, je mets toute ma philosophie à croire que deux et deux font quatre, et que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits. Je doute de tout ce qui n'est pas de cette évidence, et je le répète sans cesse : *Vanitas vanitatum*, *et* métaphysica *vanitas*. Si quelqu'un est capable de m'éclairer dans ces abîmes, c'est vous.

Je vous remercie de votre livre (5); il me paraît que vous défendez votre cause avec une grande sagacité, mais ce n'est pas à moi de le juger.

(1) Benoît XIV. (G. A.)
(2) Montperni. (G. A.)

(1) C'était chez cette dame que se rédigeaient les nouvelles à la main. (G. A.)
(2) Charles Hanbury Williams. (G. A.)
(3) Madame de Coccéji. (G. A.)
(4) Formey, admis à une représentation princière de *Rome sauvée*, avait adressé à Voltaire des vers de remerciement. (G.A.)
(5) C'était, autant que je puis me le rappeler, mes *Penssée raisonnables*. (*Note de Formey.*)

Je me borne à tâcher de mériter les marques d'amitié que vous me donnez, et à vous assurer de la sensibilité avec laquelle je suis, etc.....

1645. — A M. LEKAIN.

A Potsdam, ce 7 octobre 1750.

Que ne puis-je vous être bon à quelque chose, mon cher monsieur! que ne puis-je être témoin de vos succès, et contribuer de ma faible voix à vous faire avoir les récompenses que vous méritez! Je n'ai pas manqué d'écrire à Berlin (où je ne vais presque jamais) pour faire réussir la petite affaire que vous m'avez proposée. Si j'en viens à bout, je vous le manderai; mais si vous ne recevez point de lettres de moi, ce sera une preuve que je n'aurai pas eu le bonheur de réussir. Ce ne sera pas assurément faute de zèle; j'en aurai toujours un très vif pour tout ce qui vous regarde, et vous pouvez compter sur l'estime et l'amitié de V.

1646. — A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 13 octobre.

Nous voilà dans la retraite de Potsdam; le tumulte des fêtes est passé, mon âme en est plus à son aise. Je ne suis pas fâché de me trouver auprès d'un roi qui n'a ni cour ni conseil. Il est vrai que Potsdam est habité par des moustaches et des bonnets de grenadier; mais, Dieu merci, je ne les vois point. Je travaille paisiblement dans mon appartement, au son du tambour. Je me suis retranché les dîners du roi; il y a trop de généraux et de princes. Je ne pouvais m'accoutumer à être toujours vis-à-vis d'un roi en cérémonie, et à parler en public. Je soupe avec lui en plus petite compagnie. Le souper est plus court, plus gai et plus sain. Je mourrais au bout de trois mois, de chagrin et d'indigestion, s'il fallait dîner tous les jours avec un roi en public.

On m'a cédé, ma chère enfant, en bonne forme, au roi de Prusse. Mon mariage est donc fait; sera-t-il heureux? Je n'en sais rien. Je n'ai pas pu m'empêcher de dire *oui*. Il fallait bien finir par ce mariage, après des coquetteries de tant d'années. Le cœur m'a palpité à l'autel. Je compte venir, cet hiver prochain, vous rendre compte de tout, et peut-être vous enlever. Il n'est plus question de mon voyage d'Italie; je vous ai sacrifié sans remords le saint-père et la ville souterraine; j'aurais dû peut-être vous sacrifier Potsdam. Qui m'aurait dit, il y a sept ou huit mois, quand j'arrangeais ma maison avec vous, à Paris, que je m'établirais à trois cents lieues, dans la maison d'un autre? et cet autre est un maître! Il m'a bien juré que je ne m'en repentirais pas; il vous a comprise, ma chère enfant, dans une espèce de contrat qu'il a signé avec moi, et que je vous enverrai; mais viendrez-vous gagner votre douaire de quatre mille livres?

J'ai bien peur que vous ne fassiez comme madame de Rothembourg (1), qui a toujours préféré les opéras de Paris à ceux de Berlin. O destinée! comme vous arrangez les événements, et comme vous gouvernez les pauvres humains!

Il est plaisant que les mêmes gens de lettres de Paris qui auraient voulu m'*exterminer*, il y a un an, crient actuellement contre mon éloignement, et l'appellent désertion. Il semble qu'on soit fâché d'avoir perdu sa victime. J'ai très mal fait de vous quitter, mon cœur me le dit tous les jours plus que vous ne pensez; mais j'ai très bien fait de m'éloigner de ces messieurs-là.

Je vous embrasse avec tendresse et avec douleur.

1647. — A M. PARIS DUVERNEY.

A Potsdam, ce 15 octobre (2).

Je viens de recevoir, monsieur, la lettre dont vous m'honorez, du 30 septembre. L'amitié que vous me conservez augmente le bonheur dont je jouis ici; car sans l'amitié, à quoi serviraient les honneurs et la fortune? Je ne vous cacherai pas encore que j'aime assez la gloire pour être infiniment jaloux de celle d'avoir pour ami un homme tel que vous. J'ajouterai qu'on peut être aussi philosophe à Potsdam qu'au mont Saint-Père ou à Plaisance (3). Cela serait, je l'avoue, fort difficile à toute autre cour; mais auprès d'un roi philosophe rien n'est plus aisé: les vertus se communiquent, comme les vices sont contagieux. Je sens bien que je vivrais beaucoup avec vous, si je n'étais pas auprès d'un des plus grands hommes qui aient jamais régné. Il n'y avait que lui au monde qui pût me déterminer au parti que j'ai pris.

(1) Femme d'un des familiers de Frédéric. (G. A.)
(2) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(3) Château de ce financier près de Nogent-sur-Marne. (G. A.)

Je n'oublierai pas ici vos leçons et vos exemples. Je compte avoir une jolie maison de campagne sur les bords de la Sprée; elle ne sera pas aussi magnifique que celle que vous avez auprès de la Marne, mais j'y ferai croître de vos fleurs et de vos légumes; je compte venir vous demander des oignons et des graines. J'ai tout le reste à un point dont je suis honteux.

Vous avez dû sentir, mon cher monsieur, par les lettres que je vous ai écrites, que si je souhaitais quelque chose pour mon ami M. Darget, je ne désirais pour moi rien autre chose, sinon que vous voulussiez bien m'accuser, avec le tour agréable que vous savez si bien prendre, la démission que je ferais de la part que j'avais dans l'affaire à la tête de laquelle vous êtes (1). Je voulais me faire un mérite de ce petit sacrifice; je vous prie encore une fois de l'accepter et de m'écrire qu'il a été accepté. Je n'attends que cette lettre pour venir faire un tour en France, et pour venir vous y renouveler tous les sentiments d'attachement et de reconnaissance avec lesquels je serai, toute ma vie, votre très humble et très obéissant serviteur.

1648. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, le 15 octobre.

Mon cher ange, il faut que je fasse ici une petite réflexion. Vous me battez en ruine sur trois cents lieues, et je vous ai vu sur le point d'en faire deux mille (2); et assurément vous n'auriez pas trouvé, au bout de vos deux mille, ce que je trouve au bout de mes trois cents. Vous ne seriez pas revenu sur une de mes lettres comme je reviens sur les vôtres; vous n'auriez pas voyagé de l'autre monde à Paris, comme je voyagerai pour vous. Croyez, mes anges, qu'il me sera plus aisé de venir vous voir, qu'il ne me l'a été de me transplanter. Je me tiens en haleine pour vous. Je viens de jouer la *Mort de César*. Nous avons déterré un très bon acteur dans le prince Henri, l'un des frères du roi. Nous bâtissons ici des théâtres aussi aisément que leur frère aîné gagne des batailles et fait des vers. *Chie-en-pot-la-Perruque* est ici plus content, plus fêté, plus accueilli, plus honoré, plus caressé qu'il ne le mérite:

Nisi quod non simul esses, cætera lætus. (HOR., lib. I, ep. X.)

Il vous apportera bientôt des gouttes d'Hoffman, des pilules de Stahl. Si mon voyage contribuait à la santé de madame d'Argental et de vos amis, ne serais-je pas le plus heureux des hommes? L'aventure de Lekain et des évêques (3) ne contribue pas peu à me faire aimer la France. Je vous réponds que le roi mon maître approuve infiniment le roi mon maître. On ne sait guère, dans mon nouveau pays, ce que c'est que des évêques; mais on y est charmé d'apprendre que, dans mon ancien pays, on met à la raison des personnes assez sacrées pour croire ne devoir rien à l'État dont elles ont tout reçu, et mon ancienne cour sait combien elle est approuvée de ma nouvelle cour. Je ne sais pas, mon cher et respectable ami, d'où peut venir le bruit qui s'est répandu qu'il était entré un peu de dépit dans ma transmigration. Il s'en faut bien que j'y aie donné le moindre sujet; le contraire respire dans toutes les lettres que j'ai écrites à ceux qui pouvaient en abuser.

J'ai cru avoir des raisons bien fortes de me transplanter. Je mène d'ailleurs ici une vie solitaire et occupée qui convient à la fois à ma santé et à mes études. De mon cabinet je n'ai que trois pas à faire pour souper avec un homme plein d'esprit, de grâces, d'imagination, qui est le lien de la société, et qui n'a d'autre malheur que d'être un très grand et très puissant roi. Je goûte le plaisir de lui être utile dans ses études, et j'en prends de nouvelles forces pour diriger les miennes. J'apprends, en le corrigeant, à me corriger moi-même. Il semble que la nature l'ait fait exprès pour moi; enfin toutes mes heures sont délicieuses. Je n'ai pas trouvé ici le moindre bout d'épine dans mes roses. Eh bien! mon cher ami, avec tout cela je ne suis point heureux, et je ne le serai point; non, je ne le serai point, et vous en êtes cause. J'ai bien encore un autre chagrin, mais ce sera pour notre entrevue; le bonheur de vous revoir l'adoucira. Si je vous en parlais à présent, je m'attristerais sans consolation.

(1) Un intérêt dans les fournitures relatives à la dernière guerre. (G. A.)
(2) Lorsque d'Argental avait été nommé intendant à Saint-Domingue. (G. A.)
(3) Lekain avait débuté le 14 septembre, et les biens du clergé de France, malgré les remontrances des évêques, étaient imposés de quinze cent mille francs pendant cinq ans. (G. A.)

Je ne veux vous montrer mes blessures que quand vous y verserez du baume.

Préparez-vous à voir encore *Rome sauvée*, sur notre petit théâtre du grenier (1) ; je me soucie fort peu de celui du faubourg Saint-Germain (2). Adieu, vous qui me tenez lieu de public, vous que j'aimerai tendrement toute ma vie. Adieu, vous que je n'ai pu quitter que pour Frédéric-le-Grand. Mille tendres respects au bois de Boulogne (3).

1649. — A M. DE MAUPERTUIS.

Potsdam (4).

Mon cher président, je m'intéresse bien davantage au Languedocien Raynal qu'au Provençal Jean (5). Je me flattais de vous voir ici, mais je vois bien qu'il faut venir vous chercher. J'attends le moment où le héros philosophe, qui me fait aimer Potsdam, me fera aimer Berlin. Mille respects à madame de Maupertuis. Je vous salue en Frédéric, vous et nos frères.

De ma cellule, dans le plus agréable couvent (6) de la terre, 24 octobre.

1650. — AU MARQUIS DE THIBOUVILLE.

A Potsdam, ce 24 octobre.

Non seulement je suis un transfuge, mon cher *Catilina*, mais j'ai encore tout l'air d'être un paresseux. Je m'excuserai d'abord sur ma paresse, en vous disant que j'ai travaillé à *Rome sauvée*, que je me suis avisé de faire un opéra italien de la tragédie de *Sémiramis*, que j'ai corrigé presque tous mes ouvrages, et tout cela sans compter le temps perdu à apprendre le peu d'allemand qu'il faut pour n'être pas *à quia* en voyage, chose assez difficile à mon âge. Vous trouverez fort ridicule, et moi aussi, qu'à cinquante-six ans l'auteur de la *Henriade* s'avise de vouloir parler allemand à des servantes de cabaret; mais vous me faites des reproches un peu plus vifs que je ne mérite assurément pas. Ma transmigration a coûté beaucoup à mon cœur; mais elle a des motifs si raisonnables, si légitimes, et, j'ose le dire, si respectables, qu'en me plaignant de n'être plus en France, personne ne peut m'en blâmer. J'espère avoir le bonheur de vous embrasser vers la fin de novembre. *Catilina* et le *Duc d'Alençon* se recommanderont à vos bonnes grâces, dans mon grenier, et les nouveaux rôles de *Rome sauvée* arriveront à ma nièce dans peu de temps ; je n'attends qu'une occasion pour les lui faire parvenir. Comment puis-je mieux mériter ma grâce auprès de vous que par deux tragédies et un théâtre? Nous étions faits pour courir les champs ensemble, comme les anciens troubadours. Je bâtis un théâtre, je fais jouer la comédie partout où je me trouve, à Berlin, à Potsdam. C'est une chose plaisante d'avoir trouvé un prince et une princesse de Prusse (7), tous deux de la taille de mademoiselle Gaussin, déclamant sans aucun accent et avec beaucoup de grâce. Mademoiselle Gaussin est, à la vérité, supérieure à la princesse ; mais celle-ci a de grands yeux bleus qui ne laissent pas d'avoir leur mérite. Je me trouve ici en France. On ne parle que notre langue. L'allemand est pour les soldats et pour les chevaux ; il n'est nécessaire que pour la route. En qualité de bon patriote je suis un peu flatté de voir ce petit hommage qu'on rend à notre patrie, à trois cents lieues de Paris. Je trouve des gens élevés à Kœnigsberg qui savent mes vers par cœur, qui ne sont point jaloux, qui ne cherchent point à me faire des niches.

A l'égard de la vie que je mène auprès du roi, je ne vous en ferai point le détail; c'est le paradis des philosophes; cela est au-dessus de toute expression. C'est César, c'est Marc-Aurèle, c'est Julien, c'est quelquefois l'abbé de Chaulieu, avec qui on soupe ; c'est le charme de la retraite, c'est la liberté de la campagne, avec tous les petits agréments de la vie qu'un seigneur de château, qui est roi, peut procurer à ses très humbles convives. Pardonnez-moi donc, mon cher *Catilina*, et croyez que quand je vous aurai parlé, vous me pardonnerez bien davantage. Dites à *César* (8) les choses les plus tendres. Gardez avec *César* un secret inviolable ; cela est de conséquence. Bonsoir ; je vous embrasse tendrement.

(1) Rue Traversière. (G. A.)
(2) La Comédie-Française. (G. A.)
(3) Où habitaient d'Argental, Choiseul et Chauvelin. (G. A.)
(4) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(5) D'Argens, qui voulait être de l'Académie de Berlin. (G. A.)
(6) Sans-Souci. (G. A.)
(7) Le prince Henri et la princesse Amélie. (G. A.)
(8) Le marquis d'Adhémar. (G. A.)

1651. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, le 27 octobre.

Mon *historiographerie* est donnée (1), mes anges ; madame de Pompadour, qui me l'écrit, me mande en même temps que le roi a la bonté de me conserver une ancienne pension de deux mille livres. Je n'ai que des grâces à rendre. Le bien que je dis de ma patrie en sera moins suspect; n'étant plus historiographe, je n'en serai que meilleur historien. Les éloges que le chambellan du roi de Prusse donnera au roi de France ne seront que la voix de la vérité. Mon cher et respectable ami, voici le temps où il ne faut plus faire que de la prose. Un vieux poëte, un vieil amant, un vieux chanteur, et un vieux cheval, ne valent rien. Il vous reviendra *Rome sauvée, Zulime, Adelaïde ;* cela est bien honnête, et je viendrai prendre congé sur le théâtre, de mon grenier. J'espère que madame d'Argental viendra nous entendre. Mes derniers travaux seront pour mes anges. Je voudrais déjà être auprès de vous : je voudrais me consoler avec vous de mon bonheur. Pourquoi faut-il que je sois si heureux à Potsdam, quand vous êtes à Paris ! Pourquoi tous les êtres pensants et bien pensants, les gens de goût, les bons cœurs, ne font-ils pas un petit peloton dans quelque coin de ce monde ! Quand vous reverrai-je ? il n'y a pas moyen de se mettre en route dans le terrain fangeux de l'Allemagne. On ne se tire point des boues dans ce temps-ci, surtout dans les abominables campagnes de la Vestphalie ; il faudra absolument attendre les gelées, alors on va comme le vent du nord, et on n'a jamais froid ; car on est tout fourré dans son carrosse, et on ne descend que dans des étuves. Il ne fait froid qu'en France, en hiver, parce qu'on y oublie, au mois de juin, qu'il y aura un mois de décembre.

Je ne vous oublierai jamais, mes anges, dans aucun mois de l'année, dans aucun lieu de la terre ; mais, encore une fois, et cent fois, je n'ai pu ni dû refuser les bontés du roi de Prusse. Je vois tous les jours des gens qui s'en vont au diable, pour de bien moins fortes raisons. Non seulement on les approuve, mais on les regarde comme des gens favorisés de la fortune. Or je vous jure qu'il n'y a aucune comparaison à faire de mon état à celui de tous ceux qui s'expatrient pour aller dire : *Le roi mon maître*. Comptez que j'ai toutes sortes de raisons, et que je n'ai qu'un seul chagrin ; je n'ai aussi qu'un seul désir. Tout cela sera tiré au clair au mois de décembre, et, s'il gelait plus tôt, je partirais plus tôt. Moi, qui redoutais tant le vent du nord, je l'invoque à présent, comme les poëtes grecs invoquaient le zéphyr. Que faites-vous cependant? avez-vous reçu Lekain? y a-t-il bien des tracasseries à la Comédie? applaudit-on toujours des sottises qui ont l'air de l'esprit? joue-t-on des opéras détestables? fait-on de mauvaises chansons? qui est-ce qui fait un plat discours à l'Académie, en succédant à Gilles le philosophe? Duclos n'est-il pas historiographe ? mademoiselle Dumesnil boit-elle toujours pinte? en perd-elle sa santé et son talent? mademoiselle Gaussin croit-elle toujours être grande tragique? a-t-elle quelque notaire ou quelque prince? Adieu, adieu, mes anges ; aimez-moi toujours un peu.

1652. — A M. DARGET.

A Potsdam, octobre 1750.

Mon cher ami, la permission du roi de France est arrivée. Me voici votre compatriote et sous les lois du philosophe de Sans-Souci. Les lettres de Versailles sont un peu à la glace. On m'ôte mes charges, à la bonne heure ; je sais confondre un petit mal dans un grand bien. J'attends votre retour avec la plus vive impatience pour écrire à M. Duverney. *Vale*. Samedi.

1653. — A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 28 octobre.

Je ne sais pas pourquoi le roi me prive de la place d'historiographe de France, et qu'il daigne me conserver le brevet de son gentilhomme ordinaire ; c'est précisément parce que je suis en pays étranger que je suis plus propre à être historien ; j'aurais moins l'air de la flatterie ; la liberté dont je jouis donnerait plus de poids à la vérité. Ma chère enfant, pour écrire l'histoire de son pays, il faut être hors de son pays.

Me voilà donc à présent à deux maîtres. Celui qui a dit qu'on ne peut servir deux maîtres à la fois avait assurément bien raison ; aussi, pour ne point le contredire, je n'en sers

(1) A Duclos. (G. A.)

aucun. Je vous jure que je m'enfuirais s'il me fallait remplir les fonctions de chambellan, comme dans les autres cours. Ma fonction est de ne rien faire. Je jouis de mon loisir. Je donne un heure par jour au roi de Prusse pour arrondir un peu ses ouvrages de prose et de vers ; je suis son grammairien, et point son chambellan. Le reste du jour est à moi, et la soirée finit par un souper agréable. Il arrivera qu'en dépit des titres dont je ne fais nul cas, je n'exercerai point du tout la chambellanie, et que j'écrirai l'histoire.

J'ai apporté ici heureusement tous mes extraits sur Louis XIV. Je ferai venir de Leipsick les livres dont j'aurai besoin, et je finirai ici ce *Siècle de Louis XIV*, que peut-être je n'aurais jamais fini à Paris. Les pierres dont j'élevais ce monument, à l'honneur de ma patrie, auraient servi à m'écraser. Un mot hardi eût paru une licence effrénée; on aurait interprété les choses les plus innocentes avec cette charité qui empoisonne tout. Voyez ce qui est arrivé à Duclos, après son *Histoire de Louis XI*. S'il est mon successeur en *historiographerie*, comme on le dit, je lui conseille de n'écrire que quand il fera, comme moi, un petit voyage hors de France.

Je corrige à présent la seconde édition que le roi de Prusse va faire de l'Histoire de son pays. Un auteur comme celui-là peut dire ce qu'il veut sans sortir de sa patrie. Il use de ce droit dans toute son étendue. Figurez-vous que, pour avoir l'air plus impartial, il tombe sur son grand-père de toutes ses forces. J'ai rabattu les coups tant que j'ai pu. J'aime un peu ce grand-père (1), parce qu'il était magnifique, et qu'il a laissé de beaux monuments. J'ai eu bien de la peine à faire adoucir les termes dans lesquels le petit-fils reproche à son aïeul la vanité de s'être fait roi ; c'est une vanité dont ses descendants retirent des avantages assez solides, et le titre n'en est point du tout désagréable. Enfin je lui ai dit : C'est votre grand-père, ce n'est pas le mien, faites-en tout ce que vous voudrez ; et je me suis réduit à éplucher des phrases. Tout cela amuse et rend la journée pleine ; mais, ma chère enfant, ces journées se passent loin de vous. Je ne vous écris jamais sans regrets, sans remords, et sans amertume.

1654. — A M. DARGET.

Mon cher confrère, votre laquais s'est enfui avant que j'aie ouvert le paquet le plus intéressant. Je viens de jeter les yeux sur l'épître du Salomon du Nord à son frère. Si tout le reste est du même ton, je n'aurai pas un coup de ciseau à donner à l'Hercule-Farnèse. L'épître est admirable en tout sens. Mon cher ami, tout ce que je vois et tout ce que j'entends me confirme dans la résolution que j'ai prise.

On a toujours la rage de m'envoyer de Paris des paquets énormes, qui ne valent pas dix lignes de ce que nous lisions hier. Quel exemple pour l'Académie de Berlin, et que je voudrais que sa majesté me permît de lui chercher un homme de lettres qui fournît son Académie de mémoires utiles, dans le goût du sien ! le monde est rassasié d'x x et de courbes. Quelle pitié de consumer son temps à calculer ce qui n'est pas notre bien, et que Cicéron est au-dessus d'Euler! *Vale.*

1655. — A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 6 novembre.

On sait donc à Paris, ma chère enfant, que nous avons joué à Potsdam la *Mort de César*, que le prince Henri est bon acteur, n'a point d'accent, et est très aimable, et qu'il y a ici du plaisir? Tout cela est vrai;... mais... les soupers du roi sont délicieux, on y parle raison, esprit, science ; la liberté y règne; il est l'âme de tout cela; point de mauvaise humeur, point de nuages, du moins point d'orages. Ma vie est libre et occupée ; mais... mais... opéras, comédies, carrousels, soupers à Sans-Souci, manœuvres de guerre, concerts, études, lectures ; mais... mais... la ville de Berlin, grande, bien mieux percée que Paris, palais, salles de spectacle, reines affables, princesses charmantes, filles d'honneur belles et bien faites, la maison de madame de Tyrconnell toujours pleine, et souvent trop ;... mais... mais..., ma chère enfant, le temps commence à se mettre à un beau froid.

Je suis en train de dire des *mais*, et je vous dirai : Mais il est impossible que je parte avant le 15 de décembre. Vous ne doutez pas que je ne brûle d'envie de vous voir, de vous embrasser, de vous parler. Ma rage de voir l'Italie n'approche pas des sentiments qui me rappellent à vous ; mais, mon enfant, accordez-moi encore un mois, demandez cette grâce pour moi à M. d'Argental; car je dis toujours au roi de Prusse que, quoique je sois son chambellan, je n'en appartiens pas moins à vous et à ce M. d'Argental. Mais est-il vrai que notre *Isaac* d'Argens est allé se confiner à Monaco avec sa femme, qui est grande virtuose? Il y a là un petit grain de folie ou une grande dose de philosophie. Il ferait bien de venir ici augmenter notre colonie.

Maupertuis n'a pas les ressorts bien liants, il prend mes dimensions durement avec son quart de cercle. On dit qu'il entre un peu d'envie dans ses problèmes. Il y a ici, en récompense, un homme trop gai; c'est La Mettrie. Ses idées sont un feu d'artifice toujours en fusées volantes. Ce fracas amuse un demi-quart d'heure, et fatigue mortellement à la longue. Il vient de faire, sans le savoir, un mauvais livre (1) imprimé à Potsdam, dans lequel il proscrit la vertu et les remords, fait l'éloge des vices, invite son lecteur à tous les désordres, le tout sans mauvaise intention. Il y a dans son ouvrage mille traits de feu, et pas une demi-page de raison : ce sont des éclairs dans une nuit. Des gens sensés se sont avisés de lui remontrer l'énormité de sa morale. Il a été tout étonné, il ne savait pas ce qu'il avait écrit : il écrira demain le contraire, si on veut. Dieu me garde de le prendre pour mon médecin ! il me donnerait du sublimé corrosif au lieu de rhubarbe, très innocemment, et puis se mettrait à rire. Cet étrange médecin est lecteur du roi; et ce qu'il y a de bon, c'est qu'il lui lit à présent l'*Histoire de l'Église*. Il en passe des centaines de pages, et il y a des endroits où le monarque et le lecteur sont prêts à étouffer de rire.

Adieu, ma chère enfant; on veut donc jouer à Paris *Rome sauvée?* mais..... mais..... Adieu ; je vous embrasse de tout mon cœur.

1656. — A M. DARGET.

Amice, credo hanc epistolam (2), quamvis grandem et verbosam, mittendam esse philosopho seu cæsari. Novum erit calcar ejus animo studii et consilii avido. Percipiet quam difficile sit scribere, quantâ cum sedulitate oporteat incudi opus suum sæpius reddere, et præsertim quantum gloriæ suæ, dicam etiam nostræ, intersit, ut qui maximus est in cæteris, maximus semper sit in hac ardua scribendi arte. Scribe mihi; meam epistolam confidenter mitte. Loquere de me, et a me amatus, me redama.

1657. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, ce 14 novembre.

Chie-en-pot-la-Perruque a été fidèle à sa destinée, et il est juste qu'il vous dise que les petits garçons courent toujours après lui. Vous saurez, mon cher ange, que j'ai eu le malheur d'inspirer à mon élève d'Arnaud la plus noble jalousie. Cet illustre rival était arrivé ici recommandé par le sage d'Argens, et attendu comme celui qui consolait Paris de ma décadence. Il arriva donc par le coche, tout seul de sa bande, et se donna pour un seigneur qui avait perdu sur les chemins ses titres de noblesse, ses poésies, et les portraits de ses maîtresses; le tout enfermé dans un bonnet de nuit.

Il fut un peu fâché de n'avoir que quatre mille huit cents livres d'appointements, de ne point souper avec le roi, de ne point coucher avec les filles d'honneur; et enfin, quand il me vit arrivé, il fut désespéré, quoique en vérité je n'aie pas plus les bonnes grâces des filles d'honneur que lui; mais le roi me traite avec des bontés distinguées; mais *Rome sauvée* a été très bien reçue, et son *Mauvais riche* assez mal. Il a fait de mauvais vers pour des filles; et comme les gazetiers, qui ont du goût, les avaient imprimés comme de beaux vers de ma façon, adressés à la princesse Amélie, quel parti a pris mon Baculard d'Arnaud? mon Baculard a voulu aussi désavouer une mauvaise *Préface* (3) qu'il avait voulu mettre au-devant d'une mauvaise édition qu'on a faite à Rouen de mes ouvrages. Il ne savait pas que j'avais expressément défendu qu'on fît usage de cette rapsodie, dont, par parenthèse, j'ai l'original écrit et signé de sa main. Il s'adresse donc à mon cher ami Fréron, il lui mande que je l'ai perdu à la cour, que j'ai mis en usage une politique profonde pour le perdre dans l'esprit du roi, que j'ai ajouté à sa *Préface* des choses horribles contre la France, et que, en un mot, il prie l'illustre Fréron d'annoncer au public, qui a les yeux sur Baculard, qu'il se lave les mains de cet ouvrage. Les regrattiers de nouvelles littéraires, qui écrivent ici les sottises de Paris, mandent ce beau désaveu. Par hasard le roi avait vu un

(1) Frédéric Ier. (G. A.)

(1) L'*Homme-plante*. (G. A.)
(2) Lettre à Frédéric du mois de novembre. (G. A.)
(3) *Dissertation historique sur les ouvrages de M. de Voltaire, par M. d'Arnaud, de l'Académie de Berlin*, 1750. (G. A.)

ancienne épreuve de cette belle *Préface*. Il l'a relue, et il a vu qu'il n'y avait pas un seul mot contre la France, que, par conséquent, Baculard est un peu menteur. Il a été un peu courroucé de ce procédé, et il avait quelque envie de renvoyer ce beau fils comme il était venu. J'ai cru qu'il était des règles du théâtre de parler en sa faveur, et des règles de la prudence de ne faire aucun éclat. Baculard d'Arnaud ne sait pas que son petit crime est découvert; je le mets à son aise, je ne lui parle de rien. Cependant le roi veut être instruit; il veut savoir s'il est vrai que d'Arnaud ait écrit à Fréron que je l'avais desservi dans l'esprit de sa majesté, etc. Il est bien aise d'être au fait. On m'a mandé cependant que cette affaire avait fait du bruit à Paris; que M. Berryer (1) avait voulu voir la lettre de d'Arnaud à Fréron; que cette lettre était publique. Franchement vous me rendrez, mon cher ange, un service essentiel, en me mettant au fait de toute cette impertinence. Et savez-vous bien quel service vous me rendrez? celui de me procurer plus tôt le bonheur de vous embrasser; car je ne puis partir d'ici que cette affaire ne soit éclaircie. Vous me direz : Voilà ces épines que j'avais prédites; pourquoi aller chercher des tracasseries à Berlin? n'en aviez-vous pas assez à Paris? que ne laissiez-vous Baculard briller seul sur les bords de la Sprée? Mais, mon cher ami, pouvais-je deviner qu'un jeune homme que j'ai élevé, et qui me doit tout, me jouât un tour si perfide? Qu'on mette au bout du monde deux auteurs, deux femmes, ou deux dévots, il y en aura un qui fera quelque niche à l'autre. L'espèce humaine étant faite ainsi, il n'y a d'autre parti à prendre que celui de se tirer d'affaire le plus prudemment et le plus honnêtement qu'il se pourra. Je vous supplie donc de me mander tout ce que vous savez. Ne pourrait-on pas avoir une copie de la lettre de d'Arnaud à Fréron? je ne dis pas de la lettre contenue dans les feuilles *fréroniques* (2), dans laquelle d'Arnaud désavoue la *Préface* en question; je parle de la lettre particulière dans laquelle il se déchaîne, lettre que Fréron aura sans doute communiquée.

A l'égard de cette *Préface* que j'ai proscrite il y a longtemps, j'ignore si le libraire de Rouen m'a tenu parole. J'ai fait ce que j'ai pu; mais à trois cents lieues on court risque d'être mal servi. Je voudrais que la *Préface*, et l'édition, et d'Arnaud, fussent à tous les diables. Je vous demande très humblement pardon de vous entretenir de ces niaiseries; mais ne me suis-je pas fait un devoir de vous rendre toujours compte de ma conduite et de mes petites peines? Chacun a les siennes, rois, bergers, et moutons. J'attends tout de votre amitié. Communiquez ma lettre au Coadjuteur qui est si paresseux d'écrire, et qui ne l'est jamais d'être bienfaisant.

P.-S. J'écris à M. Berryer; je lui envoie cette *Préface*, afin qu'il soit convaincu par ses yeux de l'imposture, qu'il impose silence à Fréron, ou qu'il l'oblige à se retracter.

1658. — A M. MORAND.

Potsdam, 7 novembre (3).

Les bontés, monsieur, que vous avez eues pour d'Arnaud, et l'estime véritable que vous m'avez toujours inspirée, m'autorisent à vous informer du malheur que le pauvre garçon s'est attiré par sa mauvaise conduite. Il ne tenait qu'à lui de jouir ici d'un sort heureux auquel il n'aurait jamais dû prétendre, et qu'il devait en partie à mes soins. Le roi lui donnait cinq mille francs de pension, et, s'il avait été sage, il était sûr d'une plus grande fortune. Sa majesté le regardait comme mon élève; et vous savez que je lui avais servi longtemps de père. Jugez, monsieur, quelle a été mon affliction, quand je l'ai vu se couvrir ici de ridicules et d'opprobres, soulever contre lui toute la nation, faire des dettes, se donner pour un homme de qualité, se plaindre de ne pas souper avec le roi, et couronner enfin tant d'impertinences par les perfidies les plus atroces. Il a forcé le roi à prendre la résolution de le chasser. Il pouvait encore éviter sa disgrâce, en demandant pardon, en se corrigeant; mais l'extravagante vanité qui le domine l'a poussé au précipice.

Je suis désespéré qu'un homme que nous avions aimé tous deux s'en soit rendu si indigne. Je sais qu'il a écrit contre moi, dans sa fureur, des calomnies absurdes; j'en ai la preuve, et j'ai en même temps les preuves qui manifestent son imposture. Il est douloureux pour moi et sans doute pour vous, monsieur, dont la probité et les mœurs aimables sont si connues, que ce soit encore un de vos commensaux qui soit de moitié dans toutes ces infamies. C'est le sieur Fréron à qui d'Arnaud s'est adressé pour répandre dans le public ces calomnies dont je me plains.

Je me flatte que vous savez à quoi vous en tenir, et que vous vous êtes assez aperçu qu'il n'y a que des hommes sages et approuvés du public qui méritent d'être de vos amis. Si Fréron approche encore de vous, il est d'un cœur aussi généreux que le vôtre de lui remontrer quel détestable emploi c'est de ne se servir de son esprit que pour tâcher de nuire à ses compatriotes, pour se faire de gaieté de cœur une foule d'ennemis qui, tôt ou tard, est à craindre; combien il est avilissant pour les belles-lettres d'amuser un public malin de querelles misérables, dont personne n'a que faire; que par là on se ferme toutes les portes, qu'on passe sa vie à faire du mal et à en essuyer, et qu'on se prépare des repentirs bien cuisants. Vous guérissez, monsieur, des maladies qui sont moins cruelles et moins dangereuses que celles-là (1); mais il est plus difficile de guérir les âmes que les corps.

Ce n'est que l'amour des lettres, que je voudrais qui fussent respectées, qui me fait parler ainsi. Je ne lis aucune des misérables brochures dont on dit que Paris est inondé. Je jouis du loisir le plus honorable auprès d'un des plus grands hommes de la terre; il me comble d'honneurs et de biens; mais dans mon bonheur, je songe toujours aux malheureux.

J'ai l'honneur d'être avec le dévouement le plus sincère, monsieur, etc. VOLTAIRE, *chambellan du roi de Prusse.*

1659. — A MADAME DENIS.

Potsdam, le 17 novembre.

Je sais, ma chère enfant, tout ce qu'on dit de Potsdam dans l'Europe. Les femmes surtout sont déchaînées, comme elles l'étaient, à Montpellier, contre M. d'Assouci (2); mais tout cela ne me regarde pas.

J'ai passé l'âge heureux des honnêtes amours,
Et n'ai point l'honneur d'être page.
Ce qu'on fait à Paphos, et dans le voisinage,
M'est indifférent pour toujours.

Je ne me mêle ici que de mon métier de raccommoder la prose et les vers du maître de la maison. Algarotti me disait, il y a quelque temps, qu'il avait vu, à Dresde, un prêtre italien fort assidu à la cour. Vous noterez qu'à Dresde presque tout le monde est luthérien, hors le roi. On demandait à cet *abbate* ce qu'il faisait : *Io sono*, répondit-il, *il catolico di sua maestà;* pour moi, je suis *il pedagogo di sua maestà*. Je me flatte que, en me renfermant dans mes bornes, je vivrai tranquillement.

J'ignore parfaitement tout ce qui se fait ici. Si j'avais été dans le palais de Pasiphaé, je l'aurais laissée faire avec son taureau, et j'aurais dit comme cet Anglais à peu près en pareil cas : « Je ne me mêle pas de leurs amours (3). » Les *mais*, ces éternels *mais* qui sont dans ma dernière lettre, ne tombent point du tout sur ce qu'on dit dans le monde, ni sur les reproches qu'on me fait en France d'être ici. Je vous expliquerai mon énigme quand nous nous verrons.

En attendant, je vous envoie *Rome* par le courrier de milord Tyrconnell. Faites de la république romaine tout ce qui vous plaira. Je suis toujours d'avis que cela est bon à jouer dans la grand'salle du Palais, devant *messieurs* des enquêtes ou devant l'Université. J'aime mieux, à la vérité, une scène de *César* et de *Catilina*, que tout *Zaïre;* mais cette *Zaïre* fait pleurer les saintes âmes et les âmes tendres. Il y en a beaucoup, et à Paris il y a bien peu de Romains.

Puisque le courrier me donne du temps, je ne peux m'empêcher de vous donner la clef d'un de ces *mais*, de peur que votre imagination ne fasse de fausses clefs. J'ai bien peur de dire au roi de Prusse comme Jasmin (4) : « Vous n'êtes pas trop corrigé, mon maître. » J'avais vu une lettre touchante, pathétique, et même fort chrétienne, que le roi avait daigné écrire à Darget, sur la mort de sa femme. J'ai appris que le même jour sa majesté avait fait une épigramme contre la défunte; cela ne laisse pas de donner à penser. Nous sommes ici trois ou quatre étrangers comme des moines dans une abbaye. Dieu veuille que le père abbé se contente de se moquer de nous! Cependant il y a ici une dose assez honnête *di questa rabbia detta gelosia*. Où l'envie ne se fourre-t-elle pas, puisqu'elle est ici? Ah! je vous jure qu'il n'y a rien à envier. Il n'y aurait qu'à vivre paisiblement; mais les rois sont comme les coquettes, leurs regards font des jaloux, et

(1) Lieutenant de police. Voyez, tome VI, les *Mémoires*. (G. A.)
(2) Il n'y en a pas trace. (G. A.)
(3) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

(1) Morand, avons-nous dit déjà, était chirurgien-major des Invalides. (G. A.)
(2) Voyez le *Voyage de Chapelle et Bachaumont*. (G. A.)
(3) Allusion aux mœurs de Potsdam. (G. A.)
(4) Dans l'*Enfant prodigue*, act. III, sc. VI. (G. A.)

Frédéric est une très grande coquette; mais, après tout, il y a cent sociétés dans Paris beaucoup plus infectées de tracasseries que la nôtre.

Le plus cruel de tous les *mais*, c'est que je vois bien, ma chère enfant, que ce pays-ci n'est pas fait pour vous. Je vois qu'on passe dix mois de l'année à Potsdam. Ce n'est point une cour, c'est une retraite dont les dames sont bannies. Nous ne sommes cependant pas dans un couvent d'hommes réguliers. Toutes choses mûrement considérées, attendez-moi à Paris. Adieu; que votre amitié me soutienne.

1660. — A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 24 novembre.

Le soleil levant (1) s'est allé coucher. Ce pauvre d'Arnaud s'ennuyait ici mortellement de ne voir ni roi ni comédienne, et de n'avoir que des baïonnettes devant le nez. Il avait épuisé son crédit à faire jouer à Charlottenbourg, il y a quelque temps, sa comedie du *Mauvais riche;* mais les pièces tirées du *Nouveau-Testament* ne réussissent pas ici; elle fut mal reçue. Il s'est regardé comme Ovide, dont on aurait sifflé une élégie chez les Gètes. Tout cela, joint à un peu de chagrin de voir moi, soleil couchant, passablement bien traité, l'a porté à demander son congé fort tristement. Le roi lui a ordonné très durement de partir dans vingt-quatre heures; et, comme les rois sont accablés d'affaires, il a oublié de lui payer son voyage. Mon enfant, mon triomphe m'attriste. Cela fait faire de profondes réflexions sur les dangers de la grandeur. Ce d'Arnaud avait une des plus belles places du royaume. Il était garçon-poëte du roi, et sa majesté prussienne avait fait pour lui des versiculets très galants. Nous n'avons point, depuis Bélisaire, de plus terrible chute. Comme le monarque traite un de ses deux soleils! Je lui avais écrit sur la route, quand j'allais à sa cour :

Quel diable de Marc-Antonin!
Et quelle malice est la vôtre!
Vous égratignez d'une main,
Lorsque vous caressez de l'autre.

On me fait plus que jamais patte de velours; mais... Adieu, adieu; je brûle de venir vous embrasser.

1661. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, le 28 novembre.

Mon cher ange, vous me rendrez bien la justice de croire que j'attends avec quelque impatience le moment de vous revoir; mais ni les chemins d'Allemagne, ni les bontés de Frédéric-le-Grand, ni le palais enchanté où ma chevalerie errante est retenue, ni mes ouvrages, que je corrige tous les jours, ni l'aventure de d'Arnaud, ne me permettent de partir avant le 15 ou le 20 de décembre.

Croiriez-vous bien que votre chevalier de Mouhi s'est amusé à écrire quelquefois des sottises contre moi dans un petit écrit intitulé la *Bigarrure?* Je vous l'avais dit, et vous n'avez pas voulu le croire; rien n'est plus vrai ni si public. Il n'y a aucun de ces animaux-là qui n'écrivît quelques pauvretés contre son ami, pour gagner un écu, et point de libraire qui n'en imprimât autant contre son propre frère. On ne fait pas assurément d'attention à la *Bigarrure* du chevalier de Mouhi; mais vous m'avouerez qu'il est fort plaisant que ce Mouhi me joue de ces tours-là. Il vient de m'écrire une longue lettre, et il se flatte que je le placerai à la cour de Berlin. Je veux ignorer ces petites impertinences qu'on ne peut attribuer qu'à de la folie; il ne faut pas se fâcher contre ceux qui ne peuvent pas nuire. J'ai mandé à ma nièce qu'elle fît réponse pour moi, et qu'elle l'assurât de tous mes sentiments pour lui et pour la chevalière.

Votre *Aménophis* est de Linant (2). C'est l'*Artaxerce* de Metastasio. Ce pauvre diable a été sifflé de son vivant et après sa mort. Les sifflets et la faim l'avaient fait périr; digne sort d'un auteur! Cependant vos badauds ne cessent de battre des mains à des pièces qui ne valent guère mieux que les siennes. Ma foi, mon cher ange, j'ai fort bien fait de quitter ce beau pays-là, et de jouir du repos auprès d'un héros, à l'abri de la canaille qui me persécutait, des graves pédants qui ne me défendaient pas, des dévots qui, tôt ou tard, m'auraient joué un mauvais tour, et de l'envie, qui ne cesse de sucer le sang que quand on n'en a plus. La nature a fait Frédéric-le-Grand pour moi. Il faudra que le diable s'en mêle, si les dernières années de ma vie ne sont pas heureuses auprès d'un prince qui pense en tout comme moi, et qui daigne m'aimer autant qu'un roi en est capable. On croit que je suis dans une cour, et je suis dans une retraite philosophique; mais vous me manquez, mes chers anges. Je me suis arraché la moitié du cœur pour mettre l'autre en sûreté, et j'ai toujours mon grand chagrin dont nous parlerons à mon retour. En attendant, je joins ici, pour vous amuser, une page d'une épître (1) que j'ai corrigée. Il me semble que vous y êtes pour quelque chose; il s'agit de la vertu et de l'amitié. Dites-moi si l'allemand a gâté mon français, et si je me suis rouillé comme Rousseau. N'allez pas croire que j'apprenne sérieusement la langue tudesque; je me borne prudemment à savoir ce qu'il en faut pour parler à mes gens, à mes chevaux. Je ne suis pas d'un âge à entrer dans toutes les délicatesses de cette langue si douce et si harmonieuse; mais il faut savoir se faire entendre d'un postillon. Je vous promets de dire des douceurs à ceux qui me mèneront vers mes chers anges. Je me flatte que madame d'Argental, M. de Pont de Veyle, M. de Choiseul, M. l'abbé de Chauvelin, auront toujours pour moi les mêmes bontés; et qui sait si un jour... car... Adieu; je vous embrasse tendrement. Si vous m'écrivez, envoyez votre lettre à ma nièce. Je baise vos ailes de bien loin.

(1) D'Arnaud. (G. A.)

(2) Cette tragédie est de Saurin. (G. A.)

1662. — A M. THIERIOT.

Potsdam, novembre.

Quoique vous paraissiez m'avoir entièrement oublié, je ne puis croire que vous m'ayez effacé de votre cœur; vous êtes toujours dans le mien. Vous devez être un peu consolé d'avoir été remplacé par un homme tel que d'Arnaud. La manière dont il s'acquittait, à Paris, de la commission dont il était honoré, devait servir à vous faire regretter; et la manière dont il s'est conduit ici a achevé de le faire connaître. Je ne me repens point du bien que je lui ai fait, mais j'en suis bien honteux. S'il n'avait été qu'ingrat envers moi, je ne vous en parlerais pas; je le laisserais dans la foule de ses semblables; mais je suis obligé de vous apprendre que par sa mauvaise conduite il vient de forcer le roi à le chasser. Ses égarements ont commencé par la folie, et ont fini par la scélératesse.

Il débuta, en arrivant en cour par le coche, par dire qu'il était un homme de grande condition, qu'il avait perdu ses titres de noblesse et les portraits de ses maîtresses, avec son bonnet de nuit. On l'avait recommandé comme un homme à talent, et le roi lui donnait environ cinq mille livres de pension. Ce beau fils, tiré de la boue et de la misère, affectait de n'être pas content, et disait tout haut que le roi se faisait tort à lui-même en ne lui donnant que cinq mille écus de pension, et en ne le faisant pas souper avec lui. Il dit qu'il soupait tous les jours, à Paris, avec M. le duc de Chartres et M. le prince de Conti. Il crut qu'il était du bon air de parler avec mépris de la nation et des finances.

A cet excès d'impertinence et de démence succédèrent les plus grandes bassesses. Il escroqua de l'argent à M. Darget et à bien d'autres; il se répandit en calomnies; et enfin, devenu l'exécration et le mépris de tout le monde, il a forcé sa majesté à le renvoyer. Il a eu encore la vanité de demander son congé, après l'avoir reçu, pour faire croire, à Paris, qu'un homme de sa naissance et de son mérite n'avait pu s'accoutumer de la simplicité des mœurs qui règnent dans cette cour.

Vous savez peut-être que, quand il a vu l'orage prêt à fondre sur lui, le perfide a prétendu se ménager une ressource en France en écrivant à cet autre scélérat de Fréron, et en prétendant qu'on avait inséré des traits contre la France dans une *Préface* qu'il avait faite, il y a environ dix-huit mois, pour une édition de mes ouvrages. Vous noterez que, ayant fait cette *Préface* pour obtenir de moi quelque argent, il me l'a laissée écrite et signée de sa main; qu'il n'y avait pas un mot dont on pût seulement tirer la moindre induction maligne; mais qu'elle était si mal écrite que, il y a huit mois, je défendis qu'on en fît usage. Malgré tout cela, ce beau fils s'est donné le plaisir d'essayer jusqu'où l'on pouvait pousser l'ingratitude, la folie et la noirceur. Les pervers sont d'étranges gens; ils se liguent à trois cents lieues l'un de l'autre; mais il arrivera tôt ou tard à Fréron ce qui vient d'arriver au nommé Baculard; il sera chassé, si mieux n'est, et peut-être, tout *Prussien* (2) que je suis, je trouverai au moins le secret de faire taire ce dogue.

Voilà, mon cher ami, ce que sont ces hommes qui préten-

(1) *Epître à un ministre d'Etat sur l'encouragement des arts,* faite en 1740 (G. A.)

(2) C'est ainsi qu'on qualifiait Voltaire à Paris : « A six sous le Prussien! » criaient dans les rues les marchands d'estampes. (G. A.)

dent à la littérature; voilà de nos monstres! *O inhumaniores litteræ!* Je gémis sur les belles-lettres, si elles sont ainsi infectées; et je gémis sur ma patrie, si elle souffre les serpents que les cendres des Desfontaines ont produits. Mais, après tout, en plaignant les méchants et ceux qui les tolèrent, en plaignant jusqu'à d'Arnaud même, tombé par l'opprobre dans la misère, je ne laisse pas de jouir d'un repos assez doux, de la faveur et de la société d'un des plus grands rois qui aient jamais été, d'un philosophe sur le trône, d'un héros qui méprise jusqu'à l'héroïsme, et qui vit dans Potsdam comme Platon vivait avec ses amis. Les dignités, les honneurs, les bienfaits, dont il me comble, sont de trop. Sa conversation est le plus grand de ses bienfaits. Jamais on ne vit tant de grandeur et si peu de morgue; jamais la raison la plus pure et la plus ferme ne fut ornée de tant de grâces. L'étude constante des belles-lettres, que tant de misérables déshonorent, fait son occupation et sa gloire. Quand il a gouverné, le matin, et gouverné seul, il est philosophe le reste du jour, et ses soupers sont ce qu'on croit que sont les soupers de Paris; ils sont toujours délicieux; mais on y parle toujours raison; on y pense hardiment; on y est libre. Il a prodigieusement d'esprit, et il en donne. Ma foi, d'Arnaud avait raison de vouloir souper avec lui; mais il fallait en être un peu plus digne.

Adieu; quand vous souperez avec M. de La Popelinière, songez aux soupers de Frédéric-le-Grand; félicitez-moi de vivre de son temps, et pardonnez à l'envie si mon bonheur extrême et inouï lui fait grincer les dents.

1663. — A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Potsdam, le 8 décembre.

Recevez, madame, mes hommages, mes regrets, mes souhaits, des gouttes d'Hoffman, et des pilules de Stahl, par M. d'Hamon, mon camarade en chambellanie, et mon très supérieur en négociations. Il est envoyé du roi de Prusse; il vient resserrer les liens des deux nations. Il aura bien de la peine à les rendre aussi forts et aussi durables que ceux qui m'attachent à vous. Que n'ai-je pu l'accompagner! mais sa jeunesse et sa santé lui permettent d'affronter les glaces. J'avais trop présumé de moi; mon cœur m'avait séduit, selon sa louable coutume; il m'avait fait accroire que je pourrais bientôt revoir mes chers anges; mais l'archange Frédéric, et le froid, et ma poitrine serrée, me retiendront le mois de janvier. Je vous apporterai, madame, une autre cargaison un peu plus ample de gouttes et de pilules. Le médecin du roi, qui doit me les donner, est allé accompagner madame la margrave de Bareuth, et il est difficile de trouver à Potsdam, qui est à huit lieues de Berlin, de ces pilules de Stahl, dont personne ne fait ici usage. Il en est de ces pilules comme de moi, elles ne sont point prophètes dans leur pays. Il semble qu'il faille se transplanter pour réussir. On va chercher bien loin le bonheur et la santé; tout cela est à présent chez vous. M. d'Argental m'a mandé que votre santé était raffermie; ainsi me voilà un peu consolé. Si les ministres ont à cœur autre chose que les intérêts politiques, M. d'Hamon vous dira, madame, le tort extrême que vous faites ici a mon bonheur; il vous dira que, sans vous, je serais un des plus heureux hommes de ce monde. Le ciel n'a pas voulu que le royaume de Frédéric-le-Grand et le vôtre fussent dans le même climat. Il y a loin de la rue Saint Honoré (1) à Potsdam; mais vous étendez votre empire partout. Je suis à Potsdam votre sujet comme à Paris. J'ai crié, dans toutes mes lettres, après M. de Pont de Veyle, M. de Choiseul, M. l'abbé de Chauvelin; ils sont tous deux indifférents; ils ne pensent à moi que quand il est question d'une tragédie. Le roi de Prusse n'en use pas ainsi; Paris endurcit le cœur. Vous avez trop de plaisirs, vous autres, pour penser à un homme de l'autre monde, que quarante ans de tracasseries, de cabales, d'injustices et de méchancetés, ont forcé enfin de venir chercher le repos dans le séjour de la gloire. Adieu, madame; conservez-moi des bontés qu'en vérité mon cœur mérite. J'ai reçu une lettre de M. d'Argental, du 24 novembre, toute en Baculard (2). Vous savez que le roi l'a chassé honteusement, comme il le méritait. Il s'est réfugié à Dresde, où il dit qu'il était le favori des rois et des reines, et qu'une grande passion d'une grande princesse pour ce grand Baculard l'a obligé de s'arracher aux plaisirs de Berlin, et de venir faire les délices de Dresde. Bonsoir, mes divins anges; je vous recommande l'envoyé de Prusse, et j'espère le suivre bientôt. Comptez qu'il m'a été absolument impossible d'avancer mon voyage, et que, quand je vous parlerai, vous ne me condamnerez sur rien.

(1) Le ménage d'Argental demeurait alors dans cette rue, en face de celle de la Sourdière. (G. A.)

(2) D'Argental n'y parlait en effet que de d'Arnaud, « matière abjecte, » disait-il. On suppose que cette lettre ostensible fut écrite d'après des notes fournies par Voltaire. (G. A.)

1664. — A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

Potsdam, ce 8 décembre.

Madame, au lieu des ambassadeurs gaulois, que j'ai retranchés de *Rome sauvée*, en voici un qui m'est témoin que je porte toujours à la cour du roi son maître les chaînes de votre altesse sérénissime, et qui vous répondra de ma fidélité, quoique j'aie l'air d'être inconstant. Il peut dire si votre altesse sérénissime a ici des adorateurs, et si elle n'est pas de ces divinités qui ont des temples chez toutes les nations. M. d'Hamon, chambellan de sa majesté le roi de Prusse, et son envoyé extraordinaire en France, aura l'honneur de vous adresser son encens de plus près que moi; mais je me flatte de le suivre bientôt. J'ai cru, madame, que mes hommages en seraient mieux reçus, s'ils vous étaient présentés par des mains qui vont resserrer encore les liens de l'amitié de deux grands rois. Il n'y avait au monde que Frédéric-le-Grand qui pût m'enlever à la cour de madame la duchesse du Maine; mais tous les héros passés et présents ne diminueront jamais rien de mon admiration et de l'attachement que je lui ai voué pour toute ma vie. Les grands hommes me rappelleraient sans cesse son idée, si elle pouvait s'effacer jamais de mon cœur.

Je suis avec le plus profond respect, madame, etc.

1665. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, ce 11 décembre.

Me voilà toujours Sancho-Pança dans mon île (1), après avoir été *Chie-en-pot-la-Perruque* parfois. Mes divins anges, comment voulez-vous que je me mette en chemin avec ma chétive santé, et que je sorte du coin du feu pour m'embourber dans la Vestphalie? Je m'étais cru capable de revenir au mois de janvier; vous me faisiez oublier mon âge, ma faiblesse, et enfin le roi de Prusse lui-même; mais, quand il s'agit de s'empaqueter par ce temps-ci pour faire trois cents lieues, quand on va voir de beaux opéras italiens, quand ce grand roi a encore un peu besoin de moi, lorsque enfin la ridicule et désagréable aventure de ce maudit Baculard demande absolument ma présence, ne me pardonnerez-vous pas de rester encore un peu? Mes anges, pardon : je ne peux m'en dispenser, mille raisons m'y forcent; mais, ô anges! Belzébuth aurait-il un plus damné projet que celui de faire jouer *Rome sauvée* à présent, et de me livrer à la rage de la malice et de l'envie? Le public a été pour moi, quand Boyer, l'*ancien âne* (2) de Mirepoix, me persécutait; quand il avait, avec l'eunuque Bagoas (3), l'insolence et le crédit de m'exclure de l'Académie; mais, à présent qu'on me croit heureux, tout est devenu Boyer. Mon éloignement ramènerait les esprits, si c'était un exil : mais on m'a regardé comme un homme piqué, comblé d'honneurs et de biens, et on voudrait me faire entendre les sifflets de Paris dans le cabinet du roi de Prusse. Je suis né plus impatient que vous, et cependant j'ai ici plus de patience. Je sais attendre, et je vois évidemment que jamais je n'ai eu plus besoin d'être un petit Fabius *Cunctator*. Si on pouvait me rendre un vrai service, ce serait de faire jouer *Sémiramis* et *Oreste*. On va bien les représenter ici; pourquoi leur préférerait-on, à Paris, le *Comte d'Essex*, et je ne sais combien de plats ouvrages qui sont en possession d'être joués et méprisés? Cependant, dites-moi si M. Maboul, ce savant homme, est encore à la tête de la littérature. Quel fortuné mortel a les sceaux? quel autre est à la tête des lois, ou du moins de ce qu'on appelle de ce beau nom? Il y a un an que je plaide par humeur en France, contre un coquin qui s'est avisé de vouloir être jugé en la prévôté du Louvre, sous prétexte que j'étais de la maison du roi. J'ai voulu le remettre dans les règles, le renvoyer à son juge naturel, et ce beau réglement de juges n'a pu encore être fait. Si pareille chose arrivait ici, le magistrat qui en serait coupable serait sévèrement puni; car le roi a dit lui-même :

> J'appris à distinguer l'homme du souverain,
> Et je fus roi sévère et citoyen humain (4).

En effet, il est tout cela, et tout va bien, et on est heureux. Salomon était un pauvre homme en comparaison de lui. Il ne lui manque que de connaître un peu plus tôt ses Bacu-

(1) Potsdam est dans une île. (G. A.)

(2) Voyez, tome VI, les *Mémoires*. (G. A.)

(3) Maurepas. Voyez, tome VI, *Zadig*. (G. A.)

(4) *Épître à mon esprit*. (G. A.)

lards. Je vous remercie, mon cher et respectable ami, de la lettre que vous m'avez écrite sur ce malheureux correspondant de Fréron. Et on souffre des Frérons ! et ils sont protégés ! et on veut que je revienne !

Virtutem incolumem odimus,
Sublatam ex oculis quærimus, invidi! (Hor., lib. III, od. xxiv.)

On a tant fait, à force d'équité et de bonté, qu'on m'a chassé de mon pays. Les orages m'ont conduit dans un port tranquille et glorieux; je ne le quitterai absolument que pour vous.

1666. — A MADAME DENIS.

A Berlin, au château, le 26 décembre.

Je vous écris à côté d'un poêle, la tête pesante et le cœur triste, en jetant les yeux sur la rivière de la Sprée, parce que la Sprée tombe dans l'Elbe, l'Elbe dans la mer, et que la mer reçoit la Seine, et que notre maison de Paris est assez près de cette rivière de Seine; et je dis : Ma chère enfant, pourquoi suis-je dans ce palais, dans ce cabinet qui donne sur cette Sprée, et non pas au coin de notre feu? Rien n'est plus beau que la décoration du palais du soleil dans *Phaéton*. Mademoiselle Astrua est la plus belle voix de l'Europe; mais fallait-il vous quitter pour un gosier à roulades et pour un roi? Que j'ai de remords, ma chère enfant! que mon bonheur est empoisonné! que la vie est courte! qu'il est triste de chercher le bonheur loin de vous! et que de remords si on le trouve!

Je suis à peine convalescent; comment partir? Le char d'Apollon s'embourberait dans les neiges détrempées de pluie qui couvrent le Brandebourg. Attendez-moi, aimez-moi, recevez-moi, consolez-moi, et ne me grondez pas. Ma destinée est d'avoir affaire à Rome, de façon ou d'autre. Ne pouvant y aller, je vous envoie *Rome* en tragédie, par le courrier de Hambourg, telle que je l'ai retouchée; que cela serve du moins à amuser les douleurs communes de notre éloignement. J'ai bien peur que vous ne soyez pas trop contente du rôle d'Aurélie. Vous autres femmes vous êtes accoutumées à être le premier mobile des tragédies, comme vous l'êtes de ce monde. Il faut que vous soyez amoureuses comme des folles, que vous ayez des rivales, que vous fassiez des rivaux; il faut qu'on vous adore, qu'on vous tue, qu'on vous regrette, qu'on se tue avec vous. Mais, mesdames, Cicéron et Caton ne sont pas galants; César et Catilina couchaient avec vous, j'en conviens, mais assurément ils n'étaient pas gens à se tuer pour vous. Ma chère enfant, je veux que vous vous fassiez homme pour lire ma pièce. Envoyez prier l'abbé d'Olivet de vous prêter son bonnet de nuit, sa robe de chambre, et son *Cicéron*, et lisez *Rome sauvée* dans cet équipage.

Pendant que vous vous arrangerez pour gouverner la république romaine sur le théâtre de Paris, et pour travestir en Caton et en Cicéron nos comédiens, je continuerai paisiblement à travailler au *Siècle de Louis XIV*, et je donnerai à mon aise les batailles de Nervinde et d'Hochstedt. Variété, *c'est ma devise*. J'ai besoin de plus d'une consolation. Ce ne sont point les rois, ce sont les belles-lettres qui la donnent.

1667. — A M. DARGET.

Décembre (1).

Mon cher ami, j'ai tenté toutes les voies possibles pour racheter à prix d'argent la quatrième persécution que j'essuie depuis que je suis ici. On a empêché Hirschell de s'accommoder dans le temps que j'avais en main de quoi le faire mettre en prison. Enfin je me suis adressé à la justice; et la justice, qui ne connaît rien aux intrigues et aux tracasseries, l'a fait arrêter. Un homme considérable m'a dit ce matin : « Je vous plains fort, on voudrait que vous fussiez hors d'ici, voilà la source de tout. »

Mon cher ami, je vous réponds que toutes les friponneries seront reconnues, que toute justice sera accomplie. Vous êtes ma consolation.

Voulez-vous manger avec moi aujourd'hui du rôt du roi, et me rendre le petit griffonnage que je vous donnai avant-hier? Bonjour. Quand le petit Vigne (2) commencera-t-il?

(1) C'est à tort, croyons-nous, que ce billet a été classé à l'année 1751. Il doit être de décembre 1750. (G. A.)
(2) Secrétaire de Darget. Peut-être était-il chargé de copier le *Siècle de Louis XIV*. (G. A.)

1668. — A M. LESSING (1).

A Berlin, 1er janvier 1751 (2).

On vous a déjà écrit, monsieur, pour vous prier de rendre l'exemplaire qu'on m'a dérobé et qu'on a remis entre vos mains. Je sais qu'il ne pouvait être confié à un homme moins capable d'en abuser et plus capable de le bien traduire. Mais comme j'ai depuis corrigé beaucoup cet ouvrage, et que j'y ait fait insérer plus de quarante cartons, vous me feriez un tort considérable de le traduire dans l'état où vous l'avez. Vous m'en feriez un beaucoup plus grand encore de souffrir qu'on imprimât le livre en français; vous ruineriez M. de Francheville (3), qui est un très honnête homme et qui est l'éditeur de cet ouvrage. Vous sentez qu'il serait obligé de porter ses plaintes au public et aux magistrats de Saxe. Rien ne pourrait vous nuire davantage et vous fermer plus certainement le chemin de la fortune. Je serais très affligé si la moindre négligence de votre part, dans cette affaire, mettait M. de Francheville dans la cruelle nécessité de rendre ses plaintes publiques.

Je vous prie donc, monsieur, de me renvoyer l'exemplaire qu'on vous a déjà redemandé en mon nom; c'est un vol qu'on m'a fait. Vous avez trop de probité pour ne pas réparer le tort que j'essuie.

Je serai très satisfait que non seulement vous traduisiez le livre en allemand, mais que vous le fassiez paraître en italien, ainsi que vous l'avez dit au précepteur des enfants de M. de Schulembourg. Je vous renverrai l'ouvrage entier avec tous les cartons et tous les renseignements nécessaires, et je récompenserai avec plaisir la bonne foi avec laquelle vous m'aurez rendu ce que je vous redemande. On sait malheureusement, à Berlin, que c'est mon secrétaire Richier qui a fait ce vol. Je ferai ce que je pourrai pour ne pas perdre le coupable, et je lui pardonnerai même, en faveur de la restitution que j'attends de vous. Ayez la bonté de me faire tenir le paquet par les chariots de poste, et comptez sur ma reconnaissance, étant entièrement à vous.

1669. — A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

Berlin, ce 1er janvier 1751.

Madame, j'ai appris la maladie de votre altesse sérénissime avec douleur, avec effroi, et son rétablissement avec des transports de joie. On fait des vœux dans le pays où je suis, où les beaux-arts commencent à naître, comme on en fait en France, où ils dégénèrent. On y souhaite ardemment votre conservation si nécessaire au maintien du bon goût et de la vraie politesse de l'esprit, dont votre altesse est le modèle. Vivez, madame, aussi longtemps que M. de Fontenelle, mais, quand vous vivriez encore plus longtemps, vous ne verriez jamais un temps tel que celui dont vous avez été l'ornement et la gloire.

Je suis avec un profond respect et un attachement inviolable, madame, etc.

1670. — A MADAME DENIS.

A Berlin, le 3 janvier.

Ma chère enfant, je vais vous confier ma douleur. Je ne veux plus garder de filles. Vous connaissez *Jeanne*, cette brave *Pucelle d'Orléans*, qui nous amusait tant, et que j'ai chantée dans un autre goût que celui de Chapelain. Cette *Pucelle*, faite pour être enfermée sous cent clefs, m'a été volée. Ce grand flandrin de Tinois n'a pas résisté aux prières et aux présents du prince Henri, qui mourait d'envie d'avoir *Jeanne* et *Agnès* en sa possession. Il a transcrit le poëme, il a livré mon sérail au prince Henri pour quelques ducats. J'ai chassé Tinois; je l'ai renvoyé dans son pays. J'ai été me plaindre au prince Henri; il m'a juré qu'elle ne sortirait jamais de ses mains. Ce n'est, à la vérité, qu'un serment de prince, mais il est honnête homme. Enfin il est aimable, il m'a séduit; je suis faible, je lui ai laissé *Jeanne;* mais s'il arrive jamais un malheur, si l'on fait une seconde copie, où me cacher? ma barbe devient fort grise, le poëme de la *Pucelle* jure avec mon âge et le *Siècle de Louis XIV*.

Quand j'étais jeune, j'aurais volontiers souffert qu'on m'eût

(1) Le célèbre littérateur allemand, mort en 1781. — Il s'agit ici du *Siècle de Louis XIV* corrigé, que le jeune Lessing avait par indiscrétion emporté de chez son ami M. Richier, secrétaire de Voltaire, mais qu'il rendit aussitôt. (*A. François.*)
(2) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(3) Conseiller aulique de Prusse et membre de l'Académie de Berlin. (*A. François.*)

dit : *Dove avete pigliato tante coglionerie* (1)? mais aujourd'hui cela serait trop ridicule. Savez-vous bien que le roi de Prusse a fait un poëme dans le goût de cette *Pucelle*, intitulé le *Palladion*? Il s'y moque de plus d'une sorte de gens; mais je n'ai point d'armée comme lui; je n'ai point gagné de batailles; et vous savez que,

> Selon ce que l'on peut être (2),
> Les choses changent de nom.

Enfin j'éprouve deux sentiments bien désagréables, la tristesse et la crainte; ajoutez-y les regrets, c'est le pire état de l'âme.

Je vous ai prié, par ma dernière lettre (3), de faire préparer mon appartement pour un chambellan du roi de Prusse, qu'il envoie en France pour un beau traité concernant les toiles de Silésie. Puisqu'il me loge, il est juste que je loge son envoyé; mais ayez surtout soin de notre petit théâtre. Je compte toujours le revoir. Ah! faut-il vivre d'espérance! Adieu; je vous embrasse tristement.

1671. — A M. DARGET.

A Berlin, 4 janvier 1751.

Mon cher ami, je vous renvoie les nouvelles dont votre amitié m'a fait part, je ne crois point que ma nièce épouse le marquis de Chimène (4); mais tout Paris le dit, et tout peut arriver. Votre correspondant n'est pas d'ailleurs trop bien informé. Il est faux que Grandval joue Caton, il joue César. Il n'est pas plus vrai qu'on ait laissé indécis ce grand procès entre Clairon et Gaussin. Madame de Pompadour et le duc de Fleury ont donné gain de cause à Clairon. Il est vrai que cette grande affaire fait une guerre civile. Peuple heureux, qui n'a d'autre trouble ni d'autre inquiétude! N'admirez-vous pas l'importance avec laquelle Morand (5) traite à fond ces misères? Au moins, mon ami, ces amusements valent mieux que de l'ennui, de la neige, une mauvaise santé, et des inégalités. J'envoie au roi un exemplaire et demi; cela fait deux avec le premier tome que vous avez. J'espère que ce n'est que pour ses bibliothèques. Je mets des cartons tant que je peux. Il faut passer sa vie à se corriger. Dès que l'ouvrage sera en état, je commencerai assurément par vous.

Je me flatte que je viendrai vous voir lundi; mais je ne peux répondre d'un quart d'heure dans l'état où je suis.

Voici la copie d'une lettre dont vous pourrez amuser le roi. Il est plaisant qu'on ne veuille pas que je rende justice au prince Eugène. Bonsoir; je vous embrasse tendrement.

1672. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 9 janvier.

Ce climat-ci me tue, mes anges; et vous me tuez encore par vos reproches, par vos rigueurs, par vos injustices. Vous me rendez responsable des saisons, de ma mauvaise santé, des affaires qui me retiennent, d'une édition qu'il faut que je corrige tout entière, et qui demande un travail immense. J'ai été retenu de mois en mois, de semaine en semaine. Une petite partie de mon âme est ici, l'autre est avec vous. Je n'ose plus, de peur de mentir, vous dire : Je partirai dans huit jours, dans quinze : mais ne soyez point surpris de me revoir bientôt; ne le soyez pas non plus, si je ne peux être dans votre paradis qu'au mois de mars. Mes anges, la destinée se joue des faibles mortels; elle vous force, vous, monsieur d'Argental, à courir par la ville dès que quatre heures après midi sont sonnées; elle fait rester madame d'Argental dans sa chaise longue; elle fait mourir le fade Roselly par l'insipide Ribou (6); elle tue le maréchal de Saxe à Chambord (7), après l'avoir respecté à Lawfeld; elle a fait jouer des parades à votre frère; elle oblige le roi de Prusse d'aller tous les jours à la parade de ses soldats, et à faire des vers: elle m'a tiré de mon lit pour m'envoyer de Paris à Potsdam en bonnet de nuit. Je sais bien qu'il eût été plus doux de continuer notre petite vie douce et sybarite, de jouer de temps en temps la comédie dans mon grenier, de jouir de votre société charmante. Je sens mon tort, mon cher et respectable ami; je suis venu mourir à trois cents lieues. Un

(1) Mot du cardinal Hippolyte d'Est à l'Arioste. (*Clogenson.*)

(2) Et suivant ce qu'on peut être,
Les choses changent de nom. (*Amphitryon.*)

(3) On n'a pas cette lettre. (G. A.)

(4) Ximenès, qu'on prononce Chimène. Il était un des amants de madame Denis. (G. A.)

(5) Pierre Morand, correspondant de Frédéric. (G. A.)

(6) L'acteur Roselly fut tué en duel par son camarade Ribou. (G. A.)

(7) 30 novembre. (G. A.)

héros, un grand homme a beau faire, il ne remplace point un ami.

J'ai tort; ne croyez pas que je sois avec vous comme les pécheurs avec Dieu, qui se tournent vers lui quand ils sont malades. Au contraire, la maladie est presque la seule raison qui a retardé mon départ; car, dès que j'ai un rayon de santé, je suis prêt à demander des chevaux de poste. On vous dira peut-être que, tout languissant que je suis, je ne laisse pas de jouer la comédie; mais vous remarquerez que je suis le bon homme Lusignan; je le représente d'après nature, et tout le monde a avoué qu'on ne pouvait pas avoir l'air plus mourant. On dit que Bellecour ne réussit pas si bien avec sa belle figure; mais, mon cher ange, ne parlons des délices du théâtre que quand je serai à Paris. Puisque vous êtes toujours, comme le peuple romain, fou des spectacles, j'ai de quoi vous amuser.

Il y avait, depuis un mois, une grande lettre pour madame d'Argental, avec un paquet, entre les mains d'un envoyé prussien qui devait loger chez moi à Paris. Cet envoyé ne part pas sitôt, et peut-être le devancerai-je. Bonsoir, mes divins anges.

Non, non, vraiment; notre Prussien partira avant moi, et comptez, mes anges, que j'en suis pénétré de douleur.

1673. — A M. LE BARON DE MARSCHALL.

Ce mardi.... (1).

Je ne joue point, monsieur, dans *Andromaque;* je ne joue que contre un juif (2) pendable et protégé qui me vole douze mille écus à la barbe de Dieu, du roi et des juges. J'ignore comment si je pourrai être au château à l'heure qu'on jouera la pièce. Cependant, monsieur, si vous voulez hasarder d'être à cinq heures chez moi, je ferai l'impossible pour m'y trouver et recevoir vos ordres. Adieu, monsieur, je vous aime de tout mon cœur, cela vaut mieux que toutes les f... cérémonies inventées pour gêner la société. Les Romains, qui valaient mieux que nous, disaient : *Vale.*

1674. — A MADAME DENIS.

A Berlin, le 12 janvier.

Enfin voici notre chambellan d'Hamon. Il vous remettra mon gros paquet, il couchera dans mon lit. J'aimerais mieux y être que dans celui où je suis; c'est pourtant le lit du grand-électeur. C'est le bisaïeul du roi régnant. Chaque pays a son grand homme. Il avait du moins un bon lit, chose assez rare de son temps. Le dernier roi ne connaissait pas ce luxe-là. Il serait bien étonné de me voir ici, et encore plus d'y voir un opéra italien. Il avait beaucoup d'argent et des chaises de bois. Les choses ont un peu changé. On a conservé l'argent, on a gagné des provinces, et on a rembourré les fauteuils. Ce n'est pas que je sois logé ici aussi bien que chez moi; mais je le suis beaucoup mieux que je ne mérite.

Nous avons joué *Zaïre*. La princesse Amélie était Zaïre, et moi le bon homme Lusignan. Notre princesse joue bien mieux Hermione; aussi est-ce un plus beau rôle. Madame Tyrconnell s'est très honnêtement tirée d'Andromaque. Il n'y a guère d'actrices qui aient de plus beaux yeux. Pour milord Tyrconnell, c'est un digne Anglais. Son rôle est d'être à table. Il a le discours serré et caustique, je ne sais quoi de franc que les Anglais ont, et que les gens de son métier n'ont guère (3). Le tout fait un composé qui plaît.

Vous m'avouerez qu'un Anglais, envoyé de France en Prusse, des tragédies françaises jouées à la cour de Berlin, et moi transplanté à cette cour, auprès d'un roi qui fait autant de vers que moi, pour le moins, voilà des choses auxquelles on ne devait pas s'attendre. Lisez bien mon gros paquet que d'Hamon doit vous rendre, et envoyez-moi vos ordres par le courrier de Hambourg. D'Hamon (4) est un vrai nom de comédie; mais il ne joue que sa comédie de négociateur. Pour moi, je ne m'accoutume ni au rôle que je joue, ni à votre absence, soyez-en bien convaincue.

1675. — A M. LE BARON DE MARSCHALL.

Potsdam, ce samedi.... (5).

Vous avez manqué la comédie ces jours passés; venez, monsieur, réparer cela aujourd'hui, après le souper de la

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

(2) Hirsch. (G. A.)

(3) Voltaire a mis en scène lord Tyrconnell dans sa *Pucelle d'Orléans*. (G. A.)

(4) Voltaire écrivait *Damon*. (G. A.)

(5) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

reine-mère. Je joue, malgré ma maladie. Je vous ferai entrer assurément; il nous faut des spectateurs comme vous.

1676. — A M. DARGET.

A Berlin, 18 janvier 1751.

Mon aimable ami, on me mande toujours de Paris que je ne dois compter que sur vous; on a bien raison. Ce n'est pas des âmes cachées ou dures qu'il faut attendre de la consolation dans ce monde. C'est d'un cœur tendre, ouvert et vrai comme le vôtre. Je me garderai bien de détailler mon affaire (1) à des gens qui raisonnent sèchement sur le bonheur; mais à vous qui faites celui de la société, je vous dirai que j'ai reçu une lettre de Leipsick; elle est du sieur Homan, fameux négociant, qui même est dans la magistrature. Le juif ajoutait à toutes ses fraudes celle de redemander cinq cents écus pour les frais, au nom de ce Homan, outre près de deux cents que cet échappé d'Amalec m'avait extorqués pour ses prétendus frais de lettres de change. Homan ma mandé qu'il n'y a eu aucuns frais, qu'il n'a jamais rien redemandé ni au juif, ni à personne, pour cette affaire. J'ai, sur-le-champ, remis le témoignage d'Homan entre les mains des juges.

Ce même Homan a eu la probité de renvoyer des lettres de Hirschell, par lesquelles il est évident que j'aurais perdu les dix mille écus de lettres de change si je ne m'étais adressé à la justice. J'apprends en même temps de Dresde que ce juif y a acheté beaucoup de billets de la Steuer. Apparemment que ceux qui les ont n'ont pas été fâchés de mettre sur mon compte l'avantage qu'ils ont eu. Il y a eu sur cela bien des mystères d'iniquité depuis deux mois. On dit d'abord au roi que j'avais envoyé Hirschell à Dresde, dans le temps même que je lui faisais défense de rien acheter pour moi, et que je protestais, à Paris, les lettres de change que les seductions de ce misérable avaient arrachées à ma facilité.

On a depuis dicté tout au long des lettres à Hirschell contre moi, que ce juif a osé adresser à sa majesté. On l'a assuré d'une protection continuelle. Le frère d'Hirschell est venu même menacer un des juges de cette protection; et c'est un fait dont je crois que MM. Heikel et Federsdorf sont instruits. Ce n'est là, mon cher ami, qu'une petite partie des persécutions adroites et suivies que vous m'avez prédites, et que j'éprouve depuis quatre mois sans avoir proféré une seule plainte, et sans avoir jamais dit un seul mot qui ait pu offenser personne. Je ne m'étais transplanté que pour un grand homme qui daignait faire le bonheur de ma vie; ses bontés ont excité tout d'un coup l'envie. Vous savez comme on s'est élevé contre l'amitié qui vous unit avec moi, et qui resserrait encore les liens qui m'attachent à ce grand homme; après avoir renoncé à Paris pour lui, on m'a voulu apparemment envoyé mourir à Menton (2).

Cependant de nouveaux désastres me sont survenus, et la maladie qui me séquestre de la société m'a achevé. Je vous prie, mon cher ami, de demander pour moi une grâce au roi; c'est de permettre que je m'établisse dans le Marquisat jusqu'à la fin de mars; j'y prendrai le petit-lait que La Mettrie et Codénius m'ont conseillé avec des antiscorbutiques. J'ai déjà achevé ici toute l'*Histoire de Louis XIV* pour ce qui regarde les affaires générales. J'ai assez de matériaux pour faire au Marquisat la partie de la religion. J'achèverai d'ailleurs d'y corriger le reste de mes ouvrages dont on va commencer une nouvelle édition à Dresde. Ainsi j'aurai la plus grande consolation dans les malheurs, c'est le travail. J'aurai aussi celle de vous voir, et je me flatte que vous m'apporterez quelquefois de nouvelles productions de ce génie unique, pour qui j'ai quitté tout ce que j'avais de cher au monde. Je sais que ceux qui ont voulu me perdre auprès de lui m'ont accusé de ne pas faire assez de dépense. J'ai eu ici le plaisir de rassembler pour deux mille écus de quittances, sans compter pour environ quatre mille écus de diamants et d'autres effets achetés à Berlin, quatre cents écus par mois que me coûte mon ménage à Paris, et environ dix-huit mille livres de revenu que vous savez que j'ai abandonnées, sans compter enfin le voyage d'Italie que le roi m'a permis quand je me suis donné à lui, et par lequel je vais commencer au printemps. Mon cher ami, s'il m'était permis, dis-je, de remettre à ses pieds la pension dont il m'honore, je prouverais bien à ceux qui en ont été jaloux que je ne m'attache point à lui par intérêt, et je n'en passerais pas moins assurément le peu de jours qui me restent auprès de sa personne. Je ne connais ici que lui seul et le travail. Voilà mes dieux, et vous êtes mon saint. Je souhaite que ceux qu'il a comblés de bontés lui soient aussi attachés que nous deux. Mon cher Darget, portez mes sentiments dans son grand cœur, et ne parlez de moi qu'à lui. Vous voyez comme je m'abandonne à vous. Faites, je vous en prie, mes très sincères compliments à M. Federsdorf (1).

1677. — AU MÊME.

Janvier 1751.

Mon cher ami, quand je vous écris, c'est pour vous seul; c'est à vous seul que j'ouvre mon cœur. Je suis si malade que je ne sens plus mes afflictions. Mon âme est morte et mon corps se meurt. Je vous conjure de vous jeter, s'il le faut, aux pieds du roi, et d'obtenir de lui que je me retire au Marquisat à la fin de ce mois, et que j'y reste jusqu'au mois de mai. Il est vrai que je ne pourrais guère m'y passer des mêmes bontés et des mêmes générosités dont il daigne m'honorer à Berlin, et qu'il est impertinent à moi d'en abuser à ce point. Mais, mon cher ami, tâchez d'obtenir bien respectueusement, bien tendrement, que ma pension soit retranchée à compter depuis février jusqu'au temps de mon retour. J'aime infiniment mieux raccommoder ma santé au Marquisat, que de toucher de l'argent. Ce que le roi daigne faire pour moi coûte autant qu'une forte pension; ce double emploi n'est pas juste. Je n'ai que faire d'argent, mon cher ami; je veux de la campagne, du petit-lait, de bon potage, des livres, votre société, et les nouveaux ouvrages d'un grand homme qui a juré de ne me pas rendre malheureux. Ce que je lui demande adoucira tous mes maux; qu'il dise seulement à M. Federsdorf qu'on ait soin de moi au Marquisat. J'ai des meubles que j'y ferai porter. J'ai presque tout ce qu'il me faut, hors un cuisinier et des carrosses. Je n'aurai cela que quand je reviendrai avec ma nièce, qui prend enfin pitié de mon état, et qui consent de se retirer avec moi à la campagne pour me consoler. En un mot, il dépend du roi de me rendre à la vie. J'ai tout quitté pour lui; il ne peut me refuser ce que je lui demande. Il s'agit de rétablir ma santé pendant deux mois et demi au Marquisat, et d'y vivre à ma fantaisie. Mais je veux absolument que la pension me soit retranchée pendant tout ce temps-là, et pendant celui de mon absence, jusqu'à mon retour avec ma nièce. Elle fera partir tous mes meubles de Paris, le 1er juin, et je vous réponds que le reste de ma vie sera tranquille et philosophique. Soyez sûr que son amitié et la mienne contribueront à la douceur de votre vie. Elle ne me parle que de vous; elle vous aime déjà de tout son cœur, et je vous demanderai bientôt votre protection auprès d'elle. Comptez que c'est une femme charmante, et que personne n'a plus de goût, plus de raison et plus de douceur. Elle est plus capable de sentir le mérite des ouvrages du Salomon du Nord, que tout ce qui l'entoure. Si je peux espérer de rester au Marquisat avec elle, ma vie sera aussi heureuse qu'elle a été horrible depuis trois mois. Je vous embrasse tendrement; réussissez dans votre négociation: il le faut absolument.

La vraie amitié réussit toujours.

1678. — AU MÊME.

A Berlin, 18 janvier au soir, 1751.

Mon cher ami, je reçois votre lettre aussi aimable que raisonnable. Le juif est condamné dans tous les points, et, de plus, il est condamné à une amende qui emporte infamie, s'il y avait infamie pour un juif.

Mais tout cela ne me rend pas ma santé. Je suis dans un état qui ferait pitié même à un juif. Je n'ai voulu qu'une retraite commode; j'en ai besoin, et le voisinage me la rendra délicieuse. J'avoue qu'il me paraissait très impertinent que je prétendisse toucher une pension du roi avec tant de bienfaits. Plus les bontés sont grandes, moins il faut en abuser.

Il faut à présent faire priser les diamants. J'en ai perdu un de trois cent cinquante écus, je ne sais comment. Il n'y a pas grand mal, je gagne assez en confondant la calomnie. Je voudrais seulement que le plus grand homme du monde voulût bien penser qu'un juif, l'instrument d'une cabale, ayant trompé la justice, peut bien aussi avoir trompé son roi. Je voudrais qu'il vît combien il est absurde que j'aie envoyé cet homme à Dresde, combien il est ridicule que je lui aie promis une charge de joaillier de la couronne, etc.

Je voudrais qu'il sût combien de billets de la Steuer ce malheureux a achetés à Dresde et vendus à Berlin.

Je voudrais qu'il sût que le 23 novembre j'allai consulter

(1) Il s'agit ici du procès de Voltaire avec le juif Hirsch, dont nous avons parlé déjà dans la *Correspondance avec le roi de Prusse* à cette époque. (G. A.)

(2) Maison de plaisance près Potsdam, dite le Marquisat. (G. A.)

(1) Voyez, tome VI, les *Mémoires*. (G. A.)

M. de Kirkeisen pour savoir ce que c'était que ces effets de Dresde, à moi proposés par le juif, et que le lendemain, 24, je révoquai mes lettres de change. Tout cela est prouvé.

Je voudrais que le roi jugeât du rapport qu'on lui fit, le 29 novembre au matin, que j'avais acheté pour quatre-vingt mille écus de billets de la Steuer.

Je voudrais qu'il daignât juger des efforts que l'envie, irritée de ses bontés pour moi, a faits pour me perdre auprès de lui.

Je voudrais enfin qu'il sût que je ne me suis plaint de personne, et que je ne me plaindrai jamais, et que je passe le temps de ma tribulation et de ma maladie à travailler.

Mais, mon cher ami, il s'agit de nous arranger. Je veux être à portée de ce grand homme et de vous. Solitude pour solitude, je préfère le Marquisat : neiges pour neiges, je préfère celles des environs de Potsdam.

Puisque le roi veut absolument que je jouisse de ma pension, je renonce au projet d'être à ses frais au Marquisat. J'aurai aisément tout ce qu'il me faut; et, s'il permet que j'y demeure jusqu'en mai, je m'y ferai un petit établissement fort honnête. Si M. Federsdorf peut m'aider de quelques secours, avec la permission du roi, à la bonne heure.

Mon ami, l'état où est ma santé demande absolument le régime et la retraite. Il faut savoir mourir; mais il faut savoir conserver sa vie.

Ma nièce consent à vivre avec moi dans une campagne; si nous n'avons pas le Marquisat, nous en chercherons une autre. Je vous écris longuement, quoiqu'il me coûte d'écrire dans l'état où je suis; mais l'amitié est bavarde. Le roi est étonné que j'aie eu un procès avec un juif; mais n'ai-je pas tout tenté pour n'avoir point ce procès? N'ai-je pas proposé au juif, chez M. de Charat, quatre cents écus qu'il pouvait gagner, et qu'il a perdus en s'obstinant? N'ai-je pas conjuré le roi de faire terminer la chose à l'amiable par M. de Kirkeisen? N'a-t-on pas mis de l'humeur dans cette affaire? Ne m'a-t-on pas calomnié auprès du roi? Ne l'a-t-on pas aigri? Aurais-je gagné mon procès dans tous les points, si je n'avais eu terriblement raison? Le roi n'a-t-il pas ouvert les yeux? Le prince Radzevil n'a-t-il pas eu un procès avec le juif Ephraim, sans qu'on y ait trouvé à redire? Que sa majesté pèse tout cela avec les balances de sa raison supérieure, et qu'il agisse avec la bonté de son cœur envers un homme âgé, infirme, malheureux, qui lui a tout sacrifié, à qui on a prédit les tours qu'on lui ferait, et qui n'a d'espérance sur la terre que dans sa bienveillance, dans ses promesses et dans sa belle âme. Adieu.

1679. — A M. DARGET.

Ce 25 janvier 1751.

Je vous prie, mon cher ami, de me mander si le roi veut bien avoir la bonté de me laisser rétablir ma santé dans cette maison de campagne auprès de Potsdam. J'ai absolument tout ce qu'il me faut, et je partirai sans délai. J'ai bien envie de deux choses, de vous et de la solitude.

Dites-moi ou faites-moi dire par M. Federsdorf si je peux compter sur cette permission du roi.

1680. — A M. DARGET.

1751.

Mon cher ami, j'ai tout terminé, dans la crainte que la prisée des diamants et un appel ridicule que le juif voulait faire ne me retînt encore quinze jours, et ne m'empêchât d'aller dans cette retraite du Marquisat, après laquelle je soupire. Il ne tenait qu'à moi de pousser à bout ce scélérat d'Hirschell; mais j'ai mieux aimé en user trop généreusement, après l'avoir fait condamner, que de le punir par la bourse, comme je le pouvais. Enfin ce chien de procès est absolument fini; je n'attends que la permission du roi de venir m'établir pour quelque temps dans la solitude; j'ose espérer qu'il me sera permis de venir travailler dans la bibliothèque de Sans-Souci, et que le philosophe qui a bâti ce palais n'oubliera pas tout à fait un homme qui lui a consacré sa vie. Peut-être que ce voisinage me rendra ma santé; mais, si je suis condamné à toujours souffrir, je souffrirai à Potsdam moins qu'ailleurs, et si l'Apollon de ces climats veut encore me faire lire, ce qui a fait jusqu'ici mon bonheur, j'oublierai tous mes maux. Il est comme les anciens magiciens, qui guérissaient tout avec des paroles enchantées.

J'attends, encore une fois, la permission que je demande, sans quoi j'aurais fait un bien mauvais marché. Demandez-la-lui donc pour moi, mon cher ami, et nous arriverons, mes petits meubles et moi, pour venir vivre en ermite. Je vous embrasse.

1681. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, le dernier de janvier.

Mon cher ange, mon cher ami, j'ai écrit à ma nièce que tout ce que je lui disais était pour vous, et je vous en dis autant pour elle. Ma santé est devenue bien déplorable. Je ne peux pas écrire longtemps. Je commencerai d'abord par vous dire qu'il faut absolument attendre un temps plus doux pour revenir au colombier. J'ajouterai que je crains beaucoup de me trouver à Paris au milieu de toutes les tracasseries que vont causer vos éditions, d'essuyer les querelles des libraires, de compromettre les examinateurs des livres, d'essuyer les murmures des dévots, et d'être exposé aux Frérons. Il est impossible qu'un homme de lettres qui a pensé librement, et qui passe pour être heureux, ne soit pas persécuté en France. La fureur publique poursuit toujours un homme public qu'on n'a pu rendre infortuné. Je n'ai jamais éprouvé de faveur que quand l'ancien évêque de Mirepoix me persécutait.

Lambert a très mal fait d'entreprendre une édition de mes sottises en vers et en prose sans m'en avertir; il a mal fait, après l'avoir entreprise, de n'en pas précipiter l'exécution, et il a plus mal fait de demander des examinateurs. Pour peu que ces examinateurs craignent, malgré leur philosophie et leur bonne volonté, de se commettre avec des gens qui n'ont ni bonne volonté, ni philosophie, il en naîtra une hydre de tracasseries, et je n'aurai fait alors un voyage en France que pour essuyer des peines et des reproches. On dira que j'ai pris le parti de me retirer dans les pays étrangers pour y faire imprimer des choses trop libres qu'on ne peut mettre au jour en France, même avec une permission tacite. Je vous avoue, mon cher et respectable ami, que je voudrais bien ne reparaître que quand tous ces petits orages seront détournés.

Je vous remercie tendrement des démarches que vous avez eu la bonté de faire. Votre amitié est à l'épreuve du temps et de l'absence. Vous ne me verrez plus jouer Cicéron. Je l'ai représenté sur le petit théâtre que j'ai créé dans le palais de Berlin, et je vous assure que je l'ai bien mieux joué qu'à Paris; mais, pour jouer Cicéron, il faut avoir des dents, et ma maladie me les a fait perdre en grande partie. Je ne suis plus qu'un vieux radoteur.

> Et je ne vis pas un moment
> Sans sentir quelque changement
> Qui m'avertit de la ruine. (*Chaulieu.*)

Il vient un temps où il ne faut plus se prodiguer au monde. J'aurais voulu passer avec vous les derniers jours de ma vie, vous n'en doutez pas; mais je vous répète que, quand j'aurai la consolation de vous entretenir, vous serez forcé d'approuver le parti que j'ai pris. Il m'a coûté bien cher, puisqu'il m'a séparé de vous. Madame d'Argental a dû recevoir une lettre de moi, avec quelques pilules de Stahl, que je lui adressai au commencement de décembre, quand le chambellan d'Hamon fut nommé pour aller à Paris conclure une petite affaire. Son départ a été longtemps retardé. Je le crois arrivé à présent. Un ministre qui se porte bien peut voyager au milieu des neiges; mais, dans l'état où je suis, il faut que j'attende une saison moins rude. Adieu; je ne ferai plus de compliments à aucun de vos amis, ils me croient trop un homme de l'autre monde.

1682. — A M. DARGET.

A Berlin, ce 30 janvier, à minuit, 1751.

Mon cher ami, je vous avertis que j'ai du courage contre les neiges, et que j'en ferai des pelotes pour jeter au nez de la Nature et de la Fortune. D'ailleurs, le feu de Prométhée, qui brûle dans la chambre du roi, m'enverra des étincelles au Marquisat. Je ne fais plus de vers; je suis dans la prose du *Siècle de Louis XIV* jusqu'au cou, et j'ai besoin des vers d'un grand homme pour me réchauffer. Vous m'avez mandé que je pouvais avec la permission du roi aller m'établir dans cette solitude. Il n'y a qu'une seule chose que je demanderai à votre amitié, c'est d'envoyer un laquais chez la concierge du marquis de Menton. Ce n'est pas vraiment dans le corps de logis du jardin, sur la rivière, que je veux demeurer; c'est dans le poulailler. Il ne s'agit que de savoir s'il y a une chambre à cheminée, et une avec un poêle, s'il y avait de quoi me faire rôtir une oie, et de quoi mettre de la viande dans un pot : la concierge me fera du bon potage. J'ai un peu de vaisselle d'argent, un peu de linge, des tables, des fauteuils, et des lits; avec cela on peut se mettre dans sa chartreuse. M. de Federsdorf pourra bien m'envoyer un carrosse pour venir à Potsdam; d'ailleurs j'aurai dans peu

quatre chevaux. Ainsi ne blâmez plus mon goût, mais ayez la bonté de le favoriser. Je serai aux ordres du roi, s'il veut quelquefois d'un homme qui ne s'est expatrié que pour lui ; et si la maladie cruelle qui me ronge ne me permet pas des soupers, elle me pourra permettre de le voir et de l'entendre dans les moments où il voudra continuer à me confier les fruits de cette raison qu'il habille des livrées de l'imagination. Puisqu'il est le Salomon du Nord, il est juste qu'on passe par dessus les neiges pour l'aller entendre.

Je lui ai écrit une lettre comme un disciple de la reine de Saba l'aurait écrite ; car elle est pleine de pourquoi ? Je lui demandais, comme à Salomon, les raisons de la petite malignité du cœur humain qui se glisse jusque dans le séjour de la paix. Pour moi, mon cher enfant, je pardonne tout, j'oublie tout, et je ne songe qu'à souffrir avec patience, et à travailler avec constance. L'étude est la seconde des consolations, l'amitié est la première. Je vous prie de dire à M. le comte de Podewils l'autrichien, que je suis très podewilien ; il y a longtemps que je lui suis tendrement dévoué. Adieu, mon cher ami ; dites au docteur (1) que je suis toujours à lui.

P.-S. Je rouvre ma lettre pour vous dire ce qui s'est passé après la condamnation du juif ; car il faut instruire son ami de tout. J'ai voulu tout tirer généreusement, et prévenir la prisée juridique des diamants, qui prendra du temps, et qui retardera le bonheur de me jeter aux pieds du roi. M. le comte de Rothembourg sait tout ce que je sacrifiais pour la paix, qui est préférable à des diamants. J'ignore par qui le juif est conseillé ; mais il est plus absurde que jamais. On lui a fait entendre qu'il devait s'adresser au roi, et que le roi casserait lui-même l'arrêt donné par son grand-chancelier. Concevez-vous cet excès? Adieu, mon cher ami ; on ne peut terminer cette affaire que par la plus exacte justice, conformément à l'arrêt rendu ; la discussion tiendra un peu de temps; c'est un malheur qu'il faut encore essuyer. Il faudra encore quinze jours pour accomplir toute justice. Mon Dieu, que j'ai d'envie de vous embrasser !

1683. — A M. DARGET.

1751.

Mon cher ami, ce n'est qu'après les affirmations à moi adjugées, et par moi faites, que j'ai eu la vanité de proposer au juif, au plus scélérat de tous les hommes, de reprendre pour deux mille écus ce qu'il m'a donné pour trois mille ; et j'irai encore plus loin, s'il le faut, pour pouvoir m'approcher de Potsdam. J'ai demandé seulement au roi qu'il daignât me laisser encore ici jusqu'au 4 ou 5 mars. Le temps est bien dur, et, en vérité, l'état de ma santé mérite de la compassion. Mon cher ami, en vous remerciant de la bonté que vous avez eue d'envoyer au Marquisat. Si je peux m'y transporter avant le 4 de mars, l'envie d'être votre voisin précipitera mon pèlerinage. Il faudra regarder cette aventure comme une maladie dont j'aurai guéri. Les petits désagréments passent, l'amitié reste. Voilà pourquoi il faut aimer la vie. Adieu, ami charmant.

1684. — A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

A Berlin, ce 5 février.

Je reçois à la fois vos deux lettres, mon cher duc d'Alençon (2). Vous ignorez peut-être qu'il a plu à la divine Providence de me faire deux niches ; l'une par le moyen d'un échappé de l'*Ancien-Testament*, qui a voulu me voler à Berlin cinquante mille livres, et l'autre par un échappé du *Système*, nommé André (3), qui s'est avisé de faire saisir tout mon bien, à Paris, pour une prétendue dette de billets de banque qu'il a la mauvaise foi et l'impudence de renouveler juste au bout de trente ans. Il a retrouvé un torche-cul du temps du *visa*; il a vendu, sans m'en dire un mot, ce torche-cul à un procureur, et ce procureur me poursuit avec toutes les horreurs de son métier. Voilà le cas où je me trouve, et cette aventure imprévue ne me tourmenterait pas sans vous. Si je peux réussir à plâtrer une trêve avec ce maraud de procureur, je suis à vous sur-le-champ et dans tous les quarts d'heure de ma vie. Quand je dis que je suis à vous, c'est de ma bourse et de mon cœur que je parle ; car, pour ma *présence réelle*, n'y comptez pas sitôt. Ni ma santé, ni d'autres raisons, ne peuvent me permettre d'aller à Paris dans le temps que je m'étais prescrit. Aimez-moi, dites aux anges et à ma nièce qu'il faut qu'ils m'aiment. Je n'écris à personne cet ordinaire, pas même à madame Denis. Ma santé est misérable. Adieu ; je vous embrasse tendrement, mon cher Catilina.

1685. — A M. DARGET.

A Berlin, samedi au soir, 1751.

Voici, mon cher ami, ce que le médecin des eaux de Clèves m'envoie. En qualité de malade, cette affaire est de mon département : faites-en l'usage que vous voudrez. Je suis, Dieu merci, débarrassé de ma querelle avec l'*Ancien-Testament*, et je suis au désespoir de l'avoir eue : mais on est homme ; les affaires s'enfournent, je ne sais comment. J'ai fait une folie, mais je ne suis pas fou. Je voudrais guérir aussi vite que j'oublie tout cela. Ma foi, il faut aussi que Frédéric-le-Grand l'oublie (1) ; car je défie tous les juifs, et même leurs prophètes, d'être plus sensibles que moi à ses beaux vers et à son beau génie.

Je vous avoue que je serais bien content d'aller travailler, tous les matins, dans la bibliothèque de Sans-Souci, où il y a des livres dont je peux faire usage. Ce n'est pas l'unique objet de mes désirs, comme vous le jugez bien ; et le maître me tient plus au cœur que sa bibliothèque. J'ai des chevaux; quand vous voudrez venir manger le potage du malade, nous philosopherons comme nous pourrons, et nous jouirons, dans le jardin, du premier rayon de soleil. Bonsoir, mon cher ami.

A propos, je prends la liberté d'écrire à Frédéric-le-Grand (2), dans l'effusion de mon cœur; j'ai mis la lettre dans le paquet de M. Federsdorf.

P.-S. Je reçois votre lettre. Je suis bien inquiet pour vos yeux : voici le temps des fluxions. Je compte être votre voisin au 5 de mars, et cela me console. Me voici comme le meunier de La Fontaine ; tout le monde me disait : Envoyez f.... f..... ce juif généreusement, après l'avoir confondu ; je l'ai fait, et à présent on dit : Pourquoi vous êtes-vous accommodé? Mon ami, j'en ai usé avec une générosité sans exemple dans l'*Ancien-Testament*. *Mea me virtute involvo.*

Le 8 février, le procès du juif Abraham Hirschell, négociant à Berlin, a été jugé définitivement, par devant son excellence monseigneur le grand-chancelier.

Abraham Hirschell a été condamné à restituer dix mille écus de lettres de change sans répéter aucuns frais, la saisie de sa personne déclarée bonne et juste. Les diamants, par lui fournis, seront prisés à leur juste valeur intrinsèque, par des experts que les juges nommeront : il est condamné à dix écus d'amende.

1686. — A M. DARGET.

Février 1751.

Mon chien de procès n'étant point encore fini, et l'*Ancien-Testament* me persécutant toujours, je ne sais que vous mander, mon cher ami. Ma maladie augmente, j'ai besoin d'un peu de courage; car, en vérité, si vous songez qu'après avoir suscité contre moi un d'Arnaud, après avoir corrompu mon secrétaire, et après m'avoir exposé par là aux suites les plus funestes, après m'avoir attaqué auprès du roi jusqu'à entrer dans les détails les plus bas, on me poursuit encore; si vous songez à toutes les mauvaises nouvelles que j'ai reçues à la fois de chez moi ; si vous ajoutez à tout cela une maladie affreuse, et la privation de la vue de sa majesté ; vous m'avouerez qu'il me faudrait quelque fermeté. Je n'ai plus le bonheur de lire de beaux vers, de voir et d'entendre le seul homme sur la terre pour qui j'ai pu quitter ma patrie. Je me console en travaillant à l'histoire du *Siècle de Louis XIV*, dans les heures où mes maux me laissent quelque relâche. Je suis continuellement dans la chambre que sa majesté a daigné m'accorder, pénétré de ses bontés, attendant la fin de ses rigueurs. Le roi ne sait pas tout ce que j'ai essuyé; peut-il connaître tous les trous que font les taupes dans les jardins de Sans-Souci? Bonsoir, mon très cher ami. Ma nièce me mande que je dois trouver dans vous bien de la consolation, et elle a bien raison. On a créé pour Moncrif la place de secrétaire-général des postes de France. Moncrif est plus vieux que moi. Il ne fait peut-être pas mieux des vers, mais il se porte bien. Ah! mon cher ami, la perte de la santé, à

(1) La Mettrie. (G. A.)

(2) Thibouville avait joué ce rôle. (G. A.)

(3) Banquier avec lequel Voltaire avait été lié autrefois. Voyez, tome VI, le *Divertissement à l'occasion d'une fête donnée à madame de Villars*. (G. A.)

(1) Frédéric avait banni Voltaire de sa présence pendant toute la durée du procès. (G. A.)

(2) Voyez la *Correspondance avec Frédéric* à cette époque. (G. A.)

trois cents lieues de sa famille, est bien horrible! conservez la vôtre, et goûtez le bonheur d'être auprès de votre adorable maître.

1687. — A M. FORMEY.

Le 14 février.

Je vous demande en grâce, monsieur, de ne pas refuser aujourd'hui le petit dîner philosophique. Il faut absolument que nous mangions le rôt du roi philosophe. Vous serez aussi libre et aussi à votre aise que chez vous, et je serai charmé de pouvoir vous entretenir de suite. Ce ne serait point la peine d'être venu à Berlin pour ne pas profiter de votre société. Voyez si vous voulez que je vous envoie un carrosse, à deux heures précises. *Vale;* c'est le plus beau des compliments.

1688. — A M. DARGET.

Berlin, 15 février 1751.

Mon cher ami, on a beau faire le plaisant, les maladies, telle que la diablesse qui me mine, sont comme les gens de mauvaise compagnie, qui n'entendent point raillerie. Milord Tyrconnell est encore plus mal que moi. Nous verrons à qui partira le premier. Je crois que cela se passera fort galamment de part et d'autre, et que nous ne mourrons point en imbéciles. Songez à vivre, vous qui êtes encore jeune, qui avez des ressources, et qui trouverez à Paris des remèdes. Mais, entre nous, je crois qu'il n'y en a point pour M. de Tyrconnell ni pour moi. Chaque être apporte en naissant le principe de sa destruction, et il faut aller ranimer la nature sous une autre forme, quand le moment de la dissolution totale est venu : on meurt après avoir fait tout juste le nombre de folies, de sottises, après avoir eu le nombre d'illusions auxquelles on était destiné. J'ai rempli ma tâche assez complétement. J'ai peut-être encore cinq ou six mois à donner à la société; je tâcherai de les employer gaiement. Le roi fait fort bien de lire des Montecuculli et des Turenne, il passe d'Horace et de Virgile à eux. Il a raison; on aime ses semblables. Celui-là est d'une autre pâte que le reste des hommes. Il faudrait que les trois sœurs filandières, qu'on appelle les Parques, eussent un fil pour lui, cinq ou six fois plus long que pour les autres humains. Il est ridicule qu'il n'ait qu'un corps quand il a plusieurs âmes. Je compte samedi venir mettre mon âme faible et misérable aux pieds des siennes. Il faut rentrer au bercail; je suis une brebis galeuse, mais il sera le bon pasteur. Adieu, mon cher ami; je viendrai malgré Liberkuhn. Je vous embrasse de tout mon cœur d'avance.

1689. — A MADAME DENIS.

A Berlin, 15 février (1).

Le marquis d'Adhémar sera donc à madame la margrave de Bareuth : je lui ai toujours conseillé de prendre ce parti. Le service des dames est plus doux. J'ai un peu abandonné celui de mon nouveau maître. Je suis toujours trop malade pour aller souper à Potsdam. L'hiver me tue, et je veux donner à *Louis XIV* le peu de temps que mes maux me laissent.

Je vous avoue qu'en m'amusant à de nouveaux ouvrages, je suis bien fâché de ces nouvelles éditions qu'on fait à Paris et à Rouen de mes anciennes rêveries; je voudrais en corriger la moitié et anéantir l'autre. D'ailleurs toutes ces éditions sont faites sur d'anciennes copies très informes. Je vois bien que je n'aurai jamais la consolation d'être imprimé à ma fantaisie. Il faudrait que le public n'adoptât d'un auteur que ce qu'il en adopterait lui-même, après s'être jugé sévèrement; il y aurait moins de livres, et tout n'en irait que mieux.

Je vous envoie un gros paquet sur nos affaires. Adieu. Je vous demande toujours pardon d'être ici.

1690. — A M. DARGET.

A Berlin, 18 février 1751.

Mon cher ami, j'ai compté sans mon hôte, et cet hôte est un diable qui ne me laisse pas compter sur un moment.

Durum sed levius fit patientia
Quidquid corrigere est nefas! (HOR., liv. I, od. XXIV.)

Peut-être serai-je en état de partir lundi ou mardi. Le Fils de l'Homme dit que nous ne savons ni le jour ni l'heure. Je vous supplie de présenter mes remercîments à M. Federsdorf, pour ses attentions obligeantes dont je profiterai aussitôt qu'il me sera possible. Je ne sais point par moi-même, depuis deux jours, comment va milord Tyrconnell, parce que j'ai gardé le lit; on dit qu'il va mieux; mais quel mieux? Mon pis à moi est de n'être pas à Potsdam; car, vous m'en croirez si vous voulez, ce n'est pas pour madame Bock (1) que je suis venu dans ce pays-ci, et que j'ai quitté, à mon âge, ma patrie et mes amis. Ménagez votre santé, mon cher ami, et que le roi conserve la sienne. C'est un bien fort au-dessus de tous les trônes de la terre.

Je vous embrasse avec une extrême impatience de vous voir.

1691. — A MADAME DENIS.

A Berlin, le 20 février.

Je vous remercie tendrement de tout ce que vous m'envoyez. Je m'amuse, ma chère enfant, pendant les intervalles de ma maladie, à finir ce *Siècle de Louis XIV*. Il serait plus rempli de recherches, plus curieux, plus plein, s'il était achevé dans son pays natal; mais il ne serait pas écrit si librement. Je me trouverais le matin avec des jansénistes, le soir avec des molinistes; la préférence m'embarrasserait; au lieu qu'ici je jouis de toute mon indifférence et de la plus parfaite impartialité. Votre intention est donc de redonner *Mahomet* avant *Catilina?* Nous verrons si vous y réussirez. Franchement, je n'ai jamais trop conçu comment le prophète de la Mecque avait scandalisé les dévots de Paris. J'imagine bien qu'à Constantinople on trouverait mauvais que j'eusse ainsi traité le prophète des Osmanlis; mais quel intérêt y prennent vos rigoristes? En vérité, c'est un plaisant exemple de ce que peuvent la cabale et l'envie. Qui pourra jamais croire qu'un homme tel que l'abbé Desfontaines eût persuadé à quelques gens de robe, mal instruits, que cette tragédie était dangereuse à la religion? Encore, si j'avais fait l'embrasement de Sodome, cet honnête abbé aurait eu quelque prétexte de se plaindre; mais rien ne l'attachait à Mahomet. Enfin il parvint à exciter le zèle d'un homme (2) en place, et quelquefois un homme en place est un sot. Le préjugé subsiste toujours, et je crois que votre négociation trouvera bien des obstacles. M. le maréchal de Richelieu aura beau faire, les Turcs ne s'endormiront pas. Quelle pitié! Si cet ouvrage avait été d'un inconnu, on n'aurait rien dit; mais il était de moi, et il fallait crier. La méchanceté et le ridicule de vos cabales me consolent souvent d'être ici. Ce n'est point de l'enthousiasme qu'il nous faut à nous autres chétifs enfants d'Apollon, c'est de la patience, et ce n'est pas là d'ordinaire notre vertu.

Faites tout ce qu'il vous plaira. Je vous remets *Rome* et la *Mecque* entre les mains; ce sont deux saintes villes. Pour moi, je ne sais plus à quel saint me vouer depuis que je me suis avisé si mal à propos de vivre loin de vous. Je suis bien malade et justement puni.

1692. — A M. DARGET.

A Berlin, dimanche 20 février 1751.

Mon cher ami, j'espère encore être en état de venir vous embrasser mercredi ou jeudi; mais sur quoi peut-on compter? Milord Tyrconnell se porte mieux, et moi j'empire. Etre absolument seul, sans secours, sans consolation d'aucune espèce, presque sans espérance, à quatre cents lieues de sa famille et de ses amis; être privé, par la violence de ses maux, de la ressource de la lecture et de l'étude; se voir mourir pièce à pièce, entre deux toits couverts de neige! voilà mon état; profitez de cet exemple. Ménagez-vous jusqu'au temps où vous irez chercher à Paris une guérison sûre. J'ai peur que vos jours et vos nuits ne soient tristes. Je voudrais pouvoir vous consoler; et si mes maux me donnent un peu de relâche, je viendrai vous dire, mercredi ou jeudi, quel tendre intérêt je prends aux vôtres. Je vous supplie de bien faire mes compliments à M. le comte Algarotti et à M. le marquis d'Argens.

1693. — A M. LE BARON DE MARSCHALL (3).

Voltaire, que sa maladie séquestre de tous les devoirs comme de tous les plaisirs, ne peut venir lui-même remercier M. le baron de Marschall. Il lui renvoie l'*Histoire* de Reboulet (4) et

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

(1) Voltaire habitait chez cette dame. (G. A.)
(2) Le cardinal Fleury. (G. A.)
(3) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(4) *Histoire de Louis XIV*, in-4°, 1742-1744. (A. François.)

la *Vie des Peintres* (1). Il le supplie de lui faire savoir quels livres il a encore à lui. Il n'ose présenter ses respects à madame la baronne, qu'il n'a pas encore eu l'honneur de saluer; mais il trouvera bon qu'il y ait ici les plus tendres compliments pour M. de.....

1694. — A M. DARGET.

Ce dimanche.

Mon cher ami, voici une lettre (2) pour le roi, que je vous prie de lui remettre. Ma foi, j'ai tort d'avoir voulu avoir publiquement raison contre un misérable, et le roi a plus de bon sens que moi, comme il a plus de talent. Je ne sais pas comment diable il fait pour être si sage en faisant des vers. Il serait plaisant que je mourusse de cela. Je voudrais déjà être au Marquisat, mais ce ne sera que pour le 6 ou le 7; car l'humeur s'est un peu jetée sur la poitrine, et les gencives ne sont pas mieux. Malgré le peu d'approbation qu'a eu la saignée de M. de Rothembourg (3), j'ai très grande foi à La Mettrie. Qu'on me montre un élève de Boerhaave qui ait plus d'esprit et qui ait mieux écrit sur son métier.

Mais qu'il guérisse vos yeux; voilà d'abord ce que je lui demande.

J'étais fort en peine de M. d'Hamon et d'un gros paquet pour l'édition qu'on fait à Paris de mes rêveries, édition qui, par parenthèse, ne vaudra pas mieux que les autres, parce qu'elle a été faite sans me consulter et pendant mon absence.

Ce d'Hamon, en arrivant chez moi (4), a trouvé des Damis, des Eraste, et des Angélique, et des Clarisse, qui l'attendaient à souper. On va le voir par curiosité, comme un homme venant de la part de Frédéric-le-Grand. Un certain marquis (5), un peu bavard, lui ayant fait une enfilade de questions fort longues, M. de Thibouville, qui n'avait encore rien dit, s'approcha de l'oreille de d'Hamon, et lui dit : « Monsieur, je prends acte que tous les Français ne sont pas si pressants. » Il a été huit jours enfermé chez moi, sans sortir, parce qu'il fallait qu'il ne fît point de visite avant d'avoir été présenté; et le roi de France est à Versailles tout le moins qu'il peut. M. de Boufflers, colonel des gardes du roi Stanislas, a été tué sans qu'on sache trop comment. Tout le monde en raisonne, et demain personne n'en parlera. Vanité des vanités! Adieu.

1695. — A M. DARGET.

A huit heures et demie du soir, ce dimanche, 1751.

Mon cher ami, je reçois votre consolante lettre; n'en soyez point en peine, je vous garde toutes celles que vous m'avez écrites. Nous avons bu à votre santé avec MM. de Cagnoni et Bodiani, quoique je ne boive guère; car, en vérité, mon état est bien éloigné des plaisirs. Il est vrai que le juif ayant demandé à faire serment sur des points contestés, a été déclaré, par la sentence, personnellement indigne de faire serment, et que l'affirmation m'a été adjugée; ainsi tout est absolument pour moi dans l'arrêt, sans en excepter la moindre clause. Le juif est assez fou pour en appeler; il est bien cruellement et bien mal conseillé. J'ai écrit au roi, comme je vous l'ai dit; c'était la lettre d'un malade qui n'envisageait que la vérité, mon attachement pour lui, et la mort qui finit tout. *Vale*.

1696. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Des neiges de Berlin, le 22 février.

O destinée! destinée! ô neiges! ô maladies! ô absences! comment vous portez-vous, mes anges? Sans la santé tout est amertume. Le roi de Prusse m'a donné la jouissance d'une maison charmante; mais, tout Salomon qu'il est, il ne me guérira pas. Tous les rois de la terre ne peuvent rendre un malingre heureux. Il faut que je vous parle d'une autre anicroche. André, cet échappé du *Système*, s'avise, au bout de trente ans, un jour avant la prescription, de faire revivre un billet que je lui fis en jeune homme, pour des billets de banque qu'il me donna dans la décadence du *Système*, et que je voulus faire en vain passer pour un *visa*, en faveur de madame de Winterfeld (6), qui était alors dans le besoin. Ces billets de banque d'André étaient des feuilles de chêne. Il m'avait dit depuis qu'il avait brûlé mon billet avec toutes les paperasses de ce temps-là. Aujourd'hui il le retrouve pendant mon absence, il le vend à un procureur, et fait saisir tout mon bien. Ne trouvez-vous pas l'action honnête? J'ai trouvé ici une espèce d'André qui m'a voulu voler une somme un peu plus considérable; mais il n'y a pas réussi, et j'ai eu bonne justice. Mais, pour l'André de Paris, je crois que je serai obligé de le payer et de le déshonorer, attendu que mon billet est pur et simple, et qu'il n'y a pas moyen de plaider contre sa signature et contre un procureur.

J'ai appris avec délices que M. de La Bourdonnais avait gagné son procès (1); mais qui lui rendra ses dents, qu'il a perdues à la Bastille? Mon cher ange, je perds ici les miennes. Une affection scorbutique m'a attaqué. Qui croirait qu'on eût les mêmes maux dans le palais du roi de Prusse et à la Bastille? Ma santé est bien déplorable, sans cela il me semble que j'aurais fait bien des choses qui vous auraient plu; et vous auriez avoué que je n'ai pas perdu mon temps à Berlin, et que, dans les glaces de mon âge, il s'était glissé quelque étincelle du feu dont le Salomon du Nord est animé.

Mon cher ami, la maladie avance ma caducité. Allons, courage! La nature est une souveraine despotique contre laquelle il ne faut pas murmurer. Portez-vous bien, encore une fois, tous tant que vous êtes, et aimez mon ombre, qui vous aime de tout son cœur.

1697. — A M. DARGET.

Mon cher ami, vous ne répondez ni à mes empressements, ni à mes questions, ni à mes doléances. Je suis toujours très malade, et je présume que le roi daignera me recevoir avec bonté, quand je serai en état de lui aller faire ma cour. Je m'imagine aussi que c'est pour ses bibliothèques qu'il destine les exemplaires que j'ai eu l'honneur de lui envoyer. Milord m'avait effrayé avant-hier. J'avais traîné ma mourante machine chez la sienne qui n'était pas en meilleur état. C'était une visite d'un bord du Styx à l'autre. Le crieur d'enterrement du docteur Patridor aurait pu nous soutenir à tous deux que nous étions ses pratiques; mais cela va au mieux aujourd'hui chez le gros et vigoureux corps anglais, et fort mal chez mon maigre individu. Ayez soin de votre santé, et n'oubliez pas tout à fait les misérables.

1698. — A M. FORMEY.

Mars.

Voulez-vous, monsieur, venir manger le rôt du roi, aujourd'hui jeudi, philosophiquement, et chaudement, et doucement, à deux heures? Deux philosophes peuvent, sans être courtisans, dîner dans le palais d'un roi philosophe. Je prendrai même la liberté de vous envoyer un carrosse de sa majesté, à deux heures précises.

Vous vous trouveriez après dîner à portée de votre Académie.

Envoyez vos ordres à l'antileibnitzien, mais au forméien V.

1699. — A M. DARGET.

A Berlin, ce 7 mars 1751.

Il se peut faire, mon cher ami, qu'il y ait quelque lettre pour moi à Potsdam, car j'avais donné cette adresse, comptant pouvoir y être il y a longtemps. Je vous prie de vouloir bien faire dire à la poste, par un de vos gens, qu'on me renvoie mes lettres, s'il y en a; je vous serai bien obligé. Voici un petit rayon de soleil, mais il faudrait que Dieu, sous son bon plaisir, redoublât la dose. Ayez soin de vous; je vous embrasse tendrement.

1700. — A M. DARGET.

A Berlin, ce 8 mars 1751.

Mon cher ami, je vais vous écrire en gros caractères, à cause de vos yeux. Il ne faut pas offenser la prunelle de son ami. Je vous avertis que, pour cette maladie, il ne faut que du régime, très peu de vin, et se bassiner les yeux les matins avec de l'eau tiède. Je voudrais être déjà à Potsdam; mes meubles ne pourront partir qu'après-demain. Je suis en marché de deux chevaux; c'est tout ce qu'il me faudra pour aller à la bibliothèque de Sans-Souci, et pour vous venir voir. J'en trouve ici à cent écus la paire, mais je ne m'y connais pas. Si notre actif ami, l'aimable petit Vigne, veut m'en faire avoir à Potsdam, le petit enfant, plus intelligent que moi, n'a qu'à les retenir sur-le-champ, et commander harnais de campa-

(1) Par Félibien. (*A. François*.)

(2) Voyez la *Correspondance avec le roi de Prusse* à cette époque. (G. A.)

(3) Il mourut le 29 décembre 1751. (G. A.)

(4) A Paris. (G. A.)

(5) Ximenès. (G. A.)

(6) Née Olympe Dunoyer, première maîtresse de Voltaire. (G. A.)

(1) Voyez, tome II, le *Précis du Siècle de Louis XV*, ch. XXIX. (G. A.)

gne, mors et bride; et à peine serai-je dans mon Marquisat, que j'aurai ma cavalerie. Je suis comme une araignée, qui fait sa toile dans un coin, et qui s'établit jusqu'à ce qu'un coup de balai la fasse déloger. Je bâtis un corps de logis à Cirey, et je l'abandonne tout meublé; je monte une bonne maison à Paris, et je la quitte au bout de deux mois; je m'établis au Marquisat, et je vais en Italie au mois de mai. Mais, mon cher ami, je pourrais bien être enterré au Marquisat. Mon affaire avec la nature va mal. J'ai pris mon parti sur tout, et je jette mon bonnet par-dessus les moulins, afin de n'avoir plus la tête si près du bonnet. Bonsoir! je me fais un plaisir extrême de vous revoir, de vous embrasser. Songez à vos yeux. Mille compliments à M. Federsdorf, au docteur joyeux (1), *à tutti quanti*.

1701. — A M. DARGET.

A Berlin, ce 9 mars 1751.

Tout mon corps est en désarroi;
Cul, tête et ventre sont, chez moi,
Fort indignes de notre maître.
Un cœur me reste; il est peut-être
Moins indigne de ce grand roi.
C'est un tribut que je lui doi;
Mais, hélas! il n'en a que faire.
Fatigué de vœux empressés,
Il peut croire que c'est assez
D'être bienfaisant et de plaire.
Né pour le grand art de charmer,
Pour la guerre et la politique,
Il est trop grand, trop héroïque,
Et trop aimable pour aimer;
Tant pis pour mes flammes secrètes,
J'ose aimer le premier des rois :
Je crains de vivre sous les lois
De la première des coquettes.
Du moins, pour prix de mes désirs,
J'entendrai sa docte harmonie,
Ces vers qui feraient mon envie,
S'ils ne faisaient pas mes plaisirs.
Adieu, monsieur son secrétaire;
Soyez toujours mon tendre appui :
Si Frédéric ne m'aimait guère,
Songez que vous paierez pour lui.

Bonsoir; pardon de mes coquetteries; j'ai été bien malade; cela ne m'empêchera pas de vous revoir demain. Je vous embrasse du meilleur de mon cœur.

1702. — A M. DARGET.

A Potsdam, ce 11 mars 1751.

Mon cher ami, je porte au Marquisat le cinquième chant (2), des pilules et de la casse, tous les dons d'Apollon et d'Esculape : je n'ai jamais tant souffert. Je vous supplie de dire à sa majesté que je vais penser à son cinquième chant et à ma santé. Je serai privé aujourd'hui de l'honneur et du plaisir de l'entendre, mais j'aurai celui de le lire. Mes entrailles font leurs très humbles compliments à votre cul et à votre vessie, et mon cœur aime tendrement le vôtre.

1703. — A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS.

A Potsdam, ce 13 mars.

J'espère, monsieur, que je lirai l'ouvrage que vous voulez bien me confier, avec autant de plaisir que je l'attends avec impatience. Vous savez combien je m'intéresse à l'honneur que vous voulez faire aux lettres. Je conserve précieusement votre poëme (3), qui méritait le prix; c'est le sort des Ximenès (4) d'être vengés de l'Académie par le public. Ma santé a été bien mauvaise depuis trois mois; mais les bontés extrêmes du grand homme auprès de qui j'ai l'honneur d'être, m'ont bien consolé. Elles me consolent tous les jours des bruits ridicules de Paris. En vérité, il faut remonter jusqu'aux beaux temps de la Grèce pour trouver un prince victorieux qui fasse un tel usage de son loisir, et qui daigne avoir pour un particulier étranger des attentions si distinguées. Il faut me pardonner de n'avoir pu le quitter; il ne m'empêche pas de regretter mes amis, mais il me rend excusable auprès d'eux. Permettez-moi, monsieur, de présenter mes respects à madame votre mère, et recevez les miens.

(1) La Mettrie. (G. A.)
(2) De l'*Art de la guerre*, poëme du roi de Prusse. (G. A.)
(3) Intitulé : *Les lettres ont autant contribué à la gloire de Louis XIV qu'il avait contribué à leurs progrès*. Voltaire imprima ce morceau en 1773, à la suite des *Lois de Minos*. (G. A.)
(4) Prononcez *Chimène*. (G. A.)

1704. — A M. DARGET.

1751.

Mon cher ami, j'arrivai hier chez moi comme vous en sortiez, et le mauvais temps m'empêcha d'aller chez vous. Mon sorcier de cocher prétend qu'il est assez sorcier pour faire reprendre mes chevaux qui, dit-il, ne valent pas vingt écus, et pour m'en acheter de bons; mais il dit qu'il ne peut rien faire sans M. Vigne, qui a fait le marché. A la bonne heure, s'il peut réussir.

Voulez-vous bien permettre que M. Vigne aille à Berlin avec mon cocher? je vous serai bien obligé.

1705. — AU MÊME.

A Potsdam, 1751.

Mon cher ami, je vous prie de remercier M. Morand (1) de son attention. S'il croit qu'en effet sa préface ait l'air de me désigner, il lui est bien aisé d'y remédier. Au reste, qu'on me tue à Paris, pourvu que je vive ici avec vous dans les douceurs de votre amitié. Si je n'étais pas un peu malade aujourd'hui, je courrais pour vous voir et vous remercier. Je compte vous embrasser demain. Le Marquisat est trop loin; mais l'amitié rapproche tout. Je suis absorbé dans le *Siècle de Louis XIV*. Le roi, qui forme ici un nouveau siècle, devrait bien s'y intéresser, et me prêter tous ses livres. Un prêtre peut prêter sa patène à un sous-diacre. Si je manque de livres, je deviendrai bien malheureux. Que Frédéric-le-Grand s'intéresse un peu à Louis-le-Grand! Bonsoir.

1706. — A M. DARGET.

1751.

Le saint diacre, mon cher ami, était conseiller-clerc, et un très grand imbécile.

Si le stathouder (2) n'était pas mort d'une inflammation à la gorge, je croirais qu'il serait mort de quelque dîner avec un bourgmestre. Durand se trouve là dans un beau moment. Voilà de ces occasions où je voudrais un homme comme vous.

Je n'ai point eu non plus de nouvelles de Paris. Peut-être aurons-nous nos lettres par Berlin.

Portez-vous mieux que moi, et n'ayez jamais le scorbut.

1707. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, le 15 mars.

Mon adorable ange, vous avez donc vu mon Prussien (3). J'aurais assurément voulu être du voyage, et resouper avec madame d'Argental et avec vos amis, et vous embrasser cent fois, et vous dire cent choses, et vous montrer cent vers recousus à *Rome sauvée*, à *Adélaïde*, à *Zulime*, et cent feuilles du *Siècle de Louis XIV*; car je serai historiographe de France en dépit des jaloux; et je n'ai jamais eu tant d'envie de faire bien ma charge que depuis que je ne l'ai plus. Cet immense tableau d'un beau siècle me tourne la tête. M. de Pont de Veyle avouera que si Louis XIV n'est pas grand, son siècle l'est. Je n'ai pu accompagner notre chambellan dans les fanges et dans les neiges, où j'aurais été enterré; j'étais malade. D'Arnaud et compagnie, et les petits barbouilleurs, auraient été trop aises. D'Arnaud, animé du vrai désir de la gloire, n'ayant pu encore se faire un nom assez illustre par ses immortels ouvrages, s'en est fait un par son ingratitude envers moi, et par ses procédés. Il s'est noblement lié avec un Rozemberg (4), mauvais comédien souffert à Berlin, et avec les Frérons soufferts à Paris; et que de belles nouvelles envoyées de canaille à canaille, et perçant chez les oisifs honnêtes gens du beau monde de Paris! A entendre ces beaux messieurs, j'avais perdu un grand procès, j'avais trompé un honnête banquier juif; et le roi, qui sans doute prend contre moi le parti de l'*Ancien-Testament*, m'avait disgracié; et j'étais perdu, et Fréron riait, et Nivelle de La Chaussée racontait tout cela aussi froidement qu'il en est capable, et on imprimait ma *Pucelle*, et ensuite on me faisait mort. Je suis pourtant encore en vie; et le roi a eu tant de bonté pour moi pendant ma maladie, que je serais le plus ingrat des hommes si je ne passais pas encore quelques mois auprès de lui. J'étais le seul animal de mon espèce qu'il logeât dans son palais, à Berlin; et quand il partit pour Potsdam, et que je ne pus le suivre, il me laissa équipages, cui-

(1) Pierre Morand, correspondant littéraire de Frédéric. (G. A.)
(2) Guillaume IV. (G. A.)
(3) D'Hamon. (G. A.)
(4) Cet acteur débuta à la Comédie-Française en 1756. (G. A.)

siniers, *et cætera ;* et ses mulets et ses chevaux conduisaient mes meubles de passade à une maison (1) délicieuse, dont il m'a laissé la jouissance, aux portes de Potsdam; et il me conservait un appartement charmant dans son palais de Potsdam, où je couche une partie de la semaine; et j'admire toujours de près ce génie unique, et il daigne se communiquer à moi; et, enfin, si je n'étais pas à trois cents lieues de vous, si je ne vous aimais pas avec la plus vive tendresse, et si j'avais un peu de santé, je serais le plus heureux des hommes. J'en demande pardon aux successeurs des Desfontaines, et aux petits esprits, aux cuistres qui disent : Est-il possible qu'il ait vingt mille francs de pension, tandis que nous n'en avons point? qu'il ait une clef d'or à sa poche, tandis que nous n'y avons point de mouchoir? et une grande croix bleue à son cou, quand nous voudrions l'étrangler? Ils ne savent pas, les vilains, que ni ma croix, ni ma clef, ni ma pension ne me touchent; que j'abandonnerais tout cela sans le moindre regret, si je n'étais pas uniquement attaché à la personne d'un grand homme qui fait mon bonheur. Ils ne savent pas que je vis heureux, et que je serai encore plus heureux, quand je pourrai vous embrasser et vous consacrer les derniers moments de ma vie. Mille tendres respects à toute votre maison et à vos amis.

1708. — A M. LE BARON DE MARSCHALL.

Samedi, au château de Potsdam (2).

Vous m'enchantez, monsieur, par vos bontés. Vous m'aidez à bâtir un grand édifice; les moindres matériaux servent, et vous daignez m'en prêter qui me sont très nécessaires. J'en aurai le soin que je dois. Je vous remercie de tout mon cœur, et je vous renouvelle les assurances de l'attachement le plus inviolable.

1709. — AU MÊME.

Je remercie bien tendrement M. le baron de Marschall. Cet abrégé chronologique est celui de Mézerai, et il y a apparence que M. de Marschall a déjà ce livre si commun, dans sa bibliothèque. Ainsi, en cas qu'on lui ait envoyé de Leipsick ces quatre volumes et qu'il les ait déjà chez lui, il pourrait les renvoyer à Leipsick. Je les lui rendrai dès qu'il le voudra. Mais si ces livres manquaient à sa bibliothèque, il fera bien de les garder. Il y a de très bonnes choses. Le livre dont j'avais eu l'honneur de lui parler est *Mémoires chronologiques et historiques pour le dernier siècle*, in-12. Je l'ai trouvé ici chez M. Achard; c'est un livre excellent.

1710. — AU MÊME.

A Potsdam, ce 14 ou 15... Ma foi, je n'en sais rien.

Je vous remercie tendrement, monsieur, des aumônes que vous avez faites à mon âme. J'ai l'honneur de vous renvoyer les deux tomes que vous avez eu la bonté de me prêter. Je crois avoir vu dans votre cabinet la *Bibliothèque des Théâtres*, les *Lettres* de M. Pélisson et les *Grands Hommes* de Charles Perrault. Si vous voulez avoir encore la bonté, monsieur, de me prêter ces livres, je vous serai plus obligé que jamais, et je vous les rendrai fidèlement avec la *Chronologie* du président Hénault.

Oserai-je vous supplier de vouloir bien présenter mes respects à M. le comte de Podewils et de recevoir les miens? Je me flatte de venir vous remercier au premier voyage de sa majesté.

1711. — AU MÊME.

A Potsdam, ce 18 mars, au château.

J'ai eu l'honneur de vous remercier de vos bontés et de vous renvoyer les deux tomes des *Mémoires chronologiques* que vous avez eu la bonté de me prêter. Je vous ai supplié de vouloir bien m'envoyer la *Bibliothèque des Théâtres* et les trois volumes de *Lettres* de M. Pélisson. Si vous voulez bien y ajouter le premier volume de Quinault, où il se trouve une préface instructive, je vous serai très obligé. Vous m'avez permis de prendre ces libertés; j'abuse peut-être de vos offres; mais je vous prie de croire que je ne vous emprunte des livres que pour essayer d'en faire qui puissent vous plaire.

J'ai l'honneur d'être, avec une extrême reconnaissance, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

1712. — A M. DARGET.

Mon très aimable ami, le ciel confonde les marquis qui m'envoient des tragédies par la poste, et bénisse les rois pleins de génie et de bonté! J'ai reçu un petit mot consolant de la part d'un homme dont le génie m'épouvante, et dont le cœur me rassure. Puisse votre cul être aussi sain que votre âme! J'ai passé une nuit bien cruelle, dans la crainte de passer pour indiscret, et avoir révélé les mystères de Mars-Apollon. Je suis sensible comme vous, et ma tendre amitié compte sur la vôtre.

1713. — A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 20 mars.

Me voici rencloîtré dans notre couvent moitié militaire, moitié littéraire. Le mois de mars, l'air et l'eau de ce pays-ci ne sont pas trop favorables à un convalescent. Je n'espère que dans le régime. J'ai repris mon petit train de vie, et je suis entre Louis XIV et Frédéric. Je ferais bien mieux de corriger assidûment mes ouvrages, que de corriger ceux d'un roi. C'est être dans le cas de l'abbé de Villiers (1), qui avait fait un livre intitulé *Reflexions sur les défauts d'autrui*. Il alla au sermon d'un capucin; le moine dit en nasillant à son auditoire : « Mes très chers frères, j'avais dessein aujourd'hui » de vous parler de l'enfer; mais j'ai vu afficher à la porte de » l'église : *Reflexions sur les defauts d'autrui;* eh! mon ami, » que n'en fais-tu sur les tiens? Je vous parlerai donc de l'or- » gueil. »

Envoyez-moi, ma chère enfant, cette édition de Paris (2) sitôt qu'elle sera achevée; pour celle de Rouen, je ne veux pas seulement en entendre parler. Voilà trop de bâtards. Je voudrais déshériter toute cette famille-là. Ne croyez pas que je sois plus content de la famille des autres. On ne m'envoie de Paris que de plates niaiseries. Le bon n'a jamais été si rare. Il faut qu'il le soit, sans quoi il ne serait plus bon. Que de mauvais livres faits par des gens d'esprit!

Tout le monde a de l'esprit aujourd'hui, mon enfant, parce que le siècle passé a été le précepteur du nôtre; mais le génie est un don de Dieu; c'est la grâce, c'est le partage du très petit nombre des élus. Ne laissez pourtant pas de m'envoyer les rapsodies du jour; elles m'amusent parce qu'elles sont nouvelles. Cela est honteux. Quelle pitié de quitter Virgile et Racine pour les feuilles volantes de nos jours! Don Quichotte fit une infidélité d'un moment à Dulcinée pour Maritorne. Adieu, adieu; quand je songe aux infidélités, je suis si honteux que je me tais.

1714. — A M. DARGET.

Jeudi 1751.

Mon cher ami, vous souviendriez-vous par hasard de l'ermite V***? Vous êtes sans doute dans les plaisirs jusqu'au cou. Je fais mille compliments à vos plaisirs; j'espère avoir bientôt celui de vous voir. Il n'y a guère que vous qui puissiez me tirer de ma solitude. Heureux qui peut vivre avec vous! Faites-moi l'amitié de dire à M. et à madame de Tyrconnell que, de tous les ermites, je suis celui pour qui ils doivent avoir le plus de bonté. Faites-leur ma cour, je vous en prie, et aimez-moi tant que vous pourrez. J'aime à avoir place dans un cœur comme le vôtre.

1715 — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, le 27 avril.

Mon cher ange, j'apprends que vous avez perdu mademoiselle Guichard (3). Vous ne m'en dites rien: vous ne me confiez jamais vos plaisirs ni vos peines, comme si je ne les partageais pas, comme si trois cents lieues étaient quelque chose pour le cœur, et pouvaient affaiblir les sentiments. Voilà donc cette pauvre petite fleur, si souvent battue par la grêle, à la fin coupée pour jamais! Mon cher ange, conservez bien madame d'Argental; c'est une fleur d'une plus belle espèce et plus forte; mais elle a été exposée bien des années à un mauvais vent. Mandez-moi donc comment elle se porte. Aurez-vous votre Porte-Maillot cette année? Vous me direz que je devrais bien venir vous y voir; sans doute, je le devrais et je le voudrais; mais ma Porte-Maillot est à Potsdam et à Sans-Souci. J'ai toutes mes paperasses, il faut finir ce que l'on a commencé. J'ai regardé le caractère d'historiographe

(1) Le Marquisat. (G. A.)
(2) Les quatre billets suivants, édités par MM. de Cayrol et A. François, ont été écrits dans le courant de juillet. (G. A.)

(1) Pierre de Villiers, jésuite, né en 1648, mort en 1728. (G. A.)
(2) En onze volumes. (G. A.)
(3) Éléonore Guichard, née vers 1719. (G. A.)

comme indébile. Mon *Siècle de Louis XIV* avance. Je profite du peu de temps que ma mauvaise santé peut me laisser encore pour achever ce grand bâtiment dont j'ai tous les matériaux. Ne suis-je pas un bon Français? N'est-il pas bien honnête à moi de faire ma charge quand je ne l'ai plus?

Potsdam est plus que jamais un mélange de Sparte et d'Athènes. On y fait tous les jours des revues et des vers. Les Algarotti et les Maupertuis y sont. On travaille, on soupe ensuite gaiement avec un roi qui est un grand homme de bonne compagnie. Tout cela serait charmant; mais la santé! Ah! la santé, et vous, mon cher ange, vous me manquez absolument. Quel chien de train que cette vie! Les uns souffrent, les autres meurent à la fleur de leur âge; et pour un Fontenelle, cent Guichard. Allons toujours pourtant; on ne laisse pas d'avoir quelques roses à cueillir dans ce champ d'épines. Monsieur sort tous les jours, sans doute à quatre heures; monsieur va aux spectacles, et porte ensuite à souper sa joie douce et son humeur égale; et moi, tel j'étais, tel je suis, tenant mon ventre à deux mains, et ensuite ma plume : souffrant, travaillant, soupant, espérant toujours un lendemain moins tourmenté de maux d'entrailles, et trompé dans mon lendemain. Je vous le dis encore, sans ces maux d'entrailles, sans votre absence, le pays où je suis serait mon paradis. Être dans le palais d'un roi, parfaitement libre du matin au soir; avoir abjuré les dîners trop brillants, trop considérables, trop malsains; souper, quand les entrailles le trouvent bon, avec ce roi philosophe; aller travailler à son *Siècle*, dans une maison de campagne dont une belle rivière baigne les murs; tout cela serait délicieux, mais vous me gâtez tout. On dit que je n'ai pas grand'chose à regretter à Paris en fait de littérature, de beaux-arts, de spectacle, et de goût. Quand vous ne me croirez pas de trop à Paris, avertissez-moi, et j'y ferai un petit tour, mais après la clôture de mon *Siècle*, s'il vous plaît. C'est un préliminaire indispensable.

Adieu : je vous écris en souffrant comme un diable, et en vous aimant de tout mon cœur. Adieu; mille tendres respects et autant de regrets pour tout ce qui vous entoure.

1716. — A M. FORMEY.

A Potsdam, le 30 avril (si je ne me trompe).

Il me paraît, monsieur, qu'il y a dans l'ouvrage (1) que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer beaucoup d'images qui caractérisent un homme de génie, et des beautés qui décèlent un homme de goût. Peut-être faudrait-il encore un peu de travail pour rendre la pièce digne de son auteur, qui me paraît avoir bien du mérite. Les vers exigent une correction et une précision dont la difficulté m'effraie toujours.

M. Darget m'a dit que vous vous souvenez toujours de moi avec bonté; pour moi, je me souviens de vous avec reconnaissance.

J'ai à vous un gros tome que je vous renverrai à la première occasion, et que je voudrais bien vous apporter moi-même. J'ai grande envie de me trouver entre vous et M. de Jarrige (2); on apprend plus dans votre conversation que dans les livres. Je vous supplie d'assurer M. de Jarrige des sentiments que je vous conserverai toujours pour lui. *Interim vale, tuus sum.*

1717. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 4 mai.

Mon cher ange, le roi de Prusse, tout roi et tout grand homme qu'il est, ne diminue point le regret que j'ai de vous avoir perdu. Chaque jour augmente ces regrets; ils sont bien justes. J'ai quitté la plus belle âme du monde, le chef de mon conseil, mon ami, ma consolation. On a quatre jours à vivre; est-ce auprès des rois qu'il faut les passer? J'ai fait un crime envers l'amitié. Jamais on n'a été plus coupable; mais, mon cher ange, encore une fois, daignez entrer dans les raisons de votre esclave fugitif. Était-il bien doux d'être écrasé par ceux qui se disent dévots, d'être sans considération auprès de ceux qui se disent puissants, et d'avoir toujours des rivaux à craindre? ai-je fort à me louer de vos confrères du parlement? ai-je de grandes obligations aux ministres? et qu'est-ce qu'un public bizarre qui approuve et qui condamne tout de travers? et qu'est-ce qu'une cour qui préfère Bellecour à Lekain, Coypel à Vanloo, Royer (3) à Rameau? n'est-il pas bien permis de quitter tout cela pour un roi aimable, qui se bat comme César, qui pense comme Julien, et qui me donne vingt mille livres de rente et des honneurs pour souper avec lui? A Paris, je dépendrais d'un lieutenant de police; à Versailles, je serais dans l'antichambre de M. Mesnard. Malgré tout cela, mon cœur me ramènera toujours vers vous; mais il faut que vous ayez la bonté de me préparer les voies. J'avoue que, si je suis pour vous une maîtresse tendre et sensible, je suis une coquette pour le public, et je voudrais être un peu désiré. Je ne vous parlerai point d'une certaine tragédie d'*Oreste*, plus faite pour des Grecs que pour des Français; mais il me semble qu'on pourrait reprendre cette *Sémiramis* que vous aimiez, et dont M. l'abbé de Chauvelin était si content.

Puisque j'ai tant fait que de courir la carrière épineuse du théâtre, n'est-il pas un peu pardonnable de chercher à y faire reparaître ce que vous avez approuvé? Les spectacles contribuent plus que toute autre chose, et surtout plus que du mérite, à ramener le public, du moins la sorte de public qui crie. J'espère que le *Siècle de Louis XIV* ramènera les gens sérieux, et n'éloignera pas de moi ceux qui aiment les arts et leur patrie. Je suis si occupé de ce *Siècle*, que j'ai renoncé aux vers et à tout commerce, excepté vous et madame Denis. Quand je dis que j'ai renoncé aux vers, ce n'est qu'après avoir refait une oreille à *Zulime* et à *Adélaïde*. Savez-vous bien que mon *Siècle* est presque fait, et que lorsque j'en aurai fait transcrire deux bonnes copies, je revolerai vers vous? C'est, ne vous déplaise, un ouvrage immense. Je le reverrai avec des yeux sévères; je m'étudierai surtout à ne rendre jamais la vérité odieuse et dangereuse. Après mon *Siècle*, il me faut mon ange. Il me reverra plus digne de lui. Mes tendres respects à la Porte-Maillot. Voyez-vous quelquefois M. de Mairan? voulez-vous bien le faire souvenir de moi? Son ennemi (1) est un homme un peu dur, médiocrement sociable, et assez baissé; mais point de vérité odieuse. *Valete, o cari!*

1718. — A M. DEVAUX.

A Potsdam, le 8 mai.

Mon cher Panpan (car il n'y a pas moyen d'oublier le nom sous lequel vous étiez si aimable), le jour même que je reçus vos ordres de servir votre ami (prière est ordre en ce cas), je courus chez un prince, et puis chez un autre, et les places étaient prises. J'écrivis le lendemain à la sœur (2) d'un héros, à la digne sœur du Marc-Aurèle du Nord, pour savoir si elle avait besoin de quelqu'un d'aimable, qui fût à la fois de bonne compagnie et de service. Point de décision encore. Je comptais ne vous écrire que pour vous envoyer quelque brevet signé Wilhelmine, pour votre ami; mais, puisqu'on tarde tant, je ne peux pas tarder à vous remercier de vous être souvenu de moi.

Quand vous recevrez une seconde lettre de moi, ce sera sûrement l'exécution de vos volontés, et M. de Liébaud pourra partir sur-le-champ. Si je ne vous écris point, c'est qu'il n'y aura rien de fait.

Mon cher Panpan, mettez-moi, je vous prie, aux pieds de la plus aimable veuve (3) des veuves. Je ne l'oublierai jamais, et quand je retournerai en France, elle sera cause assurément que je prendrai ma route par la Lorraine. Vous y aurez bien votre part, mon cher et ancien ami. Je viendrai vous prier de me présenter à votre Académie.

Notre séjour à Potsdam est une Académie perpétuelle. Je laisse le roi faire le Mars tout le matin, mais le soir il fait l'Apollon, et il ne paraît pas à souper qu'il ait exercé cinq ou six mille héros de six pieds; ceci est Sparte et Athènes; c'est un camp et le jardin d'Épicure; des trompettes et des violons, de la guerre et de la philosophie. J'ai tout mon temps à moi; je suis à la cour, je suis libre; et, si je n'étais pas entièrement libre, ni une énorme pension, ni une clef d'or qui déchire la poche, ni un licou qu'on appelle *cordon d'un ordre*, ni même les soupers avec un philosophe qui a gagné cinq batailles, ne pourraient me donner un grain de bonheur. Je vieillis, je n'ai guère de santé, et je préfère d'être à mon aise avec mes paperasses, mon *Catilina*, mon *Siècle de Louis XIV*, et mes pilules, aux soupers des rois, et à ce qu'on appelle *honneurs et fortune*. Il s'agit d'être content, d'être tranquille; le reste est chimère. Je regrette mes amis, je corrige mes ouvrages, et je prends médecine. Voilà ma vie, mon cher Panpan. S'il y a quelqu'un par hasard dans

(1) Il s'agissait d'une pièce de poésie de M. Mallet qui allait à Copenhague pour succéder à La Beaumelle. (*Note de Formey.*)

(2) Alors secrétaire de la classe de philosophie à l'Académie de Berlin. (G. A.)

(3) Mauvais musicien qui, au lieu de Rameau, mit *Pandore* en musique. (G. A.)

(1) Maupertuis, qui avait voulu jadis enlever à Mairan la place de secrétaire de l'Académie des sciences. (G. A.)

(2) Wilhelmine, margrave de Bareuth. (G. A.)

(3) Madame de Boufflers. (G. A.)

Lunéville qui se souvienne du solitaire de Potsdam, présentez mes respects à ce quelqu'un.

Il a été un temps où tout ce qui porte le nom de Beauvau (1) me prenait sous sa protection ; ce temps est-il absolument passé? madame la marquise de Boufflers daigne-t-elle me conserver quelques bontés? serait-elle bien aise de me revoir à sa cour? serait-elle assez bonne de dire au roi de Pologne, qui ne s'en souciera peut-être guère, que je serai toute ma vie pénétré des bontés et des vertus de sa majesté? C'est le meilleur des rois, car il fait tout le bien qu'il peut faire.

Adieu, mon très cher Panpan. Aimez toujours les vers, et n'aimez que les bons; et conservez quelque bonne volonté pour un homme qui a toujours été enchanté de votre caractère. *Vale et me ama.*

1719. — A LA DUCHESSE LOUISE-DOROTHÉE DE SAXE-GOTHA.

A Berlin, ce 23 mai 1751 (2).

Madame, votre altesse sérénissime daignera-t-elle accepter le tribut qu'un homme, qui lui est peut-être inconnu, ose mettre à ses pieds? Monseigneur le prince votre fils, à qui j'ai quelquefois fait ma cour à Paris, me servira de protecteur auprès de votre altesse sérénissime. J'avais la plus forte passion de me présenter dans votre cour en allant à Berlin, et d'admirer de près les vertus d'une mère si respectable ; je ne me console point de n'avoir pu jouir de cet honneur, et de celui d'approcher encore de monseigneur le prince de Gotha, que j'ai vu donner à Paris de si grandes espérances.

Je ne prendrais pas la liberté de présenter à votre altesse sérénissime ce recueil qu'on a fait à Dresde de mes ouvrages (3), si cet exemplaire n'était, par sa singularité, digne de tenir une place dans une bibliothèque. Il y a plus de deux cents pages corrigées par ma main, ou réimprimées. Il n'y a que trois exemplaires au monde de cette espèce. J'ai cru remplir mon devoir en envoyant un de ces exemplaires à madame la princesse royale de Pologne, et en mettant l'autre à vos pieds. J'ose me flatter, madame, de votre indulgence et de votre bonté.

Je suis avec le plus profond respect, madame, etc.

1720. — A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Le...

Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnin.
VIRG., ecl. VIII, v. 68.

Se ella è ammalata, compiango ; se sta bene, me ne rallegro ; se si trastulla, lodo ; se si ferma in Berlino, fa bene ; se ella ritorna al nostro monastero, farà gran piacere ai frati, e mi porgerà una gran consolazione. Ma comunque si sia del come e del perchè, la prego di rimandarmi le bagatelle istoriche, le quali ha portate seco a Berlino. Intanto bacio le leggiadre mani che scrivono, che toccano le più delicate cose.

Adieu, belle fleur d'Italie,
Transplantée aux climats des géants grenadiers;
Revenez, mêlez-vous aux forêts de lauriers
Que fait croître en ces lieux l'Apollon des guerriers;
Quelle terre par vous ne serait embellie!

Voulez-vous bien avoir la bonté de faire souvenir de moi l'estomac de milord et milady Tyrconnell, la poitrine de M. le maréchal Keith, les uretères de M. le comte de Rothembourg? Je me flatte que, par un si beau temps, il n'y aura plus de malade que moi.

1721. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, le 29 mai.

Mon très cher ange, si vous êtes à Lyon (4), j'irai à Lyon ; si vous êtes à Paris, j'irai à Paris ; mais quand? je n'en sais rien. J'ai mon *Siècle* en tête, et c'est parce que je suis le meilleur Français du monde que je reste à Berlin et à Potsdam si longtemps. La retraite d'un archevêque dans son archevêché prouve que chacun doit être chez soi ; mais, mon ange, je commence par vous envoyer mes enfants. *Rome sauvée*, toute musquée, n'est-ce rien? et puis mon *Siècle*, que vous aurez dans trois mois? Cela vous amusera du moins. Cette pauvre petite Guichard valait mieux; *la mort ravit tout sans pudeur* (1). Tâchons de faire des choses qui ne meurent point. Je me flatte que ce *Siècle* vous plaira encore plus que les onze volumes (2) pour lesquels j'avais tant d'aversion. Si j'ai eu le malheur de vous quitter, je me console par mes efforts pour vous plaire. Le roi de Prusse vient de donner trois ou quatre spectacles dignes du dieu Mars. J'ai vu trente mille hommes qui m'ont fait trembler. De là il court au fond de ses États, voir si tout va bien, et faire que tout aille mieux ; et moi, son chétif admirateur, je reste chez lui avec mon *Siècle*. Quelle reconnaissance dois-je lui témoigner pour toutes ses bontés? Je ne peux faire autre chose que de les publier, je lui dois mon bonheur et mon loisir. Personne n'est logé dans son palais plus commodément que moi. Je suis servi par ses cuisiniers. J'ai une reine à droite, une reine à gauche, et je les vois très rarement ; *Louis XIV* a la préférence. Point de gêne, point de devoir. Il faut que vous disiez tout cela, mon cher et respectable ami, afin que la bonne compagnie m'excuse, que les méchants soient un peu punis, et que l'on sache comment nos belles-lettres sont accueillies par un si grand monarque.

Enfin voilà donc M. de Chauvelin en passe (3) de faire tout le bien qu'il a la rage de vouloir faire; car le bien public est sa passion dominante. Il est beau pour le roi que le nom de Chauvelin ne lui ait pas nui, et que son mérite lui ait servi. Je crois que M. l'abbé, son frère, me garde toujours rancune; je veux que mon *Siècle* me raccommode avec lui. Algarotti en est bien content ; ce serait un *gran traditore*, s'il me flattait; il y aurait conscience, car je suis bien loin d'être incorrigible. Je lui dis comme Dufresny : *Faites-moi bien peur*; car il faut que, dans une histoire moderne, tout soit aussi sage que vrai, et je veux forcer la France à être contente de moi.

Ma nièce est devenue bien respectable à mes yeux. Je n'avais presque songé qu'à l'aimer de tout mon cœur ; mais ce qu'elle a fait en dernier lieu me pénètre d'estime et de reconnaissance. Elle s'est conduite avec l'habileté d'un ministre et toutes les vertus de l'amitié. A quels fripons (4) j'avais affaire ! Je détesterais les hommes s'il n'y avait pas des cœurs comme le vôtre et comme le sien. Comptez que mon cœur revole vers mes amis, mais aussi soyez bien persuadé que je n'ai pas mal fait de mettre quelque temps et quelques lieues entre moi et l'Envie. Je me suis fait ancien pour qu'on me rendît un peu plus de justice. Peut-être actuellement s'apercevra-t-on de quelque petite différence entre *Catilina* et *Rome sauvée*. Je ne demande pas que ma *Rome* soit imprimée au Louvre (5); mais je me flatte qu'elle ne déplaira pas à ceux qui aiment une fidèle peinture des Romains, en vers français qui ne soient pas goths.

Virtutem incolumem odimus,
Sublatam ex oculis quærimus, invidi. (HOR., lib. III, od. XXIV.)

Vous me donnez des espérances de retrouver madame d'Argental en bonne santé, donnez-moi aussi celle de retrouver son amitié.

Dites-moi ce que c'est que des *Mémoires* (6) qui ont paru sur mademoiselle de Lenclos. Je m'y intéresse en qualité de légataire. Il y a ici un ministre (7) du saint Évangile qui m'a demandé des anecdotes sur cette célèbre fille ; je lui en ai envoyé d'un peu ordurières, pour apprivoiser les huguenots.

Bonsoir ; mes tendres respects à tout ce qui vous entoure, à tout ce qui partage les agréments de votre délicieux commerce. Je vous embrasse tendrement.

1722. — A M. G.-C. WALTHER.

29 mai 1751.

Si vous avez besoin d'argent, j'ai mille écus à votre service que je vous prêterai sans intérêt. Ils sont entre les mains de mon banquier Schwigger. Vous n'auriez qu'à vous adresser au banquier Hauman, qui ferait son billet à Schwigger; car cet homme ne veut traiter qu'avec des banquiers, et ne recevrait pas d'autre signature. Ainsi donc, en cas que vous ayez

(1) Madame de Boufflers était une Beauvau. (G. A.)
(2) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(3) L'édition de 1748. (G. A.)
(4) Chez le cardinal de Tencin, archevêque de cette ville et oncle de d'Argental. (G. A.)

(1) La Fontaine, liv. VIII, fable I. (G. A.)
(2) L'édition de ses Œuvres faite à Paris. (G. A.)
(3) Le chevalier (depuis marquis) de Chauvelin, venait d'être nommé commandeur de l'ordre de Saint-Louis, quoiqu'il fût cousin de l'ancien garde des sceaux, toujours en exil. (G. A.)
(4) Voltaire désigne sans doute ici ceux qui s'opposaient à la représentation de *Mahomet*. (G. A.)
(5) Comme le *Catilina* de Crébillon. (G. A.)
(6) Mémoires sur Ninon, par Bret, et d'autres par Douxmenil. (G. A.)
(7) Formey. Voyez, tome IV, page 717, cette lettre sur Ninon. (G. A.)

besoin de cet argent, vous n'avez qu'à faire votre billet pur et simple de mille écus à Hanman, lequel fera son billet à Schwigger. Je vous répète que je vous prêterai mille écus pour un an sans intérêt.

1723. — AU MÊME.

30 mai 1751.

Je suis fort occupé de l'*Histoire du Siècle de Louis XIV*, mais cet ouvrage ne sera pas sitôt prêt. J'attends des manuscrits de Paris. J'ai encore besoin de quelques livres, mais surtout j'ai besoin de temps pour rendre l'ouvrage moins indigne de l'impression ; plus je l'aurai travaillé avec soin, et plus il vous deviendra utile. Comptez que je n'y perdrai pas un moment, et que je vous donnerai cet ouvrage avant que vous ayez achevé l'édition que vous allez faire. Je n'exigerai rien de vous, que des exemplaires en grand papier, et je serai assez récompensé de mes travaux si un libraire, qui paraît aussi honnête homme que vous, peut y faire quelque fortune.

1724. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

A Potsdam, ce dernier de mai.

Apparemment, madame, que mon camarade d'Hamon sert son roi aussi vite qu'il rend tard les lettres des particuliers. J'aurais bien voulu faire, dans ce mois de juin où nous sommes, ce voyage dont il parle ; et, en vérité, madame, vous en seriez un des principaux motifs. J'aurais pu même prendre l'occasion du voyage que fait le roi mon nouveau maître dans le pays qu'habitait autrefois la princesse de Clèves; mais ce voyage sera fort court, et je lui ai promis de rester chez lui jusqu'au mois de septembre. Il faut tenir sa parole aux rois, et surtout à celui-là; d'ailleurs il m'inspire tant d'ardeur pour le travail, que, si je n'avais pas appris à m'occuper, je l'apprendrais auprès de lui. Je n'ai jamais vu d'homme si laborieux. Je rougirais d'être oisif, quand je vois un roi qui gouverne quatre cents lieues de pays tout le matin, et qui cultive les lettres toute l'après-dînée. Voilà le secret d'éviter l'ennui dont vous me parlez; mais pour cela il faut avoir la rage de l'étude comme lui, et comme moi son serviteur chétif.

Quand il vient de Paris quelques livres nouveaux, tout pleins d'esprit qu'on n'entend point, tout hérissés de vieilles maxime rebrochées et rebrodées avec du clinquant nouveau, savez-vous bien, madame, ce que nous faisons? nous ne les lisons point. Tous les bons livres du siècle passé sont ici, et cela est fort honnête; on les relit pour se préserver de la contagion.

Vous me parlez de deux éditions de mes sottises. Il est bien clair, madame, que la moins ample est la moins mauvaise. Je n'ai vu encore ni l'une ni l'autre. Je les condamne toutes, et je pense que, comme il ne faut point publier tout ce qu'ont fait les rois, mais seulement ce qu'ils ont fait de mémorable, il ne faut point imprimer tout ce qu'ont écrit de pauvres auteurs, mais seulement ce qui peut, à toute force, être digne de la postérité.

On me mande que l'édition de Paris est incomparablement moins mauvaise que celle de Rouen, qu'elle est plus correcte; j'aurais l'honneur de vous la présenter, si j'étais à Paris. On veut que j'en fasse une ici à ma fantaisie; mais je ne sais comment m'y prendre. Je voudrais jeter dans le feu la moitié de ce que j'ai fait, et corriger l'autre. Avec ces beaux sentiments de pénitence, je ne prends aucun parti, et je continue à mettre en ordre le *Siècle de Louis XIV*. J'ai apporté tous mes matériaux ; ils sont d'or et de pierreries; mais j'ai peur d'avoir la main lourde.

Ce siècle était beau ; il a enseigné à penser et à parler à celui-ci ; mais gare que les disciples ne soient au-dessous de leurs maîtres, en voulant faire mieux ! Je tâche au moins de m'exprimer tout naturellement, et j'espère que quand je reverrai Paris, on ne m'entendra plus. M. le président Hénault, pour qui je crois vous avoir dit des choses assez tendres, parce que je les pense, m'aurait-il tout-à-fait oublié? Il ne faut pas que les saints dédaignent ainsi leurs dévots. J'ai d'autant plus de droits à ses bontés qu'il est du siècle de Louis XIV (1).

Vous allez donc toujours à Sceaux, madame? J'avais pris la liberté de donner une lettre à d'Hamon pour madame la duchesse du Maine; il la rendra dans quelques années. Vous avez fait deux pertes à cette cour un peu différentes l'une de l'autre, madame de Staal et madame de Malause.

Conservez-vous, ne mangez point trop; je vous ai prédit, quand vous étiez si malade, que vous vivriez très longtemps. Surtout ne vous dégoûtez point de la vie, car, en vérité, après y avoir bien rêvé, on trouve qu'il n'y a rien de mieux. Je conserverai pendant toute la mienne les sentiments que je vous ai voués, et j'aimerai toujours Paris, à cause de vous et du petit nombre des élus.

(1) Voyez, tome II, le *Catalogue des écrivains*. (G. A.)

1725. — A M. DE MONCRIF.

A Potsdam, le 17 juin.

J'ai tardé longtemps à vous remercier, mon cher confrère, du beau présent que vous avez bien voulu me faire (1). Je me flattais de venir vous porter mes remerciements à Paris; mais ma mauvaise santé ne m'a pas encore permis d'entreprendre ce voyage. Je vous aurais dit de bouche ce que je vous dirai dans cette lettre : que tous vos ouvrages respirent les agréments de votre société et la douceur bienfaisante de votre caractère. Je ferai plus; ils m'enhardissent à m'ouvrir à vous, et à vous demander une marque d'amitié. Je sais qu'on m'a beaucoup condamné à la cour d'avoir accepté les bienfaits dont le roi de Prusse m'honore. J'avoue qu'on a raison, si on ne regarde ma démarche que comme celle d'un homme qui a quitté son maître naturel pour un maître étranger. Mais vous savez mieux que personne la triste situation où j'étais en France. Vous savez que j'essuyais, depuis vingt ans, tout ce que l'envie acharnée de ceux qui déshonorent les lettres plus qu'ils ne les cultivent avait pu imaginer pour me décrier et pour me perdre. Vous savez que l'abbé Desfontaines, qui vendait impunément des poisons dans sa boutique, avait des associés, et qu'il a laissé des successeurs. S'ils s'en étaient tenus aux grossièretés et aux libelles diffamatoires, j'aurais pu prendre encore patience : quoique à la longue cette foule de libelles avilisse, j'aurais supporté cet avilissement, trop attaché en France à la littérature. Mais je savais avec quel artifice et avec quelle fureur on m'avait noirci auprès des personnes les plus respectables du royaume. J'étais instruit que des gens à qui je n'ai jamais donné le moindre sujet de plainte m'avaient attaqué par des calomnies cruelles. La douleur et la crainte devenaient le seul fruit de quarante ans de travail; et cela pourquoi ? pour avoir cultivé un faible talent, sans jamais nuire à personne. Madame la marquise de Pompadour, M. le comte d'Argenson, et d'autres qui ont blâmé ma retraite, sont dans une trop grande élévation pour en avoir vu les causes. Ils ne savent pas ce que les hommes obscurs, mais dangereux, et infatigables dans leur acharnement à nuire, machinaient contre moi. Je suis sûr que la bonté de votre cœur serait effrayée, si j'entrais avec vous dans ces détails. Je veux bien qu'on sache que ces cabales indignes m'ont contraint de chercher ailleurs un honorable asile ; mais, en même temps, je vous avoue que la douceur de ma vie serait changée en amertume, si des personnes à qui j'ai obligation, et à qui je serai toujours attaché, croyaient avoir des reproches à me faire. Croyez, mon cher confrère, qu'il en a bien coûté à mon cœur pour prendre le parti que j'ai pris. Je n'ai point recherché de vains honneurs ; mais à la cour toute militaire où je suis, il y a de certaines distinctions qu'il faut absolument avoir pour n'être pas arrêté à tout moment aux portes par des gardes. Je ne pouvais guère demeurer auprès du roi de Prusse qu'avec ces légères distinctions, qui ne tirent d'ailleurs à aucune conséquence. Je vous jure qu'à mon âge je ne suis attaché ni à une clef d'or, ni à une croix, ni à une pension de vingt mille livres dont j'ai su ne pas avoir besoin, ni à d'autres avantages flatteurs dont je jouis. Je n'ai voulu que le repos ; et, si j'avais pu alors espérer de le goûter en France, je ne l'aurais pas cherché ailleurs. Je vous demande en grâce d'exposer mes sentiments à M. le comte d'Argenson. Je serais au désespoir qu'il blâmât ma conduite. Je lui suis attaché dès ma plus tendre jeunesse, et il est l'homme du royaume dont j'ambitionne le plus les suffrages et les bontés. J'avoue encore que je ne me consolerais pas si madame de Pompadour, à qui je dois une éternelle reconnaissance, pouvait me soupçonner de la moindre ombre d'ingratitude. Je vous conjure donc, mon cher confrère, de faire valoir auprès de l'un et de l'autre mes raisons, mes regrets, mon attachement. Comptez que je ne vous oublie pas parmi ceux que je regrette souvent. Vous êtes tous les jours dans la maison de M. le duc et madame la duchesse de Luynes; ayez la bonté de présenter mes respects à toute cette maison, dont la vertu est respectée ici. Le roi de Prusse se souvient d'avoir vu M. le duc de Chevreuse(1), et en parle souvent avec éloge.

(1) *OEuvres de Moncrif*, 1751. (G. A.)
(2) Né en 1717. La duchesse de Luynes était sa belle-mère. (G. A.)

Je n'ose vous prier de faire mention de moi à la reine. Je ne me flatte pas d'être dans son souvenir; mais je suis auprès d'un roi qui est le meilleur ami du roi son père. Je n'ai que ce titre pour prétendre à sa protection; mais peut-être que, si vous lui disiez un mot de moi, elle pourrait s'en souvenir avec cette bonté indulgente qu'elle a pour tout le monde. Ne soyez point surpris de la confiance avec laquelle je me suis expliqué à vous; c'est vous qui me l'avez donnée. L'usage que vous voudrez bien en faire augmentera la félicité dont je jouis auprès d'un roi philosophe, et rendra plus agréable le voyage que j'espère toujours faire à Paris, et qui sera hâté par le plaisir de venir vous faire les remerciements les plus sincères, et de vous renouveler les assurances d'un attachement et d'une estime que je conserverai toujours.

1726. — A M. DE LA METTRIE.

A Potsdam.

Allez, courez, joyeux lecteur (1),
Et le verre à la main, coiffé d'une serviette,
De vos désirs brûlants communiquer l'ardeur
Au sein de Phyllis et d'Annette.
Chaque âge a ses plaisirs; je suis sur mon déclin,
Il me faut de la solitude;
A vous, des amours et du vin.
De mes jours trop usés j'attends ici la fin,
Entre Frédéric et l'étude,
Jouissant du présent, exempt d'inquiétude,
Sans compter sur le lendemain.

Mes compliments à la cousine. Partez donc avec le gai mélancolique Darget, et aimez-moi en chemin.

1727. — A M. DEVAUX.

Mon cher Panpan, je vous assure que je ressens bien vivement la douleur de vous être inutile. Croyez que ce n'est pas le zèle qui m'a manqué. Vous ne doutez pas de la satisfaction extrême que j'aurais eue à faire réussir ce que vous m'avez recommandé; mais ce qui est difficile en Lorraine est encore plus difficile en Prusse, où la quantité de surnuméraires est prodigieuse.

Je compte bien profiter des bontés du roi Stanislas, et venir me mettre aux pieds de madame de Boufflers, au premier voyage que je ferai en France; et assurément je postulerai fort et ferme une place dans votre Académie. J'aurais le bonheur d'appartenir par quelque titre à un roi qu'on ne peut s'empêcher de prendre la liberté d'aimer de tout son cœur. Cette place, mon cher et ancien ami, me serait encore plus précieuse, si je me comptais au nombre de vos confrères.

Je ne me porte guère mieux que madame de Bassompierre (2), et c'est en partie ce qui m'a privé longtemps du plaisir de vous écrire. J'aurais bien de la vanité si je supportais mes maux avec cette douceur et cette égalité d'humeur qu'elle oppose à ses souffrances, et qu'ont si rarement les gens qui se portent bien. Je vous supplie de me conserver dans son souvenir, et de ne me pas oublier auprès de madame de Boufflers. Est-ce que M. le marquis du Châtelet est actuellement à Lunéville? Présentez-lui, je vous prie, mes respects. J'ignore si son fils est à Commercy. Tout ce que je sais de votre cour, c'est que je la regrette, même dans la société du héros philosophe auprès de qui j'ai l'honneur de vivre.

Je sais bien bon gré à M. de Saint-Lambert d'avoir exclu Roi, ce méchant homme. Voudra-t-il se souvenir de moi avec amitié? Je vous assure que j'en ressentirais une grande consolation. Quoique j'aie absolument renoncé à la *comète*, cependant je n'ai point oublié la maison de M. Alliot (3), et vous me ferez grand plaisir de me protéger un peu dans cette maison.

Mon cher Panpan, vous ne sauriez croire combien je suis affligé de n'avoir pu faire ce que vous m'avez recommandé. Je serais inconsolable si vous pouviez penser que j'ai manqué de bonne volonté.

Je vous embrasse du meilleur de mon cœur.

1728. — A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS.

A Potsdam.

J'ai reçu assez tard, monsieur, à Potsdam un paquet qui a redoublé mon attachement pour vous, et qui a augmenté mon envie de faire un petit tour d'une des collines du Parnasse où je suis, à l'autre que vous habitez. Savez-vous bien qu'il y a des choses admirables dans ce que vous m'avez envoyé, et que, si le cœur vous en dit, vous pouvez faire de ces ouvrages quelque chose qui mettra le nom de Chimène aussi en vogue au théâtre qu'il y a jamais été? Je vis auprès d'un monarque qui fait tant d'honneur aux lettres, que je ne m'étonne plus de voir qu'on fait, dans la maison du cardinal Ximenès, ce qu'on a fait dans celle de Witikind.

Je voudrais pouvoir raisonner avec vous, papier sur table, comme je fais quelquefois avec ce grand homme. Il faudrait un volume pour s'entendre de si loin, encore ne s'entendrait-on guère. Permettez donc que je réserve pour le mois d'octobre le plaisir de vous entretenir sur ce que vous m'avez confié.

J'aurais voulu pouvoir profiter du voyage que le roi de Prusse a fait à Clèves, pour venir faire un tour à Paris; mais je suis accablé de travail; je n'ai pas un moment à perdre. Mon voyage aurait été trop court; et j'ai promis au roi de rester auprès de lui jusqu'au mois d'octobre. Je lui tiendrai parole, et je n'y aurai pas grand mérite : il daigne faire le bonheur de ma vie. Si j'avais imaginé un plan pour arranger ma destinée et une manière de vivre conforme à mon humeur, à mes goûts, à mon âge, à ma mauvaise santé, je n'en aurais pas choisi d'autre.

S'il plaisait seulement à la nature de me traiter comme fait le roi de Prusse, je me croirais en paradis; mais des maladies continuelles gâtent tout le bien que me fait un grand roi. Je lui ai sacrifié du meilleur de mon cœur l'envie que j'avais de voir l'Italie et de passer par la France; mais ce qui est différé n'est pas perdu. Il faut qu'un être pensant ait vu Rome et le roi de Prusse, et ait vécu à Paris; après cela on peut mourir quand on veut.

Comptez, monsieur, que je mets au nombre des choses qui me font aimer ce monde les belles choses que vous m'avez envoyées, et dont j'ai grande envie de vous parler à tête reposée. Mille respects à madame votre mère; comptez sur les sentiments inaltérables de VOLTAIRE.

1729. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, le 13 juillet.

Mon cher ange, vous avez donc suivi le conseil du meilleur général (1) qu'il y ait à présent en Europe? Il n'y a point de poltronnerie à bien prendre son temps, et à attendre que le génie de *Rome* suscite un autre César que Drouin (2) pour la *sauver*. Je me flatte d'ailleurs que des conjurés tels que vous en seront plus encouragés, quand je ferai des efforts pour leur fournir de meilleures armes. J'avais envoyé quelques légers changements; mais ils étaient faits trop à la hâte, et trop insuffisants. Je crois toujours qu'il faut rendre Aurélie un peu plus complice de Catilina. Ce ne serait pas la peine de l'avoir épousé en secret pour ne pas prendre son parti. Il me semble qu'il y aura quelque nouveauté, et peut-être quelque beauté, à représenter Aurélie comme une femme qui voit le précipice et qui s'y jette. D'ailleurs je ne peux rien changer au fond de son rôle et de ses situations. La tragédie ne s'appelle point *Aurélie;* le sujet est Rome, Cicéron, Caton, César. C'est beaucoup qu'une femme, parmi tous ces gens-là, ne soit pas une bégueule impertinente. Je sais bien, quand le parterre et les loges voient paraître une femme, qu'on s'attend à voir une amoureuse et une confidente, des jalousies, des ruptures, des raccommodements. Aussi je ne compte pas sur un grand succès au théâtre; mais peut-être que l'appareil de la scène, le fracas du théâtre qui règne dans cet ouvrage, les rôles de Cicéron, de Catilina, de César, pourront frapper pendant quelques représentations; après quoi on jugera à l'impression entre cet ouvrage et les vers (3) allobroges imprimés au Louvre.

On m'a fait des objections dont quelques-unes sont annoncées et réfutées par votre lettre. Je me rends avec plus de docilité que personne aux bonnes critiques; mais les mauvaises ne m'épouvantent pas.

Je crois qu'au quatrième acte, avant qu'Aurélie arrive, on peut augmenter encore la chaleur de la contestation, sans faire sortir César de son caractère, et donner une espèce de triomphe à Catilina, afin que l'arrivée d'Aurélie produise un plus grand coup de théâtre; mais il faut que ce débat soit court et vif. On m'a cité bien mal à propos la délibération de

(1) La Mettrie était lecteur de Frédéric. (G. A.)
(2) Sœur de la marquise de Boufflers. (G. A.)
(3) Commissaire-général de la maison de Stanislas. (G. A.)

(1) C'est le maréchal de Richelieu que Voltaire s'amuse à qualifier ainsi. (G. A.)
(2) Acteur de la Comédie-Française. (G. A.)
(3) Toujours le *Catilina* de Crébillon. (G. A.)

la scène d'Auguste avec Cinna et Maxime. Les cas sont bien différents, et le goût consiste à mettre les choses à leur place.

La première scène du cinquième acte est absolument nécessaire, cependant elle est froide; ce n'est pas sa faute, c'est la mienne. Ce qui est nécessaire ne doit jamais refroidir. Il faut supposer, il faut dire que le danger est extrême dès le premier vers de cette scène, que Cicéron est allé combattre dans Rome avec une partie du sénat, tandis que l'autre reste pour sa défense. Il faut que les reproches de Caton et de Clodius soient plus vifs, et qu'on voie que Cicéron sera puni d'avoir sauvé la patrie; c'est là un des objets de la pièce. Cicéron, sauvant le sénat malgré lui, est la principale figure du tableau; il ne reste qu'à donner à ce tableau tout le coloris et toute la force dont il est susceptible. L'ouvrage d'ailleurs vous paraît raisonnablement conduit; il est une peinture assez fidèle et assez vive des mœurs de Rome. J'ose espérer qu'il ne sera pas mal reçu de tous ceux qui connaissent un peu l'antiquité, et qui n'ont pas le goût gâté par les idées et par le style d'aujourd'hui.

Je vais donc, mon cher et respectable ami, mettre tous mes soins à fortifier et à embellir, autant que ma faiblesse le permettra, tous les endroits de cet ouvrage qui me paraissent en avoir besoin. J'ai déjà fait bien des changements; mais je ne suis pas encore content. J'enverrai la pièce avant qu'il soit un mois. Vous aurez tout le temps de dire votre dernier avis, et de disposer l'armée avec laquelle vous daignez me soutenir.

Vous ne m'avez point répondu sur une petite question que je vous ai faite, laquelle a peu de rapport avec la république romaine. Il s'agissait du nombre des cures de France, qui est très fautif dans tous les livres, et sur lequel le receveur du clergé doit avoir une notion sûre, notion qu'il peut très bien communiquer, sans nuire à l'arche du Seigneur.

On parle d'un mandement de l'évêque (1) de Marseille très singulier. Les remontrances du parlement n'ont pas fait plus de fortune ici qu'à votre cour; mais je ne conçois pas comment le roi est réduit à emprunter. Nous n'empruntons point, et toutes les charges du royaume sont payées le premier du mois. Adieu, société charmante, qui valez mieux que tous les royaumes.

1730. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

A Potsdam, le 20 juillet.

Votre souvenir et vos bontés, madame, me donnent bien des regrets. Je suis comme ces chevaliers enchantés qu'on fait souvenir de leur patrie, dans le palais d'Alcine. Je peux vous assurer que, si tout le monde pensait comme vous à Paris, j'aurais eu bien de la peine à me laisser enlever. Mais, madame, quand on a le malheur, à Paris, d'être un homme public, dans le sens où je l'étais, savez-vous ce qu'il faut faire? s'enfuir.

J'ai choisi heureusement une assez agréable retraite; mon pâté d'anguilles ne vaut pas assurément vos ragoûts, mais il est fort bon. La vie est ici très douce, très libre, et son égalité contribue à la santé. Et puis, figurez-vous combien il est plaisant d'être libre chez un roi, de penser, d'écrire, de dire tout ce qu'on veut. La gêne de l'âme m'a toujours paru un supplice. Savez-vous que vous étiez des esclaves à Sceaux et à Anet (2)? oui, des esclaves, en comparaison de la vraie liberté que l'on goûte à Potsdam, avec un roi qui a gagné cinq batailles; et par dessus cela, on mange des fraises, des pêches, des raisins, des ananas, au mois de janvier. Pour les honneurs et les biens, ils ne sont précisément bons à rien ici; et c'est un *superflu* qui n'est pas *chose très nécessaire*.

Avec tout cela, madame, je vous regrette très sincèrement, vous et M. le président Hénault, et M. d'Alembert, pour qui j'ai une grande inclination, et que je regarde comme un des meilleurs esprits que la France ait jamais eus. Si je ne peux pas voir M. le président Hénault, je le lis, et je crois que je sais son livre à présent mieux que lui. Il m'a bien servi pour le *Siècle de Louis XIV*. Il y a un ou deux endroits où je lui demande la permission de n'être pas de son avis, mais c'est avec tout le respect qu'il mérite; c'est un petit coin de terre que je dispute à un homme qui possède cent lieues de pays.

Vous daignez me parler de *Rome sauvée*; vous me prenez par mon faible, madame. Des gens malins expliqueront ce que je vous dis là, en disant que cette pièce est mon côté faible; mais ce n'est pas tout à fait cela que j'entends. J'y ai travaillé avec tout le soin, toute l'ardeur, et toute la patience dont je suis capable. J'aimerais bien mieux la faire lire à des personnes de votre espèce, que de l'exposer au public. Il me semble qu'il y a si loin de Paris à l'ancienne Rome, et de nos jeunes gens à Caton et à Cicéron, que c'est à peu près comme si je faisais jouer *Confucius*.

Vous me direz que le *Catilina* de Crébillon a réussi; mais l'auteur a été plus adroit que moi : il s'est bien donné de garde de l'écrire en français. A propos, madame, ne montrez point ma lettre, à moins que ce ne soit au président indulgent, et au discret d'Argental; si j'écris en français, c'est pour vous et pour eux.

J'ai toujours compté de mois en mois venir vous faire ma cour, et mon enchantement m'a retenu; je craindrais de ne plus retourner à Potsdam. Je reste volontiers où je me trouve à mon aise; cependant je hasarderai cette infidélité, je ne sais pas quand; je ne peux répondre que de mes sentiments; la destinée se joue de tout le reste.

Nous aurons incessamment ici l'*Encyclopédie* (1), et peut-être mademoiselle Puvigné (2). N'a-t-elle point eu quelques dégoûts de la part de l'ancien évêque de Mirepoix ou de la Sorbonne? On disait que cette Sorbonne voulait condamner le système de Buffon, et les saillies du président de Montesquieu. On prétend qu'ils ont mis les *Étrennes de la Saint-Jean* (3) sur le bureau, et *messieurs du Clergé*.... Adieu, madame; je suis si accoutumé à parler librement, que je suis toujours prêt à écrire une sottise.

P.-S. Vous voyez donc souvent M. l'abbé de Chauvelin? Il me rend jaloux de mes ouvrages; il les aime, et il ne m'aime point. Vous daignez m'écrire, il me laisse là; il s'imagine qu'il faut rompre avec les gens, parce qu'ils sont à Potsdam; il met sa vertu à cela. J'ai le cœur meilleur que lui. Conservez-moi vos bontés, madame, et faites-moi bien sentir combien il serait doux de passer auprès de vous les dernières années d'une vie philosophique.

1731. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Juillet.

Je viens de lire *Manlius* (4). Il y a de grandes beautés, mais elles sont plus historiques que tragiques; et, à tout prendre, cette pièce ne me paraît que la *Conjuration de Venise* de l'abbé de Saint-Réal, gâtée. Je n'y ai pas trouvé, à beaucoup près, autant d'intérêt que dans l'abbé de Saint-Réal; et en voici, je crois, les raisons :

1° La conspiration n'est ni assez terrible, ni assez grande, ni assez détaillée.

2° Manlius est d'abord le premier personnage, ensuite Servilius le devient.

3° Manlius, qui devrait être un homme d'une ambition respectable, propose à un nommé Rutile (qu'on ne connaît pas, et qui fait l'entendu sans avoir un intérêt marqué à tout cela) de recevoir Servilius dans la troupe, comme on reçoit un voleur chez les cartouchiens. Cela est intéressant dans la conspiration de Venise, et nullement vraisemblable dans celle de Manlius, qui doit être un chef impérieux et absolu.

4° La femme de Servilius devine, sans aucune raison, qu'on veut assassiner son père; et Servilius l'avoue par une faiblesse qui n'est nullement tragique.

5° Cette faiblesse de Servilius fait toute la pièce, et éclipse absolument Manlius, qui n'agit point, et qui n'est plus là que pour être pendu.

6° Valérie, qui pourrait deviner ou ignorer le secret, qui, après l'avoir su, pourrait le garder ou le révéler, prend le parti d'aller tout dire et de faire son traité, et vient ensuite en avertir son imbécile de mari, qui ne fait plus qu'un personnage aussi insipide que Manlius.

7° Autre événement qui pourrait arriver dans la pièce, ou n'arriver pas, et qui n'est pas plus prévu, pas plus contenu dans l'exposition que les autres; le sénat manque honteusement de parole à Valérie.

8° Manlius une fois condamné, tout est fini, tout le reste n'est encore qu'un événement étranger qu'on ajoute à la pièce comme on peut.

Il me semble que, dans une tragédie, il faut que le dénouement soit contenu dans l'exposition comme dans son germe. Rome sera-t-elle saccagée et soumise? ne le sera-t-elle pas? Catilina fera-t-il égorger Cicéron, ou Cicéron le

(1) Belzunce. Voyez, tome II, le *Précis du Siècle de Louis XV*, chap. XXXVI. (G. A.)

(2) Chez la duchesse du Maine. (G. A.)

(1) Le premier volume de l'*Encyclopédie* parut en 1751. (G. A.)

(2) Danseuse de l'Opéra. (G. A.)

(3) Voyez, tome IV, aux FACÉTIES. (G. A.)

(4) Cette tragédie de Lafosse venait d'être reprise avec succès. (G. A.)

fera-t-il pendre? quel parti prendra César? que feront Aurélie et son père, dont on prend la maison pour servir de retraite aux conjurés? Tout cela fait l'objet de la curiosité, dès le premier acte jusqu'à la dernière scène. Tout est en action, et l'on voit de moment en moment Rome, Catilina, Cicéron, dans le plus grand danger. Le père d'Aurélie arrive, Catilina prend le parti de le tuer, parti bien plus terrible, bien plus théâtral, bien plus décisif, que l'inutile proposition que fait un coupe-jarret subalterne, comme Rutile, de tuer un sénateur romain, sur ce qu'il a paru un peu rêveur; proposition d'ailleurs inutile à la pièce.

Je ne sais si je me trompe, mais j'ose croire que la pièce de *Rome sauvée* a beaucoup plus d'unité, est plus tragique, est plus frappante et plus attachante. Il me paraît plus dans la nature, et par conséquent plus intéressant, qu'Aurélie soit principalement occupée des dangers de son mari, que si elle lui disait des lieux communs pour le ramener à son devoir. Il me paraît qu'étant cause de la mort de son père, elle est un personnage assez tragique, et que sa situation dans le sénat peut faire un très grand effet. Je m'en rapporte aux juges du comité; mais je les supplie encore très instamment de mettre un très long intervalle entre *Manlius* et *Rome sauvée;* on serait las de conjurations et de femmes de conjurés. Cet article est un point capital.

J'ajoute encore qu'un beau fils comme Drouin ferait tomber César sur le nez; j'aimerais mieux que La Noue jouât Cicéron; et Grandval, César; mais, en ce cas, il faudrait mettre La Noue trois mois au soleil, en espalier; et s'il ne jouait pas aux répétitions avec la chaleur et la véhémence nécessaires, il faudrait retirer la pièce.

Ce considéré, messeigneurs, il vous plaise avoir égard à la requête du suppliant.

1732. — A M. LE CHEVALIER FALKENER.

Potsdam, 27 juillet (1).

Dear sir, fortune that hurries us to and fro in this transient world, attached you to a great prince, and carried me to the court of a great king. But, in these various tossings, my head will never prove giddy enough to forget your friendship. I hope you preserve some kindness for me, and I dare rely upon your good heart.

I must tell you I have wrote a History of Louis the XIV. You may presume it is written with truth, and not without liberty or freedom. I have been obliged to print it in Berlin at my own expence. I presume four or five hundred copies could sell off well in your country; the two things I have at heart, truth and liberty, being still dear to your countrymen, raise in me that expectation.

I dare apply, my dear sir, to your kindness and friendship of old. You may perhaps recommend this business to some honest man, and even to a bookseller, who would be honest enough to merit your favour. I would direct the cargo to him, and he should take a reasonable salary for his trouble. If I can by your favour find any such man, I shall be most obliged to you.

I hope you are a happy husband and a happy father, as you are a worthy Englishman. Your wellfare shall always concern me, as I am for ever.

My dear sir, your most faithfull friend and obedient servant (2).

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

(2) Cher monsieur, la fortune qui nous jette çà et là dans ce monde passager, vous a attaché à un grand prince, et m'a entraîné à la cour d'un grand roi. Mais dans ces divers ballottements, ma tête ne sera jamais saisie d'un vertige qui lui fasse oublier votre amitié. J'espère que vous conservez quelque affection pour moi, et j'ose compter sur votre bon cœur.

Je vous dirai que j'ai écrit une histoire de Louis XIV. Vous devez présumer qu'elle est écrite avec vérité et non sans liberté, sans indépendance. J'ai été obligé de la faire imprimer à Berlin, à mes propres frais. Je pense que quatre ou cinq cents exemplaires se vendraient bien dans votre pays : les deux choses que j'ai à cœur, la vérité et la liberté, toujours chères à vos compatriotes, m'en donnent l'espérance.

J'ose m'adresser, mon cher monsieur, à votre bonté et à votre vieille amitié. Vous pouvez peut-être recommander cette affaire à quelque honnête homme, et même à un libraire qui serait assez honnête pour mériter votre intérêt. Je lui enverrais la cargaison, et il recevrait un prix raisonnable pour sa peine. Si je peux, par votre bienveillante entremise, trouver un pareil homme, je vous en serai très obligé.

J'espère que vous êtes un heureux mari et un heureux père, comme vous êtes un digne Anglais. Comptez que votre bonheur intéressera toujours celui qui est pour la vie, mon cher monsieur, votre plus fidèle ami et obéissant serviteur.

1733. — A M. LE COMTE ALGAROTTI.

A Potsdam, 27...

Ecco il vostro Dubos; quando potro io dire in Potsdam : Ecco il mio caro conte, ecco la consolazione della mia monastica vita? La ringrazio per suo libro, per tutti i suoi favori, e specialmente per la sua lettera sopra il Cartesio. *Le gros abbé Dubos* (1) è un buon autore, e degno d' esser letto attentamente. Non diro di lui :

Molto egli opro col senno, *e collo stile*. (*Jérus. déliv.*, ch. I.)

Il senno è grande, lo stile cattivo; bisogna leggerlo, ma rileggerlo sarebbe tedioso. Questa bella prerogativa d' esser spesso riletto è il privilegio dell' ingegno, e quello dell' Ariosto. Io lo rileggo ogni giorno, mercè alle vostre grazie. Addio, mio cigno del Canal grande; vi amero sempre.

1734. — A M. DE FORMEY.

5 août (2).

J'ai l'honneur d'envoyer à M. de Formey une assez mauvaise édition de force rapsodies. Je n'en ai point d'autre pour le présent. On ne peut offrir de meilleur cœur plus de choses frivoles.

1735. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, le 7 août.

Mon adorable ami, je reçois votre lettre du 30 juillet; et la poste, qui repart presque au même instant qu'elle arrive, me laisse un petit moment pour vous remercier de tant d'attentions et de bontés. Vraiment vous n'avez rien vu. Je vous enverrai une nouvelle *Rome* avant qu'il soit peu, peut-être par M. le maréchal de Lowendahl, peut-être par une autre voie, mais vous aurez une *Rome*. Je vous avertis que ce n'est plus Fulvius qu'on tue, c'est Nonnius. Ce M. Nonnius n'est connu dans le monde que pour avoir été tué, et il ne faut pas le priver de son droit. Je me souviens même que Crébillon, dans sa belle tragédie de *Catilina*, avait fait

. . . . égorger Nonnius cette nuit, (Act. I, sc. I.)

sans trop en dire la raison. Je prétends, moi, avoir de fort bonnes raisons de le tuer. Vous serez encore plus content d'Aurélie; et je crois qu'il est absolument nécessaire que Catilina ait dans le sénat un si grand parti, qu'il puisse s'évader impunément, lors même que sa femme l'a convaincu.

Le grand point encore est que Cicéron puisse un peu concentrer en lui l'intérêt de Rome. La pièce ne sera jamais *Zaïre*, ni *Inès*, ni *Bérénice;* mais j'ai la sottise de croire qu'une scène de Catilina et de César vaut mieux que tout cela. Je n'espère pas un succès suivi, je n'attends pas même d'être rejoué après le premier cours de la pièce. Il faudrait trop de ressorts pour remonter sur le théâtre une machine si compliquée; mais vous m'avez autorisé à penser que les gens raisonnables ne verraient pas sans quelque plaisir une peinture assez fidèle des mœurs de l'ancienne Rome; et, pourvu que je plaise à la saine partie de Paris, je serai fort content.

Je corrigerai encore très volontiers tous les détails. Je ne plains pas ma peine, ou, pour mieux dire, je ne plains pas mon plaisir; et c'en est un grand de travailler pour vous.

Savez-vous bien que je viens de refaire cent vers à la *Henriade?* Je repasse ainsi toutes mes anciennes erreurs. C'est ici une confession générale continuelle. Je me suis mis à être un peu sévère avec des gens pour qui on l'est rarement; mais je le suis encore plus pour moi-même.

Enfin, quand vous aurez *Rome*, il faudra absolument la faire jouer, n'importe quand; mais je veux en avoir le cœur net. Ce sera une belle négociation, et assez amusante pour vos conjurés. Vous déciderez entre un singe et un coq d'Inde (3) qui des deux représentera César. Il est bien douloureux de n'avoir à choisir qu'entre de tels héros; mais nous avons du temps d'ici à notre condamnation. Je vous prie, si ma nièce a le bonheur de vous voir, de lui dire que je ne lui écris point cette poste-ci. La raison est que je ne peux plus vous écrire, qu'il faut fermer ma lettre, qu'il n'y a pas un moment à perdre, et que je n'ai que celui de vous dire que je suis à vous pour jamais, sain, malade, triste, ou gai, Prussien, Français, bon ou mauvais poëte, plat historien. Adieu, adorables anges.

(1) Voyez, tome II, le *Catalogue* des écrivains du *Siècle de Louis XIV*. (G. A.)

(2) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

(3) La Noue et Drouin, ou La Noue et Grandval. (G. A.)

1736. — A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT (1).

A Potsdam, le 15 août 1751.

Vraiment je reconnais toutes vos grâces françaises et toute la politesse du plus aimable homme de l'Europe, aux galanteries que vous dites à un pédant prussien dans le temps que ce pédant écrit contre vous. Le roi de Prusse vous rend hommage, et moi je vous contredis. Vous m'accablez de bontés dans votre gloire, tant vous êtes au-dessus de mes critiques!

Cependant vous vous doutez bien, monsieur, que je suis votre admirateur pour le moins autant que le roi de Prusse. Il vous lit, il vous estime comme il le doit; mais moi je vous lis, je vous étudie, et je vous sais par cœur. Jugez donc, s'il vous plaît, avec quel vrai respect je prends la liberté de n'être pas de votre avis sur deux ou trois bagatelles. Comme il y a grande apparence qu'on imprimera tous les ans votre livre, qui est le livre de tous les temps, ainsi que vous êtes l'homme de toutes les heures, je vous prie de mettre 8,000 hommes au lieu de 20,000 à la bataille de Narva. Rien n'est plus vrai, rien n'est plus connu. Charles XII, avec vingt mille hommes, n'aurait alors rien fait d'extraordinaire en battant quatre-vingt mille sauvages, dont la moitié était armée de bâtons ferrés. Les choses sont bien changées. Les Russes sont devenus formidables, même par la discipline.

Je vous demande encore en grâce d'adoucir, par un *on dit*, cette réponse étonnante de Louis XIV (2) aux très justes remontrances du comte de Stair; car le fruit de la conversation fut de faire cesser les ouvrages de Mardick, démolis depuis dans la régence.

M. de Gourville assure que M. Fouquet sortit de prison quelque temps avant sa mort. Je me souviens de l'avoir entendu dire à feu madame la duchesse de Sully, sa belle-fille. C'est un bel exemple du peu de cas qu'on fait des malheureux, qu'on n'ait jamais su où est mort cet homme qui avait été presque le maître du royaume.

Voilà mes grands griefs contre un livre où je trouve plus d'anecdotes vraiment intéressantes, plus de connaissance des lois et des mœurs, plus de profondeur, plus de raison et de finesse que dans tout ce qu'on a écrit sur l'histoire de France, et cela avec l'air de donner des dates, des noms et des colonnes.

Il est vrai, monsieur, que vous valez mieux que votre livre; et c'est ce qui fait que je vous regrette, même dans la cour de Marc-Aurèle. Je comptais avoir le bonheur de vous revoir incessamment et de faire ma cour à madame du Deffand; mais j'ai bien peur que les charmes de mon héros et quelques études où je me livre ne m'arrêtent. Plus j'avance dans la carrière de la vie, et plus je trouve le travail nécessaire. Il devient à la longue le plus grand des plaisirs, et tient lieu de toutes les illusions qu'on a perdues. Je vous en souhaite, des illusions.

Adieu, monsieur; conservez-moi une bonté, une amitié qui est pour moi un bien très réel. Je vous supplie d'ajouter à cette réalité celle de me conserver dans le souvenir de madame du Deffand. Nous n'avons pas ici grand nombre de dames; mais mon Marc-Aurèle aurait beau rassembler les plus aimables, il n'en trouverait point comme elle. C'est ce qui fait que nous avons pris notre parti de renoncer aux femmes.

Je n'ose vous supplier de présenter mes respects à M. le comte d'Argenson; je ne suis pas homme à lui causer le moindre petit regret; mais il m'en cause beaucoup, et il ne s'en soucie guère. Ne faites pas comme lui. Regardez-moi comme l'habitant du Nord qui vous est le plus attaché.

1737. — A MADAME DE FONTAINE.

Potsdam, le 17 août.

J'ai reçu assez tard votre lettre de Plombières, ma chère nièce; elle est du 17 juillet, et ne m'est parvenue qu'au bout d'un mois. Ou elle est mal datée, ou les postes de vos montagnes *cornues* ne sont pas trop régulières. Ma réponse ira probablement vous trouver à Paris. Enfin vous vous êtes donc souvenue de votre déserteur, dans l'oisiveté du séjour des eaux. Elles me firent autrefois beaucoup de bien; mais le cuisinier de M. de Richelieu me fit beaucoup de mal. Je me flatte que vous avez un meilleur régime que moi. Votre estomac est un peu fait sur le modèle du mien, mais soyez plus sage si vous pouvez. Pour moi, après avoir tâté des eaux froides, des eaux chaudes, et de toutes les espèces de bons et de mauvais régimes, après avoir passé par les mains des charlatans, des médecins, et des cuisiniers, après avoir été malade à Berlin le dernier hiver, je me suis mis à souper, à dîner, et même à déjeuner : on dit que je m'en porte mieux, et que je suis rajeuni; je sens bien qu'il n'en est rien; mais j'ai vécu doucement six mois presque de suite avec mon roi, mangeant comme un diable, et prenant, ainsi que lui, un peu de rhubarbe en poudre de deux jours l'un. Si jamais vous en voulez faire autant, voilà mon secret, essayez-en; il est bon pour les rois et pour leurs chambellans, il sera peut-être bon pour vous; mais je crains furieusement l'hiver pour vous et pour moi. Il me semble que c'est là notre plus dangereuse saison : elle serait pour moi la plus agréable si je la passais avec vous; mais je doute fort que je puisse vous embrasser l'hiver à Paris. J'ai quelques petites occupations de mon métier que je crains qui ne me mènent plus loin que je ne voulais; et si l'hiver commence avant que ma besogne soit finie, il n'y aura pas moyen de partir. Je n'ai pas dans la cour où je suis les consolations que vous avez à Paris; je deviens bien vieux, mon cœur, mais il y a des fleurs et des fruits en tout temps. Je n'ai jamais joui d'une vie plus heureuse et plus tranquille. Figurez-vous un château admirable, où le maître me laisse une liberté entière, de beaux jardins, bonne chère, un peu de travail, de la société, et des soupers délicieux, avec un roi philosophe qui oublie ses cinq victoires et sa grandeur. Vous m'avouerez que je suis excusable d'avoir quitté Paris : cependant je ne me pardonne pas encore d'être si loin de vous et de ma famille. Il s'en est peu fallu que je n'aie été sur le point de faire un voyage à Paris. J'aurais passé par Strasbourg et par Lunéville, et je serais venu prendre les eaux avec vous à Plombières. Je suis obligé de différer longtemps mon voyage; mais, si Dieu me donne vie, je compte bien vous embrasser au plus tard au printemps prochain.

1738. — A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 24 août.

Vous recevrez, ma chère plénipotentiaire, le paquet ci-joint par un héros danois, russe, polonais, et français. Je crois que ce sera le premier guerrier du Nord qui aura porté une liasse de vers alexandrins de Berlin à Paris. Je ne crois pas, quoi qu'on en dise, que M. le maréchal de Lowendahl soit chargé d'autres négociations. Il est venu en Allemagne pour ses affaires, et, en qualité de preneur de Berg-op-Zoom, il est venu voir le preneur de la Silésie. Le roi lui montrera ses soldats, et ne lui montrera point ses ouvrages, qu'il fait imprimer. Vous prenez mal votre temps pour me faire des reproches. Il faudrait avoir plus de pitié des étrangers et des malades. Je perds ici les dents et les yeux. Je reviendrai à Paris, aveugle comme La Motte; et messieurs les écumeurs littéraires n'en seront pas moins déchaînés contre moi.

Ma santé dépérit tous les jours; l'abbé de Bernis ne me louera jamais d'être devenu vieux comme il vient de louer Fontenelle d'avoir su parvenir à l'âge de quatre-vingt-seize ans; je suis plus près d'une épitaphe que de pareils éloges.

Puisque le parlement fait actuellement si grand bruit pour un hôpital, et qu'il ne se mêle plus que des malades, j'ai envie de me venir mettre sous sa protection. Soyez bien sûre que je serais à Paris sans les imprimeurs de Berlin, qui ne me servent pas si vite que le roi. Je supporte Maupertuis, n'ayant pu l'adoucir. Dans quel pays ne trouve-t-on pas des hommes insociables avec qui il faut vivre? Il n'a jamais pu me pardonner que le roi lui ait ordonné de mettre l'abbé Raynal de son Académie. Qu'il y a de différence entre être philosophe et parler de philosophie! Quand il eut bien mis le trouble dans l'Académie des sciences de Paris, et qu'il s'y fut fait détester, il se mit en tête d'aller gouverner celle de Berlin. Le cardinal de Fleury lui cita, quand il prit congé, un vers de Virgile qui revient à peu près à celui-ci :

> Ah! réprimez en vous cette ardeur de régner.

On aurait pu en dire autant à son éminence; mais le cardinal de Fleury régnait doucement et poliment. Je vous jure que Maupertuis n'en use pas ainsi dans son tripot, où, Dieu merci, je ne vais jamais. Il a fait imprimer une petite brochure sur le bonheur; elle est bien sèche et bien douloureuse. Cela ressemble aux affiches pour les choses perdues; il ne rend heureux ni ceux qui le lisent ni ceux qui vivent

(1) Les éditeurs de cette lettre, MM. de Cayrol et A. François, n'ont pas osé écrire en tête le nom du président, auteur de l'*Abrégé chronologique*. Nous n'hésitons pas à affirmer que cette lettre lui est adressée. (G. A.)

(2) « Monsieur l'ambassadeur, j'ai toujours été le maître chez moi, quelquefois chez les autres; ne m'en faites pas souvenir. » (*A. François.*)

avec lui; il ne l'est pas, et serait fâché que les autres le fussent.

Point du tout, ma chère enfant, mon paquet ne partira pas par M. le maréchal de Lowendahl. Il va à Hambourg, et ne retourne pas sitôt à Paris; mais vous verrez un autre maréchal qui aura la bonté de s'en charger. C'est un Anglais qu'on appelle milord *Maréchal* tout court, parce qu'il était ci-devant grand-maréchal d'Écosse; il est rebelle et philosophe, et attaché à la maison de Stuart, condamné dans son pays depuis longtemps, et retiré à Berlin après avoir servi en Espagne. Son frère, le maréchal Keith, alla battre les bons musulmans à la tête des Russes, il y a quelques années. Enfin les deux frères sont ici, et le milord *Maréchal* est déclaré envoyé extraordinaire du roi de Prusse en France. Vous verrez une assez jolie petite Turque qu'il emmène avec lui; on la prit au siége d'Oczakow, et on en fit présent à notre Écossais, qui paraît n'en avoir pas trop besoin. C'est une fort bonne musulmane. Son maître lui laisse toute liberté de conscience. Il a dans son équipage une espèce de valet de chambre tartare, qui a l'honneur d'être païen; pour lui, il est, je crois, anglican, ou à peu près. Tout cela forme un assez plaisant assemblage qui prouve que les hommes pourraient très bien vivre ensemble, en pensant différemment. Que dites-vous de la destinée qui envoie un Irlandais (1) ministre de France à Berlin, et un Écossais ministre de Berlin à Paris? Cela a l'air d'une plaisanterie. Milord *Maréchal* part incessamment. Vous verrez sa Turque, et vous aurez mon paquet. Ne soyez donc point étonnée que je sois encore à Potsdam, quand vous verrez une mahométane à Paris; et concluez que la Providence se moque de nous.

1739. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Potsdam.

Mon cher *Isaac*, soyez le bien revenu dans votre terre promise. Je viendrais y adorer le Dieu des armées avec vous, et me mettre aux pieds de votre Rebecca, si je me portais bien; et même, sain ou malade, je viendrai vous voir, en cas que vous m'aimiez un peu; car, si mon cher *Isaac* me traite en Ismaélite, je ne ferai point de pèlerinage pour lui.

1740. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, le 28 août.

Mon cher et respectable ami, milord *Maréchal*, qui est une espèce d'ancien Romain, apporte *Rome* à madame Denis. Cicéron ne se doutait pas qu'un jour un Écossais apporterait de Prusse à Paris ses *Catilinaires* en vers français. C'est d'ailleurs une assez bonne épigramme contre le roi George que deux braves rebelles de chez lui ambassadeurs en France et en Prusse. Il est vrai que milord *Maréchal* a plus l'air d'un philosophe que d'un conjuré; cependant il a été conjuré. C'est peut-être en cette qualité qu'il m'a paru assez content de *Rome sauvée*, quand j'ai eu l'honneur de jouer Cicéron. Enfin il apporte la pièce, et Nonnius est le père d'Aurélie; ce qui est beaucoup mieux, parce que Nonnius est fort connu pour avoir été *tué*.

Si j'avais reçu votre lettre plus tôt, j'aurais glissé quatre vers à Catilina pour accuser ce Nonnius d'être un perfide qui trompait Cicéron. Je vous jure que la scène est toujours dans le temple de Tellus, et que Caton, au cinquième acte, dit au reste des sénateurs qui sont là qu'il a marché avec Cicéron et l'autre partie du sénat. S'il faut encore des coups de rabot, ne m'épargnez pas. Mais milord *Maréchal* peut vous dire qu'il m'est impossible de partir de quelques mois; car non seulement j'ai encore quelques petites besognes littéraires avec mon roi philosophe, mais j'ai un *Siècle* sur les bras. Je suis dans les angoisses de l'impression et de la crainte. Je tremble toujours d'avoir dit trop ou trop peu. Il faut montrer la vérité avec hardiesse à la postérité, et avec circonspection à ses contemporains. Il est bien difficile de réunir les deux devoirs.

Je vous enverrai l'ouvrage; je vous prierai de le montrer à M. de Malesherbes (2), et je ferai tant de cartons que l'on voudra. M. le maréchal de Richelieu doit un peu s'intéresser à l'histoire de ce siècle; lui et M. le maréchal de Belle-Ile sont les deux seuls hommes vivants dont je parle; mais, en même temps, il doit sentir l'impossibilité physique où je suis de venir faire un tour en France avant que ce *Siècle* soit imprimé, corrigé, et bien reçu. Figurez-vous ce que c'est que de faire imprimer à la fois son *Siècle* et une nouvelle édition de ses pauvres œuvres; de se tuer du soir au matin à tâcher de plaire à ce *public ingrat;* de courir après toutes ses fautes, et de travailler à droite et à gauche; je n'ai jamais été si occupé. Laissez-moi bâtir ces deux maisons avant que je parte; les abandonner, ce serait les jeter par terre. Mon cher ange, représentez vivement à M. le maréchal de Richelieu la nécessité indispensable où je me trouve, de toutes façons, de rester encore quelques mois où je suis. Ma santé va mal; elle n'a jamais été bien; je suis étonné de vivre. Il me semble que je vis de l'espérance de vous revoir. Je viens de lire *Zarès* (1); l'imprimera-t-on au Louvre? Adieu, mille tendres respects à tous les anges.

Vraiment j'oubliais le bon, et j'allais fermer ma lettre sans vous parler de ce prophète de la Mecque, pour lequel je vous remercie d'aussi bon cœur que j'ai remercié le pape. Nous verrons si je séduirai le parterre comme la cour de Rome. Il y a un malheur à ce *Mahomet*, c'est qu'il finit par une pantalonnade; mais Lekain dit si bien :

Il est donc des remords! . . . . (Act. V, sc. IV.)

A propos de remords, j'en ai bien d'être si loin de vous, et si longtemps! Mais je ne peux plus faire de tragédies. Vous ne m'aimerez plus.

1741. — A M. DE BALBI (2).

Potsdam, il 28 agosto 1751.

Illustrissimo signor, mio padrone,

Io vi ringrazio per avermi si ben abbellito, anzi per l'onore che mi fate di voler esser dannato meco. Se la mia sanità non fosse si cattiva adesso, le scriverei più diffusamente per testimognarle il vivo sentimento di gratitudine che devo a vostra signoria illustrissima; ma lo fo in poche parole, e rimango, di vostra signoria illustrissima, umilissimo e devotissimo servo.

1742. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

J'ai reçu votre lettre et celle de madame Denis; je vous en remercie. Ah! ah! vous m'appelez monsieur; et moi, sur la parole du maréchal de Richelieu et de ma nièce, croyant que vous m'aimiez toujours, je vous disais bonnement, Mon cher *Isaac!* Eh bien! monsieur, je vous aime de tout mon cœur, je grille de vous embrasser.

Je vous prie de me mettre aux pieds de votre muse, madame la marquise d'Argens, et je vous prie surtout de me conserver une amitié qui fera ici le bonheur de ma vie.

1743. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Berlin, 31 août.

Mon *héros*, un domestique de ma nièce m'apporta hier deux lettres de vous, qui m'ont fait tant de plaisir, qui m'ont pénétré de tant de reconnaissance, que moi, qui suis *primesautier*, comme dit Montaigne, je partirais sur-le-champ pour venir vous remercier, si je pouvais partir. Vous avez les mêmes bontés pour mes musulmans que pour vos calvinistes des Cévennes. Dieu vous bénira d'avoir protégé la liberté de conscience. Faire jouer le prophète Mahomet à Paris, et laisser prier Dieu en français, dans vos montagnes du Languedoc, sont deux choses qui m'édifient merveilleusement; mais vous croyez bien que je suis plus sensible à la première. Je vous dois des cantiques d'actions de grâces. Je vous ai cent fois plus d'obligation qu'au pape, car enfin il n'a point fait jouer *Mahomet* publiquement à Rome; mais la pièce traduite a été représentée dans des assemblées particulières. Elle a été jouée publiquement à Bologne, qui est, comme vous savez, terre papale. Vous voyez que vous pouvez, en sûreté de conscience, donner mon *Prophète* à Paris. Je vous remercie encore de n'avoir point hasardé le *Catilina;* car, quoique celui de Crébillon ait réussi, on exige peut-être plus de moi que de mon confrère Crébillon, parce que je ne suis pas si vieux.

Si vous permettez que je raisonne ici littérature avec vous, j'aurai l'honneur de vous dire que ma pièce aurait été bien reçue, courue, mise aux nues du temps de la Fronde. Heureusement les conspirations sont passées de mode; heureusement, pour l'État s'entend, et très malheureusement pour le théâtre. Il n'y a guère que des jeunes gens et de belles dames bien mises, très françaises, et peu romaines, qui aillent à nos spectacles; il faut leur parler de ce qu'elles font,

(1) Lord Tyrconnell. (G. A.)
(2) Alors directeur de la librairie. (G. A.)

(1) Tragédie de Palissot, rebaptisée *Ninus II*. (G. A.)
(2) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

et sans amour point de salut. Je ne peux pas réformer ma nation; mais il faut dire pourtant à son honneur qu'il y a des ouvrages qui ont réussi sans être fondés sur une intrigue amoureuse. Je ne dis pas que ma *Rome sauvée* fût jouée aussi souvent que *Zaïre;* mais je crois que, s'il elle était bien représentée, les Français pourraient se piquer d'aimer Cicéron et César; et je vous avoue que j'ai la faiblesse de penser qu'il y a dans cet ouvrage je ne sais quoi qui ressent l'ancienne Rome. Je l'ai travaillé de mon mieux. Je n'entrerai ici dans aucune discussion, quoique j'en aie bien envie. J'ai envoyé ma *Rome* par milord *Maréchal*, ancien conjuré d'Écosse, tout propre à se charger de ma conspiration de Catilina; vous en jugerez; ainsi je laisse là tous les raisonnements que je voulais faire, et je m'en rapporte à vos lumières et à vos bontés.

J'aimerais bien mieux vous amuser, en vous envoyant quelques petits morceaux du *Siècle de Louis XIV*. C'est ce *Siècle* qui me prive à présent du bonheur de vous faire ma cour. J'ai commencé l'édition; je ne peux l'abandonner. Je travaille comme un bénédictin. Une édition du *Siècle*, une autre de mes anciennes sottises, qu'on réimprime et que je dirige, des *Rome sauvée* à la traverse, voyez si je peux quitter, et si j'ai un instant dont je puisse disposer. Vous me direz que je suis un franc pédant, et vous aurez raison ; mais il ne faut jamais abandonner ce qu'on a commencé, et peut-être ne serez-vous pas fâché de voir mon *Siècle*.

Dites-moi, je vous en prie, monseigneur, si je me trompe. J'ai pensé qu'il était fort difficile de faire imprimer dans son pays l'histoire de son pays. M. d'Aguesseau tyrannisait la littérature quand je quittai Paris; et vous sentez bien qu'il n'y avait pas un petit censeur de livres qui ne se fût fait un mérite et un devoir de mutiler mon ouvrage, ou de le supprimer. Vous ne savez pas la centième partie des tribulations que j'ai éprouvées de la part de mes chers confrères les gens de lettres, et de ceux qui se mettent à persécuter quand on n'implore pas leur protection.

Je vous avouerai encore ingénument que j'avais le malheur de déplaire beaucoup à ce théatin Boyer, très vénérable d'ailleurs, mais qui a très peu chrétiennement donné d'assez méchantes idées de mon style à M. le dauphin et à madame la dauphine. Je vous écrirais sur tout cela des volumes, si je voulais, ou plutôt si vous vouliez ; mais venons à mon *Siècle*. Je me suis constitué, de mon autorité privée, juge des rois, des généraux, des parlements, de l'Église, des sectes qui la partagent; voilà ma charge. Tout barbouilleur de papier qui se fait historien en use ainsi. Ajoutez à ce fardeau celui d'être obligé de rapporter des anecdotes très délicates qu'on ne peut supprimer.

Comment imprimer à Paris tout ce qui regarde madame de Montespan, et madame de Maintenon, et son mariage ? Il faut pourtant ou renoncer à l'histoire, ou ne rien supprimer des faits. Il faut faire sentir ce que les suites très mal ménagées de la révocation de l'édit de Nantes ont coûté à la France; il faut avouer la mauvaise conduite du ministère dans la guerre de 1701. J'ai dû et j'ai osé remplir tous ces devoirs, peut-être dangereux; mais, en disant ainsi la vérité, j'ose me flatter jusqu'à présent (car je peux me tromper) que j'ai élevé à la gloire de Louis XIV un monument plus durable que toutes les flatteries dont il a été accablé pendant sa vie. On a fait beaucoup d'histoires de lui ; peut-être ne le trouvera-t-on véritablement *grand* que dans la mienne.

Vous dirai-je encore que j'ai poussé l'histoire du *Siècle* jusqu'au temps présent, dans un *Tableau* (1) raccourci *de l'Europe, depuis la paix d'Utrecht jusqu'en* 1750? Vous dirai-je que j'ai peint le cardinal de Fleury comme je crois, en ma conscience, qu'il doit l'être? Vous sentez que tout cela est à vue d'oiseau. Presque point de détails; j'ai voulu seulement montrer comme on a ou suivi ou changé les vues de Louis XIV, perfectionné ce qu'il avait établi, ou réparé les malheurs qu'il avait essuyés sur la fin de sa vie ; et, comme j'ai commencé son *Siècle* par un portrait de l'Europe, je le finis de même.

Aucun contemporain vivant n'est nommé, excepté vous et M. le maréchal de Belle-Ile, mais sans aucune affectation. Encore une fois, je peux me tromper; mais je me flatte que, si le roi avait le temps de lire cet ouvrage, il n'en serait pas mécontent. Je crois surtout que madame de Pompadour pourrait ne pas désapprouver la manière dont je parle de mesdames de La Vallière, de Montespan, et de Maintenon, dont tant d'historiens ont parlé avec une grossièreté révoltante et avec des préjugés outrageants.

Enfin, malgré tous mes soins et malgré celui de plaire, la nature de l'ouvrage est telle que, malgré mon zèle pour ma patrie, j'ai cru devoir imprimer cette histoire en pays étranger. Un historiographe de France ne vaudra jamais rien en France.

J'ajouterai encore que peut-être les éloges que je donne à ma patrie acquerront plus de poids lorsque je serai loin d'elle, et que ce qui passerait pour adulation, s'il était d'abord imprimé à Paris, passera seulement pour vérité quand il sera dit ailleurs.

S'il arrivait, après tous les ménagements et toutes les précautions possibles, que je parusse trop libre en France, jugez alors si ma retraite en Prusse n'aura pas été très heureuse; mais je me flatte de ne point déplaire, surtout après avoir sondé les esprits et préparé l'opinion publique par le commencement de cet *Essai sur Louis XIV*, et par les anecdotes (1) où je dis des choses très fortes, et où je n'ai nullement ménagé la conduite inexcusable du parlement dans la régence d'Anne d'Autriche.

Je vais actuellement répondre à la question que vous me faites, pourquoi je suis en Prusse; et je répondrai avec la même vérité que j'écris l'histoire, dussent tous les commis de toutes les postes ouvrir ma lettre.

J'étais parti pour aller faire ma cour au roi de Prusse, comptant ensuite voir l'Italie, et revenir après avoir fait imprimer le *Siècle de Louis XIV* en Hollande. J'arrive à Potsdam ; les grands yeux bleus du roi, et son doux sourire, et sa voix de sirène, ses cinq batailles, son goût extrême pour la retraite, et pour l'occupation, et pour les vers, et pour la prose, enfin des bontés à tourner la tête, une conversation délicieuse, de la liberté, l'oubli de la royauté dans le commerce, mille attentions qui seraient séduisantes dans un particulier, tout cela me renverse la cervelle. Je me donne à lui par passion, par aveuglement, et sans raisonner. Je m'imagine que je suis dans une province de France. Il me demande au roi son frère, et je crois que le roi son frère le trouvera fort bon. Je vous le jure, comme si j'allais mourir, il ne m'est pas entré dans la tête que ni le roi ni madame de Pompadour prissent seulement garde à moi, et qu'ils pussent être piqués le moins du monde. Je me disais : Qu'importe à un roi de France un atome comme moi de plus ou de moins? J'étais en France harcelé, ballotté, persécuté depuis trente ans par des gens de lettres et par des bigots. Je me trouve ici tranquille ; je mène une vie entièrement convenable à ma mauvaise santé; j'ai tout mon temps à moi, nul devoir à rendre ; le roi me laisse dîner toujours dans ma chambre et souvent y souper. Voilà comme je vis depuis un an ; et je vous avoue que, sans l'envie extrême de venir vous faire ma cour, qui me trouble sans cesse, et sans une nièce que j'aime de tout mon cœur, je serais trop heureux.

Il serait impertinent à moi de vous parler si longtemps de moi-même, si vous ne me l'aviez ordonné; ainsi, encore un petit mot, je vous en prie. Vous me demandez pourquoi j'ai pris la clef de chambellan, la croix, et vingt mille francs de pension ? parce que je croyais alors que ma nièce viendrait s'établir avec moi ; elle y était toute préparée; mais la vie de Potsdam, qui est délicieuse pour moi, serait affreuse pour une femme; ainsi me voilà malheureux dans mon bonheur, chose fort ordinaire à nous autres hommes. Mais ce qui augmente à la fois mon bonheur, ma sensibilité, et mes regrets, ce qui me ravit et ce qui me déchire, c'est cette bonté avec laquelle vous daignez entrer dans mes erreurs et dans mes misères. Comment avez-vous eu le temps d'avoir tant de bonté? Quoi ! vous avez du temps ! Ah ! si vous étiez un peu sédentaire, comme mon roi de Prusse !... mais... Vous auriez mis le comble à vos grâces, si vous m'aviez dit un petit mot de mademoiselle de Richelieu et de M. le duc de Fronsac. Vous me dites que vous devenez vieux ; vous ne le serez jamais; la nature vous a donné ce feu avec lequel on ne sent jamais la langueur de l'âge. Vous serez plus philosophe, mais vous ne serez jamais vieux ; c'est moi indigne qui le suis devenu terriblement, et j'ai bien peur d'être dans peu hors d'état de profiter des charmes des rois, et des maréchaux de Richelieu. Il faut au moins avoir des jambes pour marcher, et des dents pour parler. Le roi de Prusse m'assure qu'il me trouvera fort bien sans dents ; mais voyez la belle conversation quand on ne peut plus articuler ! On meurt ainsi en détail, après avoir vu mourir presque tous ses amis, et ce songe pénible de la vie est bientôt fini.

Je doute fort que vous puissiez avoir le volume (2) qui a été envoyé au roi ; il me semble qu'il n'y en a plus. On en

(1) C'était alors le chapitre XXIIIe. Il a été refondu, et une partie a été rejetée dans le *Précis du Siècle de Louis XV*. (G. A.)

(1) Voyez, tome V, page 445, ces *Anecdotes*. (G. A.)
(2) Sans doute le *Palladion*, poëme de Frédéric. (G. A.)

avait tiré un fort petit nombre d'exemplaires qui ont été, je crois, tous distribués. Le président Hénault, qui semblait y avoir quelque droit, comme cité dans la préface, s'y est pris trop tard pour en avoir un exemplaire. Au reste le roi de Prusse est à présent en Silésie, et ne revient que dans quinze jours.

Je vous ferai tenir, par la première occasion, les incohérentes hardiesses de ce La Mettrie. Cet homme est le contraire de Don Quichotte, il est sage dans l'exercice de sa profession, et un peu fou dans tout le reste. Dieu l'a fait ainsi. Nous sommes comme la nature nous a pétris, automates pensants, faits pour aller un certain temps, et puis c'est tout. Je n'ai point vu encore mon cher *Isaac* d'Argens; il est à la campagne auprès de Potsdam, et moi à Berlin avec mon *Siècle*. Dès que j'aurai fini et fait parvenir cette besogne à Paris, pour y être examinée, je viendrai assurément me mettre à vos pieds, moi et *Rome*. Soyez sûr que personne au monde ne sent plus vivement et tout ce que vous valez et toutes vos bontés. Je voudrais vivre pour avoir l'honneur de vivre auprès de vous. Vous êtes aussi respectable dans l'amitié que vous avez été charmant dans l'amour; vous êtes l'homme de tous les temps, plein d'agréments, comblé de gloire. Je n'aime pas excessivement votre oncle le cardinal, mais j'ai pour vous tous les sentiments que je lui refuse. En vérité, vous devez sentir que si je ne suis pas parti à la réception de vos lettres, c'est que la chose est impossible. Laissez-moi finir mes travaux, mes éditions, sans quoi vous seriez aussi injuste qu'aimable. Recevez mes tendres respects et mon éternel dévouement.

1744. — A M. DARGET.

1751.

Mon cher ami, il est bon de connaître la bonne foi germanique. Il y a trois mois que, malgré ses protestations, Henning (1) donna au docteur Houl, professeur à Francfort-sur-l'Oder, toutes les feuilles imprimées; Houl en a fait la traduction. Dès ce temps-là, un libraire de Breslau, nommé Korn, ami de Henning, fit mettre dans les gazettes allemandes qu'on devait s'adresser à lui pour avoir mon livre en français et en allemand. Ainsi on me perçait mon tonneau des deux côtés.

Houl est arrivé à Berlin; Henning intimidé prétend que ce docteur lui remit hier l'exemplaire et la traduction. Mais, si cela est, il faut que Henning me rende en mains propres cet exemplaire et cette traduction, avec un certificat par lequel il doit se rendre garant de l'événement : il faut aussi qu'il fasse ses diligences pour arrêter la vente de l'édition de Korn, auquel il a vendu le même livre.

Il pleure à présent chez Francheville; il dit que c'est un de ses garçons qui a fait toute cette manœuvre, et qu'il faut que je le fasse arrêter. Il ne sait pas que je suis instruit de tout. Voilà un vrai tour de dévot. Croyez qu'il peut avoir usé de la même perfidie pour les ouvrages du roi. Mais pour moi, je me garderai bien de m'adresser à la justice, dans un pays dont je n'entends point la langue, et où l'on opprime les étrangers. Le roi fera ce qu'il voudra. Je suis las de l'injustice des hommes.

Bonjour, mon cher ami.

1745. — A MADAME DENIS.

A Berlin, le 2 septembre.

J'ai encore le temps, ma chère enfant, de vous envoyer un nouveau paquet. Vous y trouverez une lettre de La Mettrie pour M. le maréchal de Richelieu; il implore sa protection. Tout lecteur qu'il est du roi de Prusse, il brûle de retourner en France. Cet homme si gai et qui passe pour rire de tout, pleure quelquefois comme un enfant d'être ici. Il me conjure d'engager M. de Richelieu à lui obtenir sa grâce (2). En vérité, il ne faut jurer de rien sur l'apparence.

La Mettrie, dans ses préfaces, vante son extrême félicité d'être auprès d'un grand roi qui lui lit quelquefois ses vers, et en secret il pleure avec moi. Il voudrait s'en retourner à pied; mais moi!... pourquoi suis-je ici? Je vais bien vous étonner.

Ce La Mettrie est un homme sans conséquence, qui cause familièrement avec le roi, après la lecture. Il me parle avec confiance; il m'a juré que, en parlant au roi, ces jours passés, de ma prétendue faveur et de la petite jalousie qu'elle excite, le roi lui avait répondu : « J'aurai besoin de lui encore un » an, tout au plus; on presse l'orange, et on en jette l'écorce. »

Je me suis fait répéter ces douces paroles; j'ai redoublé mes interrogations; il a redoublé ses serments. Le croirez-vous? dois-je le croire? cela est-il possible? Quoi! après seize ans de bontés, d'offres, de promesses; après la lettre (1) qu'il a voulu que vous gardassiez comme un gage inviolable de sa parole! et dans quel temps encore, s'il vous plaît? dans le temps que je lui sacrifie tout pour le servir, que non seulement je corrige ses ouvrages, mais que je lui fais à la marge une rhétorique, une poétique suivie, composée de toutes les réflexions que je fais sur les propriétés de notre langue, à l'occasion des petites fautes que je peux remarquer; ne cherchant qu'à aider son génie, qu'à l'éclairer, et qu'à le mettre en état de se passer en effet de mes soins!

Je me faisais assurément un plaisir et une gloire de cultiver son génie; tout servait à mon illusion. Un roi qui a gagné des batailles et des provinces, un roi du Nord qui fait des vers en notre langue, un roi enfin que je n'avais pas cherché, et qui me disait qu'il m'aimait, pourquoi m'aurait-il fait tant d'avances? Je m'y perds, je n'y conçois rien! J'ai fait ce que j'ai pu pour ne point croire La Mettrie.

Je ne sais pourtant. En relisant ses vers, je suis tombé sur une épître à un peintre nommé Pesne, qui est à lui; en voici les premiers vers :

> Quel spectacle étonnant vient de frapper mes yeux!
> Cher Pesne, ton pinceau te place au rang des dieux.

Ce Pesne est un homme qu'il ne regarde pas. Cependant c'est *le cher Pesne*, c'est un *dieu*. Il pourrait bien en être autant de moi, c'est-à-dire pas grand'chose. Peut-être que, dans tout ce qu'il écrit, son esprit seul le conduit, et le cœur est bien loin. Peut-être que toutes ces lettres, où il me prodiguait des bontés si vives et si touchantes, ne voulaient rien dire du tout.

Voilà de terribles armes que je vous donne contre moi. Je serai bien condamné d'avoir succombé à tant de caresses. Vous me prendrez pour M. Jourdain (2), qui disait : Puis-je rien refuser à un seigneur de la cour qui m'appelle son cher ami? Mais je vous répondrai : C'est un roi aimable.

Vous imaginez bien quelles réflexions, quel retour, quel embarras, et, pour tout dire, quel chagrin l'aveu de La Mettrie fait naître. Vous m'allez dire : Partez! mais moi je ne peux pas dire : Partons! Quand on a commencé quelque chose il faut le finir, et j'ai deux éditions sur les bras, et des engagements pris pour quelques mois. Je suis en presse de tous les côtés. Que faire? ignorer que La Mettrie m'ait parlé, ne me confier qu'à vous, tout oublier, et attendre. Vous serez sûrement ma consolation. Je ne dirai point de vous : Elle m'a trompé en me jurant qu'elle m'aimait. Quand vous seriez reine, vous seriez sincère.

Mandez-moi, je vous en prie, fort au long, tout ce que vous pensez, par le premier courrier qu'on dépêchera à milord Tyrconnell.

1746. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, le ... septembre.

Mon cher ange, parlons d'abord de Catilina et de Nonnius; car, si je me mettais d'abord sur vos bontés, sur les regrets que vous, et ma nièce, et mes amis m'inspirent continuellement, je ne finirais jamais; il n'y aurait plus de place pour *Rome sauvée*.

Sans doute il y a beaucoup d'obscurité dans la manière dont on expédiait ce pauvre Nonnius; mais il est aisé d'éclaircir tout cela en deux mots :

Je commence par faire dire à Aurélie, au troisième acte :

> Et je te donne au moins, quoi qu'on puisse entreprendre,
> Le temps de quitter Rome et d'oser t'y défendre;
> Je vole et je reviens. (Sc. III.)

Cette promesse de revenir fait déjà voir qu'elle ne sera pas longtemps avec son père, et donne à Catilina le loisir d'exécuter son projet dès qu'Aurélie aura quitté Nonnius. Il faut qu'on sente aussi qu'il ne compte point du tout sur le pouvoir de sa femme auprès de Nonnius. Ainsi il dit à part :

> Ciel! quel nouveau danger!
> Écoutez... le sort change, il me force à changer...
> Je me rends, je vous cède, il faut vous satisfaire...
> Mais songez qu'un époux est pour vous plus qu'un père, etc.
> Sc. III.

(1) Imprimeur du roi de Prusse, chargé de la première édition du *Siècle de Louis XIV*. (G. A.)

(2) La Mettrie avait été banni de France pour avoir écrit contre les médecins. (G. A.)

(1) 23 août 1750. (G. A.)

(2) Dans le *Bourgeois gentilhomme*. (G. A.)

Ensuite, quand il a laissé sortir Aurélie, voici l'ordre précis qu'il donne à Martian et à Septime :

Vous, fidèle affranchi, brave et prudent Septime,
Et toi, cher Martian, qu'un même zèle anime,
Observez Aurélie, observez Nonnius;
Allez, et, dans l'instant qu'ils ne se verront plus,
Abordez-le en secret, parlez-lui de sa fille,
Peignez-lui son danger, celui de sa famille,
Attirez-le en parlant vers ce détour obscur, etc. (Sc. IV.)

Il me semble qu'à présent tout est éclairci. Vous savez qu'il a dit, quelques vers auparavant, que l'entretien de Nonnius et d'Aurélie lui donnerait le temps nécessaire à son dessein; c'est donc cet entretien qui facilite évidemment la mort de Nonnius; Aurélie a donc très grande raison de dire que c'est en demandant grâce à son père qu'elle l'a conduit à la mort; et alors ces deux vers :

Et pour mieux l'égorger, le prenant dans mes bras,
J'ai présenté sa tête à ta main sanguinaire. (Act. IV., sc. VI.)

ces deux vers, dis-je, n'ont plus de sens équivoque, et en ont un très touchant.

A l'égard du vers :

Vous nous perdez tous trois; je vous en averti,

qui rime à *démenti*, il rime très bien ; il est permis d'ôter l'*s* aux verbes en *ir*. Racine a usé de cette permission en pareil cas :

Vizir. . . . . je vous en averti,
Et, sans compter sur moi, prenez votre parti.
(*Baj.*, act. II, sc. III.)

Il faut, dans une tragédie, certains vers qui semblent prosaïques, pour relever les autres, et pour conserver la nature du dialogue. Cependant, j'aimerais infiniment mieux les vers suivants :

Ne vous aveuglez point, vous nous perdez tous trois.
Je sais qu'en vos conseils on compte peu ma voix,
Qu'on y ménage à peine une épouse timide;
Je sais, Catilina, que ton âme intrépide
Sacrifiera sans trouble et ta femme et ton fils
A l'espoir incertain d'accabler ton pays, etc.
. . . .
Tu n'es plus qu'un tyran, tu ne vois plus en moi
Qu'une épouse tremblante, indigne de ta foi, etc.

Je vous supplie donc de communiquer à ma chère nièce toutes ces petites corrections, qu'elle aura la bonté de faire copier sur la pièce. Votre critique du vers, *ont écrit dans le sang*, est très juste. Voici comment je corrige en cet endroit :

Achevez son naufrage; allez, braves amis,
Les destins du sénat en vos mains sont remis;
Songez que ces destins font celui de la terre.
Ce n'est point conspirer, c'est déclarer la guerre;
C'est reprendre vos droits, et c'est vous ressaisir
De l'univers dompté qu'on osait vous ravir,
L'univers votre bien, le prix de votre épée;
Au sein de vos tyrans je vais la voir trempée.
Jurez tous de périr ou de vaincre avec moi.

UN CONJURÉ.

Nous attestons Sylla, nous en jurons par toi.

UN AUTRE.

Périsse le sénat!

UN AUTRE.

Périsse l'infidèle! (Act. II, sc. VI.)

Et à l'égard du vers :

L'ambition l'emporte, évanouissez-vous;

ce mot *évanouissez-vous* appartient à tout le monde. Dieu me garde de voler *vains fantômes d'état* (1)! Je ne sais pas ce que c'est qu'un *fantôme d'état*. Plus je lis ce Corneille, plus je le trouve le père du galimatias, aussi bien que le père du théâtre.

Mon cher ange, voilà à peu près tout ce que vous avez demandé; mais, comme j'aime à vous obéir en tout, j'ajouterai encore un vers. Vous n'aimez pas :

Voilà tout ton service, et voilà tous tes titres.

Aimez-vous mieux :

Ce sont là tes exploits, ton service et tes titres?
(Act. IV, sc. IV.)

Il ne s'agit plus que de copier ces rapetassages. Vous m'avouerez que vous devez vous intéresser un peu à un ouvrage qui est devenu le vôtre par les bons conseils que vous m'avez donnés. Vous sentez par combien de raisons il est essentiel que la pièce soit donnée au public, après avoir été promise. Il ne s'agit pas ici seulement d'une vaine réputation, toujours combattue par l'envie; le succès de l'ouvrage est devenu un point capital pour moi, et un préalable nécessaire, sans lequel je ne pourrais faire à Paris le voyage que je projette. O Athéniens!

(1) *Rodogune*, act. II, sc. I. (G. A.)

1747. — A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Le. ..

Io sono un poco casalingo e pigro, mio caro signor conte; voi sapete qual sia il cattivo stato della mia sanità. Non ho gran cura di fare otto miglia (1) per ritornare alla mia cella. Aspetterò dunque il mio gentil frate nel nostro monastero; e, quando egli avrà disposto del pomo in favor della polputa Venere Astrua (2), quando avrà goduto abbastanza i favori della sua Elena, quando avrà veduto tutte le regine, tutti i principi, e tutti quanti, ritornerà piacevolmente a noi poveri romiti, ritornerà a suoi dotti e leggiadri lavori, a quelle ingegnose ed istruttive lettere che faranno l' onor della bella Italia, e le delizie di tutte le nazioni. Le bacio di cuore le mani.

1748. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Très cher frère, vous me faites un grand plaisir. Je lirai le tout avec avidité, et je voudrais avoir les autres tomes. En vérité, il faudrait abolir la sottise, une fois pour toutes; ce serait un petit amusement. Frère, j'ai corrigé les morceaux de la dernière partie qui vous avaient paru équivoques, ainsi que j'ai corrigé le vers sur Despréaux, que le roi avait condamné avec raison.

Mon frère, il faut passer sa vie à se corriger. Bonjour, digne ennemi du fanatisme et de la friponnerie.

1749. — AU MÊME.

Frère, vous avez un don de Dieu pour connaître les hommes. Je bénirai le Dieu de nos pères, si on découvre que ce saint de Marseille est un fripon d'Italie. N'est-il pas parent du révérend père Mecenati? Frère, il faut approfondir cette affaire, et ne point porter de jugements téméraires. Cet homme est prêtre; il a son obédience en bonne forme, sa croix de mathurin; il parle latin.... Un matelot piémontais ne parle point latin. Invoquons le Saint-Esprit, et examinons cet homme, avant de le condamner.

Vis content et heureux.

1750. — AU MÊME.

Frère, *si loquela sua manifestum hunc facit*, s'il est Piémontais, matelot et fripon, Dieu soit loué, et les méchants confondus! mais cette belle obédience! mais cette croix! mais ces lettres! Frère, il y a de grandes présomptions contre ce saint. Cependant tremblons de condamner nos frères légèrement, examinons encore. Craignons les justes jugements de Dieu.

Je me recommande à vos prières, et je m'anéantis devant le Tout-Puissant. La paix soit avec vous.

1751. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Vous voyez ce qu'il m'en coûte pour trouver grâce devant vous. J'ai déjà envoyé à madame Denis trois feuilles du *Siècle de Louis XIV*. Je ne crois pas qu'elles réussissent auprès d'un certain homme de beaucoup d'esprit (3), à qui j'ai grande envie de plaire. Louis XIV est sa bête, et il me semble que j'en ai fait un bien grand homme, dans l'administration intérieure de son Etat. Je ne crois pas d'ailleurs qu'on puisse m'accuser d'avoir élevé le siècle passé aux dépens du siècle présent; mais enfin quiconque écrit, et surtout sur des matières aussi délicates, a tout à craindre. Vous savez qu'on s'avisa de saisir le premier chapitre de cette histoire, quand je le donnai pour essayer le goût du public. Il n'y a peut-être jamais eu de persécution si injuste et si ridicule; c'est aujourd'hui ce même chapitre qui a donné, j'ose le dire, à toute l'Europe l'envie de voir le reste. J'ai réfléchi trop tard sur l'acharnement de l'envie qui voulait exterminer un citoyen, parce qu'il est le seul qui ait donné à sa patrie un poème épique, et qu'il a réussi dans d'autres ouvrages qui ont plu à

(1) C'est la distance de Berlin à Potsdam. (G. A.)
(2) Cantatrice. (G. A.)
(3) L'abbé Chauvelin. (G. A.)

cette même patrie ; et cette lâche envie ne se borne pas aux gens de lettres, elle s'étend aux plus indifférents. Le Français est de tous les peuples celui qui se plaît le plus à écraser ceux qui le servent, en quelque genre que ce puisse être.

Vous savez tout ce que j'ai essuyé. Si j'étais resté plus longtemps à Paris, on m'y aurait fait mourir de chagrin. Certainement il n'y avait pour moi d'autre parti à prendre que de m'enfuir au plus vite. Ce parti est cruel pour un cœur aussi sensible à l'amitié que le mien; mais comptez que j'ai bien fait de le prendre. Dieu veuille que les cabales ne subsistent plus, et qu'elles ne se déchaînent pas contre *Rome sauvée* et contre l'histoire du *Siècle!* J'enverrai incessamment à madame Denis le premier tome tout entier : je vous donnerai encore *Adelaïde* toute refondue ; il n'était pas praticable de faire un parricide d'un prince du sang connu.

> Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi.
> Hor., *de Art. poet.*

J'ai transporté la scène dans des temps plus reculés, qui laissent un champ plus libre à l'invention. La peinture des maires du palais, et des Maures qui ravageaient alors la France, vaudra bien Charles VII et les Anglais. Du moins, mon cher ami, je répare autant que je peux mon absence par de fréquents hommages; j'aurais moins travaillé à Paris.

Adieu ; je vous recommande *Rome* et mon *Siècle.* Votre amitié, votre zèle, et mon éloignement, font beaucoup. Je me flatte que vous engagerez fortement M. de Richelieu dans votre parti. Je n'ai plus le temps d'écrire à ma nièce, cet ordinaire ; la poste va partir ; montrez-lui ma lettre, qui est pour elle comme pour vous. Ma santé est bien mauvaise ; mais je travaillerai jusqu'au dernier moment à mériter votre amitié et votre suffrage. Je me recommande aux bontés de toute votre société. Je prie ma nièce de me faire réponse sur tous les petits articles qu'elle a peut-être oubliés en faveur de *Rome* et de la *Mecque* qui l'occupent. Adieu, comptez que vous n'avez jamais été aimé si tendrement à Paris que vous l'êtes à trois cents lieues.

1752. — A M. DARGET.

1751.

Mon cher et aimable ami, *Miseriis hominum succurrere discis.* Dans le temps que la mort, escortée du scorbut, me talonne, le sieur Henning *facit meos canos descendere cum amaritudine ad inferos* (1). Ce monsieur, qu'on dit dévot, a fait mettre dans les gazettes de Hambourg qu'il avait à vendre la traduction allemande du *Siècle de Louis XIV.* Il est évident qu'il n'a nul droit d'avoir fait traduire cet ouvrage, qu'il viole un dépôt, et qu'il me vole. Il est soupçonné d'une autre perfidie, d'avoir vendu l'original à des libraires, et les présomptions contre lui sont très fortes. Je vous supplie, au nom de notre amitié et de votre caractère bienfaisant, de lui représenter sa turpitude, et de lui dire que je me plaindrai au roi, et qu'il sera perdu dans ce monde-ci et dans l'autre. Parlez-lui fortement, employez votre vertu et votre éloquence. Ne serai-je venu dans ce pays-ci que pour être volé, tantôt par un juif, tantôt par un imprimeur? pour essuyer tant de malheurs, et pour y mourir dans le désespoir d'avoir sacrifié ma patrie à mon inutile tendresse pour le roi? Adieu.

1753. — AU MÊME.

1751.

Mon cher ami, j'avais bien raison de soupçonner Henning : ou il m'a fait une bien cruelle infidélité, ou il a permis qu'un de ses ouvriers en fût coupable. On vend l'histoire du *Siècle de Louis XIV* publiquement à Francfort-sur-l'Oder et à Breslau. Je n'ai point vu l'édition de Breslau, mais M. de Bielfeld (2) a vu celle de Francfort-sur-l'Oder. Je regrette peu les deux mille écus que cette impression de Berlin peut m'avoir coûtés ; mais il est bien triste qu'on ait imprimé l'ouvrage avec toutes les fautes que je m'occupe jour et nuit à corriger, malgré les maladies dont je suis accablé. Il n'y aurait qu'un moyen d'arrêter le mal : ce serait que le roi eût la bonté d'envoyer un ordre à Francfort et à Breslau de faire saisir l'ouvrage chez le libraire. S'il le fallait, j'irais moi-même à Francfort, et j'enverrais en même temps à Leipsick, où, sans doute, on aura envoyé l'édition subreptice. Voilà une friponnerie pire, s'il est possible, que celle d'Hirschell ; mais je suis accoutumé à ces perfidies; je vois que les libraires de tous les pays se ressemblent. Mon cher ami, il faut souffrir beaucoup de la part de la nature, et de la part des hommes. S'ils étaient tous comme vous, on serait trop heureux.

(1) *Genèse.* (G. A.)
(2) Conseiller privé du roi de Prusse. (G. A.)

1754. — A M. DARGET.

1751.

Voici, mon cher ami, la lettre que Henning a écrite à Francheville, et ma réponse (1). Je vous supplie de jeter un coup d'œil sur l'une et sur l'autre, et de me les renvoyer.

Je ferai parvenir ma réponse à Francheville par le courrier. Si vous avez le temps de faire écrire au sieur Henning qu'on pourrait se plaindre au roi, et que le roi aime qu'on tienne ses marchés, vous pouvez écrire un petit mot, si vous avez le temps, et si cela ne vous gêne pas; je vous serai très obligé.

1755. — A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 20 septembre.

Voici une douzaine de feuilles du *Siècle de Louis XIV*; il est juste que vous en ayez les prémices. Je voudrais bien que M. de Malesherbes eût le temps et la bonté de les lire. Il me semble que, dans cet abrégé, il y a des détails utiles, des traits de citoyen. La plupart des historiens s'appesantissent dans leur cabinet sur des détails de guerre qui ne conviennent qu'aux gens du métier, et qui, étant presque toujours très infidèles, ne sont bons pour personne. J'ai tâché de faire connaître Louis XIV et la nation. Je conçois bien que Paris est à présent ivre de joie de la naissance d'un duc de Bourgogne (2) : mais que voulez-vous que j'en dise? Je ne verrai sûrement pas son règne, et je ne suis occupé que de celui de son trisaïeul. Son berceau sera couvert des odes de nos poëtes. On lui prédira des victoires ; on lui dira qu'il fera les délices du genre humain.

> Rejeton de cent rois, espoir fragile et tendre
> D'un héros adoré de nous,
> Que vous êtes heureux de ne pouvoir entendre
> Les mauvais vers qu'on fait pour vous!

Depuis ma dernière lettre, je vais bride en main sur la louange. J'attends impatiemment votre réponse, et je prends patience sur le reste.

1756 — A M. LE COMTE ALGAROTTI.

A Potsdam, 24 settembre.

Non posso immaginare, caro mio conte, quali siano i comenti fatti in Roma intorno alla dannazione del nostro re più che eretico. Se io l' avessi posto in purgatorio, ben converrebbe alla corte romana di concedergli alcune indulgenze ; ma, giacchè l' ho dannato affatto senza misericordia, non veggo cio che i moderni romani abbiano a fare coll' emulatore degli antichi. Vi ringrazio della vostra savia e leggiadra risposta a questo indefesso scrittore, a questo valente cardinal Querini ; egli mi ha favorito d' una lettera, e d' alcune nuove stampe, dove la sua modestia è vigorosamente combattuta. Non gli ho ancora risposto, ma lo faro coll' ajuto di Dio, e di voi, mio angelo di Padova e di Berlino,

> Si, Mimnermus uti censet, sine amore jocisque
> Nil est jucundum, vivas in amore jocisque.
> Hor., lib. I, ep. vi.

ma non vi scordate del vostro ammiratore ed amico.

1757. — A M. LE BARON DE MARSCHALL.

A Potsdam, ce 3 octobre (3).

Je vous fais mon compliment, monsieur, d'avoir ôté votre correspondance à un homme qui en était indigne. Il y a un nommé du Molard, associé à l'Académie qui a l'honneur de vous posséder : voyez si vous voulez essayer de lui ; il est savant, il est au fait de la littérature de Paris, il se connaît en livres mieux que personne et est très capable de fournir votre bibliothèque avec goût et à peu de frais. Si vous voulez me faire savoir les conditions que vous lui prescrivez, j'espère que vous en serez content.

Je vous souhaite dans votre nouvel établissement tout le bonheur que vous méritez. Je vous supplie de compter sur mon tendre et sincère attachement.

(1) On n'a pas cette réponse. (G. A.)
(2) Né le 13 septembre 1751, mort le 22 mars 1761. (G. A.)
(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

1758. — A M. FORMEY.

A Berlin, chez madame Bork, ce mardi.

Les embarras du déplacement, monsieur, et encore plus les nouvelles atteintes de ma maladie, m'ont empêché de vous répondre plus tôt.

Parmi les vérités contingentes, vous pouvez ajouter foi à l'anecdote de mademoiselle de Lenclos (1).

Il est très vrai qu'elle m'a mis sur son testament pour m'engager à faire des vers. Je n'ai que trop exécuté sa dernière volonté.

Vous voulez l'*Eloge historique de madame du Châtelet* (2), femme qui faisait assurément plus d'honneur à son siècle que Ninon de Lenclos. Pardonnez-moi mon incrédulité sur les *monades* et l'*harmonie préétablie*. Hélas! qu'y a-t-il de vrai, sinon que deux fois huit font seize! Si vous voulez faire imprimer cet *Eloge*, à la bonne heure; je vous prierai seulement de m'en donner un exemplaire, que j'enverrai au libraire de Paris qui imprime la traduction de Newton (3). Sinon ayez la bonté de me rendre le manuscrit, parce que le libraire en a besoin pour s'y conformer. *Vale*.

1759. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 octobre.

Mon cher ami, je vous suis bien obligé de vos petites notes (4). Je ne puis concevoir comment le mot de *dernière fille* a pu échapper, puisque je dis précisément le contraire page 49, tome II. Je crois que vous n'avez pas cette page 49. Je vous supplie d'ôter seulement ce mot de *dernière*, en attendant que je mette un carton. Figurez-vous qu'on imprime à huit lieues de moi, et qu'il se glisse bien des fautes. M. de Caumartin (j'entends le vieux conseiller d'Etat) m'assura que le roi avait assisté deux fois au conseil des parties. C'est une anecdote qu'il faudrait approfondir, et dont vous êtes à portée de vous instruire.

Croyez-vous qu'il faille absolument ôter de ce char le duc de Bretagne? J'en suis fâché; cela était touchant; cependant il faudra bien s'y résoudre. Je n'écrirai point, cet ordinaire, à ma nièce; j'ai un peu de fièvre, et je n'écris qu'avec peine. Je vous prie de lui dire qu'elle ne montre qu'à peu de personnes les feuilles imprimées que je lui ai envoyées, mais que surtout elle raie ce mot de *dernière*.

Je suis persuadé qu'elle réussira dans la conspiration de *Rome* comme dans celle de la *Mecque*. Tout le monde dit que Dubois est devenu un grand acteur; voilà une bonne aubaine pour notre *Rome*, que je recommande toujours à vos soins paternels.

Je vous supplierai d'examiner un peu scrupuleusement le premier tome de *Louis XIV*, que vous aurez probablement bientôt. Je mettrai ici tant de cartons qu'on voudra. Vous savez que je ne plains pas ma peine, et que j'aime à me corriger.

Adieu, mon cher ange; dites bien à madame Denis combien elle est adorable. J'ai été tenté de partir sur la jument Borac de Mahomet pour venir l'embrasser; mais je n'ai pas assez de santé pour voyager à présent. Je suis tout malingre,

. . . . et dulces moriens reminiscitur Argos.
VIRG., *Æn.*, lib. X.

Adieu; mes respects aux anges; vous êtes mon Argos.

1760. — A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 29 octobre.

Vous êtes de mon avis; cela me fait croire que j'ai raison; sans cela je n'en croirais rien. Nous nous sommes entendus de bien loin. Je me conseillais tout ce que vous me conseillez; mais vraiment, je dois plus que jamais admirer votre savoir-faire; vous triomphez des cabales, et même des dévots; vous faites jouer la religion mahométane. Il n'appartenait assurément qu'aux musulmans de se plaindre; car j'ai fait Mahomet un peu plus méchant qu'il n'était; aussi milord *Maréchal* me mande-t-il que sa jeune Turque, qu'il a menée à *Mahomet*, a été très scandalisée. Elle prétend que je lui avais dit beaucoup de bien de son prophète, à Berlin. Cela peut être; il faut être poli. Comment ne pas louer Mahomet devant les femmes, qui sont notre récompense dans son paradis

(1) Voyez, tome IV, la *lettre* sur mademoiselle de Lenclos. (G. A.)
(2) Voyez, tome IV, cet *Eloge*. (G. A.)
(3) Par madame du Châtelet. (G. A.)
(4) Sur le *Siècle de Louis XIV*. (G. A.)

Je me flatte que vous vous donnerez bien de garde de passer sitôt de la *Mecque* à *Rome*. Laissons dormir quelque temps Cicéron, et prions Dieu qu'il n'endorme point son monde.

Ma chère plénipotentiaire, j'ai bien peur que mes lettres ne passent pas longtemps par milord Tyrconnell. Il s'est avisé de se rompre un gros vaisseau dans la poitrine. C'est la plus large et la plus forte poitrine du monde; mais l'ennemi est dans la place, et il y a tout à craindre.

Je rêve toujours à *l'écorce d'orange* (1); je tâche de n'en rien croire; mais j'ai peur d'être comme les cocus, qui s'efforcent à penser que leurs femmes sont très fidèles. Les pauvres gens sentent au fond de leur cœur quelque chose qui les avertit de leur désastre.

Ce dont je suis très sûr, c'est que mon gracieux maître m'a honoré d'un bon coup de dent, dans les mémoires qu'il a faits de son règne, depuis 1740. Il y a, dans ses poésies, quelques épigrammes contre l'empereur et contre le roi de Pologne. A la bonne heure; qu'un roi fasse des épigrammes contre les rois, cela peut même aller jusqu'aux ministres; mais il ne devrait pas grêler sur le persil.

Figurez-vous que sa majesté, dans ses goguettes, a affublé son secrétaire Darget d'un bon nombre de traits dont le secrétaire est très scandalisé. Il lui fait jouer un plaisant rôle dans son poëme du *Palladion*, et le poëme est imprimé. Il y en a, à la vérité, peu d'exemplaires.

Que voulez-vous que je vous dise? Il faut se consoler, s'il est vrai que les grands aiment les petits, dont ils se moquent; mais aussi, s'ils s'en moquent et ne les aiment point, que faire? se moquer d'eux à son tour tout doucement, et les quitter de même. Il me faudra un peu de temps pour retirer les fonds que j'avais fait venir dans ce pays-ci. Ce temps sera consacré à la patience et au travail; le reste de ma vie doit vous l'être.

Je suis très aise du retour de frère *Isaac* d'Argens. Il a d'abord été un peu ébouriffé, mais il s'est remis au ton de l'orchestre. Je l'ai rapatrié avec Algarotti. Nous vivons comme frères; ils viennent dans ma chambre, dont je ne sors guère; de là nous allons souper chez le roi, et quelquefois assez gaiement. Celui qui tombait du haut d'un clocher, et qui, se trouvant fort mollement dans l'air, disait : *Bon, pourvu que cela dure*, me ressemblait assez.

Bonsoir, ma très chère plénipotentiaire; j'ai grande envie de tomber à Paris, dans ma maison.

1761. — A M. FORMEY.

Voici, monsieur, l'*Eloge* (2) d'un grand homme qui portait des jupes. Si madame du Châtelet vivait encore, je ne serais pas ici.

Je me flatte que nous nous porterons mieux l'un et l'autre; je trouverai dans votre société de nouvelles consolations, comme de nouvelles lumières. Pardonnez-moi les blasphèmes que vous trouverez sur la métaphysique. Vous êtes tolérant; souffrez les libertés de l'Eglise gallicane. *Vale*.

1762. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Potsdam, le 13 novembre.

Ce La Mettrie, cet *homme-machine*, ce jeune médecin, cette vigoureuse santé, cette folle imagination, tout cela vient de mourir (3) pour avoir mangé, par vanité, tout un pâté de faisan aux truffes. Voilà, mon héros, une de nos farces achevée. La Mettrie est mort précisément de la même maladie dont le roi (4) réchappa si heureusement en 1744. Il laisse à Berlin une maîtresse éplorée, qui malheureusement n'est pas jolie, et à Paris des enfants qui meurent de faim. Il a prié milord Tyrconnell, par son testament, de le faire enterrer dans son jardin.

Vous avez peut-être reçu, monseigneur, une grande ennuyeuse lettre (5) de moi, où j'avais l'honneur de vous parler de ce pauvre diable. Je vous importunais encore d'une certaine terre d'Assai qui est dans votre censive, et pour laquelle il y a un procès que vous pourriez, dit-on, avoir la bonté de terminer un jour par un doux accord. Ma nièce veut qu'on vende cette terre. Hélas! très volontiers. Vous êtes mon seigneur suzerain, et vous ferez de moi tout ce que vous voudrez. Elle prétend aussi que vous ne voulez pas

(1) Voyez la lettre à la même du 2 septembre. (G. A.)
(2) L'*Éloge de madame du Châtelet*. (G. A.)
(3) Le 11 novembre. (G. A.)
(4) Voyez, tome II, le *Précis du Siècle de Louis XV*, chap. XII. (G. A.)
(5) On n'a pas cette lettre. (G. A.)

qu'Aurélie soit traitée en petite fille, et que Catilina et Céthégus la renvoient faire de la tapisserie, au premier acte. Vous la voulez plus nécessaire, plus résolue, plus respectée dans la maison. Je suis entièrement de votre avis. Les trois premiers actes sont absolument changés et envoyés. Je ne veux pas en avoir le démenti. Ce petit triomphe, si c'en est un, sera amusant. Nous vous fournirons d'autres batelages pour votre année.

En attendant, je vous prie, à vos heures perdues, de parcourir ce que ma nièce doit avoir l'honneur de vous confier du *Siècle de Louis XIV*. J'aurais bien voulu en raisonner avec vous à Richelieu ; mais on ne peut pas être partout. Il y a plus d'un ciel dans ce monde. Celui de Potsdam me plaît toujours beaucoup, sans me faire oublier le vôtre. La société est douce et délicieuse. Ma machine va fort mal, mais mon âme va bien, elle est tranquille ; et cette âme est toute à vous. Je serais bien fâché qu'elle quittât mon corps sans vous avoir fait sa cour. De près ou de loin, sain ou malade, philosophe ou faible, je vous suis bien tendrement dévoué jusqu'au dernier moment de ma drôle de vie.

Adieu, monseigneur; daignez m'aimer toujours un peu, et vous souvenir un peu de votre ancien serviteur, dans le chien de tourbillon où vous êtes. Jouissez, digérez tout le plus longtemps qu'il est possible, et goûtez ce songe de la vie.

1763. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, le 13 novembre.

Mon cher ange, j'ai pour principe qu'il faut croire ses amis. Vous ne me paraissez pas tout à fait du parti d'Aurélie ; elle vous a paru faible; et, dans le fond, vous ne seriez pas fâché qu'elle eût le nez un peu plus à la romaine; pour moi, j'avais du penchant à la faire douce et tendre. Si j'étais peintre, je peindrais Catilina les yeux égarés et l'air terrible, Cicéron faisant de grands gestes, Caton menaçant, César se moquant d'eux, et Aurélie craintive et éplorée ; mais on veut au théâtre de Paris, dans le royaume des femmes, que les femmes soient plus importantes. J'avais oublié cette loi de votre nation si contraire à la loi salique. Il n'est pas étonnant que je sois devenu si peu galant dans le couvent de *frère Philippe*, où il n'y a point d'*oies* (1) ; mais enfin j'ai cédé ; la pluralité l'a emporté. J'ai repeint la femme de Catilina, et je lui ai donné des traits un peu plus mâles. Enfin j'ai refait trois actes. Les deux premiers surtout sont entièrement différents. Algarotti prétend que cela est beaucoup mieux ; vous en jugerez ; pour moi, je suis jusqu'à présent de son avis. Il y a près de quinze jours que ces trois premiers actes sont partis escortés d'un quatrième. J'ai fait tout ce que j'ai pu ; mes maladies ne m'ont point découragé; les contradictions ne m'ont point rebuté. J'ai imaginé qu'il fallait que Catilina aimât sa femme : il ne l'aime, à la vérité, qu'en Catilina ; mais, s'il ne la regardait que comme une personne indifférente, dont il se sert pour cacher des armes dans sa cave, cette femme serait trop peu de chose. Un personnage n'intéresse guère que quand un autre personnage s'intéresse à lui, à moins qu'il n'ait une violente passion ; et ce n'est pas ici le cas des passions violentes. Enfin vous verrez la façon dont j'ai remanié tout cela. Un *Siècle* à finir, une édition nouvelle de toutes mes rêveries, que je réforme d'un bout à l'autre, et *Rome sauvée* par dessus ; en voilà beaucoup pour un malade. Je vous prie d'encourager madame Denis à donner *Rome sauvée*. Je ne puis en refuser l'impression à mon libraire, qui fait ma nouvelle édition, et à qui je l'ai promise ; c'est une parole à laquelle je ne peux manquer (2).

J'ai envoyé aussi l'ancienne *Adelaïde*, pour laquelle vous vous sentiez un peu de faible ; mais gardez-vous bien de la préférer à *Rome*. Croyez fermement, malgré le ton doucereux de notre théâtre, qu'une scène de César et de Catilina vaut mieux que toute *Adélaïde*. Je ne sais pas trop ce que madame Denis a été faire à Fontainebleau, avant qu'on donne *Rome sauvée ;* c'est après le succès (supposé que nous en ayons) qu'il fallait aller là. Je crains un peu cette entrevue pour le moment présent. On croit le *Catilina* de Crébillon un chef-d'œuvre : il n'y a que le succès d'un bon ouvrage et le temps qui puissent détromper.

On dit que l'abbé de Bernis va être ambassadeur à Venise. Je plains le procurateur de Saint-Marc, s'il a une jolie femme.

Adieu, mes chers anges ; je baise toujours le petit bout de vos ailes. Aviez-vous entendu parler d'un médecin nommé La Mettrie, brave athée, gourmand célèbre, ennemi des médecins, jeune, vigoureux, brillant, regorgeant de santé? Il va secourir milord Tyrconnell, qui se mourait ; notre Irlandais lui fait manger tout un pâté de faisan, et le malade tue son médecin. Astruc (1) en rira, s'il peut rire.

(1) Il n'y avait pas de femmes, en effet, à Sans-Souci. (G. A.)

(2) *Rome sauvée* fut imprimée à la suite du *Supplément au Siècle de Louis XIV*. (G. A.)

1764. — A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 14 novembre.

Protectrice de l'Alcoran (2), nous sommes tous ici malades. Milord Tyrconnell empire, le comte de Rothembourg se meurt, Darget se plaint à Dieu et aux dames du col de sa vessie ; pour la major Chazot (3), qui a dû vous rendre une lettre, il s'était emmailloté la tête, et avait feint une grosse maladie pour avoir permission d'aller à Paris. Il se porte bien celui-là, et si bien qu'il ne reviendra plus. Il avait pris son parti depuis long-temps; mais notre fou de La Mettrie n'a point fait semblant; il vient de prendre le parti de mourir. Notre médecin est crevé à la fleur de son âge, brillant, frais, alerte, respirant la santé et la joie, et se flattant d'enterrer tous ses malades et tous les médecins; une indigestion l'a emporté.

Je ne reviens point de mon étonnement. Milord Tyrconnell envoie prier La Mettrie de venir le voir pour le guérir ou pour l'amuser. Le roi a bien de la peine à lâcher son lecteur, qui le fait rire, et avec qui il joue. La Mettrie part, arrive chez son malade dans le temps que madame Tyrconnell se met à table; il mange, et boit, et parle, et rit plus que tous les convives; quand il en a jusqu'au menton, on apporte un pâté d'aigle déguisé en faisan, qu'on avait envoyé du Nord, bien farci de mauvais lard, de hachis de porc, et de gingembre ; mon homme mange tout le pâté, et meurt le lendemain chez milord Tyrconnell, assisté de deux médecins dont il s'était moqué. Voilà une grande époque dans l'histoire des gourmands.

Il y a actuellement une grande dispute pour savoir s'il est mort en chrétien ou en médecin. Le fait est qu'il pria le comte de Tyrconnell de le faire enterrer dans son jardin. Les bienséances n'ont pas permis qu'on eût égard à son testament. Son corps, enflé et gros comme un tonneau, a été porté, bon gré, mal gré, dans l'église catholique, où il est tout étonné d'être. Ma chère enfant, les *chênes* tombent, et les *roseaux* demeurent. Le roi a fait pour moi une ode pour m'exhorter à vieillir et à mourir. J'ai bien corrigé son ode (4), et je ne m'en porte pas mieux. Il me traite vraiment de *divin*, comme le peintre Pesne. Nous savons ce que ces mots-là signifient. Cette lettre vous sera rendue par le Tartare païen de milord *Maréchal*, qu'il a dépêché ici. Dieu conduise ce bon Calmouck au plus vite !

1765. — A M. FALKENER (5).

Potsdam, 27 novembre 1751.

Dear sir, the printers at Berlin are not so careful and so diligent in working for me, as you are beneficent and ready to favour your friends. They have not yet finished their edition; and I am afraid the winter season will not be convenient to direct to you, by the way of Hamburgh, the tedious lump os books I have threatened you with. However I shall make use of your kind benevolence towards your old friend, as soon as possible. I wish I could carry the *paquet* myself, and enjoy again the consolation to see you, to pay my respects to your family, and be the witness of your happiness.

Methings fortune uses you as you deserve : you are like to be the secretary and the confident not of a prince, merely a prince, but of regent of three kingdoms. For my part, I am in my humble way more fortunate than I could ever hope to be. I live with a powerful king, who is no king at all to the few men he converses with him: I enjoy all my time, read, scribble and cultivate my mind. I live free near a king, and I am paid for being happy. We have in our royal and philosophical retreat some foreigners learned and witty, who are very good company. Our days are quiet, and our conversations cheerful.

I think there is no such a court in the world ; for it is no a court at all, except some days, in the winter, dedicated to pageantry and to princely vanity; but in those days of turbulent magnificence, I loch myself up carefully at home. Thus

(1) Médecin consultant de Louis XV. (G. A.)

(2) C'est-à-dire de *Mahomet*. (G. A.)

(3) Ses *Mémoires* ont été publiés de nos jours. (G. A.)

(4) *Ode à Voltaire, qu'il prenne son parti sur les approches de la vieillesse et de la mort*. (G. A.)

(5) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

I saunter away my old age, till my distempers, wich I humour as much as I can, make me utterly unfit for kings; and then I shall take my leave from the noblest and the most easy slavery. But, should I live with you, I would not part. One may grow old and doat with a friend, but not with a king.

Farewell, my dear good sir, my dearest friend. I am, from the bottom of my heart, yours for ever (1).

1766. — A M. LE DUC D'UZÈS.

A Potsdam, le 4 décembre.

C'est par un heureux hasard, monsieur le duc, que je reçus, il y a quinze jours, votre lettre du 2 octobre par la voie de Genève. Il y avait longtemps que deux Génevois, qui s'étaient mis en tête d'entrer au service du roi de Prusse, m'envoyaient régulièrement de si gros paquets de vers et de prose, qui coûtaient un louis de port, et qui ne valaient pas un denier, qu'enfin j'avais pris le parti de faire dire au bureau des postes de Berlin que je ne prendrais aucun paquet qui me serait adressé de Genève. Je fus averti, le 15 novembre, qu'il y en avait un d'arrivé avec un beau manteau ducal (2); ce magnifique symbole d'une dignité peu républicaine me fit douter que ce n'était pas de la marchandise génevoise qu'on m'adressait. J'envoyai retirer le paquet, et j'en fus bien récompensé en lisant les réflexions pleines de profondeur et de justesse que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser. J'y aurais répondu sur-le-champ, mais il y a quinze jours que je suis au lit, et je ne peux pas encore écrire. Ainsi vous permettrez que je dicte tout ce que l'estime la plus juste et le plaisir de trouver en vous un philosophe peuvent inspirer à un pauvre malade.

Il paraît, monsieur le duc, que vous connaissez très bien les hommes, et les livres, et les affaires de ce monde. Vous faites l'histoire de la cour, quand vous dites que, de quarante années, on en passe souvent trente-neuf dans des inutilités. Rien n'est plus vrai, et la plupart des hommes meurent sans avoir vécu. Vous vivez beaucoup, puisque vous pensez beaucoup; c'est du moins une consolation pour une âme bien faite. Il y en a peu qui soient capables de se supporter elles-mêmes dans la retraite. Le tourbillon du monde étourdit toujours, et la solitude ennuie quelquefois. Je m'imagine que vous n'êtes pas solitaire à Uzès, que vous y avez quelque compagnie digne de vous, à qui vous pouvez communiquer vos idées. Il faut que les âmes pensantes se frottent l'une contre l'autre, pour faire jaillir de la lumière. Ne seriez-vous point à Uzès à peu près comme le roi de Prusse à Potsdam, soupant avec trois ou quatre philosophes, après avoir expédié les affaires de votre duché? Cette vie serait assez douce. Il y a apparence que c'est la meilleure, puisque c'est celle qu'a choisie un homme qui pouvait vivre avec tout le fracas de la puissance et tout l'attirail de la vanité. Il me semble encore que vos idées philosophiques sont semblables aux siennes. Ce n'est pas une chose ordinaire qu'il y ait des rois et des ducs et pairs philosophes. Pour rendre la ressemblance plus complète, vous m'annoncez quelques poésies; en vérité, c'est tout comme ici, et je crois que la nature vous avait fait naître pour être duc et pair à Potsdam. Je comptais passer l'hiver à Paris; mais les bontés du roi, d'un côté, et mes maladies, de l'autre, m'ont retenu, et je me suis partagé entre mon héros et mon apothicaire. Si vous voulez ajouter à la félicité de mon âme, et diminuer les souffrances de mon corps, envoyez-moi les ouvrages dont vous me parlez. Je garderai le secret le plus inviolable. Je ne les montrerai au roi qu'en cas que vous me l'ordonniez, et je vous dirai ce que je croirai la vérité. Ayez la bonté de recommander d'adresser les paquets par Nuremberg et par les chariots de poste, comme on envoie les marchandises; car les gros paquets de lettres qui sont portés par les courriers sont toujours ouverts dans trois ou quatre bureaux de l'Empire. Chaque prince se donne ce petit plaisir; ces messieurs-là sont fort curieux.

Pardonnez, monsieur le duc, à un pauvre malade, et recevez les respects, etc.

1767. — A M. FORMEY.

Si votre fortune, monsieur, est aussi bonne que votre livre sur la fortune (1), j'ai un double compliment à vous faire. Le plaisir que me cause votre nouvel ouvrage m'a fait relire vos recherches sur les éléments de la matière; votre antagoniste a bien de l'esprit, mais vous en avez encore plus.

. . . . Si Pergama dextra
Defendi possent, etiam hac defensa fuissent.
VIRG.. *En.*, liv. II.

Je ne crois pas que les premiers principes, qui sont les secrets de l'éternel Géomètre, soient faits pour être connus par des êtres finis; mais

Non propius fas est mortali attingere divos. (*Halley.*)

A l'égard des sottises des chétifs mortels, sous le nom de *Siècle de Louis XIV*, vous serez assurément un des premiers que j'en ennuierai. Je vous prie de faire souvenir de moi M. le président de Jarrige, dont je révère les lumières et l'équité, et pour qui j'ai autant d'amitié que d'estime. C'est avec les mêmes sentiments que je suis, de tout mon cœur, votre, etc. V.

1768. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 14 décembre.

Mon cher ami, le nez à la romaine doit être allongé de quelques lignes, car notre Aurélie ne dit plus :

Ne suis-je qu'une esclave au silence réduite,
Par un maître absolu dans le piége conduite?

ni

Une esclave trop tendre, encor trop peu soumise;

mais elle dit :

J'ignore à quels desseins ta fureur s'est portée;
S'ils étaient généreux, tu m'aurais consultée. (Act. I, sc. III.)

Elle parle dans ce goût; elle est tendre, mais elle est ferme. Elle s'anime par degrés; elle aime, mais en femme vertueuse, et on sent que, dans le fond, elle impose un peu à Catilina, tout impitoyable qu'il est. J'ai tâché de ne mettre, dans l'amour de Catilina pour elle, que ce respect secret qu'une vertu douce et ferme arrache des cœurs les plus corrompus; et, quoique Catilina aime en maître, on voit qu'il tremblerait devant cette femme aimable et généreuse, s'il pouvait trembler. Ces nuances-là étaient délicates à saisir. Je ne sais si je les ai bien exprimées, mais je sais qu'il sera difficile à une actrice quelconque de les rendre. Ne me faites point de procès, mon cher ange, sur ce que Cicéron dit à Catilina :

Je t'y protégerai, si tu n'es point coupable;
Fuis Rome, si tu l'es... (Act. I, sc. V.)

C'est précisément ce que Cicéron a dit de son vivant; ce sont des mots consacrés, et assurément ils sont bien raisonnables.

Quel est l'homme qui prononcera :

Eh bien! ferme Caton.... (Acte I. sc. VI.)

---

(1) Cher monsieur, les imprimeurs de Berlin ne sont pas aussi soigneux ni aussi diligents en travaillant pour moi, que vous êtes bienveillant et empressé pour vos amis. Ils n'ont pas encore fini leur édition; et je crains que l'hiver ne soit pas une saison propice pour vous envoyer, par la route de Hambourg, l'ennuyeux tas de livres dont je vous ai menacé. Cependant je profiterai de vos bontés pour votre vieil ami, aussitôt que possible. Je voudrais pouvoir porter moi-même le paquet, et jouir encore de la consolation de vous voir, présenter mes respects à votre famille, et être témoin de votre bonheur.

Il me semble que la fortune vous traite comme vous le méritez: vous m'avez tout l'air de devenir le secrétaire et le confident, non seulement d'un prince, mais d'un régent de trois royaumes. Quant à moi, je suis dans mon humble destin plus heureux que je n'aurais pu l'espérer jamais. Je vis avec un puissant roi, qui n'est pas roi du tout pour le petit nombre de personnes qu'il admet à son entretien. Je n'ai rien autre chose à faire qu'à souper avec lui; je jouis de tout mon temps, je lis, griffonne et cultive mon esprit. Je vis libre auprès d'un roi. et je suis payé pour être heureux. Nous avons dans notre royale et philosophique retraite quelques étrangers savants, spirituels, qui sont de très bonne compagnie. Nos jours sont tranquilles, et nos conversations pleines d'agrément.

Je crois qu'il n'existe pas une pareille cour dans le monde; car ce n'est pas du tout une cour, excepté quelques jours d'hiver, consacrés à la représentation et aux vanités royales. Mais, pendant ces jours de tumultueuse magnificence, j'ai bien soin de m'enfermer chez moi. C'est ainsi que je passe ma vieillesse jusqu'à ce que mes maux, que j'égaye autant que je peux, me rendent tout à fait incommode auprès des rois. Alors je prendrai congé du plus noble et du plus doux esclavage. Mais, si je vivais avec vous, je ne m'en séparerais pas. On peut vieillir et radoter avec un ami, mais non avec un roi.

Adieu, mon cher bon monsieur, mon plus cher ami; je suis, du fond de mon cœur, à vous pour jamais.

(2) Sur le cachet. (G. A.)

(1) *Théorie de la fortune*, 1751. (G. A.)

comme on prononcerait, *Allons, ferme, Caton!* On peut aisément prévenir le ridicule où un acteur pourrait tomber en récitant ce vers. Mais n'aurons-nous point de plus grand embarras? n'y a-t-il pas bien des tracasseries à la Comédie? Il me semble qu'à présent tout est cabale chez vous autres de tous les côtés.

Je ne voudrais me trouver en concurrence avec personne; je ne voudrais point combattre pour donner *Catilina;* je voudrais plutôt être désiré que d'entrer par la brèche. Il me semble qu'il faut laisser passer les plus pressés, et attendre que le public soit rassasié de mauvais ouvrages. Je crains encore qu'au parti de Crébillon il ne se joigne un plaisir secret d'humilier à Paris un homme qu'on croit heureux à Berlin. On ne sait comment faire avec le public. Il n'y a qu'un seul secret pour lui plaire de son vivant, c'est d'être souverainement malheureux. Il n'y aura qu'à faire afficher mon agonie avec la pièce; encore le secret n'est-il pas sûr.

Je tremble aussi pour ce *Siècle de Louis XIV.* On ne me passera peut-être pas ce que l'on a passé à Reboulet, et à Larrei, et à Limiers, et à La Martinière (1), et à tant d'autres. C'est donc assez d'avoir été ou d'être historiographe de France, pour ne devoir point écrire l'histoire? Duclos fait fort bien d'écrire des romans (2); voilà comme il faut faire sa charge pour réussir. Ses romans sont détestables, à ce qu'on dit; mais n'importe, l'auteur triomphe.

Quels malentendus n'y a-t-il pas eu pour ces *Siècles!* J'en avais envoyé deux paquets à madame Denis; il y en avait pour vous, pour votre société des anges. Un de ces paquets a été arrêté à la douane, sur la frontière; l'autre, qui est arrivé, lui a été enlevé par ceux qui se sont jetés dessus; et le livre court, et les mauvaises impressions seront prises, et je suis bien fâché, et je ne sais comment faire.

Je vous demande en grâce de dire ou de faire dire au président Hénault qu'il y a plus d'un mois que je lui ai adressé aussi un gros paquet, avec une longue lettre (3). La malédiction est sur tout ce que j'envoie à Paris. Vous me direz qu'en désertant j'ai mérité cette malédiction; mais, mon cher ange, en restant, n'étais-je pas exposé à une suite éternelle de tribulations? Après avoir été persécuté trente ans, devais-je expirer sous la haine implacable de ceux que l'envie armait contre moi? Il faut que les blessures aient été bien profondes, puisque j'ai été forcé de m'arracher à des amis tels que vous, qui faisaient ma consolation et mon secours. Comptez que, quand je pense à tout cela (et j'y pense souvent), je suis partagé entre l'horreur et la tendresse. Je vais écrire à M. le comte de Choiseul, et lui envoyer des *Siècles.* Je ne peux prendre la voie de la poste, cela est impraticable à Berlin. Plût à Dieu que ma nièce eût rattrapé ceux qu'elle a donnés, ou qu'on lui a pris! *Louis XIV* et *Catilina* me coûtent bien des tourments, mais à Paris ils m'auraient fait mourir.

Mille tendres respects à tous les anges. Vous ne me parlez point de la santé de madame d'Argental. Je vous embrasse bien tendrement.

1769. — A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 24 décembre.

Je ne vous écris plus, ma chère enfant, que par des courriers extraordinaires, et pour cause (4). Celui-ci vous remettra six exemplaires complets du *Siècle de Louis XIV*, corrigés à la main. Point de privilége, s'il vous plaît; on se moquerait de moi. Un privilége n'est qu'une permission de flatter, scellée en cire jaune. Il ne faudrait qu'un privilége et une approbation pour décrier mon ouvrage. Je n'ai fait ma cour qu'à la vérité, je ne dédie le livre qu'à elle. L'approbation qu'il me faut est celle des honnêtes gens et des lecteurs désintéressés.

J'aurais voulu demander à La Mettrie, à l'article de la mort, des nouvelles de l'*écorce d'orange* (5). Cette belle âme, sur le point de paraître devant Dieu, n'aurait pu mentir. Il y a grande apparence qu'il avait dit vrai. C'était le plus fou des hommes, mais c'était le plus ingénu. Le roi s'est fait informer très exactement de la manière dont il était mort, s'il avait passé par toutes les formes catholiques, s'il y avait eu quelque édification; enfin il a été bien éclairci que ce gourmand était mort en philosophe: *J'en suis bien aise*, nous a dit le roi, *pour le repos de son âme;* nous nous sommes mis à rire, et lui aussi.

Il me disait hier, devant d'Argens, qu'il m'aurait donné une province pour m'avoir auprès de lui; cela ne ressemble pas à l'*écorce d'orange.* Apparemment qu'il n'a pas promis de province au chevalier de Chazot. Je suis très sûr qu'il ne reviendra point. Il est fort mécontent, et il a d'ailleurs des affaires plus agréables. Laissez-moi arranger les miennes. Est-il possible qu'on crie toujours contre moi dans Paris, et qu'on me prenne pour un déserteur qui est allé servir en Prusse? Je vous répète que cette clef de chambellan, que je ne porte jamais, n'est qu'un bénéfice simple; que je n'ai point fait de serment; que ma croix est un joujou auquel je préfère mon écritoire; en un mot, je ne suis point naturalisé Vandale, et j'ose croire que ceux qui liront l'*Histoire de Louis XIV* verront bien que je suis Français. Cela est étrange qu'on ne puisse avoir un titre inutile chez un roi de Prusse, qui aime les belles-lettres, sans soulever nos compatriotes! Je désire plus mon retour que ceux qui me condamnent de m'être en allé, et vous savez que ce ne sera pas pour eux que je reviendrai. *Le Meunier, son Fils, et l'Ane*, n'ont pas essuyé plus de contradictions que moi.

On voit de loin les objets bien autrement qu'ils ne sont. Je reçois des lettres de moines qui veulent quitter leur couvent pour venir auprès du roi de Prusse, parce qu'ils ont fait quatre vers français. Des gens que je n'ai jamais connus m'écrivent: « Comme vous êtes l'ami du roi de Prusse, je » vous prie de faire ma fortune. » Un autre m'envoie un paquet de rêveries; il me mande qu'il a trouvé la pierre philosophale, et qu'il ne veut dire son secret qu'au roi. Je lui renvoie son paquet, et je lui mande que c'est le roi qui a la pierre philosophale. D'autres, qui vivaient avec moi dans la plus parfaite indifférence, me reprochent tendrement d'avoir quitté mes amis. Ma chère enfant, il n'y a que vos lettres qui me plaisent et qui me consolent; elles font le charme de ma vie.

1770. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

25 décembre (1).

Ce n'est pas de *Rome sauvée* ni de *Louis XIV* qu'il s'agit ici, mon cher ange; voici un petit mémoire que je vous supplie de donner et de recommander très fortement à M. de Courteilles (2), votre ami. Il ne s'agit que d'un petit mot de recommandation de M. de Saint-Contest à milord Tyrconnell. Je me trouve dans le cas d'avoir presque forcé madame de Bentinck à prendre milord Tyrconnell pour son arbitre, conjointement avec le secrétaire d'État des affaires étrangères de Prusse. Elle aurait des reproches éternels à me faire si ces arbitres la sacrifiaient. Je présume qu'ils lui rendront justice, qu'ils ne prendront pas le parti du comte de Bentinck, dont la France et la Prusse doivent être également mécontentes, et j'attends tout de leur équité.

Je n'entre dans aucune discussion de l'affaire, je ne prétends pas que M. de Courteilles et M. de Saint-Contest soient fatigués de procédures impériales et danoises; je demande simplement que M. de Saint-Contest écrive à milord Tyrconnell une lettre un peu pressante en faveur de la comtesse de Bentinck, sans entrer dans aucun détail. Mon cher ange, une lettre de recommandation est peu de chose. Le ministre, instruit de cette affaire, ne la refusera pas. Mais en faisant cette bonne œuvre, je vous supplie de ne me point nommer. Je ne veux me mêler que des affaires passées et point du tout des présentes.

Mandez-moi par la poste si vous avez reçu mon rogaton pour M. de Courteilles, et si on a fait ce que je vous conjure d'obtenir; mais ne parlez dans votre lettre ni de madame de Bentinck, ni de son mémoire (3); il faut tâcher de ne pas s'exposer en rendant service.

Je vous avais dit, mon cher ange, en commençant ma lettre, que je ne parlerais ni de *Rome* ni du *Siècle de Louis XIV;* cependant je dépêche par le courrier deux volumes tout farcis de corrections. Cela coûte beaucoup de soins, et je n'ai guère de temps. Vous ferez, vous et MM. de Choiseul et de Chauvelin, comme vous pourrez; mais je vous conjure de lire fort vite.

Ne connaissez-vous personne au fait de l'histoire moderne qui pût, aussi fort vite, m'instruire des fautes que je n'aurai pas aperçues? M. de Foncemagne (4) serait-il homme à prendre cette peine? Je suis dans la nécessité de laisser pa-

(1) Auteurs d'*Histoire de Louis XIV.* (G. A.)
(2) *Mémoires pour servir à l'histoire des mœurs du dix-huitième siècle.* (G. A.)
(3) Est-ce la lettre du 15 août? (G. A.)
(4) Frédéric ouvrait les lettres que Voltaire et sa nièce s'écrivaient. (G. A.)
(5) Voyez la lettre à la même du 2 septembre. (G. A.)

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) Conseiller au parlement. (G. A.)
(3) Elle plaidait contre son mari. (G. A.)
(4) Membre de l'Académie des inscriptions. (G. A.)

raître l'ouvrage sous peu, parce que des compagnons imprimeur sont des exemplaires, et que je serais prévenu. Il ne s'agit pas ici de s'amuser, il s'agit de me rendre service, de m'instruire; je vous le demande en grâce. Consignez tout de suite le livre entre les mains de madame Denis. Mille adorations à tout ange.

1771. — A WALTHER.

28 décembre 1751.

J'examine avec soin votre édition. Il y a beaucoup de fautes. Jugez où nous en aurions été si je vous avais donné d'abord à imprimer le *Siècle de Louis XIV*. Il a fallu l'imprimer chez l'imprimeur du roi de Prusse. C'est M. de Francheville, conseiller aulique, qui s'est chargé de l'édition, et il y a encore des cartons à faire. Mon nom n'est point à la tête de l'édition. On sait assez, dans l'Europe, que j'en suis l'auteur; mais je ne veux pas m'exposer à ce qu'on peut essuyer, en France, de désagréable quand on dit la vérité. J'ai donc pris le parti de ne point envoyer d'exemplaire en France. Ce n'est pas moi qui ai le privilége impérial; et celui de Prusse est sous le nom de M. de Francheville. Il y a, comme je vous l'ai mandé, trois mille exemplaires de tirés, dont quatre-vingts ou à peu près peuvent être ou gâtés ou incomplets; j'en envoie cinq cents à un de mes amis à Londres (1). Ce débit ne passera point par les mains des libraires, c'est une affaire particulière. Reste donc deux mille cinq cents exemplaires dont je puis disposer : j'en prends cent pour faire des présents, et je me déferai des deux mille quatre cents exemplaires restants avec un seul libraire auquel je transporterai le privilége, le droit de copie et de faire traduire. Les deux volumes contiennent chacun à peu près cinq cents pages, ou quatre cent quatre-vingts, ou approchant; c'est de quoi je serai plus parfaitement instruit quand la table des matières sera achevée. On peut vendre les deux mille quatre cents exemplaires deux rixdalers, ou au moins deux florins chacun. Je ne veux pas assurément y gagner, mais je ne veux pas y perdre. L'ouvrage m'a coûté, avec le secrétaire et M. de Francheville qu'il a fallu payer, environ deux mille écus, parce qu'il y a des feuilles que j'ai refaites trois fois. Je vous donnerai volontiers la préférence sur d'autres libraires qui m'en offrent davantage; et encore je ne vous demanderai ces deux mille écus qu'au 1er juillet, et vous donnerez un présent de cinquante écus à M. de Francheville. Si je vous abandonnais seulement cinq cents exemplaires, vous ne pourriez avoir ni le privilége, ni le droit de traduction, parce qu'il faudrait nécessairement donner ces droits à ceux qui prendraient la plus grosse partie; mais si vous vous chargiez du total, alors le même homme (2) qui a traduit les tragédies de *Phèdre* et d'*Alzire*, en allemand, avec beaucoup de succès, traduirait pour vous le *Siècle de Louis XIV*, et il ne vous en coûterait rien, et vous pourriez ensuite joindre cet ouvrage à mes Œuvres. Je me déterminerai suivant votre réponse.

Il se présente une plus grande entreprise; c'est d'imprimer et de débiter volume à volume les auteurs classiques de France, avec des notes très instructives sur la langue, sur le goût, et quantité d'anecdotes au bas des pages; on commencerait par La Fontaine, Corneille, Molière, Bossuet, Fléchier, etc. Rien ne serait plus utile pour donner aux étrangers l'intelligence parfaite du français, et pour former le goût (3). J'ose dire qu'une telle entreprise fera la fortune de celui qui en fera les frais. Nous commencerions à la Saint-Jean, et cela irait sans interruption. Vous pouvez voir que je ne songe qu'à vous rendre service. C'est à vous à voir si vous voulez joindre votre peine à mes soins. Je vous embrasse.

1772. — A M. DARGET.

1751.

Je ne savais pas cette mort funeste (4). J'ai écrit au roi ce matin à six heures sur cette sotte affaire d'Henning, et j'ai écrit à neuf, pour témoigner au roi ma douleur, et pour lui demander pardon de lui avoir parlé d'affaires.

Je ne ferai certainement point de procès dans ce pays-ci. J'aime beaucoup mieux tout perdre. Cela est bien plus aisé, et l'expérience doit servir. Rien ne serait d'ailleurs plus impertinent qu'un procès contre un voleur inconnu. Je me soucie même fort peu que le roi se mêle de cette bagatelle, et je vous prie de lui dire que je ne suis occupé que de sa douleur et de la mienne.

1773. — A M. FORMEY.

Le 2 janvier 1752.

J'ai lu, toute la nuit, l'*Histoire du Manicheisme* (1). Voilà ce qui s'appelle un bon livre; voilà de la théologie réduite à la philosophie.

M. Beausobre raisonne mieux que tous les Pères; il est évident qu'il est déiste, du moins évident pour moi. Mandez-moi, je vous prie, quel était son nom de baptême, et l'année de sa mort (2). Je voudrais qu'il vécût encore. Vivez, vous!

1774. — AU CARDINAL QUERINI.

Berlin, 7 gennajo 1752.

La morte del Conte di Rothembourg, l' uno de' Direttori di questa Chiesa tanto favorita da V. E., a cagionato qui un gran ramarico; io sarei molto sorpreso se egli non avesse lasciato nel suo testamento una considerabil somma di danari, per contribuire alla fabrica del vostro edifizio. I continui assalti della malatia che mi distrugge, mi fanno augurare andero dove è gito il povero conte di Rothembourg, e dove non s' edificano case nè per Iddio, ne per gli nomini. L' ultime mie voglie saranno in favore della Chiesa di Berlino; ma daro poco, giacchè sono un uomo da poco. E bisogna pigliar cura de' suoi parenti e amici prima di pensare alle pietre d' un monumento. Tocca a un vescovo, a un gran cardinale, a un celebratissimo benefattore come voi siete, di segnalare la sua beneficenza dovunque va la sua gloria. Rimango con ogni riverenza del suo imparegiabile merito, si come di sua eminenza, umilissimo e devotissimo servitore, etc.

1775. — A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

A Berlin, le 8 janvier.

Une des plus grandes obligations qu'un homme puisse avoir à un homme, c'est d'être instruit; j'ai donc pour vous, mon cher confrère, la plus tendre et la plus vive reconnaissance. Je profiterai sur-le-champ de la plupart de vos remarques; mais il faut d'abord que je vous en remercie.

Il y a quelques endroits sur lesquels je pourrais faire quelques représentations, comme sur le prince de Vaudemont; il ne s'agit pas là du père, mais du fils, qui était dans le parti des Impériaux, et qu'on appelait alors le prince de Commercy.

Si vous pouvez croire sérieusement que le vicomte de Turenne changea de religion, à cinquante ans, par persuasion, vous avez assurément une bonne âme. Cependant si, en faveur du préjugé, il faut adoucir ce trait, de tout mon cœur; je ne veux point choquer d'aussi grands seigneurs que les préjugés.

A l'égard du canon que Mademoiselle fit tirer, l'ordre ne fut signé qu'après coup, et vous reconnaissez bien là l'incertitude et la faiblesse de Gaston.

Je pourrais, si je voulais, me justifier du reproche que vous me faites d'avilir le grand Condé; il me semble que rien ne serait plus aisé. Si c'est du premier tome que vous parlez, sa retraite à Chantilly est celle de Scipion à Linterne, et de Marlborough à Blenheim; si c'est du deuxième volume, il s'en faut bien que je dise qu'il mourut pour avoir été courtisan. Je réponds seulement à tous les historiens qui ont faussement avancé qu'il s'était opposé au mariage de son fils avec une fille de madame de Montespan. C'est vous autres, messieurs, qui avez la tête pleine de la faiblesse qu'eut le prince de Condé, les dernières années de sa vie, et vous croyez que j'ai dit ce que vous pensez. Mais, en vérité, je n'en dis rien, quoiqu'il fût très permis de l'écrire. Au reste, je jetterais mon ouvrage au feu, si je croyais qu'il fût regardé comme l'ouvrage d'un homme d'esprit.

J'ai prétendu faire un grand tableau des événements qui méritent d'être peints, et tenir continuellement les yeux du lecteur attachés sur les principaux personnages. Il faut une exposition, un nœud et un dénouement dans une histoire, comme dans une tragédie; sans quoi on n'est qu'un Reboulet, ou un Limiers, ou un La Hode. Il y a d'ailleurs, dans ce vaste tableau, des anecdotes intéressantes. Je hais les petits faits, assez d'autres en ont chargé leur énormes compilations.

Je me suis piqué de mettre plus de grandes choses, dans un seul petit volume, qu'il n'y en a dans les vingt (3) tomes

(1) Falkener. (G. A.)
(2) De Stieven. (G. A.)
(3) On voit que longtemps avant d'entreprendre les *Commentaires sur Corneille*, Voltaire songeait à éditer les classiques avec des notes grammaticales. C'est La Beaumelle qui lui en avait donné l'idée. (G. A.)
(4) Celle de Rothembourg. (G. A.)

(1) Par Beausobre, 1734-39. (G. A.)
(2) Afin de le faire figurer dans le *Catalogue* des écrivains du *Siècle de Louis XIV*. Voyez tome II. (G. A.)
(3) *Mémoires pour servir à l'histoire du dix-huitième siècle*, 1724-1740, quatorze volumes in 4°. (G. A.)

de Lamberti. Je me suis surtout attaché à mettre de l'intérêt dans une histoire que tous ceux qui l'ont traitée ont trouvé, jusqu'à présent, le secret de rendre ennuyeuse. Voilà pourquoi j'ai vu des princes, qui ne lisent jamais et qui entendent médiocrement notre langue, lire ce volume avec avidité et ne pouvoir le quitter.

Mon secret est de forcer le lecteur à se dire à lui-même : Philippe V sera-t-il roi? sera-t-il chassé d'Espagne? La Hollande sera-t-elle détruite? Louis XIV succombera-t-il? En un mot, j'ai voulu émouvoir même dans l'histoire. Donnez de l'esprit à Duclos tant que vous voudrez, mais gardez-vous bien de m'en soupçonner.

Peut-être j'ai mérité davantage le reproche d'être un philosophe libre; mais je ne crois pas qu'il me soit échappé un seul trait contre la religion. Les fureurs du calvinisme, les querelles du jansénisme, les illusions mystiques du quiétisme, ne sont pas la religion. J'ai cru que c'était rendre service à l'esprit humain de rendre le fanatisme exécrable, et les disputes théologiques ridicules; j'ai cru même que c'était servir le roi et la patrie. Quelques jansénistes pourront se plaindre; les gens sages doivent m'approuver.

La liste raisonnée des écrivains, etc., que vous daignez approuver, serait plus ample et plus détaillée, si j'avais pu travailler à Paris; je me serais plus étendu sur tous les arts; c'était mon principal objet; mais que puis-je à Berlin?

Savez-vous bien que j'ai écrit de mémoire une grande partie du second volume? mais je ne crois pas que j'en eusse dit davantage sur le gouvernement intérieur. C'est là, ce me semble, que Louis XIV paraît bien grand, et que je donne à la nation une supériorité dont les étrangers sont forcés de convenir.

Oserais-je vous supplier, monsieur, de m'honorer de vos remarques sur ce second volume? ce serait un nouveau bienfait. Vous qui avez bâti un si beau palais, mettez quelques pierres à ma maisonnette. Consolez-moi d'être si loin de vous; vos bontés augmentent bien mes regrets. Jugez de la persécution de la canaille des gens de lettres puisqu'ils m'ont forcé d'accepter, ailleurs que dans ma patrie, des biens et des honneurs, et qu'ils m'ont réduit à travailler pour cette patrie même, loin de vos yeux.

1776. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Berlin, ce 8 janvier.

Article par article, mon cher ange :

1° Je vois que madame Denis ou n'a point reçu mes paquets, ou ne vous a pas montré, ou que vous n'avez pas lu ce nouveau premier acte où Cicéron dit expressément, en parlant de Catilina à Caton :

> Je viens de lui parler; j'ai vu sur son visage,
> J'ai vu dans ses discours son audace et sa rage,
> Et la sombre hauteur d'un esprit affermi,
> Qui se lasse de feindre, et parle en ennemi. (Sc. vi.)

Non seulement cela doit être dans la copie de madame Denis, mais je vous en ai déjà importuné dans mes dernières lettres, ou je suis bien trompé.

2° Il y a aussi, au second acte, la correction que vous demandez.

> Ce coup prématuré
> Armerait le sénat, qui flotte et qui s'arrête;
> L'orage, au même instant, doit fondre sur leur tête.

3° Si vous voulez que Catilina recommande son fils à sa femme, cela se trouve dans les premières leçons :

> Que mon fils au berceau, mon fils né pour la guerre,
> Soit porté dans vos bras aux vainqueurs de la terre,
> Act. III, sc. ii.

Ce sera un peu de peine pour madame Denis de rassembler tous les membres épars de ce pauvre Catilina, et d'en former un corps; mais elle s'en donne tant d'autres pour moi, elle met dans toutes les choses qui me regardent une activité et une intelligence si singulières, et une amitié si éclairée et si courageuse, qu'elle me rendra bien encore ce service.

Vous avez raison, mon cher ange, quand vous dites qu'il faut que Cicéron, au commencement du cinquième acte, instruise ce public du décret qui lui donne par intérim la puissance de dictateur; mais il faut qu'il le dise avec l'éloquence de Cicéron, et avec quelques mouvements passionnés qui conviennent à sa situation présente. Je demande pardon à l'orateur romain et à vous de le faire si mal parler; mais voici tout ce que je peux faire dans l'embarras horrible où me met ce *Siècle de Louis XIV*, et dans l'épuisement de forces où mes maladies continuelles me laissent.

> Allez; de tous côtés poursuivez ces pervers,
> Et que, malgré César, on les charge de fers.
> Sénat, tu m'as remis les rênes de l'empire;
> Je les tiens pour un jour, ce jour peut me suffire.
> Je vengerai l'État; je vengerai la loi;
> Sénat, tu seras libre, et même malgré toi.
> Rome, reçois ici mes premiers sacrifices, etc.

Ma nièce aura la bonté de faire coudre tout cela à l'habit de Catilina. Je ne crois pas qu'elle ait absolument toutes les corrections; par exemple, il y avait deux fois dans la pièce: *Assis dans le rang des maîtres de la terre*, ou quelque chose d'approchant qui paraît se répéter.

Il faut qu'à la première scène du premier acte Catilina dise :

> Orateur insolent qu'un vil peuple seconde,
> Plébéien qui régis les souverains du monde (1).

Si, avec tous ces changements, avec tout l'art que j'ai pu mettre dans le rôle ingrat et hasardé d'Aurélie, avec les traits dont j'ai tâché de peindre les mœurs romaines et les caractères des personnages, avec les peines continuelles et redoublées que j'ai prises pour faire tolérer un sujet si peu fait pour les têtes françaises de nos jours, on croit que *Rome sauvée* peut être jouée, je ne m'y oppose pas; mais je tremble beaucoup. Je dois tomber, puisque la farce allobroge de Crébillon a réussi. Le même vertige qui a fait avoir vingt représentations à cet ouvrage, qui déshonore la nation dans toute l'Europe, doit faire siffler le mien. Les cabales, petites et grandes, sont plus fortes et plus insensées que jamais. Enfin je me remercierais de m'être échappé de ce temps de décadence et de ce séjour de folie dangereuse, si la douceur de ma retraite n'était empoisonnée par votre absence, et si je ne m'étais arraché à tout ce que j'aime; mais j'ai été longtemps traité avec bien de l'indignité, et j'ai cela furieusement sur le cœur.

Il s'est certainement perdu un paquet qui contenait des exemplaires du *Siècle de Louis XIV* corrigés à la main.

Ces corrections, avec les cartons qu'il a fallu faire, tout cela prend du temps, et on n'a pas toutes ses aises où je suis. Des ouvriers allemands sont de terribles gens. Enfin vous recevrez ce *Siècle*. Je supplie instamment M. de Choiseul, M. de Chauvelin, aussi bien que vous, mon cher ange, de m'envoyer force remarques; on ne peut faire un bon ouvrage qu'avec le secours de ses amis, et surtout d'amis tels que vous.

Je ne vous envoie point ce livre, messieurs, pour amuser votre loisir, mais pour exercer votre critique et votre amitié. Ce n'est point du tout un petit plaisir que je veux vous faire, un petit devoir que je veux remplir; c'est un très grand service que je vous demande. Préparez-vous d'ailleurs à l'horrible combat qui va se donner pour *Rome*. Il y a une conspiration contre moi plus forte que celle de *Catilina*; soyez mes Cicérons. Je ne sais comment va la santé de madame d'Argental. Je lui présente mes respects, et lui souhaite une meilleure santé que la mienne.

1777. — A MADAME DENIS.

A Berlin, le 18 janvier.

Nous avons perdu, au commencement de l'année, ce comte de Rothembourg, qui voulait que vous vinssiez faire un petit tour à Berlin avec madame sa femme; je ne sais si elle y viendra disputer son douaire. Il est mort à l'âge d'environ quarante ans. On dit toujours, quand on voit de ces morts prématurées, que la vie est un songe, que les hommes ne sont que des ombres passagères, qu'il ne faut pas compter sur un moment. On le dit; et puis on agit, on fait des projets comme si on était immortel. Je ne suis pas sûr du lendemain; pourquoi ne suis-je donc pas aujourd'hui auprès de vous? J'aurai retiré mes fonds avant que l'édition de Dresde soit finie, et alors je retirerai ma personne.

Nous avons su, après la mort du comte de Rothembourg, qu'il ne nous épargnait pas toujours dans les petites conférences qu'il avait avec sa majesté. C'est là l'étiquette des cours; on y dit du mal de son prochain aux rois, quand ce ne serait que pour les amuser. Je vois que tout le monde est courtisan. Un valet de chambre du comte de Rothembourg a bien assuré le roi qu'il n'était point entré de prêtres chez son

(1) Presque tous ces vers ont encore été changés ou corrigés depuis. (G. A.)

maître, et que ceux qui disaient le contraire étaient des calomniateurs qui voulaient faire tort à sa mémoire.

Je me tâte pour savoir si je suis en vie; cet hiver m'est encore plus fatal que le précédent. On n'a pourtant chaud en hiver que dans les pays froids. Vos petites cheminées de Paris, où l'on se rôtit les jambes pour avoir le dos gelé, ne valent pas nos poêles. Il semble qu'on ne se doute pas en France pendant l'été qu'il y a quatre saisons, et que l'hiver en est une. On dit que c'est bien pis en Italie, les maisons n'y sont faites que pour respirer le frais, et, quand les gelées viennent, toute la nation grelotte.

C'est une chose plaisante de voir ici les courtisans monter l'escalier avec un grand manteau doublé de peau de loup ou de renard, et très souvent la fourrure en dehors. Cette procession fourrée m'étonne toujours, tandis que les dames vont les bras nus, la gorge découverte, et l'amplitude bouffante du panier ouverte à tous les vents. Je maintiens que les femmes ont plus de courage que les hommes, ou qu'elles ont plus de chaleur naturelle. Moi, qui en ai fort peu, je reste chez moi à mon ordinaire.

Ce qu'on vous a dit contre l'orthographe (1) du *Siècle de Louis XIV* ne me convertira pas. Je suis toujours pour qu'on écrive comme on parle ; cette méthode serait bien plus facile pour les étrangers. Comment est-ce qu'un palatin de Pologne distinguerait François Ier, ou saint Françcis, d'avec un Français? ne se croira-t-il pas en droit de prononcer il *voyoit*, il *croyoit*, au lieu de dire il *voyait*, il *croyait?* Nous avons conservé l'habitude barbare d'écrire avec un *o* ce qu'on prononce avec un *a;* pourquoi? parce qu'on prononçait durement tous ces *o* autrefois ; parce que *voyoit*, *lisoit*, rimait avec *exploit*. Nous avons adouci la prononciation, il faut donc adoucir aussi l'orthographe, afin que tout soit d'une même parure.

Pardon de la dissertation. Je suis bien heureux qu'on ne me fasse que ces chicanes. Je vous embrasse de tout mon cœur.

1778. — A M. FORMEY.

Le 19 janvier.

Je vous renvoie, monsieur, ce petit livre (2). Je disposais mon corps cacochyme à ne me pas refuser le service demain, et à grimper à l'Académie, pour vous entendre; mais j'apprends que la fête s'est faite aujourd'hui. Je n'ai point reçu de billet. Je vous embrasse. V.

1779. — AU MÊME.

Le 20 janvier.

Je vous souhaite toutes les *commodités de la vie* (3), et même

Le superflu, chose très nécessaire, (*Mondain.*)

pour en avoir dit tant de bien. Je vous envoie, mon cher philosophe, une farce (4) en revanche de votre belle pièce. La farce est un tant soit peu leibnitzienne, vraiment. *Vale.*

1780. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Berlin, le 27 janvier.

J'envoie à mon héros des folies qu'il m'a demandées, et qui orneront sa bibliothèque par la belle impression et les grandes marges. Il est vrai qu'il n'y a pas une bonne page dans tout cela; mais il y a quelques bonnes lignes. Au reste, ce n'est pas la meilleure morale du monde, et il est heureux que de tels livres soient mal faits. Il y a une gr nde différence entre combattre les superstitions des hommes, et rompre les liens de la société et les chaînes de la vertu. La Mettrie aurait été trop dangereux s'il n'avait pas été tout à fait fou Son livre (5) contre les médecins est d'un enragé et d'un malhonnête homme; avec cela c'était un assez bon diable dans la société. Comment concilier tout cela? c'est que la folie concilie tout. Il a laissé une mémoire exécrable à tous ceux qui se piquent de mœurs un peu austères. Il est fort triste qu'on ait lu son *Eloge* (6) à l'Académie, *écrit de main de aître.* Tous ceux qui sont attachés à ce maître en gémissent. Il semble que la folie de La Mettrie soit une maladie épidémique qui se soit communiquée. Cela fera grand tort à l'écrivain; mais, avec cent cinquante mille hommes, on se moque de tout, et on brave les jugements des hommes.

Madame de Pompadour m'a écrit que « mes amis avaient » fait ce qu'ils avaient pu pour lui faire croire que je n'avais » quitté la France que parce que j'étais au désespoir qu'elle » protégeât Crébillon. » Ce serait bien là une autre folie dont assurément je suis incapable. J'ai quitté la France parce que j'ai trouvé ailleurs plus de considération et de liberté, et que je me suis laissé enchanter par les empressements et les prières d'un roi qui a de la réputation dans le monde. Madame de Pompadour peut, tant qu'elle voudra, protéger de mauvais poètes, de mauvais musiciens, et de mauvais peintres, sans que je m'en mette en peine.

D'ailleurs mes maladies, qui augmentent, me mettent dans un état à ne plus guère m'embarrasser ni des faveurs des rois ni du goût des belles dames. Je fais plus de cas d'un rayon du soleil et d'un bon potage que de toutes les cours du monde. Je serais fâché seulement de mourir sans avoir vu Saint-Pierre de Rome, la ville souterraine, votre statue (1), et sans avoir encore eu l'honneur de vous embrasser.

J'ai écrit à M. le maréchal de Noailles, et j'ai pris la liberté de le prier de m'aider un peu de ses lumières. Peut-être sera-t-il un peu mortifié que son nom ne se trouve pas dans l'histoire militaire du *Siècle*, et que le vôtre s'y trouve. Le président Hénault est plus content du deuxième tome que du premier. Il est bien aisé de se corriger, et c'est à quoi je passe ma vie. Ma nièce, à qui j'avais donné le gouvernement de *Rome sauvée*, en use despotiquement ; elle fait jouer la pièce malgré mes craintes, et même malgré les vôtres; cela doit faire un beau conflit de cabales! Je suis bien aise de ne pas me trouver là. Mais où je voudrais me trouver, c'est au coin de votre feu, monseigneur; c'est auprès de votre belle âme et de votre charmante imagination. Je vous regrette tous les jours. Le temps va bien rapidement, et j'ai bien peur de ne reparaître que quand la décrépitude avancée m'aura imposé la nécessité de ne me plus montrer. Je perds loin de vous ce qui me reste de vie. Quelquefois, quand je m'anime un peu à souper, je me dis tout bas : Ah! si M. le maréchal de Richelieu était là ! Le roi de Prusse en pense autant; mais il serait jaloux de vous; car, il faut l'avouer, il n'est que le second des hommes séduisants. Adieu, monseigneur; n'oubliez pas votre ancien courtisan.

1781. — A M. FALKENER.

Berlin, 27 janvier 1752 (2).

Dear sir, my *Louis XIV* is on the Elbe, about a month ago. I don't know whether the *grand* monarch has yet put to sea, to invade Great Britain. But booksellers are greater politicians than Lewis; and I think it is very likely they have got the start of me, by sending my book to London by the way of Rotterdam, while my bale of printed tales is on the Elbe; and so they will reap all the benefit of my labours, according to the noble way of the world.

My book is prohibited amongst my dear countrymen, because I have spoken the truth : and the delays of cargoes, and the jarring of winds, hinder it from pursuing its journey to England. So, I have to fight with, or against the sea and earth and hell, for booksellers are the hell of writers.

Be what it will, receive, my dear sir, my cargo of printed sheets, when wind and tide will permit. Do what you please with them; I am resigned. I had rather be read, than be sold : truth it above trade, and reputation above money !

I am sorry to see that England seems to be sunk into romances. I hope nor you nor your lady care much for them. Yet, there are some written in a lively manner. Nothing is more pleasing in that way, than the humorous performances of our Hamilton, born in France, but of a scotch family.

We have many voyages useful and entertaining, such as those of Chardin, Bernier, La Loubère, etc. As to miscellaneous works, some may be read with much pleasure and improvement, such as le *Ménagiana* de La Monnoye, La Rochefoucauld, Pascal, La Bruyère, Saint-Réal, Saint-Evremond, etc., may afford your lady very agreable reading.

Farewell, my dear worthy friend. You are one of the most amiable souls that any age has ever produced; and I am for ever yours, with the most tender gratitude (3). V.

(1) Voyez, tome II, notre Avertissement sur le *Siècle.* (G. A.)
(2) On ne sait quel est ce livre. (G. A.)
(3) Formey venait de composer un discours sur l'*Obligation de se procurer les commodités de la vie.* (G. A.)
(4) On ne sait quelle est cette farce. (G. A.)
(5) La *Politique du médecin de Machiavel*, ou le *Chemin de la fortune ouvert aux médecins*, 1746. (G. A.)
(6) Par F

(1) A Gênes. (G. A.)
(2) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(3) Cher monsieur, mon *Louis XIV* est sur l'Elbe depuis près d'un mois. Je ne sais pas si le grand roi s'est déjà mis en mer pour envahir la Grande-Bretagne. Mais les libraires sont plus grands politiques que Louis : il est, je crois, très vraisemblable qu'ils ont pris les devants sur moi, en emportant mon livre à Lon-

1782. — A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

A Berlin, le 28 janvier.

Je vous dois de nouveaux remerciements, mon cher et illustre confrère, et c'est à vous que je dois dédier le *Siècle de Louis XIV*, si on en fait en France une édition qui aille la tête levée. J'ai envoyé à Paris le premier tome corrigé selon vos vues. Je me flatte qu'on ne s'opposera pas à l'impression d'un ouvrage qui est, autant que je l'ai pu, l'éloge de la patrie, et qui va inonder l'Europe.

Je suis bien étonné de l'apparence d'ironie que vous trouvez dans ce premier tome (1); j'ai voulu n'y mettre que de la philosophie et de la vérité, j'ai voulu passer légèrement sur ce fatras de détails de guerres, qui, dans leur temps, causent tant de malheurs et tant d'attention, et qui, au bout d'un siècle, ne causent que de l'ennui. J'ai même fini ainsi ce premier tome :

« Voilà le précis, peut-être encore trop long, des plus importants événements de ce siècle ; ces grandes choses paraîtront petites un jour, quand elles seront confondues dans la multitude immense des révolutions qui bouleversent le monde; et il n'en resterait alors qu'un faible souvenir, si les arts perfectionnés ne répandaient sur ce siècle une gloire unique qui ne périra jamais (2). »

Vous voyez par là que mon second tome est mon principal objet; et cet objet aurait été bien mieux rempli, si j'avais travaillé en France. Les bontés d'un grand roi et l'acharnement de mes ennemis m'ont privé de cette ressource. Je vous supplie, monsieur, d'ajouter à toutes vos bontés celle de dire à M. d'Argenson que je compte sur les siennes. On m'a dit qu'il a été mécontent d'un parallèle entre Louis XIV et le roi Guillaume.

Il est vrai que malheureusement on a omis dans l'impression le trait principal qui donne tout l'avantage au roi de France. Le voici :

« Ceux qui estiment plus un roi de France qui sait donner l'Espagne à son petit-fils qu'un gendre qui détrône son beau-père; ceux qui admirent davantage le protecteur que le persécuteur du roi Jacques, ceux-là donneront la préférence à Louis XIV (3). »

D'ailleurs, M. d'Argenson ne peut ignorer que Louis XIV et Guillaume ont toujours été deux objets de comparaison dans l'Europe. Il ignore encore moins que l'histoire ne doit point être un fade panégyrique ; et, s'il a eu le temps de lire le livre, il a pu s'apercevoir que, sans m'écarter de la vérité, j'ai loué, autant que je l'ai pu, et autant que je l'ai dû, la nation et ceux qui l'ont bien servie. L'article de son père (4) n'a pas dû lui déplaire.

Enfin, monsieur, j'ai prétendu ériger un monument à la vérité et à la patrie, et j'espère qu'on ne prendra pas les pierres de cet édifice pour me lapider. Je me flatte encore que vous ne vous bornerez pas au service de m'avoir éclairé. Je voudrais que la postérité sût que l'homme du royaume le plus capable de me donner des lumières a été celui dont j'ai reçu le plus de marques de bonté.

Je vous supplie de ne me pas oublier auprès de madame du Deffand, et de me conserver une amitié qui fait ma gloire et ma consolation.

P.-S. J'avais toujours ouï dire que le prince de Condé était mort à Chantilly (1) de sa maladie de courtisan prise à Fontainebleau. Je n'ai point ici de livres; si vous me trompez, je mets cela sur votre conscience.

A propos, je suis bien malade; si je meurs, dites, je vous en prie, comme frère Jean (2) : J'y perds un bon ami.

1783. — A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

A Berlin, le 1er février.

J'apprends que vous avez été malade, mon cher et illustre confrère ; je crains que vous ne le soyez encore.

Qui connaît mieux que moi le prix de la santé? Je l'ai perdue sans ressource; mais comptez que personne au monde ne s'intéresse comme moi à la vôtre; car j'aime la France, je regrette la perte du bon goût, et je vous suis véritablement attaché. Je compte aller prendre les eaux dès que le soleil fondra un peu nos frimas; mais quelles eaux? je n'en sais rien. Si vous en preniez, les vôtres seraient les miennes.

J'ai envoyé à ma nièce deux volumes où j'ai réformé, autant que je l'ai pu, tout ce que vous avez eu la bonté de remarquer dans le *Siècle de Louis XIV*. Je vous avertis très sérieusement que, si on imprime cet ouvrage en France, corrigé selon vos vues, je vous le dédie, par la raison que, si Corneille vivait, je lui dédierais une tragédie.

Permettez que je vous envoie deux petits morceaux que j'ajoute à ce *Siècle*; ils sont bien à la gloire de Louis XIV. Je vous supplie, quand vous les aurez lus, de les envoyer à ma nièce, afin qu'elle les joigne à l'imprimé corrigé qu'elle doit avoir entre les mains.

Je vous avoue que j'ai peine à comprendre cet air d'ironie que vous me reprochez sur Louis XIV. Daignez relire seulement cette page imprimée, et voyez si on peut faire Louis XIV plus grand.

J'ai traité, je crois, comme je le devais, l'article de la conversion du maréchal de Turenne. J'ai adouci les teintes, autant que le peut un homme aussi fermement persuadé que moi qu'un vieux général, un vieux politique, et un vieux galant, ne change point de religion par un coup de la grâce.

Enfin j'ai tâché en tout de respecter la vérité, de rendre ma patrie respectable aux yeux de l'Europe, et de détruire une partie des impressions odieuses que tant de nations conservent encore contre Louis XIV et contre nous. Si j'en avais dit davantage, j'aurais révolté. On parle notre langue dans l'Europe, grâce à nos bons écrivains; nous avons enseigné les nations; mais on n'en hait pas moins notre gouvernement; croyez-en un homme qui a vu l'Angleterre, l'Allemagne, et la Hollande.

Si vous pouvez, par votre suffrage et par vos bons offices, m'obtenir la permission tacite de laisser publier en France l'ouvrage tel que je l'ai réformé, vous empêcherez que l'édition imparfaite, qui commence à percer en Allemagne, ne paraisse en France. On ne pourra certainement empêcher que les libraires de Rouen et de Lyon ne contrefassent cette édition vicieuse, et il vaut mieux laisser paraître le livre bien fait que mal fait.

Ces difficultés sont abominables. J'ai sans peine un privilége de l'empereur pour dire que Léopold (3) était un poltron; j'en ai un en Hollande pour dire que les Hollandais sont des ingrats, et que leur commerce dépérit; je peux hardiment imprimer sous les yeux du roi de Prusse, que son aïeul (4), le grand-électeur, s'abaissa inutilement devant Louis XIV, et lui résista aussi inutilement. Il n'y aurait donc qu'en France où il ne me serait pas permis de faire paraître l'éloge de Louis XIV et de la France! et cela, parce que je n'ai eu ni la bassesse ni la sottise de défigurer cet éloge par de honteuses réticences et par de lâches déguisements. Si on pense ainsi parmi vous, ai-je eu tort de finir ailleurs ma vie? Mais, franchement, je crois que je la finirai dans un pays chaud; car le climat où je suis me fait autant de mal que les désagréments attachés en France à la littérature me font de peine.

Voyez, mon cher et illustre confrère, si vous voulez avoir le courage de me servir. En ce cas, vous me procurerez un

---

dres, par la voie de Rotterdam, pendant que mon ballot de contes imprimés est sur l'Elbe; et de cette façon ils recueilleront tout le bénéfice de mes travaux, suivant la noble coutume de ce monde.

Mon livre est défendu chez mes chers compatriotes, parce que j'ai dit la vérité; les délais des chargements et l'obstacle des vents l'empêchent de poursuivre son voyage en Angleterre. Ainsi j'ai à combattre à la fois contre la mer, la terre et l'enfer; car les libraires sont l'enfer des écrivains.

Qu'il en soit ce qu'il pourra, recevez, mon cher monsieur, ma cargaison de chiffons imprimés, quand le vent et la marée le permettront. Faites-en ce qu'il vous plaira ; je suis résigné à tout. J'aimerais mieux être lu que vendu. La vérité est au-dessus du commerce, et l'honneur au-dessus de l'argent.

Je suis fâché de voir que l'Angleterre semble plongée dans les romans. J'espère que ni vous ni milady, vous ne vous en souciez pas. Cependant il y en a qui sont écrits avec une grande vivacité de style. Rien n'est plus agréable en ce genre que les ouvrages si gais de notre Hamilton, né en France, mais d'une famille écossaise.

Nous avons plusieurs voyages utiles et intéressants, comme ceux de Chardin, de Bernier, de La Loubère, etc. Quant aux ouvrages de mélanges, quelques-uns peuvent se lire avec beaucoup de plaisir et de fruit, tels que le *Ménagiana* de La Monnoye, La Rochefoucauld, Pascal, La Bruyère, Saint-Réal, Saint-Evremond, etc., qui procureront à milady une lecture très agréable.

Adieu, mon cher et digne ami; vous êtes le cœur le plus aimable qu'aucun siècle ait jamais produit, et je suis à vous pour toujours avec la plus tendre reconnaissance.

(1) Le président Hénault trouvait surtout que dans le premier volume Louis XIV n'était pas traité, à beaucoup près, comme il doit l'être. (G. A.)

(2) Voyez le chapitre XXXIII du *Siècle*. (G. A.)

(3) Voyez le chapitre XII. (G. A.)

(4) Voyez le chapitre XXIX. (G. A.)

---

(1) Voyez le chapitre XXVII. (G. A.)

(2) Dans *Pantagruel*, liv. IV, ch. XX. (G. A.)

(3) Voyez le chapitre XIV. (G. A.)

(4) Ou plutôt bisaïeul. (G. A.)

très grand bonheur, celui de vous voir. Permettez-moi de vous prier d'assurer de mes respects M. d'Argenson et madame du Deffand. Bonsoir; je me meurs, et vous aime.

P.-S. Que je vous demande pardon d'avoir dit qu'il y avait quarante à cinquante pas à nager au passage du Rhin; il n'y en a que douze; Pélisson même le dit. J'ai vu une femme qui a passé vingt fois le Rhin sur son cheval, en cet endroit, pour frauder la douane de cet épouvantable fort du *Tholus* (1). Le fameux fort de Schenck, dont parle Boileau, est une ancienne gentilhommière qui pouvait se défendre du temps du duc d'Albe. Croyez-moi, encore une fois, j'aime la vérité et ma patrie; je vous prie de le dire à M. d'Argenson.

1784. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Berlin, le 6 février.

Mon très cher ange, l'état où je suis ne me laisse guère de sensibilité que pour vos bontés et pour votre amitié. Ma santé est sans ressource. J'ai perdu mes dents, mes cinq sens, et le sixième s'en va au grand galop. Cette pauvre âme, qui vous aime de tout son cœur, ne tient plus à rien. Je me flatte encore, parce qu'on se flatte toujours, que j'aurai le temps d'aller prendre des eaux chaudes et des bains. Je ne veux pas perdre le fond de la boîte de Pandore; mais l'hiver est bien rude et sera bien long. Je doute que *Rome sauvée* me sauve. Je mettrai dans ma confession générale, *in articulo mortis*, que j'ai affligé mademoiselle Gaussin (2); je m'en accuse très sérieusement devant les anges. C'est une vraie peine pour moi de lui en faire; ce n'est pas à moi de poignarder *Zaïre*. Je vous assure que, si j'étais en sa présence, je n'y tiendrais pas; mais, mon cher et respectable ami, pourquoi m'a-t-on forcé de changer le rôle tendre que j'avais fait pour elle? Je suis aussi docile que des Crébillons sont opiniâtres. J'ai sacrifié mes idées, mon goût, aux sentiments des autres. Je voulais un contraste de douceur, de naïveté, d'innocence, avec la férocité de Catilina. Il y a assez de Romains dans cette pièce; je ne voulais pas d'un Caton en cornettes, on m'y a forcé, et M. le maréchal de Richelieu a été las, pour la première fois, des femmes tendres et complaisantes. J'aimais que la femme de Catilina se bornât à aimer, qu'elle dît:

> J'ai vécu pour vous seul, et ne suis point entrée
> Dans ces divisions dont Rome est déchirée.

Il me semble que sa mort eût été plus touchante. On ne plaint guère une grosse diablesse d'héroïne qui menace, qui dit *je menace*, qui est fière, qui se mêle d'affaires, qui fait la républicaine. Il est clair que ce gros rôle d'Amazone n'est pas fait pour les grâces attendrissantes de mademoiselle Gaussin. Je l'aurais déparée; ce serait donner des bottes et des éperons à Vénus. Je vous prie de lui montrer cet article de ma lettre.

A l'égard du *Siècle*, on me fait des chicanes révoltantes, et vous me faites des remarques judicieuses. J'ai réformé tout ce que vous avez repris. Je crois qu'en ôtant l'épithète de *petit* au concile d'Embrun, l'article peut passer. Je n'en dis ni bien ni mal, et cela est fort honnête. Voilà l'effet du népotisme (3). Je remercie madame d'Argental de ses anecdotes, et surtout des deux filles d'honneur et de joie; mais elle parle de l'établissement que le grand Duquesne (dont je vous fais mon compliment d'être l'allié) voulut faire en Amérique, et il s'agit d'une colonie établie par son neveu en Afrique, près du cap de Bonne-Espérance, après la mort de l'oncle, et deux ans après la révocation de l'édit de Nantes.

Je ne sais si les exemplaires qui vous sont enfin parvenus sont corrigés ou non; mais il y en a un entre les mains de madame Denis, où il y a plus de corrections que de feuillets. C'est celui-là qui est destiné pour l'impression, en cas que le président Hénault ait, comme je l'espère, la vertu et le courage de dire à M. d'Argenson qu'une histoire n'est point un panégyrique, et que, quand le mensonge paraît à Paris sous les noms de Limiers, de La Martinière, de Larrey, et de tant d'autres, la vérité peut paraître sous le mien.

J'envoie aussi à ma nièce une préface pour *Rome*, en cas que La Noue ne fasse pas siffler cette pièce. La Noue, Cicéron! cela est bien pis que de préférer mademoiselle Clairon à mademoiselle Gaussin. Je vous avoue que ce singe me fait trembler. Quoi! ni voix, ni visage, ni âme, et jouer Cicéron! Cela seul serait capable d'augmenter mes maux; mais je ne veux pas mourir des coups de La Noue. Je laisserai paisiblement le parterre de Paris tourner Cicéron en ridicule. Nos Français sont tous faits pour se moquer des grands hommes, surtout quand ils paraissent sous de si vilains masques. Mademoiselle Clairon ne fera certainement pas pleurer, et La Noue fera rire. Je suis bien aise d'être malade avant cette catastrophe, car on dirait que c'est la chute de *Rome* qui m'écrase. Bonsoir, portez-vous bien. Il est juste que le *Catilina* de Crébillon soit honoré, et le mien honni; mais vous êtes mon public, mes chers anges.

(1) Pour Tolhuis, voyez Boileau, ép. IV. (G. A.)
(2) Il lui avait retiré le rôle d'Aurélie pour le donner à mademoiselle Clairon. (G. A.)
(3) M. d'Argental est neveu du cardinal de Tencin, qui avait présidé, en 1727, l'odieux et ridicule concile d'Embrun. (K.)

1785. — A S. A. S. LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

A Berlin, le 10 février 1752 (1).

Madame, je me suis accoutumé à présenter des hommages à votre altesse sérénissime. Elle permettra que je mette à ses pieds cette histoire (2), qui peut servir à l'éducation de monseigneur le prince son fils, et je serais trop heureux qu'elle amusât le loisir de son auguste mère. Je me flatte qu'elle daignera recevoir avec bonté cette marque de mon respectueux dévouement. J'ai toujours ambitionné de lui faire ma cour. Rien ne serait plus précieux pour moi que de recevoir des marques de sa bonté à sa cour; et si je ne peux avoir cet honneur, j'ose me flatter que j'en serai consolé par l'assurance de sa protection et de son indulgence. Je suis, avec un profond respect, etc.

1786. — A M. DARGET.

A Berlin, ce 11 février 1752.

Mon cher ami, je n'ai pu encore envoyer au roi le quatrième exemplaire de mon *Siècle*. Le relieur travaille pour sa majesté. Il est juste qu'elle soit servie avant moi. Je ne sais pas s'il occupe à présent ses moments de loisir par des vers ou de la prose; mais je sais qu'en prose et en vers il est parvenu à pouvoir se passer aisément de ma pédanterie grammaticale. Il a joint à son génie l'exactitude et la finesse de notre langue. Je peux lui devenir inutile; mais il me devient très nécessaire; car que fais-je dans ma solitude derrière le Packhoff? Ce n'est ni pour madame Bock, ni pour Achard le neveu, ni pour un comte aveugle, qui vient, dit-on, de se marier, et qui, dit-on, demeure dans la même maison que moi; ce n'est pas pour eux, en un mot, que je suis venu. Je suis dans un pauvre état, il est vrai, et je sens que je serai un triste convive; mais il me reste des oreilles pour entendre, et une âme pour sentir. Je porterai donc mes oreilles et mon âme à Potsdam, dès que mon corps pourra aller. Je me fais quelquefois traîner, les soirs, chez milord Tyrconnell; je mets mes misères avec les siennes.

J'aurais plus besoin d'avoir ma nièce auprès de moi que de la marier au marquis de Chimène (3). Si elle prend ce parti, ce que je ne crois pas, je vais sur-le-champ demander mademoiselle Tetau en mariage. Nous aurons un apothicaire pour maître-d'hôtel, et je lui donnerai de la rhubarbe et du séné pour présent de noces. Il sera juste que vous ayez un bel appartement dans la maison, avec un lavement tous les jours à votre déjeuner. Voilà, mon ami, ma dernière ressource.

Milord Tyrconnell a toujours des sueurs, et quelquefois le dévoiement; cependant on espère. Le fond de la boîte de Pandore (4) est un joli présent fait au pauvre genre humain. Adieu, mon cher ami; je me suis acquitté de votre commission auprès de M. et de madame la comtesse de Tyrconnell; ils vous remercient de tout leur cœur, et je vous aime de tout le mien.

1787. — A M. LE COMTE D'ARGENSON.

A Berlin, le 15 février.

Votre très ancien courtisan a été bien souvent tenté d'écrire à son ancien protecteur; mais, quand je songeais que vous receviez par jour cent lettres quelquefois importunes, que vous donniez autant d'audiences, qu'un travail assidu emportait tous vos autres moments, je n'osais me hasarder dans la foule. Il faut pourtant être un peu hardi; et j'ai tant de remerciements à vous faire de la part des *Musulmans* et des anciens *Romains* que vous protégez; j'aurais même tant de choses flatteuses à vous dire de la part de Louis XIV, qu'il faut bien que vous me pardonniez de vous importuner. Je sais que Mahomet et Catilina sont peu de chose, mais Louis

(1) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)
(2) Le *Siècle de Louis XIV*. (G. A.)
(3) Pour Ximenès. (G. A.)
(4) Où était restée l'Espérance. (G. A.)

XIV est un objet important et digne de vos regards. Je mourrais content, si je pouvais me flatter d'avoir laissé à ma patrie un monument de sa gloire qui ne lui fût pas désagréable, et qui méritât votre suffrage et vos bontés. Mon premier soin a été de vous en soumettre un exemplaire, quoique la dernière main n'y fût pas mise. J'ai pris, depuis, tous les soins possibles pour que cet ouvrage pût porter tous les caractères de la vérité et de l'amour de la patrie. Personne ne contribue plus que vous à me rendre cette patrie chère et respectable, et je me flatte que vous me continuerez des bontés sur lesquelles j'ai toujours compté. Vous ne doutez pas du tendre et respectueux attachement que je vous conserverai toute ma vie. Permettriez-vous que M. de Paulmi trouvât ici l'assurance de mes respects? V.

P.-S. Je me flatte que votre régime vous a délivré de la goutte. Je vous souhaite une santé durable et meilleure que la mienne; car, par parenthèse, je me meurs. Milord Tyrconnell, que vous avez vu si gros, si gras, si frais, si robuste, est dans un état encore pire que le mien; et, si on pariait à qui fera plus tôt le grand voyage, ceux qui parieraient pour lui auraient beau jeu. C'est dommage; mais qui peut s'assurer d'un jour de vie? Nous ne sommes que des ombres d'un moment, et cependant on se donne des peines, on fait des projets, comme si on était immortel.

Adieu, monseigneur; daignez m'aimer encore un peu, pour le moment où nous avons à végéter sur ce petit tas de boue, où vous ne laissez pas de faire de grandes choses.

1788. — A M. DE FORMONT.

A Berlin, le 25 février.

Je suis à peu près, monsieur (1), comme madame du Deffand; je ne peux guère écrire, mais je dicte avec une grande consolation les expressions de ma reconnaissance pour votre souvenir. Comptez que vous et madame du Deffand vous êtes au premier rang des personnes que je regrette, comme de celles dont le suffrage m'est le plus précieux. Je vous aurais déjà envoyé le *Siècle de Louis XIV*, si je n'étais occupé à corriger quelques fautes dans lesquelles il n'est pas étonnant que je sois tombé, écrivant à quatre cents lieues de Paris, et n'ayant presque d'autres secours que mon portefeuille et ma mémoire. M. Le Bailli m'est venu voir aujourd'hui. Vous avez là un très aimable neveu, et qui réussira dans la carrière (2) qu'il a sagement entreprise. Il dit que vous avez acheté une jolie terre auprès de Rouen; j'en regretterai moins Paris, si vous habitez votre Normandie; mais comment pourrez-vous quitter madame du Deffand, dans l'état où elle est (3)?

J'ai vu les Mémoires sur les Mœurs du dix-huitième siècle (4). Ils sont d'un homme qui est en place, et qui par là est supérieur à sa matière. Il laisse faire la grosse besogne aux pauvres diables qui ne sont plus en charge, et qui n'ont d'autre ressource que celle de bien faire. Il faut que je tâche de me sauver par la prose, puisqu'il se pourrait bien faire, à l'heure que je vous parle, que j'aie été sifflé en vers à Paris. Il me semble que Cicéron était plus fait pour la tribune aux harangues que pour notre théâtre. Crébillon m'a d'ailleurs enlevé la fleur de la nouveauté. Je n'ai ni prêtre maq. ..., ni catin déguisée en homme, ni ce style coulant et enchanteur qui fit réussir sa pièce; je dois trembler. Je vous prie de ne pas m'en aimer moins, en cas que je sois sifflé. L'excommunication du parterre ne doit pas me priver de votre communion; et, quand je serais condamné par la Sorbonne, avec l'abbé de Prades (5), je compterais encore sur vos bontés. Adieu, monsieur, soyez persuadé que je ne vous oublierai jamais. Présentez à madame du Deffand mes plus tendres respects, je vous en prie. Vous me feriez grand plaisir, si vous vouliez me mander sincèrement ce que vous pensez de *Rome sauvée*. Je vous embrasse de tout mon cœur.

1789. — A M. DARGET.

A Berlin, 27 février 1752, dimanche, jour où vous allez à la messe.

Mon cher ami, je comptais pouvoir venir demain à Potsdam; mais, comme dit l'autre (6), l'esprit est prompt et la chair est faible. Je vous prie de me mander si les exemplaires du *Siècle*, que sa majesté veut bien permettre que je mette à ses pieds, sont pour ses bibliothèques ou pour envoyer à quelqu'une de ses sœurs, à qui il est échu en partage des étincelles du feu de Prométhée dont Frédéric-le-Grand est légataire universel. Je voudrais bien qu'il me permît d'en faire ma cour à sa famille royale, et d'envoyer moi-même les exemplaires lorsque je commencerai à laisser paraître cet ouvrage. Je souhaite que les prémices soient uniquement pour le roi.

Je viendrai dans mon heureuse cellule le plus tôt que je pourrai. Si le roi amuse encore son loisir, soit en corrigeant son *Palladion* dont il peut faire un ouvrage charmant, soit en donnant, dans quelque belle épître, de nouvelles leçons de sagesse et de vertu, j'enverrai chercher le manteau de l'abbé d'Olivet pour venir mettre des *s* aux pluriels et des points sur les *i*. Milord Tyrconnell paraît se porter beaucoup mieux. J'attends le moment où je pourrai vous embrasser et revoir le palais de Pharasmane devenu celui d'Auguste. Portez-vous bien, mon cher ami.

1790. — A M. DARGET.

A Berlin, février 1752.

Mon cher ami, je mettrai aux pieds du roi les autres exemplaires dont sa majesté daigne charger ses autres bibliothèques; je suis trop heureux, trop récompensé, qu'il daigne me faire cet honneur. Il n'y aura certainement que lui qui en aura, et peut-être brûlerai-je l'édition. Je suis trop indigné de l'infâme et absurde calomnie qui a couru sur une édition que j'ai fait faire ici à grands frais, uniquement pour faire ma cour au roi. Les exemplaires qu'on avait détournés, et que M. de Bielfeld et d'autres avaient vus, m'ont été remis. L'édition m'appartient, et n'appartient qu'à moi. Mais si les étrangers qui ont quitté leur patrie pour être aux pieds de ce grand homme, sont la proie des calomnies les plus cruelles et les moins vraisemblables, que deviendront-ils? Ma maladie m'a mis dans un état horrible qui ferait pitié aux cœurs les plus durs. Le chagrin ne me guérit pas. Je ne croyais pas finir ici d'une manière si affreuse.

M. de Tyrconnell n'est pas si mal que moi. Doutez-vous qu'un ouvrage, fait pour la gloire de ma patrie, ne soit entre vos mains s'il est public, et que vous ne l'ayez le premier? Mais, encore une fois, je suis si indigné de l'abominable calomnie qu'on a eu la lâcheté de faire courir, et je suis si mal que je ne peux me résoudre à présent à publier le livre. Si je meurs, je le brûlerai certainement aussi bien que tous mes papiers avant de finir une vie si malheureuse.

1791. — A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 3 mars.

J'ai réchappé de tous les maux qui m'ont assiégé pendant deux mois, et milord Tyrconnell mourut hier. La mort fait de ces quiproquo-là à tout moment. Madame de Tyrconnell aurait fait un cruel voyage; elle sera ruinée pour avoir tenu ici une table ouverte, et elle a perdu un mari qu'elle aimait. La jeunesse la plus brillante n'est donc rien, puisque Madame est morte (1)! La sobriété ne sauve donc rien, puisque le duc d'Orléans est mort (2)! Mais les hommes sont insensibles à ces exemples frappants, ils étonnent le premier moment; on se rassure bientôt, on les oublie, on reprend le train ordinaire; et celui qui a dit qu'à la cour comme à l'armée, quand on voit tomber à droite et à gauche, on crie *serre* et on avance, n'a eu que trop raison.

Darget part demain avec sa vessie; c'était à moi de partir. Il vous donnera un des plus furieux paquets que je vous aie encore envoyés. Il emmène avec lui un excellent domestique français qui m'était bien nécessaire; c'est un jeune Picard qui s'est mis à pleurer quand il a vu que je ne partais pas. Il prétend qu'il n'y peut plus tenir, que les Prussiens se moquent de lui, parce qu'il est petit et qu'il n'est que Français. J'ai eu beau lui dire que le roi n'a pas sept pieds de haut, et qu'Alexandre était petit, il m'a répondu qu'Alexandre et le roi de Prusse n'étaient pas Picards. Enfin il ne me reste plus de domestique de Paris.

Darget dit qu'il veut voir la première représentation de *Rome*; je ne sais si elle sera *sauvée* ou perdue. C'est un grand jour pour le beau monde oisif de Paris qu'une première représentation; les cabales battent le tambour; on se dispute les loges; les valets de chambre vont à midi remplir le théâtre: La pièce est jugée avant qu'on l'ait vue. Femmes contre

(1) Voltaire le traitait en 1741 de « cher ami. » (G. A.)
(2) Il était chargé des affaires de France à Berlin, depuis la maladie de Tyrconnell. (G. A.)
(3) Elle allait devenir aveugle. (G. A.)
(4) Par Duclos. (G. A.)
(5) Condamné pour sa thèse le 15 décembre 1751. Voyez, tome IV, le *Tombeau de la Sorbonne*. (G. A.)
(6) Matthieu. (G. A.)

(1) Henriette d'Orléans, 1670. (G. A.)
(2) Louis d'Orléans, fils du régent. 1752. (G. A.)

femmes, petits-maîtres contre petits-maîtres, sociétés contre sociétés ; les cafés sont comblés de gens qui se disputent ; la foule est dans la rue, en attendant qu'elle soit au parterre. Il y a des paris; on joue le succès de la pièce aux trois dés. Les comédiens tremblent, l'auteur aussi. Je suis bien aise d'être loin de cette guerre civile, au coin de mon feu, à Potsdam, mais toujours très affligé de n'être plus au coin du vôtre.

1792. — A M. LEKAIN.

Potsdam, 5 mars 1752 (1).

Une maladie assez longue et assez dangereuse, monsieur, dont je ne suis pas encore bien remis, ne me permet pas de vous répondre de ma main. Je suis bien étonné d'apprendre par votre lettre que vous n'avez eu que depuis peu vos lettres de réception (2). J'ai connu des acteurs qui étaient excellents pour moucher les chandelles, et qui furent reçus à une part entière, dès qu'ils parurent. Pour vous, vous vous êtes borné à faire les délices du public ; il faudra bien que les grâces de la cour viennent ensuite. Mais il y a plus d'un métier dans lequel on travaille pour des ingrats. Au reste, je ne serais point surpris que *Rome sauvée* ne fût perdue. Cicéron était fort bon pour la tribune aux harangues; mais je doute qu'il réussisse auprès des belles dames de vos premières loges, et le parterre n'est pas toujours composé de Romains.

Je vous prie de faire bien des compliments à votre ami. Je compte que cette lettre lui servira de réponse. Vous ne doutez pas de mon envie de lui rendre service ; mais les circonstances présentes et le grand nombre des surnuméraires rendent la chose impraticable. Il me paraît avoir un mérite fait pour percer dans Paris, si les talents réussissent. Je vous embrasse de tout mon cœur.

1793. — A M. DE CIDEVILLE.

A Potsdam, le 10 mars.

Mon cher et ancien ami, ce n'est pas l'ivresse passagère du public, ce n'est pas un trépignement de pieds dans le parterre qui doit faire plaisir à un homme qui connaît son monde, et qui a vécu; c'est votre approbation, c'est votre sensibilité, c'est votre amitié qui fait mon vrai succès et mon vrai bonheur. Je laisse le public faire sa petite amende honorable, en attendant qu'il me lapide à la première occasion, et je jouis dans le fond de mon cœur de la consolation d'avoir un ami tel que vous.

Savez-vous bien ce qui me remplit de la satisfaction la plus touchante et la plus pure? ce n'est ni César ni Cicéron, c'est madame Denis; c'est elle qui est une Romaine. Quelle intrépidité et quelle patience, quelle chaleur et quelle raison elle a mises dans toutes les affaires dont sa respectable amitié s'est chargée! Ses bonnes qualités doivent lui faire dans Paris une réputation plus grande et plus durable que celle de *Rome sauvée*.

On se lassera bien vite d'une diable de tragédie sans amour, d'un consul en *on*, de conjurés en *us*, d'un sujet dans lequel le tendre Crébillon m'avait enlevé la fleur de la nouveauté. On peut applaudir, pendant quelques représentations, à quelques ressources de l'art, à la peine que j'ai eue de subjuguer un terrain ingrat ; mais, à la fin, il ne restera que l'aridité du sol. Comptez qu'à Paris, point d'amour, point de premières loges, et fort peu de parterre. Le sujet de *Catilina* me paraît fait pour être traité devant le sénat de Venise, le parlement d'Angleterre, et messieurs de l'Université. Comptez qu'on verra bientôt disparaître à la Comédie de Paris les talons rouges et les pompons. Si le procureur général et la grand'chambre ne viennent en premières loges, Cicéron aura beau crier : *O tempora! o mores!* on demandera *Inès de Castro* et *Turcaret*.

Mais c'est beaucoup d'avoir plu aux connaisseurs, aux gens sensés, et même aux cicéroniens. L'abbé d'Olivet me doit au moins un compliment en latin, et je n'en quitte pas M. le recteur des quatre facultés. Mon cher et ancien ami, il me serait bien plus doux de venir vous embrasser en français, de souper avec madame Denis et avec vous, dans ma maison, ou du moins de vous voir souper. Je demanderai assurément permission à l'enchanteur auprès duquel je suis de venir faire un petit tour dans ma patrie. Ma santé en a grand besoin, mon cœur davantage.

Je prendrai le temps qu'il va voir ses armées et ses provinces; et, pendant qu'il courra nuit et jour pour rendre heureux des Allemands, je viendrai l'être auprès de vous. Buvez à ma santé, conservez-moi votre amitié, et soyez sûr que tous les rois de la terre et tous les châteaux enchantés ne me feraient pas oublier un ami tel que vous.

Votre lettre est charmante, mais je trouve bien modeste de dater notre amitié de trente ans; mon cher Cideville, il y en a plus de quarante.

1794. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS (1).

Cher frère, la *Discipline militaire* a été mise en crédit. On a commenté le texte, qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, et Salomon (Frédéric) a dit : « Il faut que ce faquin croie ces gens-là bien vertueux, puisqu'il ose les insulter et qu'il compte sur leur patience. »

Frère, les ennemis de la philosophie seront confondus par vous. Soutenez la vérité et brisez les idoles. Aimez votre frère, qui s'unit à vous dans l'Etre des êtres.

1795. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, le 11 mars.

Mon divin ange, madame d'Argental était donc là en grande loge? elle se porte donc bien? Voilà une nouvelle pour moi qui vaut bien celle du succès passager de *Rome sauvée*. Je connais mon public; l'enthousiasme passe; il n'y a que l'amitié qui reste. Aujourd'hui on bat des mains, demain on se refroidit, après-demain on lapide. Cimon et Miltiade n'ont pas plus essuyé l'inconstance d'Athènes que moi celle de Paris. Je relisais hier *Oreste*, je le trouvais beaucoup plus tragique que Cicéron; et cependant quelle différence dans l'accueil! Si j'avais été à Paris ce carême, on m'aurait sifflé à la ville, on se serait moqué de moi à la cour, on aurait dénoncé le *Siècle de Louis XIV*, comme sentant l'hérésie, téméraire et malsonnant. Il aurait fallu aller se justifier dans l'antichambre du lieutenant de police. Les exempts auraient dit en me voyant passer : Voilà un homme qui nous appartient. Le poëte Roi aurait bégayé à Versailles que je suis un mauvais poëte et un mauvais citoyen ; et Hardion aurait dit en grec et en latin, chez monsieur le dauphin, qu'il faut bien se donner de garde de me donner une chaire au Collége royal. Mon cher ange, *qui bene latuit bene vixit*.

Mais ma destinée était d'être je ne sais quel homme public, coiffé de trois ou quatre petits bonnets de lauriers et d'une trentaine de couronnes d'épines. Il est doux de faire son entrée à Paris sur son âne, mais au bout de huit jours on y est fessé. Il faut qu'un ménétrier qui joue dans cet empyrée-là ait pour lui Jupiter ou Vénus, sans quoi il passe mal son temps. Je n'envie point assurément le nectar qu'on a versé aux Duclos, aux Crébillon, ni le petit verre qu'on a donné aux Moncrif; mais je voudrais qu'on ne me donnât pas une éponge avec du vinaigre.

Pourquoi diable arrêter le *Siècle de Louis XIV*, dans le temps qu'on imprime chez Grangé les *Lettres juives?* Il est assez bizarre que l'empereur, comme je l'ai déjà dit (2), me donne un privilége pour dire que Léopold était un poltron, et que je n'aie pas en France la permission tacite de prouver que Louis XIV était un grand homme. Franchement cela est indigne. Il faut donc faire l'*Histoire des mœurs du dix-huitième siècle?* Est-ce qu'il ne se trouvera pas quelque bonne amie qui fera rougir les pédants de leur pédanterie, et les sots de leur sottise? est-ce qu'il n'y aura pas quelque voix qui criera : *Parate vias Domini?* Où est l'intrépide abbé de Chauvelin? *Tu dors, Brutus!* Vous ne me dites rien, mon ange, de ces deux Chauvelin; ils sont pourtant de l'ancienne république, ils aiment les lettres, ils aiment et disent la vérité, ils sont courageux comme de petits lions. Lâchez-les sur les sots.

Vous m'avez bien consolé, en me disant que mademoiselle Gaussin n'était plus fâchée contre moi. Dites-lui que cette nouvelle m'a fait plus de plaisir que le cinquième acte n'en a fait au parterre. J'aime tendrement mademoiselle Gaussin, malgré mes cheveux blancs et la turpitude de mon état.

Adieu, mon cher ange ; je ne croyais pas tant écrire ; je n'en peux plus. Mais qui eût dit que ce gros cochon de milord Tyrconnell, si frais, si fort, si vigoureux, serait à l'agonie avant moi? C'est bien pis que d'avoir des tracasseries pour son *Siècle*. O vanité! ô fumée! Qu'est-ce que la vie? Madame, morte à vingt-deux ans (3)! Adieu, mon ange; portez-vous bien, et aimez-moi, et écrivez-moi.

---

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) 24 janvier 1752 (G. A.)

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. Nous ne savons à quel sujet ce billet fut écrit, et s'il est bien à sa place. (G. A.)
(2) Lettre à Hénault, 1er février. (G. A.)
(3) A vingt-six. (G. A.)

1796. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Potsdam, le 14 mars.

Mon *héros*, je suis fort en peine d'un gros paquet que j'eus l'honneur de vous envoyer par le courrier du cabinet, il y a environ deux mois. J'en chargeai Le Bailli, mon camarade, gentilhomme ordinaire du roi, qui a fait depuis six mois les affaires, pendant la maladie de milord Tyrconnell. Le ballot pesait environ dix livres, et contenait les volumes que vous m'aviez demandés. Il y avait une grande lettre pour vous, et un paquet pour ma nièce, que je vous suppliais d'ordonner qu'il lui fût rendu. Pardon de la liberté grande. Vous êtes informé sans doute, monseigneur, de la mort du comte de Tyrconnell. Il était le second gourmand de ce monde, car La Mettrie était le premier. Le médecin et le malade se sont tués, pour avoir cru que Dieu a fait l'homme pour manger et pour boire; ils pensaient encore que Dieu l'a fait pour médire. Ces deux hommes, d'ailleurs fort différents l'un de l'autre, n'épargnaient pas leur prochain. Ils avaient les plus belles dents du monde, et s'en servaient quelquefois pour dauber les gens, et trop souvent pour se donner des indigestions. Pour moi, qui n'ai plus de dents, je ne suis ni gourmand ni médisant, et je passe une vie fort douce avec votre ancien capitaine le marquis d'Argens et Algarotti. J'espère dans quelque temps avoir assez de santé pour faire le voyage de France, et jouir du bonheur de voir mon *héros*.

Si vous vouliez m'envoyer un petit précis, en deux pages (1), de ce que vous avez fait à Gênes de plus digne d'orner une histoire (2), vous me feriez grand plaisir; mais vous vous en garderez bien; vous n'en aurez ni le temps ni la volonté. Donnez-moi seulement un petit combat contre M. Brown. Je n'exige pas de grands détails, les détails ennuient; il ne faut rien que d'intéressant et de piquant. Je dis hardiment qu'on vous doit en très grande partie le gain de la bataille de Fontenoy, et j'observe une chose singulière, c'est que Fontenoy et Mesle, qui ont valu la conquête de la Flandre, sont entièrement l'ouvrage des officiers français, sans que le général y ait eu part. Je ne prétends pas assurément diminuer la gloire du maréchal de Saxe, mais il me semble qu'il devait faire un peu plus de cas de la nation. Vous voyez que je suis toujours bon citoyen. On m'a ôté la place d'historiographe de France, mais on devrait me donner celle de trompette des rois de France. J'ai sonné pour Henri IV, pour Louis XIV, et pour Louis XV, à perdre les poumons. Si vous avez du crédit, vous devriez bien m'obtenir cette place de trompette; mais franchement j'aimerais mieux quelque petite anecdote de Gênes qui m'aidât à vous mettre dans votre cadre. Vous savez que ma folie est de chanter les grands hommes. J'en vois un ici tous les jours, mais celui-là va sur mes brisées. Il se mêle d'être Achille et Homère, et encore Thucydide. Il fait mon métier mieux que moi. Que ne se contente-t-il du sien? Si les héros se mettent à bien écrire, que restera-t-il aux pauvres diables d'auteurs? Vous êtes plus aimable que le cardinal de Richelieu, et vous avez par-dessus lui de n'être point auteur. Vous feriez pourtant de bien jolis mémoires, si vous vouliez; et cela vaudrait mieux que les œuvres théologiques de votre terrible oncle.

Pour Dieu, monseigneur, songez à vous faire rendre votre paquet. Bussi doit en avoir été chargé.

Je me flatte que M. le duc de Fronsac et mademoiselle de Richelieu sont deux charmantes créatures. Je voudrais bien vous faire ma cour, et les voir auprès de vous.

1797. — A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Potsdam, le 14 mars.

Bénie soit votre *Rome*, madame, qui m'a valu de vous cette lettre charmante! Je l'aime bien mieux que toutes celles à Atticus. Mongault (3), Bouhier, et d'Olivet, qui savaient plus de latin que vous, n'écrivent pas comme vous en français. Il y a plaisir à faire des *Rome* quand on a de pareilles Parisiennes pour protectrices. Je compte bien venir faire, cet été, un voyage auprès de mes anges, dès que le monument de Louis XIV sera sur son piédestal. Il y a des gens qui ont voulu renverser cette statue, et je ne veux pas me trouver là, de peur qu'elle ne tombe sur moi et qu'elle ne m'écrase. Il faut servir les Français de loin et malgré eux; c'est le peuple d'Athènes. Un ostracisme volontaire est presque la seule ressource qui reste à ceux qui ont essayé, dans leur genre, de bien mériter de la patrie; mais je défie Cimon et Miltiade d'avoir plus regretté leurs amis que moi les miens.

Je parle tous les jours de vous, madame, avec le comte Algarotti. Il fait les délices de notre retraite de Potsdam. Nous avons souvent l'honneur de souper ensemble avec un grand homme qui oublie avec nous sa grandeur, et même sa gloire. Les soupers des sept sages ne valaient pas ceux que nous faisons; il n'y a que les vôtres qui soient au-dessus.

Algarotti a fait des choses charmantes. Je ne sais rien de plus amusant et de plus instructif qu'un livre qu'il fera, je crois, imprimer à Venise sur la fin de cette année. Vous qui entendez l'italien, madame, vous aurez un plaisir nouveau. On ne fait pas de ces choses-là en Italie, à présent; le génie y est tombé plus qu'en France. Si vous avez à Paris des *Catilina* et des *Histoires des mœurs du dix-huitième siècle*, les Italiens n'ont que des sonnets. C'est une chose assez singulière que l'abbé Metastasio soit à Vienne, M. Algarotti à Potsdam.

> Permettez que César ne parle point de lui.
>
> *Rome sauvée*, act. V, sc. III.

Mais enfin cela est plaisant. Notre vie est ici bien douce; elle le serait encore davantage si Maupertuis avait voulu. L'envie de plaire n'entre pas dans ses mesures géométriques, et les agréments de la société ne sont pas des problèmes qu'il aime à résoudre. Heureusement le roi n'est pas géomètre, et M. Algarotti ne l'est qu'autant qu'il faut pour joindre la solidité aux grâces. Nous travaillons chacun de notre côté, nous nous rassemblons le soir. Le roi daigne d'ailleurs avoir pour ma mauvaise santé une indulgence à laquelle je crois devoir la vie. J'ai toutes les commodités dont je peux jouir dans le palais d'un grand roi, sans aucun des désagréments ni même des devoirs d'une cour. Figurez-vous la vie de château, la vie de campagne la plus libre. J'ai tout mon temps à moi, et je peux faire tant de *Siècles* qu'il me plaît.

C'est dans cette retraite charmante, madame, que je vous regrette tous les jours. C'est de là que je volerai pour venir vous dire que je préfère votre société aux rois, et même aux rois philosophes. Je ne dis rien aux autres anges. J'ai écrit à M. d'Argental et à M. le comte de Choiseul; j'ai dit des injures à M. le coadjuteur de Chauvelin. Je vous supplie de permettre que M. de Pont de Veyle trouve ici les assurances de mon inviolable attachement. Conservez votre santé, conservez-moi vos bontés, comptez à jamais sur ma passion respectueuse.

1798. — A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

Potsdam, ce 14 mars.

Me trouvant un peu indisposé, monsieur, au départ de la poste, je suis privé de la satisfaction de vous écrire de ma main; mais, quoique le caractère soit étranger, vous reconnaîtrez aisément les sentiments de mon cœur et ma tendre reconnaissance pour toutes vos bontés. Je ne sais pas trop si le cardinal de Fleury, les malheurs de la Bohême, ceux du prince Édouard, Fontenoy, Berg-op-Zoom, Gênes, et l'amiral Anson (1) me laisseront le temps de travailler à ce que vous savez (2). Cette complication et ce fracas de tant d'intérêts divers, de tant de desseins avortés, de tant de calamités et de succès; ce gros nuage et cette tempête qui ont grondé huit ans sur l'Europe; tout cela est au moins aussi difficile à éclaircir et à rendre intéressant qu'une scène de tragédie. Je m'occupe uniquement de la gloire de Louis XV, après avoir mis Louis XIV dans son cadre. Il me paraît que je mériterais assez une charge de trompette des rois de France. J'ai sonné à m'époumonner pour Henri IV, Louis XIV, et Louis XV, et je n'en ai qu'une fluxion de poitrine sur les bords de la Sprée. Il est assez plaisant que je fasse mon métier d'historiographe avec tant de constance, quand je n'ai plus l'honneur de l'être. Je me suis déjà comparé aux prêtres jansénistes qui ne disent volontiers la messe que quand ils sont interdits.

J'ai été tout étonné du reproche que vous me faites d'avoir oublié des pilules pour madame la maréchale de Villars; vous ne m'avez jamais parlé de pilules, que je sache. Je n'oublierai pas plus madame la maréchale quand il s'agit de sa santé, que je n'ai oublié son mari lorsqu'il s'est agi de la gloire de la France, dans le *Siècle de Louis XIV*.

Je viens d'envoyer chez l'apothicaire du roi, qui m'a donné les cent dernières pilules faites par Sthal lui-même, et je les envoie à ma nièce par un secrétaire (3) de sa majesté qui

(1) Richelieu envoya trente-deux pages. (G. A.)
(2) *L'Histoire de la guerre de 1741*. (G. A.)
(3) Voyez au *Catalogue* des écrivains du *Siècle*. (G. A.)

(1) Il désigne ici sa *Guerre de 1741*. (G. A.)
(2) *Amélie*, ou le *Duc de Foix*. (G. A.)
(3) Darget. (G. A.)

part pour Paris. Si madame la maréchale en veut davantage, j'en ai laissé chez moi une boîte que le roi de Prusse m'avait envoyée il y a trois ans. Ma nièce la trouvera aisément dans mon appartement, et on peut y prendre de quoi purger toute la rue de Grenelle ; mais je vous avertis que ces pilules ne sont pas meilleures que celles de Geoffroi (2). Elles ont d'ailleurs peu de réputation à la cour où je suis. Vous voyez, monsieur, par ce grand exemple de Sthal et par le mien, que personne n'est prophète dans son pays. Pour moi, ne pouvant être prophète, je me suis réduit à être simple historien. Je vous supplie de présenter mes respects à madame la maréchale et à M. le duc de Villars. Je n'oublierai jamais leurs bontés. Vous ne doutez pas de l'envie extrême que j'ai de vous revoir; mais il est bien difficile de quitter un roi philosophe qui pense en tout comme moi, et qui fait le bonheur de ma vie. Les honneurs ne sont rien ; c'est tout au plus un hochet avec lequel il est honteux de jouer, surtout lorsqu'on se mêle de penser. Mais être libre auprès d'un grand roi, cultiver les lettres dans le plus grand repos, et avoir presque tous les jours le bonheur d'entendre un souverain qui se fait homme, c'est une félicité assez rare. Il ne me manque que la félicité de voir ma nièce et des amis tels que vous. Je vous embrasse tendrement, et vous aime de tout mon cœur.

1799. — A MADAME DENIS.

Le 16 mars au soir.

Nous saurons, dans la vallée de Josaphat, pourquoi j'ai reçu si tard votre lettre du 25 février, par laquelle vous m'apprenez que *Rome sauvée* n'est pas perdue. Les bonnes nouvelles sont toujours retardées, et les mauvaises ont des ailes. Soyez bénie d'avoir gagné cette bataille, malgré les officiers de nos troupes qui ne se sont pas, dit-on, trop bien comportés. Est-il vrai que Cicéron avait une extinction de voix, et que le sénat était fort gauche ? Toutes les lettres confirment que César a joué parfaitement, et qu'il y a eu de l'enthousiasme dans le parterre.

Savez-vous quel est mon avis? c'est de nous retirer sur notre gain. Une pièce si romaine et si peu parisienne ne peut longtemps attirer la foule. Les scènes fortes et vigoureuses, les sentiments de grandeur et de générosité ravissent d'abord; mais l'admiration s'épuise bien vite. On n'aime que les portraits où l'on se retrouve.

Les dames des premières loges se retrouveront-elles dans le sénat romain? On ne joue plus le *Sertorius* de Pierre Corneille, et on donne souvent le très plat *Comte d'Essex* de son frère Thomas. Les gens instruits peuvent me savoir gré d'avoir lutté contre les difficultés d'un sujet si ingrat et si impraticable; mais je suis toujours très persuadé que les loges se lasseront de voir des héros en *us*, des Lentulus, des Céthégus, des Clodius. Ils sont bien heureux de n'avoir pas été renvoyés au collège.

Je demande très instamment à notre petit conseil de ne point donner la pièce après Pâques. Si on l'imprime, je dois absolument la dédier à madame du Maine ; c'est une dette d'honneur ; je lui en ai fait mon billet. Elle exigea de moi, quand je partis pour Berlin, de lui signer une *promesse* (2) en bonne forme. On n'a jamais fait une dédicace comme on acquitte une lettre de change. Vous m'avouerez que je suis fait pour les choses singulières.

Adieu ; je vous embrasse, je vous remercie; je vais répondre à tous nos amis. Darget n'est point encore parti; mais il part.

1800. — A MADAME DE FONTAINE.

Berlin, le 18 mars.

Pardon, ma chère nièce ; je griffonne des tragédies et des *Siècles*, et je suis paresseux d'écrire des lettres. Tout homme a son coin de paresse, et vous avez bien le vôtre ; mais mon cœur n'est point paresseux pour vous. Je vous aime comme si je vous voyais tous les jours, et je charge souvent votre sœur de vous le dire, et d'en dire autant à votre conseiller du grand-conseil. J'ai été bien malade cet hiver; j'ai cru mourir, mais je n'ai fait que vieillir. J'espère reprendre, cet été, des forces pour venir jouir de la consolation de vous voir. J'aurai celle de sortir du château enchanté où je passe la vie la plus convenable à un philosophe et à un malade. Je suis un plaisant chambellan ; je n'ai d'autre fonction que celle de passer de ma chambre dans l'appartement d'un roi philosophe, pour aller souper avec lui; et, quand je suis plus malingre qu'à l'ordinaire, je soupe chez moi. Mon appartement est de plain-pied à un magnifique jardin où j'ai fait quelques vers de *Rome sauvée*. Il n'y a pas d'exemple d'une vie plus douce et plus commode ; et je ne sais rien au-dessus que le plaisir de venir vous voir.

Vous me consolez beaucoup en me disant du bien de votre santé. Nous ne sommes de fer ni vous ni moi; mais, avec du régime, nous existons; et je vois mourir à droite et à gauche de gros cochons (1) à face large et rubiconde.

Mille compliments à toute votre famille. Je vous embrasse tendrement, et je meurs d'envie de vous revoir.

1801. — A M. FORMEY.

De Potsdam, le 21 mars.

Je vous remercie, monsieur, de tout mon cœur de votre *Bibliothèque impartiale*, et surtout d'avoir donné l'*Eloge* de madame du Châtelet, femme digne des respects et des regrets de tous ceux qui pensent.

Il y a une étrange faute, page 144 : *Elle se livrait au plus grand nombre*, au lieu de *au plus grand monde*. Vous sentez l'effet de cette méprise. Je vous demande en grâce de réparer cette faute dans votre autre journal, et de vouloir bien la corriger à la main dans votre *Bibliothèque*, qui cesserait d'être *impartiale* si une pareille méprise favorisait les mauvaises plaisanteries de ceux qui respectent peu les sciences et les dames.

M. de Samsoy s'est avisé de vouloir absolument me peindre. Que ne peint-il ceux qui ont des visages! Je n'en ai point. Apparemment qu'il veut présenter un squelette à votre Académie. Je vous embrasse.

1802. — A M. FALKENER.

Berlin, 27 mars (2).

Myr dear and beneficent friend, I send to you, by the way of Hamburgh, two enormous bales of the scribbling trade. I direct them to our envoy at Hamburgh, who will dispatch them to you, and put my wares to sea, instead of throwing them into the fire; which might be the case in France, or at Rome.

My dear friend, I have recourse to your free and generous soul. Some french good patriots, who have read the book, raise a noble clamour against me, for having praised Marlborough and Eugène; and some good church-men damn me for having turned a little in to ridicule our *jansénisme* and *molinisme*.

If our prejudiced people are fools, booksellers and printers or book-jobbers are rogues. I am like to be damned in France, and cheated by the Dutch ; the old german honesty is gone.

Booksellers of all regions are the same. I shall lose all the fruits of my labours and expences : but I rely on your kindness. You may cause some books to be bound, and choose an honest man, who will give them to the chief-readers of your nation. I entreat you to present His Royal Highness with one of these volumes, and to give some *exemplaires* or copies to those of your friends you will think fit. The bookseller you will choose may do what he pleases with the remainder, and sell them as best as he can, provided he sells them not before Easter; it is all I require of him.

I beg of you a thousand pardons for so much trouble, and I wish the book may procure you a pleasure equal to my importunities. My *ultimatum* is then to tease you with the reading of the book; to beg of you to give one to H. R. H. the duke, and to your friends; to commit the rest into the hands of any man you will tkink proper to choose and to forgive my cumbersome follies. Burn the book, in case you should yawn in reading it; but do not forget your old friend, who will be attached to you till the day of his doom.

My best respects to your lady, good wishes for your children; my tender affection and everlasting friendship to you (1)! VOLTAIRE.

(1) Célèbre apothicaire de Paris. (G. A.)
(2) Le 26 novembre 1749. (G. A.)

(1) La Mettrie, Tyrconnell. (G. A.)
(2) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(3) Mon cher et obligeant ami, je vous envoie, par la route d'Hambourg, deux énormes ballots de griffonnage à vendre. Je les adresse à notre envoyé d'Hambourg, qui vous les expédiera et mettra mes marchandises à la mer, au lieu de les jeter au feu; ce que sans doute on ne manquerait pas de faire en France ou à Rome.

Mon cher ami, j'ai recours à votre âme libre et généreuse. Quelques bons patriotes français, qui ont lu mon livre, poussent contre moi de nobles clameurs pour avoir fait l'éloge de Marlborough et d'Eugène; et quelques bons prêtres me damnent pour avoir un peu tourné en ridicule notre *jansénisme* et notre *molinisme*.

Si nos gens à préjugés sont des sots, les libraires et les imprimeurs ou courtiers de librairie sont des fripons. Il est vraisem-

blable que je serai damné en France et dupé en Hollande; la vieille honnêteté germanique a disparu.

Les libraires de tous les pays sont les mêmes. Je perdrai tout le fruit de mes travaux et de mes dépenses; mais je compte sur votre bonté. Vous pourrez faire relier quelques exemplaires, et choisir un honnête homme qui les donnera aux principaux lecteurs de votre nation. Je vous prie de présenter à son altesse royale un de ces volumes, et de distribuer quelques exemplaires à ceux de vos amis qu'il vous plaira de choisir. Le libraire que vous prendrez fera ce qu'il voudra du reste, et le vendra de son mieux, pourvu que ce ne soit pas avant Pâques; c'est tout ce que j'exige de lui.

Je vous demande mille pardons de tant de peine, et je souhaite que ce livre vous fasse un plaisir égal à mon importunité. Je conclus donc en vous priant de vous ennuyer à lire le livre, d'en donner un à son altesse royale (*) et à vos amis, de mettre le reste entre les mains de ceux que vous croirez capables de juger et de pardonner mes folies importunes. Brûlez le livre, si vous bâillez en le lisant; mais n'oubliez pas votre vieil ami, qui vous sera attaché jusqu'au jour de son jugement.

Mes profonds respects à milady, et mes vœux sincères à vos enfants; ma bien tendre affection et mon éternelle amitié pour vous.

1803. — A M. WALTHER.

27 mars 1752.

On m'a envoyé de Paris un manuscrit dont vous pourriez tirer un grand parti. C'est une traduction de Virgile avec des notes. C'est assurément la meilleure traduction qu'on ait jamais faite de cet auteur, mais elle n'est pas achevée. Il y a des lacunes à remplir, des fautes à corriger, des notes à réformer et à ajouter. Je me chargerai encore de cet ouvrage laborieux (1). Envoyez-moi les quatre tomes du Virgile de l'abbé Desfontaines avec un Virgile *variorum*. Ce sera une édition d'un très grand débit et un bon fonds de magasin pour vous : ce ne sont pas là des ouvrages à la mode.

1804. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, le 1er avril.

Plus ange que jamais, puisque vous m'envoyez des critiques; je vous remercie tendrement, mon cher et respectable ami, de votre lettre du 19 de mars. Vous avez enterré *Rome* avec honneur. Ne croyez pas que je veuille la ressusciter par l'impression; je la réserve pour l'année de M. le maréchal de Richelieu, avec deux scènes nouvelles et bien des changements. C'est en se corrigeant qu'il faut profiter de sa victoire. Ce terrain de Rome était si ingrat qu'il faut le cultiver encore, après lui avoir fait porter, à force d'art, des fruits qui ont été goûtés. Le succès ne m'a rendu que plus sévère et plus laborieux. Il faut travailler jusqu'au dernier moment de sa vie, et ne point imiter Racine, qui fut assez sot pour aimer mieux être un courtisan qu'un grand homme. Imitons Corneille, qui travailla toujours, et tâchons de faire de meilleurs ouvrages que ceux de sa vieillesse. *Adélaïde*, ou le *Duc de Foix*, ou les *Frères ennemis* (2), comme vous voudrez l'appeler, est un ouvrage plus théâtral que *Rome sauvée*. Le rôle de Lisois est peut-être encore plus théâtral que celui de César. J'ai travaillé cette pièce avec soin, j'y retouche encore tous les jours; mais ce sera là qu'il faudra une conspiration bien secrète. Le public n'aime pas à applaudir deux fois de suite au même homme. Je ne veux pas donner cette pièce sous mon nom. Je sais trop que le public donne des soufflets après avoir donné des lauriers. Défions-nous de l'hydre à mille têtes.

Je suis bien loin, mon cher ange, de songer à faire imprimer sitôt la *Guerre de 1741*; mais je suis bien aise de ne perdre ni mon temps, ni ce travail, que j'avais presque achevé sur les mémoires du cabinet, ni le gré qu'on pourrait me savoir de faire valoir ma nation sans flatterie. J'avais demandé à ma nièce un plan de la bataille de Fontenoy, que j'ai laissé à Paris dans mes papiers, afin de mettre tout en ordre, et que cet ouvrage pût paraître dans l'occasion, ou pendant ma vie, ou après ma mort. Il m'a paru d'ailleurs assez nécessaire qu'on sût que j'avais rempli ce qui était autrefois du devoir de ma place, et, ce qui est toujours du devoir de mon cœur, de tâcher d'élever quelques petits monuments à la gloire de ma patrie. Je me hâte de travailler, de corriger, mais je ne me hâte point d'imprimer. Je voudrais que le *Siècle de Louis XIV* n'eût point encore vu le jour; et tout ce que je demande, c'est que l'édition imparfaite et fautive de Berlin n'entre point dans Paris. J'ai beaucoup réformé cet ouvrage; le *Catalogue des écrivains* est fort augmenté. Mais voyez comme les sentiments sont différents! ce *Catalogue* est ce que le président Hénault aime le mieux.

Je vous supplie de faire les plus tendres remerciements pour moi à M. le président de Meynières et à M. de Foncemagne. Ce dernier me permettra de lui représenter, avec la déférence que je dois à ses lumières, et la reconnaissance que je dois à ses soins obligeants, que le *Siècle de Louis XIV* est un espace de plus de cent années, commençant au cardinal de Richelieu; que, si je retranchais les écrivains qui ont commencé à fleurir sous Louis XIII, il faudrait retrancher Corneille; que les écrivains font honneur à ce siècle, sans avoir été formés par Louis XIV; que Lebrun, Le Nôtre, n'ont pas commencé à travailler pour ce monarque; que l'influence de ce beau siècle a tout préparé avant Louis XIV, et tout fini sous lui; qu'il s'agit moins de la gloire de ce roi que de celle de la nation; qu'à l'égard de Gacon et de Courtilz, etc., je n'en ai parlé que pour faire honte au P. Niceron, et pour marquer la juste horreur que les Gacon, Roi, Desfontaines, Freron, etc., doivent inspirer; qu'enfin, ce *Catalogue* raisonné est et sera très curieux; mais il faut attendre une édition meilleure; celle-ci n'est qu'un essai. Hélas! on passe sa vie à essayer! J'essaierai cet été de venir embrasser mes anges.

Mes tendres respects à tous.

1805. — A M. WALTHER.

2 avril 1752.

Il serait important pour vous que les *Anecdotes sur le czar Pierre*, et les *Pensées sur le gouvernement* (1), parussent. Vous pouvez prier l'ambassadeur de Russie d'indiquer ce qui doit être retranché dans les *Anecdotes*, et de fournir ce qui peut être à la gloire de sa nation. Priez pareillement l'examinateur de marquer ce qui doit être changé dans les *Pensées sur le gouvernement*, et on travaillera sur-le-champ en conséquence.

1806. — A M. DARGET.

A Potsdam, 3 avril 1752.

Mon très cher ami, j'ai reçu votre lettre de Strasbourg, avec une consolation inexprimable; vous avez bien soutenu la fatigue du voyage, et je compte que ma lettre vous trouvera à Paris où je l'adresse. Vous me manquez bien à Potsdam. Je m'étais fait une douce habitude de vous voir tous les jours; je ne m'accoutume point à une telle privation. Votre vessie me fait encore plus de mal qu'à vous : elle vous mène à Paris, et elle m'ôte mon bonheur. Je me flatte que vous verrez ma nièce; mais vous ne verrez pas mes enfants. Je ne veux pas qu'on reprenne *Rome sauvée* après Pâques : je la réserve pour l'année de M. le maréchal de Richelieu. Guérissez-vous vite à Paris, et revenez auprès du roi philosophe, qui rend la vie si douce; revenez dans le séjour du repos et de la philosophie.

Omitte mirari beatæ
Fumum et opes strepitumque Romæ.
Hor., liv. III, od. xxix.

Revenez dans la belle retraite où un roi, d'une humeur toujours égale, rend tous nos moments égaux; revenez voir les orangers de Sans-Souci; il me semble qu'il n'y en a point aux Tuileries. Il est vrai que vous y verrez plus de femmes : voilà ce que vous aimez, traître, avec votre vessie. Eh bien! ramenez-nous-en une. Venez établir une madame Darget à Potsdam, chez laquelle nos philosophes se rassembleront, qui aura bien soin de vous, qui tiendra votre ménage, qui.... cela sera charmant; vous serez égayé tout le long du jour; car

L'uom senza moglie a lato
Non puote in bontade esser perfetto.

Vous allez cependant préparer vos armes à Paris; vous allez tâter de tous les plaisirs, et moi je vous attends dans mon petit appartement avec de la prose et des vers, qui me tiennent lieu de femme. J'ai fait vos compliments au marquis (2), qui se plaint de ses c..., comme vous de votre vessie; *Per quæ quis peccat, per hæc et punietur*. Je les ai faits au comte Algarotti, qui est venu célébrer la Pâque dans notre couvent, et qui attend le dépucellement de madame la princesse de Hesse, pour aller demander la bénédiction à mon bon patron le saint-père. Ils vous font tous les plus tendres remerciements : ce n'est pas le saint-père que je veux dire, c'est Algarotti et d'Argens. Pour Federsdorf, je n'ai pu encore m'acquitter de ma commission, je n'ai pu l'attraper depuis votre départ. Adieu, mon cher ami, *vive memor nostri;*

(1) Il n'en fit rien. (G. A.)
(2) Voyez tome III. (G. A.)
(*) Le duc de Cumberland. (G. A.)

(1) Voyez tome II et tome V. (G. A,)
(2) D'Argens. (G. A.)

portez-vous bien. Je vous embrasse du meilleur de mon cœur.

Je connais Klinglin (1) et son affaire, j'en augure mal; il a de puissants ennemis.

> Il était trop puissant pour n'être point haï. (*OEdipe.*)

La fuite de son secrétaire est un mauvais signe.

1807. — A M. DE CIDEVILLE.

Potsdam, le 3 avril.

En vous remerciant, mon cher et ancien ami; l'annonce de ce libraire de Hollande est l'affiche d'un charlatan. Tous les libraires de l'Europe se disputent l'impression de ce *Siècle;* pour comble d'embarras, on s'empresse de le traduire avant que je l'aie corrigé. Je laisse faire et je m'occupe jour et nuit à préparer une édition plus ample et plus correcte. Une première édition n'est jamais qu'un essai. Ni le *Siècle* ni *Rome sauvée* ne sont ce qu'ils seront. Je demande seulement de la santé au ciel, comme Ajax demandait du jour.

Mais je suis plus inquiet de la santé de ma nièce que de la mienne. Je suis accoutumé à mes maux, et je ne peux m'accoutumer aux siens. Il est très sûr que je ferai un voyage pour elle et pour mes amis. J'ai deux âmes, l'une est à Paris, l'autre auprès du roi de Prusse; mais aussi je n'ai point de corps.

Je vous embrasse, je vous remercie, je retourne vite à *Louis XIV*. Je veux me dépêcher pour vous retrouver et vous embrasser à Paris.

1808. — A M. DE LA CONDAMINE.

A Potsdam, le 3 avril.

Grand merci, cher La Condamine,
Du beau présent de *l'Equateur* (2).
Et de votre lettre badine
Jointe à la profonde doctrine
De votre esprit calculateur.
Eh bien! vous avez vu l'Afrique,
Constantinople, l'Amérique;
Tous vos pas ont été perdus.
Voulez-vous faire enfin fortune?
Hélas! il ne vous reste plus
Qu'à faire un voyage à la lune.
On dit qu'on trouve en son pourpris
Ce qu'on perd aux lieux où nous sommes;
Les services rendus aux hommes,
Et le bien fait à son pays.

Votre paquet du 5 janvier m'a été rendu au saint temps de Pâques. Il aurait eu le temps de faire le voyage du Brésil. Je devais, mon cher arpenteur des astres, vous envoyer l'histoire terrestre de Louis XIV; mais il y a trop de fautes de la part de l'éditeur, et de la mienne trop d'omissions, et trop de péchés de commission (3).

Je ne regarde cette esquisse que comme l'assemblage de quelques études dont je pourrai faire un tableau, avec le secours des remarques qu'on m'a envoyées; et alors je vous prierai de l'accepter et de me juger. C'est un petit monument que je tâche d'élever à la gloire de ma patrie; mais il y a quelques pierres mal jointes qui pourraient me tomber sur le nez.

Ce n'est pas dans la lune que j'ai voyagé, avec Astolphe et saint Jean (4), pour trouver le fruit de mes peines; c'est dans le temple de la philosophie, de la gloire et du repos.

Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur, et je vous aimerai toujours, fussé-je dans la lune.

1809. — A M. WALTHER.

A Potsdam, 8 avril 1752.

J'ai ouï dire que S. A. R. madame la princesse royale n'avait pas été contente d'un passage du livre que j'ai pris la liberté de lui envoyer. C'est à la page 484 (5) : *On vit bientôt combien il est difficile à un faible prince*, etc. On sait assez que *faible prince* ne signifie pas *prince faible*. Un *prince faible* est tel par son caractère, et un *faible prince* l'est par la comparaison de ses forces avec celles de son ennemi.

D'ailleurs, S. A. R. est trop juste et trop indulgente pour n'être pas persuadée de la pureté de mes intentions. Elle ne pense pas que j'aie voulu lui déplaire dans un livre que j'ai mis à ses pieds. J'ai la même confiance dans les bontés de son excellence M. le comte de Wackerbarth, à qui j'ai présenté un exemplaire par vos mains. Si cependant ce passage déplaît, je vous prie de le corriger au moyen d'un carton. Vous mettriez à la place : *Il était bien difficile qu'un prince dont les forces étaient si inférieures à celles de son ennemi, et qu'un empereur qui ne put jamais armer l'Empire en sa faveur, pût conquérir des Etats par le secours de ses alliés souvent desunis.*

Je vous prie, mon cher Walther, de communiquer cette lettre à M. le comte de Wackerbarth, et de prendre sur cela ses ordres. J'eus l'honneur d'envoyer mon livre à S. A. R. longtemps avant que vous le rendissiez public, afin quez s'il s'était glissé quelque chose qui pût lui déplaire, j'eusse le temps de le corriger, et je croyais que vous ne mettriez votre livre en vente qu'après la foire de Francfort; c'est dans le même esprit que j'en envoyai des exemplaires à la cour de Bavière.

En cas que vous fassiez ce carton, mon cher Walther, je vous prie d'en mettre encore un autre au second tome, page 103, à la fin de la page. Voici ce qu'il faut substituer après ce mot *parce que* (1): *Parce que la base de sa statue à la place des Victoires est ornée de quatre esclaves enchaînés; mais ce ne fut point lui qui fit ériger cette statue, ni celle qu'on voit à la place de Vendôme; la statue de la place des Victoires est le monument de la grandeur d'âme*, etc.

Je vous demande pardon, mon cher Walther, de la peine que je vous donne; mais une première édition est un essai. Il échappe toujours à l'auteur beaucoup de fautes. Je me flatte que la seconde édition sera beaucoup plus ample, plus correcte et meilleure en tout sens. Je vous embrasse de tout mon cœur.

1810. — A M. BAGIEU.

A Potsdam, le 10 avril.

Si jamais quelque chose, monsieur, m'a sensiblement touché, c'est la lettre par laquelle vous m'avez bien voulu prévenir; c'est l'intérêt que vous prenez à un état qui semblait devoir n'être pas parvenu jusqu'à vous; c'est le secours que vous m'offrez avec tant de bienveillance. Rien ne me rend la vie plus chère, et ne redouble plus mon envie de faire un voyage à Paris, que l'espérance d'y trouver des âmes aussi compatissantes que la vôtre, et des hommes si dignes de leur profession, et, en même temps, si au-dessus d'elle. Que ne dois-je point à madame Denis, qui m'attire de votre part une attention si touchante! En vérité, ce n'est qu'en France qu'on trouve des cœurs si prévenants, comme ce n'est qu'en France qu'on trouve la perfection de votre art. Le mien est bien peu de chose; je ne me suis jamais occupé qu'à amuser les hommes, et j'ai fait quelquefois des ingrats. Vous vous occupez à les secourir. J'ai toujours regardé votre profession comme une de celles qui ont fait le plus d'honneur au siècle de Louis XIV, et c'est ainsi que j'en ai parlé (2) dans l'histoire de ce siècle; mais jamais je ne l'ai plus estimée. J'ai étudié la médecine comme madame de Pimbesche avait appris la coutume en plaidant. J'ai lu Sydenham, Freind, Boerhaave. Je sais que cet art ne peut être que conjectural, que peu de tempéraments se ressemblent, et qu'il n'y a rien de plus beau ni de plus vrai que le premier aphorisme d'Hippocrate : *Experientia fallax, judicium difficile.* J'ai conclu qu'il fallait être son médecin soi-même, vivre avec régime, secourir de temps en temps la nature, et jamais la forcer, mais surtout savoir souffrir, vieillir, et mourir.

Le roi de Prusse, qui, après avoir remporté cinq victoires, donné la paix, réformé les lois, embelli son pays, après en avoir écrit l'histoire, daigne encore faire de très beaux vers, m'a adressé une ode sur cette nécessité à laquelle nous devons nous soumettre. Cet ouvrage et votre lettre valent mieux pour moi que toutes les facultés de la terre. Je ne dois pas me plaindre de mon sort. J'ai atteint l'âge de cinquante-huit ans avec le corps le plus faible, et j'ai vu mourir les plus robustes à la fleur de leur âge. Si vous aviez vu milord Tyrconnell et La Mettrie, vous seriez bien étonné que ce fût moi qui fût en vie; le régime m'a sauvé. Il est vrai que j'ai perdu presque toutes mes dents, par une maladie dont j'ai apporté le principe en naissant; chacun a dans soi-même, dès sa conception, la cause qui le détruit. Il faut vivre avec cet ennemi jusqu'à ce qu'il nous tue. Le remède de Demouret ne me convient pas; il n'est bon que contre les scorbuts accidentels et déclarés, et non contre les affections d'un sang

(1) C'était un parent de la comtesse de Lutzelbourg. (G. A.)
(2) *Journal du voyage fait par ordre du roi à l'équateur.* (G. A.)
(3) C'est le contraire des péchés d'omission. (G. A.)
(4) Voyez le *Roland furieux.* (G. A.)
(5) Au chapitre XXIII, dont une partie forme aujourd'hui le chapitre XXIV. (G. A.)

(1) Voyez le chapitre XXVIII du *Siècle.* (G. A.)
(2) Voyez à la fin du chapitre XXXIII du *Siècle.* (G. A.)

saumuré, et d'organes desséchés qui ont perdu leur ressort et leur mollesse. Les eaux de Barèges, de Padoue, d'Ischia, pourraient me faire du bien pour un temps; mais je ne sais s'il ne vaut pas mieux savoir souffrir en paix, au coin de son feu, avec du régime, que d'aller chercher si loin une santé si incertaine et si courte. La vie que je mène auprès du roi de Prusse est précisément ce qui convient à un malade; une liberté entière, pas le moindre assujettissement, un souper léger et gai :

. . . . Deus nobis hæc otia fecit. (Virg., ecl. i.)

Il me rend heureux autant qu'un malade peut l'être, et vous ajoutez à mes consolations par l'intérêt que vous avez bien voulu prendre à mon état. Regardez-moi, je vous en supplie, monsieur, comme un ami que vous vous êtes fait à quatre cents lieues. Je me flatte que cet été je viendrai vous dire avec quelle tendre reconnaissance je serai toujours, etc.

1811. — A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

A Potsdam, le 15 avril.

Le duc de Foix (1) vous fait mille compliments, aussi bien que M. son frère; ils voudraient bien que je vinsse à Paris vous les présenter; mais ils partent incessamment pour aller trouver madame Denis, dans la malle du premier courrier du Nord. Vous les trouverez à peu près tels que vous les voulez; mais on s'apercevra toujours un peu qu'ils sont les enfants d'un vieillard. Si vous voulez les drendre sous votre protection, tels qu'ils sont, empêchez surtout qu'on ne connaisse jamais leur père. Il faut absolument les traiter en aventuriers. Si on se doute de leur famille, les pauvres gens sont perdus sans retour; mais, en passant pour les enfants de quelque jeune homme qui donne des espérances, ils feront fortune. Ce sera à vous et à madame Denis à vous charger entièrement de leur conduite, et mademoiselle Clairon elle-même ne doit pas être de la confidence. On me mande que l'on va redonner au théâtre le *Catilina* de Crébillon. Il serait plaisant que ce rhinocéros eût du succès à la reprise. Ce serait la preuve la plus complète que les Français sont retombés dans la barbarie. Nos sybarites deviennent tous les jours Goths et Vandales. Je laisse reposer *Rome*, et j'abandonne volontiers le champ de bataille aux *soldats de Corbulon* (2). Je m'occupe, dans mes moments de loisir, à rendre le style de *Rome* aussi pur que celui de *Catilina* est barbare, et je ne me borne pas au style. Puisque me voilà en train de faire ma confession générale, vous saurez que *Louis XIV* partage mon temps avec les *Romains* et le *Duc de Foix*. Je ne regarde que comme un essai l'édition qu'on a faite à Berlin du *Siècle de Louis XIV;* elle ne me sert qu'à me procurer de tous côtés des remarques et des instructions; je ne les aurais jamais eues si je n'avais publié le livre. Je profite de tout; ainsi je passe ma vie à me corriger en vers et en prose; mon loisir me permet tous ces travaux. Je n'ai rien à faire absolument auprès du roi de Prusse; mes journées, occupées par une étude agréable, finissent par des soupers qui le sont davantage, et qui me rendent des forces pour le lendemain; et ma santé se rétablit par le régime. Nos repas sont de la plus grande frugalité, nos entretiens de la plus grande liberté; et, avec tout cela, je regrette tous les jours madame Denis et mes amis; et je compte bien les revoir avant la fin de l'année. J'ai écrit à M. de Malesherbes que je le suppliais très instamment d'empêcher que l'édition du *Siècle de Louis XIV* n'entrât dans Paris, parce que je ne trouve point cet ouvrage encore digne du monarque ni de la nation qui en est l'objet. J'ai prié ma nièce de joindre ses sollicitations aux miennes, pour obtenir le contraire de ce que tous les auteurs désirent, la suppression de mon ouvrage. Vous me rendrez, mon cher monsieur, le plus grand service du monde en publiant, autant que vous le pourrez, mes sentiments. Je n'ai pas le temps d'écrire aujourd'hui à ma nièce, la poste va partir. Ayez la bonté d'y suppléer en lui montrant ma lettre. S'il y a quelque chose de nouveau, je vous prie de vouloir bien m'en faire part. Soyez persuadé de la tendre amitié et de la reconnaissance qui m'attachent à vous pour jamais.

(1) Voyez, tome III, *Amélie*, ou le *Duc de Foix*. (G. A.)
(2) Allusion à ces vers de *Rhadamiste et Zénobie*, act. II, sc. ii :

De quel front osez-vous, soldat de Corbulon,
M'apporter dans ma cour les ordres de Néron?

Voltaire appelait souvent *soldats de Corbulon* les partisans de Crébillon. (*Note d'Auger.*)

1812. — A UN MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE BERLIN.

Potsdam, le 15 avril 1752 (1).

. . . .

Je réponds à toutes vos questions. La plupart des anecdotes sur mademoiselle de Lenclos sont vraies, mais plusieurs sont fausses. L'article de son testament dont vous me parlez n'est point un roman; elle me laissa deux mille francs. J'étais enfant; j'avais fait quelques mauvais vers qu'on disait bons pour mon âge. L'abbé de Châteauneuf, frère de celui que vous avez vu ambassadeur à La Haye, m'avait mené chez elle, et je lui avais plu je ne sais comment. C'est ce même abbé de Châteauneuf qui avait fini son histoire amoureuse; c'est lui à qui cette célèbre vieille fit la plaisanterie de donner ses tristes faveurs à l'âge de soixante et dix ans. Vous devez être persuadé que les Lettres (2) qui courent, ou plutôt qui ne courent plus sous son nom, sont au rang des mensonges imprimés. Il est vrai qu'elle m'exhorta à faire des vers; elle aurait dû plutôt m'exhorter à n'en pas faire. C'est un métier trop dangereux, et la misérable fumée de la réputation fait trop d'ennemis et empoisonne trop la vie. La carrière de Ninon, qui ne fit point de vers, et qui eut et donna longtemps beaucoup de plaisir, est assurément préférable à la mienne.

On pouvait se passer d'écrire en forme sa Vie; mais du moins on a observé la bienséance de ne l'écrire que longtemps après sa mort. Les biographes qui ont écrit ma prétendue histoire dont vous me parlez, se sont un peu pressés, et me font trop d'honneur. Il n'y a pas un mot de véritable dans tout ce que ces messieurs ont écrit. Les uns ont dit, d'après l'équitable et véridique abbé Desfontaines, que je ressemblais à Virgile par ma naissance, et que je pouvais dire apparemment comme lui :

O fortunatos nimium, sua si bona nôrint,
Agricolas! (*Georg.*, II.)

Je pense sur cela comme Virgile, et tout me paraît fort égal. Mais le hasard a fait que je ne suis pas né dans le pays des églogues et des bucoliques. Dans une autre Vie qu'on s'est avisé de faire encore de moi, comme si j'étais mort, on me dit fils d'un porte-clefs du parlement de Paris. Il n'y a point de tel emploi au parlement; mais qu'importe? On ajoute une belle aventure d'un carrosse avec l'épouse de M. le duc de Richelieu, dans le temps qu'il était veuf. Tous les autres contes sont dans ce goût; et j'aime autant les amours du révérend P. de La Chaise avec mademoiselle du Tron. On ne peut empêcher les barbouilleurs de papier d'écrire des sottises, les libraires hollandais de les vendre, et les laquais de les lire.

L'article du *Journal des savants* dont il est question n'est point dans le *Journal de Paris;* il est dans celui qu'on falsifie à Amsterdam, et se trouve sous l'année 1750. « Le parlement » a condamné, dit ce journal, l'*Histoire de Louis XI*, de M. Du» clos, successeur de M. de Voltaire dans la place d'historio» graphe de France, à cause de ce passage : *La dévotion* » *fut de tout temps l'asile des reines sans pouvoir.* » Ce sont deux calomnies. Le parlement ne s'est point avisé de condamner ce livre, et le parlement ne se mêle point du tout d'examiner si une reine est dévote ou non. On ajoute une troisième calomnie : c'est que *je suis exilé de France, et réfugié en Prusse.* Quand cela serait, il me semble que ce ne serait pas une de ces vérités instructives qui sont du ressort du *Journal des savants*. Le fait est que le roi de Prusse, qui m'honore de ses bontés depuis quinze ans, m'a fait venir auprès de lui; qu'il a fait demander au roi mon maître, par son envoyé, que je pusse rester à sa cour en qualité de son chambellan; que j'y resterai tant que je pourrai lui être de quelque utilité dans son goût pour les belles-lettres, et que ma mauvaise santé et mon âge me permettront de profiter de ses lumières et de ses bontés; que le roi mon maître, en me cédant à lui, m'a daigné accorder une pension, et m'a conservé la charge de gentilhomme ordinaire de sa chambre. J'en demande pardon aux calomniateurs et à ceux qui se mêlent d'être jaloux; mais la chose est ainsi. Je n'y puis que faire; et j'ajoute qu'un homme de lettres serait bien indigne de l'être, s'il était entêté de ces honneurs, et s'il n'était pas toujours aussi prêt à les quitter que reconnaissant envers ceux qui l'en ont comblé. Je n'ai point sacrifié ma liberté au roi de Prusse, et je la préférerai toujours à tous les rois.

(1) Ce fragment de lettre parut après la préface dans le tome I[er] des *OEuvres*, édition in-12 de 1752. (G. A.)
(2) Publiées par Louis Damour. (G. A.)

Je vous envoie un exemplaire de l'édition que l'on a faite à Paris de mes *Œuvres* bonnes ou mauvaises. C'est de toutes la plus passable ; il y a pourtant bien des fautes. Une des plus grandes est d'y avoir inséré quatre chapitres du *Siècle de Louis XIV*, qui est imprimé aujourd'hui séparément. C'est un double emploi ; et il est bien vrai, surtout en fait de livres, qu'il ne faut pas multiplier les êtres sans nécessité. C'est par cette raison que je me donnerai bien de garde de vous envoyer les petites pièces fugitives que vous me demandez. Tous ces vers de société ne sont bons que pour les sociétés seules, et pour les seuls moments où ils ont été faits. Il est ridicule d'en faire confidence au public. De quoi s'est avisé ce compilateur (1) des lettres de la reine Christine, de grossir son énorme recueil d'une lettre que j'écrivis il y a quelques années à la reine de Suède d'aujourd'hui ? Comment a-t-il eu cette lettre ? comment a-t-il pu en estropier les vers au point où il l'a fait ? Le public n'avait pas plus à faire de ces vers que de la plupart des lettres inutiles de la chancellerie de la reine Christine. Il est vrai qu'en écrivant à la reine Ulrique, avec cette liberté que ses bontés et la poésie permettent, je feignais que Christine m'avait apparu, et je disais :

A sa jupe courte et légère, etc. (2).

Voilà, monsieur, le morceau de cette lettre que le compilateur a falsifié. Ne vous fiez point à ces mains lourdes qui fanent les fleurs qu'elles touchent ; mais comptez que la plupart de toutes ces petites pièces sont des fleurs éphémères qui ne durent pas plus que les nouveaux sonnets d'Italie et nos bouquets pour Iris. On n'a que trop recueilli de ces bagatelles passagères dans toutes les misérables éditions qu'on a donnés de moi, et auxquelles, Dieu merci, je n'ai aucune part. Soyez persuadé que de même qu'on ne doit pas écrire tout ce que les rois ont fait, mais seulement ce qu'ils ont fait de digne de la postérité, de même on ne doit imprimer d'un auteur que ce qu'il a écrit de digne d'être lu. Avec cette règle honnête, il y aurait moins de livres et plus de goût dans le public. J'espère que la nouvelle édition qu'on a faite à Dresde sera meilleure que toutes les précédentes. Ce sera pour moi une consolation, dans le regret que j'ai d'avoir trop écrit.

J'aurais voulu supprimer beaucoup de choses qui échappent à l'esprit dans la jeunesse, et que la raison condamne dans un âge avancé. Je voudrais même pouvoir supprimer les vers contre Rousseau, qui se trouvent dans l'*Epître sur la Calomnie*, parce que je n'aime à faire des vers contre personne, que Rousseau a été malheureux, et qu'en bien des choses il a fait honneur à la littérature française ; mais il me réduisit, malgré moi, à la nécessité de répondre à ses outrages par des vérités dures. Il attaqua presque tous les gens de lettres de son temps qui avaient de la réputation ; ses satires n'étaient pas, comme celles de Boileau, des critiques de mauvais ouvrages, mais des injures personnelles et atroces. Les termes de *bélître*, de *maroufle*, de *louve*, de *chien*, déshonorent ses épîtres, dans lesquelles il ne parle que de ses querelles. Ces basses grossièretés révoltent tout lecteur honnête homme, et font voir que la jalousie rongeait son cœur du fiel le plus âcre et le plus noir. Voyez les deux volumes intitulés le *Portefeuille*. Ce n'est qu'un recueil de mauvaises pièces, dont la plupart ne sont point de Rousseau. Il n'y a que la rage de gagner quelques florins qui ait pu faire publier cette rapsodie. La comédie de l'*Hypocondre* est de lui ; et c'est apparemment pour décrier Rousseau qu'on a imprimé cette sottise. Il avait voulu, à la vérité, la faire jouer à Paris ; mais les comédiens n'ayant osé s'en charger, il n'osa jamais l'imprimer. On ne doit pas tirer de l'oubli de mauvais ouvrages que l'auteur y a condamnés.

Vous serez plus fâché de voir dans ce recueil une lettre sur la mort de La Motte, où l'on outrage la mémoire de cet académicien distingué, l'accusant des manœuvres les plus lâches, et lui reprochant jusqu'à la petite fortune que son mérite lui avait acquise. Cela indigne à la fois et contre l'auteur et contre l'éditeur.

Ceux qui ont fait imprimer le recueil des Lettres de Rousseau devaient, pour son honneur, les supprimer à jamais. Elles sont dépourvues d'esprit, et très souvent de vérité. Elles se contredisent ; il dit le pour et le contre ; il loue et il déchire les mêmes personnes ; il parle de Dieu à des gens qui lui donnent de l'argent, et il envoie des satires à Brossette, qui ne lui donne rien.

La véritable cause de sa dernière disgrâce chez le prince Eugène, puisque vous la voulez savoir, vient d'une ode intitulée *La Palinodie*, qui n'est pas assurément son meilleur ouvrage. Cette petite ode était contre un maréchal de France ministre d'Etat, qui avait été autrefois son protecteur. Ce ministre mariait alors une de ses filles au fils du maréchal de Villars. Celui-ci, informé de l'insulte que faisait Rousseau au beau-père de son fils, ne dédaigna pas de l'en faire punir, toute méprisable qu'elle était. Il en écrivit au prince Eugène, et ce prince retrancha à Rousseau la pension qu'il avait la générosité de lui faire encore, quoiqu'il crût avoir sujet d'être mécontent de lui, dans l'affaire qui fit passer le comte de Bonneval en Turquie. Madame la maréchale de Villars, dont je serais forcé d'attester le témoignage s'il en était besoin, peut dire si je ne tâchai pas d'arrêter les plaintes de M. le maréchal, et si elle-même ne m'imposa pas silence, en me disant que Rousseau ne méritait point de grâce. Voilà des faits, monsieur, et des faits authentiques. Cependant Rousseau crut toujours que j'avais engagé M. le maréchal de Villars à écrire contre lui au prince Eugène.

Si je ne fus pas la cause de sa disgrâce auprès de ce prince, je vous avoue que je fus cause, malgré moi, qu'il fut chassé de la maison de M. le duc d'Aremberg. Il prétendit, dans sa mauvaise humeur, que je l'avais accusé auprès de ce prince d'être en effet l'auteur des couplets pour lesquels il avait été banni de France. Il eut l'imprudence de faire imprimer dans un journal de du Sauzet cette imposture. Je me sentis obligé, pour toute explication, d'envoyer le journal à M. le duc d'Aremberg, qui chassa Rousseau sur ce seul exposé. Voilà, pour le dire en passant, ce qu'a produit la détestable et honteuse licence qu'on a prise trop longtemps en Hollande, d'insérer des libelles dans les journaux, et de déshonorer, par ces turpitudes, un travail littéraire imaginé en France pour avancer les progrès de l'esprit humain. Ce fut ce libelle qui rendit les dernières année de Rousseau bien malheureuses. La presse, il le faut avouer, est devenue un des fléaux de la société, et un brigandage intolérable.

Au reste, monsieur, je vous l'avouerai hardiment ; quoique je ne me fusse jamais ouvert à M. le duc d'Aremberg sur ce que je pensais des couplets infâmes et de la subornation de témoins qui attirèrent à Rousseau l'arrêt dont il fut flétri en France, cependant j'ai toujours cru qu'il était coupable. Il savait que je pensais ainsi, et c'était une des grandes sources de sa haine ; mais je ne pouvais avoir une autre opinion. J'étais instruit plus que personne ; la mère du petit malheureux qui fut séduit pour déposer contre Saurin servait chez mon père ; c'est ce que vous trouverez dans le *factum* fait en forme judiciaire par l'avocat Ducornet en faveur de Saurin. J'interrogeai cette femme, et même plusieurs années après le procès criminel : elle me dit toujours que « Dieu avait puni » son fils pour avoir fait un faux serment, et pour avoir ac- » cusé un homme innocent ; » et il faut remarquer que ce garçon ne fut condamné qu'au bannissement, en faveur de son âge et de la faiblesse de son esprit. Je n'entre point dans le détail des autres preuves ; vous devez présumer qu'il est bien difficile que deux tribunaux aient unanimement condamné un homme dont le crime n'eût pas paru avéré. Si vous voulez, après cette réflexion, songer quelle bile noire dominait Rousseau ; si vous voulez vous souvenir qu'il avait fait contre le directeur de l'Opéra, contre Berin, contre Pécourt, et d'autres, des couplets entièrement semblables à ceux pour lesquels il fut condamné ; si vous observez que tous ceux qui étaient attaqués dans ces couplets abominables étaient ses ennemis et les amis de Saurin ; votre conviction sera aussi entière que celle des juges. Enfin, quand il s'agit de flétrir ou le parlement ou Rousseau, il est clair qu'après tout ce que je viens de vous dire il n'y a pas à balancer.

C'est à cet horrible précipice que le conduisirent l'envie et la haine dont il était dévoré. Songez-y bien, monsieur ; la jalousie, quand elle est furieuse, produit plus de crimes que l'intérêt et l'ambition.

Ce qui vous a fait suspendre votre jugement, c'est la dévotion dont Rousseau voulut couvrir, sur la fin de sa vie, de si grands égarements et de si grands malheurs. Mais lorsqu'il fit un voyage clandestin à Paris dans ses derniers jours, et lorsqu'il sollicitait sa grâce, il ne put s'empêcher de faire des vers satiriques bien moins bons à la vérité que ses premiers ouvrages, mais non moins distillant l'amertume et l'injure. Que voulez-vous que je vous dise? La Brinvilliers était dévote, et allait à confesse après avoir empoisonné son père ; et elle empoisonnait son frère après la confession. Tout cela est horrible : mais après les excès où j'ai vu l'envie s'emporter, après les impostures atroces que je lui ai vu répandre, après les manœuvres que je lui ai vu faire, je ne suis plus surpris de rien à mon âge.

Adieu, monsieur. Vous trouverez dans ce paquet des let-

(1) Arckenholtz. (G. A.)

(2) Suivait le reste. Voyez la lettre à la princesse Ulrique de mai 1750. (G. A.)

tres de M. de La Rivière. Je l'ai connu autrefois : il avait un esprit aimable; mais il n'a bien écrit que contre son beau-père. C'est encore là une affaire bien odieuse du côté de Bussi-Rabutin. Le *factum* de La Rivière vaut mieux que les sept tomes de Bussi; mais il ne fallait pas imprimer ses lettres, etc.

1813. — A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 22 avril.

Voilà une plaisante idée qu'a du Molard (1) de faire jouer *Philoctète*, en grec, par des écoliers de l'Université, sur le théâtre de mon grenier! La pièce réussira sûrement, car personne ne l'entendra. Les gens qui font les cabales à Paris n'entendent point le grec.

Je vous apprendrai qu'une héroïne de votre sexe l'entendait; ce n'est pas madame Dacier que je veux dire; elle n'avait l'air ni d'être héroïne, ni d'avoir un sexe; c'est la reine Elisabeth. Elle avait traduit ce *Philoctète* de Sophocle en anglais (2).

Vous savez que le sujet de la pièce est un homme qui a mal au pied. Il faudrait prendre un goutteux pour jouer le rôle de Philoctète; le roi de Prusse serait bien votre affaire; mais, au lieu de crier *Aïe! aïe!* comme fait le héros grec, admiré en cela par M. de Fénelon, il voudrait monter à cheval et exercer les soldats de Pyrrhus. Il a actuellement la goutte bien serré. Imaginez ce qu'il a pris ; ses bottes! Son pied s'est enflé de plus belle. Dites à du Molard qu'il prenne quelque goutteux du collège de Navarre.

On commence actuellement à Dresde une seconde édition du *Siècle de Louis XIV*, et il faut la diriger ; nouvelle peine, nouveau retardement. On m'a envoyé de nouveaux mémoires de tous les côtés; j'ai eu un trésor ; ce sont deux morceaux (3) de la main de Louis XIV, bien collationnés à l'original. Il n'y a pas moyen d'abandonner son édifice quand on trouve des matériaux si précieux. On me flatte que cette édition sera bientôt achevée. J'ai une autre affaire (4) en tête, et que je vous communiquerai à la première occasion.

1814. — A M. FORMEY.

Je m'attendais à des *Remarques* (5) plus historiques, plus instructives, plus dignes d'un philosophe. Beausobre ne réussit pas si bien avec Jésus qu'avec Manès.

Si vous avez quelque histoire des papes, où l'on trouve leur naissance, faites-moi le plaisir de me l'envoyer; je serai bien aise de voir combien de pauvres diables sont devenus vice-dieu. *Te amplector.*

1815. — A M. VANNUCCHI.

Potsdam, le 25 avril.

Dans le temps précisément que l'astre bienfaisant, distributeur du jour (6), commence à reprendre quelque peu de vigueur, même dans ce climat glacé, je reçois de M. le baron Drummond (7) votre lettre jointe à divers ouvrages philosophiques et poétiques. J'ai lu avec avidité tant les uns que les autres, et toujours avec le plus grand transport.

Vous écrivez avec une profondeur et une finesse de génie surprenantes. On trouve partout la plus grande clarté, et vos principes sont portés à l'évidence géométrique, qui n'est propre qu'aux grands hommes. Je ne m'arrête point à parler de vos poésies, car en ce genre vous êtes inimitable; le seul Tasse peut se mettre en parallèle avec vous. J'assurerai, sans flatterie, que vos pièces littéraires seront autant de précieux monuments pour les siècles à venir.

Le roi philosophe, avec qui j'ai l'honneur de vivre, et qui a lu aussi vos ouvrages, en porte le même jugement que moi, et m'ordonne de vous féliciter en son nom sur cet objet.

Ne soyez pas si paresseux à donner de vos nouvelles à un homme qui vous respecte et vous estime, et qui sera durant toute sa vie, avec le plus vif attachement, etc.

(1) Il collabora avec Voltaire à la dissertation sur *Oreste*. Voyez tome III. (G. A.)
(2) Ou plutôt en latin. (G. A.)
(3) Voyez le chapitre XXVIII du *Siècle*. (G. A.)
(4) *Amélie*, ou le *Duc de Foix*. (G. A.)
(5) *Remarques critiques sur le Nouveau-Testament*, par Beausobre. (G. A.)
(6) L'original de cette lettre doit être en italien. (G. A.)
(7) Brigadier des armées du roi de France, nommé dans le chapitre XXV du *Siècle*. (G. A.)

1816. — A M. DE FORMONT.

A Potsdam, le 28 avril.

On croirait presque que je suis laborieux, mon cher Formont, en voyant l'énorme fatras dont j'ai inondé mes contemporains; mais je me trouve le plus paresseux des hommes, puisque j'ai tardé si longtemps à vous écrire et à vous instruire des raisons qui m'ont empêché de vous envoyer, à vous et à madame du Deffand, ce *Siècle de Louis XIV*. J'y ai trouvé, quand je l'ai relu, une quantité de péchés d'omission et de commission qui m'a effrayé. Cette première édition n'est qu'un essai encore informe. Le fruit que j'en retire, c'est de recevoir de tous côtés des remarques, des instructions, de la part des Français et de quelques étrangers, qui m'aideront à faire une bonne histoire. Je n'aurais jamais obtenu ces secours, si je n'avais pas donné mon ouvrage. Les mêmes personnes qui m'ont refusé longtemps des instructions, quand je travaillais, m'envoient à présent des critiques le plus volontiers du monde. Il faut tirer parti de tout. Je fais une nouvelle édition qui sera plus ample d'un quart, et plus curieuse de moitié; et je tâcherai d'empêcher, autant qu'il sera en moi, que la première édition, qui est trop fautive, n'entre en France. J'ai bien peur, mon cher ami, que ma lettre ne vous trouve point à Paris. Voilà madame du Deffand en Bourgogne; vous avez tout l'air d'être en Normandie. Votre parent, M. Le Bailli, fait son chemin de bonne heure, comme je vous l'avais dit. Le voilà ministre accrédité, en attendant que M. le chevalier de La Touche (1) arrive; et il ira probablement de cour en cour mener une vie douce, au nom du roi son maître. Mais je le défie d'en mener une plus douce et plus tranquille que la vôtre; je dirai encore, si on veut, la mienne; car je vous assure qu'étant auprès d'un grand roi, il s'en faut beaucoup que je sois à la cour. Je n'ai jamais vécu dans une si profonde retraite. Ce serait bien là l'occasion de faire encore des vers; mais j'en ai trop fait. Il faut savoir se retirer à propos, et imposer silence à l'imagination, pour s'occuper un peu de la raison. Je m'occupe avec les ouvrages des autres, après en avoir assez donné. Je fais comme vous; je lis, je réfléchis, et j'attrape le bout de la journée. J'avoue qu'il serait doux de finir cette journée entre vous et madame du Deffand; c'est une espérance à laquelle je ne renonce point. Si ma lettre vous trouve encore tous deux à Paris, je vous supplie de lui dire qu'elle est à la tête du petit nombre des personnes que je regrette, et pour qui je ferai le voyage de Paris. Je lui souhaite un estomac, ce principe de tous les biens. Adieu, mon très cher Formont; faites quelquefois commémoration d'un homme qui vous aimera toute sa vie.

1817. — A M. DE LA CONDAMINE.

A Potsdam, le 29 avril.

Eh! morbleu, c'est dans le pourpris
Du brillant palais de la lune,
Non dans le benoît paradis,
Qu'un honnête homme fait fortune.

Du moins, c'est ce que dit l'Arioste, l'un des meilleurs théologiens que nous ayons. Est-ce qu'il y avait *pays* au lieu de *pourpris* dans ma lettre (2)? Eh bien ! il n'y a pas grand mal. Le conseiller aulique Francheville, mon éditeur, en a fait bien d'autres, et moi aussi; mais, mon cher cosmopolite, ne me croyez pas assez ignare pour ne pas savoir où est Carthagène; j'y envoie tous les ans plus d'un vaisseau, ou du moins je suis au nombre de ceux qui y en envoient, et je vous jure qu'il vaut mieux avoir ses facteurs dans ce pays-là que d'y aller. Mais, quoique M. de Pointis eût pris Carthagène (3) en deçà de la ligne, cela n'empêche pas que nous n'ayons été fort souvent nous égorger au delà.

Je vous suis sensiblement obligé de vos remarques; mais il y a bien plus de fautes que vous n'en avez observé. J'ai bien fait des péchés d'omission et de commission. Voilà pourquoi je voudrais que la première édition, qui n'est qu'un essai très informe, n'entrât point en France. Jugez dans quelles erreurs sont tombés les La Martinière, les Reboulet, et les *tutti quanti*, puisque moi, presque témoin oculaire, je me suis trompé si souvent. Ce n'est pas au moins sur le maréchal de La Feuillade. Je tiens l'anecdote de lui-même; mais je ne devais pas en parler. La seconde édition vaudra mieux, et surtout le *Catalogue des écrivains*, qui, beaucoup plus complet et beaucoup plus approfondi, pourra vous amuser. Je

(1) Successeur de Tyrconnell. (G. A.)
(2) Voyez la lettre du 3 avril. (G. A.)
(3) En 1697. Voyez le chapitre XVI du *Siècle*. (G. A.)

l'avais dicté pour grossir le second tome, qui était trop mince; mais je le compose à présent pour le rendre utile.

Puisque vous avez commencé, mon cher La Condamine, à me faire des observations, vous voilà engagé d'honneur à continuer. Avertissez-moi de tout, je vous en supplie; je sais fort bien qu'il n'y a point d'esclaves à la place Vendôme, et je ne sais comment on y en trouve (1) dans l'édition de mon conseiller aulique. Il y a plus d'une bévue pareille. Je vous dirai : *Et ignorantias meas ne memineris.* Votre livre, qui vous doit faire beaucoup d'honneur, n'a pas besoin de pareils secours. Je souhaite que vous en tiriez autant d'avantage que de gloire; je ne suis pas surpris de ce que vous me dites, et je ne suis surpris de rien. Soyez-le si je ne conserve pas toujours pour vous la plus parfaite esti plus tendre amitié.

1818. — A M. DARGET.

A Potsdam, le 29 avril 1752.

Les mondains oublient volontiers les moines. Vous êtes dans les plaisirs, mon cher Darget, à Paris, à Plaisance, à Versailles. *Lontano dagli occhi, lontano dal cuore* (2)! Vous voilà comme une jeune religieuse qui a sauté les murs, et qui cherche un amant, tandis que les sœurs professes restent au chœur et prient Dieu pour elle. Je ne vous dirai pas: *Omitte mirari beatæ fumum et opes strepitumque Romæ* (3); je vous dirai au contraire: *Carpe diem*, jouissez. Je ne doute pas que vous n'ayez retrouvé dans M. Duverney (4) la solide amitié qu'il a toujours eue pour vous, et que vous n'en goûtiez tous les fruits. Vous voilà dans le sein de votre famille qui vous aime; mais n'oubliez pas que vous êtes aussi aimé ailleurs. J'ai répondu exactement à votre lettre de Strasbourg. J'ai adressé ma lettre chez M. du Marsin, rue Française, près de la Comédie-Italienne. Je serais bien surpris et bien affligé si vous ne l'aviez pas reçue. M. de Federsdorf vient de me rembourser cette bagatelle pour laquelle vous m'aviez donné une assignation sur lui. Notre vie est toujours la même. Vous nous retrouverez tels que vous nous avez laissés, dans la tranquillité, dans la paix, dans l'union, dans l'uniformité. Le couvent (5) est toujours sous la bénédiction du Seigneur: mais comptez que de tous les moines, le plus chétif, qui est moi, est celui qui vous aime davantage, et qui désire le plus véritablement votre bonheur. Songez à votre vessie et à votre bien-être. Nous chanterons un *Te Deum* à votre retour. Pour moi, j'en chanterai toujours un à basse note et du fond du cœur, quand je vous croirai aussi heureux que vous méritez de l'être.

Je m'occupe à une seconde édition du *Siècle de Louis XIV* beaucoup plus ample et plus curieuse que la précédente, et purgée de toutes les fautes qui défigurent celle que je voudrais bien qui n'entrât pas dans Paris. *Hesternus error, hodiernus magister.* Adieu, mon cher ami : divertissez-vous, mais ne m'oubliez pas tout à fait.

1819. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, le 3 mai.

Mon cher et respectable ami, il faut que je passe mon temps à corriger mes ouvrages et moi, et que je prévienne les années de décadence où l'on ne fait plus que languir avec tous ses défauts. Les Céthégus et les Lentulus sont des comparses qui m'ont toujours déplu, et j'ai bien de la peine avec le reste ; j'en ai avec *Adélaïde*, avec *Zulime*, et surtout avec *Louis XIV*. Je quête des critiques dans toute l'Europe. Je vous assure que j'ai déjà une bonne provision de faits singuliers et intéressants ; mais j'attends mes plus grands secours de M. le maréchal de Noailles. Je vous prie d'engager M. de Foncemagne à accélérer les bontés que M. de Noailles m'a promises (6); mais je voudrais que M. de Foncemagne ne s'en tînt pas là ; je voudrais qu'il voulût bien employer quelques heures de son loisir à perfectionner ce *Siècle de Louis XIV*, ce siècle de la vraie littérature, qui doit lui être plus cher qu'à un autre. Quelques observations de sa part me feraient grand bien. Je les mérite par mon estime pour lui, et par mon amour pour la vérité. Je prépare une nouvelle édition; mais j'ai bien peur que ma nièce n'ait point encore envoyé à M. le maréchal de Noailles l'exemplaire sur lequel il devait avoir la bonté de faire des remarques. Si malheureusement madame Denis n'avait plus d'exemplaires, je vous supplie de lui prêter le vôtre pour cette bonne œuvre; je vous paierai avec usure. Mais je vous ai, je crois, déjà mandé que j'avais supplié M. de Malesherbes de ne laisser entrer en France aucun ballot de la première édition, et d'empêcher qu'on en fît une nouvelle sur un modèle si vicieux. Je vous le dis encore, mon cher ange, ce n'est là qu'un essai informe, et je ne ferai certainement mon voyage de Paris que quand je serai parvenu à donner un ouvrage plus digne du monarque et de la nation qui en sont l'objet. Si on avait laissé à M. le maréchal de Noailles son exemplaire, que M. de Richelieu a repris, si on n'avait pas préféré le vain plaisir d'avoir un livre rare à celui de procurer les instructions nécessaires pour rendre ce livre meilleur, la meilleure édition serait déjà bien avancée. Il faudrait que tout bon Français contribuât à la perfection d'un tel ouvrage.

Vous me parlez, mon cher ange, de cette *Histoire générale* (1); on m'a volé la partie historique de tout le seizième siècle et du commencement du dix-septième, avec l'histoire entière des arts. Je m'étais donné la peine de traduire des morceaux de Petrarque et du Dante, et jusqu'à des poëtes arabes que je n'entends point; toutes mes peines ont été perdues. Le *Siècle de Louis XIV* devait se renouer à cette *Histoire générale;* c'est une perte que je ne réparerai jamais. Il y a grande apparence que ce malheureux valet de chambre (2) qu'on séduisit pour avoir tous mes manuscrits avait aussi volé celui que je regrette, et qu'il le brûla quand ma nièce eut la bonté d'exiger de lui le sacrifice de tout ce qu'il avait copié. En un mot, le manuscrit est perdu. Je voudrais qu'on eût perdu de même bien des choses dont on a grossi le recueil de mes *OEuvres;* mais c'est encore un mal sans remède.

Je me flatte que la pièce (3) que madame Denis va donner ne sera point un mal, que ce sera au contraire un bien qu'elle mettra dans la famille pour réparer les prodigalités de son oncle. Je me souviens d'avoir vu dans cette pièce des scènes très jolies; je ne doute pas qu'elle n'ait conduit cet ouvrage à sa perfection. Je ne lui voudrais pas de ces succès passagers dont on doit une partie à l'indulgence de la nation. Je ne sais si je me trompe, mais il semble qu'il y avait dans cette comédie telle scène qui valait mieux que toute la pièce de *Cénie* (4). Ces scènes ne suffisent pas sans doute. Elle aura travaillé le tout avec soin ; elle a acquis tous les jours plus de connaissance du théâtre ; et ses amis, à la tête desquels vous êtes, ne lui laisseront pas hasarder une pièce dont le succès soit douteux. Il y a une certaine dignité attachée à l'état de femme, qu'il ne faut pas avilir. Une femme d'esprit, dont on ambitionne les suffrages, joue un beau rôle ; elle est bien dégradée quand elle se fait auteur comique, et qu'elle ne réussit pas. Un grand succès me comblerait de la plus grande joie ; il me ferait cent fois plus de plaisir que celui de *Mérope*. Un succès ordinaire me consolerait, un mauvais me mettrait au désespoir.

Nous parlerons une autre fois de *Rome sauvée*, d'*Adélaïde*, de *Zulime;* c'est à présent la *Coquette punie* qui va me donner des battements de cœur. Que faites-vous cet été, mes chers anges? j'ai peur qu'il n'y ait quelque voyage de Lyon. Je voudrais que vous vous bornassiez à celui du bois de Boulogne, et y causer avec vous ; mais il faut la permission de *Louis XIV*. J'ai deux grands rois qui me retiennent; je ne peux à présent abandonner ni l'un ni l'autre. Je sens quel crime je commets contre l'amitié, en vous préférant deux rois; mais, quand on s'est imposé des devoirs, on est forcé de les remplir. J'espère vous embrasser avant la fin de l'année, et je vous aimerai bien tendrement toute ma vie. Mes respects à tous les anges.

1820. — A M. FORMEY.

Potsdam.

J'attendrai ici, monsieur, où je me trouve très bien, les ouvrages sublimes (5) que vous voulez bien m'annoncer. Ce ne sont pas là des ouvrages de plagiat comme la *Henriade*, *Alzire*, *Brutus*, et *Catilina*. Je ne doute pas qu'on ne prodigue dans les journaux pleins d'*impartialité* (6) et de goût les plus justes éloges à ces divins recueils qui passeront à la dernière postérité.

(1) Voyez le chapitre XXVIII du *Siècle.* (G. A.)
(2) « Éloigné des yeux, ou l'est du cœur. » (K.)
(3) HORACE, liv. III, od. XXIX. (G. A.)
(4) Pâris-Duverney. (G. A.)
(5) Sans-Souci. (G. A.)
(6) Il s'agit des deux morceaux de la main de Louis XIV. (G. A.)

(1) L'*Essai sur les mœurs.* (G. A.)
(2) Longchamp. (G. A.)
(3) La *Coquette punie.* (G. A.)
(4) Comédie en prose de madame de Graffigny. (G. A.)
(5) *Essai sur la nécessité et les moyens de plaire*, que Formey avait reçu de Moncrif pour être remis à Voltaire. (G. A.)
(6) Pour comprendre ce début, voyez la lettre suivante. (G. A.)

Je ne sais ce que c'est que cette Histoire des progrès, ou de la décadence, ou de l'impertinence de l'esprit humain. J'avais, pour mon instruction particulière, fait une *Histoire universelle depuis Charlemagne;* on en a imprimé des fragments dans des feuilles hebdomadaires ou dans des *Mercures;* on m'a volé tout ce qui regarde les arts et les sciences, et la partie historique depuis François Ier jusqu'au siècle de Louis XIV, qui terminait ce tableau; c'est tout ce que je sais. Il y a deux ans que mon manuscrit est volé. Si vous avez quelque nouvelle de cet ouvrage, que vous dites annoncé depuis peu, vous me ferez plaisir, monsieur, de m'en instruire, et je prendrai les mesures que je pourrai pour rattraper mon manuscrit, si cependant cela en vaut la peine.

Vanitas vanitatum! Tous ces recueils assommants de mémoires assommants pour l'esprits humain, d'histoires des sciences, de projets pour les arts, de compilations, de discours vagues, d'hypothèses absurdes, de disputes dignes des Petites-Maisons, tout cela tombe dans le gouffre de l'oubli; il n'y a que les ouvrages de génie qui restent. L'*Orlando furioso* a enterré plus de dix mille volumes de scolastique; aussi je lis l'Arioste, et point du tout Scot, saint Thomas, etc., etc. Portez-vous bien; il n'y a que cela de bon. *Tuus sum; tua non tueor, quia nihil tueor; sed tibi addictus ero.*

1821. — A M. FORMEY.

Potsdam.

Vous aviez si bien orthographié, monsieur, ou j'avais si mal lu, que j'avais lu dans votre lettre M. de Mouhi au lieu de Mongri (1); ce sont deux personnes fort différentes.

Le *manet alta mente repostum* (2) me conviendrait mal. Je vous dirai ingénument le fait. On me montra avant-hier un passage extrait de votre *Bibliothèque impartiale*, où vous dites que je suis un *plagiaire*, quoique vous m'ayez dit et écrit que vous n'avez jamais rien imprimé contre moi. Vous dites dans ce passage que, dans la *Henriade*, j'ai pillé un certain poëme de *Clovis* d'un nommé Saint-Didier. Ceux qui savent que ce poëme de Saint-Didier existe, savent aussi qu'il fut fait plusieurs années après la *Henriade*. Vous voyez, monsieur, que vous auriez quelque réparation à me faire, aussi bien qu'au public et à la vérité, et que j'aurais quelque droit de me plaindre d'un outrage que j'ai si peu mérité, et que ma conduite envers vous ne me faisait pas attendre. J'ignore en quel endroit est le passage où vous m'avez outragé; tout ce que je sais, c'est que je l'ai vu avant-hier au matin, et qu'il ne tiendra qu'à vous que je l'oublie pour jamais.

1822. — AU MÊME.

Potsdam, le 12 mai.

Si vous avez quatre jours à vivre, j'en ai deux, et il faut passer ces deux jours doucement. Si vous êtes philosophe, je tâche de l'être; voilà d'où je pars, monsieur, pour achever notre petit éclaircissement. Je vous jure que La Mettrie ne m'avait jamais dit que vous m'eussiez attaqué dans votre *Bibliothèque impartiale;* il m'avait dit seulement, en général, que vous aviez dit beaucoup de mal de moi; à quoi j'avais répondu que vous ne me connaissiez pas, et que, quand vous me connaîtriez, vous n'en diriez plus. Dieu veuille avoir son âme! Je vous avouerai encore, pour le repos de la mienne, que la conversation étant tombée, ces jours-ci, sur l'amitié dont les gens de lettres doivent donner l'exemple, je me vantai d'avoir la vôtre; et, pour rabaisser mon caquet, on me montra l'extrait d'un passage de votre *Bibliothèque impartiale*, où il était dit peu *impartialement* que je n'étais qu'un *plagiaire*, et que j'avais volé le *Clovis* de Saint-Didier, c'est-à-dire volé sur l'autel, et volé les pauvres, ce qui est le plus grand des péchés. Apparemment qu'on avait avec charité enflé ce passage. Je fus un peu confondu, et je me contentai de prouver que le grand Saint-Didier n'a écrit qu'après moi, et qu'ainsi, s'il y a un gueux de volé, c'était moi-même.

Je poursuis ma confession, en vous disant qu'ayant été honnêtement raillé sur la vanité que j'avais de compter sur vos bonnes grâces, recevant dans le même temps une lettre de vous, avec l'annonce de la *Nécessité de plaire*, de Moncrif, je ne pus m'empêcher de vous glisser un petit mot sur le malheur que j'avais de vous avoir déplu. J'ai surtout, en qualité d'historien, insisté sur la chronologie du *Clovis* de Saint-Didier; voilà à quoi se réduit cette bagatelle. Il est bon de s'entendre; c'est principalement faute de s'éclaircir qu'il y a tant de querelles; je vous jure, avec la même sincérité, que je n'ai pas le moindre levain dans le cœur sur tout cela, et

(1) Formey a qualifié de *tour de passe-passe* le retour que Voltaire fait ici. (G. A.)

(2) Virgile, *Énéide*, I. (G. A.)

que j'aurais honte de moi-même, si j'étais ulcéré, encore plus si j'avais la moindre pensée de vous nuire; car soyez très sûr que je vous pardonne, que je vous estime, et que je vous aime.

Les pirates qui ont imprimé la plaisanterie du *Micromégas*, avec l'histoire très sérieuse depuis Charlemagne (1), auraient bien dû me consulter; ils n'auraient pas imprimé des fragments tronqués dont on a retranché tout ce qui regarde les papes et les moines. Voilà ce que j'ai sur le cœur.

Natales grate numeras; ignoscis amicis. (Hor., liv. II, ep. II.

1823. — A MADAME DENIS.

Potsdam, le 22 mai.

Je vous écris par le jeune Beausobre, ma chère enfant, comme on écrit d'Amérique quand il part des vaisseaux pour l'Europe. Logez-le chez moi le mieux que vous pourrez. Je vous réponds que je ne pourrai, ou je viendrai cette année de mon voyage de long cours.

J'ai enfin permis aux éditeurs de mes *Œuvres*, bonnes ou mauvaises, d'imprimer, au-devant de leur recueil, cette *Lettre* (2) où je ne réponds (comme je le dois) qu'en me moquant de toute cette canaille des greniers de la littérature. On ne peut guère fermer la gueule à ces roquets-là, parce qu'ils jappent pour gagner un écu. Ils ont plus aboyé contre *Louis XIV* que contre son historien. Il faut les laisser faire. Les poëtes et les écrivains du quatrième étage se vengent de leur misère et de leur honte en clabaudant contre ceux qu'ils croient heureux et célèbres. Quand je ferais afficher que je ne suis point heureux, cela ne les apaiserait pas encore.

Depuis l'abbé Desfontaines, à qui je sauvai la vie, jusqu'à des gredins à qui j'ai fait l'aumône, tous ont écrit contre moi des volumes d'injures; ils ont imprimé ma Vie; elle ressemble aux *Amours du révérend P. de La Chaise*, confesseur de Louis XIV. Ces beaux libelles sont vendus aux foires d'Allemagne, et les beaux esprits du Nord en ornent leurs bibliothèques. La calomnie passe les monts et les mers. Le même jésuite contre lequel les jansénistes auront écrit sur la grâce et sur les lettres de cachet, trouve à Pékin et à Macao des dominicains qu'il faut combattre. *Qui plume a, guerre a.* Ce monde est un vaste temple dédié à la Discorde.

Notre Académie de Berlin est une chapelle tout à fait sous la protection de cette divinité. Maupertuis vient d'y faire un petit coup de tyrannie qui n'est pas d'un philosophe. Il a fait, de son autorité privée, déclarer faussaire, dans une assemblée de l'Académie, un de ses membres, nommé Kœnig, grand géomètre, bibliothécaire de madame la princesse d'Orange, et professeur en droit public à La Haye. Ce Kœnig est un homme de mérite, un brave Suisse, qui est très incapable d'être faussaire. J'ai vécu pendant près de deux ans avec lui, chez feu madame la marquise du Châtelet, qu'il initia aux mystères de la secte leibnitzienne. Il ne sera pas homme à souffrir un pareil affront (3).

Je ne suis pas encore bien informé des détails de ce commencement de guerre. Je ne sors point de Potsdam. Maupertuis est à Berlin, malade, pour avoir bu un peu trop d'eau-de-vie, que les gens de son pays ne haïssent pas. Il me porte cependant tous les coups fourrés qu'il peut, et j'ai peur qu'il ne me fasse plus de tort qu'à Kœnig. Un faux rapport, un mot jeté à propos, qui circule, qui va à l'oreille du roi, et qui reste dans son cœur, est une arme contre laquelle il n'y a souvent point de bouclier. D'Argens n'avait pas si mal fait d'aller au bord de la Méditerranée; je ferai encore bien mieux d'aller au bord de la Seine.

1824. — A M. DARGET.

A Berlin, 23 mai 1750.

Mon cher Darget, je respecte les médecins, je rêve la médecine, en qualité de vieux malade; mais je ne suis pas peu surpris que vos Esculapes prennent pour du scorbut des maux de vessie. Cette vessie n'a pas plus de rapport avec le scorbut qu'avec la goutte. Chaque maladie a son département. La migraine attaque la tête; la goutte, les pieds et les mains; la v... s'adresse à la lymphe, et ensuite aux os; le scorbut gonfle les gencives, déboîte les articles, fait tomber les dents; j'en parle par une funeste expérience, moi qui ai perdu tou-

(1) Le roman de *Micromégas* (voyez tome VI) parut avec un fragment de l'*Essai sur les mœurs*, comprenant l'histoire des croisades. (G. A.)

(2) Voyez la lettre du 15 avril à un membre de l'Académie de Berlin. (G. A.)

(3) Voilà le premier mot de Voltaire sur l'affaire Kœnig, qui sera cause de sa rupture prochaine avec Frédéric. (G. A.)

tes les miennes par cette peste cruelle. Dieu vous préserve, mon cher ami, des atteintes d'un mal si affreux! Croyez que vos belles dents sont un excellent témoignage contre le sentiment de M. Ma loin. Heureux les malades qui vont de Plaisance à Bellevue, et qui entendent les sirènes de ce beau rivage! Je vois bien que vous ne reviendrez pas sitôt dans notre couvent. Vous y trouverez le jardin du comte de Rothembourg vendu à madame Daun, la belle maison de d'Argens à M. Ekel, deux belles pièces de gazon dans la cour du château. Voilà ce qui s'appelle de grandes nouvelles; voilà les révolutions de Potsdam.

La douceur uniforme de notre vie n'a pas de plus grands objets à vous présenter. J'ai trouvé mon maître aux échecs dans le marquis de Varenne; mon maître en éloquence abondante dans le marquis d'Argens, et mon maître en tout dans le roi. Maupertuis se rétablit difficilement, et va reprendre l'air natal. Pour moi, je suis trop malade pour voyager. Je suis tout accoutumé à mes souffrances; et j'aime autant mourir à Potsdam qu'ailleurs.

. . . . Quod petis est hic.
Est Ulubris animus si te non deficit æquus. (Hor., liv. I, ep. xi.)

Vous ne me dites rien de M. Duverney; je ne doute pas, mon cher ami, que vous ne l'ayez retrouvé avec la même santé, la même amitié pour vous, prenant toujours à vous le même intérêt. Je vous ai prié, et je vous prie encore de lui faire mes compliments, aussi bien qu'à M. le marquis de Valori. Adieu; goûtez les charmes brillants de Paris, et n'oubliez pas les plaisirs tranquilles de Potsdam.

Il n'est point du tout question ici de l'abbé de Prades (1).

1825. — A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

Au château de Potsdam, le 25 mai.

Vous souvenez-vous encore de moi, mon cher confrère? Voici un jeune homme que le roi de Prusse fait voyager pour étudier Cicéron et Démosthène. A qui dois-je mieux l'adresser qu'à vous? C'est le fils d'un homme illustre dans la littérature, de M. de Beausobre, philosophe, quoique ministre protestant, auteur de l'excellente *Histoire du Manichéisme*, et le plus tolérant de tous les chrétiens. Le roi de Prusse, qui avait de l'estime pour ce savant homme, daigne servir de père au fils qu'il a laissé, et à qui il n'a rien laissé. Je le loge chez moi, à Paris; c'est un devoir que m'impose la reconnaissance que je dois à un roi qui fait plus pour moi qu'aucun monarque n'a jamais fait pour aucun homme de lettres. Je n'ai ici d'autre chagrin que celui de n'avoir pas besoin des honneurs et des bienfaits dont le roi me comble. Vous voyez que mes peines sont légères. Voilà comme il faut sortir de France, et non pas comme votre ami Rousseau. Si vous pouvez rendre quelque service au jeune M. de Beausobre, en grec, en latin, ou en français, vous obligerez votre véritable serviteur, qui vous aimera toujours.

1826. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, le 3 juin.

Mon cher ange, me voilà plus que jamais dans l'histrionage. J'envoie *Amélie* à Paris, et je reçois la *Coquette punie*. Cette coquette me tient bien plus au cœur que l'autre. Je sens qu'on aime mieux quelquefois son petit-fils que son propre enfant. Je n'ose donner de conseil à ma nièce, que je regarde comme ma fille; je crains de la priver d'un succès, et d'affliger sa passion, si je lui conseille de ne pas donner un ouvrage sur lequel elle est piquée, et qui lui a tant coûté. Je crains encore plus de l'exposer à une chute ou à une réception froide, qui vaut une chute. Je ne sais point d'ailleurs quel est le goût de Paris, où tout est mode. Je me vois dans la nécessité de suspendre mon jugement. Peut-être j'entrevois ce qu'on pourrait faire pour rendre cet ouvrage soutenu, attachant, et comique; mais peut-être aussi que j'entrevois mal. D'ailleurs on ne fait point passer ses propres idées dans une autre tête. On part d'un principe; l'auteur est parti d'un autre auquel il se tient. De grands changements coûtent beaucoup, de petits servent à peu de chose; ainsi je me vois tout aussi embarrassé dans ma critique que dans le conseil qu'on me demande pour donner la pièce ou ne la donner pas. Tout ce que je sais, c'est que des pièces qui ne valent pas une tirade de celle-ci ont eu de grands succès; et cela même ne prouve rien encore. Un détestable ouvrage peut réussir, un bien moins mauvais peut tomber; la décision d'un procès et le gain d'une bataille ne sont pas plus incertains. Il n'y a pas grand mal qu'un vieux soldat comme moi soit battu; mais je ne voudrais pas que ma nièce se fît battre.

Je lui ai adressé, non pas *Adélaïde*, non pas le *Duc d'Alençon*, mais *Amélie;* et pourquoi *Amélie?* pourquoi des maires du palais, au lieu de Charles VII, et des Maures au lieu d'Anglais? *Il costume*, mon cher ange, *il costume lo vuole cosi*. On s'est assez révolté qu'un prince du sang ait voulu assassiner son frère pour une fille, et que j'aie donné un frère à ce prince qui n'en avait pas. L'histoire de Charles VII est trop connue. Jamais on ne se prêterait à une aventure si contraire aux faits et si éloignée de nos mœurs; on pensera comme on a pensé, et on dira :

. . . . Incredulus odi. (Hor., *de Art. poet.*)

Peut-on combattre l'expérience? ce serait s'aveugler pour se jeter dans le précipice. Mais comment faire pour donner cet ouvrage? comme on voudra, comme on pourra; surtout n'en point parler. La grande affaire est que l'ouvrage soit bon et bien joué; le reste est très indifférent. Mon cher ange, j'irai plutôt vous trouver à Lyon que de vous faire retourner de Lyon à Paris. Vous pénétrez mon cœur; mais à présent il n'y a ni Lyon ni Paris pour moi; il n'y a que Potsdam; c'est le rendez-vous de mes troupes; c'est de là que je dirige la nouvelle édition qu'on fait du *Siècle;* édition que je ne peux abandonner, et qui seule peut faire oublier les trois malheureuses éditions qui viennent de paraître, en trois mois de temps, dans le pays étranger. Ces trois-là sont assez bonnes pour le reste de l'Europe, mais non pour la France. Je me suis trompé sur trop de faits, j'ai trop fait de péchés d'omission et de commission. Ma nouvelle édition est ma pénitence; il faut me la laisser faire. Je prends les eaux, je me baigne, je me meurs, et tout cela veut qu'on soit sédentaire. Comment va l'Iphigénie-Héraclide? la Dumesnil est-elle guérie de son coup de pincette? On dit que Grandval est devenu grand buveur et mauvais acteur, et que la Dumesnil aime passionnément le vin et Grandval. L'un l'enivre, l'autre la bat; ses passions sont malheureuses.

A propos, faudra-t-il que j'envoie un billet de confession au curé de Saint-Roch (1). Mon cher ange, notre curé de Potsdam c'est le roi; il y a plaisir à mourir là. Il y a deux ans que je n'ai aperçu de prêtres; ils n'entrent jamais dans le château. Pauvres gens du Midi! apprenez à vivre. Pourquoi faut-il qu'il n'y ait de raison que dans le Nord!

Tous mes anges, je baise le bout de vos ailes.

1827. — AU RÉDACTEUR DE LA *BIBLIOTHÈQUE IMPARTIALE* (2).

Potsdam, le 5 juin 1752.

Monsieur, on vient d'imprimer, je ne sais où, sous le titre de Londres, un certain *Micromégas* (3) : passe que cette ancienne plaisanterie amuse qui voudra s'en amuser; mais on y a ajouté une *Histoire des Croisades*, et puis un *Plan de l'histoire de l'esprit humain*. Celui qui a imprimé ces rognures n'a pas apparemment grande part aux progrès que l'esprit humain a faits. Premièrement, les fautes d'impression sont sans nombre, et le sens est altéré à chaque page. Secondement, il y a plusieurs chapitres d'oubliés. Troisièmement, comment l'éditeur ne s'est-il pas aperçu que tout cela était le commencement d'une *Histoire universelle depuis Charlemagne*, et que le morceau des *Croisades* entrait nécessairement dans cette histoire?

Il y a quinze ans que je formai ce plan d'histoire pour ma propre instruction, moins dans l'intention de me faire une chronologie, que de suivre l'esprit de chaque siècle. Je me proposais de m'instruire des mœurs des hommes, plutôt que des naissances, des mariages, et des pompes funèbres des rois. Le *Siècle de Louis XIV* terminait l'ouvrage. J'ai perdu dans mes voyages tout ce qui regarde l'histoire générale depuis Philippe second et ses contemporains jusqu'à Louis XV, et toute la partie qui concernait le progrès des arts depuis Charlemagne et Aaron Raschild; c'est surtout cette partie que je regrette. L'histoire moderne est assez connue; mais j'avais traduit en vers avec soin de grands passages du poëte persan Sadi, du Dante, de Pétrarque; et j'avais fait beaucoup de recherches assez curieuses dont je regrette beaucoup la perte. Vous me direz : Est-ce que vous entendez le persan pour traduire Sadi? Je vous jure, monsieur, que

(1) Darget le croyait sans doute arrivé déjà à Berlin. (G. A.)

(1) Voyez, sur les billets de confession, le chapitre xxxvi du *Précis du Siècle de Louis XV*. La maison de Voltaire, à Paris, était sur la paroisse Saint-Roch. (G. A.)

(2) Formey. (G. A.)

(3) Voyez la lettre à Formey du 12 mai. (G. A.)

je n'entends pas un mot de persan; mais j'ai traduit Sadi, comme La Motte avait traduit Homère.

Comme je n'ai jamais compté surcharger le public de cette histoire universelle, je la gardais dans mon cabinet. Les auteurs du *Mercure de France* me prièrent de leur en donner des morceaux pour figurer dans leur journal. Je leur abandonnai quelques chapitres dont les examinateurs retranchèrent pieusement tout ce qui regardait l'Eglise et les papes; apparemment que ces examinateurs voulurent avoir des bénéfices en cour de Rome. Pour moi, qui suis très content de mes bénéfices en cour de Prusse, j'ai été un peu plus hardi que messieurs du *Mercure*. Enfin ils ont imprimé pièce à pièce beaucoup de morceaux tronqués de cette histoire. Un éditeur inconnu vient de les rassembler. Il aurait mieux fait de me demander mon avis; mais c'est ce qu'on ne fait jamais. On vous imprime sans vous consulter; et on se sert de votre nom pour gagner un peu d'argent, en vous ôtant un peu de réputation. On se presse, par exemple, de faire de nouvelles éditions du *Siècle de Louis XIV*, et de le traduire sans me demander si je n'ai rien à corriger, à ajouter. Je suis bien aise d'avertir que j'ai été obligé de corriger et d'augmenter beaucoup. J'avais apporté, à la vérité, à Potsdam de fort bons mémoires que j'avais amassés à Paris pendant vingt ans: mais j'en ai reçu de nouveaux depuis que l'ouvrage est public. Je m'étais trompé d'ailleurs sur quelques faits. Je n'étais pas entré dans d'assez grands détails dans le *Catalogue raisonné* des gens de lettres et des artistes. J'avais omis plus de quarante articles; je n'avais pas pensé à faire une liste raisonnée des généraux: enfin l'ouvrage est augmenté du tiers. Il ne faut jamais regarder la première édition d'une telle histoire que comme un essai. Voici ce qui arrive; le fils, le petit-fils d'un ambassadeur, d'un général, lisent votre livre. Ils vont consulter les mémoires manuscrits de leur grand-père; ils y trouvent des particularités intéressantes, ils vous en font part; et vous n'auriez jamais connu ces anecdotes si vous n'aviez donné un essai qui se fait lire, et qui invite ceux qui sont instruits à vous donner des lumières. J'en ai reçu beaucoup, et j'en fais usage dans la seconde édition que je fais imprimer. Voilà, monsieur, ce qu'il est bon de faire connaître à ceux qui lisent. Le nombre en est assez grand; et le nombre des auteurs, moi-même compris, beaucoup trop grand.

Je vous prie de faire imprimer cette lettre dans votre journal, afin d'instruire les lecteurs, et afin que si quelque homme charitable a des nouvelles de la partie de l'*Histoire universelle* que j'ai perdue, il m'en fasse au moins faire une copie.

J'ai l'honneur d'être passionnément, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

1828. — A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 9 juin.

Je suis fâché que cette plaisanterie (1) innocente dont j'ai affublé, le plus respectueusement et le plus poliment que j'ai pu, son éminence le cardinal Querini, soit si publique; mais il est homme à l'avoir fait imprimer lui-même. Il imprime régulièrement à Brescia tout ce qu'il écrit et tout ce qu'on lui écrit. Dieu merci, nous lui avons obligation des lettres du cardinal de Fleury; elles sont curieuses. On y voit le désespoir sincère de notre premier ministre de ce qu'il n'est plus dans sa petite ville de Fréjus. Il a presque répandu des larmes quand il a été nommé précepteur du roi; il n'a accepté ce poste que malgré lui; il s'en plaint amèrement; c'est un beau monument de sincérité. Je ne suis pas éloigné de croire que, quand le cardinal Querini l'a rendu public, il était dans la bonne foi.

Ce bon cardinal aime les louanges à la folie; il ressemble en cela à Cicéron. Le libraire de sa ville de Brescia a mis à la tête de son dernier recueil qu'il faut avouer que monseigneur est *une étoile de la première grandeur*.

Cette *étoile* persécutait mon feu follet pour avoir une ode en son honneur et en celui d'une église catholique qu'on bâtit d'aumônes à Berlin, sans qu'il en coûte un sou à sa majesté. Le cardinal a donné à cette église, qui ne s'achève point, de l'argent et des statues. Le comte de Rothembourg était à la tête de cette bonne œuvre, et n'y a pas contribué d'un denier, de son vivant, ni par son testament. Un banquier calviniste a avancé environ douze mille écus, et veut qu'on vende l'église pour le rembourser. Le cardinal, pour son paiement, exigeait des odes. Il m'arracha enfin cette plaisanterie au lieu d'ode, au commencement de cette année. Cela a été jusqu'à notre saint-père le pape. Sa sainteté est un peu gausseuse; elle a dit: « Le cardinal Querini quête des » louanges; il a attrapé celles qu'il lui faut. »

Avez-vous lu le sixième tome des *Mémoires de l'abbé Montgon?* Six tomes (1) de l'histoire d'un abbé! et nous n'avons qu'un volume de l'*Histoire d'Alexandre!* Comme les livres se multiplient! Il y a pourtant deux ou trois anecdotes bien curieuses dans ces *Mémoires*.

Adieu, ma chère plénipotentiaire; je vous parlerai de nous deux à la première occasion.

1829. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Potsdam, le 10 juin.

Mon *héros*, vos bontés m'ont fait éprouver une espèce de plaisir que je n'avais pas goûté depuis longtemps. En lisant votre belle lettre de trente-deux pages (2), j'ai cru vous entendre, j'ai cru vous voir; je me suis imaginé être à votre chocolat, au milieu de vos pagodes, et goûter le plaisir délicieux de votre entretien. Je vous remercie tendrement de tous les éclaircissements que vous voulez bien me donner; ce sont presque les seuls qui me manquaient.

Vous savez que j'avais passé près d'un an à faire des extraits des lettres de tous les généraux et de beaucoup de ministres; je doute qu'il y ait à présent un homme dans l'Europe aussi bien au fait que moi de l'histoire de la dernière guerre. C'est là qu'il est permis d'entrer dans les détails, parce qu'il s'agit d'une histoire particulière; mais ces détails demandent un très grand art. Il est difficile de conserver un événement particulier dans la foule de toutes ces révolutions qui bouleversent la terre. Tant de projets, tant de ligues, tant de guerres, tant de batailles se succèdent les unes aux autres, qu'au bout d'un siècle, ce qui paraissait dans son temps si grand, si important, si unique, fait place à des événements nouveaux qui occupent les hommes, et qui laissent les précédents dans l'oubli. Tout s'engloutit dans cette immensité; tout devient enfin un point sur la carte; et les opérations de la guerre causent à la longue autant d'ennui qu'elles ont donné d'inquiétude, quand la destinée d'un Etat dépendait d'elles.

Si je croyais pouvoir jeter quelque intérêt sur cet amas et sur cette complication de faits, je me vanterais d'être venu à bout du plus difficile de mes ouvrages; mais ce qui me rend cette tâche plus agréable et plus aisée, c'est le plaisir de parler souvent de vous. Mon monument de papier ne vaudra pas le monument de marbre (3) que vous savez. Nous verrons cependant qui vous aura fait plus ressemblant du sculpteur ou de moi. Si M. le maréchal de Noailles était aussi complaisant et aussi laborieux que vous, s'il daignait achever ce qu'il entreprend d'abord avec vivacité, le *Siècle de Louis XIV* en vaudrait mieux.

Je ne sais si vous savez que ce *Siècle* était une suite d'une *Histoire générale* que j'ai composée depuis Charlemagne jusqu'à nos jours. On m'a volé une partie de cet ouvrage, et tout ce qui regardait les arts. *Louis XIV* m'est resté; mais une première édition n'est qu'un essai. Quoiqu'il y ait dix fois plus de choses utiles et intéressantes dans ces deux petits volumes que dans toutes les histoires immenses et ennuyeuses de Louis XIV, cependant je sais bien qu'il manque beaucoup de traits à ce tableau. J'ai fait des péchés d'omission et de commission. Plusieurs personnes instruites ont bien voulu me communiquer des lumières; j'en profite tous les jours. Voilà pourquoi je n'ai point voulu que l'édition faite à Berlin, ni celles qu'on a faites sur-le-champ, en conformité, en Hollande et à Londres, entrassent dans Paris. Je suis dans la nécessité d'en faire une nouvelle que mon libraire de Leipsick a déjà commencée. Si M. le maréchal de Noailles n'a pas la bonté de faire un petit effort, cette édition sera encore imparfaite.

Je n'ose vous proposer, monseigneur, de vous enfermer une heure ou deux pour m'instruire des choses dont vous pourriez vous souvenir; vous rendriez service à la patrie et à la vérité. Ce motif sera plus puissant que mes prières. Je ferais sur-le-champ usage de vos remarques. Ma nièce doit avoir à présent deux exemplaires chargés de corrections à la main; je voudrais que vous eussiez le temps et la bonté d'en examiner un. Votre lettre de trente-deux pages me fait voir de quoi vous êtes capable, et m'enhardit auprès de vous. Il me semble que ce serait employer dignement une heure du loisir où vous êtes. S'il y avait quelque guerre, je ne

(1) Voyez, tome VI, l'*Epître au cardinal Querini*. (G. A.)

(1) Les *Mémoires* de ce diplomate se grossirent encore de deux volumes l'année suivante. (G. A.)

(2) Voyez la lettre à Richelieu du 14 mars. (G. A.)

(3) La statue de Richelieu dans le sénat de Gênes. (G. A.)

vous ferais pas de pareilles propositions; je me flatte bien qu'alors vous n'auriez pas de loisir, et que vous commanderiez nos armées.

Dans ce siècle, que j'ai tâché de peindre, c'était un Français (1) dont vous fûtes l'élève, qui fit heureusement la guerre et la paix. Je suis très persuadé qu'avec vous la France n'a pas besoin d'étrangers pour faire l'une et l'autre. Qui donc a, dans un plus haut degré que vous, le talent de décider à propos, et de faire des manœuvres hardies, talent qui a fait la gloire du prince Eugène, que vous avez tant connu? qui ferait la guerre avec plus de vivacité, et la paix avec plus de hauteur? quel officier, en France, a plus d'expérience que vous? et l'esprit, s'il vous plaît, ne sert-il à rien? Mais il n'y a guère d'apparence que vos talents soient sitôt mis en œuvre; l'Europe est trop armée pour faire la guerre. S'il arrive pourtant que le diable brouille les cartes, et que le bon génie de la France conduise nos affaires par vous, il n'y a pas d'apparence que je sois alors votre historien. Je suis dans un état à ne devoir pas compter sur la vie. Vous serez peut-être surpris que, dans cet état, je fasse des *Siècle*, et des *Histoire de la guerre de* 1741, et des *Rome sauvée*, et autres bagatelles, et même, par-ci par-là, quelques chants de la *Pucelle;* mais c'est que j'ai tout mon temps à moi; c'est que, dans une cour, je n'ai pas la moindre cour à faire, et, auprès d'un roi, pas le moindre devoir à remplir. Je vis à Potsdam comme vous m'avez vu vivre à Cirey, à cela près que je n'ai point charge d'âmes dans mon bénéfice. La vie de château est celle qui convient le mieux à un malade et à un griffonneur. Il y a bien loin de ma tranquille cellule du château de Potsdam au voyage de Naples et de Rome; cependant, s'il est vrai que vous vous donniez ce petit plaisir, je vous jure que je viendrai vous trouver.

Il est vrai que mon extrême curiosité, que je n'ai jamais satisfaite sur l'Italie, et ma santé, me font continuellement penser à ce voyage, qui serait d'ailleurs très court; mais je vous jure, monseigneur, que j'ai beaucoup plus d'envie de vous faire ma cour que de voir la ville souterraine. Je me suis cru quelquefois sur le point de mourir; mon plus grand regret était de n'avoir point eu la consolation de vous revoir. Il me semble qu'après trente-cinq ans d'attachement, je ne devais pas être réservé à mourir si loin de vous. La destinée en a ordonné autrement. Nous sommes des ballons que la main du sort pousse aveuglément et d'une manière irrésistible. Nous faisons deux ou trois bonds, les uns sur du marbre, les autres sur du fumier, et puis nous sommes anéantis pour jamais. Tout bien calculé, voilà notre lot. La consolation qui resterait à un certain âge, ce serait de faire encore un bond auprès des gens à qui on a donné dès longtemps son cœur. Mais sais-je ce que je ferai demain? Occupons, comme nous pourrons, de quart d'heure en quart d'heure, la vanité de notre vie. S'il est permis d'espérer quelque chose à un homme dont la machine se détruit tous les jours, j'espère venir vous voir, cette année, avant que l'exercice de votre charge (2) vous dérobe à mes empressements, et vous fasse perdre un temps précieux.

Nous attendons ici le chevalier de La Touche; je le verrai avec plaisir, mais je le verrai peu. Le goût de la retraite me domine actuellement. J'aime Potsdam quand le roi y est, j'aime Potsdam quand il n'y est pas. Je trompe mes maladies par un travail assidu et agréable. J'ai deux gens de lettres (3) auprès de moi qui sont mes lecteurs, mes copistes, et qui m'amusent, entièrement libre auprès d'un roi qui pense en tout comme moi. Algarotti et d'Argens viennent me voir tous les jours au château où je suis logé; nous vivons tous trois en frères, comme de bons moines dans un couvent.

Pardonnez à mon tendre attachement si je vous rends ce compte exact de ma vie; elle devait vous être consacrée; souffrez au moins que je vous en soumette le tableau. Mon âme, toujours dépendante de la vôtre, vous devait ce compte de l'usage que je fais de mon existence. Vous ne m'avez point parlé de M. le duc de Fronsac ni de mademoiselle de Richelieu; je souhaite cependant que vous soyez un aussi heureux père que vous êtes un homme considérable par vous-même. Le bonheur domestique est, à la longue, le plus solide et le plus doux. Adieu, monseigneur; je fais mille vœux pour que vous soyez heureux longtemps, et que je puisse en être témoin quelques moments.

Si mon camarade Le Bailli, chargé des affaires depuis la mort du caustique et ignorant Tyrconnell, m'avait averti, en me faisant tenir votre paquet, du temps où le courrier qui l'a apporté partirait, je ferais un paquet un peu plus gros; mais vous ne le recevriez qu'au bout de six semaines, parce que ce courrier va à Hambourg, et y attend longtemps les dépêches du Nord. J'ai mieux aimé me livrer au plaisir de vous écrire et de vous faire parvenir au plus tôt les tendres assurances de mon respectueux attachement, que de vous envoyer des livres que d'ailleurs vous recevriez beaucoup plus tard que ceux qui doivent être incessamment entre les mains de ma nièce pour vous être rendus.

On dit qu'une dame un peu plus belle que ma nièce a fait une comédie; je ne crois pas que ce soit pour la faire jouer dans la rue Dauphine (1). Or, si une dame jeune et fraîche se contente de jouer ses pièces en société, pourquoi ma nièce, qui n'est ni fraîche ni jeune (2), veut-elle absolument se commettre avec les comédiens et le parterre, gens très dangereux? Un grand succès me ferait assurément beaucoup de plaisir, mais une chute me mettrait au désespoir. J'ai couru cette épineuse carrière, je ne la conseille à personne.

Je m'aperçois que j'ai encore beaucoup bavardé, après avoir cru finir ma lettre. Pardonnez cette prolixité à un homme qui compte parmi les douceurs les plus flatteuses de sa vie celle de s'entretenir avec vous, et de vous ouvrir son cœur. Adieu, encore une fois, mon *héros;* adieu, homme respectable, qui soutenez l'honneur de la patrie. Il me semble que je vous serais attaché par vanité, si je ne vous l'étais pas par le goût le plus vif. Conservez-moi des bontés que je préfère à tout.

1830. — A M. FORMEY.

J'avais en effet ouï dire, monsieur, qu'on avait ôté à ce malheureux Fréron son gagne-pain (3). On m'a dit que ce pauvre diable est chargé de quatre enfants; c'est une chose édifiante pour un homme sorti des *jésuites*.

Cela me touche le cœur. J'ai écrit en sa faveur à M. le chancelier de France (4), sans vouloir, de la part d'un tel homme, ni prières, ni remerciements. Si vous écrivez à M. de Moncrif, je vous prie de lui faire mes compliments.

Je suis très touché de la mort de madame la comtesse de Rupelmonde (5). Je voudrais bien lui voler encore des pilules; elle en prenait trop, et moi aussi : je la suivrai bientôt : tout ceci n'est qu'un songe. *Vale*. V.

P.-S. Le cardinal Querini est un singulier mortel.

1831. — A MADAME DE FONTAINE.

Potsdam, 17 juin.

Vous avez perdu votre fils, et vous perdrez bientôt un oncle qui vous aime autant que votre fils vous aurait aimée. La première perte en est une véritable. Il est bien cruel de voir mourir une partie de soi-même, qu'on a formée, qu'on a élevée, et qui vous est arrachée dans sa fleur. Ma chère nièce, que le fils (1) qui vous reste vous console. Songez à votre santé, que vous ne pouvez conserver qu'avec les attentions les plus scrupuleuses. La faiblesse est votre maladie. Nous sommes, vous et moi, deux roseaux; mais je suis bientôt un roseau de soixante ans, et vous êtes un roseau jeune. Je n'ai jamais senti si vivement les chagrins de notre séparation qu'aujourd'hui. Je voudrais être auprès de vous pour vous consoler, mais je me trouve malheureusement dans une complication de circonstances qui me retiennent. Une nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV* commencée; le départ de plusieurs personnes qui avaient l'honneur d'être de la société du roi de Prusse; la reconnaissance qui me force à rester auprès de lui; une humeur scorbutique qui me tue; un érysipèle qui m'achève; des bains, des eaux, tout cela me retient à Potsdam. Je suis obligé de remettre mon voyage à la fin de l'automne. Je mets toute mon industrie à me ménager quelques mois de vie pour venir vous voir. Je resterai constamment jusqu'à la fin de septembre à Potsdam, et je laisserai le roi courir, donner des fêtes à Berlin. Je renonce aux fêtes et aux reines; je reste paisible dans le palais, avec deux gens de lettres que j'ai pris pour me tenir compagnie.

(1) Le maréchal de Villars. (G. A.)
(2) Richelieu devait être d'année en 1753, comme gentilhomme de la chambre du roi. (G. A.)
(3) Colini et le jeune Francheville. (G. A.)

(1) Aujourd'hui, rue de l'Ancienne-Comédie. (G. A.)
(2) Elle avait alors quarante-deux ans. (G. A.)
(3) On avait suspendu la publication de ses *Lettres*. (G. A.)
(4) Voilà un acte dont les ennemis de Voltaire se gardent bien de parler. Il est dommage que la lettre au chancelier soit perdue. (G. A.)
(5) C'est avec cette dame qu'il avait fait dans sa jeunesse le voyage de Bruxelles. (G. A.)
(6) Celui-ci, Dompierre d'Hornoy, ne mourut qu'en 1828. (G. A

Je jouis d'un jardin magnifique, je travaille quand je ne souffre pas, j'observe un régime exact, et j'espère que cette vie douce me ménera jusqu'en octobre. S'il arrive autrement, bonsoir, mon paquet est tout fait. Je vous embrasse tendrement.

1832. — A M. DARGET.

Potsdam, le 1er juillet 1752.

Il faut que je vous fasse ma confession, mon cher voyageur. J'ai pris la liberté d'entamer la conversation sur votre compte à souper. J'ai soutenu que les médecins qui vous donnaient le scorbut ne savaient ce qu'ils disaient. L'affection scorbutique est une maladie dont je suis jaloux, et que je ne veux partager avec personne; mais je me suis fort étendu sur la vessie, sur la nécessité où vous étiez de changer d'air, sur l'envie que vous avez de revenir servir le plus aimable maître du monde, dès que votre santé le permettra, sur votre attachement, sur votre sagesse; et il m'a paru qu'on était de mon avis, et que vous seriez très bien reçu à votre retour. Gorgez-vous des plaisirs de Paris, et revenez goûter avec nous les douceurs de la vie tranquille. Les fêtes de Charlottenbourg ont été magnifiques : la princesse a enchanté son mari, le roi, et toute la cour. D'Arnaud a envoyé un épithalame qui est un chef-d'œuvre de galimatias : ce pauvre homme est bien loin d'approcher du génie du philosophe de Sans-Souci, dont les talents se fortifient de jour en jour. Comme ce n'est qu'en cette qualité que je le considère, je laisse là le roi, et je me borne entièrement au philosophe et à l'homme aimable. Il rend nos soirées délicieuses. Le reste du jour est mon affaire. Mes maladies, mon goût pour l'étude et pour la retraite, m'ont entièrement fixé à Potsdam avec deux gens de lettres que j'ai auprès de moi, et qu'il semble que la nature ait faits tout exprès pour me rendre la vie agréable. J'ai pris la liberté de me servir de votre baignoire. Mon maigre corps n'était pas digne de se fourrer où votre figure potelée s'est mise; mais M. César me l'a permis: j'attends avec impatience M. Morand (1) que vous nous procurez. Ce sera une bonne ressource pour les frères du couvent. Je suis plus moine et plus votre frère que jamais. Je vous aime et je vous embrasse de tout mon cœur.

1833. — A M. LE CARDINAL QUERINI.

Potsdam, 4 juglio 1752.

Io ho ricevuto i nuovi contrasegni della benevolenza di vostra eminenza verso di me, e gliene porgo i più vivi ringraziamenti. La veggo sempre intenta a beneficare la Chiesa e le buone lettere : insegna il mondo coi precetti; lo sprona cogli esempi; dà de' ducati e de' marchesati alle monache, de' denari e delle statue a un tempio (2) cattolico eretto nella pagania.

Io applaudo da lontano, sempre ammalato, sempre stimolato dal desiderio di riverirla, o ritenuto appresso d'un re eretico, ma pure amabile, colle catene dell' ozio, della libertà e del piacere, che sono di rado regie catene.

Vorrei cantar le laudi di vostra eminenza; ma chi pure sempre

> Colla febbre guarisce, e con Galeno,
> Vien rauco, e perde il canto e la favella.

Ma non ne sono meno ammiratore di vostra eminenza. Servo umilissimo, VOLTAIRE.

1834. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, le 11 juillet.

Mon cher ange, nous autres bons chrétiens nous pouvons très bien supposer un crime à Mahomet; mais le parterre n'aime pas trop qu'une tragédie finisse par un miracle du faubourg Saint-Médard. *Amélie* finit plus heureusement; et, quoique cette pièce ne soit pas de la force de *Mahomet*, elle peut avoir un beaucoup plus grand succès, parce qu'il n'y est question que d'amour. Il y a des ouvrages dont la faiblesse a fait la fortune, témoin *Inès*. Il ne suffit pas de bien faire, il faut faire au goût du public. Il est indubitable que Lekain doit jouer le duc de Foix, et mademoiselle Clairon, Amélie; sans cela, point de salut. Je n'ai jamais compris qu'il y eût de la difficulté dans l'annonce de cette pièce. Il me semble qu'on pourrait la donner sans bruit et sans scandale, pendant voyage de Fontainebleau, en ameutant ce qu'on appelle la petite troupe, qui est plutôt la bonne troupe; en ne sonnant point l'alarme, et en ne prétendant point donner cet ouvrage comme une pièce nouvelle. Il y manque encore quelques vers que j'enverrai quand on voudra; mais, pour l'extrait baptistaire de Lisois, et pour la généalogie d'Amélie, je crois qu'on peut très bien s'en passer.

Mon cher ange, j'avoue qu'il ne sied guère à un historiographe de passer sous silence ces points d'histoire; mais je m'imagine que ces détails ne serviraient de rien à la tragédie. Je ne les aurais pu placer que dans des tirades qui sont déjà un peu longues, et j'ai cru qu'ils refroidiraient l'action, sans y porter une plus grande clarté. Amélie est une dame du voisinage, Lisois un paladin, le duc de Foix de la race de Clovis, le tout est un roman. Il ne s'agit que d'exprimer des sentiments vrais sous des noms feints. C'est une pièce de caractères; c'est Orgon, c'est Damis, c'est Isabelle. Plus on entrerait dans des détails historiques, plus on contredirait l'histoire.

Mon cher et respectable ami, je suis plus inquiet de l'entreprise de ma nièce que de notre *Amélie*. Je suis un vieux gladiateur accoutumé à être condamné aux bêtes dans l'arène; mais je tremble de voir une femme qui veut tâter de ce combat. Peut-être le public est-il las des *Amazones* et des *Cénie;* peut-être ne sera-t-il pas toujours poli avec les dames. Ma nièce ne se trouve pas dans des circonstances aussi favorables que mesdames du Boccage et Graffigni. Elle a contre elle des cabales, et, de plus, elle est ma nièce. Tout cela me fait trembler, et je vous avoue que pour rien au monde je ne voudrais me trouver là.

La pièce peut réussir, il y a d'heureux détails, et, si je ne m'aveugle pas, ces seuls détails valent mieux que *Cénie* et les *Amazones;* mais ils ne suffisent pas. Vous m'avez parlé à cœur ouvert, je vous parle de même. J'ai mandé à madame Denis que j'étais peu au fait du goût qui règne à présent, qu'elle devait consulter ceux qui fréquentent assidûment les spectacles; que c'était à eux de lui dire si la pièce était attachante; si les caractères étaient bien décidés et bien soutenus; si la *Coquette* était assez coquette, si elle faisait un rôle principal dans les derniers actes; si Géronte, Cléon, Dorsan, étaient des personnages nécessaires; si chacun avait un but déterminé; si la suivante n'était pas un caractère équivoque; s'il y avait dans l'ouvrage de cette force comique nécessaire dans une comédie, et de cette espèce d'intérêt nécessaire dans toute pièce dramatique; si la froideur n'était pas à craindre; que je n'étais pas juge, parce que je suis partie trop intéressée, et que j'ai peu d'habitude du théâtre comique, et nulle connaissance de ce qui est à la mode; qu'elle devait consulter de vrais amis qui osassent dire la vérité.

Voilà une partie de ce que je lui ai mandé : que pouvais-je de plus dans la crainte de l'affliger, dans celle d'un mauvais succès, et enfin dans celle de l'empêcher de se satisfaire et de donner un ouvrage qui peut réussir? Elle me paraît entièrement déterminée à livrer bataille. Elle a une confiance entière en M. d'Alembert; c'est un homme de beaucoup d'esprit, mais connaît-il assez le théâtre?

Vous voyez si je vous ouvre mon cœur. Je suis extrêmement content de ma nièce. Elle a agi pour mes intérêts avec une chaleur et une prudence qui me la rendent encore plus chère. Je souhaite qu'elle réussisse pour elle comme pour moi; et, en attendant, je reste à Potsdam en philosophe. Je presse la nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV.* Je mène une vie conforme à mon état d'homme de lettres, et convenable à ma mauvaise santé, sans me mêler le moins du monde du métier de courtisan, n'ayant pas plus de devoirs à remplir que dans la rue Traversière, et n'ayant, si je meurs ici, aucun billet de confession à présenter. Jamais ma vie n'a été plus douce et plus tranquille. Pour la rendre telle à Paris, il faudrait renoncer entièrement aux belles-lettres; car, tant que je me mêlerai d'imprimer, j'aurai les sots, les dévots, les auteurs à craindre; il y a tant d'épines, tant de dégoûts, d'humiliations, de chagrins attachés à ce misérable métier, qu'à tout prendre il vaut mieux vivre tout doucement avec un roi.

Mon cher ange, si je vivais à Paris, je voudrais n'y faire autre chose que donner à souper. Je ferai certainement un voyage pour vous, ce ne sera pas pour l'évêque de Mirepoix; mais il faut attendre que l'édition du *Siècle* soit achevée. Vous n'avez qu'une petite partie des changements; j'en fais tous les jours. Je ne veux revoir ma patrie qu'après avoir érigé un petit monument à sa gloire. J'espère qu'à la longue les honnêtes gens m'en sauront quelque gré. On pourra dire : C'était dommage de tant honnir un homme qui n'a travaillé que pour l'honneur de son pays. Et puis, quand quelque bonne âme aura dit cela, que m'en reviendra-t-il? Mon cher ange, vous me tiendrez lieu, vous et votre aimable société

(1) Ce correspondant du roi de Prusse se rendait à Potsdam avec ses *Œuvres* qu'il venait de publier. (G. A.)

(2) Voyez la lettre à madame Denis du 9 juin. (G. A.)

de toute une nation honnêtement ingrate. Vivre avec vous en bonne santé, ce serait le comble du bonheur. Ces deux biens-là me manquent, et ce sont les seuls véritables; les rois ne sont que des palliatifs. Mille tendres respects à tous les anges.

D'Argens me persécute pour vous dire qu'il vous fait mille compliments. Il m'amuse beaucoup ici.

Vous sentez bien, mon cher et respectable ami, qu'il y a quelques passages dans cette épître qui ne sont absolument que pour vous, et que le tout est bon à brûler.

1835. — A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

A Sans-Souci, le 15 juillet.

Sans-Souci est le contraire de la plupart des grands; il est fort au-dessus de son nom. C'est de ce séjour magnifique et délicieux, où je suis logé comme un sybarite, où je vis comme un philosophe, et où je souffre comme un damné la moitié du jour, selon ma triste coutume, que je vous écris, mon cher Catilina. Je voudrais bien que vous eussiez le duché de Foix pour deux ou trois heures seulement. Comptez que je n'étais point un perfide quand je promettais de trois mois en trois mois de venir revoir à Paris des amis que j'aimerai toute ma vie, et auxquels je pense toujours. Rome, Louis XIV et le roi de Prusse, voilà trois grands noms que je cite, et voilà mes raisons. Je suis dans la nécessité de corriger les feuilles de la nouvelle édition qu'on fait, à Leipsick, du *Siècle de Louis XIV*. Il n'y a pas moyen de laisser cette entreprise imparfaite. Je ne pouvais imprimer à Paris un livre où je dis la vérité; il fallait absolument ériger ce petit monument à la gloire de ma patrie, en me tenant éloigné d'elle. Je ne pouvais venir quand on jouait *Rome sauvée;* comment m'exposer au ridicule d'être sifflé, ou à celui d'avoir l'air de venir pour être applaudi? Enfin comment quitter un roi qui me comble de bontés, un roi qui, beaucoup plus jeune que moi, m'apprend à être philosophe; et comment le quitter, surtout dans le temps que la plupart des philosophes qu'il a rassemblés autour de lui demandaient des congés, les uns pour leur santé, les autres pour leur plaisir? La reconnaissance et la bienséance m'ont retenu. Vous dirai-je encore qu'il est assez sage de se tenir quelque temps éloigné de l'envie des gens de lettres et des persécutions de certains fanatiques, qu'il y a des temps où une absence honorable est nécessaire, et que

Virtutem incolumem odimus,
Sublatam ex oculis quærimus, invidi?
Hor., lib. III, od. XXIV.

Si vous voulez considérer ma situation, mes occupations, vous verrez, mon cher marquis, que je n'ai pas tort. Je viendrai vous voir sans doute; mais laissez-moi achever l'édition du *Siècle de Louis XIV*, à laquelle je fais chaque jour des changements considérables.

La *Coquette* me tourne la tête; je suis entre la crainte et l'espérance. Les choses charmantes dont elle est pleine me remplissent d'admiration. Je suis tout glorieux d'avoir une nièce qui soit un génie. Mais le parterre, les cabales, les comédiens, et peut-être le peu d'unité, le manque d'un dessein arrêté, et, par conséquent, le défaut d'intérêt qui pourrait en résulter, me font trembler, et m'empêchent de dormir. Que deviendra madame Denis, et que fera-t-elle, si une pièce, dont deux pages valent mieux que beaucoup de comédies qui ont réussi, ne réussit pourtant pas? Les hommes sont-ils assez justes pour sentir tout le mérite d'un tel ouvrage, s'il n'avait qu'un succès médiocre? Pour moi, il me semble que j'aurais bien du respect pour l'auteur, quand même il aurait échoué. Est-ce que je m'aveugle? Comparez une scène de la *Coquette* avec des ouvrages que je ne nomme pas, qui ont été si applaudis, et que je n'ai jamais pu lire; comparez, et jugez. Mais il y avait un faux intérêt dans ces pièces, un air d'intrigue qui les a soutenues, soit; mais je soutiendrai toujours qu'il y a cent fois plus de mérite à avoir fait la *Coquette*. Je sais bien que le mérite ne suffit pas, qu'il faut un mérite de théâtre, un mérite à la mode; aussi je tremble, et je me tais.

Pour *Amélie*, cousine qui a le germain sur la *Coquette* (1), et qui n'a que cette supériorité, vous en ferez ce qui vous plaira, mes seigneurs et maîtres, et voici, en attendant, quelques légers changements que vous trouverez dans la page ci-jointe. Mais ne vous flattez pas que je puisse fourrer vingt vers de tendresse dans une scène où les deux amants sont d'accord; cela n'est bon que quand on se querelle. Vous aurez beau me dire, comme milord Peterborough à mademoiselle Lecouvreur : « Allons, qu'on me montre beaucoup d'a- » mour et beaucoup d'esprit; » il n'y aurait que de l'amour et de l'esprit perdu dans une scène qui n'est que d'exposition, qui n'est que préparatoire, et où les deux parties sont du même avis. Il ne faut jamais prétendre à mettre dans les choses ce que la nature n'y met pas. Voilà une étrange maxime; mais, en fait d'arts, elle est vraie. Ce serait encore du temps perdu de faire la généalogie d'Amélie; elle descend de seigneurs du pays fidèles à leurs rois; elle le dit : c'en est assez. Le reste serait une longueur inutile. Il s'agit d'un temps où l'on ne connaît personne; c'est là qu'il faut éviter tout détail étranger à l'action. En voilà trop sur ce pauvre ouvrage, qui ne vaudra qu'autant que vous le ferez valoir. Je vous en laisse absolument le maître, et je vous renouvelle les assurances du plus tendre attachement.

1836. — A M. FORMEY.

Sans-Souci, le 15 juillet.

Recevez mes remerciements, monsieur.

Il y a dans le dernier journal dont vous m'avez honoré un morceau de M. de Haller (1) qui m'a paru d'un genre supérieur; on ne peut mieux parler des choses qu'on ne peut comprendre.

Les hommes ne savent point encore comme ils font des enfants et des idées.

Vous qui avez si bien travaillé dans ces deux genres, vous devriez en savoir plus de nouvelles que personne. *Vale.*

1837. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Mon cher frère, vous êtes plus heureux que vous ne pensez. M. Delaleu (2), voyant que madame d'Argens n'est pas loin de sa trentième année, a présenté un mémoire pour la faire insérer dans la classe de ceux qui ont trente ans passés; il l'a obtenu. Mais, comme cette opération a pris du temps, vous y perdez cinq mois d'arrérages que vous sacrifierez volontiers. Vous aurez votre contrat dans un mois.

Mais, frère, dans le temps que je fais vos affaires temporelles, vous mettez mes affaires spirituelles, celles de mon cœur, dans un cruel état. Comment avez-vous pu vous fâcher d'une plaisanterie innocente sur Haller? en quoi cette plaisanterie pouvait-elle vous regarder (3)? était-ce de vous qu'on pouvait rire? peut-il vous entrer dans la tête que j'aie voulu vous déplaire? songez avec quelle dureté, quelle mauvaise humeur, et de quel ton, vous avez dit et répété qu'il y avait des gens qui craindraient de perdre trois mille écus; songez que vous me reprochiez, à table, avec véhémence, d'aimer ma pension, dans le temps même que j'offrais de sacrifier mille écus pour travailler avec vous. Le roi a bien senti la dureté et la hauteur avec laquelle vous parliez. Je vous jure que je n'en ai pas été blessé; mais je vous conjure d'être plus juste, plus indulgent avec un homme qui vous aime, qui ne peut jamais avoir envie de vous déplaire, et dont vous faites la consolation. Au nom de l'amitié, soyez moins épineux dans la société; c'est la douceur des mœurs, la facilité qui en fait le charme. N'attristez plus votre frère; la vie a tant d'amertume, qu'il ne faut pas que ceux qui peuvent l'adoucir y versent du poison. L'humeur est de tous les poisons le plus amer. Les fripons sont emmiellés. Faut-il que les honnêtes gens soient difficiles?

Pardonnez mes plaintes; elles partent d'un cœur tendre qui est à vous.

1838. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, le 22 juillet.

Mon cher ange, on m'a mandé que vos volontés célestes étaient que l'on représentât incessamment cette *Amélie* que vous aimez, et qu'on m'exposât encore aux bêtes dans le cirque de Paris; votre volonté soit faite au parterre comme au ciel! J'ai envoyé sur-le-champ à M. de Thibouville, l'un des juges de votre comité, à qui madame Denis a remis la pièce, quelques petits vers à coudre au reste de l'étoffe. Il ne faut pas en demander beaucoup à un homme tout absorbé dans la prose de *Louis XIV*, et entouré d'éditions comme vos grands chambriers le sont de sacs. Je ne sais

(1) C'est-à-dire cousine germaine de la mère de la *Coquette*. (G. A.)

(1) C'était un article de d'Argens sur les *Primæ lineæ physiologiæ* de Haller, avec une citation de deux pages. Voyez la lettre suivante. (G. A.)

(2) Notaire de Voltaire. (G. A.)

(3) Voyez la lettre précédente. (G. A.)

pas encore quel parti prend ma nièce sur sa *Coquette;* apparemment qu'elle veut attendre. Vous ne doutez pas que je n'eusse la politesse de lui céder le pas. J'attends demain de ses nouvelles. Je tremble toujours pour elle et pour moi. Un oncle et une nièce qui donnent à la fois des pièces de théâtre donnent l'idée d'une étrange famille. Dancourt n'a-t-il pas fait la *Famille extravagante* (1)? On la donnera probablement pour petite pièce.

Heureusement vos prêtres sont plus fous que nous, et leur folie n'est pas si agréable (2); mais vos gredins du Parnasse sont de grands malheureux. On ôte à Fréron le droit qu'il s'était arrogé de vendre les poisons de la boutique de l'abbé Desfontaines; je demande sa grâce à M. de Malesherbes; et le scélérat, pour récompense, fait contre moi des vers scandaleux qui ne valent rien. Mes anges, si *Amélie* réussissait après le petit succès de *Rome sauvée*, moi présent, les gens de lettres me lapideraient, ou bien ils me donneraient à brûler aux dévots, et allumeraient le bûcher avec les sifflets qu'ils n'auraient pu employer. Il faut vivre à Paris, riche et obscur, avec des amis; mais être à Paris en butte au public, j'aimerais mieux être une lanterne des rues exposée au vent et à la grêle.

Pardon, mes anges; mais quelquefois je songe à tout ce que j'ai essuyé, et je conclus que, si j'avais un fils qui dût éprouver les mêmes traverses, je lui tordrais le cou par tendresse paternelle. Je vous ai parlé encore plus à cœur ouvert dans ma dernière lettre, mon cher et respectable ami. Je ne vous ai jamais donné une plus grande preuve d'une confiance sans bornes; je mérite que vous en ayez en moi. Je serais bien affligé si la *Coquette* recevait un affront. Je me consolerais plus aisément de la disgrâce d'*Amélie* et du *Duc de Foix*. Il y a d'autres événements sur lesquels il faudrait prendre son parti. Voulez-vous voir toute ma situation et tous mes sentiments? j'aime passionnément mes amis, je crains Paris, et le repos est nécessaire à ma santé et à mon âge. Je voudrais vous embrasser, et je suis retenu par mille chaînes jusqu'au mois d'octobre.

On m'assure positivement que le *Siècle* sera fini dans ce temps-là, et que je pourrai faire un petit voyage pour vous aller trouver; cette idée me console. La vie est bien courte; tout est ou vanité ou peine; l'amitié seule remplit le cœur. Mon cher ange, conservez-moi cette amitié précieuse qui fait le charme de la vie. Quelque chose qu'on puisse penser de moi à la cour et à la ville, que les uns me blâment, que les autres regrettent leur victime échappée, que les gredins m'envient, que les fanatiques m'excommunient, aimez-moi, et je suis heureux. Je vous embrasse tendrement.

1839. — A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 24 juillet.

Vous avez la plus grande raison, vous et vos amis, de presser mon retour; mais vous ne m'en avez pas toujours pressé par des courriers extraordinaires, et ce qu'on mande par la poste est bientôt su (3). Quand il n'y aurait que ce malheur-là dans l'absence (et il y en a tant d'autres), il faudrait ne jamais quitter sa famille et ses amis. L'établissement des postes est une belle chose, mais c'est pour les lettres de change. Le cœur n'y trouve pas son compte; il n'est plus permis de l'ouvrir dès qu'on est éloigné.

La plus grande des consolations est interdite; je ne vous écris plus, ma chère enfant, que par des voies sûres qui sont rares. Voici mon état: Maupertuis a fait discrètement courir le bruit que je trouvais les ouvrages du roi fort mauvais; il m'accuse de conspirer contre une puissance dangereuse, qui est l'amour-propre; il débite sourdement que le roi m'ayant envoyé de ses vers à corriger, j'avais répondu: « Ne se lassera-t-il point de m'envoyer son linge sale à blanchir! » Il tient cet étrange discours à l'oreille de dix ou douze personnes, en leur recommandant bien à toutes le secret. Enfin je crois m'apercevoir que le roi a été à la fin dans la confidence. Je ne fais que m'en douter; je ne peux m'éclaircir. Ce n'est pas là une situation bien agréable; mais ce n'est pas tout.

Il arriva ici, sur la fin de l'année passée, un jeune homme, nommé La Beaumelle, qui est, je crois, de Genève (4), et qui est renvoyé de Copenhague, où il était moitié prédicateur, moitié bel esprit. Il est auteur d'un livre intitulé *Mes Pensées;* livre où il dit librement son avis sur toutes les puissances de l'Europe. Maupertuis, avec sa bonté ordinaire, et sans y entendre malice, alla persuader à ce jeune homme que j'avais dit au roi du mal de son livre et de sa personne, et que je l'avais empêché d'entrer au service de sa majesté. Aussitôt ce La Beaumelle, pour réparer le tort prétendu que j'ai fait à sa fortune, a préparé des notes scandaleuses pour le *Siècle de Louis XIV*, qu'il va faire imprimer je ne sais où. Ceux qui ont vu ces belles notes disent qu'il y a autant de sottises que de mots.

Quant à la querelle de Maupertuis et de Kœnig, en voici le sujet:

Ce Kœnig est amoureux d'un problème de géométrie, comme les anciens paladins de leurs dames. Il fit, l'année passée, le voyage de La Haye à Berlin, uniquement pour aller conférer avec Maupertuis sur une formule d'algèbre, et sur une loi de la nature dont vous ne vous souciez guère. Il lui montra deux lettres d'un vieux philosophe du siècle passé, nommé Leibnitz, dont vous ne vous souciez pas davantage, et lui fit voir que Leibnitz avait parlé de la même loi, et combattait son sentiment. Maupertuis, qui est plus occupé de ce qu'il croit intrigues de cour que de vérités géométriques, ne lut pas seulement les lettres de Leibnitz.

Le professeur de La Haye lui demanda permission d'exposer son opinion dans les journaux de Leipsick; et avec cette permission, il réfuta, le plus poliment du monde, dans ces journaux, l'opinion de Maupertuis, et s'appuya de l'autorité de Leibnitz, dont il fit imprimer les fragments qui avaient rapport à cette dispute. Voici ce qui est étrange:

Maupertuis, ayant parcouru et mal lu ce journal de Leipsick et ces fragments de Leibnitz, alla se mettre dans la tête que Leibnitz était de son opinion, et que Kœnig avait forgé ces lettres pour lui ravir, à lui Maupertuis, la gloire d'avoir inventé une bévue. Sur ce beau fondement il fait assembler les académiciens pensionnaires dont il distribue les gages; il accuse formellement Kœnig d'être un faussaire, et fait passer un jugement contre lui, sans que personne opine, et malgré les oppositions du seul géomètre qui fût à cette assemblée.

Il fit encore mieux; il ne se trouva pas au jugement; mais il écrivit une lettre à l'Académie pour demander la grâce du coupable qui était à La Haye, et qui, ne pouvant être pendu à Berlin, fut seulement declaré faussaire et fripon géomètre, avec toute la modération imaginable.

Ce beau jugement est imprimé. Voici maintenant le comble: notre modéré président écrit deux lettres à madame la princesse d'Orange, dont Kœnig est le bibliothécaire, pour la prier de lui imposer silence, et pour ravir à son ennemi, condamné et flétri, la permission de défendre son honneur.

Je n'ai appris que d'hier tous ces détails dans ma solitude. On ne laisse pas de voir des choses nouvelles sous le soleil: on n'avait point encore vu de procès criminel dans une Académie des sciences. C'est une vérité démontrée qu'il faut s'enfuir de ce pays-ci.

Je mets ordre tout doucement à mes affaires. Je vous embrasse très tendrement.

1840. — A M. DARGET.

A Potsdam, 25 juillet 1752.

Je vous plains, et je vous félicite, mon cher Darget; il est bien cruel d'avoir une sonde dans l'urètre, mais il est consolant d'être sûr de guérir. *Per quæ quis peccat, per hæc et punietur.* Mais votre pénitence va bientôt finir. Si je voulais, je me ferais valoir pour avoir toujours soutenu, contre vos médecins, que vous n'aviez point le scorbut; mais il est si aisé d'avoir raison contre ces messieurs, qu'il n'y a pas là de quoi se vanter. Vous deviez d'ailleurs être consolé par la lettre que le roi vous a écrite de sa main (1), et vous le serez encore davantage quand vous reviendrez dans notre monastère guerrier; vous y retrouverez les mêmes bontés dans le père gardien, la même magnanimité, la même condescendance: le même esprit règne toujours parmi les frères, et notre vie est la tranquillité même. Il est vrai que j'ai damné notre révérend père, mais au moins c'est en bonne compagnie; et vous m'avouerez que le diable est bien partagé d'avoir à sa cour Platon, Marc-Aurèle, et Frédéric. En attendant, nous sommes dans le paradis; et je chante des *alleluia* malgré toutes les maladies dont je suis accablé. Venez donc, dès que vous serez guéri, augmenter le petit nombre des élus. Rapportez-nous votre vessie et votre gaieté; venez jouir à Potsdam de votre considération, de votre fortune, et de la paix. Vous y aurez le plaisir de jouir et d'espérer. Chaque jour

(1) Cette comédie est de Legrand. (G. A.)
(2) Voyez le chapitre XXXVI du *Précis du Siècle de Louis XV*. (G. A.)
(3) Frédéric ouvrait ses lettres. (G. A.)
(4) Il avait été élevé à Genève, mais il était né à Valerangue, dans le Bas-Languedoc. (G. A.)

(1) Frédéric lui conseillait d'aller chez la Pâris plutôt que chez les médecins. (G. A.)

rendra votre destinée plus agréable, votre fortune plus grande, et vos plaisirs plus vifs. Il faut passer sa vie à Potsdam; c'est mon dessein comme le vôtre. N'allez pas vous laisser séduire par vos dames de Paris, quand votre.... sondée sera en état de leur être présentée. Fuyez les agréments de Plaisance, résistez aux tentations. M. Duverney sans doute voudra vous retenir; mais combien les bontés d'un grand roi, qui peuvent augmenter tous les jours, combien sa confiance, et votre place auprès de lui, sont-elles au-dessus de tout ce qu'on peut vous offrir à Paris? Songez ce que c'est que de jouir dans un beau séjour des bontés d'un roi toujours humain, toujours égal, sans exciter l'envie des nationaux, sans avoir rien à essuyer de ses compatriotes (1). Vous me retrouverez tel que vous m'avez laissé, ne sortant point de ma cellule que j'aime, travaillant autant que mes forces délabrées le peuvent permettre, résigné dans ma vocation, et vous aimant de tout mon cœur. Je vous prie de faire mes compliments à M. Daran (2), quoique je n'aie pas besoin de lui.

1841. — A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

A Potsdam, le 25 juillet

Je suis aussi charmé de votre lettre, mon cher et illustre confrère, que je suis affligé de cette édition de Lyon. Je souhaitais qu'on imprimât le *Siècle de Louis XIV*, mais corrigé, mais digne de la nation et de vous.

Tout le monde ne m'a pas fait attendre ses faveurs comme M. le maréchal de Noailles. J'ai reçu des instructions de toute espèce, et j'ai travaillé à les mettre en œuvre. Il fallait absolument montrer au public cette première esquisse faite à Berlin, pour réveiller l'assoupissement où sont la plupart de vos sybarites de Paris, sur ce qui regarde la gloire de la France et leurs propres familles.

J'ai lieu de me flatter que la nouvelle édition à laquelle on travaille méritera l'attention et les suffrages des esprits bien faits qui aiment la vérité. Mais je vous repéterai qu'il ne faut écrire l'histoire de France que quand on n'en est plus l'historiographe, qu'il faut amasser ses matériaux à Paris, et bâtir l'édifice à Potsdam. J'espère en vos bontés quand mon édition sera faite. Avec le philosophe roi auprès duquel j'ai le bonheur de vivre, et un ami tel que vous à Paris, je n'ai que des événements favorables à attendre.

L'édition infidèle de *Rome sauvée* me fait encore plus de peine que celle du *Siècle* faite à Lyon. Je n'ai d'enfants que mes pauvres ouvrages, et je suis fâché de les voir mutiler si impitoyablement. C'est un des malheureux effets de mon absence, mais cette absence était indispensable. Le sort d'un homme de lettres et le triste honneur d'être célèbre à Paris sont environnés de trop de désagréments. Trop d'avilissement est attaché à cet état équivoque, qui n'est d'aucune condition, et qui, avili aux yeux de ceux qui ont un établissement, est exposé à l'envie de ceux qui n'en ont pas.

J'ai été si fatigué des désagréments qui déshonorent les lettres, que, pour me dépiquer, je me suis avisé de faire ce que la canaille appelle une grande fortune. Je me suis procuré beaucoup de bien, tous les honneurs qui peuvent me convenir, le repos et la liberté; le tout avec la société d'un roi qui est assurément un homme unique dans son espèce, au-dessus de tous les préjugés, même de ceux de la royauté. Voilà le port où m'ont conduit les orages qui m'ont désolé si longtemps. Mon bonheur durera autant qu'il plaira à Dieu.

J'avoue que le vôtre est d'une espèce plus flatteuse. Vous régnez, et je suis auprès d'un roi; aussi je vous mets dans le premier rang des heureux, et moi dans le second. Mais j'ai peur que la jeunesse et la santé ne soient un état infiniment au-dessus du nôtre. Comment faire? Consolons-nous comme nous pourrons dans nos royaumes de passage.

Vous avez tort, mon cher et illustre confrère, de tant haïr les ouvrages médiocres; vous n'en aurez guère d'autres à Paris. Le temps de la décadence est venu. Le seizième siècle était grossier, le dernier siècle a amené les talents, celui-ci a de l'esprit. Si par hasard il y avait quelqu'un aujourd'hui qui eût du génie, il faudrait le bien traiter.

Je vous supplie de faire souvenir de moi M. d'Argenson; il ne doit pas oublier qu'il y a plus de quarante ans que je lui suis attaché. Le ministre peut l'oublier, mais l'homme doit s'en souvenir.

Je dicte tout ce que j'écris là, parce que je ne me porte pas trop bien. Je pense tout ce que je vous dis, mais je ne vous dis pas la moitié de ce que je pense. Si je m'étendais sur mes sentiments pour vous, sur mon estime, sur mon attachement, je serais plus diffus que tous vos académiciens.

Adieu, monsieur; si vous voyez M. le maréchal de Noailles, donnez-lui un petit coup d'aiguillon; le *Siècle* et moi nous vous serons bien obligés.

1842. — A M. LE MARÉCHAL DE NOAILLES.

A Potsdam, le 28 juillet

Monseigneur, vous me pardonnerez si je n'ai pas l'honneur de vous écrire de ma main; je suis malade comme vous, et je souhaite bien sincèrement que votre maladie ait des suites moins fâcheuses que la mienne.

Je reçois avec la plus vive reconnaissance les deux morceaux précieux dont vous avez bien voulu me faire part; c'est un présent que vous faites à la nation, et c'est en partie la plus belle réponse qu'on puisse faire à la voix du préjugé qui s'est élevé si longtemps contre Louis XIV, dans toute l'Europe. J'oserai vous dire que le faible essai que j'ai donné n'a pas laissé, tout informe qu'il est, de détruire, même chez les Anglais, un peu de cette fausse opinion que cette nation, quelquefois aussi injuste que philosophe, avait conçue d'un roi respectable.

Ce commencement doit vous encourager sans doute, monseigneur, à me secourir et à m'éclairer autant que vous le pourrez. Vous êtes le seul homme en France qui soyez en état de me donner des lumières; et mon travail, les matériaux que j'ai assemblés depuis si longtemps, la nature et le succès de cet ouvrage, me rendent à présent le seul homme capable de recevoir avec fruit ces bontés dont je vous demande instamment la continuation. Vous ne pouvez employer plus dignement votre loisir qu'en dictant des vérités utiles. Je vous garderai religieusement le secret.

Mon dessein est d'insérer dans le chapitre de la vie privée de Louis XIV tout le morceau détaché où ce monarque se rend compte à lui-même de sa conduite (1). Cet écrit me paraît un des plus beaux monuments de sa gloire; il est bien pensé, bien fait, et montre un esprit juste et une grande âme. Je vous avoue que je serais d'avis de ne donner au public qu'une partie des instructions de Louis XIV au roi d'Espagne. Je voudrais que le public ne vît que les conseils vraiment politiques, dignes d'un roi de France et d'un roi d'Espagne, et la situation critique où ils étaient l'un et l'autre.

J'ose prendre la liberté de vous dire, en me soumettant à votre jugement, que le commencement de ce mémoire n'est rempli que de conseils vagues et de maximes d'un grand-père plutôt que d'un grand roi.

« Déclarez-vous en toute occasion pour la vertu et contre » le vice. — Aimez votre femme; vivez bien avec elle; de- » mandez-en une à Dieu qui vous convienne, etc. »

Il y a beaucoup de lieux communs dans ce goût. Je vous avouerai même ingénument que je n'oserais pas les lire au roi de Prusse, dont je regarde l'estime pour tout ce qui peut contribuer à la gloire de notre nation comme le suffrage le plus précieux et le plus important.

Le conseil d'aller **A LA CHASSE**, et d'avoir une maison de campagne, paraîtrait petit et déplacé. Je dois songer que c'est à l'Europe que je parle, et à l'Europe prévenue. L'esprit philosophique qui règne aujourd'hui remarquerait peut-être un trop étrange contraste entre le conseil d'*honorer* Dieu, de ne manquer *à aucun de ses devoirs envers Dieu*, d'*aimer sa femme*, d'*en demander une à Dieu qui convienne*, etc., et la conduite d'un prince qui, entouré de maîtresses, avait mis le Palatinat en cendres, et désolé la Hollande, plutôt par fierté que par intérêt.

Je vous parle avec la liberté d'un historien, d'un homme instruit de la manière de penser des étrangers, et en même temps d'un homme docile, qui a une extrême confiance en vos bontés et dans vos lumières, pénétré de respect pour les unes, et de reconnaissance pour les autres.

Si vous aviez, monseigneur, quelques morceaux détachés, dans le goût de celui où Louis XIV rend compte du caractère de M. de Pomponne, rien ne jetterait un jour plus lumineux sur l'histoire intéressante de ce temps-là. Il est à croire que ce monarque aura aussi bien reconnu l'incapacité de M. de Chamillart que les faiblesses de M. de Pomponne, qui était d'ailleurs un homme de beaucoup d'esprit. J'ai vu des dépêches de M. de Chamillart qui, en vérité, étaient le comble du ridicule, et qui seraient capables de déshonorer absolument le ministère, depuis 1701 jusqu'à 1709. J'ai eu la discrétion de n'en faire aucun usage, plus occupé de ce qui peut être glo-

(1) Tout cela est du persiflage à l'adresse de Frédéric qui pouvait lire cette lettre. (G. A.)

(2) Chirurgien dont les sondes ou bougies sont encore vantées. Darget s'était logé chez lui. (G. A.)

(1) Voyez le chapitre XXVIII du *Siècle*. (G. A.)

rieux et utile à ma nation que de dire des vérités désagréables.

Cicéron a beau enseigner qu'un historien doit dire tout ce qui est vrai, je ne pense point ainsi. Tout ce qu'on rapporte doit être vrai, sans doute; mais je crois qu'on doit supprimer beaucoup de détails inutiles et odieux. J'ai la hardiesse de combattre les opinions de Cicéron, mais je ne combattrai point les vôtres.

Si j'ai quelques lettres originales à rapporter, dans l'*Histoire de la guerre de* 1741, ce sera assurément celle que vous écrivîtes au roi, le 8 juillet 1743, après votre entrevue avec l'empereur. Je la regarde comme un chef-d'œuvre d'éloquence, de raison supérieure, de courage d'esprit, et de politique; et je crois que cela seul suffirait pour vous faire regarder comme un grand homme, si on ne connaissait pas vos autres mérites.

Permettez-moi de vous dire que personne au monde n'est plus attaché à votre gloire que moi. Toute mon ambition serait d'avoir l'honneur de m'entretenir avec vous quelques heures; et, si je pouvais compter sur cet avantage, je vous promets que je ferais exprès le voyage de Paris, dans quelques mois. Je ne suis allé en Prusse que pour y entendre un homme dont la conversation est aussi singulière que ses actions sont héroïques, et j'irais chercher à Saint-Germain un homme aussi respectable que lui.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect, etc.

1843. — A M. FORMEY.

Potsdam, le 29 juillet.

Je ne peux vous rendre trop de grâces, monsieur, de votre journal et de vos politesses. Vous me consolez un peu de cette première édition du *Siècle de Louis XIV*. Je suis fâché qu'elle ait paru avant les mémoires singuliers que j'ai reçus. On m'a envoyé des manuscrits de la main de Louis XIV même. Il faut bien regretter qu'un roi qui avait des sentiments si grands et des principes si sages n'ait pas consulté son propre cœur, au lieu d'écouter des prêtres et Louvois, quand il s'agissait de perdre quatre ou cinq cent mille sujets utiles.

Je suis très content de l'éloge de M. Cramer (1). Il me paraît qu'il y a à Genève des philosophes d'un grand mérite; autrefois il n'y avait que des théologiens.

Je suis fâché qu'on dise, page 426, que Rodolphe de Habsbourg acheta Lucques et Florence, etc.; il les vendit; le pauvre seigneur n'avait pas de quoi acheter. La plupart des livres sont bien peu exacts; on se pique d'écrire vite et beaucoup, et on nous surcharge d'inutilités et d'erreurs.

Je vous embrasse. Vous pouvez compter que je suis rempli pour vous d'estime et d'amitié.

1844. — AU MARÉCHAL DE BELLE-ISLE.

A Potsdam, ce 4 août 1752.

Monseigneur, je reconnais à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire votre caractère bienfaisant et qui étend ses soins à tout. Vous ne doutez pas que M. le marquis d'Argens et moi nous n'obéissions à vos ordres avec l'empressement qu'on doit avoir de vous plaire. L'intérêt que je prends à la personne que vous protégez redouble mon amitié pour elle. Mais nous doutons encore que la petite place dont il est question soit vacante. Si en effet elle le devenait, votre protégé ferait très bien d'aller trouver le sieur Darget qui a naturellement cette place dans son district, et qui est à Paris chez le sieur Daran, chirurgien. Il regarderait sans doute comme un très grand honneur celui de vous marquer son respect, et de faire pour le sieur de Mouchy quelque chose qui vous serait agréable; j'agirai de mon côté avec le zèle d'un homme qui vous est attaché depuis longtemps.

J'aurai l'honneur de vous envoyer incessamment, par le courrier de Hambourg, le livre que vous avez la bonté de me demander (2), et sur lequel vous voulez bien jeter la vue. On en fait actuellement une nouvelle édition beaucoup plus correcte et plus ample; mais il ne faut pas vous étonner si j'ai omis beaucoup de choses dans le récit des batailles. J'ai déclaré expressément que je ne voulais entrer dans aucun détail de ces actions tant de fois et si diversement rapportées par tous les partis. Les opérations de la guerre n'ont point du tout été mon objet. Je n'ai cherché qu'à mettre sous les yeux ce qui peut caractériser le siècle de Louis XIV, les changements faits dans toutes les parties de l'administration, dans l'esprit et dans les mœurs des hommes, et en un mot ce qui distingue ce beau siècle de tous les autres. Si j'ai rapporté quelquefois des circonstances singulières, c'est sur un petit nombre d'événements dont il m'a paru que le public avait de fausses idées. Par exemple, la plupart des citoyens de Paris croyaient que le Tholus était une forteresse imprenable, et qu'on avait passé un grand fleuve à la nage en présence de l'armée ennemie. Vous savez que le Tholus est une petite tour ruinée dans laquelle il n'y a guère que des commis, et qu'il n'y a pas plus de vingt pas à nager au milieu du bras du Rhin, auprès duquel cette maison de peage est située. J'ai connu une femme qui a passé souvent à cheval le bras du Rhin pour frauder les droits.

J'ai rapporté la mort et les paroles de feu M. le maréchal de Marsin telles que me les conta l'ambassadeur d'Angleterre entre les bras duquel il mourut. Si vous vouliez, monseigneur, me faire favoriser de quelques anecdotes curieuses et intéressantes sur ces batailles, j'en ferais usage dans la première édition.

A l'égard des opérations militaires, il est bien difficile de les rendre intéressantes. Elles se ressemblent presque toutes; le nombre en est infini; la postérité en est surchargée. On a donné cent quarante batailles en Europe depuis l'an 1600. Elles sont toutes, au bout de quelques années, éclipsées les unes par les autres. Il n'en reste qu'un faible souvenir, et, par une fatalité singulière, les *Mémoires* du vicomte de Turenne sont peu lus.

Il en est de même de ces histoires immenses dont nous sommes accablés. Il faudrait vivre cent ans pour lire seulement tous les historiens depuis François Ier. C'est ce qui m'a engagé à réduire en deux petits volumes l'*Histoire de Louis XIV*, qui avait été falsifiée en sept à huit gros tomes par tant d'écrivains.

Si je pouvais me flatter qu'une histoire purement militaire pût se sauver de l'oubli, je crois que ce serait celle de la guerre de 1741. Les grandes choses que vous y avez faites (1) sont dignes de passer à la postérité. Il faudrait une autre plume que la mienne pour écrire un tel ouvrage. Mais je l'ai fait sur les mémoires de tous les généraux. Il n'y a aucune de vos dépêches que je n'aie étudiée, et dans laquelle je n'aie remarqué l'homme de guerre, l'homme d'Etat, et le bon citoyen. Si mes maladies, qui me privent actuellement de l'honneur de vous écrire de ma main, me permettaient de faire un voyage à Paris, ce sera principalement pour avoir l'honneur de vous faire ma cour et vous consulter. Cette histoire est achevée tout entière; mais vous sentez que c'est un fruit qu'il n'est pas encore temps de cueillir, et que la vérité est toujours faite pour attendre.

Je vous souhaite une santé parfaite. La France a besoin d'hommes comme vous. Je me flatte que monsieur votre fils vous imitera dans ce zèle infatigable pour le bien public que vous avez montré dans toutes les occasions, et qui vous distingue de tous ceux qui ont parcouru la même carrière.

Je suis, avec un profond respect et l'attachement sincère que vous doit tout bon Français, monseigneur, votre très humble, etc.

1845. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, le 5 août.

Mon cher ange, voilà donc le pays de Foix (2) et le voisinage des Pyrénées sous votre gouvernement! Tirez-vous-en comme vous pourrez, messieurs, puisque vous l'avez voulu, et que vous avez jugé qu'on pouvait faire la guerre avec quelque avantage. Pour moi, je ressemble à ces vieux rois presque détrônés, qui n'osent plus paraître à la tête de leurs armées.

J'avais seulement envoyé quelques troupes auxiliaires au général Thibouville, comme, par exemple, ces quatre vers-ci que dit Amélie au quatrième acte :

Ah! je quittais des lieux que vous n'habitiez pas.
Dans quelque asile affreux que mon destin m'entraîne,
Vamir, j'y porterai mon amour et ma haine;
Je vous adorerai dans le fond des déserts,
Dans l'horreur des combats, dans *la honte des* fers,
Dans la mort que j'attends de votre seule absence.

VAMIR.

C'en est trop; vos douleurs *épuisent* ma constance, etc. (Sc. I.)

Nous avons ôté aussi les mines qu'on pouvait à toute force

(1) Professeur de philosophie à Genève, et ami des Bernouilli. (G. A.)

(2) Le *Siècle de Louis XIV*. (G. A.)

(1) Voyez, dans le *Précis*, le récit de la bataille de Fontenoy. (G. A.)

(2) *Amélie*, ou le *Duc de Foix*, jouée le 17 août 1752. (G. A.)

faire jouer sous Charles VII, et qui ne laisseraient pas d'effaroucher les savants, sous Dagobert et Thierry de Chelles. Il y a à la place de ces fougasses (1) :

Vous sortez d'un combat, un autre vous appelle;
Ayez la même audace avec le même zèle;
Imitez votre maître, etc. (Act. V, sc. I.)

Pour les parents d'Amélie, et l'extrait baptistaire de Lisois, mes chers anges, je n'ai pu les trouver. On ne connaît personne de ces temps-là. Je ne puis faire une généalogie à la Moréri. N'est-ce pas assez qu'on dise qu'Amélie est d'une race qui a rendu des services à l'État? Ceci est une pièce de caractères, et non une tragédie historique. Si les caractères sont bien peints, s'ils sont bien rendus par les acteurs, vous pourrez vous tirer d'affaire.

Il n'est point du tout décidé que l'auteur (2) de *Childéric* vienne lire au roi de Prusse ses ouvrages immortels ; mais, en cas qu'il vienne apporter à Potsdam les lauriers dont il est couvert, et les grâces dont il est orné, et en cas que la place de gazetier des chauffoirs, des cafés, et des boutiques de libraires, soit vacante, voici un petit mot (3) pour le chevalier de Mouhi, que je vous prie de lui faire remettre. Vous ne doutez pas d'ailleurs que je ne sois très empressé à lui rendre service. Des postes de cette importance sont capables de diviser une cour; et je me suis fait un violent ennemi de ce philosophe modéré Maupertuis, pour une place inutile d'associé à l'Académie de Berlin, donnée malgré lui par le roi à l'abbé Raynal. Vous jugez bien que de si grands coups de politique ne se pardonnent jamais, et que des dégoûts si horribles laissent dans le cœur un poison mortel, surtout dans un cœur prétendu philosophe.

Voici un petit mémoire (4) pour M. Secousse. Je vous prie, vous ou ma nièce, de le lui faire parvenir le plus tôt que vous pourrez. Il faut que M. Secousse me dise tout ce qu'il sait. J'ai bien plus d'obligation à M. le maréchal de Noailles que je n'espérais. M. le maréchal de Belle-Isle me promet aussi des secours ; mais probablement ils ne pourront venir qu'après la nouvelle édition à laquelle je fais travailler, sans relâche, à Leipsick. Je suis toujours émerveillé des progrès que notre langue a faits dans les pays étrangers; on est en France de quelque côté que l'on se tourne. Vous avez acquis, messieurs, la monarchie universelle qu'on reprochait à Louis XIV, et qu'il était bien loin d'avoir. Tâchez donc de ne point avoir des sifflets universels pour vos querelles (5) ridicules, qui vous couvrent de plus de honte aux yeux de tous vos voisins que les chefs-d'œuvre du temps de Louis XIV ne vous ont acquis de gloire. O Athéniens ! on vous lit, et on se moque de vous!

Mes anges, je me mets toujours à l'ombre de vos ailes.

1846. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Potsdam, août.

Ou je me trompe, mon cher *Isaac*, ou M. de Prades, que je ne veux plus nommer abbé, est l'homme qu'il faut au roi et à vous. Naïf, gai, instruit, et capable de s'instruire en peu de temps, intrépide dans la philosophie, dans la probité, et dans le mépris pour les fanatiques et les fripons ; voilà ce que j'ai pu juger à une première entrevue. Je vous en dirai davantage quand j'aurai le bonheur de vous voir.

Je n'ai jamais été si malade que je le suis aujourd'hui, sans cela j'irais chez vous. Venez me voir, il est nécessaire que je vous parle; votre visite ne nuira point à vos projets de ce soir; je sais taire les faveurs et les rigueurs. Venez, ce sera une bonne fortune dont je ne me vanterai à personne. Comptez que vous trouverez un moine de qui vous n'aurez jamais à vous plaindre, qui a dit cent antiennes pour vous, et qui veut vivre avec vous, non pas dans l'union la plus monacale, mais la plus fraternelle. Mille respects *alla virtuosa marchesa.*

1847. — A MADAME DENIS.

Potsdam, le 19 août.

L'abbé de Prades est enfin arrivé à Potsdam, du fond de la Hollande où il était réfugié. Nous l'avons bien servi (6), le marquis d'Argens et moi, en préparant les voies. C'est, je crois, la seule fois que j'aie été habile. Je me remercie d'avoir servi un pareil mécréant. C'est, je vous jure, le plus drôle d'hérésiarque qui ait jamais été excommunié. Il est gai, il est aimable; il supporte en riant sa mauvaise fortune. Si les Arius, les Jean Huss, les Luther, et les Calvin, avaient été de cette humeur-là, les pères des conciles, au lieu de vouloir les ardre, se seraient pris par la main, et auraient dansé en rond avec eux.

Je ne vois pas pourquoi on voulait le lapider à Paris ; apparemment qu'on ne le connaissait pas. La condamnation de sa *Thèse*, et le déchaînement contre lui, sont au rang des absurdités scolastiques. On l'a condamné comme voulant soutenir le système de Hobbes, et c'est précisément le système de Hobbes qu'il réfute en termes exprès. Sa *Thèse* était le précis d'un livre de piété qu'il voulait bonnement dédier à l'évêque de Mirepoix. Il a été tout ébahi d'être honni à la fois comme déiste et comme athée. Les consciences tendres qui l'ont persécuté ne sont pas grandes logiciennes; elles auraient pu considérer qu'*athée* est le contraire de *déiste;* mais quand il s'agit de perdre un homme, les bonnes gens n'y regardent pas de si près.

Il fait une *Apologie*, et veut l'envoyer au pape, qui est, dit-on, aussi gai que lui, et qui sûrement ne la lira pas. Je crois qu'il sera lecteur du roi de Prusse, et qu'il succédera, dans ce grave poste, au grave La Mettrie. En attendant, je le loge comme je peux.

Il est fort triste qu'on nous ait volé notre *Rome sauvée*, et qu'on l'ait si horriblement imprimée. Vous n'avez pas voulu me croire, ma chère enfant. Ne mariez pas votre fille; elle se mariera sans vous.

Mille remerciements, je vous en prie, à M. de Chauvelin (1), des bons avis qu'il m'a donnés pour la nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV;* mais je vous demande très humblement pardon sur la *Dîme royale* et chimérique du maréchal de Vauban; elle n'est bonne que pour les curés dont parle M. de Chauvelin. Pourquoi? c'est que M. le curé peut faire aisément ramasser par sa servante les dîmes de blé et de pommes qu'on lui doit; et il boit son vin tranquillement avec sa nièce; mais il faudrait que le roi eût des décimeurs à gages dans chaque village, qu'il fît bâtir des greniers dans chaque élection, et qu'ensuite il vendît son grain et son vin. Il serait volé deux ou trois fois avant d'avoir vendu une mesure, et ressemblerait au diable de Papefiguière, dont on se moqua quand il alla vendre ses feuilles de rave au marché. Proposez à M. de Chauvelin cette petite difficulté.

Adieu; vous n'en aurez pas davantage de moi aujourd'hui.

1848. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

En vous remerciant, cher frère; j'aime votre exactitude, et je vous suis sensiblement obligé de vos secours. Je ne hais point du tout l'écuyer Coypel (2), mais il ne me paraît pas un *Raphaël*. Les petites brochures où il a été loué ne peuvent faire sa réputation, et votre livre (3) contribuera à la réputation des bons artistes. Au reste, j'aurais été bien fâché d'acheter un tableau sur la parole de l'abbé Dubos. Il ne s'y connaissait point du tout, non plus qu'en musique et en poésie ; mais il réfléchissait beaucoup sur tout ce qu'il avait lu et entendu dire, et il a trouvé le secret de faire un livre (4) très utile, où il n'y a de mauvais que ce qui est uniquement de lui.

Mon cher *Isaac*, je crois que je prendrai incessamment le parti que vous me proposez. En attendant, j'applaudis au digne homme (5) qui aime mieux ennuyer son prochain que le pervertir. Je crois qu'il y réussit. Pour vous, vous vous bornez à plaire. Chacun fait son métier; le mien est de vous aimer tant que je vivrai.

1849. — A M. FORMEY.

M. Mallet (6) demande peu de chose, monsieur; je ferai tout ce que je pourrai pour lui faire avoir ce très peu.

L'édition (7) n'est guère bonne; ce qu'elle contient l'est encore moins, mais le maudit auteur de tant de rapsodies vous est très attaché. Il vous remercie de la bonté que vous

(1) Ou *fougades*, fourneaux de mines. (G. A.)
(2) Pierre Morand. (G. A.)
(3) On n'a pas la correspondance avec de Mouhi. (G. A.)
(4) Il voulait s'enquérir du mariage secret de Bossuet. Voyez sur Secousse le *Catalogue* des écrivains du *Siècle*. (G. A.)
(5) Relatives aux billets de confession. (G. A.)
(6) D'Alembert l'avait fait recommander à Voltaire par madame Denis. (G. A.)

(1) L'abbé Chauvelin. (G. A.)
(2) Antoine Coypel, peintre maniéré. (G. A.)
(3) *Réflexions critiques sur les différentes écoles de peinture.* (G. A.)
(4) *Réflexions critiques sur la poésie, la peinture, et la musique.* (*Clogenson*).
(5) C'était peut-être Formey. (*Clogenson*).
(6) Paul-Henri Mallet, historien, né à Genève en 1730, mort en 1807. (Voyez la lettre à Formey du 12 septembre. (G. A.)
(7) Les *Œuvres de Voltaire*, 1752, sept volumes in-12. (G. A.)

avez de faire des notes, et, dès que les maux dont il est accablé lui permettront de sortir, il ne manquera pas de venir vous remercier. Continuez, je vous prie, vos notes; c'est une bonne œuvre. *Scribe et vale.* V.

1850. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Très cher et révérend père en diable, j'avais autrefois un fière janséniste; ses mœurs féroces me dégoûtèrent du parti; d'ailleurs,

Tros Rutulusve fuat, nullo discrimine habebo. (Virg., *En.* X.)

Les jansénistes me pardonneront l'imbécile cardinal de Tournon en faveur du detestable Letellier (1).

N'est-il pas vrai que les disputes sur les rites chinois sont à faire mettre aux Petites-Maisons et les jésuites et les jansénistes? Cher frère, mon histoire, à commencer au calvinisme (2), est l'histoire des fous.

Bonjour; je vous salue en Frédéric, et je me recommande à vos prières. Mes respects à la muse *marchesa.*

1851. — AU MÊME.

Je ne sais pourquoi, mon cher marquis, les éditeurs mettent parmi les satires ce voyage (3), qui n'est qu'un itinéraire du coche. Je serais encore plus étonné qu'on admirât ce plat ouvrage. Mais tout est précieux des anciens; on aime à voir jusqu'à leurs fautes. Il y a d'ailleurs, dans cette méchante pièce, de petits traits qui ont fait fortune.

. . . . Credat Judæus Apella,
Non ego. . . . .

Voilà assez notre devise.

J'ai toujours pensé comme vous sur *saint* Constantin et sur *saint* Clovis; je les ai mis tous deux en enfer, dans la *Pucelle.* Je combats en vers, tandis que vous battez l'ennemi avec les armes de la raison. Je suis fort de votre avis sur Zosime; mais je ne peux me persuader que Procope soit l'auteur des *Anecdotes.* Il me semble que les hommes d'Etat ne disent point de certaines sottises. Je crois que les Frérons de ce temps-là ont pris le nom de *Procope.*

« Vale, erudite veritatis assertor, superstitionis destructor; » vale, et scribe. »

1852. — AU MÊME.

Cher frère, il me semble que je n'ai point dit ce que vous me faites dire. J'ai donné seulement des preuves de la persécution que le cardinal de Richelieu faisait à la reine; j'ai dit qu'elle devait être en garde contre un homme qui éloignait d'elle son mari, qui la faisait interroger par le chancelier, qui, enfin, dans le voyage de Tarascon, voulut se rendre maître de sa personne et de celle de ses enfants; et que, si la reine avait eu un commerce secret avec Mazarin, cardinal ou non, il n'importe, elle aurait fait l'impossible pour le dérober à la vue du cardinal de Richelieu.

Je viens d'apercevoir votre billet dans le livre, et je vous remercie toujours de votre zèle. Priez pour moi; je suis bien malade.

1853. — AU MÊME.

Frère équitable, vous avez lu le libelle de Boindin (4); lisez, je vous prie, la réponse (5), et jugez. Je n'entre point dans la discussion des interrogatoires d'un savetier et d'un décrotteur; je renvoie, sur cet article, au jugement prononcé par les juges qui ont examiné les variations des témoins subornés, et ont jugé en conséquence. Ces détails d'ailleurs allongeraient trop l'article. et seraient indignes du public et de l'ouvrage. Il est question, dans cette dernière partie, des gens de lettres célèbres, et non des savetiers célèbres. Enfin lisez-moi, et jugez-moi. Ayez la bonté de me renvoyer le livre, avec votre décision. *Vale, et me ama.*

(1) Voyez sur Tournon le ch. XXXIX du *Siècle*, et sur Letellier, le ch. XXXVII. (G. A.)
(2) Les quatre derniers chapitres. (G. A.)
(3) *Voyage à Brindes* d'Horace. (G. A.)
(4) *Mémoire pour servir à l'histoire des couplets de* 1710, *attribués faussement à M. Rousseau.* Boindin y attribue à La Motte, Saurin, et Malafer, les fameux couplets. (G. A.)
(5) Voyez le *Catalogue* des écrivains aux articles Rousseau et La Motte. (G. A.)

1854. — A M. FALKENER.

Potsdam, 22 août 1752 (1).

Je ne vous écrirai aujourd'hui ni de ma main, ni en anglais, mon cher et respectable ami; je suis trop malade pour avoir cette consolation.

J'ai appris qu'un libraire de Londres, nommé Dodsley, avait imprimé par souscription le *Siècle de Louis XIV*, en deux beaux volumes. Si cela est, il a fait une sottise de ne m'en pas informer. Il devait présumer qu'une première édition n'est jamais qu'un essai, qu'il s'y glisse beaucoup de fautes, et que cette première édition attire à l'auteur beaucoup de critiques, de remarques et d'instructions utiles dont il profite; c'est ce qui m'est arrivé. Des ministres d'Etat, qui m'avaient impitoyablement refusé leurs lumières, lorsque je travaillais autrefois à cet ouvrage, se sont empressés de m'éclairer, dès qu'il a paru. Le livre, tout informe qu'il était, a eu tant de vogue et l'objet en est si intéressant, que chacun a voulu avoir part à sa perfection. Muni de tant de secours, je fais faire une édition nouvelle, dont j'espère vous envoyer un exemplaire avant deux mois.

Je vous supplie de communiquer au libraire Dodsley le mémoire que je vous envoie. Il serait triste qu'il eût déjà commencé son édition. Je vous demande la grâce de m'informer de ce qui en est, le plus tôt que vous pourrez. Je ne me console d'avoir donné l'édition de Berlin que parce qu'elle en procurera une meilleure. Ce n'est pas que je me reproche de m'être trompé sur des vérités importantes; mais je n'en ai pas dit assez, et je vous assure que la seconde fournée sera bien plus curieuse que la première.

Permettez-moi de présenter mes respects à madame votre épouse; je souhaite mille prospérités à toute votre chère famille et à votre nation, que j'aimerai toujours.

Adieu, my dear friend.

1855. — A M. DE CHENEVIÈRES.

Potsdam, 25 août (2).

Vous m'avez bien rendu justice, monsieur, sur mon zèle pour la famille royale et sur mon attachement à la patrie. Je vous remercie sensiblement des nouvelles que vous avez bien voulu me donner de la maladie de monseigneur le dauphin.

Je me flatte que la santé de M. le comte d'Argenson est parfaitement rétablie, puisque vous ne m'en parlez pas. Je conserverai pour lui toute ma vie le dévouement le plus tendre. Il ne se souvient peut-être pas que j'ai mis sens dessus dessous, pendant six mois, toutes les archives de la guerre. J'ai mis tout cela en ordre dans mon agréable retraite de Potsdam, et j'y ai fini entièrement toute la guerre de 1741.

Mon séjour en Allemagne ne m'a pas été infructueux pour cet ouvrage. Il appartient naturellement à M. le comte d'Argenson, et pour peu qu'il en eût la moindre curiosité, j'aurais l'honneur de le lui envoyer. Il ne laisserait pas d'y trouver des particularités intéressantes qui lui sont peut-être inconnues. Au reste, ce n'est pas un morceau d'histoire dans le goût du *Siècle de Louis XIV.* S'il a fallu ici entrer dans de grands détails, croyez que ce n'est pas chose aisée de sauver l'ennui que doit causer une si grande multiplicité d'intérêts et de faits militaires. Cette histoire et le *Siècle de Louis XIV* sont deux morceaux consacrés à la gloire de la nation dans différents genres. M. le comte d'Argenson pourrait s'en faire lire quelques pages pour s'amuser, s'il en avait le temps; au pis aller, le manuscrit sera un monument dans sa bibliothèque.

Je me flatte que ma nièce a passé quelques jours avec vous. Elle doit vous avoir dit combien je vous suis dévoué. Je ne vous écris point de ma main; une nouvelle secousse de ma maladie m'a laissé une faiblesse extrême.

1856. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Vous avez raison, frère; l'état de savetier n'y fait rien. Je vous remercie; mais vous avez lu ce que j'ai ajouté à l'article Rousseau, qui sert de confirmation à ce que j'ai dit dans l'article La Motte.

Je crains bien de ne pas persuader tout le monde. Fréron dira toujours que La Motte est coupable, et que Rousseau est innocent, parce que j'ai fait la *Henriade;* mais j'espère dans les honnêtes gens.

Ah! frère, si vous vouliez écraser l'erreur! Frère, vous êtes bien tiède!

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

1857. — A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS.

A Potsdam, le 20 août.

Je vous aurais très bien reconnu à votre style, monsieur, et à vos bontés. Vous m'annoncez une nouvelle qui me fait grand plaisir : vous allez croire que c'est du *Duc de Foix* que je veux parler; point du tout, c'est de *Néron* (1). Je suis bien plus flatté, pour l'honneur de l'art, que vous vouliez bien être des nôtres, que je ne suis séduit par un de ces succès passagers dont le public ne rend pas plus raison que de ses caprices.

Honorez notre confrérie de votre nom; montrez que les Français vont à la gloire par tous les chemins. Il y avait des vers extrêmement beaux dans votre ouvrage (2). Plus votre génie s'est développé, et plus vous vous êtes senti en état de bâtir un édifice régulier avec les matériaux que vous avez amassés.

Je souhaite me trouver à Paris quand vous gratifierez le public de votre tragédie. Vous me ferez oublier les cabales des gens de lettres, et la persécution des fanatiques. Les sottises qu'on a faites à Paris, depuis un an ou deux, ont tellement décrié la nation dans l'Europe, qu'elle a besoin que les beaux-arts réhabilitent ce que les *billets de confession*, et cent autres impertinences de cette nature, ont avili. Je me flatte que vous y contribuerez, et que, si l'on siffle la Sorbonne, vous rendrez le Théâtre-Français respectable.

Permettez-moi de présenter mes respects à madame la marquise et à vos amis.

1858. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, le 1er septembre.

Mon cher ange, puisqu'il faut toujours de l'amour, je leur en ai donné une bonne dose avec ma barbe grise. J'en suis honteux; mais j'avais ce reste de confiture, et je l'ai abandonné aux enfants de Paris. Je suis saisi d'horreur de voir que vous n'avez point reçu ma réponse à la lettre où vous me recommandiez le chevalier de Mouhi. Cette réponse (3), avec un petit billet pour ce Mouhi, était dans un paquet adressé à madame Denis, et le paquet était sous le couvert d'un homme plus opulent que vous, nommé Thiroux de Mauregard, fermier-général des postes, ami, je ne sais comment, de ma nièce. Quand je l'appelle opulent, ce n'est pas qu'il ait huit cent mille livres de rentes, comme son confrère La Reynière. Si ce paquet a été égaré, il faut que ma nièce mette toute son activité et tout son esprit à le retrouver.

Vous sentez bien, mon cher ange, combien mon cœur me rappelle vers vous. Je ferai, si je suis en vie, un petit pèlerinage dans mon ancienne patrie. Ni vos ânes de Sorbonne, qui osent examiner Buffon et Montesquieu, ni le grand âne de Mirepoix, qui prétend juger des livres, ni votre avocat-général d'Ormesson, qui propose froidement au parlement d'examiner tout ce qui s'est imprimé depuis dix ans, ni une espèce d'inquisition, qu'on veut établir en France, ni vos *billets de confession*, ne m'empêcheront de venir vous embrasser; mais, mon cher ange, laissez-moi achever la nouvelle édition du *Siècle*, dont je suis obligé de corriger les feuilles. Je ne peux absolument interrompre cette édition commencée.

Il y avait dans mon paquet, qui me tient fort au cœur, une lettre à M. Secousse sur ce *Siècle*, et j'attends une réponse de M. Secousse pour un article important. Il est dur de travailler de si loin pour sa patrie à un ouvrage qui devrait être fait dans son sein; mais tel est le sort de la vérité; il faut qu'elle se tienne à quatre cents lieues, quand elle veut parler. Plût à Dieu qu'on n'eût à craindre que la canaille des gens de lettres! mais la canaille des dévots, celle de la Sorbonne, font plus de bruit et sont plus dangereuses. Le *Siècle* a réussi auprès du petit nombre d'honnêtes gens qui l'ont lu; mais quand il sera dans les mains de Couturier (4), de Tamponet (5), et du barbier de Boyer de Mirepoix, ils y trouveront des propositions téméraires, hérétiques, sentant l'hérésie, etc. Je ne demanderais pas à Paris la considération d'un sous-fermier, sans doute, mais je souhaiterais y être à l'abri de la persécution. Je me flatte que des amis tels que vous ne contribueront pas peu à disposer les esprits. A force d'entendre répéter par des bouches respectables qu'un homme qui a travaillé quarante ans, qui a soutenu la scène tragique, qui a fait le seul poëme épique qu'ait la France, qui a tâché d'élever un monument à la gloire de son pays par le *Siècle de Louis XIV*, mérite au moins de vivre tranquille, comme Moncrif et Hardion; à force, dis-je, d'entendre cette voix de la justice et de l'amitié, la persécution s'adoucit, et le fanatisme se lasse.

Ne pensons point encore à *Zulime*; il ne faut pas surcharger le public. Le grand défaut de Zulime est qu'elle sait trop tôt son malheur, et que le fade Ramire est au-dessous de Bajazet. Songeons à présent à donner *Rome sauvée* avec les changements. Il faudrait que Grandval prît le rôle de Catilina, et que Lekain jouât César; cela donnerait quelques représentations. On aura peut-être besoin de terribles intrigues pour cette nouvelle distribution de charges. On pourra s'aider du crédit de M. de Richelieu dans cette grande affaire. Je vous embrasse tendrement, mon très cher ange. Pour les comédies, je ne m'en mêlerai pas; je ne suis qu'un animal tragique. Mes tendres respects à tous vos anges.

Adieu,

O et præsidium et dulce decus meum! (Hor., lib. I, od. I.)

1859. — A M. DARGET.

A Potsdam dont je ne sors plus, 2 septembre 1752.

Mon cher duc de Foix, une tragédie que vous aviez si bien jouée ne pouvait guère tomber. Vous lui avez porté bonheur. C'était aussi une pièce favorite du roi. Voilà de bonnes raisons pour être à l'abri des sifflets. Je voudrais que, de votre côté, vous fussiez sauvé des sondes et des bougies. Mais franchement, il y a de la folie, il y a au moins peu de physique, à prendre des carnosités pour le scorbut. Les sondes et les bougies font enrager; il est triste de donner cent louis pour faire suppurer sa vessie. Mais, mon cher malade, ces bougies ont un caustique; ce caustique brûle le petit calus formé au col de la vessie; ce calus devient ulcère, il suppure; le temps et le régime ferment la plaie : voilà votre cas. N'allez pas vous fourrer des chimères dans la tête. Vous vous y en êtes mis de plus d'une sorte, et je vous jure que vous vous êtes trompé sur bien des choses comme sur votre vessie. Guérissez, et soyez heureux. On peut l'être à Potsdam, on peut l'être à Paris. Le grand point est de fixer son imagination, et de n'être pas toujours comme un vaisseau sans voile, tournant au gré du vent. Il faut prendre une résolution ferme, et la tenir :

. . . Si te pulvis strepitusque rotarum,
Si lædit caupona, Ferentinum ire jubebo.
Hor., lib. I, ep. XVII.

Mais il ne faut pas que nous puissions nous appliquer cet autre vers d'Horace :

Æstuat et vitæ disconvenit ordine toto. (Lib. I, ep. I.)

Si j'étais à Paris, j'y mènerais une vie délicieuse. Mon sort n'est pas moins heureux où je suis, et j'y reste parce que je suis sûr que demain mon cabinet me sera aussi agréable qu'aujourd'hui. Si ce séjour m'était insupportable, je le quitterais; j'en ferais autant de la vie. Quand on a ces sentiments-là dans la tête, on n'a pas grand'chose à craindre dans ce monde. Mais c'est une grande pitié de ressembler à des malades qui ne savent quelle posture prendre dans leur lit.

Je vous parle à cœur ouvert comme vous voyez. Je vais continuer sur ce ton. Morand ne s'est pas contenté de faire relier ses anciens ouvrages, et de me les envoyer; il y a deux endroits où je suis maltraité, à ce qu'on m'a dit; vous croyez bien que je le lui pardonne. Il envoie souvent dans ses feuilles de petits lardons contre moi; je le lui pardonne encore. Il en a glissé contre ma nièce; cela n'est pas si pardonnable. Je ne vois pas ce qu'il peut gagner à ces manœuvres. On n'augmentera pas ses appointements, et il ne me perdra pas auprès du roi. Eh, mon Dieu! de quoi se mêle-t-il? Que ne songe-t-il à vivre doucement comme nous? A qui en veut-il? Que lui a-t-on fait? Les auteurs sont d'étranges gens. Adieu, soyez très persuadé que je vous aime avec autant de cordialité que je vous parle. Vous me retrouverez tel que vous m'avez laissé, souffrant mes maux patiemment, restant tout le jour chez moi, n'étant ébloui de rien, ne désirant et ne craignant rien, fidèle à mes amis, et me moquant un peu de la Sorbonne avec sa majesté. *Iterum vale.*

(1) Tragédie de Ximenès, jouée le 2 janvier 1752 sous le titre de *Epicharis*. (G. A.)
(2) *Les honneurs accordés par Louis XIV au mérite militaire, augmentés par Louis XV; sujet donné par l'Académie française pour le prix de l'année* 1752. (G. A.)
(3) Lettre du 5 août. (G. A.)
(4) Voyez, tome VI, la dernière note du *Mondain*. (G. A.)
(5) Voyez, tome IV, le *Tombeau de la Sorbonne*. (G. A.)

1860. — AU MARÉCHAL DE BELLE-ISLE.

Potsdam, 5 septembre 1752.

Monseigneur, après avoir eu l'honneur de répondre, il y a plus d'un mois (1), à la lettre que vous avez bien voulu m'écrire, je fis partir par les chariots de poste le livre que vous aviez eu la bonté de me demander, et je l'adressai, couvert de toile cirée, au sieur Korman, marchand et commissionnaire à Strasbourg. Je lui écrivis, et je lui donnai pour instruction de remettre ce paquet à votre adresse entre les mains de la maîtresse des postes de Strasbourg. J'ai l'honneur de vous en donner avis, n'ayant point reçu de réponse de ce Korman. Quand il serait mort, vous n'en devriez pas moins avoir votre paquet; car il y a deux frères Korman et compagnie. J'avais reçu plusieurs ballots par leur canal. S'ils sont tous morts, et qu'ils n'aient point eu de billets de confession, on aura peut-être mis le scellé sur leurs effets. Comme le livre n'est point hérétique, j'espère qu'il vous sera rendu. J'ignore à présent, monseigneur, en quel lieu vous êtes, si vous rendez Metz imprenable, ou si vous embellissez votre terre. En quelque endroit que vous soyez, je vous souhaite autant de santé que vous avez de gloire.

J'ai l'honneur d'être, etc.

1861. — A M. LE COMTE DE CHOISEUL.

Potsdam, le 5 septembre.

Vos bontés constantes me sont bien plus précieuses, monsieur, que l'enthousiasme passager d'un public presque toujours égaré, qui condamne à tort et à travers, juge de tout, et n'examine rien, dresse des statues, et les brise pour vous en casser la tête. C'est à vous plaire que je mets ma gloire.

Je n'aime de *signal* (2) que celui auquel je reviendrai voir mes amis. A l'égard de celui de Lisois, je pense qu'à la reprise on pourrait hasarder ce qu'il a été très prudent de ne pas risquer aux premières représentations.

Ce n'est point le héros du Nord qui m'empêche à présent de venir vous faire ma cour, c'est *Louis XIV*. Une nouvelle édition, qu'on ne peut faire que sous mes yeux, m'occupera encore six semaines, pour le moins. J'ai eu de bons matériaux que je mets en œuvre. J'ai tiré de mon absence tout le parti que je pouvais. Je suis assez comme qui vous savez; mon royaume n'est pas de ce monde. Si j'étais resté à Paris, on aurait sifflé *Rome* et le *Duc de Foix*, la Sorbonne eût condamné le *Siècle de Louis XIV;* on m'aurait déféré au procureur-général, pour avoir dit que le parlement fit force sottises du temps de la Fronde. Hué et persécuté, je serais tombé malade, et on m'aurait demandé un *billet de confession*. J'ai pris le parti de renoncer à tous ces désagréments, de me contenter des bontés d'un grand roi, de la société d'un grand homme, et de la plus grande liberté dont on puisse jouir dans la plus belle retraite du monde. Pendant ce temps-là, j'ai donné le loisir à ceux qui me persécutaient à Paris de consumer leur mauvaise volonté, devenue impuissante. Il y a des temps où il faut se soustraire à la multitude. Paris est fort bon pour un homme comme vous, monsieur, qui porte un grand nom, et qui le soutient; mais il faut qu'un pauvre diable d'homme de lettres, qui a le malheur d'avoir de la réputation, succombe ou s'enfuie.

Si jamais ma mauvaise santé, qui me rendra bientôt inutile au roi de Prusse, me forçait de revenir m'établir en France, j'aimerais bien mieux y jouer le rôle d'un malade ignoré que d'un homme de lettres connu. Vos bontés et celles de vos amis y feraient ma principale consolation. Je me flatte que votre santé est rétablie. Pour moi, je suis devenu bien vieux; mon imagination et moi nous sommes décrépits. Il n'en est pas ainsi du sentiment; celui qui m'attache à vous et à vos amis n'a rien perdu de sa force, il est aussi vif qu'inviolable.

J'envoie une nouvelle fournée de *Rome sauvée*. Je ne sais si, à la reprise, la gravité romaine plaira à la galanterie parisienne.

Mille tendres repects.

1862. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, le 8 septembre.

Mon cher ange, le premier tome du *Siècle* et le tiers du second sont déjà faits; cependant vous croyez bien que je

(1) Lettre du 4 août.

(2) Allusion au coup de canon d'*Adélaïde Duguesclin*, supprimé dans *Amélie*. (G. A.)

ferai l'impossible pour insérer l'article (1) dont vous désirez que je parle. Il n'y aura qu'à mettre un carton, sacrifier quelque verbiage inutile d'une demi-page, et mettre ce que vous désirez à la place. La vraie niche où je pourrais encadrer ce fait serait la querelle avec le pape sur les franchises; on ferait figurer fort bien le grand Turc avec notre saint-père, et le roi les braverait tous deux par ses ambassadeurs. Il est vrai, malheureusement, que Louis XIV avait tort sur ces deux points, et qu'il céda à la fin sur l'un et sur l'autre. Il n'était pas excusable de vouloir soutenir, à main armée, dans Rome, un abus (2) que toutes les têtes couronnées concouraient à déraciner; il ne l'était pas davantage de vouloir s'opposer seul à un usage très raisonnable établi dans tout l'Orient. Vouloir qu'un ambassadeur entre chez le grand Turc, avec l'épée au côté, dans un pays où l'on n'en porte point, et où les janissaires de la garde n'ont que de longs bâtons, est une chose aussi déplacée que de dire la messe le fusil sur l'épaule.

Cependant ce fait servira au moins à faire voir la hauteur de Louis XIV. L'histoire raconte les faiblesses comme les vertus. Si vous avez l'ordre de M. de Torcy d'aller faire la révérence au grand-seigneur avec une grande brette par dessus une robe longue, ayez la bonté de m'en avertir.

M. le cardinal de Tencin, avec votre permission, n'est guère plus raisonnable que Louis XIV, de se fâcher qu'on ait dit *le petit concile d'Embrun* (3). Veut-il qu'un concile de sept évêques soit œcuménique? Vous savez que, dans la nouvelle édition, je vous ai sacrifié le *petit* concile d'Embrun. Entre nous il est fort injuste, et il devrait me remercier de n'avoir appelé ce concile que *petit*. Mon cher ange, je vous demande pardon de la *liberté grande*.

Autre délicatesse misérable de M. d'Héricourt. Je ne ferai pas certainement de Valincour un grand homme; il était excessivement médiocre; mais j'enjoliverai son article pour vous plaire.

Mon Dieu, que j'ai eu raison de me tenir à quatre cents lieues pendant que le *Siècle* fait son premier effet à Paris! Je n'aurais pas seulement à essuyer les plaintes de trente personnes, qui trouvent que je n'ai pas dit assez de bien de leurs arrière-cousins; mais que ne diraient point et les jésuites, et les sorbonniqueurs, *e tutti quanti!* Je vous ai déjà mandé que mon absence seule peut leur imposer silence. Ils respecteront alors la vérité, plus forte qu'eux, et craindront que je n'en dise davantage; mais moi, habitant de Paris, je serais dénoncé à l'archevêque, au nonce, au Mirepoix, au procureur-général, et à Fréron.

Je vous le dis encore : *Regnum meum non est hinc*. Dieu me préserve d'être à Paris dans le temps que la seconde édition fera du bruit! on me traiterait comme l'abbé de Prades; mais je connais mon cher pays, dans deux mois on n'y pensera plus. L'ouvrage sera approuvé de tous les honnêtes gens, les autres se tairont, et alors je viendrai jouir de la plus douce consolation de ma vie, du bonheur de vous voir, après lequel je soupire, mais qu'une nécessité malheureuse m'a obligé de différer. Conservez-moi votre amitié, si vous voulez que je revoie Paris. Je vais revoir *Amélie*, et m'animer à suivre vos conseils et à rendre l'ouvrage meilleur; mais un bon conseil ne suffit pas, il faut un bon moment de génie, où l'on est un juste à qui la grâce manque.

Mille tendres respects aux anges. Je vous supplie de vouloir bien m'écrire, ou de faire écrire par la prochaine poste en quelle année est mort cet homme moitié philosophe et moitié fou, nommé l'abbé de Saint-Pierre.

1863. — A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 9 septembre.

Je commence, ma chère enfant, à sentir que j'ai un pied hors du château d'Alcine. Je remets entre les mains de M. le duc de Wurtemberg les fonds que j'avais fait venir à Berlin; il nous en fera une rente viagère sur nos deux têtes. La mienne ne lui coûtera pas beaucoup d'années d'arrérages, mais je voudrais que la vôtre fît payer ses enfants et ses petits-enfants.

Cet emploi de mon bien est d'autant meilleur que le paiement est assigné sur les domaines que le duc de Wurtemberg a en France. Nous avons des souverainetés hypothéquées, et nous ne serons point payés avec un *car tel est notre bon*

(1) Sur son oncle, le comte de Ferriol, qui, ambassadeur à Constantinople, s'obstina en 1699 à paraître avec une épée devant Mustapha II. (G. A.)

(2) Le droit de franchise et d'asile. (G. A.)

(3) Voyez le chap. XXXVII du *Siècle*. (G. A.)

plaisir. Ce qu'il y a de douloureux dans une si bonne affaire, c'est que je ne pourrai la consommer que dans quelques mois. Elle est sûre; les paroles sont données; paroles de prince, il est vrai: mais ils les tiennent dans les petites occasions; et puis nous aurons un beau et bon contrat. Les princes ont de l'honneur; ils ne trompent que les souverains (1), quand il s'agit du peuple, ou de ces respectables et héroïques friponneries d'ambition devant lesquelles l'honneur n'est qu'un conte de vieille.

J'ai perdu quelquefois une partie de mon bien avec des financiers, avec des dévots, avec des gens de l'*Ancien-Testament* qui auraient fait scrupule de manger d'un poulet bardé, qui auraient mieux aimé mourir que de n'être pas oisifs le jour du sabbat, et de ne pas voler le dimanche; mais je n'ai jamais rien perdu avec les grands, excepté mon temps.

Vous pouvez, en un mot, compter sur la solidité de cette affaire et sur mon départ. Je ferai voile de l'île de Calypso sitôt que ma cargaison sera prête, et je serai beaucoup plus aise de retrouver ma nièce que le vieil Ulysse ne le fut de retrouver sa vieille femme.

1864. — A M. FORMEY.

Potsdam, le 12 septembre.

Je crois vous avoir mandé, monsieur, que j'attendais la nouvelle de l'admission de M. Mallet, votre ami, dans l'Académie de Lyon (2), et je vous priais de l'en informer, ne sachant où il est. Puisqu'il veut être d'une académie, à la bonne heure; j'ai pensé que celle de Lyon serait plus convenable pour lui qu'une autre, attendu le voisinage de Genève, sa patrie.

Je suis fâché pour notre Académie de Berlin que vous vous soyez hâté de juger M. Kœnig. Il paraît que le public lui donne gain de cause; et, par malheur, le livre de Maupertuis a été bien mal reçu en France.

Je vous prie de m'envoyer la feuille qui contient la liste des académiciens, afin que je puisse leur envoyer la nouvelle édition que je fais faire du *Siècle de Louis XIV*; il y en a sept de très mauvaises. Je voudrais en donner une bonne avant de mourir, car chacun a sa chimère.

Vous me feriez plaisir de rétablir la lettre que j'écrivis, il y a près d'un an, au cardinal Querini(3), qu'on a imprimée dans votre journal, toute défigurée. Comment peut-on mettre deux fois *puni* dans deux vers? comment peut-on mettre :

Puisqu'il *est* comme eux dans ce monde?

Cela est barbare. On altère notre style comme nos vins, en Allemagne et en Hollande, et on y donne de l'auvergnat pour du bourgogne.

Je vous embrasse de tout mon cœur. V.

1865. — A M. DE CHENEVIÈRES.

Auprès de Strasbourg, le 14 septembre (4).

Je réponds bien tard, mon ami, et en vile prose, à votre aimable lettre chamarrée de jolis vers, et c'est encore beaucoup pour moi de faire de la prose; je ne puis me servir de ma main. J'ai, quoi qu'en disent les malintentionnés, les mains si enflées que je ne puis tenir une plume. Vous vous servez très bien de la vôtre; vous peignez à merveille les gens qui m'ont achevé de peindre. Le palais d'Alcine n'était au fond, qu'une retraite de bêtes farouches, et Alcine (5), qui paraissait une belle grande dame bien faite, n'était qu'une petite vieille rabougrie.

Je ne sais pas trop quand ma santé et ma situation me permettront de venir vous revoir. Je serais bien charmé de me retrouver entre vous et ma nièce.

Pardonnez à un pauvre malade d'écrire si peu et si mal.

1866. — A M. DE LA CONDAMINE.

Potsdam, le 16 septembre.

Mon cher arpenteur du zodiaque, j'ai vu votre aimable Hollandais; mais je ne l'ai pas encore vu à mon aise; j'étais malade. Le roi de Prusse a fait de Potsdam le séjour de la gloire, et non pas celui de la santé. Maupertuis va mieux (1), et j'empire.

Vous m'auriez fait plaisir de m'envoyer vos deux pages de critiques du second tome du *Siècle*. On le réimprime actuellement avec un bon tiers de changements et d'augmentations; et peut-être vos secours viendront-ils encore assez à temps. Comment un déménagement d'une rue à une autre vous fait-il négliger vos amis, vous qui étiez occupé de les servir quand vous faisiez des trois mille lieues? Le plus actif des hommes serait-il devenu le plus paresseux?

Je vous embrasse de tout mon cœur.

1867. — RÉPONSE D'UN ACADÉMICIEN DE BERLIN A UN ACADÉMICIEN DE PARIS.

A Berlin, le 18 septembre 1752.

Voici l'exacte vérité qu'on demande. M. Moreau de Maupertuis, dans une brochure intitulée *Essai de Cosmologie*, prétendit que la seule preuve de l'existence de Dieu est $AR + nRB$, qui doit être un *minimum* (voyez page 52 de son recueil in 4°) (2). Il affirme que, dans tous les cas possibles, l'action est toujours un *minimum*, ce qui est démontré faux; et il dit avoir découvert cette loi du *minimum*, ce qui n'est pas moins faux.

M. Kœnig, ainsi que d'autres mathématiciens, a écrit contre cette assertion étrange; et il a cité, entre autres choses, un fragment d'une lettre de Leibnitz, où ce grand homme disait avoir remarqué que « dans les modifications du mou- » vement, l'action devient ordinairement un maximum ou un » minimum. »

M. Moreau Maupertuis crut qu'en produisant ce fragment, on voulait lui enlever la gloire de sa prétendue découverte, quoique Leibnitz eût dit précisément le contraire de ce qu'il avance. Il força quelques membres pensionnaires de l'Académie de Berlin, qui dépendent de lui, de sommer M. Kœnig de produire l'original de la lettre de Leibnitz, et, l'original ne se trouvant plus, il fit rendre, par les mêmes membres, un jugement qui déclare M. Kœnig coupable d'avoir attenté à la gloire du sieur Moreau Maupertuis en supposant une fausse lettre.

Depuis ce jugement, aussi incompétent qu'injuste, et qui déshonorait M. Kœnig, professeur en Hollande, et bibliothécaire de S. A. S. madame la princesse d'Orange, le sieur Moreau Maupertuis écrivit et fit écrire à cette princesse, pour l'engager à faire supprimer, par son autorité, les réponses que M. Kœnig pourrait faire. S. A. S. a été indignée d'une persécution si insolente, et M. Kœnig s'est justifié pleinement, non seulement en faisant voir que ce qui appartient à M. de Maupertuis dans sa théorie est faux, et qu'il n'y a que ce qui appartient à Leibnitz et à d'autres qui soit vrai, mais il a donné la lettre tout entière de Leibnitz, avec deux autres de ce philosophe. Toutes ces lettres sont du même style, il n'est pas possible de s'y méprendre; et il n'y a personne qui ne convienne qu'elles sont de Leibnitz. Ainsi le sieur Moreau Maupertuis a été convaincu, à la face de l'Europe savante, non seulement de plagiat et d'erreur, mais d'avoir abusé de sa place pour ôter la liberté aux gens de lettres, et pour persécuter un honnête homme, qui n'avait d'autres crimes que de n'être pas de son avis. Plusieurs membres de l'Académie de Berlin ont protesté contre une conduite si criante, et quitteraient l'Académie que le sieur Maupertuis tyrannise et déshonore, s'ils ne craignaient de déplaire au roi qui en est le protecteur.

1868. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Potsdam, le 23 septembre.

M. l'envoyé de Suède m'a dit, madame, que vous vous souvenez toujours de moi avec une bonté qui ne s'est pas démentie. Nous avons fait, au petit couvert du roi de la terre qui a le plus d'esprit, un souper où il ne manquait que vous. Il veut se charger des regrets que j'ai d'avoir perdu une société telle que la vôtre, et de vous envoyer ma lettre.

Vous avez diminué mon envie de faire un tour à Paris, lorsque vous l'avez abandonné (3); mais j'espère toujours vous y retrouver quelque jour. La retraite a ses charmes, mais Paris a aussi les siens.

Il vous paraît étonnant peut-être que je me vante d'être

(1) Voltaire n'eut pourtant pas à s'applaudir de la régularité des paiements du prince. Frédéric II dut même intervenir en 1777. (G. A.)
(2) Il y fut admis sur une lettre de Voltaire. (G. A.)
(3) L'*Épître* à Querini. Voyez tome VI. (G. A.)
(4) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(5) Frédéric II. (G. A.)

(1) Il avait été si mal que Frédéric avait fait offrir à d'Alembert la présidence de l'Académie. (G. A.)
(2) *Œuvres de M. de Maupertuis*, 1752, in-4°. (G. A.)
(3) Elle était en Bourgogne, où elle fit rencontre de mademoiselle de Lespinasse qu'elle ramena avec elle. (G. A.)

dans la retraite, quand je suis à la cour d'un grand roi; mais, madame, il ne faut pas s'imaginer que j'arrive le matin à une toilette, avec une perruque poudrée à blanc, que j'aille à la messe en cérémonie, que de là j'assiste à un dîner, que je fasse mettre dans les gazettes que j'ai les grandes entrées, et qu'après dîner je compose des cantiques et des romances.

Ma vie n'a pas ce brillant; je n'ai pas la moindre cour à faire, pas même au maître de la maison, et ce n'est pas à des cantiques que je travaille. Je suis logé commodément dans un beau palais; j'ai auprès de moi deux ou trois impies avec lesquels je dîne régulièrement et plus sobrement qu'un dévot. Quand je me porte bien, je soupe avec le roi, et la conversation ne roule ni sur les tracasseries particulières ni sur les inutilités générales, mais sur le bon goût, sur tous les arts, sur la vraie philosophie, sur le moyen d'être heureux, sur celui de discerner le vrai d'avec le faux, sur la liberté de penser, sur les vérités que Locke enseigne et que la Sorbonne ignore, sur le secret de mettre la paix hors d'un royaume par des *billets de confession*. Enfin, depuis plus de deux ans que je suis dans ce qu'on croit une cour, et qui n'est en effet qu'une retraite de philosophes, il n'y a point eu de jour où je n'aie trouvé à m'instruire.

Jamais on n'a mené une vie plus convenable à un malade; car, n'ayant aucunes visites à faire, aucuns devoirs à rendre, j'ai tout mon temps à moi, et on ne peut pas souffrir plus à son aise. Je jouis de la tranquillité et de la liberté que vous goûtez où vous êtes. Cela vaut bien les orages ridicules que j'ai essuyés à Paris.

M. le président Hénault m'écrit quelquefois; mais M. le comte d'Argenson, comme de raison, m'a totalement oublié. S'il s'était un peu souvenu de moi, lorsqu'il eut le ministère de Paris (1), peut-être n'aurais-je pas l'espèce de bonheur qu'on m'a enfin procuré. Cependant on aime toujours sa patrie, malgré qu'on en ait; on parle toujours de l'infidèle avec plaisir.

Je vous rends un compte exact de mon âme, et vous pouvez me donner un *billet de confession* quand vous voudrez; mais il faudra aussi vous confesser à moi, me dire comment vous vous portez, ce que vous faites pour votre santé et pour votre bonheur, quand vous comptez retourner à Paris, et comment vous prenez les choses de la vie.

Je compte vous envoyer incessamment une nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV*, où vous trouverez un tiers de plus tout plein de vérités singulières.

Je me suis un peu donné carrière sur les articles des *écrivains*. J'ai usé de toute la liberté que prenait Bayle; j'ai tâché seulement de resserrer ce qu'il étendait trop. Vous verrez deux morceaux singuliers de la main de Louis XIV. C'était, avec ses défauts, un grand roi, et son siècle est un très grand siècle. Mais n'avons-nous pas aujourd'hui la Duchapt (2).

Portez-vous bien, madame, et souvenez-vous du plus attaché et du plus sensible de vos serviteurs.

1869. — A M. FORMEY.

Ce 26.

Les impertinences des libraires me fournissent au moins la consolation, monsieur, de vous écrire et de vous renouveler les sentiments d'amitié que je vous ai voués.

Je vous prie de vouloir bien faire insérer ce petit avertissement (3) dans vos capitulaires.

J'ai obtenu une place dans l'Académie de Lyon pour M. Mallet. S'il veut être encore de quelque autre académie, il n'a qu'à parler; je vous prie de m'en instruire : vous savez sans doute où il est. Pour moi, dans ma douce retraite de Potsdam, j'ignore tout ce qui se passe dans le monde; mais mon ignorance ne m'ôte pas le souvenir de mes amis. Je vous embrasse.

1870. — A M. LE CARDINAL QUERINI.

Potsdam, 29 di settembre.

Che dirà l'eminenza vostra, quando ella riceverà questa pistola dopo aver letto quella del Salomone del Settentrione? Dirà che si degna aggradire il tributo d'un pastore, quando ella ha ricevuto l' oro, l' incenso e la mirra d'un che vale i tre re dell' Epifania?

Ella si diletta nell' edificar delle chiese, ma si erige un tempio nella memoria degli uomini. Bramo di aggiungere i miei gridi a quelli applausi che le bresciane stampe fanno risuonare; ma la mia voce è rauca e debole; il corpo langue, cosi fa l' anima. Oh! quando vedro io qualche valente librajo raccogliere tutte le opere di vostra eminenza, già troppo sparse! *Foliis tantum ne carmina manda*. Ma siano tutti i suoi scritti radunati ad *æternam memoriam*.

Auguro che la sua eminenza darà ancora *ad multos annos* benedizioni ai fedeli, ed esempi al mondo. Io intanto, picciola lucciola, m' inchino profondamente alla stella di prima grandezza, e sono per sempre, con ogni maggiore ossequio e venerazione, etc.

1871. — A MADAME DENIS.

A Potsdam, ce 1er octobre.

Je vous envoie hardiment l'*Appel au public*, de Kœnig. Vous lirez avec plaisir l'histoire du procédé. Cet ouvrage est parfaitement bien fait; l'innocence et la raison y sont victorieuses. Paris pensera comme l'Allemagne et la Hollande. Maupertuis est regardé ici comme un tyran absurde; mais j'ai peur que son abominable conduite n'ait des suites bien funestes.

Il avait agi, dans toute cette affaire, en homme plus consommé dans l'intrigue que dans la géométrie; il avait secrètement irrité le roi de Prusse contre Kœnig, et s'était adroitement servi de son autorité pour faire chercher les originaux des lettres de Leibnitz dans un endroit où il savait bien qu'ils n'étaient pas; il avait, par cette indigne manœuvre, mis le roi de moitié avec lui. Croiriez-vous que le roi, au lieu d'être indigné, comme il le devait être, d'avoir été compromis et trompé, prend avec chaleur le parti de ce tyran philosophe? Il ne veut pas seulement lire la réponse de Kœnig. Personne ne peut lui ouvrir les yeux, qu'il veut fermer. Quand une fois la calomnie est entrée dans l'esprit d'un roi, elle est comme la goutte chez un prélat; elle n'en déloge point.

Au milieu de ces querelles, Maupertuis est devenu tout à fait fou. Vous n'ignorez pas qu'il avait été enchaîné à Montpellier, dans un de ses accès, il y a une vingtaine d'années. Son mal lui a repris violemment. Il vient d'imprimer un livre où il prétend qu'on ne peut prouver l'existence de Dieu que par une formule d'algèbre; que chacun peut prédire l'avenir en exaltant son âme; qu'il faut aller aux terres australes pour y disséquer des géants hauts de dix pieds, si on veut connaître la nature de l'entendement humain. Tout le livre est dans ce goût. Il l'a lu à des Berlinoises qui le trouvent admirable (1).

Voilà pourtant l'homme qui s'était fait je ne sais quelle réputation, pour avoir été à Tornéo enlever deux Suédoises. Ce malheureux avait été mon ami. Il était venu à Cirey passer quelques mois avec ce même Kœnig; et il nous persécute aujourd'hui l'un et l'autre avec fureur. C'est bien aujourd'hui qu'il le faudrait enchaîner. J'avais eu le malheur de l'aimer, et même de le louer; car j'ai toujours été dupe.

Un des motifs de sa haine contre moi vient de ce qu'à ma réception à l'Académie française je ne le comparai pas à Platon (2), et le roi de Prusse à Denis de Syracuse. Il a eu la démence de s'en plaindre à Berlin. Quel Platon! quelle académie! quel siècle! et où suis-je? Ah! que M. le duc de Wurtemberg finisse bientôt notre marché, et que je revienne auprès de vous oublier les fous et les géomètres.

1872 — A M. FORMEY.

Le triste état de ma santé, monsieur, ne m'a pas permis de lire encore le livre (3) que vous m'avez envoyé, et dont je vous remercie.

Je souhaite que le principe mathématique dont il est question serve beaucoup à prouver l'existence d'un Dieu; mais j'ai peur que ce procès ne ressemble à celui du *Lapin* et de la *Belette*, qui plaidèrent pour un trou fort obscur.

Mes compliments, s'il vous plaît, à M. de Jarrige. *Tuus sum*.

1873. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, le 3 octobre.

Mon cher ange, le *Siècle* (c'est-à-dire la nouvelle édition, la seule qui soit passable) était déjà presque tout imprimé; il m'est par conséquent impossible de parler, cette fois-ci, de la petite épée que cacha M. votre oncle sous son cafetan. J'ai rayé bien exactement cette épithète de *petit* attribuée au concile d'Embrun; j'ai recommandé à ma nièce d'y avoir

(1) En 1740. (G. A.)
(2) Marchande de modes, célèbre alors à Paris. (K.)
(3) Voyez, tome II, le second Avertissement en tête du *Siècle*. (G. A.)

(1) Voyez sur tout cela la *Diatribe du docteur Akakia*. (G. A.)
(2) Voyez, tome IV, le *Discours de réception*. (G. A.)
(3) Le livre de Maupertuis. (G. A.)

l'œil, et je vous prie de l'en faire souvenir. Je voudrais de tout mon cœur qu'il fût regardé comme le concile de Trente, et que toutes les disputes fussent assoupies en France; mais il paraît que vous en êtes bien loin. Le siècle de la philosophie est aussi le siècle du fanatisme.

Il me paraît que le roi a plus de peine à accorder les fous de son royaume qu'il n'en a eu à pacifier l'Europe. Il y a en France un grand arbre, qui n'est pas l'arbre de vie, qui étend ses branches de tous côtés, et qui produit d'étranges fruits. Je voudrais que le *Siècle de Louis XIV* pût produire quelque bien. Ceux qui liront attentivement tout ce que j'y dis des disputes de l'Église pourront, malgré tous les ménagements que j'ai gardés, se faire une idée juste de ces querelles; ils les réduiront à leur juste valeur, et rougiront que, dans ce siècle-ci, il y ait encore des troubles pour de telles chimères. Un petit tour à Potsdam ne serait pas inutile à vos politiques; ils y apprendraient à être philosophes.

Mon cher ange, les beaux-arts sont assurément plus agréables que ces matières; une tragédie bien jouée est plus faite pour un honnête homme. Mais me demander que je songe à présent au *Duc de Foix* et à *Rome sauvée*, c'est demander à un figuier qu'il porte des figues en janvier; *car ce n'était pas le temps des figues*. Je me suis affublé d'occupations si différentes, toute idée de poésie est tellement sortie de ma tête, que je ne pourrais pas actuellement faire un pauvre vers alexandrin. Il faut laisser reposer la terre; l'imagination gourmandée ne fait rien qui vaille; les ouvrages de génie sont aux compilations ce que l'amour est au mariage :

> L'Hymen vient quand on l'appelle;
> L'Amour vient quand il lui plaît.
>
> QUIN., *Atys*, act. IV, sc. V.

Je compile à présent, et le Dieu du génie est allé au diable.

En vous remerciant de la note sur l'abbé de Saint-Pierre; j'avais deviné juste qu'il était mort en 43. Je lui ai fait un petit article assez plaisant. Il y en a un pour Valincour, qui ne sera pas inutile aux gens de lettres, et qui plaira à la famille. Je n'ai point de réponse de M. Secousse; il est avec les vieilles et inutiles *Ordonnances* (1) de nos vieux rois; mais il a, pour rassembler ces monuments d'inconstance et de barbarie, six mille livres de pension. Il n'y a qu'heur et malheur dans ce monde.

Mes anges, ce monde est un naufrage; *sauve qui peut* est la devise de chaque individu. Je me suis sauvé à Potsdam, mais je voudrais bien que ma petite barque pût faire un petit trajet jusque chez vous. Je remets toujours de deux mois en deux mois à faire ce joli voyage. Il ne faut pas que je meure avant d'avoir eu cette consolation. Je ne sais pas trop ce que je deviendrai; j'ai cent ans; tous mes sens s'affaiblissent, il y en a d'enterrés. Depuis huit mois je ne suis sorti de mon appartement que pour aller dans celui du roi ou dans le jardin. J'ai perdu mes dents, je meurs en détail. Je vous embrasse tendrement; je vous souhaite une santé constante et une vieillesse heureuse. Je me regarderai comme très malheureux si je ne passe pas mes derniers jours, ô anges! auprès de vous et à l'ombre de vos ailes.

1874. — A M. LE COMTE D'ARGENSON.

A Potsdam, le 3 octobre.

Monsieur Le Bailli, mon camarade chez le roi, et non chez le roi de Prusse, vous remettra, monseigneur, le tribut que je vous dois.

L'*Histoire* de la dernière guerre vous appartient. La plus grande partie a été faite dans vos bureaux et par vos ordres. C'est votre bien que je vous rends; j'y ai ajouté des lettres du roi de Prusse au cardinal de Fleury qui peut-être vous sont inconnues, et qui pourront vous faire plaisir. Vous vous doutez bien que j'ai été d'ailleurs à portée d'apprendre des singularités. J'en ai fait usage avec la sobriété convenable, et la fidélité d'un historien qui n'est plus historiographe.

Si vous avez des moments de loisir, vous pourrez vous faire lire quelques morceaux de cet ouvrage. J'ai mis en marge les titres des événements principaux, afin que vous puissiez choisir. Vous honorerez ce manuscrit d'une place dans votre bibliothèque, et je me flatte que vous le regarderez comme un monument de votre gloire et de celle de la nation, en attendant que le temps, qui doit laisser mûrir toutes les vérités, permette de publier un jour celles que je vous présente aujourd'hui.

Qui eût dit, dans le temps que nous étions ensemble *dans l'allée noire*, qu'un jour je serais votre historien, et que je le serais de si loin? Je sais bien que, dans le poste où vous êtes, votre ancienne amitié ne pourrait guère se montrer dans la foule de vos occupations et de vos dépendants, que vous auriez bien peu de moments à me donner; mais je regrette ces moments, et je vous jure que vous m'avez causé plus de remords que personne.

Ce n'est peut-être pas un hommage à dédaigner que ces remords d'un homme qui vit en philosophe auprès d'un très grand roi, qui est comblé de biens et d'honneurs auxquels il n'aurait osé prétendre, et dont l'âme jouit d'une liberté sans bornes. Mais on aime, malgré qu'on en ait, une patrie telle que la nôtre et un homme tel que vous. Je me flatte que vous avez soin de votre santé. *Porro unum est necessarium;* vous avez besoin de régime; vous devez aimer la vie. Soyez bien assuré qu'il y a dans le château de Potsdam un malade heureux qui fait des vœux continuels pour votre conservation. Ce n'est pas qu'on prie Dieu ici pour vous; mais le plus ancien de tous vos serviteurs s'intéresse à vous, à votre gloire, à votre bonheur, à votre santé, avec la plus respectueuse et la plus vive tendresse.

1875. — A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

A Potsdam, ce 7 octobre.

Mon cher marquis, je souffre beaucoup aujourd'hui, et ma main me refuse encore le service. La tête ne laisse pas de travailler toujours, et mon cœur est plein pour vous de l'amitié la plus tendre. Vous savez que je n'ai point donné le *Siècle de Louis XIV*. L'édition de Berlin, sur laquelle malheureusement on en a fait tant d'autres, était trop incomplète et trop fautive. J'en ai envoyé seulement à madame Denis quelques exemplaires corrigés à la main, pour être examinés par les fureteurs d'anecdotes, et pour servir à une nouvelle édition. Si j'étais à Paris, vous sentez bien que vous seriez le premier à qui je porterais mon tribut. Il sera bien difficile que je jouisse avant le commencement du printemps prochain du bonheur de revoir madame Denis et mes amis. Je suis actuellement si malingre que, si j'arrivais à Paris dans cet état, on me demanderait mon billet de confession aux barrières; et, comme les sous-fermiers ont traité de cette affaire, je courrais risque de me brouiller à la fois avec le clergé et la finance.

Je serai un peu consolé si je ne suis pas brouillé avec le parterre, si Grandval veut devenir Catilina à Fontainebleau et à Paris, et si on peut faire de Lekain un César. Je demande surtout qu'on ne change rien à la pièce que j'ai envoyée à madame Denis. Qu'on la joue telle que je l'ai envoyée, et qu'on la joue bien. Il est fort triste de n'en être pas le témoin; mais c'est un malheur qui disparaît devant celui d'être si loin des personnes auxquelles on est attaché. Je n'ai pu faire autrement. Vous autres Parisiens, vous êtes les Athéniens avec qui un peu d'ostracisme volontaire est quelquefois très convenable; et d'ailleurs qu'importe qu'un moribond végète dans un lieu ou dans un autre? Cela est très indifférent au public et à ceux qui le gouvernent. Il n'y a que mon amitié qui en souffre. Mes amis, qui connaissent mon cœur, doivent me plaindre, et non pas me gronder. Je vous embrasse de tout mon cœur.

1876. — A M. DEVAUX.

A Potsdam, le 7 octobre.

Ce n'est point ma paresse, monsieur, mais ma mauvaise santé qui a retardé ma réponse, et qui m'empêche même de vous écrire de ma main. Je crois que j'aurais grand besoin d'aller faire un tour aux eaux de Plombières, dans votre voisinage. Le désir de faire encore ma cour au roi de Pologne, et de vous revoir, fera mon principal motif. Je voudrais bien, en attendant, pouvoir faire ce que vous me demandez pour votre ami (1); mais les places sont ici bien rares. Il est vrai qu'il y a un petit nombre d'élus; mais il n'y a aussi qu'un petit nombre d'appelés. Ma mauvaise santé ne me permet guère d'être à portée de chercher ailleurs. Il y a huit mois entiers que je ne suis sorti de ma chambre que pour aller dans celle du roi. Je suis son malade, comme Scarron était celui de la reine.

Je vous remercie, avec bien de la sensibilité, des offres obligeantes que vous me faites, au sujet du manuscrit que

(1) Il travaillait au recueil in-folio des *Ordonnances des rois de France*. (G. A.)

(1) Liebaud, selon M. Clogenson. (G. A.)

j'ai perdu. La copie qui est entre les mains du valet de chambre de monseigneur le prince Charles de Lorraine n'est point ce que je cherche. Il n'a et ne peut avoir que la partie du manuscrit qui est entre les mains de plus de trente personnes. L'*Histoire universelle*, depuis Charlemagne jusqu'à Charles-Quint, a été copiée plusieurs fois; mais ce qui m'a été volé, ce sont des matériaux pour l'histoire des temps suivants, jusqu'au siècle de Louis XIV. Je regrette surtout ce que j'avais rassemblé sur les progrès des sciences et des arts dans différents pays, et les traductions en vers que j'avais faites de plusieurs poëtes italiens, espagnols, et orientaux. Le manuscrit m'a été volé à Paris; c'est une perte que je ne puis réparer, et dont il faut que je me console. Il arrive de plus grands malheurs dans la vie.

Adieu, mon cher et ancien ami, je vous embrasse du meilleur de mon âme.

1877. — A M. DE LA CONDAMINE.

Potsdam, le 12 octobre.

Je vous remercie, mon cher philosophe errant, devenu sédentaire, des attentions que vous avez pour *Louis XIV*. On a fait malheureusement une douzaine d'éditions sans me consulter; et ce n'est pas ma faute si les quatre esclaves, qui s'étaient mis sous la statue de la place Vendôme, dans la première édition, et qu'on a fait déloger bien vite, ont subsisté dans quelques exemplaires. Ce n'est pas non plus ma faute si on a imprimé l'*air maître* pour l'*air de maître*. Je me flatte que ces sottises ne se trouveront pas dans l'édition qu'on fait actuellement à Leipsick, et que je crois à présent finie. J'ai eu, pour cette nouvelle fournée, des secours que je n'attendais pas de si loin. On m'a envoyé de Paris ce qu'on envoie bien rarement, des vérités, et des vérités bien curieuses. Quand l'édition que je finis n'aurait d'autre avantage que celui de deux mémoires écrits de la main de Louis XIV, cela suffirait pour faire tomber toutes les autres. L'ouvrage deviendra nécessaire à la nation, ou du moins à ceux de la nation qui voudront connaître les plus beaux temps de la monarchie.

Je conviens que la Foire aura toujours la préférence; mais il ne laissera pas de se trouver d'honnêtes gens qui liront quelque chose du *Siècle de Louis XIV*, les jours où il n'y aura point d'opéra comique. On ne laisse pas d'avoir du temps pour tout. Je vous plains beaucoup de passer le vôtre dans des discussions désagréables, dont il y a très peu de juges; et, parmi ces juges-là, la plupart sont prévenus. Pour faire le grand œuvre de *rem prorsus substantialem*, il faut avoir aisance, santé, et repos. Il ne tenait qu'à Maupertuis d'avoir tout cela, supposé qu'un homme soit libre; mais il y a quelque apparence qu'il ne l'est pas. Il a dérangé sa santé par l'usage des liqueurs fortes; il a perdu quelques amis par un amour-propre plus fort encore, et qui ne souffre pas que les autres en aient leur dose; il a perdu son repos par la manière trop vive dont il a poursuivi Kœnig, qui, au bout du compte, s'est trouvé avoir raison, et qui a eu le public pour lui. Je puis vous assurer que je ne me suis mêlé ni de son affaire ni de son livre, quoique je n'approuve ni l'un ni l'autre.

Maupertuis a des ennemis à Paris, à Berlin, en Hollande; et sa conduite dure et hautaine n'a pas ramené ces ennemis. J'ai d'autant plus sujet de me plaindre de lui, que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour adoucir la férocité de son caractère. Je n'en suis pas venu à bout. Je l'abandonne à lui-même; mais, encore une fois, je n'entre pour rien dans les querelles qu'il se fait, et dans les critiques qu'il essuie. Je suis plus malade que lui, et je reste tranquillement à Potsdam, tandis qu'il va chercher ailleurs la santé et le repos.

Je voudrais de tout mon cœur être dans votre voisinage; ce n'est pas sans regret que je goûte le bonheur de vivre auprès d'un roi philosophe. Je suis né si sensible à l'amitié, que je serais encore ami, quand même je serais courtisan.

Vraiment, je serais très obligé à M. Deslandes (1), s'il voulait bien me favoriser de quelques particularités qui servissent à caractériser les beaux temps du gouvernement de Louis XIV. M. Deslandes est citoyen et philosophe; il faut absolument être philosophe, pour avoir de quoi se consoler, dès là qu'on est citoyen. Je vous embrasse, et vous prie de ne point cesser de m'aimer, malgré Maupertuis (2).

(1) Auteur du livre intitulé *Réflexions sur les grands hommes qui sont morts en plaisantant*. Il était membre de l'Académie de Berlin. (G. A.)

(2) La Condamine n'en fit rien, et prit le parti de Maupertuis qui s'était beaucoup moqué de lui. (K.)

1878. — A M. ROQUES.

Si ceux qui font des critiques avaient votre politesse, votre érudition, et votre candeur, il n'y aurait jamais de guerres dans la république des lettres; la vérité y gagnerait, et le public respecterait plus les sciences. Je vous remercie très sincèrement, monsieur, des remarques que vous avez bien voulu m'envoyer sur le *Siècle de Louis XIV*. Je pourrais bien m'être trompé sur le premier article touchant Phalk Constance, dont vous me faites l'honneur de me parler. Je n'ai ici aucun livre que je puisse consulter sur cette matière; je n'ai que mes propres mémoires, que j'avais apportés de France, et qui m'ont servi de matériaux. Les autorités n'y sont point citées en marge. Je n'avais pas cru en avoir besoin pour un ouvrage qui n'est point une histoire détaillée, et que je ne regardais que comme un tableau général des mœurs des hommes, et de la révolution de l'esprit humain sous Louis XIV.

Je me souviens bien que je n'ai pas toujours suivi l'abbé de Choisy, dans sa *Relation de Siam;* c'est un de mes parents, nommé Beauregard, qui avait défendu la citadelle de Bankok, sous M. de Fargue, autant qu'il m'en souvient, de qui je tiens l'aventure de la veuve de Constance.

Quant au roi Jacques et à la reine sa femme, ils arrivèrent à Saint-Germain à trois ou quatre jours l'un de l'autre. Ce ne sont point de pareilles dates dont je me suis embarrassé. Je n'ai songé qu'à exposer les malheurs du roi Jacques, la manière dont il se les était attirés, et la magnificence de Louis XIV. Mon objet était de peindre en grand les principaux personnages de ce siècle, et de laisser tout le reste aux annalistes. Quand je suis entré dans les détails, comme aux chapitres des *anecdotes* et du *gouvernement intérieur*, je l'ai fait sur mes propres lumières et sur les témoignages des plus anciens courtisans.

Feu M. le cardinal de Fleury me montra l'endroit où Louis XIV avait épousé madame de Maintenon; il m'assura positivement que l'abbé de Choisy s'était trompé, que ce n'était pas le chevalier de Forbin, mais Bontems et Montchevreuil, qui avaient assisté comme témoins. En effet, il était naturel que Louis XIV employât dans cette occasion ses domestiques les plus affidés; et le chevalier de Forbin, chef d'escadre, n'était point domestique de ce monarque.

Pour l'article de Descartes, permettez-moi, je vous prie, ce que j'en ai dit. Je n'ai pensé qu'à faire rentrer en eux-mêmes ceux dont le zèle imprudent traite trop souvent d'*athées* des philosophes qui ne sont pas de leur avis.

Si l'article de feu M. de Beausobre vous intéresse, vous le trouverez, monsieur, dans une nouvelle édition qui va paraître, ces jours-ci, à Leipsick et à Dresde, et que je ne manquerai pas d'avoir l'honneur de vous envoyer. Vous y trouverez deux fragments bien curieux, copiés sur l'original de la main de Louis XIV même.

On s'est trop pressé, en France et ailleurs, d'inonder le public d'éditions de cet ouvrage. Celle qu'on fait actuellement à Dresde est plus ample d'un tiers. Vous y verrez des articles bien singuliers, et surtout le mariage de l'évêque de Meaux (1).

Les offres obligeantes que vous me faites, monsieur, m'autorisent à vous prier de vouloir bien interposer vos bons offices pour arrêter l'édition furtive (2) qui se fait à Francfort-sur-le-Mein. Elle ferait beaucoup de tort à mon libraire Conrad Walther, qui a le privilége de l'empereur; c'est un très honnête homme. Je ne manquerai pas de l'avertir de l'obligation qu'il vous aura.

Je suis fâché que M. de La Beaumelle, qui m'a paru avoir beaucoup d'esprit et de talent, ne veuille s'en servir, à Francfort, que pour faire de la peine à mon libraire et à moi, qui ne l'avons jamais offensé. Je l'avais connu par des lettres (3) qu'il m'avait écrites de Danemark, et je n'avais cherché qu'à l'obliger. Il m'avait mandé que le roi de Danemark s'intéressait à un ouvrage qu'il projetait; mais, étant obligé de quitter le Danemark, il vint à Berlin, et il montra quelques exemplaires d'un ouvrage où quelques chambellans de sa majesté n'étaient pas trop bien traités. Je me plaignis à lui sans amertume, et j'aurais voulu lui rendre service. Il alla à Leipsick, de là à Gotha; il est à présent à Francfort. Il n'y fera pas une grande fortune, en se bornant à écrire contre moi: il devait tourner ses talents d'un côté plus utile et plus honorable. Il avait commencé par prêcher à Copen-

(1) Voyez, dans le *Catalogue* des écrivains du *Siècle*, l'article Bossuet. (G. A.)

(2) L'édition de La Beaumelle. (G. A.)

(3) On n'a pas sa correspondance avec La Beaumelle. (G. A.)

hague. Il a de l'éloquence, et je ne doute pas que les conseils d'un homme comme vous ne le ramènent dans le bon chemin. Je suis, avec tous les sentiments que je vous dois, etc.

1879. — A MADAME DENIS.

A Potsdam, ce 15 octobre.

Voici qui n'a point d'exemple, et qui ne sera pas imité; voici qui est unique. Le roi de Prusse, sans avoir lu un mot de la réponse de Kœnig, sans écouter, sans consulter personne, vient d'écrire, vient de faire imprimer une brochure contre Kœnig, contre moi, contre tous ceux qui ont voulu justifier l'innocence de ce professeur si cruellement condamné. Il traite tous ses partisans d'envieux, de sots, de malhonnêtes gens. La voici, cette brochure (1) singulière, et c'est un roi qui l'a faite!

Les journalistes d'Allemagne, qui ne se doutaient pas qu'un monarque qui a gagné des batailles fût l'auteur d'un tel ouvrage, en ont parlé librement comme de l'essai d'un écolier qui ne sait pas un mot de la question. Cependant on a réimprimé la brochure à Berlin, avec l'aigle de Prusse, une couronne, un sceptre au-devant du titre. L'aigle, le sceptre, et la couronne sont bien étonnés de se trouver là. Tout le monde hausse les épaules, baisse les yeux, et n'ose parler. Si la vérité est écartée du trône, c'est surtout lorsqu'un roi se fait auteur. Les coquettes, les rois, les poëtes, sont accoutumés à être flattés. Frédéric réunit ces trois couronnes-là. Il n'y a pas moyen que la vérité perce ce triple mur de l'amour-propre. Maupertuis n'a pu parvenir à être Platon, mais il veut que son maître soit Denis de Syracuse.

Ce qu'il y a de plus rare dans cette cruelle et ridicule affaire, c'est que le roi n'aime point du tout Maupertuis, en faveur duquel il emploie son sceptre et sa plume. Platon a pensé mourir de douleur de n'avoir point été de certains petits soupers où j'étais admis; et le roi nous a avoué cent fois que la vanité féroce de ce Platon le rendait insociable.

Il a fait pour lui de la prose, cette fois-ci, comme il avait fait des vers pour d'Arnaud, pour le plaisir d'en faire; mais il y entre un plaisir bien moins philosophe, celui de me mortifier: c'est être bien auteur!

Mais ce n'est encore que la moindre partie de ce qui s'est passé. Je me trouve malheureusement auteur aussi, et dans un parti contraire. Je n'ai point de sceptre, mais j'ai une plume; et j'avais, je ne sais comment, taillé cette plume de façon qu'elle a tourné un peu Platon en ridicule (2) sur ses géants, sur ses prédictions, sur ses dissections, sur son impertinente querelle avec Kœnig. La raillerie est innocente; mais je ne savais pas alors que je tirais sur les plaisirs du roi. L'aventure est malheureuse. J'ai affaire à l'amour-propre et au pouvoir despotique, deux êtres bien dangereux. J'ai d'ailleurs tout lieu de présumer que mon marché avec M. le duc de Wurtemberg a déplu. On l'a su et on m'a fait sentir qu'on le savait. Il me semble pourtant que Titus et Marc-Aurèle n'auraient point été fâchés contre Pline, si Pline avait placé une partie de son bien sur la tête de Plinia, dans le Montbéliard.

Je suis actuellement très affligé et très malade, et, pour comble, je soupe avec le roi. C'est le festin de Damoclès. J'ai besoin d'être aussi philosophe que le vrai Platon l'était chez le vrai Denis.

1880. — A M. FORMEY.

Potsdam, le....

J'ai depuis quelque temps tous les journaux, et j'ai déjà lu celui que vous avez la bonté de m'envoyer. Je vous en remercie, monsieur; si vous en avez besoin, je vous le renvoie. Vous aurez incessamment l'édition de Dresde (3); il y a autant de fautes que de mots. On va en entreprendre une en Angleterre qui sera fort supérieure, et où il n'y aura plus de détails inutiles sur Rousseau. Je vous dirai, en passant, que quelquefois ceux (4) qu'on avait pris pour des aigles ne sont que des coqs-d'Inde, qu'un orgueil despotique, avec un peu de science et beaucoup de ridicule, est bientôt reconnu et détesté de l'Europe savante, etc. Je suis très aise que vous me marquiez de l'amitié, et, si vous êtes plus philosophe que prêtre, je serai votre ami toute ma vie. Je suis d'un caractère que rien ne peut faire plier, inébranlable dans l'amitié et dans mes sentiments, et ne craignant rien ni dans ce monde-ci ni dans l'autre. Si vous voulez de moi à ces conditions, je suis à vous hardiment, et peut-être plus efficacement que vous ne pensez.

(1) Elle était intitulée *Lettre au public*. (K.)
(2) Dans la *Diatribe du docteur Akakia*. (G. A.)
(3) La seconde édition du *Siècle*. (G. A.)
(4) Maupertuis. (G. A.)

1881. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, 28 octobre.

Mon cher ange, vous êtes le dieu des jansénistes, vous me donnez des commandements impossibles. Il y a des temps où la grâce manque tout net aux justes. Je me sens actuellement privé de la grâce des vers; *spiritus flat ubi vult*. Je ne ferais rien qui vaille si je voulais me forcer.

Tu nihil invita dices, faciesve, Minerva. (HOR., *de Art. poet.*)

L'esprit prend, malgré qu'il en ait, la teinture des choses auxquelles il s'applique. J'ai des besognes si différentes de la poésie qu'il n'y a pas moyen de remonter ma vieille lyre toute désaccordée: *Valete, musæ, et valete, curæ*, voilà ma devise pour le moment présent; et plût à Dieu que ce fût pour toute ma vie!

D'ailleurs, comment voudriez-vous qu'on renvoyât à Paris une *Rome sauvée* toute changée, et qu'on donnât aux acteurs de nouveaux rôles, pour la quatrième fois? Ce serait un moyen sûr d'empêcher la reprise de la pièce, de la faire croire tombée, et de me faire grand tort; j'entends ce tort qu'on fait aux pauvres auteurs comme moi, le tort de les berner tant qu'on peut; c'est un plaisir que le public se donne très volontiers. Mon cher ange, laissons là Catilina, César, et Cicéron, pour ce qu'ils valent. Si la pièce, telle qu'elle est, peut encore souffrir trois ou quatre représentations, à la bonne heure; si les amateurs de l'antiquité la lisent sans dégoût, tant mieux; c'est là mon premier but; non, ce n'est que le second; mon premier désir est de venir vous embrasser. Je peux très bien renoncer à tout ce train de théâtre, d'acteurs, d'actrices, de battements de mains, de sifflets, et d'épigrammes; mais je ne puis renoncer à vous. Je regarde les théâtres et les cours comme des illusions; l'amitié seule est réelle. Pardonnez-moi de n'être point encore venu vous voir. Il faut que je prenne encore patience cet hiver. Mon petit voyage, si je suis en vie, sera pour le printemps.

Vous savez que, quand vous m'écrivîtes la première fois sur l'audience et sur l'épée de feu M. de Ferriol, le *Siècle* était déjà presque tout imprimé; il doit être à présent achevé. Il n'y a pas moyen d'y revenir; tout ce que je peux faire, c'est de veiller au *petit* concile; j'en parle dans toutes mes lettres à madame Denis. Joignez-vous à moi; faites-l'en souvenir. Ce sera votre faute si ce *petit* subsiste dans la nouvelle édition de Paris. Il est malheureusement dans une douzaine d'autres dont la France est inondée, et surtout dans celle que l'abbé Pernetti a fait imprimer à Lyon, sous les yeux du père du concile (1).

Adieu, mon cher ange; vous êtes mon concile, et je voudrais bien être à vos genoux; mais laissons passer l'hiver. Je finis, la poste va partir, et je n'aurai pas le temps d'écrire à madame Denis.

1882. — A LEURS EXCELLENCES MM. LES AVOYERS DE BERNE.

Au château de Potsdam, près de Berlin, le 5 novembre.

Quoique j'appartienne à deux rois, auxquels je suis attaché par le devoir, et par la reconnaissance que je dois à leurs bienfaits, j'ai cru pouvoir rendre un hommage solennel à votre gouvernement, que j'ai toujours admiré, et dont je n'ai cessé de faire l'éloge.

Je demande à vos excellences la permission de leur dédier une tragédie qui a été représentée avec succès sur le théâtre de Paris. J'ai cru que je ne pouvais choisir de plus dignes protecteurs d'un ouvrage où j'ai peint le sénat de Rome que vos excellences. Ce n'est pas la grandeur des empires qui fait le mérite des hommes. Il y a eu dans l'aréopage d'Athènes des hommes aussi respectables que les sénateurs romains, et il y a dans le conseil de Berne des magistrats aussi vertueux que dans celui d'Athènes.

J'attends vos ordres, messieurs, pour avoir l'honneur de vous présenter un tribut que j'ai cru ne devoir qu'à vous. Un ouvrage où l'amour de la liberté triomphe ne doit être dédié qu'aux plus vertueux protecteurs de cette liberté précieuse.

Je suis, avec respect, messieurs, de vos excellences, le très humble et très obéissant serviteur. — VOLTAIRE, gentilhomme

(1) Le cardinal de Tencin, archevêque de Lyon. (G. A.)

ordinaire de la chambre du roi de France, et chambellan du roi de Prusse (1).

1883. — A M. ROQUES.

A Potsdam, le 17.

Je suis pénétré de reconnaissance de toutes les bontés que vous m'avez témoignées d'une manière si prévenante, sans me connaître; il ne me reste qu'à les mériter. Je voudrais que la nouvelle édition du recueil de mes anciennes rêveries en prose et en vers, et celle du *Siècle de Louis XIV*, que mon libraire doit vous envoyer de ma part, pussent au moins être regardées de vous comme un gage de ma sensibilité pour tous vos soins obligeants. Quant à M. de La Beaumelle, je suis sûr que vous aurez la générosité de lui représenter le tort qu'il fait à ce pauvre Conrad Walther; c'est assurément le plus honnête homme de tous les libraires que j'aie rencontrés. Il s'est mis en frais pour la nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV*; il n'y a épargné aucun soin; et voilà que, pour fruit de ses peines, M. de La Beaumelle fait imprimer sous main une édition subreptice à Francfort, ville impériale, malgré le privilége de l'empereur, dont Walther est en possession. Il est libraire du roi de Pologne, il est protégé, il est résolu à attaquer M. de La Beaumelle par les formes juridiques. Cela va faire un événement qui certainement causerait beaucoup de chagrin à M. de La Beaumelle, et qui serait fort triste pour la littérature.

Il doit avoir gagné, par l'édition des *Lettres* (2) *de madame de Maintenon*, de quoi pouvoir se passer du profit léger qu'il pourrait tirer d'une édition furtive. D'ailleurs il doit considérer que toute la librairie se réunira contre lui. Les gens de lettres se plaignent d'ordinaire que les libraires contrefont leurs ouvrages; et ici c'est un homme de lettres qui contrefait l'édition d'un libraire; c'est un étranger qui, dans l'Empire, attaque un privilége de l'empereur. Que M. de La Beaumelle en pèse toutes les conséquences. Les remarques critiques qu'il joint à son édition ne sont pas une excuse envers mon libraire, et sont envers moi un procédé dont j'aurais sujet de me plaindre. Je ne connais M. de La Beaumelle que par les services que j'ai tâché de lui rendre.

Il m'écrivit, il y a un an, du palais de Copenhague, pour m'intéresser à des éditions des auteurs classiques français qu'on devait faire, disait-il, en Danemark, et dont le roi de Danemark le chargeait, à l'imitation des éditions qu'on a nommées en France les *Dauphins*. Je crus M. de La Beaumelle, et mon zèle pour l'honneur de ma patrie me fit travailler en conséquence.

Quelque temps après je fus étonné de le voir arriver à Potsdam. Il était renvoyé de Copenhague, où il avait d'abord prêché en qualité de proposant, et où il était, je crois, de l'Académie. Il voulait s'attacher au roi de Prusse, et il me présenta, pour cet effet, un livre dans lequel il me traitait assez mal, moi, et plusieurs des chambellans. Il y avait beaucoup de choses dont le roi de Danemark et plusieurs autres puissances devaient s'offenser. Ce livre, imprimé à Copenhague, intitulé *Mes Pensées*, n'était pas encore trop public; il promit de le corriger, et je crois, en effet, qu'il en a fait une édition corrigée à Berlin. Il sait que, quoique j'eusse beaucoup à me plaindre d'une pareille conduite, je l'avertis cependant de plusieurs petites inadvertances dans lesquelles il était tombé sur ce qui regarde l'historique; par exemple sur la constitution d'Angleterre, sur M. Pâris-Duverney, et sur d'autres erreurs qui peuvent échapper à tout écrivain.

Lorsqu'il fut mis en prison à Berlin, tout le monde sait que je m'intéressai pour lui, et que je parlai même vivement à milord Tyrconnell, qui avait, disait-on, contribué à son emprisonnement, et à le faire renvoyer de la ville. Milord Tyrconnell, à qui il écrivit pour se plaindre à lui de lui-même, lui répondit : « Il est vrai que je vous ai fait conseiller de » partir, me doutant bien que vous vous feriez bientôt ren- » voyer. » Je priai milord Tyrconnell de ne pas montrer cette lettre, qui ferait trop de tort à un jeune homme qui avait besoin de protection; et il n'y a rien que je n'aie fait pour lui dans cette occasion. De retour de Spandau à Berlin, il me dit qu'il était appelé à Copenhague avec une grosse pension; mais il partit quelques jours après pour Leipsick. On prétend qu'il y fit imprimer une brochure intitulée, je crois, les *Amours de Berlin, et les Dégoûts des plaisirs*; les lettres initiales de son nom, *par M. de La B...*, sont à la tête de ce libelle. Je suis très éloigné de l'en croire l'auteur, et j'ai soutenu publiquement que ce n'était pas lui. De Leipsick il s'arrêta à Gotha. On a écrit de ce pays-là des choses sur son compte qui lui feraient plus de tort, si elles étaient vraies, que le libelle même qu'on lui a imputé. On m'a écrit de Leipsick, de Copenhague, de Gotha, des particularités qui ne lui feraient pas moins de préjudice, si je les rendais publiques.

Comment peut-il donc, monsieur, dans de pareilles circonstances, non seulement contrefaire l'édition de mon libraire, mais charger cette édition de notes contre moi, qui ne l'ai jamais offensé, qui même lui ai rendu service? S'il est plus instruit que moi du règne de Louis XIV, ne devait-il pas me communiquer ses lumières, comme je lui communiquai, sur son livre intitulé *Mes Pensées*, des observations dont il a fait usage? Pourquoi d'ailleurs faire réimprimer la première édition du *Siècle de Louis XIV*, quand il sait que mon libraire Walther en donne une nouvelle, beaucoup plus exacte et d'un tiers plus ample? Quoique j'aie passé trente années à m'instruire des faits principaux qui regardent ce règne; quoiqu'on m'ait envoyé en dernier lieu les mémoires les plus instructifs, cependant je peux avoir fait, comme dit Bayle, bien des péchés de commission et d'omission. Tout homme de lettres qui s'intéresse à la vérité et à l'honneur de ce beau siècle doit m'honorer de ses lumières; mais quand on écrira contre moi, en faisant imprimer mon propre ouvrage pour ruiner mon libraire, un tel procédé aura-t-il des approbateurs? une ancienne édition contrefaite aura-t-elle du crédit parmi les honnêtes gens? et l'auteur ne se ferme-t-il pas, par ce procédé, toutes les portes qui peuvent le mener à son avancement?

J'ose vous prier, monsieur, de lui montrer cette lettre, et de rappeler dans son cœur les sentiments de probité que doit avoir un jeune homme qui a fait la fonction de prédicateur. Je me persuade qu'il fera celle d'honnête homme. S'il a fait quelques frais pour cette édition, il peut m'en envoyer le compte; je le communiquerai à mon libraire, et le mieux serait assurément de terminer cette affaire d'une manière qui ne causât du chagrin ni à ce jeune homme ni à moi.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec l'attachement sincère que vos procédés obligeants m'inspirent, etc.

1884. — A M. KOENIG.

A Potsdam, le 17 novembre.

Monsieur, le libraire qui a imprimé une nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV*, plus exacte, plus ample, et plus curieuse que les autres, doit vous en faire tenir de ma part deux exemplaires; un pour vous, l'autre pour la bibliothèque de S. A. R. à qui je vous prie de faire agréer cet hommage et mon profond respect.

Il est bien difficile que dans un tel ouvrage, où il y a tant de traits qui caractérisent l'héroïsme de la maison d'Orange, il ne s'en trouve pas quelques-uns qui puissent déplaire; mais une princesse de son sang, et née en Angleterre, connaît trop les devoirs d'un historien et le prix de la vérité, pour ne pas aimer cette vérité, quand elle est exprimée avec le respect que l'on doit aux puissances.

J'aurai sans doute bien des querelles à soutenir sur cet ouvrage; je puis m'être trompé sur beaucoup de choses que le temps seul peut éclaircir. Il ne s'agit pas ici de moi, mais du public; il n'est pas question de me défendre, mais de l'éclairer; et il faut, sans difficulté que je corrige toutes les erreurs où je serai tombé, et que je remercie ceux qui m'en avertiront, quelque aigreur qu'ils puissent mettre dans leur zèle. Cette vérité, à laquelle j'ai sacrifié toute ma vie, je l'aime dans les autres autant que dans moi.

J'ai lu, monsieur, votre *Appel au public*, que vous avez eu la bonté de m'envoyer, et je suis revenu sur-le-champ du préjugé que j'avais contre vous. Je n'avais point été du nombre de ceux qu'on avait constitués vos juges, ayant passé tout l'été à Potsdam; mais je vous avoue que sur l'exposé de M. de Maupertuis, et sur le jugement prononcé en conséquence, j'étais entièrement contre votre procédé.

Il s'agissait, disait-on, d'une découverte importante dont on vous accusait d'avoir voulu ravir la gloire à son auteur par envie et par malignité. On vous imputait d'avoir forgé une lettre de Leibnitz, dans laquelle vous aviez vous-même inséré cette découverte. On prétendait que, pressé par l'Académie de représenter l'original de cette lettre, vous aviez eu recours à l'artifice grossier de supposer, après coup, que vous en teniez la copie de la main d'un homme qui est mort il y a quelques années.

Jugez vous-même, monsieur, si je ne devais pas avoir les préjugés les plus violents, et si vous ne devez pas pardonner à tous ceux qui vous ont condamné, quand ils n'ont été ins-

(1) Les avoyers de Berne refusèrent l'hommage de *Rome sauvée*. Ce fut l'un d'eux, M. Lerber, qui répondit, au nom de tous, par une longue pièce de vers. (G. A.)

(2) Première édition, Nancy, 1752; 2 vol. in-12. (G. A.)

truits que par les allégations de votre adversaire, confirmées par votre silence.

Votre *Appel* m'a ouvert les yeux, ainsi qu'à tout le public. Quiconque a lu votre mémoire a été convaincu de votre innocence. Vos pièces justificatives établissent tout le contraire de ce que votre ennemi vous imputait. On voit évidemment que vous commençâtes par montrer à Maupertuis l'ouvrage dans lequel vous combattiez ses sentiments; que cet ouvrage est écrit avec la plus grande politesse et les égards les plus circonspects; qu'en le réfutant, vous lui avez prodigué des éloges; que vous lui avez d'abord avoué, avec la bonne foi et la franchise de votre patrie, tout ce qui concernait la lettre de Leibnitz. Vous lui dîtes que vous la teniez, avec plusieurs autres, des mains de feu Henzi, que l'original ne pourrait probablement se trouver; enfin vous imprimâtes et votre réfutation et une partie de la lettre de Leibnitz avec le consentement de votre adversaire, consentement qu'il signa lui-même. Les *Actes de Leipsick* furent les dépositaires de votre ouvrage, et de cette même lettre sur laquelle on vous a fait le plus étrange procès criminel dont on ait jamais entendu parler dans la littérature.

Il est clair comme le jour que cette lettre de Leibnitz, que vous rapportez aujourd'hui tout entière avec deux autres, ont été écrites par ce grand homme, et n'ont pu être écrites que par lui. Il n'y a personne qui n'y reconnaisse sa manière de penser, son style profond, mais un peu diffus et embarrassé, sa coutume de jeter des idées, ou plutôt des semences d'idées qui excitent à les développer. Mais ce qu'il y a de plus étrange dans cette affaire, et ce qui me cause une surprise dont je ne reviens point, c'est que cette même lettre de Leibnitz dont on faisait tant de bruit, cette lettre pour laquelle on a intéressé tant de puissances, cette lettre qu'on vous accusait d'avoir indignement supposée et d'avoir fabriquée vous-même pour donner à Leibnitz la gloire d'un théorème revendiqué par votre adversaire, cette lettre dit précisément tout le contraire de ce qu'on croyait; elle combat le sentiment de votre adversaire, au lieu de le prévenir.

C'est donc ici uniquement une méprise de l'amour-propre. Votre ennemi n'avait pas assez examiné cette lettre, que vous lui aviez remise entre les mains. Il croyait qu'elle contenait sa pensée, et elle contient sa réfutation. Fallait-il donc qu'il employât tant d'artifices et de violence, qu'il fatiguât tant de puissances, et qu'il poursuivît enfin ceux qui condamnent aujourd'hui sa méprise et son procédé, pour quatre lignes de Leibnitz mal entendues, pour une dispute qui n'est nullement éclaircie, et dont le fond me paraît la chose la plus frivole?

Pardonnez-moi cette liberté; vous savez, monsieur, que je suis un peu enthousiaste sur ce qui me paraît vrai. Vous avez été témoin que je ne sacrifie mon sentiment à personne. Vous vous souvenez des deux années que nous avons passées ensemble dans une retraite philosophique avec une dame (1) d'un génie étonnant et digne d'être instruite par vous dans les mathématiques. Quelque amitié qui m'attachât à elle et à vous, je me déclarai toujours contre votre sentiment et le sien sur la dispute des *forces vives*. Je soutins effrontément le parti de M. de Mairan contre vous deux; et ce qu'il y eut de plaisant, c'est que lorsque cette dame écrivit ensuite contre M. de Mairan sur ce point de mathématiques, je corrigeai son ouvrage et j'écrivis contre elle. J'en usai de même sur *les monades* et sur *l'harmonie préétablie*, auxquelles je vous avoue que je ne crois point du tout. Enfin je soutins toutes mes hérésies sans altérer le moins du monde la charité. Je ne pus sacrifier ce qui me paraissait la vérité à une personne à qui j'aurais sacrifié ma vie. Vous ne serez donc pas surpris que je vous dise, avec cette franchise intrépide qui vous est connue, que toutes ces disputes où un mélange de métaphysique vient égarer la géométrie me paraissent des jeux d'esprit qui l'exercent et qui ne l'éclairent point. La querelle des *forces vives* était absolument dans ce cas. On écrirait cent volumes pour et contre, sans rien changer jamais dans la mécanique. Il est clair qu'il faudra toujours le même nombre de chevaux pour tirer les mêmes fardeaux, et la même charge de poudre pour un boulet de canon, soit qu'on multiplie la masse par la vitesse, soit qu'on la multiplie par le carré de la vitesse. Souffrez que je vous dise que la dispute sur la *moindre action* est beaucoup plus frivole encore. Il ne me paraît de vrai dans tout cela que l'ancien axiome, que la nature agit toujours par les voies les plus simples; encore cette maxime demande-t-elle beaucoup d'explications.

Si M. de Maupertuis a inventé depuis peu ce principe, à la bonne heure; mais il me semble qu'il n'eût pas fallu déguiser sous des termes ambigus une chose si claire, et que ce serait la travestir en erreur que de prétendre, avec le P. Malebranche, que Dieu emploie toujours *la moindre quantité d'action*. Nos bras, par exemple, sont des leviers de la troisième espèce, qui exercent une force de plus de cinquante livres pour en lever une; le cœur, par sa systole et par sa diastole, exerce une force prodigieuse pour exprimer une goutte de sang qui ne pèse pas un drachme. Toute la nature est pleine de pareils exemples; elle montre dans mille occasions plus de profusion que d'économie. Heureusement, monsieur, toutes nos disputes pointilleuses sur des principes sujets à tant d'exceptions, sur des assertions vraies en plusieurs cas et fausses dans d'autres, n'empêcheront pas la nature de suivre ses lois invisibles et éternelles. Malheur au genre humain, si le monde était comme la plupart des philosophes veulent le faire! Nous ressemblons assez à Matthieu Garo, qui affirmait que les citrouilles devaient croître au haut des plus grands arbres, afin que les choses fussent en proportion. Vous savez comment Matthieu Garo fut détrompé, quand un gland de chêne lui tomba sur le nez, dans le temps qu'il raisonnait en profond métaphysicien.

Voyez donc, monsieur, ce que c'est que de ne vouloir trouver la preuve de l'existence de Dieu que dans une formule d'algèbre, sur le point le plus obscur de la dynamique, et assurément sur le point le plus inutile dans l'usage. « Vous » allez vous fâcher contre moi, mais je ne m'en soucie » guère, » disait feu M. l'abbé Conti au grand Newton; et je pense, avec l'abbé Conti, qu'à l'exception d'une quarantaine de théorèmes principaux qui sont utiles, les recherches profondes de la géométrie ne sont que l'aliment d'une curiosité ingénieuse; et j'ajoute que toutes les fois que la métaphysique s'y joint, cette curiosité est bien trompée. La métaphysique est le nuage qui dérobe aux héros d'Homère l'ennemi qu'ils croyaient saisir.

Mais que, pour une dispute si frivole, pour une bagatelle difficile, pour une erreur de nulle conséquence, confondue avec une vérité triviale, on intente un procès criminel dans les formes; qu'on fasse déclarer faussaire un honnête homme, un compagnon d'étude, un ancien ami, c'est ce qui est en vérité bien douloureux.

Vous nous avez appris, dans votre *Appel*, une violence bien plus singulière: on m'a écrit des lettres de Paris pour savoir si la chose était vraie. Vous dites, et il n'est que trop véritable, que Maupertuis, après avoir réussi, comme il lui était si aisé, à vous faire condamner, a écrit et fait écrire plusieurs fois à madame la princesse d'Orange, de qui vous dépendez, pour vous imposer silence, et pour vous faire consentir vous-même à votre déshonneur. Vous croyez bien que toute l'Europe littéraire trouve son procédé un peu dur et fort inouï. Maupertuis aura la gloire d'avoir fait ce qu'aucun souverain n'a jamais osé. Aveuglé par une méprise où il était tombé, il a soutenu cette méprise par une persécution; il a fait condamner et flétrir un honnête homme sans l'entendre, et lui a ordonné ensuite de ne point se défendre et de se taire.

Quel homme de lettres n'est saisi d'une juste indignation contre une cruauté ménagée d'abord avec tant d'artifice, et soutenue enfin avec tant de dureté? Où en seraient les lettres et les études en tout genre, si on ne peut être d'un sentiment opposé à celui d'un homme qui a su se procurer du crédit? Quoi! monsieur, si je disais que tous les angles d'un triangle sont égaux à deux droits, et que le président de l'Académie de Pétersbourg eût dit le contraire, il serait donc en droit de me faire condamner, et de m'ordonner le silence?

Vos plaintes ont été accompagnées des plaintes de tous les gens de lettres de l'Europe. Leurs voix se sont jointes à la vôtre; et, pour unique réponse, Maupertuis imprime qu'on ne doit pas savoir ce qu'il a écrit à madame la princesse d'Orange, que ce sont des secrets entre lui et elle qu'il faut respecter. Cette réponse est le dernier coup de pinceau du tableau, et j'avoue qu'on devait s'y attendre.

J'étais plein de ma surprise et de mon indignation, ainsi que tous ceux qui ont lu votre *Appel;* mais l'une et l'autre cessent dans ce moment-ci. On m'apporte un volume de lettres que Maupertuis a fait imprimer il y a un mois: je ne peux plus que le plaindre; il n'y a plus à se fâcher. C'est un homme qui prétend que, pour mieux connaître la nature de l'âme, il faut aller aux terres australes disséquer des cerveaux de géants hauts de douze pieds, et des hommes velus portant une queue de singe.

Il veut qu'on enivre les gens avec de l'opium, pour épier dans leurs rêves les ressorts de l'entendement humain.

Il propose de faire un grand trou qui pénètre jusqu'au noyau de la terre.

Il veut qu'on enduise les malades de poix-résine, et qu'on leur perce la chair avec de longues aiguilles; bien entendu

(1) Madame la marquise du Châtelet. (K.)

qu'on ne paiera point le médecin si le malade ne guérit pas. Il prétend que les hommes pourraient vivre encore huit ou neuf cents ans, si on les conservait par la même méthode qu'on empêche les œufs d'éclore. La maturité de l'homme, dit-il, n'est pas l'âge viril; c'est la mort; il n'y a qu'à reculer ce point de maturité.

Enfin il assure qu'il est aussi aisé de voir l'avenir que le passé; que les prédictions sont de même nature que la mémoire; que tout le monde peut prophétiser; que cela ne dépend que d'un degré de plus d'activité dans l'esprit, et qu'il n'y a qu'à exalter son âme. Tout son livre est plein, d'un bout à l'autre, d'idées de cette force. Ne vous étonnez donc plus de rien. Il travaillait à ce livre lorsqu'il vous persécutait, et je puis dire, monsieur, lorsqu'il me tourmentait aussi d'une autre manière. Le même esprit a inspiré son ouvrage et sa conduite.

Tout cela n'est point connu de ceux (1) qui, chargés de grandes affaires, occupés du gouvernement des États, et du devoir de rendre heureux les hommes, ne peuvent baisser leurs regards sur des querelles et sur de pareils ouvrages. Mais moi qui ne suis qu'un homme de lettres, moi qui ai toujours préféré ce titre à tout, moi dont le métier est, depuis plus de quarante ans, d'aimer la vérité et de la dire hardiment, je ne cacherai point ce que je pense. On dit que votre adversaire est actuellement très malade, je ne le suis pas moins; et, s'il porte dans son tombeau son injustice et son livre, je porterai dans le mien la justice que je vous rends. Je suis avec autant de vérité que j'en ai mis dans ma lettre, monsieur, votre, etc.

1885. — A M. G.-C. WALTHER.

Potsdam, 18 novembre 1752.

J'ai oublié de vous prier d'envoyer sur-le-champ un exemplaire de l'édition en sept volumes avec un exemplaire de la nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV* à M. Roques, conseiller ecclésiastique du landgrave de Hesse-Hombourg, par Francfort-sur-le-Mein. Il connaît le libraire qui contrefait votre édition du *Siècle*, à la faveur de quelques notes que La Beaumelle y ajoute, et il peut vous servir. Il travaille au *Journal de Francfort*. Il connaît tous les tours de ce La Beaumelle, qui a été obligé de quitter successivement Copenhague, Berlin, Leipsick, et Gotha, et qui ne vit à présent à Francfort que du produit de sa plume.

1886. — AU CARDINAL QUERINI.

Potsdam, 21 di novembre.

L'eminenza vostra adorna la dottrina col fregio dell' ingegno, rinforza l' ingegno col zelo, e compisce il zelo colla munificenza. Ella edifica di una mano una chiesa in Berlino, e coll' altra slega dal giogo eretico un valente monaco, rimanda all' ovile la smarrita peccorella. In somma la sua liberal mano diffonde altrettanto di denaro quanto d' inchiostro, ed ammaestra i dotti e solleva i poveri.

Bramo di veder i suoi scritti ed i suoi atti generosi tutti raccolti nelle bresciane stampe; ma tengo un più vivo desiderio d' inchinarla personalmente, etc.

1887. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, le 22 novembre.

Mon cher ange, quoique les vers ne soient pas actuellement de quartier dans notre cour, vous m'avez fait relire *Zulime*. Je me suis repris de goût pour cette aventurière, et j'ose croire que, si vous la lisiez telle qu'elle est, vous l'aimeriez bien davantage. Ou je vous l'enverrai, mon cher et respectable ami, ou je vous l'apporterai en temps et lieu; mais à présent ne me demandez pas une rime, je n'en peux plus, j'en ai par dessus la tête. Je n'ai point demandé de préface en forme au *Duc de Foix*. J'ai recommandé seulement un mot d'avis au libraire; j'ai exigé qu'on dît qu'on a pris le parti d'imprimer la pièce sur mon manuscrit, pour prévenir les éditions furtives et informes, telles que celle de *Rome sauvée*. Voilà, en vérité, tout ce qu'il convient de mettre à la tête d'une faible intrigue amoureuse, qui n'est relevée que par le caractère de Lisois. Ce *Duc de Foix* a été très bien imprimé à Dresde, chez mon libraire ordinaire; je lui avais envoyé la pièce sur la parole que madame Denis m'avait donnée qu'on l'imprimait à Paris. Je ne sais aucune nouvelle ni du *Duc de Foix*, ni de *Rome sauvée*, ni du *Siècle de Louis XIV*.

J'ai vu les *Lettres de madame de Maintenon;* c'est l'histoire de sa vie, depuis l'âge de quinze ans jusqu'à sa mort. C'est un monument bien précieux pour les gens qui aiment les petites choses dans les grands personnages. Heureusement ces lettres confirment tout ce que j'ai dit d'elle. Si elles m'avaient démenti, mon *Siècle* était perdu. Comment se peut-il faire qu'un homme La Beaumelle, prédicateur à Copenhague, depuis académicien, bouffon, joueur, fripon, et d'ailleurs ayant malheureusement de l'esprit, ait été le possesseur de ce trésor? Il vient aussi d'écrire la Vie de madame de Maintenon. On disait, il y a quelques années, qu'on avait volé à M. de Caylus ces lettres et ces mémoires sur sa tante. N'en sauriez-vous pas des nouvelles?

Je vous ai mandé aussi qu'il paraissait des mémoires de milord Bolingbroke (1). Ils sont traduits en français. On dit que, dans cette traduction, on me reproche de m'être trompé sur madame de Bolingbroke, que j'ai mise, dans le *Siècle*, au rang des nièces de madame de Maintenon; me serais-je trompé? ne l'était-elle pas par son mari? ai-je rêvé ce que je lui ai entendu dire vingt fois? Je suis toujours prêt à croire que j'ai tort; mais ici il me semble que j'ai raison; rassurez-moi, je vous en prie. Mon cher ange, croyez-moi, je me mourais d'envie de venir vous embrasser cet hiver; mais, en vérité, il n'y a pas moyen de se mettre en chemin au milieu des glaces, quand on est malade. Je ne suis pas deux heures de la journée sans souffrir. Je serais mort si je ne menais pas la vie la plus douce et la plus retirée, n'ayant que vingt marches à monter, tous les soirs, pour aller entendre, à souper, le Salomon du Nord, quand il veut bien m'admettre à son festin des sept sages. Cette vie de château est bien dans mon goût; mais tout est empoisonné par les remords que j'ai de vous avoir quitté. Mille tendres respects à toute la hiérarchie. Répondez, je vous en prie, à mes questions comme à ma tendre amitié.

J'ai oublié de mander à ma nièce qu'elle m'écrive désormais à Berlin où nous allons dans quelques jours. Je vous supplie de l'en avertir.

1888. — A M. ROQUES.

Pour répondre, monsieur, à vos bontés conciliantes, dont je suis très reconnaissant, et à la lettre de M. de La Beaumelle, dont je suis très surpris, j'aurai d'abord l'honneur de vous dire :

1° Qu'il est peu intéressant qu'il ait reçu trois ducats, comme vous l'avez marqué, ou davantage, pour l'ouvrage qu'il a écrit contre moi à Francfort;

2° Que quand il m'écrivit de Copenhague, sans que j'eusse l'honneur de le connaître, il data sa lettre du château, et me fit entendre que le gouvernement l'avait chargé de l'édition des auteurs classiques français, et que M. de Bernstorf, secrétaire d'État, m'a écrit le contraire;

3° Que, quelques jours après, étant renvoyé de Copenhague, il m'envoya de Berlin à Potsdam, à ma réquisition, son livre intitulé *Qu'en dira-t-on?* dans lequel il dit que le roi de Prusse a des gens de lettres auprès de lui, par le même principe que les princes d'Allemagne ont des bouffons et des nains:

4° Qu'il me promit de supprimer ce compliment, et qu'il ne l'a pas fait;

5° Qu'il me reproche, dans ce livre, d'avoir sept mille écus de pension, et qu'il doit savoir, à présent, que j'y ai renoncé, aussi bien qu'à des honneurs que je crois inutiles à un homme de lettres; et que, dans l'état où je suis, il y a peu de générosité à persécuter un homme dont il n'a jamais eu le moindre sujet de se plaindre;

6° Qu'il est vrai que je lui donnai des conseils sur quelques méprises où il était tombé, et sur son étonnante hardiesse, qu'à la vérité il a suivi mes avis sur des faits historiques, mais qu'il les a bien négligés dans quelques exemplaires imprimés à Francfort, où il dit qu'il a vu, à la cour de Dresde, un roi... et tout le reste qui a fait frémir d'horreur. Il ose parler contre le gouvernement et l'armée du roi de Prusse; il s'élève presque contre toutes les puissances. L'Arétin gagnait autrefois des chaînes d'or à ce métier, mais aujourd'hui elles sont d'un autre métal. Je souhaite seulement qu'on pardonne à sa jeunesse, ou qu'il ait une armée de cent mille hommes.

7° Il est bien le maître d'écrire contre moi, ainsi que contre tous les princes, il n'y gagnera pas davantage.

8° Il vous mande qu'il me poursuivra jusqu'aux enfers: il peut me poursuivre tant qu'il lui plaira jusqu'à la mort; il

(1) Tels que Frédéric. (G. A.)

(1) *Lettres sur l'Histoire, suivies de Réflexions sur l'exil*, etc., traduites par Barbeu du Bourg. (G. A.)

n'attendra pas longtemps; il poursuivra un homme qui ne l'a jamais offensé. Milord Tyrconnell est mort; mais ceux qui étaient auprès de lui sont témoins que je rendis service à M. de La Beaumelle, et que, seul, j'empêchai milord Tyrconnell d'envoyer directement au roi de Prusse une lettre dont la minute doit exister encore, et dans laquelle il demandait vengeance. Je ne m'oppose point à la reconnaissance dont il me menace.

9° Il peut se dispenser d'imprimer le procès du juif Hirschell, qui me contestait la restitution de douze mille écus qu'il avait à moi en dépôt. Ce procès est déjà imprimé. Le juif a été condamné à double amende. M. de La Beaumelle peut cependant faire une seconde édition avec des remarques, et me poursuivre jusqu'aux enfers, sans expliquer s'il entend que j'irai en enfer, ou s'il compte y aller.

Voilà toute la réponse qu'il aura jamais de moi, dans ce monde-ci et dans l'autre. J'ai l'honneur d'être véritablement, etc.

1889. — A M. LE COMTE D'ARGENSON.

A Potsdam, le 24 novembre.

Quand je revis ce que j'ai tant aimé,
Peu s'en fallut que mon feu rallumé
Ne fît l'amour en mon âme renaître,
Et que mon cœur, autrefois son captif,
Ne ressemblât l'esclave fugitif
A qui le sort fait rencontrer son maître (1), etc.

C'est ce que disait autrefois le saint évêque Saint-Gelais, en rencontrant son ancienne maîtresse; et j'en ai dit davantage, en retrouvant vos anciennes bontés. Croyez, monseigneur, que vous n'êtes jamais sorti de mon cœur; mais je craignais que vous ne vous souciassiez guère d'y régner, et que vous ne fussiez comme les grands souverains qui ne connaissent pas toutes leurs terres. Votre très aimable lettre m'a donné bien des désirs, mais elle n'a pu encore me donner des forces. Je vous rate tout net en vous aimant, parce que l'esprit est prompt et la chair infirme chez moi. Je suis si malingre que, voulant partir sur-le-champ, je suis obligé de remettre mon voyage au printemps. Je ne suis pas comme le président Hénault, qui disait qu'il était quelquefois fort aise de manquer son rendez-vous. Soyez sûr que j'ai une vraie passion de venir être témoin de votre gloire et du bien que vous faites.

J'ai bien peur que l'intérêt qui devrait animer ce que j'ai eu l'honneur de vous envoyer (2) ne soit étouffé sous trop de détails. Cela me fait penser qu'il ne faut pas ennuyer par une longue lettre inutile, un homme qui en reçoit tous les jours une centaine de nécessaires, qui quelquefois aussi sont ennuyeuses.

Conservez, je vous en prie, votre bienveillance au plus ancien, au plus respectueux, au plus tendre de vos serviteurs. V.

En voulant fermer cette lettre, j'ai coupé le papier; vous me le pardonnerez.

1890. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Potsdam, le 25 novembre.

Je fais partir, monseigneur, par la voie d'un correspondant de Strasbourg, le gros paquet qui peut servir quelques heures à votre amusement. Plût à Dieu qu'il pût un jour servir à votre gloire! mais elle n'en a pas besoin. J'ai bien plus besoin, moi, de la consolation de vous faire encore ma cour, de vous voir et de vous entendre, que vous n'en avez d'être fourré dans mes gazettes. L'ouvrage est assez maussadement copié; l'écriture pourtant est lisible. J'ai auprès de moi des gens de lettres qui ne sont pas des maîtres à écrire. Enfin, je mets à vos pieds le seul exemplaire qui me reste. Si je suis assez heureux pour être en état de venir passer quelque temps auprès de vous, je vous demanderai seulement permission d'en tirer une copie. Vous y trouverez la vérité, mais non pas toutes les vérités; vous y verrez des détails qui seront encore chers quelques années à ceux qui s'y sont intéressés, et qui disparaîtront ensuite dans le fracas des événements qui, de dix ans en dix ans, varient la scène du monde, et qui arment puissamment les princes de l'Europe pour de petits intérêts. Il ne reste que les grandes choses dans la mémoire des hommes, et j'oserai même vous dire que le règne de Louis XIV attirerait peu les regards de la postérité, sans la révolution qui s'est faite, de son temps, dans l'esprit humain. Il a résulté de son amour pour la gloire, de ses entreprises, de ses grandeurs, et de ses faiblesses, et de ses malheurs, mais surtout de cette foule d'hommes éclatants en tout genre que la nature fit naître pour lui, un tout qui étonne l'imagination, et qui forme une époque mémorable. Si on pensait aussi hautement que vous, si bien des gens avaient la grandeur de votre caractère, on ajouterait encore une aile au bâtiment que la gloire a élevé dans le siècle de Louis XIV.

Quel plaisir je me ferais de raisonner de tout cela avec vous dans vos moments de loisir! Si vous saviez que de choses j'ai à vous dire! Mais quand pourrai-je avoir ce bonheur! Je n'ai à présent qu'un érysipèle escorté d'une humeur scorbutique qui me dévore, et de rétrécissements dans les nerfs. Cet hiver-ci sera terrible à passer pour moi à Berlin; il faudrait que je fusse à Naples. Nous autres Français nous périssons tous. Vos colonies languedociennes n'ont pas prospéré dans les pays froids; au lieu d'augmenter, en 1686, elles ont diminué de moitié; c'est le contraire de ce qui est arrivé aux peuples du nord transportés en Italie. Il n'y a que d'Argens qui est gros et gras. Maupertuis, à force de boire de l'eau-de-vie, s'est mis à la mort; mais il en réchappe, parce qu'il est né avec un tempérament de Tartare. Il n'est que fou. Il vient de faire un livre où il propose de faire des trous qui aillent jusqu'au centre de la terre, d'aller droit sous le pôle, de connaître le siége de l'âme en disséquant des têtes de géants, ou en examinant les rêves de ceux qui ont pris de l'opium. Il assure qu'il est aussi facile de voir l'avenir que de se représenter le passé, et nous nous attendons que, dans quelques jours, il débitera des prophéties. J'ai eu bien raison de dire (1), en parlant de Descartes, que la géométrie laisse l'esprit comme elle le trouve. Il propose sérieusement de faire vivre les hommes huit à neuf cents ans, en les conservant comme des œufs qu'on empêche d'éclore. Tout est dans ce goût dans son livre. La Mettrie, en comparaison, a écrit en sage.

L'abbé de Prades est ici avec une pension. Je l'ai fait venir le plus adroitement du monde. C'est, je crois, la seule fois de ma vie que j'aie été adroit et heureux. Il m'a confié que vous lui avez offert une retraite à Richelieu, avec des secours. Je reconnais bien là votre belle âme. Vous avez eu autant de générosité que la fille aînée des rois et de votre grand-oncle (2) a eu de lâcheté et d'ignorance. Elle s'est déshonorée sans retour. Quel siècle que celui où un théatin imbécile (3) force la Sorbonne à une démarche si humiliante, et où il imagine des *billets de confession* qui auraient opéré autant de mal que de ridicule, sans la prudence du roi! Que serait aujourd'hui la France aux yeux des étrangers, sans vous et sans M. le maréchal de Belle-Isle? Nommez-m'en un troisième qui ait de la réputation, je vous en défie. Vivez, monseigneur le maréchal; ayez l'éclat de tous les âges, soyez heureux autant qu'honoré. Je ne puis vous dire encore quand je pourrai faire un voyage pour vous; mais mon cœur est à vous pour jamais.

1891. — A M. FALKENER.

Potsdam, le 28 novembre (4).

I hope, my dear and worthy friend, my worthy Englishman, you have received mylord Bolingbroke's vindication against priests, whom I have hated, hate, and I shall hate till doomsday.

You will receive, my dear sir, in a very short time, an *exemplaire* of *Louis XIV* 's new edition, more accurate and correct a great deal, more copious and curious.

I desire you would be so kind as to answer two letters, I wrote to you long ago. Let me not be altogether in the dark about the good or bad success of my book in England. Two editions of it have been published this year in Europe, and two new ones are just now come out. But your approbation would flatter me more than all that eagerness of the bookmongers. Tully relyed more on the testimony of Cato, than on the huzzaz of the multitude. If you have any news of my book's fate, let me know some thing of it after a whole year. If you have given the volumes to a bookseller, be so good as to tell me whether this bookseller has any thing to remit to me, or not.

It is very likely I shall take a little journey, suppose my bad health will permit me. Would to God! my journey was to

(1) Bertaut, *Renaissance d'amour*. (G. A.)
(2) L'*Histoire de la guerre de 1741*. (G. A.)

(1) Chapitre XXXI du *Siècle*. (G. A.)
(2) L'Université.
(3) Boyer. (G. A.)
(4) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

London! and that I could renew to you my tender respect, my friendship and my gratitude.

I have sent you, according to your desire, a list of some of the best french authors, and more suitable to your taste and character. But you will find a better list at the end of the new edition of *Lewis the Fourteenth. Vale* (1).

1892. — A M. FORMEY.

Je suis venu hier, monsieur, pour vous remercier des soins que vous avez la bonté de prendre. Je vous prie de différer encore de quelques jours l'*Avertissement* que vous vouliez bien mettre dans les papiers publics, et de me garder une cellule dans votre ruche (2).

N'en parlez point, je vous prie, avant que j'aie eu le bonheur de vous voir.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

1893. — A M. ROQUES.

Monsieur, j'ai lu enfin l'édition du *Siècle de Louis XIV*, que votre ami *La Beaumelle* a faite en trois volumes, avec des remarques et des lettres. Je vous dirai, monsieur, que cette édition n'a pas laissé d'avoir quelque cours à Berlin. J'y suis outragé; cinq ou six officiers de la maison de sa majesté prussienne y sont maltraités; c'est une raison pour qu'on veuille au moins parcourir l'ouvrage. Personne ne lui pardonnera d'avoir outragé dans ses remarques les vivants et les morts, ainsi que la vérité. Mais moi, monsieur, je lui pardonnerais les injures scandaleuses qu'il me dit dans mon propre ouvrage, s'il était vrai qu'il eût à se plaindre de moi, et si je l'avais accusé auprès du roi de Prusse, dans son passage à Berlin, comme il le prétend.

Je peux vous protester hautement, monsieur, non seulement à vous, mais à tout le monde, et attester le roi de Prusse lui-même, que jamais je n'ai dit à sa majesté ce qu'on m'impute (3). Ce fut le marquis d'Argens qui l'avertit, à souper, de la manière dont La Beaumelle avait parlé de sa cour, ainsi que de plusieurs autres cours, dans son livre intitulé *Qu'en dira-t-on?* Le marquis d'Argens sait que, loin de vouloir porter ces misères aux oreilles du roi, je lui mis presque la main sur la bouche, que je lui dis en propres paroles : *Taisez-vous donc, vous révélez le secret de l'Église.* J'aurais pu user du droit que tout le monde a de parler d'un livre nouveau, à table, mais je n'usai point de ce droit; et, loin de rendre aucun mauvais office à M. de La Beaumelle, je fis ce que je pus pour le servir dans l'aventure pour laquelle il fut mis au corps-de-garde à Berlin, et envoyé à Spandau. Pour peu qu'il raisonne, il doit voir clairement que Maupertuis ne m'a calomnié ainsi auprès de lui que pour l'exciter à écrire contre moi ; c'est un fait assez public dans Berlin. Il est bien étrange qu'un homme que le roi de Prusse a daigné mettre à la tête de son Académie ait pu faire de pareilles manœuvres. Songez ce que c'est que d'aller révéler à un étranger, à un passant, le secret des soupers de son maître, et de joindre l'infidélité à la calomnie. Exciter ainsi contre moi un jeune auteur, lancer ses traits, et puis retirer sa main; accuser M. Kœnig, mon ami, d'être un faussaire, le faire condamner de sa seule autorité, en pleine Académie, et se donner le mérite de demander sa grâce ; faire écrire contre lui, et avoir l'air de ne point écrire ; déchaîner La Beaumelle contre moi, et le désavouer; opprimer Kœnig et moi avec les mêmes artifices ; c'est ce que Maupertuis a fait, et c'est sur quoi l'Europe littéraire peut juger.

Je me suis vu contraint à soutenir à la fois deux querelles fort tristes. Il faut combattre, et contre Maupertuis, qui a voulu me perdre, et contre La Beaumelle, qu'il a employé pour m'insulter. La vie des gens de lettres est une guerre perpétuelle, tantôt sourde et tantôt éclatante, comme entre les princes; mais nous avons un avantage que les rois n'ont pas; la force décide entre eux, et la raison décide entre nous. Le public est un juge incorruptible qui, avec le temps, prononce des arrêts irrévocables. Le public prononcera donc si j'ai eu tort de prendre le parti de M. Kœnig, cruellement opprimé, et de confondre les mensonges dont La Beaumelle, excité par l'oppresseur de Kœnig et le mien, a rempli le *Siècle de Louis XIV*.

La Beaumelle vous a mandé, monsieur, qu'il me *poursuivra jusqu'aux enfers.* Il est bien le maître d'y aller; et, pour mieux mériter son gîte, il vous dit qu'il fera imprimer, à la suite du *Siècle de Louis XIV*, un procès que j'eus, il y a près de trois ans, contre un banquier juif, et que je gagnai. Je suis prêt à lui en fournir toutes les pièces, et il pourra faire relier le tout ensemble, avec la *Paix de Nimègue*, celle de *Ryswick*, et la *Guerre de la succession;* rien ne contribuera plus au progrès des sciences.

Tout cela, monsieur, est le comble de l'avilissement; mais je vous défie de me nommer un seul auteur célèbre, depuis le Tasse jusqu'à Pope, qui n'ait eu affaire à de pareils ennemis.

Le moindre de mes chagrins est assurément le sacrifice des biens et des honneurs auxquels j'ai renoncé sans le plus léger regret; mais la perte absolue de ma santé est un mal véritable. S'il y a quelque chose de nouveau à Francfort, concernant toutes ces misères, vous me ferez plaisir de m'en instruire.

1894. — A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS.

A Potsdam, le 1er décembre 1752.

Les personnes qui ont l'honneur de vous connaître, monsieur, vous rendront la justice d'avouer que vous êtes plus fait pour traduire les amours fortunés d'Ovide que les amours malheureux (1). Si d'ailleurs quelque beauté avait à se plaindre de vous, elle serait discrète; et vous pourriez vous vanter de vos exploits sans lui déplaire. Il y a de très galants hommes qui ont perdu partie, revanche, et le tout, sans en rien dire. Vous n'êtes pas de ces gens-là, et je vous crois très heureux au jeu.

Pour moi, qui ne joue point, je vous souhaite d'aussi bonnes parties que vous avez fait de bons vers. Goûtez les plaisirs, et chantez-les. J'ai l'honneur d'être, etc.

1895. — A M. DARGET.

A Potsdam, le 4 décembre 1752.

Vous m'allez prendre pour un paresseux, mon cher Darget; mais je ne suis ni paresseux, ni indifférent. Un malade qui a eu sur les bras deux éditions à corriger, est un homme à qui il faut pardonner. Les détails me pilent, disait Montaigne. Il est plus agréable d'être à Fontainebleau, à Plaisance, à Brunoy, à Versailles. Je me flatte que vous y êtes avec une vessie bien réparée, et que vous êtes en état de faire encore le coquet sans crainte de mauvaise aventure; Daran et le plaisir ont dû vous guérir. Vous avez bien couru depuis un an, et moi j'ai resté constamment dans ma chambre, dont je ne suis sorti que pour aller chez le roi quand il a plu à sa majesté de me mettre du banquet des sept sages. Ce n'est pas que je sois sage; au moins n'allez pas imaginer cette folie-là. Je n'en ai guère vu encore, et je n'ai pas l'honneur de l'être. Les uns vont faire leurs folies en grande cohue, et moi j'en fais en vers et en prose dans ma retraite.

> Scit genius, natale comes qui temperat astrum.
> Hor., liv. II, ép. II.

Je vous assomme toujours de citations d'Horace. On ne le cite guère à Fontainebleau et à Brunoy; c'est pourtant le

(1) J'espère, mon cher et digne ami, mon digne Anglais, que vous avez reçu la défense de lord Bolingbroke (*) contre les cagots, que j'ai haïs, que je hais et que je haïrai jusqu'au jour du jugement.

Vous recevrez, mon cher monsieur, dans très peu de temps, un exemplaire de la nouvelle édition de *Louis XIV*, bien plus exacte, plus correcte, beaucoup plus étendue et beaucoup plus curieuse.

Auriez-vous la bonté de répondre aux deux lettres que je vous ai écrites, il y a longtemps? Ne me laissez pas ainsi dans le doute du succès de mon livre en Angleterre. Deux éditions ont été publiées cette année en Europe, et deux autres sortent de presse en ce moment. Mais votre suffrage me flatterait plus que tout l'empressement des marchands de livres. Tullius recherchait plus le témoignage de Caton que les *hourras* de la multitude. Si vous savez des nouvelles du sort de mon livre, faites-m'en donc savoir quelque chose après une année entière. Dans le cas où vous ayez donné les volumes à un libraire, soyez assez bon pour me dire si ce libraire a quelque chose à me remettre ou non.

Il est très probable que je ferai un petit voyage, pourvu que ma mauvaise santé me le permette. Dieu veuille que mon voyage soit à Londres, et que je puisse vous renouveler mon tendre respect, mon amitié et ma reconnaissance!

Je vous ai envoyé, suivant votre désir, une liste de quelques-uns des meilleurs auteurs français (**), qui se rapportent le plus à votre goût et à votre caractère. Mais vous trouverez une liste encore préférable à la fin de la nouvelle édition de *Louis XIV. Vale.*

(2) Formey publiait l'*Abeille du Parnasse.* (G. A.)

(3) Voyez la lettre à Roques en date de Leipsick. (G. A.)

(*) Voyez tome IV, page 719. (G. A.)

(**) Voyez la dernière lettre à Falkener. (G. A.)

(1) Ximenès lui avait envoyé des vers où il déplorait son peu d'éloquence avec mademoiselle Clairon, qui, par trois fois, lui avait donné rendez-vous. (G. A.)

meilleur prédicateur que je connaisse; il est prédicateur de cour, de b....., et de bon goût, et surtout du repos de l'âme. Il sait

Quid te tibi reddat amicum. (Liv. I, ép. XVIII.)

Il savait vivre avec Auguste et Mécène! et sans eux, il avait son Sabine, comme M. de Valori a son Estampes. Vous n'êtes pas encore

Ruris amator, (Liv. I, ép. VIII.)

vous, monsieur le courtisan :

Miraris
Fumum et opes strepitumque Romæ. (Liv. III, od. XXIX.)

Vous ne reviendrez donc qu'au printemps, et moi je pourrai bien faire un petit tour dans ce temps-là, si je ne suis pas mort. Nous serons comme Castor et Pollux, nous n'aurons point paru sur le même hémisphère pendant deux ans; mais je vous aimerais aux antipodes. Je me flatte que madame votre sœur a trouvé, par vos soins, l'établissement que vous désiriez tant pour elle. Peut-être à présent ne le désirez-vous plus. Et toujours Horace :

Quod petiit spernit, repetit quod nuper omisit. (Liv. I, ép. I.)

Vous m'allez envoyer promener, me traiter de pédant : cependant vous m'avez paru assez content de mon dernier sermon dont ce philosophe voluptueux et libre m'avait fourni le texte; vous en profiterez si vous voulez ou si vous pouvez. Conservez-moi votre amitié; je vous ai été fidèle depuis le moment où je vous ai connu; je le serai toujours. Ce ne sont pas les moines qui aiment leurs chambres, dont les autres moines aient rien à craindre. *Pax Christi.* Adieu; je rendis à mademoiselle Le Comte votre lettre, et je suis à vos ordres en tout et partout.

1896. — A M. G.-C. WALTHER.

6 décembre 1752.

J'apprends, à l'instant du départ de la poste, que le nommé d'Arnaud est à Dresde. Sa majesté le roi de Prusse a été obligé de le chasser de ses États, et il méritait une punition plus sévère. On apprend qu'il a forgé des lettres de sa majesté, en prose et en vers, qu'il débite impudemment. Si vous pouviez, mon cher Walther, vous faire donner ces papiers, et les renvoyer à notre cour, vous rendriez un très grand service. Au reste, il est bon que vous connaissiez ce scélérat, et que vous le fassiez connaître. Je vous réitère toutes les prières que je vous ai faites, et vous embrasse de tout mon cœur.

1897. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Berlin, le 16 décembre.

Vous avez dû recevoir, monseigneur, par M. de La Reynière, une très grande lettre (1) et un très énorme paquet. Je ne vous demande point pardon de mes lettres, parce que le cœur les dicte; mais je vous demande bien sérieusement pardon du paquet. Tout est trop long et trop détaillé; c'est comme si on recueillait tous les bulletins d'une maladie qu'on a eue il y a dix ans. La postérité dédaigne tous les petits faits, et veut voir les grands ressorts. Je suis honteux d'avoir barbouillé plus de papier sur huit ans d'une guerre inutile, que sur le siècle de Louis XIV. J'ai noyé la gloire du roi, celle de la nation, et la vôtre, dans des détails que je hais. Avec moins de minuties, il y aurait bien plus de grandeur. Malheur aux gros livres! je m'occupe à rendre celui-ci plus petit et meilleur.

Après cette petite préface que vous fait votre historiographe, voici une requête de votre historien. On a repris le *Duc de Foix;* il ne s'agit plus que de jouer *Rome sauvée*, suivant l'exemplaire envoyé de Berlin.

« Je supplie monseigneur le maréchal duc de Richelieu,
» premier gentilhomme de la chambre du roi, de vouloir
» bien interposer son autorité pour qu'on reprenne au théâ-
» tre la tragédie de *Rome sauvée*, qu'on la représente suivant
» l'exemplaire que j'ai envoyé, et que les acteurs se chargent
» des rôles suivant la distribution que j'en ai faite, approu-
» vée par monseigneur le maréchal de Richelieu. A Berlin,
» ce 15 décembre 1752. »

(1) Celle du 25 novembre. (K.)

1898. — A M. ROQUES.

Ce 16 décembre 1752.

On ne peut être plus sensible que je le suis, monsieur, à tous vos soins obligeants. Je conviens que vous êtes dans une position délicate, et que vous vous acquittez de vos fonctions de médiateur, on ne peut pas mieux. Vous savez tout ce que j'ai fait pour entrer dans vos vues pacifiques. Il est bien étrange que M. de La Beaumelle ait voulu, pour quelques ducats, s'attirer une affaire si désagréable et si peu digne d'un honnête homme. J'ai déjà eu l'honneur de vous dire que les libraires sont en possession de contrefaire les ouvrages des gens de lettres, et de leur ravir le fruit de leurs travaux : mais qu'un homme de lettres contrefasse un livre dont un libraire a le privilége, et ait encore l'imprudence absurde de contrefaire une mauvaise édition furtive, dans le temps que mon libraire en donne une bonne, que sur cette mauvaise édition furtive, il se hâte de faire des remarques pour quelques ducats, sans savoir si les objets de ces remarques se trouveront dans la seule édition que j'approuve, et dont j'ai fait présent à mon libraire Conrad Walther, c'est un procédé, monsieur, dont je vous laisse le juge. Je vous prie, monsieur, de vouloir bien me faire tenir, par le chariot de poste de Francfort à Berlin, le livre de La Beaumelle, intitulé *Mes Pensées*, que le magistrat de Francfort a fait à la vérité saisir, mais dont il reste, dites-vous, quelques exemplaires. Il n'y a qu'à marquer le prix du livre sur le paquet en toile cirée, je le paierai avec le port, selon l'usage, et le maître du chariot de poste vous en tiendra compte. Si vous avez quelques ordres à me donner pour Berlin, je les exécuterai avec le même zèle et la même fidélité que je suis, monsieur, etc.

P.-S. J'oubliais de vous dire que les *Lettres de madame de Maintenon* ont été volées à M. de Margency, écuyer de M. le maréchal de Noailles, neveu de madame de Maintenon : cela fait beaucoup de bruit à Paris.

1899. — A M. LE PRÉSIDENT HENAULT.

A Berlin, le 18 décembre.

Voici, mon cher et illustre confrère, une lettre de bonne année. Je ne suis pas accoutumé à faire de ces compliments-là; mais j'aime à vous dire :

Qu'il vive autant que son ouvrage,
Qu'il vive autant que tous les rois
Dont il parle sans verbiage (1).

J'ai à vous avouer que j'ai été, moi, beaucoup trop verbiageur sur l'histoire de la dernière guerre, dont j'ai envoyé le manuscrit à M. d'Argenson. Je devais faire de cette histoire un ouvrage aussi intéressant que le *Siècle de Louis XIV*. Je ne l'ai point fait; j'ai trop étouffé l'intérêt sous des détails; cela est ennuyeux pour les acteurs mêmes.

C'est donc quelque chose de bien vilain que la guerre, puisque les particularités les plus honorables des grandes actions font bâiller ceux qui les ont conduites.

Je regarde ce que j'ai envoyé à M. d'Argenson comme des matériaux qu'il m'avait confiés, et qui lui appartiennent. J'en fais à présent un édifice plus régulier et plus agréable. Dites-lui, je vous en supplie, monsieur, que je lui demande très sérieusement pardon de l'énormité de mon volume. J'ai sa gloire à cœur; il n'y en a point dans de trop gros livres. Je lui réponds d'être court et vrai. Je veux que les belles années de Louis XV se fassent lire comme le *Siècle de Louis XIV*, j'ai presque dit comme votre Chronologie; et je souhaite qu'après ma mort mon nom puisse ne pas faire déshonneur à celui de M. d'Argenson, après l'avoir un peu ennuyé pendant ma vie. J'ai besoin à présent de votre indulgence et de la sienne; je vous la demande instamment; faites-lui parvenir mes remords.

1900. — A M. FORMEY.

J'ai eu du monde jusqu'à présent, monsieur, et je n'ai pas eu le temps de vous répondre.

Je tâcherai de venir chez vous après-demain, si mes forces me le permettent, et nous raisonnerons amplement sur ce que vous me mandez.

Je vous viendrai voir en bonne fortune, et ni l'un ni l'autre ne s'en vantera.

(1) *Epître au président Henault.* (G. A.)

1901. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, le 18 décembre.

Mon cher et respectable ami, je ne peux pas plus à présent changer de climat que changer mes vers. Un érysipèle rentré m'enterrerait sur les bords de l'Elbe ou du Weser, et il serait fort ridicule d'aller mourir dans un mauvais cabaret de la Vestphalie. Votre charmante lettre du 7 décembre, votre tendre amitié, me feront vivre jusqu'au printemps. Vous me faites plus de bien que les médecins ne pourraient me faire de mal. Vos lettres me ressuscitent, mais on dit que mademoiselle Gaussin tue le *Duc de Foix*. Cette Gaussin est actuellement un médecin d'eau douce.

Ce que vous dites de La Motte me fait trembler. Quoi! on l'a cru heureux étant aveugle et impotent, et, parce qu'on a été assez sot pour le croire heureux, on est assez cruel pour persécuter sa mémoire (1)! Comment serais-je donc traité, moi qui ai les apparences du bonheur, qui ai l'air d'appartenir à deux rois à la fois, moi qui suis plus riche que La Motte et qui ai été plus amoureux du roi de Prusse que La Motte ne croyait l'être de madame la duchesse du Maine? Je m'en vais prier M. Berryer (2) de permettre qu'on affiche à Paris : « Voltaire avertit tous les gens de lettres qu'il n'est point heureux. »

Si vous avez lu cet article de LA MOTTE, lisez donc celui de ROUSSEAU, et vous y verrez la réponse à la réflexion que vous faites que les heureux sont haïs. Mon cher ange, je n'ai dit sur La Motte, et sur Rousseau, et sur Fontenelle, que ce que je crois la pure vérité. Je les ai traités comme Louis XIV. J'aurais ajouté quelques couleurs rembrunies au portrait de madame de Maintenon, si j'avais vu plus tôt ses *Lettres*. Elle est tout ce que vous dites, et toutes les dévotes de cour sont comme elle. De l'ignorance, de la faiblesse, de la fausseté, de l'ambition, du manége, des messes, des sermons, des galanteries, des cabales, voilà ce qui compose une Esther; mais l'Esther-Maintenon écrit bien, et j'aime à la voir s'ennuyer d'être reine. Je lui préfère Ninon, sans doute; mais madame de Maintenon vaut son prix. Je m'étais toujours douté que ce La Beaumelle avait volé ces lettres. Il est donc avéré qu'il a fait ce vol chez Racine. Ce La Beaumelle est le plus hardi coquin que j'aie encore vu. Il m'écrivit de Copenhague, de la part du roi de Danemark, pour une prétendue édition, *ad usum delphini Danemarkii*, des auteurs classiques français. Il datait sa lettre du palais du roi. Je le pris pour un grave personnage, d'autant plus qu'il avait prêché; mais, quinze jours après, mon prédicateur arriva avec un plumet à Potsdam. Il me dit qu'il venait voir Frédéric et moi. Cette cordialité pour le roi me parut forte. Il me donna un petit livre intitulé : *Mes Pensées* ou *Qu'en-dira-t-on?* dans lequel il me traitait comme un heureux, c'est-à-dire fort mal ; et il voulait que je le présentasse au roi, lui et son livre. De là mon prédicateur alla au b..., fut mis en prison, et se retira enfin dans Francfort, où il fit réimprimer ses *Pensées*. Il faut qu'il croie tous les rois fort heureux; car, dans ce petit livret, il les nomme tous avec des épithètes qui ne méritent rien moins que la corde. On le décréta à Francfort de prise de corps, lui et ses *Pensées;* il se sauva avec quelques exemplaires qu'il a portés à Paris. Il est vrai qu'il a pris la précaution d'appeler dans son livre M. de Machault *Pollion;* et M. Berryer, *Messala*. Je ne sais si *Pollion* et *Messala* feront sa fortune ; mais le vol des lettres de madame de Maintenon pourrait bien le faire mettre au carcan. C'est un rare homme ; il parle comme un sot, mais il écrit quelquefois ferme et serré; et ce qu'il pille il l'appelle ses *Pensées*. Dieu merci, ce vaurien est de Genève (3), et calviniste; je serais bien fâché qu'il fût Français et catholique; c'est bien assez que Fréron soit l'un et l'autre.

Je vous dirai hardiment, mon cher ange, que je ne suis pas étonné du succès du *Siècle de Louis XIV*. Les hommes sont nés curieux. Ce livre intéresse leur curiosité à chaque page. Il n'y a pas grand mérite à faire un tel ouvrage, mais il y a du bonheur à choisir un tel sujet. C'était mon devoir, en qualité d'historiographe, et vous savez que je n'ai jamais plus fait ma charge que depuis que je ne l'ai plus. Il est plaisant qu'on m'ait ôté cette place, comme si une clef d'or du roi de Prusse empêchait ma plume d'être consacrée au roi mon maître. Je suis toujours gentilhomme ordinaire ; pourquoi m'ôter la place d'historiographe? c'est une contradiction. Tout historien de son pays doit écrire hors de son pays; ce qu'il dit en a plus de vérité et plus de poids. Adieu, mes chers anges; comptez que je pleure quelquefois d'être loin de vous.

(1) Il s'agit des *Mémoires pour servir à l'histoire des couplets de 1710, attribués faussement à M. Rousseau*, nouvelle édition, 1753. (G. A.)

(2) Lieutenant-général de police depuis 1747. (G. A.)

(3) Il était du Languedoc. (G. A.)

1902. — A MADAME DENIS.

A Berlin, le 18 décembre.

Je vous envoie, ma chère enfant, les deux contrats du duc de Wurtemberg ; c'est une petite fortune assurée pour votre vie. J'y joins mon testament. Ce n'est pas que je croie à votre ancienne prédiction que le roi de Prusse me *ferait mourir de chagrin*. Je ne me sens pas d'humeur à mourir d'une si sotte mort ; mais la nature me fait beaucoup plus de mal que lui, et il faut toujours avoir son paquet prêt et le pied à l'étrier, pour voyager dans cet autre monde où, quelque chose qui arrive, les rois n'auront pas grand crédit.

Comme je n'ai pas dans ce monde-ci cent cinquante mille moustaches à mon service, je ne prétends point du tout faire la guerre. Je ne songe qu'à déserter honnêtement, à prendre soin de ma santé, à vous revoir, à oublier ce rêve de trois années.

Je vois bien qu'*on a pressé l'orange* (1); il faut penser à sauver l'écorce. Je vais me faire, pour mon instruction, un petit dictionnaire à l'usage des rois.

Mon ami signifie *Mon esclave*.

Mon cher ami veut dire *Vous m'êtes plus qu'indifférent.*

Entendez par *je vous rendrai heureux*, *Je vous souffrirai tant que j'aurai besoin de vous.*

Soupez avec moi ce soir, signifie *Je me moquerai de vous ce soir.*

Le dictionnaire peut être long ; c'est un article à mettre dans l'*Encyclopédie.*

Sérieusement, cela serre le cœur. Tout ce que j'ai vu est-il possible? Se plaire à mettre mal ensemble ceux qui vivent ensemble avec lui! Dire à un homme les choses les plus tendres, et écrire contre lui des brochures! et quelles brochures! Arracher un homme à sa patrie par les promesses les plus sacrées, et le maltraiter avec la malice la plus noire! que de contrastes! Et c'est là l'homme qui m'écrivait tant de choses philosophiques, et que j'ai cru philosophe! et je l'ai appelé le *Salomon du Nord!*

Vous vous souvenez de cette belle lettre (2) qui ne vous a jamais rassurée. *Vous êtes philosophe*, disait-il ; *je le suis de même*. Ma foi, sire, nous ne le sommes ni l'un ni l'autre.

Ma chère enfant, je ne me croirai tel que quand je serai avec mes pénates et avec vous. L'embarras est de sortir d'ici. Vous savez ce que je vous ai mandé dans ma lettre (3) du premier novembre. Je ne peux demander de congé qu'en considération de ma santé. Il n'y a pas moyen de dire : Je vais à Plombières au mois de décembre.

Il y a ici une espèce de ministre du saint Evangile, nommé Pérard (4), né comme moi en France; il demandait permission d'aller à Paris pour ses affaires; le roi lui fit répondre qu'il connaissait mieux ses affaires que lui-même, et qu'il n'avait nul besoin d'aller à Paris.

Ma chère enfant, quand je considère un peu en détail tout ce qui se passe ici, je finis par conclure que cela n'est pas vrai, que cela est impossible, qu'on se trompe, que la chose est arrivée à Syracuse, il y a quelque trois mille ans. Ce qui est bien vrai, c'est que je vous aime de tout mon cœur, et que vous faites ma consolation.

1903. — A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

A Berlin, le 18 décembre.

Mon cher duc de Foix, il faut donc que Sceaux ait toujours des Baron; mais le théâtre n'a pas toujours des Lecouvreur. C'est pour elle que le rôle d'Amélie avait été fait; elle ne sera pas remplacée. La vieille enfant (5) qui joue dans l'*Oracle* et dans *Zaïre* ne peut que faire tomber mon *Duc.*

Tranquille dans le crime, et fausse avec douceur,
Zaïre, acte IV, sc. VII.

elle ne sera pas fâchée de faire des niches à l'oncle et à la nièce. Je suis très fâché que madame Denis se soit compromise avec ce tripot; il eût été mieux d'attendre le retour de M. de Richelieu; mais à présent il ne faut plus qu'elle s'avilisse à postuler des désagréments. Cela n'est bon que pour

(1) Allusion au mot de Frédéric sur Voltaire. (G. A.)
(2) Du 23 août 1750. (G. A.)
(3) On n'a pas cette lettre. (G. A.)
(4) Jacques de Pérard, de l'Académie de Berlin. (G. A.)
(5) Mademoiselle Gaussin. (G. A.)

moi, vieux pilier de théâtre, vieux Pellegrin qui ai toute honte bue. Je lui envoie lettres pour M. de Richelieu, requête en forme, et mes sentiments au tripot; cela fait, je remets cette juste cause entre les mains de Dieu.

J'ai fait à *Zulime* tout ce que m'ont permis *Louis XIV* et *Louis XV*, auxquels j'ai donné presque tout mon temps, en bon et loyal sujet. Mettez-moi toujours aux pieds de madame la duchesse du Maine. C'est une âme prédestinée, elle aimera la comédie jusqu'au dernier moment; et, quand elle sera malade, je vous conseille de lui administrer quelque belle pièce, au lieu d'*Extrême-Onction*. On meurt comme on a vécu; je meurs, moi qui vous parle, et je griffonne plus de vers que La Motte Houdard, et plus de prose que la Mothe-le-Vayer. Si je faisais des vers comme vous les récitez, je travaillerais pour vous du soir au matin. Aimez-moi, si vous pouvez, autant que vous êtes aimable.

1904. — A M. FORMEY.

En vérité, monsieur, je ne vous croyais pas Suisse. Un illustre théologien (1) de Bâle écrit que milord Bolingbroke a eu la ch......, et de là il tire la conséquence évidente que Moïse est l'auteur du *Pentateuque*. On prétend que de bonnes lois et de bonnes troupes ne valent rien, si l'on n'a pas une foi vive pour les dogmes de Zwingle et de Calvin. Or, comme Titus, Marc-Aurèle, Trajan, Nerva, Julien, etc., etc., avaient le malheur de ne croire pas plus à Zwingle qu'au pape, et que cependant tout allait assez bien de leur temps, on a cru à Potsdam ne devoir pas être tout à fait de l'avis du révérend docteur suisse. Le *chapelain* (2) de milord Chesterfield a pris en bon chrétien la cause de milord Bolingbroke, il l'a défendue dans une lettre pieuse et modeste. La traduction est parvenue ici avec la permission des supérieurs. Le roi a beaucoup ri : faites-en de même. Il paie bien les docteurs, et se moque des disputes théologiques, métaphysiques, phoronomiques, et dynamiques. Soyez très tranquille, vivez gaiement de l'Évangile et de la philosophie, et laissez les profanes douter de la chronologie de Moïse et des monades. Tâchez de conserver la vôtre; faites-vous couvrir de poix-résine : essayez de vous mettre de grandes épingles dans le cul, suivant l'avis de l'auteur (3) des nouvelles Lettres. Tâtez des forces centrifuges, ou plutôt faites-vous embaumer tout vivant, afin de n'attraper que dans sept ou huit cents ans ce point de maturité qui est la mort. Pour moi, si je peux jamais rattraper ma jeunesse, je compte aller faire un tour aux terres australes avec Dalichamp, et disséquer des cervelles de géants hauts de douze pieds, et des hommes velus comme des ours avec des queues de singe. Alors nous saurons des nouvelles positives de la nature de l'âme; j'exalterai la mienne pour vous prédire l'avenir; car vous savez qu'un peu d'exaltation fait voir le futur comme le passé. Je vous prédis donc que ceux qui tourneront les sottises de ce monde en raillerie seront toujours les plus heureux; et, pour revenir du futur au passé, je vous jure que Démocrite avait raison, et qu'Héraclite avait tort. Croyez-moi, ne mettez aux choses que leur prix, et ne prenez point de grosses balances pour peser des toiles d'araignée. Il y a mille occasions où un vaudeville vaut mieux qu'une lamentation de Jérémie.

A propos de chanson, par quelle rage diabolique révoquez-vous en doute la chanson de l'archevêque de Cambrai (4)? Savez-vous bien que vous êtes un impie d'armer l'incrédulité, qui triomphe tant dans ce siècle pervers, contre une chanson d'un successeur des apôtres? Je vous dis devant Dieu que le marquis de Fénelon me récita cette chanson à La Haye, en présence de sa femme et de l'abbé de La Ville. Eh! morbleu! faites comme l'archevêque de Cambrai; détrompez-vous de tout.

Adieu; je ne me porte pas mieux que vous; le moins malade ira voir l'autre.

1905. — A M. BAGIEU.

Berlin, le 19 décembre.

Votre lettre, monsieur, vos offres touchantes, vos conseils, font sur moi la plus vive impression, et me pénètrent de reconnaissance. Je voudrais pouvoir partir tout à l'heure, et venir me mettre entre vos mains et dans les bras de ma famille. J'ai apporté à Berlin environ une vingtaine de dents, il m'en reste à peu près six ; j'ai apporté deux yeux, j'en ai presque perdu un ; je n'avais point apporté d'érysipèle, et j'en ai gagné un que je ménage beaucoup. Je n'ai pas l'air d'un jeune homme à marier, mais je considère que j'ai vécu près de soixante ans, que cela est fort honnête, que Pascal, Alexandre, et Jésus-Christ, n'ont vécu qu'environ la moitié, et que tout le monde n'est pas né pour aller dîner à l'autre bout de Paris, à quatre-vingt-dix-huit ans, comme Fontenelle. La nature a donné à ce qu'on appelle mon âme un étui des plus minces et des plus misérables. Cependant j'ai enterré presque tous mes médecins, et jusqu'à La Mettrie. Il ne me manque plus que d'enterrer Codenius, médecin du roi de Prusse ; mais celui-là a la mine de vivre plus longtemps que moi ; du moins je ne mourrai pas de sa façon. Il me donne quelquefois de longues ordonnances en allemand ; je les jette au feu, et je n'en suis pas plus mal. C'est un fort bon homme, il en sait tout autant que les autres ; et quand il voit que mes dents tombent, et que je suis attaqué du scorbut, il dit que j'ai une affection scorbutique. Il y a ici de grands philosophes qui prétendent qu'on peut vivre aussi longtemps que Mathusalem, en se bouchant tous les pores, et en vivant comme un ver à soie dans sa coque ; car nous avons à Berlin des vers à soie et des beaux esprits transplantés. Je ne sais pas si ces manufactures-là réussiront ; tout ce que je sais, c'est que je ne suis point du tout en état de voyager cet hiver. Je me suis fait un printemps avec des poêles : et, quand le vrai printemps sera revenu, je compte bien, si je suis en vie, vous apporter mon squelette. Vous le disséquerez si vous voulez. Vous y trouverez un cœur qui palpitera encore des sentiments de reconnaissance et d'attachement que vous lui inspirez. Soyez persuadé, monsieur, que, tant que je vivrai, je vous regarderai comme un homme qui fait honneur au plus utile de tous les arts, et comme le plus obligeant et le plus aimable du monde.

1906. — A M. FORMEY.

Le 22 décembre.

On dit, monsieur, que vous avez fait fourrer quatre mauvais vers contre moi dans l'Almanach de Bourdeaux (1) imprimé avec permission de votre Académie. Vous pensez bien que je ne m'en soucie guère, et que je combats gaiement contre tout le monde ; mais je vous avertis que vous ne gagnerez rien à cette guerre, que les choses ne sont pas comme vous le pensez, et qu'il vaudrait mieux, comme je vous l'ai mandé, que le moins malade de nous deux allât voir l'autre. Savez-vous ce que je vous conseille? de venir dîner tête à tête avec moi, aujourd'hui ou demain; vous vous en trouverez mieux que de venir m'attaquer en vers ou en prose. Croyez-moi, la vie est courte ; il vaut mieux boire ensemble que de se houspiller.

1907. — AU MÊME.

Le 23 décembre.

Puisque ainsi est, *Iddio sia lodato*, je vous avouerai tout net que votre sortie sur certaines personnes, et un petit mot de la discipline militaire, et un petit coup de dent à ceux qui ont écrit après Newton, et une petite attaque portée à certaines gens qui ont fait certains livres, et un mépris trop marqué pour certains sentiments de certaines gens, qui n'en changeront pas, etc., etc.; je vous avouerai, dis-je, que tout cela a été fort mal reçu. Vous devriez, ma foi, me remercier de l'apologie de Bolingbroke ; car tout ce qui fait rire apaise. Je pourrai vous servir, et cela me serait bien plus agréable que d'écrire sur la *Pentateuque*. Quand on m'attaque, je me défends comme un diable, je ne cède à personne ; mais je suis un bon diable, et je finis par rire. Je suis très malade, et vous sortez, vous avez été chez le grave président. Venir de chez vous chez moi, bien emmitouflé, n'est pas un voyage aux terres australes. Point de rancune, puisque je n'en ai point. Venez dîner amicalement demain ou après-demain. Je vous enverrai un carrosse ou une chaise ; vous n'aurez point de froid dans la rue, et vous serez chez moi très chaudement. Il faut que nous causions, et vous trouverez *mixtum utile dulci*.

1908. — A M. LE MARQUIS DE COURTIVRON.

Le 2 janvier 1753.

Je vous remercie, monsieur, des éclaircissements que vous avez bien voulu me donner sur votre *Traité de la Lumière*. Je les reçois avec reconnaissance, et j'avoue qu'ils m'étaient nécessaires pour le bien entendre ; car, quoique je me sois

(1) J.-J. Zimmerman, né en 1695, mort en 1756. (G. A.)

(2) Voltaire lui-même. Voyez, tome IV, la *Défense de Bolingbroke*. (G. A.)

(3) Maupertuis. (G. A.)

(4) Voyez le chapitre XXXVIII du *Siècle*. (G. A.)

(1) Libraire de Berlin. (G. A.)

autrefois occupé de mathématiques, j'en ai actuellement perdu l'habitude.

Quand je reçus votre livre, je crus que c'était l'ouvrage d'un savant ordinaire; mais notre cher Clairaut m'apprend que vous êtes cet officier général de l'état-major auquel le comte de Saxe écrivit avec cette *brevitatem imperatoriam* des anciens, en accourant à Ellenbogen en Bohême, où vous conteniez avec moins de six cents hommes, par le poste que vous aviez pris devant le château de cette place, les quatre mille Croates qu'il y fit capituler le lendemain : *A homme de cœur, courtes paroles; qu'on se batte, j'arrive.* MAURICE DE SAXE.

Billet auquel vous répondîtes si énergiquement. Les sciences et les arts gagnent à être cultivés par les mains qui ont cueilli des lauriers. Frédéric fait de bons vers, le maréchal de Saxe des machines, et vous êtes mathématicien.

Recevez, comme bien démontrées, les assurances des sentiments respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

1909. — A M. FORMEY.

Le 7 janvier.

Venir chez vous m'est d'une impossibilité physique et métaphysique. M'entretenir avec vous me ferait un plaisir extrême, qui ne vous serait pas infructueux. J'ai plus de choses à vous dire que vous ne pensez. Je crois qu'il serait beaucoup plus à propos de mettre dans votre feuille périodique les fragments de la main de Louis XIV, que l'*Histoire des couplets de Rousseau* (1), dont Berlin ne se soucie guère. Vous trouverez ces fragments de Louis XIV dans le chapitre des *Anecdotes*. Si après cela vous voulez mettre dans vos feuilles l'histoire des couplets, vous êtes assurément bien le maître; mais vous devriez venir dîner quelque jour avec un homme vrai, franc, et intrépide, quelquefois trop plaisant, toujours malade. V.

1910. — A MADAME DENIS.

A Berlin, le 13 janvier.

J'ai renvoyé au *Salomon du Nord*, pour ses étrennes, les grelots et la marotte (2) qu'il m'avait donnés, et que vous m'avez tant reprochés. Je lui ai écrit une lettre très respectueuse, car je lui ai demandé mon congé. Savez-vous ce qu'il a fait? il m'a envoyé son grand factotum de Federsdorf, qui m'a rapporté mes brinborions. Il m'a écrit qu'il aimait mieux vivre avec moi qu'avec Maupertuis. Ce qui est bien certain, c'est que je ne veux vivre ni avec l'un ni avec l'autre.

Je sais qu'il est difficile de sortir d'ici; mais il y a encore des hippogriffes pour s'échapper de chez madame *Alcine*.

Je veux partir absolument; c'est tout ce que je peux vous dire, ma chère enfant. Il y a trois ans bientôt que je le dis, et que je devrais l'avoir fait. J'ai déclaré à Federsdorf que ma santé ne me permettait pas plus longtemps un climat si dangereux.

Adieu; faites du paquet ci-joint l'usage que votre amitié et votre prudence vous dicteront.

Le pauvre Dubordier doit être à présent chez moi, à Paris. Sa destinée est bien cruelle. Il y a des gens devant qui on n'ose pas se dire malheureux. Cet homme est demandé à Berlin; il y arrive en poste. Il embarque sur un vaisseau sa femme, son fils unique, et sa fortune. Le vaisseau périt à la rade de Hambourg. Dubordier se trouve à Berlin sans ressource. On se sert de ses dessins; on ne l'emploie point, et on le renvoie sans même lui donner l'aumône. Logez-le, nourrissez-le. Qu'il raccommode mon cabinet de physique. Vous verrez dans le paquet qu'il vous apporte des choses qui font frémir. Faites comme moi, armez-vous de constance.

1911. — A M. FALKENER.

Berlin, 16 janvier 1753 (3).

Dear sir, I have reaped benefit enough, since I have pleased you, and not displeased your nation. I return you my most tender thanks. I hope to come over myself, in order to print my true works, and to be buried in the land of freedom. I require no subscription; I desire no benefit. If my works are neatly printed, and cheaply sold, I am satisfied.

You must know, my dear sir, that a dispute upon a point of mathematics has raised a scandalous noise between M. Maupertuis, president of the Prussian Academy, and professor Kœnig. All the philosophers of Europe were for Kœnig, and all the world cried out against the ill usage he met wiht from Maupertuis. But the king of Prussia took the part of the president, and wrote against Kœnig's abettors a pamphlet, wherein his Majesty calls them rogues, scurrilous and infamous writers, halfwitted and madmen. In the mean time, Maupertuis published a singular book of philosophy.

The author proposes to build a latin town: to lengthen out human life to four hundred years, by laying men asleep: to go to the antarctick pole, and there to dissect the brain of giants, in order to know the nature of the soul, etc.. etc. The book in full of such non-sense; but the author had the good sense to calumniate me to the king. His Majesty, one day, according to his good will and pleasure, ordered at his breakfast that his hangman should burn a little banter I had wrote upon the noble discoveries of Maupertuis.

The rest of the story is contained in the little paper I send you, which I entreat you to have inserted in your news-papers. If I live and if I am free, I will cross the sea to thank you, my dear friend.

Your for ever, VOLTAIRE.

P.-S. Pray, keep my letter secret (1).

1912. — A M. FORMEY.

Le 17 janvier.

Est ce vous qui avez fait l'extrait des *Lettres* de madame de Maintenon?

Vous dites qu'il faudrait savoir par quelles mains ce dépôt a passé. M. le maréchal de Noailles, son neveu, avait ce dépôt; son secrétaire le prêta à un écuyer du roi, et celui-ci au petit Racine (2). La Beaumelle le vola sur la cheminée de Racine, et s'enfuit à Copenhague; c'est un fait public à Paris. La Beaumelle, de retour à Paris, devait être mis à la Bastille. Il a obtenu la protection de madame la duchesse de Lauraguais (3), dame d'atour de madame la dauphine. Cette princesse a sauvé le cachot à La Beaumelle, ne sachant pas que ce galant homme, dans l'édition de ses belles *Pensées*, faite à Francfort, a dit du roi de Pologne et de sa cour: « J'ai vu à Dresde un roi imbécile, un ministre fripon, un » héritier qui a des enfants, et qui ne saurait en faire, etc. »

Apparemment qu'il aura aussi la protection de la Prusse, car il dit que l'armée est composée de mercenaires qu'on mène à coups de bâton, qui seront battus à la première occasion, et qui étrangleraient le roi si on les faisait caserner. Il n'a tiré que peu d'exemplaires dans ce goût, et j'en ai un. Il a substitué d'autres feuilles dans d'autres exemplaires. Cet homme-là ira loin. Ne manquez pas de le louer dans votre journal, car voilà des gens qu'il faut ménager. N'est-il pas de l'Académie? Maupertuis est fort lié avec lui; il l'alla voir à Berlin, et l'engagea à écrire au roi; il corrigea même sa lettre.

Pourquoi dites-vous que madame de Maintenon eut beau-

(1) Voyez, au *Catalogue* du *Siècle*, l'article ROUSSEAU. (G. A.)
(2) Voyez la *Correspondance avec Frédéric* à cette époque. (G. A.)
(3) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

(1) Cher monsieur, c'est assez de profit pour moi de vous avoir plu et de n'avoir pas déplu à votre nation. Je vous envoie mes plus tendres remerciements. J'espère faire moi-même la traversée pour imprimer mes véritables ouvrages, et être enseveli dans la terre de liberté. Je ne demande pas de souscription, je ne désire aucun bénéfice; si mes ouvrages sont bien imprimés, et vendus à bon marché, je suis satisfait.

Vous saurez, mon cher monsieur, qu'une discussion sur un point de mathématiques a excité une querelle scandaleuse entre M. Maupertuis, président de l'Académie de Berlin, et le professeur Kœnig. Tous les savants de l'Europe étaient pour Kœnig, et dans le monde il n'y avait qu'un cri contre les mauvais procédés de Maupertuis. Mais le roi de Prusse prit parti pour le président, et écrivit contre les partisans de Kœnig un pamphlet, où sa majesté les traite de coquins, de vils et infâmes écrivains, d'imbéciles et de faussaires. En même temps Maupertuis publiait un singulier livre de philosophie.

L'auteur propose de fonder une ville latine, de prolonger la vie humaine jusqu'à quatre cents ans, en endormant les hommes, d'aller au pôle antarctique, et là, de disséquer les cervelles des géants afin de connaître la nature de l'âme, etc., etc. Le livre est plein de *non-sens;* mais l'auteur a eu le *bon sens* de me calomnier auprès du roi. Un jour, sa majesté, suivant sa volonté et son bon plaisir, ordonna, à son déjeuner, que son bourreau brûlât une petite facétie que j'avais écrite sur les magnifiques découvertes de Maupertuis.

Le reste de l'histoire est raconté dans le petit papier (*) que je vous envoie, et que je vous prie de faire insérer dans vos journaux. Si je vis et si je suis libre, je traverserai la mer pour vous remercier, mon cher ami. A vous pour toujours.

P.-S. Je vous prie de garder le secret sur ma lettre.
(2) Louis Racine. (G. A.)
(3) Ancienne maîtresse de Louis XV. (G. A.)
(*) Voyez, tome VI, la *Diatribe du docteur Akakia.* (G. A.)

coup de part à la révocation de l'Edit de Nantes? Elle toléra cette persécution, comme elle toléra celle du cardinal de Noailles, celle de Racine; mais certainement elle n'y eut aucune part; c'est un fait certain. Elle n'osait jamais contredire Louis XIV. Madame de Pompadour n'oserait parler contre l'ancien évêque de Mirepoix, qu'elle déteste autant que je le méprise.

Pourquoi dites-vous que Louis XIV était mille fois plus occupé de misères domestiques que du soin de son royaume? On ne peut avancer rien de plus faux et de plus révoltant, et il n'est pas permis de parler ainsi. Sachez que Louis XIV n'a jamais manqué d'assister au conseil, et qu'il a toujours travaillé au moins quatre heures par jour. Songez-vous bien que vous jugez dans Bernstrass (1) un homme tel que Louis XIV? vous!

Pourquoi dites-vous que madame de Montespan était la femme la plus bizarre et la plus folle qui fut jamais? Qui vous l'a dit? Avez-vous vécu avec elle? Tout Paris sait que c'était une femme très aimable; elle fut indignée du goût du roi pour madame de Maintenon, qu'elle regardait comme une domestique ingrate. En quoi a-t-elle été la femme la plus bizarre et la plus folle qui fut jamais? Je vous parle net, comme vous voyez, parce que je veux être votre ami.

1913. — A M. FORMEY.

17 janvier.

Justifiées par les passages des *Lettres* de madame de Maintenon. Non, mordieu! c'est tout le contraire. Lisez la lettre où elle rapporte que Louis XIV lui a dit en riant : « Il est » plus difficile d'accorder deux femmes que les puissances » de l'Europe, etc. »

Qui vous prie de tomber sur le corps de La Beaumelle? Voilà un plaisant corps! et qu'importe à la France ce qu'on dit dans un journal *germanique?*

Voulez-vous une autre anecdote? On a vendu à Paris six mille *Akakia* en un jour, et le plus orgueilleux de tous les hommes (2) est le plus bafoué. Il n'a que ce que son insolence et ses manœuvres méritent; et il n'y a personne, sans exception, auprès de qui il ne soit démasqué. Il aurait dû ne pas me pousser à bout. Je ne suis pas esclave; soyez homme.

1914. — AU MÊME.

Le 17 janvier.

Billets sont conversation. Où diable prenez-vous cette jérémiade? Je vous dis que vous avez parlé de Louis XIV d'une manière peu convenable, et que vous avez tort; comme j'ai dit au roi qu'il avait eu tort de faire une brochure, et moi tort d'en avoir fait une autre; et je vous dis cela entre nous; et je vous dis que je me..., révérence parler, de tout cela, et de la lettre sur Bolingbroke (3), et de toutes les sottises de ce monde, et qu'il faut que vous en fassiez de même. Qui songe à vous faire de la peine? Ce n'est pas moi. Vous avez écrit contre les déistes, qui ne vous ont jamais fait de mal; et le roi et moi, qui sommes déistes, nous avons pris le parti de notre religion. Je vous dis encore une fois qu'il n'y a qu'à rire de tout cela. Vous ne voyez les choses que par le trou d'une bouteille. Ne vous affligez pas et ne pleurez point, parce que madame de Montespan était aimable. Encore une fois, soyez tranquille.

1915. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Mon cher *Isaac*, il est vrai que j'ai enfoncé des *épingles dans le cul*, mais je ne mettrai point ma tête dans la gueule.

Je vous prie de lire attentivement l'article ci-joint du Dictionnaire (4) de *Scriberius oudens*, et de me le rendre, et de m'en dire votre avis. Je suis fâché que vous ne vous appliquiez plus à ces bagatelles rabbiniques, théologiques, et diaboliques; j'aurais de quoi vous amuser; mais vous aimez mieux à présent la basse de viole. Tout est égal dans ce monde, pourvu qu'on se porte bien et qu'on s'amuse.

Si bene vales, ego quidem non valeo... te amo, tua tueor (5).

Avez vous reçu votre contrat? Songez, je vous en prie, au livre de l'abbé de Prades, et à la *religion naturelle;* c'est la bonne; il faut l'avoir dans le cœur.

(1) Rue de Berlin, où habitait Formey. (G. A.)
(2) Maupertuis. (G. A.)
(3) La *Défense de Bolingbroke.* (G. A.)
(4) Sans doute l'article ABRAHAM, du futur *Dictionnaire philosophique.* (G. A.)
(5) Voyez une lettre à d'Argens en juillet 1752. (G. A.)

1916. — A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

Ce 28.

J'ai reçu la lettre du 12 janvier de mon cher marquis. J'avais prévenu, il y a longtemps, ce qu'il a la bonté de me mander, ayant renvoyé au roi de Prusse, par deux fois, mon cordon, ma clef de chambellan, et lui ayant remis tout ce qu'il me doit de mes pensions. Il m'a toujours tout renvoyé; il m'a invité à aller avec lui, le 30 du mois, à Potsdam. Je ne sais si ma santé me permettra de le suivre; il pourrait dire avec moi :

Nec possum tecum vivere, nec sine te;
MART., liv. XII, *épigr.*, XLVII.

et je ne dois dire que la première partie de ce vers. J'embrasse mon cher marquis; je le remercie, et je suis un peu piqué de ce qu'il n'a pas deviné la seule conduite que je pusse tenir. Tout ce qu'il me conseille était fait il y a près d'un mois; mais pouvoir revenir est une autre affaire.

1917. — A M. DE LA VIROTTE (1).

Berlin, le 28 janvier.

Je fais trop de cas de votre jugement, monsieur, pour ne m'en pas rapporter à vous sur cet étrange procès criminel fait par l'amour-propre de Maupertuis à la sincérité de Kœnig, procès dans lequel j'ai été impliqué malgré moi parce que Kœnig ayant vécu deux ans de suite avec moi à Cirey, il est mon ami; parce que j'ai cru avec l'Europe littéraire qu'il avait raison, parce que je hais la tyrannie. Quand le roi de Prusse me demanda au roi par son envoyé, quand j'acceptai sa croix, sa clef de chambellan, et ses pensions, je crus pouvoir recevoir les bienfaits d'un grand prince qui me promit de me traiter toujours comme son ami et comme son maître dans les arts qu'il cultive; ce sont ses propres paroles. Il ajouta que je n'aurais jamais aucune inconstance à craindre d'un cœur reconnaissant; et il voulut que ma nièce fût la dépositaire de cette lettre, qui devait lui servir de reproche éternel, s'il démentait ses sentiments et ses promesses.

Je n'ai jamais démenti mon attachement pour lui; j'avais eu un enthousiasme de seize années; mais il m'a guéri de cette longue maladie. Je n'examine point si, dans une familiarité de deux ans et plus, un roi se dégoûte d'un courtisan; si l'amour-propre d'un disciple qui a du génie s'irrite en secret contre son *maître;* si la jalousie et les faux rapports, qui empoisonnent les sociétés des particuliers, portent encore plus aisément leur venin dans les maisons des rois; tout ce que je sais, c'est qu'en me donnant au roi de Prusse, je ne me suis pas donné comme un courtisan, mais comme un homme de lettres, et qu'en fait de disputes littéraires, je ne connais point de rois. Je n'aimais que trop ce prince, et j'ai été fâché, pour sa gloire, qu'il ait pris parti contre Kœnig, sans être instruit du fond de la dispute; qu'il ait écrit une brochure violente contre tous ceux qui ont défendu ce philosophe, c'est-à-dire contre tous les gens éclairés de l'Europe, et cela sans avoir lu son *Appel*. Il a été trompé par Maupertuis. Il n'est pas étonnant, il n'est pas honteux pour un roi d'être trompé; mais ce qui serait bien glorieux, ce serait d'avouer son erreur.

Je lui ai renvoyé son cordon, sa clef d'or, ornements très peu convenables à un philosophe, et que je ne porte presque jamais. Je lui ai remis tout ce qu'il me doit de mes pensions. Il a eu la bonté de me rendre tout, et de m'inviter à le suivre à Potsdam, où il me donne dans sa maison le même appartement que j'ai toujours occupé. J'ignore si ma santé, qui est plus déplorable que mon aventure, me permettra de suivre sa majesté.

1918. — A M. DE VOYER.

Je ne sais, monsieur, ce que vous entendez par le *fruit de mes veilles*, dans le billet que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je ne suis plus en âge de veiller, et encore moins de sacrifier mon sommeil à des bagatelles. Je ne suis point l'auteur de la petite lettre sur milord Bolingbroke; je l'ai cherchée pour obéir à vos ordres, et j'ai eu beaucoup de peine à la trouver : la voici. Je suis très aise d'avoir eu cette occasion de vous marquer à quel point j'aime à vous obéir. Je vous supplie, monsieur, de vouloir bien présenter mes respects à M. le comte d'Argenson et à M. le marquis de Paulmi, et de recevoir les miens avec la bienveillance que vous m'avez toujours témoignée.

(1) La Virotte (Louis-Anne), né à Nolay en 1725, mort en 1759 (G. A.)

1919. — A M. FALKENER.

1er février (1).

Dear sir, I have wrote to you already, and sent my letter to sir Hanbury Williams, the british envoy at the court of Dresden. I told you in that letter all that I could tell you concerning my little quarrel with the king of Prussia. But I could not tell you enough about the desire I have to see England again before my death. I did inform you of my desire to print my works in London, without benefit, without subscription, and merely in order to give a true edition of the works of a Frenchman, who thinks like a Briton.

I send this letter to Dresden. I must tell you, my dear sir, that I have taken the liberty to draw upon you for the 94 pounds. I return you again 94 thousand thanks.

I do not know how long yet I shall continue at Berlin; but whatever happens, I shall remain for ever your faithful and much obliged friend (2). VOLTAIRE.

1920. — A M. G.-C. WALTHER.

Berlin, 1er février 1753.

L'ouvrage que je vous envoie (3), mon cher Walther, vaudrait beaucoup mieux, si je ne vous avais pas renvoyé plus tôt tous les livres que vous m'avez redemandés; mais le sujet est assez intéressant pour que vous tiriez de ce *Supplément* autant d'exemplaires au moins que du *Siècle*. Je vous prie de me mander si je pourrais trouver à Dresde ou à Leipsick un appartement commode pour moi, un secrétaire et deux domestiques. Je l'aimerais encore mieux à Leipsick qu'à Dresde, parce que j'y travaillerais plus à mon aise. Mais il faudrait que cela fût très secret. Vous n'auriez qu'à me mander : *Il faudra s'adresser à Leipsick, chez.....* Je m'y rendrais dans quinze jours ou trois semaines, et alors je vous serais plus utile. Au reste, dans la maison où je serai, il faudra absolument que je fasse ma cuisine. Ma mauvaise santé ne me permet pas de vivre à l'auberge.

Voici un avertissement que je vous prie très instamment de faire mettre dans toutes les gazettes.

Je vous embrasse.

AVERTISSEMENT.

On apprend par plusieurs lettres de Berlin que M. de Voltaire, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi de France, ayant remis à sa majesté prussienne son cordon, sa clef de chambellan, et tout ce qui lui est dû de ses pensions, non seulement sa majesté prussienne lui a tout rendu, mais a voulu qu'il eût l'honneur de le suivre à Potsdam, et d'y occuper son appartement ordinaire dans le palais.

1921. — A MADAME DE FONTAINE.

Berlin, le 7 février.

Ma très chère nièce, je suis bien malade, et il se peut faire que tout ceci achève de dissoudre ma frêle machine. Je vous avoue que quand je reçus, dans des circonstances aussi funestes, la plaisanterie que vous m'envoyâtes, je ne crus pas qu'elle fût d'un Suisse, et je m'imaginai que des mains qui devaient m'être chères, s'amusaient à déchirer mes blessures, sans savoir à quel point j'étais blessé. Je suis plus touché des marques d'amitié que vous me donnez que je n'ai été fâché de la plaisanterie ou de l'indifférence. Mon aventure est une suite de la jalousie et de la profonde noirceur dont les hommes sont capables. Votre amitié est pour moi une consolation dont j'avais besoin. Je me flatte que le roi de Prusse aura assez d'humanité pour me permettre de venir chercher à guérir ou à mourir dans le sein de ma famille, que j'avais abandonnée uniquement pour lui. Je ne lui ai jamais manqué, et il est à croire qu'il aura pitié de mon état : cet état est si violent que je n'ai pas la force de vous faire une plus longue lettre.

1922. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Cher frère, je vous renvoie Locke. Maupertuis, dans ses belles *Lettres*, a beau dire du mal de ce grand homme, son nom sera aussi cher à tous les philosophes que celui de Maupertuis excitera de haine. Kœnig vient de lui donner le dernier coup (1), en lui démontrant qu'il est un plagiaire. On a imprimé à Leipsick une histoire complète de toute cette étrange aventure, qui ne fait pas d'honneur à ce pays-ci. Soyez très sûr que toute l'Europe littéraire est déchaînée contre lui, et qu'excepté Euler et Mérian, qui sont malheureusement parties dans ce procès, tout le reste des académiciens lève les épaules.

Je suis dans mon lit malade, malgré le quinquina du roi. Vous devriez bien venir dîner demain comme frère Paul chez Antoine. Ce sera peut-être la dernière fois de ma vie que je vous verrai. Donnez-moi cette consolation.

1923. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 10 février.

J'ai été bien malade, mon cher et respectable ami; je le suis encore. Le roi de Prusse m'a envoyé de l'extrait de quinquina.

> . . . Tanquam hæc sint nostri medicina doloris,
> Aut deus ille malis hominum mitescere discat! (VIRG., X)

Il devrait bien plutôt m'envoyer une permission de partir pour aller me guérir ou mourir ailleurs. Il n'a plus nul besoin de moi. Il sait à présent mieux que moi la langue française; il écrit français par un *a*; il fait de bonne prose et de bons vers. Il a écrit, sans me consulter, une philippique sur la querelle de Maupertuis; il l'a pris pour Auguste, et moi pour Marc-Antoine. Maupertuis l'a fait imprimer en allemand et en italien, avec les aigles prussiennes à la tête. Battu à Actium et à la tribune aux harangues, il ne me reste qu'à aller mourir dans cette terre (2) que vous me proposez, et de vous embrasser avant ma mort. Voici une espèce de *testament* (3) littéraire que je vous envoie. Mille tendres respects à tous les anges.

Je vous prie de donner copie de mon testament.

1924. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, le 16 février.

Je me meurs, mon cher marquis, et j'ai la force de vous avouer ma faiblesse. Je ne vous nierai pas certainement que ma douleur est inexprimable. J'ai voulu me vaincre et venir à Potsdam; mais je suis retombé, la veille de mon départ, dans un état dont il n'y a pas d'apparence que je relève. Mon érysipèle est rentré; la dyssenterie est survenue, j'ai souvent la fièvre; il y a quatorze jours que je suis dans mon lit. Je suis seul, sans aucune consolation, à quatre cents lieues d'une famille en larmes, à qui je sers de père. Voilà mon état. Je compte sur votre amitié, qui fait presque ma seule consolation, et je vous embrasse tendrement.

1925. — AU MÊME.

Cher frère, vous êtes assurément le premier capitaine d'infanterie qui ait ainsi parlé de philosophie. Votre extrait de Gassendi est digne de Bayle. Je ne savais pas que Gassendi eût été le précurseur de Locke, dans le doute modeste et éclairé si la matière peut penser. Il y a dans de vieux magasins, où personne ne fouille, des épées rouillées, mais excellentes, dont un bon guerrier peut se servir pour percer les sots.

Belzébuth vous ait en sa sainte garde! mon cher marquis, je vous aime de tout mon cœur. Tâchez de venir aujourd'hui chez votre frère le damné, qui souffre plus que jamais.

1926. — A MADAME ***.

Berlin (4).

Je me sers, madame, des correspondants des négociants de

---

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

(2) Cher monsieur, je vous ai déjà écrit et j'ai adressé ma lettre à M. Hanbury Williams, envoyé d'Angleterre à la cour de Dresde. Je vous disais, dans cette lettre, tout ce que je pouvais vous dire de ma petite querelle avec le roi de Prusse. Mais je ne pouvais vous en dire assez sur le désir que j'ai de revoir l'Angleterre avant ma mort. Je vous ai exprimé l'intention de faire imprimer mes ouvrages à Londres sans bénéfice, sans souscriptions et dans la seule vue de donner une édition véritable des œuvres d'un Français, qui pense comme un Anglais.

J'envoie cette lettre à Dresde. Je dois vous dire, mon cher monsieur, que j'ai pris la liberté de tirer sur vous pour la somme de 94 livres sterling. Je vous rends en échange 94 mille remerciements.

Je ne sais pas combien je demeurerai encore à Berlin; mais, quoi qu'il arrive, je resterai toujours votre fidèle et très reconnaissant ami.

(3) *Supplément au Siècle de Louis XIV*. (G. A.)

(1) *Défense de l'Appel au public*. (G. A.)

(2) Le château de M. de Sainte-Palaie, près d'Auxerre. (G. A.)

(3) Nous ne savons quel est ce testament. (G. A.)

(4) Nous ne savons quelle est la vraie place de cette lettre, ni à qui elle est adressée. (G. A.)

Berlin, pour vous remercier de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Il y a longtemps que je compte votre nom, et celui d'un de vos amis, parmi ceux qui font le plus d'honneur à notre siècle. La liberté de penser est la vie de l'âme, et il paraît qu'il n'y a pas beaucoup d'âmes plus vivantes que la vôtre. C'est un grand malheur qu'il y ait si peu de gens en France qui imitent l'exemple des Anglais, nos voisins. On a été obligé d'adopter leur physique, d'imiter leur système de finance, de construire les vaisseaux selon leur méthode; quand les imitera-t-on donc dans la noble liberté de donner à l'esprit tout l'essor dont il est capable? Quand est-ce que les sots cesseront de poursuivre les sages? On marche continuellement à Paris entre les insectes littéraires qui bourdonnent contre quiconque s'élève, et des chats-huants qui voudraient dévorer quiconque les éclaire. Heureux qui peut cultiver en paix les lettres, loin des bourdons et chats-huants! Je suis sous la protection d'un aigle; mais une mauvaise santé, pire que tous les chagrins attachés en France à la littérature, m'ôte tout mon bonheur. Ainsi tout est compensé. Je serais trop heureux si la nature ne s'avisait pas de me persécuter autant que la fortune me favorise. Si l'état de ma santé, madame, me permet jamais de revoir la France, un de mes beaux jours serait celui où je pourrais vous assurer de mon respect, et dire à votre ami tout ce que la plus profonde estime m'inspirerait pour vous et pour lui. Permettez qu'en philosophe je finisse sans compliments ordinaires et sans signer. Vous me reconnaîtrez assez par ceux qui vous feront tenir ma lettre.

1927. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Frère Paul, je vous attendais; je comptais souper avec vous aujourd'hui, et nous fîmes hier une fête de vous promettre au révérend père abbé. Frère, savez-vous bien que je viens de me coucher? mais, puisque mon frère est toujours visité de Dieu, et affligé en son corps terrestre, je vais me lever, et mon âme va tâcher de consoler la sienne. J'offre pour vous mes ferventes prières, et je vous donne le baiser de paix. Dans un quart d'heure je passerai de ma cellule dans votre ermitage. Frère VOLTAIRE.

1928. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, le 26 février.

Mon cher ange, j'ai été très malade, et, en même temps, plus occupé qu'un homme en santé; étonné de travailler dans l'état où je suis, étonné d'exister encore, et en me soutenant par l'amitié, c'est-à-dire par vous et par madame Denis. Je suis ici le meunier de La Fontaine (1). On m'écrit de tous côtés : Partez!

. . . Fuge crudeles terras, fuge littus iniquum.
VIRG., *Enéid.*, liv. III.

Mais partir quand on est depuis un mois dans son lit, et qu'on n'a point de congé; se faire transporter couché, à travers cent mille baïonnettes, cela n'est pas tout à fait aussi aisé qu'on le pense. Les autres me disent : Allez-vous-en à Potsdam, le roi vous a fait chauffer votre appartement, allez souper avec lui; cela m'est encore plus difficile. S'il s'agissait d'aller faire une intrigue de cour, de parvenir à des honneurs et de la fortune, de repousser les traits de la calomnie, de faire ce qu'on fait tous les jours auprès des rois, j'irais jouer ce rôle-là tout comme un autre; mais c'est un rôle que je déteste, et je n'ai rien à demander à aucun roi. Maupertuis, que vous avez si bien défini, est un homme que l'excès d'amour-propre a rendu très fou dans ses écrits, et très méchant dans sa conduite; mais je ne me soucie point du tout d'aller dénoncer sa méchanceté au roi de Prusse. J'ai plus à reprocher au roi qu'à Maupertuis; car j'étais venu pour sa majesté et non pour ce président de Bedlam. J'avais tout quitté pour elle, et rien pour Maupertuis; elle m'avait fait des serments d'une amitié à toute épreuve, et Maupertuis ne m'avait rien promis; il a fait son métier de perfide en intéressant sourdement l'amour-propre du roi contre moi. Maupertuis savait mieux qu'un autre à quel excès se porte l'orgueil littéraire. Il a su prendre le roi par son faible. La calomnie est entrée très aisément dans un cœur né jaloux et soupçonneux. Il s'en faut beaucoup que le cardinal de Richelieu ait porté autant d'envie à Corneille que le roi de Prusse m'en portait. Tout ce que j'ai fait, pendant deux ans, pour mettre ses ouvrages de prose et de vers en état de paraître, a été un service dangereux qui déplaisait dans le temps même qu'il affectait de m'en remercier avec effusion de cœur. Enfin son orgueil d'auteur piqué l'a porté à écrire une malheureuse brochure contre moi, en faveur de Maupertuis, qu'il n'aime point du tout. Il a senti, avec le temps, que cette brochure le couvrait de honte et de ridicule dans toutes les cours de l'Europe, et cela l'aigrit encore. Pour achever le galimatias qui règne dans toute cette affaire, il veut avoir l'air d'avoir fait un acte de justice, et de le couronner par un acte de clémence. Il n'y a aucun de ses sujets, tout Prussiens qu'ils sont, qui ne le désapprouve; mais vous jugez bien que personne ne le lui dit. Il faut qu'il se dise tout à lui-même; et ce qu'il se dit en secret, c'est que j'ai la volonté et le droit de laisser à la postérité sa condamnation par écrit. Pour le droit, je crois l'avoir, mais je n'ai d'autre volonté que de m'en aller, et d'achever dans la retraite le reste de ma carrière, entre les bras de l'amitié, et loin des griffes des rois qui font des vers et de la prose. Je lui ai mandé tout ce que j'ai sur le cœur; je l'ai éclairci; je lui ai dit tout. Je n'ai plus qu'à lui demander une seconde fois mon congé. Nous verrons s'il refusera à un moribond la permission d'aller prendre les eaux.

Tout le monde me dit qu'il me la refusera; je le voudrais pour la rareté du fait. Il n'aura qu'à ajouter à l'*Anti-Machiavel* un chapitre sur le droit de retenir les étrangers par force et de le dédier à Busiris.

Quoi qu'on me dise, je ne le crois pas capable d'une si atroce injustice. Nous verrons. J'exige de vous et de madame Denis que vous brûliez tous deux les lettres que je vous écris par cet ordinaire ou plutôt par cet extraordinaire. Adieu, mes chers anges.

1929. — A M. ROQUES.

A Berlin, 4 mars 1753.

Le sieur La Beaumelle n'est pas digne d'être votre ami, et il faut que vous ayez bien de l'indulgence pour lui pardonner ses écarts. Une âme aussi honnête que la vôtre est incapable même de comprendre les noirceurs de cet homme. Comment a-t-il donc osé vous dire que j'ai été l'agresseur? Malgré les explications qu'il a répandues du passage choquant de son *Qu'en dira-t-on?* a-t-il jamais pu se justifier? Il est faux que MM. de Maupertuis et Algarotti aient été contents du tour qu'il a donné à cette insolence. N'a-t-il pas semé dans tout Berlin les anecdotes les plus calomnieuses contre moi? A-t-il cru qu'elles me resteraient cachées ou qu'elles m'intimideraient? Il ne vous a pas dit, sans doute, qu'il a fait colporter une douzaine de libelles manuscrits contre moi, et que des âmes de boue comme la sienne ont eu soin de la répandre partout. On m'écrit de Paris qu'on y a vu des copies de ces belles productions. Ah! monsieur, que la littérature est avilie par les La Beaumelle, et quelle humiliation que d'être obligé de répondre aux attaques d'un pareil adversaire! Votre philosophie gémit avec moi de ces misères, et voudrait la paix; mais je vous demande, monsieur, si la conciliation est possible. Puisse votre repos n'être jamais troublé par ces vils insectes, qui ne laissent pas que de faire du mal! J'ai l'honneur d'être avec une considération distinguée.

1930. — A M. FORMEY.

4 mars, au matin (1).

Je prie M. Formey de vouloir bien m'envoyer les pièces du procès de Newton et Leibnitz sur des choses qui en valaient la peine. Cela n'est-il pas intitulé *Commercium epistolicum?* Je ne crois pas qu'il y ait eu de sentence criminelle.

Du 4 mars, au soir.

L'Académie des sciences de Paris a jugé d'une voix unanime contre Maupertuis, sur le rapport de M. Darcy, qui a démontré que sa prétendue découverte n'est qu'une pétition de principe.

M. Wolff avait déjà jugé la même chose, la Société royale de Londres pense de même, et à l'égard des procédés toute l'Europe est d'accord.

1931. — A M. KOENIG.

12 mars.

Vous avez donc reçu, monsieur, mon paquet du mois de janvier, le 2 mars, et moi j'ai reçu, le 11 mars, votre lettre du 2.

(1) Livre III, fable I. (G. A.)

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

Je vous écris naturellement par la poste, n'écrivant rien que je ne pense, et ne pensant rien que je n'avoue à la face du public.

On se presse trop en Allemagne et en Angleterre de donner des recueils de vos campagnes contre Maupertuis. Votre victoire n'a pas besoin de tant de *Te Deum;* et, puisque vous voulez bien que je vous dise mon avis, je trouve fort mauvais que les goujats de votre armée s'avisent de joindre aux pièces du procès, dans le recueil de Londres (1) les *Eloges* de La Mettrie et de Jordan. Les Anglais se soucient fort peu de ces deux hommes, qui n'ont rien de commun avec votre affaire. De plus, pourquoi se plaindre qu'on ait suivi, en faveur de ces académiciens, la coutume de faire une petite oraison funèbre? Quel mal y a-t-il à cela? J'avoue que La Mettrie avait fait des imprudences et de méchants livres; mais, dans ces fumées, il y avait des traits de flamme. D'ailleurs c'était un très bon médecin en dépit de son imagination, et un très bon diable en dépit de ses méchancetés. On n'a point loué ses défauts dans son *Eloge*. On a justifié sa liberté de penser, et en cela même on a rendu service à la philosophie; mais, encore une fois, tout cela est étranger à la querelle présente, et la matière n'est point une pièce du procès. Je vous conjure de vous tenir dans les bornes de vos États, où vous serez toujours victorieux. Toute l'Europe littéraire, qui s'est déclarée pour vous, approuve que vous donniez une histoire de l'injustice qu'on vous a faite, que vous rapportiez tous les témoignages des académies et des universités en votre faveur. Vos propres raisons ne sont pas les témoignages les moins convaincants. Vous sentez que cette histoire, qui doit passer à la postérité, et servir d'époque et de leçon à tous les gens de lettres, doit être écrite très sérieusement, et avec autant de circonspection que de force. Il ne s'agit pas ici de plaisanterie; il s'agit d'instruire; il s'agit de confondre par la raison l'erreur et la violence. Il me semble que chaque genre doit être traité dans le goût qui lui est propre. Les plaisanteries conviennent quand on répond à un ouvrage ridicule qui ne mérite pas d'être sérieusement réfuté.

Enfin, monsieur, voici mon avis, que je soumets à vos lumières. Premièrement, la partie historique traitée avec sagesse et avec une éloquence touchante, sans compromettre personne et sans rien mêler d'étranger à l'affaire; secondement, vos démonstrations mathématiques et les témoignages des académies; et enfin, puisqu'on ne peut s'en empêcher, les pièces agréables et réjouissantes qui ont paru à cette occasion.

Surtout, monsieur, comme ce recueil subsistera tant qu'il y aura au monde des académies, je vous demande en grâce qu'il n'y ait rien de personnel dans les plaisanteries. Le libraire Luzac avait promis plusieurs fois de retrancher de la *Diatribe* une raillerie concernant une maladie qu'on a eue à Montpellier. Il faut absolument qu'il tienne sa parole dans l'édition du recueil. Un impertinent ouvrage est livré au ridicule; mais les personnes doivent être ménagées.

Après ces précautions, vous aurez pour vous les contemporains et la postérité. Personne n'aura droit de se plaindre. C'est ce que je peux vous prédire sans *exalter mon âme*, qui est toute à vous. A l'égard de mon corps, il est moribond, et je vais chercher à Plombières la fin de mes maux, d'une manière ou d'une autre.

Je viens de lire le dernier mémoire d'Euler; il me paraît confus et absolument destitué de méthode. Je demeure jusqu'à présent dans l'idée que je vous ai exposée dans ma *Lettre* du 17 novembre dernier, que, lorsque la métaphysique entre dans la géométrie, c'est Arimane qui entre dans le royaume d'Orosmade, et qui y apporte les ténèbres. On a trouvé le secret, depuis vingt ans, de rendre les mathématiques incertaines. Rien n'annonce plus la décadence de ce siècle, où tout s'est affaibli, parce qu'on a voulu tout outrer.

1932. — A MADAME DENIS.

A Berlin, le 15 mars.

Je commence à me rétablir, ma chère enfant. J'espère que votre ancienne prédiction (2) ne sera pas tout à fait accomplie. Le roi de Prusse m'a envoyé du quinquina pendant ma maladie; ce n'est pas cela qu'il me faut, c'est mon congé. Il voulait que je retournasse à Potsdam. Je lui ai demandé la permission d'aller à Plombières; je vous donne en cent à deviner la réponse. Il m'a fait écrire par son factotum qu'il y avait des eaux excellentes à Glatz, vers la Moravie.

Voilà qui est horriblement vandale, et bien peu *Salomon;* c'est comme si on envoyait prendre les eaux en Sibérie. Que voulez-vous que je fasse? il faut bien aller à Potsdam; alors il ne pourra me refuser mon congé. Il ne soutiendra pas le tête à tête d'un homme qui l'a enseigné deux ans, et dont la vue lui donnera des remords. Voilà ma dernière résolution.

Au bout du compte, quoique tout ceci ne soit pas de notre siècle, les taureaux de Phalaris et les lits de fer de Busiris ne sont plus en usage; et *Salomon minor* ne voudra être ni Busiris ni Phalaris. J'ai ce pays-ci en horreur; mon paquet est tout fait. J'ai envoyé tous mes effets hors du Brandebourg; il ne reste guère que ma personne.

Tout ceci est unique assurément. Voici les deux *Lettres au Public*. Le roi a écrit et imprimé ces brochures, et tout Berlin dit que c'est pour faire voir qu'il peut très bien écrire sans mon petit secours. Il le peut, sans doute; il a beaucoup d'esprit. Je l'ai mis en état de se passer de moi, et le marquis d'Argens lui suffit. Mais un roi devrait chercher d'autres sujets pour exercer son génie.

Personne ne lui a dit à quel point cela le dégrade. O vérité, vous n'avez point de charge dans la maison des rois auteurs! Mais qu'il fasse des brochures tant qu'il voudra, et qu'il ne persécute point un homme qui lui a fait tant de sacrifices.

J'ai le cœur serré de tout ce que je vois et de tout ce que j'entends. Adieu; j'ai tant de choses à vous dire que je ne vous dis rien.

1933. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Potsdam (1), le 20 mars.

Je m'imagine que je vous ferai un grand plaisir de vous faire lire les deux plus jolies plaisanteries qu'on ait faites depuis longtemps. Vous avez été ambassadeur, monseigneur le maréchal, et vous serez plus à portée que personne de goûter le sel de ces ouvrages; cela est d'ailleurs absolument dans votre goût. Il me semble que j'entends feu M. le maréchal de La Feuillade, ou l'abbé de Chaulieu, ou Périgni, ou vous; il me semble que je lis le docteur Swift ou milord Chesterfield quand je lis ces deux *Lettres* (2). Comment voulez-vous qu'on résiste aux charmes d'un homme qui fait, en se jouant, de si jolies bagatelles, et dont la conversation est entièrement dans le même goût? Je ne doute pas que vous et vos amis ne sentiez tout le prix de ce que je vous envoie. Enfin, songez que ces chefs-d'œuvre de grâce sont d'un homme qui serait dispensé, par sa place, de ces agréables amusements, et qui cependant daigne y descendre. J'étais encore à Berlin quand il faisait à Potsdam ce que je vous envoie; je demandais obstinément mon congé; je remettais à ses pieds tout ce qu'il m'a donné; mais les grâces de ma maîtresse ont enfin rappelé son amant. Je lui ai tout pardonné; je lui ai promis de l'aimer toujours, et, si je n'étais pas très malade, je ne la quitterais pas un seul jour; mais l'état cruel de ma santé ne me permet pas de différer mon départ. Il faut que j'aille aux eaux de Plombières, qui m'ont déjà tant fait de bien quand j'ai eu le bonheur de les prendre avec vous. J'ai promis à ma maîtresse de revenir auprès d'elle dès que je serais guéri; je lui ai dit: Ma belle dame, vous m'avez fait une terrible infidélité; vous m'avez donné de plus un gros soufflet; mais je reviendrai baiser votre main charmante. J'ai repris son portrait que je lui avais rendu, et je pars dans quelques jours. Vous sentez que je suis pénétré de douleur de quitter une personne qui m'enchante de toutes façons. Je me flatte que vous aurez la bonté de me mander à Plombières l'effet que ces deux charmantes brochures auront fait sur vous. J'ai promis à ma maîtresse de ne point aller à Paris. Qu'y ferais-je? il n'y a que la vie douce et retirée de Potsdam qui me convienne. Y a-t-il d'ailleurs du goût à Paris? En vérité l'esprit et les agréments ne sont qu'à Potsdam et dans votre appartement de Versailles. Cependant, si je retrouve à Plombières un peu de santé, je pourrai bien faire à mon tour une infidélité de quelques semaines pour venir vous faire ma cour. Pourvu que je sois à Potsdam au mois d'octobre, j'aurai rempli ma promesse. Ainsi, en cas que je sois en vie, j'aurai tout le temps de faire le voyage. Je vous supplie de me mettre aux pieds de madame de Pompadour. Montrez-lui les deux *Lettres au Public*. Je connais son goût,

(1) C'est, suivant M. Beuchot, le *Maupertuisiana* qui, outre des pièces relatives à Maupertuis et Kœnig, renferme les *Eloges* de La Mettrie et Jordan par Frédéric. (G. A.)

(2) Elle avait prédit à son oncle que Frédéric le ferait mourir de chagrin. (G. A.)

(1) Où il arriva le 18 mars et d'où il repartit le 26 pour ne plus revenir. (G. A.)

(2) Les *Lettres au public* où Frédéric insultait les partisans de Kœnig. Voltaire persifle ici. (G. A.)

elle en sera enchantée comme vous Il n'y a qu'une voix sur ces ouvrages. Il en paraît aujourd'hui une troisième, je vous l'enverrai par la première poste.

Adieu, monseigneur; vous connaissez mes tendres et respectueux sentiments. Adieu, généreux Alcibiade. Vous lisez dans mon cœur; il est à vous (1).

1934. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Frère, je prends congé de vous (2); je m'en sépare avec regret. Votre frère vous conjure en partant de repousser les assauts du démon, qui voudrait faire pendant mon absence ce qu'il n'a pu faire quand nous avons vécu ensemble; il n'a pu semer le zizanie. J'espère qu'avec la grâce du Seigneur frère *Gaillard* (3) ne la laissera pas approcher de son champ. Je me recommande à vos prières et aux siennes. Elevez vos cœurs à Dieu, mes chers frères, et fermez vos oreilles aux discours des hommes; vivez recueillis, et aimez toujours votre frère.

1935. — A UN HOMME DE LETTRES DE LEIPSICK,

qui lui avait envoyé un Extrait traduit en français du psaume allemand d'*Arminius* (4).

Leipsick.

Je vous renvoie, monsieur, le manuscrit que vous m'avez fait l'honneur de me confier. J'ai aperçu, à travers la traduction, la plus sublime poésie, et les sentiments les plus vertueux, comme on adorait autrefois les divinités, dont les statues étaient couvertes d'un voile. Si vous connaissez le jeune auteur, je vous prie de l'assurer de ma parfaite estime. C'est un sentiment que je vous ai voué, il y a longtemps, aussi bien qu'à votre illustre épouse. J'y joins aujourd'hui l'amitié et la reconnaissance que je dois à vos bontés prévenantes.

Permettez-moi de finir ce petit billet comme les anciens que vous imitez si bien. *Scribe et vale.*

1936. — A M. ROQUES.

Leipsick, avril.

Je suis tombé malade à Leipsick, monsieur, et je ne sais pas encore quand je pourrai en partir (5). J'y ai reçu votre lettre du 22 mars. Elle m'étonnerait, si à mon âge quelque chose pouvait m'étonner.

Comment a-t-on pu imaginer, monsieur, que j'aie pris des lettres de La Beaumelle pour des lettres de Maupertuis? Non, monsieur, chacun a ses lettres. Maupertuis a celles où il veut qu'on aille disséquer des géants aux antipodes; et La Beaumelle a les siennes, qui sont l'antipode du bon sens. Dieu me garde d'attribuer jamais à un autre qu'à lui ces belles choses qui ne peuvent être que de lui, et qui lui font tant d'honneur et tant d'amis! On vous aurait accusé juste si on vous avait dit que je m'étais plaint du procédé de Maupertuis, qui alla trouver La Beaumelle à Berlin, pour l'envenimer contre moi, et qui se servit de lui comme un homme profondément artificieux et méchant peut se servir d'un jeune homme imprudent.

Il me calomnia, vous le savez; il lui dit que j'avais accusé l'auteur du *Qu'en dira-t-on?* auprès du roi dans un souper. Je vous ai déclaré que ce n'était pas moi qui avais rendu compte à sa majesté du *Qu'en dira-t-on?* que ce fut M. le marquis d'Argens. J'en atteste encore le témoignage de d'Argens et du roi lui-même. C'est cette calomnie, d'après Maupertuis, qui a fait composer les trois volumes d'injures de La Beaumelle. Il devrait sentir à quel point on a méchamment abusé de sa crédulité; il devrait sentir qu'il est le Raton dont Bertrand s'est servi pour tirer les marrons du feu; il devrait s'apercevoir que Maupertuis, le persécuteur de Kœnig et le mien, s'est moqué de lui; il devrait savoir que Maupertuis, pour récompense, le traite avec le dernier mépris; il devrait ne point menacer un homme à qui il a fait tant d'outrages avec tant d'injustice.

Non, monsieur, il ne s'est jamais agi des quatre lettres de La Beaumelle, que jamais je n'ai entendu attribuer à Maupertuis; il s'agit de la lettre que La Beaumelle vous écrivit, il y a six mois, lettre dont vous m'avez envoyé le contenu dans une des vôtres, lettre par laquelle La Beaumelle avoua que Maupertuis l'avait excité contre moi par une calomnie. J'ai fait connaître cette calomnie au roi de Prusse, et cela me suffit. Ma destinée n'a rien de commun avec toutes ces tracasseries, ni avec cette infâme édition du *Siècle de Louis XIV;* je sais supporter les malheurs et les injures. Je pourrai faire un *Supplément au Siècle de Louis XIV* (1), dans lequel j'éclaircirai des faits dont La Beaumelle a parlé sans en avoir la moindre connaissance. Je pourrai, comme M. Kœnig, en appeler *au public.* J'en appelle déjà à vous même. S'il vous reste quelque amitié pour La Beaumelle, cette amitié même doit lui faire sentir tous ses torts. Il doit être honteux d'avoir été l'instrument de la méchanceté de Maupertuis, instrument dont on se sert un moment, et qu'on jette ensuite avec dédain.

Voilà, monsieur, tout ce que le triste état où je suis de toutes façons me permet à présent de vous répondre. Je vous embrasse sans cérémonie.

1937. — A M. LE BARON DE SCHONAICH.

Leipsick, 18 avril 1753.

Pardonnez, monsieur, à un pauvre malade qui ne peut guère écrire, si je ne vous dis qu'en deux mots à quel point vous avez gagné mon estime. Pardonnez à un Français et à un homme de lettres, si j'en use avec si peu de cérémonie. Mais je ne me pardonnerai jamais d'ignorer une langue que les Gottscheds, et vous, rendez nécessaire à tous les amateurs de la littérature.

Jeh bihn umstand sins gehorsamer diener. VOLTAIRE (2).

1938. — A M. ROQUES.

Chez M. le duc de Gotha, 30 avril.

Monsieur, je comptais, en passant à Francfort, vous présenter moi-même le *Supplément au Siècle de Louis XIV*, que je vous ai dédié. C'est un procès bien violent; vous en êtes le juge par votre esprit et par votre probité, et vous êtes devenu un témoin nécessaire. Vous ne pouvez être informé pleinement du malheur que le passage de La Beaumelle à Berlin a causé. Vous en jugerez en partie par ma dernière lettre (3) au roi de Prusse, dont je vous envoie copie pour vous seul.

Vous savez que je vous ai toujours mandé que j'étais trop instruit des cruels procédés de M. de Maupertuis envers moi. Je savais que madame la comtesse de Bentinck avait obligé deux fois La Beaumelle de jeter dans le feu cet indigne ouvrage, où tant de souverains et sa majesté prussienne sont encore plus outragés que moi. Je savais que La Beaumelle, au sortir de chez Maupertuis, avait deux fois recommencé; mais je ne puis citer le témoignage de madame la comtesse de Bentinck, ni celui des autres personnes qui ont été témoins de la cruauté artificieuse avec laquelle Maupertuis m'a poursuivi près de deux années entières. Je ne peux citer que des témoignages par écrit, et je n'ai que la lettre de La Beaumelle.

Vous n'ignorez pas avec quel nouvel artifice Maupertuis a voulu en dernier lieu déguiser et obscurcir l'affaire, en exigeant de La Beaumelle un désaveu; mais ce désaveu ne porte que sur des choses étrangères à son procédé.

Je n'ai jamais accusé Maupertuis d'avoir fait les quatre lettres scandaleuses dont La Beaumelle a chargé la coupable édition du *Siècle de Louis XIV*. Je me suis plaint seulement de ce qu'il m'a voulu perdre, et de ce qu'il a réussi. Je ne me suis défendu qu'en disant la vérité; c'est une arme qui triomphe de tout à la longue. C'est au nom de cette vérité toujours respectable et souvent persécutée que je vous écris. Je suis très malade, et j'espérerai, jusqu'au dernier moment, que le roi de Prusse ouvrira enfin les yeux. Je mourrai avec cette consolation, qui sera probablement la seule que j'aurai. Je suis, etc.

1939. — A M. ROQUES.

A Gotha, 18 mai.

Je suis fâché à présent, monsieur, d'avoir répondu à La Beaumelle avec la sévérité qu'il méritait. On dit qu'il est à

(1) Cette lettre a été envoyée par la poste, et le roi de Prusse, tout philosophe qu'il était, avait la politesse de conserver dans ses Etats l'usage infâme d'ouvrir les lettres. (K.)

(2) Le 26 mars, Voltaire prit congé de Frédéric. G. A.)

(3) L'abbé de Prades. (G. A.)

(4) Cette lettre parut sous ce titre dans les *Mélanges* de 1768. Il s'agit du poème d'*Arminius*, par le baron de Schonaich. (G. A.)

(5) Arrivé à Leipsick le 27 mars à six heures du soir, Voltaire en repartit au bout de vingt-trois jours. (G. A.)

(1) Une partie en était faite, et ce *Supplément* fut dédié à Roques. (G. A.)

(2) Voltaire a voulu dire : Je suis sans cérémonie votre obéissant serviteur. (G. A.)

(3) Voyez la lettre écrite de Leipsick à Frédéric. (G. A.)

la Bastille (1); le voilà malheureux, et ce n'est pas contre les malheureux qu'il faut écrire. Je ne pouvais deviner qu'il serait enfermé dans le temps même que ma réponse paraissait. Il est vrai qu'après tout ce qu'il a écrit avec une si furieuse démence contre tant de citoyens et de princes, il n'y avait guère de pays dans le monde où il ne dût être puni tôt ou tard; et je sais de science certaine, qu'il y a deux cours où on lui aurait infligé un châtiment plus capital que celui qu'il éprouve. Vous me parlez de votre amitié pour lui; vous avez apparemment voulu dire pitié.

Il était de mon devoir de donner un préservatif contre sa scandaleuse édition du *Siècle de Louis XIV*, qui n'est que trop publique en Allemagne et en Hollande. J'ai dû faire voir par quel cruel artifice on a jeté ce malheureux auteur dans cet abîme. Je vous répète encore, monsieur, ce que j'ai mandé au roi de Prusse; c'est que si les choses dont vous m'avez bien voulu avertir, et que j'ai sues par tant d'autres, ne sont pas vraies, si Maupertuis n'a pas trompé La Beaumelle, tandis qu'il était à Berlin, pour l'exciter contre moi, si Maupertuis peut se laver des manœuvres criminelles dont la lettre de La Beaumelle le charge, je suis prêt à demander pardon publiquement à Maupertuis. Mais aussi, monsieur, si vous ne m'avez pas trompé, si tous les autres témoins sont unanimes, s'il est vrai que Maupertuis, parmi les instruments qu'il a employés pour me perdre, n'ait pas dédaigné de me calomnier même auprès de La Beaumelle, et de l'exciter contre moi, il est évident que le roi de Prusse me doit rendre justice.

Je ne demande rien, sinon que ce prince connaisse qu'après lui avoir été passionnément attaché pendant quinze ans, ayant enfin tout quitté pour lui dans ma vieillesse, ayant tout sacrifié, je n'ai pu certainement finir par trahir envers lui des devoirs que mon cœur m'imposait. Je n'ai d'autres ressources que dans les remords de son âme royale, que j'ai crue toujours philosophe et juste. Ma situation est très funeste; et quand la maladie se joint à l'infortune, c'est le comble de la misère humaine. Je me console par le travail et par les belles-lettres, et, surtout, par l'idée qu'il y a beaucoup d'hommes qui valaient cent fois mieux que moi, et qui ont été cent fois plus infortunés. Dans quelque situation cruelle que nous nous trouvions, que sommes-nous pour oser murmurer?

Au reste, je ne vous ai rien écrit que je ne veuille bien que tout le monde sache, et je peux vous assurer que, dans toute cette affaire, je n'ai pas eu un sentiment que j'eusse voulu cacher. Je suis, monsieur, etc.

1940. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Le 26 mai.

Mon cher révérend diable et bon diable, j'ai reçu avec une syndérèse cordiale votre correction fraternelle. J'ai un peu lieu d'être *lapsus*, et les damnés rigoristes pourraient bien me refuser place dans nos enfers; mais je compte sur votre indulgence. Vous comprendrez que c'en serait un peu trop d'être brûlé (2) dans ce monde-ci et dans l'autre. Je me flatte que votre clémence diminuera un peu les peines que vous m'imposez.

J'ai frémi au titre des livres que vous dites brûlés; mais sachez qu'il y a encore dans la province une édition des Lettres (3) d'*Isaac-Onitz*, et que ce sera mon refuge. Je bois d'ailleurs des eaux du Léthé, et je vais incessamment boire celles de Plombières. Mon médecin m'avait conseillé de me faire enduire de poix-résine, selon la nouvelle méthode; mais il a fait réflexion que le feu y prendrait trop aisément, et que nous devons, vous et moi, nous défier des matières combustibles. Je crois, mon cher frère, que vous avez été bien fourré cet hiver; il a été diabolique, comme disent les gens du monde. Pour moi, j'ai fait un feu d'enfer, et je me suis toujours tenu auprès, sans sortir de mon caveau.

Encore une fois, pardonnez-moi mon péché; songez que je suis un juste à qui la grâce de notre révérend père prieur a manqué. Je me vois immolé aux géants de la terre australe, à une ville latine, au grand secret de connaître la nature de l'âme avec une dose d'opium. Que sa sainte volonté soit faite sur la terre comme en enfer! Je vous souhaite, mon cher frère, toutes les prospérités de ce monde-ci et de l'autre. Surtout n'oubliez pas de vous affubler d'un bonnet à oreilles, au mois de juin, d'une triple camisole, et d'un manteau. Jouez de la basse de viole, et, si vous avez quelques ordres à donner à votre frère, envoyez-les à la même adresse.

(1) Voyez une note du *Supplément au Siècle*. (G. A.)
(2) La *Diatribe* avait été brûlée le 24 décembre 1752. (G. A.)
(3) Les *Lettres juives* de d'Argens. (G. A.)

A propos, je me meurs positivement. Bonsoir; je vous embrasse de tout mon cœur.

1941. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

A Vabern, près de Cassel, le 28 mai (1).

Je suis comme tous vos sujets,
Je vous respecte et vous adore.
O destin, ô dieux, que j'implore,
Quels seront pour moi désormais
Les jours que vous ferez éclore?
Dieux! le plus cher de mes projets
Est de pouvoir lui dire encore:
Je suis comme tous vos sujets,
Je vous respecte et vous adore.

Madame, ma figure souffrante et ambulante est à Vabern, près de Cassel, chez monseigneur le landgrave, et mon âme est à Gotha; elle est à vos pieds; elle y sera tant que je respirerai. J'ai bien peur que vos altesses sérénissimes ne m'aient rendu malheureux pour le reste de ma vie; je leur pardonne de tout mon cœur. Ce n'est pas mauvaise intention de leur part; mais en vérité elles devaient songer, en me comblant de tant de bontés, en me faisant mener une vie si délicieuse, qu'elles me préparaient d'éternels regrets.

Où pourrais-je vivre dorénavant, madame, après avoir passé un mois entier à vos pieds? Croyez-vous qu'en quittant votre palais, le séjour de Plombières me sera bien agréable? Ce serait des eaux du Léthé qu'il me faudrait. Je prévois, madame, que je n'aurai autre chose à faire qu'à revenir faire ma cour à vos altesses sérénissimes. J'ai été dans le temple des grâces, de la raison, de l'esprit, de la bienfaisance et de la paix; je retournerai dans ce temple; il n'y aura pas moyen d'aller vivre avec des profanes.

Je me mets aux pieds de monseigneur le duc, et de toute votre auguste famille. Quand pourrai-je revoir ce que j'ai vu, et entendre encore ce que j'ai entendu? Je pars pour Plombières cependant, madame: j'obéis aux deux plus terribles médecins que je connaisse, et j'aurai l'honneur de renouveler à vos altesses sérénissimes les témoignages d'un respect, d'un attachement et d'une reconnaissance qui ne finiront qu'avec la vie de V. à qui le papier manque.

1942. — A MADAME DE BUCHWALD.

A Vabern près de Cassel, 28 mai 1753.

Grande maîtresse de Gotha,
Et des cœurs plus grande maîtresse,
Quand mon étoile me porta
Dans votre cour enchanteresse,
Un trop grand bonheur me flatta;
Le destin jaloux me l'ôta,
J'ai tout perdu; mais ma tendresse
Avec les désirs me resta:
C'est bien assez dans ma vieillesse.

Non, madame, ce n'est point assez, et il faudra absolument que je revienne dans ce pays enchanté qui n'est pas le palais d'Alcine. Quels jours j'ai passés auprès de vous, madame, et que je vous ai envié cette certitude où vous êtes de vivre toujours auprès de madame la duchesse! Dunois, Chandos, La Trimouille et le Père Grisbourdon (2) auraient tout quitté pour une cour telle que Gotha; et moi je vais par les chemins chercher les aventures. J'en ai déjà trouvé une. J'ai su à Cassel que Maupertuis y avait été quatre jours incognito sous le nom de Bonnel (3), à l'hôtel de Stockholm, et que là il avait fait imprimer ce mémoire de La Beaumelle, qu'il a envoyé à monseigneur le duc, lorsqu'il a passé par la Lorraine. Quel président d'académie! quelles indignes manœuvres! Est-il possible qu'il ait trompé si longtemps le roi de Prusse, et que je sois la victime d'un tel homme! Mais, madame, vos bontés sont au-dessus de mes malheurs. J'oublie tout hors Gotha. Je n'ai, je pense, malgré la reconnaissance que je vous dois, qu'un petit reproche à vous faire. J'ai emporté les ouvrages de mademoiselle votre fille, et je n'ai pas quatre lignes de vous; je n'en ai pas deux de son altesse sérénissime. Je viendrai les chercher, madame; oui, j'y viendrai si je suis en vie. Permettez-moi, madame, de présenter mes respects à M. le grand-maître, à toute votre famille, à tout ce qui vous est attaché, à mademoiselle de Waldner, à M. de Rotberg, à M. Klupfel. Mon indiscrétion

(1) Éditeurs, de Cayrol et A. François. — Voltaire avait quitté Gotha le 25 mai; il était arrivé à Cassel le 26, et le landgrave Guillaume VIII, alors à Vabern, désira le voir. (G. A.)
(2) Voyez la *Pucelle*. (G. A.)
(3) Il dit ailleurs *Morel*. (G. A.)

s'arrête. Je la pousserais trop loin, si je mettais ici la liste de tous ceux à qui vos bontés en ont inspiré pour moi. Mais que deviendront nos empereurs, et nos papes, et tout l'illustre corps germanique (1)? C'est un ouvrage qu'il faut finir, puisque la Minerve de l'Allemagne me l'a ordonné. Mais il faut y donner la dernière main à Gotha. C'est son air natal. Heureux, si je peux jamais respirer cet air et revoir une cour où mon cœur me rappellera sans cesse! Adieu, madame; je vais peut-être aux eaux, mais sûrement je vais porter partout où je serai le plus tendre souvenir de vos bontés, et l'attachement le plus respectueux. Jeanne, Agnès, et moi, se recommandent avec respect à vos bontés.

1943. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Mon cher ange, j'ai espéré de jour en jour de venir vous embrasser. Je ne vous ai point écrit, mais toutes mes lettres à madame Denis ont été pour vous, et mon cœur vous écrivait toutes les postes. Il eût fallu faire des volumes pour vous instruire de tout, et ces volumes vous auraient paru les *Mille et une Nuits*. Mon cher ange, j'ai eu tant de choses à vous dire que je ne vous ai rien dit; mais, dans tout ce tumulte, je vous ai envoyé *Zulime*. Jugez si je vous aime; non que je croie que *Zulime* vaille *Catilina;* mais vous aimez cette femme; je ne crois pas que vous ayez d'autre plaisir que celui de la lire. Il faut, pour jouer Zulime, une personne jeune et belle, qui ne s'enivre pas (2).

J'espère vous embrasser bientôt. A mon départ de Syracuse, j'ai passé par d'autres cours de la Grèce, et je finirai par philosopher avec vous à Athènes.

Depuis trois mois je n'ai pas un moment à moi. Mon cœur sera à jamais à vous.

1944. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Francfort-sur-le-Mein, au *Lion-d'Or*, le 4 juin.

Quand vous saurez, mon cher ange, toutes les persécutions cruelles que Maupertuis m'a attirées, vous ne serez pas surpris que j'aie été si longtemps sans vous écrire. Quand vous saurez que j'ai toujours été en route ou malade, et que j'ai compté venir bientôt vous embrasser, vous me pardonnerez encore davantage; et, quand vous saurez le reste, vous plaindrez bien votre vieil ami. Je vous adresse ma lettre à Paris, sachant bien qu'un conseiller d'honneur n'entre point dans la querelle des conseillers ordinaires, et est trop sage pour voyager. J'ai voyagé, mon cher et respectable ami, et le pigeon a eu l'aile cassée avant de revenir au colombier. Je suis d'ailleurs forcé de rester encore quelque temps à Francfort, où je suis tombé malade. J'ai appris, en passant par Cassel, que Maupertuis y avait séjourné quatre jours, sous le nom de Morel, et qu'il y avait fait imprimer un libelle de La Beaumelle, sous le titre de Francfort, revu et corrigé par lui. Vous remarquerez qu'il imprimait cet ouvrage au mois de mai, sous le nom de La Beaumelle, dans le temps que ce La Beaumelle était à la Bastille dès le mois d'avril. C'est bien mal calculer pour un géomètre. Il l'a envoyé à M. le duc de Saxe-Gotha, lorsque j'étais chez ce prince. C'est encore un mauvais calcul; cela n'a fait que redoubler les bontés que M. le duc de Saxe-Gotha et toute sa maison avaient pour moi.

Voilà une étrange conduite pour un président d'académie. Il est nécessaire pour ma justification, qu'on en soit instruit. Ce sont là de ses artifices, et c'est ainsi, à peu près, qu'il en usait avec d'autres personnes lorsqu'il mettait le trouble dans l'Académie des sciences. Cette vie-ci, mon cher ange, me paraît orageuse; nous verrons si l'autre sera plus tranquille. On dit qu'autrefois il y eut une grande bataille dans ce pays-là, et vous savez que la Discorde habitait dans l'Olympe. On ne sait où se fourrer. Il fallait rester avec vous. Ne me grondez pas, je suis très bien puni, et je le suis surtout par mon cœur. Je m'imagine que vous, et madame d'Argental, et vos amis, vous me plaignez autant que vous me condamnez. Madame Denis est à Strasbourg, et moi à Francfort, et je ne puis l'aller trouver. Je suis arrivé avec les jambes et les mains enflées. Cette petite addition à mes maux n'accommode point en voyage. Je resterai à Francfort, dans mon lit, tant qu'il plaira à Dieu.

Adieu, mon cher ange, je baise, à tous tant que vous êtes, le bout de vos ailes avec tendresse et componction. Il est très cruellement probable que je pourrai rester ici assez de temps pour y recevoir la consolation d'une de vos lettres, au lieu d'avoir celle de venir vous embrasser.

(1) Les *Annales de l'Empire*, qu'il avait commencées. Voyez tome V. (G. A.)

(2) La Dumesnil s'enivrait. (G. A.)

1945. — A M. KOENIG.

Francfort, juin (1).

Votre martyr est arrivé à Francfort dans un état qui lui fait envisager de fort près le pays où l'on saura le principe des choses, et ce que c'est que cette force motrice sur laquelle on raisonne tant ici-bas, mais dont je suis presque privé. J'ai été, comme je vous l'ai mandé, désabusé des idées fausses que vos adversaires avaient données sur la *vitesse vraie* et sur la *vitesse propre*. Il est plus difficile de se détromper des illusions de ce monde, et des sentiments qui nous y attachent jusqu'au dernier moment. J'en éprouve d'assez douloureux pour avoir pris votre parti; mais je ne m'en repens pas, et je mourrai dans ma créance. Il me paraît toujours absurde de faire dépendre l'existence de Dieu d'*a* plus *b* divisé par *z*.

Où en serait le genre humain s'il fallait étudier la dynamique et l'astronomie pour connaître l'Être suprême? Celui qui nous a créés tous doit être manifeste à tous, et les preuves les plus communes sont les meilleures, par la raison qu'elles sont communes; il ne faut que des yeux et point d'algèbre pour voir le jour.

Dieu a mis à notre portée tout ce qui est nécessaire pour nos moindres besoins; la certitude de son existence est notre besoin le plus grand. Il nous a donné assez de secours pour le remplir; mais comme il n'est point du tout nécessaire que nous sachions ce que c'est que la force, et si elle est une propriété essentielle ou non à la matière, nous l'ignorons, et nous en parlons. Mille principes se dérobent à nos recherches, parce que tous les secrets du Créateur ne sont pas faits pour nous.

On a imaginé, il y a longtemps, que la nature agit toujours par le chemin le plus court, qu'elle emploie le moins de force et la plus grande économie possible; mais que répondraient les partisans de cette opinion à ceux qui leur feraient voir que nos bras exercent une force de près de cinquante livres pour lever un poids d'une seule livre; que le cœur en exerce une immense pour exprimer une goutte de sang; qu'une carpe fait des milliers d'œufs pour produire une ou deux carpes; qu'un chêne donne un nombre innombrable de glands qui souvent ne font pas naître un seul chêne? Je crois toujours, comme je vous le mandais il y a longtemps (2), qu'il y a plus de profusion que d'économie dans la nature.

Quant à votre dispute particulière avec votre adversaire, il me semble de plus en plus que la raison et la justice sont de votre côté. Vous savez que je ne me déclarai pour vous que quand vous m'envoyâtes votre *Appel au Public*. Je dis hautement alors ce que toutes les Académies ont dit depuis, et je pris, de plus, la liberté de me moquer d'un livre très ridicule que votre persécuteur écrivit dans le même temps.

Tout cela a causé des malheurs qui ne devaient pas naître d'une si légère cause. C'est là encore une des profusions de la nature. Elle prodigue les maux; ils germent en foule de la plus petite semence.

Je peux vous assurer que votre persécuteur et le mien n'a pas, en cette occasion, obéi à sa loi de l'*épargne;* il a ouvert le robinet du mauvais tonneau quand il s'est trouvé auprès de Jupiter. Quelle étrange misère d'avoir passé de Jupiter à La Beaumelle? Peut il se disculper de la cruauté qu'il eut de susciter contre moi un pareil homme? Peut-il empêcher qu'on ne sache où il a fait imprimer depuis peu un mémoire de La Beaumelle revu et corrigé par lui? Ne sait-on pas dans quelle ville il resta les quatre premiers jours du mois de mai dernier, sous le nom de Morel, pour faire imprimer ce libelle? Ne connaît-on pas le libraire qui l'imprima sous le titre de Francfort? Quel emploi pour un président d'académie! Il en envoya, le 12 mai, un exemplaire à son altesse sérénissime monseigneur le duc de Saxe-Gotha, croyant par là m'arracher les bontés, la protection, et les soins, dont on m'honorait à Gotha pendant ma maladie. C'était mal calculer, de toutes les façons, pour un géomètre. La Beaumelle était à la Bastille dès le 22 (3) avril, pour avoir insulté des citoyens et des souverains dans deux mauvais livres (4); il ne pouvait par conséquent alors envoyer à Gotha, et dans d'autres cours d'Allemagne, ce mémoire ridicule, imprimé sous son nom.

Voilà un de ces arguments, monsieur, dont on ne peut se

(1) Cette lettre fut écrite pour être publiée. Pour la comprendre, il faut relire la *Diatribe du docteur Akakia*. (G. A.)

(2) Le 17 novembre 1752. (G. A.)

(3) C'est la date de l'ordre. La Beaumelle fut incarcéré le 24. Voltaire est fort innocent de cette arrestation. (G. A.)

(4) Le *Qu'en dira-t-on?* et l'édition annotée du *Siècle de Louis XIV*. (G. A.)

tirer. Il est, dans le genre des *probabilités*, ce que les vôtres sont dans le genre des *démonstrations*.

Ce que je vous écrivais, il y a près d'un an, est bien vrai ; les artifices sont, pour les gens de lettres, la plus mauvaise des armes; l'on se croit un politique, et on n'est que méchant. Point de politique en littérature. Il faut avoir raison, dire la vérité, et s'immoler. Mais faire condamner son ami comme faussaire, et se parer de la modération de ne point assister au jugement; mais ne point répondre à des preuves évidentes, et payer de l'argent de l'Académie la plume d'un autre; mais s'unir avec le plus vil des écrivains, ne s'occuper que de cabales, et en accuser ceux mêmes qu'on opprime, c'est la honte éternelle de l'esprit humain.

Les belles-lettres sont d'ordinaire un champ de dispute; elles sont, dans cette occasion, un champ de bataille. Il ne s'agit plus d'une plaisanterie gaie et innocente sur les dissections des géants, et sur la manière d'exalter son âme pour lire dans l'avenir:

> Ludus enim genuit trepidum certamen et iram;
> Ira truces inimicitias et funebre bellum.
>
> Hor., lib. I, ep. xix.

Je ne dispute point quand il s'agit de poésie et d'éloquence, c'est une affaire de goût; chacun a le sien; je ne peux prouver à un homme que c'est lui qui a tort quand je l'ennuie.

Je réponds aux critiques quand il s'agit de philosophie ou d'histoire, parce qu'on peut, à toute force, dans ces matières, faire entendre raison à sept ou huit lecteurs qui prennent la peine de vous donner un quart d'heure d'attention. Je réponds quelquefois aux calomnies, parce qu'il y a plus de lecteurs des feuilles médisantes que des livres utiles.

Par exemple, monsieur, lorsqu'on imprime que j'ai donné avis à un auteur illustre (1) que vous vouliez écrire contre ses ouvrages, je réponds que vous êtes assez instruit par des preuves incontestables que non seulement cela est très faux, mais que j'ai fait précisément le contraire.

Lorsqu'on ose insérer dans des feuilles périodiques que j'ai vendu mes ouvrages à trois ou quatre libraires d'Allemagne et de Hollande, je suis encore forcé de répondre qu'on a menti, et qu'il n'y a pas, dans ces pays, un seul libraire qui puisse dire que je lui aie jamais vendu le moindre manuscrit.

Lorsqu'on imprime que je prends à tort le titre de gentilhomme ordinaire de la chambre du roi de France, ne suis-je pas encore forcé de dire que, sans me parer jamais d'aucun titre, j'ai pourtant l'honneur d'avoir cette place, que sa majesté le roi mon maître m'a conservée?

Lorsqu'on m'attaque sur ma naissance, ne dois-je pas à ma famille de répondre que je suis né égal à ceux qui ont la même place que moi, et que si j'ai parlé sur cet article avec la modestie convenable, c'est parce que cette même place a été occupée autrefois par les Montmorency et par les Châtillon?

Lorsqu'on imprime qu'un souverain m'a dit : « Je vous conserve votre pension, et je vous défends de paraître devant moi », je réponds que celui qui a avancé cette sottise en a menti impudemment.

Lorsqu'on voit dans les feuilles périodiques que c'est moi qui ai fait imprimer les *Variantes de la Henriade* sous le nom de M. Marmontel, n'est-il pas encore de mon devoir d'avertir que cela n'est pas vrai, que M. Marmontel a fait une *Préface* à la tête d'une des éditions de la *Henriade*, et que c'est M. l'abbé Lenglet Dufresnoi qui avait fait imprimer les *Variantes* auparavant, à Paris, chez Gandouin?

Lorsqu'on imprime que je suis l'auteur de je ne sais quel livre intitulé *Des beautés de la langue française* (2), je réponds que je ne l'ai jamais lu, et j'en dis autant sur toutes les impertinentes pièces que des écrivains inconnus font courir sous mon nom, qui est trop connu.

Lorsqu'on imprime une prétendue lettre de feu milord Tyrconnell, je suis obligé de donner un démenti formel au calomniateur; et, puisqu'il débite ces pauvretés pour gagner quelque argent, je déclare, moi, que je suis prêt de lui faire l'aumône pour le reste de sa vie, en cas qu'il puisse prouver un seul des faits qu'il avance.

Lorsqu'on imprime que l'on doit s'attendre que j'écrirai contre les ouvrages d'un auteur respectable (3) à qui je serai attaché jusqu'au dernier moment de ma vie, je réponds que, jusqu'ici, on n'a calomnié que pour le passé, et jamais pour l'avenir; que c'est trop *exalter son âme*, et que je ferai repentir le premier impudent qui oserait écrire contre l'homme vénérable dont il est question.

(1) Frédéric II. (G. A.)
(2) Voyez tome IV. (G. A.)
(3) Sans doute le président Hénault. (G. A.)

Lorsqu'on imprime que je me suis vanté mal à propos d'avoir une édition de la *Henriade* honorée de la *Préface* (1) d'un souverain, je réponds qu'il est faux que je m'en sois vanté, qu'il est faux que cette édition existe, et qu'il est faux que cette *Préface*, qui existe réellement, ait été citée mal à propos ; elle a toujours été citée dans les éditions de la *Henriade*, depuis celle de M. Marmontel. Elle avait été composée pour être mise à la tête de ce poëme, que cet illustre souverain, dont il est parlé, voulait faire graver. C'était un double honneur qu'il faisait à cet ouvrage.

Lorsqu'on imprime que j'ai volé un madrigal (2) à feu M. de La Motte, je réponds que je ne vole de vers à personne, que je n'en ai que trop fait, que j'en ai donné à beaucoup de jeunes gens (3), ainsi que de l'argent, sans que ni eux ni moi en aient jamais parlé.

Voilà, monsieur, comment je serai obligé de réfuter les calomnies dont m'accablent tous les jours quelques auteurs, dont les uns me sont inconnus, et dont les autres me sont redevables. Je pourrais leur demander pourquoi ils s'acharnent à entrer dans une querelle qui n'est pas la leur, et à me persécuter sur le bord de mon tombeau; mais je ne leur demande rien. Continuez à défendre votre cause comme je défends la mienne. Il y a des occasions où l'on doit dire avec Cicéron : *Seipsum deserere turpissimum est.*

Il faut, en mourant, laisser des marques d'amitié à ses amis, le repentir à ses ennemis, et sa réputation entre les mains du public. Adieu.

1946. — A M. LE COMTE DE STADION (4).

A Francfort-sur-le-Mein, au *Lion-d'Or*, le 5 juin.

(SECRÈTE.)

A qui puis-je mieux m'adresser qu'à votre excellence? Elle m'a comblé de ses bontés, elle m'a procuré des marques de la bienveillance de leurs majestés impériales, et je regarde aujourd'hui comme un de mes devoirs de n'implorer que sa protection. Je suis sûr du secret avec votre excellence; elle verra de quelle nature est l'affaire dont il s'agit par la lettre à cachet volant que je prends la liberté de mettre aux pieds de sa sacrée majesté l'empereur. Elle verra que ce qui se passe à Francfort est d'un genre bien nouveau; elle sentira assez quel est mon danger de recourir à sa sacrée majesté dans des conjonctures où tout est à craindre, avant qu'un étranger, qui ne connaît personne dans Francfort, puisse se soustraire à la violence.

J'espère que ma lettre et les ordres de sa majesté impériale pourront arriver à temps. Mais si vous avez la bonté, monsieur, de me protéger dans cette circonstance étonnante, je vous supplie que tout cela soit dans le plus grand secret. Celui que mon persécuteur, le sieur Freitag, ministre du roi de Prusse, garde soigneusement, prouve assez son tort et ses mauvais desseins. Je ne puis me défendre qu'avec le secours d'un ordre aussi secret adressé à Francfort à quelque magistrat attaché à sa majesté impériale; c'est ce que j'attends de l'équité et de la compassion de votre excellence.

Mon hôte, chez qui je suis en prison par un attentat inouï, m'a dit aujourd'hui que le ministre du roi de Prusse, le sieur Freitag, est en horreur à toute la ville, mais qu'on n'ose lui résister.

Votre excellence est bien persuadée que je ne demande pas que sa majesté impériale se compromette : je demande simplement qu'un magistrat à qui je serai recommandé, empêche qu'il ne se fasse rien contre les lois.

Je supplie votre excellence de vouloir bien m'adresser sa réponse par quelque homme affidé; sinon je la prie de daigner m'écrire par la poste, d'une manière générale. Elle peut assurer l'empereur, ou sa sacrée majesté l'impératrice, que, si je pouvais avoir l'honneur de leur parler, je leur dirais des choses qui les concernent; mais il serait fort difficile que j'allasse à Vienne *incognito*; et ce voyage ne pourrait se faire qu'en cas qu'il fût inconnu à tout le monde. J'appartiens au roi de France, je suis très incapable de dire jamais un seul mot qui puisse déplaire au roi mon maître, ni de faire aucune démarche qu'il pût désapprouver. Mais, ayant la permission de voyager, je puis aller partout sans avoir de

(1) Voyez, tome III, l'*A-propos* du poëme. (G. A.)
(2) Voyez, tome VI, les vers à la princesse Ulrique. (G. A.)
(3) Linant, La Mare, d'Arnaud, etc. (G. A.)
(4) Dans toutes les éditions cette lettre et trois autres sont sans adresse. On croit pourtant que c'est à ce ministre de l'empereur qu'elles furent envoyées. (G. A.)

reproches à me faire; et peut-être mon voyage ne serait pas absolument inutile. Je pourrais donner des marques de ma respectueuse reconnaissance à leurs majestés impériales, sans blesser aucun de mes devoirs. Et si, dans quelque temps, quand ma santé sera raffermie, on voulait seulement m'indiquer une maison à Vienne où je pusse être inconnu quelques jours, je ne balancerais pas. J'attends vos ordres, monsieur, et vos bontés.

Je suis avec la reconnaissance la plus respectueuse, etc. VOLTAIRE, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi très chrétien.

1947. — A FRANÇOIS Ier,

EMPEREUR D'ALLEMAGNE.

A Francfort, le 5 juin.

Sire, c'est moins à l'empereur qu'au plus honnête homme de l'Europe que j'ose recourir dans une circonstance qui l'étonnera peut-être, et qui me fait espérer en secret sa protection.

Sa sacrée majesté me permettra d'abord de lui faire voir comment le roi de Prusse me fit quitter ma patrie, ma famille, mes emplois, dans un âge avancé. La copie ci-jointe (1), que je prends la liberté de confier à la bonté compatissante de sa sacrée majesté, l'en instruira.

Après la lecture de cette lettre du roi de Prusse, on pourrait être étonné de ce qui vient de se passer secrètement dans Francfort.

J'arrive à peine dans cette ville, le 1er juin, que le sieur Freitag, résident de Brandebourg, vient dans ma chambre, escorté d'un officier prussien, et d'un avocat, qui est du sénat, nommé Büker. Il me demande un livre imprimé, contenant les poésies du roi son maître, en vers français.

C'est un livre où j'avais quelques droits, et que le roi de Prusse m'avait donné, quand il fit les présents de ses ouvrages.

J'ai dit au résident de Brandebourg que je suis prêt de remettre au roi son maître les faveurs dont il m'a honoré, mais que ce volume est peut-être encore à Hambourg, dans une caisse de livres prête à être embarquée; que je vais aux bains de Plombières, presque mourant, et que je le prie de me laisser la vie en me laissant continuer ma route.

Il me répond qu'il va faire mettre une garde à ma porte; il me force à signer un écrit par lequel je promets de ne point sortir jusqu'à ce que les poésies du roi son maître soient revenues; et il me donne un billet de sa main conçu en ces termes :

« Aussitôt le grand ballot que vous dites d'être à Leipsick » ou à Hambourg sera arrivé, et que vous aurez rendu l'*œuvre de poëshie* à moi, que le roi redemande, vous pourrez » partir où bon vous semblera. »

J'écris sur-le-champ à Hambourg pour faire revenir l'*œuvre de poëshie* pour lequel je me trouve prisonnier dans une ville impériale, sans aucune formalité, sans le moindre ordre du magistrat, sans la moindre apparence de justice. Je n'importunerais pas sa sacrée majesté s'il ne s'agissait que de rester prisonnier jusqu'à ce que l'*œuvre de poëshie*, que M. Freitag redemande, fût arrivé à Francfort; mais on me fait craindre que M. Freitag n'ait des desseins plus violents, en croyant faire sa cour à son maître, d'autant plus que toute cette aventure reste encore dans le plus profond secret.

Je suis très loin de soupçonner un grand roi de se porter, pour un pareil sujet, à des extrémités que son rang et sa dignité désavoueraient, aussi bien que sa justice, contre un vieillard moribond qui lui avait tout sacrifié, qui ne lui a jamais manqué, qui n'est point son sujet, qui n'est plus son chambellan, et qui est libre. Je me croirais criminel de le respecter assez peu pour craindre de lui une action odieuse... Mais il n'est que trop vraisemblable que son résident se portera à des violences funestes, dans l'ignorance où il est des sentiments nobles et généreux de son maître.

C'est dans ce cruel état qu'un malade mourant se jette aux pieds de votre sacrée majesté, pour la conjurer de daigner ordonner, avec la bonté et le secret qu'une telle situation me force d'implorer, qu'on ne fasse rien contre les lois, à mon égard, dans sa ville impériale de Francfort.

Elle peut ordonner à son ministre en cette ville de me prendre sous sa protection; elle peut me faire recommander à quelque magistrat attaché à son auguste personne.

Sa sacrée majesté a mille moyens de protéger les lois de l'Empire et de Francfort; et je ne pense pas que nous vivions dans un temps si malheureux que M. Freitag puisse impunément se rendre maître de la personne et de la vie d'un étranger, dans la ville où sa sacrée majesté a été couronnée.

Je voudrais, avant ma mort, pouvoir être assez heureux pour me mettre un moment à ses pieds. Son altesse royale madame la duchesse de Lorraine (1), sa mère, m'honorait de ses bontés. Peut-être d'ailleurs sa sacrée majesté pousserait l'indulgence jusqu'à n'être pas mécontente, si j'avais l'honneur de me présenter devant elle, et de lui parler.

Je supplie sa majesté impériale de me pardonner la liberté que je prends de lui écrire, et, surtout, de la fatiguer d'une si longue lettre; mais sa bonté et sa justice sont mon excuse.

Je la supplie aussi de faire grâce à mon ignorance, si j'ai manqué à quelque devoir dans cette lettre, qui n'est qu'une requête secrète et soumise. Elle m'a déjà daigné donner une marque de ses bontés, et j'en espère une de sa justice.

Je suis avec le plus profond respect, etc. VOLTAIRE, gentilhomme ordinaire de sa majesté très chrétienne.

1948. — A M. LE COMTE DE STADION (2).

A Francfort, au *Lion-d'Or*, 7 juin 1753.

Monsieur, ce matin, le résident de Mayence m'est venu avertir que la plus grande violence était à craindre, et qu'il n'y a qu'un seul moyen de la prévenir; c'est de paraître appartenir à sa sacrée majesté impériale. Ce moyen serait efficace, et ne compromettrait personne; il ne s'agirait que d'avoir la bonté de m'écrire une lettre par laquelle il fût dit que j'appartiens à sa majesté, et que le dessus de la lettre portât le titre qui serait ma sauvegarde : par exemple, à M. *de. ..., chambellan de sa sacrée majesté;* et on me manderait dans le corps de la lettre que je dois aller à Vienne sitôt que ma santé le permettra.

Votre excellence peut être persuadée que si on avait la bonté de m'écrire une telle lettre, je n'en abuserais pas, et que je ne la montrerais qu'à la dernière extrémité.

Je n'ose prendre la liberté de demander cette grâce; mais si la compassion de votre excellence, si celle de leurs majestés impériales daignait condescendre à cet expédient, ce serait le seul moyen de prévenir un coup bien cruel. Ce serait me mettre en état de marquer ma sincère reconnaissance, et encore une fois, on ne serait pas mécontent de m'entendre.

Mais, monsieur, s'il y a le moindre inconvénient aux partis que je propose avec la plus profonde soumission, et avec toute la défiance que je dois avoir de mes idées, s'il n'y a pas moyen de prévenir la violence, je suis sûr au moins que votre excellence me gardera un secret dont dépend ma vie; je suis sûr que leurs sacrées majestés ne me perdront pas si elles ne sont pas dans le cas de me protéger.

En un mot, monsieur, j'ai une confiance entière dans l'humanité et dans les vertus de votre excellence, et, quelque chose qui arrive, je serai toute ma vie, avec le plus profond respect, etc.

1949. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Juin.

Ma nièce me mande de Strasbourg que j'ai fait un beau quiproquo; pardonnez, mon cher ange. Vous avez dû être un peu étonné des nouvelles dont vous aurez deviné la moitié en lisant l'autre. Je ne doute pas que ma nièce ne vous ait mis au fait, et ne vous ait renvoyé la lettre qui était pour vous.

Vous verrez ci-joint un petit échantillon des calculs de Maupertuis. Est-ce là sa *moindre action?*

Il n'est pas moins surprenant que, pour se faire rendre un livre qu'on a donné, on arrête, à deux cents lieues, un homme mourant qui va aux eaux. Tout cela est singulier. Maupertuis est un plaisant philosophe.

Mon cher ange, il faut savoir souffrir; l'homme est né en partie pour cela. Je ne crois pas que toute cette belle aventure soit bien publique; il y a des gens qu'elle couvre de honte; elle n'en fera pas à ma mémoire.

Adieu, mon cher ange; adieu, tous les anges. La poste presse. Et le pauvre petit abbé (3), où diable fait-il pénitence de sa passion effrénée pour le bien public? Portez-vous bien.

---

(1) De la lettre à Frédéric du 23 août 1750. (G. A.)

(1) Charlotte d'Orléans, sœur du Régent, morte en 1744. (G. A.)
(2) Voyez la lettre au même, du 5 juin. (G. A.)
(3) Chauvelin, incarcéré au Mont-Saint-Michel en mai 1753. (G. A.)

A Francfort sur-le-Mein, sous l'enveloppe de M. James de Lacour; ou, si vous voulez, à moi chétif, au *Lion-d'Or.*

1950. — A M. LE COMTE D'ARGENSON.

Francfort-sur-le-Mein, 11 juin.

.....(1) Voilà la cruelle situation où je me trouve. Je n'ai pas la force de vous écrire de ma main. Je vous conjure de lire la lettre (2) du roi de Prusse, ci-jointe. Quelque connaissance que vous ayez du cœur humain, vous serez peut-être surpris. Mais vous le serez peut-être encore davantage des choses que j'aurai à vous dire à mon retour.

1951. — MADAME DENIS AU ROI DE PRUSSE (3).

De Francfort-sur-le-Mein, ce 11 juin.

Sire, je n'oserais jamais prendre la liberté d'écrire à votre majesté sans la situation cruelle où je suis. Mais à qui puis-je avoir recours, sinon à un monarque qui met sa gloire à être juste et à ne point faire de malheureux? J'arrive ici pour conduire mon oncle aux eaux de Plombières : je le trouve mourant, et pour surcroît de maux il est arrêté par les ordres de votre majesté, dans une auberge, sans pouvoir respirer l'air. Daignez avoir compassion, sire, de son âge, de son danger, de mes larmes, de celles de sa famille et de ses amis : nous nous jetons tous à vos pieds pour vous en supplier.

Mon oncle a sans doute eu des torts bien grands, puisque votre majesté, à laquelle il a toujours été attaché avec tant d'enthousiasme, le traite avec tant de dureté. Mais, sire, daignez vous souvenir de quinze ans de bontés dont vous l'avez honoré, et qui l'ont enfin arraché des bras de sa famille, à qui il a toujours servi de père.

Votre majesté lui redemande votre livre imprimé de poésies dont elle l'avait gratifié. Sire, il est assurément prêt de le rendre, il me l'a juré : il ne l'emportait qu'avec votre permission; il le fait revenir avec ses papiers, dans une caisse à l'adresse de votre ministre. Il a demandé lui-même qu'on visite tout, qu'on prenne tout ce qui peut concerner votre majesté. Tant de bonne foi la désarmera sans doute. Vos lettres sont des bienfaits. Notre famille rendra tout ce que nous trouverons à Paris.

Votre majesté me fait redemander le contrat d'engagement. Je lui jure que nous le rendrons, dès qu'il sera retrouvé. Mon oncle croit qu'il est à Paris; peut-être est-il dans la caisse de Hambourg. A quoi cet engagement si....... (4) annulé pourrait-il jamais servir? Comment mon oncle et notre famille pourraient-ils faire difficulté de rendre un écrit qui est entièrement nul? Mais puis-je chercher à Francfort, auprès d'un mourant, ce papier qui n'est pas à Francfort?

Sire, ayez pitié de mon état et de ma douleur. Je n'ai de consolation que dans vos promesses sacrées, et dans ces paroles si dignes de vous : *Je serais au désespoir d'être cause du malheur de mon ennemi; comment pourrais-je l'être du malheur de mon ami* (5)?

Ces mots, sire, tracés de votre main qui a écrit tant de belles choses, font ma plus chère espérance.

Rendez à mon oncle une vie qu'il vous avait dévouée, et dont vous rendez la fin si infortunée, et soutenez la mienne : je la passerai comme lui à vous bénir.

Je suis, avec un très profond respect, sire, de votre majesté la très humble et très obéissante servante.

1952. — NOTE DE LA MÊME POUR MADAME DE POMPADOUR (6).

20 juin, à Francfort.

Je suis arrivée malade à Francfort, où j'ai trouvé mon oncle presque mourant. Je ne puis le mener à Plombières; il n'en a ni la force, ni le pouvoir. Un ministre du roi de Prusse l'a arrêté à Francfort dès le 1er juin, quoiqu'il ait un congé absolu de ce monarque et qu'il ne soit plus à lui. On lui redemande seulement un volume imprimé des poésies de sa majesté prussienne, dont sa majesté avait fait présent à mon oncle, et qu'il lui avait permis d'emporter. Il n'avait pas ce livre avec lui; il était dans une grande caisse qui doit être, je crois, à Hambourg. Il s'est soumis avec respect à rester prisonnier dans son auberge, quoique mourant, jusqu'à ce que ce livre fût à Francfort; et pour mieux faire voir sa bonne foi respectueuse, il a écrit que la caisse fût envoyée directement au résident du roi de Prusse à Francfort, afin que s'il y avait dans cette caisse quelque chose que sa majesté prussienne redemandât encore, elle eût satisfaction sur-le-champ. Il remit pour nouvelle sûreté ses papiers de littérature et d'affaires entre les mains du résident, et celui-ci lui donna deux billets conçus en ces termes :

Monsieur, sitôt que le ballot que vous dites d'être à Hombourg ou Leipzig sera revenu, où est l'œuvre des poésies du roi mon maître, et l'œuvre de poésies rendu à moi, vous pourrez partir où bon vous semblera. FREITAG.

1er juin.

J'ai reçu de M. de Voltaire deux paquets d'écriture cachetés et que je lui rendrai, après avoir reçu la grande malle où est l'œuvre de poésies que le roi demande. FREITAG.

Francfort, 1er juin.

On sait que sa majesté prussienne avait appelé mon oncle par quatre lettres consécutives, et qu'il ne se rendit aux instances les plus pressantes et les plus inouïes qu'à condition expresse que cette démarche ne déplairait pas au roi son maître, qu'il ne ferait aucun serment, qu'il lui serait libre de voyager, et que sa place de chambellan ne serait qu'un titre sans fonctions, qu'il n'acceptait que parce qu'il en faut avoir un absolument dans une cour d'Allemagne.

Mon oncle a travaillé assidûment pendant deux ans à perfectionner les talents du roi de Prusse. Il l'a servi avec un zèle dont il y a peu d'exemples. La récompense qu'il reçoit est cruelle. J'ai pris la liberté d'écrire à ce prince une lettre trempée de mes larmes. Je dicte ce mémoire à un homme sûr, ne pouvant écrire, ayant déjà été saignée deux fois, et mon oncle étant dans son lit, sans secours, etc.

La caisse, où est le livre de poésies de sa majesté prussienne est revenue à Francfort, le 1er juin au soir, et M. Freitag n'en a pas moins retenu mon oncle prisonnier, et n'a rendu ni la caisse où sont tous ses effets, ni ses papiers confiés à lui Freitag.

1953. — A M. LE COMTE DE STADION (1).

A Francfort, 26 juin.

La même personne qui a eu l'honneur d'écrire de Francfort à son excellence, et d'implorer la protection de leurs majestés impériales, supplie très humblement son excellence de continuer à lui garder le secret. Si leurs majestés impériales ne sont pas dans le cas d'accorder leur protection dans cette affaire, elles seront du moins indignées de ce qui vient de se passer dans Francfort. Un notaire, nommé Dorn, commis du sieur Freitag, résident de Prusse, enlève une dame de condition, qui vient à Francfort auprès de son oncle malade. Il la conduit à travers la populace, à pied, dans une auberge, lui ôte ses domestiques, met des soldats à sa porte, passe la nuit seul dans la chambre de cette dame mourante d'effroi. On supprime ici, par respect pour sa majesté impériale la reine, les excès atroces où le nommé Dorn, commis de Freitag, et cependant notaire impérial, a poussé son insolence.

Son excellence peut aisément s'instruire de ce que c'est que Freitag, aujourd'hui résident de Prusse. Il est connu à Vienne et à Dresde, ayant été châtié dans ces deux villes.

La personne qui a pris la liberté de s'adresser à son excellence, avait bien raison de prévoir les extrémités les plus violentes. Elle est bien loin de vouloir compromettre personne, elle ne demande que la continuation du secret.

On doit trouver étrange que tant d'horreurs arrivent dans Francfort, uniquement au sujet du livre de poésies françaises de sa majesté prussienne. Sa majesté prussienne est trop juste, trop généreuse pour avoir ordonné ces violences au sujet de ses poésies qu'on lui a rendues. Personne ne peut imputer de pareilles horreurs envers une dame à un si grand roi.

On se borne à remercier son excellence du secret, et à l'assurer du plus profond respect.

(1) Fragment d'une lettre signée par madame Denis. (G. A.)
(2) Du 23 août 1750. (G. A.)
(3) Editeurs, E. Bavoux et A. François. Cette lettre, qui devrait faire partie de la *Correspondance avec le roi de Prusse*, a été, sans aucun doute, dictée par Voltaire. (G. A.)
(4) Le mot manque. — Sans doute, *cruellement* ou *brusquement*. (*A. François.*)
(5) Voir la lettre de Frédéric du 23 août 1750. (*A. François.*)
(6) Editeurs, E. Bavoux et A. François. Même remarque que pour la lettre précédente. (G. A.)

(1) Voyez la lettre au même du 5 juin. (G. A.)

1954. — A S. A. S. LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

A Francfort-sur-Mein, 3 juillet (1).

Madame, c'est bien dommage; nos empereurs (2) seraient dans leurs cadres. Malgré toutes mes traverses, j'en suis presque à Charles-Quint; c'est une grande et funeste époque pour votre auguste maison. L'histoire, madame, n'est guère qu'un tableau des misères humaines. L'aventure de ma nièce et la mienne n'est pas faite pour tenir seulement un petit coin dans la bordure de ce tableau; mais le ridicule qui s'y joint à l'horreur, pourrait la sauver quelque temps de l'oubli. L'extrême ridicule va loin. Si l'extrême mérite a des droits à l'immortalité, votre altesse sérénissime est sûre d'y aller par un chemin tout opposé à notre malheureuse aventure. Vos bontés font, madame, notre plus grande consolation. Nous sommes encore, ma nièce et moi, dans un état affreux, et tous deux très malades; cela passe la raillerie. Je méritais, moi, d'être abandonné de la France, puisque j'avais abandonné le roi mon maître, et très bon maître, pour un autre; tous les malheurs me sont dus. Mais pour ma nièce, qui fait deux cents lieues avec un passe-port de son roi, et qui vient conduire aux eaux un oncle mourant, quelle récompense funeste a-t-elle d'une bonne action! Voilà comme ce monde est fait, madame, le repos et la vertu habitent chez votre altesse sérénissime. Qu'il y a loin de là au sieur Freitag! quel ministre! En vérité, tout cela est rare.

Madame la duchesse de Gotha daigne m'honorer de son souvenir; la grande maîtresse des cœurs (3) en fait de même. Sans ma nièce, qui me fait fondre en larmes, je serais encore trop heureux. Je me mets avec le plus profond respect et le dévouement le plus tendre, le plus plein de reconnaissance, aux pieds de madame, et de leurs altesses sérénissimes. Je serai attaché toute ma vie à madame et à son auguste famille.

1955. — A MADAME DENIS.

A Mayence, le 9 de juillet (4).

Il y avait trois ou quatre ans que je n'avais pleuré, et je comptais bien que mes vieilles prunelles ne connaîtraient plus cette faiblesse, jusqu'à ce qu'elles se fermassent pour jamais. Hier, le secrétaire du comte de Stadion me trouva fondant en larmes, je pleurais votre départ et votre séjour; l'atrocité de ce que vous avez souffert perdait de son horreur quand vous étiez avec moi; votre patience et votre courage m'en donnaient; mais, après votre départ, je n'ai plus été soutenu.

Je crois que c'est un rêve; je crois que tout cela s'est passé du temps de Denis de Syracuse. Je me demande s'il est bien vrai qu'une dame de Paris, voyageant avec un passe-port du roi son maître, ait été traînée dans les rues de Francfort par des soldats, conduite en prison sans aucune forme de procès, sans femme de chambre, sans domestique, ayant à sa porte quatre soldats la baïonnette au bout du fusil, et contrainte de souffrir qu'un commis de Freitag, un scélérat de la plus vile espèce, passât seul la nuit dans sa chambre. Quand on arrêta la Brinvilliers, le bourreau ne fut jamais seul avec elle; il n'y a point d'exemple d'une indécence si barbare. Et quel était votre crime? d'avoir couru deux cents lieues pour conduire aux eaux de Plombières un oncle mourant, que vous regardiez comme votre père.

Il est bien triste, sans doute, pour le roi de Prusse, de n'avoir pas encore réparé cette indignité commise en son nom par un homme qui se dit son ministre. Passe encore pour moi; il m'avait fait arrêter pour ravoir son livre imprimé de poésies, dont il m'avait gratifié, et auquel j'avais quelque droit; il me l'avait laissé comme le gage de ses bontés et comme la récompense de mes soins. Il a voulu reprendre ce bienfait; il n'avait qu'à dire un mot, ce n'était pas la peine de faire emprisonner un vieillard qui va prendre les eaux. Il aurait pu se souvenir que, depuis plus de quinze ans, il m'avait prévenu par ses bontés séduisantes; qu'il m'avait, dans ma vieillesse, tiré de ma patrie; que j'avais travaillé avec lui deux ans de suite à perfectionner ses talents; que je l'ai bien servi, et ne lui ai manqué en rien; qu'enfin il est bien au-dessous de son rang et de sa gloire de prendre parti dans une querelle académique, et de finir, pour toute récompense, en me faisant demander ses poésies par des soldats.

J'espère qu'il connaîtra, tôt ou tard, qu'il a été trop loin, que mon ennemi l'a trompé, et que ni l'auteur ni le roi ne devaient pas jeter tant d'amertume sur la fin de ma vie. Il a pris conseil de sa colère, il le prendra de sa raison et de sa bonté. Mais que fera-t-il pour réparer l'outrage abominable qu'on vous a fait en son nom! Milord *Maréchal* (1) sera sans doute chargé de vous faire oublier, s'il est possible, les horreurs où un Freitag vous a plongée.

On vient de m'envoyer ici des lettres pour vous; il y en a une de madame de Fontaine qui n'est pas consolante. On prétend toujours que j'ai été *Prussien*. Si on entend par là que j'ai répondu par de l'attachement et de l'enthousiasme aux avances singulières que le roi de Prusse m'a faites pendant quinze années de suite, on a grande raison; mais, si on entend que j'ai été son sujet, et que j'ai cessé un moment d'être Français, on se trompe. Le roi de Prusse ne l'a jamais prétendu, et ne me l'a jamais proposé. Il ne m'a donné la clef de chambellan que comme une marque de bonté, que lui-même appelle frivole dans les vers qu'il fit pour moi, en me donnant cette clef et cette croix que j'ai remises à ses pieds. Cela n'exigeait ni serments, ni fonctions, ni naturalisation. On n'est point sujet d'un roi pour porter son ordre. M. de Couville, qui est en Normandie, a encore la clef de chambellan du roi de Prusse, qu'il porte comme la croix de Saint-Louis.

Il y aurait bien de l'injustice à ne pas me regarder comme Français, pendant que j'ai toujours conservé ma maison à Paris, et que j'y ai payé la capitation. Peut-on prétendre sérieusement que l'auteur du *Siècle de Louis XIV* n'est pas Français? Oserait-on dire cela devant les statues de Louis XIV et de Henri IV? j'ajouterai même de Louis XV, parce que je suis le seul académicien qui fis son *Panégyrique* quand il nous donna la paix; et lui-même a ce *Panégyrique* traduit en six (2) langues.

Il se peut faire que sa majesté prussienne, trompée par mon ennemi et par un mouvement de colère, ait irrité le roi mon maître contre moi; mais tout cédera à sa justice et à sa grandeur d'âme. Il sera le premier à demander au roi mon maître qu'on me laisse finir mes jours dans ma patrie; il se souviendra qu'il a été mon disciple, et que je n'emporte rien d'auprès de lui que l'honneur de l'avoir mis en état d'écrire mieux que moi. Il se contentera de cette supériorité, et ne voudra pas se servir de celle que lui donne sa place, pour accabler un étranger qui l'a enseigné quelquefois, qui l'a chéri et respecté toujours. Je ne saurais lui imputer les lettres qui courent contre moi sous son nom; il est trop grand et trop élevé pour outrager un particulier dans ses lettres; il sait trop comme un roi doit écrire, et il connaît le prix des bienséances; il est né surtout pour faire connaître celui de la bonté et de la clémence. C'était le caractère de notre bon roi Henri IV; il était prompt et colère, mais il revenait. L'humeur n'avait chez lui que des moments, et l'humanité l'inspira toute sa vie.

Voilà, ma chère enfant, ce qu'un oncle ou plutôt ce qu'un père malade dicte pour sa fille. Je serai un peu consolé, si vous arrivez en bonne santé. Mes compliments à votre frère et à votre sœur. Adieu; puissé-je mourir dans vos bras, ignoré des hommes et des rois!

REQUÊTE DU SIEUR DE VOLTAIRE AU ROI DE FRANCE.

Recommandée à monseigneur le comte d'Argenson, ministre de la guerre.

Sire, le sieur de Voltaire prend la liberté de faire savoir à sa majesté qu'après avoir travaillé deux ans et demi avec le roi de Prusse, pour perfectionner les connaissances de ce prince dans la littérature française, il lui a remis avec respect sa clef, son cordon, et ses pensions; qu'il a annulé par écrit le contrat que sa majesté prussienne avait fait avec lui, promettant de le rendre dès qu'il sera maître de ses papiers, et de n'en faire aucun usage, et ne voulant d'autre récompense que celle d'aller mourir dans sa patrie. Il allait aux eaux de Plombières avec la permission de votre majesté. La dame Denis vint au-devant de lui à Francfort, avec un passe-port.

Le nommé Dorn, commis du sieur Freitag, qui se dit résident du roi de Prusse à Francfort, arrête, le 20 juin, la dame Denis, veuve d'un officier de votre majesté, munie de son passe-port; il la traîne lui-même dans les rues avec des soldats, sans aucun ordre, sans la moindre formalité, sans le moindre prétexte, la conduit en prison, et a l'insolence de

(1) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)
(2) Les *Annales de l'Empire*. (G. A.)
(3) Madame de Buchwal. (G. A.)
(4) Voltaire avait quitté Francfort le 7 juillet, et madame Denis partit de cette ville le 8 ou le 9. Elle alla directement à Paris. (G. A.)

(1) Ministre plénipotentiaire de Frédéric à Paris. (G. A.)
(2) Ou plutôt en quatre. (G. A.)

passer la nuit dans la chambre de cette dame. Elle a été trente-six heures à l'article de la mort, et n'est pas encore rétablie le 28 juin.

Pendant ce temps-là, un marchand, nommé Schmith, qui se dit conseiller du roi de Prusse, fait le même traitement au sieur de Voltaire et à son secrétaire, et s'empare sans procès-verbal de tous leurs effets. Le lendemain, Freitag et Schmith viennent signifier à leurs prisonniers qu'il doit leur en coûter cent vingt-huit écus par jour pour leur détention.

Le prétexte de cette violence et de cette rapine est un ordre que les sieurs Freitag et Schmith avaient reçu de Berlin au mois de mai, de redemander au sieur de Voltaire le livre imprimé des poésies françaises de sa majesté prussienne, dont sa majesté prussienne avait fait présent au dit sieur de Voltaire.

Ce livre étant à Hambourg, le sieur de Voltaire se constitua lui-même prisonnier sur sa parole par écrit, à Francfort, le 1er juin, jusqu'au retour du livre; et le sieur Freitag lui signa, au nom du roi son maître, ces deux billets, l'un servant pour l'autre :

« Monsieur, sitôt le grand ballot que vous dites d'être à » Hambourg ou Leipsick, qui contient l'œuvre de poëshie du » roi, sera ici, et l'œuvre de poëshie rendu à moi, vous pour- » rez partir où bon vous semblera. »

Le sieur de Voltaire lui donna encore, pour gages, deux paquets de papiers de littérature et d'affaires de famille, et le sieur Freitag lui signa ce troisième billet :

« Je promets de rendre à M. de Voltaire deux paquets d'é- » criture cachetés de ses armes, sitôt que le ballot où est » l œuvre de poëshie que le roi demande sera arrivé. »

L'œuvre de poésie revint le 9 juin, à l'adresse même du sieur Freitag, avec la caisse de Hambourg. Le sieur de Voltaire était évidemment en droit de partir le 20 juin. Et c'est le 20 juin que lui, sa nièce, son secrétaire, et ses gens, ont été traduits en prison de la manière ci dessus énoncée.

1956. — A M. LE COMTE DE STADION (1).

A Mayence, 14 juillet 1753.

Son excellence permettra que, pour excuser auprès d'elle une démarche qui aura pu paraître indiscrète, on lui envoie le journal de ce qui s'est passé à Francfort et de ce qu'on avait prévu.

La personne intéressée a pris la liberté de s'adresser à son excellence sur la réputation de sa probité et de sa vertu compatissante. Elle est très en peine de savoir si ses lettres ont été reçues. Elle supplie son excellence de vouloir bien faire écrire si elle a reçu les paquets, et de faire adresser ce mot chez M. le comte de Bergen, à Mayence.

Voltaire présente ses profonds respects à son excellence.

JOURNAL DE CE QUI S'EST PASSÉ A FRANCFORT-SUR-MEIN.

François de Voltaire, parisien, et Cosimo Colini, florentin, arrivent à Francfort le dernier mai 1753, et logent à l'auberge du *Lion-d'Or*.

Le 1er juin au matin, le sieur Freitag se fait annoncer chez le sieur de Voltaire, *son excellence de Prusse :* il entre avec un officier prussien et l'avocat Prücker : il demande au sieur de Voltaire les lettres qu'il peut avoir de sa majesté et le livre imprimé des poésies françaises de sa majesté, dont elle lui avait fait présent.

Le sieur de Voltaire rend toutes les lettres qu'il a, avec toute la soumission possible; mais comme le livre des poésies de sa majesté prussienne est encore à Hambourg dans un ballot, il se constitue prisonnier sur son serment, jusqu'à ce que le ballot soit revenu. Il écrit pour faire adresser ce ballot au sieur Freitag lui-même.

Freitag lui signe, au nom du roi son maître, deux billets, l'un valant pour l'autre, conçus en ces termes :

« Monsieur, sitôt le grand ballot sera ici, où est l'œuvre de poésie du roi que sa majesté demande, et l'œuvre de poesie rendu a moi, vous pourrez partir où bon vous semblera. A Francfort, 1er juin. FREITAG, résident. »

Le 9 juin, madame Denis, nièce du sieur de Voltaire, fille d'un gentilhomme et veuve d'un gentilhomme officier du roi de France, arrive à Francfort pour conduire aux eaux de Plombières son oncle qui est mourant.

Le 17 juin, le ballot où est l'œuvre de poésies de sa majesté prussienne arrive au sieur Freitag.

Le 20, le sieur de Voltaire, en vertu des conventions, veut aller aux bains de Visbad, n'ayant pas la force de se transporter si loin que Plombières. Il laisse tous ses effets à Francfort, et sa nièce doit les faire emballer et le suivre.

On arrête alors le sieur de Voltaire, on le mène chez le marchand Schmith. Ce marchand lui prend tout son argent dans ses poches, sans aucune formalité, s'empare d'une cassette pleine d'effets précieux, et de ses papiers de famille, et le fait conduire par douze soldats dans une gargote qui sert de prison. Il fait saisir le sieur Cosimo Colini, lui prend aussi son argent dans ses poches, et le fait emprisonner de même. Colini s'écrie qu'il est sujet de sa majesté impériale. Schmith répond qu'on ne connaît point l'empereur à Francfort, et Freitag présent dit au sieur de Voltaire et au sieur Cosimo que s'ils avaient osé mettre le pied sur les terres de Mayence pour se mettre en sûreté, il leur aurait fait tirer un coup de pistolet dans la tête sur les terres de Mayence.

Le même soir du 20 juin, un nommé Dorn, ci-devant notaire de Francfort, cassé par sentence de la ville, et qui n'a d'autre titre que celui de copiste de Freitag, va dans l'auberge du *Lion-d'Or* prendre la dame Denis avec des soldats, la conduit à pied, à travers toute la populace, la traîne évanouie dans un grenier de la prison où est enfermé son oncle, met quatre soldats à la porte de cette dame, lui ôte sa femme de chambre et ses laquais, se fait apporter à souper dans sa chambre et y passe seul la nuit, et a l'insolence de vouloir abuser d'elle; elle crie, et Dorn fut intimidé.

Le 21 juin, les prisonniers font présenter requête au magistrat de Francfort; le magistrat demande à Schmith le marchand de quel droit il traite ainsi des étrangers qui voyagent avec des passe-ports du roi de France.

Il répond que c'est au nom du roi de Prusse; qu'à la vérité ils n'ont point d'ordre, mais qu'ils en recevront incessamment. C'est sur cette seule attente de ces ordres que Schmith fonde de telles violences, et il s'en rend caution sur tous ses biens comme bourgeois de Francfort, par un acte qui doit être au greffe de la ville, et dont le sieur de Voltaire a demandé en vain copie.

Madame Denis écrit au roi de Prusse, le 22, un détail de ces violations atroces du droit des gens.

Cependant Schmith, Freitag, et Dorn, viennent dans la prison, signifient aux prisonniers qu'ils doivent payer 128 écus d'Allemagne par jour pour leur détention, et leur présentent un écrit a signer, par lequel les prisonniers jureront de ne parler jamais de ce qui s'est passé.

Dorn leur donne aussi une requête allemande à présenter à leurs excellences Freitag et Schmith; moyennant quoi, dit-il, ils seront élargis Il reçoit deux carolins ou environ pour cette requête; elle est déposée au greffe de la ville.

Les prisonniers présentent requête au magistrat. La dame est élargie le 25; le sieur de Voltaire reste prisonnier avec des soldats.

Le 5 juillet, la dame Denis reçoit réponse au nom du roi de Prusse par l'abbé de Prades. La lettre contient *que la dame Denis n'a jamais dû être arrêtée, et que le sieur Freitag a seulement eu ordre de redemander au sieur de Voltaire les poesies imprimées de sa majesté, et de le laisser partir.*

Le 6 juillet, Freitag et Schmith, sans rendre aucune raison, consentent que le sieur de Voltaire soit élargi; et le magistrat alors lui ôte ses soldats, avec la permission de Schmith.

Le 7 au matin, le nommé Dorn ose revenir chez la dame Denis et le sieur de Voltaire, feignant de rapporter une partie de l'argent que le sieur Schmith avait volé dans les poches du sieur de Voltaire et du sieur Colini; puis il va au conseil de la ville faire rapport, qu'il a vu passer le sieur de Voltaire avec un pistolet, et prendre ce prétexte, pour que Schmith et lui gardent l'argent. Deux notaires jurés, qui étaient présents, ont beau déposer sous serment que ce pistolet n'avait ni poudre, ni plomb, ni pierre, qu'on le portait pour le faire raccommoder; en vain trois témoins déposent la même chose.

Le sieur de Voltaire est forcé de sortir de Francfort avec sa nièce et le sieur Colini, tous trois volés et accablés de frais, obligés d'emprunter de l'argent pour continuer leur route. On a volé au sieur de Voltaire papiers, bagues, un sac de carolins, un sac de louis d'or, et jusqu'a une paire de ciseaux d'or et de boucles de souliers.

La ville de Francfort n'a point été surprise de ces horreurs. Elle sait que le nommé Freitag, soi-disant ministre du roi de Prusse, est un fugitif de Hanau, condamné à la brouette à Dresde, et qui a reçu publiquement des coups de bâton à Francfort par le comte de Wasco, colonel au service de sa majesté impériale, auquel il avait volé six cents ducats : il a eu vingt aventures publiques pareilles.

Le nommé Schmith a été condamné à une amende de quarante mille francs par une commission de sa majesté impériale, pour avoir rogné des ducats; et son commis, pendu à Bruxelles pour avoir payé en espèces rognées.

Le nommé Dorn est actuellement cassé par sentence de la ville de Francfort.

Voilà les faits dont il faut du moins qu'on soit instruit, avant

(1) Voyez la lettre au même du 5 juin. (G. A.)

qu'on puisse se mettre sous la protection des lois et agir en justice.

1957. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

A Mayence, 22 juillet.

Madame, Freitag et la fièvre ont fait un peu de tort à Charles-Quint; mais mon zèle pour les descendants de Jean Frédéric n'est pas ralenti. Un ouvrage que votre altesse sérénissime m'a ordonné, est la première de mes occupations, et fait oublier tous les Freitag. J'ai été un peu comme les chevaliers errants, qui passaient d'un château enchanté dans une caverne; mais aussi ils allaient ensuite d'une caverne dans un château.

Il serait bien juste que le petit ouvrage qui est né à Gotha vînt respirer l'air natal, et que Jeanne pût, les soirs, servir d'intermède aux scènes tragiques des empereurs et des électeurs.

Vos bontés, madame, m'ont fait pour jamais votre sujet; je ne demande à présent à ma destinée que de pouvoir passer quelques jours de ma vie à vos pieds; mais j'ai bien peur de n'être pas destiné à être si heureux. Où aurais-je pu mieux tinir mes empereurs que dans votre belle bibliothèque, et dans une cour où j'aurais trouvé autant d'instruction que de plaisir? Votre altesse sérénissime ne sait pas le pouvoir qu'elle a sur les cœurs. Elle ne sait pas qu'après avoir eu l'honneur de lui faire sa cour, on est malheureux partout ailleurs. Ce n'est pas qu'il n'y ait ici de très belles messes; mais il n'y a point de duchesse de Gotha. On dit qu'il y a une princesse de Columbruno à Naples, qui est une merveille. J'irai lui soutenir que les merveilles ne sont que dans la Thuringe.

Ah! madame, il n'y a que votre forêt qui puisse me faire de la peine; la cruelle expose les gens aux vents du nord. Pourquoi vos États ne sont-ils pas un peu plus près du soleil? Pourquoi les beaux climats sont-ils des pays d'inquisition, et que le mérite est dans le nord? Que tout cela est mal arrangé! Que le sort est injuste! Car, enfin, pourquoi madame de Buchwald est-elle en danger de perdre la vue, et que tant de sots ont de si bons yeux! Elle vous entend du moins, madame, et je l'envie. Permettez-moi, madame, de joindre ici tout ce que mon cœur me dicte pour elle; son nom y est gravé après celui de votre altesse sérénissime. Où pourrai-je encore, avant de mourir, revoir la demeure délicieuse où j'ai vu tout ce qu'il y a dans le monde de plus digne d'attirer les hommages de ceux qui pensent et qui ont du sentiment?

Que votre altesse sérénissime reçoive avec sa bonté ordinaire mon profond respect et mon éternelle reconnaissance; qu'elle me permette de me mettre aux pieds de toute son auguste famille; qu'elle daigne me continuer des bontés qui font la consolation de ma vie. Si elle daigne m'honorer de son souvenir, elle peut adresser ses ordres à Mayence; toutes les lettres y sont en sûreté.

1958. — A LA MÊME.

A Schwetzingen, près de Manheim (2).

Madame, je m'approche du midi à pas lents, en regrettant cette Thuringe que votre altesse sérénissime embellissait à mes yeux, et où elle faisait naître de si beaux jours. Il semble que vos bontés aient donné l'exemple : j'ai trouvé à la cour de Manheim une image de ces bontés dont j'ai été comblé à Gotha. Cela ne sert qu'à redoubler mes regrets; je les porterai partout. Il faut enfin aller à Plombières, suivant les ordres des médecins et des rois, deux espèces très respectables, avec lesquelles on prétend que la vie humaine est quelquefois en danger. Mais je supplie votre altesse sérénissime de considérer combien je lui suis fidèle. Il n'y a point d'ancien chevalier errant qui ait si constamment tenu sa promesse.

J'ai achevé *Charles-Quint* tantôt à Mayence, tantôt à Manheim; j'ai été jusqu'au chimiste Rodolphe Second. J'ai songé de cour en cour, de cabaret en cabaret, que j'avais des ordres de madame la duchesse de Gotha. Je voyage avec des livres, comme les héroïnes de romans voyageaient avec des diamants et du linge sale. Je trouverai à Strasbourg des secours pour achever ce que mon obéissance à vos ordres a commencé. Mais, madame, qu'il sera dur de vous obéir de si loin! Je ne ferai jamais qu'une seule prière à Dieu; je lui dirai : Donnez-moi la santé, pour que je retourne à Gotha.

Je me flatte que la grande maîtresse des cœurs me conserve toujours ses bontés, qu'elle me protége toujours auprès de votre altesse sérénissime. Je me mets à vos pieds, madame, avec quarante empereurs, préférant assurément la vie heureuse de Gotha à toutes leurs aventures. Je serai attaché, le reste de ma vie, à votre altesse sérénissime avec le plus profond respect et une reconnaissance inaltérable.

Permettez-moi, madame, de présenter les mêmes sentiments à monseigneur le duc et à votre auguste famille.

1959. — A GUILLAUME VIII,

LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

A Schwetzingen, près de Manheim, le 4 août.

Monseigneur, votre altesse sérénissime m'a recommandé de lui apprendre la suite de l'aventure odieuse de Francfort. Le roi de Prusse l'a fait désavouer par son envoyé en France. Cependant le brigandage exercé par Freitag, qui se dit ministre du roi de Prusse à Francfort, n'a pas encore été réparé; les effets volés n'ont point été restitués, et on n'a point rendu encore l'argent qu'on avait pris dans nos poches. Il ne faut point de formalités pour voler. et il en faut pour restituer. Il y a grande apparence que le conseil de la ville de Francfort ne voudra pas se couvrir d'opprobre; et on doit espérer que le roi de Prusse fera justice du malheureux qui, pour se faire valoir, d'un côté, auprès de son maître, et, de l'autre, pour dépouiller des étrangers, a commis des violences si atroces. Il aurait peut-être fallu être sur les lieux pour obtenir une justice plus prompte. Voilà en partie pourquoi j'avais eu dessein de passer quelques semaines à Hanau; mais ma santé et les bontés (1) de ma cour m'ont rappelé en France; et je compte y retourner après avoir profité quelque temps des agréments de la cour de Manheim, dont je jouis, sans oublier ceux de la vôtre. Je serai pénétré toute ma vie, monseigneur, des bontés dont votre altesse sérénissime m'a honoré depuis que j'ai eu l'honneur de lui faire ma cour à Paris. Si j'étais plus jeune, je me flatterais de pouvoir encore venir me mettre à ses pieds; mais, si je n'ai pas cette consolation, j'aurai du moins celle de penser que vous me conservez votre bienveillance, et je serai attaché à votre altesse sérénissime jusqu'au dernier moment de ma vie avec le plus profond respect et le plus tendre dévouement.

1960. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Strasbourg, le 10 août.

Mon cher ange, j'ignore si madame Denis vous a donné un chiffon de lettre que je vous écrivis étant un peu attristé et très malade. J'ai été en France depuis à petits pas, m'arrêtant partout où je trouvais bon gîte, et surtout chez l'électeur palatin (2). Vous me direz que je dois être rassasié d'*électeurs* (3); mais celui-là est très consolant.

Sæpe premente deo, fert deus alter opem.
OVID., *Trist.*, lib. I, eleg. II.

Enfin, je m'en allais tout doucement à Plombières prendre les eaux, non par ordre du roi, mais par les ordonnances de Gervasi, qui est un meilleur médecin que les plus grands rois; je reste quelque temps à Strasbourg. Je vise à l'hydropisie. Je n'en avais pas l'air; mais vous savez qu'il n'y a rien de plus sec qu'un hydropique. Gervasi a jugé que des eaux n'étaient pas trop bonnes contre des eaux, et il m'a condamné aux cloportes (4). J'ai été plus d'une fois en ma vie condamné aux bêtes.

J'ai trouvé ici la fille (5) de *Monime*, à qui vos bontés ont sauvé autrefois quelque bien. C'est une créature aujourd'hui bien à plaindre. J'ai peur même que le préteur, son père, qui n'était pas un préteur romain, ne lui ait fait perdre une partie de ce que vous lui aviez sauvé. J'ai cherché dans ses traits quelque ressemblance à votre ancienne amie, et je n'en ai point trouvé. Je ne m'intéresse pas moins à son triste sort.

L'abbé d'Aidie, qui a passé ici avec M. le cardinal de Soubise, m'est venu apparaître un moment. Vous le verrez probablement bientôt, et ce ne sera pas à Pontoise (6). Je me flatte bien que vous faites à Paris de fréquents voyages, et que, si vous vous exilez par respect humain, vous revenez voir vos amis par goût. J'ignore parfaitement quand j'aurai

(1) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)
(2) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)

(1) On ne lui témoigna guère de bontés. (G. A.)
(2) Charles-Théodore de Sultzbach. (G. A.)
(3) Frédéric II était *électeur* de Brandebourg. (G. A.)
(4) Ils servaient de remède contre l'hydropisie. (G. A.)
(5) Mademoiselle Daudet, fille d'Adrienne Lecouvreur et de M. de Klinglin, préteur royal à Strasbourg. (G. A.)
(6) Où d'Argental était exilé comme conseiller d'honneur de la grand'chambre. (G. A.)

la consolation de vous embrasser de mes mains potelées. Je crois que, si vous me voyez en vie, vous me mettrez à mal, cela veut dire que vous me feriez faire encore une tragédie. L'électeur palatin m'a fait la galanterie de faire jouer quatre de mes pièces. Cela a ranimé ma vieille verve; et je me suis mis, tout mourant que je suis, à dessiner le plan d'une pièce nouvelle (1), toute pleine d'amour. J'en suis honteux; c'est la rêverie d'un vieux fou. Tant que j'aurai les doigts enflés à Strasbourg, je ne serai pas tenté d'y travailler; mais, si je vous voyais, mon cher ange, je ne répondrais de rien.

Comment se porte madame d'Argental? comment vont vos amis, vos plaisirs, votre Pontoise? Avez-vous vu ma pauvre nièce, le martyr de l'amitié et la victime des Vandales? n'avez-vous pas été bien ébaubi? L'aventure est unique. Jamais Parisienne n'avait été encore mise en prison, chez les Bructères, pour l'*œuvre de poëshie* d'un roi des Borusses. Certes le cas est rare.

Mon ange, tout ce que vous voyez vous rendra plus philosophe que jamais. Si je vous disais que je le suis, me croiriez-vous? Je n'en crois rien, moi. Cependant, depuis Gotha jusqu'à Strasbourg, de princes en *Yangois* (2), et de palais en prison et cabarets, j'ai tranquillement travaillé cinq heures par jour au même ouvrage (3). J'y travaille encore avec mes doigts enflés, qui vous écrivent que je vous aime tendrement.

1961. — A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Auprès de Strasbourg, le 22 août.

La destinée, madame, qui joue avec les pauvres humains comme avec des balles de paume, m'a amené dans votre voisinage, à la porte de Strasbourg. Je suis dans une petite maisonnette appartenante à madame Léon, condamné par M. Gervasi aux racines et aux cloportes, et, pour comble de malheur, privé de la consolation de vous revoir. J'apprends que vous êtes chez madame la comtesse de Rosen; mon premier soin est de vous y adresser les vœux qu'un ancien ami fait du fond de son cœur pour la fin de toutes vos peines. J'ai plus d'un titre pour vous faire agréer les sincères témoignages de ma sensibilité pour tout ce qui vous touche; je suis un de vos plus anciens serviteurs, et je ne suis pas mieux traité que vous par la méchanceté des hommes. Cette vie-ci n'est qu'un jour; le soir devrait du moins être sans orages, et il faudrait pouvoir s'endormir paisiblement. Il est affreux de finir au milieu des tempêtes une si courte et si malheureuse carrière. Ce serait pour moi, madame, une satisfaction bien consolante de pouvoir vous entretenir, de vous parler de nos anciens amis (s'il est des amis), et de vous renouveler tous les sentiments qui m'ont toujours attaché à vous, malgré une si longue séparation. Que de choses nous avons vues, madame, et que de choses nous aurions à nous dire! Nous rappellerions tout ce que le temps a fait évanouir, et un peu de philosophie adoucirait les maux présents.

Je ne connais guère de vos anciens amis que M. des Alleurs qui ait eu un bon lot, parce qu'il est chez les Turcs (4), chez qui je ne crois pas qu'il y ait tant d'infidélité et tant de malice noire et raffinée que chez les chrétiens.

Adieu, madame; recevez avec vos premières bontés les assurances du respectueux et tendre attachement de votre ancien courtisan, qui désire passionnément l'honneur et la consolation de vous voir, et qui vous écrit, comme autrefois, sans cérémonie.

1962. — A LA MÊME.

Madame la comtesse de Lutzelbourg croit donc qu'on peut arriver de Kehl chez elle? Non, madame il n'y a pas de chemin. Mais il y en aura un aujourd'hui pour me mener chez vous, pour y jouir du repos et du charme de votre conversation. Je compte, madame, venir vous présenter mes respects entre six et sept heures, et j'espère vous trouver en bonne santé. Je me meurs d'envie de vous faire ma cour.

1963. — A LA MÊME.

Le 2 septembre.

Je l'ai lu, madame, ce mémoire (5) touchant, dont vous me faites l'honneur de me parler. C'est par où j'ai commencé en arrivant à Strasbourg. Je ne vois pas ce que la rage de nuire pourrait opposer à des raisons si fortes. Je suis encore un peu enthousiaste, malgré mon âge. L'innocence opprimée m'attendrit; la persécution m'indigne et m'effarouche. Je prends le plus vif intérêt à cette affaire, même indépendamment des sentiments qui m'attachent à vous depuis si longtemps. J'ai entendu beaucoup parler, beaucoup raisonner dans mon ermitage, où il vient trop de monde, et où je ne voulais voir personne. Je conclus, moi, à faire élever un monument à la gloire de votre frère, et à recevoir M. son fils en triomphe à Strasbourg. Tout ce que je sais, c'est que feu M. de Klinglin a rendu, pendant trente ans, Strasbourg respectable aux étrangers, et que la patrie ne lui doit que de la reconnaissance. On dit que l'affaire est jugée au moment que je vous écris, et j'attends avec impatience le moment de juger l'arrêt. Le tribunal des honnêtes gens et des esprits fermes est le dernier ressort pour les persécutés.

Madame de Gayot est venue dans ma solitude. Dieu veuille que vous ayez la santé! je n'en ai point du tout, mais je porte partout un peu de stoïcisme. Croiriez-vous, madame, que cette destinée qui nous ballotte m'a fait presque Alsacien? Je me suis trouvé, sans le savoir, possesseur d'un bien sur des terres (1) auprès de Colmar, et il se pourrait bien que j'y allasse. Je ne m'attendais pas à avoir une rente sur les vignes du duc de Wurtemberg; mais la chose est ainsi. Je ferais certainement le voyage, si je croyais pouvoir vous faire ma cour dans le voisinage où vous êtes; mais si vous revenez dans votre solitude (2) auprès de Strasbourg, je ne ferai pas le voyage de Colmar. Je me meurs d'envie de vous revoir, madame; il n'y aurait pas de plus grande consolation pour moi. Peut-être même le plaisir de vous entretenir de tout ce que nous avons vu, et de repasser sur nos premières années, pourrait adoucir les amertumes que votre sensibilité vous fait éprouver. Les matelots aiment, dans le port, à parler de leurs tempêtes. Mais y a-t-il un port dans ce monde? On fait partout naufrage dans un ruisseau.

Si vous êtes en commerce de lettres avec M. des Alleurs, je vous prie, madame, de le faire souvenir de moi. Je lui crois à présent une vraie face à turban. Pour moi, je suis plus maigre que jamais; je suis une ombre, mais une ombre très sensible, très touchée de tout ce qui vous regarde, et qui voudrait bien vous apparaître. Adieu, madame; je vous souhaite un soir serein, sur la fin de ce jour orageux qu'on appelle la vie. Comptez que je vous suis dévoué avec le plus tendre respect.

1964. — A M. DUPONT.

Strasbourg, le 4 septembre.

Je vous aurais remercié plus tôt, monsieur, sans ma mauvaise santé, qui m'interdit tous les devoirs et tous les plaisirs. Je ne peux, dans mes moments de relâche, vous remercier qu'en prose. Vous faites si joliment des vers que vous m'ôtez le courage d'en faire, en m'en inspirant le désir. Votre épître est charmante; je la mérite bien peu, mais je n'en ai que plus de reconnaissance; elle me donne grande envie de voir l'auteur. J'aimerais beaucoup mieux les *Platon* que les *Denis*. Soyez persuadé, monsieur, de la sensibilité et de l'estime sincère de votre, etc.

1965. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA. (3)

Madame, votre chevalier errant est devenu bien sédentaire; je n'ai pu avoir l'honneur de renouveler mes hommages à votre altesse sérénissime, parce que, pour écrire, il faut avoir l'usage des mains, et que les miennes avaient acquis une si belle enflure, et étaient si horriblement potelées, qu'elles n'avaient point du tout l'air d'appartenir à mon faible corps, si mince et si fluet. Mais, madame, il aurait fallu que j'eusse été privé de tous mes sens, pour ne pas achever d'obéir à vos ordres; j'ai toujours eu la force de dicter. Tout est fini, et j'ai environ dix siècles à mettre à vos pieds; j'aimerais mieux y être moi-même. Je ne vois dans toutes les sottises qu'on a faites, depuis Dagobert, aucune balourdise comparable à celle que j'ai faite de m'éloigner de votre paradis Thuringien. Madame la duchesse de Gotha ne devait pas être quittée pour son excellence le seigneur de Freitag. Aussi Dieu m'en a puni de la bonne façon. Je joins encore une grande peur à mes regrets, et cette peur, madame, est de vous ennuyer. Neuf ou dix siècles en sont bien capables. J'ai fait ce que j'ai pu pour les rendre aussi ridicules qu'ils le sont : les papes quelquefois font mourir de rire, et avec cela

(1) L'*Orphelin de la Chine*. (G. A.)
(2) Muletiers, qui assaillirent don Quichotte. (G. A.)
(3) Les *Annales de l'Empire*. (G. A.)
(4) Comme ambassadeur. (G. A.)
(5) A propos de son frère ou de son père qui, je crois, avait malversé. (G. A.)

(1) A Horbourg. (G. A.)
(2) L'île Jard, sur le Rhin. (G. A.)
(3) Éditeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)

je tremble. Il eût mieux valu peut-être ajouter quelques chapitres à l'histoire véritable de Jeanne (1), et en amuser les soirs votre altesse sérénissime, que de lui présenter des siècles et une dédicace. De graves professeurs, qui savent en quelle année accoucha la papesse Jeanne, examinent actuellement le grand œuvre que vos ordres m'ont imposé, et moi je suis entre les mains des médecins, qui me condamnent à être oisif.

Je ne sais si votre altesse sérénissime a entendu parler d'un portrait de la vie privée de Potsdam et de la cour de Berlin. Dieu merci, la cour de Versailles sait bien que je n'en suis pas l'auteur. On l'attribue à milord Tyrconnel; mais il n'est pas de lui; il a bien l'air d'être de La Beaumelle; il y a du vrai, il y a du faux. Si votre altesse sérénissime veut le voir, je le lui enverrai par Mulh.

Je me mets aux pieds de toute votre auguste famille. Je supplie la grande maîtresse des cœurs de ne me jamais oublier. Mon cœur, madame, est toujours gros de regrets, et je soupire avec le plus profond respect.

1966. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Strasbourg, ou tout auprès, le 7 septembre.

Mais vraiment, monseigneur, cela est assez extraordinaire. Quoi! pour l'*œuvre de poëshie!* Les vers sont donc une belle chose! Je les ai toujours aimés à la folie, quand ils sont bons; mais ma pauvre nièce! qu'allait-elle faire *dans cette galère?* Les gens qui disent que tout cela s'est passé de nos jours ont grand tort; l'aventure est du temps de Denis de Syracuse. Je suis au désespoir de ne vous point faire ma cour. Le temps se passe, et je ne me consolerais pas d'être mort sans avoir eu l'honneur de vous entretenir. Et le voyage d'Italie, et Saint-Pierre de Rome, et la ville souterraine, n'avez-vous pas quelque envie de les voir? et ne pourrait-on pas venir recevoir vos ordres dans le chemin? et n'iriez-vous pas faire un cours à Montpellier? Un beau soleil et vous, vous êtes mes dieux. Il serait doux de les voir de près. J'aime ceux qui échauffent et qui éclairent, et non pas ceux qui brûlent (2).

Je joins les sentiments de la plus tendre reconnaissance à un attachement d'environ quarante années; mais j'ai des passions malheureuses, et la jouissance de l'objet aimé m'est interdite par ordre du médecin. Si votre belle imagination trouve quelque tournure pour que je puisse *baciarvi la mano* quand vous irez à Montpellier, ce serait pour moi l'heure du berger. « E perchè no? Un gran re m'a baciato la mano, » a me, si, la brutta mano, per incitarmi a rimanere nel suo » palazzo d'Alcina. Ed io baciero la vostra bella mano con un » più grande e saporito piacere. Ah! signore amabile, si- » gnore cortese e bravo, la vita si perde, si consuma, e la » speranza ancora si distrugge. »

Est-ce que vous seriez assez bon pour vouloir bien me mettre aux pieds de madame de Pompadour, quand vous n'aurez rien à lui dire? Pardon, monseigneur, de la *liberté grande.* Il y a dans Paris force vieilles et illustres catins à qui vous avez fait passer de joyeux moments, mais il n'y en a point qui vous aime plus que moi. Je crois que la première conversation que j'aurais l'honneur d'avoir avec vous serait assez amusante. Non, ce serait la seconde; car, à force de plaisir, je ne saurais ce que je dirais dans la première.

A propos, je suis bien malade; daignez vous en souvenir. Il n'y a que mes ennemis qui disent que je me porte bien. *tanto con ogni ossequio*, etc.

1967. — A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Auprès de vous, le 14 septembre.

Je vous demande pardon, madame, de ne vous avoir pas parlé de votre digne et aimable fils (3); mais ce qui est dans le cœur n'est pas toujours au bout de la plume, surtout quand on écrit vite et qu'on est malade. J'ai eu l'honneur de lui faire ma cour quand il était à Lunéville, possesseur d'une femme qu'il doit avoir bien regrettée; mais il lui reste une mère dont il fait la consolation, et qui doit faire la sienne. Peut-être aurai-je le bonheur de vous voir tous deux avant que je quitte ce pays-ci. Avouez donc, madame, que je suis prophète de mon métier, et que je ne suis pas prophète de malheur. Non seulement j'avais lu le *Mémoire* de M. de Klinglin, mais encore un autre qui est très secret, et vous voyez que je n'avais pas mal conclu. J'espère encore que M. de Klinglin viendra exercer ici sa préture, malgré les tribuns du peuple, qui s'y opposent vivement. Ce serait une chose trop absurde qu'un homme perdît sa place pour avoir été déclaré innocent. Je suis bien aise que vous admettiez une divinité; c'est ce que je tâchais de persuader à un roi qui n'y croit pas, et qui se conduit en conséquence. Il lui arrivera malheur, mais il mourra impénitent. Je ne sais pas quand j'irai dans le voisinage de ces vignes sur lesquelles j'ai une bonne hypothèque. Elles appartiennent au duc de Wurtemberg. Il y a des gens qui veulent me persuader que ce sera la vigne de Naboth, et que mon hypothèque est le *beau billet qu'a la Châtre;* mais je n'en crois rien. Le duc de Wurtemberg est un honnête homme, Dieu merci; il n'est pas roi, et je pense qu'il croit en Dieu, quoiqu'il n'ait jamais voulu baiser la mule du pape.

Vous me donnez par le nez, madame, de l'*historiographe.* Vraiment, le roi m'ôta cette charge quand le roi de Prusse me prit à force, et je suis demeuré entre deux rois le cul à terre. Deux rois sont de très mauvaises selles. Il est vrai qu'on m'a laissé ma place de gentilhomme ordinaire de la chambre; mais j'entrerai fort peu, je crois, dans cette chambre; j'aimerais mieux la vôtre mille fois.

Ayez donc la bonté de m'instruire de vos marches. L'accident de votre neveu vous retient-il à Colmar? Il me souvient que M. de Richelieu eut la même maladie à vingt ans. C'eût été dommage que la région *de la vessie fût demeurée paralytique* chez lui. Sa maladie fit place à beaucoup de vigueur, et j'en espère autant pour M. votre neveu. Vous vous imaginez donc, madame, que je demeure toujours dans la rue des Charpentiers? point du tout: je suis à la campagne, vis-à-vis votre maison, où par malheur vous n'êtes point. Je dépeuple le pays de cloportes, auxquels on m'a condamné. Je vis tout seul, je ne m'en trouve pas mal. J'ai pourtant un appartement chez M. le maréchal de Coigni (1), dont je ne sais si je ferai usage. Tout ce que je sais bien sûrement c'est que je meurs d'envie de vous voir, de causer avec vous, et de vous renouveler cent fois mes respectueux et tendres sentiments.

1968. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

A Strasbourg, 22 septembre (2).

Madame, après avoir écrit à votre altesse sérénissime la lettre qu'elle m'ordonne de lui envoyer, je me livre à mon étonnement, aux transports de ma sensibilité, à tout ce que je dois à votre cœur adorable. Madame, il n'y a que vous au monde auprès de qui je voulusse finir ma vie. Je me suis arrêté auprès de Strasbourg, uniquement pour y finir cet ouvrage que votre altesse sérénissime m'avait commandé. Le hasard, qui conduit tout, a voulu que j'eusse ici un bien assez considérable, qui est dans une terre d'Alsace, appartenant à monseigneur le duc de Wurtemberg. Votre altesse sérénissime sent bien que la fortune ne peut jamais être un motif pour souhaiter les bonnes grâces du roi de Prusse: non, madame, je ne veux que les vôtres; et si je peux ambitionner quelque retour de sa part, c'est uniquement parce que je vous le devrai. Mon cœur est pénétré de ce que vous daignez faire; c'est le seul sentiment dont je sois capable; je dois vous ouvrir, madame, un cœur qui est entièrement à vous. Il est clair que le premier pas, dans toute cette abominable affaire, est la lettre que fit imprimer le roi de Prusse contre Kœnig et contre moi; il est clair que ce premier faux pas, si indigne d'un roi, a conduit à toutes les autres démarches. L'outrage affreux fait à ma nièce dans Francfort a indigné toute l'Europe, et la cour de Versailles comme celle de Vienne. Que peut-on espérer, madame, d'un homme qui n'a point réparé cette indignité, et qui au contraire a disculpé en quelque sorte ses ministres, en écrivant à la ville de Francfort, tandis qu'il les désavouait à Versailles? Pensez-vous, madame, qu'il ait un cœur aussi bon, aussi vrai que le vôtre? Pensez-vous qu'il respecte l'humanité et la vérité?

Du moins il est sensible à la gloire. C'est par là seulement qu'on peut obtenir quelque chose de lui; et puisque vos bontés généreuses ont commencé cet ouvrage, il ne faut pas qu'elles en aient le démenti. Peut-être qu'en effet M. de Gotter (3) pourra quelque chose, surtout s'il n'est pas à lui; mais il pourra bien peu sans madame la margrave de Bareuth. Sans doute, madame, le roi voudra se justifier auprès de vous; peut-il ne pas ambitionner votre estime? Mais il ne voudra que se justifier à mes dépens, plus jaloux de pallier son tort

(1) La *Pucelle.* (G. A.)
(2) Comme Frédéric qui brûlait la *Diatribe d'Akakia.* (G. A.)
(3) François Walter, comte de Lutzelbourg, né en 1707. (G. A.)

(1) Gouverneur de l'Alsace. (G. A.)
(2) Éditeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)
(3) Grand-maréchal de la maison du roi de Prusse. (G. A.)

que de le réparer : il est roi, il a cent cinquante mille hommes, il peut m'écraser; mais il ne peut empêcher qu'une âme comme la vôtre ne le condamne secrètement.

Il en sera tout ce qu'il pourra ; je suis trop heureux ; les bontés de votre altesse sérénissime me consolent de tout. La forêt de Thuringe ne me fait plus trembler. Gotha devient le climat de Naples. Puissé-je après la révision de mes empereurs me venir jeter à vos pieds ! Mon cœur y est, il y parle à madame la grande maîtresse : il dit qu'il veut ne respirer que pour votre altesse sérénissime ; il est votre sujet jusqu'au tombeau avec le plus profond respect.

1969. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

A Strasbourg, 27 septembre.

Madame, votre lettre du 17 septembre est un nouveau lien qui m'attache à votre altesse sérénissime. Elle ne doute pas que je ne voulusse venir mettre à ses pieds, dans l'instant, tous les Henris et tous les Frédérics du monde, avec celui qui les a peints ou barbouillés. Je crois lui avoir déjà mandé que deux graves professeurs d'histoire examinaient scrupuleusement l'ouvrage, pour voir si c'est le 25 ou le 26 d'un tel mois que telle sottise arriva il y a six siècles. Ces minuties seront pour les sots dont ce monde est plein, et l'intérêt, si l'on peut en mettre dans un tel ouvrage, les grands tableaux, la connaissance des hommes et des temps, l'histoire de l'esprit humain, seront pour votre altesse sérénissime et pour la grande maîtresse des cœurs.

Je n'ai à présent qu'une seule copie de cette histoire. Il faudrait plus de deux mois pour la transcrire; elle sera imprimée en aussi peu de temps qu'il en faudrait pour la copier à la main. Votre altesse sérénissime pense bien que je ne ferai pas imprimer la dédicace sans la lui avoir envoyée auparavant, et sans recevoir ses ordres.

Quant au Frédéric d'aujourd'hui, il me traite à peu près comme Frédéric second traita son chancelier des Vignes, à cela près qu'il ne m'a pas fait crever les yeux (1). Je voudrais bien que la grande maîtresse des cœurs en eût d'aussi bons que moi, c'est tout ce qui me reste. Mais ces yeux-là sont fort à plaindre de ne pouvoir à présent dire aux vôtres, madame, combien mon cœur est pénétré de reconnaissance et d'attachement pour votre personne. Pourquoi ne pourrais-je pas venir, cet hiver, mettre à vos pieds vos empereurs imprimés ?

En attendant, madame, j'espère que du moins les chemins seront libres, et que votre maigre Don Quichotte ne trouvera plus d'Yangois sur la route (2); c'est probablement tout ce que l'on peut attendre des négociations de M. le comte de Gotter. Il y a des blessures qu'on ne guérit jamais; et permettez-moi de le dire, le tort du roi de Prusse est trop grand pour qu'il le répare. Si votre altesse sérénissime a envoyé ma lettre ostensible, elle produira une explication ; cette explication ne produira rien, parce que le roi se bornera à vouloir avoir raison. Vous sentez bien, madame, qu'un roi a toujours plus d'amour-propre que d'amitié. Que puis-je d'ailleurs exiger de lui ? On me lapiderait en France si je retournais à sa cour. Je ne le pourrais avec bienséance, qu'en cas qu'il fît une satisfaction éclatante à ma nièce, qu'il punît Freitag et Schmith, et qu'il me rappelât avec distinction, seulement pour venir passer quinze jours avec lui. Or tout cela est incompatible avec son rang, et encore plus avec son caractère. Il faut donc que je me borne à l'adoucir; et il ne me faut assurément, madame, d'autre cour que la vôtre. La négociation réussira sûrement si elle se borne à persuader le roi de Prusse de mon respect et à lui inspirer de la modération. Ce sera beaucoup; ce sera une nouvelle obligation que je vous aurai, madame. Je sens un plaisir infini à vous devoir tout.

Voici l'imprimé que votre altesse sérénissime a demandé, avec un manuscrit qui a paru assez plaisant.

Je me mets à vos pieds et à ceux de votre auguste famille.

1970. — A M. DUPONT.

Strasbourg, le 1er octobre.

Je compte, monsieur, partir demain mardi, pour arranger quelques affaires avec les administrateurs des domaines de monseigneur le duc de Wurtemberg. Il me sera sans doute beaucoup plus agréable de vous voir à Colmar, que les fermiers des vignes de Riquewihr, quelque bon que soit leur vin. Je vous écris d'avance pour vous faire mes remerciements, monsieur, de toutes vos attentions obligeantes. Si je cause le plus léger embarras à madame Goll, j'irai descendre au cabaret (1). Au reste, j'espère que ma mauvaise santé ne retardera pas ce petit voyage, qu'elle m'a fait différer jusqu'à présent. On ne peut être plus pénétré que je le suis de vos bons offices, et plus ennemi des cérémonies et des formules.

1971. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Auprès de Colmar, 3 octobre.

Mon cher ange, si madame la maréchale de Duras, qui a l'air si résolue, avait fait comme madame de Montaigu et comme la feue reine d'Angleterre (2), si elle avait donné bravement la petite-vérole à ses enfants, vous ne pleureriez pas aujourd'hui madame la duchesse d'Aumont. Il y a trente ans (3) que j'ai crié qu'on pouvait sauver la dixième partie de la nation. Il y a quelques gens qui, frappés de la mort des personnes considérables enlevées à la fleur de leur âge par la petite-vérole, disent : Mais vraiment, il faudrait essayer l'inoculation. Et puis, au bout de quinze jours on ne pense plus ni à ceux qui sont morts, ni à ceux que ce fléau de la nature menace encore de la mort.

L'année passée l'évêque de Worcester prêcha dans Londres devant le parlement, en faveur de l'inoculation, et prouva qu'elle sauvait la vie tous les ans à deux mille personnes dans cette capitale. Voilà des sermons qui valent bien mieux que les bavarderies de nos prédicateurs.

Il y a dans le monde un homme plus dangereux que la petite-vérole; il s'abaisse jusqu'à la calomnie. Un sourdaud (4), qui est la trompette de Maupertuis, répand ses horreurs. Où se sauver? Vous me direz que c'est au château de M. de Sainte-Palaie; mais le P. Goulu (5) persécutait Balzac jusque sur les bords de la Charente.

> I nunc, et versus tecum meditare canoros.
>
> Hor., lib. II, ep. II.

Mais, mon cher ange, si vous me promettez, vous et madame d'Argental, d'aller dans ce château, je signe le marché aveuglément. J'ai un bien assez considérable en Alsace, et je voulais bâtir sur les ruines d'un vieux palais (6) qui appartiennent à M. le duc de Wurtemberg. Toutes mes idées s'évanouissent dès qu'il s'agit de me rapprocher de vous.

Je n'ose vous prier de présenter mes respects et ma sensibilité à M. le duc d'Aumont. Qui aurait dit que Fontenelle enterrerait madame d'Aumont? mais cent ans et trente sont la même chose pour la faux de la mort. Tout est un point et tout est un songe. Le songe de ma vie a été un cauchemar assez perpétuel; il sera bien doux s'il peut finir en vous voyant ; ce sera ouvrir les yeux à une lumière bien agréable.

On m'a envoyé la *Querelle;* il vaudrait mieux point de querelle. Adieu, mon très aimable ange. Mille tendres respects à tous les vôtres.

Je suis bien malade. Adieu les tragédies.

1972. — A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Colmar, ce 5 octobre.

Je suis pénétré de regrets, madame; vous et madame de Brumat (7) vous me faites passer de mauvais quarts d'heure. J'écris peut-être fort mal le nom de votre amie, mais je ne me trompe pas sur son mérite, et sur le plaisir que j'avais de venir les soirs, de ma solitude dans la vôtre, jouir des charmes de votre société. Je suis arrivé si malade que je n'ai pu aller rendre moi-même votre lettre à M. le premier président (8). Que dites-vous de lui, madame? Il a eu la bonté de venir chez ce pauvre affligé. Il m'a amené son fils aîné qui paraît fort aimable, et qui n'a pas l'air d'être *para yt que* comme son cadet. Je passe une page (9), parce que mon papier boit, et qu'il n'y a pas moyen d'écrire sur ce vilain papier ; cela vous épargne une longue lettre. On dit que le ministère n'est pas disposé à rendre à M. de Klinglin la justice que nous attendons. Je veux douter encore de cette triste nouvelle. On dit que M. votre fils revient; quand pourrai je

(1) Ou : « Ne m'a pas *crevé* les yeux. » (*A. François.*)
(2) Voyez la lettre à d'Argental du 10 août. (G. A.)

(1) Il descendit à l'auberge du *Sauvage*, puis il alla rue des Juifs, chez M. Goll. (G. A.)
(2) Lady Montague et la reine, femme de George II. (G. A.)
(3) Ou plutôt vingt-six ans. (G. A.)
(4) La Condamine avait pris parti pour Maupertuis. Il était sourd. (G. A.)
(5) Général des Feuillans qui attaqua Balzac en 1627. (G. A.)
(6) Horbourg. (G. A.)
(7) Ou mieux, Brumath. (G. A.)
(8) Frère de madame de Lutzelbourg. (G. A.)
(9) Le verso de la lettre est en blanc. (G. A.)

être assez heureux pour voir le fils et la mère? Il me semble que je voudrais passer le reste de mes jours avec vous dans la retraite. La destinée m'y avait conduit, et mon cœur ne veut pas la démentir. Adieu, madame; je suis pour toujours à vos ordres avec le plus tendre respect.

1973. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Au pied d'une montagne (1), le 10 octobre.

Mon cher ange, il me semble que je suis bien coupable; je ne vous écris point, et je ne fais point de tragédies. J'ai beau être dans un cas assez tragique, je ne peux parvenir à peindre les infortunes de ceux qu'on appelle les héros des siècles passés, à moins que je ne trouve quelque princesse mise en prison pour avoir été secourir un oncle malade. Cette aventure me tient plus au cœur que toutes celles de Denis et d'Hiéron.

Il me semble qu'il faut avoir son âme bien à son aise pour faire une tragédie, qu'il faut avoir un sujet dont on soit vivement frappé, et devant les yeux un public, une cour, qui aiment véritablement les arts. Un petit article encore, c'est qu'il faut être jeune. Tout ce que je peux faire, c'est de soutenir tout doucement mon état et ma mauvaise santé. Je ne me pique point d'avoir du courage, il me semble qu'il n'y a à cela que de la vanité. Souffrir patiemment sans se plaindre à personne, sans demander grâce à personne, cacher ses douleurs à tout le monde, les répandre dans le sein d'un ami comme vous, voilà à quoi je me borne. Je n'ai pas surtout le courage de faire une tragédie pour le présent. Vous m'en aimerez moins; mais songez que votre amitié, qui a un empire si doux, n'est pas faite pour commander l'impossible. Je ne sais pas trop ce que je deviendrai et où je finirai mes jours. Que ne puis-je au moins, mon cher ange, vous revoir avant de sortir de cette vie!

J'ai la mine de passer l'hiver dans une solitude des montagnes des Vosges. Si vous aviez quelque chose à me mander, vous n'auriez qu'à écrire à M. Schœpflin le jeune (2), à Colmar, sans mettre mon nom, sans autre adresse; et la lettre me serait rendue avec la plus grande fidélité. Vous passerez probablement l'hiver à Paris, et il n'y aura plus de Pontoise; mais il y aura des Vosges pour moi. J'ai vu à Colmar M. de Voyer (3) faisant son entrée en fils d'un secrétaire d'État. Vous vous doutez bien que je ne lui ai parlé de rien du tout; je ne sais même si je parlerais à son père. Ce n'est pas trop la peine d'importuner son prochain de ses afflictions, surtout quand ce prochain est ministre, ou fils de ministre.

J'ai vu quelquefois, dans ma solitude auprès de Strasbourg, la fille de *Monime;* sa naissance est un roman, sa vie est obscure et triste; l'aventure du préteur n'a abouti qu'à faire une douzaine de malheureux. Il en pleut des malheureux de tous côtés, mon cher ange, et des ennuyeux encore davantage; c'est ce qui fait que j'aime mes montagnes, ne pouvant pas être auprès de vous. Dieu veuille me donner quelque beau sujet bien tendre dans ma chartreuse! mais alors j'aurais peur que la montagne n'accouchât d'une souris. Mon pauvre petit génie ne peut plus faire d'enfants. Il me semble que ce que vous savez m'a manqué.

Ce qui ne me manquera jamais, c'est ma tendre amitié pour vous. Cette idée seule me console. Je me flatte que madame d'Argental et vos amis ne m'oublient pas tout à fait. Adieu, mon cher ange; pardonnez-moi d'avoir été si longtemps sans vous écrire; il faut enfin que je vous avoue que j'avais fait quatre plans bien arrangés scène par scène; rien ne m'a paru assez tendre; j'ai jeté tout au feu.

Adieu, mon cher ange.

1974. — A MADAME LA COMTESSE DE LÜTZELBOURG.

Dans les Vosges, le 14 octobre.

J'ai été, madame, chercher dans les Vosges la santé, qui n'est pas là plus qu'ailleurs. J'aimerais bien mieux être encore dans votre voisinage; cette petite maisonnette dont vous me parlez m'accommoderait bien. Je serais à portée de faire ma cour à vous et à votre amie (4), malgré tous les brouillards du Rhin. Je ne peux encore prendre de parti que je n'aie fini l'affaire (5) qui m'a amené à Colmar. Je reste tranquillement dans une solitude entre deux montagnes, en attendant que les papiers arrivent. Toutes les affaires sont longues; vous en faites l'épreuve dans celle de monsieur votre neveu (1). Tout mal arrive avec des ailes, et s'en retourne en boitant. Prendre patience est assez insipide. Vivre avec ses amis, et laisser aller le monde comme il va, serait chose fort douce; mais chacun est entraîné comme de la paille dans un tourbillon de vent. Je voudrais être à l'île Jard, et je suis entre deux montagnes. Le parlement voudrait être à Paris, et il est dispersé comme des perdreaux. La commission du conseil voudrait juger comme Perrin-Dandin, et ne trouve pas seulement un Petit-Jean qui braille devant elle. Tout est plein à la cour de petites factions qui ne savent ce qu'elles veulent. Les gens qui ne sont pas payés au trésor royal savent bien ce qu'ils veulent; mais ils trouvent les coffres fermés. Ce sont là de très petits malheurs. J'en ai vu de toutes les espèces, et j'ai toujours conclu que la perte de la santé était le pire. Les gens qui essuient des contradictions dans ce monde auraient-ils bonne grâce de se plaindre devant votre neveu paralytique? Et ce neveu-là n'est-il pas dix mille fois plus malheureux que l'autre? Vous lui avez envoyé un médecin; si, par hasard, ce médecin le guérit, il aura plus de réputation qu'Esculape. Portez-vous bien, madame; supportez la vie; car, lorsqu'on a passé le temps des illusions, on ne jouit plus de cette vie, on la traîne. Traînons donc. J'en jouirais délicieusement, madame, si j'étais dans votre voisinage. Mille tendres respects à vous deux, et mille remerciements.

1975. — A M. DUPONT.

On peut très bien mettre trois rimes de suite de même parure, surtout quand les vers sont aussi jolis que les vôtres.

Moi! un quatrain! et à M. de Voyer! Qui peut faire des contes pareils? Je ne fais plus de vers, et M. de Voyer est au-dessus de ces bagatelles. Votre ville est comme toutes les autres, on y dit de mauvaises nouvelles; mais il y a tant de mérite dans Colmar que je lui pardonne.

1976. — A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Dans mes montagnes, ce 24 octobre.

Comment! madame, est-ce que vous n'auriez pas reçu la lettre datée de mes montagnes, et mes remerciements des belles nouvelles de la fermeté romaine du Grand-Châtelet de Paris? Tout ceci est le combat des rats et des grenouilles. On songe à Paris à de misérables *billets de confession*, et on ne songe ni à la petite-verole ni à l'autre. Ces deux demoiselles font pourtant plus de ravage que le clergé et le parlement. On voit tranquillement nos voisins les Anglais se garantir au moins de la petite. Vous n'entendrez parler à Londres d'aucune dame morte de cette maladie; l'insertion les sauve, et l'on n'a pas eu encore le courage de les imiter. M. de Beaufremont est le seul qui ait fait inoculer un de ses enfants, et on s'est moqué de lui; voilà ce qu'on gagne en France. Tout ce qui est au-dessus des forces de la nation est ridicule. Si j'avais un fils, je lui donnerais la petite-vérole avant de lui donner un catéchisme.

Je retournerai bientôt de ma solitude dans la grande ville de Colmar. J'ai été voir les ruines du château de Horbourg, sur lesquelles j'avais quelque dessein de bâtir une jolie maison. Il s'y trouve quelque difficulté; le duc de Wurtemberg a un procès pour cette vénérable masure au conseil privé, et je n'irai pas bâtir un hospice qui aurait un procès pour fondement. Mais, madame, on m'a dit un mot du beau château de feu M. votre frère. N'est-ce pas Oberherkeim, ou quelque nom de cette douceur? Il est, je crois, difficile de le vendre? N'appartient-il pas à des mineurs? Mais personne ne l'habite; et, si la maison et le fief ne sont pas compris dans le fief invendable, si on veut louer le château, avec les meubles qui y sont, en attendant que la famille s'arrange, ne serait-ce pas l'avantage de la famille? Je le louerai si on veut; je ferai un bail; je paierai un an d'avance pour faire plaisir à la famille, et, pour pot-de-vin, je vous ferai un petit quatrain (2) pour votre tableau; mais à qui faut-il s'adresser, et comment faire? ma proposition n'est-elle pas indiscrète? Je ne vous dis toutes ces rêveries que parce qu'on m'a déjà pressenti sur un accommodement concernant ce château. N'y viendrez-vous pas, madame, avec votre charmante amie? Vous sentez bien que la maison serait à vous, et que je n'y serais que votre intendant. Mandez-moi, je vous prie, ce que vous en pensez; si on veut vendre à vie, si on veut louer, si on peut s'arranger. J'ai la meilleure partie de mon bien à la porte de

(1) Au village de Luttenbach, où était la papeterie Schœpflin. (G. A.)
(2) Chargé d'imprimer les *Annales*. (G. A.)
(3) Fils du comte d'Argenson. (G. A.)
(4) Madame de Brumath. (G. A.)
(5) L'impression des *Annales*. (G. A.)

(1) Le baron d'Hattsatt. (G. A.)
(2) Voyez aux POÉSIES MÊLÉES. (G. A.)

Colmar. J'ai envie de me faire Alsacien pour vous; la fin de ma vie en sera plus douce. Je n'ai vu qu'en passant l'abbé de Munster (1); il est occupé à Colmar; il m'a paru fort aimable. Il a tué du monde, il a fait l'amour, il est poli, il a de l'esprit, il est riche, il ne lui manque rien. Les processions de Rouen n'ont pas le sens commun; ce n'est plus le temps des processions de la Ligue; de petites cabales ont succédé aux grandes guerres civiles; il faut payer son vingtième, se chauffer et se taire, *le reste viendra*. Mille tendres respects, etc.

P.-S. Je reçois dans ce moment votre lettre du 17. Votre magistrat n'avait donc pas du vin du Rhin?

Est-ce que madame de Maintenon (2) donne une Sunamite à son David?

1977. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA (3).

Madame, on imprime actuellement ces *Annales de l'Empire* que votre altesse sérénissime m'a commandé d'écrire. Elles ont été faites dans un temps où le plaisir d'obéir à vos ordres pouvait seul me donner la force de travailler. J'espère avoir l'honneur d'envoyer l'ouvrage aux pieds de votre altesse sérénissime pour vos étrennes. Il est écrit avec la liberté, et, je crois, avec la vérité que l'histoire demande et que vous aimez. Voici, madame, une esquisse de l'épître dédicatoire que je compte mettre à la tête de ces *Annales*, en cas que votre altesse sérénissime l'approuve. Je demanderai encore ses ordres pour savoir si elle veut qu'on mette les lettres initiales de son nom, ou si elle permet qu'on écrive cet auguste nom tout entier.

Si elle le désire, j'enverrai les dix ou douze premières feuilles imprimées, afin qu'elle juge par là de l'ouvrage. Elle trouvera peu d'empereurs qui traitent les femmes aussi indignement qu'on les a traitées à Francfort, il y a quelques mois. Je suis plus que jamais aux pieds de la descendante d'Hercule, et je la préfère assurément à Denis de Syracuse. Comment ne préférerais-je pas la vertu la plus aimable à l'amour-propre artificieux et cruel? Je sais qu'il faut adoucir un homme puissant et dangereux. On en viendrait à bout, si tout le tort était de mon côté; mais il sent qu'il a mal agi, et, pour se justifier, il comble la mesure. Il feint de m'imputer cette lettre de 1752, qui contient sa vie privée, et qui était publique à Paris quand j'étais à Berlin. Il sait bien dans le fond de son cœur que cette lettre, où je suis moi-même maltraité, ne peut être de moi; mais il me l'impute pour se faire un prétexte de me persécuter dans des circonstances aussi cruelles. Il n'y a d'autre ressource que de s'envelopper dans son innocence et dans sa philosophie. Vos bontés, madame, et un peu de travail me soutiennent dans les horreurs de la persécution et de la maladie. J'écrirai à M. de Gotter pour le remercier. Je connais des lettres qui sont bien supérieures aux siennes et aux miennes; et je prie celle qui m'honore de ces lettres si naturelles et si consolantes, de me conserver des bontés qui me rendent très heureux dans mon malheur.

Son altesse sérénissime permettra que madame la grande maîtresse trouve ici les assurances de mon respect.

Je suis à vos pieds, madame, et à ceux de toute la postérité d'Ernest.

P.-S. Je ne sais si j'ai appris à votre altesse sérénissime que j'ai été prévenu dans cette histoire d'Allemagne. Un jeune homme de Dresde (4) en fait une qu'on imprime; elle est prête à paraître en trois volumes; la mienne ne sera qu'en deux; c'est un avantage: mais le plus grand est de paraître sous vos auspices.

1978. — A M. LE COMTE DE GOTTER (5).

Madame la duchesse de G. (6) m'a instruit de ses bontés et des vôtres: je ne puis que marquer ma surprise et ma reconnaissance. Que puis-je vous dire? Il y avait autrefois une vieille p... (7) amoureuse comme une folle d'Alcibiade (8), le plus éloquent des Grecs, comme le plus grand capitaine. Un sophiste (9), plus dur qu'un Scythe, homme à idées creuses, brouilla cette pauvre diablesse avec ce beau Grec, qui la renvoya à coups de pied au cul en Arcadie. Elle passa chez une descendante d'Hercule (10), qui tâcha de la consoler, et qui la recommanda à un Grec (1), homme de beaucoup d'esprit. Cet homme fit tout ce qu'il put pour toucher Alcibiade; mais il ne savait pas que la catin en faveur de laquelle il s'intéressait était un peu ridée. Alcibiade répondit au Grec: Je sais bien que cette pauvre femme m'aime de tout son cœur, mais elle n'est plus jolie; il ne s'agit pas de m'aimer, il s'agit de me plaire. — Mais pourquoi lui donner des coups de pied dans le derrière? lui dit le Grec. — Oh, parbleu! dit Alcibiade, la voilà bien malade: je lui ai fait cent fois plus de plaisir en ma vie que de mal. »

Sur ce, j'ai l'honneur, etc.

1979. — A M. BORDES.

Auprès de Colmar, le 26 octobre.

J'ai trop différé, monsieur, à vous remercier des témoignages de sensibilité que vous avez bien voulu me donner dans vos vers; ils partent du cœur, et sont pleins de génie. Je ne peux vous répondre que dans une prose fort simple; c'est tout ce que me permet la maladie dont je suis accablé et qui augmente tous les jours; elle m'a arrêté en Alsace, où j'ai un petit bien, et probablement l'état où je suis ne me permettra pas d'en partir sitôt. J'aurais bien voulu passer par Lyon; vous augmentez, monsieur, le désir que j'avais de faire ce voyage. Si vous voyez M. l'abbé Pernetti, qui est, je crois, votre confrère et le mien, vous me ferez un sensible plaisir de vouloir bien lui faire mes compliments. Pardonnez, je vous prie, à un pauvre malade qui ne peut vous écrire de sa main. J'ai l'honneur d'être, etc.

1980. — A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

Près de Colmar, le 9 novembre.

Il y a quatre à cinq mois, mon cher marquis, que je n'ai reçu de vos nouvelles, et enfin vous me faites des reproches de mon silence. Vous avez raison. Comment voulez-vous que je me souvienne de mes amis, quand je jouis de la santé la plus brillante, et que je nage dans les plaisirs? L'éclat éblouissant de mon état fascine toujours un peu les yeux. Il faut pardonner à l'ivresse de la prospérité; cependant je vous assure que, du sein de mon bonheur, qui est au delà de toute expression, je suis très sensible à votre souvenir. Je vous suis plus attaché qu'à *Zulime;* je ne suis guère dans une situation à penser aux charmes de la poésie, et aux orages du parterre, et je vous avoue qu'il me serait bien difficile de recueillir assez mon esprit pour penser à ce qui m'amusait tant autrefois. Vous proposez le bal à un homme perclus de ses membres. Cependant, mon cher marquis, il n'y a rien que je ne fasse pour vous quand j'aurai un peu repris mes sens; mais à présent je suis absolument hors de combat; attendons des temps plus favorables, s'il y en a. Franchement ma situation jure un peu avec ce que vous me proposez; je suis plutôt un sujet de tragédie que je ne suis capable de travailler à des tragédies. Conservez-moi, mon cher marquis, une amitié qui m'est plus chère que les applaudissements du parterre. Un jour nous pourrons parler de *Zulime*, car il ne faut pas se décourager; mais je suis en pleine mer, au milieu d'une tempête. Le port où je pourrais vous embrasser me ferait tout oublier.

1981. — A M. DE CIDEVILLE.

A Colmar, le 11 novembre.

Mon ancien ami, madame Denis m'apprit, il y a quelque temps, vos idées charmantes, et les obstacles qu'elles trouvent. Vous sentez à quel point je dois être reconnaissant et affligé. Je comptais venir oublier Denis de Syracuse dans la retraite de Platon; la destinée s'est acharnée à en ordonner autrement. Vous auriez tous deux ranimé mon goût, qui se rouille, et mon peu de génie, qui s'éteint. Vous auriez fait de jolis vers, et j'en aurais fait de tristes, que vous auriez égayés. Votre vallée de Tempé eût bien mieux valu que l'Olympe sablonneux où le diable m'avait transporté.

Mais tout cela n'est qu'un agréable songe. Il faut se soumettre à son destin. Des maladies plus cruelles encore que les rois me persécutent. Il ne me manque que des médecins pour m'achever; mais, Dieu merci, je ne les vois que pour le plaisir de la conversation, quand ils ont de l'esprit; précisément comme je vois les théologiens, sans croire ni aux uns ni aux autres.

On dit, mon ancien ami, que votre campagne (2) est charmante; mais vous en faites le plus grand agrément. Je ne

(1) Petite ville près de Lutterbach. (G. A.)
(2) La Pompadour. (G. A.)
(3) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)
(4) Pfeffel. (G. A.)
(5) C'est à tort qu'on a toujours daté ce billet de Potsdam. (G. A.)
(6) La duchesse de Saxe-Gotha. — (7) Voltaire lui-même. — (8) Frédéric. — (9) Maupertuis. — (10) La duchesse.

(1) Gotter. (G. A.)
(2) La terre de Launay, près de Rouen. (G. A.)

me console pas de n'y pouvoir aller. Ne viendrez-vous point à Paris cet hiver? Probablement la querelle des *billets de confession* y sera assoupie. Ces maladies épidémiques ne durent guère qu'une année.

Je ne sais ce qu'est devenu Formont; tout se disperse dans le grand tourbillon de ce monde. Si les êtres pensants étaient libres, ils se rassembleraient : mais, ô liberté, vous êtes de toutes façons une belle chimère!

Adieu, mon cher et ancien ami.

Durum! sep levius fit patientia. (Hor., lib. I, od. xxiv.)

Je mets, au lieu de ce mot, *amicitia*. V.

1982. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

A Colmar, 21 novembre (1).

Madame, je reçois la nouvelle marque de bonté dont votre altesse sérénissime m'honore. J'ai la goutte; le courrier, qui ne l'a pas, va partir: je n'ai que le temps d'assurer à votre altesse sérénissime que votre cour est la seule où je voudrais vivre.

Je respecte trop votre médiation pour la rendre infructueuse par une philosophie trop opiniâtre. Je prends la liberté de joindre ici ma réponse à M. de Gotter, et je vous supplie, madame, de l'engager à la faire parvenir à mon infidèle (2). Si elle ne fait pas de bien, il est sûr qu'elle ne fera pas de mal. L'ingrat dans le fond de son cœur doit rougir d'avoir fait tout ce fracas dans l'Europe, pour une sottise de Maupertuis dans laquelle il n'entend rien. Il a eu la rage d'auteur bien mal à propos. Il n'y aurait que les grâces conciliantes de madame la duchesse de Gotha qui pussent le guérir; mais de telles grâces ne sont pas celles auxquelles il sacrifie. Que dit à cela la grande maîtresse des cœurs? Cinquante empereurs se mettent à vos pieds, madame; la goutte, qui tourmente les miens, m'empêche de me livrer davantage aux transports de ma reconnaissance, et de cet attachement respectueux et inviolable que j'ai voué à votre altesse sérénissime.

1983. — A M. LE COMTE DE GOTTER.

A Colmar, 21 novembre (3).

Monsieur, madame la duchesse de Gotha a eu la bonté de m'envoyer le petit mot que vous m'adressez. Un mot suffit pour ranimer les passions. Son altesse royale avait bien vu quelle était la mienne pour la personne respectable dont vous parlez. L'intérêt que vous voulez bien prendre à ma situation me fait un devoir de vous ouvrir mon cœur; il est sensiblement pénétré, et il doit l'être. Ma seule consolation est que le souverain qui remplit la fin de ma vie d'amertume ne peut pas oublier entièrement des bontés si anciennes et si constantes. Il est impossible que son humanité et sa philosophie ne parlent tôt ou tard à son cœur, quand il se représentera qu'il m'a daigné appeler son ami pendant seize années, et qu'il m'avait enfin fait tout quitter pour venir auprès de lui. Il ne peut ignorer avec quels charmes je cultivais les belles-lettres auprès d'un grand homme qui me les rendait plus chères. C'est une chose si unique dans le monde de voir un prince né à trois cents lieues de Paris écrire en français mieux que nos académiciens; c'était une chose si flatteuse pour moi d'en être le témoin assidu, qu'assurément je n'ai pu chercher à m'en priver. Il sait bien que je n'ai d'autre ambition que de vivre auprès de sa personne. Je suis très riche; j'ai la même dignité dans la maison du roi de France que j'avais dans la sienne, et je ne regrettais pas la place d'historiographe de France, que j'avais sacrifiée.

Quand il daignera se représenter tout ce que je vous dis là, monsieur, il verra sans doute que mon cœur seul me conduisait, et le sien sera peut-être touché. C'est tout ce que je peux espérer et tout ce que je peux vous dire, monsieur, surtout dans l'état où m'a jeté la goutte, qui s'est jointe à tous mes maux. Ils n'ôtent rien à la sensibilité que votre bienveillance m'inspire.

Comptez que je suis, monsieur, avec la plus tendre reconnaissance, votre, etc.

(1) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)
(2) Frédéric II. (G. A.)
(3) C'est à tort, croyons-nous, qu'on a toujours daté cette lettre du 21 décembre. Elle ne peut qu'être du même jour que la précédente. (G. A.)

1984. — A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Le 21 novembre.

La goutte qui s'est jointe à tous mes maux, m'a privé de la consolation d'écrire aux deux sœurs de l'île Jard. Je suis digne de figurer avec M. le chevalier de Klinglin (1). Je profite vite d'un petit moment d'intervalle pour faire des coquetteries à l'île Jard, du fond d'une salle basse (2) de Colmar. Que dit-on dans cette île de la nouvelle recrue que font les provinces, de vingt-cinq conseillers au Châtelet? Voilà environ deux cent quatre-vingt-dix personnes à qui le *Bien-Aimé* procure des retraites agréables. Il me paraît que les affaires de la préture vont plus lentement. Je vous supplie, madame, de me dire s'il n'y a rien d'arrangé, et de vouloir bien ne me pas oublier auprès de M. votre fils, quand vous lui écrirez. J'ignore encore quand mon ombre pourra venir vous faire sa cour. Portez-vous bien. Quand on a tâté de tout, on voit qu'il n'y a que la santé de bonne dans ce monde. Permettez-moi d'y ajouter l'amitié.

1985. — A MADAME DE FONTAINE.

Le 23 novembre.

Mon aimable nièce, j'étais bien malade quand votre sœur avait l'honneur d'être entre les mains du premier médecin (3) du roi très chrétien. Je crois que nous avions encore, madame Denis et moi, un peu du poison de Francfort dans les veines; mais je crois notre chère Denis un peu gourmande, et l'on raccommode avec du régime ce que les soupers ont gâté. Mais, chez moi, on ne raccommode rien, parce qu'il a plu à la nature de me donner l'esprit prompt et la chair faible.

Vous vous portez donc bien, ma chère nièce, puisque vous avez la main ferme et libre, et que vous êtes devenue un petit Callot, un petit Tempesta? Je me flatte que vos dessins ne sont pas faits pour un oratoire, et qu'ils me réjouiront la vue. Dieu bénisse une famille qui cultive tous les arts! Je serai enchanté de vous embrasser; mais où, et quand?

Peignez-vous d'après le nu, madame, et avez-vous des modèles? Quand vous voudrez peindre un vieux malade emmitouflé, avec une plume dans une main et de la rhubarbe dans l'autre, entre un médecin et un secrétaire, avec des livres et une seringue, donnez-moi la préférence.

Connaissez-vous MM. Corringius, Vitriarius, Struvius, Spener, Goldast (4), et autres messieurs du bel air? ce sont ceux qui broient actuellement mes couleurs. Vous peignez des choses agréables, d'une main légère, et moi des sottises graves, d'une main appesantie.

Je baise vos belles mains, et je décrasserai les miennes quand je vous verrai. Vous ne me dites rien du conseiller (5); faites-lui bien mes compliments.

1986. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, le 24 novembre.

Mon cher ange, votre lettre vient bien à propos. Les consolations sont proportionnées aux souffrances. Mon état tourmentait mon corps, et la maladie de ma nièce déchirait mon âme; la goutte est le moindre de mes maux. Vous me parlez de tragédie! Les malheurs qu'on représente au théâtre (car que peut-on peindre que des malheurs?) sont au-dessous de tout ce que j'éprouve. Il faut un peu de stoïcisme; mais le stoïcisme ne guérit de rien. Je tâche de rendre un petit service à la fille de *Monime*, quoique je sois à treize lieues d'elle. J'ignore quand j'aurai la force de me transplanter et d'aller jusqu'à Sainte-Palaie; mais où n'irais-je point dans l'espérance de vous voir? Cependant quelle triste commission pour madame Denis d'être garde-malade à la campagne!

Ne vous attendez pas, mon cher ange, que l'Histoire très abrégée de l'Empire vous amuse comme le *Siècle de Louis XIV*; c'est un champ mille fois plus vaste, mais plein de bruyères et de ronces. Les âmes sensibles, et faites pour les choses de goût, frémissent au nom d'Albert-l'*Ours* et de Wittelsbach; mais, dans l'oisiveté de mon séjour à Gotha, madame la duchesse de Saxe avait exigé de moi ce travail, que j'entrepris avec ardeur. Je ne savais pas alors que d'autres personnes (6), plus en état que moi de remplir cet objet, faisaient une his-

(1) Le paralytique. (G. A.)
(2) Il habitait au rez-de-chaussée, chez M. Goll. (G. A.)
(3) Senac. (G. A.)
(4) Tous auteurs de travaux sur l'Empire d'Allemagne. (G. A.)
(5) L'abbé Mignot. (G. A.)
(6) Pfeffel, auteur d'un *Abrégé chronologique de l'histoire et du droit public d'Allemagne*. (G. A.)

toire d'Allemagne dans le goût de celle du président Hénault.

Madame la duchesse de Saxe-Gotha se plaignait avec tant de grâce de ne pouvoir lire aucune histoire de son pays, qu'elle me fit entrer malgré moi dans une carrière qui m'était étrangère. L'affaire est faite; c'est un temps de ma vie perdu; heureux encore qui ne perd que son temps! mais je suis privé de vous et de la santé. Ah! mon adorable ami, est-ce que je pourrais espérer de vous voir à la campagne, avec madame d'Argental? Mille tendres respects à tous ceux qui soupent avec vous; les soupers me sont interdits pour jamais.

Je voudrais bien voir ce que M. de Mairan a écrit sur l'inoculation. A la fin, la nation y viendra peut-être comme à la gravitation; elle arrive tard à tout. Toutes les grandes inventions nous viennent d'ailleurs; nous les combattons d'ordinaire pendant cinquante ans, et puis nous disons que nous les perfectionnons. Faites ressouvenir de moi, je vous en prie, MM. de Mairan et de Sainte-Palaie. En voilà beaucoup pour un malade. Mon cher ange, je vous embrasse avec cette inaltérable amitié dont vous me faites éprouver les charmes.

1987. — A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Colmar, le 4 décembre.

J'ai vu M. le baron d'Hattsatt, madame. Tout ce qui vous appartient me paraît bien aimable, et redouble le tendre intérêt que j'ai pris si longtemps à tant de malheurs. Madame la première présidente (1) daigna venir voir le pauvre goutteux avant de partir pour Paris. Je vous dois les bontés dont votre respectable famille m'honore. Mais pourquoi faut-il que je sois loin de vous? Les maux me clouent à Colmar, et la goutte est encore un surcroît de mes souffrances, sans en avoir diminué aucune. Il n'y a que les sentiments qui m'attachent à vous qui puissent me donner la force d'écrire.

Remerciez bien, madame, la nature et votre sagesse, qui vous ont conservé la santé. Quand les maladies se joignent aux maux de l'âme, quelle ressource reste-t-il? La vie alors n'est qu'une longue mort. Et combien de gens sont dans cet état! On ne les voit point, parce que les malheureux se cachent. Ceux qui sont dans l'âge des illusions se montrent, et font la foule, en attendant que leur tour vienne de souffrir et de disparaître. Les moments heureux que j'ai passés dans votre solitude ne reviendront-ils point? Conservez-moi du moins votre souvenir. Je présente le même placet à votre amie. Je ne sais aucune nouvelle. J'ai renoncé à tout, hors à vous être bien tendrement attaché.

1988. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

A Colmar, 14 décembre 1753 (2).

Madame, j'ai appris en même temps la maladie et la convalescence de votre altesse sérénissime. Je suis dans la foule de ceux à qui votre vie est précieuse; vous êtes adorée, madame, de quiconque a eu l'honneur de s'approcher de votre personne. La crainte a été générale; la joie l'a été, quand on vous a su rétablie. Daignez recevoir mes respectueux sentiments parmi tous ceux qu'on vous présente. Votre altesse sérénissime aura été bien touchée sans doute de tous les vœux qu'on a faits pour elle, et des alarmes qu'elle a causées. Elle ne peut mieux marquer sa reconnaissance au public qu'en conservant sa santé; c'est le plus grand plaisir qu'elle puisse nous faire; le mien, madame, serait de pouvoir me venir mettre à vos pieds. Je ne pourrai avoir l'honneur de lui envoyer les prémices de l'ouvrage qui lui appartient que dans quinze jours ou trois semaines.

J'espère que M. de Rothberg voudra bien m'indiquer par quelle voie je pourrai faire parvenir cet hommage. Elle permettra que je présente mes respects à monseigneur et à toute son auguste famille, que je ressente leur joie, que j'unisse mes sentiments à ceux de tout ce qui l'environne.

Agréez, madame, avec votre bonté ordinaire, le profond respect, la reconnaissance, l'attachement inviolable du cœur le plus pénétré et le plus sensible.

1989. — A MADAME DENIS.

A Colmar, le 20 décembre.

Je viens de mettre un peu en ordre, ma chère enfant, le fatras énorme de mes papiers que j'ai enfin reçus. Cette fatigue n'a pas peu coûté à un malade. Je vous assure que j'ai fait là une triste revue; ce ne sont pas des monuments de la bonté des hommes. On dit que les rois sont ingrats, mais il y a des gens de lettres qui le sont un peu davantage.

J'ai retrouvé la lettre originale de Desfontaines, par laquelle il me remercie de l'avoir tiré de Bicêtre! Il m'appelle son bienfaiteur, il me jure une éternelle reconnaissance, il avoue que sans moi il était perdu, que je suis le seul qui ait eu le courage de le servir; mais, dans la même liasse, j'ai trouvé les libelles qu'il fit contre moi, deux mois après, selon sa vocation. Dans le même paquet étaient les comptes de ce que j'ai dépensé pour d'Arnaud, homme que vous connaissez, que j'ai nourri et élevé pendant deux ans; mais aussi la lettre qu'il écrivit contre moi, dès qu'il eut fait à Potsdam une petite fortune, fait la clôture du compte.

Il faut avouer que Linant, La Mare, et Lefebvre, à qui j'avais prodigué les mêmes services, ne m'ont donné aucun sujet de me plaindre. La raison en est, à ce que je crois, qu'ils sont morts tous trois avant que leur amour-propre et leurs talents fussent assez développés pour qu'ils devinssent mes ennemis. Avez-vous affaire à l'amour-propre et à l'intérêt, vous avez beau avoir rendu les plus grands services, vous avez réchauffé dans votre sein des vipères. C'est là mon premier malheur; et le second a été d'être trop touché de l'injustice des hommes, trop fièrement philosophe pour respecter l'ingratitude sur le trône, et trop sensible à cette ingratitude; irrité de n'avoir recueilli de tous mes travaux que des amertumes et des persécutions; ne voyant, d'un côté, que des fanatiques détestables, et, de l'autre, des gens de lettres indignes de l'être; n'aspirant plus enfin qu'à une retraite, seul parti convenable à un homme détrompé de tout.

Je ne peux m'empêcher de continuer ma revue des mémoires de la bassesse et de la méchanceté des gens de lettres, et de vous en rendre compte.

Voici une lettre d'un bel esprit nommé Bonneval (1), dont vous n'avez jamais sans doute entendu parler (ce n'est pas le comte-bacha de Bonneval). Il me parle pathétiquement des qualités de l'esprit et du cœur, et finit par me demander dix louis d'or. Vous noterez que cet honnête homme m'en avait ci-devant escroqué dix autres, avec lesquels il avait fait imprimer un libelle abominable contre moi; et il disait pour son excuse que c'était madame Pâris de Montmartel qui l'avait engagé à cette bonne œuvre. Il fut chassé de la maison. C'est, au demeurant, un homme d'honneur, loué dans les journaux, et à qui Rousseau a, je crois, adressé une épître (2).

En voici d'un nommé Ravoisier, qui se disait garçon athée de Boindin; il m'appelle son protecteur, son père; mais, en avancement d'hoirie, il finit par me voler vingt-cinq louis dans mon tiroir.

Un Demoulin, qui me dissipa trente mille francs de mon bien clair et net, m'en demanda très humblement pardon dans quatre ou cinq de ses lettres; mais celui-là n'a point écrit contre moi, il n'était pas bel esprit.

Le bel esprit qui m'écrivit ce billet connu, par lequel il m'offre de me céder, moyennant six cents livres, tous les exemplaires d'une belle satire où il me déchirait pour gagner du pain, s'appelle La Jonchère (3). C'est l'auteur d'un système de finances; et on l'a pris, en Hollande, pour La Jonchère, le trésorier des guerres.

Je ne peux m'empêcher de rire en relisant les lettres de Mannory. Voilà un plaisant avocat. C'est assurément l'avocat Patelin; il me demande un habit. « Je suis honnête en » robe, dit-il, mais je manque d'habit; je n'ai mangé hier » et avant-hier que du pain. » Il fallut donc le nourrir et le vêtir. C'est le même qui, depuis, fit contre moi un factum ridicule, quand je voulus rendre au public le service de faire condamner les libelles de Roi et d'un nommé Travenol, son associé.

Voici des lettres d'un pauvre libraire (4), qui me demande pardon; il me remercie de mes bienfaits; il m'avoue que l'abbé Desfontaines fit sous son nom un libelle contre moi. Celui-là est repentant; c'est du moins quelque chose. Il n'avait pas lu apparemment le livre de La Mettrie contre les remords.

Je trouve deux lettres d'un nommé Bellemare, qui s'est depuis réfugié en Hollande sous le nom de *Bénar*, et qui a fait contre la France un journal historique, dans la dernière guerre. Il me remercie de l'argent que je lui prête, c'est-à-

(1) Femme de M. de Klinglin, frère de la comtesse. (G. A.)
(2) Éditeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)

(1) Mort en 1760. (G. A.)
(2) Épître VI, livre II. (G. A.)
(3) Voyez, tome V, une note de la vingt et unième des *Honnêtetés littéraires*. (G. A.)
(4) Jore. (G. A.)

dire que je lui donne; mais il ne m'a payé que par quelques petits coups de dent dans son journal. On dit que depuis peu on l'a fait arrêter; c'est dommage que le public soit privé de ses belles productions.

Cet inventaire est d'une grosseur énorme. La canaille de la littérature est noblement composée. Mais il y a une espèce cent fois plus méchante, ce sont les dévots. Les premiers ne font que des libelles, les seconds font bien pis; et si les chiens aboient, les tigres dévorent. Un véritable homme de lettres est toujours en danger d'être mordu par ces chiens, et mangé par ces monstres. Demandez à Pope; il a passé par les mêmes épreuves; et, s'il n'a pas été mangé, c'est qu'il avait bec et ongles. J'en aurais autant si je voulais. Ce monde-ci est une guerre continuelle; il faut être armé, mais la paix vaut mieux.

Malgré les funestes conditions auxquelles j'ai reçu la vie, je croirai pourtant, si je finis avec vous ma carrière, qu'il y a plus de bien encore que de mal sur la terre, sinon je serai de l'avis de ceux qui pensent qu'un génie malfaisant a fagoté ce bas monde.

1990. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

De la grande ville de Colmar, le 21 décembre.

Mon cher ange, vous vous mêlez donc aussi d'être malade. Nous étions inquiets de vous, la fille de *Monime* et moi, et nous nous écrivions des lettres (1) tendres pour savoir si l'un de nous n'avait pas de vos nouvelles. Comment avez-vous fait pour ne plus sortir vers les quatre heures et demie? Je crois que vous avez été bien étonné de rester chez vous. Je n'ai ni de santé ni de chez moi, mon cher ange; mais je suis accoutumé à ces maux-là, et je ne le suis point aux vôtres. Vous avez été attaqué dans votre fort, et vous avez eu mal à la tête. C'est une de vos meilleures pièces; votre tête vaut bien mieux que la mienne; la vôtre vous a rendu heureux; la mienne m'a fait très malheureux, et les têtes des autres me retiennent encore vers les bords du Rhin. Les mains de Jean Neaulme, libraire de La Haye, viennent de me faire de nouvelles plaies, et c'est encore un surcroît de misère d'être obligé de plaider devant le public. C'est un fardeau et un avilissement. On ne peut se dérober à sa destinée. Qui aurait cru que mes dépouilles seraient prises à la bataille de Sohr (2), et seraient vendues dans Paris? On prit l'équipage du roi de Prusse dans cette bataille, au lieu de prendre sa personne; on porta sa cassette au prince Charles. Il y avait dans cette cassette grise-rouge de l'avare force ducats avec cette *Histoire universelle* et des fragments de la *Pucelle*. Un valet de chambre du prince Charles a vendu l'*Histoire* à Jean Neaulme, et les papillotes de la *Pucelle* sont à Vienne. Tout cela compose une drôle de destinée. Je souffre autant que Scarron, et barbouille autant de papier que saint Augustin. J'avais fait une *Histoire de l'Empire* que madame la duchesse de Saxe-Gotha m'avait commandée comme on commande des petits pâtés; j'avais cousu, dans cette *Histoire de l'Empire*, quelques petits lambeaux de l'*universelle*. J'étais en droit d'employer mes matériaux. Jean Neaulme me coupe la gorge; comment voulez-vous que je songe à *Jean* (3) Lekain? Je ne songe à présent qu'à la cuisse de ma nièce et à mon pied de Philoctète, mais surtout à vous, mon cher ange, à madame d'Argental, et à vos amis. Je vous embrasse bien tendrement. J'ai besoin d'une tête comme la vôtre pour supporter tous les chagrins dont je suis circonvenu, et malheureusement je n'ai que la mienne. Mon cœur, qui est plus sain, vous adore.

1991. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

A Colmar, 26 décembre (4).

Madame, voici dans quel goût est imprimé l'ouvrage commandé par votre altesse sérénissime; j'attends ses ordres pour savoir par quelle voie je pourrai mettre à ses pieds le premier tome. Je me flatte que sa santé est rétablie. J'emploie le temps que mes maux me laissent à travailler pour elle, à préparer mon hommage et à regretter sa cour. Je lui souhaite des années dont le bonheur égale ses grâces et ses vertus.

(1) On n'a pas ces lettres. (G. A.)
(2) Voyez, tome II, notre Avertissement en tête de l'*Essai sur les mœurs*. (G. A.)
(3) Les vrais prénoms de Lekain étaient Henri-Louis (G. A.)
(4) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)

1992. — A M. DE MALESHERBES.

A Colmar, 25 décembre (1).

Parmi les barbouilleurs de papier qui font des vœux pour M. de Malesherbes, qui lui souhaitent des années heureuses et qui l'ennuient, il en est un, sur les bords du Rhin, qui lui est attaché avec un respect aussi tendre que toute la rue Saint-Jacques ensemble (2). Il prend la liberté de lui envoyer les feuilles ci-jointes. Si M. de Malesherbes daigne les parcourir, on lui demande bien pardon de lui faire perdre ce temps, et on le remercie très humblement de son indulgence.

1993. — A M. JEAN NEAULME,

LIBRAIRE DE LA HAYE ET DE BERLIN.

A Colmar, 28 décembre 1753 (3).

J'ai lu avec attention et avec douleur le livre intitulé *Abrégé de l'Histoire universelle*, dont vous dites avoir acheté le manuscrit à Bruxelles. Un libraire de Paris, à qui vous l'avez envoyé, en a fait sur-le-champ une édition aussi fautive que la vôtre. Vous auriez bien dû au moins me consulter avant de donner au public un ouvrage si défectueux. En vérité, c'est la honte de la littérature. Comment votre éditeur a-t-il pu prendre le huitième siècle pour le quatrième, le treizième pour le douzième, le pape Boniface VIII pour Boniface VII? Presque chaque page est pleine de fautes absurdes. Tout ce que je peux vous dire, c'est que tous les manuscrits qui sont à Paris, ceux qui sont actuellement entre les mains du roi de Prusse, de monseigneur l'électeur Palatin, de madame la duchesse de Gotha, sont très différents du vôtre. Une transposition, un mot oublié, suffisent pour former un sens absurde ou odieux. Il y a malheureusement beaucoup de ces fautes dans votre ouvrage. Il semble que vous ayez voulu me rendre ridicule et me perdre en imprimant cette informe rapsodie, et en y mettant mon nom. Votre éditeur a trouvé le secret d'avilir un ouvrage qui aurait pu devenir très utile. Vous avez gagné de l'argent, je vous en félicite; mais je vis dans un pays où l'honneur des lettres et les bienséances me font un devoir d'avertir que je n'ai nulle part à la publication de ce livre, rempli d'erreurs et d'indécences, que je le désavoue, que je le condamne, et que je vous sais très mauvais gré de votre édition.

1994. — A MADAME DE POMPADOUR.

A Colmar, 1753.

L'état horrible où je suis depuis un an m'a fait renfermer dans le fond de mon cœur la reconnaissance que je dois à vos bontés. Un nouvel événement (4), qui achève de me mettre au tombeau, me force à prouver du moins mon innocence au roi. Les pièces ci-jointes, répandues dans toute l'Europe, démontrent assez cette innocence. Quarante ans de travaux si pénibles ont une fin trop malheureuse.

Le roi de Prusse était bien né pour mon infortune. Je ne parle pas des tendresses inouïes qu'il avait mises en usage pour m'arracher à ma patrie. Il a fallu encore qu'un manuscrit informe, que je lui avais confié en 1739, ait été pris, à ce qu'il dit, dans son bagage, à la bataille de Sohr, par les houssards autrichiens; qu'un valet de chambre l'ait vendu à un nommé Jean Neaulme, libraire de La Haye et de Berlin, qui imprime les ouvrages de sa majesté prussienne; et qu'enfin ce libraire l'ait imprimé et défiguré. Cependant, madame, le roi est très humblement supplié de considérer que ma nièce est mourante à Paris d'une maladie cruelle causée depuis longtemps par les violences qu'elle a essuyées à Francfort, malgré le passe-port de sa majesté. Je suis dans le même état à Colmar, sans secours. Le roi est plein de clémence et de bonté; il daignera peut-être songer que j'ai employé plusieurs années de ma vie à écrire l'histoire de son prédécesseur, et celle de ses campagnes glorieuses; que seul des académiciens j'ai fait son panégyrique traduit en cinq langues.

S'il m'était seulement permis, madame, de venir à Paris pour arranger, pendant un court espace de temps, mes affaires bouleversées par quatre ans d'absence, et assurer du pain à ma famille, je mourrais consolé et pénétré pour vous, madame, de la plus respectueuse et la plus grande recon-

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) Quartier de la librairie qui dépendait de l'administration de M. Malesherbes. (G. A.)
(3) Cette lettre parut dans le *Mercure* en février 1754. (G. A.)
(4) La publication de l'*Abrégé* par Neaulme, avec l'Introduction qui fut supprimée depuis. Voyez, tome II, page 43, note. (G. A.)

naissance. C'est un sentiment qui est plus fort que celui de tous mes malheurs.

1995. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Colmar, le 30 décembre.

Avec des malheurs qui accablent, avec une maladie qui mène au tombeau, avec des *Annales de l'Empire* qui surchargent l'esprit, on n'écrit guère; cependant, monseigneur, je vous écrirais à l'agonie. J'apprends que M. le duc de Fronsac est réchappé d'une maladie dangereuse. Je vous en félicite, et je lui souhaite une carrière aussi brillante que la vôtre. Il est triste que je voie finir la mienne loin de vous. Un événement imprévu (1) recule encore mes espérances. Voici des pièces qui peuvent démontrer mon innocence, et qui peut-être la laisseront opprimée. Je vous demande en grâce que la copie de ma lettre à madame de Pompadour ne soit pas vue de vos secrétaires. J'ai un petit malheur, c'est que je n'écris pas une ligne qui ne coure l'Europe. Il y a un lutin qui préside à ma destinée. Si ce farfadet pouvait s'entendre avec le génie qui préside à la vôtre, je bénirais ma dernière course.

Je pourrais m'étonner qu'on m'eût accusé d'avoir fait imprimer cette *Histoire* informe, dans le temps que j'en ai, depuis dix ans, des manuscrits cent fois plus corrects, plus curieux et plus amples; je pourrais m'étonner qu'on eût eu cette injustice, dans le temps que je suis en France, dans le temps que j'ai supplié très instamment M. de Malesherbes de supprimer cette édition; mais je ne m'étonne de rien, je ne me plains de rien, et je suis préparé à tout. Adieu, monseigneur, conservez-moi vos bontés.

P.-S. On m'assure que le prince Charles rendit au roi de Prusse sa cassette prise à la bataille de Sohr, dans laquelle sa majesté prussienne prétend qu'il avait mis mon manuscrit. Je sais qu'on lui rendit jusqu'à son chien. Il me demanda depuis un nouvel exemplaire; je lui en donnai un plus correct et plus ample. Il a gardé celui-là; son libraire, Jean Neaulme, a imprimé l'autre.

Nous n'avons pas porté de santé, ma nièce ni moi, depuis un souper où nous nous trouvâmes tous deux un peu mal à Francfort. Voilà pourquoi ma santé, toujours languissante, ne m'a pas permis de vous écrire.

1996. — A M. DE MALESHERBES.

Colmar, 30 décembre (2).

Vous serez surpris de mon extrême impertinence; mais l'orage qui s'élève au sujet de cette malheureuse édition, faite par des hussards (3), m'attirera de vore indulgence un sauf-conduit dans cette guerre. Je prends donc l'extrême liberté de vous adresser cet épouvantable paquet, et j'ose vous supplier d'ordonner qu'on mette à la poste les copies des imprimés que j'ai eu l'honneur de vous envoyer, et qui sont dans ces paquets. Je sens tout l'excès de mon importunité, mais c'est une occasion où je ne puis me défendre ni assez tôt, ni assez fortement. Je vous souhaite, monsieur, une heureuse année, aussi bien qu'à M. de La Reynière. Je conserverai toute ma vie les sentiments de la respectueuse et tendre reconnaissance que je vous dois.

1997. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA (4).

A Colmar, le 12 janvier 1754.

Grand Dieu, qui rarement fais naître parmi nous
De grâces, de vertus, cet heureux assemblage,
Quand ce chef-d'œuvre est fait, sois un peu plus jaloux
De conserver un tel ouvrage.
Fais naître en sa faveur un éternel printemps,
Étends tout au plus loin ses belles destinées,
Et raccourcis les jours des sots et des méchants
Pour ajouter à ses années. (5).

Madame, c'est ce que je prenais la liberté de dire à Dieu quand j'ai appris que votre altesse sérénissime était dangereusement malade. J'étais aussi inquiet que la *grande maîtresse des cœurs;* mais je n'étais pas si agissant, car il y a deux mois que je ne peux sortir de ma chambre. Je suis donc votre aumônier, madame, et votre altesse sérénissime se fait lire mes œuvres théologiques, quand elle veut s'édifier. Que n'étais-je là pour lui lire *quelque plaisant poëme* (1) pendant sa convalescence! il me semble que j'aurais encore eu la force d'en faire deux ou trois chants pour l'amuser. Mais loin d'elle je n'ai pas le courage d'être gai; de plus, une cinquantaine d'empereurs dont j'ai écourté les faits et gestes, est une occupation directement contraire à la joie. J'ai eu l'honneur d'envoyer à votre altesse sérénissime une douzaine d'exemplaires du premier tome par la voie qu'elle a eu la bonté de me faire indiquer. Je crois qu'ils arriveront peu de temps après ma lettre. Je n'ai pu en faire relier que deux; le temps pressait. Qu'elle pardonne à l'impatience de mettre à ses pieds mon hommage; elle distribuera à qui elle voudra ces feuilles, marques de ma respectueuse reconnaissance et de mon envie de lui plaire. Reprenez, madame, cette santé brillante que je vous ai vue. Vivez heureuse au milieu d'une famille qui vous adore, et d'une cour qui vous bénit. Je me mets aux pieds de monseigneur et de toute votre auguste famille avec le plus profond respect et le plus sincère attachement.

Comme j'allais fermer ma lettre, je recevais celle dont votre altesse sérénissime m'honore, en date du 5 janvier. Madame, la forêt de Thuringe est bien plus belle que les rochers de la route d'Egra; mais il n'y a plus pour moi de verdure. Je ne vois que la chute des feuilles, et dans l'état où je suis, il n'y a plus pour moi de mois de mai tel que j'ai eu le bonheur d'en passer un chez la descendante d'Hercule. Je prendrai la liberté de lui léguer le *poëme qu'elle sait* par mon testament. Je me flatte qu'elle daignera sourire quelquefois avec la grande maîtresse des cœurs en lisant ce livre de morale, et qu'elle se souviendra avec bonté de l'auteur qui vivra et mourra en regrettant plus la Thuringe qu'aucun pays de l'univers. Je renouvelle encore à son altesse mon profond respect.

Il faut que je lui conte qu'un vieux baron de Lorraine, dévot comme un sot, s'est avisé de m'écrire, toutes les postes, pour me convertir. Je lui ai fait répondre que j'étais mort. Il prie Dieu à présent pour le repos de mon âme; je ris cependant, madame, et je compte envoyer à vos pieds dans deux mois le second tome, qui vous appartient, et qui est un peu moins ennuyeux que le premier. Je ne suis à Colmar que pour cette besogne

1998. — A M. G.-C. WALTHER.

Colmar, 13 janvier 1754.

J'ai reçu ce matin votre lettre du 23 décembre, avec le paquet de la prétendue *Histoire universelle*, imprimée chez Jean Neaulme à La Haye. Il prétend avoir acheté ce manuscrit cinquante louis d'or d'un domestique de monseigneur le prince Charles de Lorraine. C'est un ancien manuscrit très imparfait que j'avais pris la liberté de donner au roi de Prusse sur la fin de 1739, dans le temps qu'il était prince royal. Cet ouvrage ne méritait pas de lui être offert; mais comme il s'occupait de toutes les sortes de littérature, et qu'il me prévenait par les plus grandes bontés, je ne balançai pas à lui envoyer cette première esquisse, tout informe qu'elle était. Il me manda depuis qu'il avait perdu ce manuscrit à la bataille de Sohr, dans son équipage, dont les houssards autrichiens s'étaient emparés.

C'est ce manuscrit, très défectueux par lui-même, qui vient de paraître en Hollande, et dont on a fait deux éditions à Paris. Jamais ouvrage n'a été imprimé d'une manière si fautive. Les omissions, les interpolations mal placées, les fautes de calcul, les noms défigurés, les fausses dates, rendent le livre ridicule. Il est de plus intitulé *Abrégé de l'Histoire jusqu'à Charles-Quint*, et il ne va que jusqu'au roi de France Louis XI. Tous les autres manuscrits, qui sont en grand nombre, sont beaucoup plus amples et très différents. J'avais absolument abandonné ce grand ouvrage, parce que j'ai perdu depuis longtemps la partie qui était pour moi la plus intéressante : c'est celle des sciences et des arts. Il me faudrait une année entière pour finir cette grande entreprise, et il faudrait que j'eusse le secours d'une grande bibliothèque comme celle de Paris ou de M. le comte de Bruhl (2). Il me faudrait encore de la santé. Voilà bien des choses qui me manquent. Je ne sais s'il est de votre intérêt de vous charger d'une nouvelle édition de l'*Histoire* imparfaite de Jean Neaulme, dont le public est inondé; mais en cas que vous persistiez dans ce dessein, je vais travailler sur-le-champ à un ample *errata:* peut-être que les objets intéressants qui sont traités dans cet ouvrage, paraissant avec plus de correction, vous procureront quelque débit.

(1) Toujours la publication de l'*Abrégé*. (G. A.)
(2) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(3) Voyez la lettre à Walther du 13 janvier 1754. (G. A.)
(4) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(5) Voyez, aux POÉSIES MÊLÉES, à l'année 1753. (G. A.)

(1) La *Pucelle*. (G. A.)
(2) A Dresde, où habitait Walther. (G. A.)

1999. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, le 15 janvier 1754.

Mon cher ange, je dresserai un petit autel d'Esculape à M. Fournier (1), puisqu'il vous a guéris vous et ma nièce. Vous ne me parlez point de la santé de madame d'Argental; je dois supposer qu'elle jouit enfin de ce bien inestimable qu'elle n'a jamais connu. Cet autre bien, que les Fournier ne donnent pas, m'est ravi trop longtemps; il est bien cruel de vivre loin de vous. Le séjour de Colmar n'est devenu nécessaire pour ces *Annales de l'Empire* que j'avais entreprises. J'aime à finir tout ce que j'ai commencé. J'ai trouvé à Colmar des secours que je n'aurais point eus ailleurs; et, dans la cruelle situation où je suis, accablé de maladies, et n'étant point sorti de ma chambre depuis trois mois, j'ai trouvé de la consolation dans la société de quelques personnes instruites. On en trouve toujours dans une ville où il y a un parlement, et vous m'avouerez que je n'aurais pu ni faire imprimer les *Annales de l'Empire* à Sainte-Palaie, ni trouver dans cette solitude beaucoup de secours dans l'état affreux où je suis. Si ma santé me permet d'aller à Sainte-Palaie, au printemps, je ne prendrai ce parti qu'en cas que les maîtres du château veuillent bien le louer pour le temps que j'y demeurerai. J'y pourrai faire venir par eau mes livres et quelques meubles; je ne peux vivre sans livres; une campagne sans eux serait pour moi une prison. Il est vrai que Sainte-Palaie est un peu loin de Paris, et qu'il vaudrait mieux choisir quelque séjour moins éloigné, puisque vous me flattez, mon cher ange, d'y venir quelquefois; mais si je ne trouve rien de plus voisin de Paris, il faudra s'en tenir à Sainte-Palaie.

Je compte vous envoyer le premier tome des *Annales de l'Empire*. Ce ne sont pas de vastes tableaux des sottises et des horreurs du genre humain, comme cette *Histoire universelle*; mais c'est un objet plus intéressant que l'*Histoire de France*, pour tout autre qu'un Français. Les gens instruits disent que ces *Annales* sont assez exactes, et ce n'est pas assez; je les aurais voulues moins sèches. Il faut plaire en France; dans le reste du monde, il faut instruire. Ce livre sera bien moins couru à Paris que l'*Abrégé* tronqué de l'*Histoire universelle;* mais il vaudra beaucoup mieux. Pour qu'un livre réussisse à Paris, il faut qu'il soit hardi et ingénieux; pour qu'une tragédie ait du succès, il faut qu'elle soit tendre. Ce n'est pas le bon qui plaît, c'est ce qui flatte le goût dominant. Je ne me sens pas trop d'humeur à parler d'amour aux Parisiens sur le théâtre, et je hais un métier dont les désagréments m'avaient fait quitter Paris. Il ne me faut à présent qu'une retraite et un ami tel que vous. Adieu, mon cher ange; vos lettres me consolent et me font supporter une vie bien cruelle.

2000. — A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Colmar, 23 janvier.

On m'avait dit, madame, que vous étiez à Andlau, et on me dit à présent que vous êtes à l'île Jard. Je regrette toujours ce séjour, quoiqu'il soit en plein nord. Il y a bientôt trois mois que je ne suis sorti de ma chambre. J'en sortirais assurément, si j'étais dans votre voisinage. Je préférerais surtout cette petite maison de campagne qui est près de votre île, à l'hôtel du maréchal de Coigni (2). N'y aurait-il pas moyen de conclure cette affaire, et de louer cette maison meublée? Il serait bien doux de venir jouir le soir de votre charmant entretien, et de celui de votre amie, après avoir souffert et travaillé tout le jour; car, de la manière dont ma vie solitaire est arrangée, vivre à l'hôtel du maréchal de Coigni, ce serait être à cent lieues de vous.

Cet *Abrégé de l'Histoire universelle*, dont vous m'avez parlé, est un ouvrage ridiculement imprimé, où il y a autant de fautes que de lignes. Le roi de Prusse est bien destiné à me persécuter. Je lui avais donné, il y a plus de treize ans, ce manuscrit très informe. Il prétendit l'avoir perdu à la bataille de Sohr, lorsque les houssards autrichiens pillèrent son bagage. Cependant on lui rendit tout, jusqu'à son chien. Il se trouve aujourd'hui que c'est son libraire qui débite ce manuscrit, tronqué, altéré, méconnaissable. Il prétend, ce libraire, qu'il l'a acheté d'un valet de chambre du prince Charles. Tout ce que je sais, c'est qu'on en a été très scandalisé à la cour, et que j'ai eu beaucoup de peine à apaiser les rumeurs qu'il a causées. Cette affaire particulière m'a beaucoup tourmenté dans le temps que la confusion des affaires générales me fait perdre mon bien. Je n'ai de consolation que dans le travail et dans la retraite; mais il me faudrait une retraite auprès de l'île Jard. Je ne peux jeûner et prier, comme le conseille M. de Beaufremont. J'ai pourtant autant de droit au paradis qu'aucun Français. Mais vous, madame, qui aviez tant de droit aux félicités de ce monde, comment gouvernez-vous votre santé, comment vont les affaires de votre famille? J'ai bien peur que vous ne soyez environnée de choses tristes. Je ne vois que des injustices et des malheurs. Conservez votre santé et votre courage. Vous mande-t-on quelque chose de Paris? Y a-t-il quelque nouvelle sottise? Que le milieu du dix-huitième siècle est sot et petit! Je souhaite cependant que vous en puissiez voir la fin. Adieu, madame; je voudrais être votre courtisan aussi assidu que respectueusement attaché.

2001. — A M. DE CIDEVILLE.

A Colmar, le 23 janvier.

Mon cher et ancien ami, s'il est triste que les Français n'aient point de musique, il est encore plus triste qu'ils n'aient point de lois, et que les affaires publiques soient dans une confusion dont tous les particuliers se ressentent. *Porro unum est necessarium*, dit le P. Berruyer après l'autre (1). Mais ce *necessarium*, c'est la justice. Ce monde-ci est destiné à être bien malheureux, puisque, dans la plus profonde paix, on éprouve des désastres que la guerre même n'a jamais causés.

Si je voulais me plaindre des petites choses, je me plaindrais de l'édition barbare et tronquée qu'on a faite d'un ouvrage qui pouvait être utile; mais les coups d'épingle ne sont pas sentis par ceux qui ont la jambe emportée d'un coup de canon. Ce *ratio ultima regum* me déplaît beaucoup. Je regarde comme un des plus tristes effets de ma destinée de n'avoir pu passer avec vous le reste d'une vie que j'ai commencée avec vous; mais les pauvres humains sont des balles de paume avec lesquelles la fortune joue.

Je voudrais bien que ma balle fût poussée à Launai (2); mais elle fait tant de faux bonds que je ne peux savoir où elle tombera; ce ne sera pas probablement au théâtre des Ostrogoths de Paris. Je n'irai plus me fourrer dans ce tripot de la décadence. Vous avez d'ailleurs tant de grands hommes à Paris, qu'on peut bien négliger cette partie de la littérature; vous avez de plus des navets, et moi je n'ai plus de fleurs. Mon cher Cideville, à notre âge, il faut se moquer de tout, et vivre pour soi. Ce monde-ci est un vaste naufrage; sauve qui peut! mais je suis bien loin du rivage!

Mes compliments au grand abbé (3). Je vous embrasse, mon ancien ami, bien tendrement. V.

2002. — A M. JACOB VERNET.

Colmar, le 1er février.

Monsieur, vous m'avez honoré autrefois (4) de vos bontés et de votre correspondance; je viens vous rappeler ce souvenir, au sujet d'une nouvelle, qu'on me mande de plusieurs endroits, qu'un nommé Claude Philibert imprime sous vos yeux une édition de ce malheureux *Abrégé* d'une *Histoire* prétendue *universelle*, que Jean Neaulme s'est avisé d'imprimer en mon nom à La Haye, d'après un manuscrit très informe qu'il a trouvé le secret de rendre encore plus défectueux. Permettez que je joigne ici une des déclarations publiques que j'ai été obligé de faire.

Je vous supplie, monsieur, de vouloir bien avoir la bonté de me mander la vérité sur cette prétendue édition de Genève. Ce serait une grande consolation pour moi si cette occasion servait à renouveler la bienveillance que vous m'avez témoignée, il y a plusieurs années, et que je mériterai toujours par la véritable estime avec laquelle j'ai l'honneur, etc.

2003. — A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

Colmar, le 6 février.

Ma félicité, mon cher marquis, est montée à un tel excès, que la seule philosophie peut me donner la modération nécessaire dans la bonne fortune; et la seule amitié peut obtenir enfin de moi que je vous réponde dans l'ivresse de mon bonheur. Cette belle et décente édition d'une prétendue *Histoire universelle*, mise si agréablement sous mon nom par un honnête libraire, a été reçue du clergé avec une extrême bonté et des marques d'attention qui me pénètrent de joie et

(1) Médecin du duc d'Orléans. (G. A.)
(2) A Strasbourg. (G. A.)

(1) Saint Luc. (G. A.)
(2) Propriété de Cideville. (G. A.)
(3) L'abbé du Resnel. (G. A.)
(4) Voyez années 1733 et 1744. (G. A.)

de reconnaissance. Dans une situation si charmante, jeune, brillant de santé, encouragé par la meilleure compagnie, vous croyez bien que je me fais un plaisir de travailler dans mes agréables moments de loisir à perfectionner une tragédie amoureuse, et que ce serait pour moi le comble des agréments de me commettre avec le discret et indulgent parterre et avec les auteurs pleins de justice et d'impartialité. Je jouis de mes amis, de mes parents, de ma maison, de mes livres, de mon bien, de la faveur des rois; tout cela anime, et il faudrait être d'un génie bien stérile pour ne pas cultiver les muses avec succès, au milieu de tant d'encouragements. Pardon de cette longue ironie. Je vous parle très sérieusement, mon cher marquis, quand je vous dis combien je vous aime. Votre amitié, votre suffrage, pourraient m'encourager; mais je sais trop ce qui manque à *Zulime*. Elle est trop longtemps sur le même ton; c'est un défaut capital. Il faut de l'uniformité dans la société, mais non pas au théâtre, et d'ailleurs quel temps! Adieu.

2004. — A M. DE ROQUES.

Colmar, le 6 février 1754.

Oui, monsieur, je me souviendrai de vous toute ma vie, et je vous aimerai toujours, parce que vous m'avez paru juste et modéré.

J'ai supporté avec beaucoup de patience et peu de mérite la persécution que j'ai essuyée. L'horreur et le mépris qu'elle m'a paru inspirer au public, pour leurs auteurs, me vengeaient assez. Je suis accoutumé aux libelles. Vous me ferez plaisir de m'envoyer la Gazette de Brunswick, dont vous me parlez. A l'égard de cette prétendue *Histoire universelle*, vous verrez, monsieur, ce que j'en pense par l'imprimé ci-joint (1). C'est une friponnerie de libraire. Les belles-lettres et la librairie ne sont plus qu'un brigandage. J'ai désavoué et condamné hautement cette indigne édition dans plusieurs écrits, et particulièrement dans la *préface des Annales de l'Empire*, que je vous enverrai par la voie que vous voudrez bien m'indiquer. J'avais commencé ces *Annales* à Gotha, je n'avais pu refuser cette obéissance aux ordres de madame la duchesse. J'ai continué mon ouvrage à Francfort; je suis venu le finir à Colmar, où j'ai trouvé beaucoup de secours. Vous voyez que les plus horribles persécutions n'ont ni dérangé ma philosophie, ni diminué mon goût pour le travail, que j'ai toujours regardé comme la plus grande consolation pour les malheurs inséparables de la condition humaine. C'est chez soi, c'est dans son cabinet, qu'on doit trouver des armes contre les injustices des hommes. Les princes cherchent dans des chiens, des chevaux, et des piqueurs, une distraction à leurs chagrins et à leur ennui; les philosophes doivent la trouver dans eux-mêmes. Mais une des plus grandes consolations, c'est l'amitié d'un homme comme vous; conservez-la-moi, et comptez sur celle de votre, etc.

2005 — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, le 7 février.

Vraiment, mon cher ange, il est bien vrai que les impressions de cette malheureuse *Histoire*, prétendue *universelle*, ne sont pas effacées; les plaies sont récentes, elles saignent, et sont bien profondes. Il est certain qu'on m'a voulu perdre en France, après m'avoir perdu en Prusse, et qu'on a engagé ces coquins de libraires de Berlin et de La Haye à imprimer un ancien manuscrit informe pour m'achever. Il est incontestable que ce manuscrit est très différent du mien. Je conjurai ma nièce d'exiger la suppression du livre, dès qu'il parut; elle eut la faiblesse de croire ceux qui en étaient contents; elle me manda que M. de Malesherbes le trouvait très bon, et aujourd'hui M. de Malesherbes croit ne me pas devoir le témoignage que je demande. Il m'est pourtant essentiel qu'on sache la vérité; non que j'espère qu'on me rendra une entière justice, mais du moins la persécution en serait affaiblie; elle est extrême. Il ne s'agit plus probablement de Sainte-Palaie, et encore moins de tragédie; il s'agit d'aller mourir loin des injustices et des persécutions (2). N'auriez-vous point, mon cher ange, quelque homme sage et discret, à la probité de qui je pusse confier le maniement de mes affaires et l'emballage de mes meubles? Vous aviez, ce me semble, un clerc de notaire dont vous étiez très content; il faudrait que vous eussiez la bonté d'arranger avec lui ses appointements; je le chargerais de ma correspondance; mais j'exigerai le plus profond secret. J'attends cette nouvelle preuve de votre généreuse amitié. Je ne peux songer à tout cela sans répandre des larmes.

J'ai écrit à Lambert (1); je lui ai recommandé des cartons que je lui ai envoyés pour ces *Annales*. Je vous prie, quand vous irez à la comédie, d'exiger de lui cette attention. *La passion des esprits faibles* ferait trop crier les esprits méchants.

Adieu, mon adorable ange; mille compliments à madame d'Argental.

2006. — A M. DE MALESHERBES.

A Colmar, 7 février 1754 (2).

Monsieur, je vous prie de pardonner à un malade s'il n'a pas l'honneur de vous écrire de sa main pour vous remercier de vos bontés. J'ai écrit plusieurs fois à ma nièce, qui a dû vous présenter mes très humbles remerciements, il y a longtemps; mais j'ai peur que son triste état ne l'ait empêchée de faire auprès de vous tout ce que son cœur et le mien exigeaient.

J'ai reçu, monsieur, une lettre de M. l'archevêque de Paris (3), et c'est à vos bons offices que je le dois; mais cette lettre et celle dont vous m'avez honoré, me font voir évidemment que ma nièce n'a pu remplir auprès de vous les soins que son amitié pour moi lui imposait.

Vous m'avez fait l'honneur de me dire par votre lettre que vous ne pouviez rendre témoignage de mon empressement à faire supprimer la malheureuse édition de Jean Neaulme, qui paraît avoir soulevé le clergé de France et déplu beaucoup à sa majesté. Il est pourtant très certain, monsieur, qu'à la première nouvelle de cette indigne édition de Jean Neaulme, j'écrivis deux lettres consécutives à ma nièce, et que je la suppliai d'obtenir de vous la suppression de cet ouvrage informe, dont je sentais toutes les dangereuses conséquences. Elle était alors très sérieusement malade, et elle ne me manda que longtemps après qu'il était impossible d'arrêter le débit d'un ouvrage déjà si répandu. Ainsi, monsieur, ce n'est pas votre faute, ni la mienne, si le livre n'a pas été supprimé. Mes lettres existent dans les mains de ma nièce; elle peut les retrouver et avoir l'honneur de vous les montrer.

J'ai tâché, en dernier lieu, d'apporter un nouveau remède au mal que mes ennemis m'ont fait en fournissant à un libraire de Hollande un manuscrit informe et altéré. J'ai envoyé à ma nièce un placet au roi, par lequel je le supplie de se faire rendre compte, par M. le chancelier (4), de la différence qui est entre mon véritable manuscrit et celui qu'on a imprimé pour me perdre. Je crois le roi trop équitable pour me refuser cette justice, et ceux mêmes qui m'ont accusé auprès de lui doivent me justifier, s'ils ont autant de probité que de christianisme.

Je suis dans un état où je ne puis guère trouver de secours qu'entre les mains de médecins et de chirurgiens habiles, qui ne se trouvent que dans une grande ville; et ma longue absence ayant dérangé absolument mes affaires, je me vois réduit à mourir dans un pays étranger, sans bien et sans secours. S'il se peut, qu'au moins la vérité soit reconnue; c'est tout ce que je demande, c'est ce que j'attends, monsieur, de vos bons offices et d'un cœur aussi généreux que le vôtre.

Je suis avec respect et reconnaissance, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

2007. — A M. ROUSSET DE MISSI.

Colmar, le 9 février.

Lorsque je me plaignis à vous, monsieur, avec franchise des calomnies que vous avez adoptées sur mon compte dans vos feuilles, vous me répondîtes que votre attachement à la mémoire de Rousseau, votre intime ami, était votre excuse.

J'ai retrouvé, dans mes papiers, deux lettres (5) de votre main qui doivent me faire espérer plus de justice. Je vous en envoie ici copie, et je vous laisse à penser quelle est votre excuse.

---

(1) Voyez, tome IV, l'opuscule *A M. de ***, professeur en histoire*. (G. A.)

(2) Le roi avait dit qu'il ne voulait pas que Voltaire vînt à Paris. G. A.)

(1) Imprimeur-libraire, qui passa longtemps pour être le fils naturel de Voltaire. (G. A.)

(2) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

(3) Christophe de Beaumont. (*A. François*.)

(4) Guillaume de Lamoignon, père de Malesherbes. (G. A.)

(5) En date de 1737. (G. A.)

2008. — A M. POLIER DE BOTTENS.

Colmar, le 10 février.

Votre lettre me touche sensiblement; c'est une vraie peine pour moi de n'y pouvoir répondre de ma main; mais le triste état de ma santé me prive de toutes les consolations. Je ne reçus point à Francfort les lettres dont vous faites mention. Votre dernière me fait voir que vous me conservez les bontés avec lesquelles vous m'aviez prévenu, et redouble l'envie que j'ai toujours eue de finir ma vie dans un pays libre, sous un gouvernement doux, loin des caprices des rois et des intrigues des cours. J'ai toujours pensé que l'air de Lausanne conviendrait mieux à ma santé que celui d'Angleterre; mais je ne sais encore

Me si fata meis *patiuntur* ducere vitam
Auspiciis, et sponte mea componere curas.

VIRG., *Æn.*, lib. IV.

Je suis toujours gentilhomme ordinaire de la chambre du roi de France; et, lorsque le roi de Prusse m'arracha à ma patrie, à ma famille, à mes amis, dans un âge avancé, pour cultiver avec lui la littérature, et pour lui servir de précepteur pendant deux années, j'eus besoin d'une permission expresse du roi mon maître. Je me suis retiré à Colmar pour y achever un petit abrégé de l'Histoire de l'Empire, que j'avais commencé en Allemagne; mais j'ignore encore si je pourrai obtenir la permission d'aller finir mes jours sur les bords de votre lac. Je désirerais que M. Bousquet (1) entreprît une édition correcte de mes véritables ouvrages qu'on ne connaît pas, et qui sont en vérité fort différents de tout ce qui a paru jusqu'ici. Je souhaite passionnément que ma destinée me permette d'exécuter tous ces projets.

Au reste, je suis un solitaire qui ne connais que mon cabinet, le coin de mon feu, pendant l'hiver, et le plaisir d'un peu de promenade pendant l'été. Je ne suis point sorti de ma chambre depuis que j'habite Colmar; je mène la vie d'un philosophe et d'un malade. La conversation de quelques personnes instruites, et surtout la vôtre, monsieur, seraient mes seuls besoins et mes seuls délassements. Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour me procurer une retraite aussi douce; je sens par avance que vous me la rendrez bien chère. Je ne peux pour le présent faire encore aucune disposition. Je vous prie seulement, monsieur, de vouloir bien remercier pour moi la personne qui m'offre l'appartement dont vous me parlez. Il faut aujourd'hui me borner à vous assurer de la sensible reconnaissance avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc.

2009. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

A Colmar, 10 février 1754 (2).

Madame, j'aurais été un impertinent si, après que votre altesse sérénissime a eu la fièvre, je ne l'avais pas eue aussi. C'est ce qui m'a empêché de répondre plus tôt à toutes vos bontés.

Mais, madame, faut-il que la petite-fille d'Ernest-le-Pieux veuille, par ses générosités, me faire tomber dans le péché de la simonie (3)? Madame, il n'est pas permis de vendre les choses saintes. L'envie de vous plaire, le bonheur d'obéir à vos ordres m'est plus sacré que toutes les patènes de nos églises. Non, vous ne pouvez ignorer, madame, le plaisir que j'ai eu de faire un ouvrage que votre altesse sérénissime a cru pouvoir être utile. Elle m'a permis de l'embellir de son nom; il a été commencé dans son palais, voilà sans doute la récompense la plus chère. Que la grandeur de votre âme pardonne à ma juste délicatesse.

Grande maîtresse des cœurs, venez ici à mon secours; je vous en conjure, empêchez la souveraine suprême de votre empire d'embarrasser une âme qui est toute entière à elle. Madame de Buchwald, madame de Sévigné de la Thuringe, parlez ferme. Dites hardiment à madame la duchesse que mon cœur, pénétré de la plus tendre reconnaissance, ne peut absolument accepter ses bienfaits. C'en est trop. N'en ai-je pas été assez comblé? vous le savez; vous n'y avez que trop contribué. Vous souvenez-vous de cette salle des Electeurs, de ces bontés, de ces attentions continuelles qui me font encore rougir? N'ai-je pas encore avec moi des médailles si bien gravées, et qui le sont dans mon cœur encore mieux? Faites comme vous l'entendrez. Fâchez son altesse sérénissime; mais déclarez-lui qu'après le séjour que j'ai fait à Gotha, je ne veux absolument rien accepter (1). Vous savez, grande maîtresse, si on ne prend pas la liberté d'aimer votre souveraine pour elle-même.

Voilà, madame, ce que je dis à madame de Buchwald. J'espère qu'elle prêtera à mes sentiments une éloquence qui vous désarmera. Pour moi, madame, je n'ai point de termes pour exprimer à votre altesse sérénissime combien je suis attaché à votre personne. Pourquoi ai-je quitté votre cour? pourquoi n'y ai-je pas achevé ce qu'elle m'avait commandé? Ma destinée est bien bizarre et bien malheureuse. Le jour que vous m'ordonnâtes, madame, de venir dans votre palais, je devais loger chez Friesleben (2). J'y serais encore; j'y aurais travaillé à vous plaire. L'abominable scène de Francfort, à jamais honteuse pour le roi de Prusse, ne se serait point passée. Mais je fus si honteux d'être dans cette chambre des Electeurs, d'être servi par vos officiers, de n'aller que dans vos équipages, d'éprouver vos bontés renaissantes à chaque moment, que je n'osai pas en abuser davantage.

Je parle très sérieusement, madame; c'est cela seul qui m'a perdu. Mais aussi ce sont les mêmes bontés qui font le charme et la consolation de ma vie. Conservez-les-moi; regardez-moi comme le plus zélé, le plus reconnaissant de tous vos serviteurs. Approcher de votre personne est ma gloire, ma récompense, mon bonheur; ne me donnez rien. Mais votre altesse sérénissime va être bien étonnée. Je prends la liberté de vous faire un emprunt; voici ce que c'est: un coquin de libraire de La Haye et de Berlin, nommé Jean Neaulme, a défiguré, comme le sait votre altesse sérénissime, une partie de certaine *Histoire universelle*. Je suis dans la nécessité de retravailler cet ouvrage si indignement mutilé. Je n'en ai point de copie. Il faut que toutes mes consolations me viennent de Gotha. Si votre altesse sérénissime daigne me prêter son exemplaire pour quelques mois, je le rendrai bien fidèlement. Je travaillerai à cet ouvrage, le reste de l'hiver, en Alsace, où je me suis retiré pour achever à mon aise les *Annales de l'Empire*. Ainsi, madame, tous mes travaux auront votre altesse sérénissime pour objet. Je la supplie donc très humblement de ne me rien envoyer par les banquiers de Francfort, mais de vouloir bien me faire parvenir ce manuscrit par la même voie qu'elle m'indiqua, quand elle voulut bien recevoir le premier volume des *Annales de l'Empire*.

Me permettra-t-elle que je joigne ici un petit paquet pour M. de Rothberg? Il s'agit de corrections essentielles dans les *vers techniques* (3). Rien ne peut mieux servir en effet à aider la mémoire; mais il faut que la chronologie y soit exacte jusqu'au scrupule, et qu'il n'y ait pas la moindre faute d'inadvertance. Je ne veux pas tromper la jeunesse.

Votre altesse sérénissime daigna, dans son avant-dernière lettre, me parler du bonheur de deux nouveaux mariés; puissent-ils bientôt vous donner, madame, de nouveaux sujets! Heureux ceux qui sont établis dans vos Etats! M. de Valdener est probablement à votre cour. Il la fournit de filles d'honneur. J'allai le voir au château de son frère sur la fin de l'automne, uniquement pour lui parler de madame la duchesse de Saxe-Gotha. Depuis ce temps, je n'ai pas quitté ma retraite.

Je me mets aux pieds de votre altesse sérénissime, madame, à ceux de monseigneur et de toute votre auguste famille, avec un cœur pénétré du plus profond respect, d'un attachement et d'une reconnaissance qui dureront autant que ma vie. Je supplie encore une fois votre altesse sérénissime de révoquer l'ordre de cette simonie, donné à Francfort.

2010. — A M. DE BRENLES.

Colmar, le 12 février.

Tout malade que je suis, je me hâte de répondre aux bontés touchantes dont vous voulez bien m'honorer. Je ne peux pas vous écrire de ma main, mais mon cœur n'en est pas moins sensible à vos soins obligeants. Madame Goll et M. Dupont m'ont déjà fait connaître tout le prix de votre société, et votre lettre prévenante me confirme bien tout ce qu'ils m'en avaient dit. Il est vrai, monsieur, que j'ai toujours eu pour point de vue d'achever dans un pays libre et dans un climat sain la courte et malheureuse carrière à laquelle chaque homme est condamné. Lausanne m'a paru un pays fait pour un solitaire et pour un malade. J'avais eu dessein de m'y retirer il y a deux ans (4), malgré les bontés que me pro-

(1) Imprimeur à Lausanne. (G. A.)
(2) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)
(3) La duchesse lui offrait mille louis pour ses travaux historiques. (*A. François.*)

(1) Est-ce là le fait d'un avare? (G. A.)
(2) A l'auberge des *Hallebardes*. (G. A.)
(3) *Annales de l'Empire*. (G. A.)
(4) Epoque où il voulait dédier *Rome sauvée* aux avoyers de Berne dont Lausanne dépendait. (G. A.)

diguait alors le roi de Prusse. Le climat rigoureux de Berlin ne pouvait convenir à ma faible constitution. Messieurs du conseil de Berne me promirent leur bienveillance par la main de leur chancelier. M. Polier de Bottens m'a écrit plusieurs lettres d'invitation. Celle que je reçois de vous augmente bien mon désir d'aller à Lausanne. Si M. Bousquet voulait donner une édition de mes véritables ouvrages, que, j'ose vous dire, on ne connaît pas, et qui ont toujours été imprimés d'une manière ridicule, ce serait pour moi un amusement dans la solitude que ma vieillesse, ma mauvaise santé, et mon goût, me prescrivent.

A l'égard des personnes dont vous me faites l'honneur de me parler, vous pouvez les assurer qu'elles sont très mal informées. Je ne les verrais probablement pas si j'achetais une maison dans vos quartiers, ou, si je les voyais, ce ne serait que pour leur faire du bien.

A l'égard de M. Bousquet, je n'aurais d'autres conventions à prendre avec lui que de lui recommander de la netteté, de la propreté, et de l'exactitude, et de lui offrir ma bourse s'il en avait besoin. J'ai l'honneur d'être, à la vérité, gentilhomme de la chambre du roi de France; mais je suis officier honoraire et sans fonctions, et je peux présumer que le roi mon maître me permettrait, en voyageant pour ma santé, de m'arrêter à Lausanne. Il faudrait attendre les beaux jours pour ce voyage. Ces jours, monsieur, seront beaucoup plus beaux pour moi, si je peux vous témoigner de vive voix ma reconnaissance pour vos attentions.

Il y a longtemps que j'ai l'honneur de connaître M. de Montolieu (1); sa société ferait le charme de ma vie dans ma retraite. Permettez-moi de l'assurer ici de mon dévouement.

Agréez les assurances de ma sensibilité, et de la vive reconnaissance avec lesquelles j'ai l'honneur d'être, etc.

2011. — A M. LE CLERC DE MONTMERCY.

A Colmar, 14 février (2).

Je n'ai reçu qu'hier, monsieur, par les voitures publiques, les *Ecarts de l'Imagination*, ou plutôt les beautés de votre imagination. Je vous remercie d'abord, comme homme de lettres et comme citoyen, de la justice que vous rendez à MM. d'Alembert et Diderot; et après m'être acquitté de ce devoir, je remplis le second, en vous disant combien je suis sensible à l'indulgence que vous m'avez témoignée. Le goût et l'esprit philosophique qui règnent dans votre ouvrage m'inspirent de l'estime et de l'amitié pour l'auteur.

Les maladies qui m'accablent m'empêchent de vous assurer de ma main de ces sentiments véritables avec lesquels j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

2012. — AU P. DE MENOUX.

A Colmar, le 17 février.

Vous ne vous souvenez peut-être plus, mon révérend Père, d'un homme qui se souviendra de vous toute sa vie. Cette vie est bientôt finie. J'étais venu à Colmar pour arranger un bien assez considérable que j'ai dans les environs de cette ville. Il y a trois mois que je suis dans mon lit. Les personnes les plus considérables de la ville m'ont averti que je n'avais pas à me louer des procédés du P. Merat (3), que je crois envoyé ici par vous. S'il y avait quelqu'un au monde dont je pusse espérer de la consolation, ce serait d'un de vos Pères et de vos amis que j'aurais dû l'attendre. Je l'espérais d'autant plus que vous savez combien j'ai toujours été attaché à votre société et à votre personne. Il n'y a pas deux ans que je fis les plus grands efforts pour être utile aux jésuites de Breslau. Rien n'est donc plus sensible ici pour moi que d'apprendre, par les premières personnes de l'Eglise, de l'épée, et de la robe, que la conduite du P. Merat n'a été ni selon la justice ni selon la prudence. Il aurait dû bien plutôt me venir voir dans ma maladie, et exercer envers moi un zèle charitable, convenable à son état et à son ministère, que d'oser se permettre des discours et des démarches qui ont révolté ici les plus honnêtes gens, et dont M. le comte d'Argenson, secrétaire d'Etat de la province, qui a de l'amitié pour moi depuis quarante ans, ne peut manquer d'être instruit. Je suis persuadé que votre prudence et votre esprit de conciliation préviendront les suites désagréables de cette petite affaire. Le P. Merat comprendra aisément qu'une bouche chargée d'annoncer la parole de Dieu ne doit pas être la trompette de la calomnie, qu'il doit apporter la paix et non le trouble, et que des démarches peu mesurées ne pourront inspirer ici que de l'aversion pour une société respectable qui m'est chère, et qui ne devrait point avoir d'ennemis.

Je vous supplie de lui écrire; vous pourrez même lui envoyer ma lettre, etc.

(1) Père sans doute de celui qui épousa plus tard mademoiselle Polier de Bottens, alors âgée de trois ans. Voyez les lettres à d'Arnaud, année 1748. (G. A.)
(2) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(3) Jésuite missionnaire. (G. A.)

2013. — A M. LE MARQUIS DE PAULMI.

A Colmar, le 20 février.

Votre bibliothèque (1) souffrira-t-elle ce rogaton? Je vous supplie, monseigneur, de faire relier cette *Préface* (2) avec cette belle *Histoire*. Voudriez-vous bien avoir la bonté de donner l'exemplaire ci-joint à M. le président Hénault, comme à mon confrère à l'Académie et mon maître en histoire? Pardonnez-moi cette liberté.

Quoique je ne sois pas sorti de mon lit ou de ma chambre depuis trois mois, je ne suis pas moins enchanté de votre Haute-Alsace: on y est pauvre, à la vérité, mais l'évêque de Porentruy a deux cent mille écus de rente, et cela est juste. Les jésuites allemands gouvernent son diocèse avec toute l'humilité dont ils sont capables. Ce sont des gens de beaucoup d'esprit. J'ai appris qu'ils firent brûler Bayle à Colmar, il y a quatre ans. Un avocat-général, nommé Muller, homme supérieur, porta son *Bayle* dans la place publique, et le brûla lui-même; plusieurs génies du pays en firent autant. Comme vous êtes secrétaire d'Etat de la province, je vous supplie de m'envoyer votre *Bayle* bien relié, afin que je le brûle dès que je pourrai sortir.

Je vous avais supplié de m'honorer d'un petit mot de protection auprès du procureur-général, pour éviter un extrême ridicule, dont le scandale irait aux oreilles du roi; mais j'ai peut-être mal pris mon temps, et j'ai bien peur que, dans un accès de goutte, vous n'ayez eu pour moi un accès d'indifférence. Mais je consens à être excommunié, moi et mon *Histoire* prétendue *universelle*, si vous êtes quitte de votre goutte.

Je suis fâché de dire à un grand ministre que j'ai un peu le scorbut et quelque atteinte d'hydropisie. Je vous supplie très humblement de croire que je suis obligé, pour ne point mourir, de voyager et de chercher quelque abri un peu chaud.

Comme je n'ai reçu aucun ordre positif du roi, et que je ne sais ce qu'on me veut, je me flatte qu'il me sera permis de porter mon corps mourant où bon me semblera. Le roi a dit à madame de Pompadour qu'il ne voulait pas que j'allasse à Paris: je pense comme sa majesté; je ne veux point aller à Paris; et je suis persuadé qu'elle trouvera bon que je me promène au loin. Je remets le tout à votre bonté et à votre prudence; et, si vous jugez à propos d'en dire un mot au roi, *in tempore opportuno*, et de lui en parler comme d'une chose simple qui n'exige point de permission, je vous aurai réellement obligation de la vie. Je suis persuadé que le roi ne veut pas que je meure dans l'hôpital de Colmar.

En un mot, je vous supplie de sonder l'indulgence du roi. *Il est bien affreux de souffrir tout ce que je souffre pour un mauvais livre qui n'est pas de moi.* Je suis dans votre département, ainsi ma prière et mon espérance sont dans les règles.

Daignez me faire savoir si je puis voyager; je vous aurai l'obligation d'exister, et je vivrai plein du plus tendre respect pour vous. Pardon de cette énorme lettre, etc.

2014. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

A Colmar, 23 février 1754 (3).

Madame, votre altesse sérénissime doit me trouver bien hardi. Non seulement j'ai l'audace de ne pas recevoir, mais j'ai encore celle de ne pas emprunter. J'ai enfin retrouvé un manuscrit de cette *Histoire universelle*, conforme à celui que votre altesse sérénissime a entre les mains. Ainsi je la supplie de vouloir bien garder ce faible ouvrage, tout indigne qu'il est d'être dans sa bibliothèque. Je ne trouve guère d'expressions pour lui dire combien je suis touché et de ses bontés et de ses générosités; j'en trouverais encore moins pour lui témoigner mon désir extrême de venir me mettre à ses pieds; il n'y aura certainement que ma mauvaise santé qui pourra me priver de cette consolation. Mon état empire tous les jours, et je serai forcé d'aller chercher bientôt quelque coteau méridional, comme on transplante dans un terrain bien exposé les arbres qui périssent au nord. Je ne me suis

(1) Devenue depuis Bibliothèque de l'Arsenal. (G. A.)
(2) Voyez la préface des *Annales*. (G. A.)
(3) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)

arrêté en Alsace que pour y finir ces *Annales de l'Empire*, que vos ordres sacrés m'ont fait seuls entreprendre. Ils commencent à déplaire aux fanatiques de ma communion, qui ne sont contents de rien, à moins qu'on ne dise que tous les papes et tous leurs bâtards ont été des saints, que tous les biens de la terre doivent appartenir de droit divin, moitié aux chanoines et moitié aux jésuites, et qu'il faut brûler à petit feu par charité tous ceux qui ne pensent pas comme eux.

Comme j'ai le malheur de n'avoir pas des principes si chrétiens et si salutaires, je souffre déjà quelques petites persécutions de la part des jésuites qui gouvernent dans le diocèse de l'évêque de Porentruy, dans lequel est Colmar où je fis imprimer ces *Annales*. Je ne sais pas encore si je serai brûlé, ou seulement excommunié. Je ne puis que les remercier tendrement, puisqu'ils n'ont d'autre objet sans doute que celui de mon salut. Je prie Dieu pour eux, et je voudrais qu'ils eussent tous déjà la vie éternelle; car en vérité ils font trop de mal dans celle-ci. C'est à vous, madame, c'est à des grandes maîtresses des cœurs que je souhaite tout le contraire de cette vie éternelle et bienheureuse. Je vous souhaite cent ans de cette abominable vie mondaine, où vous faites criminellement tant de bien par l'indigne amour de la seule vertu. Que ne puis-je être le témoin de vos scandales, et me mettre aux pieds de votre altesse sérénissime et de votre auguste famille, avec le plus profond et le plus tendre respect!

2015. — A M. DE MALESHERBES.

A Colmar, 24 février (1).

Monsieur, les maladies qui m'accablent, et qui me mènent où M. de La Reynière est allé (2), me privent de la consolation de vous témoigner de ma main combien je suis sensible à tout ce qui vous regarde. Permettez, monsieur, qu'en même temps j'aie l'honneur de vous adresser le procès-verbal ci-joint. Je mets aussi sous votre protection une lettre à monseigneur le chancelier. La calomnie va vite, et la vérité va lentement. Pourquoi faut-il qu'il soit si aisé de dire au roi que j'ai fait un livre impertinent, et qu'il soit si difficile de dire que je ne l'ai pas fait? L'acte public (3) que j'ai l'honneur de vous envoyer doit servir au moins à démontrer mon innocence, s'il ne sert pas à faire cesser une persécution injuste. Personne n'est plus à portée que vous de rendre gloire à la vérité, et peut-être un mot de votre bouche, dit à propos, m'empêcherait de mourir hors de ma patrie. Quoi qu'il arrive, je serai jusqu'au dernier moment, avec bien de la reconnaissance et du respect, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

P.-S. Je vous supplie instamment de vouloir bien empêcher l'entrée d'un nouveau libelle intitulé : *Nouveau volume du Siècle de Louis XIV*, et imprimé à La Haye, chez Jean Van Duren.

2016. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Colmar, le 24 février.

Je ne vous écris point de ma main, mon cher et respectable ami. On dit que vous êtes malade comme moi; jugez de mes inquiétudes. Voici le temps de profiter des voies du salut que le clergé ouvre à tous les fidèles. Si vous avez un *Bayle* dans votre bibliothèque, je vous prie de me l'envoyer par la poste, afin que je le fasse brûler, comme de raison, dans la place publique de la capitale des Hottentots, où j'ai l'honneur d'être. On fait ici de ces sacrifices assez communément; mais on ne peut reprocher en cela à nos sauvages d'immoler leurs semblables, comme font les autres anthropophages. Des révérends pères jésuites fanatiques on fait incendier ici sept exemplaires de *Bayle*; et un avocat-général de ce qu'on appelle le conseil souverain d'Alsace a jeté le sien tout le premier dans les flammes, pour donner l'exemple, dans le temps que d'autres jésuites, plus adroits, font imprimer *Bayle* à Trévoux (4) pour leur profit. Je cours risque d'être brûlé, moi qui vous parle, avec la belle *Histoire* de Jean Neaulme. Nous avons un évêque de Porentruy (qui eût cru qu'un Porentruy fût évêque de Colmar?); ce Porentruy est grand chasseur, est grand buveur de son métier, et gouverne son diocèse par des jésuites allemands qui sont aussi despotiques parmi nos sauvages des bords du Rhin qu'ils le sont au Paraguay. Vous voyez quels progrès la raison a faits dans les provinces. Il y a plus d'une ville gouvernée ainsi; quelques justes haussent les épaules et se taisent. J'avais choisi cette ville comme un asile sûr, dans lequel je pourrais surtout trouver des secours pour les *Annales de l'Empire*, et j'en ai trouvé pour mon salut plus que je ne voulais. Je suis prêt d'être excommunié solidairement avec Jean Neaulme. Je suis dans mon lit, et je ne vois pas que je puisse être enseveli en terre sainte. J'aurai la destinée de votre chère Adrienne (1), mais vous ne m'en aimerez pas moins.

Portez-vous bien, je vous en prie, si vous voulez que j'aie du courage. J'en ai grand besoin. Jean Neaulme m'a achevé. *Jeanne d'Arc* viendra à son tour. Tout cela est un peu embarrassant avec des cheveux blancs, des coliques, et un peu d'hydropisie et de scorbut. Deux personnes de ce pays-ci se sont tuées ces jours passés; elles avaient pourtant moins de détresse que moi; mais l'espérance de vous revoir un jour me fait encore supporter la vie.

2017. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

A Colmar, 27 février 1754 (2).

Madame, je ne suis qu'un vieux étourdi; je me suis trop fié à ma mémoire, et, dans cette vie, il ne faut se fier qu'à votre altesse sérénissime.

Lothaire le Saxon en vingt-cinq couronné (3)...

Voilà ce qu'il fallait mettre, conformément au corps de l'ouvrage. Ce sera la matière d'un petit *errata*.

Je compte incessamment avoir l'honneur de vous envoyer le second tome.

Dieu me garde de traiter l'histoire de Charles VI (4) et de marcher sur des cendres si chaudes, qui sont encore remplies de charbons ardents. J'en ai fait une histoire particulière, sur les lettres originales de tous les ministres; mais cela n'est destiné qu'à l'arrière-cabinet de votre altesse sérénissime.

Sa dernière lettre pénètre mon cœur et le déchire. Sera-t-il possible que ma mauvaise santé me porte ailleurs, quand toute mon âme est dans le château d'Ernest-le-Pieux? Mon corps est entre les mains de la nature, et un peu dans celles du gouvernement de France; mais mon cœur n'appartient qu'à Gotha. Que j'ai mal fait, madame, de quitter cet asile de la vertu, de la générosité, de l'esprit, de la paix, des agréments!

Figurez-vous, madame, qu'un gros jésuite qui gouverne despotiquement le Palatinat me reproche les vérités que la loi de l'histoire m'a forcé de dire sur les papes. Un autre jésuite, qui gouverne le diocèse de Porentruy, où je suis, me poursuit pour la même cause. Ah! madame, que Frédéric de Saxe, votre ancêtre, avait raison de combattre pour exterminer cette engeance! Les moines sont nés persécuteurs, comme les tigres sont nés avec des griffes. Le clergé était institué pour prier Dieu, et non pour être tyran. Il est vrai que le fanatisme a fait plus de mal à votre maison qu'à moi, et que j'aurais tort de me plaindre. Je ne me plains que de ma destinée, qui m'empêche de venir moi-même mettre à vos pieds le second tome de ces *Annales*.

J'espère encore quelque chose du printemps, à moins que quelque descendant de Sergius III et de Marozie ne vienne m'excommunier et me poignarder; mais le portrait de votre altesse sérénissime le fera fuir, comme chez nous l'eau bénite chasse les diables.

J'ai eu l'honneur de lui mander que j'avais retrouvé une copie de cet *Essai sur l'histoire universelle*. A quoi bon toutes ces histoires tristes! J'aime mieux celle de Jeanne; mais je suis honteux de parler de Jeanne avec mes cheveux gris. Je ne connais plus qu'un sentiment, celui du plus profond respect, de l'attachement, de la tendre reconnaissance qui me mettent aux pieds de votre altesse sérénissime.

2018. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, le 28 février.

Vous n'êtes pas accoutumé, mon cher et respectable ami, à recevoir des lettres de moi qui ne soient pas de ma main; mais je n'en peux plus. Je viens d'écrire quatre pages (5) à

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) Il venait de mourir d'indigestion. (G. A.)
(3) C'est le procès-verbal de la comparaison faite par devant notaire de l'*Abrégé* publié par Neaulme et du manuscrit de Voltaire. Voyez, tome II, l'*Essai*. (G. A.)
(4) En 1734. (G. A.)

(1) Adrienne Lecouvreur que d'Argental aima à la folie. (G. A.)
(2) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)
(3) Vers technique des *Annales*. (G. A.)
(4) Mort en 1740. (G. A.)
(5) Qui avait écrit à son oncle une lettre indigne. Voyez la lettre à d'Argental du 10 mars. (G. A.)

madame Denis, et de faire bien des paquets. Pardonnez-moi donc; conservez-moi votre tendre amitié; écoutez ou devinez mes raisons, et jugez-moi.

Si j'avais de la santé, et si je pouvais, comme auparavant, travailler tout le jour et me passer de secours, j'irais très volontiers dans la solitude de Sainte-Palaie; mais il me faut des livres, une ou deux personnes qui puissent me consoler quelquefois, une garde-malade, un apothicaire, et tout ce qu'on peut trouver de secours dans une ville, excepté des jesuites allemands. Ne vous faites point d'ailleurs d'illusion, mon cher ami. Le petit abbé (1) mourra dans le château où il est; je ne vous en dis pas davantage, et vous devez me comprendre. Je ne vous ai demandé, non plus qu'à madame Denis, qu'un commissionnaire pour solliciter mes affaires chez M. Delaleu, pour aider madame Denis dans la vente de mes meubles, pour faire ses commissions comme les miennes, pour m'envoyer du café, du chocolat, les mauvaises brochures et les mauvaises nouvelles du temps, à l'adresse qu'on lui indiquerait. Je vous le demande encore instamment, en cas que vous puissiez connaître quelque homme de cette espèce. Je ne sais si un nommé Mairobert (2), qui trotte pour M. de Bachaumont, ne serait pas votre affaire.

Vous devinez aisément par ma dernière lettre (3), mon cher ange, ce que je dois souffrir. Je n'ai autre chose à vous ajouter, sinon que je continuerai jusqu'à ma mort la pension que je fais à la personne que vous savez (4), et que je l'augmenterai dès que mes affaires auront pris un train sûr et reglé. Je lui en ai assuré d'ailleurs bien davantage; et j'avais espéré, quand elle me força de revenir en France, la faire jouir d'un sort plus heureux. Je me flatte qu'elle aura du moins une fortune assez honnête; c'est tout ce que je peux et que je dois, après ce que vous savez qu'elle m'a écrit. Ce dernier trait de mes infortunes a achevé de me déterminer. Je ne me plaindrai jamais d'elle; je conserverai chèrement le souvenir de son amitié; je m'attendrirai sur ce qu'elle a souffert; et votre amitié, mon cher ange, restera ma seule consolation. Mon cher ange, je suis bien loin de verser des larmes sur mes malheurs, mais j'en verse en vous écrivant.

2019. — A M. DE MALESHERBES.

A Colmar, 28 février (5).

Monsieur, la lettre dont vous m'honorez, en date du 21, me fait voir que mon état excite la sensibilité d'un cœur aussi noble que le vôtre, et vos bontés diminuent, autant qu'il est possible, le juste excès de ma douleur. Je ne vois pas ce que je peux faire de plus fort que de charger les journaux et les gazettes non seulement du désaveu de l'indigne édition de Jean Neaulme et de celles qui l'ont suivie, mais de mon indignation contre l'éditeur et le libraire. Certainement, si j'avais eu la moindre part à cette édition condamnable, ce Jean Neaulme, qui est dans un pays libre, ne souffrirait pas des reproches si violents et si publics. J'ai constaté par un procès-verbal authentique la friponnerie insigne de l'éditeur.

Quand j'ai eu l'honneur de vous envoyer, monsieur, ce procès-verbal avec une lettre pour monseigneur le chancelier votre père, j'ai cru qu'il avait le ministère de la littérature. Puisque c'est vous seul qui en êtes chargé, monsieur, j'attends de vos bontés que vous voudrez bien faire parvenir au roi la vérité qui vous est connue. Quel autre que vous peut faire connaître cette vérité opprimee?

On a persuadé au roi que cette indigne édition était mon ouvrage, et que j'avais du moins connivé à sa publication. Quoique le contraire soit démontré, je suis perdu sans ressource, car je sens bien que les plaies faites par la calomnie sont incurables. Mais le cri de mon innocence, la seule consolation qui me reste, n'en sera que plus fort. Je vous conjure, monsieur, de prêter à ce cri douloureux votre voix bienfaisante. Certainement, on ne vous demandera pas des nouvelles de cette affaire. Quand la calomnie a été aux oreilles des rois, elle se repose dans leur cœur; et on ne va point aux informations, s'il ne se trouve pas une âme comme la vôtre, courageuse dans sa pitié, qui prenne sur elle le soin généreux de dire et de faire dire au roi combien je suis innocent et calomnié. Ma mort grossira le nombre des infortunés perdus pour les belles-lettres que vous protégez. Un mot est tout ce que je vous demande, soit à madame de Pompadour, soit au roi même, soit à ceux qui l'approchent; et ce mot redoublera la reconnaissance inaltérable avec laquelle je serai, jusqu'au dernier moment, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

2020. — A M. DE FORMONT.

A Colmar, le 29 février.

Mon ancien ami, quand on écrit d'un bout de l'univers à l'autre, il faut mander son adresse. Votre souvenir me console beaucoup; mais ce que vous me dites des yeux de madame du Deffand me fait une peine extrême. Ils étaient autrefois bien brillants et bien beaux. Pourquoi faut-il qu'on soit puni par où l'on a péché, et quelle rage a la nature de gâter ses plus beaux ouvrages! Du moins madame du Deffand conserve son esprit, qui est encore plus beau que ses yeux. La voilà donc à peu près comme madame de Staal, à cela près qu'elle a, ne vous déplaise, plus d'imagination que madame de Staal n'en a jamais eu. Je la prie de joindre à cette imagination un peu de mémoire, et de se souvenir d'un de ses plus passionnés courtisans, qui s'intéressera toute sa vie à elle.

Je ne sais pas quelle est la paix dont vous me parlez. Ni mon cœur, ni ma bouche, ne firent de paix avec un homme (1) qui m'avait trompé, et qui payait par une ingrate jalousie les soins que j'avais pris de l'enseigner, et les sacrifices que je lui avais faits. Les visions cornues des géants disséqués aux antipodes, et des malades guéris par des pirouettes, etc., n'ont été assurément que des prétextes. Je ne regrette d'ailleurs rien de ce que je méprise. Je ne regrette que mes amis; et ma sensibilité ne s'est portée douloureusement que sur les traitements barbares qu'un Denis de Syracuse a fait indignement souffrir à une Athénienne qui vaut beaucoup mieux que lui. Les nouvelles qu'on me mande de la littérature ne me donnent pas une grande envie de revoir Paris. Le siècle de Louis XIII était encore grossier, celui de Louis XIV admirable, et le siècle présent n'est que ridicule. C'est une consolation qu'il y ait des gens qui pensent comme vous, mais vous ne ramènerez pas le goût qui est perdu.

On a débité sous mon nom une édition barbare d'une prétendue *Histoire universelle.* Il faut être libraire hollandais pour imprimer tant de sottises, et abbé français pour me les imputer.

Adieu; je vous embrasse philosophiquement et tendrement.

2021. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A Colmar, le 3 mars.

Frère, mes entrailles fraternelles, qui s'émeuvent, me forcent à vous saluer en Belzébuth. Je suis dans une ville moitié allemande, moitié française, et entièrement iroquoise, où l'on vous brûla, il y a quelque temps, en bonne compagnie. Un brave Iroquois jésuite, nommé Aubert, prêcha si vivement contre Bayle et contre vous, que sept personnes chargées du sacrifice apportèrent chacune leur *Bayle*, et le brûlèrent dans la place publique avec les *Lettres juives*. Je vous prie de m'envoyer le *Bayle* qui est dans la bibliothèque de Sans-Souci, afin que je le brûle; je ne doute pas que le roi n'y consente.

Je me suis arrêté pour quelques mois dans cette ville, parce qu'il y a quelques avocats (2) qui entendent assez bien le fatras du droit public d'Allemagne, et que j'en avais besoin; d'ailleurs, j'ai un bien assez honnête dans la province d'Alsace.

Je vous prie de permettre que je fasse ici mes compliments à frère *Gaulard* (3); je me flatte qu'il vit du bien de l'Eglise, et assurément il l'a mérité.

Je suis plus frère dolent que jamais. Il y a cinq mois que je ne suis sorti de ma chambre, et je serai frère mourant, si vous, ou frère *Gaulard*, ne faites parvenir au roi ce petit mémoire (4) ci-joint. Sérieusement, frère, il me doit quelque justice et quelque compassion.

Adieu; gardez-vous des langues de basilic, et songez que qui n'aime pas son frère n'est pas digne du royaume où nous serons tous réunis.

---

(1) Chauvelin, détenu au Mont-Saint-Michel, puis dans la citadelle de Caen. (G. A.)
(2) Né en 1727, mort volontairement en 1779. (G. A.)
(3) On n'a pas cette lettre. (G. A.)
(4) Madame Denis. (G. A.)
(5) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

(1) Frédéric II. (G. A.)
(2) Tels que Dupont. (G. A.)
(3) L'abbé de Prades. (G. A.)
(4) On n'a pas ce mémoire. (G. A.)

2022. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Colmar, le 3 mars.

Votre lettre, madame, m'a attendri plus que vous ne pensez, et je vous assure que mes yeux ont été un peu humides en lisant ce qui est arrivé aux vôtres. J'avais jugé, par la lettre de M. de Formont, que vous étiez entre chien et loup, et non pas tout à fait dans la nuit. Je pensais que vous étiez à peu près dans l'état de madame de Staal, ayant par dessus elle le bonheur inestimable d'être libre, de vivre chez vous, et de n'être point assujettie, chez une princesse, à une conduite gênante qui tenait de l'hypocrisie, enfin d'avoir des amis qui pensent et qui parlent librement avec vous.

Je ne regrettais donc, madame, dans vos yeux, que la perte de leur beauté, et je vous savais même assez philosophe pour vous en consoler; mais, si vous avez perdu la vue, je vous plains infiniment; je ne vous proposerai pas l'exemple de M. de S....., aveugle à vingt ans, toujours gai, et même trop gai. Je conviens avec vous que la vie n'est pas bonne à grand'chose; nous ne la supportons que par la force d'un instinct presque invincible que la nature nous a donné; elle a ajouté à cet instinct le fond de la boîte de Pandore, l'espérance.

C'est quand cette espérance nous manque absolument, ou lorsqu'une mélancolie insupportable nous saisit, que l'on triomphe alors de cet instinct qui nous fait aimer les chaînes de la vie, et qu'on a le courage de sortir d'une maison mal bâtie qu'on désespère de raccommoder. C'est le parti qu'ont pris, en dernier lieu, deux personnes du pays que j'habite.

L'un de ces deux philosophes est une fille de dix-huit ans à qui les jésuites avaient tourné la tête, et qui, pour se défaire d'eux, est allée dans l'autre monde. C'est un parti que je ne prendrai point, du moins sitôt, par la raison que je me suis fait des rentes viagères sur deux souverains (1), et que je serais inconsolable si ma mort enrichissait deux têtes couronnées.

Si vous avez, madame, des rentes viagères sur le roi, ménagez-vous beaucoup, mangez peu, couchez-vous de bonne heure, et vivez cent ans.

Il est vrai que le procédé de Denis de Syracuse est incompréhensible comme lui; c'est un rare homme. Il est bon d'avoir été à Syracuse, car je vous assure que cela ne ressemble en rien au reste de notre globe.

Le *Platon* de Saint-Malo (2), au nez écrasé et aux visions cornues, n'est guère moins étrange; il est né avec beaucoup d'esprit et avec des talents; mais l'excès seul de son amour-propre en a fait à la fin un homme très ridicule et très méchant. N'est-ce pas une chose affreuse qu'il ait persécuté son bon médecin Akakia, qui avait voulu le guérir de la folie par des lénitifs?

Qui donc, madame, a pu vous dire que je me marie? Je suis un plaisant homme à marier! Il y a six mois que je ne sors point de ma chambre, et que, de douze heures du jour, j'en souffre dix. Si quelque apothicaire avait une fille bien faite, qui sût donner promptement et agréablement des lavements, engraisser des poulets, et faire la lecture, j'avoue que je serais tenté; mais le plus vrai et le plus cher de mes désirs serait de passer avec vous le soir de cette journée orageuse qu'on appelle la vie. Je vous ai vue dans votre brillant matin, et ce serait une grande douceur pour moi si je pouvais aider à votre consolation, et m'entretenir avec vous librement, dans ces moments si courts qui nous restent, et qui ne sont suivis d'aucuns moments.

Je ne sais pas trop ce que je deviendrai, et je ne m'en soucie guère; mais comptez, madame, que vous êtes la personne du monde pour qui j'ai le plus tendre respect et l'amitié la plus inaltérable.

Permettez que je fasse mille compliments à M. de Formont. Le président Hénault donne-t-il toujours la préférence à la reine sur vous? Il est vrai que la reine a bien de l'esprit.

Adieu, madame; comptez que je sens bien vivement votre triste état, et que, du bord de mon tombeau, je voudrais pouvoir contribuer à la douceur de votre vie. Restez-vous à Paris? passez-vous l'été à la campagne? les lieux et les hommes vous sont-ils indifférents? Votre sort ne me le sera jamais.

(1) Le duc de Wurtemberg et l'électeur palatin Charles Théodore. (G. A.)
(2) Maupertuis. (G. A.)

2023. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, le 3 mars.

Mon cher et respectable ami, j'applique à mes blessures cruelles la goutte de baume qui me reste; c'est la consolation de m'entretenir avec vous Je ne pouvais pas deviner, quand je pris, en 1752, la résolution de revenir vivre avec vous et avec madame Denis, quand, pour cet effet, je faisais repasser une partie de mon bien en France avec autant de difficultés que de précautions, que le roi de Prusse, qui ouvrait toutes les lettres de madame Denis, et qui en a un recueil, deviendrait mon plus cruel persécuteur. Je ne pouvais deviner qu'en revenant en France, sur la parole de madame de Pompadour, sur celle de M. d'Argenson, j'y serais exilé; je ne pouvais assurément prévoir la barbarie iroquoise de Francfort. Vous m'avouerez encore que je ne devais pas m'attendre que Jean Neaulme dût prendre ce temps pour imprimer ce malheureux *Abrégé* d'une prétendue *Histoire universelle*, et que ce coquin de libraire dût, sans m'en avertir, se servir de mon nom pour gagner quelques florins, et pour achever de me perdre; ni qu'il eût la friponnerie d'oser écrire à M. de Malesherbes, et de lui faire accroire que je n'étais pas fâché du tour qu'il me jouait. Il me semble encore que, quand je me retirai à Colmar pour y avoir les secours de deux avocats qui entendent le droit public d'Allemagne, et pour y achever les *Annales de l'Empire*, je ne pouvais savoir que j'allais dans une ville de Hottentots gouvernés par des jésuites allemands. Ce n'est que depuis peu que j'ai su que ces ours à soutane noire avaient fait brûler *Bayle* dans la place publique, il y a cinq ans, et que l'avocat-général de ce parlement apporta humblement son *Bayle*, et le brûla de ses mains. Je ne pouvais encore prévoir que ces jésuites exciteraient contre moi un évêque de Porentruy, qu'ils voudraient faire agir le procureur-général.

Vous sentez mon état, mon cher ange; vous devez d'ailleurs ne vous pas dissimuler que ma douloureuse situation ne peut changer, que je n'ai rien à espérer, rien à faire qu'à aller mourir dans quelque retraite paisible. Le sort de quiconque sert le public de sa plume n'est pas heureux. Le président de Thou fut persécuté, Corneille et La Fontaine moururent dans des greniers, Molière fut enterré à grand'peine, Racine mourut de chagrin, Rousseau dans le bannissement, moi dans l'exil; mais Moncrif a réussi, et cela console.

Mon cher ange, la vraie consolation est une amitié comme la vôtre, soutenue d'un peu de philosophie.

2024. — A M. DUPONT.

Si vous êtes chez vous, je vous prie de me déterrer quelque canoniste qui parle du temps où le *mariage* fut érigé en sacrement.

2025. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, le 10 mars.

Mon cher et respectable ami, je ne peux que vous montrer des blessures que la mort seule peut guérir. Me voilà exilé pour jamais de Paris, pour un livre qui n'est pas certainement le mien, dans l'état où il paraît, pour un livre que j'ai réprouvé et condamné si hautement Le procès-verbal authentique de confrontation que j'ai fait faire, et dont j'ai envoyé sept exemplaires à madame Denis, ne parviendra pas jusqu'au roi, et je reste persecuté.

Cette situation, aggravée par de longues maladies, ne devrait pas, je crois, être encore empoisonnée par l'abus cruel que ma nièce a fait de mes malheurs. Voici les propres mots de sa lettre du 20 février : « Le chagrin vous a peut-être » tourné la tête; mais peut-il gâter le cœur? L'avarice vous » poignarde; vous n'avez qu'à parler.... Je n'ai pris de l'ar- » gent chez Laleu que parce que j'ai imaginé à tout moment » que vous reveniez, et qu'il aurait paru trop singulier, dans » le public, que j'eusse tout quitté, surtout ayant dit à la » cour et à la ville que vous me doubliez mon revenu. »

Ensuite elle a rayé à demi, *l'avarice vous poignarde*, et a mis, *l'amour de l'argent vous tourmente*.

Elle continue : « Ne me forcez pas à vous haïr... Vous êtes » le dernier des hommes par le cœur. Je cacherai autant que » je pourrai les vices de votre cœur. »

Voilà les lettres que j'ai reçues d'une nièce pour qui j'ai fait tout ce que je pouvais faire, pour qui j'étais revenu en France autant que pour vous, et que je traite comme ma fille!

Elle me marque, dans ses indignes lettres, que vous êtes

aussi en colère contre moi qu'elle-même. Eh! quelle est ma faute? De vous avoir suppliés tous deux de me déterrer quelque commissionnaire sage, intelligent, qui puisse servir pour elle et pour moi. Pardonnez, je vous en conjure, si je répands dans votre sein généreux mes plaintes et mes larmes. Si j'ai tort, dites-le-moi; je vous soumets ma conduite; c'est à un ami tel que vous qu'il faut demander des reproches, quand on a fait des fautes. Que madame Denis vous montre toutes mes lettres; vous n'y verrez que l'excès de l'amitié, la crainte de ne pas faire assez pour elle, une confiance sans bornes, l'envie d'arranger mon bien en sa faveur, en cas que je sois forcé de fuir et qu'on me confisque mes rentes (comme on le peut, et comme on me l'a fait appréhender), un sacrifice entier de mon bonheur au sien, à sa santé, à ses goûts. Elle aime Paris; elle est accoutumée à rassembler du monde chez elle ; sa santé lui a rendu Paris encore plus nécessaire. J'ai pour mon partage la solitude, le malheur, les souffrances, et j'adoucis mes maux par l'idée qu'elle restera à Paris, dans une fortune assez honnête que je lui ai assurée, fortune très supérieure à ce que j'ai reçu de patrimoine. Enfin, mon adorable ami, condamnez-moi si j'ai tort. Je vous avoue que j'ai besoin d'un peu de patience; il est dur de se voir traiter ainsi par une personne qui m'a été si chère. Il ne me restait que vous et elle, et je souffrais mes malheurs avec courage, quand j'étais soutenu par ces deux appuis. Vous ne m'abandonnerez pas; vous me conserverez une amitié dont vous m'honorez dès notre enfance. Adieu, mon cher ange. J'ai fait évanouir entièrement la persécution que le fanatisme allait exciter contre moi jusque dans Colmar, au sujet de cette prétendue *Histoire universelle;* mais j'aurais mieux aimé être excommunié que d'essuyer les injustices qu'une nièce, qui me tenait lieu de fille, a ajoutées à mes malheurs.

Mille tendres respects à madame d'Argental.

2026. — A M. DUPONT.

Mon Dieu! je sais bien que le saint concile de Trente a raison; mais il n'a pas daigné dire en quel temps on a commencé à juger les causes matrimoniales au tribunal de l'Église; n'est-ce point du temps de la publication des fausses décrétales?

L'affaire de Teutberge n'est-elle pas le premier exemple connu?

Quand commença cette jurisprudence? Quand a-t-on employé, pour la première fois, le terme de sacrement, qui n'est pas dans l'Écriture? Quand mit-on le mariage au rang des sacrements? Cela doit se trouver dans Thomassin.

Il est bien cruel de manquer de livres; mais vous m'en tenez lieu.

2027. — A M***.

12 mars 1754.

J'ai eu 4,250 livres de rentes pour patrimoine; mes partages chez mes notaires en font foi.

Le fonds de presque tout ce patrimoine a été assuré à mes nièces par leur mariage.

Tout ce que j'ai eu depuis est le fruit de mes soins (1). J'ai réussi dans les choses qui dépendaient de moi, dans l'accroissement nécessaire de ma fortune et dans quelques ouvrages. Ce qui dépend de l'envie et de la méchanceté des hommes a fait mes malheurs. J'ai toujours eu la précaution de soustraire à cette méchanceté une partie de mon bien. Voilà pourquoi j'en ai à Cadix, à Leipsick, en Hollande, et dans les domaines du duc de Wurtemberg.

Ce qui est à Cadix est un objet assez considérable et pourrait seul suffire à mes héritiers. Je me prive jusqu'à présent des émoluments de cette partie, afin qu'elle produise de quoi remplacer en leur faveur ce que j'ai placé en rentes viagères.

Ces rentes viagères sont un objet assez fort, et je comptais qu'elles serviraient à me faire vivre avec madame Denis d'une manière qui lui serait agréable, et qu'elle tiendrait avec moi dans Paris une maison un peu opulente. L'obstacle qui détruit cette espérance sur la fin de mes jours, est au nombre des choses qui ne dépendaient pas de moi.

On m'a fait craindre la persécution la plus violente au sujet de l'impression d'un livre à laquelle je n'ai nulle part. Menacé de tous côtés d'être traité comme l'abbé de Prades ; instruit qu'on me saisirait jusqu'à mes rentes viagères si je prenais le parti forcé de chercher dans les pays étrangers un asile ignoré ; sachant que je ne pourrais toucher mon revenu qu'avec des certificats que je n'aurais pu donner ; voyant combien les hommes abusent des malheurs qu'ils causent, et qu'on me doit plus de quatre années de plusieurs parties ; obligé de rassembler les débris de ma fortune; ayant tout mis entre les mains d'un notaire très honnête homme (1), mais à qui ses affaires ne permettent pas de m'écrire une fois en six mois; ayant enfin besoin d'un commissionnaire, j'en ai demandé un à ma nièce et à M. d'Argental. Ce commissionnaire, chargé d'envoyer à une adresse sûre tout ce que je lui ferais demander, épargnerait à ma nièce des détails fatigants. Il serait à ses ordres; il servirait à faire vendre mes meubles; il solliciterait les débiteurs que je lui indiquerais; il enverrait toutes les petites commodités dont on manque dans ma retraite.

Cette retraite peut-elle être Sainte-Palaie? Non. Je ne puis achever le peu d'années qui me restent, seul, dans un château qui n'est point à moi, sans secours, sans livres, sans aucune société.

La santé de madame Denis, altérée, ne lui permet pas de se confiner à Sainte-Palaie : un tel séjour n'est pas fait pour elle; il y aurait eu de l'inhumanité à moi de l'en prier. Il faut qu'elle reste à Paris, et pour elle et pour moi : sa correspondance fera ma consolation.

Je n'ai eu d'autre vue que de la rendre heureuse, de lui assurer du bien, et de me dérober aux injustices des hommes. Je n'ai ni pensé, ni écrit, ni agi que dans cette vue.

2028. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

A Colmar, le 13 mars (2).

Madame, pardonnez à un pauvre malade languissant, s'il n'a pas l'honneur d'écrire de sa main à votre altesse sérénissime. J'ai bien peur qu'elle-même ne soit malade, et que les vents du nord et les neiges ne respectent pas la Thuringe. Dieu fait bien ce qu'il fait; mais j'oserais prendre la liberté de lui demander un peu plus de soleil. Je compte, madame, mettre ces jours-ci aux pieds de votre altesse sérénissime le second tome de l'ouvrage qui est sous votre protection. Je prends auparavant la liberté et je m'acquitte du devoir de lui envoyer et de lui soumettre ce dernier hommage par lequel je finis le livre.

Les libraires se hâtent déjà de réimprimer le premier volume. On en annonce trois éditions dans les gazettes. C'est votre nom, madame, qui attire cet empressement du public. Il est vrai que cet empressement fait un grand tort à mon libraire, dont on contrefait l'édition; mais si l'ouvrage plaît, s'il ne paraît pas indigne de la protectrice à laquelle il est dédié, je me consolerai bien aisément. L'état où je suis, madame, ne me permet guère de lui écrire plus au long. J'au-

(3) Ninon lui avait légué, en 1705, une somme de 2,000 fr.; le duc d'Orléans lui donna, en 1719, une pension de 2,000 fr.; la reine, en 1725, une autre pension de 1,500 fr., qui ne fut pas régulièrement payée. Les souscriptions de la *Henriade*, en 1726, lui procurèrent une somme considérable (on la porte à 150,000 fr.) Deux ans après, il hérita de son père. Il raconte lui-même, dans son *Commentaire historique*, qu'il s'associa pour une opération de finances, et qu'il fut heureux. Les frères Pâris lui avaient accordé un intérêt dans la fourniture des vivres de l'armée d'Italie en 1734; pour le solde de cet intérêt il reçut 600,000 fr., qu'il plaça à Cadix sur des armatures et cargaisons, et qui lui rapportèrent 32 à 33 pour cent. Il n'y éprouva qu'une seule perte de 80,000 fr. Demoulin lui emporta, en 1739, environ 25,000 fr. ; en 1741, il perdit chez Michel une *assez bonne partie de son bien.* Plus tard il se trouva pour 60,900 fr. dans la banqueroute de Bernard de Coubert, fils de Samuel Bernard. Mais il avait beaucoup d'ordre; d'autres circonstances réparèrent ces pertes. Le roi lui avait donné une charge de gentilhomme de la chambre, puis lui permit de la vendre en en conservant les honneurs. Vers le même temps, il hérita de son frère. Un état de ses revenus *arriérés* pour les années 1749-50, donné par Longchamp (dans ses *Mémoires*, tome II, page 334), s'élève à 74,038 fr. Pendant son séjour à Berlin il avait la table, le logement, une voiture, et 16,000 fr. de pension. L'année même qu'il acheta Ferney, il écrivait à d'Argental, le 15 mai 1758, avoir perdu le quart de son bien par des frais de consignation. On voit, par une lettre au même, du 30 janvier 1761, qu'il avait alors 45,000 fr. de rentes dans les pays étrangers. Ce qu'il possédait en France était beaucoup plus considérable. Il avait fait construire des maisons qu'il avait vendues en rentes viagères à 6 et 7 pour cent avec réversibilité d'une partie sur la tête de madame Denis. Il avait construit Ferney, et avait plus que doublé le revenu de cette terre qui, dans les dernières années, lui rapportait de 7 à 8,000 fr. Les dépenses de sa maison n'allaient qu'à 40,000 fr.; ses rentes et revenus s'élevaient, à sa mort, à 160 000 fr. Il laissa à madame Denis près de 100,000 fr. de rentes et 600,000 fr. en argent comptant et effets. La terre de Ferney fut, en 1778, vendue 230,000 fr. (*Note de M. Beuchot.*)

(1) Delaleu. (G. A.)

(2) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

rai fini du moins ma carrière heureusement, puisque mon dernier ouvrage lui aura été consacré.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect et l'attachement le plus inviolable, madame, etc.

2029. — A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Colmar, le 13 mars.

Grand merci, madame, de votre consolante lettre ; j'en avais grand besoin, comme malade et comme persécuté; ce sont des bombes qui tombent sur ma tête en pleine paix. Il n'y a que deux choses à faire dans ce monde, prendre patience ou mourir. Madame du Deffand me mande qu'il n'y a que les fous et les imbéciles qui puissent s'accommoder de la vie; et moi je lui écris que, puisqu'elle a des rentes sur le roi, il faut qu'elle vive le plus longtemps qu'elle pourra, attendu qu'il est triste de laisser le roi son héritier, quelque *bien-aimé* qu'il puisse être.

Comment trouvez-vous, madame, la lettre du garde des sceaux (1) à M. l'évêque de Metz? Pour moi, je crois que l'évêque de Metz l'excommuniera. Le trésor royal est déjà en interdit. Je me flatte de venir, au temps de Pâques, faire ma cour aux habitantes de l'île Jard, et de leur apporter mon *billet de confession*.

On va plaider bientôt ici l'affaire de M. votre neveu (2), et de madame votre belle-sœur. Cela est bien triste, mais je ne vois guère de choses agréables. Supportons la vie, madame; nous en jouissions autrefois. Recevez mes tendres respects.

2030. — A M. DUPONT.

Eh bien donc, que les prêtres soient damnés pour être mariés, malgré ce concile de Tolède qui leur ordonne d'avoir femme ou *putain*, j'y consens; mais que l'amitié soit la consolation des pauvres séculiers comme moi. Un ami comme vous vaut mieux que toutes les femmes; j'en excepte madame Dupont.

J'excepte aussi madame la première présidente, à qui je vous supplie de présenter mes profonds respects, aussi bien qu'à M. le premier président (3). Je suis plus malade que je n'étais. Il faut du courage pour supporter la maladie et votre absence.

2031. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

Madame, je fais partir par la voie du sieur Milville, de Strasbourg, les premiers exemplaires du second tome des *Annales de l'Empire* qui sortent de la presse. Je ne crains point d'être écrasé par les pierres d'un bâtiment que j'ai élevé par vos ordres, et qui n'est que le temple de la vérité consacré à votre altesse sérénissime. J'ai essuyé, je l'avoue, bien des malheurs depuis que j'ai quitté ce palais d'Ernest-le-Pieux et de Dorothée que je serais bien fâché d'appeler *la Pieuse*, mais que j'appellerai toujours la bienfaisante, la sage, la juste, l'adorable.

J'ai supporté tous ces malheurs, madame, avec quelque constance; et ni le spectacle d'une femme, qui m'est plus chère qu'une fille unique, traînée par des satellites à Francfort et presque mourante entre mes bras, ni la perte de tout ce qu'on m'a volé, ni les persécutions acharnées du roi de Prusse, qui m'ont ravi jusqu'à la liberté de retourner à Paris, ni la dissipation de mon patrimoine pendant mon absence, ni enfin les maladies qui m'ont mis au bord du tombeau, rien n'a suspendu l'ouvrage que vous m'aviez ordonné. Vous m'avez inspiré, madame, le courage de ce magnanime Jean-Frédéric, qui joua aux échecs quand on lui eût lu l'arrêt qui le condamnait. Ce n'est pas que je sois insensible; mais j'ai eu toujours pour maxime que l'occupation et le travail sont la seule ressource contre l'infortune. Une ressource bien plus sûre, ainsi que plus douce, serait sans doute de venir me mettre à vos pieds, et de me faire présenter par Jeanne et par Charles VII, soutenus de la grande maîtresse des cœurs, de voir, d'entendre votre altesse sérénissime, de fouler aux pieds avec elle ces infâmes superstitions qui désolent la terre et dont votre auguste maison a été la victime. Mais, madame, j'ai bien peur que le bonheur de vous faire ma cour ne me soit interdit. Je deviens d'ailleurs si malade que je perds presque toute espérance. Des souffrances continuelles rendent incapable de jouir de la société, à plus forte raison de faire sa cour à une grande princesse. Ernest-le-Pieux n'a point fondé le château de Gotha comme un hôpital, pour un Français qui barbouille du papier, et son auguste descendante n'en a pas fait le palais des Grâces pour qu'un malade vînt l'y ennuyer. Il faut arriver dans votre sanctuaire, couronné de roses et le luth d'Apollon à la main.

Votre altesse sérénissime me parle de son portrait ; mais qu'elle se souvienne que jamais les peintres ni les sculpteurs n'ont orné les portraits et les statues des déesses : elles sont belles par elles-mêmes. N'allez pas, madame, gâter votre portrait. Je vous vois venir de loin, permettez-moi cette expression; et je prends la liberté de déclarer à toute la maison de Vitikind que ce portrait est le plus beau joyau de leurs couronnes, et le seul que je puisse et que je doive recevoir, après les bontés infinies dont votre altesse sérénissime m'a comblé.

On vient de faire un énorme poëme épique à Paris sur Jésus-Christ. Quel sujet que la Passion pour un poëme épique! Quels amours que ceux de Marthe et de Madeleine! Ce nouvel ouvrage, dont Jésus-Christ est le héros, s'appelle la *Christiade* (1). Il est en prose. Que ne laissait-on l'Écriture sainte comme elle était? Et plût à Dieu qu'elle n'eût jamais été l'occasion de plus grands maux! Un malheureux jésuite nommé Berruyer a fait aussi une espèce de mauvais roman du Nouveau-Testament en style de ruelle. Quelle décadence en France des belles-lettres et du bon goût! Tout tombe; mais Gotha subsiste. Que ne puis-je, madame, y venir mettre à vos pieds le tendre respect, la reconnaissance, le zèle, le goût infini qui m'appellent dans votre cour!

2032. — A M. DUPONT.

Le 17 mars.

Tout le livre de M. Dupin (2) n'est qu'une preuve de la manière très exacte dont je me suis exprimé sur la *messe*.

Je le supplie de lire seulement l'article 8, à la page 55.

Je lui réitère mes remerciements sur la bonté qu'il a eue de m'indiquer la faute concernant le Capitulaire de Charlemagne; cela est déjà corrigé.

2033 — A M. POLIER DE BOTTENS.

Colmar, le 19 mars.

En réponse à votre lettre du 15, je vous dirai, monsieur, que le sieur Philibert n'a pas encore osé m'envoyer son édition, mais qu'il a osé annoncer, dans la gazette de Bâle, cette édition *corrigée et augmentée par moi*. J'ai été justement indigné de ce mensonge, qui m'est très préjudiciable dans le pays où je suis, et j'ai prié M. Vernet (3) de lui en marquer mon ressentiment. Je viens de voir son livre, qu'on m'a prêté aujourd'hui. Il a copié fidèlement sur du vilain papier, et avec de mauvais caractères, toutes les bévues des éditions de La Haye et de Paris. Vous jugerez bien, monsieur, que ce n'est pas là un bon moyen pour avoir mes ouvrages. Le voyage à Lausanne, dont vous me parlez, n'est pas si aisé à entreprendre que vous le pensez. J'ai le malheur de ne pouvoir pas faire un pas sans que l'Europe le sache. Cette malheureuse célébrité est un de mes plus grands chagrins; d'ailleurs, monsieur, me répondriez-vous que je fusse aussi libre à Lausanne qu'en Angleterre? Me répondriez-vous que ceux qui m'ont persécuté à Berlin ne me poursuivissent pas dans le canton de Berne (4)? La seule manière peut-être qui me convînt serait d'y être incognito, je vous en serais plus utile; mais cette manière n'est guère praticable. Vous voyez que je ne suis pas le maître de ma destinée; si je l'étais, soyez sûr que je partirais demain, malgré mes maladies et malgré les neiges, et que je viendrais achever ma vie à Lausanne. Une lettre de M. de Brenles, que j'ai vue ces jours-ci, augmente bien mon désir de voir votre ville; je ne peux vous offrir, dans le moment présent, que des désirs et des regrets très sincères. Je me flatte encore qu'il n'est pas impossible que je vienne vous voir; mais il faut ne point déplaire à mon roi, il faut un voyage sans aucun éclat. Il y a six mois que je garde la chambre à Colmar; mon âge et mon goût demandent la solitude. Je la voudrais profonde, je la voudrais ignorée : heureux celui qui vit inconnu! Je vous embrasse de tout mon cœur.

(1) J.-B. Machault d'Arnouville. (G. A.)
(2) Le baron d'Hattsatt. (G. A.)
(3) De Klinglin. (G. A.)

(1) Ou le *Paradis reconquis*, 6 vol. in-12, par l'abbé de la Baume Desdossat. (G. A.)
(2) *Lettre sur l'ancienne discipline de l'Église touchant la célébration de la messe, par L. E. Dupin*, 1708. (G. A.)
(3) Jacob Vernet. (G. A.)
(4) Lausanne appartenait au canton de Berne. (G. A.)

2034. — A M. DUPONT.

Le 19 mars.

Il est clair que le sonnet de l'*Avorton* fut composé par Hesnaut en 1670, puisqu'il se trouve dans son propre recueil imprimé cette année, qui fut l'époque (1) de la malheureuse aventure de cette fille d'honneur.

Ce fut deux ans après qu'on substitua douze dames du palais aux douze filles.

Le savant Anglais ne sait ce qu'il dit, et le savant Bayle a ramassé bien des pauvretés indignes de lui.

2035. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, le 21 mars.

Mon cher et respectable ami, je reçois votre lettre du 17 mars. Elle fait ma consolation, et j'y ajoute celle de vous répondre. C'est bien vous qui parlez avec éloquence de l'amitié; rien n'est plus juste. A qui appartient-il mieux qu'à vous de parler de cette vertu, qui n'est qu'une hypocrisie dans la plupart des hommes, et qu'un enthousiasme passager dans quelques-uns?

Les malheurs d'une autre espèce, qui m'accablent, ne me permettent pas de m'occuper des autres malheurs qui sont le partage des gens qu'on nomme heureux. Si j'ai le bonheur de vous voir, je vous en dirai davantage; mais, mon cher ami, voici mon état :

Il y a six mois que je n'ai pu sortir de ma chambre. Je lutte à la fois contre les souffrances les plus opiniâtres, contre une persécution inattendue, et contre tous les désagréments attachés à la disgrâce. Je sais comme on pense, et, depuis peu, des personnes qui ont parlé au roi, tête à tête, m'ont instruit. Le roi n'est pas obligé de savoir et d'examiner si un trait qui se trouve à la tête de cette malheureuse *Histoire* prétendue *universelle* est de moi ou n'en est pas, s'il n'a pas été inséré uniquement pour me perdre. Il a lu ce passage, et cela suffit. Le passage est criminel; il a raison d'en être très irrité, et il n'a pas le temps d'examiner les preuves incontestables que ce passage est falsifié. Il y a des impressions funestes dont on ne revient jamais, et tout concourt à me démontrer que je suis perdu sans ressource. Je me suis fait un ennemi irréconciliable du roi de Prusse en voulant le quitter; la prétendue *Histoire universelle* m'a attiré la colère implacable du clergé; le roi ne peut connaître mon innocence; il se trouve enfin que je ne suis revenu en France que pour y être exposé à une persécution qui durera même après moi. Voilà mon état, mon cher ange; et il ne faut pas se faire illusion. Je sens que j'aurais beaucoup de courage si j'avais de la santé; mais les souffrances du corps abattent l'âme, surtout lorsque l'épuisement ne me permet plus la consolation du travail. Je crains d'être incessamment au point de me voir incapable de jouir de la société, et de rester avec moi-même. C'est l'effet ordinaire des longues maladies, et c'est la situation la plus cruelle où l'on puisse être. C'est dans ce cas qu'une famille peut servir de quelque ressource, et cette ressource m'est enlevée.

Si je cherchais un asile ignoré, et si je le pouvais trouver, si l'on croyait que cet asile est dans un pays étranger, et si cela même était regardé comme une désobéissance, il est certain qu'on pourrait saisir mes revenus. Qui en empêcherait? J'ai écrit à madame de Pompadour, et je lui ai mandé que, n'ayant reçu aucun ordre positif de sa majesté, étant revenu en France uniquement pour aller à Plombières, ma santé empirant, et ayant besoin d'un autre climat, je comptais qu'il me serait permis d'achever mes voyages. Je lui ai ajouté que, comme elle avait peu le temps d'écrire, je prendrais son silence pour une permission. Je vous rends un compte exact de tout. J'ai tâché de me préparer quelques issues, et de ne me pas fermer la porte de ma patrie; j'ai tâché de n'avoir point l'air d'être dans le cas d'une désobéissance. L'électeur palatin et madame la duchesse de Gotha m'attendent; je n'ai ni refusé ni promis. Vous aurez certainement la préférence, si je peux venir vous embrasser sans être dans ce cas de désobéissance. En attendant que de tant de démarches délicates je puisse en faire une, il faut songer à me procurer, s'il est possible, un peu de santé. J'ignore encore si je pourrai aller au mois de mai à Plombières. Pardon de vous parler si longtemps de moi, mais c'est un tribut que je paie à vos bontés; j'ai peur que ce tribut ne soit bien long.

J'enverrai incessamment le second tome des *Annales;* je n'attends que quelques cartons. Adieu, mon cher ange; adieu, le plus aimable et le plus juste des hommes. Mille tendres respects à madame d'Argental. Ah! j'ai bien peur que l'abbé (1) ne reste longtemps dans sa campagne.

2036. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Colmar, mars

A TRÈS RÉVÉREND PÈRE EN DIABLE ISAAC ONITZ.

Très révérend père et très cher frère, votre lettre ferait mourir de rire les damnés les plus tristes. Je suis malheureusement de ce nombre; il y a six mois que je ne suis sorti de ma chaudière; mais votre lettre infernale et comique serait capable de me rendre la santé.

J'aurais bien mieux aimé sans doute être exhorté à la mort par votre paternité, que par des révérends pères jésuites qui, ne pouvant brûler les Bayle et les *Isaac* en personne, brûlent impitoyablement leurs enfants. Mais votre révérence voudra bien considérer que la zizanie de quelque esprit malin se fourra jusque dans notre petit royaume de Satan, et que le méchant diable *xx* (2), qui est plus adroit que moi, me força enfin de quitter nos champs élysées.

La *Philosophie du bons sens* (3), mon cher diable, doit vous faire connaître, par vos propres règles, que je ne me plains, ni ne dois, ni ne puis me plaindre que le diable *xx* m'ait affublé d'une petite antienne (4) publiée à Cassel, chez Etienne. J'ai marqué simplement ce fait pour développer le caractère de ce diable, qui se donne si faussement pour n'être point faiseur d'antiennes. Ce méchant diable, à qui j'avais toujours fait patte de velours, depuis la préférence que me donna sur lui l'illustre diable (5) dont vous me parlez, a toujours aiguisé ses griffes contre moi.

Je conçois qu'un diable aille à la messe, quand il est en terre papale, comme Nancy ou Colmar; mais vous devez gémir lorsqu'un enfant de Belzébuth va à la messe par hypocrisie ou par vanité (6).

Chaque diable, mon très révérend père, a son caractère. Nous sommes de bons diables, vous et moi, francs et sincères; mais, en qualité de damnés, nous prenons feu trop aisément. Le belzébuthien *xx* est plus cauteleux; jugez-en par l'anecdote suivante.

En l'an de disgrâce 1738, il prit dans ses griffes deux habitantes de la zone glaciale, et écrivit à tous ses amis, comme à moi, que c'était le chirurgien de la troupe mesurante qui avait enlevé ces deux pauvres diablesses; et, en conséquence il fit d'abord faire une quête pour elles, comme réparateur des torts d'autrui. Je lui envoyai cinquante écus du faubourg d'enfer, nommé Cirey, où j'étais pour lors. Le diablotin Thieriot porta lesdites cent cinquante livres tournois; témoin la lettre du diablotin Thieriot, que j'ai retrouvée parmi mes papiers, en date du 24 décembre 1738 (7), à Paris : « Mon cher ami, je portai hier les cinquante écus » au père *xx*, de l'Académie des sciences, et je lui étalai » tout ce que me faisait sentir votre générosité pour les » deux créatures du Nord. Je voudrais bien qu'une si bonne » action fût suivie, etc. »

Vous voyez, mon cher père et compère d'enfer, qu'il n'y a rien de si différent que diable et diable, et qu'il faut admettre le principe des indiscernables d'Asmodée-Leibnitz; mais surtout, mon cher réprouvé, gardez-vous des langues médisantes. Je n'ai jamais connu de damné plus crédule que vous. Souvenez-vous de la parole sacrée que nous nous sommes donnée, dans le caveau de Lucifer, de ne jamais croire un mot des tracasseries que pourraient nous faire des esprits immondes déguisés en anges de lumière.

Si je n'étais pas assez près d'aller voir Satan, notre père commun, et si nous pouvions nous rencontrer dans quelque coin de cet autre enfer qu'on appelle la terre, je convaincrais votre révérence diabolique de ma sincère et inaltérable dévotion envers elle. Ce n'est pas qu'un damné ne puisse donner quelquefois un coup de queue à son confrère, quand il se démène, et qu'il a un fer rouge dans le cul; mais les

(1) Voyez, tome II, le *Catalogue* des écrivains du *Siècle de Louis XIV*. (G. A.)

(1) L'abbé Chauvelin, toujours emprisonné. (G. A.)
(2) Maupertuis. (G. A.)
(3) Ouvrage de d'Argens. (G. A.)
(4) Voyez la lettre à d'Argental du 4 juin 1753. (G. A.)
(5) Frédéric II. (G. A.)
(6) Non seulement il alla à la messe, mais il communia. « Il présentait sa langue, dit Colini, et fixait ses yeux bien ouverts sur la physionomie du prêtre. Je connaissais ces regards-là. » (G. A.)
(7) Voyez à cette époque dans la *Correspondance*. (G. A.)

véritables et bons damnés voient le cœur de leur prochain, et je crois que nos cœurs sont faits l'un pour l'autre.

Il eût été à souhaiter que le très révérend père (1) que j'ai tant aimé eût eu plus d'indulgence pour un serviteur très attaché; mais ce qui est fait est fait, et ni Dieu ni tous les diables ne peuvent empêcher le passé.

Je trempe avec les eaux du Léthé le bon vin que je bois à votre santé dans ces quartiers. J'en bois peu, parce que je suis le damné le plus malingre de ce bas monde. Sur ce, je vous donne ma bénédiction, et vous demande la vôtre, vous exhortant à faire vos *agapes*.

2037. — A MADAME LA DUCHESSE DE LUTZELBOURG.

A Colmar, le 26 mars.

On me dit, madame, que vous allez à Andlau, et que ma lettre ne vous trouverait pas à Strasbourg; je l'adresse à M. le baron d'Hattsatt. J'ai fort bonne opinion de son procès; Dupont m'a lu son plaidoyer, il m'a paru contenir des raisons convaincantes; il tourne l'affaire de tous les sens, et il n'y pas un côté qui ne soit entièrement favorable. J'aurais bien mauvaise opinion de mon jugement, ou de celui du conseil d'Alsace, si M. votre neveu ne gagnait pas sa cause tout d'une voix. Je me flatte, madame, de vous retrouver à l'île Jard, quand je retournerai à Strasbourg. Il y a six mois que je ne suis sorti de ma chambre; il est bon de s'accoutumer à se passer des hommes; vous savez que j'en ai éprouvé la méchanceté jusque dans ma solitude. Le père missionnaire (2) est venu s'excuser chez moi, et j'ai reçu ses excuses, parce qu'il y a des feux qu'il ne faut pas attiser. Le père Menoux a désavoué la lettre qui court sous son nom, et je me contente de son désaveu. Il faut sacrifier au repos dont on a grand besoin sur la fin de sa vie. Comme je m'occupe à l'histoire, je voudrais bien savoir s'il est vrai qu'il y ait eu autrefois un parlement (3) à Paris. Le chef du parlement de cette province m'honore toujours d'une bonté que je vous dois: il vient me voir quelquefois; je me sens destiné à être attaché à tout ce qui vous appartient. Je présente mes respects aux deux ermites de l'île Jard; je me recommande à leurs saintes prières. *L'Ermite de Colmar.*

2038. — A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

A Colmar, le 26 mars.

Je vous remercie bien sincèrement, mon cher et savant abbé, du petit livre (4) très instructif que vous m'avez envoyé. Il prouve que l'Académie est plus utile au public qu'on ne pense, et il fait voir en même temps combien vous êtes utile à l'Académie. Il me semble que la plupart des difficultés de notre grammaire viennent de ces *e* muets qui sont particuliers à notre langue. Cet embarras ne se rencontre ni dans l'italien, ni dans l'espagnol, ni dans l'anglais. Je connais un peu toutes les langues modernes de l'Europe, c'est-à-dire tous ces jargons qui se sont polis avec le temps, et qui sont tous aussi loin du latin et du grec qu'un bâtiment gothique l'est de l'architecture d'Athènes. Notre jargon, par lui-même, ne mérite pas, en vérité, la préférence sur celui des Espagnols, qui est bien plus sonore et plus majestueux; ni sur celui des Italiens, qui a beaucoup plus de grâce. C'est la quantité de nos livres agréables, et des Français réfugiés, qui ont mis notre langue à la mode jusqu'au fond du Nord. L'italien était la langue courante du temps de l'Arioste et du Tasse. Le siècle de Louis XIV a donné la vogue à la langue française, et nous vivons actuellement sur notre crédit. L'anglais commence à prendre une grande faveur, depuis Addison, Swift, et Pope. Il sera bien difficile que cette langue devienne une langue de commerce comme la nôtre; mais je vois que, jusqu'aux princes, tout le monde veut l'entendre, parce que c'est de toutes les langues celle dans laquelle on a pensé le plus hardiment et le plus fortement. On ne demande, en Angleterre, permission de penser à personne. C'est cette heureuse liberté qui a produit l'*Essai sur l'Homme*, de Pope; et c'est, à mon gré, le premier des poëmes didactiques. Croiriez-vous que dans la ville de Colmar, où je suis, j'ai trouvé un ancien magistrat qui s'est avisé d'apprendre l'anglais à l'âge de soixante et dix ans, et qui en sait assez pour lire les bons auteurs avec plaisir? Voyez si vous voulez en faire autant. Je vous avertis qu'il n'y a point de disputes en Angleterre sur les *participes;* mais je crois que vous vous en tiendrez à notre langue, que vous épousez, et que vous embellissez.

Pardon de ne pas vous écrire de ma main; je suis bien malade. J'irai bientôt trouver La Chaussée (1). Je vous embrasse.

2039. — A M. DE MALESHERBES.

A Colmar, 29 mars (2).

Je vous demande pardon de l'indiscrétion qu'on a eue d'adresser des lettres pour moi, du fond de l'Espagne (3), chez feu M. de La Reynière, et je vous remercie de toutes vos bontés. Je serais très fâché d'en abuser. Je vous ai seulement supplié, monsieur, de vouloir bien, dans l'occasion, rendre témoignage à la vérité que vous connaissez. Non seulement je n'ai point envoyé directement le manuscrit de la prétendue *Histoire universelle* à Jean Neaulme, mais je ne l'ai pas envoyé indirectement. Il avoue lui-même dans sa preface qu'il tient ce manuscrit, si infidèle et si tronqué, d'un homme de Bruxelles, lequel appartient à M. le prince Charles de Lorraine. Je me suis plaint de cet infâme procédé dans toutes les gazettes. J'ai condamné l'édition de Neaulme; et lorsque ce malheureux libraire m'a écrit en dernier lieu que ce domestique du prince Charles était un très galant homme, je lui ai répondu que ce galant homme a fait une action indigne de vendre un très mauvais manuscrit qui ne lui appartenait pas.

Le roi a lu le livre; il a lu aussi le procès-verbal. Je sais bien qu'on lui a dit, ainsi qu'à madame de Pompadour, que je n'étais pas si fâché de cette édition que je le paraissais: et voilà pourquoi, monsieur, j'ai pris la liberté de vous supplier de détromper madame de Pompadour, quand l'occasion se présenterait, et de vouloir bien détruire d'un mot de votre bouche la mauvaise foi et la calomnie, que je ne peux plus supporter.

Quant aux *Annales de l'Empire*, que j'ai composées par pure complaisance pour madame la duchesse de Saxe-Gotha, je les avouerai toujours, parce que je les crois très exactes et très vraies, surtout à l'aide des cartons nécessaires; et s'il y a un seul mot contre la vérité, je suis prêt à le corriger. C'est un livre qui n'est guère fait pour la France. Il paraît déjà trois éditions du premier volume dans les pays étrangers. Je compte avoir incessamment l'honneur de vous envoyer le second volume avec les cartons du premier, et je regarderai comme une grande grâce que vous vouliez bien donner à cet ouvrage une place dans votre bibliothèque.

Je vous demande bien pardon de toutes mes importunités, et je suis, avec une respectueuse reconnaissance, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

2040. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

A Colmar, 3 avril 1754 (4).

Madame, toutes les fois qu'il neige dans les montagnes des Vosges, je tremble que votre altesse sérénissime ne soit malade dans la Thuringe. Je lui suis assurément plus attaché qu'à tous ces empereurs. Elle a daigné faire le bonheur de ma vie à Gotha, et leurs sacrées majestés m'ont tué à Colmar, quoique Colmar ne soit plus de leur empire. Je suis votre sujet, madame, et non le leur. Ils m'ennuient trop.

Votre altesse sérénissime croirait-elle que le roi de Prusse m'a écrit une lettre (5) pleine de bonté et même d'éloges trop flatteurs? Cependant on vient d'imprimer contre moi un livre à Berlin, dans lequel on me reproche beaucoup d'avoir prêché la tolérance au roi de Prusse. Apparemment que la lettre dont il m'honore est une réponse à ce livre. Il est intitulé: *Lettres du comte de Cataneo à M. de Volt.* (6). Votre altesse sérénissime l'a-t-elle lu? Ce comte de Cataneo me paraît bien dévot et peu philosophe. Le roi de Prusse, dans le fond de son cœur, me donnera la préférence sur lui; et moi, madame, je ne la donnerai à personne sur vous. Je ne souhaite de la santé que pour vous faire ma cour. Que ne puis-je venir à Gotha sur l'âne ailé de la Pucelle? Il y a beaucoup d'ânes dans ce monde, mais il y en a peu qui aient des ailes.

Je me mets aux pieds de votre altesse sérénissime et de son auguste famille. Je lui souhaite une santé aussi inaltérable que son caractère. Qu'elle ait toujours de belles heures, comme elle fait celles de quiconque l'approche.

Je lui renouvelle mes profonds respects.

(1) Frédéric II. (G. A.)
(2) Merat. (G. A.)
(3) Allusion à l'exil du parlement. (G. A.)
(4) *Opuscules sur la langue française.* (G. A.)

(1) Mort le 14 mars 1754. (G. A.)
(2) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(3) De Cadix, où il avait placé des fonds. (G. A.)
(4) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)
(5) On n'a pas cette lettre. (G. A.)
(6) *Lettres du comte Cataneo à l'illustre M. de Voltaire sur l'édition de ses ouvrages à Dresde.* (G. A.)

2041. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

A Colmar, le 12 avril (1).

Madame, quelque répugnance que j'eusse à repasser par Francfort, j'y volerais pour me rendre chez la descendante d'Hercule. Des obstacles, madame! il n'y en a point, lorsque vous commandez; il n'y a que la maladie qui soit plus forte que les ordres et la bonté de votre altesse sérénissime. Quand je songe à l'état où je suis, je me trouve bien indigne d'approcher de votre autel. Je suis comme les lépreux qui n'osaient entrer dans le temple. Que feriez-vous, madame, d'un homme condamné par la nature à souffrir presque toujours? Ma lampe ardente est dans un vase fêlé et cassé; elle brûle en votre honneur; mais le vase est en pièces. Pourquoi le cœur ne peut-il pas donner des forces et des ailes? La belle figure que je ferais, madame, dans votre charmante cour! Je ressemblerais à l'automate qu'on montre actuellement dans Paris; il prononce mal les lettres de l'alphabet; il articule quelques mots. C'est beaucoup pour une figure de cuir; mais ce n'est pas assez pour un être pensant, qui est pénétré jusqu'au fond du cœur de tout le mérite et de tous les charmes de votre être.

Je serais dans votre cour comme Tantale; j'aurais faim et soif de vous entendre, madame, et il faudrait rester dans ma chambre. Madame de Buchwald n'a point de santé, me dira-t-on. Ah! madame, c'est un Samson en comparaison de moi. Il est vrai qu'elle vise à être aveugle comme Samson; mais en a-t-elle moins d'imagination et de grâces? Sa conversation n'est-elle pas digne de la vôtre? N'est-elle pas toujours vive, toujours agissante? Mais moi chétif, si je venais faire ma cour à votre altesse sérénissime, je serais obligé de vous présenter ma capitulation, et les articles seraient: 1° que je me tiendrais convaincu de mon indignité, et que très rarement j'aurais l'honneur de me crever à votre table et d'en sortir avec une indigestion; 2° qu'en qualité de pédant je coucherais dans l'antichambre de la bibliothèque, et non dans une chambre dorée; qu'il me serait permis d'avoir un habit fourré au mois de juillet, attendu votre belle exposition au nord, et votre forêt à Thuringe; 4° que je donnerais la préférence à votre médecin et à votre apothicaire sur toutes les belles dames de votre cour, nouvelles mariées et autres; 5° que, si dans des moments d'humeur pardonnables à un malade, je m'avisais de faire quelques nouveaux chants à *Dunois*, il me serait permis d'y peindre la cour de Gotha, afin qu'il y eût du moins dans cet ouvrage un contraste des vertus les plus charmantes avec toutes les folies du poëme.

N'importe, je brûle d'être dans votre cour, de venir me mettre à vos pieds pour quelques mois. Gotha est mon château en Espagne; je serais trop heureux; c'est un beau songe. Une vérité bien réelle, c'est mon profond respect, mon attachement, ma reconnaissance pour votre altesse sérénissime, etc.

2042. — A M. DE MALESHERBES.

A Colmar, 15 avril (2).

Permettez, monsieur, que j'aie l'honneur de vous présenter le second volume des *Annales de l'Empire*, et en même temps que j'y joigne un second envoi du premier tome, plus exact et plus ample. Vous avez eu la bonté de me donner la permission de mettre sous votre enveloppe un pareil envoi pour madame Denis, j'use de cette liberté. Il est triste pour celui qui cultivait les arts du génie de faire des annales; mais, dans une décadence assez générale, je vous offre le tribut de la mienne. Je serai toute ma vie, avec les plus respectueux sentiments, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

2043. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, le 16 avril.

Est il vrai, mon cher ange, que votre santé s'altère? est-il vrai qu'on vous conseille les eaux de Plombières? est-il vrai que vous ferez le voyage? Vous êtes bien sûr qu'alors je viendrai à ce Plombières, qui serait mon paradis terrestre. La saison est encore bien rude dans ces quartiers-là. Nos Vosges sont couvertes de neige. Il n'y a pas un arbre dans nos campagnes qui ait poussé une feuille, et le vert manque encore pour les bestiaux. J'ai à vous avertir, mon cher ange, que les deux prétendues saisons qu'on a imaginées pour prendre les eaux de Plombières sont un charlatanisme des médecins du pays, pour faire venir deux fois les mêmes chalands. Ces eaux font du bien en tout temps, supposé qu'elles en fassent, quand elles ne sont pas infiltrées de la neige qui s'est fait un passage jusqu'à elles. Le pays est si froid d'ailleurs, que le temps le plus chaud est le plus convenable; mais, dans quelque temps que vous y veniez, soyez sûr de m'y voir. Je voudrais bien que votre ami l'abbé (1) pût les venir prendre coupées avec du lait; mais je vous ai déjà dit, et je vous répète avec douleur, que je crains qu'il ne meure dans sa maison de campagne, et que la maladie dont il est attaqué ne dure beaucoup plus que vous ne le pensiez. Cette maladie m'alarme d'autant plus, que son médecin (2) est fort ignorant et fort opiniâtre. Madame Denis me mande qu'elle pourrait bien aussi aller à Plombières. Elle prend du Vinache (3); elle fait comme j'ai fait; elle ruine sa santé par des remèdes et par de la gourmandise. Il est bien certain que, si vous venez à Plombières tous deux, je ne ferai aucune autre démarche que celle de venir vous y attendre. Madame d'Argental, qui en a déjà tâté, voudrait-elle recommencer? En ce cas, vive Plombières.

Vous savez que le roi de Prusse m'a écrit une lettre remplie d'éloges flatteurs qui ne flattent point. Vous savez que tout est contradiction dans ce monde. C'en est une assez grande que la conduite du P. Menoux, qui m'écrit lettre sur lettre pour se plaindre de la trahison qu'on nous a faite à tous deux de publier et de falsifier ce que nous nous étions écrit dans le secret d'un commerce particulier, qui doit être une chose sacrée chez les honnêtes gens. On m'a parlé des *Mémoires* (4) *de milord Bolingbroke*. Je m'imagine que les wighs n'en seront pas contents. Ce qu'il y a de plus hardi dans ses *Lettres sur l'Histoire* est ce qu'il y a de meilleur; aussi est-ce la seule chose qu'on ait critiquée. Les Anglais paraissent faits pour nous apprendre à penser. Imagineriez-vous que les Suisses ont pris la méthode d'inoculer la petite-vérole, et que madame la duchesse d'Aumont vivrait encore, si M. le duc d'Aumont était né à Lausanne? Ce Lausanne est devenu un singulier pays. Il est peuplé d'Anglais et de Français philosophes, qui sont venus y chercher de la tranquillité et du soleil. On y parle français, on y pense à l'anglaise. On me presse tous les jours d'y aller faire un tour. Madame la duchesse de Gotha demande à grands cris la préférence; mais son pays n'est pas si beau, et on n'y est pas à couvert des vents du nord. Il n'y a à présent que les montagnes *cornues* de Plombières qui puissent me plaire si vous y venez. Nous verrons si je les changerai en eaux d'Hippocrène. Adieu, mon cher et respectable ami; je vous embrasse avec la plus vive tendresse.

2044. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Colmar, le 23 avril.

Je me sens très coupable, madame, de n'avoir point répondu à votre dernière lettre. Ma mauvaise santé n'est point une excuse auprès de moi; et, quoique je ne puisse guère écrire de ma main, je pourrais du moins dicter des choses fort tristes, qui ne déplaisent pas aux personnes comme vous, qui connaissent toutes les misères de cette vie, et qui sont détrompées de toutes les illusions.

Il me semble que je vous avais conseillé de vivre, uniquement pour faire enrager ceux qui vous paient des rentes viagères. Pour moi, c'est presque le seul plaisir qui me reste. Je me figure, dès que je sens les approches d'une indigestion, que deux ou trois princes hériteront de moi; alors je prends courage par malice pure, et je conspire contre eux avec de la rhubarbe et de la sobriété.

Cependant, madame, malgré l'envie extrême de leur jouer le tour de vivre, j'ai été très malade. Joignez à cela de maudites *Annales de l'Empire* qui sont l'éteignoir de l'imagination, et qui ont emporté tout mon temps; voilà la raison de ma paresse. J'ai travaillé à ces insipides ouvrages pour une princesse de Saxe, qui mérite qu'on fasse des choses plus agréables pour elle. C'est une princesse infiniment aimable, chez qui on fait meilleure chère que chez madame la duchesse du Maine. On vit dans sa cour avec une liberté beaucoup plus grande qu'à Sceaux; mais malheureusement le climat est horrible, et je n'aime à présent que le soleil. Vous ne le voyez guère, madame, dans l'état où sont vos yeux; mais il est bon du moins d'en être réchauffé. L'hiver horri-

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

(1) Chauvelin, toujours emprisonné. (G. A.)
(2) L'évêque de Mirepoix, Boyer. (G. A.)
(3) Ancien médecin de Voltaire. (G. A.)
(4) *Traduits de l'anglais, avec des notes historiques*, par Favier, de Toulouse. — Les *Lettres sur l'Histoire*, traduites par Barbeu du Bourg, avaient paru en 1752. (G. A.)

ble que nous avons eu donne de l'humeur, et les nouvelles qu'on apprend n'en donnent guère moins.

Je voudrais pouvoir vous envoyer quelques bagatelles pour vous amuser; mais les ouvrages auxquels je travaille ne sont point du tout amusants.

J'étais devenu Anglais à Londres; je suis Allemand en Allemagne. Ma peau de caméléon prendrait des couleurs plus vives auprès de vous; votre imagination rallumerait la langueur de mon esprit.

J'ai lu les *Mémoires de milord Bolingbroke*. Il me semble qu'il parlait mieux qu'il n'écrivait. Je vous avoue que je trouve autant d'obscurité dans son style que dans sa conduite. Il fait un portrait affreux du comte d'Oxford, sans alléguer contre lui la moindre preuve. C'est ce même Oxford que Pope appelle une âme sereine, au-dessus de la bonne et de la mauvaise fortune, de la rage des partis, de la fureur du pouvoir, et de la crainte de la mort.

Bolingbroke aurait bien dû employer son loisir à faire de bons mémoires sur la guerre de la Succession, sur la paix d'Utrecht, sur le caractère de la reine Anne, sur le duc et la duchesse de Marlborough, sur Louis XIV, sur le duc d'Orléans, sur les ministres de France et d'Angleterre. Il aurait mêlé adroitement son apologie à tous ces grands objets, et il l'eût immortalisée, au lieu qu'elle est anéantie dans le petit livre tronqué et confus qu'il nous a laissé.

Je ne conçois pas comment un homme qui semblait avoir des vues si grandes a pu faire des choses si petites. Son traducteur a grand tort de dire que je veux proscrire l'étude des faits. Je reproche à M. de Bolingbroke de nous en avoir trop peu donné, et d'avoir encore étranglé le peu d'événements dont il parle. Cependant je crois que ses *Mémoires* vous auront fait quelque plaisir, et que vous vous êtes souvent trouvée, en les lisant, en pays de connaissance.

Adieu, madame; souffrons nos misères humaines patiemment. Le courage est bon à quelque chose; il flatte l'amour-propre, il diminue les maux, mais il ne rend pas la vue. Je vous plains toujours beaucoup; je m'attendris sur votre sort.

Mille compliments à M. de Formont. Si vous voyez M. le président Hénault, je vous prie de ne me point oublier auprès de lui. Soyez bien persuadée de mon tendre respect.

2045. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, le 2 mai.

Mon cher ange, mon ombre sera à Plombières à l'instant que vous y serez. Bénis soient les préjugés du genre humain, puisqu'ils vous amènent, avec madame d'Argental, en Lorraine! Venez boire, venez vous baigner. J'en ferai autant, et je vous apporterai peut-être de quoi vous amuser (1) dans les moments où il est ordonné de ne rien faire. Que je serai enchanté de vous revoir, mon cher et respectable ami! N'allez pas vous aviser de vous bien porter; n'allez pas changer d'avis. Croyez fermement que les eaux sont absolument nécessaires pour votre santé. Pour moi, je suis bien sûr qu'elles sont nécessaires à mon bonheur; mais ce sera à condition, s'il vous plaît, que vous ne vous moquerez point des délices de la Suisse. Je suis bien aise de vous dire qu'à Lausanne il y a des coteaux méridionaux où l'on jouit d'un printemps presque perpétuel, et que c'est le climat de Provence. J'avoue qu'au nord il y a de belles montagnes de glace; mais je ne compte plus tourner du côté du nord. Mon cher ange, le petit abbé a donc permuté son bénéfice? L'avez-vous vu dans sa nouvelle abbaye (2)? Je vous prie de lui dire, si vous le voyez, combien je m'intéresse à sa santé. Il est vrai que je n'ai nulle opinion de son *médecin;* c'est un homme entêté de préjugés en *isme*, qui ne veut pas qu'on change un drachme à ses ordonnances, et qui est tout propre à tuer ses malades par le régime ridicule où il les met. Je crois, pour moi, qu'il faut changer d'air et de médecin.

Que je suis mécontent des *Mémoires secrets de milord Bolingbroke!* je voudrais qu'ils fussent si *secrets* que personne ne les eût jamais vus. Je ne trouve qu'obscurités dans son style comme dans sa conduite. On a rendu un mauvais service à sa mémoire d'imprimer cette rapsodie; du moins c'est mon avis, et je le hasarde avec vous, parce que, si je m'abuse, vous me détromperez. Voilà donc M. de Céreste (3) qui devient une nouvelle preuve combien les Anglais ont raison, et combien les Français ont tort. *O tardi studiorum!* Nous sommes venus les derniers presque en tout genre. Nous ne songeons pas même à la vie.

Mon cher ami, je songe à la mort; je ne me suis jamais si mal porté; mais j'aurai un beau moment quand j'aurai l'occasion de vous embrasser.

(1) Le plan de l'*Orphelin de la Chine*. (G. A.)
(2) Dans la citadelle de Caen. (G. A.)
(3) Boutle-Hyacinthe de Brancas, comte de Céreste, mort de la petite-vérole. (G. A.)

2046. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

A Colmar, le 3 mai 1754 (1).

(Il vient de tomber de l'encre sur ma lettre; je demande pardon des pâtés.)

Madame, les lettres charmantes dont votre altesse sérénissime continue à m'honorer font du désir de vous faire ma cour une passion violente. J'ai consulté sur mon voyage de Gotha la nature et la fortune, qui gouvernent despotiquement le monde; la nature me répond : « C'est bien à toi, vieux, » malade, triste et ennuyeux, d'aller porter les restes de ton » imagination languissante chez la descendante d'Hercule et » la mère des Grâces? Va prendre les eaux de Plombières, » misérable; il te faut la boutique d'un apothicaire, et non le » temple de Dorothée. Tu n'es qu'une ombre; murmure avec » les ombres. Tu n'es pas fait pour le concert des déesses. » Quand je t'aurai bien lavé et bien baigné, je verrai si je te » donnerai la permission d'aller balbutier tes vieilles rêveries » auprès de ce que j'ai fait de plus aimable. »

La fortune, que j'ai consultée ensuite, m'a dit : « Je gou» verne tout à ma fantaisie, et je me moque de celle des » hommes. Ils croient faire ce qu'ils veulent, et ils ne font » que ce que je veux. Tu as une passion violente pour la fo» rêt de Thuringe; je pourrais bien t'envoyer à Naples, ou te » clouer à Colmar, ou te placer en Suisse sur un coteau mé» ridional. Cependant, si la nature y consent, je te permettrai » d'aller en Thuringe. »

Voilà, madame la réponse de mes deux oracles. On m'a condamné malgré moi à aller à la fin à Plombières, et j'y vais au mois de juin. Ma pauvre nièce, encore malade de la manière galante dont elle a été reçue à Francfort, vient me trouver aux eaux. Après cela, madame, j'espère que la fortune me permettra le petit voyage pour lequel je lui ai présenté requête.

La lettre dont votre altesse sérénissime veut savoir le contenu, dit *qu'on* (2) *a conservé et qu'on n'a donné à personne le manuscrit concernant* l'Histoire universelle, *qu'on ne me fera aucune infidélité, qu'on ne parle point mal de moi, qu'on croit que je ne gâterai jamais rien dans les sociétés où je me trouverai.* On me dit des choses flatteuses, et en même temps on écrit à d'autres des choses piquantes sur mon compte. Il y a longtemps que je sais à quel point vont les contradictions de ce monde. Le cœur seul me conduit, madame; il me ferait voler chez la descendante d'Hercule; mais il ne me fera jamais marcher vers le descendant d'Ulysse.

Le chevalier de Massol est le fils d'un avocat-général de la chambre des comptes de Paris. C'est une famille que je connais; mais pour lui, je ne le connais point du tout. Si d'Arnaud s'est formé à la cour de Dresde (3), il peut devenir homme de mérite. Mais des vers français médiocres ne donnent ni réputation ni fortune, et c'est un bien mauvais métier.

On fait actuellement à Colmar une singulière expérience; je ne sais si je n'en ai pas parlé à votre altesse sérénissime dans ma dernière lettre. Il s'agit de convertir le sel en salpêtre pour faire de la poudre à canon et pour tuer les hommes à meilleur marché; on a déjà parlé de ce secret dans les gazettes. Mais il faut que ce bon marché ne soit pas si réel; en ce cas le roi de Prusse l'aurait. Ceux qui prétendent avoir ce grand art veulent le vendre au roi de France des sommes immenses. Il y a trois mois qu'on y travaille à Colmar. Si on y réussit, je croirai à la pierre philosophale.

La grande maîtresse des cœurs ne veut donc point de l'épithète de femme forte? Elle a pourtant l'esprit très fort; et son âme a des yeux de lynx, si son corps en a de taupe. Que je voudrais être encore entre la descendante d'Hercule et la grande maîtresse, aux pieds de tout ce qu'on doit respecter et aimer le plus dans le monde!

Je suis toujours avec la vénération la plus profonde et le respect le plus tendre.

2047. — A M. ROQUES.

A Colmar, 3 mai 1754.

Je ne reçois qu'aujourd'hui votre lettre du 30 mars; appa-

(1) Éditeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)
(2) Frédéric II. On n'a pas cette lettre (G. A.)
(3) Où il était conseiller d'ambassade. (G. A.)

remment qu'elle est écrite du 30 avril. Je charge le sieur Walther, libraire de Dresde, de vous faire parvenir les *Annales de l'Empire*, en droiture à Hameln, où vous êtes. J'ai trouvé plus de secours que vous ne pensez pour finir cet ouvrage à Colmar. Il y a des hommes très savants, qui d'ailleurs ont des belles-lettres, et d'assez belles bibliothèques. Une grande partie de mon bien est située à une lieue de Colmar : ainsi je me trouve chez moi. Je pourrai faire quelque voyage chez des personnes qui m'honorent de leurs bontés. Il n'y a jamais que mon cœur qui me conduise. Je n'avais quitté ma patrie que sur les instances réitérées qu'on m'avait faites, et sur les promesses d'une amitié inviolable ; mais on ne s'expose pas deux fois au même danger.

Je ne savais pas qu'il y eût encore une *Bibliothèque raisonnée* (1) ; vous me feriez plaisir, monsieur, de me dire où elle s'imprime, et dans quel mois se trouve l'article dont vous me faites l'honneur de me parler.

Il me semble que le mot de persiflage, qui se met à la mode depuis quelque temps, pourrait servir de titre au livre du comte de Cataneo (2). Il n'en est pas ainsi des lettres que vous m'écrivez : elles sont dictées par l'esprit et par le sentiment ; j'y suis très sensible. J'ai l'honneur d'être avec bien du zèle, etc.

2048. — A M. G.-C. WALTHER.

Colmar, 3 mai 1754.

Il est très vrai que plusieurs personnes m'ont écrit pour me prier d'aller passer quelque temps à Lausanne; on m'a écrit aussi de Genève, dans le même esprit; et les sieurs Bousquet et Philibert se sont offerts chacun de leur côté pour faire une édition de mes ouvrages ; mais je suis très éloigné de prendre sur cela aucune résolution..... Je vous remercie tendrement de l'offre de votre campagne. Si j'avais de la santé, et que vous voulussiez vous arranger avec Breitkopf, pour faire un jour une édition complète de tout, bien revue, bien corrigée, je pourrais bien prendre le parti d'aller la diriger à Leipsick, ne connaissant de patrie que celle où l'on imprimerait bien mes ouvrages.

2049. — A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

A Colmar, le 12 mai.

Mes doigts enflés, monsieur, me refusent le plaisir de vous écrire de ma main. Je vous traite comme une cinquantaine d'empereurs ; car j'ai dicté toute cette histoire. Mais j'ai bien plus de satisfaction à dicter ici les sentiments qui m'attachent à vous.

Je vous jure que vous me faites trop d'honneur de penser que vous trouverez, dans ces *Annales*, l'examen du droit public de l'Empire. Une partie de ce droit public consiste dans la bulle d'Or, dans la paix de Westphalie, dans les Capitulaires des empereurs ; c'est ce qui se trouve imprimé partout, et qui ne pouvait être l'objet d'un abrégé. L'autre partie du droit public consiste dans les prétentions de tant de princes à la charge les uns des autres, dans celles des empereurs sur Rome, et des papes sur l'Empire, dans les droits de l'Empire sur l'Italie ; et c'est ce que je crois avoir assez indiqué, en réduisant tous ces droits douteux à celui du plus fort, que le temps seul rend légitime. Il n'y en a guère d'autres dans le monde.

Si vous daignez jeter les yeux sur les *Doutes*, qui se trouvent à la fin du second tome (3), et qui pourraient être en beaucoup plus grand nombre, vous jugerez si l'original des donations de Pepin et de Charlemagne ne se trouve pas au dos de la donation de Constantin. Le *Diurnal* romain des septième et huitième siècles est un monument de l'histoire bien curieux, et qui fait voir évidemment ce qu'étaient les papes dans ce temps-là. On a eu grand soin, au Vatican, d'empêcher que le reste de ce *Diurnal* ne fût imprimé. La cour de R me fait comme les grandes maisons, qui cachent, autant qu'elles le peuvent, leur première origine. Cependant, en dépit des Boulainvilliers, toute origine est petite, et le Capitole fut d'abord une chaumière.

La grande partie du droit public, qui n'a été pendant six cents ans qu'un combat perpétuel entre l'Italie et l'Allemagne, est l'objet principal de ces *Annales;* mais je me suis bien donné de garde de traiter cette matière dogmatiquement. J'ai fait encore moins le raisonneur sur les droits des empereurs et des États de l'Empire.

Il est certain que Tibère était un prince un peu plus puissant que Charles VII et François Ier. Tout le pouvoir que les empereurs allemands ont exercé sur Rome, depuis Charlemagne, a consisté à la saccager et à la rançonner dans l'occasion. Voilà ce que j'indique, et le lecteur bénévole peut juger.

J'aurais eu assurément, monsieur, des lecteurs plus bénévoles, si j'avais pu vous imiter comme j'ai tâché de vous suivre ; mais je n'ai fait ce petit abrégé que par pure obéissance pour madame la duchesse de Saxe-Gotha; et, quand on ne fait qu'obéir, on ne réussit que médiocrement. Cependant j'ose dire que, dans ce petit abrége, il y a plus de choses essentielles que dans la grande *Histoire* (1) du révérend père Barre. Je vous soumets cet ouvrage, monsieur, comme à mon maître en fait d'histoire.

Puisque me voilà en train de vous parler de cet objet de vos études et de votre gloire, permettez-moi de vous dire que je suis un peu fâché qu'on soit tombé depuis peu si rudement sur Rapin de Thoyras. Rien ne me paraît plus injuste et plus indécent. Je regarde cet historien comme le meilleur que nous ayons; je ne sais si je me trompe. Je me flatte au reste que vous me rendrez justice sur la prétendue *Histoire universelle* qu'on a imprimée sous mon nom. Celui qui a vendu un mauvais manuscrit tronqué et défiguré n'a pas fait l'action du plus honnête homme du monde. Les libraires qui l'ont imprimé ne sont ni des Robert Estienne ni des Plantin; et ceux qui m'ont imputé cette rapsodie ne sont pas des Bayle.

J'espère faire voir (si je vis) que mon véritable ouvrage est un peu différent; mais, pour achever une telle entreprise, il me faudrait plus de santé et de secours que je n'en ai.

Adieu, monsieur, conservez-moi vos bontés, et ne m'oubliez pas auprès de madame du Deffand. Soyez très persuadé de mon attachement et de ma tendre et respectueuse estime.

2050. — A FRÉDÉRIC,

PRINCE HÉRÉDITAIRE DE HESSE-CASSEL.

Le 14 mai.

Monseigneur, je suis toujours émerveillé de votre belle écriture. La plupart des princes griffonnent, et votre altesse sérénissime aura peine à trouver des secrétaires qui écrivent aussi bien qu'elle. Permettez-moi d'en dire autant de votre style. Ce que vous dites des *Songes physiques* (2) est bien digne d'un esprit fait pour la vérité. Je ne sais qui est l'auteur de cet ouvrage, que je n'ai point vu; mais votre extrait vaut assurément mieux que le livre.

On fait à présent, à Colmar, une expérience de physique fort au-dessus de celles de l'abbé Nollet. Elle est doublement de votre ressort, puisque vous êtes physicien et prince ; il s'agit de tuer le plus d'hommes qu'on pourra, au meilleur marché possible, au moyen d'une poudre nouvelle faite avec du sel qu'on convertit en salpêtre. Le secret a déjà fait beaucoup de bruit en Allemagne, et a été proposé en Angleterre et en Danemark. En effet, on a fait de bon salpêtre avec du sel, en y versant beaucoup de nitre ; c'est-à-dire on a fait du salpêtre avec du salpêtre, à grands frais, comme on fait de l'or; et ce n'est pas là notre compte. Les deux opérateurs qui travaillent à Colmar, en présence des députés de la compagnie des poudres en France, ont demandé quatre cent cinquante mille écus d'Allemagne pour leur secret, et un quart dans le bénéfice de la vente. Ces propositions ont fait croire qu'ils sont sûrs de leur opération. L'un est un baron de Saxe, nommé Planitz, l'autre un notaire de Manheim, nommé Boull, qui fait actuellement de l'or aux Deux Ponts, et qui a quitté son creuset pour les chandières de Colmar. Il y a trois mois qu'ils disent que la conversion se fera demain. Enfin le baron est parti pour aller demander en Saxe de nouvelles instructions à un de ses frères qui est grand magicien. Le notaire reste toujours pour achever son acte authentique, et il attend patiemment que le nitre de l'air vienne cuire son sel dans ses chaudières, et le faire salpêtre. Il est bien beau à un homme comme lui de quitter le grand œuvre pour ces bagatelles. Jusqu'à présent le nitre de l'air ne l'a pas exaucé; mais il ne doute pas du succès. Voilà de ces cas où il ne faut avoir de foi que celle de saint Thomas, et demander à voir et à toucher.

Je suis bien fâché, monseigneur, d'être à Plombières pendant que votre altesse sérénissime va à Spa et à Aix. Peut-être ne dirigerai-je pas toujours ma course si mal.

(1) Ce journal, qui s'imprimait en Hollande, avait cessé en 1753.
(2) Voyez la lettre à la duchesse de Saxe-Gotha du 3 avril. (G. A.)
(3) Voyez, tome V, page 252. (G. A.)

(1) *Histoire générale d'Allemagne*, 1748, 11 vol. in-4°. (G. A.)
(2) Dans une lettre en date du 7 mai, le prince se moquait des *Songes physiques*, ouvrage du frère de Maupertuis, qu'il attribuait à Maupertuis lui-même. (G. A.)

Je renouvelle à votre altesse sérénissime, monseigneur, mon respect, etc..

2051. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, le 16 mai.

Mon cher ange, le 7 de juillet approche; persistez bien, madame d'Argental et vous, dans la foi que vous avez aux eaux de Plombières. N'allez pas soupçonner que la santé puisse se trouver ailleurs. Venez boire avec moi, mon cher et respectable ami. Je vous prie, quand vous verrez cet abbé *Caton* (1), qui est malade à sa nouvelle campagne, de lui faire pour moi les plus tendres compliments. Je ne sais si son médecin a la vogue, mais il me semble que je n'entends point parler de ses guérisons. Je crois ses malades enterrés. Vous êtes fort heureux de n'avoir point été attaqué (2). Le nouveau régime ne vous convient pas.

Je viendrai, mon cher ange, à Plombières, avec deux domestiques tout au plus, et je ne serai pas difficile à loger; peut-être même y serai-je avant vous, et, en ce cas, je vous demanderai vos ordres. J'apporterai quelques paperasses de prose et de vers pour vous endormir après le dîner. Comment pouvez-vous craindre que je manque un tel rendez-vous? Je voudrais que vous fussiez à Constantinople, à la place de votre oncle (3), et vous venir trouver dans le *serraï* des franguis de Galata, sur le canal de la Propontide. Mon ange, Plombières est un vilain trou, le séjour est abominable, mais il sera pour moi le jardin d'Armide.

Je vous ai envoyé le second tome des *Annales de l'Empire*, dans toute la plénitude de l'horreur historique. Dieu merci, il n'y a pas un mot à changer, non plus qu'au placet de Caritidès (4). Gardez-vous de lire ce fatras; il est d'un ennui mortel; rien n'est plus malsain. Que vous importe Albert d'Autriche? J'ai été entraîné dans ce précipice de ronces par ma malheureuse facilité; on ne m'y rattrapera plus. C'est être trop ennemi de soi-même que de se consumer à ramasser des antiquités barbares. La duchesse de Gotha, qui est très aimable, m'a transformé en pédant en *us*, comme Circé changea les compagnons d'Ulysse en bêtes. Il faut que je revoie M. et madame d'Argental, pour reprendre ma première forme.

Bonsoir; mille respects à madame d'Argental. Amenez-la pour sa santé et pour mon bonheur.

2052. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

A Colmar, le 19 mai.

Savez-vous le latin, madame? Non; voilà pourquoi vous me demandez si j'aime mieux Pope que Virgile. Ah! madame, toutes nos langues modernes sont sèches, pauvres, et sans harmonie, en comparaison de celles qu'ont parlées nos premiers maîtres, les Grecs et les Romains. Nous ne sommes que des violons de village. Comment voulez-vous d'ailleurs que je compare des épîtres à un poëme épique, aux amours de Didon, à l'embrasement de Troie, à la descente d'Énée aux enfers?

Je crois l'*Essai sur l'Homme*, de Pope, le premier des poëmes didactiques, des poëmes philosophiques; mais ne mettons rien à côté de Virgile. Vous le connaissez par les traductions; mais les poëtes ne se traduisent point. Peut-on traduire de la musique? Je vous plains, madame, avec le goût et la sensibilité éclairée que vous avez, de ne pouvoir lire Virgile. Je vous plaindrais bien davantage si vous lisiez des *Annales*, quelque courtes qu'elles soient. L'Allemagne en miniature n'est pas faite pour plaire à une imagination française telle que la vôtre.

J'aimerais bien mieux vous apporter la *Pucelle*, puisque vous aimez les poëmes épiques. Celui-là est un peu plus long que la *Henriade*, et le sujet en est un peu plus gai. L'imagination y trouve mieux son compte; elle est trop rétrécie chez nous dans la sévérité des ouvrages sérieux. La vérité historique et l'austérité de la religion m'avaient rogné les ailes dans la *Henriade*, elles me sont revenues avec la *Pucelle*. Ces *Annales* sont plus agréables que celles de l'Empire.

Si vous avez encore M. de Formont, je vous prie, madame, de le faire souvenir de moi; et, s'il est parti, je vous prie de ne me point oublier en lui écrivant. Je vais aux eaux de Plombières, non que j'espère y trouver la santé, à laquelle je renonce, mais parce que mes amis y vont. J'ai resté six mois entiers à Colmar, sans sortir de ma chambre, et je crois que j'en ferai autant à Paris, si vous n'y êtes pas.

Je me suis aperçu, à la longue, que tout ce qu'on dit et tout ce qu'on fait ne vaut pas la peine de sortir de chez soi. La maladie ne laisse pas d'avoir de grands avantages; elle délivre de la société. Pour vous, madame, ce n'est pas de même; la société vous est nécessaire comme un violon à Guignon, parce qu'il est le *roi* du violon (1).

M. d'Alembert est bien digne de vous, bien au-dessus de son siècle. Il m'a fait cent fois trop d'honneur (2), et il peut compter que, si je le regarde comme le premier de nos philosophes gens d'*esprit*, ce n'est point du tout par reconnaissance.

Je vous écris rarement, madame, quoique, après le plaisir de lire vos lettres, celui d'y répondre soit le plus grand pour moi; mais je suis enfoncé dans des travaux pénibles qui partagent mon temps avec la colique. Je n'ai point de temps à moi, car je souffre et je travaille sans cesse. Cela fait une vie pleine, pas tout à fait heureuse; mais où est le bonheur? je n'en sais rien, madame; c'est un beau problème à résoudre.

2053. — A M. DE BRENLES.

Colmar, le 21 mai.

Je me crois déjà votre ami, monsieur, et je supprime les cérémonies et les *monsieur* en sentinelle au haut d'une page. Je m'intéresse à votre bonheur comme si j'étais votre compatriote; le bonheur est bien imparfait quand on vit seul. Messer Ludovico Ariosto dit que : ***Senza moglie a lato, l' uom non puote esser di bontade perfetto.***

Il faut être deux, au moins, pour jouir de toutes les douceurs de la vie, et il faut n'être que deux, quand on a une femme comme celle que vous avez trouvée. J'en ai bien parlé avec la bonne madame Goll. Elle sait combien madame de Brenles a de mérite; vous avez épousé votre semblable. Si je faisais encore de petits vers, je dirais :

Il faut trois dieux dans un ménage,
L'Amitié, l'Estime, et l'Amour;
On dit qu'on les vit l'autre jour
Qui signaient votre mariage (3).

Pour moi, monsieur, je vais trouver les naïades ferrugineuses de Plombières. Le triste état où je suis m'empêche d'être témoin de votre félicité. Si je peux avoir une santé un peu tolérable, la passion de faire un petit voyage à Lausanne en deviendra plus forte; comptez que vos lettres la redoublent. La bonté dont vous dites que madame de Brenles m'honore est un nouvel encouragement. Je demanderai permission à toutes les maladies qui m'accablent; mais je ne peux répondre ni du temps où je viendrai, ni de mon séjour. Je sens seulement que, si mon goût décidait de ma conduite, je passerais volontiers ma vie dans le sein de la liberté, de l'amitié, et de la philosophie. Je me croirais, après vous deux, l'homme le plus heureux de Lausanne.

J'aurais encore, monsieur, un autre compliment à vous faire sur la charge (4) et sur la dignité que vous venez d'obtenir dans votre patrie; mais il en faut complimenter ceux qui auront affaire à vous, et je ne peux vous parler à présent que d'un bonheur qui est bien au-dessus des emplois. Permettez-moi de présenter mes respects à madame de Brenles, et de vous renouveler les sentiments avec lesquels je compte être toute ma vie, etc.

Je vous supplie de vouloir bien faire souvenir de moi M. Polier, qui, le premier, m'inspira l'envie de voir le pays que vous habitez.

---

(1) Chauvelin. (G. A.)
(2) Comme conseiller d'honneur du parlement. (G. A.)
(3) Ferriol. (G. A.)
(4) Dans les *Fâcheux* de Molière. (G. A.)

(1) C'était un titre d'office qui ne fut supprimé qu'en 1773. (G. A.)
(2) En lui demandant l'article ESPRIT pour l'*Encyclopédie*. (G. A.)
(3) M. et madame de Brenles, sans se consulter, envoyèrent chacun leur réponse à M. de Voltaire.

De M. de Brenles.

L'Estime et l'Amitié, malgré leur jeune frère,
Voudraient étendre encor les plans qu'ils ont tracés.
L'Amour dit : « Ils sont deux, avec nous c'est assez. »
Mais les autres ont dit : « Il y faudrait Voltaire. »

De madame de Brenles.

L'Estime et l'Amitié, en dépit de leur frère,
Disent que nombre trois fut toujours nombre heureux.
L'Amour dit : « Avec moi c'est assez d'être deux. »
Les deux autres ont dit : « Il y faudrait Voltaire. »

(Note de l'éditeur des *Lettres diverses*, Genève, Paschoud, 1821, in 8°).
(4) Celle de conseiller baillival. (G. A.)

2054. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

A Colmar, 25 mai 1754 (1).

Madame, vos bontés font dans mon cœur un étrange contraste avec les maladies qui m'accablent. Je viendrais sur-le-champ me mettre aux pieds de votre altesse sérénissime, soit à Gotha, soit à Altembourg, si j'en avais la force; mais je n'ai pas eu encore celle de me faire transporter aux eaux de Plombières. Dieu préserve la grande maîtresse des cœurs d'être dans l'état où je suis, et conserve à votre altesse sérénissime cette santé, le plus grand des biens, sans lequel l'électorat de Saxe, qui devrait vous appartenir, serait si peu de chose; sans lequel l'empire de la terre ne serait qu'un nom stérile et triste! Si je peux, madame, acquérir une santé tolérable, si je me trouve dans un état où je puisse me montrer, si je ne suis pas condamné par la nature à attendre la mort dans la solitude, il est bien certain que mon cœur me mènera dans votre cour. Quand j'ai dit que j'en demanderais permission à la nature et à la destinée, je n'ai dit que ce qui est trop vrai. Pauvres automates que nous sommes, nous ne dépendons pas de nous-mêmes; le moindre obstacle arrête tous nos désirs, et la moindre goutte de sang dérangée nous tue, ou nous fait languir dans un état pire que la mort même. Ce que votre altesse sérénissime me mande de la santé de madame de Buchvald redouble mon attendrissement et mes alarmes. Elle m'a inspiré l'intérêt le plus vif. Il y a certainement bien peu de femmes comme elle. Où pourriez-vous trouver de quoi réparer sa perte? La vie n'est agréable qu'avec quelqu'un à qui on puisse ouvrir son cœur, et dont l'attachement vrai s'exprime toujours avec esprit, sans avoir envie d'en montrer. Elle est faite pour vous, madame. J'ose vous protester que je vous suis attaché comme elle, et que mon cœur a toujours été à Gotha, depuis que votre altesse sérénissime a daigné m'y recevoir avec tant de bonté.

Je voudrais l'amuser par quelques nouvelles: mais heureusement la tranquillité de l'Europe n'en fournit point de grandes; les grandes nouvelles sont presque toujours des malheurs. Je ne sais rien des petites, sinon qu'un chimiste du duc de Deux-Ponts, nommé Bull ou Pull, parent, je crois, d'un de vos ministres, a tenté en vain de créer du salpêtre à Colmar. Il a travaillé à Colmar pendant trois mois, avec un Saxon nommé le baron de Planitz; et ni l'un ni l'autre n'ont encore réussi dans le secret de perfectionner la manière de tuer les hommes. On croit avoir découvert à Londres et à Paris l'art de rendre l'eau de la mer potable, et on pourrait bien n'y pas réussir davantage. De bons livres nouveaux, il n'y en a point: il en paraît quelques-uns sur le commerce; on les dit de quelque utilité; mais il ne se fait plus de livres agréables.

Il semble que depuis quelque temps les livres ne soient composés que pour des marchands et des apothicaires. Tout roule sur la physique et sur le négoce. Cela n'est guère amusant pour une princesse pleine d'esprit et de sentiment, qui veut nourrir son âme. Il faut s'en tenir aux bons ouvrages du siècle passé. Vos propres réflexions, madame, vaudront mieux que tout ce qu'on fait aujourd'hui. Que ne puis-je être à portée d'admirer de près votre belle âme, tous vos sentiments, votre manière judicieuse de penser! Que ne puis-je renouveler à vos pieds le profond respect et le culte que mon âme a voués à la vôtre!

2055. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, le 29 mai.

Mon cher ange, j'ai oublié, dans ma dernière lettre, de vous parler d'un vieux papier cacheté dont vous avez eu la bonté de vous charger. Le plaisir de m'occuper de votre voyage des eaux me tenait tout entier.

Posthabui tamen illorum mea seria ludo. (Virg., ecl. vii.)

Ce papier est, ne vous déplaise, mon testament, qu'il faut que je corrige comme mes autres ouvrages, pour éviter la critique, attendu que mes affaires ayant changé de face, et moi aussi, depuis cinq ans, il faut que je conforme mes dispositions à mon état présent. Vous souvenez-vous encore que vous avez une *Pucelle* d'une vieille copie, et que cette Jeanne, négligée et ridée, doit faire place à une Jeanne un peu mieux atournée, que j'aurai l'honneur de vous apporter pour faire passer vos eaux plus allégrement? N'auriez-vous pas le *Factum* de M. de La Bourdonnais, que je n'ai jamais vu, et que j'ai une passion extrême de lire? Si vous l'avez, je vous supplie de l'apporter avec vous. J'ai grande envie de voir comment il se peut faire qu'on n'ait pas pendu La Bourdonnais (1) pour avoir fait la conquête de Madras.

Et les grands et les petits prophètes (2)? On dit que cela est fort plaisant. C'est dans ces choses sublimes qu'on excelle à présent dans ma chère patrie. Adieu, mon adorable ange; souvenez-vous de mon *ancien testament*. Je suis errant comme un Juif, et je n'ai guère d'espérance dans la *loi nouvelle*; mais je vous embrasserai à la piscine de Plombières, et vous me direz: *Surge et ambula*. Il faut que madame d'Argental ne change point d'avis sur les eaux; elles sont indispensables.

2056. — A M. G.-C. WALTHER.

Colmar, 29 mai 1754.

A l'égard de l'édition de mes Œuvres en sept volumes, vous savez ce que je vous en ai toujours dit, combien elle est fautive, et à quel point elle est décriée: vous prenez le seul parti qui puisse vous tirer d'affaire. Je m'amuserai, à Plombières, à corriger cette édition, de façon qu'à l'aide de douze ou treize feuilles substituées aux plus défectueuses, et pleines d'ailleurs de nouveautés peut-être assez intéressantes, et à l'aide d'une nouvelle préface, et d'un nouvel avertissement, vous pouvez, sans beaucoup de frais, donner un air tout neuf à cet ouvrage, et le débiter avec quelque succès. Je vous aiderai encore en vous achetant une centaine d'exemplaires que je vous paierai comptant, et j'en ferai des présents qui, en faisant connaître cette édition nouvelle, pourront vous en faciliter le débit. J'aurais déjà pris ce parti, il y a longtemps, si le grand nombre de fautes ne m'avait rebuté.

2057. — A M. DE MALESHERBES.

A Colmar, 6 juin (3).

Monsieur, ma nièce m'a envoyé un papier où je reconnais vos bontés. Je ne peux y répondre qu'en vous envoyant l'ouvrage tout entier. Vous n'êtes pas condamné à lire tout ce qui s'imprime; mais il est de mon devoir de vous rendre cet hommage. Je me suis vu forcé de donner moi-même ce troisième volume sur l'*Essai de l'histoire universelle*, pour montrer qu'au moins je traite l'histoire avec plus d'exactitude qu'il n'y en a dans les deux premiers volumes que le libraire Jean Neaulme a si malheureusement défigurés. Si j'avais un peu plus de santé, j'aurais déjà poussé cet *Essai* jusqu'aux temps qui se joignent à ceux de Louis XIV, et je donnerais ensuite les deux premiers volumes, qui demandent à être refondus, puisque j'en ai employé une partie dans les *Annales de l'Empire*.

Je vois avec douleur que des éditions de ces deux premiers tomes se multiplient tous les jours. Si j'osais abuser de votre temps, je me plaindrais qu'on m'ait fait affirmer dans cet ouvrage des choses que je suis bien éloigné de penser. Je crois, par exemple, que les donations de Pepin et de Charlemagne peuvent être mises avec celles de Constantin, et que les papes n'ont pas plus besoin de ces vains titres pour être reconnus souverains du pays qu'ils possèdent, que les bains d'Aix-la-Chapelle n'ont besoin d'avoir été fondés par un nommé Granus, frère de Néron.

Au reste, monsieur, s'il se trouve dans ce troisième volume quelques endroits qui s'écartent de la vérité, ou qui la disent trop, rien ne sera plus aisé que de changer, au moyen d'un carton, les endroits qui vous auront paru suspects. Ce serait l'affaire des libraires à qui j'ai fait présent de cet ouvrage, et de ceux qui ensuite pourraient l'imprimer à Paris. Mon affaire, monsieur, sera de vous être dévoué jusqu'au dernier moment de ma vie, de souhaiter ardemment que vous vouliez bien être toujours à la tête des lettres, et que vos successeurs vous ressemblent. Mon affaire est encore de finir cette malheureuse histoire universelle, où je suis engagé malgré moi, et qui n'avait jamais été destinée à voir le jour. Mais, pour la finir, il faut de la santé, une grande bibliothèque et une retraite libre. Dans quelque endroit que j'achève ma vie, ce sera une grande consolation pour moi de compter sur votre bonté et sur votre suffrage. Je les mérite au moins par la reconnaissance tendre et respectueuse avec laquelle

---

(1) Cette lettre a toujours été classée au 15 mai. MM. E. Bavoux et A. François ont rétabli sa véritable date, ainsi qu'un dernier alinéa toujours omis. (G. A.)

(1) Voyez le chapitre xxix du *Précis du Siècle de Louis XV*. (G. A.)

(2) Le *Petit prophète de Bœhmischbroda*, par Grimm; les *Prophéties du grand prophète Monet*, etc., etc.; toutes brochures relatives aux querelles musicales d'alors. (G. A.)

(3) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

2058. — A M. COLINI.

Le 9 juin.

En passant par Saint-Dié, je corrige la feuille (1); je la renvoie. Je recommande à M. Colini les *lagunes* de Venise; il aura la bonté de faire mettre un *g* au lieu du *c*. Et ces chevaliers, qui sortent de *son* pays; on peut d'un *son* faire aisément un *leur*.

Io non so ancora quanti giorni o quante ore mi trattero nella badia. Scrivero al signor Colini, e gli diro dove egli m'indirizzera le mie lettere.

Il suo amico, V.

2059. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Senones, le 12 juin.

Mon cher ange, ceux qui disent que l'homme est libre ne disent que des sottises. Si on était libre, ne serais-je pas auprès de vous et de madame d'Argental? ma destinée serait-elle d'avoir des anges gardiens invisibles? Je pars le 8 de Colmar, dans le dessein de venir jouir enfin de votre *présence réelle*. Je reçois en partant une lettre de madame Denis, qui me mande que Maupertuis et La Condamine vont à Plombières; qu'il ne faut pas absolument que je m'y trouve dans le même temps; que cela produirait une scène odieuse et ridicule; qu'il faut que je n'aille aux eaux que quand elle me le mandera. Elle ajoute que vous serez de cet avis, et que vous vous joindrez à elle pour m'empêcher de vous voir. Surpris, affligé, inquiet, embarrassé, me voilà donc ayant fait mes adieux à Colmar, et embarqué pour Plombières. Je m'arrête à moitié chemin; je me fais bénédictin dans l'abbaye de Senones, avec dom Calmet, l'auteur des *Commentaires sur la Bible*, au milieu d'une bibliothèque de douze mille volumes, en attendant que vous m'appeliez dans votre sphère. Donnez-moi donc vos ordres, mon cher ange; je quitterai le cloître dès que vous me l'ordonnerez; mais je ne le quitterai pas pour le monde, auquel j'ai un peu renoncé; je ne le quitterai que pour vous.

Je ne perds pas ici mon temps. Condamné à travailler sérieusement à cette *Histoire générale*, imprimée pour mon malheur, et dont les éditions se multiplient tous les jours, je ne pouvais guère trouver de grands secours que dans l'abbaye de Senones. Mais je vous sacrifierai bien gaiement le fatras d'erreurs imprimées dont je suis entouré, pour goûter enfin la douceur de vous revoir. Prenez-vous les eaux? comment madame d'Argental s'en trouve-t-elle? Que je bénis le préjugé qui fait quitter Paris pour aller chercher la santé au milieu des montagnes, dans un très vilain climat! La médecine a le même pouvoir que la religion; elle fait entreprendre des pèlerinages. Réglez le mien; vous êtes tous deux les maîtres de ma marche comme de mon cœur.

La poste va deux fois par semaine de Plombières à *Senones, par Raon*. Elle arrive un peu tard, parce qu'elle passe par Nancy; mais enfin j'aurai le bonheur de recevoir de vos nouvelles. Adieu; je vous embrasse. Le *moine* Voltaire.

2060. — A M. COLINI.

A Senones, le...

Mi capita oggi la lettera dell' undecimo. Mi rincresce del viaggio che fà il pacchetto ch' ella a mandato a Plombières. La prego di scrivere ancora a Senones, al meno una volta, e di far mi sapere so trà lettere a me indirizzate vene fosse alcuna di madama Denis.

Il faut que l'on attende pour la préface (2).

Mille compliments à M. le major, et à tous ceux qui se souviennent de moi.

J'ai bien à cœur la copie du manuscrit concernant l'*Histoire* (3).

2061. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Senones par Ravon, ou Raon, le 16 juin.

Mon cher ange, je ne sais si madame Denis a raison ou non. J'attends votre décision. Je suis un *moine* soumis aux ordres de mon abbé, et je n'attends que votre obédience. Je vous supplie de vouloir bien vous faire donner une ou deux lettres qui doivent m'être adressées à Plombières, vers le 20 du mois; je me flatte que vous me manderez de les venir chercher moi-même. Savez-vous bien que je ne suis point en France, que Senones est terre d'Empire, et que je ne dépends que du pape pour le spirituel? Je lis ici, ne vous déplaise, les Pères et les Conciles. Vous me remettrez peut-être au régime de la tragédie, quand j'aurai le bonheur de vous voir. Comment vous trouvez-vous du régime des eaux, vous et madame d'Argental? Faites-vous une santé vigoureuse pour une cinquantaine d'années, et puissions-nous vivre à la Fontenelle, avec un cœur un peu plus sensible que le sien! Il serait beau de s'aimer à cent ans. Nous avons à peu près cinquante ans d'amitié sur la tête. Je me meurs d'impatience de vous voir. Je n'ai jamais eu de désirs si vifs dans ma jeunesse. Donnez-moi donc un rendez-vous à Plombières, fût-ce malgré madame Denis. Je tremble d'être né pour les passions malheureuses. Adieu, mon cher ange; je volerai sous vos ailes, à vos ordres, et je me remettrai de tout à votre providence.

2062. — AU MÊME.

A Senones par Raon, le 20 juin.

Vous me laissez faire, mon cher et respectable ami, un long noviciat dans ma Thébaïde. Voici la troisième lettre que je vous écris. Je n'ai de nouvelles ni de vous ni de madame Denis. Elle m'a mandé que vous m'avertiriez du temps où je dois venir vous trouver; mon cœur n'avait pas besoin de ces avertissements pour être à vos ordres. Je ne suis parti que pour venir vous voir, et me voici à moitié chemin, sans savoir encore si je dois avancer. Je vous ai supplié de vouloir bien vous informer d'un paquet de lettres qu'on m'a adressé à Plombières, où je devrais être. J'écris au maître de la poste de Remiremont pour en savoir des nouvelles. Ce paquet m'est de la plus grande conséquence. Si vous avez eu la bonté de le retirer, ayez celle de me le renvoyer par la poste, à Senones, avec les ordres positifs de venir vous joindre. Il ne me faut qu'une chambre, un trou auprès de vous, et je suis très content. Mes gens logeront comme ils pourront. Votre grenier serait pour moi un palais. Je suis comme une fille passionnée qui s'est jetée dans un couvent, en attendant que son amant puisse l'enlever. C'est une étrange destinée que je sois si près de vous, et que je n'aie pu encore vous voir. Je vous embrasse avec autant d'empressement que de douleur. Mille tendres respects à madame d'Argental.

Voici un autre de mes embarras: je crains que vous ne soyez pas à Plombières. J'ignore tout dans mon tombeau: ressuscitez-moi.

Il faut malheureusement huit jours pour recevoir réponse, et nous ne sommes qu'à quinze lieues.

2063. — A M. DUPONT.

Senones, juin.

Je supplie M. Dupont de vouloir bien me mander quelle est cette malheureuse édition allemande qui contredit si cruellement celle de Baluse.

Je ne me console point du tort effroyable que j'ai fait à la sainte Eglise, en ne permettant point les femmes aux prêtres! maudit soit le carton que j'ai mis!

Je m'aperçois qu'il est un peu difficile d'écrire l'histoire sans livres. Il y a une belle bibliothèque à Senones, il y a des gens bien savants, mais il n'y a point de M. Dupont. Je le regretterai toujours, mais je me flatte de le revoir bientôt, et de lui renouveler l'assurance de l'amitié qui m'attache à lui. Je le prie de faire bien mes compliments à M. de Bruges.

Je me flatte qu'il ne m'oubliera pas auprès de M. et de madame de Klinglin.

Je souhaite à madame Dupont des couches heureuses, et qu'elle s'en tienne là.

2064. — A M. COLINI.

A Senones, le 23 juin.

Je n'ai point encore le paquet de lettres envoyé à Plombières. Je prie M. Colini de m'écrire à Senones. Je suppose qu'il a demandé à M. Turckeim de recevoir un paquet que les banquiers Bauer et Meville doivent avoir reçu pour moi.

Il est bien triste que je ne puisse corriger la préface qui court les champs; il n'y a qu'à attendre. A-t-on corrigé à la main les deux fautes essentielles qui sont dans le corps du livre? Comment va la copie du manuscrit?

J'espère que M. Colini aura l'attention de m'écrire à Senones. Les lettres me seront renvoyées à Plombières très fidèlement, sitôt que ma santé me permettra de m'y trans

(1) Il s'agit du troisième volume de l'*Histoire générale*. (G. A.)

(2) La préface de l'*Essai*, qui parut en tête du troisième volume. Voyez, tome II, page 2. (G. A.)

(3) Voyez le billet à Colini du 2 juillet. (G. A.)

orter. Mes compliments à tous ceux qui m'ont marqué de la bonté.

2065. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Senones, le 24 juin.

O adorables anges, je compte être incessamment dans votre ciel, c'est-à-dire dans votre grenier. Je n'ai reçu qu'aujourd'hui vos lettres du 9 et du 16. Comment m'accusez-vous de n'avoir point écrit à madame d'Argental? Je vous écris toujours, madame, vous êtes *consubstantiels*. Je ne vous ai point écrit nommément et privativement, parce que moi, pauvre *moine*, je comptais venir. il y a quinze jours, *réellement*, dans votre vilain paradis de Plombières, où est mon âme, du jour que vous y êtes arrivés. Daignez donc me conserver cet heureux trou que vous avez bien voulu me retenir. J'arriverai peut-être avant ma lettre, peut-être après; mais il est très sûr que j'arriverai, tout malingre que je suis. Ma santé est au bout de vos ailes. Je veux me flatter que la vôtre va bien, puisque vous ne m'en parlez pas. Divins anges, je ne connais qu'un malheur, c'est d'avoir été si longtemps à quinze lieues de votre empyrée, et de ne m'être point jeté dedans. Voilà qui est bien plaisant d'être en couvent, et de dire *Benedicite*, au lieu d'être avec vous. Je m'occupe avec dom Mabillon, dom Martène, dom Thuillier, dom Ruinart. Les antiquailles où je suis condamné, et les *Capitulaires* de Charlemagne, sont bien respectables; mais cela ne console pas de votre absence. Je vais donc fermer mon cahier de remarques sur la seconde race, faire mon paquet, et m'embarquer. Lazare va se rendre à votre piscine. Il y a, dit-on, un monde prodigieux à Plombières; mais je ne le verrai certainement pas. Vous êtes tout le monde pour moi. Je suis devenu bien pédant; mais n'importe, je vous aime comme si j'étais un homme aimable. Adieu, vous deux, qui l'êtes tant; adieu, vous avec qui je voudrais passer ma vie. Quelle pauvre vie! Je n'ai plus qu'un souffle.

Quel chien de temps il fait! Des grêlons gros comme des œufs de poule d'Inde ont cassé mes vitres; et les vôtres? Adieu, adorables anges.

2066. — A M. COLINI.

A Senones, le 24 juin.

Al fine ho ricevuto il gran pacchetto: je garde la demi-feuille, ou, pour mieux dire, la feuille entière imprimée. Je n'y ai trouvé de fautes que les miennes. Vous corrigez les épreuves mieux que moi; corrigez donc le reste sans que je m'en mêle, et que M. Schœpflin fasse d'ailleurs comme il l'entendra; mais je m'aperçois que vous avez envoyé encore une autre épreuve à Plombières, avec des lettres. J'ai écrit, et n'en ai rien reçu.

Je compte partir pour les eaux dans trois ou quatre jours, et il arrivera que vos paquets me seront renvoyés à Senones quand je n'y serai plus. Ne m'envoyez donc rien jusqu'à ce que je vous écrive, et que je sois fixé. Surtout ne m'envoyez point par la poste de gros paquets imprimés. Voici un petit mot pour M. Dupont, et un autre pour madame Goll.

Gardez le paquet que M. Turckeim vous a remis. Je ferai réponse à M. Adami (1) quand je serai à Plombières. Je vous embrasse de tout mon cœur.

2067. — AU MÊME.

A Senones, le 26 juin.

Un messager de Saint-Dié vous rendra cette lettre. Je vous prie de prendre la clef de l'armoire dans laquelle il y a quelques livres. Cette armoire est derrière le bureau du cabinet, et la clef de cette armoire est dans un des tiroirs du bureau, à main droite. Vous y trouverez trois exemplaires du *Siècle de Louis XIV* et du *Supplément*, brochés en papier. Je vous prie d'en faire un paquet avec cette adresse : *A dom Pelletier, curé de Senones*, et de donner le paquet au porteur.

Je vous embrasse.

2068. — AU MÊME.

A Senones, le 2 juillet.

En réponse à votre lettre du 25 juin, je vous dirai que je ne suis nullement pressé ni inquiet de la copie que vous faites, mais que je serai bien aise de la trouver faite à mon retour, dans un mois. J'envoie à M. Schœpflin l'épître dédicatoire (2). Je lui ai écrit au sujet de la fausse nouvelle qu'on lui a mandée. Je le crois trop sensé pour avoir laissé soupçonner au fils (1) du chancelier de France qu'il le croyait capable d'avoir abusé de l'exemplaire qu'on lui a envoyé. Il n'a pas entendu ses intérêts en imprimant quatre mille exemplaires; il les entendrait mieux s'il avait des correspondances assurées. Je lui ai envoyé un petit billet pour madame Goll, dont vous ne me parlez jamais.

Je pars enfin pour Plombières, où j'espère avoir de vos nouvelles. Je vous embrasse de tout mon cœur.

2069. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Entre deux montagnes, le 2 juillet.

J'ai été malade, madame; j'ai été *moine;* j'ai passé un mois avec saint Augustin, Tertullien, Origène et Raban. Le commerce des Pères de l'Église et des savants du temps de Charlemagne ne vaut pas le vôtre; mais que vous mander des montagnes des Vosges? et comment vous écrire, quand je n'étais occupé que des priscillianistes et des nestoriens?

Au milieu de ces beaux travaux dont j'ai gourmandé mon imagination, il a fallu encore obéir à des ordres que M. d'Alembert, votre ami, m'a donnés de lui faire quelques articles pour son *Encyclopédie;* et je les lui ai très mal faits. Les recherches historiques m'ont appesanti. Plus j'enfonce dans la connaissance des septième et huitième siècles, moins je suis fait pour le nôtre, et surtout pour vous.

M. d'Alembert m'a demandé un article sur *l'esprit;* c'est comme s'il l'avait demandé au P. Mabillon ou au P. Montfaucon. Il se repentira d'avoir demandé des gavottes à un homme qui a cassé son violon.

Et vous aussi, madame, vous vous repentirez d'avoir voulu que je vous écrive. Je ne suis plus de ce monde, et je me trouve assez bien de n'en plus être. Je ne m'intéresserai pas moins tendrement à vous; mais, dans l'état où nous sommes tous deux, que pouvons-nous faire l'un sans l'autre? Nous nous avouerons que tout ce que nous avons vu et tout ce que nous avons fait a passé comme un songe; que les plaisirs se sont enfuis de nous; qu'il ne faut pas trop compter sur les hommes.

Nous nous consolerons aussi en nous disant combien peu ce monde est consolant. On ne peut y vivre qu'avec des illusions; et, dès qu'on a un peu vécu, toutes les illusions s'envolent. J'ai conçu qu'il n'y avait de bon, pour la vieillesse, qu'une occupation dont on fût toujours sûr, et qui nous menât jusqu'au bout, en nous empêchant de nous ronger nous-mêmes.

J'ai passé un mois avec un bénédictin de quatre-vingt-quatre ans, qui travaille encore à l'histoire. On peut s'y amuser quand l'imagination baisse. Il ne faut point d'esprit pour s'occuper des vieux événements; c'est le parti que j'ai pris. J'ai attendu que j'eusse repris un peu de santé pour m'aller guérir à Plombières. Je prendrai les eaux en n'y croyant pas, comme j'ai lu les Pères.

J'exécuterai vos ordres auprès de M. d'Alembert. Je vois les fortes raisons du prétendu éloignement dont vous parlez; mais vous en avez oublié une, c'est que vous êtes éloignée de son quartier. Voilà donc le grand motif sur lequel court le commerce de la vie! Savez-vous bien, vous autres, ce qu'il y a de plus difficile à Paris? c'est d'attraper le bout de la journée.

Puissent vos journées, madame, être tolérables! c'est encore un beau lot; car, de journées toujours agréables, il n'y en a que dans les *Mille et une Nuits*, et dans la *Jérusalem céleste*.

Résignons-nous à la destinée, qui se moque de nous, et qui nous emporte. Vivons tant que nous pourrons, et comme nous pourrons. Nous ne serons jamais aussi heureux que les sots; mais tâchons de l'être à notre manière... Tâchons... quel mot! Rien ne dépend de nous; nous sommes des horloges, des machines.

Adieu, madame; mon horloge voudrait sonner l'heure d'être auprès de vous.

2070. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

Auprès de Plombières, 3 juillet 1754 (2).

Madame, j'ai été bien malade en allant chercher la santé à Plombières. Ma plus grande peine a été de ne point écrire à votre altesse sérénissime : mon cœur est toujours à Gotha

(1) Ernest-Daniel Adami, né en Pologne en 1716, auteur de quelques ouvrages publiés en 1750-55. (G. A.)

(2) A l'électeur palatin. Voyez tome II, page 2. (G. A.)

(1) Malesherbes. (G. A.)

(2) Éditeurs, E. Bavoux et A. François. C'est à tort, croyons-nous, qu'ils ont daté cette lettre du mois de juin. Elle doit être de juillet. (G. A.)

votre portrait à Colmar, et mon corps ou plutôt mon ombre auprès de Plombières : je ne demande à vivre que pour avoir la force de venir vous faire ma cour encore. Si j'ai encore quelques beaux jours, ils vous appartiennent sans doute ; mais je désespère de voir Altembourg, où votre altesse sérénissime va passer les mois d'août et de septembre. J'aurais du moins voulu avoir, pour me consoler à Plombières, ce portrait dont elle a daigné m'honorer; je ne le verrai qu'à mon retour à Colmar. C'est ma triste destinée d'être loin de vous, madame, de toutes façons; il faut y mettre ordre et vaincre sa destinée, si on peut.

Je crois que cette maudite édition qu'on a faite en Hollande d'une partie très informe de ce manuscrit, que votre altesse sérénissime a entre les mains, est ce qui m'a tué. Je me suis vu dans la nécessité de réparer le tort qu'on m'a fait, en retravaillant cet ouvrage, qui est immense. Que ne puis-je venir l'achever dans votre bibliothèque! Il me semble que je donnerais le matin aux rois qui ont troublé le monde, et le soir à Jeanne et à la tendre Agnès qui ont adouci les mœurs. L'envie de vous plaire, de vous amuser, me rendrait des forces; mais ce sont là des songes qui flattent un malheureux malade : on passe sa vie à désirer. Soyez très sûre, madame, que ce songe sera une réalité, dès que j'aurai la force de me transporter, et que j'aurai arrangé mes petites affaires; rien ne me retiendra. Eh bien ! si je suis malade, votre altesse sérénissime daignera me supporter ; la douceur et la paix de sa cour sont d'ailleurs un excellent remède.

La grande maîtresse des cœurs et moi nous serons, madame, vos deux malades. Je crains bien qu'elle ne le soit autant que moi : cela est bien injuste; la nature entend bien mal ses intérêts de gâter ainsi ce qu'elle fait de mieux. Madame de Buchwald devait avoir des yeux de lynx et une santé d'athlète. Heureusement, madame, la nature semble avoir traité votre personne comme elle le devait. Conservez cette santé si précieuse; je la verrai briller dans les traits de votre portrait, en attendant que je la voie sur ce visage si gracieux et si noble qui embellit la plus belle âme du monde. Quand pourrai-je présenter encore mes hommages à votre auguste famille, à ce jeune général, qui veut combattre un jour à la tête des armées de France ou d'Allemagne, il n'importe, à toutes ces belles jeunes plantes que vous cultivez? Je me mets à vos pieds, madame, pénétré de douleur de n'être pas auprès de votre altesse sérénissime au lieu de lui écrire, et rempli du plus profond respect, d'un attachement et d'une reconnaissance que je ne puis exprimer. Si elle daigne m'honorer de ses ordres, elle peut toujours les envoyer à Colmar.

2071. — A M. DE MALESHERBES.

A Plombières, 6 juillet (1).

Monsieur, ayant eu l'honneur de vous envoyer le troisième tome de l'*Essai sur l'histoire universelle*, je crois de mon devoir de vous soumettre aussi la préface que je reçois dans le moment. L'ouvrage est imprimé à la fois chez Walther, à Dresde, et chez Schœpfling à Colmar.

Comme Schœpfling est un libraire de France, j'ose, monsieur, vous demander votre protection pour lui; il corrigera tout ce qui paraîtra demander d'être réformé. J'ai cru ce troisième tome nécessaire pour ma justification; l'ouvrage entier pourrait être utile. Je tâcherai d'y dire toujours la vérité avec bienséance; mais la vérité est une chose bien délicate; elle a besoin de vos conseils et de vos bontés. Quoi qu'il arrive, je serai toute ma vie, avec l'estime et la reconnaissance la plus respectueuse, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

P.-S. J'apprends de madame Denis, qui arrive dans le moment, que Schœpfling de Colmar a eu l'honneur, monsieur, de vous écrire, et qu'en vous demandant votre protection pour ce volume, il vous a mandé qu'il lui coûtait fort cher.

Voici, monsieur, ce que je lui écris sur-le-champ à ce sujet :

« J'apprends que vous avez eu le malheur d'écrire à M. de Malesherbes que vous avez acheté assez cher le manuscrit en question ; or, comme M. de Malesherbes sait que je vous en ai fait présent conjointement avec le sieur Walther, et que même je vous avais prêté vingt mille francs sans intérêts, je crains bien que votre lettre n'ait fait un effet peu favorable pour vous, etc. »

Cependant, monsieur, comme Walter et Schœpfling ont tiré six mille exemplaires, je suis obligé de vous demander grâce pour ce Schœpfling. Permettez du moins qu'une partie de son édition entre à Paris. On a déjà réimprimé en quatre endroits différents les *Annales de l'Empire*. Je ne vous ai envoyé le troisième tome de l'*Histoire* que par une juste et respectueuse confiance ; je vous supplie d'y avoir égard. Ne permettez pas que le livre paraisse à Paris sans la préface ; cette préface est ma seule justification. J'en enverrai incessamment la suite. Je n'ai fait ce troisième volume que pour faire voir l'injustice que j'ai essuyée par l'édition défectueuse et subreptice des deux premiers.

Je me recommande d'ailleurs à vos bontés : mon procédé et mon malheur les méritent. Je ne demande que la suspension pendant quelque temps de l'édition de Lambert, d'autant plus que j'ai dédié ce volume à l'électeur palatin, et que ce serait pour moi un nouveau malheur, aussi bien qu'un contretemps très ridicule; je vous supplie de me sauver l'un et l'autre; je vous en aurai, monsieur, la plus sensible obligation.

2072. — A M. DE MALESHERBES.

A Plombières, 7 juillet (1).

Monsieur, je suis encore obligé de vous importuner au sujet de ce pauvre Schœpfling. Il avait fait un marché avec Lambert, qui devait lui acheter deux mille exemplaires. Il était convenu avec moi que je vous enverrais le livre pour le soumettre à vos lumières et pour le mettre sous votre protection. Il perd tout le fruit du don que je lui avais fait. Je vous supplie, monsieur, qu'au moins Lambert et lui puissent s'accommoder sous vos ordres, si vous daignez en donner, ou sous l'abri de votre indulgence. Ayez la bonté de suspendre le débit de Lambert jusqu'à ce qu'il ait reçu les corrections nécessaires. C'est une grâce qui m'est essentielle; ajoutez cette faveur aux bontés qui m'attachent à vous.

Je serai toute ma vie, avec la plus respectueuse reconnaissance, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

2073. — A M. LAMBERT.

Plombières, 9 juillet 1754.

Je vous écris encore, mon cher Lambert, au sujet de cette édition du troisième volume. Je vous conjure encore de ne le point débiter sans la préface et sans l'épître dédicatoire, deux points très essentiels.

M. d'Argental et madame Denis vous font les mêmes remontrances.

Il y a une ligne qu'il faut absolument corriger page 145 : *Mais bien les états-généraux, lesquels le parlement ne représente pas.*

Mettez :

Mais bien les états-généraux qui devaient être encore assemblés.

Du reste, je vous assure que vous pourrez avoir le quatrième et le cinquième volume; mais au nom de Dieu, ne me perdez pas en donnant le troisième sans mon aveu. Je vous embrasse.

2074. — A M. COLINI.

A Plombières, le 6 juillet.

Je répète *al signor Colini* qu'il est bien meilleur correcteur d'imprimerie que moi. Je le prie de m'envoyer l'épître dédicatoire, et la préface entière, imprimées; d'avoir soin de ces deux grosses fautes de ma façon, qui se sont glissées sur la fin du second volume.

Je suis au désespoir; je crains que M. de Malesherbes n'ait remis à des libraires de Paris l'exemplaire que je lui envoyai, de concert avec M. Schœpflin, pour le soumettre à ses lumières, et pour l'engager à le protéger. J'ai peur qu'il n'ait été choqué de ce que M. Schœpflin lui a écrit. Dites-lui bien, je vous en prie, qu'il n'a autre chose à faire qu'à envoyer vite de tous côtés... Recommandez-lui la plus prompte diligence; j'écris la lettre la plus forte à M. de Malesherbes.

Que l'électeur palatin ait dans huit jours ses exemplaires, et que le livre soit en vente. Je l'ai averti, il y a quatre mois, de prendre ses précautions. Je vous embrasse. V.

2075. — A M. DE CIDEVILLE.

A Plombières, le 9 juillet.

Mon cher et ancien ami, quoique *chat échaudé* ait la réputation de craindre l'*eau froide*, cependant j'ai risqué l'eau

(1) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

(1) Éditeurs, de Cayrol et A. François. Peut-être faut-il lire 17 au lieu de 7. (G. A.)

chaude. Vous savez que j'aimerais bien mieux être auprès des naïades de Forges que de celles de Plombières; vous savez où je voudrais être, et combien il m'eût été doux de mourir dans la patrie de Corneille, et dans les bras de mon cher Cideville; mais je ne peux ni passer ni finir ma vie selon mes désirs. J'ai au moins auprès de moi, à présent, une nièce qui me console en me parlant de vous. Nous ne faisons point de châteaux en Espagne, mais nous en faisons en Normandie. Nous imaginons que quelque jour nous pourrions bien vous venir voir. Elle m'a parlé, comme vous, du poëme de l'*Agriculture*. C'était à vous à le faire et à dire :

O fortunatos nimium, sua *nam* bona *noscunt!*
VIRG., *Georg.*, II.

Pour moi, je dis :

Nos. . . . . dulcia linquimus arva; (VIRG., ecl. I.)

mais ne me dites point de mal des livres de dom Calmet.

Ses antiques fatras ne sont point inutiles;
Il faut des passe-temps de toutes les façons,
Et l'on peut quelquefois supporter les Varrons,
Quoiqu'on adore les Virgiles.

D'ailleurs il y a cent personnes qui lisent l'histoire, pour une qui lit les vers. Le goût de la poésie est le partage du petit nombre des élus. Nous sommes un petit troupeau, et encore est-il dispersé. Et puis je ne sais si, à mon âge, il me siérait encore de chanter. Il me semble que j'aurais la voix un peu rauque. Et pourquoi chanter

. . . . . deserti ad Strymonis undam? (VIRG., *Georg.*, IV.)

Enfin je me suis vu contraint de songer sérieusement à cette *Histoire universelle* dont on a imprimé des fragments si indignement défigurés. On m'a forcé à reprendre malgré moi un ouvrage que j'avais abandonné, et qui méritait tous mes soins. Ce n'était pas les sèches *Annales de l'Empire*, c'était le tableau des siècles, c'était l'histoire de l'esprit humain. Il m'aurait fallu la patience d'un bénédictin, et la plume d'un Bossuet. J'aurai au moins la vérité d'un de Thou. Il n'importe guère où l'on vive, pourvu qu'on vive pour les beaux-arts; et l'histoire est la partie des belles-lettres qui a le plus de partisans dans tous les pays.

Les fruits des rives du Permesse
Ne croissent que dans le printemps;
D'Apollon les trésors brillants
Font les charmes de la jeunesse,
Et la froide et triste vieillesse
N'est faite que pour le bon sens.

Adieu, mon cher ami; je vous aime bien plus que la poésie. Madame Denis (1) vous fait mille compliments.

2076. — A M. COLINI.

A Plombières, le 12 juillet.

M. Mac-Mahon, médecin de Colmar, m'a apporté votre paquet. Vous me ferez un plaisir extrême de hâter la reliure des deux volumes en maroquin, pour son altesse électorale, et de les envoyer, par la poste, à madame Defresnei (2), en la priant de les faire tenir par les chariots.

Tâchez qu'au moins l'épître soit dans ces deux volumes, avant la préface.

Mille tendres amitiés à madame Goll; j'espère la voir avec ma nièce.

2077. — A M. LE MARQUIS DE XIMÉNÈS.

A Plombières, 14 juillet (3).

Je voudrais être à Paris, monsieur, pour vous donner ma voix (4) : je serais au moins consolé par l'honneur de vous avoir pour confrère. Le plaisir que j'ai eu de lire votre tragédie (5) a suspendu les maux qui m'accablent Si les gens du monde savaient combien un tel ouvrage est difficile, ils vous respecteraient beaucoup. Pour moi, j'avoue que je suis étonné. Je ne doute pas que l'Académie ne vous reçoive avec acclamation; vous lui ferez autant d'honneur que vous en avez fait aux belles-lettres.

Madame Denis, qui se porte mieux que moi, vous dira avec plus d'éloquence l'effet que font sur nous votre ouvrage et votre amitié. Nous vous sommes bien véritablement attachés tous deux; nous nous intéressons à vos travaux, à vos succès, à votre gloire, à vos plaisirs. Nous présentons nos respects à madame votre mère.

2078. — A DOM CALMET.

A Plombières, le 16 juillet.

Monsieur, la lettre dont vous m'honorez augmente mon regret d'avoir quitté votre respectable et charmante solitude. Je trouvais chez vous bien plus de secours pour mon âme que je n'en trouve à Plombières pour mon corps. Vos ouvrages et votre bibliothèque m'instruisaient plus que les eaux de Plombières ne me soulagent. On mène d'ailleurs ici une vie un peu tumultueuse, qui me fait chérir encore davantage cette heureuse tranquillité dont je jouissais avec vous. J'ai pris la liberté de faire mettre à part quelques livres des savants d'Angleterre pour votre bibliothèque; mais on n'a envoyé chez Debure que les livres écrits en langue anglaise. J'ai donné ordre qu'on y joignît les latins. Ce sont au moins des livres rares, qui seront bien mieux placés dans une bibliothèque comme la vôtre que chez un particulier. Il faut de tout dans la belle collection que vous avez. Je vous souhaite une santé meilleure que la mienne, et des jours aussi durables que votre gloire, et que les services que vous avez rendus à quiconque veut s'instruire. Je serai toute ma vie, avec le plus respectueux et le plus tendre attachement, monsieur, votre, etc.

2078 *bis*. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

A Plombières, 17 juillet 1754 (1).

Loin de vous et de votre image
Je suis sur le sombre rivage;
Car Plombière est en vérité
De Proserpine l'apanage.
Mais les eaux de ce lieu sauvage
Ne sont pas celles du Léthé.
Je n'y bois point l'oubli du serment qui m'engage;
Je m'occupe toujours de ce charmant voyage
Que dès longtemps j'ai projeté :
Je veux vous porter mon hommage.
Je n'attends rien des eaux et de leur triste usage;
C'est le plaisir qui donne la santé.

Madame, je m'en retourne en Alsace où je trouverai du moins le portrait dont vous m'avez honoré. Votre altesse sérénissime est, je crois, à présent dans son royaume d'Altembourg. Je me flatte que la grande maîtresse des cœurs a eu assez de santé pour la suivre. C'est cette santé qui est le point capital; il en faut assurément pour voyager. On me mande de Berlin qu'il court une pièce de vers, intitulée *Epître à moi-même*. Elle est, dit-on, très indécente, surtout dans les circonstances présentes, et on a la cruauté de me l'attribuer. Ce sont des tours qu'on me jouera souvent; mais ma conduite dément assez ces impostures, et le roi de Prusse me rendra toujours, à ce que j'espère, la justice qu'il m'a déjà rendue contre ces ridicules calomnies.

Le fils du maréchal de Belle-Isle a été fort fêté à Berlin, et y a très bien réussi. Il ressemblera en tout à son père. Je m'imagine qu'il a été à la cour de votre altesse sérénissime, et qu'il y passera en revenant de Berlin. Ce n'est pas assez de faire des revues, et de voir des bataillons et des escadrons; cela n'est bon qu'en temps de guerre; et les vertus et les grâces sont de tous les temps.

Je vais quitter Plombières. Cette nièce qui me fit partir de Gotha, et qui fit ce malheureux voyage de Francfort, vient encore avec moi tâter de l'Allemagne; mais c'est de l'Allemagne française. Elle m'a accompagné aux eaux; elle m'accompagne à Colmar. Plût à Dieu qu'elle eût la même passion que moi pour la Thuringe, et qu'elle pût passer quelques jours dans une maisonnette au pied du château d'Ernest? Votre altesse sait que j'ai fait mes prières au destin qui règle toutes choses dans ce monde. La nature ne m'a pas tué à Plombières; le destin m'empêcherait-il d'aller à Gotha? et puisque mon cœur y est, pourquoi ma triste figure n'y serait-elle pas?

Je ne sais nulle nouvelle digne d'être mandée. L'insipidité s'est emparée de l'Europe. Je ne connais de vif que les sentiments qui m'attachent avec le plus profond respect et la plus tendre reconnaissance à ce qu'il y a de plus estimable au monde, etc.

---

(1) Madame Denis était venue à Plombières avec sa sœur, madame de Fontaine (G. A.)
(2) Directrice de la poste à Strasbourg. (G. A.)
(3) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(4) Il voulait être de l'Académie. (G. A.)
(5) *Amalazonte*, jouée le 30 mai. (G. A.)

(1) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)

2079. — A M. DEVAUX.

A Plombières, le 19 juillet.

Mon cher *Panpan*, mademoiselle de Francinetti vient de mourir subitement, pendant qu'on dansait à deux pas de chez elle, et on n'a pas cessé de danser. Qui se flatte de laisser un vide dans le monde et d'être regretté a tort. Elle doit pourtant être regrettée de ses amis; elle l'est beaucoup de moi, qui connaissais toute la bonté de son cœur. Elle m'avait montré une lettre de vous dont je vous dois des remerciements. J'ai vu que vous souhaitiez de revoir votre ancien ami. Vous parliez dans cette lettre des bontés que madame de Boufflers et M. de Croï veulent bien me conserver. Je vous supplie de leur dire combien j'en suis touché, et à quel point je désirerais leur faire encore ma cour; mais ma santé désespérée, et des affaires, me rappellent à Colmar, où j'ai quelque bien qu'il faut arranger. Madame Denis m'y accompagne. Mes deux nièces vous remercient des choses agréables qui étaient pour elles dans votre lettre à mademoiselle Francinetti.

Adieu, mon ancien ami; votre belle âme et votre esprit me seront toujours bien chers, et vous devez toujours me compter parmi vos vrais amis.

2088 — A M. DE MALESHERBES.

A Plombières, 19 juillet (1).

Monsieur, je vous supplie de vouloir bien considérer qu'il a été de mon devoir de détromper le public, par un troisième volume, des deux premiers tronqués et défigurés, que l'on avait débités sous mon nom.

Quelque parti que votre prudence vous fasse prendre sur ce troisième tome, j'y souscris par avance. Ce n'est point à moi d'entrer dans les querelles des libraires. Le grand point est que vous ne soyez compromis en aucune façon, qu'ils obéissent à vos ordres, si vous leur en donnez, et qu'ils fassent d'ailleurs leurs affaires. Pour moi, s'il y a un mot de répréhensible dans cet ouvrage, je ne manquerai pas de le réformer. Il n'y a guère de livres où l'auteur ne doive changer quelque chose; mais il n'y a rien à changer aux sentiments pleins d'attachement et de respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

2081. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, le 26 juillet.

Anges, je ne peux me consoler de vous avoir quittés qu'en vous écrivant. Je suis parti de Plombières pour la *Chine* (2). Voyez tout ce que vous me faites entreprendre. O Grecs! que de peine pour vous plaire! Eh bien! me voilà *Chinois*, puisque vous l'avez voulu; mais je ne suis ni mandarin ni jésuite, et je peux très bien être ridicule. Anges, scellez la bouche de tous ceux qui peuvent être instruits de ce voyage de long cours; car, si l'on me sait embarqué, tous les vents se déchaîneront contre moi. Mon voyage à Colmar était plus nécessaire, et n'est pas si agréable. Il n'y a de plaisir qu'à vous obéir, à faire quelque chose qui pourra vous amuser. J'y vais mettre tous mes soins, et je ne vous écris que ce petit billet, parce que je suis assidu auprès du berceau de l'*Orphelin*. Il m'appelle, et je vais à lui en faisant la pagode. J'ignore si ce billet vous trouvera à Plombières. Il n'y a que le président (3) qui puisse y faire des vers. Moi, je n'en fais que dans la plus profonde retraite, et quand c'est vous qui m'inspirez. Dieu vous donne la santé, et que le King-Tien me donne de l'enthousiasme et point de ridicule. Sur ce, je baise le bout de vos ailes.

2082. — A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

A Colmar, le 27 juillet.

Mon cher *Cicéron*, le cardinal Ximenès ne faisait point de tragédies, et M. de Ximenès, qui est de la maison, a fait une pièce de théâtre (4) qui a eu du succès. Vous savez qu'on le nomme le marquis de Chimène, nom consacré, malgré le cardinal de Richelieu. On ne dira pas :

L'Académie en corps a beau le censurer, (Boil., sat. ix.)

c'est à l'Académie à se déclarer pour les Chimène.

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) C'est-à-dire qu'il travaille à l'*Orphelin de la Chine*. (G. A.)
(3) Le président Hénault. (G. A.)
(4) *Amalazonte*. (G. A.)

Il croit que j'ai quelque crédit auprès de vous; il ambitionne votre voix, et encore plus votre suffrage. Je suis trop malade pour vous écrire une longue lettre. Je vous souhaite de la santé, et je vous aime de tout mon cœur. Madame Denis, qui est ma garde-malade, vous fait mille compliments (1).

2083. — AU MARQUIS DE XIMENÈS.

A Colmar, 28 juillet 1754 (2).

On retrouve toujours des forces, monsieur, dans les plus grandes maladies, quand il s'agit de servir les personnes auxquelles on est attaché, et d'obéir à leurs ordres. Je n'en peux plus; mais j'écris à la personne que vous voulez que je sollicite (3). Vous n'êtes pas dans le cas d'avoir besoin de sollicitations; on devrait vous prier : c'est ainsi que je pense, et c'est ce que je dirais tout haut si j'étais à Paris. Madame Denis, qui se porte mieux que moi et qui peut écrire, vous en dira davantage; elle s'est faite garde-malad . Nous attendons tous deux avec impatience le succès qui vous est dû. — A vous pour jamais.

2084. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

A Colmar, 30 juillet 1754 (4).

Madame, en arrivant à Colmar j'ai trouvé deux choses charmantes de votre altesse sérénissime, votre lettre du 13 juillet et votre portrait. Je leur ai fait ce que je faisais au bas de votre robe, quand j'avais l'honneur d'être à Gotha. Mais pourquoi, madame, mettre des ornements à des choses qui sont par elles-mêmes si précieuses? votre altesse sérénissime me remplit de confusion comme de reconnaissance; je devrais venir la remercier sur-le-champ à Gotha ou à Altembourg. Elle sait quel est mon empressement, elle sait que je n'ai point d'autre désir.

Je suis revenu bien malade dans mon petit territoire de Colmar. Cette nièce que vous daignez honorer de vos bontés m'a accompagné et me sert de garde-malade. Elle se met à vos pieds, madame : tout ce qu'elle sait de votre auguste personne redouble encore sa sensibilité et son respect. Savez-vous, madame, qu'on m'écrit de plus d'un endroit pour me parler de la santé de madame de Buchwald? On n'ignore pas à quel point je lui suis attaché. Hélas! madame, ma dernière lettre de Plombières prévenait la vôtre; je m'attendrissais sur le sort d'une personne si digne de vous. Puissé-je apprendre bientôt son rétablissement!

Ce que votre altesse sérénissime me dit d'une certaine personne (5) qui se sert du mot de *rappeler* ne me convient guère; ce n'est qu'auprès de vous, madame, que je puis jamais être appelé par mon cœur. Il est vrai que c'est là ce qui m'avait conduit auprès de la personne en question. Je lui ai sacrifié mon temps et ma fortune; je lui ai servi de maître pendant trois ans; je lui ai donné des leçons, de bouche et par écrit, tous les jours, dans les choses de mon métier. Un Tartare, un Arabe du désert ne m'aurait pas donné une si cruelle récompense. Ma pauvre nièce, qui est encore malade des atrocités qu'elle a essuyées, est un témoignage bien funeste contre lui. Il est inouï qu'on ait jamais traité ainsi la fille d'un gentilhomme, et la veuve d'un gentilhomme, d'un officier des armées du roi de France, et j'ose le dire, une femme très respectable par elle-même, et qui a dans l'Europe des amis. Si le roi de Prusse connaissait la véritable gloire, il aurait réparé l'action infâme qu'on a faite en son nom. Je demande pardon à votre altesse sérénissime de lui parler de cette triste affaire; mais la bonté qu'elle a de s'intéresser au sort de ma nièce me rappelle tout ce qu'elle a souffert.

Je m'imagine que votre altesse sérénissime est actuellement dans son palais d'Altembourg avec monseigneur, et les princes ses enfants; je me mets à vos pieds et aux leurs.

On m'a envoyé de Berlin une relation, moitié vers, et moitié prose, du voyage de Maupertuis et d'un nommé Cogolin. Ce n'est pas un chef-d'œuvre.

Recevez, madame, mes profonds respects et ma vive reconnaissance.

(1) On voit que la recommandation est sèche, et pour cause : madame Denis écrivit de son côté au marquis de Thibouville pour qu'il empêchât Ximenès de se rendre ridicule. (G. A.)
(2) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)
(3) L'abbé d'Olivet. (G. A.)
(4) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)
(5) Frédéric II. (G. A.)

2085. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, le 3 août.

Mon divin ange, les eaux de Plombières ne sont pas si souveraines, puisqu'elles donnent des coliques à madame d'Argental, et qu'elles m'ont attaqué violemment la poitrine ; mais peut-être aussi que tout cela n'est point l'effet des eaux. Qui sait d'où viennent nos maux et notre guérison ! Au moins les médecins n'en savent rien. Ce qui est sûr, c'est que Plombières a fait, pendant quinze jours, le bonheur de ma vie, et vous savez tous deux pourquoi. Cette année doit m'être heureuse. Je vous remercie pour *Mariamne* (1) et surtout pour *Rome*. Les comédiens sont de grands butors s'ils ne savent pas faire copier les rôles. Voulez-vous que je vous envoie l'imprimé? Dites comment, et il partira. Nos magots de la Chine n'ont pas réussi. J'en ai fait cinq ; cela est à la glace, allongé, ennuyeux. Il ne faut pas faire un Versailles de Trianon; chaque chose a ses proportions. Nous avons trouvé, madame Denis et moi, les cinq pavillons réguliers (2) ; mais il n'y a pas moyen d'y loger ; les appartements sont trop froids. Nous avons été confondus du mauvais effet que fait l'art détestable de l'amplification ; alors je n'ai eu de ressource que d'embellir trois corps de logis; j'y ai travaillé avec ce courage que donne l'envie de vous plaire; enfin nous sommes très contents. Ce n'est pas peu que je le sois; je vous réponds que je suis aussi difficile qu'un autre. J'ose vous assurer que c'est un ouvrage bien singulier, et qu'il produit un puissant intérêt depuis le premier vers jusqu'au dernier. Il vaut mieux certainement donner quelque chose de bon en trois actes que d'en donner cinq insipides, pour se conformer à l'usage. Il me semble qu'il serait très à propos de faire jouer cette nouveauté immédiatement avant le voyage de Fontainebleau, supposé que l'ouvrage vous paraisse aussi passable qu'à nous; supposé que cela ne fasse aucun tort à *Rome sauvée;* supposé encore qu'on ne trouve dans nos Chinois rien qui puisse donner lieu à des allusions malignes. J'ai eu grand soin d'écarter toute pierre de scandale. Le conquérant tartare serait à merveille entre les mains de Lekain ; La Noue a assez l'air d'un lettré chinois, ou plutôt d'un magot; c'est grand dommage qu'il ne soit pas cocu. Idamé est coupée sur la taille de mademoiselle Clairon. Peut-être les circonstances présentes (3) seraient favorables ; en tout cas, je vais faire transcrire l'ouvrage ; indiquez-moi la façon de vous l'envoyer par la poste.

Ce que vous me mandez, mon cher ange, de mon troisième volume, me fait un extrême plaisir; plus il sera lu, et plus les gens raisonnables seront indignés contre le brigandage et l'imposture qui m'ont attribué les deux premiers; ils seront bientôt prêts à paraître de ma façon. Il ne me faut pas six mois pour que tout l'ouvrage soit fini, pour peu que j'aie, je ne dis pas une santé, mais une langueur tolérable. Je ne demande, pour travailler beaucoup, qu'à ne pas souffrir beaucoup. Tout cela sera sans préjudice de *Zulime*, sur laquelle j'ai toujours de grands desseins. Voilà toute mon âme mise aux pieds de mes anges.

Vous pouvez donc à présent aller à la comédie? Le ciel en soit béni! Daignez donc faire mes compliments à Hérode (4) quand vous le rencontrerez dans le foyer. Pardon de *la liberté grande*. Madame Denis vous fait les siens très tendrement. Elle s'est faite garde-malade. Elle travaille dans son infirmerie, et moi dans la mienne. Nous sommes deux reclus. Quand on ne peut vivre avec vous, il faut ne vivre avec personne. Adieu, mes anges; mes magots chinois et moi, nous sommes à vos ordres. Je vous salue en Confucius, et je m'incline devant votre doctrine, m'en rapportant à votre tribunal des rites.

2086. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Colmar, le 6 août.

Croyez fermement, monseigneur, que je vous mets immédiatement au-dessus du soleil et des bibliothèques. Je ne peux, en vérité, vous donner une plus belle place dans la distribution de mes goûts. Je suis assez content du soleil pour le moment; mais ne vous figurez pas que, dans votre belle province (5), vous ayez les livres qu'il faut à ma pédanterie. Je les ai trouvés au milieu des montagnes des Vosges. Où ne va-t-on pas chercher l'objet de sa passion! Il me fallait de vieilles chroniques du temps de Charlemagne et de Hugues Capet, et tout ce qui concerne l'histoire du moyen âge, qui est la chose du monde la plus obscure; j'ai trouvé tout cela dans l'abbaye de dom Calmet. Il y a dans ce désert sauvage une bibliothèque presque aussi complète que celle de Saint-Germain-des-Prés de Paris. Je parle à un académicien; ainsi il me permettra ces petits détails. Il saura donc que je me suis fait moine bénédictin pendant un mois entier. Vous souvenez-vous de M. le duc de Brancas, qui s'était fait dévot au Bec (1)? Je me suis fait savant à Senones, et j'ai vécu délicieusement au réfectoire. Je me suis fait compiler par les moines des fatras horribles d'une érudition assommante. Pourquoi tout cela? pour pouvoir aller gaiement faire ma cour à mon *héros*, quand il sera dans son royaume. Pédant à Senones, et joyeux auprès de vous, je ferai tout doucement le voyage avec ma nièce. Je ne pouvais régler aucune marche avant d'avoir fait un grand acte de pédantisme que je viens de mettre à fin. J'ai donné moi-même un troisième volume de l'*Histoire universelle*, en attendant que je puisse publier à mon aise les deux premiers, qui demandaient toutes les recherches que j'ai faites à Senones; et je publie exprès ce troisième volume pour confondre l'imposture, qui m'a attribué ces deux premiers tomes si défectueux. J'ai dédié exprès à l'électeur palatin ce tome troisième, parce qu'il a l'ancien manuscrit des deux premiers entre les mains; et je le prends hardiment à témoin que ces deux premiers ne sont point mon ouvrage. Cela est, je crois, sans réplique, et d'autant plus sans réplique que monseigneur l'électeur palatin me fait l'honneur de me mander *qu'il est bien aise de concourir à la justice que le public* me *doit*.

Je rends compte de tout cela à mon *héros*. Mon excuse est dans la confiance que j'ai en ses bontés. Je le supplie de mander comment je peux faire pour lui envoyer ce troisième volume par la poste. Il aime l'histoire, il trouvera peut-être des choses assez curieuses, et même des choses dans lesquelles il ne sera point de mon avis. J'aurai de quoi l'amuser davantage quand je serai assez heureux pour venir me mettre quelque temps au nombre de ses courtisans, dans son royaume de Théodoric. Madame Denis, ma garde-malade, voulait avoir l'honneur de vous écrire. Elle joint ses respects aux miens. Nous disputons à qui vous est attaché davantage, à qui sent le mieux tout ce que vous valez, et nous vous donnons toujours la préférence sur tout ce que nous avons connu.

Vous êtes le saint pour qui nous avons envie de faire un pèlerinage. Je crois que six semaines de votre présence me feraient plus de bien que Plombières. Adieu, monseigneur; votre ancien courtisan sera toujours pénétré pour vous du plus tendre respect et de l'attachement le plus inviolable.

2087. — A M. LE MARQUIS DE PAULMI.

A Colmar, le 13 août.

Permettez, monseigneur, qu'on prenne la liberté d'ajouter un volume à votre bibliothèque. Voici un petit pavillon d'un bâtiment immense, dont les deux premières ailes, qu'on a données très indignement, ne sont certainement pas de mon architecture. Si je vis encore un an, je compte bien avoir l'honneur de vous envoyer tout l'édifice de ma façon. On verra une énorme différence, et on me rendra justice. Votre suffrage, si vous avez le temps de le donner, sera la plus chère récompense de mes pénibles travaux.

Madame Denis, ma garde-malade, et moi, nous vous présentons les plus tendres respects.

2088. — A M. DE BRENLES.

A Colmar, le 13 août.

Mon voyage de Plombières, monsieur, et l'état languissant où je suis toujours, m'ont empêché de vous dire plus tôt combien je vous sais gré de servir les *trois dieux* (2) qui président à votre ménage. Madame de Brenles et vous, vous en ajoutez un quatrième qui embellit les trois autres, c'est l'esprit, et l'esprit éclairé. Que votre charmante compagne reçoive ici mes remerciements et mon admiration. Que ne puis-je venir voir tous vos dieux! J'ai avec moi, à Colmar, une nièce qui est veuve d'un officier du régiment de Champagne; elle aime les lettres, elle les cultive comme madame de Brenles. Son amitié pour moi l'a engagée à être ma garde-malade. Elle est assez philosophe pour ne pas refuser de se retirer avec moi dans quelque terre, et cette même

(1) On reprit *Mariamne* le 4 août 1754, mais on ne reprit pas *Rome* cette année-là. (G. A.)
(2) Les cinq actes de l'*Orphelin de la Chine*. (G. A.)
(3) La dauphine était sur le point d'accoucher. (G. A.)
(4) Lekain, dans *Mariamne*. (G. A.)
(5) Le Bas-Languedoc. (G. A.)

(1) En Normandie, le 29 septembre 1721. (G. A.)
(2) Voyez la lettre à M. de Brenles du 21 mai. (G. A.)

philosophie ne lui ferait pas haïr un pays libre. Cette précieuse liberté et votre voisinage seraient deux belles consolations de ma vieillesse; vous savez qu'il y a longtemps que j'y pense. On dit qu'il y a actuellement une assez belle terre à vendre, sur le bord du lac de Genève. Si le prix n'en passe pas deux cent mille livres de France, l'envie d'être votre voisin me déterminerait. Une moins chère conviendrait encore, pourvu que le logement et la situation surtout fussent agréables. Que ce soit à cinq ou six lieues de Lausanne, il n'importe; tout serait bon, pourvu qu'on y fût le maître, et qu'on pût avoir l'honneur de vous y recevoir quelquefois. S'il y a, en effet, une terre agréable à vendre dans vos cantons, je vous prie, monsieur, d'avoir la bonté de me le mander; mais il faudrait que la chose fût secrète. J'enverrais une procuration à quelqu'un qui l'achèterait d'abord en son nom. Vous n'ignorez pas les ménagements que j'ai à garder. Je ne veux rien ébruiter, rien afficher, et je ne dois me fermer aucune porte.

Je compte avoir l'honneur, monsieur, de vous envoyer, par la première occasion, un nouveau tome de l'*Histoire universelle*, que je publie expressément pour condamner les deux premiers que l'on a si indignement défigurés, et que j'espère donner moi-même, quand il en sera temps.

La vérité, quelque circonspecte qu'elle puisse être, a besoin de la liberté; si je peux venir à bout de goûter les charmes de l'une et de l'autre avec ceux de votre société, je croirai ne pouvoir mieux finir ma carrière. Je supplie les deux nouveaux mariés de me conserver leurs bontés, et de compter sur mes respectueux sentiments.

2089. — A MADAME DE FONTAINE.

A Colmar, le 22 août.

Je veux vous écrire, ma chère nièce, et je ne vous écris point de ma main, parce que je suis un peu malade; et me voilà sur mon lit sans en rien dire à votre sœur. J'espère que vous trouverez ma lettre à votre arrivée à Paris. Nous saurons si les eaux vous ont fait du bien (1), si vous digérez; si vous et votre fils vous faites toujours de grands progrès dans la peinture; si l'abbé Mignot a obtenu enfin quelque bénéfice.

Vous allez avoir le *Triumvirat* (1); ainsi ce n'est pas la peine d'envoyer mes magots de la Chine. Je ne peux d'ailleurs avoir absolument que trois magots; les cinq seraient secs comme moi; au lieu que les trois ont de gros ventres comme des Chinois. Votre sœur en est fort contente. Ils pourront un jour vous amuser; mais à présent il ne faut rien précipiter.

Ne hâtons pas plus nos affaires en France qu'à la Chine; ne faites nul usage, je vous en prie, du papier (3) que vous savez; nous avons quelque chose en vue, madame Denis et moi, du côté de Lyon. On dit que cela sera fort agréable. Nous vous en rendrons bientôt compte.

Je me lève pour vous dire que nous sommes ici deux solitaires qui vous aimons de tout notre cœur.

2090. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Colmar, le 27 août.

L'épuisement où je suis, mon cher et respectable ami, m'interdit les cinq actes, puisqu'il m'empêche de vous écrire de ma main.

Vous m'avouerez qu'à mon âge trois fois sont bien honnêtes: j'ai été jusqu'à cinq pour vous plaire; mais, en vérité, ce n'était que cinq langueurs. Comptez que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour m'échauffer le tempérament. Je vous conjure d'ailleurs de tâcher de croire que chaque sujet a son étendue, que la *Mort de César* serait détestable en cinq actes, et que nos Chinois sont beaucoup plus intéressants et beaucoup plus faits pour le théâtre. J'aurai, je crois, le temps de les garder encore, puisqu'on va donner le *Triumvirat*. Le public aura, grâce à vos bontés, une suite de l'histoire romaine sur le théâtre. Vous ferez une action de Romain si vous parvenez à faire jouer *Rome sauvée*.

Les sentiments de Lekain me plaisent autant que ses talents, mais il faut que je renonce au plaisir de l'entendre. C'est une injustice bien criante de me rendre responsable de deux volumes impertinents que l'imposture et l'ignorance ont publiés sous mon nom. Je ferai voir bientôt qu'il y a quelque différence entre mon style et celui de Jean Neaulme.

(1) Elle était venue à Plombières. (G. A.)
(2) Tragédie de Crébillon. (G. A.)
(3) Relatif à l'acquisition d'une terre. (G. A.)

On aurait dû me plaindre plutôt que de se fâcher contre moi; mais je suis accoutumé à ces petites méprises de la sottise et de la méchanceté humaines. Vous m'en consolez, mon cher ange. Protégez bien Rome et la Chine, pendant que je suis encore sur les bords du Rhin. Mille tendres respects à madame d'Argental. Je n'en peux plus, mais je vous aime de tout mon cœur.

2091. — A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

Colmar, le 27 août.

Oui, je pense plus à vous que je ne vous écris, monsieur; l'état où je suis ne me permet pas même de vous écrire aujourd'hui de ma main. Madame Denis a fait une action bien héroïque de vous quitter pour venir garder un malade. Il est assez étrange que deux personnes qui voulaient passer leur vie avec vous soient à Colmar. Si la friponnerie, l'ignorance, et l'imposture, n'avaient pas abusé de mon nom pour donner deux impertinents volumes d'une prétendue *Histoire universelle*, votre *Zulime* s'en trouverait mieux; mais l'injustice odieuse que j'ai essuyée m'impose au moins le devoir de la confondre, en mettant en ordre mon véritable ouvrage. Votre *Zulime* ne peut venir qu'après les quatre parties du monde (1) qui m'occupent à présent. Ce serait pour moi une grande consolation, dans mes travaux et dans mes souffrances, de voir l'ouvrage (2) dont vous me parlez. Je vous en dirais mon avis avant les représentations; c'est le seul temps où l'amitié puisse employer la critique; elle n'a plus qu'à applaudir ou à se taire quand l'ouvrage a été livré au parterre.

On avait fait courir un plaisant bruit; on disait que j'avais fait aussi le *Triumvirat* (3). Je vous assure que je suis très loin d'exciter une pareille guerre civile au théâtre. La bagatelle (4) dont vous a parlé M. d'Argental n'était d'abord qu'un ouvrage de fantaisie, dont j'avais voulu l'amuser aux eaux de Plombières. C'est lui qui m'a engagé à y travailler sérieusement; j'en ai fait, je crois, une pièce très singulière. Mademoiselle Clairon y aura un beau rôle; mais il est impossible d'en faire cinq actes. Il vaut bien mieux en donner trois bons que cinq languissants. J'allais presque vous dire que nous en parlerons un jour; mais je sens bien que je me réduirai à vous en écrire. L'absence ne diminuera jamais dans mon cœur les sentiments que je vous ai voués pour toute ma vie. *Le malade* V.

P. S. DE MADAME DENIS.

Puisque l'oncle ne peut vous écrire de sa main, la nièce y suppléera tant bien que mal. Convenez que mon oncle a raison de ne vous point envoyer *Zulime*, puisqu'elle n'est pas encore à sa fantaisie, et qu'il n'a pas le temps d'y travailler actuellement. Celle dont M. d'Argental vous a parlé vous plaira d'autant plus qu'il y a deux très beaux rôles pour Lekain et mademoiselle Clairon. Cette pièce est très singulière, chaude, et écrite à merveille; mais vous n'aurez que trois actes. Nous espérons bien que, lorsqu'il sera question de la jouer, vous y donnerez tous vos soins.

L'*Histoire universelle* l'occupe actuellement tout entier; c'est un ouvrage fait pour lui faire infiniment d'honneur; dès qu'il sera fini, je ferai de mon mieux pour l'engager à reprendre ce théâtre que nous aimons, vous et moi, si constamment Vous verrez encore des *Alzire*, des *Zaïre*, des *Mérope*, etc., etc , de sa façon. Son génie est aussi brillant que sa santé est misérable. Adressez-moi toujours vos lettres à Colmar; nous ne sommes pas encore déterminés sur le temps où nous irons à Strasbourg. Si mon oncle daigne me rendre une partie des sentiments que j'ai pour lui, tous les séjours me seront égaux; l'amitié embellit les lieux les plus sauvages.

Je ne doute pas que votre tragédie ne soit dans sa perfection; M. de Voltaire sera sûrement étonné de la façon dont elle est écrite. Pourriez-vous la lui faire lire? Pensez-y bien.

Vous fourrerez-vous cet hiver dans la bagarre? J'imagine que non; vous êtes trop sage. Mon oncle veut aussi laisser passer les plus pressés. Je pense qu'il fera bien froid, cet hiver, au *Triumvirat*; qu'en dites-vous?

Puisque vous voulez savoir ce que je fais, je barbouille aussi du papier; je travaille mal et lentement; mon ouvrage (5) n'a pris jusqu'à présent aucune forme, et j'en suis si mécontente que je n'ai pas encore eu le courage de le montrer à mon oncle. Je me

(1) L'*Essai sur les mœurs*. (G. A.)
(2) *Namir*, tragédie. (G. A.)
(3) Il en fit un dix ans plus tard. (G. A.)
(4) L'*Orphelin de la Chine*. (G. A.)
(5) La tragédie d'*Alceste*. (*Clogenson*.)

console en pensant que l'occupation la plus ordinaire d'une femme est de faire des nœuds, et qu'il vaut autant gâter du papier que du fil.

Dites-moi si Ximenès demande encore la place vacante (1) à l'Académie; j'en serais fâchée; ce serait une seconde imprudence. Si j'étais à Paris, je ferais l'impossible pour l'en empêcher. Il se presse trop, et détruit la petite fortune d'*Amalazonte*, par un amour-propre mal entendu qu'on veut humilier.

Adieu; mandez-moi tout ce que vous savez; vous ferez grand plaisir à une solitaire qui aime vos lettres, et qui a pour vous la plus inviolable amitié.

Dites, je vous prie, monsieur, à madame Sonning (2), que j'ai souvent le plaisir de parler d'elle avec madame la comtesse de Lutzelbourg, qui est ici, et faites-lui pour moi mille tendres compliments.

2092. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, le 8 septembre.

C'est moi, mon cher ange, qui veux et qui fais tout ce que vous voulez, puisque je vous envoie, par pure obéissance, des Tartares et des Chinois dont je ne suis pas content. Il me paraît que c'est un ouvrage plus singulier qu'intéressant, et je dois craindre que la hardiesse de donner une tragédie en trois actes ne soit regardée comme l'impuissance d'en faire une en cinq. D'ailleurs, quand elle aurait un peu de succès, quel avantage me procurerait-elle? L'assiduité de mes travaux ne désarmera point ceux qui me veulent du mal. Enfin je vous obéis; faites ce que vous croirez le plus convenable. Soyez sévère, et faites lire la pièce par des yeux encore plus sévères que les vôtres.

Vous connaissez trop le théâtre et le cœur humain pour ne pas sentir que, dans un pareil sujet, cinq actes allongeraient une action qui n'en comporte que trois. Dès qu'un homme comme notre conquérant tartare a dit *J'aime*, il n'y a plus pour lui de nuances; il y en a encore moins pour Idamé, qui ne doit pas combattre un moment; et la situation d'un homme à qui on veut ôter sa femme a quelque chose de si avilissant pour lui, qu'il ne faut pas qu'il paraisse; sa vue ne peut faire qu'un mauvais effet. La nature de cet ouvrage est telle qu'il faut plutôt supprimer des situations et des scènes, que songer à les multiplier; je l'ai tenté, et je suis demeuré convaincu que je gâtais tout ce que je voulais étendre. C'est à vous maintenant à voir, mon cher et respectable ami, si cette nouveauté peut être hasardée, et si le temps est convenable.

Je vous remercie de *Rome sauvée*, dont je fais plus de cas que de mon *Orphelin*. Je tâcherai de dérober quelques moments à mes maladies et à mes occupations pour faire ce que vous exigez.

Vous montrerez sans doute mes trois magots à M. de Pont de Veyle et à M. l'abbé de Chauvelin. Vous assemblerez tous les anges. Je me fie beaucoup au goût de M. le comte de Choiseul. Si tout cet aréopage conclut à donner la pièce, je souscris à l'arrêt.

L'*Histoire générale* me donne toujours quelques alarmes. Le troisième volume ne pouvait révolter personne. Les objets de ce temps-là ne sont pas si délicats à traiter que ceux de la grande révolution qui s'est faite dans l'Eglise du temps de Léon X. Les siècles qui précédèrent Charlemagne, et dont il faut donner une idée, portent encore avec eux plus de danger, parce qu'ils sont moins connus, et que les ignorants seraient bien effarouchés d'apprendre que tant de faits, qu'on nous a débités comme certains, ne sont que des fables. Les donations de Pepin et de Charlemagne sont des chimères; cela me paraît démontré. Croiriez-vous bien que les prétendues persécutions des empereurs contre les premiers chrétiens ne sont pas plus véritables? On nous a trompés sur tout; et on est encore si attaché à des erreurs qui devraient être indifférentes, qu'on ne pardonnera pas à qui dira la vérité, quelque circonspection et quelque modestie qu'il emploie.

Les deux premiers volumes, qu'on a si indignement tronqués et falsifiés, ne devraient m'être attribués par personne; ce n'est pas là mon ouvrage. Cependant, si on a eu la cruauté de me condamner sur un ouvrage qui n'est pas le mien, que ne fera-t-on pas quand je m'exposerai moi-même!

Puisque je suis en train de vous parler de mes craintes, je vous dirai que notre *Jeanne* me fait plus de peine que Léon X et Luther, et que toutes les querelles du sacerdoce et de l'Empire. Il n'y a que trop de copies de cette dangereuse plaisanterie. Je sais, à n'en pas douter, qu'il y en a à Paris et à Vienne, sans compter Berlin. C'est une bombe qui crèvera tôt ou tard pour m'écraser, et des tragédies ne me sauveront pas. Je vivrai et je mourrai la victime de mes travaux, mais toujours consolé par votre inébranlable amitié. Madame Denis est bien sensible à votre souvenir; elle partage en paix ma solitude, et m'aide à supporter mes maux. Nous présentons tous deux nos respects à madame d'Argental. J'envoie, sous l'enveloppe de M. de Chauvelin, le paquet tartare et chinois.

Non, mon cher ange, non. Je viens de relire la pièce. Il me paraît qu'on peut faire des applications dangereuses; vous connaissez le sujet, et vous connaissez la nation. Il n'est pas douteux que la conduite d'Idamé ne fût regardée comme la condamnation d'une personne (1) qui n'est point Chinoise. L'ouvrage, ayant passé par vos mains, vous ferait tort ainsi qu'à moi. Je suis vivement frappé de cette idée. L'application que je crains est si aisée à faire, que je n'oserais même envoyer l'ouvrage à la personne qui pourrait être l'objet de cette application. Je vais tâcher de supprimer quelques vers dont on pourrait tirer des interprétations malignes, ensuite je vous l'enverrai. Mais, encore une fois, la crainte des allusions, le désagrément de paraître lutter contre Crébillon, la stérilité des trois actes, voilà bien des raisons pour ne rien hasarder. J'attends vos ordres, et je m'y conformerai toute ma vie, mon cher ange.

2093. — A MADAME DE FONTAINE.

A Colmar, le 12 septembre.

Je fais les plus tendres compliments au frère et à la sœur. Je sens qu'il est très triste d'avoir une si aimable famille, et d'en être séparé. Madame Denis fait ma consolation dans ma solitude et dans mes maladies. Plus elle est aimable, plus elle me fait sentir combien le charme de sa société redoublerait par celui de la vôtre.

La nouvelle la plus intéressante que le conseiller du grand-conseil me mande est la démarche que son corps a faite. Je vous en fais mon compliment, mon cher abbé; il sera difficile que l'*ancien des jours* (2), Boyer, résiste à une sollicitation si pressante pour lui, et si honorable pour vous. L'homme du monde pour la conservation de qui je fais actuellement le plus de vœux est l'évêque de Mirepoix (3).

Je suis bien aise que le parlement ait enregistré sa condamnation et sa grâce, sans demeurer d'accord des qualités. Le grand point est que l'État ait la paix, et que les particuliers aient justice. Votre sœur, à qui le fils de Samuel Bernard s'est avisé de faire, en mourant, une petite banqueroute, est intéressée à voir le parlement reprendre ses fonctions. Il serait douloureux que la situation de mille familles demeurât incertaine, parce que quelques fanatiques exigent des *billets de confession* de quelques sots. Il n'y a que les billets à ordre, ou au porteur, qui doivent être l'objet de la jurisprudence; il faut se moquer de tous les autres, excepté des billets doux.

Pour mon billet d'avoir une terre, ma chère nièce, j'espère l'acquitter si je vis.

Il y a quelque apparence que nous passerons, votre sœur et moi, l'hiver à Colmar. Ce n'est pas la peine d'aller chercher une solitude ailleurs. Le printemps prochain décidera de ma marche.

Je suis bien aise qu'on trouve au moins ce troisième tome, dont vous me parlez, passable et modéré; c'est tout ce qu'il est. Je ne l'ai donné que pour confondre l'imposture et l'ignorance, qui m'ont attribué les deux premiers. Il y a une extrême injustice à me rendre responsable de cet avorton informe dont des imprimeurs avides avaient fait un monstre méconnaissable. Si jamais j'ai le temps de mettre en ordre tout ce grand ouvrage, on verra quelque chose de plus exact et de plus curieux. C'est un beau plan, mais l'exécution demande plus de santé et de secours que je n'en ai.

Votre vie est plus agréable que celle des gens qui s'occupent de la grâce, et des anciennes révolutions de ce bas monde. Le mieux est de vivre pour soi, pour son plaisir, et pour ses amis; mais tout le monde ne peut pas faire ce

(1) Surian, évêque de Vence, était mort le 3 auguste; il fut remplacé par d'Alembert, le 19 décembre 1754, à l'Académie française, où Ximenès avait précédemment essayé de succéder à Destouches. (*Clogenson.*)

(2) Marie-Sophie Puchat des Alleurs, sœur de l'ambassadeur à Constantinople; mariée, en 1728, à M. Sonning, nommé dans la lettre du 21 mai 1755, à Thibouville. (*Clogenson.*)

(1) Madame de Pompadour. (G. A.)

(2) Expression du prophète Daniel. (G. A.)

(3) Le grand conseil, dont le neveu de Voltaire, l'abbé Mignot, était membre, avait sollicité pour lui un bénéfice. La feuille des bénéfices était alors aux mains de Boyer. (G. A.)

mieux, et chacun est dirigé par son instinct et par son destin.

Vous ne me dites rien de votre fils; je l'embrasse. Je fais mes compliments à tout ce que vous aimez.

Adieu, la sœur et le frère; vous êtes charmants de ne pas oublier ceux qui sont aux bords du Rhin.

2094. — A M. ROYER.

Le 20 (1).

J'avais eu, monsieur, l'honneur de vous écrire, non seulement pour vous marquer tout l'intérêt que je prends à votre mérite et à vos succès, mais pour vous faire voir aussi quelle est ma juste crainte que ces succès si bien mérités ne soient ruinés par le poëme défectueux (2) que vous avez vainement embelli. Je peux vous assurer que l'ouvrage sur lequel vous avez travaillé ne peut réussir au théâtre. Ce poëme, tel qu'on l'a imprimé plus d'une fois, est peut-être moins mauvais que celui dont vous vous êtes chargé; mais l'un et l'autre ne sont faits ni pour le théâtre ni pour la musique. Souffrez donc que je vous renouvelle mon inquiétude sur votre entreprise, mes souhaits pour votre réussite, et ma douleur de voir exposer au théâtre un poëme qui en est indigne de toutes façons, malgré les beautés étrangères dont votre ami, M. de Sireuil, en a couvert les défauts. Je vous ai prié, monsieur, de vouloir bien me faire tenir un exemplaire du poëme tel que vous l'avez mis en musique, attendu que je ne le connais pas. Je me flatte, monsieur, que vous voudrez bien vous prêter à la condescendance de M. de Moncrif, examinateur de l'ouvrage, en mettant à la tête un avis nécessaire, conçu en ces termes :

« Ce poëme est imprimé tout différemment dans le recueil » des ouvrages de l'auteur; les usages du théâtre lyrique » et les convenances de la musique ont obligé d'y faire des » changements pendant son absence. »

Il serait mieux, sans doute, de ne point hasarder les représentations de ce spectacle, qui n'était propre qu'à une fête donnée par le roi, et qui exige une quantité prodigieuse de machines singulières. Il faut une musique aussi belle que la vôtre, soutenue par la voix et par les agréments d'une actrice principale, pour faire pardonner le vice du sujet et l'embarras inévitable de l'exécution. Le combat des dieux et des géants est au rang de ces grandes choses qui deviennent ridicules, et qu'une dépense royale peut sauver à peine.

Je suis persuadé que vous sentez comme moi tous ces dangers; mais, si vous pensez que l'exécution puisse les surmonter, je n'ai auprès de vous que la voie de représentation. Je ne peux, encore une fois, que vous confier mes craintes; elles sont aussi fortes que la véritable estime avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc.

2095. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, le 21 septembre.

Je vous obéis avec douleur, mon cher ange; l'état de ma santé me rend bien indifférent sur une pièce de théâtre, et ne me laisse sensible qu'au chagrin d'envisager que peut-être je ne vous reverrai plus. Mais je vous avoue que je serais infiniment affligé, si j'étais exposé à la fois à des dégoûts à l'Opéra et à la Comédie, immédiatement après l'affliction que cette *Histoire* prétendue *universelle* m'a causée. Amusez-vous, mon cher ange, avec vos amis, de mes Tartares et de mes Chinois, qui ont au moins le mérite d'avoir l'air étranger. Ils n'ont que ce mérite-là; ils ne sont point faits pour le théâtre; ils ne causent pas assez d'émotion. Il y a de l'amour, et cet amour, ne déchirant pas le cœur, le laisse languir. Une action vertueuse peut être approuvée, sans faire un grand effet. Enfin je suis sûr que cela ne réussirait pas, que les circonstances seraient très peu favorables, et que les allusions de la malignité humaine seraient très dangereuses. Les personnes sur lesquelles on ferait ces applications injustes se garderaient bien, je l'avoue, de les prendre pour elles, de s'en fâcher, d'en parler même; mais, dans le fond du cœur, elles seraient très piquées et contre moi et contre ceux qui auraient donné la pièce. Elles la feraient tomber à la cour; c'est bien le moins qu'elles puissent faire. Qui jamais approuvera un ouvrage dont on fait des applications qui condamnent notre conduite? Je vous demande donc en grâce que cet avorton ne soit vu que de vous et de vos amis. J'ai donné mon consentement à la représentation de ce malheureux opéra de *Prométhée* (1), comme je donne mon consentement à mon absence, qui me tient éloigné de vous. Je souffre avec douleur ce que je ne peux empêcher. On m'a fait assez sentir que je n'ai aucun droit de m'opposer aux représentations d'un ouvrage imprimé depuis longtemps, dont la musique est approuvée des connaisseurs de l'Hôtel-de-Ville, et pour lequel on a déjà fait de la dépense. Je sais assez qu'il faudrait une dépense royale et une musique divine pour faire réussir cet ouvrage; il n'est pas plus propre pour le théâtre lyrique que les Chinois pour le théâtre de la Comédie. Tout ce que je peux faire, c'est d'exiger qu'on ne mette pas au moins sous mon nom les embellissements dont M. de Sireuil a honoré cette bagatelle. Je vois qu'on est toujours puni de ses anciens péchés. On me défigure une vieille *Histoire générale;* on me défigure un vieil opéra. Tout ce que je peux faire à présent, c'est de tâcher de n'être pas sifflé sur tous les théâtres à la fois. Vous jugerez, mon cher ange, de la nature du consentement donné à Royer par la lettre (2) ci-jointe. Je vous supplie de la faire passer dans les mains de Moncrif, si cela se peut sans vous gêner.

J'ai encore pris la précaution d'exiger de Lambert qu'il fasse une petite édition de cette *Pandore*, avant qu'on ait le malheur de la jouer, car la *Pandore* de Royer est toute différente de la mienne; et je veux du moins que ces deux turpitudes soient bien distinctes. Je vous supplie d'encourager Lambert à cette bonne action, quand vous irez à la Comédie. Je vous remercie tendrement de *Mahomet* et de *Rome*. Vous consolez mon agonie. Madame Denis et moi, nous nous inclinons devant les anges. Adieu, mon cher et respectable ami.

2096. — A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Colmar, ce 23 septembre.

Je ne guéris point, madame, mais je m'habitue à Colmar plus que la grand'chambre à Soissons. Les bontés de M. votre frère contribuent beaucoup à me rendre ce séjour moins désagréable. Je serais heureux dans l'île Jard, mais cette île Jard me suit partout. Vous avez deux neveux (3) aussi à plaindre qu'ils sont aimables; l'un plaide, l'autre est paralytique. Je ne vois de tous côtés que désastres au monde. La langueur, la misère, et la consternation, règnent à Paris. Il y a toujours quelques belles dames qui vont parer les loges, et des petits-maîtres qui font des pirouettes sur le théâtre; mais le reste souffre et murmure. Il y a un an que j'ai de l'argent aux consignations du parlement; le receveur jouit. Combien de familles sont dans le même cas, et dans une situation bien triste! On exige, dans votre province, de nouvelles déclarations qui désolent les citoyens; on fouille dans les secrets des familles; on donne un effet rétroactif à cette nouvelle manière de payer le vingtième, et on fait payer pour les années précédentes. Voilà bien le cas de jeûner et de prier, et d'avoir des lettres consolantes de M. de Beaufremont (4). Il n'est pas plus question de la préture de Strasbourg que des préteurs de l'ancienne Rome. Vivez tranquille, madame, avec votre respectable amie, à qui je présente mes respects. Faites bon feu; continuez votre régime; cette sorte de vie n'est pas bien animée, mais cela vaut toujours mieux que rien. Si vous avez quelques nouvelles, daignez en faire part à un pauvre malade enterré à Colmar. Permettez-moi de présenter mes respects à M. votre fils, et de vous souhaiter, comme à lui, des années heureuses, s'il y en a.

2097. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

A Colmar, 4 octobre 1754 (5).

Madame, j'ai respecté les États d'Altembourg; je n'ai point osé mêler mes inutiles lettres aux affaires de votre altesse sérénissime; mais si elle est actuellement dans son palais tranquille de Gotha, qu'elle daigne y recevoir mes hommages. C'est à Gotha qu'ils doivent s'adresser; c'est là que j'ai passé les plus beaux de mes jours. Si votre altesse sérénissime daigne toujours s'y occuper de l'amusement des belles-lettres, je lui demande la permission de lui envoyer le manuscrit d'une nouvelle tragédie (6), qui a du moins le mérite de la singularité. Je veux vous envoyer mes enfants, madame, ne pouvant moi-même venir me mettre à vos pieds. Je ne sais par

(1) C'est à tort, croyons-nous, qu'on a toujours daté cette lettre du 20 mars. Voyez la lettre qui suit. (G. A.)
(2) *Pandore.* (G. A.)

(1) *Pandore.* (G. A.)
(2) Voyez la lettre précédente. (G. A.)
(3) Le baron d'Hattsatt, et le chevalier de Klinglin. (G. A.)
(4) Il voulait convertir Voltaire. (G. A.)
(5) Éditeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)
(6) L'*Orphelin.* (G. A.)

quelle fatalité je reste à Colmar, quand je pourrais être mieux.

J'avais imaginé de passer par la cour palatine pour aller à la vôtre; mais je me trouve sous les ordres de ma nièce, ma garde-malade, qui est venue en Alsace gouverner le bien que j'y ai et ma personne : il faut qu'un malade obéisse.

Je me flatte que votre altesse sérénissime jouit d'une santé inaltérable, et que le voyage d'Altembourg aura fait du bien à la grande maîtresse des cœurs. J'ai été longtemps alarmé pour elle. Que ne puis-je venir encore partager ce zèle et cet attachement qu'elle a pour votre personne! Que ne puis-je au moins, madame, contribuer de loin à vos amusements! Mais j'ai peu de relations avec la république des lettres et des bagatelles de Paris. Je n'entends parler de rien qui soit digne de votre curiosité. On ne fait plus que répéter et retourner les ouvrages faits il y a près d'un siècle, et il faudrait pour vous un siècle nouveau. Pour moi, madame, il ne me faudrait que votre présence.

Je me mets aux pieds de monseigneur, de votre auguste famille, et surtout aux vôtres, avec le plus profond respect et la plus tendre reconnaissance.

2098. — A M. DE BRENLES.

Colmar, le 6 octobre.

Ce que vous me dites de votre santé, mon cher monsieur, ne contribue pas à me rendre la mienne. Vous m'affligez sensiblement. Madame Goll m'a consolé en m'apprenant que vous aviez fait à madame de Brenles un petit philosophe qui a quatre mois ou environ (1); mais un excellent ouvrier peut tomber malade après avoir fait un bon ouvrage, et c'est l'ouvrier qu'il faut conserver. Songez que c'est vous, monsieur, qui m'avez inspiré le dessein de chercher une retraite philosophique dans votre voisinage. C'est pour vous que je veux acheter la terre d'Allaman (2). J'ai besoin d'un tombeau agréable; il faut mourir entre les bras des êtres pensants. Le séjour des villes ne convient guère à un homme que son état réduit à ne point rendre de visites. Je n'achèterai Allaman qu'à condition que vous et madame de Brenles vous daignerez regarder ce château comme le vôtre, et, dans une espérance si consolante pour moi, je ferai un effort pour mettre tout ce que j'ai de bien libre à cette acquisition; mais commencez par me rassurer sur votre santé, et vivez si vous voulez que je sois votre voisin.

Je vous avouerai, monsieur, qu'il me serait assez difficile de payer 225,000 livres. J'aurais un château, et il ne me resterait pas de quoi le meubler; je ressemblerais à Chapelle, qui avait un surplis et point de chemise, un bénitier et point de pot de chambre. Voici comment je m'arrangerais : Je donnerais sur-le-champ 150,000 livres, et le reste en billets, sur la meilleure maison de Cadix (3), payables à divers termes. Moyennant cet arrangement, je pourrais profiter incessamment de vos bontés. Je ne doute pas que vous n'ayez prévu toutes les difficultés; vous savez que je n'ai pas l'honneur d'être de la religion de Zwingle et de Calvin: ma nièce et moi nous sommes papistes. C'est sans doute une des prérogatives et un des avantages de votre gouvernement qu'un homme puisse jouir chez vous des droits de citoyen, sans être de votre paroisse. Je me figure qu'un papiste peut posséder et hériter dans le territoire de Lausanne; et aurais-je fait à vos lois un honneur qu'elles ne méritent pas? Je crois que je puis être seigneur d'Allaman, puisque vous me proposez cette terre.

J'attends sur cela vos derniers ordres, en vous demandant toujours le secret. Il ne faudrait pas acheter d'abord la terre sous mon nom, le moindre bruit nuirait à mon marché, et m'empêcherait peut-être de jouir du plaisir de voir mon acquisition. Je remets le tout à votre bonté et à votre prudence. Ma nièce, qui est toujours ma garde-malade à Colmar, se joint à moi pour vous présenter ses remerciements; c'est une amie sur laquelle madame de Brenles et vous, monsieur, pouvez déjà compter. Voyez si vous pouvez acquérir à Lausanne toute une famille de Paris, et si vous pouvez faire du château d'Allaman un temple dédié à la philosophie, dont vous serez le grand-prêtre.

Si on veut vendre Allaman plus de 225,000 livres, je ne peux l'acheter; mais, en ce cas, n'y a-t-il pas d'autres terres moins chères? Tout me sera bon, pourvu que je puisse finir mes jours dans un air doux, dans un pays libre, avec des livres, et un homme comme vous. Adieu, monsieur; conservez votre santé, le premier des biens, celui sans lequel tout n'est rien. Vivez avec votre aimable épouse, et procurez-moi le plaisir d'être témoin de votre bonheur. Permettez-moi de vous embrasser sans cérémonie.

(1) C'est-à-dire que madame de Brenles était enceinte de quatre à cinq mois. (G. A.)
(2) Vieux château sur la route de Prangins à Lausanne. (G. A.)
(3) Où il avait des fonds. (G. A.)

2099. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, le 6 octobre.

Mon cher ange, j'ai assez de justice, et, dans cette occasion-ci, assez d'amour-propre pour croire que vous jugez bien mieux que moi. C'est déjà beaucoup, c'est tout pour moi, que vous, et madame d'Argental, et vos amis, vous soyez contents; mais, en vérité, les personnes que vous savez ne le seront point du tout. Les partisans éclairés de Crébillon ne manqueront pas de crier que je veux attaquer impudemment, avec mes trois bataillons étrangers, les cinq gros corps (1) d'armée romaine. Vous croyez bien qu'ils ne manqueront pas de dire que c'est une bravade faite à sa protectrice (2); et Dieu sait si alors on ne lui fera pas entendre que c'est non seulement une bravade, mais une offense et une espèce de satire. Comme vous jugez mieux que moi, vous voyez encore mieux que moi tout le danger; vous sentez si ma situation me permet de courir de pareils hasards. Vous m'avouerez que, pour se montrer dans de telles circonstances, il faudrait être sûr de la protection de la personne à qui je dois craindre de déplaire. Si malheureusement les allusions, les interprétations malignes, faisaient l'effet que je redoute, on en saurait aussi mauvais gré à vos amis, et surtout à vous, qu'à moi. Je suis persuadé que vous avez tout examiné avec votre sagesse ordinaire; mais l'événement trompe souvent la sagesse. Vous ne voyez point les allusions, parce que vous êtes juste; le grand nombre les verra très clairement, parce qu'il est très injuste. En un mot, ce qui peut en résulter d'agrément est bien peu de chose. Le danger est très grand, les dégoûts seraient affreux, et les suites bien cruelles. Peut-être faudrait-il attendre que le grand succès du *Triumvirat* fût passé; alors on aurait le temps de mettre quelques fleurs à notre étoffe de Pékin; on pourrait même en faire sa cour à la personne qu'on craint, et on préviendrait ainsi toutes les mauvaises impressions qu'on pourrait lui donner. Vous me direz que je vois tout en noir, parce que je suis malade; madame Denis, qui se porte bien, pense tout comme moi. Si vous croyez être absolument sûr que la pièce réussira auprès de tout le monde, et ne déplaira à personne, mes raisons, mes représentations ne valent rien; mais vous n'avez aucune sûreté, et le danger est évident. Vous seriez au désespoir d'avoir fait mon malheur, et de vous être compromis en ne cherchant qu'à me donner de nouvelles marques de vos bontés et de votre amitié. Songez donc à tout cela, mon cher et respectable ami. Je veux bien du mal à ma maudite *Histoire générale*, qui ne m'a pas fourni encore un sujet de cinq actes. Je n'en ai trouvé que trois à la Chine, il en faudra chercher cinq au Japon. Je crois y être, en étant à Colmar; mais j'y suis avec une personne qui vous est aussi attachée que moi. Nous parlons tous les jours de vous; c'est le seul plaisir qui me reste. Adieu; mille tendres respects à toute la hiérarchie des anges.

2100. — A MADAME DE FONTAINE

A Colmar, le 6 octobre.

Ma chère nièce, je pense que c'est bien assez que mes trois magots vous aient plu; mais ils pourraient déplaire à d'autres personnes; et, quoique ni vous ni elles ne soyez pas absolument disposées à vous tuer avec vos maris, cependant il se pourrait trouver des gens qui feraient croire que, toutes les fois qu'on ne se tue pas en pareil cas, on a grand tort; et on irait s'imaginer que les dames qui se tuent à six mille lieues d'ici font la satire de celles qui vivent à Paris. Cela serait très injuste; mais on fait des tracasseries mortelles, tous les jours, sur des prétextes encore plus déraisonnables.

J'ai prié instamment M. d'Argental de ne me point exposer à de nouvelles peines. Ce qui pourrait résulter d'agrément d'un petit succès serait bien peu de chose, et les dégoûts qui en naîtraient seraient violents. Je vous remercie de vous être jointe à moi pour modérer l'ardeur de M. d'Argental, qui ne connaît point le danger, quand il s'agit de théâtre. Ce serait trop que d'être vilipendé à la fois à l'Opéra et à la Comé-

(1) Le *Triumvirat*. (G. A.)
(2) Madame de Pompadour. (G. A.)

die : c'est bien assez que M. Royer m'immole à ses doubles croches.

Ne pourriez-vous point, quand vous irez à l'Opéra, parler à ce sublime Royer, et lui demander au moins une copie des paroles telles qu'il les a embellies par sa divine musique? Vous auriez au moins le premier avant-goût des sifflets; c'est un droit de famille qu'il ne peut vous refuser.

Vous ne me dites rien de M. l'abbé; je le croyais déjà sur la liste des bénéfices. Votre sœur est religieuse dans mon couvent; cependant, si ma santé le permet, nous irons passer une partie de l'hiver à la cour de l'électeur palatin, qui veut bien m'en donner la permission; après quoi nous irons habiter une terre assez belle du côté de Lyon, qu'on me propose actuellement. Mais la mauvaise santé est un grand obstacle au voyage de Manheim; j'aimerais mieux sans doute faire celui de Plombières. Si votre estomac vous y ramène jamais, mon cœur m'y ramènera. Votre sœur aura un autre régime que vous; elle n'est pas faite pour prendre les eaux avec votre régularité.

Adieu, ma chère nièce; il faut espérer que je vous reverrai encore.

2101. — A M. DE MONCRIF.

A Colmar, 15 octobre (1).

Je reçois dans ce moment, mon cher confrère, la boîte de *Pandore ;* tous les maux et tous les sifflets en sortent ; folio recto, folio verso, tout est détestable. La musique d'Orphée ne pourrait faire passer ces pauvretés. Je ne me plains point de M. de Sireuil; il aurait dû pourtant m'avertir un peu plus tôt. Je vous demande en grâce que l'ouvrage porte le titre de ce qu'il est, *Tiré des fragments de la pièce*, selon le petit projet que j'ai soumis à vos lumières. On ne peut me refuser cette justice; et puisque M. Royer a fait confisquer mon bien, il faut du moins qu'il le dise. La moitié de l'ouvrage n'est pas de moi, l'autre moitié est défigurée. Il fallait attendre ma mort pour me disséquer. On s'est un peu pressé.

Je vous prie de présenter à M. le comte d'Argenson les respects de son ancien squelette, et d'être persuadé de ma reconnaissance.

Je sens bien que je ne peux empêcher l'exécution prochaine de Royer, de Sireuil et de moi. Tout ce que je demande, c'est qu'on connaisse du moins les deux complices, à qui pourtant je souhaite tout le succès que je n'espère pas, et à qui je ne veux aucun mal, quoiqu'ils m'en fassent un peu par un assez mauvais procédé et de plus mauvais vers.

Je vous embrasse et vous remercie, et je vous aime. Madame Denis en fait tout autant, en tout bien et en tout honneur.

P.-S On me mande que je pourrais empêcher qu'on ne vendît à la friperie de l'Opéra la garde-robe de *Pandore;* ce serait assurément le meilleur parti; et, s'il ne doit pas être permis de mettre sur le compte d'un homme vivant un ouvrage qui n'est pas de lui, il doit être moins permis encore de le défigurer entièrement, et de joindre à son ouvrage mutilé celui d'un autre sans l'avoir seulement averti.

Si pourtant on ne peut parvenir à obtenir cette justice, si on ne peut rendre à Royer le service de l'empêcher de se déshonorer, je vous demande en grâce que l'opéra soit intitulé : *Prométhée, fragments de la tragédie de Pandore, déjà imprimée, à laquelle on a fait substituer et ajouter tout ce qui a paru convenable au musicien pendant l'éloignement de l'auteur.*

Ce titre sera très exact; *Prométhée* ne contient en effet que mes fragments avec les additions de M. de Sireuil.

J'écris à M. le président Hénault, suivant votre conseil, et je le supplie d'engager Royer à supprimer son opéra, ou du moins à en différer l'exécution. En vérité, tout cela est l'opprobre des beaux-arts, et je ne vois partout que brigandage.

Je me recommande à vos bontés : empêchez le déshonneur des lettres, autant que vous pourrez ; cela est digne de vous.

2102. — A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

A Colmar, le 15 octobre.

J'apprends, monsieur, que vous avez été quelque temps comme je suis toujours. On me mande que vous avez été très malade. Soyez bien persuadé que personne ne prend plus d'intérêt que moi à votre santé. Si vous êtes actuellement, comme je m'en flatte, dans votre convalescence, permettez que je vous demande votre protection auprès de Royer et pour Royer. Il a fait précisément de la tragédie de *Pandore* ce que *Neaulme* a fait de l'*Histoire universelle*. On me vole mon bien de tous côtés, et on le dénature pour le vendre.

Si j'en crois tout ce qu'on m'écrit, le plus grand service qu'on puisse rendre à Royer est de l'empêcher de donner cet opéra. On assure que la musique est aussi mauvaise que son procédé. Je vous demande en grâce de l'envoyer chercher, et de vouloir bien lui représenter ce qui est de son intérêt et de son honneur. M. de Moncrif m'a envoyé la pièce telle qu'on la veut jouer, et telle que M. Royer l'a fait refaire par un nommé *Sireuil*, ancien porte-manteau du roi. Cette bigarrure serait l'opprobre de la littérature et de la nation. Vous faites trop d'honneur aux lettres, monsieur, pour souffrir cette indignité, si vous avez le crédit de l'empêcher. J'ai écrit une lettre de politesse à Royer, avant de savoir de quoi il était question ; mais à présent que je suis au fait, je suis bien loin de consentir à son déshonneur et au mien. Si on ne peut parvenir à supprimer cet opéra, ne pourrait-on pas, au moins, engager Royer à différer d'une année? Et si on ne peut différer cet opprobre, je demande à M. le comte d'Argenson qu'on ne débite point l'ouvrage à l'Opéra sans y mettre un titre convenable, et qui soit dans la plus exacte vérité. Voici le titre que je propose : *Prométhée, fragments de la tragédie de Pandore, déjà imprimée, à laquelle le musicien a fait substituer et ajouter ce qu'il a cru convenable au théâtre lyrique, pendant l'éloignement de l'auteur.* Je vous demande bien pardon, monsieur, de vous entretenir de ces bagatelles; mais les bontés dont vous m'honorez me servent d'excuse. Je vous supplie de compter sur les sentiments d'estime, de tendresse, et de reconnaissance, qui m'attachent à vous Je n'écris point à madame du Deffand, et j'en suis bien fâché; mais les maladies continuelles qui m'accablent m'interdisent tous les plaisirs.

2103. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Octobre.

J'écris au président Hénault, et je le prie d'engager Royer, qu'il protége, à supprimer son détestable opéra, ou du moins à différer. Vous connaissez, mon cher ange, cette *Pandore* imprimée dans mes œuvres. On en a fait une rapsodie de paroles du pont Neuf; cela est vrai à la lettre. J'avais écrit à Royer une lettre de politesse, ignorant jusqu'à quel point il avait poussé son mauvais procédé et sa bêtise. Il a pris cette lettre pour un consentement; mais à présent que M. de Moncrif m'a fait lire le manuscrit, je n'ai plus qu'à me plaindre. Je vous conjure de faire savoir au moins par tous vos amis la vérité. Faudra-t-il que je sois défiguré toujours impunément, en prose et en vers, qu'on partage mes dépouilles, qu'on me dissèque de mon vivant! Cette dernière injustice aggrave tous mes malheurs. Rien n'est pire qu'une infortune ridicule.

Je demande que, si on laisse Royer le maître de m'insulter et de me mutiler, on intitule au moins son *Prométhée : Pièce tirée des fragments de Pandore, à laquelle le musicien a fait faire les changements et les additions qu'il a crus convenables au théâtre lyrique.* Il vaudrait mieux lui rendre le service de supprimer entièrement ce détestable ouvrage; mais comment faire? je n'en sais rien; je ne sais que souffrir et vous aimer.

2104. — AU MÊME.

Colmar, le 15 octobre.

Mon cher ange, votre lettre du 11 a fait un miracle; elle a guéri un mourant. Ce n'est pas un miracle du premier ordre; mais je vous assure que c'est beaucoup de suspendre comme vous faites toutes mes souffrances. Je ne suis pas sorti de ma chambre depuis que je vous ai quitté. Je crois qu'enfin je sortirai, et que je pourrai même aller jusqu'à Dijon voir M. de Richelieu sur son passage avec ma garde-malade. Je serai bien aise de retrouver M. de La Marche (1); et, quand le président Ruffei devrait encore m'assassiner de ses vers, je risquerai le voyage. Vous me mettez du baume dans le sang, en m'assurant tous que les allusions ne sont point à craindre dans mes magots de Chinois; et vous m'en versez aussi quelques gouttes, en remettant à d'autres temps *Rome sauvée* et la *Chine*. Il me semble qu'il faut laisser passer le *Triumvirat*, et ne me point mettre au nombre des proscrits. Je ne le suis que trop, avec l'opéra de Royer. Je ne sais pas s'il sait faire des croches, mais je sais bien qu'il ne sait pas lire. M. de Sireuil est un digne porte-manteau du roi; mais il aurait mieux fait de garder les manteaux que de défigurer

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

(1) Cl.-Phil. Fiot de La Marche, président au parlement de Bourgogne. (G. A.)

Pandore. Un des grands maux qui soient sortis de sa boîte est certainement cet opéra. On doit trouver au fond de cette boîte fatale plus de sifflets que d'espérance. Je fais ce que je peux pour n'avoir, au moins, que le tiers des sifflets; les deux tiers, pour le moins, appartiennent à Sireuil et à Royer. Je vous prie, au nom de tous les maux que *Pandore* a apportés dans ce monde, d'engager Lambert à donner une petite édition de mon véritable ouvrage, quelques jours avant que le chaos de Sireuil et de Royer soit représenté. Je me flatte que vous et vos amis feront au moins retentir partout le nom de Sireuil. Il est juste qu'il ait sa part de la vergogne. Chacun pille mon bien, comme s'il était confisqué, et le dénature pour le vendre. L'un mutile l'*Histoire générale*, l'autre estropie *Pandore*, et, pour comble d'horreur, il y a grande apparence que la *Pucelle* va paraître. Un je ne sais quel Chévrier (1) se vante d'avoir eu ses faveurs, de l'avoir tenue dans ses vilaines mains, et prétend qu'elle sera bientôt prostituée au public. Il en est parlé dans les *Malsemaines* de ce coquin de Fréron. Il est bon de prendre des précautions contre ce dépucelage cruel, qui ne peut manquer d'arriver tôt ou tard. Mon cher ange, cela est horrible; c'est un piége que j'ai tendu, et où je serai pris dans ma vieillesse. Ah, maudite Jeanne! ah, M. saint Denis, ayez pitié de moi! Comment songer à *Idamé*, à *Gengis*, quand on a une *Pucelle* en tête? Le monde est bien méchant. Vous me parlez des deux premiers tomes de l'*Histoire universelle*, ou plutôt de l'*Essai* sur les sottises de ce globe; j'en ferais un gros des miennes, mais je me console en parcourant les butorderies de cet univers. Vraiment j'en ai cinq à six volumes tout prêts. Les trois premiers sont entièrement différents; cela est plein de recherches curieuses. Vous ne vous doutez pas du plaisir que cela vous ferait. J'ai pris les deux hémisphères en ridicule; c'est un coup sûr. Adieu, tous les anges; battez des ailes, puisque vous ne pouvez battre des mains aux trois magots.

2105. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Colmar, le 17 octobre.

Madame Denis vous avait déjà demandé vos ordres, monseigneur, avant que je reçusse votre lettre charmante. Je suis dans la confiance que le plaisir donne de la force. J'aurai sûrement celle de venir vous faire ma cour. L'oncle et la nièce se mettront en chemin dès que vous l'ordonnerez, et iront où vous leur donnerez rendez-vous. J'accepte d'ailleurs la proposition que vous voulez bien me faire de vous être encore attaché une quarantaine d'années; mais je vous donne mes quarante ans, qui, joints avec les vôtres, feront quatre-vingts. Vous en ferez un bien meilleur usage que moi chétif, et vous trouverez le secret d'être encore tres aimable au bout de ces quatre-vingts ans. Franchement, c'est bien peu de chose. On n'a pas plutôt vu de quoi il s'agit dans ce petit globe, qu'il faut le quitter. C'est à ceux qui l'embellissent comme vous, et qui y jouent de beaux rôles, d'y rester longtemps. Enfin, monseigneur, je vous apporterai ma figure malingre et ratatinée avec un cœur toujours neuf, toujours à vous, incapable de s'user comme le reste.

J'ai pensé mourir, il y a quelques jours, mais cela ne m'empêchera de rien. Le corps est un esclave qui doit obéir à l'âme, et, surtout, à une âme qui vous appartient. Mettez donc deux êtres qui vous sont tendrement attachés au fait de votre marche, et nous nous trouverons sur votre route, à l'endroit que vous indiquerez; ville, village, grand chemin, il n'importe; pourvu que nous puissions avoir l'honneur de vous voir, tout nous est absolument égal; ce qui ne l'est pas, c'est d'être si longtemps sans vous faire sa cour. Donnez vos ordres aux deux personnes qui les recevront avec l'empressement le plus respectueux et le plus tendre.

2106. — A M. DE BRENLES.

Colmar, le 18 octobre.

Je prévois, monsieur, que je serai obligé, au commencement du mois prochain, de faire un voyage en Bourgogne, et je voudrais bien savoir auparavant à quoi m'en tenir sur la possibilité d'acquérir une retraite agréable dans votre voisinage. Je ne parle pas des conditions de cette acquisition, et de la manière de la faire; je sens bien que ce sont des choses qui demandent un peu de temps; mais il m'est essentiel d'être informé d'abord si je puis acheter en sûreté une terre dans votre pays, sans avoir le bonheur d'être de la religion qui y est reçue. Je me suis fait une idée du territoire de Lausanne comme de celui de l'Attique; vous m'avez déterminé à y venir finir mes jours. Je suis persuadé qu'on ne le trouverait point mauvais à la cour de France, et que, pourvu que l'achat se fît sans bruit et sous un autre nom que le mien, je jouirais de l'avantage d'être votre voisin très paisiblement. Je suppose, par exemple, que la terre achetée sous le nom d'un autre fût passée ensuite, par un contrat secret, au nom de ma nièce; on pourrait alors aller s'y établir sans éclat, sans que l'on regardât ce petit voyage comme une transmigration. Il resterait à savoir si ma nièce, devenue la propriétaire de la terre, pourrait ensuite en disposer, n'étant pas née dans le pays. Voilà, monsieur, bien des peines que je vous donne; c'est abuser étrangement de vos bontés; mais pardonnez tout au désir que vous m'avez inspiré de venir achever ma carrière dans le sein de la philosophie et de la liberté. M. des Gloires, qui doit bientôt revenir à Lausanne, m'a fait le même portrait que vous de ce pays. La terre d'Allaman me serait très convenable, et, si ce marché ne se pouvait conclure, on pourrait trouver une autre acquisition à faire. Je vous supplie, monsieur, en attendant que cet établissement puisse s'arranger, de vouloir bien me mander si un catholique peut posséder chez vous des biens-fonds; s'il peut jouir du droit de bourgeoisie à Lausanne; s'il peut tester en faveur de ses parents demeurant à Paris; et, en cas que vos lois ne permettent pas ces dispositions, quels remèdes elles permettent qu'on y apporte.

A l'égard de la terre d'Allaman, je suis toujours prêt à en donner 225,000 livres, argent de France, quand même elle ne vaudrait pas tout à fait neuf mille livres de revenu: mais c'est tout ce que je peux faire. L'arrangement de ma fortune ne me permet pas d'aller au delà, et je me trouverai même un peu gêné d'abord pour les ameublements. Le régisseur de la terre que vous me recommandez, monsieur, me fera assurément un très grand plaisir de continuer à la régir. Il pourra servir à la faire meubler, et à procurer les provisions nécessaires, les domestiques du pays, les voitures, les chevaux. Peut-être y a-t-il dans le château des meubles dont on pourrait s'accommoder. Je vous parle indiscrètement de tous ces arrangements, monsieur, dans le temps que je ne devrais vous parler que de votre santé qui me tient beaucoup plus à cœur; je vous supplie instamment de vouloir bien m'en donner des nouvelles. Madame Goll et ma nièce vous font mille sincères compliments, ainsi qu'à madame de Brenles. Je vous supplie de me faire réponse le plus tôt que vous pourrez, afin que je puisse prendre toutes mes mesures avant mon voyage en Bourgogne. Comptez sur l'amitié et la reconnaissance inviolable d'un homme qui vous est déjà bien attaché.

2107. — A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Colmar, le 23 octobre.

Il faut, madame, que je vous dise, à propos de notre inscription, une chose que j'aurais déjà dû vous dire; c'est que toute inscription doit être courte et simple, et que les grands vers d'imagination et de sentiment conviennent peu à ces sortes d'ouvrages. La brièveté et la précision en font le principal mérite. Voilà pourquoi on se sert presque toujours de la langue latine, qui dit plus de choses, et en moins de mots, que la nôtre. Je ne vous fais pas, madame, ces petites observations pédantesques pour vous proposer une inscription en latin, mais seulement pour vous demander si vous serez contente d'une grande simplicité en français. Voici à peu près ce que j'oserais vous proposer, en attendant que je sois mieux inspiré :

> Il (1) eut un cœur sensible, une âme non commune;
> Il fut par ses bienfaits digne de son bonheur;
> Ce bonheur disparut; il brava l'infortune.
> Pour l'homme de courage il n'est point de malheur.

Je ne vous donne, madame, ce faible essai que comme une esquisse. Voyez si c'est là ce que vous voulez qu'on dise, et je tâcherai de le dire mieux.

Je vous avoue que je ne m'attendais pas de passer huit heures de suite avec la sœur du roi de Prusse à Colmar (2). Elle m'a accablé de bontés, et m'a fait un très beau présent. Elle a voulu absolument voir ma nièce. Enfin elle n'a été occupée qu'à réparer le mal qu'on a fait au nom de son frère. Concluons que les femmes valent mieux que les hommes.

(1) Fameux pamphlétaire, né vers 1720; auteur du *Colporteur*. (G. A.)

(1) Il s'agit sans doute de Klinglin, père de madame de Lutzelbourg. (G. A.)

(2) Voyez les deux lettres suivantes. (G. A.)

M. de Richelieu fait ce qu'il peut pour que j'aille passer l'hiver en Languedoc, et madame la margrave de Bareuth voulait m'emmener; mais je doute fort que ma santé me permette le voyage. Si je pouvais quitter Colmar, ce serait pour l'île Jard; ce serait pour vous, madame, et pour votre digne amie. Ma nièce se joint à moi pour vous souhaiter de la santé, et pour vous assurer du plus sincère attachement.

2108. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

A Colmar, 24 octobre.

Madame, j'ai fait partir par les chariots de poste une tragédie. Ces voitures ne sont guère accoutumées à porter des vers français. Que n'ai-je pu venir moi-même mettre à vos pieds ces petits amusements! Et pourquoi faut-il qu'il n'y ait que mes enfants qui fassent le voyage de Gotha!

Votre altesse sérénissime daigne faire des compliments à ma nièce: elle ressent cette extrême bonté avec la plus respectueuse reconnaissance; mais malgré tout l'héroïsme de son amitié pour moi, je lui sais mauvais gré d'être venue me consoler à Colmar. Elle y fait le bonheur de ma vie; mais elle m'empêche d'être à votre cour: elle me fait à la fois beaucoup de bien et beaucoup de mal.

Qui fut bien surpris le 23 de ce mois? ce fut moi, madame, quand un gentilhomme de madame la margrave de Bareuth me vint dire que son auguste maîtresse m'attendait à souper à la *Montagne-Noire*, cabaret borgne de la ville. Je me frottai les yeux; je crus que c'était un rêve. Je vais à la *Montagne-Noire;* j'y trouve monseigneur le margrave et son altesse royale. Il n'y a sorte de bontés dont ils ne m'accablent; ils veulent me mener sur les bords du Rhône, où ils vont passer l'hiver. Je crois qu'ils s'arrêteront quelques mois à Avignon, en terre papale: cela est beau pour des calvinistes; mais, pour moi, ce n'est pas chez le pape, c'est dans le palais d'Ernest-le-Pieux que je voudrais aller. Madame la margrave de Bareuth a voulu absolument voir ma nièce. Oui, madame, lui ai-je dit, elle aura hardiment l'honneur de se présenter devant vous, quoique vous soyez la sœur du roi de Prusse. Tout s'est passé le mieux du monde; la sœur a fait ce que le frère aurait dû faire: elle a excusé comme elle a pu, et avec une bonté infinie, l'aventure de Francfort. Enfin, madame, qui sait mieux que votre altesse sérénissime que votre sexe est fait pour réparer les torts du nôtre? Il y a des dieux cruels; les déesses sont plus indulgentes. C'est à vos autels, madame, que mon cœur sacrifie.

Je n'irai certainement point en terre papale, quoique j'aie été en terre monacale. Il est très vrai que j'ai passé un mois chez des moines bénédictins; mais j'y ai cherché une belle bibliothèque dont j'avais besoin, et non pas vêpres et matines. Je voulais finir cette *Histoire universelle* dont votre altesse sérénissime a un manuscrit, et c'est une assez bonne ruse de guerre d'aller chez ses ennemis se pourvoir d'artillerie contre eux. Le tour qu'on m'a joué d'imprimer cette histoire toute défigurée, m'a mis dans la nécessité de l'achever. Mais j'aurais fait encore plus de cas de la bibliothèque luthérienne de Gotha que des livres orthodoxes des bénédictins de Senones. Ma dévotion consiste à regarder madame la duchesse de Gotha, et si elle le permet, la grande maîtresse des cœurs, comme mes saintes. S'il y a un paradis, il y en a pour de si belles âmes. En attendant très longtemps ce paradis, vivez pour les délices de ce monde, madame; conservez-moi vos bontés. Souffrez que je mette aux pieds de toute votre auguste famille, et surtout aux vôtres, avec le plus profond respect et le plus tendre, VOLTAIRE.

2109. — A M. DE MONCRIF.

A Colmar, 24 (1).

Je vois, mon aimable confrère, par votre billet du 8, que vous avez été assez heureux pour ne pas recevoir un énorme fatras que je vous avais adressé, n'osant pas l'envoyer sous le couvert de M. le comte d'Argenson. J'ai mis ainsi le dessus: *A M. le premier secrétaire de M. le comte d'Argenson*, présumant que ce secrétaire quelconque vous rendrait sur-le-champ le paquet. On ne sait comment faire avec les précautions... Depuis ce temps-là, vous avez dû être ennuyé de mes lettres. Je rends grâces à ce M. Sireuil et à ce M. Royer qui me donnent au moins le plaisir de m'entretenir avec vous.

Je fus tout ébahi hier quand on vint me dire, dans ma solitude de Colmar, que la sœur du roi de Prusse, madame la margrave de Bareuth, m'attendait à souper, et où? A son auberge. J'y vais en me frottant les yeux. Elle veut m'emmener en Languedoc, où elle va passer l'hiver pour sa santé. Ce ne sera pourtant pas pour elle que j'irai; ce sera pour M. le maréchal de Richelieu, à qui je l'ai promis. Je serai d'ailleurs encore plus loin des sifflets de *Prométhée*. Comme je ne partirai que dans un mois ou environ, j'aurai le temps de recevoir vos dernières résolutions sur la mascarade de *Pandore*.

Croiriez-vous que cette sœur du roi de Prusse a voulu absolument voir ma nièce? Elle lui a fait toutes les excuses possibles d'une certaine aventure de Cimbres et de Sicambres (1), et elle a fini par me faire un présent magnifique. Tout cela, d'un bout à l'autre, a l'air d'un rêve. Adieu: mon attachement pour vous et ma reconnaissance sont des vérités bien réelles.

2110. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Colmar, le 27 octobre.

C'est actuellement que je commence à me croire malheureux. Nous voilà malades en même temps, ma nièce et moi. Je me meurs, monseigneur; je me meurs, mon *héros*, et j'en enrage. Pour ma nièce, elle n'est pas si mal; mais sa maudite enflure de jambe et de cuisse lui a repris de plus belle. Il faut des béquilles à la nièce, et une bière à l'oncle. Comptez que je suspends l'agonie en vous écrivant; et ce qui va vous étonner, c'est que si je ne me meurs pas tout à fait, ma demi-mort ne m'empêchera point de venir vous voir sur votre passage. Je ne veux assurément pas m'en aller dans l'autre monde sans avoir encore fait ma cour à ce qu'il y a de plus aimable dans celui-ci. Savez-vous bien, monseigneur, que la sœur du roi de Prusse, madame la margrave de Bareuth, m'a voulu mener en Languedoc et en terre papale? Figurez-vous mon étonnement, quand on est venu dans ma solitude de Colmar pour me prier à souper, de la part de madame de Bareuth, dans un cabaret borgne. Vraiment l'entrevue a été très touchante. Il faut qu'elle ait fait sur moi grande impression, car j'ai été à la mort le lendemain.

2111. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, le 29 octobre.

Dieu est Dieu, et vous êtes son prophète, puisque vous avez fait réussir *Mahomet* (2); et vous serez plus que prophète si vous venez à bout de faire jouer Sémiramis à mademoiselle Clairon. Les filles qui aiment réussissent bien mieux au théâtre que les ivrognes, et la Dumesnil n'est plus bonne que pour les bacchantes. Mais, mon adorable ange, Allah, qui ne veut pas que les fidèles s'enorgueillissent, me prépare des sifflets à l'Opéra, pendant que vous me soutenez à la Comédie. C'est une cruauté bien absurde, c'est une impertinence bien inouïe que celle de ce polisson de Royer. Faites en sorte du moins, mon cher ange, qu'on crie à l'injustice, et que le public plaigne un homme dont on confisque ainsi le bien, et dont on vend les effets détériorés. Je suis destiné à toutes les espèces de persécution. J'aurais fait une tragédie pour vous plaire, mais il a fallu me tuer à refaire entièrement cette *Histoire générale*. J'y ai travaillé avec une ardeur qui m'a mis à la mort. Il me faut un tombeau et non une terre. M. de Richelieu me donne rendez-vous à Lyon; mais depuis quatre jours je suis au lit, et c'est de mon lit que je vous écris. Je ne suis pas en état de faire deux cents lieues de bond et de volée. Madame la margrave de Bareuth voulait m'emmener en Languedoc. Savez-vous qu'elle y va, qu'elle a passé par Colmar, que j'y ai soupé avec elle le 23, qu'elle m'a fait un présent magnifique, qu'elle a voulu voir madame Denis, qu'elle a excusé la conduite de son frère, en la condamnant? Tout cela m'a paru un rêve; cependant je reste à Colmar, et j'y travaille à cette maudite *Histoire générale* qui me tue. Je me sacrifie à ce que j'ai cru un devoir indispensable. Je vous remercie d'aimer *Sémiramis*. Madame de Bareuth en a fait un opéra italien, qu'on a joué à Bareuth et à Berlin. Tâchez qu'on vous donne la pièce française à Paris. Madame Denis se porte assez mal; son enflure recommence. Nous voilà tous deux gisants au bord du Rhin, et probablement nous y passerons l'hiver. Je devais aller à Manheim, et je reste dans une vilaine maison d'une vilaine petite ville, où je souffre nuit et jour. Ce sont là des tours de la destinée; mais je me moque de ses tours avec un ami comme vous et un peu de courage. A propos, que deviendra ce courage pré-

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. C'est à tort qu'ils ont daté cette lettre du mois d'avril. (G. A.)

(1) L'aventure de Francfort. (G. A.)
(2) Repris avec Lekain en 1751. (G. A.)

tendu, quand on me jouera le nouveau tour d'imprimer la *Pucelle?* Il est trop certain qu'il y en a des copies à Paris; un Chévrier l'a lue. Un Chévrier, mon ange! il faut s'enfuir je ne sais où. Il est bien cruel de ne pas achever auprès de vous les restes de sa vie. Mille tendres respects à tous les anges.

2112. — A M. DE BRENLES.

Colmar, le 5 novembre.

Me voilà, monsieur, lié à vous par la plus tendre reconnaissance. Je vous dois faire d'abord l'aveu sincère de ma situation. Je n'ai pas plus de 230,000 livres de France à mettre à une acquisition. Si, avec cette somme, il faut encore payer le sixième, et ensuite mettre un argent considérable en meubles, il me sera impossible d'acheter la terre d'Allaman. Vous savez, monsieur, que quand je vous confiai le dessein que j'ai depuis longtemps de m'approcher de vous, et de venir jouir de votre société, dans le sein de la liberté et du repos, je vous dis que je pouvais tout au plus mettre 200,000 livres de France à l'achat d'une terre. Tout mon bien en France est en rentes dont je ne peux disposer.

Louer une maison de campagne serait ma ressource; mais je vous avoue que j'aimerais beaucoup mieux une terre. Il est très désagréable de ne pouvoir embellir sa demeure, et de n'être logé que par emprunt.

Nous voici au mois de novembre, l'hiver approche; je prévois que je ne pourrai me transplanter qu'au printemps; conservez-moi vos bontés. Peut-être pendant l'hiver Allaman ne sera pas vendu, et on se relâchera sur le prix; peut-être se trouvera-t-il quelque terre à meilleur marché qui me conviendra mieux; il y en a, dit-on, à moitié chemin de Lausanne à Genève. Vous sentez à quel point je suis honteux de vous donner tant de peines, et d'abuser de votre bonne volonté. Tout mon regret, à présent, est de ne pouvoir venir vous remercier; ma santé est si chancelante que je ne peux même faire le voyage nécessaire que je devais faire en Bourgogne. Je ne vis plus que de l'espérance de finir mes jours dans une retraite douce et libre. J'ai vu à Plombières l'avoyer (1) de Berne, je ne sais pas son nom; il est instruit du désir que j'ai toujours eu de me retirer sur les bords de votre beau lac, comme Amédée à Ripaille. Mais il me semble qu'il témoigna à un de mes amis qu'il craignait que ce pays-là ne me convînt pas. J'ignore quelle était son idée quand il parlait ainsi; je ne sais si c'était un compliment, ou une insinuation de ne point venir m'établir dans un pays dont il croyait apparemment que les mœurs étaient trop différentes des miennes.

Il vint deux ou trois fois chez moi, et me fit beaucoup de politesses. Vous pourriez aisément, monsieur, savoir sa manière de penser par le moyen de votre ami qui est dans le conseil. Vous pourriez m'instruire s'il sera à propos que je lui écrive, et de quelle formule on doit se servir en lui écrivant.

Je voudrais m'arranger pour venir chez vous avec l'approbation de votre gouvernement, et sans déplaire à ma cour. J'aurai aisément des passe-ports de Versailles pour voyager. Je peux ensuite donner ma mauvaise santé pour raison de mon séjour; je peux avoir du bien en Suisse comme j'en ai sur le duc de Wurtemberg; en un mot, tout cela peut s'arranger.

Il est triste d'autant différer, quand le temps presse; l'hiver de ma vie, et celui de l'année, m'avertissent de ne pas perdre un moment, et l'envie de vous voir me presse encore davantage.

Il n'y a guère d'apparence que je puisse louer, cet hiver, la maison de campagne dont vous me parlez. Ce sera ma ressource au printemps si je ne trouve pas mieux; en un mot, il n'y a rien que je ne fasse pour venir philosopher avec vous, et pour vivre et mourir dans la retraite et dans la liberté.

Adieu, monsieur; je n'ai point de termes pour vous exprimer combien je suis sensible à vos bontés.

2113. — A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Colmar, le 7 novembre.

Qu'ai-je été chercher à Colmar! Je suis malade, mourant, ne pouvant ni sortir de ma chambre, ni la souffrir, ni capable de société, accablé, et n'ayant pour toute ressource que la résignation à la Providence. Que ne suis-je près des deux saintes de l'île Jard! Je remercie bien madame de Brumath de l'honneur de son souvenir, et du châtelet, et de la comédie (1) de Marseille, et de la liberté grecque de cet échevin héroïque, qui a la tête assez forte pour se souvenir qu'on était libre il y a environ deux mille cinq cents ans. Oh! le bon temps que c'était! Pour moi, je ne connais de bon temps que celui où l'on se porte bien. Je n'en peux plus. O fond de la boîte de Pandore! ô espérance! où êtes-vous?

M. et madame de Klinglin me témoignent des bontés qui augmentent ma sensibilité pour l'état de M. leur fils. Il n'y a que la piscine de Siloë qui puisse le guérir; il sied bien après cela à d'autres de se plaindre! C'est auprès de lui qu'il faut apprendre à souffrir sans murmurer. Ah! mesdames, mesdames, qu'est-ce que la vie! quel songe, et quel funeste songe! Je vous présente les plus tristes et les plus tendres respects... Voilà une lettre bien gaie!

2114. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, le 7 novembre.

Je reçois deux lettres aujourd'hui, mon cher et respectable ami, par lesquelles on me mande qu'on imprime la *Pucelle*, que Thieriot en a vu des feuilles, qu'elle va paraître; on écrit la même chose à madame Denis. Fréron semble avoir annoncé cette édition. Un nommé Chévrier en parle. M. Pasquier (2) l'a lue tout entière en manuscrit chez un homme de considération avec lequel il est lié par son goût pour les tableaux. Ce qu'il y a d'affreux, c'est qu'on dit que le chant de l'*Ane* (3) s'imprime tel que vous l'avez vu d'abord, et non tel que je l'ai corrigé depuis. Je vous jure, par ma tendre amitié pour vous, que vous seul avez eu ce malheureux chant. Madame Denis a la copie corrigée, auriez-vous eu quelque domestique infidèle? Je ne le crois pas. Vos bontés, votre amitié, votre prudence, sont à l'abri d'un pareil larcin, et vos papiers sont sous la clef. Le roi de Prusse n'a jamais eu ce maudit chant de l'*Ane* de la première fournée. Tout cela me fait croire qu'il n'a point transpiré, et qu'on n'en parle qu'au hasard. Mais, si ce chant trop dangereux n'est pas dans les mains des éditeurs, il y a trop d'apparence que le reste y est. Les nouvelles en viennent de trop d'endroits différents pour n'être pas alarmé. Je vous conjure, mon cher ange, de parler ou de faire parler à Thieriot. Lambert est au fait de la librairie, et peut vous instruire. Ayez la bonté de ne me pas laisser attendre un coup après lequel il n'y aurait plus de ressource, et qu'il faut prévenir sans délai. Je reconnais bien là ma destinée; mais elle ne sera pas tout à fait malheureuse, si vous me conservez une amitié à laquelle je suis mille fois plus sensible qu'à mes infortunes. Je vous embrasse bien tendrement; madame Denis en fait autant. Nous attendons de vos nouvelles avant de prendre un parti.

2115. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Colmar, le 7 novembre.

Voici, monseigneur, une lettre que madame Denis reçoit aujourd'hui. On m'en écrit quatre encore plus positives. Ce n'est pas là un rafraîchissement pour des malades. J'ai bien peur de mourir sans avoir la consolation de vous revoir. Nous sommes forcés et tout prêts à prendre un parti bien triste. Quelque chose que je dise à madame Denis, je ne peux la résoudre à séparer sa destinée de la mienne. Le comble de mon malheur, c'est que l'amitié la rende malheureuse. Si vous aviez quelque chose à me dire, quelque ordre à me donner, je vous supplie d'adresser toujours vos ordres à Colmar; vos lettres me seront très exactement rendues.

Je ne crois pas que le cérémonial ait entré dans la tête de madame la margrave de Bareuth. Elle ne fait point difficulté d'aller affronter un vice-légat italien; elle serait beaucoup plus aise de voir celui qui fait l'honneur et les honneurs de la France; elle voyage *incognito*. On n'est plus au temps où le *puntiglio* (4) faisait une grande affaire, et vous êtes le premier homme du monde pour mettre les gens à leur aise. Je crois qu'elle ne m'a point trompé quand elle m'a dit qu'elle craignait la foule des *Etats* et l'embarras du logement. Elle n'est pas si malingre que moi, mais elle a une santé très chancelante, qui demande du repos sans contrainte. Elle trouverait tout cela avec vous, avec les agréments qu'on ne

(1) Nicolas-Frédéric de Steiger, né en 1729, mort en 1799. (G. A.)

(1) Allusion au zèle de l'évêque de Marseille, Belzunce, pour la bulle *Unigenitus*. (G. A.)

(2) Conseiller au parlement, surnommé plus tard *Tête-de-veau* par les philosophes. (G. A.)

(3) Voyez la variante du chant XXI de la *Pucelle*. (G. A.)

(4) L'étiquette. (G. A.)

trouve guère ailleurs. Reste à savoir si elle aura la force de faire le petit chemin d'Avignon à Montpellier; car on dit qu'elle est tombée malade en route. Elle a un logement retenu dans Avignon, elle n'en a point à Montpellier. Pour moi, je voudrais être caché dans un des souterrains du Merdenson, et vous faire ma cour le soir, quand vous seriez las de la noble assemblée. Mais je suis, de toutes façons, dans un état à n'espérer plus dans ce monde d'autre plaisir que celui de vous être attaché avec le plus tendre respect, de vous regretter avec larmes, et de souffrir tout le reste patiemment.

2116. — AU MÊME.

A Colmar, ce 10 novembre (1).

Malgré ce que je vous ai écrit, monseigneur, malgré l'état où je suis, malgré la mauvaise santé de ma nièce, nous partons (2). Le plaisir de vous revoir l'emporte. Dieu veuille encore que j'en jouisse! Madame Denis prétend que vous nous ferez tous deux enterrer en arrivant. J'ai peur seulement que ce ne soit pas en terre sainte. En un mot, je pars, et le cœur me conduit; on dit qu'il donne des forces. Si vous pouviez voir mon état et nos embarras, vous auriez pitié de deux chétives créatures.

2117. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, le 10 novembre.

Nous partons pour Lyon, mon cher ange; M. de Richelieu nous y donne rendez-vous. Je ne sais comment nous ferons, madame Denis et moi; nous sommes malades, très embarrassés, et toujours dans la crainte de cette *Pucelle*. Nous vous écrirons dès que nous serons arrivés. Je dois à votre amitié compte de mes marches comme de mes pensées, et je n'ai que le temps de vous dire que je suis très attristé d'aller dans un pays où vous n'êtes pas. Que n'êtes-vous archevêque de Lyon, solidairement avec madame d'Argental! Mille tendres respects à tous les anges.

2118. — A M. DUPONT.

A Lyon, au *Palais-Royal* (3), ce 18 novembre.

Me voilà donc, monsieur,

. . . . . Lugdunensem rhetor dicturus ad aram;
JUVÉNAL, sat. I.

et j'ai quitté la première Belgique pour la première Lyonnaise. Il y a ici deux Académies, mais il n'y a point d'homme comme vous; je vous jure que je vous regretterai partout. J'ai quitté Colmar bien malgré moi, puisque c'est vous qui m'y aviez attiré, et vous pourrez bien m'y attirer encore. Vous trouverez bon que M. le premier président et madame entrent beaucoup dans mes regrets; parlez-leur quelquefois de moi, je vous en prie; je n'oublierai jamais leurs bontés. Je vous supplie encore de vouloir bien dire à M. de Bruges combien je l'estime et combien je le regrette. Je commençais à regarder Colmar comme ma patrie; il a fallu en partir dans le temps que je voulais m'y établir. C'est une plaisanterie trop forte pour un malade, de faire cent lieues pour venir causer, à Lyon, avec M. le maréchal de Richelieu. Il n'a jamais fait faire tant de chemin à ses maîtresses, quoiqu'il les ait menées toujours fort loin.

Il faut que je vous dise un petit mot de notre affaire concernant l'homologation de l'acte sous seing privé de M. le duc de Wurtemberg. Je pense qu'il faut attendre; il serait piqué d'une précaution qui marquerait de la défiance. Je vous écrirai quand il sera temps de consommer cette petite affaire, qui d'ailleurs n'éclatera point; et je tâcherai de conserver ses bonnes grâces. Gardez toujours la pancarte précieusement, aussi bien que celle de Schœpflin. Je fais plus de cas de la première que de la seconde (4), et toutes deux sont bien entre vos mains. Je me flatte que vous me direz *te amo, tua tueor;* mais je répondrai, *ego quidem non valeo.*

Adieu, mon cher ami; mille respects à madame Dupont. Adieu; je ne m'accoutume point à être privé de vous. Madame Denis vous fait à tous deux les plus sincères compliments.

(1) Edieurs. de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) Voltaire partit de Colmar le 11 novembre, après treize mois de séjour. Madame Denis et Colini l'accompagnaient. (G. A.)
(3) Auberge située au coin de la rue du Plat. Voltaire arriva à Lyon dans la soirée du 12. (G. A.)
(4) Il avait prêté dix mille francs à Schœpflin, qui fit de mauvaises affaires. (G. A.)

2119. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Lyon, au *Palais-Royal*, le 20 novembre.

Me voilà à Lyon, mon cher ange; M. de Richelieu a eu l'ascendant sur moi de me faire courir cent lieues; je ne sais où je vais ni où j'irai. J'ignore le destin de la *Pucelle* et le mien. Je voyage tandis que je devrais être au lit, et je soutiens des fatigues et des peines qui sont au-dessus de mes forces. Il n'y a pas d'apparence que je voie M. de Richelieu dans sa gloire aux *États* de Languedoc; je ne le verrai qu'à Lyon, en bonne fortune, et je pourrais bien aller passer l'hiver sur quelque coteau méridional de la Suisse. Je vous avouerai que je n'ai pas trouvé dans M. le cardinal de Tencin (1) les bontés que j'espérais de votre oncle; j'ai été plus accueilli et mieux traité de la margrave de Bareuth, qui est encore à Lyon. Il me semble que tout cela est au rebours des choses naturelles. Mon cher ange, ce qui est bien moins naturel encore, c'est que je commence à désespérer de vous revoir. Cette idée me fait verser des larmes. L'impression de cette maudite *Pucelle* me fait frémir, et je suis continuellement entre la crainte et la douleur. Consolez par un mot une âme qui en a besoin, et qui est à vous jusqu'au dernier soupir.

Madame Denis devient une grande voyageuse; elle vous fait les plus tendres compliments.

2120. — AU MÊME.

Lyon, le 23 novembre.

Sæpe premente deo, fert deus alter opem.
OVID., *Trist.*, I, eleg. II.

Mandez-moi donc, mon cher ange, s'il est vrai que je suis aussi malheureux qu'on le dit, et s'il y a une édition à Paris de cette ancienne rapsodie qui ne devait jamais paraître. J'ai vu à Lyon, dans mon cabaret, M. le maréchal de Richelieu, qui craint comme moi cette nouvelle cruauté de ma destinée. Peut-être avons-nous pris trop d'alarmes sur un bruit qui s'est déjà renouvelé plusieurs fois; mais, après l'aventure de la prétendue *Histoire universelle*, tout est à craindre. Ma situation est un peu pénible; j'ai fait sans aucun fruit un voyage précipité de cent lieues; je suis tombé malade dans une ville où je ne puis guère rester avec décence, n'étant pas dans les bonnes grâces de votre oncle, et ma mauvaise santé m'empêche d'aller ailleurs. J'attends de vos nouvelles; il me semble que vos lettres sont un remède à tout. Ma nièce et moi nous vous embrassons de tout notre cœur.

2121. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Lyon, 29 novembre.

Mon *héros*, on vous appelait *Thésée* à la bataille de Fontenoy; vous m'avez laissé à Lyon comme Thésée laissa son Ariane dans Naxos. Je ne suis ni aussi jeune ni aussi frais qu'elle, et je n'ai pas eu recours comme elle au vin pour me consoler.

Je resterai à Lyon, si vous devez y repasser.

Il n'y a pas un mot de vrai dans ce qu'on disait de la *Pucelle;* ainsi je vous supplie de n'en faire aucune mention dans vos capitulaires. Je n'ai d'autre malheur que d'être privé de votre présence et de la faculté de digérer; mais avec ces deux privations on est damné.

Daignez vous souvenir, dans votre gloire, d'un oncle et d'une nièce qui ne sont que pour vous sur les bords du Rhône; et tenez-moi compte des efforts que je fais pour ne pas vous ennuyer de quatre pages. Mon respect pour vos occupations impose silence à la bavarderie de mon cœur, qui court après vous, qui vous adore, et qui se tait. VOLTAIRE.

P.-S. M. le marquis de Montpezat m'a donné, en passant, d'un élixir qui me paraît fort joli. Si jamais vous avez mal à la tête, à force de donner des audiences, il vous guérira. Mais moi, rien ne me guérit, et je n'ai de consolation que dans l'espérance de vous revoir encore, et de vous renouveler mes tendres respects.

2122. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Lyon, le 2 décembre.

Est-il possible que je ne reçoive point de lettres de mon cher ange! Les bontés qu'on a pour moi à Lyon, et l'empres-

(1) Voyez, tome VI, les *Mémoires*. (G. A.)

sement d'un public de province, beaucoup plus enthousiasmé que celui de Paris, le premier jour (1) de *Mérope*, ne guérissent point les maladies dont je suis accablé, ne consolent point mes chagrins, et ne bannissent point mes craintes; c'est de vous seul que j'attends du soulagement. On me donne tous les jours des inquiétudes mortelles sur cette maudite *Pucelle*. Il est avéré que mademoiselle du Thil (2) la possède; elle l'a trouvée chez feu m dame du Châtelet. Il n'est que trop vrai que Pasquier avait lu le chant de l'*Ane* chez un homme qui tient son exemplaire de mademoiselle du Thil, et que Thieriot a eu une fois raison. Je me rassurais sur son habitude de parler au hasard, mais le fait est vrai. Un polisson nommé Chévrier a lu tout l'ouvrage, et enfin il y a lieu de croire qu'il est entre les mains d'un imprimeur, et qu'il paraîtra aussi incorrect et aussi funeste que je le craignais. Cependant je ne peux ni rester à Lyon, dans de si horribles circonstances, ni aller ailleurs, dans un état où je ne peux me remuer. Je suis accablé de tous côtés, dans une vieillesse que les maladies changent en décrépitude, et je n'attends de consolation que de vous seul. Je vous demande en grâce de vous informer, par vos amis et par le libraire Lambert, de ce qui se passe, afin que du moins je sois averti à temps, et que je ne finisse pas mes jours avec Talhouet (3). Je vous ai écrit trois fois de Lyon ; votre lettre me sera exactement rendue ; je l'attends avec la plus douloureuse impatience, et je vous embrasse avec larmes. Vous devez avoir pitié de mon état, mon cher ange.

2123. — A M. THIERIOT.

A Lyon, le 3 décembre.

Votre lettre, mon ancien ami, m'a fait plus de plaisir que tout l'enthousiasme et toutes les bontés dont la ville de Lyon m'a honoré. Un ami vaut mieux que le public. Ce que vous me dites d'une douce retraite avec moi, dans le sein de l'amitié et de la littérature, me touche bien sensiblement. Ce ne serait peut-être pas un mauvais parti pour deux philosophes qui veulent passer tranquillement leurs derniers jours. J'ai avec moi, outre ma nièce, un Florentin (4) qui a attaché sa destinée à la mienne. Je compte m'établir dans une terre sur les lisières de la Bourgogne, dans un climat plus chaud que Paris, et même que Lyon, convenable à votre santé et à la mienne.

Je n'étais venu à Lyon uniquement que pour voir M. le maréchal de Richelieu, qui m'y avait donné rendez-vous. C'est une action de l'ancienne chevalerie. Dieu, qui éprouve les siens, ne l'a pas récompensée. Il m'a affublé d'un rhumatisme goutteux qui me tient perclus. On me conseille les eaux d'Aix en Savoie, on les dit souveraines ; mais je ne suis pas encore en état d'y aller, et je reste au lit en attendant.

Le hasard, qui conduit les aventures de ce monde, m'a fait rencontrer au cabaret, à Colmar et à Lyon, madame la margrave de Bareuth, sœur du roi de Prusse, qui m'a accablé de bontés et de présents. Tout cela ne guérit pas les rhumatismes. Ce que je redoute le plus, ce sont les sifflets dont on menace la *Pandore* de Royer ; c'est un des fléaux de la boîte. Cet opéra, un tant soit peu métaphysique, n'est point fait pour votre public. M. Royer a employé M. de Sireuil, ancien porte-manteau du roi, pour changer ce poëme, et le rendre plus convenable au musicien. Il ne reste de moi que quelques fragments ; mais, malgré tous les soins qu'on a pu prendre sans me consulter, je crains également pour le poëme et pour la musique. Si on a quelque justice, on ne me doit tout au plus que le tiers des sifflets.

A l'égard de *Jeanne d'Arc*, native de Domremi, je me flatte que la dame qui la possède par une infidélité, ne fera pas celle de la rendre publique. Une fille ne fournit point de pucelles.

Je vous prie, mon ancien ami, de présenter mes hommages à la chimiste, à la musicienne, à la philosophe chez qui (5) vous vivez. Elle me fait trembler; vous ne la quitterez pas pour moi.

Madame Denis vous fait ses compliments. Je vous embrasse de tout mon cœur. Quand vous aurez un quart d'heure à perdre, écrivez à votre ancien ami.

Qu'est devenu Ballot-*l'imagination* (6)? comment se porte *Orphée*-Rameau ?

Quid agis? quomodo vales? Farewell.

(1) Voyez, tome III, notre Avertissement en tête de *Mérope*, et, tome VI, le *Commentaire historique*. (G. A.)
(2) Ancienne femme de chambre de madame du Châtelet. (G. A.)
(3) Incarcéré à Pierre-Encise. (G. A.)
(4) Colini. (G. A.)
(5) Madame de La Popelinière. (G. A.)
(6) Balot de Sovot, mort en 1761. (G. A.)

2124. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

De mon lit, à Lyon, le 4 décembre.

Mon cher ange, votre consolante lettre, adressée à Colmar, est venue enfin à Lyon calmer une partie de mes inquiétudes. Vous aurez tout ce que vous daignez demander, et je ferai tout transcrire pour vous, dès que je serai quitte d'une goutte sciatique qui me retient au lit. J'éprouve tous les maux à la fois, et je perds dans les voyages et dans les souffrances un temps précieux que je voudrais employer à vous amuser. Il me semble que je suis las du public, et que vous êtes ma seule passion. Je n'ai plus le cœur au travail que pour vous plaire; mais comment faire, quand on court et quand on souffre toujours ? On veut à présent que j'aille aux eaux d'Aix en Savoie, pour le rhumatisme goutteux qui me tient perclus. On m'a prêté une maison charmante (1), à moitié chemin ; il faudrait être un peu plus sédentaire ; mais je suis une paille que le vent agite, et madame Denis s'est engouffrée dans mon malheureux tourbillon. J'attends toujours de vos nouvelles à Lyon. On dit qu'on va jouer enfin le *Triumvirat* d'un côté, et *Pandore* de l'autre ; ce sont deux grands fléaux de la boîte. Hélas! mon cher et respectable ami, si j'avais trouvé au fond de la boîte l'espérance de vous revoir, je mourrais content. Madame Denis vous fait mille compliments. Je baise en pleurant les ailes de tous les anges.

2125. — A M. DUPONT.

A Lyon, le 6 décembre.

En vérité, monsieur, je ne conçois pas comment un homme aussi éloquent que vous ne veut pas qu'on appelle l'*autel* d'Auguste l'autel de l'éloquence ; vous y auriez remporté plus d'un prix, et vous auriez justifié le titre que je lui donne. Je vous passe de contester aux anciens préjugés de Lyon l'honneur d'avoir vu naître Marc-Aurèle dans cette ville. Je suis plus indulgent avec les Lyonnais que vous ne l'êtes avec moi. Il est vrai que je dois aimer ce séjour, que je quitterai pourtant bientôt. Je n'y ai point encore trouvé de prédicateur qui ait prêché contre moi, et j'ai été reçu avec des acclamations, à l'Académie et aux spectacles. Cependant soyez très convaincu que je regrette toujours votre conversation instructive, les charmes de votre amitié, et les bontés dont M. et madame de Klinglin m'ont honoré. Je vous supplie de leur présenter mes sincères et tendres respects, aussi bien qu'à M. leur fils, et de ne me pas oublier auprès de M. de Bruges. Permettez-moi de vous dire que vous êtes aussi injuste pour ma santé que pour l'autel de Lyon. Il y aurait je ne sais quoi de méprisable à feindre des maladies quand on se porte bien ; et un homme qui a épuisé les apothicaires de Colmar de rhubarbe et de pilules ne doit pas être suspect d'avoir de la santé. Elle n'est que trop déplorable, et vous ne devez avoir que de la compassion pour l'état douloureux où je suis réduit. Au reste, soyez très certain, mon cher monsieur, que je serai, l'année qui vient, dans votre voisinage, si je suis en vie, et que j'en profiterai. Je ne suis pas le seul contre qui des jésuites indiscrets aient osé abuser de la permission de parler en public. Un père Tolomas s'avisa, il y a quelques jours, de prononcer un discours aussi sot qu'insolent contre les auteurs de l'*Encyclopédie ;* il désigna d'Alembert par ces mots : *Homuncio, cui nec est pater nec res*. Le même jour M. d'Alembert était élu à l'Académie française. Le père Tolomas a excité ici l'indignation publique. Les jésuites sont ici moins craints qu'à Colmar. Le roi de Prusse vient de me reprocher (2) le crucifix que j'avais dans ma chambre ; comment l'a-t-il su ? J'ai prié madame Goll de le faire encaisser, et de l'envoyer au roi de Prusse pour ses étrennes.

Adieu, monsieur ; mille respects à madame votre femme. Comptez que je vous suis tendrement attaché jusqu'au dernier moment de ma vie. Madame Denis vous fait à tous deux les plus tendres compliments.

2126. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Lyon, le 9 décembre,

Mon cher ange, votre lettre du 3 novembre, à l'adresse de madame Denis, nous a été rendue bien tard, et vous avez dû recevoir toutes celles que je vous ai écrites. Le seul parti que j'aie à prendre, dans le moment présent, c'est de songer à conserver une vie qui vous est consacrée. Je profite de quelques jours de beau temps pour aller dans le voisinage des eaux d'Aix en Savoie. On nous prête une maison très belle et

(1) Le château de Prangins, près du lac Léman. (G. A.)
(2) On n'a pas cette lettre. (G. A.)

très commode, vers le pays de Gex, entre la Savoie, la Bourgogne, et le lac de Genève, dans un aspect sain et riant. J'y aurai, à ce que j'espère. un peu de tranquillité. On n'y ajoutera pas de nouvelles amertumes à mes malheurs, et peut-être que le loisir et l'envie de vous plaire tireront encore de mon esprit épuisé quelque tragédie qui vous amusera. Je n'ai à Lyon aucun papier; je suis logé très mal à mon aise, dans un cabaret où je suis malade. Il faut que je parte, mon adorable ami. Quand je serai à moi, et un peu recueilli, je ferai tout ce que votre amitié me conseille. Je ne sais si on plaindra l'état où je suis; ce n'est pas la coutume des hommes, et je ne cherche pas leur pitié; mais j'espère qu'on ne désapprouvera pas, à la cour, qu'un homme accablé de maladies aille chercher sa guérison. Nous avons prévenu madame de Pompadour et M. le comte d'Argenson de ces tristes voyages. Dans quelque lieu que j'achève ma vie, vous savez que je serai toujours à vous, et qu'il n'y a point d'absence pour le cœur; le mien sera toujours avec le vôtre.

Adieu, mon cher et respectable ami; je vais terminer mon séjour à Lyon en allant voir jouer *Brutus*. Si j'avais de l'amour-propre, je resterais à Lyon; mais je n'ai que des maux, et je vais chercher la solitude et la santé, bien plus sûr de l'une que de l'autre, mais plus sûr encore de votre amitié. Ma nièce, qui vous fait les plus tendres compliments, ose croire qu'elle soutiendra avec moi la vie d'ermite. Elle a fait son apprentissage à Colmar; mais les beautés de Lyon, et l'accueil singulier qu'on nous y a fait, pourraient la dégoûter un peu des Alpes. Elle se croit assez forte pour les braver. Elle fera ma consolation tant que durera sa constance; et, quand elle sera épuisée, je vivrai et je mourrai seul, et je ne conseillerai à personne ni de faire des poëmes épiques et des tragédies, ni d'écrire l'histoire; mais je dirai: Quiconque est aimé de M. d'Argental est heureux.

Adieu, cher ange; mille tendres respects à vous tous. Quand vous aurez la bonté de m'écrire, adressez votre lettre à Lyon, sous l'enveloppe de M. Tronchin, banquier (1); c'est un homme sûr de toutes les manières. Je vous embrasse avec la plus vive tendresse.

2127. — A M. DE BRENLES.

Au château de Prangins (2), le 14 décembre.

Vous voyez, monsieur, que j'ai pris mon plus long pour venir vous voir, et pour vous remercier de toutes vos bontés. Me voici dans le château de Prangins, avec une de mes nièces, et je viendrais sur-le-champ à Lausanne si je n'étais retenu par un rhumatisme goutteux pour lequel je compte prendre les bains d'Aix en Savoie. Je compte qu'enfin je pourrai jouir de la satisfaction après laquelle je soupire depuis longtemps; je pourrai jouir de votre société, et être témoin de votre bonheur.

Il me semble qu'Allaman n'a point été vendu; mais ce n'est point Allaman, c'est vous, monsieur, qui êtes mon objet. Je cherche des philosophes plutôt que la vue du lac de Lausanne, et je préfère votre société à toutes vos grosses truites. Il ne me faut que vous et de la liberté. Je présente mes respects à madame de Brenles, et je suis avec plus de sensibilité que jamais, etc. VOLTAIRE.

Madame Denis partage tous mes sentiments, et vous présente à tous deux ses devoirs.

2128. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

Au château de Prangins, près de la ville de Nyon au pays de Vaud, en Suisse, 16 décembre 1754. (3)

Madame, je reçois au bord du plus beau lac du monde la lettre dont votre altesse sérénissime m'honore. Ce n'est pas dans le seul cabaret de Colmar que j'ai rencontré madame la margrave de Bareuth; j'ai eu encore l'honneur de lui faire ma cour dans une auberge de Lyon. J'avais, sans le savoir, l'air de courir après elle comme un héros de roman. Mais votre altesse sérénissime sait que c'est pour vous seule que j'aurais voulu faire de telles entreprises. J'ai laissé madame la margrave aller à Avignon en terre papale. Je ne crois pas qu'elle s'y convertisse à notre sainte foi catholique, comme a fait la princesse de Hesse. Elle me paraît un peu plus loin du royaume des cieux. Qui aurait dit que la descendante de Philippe de Hesse le Magnanime deviendrait un des confesseurs de notre Eglise? Il ne reste plus, madame, à conquérir qu'une belle âme comme la vôtre, pour rendre notre triomphe complet. Que ne puis-je venir prêcher votre altesse sérénissime avec Jeanne, Agnès, et le père Grisbourdon! mais la Providence m'a fait aller à Lyon pour de viles affaires temporelles. Elle m'a fait passer par Genève pour éprouver ma foi; elle me retient sur les bords du lac Léman, avec un rhumatisme goutteux, pour éprouver ma patience, et elle m'a éloigné de Gotha pour me punir de mes péchés. Cette nièce, que votre bonté daigne honorer de son estime, la mérite bien en conduisant partout son malade. Je me console d'être ici, dans l'espérance de repasser par l'Alsace, et de pouvoir encore venir me mettre à vos pieds. Les forêts de Thuringe auraient plus de charmes pour moi que la ville de Lyon et que le lac qui est sous mes fenêtres! J'ai vu de beaux pays, madame; mais c'est à Gotha qu'est le bonheur. Heureux ceux qui approchent de votre personne! je les envie tous.

Je suis sensiblement affligé d'apprendre que votre altesse sérénissime a été malade. La grande maîtresse des cœurs aura passé tout ce temps-là sans dormir. Conservez, madame, une santé si précieuse. Il est vrai que je comptais faire un tour à Manheim, sur la fin de l'hiver, pour pouvoir être à vos pieds au printemps. La destinée m'a ballotté ailleurs. Elle me joue souvent de vilains tours; mais je la défie d'altérer les sentiments de mon profond respect et de mon attachement pour votre altesse sérénissime et pour toute votre auguste famille.

2129. — A M. THIERIOT.

Au château de Prangins, pays de Vaud, le 19 décembre.

Me voilà si perclus, mon ancien ami, que je ne peux écrire de ma main. Vous avez donc aussi des rhumatismes, malgré votre régime du lait?

Vous ne sauriez croire avec quelle sensibilité j'entre dans le petit détail que vous me faites de ce que vous appelez votre fortune. On ne s'ouvre ainsi qu'à ceux qu'on aime. et j'ai, depuis environ quarante ans, compté toujours sur votre amitié. Vous devez vivre à Paris *gaiement*, *librement*, et *philosophiquement*.

> Ces *trois* adverbes joints font admirablement.
> MOL., *Fem. sav.*, act. III, sc. II.

Mais, certes, vous me contez des choses merveilleuses, en m'apprenant que votre ancien *Pollion*, et l'*Orphée* (1) aux triples croches, et Ballot-l'*imagination*, ne vivent plus ni avec *Pollion* ni avec vous.

Le diable se met donc dans toutes les sociétés, depuis les rois jusqu'aux philosophes.

Je ne savais pas que vous connussiez M. de Sireuil. Il me paraît, par ses lettres, un fort galant homme. Je suis persuadé que lorsqu'il s'arrangea avec Royer pour me disséquer, il m'en aurait instruit s'il avait su où me prendre. Il faut que ce soit le meilleur homme du monde; il a eu la bonté de s'asservir au canevas de son ami Royer; il fait dire à Jupiter :

> Les Grâces
> Sont sur vos traces;
> Un tendre amour
> Veut du retour.

Comme le parterre n'est pas tout à fait si bon, il pourrait, pour *retour*, donner des sifflets. Royer est un profond génie; il joint l'esprit de Lulli à la science de Rameau, le tout relevé de beaucoup de modestie. C'est dommage que madame Denis, qui se connaît un peu en musique (2), n'ait pas entendu la sienne; mais madame de La Popelinière l'avait entendue autrefois, et il me semble qu'elle n'en avait pas été édifiée. D'honnêtes gens m'ont mandé de Paris qu'on n'achèverait pas la pièce. J'en suis fâché pour messieurs de l'Hôtel-de-Ville (3), car voilà les décorations de la terre, du ciel, et des enfers, à tous les diables. M. de Sireuil en sera pour ses vers, Royer pour ses croches, et le prévôt des marchands pour son argent. Pour moi, en qualité de disséqué, j'ai présenté mon cahier de *remontrances* au musicien et au poëte. Il me prend fantaisie de vous en envoyer copie, et de vous prier de faire sentir à M. de Sireuil l'énormité du danger, les parodies de la Foire, et les torche-culs de Fréron. C'est bien

(1) Cousin de Tronchin, médecin. (G. A.)
(2) Voltaire avait quitté Lyon le 11 décembre; il était arrivé à Genève le 12 au soir; il y resta un jour ou deux, puis se rendit à Prangins. (G. A.)
(3) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)

(1) La Popelinière et Rameau. (G. A.)
(2) C'était une élève de Rameau. (G. A.)
(3) La ville de Paris avait alors l'administration de l'Opéra. (G. A.)

malgré moi que je suis obligé de parler encore de vers et de musique :

Nunc itaque et versus et cætera ludicra pono.
HOR., lib. I, ep. I.

Je bois des eaux minérales (1) de Prangins, en attendant que je puisse prendre les bains d'Aix en Savoie. Tout cela n'est pas l'eau d'Hippocrène.

Je vous embrasse de tout mon cœur. Madame Denis vous est bien obligée de votre souvenir; elle vous fait ses compliments. Quand vous voudrez écrire à votre ancien ami le paralytique, ayez la bonté d'adresser votre lettre à M. Tronchin, banquier à Lyon.

2130. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Au château de Prangins, le 19 décembre.

J'apprends, mon cher ami, qu'on a fait chez vous une nouvelle lecture des Chinois, et que les trois magots n'ont pas déplu; cependant, s'il vous prend jamais fantaisie d'exposer en public ces étrangers, je vous prie de m'en avertir à l'avance, afin que je puisse encore donner quelques coups de crayon à des figures si bizarres. Voici le temps funeste où Royer et Sireuil vont me disséquer. Figurez-vous que j'avais fait donner à *Pandore* une très honnête fête dans le ciel par le maître de la maison; je vous en fais juge. Un musicien doit-il être embarrassé à mettre en musique ces paroles :

Aimez, aimez, et régnez avec nous;
Le dieu des dieux est seul digne de vous.
Sur la terre on poursuit avec peine
Des plaisirs l'ombre légère et vaine;
Elle échappe, et le dégoût la suit.
Si Zéphire un moment plaît à Flore,
Il flétrit les fleurs qu'il fait éclore;
Un seul jour les forme et les détruit.
Aimez, aimez, et régnez avec nous;
Le dieu des dieux est seul digne de vous.
Les fleurs immortelles
Ne sont qu'en nos champs;
L'Amour et le Temps
Ici n'ont point d'ailes.
Aimez, aimez, et régnez avec nous. (Acte III.)

On a substitué à ces vers :

Les Grâces
Sont sur vos traces;
Régnez,
Triomphez;
Un tendre amour
Veut du retour.

C'est ainsi que tout l'opéra est défiguré. Je demande justice, et la justice consiste à faire savoir le fait.

Tandis que Royer me mutile, la nature m'accable de maux, et la fortune me conduit dans un château solitaire, loin du genre humain, en attendant que je puisse aller chercher aux bains d'Aix en Savoie une guérison que je n'espère pas. Je vous rends compte de toutes les misères de mon existence. Ce ne sont ni les acteurs de Lyon, ni le parterre, ni le public, qui m'ont fait abandonner cette belle ville. Je vous dirai en passant qu'il est plaisant que vous ayez à Paris Drouin et Bellecour, tandis qu'il y a à Lyon trois acteurs très bons, et qui deviendraient à Paris encore meilleurs; mais c'est ainsi que le monde va. Je le laisse aller, et je souffre patiemment. Je souhaite que ma nièce ait toujours assez de philosophie pour s'accoutumer à la solitude et à mon genre de vie. Je ne suis point embarrassé de moi, mais je le suis de ceux qui veulent bien joindre leur destinée à la mienne; ceux-là ont besoin de courage. Adieu; je vous embrasse mille fois.

2131. — A M. DE BRENLES.

Au château de Prangins près Nyon, 20 décembre.

Je crains, monsieur, que vous ne soyez malade comme moi. Madame Goll m'avait fait craindre pour votre poitrine, et rien ne peut me rassurer qu'une lettre de vous. J'aurais couru à Lausanne, si les douleurs continuelles dont je suis tourmenté me l'avaient permis. La première chose que j'ai faite, en arrivant à Prangins, a été de vous en donner part; et le premier sentiment que j'ai éprouvé a été de me rapprocher de vous. Les médecins m'ont conseillé les eaux d'Aix; ceux de Lyon et de Genève se sont réunis dans cette décision; mais moi je me conseille votre voisinage, et la solitude.

J'ai reçu une lettre de M. l'avoyer de Steiger, que j'avais eu l'honneur de voir à Plombières; il me conserve les mêmes bontés qu'il me témoigna alors; ainsi, monsieur, je suis plus que jamais dans les sentiments que je vous confiai, quand j'étais à Colmar, et que vous daignâtes approuver. Je crois qu'il ne peut plus être question d'Allaman, ni d'aucune autre terre seigneuriale, puisque les lois de votre pays ne permettent pas ces acquisitions à ceux qui sont aussi attachés aux papes que je le suis. J'ai donc pris le parti de me loger, pour quelque temps, au château de Prangins, dont le maître (1) est ami de ma famille. J'y suis comme un voyageur, ayant du roi mon maître la permission de voyager. Ma mauvaise santé ne sera qu'une trop bonne excuse, si je me fixe dans quelque douce retraite, à portée de vous, et si j'y finis mes jours dans une heureuse obscurité. On m'a parlé d'une maison près de Lausanne, appelée la *Grotte*, où il y a un beau jardin. On dit aussi que M. d'Hervart, qui a une très belle maison près de Vevai, pourrait la louer; permettez que je vous demande vos lumières sur ces arrangements. C'est à vous, monsieur, à achever ce que vous avez commencé. C'est vous qui m'avez fait venir dans votre patrie; je n'ai l'air que d'y voyager, mais vous êtes capable de m'y fixer entièrement.

J'ai reçu une lettre de M. de Bottens (2) qui me paraît concourir aux vues que j'ai depuis longtemps. Je ne sais si M. des Gloires est à Lausanne; il m'a paru avoir tant de mérite que je le crois votre ami. Je ne demande à la nature que la diminution de mes maux, pour venir profiter de la société de ceux avec qui vous vivez, et surtout de la vôtre. La retraite où mes maux me condamnent m'exclut de la foule; mais un homme tel que vous sera toujours nécessaire au bonheur de ma vie. Je crois que voici bientôt le temps où vous allez être père, si on ne m'a point trompé. Je souhaite à madame de Brenles des couches heureuses, et un fils digne de vous deux. Madame Denis, ma nièce, vous assure l'un et l'autre de ses obéissances. Vous ne doutez pas, monsieur, des sentiments de reconnaissance et d'amitié qui m'attachent tendrement à vous.

J'aurais souhaité que M. Bousquet (3) n'eût point mandé à Paris mes desseins.

2132. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Prangins, pays de Vaud, 25 décembre.

Mon cher ange, vous ne cessez de veiller, de votre sphère, sur la créature malheureuse dont votre providence s'est chargée. Je suis toujours très malade dans le château de Prangins, en attendant que mes forces revenues, et la saison plus douce, me permettent de prendre les bains d'Aix, ou plutôt en attendant la fin d'une vie remplie de souffrances. Ma garde-malade vous fait les plus tendres compliments, et joint ses remerciements aux miens. Je n'ai ici encore aucun de mes papiers que j'ai laissés à Colmar; ainsi je ne peux vous répondre ni sur les Chinois, ni sur les Tartares, ni sur les lettres que M. de Lorges (4) veut avoir. Je crois au reste que ces lettres seraient assez inutiles. Je suis très persuadé des sentiments que l'on conserve, et des raisons que l'on croit avoir. Je sais trop quel mal cet indigne avorton d'une *Histoire universelle*, qui n'est certainement pas mon ouvrage, a dû me faire; et je n'ai qu'à supporter patiemment les injustices que j'essuie. Je n'ai de grâce à demander à personne, n'ayant rien à me reprocher. J'ai travaillé, pendant quarante ans, à rendre service aux lettres; je n'ai recueilli que des persécutions; j'ai dû m'y attendre, et je dois les savoir souffrir. Je suis assez consolé par la constance de votre amitié courageuse.

Permettez que j'insère ici un petit mot de lettre (5) pour Lambert, dont je ne conçois pas trop les procédés. Je vous prie de lire la lettre, de la lui faire rendre, et, si vous lui parliez, je vous prierais de le corriger; mais il est incorrigible, et c'est un libraire tout comme un autre.

Je ne peux rien faire dans la saison où nous sommes, que de me tenir tranquille. Si les maux qui m'accablent, et la situation de mon esprit, pouvaient me laisser encore une étincelle de génie, j'emploierais mon loisir à faire une tragédie qui pût vous plaire; mais je regarde comme un premier devoir de me laver de l'opprobre de cette prétendue *Histoire*

(1) Cette source est aujourd'hui abandonnée. (G. A.)

(1) Guiger. (G. A.)
(2) Polier de Bottens. (G. A.)
(3) Un des imprimeurs de Lausanne. (G. A.)
(4) Le duc de Lorges. (G. A.)
(5) On n'a pas cette lettre. (G. A.)

universelle, et de rendre mon véritable ouvrage digne de vous et du public. Je suis la victime de l'infidélité et de la supposition la plus condamnable. Je tâcherai de tirer de ce malheur l'avantage de donner un bon livre qui sera utile et curieux. Je réponds assez des choses dont je suis le maître, mais je ne réponds pas de ce qui dépend du caprice et de l'injustice des hommes. Je ne suis sûr de rien que de votre cœur. Comptez, mon cher ange, qu'avec un ami comme vous on n'est point malheureux. Mille tendres respects à madame d'Argental et à tous vos amis.

2133. — A M. DUPONT.

A Prangins, par Nyon, pays de Vaud, 26 décembre.

Vous êtes aussi essentiel qu'aimable, mon cher ami; je vous parlerai d'affaires aujourd'hui. J'ai laissé cinq caisses entre les mains de Turckeim de Colmar, frère de Turckeim de Strasbourg. Je lui ai mandé, il y a un mois, de les faire partir, et je n'ai point eu de ses nouvelles. C'est l'affaire des messagers, me dira-t-on, ce n'est pas celle d'un avocat éloquent et philosophe; j'en conviens, mais ce sera celle d'un ami. Je vous demande en grâce de parler ou de faire parler à ce Turckeim. Ces caisses contiennent les livres et les habits de madame Denis et les miens, et nous ne pouvons nous passer ni d'habits ni de livres. Nous sommes venus passer l'hiver dans un beau château, où il n'y a rien de tout cela, et nous comptions trouver nos caisses à notre arrivée. J'ai donné au sieur Turckeim les instructions nécessaires; je n'ai pas même oublié de lui recommander de payer les droits, en cas qu'on en doive, pour dix-huit livres de café qui sont dans une des caisses. Je l'ai prié de se munir d'une recommandation de M. Hermani pour le bureau qui est près de Bâle. Je n'ai rien négligé, et je n'en suis pas plus avancé. Il semble que mes ballots soient à la Chine, et Turckeim aussi; mais vous êtes à Colmar, et j'espère en vous. J'ai écrit deux fois, en dernier lieu, à ce Turckeim, par madame Goll; mais, pendant ce temps-là, elle était occupée du départ de son cher mari pour l'autre monde, et elle aura pu fort bien oublier de faire rendre mes lettres. Je m'im[agine] qu'elle ira pleurer son cher Goll à Lausanne (1), et que madame de Klinglin n'aura plus de rivale à Colmar.

Je n'ai point encore vu M. de Brenles; mais il viendra bientôt, je crois, nous voir dans notre belle retraite. Nous nous entretiendrons de vous et du révérend père Kroust (2), pour peu que M. de Brenles aime les contrastes. Je resterai ici jusqu'à la saison des eaux. Je n'ai pas trouvé dans le pays de Vaud le brillant et le fracas de Lyon, mais j'y ai trouvé les mêmes bontés. Les deux seigneurs de la régence de Berne m'ont fait tous deux l'honneur de m'écrire, et de m'assurer de la bienveillance du gouvernement. Il ne me manque que mes caisses. Permettez donc que je vous envoie le billet de dépôt dudit Turckeim; le voici. Je lui écris encore. Je me recommande à vos bontés.

Notez bien qu'il doit envoyer ces cinq caisses par Bâle, à M. de Ribeaupierre, avocat à Nyon, pays de Vaud. J'aimerais mieux vous parler de Cicéron et de Virgile, mais les caisses l'emportent. Adieu; je vous demande pardon, et je vous embrasse.

2134. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Prangins, pays de Vaud, 30 décembre.

Je vous souhaite une bonne année, mon cher ange, à vous, à madame d'Argental, à M. de Pont de Veyle, à tous vos amis. Mes années seront bien loin d'être bonnes; je les passerai loin de vous. Les bains d'Aix ne me rendront pas la santé; je voudrais que l'envie de vous plaire me rendît assez de génie pour arranger les Chinois à votre goût; mais l'aventure du *Triumvirat* (3) fait trembler les sexagénaires.

Solve senescentem. . . . . (Hor., lib. I, ep. i.)

Il est vrai que le *Triumvirat* aurait réussi, si j'avais été à Paris; l'auteur ne sait pas l'obligation qu'il avait à ma présence pour son *Catilina*. On commence à me regarder actuellement comme un homme mort; c'est ce qui fait que *Nanine* a réussi, en dernier lieu. Le mot de *Proscription*, qu'on lisait sur les décorations du *Triumvirat*, était fait pour moi. Cela me donne un peu de faveur. Si les comédiens entendaient leurs intérêts, ils joueraient à présent toutes mes pièces, et je ne désespérerais pas qu'*Oreste* n'eût quelque succès; mais je ne dois plus me mêler des vanités de ce monde.

Je vous demande pardon, mon cher et respectable ami, de vous importuner de mes plaintes contre Lambert. Je vous supplie de lui faire parvenir cette nouvelle lettre (1), et d'exiger de lui qu'il envoie chez madame Denis tous mes livres; c'est assurément un détestable correspondant. Je suis honteux de lui écrire une lettre plus longue qu'à vous; mais il faut épargner ce port, et j'ai tant à me plaindre de Lambert que je n'ai pu être court avec lui. Madame Denis, ma garde-malade, vous fait mille compliments.

2135. — A M. DE BRENLES.

Prangins, 31 décembre.

Puisque les hommes sont assez barbares pour punir de mort la faute d'une fille qui dérobe une petite masse de chair aux misères de la vie, il fallait donc ne pas attribuer l'opprobre et les supplices à la façon de cette petite masse de chair. Je recommande cette malheureuse fille à votre philosophie généreuse. Nous espérons avoir l'honneur de vous voir à Prangins, quand vous aurez fini cette triste affaire. Il est vrai que nous sommes, ma nièce et moi, dans une maison d'emprunt, et qu'il s'en faut beaucoup que nous ayons un ménage monté; mais le régisseur de la terre nous aide, et nous sommes d'ailleurs des philosophes ambulants qui, depuis quelque temps, ne sommes point accoutumés à nos aises.

Nous resterons à Prangins jusqu'à ce que nous puissions nous orienter. Je vois qu'il est très difficile d'acquérir; qu'importe, après tout, pour quatre jours qu'on a à vivre, d'être locataire ou propriétaire? La chose vraiment importante est de passer ces quatre jours avec des êtres pensants.

Je n'en connais point avec qui j'aimasse mieux achever ma vie que M. et madame de Brenles; nous n'avons de compatriotes que les philosophes, le reste n'existe pas. Je reçois, dans le moment, une lettre de la pauvre madame Goll; son sort est fort triste d'avoir été obligée d'épouser un Goll, et de l'avoir perdu. On la chicane sur tout; on ne lui laissera rien. Le mieux qu'elle puisse faire serait de venir se retirer avec nous auprès de Lausanne. Je lui ai offert la maison que je n'ai pas encore; j'espère qu'elle et moi nous serons logés l'un et l'autre des mains de l'amitié.

Je m'unis à mon oncle, madame, pour vous prier de faire l'honneur à deux ermites de les venir voir, dès que M. de Brenles sera libre. Il y a longtemps que j'ai celui de vous connaître de réputation, et, par conséquent, la plus grande envie de jouir de votre aimable société. Je vous jure que si je n'étais pas garde-malade, je serais demain à Lausanne, pour vous dire combien je suis sensible à toutes vos politesses, et le désir que j'ai de mériter votre amitié.
Denis.

Venez donc l'un et l'autre quand vous pourrez dans ce vaste ermitage, où vous ne trouverez que bon visage d'hôte. Venez recevoir mes tendres remerciements; venez ranimer un malade, et vous charmerez sa garde.

2136. — A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

Au château de Prangins, près Nyon, pays de Vaud, 3 janvier 1755.

Voici le fait, monsieur; je prends la liberté d'écrire (2) à M. le comte d'Argenson, en faveur d'un avocat de Colmar, et je suis comme le Suisse du chevalier de Grammont, *je demande pardon de la liberté grande*. Une recommandation d'un Suisse en faveur d'un Alsacien n'est pas d'un grand poids; mais si vous connaissiez mon Alsacien, vous le protégeriez. C'est un homme qui sait par cœur notre histoire de France; c'est le seul homme de lettres du pays, c'est le meilleur avocat et le moins à son aise, chargé de six enfants. Il s'agit d'une place dans une petite ville affreuse, nommée Munster; il s'agit de rendre heureux mon ami intime; il s'appelle Dupont. Il demande d'être prévôt de Munster, et il est assurément très indifférent à M. d'Argenson que ce soit Dupont ou un autre qui soit prévôt dans un village ou ville impériale.

J'ose vous supplier, avec les plus vives instances, d'en parler à M. d'Argenson. Vous aurez le plaisir de donner du

(1) Madame Goll était une d'Hermenches. (G. A.)
(2) Un des jésuites de Colmar. (G. A.)
(3) A la première représentation, 23 décembre, cette tragédie de Crébillon ne fit nul effet. (G. A.)

(1) On ne l'a pas. (G. A.)
(2) On n'a pas cette lettre. Il manque aussi une épître au même ministre sur le même sujet. Voltaire y disait :

Rendez, rendez heureux l'avocat qui m'engage;
Donnez-lui les grandeurs d'un prévôt de village. (G. A.)

pain à toute une famille, et d'être le protecteur d'un homme très estimable. Je vous jure que vous ferez une bonne action, et je vous conjure de la faire.

Je suis presque perclus de tous mes membres, dans un assez beau château, en attendant la saison de prendre les eaux d'Aix en Savoie. L'état cruel où je suis ne me permet d'écrire que dans les grandes occasions, et c'en est une très grande pour moi de vous supplier de faire la fortune de *Dupont mon ami*. Si jamais j'ai de la santé et de l'imagination, j'écrirai à madame du Deffand; mais je suis impotent et *rabêti;* je ne vous en suis pas moins tendrement attaché. Comptez que, dans toute la Suisse, il n'y a personne d'aussi pénétré que moi d'estime et de reconnaissance pour vous. V.

Je me joins à mon oncle, monsieur, en faveur de M. Dupont; c'est un homme qui a fait toute notre ressource à Colmar. Il joint à beaucoup d'esprit et de connaissances toutes les qualités du cœur; il a six enfants, il est bon père, bon mari, et bon ami; c'est un sujet digne d'être présenté par vous. Je vous le recommande de toutes mes forces, et nous nous croirions heureux s'il pouvait obtenir cette place. Nous ne sommes ici que pour attendre la saison des bains; je vous supplie de ne pas me croire en Suisse, car je ne m'y crois pas moi-même; mais, dans quelque lieu que je sois, monsieur, ne doutez pas de mes sentiments pour vous. On ne peut vous connaître, quand on sait sentir, sans vous être tendrement attaché pour la vie. DENIS.

2137. — A M. DUPONT.

A Prangins, 3 janvier.

Mon cher ami, dans le temps que je vous parlais des caisses, vous me parliez de Munster; cet objet est plus important pour moi. Je viens de faire un mémoire, sur la réception de votre lettre du 25 décembre. J'écris à M. le comte d'Argenson la lettre la plus pressante; j'en écris autant au président Hénault; je m'adresse encore à un commis. Madame Denis se joint à moi; mais que peuvent de pauvres Suisses comme nous? Ne feriez-vous pas bien d'engager, si vous pouvez, M. de Monconseil à faire parler madame sa femme? Gare encore que le procureur-général ne demande la comptabilité. Je ne suis pas né heureux, mais je le serais assurément si je pouvais vous servir. La poste part; je n'ai que le temps de vous rendre compte du devoir dont je me suis acquitté. Mille compliments à madame Dupont. Ne m'oubliez pas auprès de M. et madame de Klinglin. Adieu. Si vous êtes prévôt, je vous promets de venir vous voir

2138. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Au château de Prangins, près de Nyon, au pays de Vaud, le 5 janvier.

Je vous souhaite, monseigneur, la continuation durable de tout ce que la nature vous a prodigué; je vous souhaite des jours aussi longs qu'ils sont brillants, et je ne souhaite à moi chétif que la consolation de vous revoir encore. Il fallait, pour arriver ici, m'y prendre un peu de bonne heure. Le mont Jura est couvert de neige au mois de janvier, et vous savez que je ne pouvais demeurer dans une ville où l'homme le plus considérable (1) n'avait pas seulement daigné me recevoir avec bonté, mais avait encore publié son peu de bienveillance. Je suis loin de me repentir d'un voyage qui m'a procuré le bonheur de vous retrouver; bonheur trop court pour moi, après lequel je soupirais depuis si longtemps.

J'ose espérer qu'on ne m'enviera pas la solitude que j'ai choisie, et qu'on trouvera bon que je ne la quitte que pour vous faire encore ma cour, quand vous reviendrez dans votre royaume. Vous savez qu j'ai toujours envisagé la retraite comme le port où il faut se réfugier après les orages de cette vie. Vous savez que je vous aurais demandé la permission de finir mes jours à Richelieu, s'il eût été dans la nature d'un grand seigneur de France de pouvoir vivre sans dégoût dans son propre palais; mais votre destinée vous arrête à la cour pour toute votre vie.

Un homme tel que vous jamais ne s'en détache;
Il n'est point de retraite ou d'ombre qui le cache;
Et, si du souverain la faveur n'est pour lui,
Il faut ou qu'il *trébuche*, ou qu'il *cherche* un appui.
OTHON, act. I, sc. I (2).

Ce sont des vers de Corneille que vous me citiez autrefois, et que sans doute vous vous rappelez encore. Appelez-moi du fond de mon asile, quand il vous plaira; et, tant que j'aurai des forces, je viendrai encore jouir du plaisir de vous renouveler le tendre respect et l'inviolable attachement que j'ai pour vous.

On ne dira pas que je n'aime point ma patrie, puisque celui qui lui fait le plus d'honneur est celui qui peut tout sur moi.

Madame Denis partage mes sentiments et vous présente les mêmes hommages. Elle paraît bien ferme dans la résolution de supporter ma solitude. Les femmes ont plus de courage qu'on ne croit.

2139. — A M. DE BRENLES.

A Prangins, le 7 janvier.

Vous faites très bien, monsieur, de ne point venir à Prangins, où il n'y a, à présent, que du froid et du vent. Je commence à vous être attaché de manière à préférer votre bien-être à mon plaisir. Je vais faire mes efforts, tout malade que je suis, pour me rapprocher de vous, et pour jouir de votre *présence réelle*. J'ai déjà conclu pour Monrion (1), sans l'avoir vu, et je me flatte que M. de Giez (2) ne signera de marché qu'avec moi. J'irai voir Monrion dès que je serai quitte de trois ou quatre rhumatismes qui m'empêchent de vous écrire de ma main. Il faut bien voir par bienséance la maison qu'on achète; mais vous sentez que vous et madame de Brenles vous êtes le véritable objet de mon voyage. J'ai grande impatience de venir achever de vivre avec des philosophes.

Je reçois dans ce moment une lettre (3) de monseigneur l'électeur palatin, qui me paraît philosophe aussi. Il me mande qu'il a été sur le point de mourir; il veut que je vienne le voir incessamment, mais je vous jure que vous aurez la préférence.

Je reçois aussi une lettre de notre ami Dupont, qui veut avoir la prévôté de la petite ville de Munster auprès de Colmar, et qui s'imagine que j'aurai le crédit de la lui faire obtenir. Je n'aurais pas celui d'obtenir une place de balayeur d'église; cependant il faut tout tenter pour ses amis, et l'amitié doit être téméraire.

Madame Goll ne m'écrit point; je voudrais qu'elle vînt partager, à Monrion, la possession des prés, des vignes, des pigeons, et des poules dont j'espère être propriétaire.

Puis-je vous supplier, monsieur, de vouloir bien présenter mes respects à M. le bailli et à M. le bourgmestre?

Ma garde-malade vous fait, ainsi qu'à madame de Brenles, les plus sincères compliments.

J'ose me regarder comme votre ami; point de cérémonie pour les gens qui aiment.

2140. — A M. DUPONT.

A Prangins, pays de Vaud, près Nyon, 7 janvier.

Sur votre lettre du 31 décembre, mon cher ami, j'écris à M. de La Marche une lettre à fendre les cœurs; j'importunerai encore M. d'Argenson. J'écrirais au confesseur du roi, et au diable, s'il le fallait, pour votre prévôté; et, si j'étais à Versailles, je vous réponds qu'à force de crier, je ferais votre affaire. Mais je suis à Prangins, vis-à-vis Ripaille (4), et j'ai bien peur que des prières du lac de Genève ne soient point exaucées sur les bords de la Seine. Je vous aimerais mieux bailli de Lausanne que prévôt de Munster. Tâchez de vous faire huguenot, vous serez magistrat dans le bon pays roman. Je tremble que les places d'Alsace ne dépendent des dames de Paris, et que deux cents louis ne l'emportent sur le zèle le plus vif, et sur la plus tendre amitié. Je ne vous écris point de ma main, parce que je souffre presque autant que vos Juifs. Il est vrai que j'ai la consolation de n'avoir point de P. Kroust à mes oreilles. J'ai les Mandrins à ma porte; j'aime encore mieux un Mandrin (5) qu'un Kroust. Adieu, si vous êtes prévôt, je serai le plus heureux des hommes. Mille tendres respects à madame Dupont. Que devient la douairière Goll?

Je vous prie de vouloir bien envoyer chercher M. de Turckeim, de le remercier de ma part, et de lui demander ce qu'il lui faut pour ses déboursés et pour ses peines, moyennant quoi je lui enverrai un *mandement* sur son frère. Pardon.

---

(1) Le cardinal de Tencin. (G. A.)
(2) Voyez la lettre du 12 janvier 1739, à Richelieu. (G. A.)

(1) La maison de Monrion, près du chemin qui conduit de Lausanne au petit port d'Ouchi. Le médecin Tissot l'habita après Voltaire. (G. A.)
(2) Prononcez Gî; jeune Suisse, banquier de Voltaire. (G. A.)
(3) Du 29 décembre 1754. (G. A.)
(4) Voyez, tome VI, l'épître de mars 1755. (G. A.)
(5) C'est le fameux contrebandier qui fut roué vif le 26 mai 1755, et dont le *Testament politique* parut en 1756. (G. A.)

2141. — A M. DE BRENLES.

Prangins, le 12 janvier.

J'envoie à Monrion, monsieur, étant trop malade pour y aller moi-même. Je fais visiter mon tombeau,

. . . . *ut* molliter ossa quiescant. (Virg., ecl. x.)

Dieu vous préserve, vous et madame de Brenles, de venir voir un malade dans ce beau château qui n'est pas encore meublé, et où il n'y a presque d'appartements que ceux que nous occupons! On travaille au reste; mais tout ne sera prêt qu'au printemps, et j'espère qu'alors ce sera à Monrion où j'aurai l'honneur de vous recevoir.

Je n'ai jamais lu Machiavel en français; ainsi je ne peux vous en dire des nouvelles. Pour la cause de la disgrâce du surintendant Fouquet, je suis persuadé qu'elle ne vint que de ce qu'il n'était pas cardinal; s'il avait eu l'honneur de l'être, il aurait pu voler l'Etat aussi impunément que le cardinal Mazarin; mais n'étant que surintendant, et n'étant coupable que de la vingtième partie des déprédations de son éminence, il fut perdu. Je n'ai vu nulle part qu'il se fût flatté de devenir premier ministre. Colbert, qui avait été recommandé au roi par le cardinal, voulut perdre Fouquet pour avoir sa place, et il y réussit. Cette mauvaise manœuvre valut du moins à la France un bon ministre. Je ne sais pas si les ministres d'aujourd'hui seront aussi favorables à mon ami Dupont que je le désire; j'ai fait tout ce que j'ai pu, et je serais fort étonné de réussir.

Madame Denis et moi nous vous faisons, aussi bien qu'à madame de Brenles, les plus sincères compliments. Nous n'avons point eu encore le bonheur de vous voir, mais nous avons pour vous les mêmes sentiments que ceux qui vous voient tous les jours.

Voilà un rude hiver pour un malade; mes beaux jours viendront quand je serai votre voisin.

2142. — A M. DE CHENEVIÈRES.

A Prangins, 13 janvier 1755 (1).

Nous vous prions, mon ami, très instamment, madame Denis et moi, de donner ou faire donner cette lettre à M. le comte d'Argenson. Il s'agit de faire la fortune d'un des plus estimables hommes du royaume, et cette fortune consiste dans une place de prévôt d'un village, qu'on nomme ville impériale dans la Haute-Alsace. Nous vous prions d'avoir la bonté de nous dire à quel bureau vont ces affaires, à quel premier commis il faudrait s'adresser, et de nous aider de toutes vos forces pour nous faire réussir. C'est un avocat au conseil souverain de Colmar, nommé Dupont, qui demande la prévôté de Munster. Je crois que cette place est inconnue à Versailles, aussi bien que les Dupont et tous ceux qui la demanderont.

Il est singulier que ce soit des bords du lac de Genève que nous présentions requête pour un Alsacien; mais cet Alsacien est notre ami intime et un homme d'un mérite rare. Nous tâcherions de le servir, quand même nous serions en Norwége. Nous ne sommes ici qu'en attendant la belle saison, pour aller prendre les eaux d'Aix en Savoie. L'oncle est devenu presque paralytique, la nièce est garde-malade, et tous deux vous aiment de tout leur cœur.

2143. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

Au château de Prangins, pays de Vaud, 14 janvier 1755 (2).

Madame, ceux qui disent que l'homme est libre ont grand tort. Si on était libre, ne serais-je pas aux pieds de votre altesse sérénissime? La prédestination me fait bien plus de peine qu'au prince de Hesse-Cassel; mais ma grande peine est parce que j'y crois, et j'y crois parce que je l'éprouve. Je ne m'attendais pas que les bords du lac de Genève seraient mon séjour. Mais cette nièce, dont votre altesse sérénissime m'a daigné parler quelquefois avec tant de bonté, m'a fixé près du mont Jura, malgré elle et malgré moi. C'est un beau pays; c'est un climat tempéré, où les malades peuvent finir doucement leur vie.

Nous n'avons vu qu'en passant la ville de Genève, où monseigneur le prince votre fils a été élevé. Votre nom est chéri dans cette ville. J'ose dire qu'il l'est encore plus dans le château de Prangins.

Ces Mandrins, qui font tant de bruit en France, ont été quelque temps dans une petite ville qui est au pied du château que nous habitons. La Suisse était leur retraite; mais on prétend à présent qu'ils n'ont plus besoin d'asile, et que Mandrin, leur chef, est dans le cœur du royaume à la tête de six mille hommes déterminés, que les soldats désertent par troupes pour se ranger sous ses drapeaux, et que s'il a encore quelque succès, il se verra bientôt à la tête d'une grande armée. Il y a trois mois que ce n'était qu'un voleur : c'est à présent un conquérant. Il fait contribuer les villes du roi de France, et donne de son butin une paye plus forte à ses soldats que le roi n'en donne aux siens. Les peuples sont pour lui, parce qu'ils sont las du repos et des fermiers-généraux. Si toutes ces nouvelles sont vraies, ce brigandage peut devenir illustre et avoir de grandes suites. Les révolutions de la Perse n'ont pas commencé autrement. Les prêtres molinistes disent que Dieu punit le roi qui s'oppose aux billets de confession, et les prêtres jansénistes disent que Dieu le punit pour avoir une maîtresse. Mandrin, qui n'est ni janséniste ni moliniste, pille ce qu'il peut, en attendant que la question de la grâce soit éclaircie. Paris se moque de tout cela et ne songe qu'à son plaisir : il a de mauvais opéras et de mauvaises comédies; mais il rit et fait de bons soupers.

Je n'ai aucune nouvelle de madame la margrave de Bareuth. Elle est toujours en terre papale. Je ne désespère pas qu'elle aille à Rome, puisqu'elle est en si bon train. Pour moi, madame, j'aimerais mieux être damné dans votre cour avec la grande maîtresse des cœurs, que d'être sauvé dans une autre.

Je mets mon cœur aux pieds de votre altesse sérénissime et de toute votre auguste famille, avec le plus profond respect.

2144. — A M. TRONCHIN, DE LYON.

Prangins, 16 janvier 1755 (1).

Je me meurs, monsieur, et je voudrais au moins avoir la consolation du voisinage de messieurs vos frères (2). Je ne sais encore, monsieur, si c'est vous ou M. votre très aimable frère (3), ou M. Labat qui achète Saint-Jean, que j'appelle les *Délices;* mais je désire fort l'acquérir. On m'a flatté d'une maison de campagne agréable auprès de Genève. Je ne prendrai ce parti qu'en cas qu'on sache et qu'on approuve que le malade est venu se mettre à portée de son médecin.

On nous avait mandé que Mandrin devenait un illustre brigand, un grand homme; mais cela ne se confirme pas; il n'y aura d'illustre brigandage que sur mer.

2145. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Prangins, pays de Vaud, 19 janvier.

Que j'abuse de vos bontés, mon cher et respectable ami! mais pardonnez à un solitaire qui n'a que ses livres pour ressource, et qui les perd. Je vous supplie de vouloir bien faire donner cette nouvelle semonce à ce maudit Lambert. Mon ange, tout le monde, hors vous, se moque des malheureux. Encore si j'avais fait le *Triumvirat*, mais je n'ai qu'un *Orphelin*, et voilà la boîte de Pandore qui va s'ouvrir. Pendant ce temps-là, nous sommes tout au beau milieu du mont Jura; *per frigora dura secuta est*. Si jamais vous voulez tâter des eaux de Plombières, envoyez-moi chercher; ce ne sera peut-être que là que je pourrai avoir encore une fois, avant de mourir, la consolation de vous voir. Au reste, notre mont Jura est mille fois plus beau que Plombières, et ce lac si fameux pour ses truites est admirable; et puis doit-on compter pour rien d'être en face de Ripaille? Ma foi, oui.

Mon cher ange, le malade et la courageuse garde-malade vous embrassent de tout leur cœur.

2146. — A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS.

Au château de Prangins, pays de Vaud, 19 janvier.

Vous voyez, monsieur, que tous les maux sont sortis pour moi de la boîte de Pandore avec les doubles croches de M. Royer. Il ne savait pas seulement que *Pandore* fût imprimée, et il fit faire, il y a un an, des canevas par M. de Sireuil son ami, qui crut que j'étais mort, comme les gazettes l'avaient annoncé. Royer, ne pouvant me tuer, a tué un de mes enfants; je souhaite que le sien vive. Il m'écrivit, il y a trois mois, que son opéra était gravé. Il le sera sans doute dans la mémoire, mais il ne l'était pas encore en papier. Je fis les plus humbles *remontrances;* je n'ai rien obtenu. On

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) L'un conseiller d'Etat, l'autre procureur-général à Genève. (*A. François.*)
(3) Le conseiller d'Etat. (*A. François.*)

me regarde comme mort; on vend mon bien, et on le dénature. M. de Sireuil m'a écrit; il me paraît un homme sage et modeste, très fâché de la peine qu'on l'a engagé à prendre et à me faire. Je ne crois pas qu'il soit possible d'empêcher cette nouvelle tribulation, qu'il faut bien que j'essuie. Je n'ai pas même l'espérance qu'on disait être au fond de la boîte. C'est un nouveau malheur, et, qui pis est, un malheur ridicule. Vous m'offrez généreusement votre secours; vous voulez qu'un M. de La Salle (1), sous vos ordres, remédie autant qu'il pourra à cette déconvenue. J'accepte vos bontés; il faudrait que tout se passât sans choquer personne; il faut craindre un ridicule de plus. Royer dit qu'il ne veut rien changer à sa musique. Il a obtenu une approbation pour faire imprimer le poëme sous le nom de *Fragments de Prométhée, avec les changements et les additions que M. Royer a crus propres à sa musique;* c'est à peu près ce que porte le titre.

Voilà où en est cette aventure. Si, dans de telles circonstances, vous croyez que je puisse être reçu à me mêler de mon ouvrage, et que ma procuration à M. de La Salle soit valable, je suis prêt à vous l'envoyer signée d'un notaire suisse, et légalisée par un bailli.

Adieu, monsieur; je vous remercie bien tendrement; je suis très malade. Madame Denis, qui a eu le courage de me suivre et d'être ma garde, vous fait les plus sincères compliments. Vous savez par combien de titres je vous suis attaché. Permettez-moi de présenter mes respects à madame votre mère.

2147. — A M. DE CIDEVILLE.

A Prangins, le 23 janvier.

Mon cher et ancien ami, car, Dieu merci, il y a cinquante ans que vous l'êtes, vous avez sur moi de terribles avantages. Vous êtes à Paris; vous avez une santé et un esprit à la Fontenelle; vous écrivez menu et avec plus d'agrément que jamais; et moi je peux rarement écrire de ma main, et je suis accablé de souffrances sur les bords du lac de Genève. La seule chose dont je puisse bénir Dieu est la mort (2) de Royer. Dieu veuille avoir son âme et sa musique!

Cette musique n'était point de ce monde. Le traître m'avait immolé à ses doubles croches, et avait choisi, pour m'égorger, un ancien porte-manteau du roi, nommé Sireuil. Dieu est juste, il a retiré Royer à lui, et je crains à présent beaucoup pour le porte-manteau.

Si on s'obstine à jouer ce funeste opéra de *Prométhée*, que Sireuil et Royer ont défiguré à qui mieux mieux, il faudra me mettre dans la liste des *proscrits* de ce vieux fou de Crébillon. J'y serais bien sans cela. J'ai eu à craindre les sifflets sur les bords de la Seine, et les Mandrins sur les bords du lac Léman. Ils prenaient assez souvent leurs quartiers d'hiver dans une petite ville tout auprès du château où je suis; et Mandrin vint, il y a un mois, se faire panser de ses blessures par le plus fameux chirurgien de la contrée. Du temps de Romulus et de Thésée, il eût été un grand homme; mais de tels héros sont pendus aujourd'hui.

Voilà ce que c'est que d'être venu au monde mal à propos. Il faut prendre son temps en tout genre. Les géomètres qui viennent après Newton, et les poëtes tragiques qui viennent après Racine, sont mal reçus dans ce monde. Je plains les *Troyennes* (3) et les *Adieux d'Hector* de se présenter après la tragédie d'*Andromaque*.

J'imagine que vous logez toujours avec votre digne compatriote le grand abbé (4). Je vous souhaite à tous deux des années longues et heureuses, exemptes de coliques, de sciatique, et de toutes les misères rassemblées sur mon pauvre individu.

Je vous embrasse tendrement.

2148. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Prangins, pays de Vaud, 23 janvier.

Toute adresse est bonne, mon cher et respectable ami, et il n'y a que la poste qui soit diligente et sûre; ainsi je puis compter sur ma consolation, soit que vous écriviez par M. Tronchin à Lyon, ou par M. Fleur à Besançon, ou par M. Chappuis (1) à Genève, ou en droiture au château de Prangins, au pays de Vaud.

Dieu a puni Royer; il est mort. Je voudrais bien qu'on enterrât avec lui son opéra, avant de l'avoir exposé au théâtre sur son lit de parade. L'*Orphelin* vivra peu de temps; je ferai ce que je pourrai pour allonger sa vie de quelques jours, puisque vous voulez bien lui servir de père. Lambert m'embarrasse actuellement beaucoup plus que les conquérants tartares, et il me paraît aussi tartare qu'eux.

Je vous demande mille pardons de vous importuner d'une affaire si désagréable; mais votre amitié constante et généreuse ne s'est jamais bornée au commerce de littérature, aux conseils dont vous avez soutenu mes faibles talents. Vous avez daigné toujours entrer dans toutes mes peines avec une tendresse qui les a soulagées. Tous les temps et tous les événements de ma vie vous ont été soumis. Les plus petites choses vous deviennent importantes, quand il s'agit d'un homme que vous aimez; voilà mon excuse.

Pardon, mon cher ange; je n'ai que le temps de vous dire qu'on me fait courir, tout malade que je suis, pour voir des maisons et des terres. Est-il vrai que Dupleix (2) s'est fait roi, et que Mandrin s'est fait héros à rouer? On me mande que la *Pucelle* est imprimée, et qu'on la vend un louis à Paris. C'est apparemment Mandrin qui l'a fait imprimer; cela me fait mourir de douleur.

2149. — A M. THIERIOT.

A Prangins, le 23 janvier.

Le grand Turc, notre ambassadeur à la Porte ottomane (3), et Royer, sont donc morts d'une indigestion? Je suis très fâché pour M. des Alleurs, que j'aimais; mais je me console de la perte de Royer et du grand Turc.

Puissent les lois de la mécanique qui gouvernent ce monde faire durer la machine de madame de Sandwich (4), et que son corps soit aussi vigoureux que son âme, laquelle est douée de la fermeté anglaise et de la douceur française!

Vous voyez, mon ami, que Dieu est juste; Royer est mort parce qu'il avait fait accroire à Sireuil que c'était moi qui l'étais. Il faut enterrer avec lui son opéra, qui aurait été enterré sans lui. Royer avait engagé ce Sireuil dans la plus méchante action du monde, c'est-à-dire à faire de mauvais vers; car assurément on n'en peut pas faire de bons sur des canevas de musiciens. C'est une méthode très impertinente qui ne sert qu'à rendre notre poésie ridicule, et à montrer la stérilité de nos ménétriers. Ce n'est point ainsi qu'en usent les Italiens nos maîtres. Metastasio et Vinci (5) ne se gênaient point ainsi l'un l'autre; aussi, Dieu merci, on se moque de nous par toute l'Europe.

Je vous prie, mon ancien ami, d'engager M. Sireuil à ne plus troubler son repos et le mien par un mauvais opéra. C'est un honnête homme, doux et modeste: de quoi s'avise-t-il d'aller se fourrer dans cette bagarre? Donnez-lui un bon conseil, et inspirez-lui le courage de le suivre.

Avez-vous sérieusement envie de venir à Prangins, mon ancien ami? Arrangez-vous de bonne heure avec madame de Fontaine et le maître de la maison. Vous trouverez la plus belle situation de la terre, un château magnifique, des truites qui pèsent dix livres, et moi qui n'en pèse guère davantage, attendu que je suis plus squelette et plus moribond que jamais. J'ai passé ma vie à mourir; mais ceci devient sérieux, je ne peux plus écrire de ma main.

Cette main peut pourtant encore griffonner que mon cœur est à vous.

2150. — A M. DE BRENLES.

A Prangins, le 27 janvier.

Un voyage que j'ai fait à Genève, monsieur, dans un temps très rude, a achevé de me tuer. Je suis dans mon lit depuis trois jours. Il faudrait qu'il y eût sur votre lac de petits vaisseaux pour transporter les malades; mais, puisque vous n'avez point de vaisseaux (6) sur votre mer, il faut que M. de Giez me fasse au moins avoir des chevaux et un cocher pour venir vous voir. Il est bien difficile de trouver un tombeau dans ce pays ci. Il n'y a dans Monrion ni jardin pour l'été, ni

(1) Ou peut-être bien, de La Salle. (G. A.)
(2) Le 11 janvier. (G. A.)
(3) Par Châteaubrun. Les *Adieux d'Hector* sont peut-être *Astyanax*, tragédie du même auteur, qui ne fut jouée qu'en 1756 (G. A.)
(4) L'abbé du Resnel. (G. A.)

(1) Proche parent des demoiselles Chappuis, marchandes de modes à Genève, chez lesquelles Voltaire fit souvent adresser ses lettres et auxquelles il en écrivit aussi. (G. A.)
(2) Voyez, tome V, les *Fragments historiques sur l'Inde*, art. 3. (G. A.)
(3) Le comte des Alleurs. (G. A.)
(4) Fille du comte de Rochester. (G. A.)
(5) Né à Naples en 1705. (G. A.)
(6) Il n'en est plus de même aujourd'hui. (G. A.)

cheminée ni poêle pour l'hiver. On me propose, auprès de Genève, des maisons délicieuses. J'aimerais mieux une chaumière près de vous; mais j'ai avec moi une Parisienne qui n'a pas encore renoncé, comme moi, à toutes les vanités du monde. Il lui faut de jolies maisons et de beaux jardins. Heureusement on est toujours dans votre voisinage, quand on est sur le bord du lac. Je ne suis encore déterminé à rien qu'à vous aimer et à vous voir; j'attends des chevaux pour venir vous le dire. Je présente mes respects à madame de Brenles et à tous vos amis.

Madame Goll me mande qu'elle ne sait pas encore quand elle pourra quitter Colmar ; ainsi, au lieu d'avoir une amie auprès de moi, je me trouverai réduit à prendre une femme de charge; car il m'en faudra une pour la conduite d'une maison où il se trouvera, malgré ma philosophie, huit ou neuf domestiques.

Notre ami Dupont n'a pas réussi. M. d'Argenson m'a assuré, foi de ministre, que ma lettre était venue trop tard ; et moi, foi de philosophe, je n'en crois rien.

Foi de philosophe encore, je voudrais être auprès de vous. MM. de Genève me pressent; le conseil m'octroie toute permission, mais je ne tiens les affaires faites que quand elles sont signées, et toutes les conditions remplies. Mandez-moi ce que c'est que la solitude dont vous me parlez. Voilà bien de la peine pour avoir un tombeau. Je suis actuellement trop malade pour aller; si vous vous portez bien, venez à Prangins; venez voir un homme qui pense en tout comme vous, et qui vous aime. Vous trouverez toujours à Prangins de quoi loger. Madame de Brenles n'y serait pas si à son aise; il faut être bien bon et bien robuste pour venir à la campagne dans cette saison. Je vous embrasse.

2151. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

Au château de Prangins, pays de Vaud, 29 janvier 1755 (1).

Madame, les neiges du mont Jura et les vents du lac de Genève valent bien votre forêt de Thuringe. Les plus attachés de vos serviteurs, la grande maîtresse des cœurs et moi, n'avions pas besoin d'un hiver si rude. Dieu veuille qu'il n'attaque point la santé de votre altesse sérénissime!

On (2) me mande d'Avignon à peu près les mêmes choses que ce qui est dans la lettre dont vous m'honorez, madame, en date du 12 janvier; mais il s'en faut beaucoup qu'on imagine me ramener. Il n'y a que votre altesse sérénissime au monde qui pût me faire entreprendre un voyage dans la Germanie septentrionale. Mon cœur, qui est mon seul guide, me conduisit autrefois sur les bords de la Sprée ; il se trompa, mais il ne se trompera pas deux fois. Comment d'ailleurs abandonner une femme qui a tout quitté et qui a éprouvé pour moi des choses si indignes et si barbares! Moi, je la quitterais pour celui qui l'a si maltraitée, qui lui devait des excuses puisqu'il est homme, et qui ne lui en a point fait parce qu'il est roi! et je la quitterais pour celui dont elle a si cruellement à se plaindre! Un cœur tel que le vôtre, madame, en serait indigné. Si madame Denis n'avait pas soumis sa destinée à la mienne avec tant de courage, si j'avais pu faire le voyage de Gotha, madame, je n'en serais jamais sorti; j'aurais fini ma vie à vos pieds. Voilà mon secret, je le confie à votre altesse sérénissime.

On nous propose actuellement une maison auprès de Genève, que monseigneur le prince, votre fils, a habitée quelque temps. Cela seul me détermine à en faire l'acquisition ; je croirai être dans un lieu qui vous appartient, madame. Les jardins sont délicieux; mais le séjour n'en sera embelli pour moi que par l'idée d'être en quelque sorte dans vos domaines. Il me faut enfin un asile où je puisse finir une vie accablée d'infirmités. Je renonce à la cour de tous les rois, et je pleure de n'être pas dans la vôtre.

Le général Mandrin n'est pas si puissant qu'on me l'avait dit. Il faut toujours rabattre beaucoup de toutes les nouvelles. On a joué à Paris la tragédie du *Triumvirat*. Je l'ai lue, et je n'y ai rien compris; elle est du vieux Crébillon; cela m'avertit que les vieillards doivent cesser de se montrer en public.

Croiriez-vous, madame, qu'à mon passage à Cassel, le prince de Hesse me parla beaucoup de ce qui fait aujourd'hui son embarras et celui de sa maison (3)? Il avait quelque confiance en moi, et j'ose croire que si j'étais resté plus longtemps dans cette cour, j'aurais prévenu ce qui est arrivé. Il serait resté damné, et il aurait vécu tranquille.

La religion catholique est sans doute la meilleure, comme votre altesse sérénissime le sait; mais la balance de l'Allemagne est bonne aussi, et cette balance est perdue si tous les princes se font catholiques. Il est bon qu'il y ait un nombre égal en enfer et en paradis.

Madame, le vrai paradis est votre cour, et vous êtes la sainte que j'adorerai toujours avec le plus profond respect.

(1) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)
(2) La margrave de Bareuth. (G. A.)
(3) Voyez la lettre à la duchesse du 16 décembre 1754. (G. A.)

2152. — A M. DE GAUFFECOURT.

A Prangins, 30 janvier 1755.

Madame Denis et moi, monsieur, nous apprenons par M. Marc Chappuis les nouvelles obligations que nous vous avons. Je voudrais pouvoir vous écrire de ma main, mais je suis tout perclus sur les bords de votre lac. Le soleil de Montpellier me serait plus favorable que les glaces du mont Jura. Je n'ai point eu la force d'aller aux bains d'Aix en Savoie, dans une saison si rigoureuse. Il faut attendre le retour du printemps, et le vôtre, pour adoucir tant de souffrances. On me fait craindre que les mêmes personnes qui ont donné sous mon nom une prétendue *Histoire universelle*, remplie de fautes absurdes, n'impriment aussi un poëme composé il y a plus de vingt ans, qu'elles défigureront de même. Les belles-lettres ne sont pas faites pour rendre heureux ceux qui les cultivent, et notre royaume n'est pas de ce monde. Je me console avec ma garde-malade des maux que me font la nature, la fortune, et les imprimeurs : son courage m'en donne beaucoup; elle brave les neiges et mes malheurs, et me rend tout cela très supportable. Vous m'avouerez que, sans elle, il serait assez dur de n'être entouré que des Alpes, et d'être privé même de la consolation d'avoir ses livres. Nous manquons de tout assez patiemment; mais nous espérons vous revoir cet été, et alors nous ne manquerons de rien. On prétend que je ne saurais vivre, et que je suis un homme mort si je m'éloigne du docteur Tronchin. Il faut que je sois désespéré si je crois enfin à la médecine; je crois bien davantage à votre amitié; c'est elle qui m'autorise à présenter mes respects à M. le comte de Bellegarde. Je suis persuadé que vous ne m'oublierez point auprès de M. de La Popelinière, et que la philosophe (1) se souviendra de moi. A propos de philosophie, voyez-vous toujours messieurs de l'*Encyclopédie?* Ce sont des seigneurs de la plus grande terre qui soit au monde. Je souhaite qu'ils la cultivent toujours avec une entière liberté ; ils sont faits pour éclairer le monde hardiment, et pour écraser leurs ennemis. Adieu, monsieur; souvenez-vous de deux solitaires qui vous seront toujours bien tendrement attachés. Je vous embrasse.

2153. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Prangins, près de Nyon, pays de Vaud, janvier.

Mon cher et respectable ami, j'ai reçu votre lettre du 27 décembre, et toutes vos lettres en leur temps. Toute lettre arrive, et Lambert se moque du monde. Malgré les douleurs intolérables d'un rhumatisme goutteux qui me tient perclus, j'ai songé, dans les petits intervalles de mes maux, à cette tragédie en trois actes, que je n'ai pas l'esprit de faire en cinq. J'y ai retranché, j'y ai ajouté, j'y ai corrigé. J'ai tellement appuyé sur les raisons du parti que prend Idamé de préférer sa mort, et celle de son mari, à l'amour de Gengiskan; ces raisons sont si clairement fondées sur l'expiation qu'elle croit devoir faire de la faiblesse d'avoir accusé son mari; ces raisons sont si justes et si naturelles, qu'elles éloignent absolument toutes les allusions ridicules que la malignité est toujours prête à trouver. Je ne crains donc que les trois actes; mais je craindrais les cinq bien davantage ; ils seraient froids. Il ne faut demander ni d'un sujet, ni d'un auteur, que ce qu'ils peuvent donner.

J'aimerai jusqu'au dernier moment les arts que vous aimez; mais comment les cultiver avec succès, au milieu de tous les maux que la nature et la fortune peuvent faire?

Mandez-moi comment je dois vous adresser le troisième acte, que j'ai arrondi, et que j'ai tâché de rendre un peu moins indigne de vos bontés.

Je vous demande pardon de vous avoir importuné de lettres pour Lambert; mais, en vérité, cet homme est bien irrégulier dans ses procédés, et je vous demande en grâce de lui faire recommander la vertu de l'exactitude.

Mille tendres respects à tous les anges. Madame Denis se voue au désert avec un grand courage; elle vous fait les plus tendres compliments.

(1) Madame d'Epinay. (G. A.)

2154. — AU CONSEILLER D'ÉTAT F. TRONCHIN.

A Prangins, 30 janvier (1).

Il y a trois jours que je suis au lit. Vous avez dans votre famille le successeur du grand Boerhaave; vous savez combien ma mauvaise santé exige que je me rapproche de lui. Les bontés que vous avez pour moi, et toutes celles dont on m'a honoré à Genève, me rendent ce séjour si cher que je ne balance pas à demander au magnifique conseil la permission d'habiter dans le territoire de la république sous son bon plaisir. Je n'ose prendre la liberté de lui écrire, persuadé que votre recommandation doit avoir plus de poids que mes prières. Je ne manquerai pas de venir présenter mes respects à M. le premier syndic, et à MM. les conseillers d'État, dès que je serai en état de me transporter à Genève. Je me serais déjà acquitté de ce devoir, si les maladies continuelles qui m'accablent me l'avaient permis.

J'ai l'honneur d'être, avec la plus profonde reconnaissance, etc. (2).

2155. — A M. DE BRENLES.

A Prangins, 31 janvier.

Non, je ne vous échappe pas. Quand j'habiterais aux portes de Genève, ne viendrais-je pas quelquefois vous voir, et ne daigneriez-vous pas, vous et madame de Brenles, venir passer chez nous quelques jours? Tout est voisinage sur les bords du lac. Vous avez très bien deviné : la maison qu'on me vend est d'un grand tiers au-dessous de sa valeur au moins; mais elle est charmante, mais elle est toute meublée, mais les jardins sont délicieux, mais il n'y manque rien, et il faut savoir payer cher son plaisir et sa convenance. Le marché ne sera conclu et signé par devant notaire que quand toutes les difficultés résultant des lois du pays auront été parfaitement levées, ce qui n'est pas un petit objet. Le conseil d'État donne toutes les facilités qu'il peut donner, mais il faut encore bien d'autres formalités pour assurer la pleine possession d'une acquisition de 90,000 livres. Les paroles sont données entre le vendeur et moi; j'ai promis les 90,000 livres, à condition qu'on se chargera de tous les frais, et de m'établir toutes les sûretés possibles. Avec tout cela, l'affaire peut manquer; mille négociations plus avancées ont échoué. Que fais-je donc? Je me tourne de tous les côtés possibles pour ne pas rester sans maison dans un pays que vous m'avez fait aimer. J'aurai incessamment des réponses touchant les maisons de M. d'Hervart. Je préférerais Prélaz (3), vous n'en doutez point, puisqu'il est dans votre voisinage; mais nous soupçonnons qu'il n'y a qu'un appartement d'habitable pour l'hiver, et il faut remarquer que nous sommes deux qui voulons être logés un peu à l'aise. Voilà la situation où nous sommes. Il faut absolument que je prévienne l'embarras où je me trouverais si l'on ne pouvait m'assurer à Genève l'acquisition qu'on m'a proposée. Somme totale, il me faut les bords du lac; il faut que je sois votre voisin, et que je vous aime de tout mon cœur. Je n'achète des chevaux que pour venir vous voir, soit de Genève, soit de Vevai, dès que ma santé me permettra d'aller.

Mille respects à madame de Brenles; je vous embrasse et vous demande pardon.

2156. — A M. BERTRAND.

A Prangins, 31 janvier.

Vous êtes philosophe, monsieur, et vous m'inspirez une très grande confiance. Tout ce que vous me dites, dans la dernière page de votre lettre du 30 janvier, est très vrai et très désagréable pour tous les honnêtes gens.

Voici le cas où je me trouve. Mon goût et ma mauvaise santé me déterminent depuis très longtemps à finir ma vie sur les bords du lac de Lausanne. Le conseil d'État de Genève a la bonté de m'offrir toutes les facilités qu'il peut me donner. On me propose la maison que le prince de Saxe-Gotha a occupée à la campagne. Les jardins sont dignes du voisinage de Paris; la maison assez jolie, très commode, et toute meublée. Mais il se pourrait faire que le dernier article de votre lettre nuisît au marché. Il se peut faire encore qu'il y ait des difficultés pour m'en assurer la possession.

On me vend 90,000 livres de France ce domaine qui est presque sans revenu. C'est un prix assez considérable pour que la possession m'en soit assurée. Ma philosophie ne fait guère de différence entre une cabane et un palais; mais j'ai une Parisienne avec moi qui n'est pas si stoïcienne. On me parle de la belle maison de Hauteville, dans le voisinage de Vevai. On dit que M. d'Hervart pourrait s'en accommoder avec moi, et me passer un bail de neuf années. J'ignore si la maison est meublée. Vous pourriez tout savoir en un moment. M. d'Hervart serait-il d'humeur à la vendre, ou à en faire un marché pour neuf ans? et pourrait-il, dans l'un et dans l'autre cas, m'en assurer la pleine jouissance? Est-il vrai qu'il y a un inconvénient, c'est qu'on ne peut aborder à Hauteville en carrosse? Voilà bien des questions; j'abuse de vos bontés, mais vous me donnez tant de goût pour le pays roman, que vous me pardonnerez. La chose presse un peu; une autre fois nous parlerons des *montagnes* (1). Si vous étiez curieux de voir une petite dissertation que j'envoyai, il y a quelques années, en italien (2), à l'Institut de Bologne, vous verriez que je dois avoir un peu d'amour-propre, car je pense en tout comme vous. Il semble que j'aie pris des leçons de vous et de M. Haller; je préfère l'histoire de la nature aux romans.

Je vous embrasse sans cérémonie.

2157. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Prangins, pays de Vaud, 2 février (3).

J'apprends, monseigneur, les nouvelles alarmes que la santé de M. le duc de Fronsac vous a données; vous sentez combien je les partage. J'ignore encore l'événement de cette funeste maladie contre laquelle il serait si aisé de prendre en France des précautions, comme ailleurs. Je ne peux que trembler et vous le dire. Peut-être êtes-vous auprès de lui. Pourquoi faut-il que ma triste position m'empêche d'être auprès de vous deux! Voilà de ces occasions où il faudrait que je fusse à Paris. Je crains de vous fatiguer par une longue lettre. Madame Denis et moi, nous vous supplions de nous faire envoyer le dernier bulletin de la maladie. Personne assurément ne vous est plus tendrement attaché, à Versailles et à Paris, que les deux solitaires suisses.

2158. — A M. LE CONSEILLER TRONCHIN.

De Prangins, 6 février (4).

S'il est impossible à un étranger de faire une acquisition dans votre pays, M. Mallet (5) veut-il faire avec moi le marché de M. de Gauffecourt? Voyez, décidez, ordonnez pour moi. Je ne peux me mêler que de souffrir dans mon lit, et de vous remettre une lettre de change dans les mains, quand il vous plaira. J'attends vos ordres. Je voudrais bien ne pas manquer les occasions d'une retraite : si celle de Saint-Jean me manque, permettez-moi de recourir à d'autres saints.

Je vous supplie, monsieur, de communiquer le projet à M. Mallet et à M. de Monperoux (6), à qui j'en donne avis. Voilà bien de la peine pour mettre trois pelletées de terre transjurane sur le squelette d'un Parisien. Je signifie au territoire de Saint-Jean que, s'il ne veut point de moi, j'irai me faire inhumer ailleurs : mais je vous signifie, monsieur, que je vous suis attaché à la mort et à la vie, et que je suis pénétré pour vous de la plus vive et tendre reconnaissance.

2159. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Prangins, 6 février.

Mon cher ange, puisque Dieu vous bénit au point de vous faire aimer toujours le spectacle à la folie, je m'occupe à vous servir dans votre passion. Je vous enverrai les cinq actes de nos Chinois; vous aurez ici les trois autres, et vous jugerez entre ces deux façons. Pour moi, je pense que la pièce en cinq actes étant la même, pour tout l'essentiel, que la pièce en trois, le grand danger est que les trois actes soient étranglés, et les cinq trop allongés; et je cours risque de tomber, soit en allant trop vite, soit en marchant trop doucement. Vous en jugerez quand vous aurez sous les yeux les deux pièces de comparaison. Ce n'est pas tout; vous aurez encore quelque autre chose à quoi vous ne vous attendez pas. J'y joindrai encore les quatre (7) derniers chants de cette

---

(1) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

(2) Le 1er février, Tronchin lut cette lettre au conseil, dont les registres mentionnent ce qui suit : « Le sieur de Voltaire demande et obtient la permission d'habiter dans le territoire de la république, pour être plus à portée du sieur Tronchin, son médecin. » (G. A.)

(3) A une demi-lieue de Lausanne. (G. A.)

(1) Bertrand est auteur d'un *Essai sur les usages des montagnes*. (G. A.)

(2) Voyez, tome V, page 747. (G. A.)

(3) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

(4) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

(5) Propriétaire de Saint-Jean. (G. A.)

(6) Résident de France à Genève, mort vers 1765. (*A. François.*)

(7) Les chants VIII, IX, XVI et XVII. (G. A.)

Pucelle pour qui on m'a tant fait trembler. Je voudrais qu'on pût retirer des mains de mademoiselle du Thil ce dix-neuvième chant de l'*Ane*, qui est intolérable; on lui donnerait cinq chants pour un. Elle y gagnerait puisqu'elle aime à posséder des manuscrits, et je serais délivré de la crainte de voir paraître à sa mort l'ouvrage défiguré. Ne pourriez-vous pas lui proposer ce marché, quand je vous aurai fait tenir les derniers chants? Vous voyez que je ne suis pas médiocrement occupé dans ma retraite. Cette *Histoire* prétendue *universelle* est encore un fardeau qu'on m'a imposé. Il faut la rendre digne du public éclairé. Cette *Histoire*, telle qu'on l'a imprimée, n'est qu'une nouvelle calomnie contre moi. C'est un tissu de sottises publiées par l'ignorance et par l'avidité. On m'a mutilé, et je veux paraître avec tous mes membres.

Une apoplexie a puni Royer d'avoir défiguré mes vers; c'est à moi à présent d'avoir soin de ma prose.

Pour Dieu, ayez encore la bonté de parler à Lambert, quand vous irez à ce théâtre allobroge (1) où l'on a cru jouer le *Triumvirat*. Nos Suisses parlent français plus purement que Cicéron et Octave.

Je vous supplie, en cas que Lambert réimprime le *Siècle de Louis XIV*, de lui bien recommander de retrancher le *petit* concile. J'ai promis à monsieur le cardinal votre oncle de faire toujours supprimer cette épithète de *petit* (2), quoique la plupart des écrivains ecclésiastiques donnent ce nom aux conciles provinciaux. Je voudrais donner à M. le cardinal de Tencin une marque plus forte de mon respect pour sa personne, et de mon attachement pour sa famille. Adieu. Il y a deux solitaires dans les Alpes qui vous aiment bien tendrement. Je reçois votre lettre du 30 janvier; ce qu'on dit de Berlin est exagéré : mais en quoi on se trompe fort, c'est dans l'idée qu'on a que j'en serais mieux reçu à Paris. Pour moi, je ne songe qu'à la Chine, et un peu aux côtes de Coromandel; car si Dupleix est roi je suis presque ruiné (3). Le Gange et le fleuve Jaune m'occupent sur les bords du lac Léman, où je me meurs.

Toute adresse est bonne, tout va.

2160. — A M. THIERIOT.

7 février.

Tâchez toujours, mon ancien ami, de venir avec madame de Fontaine et M. de Prangins; nous parlerons de vers et de prose, et nous philosopherons ensemble. Il est doux de se revoir, après cinq ans d'absence et quarante ans d'amitié. Je vous avertis d'ailleurs que ma machine, délabrée de tous côtés, va bientôt être entièrement détruite, et que je serais fort aise de vous confier bien des choses avant qu'on mette quelques pelletées de terre transjurane sur mon squelette parisien. Vous devriez apporter avec vous toutes les petites pièces fugitives que vous pouvez avoir de moi, et que je n'ai point. On pourrait choisir sur la quantité, et jeter au feu tout ce qui serait dans le goût des derniers vers de ***. Je m'imagine enfin que vous ne seriez pas mécontent de votre petit voyage, avant que votre ami fasse le grand voyage dont personne ne revient.

Je vous embrasse très tendrement; mes respects à MM. les abbés d'Aidie et de Sade. Puissent tous les prélats être faits comme eux!

Vous me parlez de cette *Histoire universelle* qui a paru sous mon nom; c'est un monstre, c'est une calomnie atroce, *inhumaniorum litterarum fœtus*. Il faut être bien sot ou bien méchant pour m'imputer cette sottise; je la confondrai, si je vis.

2161. — A M. DE BRENLES.

A Prangins, 9 février.

Que de peines, monsieur, pour avoir ce tombeau que je cherche! Je vois bien que la maison de M. d'Hervart est trop considérable pour moi; j'ai très peu de bien libre, j'ai perdu le tiers de mes rentes à Paris, et ma fortune est, comme ma réputation, un petit objet qui excite beaucoup d'envie. Si je peux parvenir à posséder très précairement Saint-Jean (4) l'été, et Monrion l'hiver, ou bien Prélaz, je me tiendrai heureux. Je n'aurai besoin l'hiver que de vous et de bons poêles. Etre chaudement avec un ami, c'est tout ce qu'il faut. Je redoute le monde, et les derniers jours de ma vie doivent être consacrés à la solitude et à l'amitié. Je vous avertis d'avance que mon commerce a besoin de la plus grande indulgence. Des souffrances presque continuelles me réduisent à des assujettissements bien désagréables dans la société. Cette pauvre âme, ce sixième sens dépendant des cinq autres, se ressent de la décadence de la machine. Vous verrez un arbre qui a produit quelques fruits, et dont les branches sont desséchées. Votre philosophie n'en sera point rebutée; elle connaît la misère humaine. Je vous jure que, si j'acquiers les beaux jardins de Saint-Jean, c'est pour ma nièce; et si je peux avoir Monrion, c'est pour vous. Il sera assez singulier que ce soient les environs de la sévère Genève qui soient voluptueux, et que la simplicité philosophique soit le partage des environs de Lausanne. Je vous serai très obligé si vous voulez toujours entretenir M. de Giez dans la disposition de me louer la maison et le jardin de Monrion, ou du moins ce qui passe pour être jardin; je suis encore en l'air sur tout cela. Il y a de grandes difficultés sur l'acquisition de Saint-Jean. Le propriétaire de Monrion est un peu épineux. Si la maison de Prélaz est plus logeable pour l'hiver, et si l'on peut s'en accommoder avec moi, ce sera le meilleur parti; mais il faut commencer par voir le local; il n'y a que M. Panchaud (1) au monde qui prétende que je doive acheter Monrion sans l'avoir vu.

Enfin, mon cher monsieur, je prie Dieu qu'il m'accorde le bonheur d'être votre voisin. Je vous embrasse. Mille respects à madame de Brenles. V.

J'apprends dans ce moment que le marché de Saint-Jean est entièrement conclu; cela est très cher, mais très agréable et commode. Il est plaisant que je sois propriétaire d'une terre précisément dans le pays où il ne m'est pas permis d'en avoir.

Cette affaire m'encourage à finir celle de Monrion, si je peux. Il faut donner la préférence à Monrion sur Prélaz, si Prélaz n'est pas meublé; mais, encore une fois, je veux absolument une solitude auprès de vous. C'est vous qui m'avez débauché; comptez que j'aime plus la tête du lac que la queue.

J'appelle Saint-Jean les *Délices*, et la maison ne portera ce nom que quand j'aurai eu l'honneur de vous y recevoir. Les Délices seront pour l'été, Monrion pour l'hiver, et vous pour toutes les saisons. Je ne voulais qu'un tombeau. J'en aurai deux.

Te teneam moriens, deficiente manu. (TIB., liv. I, élég. I.)

2162. — A M. JACOB VERNET.

9 février.

Mon cher monsieur, ce que vous écrivez sur la religion est fort raisonnable (2). Je déteste l'intolérance et le fanatisme; je respecte vos lois religieuses. J'aime et je respecte votre république.

Je suis trop vieux, trop malade, et un peu trop sévère pour les jeunes gens.

Vous me ferez plaisir de communiquer à vos amis les sentiments qui m'attachent tendrement à vous.

2163. — A M. GUIGER, BARON DE PRANGINS.

De votre château de Prangins, 12 février.

Nous ne pouvons trop, monsieur, vous renouveler nos remerciements, madame Denis et moi. Toute la famille de M. de Ribeaupierre s'est empressée d'adoucir par ses soins officieux les maladies qui me persécutent. M. de Ribeaupierre le fils a surtout contribué à notre consolation; c'est un jeune homme qui réunit le meilleur cœur du monde, l'intelligence et l'activité. MM. Tronchin et Labat, vos amis, ont bien voulu être les nôtres. Ils nous ont procuré la maison de Saint-Jean (les *Délices*), que vous connaissez. Les jardins en sont délicieux. C'est une acquisition sur laquelle je ne devais pas compter. Elle me plaît d'autant plus qu'elle me mettra à portée de venir vous voir toutes les fois que vous viendrez dans votre magnifique château, et de m'informer de plus près des progrès singuliers que fait M. votre fils. J'apprends de tous côtés qu'on n'a jamais vu d'enfant si au-dessus de son âge. On dit que vous avez le courage de vouloir lui donner la petite-vérole pour l'en préserver, courage qui a réussi à tous ceux qui ont pensé à l'anglaise, et que les

(1) La Comédie-Française. (G. A.)

(2) Voyez le chapitre XXXVII du *Siècle de Louis XIV*. L'expression est restée (G. A.)

(3) Il était intéressé dans le commerce des Indes. (G. A.)

(4) Il acheta du conseiller Mallet et de Tronchin cette campagne 87,000 livres, à condition qu'on lui en rendrait 38,000 quand il la quitterait. Il loua en outre Monrion, puis une autre maison dans Lausanne même, et enfin il acheta Ferney et Tournay. (G. A.)

(1) Voyez la lettre du 29 décembre 1760 au pasteur Bertrand. (G. A.)

(2) Vernet avait écrit à Voltaire que la *bonne* bourgeoisie de Genève avait manifesté quelque inquiétude sur son établissement, parce qu'il passait pour avoir attaqué non seulement les abus de la religion, mais son fond même. (G. A.)

Français ne connaissent pas encore. Ils sont venus tard à tout ce qui est hardi et utile. Ils ont été obligés d'adopter enfin les principes de la philosophie anglaise, ceux du commerce, ceux des finances. Ils arriveront enfin à l'inoculation, à force de tristes expériences.

J'espère toujours que vous nous amènerez madame de Fontaine (1); il faut qu'une Parisienne voie qu'il est ailleurs des beautés de la nature et de l'art, et que le lac de Genève vaut bien la Seine. Pour moi, je trouve que la solitude vaut bien Paris.

Si vous avez quelques nouvelles, monsieur, de ce qui se passe à Pondichéry, et que vous puissiez nous en faire part, je vous en serai obligé. Ce qu'on en dit ne pourrait être que funeste à la compagnie des Indes.

Je finis en vous remerciant encore, et en vous assurant que je serai toute ma vie, avec la plus invariable reconnaissance, monsieur, votre, etc.

2164. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Prangins, 13 février.

Mon *héros*, j'apprends que M. le duc de Fronsac est tiré d'affaire, et que vous êtes revenu de Montpellier avec le soleil de ce pays-là sur le visage, enluminé d'un érysipèle. J'en ai eu un, moi indigne, et je m'en suis guéri avec de l'eau; c'est un cordial qui guérit tout. Il ne donne pas de force aux gens nés faibles comme moi ; mais vous êtes né fort, et votre corps est tout fait pour votre belle âme. Peut-être êtes-vous à présent quitte de vos boutons.

J'eus l'honneur, en partant de Lyon, d'avoir une explication avec M. le cardinal de Tencin sur le concile d'Embrun. Je lui fournis des preuves que les écrivains ecclésiastiques appellent *petits* conciles les conciles provinciaux, et grands conciles les conciles œcuméniques. Il sait d'ailleurs mon respect pour lui, et mon attachement pour sa famille, etc.

Je n'ai qu'à me louer, à présent, des bontés du roi de Prusse, etc.; mais cela ne m'a pas empêché d'acquérir sur les bords du lac de Genève une maison charmante et un jardin délicieux. Je l'aimerais mieux dans la mouvance de Richelieu. J'ai choisi ce canton, séduit par la beauté inexprimable de la situation, et par le voisinage d'un fameux médecin, et par l'espérance de venir vous faire ma cour, quand vous irez dans votre royaume. Il est plaisant que je n'aie de terres que dans le seul pays où il ne m'est pas permis d'en acquérir. La belle loi fondamentale de Genève est qu'aucun catholique ne puisse respirer l'air de son territoire. La république a donné, en ma faveur, une petite entorse (2) à la loi, avec tous les petits agréments possibles. On ne peut ni avoir une retraite plus agréable, ni être plus fâché d'être loin de vous. Vous avez vu des Suisses, vous n'en avez point vu qui aient pour vous un plus tendre respect que le *Suisse Voltaire*.

2165. — A MADAME DE FONTAINE.

A Prangins, pays de Vaud, 13 février.

Vous avez donc été sérieusement malade, ma chère nièce, et vous avez également à vous plaindre d'un souper et d'une médecine? Il est bien cruel que la rhubarbe, qui me fait tant de bien, vous ait fait tant de mal. Venez raccommoder votre estomac avec les truites du lac de Genève; il y en a qui pèsent plus que vous, et qui sont assurément plus grasses que vous et moi. Je n'ai pas un aussi beau château que M. de Prangins, cela est impossible, c'est la maison d'un prince ; mais j'ai certainement un plus beau jardin, avec une maison très jolie. Le palais de Prangins et ma maison sont dans la plus belle situation de la nature. Vous serez mieux logée à Prangins que chez moi ; mais j'espère que vous ne mépriserez pas absolument mes petits pénates, et que vous viendrez les embellir de votre présence et de vos dessins. Apportez-m'en surtout les plus immodestes pour me réjouir la vue. Les autres sens sont en piteux état; je dégringole assez vite ; j'ai choisi un assez joli tombeau, et je veux vous y voir. Les environs du lac de Genève sont un peu plus beaux que Plombières, et il y a tout juste dans Prangins même une eau minérale très bonne à boire, et encore meilleure pour l'estomac. Je la crois très supérieure à celle de Forges.

Venez en boire avec nous, ma chère nièce ; tâchez d'amener Thieriot. Il veut venir par le coche ; il serait roué, et arriverait mort. Songez d'ailleurs qu'il faut être les plus forts à Prangins. Vous y trouverez des Suisses, amenez-y des Français. Pour ma maisonnette, elle n'est point en Suisse; elle est à l'extrémité du lac, entre les territoires de France, de Genève, de Suisse et de Savoie. Je suis de toutes les nations. On nous a très bien reçus partout : mais le plus grand plaisir dont nous jouissions à présent est celui de la solitude. Nous y employons nos crayons à notre manière. Nous vous montrerons nos dessins en voyant les vôtres ; nous jouirons des charmes de votre amitié ; vous verrez des gens de mérite de toute espèce ; vous mangerez des pêches grosses comme votre tête, et on tâchera même de vous procurer des quadrilles ; mais nous avons plus de truites et de gélinottes que de joueurs. Enfin, venez, et restez le plus que vous pourrez. Mes compliments à l'abbé (1) sans abbaye.

> Belle Philis, on désespère
> Alors qu'on espère toujours. (Mol., le *Misanth.*, act. I.)

Je ne vous écris point de ma main. Excusez un malade, et croyez que c'est mon cœur qui vous écrit.

2166. — A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS.

A Prangins, le 13 février.

Nous aurons donc *Amalazonte*, monsieur; nous l'attendons avec l'impatience de l'amitié qui nous attache à vous. L'âme de Royer ne sera pas placée dans l'autre monde à côté des Vinci et des Pergolèze. Celle de l'auteur du *Triumvirat* pourrait bien aller trouver Chapelain. Quels diables de vers ! que de dureté et de barbarismes! Si on se torchait le derrière avec eux, on aurait des hémorrhoïdes, comme dit Rabelais. Est-il possible qu'on soit tombé si vite du siècle de Louis XIV dans le siècle des Ostrogoths? Me voilà en Suisse, et presque tout ce qu'on m'envoie de Paris me paraît fait dans les Treize-Cantons. Le malade et la garde-malade vous embrassent tendrement. Pardonnez à un moribond qui n'écrit guère de sa main.

2167. — A M. DE BRENLES.

A Prangins, 18 février.

Voici, mon cher monsieur, ce tome troisième dont vous me faites l'honneur de me parler; je vous envoie un exemplaire tel qu'il a été imprimé. J'y joins un autre exemplaire tel, à peu près, qu'il paraîtra dans l'édition complète de l'*Histoire générale*. Je vous prie de donner à M. Polier le volume relié, et de garder l'autre comme un manuscrit et une esquisse que mon amitié vous présente. Je mets dans le paquet une traduction de quelques poésies de M. Haller (2) que M. Polier avait bien voulu me prêter; pardonnez-moi cette liberté.

Croyez-moi donc à la fin, monsieur, et soyez très sûr que, si le goût d'une Parisienne m'a fait acquérir la jolie maison et le beau jardin des Délices, et si ma mauvaise santé me rapproche de Genève pour être à portée du docteur Tronchin, je prends Monrion uniquement pour me rapprocher de vous. Monrion sera le séjour de la simplicité, de la philosophie, et de l'amitié.

L'acquisition auprès de Genève coûte très cher ; le tout me reviendra à cent mille francs de France avant que je puisse en jouir à mon aise. Je serai logé là aussi bien qu'un grand négociant de Genève, et je serai à Monrion comme un philosophe de Lausanne. Je vous jure encore une fois que je n'y vais que pour vous, et pour le petit nombre de personnes qui pensent comme vous. Si madame Goll avait pu quitter Colmar assez tôt, j'aurais pris le domaine, et elle y aurait trouvé l'utile et l'agréable; mais je me contenterai de la maison et des dépendances, et je regarde la chose comme faite. Ma détestable santé est le seul obstacle qui m'empêche de venir signer, sous vos yeux, un marché que vous seul m'avez fait faire. Nous présentons, ma nièce et moi, nos obéissances très humbles à madame de Brenles.

2168. — AU CONSEILLER TRONCHIN.

18 février (3).

Nous avons donc fait, monsieur, un marché dont tout le monde est content. La chose est assez rare ; mais elle n'est pas difficile avec les personnes de votre nom. Je ne crois pas d'ailleurs qu'on puisse trouver mauvais que, dans le triste état de ma santé, je m'approche du meilleur médecin de l'Europe comme des plus honnêtes gens.

(1) En lui laissant faire un bail à vie pour les *Délices*. Voyez une note de la lettre à M. de Brenles du 9 février. (G. A.)
(2) La seconde nièce de Voltaire. (G. A.)

(1) L'abbé Mignot n'eut l'abbaye de Scellières qu'au mois de juin 1755. (G. A.)
(2) Voyez le *Catalogue des correspondants*. (G. A.)
(3) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

Vous m'avez établi votre concierge pendant ma vie, je tâcherai de ne point dégrader votre maison; mais j'ai peur que le Rhône ne lui fasse tort, et qu'il ne soit un plus mauvais voisin que je ne suis un bon concierge.

2169. — A M. LE DUC DE LA VALLIÈRE.

Des bords du lac, 26 février.

Quelle lubie vous a pris, monsieur le duc? Je ne parle pas d'être philosophe à la cour; c'est un effort de sagesse dont votre esprit est très capable. Je ne parle pas d'embellir Montrouge comme Champs; vous êtes très digne de bien nipper deux maîtresses à la fois. Je parle de la lubie de daigner relancer du sein de vos plaisirs un ermite des bords du lac de Genève, et de vous imaginer que

Dans ma vieillesse languissante
La lueur faible et tremblante
D'un feu près de se consumer
Pourrait encor se ranimer
A la lumière étincelante
De cette jeunesse brillante
Qui peut toujours vous animer

C'est assurément par charité pure que vous me faites des propositions. Quel besoin pourriez-vous avoir des réflexions d'un Suisse, dans la vie charmante que vous menez?

Les matins on vous voit paraître
Dans la meute des chiens courants,
Et dans celle des courtisans,
Tous bons serviteurs de leur maître:
Avec grand bruit vous le suivez
Pour mieux vous éviter vous-même,
Et le soir vous vous retrouvez.
Votre bonheur doit être extrême
Alors qu'avec vous vous vivez.
A vos beaux festins vous avez
Une troupe leste et choisie
D'esprits comme vous cultivés,
Gens dont les goûts non dépravés,
En vins, en prose, en poésie,
Sont des bons gourmets approuvés,
Et par qui tout bas sont bravés
Préjugés de théologie.
Dans ce bonheur vous enclavez
Une fille jeune et jolie,
Par vos soins encore embellie,
Qu'à votre gré vous captivez,
Et qui dit, comme vous savez,
Qu'elle vous aime à la folie (1).

Quelle est donc votre fantaisie,
Lorsque, dans le rapide cours
D'une carrière si remplie,
Vous prétendez avoir recours
A quelque mienne rapsodie!
N'allez pas mêler, je vous prie,
Dans vos soupers, dans vos amours,
Ma piquette à votre ambroisie;
Ah! toute ma philosophie
Vaut-elle un soir de vos beaux jours?

Tout ce que je peux faire, c'est de vous imiter très humblement et de très loin; non pas en rois, non pas en filles, mais dans l'amour de la retraite. Je saluerai, de ma cabane des Alpes, vos palais de Champs et de Montrouge; je parlerai de vos bontés à ce grand lac de Genève que je vois de mes fenêtres; à ce Rhône qui baigne les murs de mon jardin. Je dirai à nos grosses truites que j'ai été aimé de celui à qui on a donné le nom de *Brochet*, que portait le *grand* protecteur (2) de Voiture. Comptez, monsieur le duc, que vous avez rappelé en moi un souvenir bien respectueux et bien tendre. La compagne de ma retraite partage les sentiments que je conserverai pour vous toute ma vie.

Ne comptez pas qu'un pauvre malade comme moi soit toujours en état d'avoir l'honneur de vous écrire.

J'enverrai mon *billet de confession* à M. l'abbé de Voisenon, évêque de Montrouge.

2170. — A M. THIERIOT.

A Prangins, 27 février.

Ainsi donc, mon ancien ami, vous viendrez par le coche, comme le gouverneur de Notre-Dame de la Garde (3). Vous n'irez point en cour, mais bien dans le pays de la tranquillité et de la liberté. Si je suis à Prangins, vous serez dans un grand château; si je suis chez moi, vous ne serez que dans une maison jolie, mais dont les jardins sont dignes des plus beaux environs de Paris. Le lac de Genève, le Rhône, qui en sort, et qui baigne ma terrasse, n'y font pas un mauvais effet. On dit que la Touraine ne produit pas de meilleurs fruits que les miens, et j'aime à le croire. Le grand malheur de cette maison, c'est qu'elle a été bâtie apparemment par un homme (1) qui ne songeait qu'à lui, et qui a oublié tout net de petits appartements commodes pour les amis.

Je vais remédier sur-le-champ à ce défaut abominable. Si vous n'êtes pas content de cette maison, je vous mènerai à une autre que j'ai auprès de Lausanne; bien entendu qu'elle est aussi sur les bords du grand lac. J'ai acquis cet autre bouge par un esprit d'équité. Quelques amis que j'ai à Lausanne m'avaient engagé les premiers à venir rétablir ma santé dans ce bon petit pays roman; ils se sont plaints avec raison de la préférence donnée à Genève, et, pour les accorder, j'ai pris encore une maison à leur porte. Rien n'est plus sain que de voyager un peu, et d'arriver toujours chez soi. Vous trouverez plus de bouillon que n'en avait le président de Montesquieu (2). Le hasard, qui m'a bien servi depuis quelque temps, m'a donné un bon cuisinier; mais malheureusement je ne l'aurai plus aux Délices; il reste à Prangins où il est établi. Je ne m'en soucie guère; mais madame Denis, qui est très gourmande, en fait son affaire capitale. Je n'aurai ni Castel, ni Neuville, ni Routh, pour m'entendre en confession; mais je me confesserai à vous, et vous me donnerez mon *billet*.

Madame la duchesse d'Aiguillon, la *Sœur du pot des philosophes*, ne me fournira ni bonnet de nuit ni seringues; je suis très bien en seringues et en bonnets. Elle aurait bien dû fournir à l'auteur de l'*Esprit des lois* de la méthode et des citations justes. Ce livre n'a jamais été attaqué que par les côtés qui font sa force; il prêche contre le despotisme, la superstition, et les traitants. Il faut être bien malavisé pour lui faire son procès sur ces trois articles. Ce livre m'a toujours paru un cabinet mal rangé, avec de beaux lustres de cristal de roche. Je suis un peu partisan de la méthode, et je tiens que sans elle aucun grand ouvrage ne passe à la postérité.

Venez, mon cher et ancien ami, il est bon de se retrouver le soir, après avoir couru dans cette journée de la vie.

2171. — A M. LEKAIN.

A Prangins, 27 février (3).

Mon cher Orosmane, venez à Dijon, où l'on vous admire, et de là dans une maison où l'on vous chérit. Si vous voulez que j'écrive à M. le maréchal de Richelieu pour vous faire obtenir un congé, je hasarderai ma faible recommandation et madame Denis y ajoutera la sienne, qui n'est pas faible.

J'aimerai jusqu'au dernier moment le spectacle de Paris qui fait le plus d'honneur à la nation; mais je vous aimerai encore davantage. Faites mes compliments, je vous en prie, à tous vos camarades. J'ai lu le *Triumvirat;* j'y ai trouvé de belles choses. Ce n'est point M. de Crébillon qui a quatre-vingts ans, c'est moi; car c'est la maladie qui fait la vieillesse et qui détruit les talents; mais rien ne détruit mon goût pour les talents des autres, et surtout pour ceux que vous possédez. Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur, je vous embrasse tendrement.

P.-S. Pour moi qui me porte bien, monsieur, je trouve le *Triumvirat* détestable; mais je meurs d'envie de vous voir, aussi bien que mon oncle. Je suis fort flattée de votre souvenir. Venez voir le malade et sa garde; vous serez reçu avec le plus grand plaisir du monde, et mon oncle n'aura peut-être pas le cœur assez dur pour vous laisser partir les mains vides. On a beau essayer de persuader au public que mon oncle avait fait le *Triumvirat*, celui de Crébillon n'en a pas paru meilleur. Quelle folie de répandre de pareils bruits!

Adieu, monsieur; allez à Dijon vous faire admirer, et venez nous voir: nous aimons autant votre personne que vos talents. Denis.

2172. — A M. POLIER DE BOTTENS.

A Prangins, 28 février.

Je me félicite, monsieur, d'être enfin votre voisin, et je vous demande mille pardons, aussi bien qu'à M. de Brenles, de n'être pas venu chez vous deux, vous remercier de m'avoir fait Lausannois; mais j'étais si malade, j'avais si peu de

(1) Anne-Julie de Crussol d'Uzès, sa femme. (G. A.)
(2) Condé. (G. A.)
(3) Voyez le *Voyage de Chapelle et Bachaumont*. (G. A.)

(1) Le prince de Saxe-Gotha. (G. A.)
(2) Mort le 10 février. Les jésuites Routh et Castel l'avaient assiégé à ses derniers moments. (G. A.)
(3) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

temps, et j'étais si occupé des préparatifs de mon bonheur, que je n'ai pas eu un instant dont je pusse disposer. J'attends avec impatience le moment où je pourrai être votre diocésain ; si je ne peux vous entendre à l'église, je vous entendrai à table. Nous parlerons à mon retour, de la proposition que vous avez eu la bonté de me faire sur Bottens. Oserais-je vous prier, monsieur, de m'honorer de vos bontés auprès de mademoiselle de Bressonaz, de lui présenter mes respects, et de lui dire combien je m'intéresse à tout ce qui la touche? Je fis un effort, en partant, pour grimper au château de votre bailli ; de là il fallut aller à Prélaz, essayer de conclure un marché pour madame de Bentinck (1). Elle est digne d'être votre diocésaine, et je vous réponds qu'elle vous donnera la préférence sur le célèbre Saurin (2), de La Haye.

Adieu, monsieur ; si je ne crois pas absolument en Calvin, je crois en vous, et je vous suis attaché pour toute ma vie. C'est de tout mon cœur.

2173. — A M. LE CONSEILLER TRONCHIN.

Délices, 5 mars (3).

Les eaux du Rhône, monsieur, ne sont pas aussi dangereuses qu'on me l'avait dit; celles de la mer Atlantique et de la mer du Sud le sont un peu davantage. Je ne leur confierai plus mon bien ; mais je me tiens très heureux sur terre dans notre acquisition commune des Délices.

Voilà donc les Anglais qui vont prendre nos vaisseaux; si cela est, je renvoie mes maçons et mes charpentiers. Pourquoi des nations commerçantes se font-elles la guerre ? Elles y perdent l'une et l'autre. Il est honteux que les négociants de tous les pays n'aient pu établir entre eux la neutralité, comme faisaient autrefois les villes anséatiques. Il faudrait laisser les rois se battre avec leurs grands diables de soldats, et que le reste du monde se mît enfin à être raisonnable.

2174. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices (4), près de Genève, 8 mars.

Mes Délices sont un tombeau, mon cher et respectable ami. Nous voilà, ma garde-malade et moi, sur les bords du lac de Genève et du Rhône ; je mourrai du moins chez moi. Il est vrai qu'il serait assez agréable de vivre dans une maison charmante, commode, spacieuse, entourée de jardins délicieux ; mais j'y vivrai sans vous, mon cher ange, et c'est être véritablement exilé. Notre établissement nous coûte beaucoup d'argent et beaucoup de peines. Je ne parle qu'à des maçons, à des charpentiers, à des jardiniers; je fais déjà tailler mes vignes et mes arbres. Je m'occupe à faire des basses-cours. Vous croirez, sur cet exposé, que j'ai abandonné votre *Orphelin ;* ne me faites pas cette cruelle injustice. Vous aurez vos cinq magots chinois incessamment, et tout ce que je vous ai promis. J'ai travaillé autant que l'a permis ma déplorable santé. Si vous l'ordonnez, le tout partira à l'adresse de M. de Chauvelin, l'intendant des finances, à votre premier ordre. Si vous voulez me donner jusqu'à Pâques, j'aurai encore peut-être le temps de limer, et l'envie de vous plaire pourra m'inspirer. Je ne vous parlerai plus de Lambert quoique sa négligence m'embarrasse ; je ne vous parlerai que de *Gengis;* c'est *Arlequin poli par l'amour* (5). C'est plutôt le *Cimon* de Boccace et de La Fontaine.

Chimon aima, puis devint honnête homme. (La *Court. amour.*)

Voilà le sujet de la pièce. Vous aviez raison de découvrir cinq actes dans mes trois. Le germe y était; reste à savoir si cette tragédie aura la sève et le montant d'*Alzire;* non assurément. J'y ai fait tout ce que le sujet et ma faiblesse comportent; mais ce n'est pas assez de faire bien, il faut être au goût du public ; il faut intéresser les passions de ses juges, remuer les cœurs, et les déchirer. Mes Tartares tuent tout, et j'ai peur qu'ils ne fassent pleurer personne.

Laissons d'abord passer toutes les mauvaises pièces qui se présenteront; ne nous pressons point, et tâchons que dans l'occasion on dise : Cela est bien ; et s'il était parmi nous, cela serait encore mieux.

In qua scribebat barbara terra fuit.
OVID., *Trist.*, III, eleg, I.

Consolez-moi, mon cher ange, en m'apprenant que vous êtes heureux, vous et les vôtres. Je baise toujours le bout des ailes de tous les anges.

(1) La même que Voltaire avait connue à Berlin. (G. A.)
(2) Elie Saurin, mort en 1703. (G. A.)
(3) C'est la première lettre datée des Délices. (G. A.)
(4) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(5) Pièce de Marivaux. (G. A.)

2175. — A M. LEKAIN.

Aux Délices, 24 mars (1).

Je reçois dans le moment votre lettre de Dijon, du 18 mars. J'envoie ma réponse à Lyon, mon cher ami, chez mademoiselle Destouches (2). Vous allez sans doute recueillir à Lyon autant d'applaudissements et d'honoraires qu'à Dijon. Si, après cela, vous avez le courage de venir chez moi, il faut que vous ayez encore celui d'y être très mal logé et très mal couché. Mes Délices sont sens dessus dessous. Je suis entouré d'ouvriers qui m'occupent du matin au soir. Vous me verrez devenu maçon, charpentier, jardinier; il n'y a que vous qui puissiez me rendre à mon premier métier. Vous ferez aisément le voyage de Lyon à Genève, par les voitures publiques. Ma maison est précisément à la porte de Genève, et je vous enverrai un carrosse qui vous prendra en chemin, le jour de votre arrivée. Vous n'aurez qu'à m'instruire du jour auquel la voiture publique se rend à Genève ; mon ermitage est précisément sur le chemin qui conduit de Lyon à cette ville. Vous n'aurez pas la peine d'entrer dans Genève pour venir chez moi.

Si mon carrosse ne vous rencontrait pas en chemin, vous n'aurez qu'à dire au voiturier d'arrêter à Saint-Jean, à deux cents pas de la porte de Genève.

Nous vous faisons, madame Denis et moi, les plus tendres compliments.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

Je ne suis pas à Prangins; songez bien que je suis chez moi, aux Délices, à Saint-Jean, aux portes de Genève, et que la maison méritera son nom, quand vous y serez.

2176. — A M. THIERIOT.

Aux Délices, le 24 mars.

Je ne vous ai point écrit, mon ancien ami, depuis longtemps ; je me suis fait maçon, charpentier, jardinier; toute ma maison est renversée ; et, malgré tous mes efforts, je n'aurai pas de quoi loger tous mes amis comme je voudrais. Rien ne sera prêt pour le mois de mai ; il faudra absolument que nous passions deux mois à Prangins, avec madame de Fontaine, avant qu'on puise habiter mes Délices. Ces Délices sont à présent mon tourment. Nous sommes occupés, madame Denis et moi, à faire bâtir des loges pour nos amis et pour nos poules. Nous faisons faire des carrosses et des brouettes ; nous plantons des orangers et des oignons, des tulipes et des carottes ; nous manquons de tout; il faut fonder Carthage. Mon territoire n'est guère plus grand que celui de ce cuir de bœuf qu'on donna à la fugitive Didon. Mais je ne l'agrandirai pas de même. Ma maison est dans le territoire de Genève, et mon pré dans celui de France. Il est vrai que j'ai à l'autre bout du lac une maison qui est tout à fait en Suisse ; elle est aussi un peu bâtie à la suisse. Je l'arrange en même temps que mes Délices ; ce sera mon palais d'hiver, et la cabane où je suis à présent sera mon palais d'été.

Prangins est un véritable palais; mais l'architecte de Prangins a oublié d'y faire un jardin, et l'architecte des Délices a oublié d'y faire une maison. Ce n'est point un Anglais qui a habité mes Délices, c'est le prince de Saxe-Gotha. Vous me demanderez comment ce prince a pu s'accommoder de ce bouge; c'est que ce prince était alors un écolier, et que, d'ailleurs, les princes n'ont guère à donner des chambres d'amis.

Je n'ai trouvé ici que de petits salons, des galeries, et des greniers; pas une garde-robe. Il est aussi difficile de faire quelque chose de cette maison que des livres et des pièces de théâtre qu'on nous donne aujourd'hui.

J'espère cependant que, à force de soins, je me ferai un tombeau assez joli. Je voudrais vous engraisser dans ce tombeau, et que vous y fussiez mon vampire.

Je conçois que la rage de bâtir ruine les princes aussi bien que les particuliers. Il est triste que le duc de Deux-Ponts (3) ôte à son agent littéraire ce qu'il donne à ses maçons. Je vous conseillerais, pour vous remplumer, de passer un an sur notre lac; vous y seriez alimenté, désaltéré, rasé, porté (4) de Prangins aux Délices, des Délices à Genève, à Morges, qui ressemble à la situation de Constantinople, à Monrion, qui est ma maison près de Lausanne ; vous y trouveriez partout bon vin et bon visage d'hôte ; et, si je meurs

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) Directrice du théâtre de Lyon. (G. A.)
(3) Chrétien IV, mort en 1775. (G. A.)
(4) Voyez Regnard, le *Joueur*, acte III, scène IV. (G. A.)

dans l'année, vous ferez mon épitaphe. Je tiens toujours qu'il faudrait que M. de Prangins vous amenât avec madame de Fontaine, à la fin de mai. Je viendrais vous joindre à Prangins dès que vous y seriez, et je me chargerais de votre personne pour tout le temps que vous voudriez philosopher avec nous. Ne repoussez donc pas l'inspiration qui vous est venue de revoir votre ancien ami.

On m'a envoyé quelques fragments de la *Pucelle* qui courent Paris; ils sont aussi défigurés que mon *Histoire générale*.

On estropie tous mes enfants; cela fait saigner le cœur.

J'attends Lekain ces jours-ci, nous le coucherons dans une galerie, et il déclamera des vers aux enfants de Calvin. Leurs mœurs se sont fort adoucies; ils ne brûleraient pas aujourd'hui Servet, et ils n'exigent point de *billets de confession*.

Je vous embrasse de tout mon cœur, et prends beaucoup plus d'intérêt à vous qu'à toutes les sottises de Paris, qui occupent si sérieusement la moitié du monde.

2177. — A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 24 mars.

Comment luttez-vous contre la queue de l'hiver, madame, avec votre maudite exposition au nord? Vous êtes sur les bords du Rhin, et vous ne le voyez pas. Vous êtes à la campagne, et à peine y avez-vous un jardin. Vous avez une amie (1) intime, et il faut qu'elle vous quitte. Ni la campagne ni Strasbourg ne doivent vous plaire. M. votre fils n'est-il pas auprès de vous? il vous consolerait de tout. Que ne puis-je vous avoir tous deux dans mes Délices! c'est alors que mon ermitage mériterait ce nom. Nous sommes du moins au midi, et nous voyons le beau lac de Genève. Madame Denis n'a pas heureusement de prébende qui la rappelle. Nous oublions, dans notre ermitage, les rois, les cours, les sottises des hommes; nous ne songeons qu'à nos jardins et à nos amis.

Je finis enfin par mener une vie patriarcale; c'est un don de Dieu qu'il ne nous fait que quand on a barbe grise; c'est *le hochet de la vieillesse*. Si j'avais autant de santé que je me suis procuré de bonheur, je vous dirais plus souvent, madame, que je vous aimerai de tout mon cœur jusqu'au dernier moment de mon existence. Madame Denis et moi sommes à vous pour jamais; ne nous oubliez pas près de la branche qui préside (2) à Colmar.

2178. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

Aux Délices, près de Genève, 25 mars 1755.

Madame, je ne suis donc destiné qu'à être de loin le malade de votre altesse sérénissime! La grande maîtresse des cœurs a l'avantage de souffrir auprès de vous, et il est sûr qu'elle en souffre infiniment moins. C'est du moins une consolation pour moi d'être dans un lit que monseigneur le prince, votre fils, a mieux occupé que moi; je crois qu'il y dormait mieux. J'ai acheté toute meublée la maison où il a passé un été; mais j'ai fait abattre un trône qu'on lui avait fait pour avoir la vue de Genève et de son lac. Votre altesse sérénissime me dira que depuis quelque temps je n'aime pas les trônes: je les aimerais si votre altesse sérénissime avait un royaume. Mais si je détruis les trônes de sapin peints en vert, j'abats toutes les murailles qui cachent la vue, et monseigneur le prince ne reconnaîtrait plus sa maison. Est-il possible, madame, que votre malade plante et bâtisse, et que ce ne soit pas à Gotha? J'ai appelé ce petit ermitage les *Délices*; il portait le nom de Saint-Jean. Celui que je lui donne est plus gai. Il n'y a pas d'apparence que je quitte une maison charmante et des jardins délicieux où je suis le maître, et un pays où je suis libre, pour aller chez un roi, fût-ce le roi de Cocagne. Je ne quitterai mes Délices que pour des délices plus grandes, pour faire encore ma cour à votre altesse sérénissime. Je n'irai point à Berlin essuyer des caprices cruels, ni à Paris m'exposer à des billets de confession: je crains les monarques et les évêques. Je vivrai et je mourrai en paix, s'il plaît à la destinée, la souveraine de ce monde; car j'en reviens toujours là: c'est elle qui fait tout, et nous ne sommes que ses marionnettes. Si je n'avais pas été condamné à passer presque tout le mois de mars dans mon lit par cette destinée qui prédétermine les corps et les âmes, j'aurais écrit plus tôt à ma protectrice, à ma bienfaitrice, à celle qui aura toujours mes premiers respects et les premiers hommages de mon cœur.

Nous avons à Genève le premier ministre de Cassel, qui a été autrefois gouverneur du prince, et qui vient demander pardon aux cendres de Calvin de la désertion de son pupille.

Recevez, madame, les profonds respects que je présente à votre altesse sérénissime et à votre auguste maison.

2179. — A M. TRONCHIN, LE CONSEILLER.

..... (1).

Vous ne m'avez rien fait dire, mon cher séducteur. M. votre frère, le prêtre, m'avait promis de dire à la vénérable compagnie que je suis son très humble valet; je me flatte qu'il s'en souviendra. Celui qui vous doit l'air qu'il respire ici, n'y doit déplaire à personne. Je veux bien que vos ministres aillent à l'Opéra-Comique; mais je ne veux pas qu'on représente dans ma maison, devant dix personnes, une pièce pleine de morale et de vertu, si cela leur déplaît.

2180. — A M. DUPONT.

Aux Délices, près de Genève, 28 mars.

Je n'ai que le temps, mon cher ami, de vous mander que j'ai fait partir votre mémoire. Votre dessein sans doute n'est pas qu'il soit présenté tel que vous me l'avez envoyé; vous ne prétendez pas obtenir une grâce extraordinaire du ministre, en lui disant qu'*il suffit qu'une chose soit utile pour qu'on ne la fasse point*. Il y a quelques autres douceurs qui pourraient aussi effaroucher un peu le docteur bénévole. Enfin le mémoire est parti. Tout ce que je crains, c'est de m'adresser à M. de Paulmi pour une chose qui dépend probablement du chancelier, comme j'écrivis à M. d'Argenson pour cette maudite prévôté que M. de Paulmi avait dans son département. Je ne me consolerai jamais de ce quiproquo.

Mes tendres respects, je vous en conjure, à toute la maison Klinglin, et à madame Dupont. Vous avez dans madame Denis et dans moi deux amis pour la vie. Pardon de mon laconisme; je suis entouré de cinquante ouvriers. La terrasse de madame Goll avait ses charmes, mais je suis ici un peu plus au large. Il ne me manque que de la santé et votre société. Je regrette bien nos petits soupers avec madame Dupont.

2181. — A M. DE BRENLES.

Aux Délices, près de Genève, 29 mars.

Je fais mes compliments, mon cher monsieur, à l'humanité en général, et à Lausanne en particulier, si votre ouvrage vous ressemble. Je vous remercie de mettre au monde des philosophes. Il faudra bientôt que je quitte ce monde maudit où il y en a si peu; je me consolerai en sachant que vous en conservez la graine. Vous devez être bien content, vous donnez la vie à un être pensant, et vous sauvez celle d'une pauvre fille (2); cette dernière action est bien plus belle encore, car les sots font des enfants, mais ils ne font pas verser des larmes aux juges. Vous êtes le Cicéron de Lausanne.

Je compte bien venir vous embrasser à Monrion, et y faire ma cour à madame de Brenles dès que je serai quitte de mes ouvriers. Je suis assurément bien loin de vous oublier; vous savez que je n'ai pris Monrion que pour vous et pour vos amis; je n'en avais nul besoin. J'ai la plus jolie maison, et le plus beau jardin dont on puisse jouir auprès de Genève; un peu d'utile s'y trouve joint même à l'agréable. Je suis occupé à augmenter l'un et l'autre; je suis devenu maçon, charpentier, et jardinier. Votre métier assurément est plus beau de faire des garçons et de sauver des filles. Nous prenons, ma nièce et moi, la part la plus tendre à tous vos succès. Nous faisons mille compliments au père, à la mère, et au nouveau-né. Il faudra qu'il soit baptisé par un homme d'esprit; je me flatte que ce sera M. Polier de Bottens qui fera cette cérémonie. Ne m'oubliez pas, je vous prie, auprès de ce digne ami. De belles terrasses et une belle galerie m'ont fait Genevois; mais c'est vous et madame de Brenles qui me faites Lausannois. Adieu, monsieur; vivez heureux, et aimez un homme qui met son bonheur à être aimé de vous.

Je vous embrasse et suis pour jamais, etc.

2182. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, près de Genève, 2 avril 1755.

On me mande que mon *héros* a repris son visage. Il ne pouvait mieux faire que de garder tout ce que la nature lui a donné. Vous êtes donc quitte, monseigneur, au moins je m'en flatte, de votre maladie cutanée. Il était bien injuste

(1) Madame de Brumath. (G. A.)
(2) M. de Klinglin. (G. A.)
(3) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) Voyez la lettre au même du 31 décembre. (G. A.)

que votre peau fût si maltraitée, après avoir donné tant de plaisir à la peau d'autrui; mais on est quelquefois puni par où l'on a péché.

Je me mêle aussi d'avoir une dartre. On dit que j'ai l'honneur de posséder une voix aussi belle que la vôtre; si j'ai, avec cela, un érysipèle au visage, me voilà votre petite copie en laid.

Un grand acteur est venu me trouver dans ma retraite; c'est Lekain, c'est votre protégé, c'est Orosmane, c'est d'ailleurs le meilleur enfant du monde. Il a joué à Dijon, et il a enchanté les Bourguignons; il a joué chez moi, et il a fait pleurer les Génevois. Je lui ai conseillé d'aller gagner quelque argent à Lyon, au moins pendant huit jours, en attendant les ordres de M. le duc de Gèvres (1). Il ne tire pas plus de deux mille livres par an de la comédie de Paris. On ne peut ni avoir plus de mérite, ni être plus pauvre. Je vous promets une tragédie nouvelle, si vous daignez le protéger dans son voyage de Lyon. Nous vous conjurons, madame Denis et moi, de lui procurer ce petit bénéfice dont il a besoin. Il vous est bien aisé de prendre sur vous cette bonne action. M. le duc de Gèvres se fera un plaisir d'être de votre avis et de vous obliger. Ayez la bonté de lui faire cette grâce. Vous ne sauriez croire à quel point nous vous serons obligés. Il attendra les ordres à Lyon. Ne me refusez pas, je vous en supplie. Laissez-moi me flatter d'obtenir cette faveur que je vous demande avec la plus vive instance. Il ne s'agit que d'un mot à votre camarade. Les premiers gentilshommes de la chambre ne font qu'un. Pardon de vous tant parler d'une chose si simple et si aisée; mais j'aime à vous prier, à vous parler, à vous dire combien je vous aime, à quel point vous serez toujours mon *héros*, et avec quelle tendresse respectueuse je serai toujours à vos ordres.

2183. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, près de Genève, 2 avril.

Lekain est parti, mon cher ange, avec un petit paquet pour vous. Ce paquet contient les quatre derniers magots: il vous sera aisé de juger du premier par les quatre; je vous l'enverrai incessamment; il y a encore quelques ongles à terminer. Vous y trouverez encore quatre autres figures qui appartiennent à la chapelle de *Jeanne*, et je vous promets de temps en temps quelque petite cargaison dans ce goût, si Dieu me permet de travailler de mon métier.

Lekain a été, je crois, bien étonné; il a cru retrouver en moi le père d'Orosmane et de Zamore, et il n'a trouvé qu'un maçon, un charpentier, et un jardinier. Cela n'a pas empêché pourtant que nous n'ayons fait pleurer presque tout le conseil de Genève. La plupart de ces messieurs étaient venus à mes Délices; nous nous mîmes à jouer *Zaïre* pour interrompre le cercle. Je n'ai jamais vu verser plus de larmes; jamais les calvinistes n'ont été si tendres. Nos Chinois ne sont malheureusement pas dans ce goût; on n'y pleurera guère, mais nous espérons que la pièce attachera beaucoup. Nous l'avons jouée Lekain et moi; elle nous faisait un grand effet. Lekain réussira beaucoup dans le rôle de Gengis, aux derniers actes; mais je doute que les premiers lui fassent honneur. Ce qui n'est que noble et fier, ce qui ne demande qu'une voix sonore et assurée, périt absolument dans sa bouche. Ses organes ne se déploient que dans la passion. Il doit avoir joué fort mal Catilina. Quand il s'agira de Gengis, je me flatte que vous voudrez bien le faire souvenir que le premier mérite d'un acteur est de se faire entendre.

Vous voyez, mon cher et respectable ami, que, malgré l'absence, vous me soutenez toujours dans mes goûts. Ma première passion sera toujours l'envie de vous plaire. Je ne vous écris point de ma main; je suis un peu malade aujourd'hui, mais mon cœur vous écrit toujours. Je suis à vous pour jamais; madame Denis vous en dit autant. Mille tendres respects à toute la famille des anges.

2184. — A M. TRONCHIN, DE LYON.

Aux Délices, le 2 avril (2).

Nous avons joué presque toute la pièce de *Zaïre* devant les Tronchin et les syndics: c'est un auditoire à qui nous avons grande envie de plaire. Calvin ne se doutait pas que des catholiques feraient un jour pleurer des huguenots dans le territoire de Genève. Le fameux acteur Lekain, qui nous est venu voir, nous a bien aidés; il a plus de sentiment que de voix. Madame Denis a lu *Zaïre* à merveille, et j'ai fait le bonhomme Lusignan.

Monsieur, je vous sais bon gré d'aimer la tragédie. Les Tronchin ont leur raison pour cela, et tous les beaux-arts sont de leur ressort.

2185. — A M. SENAC DE MEILHAN.

Aux Délices, 5 avril.

Je n'ai guère reçu, monsieur, en ma vie, ni de lettres plus agréables que celle dont vous m'avez honoré, ni de plus jolis vers que les vôtres. Je ne suis point séduit par les louanges que vous me donnez, je ne juge de vos vers que par eux-mêmes. Ils sont faciles, pleins d'images et d'harmonie; et, ce qu'il y a encore de bon, c'est que vous y joignez des plaisanteries du meilleur ton. Je vous assure qu'à votre âge je n'aurais point fait de pareilles lettres.

Si M. votre père est le favori d'Esculape, vous l'êtes d'Apollon. C'est une famille pour qui je me suis toujours senti un profond respect, en qualité de poëte et de malade. Ma mauvaise santé, qui me prive de l'honneur de vous écrire de ma main, m'ôte aussi la consolation de vous répondre dans votre langue.

Permettez-moi de vous dire que vous faites si bien des vers, que je crains que vous ne vous attachiez trop au métier; il est séduisant, et il empêche quelquefois de s'appliquer à des choses plus utiles. Si vous continuez, je vous dirai bientôt par jalousie ce que je vous dis à présent par l'intérêt que vous m'inspirez pour vous.

Vous me parlez, monsieur, de faire un petit voyage sur les bords de mon lac; je vous en défie; et, si jamais vous allez dans le pays que j'habite, je me ferai un plaisir de vous marquer tous les sentiments que j'ai depuis longtemps pour M. votre père, et tous ceux que je commence à avoir pour son fils. Comptez, monsieur, que c'est avec un cœur pénétré de reconnaissance et d'estime que j'ai l'honneur d'être, etc.

2186. — A M. DUPONT.

Aux Délices, près de Genève, 9 avril.

Vous avez rendez-vous, mon cher ami, avec M. de Paulmi, au mois de juillet, à Strasbourg; je vous enverrai une lettre pour lui, si je suis en vie. La meilleure manière de réussir est de vous montrer et de parler. Je vous écris au milieu de cent ouvriers qui me rompent la tête, et au milieu des maladies qui m'accablent toujours. Vous n'aurez pas de moi une longue lettre, mais une longue amitié. Vous pouvez me mettre à l'épreuve tant que mon cœur, qui est à vous, battra encore chez moi. Nous faisons mille tendres compliments, madame Denis et moi, à madame Dupont. Ne nous oubliez pas auprès de M. et de madame de Klinglin, et de M. leur fils. Bonsoir; je vous embrasse de tout mon cœur.

2187. — A M. LEKAIN.

Aux Délices, près de Genève, 14 avril 1755.

M. le duc de Richelieu, tout malade qu'il est, n'a point perdu de temps, mon cher et grand acteur. Il a écrit à M. de Roche-Baron, et vous avez la permission de vous faire admirer à Lyon, tant qu'il vous plaira. Vous devez avoir reçu cette permission, dont vous doutiez; nous vous en faisons notre compliment, madame Denis et moi. Vous recevrez peut-être ce petit billet à Paris. Aimez-nous dans quelque pays qu'on vous admire. Je vous embrasse tendrement.

2188. — A M. DE BRENLES.

Aux Délices, 16 avril.

Je partage votre douleur, monsieur (1), après avoir partagé votre joie; mais heureux ceux qui, comme vous, peuvent réparer leur perte au plus vite; je ne serais pas dans le même cas. Bien loin de faire d'autres individus, j'ai bien de la peine à conserver le mien, qui est toujours dans un état déplorable. En vérité je commence à craindre de n'avoir pas la force d'aller sitôt à Monrion. Soyez bien sûr, monsieur, que mes maux ne dérobent rien au tendre intérêt que je prends à tout ce qui vous touche. Je crois que madame de Brenles et vous avez été bien affligés; mais vous avez deux grandes consolations, la philosophie et du tempérament. Pour moi, je n'ai que de la philosophie; il en faut assurément pour supporter des souffrances continuelles qui me privent du bonheur de vous voir. Ma nièce s'intéresse à vous

(1) Un des premiers gentilshommes de la chambre. (G. A.)

(2) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

(1) Le fils nouveau-né de M. de Brenles venait de mourir. (G. A.)

autant que moi; elle vous fait les plus sincères compliments, aussi bien qu'à madame de Brenles. Nous apprenons que vous avez un nouveau bailli; ce sera un nouvel ami que vous aurez.

Adieu, mon cher monsieur; je suis bien tendrement à vous pour jamais.

2189. — A M. GUYOT DE MERVILLE.

Avril (1).

La vengeance, monsieur, fatigue l'âme, et la mienne a besoin d'un grand calme. Mon amitié est peu de chose, et ne vaut pas les grands sacrifices que vous m'offrez. Je profiterai de tout ce qui sera juste et raisonnable dans les *quatre volumes* de critiques que vous avez faites de mes ouvrages, et je vous remercie des peines infinies que vous avez généreusement prises pour me redresser. Si les deux satires que Rousseau et Desfontaines vous suggérèrent contre moi sont agréables, le public vous applaudira. Il faut, si vous m'en croyez, le laisser juge.

La dédicace de vos ouvrages, que vous me faites l'honneur de m'offrir, n'ajouterait rien à leur mérite, et vous compromettrait auprès du *gentilhomme* à qui cette dédicace est destinée (2). Je ne dédie les miens qu'à mes amis. Ainsi, monsieur, si vous le trouvez bon, nous en resterons là.

2190. — A M. DUPONT.

Aux Délices, près de Genève, 20 avril (3).

Je vous avais envoyé, mon cher ami, deux petits ouvrages assez tristes, et assez conformes à l'état où doit être votre âme après la perte d'un jeune homme (4) de si grande espérance, à qui vous étiez tendrement attaché. Vous devez avoir reçu mes jérémiades, et vous devez sentir que le *Tout est bien* de Pope n'est qu'une plaisanterie qu'il n'est pas bon de faire aux malheureux. Or, sur cent hommes, il y en a quatre-vingt-dix qui sont à plaindre. Tout est bien n'est donc pas fait pour le genre humain. Je suis honteux de dater ma lettre des Délices en écrivant à M. de Klinglin (5) Mais enfin il faut bien que j'aie un port après avoir essuyé tant d'orages. Je suis très aise d'être loin des jésuites et des médecins de Colmar. Ces charlatans-là nuisent au corps et à l'âme. Nous avons à présent un vrai médecin, qui est allé de Genève à Paris apprendre aux Français à préserver leurs enfants de la petite-vérole en la leur donnant. Ce ne sont pas là des exemples à remettre devant les yeux M. le premier président. Ils redoubleraient trop sa douleur.

Si le Port-Mahon n'est pas pris quand vous recevrez ma lettre, il ne le sera jamais. Madame Denis et moi nous vous assurons, vous et madame Dupont, de la plus tendre amitié.

2191. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 1er mai.

L'éternel malade, le solitaire, le planteur de choux et le barbouilleur de papier, qui croit être philosophe au pied des Alpes, a tardé bien indignement, monseigneur le maréchal, à vous remercier de vos bontés pour Lekain; mais demandez à madame Denis si j'ai été en état d'écrire. J'ai bien peur de n'être plus en état d'avoir la consolation de vous faire ma cour. J'aurai pourtant l'honneur de vous envoyer ma petite drôlerie (6); c'est le fruit des intervalles que mes maux me laissaient autrefois; ils ne m'en laissent plus aujourd'hui, et j'aurai plus de peine à corriger ce misérable ouvrage que je n'en ai eu à le faire. J'ai grande envie de ne le donner que dans votre année (7). Cette idée me fait naître l'espérance de vivre encore jusque là. Il faut avoir un but dans la vie, et mon but est de faire quelque chose qui vous plaise, et qui soit bien reçu sous vos auspices. Vous voilà, Dieu merci, en bonne santé, monseigneur; et les affaires, et les devoirs de la cour, et les plaisirs qui étaient en arrière par votre maudit érysipèle, vous occupent à présent que vous avec la peau nette et fraîche.

Je n'ose, dans la multitude de vos occupations, vous fatiguer d'une ancienne requête que je vous avais faite avant votre cruelle maladie; c'était de daigner me mander si certaines personnes approuvaient que je me fusse retiré auprès du fameux médecin Tronchin, et à portée des eaux d'Aix. Ce Tronchin-là a tellement établi sa réputation, qu'on vient le consulter de Lyon et de Dijon; et je crois qu'on y viendra bientôt de Paris. On inocule, ce mois-ci, trente jeunes gens à Genève. Cette méthode a ici le même cours et le même succès qu'en Angleterre. Le tour des Français vient bien tard, mais il viendra. Heureusement la nature a servi M. le duc de Fronsac, aussi bien que s'il avait été inoculé.

Il me semble que ma lettre est bien médicale; mais pardonnez à un malade qui parle à un convalescent. Si je pouvais faire jamais une petite course dans votre royaume de Cathai, vous et le soleil de Languedoc, mes deux divinités bienfaisantes, vous me rendriez ma gaieté, et je ne vous écrirais plus de si sottes lettres. Mais que pouvez-vous attendre du mont Jura, et d'un homme abandonné à des jardiniers savoyards et à des maçons suisses? Madame Denis est toujours, comme moi, pénétrée pour vous de l'attachement le plus tendre. Elle l'exprimerait bien mieux que moi; elle a encore tout son esprit; les Alpes ne l'ont point gâtée.

Conservez vos bontés, monseigneur, à ces deux Allobroges qui vivent à la source du Rhône, et qui ne regrettent que les climats où ce fleuve coule sous votre commandement. Le Rhône n'est beau qu'en Languedoc. Je vous aimerai toujours avec bien du respect, mais avec bien de la vivacité; et je serai à vos ordres, si je vis.

2192. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 4 mai.

Chœur des anges, prenez patience; je suis entre les mains des médecins et des ouvriers, et le peu de moments libres que mes maux et les arrangements de ma cabane me laissent, sont nécessairement consacrés à cet *Essai sur l'Histoire générale*, qui est devenu pour moi un devoir indispensable et accablant, depuis le tort qu'on m'a fait d'imprimer une esquisse si informe d'un tableau qui sera peut-être un jour digne de la galerie de mes anges. Laissez-moi quelque temps à mes remèdes, à mes jardins, et à mon *Histoire*.

Dès que je me sentirai une petite étincelle de génie, je me remettrai à mes magots de la Chine. Il ne faut fatiguer ni son imagination, ni le public. Laissons attendre le démon de la poésie et le démon du public, et prenons bien le temps de l'un et de l'autre. Je veux chasser toute idée de la tragédie, pour y revenir avec des yeux tout frais et un esprit tout neuf. On ne peut jamais bien corriger son ouvrage qu'après l'avoir oublié. Quand je m'y remettrai, je vous parlerai alors de toutes vos critiques, auxquelles je me soumettrai autant que j'en aurai la force. Ce n'est pas assez de vouloir se corriger, il faut le pouvoir.

Permettez-moi cependant, mon cher et respectable ami, de vous demander si M. de Ximenès était chez vous quand on lut ces quatre actes. Nous sommes bien plus embarrassés, madame Denis et moi, de ce que nous mande M. de Ximenès que de Gengis-kan et d'Idamé. Si ce n'est pas chez vous qu'il a lu la pièce, c'est donc Lekain qui la lui a confiée; mais comment Lekain aurait-il pu lui faire cette confidence, puisque la pièce était dans un paquet à votre adresse, très bien cacheté? Si, par quelque accident que je ne prévois pas, M. de Ximenès avait eu, sans votre aveu, communication de cet ouvrage, il serait évident qu'on lui aurait aussi confié les quatre chants (1) que je vous ai envoyés. Tirez-moi, je vous prie, de cet embarras.

Je ne sais, mon cher ange, à quoi appliquer ce que vous me dites à propos de ces quatre derniers chants. Il n'y a, ce me semble, aucune personnalité, si ce n'est celle de l'âne. Je sais que, malheureusement, il se glissa dans les chants précédents quelques plaisanteries qui offenseraient les intéressés (2). Je les ai bien soigneusement supprimées; mais puis-je empêcher qu'elles ne soient, depuis longtemps, entre les mains de mademoiselle du Thil? C'est là le plus cruel de mes chagrins; c'est ce qui m'a déterminé à m'ensevelir dans la retraite où je suis. Je prévois que, tôt ou tard, l'infidélité qu'on m'a faite deviendra publique, et alors il vaudra mieux mourir dans ma solitude qu'à Paris. Je n'ai pu imaginer d'autre remède au malheur qui me menace que de faire proposer à mademoiselle du Thil le sacrifice de l'exemplaire imparfait qu'elle possède, et de lui en donner un plus correct

(1) Voyez le *Catalogue des correspondants*. Guyot avait proposé à Voltaire d'enlever de ses ouvrages tout ce qu'il avait écrit contre lui. (G. A.)

(2) Guyot lui disait qu'il avait dédié ses *OEuvres diverses* à un gentilhomme du pays de Vaud, et qu'il voulait dédier à Voltaire lui-même son *Théâtre*. (G. A.)

(3) Nous sommes de l'avis de M. Beuchot : cette lettre, toujours datée du 20 août, doit être du 20 avril. (G. A.)

(4) Le second fils de M. de Klinglin. (G. A.)

(5) On n'a pas cette lettre. (G. A.)

(6) *L'Orphelin de la Chine*. (G. A.)

(7) Chaque premier gentilhomme de la chambre avait son année de service. (G. A.)

(1) De la *Pucelle*. (G. A.)

(2) Louis XV, Richelieu, la Pompadour, etc. (G. A.)

et plus complet; mais comment et par qui lui faire cette proposition? Peut-être M. de La Motte, qui a pris ma maison (1) et qui est le plus officieux des hommes, voudrait bien se charger de cette négociation ; mais voilà de ces choses qui exigent qu'on soit à Paris. Ma tendre amitié pour vous l'exige bien davantage, et cependant je reste au bord de mon lac, et je ne me console que par les bontés de mes anges. Mon cœur en est pénétré.

2193. — A M. THIERIOT.

Aux Délices, le 9 mai.

Je maudis bien mes ouvriers, mon cher et ancien ami, puisqu'ils vous empêchent de suivre ce beau projet si consolant que vous aviez de venir recueillir mes derniers ouvrages et mes dernières volontés.

Je plante et je bâtis, sans espérer de voir croître mes arbres, ni de voir ma cabane finie. Je construis à présent un petit appartement pour madame de Fontaine, qui ne sera prêt que l'année qui vient. C'est une de mes plus grandes peines de ne pouvoir la loger cette année; mais vous, qui pouvez vous passer d'un cabinet de toilette et d'une femme de chambre, vous pourriez encore, si le cœur vous en disait, venir habiter un petit grenier meublé de toile peinte, appartement digne d'un philosophe, et que votre amitié embellirait. Nous ne sommes pas loin de Genève; vous verriez M. de Montperoux, le résident, que vous connaissez; vous auriez assez de livres pour vous amuser, une très belle campagne pour vous promener; nous irions ensemble à Monrion; nous nous arrêterions en chemin à Prangins; vous verriez un très beau et très singulier pays; et, s'il venait faute de votre ancien ami, vous vous chargeriez de son héritage littéraire, et vous lui composeriez une honnête épitaphe; mais je ne compte point sur cette consolation. Paris a bien des charmes, le chemin est bien long, et vous n'êtes pas probablement désœuvré.

Vous m'avez parlé de cet ancien poëme, fait il y a vingt-cinq ans, dont il court des lambeaux très informes et très falsifiés; c'est ma destinée d'être défiguré en vers et en prose, et d'essuyer de cruelles infidélités. J'aurais voulu pouvoir réparer au moins le tort qu'on m'a fait par cette infâme falsification de cette *Histoire* prétendue *universelle;* c'était là un beau projet d'ouvrage, et je vous avoue que je serais bien fâché de mourir sans l'avoir achevé, mais encore plus sans vous avoir vu.

Madame la duchesse d'Aiguillon m'a commandé quatre vers pour M. de Montesquieu, comme on commande des petits pâtés; mais mon four n'est point chaud, et je suis plutôt sujet d'épitaphes que faiseur d'épitaphes. D'ailleurs, notre langue, avec ses maudits verbes auxiliaires, est fort peu propre au style lapidaire. Enfin, l'*Esprit des lois* en vaudra-t-il mieux avec quatre mauvais vers à la tête? Il faut que je sois bien baissé, puisque l'envie de plaire à madame d'Aiguillon n'a pu encore m'inspirer.

Adieu, mon ancien ami. Si madame la comtesse de Sandwich daigne se souvenir de moi, *I pray you to present her with my most humble respect.* Vous voyez que je dicte jusqu'à de l'anglais; j'ai les doigts enflés, l'esprit aminci, et je ne peux plus écrire.

2194. — A MESSIEURS CRAMER.

Samedi au soir, 15 mai 1755 (*nisi fallor*) (2).

Retenu dans ma petite retraite de Monrion par le vent de bise, je vous dirai, frères très chers, que j'ai relu le *Siècle de Louis XIV.* J'aurais encore quelques particularités intéressantes à y ajouter, et je pense que vous feriez bien de suspendre l'impression jusqu'à mon retour aux *Délices.* Il vaut bien mieux différer que de faire des cartons. A propos de cartons, je ne doute pas que vous n'ayez recommandé expressément qu'on coupât à l'imprimerie les pages des *Œuvres mêlées* auxquelles des cartons sont substitués. Cela est d'une importance extrême. Il arrive tous les jours que des relieurs relient ensemble la page qui devrait être supprimée et le carton qui devrait être seul employé; alors le lecteur voit toutes les sottises de l'auteur et le libraire ne s'en trouve pas mieux.

Mille tendres compliments à toute la famille. Je pars enfin demain pour Berne, n'ayant plus le vent contraire. On dit que la flotte anglaise a aussi bon vent (3). Vous devez à présent en avoir des nouvelles. *Valete, fratres.*

(1) Rue Traversière. (G. A.)
(2) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(3) Les hostilités entre la France et l'Angleterre allaient commencer. (G. A.)

2195. — A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

Aux Délices, 21 mai.

Ce n'est pas dégoût, c'est désespoir et impuissance. Comment voulez-vous que je polisse des magots de la Chine quand on m'écorche, moi, quand on me déchire, quand cette maudite *Pucelle* passe toute défigurée de maison en maison, que quiconque se mêle de rimailler remplit les lacunes à sa fantaisie, qu'on y insère des morceaux tout entiers qui sont la honte de la poésie et de l'humanité? Ma pauvre *Pucelle* devient une p..... infâme, à qui on fait dire des grossièretés insupportables. On y mêle encore de la satire; on glisse, pour la commodité de la rime, des vers scandaleux contre les personnes (1) à qui je suis le plus attaché. Cette persécution d'une espèce si nouvelle que j'essuie dans ma retraite, m'accable d'une douleur contre laquelle je n'ai point de ressource. Je m'attends chaque jour à voir cet indigne ouvrage imprimé. On m'égorge, et on m'accuse de m'égorger moi-même. Cet avorton d'*Histoire universelle*, tronqué et plein d'erreurs à chaque page, ne m'a-t-il pas été imputé? et ne suis-je pas à la fois la victime du larcin et de la calomnie? Je m'étais retiré dans une solitude profonde, et j'y travaillais en paix à réparer tant d'injustices et d'impostures. J'aurais pu, en conservant la liberté d'esprit que donne la retraite, travailler à l'ouvrage (2) que vous aimez, et auquel vous voulez bien donner quelque attention ; mais cette liberté d'esprit est détruite par toutes les nouvelles affligeantes que je reçois. Je ne me sens pas le courage de travailler à une tragédie quand je succombe moi-même très tragiquement.

Il faudrait, mon cher Catilina, me donner la sérénité de votre âme et celle de M. d'Argental pour me remettre à l'ouvrage.

Soit que je sois en état d'achever mes Chinois et mes Tartares, soit que je sois forcé de les abandonner, je vous supplie de remercier pour moi M. Richelet (3) de ses offres obligeantes. Plus je suis sensible à son attention, plus je le prie de ne pas manquer de donner au public l'ERODE CINESE, *di Metastasio.* La circonstance sera favorable au débit de son ouvrage, et ce ne sera pas ce qui fera tort au mien. Je n'ai de commun avec Metastasio que le titre. On ne se douterait pas que la scène soit, chez lui, à la Chine; elle peut être où l'on veut; c'est une intrigue d'opéra ordinaire. Point de mœurs étrangères, point de caractères semblables aux miens; un tout autre sujet et un tout autre pinceau. Son ouvrage peut valoir infiniment mieux que le mien, mais il n'y a aucun rapport. J'ai encore à vous prier, aimable ami, de dire à M. Sonning combien je le remercie d'avoir favorisé de ses grâces mon parterre et mon potager. Je lui épargne une lettre inutile; mes remerciements ne peuvent mieux être présentés que par vous.

2196. — A M. DARGET.

Aux Délices, 23 mai 1755.

Je connais votre probité, mon ancien camarade en Vandalie, et je n'ai jamais douté de votre amitié; j'apprends qu'on a lu devant vous, à Vincennes, tout le poëme de la *Pucelle;* mais, par les fragments qui courent, je vois que tout est aussi défiguré que mon *Histoire* prétendue *universelle.* On a rempli les lacunes de toutes les sottises qui doivent faire rougir le lecteur et indigner l'auteur. Je m'adresse hardiment à vous pour prévenir, s'il est possible, les mauvais effets de cette abominable rapsodie qu'on ne manquerait pas de m'imputer. Il est dur que mon repos et ma vieillesse soient troublés par tant de calomnies. Vous êtes à portée de me donner dans cette affaire des lumières et des conseils. Si ceux qui ont un manuscrit si défectueux voulaient avoir le véritable, ils ne feraient peut-être pas un mauvais marché. Il n'y a point de parti que je ne prenne, ni de dépense que je ne fasse très volontiers, pour supprimer ce qu'on fait courir sous mon nom avec tant d'injustice. J'ose m'adresser à vous avec confiance, puisqu'il s'agit de faire une bonne action.

L'adresse de votre ancien et très humble et obéissant serviteur, est à Voltaire, gentilhomme ordinaire du roi, aux Délices, près de Genève. C'est une maison, en effet, délicieuse, sur le lac et sur le Rhône. Ce sont des jardins charmants; mais une *Pucelle* porte le trouble partout.

(1) Thibouville était nommé dans le chant XXI. Voyez la *Pucelle*, variantes. (G. A.)
(2) *Zulime.* (G. A.)
(3) Ce traducteur de Métastase avait sans doute proposé à Voltaire de retarder la publication des *Héros chinois*, afin qu'on n'accusât pas de plagiat l'auteur de l'*Orphelin de la Chine.* (G. A.)

2197. — A MADAME DE FONTAINE.

Aux Délices, 23 mai (1).

Il faut casser mes magots de la Chine, ma chère enfant ; l'infidélité qu'on m'a faite sur cette ancienne plaisanterie de la *Pucelle d'Orléans* empoisonne la fin de mes jours. On m'a envoyé quelques morceaux de cet ouvrage ; tout est défiguré, tout est plein de sottises atroces. Il n'y a ni rime, ni raison, ni bienséance. Cependant on m'imputera cette indigne rapsodie, et il m'arrivera la même chose que dans l'aventure de l'*Histoire générale;* on imprimera ce que je n'ai pas fait, à la faveur de ce que j'ai fait. Le contraste de cet ouvrage avec mon âge et avec mes travaux me fait sentir la plus vive douleur. Je suis très incapable de songer à une tragédie; il faut la liberté d'esprit, et ce dernier coup m'étourdit. Si, par hasard, vous savez quelques nouvelles, si vous pouvez voir Darget et m'instruire, vous me ferez grand plaisir. J'aimerais mieux vous voir ici ; vous feriez ma consolation avec votre sœur. Comment vont les bénéfices de votre frère? Si Jeanne d'Arc avait fondé quelque bon prieuré, il serait juste qu'il le desservît; je lui souhaite des pucelles et des abbayes.

2198. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

24 mai.

Comptez, mon cher ange, que tant que j'aurai des mains et un petit fourneau encore allumé, je les emploierai à recuire vos cinq magots de la Chine. Soyez bien sûr qu'il n'y a que vous et les vôtres qui me ranimiez ; mais je vous avoue que mes mains sont paralytiques, et que ma terre de la Chine est à la glace. Par tout ce que j'apprends des infidélités de ce monde, il y a un maudit *âne* (2) qui me désespère. Vous l'avez, cet âne, et vous savez qu'il est bien plus poli et plus honnête que celui qui court. J'ai relu le chant onzième (3); il y a depuis longtemps :

> En fait de guerre, on peut bien se méprendre,
> Ainsi qu'ailleurs; mal voir et mal entendre
> De l'héroïne était souvent le cas,
> Et saint Denis ne l'en corrigea pas.

Vous auriez eu la vraie leçon, si vous aviez apporté la défectueuse à Plombières.

Il y a dans le chant onzième (4) :

> Ce que César sans pudeur soumettait
> A Nicomède, en sa belle jeunesse;
> Ce que jadis le héros de la Grèce
> Admira tant dans son Ephestion;
> Ce qu'Adrien mit dans le Panthéon :
> Que les héros, ô ciel, ont de faiblesse!

Enfin je n'ai rien vu dans la bonne leçon que de fort poli et de fort honnête; mais il arrivera sans doute que quelqu'une des détestables copies qui courent sera imprimée. Vous ne sauriez croire à quel point je suis affligé. L'ouvrage, tel que je l'ai fait il y a plus de vingt ans, est aujourd'hui un contraste bien désagréable avec mon état et mon âge ; et, tel qu'il court le monde, il est horrible à tout âge. Les lambeaux qu'on m'a envoyés sont pleins de sottises et d'impudence; il y a de quoi faire frémir le bon goût et l'honnêteté; c'est le comble de l'opprobre de voir mon nom à la tête d'un tel ouvrage. M dame Denis écrit à M. d'Argenson, et le supplie de se servir de son autorité pour empêcher l'impression de ce scandale. Elle écrit à M. de Malesherbes, et nous vous conjurons tous deux, mon cher et respectable ami, de lui en parler fortement : c'est ma seule ressource. M. de Malesherbes est seul à portée d'y veiller. Enfin ayez la bonté de me mander ce qu'il y a à craindre, à espérer et à faire. Veillez sur notre retraite; mettez-moi l'esprit en repos. Ne puis-je au moins savoir qui est ce possesseur du manuscrit, qui l'a lu à Vincennes tout entier? Si je le connaissais, ne pourrais-je pas lui écrire? ma démarche auprès de lui ne me justifierait-elle pas un jour? ne dois-je pas faire tout au monde pour prouver combien cet ouvrage est falsifié, et pour détruire les soupçons qu'on pourrait former un jour que j'ai eu part à sa publication? Enfin il faut que je sois tranquille pour penser à la Chine, et je ne songerai à Gengis kan que lorsque vous m'aurez éclairé, au moins sur ce qui me trouble, et que je me serai résigné. Adieu, mon cher ange. Jamais pucelle n'a fait tant enrager un vieillard, mais j'ai peur que nos Chinois ne soient un peu froids : ce serait bien pis.

Parlez à M. de Malesherbes; échauffez-moi et aimez-moi.

2199. — A M. LE COMTE D'ARGENSON.

Des Délices, près Genève, 25 mai 1755 (1).

Mon oncle étant trop malade, monseigneur, pour avoir l'honneur de vous écrire, je vous supplie, en son nom et au mien, de vouloir bien employer vos bontés pour nous, votre autorité et votre équité, pour prévenir une chose très désagréable, sur laquelle je vous ai confié mes craintes depuis si longtemps.

On fait courir dans Paris des morceaux très informes de ce poëme intitulé la *Pucelle*, fait il y a plus de vingt années. Comme ces fragments sont imparfaits, chacun se donne la liberté de remplir les lacunes à sa fantaisie. On m'en a envoyé des morceaux dont la licence n'est pas tolérable : cela est fait par des gens qui ont aussi peu de décence que de goût.

Des libraires cherchent, dit-on, à imprimer ces rapsodies : un ordre de votre part, monseigneur, pourrait prévenir ce scandale.

Nous vous supplions, mon oncle et moi, avec la plus vive instance, de rendre ce service aux belles-lettres et au bon goût, dont vous êtes le protecteur; ce sera une nouvelle obligation que nous vous aurons. Il serait bien cruel que mon oncle, à son âge, accablé de maladies dans sa retraite, eût l'affliction de voir paraître sous son nom un ouvrage qui n'a jamais été fait pour être imprimé, et qu'on a rendu si indigne de lui. Il paie bien cher sa réputation par l'avidité de ceux qui se servent si souvent de son nom pour tromper le public. Mais que ne fait-on pas pour de l'argent et pour nuire aux talents qui excitent l'envie? La mienne serait de vous convaincre du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, monseigneur, votre très humble et très obéissante servante. **Denis.**

2200. — A M. GRASSET.

Aux Délices, le 26 mai.

On m'a renvoyé de Paris, monsieur, une lettre que vous avez écrite au sieur Corbi. Vous lui mandez que vous allez faire une édition d'un poëme intitulé la *Pucelle d'Orléans*, dont vous me croyez l'auteur, et vous le priez de la débiter à Paris. On m'a envoyé, en même temps, des lambeaux du manuscrit que vous achetez. Je dois vous avertir que vous ne pouvez faire un plus mauvais marché; que ce manuscrit n'est point de moi; que c'est une infâme rapsodie aussi plate, aussi grossière qu'indécente; qu'elle a été fabriquée sur l'ancien plan d'un ouvrage que j'avais ébauché il y a trente ans; que c'est l'ouvrage d'un homme qui ne connaît ni la poésie, ni le bon sens, ni les mœurs; que vous n'en vendriez jamais cent exemplaires; et qu'il ne vous resterait, après avoir perdu votre argent, que la honte et le danger d'avoir imprimé un ouvrage scandaleux. J'espère que vous profiterez de l'avis que je vous donne; je serai d'ailleurs aussi empressé à vous rendre service qu'à vous instruire du mauvais marché qu'on vous propose. Si vous voulez m'informer de ce que vous savez sur cette affaire, comme je vous informe de ce que je sais positivement, vous me ferez un plaisir que je reconnaîtrai, étant tout à vous. **Voltaire**, *gentilhomme ordinaire du roi.*

2201. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 26 mai.

Est-il possible, monseigneur, que votre santé soit si longtemps à revenir! Comment avez-vous pu soutenir tant de douleurs et tant de privations? A quoi donc avez-vous passé le temps, dans ce désœuvrement si triste et si étranger pour vous? Une tragédie chinoise ne vaut pas la belle porcelaine de la Chine. Vous vous connaissez à merveille à ces deux curiosités-là, et vous avez dû bien sentir que la tragédie

(1) Nous allons montrer ici à nos lecteurs les remaniements compliqués qu'il nous faut faire parfois dans cette Correspondance. La lettre que nous donnons ici comme entière n'est qu'un fragment d'une autre lettre qui, après avoir toujours figuré à cette place, avait été rejetée par M. Beuchot au 23 août. Or, M. Beuchot s'est trompé non moins que ses devanciers. Il n'a pas vu que le commencement de la lettre suspectée est bien du 23 mai 1755, mais que la fin lui est étrangère et appartient à une lettre du 13 août. Si, maintenant, on détache d'une lettre du 2 juillet les deux derniers alinéas qui sont postérieurs à cette date, et si on reporte ces fragments au 23 août à titre de lettre entière, on aura, je crois, remis quelque ordre dans cette partie de la Correspondance. (G. A.)

(2) Voyez la variante du chant XXI de la *Pucelle*. (G. A.)

(3) Aujourd'hui le XIIIe. (G. A.)

(4) Ou plutôt dans le chant X, aujourd'hui le XIe. (G. A.)

(1) Cette lettre, signée de madame Denis, a dû être dictée par Voltaire. (G. A.)

n'était point encore digne de paraître sous vos auspices. Ces cinq magots de la Chine ne sont encore ni cuits ni peints comme je le voudrais. Il faut attendre l'année (1) de votre consulat pour les présenter, et employer beaucoup de temps pour les finir.

Mais je suis actuellement très incapable de cuire et de de peindre. Ce maudit ouvrage d'une autre espèce, dont on vous a régalé pendant votre maladie, me rend bien malade. On m'en a envoyé des morceaux indignement falsifiés, qui font frémir le bon goût et la décence. Ces rapsodies courent; on veut les imprimer sous mon nom. L'avidité et la malignité se joignent pour me tuer: Je vous conjure de parler à ceux qui vous ont fait lire ces misères, ils sont à portée d'empêcher qu'on ne les publie. J'aurai l'honneur de vous faire tenir le véritable manuscrit; il vous amusera; il n'en vaut que mieux pour être plus décent; un peu de gaze sied bien, même à un *âne*.

Un nommé Corbi est fort au fait de toute cette horreur. Si vous daignez l'envoyer chercher, il renoncera au projet d'imprimer quelque chose d'aussi détestable et de si dangereux, dans l'espérance de faire des profits plus honnêtes.

Madame Denis et moi nous nous mettons entre vos mains, et nous espérons tout de vos bontés.

2202. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, près de Genève, 28 mai.

Pardon, mon cher ange, nous ne savons pas précisément la demeure de Corbi, et nous vous supplions de lui faire tenir cette lettre.

Il est très certain que Grasset n'est qu'un prête-nom; que c'est à Paris qu'on a fabriqué les additions à cet ancien poëme; que c'est à Paris qu'elles courent, et qu'on veut les imprimer; que des protecteurs de Corbi les ont eues; que Corbi ne les a obtenues que par eux, et que, en un mot, Corbi peut faire beaucoup de mal en les publiant, et beaucoup de bien en s'opposant à l'édition.

Vous devez avoir reçu un paquet par M. Bouret (2). Je vous prie de donner à M. de Thibouville cet *âne* honnête, en attendant que je sois en état de refaire la fin du quatrième acte et le commencement du cinquième. La pièce tomberait, dans l'état où elle est. Il faut qu'elle soit digne de votre goût et de votre amitié; mais, pour cela, il me faut santé et repos d'esprit. Je n'ai ni l'un ni l'autre.

Si vous avez quelques gros paquets à me faire tenir, je vous prie de les adresser chez M. Bouret. Le vieux hibou des Alpes.

2203. — A M. THIERIOT.

Aux Délices, le 28 mai.

Vous me disiez, dans votre dernière lettre, mon cher et ancien ami, que je devrais bien vous envoyer quelques chants de la *Pucelle*. Je vous assure que je vous ferai tenir, de grand cœur, tout ce que j'en ai fait. Ne m'en ayez pas d'obligation; je suis intéressé à remettre le véritable ouvrage entre vos mains. Les lambeaux défigurés qui courent dans Paris achèvent de me désespérer. On s'est avisé de remplir les lacunes de toutes les grossièretés qui peuvent déshonorer un ouvrage. On y a ajouté des personnalités odieuses et ridicules contre moi, contre mes amis, et contre des personnes très respectables. C'est un nouveau brigandage introduit depuis peu dans la littérature, ou plutôt dans la librairie. La Beaumelle est le premier, je crois, qui ait osé faire imprimer l'ouvrage d'un homme, de son vivant, avec des commentaires chargés d'injures et de calomnies. Ce malheureux Erostrate du *Siècle de Louis XIV* a trouvé le secret de changer, pour quinze ducats, en un libelle abominable un livre entrepris pour la gloire de la nation.

On en a fait à peu près autant des matériaux de l'*Histoire générale*, et enfin on traite de même ce petit poëme fait il y a environ vingt-cinq ans. On fait une gueuse abominable de cette *Pucelle* qui n'avaient qu'une gaieté innocente. Corbi prétend qu'un nommé Grasset a acheté mille écus un de ces détestables exemplaires.

Je sais quel est ce Grasset; il n'est point du tout en état de donner mille écus. Corbi ferait à la fois une très mauvaise action et un très mauvais marché d'imprimer cette détestable rapsodie. Les morceaux qu'on m'en a envoyés sont faits par la canaille et pour la canaille. Si vous rencontrez Corbi, dites-lui qu'on le trompe bien indignement. Songez que, quand on falsifie mes ouvrages, c'est votre bien qu'on vole, et que vous devriez venir ici arranger votre héritage.

2204. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices attristées, 4 juin.

Mon divin ange, nos cinq actes, notre Idamé, notre Gengis, iront bien mal tant que je serai dans les angoisses de la crainte qu'on n'imprime ce malheureux vieux rogaton si défiguré, si imparfait, si tronqué, si désespérant. Je voudrais du moins que vous en eussiez un exemplaire au net, bien complet, bien corrigé, bien gai (puisqu'il fut autrefois si gai), bien honnête, ou moins malhonnête. Je voudrais que M. de Thibouville l'eût de cette façon. Je voudrais vous l'envoyer, soit par M. de Chauvelin (1), soit par quelque autre voie, telle qu'il vous plairait. Il me semble que la seule ressource est de faire un peu connaître la véritable copie, pour étouffer l'autre. Encore une fois, de deux maux il faut éviter le pire; et le plus grand des maux est la crainte. Non, il y en a un encore plus grand, c'est de voir mes amis offensés par des rapsodies qui courent sous mon nom. Votre dernière lettre à madame Denis, et toutes celles que nous recevons, nous confirment le danger. Je suis réduit à souhaiter que cette plaisanterie de trente années soit connue, tout opposée qu'elle est aujourd'hui à mon âge et à ma situation. Elle n'est guère que plaisanterie; et, quand on rit, on ne trouve rien mauvais. Adieu, mon divin ange, je suis entre l'enclume et le marteau, entre la Chine et Grisbourdon; et je me mets en tremblant sous les ailes de mes anges.

2205. — A M. POLIER DE BOTTENS.

Aux Délices, le 4 juin.

Il y a bien des façons d'être malheureux, mon cher monsieur; la plus belle est de l'être comme vous, par la générosité et la bonté de votre cœur, et de ne souffrir que pour les autres. La plus cruelle est de souffrir par soi-même, de devenir tous les jours inutile à la société, et de voir périr son âme en détail dans le délabrement du corps. Voilà mon état, monsieur, et voilà ce qui m'a empêché jusqu'ici de venir à Monrion. Si M. votre frère (2) vous ressemblait, c'est une très grande perte, et je vous assure que je la sens très vivement. Le monde a besoin de gens comme vous.

Cette petite bagatelle (3) dont vous me parlez a été imprimée sur d'assez mauvaises copies qui en ont couru; il n'y a pas grand mal. Un nommé Grasset, qui est actuellement à Lausanne, a été sur le point de me jouer un tour plus cruel. M. de Brenles a dû vous en instruire, et je suis persuadé que vous aurez en ce cas prêché la vertu à ce Grasset. On dit qu'il avait besoin de vos leçons. Je voudrais déjà être à Monrion, et vous y embrasser; mais je ne pourrai faire ce voyage, après lequel je soupire, qu'après le passage de M. le marquis de Paulmi. Ce n'est pas que mon âme républicaine veuille faire sa cour à des secrétaires d'État; mais je suis attaché à M. de Paulmi. Il a eu la bonté, dès qu'il a su mon séjour en Suisse, de m'envoyer des lettres de recommandation pour MM. les avoyers de Berne.

Je serai encore plus aise de voir votre ami M. Bertrand, après quoi il ne me manquera plus que la consolation de venir vous dire combien je vous aime, de philosopher un peu avec vous, et de vous renouveler mon tendre et respectueux dévouement.

2206. — A M. LEKAIN.

Aux Délices, 4 juin (4).

J'ai reçu, mon grand acteur, le dessin de la décoration chinoise. Comment voulez-vous que je renvoie un morceau dont je suis si content et qui vaut mieux que la pièce? Je veux le garder, le payer (5). Si la pièce, malgré sa faiblesse, peut réussir, on en aura un peu l'obligation aux décorateurs, aux tailleurs, beaucoup aux acteurs, et nulle à l'auteur. Je souhaiterais que la part, qu'on nomme d'auteur, se partageât entre vous et ceux qui seront chargés des principaux rôles.

Je vous prie de dire à Lambert que je lui ferai présent du privilége pour l'impression, et qu'il doit se charger d'empêcher qu'on n'imprime furtivement cet ouvrage, comme on

(1) Richelieu ne devait être de service qu'en 1757. (G. A.)
(1) Ce fermier-général était aux postes, à la place de Grimod de la Reynière. (G. A.)

(1) L'intendant des finances. (G. A.)
(2) Capitaine d'infanterie. (G. A.)
(3) L'*Épître sur le lac de Genève*. (G. A.)
(4) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(5) Il se servit de ce dessin pour jouer l'*Orphelin* aux Délices (G. A.)

imprima *Rome sauvée*, sur des copies faites aux représentations, tronquées et défigurées. C'est ainsi qu'on a imprimé presque tous mes pauvres ouvrages.

Je n'ai pas envoyé nos *Chinois* à madame de Pompadour; il y en a une bonne raison, c'est qu'ils ne sont pas faits; vous n'en avez vu qu'une faible esquisse. J'enverrai dans quinze jours le tableau terminé, bon ou mauvais, à M. d'Argental.

Madame Denis vous fait ses compliments. Je vous embrasse de tout mon cœur.

2207. — A M. DUPONT.

Aux Délices, près de Genève, 6 juin.

Mon cher ami, est-il bien vrai que vous pourrez venir, pendant vos vacances, dans ce pays de la liberté, où vous trouverez plus de philosophes que dans le vôtre? vous y verrez du moins deux solitaires qui vous aiment de tout leur cœur. Soit que nous vous recevions dans la cabane de Monrion, soit que nous jouissions de votre charmant commerce dans notre habitation des Délices, vous contribuerez également à notre bonheur; on s'accoutume bien vite à une belle vue, à une galerie, à des jardins. Ce sont des plaisirs muets qui deviennent bientôt insipides. Il n'y a que la société d'un ami, et d'un ami philosophe, qui donne des plaisirs toujours nouveaux. Je mène à peu près la même vie aux Délices qu'à Colmar. Point de visites, point de devoirs, nulle gêne, de quelque espèce qu'elle puisse être. On vient chez moi, on se promène, on boit, on lit, on est en liberté, et moi aussi; on s'est accoutumé tout d'un coup à la vie que je mène. Plût à Dieu que vous pussiez la partager quelque temps, et que madame votre femme pût vous accompagner! Vos enfants, votre fortune, vous fixent à Colmar, et nous en sommes bien fâchés. V. et D.

2208. — A M. DE BRENLES.

Aux Délices, 6 juin.

Le plus triste effet de la perte de la santé, mon cher et aimable philosophe, n'est pas de prendre tous les jours de la casse, et de la manne délayée dans de l'huile, par ordre de M. Tronchin; c'est de ne point voir ses amis, c'est de ne leur point écrire. Le découragement est venu combler mes maux. J'aurais dû être ranimé par des traverses que le bon pays de Paris m'a envoyées dans ma solitude; mais je ne sens plus que la privation de la santé et la vôtre. Je fais un peu ajuster cette maison qui est trop loin de vous pour être appelée les *Délices*. Je fais aussi accommoder notre Monrion, et je ne jouis ni de l'un ni de l'autre. Il faudrait au moins être débarrassé des ouvriers qui m'accablent ici, pour venir dans votre voisinage, et j'ai bien peur d'en avoir encore pour longtemps. Notre ami Dupont m'a mandé qu'il viendrait nous voir en septembre; c'est à Monrion qu'il faudra nous rassembler.

Il y a actuellement un nommé Grasset à Lausanne; il se mêle de librairie, et est lié avec M. Bousquet (1). Cet homme vient de Paris, et je suis informé qu'on l'a pressé de faire imprimer des ouvrages qu'on m'impute. Je n'ose vous prier d'envoyer chercher le sieur Grasset; mais si par hasard il vous tombait sous la main, vous me feriez plaisir de l'engager à s'adresser directement à moi; il trouverait probablement plus d'avantage à mériter ma reconnaissance par une conduite honnête, qu'il n'aurait de profit à imprimer de mauvais ouvrages.

Il est vrai que je me suis amusé à faire quelques vers sur votre beau lac, et à chanter votre liberté. Ce sont deux beaux sujets; mais je n'ai plus de voix, et je détonne. Quand j'aurai le bonheur de vous voir, je vous montrerai ce petit ouvrage; je n'en suis pas encore content.

Adieu, mon cher philosophe; vivez heureux avec celle qui partage votre philosophie; augmentez votre famille, et conservez-la. Mille tendres compliments, je vous en prie, à M. Polier, quand vous le verrez. Adieu; aimez toujours un peu ce solitaire qui vous aime tendrement.

2209. — A M. THIERIOT.

Aux Délices, 6 juin (2).

Je n'ai point encore, mon cher et ancien ami, de nouvelles de vos desseins et de vos marches. Mais si vous voulez cet ouvrage dont vous me parlâtes dans une de vos dernières lettres, je vous l'enverrai tout entier. On en a des copies si plates et si défigurées que vous serez bien aise de l'avoir complet et correct. Vous en disposerez à votre fantaisie, et si, après cela, vous voulez venir dans une des plus agréables solitudes du monde, vous aurez le plaisir de voir d'un coup d'œil Genève, son lac, le Rhône, une autre rivière, des campagnes et les Alpes. La nature n'en peut pas rassembler davantage, et la philosophie ne peut choisir un séjour plus libre et plus tranquille. *Vale.*

(1) Imprimeur. (G. A.)

(2) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

2210. A M. DARGET.

Aux Délices, près de Genève, 11 juin 1755.

Premièrement, je vous jure, mon ancien ami, que je n'ai point lu les réponses (1) de La Beaumelle. En second lieu, vous devez le connaître pour le plus impudent et le plus sot menteur qui ait jamais écrit; c'est un homme qui, sans avoir seulement un livre sous les yeux, s'avisa de faire des notes au *Siècle de Louis XIV*, et d'imprimer mon propre ouvrage en le défigurant, avançant à tort et à travers tous les faits qui lui venaient en tête, comme on calomnie dans la conversation. C'est un coquin qui, sans presque vous connaître, vous insulte, vous et M. d'Argens, et tout ce qui était auprès du roi de Prusse, pour gagner quinze ducats (2). C'est ainsi que la canaille de la littérature est faite. Encore une fois, je n'ai point lu sa réponse, et rien ne troublerait le repos de ma retraite sans le manuscrit dont vous me parlez. Il ne devait jamais sortir des mains de celui (3) à qui on l'avait confié; il me l'avait juré, et il m'a écrit encore qu'il ne l'avait jamais prêté à personne. C'est un grand bonheur qu'on se soit adressé à vous, et que cet ancien manuscrit soit entre des mains aussi fidèles que les vôtres. Vous savez d'ailleurs que ce Tinois qui transcrivit cet ouvrage, se mêlait de rimailler. Le frère de M. de Champaux (4) m'avait donné Tinois comme un homme de lettres; c'est un fou, il fait des vers aussi facilement que le poëte Mai (5), et aussi mal. Il faut qu'il en ait cousu plus de deux cents de sa façon à cet ouvrage, qui n'est plus par conséquent le mien. Dieu me préserve d'un copiste versificateur!

On m'a dit que La Beaumelle, dans un de ses libelles, s'était vanté d'avoir le poëme que vous avez, et qu'il a promis au public de le faire imprimer après ma mort. Je sais qu'il en a attrapé quelques lambeaux. S'il avait tout l'ouvrage qu'on m'impute, il y a longtemps qu'il l'eût imprimé, comme il imprime tout ce qui lui tombe sous la main. Il fait un métier de corsaire en trafiquant du bien d'autrui. Les Mandrins sont bien moins coupables que ces fripons de la littérature qui vivent des secrets de famille qu'ils ont volés, et qui font courir d'un bout de l'Europe à l'autre, le scandale et la calomnie.

Il y a aussi un nommé Chévrier qui s'est vanté, dans les feuilles de Fréron, de posséder tout le poëme; mais je doute fort qu'il en ait quelques morceaux. Il en court à Paris cinq ou six cents vers; on me les a envoyés, je ne m'y suis pas reconnu. Cela est aussi défiguré que la prétendue *Histoire universelle*, que cet étourdi de Jean Neaulme acheta d'un fripon. Tout le monde se saisit de mon bien comme si j'étais déjà mort, et le dénature pour le vendre.

Ma consolation est que les fragments de ce poëme que j'avais entièrement oublié, et qui fut commencé il y a trente ans, soient entre vos mains. Mais soyez très sûr que vous ne pouvez en avoir qu'un exemplaire fort infidèle. Je suis affligé, je vous l'avoue, que vous en ayez fait une lecture publique. Vingt lettres de Paris m'apprirent que ce poëme avait été lu tout entier à Vincennes: j'étais bien loin de croire que ce fût vous qui l'eussiez lu. Je fis part à M. le comte d'Argenson de mes alarmes; je lui demandai, aussi bien qu'à M. de Malesherbes, les ordres les plus sévères pour en empêcher la publication. J'étais d'autant plus alarmé que, dans ce temps-là même, un nommé Grasset écrivit à Paris au sieur Corbi, qu'il en avait acheté un exemplaire manuscrit mille écus.

Enfin je suis rassuré par votre lettre, et vous voyez par la mienne que je ne vous cache rien de tout ce qui regarde cet ancien manuscrit. Après toutes ces explications je n'ai qu'une grâce à vous demander. Vous avez entre les mains un ouvrage tronqué, incorrect, et très indécent; faites une

(1) Dans sa réponse à la lettre du 23 mai, Darget rappelait à Voltaire certain propos que La Beaumelle avait relaté dans sa *Réponse au supplément du Siècle*. Voltaire aurait dit un jour que Darget était un homme sans honneur et sans foi. (G. A.)

(2) En publiant son *Qu'en dira-t-on?* (G. A.)

(3) Le prince Henri. (G. A.)

(4) Levesque de Pouilly. (G. A.)

(5) Voyez, tome III, une note de la *Fête de Belébat*. (G. A.)

belle action ; jetez-le au feu ; vous ne ferez pas un grand sacrifice, et vous assurerez le repos de ma vie. Je suis vieux et infirme ; je voudrais mourir en paix, et vous en avoir l'obligation.

Le roi de Prusse a voulu avoir pour son copiste le fils de ce Villaume que j'avais emmené de Potsdam avec moi. Je le lui ai rendu, et j'ai payé son voyage ; je crois qu'il en sera content ; heureusement il ne fait point de vers. Adieu, conservez-moi votre amitié ; écrivez-moi. Voulez-vous bien remercier pour moi M. de Croismare (1) de son souvenir, et permettre que je fasse mes compliments à M. Duverney (2) ? Je me flatte que votre sort est très agréable ; je m'y intéresserai toujours très tendrement, soyez-en bien sûr.

Ma pauvre santé ne me permet plus guère d'écrire de ma main. Pardonnez à un malade.

Comptez que ce poëme, et la vie de l'auteur, et tout au monde, sont bien peu de chose.

2211. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, par Genève, 13 juin.

Je n'ai de termes ni en vers, ni en prose, ni en français, ni en chinois, mon cher et respectable ami, pour vous dire à quel point vos bontés tendres et attentives pénètrent mon cœur. Vous êtes le saint Denis qui vient au secours de Jeanne. J'ai reçu votre lettre par M. Mallet ; mais les choses sont pires que vous ne les croyez. M. le duc de La Vallière me mande qu'on lui a offert un exemplaire pour mille écus ; le beau-frère de Darget en a donné une ou deux copies. Je ne sais pas ce que ce Darget a fait ; mais je sais que, dans tous les pays où il y a des libraires, on cherche à imprimer cette détestable et scandaleuse copie. Il faut, de toute nécessité, que je fasse transcrire la véritable. Je suivrai votre conseil ; je l'enverrai à M. de La Vallière, et à la personne dont vous me parlez (3). Vous l'aurez sans doute ; mais que de temps demande cette opération ! Je me donnerai bien de la peine, et, pendant ce temps-là, l'ouvrage paraîtra tronqué, défiguré, et dans toute son abomination. Au reste, vous avez trop de goût pour ne pas penser que les grossièretés ne conviennent pas même aux ouvrages les plus libres ; il y en a très peu dans l'Arioste. Deux ou trois coups, dit-elle, est fort plat ; et rien du tout, lui dit-elle (4), est plaisant. Tous les gros mots sont horribles dans un poëme, de quelque nature qu'il soit. Il faut encore de l'art et de la conduite jusque dans l'ivresse de la plaisanterie, et la folie même doit être conduite par la sagesse. Le résident de France et un magistrat sont venus chez moi lire la véritable leçon. Ils ont été intéressés en pouffant de rire ; ils ont dit qu'il faudrait être un sot pour être scandalisé. Voilà où j'en suis, c'est-à-dire au désespoir ; car, malgré l'indulgence de deux hommes graves, je suis plus grave qu'eux. Une vieille plaisanterie de trente ans jure trop avec mon âge et ma situation. Dieu veuille me rendre ma raison tragique, et m'envoyer à Pékin.

On dit qu'il est venu à Paris un nouvel acteur (5) égal à Lekain ; ce serait bien là notre affaire. Adieu, mon ange ; je ferai ce que je pourrai. Dieu a donc béni *Mahomet!* Est-il possible que *Rome sauvée* ait été mal jouée et plus mal imprimée, et qu'on ne puisse pas reprendre sa revanche? Il faut bien du temps pour faire revenir les hommes. Les talents ne sont point faits pour rendre heureux ; il n'y a que votre amitié qui ait ce privilége. Adieu ; mille tendres respects à tous les anges. Madame Denis vous dit toutes les mêmes choses que moi.

2212. — A M. DARGET

Aux Délices, près de Genève, 13 juin 1755.

Il faut encore vous reparler, mon ancien ami, de ce diable de manuscrit. Tout le monde sait dans Paris que c'est votre beau-frère qui l'a apporté. M. le duc de La Vallière me mande qu'on lui en a offert un exemplaire pour mille écus. Quelles tristes circonstances pour votre beau-frère, pour vous-même, et surtout pour moi ! On a chargé de cet exemplaire un nommé Grasset. Je vous conjure d'écrire à votre beau-frère.

Engagez-le, par tous les motifs qui vous touchent, à retirer les exemplaires qui lui ont échappé, ou du moins à indiquer à qui je dois m'adresser. Je ne sais si je dois écrire au prince Henri. J'attends sur cela vos conseils, quoique le temps presse. Vous êtes au fait, je vous prie de m'y mettre. Votre cœur vous dit quelle est ma triste situation. Tout cela ne contribue pas à guérir un vieux malade. J'attends de vous ma consolation. Je vous embrasse de tout mon cœur.

2213. — A M. DE FORMONT.

Aux Délices, 13 de juin.

Mon ancien ami et mon philosophe, je vous regretterai toute ma vie, vous et madame du Deffand. Elle s'est donc accoutumée à la perte de la vue. Il me reste des yeux, mais c'est presque tout ce qui me reste. Je ne lui écris pas : qu'aurais-je à lui mander de ma solitude? que je vois de mon lit le lac de Genève, le Rhône, l'Arve, des campagnes, une ville, et des montagnes. Cela n'est pas honnête à dire à quelqu'un qui a perdu deux yeux, et, qui pis est, deux beaux yeux; mais je voudrais l'amuser, et vous aussi. Je voudrais vous envoyer certain poëme dans le goût de messer *Arioste*, qui court dans Paris, indignement défiguré, plein de grossièretés et de sottises. Je veux en faire pour vous une petite copie bien propre, et vous l'envoyer. Vous en connaissez déjà quelque chose ; il est juste que vous l'ayez tout entier, et tel que je l'ai fait, puisque des gens sans goût l'ont tel que je ne l'ai pas fait. Mandez-moi comment et par qui je peux vous faire tenir cette ancienne plaisanterie que je m'amusai à corriger, il y a quelques années. Je ne veux pas perdre mes peines ; et c'est en être payé que de faire passer deux ou trois heures à me lire, les gens qui sont capables de bien juger. Notre ami Cideville est de ce petit nombre. S'il est encore à Paris, quand vous aurez cet ancien rogaton, je vous prierai de lui en faire part ; car deux copies sont trop longues à faire. J'aimerais mieux vous envoyer cette espèce d'*Histoire générale* qu'on a autant défigurée que mon petit poëme ariostin. C'est un ouvrage plus honnête, plus convenable à mon âge et à mon goût; mais il faut un peu de temps pour achever le tableau des sottises humaines, depuis Charlemagne jusqu'à nos jours. J'ai été indigné et ennuyé de la manière dont on a presque toujours écrit les grandes histoires chez nos modernes. Un homme qui ne saurait pas que Daniel est un jésuite, le prendrait pour un sergent de bataille. Cet homme ne vous parle jamais que d'aile droite et d'aile gauche. On retrouve enfin le jésuite quand il est à Henri IV, et c'est encore bien pis. Il semble qu'il ait voulu écrire la Vie du révérend père Cotton (1), et qu'il parle par occasion du meilleur roi qu'ait eu la France ; mais ce qu'il oublie toujours, c'est la nation. L'histoire des mœurs et de l'esprit humain a toujours été négligée. C'est un beau plan que cette histoire ; c'est dommage que la Bibliothèque du roi ne soit pas sur les bords de mon lac. Je n'ai pas laissé de trouver quelque secours ; je travaille quand je me porte tolérablement ; je bâtis, je plante, je sème, je cultive des fleurs, je meuble deux maisons aux deux bouts du lac, tout cela fort vite, parce que la vie est courte. Madame Denis a eu assez de philosophie et assez d'amitié pour quitter la vilaine maison que nous occupions à Paris, et pour se transporter dans le plus beau lieu de la nature. Il fallait sans doute cette philosophie et cette amitié, car on est assez porté à croire qu'un trou à Paris vaut mieux qu'un palais ailleurs. Pour moi, je n'aime ni les trous ni les palais ; mais je suis très content d'une maison riante et commode, encore plus content de mon indépendance, de ma vie libre et occupée; et sans vous, sans madame du Deffand, sans quelques autres personnes que je n'oublierai jamais, je serais bien loin de connaître les regrets. Adieu, mon ancien ami ; continuez à tirer le meilleur parti que vous pourrez de ce songe de la vie. Je vous embrasse tendrement.

2214. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 juin.

Mon cher ange, je vous demande toujours en grâce de montrer ce dernier chant à M. de Thibouville, afin qu'il voie que les sottises qu'on y a insérées (2) ne sont pas de moi. C'est un de mes plus violents chagrins qu'un homme que j'aime puisse avoir quelque chose à me reprocher ; et il n'y a certainement d'autre remède que de lui faire voir le manuscrit que vous avez. Tout cela est horrible. Comment puis-je, encore une fois, travailler à mes Chinois et à mes Tartares, dans cette crainte perpétuelle, dans les soins qu'il me faut prendre pour prévenir cette malheureuse édition, et dans la douleur de voir que mes soins seront inutiles? La

(1) Commandant en chef de l'École militaire. (G. A.)
(2) Fondateur de cette école. (G. A.)
(3) Madame de Pompadour. (G. A.)
(4) La *Pucelle*, ch. II, v. 413. (G. A.)
(5) Clavareau de Rochebelle. (G. A.)

(1) Confesseur de Henri IV. (G. A.)
(2) Contre lui. (G. A.)

personne (1) qui m'avait juré que la copie qu'elle avait ne sortirait jamais de ses mains, l'a pourtant confiée à Darget, dans le temps que j'étais en France, croyant que Darget ne manquerait pas de l'imprimer, et qu'alors je serais forcé de lui demander un asile ; voilà sa conduite, voilà le nœud de tout. Darget m'a avoué lui-même, dans la lettre qu'il vient de m'écrire, que cette personne lui avait donné ce malheureux manuscrit. Il l'a lu publiquement à Vincennes, et aurait fait tout aussi bien de ne le pas lire ; d'autant plus que, si cet ouvrage est jamais imprimé, on serait en droit de s'en plaindre à lui. M. l'abbé de Chauvelin voit quelquefois Darget ; je ne doute pas qu'il ne l'affermisse dans le dessein où il paraît être de n'en point donner de copie. Je vous supplie d'engager M. l'abbé de Chauvelin à faire cette bonne œuvre ; il est si accoutumé à en faire ! Mais, en prenant cette précaution, en défendant un côté de la place, empêcherons-nous qu'elle ne soit prise dans d'autres attaques? Les copies se multiplient, les lettres de M. de Malesherbes et du président Hénault me font trembler ; tous les libraires de l'Europe sont aux aguets. Je vous jure que, si j'avais du temps et encore un peu de génie, je me remettrais à cet ouvrage ; j'en ferais quelque chose dans le goût de l'Arioste, quelque chose d'amusant, de gai, et d'assez innocent. J'empêcherais du moins par là le tort qu'on fera un jour à ma mémoire ; j'anéantirais les détestables copies qui courent, et un poëme agréable résulterait de tout ce fracas. Mais je sens bien que vous demanderez la préférence pour nos cinq actes. Dieu veuille que je sois assez recueilli, assez tranquille pour vous bien obéir! Nous verrons ce que je pourrai tirer d'une tête un peu embarrassée, et si je pourrai conduire à la fois mes ouvriers, la *Pucelle*, l'*Histoire générale*, et mes Tartares. Je ne vous réponds que de ma sensibilité pour vos bontés. Vous aimer de tout mon cœur est la seule chose que je fasse bien. Adieu, mon cher et respectable ami.

2215. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

Aux Délices, par Genève, 16 juin 1755 (2).

Madame, je ne cesserai, sur les bords du lac de Genève et du Rhône, d'adorer la forêt de Thuringe. Je n'importune que bien rarement votre altesse sérénissime de mon respectueux attachement et de ma reconnaissance : il faut me regarder comme un homme enseveli dans la solitude. Cette cruelle destinée qui se joue de tous les êtres, n'a pas voulu que ma solitude fût dans vos Etats où est mon cœur. Elle m'a arraché à votre cour. Plût à Dieu que j'y fusse encore. J'oublierais encore plus les infidélités et les orages des autres cours. On m'a fait à celle de Berlin une noirceur nouvelle. On avait un exemplaire tronqué et très infidèle de cette Jeanne qui vous a quelquefois amusée, et on avait cet exemplaire par des voies qui n'étaient pas trop légitimes : on m'avait promis qu'on n'en abuserait jamais ; cependant on l'a envoyé à un ancien secrétaire du roi de Prusse, nommé Darget, qui a renoncé au service du roi, aussi bien qu'Algarotti. Ce Darget est à Paris ; et il court des copies d'un ouvrage que votre altesse sérénissime seule aurait dû avoir, s'il avait été digne de vous être présenté.

Je m'amusais, madame, dans ma retraite, quand mes maladies me le permettaient, à retoucher et retravailler cette ancienne rapsodie, à y mettre plus d'ordre, plus d'agréments et surtout plus de décence, sans en ôter la gaieté. C'était pour vous, madame, que je travaillais ; mais les maudites nouvelles des infidélités de Berlin et de Paris m'ont fait tomber la plume des mains. J'ai fait l'impossible pour retirer les exemplaires maudits de Berlin et de Paris. Cette affaire m'a causé presque autant de peine que celle de Francfort. Je suis destiné à me repentir toute ma vie de mon voyage de Brandebourg. Il n'y a que celui de Gotha qui me console. Que puis-je faire maintenant dans la retraite où je me suis enseveli, que de m'occuper à jamais du souvenir de vos bontés, d'en parler tous les jours à la compagne de ma solitude, de faire mille vœux pour votre auguste maison, pour la santé de la grande maîtresse des cœurs ! J'ai renoncé à toute société, à tout commerce. J'ai même longtemps ignoré la cruelle infidélité qu'on m'a faite. Je voudrais, madame, oublier tout, hors votre altesse sérénissime, votre cour et vos bontés.

Je la supplie de me conserver toujours cette bienveillance précieuse dont elle m'a honoré. Je suis le plus inutile de ses serviteurs ; mais je me flatte qu'elle ne dédaignera pas l'hommage d'un ermite qui ne tient plus sur la terre qu'à elle seule, et qui sera jusqu'au dernier moment pénétré pour elle du plus profond respect et d'une reconnaissance infinie.

(1) Le prince Henri. (G. A.)
(2) Éditeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)

2216. — A M. DE BRENLES.

Aux Délices, 18 juin.

J'attends votre prose (1), mon cher ami, et je vous envoie des vers (2). Ils ne sont pas trop bons, mais c'est l'éloge de votre pays ; je le louerais de bien meilleur cœur, si j'étais à Monrion avec vous. Je compte y aller dès que j'aurai arrangé quelques affaires que j'ai ici. Nous parlerons de l'affaire de Grasset, mais je n'aurai point de termes pour vous exprimer ma reconnaissance.

Mille tendres respects à la philosophe qui vous rend heureux et qui vous doit son bonheur.

2217. — A MADAME DE FONTAINE.

18 juin.

Vraiment, ma chère nièce, vos ouvrages me consoleront bien des miens ; nous les attendons avec impatience par M. Tronchin (3). Plût à Dieu que vous eussiez pu les apporter vous-même ! Vous ornez notre solitude, en attendant que vous nous y rendiez heureux.

Nous avons béni Dieu, et fait notre compliment au digne bénéficier (4). L'Eglise est sa vraie mère ; elle lui donne plus qu'il n'a de patrimoine ; mais je ne serai point content qu'il ne soit évêque.

Pour moi, je vois bien que je ne serai que damné. Cela est injuste, car je le suis un peu dans ce monde. Quelle étrange idée a passé dans la tête de notre ami (5) ! Je suis bien loin du dessein qu'il m'attribue ; mais je voudrais vous envoyer la véritable copie. Il est vrai qu'il n'y a pas tant de draperie que dans vos portraits ; mais aussi ce ne sont pas les figures de l'Arétin. Darget ne devrait pas avoir cet ouvrage. Il n'en est possesseur que par une infidélité atroce. Les exemplaires qui courent ne viennent que de lui. On en a offert un pour mille écus à M. de La Vallière, et c'est M. le duc de La Vallière lui-même qui me l'a mandé. Tout cela est fort triste ; mais ce qui l'est bien davantage, c'est ce que vous me dites de votre santé. Il est bien rare que le lait convienne à des tempéraments un peu desséchés comme les nôtres. Il arrive que nos estomacs font de mauvais fromages qui restent dans notre pauvre corps, et qui y sont un poids insupportable. Cela porte à la tête ; les maudites fonctions animales vont mal, et on est dans un état déplorable. Je connais tous les maux, je les ai éprouvés, je les éprouve tous les jours, et je sens tous les vôtres. Dieu vous préserve de joindre les tourments de l'esprit à ceux du corps ! Si vous voyez notre ami, je vous supplie de le bien relancer sur la belle idée qu'il a eue ; c'est précisément le contraire qui m'occupe. Je cherche à désarmer les mains qui veulent me couper la gorge, et je n'ai nulle envie de me la couper moi-même. Darget m'écrit, à la vérité, que son exemplaire ne paraîtra pas ; mais peut-il empêcher que les copies qu'il a données ne se multiplient? Adieu ; je tâcherai de ne pas mourir de douleur, malgré la belle occasion qui s'en présente. Je vous embrasse, vous et votre fils, de tout mon cœur.

2218. — A M. THIERIOT.

Aux Délices, 19 juin (6).

Voilà qui va fort bien, mon ancien ami ; mais vous ne me dites point comment il faut faire tenir le petit paquet (7). M. Darget a un exemplaire détestable, et il ne devrait en avoir aucun. Il y a dans sa copie une quantité énorme de mauvais vers, insérés par un nommé Tinois, moitié fou, moitié poëte, que j'avais mené avec moi à Berlin. Il a vendu son maudit exemplaire cinquante ducats à un grand prince, et ce grand prince aurait bien fait de le jeter au feu.

Voici des vers qui sont de moi et qui n'en sont pas meilleurs ; rongez cet os-là, en attendant mieux, et continuez à m'aimer.

2219. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

23 juin.

Mon très cher ange, j'ai reçu toutes vos lettres à la Chine. Je suis enfoncé dans le pays où vous m'avez envoyé. Je reçuis vos magots, et vous les aurez incessamment. Soyez bien sûr

(1) Voyez la lettre au même, 6 juillet. (G. A.)
(2) L'*Épître sur le lac de Genève*. (G. A.)
(3) Banquier à Lyon. (G. A.)
(4) L'abbé Mignot, qui venait d'obtenir l'abbaye de Scellières. (G. A.)
(5) D'Argental. (G. A.)
(6) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(7) La *Pucelle* corrigée. (G. A.)

que cette porcelaine-là est bien difficile à faire. La fin du quatrième acte et le commencement du cinquième étaient intolérables, et beaucoup de choses manquaient aux trois autres. Il est bon d'avoir abandonné entièrement son ouvrage pendant quelques mois ; c'est la seule manière de dissiper cette malheureuse séduction, et ce nuage qui fait voir trouble quand on regarde les enfants qu'on vient de faire. Je ne vous réponds pas d'avoir substitué des beautés aux défauts qui m'ont frappé; je ne vous réponds que de mon envie de vous plaire, et de l'ardeur avec laquelle j'ai travaillé. Vous verrez si mes maçons d'un côté, et de sèches histoires de l'autre, m'ont encore laissé quelques faibles étincelles d'un talent que tout doit avoir détruit. Ce que vous me dites de *Mahomet* m'engage à vous parler d'*Oreste*. Croiriez-vous que c'est la pièce dont les gens de lettres sont le plus contents dans les pays étrangers? Relisez-la, je vous en prie, et voyez si on ne pourrait pas la faire rejouer. Votre crédit, mon cher ange, pourrait-il s'étendre jusque-là? Je sais que les comédiens sont gens un peu difficiles; mais enfin, s'ils veulent que je fasse quelque chose pour eux, ne feront-ils rien pour moi? J'ai chez moi actuellement le fils de Fierville (1). Il y a de quoi faire un excellent comédien, et, s'il ne veut pas jouer tous les mots, il jouera très bien. Il a de la figure, de l'intelligence, du sentiment, surtout de la voix, et un amour prodigieux pour ce malheureux métier si méprisé et si difficile. Je vous prie, mon cher ange, de m'écrire par M. Tronchin, banquier à Lyon. Je vous conjure de ne pas imaginer que je songe à ce que vous savez (2); on n'y songe que trop pour moi. Ce Grasset a apporté un exemplaire de Paris. Un magistrat de Lausanne l'a vu, l'a lu, et me l'a mandé. L'Allemagne est pleine de copies. Vous savez qu'il y en a dans Paris. Vous n'ignorez pas que M. le duc de La Vallière en a marchandé une. Il n'y a point, encore une fois, de libraire qui ne s'attende à l'imprimer, et peut-être actuellement ce coquin de Grasset fait-il mettre sous presse la copie infâme et détestable qu'il a apportée. Je ne me fie point du tout à ses serments. J'ai sujet de tout craindre. En vérité, je me remercie de pouvoir travailler à notre *Orphelin*, dans des circonstances aussi cruelles; mais vous m'aimez, vous me consolez; il n'y a rien que vous ne fassiez de moi. Madame Denis vous fait mille tendres compliments. Elle mérite le petit mot par lequel j'ai terminé mon lac (3). Adieu, mon cher ange; mes respects à toute la société angélique.

2220. — A M. THIERIOT.

A Genève, 30 juin (4).

Il y a un paquet pour vous, mon ancien ami, chez M. Bouret. En récompense, instruisez-moi un peu de l'état de notre littérature, de ce qu'on dit de par le monde, et pardonnez au laconisme d'un malade qui a cinq magots de la Chine à polir. Je crois que si j'ai encore un sujet de tragédie à traiter, il faudra que je le prenne dans la lune. J'ai déjà un peu l'air d'y avoir fait un tour. En attendant, le malingre vous embrasse.

2221. — A MADAME DE FONTAINE.

Aux Délices, 2 juillet.

Je vous écris, ma très chère nièce, en faisant clouer au chevet de mon lit votre portrait et celui de votre fils. En vérité, voilà trois chefs-d'œuvre de votre façon qui me sont bien chers, vous, le petit d'Hornoy, et son pastel. Vous ne pouviez faire ni un plus joli enfant ni un plus joli portrait. Le vôtre est parfaitement ressemblant. Vous êtes un excellent peintre, et vous me consolez bien du portrait détestable que nous avions de vous. Je vous remercie bien tendrement de tous vos beaux ouvrages.

Quand viendrez-vous donc voir les lieux que vous avez déjà embellis? Dieu merci, les vaches vous sont plus favorables que les ânesses. Pour moi, j'ai un *âne* qui me fait bien de la peine; car mon *âne* tient un grand rang dans l'ouvrage que vous savez, et on lui a fait de terribles oreilles dans les maudites copies qui courent. Je vous enverrai certainement la véritable leçon, et vous en ferez tout ce qu'il vous plaira. Je vous enverrai aussi notre *Orphelin de la Chine*. Mais, en vérité, nous n'avons guère le temps de nous reconnaître, et je ne sais pas trop comment je peux suffire à toutes les sottises que j'ai entreprises. Il s'en faut bien que j'aie la santé que M. Tronchin me donne si libéralement. Il s'imagine que quiconque a eu le bonheur de le voir et de lui parler doit se bien porter ; il est comme les magiciens, qui croyaient guérir avec des paroles. Il a raison, car personne ne parle mieux que lui, et n'a plus d'esprit; mais je ne m'en porte pas mieux.

A propos, Thieriot a douze chants de ce que vous savez; demandez-les-lui sur-le-champ. Faites-les copier, cela vous amusera, vous et votre frère, quand il sera las de lire son bréviaire et de rapporter des procès. Je voudrais bien que mon abbaye fût aussi sur les bords de la Seine (1); mais j'ai bien l'air d'avoir planté le piquet pour jamais sur les bords du lac de Genève. Les malades ne se transportent guère, à moins que ce ne soit aux eaux de Plombières, lorsque vous irez (2).

2222. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU (1).

....

La voulez-vous, la voulez-vous pour vous amuser, monseigneur? Quoi? qui? la *Pucelle*, la *Pucelle!* Vous en avez trouvé un petit nombre dans le cours de votre aimable vie. Je vous l'enverrai par la voie que vous ordonnerez. J'en ai une copie en quinze chants, mais fort exacte, quoique griffonnée. Vous la ferez transcrire; vous m'honorerez d'une place dans votre bibliothèque. Vous l'aurez plus complète et plus finie que personne, et cela ne laissera pas d'égayer votre belle imagination. C'est le vrai bréviaire de mon héros.

L'*Orphelin de la Chine* n'est pas si gai; je l'envoie à M. d'Argental, pour qu'il le soumette à vos lumières. Je voudrais vous faire ma cour en vers et en prose, quand vous êtes de loisir. Madame Denis vous assure de tous les sentiments que vous doivent toutes les femmes qui sentent et qui pensent; et moi, je vous renouvelle, pour toute ma vie, le plus tendre et le plus respectueux attachement.

2223. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 6 juillet.

Mon cher ange, gardez-vous de penser que le quatrième et le cinquième magot soient supportables ; ils ne sont ni bien cuits ni bien peints. L'Orphelin était trop oublié. Zamti, qui avait joué un rôle principal dans les premiers actes, ne paraissait plus qu'à la fin de la pièce; on ne s'intéressait plus à lui, et alors la proposition que sa femme lui fait de deux coups de poignard, un pour lui et un autre pour elle, ne pouvant faire un effet tragique, en faisait un ridicule. En un mot, ces deux derniers actes n'étaient ni assez pleins, ni assez forts, ni assez bien écrits. Madame Denis et moi nous n'étions point du tout contents. Nous espérons enfin que vous le serez. Il faut commencer par vous plaire pour plaire au public. Je vais vous envoyer la pièce. Elle ne sera peut-être pas trop bien transcrite, mais elle sera lisible. Le roi de Prusse m'a repris un de mes petits clercs pour en faire son copiste; c'était un jeune homme de Potsdam. J'ai rendu à César ce qui appartient à César, et il ne me reste plus qu'un scribe (4), qui a bien de la besogne en vers et en prose. Ce n'est pas une petite entreprise pour un malade de corriger tous ses ouvrages, et de faire cinq actes chinois. Mais, mon cher ange, quel temps prendrez-vous pour faire jouer la pièce? Pour moi je vous avoue que mon idée est de laisser passer tous ceux qui se présentent, et surtout de ne rien disputer à M. de Châteaubrun (5). Il ne faut pas que deux vieillards se battent à qui donnera une tragédie, et il vaut mieux se faire désirer que de se jeter à la tête. J'imagine qu'il faudrait laisser l'hiver à ceux qui veulent être joués l'hiver. En ce cas, il faudrait attendre Pâques prochain, ou jouer à présent nos Chinois. Il y aurait un avantage pour moi à les donner à présent. Ce serait d'en faire la galanterie à madame de Pompadour, pour le voyage de Fontainebleau. Il ne m'importe pas que l'*Orphelin* ait beaucoup de représentations. J'en laisse tout le profit aux comédiens et au libraire, et je ne me réserve que l'espérance de ne pas déplaire. Si cette pièce avait le même succès qu'*Alzire*, à qui madame Denis la compare, elle servirait de contre-poison à cette héroïne d'Orléans, qui peut paraître au premier jour;

(1) Acteur au service de la margrave de Bareuth, qui était arrivé aux Délices avec une recommandation du duc de Wurtemberg. Fierville père avait été à la Comédie-Française jusqu'en 1741. (G. A.)
(2) A publier la *Pucelle*. (G. A.)
(3) Voyez le cent seizième vers de l'*Épître sur le lac*. (G. A.)
(4) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.

(1) Comme l'abbaye de Scellières qu'avait obtenue Mignot. (G. A.)
(2) Les deux alinéas qu'on a toujours mis à la fin de cette lettre forment une lettre à part. Voyez au 23 août. (G. A.)
(3) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(4) Wagnière, âgé de quinze ans. (G. A.)
(5) Reçu à l'Académie le 5 mai. (G. A.)

elle disposerait les esprits en ma faveur. Voilà surtout l'effet le plus favorable que j'en peux attendre. Je crois donc, dans cette idée, que le temps qui précède le voyage de Fontainebleau est celui qu'il faut prendre; mais je soumets toutes mes idées aux vôtres.

J'envoie l'ouvrage sous l'enveloppe de M. de Chauvelin. Je vous prie, mon divin ange, de le donner à M. le maréchal de Richelieu. Qu'il le fasse transcrire, s'il veut, pour lui et pour madame de Pompadour, si cela peut les amuser.

J'ai cru devoir envoyer à Thieriot, en qualité de *trompette*, cet autre ancien ouvrage dont nous avons tant parlé. J'aime bien mieux qu'il coure habillé d'un peu de gaze que dans une vilaine nudité et tout estropié. On le trouve ici très joli, très gai, et point scandaleux. On dit que les *Contes* de La Fontaine sont cent fois moins honnêtes. Il y a bien de la poésie, bien de la plaisanterie, et, quand on rit, on ne se fâche point; surtout nulle personnalité. Enfin on sait qu'il y a trente ans que cette plaisanterie court le monde. La seule chose désagréable qu'il y aurait à craindre, ce serait la liberté que bien des gens se sont donnée de remplir les lacunes comme ils ont pu, et d'y fourrer beaucoup de sottises qu'ils ont ajoutées aux miennes.

Mon cher ange, je suis bien bon de songer à tout cela. Tout le monde me dit ici que je dois jouir en paix de mon charmant ermitage; il est bien nommé les *Délices;* mais il n'y a point de délices si loin de vous. Mille tendres respects à tous les anges.

2224. — A M. DE BRENLES.

Aux Délices, 6 juillet.

M. de Bochat est bien heureux; il y a plaisir à être mort, quand on a son tombeau couvert de vos fleurs. J'ai lu, monsieur, avec un plaisir extrême, cet *Eloge* (1) qui fait le vôtre. Vous trouvez donc que je suis trop poli avec ma patrie. Il n'y avait pas moyen de reprocher des fers à des esclaves (2) si gais, qui dansent avec leurs chaînes. J'ai mis le bonnet de la *Liberté* sur ma tête; mais je l'ôte honnêtement à de jolis esclaves que j'aime. Eh bien! mon cher philosophe, vous voulez donc aussi vous mêler d'être malade, et vous avez en accident ce que j'ai en habitude. Guérissez vite; pour moi, je ne guérirai jamais; je suis né pour souffrir. Votre amitié et un peu de casse me soulagent.

J'ai chez moi M. Bertrand, de Berne, et je m'en vante. M. le banneret Freudenreich (3) me paraît un homme bien estimable; mais mes maladies ne me permettent pas de jouir de leur société autant que je le voudrais. Je ne sais si j'aurai la force d'aller jusqu'à Berne, mais vous me donnerez celle d'aller à Monrion.

On dit que les douze chants dont vous m'avez parlé sont une rapsodie abominable. Ce n'est point là, Dieu merci, mon ouvrage; il est en vingt chants, et il y a vingt ans que j'avais oublié cette triste plaisanterie qui me fait aujourd'hui bien de la peine. *Vale, amice.*

2225. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 18 juillet.

Vous devez, mon cher ange, avoir reçu et avoir jugé notre *Orphelin*. Je n'étais point du tout content de la première façon, je ne le suis guère de la seconde. Je pense que le petit morceau ci-joint est moins mauvais que celui auquel je le substitue, et voici mes raisons. Le sujet de la pièce est l'Orphelin; plus on en parle, mieux l'unité s'en trouve. La scène m'en paraît mieux filée, et les sentiments plus forts. Il me semble que c'était un très grand défaut que Zamti et Idamé eussent des choses si embarrassantes à se dire, et ne se parlassent point.

Plus la proposition du divorce est délicate, plus le spectateur désire un éclaircissement entre la femme et le mari. Cet éclaircissement produit une action et un nœud; cette scène prépare celle du poignard au cinquième acte. Si Zamti et Idamé ne s'étaient point vus au quatrième acte, ils ne feraient nul effet au cinquième; on oublie les gens qu'on a perdus de vue. Le parterre n'est pas comme vous, mon cher ange; il ne fait nul cas des *absents*. Zamti, ne reparaissant qu'à la fin seulement, pour donner à Gengis occasion de faire une belle action, serait très insipide; il en résulterait du froid sur la scène du poignard, et ce froid la rendrait ridicule. Toutes ces raisons me font croire que la fin du quatrième acte est incomparablement moins mauvaise qu'elle n'était, et je crois la troisième façon préférable à la seconde, parce que cette troisième est plus approfondie. Après ce petit plaidoyer, je me soumets à votre arrêt. Vous êtes le maître de l'ouvrage, du temps, et de la façon dont on le donnera. C'est vous qui avez commandé cinq actes, ils vous appartiennent. Notre ami Lekain doit avoir un habit. Il faudra aussi que Lambert ait le privilége pour les injures que nous lui avons dites, madame Denis et moi, et pour l'avoir appelé si souvent paresseux.

Thieriot-*Trompette* me mande que M. Bouret ne lui a point encore fait remettre son paquet. Il soupçonne que les commis en prennent préalablement copie.

J'en bénis Dieu, et je souhaite qu'il y ait beaucoup de ces copies moins malhonnêtes que l'original défiguré et tronqué qui court le monde. Je suis toujours réduit à la maxime qu'un petit mal vaut mieux qu'un grand. A propos de nouveaux maux, pourriez-vous me dire si un certain livre édifiant contre les Buffon, Pope, Diderot, moi indigne, *et ejusdem farinæ homines*, a un grand succès, et s'il y a quelques profits à faire? Il serait bien doux de pouvoir se convertir sur cette lecture, et de devoir son salut à l'auteur. Adieu, mon cher et respectable ami, je vous dois ma consolation en ce monde.

Je dois vous mander que M. de Paulmi et M. de La Valette, intendant de Bourgogne, ont pleuré tous deux à notre *Orphelin*. M. de Paulmi n'a pas lu le quatrième acte. Nous le jouerons dans ma cabane des Délices; nous y bâtissons un petit théâtre de marionnettes. Genève aura la comédie, malgré Calvin. J'ai envoyé à M. le maréchal de Richelieu, par M. de Paulmi, quinze chants honnêtes de ce grave poëme épique. Je lui ai promis que vous lui communiqueriez l'*Orphelin*. Voilà un compte très exact des affaires de la province. Donnez-nous vos ordres, et aimez-nous.

M. le maréchal de Richelieu nous apprend le bruit cruel qui court que je fais imprimer à Genève cet ouvrage qu'on vend manuscrit à Paris à tout le monde, et que je le gâte. Il n'y a rien de plus faux, ni de plus dangereux, ni de plus funeste pour moi qu'un pareil bruit.

2226. — AU MÊME.

Aux Délices, 21 juillet.

Mon cher ange, vous avez dû recevoir les cinq Chinois par M. de Chauvelin, et une petite correction au quatrième acte, par la poste. Il est juste que je vous rende compte des moindres particularités de la Chine. Celles qui regardent l'ouvrage que Darget et bien d'autres personnes ont entre les mains sont bien tristes. Il n'est que trop vrai que ce Grasset, dont vous aviez eu la bonté de me parler, en avait un exemplaire; mais ce qu'il y a de plus cruel, c'est le bruit qui court, et dont M. le maréchal de Richelieu m'a instruit. Cette idée est aussi funeste qu'elle est mal fondée. Comment avez-vous pu croire que je songeasse à me priver de l'asile que j'ai choisi, et qui m'a tant coûté? comment avez-vous pensé que je voulusse publier moi-même ce que j'ai envoyé à madame de Pompadour, et perdre ainsi tout d'un coup le mérite de ma petite confiance? J'ai embelli assurément l'ouvrage, au lieu de le gâter; et je suis d'autant plus en droit de condamner les éditions defigurées qui pourraient paraître de l'ancienne leçon. J'ai soigné cet ouvrage; je l'ai regardé comme un pendant de l'Arioste; j'ai songé à la postérité; et je fais l'impossible pour écarter les dangers du temps présent. Je vous conjure, mon cher et respectable ami, de détruire de toutes vos forces le bruit affreux qui n'est point du tout fondé, et qui m'achèverait. Vous avez confié vos craintes à M. de Richelieu et à madame de Fontaine. L'un et l'autre ont pris pour certain l'événement que votre amitié redoutait. Ils l'ont dit; la chose est devenue publique; mais c'est le contraire qui doit être public. Ma consolation sera à la Chine. Je ne vois plus que ce pays où l'on puisse me rendre un peu de justice. Adieu, mon cher ange.

2227. — A M. LE MARQUIS DE COURTIVRON.

Aux Délices, 22 juillet.

Votre *Traité d'Optique*, monsieur, ne peut devenir meilleur que par des augmentations, et ne peut l'être par des changements.

Je vous renouvelle mes remerciements pour cet ouvrage, et je vous en dois de nouveaux pour la bonté que vous avez de vous intéresser aux vérités historiques qui peuvent se trouver dans le *Siècle de Louis XIV*. Ces vérités ne sont pas du genre des démonstrations. Tout ce que je peux faire, c'est

(1) *Eloge historique de M. Charles-Guillaume-Loys de Bochat*, par M. de Brenles. (G. A.)

(2) Voltaire, dans son *Epître sur le lac de Genève*, parle des bourgeois de Paris *campant dans l'esclavage*. (G. A.)

(3) Voltaire lui fit visite à Berne en 1756. (G. A.)

de croire ce que m'a assuré M. de Fénelon, neveu et élève de l'archevêque de Cambrai, que les vers (1) imputés à madame Guyon étaient de l'auteur du *Télémaque*, et qu'il les lui avait vu faire; ce peut être la matière d'une note.

A l'égard de la poudre de diamant (2), comme cette question est du ressort de la physique expérimentale, elle peut mieux s'éclaircir. Le verre et le diamant n'étant que du sable, il redevient sable fin quand il est réduit en poudre impalpable, et cette poudre n'est pas plus nuisible que la poudre de corail. De là vient que tant d'ivrognes ont été dans l'habitude d'avaler leur verre après l'avoir vidé.

J'ai eu le malheur de souper quelquefois, dans ma jeunesse, avec ces messieurs; ils brisaient leurs verres sous leurs dents, et ni le vin ni le verre ne leur faisaient mal. Si les fragments de verre ou de diamant n'étaient pas assez broyés, assez pilés, on ne pourrait les avaler, ou du moins on sentirait au passage un petit déchirement, une douleur qui avertirait. Je n'ai point sous les yeux l'article où Boerhaave parle des poisons; j'ai celui d'Allen (3) qui dit en effet que la poudre de diamant est un poison. Mais le docteur Mead (4) disait : « Qu'on me donne deux gros diamants à condition que j'en » avalerai un en poudre, et je ferai le marché. » En un mot, il est très certain que la poudre de diamant impalpable ne peut faire de mal, et que, grossière, on ne l'avalerait pas. Du verre pilé tue quelquefois des souris, et souvent les manque; mais une princesse, dont le palais est délicat, n'avalerait point du verre mal pilé.

Je viens de parler de tout cela à M. Tronchin, qui est entièrement de mon avis; ce peut encore être l'objet d'une note.

Je vous aurai obligation, monsieur, d'éclaircir ces deux faits dont vous me faites l'honneur de me parler.

La prédiction des tremblements de terre sera un peu plus difficile à constater. Je me suis un peu mêlé du passé, mais j'avoue en général ma profonde ignorance sur l'avenir.

Tout ce dont je suis bien sûr, pour le présent, c'est de la sensibilité que vos attentions obligeantes m'inspirent, et de l'estime infinie avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc.

2228. — A M. THIERIOT.

Genève, le 22 juillet.

Les curieux, mon ancien ami, se sont saisis, à ce que je vois, de votre paquet, et ma toile cirée est perdue. J'apprends que l'ancien manuscrit, tronqué et défiguré, court tout Paris. Qui m'aurait dit qu'au bout de trente ans cette pauvre madame du Châtelet me jouerait ce tour (5)? Pour comble de bénédiction, on dit que je vous envoyais l'ouvrage afin de l'imprimer; c'est bien assurément tout le contraire. Je ne sais plus comment m'y prendre. Ce n'est pas l'affaire d'un jour de faire copier tout cela. Tous mes scribes sont occupés à l'*Orphelin de la Chine*. Je tâche de faire ma cour à sa majesté tartaro-chinoise; on dit que c'est un très bon prince, et dont je serai fort content.

Je voudrais vous écrire de longues lettres, mais un pauvre malade, avec une *Histoire générale* sur les bras, et trente ouvriers qui lui rompent la tête, n'est guère en état de parler longtemps à ses amis. C'est aux gens tranquilles, et qui ont un heureux loisir, à assister ceux qui n'en ont pas.

Écrivez-moi, et aimez-moi; je vous embrasse.

2229. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 juillet.

Voici encore, mon cher ange, une petite correction pour nos amis de la Chine. Vous savez que je suis sujet, depuis longtemps, à envoyer de petits papiers à coller. Les nouvelles de *Jeanne* ne sont pas bonnes; on l'a offerte pour cinq louis à M. de Ximenès, et à deux autres personnes. Thieriot-*Trompette* n'a point reçu l'exemplaire raisonnable que je lui avais adressé, et les détestables courent le monde; la volonté du diable soit faite! Je me recommande toujours à mes saints anges pour nos Chinois. Madame Denis vous fait les plus tendres compliments. Je vous embrasse tristement et tendrement.

(1) Voyez le chapitre XXXVIII du *Siècle de Louis XIV*. (G. A.)
(2) Il s'agit de l'empoisonnement de Madame. (G. A.)
(3) Thomas Allen. (1542-1632.) (G. A.)
(4) Médecin de George II. Mort en 1754. (G. A.)
(5) Le manuscrit que lui avait donné Voltaire était maintenant la propriété de son ancienne femme de chambre. (G. A.)

2230. — A M. DUPONT.

26 juillet.

J'ai eu l'honneur, mon cher ami, de voir M. le marquis de Paulmi, et le plaisir de lui parler de vous. Il a trop de mérite pour ne pas favoriser les gens qui en ont; il aime les beaux-arts autant que vous. Si vous étiez assez heureux pour l'entretenir, il verrait bientôt que vous êtes fait pour l'agréable et pour l'utile; et s'il affectionne la province d'Alsace, s'il veut qu'il y ait beaucoup d'esprit dans le pays, il faut qu'il y vienne souvent, et qu'il vous y donne quelque place. Je regrette ce pays-là, puisqu'il en a le département, et que vous y êtes. Je ne me flatte pas d'avoir un grand crédit auprès de lui, mais vous en aurez quand il vous connaîtra. Présentez-vous à lui hardiment. Qu'il fasse ou qu'il ne fasse pas quelque chose pour vous, vous aurez toujours le bonheur de l'avoir vu. On est peu accoutumé en France à des secrétaires d'État si aimables. Plût à Dieu que vous fussiez attaché particulièrement à lui! Il vaudrait encore mieux lui plaire qu'au sénat de Colmar. Je vous embrasse de tout mon cœur.

2231. — A M. DEVAUX.

Aux Délices, 26 juillet.

Mon très cher Panpan, votre souvenir ajoute un nouvel agrément à la douceur de ma retraite. Je vous prie de remercier de ma part la très bonne compagnie que vous dites ne m'avoir pas oublié. Si j'étais d'une assez bonne santé pour voyager encore, je sens que je ferais bien volontiers un tour en Lorraine; mais je prendrais trop mal mon temps, lorsque vous en partez.

Je suis bien loin actuellement de songer à des comédies, mais faites-moi savoir le titre de la vôtre; j'écrirai un petit mot à l'aréopage, et je tâcherai de vous faire avoir votre entrée (1) : trop heureux de vous procurer des plaisirs que je ne peux partager.

Je vous embrasse tendrement.

2232. — A M. LEKAIN.

Mon grand acteur, voici un de vos admirateurs (2) que je vous dépêche. L'*Orphelin de la Chine* est depuis longtemps entre les mains de M. d'Argental. Si vous voulez jouer cette pièce dès à présent, vous êtes le maître. J'en donne la rétribution aux acteurs en cas que vous commenciez par vous faire payer d'un bel habit sur cette rétribution. J'en donne le privilège au sieur Lambert, en cas qu'il fasse un petit présent au porteur.

J'espère que MM. vos camarades voudront bien permettre qu'il vienne leur applaudir pendant qu'il sera à Paris. Je vous embrasse de tout mon cœur. Madame Denis vous fait bien ses compliments.

2233. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 26 juillet (3).

Je ne suis pas excessivement dans les Délices, mon cher et respectable ami; toute cette aventure de *Jeanne d'Arc* est bien cruelle. Le porteur vous remettra mon ancienne copie. Vous la trouverez assurément plus honnête, plus correcte, plus agréable, que les manuscrits qu'on vend publiquement. Je vous supplie d'en faire tirer une copie pour madame de Fontaine, d'en laisser prendre une à Thieriot, et de permettre à vos amis qu'ils la fassent aussi copier pour eux. C'est le seul moyen de prévenir le péril dont je suis menacé. On s'est avisé de remplir toutes les lacunes de cet ouvrage, commencé il y a plus de trente années. On y a ajouté des tirades affreuses. Il y en a une contre le roi; je l'ai vue. Cela est, à la vérité, composé par de la canaille, et fait pour être lu par la canaille. C'est :

. . . . Dormir
A la Bourbon, la grasse matinée;

c'est :

A ses Bourbons en pardonne bien d'autre.
. . . .
Les Richelieu le nomment maquereau.

Figurez-vous tout ce que les halles pourraient mettre en

(1) A la Comédie-Française. (G. A.)
(2) Le secrétaire Colini qui partit de Genève le 27 avec cette lettre. (G. A.)
(3) Cette lettre, toujours datée du 28, doit être du 26, puisque son porteur, Colini, partit le 27. (G. A.)

rimes. Enfin on y a fourré plus de cent vers contre la religion qui semblent faits par le laquais d'un athée.

Ce coquin de Grasset, dont je vous dois la connaissance, a apporté ce manuscrit à Lausanne. J'ai profité de vos avis, mon cher ange, et les magistrats de Lausanne l'ont intimidé. Il est venu à Genève ; et là, ne pouvant faire imprimer cet ouvrage, il est venu chez moi me proposer de me le donner pour cinquante louis d'or. Je savais qu'il en avait déjà vendu plus de six copies manuscrites. Il en a envoyé une à M. de Bernstorf, premier ministre en Danemark. Il m'a présenté un échantillon, et c'était tout juste un de ces endroits abominables, une vingtaine de vers horribles contre Jésus-Christ. Ils étaient écrits de sa main. Je les ai portés sur-le-champ au résident de France. Si le malheureux est encore à Genève, il sera mis en prison ; mais cela n'empêchera pas qu'on ne débite ces infamies dans Paris, et qu'elles ne soient bientôt imprimées en Hollande. Ce Grasset m'a dit que cet exemplaire venait d'un homme qui avait été secrétaire (1) ou copiste du roi de Prusse, et qui avait vendu le manuscrit cent ducats. Ma seule ressource, à présent, mon cher ange, est qu'on connaisse le véritable manuscrit, composé il y a plus de trente ans, tel que je l'ai donné à madame de Pompadour, à M. de Richelieu, à M. de La Vallière, tel que je vous l'envoie. Je vous demande en grâce ou de le faire copier, ou de le donner à madame de Fontaine pour le faire copier. Je vous prie qu'on n'épargne point la dépense. J'enverrai à madame de Fontaine de quoi payer les scribes. Si vous avez cet infâme chant de l'*Ane* qu'on m'attribue, il n'y a qu'à le brûler. Cela est d'une grossièreté odieuse, et indigne de votre bibliothèque. En un mot, mon cher ange, le plus grand service que vous puissiez me rendre est de faire connaître l'ouvrage tel qu'il est, et de détruire les impressions que donne à tout le monde l'ouvrage supposé. Je vous embrasse tendrement, et je me recommande à vos bontés avec la plus vive instance.

P.-S. On vient de mettre ce coquin de Grasset en prison à Genève. On devrait traiter ainsi à Paris ceux qui vendent cet ouvrage abominable.

2234. — A M. DE BRENLES.

Aux Délices, 29 juillet.

Vous m'aviez mandé, mon cher philosophe, que l'infâme manuscrit en question était à Lausanne; vous aviez bien raison. Grasset est venu de Lausanne me proposer de l'acheter pour cinquante louis, et, pour me mettre en goût, il m'en a montré une feuille. Je n'ai jamais rien vu de plus plat et de plus horrible ; cela est fait par le laquais d'un athée. Mon indignation ne m'a pas permis de différer un moment à envoyer la feuille aux magistrats de Genève. On a mis sur-le-champ Grasset en prison ; il a dit qu'il tenait cette feuille d'un honnête homme, nommé Maubert (1), ci-devant capucin, et arrivé depuis peu à Lausanne. Ce capucin était apparemment l'aumônier de Mandrin. On l'a arrêté, on a visité ses papiers, on n'a rien trouvé ; mais on lui a dit que si l'ouvrage paraissait, en quelque lieu que ce fût, on s'en prendrait à lui. Le Conseil de Genève ne pouvait me marquer ni plus de bonté, ni plus de justice. Grasset a été chassé de la ville, en sortant de prison. Il serait bon que M. Bousquet connût cet homme, qui est ici très connu, et absolument décrié. J'ai cru devoir, mon cher philosophe, ces détails à votre amitié. Cette affaire et ma mauvaise santé reculent encore mon voyage de Monrion. Vous voyez quels chagrins viennent encore m'assiéger dans ma retraite. Il faut souffrir jusqu'à la fin de sa vie; mais on souffre avec patience, quand on a des amis tels que vous.

Madame Denis et moi, nous présentons nos obéissances aux deux philosophes. Je vous embrasse tendrement.

Madame Goll est à Colmar dans une situation bien triste. Je vous embrasse.

2235. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 30 juillet.

Mon très divin ange, 1° celui qui a écrit les *animaux* sauvages est un animal ; il doit y avoir *assassins* sauvages (3).

2° Je crois avoir prévenu vos ordres dans le quatrième acte. Vous devez avoir reçu mes chiffons.

3° Je vous demande, avec la plus vive instance, qu'on ne retranche rien au couplet de mademoiselle Clairon, au troisième, qui commence par ces mots :

> Eh bien! mon fils l'emporte; et si, dans mon malheur, etc.
>
> Sc. III.

Madame Denis, qui joue Idamé sur notre petit théâtre, serait bien fâchée que cette tirade fût plus courte.

4° M. de Paulmi qui est un peu du métier, et M. l'intendant de Dijon (1) qui a bien de l'esprit et du goût, trouvent que la pièce finit par un beau mot : *Vos vertus*. Ils disent que tout serait froid après ce mot ; c'est le sentiment de madame Denis, et quand ils seraient tous contre moi, je ne céderais pas; il m'est impossible de finir plus heureusement. Lekain aura assez d'esprit pour ne pas dire ce mot comme un compliment. Il le dira après un temps ; il le dira avec un enthousiasme d'attendrissement, et il fera cent fois plus d'effet qu'avec une péroraison inutile.

Mon cher ange, il est bien important que mes magots soient montrés à Fontainebleau. Il en court d'autres qui sont bien vilains. Votre Grasset, dont vous aviez eu la bonté de me parler, est venu ces jours-ci à Genève. Il m'a apporté une feuille manuscrite de la *Pucelle d'Orléans* qu'on m'attribue, et il m'a offert de me vendre le manuscrit pour cinquante louis, après m'avoir dit qu'il en connaissait six autres copies. J'ai envoyé sur-le-champ sa feuille au résident de France. Le Conseil s'est assemblé. On a mis en prison mon Grasset, et on vient de le chasser de la ville. Il se vante de la protection de M. Berryer (2), et il m'en a montré des lettres. Je vous ai déjà dit un petit mot de cette aventure, dans une lettre que mon secrétaire doit vous apporter.

Je compte avoir l'honneur d'envoyer, dans quelques jours, l'*Orphelin de la Chine* à madame de Pompadour. Je vous prie que ce soit là son titre. C'est sous ce nom qu'il y a déjà une tragédie chinoise (3). Le public y sera tout accoutumé. Mon cher ange, je ne m'accoutume guère à vivre loin de vous. Je me crois à la Chine. Adieu, homme adorable. V.

P.-S. Il faut vous dire que les copistes qui sont ici n'écrivent pas trop bien ; mon secrétaire Colini écrit très lisiblement; son écriture est agréable. Il connaît la pièce ; il doit être las de l'avoir copiée; mais si vous voulez avoir la bonté de la lui faire copier chez vous, il prendra volontiers cette peine quoiqu'il soit fort occupé auprès d'une jolie Italienne avec laquelle il fait le voyage de Paris. Alors nous enverrons cette copie bien musquée à madame de Pompadour, avec de la jolie nonpareille ; et j'aurai l'honneur de lui écrire un petit mot dans le temps que vous choisirez pour lui envoyer la pièce.

Votre amitié ne se rebute point de toutes les peines que je lui donne, et de toutes les libertés que je prends. Elle est constante et courageuse. Mille tendres respects à tous les anges.

2236. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

31 juillet.

Je reçois, mon héros, votre lettre du 26 de juillet. Or voyez, mon héros, comme vous avez raison sur tous les points.

Premièrement, ce qui court dans Paris et ailleurs est l'ouvrage de la plus vile canaille, aidée par des gens qui méritent un châtiment exemplaire. Voici ce qu'on y trouve :

> Et qu'à la ville, et surtout en province,
> Les Richelieu ont nommé maquereau.
> . . . .
> Dort en Bourbon, la grasse matinée....
> Et que Louis, ce saint et bon apôtre,
> A ses Bourbons en pardonne bien d'autre.

Ce n'est pas là apparemment l'ouvrage que vous voulez. Les La Beaumelle, les Fréron, et les autres espèces qui vendent sous le manteau cette abominable rapsodie, sont prêts, dit-on, de la faire imprimer. Un nommé Grasset, qui en avait un exemplaire, est venu me proposer, à Genève, de me le vendre cinquante louis. Il m'en a montré des morceaux écrits de sa main; je les ai portés sur-le-champ au résident de France. J'ai fait mettre ce malheureux en prison, et enfin on n'a point trouvé son manuscrit. J'ai cru, dans ces circonstances, devoir vous envoyer, aussi bien qu'à madame de

(1) Du Puget. (G. A.)
(2) Maubert de Gouvest, capucin défroqué, officier d'artillerie, etc.; né en 1721, mort en 1767. (G. A.)
(3) *L'Orphelin*, act. IV, sc. III. (G. A.)

(1) La Valette. (G. A.)
(2) Lieutenant de police. (G. A.)
(3) *L'Orphelin de Tchao*, tragédie chinoise, traduite par le P. Prémare. (G. A.)

Pompadour et à M. le duc de La Vallière, mon véritable ouvrage, qui est à la vérité très libre, mais qui n'est ni ne peut être rempli de pareilles horreurs. Ils ont reçu leur paquet. Vous n'avez point le vôtre; apparemment que M. de Paulmi a voulu préalablement en prendre copie. Vous pourriez bien en demander des nouvelles à M. Dumesnil, en présence de qui je donnai le paquet cacheté sans armes, pour être cacheté avec les armes de M. de Paulmi, contre-signé par lui, et vous être dépêché le lendemain.

Vous sentez, monseigneur, le désespoir où tout cela me réduit. La canaille de la littérature m'avait fait sortir de France, et me poursuit jusque dans mon asile.

Le second point est le rôle de Gengis donné à Lekain. Je ne me suis mêlé de rien que de faire comme j'ai pu l'*Orphelin de la Chine*, et de le mettre sous votre protection. Zamti le Chinois et Gengis le Tartare sont deux beaux rôles. Que Grandval et Lekain prennent celui qui leur conviendra; que tous deux n'aient d'autre ambition que de vous plaire; que M. d'Argental vous donne la pièce; que vous donniez vos ordres; voilà toute ma requête. Je me borne à vous amuser, et, si par hasard l'ouvrage réussissait, si on le trouvait digne de paraître sous vos auspices, je vous demanderais la permission de vous le dédier à ma façon, c'est-à-dire avec un ennuyeux discours sur la littérature chinoise et sur la nôtre. Vous savez que je suis un bavard, et vous me passeriez mon rabâchage sur votre personne et sur les Chinois. Je vous supplierais, en ce cas, d'empêcher, en vertu de votre autorité, que M. le souffleur ne fît imprimer ma pièce et ne la défigurât, comme cela lui est arrivé souvent. Tout le monde me pille comme il peut. Adieu, monseigneur. Si vous commandez une armée, je veux aller vous voir dans votre gloire, au lieu d'aller aux eaux de Plombières.

2237. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

31 juillet.

Mon cher ange, votre lettre du 25 juillet m'apprend que vous avez reçu la petite correction du quatrième acte, conformément à vos désirs et à vos ordres. Je ne doute pas que vous n'ayez reçu aussi celle du deuxième acte. Le violent chagrin que me cause cet abominable ouvrage qu'on fait courir sous mon nom me met hors d'état d'embellir, comme je le voudrais, une tragédie que vous approuvez. Pourquoi M. de Richelieu imagine-t-il que je lui envoyais un exemplaire rapetassé?

Je lui envoyais, comme à vous, quelque chose de bien meilleur que la rapsodie qui court. Il n'a point reçu son paquet. Apparemment que M. de Paulmi a voulu en prendre copie pour son droit de transit; à la bonne heure. M. de Richelieu me gronde sur la distribution des rôles; je ne m'en mêle point; c'est à vous, mon cher ange, à tout ordonner avec lui. Gengis et Zamti sont deux rôles que Grandval et Lekain peuvent jouer. Faites tout comme il vous plaira; mon unique occupation est de tâcher de vous plaire; mais le pucelage de *Jeanne* me tue. Je vous embrasse mille fois, mon ange.

Je rouvre ma lettre. J'apprends dans l'instant qu'on a encore volé le manuscrit de la *Guerre de 1741*, qui était dans les mains de M. d'Argenson, de M. de Richelieu et de madame de Pompadour. On a porté tout simplement le manuscrit à M. de Malesherbes, qui donne aussi tout simplement un privilége. Je vous conjure de lui en parler, et de l'engager à ne pas favoriser ce nouveau larcin. On dit que cela presse. Je n'ai d'espérance qu'en vous.

Revenons aux Chinois. Grandval, à qui j'ai donné cinquante louis pour le *Duc de Foix*, refuserait-il de jouer dans l'*Orphelin*? Au nom du Tien, arrangez cela avec M. le maréchal.

2238. — A M. LE PREMIER SYNDIC DU CONSEIL DE GENÈVE (1).

Le 2 août.

Monsieur, vos bontés et celles du magnifique Conseil m'ayant déterminé à m'établir ici sous sa protection, il ne me reste, en vous renouvelant mes remerciements, que d'assurer mon repos en ayant recours à la justice et à la prudence du Conseil.

Je suis obligé de l'informer que, le 17 du mois de juin, un conseiller d'État de France m'écrivit qu'un nommé Grasset était parti de Paris, chargé d'un manuscrit abominable qu'il voulait imprimer sous mon nom, croyant mal à propos que mon nom servirait à le faire vendre; on m'envoya de plus la teneur de la lettre écrite de Lausanne par ce Grasset à un facteur de librairie de Paris. J'écrivis incontinent à des magistrats de Lausanne, et je les suppliai d'éclaircir ce fait. On intimida Grasset à Lausanne.

Le 22 juillet, une femme nommée Dubret, qui demeure à Genève, dans la même maison que le sieur Grasset, vint me proposer de me vendre cet ouvrage manuscrit quarante louis.

Le 26 juillet, Grasset, arrivé de Lausanne, vint lui-même me proposer ce manuscrit pour cinquante louis, en présence de madame Denis et de M. Cathala (1), et me dit que, si je ne l'achetais pas, il le vendrait à d'autres. Pour me faire connaître le prix de ce qu'il voulait me vendre, il m'en montra une feuille écrite de sa main; il me pria de la faire transcrire, et de lui rendre son original.

Je fus saisi d'horreur à la vue de cette feuille, qui insulte, avec autant d'insolence que de platitude, à tout ce qu'il y a de plus sacré. Je lui dis, en présence de M. Cathala, que ni moi, ni personne de ma maison, ne transcririons jamais des choses si infâmes, et que si un de mes laquais en copiaït une ligne, je le chasserais sur-le-champ.

Ma juste indignation m'a déterminé à faire remettre dans les mains d'un magistrat cette feuille punissable, qui ne peut avoir été composée que par un scélérat insensé et imbécile.

J'ignore ce qui s'est passé depuis, j'ignore de qui Grasset tient ce manuscrit odieux; mais ce que je sais certainement, c'est que ni vous, monsieur, ni le magnifique Conseil, ni aucun membre de cette république, ne permettra des ouvrages et des calomnies si horribles, et que, en quelque lieu que soit Grasset, j'informerai les magistrats de son entreprise, qui outrage également la religion et le repos des hommes. Mais il n'y a aucun lieu sur la terre où j'attende une justice plus éclairée qu'à Genève.

Je vous supplie, monsieur, de communiquer ma lettre au magnifique Conseil, et de me croire avec un profond respect, etc.

2239. — A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

3 août.

Oui, vraiment, vous seriez un beau Gengis, et nous n'en aurons point comme vous. Je vous sais bien bon gré d'être du metier, mon très aimable marquis. Le travail console. Il paraît, par votre lettre à ma nièce, que vous avez besoin d'être consolé comme un autre. C'est un sort bien commun. On souffre même à Neuilly, même aux Délices. Qui croirait qu'à mon âge une *Pucelle* fît mon malheur, et me persécutât au bout de trente ans? L'ouvrage court partout, accompagné de toutes les bêtises, de toutes les horreurs, que de sots méchants ont pu imaginer, de vers abominables contre tous mes amis, à commencer par M. le maréchal de Richelieu. J'ai bien fait de ne songer qu'à des Chinois; vos Français sont trop méchants, et sans vous et sans M. d'Argental, ces Chinois ne seraient pas pour Paris. Je bénis ma retraite, je vous regrette, et je vous aime de tout mon cœur.

2240. — A M. THIERIOT.

Aux Délices, le 4 août.

Ce que vous avez est presque aussi ancien que notre amitié. Il y a trente ans que cela est fait, et vous voyez combien cela est différent des plates grossièretés et des scandales odieux qui courent. Vous aurez le reste; vous verrez que le bâtard de l'Arioste n'est pas le bâtard de l'Arétin. Un scélérat nommé Grasset, est venu dans ce pays-ci, dépêché par des coquins de Paris, pour faire imprimer sous mon nom, à Lausanne, les abominations qu'ils ont fabriquées. Je l'ai fait guetter à Lausanne; il est venu à Genève, je l'ai fait mettre en prison. J'ai ici quelques amis, et on n'y troublera point mon repos impunément.

Adieu, mon ancien ami; vous auriez trouvé ma retraite charmante l'été, et l'hiver il ne faut pas quitter le coin de son feu; tous les lieux sont égaux quand il gèle; mais dans les beaux jours je ne connais rien qui approche de ma situation. Je ne connaissais ni ce nouveau plaisir, ni celui de semer, de planter, et de bâtir. Je vous aurais voulu dans ce petit coin de terre. J'y suis très heureux; et si les calomnies de Paris venaient m'y poursuivre, je serais heureux ailleurs.

Je vous embrasse. *Quid novi?*

(1) Chouet. (G. A.)

(1) Négociant génevois. Voyez la lettre à La Chalotais du 21 juillet 1762. (G. A.)

2241. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 août.

Mon cher ange, je voudrais encore vernir mes magots; mais tout ce qui arrive à *Jeanne* gâte mes pinceaux chinois. C'est ma destinée que la calomnie me poursuive au bout du monde. Elle vient me tourmenter au pied des Alpes. Vous ai-je mandé que ce coquin de Grasset était venu dans ce pays-ci, chargé de cet impertinent ouvrage, avec des vers contre la France, contre la maison régnante, contre M. de Richelieu? Ceux qui l'ont envoyé, sachant que j'étais auprès de Genève, n'ont pas manqué de faire paraître Calvin (1) dans cette rapsodie; cela fait un bel effet du temps de Charles VII. Il est très certain que ce Chévrier, qui avait annoncé l'ouvrage dans les feuilles de Fréron, y a travaillé; et il est très probable que Grasset s'entend toujours avec Corbi.

Vous voyez combien il est nécessaire que les cinq magots soient joués vite et bien : mais comment Sarrasin peut-il se charger de Zamti? Est-ce là le rôle d'un vieillard? On n'entendra pas Lekain. Sarrasin joue en capucin. Serai-je la victime de l'orgueil de Grandval, qui ne veut pas s'abaisser à jouer Zamti? Mon divin ange, je m'en remets à vous; mais, si mes magots tombent, je suis enterré.

Je vois enfin que vous avez perdu ces malheureux soupçons que vous aviez de moi sur un *pucelage* (2); Dieu soit béni! Thieriot-*Trompette* me mande qu'il y avait, dans le seul premier chant qui court à Paris, cent vingt-quatre vers falsifiés. Tout ce qu'on m'en a envoyé est de la plus grande platitude. Gare que ces sottes horreurs ne paraissent sous mon nom! ce manant de Fréron en fera un bel extrait.

Je vous demande en grâce, au moins, qu'on ne falsifie pas mon pauvre *Orphelin*. Je vous conjure qu'on le joue tel que je l'ai fait.

Nous venons d'en faire une répétition. Un Tronchin, conseiller d'Etat de Genève, auteur d'une certaine *Marie Stuart* (3), a joué, ou plutôt lu, sur notre petit théâtre, le rôle de Gengis passablement; il a fort bien dit *vos vertus* (4); et tout le monde a conclu que c'était un solécisme épouvantable de dire quelque chose après ce mot. Ce serait tout gâter; la seule idée m'en fait frémir.

La scène du poignard a bien réussi, des cœurs durs ont été attendris.

Je vous embrasse; je me recommande à vos bontés.

2242. — A M. POLIER DE BOTTENS.

Aux Délices, 5 août.

J'ose attendre de votre amitié, mon cher monsieur, que vous voudrez bien me mettre au fait de la manœuvre du sieur Maubert, et que vous entrerez dans la juste indignation où je suis contre ceux qui ont apporté ici le plat et abominable ouvrage que Grasset m'a voulu vendre cinquante louis d'or. Quel échantillon affreux il m'en présenta! cela fait frémir l'honneur et le bons sens. Quel monstre insensé et imbécile a pu fabriquer des horreurs pareilles? Et comment ai-je pu me dispenser de déférer à la justice ce scandaleux avorton? Le Conseil a fait tout ce que j'ai demandé à ma réquisition, et contre les distributeurs et contre la feuille qu'ils étalaient pour vendre le reste de l'ouvrage. Grasset, au sortir de prison, a été admonété vertement, et conseillé de vider la ville. Il est regardé ici comme un voleur public; mais, encore une fois, comment peut-il être lié avec Maubert, et comment Maubert a-t-il avoué que c'est lui qui avait donné la feuille à Grasset? Il y a là-dedans un tissu d'horreurs et d'iniquités dont le fond était le dessein d'escamoter cinquante louis d'or. Je suis obligé de poursuivre cette affaire; mais, n'ayant nulles lumières, il faut que je l'abandonne. Cela, joint aux maladies qui m'accablent, exerce un peu la patience; mais, si votre amitié me console, je me croirai heureux. Je vous embrasse tendrement, et je voudrais bien vous embrasser à Monrion. J'espère vous y renouveler mon tendre attachement au mois de septembre.

2243. — A M. DARGET.

Le 5 août 1755.

Je vous dois, mon ancien ami, un compte exact de ce qui s'est passé en dernier lieu au sujet de ce poëme de la *Pucelle d'Orléans*, dont on pourra dire comme de celle de Chapelain :

Depuis trente ans on parle d'elle,
Et bientôt on n'en dira rien.

C'est peu qu'on ait déshonoré la littérature jusqu'à imprimer le *Siècle de Louis XIV*, avec des notes aussi absurdes que calomnieuses, et qu'on se soit avisé de faire un libelle scandaleux d'un ouvrage approuvé de tous les honnêtes gens de l'Europe; c'est peu qu'on ait donné sous mon nom une prétendue *Histoire universelle*, dont il n'y avait pas dix chapitres qui fussent de moi, et dont l'ignorance a rempli tous les vides : les mêmes gens qui me persécutent depuis si longtemps ont mis le comble à ces malversations inouïes jusqu'à nos jours parmi les gens de lettres. Ils ont déterré quelques fragments de cet ancien poëme de la *Pucelle d'Orléans*, qui était assurément un badinage très innocent; quand ils ont su que j'étais en France, ils ont ajouté à cet ouvrage des vers aussi plats qu'offensants contre les amis que j'ai en France, et contre les personnes et les choses les plus respectables. Quand on a vu que j'avais choisi un petit asile auprès de Genève, où ma mauvaise santé m'a forcé de chercher des secours auprès d'un des plus célèbres médecins de l'Europe, ils ont glissé au plus vite dans l'ouvrage des vers contre Calvin : ils vivent du fruit de leurs manœuvres; ils vendent chèrement leurs manuscrits ridicules aux dupes qui les achètent, et se font ainsi un revenu fondé sur la calomnie. En vérité, mon cher ami, si ces malheureux pouvaient être appelés des gens de lettres, je serais presque de l'avis de ce citoyen de Genève (1) qui a soutenu avec tant d'esprit que les belles-lettres ont servi à corrompre les mœurs. On a député dans le pays où je suis un homme qui se mêle de vendre des livres; il se nomme Grasset; il vint dans ma maison le 26 juillet, et me proposa de me vendre cinquante louis d'or un de ces manuscrits; il m'en fit voir un échantillon : c'était une page remplie de tout ce que la sottise et l'impudence peuvent rassembler de plus méprisable et de plus atroce; voilà ce que cet homme vendait sous mon nom, et ce qu'il voulait me vendre à moi-même. Il me dit, en présence de plusieurs personnes, que le manuscrit venait d'un Allemand qui l'avait vendu cent ducats; ensuite il dit qu'il venait d'un ancien secrétaire de monseigneur le prince Henri : il entend sans doute le secrétaire à qui votre beau-frère a succédé, et qui était avec cet autre fripon de Tinois; mais ni le roi de Prusse, ni le prince Henri, n'ont jamais eu entre leurs mains des choses si indignes d'eux. Il nomma plusieurs personnes, il assura que La Beaumelle en avait un exemplaire à Amsterdam; je pris le parti de porter sur-le-champ au résident de France la feuille scandaleuse que cet homme m'avait apportée écrite de sa main. On mit Grasset en prison; il dit alors qu'il la tenait d'un nommé Maubert, ci-devant capucin, auteur de je ne sais quel *Testament politique du cardinal Albéroni* (2), dans lequel le ministère de France et M. le maréchal de Belle-Isle sont calomniés avec cette impudence qu'on punissait autrefois et qu'on méprise aujourd'hui; enfin on a banni de Genève le nommé Grasset. On a interrogé le sieur Maubert, et on lui a signifié que, si l'ouvrage paraissait, on s'en prendrait à lui. Voilà tout ce que j'ai pu faire, dans un pays où la justice n'est pas rigoureuse; j'attends de votre amitié que vous voudrez bien m'instruire de ce que vous pourrez apprendre sur cette misère. Si vous voyez M. de Croismare et M. Duverney, je vous prie de leur faire mes très humbles compliments; mes Délices me font souvenir de Plaisance (3). Je n'ose demander des ognons de tulipe à M. Duverney; c'est la seule chose qui me manque dans ma retraite trop belle pour un philosophe; il faut savoir jouir et savoir se passer; j'ai tâté de l'un et de l'autre. Je vous souhaite fortune, agréments; et j'aurais voulu que ma maison eût été sur le chemin de Vesel (4).

P.-S. Pourrez-vous avoir la bonté de me dire le nom de ce Provençal (5) qui était ci-devant secrétaire du prince Henri? Je vous embrasse. Je suis bien malade.

2244. — A M. DE BRENLES.

Aux Délices, 5 août.

Mais dites-moi donc, mon cher philosophe, comment les hommes peuvent être si méchants; comment on a pu faire un tissu de tant de bêtises et de tant d'horreurs; et comment

(1) Il n'y figure plus. (G. A.)
(2) D'Argental avait cru que Voltaire faisait imprimer la *Pucelle*. (G. A.)
(3) Imprimée en 1735. (G. A.)
(4) Derniers mots de l'*Orphelin*. (G. A.)

(1) J.-J. Rousseau. (G. A.)
(2) Voyez, tome V, page 409. (G. A.)
(3) Château de Pâris-Duverney, près de Nogent-sur-Marne. (G. A.)
(4) Darget avait tardé de répondre à Voltaire, parce qu'il était allé en Prusse. (G. A.)
(5) Du Puget. (G. A.)

Maubert a pu s'unir avec Grasset pour un aussi affreux scandale. Dès que Grasset vint me montrer l'échantillon de la pièce, tous mes amis me conseillèrent de déférer cette plate infamie à la justice. Grasset ne s'est tiré d'affaire qu'en disant qu'il tenait la feuille de Maubert; et Maubert a répondu qu'il la tenait de Lausanne. Si tout le reste est comme ce que j'ai vu, c'est l'ouvrage d'un laquais. J'ai rempli mon devoir en me plaignant juridiquement; mais je ne goûte de consolations qu'en déposant mes plaintes dans le sein de votre amitié. Je vous embrasse de tout mon cœur. Quand pourrai-je vous voir à Monrion?

2245. — A M. POLIER DE BOTTENS.

Aux Délices, 8 août.

Vous verrez, mon cher monsieur, quel homme est ce Grasset par la copie (1) ci-jointe. Le dessein de m'escamoter est le moindre de ses crimes; mais quiconque a inséré, dans le manuscrit qu'il voulait me vendre, les morceaux aussi plats qu'abominables dont je me suis plaint, est cent fois plus criminel que lui. Bousquet se plaint qu'on a mis en prison son associé; qu'il juge à quel associé il a affaire! Il l'envoie à Marseille; Dieu veuille que ceux qui s'intéressent au commerce de Bousquet n'aient pas à s'en repentir!

Voilà un tissu d'horreurs qui me ferait croire que J.-J. Rousseau a raison. Si les belles-lettres ne corrompent pas les mœurs, elles n'ont pas, au moins, rectifié celles des misérables qui ont voulu me perdre par de si infâmes imputations.

On dit que La Beaumelle, et un nommé Tinois, ont fabriqué toutes les plates indignités qui sont dans l'ouvrage que vous avez vu. Faut-il que je s is la victime de ces canailles! Quand pourrai-je avoir le bonheur de vous voir?

2246. — AU MÊME.

Aux Délices, 12 août.

Vous m'avez fait venir sur votre lac, mon cher monsieur, et malgré toutes les horreurs qui m'environnent, je ne me jetterai pas dans le lac (2). Sachez les faits, et voyez mon cœur.

1° Quiconque viendra m'apporter un écrit tel que Grasset m'en a présenté un, je le mettrai entre les mains de la justice, parce que je veux bien qu'on rie de saint Denis, et que je ne veux pas qu'on insulte Dieu.

2° Corbi n'est point un être de raison; c'est un homme très connu; c'est un facteur de librairie à Paris. Grasset lui offrit, au mois de mai, quatre mille exemplaires d'un manuscrit qu'il devait acheter à Lausanne.

3° Un conseiller d'État de France m'envoya la lettre de Grasset à Corbi, et Grasset intimidé n'imprima rien à Lausanne.

4° Une femme nommée Dubret, qui demeure à Genève, dans la même maison que Grasset, vint, il y a un mois, me proposer de me vendre ledit manuscrit pour quarante louis d'or.

5° Grasset, le 26 juillet, vint me l'offrir pour cinquante louis; et, pour m'engager, il me montra un échantillon fait par le laquais d'un athée, échantillon écrit de sa main, et dont il avait eu soin de faire trois copies.

6° Je le fis mettre en prison; il est banni, et, s'il revient à Genève, il sera pendu.

7° A l'interrogatoire, il a décelé un capucin défroqué, nommé Maubert.

8° Le capucin Maubert a répondu à la justice qu'il tenait le manuscrit de M. de Montolieu, et lui et Grasset ont dit que M. de Montolieu l'avait acheté cent ducats, et voulait le vendre cent ducats, soit à moi, soit à madame de Pompadour, par le canal de M. de Chavigny.

9° Il est faux que M. de Montolieu ait acheté ce manuscrit cent ducats, puisqu'il dit à Lausanne qu'il le tient de son fils (3), lequel le tient, dit-il, de madame la margrave de Bareuth.

10° J'instruis M. de Montolieu de tout ce que dessus.

11° Je vais écrire au roi de Prusse, au prince Henri, à madame la magrave; tous les trois savent bien que mon véritable ouvrage, fait il y a trente ans, et qu'ils ont depuis dix ans, ne contient rien de semblable, ni aux platitudes de laquais dont le manuscrit de M. de Montolieu est farci, ni aux horreurs punissables dont on vient de l'infecter.

12° Si on veut le vendre à madame de Pompadour, on s'y prend tard; il y a longtemps que je le lui ai donné.

13° Ce n'est point madame la margrave de Bareuth qui a donné au fils de M. de Montolieu les fragments ridicules qu'il possède, c'est un fou nommé Tinois.

14° Tout le Conseil de Genève a approuvé unanimement ma conduite, et m'a fait l'honneur de m'écrire en conséquence.

15° M. de Montolieu n'a autre chose à faire qu'à détester le jour où il a connu Maubert, lequel Maubert, tout savant qu'il est, s'est avisé de placer le portrait de Calvin dans un poëme qui a pour époque le quatorzième siècle; lequel Maubert, enfin, est le plus scélérat renégat que la Normandie ait produit.

Que d'horreurs pour m'escroquer cinquante louis! En voilà beaucoup, mon cher monsieur; je commence à croire que Rousseau pourrait avoir raison, et qu'il y a des gens que les belles-lettres rendent encore plus méchants qu'ils n'étaient; mais cela ne regarde que les ex-capucins. Maubert est ici aussi connu qu'à Lausanne; mais la justice n'a pu le punir, puisqu'il a montré qu'il était l'agent d'un autre.

Adieu, mon cher ami; je suis las de dicter des choses si tristes (1).

Somme totale; qu'y a-t-il à faire maintenant? Rien. Puisse M. de Montolieu jeter au feu son damnable manuscrit, faire pendre Maubert s'il le rencontre, l'oublier s'il ne le rencontre pas, et n'avoir jamais de commerce avec lui!

Adieu, madame Denis et moi, nous sommes malades; nous viendrons à Monrion quand nous pourrons; nous vous embrassons tendrement.

2247. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

13 août.

Mon cher ange, je ne suis pas en état de songer à une tragédie ; je suis dans les horreurs de la persécution que la canaille littéraire me fait depuis quarante ans. Vous m'aviez assurément donné un très bon avis. Ce Grasset était venu de Paris tout exprès pour consommer son iniquité. Il n'est que trop vrai que Chévrier était très instruit de ce maudit ouvrage et de toute cette manœuvre. Fréron n'en avait parlé dans sa feuille que pour préparer cette belle entreprise. Vous savez de quelles abominations on a farci ce poëme. On a voulu me perdre et gagner de l'argent. Je n'y sais autre chose que de déférer moi-même tout scandale qu'on voudra mettre sous mon nom, en quelque lieu que je sois. Pour comble de douleurs, on m'apprend que Lyon est infecté d'un premier chant aussi plat que criminel, dans lequel il n'y a pas quarante vers de moi. Mon malheur veut que M. votre oncle (2), que je n'ai jamais offensé, ait depuis un an écrit au roi plusieurs fois contre moi, et ait même montré les réponses. Il a trop d'esprit et trop de probité pour m'imputer les misères indignes qui courent: mais il peut, sans les avoir vues, écouter la calomnie. L'abbé Pernetti (3) m'a écrit de Lyon qu'on me forcerait à quitter mon asile, qui m'a déjà coûté plus de quarante mille écus. Madame Denis se meurt de douleur, et moi de la colique.

J'écris un mot à madame de Pompadour au sujet des cinq pagodes que vous lui faites tenir de ma part.

Je me flatte qu'elle ne trouvera rien dans la pièce qui ne plaise aux honnêtes gens, et qui ne déplaise à Crébillon. Je me flatte que, si elle l'approuve, elle sera jouée malgré le radoteur Lycophron. Adieu, mon très cher ange, qui me consolez.

2248. — A MADAME DE FONTAINE.

13 août.

Ma chère nièce, vous êtes charmante. Vous courez, avec votre mauvaise santé, aux Invalides pour des Chinois. Tout Pékin est à vos pieds. Je me flatte qu'on jouera la pièce telle que je l'ai faite, et qu'on n'y changera pas un mot. J'aime infiniment mieux la savoir supprimée qu'altérée.

Les scélérats d'Europe (4) me font plus de peine que *les héros de la Chine* (5). Un fripon, nommé Grasset, que M. d'Argental m'avait heureusement indiqué, est venu ici pour imprimer un détestable ouvrage, sous le même titre que celui auquel

(1) Quelque certificat. (G. A.)
(2) Comme venait de faire Guyot de Merville. (G. A.)
(3) Qui épousa plus tard la fille de Polier de Bottens, veuve de M. de Crouzas. (G. A.)

(1) Ce qui suit est de la main de Voltaire. (G. A.)
(2) Le cardinal de Tencin. (G. A.)
(3) Secrétaire de l'Académie de Lyon. (G. A.)
(4) Tout ce qui suit figurait dans l'ancienne lettre du 23 mai, et, sauf deux paragraphes, était reproduit encore dans celle-ci. Voyez notre note au 23 mai. (G. A.)
(5) De Métastase, traduits par Richelet. (G. A.)

je travaillai il y a trente ans, et que vous avez entre les mains. Vous savez que cet ouvrage de jeunesse n'est qu'une gaîté très innocente. Deux fripons de Paris, qui en ont eu des fragments, ont rempli les vides comme ils ont pu, contre tout ce qu'il y a de plus respectable et de plus sacré. Grasset, leur émissaire, est venu m'offrir le manuscrit pour cinquante louis d'or, et m'en a donné un échantillon aussi absurde que scandaleux; ce sont des sottises des halles, mais qui font dresser les cheveux à la tête. Je courus sur-le-champ de ma campagne à la ville, et aidé du résident de France, je déferai le coquin; il fut mis en prison et banni, son bel échantillon lacéré et brûlé, et le Conseil m'a écrit pour me remercier de ma dénonciation. Voilà comme il faudrait partout traiter les calomniateurs. Je ne les crains point ici; je ne les crains qu'en France.

Il me semble, ma chère nièce, que vous n'avez pas votre part entière, et M. d'Argental a encore trois guenilles pour vous (1). Je vous demande pardon d'avoir imaginé que vous eussiez pu adopter l'idée que M. d'Argental a eue un moment (2); j'espère qu'il ne l'a plus. Ayez soin de votre santé, et aimez deux solitaires qui vous aiment tendrement. Je vous embrasse, ma chère enfant, du fond de mon cœur.

2249. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

13 août.

Vraiment, mon cher ange, il ne manquait plus à mes peines que celle de vous voir affligé. Je ne m'embarrasse guère de vos gronderies, mais je souffre beaucoup de l'embarras que vous donnent les bateleurs de Paris. Mon divin ange, grondez-moi tant qu'il vous plaira, mais ne vous affligez pas. M. de Richelieu me mande qu'il faut que Grandval joue dans la pièce : « Très volontiers, lui dis-je, je ne me mêle de rien; que Lekain et Grandval s'étudient à vous plaire, c'est leur devoir. »

La Comédie est aussi mal conduite que les pièces qu'on y donne depuis si longtemps. Le siècle où nous vivons est, en tous sens, celui de la décadence; il faut l'abandonner à son sens réprouvé. J'ai désiré, mon cher et respectable ami, qu'on donnât mes magots à Fontainebleau, puisqu'on doit les donner; et je l'ai désiré afin de pouvoir détruire dans une préface (3) les calomnies qui viennent m'assaillir au pied des Alpes. Vous savez une partie des horreurs que j'éprouve, et je dois à votre amitié le premier avis que j'en ai eu. La députation de Grasset est le résultat d'un complot formé de me perdre, partout où je serai. Jugez si je suis en état de chanter le dieu des jardins. J'en dirai pourtant un petit mot, quand je pourrai être tranquille, mais je le dirai honnêtement. Toute grossièreté rebute, et vous devez vous en apercevoir par la différence qui est entre la copie que je vous ai envoyée et l'autre exemplaire. Je vous supplie de répandre cette copie le plus que vous pourrez, et surtout de la faire lire à M. de Thibouville (4); je vous en conjure. Ah! mon cher et respectable ami, quel temps avez-vous pris pour me gronder! Celui que votre oncle prend pour m'achever. Je vous embrasse tendrement. Les hommes sont bien méchants; mais vous me raccommodez avec l'espèce humaine.

2250. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

13 août (5).

Mon héros veut-il ou dédaigne-t-il que je lui dédie mes magots de la Chine? Accoutumé aux hommages de l'Europe, méprise-t-il ceux de Pékin?... Je le supplie de me donner ses ordres. Je les attends; car, de peur d'être prévenu, je vais publier mes *Magots* moi-même.

Comment est-il possible que vous n'ayez pas reçu le rogaton de la *Guerre de* 1741? Je vous l'envoyai par madame Denis. Je m'en souviens très bien, et elle aussi. J'en avais fait faire trois copies : une pour vous, une pour M. d'Argenson, une pour madame de Pompadour. Il faut que le diable s'en soit mêlé! Mais de quoi ne se mêle-t-il pas?

Est-il possible encore, monseigneur, que j'ignore si vous avez reçu le paquet (6) de M. de Paulmi?... Je jette mon bonnet par dessus les moulins; je ne sais plus où j'en suis; mais mon cœur qui vous appartient est tranquille.

(1) Trois chants de la *Pucelle*. Elle n'en avait eu que douze par Thieriot. (G. A.)
(2) Il avait soupçonné Voltaire de faire imprimer la *Pucelle*. (G. A.)
(3) L'Épître dédicatoire à Richelieu. (G. A.)
(4) Les vers contre lui étaient supprimés. (G. A.)
(5) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(6) La *Pucelle*. (G. A.)

2251. — A M. COLINI.

Des Délices, 17 août.

. . . .

Faites, je vous prie, mille compliments à M. Lekain; je suis sûre qu'il jouera Gengis à merveille; mais Sarrasin est bien vieux pour Zamti. Ne doutez pas de l'amitié que j'aurai pour vous toute ma vie (1).

Je vous en dis autant. Divertissez-vous; voyez siffler mon *Orphelin;* sifflez les Parisiens, *e ritornate a noi quando sarete stanco di piaceri, di donne, e di Parigi.*

J'envoie cette lettre à l'adresse que vous me donnez.

2252. — A M. LE COMTE D'ARGENSON.

Aux Délices, 20 août.

Il m'est impossible, monseigneur, de vous envoyer votre contre-seing. Celui qui en a si indignement abusé est à Marseille. C'est un intrigant fort dangereux. Ce Grasset m'a montré des contre-seings chancelier et Berryer avec les vôtres. Il écrit souvent à M. Berryer, qui est fort poli, car il signe un grand *votre très humble* à ce valet de libraire. On dit qu'il fait imprimer des horreurs à Marseille. J'oubliais de vous dire qu'il est *réfugié*, et qu'il est de moitié avec un capucin défroqué, auteur du *Testament politique du cardinal Albéroni.* Ce capucin, appelé ici Maubert, est à Genève, avec des Anglais, et il outrage impunément, dans ses livres, le roi, le ministère et la nation. Voilà de bons citoyens dans ce siècle philosophe et calculateur!

Le prince de Wurtemberg avait auprès de lui un philosophe de cette espèce, qu'il me vantait fort, et qu'il mettait au-dessus de Platon; ce sage a fini par lui voler sa vaisselle d'argent.

Je ne vis plus qu'avec des Chinois. Madame Denis, du fond de la Tartarie, vous présente ses respects, et moi les miens. Je vous serai bien tendrement attaché, tant que je vivrai.

2253. — A M. LE CONSEILLER TRONCHIN.

23 août, aux prétendues Délices (2).

Pardon, pardon! j'ai très bien compris la pancarte (3) que M. votre frère m'a expliquée, et me voilà au fait. Il ne s'agit plus que d'employer à vivre doucement ce que vous voulez bien avoir la bonté de gouverner. Il faut embellir les Délices, rendre Monrion agréable, aller d'un bout du lac à l'autre, y boire votre vin et oublier les *Pucelles.*

J'ai cherché une solitude, un tombeau... Me l'enviera-t-on?

2254. — A M. THIERIOT.

Le 23 août.

Mon ancien ami, amusez-vous tant que vous pourrez avec une *Pucelle;* cela est beau à votre âge. Il y a trente ans que je fis cette folie. Je vous ai envoyé la copie que j'avais depuis dix ans. Je ne puis songer à tout cela que pour en rougir. Dites aux gens qui sont assez bons pour éplucher cet ouvrage, qu'ils commencent par critiquer sérieusement frère Jean des Entomeures et Gargantua.

Quant à mes cinq magots de la Chine, je les crois très mal placés sur le théâtre de Paris, et je n'en attends pas plus de succès que je n'attends de reconnaissance des comédiens, à qui j'ai fait présent de la pièce. Il y a longtemps que j'ai affaire à l'ingratitude et à l'envie. Je fuis les hommes, et je m'en trouve bien; j'aime mes amis, et je m'en trouve encore mieux. Je voudrais vous revoir avant d'aller voir Pascal et Rameau (4), *e tutti quanti* dans l'autre monde.

Puisque vous voyez M. d'Argenson le philosophe (5), présentez-lui, je vous prie, mes respects.

2255. — A MADAME DE FONTAINE.

Aux Délices, 23 août.

Ma chère enfant, il fait bien chaud pour montrer cinq magots de la Chine à cinq cents Parisiens; et la plupart des acteurs sont d'autres magots. Il est impossible que la pièce réussisse; mais il est encore plus triste que tout le monde dispose de mon bien comme si j'étais mort. J'écris à M. d'Ar-

(1) Ce premier alinéa est de madame Denis. (G. A.)
(2) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(3) Le bail. (G. A.)
(4) Il y a là une erreur de copiste. Rameau ne mourut qu'en 1764. (G. A.)
(5) Le marquis d'Argenson. (G. A.)

genson et à madame de Pompadour, touchant le nommé Prieur, qui a imprimé un manuscrit volé chez l'un ou chez l'autre. Ce manuscrit ne contient que des mémoires informes. Ce libraire est un sot et le vendeur un fripon. Je n'ai à craindre que d'être défiguré ; cela est toujours fort désagréable.

Adieu, ma chère nièce, votre sœur vous embrasse ; j'en fais autant. Nous vous aimons à la folie (1).

2256. — A M. COLINI.

Aux Délices, 23 août.

Mon cher Colini, je ne connais point ce Prieur (2); dites-lui que, s'il est sage, il doit m'écrire.

Il fait trop chaud pour montrer cinq magots de la Chine à quinze cents badauds. Ils doivent avoir été fort mal reçus ; cette marchandise n'était bonne que pour Pékin.

On m'a volé à Berlin, en Hollande, à Genève, à Paris ; on s'empare de mon bien comme si j'étais mort, et on le dénature, pour le mieux vendre. Il faudrait traiter tous ces fripons de libraires comme j'ai fait traiter Grasset, qu'on a mis en prison et qu'on a chassé de la ville; et il est bon qu'on le sache.

Je vous embrasse.

Si vous m'aviez instruit plus tôt du nom de ce Prieur, il aurait eu déjà affaire avec les *supérieurs*. J'ai perdu votre adresse, envoyez-la-moi.

2257. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A mes prétendues Délices, 26 août (3).

Vous ne m'avez jamais mandé, mon héros, si vous avez reçu le petit paquet contre-signé. Vous avez dédaigné l'hommage de mes magots; on leur a cassé le nez et les oreilles sur votre théâtre ; scènes, et noms, et vers, ont été changés ; tout a été estropié, excepté par mademoiselle Clairon. On a fait jouer un rôle d'un mari aimé par un bonhomme de soixante-quatorze ans, qui n'a pas plus de dents que moi. Le Kain n'a pas été entendu, et il est fort propre pour les rôles muets. On voit bien que vous ne vous souciez guère des spectacles, à la manière dont ils vont.

J'ai dû présumer que vous ne faites pas plus de cas de ma dédicace, puisque vous ne m'avez pas répondu. Je vous l'envoie pourtant. Voyez, monseigneur, si vous voulez me permettre d'en faire usage. Le reste sera une dissertation sur les tragédies de la Chine, que probablement vous ne lirez point. Je suis dans la nécessité de faire imprimer sur-le-champ, à Genève, ma pièce, telle que je l'ai faite, puisque les comédiens ont eu la ridicule insolence de la jouer à Paris telle que je ne l'ai pas faite. Si vous agréez la dédicace, daignez donc me donner vos ordres sur-le-champ; sinon, vous jugez bien que je ne prendrai pas la liberté d'aller fourrer là votre nom et d'abuser de vos bontés, sans votre permission expresse. En ce cas, la pièce paraîtra toute nue, et l'auteur ne vous la dédiera que dans le fond de son cœur.

Je vous redis et vous assure très positivement que je vous ai envoyé le fatras historique et mal digéré où votre gloire personnelle est pour quelque chose. Il est arrivé à ce rogaton la même chose qu'à l'*Histoire universelle*. Un fripon l'a vendu vingt-cinq louis d'or à un imprimeur, nommé Prieur, à Paris, et M. de Malesherbes a eu la faiblesse de permettre l'édition. Ne m'attribuera-t-on pas encore cette prévarication, comme on a eu la barbarie et la sottise de m'attribuer l'*Histoire universelle*, telle qu'on a eu l'impertinence de l'imprimer? Pourquoi faut-il que je sois éternellement la victime de la calomnie ! Vos bontés me consolent de tout.

Les comédiens de Paris auraient grand besoin de dépendre uniquement de vos ordres. Je leur ai fait présent de ma pièce, et ils ont eu la bassesse de dire à mon secrétaire (4) qu'il n'y entrerait que pour son argent. Voilà des procédés un peu *tartares*.

Je suis fâché que la France se barbarise malgré vous de jour en jour. Sauvez-la donc de la décadence. Conservez-moi vos bontés, et, pour Dieu, daignez m'instruire si vous avez mon paquet.

(1) Cette lettre faisait partie, jusqu'alors, de la lettre du 2 juillet. Or, il est à remarquer qu'à cette date Voltaire ne savait pas que l'*Histoire de la guerre de* 1741 avait été volée, et qu'il n'apprit que vers le 23 août le nom du libraire Prieur. (G. A.)

(2) Libraire à qui Ximenès avait vendu le manuscrit de la *Guerre de* 1741. (G. A.)

(3) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

(4) Colini. (G. A.)

2258. — AU MÊME.

27 août (1).

Pardon du verbiage inutile; vous avez reçu mon paquet. Voici le croquis de la dédicace que vous daignez accepter. On dit que j'ai gagné mon procès dans le public. Je me flatte que vous gagnerez plus pleinement le vôtre au parlement : vous en gagnez un plus considérable dans le temps présent et dans la postérité. Vous êtes l'homme du siècle, l'homme de la France, celui qui soutient son honneur, celui que tout le monde voudrait imiter et que personne n'égale.

Madame Denis et moi, nous vous présentons nos plus tendres respects.

2259. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

Près de Genève, 28 août 1755 (2).

Madame, je n'importune pas tous les jours votre altesse sérénissime de mes lettres; mais il n'y a point de jour où je ne parle d'elle, où je ne m'entretienne de ses bontés, et où je ne préfère la forêt de Thuringe au lac de Genève. Je m'occupe du soin de mériter la continuation de sa bienveillance; et, ne pouvant actuellement me mettre à ses pieds, je songe du moins à lui procurer de loin quelques petits amusements. Je voudrais lui envoyer cette Jeanne, que j'ai tâché d'embellir sans l'orner de pompons. J'ai fait ce que j'ai pu pour qu'elle parût décemment devant votre altesse. J'ai voulu que sa beauté fût piquante sans avoir jamais l'air effronté, que vous la vissiez avec quelque plaisir sans trop rougir pour elle; qu'enfin elle fût digne d'occuper une place dans votre maison. Il ne s'agit plus, madame, que de l'envoyer à vos pieds : elle serait déjà partie, si je savais comment l'adresser. Il me semble qu'il y a un banquier à Strasbourg qui reçoit quelquefois des ordres de votre altesse : si je savais son nom, je lui adresserais le paquet. J'attends vos ordres, madame; mais je ne me console point d'être hors de portée de venir les demander moi-même, et d'arriver avec la fille d'honneur que je veux vous présenter. La grande maîtresse des cœurs veillerait sur sa conduite et la rendrait digne de vous plaire; je lui servirais de vieux sigisbé. Mais faut-il se borner à ne présenter que de loin mon profond respect à votre altesse sérénissime?

2260. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux tristes Délices, 29 août.

Mon divin ange, je reçois votre lettre du 21; je commence par les pieds de madame d'Argental, et je les baise, avec votre permission, enflés ou non. J'espère même qu'ils pourront la conduire à la Chine, et qu'elle entendra Lekain ; ce qui est, dit-on, très difficile. On prétend qu'il a joué un beau rôle muet; mais, mon cher et respectable ami, je ne suis touché que de vos bontés; je les sens mille fois plus vivement que je ne sentirais le succès le plus complet. Les magots chinois iront comme ils pourront; on les brisera, on les cassera, on les mettra sur sa cheminée ou dans sa garde-robe, on en fera ce qu'on voudra; mon cœur est flétri, mon esprit lassé, ma tête épuisée. Je ne puis, dans mes violents chagrins, que vous faire les plus tendres remerciements. C'est vous qui avez prévenu le mal. Vous avez été à cent lieues mon véritable ange gardien. Ce Grasset, ce maudit Grasset, est un des plus insignes fripons qui infectent la littérature. J'ai essuyé un tissu d'horreurs. Enfin ce misérable, chassé d'ici, s'en est allé avec son manuscrit infâme, et on ne sait plus où le prendre. Je n'ai jamais vu de plus artificieux et de plus effronté coquin.

A l'égard de cet autre animal de Prieur, qui dispose insolemment de mon bien, sans daigner seulement m'en avertir, j'ai écrit à madame de Pompadour et à M. d'Argenson. L'un ou l'autre a été volé, et il leur doit importer de savoir par qui; d'ailleurs il s'agit de la gloire du roi, et ni l'un ni l'autre ne seront indifférents. Enfin, mon cher ange, je suis vexé de tous côtés depuis un mois. La rapine et la calomnie me sont venues assaillir au pied des Alpes dans ma solitude. Où fuir? il faudra donc aller trouver l'empereur de la Chine. Encore trouverai-je là des jésuites qui me joueront quelque mauvais tour. Ma santé n'a pas résisté à toutes ces secousses. Il ne me reste de sentiment que pour vous aimer; je suis abasourdi sur tout le reste. Adieu; pardonnez-moi, je ne sais plus où j'en suis. Adieu; votre amitié sera toujours ma consolation la plus chère. Je baise très douloureusement les ailes de tous les anges.

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

(2) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)

2261. — A M. COLINI.

Aux Délices, 29 août.

Laissez là le Prieur et toutes ces pauvretés; et quand vous serez rassasié de Paris, mandez-le-moi, mon cher Colini, je vous enverrai un petit mandement (1). Vous ne m'avez point parlé de votre Florentine; je ne sais comment elle en a usé avec vous. Vous ne me parlez que de *Chinois;* je souhaite qu'ils vous amusent; mais je crois que vous avez trouvé, à Paris, de quoi vous amuser davantage, et que vous trouvez à présent mes Délices assez peu délicieuses, et la solitude fort triste pour un Florentin de votre âge. Prenez votre provision de plaisir, et revenez quand vous n'aurez rien de mieux à faire.

Je vous embrasse. V.

Un *Scarselli* (2) m'a envoyé un gros tome de ses tragédies; aviez-vous entendu parler de ce *Scarselli ?*

2262. — A MM. LES SYNDICS DE LA LIBRAIRIE.

30 août.

La librairie, messieurs, est en France un établissement trop noble pour que je ne vous prie pas de vous joindre à moi, afin d'empêcher qu'on ne l'avilisse.

J'apprends deux choses contraires à tous vos règlements : la première, qu'un imprimeur, nommé le sieur Prieur, a acheté, à ce qu'il dit, une partie des mémoires que j'avais composés dans les bureaux des ministres pour servir un jour à l'histoire des plus glorieux événements du règne du roi. Je déclare que ces mémoires informes, qui ont été volés dans les dépôts respectables où je les avais laissés, ne sont point faits pour voir le jour.

La deuxième prévarication dont on me menace est l'impression d'un ouvrage impertinent, composé par quelques jeunes gens sans goût et sans mœurs sur un ancien canevas que j'avais fait, il y a plus de trente ans; il est intitulé : la *Pucelle d'Orléans.* Les fragments de cette indigne rapsodie, qui courent sous mon nom dans Paris, m'ont été envoyés; ils déshonoreraient la librairie. Je vous fais les plus vives instances pour prévenir le débit de toutes ces œuvres de ténèbres. Quand je veux faire imprimer quelques ouvrages de moi, j'en fais hautement présent aux libraires. L'honneur des lettres et la justice exigent qu'on n'imprime pas ce que je ne veux pas donner, et encore moins ce que je n'ai pas fait. J'attends ce service de vous.

Je suis avec zèle, messieurs, votre très humble et très obéissant serviteur.

2263. — A M. BERRYER,

LIEUTENANT DE POLICE.

Aux Délices, 30 août.

Monsieur, je crois devoir avoir l'honneur de vous envoyer la copie de la lettre que j'écris aux syndics de la librairie; c'est une affaire dont j'ai déjà informé M. d'Argenson, et que je recommande à votre protection et à votre justice avec les instances les plus pressantes.

Je dois aussi, monsieur, vous donner avis qu'il y a dans Paris un réfugié, nommé Grasset, fort connu de Corbi, et qui est en relation avec les libraires. Il montre partout votre contre-seing, et il s'en sert, ainsi que de celui de M. le comte d'Argenson, pour son commerce frauduleux; c'est d'ailleurs un voleur public. Chassé en dernier lieu de Genève, il n'échappera pas à vos lumières et à votre vigilance, s'il est encore à Paris. Il est connu de plusieurs libraires. Il va à Marseille. C'est tout ce que j'en sais pour le présent.

Permettez-moi de vous renouveler les assurances du dévouement respectueux avec lequel je serai toujours, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

2264. — A M. J.-J. ROUSSEAU.

30 août (3).

J'ai reçu, monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain; je vous en remercie. Vous plairez aux hommes, à qui vous dites leurs vérités, mais vous ne les corrigerez pas.

(1) C'est-à-dire un mandat sur son notaire ou son banquier. (G. A.)

(2) Flaminio Scarselli. (G. A.)

(3) Cette lettre célèbre, écrite à propos du *Discours sur l'Inégalité*, parut d'abord à la suite de l'*Orphelin de la Chine*, puis dans le *Mercure* d'octobre 1755. Ses différentes éditions présentent des variantes; nous en relèverons quelques-unes. (G. A.)

On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la société humaine, dont notre ignorance et notre faiblesse se promettent tant de consolation. On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes; il prend envie de marcher à quatre pattes (1), quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre, et je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous et moi. Je ne peux non plus m'embarquer pour aller trouver les sauvages du Canada : premièrement, parce que les maladies (2) dont je suis accablé me retiennent auprès du plus grand médecin de l'Europe, et que je ne trouverais pas les mêmes secours chez les Missouris; secondement, parce que la guerre est portée dans ces pays-là, et que les exemples de nos nations ont rendu les sauvages presque aussi méchants que nous. Je me borne à être un sauvage paisible dans la solitude que j'ai choisie auprès de votre patrie (3), où vous devriez être.

Je conviens avec vous que les belles-lettres et les sciences ont causé quelquefois beaucoup de mal. Les ennemis du Tasse firent de sa vie un tissu de malheurs ; ceux de Galilée le firent gémir dans les prisons, à soixante et dix ans, pour avoir connu le mouvement de la terre; et ce qu'il y a de plus honteux, c'est qu'ils l'obligèrent à se rétracter (4). Dès que vos amis eurent commencé le *Dictionnaire encyclopédique*, ceux qui osèrent être leurs rivaux les traitèrent de *déistes*, d'*athées*, et même de *jansénistes.*

Si j'osais me compter parmi ceux dont les travaux n'ont eu que la persécution pour récompense, je vous ferais voir (5) des gens acharnés à me perdre du jour que je donnai la tragédie d'*OEdipe;* une bibliothèque de calomnies ridicules imprimées contre moi ; un prêtre ex-jésuite (6), que j'avais sauvé du dernier supplice, me payant par des libelles diffamatoires du service que je lui avais rendu ; un homme (7), plus coupable encore, faisant imprimer mon propre ouvrage du *Siècle de Louis XIV* avec des *notes* dans lesquelles la plus crasse ignorance vomit les plus infâmes impostures; un autre, qui vend à un libraire quelques chapitres d'une prétendue *Histoire universelle*, sous mon nom ; le libraire assez avide pour imprimer ce tissu informe de bévues, de fausses dates, de faits et de noms estropiés ; et enfin des hommes assez lâches et assez méchants pour m'imputer la publication de cette rapsodie. Je vous ferais voir la société infectée de ce genre d'hommes inconnus à toute l'antiquité, qui, ne pouvant embrasser une profession honnête, soit de manœuvres, soit de laquais, et sachant malheureusement lire et écrire, se font courtiers de littérature, vivent de nos ouvrages, volent des manuscrits, les défigurent, et les vendent. Je pourrais me plaindre que des fragments d'une plaisanterie faite, il y a près de trente ans, sur le même sujet que Chapelain eut la bêtise de traiter sérieusement, courent aujourd'hui le monde par l'infidélité et l'avarice (8) de ces malheureux qui ont mêlé leurs grossièretés à ce badinage, qui en ont rempli les vides avec autant de sottise que de malice, et qui enfin, au bout de trente ans, vendent partout en manuscrit ce qui n'appartient qu'à eux, et qui n'est digne que d'eux. J'ajouterais qu'en dernier lieu (9) on a volé une partie des matériaux que j'avais rassemblés dans les archives publiques pour servir à l'*Histoire de la Guerre de* 1741, lorsque j'étais historiographe de France ; qu'on a vendu à un libraire de Paris ce fruit de mon travail; qu'on se saisit à l'envi de mon bien, comme si j'étais déjà mort, et qu'on le dénature pour le mettre à l'encan. Je vous peindrais l'ingratitude, l'imposture et la rapine, me poursuivant depuis quarante ans jusqu'au pied des Alpes, jusqu'au bord de mon tombeau (10).

(1) C'est ainsi que Palissot, inspiré sans doute par ce trait de Voltaire, fit marcher Rousseau dans la comédie des *Philosophes*. (G. A.)

(2) VAR. : Maladies auxquelles je suis condamné me rendent un médecin d'Europe nécessaire ; secondement....

(3) VAR. : Votre patrie où vous êtes tant désiré.

(4) VAR. : Se rétracter. Vous savez quelles traverses vos amis essuyèrent quand ils commencèrent cet ouvrage aussi utile qu'immense de l'*Encyclopédie*, auquel vous avez tant contribué. Si j'osais, etc.

(5) VAR. : Voir une troupe de misérables acharnés.

(6) L'abbé Desfontaines. (G. A.)

(7) La Beaumelle. (G. A.)

(8) VAR. : Et l'infâme avarice de ces malheureux qui l'ont défigurée avec autant de sottise que de malice, et qui, au bout de trente ans, vendent partout cet ouvrage, lequel certainement n'est pas le mien, et qui est devenu le leur.

(9) VAR. : On a osé fouiller dans les archives les plus respectables, et y voler une partie des mémoires que j'y avais mis en dépôt lorsque j'étais....

(10) VAR. : Tombeau. Mais, monsieur, avouez aussi que ces épines attachées à la littérature et à la réputation ne sont, etc.

Mais que conclurai-je de toutes ces tribulations? Que je ne dois pas me plaindre, que Pope, Descartes, Bayle, le Camoens, et cent autres, ont essuyé les mêmes injustices, et de plus grandes, que cette destinée est celle de presque tous ceux que l'amour des lettres a trop séduits.

Avouez en effet, monsieur, que ce sont là de ces petits malheurs particuliers dont à peine la société s'aperçoit. Qu'importe au genre humain que quelques frelons pillent le miel de quelques abeilles? Les gens de lettres font grand bruit de toutes ces petites querelles, le reste du monde ou les ignore ou en rit.

De toutes les amertumes répandues sur la vie humaine, ce sont là les moins funestes. Les épines attachées à la littérature et à un peu de réputation ne sont que des fleurs en comparaison des autres maux qui, de tout temps, ont inondé la terre. Avouez que ni Cicéron (1), ni Varron, ni Lucrèce, ni Virgile, ni Horace, n'eurent la moindre part aux proscriptions. Marius était un ignorant; le barbare Sylla, le crapuleux Antoine, l'imbécile Lépide, lisaient peu Platon et Sophocle; et pour ce tyran sans courage, Octave Cépias, surnommé si lâchement *Auguste*, il ne fut un détestable assassin que dans le temps où il fut privé de la société des gens de lettres.

Avouez que Pétrarque et Boccace ne firent pas naître les troubles de l'Italie; avouez que le *badinage* de Marot n'a pas produit la Saint-Barthélemi, et que la tragédie du *Cid* ne causa pas les troubles de la Fronde. Les grands crimes n'ont guère été commis que par de célèbres ignorants. Ce qui fait et fera toujours de ce monde une vallée de larmes, c'est l'insatiable cupidité et l'indomptable orgueil des hommes, depuis Thamas Kouli-kan, qui ne savait pas lire, jusqu'à un commis de la douane, qui ne sait que chiffrer. Les lettres nourrissent l'âme, la rectifient, la consolent (2); elles vous servent, monsieur, dans le temps que vous écrivez contre elles : vous êtes comme Achille, qui s'emporte contre la gloire, et comme le P. Malebranche, dont l'imagination brillante écrivait contre l'imagination (3).

Si quelqu'un doit se plaindre des lettres, c'est moi, puisque, dans tous les temps et dans tous les lieux, elles ont servi à me persécuter; mais il faut les aimer malgré l'abus qu'on en fait, comme il faut aimer la société dont tant d'hommes méchants corrompent les douceurs; comme il faut aimer sa patrie, quelques injustices qu'on y essuie (4); comme il faut aimer et servir l'Être suprême, malgré les superstitions et le fanatisme qui déshonorent si souvent son culte.

M. Chappuis m'apprend que votre santé est bien mauvaise; il faudrait la venir rétablir dans l'air natal, jouir de la liberté, boire avec moi du lait de nos vaches, et brouter nos herbes.

Je suis très philosophiquement et avec la plus tendre estime, etc. (5).

2265. — A MADAME DE FONTAINE.

Aux Délices, 6 septembre.

Je suis pénétré de tout ce que vous faites, ma très chère nièce. On a travaillé, pendant mon absence, à rendre la pièce moins indigne du public; on a pu la raccommoder, on a pu la gâter; cela prouve qu'il ne faut jamais donner des tragédies de si loin, et que les *absents ont tort*. Il est certain que, si l'on imprimait la pièce dans l'état où elle est aux représentations, on la sifflerait à la lecture; mais c'est le moindre des chagrins qu'il faut que j'essuie. Ils sont bien adoucis par vos soins, par vos bontés, par votre amitié. M. Delaleu

(1) Var. : Ni Cicéron, ni Lucrèce, ni Virgile, ni Horace, ne furent les auteurs des proscriptions de Marius, de Sylla, de ce débauché d'Antoine, de cet imbécile Lépide, de ce tyran sans courage, Octave Cépias, surnommé si lâchement Auguste. Avouez que le badinage, etc.

(2) Var. : La consolent: et elles font même votre gloire dans le temps que vous écrivez contre elles. Vous êtes comme Achille.

(3) Dans le *Mercure*, immédiatement après le mot *imagination*, vient l'alinéa qui commence par ces mots, *M. Chappuis*, etc.

(4) C'est ici que finissait la lettre dans l'édition qui était à la suite de l'*Orphelin de la Chine*. Ce qui termine l'alinéa est de 1756.

(5) RÉPONSE DE J. J. ROUSSEAU.

Paris, le 10 septembre.

C'est à moi, monsieur, de vous remercier à tous égards. En vous offrant l'ébauche de mes tristes rêveries, je n'ai point cru vous faire un présent digne de vous, mais m'acquitter d'un devoir et vous rendre un hommage que nous vous devons tous comme à notre chef. Sensible, d'ailleurs, à l'honneur que vous faites à ma patrie, je partage la reconnaissance de mes concitoyens; et j'espère qu'elle ne fera qu'augmenter encore, lorsqu'ils auront profité des instructions que vous pouvez leur donner. Embellissez l'asile que vous avez choisi; éclairez un peuple digne de vos leçons; et, vous qui savez si bien peindre les vertus et la liberté, apprenez-nous à les chérir dans nos murs comme dans vos écrits. Tout ce qui vous approche doit apprendre de vous le chemin de la gloire.

Vous voyez que je n'aspire pas à nous rétablir dans notre bêtise, quoique je regrette beaucoup, pour ma part, le peu que j'en ai perdu. A votre égard, monsieur, ce retour serait un miracle si grand à la fois et si nuisible, qu'il n'appartiendrait qu'à Dieu de le faire, et qu'au diable de le vouloir. Ne tentez donc pas de retomber à quatre pattes; personne au monde n'y réussirait moins que vous. Vous nous redressez trop bien sur nos deux pieds, pour cesser de vous tenir sur les vôtres.

Je conviens de toutes les disgrâces qui poursuivent les hommes célèbres dans les lettres; je conviens même de tous les maux attachés à l'humanité et qui semblent indépendants de nos vaines connaissances. Les hommes ont ouvert sur eux-mêmes tant de sources de misères, que, quand le hasard en détourne quelqu'une, ils n'en sont guère moins inondés. D'ailleurs, il y a, dans les progrès des choses, des liaisons cachées que le vulgaire n'aperçoit pas, mais qui n'échapperont point à l'œil du sage quand il y voudra réfléchir. Ce n'est ni Térence, ni Cicéron, ni Virgile, ni Sénèque, ni Tacite, ce ne sont ni les savants ni les poëtes qui ont produit les malheurs de Rome et les crimes des Romains : mais sans le poison lent et secret qui corrompit peu à peu le plus vigoureux gouvernement dont l'histoire ait fait mention, Cicéron, ni Lucrèce, ni Salluste, n'eussent point existé, ou n'eussent point écrit. Le siècle aimable de Lélius et de Térence amenait de loin le siècle brillant d'Auguste et d'Horace, et enfin les siècles horribles de Sénèque et de Néron, de Domitien et de Martial. Le goût des lettres et des arts naît chez un peuple d'un vice intérieur qu'il augmente; et s'il est vrai que tous les progrès humains sont pernicieux à l'espèce, ceux de l'esprit et des connaissances qui augmentent notre orgueil et multiplient nos égarements accélèrent bientôt nos malheurs. Mais il vient un temps où le mal est tel, que les causes mêmes qui l'ont fait naître sont nécessaires pour l'empêcher d'augmenter; c'est le fer qu'il faut laisser dans la plaie, de peur que le blessé n'expire en l'arrachant.

Quant à moi, si j'avais suivi ma première vocation, et que je n'eusse ni lu ni écrit, j'en aurais sans doute été plus heureux. Cependant, si les lettres étaient maintenant anéanties, je serais privé du seul plaisir qui me reste. C'est dans leur sein que je me console de tous mes maux; c'est parmi ceux qui les cultivent que je goûte les douceurs de l'amitié, et que j'apprends à jouir de la vie sans craindre la mort. Je leur dois le peu que je suis; je leur dois même l'honneur d'être connu de vous. Mais consultons l'intérêt dans nos affaires, et la vérité dans nos écrits. Quoiqu'il faille des philosophes, des historiens, des savants, pour éclairer le monde et conduire ses aveugles habitants, si le sage Memnon m'a dit vrai, je ne connais rien de si fou qu'un peuple de sages.

Convenez-en, monsieur, s'il est bon que les grands génies instruisent les hommes, il faut que le vulgaire reçoive leurs instructions : si chacun se mêle d'en donner, qui les voudra recevoir? « Les boiteux, dit Montaigne, sont mal propres aux exercices du corps; et aux exercices de l'esprit, les âmes boiteuses. » Mais, en ce siècle savant, on ne voit que boiteux vouloir apprendre à marcher aux autres.

Le peuple reçoit les écrits des sages pour les juger, non pour s'instruire. Jamais on ne vit tant de Dandins : le théâtre en fourmille, les cafés retentissent de leurs sentences, ils les affichent dans les journaux, les quais sont couverts de leurs écrits; et j'entends critiquer l'*Orphelin*, parce qu'on l'applaudit, à tel grimaud si peu capable d'en voir les défauts, qu'à peine en sent-il les beautés.

Recherchons la première source des désordres de la société, nous trouverons que tous les maux des hommes leur viennent de l'erreur bien plus que de l'ignorance, et que ce que nous ne savons point nous nuit beaucoup moins que ce que nous croyons savoir. Or quel plus sûr moyen de courir d'erreurs en erreurs, que la fureur de savoir tout? Si l'on n'eût prétendu savoir que la terre ne tournait pas, on n'eût point puni Galilée pour avoir dit qu'elle tournait. Si les seuls philosophes en eussent réclamé le titre, l'*Encyclopédie* n'eût point eu de persécuteurs. Si cent myrmidons n'aspiraient à la gloire, vous jouiriez en paix de la vôtre, ou du moins vous n'auriez que des rivaux dignes de vous.

Ne soyez donc pas surpris de sentir quelques épines inséparables des fleurs qui couronnent les grands talents. Les injures de vos ennemis sont les acclamations satiriques qui suivent le cortège des triomphateurs : c'est l'empressement du public pour tous vos écrits qui produit les vols dont vous vous plaignez; mais les falsifications n'y sont pas faciles, car le fer ni le plomb ne s'allient pas avec l'or. Permettez-moi de vous le dire, par l'intérêt que je prends à votre repos et à notre instruction, méprisez de vaines clameurs par lesquelles on cherche moins à vous faire du mal qu'à vous détourner de bien faire. Plus on vous critiquera, plus vous devez vous faire admirer. Un bon livre est une terrible réponse à des injures imprimées; et qui vous oserait attribuer des écrits que vous n'aurez point faits, tant que vous n'en ferez que d'inimitables?

Je suis sensible à votre invitation; et si cet hiver me laisse en état d'aller, au printemps, habiter ma patrie, j'y profiterai de vos bontés. Mais j'aimerais mieux boire de l'eau de votre fontaine que du lait de vos vaches; et quant aux herbes de votre verger, je crains bien de n'y en trouver d'autres que le lotos, qui n'est pas la pâture des bêtes, et le moly, qui empêche les hommes de le devenir.

Je suis de tout mon cœur et avec respect, etc.

paiera, sur vos ordres, les copies (1) que vous faites faire pour moi.

Tout ce que je demande, c'est qu'on me laisse mourir tranquille dans l'asile que j'ai choisi, et que je puisse vous y embrasser avant de mourir.

Nous avons ici un médecin (2) beau comme Apollon et savant comme Esculape. Il ne fait point la médecine comme les autres. On vient de cinquante lieues à la ronde le consulter. Les petits estomacs ont grande confiance en lui. Ce sera, je crois, votre affaire, si jamais vous avez le courage et la force de passer nos montagnes.

Votre sœur ne m'a avoué qu'aujourd'hui sa tracasserie avec *Chimène* (3). Cette nouvelle horreur d'elle me plonge dans un embarras dont je ne peux plus me tirer. Je suis trop malade et trop accablé pour travailler à notre *Orphelin;* je me résigne à ma triste destinée, et je vous aime de tout mon cœur.

Votre frère (4) a écrit une lettre charmante à sa sœur ; il a bien de l'esprit, et l'esprit bien fait. J'embrasse votre fils, qui sera tout comme lui.

2266. — A M. LEKAIN.

6 septembre (5).

Je vous suis très obligé de votre souvenir, mon grand acteur, et du soin que vous prenez d'embellir votre rôle de Tartare. J'avais mis expressément, pour condition du présent que je fais à vos camarades, qu'on paierait les dépenses de votre habillement. J'avais écrit à M. le maréchal de Richelieu, en réponse à une de ses lettres, que j'aurais souhaité que M. Grandval eût joué Zamti, qui est un premier rôle, et que M. Sarrasin n'eût joué que par complaisance.

J'aurais désiré encore qu'on eût attendu, pour faire les petits changements jugés nécessaires, qu'on m'eût averti : on a substitué des vers qui ne sont pas français, et je ne crois pas que la pièce puisse aller loin.

Je vous prie de faire mes compliments et mes remerciements à mademoiselle Clairon. Madame Denis vous est très obligée, ainsi que moi. Je vous embrasse du meilleur de mon cœur.

2267. — A M. J.-J. ROUSSEAU.

Septembre.

M. Rousseau a dû recevoir de moi une lettre de remerciement. Je lui ai parlé, dans cette lettre, des dangers attachés à la littérature ; je suis dans le cas d'essuyer ces dangers. On fait courir dans Paris des ouvrages sous mon nom. Je dois saisir l'occasion la plus favorable de les désavouer. On m'a conseillé de faire imprimer la lettre que j'ai écrite à M. Rousseau, et de m'étendre un peu sur l'injustice qu'on me fait, et qui peut m'être très préjudiciable. Je lui en demande la permission. Je ne peux mieux m'adresser, en parlant des injustices des hommes, qu'à celui qui les connaît si bien (6).

2268. — A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

Les *Pucelles* me font plus de mal, mon cher Catilina, que les *Chinoises* ne me font de plaisir. Ma vie est celle d'Hercule je n'en ai ni la taille ni la force, mais il me faut, comme lui, combattre des monstres jusqu'au dernier moment. Si on en croyait la calomnie, je finirais par être brûlé comme lui. On applaudit mademoiselle Clairon, et on a grande raison ; mais on me persécute jusqu'au tombeau et jusqu'au pied des Alpes, et, en vérité, on a grand tort. Puisque nos Chinois ont été assez bien reçus à Paris, dites donc à M. d'Argental qu'il vous donne la *Pucelle* à lire pour la petite pièce. Quand verrons-nous votre tragédie (1), votre roman ? Ces amusements-là valent assurément mieux que les riens sérieux dans lesquels les oisifs de Paris passent leur vie. Ils oublient qu'ils ont une âme, et vous cultivez la vôtre ; qu'elle ne perde jamais ses sentiments pour madame Denis et pour moi. Vous n'avez point d'amis plus tendres.

2269. — A M. THIERIOT.

Aux Délices, le 10 septembre.

Non, assurément, mon ancien ami, je ne peux ni ne veux retoucher à une plaisanterie faite il y a trente ans, qui ne convient ni à mon âge, ni à ma façon présente de penser, ni à mes études. Je connais toutes les fautes de cet ouvrage ; il y en a d'aussi grandes dans l'Arioste ; je l'abandonne à son sort. Tout ce que je peux faire, c'est de désavouer et de flétrir les vers infâmes que la canaille de la littérature a insérés dans cet ouvrage. Ne vous ai-je pas fait part de quelques-unes de ces belles interpolations ?

> Qui, des Valois rompant la destinée,
> A la gard' Dieu laisse aller son armée,
> Chasse le jour, le soir est en festin,
> Toute la nuit fait encor pire train ;
> Car saint Louis, là-haut, ce bon apôtre,
> A ses Bourbons en pardonne bien d'autre !

Eh bien ! croiriez-vous que, dans le siècle où nous sommes, on m'impute de pareilles bêtises, qu'on appelle des vers? On m'avertit que l'on imprime l'ouvrage en Hollande, avec toutes ces additions ; cela est digne de la presse hollandaise, et du goût de la gent réfugiée.

Je fais imprimer l'*Orphelin de la Chine*, avec une Lettre (2) dans laquelle je traite les marauds qui débitent ces horreurs comme ils le méritent.

Plût à Dieu qu'on eût saisi la *Pucelle*, l'infâme prostituée de la *Pucelle*, à Paris, comme vous me l'écrivez, et comme je l'ai demandé ! mais ce n'est point sur elle qu'est tombée l'équité du ministère ; c'est à ma réquisition, sur une édition de la *Guerre de* 1741. Un homme de condition avait, à ce qu'on prétend, volé chez madame Denis les minutes très informes des matériaux de cette histoire, et les avait vendues vingt-cinq louis d'or à un libraire nommé Prieur, par les mains du chevalier de La Morlière, dont ce Prieur a la quittance. Je ne crois point du tout que le jeune marquis qu'on accuse de s'être servi de ce chevalier soit capable d'une si infâme action. Je suis très loin de l'en soupçonner, et je suis persuadé qu'il se lavera, devant le public, d'une accusation si odieuse. Je me suis borné à empêcher qu'on imprimât malgré moi une Histoire du roi imparfaite, et qu'on abusât de mes manuscrits. Cette Histoire ne doit paraître que de mon aveu, et de celui du ministère, après le travail le plus assidu et l'examen le plus sévère.

Vous me feriez un très grand plaisir de faire lire le manuscrit que vous avez à M. de Thibouville.

Adieu, mon ancien ami. Le ministre (3) philosophe aura bientôt les remerciements que mon cœur lui doit.

2270. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 10 septembre.

Voilà ce que causent, mon cher ange, les persécutions, les procédés infâmes, les injustices. Tout cela m'a empêché de donner la dernière main à mon ouvrage, et m'a forcé de le faire imprimer en hâte, afin de donner au moins quelque petit préservatif contre la crédulité qui adopte les calomnies dont je suis accablé depuis si longtemps. C'était une occasion de faire voir dans tout son jour ce que j'essuie, sans pourtant paraître trop m'en plaindre ; car à quoi servent les plaintes ?

Ce n'est que dans votre sein, mon cher et respectable ami, qu'il faut déposer sa douleur. Je n'ai su que depuis quelques jours tout ce qui s'est passé entre madame Denis et M. de Malesherbes. Elle m'avait tout caché, pendant un assez violent

(1) De la *Pucelle* corrigée. (G. A.)
(2) Tronchin. (G. A.)
(3) Le vol que Ximenès avait fait du manuscrit de l'*Histoire de la guerre de* 1741. (G. A.)
(4) L'abbé Mignot. (G. A.)
(5) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(6) RÉPONSE DE J.-J. ROUSSEAU.

Paris, 20 septembre.

En arrivant, monsieur, de la campagne, où j'ai passé cinq ou six jours, je trouve votre billet, qui me tire d'une grande perplexité ; car, ayant communiqué à M. de Gauffecourt, notre ami commun, votre lettre et ma réponse, j'apprends à l'instant qu'il les a lui-même communiquées à d'autres, et qu'elles sont tombées dans les mains de quelqu'un qui travaille à me réfuter, et qui se propose, dit-on, de les insérer à la fin de sa critique. M. Bouchaud, agrégé en droit, qui vient de m'apprendre cela, n'a pas voulu m'en dire davantage ; de sorte que je suis hors d'état de prévenir les suites d'une indiscrétion que, vu le contenu de votre lettre, je n'avais eue que pour une bonne fin.

Heureusement, monsieur, je vois par votre projet que le mal est moins grand que je n'avais craint. En approuvant une publication qui me fait honneur, et qui peut vous être utile, il me reste une excuse à vous faire sur ce qu'il peut y avoir eu de ma faute dans la promptitude avec laquelle ces lettres ont couru sans votre consentement ni le mien.

Je suis avec les sentiments du plus sincère de vos admirateurs, monsieur, etc.

Je suppose que vous avez reçu ma réponse du 10 de ce mois.

(1) *Namir*. (G. A.)
(2) La lettre à J.-J. Rousseau. (G. A.)
(3) Le marquis d'Argenson. (G. A.)

accès de ma maladie. Il me paraît qu'elle s'est conduite avec le zèle et la fermeté de l'amitié. Elle devait dire la vérité à madame de Pompadour. Il était très dangereux que des minutes informes, des papiers de rebut, qui contenaient l'Histoire du roi, fussent imprimés sans l'aveu du roi. Il est indubitable que Ximenès les a volés, que La Morlière (1) les a vendus de sa part au libraire Prieur, et que ce La Morlière est encore, en dernier lieu, allé à Rouen les vendre une seconde fois. C'est une chose dont Lambert peut vous instruire. J'ai dû moi-même écrire à madame de Pompadour, dès que j'ai été instruit. Elle m'a mandé sur-le-champ qu'on saisirait l'édition. On l'a saisie, à Paris, chez Prieur; mais la pourra-t-on saisir à Rouen? c'est ce que j'ignore. Tout ce que je sais bien certainement, par la réponse de madame de Pompadour et par sa démarche, c'est qu'il ne fallait pas que l'ouvrage parût.

Pour le procédé de Ximenès, qu'en dites-vous? Consolez-vous, pardonnez à la race humaine. Il y a un homme de condition (2), dans ce pays-ci, qui en faisait autant, et qui faisait vendre un autre manuscrit par ce fripon de Grasset dont vos bontés pour moi avaient découvert les manœuvres.

Et que pensez-vous de la belle lettre de Ximenès à madame Denis, et de la manière dont ce misérable ose parler de vous? Toutes ces horreurs, toutes ces bassesses, toutes ces insolences, sont-elles concevables? Je ne conçois pas M. de Malesherbes; il est fâché contre ma nièce, pourquoi? parce qu'elle a fait son devoir. Il est trop juste pour lui en savoir longtemps mauvais gré. Je suis persuadé que vous lui ferez sentir la raison. Il s'y rendra, il verra que l'action infâme de Ximenès et de La Morlière exigeait un prompt remède. En quoi M. de Malesherbes est-il compromis? je ne le vois pas. Aurait-il voulu protéger une mauvaise action, pour me perdre? Mon cher ange, mon cher ange, la vie d'un homme de lettres n'est bonne qu'après sa mort.

Voilà ce que je vous écrivais, mon cher ange, et je devais vous envoyer cette lettre, dans quelques jours, avec la pièce imprimée, lorsque je reçois la vôtre du 3 du courant. Moi corriger cet *Orphelin!* moi y travailler, mon cher ange, dans l'état où je suis! cela m'est impossible. Je suis anéanti. La douleur m'a tué. J'ai voulu absolument imprimer la pièce pour avoir une occasion de confondre, à la face du public, tout ce que la calomnie m'impute. Cent copies abominables de la *Pucelle d'Orléans* se débitent en manuscrit, sous mes yeux, dans un pays qui se croit recommandable par la sévérité des mœurs. On farcit cet ouvrage de vers diffamatoires contre les puissances, de vers impies. Voulez-vous que je me taise ici, que je sois en exécration, que je laisse courir ces scandales sans les réfuter? J'ai pris l'occasion de la célébrité de l'*Orphelin;* j'ai fait imprimer la pièce, avec une lettre où je vais au-devant du mal qu'on veut me faire. Mon asile me coûte assez cher pour que je cherche à y achever en paix des jours si malheureux. Que m'importe, dans cet état cruel, qu'on rejoue ou non une tragédie? Je me vois dans une situation à n'être ni flatté du succès, ni sensible à la chute. Les grands maux absorbent tout.

J'ai envoyé à Lambert les trois premiers actes un peu corrigés. Il aura incessamment le reste, avec l'*Epître* à M. de Richelieu, et une à Jean-Jacques. Les Cramer ont la pièce pour les pays étrangers. Lambert l'a pour Paris. Je leur en fais présent à ces conditions. Il ne me manque plus que de les avoir pour ennemis, parce que je les gratifie les uns et les autres. Je vous le répète, les talents sont damnés dans ce monde.

Je vous conjure de faire entendre raison à M. de Malesherbes; il n'a ni bien agi ni bien parlé. Il a bien des torts, mais il est digne qu'on lui dise ses torts; c'est le plus grand éloge que je puisse faire de lui. Je vous embrasse mille fois.

2271. — A M. LAMBERT.

10 septembre (3).

Je vous demande pardon des frais du paquet; je tâcherai, par la poste prochaine, de vous envoyer le reste franc de port.

Il y a une épître dédicatoire à M. le maréchal de Richelieu et une lettre qu'il faut mettre à la fin de la pièce.

Les circonstances où je me trouve me forcent, malgré moi, de faire débiter l'ouvrage incessamment.

(1) Le chevalier de La Morlière, aventurier littéraire, né en 1701, mort en 1785. Sa famille le fit un moment enfermer. Voyez, tome II, page 558. (G. A.)
(2) Montolieu. (G. A.)
(3) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

Je vous réitère que je vous ai fait don du total pour Paris et aux frères Cramer pour les pays étrangers.

Comptez que je chercherai toujours à vous faire plaisir.

2272. — A M. BERTRAND.

Aux Délices, 12 décembre.

Je vous envoie, mon cher monsieur, le premier exemplaire (1) qui sort de la presse. Je vous prie de vouloir bien en faire parvenir un à M. le banderet Freudenreich, aussi bien qu'à M. l'avoyer Steiger et à M. l'avoyer Tiller. Je vous demande bien pardon de la peine que je vous donne, mais j'ai cru que ces petits hommages ne pouvaient passer par de meilleures mains. Il y a aussi, si vous le permettez, un exemplaire pour M. Tshifeli, secrétaire de votre consistoire. Il m'a écrit une lettre qui fait voir beaucoup de savoir, un bon esprit, et un bon cœur. Je le crois votre ami à tous ces titres. J'ai cru devoir imprimer ma lettre à Jean-Jacques dans les circonstances présentes. Vous savez peut-être, monsieur, que le conseil de Genève a engagé celui de Lausanne à faire rendre, par Bousquet, l'original du Mémoire calomnieux de Grasset. Il me paraît nécessaire qu'on en soit informé à Berne. Maubert, son complice, est parti, dit-on, pour aller faire imprimer la rapsodie infâme dont il espère de l'argent. Quel capucin!

Je me recommande à vos bontés. V.

Je crois enfin que, malgré tous mes maux, je partirai dans quelques jours pour Monrion. Puissé-je avoir assez de santé pour venir vous embrasser!

2273. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 12 décembre.

Je vous envoie, monseigneur, à la hâte, et comme je peux, votre filleul l'*Orphelin*, dont vous voulez bien être le parrain; ce sont les premiers exemplaires qui sortent de la presse. Je crois que vous joindrez à toutes vos bontés celle de me pardonner la dissertation que je m'avise toujours de coudre à mes dédicaces. J'aime un peu l'antique; cette façon en a du moins quelque air. Les épîtres dédicatoires des anciens n'étaient pas faites comme une lettre qu'on met à la poste, et qui se termine par une vaine formule; c'étaient des discours instructifs. Un simple compliment n'est guère lu, s'il n'est soutenu par des choses utiles.

Il y a, à la fin de la pièce, une Lettre à Jean-Jacques Rousseau, que j'ai cru nécessaire de publier dans la position où je me trouve.

Je suis honteux de vous entretenir de ces bagatelles, lorsque je ne devrais vous parler que du chagrin sensible que m'a causé la perte de votre procès. Je ne sais pas si une pareille décision se trouve dans l'*Esprit des lois*. J'ignore la matière des substitutions; j'avais seulement toujours entendu dire que les droits des mineurs étaient inviolables; et, à moins qu'il n'y ait une loi formelle qui déroge à ces droits, il me paraît qu'il y a eu beaucoup d'arbitraire dans ce jugement. Je ne puis croire surtout qu'on vous ait condamné aux dépens, et je regarde cette clause comme une fausse nouvelle. Je n'ose vous demander ce qui en est. Vous devez être surchargé d'affaires extrêmement désagréables. Il est bien triste de succomber, après tant d'années de peines et de frais, dans une cause qui, au sentiment de Cochin (2), était indubitable, et ne faisait pas même de question.

Vous êtes bien bon de me parler de tragédies et de dédicaces, quand vous êtes dans une crise si importante; c'est une nouvelle épreuve où l'on a mis votre courage. Vous soutenez cette perte comme une colonne anglaise ( ); mais les *canons* ne peuvent rien ici, et ce n'est que dans votre belle âme que vous trouvez des ressources. C'est à cette âme noble et tendre que je serai attaché toute ma vie avec les sentiments les plus inviolables et les plus respectueux. Vous savez que ma nièce pense comme moi.

Permettez que je revienne à la pièce qui est sous votre protection. Je vous demande en grâce qu'on la joue à Fontainebleau, telle que je l'ai faite, telle que madame de Pompadour l'a lue et approuvée, telle que j'ai l'honneur de vous l'envoyer, et non telle qu'elle a été défigurée à Paris. En vérité, je ne puis concevoir comment elle a pu avoir quelque succès avec tant d'incongruités. Il faut que mademoiselle Clairon soit une grande enchanteresse.

(1) De l'*Orphelin de la Chine;* édition des Cramer. (G. A.)
(2) Célèbre avocat, mort en 1747. (G. A.)
(3) Allusion au rôle que Voltaire attribue à Richelieu dans la journée de Fontenoy. (G. A.)

2274. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

Aux Délices, 12 septembre 1755 (1).

Madame, ce n'est pas Jeanne que je mets cette fois-ci à vos pieds, c'est cet *Orphelin de la Chine*. Votre approbation m'a donné la hardiesse de le faire jouer à Paris; et puisque ces magots chinois ont trouvé grâce devant vos yeux, il fallait bien qu'ils réussissent en France. Les Français qui ont du goût, madame, sont faits pour penser comme votre altesse sérénissime. J'ignore si elle a reçu la lettre que j'eus l'honneur de lui écrire, il y a plus d'un mois, en faveur de Jeanne. Je lui demandais ses ordres; je lui disais, dans ma lettre, que j'avais donné à cette grosse et singulière héroïne un habit décent, pour qu'elle pût faire la révérence à la petite-fille des héros, à celle qui est l'honneur de son sexe.

Je suis toujours, madame, dans cette maison que monseigneur le prince votre fils a honorée de son séjour. Plus je l'embellis, plus je regrette de n'être pas à vos pieds. Il n'y a rien à mes yeux de beau que votre cour; je n'aurais jamais dû la quitter. Daignez, madame, me conserver des bontés si chères et si consolantes. Puissiez-vous jouir aussi longtemps que je le désire, vous et toute votre famille et la grande maîtresse des cœurs, d'un bonheur que vous méritez si bien!

Je renouvelle à votre altesse sérénissime mon inviolable attachement et mon très profond respect.

2275. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 12 septembre.

Je vous ai déjà mandé, mon cher ange, que j'ai envoyé la pièce à Lambert, que la seule chose importante pour moi, dans le triste état où je suis, c'est qu'elle paraisse avec les petits boucliers qui repoussent les coups qu'on me porte.

J'ai pris, sur les occupations cruelles, sur les maux qui m'accablent, sur le sommeil que je ne connais guère, un peu de temps à la hâte, pour corriger, pour arrondir ce que j'ai pu.

Si la pièce était malheureusement imprimée de la manière dont les comédiens la jouent, elle me ferait d'autant plus de peine que les copies en seraient très incorrectes, et c'est ce que j'ai craint; c'est ce qui est arrivé à *Rome sauvée*, transcrite aux représentations. Il n'y a nulle liaison dans les choses qu'on a été obligé de substituer pour faire taire des critiques très injustes. Ces critiques disparaissent bientôt, et il ne faut pas qu'il reste de vestige de la précipitation avec laquelle on a été forcé d'adoucir les ennemis d'un ouvrage passable, avec des vers nécessairement faibles, par lesquels on a cru les désarmer.

S'il reste quelques longueurs, si l'impatience française ne veut pas que le dialogue ait sa juste étendue, on peut, aux représentations, sacrifier des vers; mais les yeux jugent autrement. Le lecteur exige que tout ait sa proportion, que rien ne soit tronqué, que le dialogue ait toute sa justesse. Je ne parle point de certains vers énergiques, tels que:

Les lois vivent encore, et l'emportent sur vous (1),
Act. IV, sc. IV.

vers que madame de Pompadour a approuvés, vers qui donnent quelque prix à mon ouvrage. Me les ôter sans aucune raison, c'est jeter une bouteille d'encre sur le tableau d'un peintre. Ne joignez pas, je vous en conjure, aux désagréments qui m'environnent, celui de laisser paraître mon ouvrage défiguré. Je serai peut-être dans la nécessité d'employer plus de soins à faire jouer ma pièce à Fontainebleau, comme elle doit l'être, qu'on n'en a mis à satisfaire les murmures inévitables à une première représentation dans Paris. Un peu de fermeté, quelques vers retranchés, suffiront pour faire passer la pièce au tribunal de ce parterre si indocile; mais, au nom de Dieu, que mon ouvrage soit imprimé comme je l'ai fait. Mon cher ange, j'exige cette justice de votre amitié.

Quant à M. de Malesherbes, il a tort, et il faut avoir le courage de lui faire sentir qu'il a tort; il n'y a que votre esprit aimable et conciliant qui puisse réussir dans cette affaire. N'y êtes-vous pas intéressé? Quoi! un Ximenès vole des manuscrits, et ce lâche insulte! et il vous traite d'*espèce!* et M. de Malesherbes a protégé ce vol! contre qui? contre celui que ce vol pouvait perdre. Parlez, parlez avec le courage de votre probité, de votre honneur, de votre amitié. Les hommes sont bien méchants! Vous avez le droit de vous élever contre eux; c'est à la vertu d'être intrépide. Je vous embrasse mille fois. Comment va le pied de madame d'Argental? Je vous envoie, par M. de Malesherbes même, l'édition de Genève. Prault n'aura rien, Lambert aura la France, les comédiens auront mon travail. Il ne me reste que les tracasseries, mon cher ange; vos bontés l'emportent sur tout.

2276. — A M. DE MALESHERBES.

Aux Délices, 12 septembre (1).

J'ai l'honneur, monsieur, de vous envoyer le premier exemplaire d'une pièce représentée loin de moi et imprimée sous mes yeux. Je vous dois cet hommage. J'ai fait don de la pièce au sieur Lambert pour la France, et aux Cramer pour les pays étrangers. Je n'ai d'autres intérêts avec les libraires et les comédiens que celui de leur être utile. Le seul prix de tous mes travaux est votre suffrage, et celui de tous les hommes qui pensent comme vous.

Vous sentez, monsieur, combien la conversation que M. l'abbé Mignot a eue avec vous a pénétré de douleur madame Denis, et moi, et toute ma famille. Je n'ai appris que fort tard cette cruelle affaire (2), que madame Denis me tenait cachée dans ma dernière maladie. Jugez quelle dut être ma crainte, quand elle me dit qu'on imprimait à Paris une partie de l'histoire du roi que le ministère m'avait recommandé de tenir longtemps secrète. Et quelle histoire encore? des mémoires informes, des minutes de rebut, volées indignement et vendues à un libraire. Mon désespoir fut au comble, quand j'appris que vous-même vous pensiez que j'étais d'accord de cette manœuvre qui pouvait me perdre.

Madame de Pompadour et M. d'Argenson étaient les seuls qui avaient mon véritable manuscrit; je les offensais, ainsi que le roi lui-même, si je le donnais au public dans les circonstances où est l'Europe.

Cependant ce manuscrit est près de paraître; le libraire ne daigne pas seulement m'en avertir. On lui parle, il refuse de me consulter; on mande enfin à madame Denis, de plusieurs endroits différents, que l'auteur du larcin est connu, qu'il a vendu les brouillons de cet ouvrage, volé chez elle, vingt-cinq louis d'or; que vous le savez; que le libraire Prieur vous l'a avoué, comme à plusieurs autres personnes: le fait devient public. Que devait, que pouvait faire madame Denis que de vous écrire, monsieur, et d'écrire à madame de Pompadour? Elle vous soumet toute sa conduite; elle ne fait pas une démarche sans vous en instruire; elle compte sur votre amitié et sur votre justice; elle fait tout pour m'épargner les suites funestes de ce larcin, qui seraient aussi cruelles que celles de cette prétendue *Histoire universelle*, volée de même, falsifiée de même, connue par toute l'Europe littéraire pour m'avoir été dérobée, et qui cependant m'a perdu auprès du roi.

Je suis très persuadé, monsieur, que vous, qui êtes à la tête des lettres, vous ne voudrez point qu'un homme qui les a préférées à tout, et qui ne les cultiva que pour elles-mêmes, soit continuellement la victime de la calomnie et de la rapine: c'est une affreuse récompense. Je dois croire qu'une âme comme la vôtre entre dans ma juste douleur, bien loin de la redoubler.

M. d'Argenson m'avait flatté qu'il pouvait recevoir sous votre enveloppe; vous me pardonnerez cette liberté.

J'ai l'honneur d'être avec respect, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

2277. — A M. LE COMTE D'ARGENSON.

Aux Délices, ou *prétendues* Délices, comme on dit *prétendus* reformés, 12 septembre.

Les ministres n'ont guère le temps d'examiner les *Magots de la Chine;* mais si le plus aimable de tous les ministres a le temps de voir, à Fontainebleau, la morale de Confucius, en cinq actes, si l'auteur chinois peut amuser une heure et demie celui qui, depuis quarante ans en çà, l'honore de ses bontés, il sera plus fier qu'un conquérant tartare.

Est-il permis de glisser dans ce paquet cinquante *Magots* pour le président Hénault?

2278. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

17 septembre.

Je fais passer par vos mains, mon cher et respectable ami, ma réponse à M. le comte de Choiseul, ne sachant pas son adresse. Colini vient d'arriver, et je reçois trop tard vos avis et ceux des anges. On vend déjà dans Paris, en manuscrit,

(1) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)
(2) On craignait les allusions. (G. A.)

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) Le vol de Ximenès. (G. A.)

l'*Orphelin* comme la *Pucelle*, et tout aussi défiguré. L'état cruel où les nouvelles infidélités touchant l'*Histoire* de la guerre dernière avaient réduit ma santé, et les dangers où me mettaient les copies abominables de la *Pucelle*, ne me permettaient pas de travailler ; il s'en fallait beaucoup. Tout ce que j'ai pu faire a été de prévenir, par une prompte édition, le mal que m'allait faire une édition subreptice dont j'étais menacé tous les jours. Tout le mal vient de donner des tragédies à Paris quand on est au pied des Alpes; cela n'est arrivé qu'à moi. Je ne crois pas avoir mérité qu'on me forçât à fuir ma patrie. Je m'aperçois seulement qu'il faut être auprès de vous pour faire quelque chose de passable, et que, si on veut tirer parti des talents, il ne faut pas les persécuter. Je compte sur quelque souvenir de la part de madame de Pompadour et de M. d'Argenson; mais je perdais absolument leurs bonnes grâces, si on avait publié cette *Guerre de 1741*, que l'un et l'autre m'avaient recommandé de ne pas donner au public; et le roi m'en aurait su très mauvais gré, malgré les justes louanges que je lui donne. Je risquais d'être écrasé par le monument même que j'érigeais à sa gloire.

Jugez du chagrin que m'a causé la conduite de M. de Malesherbes, et son ressentiment injuste contre mes très justes démarches.

Enfin voilà la pièce imprimée avec tous ses défauts, qui sont très grands. Il n'y a autre chose à faire qu'à la supprimer au théâtre, et attendre un temps favorable pour en redonner deux ou trois représentations. Comptez que je suis très affligé de ne m'être pas livré à tout ce qu'un tel sujet pouvait me fournir; c'était une occasion de dompter l'esprit de préjugé, qui rend parmi nous l'art dramatique encore bien faible. Nos mœurs sont trop molles. J'aurais dû peindre, avec des traits plus caractérisés, la fierté sauvage des Tartares et la morale des Chinois. Il fallait que la scène fût dans une salle de Confucius, que Zamti fût un descendant de ce législateur, qu'il parlât comme Confucius même, que tout fût neuf et hardi, que rien ne se ressentît de ces misérables bienséances françaises, et de ces petitesses d'un peuple qui est assez ignorant et assez fou pour vouloir qu'on pense à Pékin comme à Paris. J'aurais accoutumé peut-être la nation à voir, sans s'étonner, des mœurs plus fortes que les siennes ; j'aurais préparé les esprits à un ouvrage (1) plus fort que je médite, et que je ne pourrai probablement exécuter. Il faudra me réduire à planter des marronniers et des pêchers; cela est plus aisé, et n'est pas sujet aux revers que les talents attirent. Il faut enfin vivre pour soi, et mourir pour soi, puisque je ne peux vivre pour vous et avec vous. Je vous embrasse bien tendrement, mon très cher ange.

2279. — A M. LE COMTE DE CHOISEUL.

Aux Délices, 17 septembre.

Je crois, monsieur, avoir reçu deux lettres de vous. Les bontés dont vous m'honorez redoublent la douleur que je porterai jusqu'au tombeau d'être éloigné pour jamais de vous et de la maison (2) où vous passez votre vie. J'aurais dû mériter ces bontés par des soins plus assidus pour cet *Orphelin* que vous avez pris sous votre protection. Plus d'une circonstance très triste m'a empêché de songer à perfectionner un ouvrage auquel je devais retoucher, et m'a forcé de livrer trop tôt à l'impression ce que j'avais trop tôt livré au théâtre. Des traverses cruelles ont toujours été le fruit de mes travaux. S'il plaisait enfin à la destinée de me laisser des jours tranquilles, si la persécution me laissait respirer dans mon asile, peut-être aurais-je encore la force de faire quelque chose qui me rappellerait à votre souvenir, et qui vous marquerait au moins l'envie extrême que j'ai de mériter votre suffrage. J'explique plus en détail à M. d'Argental tous les contre-temps qui m'ont jeté hors de mes mesures; mais je n'ai point d'expression, monsieur, pour vous exprimer ma tendre et respectueuse reconnaissance.

2280. — A M. DESMAHIS.

Quand on écrit d'aussi jolies lettres que vous, monsieur, il faudrait avoir la bonté d'instruire de votre demeure ceux qui ont des remerciements à vous faire. Je hasarde les miens; je ne sais s'ils vous parviendront ; mais, si cette lettre vous est rendue, vous verrez que votre prose m'a fait autant de plaisir que les jolis vers dont vous avez embelli notre Parnasse et amusé la société, lorsque j'avais autrefois le bonheur de vous voir. Je rends grâce à mes *Magots de la Chine* et à mademoiselle Clairon qui les a vernis, de ce qu'ils m'ont valu les témoignages flatteurs de votre souvenir. Je suis dans un âge où je dois renoncer à ces fleurs qu'il vous appartient de cueillir. La poésie ne doit plus être mon amusement : il ne faut plus que je sacrifie à Melpomène ; mais vous avez longtemps à sacrifier aux Grâces. Madame Denis est aussi sensible que moi à votre souvenir. Adieu, monsieur; je vous réitère mes remerciements et les assurances des sentiments bien sincères avec lesquels j'ai l'honneur d'être toujours votre, etc.

2281. — A M. DEVAUX.

Aux Délices, 18.

Je peux, mon cher *Panpan*, vous prêter quelque triste élégie, quelque épître chagrine; cela convient à un malade; mais pour des comédies, faites-en, vous qui parlez bien, et qui êtes jeune et gai. Voyez si vous vous contenterez d'un billet aux comédiens, pour vous donner votre entrée. Il se peut faire qu'ils aient cette complaisance pour moi, et je risquerai volontiers ma requête pour vous obliger. Comme je leur ai donné quelques pièces gratis, et, en dernier lieu, des *magots chinois*, j'ai quelque droit de leur demander des faveurs, surtout quand ce sera pour un homme aussi aimable que vous.

Mille respects, je vous prie, à madame de Boufflers, et à quiconque daigne se souvenir de moi à Lunéville.

2282. — A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, 19 septembre.

Oui, ma muse est trop libertine;
Elle a trop changé d'horizon ;
Elle a voyagé sans raison
Du Pérou jusques à la Chine.
Je n'ai jamais pu limiter
L'essor de cette vagabonde;
J'ai plus mal fait de l'imiter;
J'ai, comme elle, couru le monde.
Les girouettes ne tournent plus,
Lorsque la rouille les arrête ;
Après cent travaux superflus,
Il en est ainsi de ma tête.
Je suis fixé, je suis lié,
Mais par la plus tendre amitié,
Mais dans l'heureuse indépendance,
Dans la tranquille jouissance
De la fortune et de la paix,
Ne pouvant regretter la France,
Et vous regrettant à jamais.

Voilà à peu près mon sort, mon cher et ancien ami; je ne lui pardonne pas de nous avoir presque toujours séparés, et je suis très affligé si nous avons l'air d'être heureux si loin l'un de l'autre, vous sur les bords de la Seine, et moi sur ceux de mon lac. J'ai renoncé de grand cœur à toutes les illusions de la vie, mais non pas aux consolations solides, qu'on ne trouve qu'avec ses anciens amis. Madame Denis me fait bien sentir combien cette consolation est nécessaire. Elle s'est consacrée à me tenir compagnie dans ma retraite. Sans elle mon jardin serait pour moi un vilain désert, et l'aspect admirable de ma maison perdrait toute sa beauté. J'ai été absolument insensible à ce succès passager de la tragédie dont vous me parlez. Peut-être cette insensibilité vient de l'éloignement des lieux. On n'est guère touché d'un applaudissement dont le bruit vient à peine jusqu'à nous; et on voit seulement les défauts de son ouvrage, qu'on a sous les yeux. Je sens tout ce qui manque à la pièce, et je me dis :

Solve senescentem. . . . . (Hor., lib. I, ep. I.)

Je me le dis aujourd'hui ; et peut-être demain je serai assez fou pour recommencer! Qui peut répondre de soi? Je ne réponds bien positivement que de la sincère et inviolable amitié qui m'attache à vous pour toute ma vie.

2283. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

20 septembre.

Mon cher ange, tout malade que je suis, j'ai lu avec attention le grand mémoire sur l'*Orphelin*. J'en fais les plus sincères remerciements au chœur des anges; mais les forces et le temps me manquent pour donner à cet ouvrage la perfection que vous croyez qu'il mérite, et, du moins, les soins que je lui dois après ceux que vous en avez daigné prendre. Je crois que le mieux serait de ne pas reprendre la pièce après Fontainebleau, de gagner du temps, de me laisser celui de me reconnaître. Songez que je n'ai ni santé ni recueillement d'esprit. Cette cruelle aventure de l'*Histoire*

(1) L'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*. (G. A.)
(2) Celle de d'Argental, son voisin. (G. A.)

de 1741, l'injustice de M. de Malesherbes, ses discours offensants et si peu mérités, six mille copies répandues dans Paris d'un ouvrage tout falsifié et qui me fait grand tort, tant de tribulations jointes aux souffrances du corps; des ouvriers de toute espèce qu'il faut conduire, un voyage à mon autre ermitage (1) qu'il faut faire; tout m'arrache à présent à l'*Orphelin*, mais rien ne m'ôtera jamais à vous. Tâchez, je vous en prie, que les comédiens oublient l'*Orphelin* cet hiver; mais ne m'oubliez pas. Vous ne m'aimez que comme faiseur de tragédies, et je ne veux pas être aimé ainsi. Vous ne me parlez point de vous, de votre vie, de vos amusements; vous ne me dites point si vous êtes aussi mécontent que moi de Cadix (2), si vous avez été à la campagne cet été. Vous ne savez pas que vos minuties sont pour moi essentielles. Il faut que vous me parliez de vous davantage, si vous voulez que je sois mieux avec moi-même. Adieu; je vous demande toujours en grâce de faire lire à M. de Thibouville ce que vous savez (3).

2284. — A M. DUPONT.

Aux Délices, 23 septembre.

Mon cher ami, je vous regrette plus que le château de Hombourg. Comptez que je suis parti de Colmar avec douleur. J'ai été enchanté des bontés de M. le premier président, de madame de Klinglin, et de toute sa respectable famille; je vous supplie de leur présenter à tous mes respects. Ne m'oubliez pas auprès de M. de Bruges et de M. l'abbé de Munster, je vous en supplie. Vous croyez bien que je n'oublie pas madame Goll, à qui j'ai donné la préférence sur toutes les dames de Colmar, et dont j'ai apporté le portrait à Lausanne.

Voulez-vous vous charger, sérieusement parlant, d'une bonne œuvre qui sera utile à cette belle? Il s'agirait de porter la tribu Goll à s'accommoder d'une somme certaine pour finir un procès très incertain, et qui durera peut-être encore bien des années.

Si vous portez ces plaideurs à se contenter d'une somme très modique, ils vous auront encore bien de l'obligation. M. de Beaufremont vous en aura aussi, et les deux parties vous donneront des honoraires. Il faut saisir ce moment, qui probablement ne reviendra plus. Soyez arbitre; c'est un métier plus beau que celui de juge. Je vous écris à la hâte; la poste presse. Je vous embrasse tendrement, vous et femme et enfants. Le Suisse VOLTAIRE.

2285. — A M. BERTRAND.

Aux Délices, 26 septembre.

De nouveaux contre-temps très tristes, mon cher monsieur, me privent, cette année, du plaisir que je me préparais de venir vous embrasser à Berne. Je partais pour Monrion, lorsqu'un courrier, dépêché par madame de Giez, femme de mon banquier, vint m'apprendre que son mari était à la mort, dans ma maison que je lui ai prêtée, et où je venais d'envoyer tout mon petit bagage. Ce M. de Giez est non seulement mon banquier, mais mon ami. Je n'ai senti que l'affliction que me cause son triste état. S'il en réchappe, sa convalescence sera longue, et je lui laisse de grand cœur ma maison, où il est avec toute sa famille. Si nous le perdons, ce seront encore de très grands embarras joints à ma douleur. La vie est remplie de ces traverses, jusqu'au dernier moment. Ma santé est toujours très languissante; il n'y a de consolation que dans une résignation entière à la volonté d'un Être suprême. Quel cruel contraste entre ces réflexions et la gaieté un peu indécente de ces anciens fragments de la *Pucelle*, qu'on assure être imprimés! Cette nouvelle achève de me désespérer. Je vous prie, monsieur, de vouloir bien présenter mes respects à M. le colonel Jenner, aussi bien qu'à M. le banderet de Freudenreich.

Vous ignorez peut-être que le conseil de Genève a fait un réquisitoire à celui de Lausanne, pour se faire représenter le mémoire scandaleux et calomnieux du nommé Grasset. Le libraire Bousquet a été obligé de donner l'original de ce mémoire, sur la lecture duquel le conseil de Genève a décerné un décret de prise de corps contre Grasset. Je ne pouvais, ce me semble, avoir une meilleure réfutation; mais enfin cette affaire est toujours désagréable. Oserais-je vous supplier de faire parvenir cette nouvelle à M. le secrétaire (1) de votre consistoire, qui m'a paru être informé du mémoire de Grasset et de l'effet dangereux qu'il pouvait produire? Madame Denis vous fait mille compliments. Je vous suis tendrement attaché, à la vie et à la mort.

(1) Celui de Monrion. (G. A.)

(2) A cause de la guerre maritime entre la France et l'Angleterre; Voltaire perdit alors quatre-vingt mille livres dans le commerce de Cadix. (G. A.)

(3) La *Pucelle* corrigée. (G. A.)

2286. — A M. DE BRENLES.

Aux Délices, 26 septembre.

J'allais à Monrion, mon cher philosophe; je venais vous embrasser, je jouissais par avance des consolations de votre commerce aussi sûr que délicieux; j'étais déjà en route, j'avais couché à Prangins, lorsque madame de Giez m'apprend par un courrier le danger où est son mari. J'aime M. de Giez véritablement; je lui ai confié une partie de mes affaires; il m'a paru avoir toute la bonne foi de votre pays; je serais inconsolable de sa perte. Il est dans ma maison avec toute sa famille; je ne regrette point d'en être privé, s'il peut y retrouver sa santé; je ne voudrais y être que pour lui donner mes secours; mais je suis retombé dans mes maux ordinaires et me voici malade auprès de Genève, tandis que mon tout petit bagage est auprès de Lausanne. La vie n'est qu'un contre-temps perpétuel; heureux encore, quand elle n'est qu'un contre-temps.

Vous avez dû recevoir, mon cher ami, un exemplaire de l'*Orphelin de la Chine* par la voie de M. Gallatin, directeur des postes de Genève, qui s'est chargé de vous le faire parvenir. Il est bien triste que cette maudite *Pucelle* paraisse, après trente ans, dans le monde, à côté d'ouvrages sérieux et pleins de morale; c'est un contraste qui afflige ma vieillesse.

Vous savez que, sur le réquisitoire du conseil de Genève, Bousquet a été obligé de donner l'original de ce mémoire scandaleux et calomnieux de Grasset, qu'il avait répandu dans Lausanne. Le conseil de Genève vient de donner un décret de prise de corps contre Grasset. C'est là une réfutation assez authentique; mais il est triste d'en avoir eu besoin.

Je me flatte que Bousquet sera assez sage pour ne plus se servir d'un pareil homme.

Adieu, jusqu'au moment où je pourrai enfin jouir de Monrion et de votre société. Adieu, mon cher philosophe; madame Denis et moi nous présentons nos obéissances à celle qui fait la douceur de votre vie, et à qui vous le rendez si bien.

2287. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 27 septembre.

Vous devez, monseigneur, avoir reçu mes *magots*, depuis la lettre dont vous m'avez honoré. J'avais adressé le premier exemplaire sortant de la presse, à M. Pallu (2), sous l'enveloppe de M. Rouillé. Je ne crois pas qu'il y ait aucune négociation avec la Chine qui ait pu empêcher que le paquet vous ait été rendu. Tout a été fait un peu à la hâte, de ma part, et je vous demande très sérieusement pardon de vous offrir une pièce que j'aurais pu rendre, avec le temps, moins indigne de vous; mais on ne fait pas toujours tout ce qu'on voudrait. Je ne vous parlerai plus de votre procès, puisque vous l'avez oublié; mais vous ne m'empêcherez pas d'être surpris et affligé. Je voudrais que l'injustice opiniâtre des Anglais me donnât un sujet plus ample pour parler de vous selon mon cœur. Vous m'inspirez du goût pour l'historiographerie, depuis que je ne suis plus historiographe. L'*Histoire de la guerre de* 1741, où vous êtes tout du long, paraîtra un jour; mais c'est un fruit qu'il faut laisser mûrir. Madame Denis jure toujours qu'elle vous remit l'exemplaire que je lui avais envoyé pour vous; mais voici ce qui est arrivé. Un libraire de Paris, nommé Prieur, acheta vingt cinq louis, il y a quelque temps, une partie de ce manuscrit, qui n'allait que jusqu'à la bataille de Fontenoy; et, chose étrange, c'est que ce libraire dit l'avoir acheté de M. de Ximenès. Manger six cent mille francs, et vendre six cents francs un manuscrit dérobé, voilà un singulier exemple de ce que la ruine traîne après elle. M. de Malesherbes eut la faiblesse de permettre cette édition sans me consulter. J'en fus instruit; j'ignorais ce qu'on avait imprimé; je savais seulement qu'une partie de l'Histoire du roi allait paraître sous mon nom, sans mon aveu, sans qu'on m'eût rien communiqué. J'écrivis à madame de Pompadour et à M. d'Argenson, et j'obtins sur-le-champ qu'on fît saisir l'ouvrage. Une des plus fortes raisons qui m'ont déterminé à prendre ce parti, c'est la crainte qu'on ne m'accusât de flatterie dans cette

(1) Tshifeli. (G. A.)

(2) Beau-frère de Rouillé, alors ministre et secrétaire d'État. (G. A.)

histoire. J'aurais passé pour l'avoir publiée moi-même, et pour avoir voulu m'attirer quelque grâce par des louanges. Ces louanges ne peuvent jamais être bien reçues que quand elles paraissent entièrement désintéressées. D'ailleurs je n'avais point revu cette histoire, et il y a toute apparence qu'on n'en avait publié que des fragments fort imparfaits. Madame de Pompadour et M. d'Argenson ont pensé comme moi, et madame de Pompadour m'a fait l'honneur de m'écrire, aussi bien que M. d'Argenson, qu'elle approuvait ma conduite. Je me flatte que vous daignez lui donner la même approbation. Vous voyez combien ceux qui ont parlé de cette affaire ont été peu instruits; mais l'est-on jamais bien sur les grandes choses et sur les petites? A propos de petites, vous avez lu, sans doute, madame de Staal (1). Je m'aperçois que mon bavardage n'est pas petit. Recevez mon tendre respect.

2287. — A M. BERTRAND.

30 septembre.

Voici, mon cher monsieur, une petite anecdote littéraire assez singulière. M. le conseiller de Bonstetten et moi, nous sommes les seuls qui ayons eu l'idée de parler de Confucius dans l'*Orphelin de la Chine*, d'étonner et de confondre un Tartare (et il y a beaucoup de Tartares en ce monde) par l'exposition de la doctrine aussi simple qu'admirable de cet ancien législateur. Il était impossible de faire paraître Confucius lui-même, du temps de Gengis-kan, puisque ce philosophe vivait six cents ans avant Jésus-Christ; mais ma première intention avait été de représenter Zamti comme un de ses descendants, et de faire parler Confucius en lui. On me fit craindre le ridicule que le parterre de Paris attache presque toujours aux choses extraordinaires, et surtout à la sagesse. Je me privai de cette source de vraies beautés dans une pièce qui, étant pleine de morale et dénuée de galanterie, courait grand risque de déplaire à ma nation. La faveur qu'elle a obtenue m'enhardit, mais m'enhardit trop tard. Je vis tout ce qui manquait à cet ouvrage quand il fut imprimé; je repris mes anciennes idées, et j'y travaillais quand je reçus votre lettre du 26 septembre. J'ai déjà corrigé tant de choses à la pièce, que je ne craindrais point de la refondre pour professer hardiment la morale de Confucius dans mon sermon chinois. Tous ceux à qui j'ai fait part de cette entreprise, l'ont approuvée avec transport. Mais M. de Bonstetten est le seul qui ait eu le mérite de l'invention. Je ne peux m'empêcher d'admirer la justesse et la force de l'esprit d'un homme qui, occupé de choses si différentes, trouve tout d'un coup, à la seule lecture d'une tragédie, la beauté essentielle qui devait caractériser la pièce. Voilà bien un nouveau motif qui m'attache à Berne, et qui me donne de nouveaux regrets. Je ne peux aller à Monrion, que j'ai cédé pour longtemps à M. de Giez et à sa famille. Qu'il y rétablisse sa santé; qu'il y demeure tant qu'il voudra, ma maison est à lui. Je suis d'ailleurs plus malade que jamais à mes prétendues Délices, et, depuis quelques jours, je me trouve dans l'impuissance totale de travailler.

Il est vrai, mon cher philosophe, que je badinais à trente ans; j'avais traduit le commencement de cet *Hudibras* (2), et peut-être cela était-il plus plaisant que celui dont vous me parlez. Pour cette *Pucelle d'Orléans*, je vous assure que je fais bien pénitence de ce péché de jeunesse. Je vous enverrais mon péché, si j'en avais une copie. Je n'en ai aucune; mais j'en ferai venir de Paris incessamment, et uniquement pour vous. Vous la lirez à votre loisir, avec des amis philosophes.

Dulce est desipere in loco. (HOR., lib. IV, od. XII.)

Je vous remercie tendrement d'avoir fait connaître à M. de Tressan la vérité. Bousquet n'est pas digne d'avoir affaire à un homme comme vous, et d'imprimer vos ouvrages. Ne pourrais-je trouver à Genève un libraire qui me convînt? N'avez-vous pas une imprimerie à Berne? Il faut du stoïcisme dans plus d'une occurrence; mais je n'adopte des stoïques que les principes qui laissent l'âme sensible aux douceurs de l'amitié, et qui avouent que la douleur est un mal. Passer sa vie entre la calomnie et la colique est un peu dur; mais l'étude et l'amitié consolent. Adieu, monsieur; vous faites u e de mes plus grandes consolations. Conservez-moi les b ntés que vous m'avez acquises de M. et de madame de Freudenreich; vous sentez que je suis déjà bien attaché à M. de Bonstetten, par estime et par amour-propre. Mes respects, je vous en prie, à ces messieurs, à M. l'avoyer, à M. le colonel Jenner. Je suis à vous tendrement pour ma vie.

(1) Ses *Mémoires* venaient de paraître. (G. A.)
(2) Voyez, tome VI, aux *Traductions et imitations*. (G. A.)

2289. — A M. THIERIOT.

Aux Délices, 1er octobre.

Je n'ai point répondu, mon ancien ami, aux belles exhortations que vous me faites sur cette vieille folie de trente années, que vous voulez que je rajeunisse. J'attends que je sois à l'âge auquel Fontenelle a fait des comédies (1). Il n'est permis qu'à un jeune homme, ou à un radoteur, de s'occuper d'une *Pucelle*. Colonne (2), à l'âge de soixante et quinze ans, commenta l'*Aloïsia;* mais il y a peu de ces grandes âmes qui conservent si longtemps le feu sacré de Prométhée. Il y a d'ailleurs un petit obstacle à l'entreprise que vous me proposez, c'est que l'ouvrage n'est plus entre mes mains; je m'en suis défait comme d'une tentation. Je me suis mis gravement à juger les *nations* (3), dans une espèce de tableau du genre humain, auquel je travaille depuis longtemps, et je ne me sens pas l'agilité de passer de la salle de Confucius à la maison de madame Pâris. J'ai lu les *Mémoires de madame de Staal;* elle paraît plus occupée des événements de la femme de chambre que de la conspiration du prince de Cellamare. On dit que nous aurons bientôt les Mémoires de mademoiselle Rondet, fille suivante de madame de Staal.

Vous ne pouviez vous défaire de vos Anglais et de vos Italiens en de meilleures mains qu'en celles de M. le comte de Lauraguais. Le vieux Protagoras, ou Diagoras-Dumarsais, m'a répondu de lui.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

2290. — A MADEMOISELLE CLAIRON.

Aux Délices, 8 octobre.

J'ai beaucoup d'obligations, mademoiselle, à M. et à madame d'Argental; mais la plus grande est la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire. J'ai fait ce que j'ai pu pour mériter leur indulgence, et je voudrais bien n'être pas tout à fait indigne de l'intérêt qu'ils ont daigné prendre à un faible ouvrage, et des beautés que vous lui avez prêtées; mais, à mon âge, on ne fait pas tout ce qu'on veut. Vous avez affaire, dans cette pièce, à un vieil auteur et à un vieux mari, et vous ne pouvez échauffer ni l'un ni l'autre. J'ai envoyé à M. d'Argental quelques mouches cantharides pour la dernière scène du quatrième acte, entre votre mari et vous; et comme j'ai, selon l'usage de mes confrères les barbouilleurs de papier, autant d'amour-propre que d'impuissance, je suis persuadé que cette scène serait assez bien reçue, surtout si vous vouliez réchauffer le vieux mandarin par quelques caresses dont les gens de notre âge ont besoin, et l'engager à faire, dans cette occasion, un petit effort de mémoire et de poitrine.

Au reste, mademoiselle, je vous supplie instamment de vouloir bien conserver, sans scrupule, ces deux vers au premier acte :

Voilà ce que cent voix, en sanglots superflus,
Ont appris dans ces lieux à mes sens éperdus. (Sc. I.)

Vous pouvez être très sûre que les sanglots n'ont pas d'autre passage que celui de la voix; et, si on n'est pas accoutumé à cette expression, il faudra bien qu'on s'y accoutume.

Je vous demande grâce aussi pour ces vers :

Les femmes de ces lieux ne peuvent m'abuser;
Je n'ai que trop connu leurs larmes infidèles. (Act. III, sc. I.)

Le parterre ne hait pas ces petites excursions sur vous autres, mesdames.

Je prie Gengis de vouloir bien dire, quand vous paraissez :

Que vois-je? Est-il possible? O ciel! ô destinée!
Ne me trompé-je point? Est-ce un songe, une erreur?
C'est Idamé, c'est elle; et mes sens, etc. (Act. III, sc. I.)

Je suppose que vous ménagez votre entrée de façon que Gengis-kan a le temps de prononcer tout ce bavardage.

Je demande instamment qu'on rétablisse la dernière scène du quatrième acte, telle que je l'ai envoyée à M. d'Argental; elle doit faire quelque effet si elle est jouée avec chaleur; du moins elle en faisait lorsque je la récitais, quoique j'aie perdu mes dents au pied des Alpes.

(1) En 1751, à quatre-vingt-quatorze ans, Fontenelle avait publié des comédies. (G. A.)
(2) Mort en 1726. L'*Aloïsia* est un poëme obscène écrit en latin par Nic. Chorier. (G. A.)
(3) Allusion à l'*Essai sur les mœurs*. (G. A.)

Je ne peux pas concevoir comment on a pu ôter de votre rôle ce vers au quatrième acte :

> Les lois vivent encore, et l'emportent sur vous.

C'est assurément un des moins mauvais de la pièce, et un de ceux que votre art ferait le plus valoir. Il n'est pas possible de soutenir le vers qu'on a mis à la place :

> Mon devoir et ma loi sont au-dessus de vous;
> Je vous l'ai déjà dit.

Vous sentez qu'*un devoir au-dessus de quelqu'un* n'est pas une expression française, et ce malheureux *Je vous l'ai déjà dit* ne semble être là que pour avertir le public que vous ne devriez pas le redire encore.

La dernière scène du quatrième acte est entre les mains de M. d'Argental, *je vous l'ai déjà dit;* et, dans cette dernière scène que, par parenthèse, je trouve très bonne, je voudrais que Zamti eût l'honneur de vous dire :

> Ne parlons pas des miens, laissons notre infortune, etc.
> Sc. VI.

Je voudrais que le cinquième acte fût joué tel qu'il est imprimé. J'ai de fortes raisons pour croire que votre scène avec Octar ne doit point être tronquée, et que vous disiez :

> Si j'obtenais du moins, avant de voir un maître,
> Qu'un moment à mes yeux mon époux pût paraître. (Sc. II.)

Une de ces raisons, c'est qu'il me paraît très convenable qu'Idamé, qui a son projet de mourir avec son mari, veuille l'exécuter sans voir Gengis, et que, remplie de cette idée, elle hasarde sa prière à Octar. D'ailleurs j'aime fort ce brutal d'Octar, et je voudrais qu'il parlât encore davantage.

Je vous demande pardon, mademoiselle, de tous ces détails. Maintenant, si M. de Crébillon ou M. de Châteaubrun, ou quelques autres jeunes têtes de mon âge, n'ont ni tragédies ni comédies nouvelles à vous donner pour votre Saint-Martin, et si votre malheur vous force à reproduire encore au théâtre les cinq *magots chinois*, je vous enverrais la pièce avec le plus de changements que je pourrais. J'attendrais sur cela vos ordres; mais voici ce que je vous conseillerais, ce serait de jouer *Mariamne* à la rentrée de votre parlement. Ce rôle est trop long pour mademoiselle Gaussin, qui ne doit pas d'ailleurs en être jalouse. Vous feriez réussir cette pièce avec M. Lekain, qui joue, dit-on, très bien Hérode : vous joueriez après cela Idamé, si le public redemandait la pièce; j'aurais le temps de la rendre moins indigne de vous.

Je vous demande pardon d'une si longue lettre, que le triste état de ma santé m'a obligé de dicter. Je vous présente mes très sincères remerciements, etc.

2291. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

Aux Délices, près de Genève, 9 octobre 1755 (1).

Madame, les bontés dont votre altesse sérénissime honore un pauvre orphelin chinois, me laissent espérer qu'elle ne dédaignerait pas de jeter ses regards sur sa sœur Jeanne : c'est aussi une espèce d'orpheline; car elle n'est pas reconnue par son père. Je viens d'apprendre, madame, qu'on a imprimé cette rapsodie en Hollande, et qu'on la vend à Francfort chez un nommé Esslinger; ce n'est plus la peine de confier cette grosse créature à M. de Valdener. Votre altesse sérénissime l'aura bien plus tôt par Francfort, si elle veut s'en amuser. Je ne réponds pas qu'il n'y ait pas dans la vie de cette héroïne quelques aventures peu dignes d'Ernest-le-Pieux; mais elle vivait dans un siècle où on n'y entendait pas finesse. Monstrelet, historiographe de Charles VII, dit qu'il fit prêter serment sur l'Evangile aux domestiques de ce prince, pour savoir la vérité touchant les amours honnêtes de sa majesté et d'Agnès Sorel, que tous jurèrent que le roi s'était borné à la conversation familière et à baiser quelquefois la main d'Agnès, que s'il en avait eu de beaux enfants, c'était en tout bien et en tout honneur, et que ceux qui disaient qu'il s'était passé entre eux quelque chose de contraire aux lois de la chevalerie, étaient des malavisés. Pour moi, madame, qui ai perdu de vue depuis longtemps cette partie de l'histoire de France, je ne puis que m'en rapporter aux lumières et au jugement des personnes indulgentes, et implorer votre miséricorde.

Certainement si madame la duchesse de Gotha ne me condamne pas, si la vertu et les grâces me donnent l'absolution, si une grande maîtresse des cœurs et des mœurs ne fait pas scrupule de s'amuser à ces bagatelles, personne n'est en droit de me faire des reproches. Je me souviens que je lisais autrefois cette bagatelle à la reine-mère à Berlin, en présence de la princesse Amélie, qui était cachée dans un petit coin, et qui ne perdait pas sa part.

Je suis très fâché que cette plaisanterie soit imprimée; mais enfin si elle peut faire passer quelques moments à votre altesse sérénissime qui ne soient pas des moments d'ennui, je serai bien consolé. Que ne puis-je, madame, venir me mettre à vos pieds et renouveler à votre altesse sérénissime et à toute votre auguste famille mon attachement, ma reconnaissance et mon profond respect!

(1) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)

2292. — A M. DUMARSAIS.

Aux Délices, le 12 octobre.

Je bénis les Chinois, et je brûle des pastilles à Confucius, mon cher philosophe, puisque mon étoffe de Pékin vous a encore attiré dans le magasin d'Adrienne (1). Nous l'avons vue mourir, et le comte de Saxe devenu depuis un héros, et presque tous ses amis. Tout a passé; et nous restons encore quelques minutes sur ce tas de boue, où la raison et le bon goût sont un peu rares.

Si les Français n'étaient pas si Français, mes Chinois auraient été plus Chinois, et Gengis encore plus Tartare. Il a fallu appauvrir mes idées, et me gêner dans le costume, pour ne pas effaroucher une nation frivole, qui rit sottement, et qui croit rire gaiement de tout ce qui n'est pas dans ses mœurs, ou plutôt dans ses modes.

M. le comte de Lauraguais me paraît au-dessus des préjugés, et c'est alors qu'on est bien. Il m'a écrit une lettre dont je tire presque autant de vanité que de la vôtre. Il a dû recevoir ma réponse (2), adressée à l'hôtel de Brancas. Il pense, puisqu'il vous aime. Cultivez de cet esprit-là tout ce que vous pourrez; c'est un service que vous rendez à la nation. Vivez, inspirez la philosophie.

Nous ne nous verrons plus; mais se voit-on dans Paris? Nous voilà morts l'un pour l'autre; j'en suis bien fâché. Je trouve quelques philosophes au pied des Alpes; toute la terre n'est pas corrompue.

Vous vivez sans doute avec les encyclopédistes; ce ne sont pas des bêtes que ces gens-là; faites-leur mes compliments, je vous en prie. Conservez-moi votre amitié jusqu'à ce que notre machine végétante et pensante retourne aux éléments dont elle est faite.

Je vous embrasse en Confucius; je m'unis à vos pensées; je vous aime toujours au bord de mon lac, comme lorsque nous soupions ensemble. Adieu. On n'écrivait ni à Platon ni à Socrate : *Votre très humble serviteur.*

2293. — A M. DE BRENLES.

Aux Délices, le 14 octobre.

Je profite d'un petit moment de santé, ou plutôt de relâchement de mes maux, pour présenter mes tendres respects à M. et à madame de Brenles. La maladie de M. de Giez m'a empêché, il y a un mois, d'aller à Monrion, et la mienne maintenant me retient auprès de Genève. Je vois bien que nous retournerons à peu près dans le même temps à Lausanne; ce sera là que je remercierai madame de Brenles. Ses vers sont le prix le plus flatteur de l'*Orphelin de la Chine*. Je suis actuellement dans l'incapacité de répondre, même en prose : il ne me reste plus que le sentiment; mais ce n'est pas assez, il faudrait l'exprimer, et ce n'est pas une besogne de malade.

M. Dupont devait venir à Monrion cet automne; voilà les choses furieusement dérangées. On n'éprouve dans la vie que des contradictions, bien heureux encore quand on s'en tient là. J'ai à soutenir tous les maux du corps et de l'âme; l'espérance de revoir M. et madame de Brenles me soutient. Nous leur renouvelons, madame Denis et moi, les plus sincères amitiés.

Adieu, couple respectable et aimable, jusqu'au moment où Monrion nous rassemblera.

2294. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 octobre.

Mon cher ange, vous commencez donc à être un peu content. Vous le seriez davantage sans trois terribles empêchements : la maladie, l'éloignement, et une *Histoire générale* qui me tue. Puis-je songer au seul Gengis quand je me mêle

(1) M. Dumarsais avait enseigné la déclamation à mademoisell Lecouvreur. (K.)

(2) On n'a pas cette réponse. (G. A.)

du gouvernement de toute la terre? Les Japonais et les Anglais, les jésuites et les talapoins, les chrétiens et les musulmans, me demandent audience. J'ai la tête pleine du procès de tous ces gens-là. Vous avez beau me dire que la cause de Gengis doit passer la première, vous connaissez trop bien la faiblesse humaine pour ne pas savoir que nous ne sommes les maîtres de rien. Dites à vos fleurs de s'épanouir, à vos blés de germer, ils vous répondront : Attendez; cela dépend de la terre et du soleil. Mon cher ange, ma pauvre tête dépend de tout. Je fais ce que je peux, quand je peux; plus je vais en avant, plus je me tiens machine griffonnante. Pour vous, messieurs de Paris, faites suivant vos volontés : ordonnez, coupez, taillez, rognez, faites jouer mes *magots* devant les marionnettes de Fontainebleau, et qu'on y déchire l'auteur au sortir de la pièce, tandis que je languis malade dans mon ermitage, entre de la casse et des livres ennuyeux. J'ai mandé à Lambert que je serais peut-être assez fou pour lui donner, en son temps, une nouvelle tragédie à imprimer; mais ce n'est pas du pain cuit pour Lambert. Il faut que les *nations* soient jugées, et que le génie me dise : Travaille. En attendant, mon divin ange, j'ai recours à vous auprès de Lambert; il s'avise d'imprimer un recueil de toutes mes sottises, et il n'a encore aucune des corrections, aucun des changements sans nombre que j'y ai faits. C'est encore un travail assez grand de mettre tout cela en ordre. Dites-lui, je vous en conjure, qu'il ne fasse rien avant que je lui aie fait tenir tous mes papiers. Ce paresseux est bien ardent quand il croit qu'il y va de son intérêt; mais son intérêt véritable est de ne rien faire sans mes avis et sans mes secours. De quoi se mêle-t-il de commencer, sans me le dire, une édition de mes œuvres, lorsqu'il sait que j'en fais une à Genève, et lorsqu'il a passé une année entière sans vouloir profiter des dons que je lui offrais? Il m'envoya, il y a un an, une feuille de la *Henriade*, et s'en tint là; et point de nouvelles. Je lui mandai enfin que je paierais la feuille, et qu'il s'allât promener. Je donnai mes guenilles à d'autres, et à présent le voilà qui travaille, et sans m'avoir averti. Je vous prie, mon cher ange, de lui laver la tête en passant, si vous le rencontrez en allant à la Comédie, si vous vous en souvenez, si vous voulez bien avoir cette bonté. Je vous demande bien pardon de mon importunité; mais encore faut-il être imprimé à sa fantaisie. Adieu, je voudrais travailler à la vôtre, et réussir autant que j'ai envie de vous plaire.

2295. — A M. DUPONT.

Octobre.

Mon cher ami, les maladies découragent à la fin; il y a trois mois q e j'ai cessé tout commerce avec le genre humain. Mes amis de Paris ont fait jouer cet *Orphelin*, sans que je m'en sois mêlé. Je serais plus sensible au plaisir de vous revoir, que je ne l'ai été à ce petit succès passager. Je comptais aller à Monrion près de Lausanne; je vous aurais envoyé un carrosse sur la route pour vous enlever; nous aurions philosophé quelque temps avec notre ami M. de Brenles; mais un homme de Lausanne, à qui j'avais prêté ma maison, s'est avisé d'y tomber malade, et d'y être à la mort six semaines; il y est encore, tandis que je languis dans mes prétendues *Délices*.

J'ai ouï dire que des gens de Strasbourg, qui ont été un peu effarouchés d'un certain mémoire, vous ont plus nui que je n'ai pu vous servir. M. de Paulmi, en vous disant que je suis votre ami, vous a fait voir à quoi mon amitié est bonne; elle est en vérité aussi sincère qu'inutile. Je compte cette inutilité parmi mes plus grands malheurs; je vis toujours dans l'espérance de vous revoir. Madame Denis vous fait mille compliments, aussi bien qu'à madame Dupont. Je me joins à elle; je vous embrasse de tout mon cœur. Voulez vous bien présenter mes respects à M. et à madame de Klinglin?V.

Si vous voyez le conseiller (1) de la maison de Linange, je vous supplie de lui recommander de faire honneur à ma lettre de change.

2296. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux prétendues Délices, octobre.

Tout va de travers dans ce monde, mon cher ange. Il m'est mort un petit Suisse (2) charmant, qui m'avait fait avoir une maison assez agréable auprès de Lausanne, me l'avait meublée, ajustée, et qui m'y attendait avec sa femme. J'allais à cette maison, où j'avais fait porter mes livres; je comptais y travailler à votre *Orphelin*. Mon Suisse est mort dans ma maison; ses effets étaient confondus avec les miens. J'ai été très affligé, très dérangé, je n'ai pas pu faire un vers. Vous ne savez pas, vous autres conseillers d'honneur, ce que c'est que de faire bâtir en Suisse, en deux endroits à la fois, de planter et de changer des vignes en prés, et de faire venir de l'eau dans un terrain sec, pendant qu'on a une *Histoire générale* sur les bras, et une maudite *Pucelle* qui court le monde en dévergondée, et un petit Suisse qui s'avise de mourir chez vous. Faites comme il vous plaira avec votre *Orphelin*, il n'a de père que vous; il me faudrait un peu de temps pour le retoucher à ma fantaisie. Je suis toujours dans l'idée qu'il faut parler de Confucius dans une pièce chinoise. Les petits changements que je ferais à présent ne produiraient pas un grand effet. C'est mademoiselle Clairon qui établit tout le succès de la pièce. On dit que Lekain a joué à Fontainebleau plus en goujat qu'en Tartare, qu'il n'est ni noble, ni amoureux, ni terrible, ni tendre, et que Sarrasin a l'air d'un vieux sacristain de pagode. J'aurais beau mettre dans leur bouche les vers de *Cinna* et d'*Athalie*, on ne s'en apercevrait pas. J'ai besoin d'une inspiration de quinze jours pour rapiécer ou rapiéceter mon drame; nos histrions seraient quinze autres jours à remettre le tout au théâtre, et je ne serais pas sûr du succès. Vous avez fait réussir mes *magots* avec tous leurs défauts, mon cher et respectable ami; vous les ferez supporter de même. Je ne les ai imprimés que pour aller audevant de la *Pucelle*, qu'on vend partout. Il fallait absolument désavouer ces abominables copies qui courent dans l'Europe. J'ai besoin d'un peu de repos dans ma vieillesse, et dans une vieillesse infirme qui ne résisterait pas à des chagrins nouveaux. Ma lettre à Jean-Jacques a fait un assez bon effet, du moins dans les pays étrangers; mais je crains toujours les langues médisantes du vôtre. Comptez, mon divin ange, que le génie poétique ne s'accommode pas de toutes ces tribulations. Ce maudit Lambert parle toujours de réimprimer *presto*, *presto*, mes sottises non corrigées. Il ne veut point attendre; il a grand tort de toutes façons; c'est encore là une de mes peines. Encore si on pouvait bien digérer! mais avoir toujours mal à l'estomac, craindre les rois, et les libraires, et les *Pucelles!* on n'y résiste pas. Etes-vous content de Cadix? Pour moi, j'en suis horriblement mécontent.

Le roi de Prusse m'a fait *mille compliments*, et me demande de nouveaux chants de la *Pucelle;* il a le diable au corps. Comment va le pied de madame d'Argental? Je suis à ses pieds. Adieu, divin ange.

2297. — A M. DE BRENLES.

Aux Délices, 24 octobre.

Qu'est-ce que la vie, mon cher philosophe? Voilà ce Giez si frais, si vigoureux, mort dans mon pauvre Monrion; cela me rend cette maison bien désagréable. J'aimais Giez de tout mon cœur, je comptais sur lui; il m'avait arrangé ma maison de son mieux; j'espérais vous y voir incessamment. Sa pauvre veuve mourra peut-être de douleur. Giez était sur le point de faire une fortune considérable; sa famille sera probablement ruinée; voilà comme toutes les espérances sont confondues. Je n'ai que deux jours à vivre, en passerai-je un avec vous? Quand revenez-vous à Lausanne? Vous seul serez capable de me déterminer à habiter Monrion. Je suis bien incapable de répondre aux vers flatteurs de madame de Brenles; le chagrin étouffe le génie. On me mande de tous côtés que la *Pucelle* est imprimée, mais on ne me dit point où; tout ce que je sais, c'est que ce galant homme de capucin (1) en a proposé treize chants à Francfort à un libraire nommé Esslinger; mais il voulait les vendre si cher que le libraire a refusé le marché; il est allé les faire imprimer ailleurs. Saint François d'Assise vous a envoyé là un bien vilain homme.

Madame Denis et moi nous vous assurons de notre tendre attachement; nous en disons autant à madame de Brenles.

2298. — A M. BERTRAND.

24 octobre.

La mort de M. de Giez me pénètre de douleur; me voilà banni pour quelque temps de ma maison, où il est mort. Ah! mon cher monsieur, qui peut compter sur un moment de vie! Je n'ai jamais vu une santé plus brillante que celle de ce pauvre Giez; il laisse une veuve désolée, un enfant de six ans, et peut-être une fortune délabrée, car il commençait. Il avait semé, et il meurt sans recueillir; nous sommes envi-

(1) Schœpflin le jeune, imprimeur des *Annales*, auquel il avait prêté dix mille livres. (G. A.)
(2) Le banquier Giez. (G. A.)

(1) Maubert de Gouvest. (G. A.)

ronnés tous les jours de ces exemples. On dit : Il est mort, et puis, serre la file ; et on est oublié pour jamais. Je n'oublierai point mon pauvre Giez, ni sa famille. Il m'était attaché ; il m'avait rendu mille petits services ; je ne retrouverai, à Lausanne, personne qui le remplace. Je vois qu'il faudra remettre au printemps mon voyage de Berne ; c'est être bien hardi que de compter sur un printemps.

Ce capucin, *digne* ou *indigne*, a été proposer à Francfort son manuscrit de la *Pucelle*, à un libraire nommé Esslinger ; mais il en a demandé un prix si exorbitant, que le libraire n'a point accepté le marché ; il est allé faire imprimer sa drogue ailleurs. Je crois qu'il la dédiera à saint François.

Une grande dame (1) d'Allemagne m'a mandé qu'elle avait un exemplaire imprimé de cette ancienne rapsodie. Il faut que ce ne soit pas celle de Maubert, car elle prétend que l'ouvrage n'est pas trop malhonnête, et qu'il n'y a que les âmes dévotes à saint Denis, à saint George et à saint Dominique, qui en puissent être scandalisées. Dieu le veuille ! Cet ouvrage, quel qu'il soit, jure bien avec l'état présent de mon âme.

Singula de nobis anni prædantur euntes. (Hor., lib. II, ep. II.)

Je ne connais plus que la retraite et l'amitié. Que ne puis-je jouir avec vous de l'une et de l'autre ! Je vous embrasse bien tendrement.

2399. — A MADEMOISELLE CLAIRON.

Aux Délices, 25 octobre.

On me mande qu'on rejoue à Paris cette pièce dont vous faites tout le succès. Le triste état de ma santé m'a empêché de travailler à rendre cet ouvrage moins indigne de vous. Je ne peux rien faire, mais vous pouvez retrancher. On m'a parlé de quatre vers que vous récitez à la fin du quatrième acte :

Cependant de Gengis j'irrite la furie ;
Je te laisse en ses mains, je lui livre ta vie ;
Mais, mon devoir rempli, je m'immole après toi ;
Cher époux, en partant, je t'en donne ma foi.

Je vous demande en grâce, mademoiselle, de supprimer ces vers. Ce n'est pas que je sois fâché qu'on ait inséré des vers étrangers dans mon ouvrage ; au contraire, je suis très obligé à ceux qui ont bien voulu me donner leur secours pendant mon absence ; mais le public ne peut être content de ces vers ; ils ressemblent à ceux que dit Chimène (2) à Rodrigue ; mais ils ne sont ni si heureux ni si bien placés.

Rien n'est plus froid que des scènes où l'on répète qu'on mourra, et où un autre acteur conjure l'actrice de vivre. Ces lieux communs doivent être bannis ; il faut des choses plus neuves. Je vais écrire à M. d'Argental pour le supplier, avec la plus vive instance, de s'unir avec moi pour remettre les choses comme elles étaient. Je peux vous assurer que la scène ne sera pas mal reçue si vous la récitez comme je l'ai faite en dernier lieu.

Je n'ai que le temps, mademoiselle, de vous demander pardon de ces minuties, et de vous assurer de tous les sentiments que je vous dois.

2390. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 25 octobre.

Sur des lettres que je reçois de Paris, je suis obligé, mon cher ange, de vous supplier très instamment de faire réciter la scène dernière du quatrième acte, comme je l'ai imprimée, en conservant les corrections que j'ai envoyées, et dont on a fait usage à Fontainebleau. Je sais bien, et je l'ai mandé plusieurs fois, qu'il faut dire :

Nous mourrons, je le sais. . . . . (Act. IV, sc. VI.)

au lieu de :

Tu mourras, je le sais. . . . .

mais on me mande que les vers

Cependant du tyran j'irrite la furie ;
Je te laisse en ses mains, je lui livre ta vie ;

et

. . . . Je m'immole après toi ;
. . . . Je t'en donne ma foi, etc.

(1) Madame de Buchwald, grande maîtresse à la cour de Gotha. (G. A.)
(2) Le *Cid*, acte III, sc. IV. (G.A.)

jettent un froid mortel sur cette scène. *Je te donne ma foi de mourir après toi* est pris de Chimène, est touchant dans Chimène, et à la glace dans Idamé. C'est bien cela dont il s'agit ? Il n'y a pas là d'amourette. *Je veux mourir, cher époux ; vis, ma chère femme ;* tout cela est au-dessous d'Idamé et de Zamti. Au nom de Dieu, faites jouer cette scène comme je l'ai faite, en mettant seulement *nous mourrons* au lieu de *tu mourras*. Point de lieux communs sur la promesse de mourir, sur des prières de vivre.

. . . . . Non erat his locus. . . . . . (*De Art. poet.*)

La vie n'est rien pour ces gens-là. Je vous en supplie, mon cher ange, ayez la bonté de penser comme moi pour cette fin du quatrième acte. Otez-moi :

Cependant du tyran j'irrite la furie.

Je vous écris en hâte, la poste part ; cette maudite *Pucelle d'Orléans* est imprimée, et je suis bien loin d'être en état de refaire mes Chinois. Ils iront comme ils pourront ; mais ne refroidissons point cette fin du quatrième acte. Pardon, pardon.

2301. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 29 octobre.

Mon cher ange, je vous ai envoyé deux exemplaires de votre *Orphelin*. Je vous prie de pardonner à ma misère ; je devrais avoir mieux répondu aux soins dont vous avez honoré mes Chinois, vous et madame d'Argental. J'ai rendu compte, autant que je l'ai pu, de ce qui s'est passé entre le quatrième et le cinquième acte ; mais je ne sais si j'en ai rendu bon compte. Je vous demande en grâce de donner un exemplaire de cette nouvelle fabrique au négligent de Lambert, qui devient si impatient quand il s'agit de me faire enrager. Qu'il fasse au moins usage de cet exemplaire, si je ne peux lui en procurer un meilleur. Je vous avoue que l'aventure de la *Pucelle* m'a mis hort d'état de travailler. Je suis parfaitement instruit qu'elle est imprimée ; elle inondera bientôt tout Paris, et je serai à mon âge l'occasion d'un grand scandale. Me conseillez-vous de renouveler mes protestations dans quelque journal ? Permettez que j'insère sous votre enveloppe un petit mot à M. le comte de Choiseul ; je ne sais point sa demeure, et je crains que ma lettre n'aille à quelqu'un de son nom qui n'aurait pas pour moi la même indulgence que lui. J'ai reçu de mon mieux les deux pèlerins (1) que vous m'avez annoncés. Les deux exemplaires de l'*Orphelin de la Chine* sont partis à l'adresse de M. Dupin, secrétaire de M. d'Argenson ; mais j'ai bien peur que Jeanne ne fasse plus de bruit qu'Idamé. Mon cher ange, priez Dieu pour moi.

2302. — A M. LE COMTE DE CHOISEUL.

Aux Délices, ou soi-disant telles, 29 octobre.

Je vous remercie, monsieur, de M. Palissot (2), et de toutes vos autres bontés. J'en suis un peu indigne. Je n'ai point verni mes cinq magots chinois comme je l'aurais voulu. Je viens d'envoyer à M. d'Argental ce que j'ai pu ; quoique j'aie à présent l'esprit assez triste, je ne l'ai pourtant point tragique. Cette maudite *Pucelle*, qui m'a souvent fait rire, me rend trop sérieux. Je crains que les âmes dévotes ne m'imputent ce scandale, et la crainte glace la poésie. La *Pucelle* de Chapelain n'a jamais fait tant de bruit. Me voilà, avec mes quatre cheveux gris, chargé d'une fille qui embarrasserait un jeune homme. Il arrivera malheur. Vous ne sauriez croire quel tort *Jeanne d'Arc* a fait à l'*Orphelin de la Chine*.

Je ne manquerai pas de vous envoyer, monsieur, le recueil de mes rêveries, dès qu'il sera imprimé. Je conviens que Lambert a négligé l'*Orphelin* autant que moi. N'aurait-il point aussi quelque *Pucelle* à craindre ? Je ne sais plus à quel saint me vouer. Je trouverai toujours dans mon chemin saint Denis, qui me redemandera son oreille, saint George, à qui j'ai coupé le bout du nez, et surtout saint Dominique ; cela est horrible. Les mahométans ne me pardonneront pas ce que j'ai dit de Mahomet. Il me reste la cour de Pékin ; mais c'est encore la famille des conquérants tartares. Je vois qu'il faudra pousser jusqu'au Japon. En attendant, monsieur, conservez-moi à Paris des bontés qui me sont plus précieuses que les faveurs d'Agnès et le pucelage de Jeanne.

(1) Palissot et Patu. (G. A.)
(2) Recommandé à Voltaire par Choiseul. (G. A.)

2303. — A MADAME LA COMTESSE D'EGMONT.

Aux Délices, près de Genève, 29 d'octobre 1755.

On vous lit des choses bien édifiantes, madame, dans le couvent des Carmélites. Je ne doute pas qu'elles ne servent à entretenir votre dévotion. Si vous n'êtes pas encore convaincue du pouvoir de la grâce, vous devez l'être de celui de la destinée. Elle m'a fait quitter Cirey après l'avoir embelli; elle vous a fait quitter votre terre lorsque vous en rendiez la demeure plus agréable que jamais. Elle a fait mourir madame du Châtelet en Lorraine. Elle m'a conduit sur les bords du lac de Genève; elle vous a campée aux Carmélites. C'est ainsi qu'elle se joue des hommes qui ne sont que des atomes en mouvement, soumis à la loi générale qui les éparpille dans le grand choc des événements du monde, qu'ils ne peuvent ni prévoir, ni prévenir, ni comprendre, et dont ils croient quelquefois être les maîtres. Je bénis cette destinée de ce que MM. vos enfants sont placés. Je vous souhaite, madame, du bonheur, s'il y en a; de la tranquillité au moins, tout insipide qu'elle est; de la santé, qui est le vrai bien, et qui, cependant, est un bien très peu senti. Conservez-moi de l'amitié. Les roues de la machine du monde sont engrenées de façon à ne me pas laisser l'espérance de vous revoir; mais mon tendre respect pour vous sera toujours dans mon cœur.

2304. — A M. L'ABBÉ DE PRADES.

Frère Rhubarbe à frère Gaillard, salut.

Je suis très fâché que frère en Belzebuth, frère Isaac (1), soit malingre et mélancolique, c'est la pire des damnations. Conservez votre santé et votre gaieté. J'enverrais de tout mon cœur au révérend père prieur le seizième chant du scandale qu'il demande; mais je n'en ai point fait. Une douzaine de jeunes Parisiens, plus gais que moi, s'amusent tous les jours à remplir mon ancien canevas. Chacun y met du sien. On dit qu'on imprime l'ouvrage de deux ou trois façons différentes. Tout ce que je peux faire, c'est de protester en face de la sainte Église. Si le révérend père prieur voulait mettre dans son cabinet un exemplaire corrigé de l'*Orphelin de la Chine*, j'aurais l'honneur de le lui envoyer en toute humilité; car, malgré l'excommunication que l'exaltation de l'âme, les frictions de poix-résine, et la dissection des cerveaux de géants (2) m'ont attirée, je crois que la noble paternité a des entrailles de charité; et elle doit savoir que j'étais un frère servant très attaché au père prieur, pensant comme lui, et disant mon office en son honneur et gloire. J'ai un petit monastère (3) près de Lausanne, sur le chemin de Neufchâtel; et si ma santé me l'avait permis, j'aurais été jusqu'à Neufchâtel pour voir milord Maréchal; mais j'aurais voulu pour cela des lettres d'obédience.

Il est venu ici deux jeunes gens (4) de Paris qui m'ont dit qu'il y a un nommé Poinsinet à qui on a fait accroire que le roi de Prusse l'avait choisi pour être précepteur de son fils, mais que l'article du catholicisme était embarrassant; il a signé qu'il serait de la religion que le roi voudrait. Il apprend actuellement à danser et à chanter pour donner une meilleure éducation au fils de sa majesté, et il n'attend que l'ordre du roi pour partir. Pour moi, j'attends tout doucement la fin de mes coliques, de mes rhumatismes, de mes ouvrages, et de toutes les misères de ce monde. Je vous embrasse.

2305. — A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

1er novembre.

Madame Denis vient de me communiquer votre lettre, mon cher marquis; je suis plus affligé et plus indigné que vous. Je n'ignore pas absolument qui sont les misérables dont la fureur a mêlé le nom de mes amis et des hommes les plus respectables dans je ne sais quelle plaisanterie qu'on a fait revivre si cruellement depuis quelques années. On m'en a envoyé des fragments où j'ai trouvé M. le maréchal de Richelieu traité de maquereau, M. d'Argental, de protecteur des mauvais poëtes. Le succès de l'*Orphelin de la Chine* a ranimé la rage de ceux qui gagnent leur pain à écrire. Ils ont été fourrer Calvin dans cet ancien ouvrage dont il est question, parce que je suis dans un pays calviniste. Enfin ils ont poussé leur imbécile insolence jusqu'à oser profaner le nom du roi. Voyez, s'il vous plaît, les beaux vers dans lesquels ils ont exprimé ce panégyrique :

> Lui, des Bourbons trompant la destinée,
> A la gard'Dieu laisse aller son armée, etc,

Je n'ose poursuivre, tant le reste est exécrable. J'ai vu, dans un de ces malheureux exemplaires, saint Louis en enfer (1). Il y a sept ou huit petits grimauds qui brochent continuellement des chants de ce prétendu poëme. Ils les vendent six francs le chant, c'est un prix fait; il y en a déjà vingt-deux, et ils mettent mon nom hardiment à la tête de l'ouvrage. Je n'ai pas manqué d'avertir M. le maréchal de Richelieu. On m'avait écrit que vous étiez fourré dans cette rapsodie, avec M. d'Argental; mais je n'avais point vu ce qui pouvait vous regarder; c'est une abomination qu'il faut oublier; elle me ferait mourir de douleur. Adieu; madame Denis est aussi affligée que moi. Oublions les horreurs de la société humaine. Amusez-vous dans de jolis ouvrages conformes à la douceur de vos mœurs et aux grâces de votre esprit. Nous attendons votre roman avec impatience; cela sera plus agréable que l'histoire de tout ce qui se fait aujourd'hui. Vous devriez venir prendre du lait ici, pour punir les scélérats qui abusent de votre nom et du mien d'une manière si misérable.

Pardonnez à un pauvre malade obligé de dicter, et qui a dicté cette lettre très douloureusement.

2306. — A M. G.-C. WALTHER.

Aux Délices, près de Genève, 5 novembre 1755.

Mandez-moi, mon cher Walther, si je peux vous envoyer par la poste cette tragédie de l'*Orphelin de la Chine* que vous me demandez. Je l'ai encore beaucoup changée depuis qu'elle est imprimée : c'est ainsi que j'en use avec tous mes ouvrages, parce que je ne suis content d'aucun. Cela déroute un peu les libraires, et j'en suis très fâché; mais je ne puis m'empêcher de corriger des ouvrages qui me paraissent défectueux. C'est un malheur pour moi de connaître trop mes défauts, et il n'y aura jamais de moi d'édition bien arrêtée qu'après ma mort. Le sieur Lambert à Paris, et les sieurs Cramer à Genève, ont voulu, chacun de leur côté, faire une nouvelle édition de mes œuvres. Je ne puis corriger celle de Lambert, mais je ne puis m'empêcher de corriger, dans celle des frères Cramer, toutes les pièces dont je suis mécontent; c'est un ouvrage auquel je ne puis travailler qu'à mesure qu'on imprime. Il y a à chaque page des corrections et des additions si considérables, que tout cela fait, en quelque façon, un nouvel ouvrage. Si vous pouviez trouver le moyen de mettre toutes ces nouveautés dans votre dernière édition (2), cela pourrait lui donner quelque cours à la longue; mais c'est une chose qui ne pourrait se faire que par le moyen de quelque éditeur habile; et encore je ne vois pas comment il pourrait s'y prendre. Je suis très fâché de toute cette concurrence d'éditions. Si j'avais pu trouver quelque séjour agréable dans votre pays, vous savez bien que je me serais fait un plaisir infini de vous aider et de tout diriger; mais ma santé ne m'a pas permis de m'établir dans votre climat. Partout où je serai je vous rendrai tous les services dont je serai capable. Si je peux vous envoyer par la poste quelque chose qui m'est tombé entre les mains, et qui vous donnerait un grand profit, je vous ferai ce plaisir sur-le-champ; mais comme c'est un ouvrage qui n'est pas de moi, et de l'orthodoxie duquel je ne réponds pas, je ne vous le ferai parvenir qu'en cas que vous puissiez agir discrètement et sans imprimer cette pièce sous votre nom.

2307. — A M. THIERIOT.

Aux Délices, le 8 novembre.

Mon ancien ami, j'ai vu M. Patu (3); il a de l'esprit, il est naturel, il est aimable. J'ai été très fâché que son séjour ait été si court, et encore plus fâché qu'il ne soit pas venu avec vous; mais la saison était encore rude, et ma cabane était pleine d'ouvriers. Il s'en allait, tous les soirs, coucher au couvent de Genève, avec M. Palissot, autre enfant d'Apollon. Ces deux pèlerins d'Emmaüs sont remplis du feu poétique; ils sont venus me réchauffer un peu, mais je suis plus glacé que jamais par les nouvelles que j'apprends du *pucelage de Jeanne*. Il est très sûr que des fripons l'ont violée, qu'elle en est toute défigurée, et qu'on la vend en Hollande et en Al-

(1) D'Argens. (G. A.)
(2) Encore une réminiscence de l'affaire Maupertuis. (G. A.)
(3) Monrion. (G. A.)
(4) Palissot et Patu. (G. A.)

(1) Au chant V. (G. A.)
(2) L'édition de 1752. (G. A.)
(3) Né en 1729, mort en 1757, auteur avec Portelance des *Adieux du Goût*, comédie, et traducteur de petites pièces du Théâtre anglais. (G. A.)

lemagne, sans pudeur. Pour moi, je la renonce et je la déshérite; ce n'est point là ma fille; je ne veux pas entendre parler de *catins*, quand je suis sérieusement occupé de l'Histoire du genre humain. Cependant je ne vois que *catins* dans cette histoire; elles se rencontrent partout de quelque côté qu'on se tourne. Il faut bien prendre patience.

Avez-vous toute l'*Histoire* d'Ottieri (1)? En ce cas, voulez-vous vous en défaire en ma faveur? Si vous avez quelques bons livres anglais et italiens, ayez la bonté de m'en faire un petit catalogue. Je vous demanderai la préférence pour les livres dont j'aurai besoin, et vous serez payé sur-le-champ. Adieu, mon ancien ami.

2308. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

8 novembre.

Mon cher ange, je suis toujours pénétré de vos bontés pour les Chinois. Vous devez avoir reçu deux exemplaires un peu corrigés, mais non autant que vous et moi le voudrions. J'ai dérobé quelques moments à mes travaux historiques, à mes maladies, à mes chagrins, pour faire cette petite besogne. La malignité qu'on a eue de placer M. de Thibouville dans cet impertinent manuscrit qui court, et de lui montrer cette infamie, m'a mis au désespoir. Il est vrai qu'on l'a mis en grande compagnie. Les polissons qui défigurent et qui vendent l'ouvrage n'épargnent personne; ils fourrent tout le monde dans leurs caquets. Je me flatte que vous ferez avec M. de Thibouville votre ministère d'ange consolateur.

J'a vu, pendant neuf jours, vos deux pèlerins d'Emmaüs. C'est véritablement une neuvaine qu'ils ont faite. Ils m'ont paru avoir beaucoup d'esprit et de goût, et je crois qu'ils feront de bonnes choses. Pour moi, mon cher ange, je suis réduit à planter. J'achève cette maudite *Histoire générale*, qui est un vaste tableau faisant peu d'honneur au genre humain. Plus j'envisage tout ce qui s'est passé sur la terre, plus je serais content de ma retraite, si elle n'était pas si éloignée de vous. Si madame d'Argental a si longtemps mal au pied, il faut que M. de Châteaubriand lui dédie son *Philoctète* (2); mais ce pied m'alarme. Je reçois, dans ce moment, une *Ode sur la Mort*, intitulée, *de Main de maître* (3); elle m'arrive d'Allemagne, et il y a des vers pour moi. Tout cela est bien plaisant, et la vie est un drôle de songe. Je ne rêve pourtant pas en vous aimant de tout mon cœur. Mille tendres respects à tous les anges.

2309. — A M. DUPONT.

Aux Délices, 11 novembre.

Je vous avoue, mon cher ami, que je suis indigné du procédé de Schœpflin; vous savez que je lui ai prêté, pour deux ans, 10,000 livres, sans intérêts. Il a, sur ces 10,000 livres, dépensé quatre louis pour un Moréri, et a fourni quatre autres louis que j'ai prêtés ou donnés à cette comtesse de Linange. C'est resté à 9808 livres que j'ai tirées sur lui par une lettre de change, il y a deux mois, très inutilement. Cette lettre est entre les mains de M. Turckeim, marchand de fer, qui demeure à Colmar, et qui est frère du banquier de Strasbourg. Vous avez en main l'obligation; je vous prie, mon cher ami, d'instrumenter sur-le-champ, et de me faire payer. Schœpflin n'a pas seulement répondu à une lettre de Colini, et ni son procédé ni mes dépenses dans ma nouvelle acquisition, ne me permettent d'attendre. Je vous demande pardon, tout avocat que vous êtes, de ne vous parler que de procès. Mille compliments à madame Dupont; je vous embrasse.

2310. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

Aux Délices, près de Genève, 11 novembre 1755 (4).

Madame, l'ode sur la mort (5) me convient beaucoup plus que la *Pucelle;* je suis bien plus près de tomber dans les griffes de l'une que dans les bras de l'autre. Mais de qui est cette ode? C'est une énigme dont il ne m'appartient pas de deviner le mot. Je vois ces terribles mots : *De main de maître;* je vois une couronne; je crains tout cela autant que la mort même. Je fais la révérence, et je me tais. S'il m'était permis de parler, je dirais que j'ai trouvé dans cet ouvrage des images fortes et des idées vraies; mais je n'en dirai pas plus. C'est à votre altesse sérénissime à me faire la grâce tout entière et à daigner m'éclairer.

Quant à cette pauvre Jeanne, c'était bien pis, madame, que ce qui a paru devant vos yeux sages et indulgents. Cette Jeanne, à la vérité, s'est un peu corrigée de ses anciennes habitudes; mais elle n'a pu s'habiller assez décemment pour paraître à votre vue. Le fait est qu'il en courait des copies aussi insolentes qu'infidèles, et qu'il a fallu rassembler à la hâte ce qu'on avait de cette ancienne plaisanterie, pour empêcher au moins les fausses Jeannes qui se multipliaient tous les jours. de se donner hardiment pour la véritable. Je n'avais précisément, madame, que ce qui est actuellement entre les mains de votre altesse sérénissime. Si mon âge et ma façon de penser, devenue un peu sérieuse, me permettaient de continuer un tel ouvrage, j'oserais y travailler encore; mais ce serait uniquement pour obéir à vos ordres. Ma sévérité ne m'empêcherait pas de faire ce que la sévérité d'une grande maîtresse ne l'empêche pas de lire. Mais l'ode de la *Mort* m'arrête et me glace; comment plaisanter devant un tel objet? Il est vrai qu'un ancien, nommé Horace, parlait de la Mort et du Tartare dans une ode, et de Philyre et de vin de Falerne dans une autre. Apelles peignait Vénus après avoir peint les Furies. La mort a beau faire, elle ne chassera point les grâces d'auprès de votre personne. Elles y sont toujours. Il n'y a pas moyen de venir leur demander à présent comment il faut s'y prendre pour vous obéir, madame. Nos montagnes sont couvertes de neige, et il n'est pas possible de traverser le Rhin et le Weser. Il faut se contenter de saluer la forêt de Thuringe des bords de mon grand lac. Il faut se borner à présenter de loin, ce qui est bien triste, mes profonds respects, mon attachement éternel à votre altesse sérénissime et à votre auguste famille.

2311. — A MESSIEURS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Novembre 1755.

Messieurs, je crois qu'il n'appartient qu'à ceux qui sont, comme vous, à la tête de la littérature, d'adoucir les nouveaux désagréments auxquels les gens de lettres sont exposés depuis quelques années.

Lorsqu'on donne une pièce de théâtre à Paris, si elle a un peu de succès, on la transcrit d'abord aux représentations, et on l'imprime souvent pleine de fautes. Des curieux sont-ils en possession de quelques fragments d'un ouvrage, on se hâte d'ajuster ces fragments comme on peut; on remplit les vides au hasard, on donne hardiment, sous le nom de l'auteur, un livre qui n'est pas le sien. C'est à la fois le voler, et le défigurer. C'est ainsi qu'on s'avisa d'imprimer sous mon nom, il y a deux ans, sous le titre ridicule d'*Histoire universelle*, deux petits volumes sans suite et sans ordre, qui ne contenaient pas l'histoire d'une ville, et où chaque date était une erreur. Quand on ne peut imprimer l'ouvrage dont on est en possession, on le vend en manuscrit: et j'apprends qu'à présent on débite de cette manière quelques fragments, informes et falsifiés, des mémoires que j'avais amassés dans les archives publiques sur la guerre de 1741. On en use encore ainsi à l'égard d'une plaisanterie faite, il y a plus de trente ans, sur le même sujet qui rendit Chapelain si fameux. Les copies manuscrites qu'on m'en a envoyées de Paris sont de telle nature, qu'un homme qui a l'honneur d'être votre confrère, qui sait un peu sa langue, et qui a puisé quelque goût dans votre société et dans vos écrits, ne sera jamais soupçonné d'avoir composé cet ouvrage tel qu'on le débite. On vient de l'imprimer d'une manière non moins ridicule et non moins révoltante.

Ce poëme a été d'abord imprimé à Francfort, quoiqu'il soit annoncé de Louvain, et l'on vient d'en donner en Hollande deux éditions qui ne sont pas plus exactes que la première; cet abus de nous attribuer des ouvrages que nous n'avons pas faits, de vendre ainsi notre nom, ne peut être détruit que par le décri dans lequel ces œuvres de ténèbres doivent tomber.

C'est à vous, messieurs, et aux Académies formées sur votre modèle, dont j'ai l'honneur d'être associé, que je dois m'adresser. Lorsque des hommes comme vous élèvent leurs voix pour réprouver tous ces ouvrages que l'ignorance et l'avidité débitent, le public, que vous éclairez, est bientôt désabusé.

Je suis avec beaucoup de respect, etc.

(1) C'est une *Histoire de la guerre de la succession d'Espagne*, en huit vol. in-4°. (G. A.)
(2) Joué le 1er mars 1755. (G. A.)
(3) Par Frédéric. (G. A.)
(4) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)
(5) Par Frédéric II. (G. A.)

2312. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 novembre.

Mon cher ange, je prends la liberté de vous adresser une lettre pour l'Académie française, et pour M. son secrétaire, dont j'ignore le nom. J'envoie ma lettre sous l'enveloppe de M. Dupin, secrétaire de M. le comte d'Argenson. Je me suis déjà servi de cette voie pour vous faire tenir deux exemplaires corrigés de l'*Orphelin de la Chine;* et je me flatte que vous les avez reçus. La lettre pour l'Académie et celle au secrétaire (1) sont à cachet volant, dans la même enveloppe. Pardonnez encore, mon cher et respectable ami, à cette importunité. La démarche que je fais est nécessaire, et il faut qu'elle soit publique. Elle est mesurée, elle est décente, elle est bien consultée, bien approuvée, et j'ose croire que vous ne la condamnerez pas. C'est un grand malheur que la publicité de ce manuscrit qui inonde l'Europe, sous le nom de la *Pucelle d'Orléans*. Un désaveu modeste est le seul palliatif que je puisse appliquer à un mal sans remède. Je vous supplie donc de vouloir bien faire rendre au secrétaire de l'Académie le paquet que M. Dupin vous fera tenir, et qui part le même jour que cette lettre.

Cette maudite *Jeanne d'Arc* a fait grand tort à notre *Orphelin;* il vaudrait bien mieux sans elle; mais vous pouvez compter que ma vie est empoisonnée, et mon âme accablée depuis six mois. Je suis si honteux qu'à mon âge on réveille ces plaisanteries indécentes, que mes montagnes ne me paraissent pas avoir assez de cavernes pour me cacher. Aidez-moi, mon cher ange, et je vous promets encore une tragédie, quand j'aurai de la santé et de la liberté d'esprit. En attendant, laissez-moi pleurer sur *Jeanne*, qui cependant fait rire beaucoup d'honnêtes gens. Comment va le pied de madame d'Argental? et pourquoi a-t-elle mal au pied? Lekain m'a mandé que notre *Orphelin* n'allait pas mal. Vous êtes le père de l'*Orphelin;* je voudrais bien lui donner un frère, mais seulement pour vous plaire. Madame Denis vous fait les plus tendres compliments. Je baise les ailes de tous les anges.

2313. — A M. POLIER DE BOTTENS.

Aux Délices, 14 novembre.

J'aurais bien voulu, mon cher monsieur, que vous eussiez repassé par Genève, au lieu de prendre la route des Petits-Cantons. Vous auriez trouvé un vieux malade qui vous aime de tout son cœur, et qui vous aurait fait les honneurs d'une cabane assez jolie, que je préfère assurément au palais de Turin, et à tous les palais. Dans la belle description que vous me faites de la Lombardie, je ne regrette que les îles Borromées, parce qu'elles sont solitaires et qu'on y a chaud. Il ne me faut que la retraite, du soleil, et un ami. J'en ai perdu un dans M. de Giez; je le connaissais depuis fort peu de temps. La seule bonté de cœur m'avait procuré son amitié et ses services; il s'était fait un plaisir d'arranger cette autre petite cabane de Monrion. J'ai été touché sensiblement de sa perte, et je suis tout étonné d'être toujours à moitié en vie, et de traîner mes maux et mes souffrances quand je vois périr au milieu de leur carrière des hommes si robustes. Vraiment, monsieur, je ferai de grand cœur le même marché avec vous qu'avec lui; il jouissait de Monrion comme moi, il y avait passé une partie de l'été, il était le maître de la maison; daignez l'être, elle vous appartient à meilleur titre qu'à moi; je ne l'ai acquise que pour vous et pour M. de Brenles. C'est vous qui le premier m'avez invité à venir me retirer sur les bords de votre lac. La maison auprès de Genève m'a séduit; il faut avouer que les jardins sont délicieux et l'aspect enchanteur. Je m'y suis ruiné; mais je préférerai Monrion, si vous voulez bien regarder cet ermitage comme le vôtre. Venez-y quand je n'y serai pas; mais venez-y surtout quand j'y serai; consolez-y un malade, et éclairez un être pensant. J'y ai actuellement deux domestiques qui arrangent mon petit ménage, ou plutôt le vôtre. Comptez que cette retraite me tiendra lieu avec vous des îles Borromées. Je compte m'y établir incessamment pour l'hiver; je n'en sortirai point. Il m'est impossible de quitter le coin de mon feu dès que le mauvais temps est venu. J'aurai une chambre pour vous, une pour notre ami M. de Brenles, de bon vin, un cuisinier assez passable, quelques livres qui n'en sortiront point, et qui pourront amuser mes hôtes; voilà mon petit établissement d'hiver, que je vous prie encore une fois de regarder comme votre maison toute l'année.

Je ne sais pas si M. de Brenles est revenu de la campagne, mais je me flatte qu'il sera de retour quand ma santé me permettra de me transporter à Monrion.

J'ai appris, depuis quelques jours, que la *Pucelle* est imprimée. Votre honnête capucin proposa dans Francfort à un nommé Esslinger, libraire, de faire cette édition; il voulut vendre son manuscrit trop cher Esslinger ne put conclure avec lui; il faut que ce bon capucin l'ait vendu à un autre. Les magistrats de Genève m'ont promis qu'ils empêcheraient cette capucinade effrontée d'entrer dans leur petit district; je ne sais comment faire pour en obtenir autant à Lausanne. On dit l'édition très mauvaise et pleine de fautes. Je ne ferai pas le moindre reproche à M*** (1) de son goût pour les capucins, et je resterai tranquille.

Savez-vous que le Conseil de Genève s'est fait représenter la belle lettre de Grasset à Bousquet, et que Grasset est décrété de prise de corps?

Le papier me manque, je finis; *tuus in æternum.*

2314. — A M. DUPONT.

Aux Délices, 22 novembre.

Les lettres de change, mon cher monsieur, se traitent plus sérieusement que les almanachs du *Courrier boiteux*. Schœpflin n'a aucune raison ni aucun prétexte valable pour refuser le paiement d'un argent que j'ai bien voulu lui prêter, et que nul que moi ne lui aurait prêté. C'est trop abuser de mes bienfaits; ils méritaient un autre retour. L'état de mes affaires ne me permet pas d'attendre; j'ai compté sur cet argent. Le sieur Schœpflin a promis de le rendre; rien ne doit le faire manquer à sa parole. Je vous prie donc très instamment de faire toutes les diligences nécessaires sans aucun délai, et de vouloir bien agir avec toutes la promptitude que j'attends de votre amitié. Je vous aurai une très grande obligation. Je ne vous répéterai pas que les dépenses qui étaient indispensables dans ma nouvelle acquisition me mettent dans un besoin pressant de mon argent. Schœpflin n'a pas seulement daigné répondre à une lettre de Colini: son procédé est insoutenable. En un mot, faites-moi payer par justice, je vous en prie, puisque le sieur Schœpflin ne veut pas me payer par devoir. Je vous demande encore en grâce d'agir à la réception de ma lettre. Je me moque des *Pucelles*, et je veux poursuivre les mauvais débiteurs et les ingrats.

Je vous embrasse sans cérémonie.

2315. — A M. TRONCHIN, DE LYON.

Délices, 24 novembre (2).

Voilà, monsieur, une physique bien cruelle (3). On sera bien embarrassé à deviner comment les lois du mouvement opèrent des désastres si effroyables dans *le meilleur des mondes possibles;* cent mille fourmis, notre prochain, écrasées tout d'un coup dans notre fourmilière, et la moitié périssant sans doute dans des angoisses inexprimables, au milieu des débris dont on ne peut les tirer, des familles ruinées au bout de l'Europe, la fortune de cent commerçants de votre patrie abîmée dans les ruines de Lisbonne. Quel triste jeu de hasard que le jeu de la vie humaine! Que diront les prédicateurs, surtout si le palais de l'inquisition est resté debout? Je me flatte qu'au moins les RR. PP. inquisiteurs auront été écrasés comme les autres. Cela devrait apprendre aux hommes à ne point persécuter les hommes; car tandis que quelques sacrés coquins brûlent quelques fanatiques, la terre engloutit les uns et les autres. Je crois que nos montagnes nous sauvent des tremblements de terre.

2316. — A M. BERTRAND.

Aux Délices, 28 novembre (4).

J'envoie, mon cher patron, à M. de Morancour, la réponse (5) de l'Académie française. L'édition que j'ai vue est l'ouvrage de la canaille. On a, dans Paris, le plus profond mépris pour ces manœuvres dont je me suis trop inquiété ici. Je crois qu'il faut laisser tomber ces misères dans l'oubli qu'elles méritent.

Voici la triste confirmation du désastre de Lisbonne, et de vingt autres villes. C'est cela qui est sérieux. Si Pope avait été à Lisbonne, aurait-il osé dire *Tout est bien* (6)? Mathieu Garo ne le disait que quand il ne lui tombait qu'un

(1) On n'a pas la lettre au secrétaire. (G. A.)

(1) Montolieu. (G. A.)
(2) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(3) Le tremblement de terre de Lisbonne du 1er novembre.
(4) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(5) Faite par Duclos. (G. A.)
(6) Voyez, tome VI, le *Poëme sur le désastre de Lisbonne*. (G. A.)

gland sur le nez. Adieu encore une fois; aimez un peu le pauvre malade, et tout sera bien pour lui.

2317. — AU MÊME.

Aux Délices, 30 novembre.

Mes peines d'esprit, mon cher monsieur, sont aussi grandes que celles dont mon cœur est tourmenté. M. Polier de Bottens, instruit des chagrins que me donne l'édition de ce malheureux ouvrage si falsifié et si défiguré, me mande qu'il m'a prévenu par ses bons offices, et qu'il a assemblé le corps académique pour empêcher le débit de cette œuvre de ténèbres dans Lausanne. Il me mande aussi qu'il a écrit d'office à M. E..., membre du conseil souverain de Berne, pour le prier de faire à Berne les mêmes démarches qu'il a faites à Lausanne. On me confirme que l'édition qui paraît est celle de Maubert. Je ne puis rien savoir de positif sur tout cela dans ma solitude, et dans mes quatre rideaux, au milieu de mes souffrances. J'aurais souhaité, en effet, qu'on eût pu prévenir le débit de cette rapsodie à Berne, comme on l'a fait à Genève; mais ce que je souhaite encore, c'est qu'il n'y ait point d'éclat. Je m'en rapporte, monsieur, avec confiance à votre amitié et aux bontés de leurs excellences à qui M. de Paulmi m'a recommandé. Il est certain que l'ouvrage, tel qu'il est, n'est pas le mien; mais comme il y a, en effet, quelques morceaux qui m'appartiennent, tout estropiés qu'ils sont, et que j'ai fait à la vérité quelque chose sur ce sujet il y a près de trente ans, vous sentez que le contre-coup retombe sur moi.

Vous savez l'horrible événement de Lisbonne, de Séville, et de Cadix. La ville de Lisbonne engloutie par un tremblement de terre, cent mille (1) âmes ensevelies sous les ruines, Séville endommagé, Cadix submergé pendant quelques minutes par le même tremblement; voilà un terrible argument contre l'*Optimisme*. Il est honteux, dans des événements aussi épouvantables, de songer à ses affaires particulières.

Je vous embrasse tendrement.

2318. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, près de Genève, 1er décembre.

Je dicte, mon cher ange, mes très humbles et très tendres remerciements, car il y a bien des jours que je ne peux pas écrire. Je vous avais envoyé le paquet pour l'Académie avant d'avoir reçu la lettre par laquelle vous m'avertissiez de la noble et scrupuleuse attention de *messieurs des postes*; je profiterai dorénavant de votre avis. Je vous assure qu'on vous en a donné un bien faux, quand on vous a dit que je faisais une nouvelle tragédie. Le fait est que madame Denis avait promis *Zulime* à messieurs de Lyon; mais, comme M. le cardinal votre oncle ne va pas au spectacle, la grosse madame Destouches (2) se passera de *Zulime*.

Ceux qui ont imprimé la rapsodie (3) dont vous avez la bonté de me parler ont bien mal pris leur temps. L'Europe est dans la consternation du jugement dernier arrivé dans le Portugal. Genève, ma voisine, y a plus de part qu'aucune ville de France; elle avait à Lisbonne une grande partie de son commerce. Cette aventure est assurément plus tragique que les *Orphelins* et les *Mérope*. Le *Tout est bien* de Matthieu Garo et de Pope est un peu dérangé. Je n'ose plus me plaindre de mes coliques depuis cet accident. Il n'est pas permis à un particulier de songer à soi dans une désolation si générale. Portez vous bien, vous, madame d'Argental, et tous les anges, et tâchez de tirer parti, si vous pouvez, de cette courte et misérable vie; je suis bien fâché de passer les restes de la mienne loin de vous. S'il y a quelques nouvelles sur *Jeanne*, je vous supplie de ne me laisser rien ignorer.

Je vous embrasse bien tendrement.

2319. — A M. PICTET,

PROFESSEUR EN DROIT.

Oui, les Anglais prennent tout (4), la France souffre tout, les volcans engloutissent tout. Beaumont, qui a échappé, mande qu'il ne reste pas une maison dans Lisbonne; c'est l'*Optimisme*. Madame Denis vient demain au soir.

Nous sommes, l'un et l'autre, très tendrement attachés à nos voisins.

(1) Cent mille est là pour quinze mille. (G. A.)
(2) Directrice du théâtre de Lyon. (G. A.)
(3) La *Pucelle* (G. A.)
(4) Les hostilités entre la France et l'Angleterre avaient commencé au mois de juin. (G. A.)

2320. — A M. PALISSOT.

Aux Délices, près de Genève, 1er décembre.

On ne peut vous connaître, monsieur, sans s'intéresser vivement à vous. J'ai appris votre maladie avec un véritable chagrin. Je n'ai pas besoin du

Non ignara mali, miseris succurrere disco, (VIRG., *Æneid.*, I.)

pour être touché de ce que vous avez souffert. Je suis beaucoup plus languissant que vous ne m'avez vu, et je n'ai pas même la force de vous écrire de ma main. Si vous écrivez à madame la comtesse de La Marck, je vous supplie de lui dire combien je suis touché de l'honneur de son souvenir; je le préfère à ma belle situation et à la vue du lac et du Rhône. Ayez la bonté, je vous en prie, de lui présenter mon profond respect.

On ne sait que trop à Genève le désastre de Lisbonne et du Portugal. Plusieurs familles de négociants y sont intéressées. Il ne reste pas actuellement une maison dans Lisbonne; tout est englouti ou embrasé. Vingt villes ont péri; Cadix a été quelques moments submergé par la mer; la petite ville de Conil, à quelques lieues de Cadix, détruite de fond en comble. C'est le *jugement dernier* pour ce pays-là; il n'y a manqué que la *trompette*. A l'égard des Anglais, ils y gagneront plus à la longue qu'ils n'y perdront; ils vendront chèrement tout ce qui sera nécessaire pour le rétablissement du Portugal.

Je n'ai point de nouvelles de M. Patu, votre compagnon de voyage. Il m'a paru fort aimable, et digne d'être votre ami. J'espère que vous ne m'oublierez pas quand vous le verrez, ou quand vous lui écrirez. Madame Denis sera très sensible à votre souvenir. Elle est actuellement à ma petite cabane de Monrion, auprès de Lausanne, où elle fait tout ajuster pour m'y établir l'hiver, en cas que mes maladies m'en laissent la force. Si jamais vous repassiez près de notre lac, j'aurais l'honneur de vous recevoir un peu mieux que je n'ai fait. Nous commençons à être arrangés. M. de Gauffecourt est ici depuis quelques jours; je crois que vous l'avez vu à Lyon. Il fait pour le sel à peu près ce que vous faites pour le tabac; mais il ne fait pas de beaux vers comme vous.

J'ai l'honneur, etc.

2321. — A M. DUPONT.

Aux Délices, 2 décembre.

Mon cher ami, on ne parle plus que de tremblements de terre; on s'imagine à Genève que Lyon est englouti, parce que le courrier des lettres manqua hier. S'il n'y a point eu de tremblement à Strasbourg et à Colmar, je vous prie de me faire payer de Schœpflin. C'est un mauvais plaisant; je vous jure que je n'ai pas entendu parler de lui; il est juste qu'il entende parler de vous, à moins qu'il n'ait payé à M. Turckeim de Strasbourg. Mais M. Turckeim ne m'a point écrit. Vraiment oui, Jeanne d'Arc est imprimée, elle est partout. La pauvre diablesse est horriblement défigurée. Les Anglais, les Chapelain, les libraires, et moi, nous avons bien maltraité Jeanne. On prend fort bien la chose à Paris et en Suisse, mais les faquins de libraires ont très mal pris leur temps. Ce n'était pas le temps de rire, quand la moitié d'un royaume est engloutie sous la terre, et que chacun tremble dans son lit. Le *Tout est bien* et l'*Optimisme* en ont dans l'aile. Je présente mes respects à M. et à madame de Klinglin.

Comment se porte madame Dupont? Ma nièce et moi nous sommes à vous.

2322. — A M. POLIER DE BOTTENS.

Aux Délices, 2 décembre.

Madame Denis, mon cher monsieur, est revenue enchantée de vous, et pénétrée de la bonté de votre cœur. Elle ne me parle que de vous et de notre cher ami, M. de Brenles. Il n'y a ni maladie, ni ordonnance du docteur Tronchin qui tienne, il faut venir à Monrion se mettre entre les mains du docteur Tissot (1), dussé-je être disséqué comme mon pauvre ami Giez. Je compte écrire à M. de Brenles en vous écrivant; je m'imagine que vous êtes assez heureux l'un et l'autre pour vous voir tous les jours. Quand pourrai-je en faire autant, et venir enfin dans la petite retraite où mon cœur m'appelait depuis si longtemps!

(1) C'est ce célèbre médecin qui devint propriétaire de Monrion vers 1774. (G. A.)

Croyez-vous qu'on imagine à Genève qu'il y a eu un tremblement de terre en France (1) comme en Portugal, parce que le courrier des lettres a manqué aujourd'hui? Dieu nous en préserve! les Alpes sont un bon contre-poids aux secousses, elles sont en tous sens l'asile du repos.

Les protestants sauvés à Lisbonne, et l'inquisition engloutie, ne sont pas l'effet des prières de saint Dominique. Adieu, monsieur; adieu, homme aimable et essentiel, jusqu'au moment où je pourrai vous renouveler, à M. de Brenles et à vous, mes deux parrains dans ma régénération de Pays de Vaud, combien je vous aime et vous respecte.

2323. — A M. DUPONT.

Aux Délices, près de Genève, 3 décembre.

Je reçois, dans le moment, mon cher monsieur, une lettre de M. Turckeim, par laquelle il me mande que le sieur Schœpflin a satisfait à sa dette. Je n'ai donc autre chose à faire qu'à vous prier de rengaîner, et à vous marquer, comme je pourrai, ma reconnaissance. Nous allons passer l'hiver à Monrion, madame Denis et moi. Je vous assure que je serais bien tenté de faire un petit tour à Colmar, s'il n'y avait pas de *jésuites*. Je crois qu'il me faudrait auprès d'eux une sauvegarde de Nicolas 1er (2).

Dites, je vous prie, à madame de Klinglin qu'elle m'a joué un tour affreux; elle a été à Saint-Claude, à six lieues de mes Délices. Si elle m'en avait informé, je serais venu lui faire ma cour; elle sera cause que je ferai un voyage à Colmar.

Sur la nouvelle de l'anéantissement du Portugal, on se prépare à de nouveaux opéras en Italie; on va donner de nouvelles comédies à Paris, et on y fait une loterie de trente millions. Je vous souhaite le trentième, mon cher ami.

2324 — A M. DE BRENLES.

Aux Délices, 6 décembre.

Mon cher ami, les *Pucelles*, les tremblements de terre, et la colique, me mettent aux abois. Les petits maux me persécutent, et je suis encore sensible à ceux de la fourmilière sur laquelle nous végétons avec autant de tristesse que de danger. On n'est pas sûr de coucher dans son lit, et quand on y couche, on y est malade; du moins c'est mon état, et c'est ce qui m'empêche de venir faire avec vous des jérémiades à Monrion. J'ai encore, pour surcroît de malheur, un cheval encloué dans le meilleur des mondes possibles. Je suis prêt à partir; j'ai encore envoyé de petits bagages à l'ermitage de Monrion, et, dès que mon cheval et moi nous serons purgés, je prendrai sûrement un parti; en attendant, je n'en peux plus. Si je suis confiné à mes prétendues *Délices*, il faudra que je vous envoie madame Denis, qui me paraît enchantée de vous et de Lausanne; mais le mieux sera de l'accompagner, et, somme totale, je viendrai vif ou mort. Il y a un docteur Tissot qui dissèque proprement son monde, c'est une consolation: je ne me console point pourtant de mon ami Giez. Mille respects à madame de Brenles; je vous embrasse du meilleur de mon cœur. V.

2325. — A M. TRONCHIN, DE LYON.

Délices, 10 décembre (3).

Vous apprendrez, monsieur, par toutes les lettres de cet ordinaire, que nous avons été honorés aussi d'un petit tremblement de terre. Nous en sommes pour une bouteille de vin muscat qui est tombée d'une table et qui a payé pour tout le territoire. Il est heureux d'en être quitte à si bon marché. Ce qui m'a paru d'assez singulier, c'est que le lac était tout couvert d'un nuage très épais par le plus beau soleil du monde. Il était deux heures vingt minutes; nous étions à table dans nos petites Délices, et le dîner n'en a pas été dérangé. Le peuple de Genève a été un peu effarouché; il prétend que les cloches ont sonné d'elles-mêmes; mais je ne les ai pas entendues.

2326. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 10 décembre.

Je vous envoie, mon cher ange, une tragédie (4) que vous recevrez par une occasion. Ne vous alarmez pas; cette tragédie n'est pas de moi; je ne suis pas un homme à combattre le lendemain d'une bataille. La pièce est d'un de mes amis, à qui je voudrais bien ressembler. Je crois qu'elle peut avoir du succès, et je crains que l'amitié ne me fasse illusion. Je soumets l'ouvrage à vos lumières; l'auteur et moi nous nous en rapportons à vous avec confiance. Soyez le maître de cette tragédie comme des miennes; vous pouvez la faire donner secrètement aux comédiens. Mon cher ange, pendant que vous vous amuserez à faire jouer celle-là, je vous en mettrai une autre sur le métier, afin que vous ne chômiez pas; car ce serait conscience. Est-il vrai qu'il paraît dans Paris deux ou trois éditions d'une pauvre héroïne nommée *Jeanne*, et qu'il y en a d'aussi indécentes que fautives et défigurées? C'est Thieriot qui me mande cette chienne de nouvelle. Mettez-moi au fait, je vous en supplie, de mes enfants bâtards qu'on expose ainsi dans les rues. Il faut que les gens aient le cœur bien dur pour s'occuper de ces bagatelles, pendant qu'une partie du continent est abîmée, et que nous sommes à la veille du jugement dernier.

Je vais d'Alpe en Alpe passer une partie de l'hiver dans un petit ermitage appelé Monrion, au pied de Lausanne, à l'abri du cruel vent du nord. Adressez-moi toujours vos ordres à Lyon. Mille tendres respects à tous les anges.

2327. — A MADAME DE FONTAINE.

A Monrion, 16 décembre.

Il faut que je dicte une lettre pour vous, ma chère nièce, en arrivant dans notre solitude de Monrion. Je ne vous ai point écrit depuis longtemps, mais je ne vous ai jamais oubliée. Tantôt malade, tantôt profondément occupé de bagatelles, j'ai été trop paresseux d'écrire. Si je vous avais écrit autant que j'ai parlé de vous, vous auriez eu de mes lettres tous les jours.

Je vais faire chercher les meilleurs pastels de Lausanne; vous en faites un si bel usage, que j'irais vous en déterrer au bout du monde. Toutes nos petites Délices sont ornées de vos œuvres. Vous êtes déjà admirée à Genève, et vous l'emportez sur Liotard (1). Remerciez la nature, qui donne tout, de vous avoir donné le goût et le talent de faire des choses si agréables.

C'est assurément un grand bonheur de s'être procuré pour toute sa vie un amusement qui satisfait à la fois l'amour-propre et le goût, et qui fait qu'on vit souvent avec soi-même, sans être obligé d'aller chercher à perdre son temps en assez mauvaise compagnie, comme font la plupart de tous les hommes, et même de vous autres dames. L'ennui et l'insipidité sont un poison froid contre lequel bien peu de gens trouvent un antidote.

Votre sœur et moi nous cherchons aussi à peindre. On me reproche un peu de nudités dans notre pauvre *Jeanne d'Arc*; on dit que les éditeurs l'ont étrangement défigurée. J'ai tiré mon épingle du jeu du mieux que j'ai pu; et, grâce à vos bontés, nous avons évité le grand scandale.

Je me mets à présent au régime du repos; mais j'ai peur qu'il ne me vaille rien, et que je ne sois obligé d'y renoncer. Madame Denis se donne actuellement le tourment d'arranger notre retraite de Monrion. Nous avons eu aujourd'hui presque tout Lausanne. Je me flatte que les autres jours seront un peu plus à moi; je ne suis pas venu ici pour chercher du monde. La seule compagnie que je désire ici c'est la vôtre. Peut-être que le docteur Tronchin ne sera pas inutile à votre santé; vous êtes dans l'âge où les estomacs se raccommodent, et moi dans celui où l'on ne raccommode rien. Sans doute vous trouverez bien le moyen d'amener votre enfant avec vous. Si ma pauvre santé me permettait de lui servir de précepteur, je prendrais de bon cœur cet emploi; mais la meilleure éducation qu'il puisse avoir, c'est d'être auprès de vous.

Ma chère nièce, mille compliments à tout ce que vous aimez.

2328. — A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Monrion, près de Lausanne, le 18 décembre 1755.

Vous devez être fatigué, monsieur, d'éloges et de remerciements; ayez pourtant la bonté de recevoir les miens. On vous en présentera de plus flatteurs, mais non de plus sincères. M. de Châteauvieux a eu la bonté de me communiquer de votre part votre discours (2) digne en tout du roi et de la cérémonie qui en sont l'objet. Il a suspendu les douleurs que les

(1) Il y eut en effet quelques secousses. (G. A.)
(2) Voyez l'*Essai sur les mœurs*, ch. CLIV. (G. A.)
(3) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(4) *Nicephore*, tragédie de Tronchin, conseiller d'État à Genève. (G. A.)

(1) J.-Et. Liotard, peintre de Genève. (G. A.)
(2) Le discours prononcé le jour de la dédicace de la statue de Louis XV à Nancy. (G. A.)

maladies me font éprouver; mais il augmente celle que je ressentirai toujours de n'avoir pu être témoin de tout ce que le roi de Pologne et vous, monsieur, faites pour la gloire de la Lorraine. Si mon état me laissait assez de force pour venir prendre les eaux de Plombières, l'été prochain, je passerais exprès par Toul, pour venir vous renouveler l'estime infinie et le tendre attachement que je conserverai toute ma vie pour vous. Pardonnez à un pauvre malade qui ne peut vous écrire de sa main.

J'ai l'honneur d'être avec une reconnaissance inexprimable, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

2329. — A M. PICTET.

A Monrion, près Lausanne, 21 décembre.

J'ai mille grâces à vous rendre, mon très cher et très aimable professeur, aussi bien qu'à madame Pictet. Elle a écrit à madame Denis une lettre charmante, et j'ai reçu de vous un billet très savant. La science et les grâces sont dans votre famille. Le sieur Falconnet a fait à Paris la même remarque que vous. Le Portugal est miné depuis longtemps. Reposons-nous à l'abri des Alpes. Quand serai-je assez heureux pour être encore votre voisin et celui de madame Pictet? Oserais-je vous prier de lui présenter mes tendres respects? Je n'oublierai jamais vos bontés ni les siennes. Je me mets aux pieds de madame Pictet et de la belle *Nanine*, tout indigne que j'en suis.

2330. — A MESSIEURS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Le 21 décembre.

Messieurs, daignez recevoir mes très humbles remerciements de la sensibilité publique (1) que vous avez témoignée sur le vol et la publication odieuse de mes manuscrits, et permettez-moi d'ajouter que cet abus, introduit depuis quelques années dans la librairie, doit vous intéresser personnellement; vos ouvrages, qui excitent plus d'empressement que les miens, ne seront pas exempts d'une pareille rapacité.

L'*Histoire* prétendue de la *guerre de* 1741, qui paraît sous mon nom, est non seulement un outrage fait à la vérité défigurée en plusieurs endroits, mais un manque de respect à notre nation, dont la gloire qu'elle a acquise dans cette guerre méritait une histoire imprimée avec plus de soin. Mon véritable ouvrage, composé à Versailles sur les mémoires des ministres et des généraux, est, depuis plusieurs années, entre les mains de M. le comte d'Argenson, et n'en est pas sorti. Ce ministre sait à quel point l'histoire que j'ai écrite diffère de celle qu'on m'attribue. La mienne finit au traité d'Aix-la Chapelle, et celle qu'on débite sous mon nom ne va que jusqu'à la bataille de Fontenoy. C'est un tissu informe de quelques-unes de mes minutes dérobées et imprimées par des hommes également ignorants. Les interpolations, les omissions, les méprises, les mensonges, y sont sans nombre. L'éditeur ne sait seulement pas le nom des personnes et des pays dont il parle, et, pour remplir les vides du manuscrit, il a copié, presque mot à mot, près de trente pages du *Siècle de Louis XIV*. Je ne puis mieux comparer cet avorton qu'à cette *Histoire universelle* que Jean Neaulme imprima sous mon nom il y a quelques années. Je sais que tous les gens de lettres de Paris ont marqué leur juste indignation de ces procédés. Je sais avec quel mépris et avec quelle horreur on a vu les *notes* dont un éditeur (2) a défiguré le *Siècle de Louis XIV*. Je dois m'adresser à vous, messieurs, dans ces occasions, avec d'autant plus de confiance, que je n'ai travaillé, comme vous, que pour la gloire de ma patrie, et qu'elle serait flétrie par ces éditions indignes, si elle pouvait l'être.

Je ne vous parle point, messieurs, de je ne sais quel poëme entièrement défiguré qui paraît aussi depuis peu. Ces œuvres de ténèbres ne méritent pas d'être relevées, et ce serait abuser des bontés dont vous m'honorez; je vous en demande la continuation.

Je suis avec un très profond respect, etc.

2331. — A M. GABRIEL CRAMER.

A Monrion, 21 décembre (3).

L'*Histoire de la guerre de* 1741 (4), mon cher ami, est aussi défigurée, aussi falsifiée, aussi barbarement imprimée que la prétendue *Histoire universelle* de Jean Neaulme. Je vous envoie la copie de la lettre que j'adresse à l'Académie française; vous me ferez plaisir de la faire imprimer dans tous les journaux de Hollande.

Cet autre ouvrage, dont vous prétendez qu'on affole, est presque entièrement terminé. Je vais me remettre à l'*Histoire générale;* mais il faut auparavant que je remplisse la tâche que les encyclopédistes (1) m'ont donnée. Après cela je vous donnerai quelques petits chapitres, quelques épiceries pour relever le goût de vos sauces.

Je n'ai point à Monrion le manuscrit de la *Guerre de* 1741; il faudra que j'aille le chercher aux Délices. Je vous avertis seulement que ce temps-ci n'est pas propre à donner tant d'ouvrages à la fois. Ces infâmes éditions subreptices, données coup sur coup, font grand tort à la véritable que vous préparez. Il faut laisser au public le temps de se remettre en goût. C'est ce que j'écris très fortement à Lambert.

Patientons: la terre ne tremblera pas toujours; je ne serai pas toujours volé et barbouillé. Madame Denis vous remercie de votre souvenir. Mille tendres compliments à toute votre famille.

2332. — A M. THIERIOT.

A Monrion, 25 décembre (2).

Je vous supplie, mon ancien ami, de me mander au juste ce que c'est que la *Jeanne* qui paraît imprimée.

Voici une lettre en réponse à la *Guerre de* 1741. On me vole, on me défigure en prose et en vers. Ecrivez-moi toujours à la même adresse. Je passerai mon hiver à Monrion, à l'autre bout du lac, près de Lausanne; j'y suis bien chaudement. Messieurs de Lausanne viennent dîner avec moi; le reste du temps m'appartient. Ma maison est simple et propre; j'y fais bonne chère. Je voudrais que vous y fussiez.

2333. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Monrion, près de Lausanne, ce 26 décembre.

Est-il bien vrai, monseigneur, que je prends la liberté de vous demander vos bontés pour madame ou mademoiselle Gouet? Quel intérêt ai-je à cela? On dit qu'elle est jeune et bien faite; c'est votre affaire et non la mienne. Elle veut chanter les *Cantiques* de Moncrif chez la reine; elle demande à entrer dans la musique, et il faut que, du pied du mont Jura, je vous importune pour les plaisirs de Versailles! On s'imagine que vous avez toujours quelque bonté pour moi, et on me croit en droit de vous présenter des requêtes. Mais si mademoiselle Gouet est si bien faite, et si elle a une si belle voix, la liberté que je prends est très inutile; et si elle n'avait par malheur ni voix ni figure, cette liberté serait plus inutile encore. Je devrais donc me borner à vous demander pour moi tout seul la continuation de vos bontés. Je ne suis plus à mes Délices; je passe mon hiver dans une maison plus chaude, que j'ai auprès de Lausanne, à l'autre bout du lac. Un village a été abîmé, à quelques lieues de nous, par un tremblement de terre, le 9 du mois. En attendant que mon tour vienne, je vous renouvelle mon très tendre respect. Nous sommes ici deux Suisses, ma nièce et moi, qui regrettons de n'être pas nés en Guyenne (3).

2334. — A M. GOTTSCHED.

A Monrion, près de Lausanne, 1er janvier 1756.

Monsieur, si j'écrivais autant de lettres que les libraires m'imputent de livres, vous seriez souvent importuné des miennes. Mais un pauvre malade solitaire ne peut guère écrire. Je fais trêve à tous mes maux pour vous souhaiter, aussi bien qu'à madame Gottsched, une bonne année et toutes les prospérités que vous méritez l'un et l'autre. Je commence cette année par vous demander hardiment une grâce; c'est de vouloir bien honorer d'une place dans votre journal une lettre à l'Académie française que j'ai l'honneur de vous envoyer. Il est de l'intérêt de la vérité, et du mien, que cette lettre soit connue. Faites la grâce entière : je vous supplie que, par votre entremise, les gazettes allemandes fassent mention du désaveu que vous trouverez joint à la lettre. Il est honteux que les libraires se mettent en possession d'imprimer ce qu'ils veulent sous le nom d'un auteur vivant. Tous les gens de lettres y sont intéressés; et à qui la gloire des lettres doit-elle être plus chère qu'à vous qui en êtes l'ornement et le soutien?

(1) Le secrétaire de l'Académie, Duclos, avait répondu à la lettre de Voltaire de novembre 1755 (G. A.)
(2) La Beaumelle. (G. A.)
(3) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(4) C'est à tort que les premiers éditeurs ont mis « Trente Ans » au lieu de « 1741. » (G. A.)

(1) Voyez la *Correspondance avec d'Alembert* à cette époque. (G. A.)
(2) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(3) Richelieu venait d'être nommé gouverneur de cette province. (G. A.)

Je vous en aurai beaucoup d'obligation, et j'ai l'honneur d'être, avec tous les sentiments qui vous sont justement dus, monsieur, votre, etc. V.

2335. — A M. G.-C. WALTHER.

1er janvier 1756.

Mon cher Walther, on me mande qu'on a imprimé en Hollande, et que vous voulez réimprimer en Allemagne une prétendue *Histoire de la guerre de* 1741. L'amitié que j'aurai toujours pour vous m'oblige de vous avertir que cette *Histoire*, qu'on met impudemment sous mon nom, n'est point de moi. Vous le verrez aisément par ma lettre ci-jointe à l'Académie française. Je vous prie de faire imprimer cette lettre dans les journaux d'Allemagne, et de vouloir bien aussi faire insérer dans les gazettes le désaveu que je joins ici dans un petit papier. Vous obligerez un homme qui fera toujours profession d'être votre serviteur et votre ami. V.

2336 — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

A Monrion, près de Lausanne, 1er janvier 1756 (1).

Madame, j'allais souhaiter la bonne année à votre altesse sérénissime et à toute son auguste famille, avec la simplicité d'un bon Suisse, tel que j'ai l'honneur de l'être. Je reçois dans le moment la lettre dont votre altesse sérénissime daigne m'honorer. Elle me parle de Lisbonne; elle m'avait auparavant envoyé une ode sur la mort; je suis tenté, madame, de vous croire dévote, et cela m'encourage à vous envoyer un sermon (2). Votre altesse sérénissime y trouvera peut-être encore un peu de philosophie; mais je vous supplie de considérer qu'on ne peut se défaire tout d'un coup de ses mauvaises habitudes. J'étais fâché contre les tremblements de terre, quand je fis cette homélie.

Nous autres Suisses, nous n'avons pas été engloutis le 9 décembre, à quelques lieues de Lausanne. Je passe mon quartier d'hiver auprès de Lausanne, dans un petit ermitage tel que celui où je me suis retiré l'été, auprès de Genève. Je partage ainsi mes hommages entre deux républiques paisibles, dans le temps que les grands royaumes sont près de se couper la gorge et de se faire une guerre plus cruelle qu'un tremblement de terre ne peut l'être. Le roi de Prusse cependant m'a fait écrire, par l'abbé de Prades, qu'il travaillait pacifiquement à mettre en opéra ma tragédie de *Mérope*. De telles occupations me plaisent plus que ses procédés guerriers à Francfort. A propos de la guerre, madame, on s'est avisé d'imprimer sous mon nom une histoire de la guerre de 1741. Ce n'est pas là certainement mon ouvrage; il s'en faut beaucoup. Je suis en tout temps la victime des libraires et de La Baumelle; mais les bontés dont votre altesse sérénissime m'honore me consolent de tout. Je la supplie de me les continuer. Je me mets aux pieds de toute son auguste famille; je présente à son altesse sérénissime mon profond respect et mon inviolable attachement.

2337. — A M. THIERIOT.

A Monrion, près Lausanne, 2 janvier 1756 (3).

Mon ancien ami, je me garderai bien de me servir de la voie que vous me proposez. Je vous prie d'aller chez M. d'Argental avec ce petit billet; il vous communiquera le sermon (4), et vous verrez ensemble s'il est possible que cela soit communiqué. Il y a des mystères qui ne sont faits que pour les initiés : vous êtes du nombre; mais ce nombre est bien petit.

Je lirai pour vous le *Mercure* que je ne lis jamais; je ne connais dans ma retraite que les vieux livres et les vieilles amitiés. Je vous crois plus heureux que ne l'était votre fantasque de Nocé, qui était si embarrassé de lui-même. Je vous envoie ma nouvelle lettre à l'Académie française; c'est la seule réponse que je puisse faire aux voleurs qui me mutilent.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

2338. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Monrion, 8 janvier 1756.

Je reçois, mon cher ange, votre lettre du 29 décembre, dans ma cabane de Monrion, qui est mon palais d'hiver. Mon sermon sur Lisbonne n'a été fait que pour édifier votre troupeau, et je ne jette point le pain de vie aux chiens. Si vous voulez seulement régaler Thieriot d'une lettre, il viendra vous demander la permission de s'édifier chez vous.

Je cherche toujours à vous faire ma cour par quelque nouvelle tragédie; mais j'ai une maudite *Histoire générale* qu'il faut finir, et une édition (1) à terminer. Ma déplorable santé ne me permet guère de porter trois gros fardeaux à la fois. J'ai résolu d'abandonner toute idée de tragédie jusqu'au printemps. Je sens que je ne pourrai faire de vers que dans le jardin des Délices. Il faut à présent que ma vieille muse se promène un peu pour se dégourdir. Je ne crois pas qu'on ait beaucoup affaire de *Mariamne*, quand on a un *Astyanax* et une *Coquette* (2). On dit que cette mademoiselle Hus (3), dont vous me parlez, ressemble plus à une Agnès qu'à une Salomé (4). Cependant, si vous voulez qu'elle joue ce vilain rôle, je le lui donne de tout mon cœur, *in quantum possum et in quantum indiget*. Je suis gisant dans mon lit, ne pouvant guère écrire; mais je vais donner les provisions de Salomé à ladite demoiselle.

Quoique vous ne méritiez pas que je vous dise des nouvelles, vous saurez pourtant que la cour d'Espagne envoie quatre vaisseaux de guerre à Buénos-Ayres contre le révérend P. Nicolas (5). Parmi les vaisseaux de transport il y en a un qui s'appelle le *Pascal*. Peut-être y êtes-vous intéressé comme moi, car il appartient à MM. Gilli. Il est bien juste que Pascal aille combattre les jésuites; mais ni vous ni moi ne paraissions faits pour être de la partie.

Je vous embrasse, mon cher ange.

2339. — A MADAME DE FONTAINE.

A Monrion, 8 janvier.

J'envoie, ma chère nièce, la consultation de votre procès avec la nature au grand-juge Tronchin; je le prierai d'envoyer sa décision par la poste en droiture, afin qu'elle vous arrive plus vite.

Vous me paraissez à peu près dans le même cas que moi; faiblesse et sécheresse, voilà nos deux principes. Cependant, malgré ces deux ennemies, je n'ai pas laissé de passer soixante ans; et madame Ledosseur vient de mourir, avant quarante, d'une maladie toute contraire. Mesdemoiselles Bessières (6) avaient une vieille tante qui n'allait jamais à la garde-robe; elle faisait seulement, tous les quinze jours, une crotte de chat que sa femme de chambre recevait dans sa main, et qu'elle portait dans la cheminée; elle mangeait, dans une semaine, deux ou trois biscuits, et vivait à peu près comme un perroquet; elle était sèche comme le bois d'un vieux violon, et vécut dans cet état près de quatre-vingts ans, sans presque souffrir.

Au reste, je présume que M. Tronchin vous prescrira à peu près le même remède qu'à moi; et, comme vous avez l'esprit plus tranquille que le mien, peut-être ce remède vous réussira; mais ce ne sera qu'à la longue. Le père putatif du maréchal de Richelieu, qui était le plus sec et le plus constipé des ducs et pairs, s'avisa de prendre du lait à la casse; cela avait l'air du bouillon de Proserpine; il s'en trouva très bien. Il mangeait du rôti à dîner, il prenait son lait à la casse à souper, et vécut ainsi jusqu'à quatre-vingt-quatre ans. Je vous en souhaite autant, ma chère nièce. Amusez-vous toujours à peindre de beaux corps tout nus, en attendant que le docteur Tronchin rétablisse et engraisse le vôtre.

Adieu, ma chère nièce; tâchez de venir nous voir avec des tétons rebondis et un gros cul. Je vous embrasse tendrement, tout maigre que je suis. J'écris à Montigni (7) sur la mort de madame Ledosseur. Sa perte m'afflige, et fait voir qu'on meurt jeune avec de gros tétons. La vie n'est qu'un songe; nous voudrions bien, votre sœur et moi, rêver avec vous.

2340. — A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Monrion, 11 janvier.

Il me paraît, monsieur, que sa majesté polonaise n'est pas le seul homme *bienfaisant* (8) en Lorraine, et que vous savez

(1) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)
(2) Un manuscrit incomplet du *Poëme sur la destruction de Lisbonne* est joint à cette lettre. En marge on lit le mot *secret*. (A. *François*.)
(3) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(4) Le *Poëme sur le désastre de Lisbonne*. (G. A.)

(1) L'édition Cramer. (G. A.)
(2) L'*Astyanax* est de Châteaubrun, et la *Coquette corrigée*, de La Noue. (G. A.)
(3) Actrice de la Comédie-Française. (G. A.)
(4) Personnage de la tragédie de *Mariamne*. (G. A.)
(5) Voyez le chapitre CLIV de l'*Essai sur les mœurs*. (G. A.)
(6) Amies de la famille de Voltaire. (G. A.)
(7) Mignot de Montigny, cousin de madame de Fontaine. (G. A.)
(8) Titre donné à Stanislas à l'ouverture de l'Académie de Nancy. (G. A.)

bien faire comme bien dire. Mon cœur est aussi pénétré de votre lettre, que mon esprit a été charmé de votre *Discours*. Je prends la liberté d'écrire au roi de Pologne, comme vous me le conseillez, et je me sers de votre nom pour autoriser cette liberté. J'ai l'honneur de vous adresser la lettre (1); mon cœur l'a dictée.

Je me souviendrai toute ma vie que ce bon prince vint me consoler un quart d'heure dans ma chambre, à la Malgrange, à la mort de madame du Châtelet. Ses bontés me sont toujours présentes. J'ose compter sur celles de madame de Boufflers et de madame de Bassompierre (2). Je me flatte que M. de Lucé (3) ne m'a pas oublié; mais c'est à vous que je dois leur souvenir. Comme il faut toujours espérer, j'espère que j'aurai la force d'aller à Plombières, puisque Toul est sur la route. Vous m'avez écrit à mon château de Monrion; c'est Ragotin qu'on appelle *monseigneur;* je ne suis point homme à châteaux. Voici ma position: j'avais toujours imaginé que les environs du lac de Genève étaient un lieu très agréable pour un philosophe, et très sain pour un malade; je tiens le lac par les deux bouts; j'ai un ermitage fort joli aux portes de Genève, un autre aux portes de Lausanne; je passe de l'un à l'autre; je vis dans la tranquillité, l'indépendance, et l'aisance, avec une nièce qui a de l'esprit et des talents, et qui a consacré sa vie aux restes de la mienne.

Je ne me flatte pas que le gouverneur de Toul (4) vienne jamais manger des truites de notre lac; mais si jamais il avait cette fantaisie, nous le recevrions avec transport; nous compterions ce jour parmi les plus beaux jours de notre vie. Vous avez l'air, messieurs les lieutenants-généraux, de passer le Rhin cette année plutôt que le mont Jura; et j'ai peur que vous ne soyez à Hanovre quand je serai à Plombières. Devenez maréchal de France, passez du gouvernement de Toul à celui de Metz; soyez aussi heureux que vous méritez de l'être; faites la guerre, et écrivez-la. L'histoire que vous en ferez vaudra certainement mieux que la rapsodie de la *Guerre de* 1741, qu'on met impudemment sous mon nom. C'est un ramas informe et tout défiguré de mes manuscrits que j'ai laissés entre les mains de M. le comte d'Argenson. Je vous préviens sur cela, parce que j'ambitionne votre estime. J'ai autant d'envie de vous plaire, monsieur, que de vous voir, de vous faire ma cour, de vous dire combien vos bontés me pénètrent. Il n'y a pas d'apparence que j'abandonne mes ermitages et un établissement tout fait dans deux maisons qui conviennent à mon âge et à mon goût pour la retraite. Je sens que si je pouvais les quitter, ce serait pour vous, après toutes les offres que vous me faites avec tant de bienveillance. Je crois avoir renoncé aux rois, mais non pas à un homme comme vous.

Permettez-moi de présenter mes respects à madame la comtesse de Tressan, et recevez les tendres et respectueux remerciements du Suisse Voltaire.

Je m'intéresse à *Panpan* (5) comme malade et comme ami.

2341. — A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

A Monrion, près de Lausanne, ce 13 janvier.

Vous me proposez, monsieur, les plus belles étrennes du monde; je les accepte d'un grand cœur. Il n'y a point de Suisse dans les treize cantons qui aime mieux l'histoire de France que moi; et c'est vous qui me l'avez fait aimer. Vous avez la bonté de m'annoncer votre cinquième édition (6); soyez sûr que vous verrez la trentième. Vous avez rendu un très grand service au public, en augmentant d'un tiers un ouvrage si utile. Vous êtes d'ailleurs fort heureux qu'on ne vous vole point vos manuscrits, et qu'on ne vous les défigure pas.

J'en connais de plus misérables. (*Benserade.*)

Vous me demandez comment on peut m'envoyer mes étrennes; très aisément, en les mettant à la poste avec le contre-seing d'un de vos amis, et en me les adressant en droiture à Genève. Il est vrai que je passe mon hiver dans mon ermitage auprès de Lausanne; mais tout me vient par Genève, c'est la grande route.

Après le don de votre excellent livre, le plus grand plaisir que vous puissiez me faire, c'est de dire à madame du Deffand combien je m'intéresse toujours à elle. Je ne lui écris point, parce que, dans ma solitude, je n'ai rien de commun avec le monde. Je suis devenu Suisse et jardinier. Je sème et plante. Je n'oublie point les personnes auxquelles j'ai été attaché, mais je ne les ennuie point de mes inutiles lettres.

Je suis très aise pour l'Académie des belles-lettres que vous remplissiez et que vous honoriez la place d'un théatin (1); je n'en savais rien. Je ne lis ni gazettes ni *Mercures*. Je ne sais plus l'histoire de mon siècle, et je n'ai guère de correspondance qu'avec le jardinier des Chartreux, quoique l'apparition de la *Pucelle* puisse faire penser que je suis en commerce avec leur *Portier* (2).

Madame Denis vous fait mille compliments. Je me flatte que votre ami (3) n'a plus la goutte. Les circonstances présentes semblent demander un homme ingambe; mais il sera toujours très alerte, quand même il aurait le pied emmaillotté.

Recevez ma très sincère et très tendre reconnaissance, et mon inviolable attachement.

J'ai eu l'honneur d'avoir un tremblement de terre dans mon ermitage des Délices. Si les îles Açores sont englouties, comme on l'assure, je me range du sentiment de M. de Buffon.

2342. — A M. DE CHENEVIÈRES.

A Monrion, 15 janvier (4).

En vous remerciant de votre souvenir, mon ancien ami. Si vous voulez me voir, comme vous le dites, dans le sein de ma famille, venez aux Délices; j'y ai déjà une nièce que vous aimez, et j'en aurai une autre dans quelque temps. Je vous mènerai d'un bout du lac de Genève à l'autre, et je vous ferai faire très bonne chère aux Délices et à Monrion. Vous mangerez des truites aussi grosses que vous, et qui vous donneront des indigestions. Vous verrez des gens très instruits et de beaucoup d'esprit; vous vous promènerez dans de grands et beaux jardins, d'où on voit le lac et le Rhône; vous aurez de la musique, et vous verrez qu'il ne me manque que de la santé.

Malgré cela, vous ne viendrez pas chez moi, ni moi chez vous; c'est bien assez que je vous donne des *Orphelins de la Chine*. Vous m'avouerez que cela est d'un bon cœur; mais il n'y a pas d'apparence que je fasse souvent de ces présents-là à Paris. Je suis malingre et épuisé, et il ne me reste qu'à finir paisiblement ma vie dans le plus agréable séjour que j'aie pu choisir sur la terre; j'y aimerai toujours mes amis, et vous serez au premier rang.

2343. — A M. BERTRAND.

A Monrion, 24 janvier.

Pour répondre à votre difficulté, mon cher monsieur, sur l'histoire de Jeanne d'Arc, je vous dirai que, quelques années après sa mort, il y eut une grosse créature fraîche, belle, et hardie, accompagnée d'un moine, qui alla s'établir à Toul, et se dit la Pucelle d'Orléans, échappée au bûcher. Le moine contait par quel miracle cette évasion s'était opérée; on leur fit un grand festin dans l'hôtel-de-ville, et les registres en font foi. L'illusion alla si loin, qu'un homme de la maison des Armoises épousa cette aventurière, croyant épouser la Pucelle d'Orléans; et c'est de ce mariage que descend le marquis des Armoises d'aujourd'hui. Voilà pourquoi, monsieur, on a prétendu, en Lorraine, que la Sorbonne et les Anglais n'avaient point consommé leur crime, et que la Pucelle d'Orléans, pucelle ou non, n'avait point été brûlée. Cette aventure n'est point extraordinaire dans un temps où il n'y avait point de communication d'une province à une autre, et où l'on faisait son testament quand on entreprenait le voyage de Nancy à Paris.

Je reçois dans le moment votre lettre, et celle de cet autre aventurier qui va chercher de nouveaux malheurs chez les Vandales. Sa conduite paraît d'un fou, et son billet est d'un Gascon. Mais ce n'est pas sa folie, c'est son malheur qu'il faut soulager. Je vous remercie de tout mon cœur des dix écus que vous avez eu la bonté de lui donner de ma part. Vous avez poussé trop loin la générosité, en l'aidant aussi vous-même de votre bourse. Mais enfin c'est votre métier de faire de bonnes actions. Comme vous ne me mandez point par quelle voie je dois vous rembourser les dix écus, permettez que je vous en adresse le billet inclus pour M. Panchaud.

(1) On n'a pas cette lettre. (G. A.)
(2) Sœur de la marquise de Boufflers. (G. A.)
(3) Envoyé de Louis XV près Stanislas. (G. A.)
(4) Tressan lui-même. (G. A.)
(5) Devaux. (G. A.)
(6) De l'*Abrégé chronologique*. (G. A.)

(1) Boyer. (G. A.)
(2) Le *Portier des Chartreux*, roman graveleux. (G. A.)
(3) Le comte d'Argenson, ministre de la guerre. (G. A.)
(4) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

Êtes-vous informé que, le 21 décembre, il y a eu un nouveau tremblement de terre à Lisbonne, qui a fait périr soixante et dix-huit personnes? on compte cela pour rien. Les Français préparent une descente en Angleterre. *Qu'allait-il faire dans cette galère?* Quel *optimisme* que tout cela! heureux les hommes ignorés qui vivent chez eux en paix! plus heureux ceux qui vivent avec vous! Je vous embrasse de tout mon cœur. Je vous remercie; je vous supplie de présenter mes respects à M. le baron de Freudenreich. *Tuus semper.*

2344. — A M. DE GAUFFECOURT.

A Monrion, 29 janvier 1756.

J'ai payé, mon cher philosophe, *a lento risu*, l'argent que vous m'avez ordonné de payer pour vos beaux grands draps sans couture. Je n'ai pu avoir votre reçu, parce que M. Grand est toujours à la chasse, et tire plus de lièvres que de lettres de change. Mais vous êtes couché sur son grand livre, et j'espère que j'aurai un reçu dans quelques mois. Vous aurez, avant ce temps là le catéchisme de la sainte religion naturelle (1)

Je vous supplie d'adresser l'incluse à madame d'Epinay, chez qui Liébaut a récité le catéchisme. Obtenez de madame d'Epinay qu'elle mette son honneur à faire rendre cette lettre. Je prierai Dieu pour le salut de votre âme. Madame Denis vous baise des deux côtés. Ne nous oubliez pas auprès de vos amis; et n'oubliez pas Marc.

Je vous embrasse philosophiquement.

2345. — A M. PICTET,

PROFESSEUR EN DROIT.

Monrion, 29 janvier.

En vous remerciant, mon cher professeur, très tendrement de votre souvenir, et très tristement des nouvelles publiques. Le diable est déchaîné sur terre et sur mer. Laissons-le faire, et vivons tranquilles au bord de notre lac. Vous me ferez grand plaisir de m'apprendre les nouvelles sottises de ce bas monde, et encore plus de me mander que vous et votre aimable famille vivez heureux et tranquilles.

Quand je suis à Nyon (2), je voudrais marier à Nyon certains grands yeux noirs, certaine belle âme (3) logée dans un corps droit comme un jonc. Quand je suis à Lausanne, je voudrais la marier à Lausanne; et, lorsque je suis aux Délices, je lui souhaite un conjoint de Genève. Madame sa mère est bien regrettée ici. Nous n'avions qu'un chagrin, c'était de ne vous point avoir à Monrion.

Je pense que madame Pictet a eu la bonté de parler de foin et d'avoine; j'en suis honteux; je la remercie. Colombier nous offre du foin; je ne m'en soucie guère. *Totus familiæ servus.*

2346. — A M. VERNES.

A Monrion, 29 janvier.

Il est vrai, mon cher monsieur, que vous m'avez envoyé des vers; mais j'aime bien mieux votre prose. Je n'ai point d'admirateurs, je n'en veux point; je veux des amis, et surtout des amis comme vous.

On dit que vous avez prononcé un discours admirable sur le malheur de Lisbonne, et qu'on ne voudrait pas que cette ville eût été sauvée, tant votre Discours a paru beau. Vous avez encore Méquinez (4), et quelque cent mille Arabes, qui ont été engloutis sous la terre. Cela peut servir merveilleusement votre éloquence chrétienne, d'autant plus que ces pauvres diables étaient des infidèles.

Tous ces désastres ont privé Lausanne de la comédie. On a joué *Nanine* à Berne; mais, pour expier ce crime affreux, on a indiqué un jour de jeûne. Madame Denis, qui ne jeûne point, a été très fâchée qu'on ne bâtît point un théâtre à Lausanne; mais cela ne l'a point brouillée avec les ministres. Il en vient quelques uns dans mon petit ermitage à Monrion. Ils sont tous fort aimables et très instruits. Il faut avouer qu'il y a plus d'esprit et de connaissances dans cette profession que dans aucune autre. Il est vrai que je n'entends point leurs sermons; mais quand leur conversation ressemble à la vôtre, je vous assure qu'ils me plaisent beaucoup plus.

Mille compliments à toute votre famille, et à M. et madame de Labat (5).

(1) Le poëme sur la *Loi naturelle*. (G. A.)
(2) Nyon, près de Lausanne. (G. A.)
(3) Mademoiselle Charlotte Pictet. (G. A.)
(4) Capitale du royaume de Fez. (G. A.)
(5) Labat est cité dans le chant V de la *Guerre civile de Genève*. (G. A.)

Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur, et sans cérémonie.

2347. — A M. LE CONSEILLER TRONCHIN.

Monrion, le 29 janvier 1756 (1).

Mon très cher confrère, le secret du bonhomme Denis de voyager à califourchon sur un rayon du soleil ayant été perdu, et nos chevaux étant occupés à nos Délices, il n'y a pas encore eu moyen de venir vous voir. Il est vrai que ne pouvant dormir, je me suis avisé de veiller; mais cela ne me sied pas, et j'en suis un peu puni. Je vous remercie, mon charmant confrère, de la complaisance d'Esculape; c'est à vous que j'en ai l'obligation. Toute la tribu Tronchin est bienfaisante. Présentez, je vous en supplie, au docte docteur, au plus aimable des hommes, les sentiments de ma tendre reconnaissance. Est-il vrai que le landgrave de Hesse a mis son fils catholique aux arrêts? Le voilà confesseur et martyr. La nouvelle de la lettre de M. Rouillé (2) à lui renvoyée bien proprement recachetée, est-elle bien vraie? La guerre est donc sérieuse. Je voudrais que le tremblement de terre eût englouti cette misérable Acadie au lieu de Lisbonne et de Méquinez.

2348. — A M. DE GAUFFECOURT.

A Monrion, près de Lausanne, 1er février 1756.

Dans le temps, mon cher monsieur, que vous m'envoyiez un reçu fort inutile, je vous en préparais un qui n'est pas plus nécessaire. Ces bagatelles se trouvent dans la grande Bible de M. Grand, à Lausanne, et de M. Cathala, à Genève; cependant prenez toujours ce chiffon de commentaire.

Il se pourrait bien faire que le traité du roi de Prusse le conduisît au comble de la gloire, et le rendît médiateur nécessaire entre l'Angleterre et la France. Je serais bien fâché qu'on perdît du monde à Cassel pour la religion; cette mode devrait être passée. M. Liébaut m'a écrit; il a chargé sa mémoire d'un ouvrage fort incorrect, et fort différent de celui que vous avez eu. Il court à Paris une petite pièce d'environ trente vers sur le désastre de Lisbonne (3); on la dit un peu vive; on me l'attribue; je suis accoutumé à être calomnié.

Bonsoir, mon cher philosophe; je vous remercie d'avoir présenté mes respects à madame d'Epinay, puisqu'elle est philosophe aussi.

2349. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Février.

Mon cher ange, si ceci (4) n'est pas une tragédie, ce sont au moins des vers tragiques. Je vous demande en grâce de me mander s'ils sont orthodoxes; je les crois tels; mais j'ai peur d'être un mauvais théologien. Il court sous mon nom je ne sais quelle pièce sur le même sujet. Il serait bon que mon vrai sermon fît tomber celui qu'on m'impute. Je vous demande en grâce d'éplucher mon prêche. Le *Tout est bien* me paraît ridicule, quand le mal est sur terre et sur mer. Si vous voulez que tout soit bien pour moi, écrivez-moi.

Je vous demande pardon, mon cher ange, de vous envoyer tant de vers, et point de nouvelle tragédie; mais j'imagine que vous serez bien aise de voir les belles choses (5) que fait le roi de Prusse. Il m'a envoyé toute la tragédie de *Mérope* mise par lui en opéra. Permettez que je vous donne les prémices de son travail; je m'intéresse toujours à sa gloire. Vous pourriez confier ce morceau à Thieriot, qui en chargera sans doute sa mémoire, et qui sera une des *trompettes* de la renommée de ce grand homme. Je ne doute pas que le roi de Prusse n'ait fait de très beaux vers pour le duc de Nivernais (6); mais, jusqu'à présent, on ne connaît que son traité en prose avec les Anglais.

Mille respects à tous les anges.

2350. — A M. DE CHENEVIÈRES.

Monrion, le 1er février (7).

Je vous suis bien obligé, mon ami, de la pièce en prose que vous avez bien voulu m'envoyer. Les vers qu'on a la sottise de m'attribuer sur le désastre de Lisbonne ne sont assurément pas de moi; si j'en faisais, ils seraient respec-

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) Ministre des affaires étrangères. (G. A.)
(3) Par Ximenès. (G. A.)
(4) Le *Poëme sur le désastre de Lisbonne*. (G. A.)
(5) Ironie. (G. A.)
(6) Ambassadeur à Berlin. (G. A.)
(7) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

tueux pour la Divinité et pleins de sensibilité pour les malheurs des hommes : il n'y a que de jeunes fous qui puissent penser autrement.

On aura dû être bien surpris à la cour du traité (1) de l'Angleterre et de la Prusse : si cela peut conduire à un accommodement, tout le monde sera content. Je ne me mêle pas de politique, je fais seulement des vœux dans ma retraite pour que les hommes vivent en paix. Ma nièce et moi, nous vous renouvelons les assurances de la plus véritable amitié. Madame de Chenevières est comprise dans cette déclaration.

Tuus semper.

2351. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Monrion, 7 février.

Je vous remercie bien fort, mon *héros*, de votre belle et instructive épître. Il est vrai que vous écrivez comme un chat, et que, si vous n'y prenez garde, vous égalerez le maréchal de Villars. Je me flatte bien que vous l'égalerez tout de même, quand il ne sera pas question de plume ; mais il me semble que le nouveau traité dont le roi de Prusse s'applaudit ne vous permettra pas la guerre de terre. Vous ne seriez pas le premier de votre nom (1) qui eût gagné une bataille navale; mais, jusqu'à présent, vous n'avez pas tourné vos vues de ce côté. Vous allez pourtant vous montrer à la Méditerranée ; et je voudrais que les Anglais fissent une descente à Toulon, pour que vous les traitassiez comme on vient de les traiter à Philadelphie.

Je reviens à Fontenoy. Je suis encore à comprendre comment ma nièce ne vous donna pas le manuscrit que je lui avais envoyé pour vous. Ce manuscrit ne contenait que des mémoires qu'il fallait rédiger et resserrer ; il y avait une grande marge qui attendait vos instructions dans vos moments de loisir.

M. de Ximenès, qui allait souvent chez ma nièce, sait comment ces mémoires, informes et défigurés, ont été imprimés en partie. Je ferai transcrire l'ouvrage entier dès que je serai de retour à mes petites Délices auprès de Genève. Il est bien certain que le nom de *Reiss* ou de *Thésée* (2) est une chose fort indifférente ; mais ce qui ne l'est point, c'est qu'on ose vous contester le service important que vous avez rendu au roi et à la France.

Permettez-moi seulement de vous représenter qu'en vous tuant de dire qu'il n'y a pas un mot de vrai dans la conversation rapportée, vous semblez donner un prétexte à vos envieux de dire que ce qui suit cette conversation n'est pas plus véritable.

Je n'ai pas inventé le *Thésée*, et, par parenthèse, cela est assez dans le ton de M. le maréchal de Noailles. C'est, encore une fois, votre écuyer Féraulas qui me l'a conté ; c'est une circonstance inutile, sans doute ; mais ces bagatelles ont un air de vérité qui donne du crédit au reste ; et, si vous me contestez le *Thésée* publiquement, vous affaiblissez vous-même les vérités qui sont liées à cette conversation. On présumera que j'ai hasardé tout ce que je rapporte de cette journée si glorieuse pour vous.

Au reste, toute cette histoire est fondée sur les lettres originales de tous les généraux ; et quelques petites circonstances qu'on m'a dites de bouche ne peuvent, je crois, faire aucun tort au reste de l'histoire, quand je rapporte mot pour mot les lettres qui sont dans le dépôt du ministre.

Je souhaite que la guerre sur mer soit aussi glorieuse que la dernière guerre en Flandre l'a été.

Croirez-vous que le roi de Prusse vient de m'envoyer une tragédie de *Mérope* mise par lui en opéra ? Il m'avertit cependant qu'il n'est occupé qu'à des traités. Je voudrais que vous vissiez quelque chose de son ouvrage, cela est curieux. Faites vos réflexions sur ce contraste et sur tous ces contrastes. J'aurais pu donner quelques bons avis ; mais je me renferme dans mon obscurité et dans ma solitude, comme de raison.

Je ne doute pas que vous ne voyiez madame de Pompadour avant votre départ. Je n'ai qu'à vous renouveler mon éternel et respectueux attachement.

(1) Du 16 janvier. (G. A.)
(2) Allusion au cardinal de Richelieu fermant par une digue le port de La Rochelle aux Anglais. (G. A.)
(3) Dans son *Histoire de la guerre de 1741*. Voltaire racontait qu'à Fontenoy, « M. le duc de Richelieu se présente hors d'haleine, l'épée à la main, et couvert de poussière. Eh bien, Reiss, lui dit le maréchal de Noailles (c'était une plaisanterie entre eux), quelle nouvelle apportez-vous? » (G. A.)

2352. — A M. DE CHENEVIÈRES.

A Monrion, le 8 février (1).

Vous me demandez, mon ami, des armes contre les sots ; votre sens commun doit vous suffire. Les petits vers que vous m'avez envoyés sur Lisbonne sont de quelque bel esprit de café ou d'antichambre. Permettez-moi de vous dire que les laquais des gens d'esprit ne m'attribueraient pas ces pauvretés. Ma nièce est très sensible à votre souvenir. Je vous embrasse de tout mon cœur et vous remercie de votre attention.

Je suis bien fâché qu'on soit si bête en France; mais du temps de Boileau on lui attribuait des vers de Cotin.

Je vous dirai, pour nouvelles, que le roi de Prusse vient de m'envoyer ma tragédie de *Mérope*, mise par lui en opéra, en vers français. Il travaillait à la fois à cet ouvrage et à son traité.

P.-S. J'apprends, dans ce moment, que vos petits vers sont d'un jeune homme de condition (2). Je les croyais d'un jeune homme en condition. *Vale.*

2353. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

A Monrion, 10 février 1756 (3).

Madame, je ne sais si votre altesse sérénissime se ressouvient qu'elle voulait dans sa dernière lettre que je me fisse un peu théologien. J'ai tâché de prendre mes degrés pour vous plaire. J'ai fort augmenté mon sermon ; mais j'ai peur d'y avoir fourré quelque hérésie. Plus je réfléchis sur le mal qui inonde la terre, et plus je retombe dans ma triste ignorance. Je souhaite seulement que cet axiome, *Tout est bien*, se trouve vrai pour votre personne et pour toute votre auguste famille. Il me semble cependant que tout aurait pu être mieux pour vous, sans cette maudite bataille de Mulberg (4). Mais enfin, malgré tous les maux que les querelles de religion répandirent autrefois sur votre maison, vous régnez paisiblement sur des Etats où vous êtes adorée, et votre altesse sérénissime ajoute la considération personnelle la plus distinguée aux respects que sa naissance et son rang lui attirent. Elle cultive son esprit par les lettres ; elle fait tout le bien qu'elle peut faire ; enfin le nouveau proverbe, *Tout est bien*, est vrai à Gotha.

On dit que tout est mal chez les Anglais, en Amérique, et chez les Français, sur mer. Les sauvages alliés de la France ont détruit et mis à feu et à sang Philadelphie, capitale de la Pensylvanie, à ce que mande un jésuite iroquois à un jésuite lorrain. Les Anglais se vengent en prenant tous les vaisseaux français qu'ils rencontrent. Le roi de Prusse les empêche au moins de se battre en Allemagne, et je crois que son dernier traité n'a pas déplu à votre nation.

Votre altesse sérénissime croirait-elle que le roi de Prusse vient de m'envoyer un opéra en vers français de sa façon ? C'est ma tragédie de *Mérope*, qu'il m'a mise en vers lyriques. Je lui suis très obligé de cette galanterie ; je lui aurais plus d'obligation s'il réparait le mal qu'on a fait dans Francfort à une dame respectable et à moi. Cette réparation serait plus glorieuse pour lui qu'un opéra. Mais ses injustices sont moins présentes à mon cœur que vos bontés.

Je suis bien fâché, madame, d'être loin de votre altesse sérénissime, et de n'être pas à portée de dire tous les jours à la grande maîtresse des cœurs combien je révère la vraie Dorothée (5), la plus respectable, la plus aimable princesse de la terre, à qui je serai attaché pour jamais avec le plus profond respect.

2354. — A M. TRONCHIN, DE LYON.

.... (7).

La nouvelle du saccagement de Philadelphie se confirme-t-elle ? Est-on bien ébaubi du traité du roi de Prusse ? Ce monarque, pendant qu'il faisait son traité, faisait un opéra en vers français de ma tragédie de *Mérope ;* il vient de me l'envoyer. Ainsi M. le cardinal de Tencin, qui est si tendrement attaché à ce grand homme, pourrait me recevoir à bras ouverts, puisque je suis dans une si belle correspondance.

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) Ximenès. (G. A.)
(3) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)
(4) Gagnée en 1547 par Charles-Quint sur les protestants, commandés par l'électeur de Saxe Jean-Frédéric. (G. A.)
(5) Personnage de la *Pucelle*. (G. A.)
(6) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

2355. — A M. PICTET,

PROFESSEUR EN DROIT.

Monrion, 12 février.

Madame Denis, mon très cher voisin, prétend qu'elle a écrit très régulièrement à madame Pictet. Il faut que les lettres se soient croisées. Ce n'est pas avec les personnes que l'on aime qu'on manque à son devoir. Je vous remercie de vos nouvelles. Je commence à douter de la destruction de Philadelphie. Quoique je tienne cette nouvelle du roi Stanislas, je ne doute pas que le ministre de France n'envoie, comme vous le dites, des secours en Amérique sur des vaisseaux détachés. On les prendra peut-être plus aisément; mais les ministres ont leurs raisons, dans lesquelles il ne m'appartient pas de pénétrer.

Le roi de Prusse fait des traités et des vers, il peut faire tout ce qu'il voudra. Mille tendres respects à toute votre famille.

2356. — A M. BRIASSON.

A Monrion, 13 février.

Avant de travailler à l'article Français, il serait bon que quelque homme, zélé pour la gloire du *Dictionnaire encyclopédique*, voulût bien se donner la peine d'aller à la Bibliothèque royale, et d'y consulter les manuscrits des dixième et onzième siècles, s'il y en a dans le jargon barbare qui est devenu depuis la langue française. On pourrait découvrir peut-être quel est le premier de ces manuscrits qui emploie le mot *français*, au lieu de celui de *franc*. Ce serait une chose curieuse de fixer le temps où nous fûmes débaptisés, et où nous devînmes sauvages *français*, après avoir été sauvages *francs*, sauvages *gaulois*, et sauvages *celtes*.

Si le roman de *Philomena*, écrit au dixième siècle (1), en langue moitié romance, moitié française, se trouve à la Bibliothèque du roi, on y rencontrera peut-être ce que j'indique. L'histoire des ducs de Normandie, manuscrite, doit être de la fin du onzième siècle, aussi bien que celle de Guillaume au court nez. Ces livres ne peuvent manquer de donner des lumières sur ce point, qui, quoique frivole en lui-même, devient important dans un dictionnaire. On verra si ces premiers romans se servent encore du mot *franc*, ou s'ils adoptent celui de *français*.

En vérité, il n'y a que les gens qui sont à Paris qui puissent travailler avec succès au *Dictionnaire encyclopédique*; cependant, quand je serai de retour à ma maison de campagne, près de Genève, je travaillerai de toutes mes forces à Histoire.

Je ne doute pas que M. de Montesquieu n'ait profité, à l'article Goût (2), de l'excellente dissertation qu'Addison a insérée dans le *Spectateur*, et qu'il n'ait fait voir que le goût consiste à discerner, par un sentiment prompt, l'excellent, le bon, le mauvais, le médiocre, souvent mis l'un auprès de l'autre dans une même page. On en trouve mille exemples dans les meilleurs auteurs, surtout dans les auteurs de génie, comme Corneille.

A propos de goût et de génie, l'*Eloge* de M. de Montesquieu, par M. d'Alembert, est un ouvrage admirable; il y a confondu les ennemis du genre humain.

Mille sincères et tendres compliments à M. d'Alembert, à M. Diderot, et à tous les encyclopédistes.

2357. — A M. DE GAUFFECOURT.

A Monrion, 19 février 1756.

Mon cher philosophe, je vous enverrai par la première poste mon sermon, quoique je désespère de vous convertir. Mais enfin j'aurai fait mon devoir; il faut tâcher de gagner à Dieu une belle âme comme la vôtre. Sans le concile d'Embrun, je prendrais tout à l'heure l'appartement de M. de Cornabé; mais j'aimerais mieux que vous restassiez à Genève. Le docteur Apollon-Esculape Tronchin a couché chez moi, et nous n'avons pas été la dupe de son voyage. L'aventure (3) de Versailles me paraît une cassade. On veut en imposer au public, et on a raison : *Qui vult decipi, decipiatur*. Souvenez-vous toujours des deux ermites qui vous seront éternellement attachés, et donnez-nous de vos nouvelles quand vous serez à Paris.

(1) Ou plutôt au douzième. (G. A.)
(2) Voyez, dans le *Dictionnaire philosophique*, une de nos notes à l'article Goût. (G. A.)
(3) Il allait à Versailles pour inoculer le duc de Chartres. (G. A.)

2358. — A M. DE CIDEVILLE.

A Monrion, près Lausanne, 19 février 1756.

L'oncle et la nièce font mille compliments aux deux philosophes de la rue Saint-Pierre; ils envoient à M. l'abbé du Resnel ce petit *sermon* qui leur est tombé entre les mains, et qui pourra les amuser en carême. On ne peut mieux prendre son temps pour être dévot. Mais M. l'abbé du Resnel et M. de Cideville seront encore plus persuadés de l'attachement des deux ermites que de leur dévotion (1).

2359. — A M. PICTET.

Mille remerciements et mille respects à vos dames. Vous voyez que dans ce monde on ne dit pas un mot de vrai (2). Oui, sans doute, il faut être pyrrhonien, et ne songer qu'à vivre doucement. Pour moi, je ne fais que supporter la vie, je souffre continuellement.

2360. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Monrion, 26 février.

Moi, vous avoir oublié, mon cher ange! ah, cela est bien impossible! Il y a plus de trois semaines que j'envoyai à madame de Fontaine le petit ouvrage (3) dont vous me parlez, pour vous être donné sur-le-champ. Si vous avez quelqu'un de la famille à gronder, c'est à madame de Fontaine qu'il faut vous adresser. Je n'ai point reçu cette lettre où vous me chantiez pouilles; apparemment que vos gens, voyant que vous me grondiez, n'ont pas cru que la lettre fût pour moi. Je reçois très régulièrement toutes celles qu'on m'écrit par M. Tronchin (4). Ne craignez point, mon cher ange, de m'écrire par cette voie. Il me semble qu'il faudrait faire à présent quelque tragédie maritime; on n'a encore représenté des héros que sur terre; je ne vois pas pourquoi la mer a été oubliée. La scène serait sur un vaisseau de cent pièces de canon. Vous m'avouerez que l'unité de lieu y serait exactement observée, à moins que les héros ne se jetassent dans la mer. En vérité, je ne trouve rien de neuf sur la terre; ce sont toujours les mêmes passions, et des aventures qui se ressemblent. Le théâtre est épuisé, et moi aussi; et puis, quand on s'est tué à travailler deux ans de suite à l'ouvrage le plus difficile que l'esprit humain puisse entreprendre, quelle en est la récompense? Les comédiens daignent-ils seulement remercier du présent (5) qu'on leur a fait? On amuse la cour deux heures; mais, de tous ceux qu'on a amusés, en est-il un seul qui daigne vous rendre le même service? La parodie nous tourne en ridicule; un Fréron nous déchire; voilà tout le fruit d'un travail qui abrége la vie. C'est à ce coup que vous m'allez bien gronder. Vous auriez tort, mon cher ange, ne voyez-vous pas que si mon sujet était arrangé à ma fantaisie, j'aurais déjà commencé les vers?

Mais quelle est donc la maladie de madame d'Argental? que veut donc dire son pied? Si la comédie ne la guérit point, que pourra Fournier (6)? Son état m'afflige sensiblement. Quand vous irez à la Comédie, mon cher et respectable ami, faites, je vous prie, pour moi les remerciements les plus tendres à Gengis-kan (7).

Il est vrai que je ne pouvais mieux me venger de l'auteur de *Mérope*, opéra, qu'en vous en envoyant un petit échantillon. Je crois qu'à présent on doit trouver ses vers fort mauvais à Versailles. Je suis toujours attaché à madame de Pompadour; je lui dois de la reconnaissance, et j'espère qu'elle sera longtemps en état de faire du bien. Adieu, mon cher ange; je vous embrasse tendrement.

2361. — A M. TRONCHIN, DE LYON

26 février (8).

Que dites-vous du départ du grand docteur Tronchin? Le docteur m'est venu voir sur la route; il ne m'a pas dit où il al ait; mais je crois l'avoir deviné.

Le bruit d'un combat naval a couru dans nos montagnes; mais elles sont trop éloignées de la mer. Il paraît que voilà

(1) Nous supprimons ici trois couplets qui ne sont pas de Voltaire. (G. A.)
(2) Allusion à la prétendue destruction de Philadelphie. (G. A.)
(3) Le *Poème sur Lisbonne*. (G. A.)
(4) De Lyon. (G. A.)
(5) L'*Orphelin de la Chine*. (G. A.)
(6) Médecin. (G. A.)
(7) Lekain. (G. A.)
(8) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

la guerre de Rome et de Carthage. Les Carthaginois forcèrent les Romains à devenir meilleurs marins qu'eux; mais il y a encore bien loin de Brest à Londres. Le commerce souffrira beaucoup, les deux nations s'épuiseront en Europe pour quelques arpents de neige en Amérique. Il paraît qu'il n'y a qu'une petite décoration de changée à Versailles. Eh bien! les Anglais valent donc 40 livres pièce?

2362. — A M. THIERIOT.

A Monrion, 29 février.

Je reçois, mon ancien ami, votre lettre du 21. Vous devez avoir à présent, par madame de Fontaine, le *sermon* que prêche le P. Liébaut (1) tel que je l'ai fait, et qui est fort différent de celui qu'on débite. Vous êtes mon plus ancien paroissien, et c'est pour vous que la parole de vie est faite. Je n'ai guère à présent le loisir de penser à madame *Jeanne*, et je suis trop malade pour rire. Le tableau (2) des sottises du genre humain, *depuis Charlemagne jusqu'à nos jours*, est ce qui m'occupe, et je trempe mon pinceau dans la palette du Caravage, quand je suis mélancolique. Je ne sais s'il y a dans ce tableau beaucoup de traits plus honteux pour l'humanité que de voir deux nations éclairées se couper la gorge, en Europe, pour quelques arpents de glace et de neige dans l'Amérique.

Je vous prie, mon ancien ami, de m'instruire de la demeure de ce petit Patu (3) qui est si aimable. Il m'a écrit une très jolie lettre; je ne sais où lui adresser ma réponse; dites-moi où il demeure. Je vous embrasse bien tendrement.

2363. — A M. DE GAUFFECOURT.

A Monrion, 29 février 1756.

Je vous renvoie, mon cher philosophe, la lettre d'un homme qui paraît aussi philosophe que vous, et dont le suffrage m'est bien précieux. J'espère encore vous trouver à Genève. J'y ferai un petit tour legèrement pour vous y embrasser, si ma déplorable santé me le permet. Nous parlerons de la dédicace, et de l'inscription. Vous savez que c'est l'hôtel-de-ville qui fait bâtir, et qu'il faut que l'inscription soit non seulement de son goût, mais encore de son aveu, et en quelque façon de son ordre; il en est de même de la dédicace. Je crois qu'il n'y a à Paris de secousse que dans les esprits. L'affaire d'un vieux conseiller au grand conseil qui ne voulait pas payer l'argent du jeu, est devenue une source de querelles publiques. Les pairs présentent des requêtes, tandis que les Anglais nous présentent leurs canons et bloquent nos ports : *Et hæc omnia lento temperas risu* (4).

2364. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

Aux Délices, près de Genève, 9 mars 1756 (5).

Madame, le *Tout est bien* recevrait un terrible soufflet, si les nouvelles qui se débitent touchant une cour de votre voisinage avaient la moindre vraisemblance. Le mal moral serait bien au-dessus du mal physique, et ce serait bien pis qu'un tremblement de terre; mais il n'est pas possible de croire de pareilles horreurs. Les hommes sont plus prompts à croire le crime qu'à le commettre.

Si la Thuringe a eu sa petite part de la secousse de la terre, ce n'est qu'un léger mouvement, une faible éclaboussure qui est venue d'Afrique dans les États de votre altesse sérénissime. Tout le mal vient de messieurs de la Barbarie : c'est à Tétuan, à Méquinez que les grands coups ont été portés. Les mahométans ont été plus maltraités que les chrétiens.

Le roi de Prusse me fait savoir qu'il fait jouer le 27 de ce mois son opéra de *Mérope*. Il ne tient qu'à moi d'aller entendre à Berlin de la musique italienne. J'aimerais bien mieux venir entendre votre altesse sérénissime à Gotha, jouir des charmes de sa conversation, lui renouveler mes sincères hommages. Que n'ai-je pu vivre à ses pieds! Me voici de retour dans cette retraite que monseigneur le prince votre fils honora une année de sa présence. Je l'ai embellie, afin qu'elle fût moins indigne un jour de recevoir un des princes, vos enfants, s'ils voyageaient devers nos Alpes.

Mais qu'il me serait plus doux de me mettre encore aux pieds de leur adorable mère! Gotha est toujours dans mon cœur. — Recevez, madame, les profonds respects d'un homme éternellement dévoué à votre altesse sérénissime.

2365. — A M. DUPONT.

Aux Délices, 10 mars.

Mon cher ami, le séjour de Colmar n'a point été triste pour moi; j'y travaillais, je vous voyais, et je vous regrette. J'ai passé l'hiver à Monrion avec notre ami de Brenles. Nous aurions bien voulu que le temps des vacances eût été en hiver, et que vous eussiez pu venir dans cet ermitage. Celui où je suis à présent vous plairait davantage; j'ai trouvé, en arrivant, des fleurs épanouies dans mes parterres.

Comptez que les environs du lac Léman ne sont point barbares; les habitants le sont encore moins. Il n'y a point de ville où il y ait plus de gens d'esprit et de philosophes qu'à Genève. Ma maison ne désemplit pas, et j'y suis libre. Je suis au désespoir que votre destinée vous fixe à Colmar; car probablement je n'y retournerai pas, et vous ne viendrez point à mes Délices. Il faut que vous souteniez la cause de la veuve, de l'orphelin, et du juif d'Alsace. Courage! plaidez et aimez les deux Suisses qui vous aiment, et qui font mille compliments à madame Dupont. Ne nous oubliez pas auprès de M. le premier (1) et de madame, etc.

2366. — A M. THIERIOT.

Aux Délices, 12 mars.

Il faut, mon ancien ami, que l'âge ait dépravé mon goût. Je n'ai pu tâter des deux plats que vous m'avez envoyés par M. Bouret. Je vous remercie, et je ne peux guère remercier l'auteur.

Si vous avez l'ancienne *Religion naturelle*, en quatre chants, je vous prie de me l'envoyer.

Si vous avez à vous défaire d'un nombre de livres curieux, envoyez-moi la liste et le prix.

Si vous aimez les vers honnêtes et décents, voici ceux qui termineront le *sermon* sur Lisbonne; lâchez-les pour apaiser les cerbères.

Quel est l'ignorant qui veut qu'on mette l'*ouvrier* au lieu du *potier?* Cet ignorant-là n'a pas lu saint Paul.

Il ne tient qu'à moi d'aller voir l'opéra de *Mérope*, de la composition du roi de Prusse, qu'il fait exécuter le 27 mars; mais je n'irai pas.

En retrouvant votre dernière lettre, j'ai vu que vous m'y disiez de vous envoyer la nouvelle édition de mon *Petit-Carême* par la poste, et que vous vouliez la faire réimprimer sur-le-champ, à l'usage des âmes dévotes. J'obéis donc à votre bonne intention, mon ancien ami. Si on ne veut pas se servir de la préface des éditeurs de Genève, il en faut une qui soit dans le même goût, et qui dise combien ces deux poëmes ont été tronqués et défigurés. Il est très triste assurément qu'on les ait imprimés sans avoir mon dernier mot; mais le voici. Je fais aussi la guerre aux Anglais (2) à ma façon.

J'espère que M. le maréchal de Richelieu leur prouvera, à la sienne, qu'il y a pour eux du mal dans ce monde. Je vous embrasse.

2367. — A MADAME DE FONTAINE.

A Monrion, 17 mars.

Ma chère enfant, je savais, il y a longtemps, qu'*Esculape*-Tronchin était à Paris; et j'ai été fidèle à un secret qu'il ne m'avait pas dit. Je le déclare indigne de sa réputation, s'il ne vous donne pas un cul et des tétons. Vous ferez très bien de venir avec MM. Tronchin et Labat; une femme ne peut se damner en voyageant avec son directeur, ni mal se porter en courant la poste avec son médecin.

Votre frère a donc quitté son pot à beurre (3) pour vous; et il va soutenir la cause du grand conseil contre les gens tenant la cour du parlement. Nous l'embrassons tendrement votre sœur et moi. Nous comptions aller faire un petit tour à Lyon, pour la dédicace du beau temple dédié à la Comédie, que la ville a fait bâtir moyennant cent mille écus. C'est un bel exemple que Lyon donne à Paris, et qui ne sera pas suivi; mais l'autel ne sera pas prêt, et on ne pourra y officier qu'à la fin de juin (4). Nous viendrons ou vous recevoir à Lyon, ou nous vous y reconduirons des petites Délices du

(1) Liébaut récitait le *Poëme de Lisbonne* dans les cercles de Paris. (G. A.)
(2) *L'Essai sur les mœurs*. (G. A.)
(3) Ami de Palissot. (G. A.)
(4) Voyez Horace, liv. II, ode XVI. (G. A.)
(5) Éditeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)

(1) M. et madame de Klinglin. (G. A.)
(2) En attaquant l'optimisme de Pope. (G. A.)
(3) L'abbaye de Scellières. (G. A.)
(4) La salle de spectacle ouvrit à la fin d'août. (G. A.)

lac. Enfin nous nous verrons, et tout s'arrangera, et je dirai: *Tout est bien.*

C'est Satan qui a fait imprimer l'ébauche de mon *sermon*. J'ai, dans un accès de dévotion, augmenté l'ouvrage de moitié, et j'ai pris la liberté de raisonner à fond contre Pope, et, de plus, très chrétiennement. Il y a sans doute beaucoup de mal sur la terre, et ce mal ne fait le bien de personne, à moins qu'on ne dise que votre constipation a été prévue de Dieu pour le bonheur des apothicaires. Je souffre depuis quarante ans, et je vous jure que cela ne fait de bien à personne. La maladie de M. de Séchelles (1) ne fera aucun bien à l'Etat. Pour la comédie (2) de La Noue, elle lui fera quelque bien, quoiqu'on dise qu'elle ne vaut pas grand'chose.

Votre sœur se donne quelquefois des indigestions de truite, et fait toujours sa cour à Alceste (3) et à Admète. Je fais de mon côté de la mauvaise prose et de mauvais vers. Je griffonne quelques articles pour l'*Encyclopédie ;* je bâtis une écurie, je plante des arbres et des fleurs, et je tâche de rendre l'ermitage des Délices moins indigne de vous recevoir. Je vous embrasse tendrement, vous et les vôtres, et frère et fils, et vous recommande un cul et des tétons, ma chère nièce.

2368. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 22 mars.

Mon cher ange, vous avez raison ; il vaudrait mieux faire des tragédies que des poëmes sur les *Malheurs de Lisbonne* et sur la *Loi naturelle.* Ces deux ouvrages sont donc imprimés à Paris, pleins de lacunes et de fautes ridicules, et on est exposé à la criaillerie ! Madame de Fontaine a dû vous donner, il y a longtemps, le poëme sur la *Loi naturelle.* On lui a donné le titre de *Religion naturelle*, à la bonne heure; mais il fallait l'imprimer plus correct. C'est une faible esquisse que je crayonnai pour le roi de Prusse, il y a près de trois (4) ans, précisément avant la brouillerie. La margrave de Bareuth en a donné des copies, et j'en suis fâché pour plus d'une raison. Que faire? il faudra le publier, après y avoir mis sagement la dernière main. J'en fais autant de la jérémiade sur Lisbonne. C'est actuellement un poëme de deux cent cinquante vers. Il est raisonné, et je le crois très raisonnable. Je suis fâché d'attaquer mon ami Pope, mais c'est en l'admirant. Je n'ai peur que d'être trop orthodoxe, parce que cela ne me sied pas ; mais la résignation à l'Etre suprême sied toujours bien.

Encore une fois, une tragédie vaudrait mieux ; mais le génie poétique est libre et commande; il faut attendre l'inspiration.

J'apprends qu'on a imprimé la *Religion naturelle* à madame la duchesse de Gotha, aussi bien que celle au roi de Prusse. Je me vois comme l'âne de Buridan.

2369. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

Aux Délices, près de Genève, ce 22 mars (5).

Madame, voici une petite aventure qui n'est qu'une bagatelle, mais qui me devient importante et pour laquelle j'ai recours au cœur noble et généreux de votre altesse sérénissime. Elle se souvient peut-être que j'achevai, dans mon heureux séjour à Gotha, un petit poëme sur la *Religion naturelle*, que j'avais commencé et esquissé à Berlin pour le roi de Prusse. Je le finis à vos pieds, et je l'adressai à celle dont les bontés me sont si chères et le suffrage si précieux. Madame la margrave de Bareuth a répandu, depuis quelques mois, des copies de l'ouvrage tel qu'il était, quand je l'avais donné au roi son frère. Enfin, j'apprends que l'ouvrage est imprimé à Paris; il est plein de fautes, et, ce qu'il y a de plus triste pour moi, c'est qu'il n'est point adressé à cette adorable princesse que j'appelais, avec tant de raison,

> Souveraine sans faste, et femme sans faiblesse (6).

C'est avec le nom du roi de Prusse qu'il paraît. Je ne sais s'il conviendrait à présent que je fisse réimprimer l'ouvrage dédié à un autre qu'au roi de Prusse : cet hommage ne serait d'aucun prix pour votre altesse sérénissime, et déplairait peut-être à un roi qui est votre voisin. Je ne sais de plus s'il conviendrait que la descendante d'Ernest-le-Pieux adoptât ce que le roi de Prusse, un peu moins pieux, peut adopter. J'ignore si votre altesse sérénissime souffrirait que la dédicace fût commune à vous et à lui. Vous savez, madame, combien le sujet est délicat, et je pense que votre altesse sérénissime souhaitera que son nom ne paraisse qu'à la tête de cet ouvrage, qui ne pourra être une source de disputes. Vous êtes une divinité à laquelle on ne doit présenter que des offrandes pures et sans tache.

Il y a un petit article dans la pièce (1) qui est entre vos mains, qui sera dans un éternel oubli. Les bruits abominables qui couraient se sont trouvés faux; le médecin Tronchin était à Paris, dans le temps qu'on le disait à Cassel. Le public est né calomniateur; il saisit toujours cruellement les plus légers prétextes. Ce n'est qu'à des vertus comme les vôtres qu'il rend toujours justice, et ce n'est qu'à un cœur comme le vôtre que je serai toujours attaché, madame, avec le profond respect, la reconnaissance que je dois à votre altesse sérénissime.

P.-S. Pardonnez, madame, si j'ai dicté cette lettre; je suis très malade et très faible; mais les sentiments qui m'attachent avec tant de respect et de zèle à votre altesse sérénissime et à votre auguste maison n'en sont pas moins forts.

2370 — A MADEMOISELLE PICTET.

> Quand vos yeux séduisent les cœurs,
> Vos mains daignent coiffer les têtes;
> Je ne chantais que vos conquêtes,
> Et je vais chanter vos faveurs.

Voilà ce que c'est, ma belle voisine, de faire des galanteries à des jeunes gens comme moi ! ils vont s'en vanter partout. Vous me tournez la tête encore plus que vous ne la coiffez, mais vous en tournerez bien d'autres.

Mille tendres respects à père et mère, etc.

2371. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 28 mars.

Si je n'avais pas une nièce, mon *héros*, vous m'auriez vu à Lyon. Je vous aurais suivi à Toulon, à Minorque. Vous auriez eu votre historien avec vous, comme Louis XIV. Que les vents et la fortune vous accompagnent ! Je ne peux répondre d'eux, mais je réponds que vous ferez tout ce que vous pourrez faire. Si jamais vous pouvez avoir la bonté de me faire parvenir un petit journal de votre expédition, je tâcherai d'en enchâsser les particularités les plus intéressantes pour le public, et les plus glorieuses pour vous, dans une espèce d'*Histoire générale* qui va *depuis Charlemagne jusqu'à nos jours.* Je voudrais que mon greffe fût celui de l'immortalité. Vous m'aiderez à l'empêcher de périr. Il est venu à mon ermitage des Délices des Anglais qui ont vu votre statue à Gênes; ils disent qu'elle est belle et ressemblante. Je leur ai dit qu'il y avait dans Minorque un sculpteur bien supérieur. Réussissez, monseigneur; votre gloire sera sur le marbre et dans tous les cœurs. Le mien en est rempli ; il vous est attaché avec la plus vive tendresse et le plus profond respect.

Je me flatte que vous serez bien content de M. le duc de Fronsac. On dit qu'il sera digne de vous ; il commence de bonne heure.

Oserais-je vous demander une grâce? Ce serait de daigner vous souvenir de moi, avec M. le prince de Wurtemberg, qui sert, je crois, sous vos ordres, et qui m'honore des bontés les plus constantes.

Vous m'avez parlé de certaines rapsodies sur *Lisbonne* et sur la *Religion naturelle.* Vraiment vous avez bien autre chose à faire qu'à lire mes rêveries ; mais quand vous aurez quelque insomnie, elles sont bien à votre service.

2372. — A M. BERTRAND.

Aux Délices, 30 mars.

Vous direz, mon cher monsieur, que je suis un étourdi, et vous aurez raison. J'envoyai cette lettre à M. de Seigneux de Correvon (2), magistrat de Lausanne. Je mis son adresse au lieu de la vôtre. J'étais si malade, que je ne savais ce que je faisais. M. de Seigneux m'a renvoyé la lettre, sans savoir pour qui elle est. Je vous rends votre bien, c'est-à-dire mes hommages et mon cœur, qui sont certainement à vous de droit.

Vous me mandez que madame de Giez vous a montré ce

(1) L'ancien intendant de Lille. (G. A.)
(2) La *Coquette corrigée.* (G. A.)
(3) Madame Denis faisait une tragédie sur Alceste. (G. A.)
(4) Ou plutôt cinq. (G. A.)
(5) Editeurs. E. Bavoux et A. François. (G. A.)
(6) Voyez, tome VI, le *Poëme sur la loi naturelle.* (G. A.)

(1) Les vers contre Frédéric II. (G. A.)
(2) Auteur de quelques ouvrages utiles. Mort en 1755. (G. A.)

dessus de lettre ; c'est pur zèle de sa part. Le cachet était surmonté d'un H : on disait à Lausanne que H voulait dire Haller ; mais ce n'est pas le style d'un homme si respectable. On disait qu'il y a d'autres Haller. Tant mieux pour eux, s'ils ressemblent un peu à ce *grand* homme. Mais que ne dit-on pas à Lausanne !

Je n'entre point dans les tracasseries ; je ne suis point de la paroisse. Je vis dans la retraite, je souffre mes maux patiemment. Je reçois de mon mieux ceux qui me font l'honneur de me venir voir. Je vous aime à jamais, et voilà tout.

2373. — A MM. CRAMER FRÈRES (1).

Je ne peux que vous remercier, messieurs, de l'honneur que vous me faites d'imprimer mes ouvrages ; mais je n'en ai pas moins de regret de les avoir faits. Plus on avance en âge et en connaissances, plus on doit se repentir d'avoir écrit. Il n'y a presque aucun de mes ouvrages dont je sois content, et il y en a quelques-uns que je voudrais n'avoir jamais faits. Toutes les pièces fugitives que vous avez recueillies étaient des amusements de société qui ne méritaient pas d'être imprimés. J'ai toujours eu d'ailleurs un si grand respect pour le public, que, quand j'ai fait imprimer la *Henriade* et mes tragédies, je n'y ai jamais mis mon nom ; je dois, à plus forte raison, n'être point responsable de toutes ces pièces fugitives qui échappent à l'imagination, qui sont consacrées à l'amitié, et qui devaient rester dans les portefeuilles de ceux pour qui elles ont été faites.

A l'égard de quelques écrits plus sérieux, tout ce que j'ai à vous dire, c'est que je suis né Français et catholique ; et c'est principalement dans un pays protestant que je dois vous marquer mon zèle pour ma patrie, et mon profond respect pour la religion dans laquelle je suis né, et pour ceux qui sont à la tête de cette religion. Je ne crois pas que dans aucun de mes ouvrages il y ait un seul mot qui démente ces sentiments. J'ai écrit l'histoire avec vérité ; j'ai abhorré les abus, les querelles, et les crimes ; mais toujours avec la vénération due aux choses sacrées, que les hommes ont si souvent fait servir de prétexte à ces querelles, à ces abus, et à ces crimes. Je n'ai jamais écrit en théologien ; je n'ai été qu'un citoyen zélé, et plus encore un citoyen de l'univers. L'humanité, la candeur, la vérité, m'ont toujours conduit dans la morale et dans l'histoire. S'il se trouvait dans ces écrits quelques expressions répréhensibles, je serais le premier à les condamner et à les réformer.

Au reste, puisque vous avez rassemblé mes ouvrages, c'est-à-dire les fautes que j'ai pu faire, je vous déclare que je n'ai point commis d'autres fautes, que toutes les pièces qui ne seront point dans votre édition sont supposées, et que c'est à cette seule édition que ceux qui me veulent du mal ou du bien doivent ajouter foi. S'il y a dans ce recueil quelques pièces pour lesquelles le public ait de l'indulgence, je voudrais avoir mérité encore plus cette indulgence par un plus grand travail. S'il y a des choses que le public désapprouve, je les désapprouve encore davantage.

Si quelque chose peut me faire penser que mes faibles ouvrages ne sont pas indignes d'être lus des honnêtes gens, c'est que vous en êtes les éditeurs. L'estime que s'est acquise depuis longtemps votre famille dans une république où règnent l'esprit, la philosophie et les mœurs, celle dont vous jouissez personnellement, les soins que vous prenez, et votre amitié pour moi, combattent la défiance que j'ai de moi-même.

Je suis, etc.

2374. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1er avril.

Je reçois votre lettre du 24 mars, mon divin ange ; que de choses j'ai à vous dire ! Madame d'Argental a toujours mal au pied ! et le messie Tronchin est à Paris ! Il dit que je suis sage et que je me porte bien : ah ! n'en croyez rien. Mon procureur dit qu'il m'avait envoyé une procuration ; c'est ce qu'un procureur doit envoyer ; mais il n'en était rien avant vos bontés et avant que M. l'abbé de Chauvelin eût daigné employer auprès de lui son éloquence. J'écris à M. l'abbé de Chauvelin pour le remercier ; je ne sais point sa demeure ; je lui écris à Paris.

Vous me parlez d'une mademoiselle Guéant (2) ; voilà ce que c'est que d'écrire trop tard ! les Bonneau (2) sont plus alertes. Un Bonneau m'a écrit, il y a un mois, pour mademoiselle Hus, et mon respect pour le métier ne m'a pas permis de refuser. J'ai signé ; j'ai donné *Nanine* à cette Hus ; ce n'est pas ma faute ; je ne suis qu'un pauvre Suisse mal instruit.

On me défigure à Paris ; mon ***Petit-Carême*** est imprimé d'une manière scandaleuse. La jérémiade sur ***Lisbonne*** et la *Loi naturelle* sont deux pièces dignes de la primitive Eglise : Satan en a fait les éditions. A qui dois-je m'adresser pour vous faire tenir mes *sermons* avec les notes ? Parlez donc, écrivez donc un petit mot. Quand vous n'auriez pas eu la bonté de mettre à la raison mon procureur, je ne laisserais pas de songer pour vous à quelque drame bien extraordinaire, bien tendre, bien touchant, si Dieu m'en donne la force et la grâce : mais que faire ? comment faire ? et à quoi bon travailler pour des ingrats ? Moi Suisse, moi fournir la cour et la ville ! Je prêche Dieu, et on dit au roi que je suis *athée*. Je prêche Confucius, et on lui dit que je ne vaux pas Crébillon. Le roi de Prusse ne m'a pas traité avec reconnaissance, et on imprime une *Religion naturelle* où je le loue à tour de bras. Comment soutenir tous ces contrastes ! Heureusement j'ai une jolie maison et de beaux jardins ; je suis libre, indépendant ; mais je ne digère point, et je suis loin de vous, et je mourrai probablement sans vous revoir.

On me mande que les Anglais sont à Port-Mahon. On me mande que nos affaires de Cadix sont désespérées, et vous ne me dites pas comment va votre petit fait ; vous me ferez prendre les tragédies en horreur. Madame Denis vous fait des compliments sans fin, et moi des remerciements et des reproches. Je vous embrasse. Je vous aime de tout mon cœur.

2375. — A M. BLANCHET.

Aux Délices, près de Genève, 3 avril.

Recevez, monsieur, mes très sincères remerciements de l'ouvrage (2) ingénieux et profond que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Il respire le goût et la connaissance des beaux-arts. Le physicien y conduit toujours le musicien. Un tel ouvrage ne pouvait être fait que dans le plus éclairé des siècles. Je souhaite qu'il forme des artistes dignes de vos leçons. Je n'en serai pas le témoin, mais j'applaudis de loin aux progrès de l'art dont on vous sera redevable.

J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentiments d'estime, etc.

2376. — A M. L'ABBÉ DE CONDILLAC.

Vous serez peut-être étonné, monsieur, que je vous fasse si tard des remerciements que je vous dois depuis si longtemps ; plus je les ai différés, et plus ils vous sont dus. Il m'a fallu passer une année entière au milieu des ouvriers et des historiens. Les ajustements de ma campagne, les événements contingents de ce monde, et je ne sais quel *Orphelin de la Chine* qui s'est venu jeter à la traverse, ne m'avaient pas permis de rentrer dans le labyrinthe de la métaphysique. Enfin j'ai trouvé le temps de vous lire avec l'attention que vous méritez. Je trouve que vous avez raison dans tout ce que j'entends, et je suis sûr que vous auriez raison encore dans les choses que j'entends le moins, et sur lesquelles j'aurais quelques petites difficultés. Il me semble que personne ne pense ni avec tant de profondeur ni avec tant de justesse que vous.

J'ose vous communiquer une idée que je crois utile au genre humain. Je connais de vous trois ouvrages : l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines*, le *Traité des sensations*, et celui des *Animaux*. Peut-être, quand vous fîtes le premier, ne songiez-vous pas à faire le second, et quand vous travaillâtes au second, vous ne songiez pas au troisième. J'imagine que, depuis ce temps-là, il vous est venu quelquefois la pensée de rassembler en un corps les idées qui règnent dans ces trois volumes, et d'en faire un ouvrage méthodique et suivi qui contiendrait tout ce qu'il est permis aux hommes de savoir en métaphysique. Tantôt vous iriez plus loin que Locke, tantôt vous le combattriez, et souvent vous seriez de son avis. Il me semble qu'un tel livre manque à notre nation ; vous la rendriez vraiment philosophe : elle cherche à l'être, et vous ne pouvez mieux prendre votre temps.

Je crois que la campagne est plus propre pour le recueillement d'esprit que le tumulte de Paris. Je n'ose vous offrir la mienne, je crains que l'éloignement ne vous fasse peur ;

(1) Lettre imprimée dans le premier volume de l'édition de 1756. (G. A.)

(2) Actrice du Théâtre-Français. (G. A.)

(1) Voyez le premier chant de la *Pucelle*. (G. A.)

(2) *L'Art du chant*. (G. A.)

mais, après tout, il n'y a que quatre-vingts lieues en passant par Dijon. Je me chargerais d'arranger votre voyage; vous seriez le maître chez moi comme chez vous; je serais votre vieux disciple; vous en auriez un plus jeune dans madame Denis, et nous verrions tous trois ensemble ce que c'est que l'âme. S'il y a quelqu'un capable d'inventer des lunettes pour découvrir cet être imperceptible, c'est assurément vous. Je sais que vous avez, physiquement parlant, les yeux du corps aussi faibles que ceux de votre esprit sont perçants. Vous ne manqueriez point ici de gens qui écriraient sous votre dictée. Nous sommes d'ailleurs près d'une ville où l'on trouve de tout, jusqu'à de bons métaphysiciens. M. Tronchin n'est pas le seul homme rare qui soit dans Genève. Voilà bien des paroles pour un philosophe et pour un malade. Ma faiblesse m'empêche d'avoir l'honneur de vous écrire de ma main, mais elle n'ôte rien aux sentiments que vous m'inspirez. En un mot, si vous pouviez venir travailler dans ma retraite à un ouvrage qui vous immortaliserait, si j'avais l'avantage de vous posséder, j'ajouterais à votre livre un chapitre du bonheur. Je vous suis déjà attaché par la plus haute estime, et j'aurai l'honneur d'être toute ma vie, monsieur, etc.

2377. — A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, près de Genève, 12 avril.

J'ai tant fait de vers, mon digne et ancien ami, que je suis réduit à vous écrire en prose. J'ai différé à vous donner de mes nouvelles, comptant vous envoyer à la fois le *Poëme sur le Désastre de Lisbonne*, sur le *Tout est bien*, et sur la *Loi naturelle;* ouvrages dont on a donné à Paris des éditions toutes défigurées. Obligé de faire imprimer moi-même ces deux poëmes, j'ai été dans la nécessité de les corriger. Il a fallu dire ce que je pense, et le dire d'une manière qui ne révoltât ni les esprits trop philosophes ni les esprits trop crédules. J'ai vu la nécessité de bien faire connaître ma façon de penser, qui n'est ni d'un superstitieux ni d'un *athée;* et j'ose croire que tous les honnêtes gens seront de mon avis.

Genève n'est plus la Genève de Calvin, il s'en faut beaucoup; c'est un pays rempli de vrais philosophes. Le christianisme raisonnable de Locke est la religion de presque tous les ministres; et l'adoration d'un Etre suprême, jointe à la morale, est la religion de presque tous les magistrats. Vous voyez, par l'exemple de Tronchin, que les Génevois peuvent apporter en France quelque chose d'utile. Vous avez eu, cette année, des bords de notre lac, l'insertion de la petite-vérole. (1) *Idamé*, et la *Religion naturelle.*

Mes libraires se sont donné le plaisir d'assembler dans leur ville les chefs du Conseil et de l'Eglise, et de leur lire mes deux poëmes; ils ont été universellement approuvés dans tous les points. Je ne sais si la Sorbonne en ferait autant. Comme je ne suis pas en tout de l'avis de Pope, malgré l'amitié que j'ai eue pour sa personne, et l'estime sincère que je conserverai toute ma vie pour ses ouvrages, j'ai cru devoir lui rendre justice dans ma Préface, aussi bien qu'à notre illustre ami M. l'abbé du Resnel, qui lui a fait l'honneur de le traduire, et souvent lui a rendu le service d'adoucir les duretés de ses sentiments. Il a fallu encore faire des notes. J'ai tâché de fortifier toutes les avenues par lesquelles l'ennemi pouvait pénétrer. Tout ce travail a demandé du temps. Jugez, mon cher et ancien ami, si un malade chargé de cette besogne, et encore d'une *Histoire universelle*, qu'on imprime, et qui plante, et qui fait bâtir, et qui établit une espèce de petite colonie, a le temps d'écrire à ses amis. Pardonnez-moi donc si je parais si paresseux, dans le temps que je suis le plus occupé.

Mandez-moi comment je peux vous adresser mon *Tout n'est pas bien* et ma *Religion naturelle.* J'ignore si vous êtes encore à Paris; je ne sais où est M. l'abbé du Resnel. Je vous écris presque au hasard, sans savoir si vous recevrez ma lettre. Madame Denis vous fait mille compliments. V.

P.-S. Il y a longtemps que je n'ai vu les paperasses dont les Cramer ont farci leur édition; s'ils ont jugé une petite pièce en vers qui vous est adressée digne d'être imprimée, ils se sont trompés; mais le plaisir de voir un petit monument de notre amitié m'a empêché de m'opposer à l'impression.

2378. — A M. THIERIOT.

Aux Délices, 12 avril.

Je dicte ma lettre, mon cher et ancien ami, parce que je ne me porte pas trop bien. C'est tout juste le cas de combattre plus que jamais le système de Pope.

> Bonne ou mauvaise santé
> Fait notre philosophie. (*Chaulieu.*)

Mandez-moi comment je peux vous envoyer quelques exemplaires de mes *lamentations* de Jérémie sur *Lisbonne*, et de mon testament en vers, où je parle de la *religion naturelle* d'une manière en vérité très édifiante. J'ai arrondi ces deux ouvrages autant que j'ai pu; et, quoique j'y aie dit tout ce que je pense, je me flatte pourtant d'avoir trouvé le secret de ne pas offenser beaucoup de gens. Je rends compte de tout dans mes préfaces, et j'ai mis à la fin des poëmes des notes assez curieuses. Je ne sais si les théologiens de Paris me rendront autant de justice que ceux de Genève. Il y a plus de philosophie sur les bords de notre lac qu'en Sorbonne. Le nombre des gens qui pensent raisonnablement se multiplie tous les jours. Si cela continue, la raison rentrera un jour dans ses droits; mais ni vous ni moi ne verrons ce beau miracle. Je suis fâché que vous ayez perdu l'idée de venir à mes Délices; elles commencent à mériter leur nom; elles sont bien plus jolies qu'elles ne l'étaient quand votre petit aimable Patu y fit un pèlerinage (1). Je vous assure que c'est une jolie retraite, bien convenable à mon âge et à ma façon de penser. Je ne fais pas de si beaux vers que Pope, mais ma maison est plus belle que la sienne, et on y fait meilleure chère, grâce aux soins de madame Denis; et je vous réponds que les jardins d'Epicure ne valaient pas les miens. Si jamais vous vous ennuyez des rues de Paris, et que vous vouliez faire un voyage philosophique, je me chargerai volontiers de votre équipage. Dites, je vous en prie, à Lambert, que je vais lui envoyer les poëmes de *Lisbonne* et de la *Loi naturelle.* Dites-lui, en même temps, qu'il aurait bien dû s'entendre avec les Cramer pour l'édition de mes rêveries. Il était impossible que cette édition ne se fît pas sous mes yeux; vous savez que je ne suis jamais content de moi, que je corrige toujours; et il y a telle feuille que j'ai fait recommencer quatre fois. L'édition est finie depuis quelques jours. Puisque Lambert en veut faire une, il me fera grand plaisir de mettre votre nom à la tête du premier *Discours sur l'Homme;* le quatrième (2) est pour un roi, et le premier sera pour un ami; cela est dans l'ordre.

Bonsoir; je vous embrasse.

2379. — A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, près de Genève, 12 avril.

J'ai déchiffré votre lettre, madame, avec le plus grand plaisir du monde. Ne jugez point, s'il vous plaît, de mon attachement pour vous par mon long silence. Ma mauvaise santé, ma profonde retraite, l'éloignement où je suis de tout ce qui se passe dans le monde, le peu de part que j'y prends, tout cela fait que je n'ai rien à mander aux personnes dont le commerce m'est le plus cher. Je n'ai presque plus de correspondance à Paris. Le célèbre Tronchin, qui gouvernait ici ma malheureuse santé, m'a abandonné pour aller détruire des préjugés en France, et pour donner la petite-vérole à nos princes. Je ne doute pas qu'il ne réussisse, malgré les cris de la cour et des sots. Tout allait à merveille le 5 du mois. Madame de Villeroi (3) attend la première place vacante pour être inoculée. Les enfants de M. de La Rochefoucauld et de M. le maréchal de Belle-Isle se disputent le pas. Il a plus de vogue que la Duchapt (4), et il la mérite bien. C'est un homme haut de six pieds, savant comme un Esculape, et beau comme Apollon. Il n'y a point de femme qui ne fût fort aise d'être *inoculée* par lui. Nous commençons à prendre les systèmes des Anglais; mais il faudrait apprendre aussi à les battre sur mer. Je crois actuellement M. de Richelieu en chemin pour aller voir s'il y a d'aussi beau marbre à Port-Mahon qu'à Gênes, et si on y fait d'aussi belles statues. Il pourra bien rencontrer sur sa route quelque brutal d'amiral anglais qu'il faudra écarter à coups de canon; mais je me flatte que le gouvernement a bien pris ses mesures, et que les Français arriveront avant les Anglais. Ceux-ci ont plus de deux cents lieues de mer à traverser, et M. de Richelieu n'a qu'un trajet de soixante-dix lieues à faire; ce qui peut s'exécuter en quarante heures très aisément, par le beau temps que nous avons.

(1) Par Tronchin, qui s'était rendu à Versailles. (G. A.)

(1) L'année précédente. (G. A.)

(2) Il veut dire le cinquième. (G. A.)

(3) Sa mère et son grand-père étaient morts de la petite-vérole. (G. A.)

(4) Marchande de modes. (G. A.)

Quoique je ne sois pas grand nouvelliste, il faut pourtant, madame, que je vous dise des nouvelles de l'Amérique. Il est vrai qu'il n'y a pas de roi Nicolas; mais il n'en est pas moins vrai que les jésuites sont autant de rois au Paraguay. Le roi d'Espagne envoie quatre vaisseaux de guerre contre les *révérends pères*. Cela est si vrai, que moi, qui vous parle, je fournis ma part d'un de ces quatre vaisseaux. J'étais, je ne sais comment, intéressé dans un navire considérable qui partait pour Buénos-Ayres; nous l'avons fourni au gouvernement pour transporter des troupes; et, pour achever le plaisant de cette aventure, ce vaisseau s'appelle le *Pascal;* il s'en va combattre *la morale relâchée*. Cette petite anecdote ne déplaira pas à votre amie (1); elle ne trouvera pas mauvais que je fasse la guerre aux jésuites, quand je suis en terre hérétique.

Avouez, madame, que ma destinée est singulière. Je vous assure que nous regrettons tous les jours, madame Denis et moi, que mes Délices ne soient pas auprès de l'île Jard. Mais songez, s'il vous plaît, que je vois le lac et deux rivières (2) de ma fenêtre, que j'ai eu des fleurs au mois de février, et que je suis libre. Voilà bien des raisons, madame, mais elles ne m'empêchent pas de regretter l'île Jard. Daignez faire souvenir de moi M. votre fils. Je vous renouvelle mon tendre respect.

2380. — A M. LE PRÉSIDENT DE RUFFEY.

12 avril.

. . . . . Je suis fort en peine actuellement de M. le maréchal de Richelieu. J'ai bien peur qu'il trouve des vaisseaux anglais sur son chemin, avant que d'arriver à Minorque; mais s'il peut ou les devancer ou les battre, il prendra Port-Mahon; il vengera la France, et reviendra comblé de gloire. . . . . .

2381. — A M. DUPONT.

Aux Délices, 16 avril.

Le Suisse Voltaire envoie au philosophe de Colmar, pour ses œufs de Pâques, ces deux petits *sermons* de carême. Madame Denis et lui l'aimeront toujours.

2382. — A M. LE DUC D'UZÈS.

Aux Délices, près de Genève, 16 avril.

Vous voyez, monsieur le duc, l'excuse de mon long silence dans la liberté que je prends de ne pas écrire de ma main. Mes yeux ne valent pas mieux que le reste de mon corps. Il faut que vous ayez plus de courage que moi, puisque vous écrivez de si jolies lettres avec un rhumatisme; mais c'est que vous avez autant d'esprit que de courage.

Il est vrai, monsieur le duc, que je me suis avisé, il y a quelques années, d'argumenter en vers sur la *religion naturelle* avec le roi de Prusse. C'était tout juste immédiatement avant que lui et moi chétif nous fissions l'un et l'autre une petite brèche à cette *religion naturelle*, en nous fâchant très mal à propos. Mais il n'est pas rare à la nature humaine de voir le bien et de faire le mal. On a imprimé à Paris ce petit ouvrage depuis quelque temps, mais entièrement défiguré, et on y a joint des fragments d'une jérémiade sur le *Désastre de Lisbonne* et d'un examen de cet axiome, *Tout est bien*. Toutes ces rêveries viennent d'être recueillies à Genève; on les a imprimées correctement avec des *notes* assez curieuses. Si cela peut amuser votre loisir, je donnerai le paquet à M. de Rhodon (3), qui sans doute trouvera des occasions de vous le faire tenir.

Puisque vous me parlez des péchés de ma jeunesse, je vous assure que vous n'avez point la véritable *Jeanne*. Celle qu'on a imprimée et celles qui courent en manuscrit ressemblent à toutes les filles qui prennent le beau nom de *pucelles* sans avoir l'honneur de l'être. Bien des gens à qui le sujet plaisait se sont avisés de remplir les lacunes. Je peux vous assurer que ce mot de *Bien-Aimé* (4) n'est pas dans mon original; il n'est fait que pour le *Cantique des cantiques*. Si mon âge, mes maladies, et mes occupations, me permettaient de revoir ces anciennes plaisanteries, qui ne sont plus pour moi de saison, et si le goût vous en demeurait, je me ferais un plaisir de mettre entre vos mains l'ouvrage tel que je l'ai fait; mais ce n'est pas là une besogne de malade.

(1) Madame de Brumath. (G. A.)
(2) Le Rhône et l'Arve. (G. A.)
(3) Cité dans le chant II de la *Guerre civile de Genève*. (G. A.)
(4) On lisait dans quelques manuscrits :

. . . . Louis le quatorzième,
Aïeul d'un roi qu'on méprise et qu'on aime. (G. A.)

Quant à la foule de mes autres sottises, les frères Cramer en achèvent l'impression à Genève. Je n'en fais point les honneurs. Ils ont entrepris cette édition à leurs risques et périls, et j'ai eu des raisons pour ne pas vouloir en garder plusieurs exemplaires en ma possession. Ma santé, d'ailleurs, est dans un état si déplorable, que j'évite avec soin tout ce qui pourrait entraîner quelque discussion.

Je fais des vœux, en qualité de bon Français et de serviteur de M. le maréchal de Richelieu, pour qu'il arrive dans l'île de Minorque avant les Anglais; et je crois qu'on a beau jeu quand on part de Toulon, et qu'on joue contre des gens qui ne sont pas encore partis de Portsmouth. J'oserais bien penser comme vous, monseigneur, sur Calais; mais vous avez probablement à la cour quelque Annibal qui croit qu'on ne peut vaincre les *Romains que dans Rome*.

Pardonnez, monseigneur, à un pauvre malade qui peut à peine écrire, et qui vous assure de son tendre respect et de son entier dévouement.

2383. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 16 avril.

C'est un trait digne de mon *héros* de daigner songer à son vieux petit Suisse, quand il s'en va prendre ce Port-Mahon. Savez-vous bien, monseigneur, que l'île de Minorque s'appelait autrefois l'île d'Aphrodise, et qu'Aphrodise, en grec, c'est Vénus? Je me flatte que vous donnerez pour le mot : *Venus victrix;* cela vous siéra à merveille. Ce mot-là ne réussit pas mal à un de vos devanciers (1), qui eut aussi affaire en son temps aux Anglais et aux dames.

Je ne conçois pas comment les Anglais pourraient s'opposer à votre expédition. Ils ont quatre cent cinquante lieues à traverser avant d'être dans la mer de vos îles Baléares; et quand même ils arriveraient à temps, auront-ils assez de troupes? Vous n'avez pas cent lieues de traversée. Si le sud-ouest vous est contraire, ne l'est-il pas aussi aux Anglais? Enfin j'ai la meilleure opinion du monde de votre entreprise. Il vient tous les jours des Anglais dans ma retraite. Ils me paraissent très fâchés d'avoir chez eux des Hanovriens, et ils ne croient pas qu'on puisse vous empêcher de prendre Port-Mahon, fussiez-vous quinze jours aux îles d'Hyères. Comme on peut avoir quelques moments de loisir sur le *Foudroyant*, dans le chemin, je prends la *liberté grande* de vous envoyer mes *sermons;* ils ne sont ni gais ni galants; ils conviennent au saint temps de Pâques. Ils sont bien sérieux, mais votre sphère d'activité s'étend à tous les objets. S'ils vous ennuient, vous n'avez qu'à les jeter dans la mer. Je ne dirai *Tout est bien* que quand vous aurez pris la garnison de Port-Mahon prisonnière de guerre. En attendant, je songe assez tristement aux choses de ce monde. J'ai reçu de Buénos-Ayres le détail de la destruction de Quito; c'est pis que Lisbonne. Notre globe est une mine, et c'est sur cette mine que vous allez vous battre.

Vous savez que les jésuites du Paraguay s'opposent très saintement aux ordres du roi d'Espagne. Il envoie quatre vaisseaux chargés de troupes pour recevoir leur bénédiction. Le hasard a fait que je fournis, pour ma part, un de ces vaisseaux dont une petite partie m'appartenait. Ce vaisseau s'appelle le *Pascal*. Il est juste que Pascal combatte les jésuites; et cela est plaisant. Pardon de bavarder si longtemps avec mon *héros*. Madame Denis et moi nous lui présentons nos tendres respects, nos vœux, nos espérances, notre impatience.

2384. — A MADAME DE FONTAINE.

Aux Délices, 16 avril.

Les Délices sont un hôpital, ma chère nièce; nous sommes sur le côté votre sœur et moi; notre Esculape-Tronchin ne peut pas être partout. Songez à conserver la santé qu'il vous a rendue. Il arrive bien souvent, dans les maladies chroniques comme les nôtres, qu'un remède agit heureusement les quinze premiers jours, et cesse ensuite de faire son effet. C'est ce que j'ai éprouvé toute ma vie, et que je souhaite que vous n'éprouviez pas.

Dès que votre sœur et moi nous aurons repris un peu de force, nous ferons un petit voyage (2) indispensable. Ne manquez pas de nous écrire toujours aux Délices, et de nous informer de votre marche, afin que nous puissions aller au-devant de vous, et que nous ne soyons pas d'un côté tandis que vous arriverez de l'autre.

Je crois qu'on ne s'embarrasse pas plus à Paris de nos

(1) Le cardinal de Richelieu. (G. A.)
(2) A Berne et à Soleure. (G. A.)

ottes et de la vengeance qu'il faut prendre des Anglais, que du système de Pope et de la *loi naturelle.* Cependant je suis fâché qu'on ait imprimé mes petits *sermons;* je les ai rendus beaucoup plus corrects et plus édifiants, avec de belles *notes* fort instructives pour les curieux. Je vous enverrai tout cela comme je pourrai. Vous voyez que je suis bon Français; je combats les Anglais à ma façon. Je suis comme Diogène, qui remuait son tonneau pendant que tout le monde se préparait à la guerre dans Athènes.

Je pourrai bien écrire quelque petite flagornerie à notre docteur (1), si j'ai quelques moments heureux; mais à présent à peine puis-je dicter une mauvaise lettre en prose, et vous dire combien je vous aime.

Bonsoir, ma chère nièce; j'embrasse votre frère, et fils, et mari, et tout ce que vous aimez.

2385. — A M. LE DOCTEUR TRONCHIN.

Aux Délices, 18 avril.

Depuis que vous m'avez quitté,
Je retombe dans ma souffrance;
Mais je m'immole avec gaîté,
Quand vous assurez la santé
Aux petits-fils des rois de France.

Votre absence, mon cher Esculape, ne me coûte que la perte d'une santé faible et inutile au monde. Les Français sont accoutumés à sacrifier de tout leur cœur quelque chose de plus à leurs princes.

Monseigneur le duc d'Orléans et vous, vous serez tous deux bénis dans la postérité.

Il est des préjugés utiles,
Il en est de bien dangereux;
Il fallait pour triompher d'eux,
Un père, un héros courageux,
Secondé de vos mains habiles.
Autrefois à ma nation
J'osai parler dans mon jeune âge
De cette *inoculation* (2)
Dont, grâce à vous, on fait usage.
On la traita de vision;
On la reçut avec outrage,
Tout ainsi que l'*attraction.*
J'étais un trop faible interprète
De ce vrai qu'on prit pour erreur,
Et je n'ai jamais eu l'honneur
De passer chez moi pour prophète.

Comment recevoir, disait-on,
Des vérités de l'Angleterre?
Peut-il se trouver rien de bon
Chez des gens qui nous font la guerre?
Français, il fallait consulter
Ces Anglais qu'il vous faut combattre :
Rougit-on de les imiter,
Quand on a si bien su les battre?
Également à tous les yeux
Le dieu du jour doit sa carrière.

La vérité doit sa lumière
A tous les temps, à tous les lieux.
Recevons sa clarté chérie,
Et, sans songer quelle est la main
Qui la présente au genre humain,
Que l'univers soit sa patrie.

Une vieille duchesse anglaise aima mieux autrefois mourir de la fièvre que de guérir avec le quinquina, parce qu'on appelait alors ce remède la *poudre des jésuites.* Beaucoup de dames jansénistes seraient très fâchées d'avoir un médecin moliniste. Mais, Dieu merci, MM. vos confrères n'entrent guère dans ces querelles. Ils guérissent et tuent indifféremment les gens de toute secte.

On dit que vous prendrez votre chemin par Lunéville. Faites vivre cent ans le bienfaiteur (3) de ce pays-là, et revenez ensuite dans le vôtre. Imitez Hippocrate, qui préféra sa patrie à la cour des rois.

Vos deux enfants me sont venus voir aujourd'hui, je les ai reçus comme les fils d'un grand homme. Mille compliments à M. de Labat, si vous avez le temps de lui parler.

Je vous embrasse tendrement.

2386. — A M. BORDES.

Aux Délices, avril.

Soyez bien sûr, monsieur, que votre lettre me fait plus de plaisir que tout ce que vous auriez pu m'envoyer d'Italie, soit opéra, soit *agnus Dei.* Nous sommes très fâchés, madame Denis et moi, que vous n'ayez pas pu prendre votre route par Genève. Après avoir vu des palais et des cascades, et après avoir entendu des *Miserere* à quatre chœurs, vous auriez vu, dans une retraite paisible, deux espèces de philosophes pénétrés de votre mérite. J'ai eu longtemps un extrême désir de faire le voyage dont vous revenez; mais à présent je n'ai plus d'autre passion que celle de rester tranquille chez moi, et d'y pouvoir recevoir des hommes comme vous. Je fais bien plus de cas d'un être pensant que de Saint-Pierre de Rome; et ce n'est pas trop la peine, à mon âge, d'aller dans un pays où il faut demander la permission de penser à un dominicain.

M. l'abbé Pernetti m'a mandé qu'il fallait deux vers pour l'inscription de votre salle de spectacle, et qu'il ne fallait que deux vers. La langue française, qui, par malheur, est très ingrate pour le style lapidaire, rend cette besogne assez malaisée. Quatre vers en ce genre sont plus aisés à faire que deux. Cependant je vous prie de dire à M. l'abbé Pernetti que j'essaierai de lui obéir et de lui plaire. J'ai encore heureusement du temps devant moi; on dit que votre salle ne sera prête que pour l'automne. Je me flatte qu'avant ce temps-là il faudra faire des inscriptions pour la statue de M. le maréchal de Richelieu, à Minorque.

Adieu, monsieur; conservez-moi une amitié dont je sens vivement tout le prix.

2387. — A M. PARIS-DUVERNEY.

Aux Délices, le 26 avril.

Il y a un mois, monsieur, que je devais vous renouveler mes remerciements; car il y a un mois que je jouis du plaisir de voir s'épanouir sous mes fenêtres les belles fleurs que vous eûtes la bonté de m'envoyer l'an passé. Je fais d'autant plus de cas des plaisirs de cette espèce, que malheureusement je n'en ai plus guère d'autres. Pour vous, monsieur, vous jouissez d'un bonheur plus précieux, de la santé, de la considération, et de la gloire que vous avez acquise. Ce sont là de belles fleurs qui valent mieux que des jacinthes, des renoncules, et des tulipes.

Je crois que ni vous ni moi ne serons fâchés d'apprendre la prise de Minorque par M. le maréchal de Richelieu. Vous vous êtes toujours intéressé à sa gloire, comme je l'ai vu prendre à cœur tout ce qui vous regardait. S'il venge la France des pirateries anglaises, il lui faudra une nouvelle statue à Port-Mahon; et si les Anglais ont été assez malavisés pour ne pas prendre de justes mesures, ils auront la réputation d'avoir été de bons pirates et de très mauvais politiques.

Adieu, monsieur; conservez-moi un souvenir qui me sera toujours infiniment précieux. Vous voulez bien que je présente ici mes très humbles obéissances à M. votre frère (1). Je le crois à présent à Brunoi, comme vous à Plaisance (2), n'ayant plus l'un et l'autre que des occupations douces qui exercent l'esprit sans le fatiguer. Vivez l'un et l'autre plus que le cardinal de Fleury, avec le plaisir et la gloire d'avoir fait plus de bien à vos amis que jamais ce ministre n'en a fait aux siens, supposé qu'il en ait eu.

2388. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

Aux Délices, près de Genève, 26 avril (3).

Madame, je me doutais bien de quel avis serait votre altesse sérénissime. Le plaisant de l'affaire, c'est qu'à Paris, quand on a vu l'ouvrage adressé à une princesse, on a cru que cette princesse était une sœur de... (4), et on l'a imprimé avec son nom. Je n'ai eu qu'à me taire, et je laisse les prêtres et les philosophes se battre.

Les Français et les Anglais doivent se battre, à présent, un peu plus sérieusement. M. de Richelieu attaque à présent le Port-Mahon, et la flotte anglaise n'a pas encore paru pour le défendre. Si elle n'arrive que pour être témoin de la prise, l'Angleterre perdra son crédit dans l'Europe.

Il est toujours très confirmé, par les lettres que je reçois de Buénos-Ayres, que les jésuites font, de leur côté, très respectueusement la guerre au roi d'Espagne, et qu'ils empêchent les peuples du Paraguay de lui obéir.

Les mêmes lettres m'apprennent les détails inouïs de la

(1) Voyez la lettre suivante. (G. A.)
(2) Dans les *Lettres anglaises.* Voyez tome VI. (G. A.)
(3) Stanislas. (G. A.)

(1) Pâris-Montmartel. (G. A.)
(2) Château près Nogent-sur-Marne. (G. A.)
(3) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)
(4) La margrave de Bareuth, sœur de Frédéric II. (G. A.)

destruction de Quito, au Pérou. C'est bien pis qu'à Lisbonne : la terre y a tremblé pendant trois mois. Le *Tout est bien* est un peu dérangé en Amérique, en Europe et en Afrique. Il se passe toujours des scènes sanglantes en Asie, tant en Perse que dans l'Indoustan. Jugez, madame, s'il est doux de vivre à Gotha.

On dit, à Genève, que votre altesse sérénissime pourrait bien y envoyer le prince, son second fils, pour y faire quelque temps ses études. Que ne suis-je assez heureux pour que cette nouvelle soit vraie! ou plutôt, que ne puis-je, dès à présent, venir faire la cour à la mère, et mettre à ses pieds un cœur qui sera toujours pénétré pour elle et pour toute son auguste famille du plus profond respect et du plus inviolable attachement!

2389. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, près de Genève, avril.

Prenez Port-Mahon, mon *héros;* c'est mon affaire. Vous savez qu'un fou d'Anglais parie vingt contre un, à bureau ouvert dans Londres, qu'on vous mènera prisonnier en Angleterre avant quatre mois. J'envoie commission à Londres de déposer vingt guinées contre cet extravagant, et j'espère bien gagner quatre cents livres sterling, avec quoi je donnerai un beau feu de joie le jour que j'apprendrai que vous avez fait la garnison de Saint-Philippe prisonnière de guerre. Je ne suis pas le seul qui parie pour vous. Vous vengerez la France, et vous enrichirez plus d'un Français. Je me flatte que, malgré la fatigue et les chaleurs, la gloire vous donne de la santé à vous et à M. le duc de Fronsac. Vous avez auprès de vous toute votre famille. Permettez-moi de souhaiter que vous buviez tous à la glace dans ce maudit fort de Saint-Philippe, couronnés de lauriers, comme des Romains triomphant des Carthaginois.

Je n'ose pas vous supplier d'ordonner à un de vos secrétaires de m'envoyer les bulletins; mais, si vous pouvez me faire cette faveur, vous ne pouvez assurément en honorer personne plus intéressé à vos succès.

Permettez que les deux Suisses vous présentent leur tendre respect.

2390. — A M. THIERIOT.

Aux Délices, 30 avril.

Je viens de lire la gazette, et, en conséquence, je vous prie, mon ancien ami, de faire corriger (1) la *note* sur Bayle, s'il en est temps. Je ne veux point me brouiller avec gens qui traitent si durement Pierre Bayle (2). Le parlement de Toulouse honora un peu plus sa mémoire; mais *altri tempi, altre cure.*

L'auteur des *Notes* sur le *Sermon de Lisbonne* ne pouvait prévoir qu'on ferait une Saint-Barthélemi de Bayle, du pauvre jesuite Berruyer, de l'évêque de Troyes (3), et de je ne sais quelle *Christiade.* Il faut retrancher tout ce passage : « Je crois devoir adoucir ici, etc. (page 20), » et mettre tout simplement : « Tout sceptique qu'est le philosophe Bayle, il » n'a jamais nié la Providence, etc.; » et, à la fin de la note, il faut retrancher ces mots : « C'est que les hommes sont » inconséquents, c'est qu'ils sont injustes. » Ces mots étaient une prophétie; supprimons-la. Les prophètes n'ont jamais eu beau jeu dans ce monde. Mettons à la place : « C'est ap» paremment pour d'autres raisons qui n'intéressent point » ces principes fondamentaux, mais qui regardent d'autres » dogmes non moins respectables. » Je vous prie, mon ancien ami, de ne pas négliger cette besogne; elle est nécessaire. Il se trouve, par un malheureux hasard, que la note, telle qu'elle est, deviendrait la satire du Discours d'un avocat-général (4) et d'un arrêt du parlement; on pourrait inquiéter le libraire, et savoir mauvais gré à l'éditeur; le pauvre P. Berruyer sera de mon avis. Tâchez donc, mon ancien ami, de raccommoder par votre prudence la sottise du hasard.

Je crois actuellement M. de Richelieu dans Port-Mahon; il n'est pas allé là par la *cheminée* (5).

Je vous embrasse de tout mon cœur.

(1) Dans le *Poëme sur la Loi naturelle.* (G. A.)

(2) Le parlement venait de condamner au feu l'*Analyse raisonnée sur Bayle*, par de Marsy; la *Christiade*, poëme, par Desdossat; et l'*Histoire du peuple de Dieu*, par Berruyer. (G. A.)

(3) Voyez le chapitre LXVI de l'*Histoire du parlement.* (G. A.)

(4) Omer Joly de Fleury. (G. A.)

(5) Comme chez madame de La Popelinière. (G. A.)

2391. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 3 mai.

Thieriot me mande, mon divin ange, que vous avez été content de l'édition de mes *sermons*, que ma morale vous a plu, que les *notes* ont eu votre approbation; mais vous saviez l'affront qu'on venait de faire au père de l'Église des sages, à Bayle. On venait de le traiter comme le P. Berruyer et comme la *Christiade;* on l'associait à l'évêque de Troyes. On brûlait tout, et *Ancien* et *Nouveau Testament*, et mandements, et philosophie. Cette capilotade est assez singulière, et le Discours de M. Joly peu courtois pour le philosophe de Rotterdam. Mon mauvais ange voulut que, précisément dans ce temps-là, il se soit glissé au bout de mon *Petit-Carême* une note sur Bayle qui devient tout juste la satire d'un jugement que j'ignorais, et du Discours éloquent de M. Joly de Fleury, que je n'avais pu deviner. Je n'ai été informé que par les gazettes de l'arrêt contre l'Écriture sainte et contre Bayle. J'ai écrit aussitôt à Thieriot, l'éditeur; je l'ai prié de réformer ma scandaleuse *note* faite si innocemment. Je ne veux pas être brûlé avec la *Bible;* à moi n'appartient tant d'honneur. Il est certain qu'il y a deux ou trois petits mots qui doivent déplaire beaucoup à M. Joly de Fleury : « Que ceux qui se déchaînent » contre Bayle apprennent de lui à raisonner et à être modé» rés; » et, à la fin de la note : « C'est qu'ils sont injustes. » Encore une fois, je ne pouvais deviner que des hommes qui raisonnent, qui sont modérés et justes, traitassent Bayle comme ils l'ont fait; mais je ne dois pas le leur dire. Vous venez toujours à mon secours, mon ange; mais en est-il temps? et Thieriot n'a-t-il pas déjà fait imprimer ma bévue? Je vous supplie aussi de ne pas permettre qu'on gâte ce vers :

L'empereur ne peut rien sans ses chers électeurs.
Loi nat., 2e part.

Le mot de *cher* est celui dont il se sert en leur écrivant. Ce sont ces mots propres et caractéristiques qui font le mérite d'un vers. *Qu'avec ses électeurs* est dur et faible. Je voudrais bien n'être ni brûlé ni mutilé.

Je mérite ces grâces de vous, puisque je vous fais faire deux tragédies à la fois sous mes yeux. La première est ce *Botoniate*, ce *Nicéphore*, que le conseiller genevois (1) raccommode; la seconde est *Alceste*, à laquelle votre très humble servante, ma nièce, travaille tout doucement. Il ne reste plus que moi; mais je vous ai déjà dit qu'il me fallait du temps, de la santé, et *flatus divinus.* J'attends le moment de la grâce. Si mon état continue, je serai un juste à qui la grâce aura manqué. Je ne peux d'ailleurs songer à présent qu'à Port-Mahon. Je me flatte que vous apprendrez bientôt la réduction de toute l'île. Ce sera là un beau coup de théâtre, un beau dénouement; mais, en vérité, il est plus aisé de prendre Minorque que de faire une bonne tragédie à mon âge. Je ne connais plus les acteurs; je suis loin de vous. Les sujets sont épuisés, et moi aussi. Il n'y a que le cœur qui soit inépuisable. Je voudrais bien que les talents fussent comme l'amitié, qu'ils augmentassent avec les années. Adieu; mille tendres respects à tous les anges.

2392. — A M. THIERIOT.

Aux Délices, 8 mai (2).

Votre lettre du 27 avril, mon ancien ami, a croisé la mienne. Je ne sais si Lambert a imprimé les sermons en question; mais j'ai toujours sur les remarques les mêmes scrupules. J'en ai aussi beaucoup sur les deux vers qu'on a substitués. Les *chers électeurs* est le mot propre. C'est le terme dont se servent toujours les empereurs, en leur écrivant; et on est trop heureux quand le mot propre devient une plaisanterie. *Avec ses électeurs* est d'une platitude extrême. Le père Berruyer peut trouver fort bon qu'on le brûle; mais je vous demande en grâce qu'on ne me mutile point.

Je sais bien que *de la grâce ardent à se toucher* (3) est une expression un peu hardie; mais elle est plus supportable que le vers qu'on a mis à la place (4), par la raison que mon vers dit quelque chose et que l'autre ne dit rien. Je vous prie d'avoir égard à toutes mes requêtes, si vous faites imprimer ma rapsodie.

Je voudrais bien avoir les *Pensées* du citoyen de Montmar-

(1) Fr. Tronchin. (G. A.)

(2) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

(3) Vers 21 de la troisième partie de la *Loi naturelle.* (G. A.)

(4) « Tandis qu'à ce bourreau loin d'oser l'arracher. » (G. A.)

tre (1); vous êtes à portée de me les envoyer. Je ne sais point encore quand les Cramer mettront en vente leur édition. Je vais passer quelques jours à mon ermitage, au bord du lac. Je vais de retraite en retraite. Vous qui êtes dans le fracas de Paris, au milieu de ce qu'il y a de bon et de mauvais, vous devriez bien me mander ce que vous croyez digne de l'être.

Bonsoir, mon cher ami; portez-vous mieux que moi; je serais trop heureux si j'avais de la santé (2).

2393. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 3 mai.

Mon *héros*, recevez mon petit compliment; il aura du moins le mérite d'être le premier. Je n'attends pas que les courriers soient arrivés. Il n'y aurait pas grand mérite à vous envoyer de mauvais vers quand tout le monde vous chantera. Je m'y prends à l'avance; c'est mon droit de vous deviner. Je vous crois à présent dans Port-Mahon; je crois la garnison prisonnière de guerre; et si la chose n'est pas faite quand j'ai l'honneur de vous écrire, elle le sera à la réception de mon petit compliment. Une flotte anglaise peut arriver. Eh bien! elle sera le témoin de votre triomphe. Enfin pardonnez-moi si je me presse. Vous vous pressez encore plus d'achever votre expédition. Il y a longtemps que je vous ai entendu dire que vous étiez *prime-sautier*.

Depuis plus de quarante années
Vous avez été mon héros;
J'ai présagé vos destinées.
Ainsi quand Achille à Scyros
Paraissait se livrer en proie
Aux jeux, aux amours, au repos,
Il devait un jour sur les flots
Porter la flamme devant Troie :
Ainsi quand Phryné dans ses bras
Tenait le jeune Alcibiade,
Phryné ne le possédait pas,
Et son nom fut dans les combats
Égal au nom de Miltiade.
Jadis les amants, les époux,
Tremblaient en vous voyant paraître :
Près des belles et près du maître
Vous avez fait plus d'un jaloux;
Enfin c'est aux héros à l'être.
C'est rarement que dans Paris,
Parmi les festins et les ris,
On démêle un grand caractère;
Le préjugé ne conçoit pas
Que celui qui sait l'art de plaire
Sache aussi sauver les États :
Le grand homme échappe au vulgaire.
Mais lorsqu'aux champs de Fontenoi
Il sert sa patrie et son roi;
Quand sa main des peuples de Gênes
Défend les jours et rompt les chaînes;
Lorsque, aussi prompt que les éclairs,
Il chasse les tyrans des mers
Des murs de Minorque opprimée,
Alors ceux qui l'ont méconnu
En parlent comme son armée.
Chacun dit : Je l'avais prévu.
Le succès fait la renommée.
Homme aimable, illustre guerrier,
En tout temps l'honneur de la France,
Triomphez de l'Anglais altier,
De l'envie, et de l'ignorance.
Je ne sais si dans Port-Mahon
Vous trouverez un statuaire;
Mais vous n'en avez plus affaire :
Vous allez graver votre nom
Sur les débris de l'Angleterre :
Il sera béni chez l'Ibère,
Et chéri dans ma nation.
Des deux Richelieu sur la terre
Les exploits seront admirés;
Déjà tous deux sont comparés,
Et l'on ne sait qui l'on préfère.

Le cardinal affermissait
Et partageait le rang suprême
D'un maître qui le haïssait;
Vous vengez un roi qui vous aime.
Le cardinal fut plus puissant,
Et même un peu trop redoutable :
Vous me paraissez bien plus grand,
Puisque vous êtes plus aimable.

(1) Pamphlet du jésuite Sennemand contre les philosophes. (G. A.)
(2) Ce dernier alinéa est de la main de Voltaire. (G. A.)

Pardon, monseigneur, d'un si énorme bavardage; vous avez bien autre chose à faire.

2394. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Aux Délices, 3 mai.

Madame, je suis rempli d'étonnement et de reconnaissance à la lecture de votre lettre, et j'ai, de plus, bien des remords. Comment ai-je pu être si longtemps sans vous écrire (1), moi qui ai encore des yeux? et comment avez-vous fait, vous qui n'en avez plus?

Vous avez donc de petites parallèles que vous appliquez sur le papier, et qui conduisent votre main? Vous n'avez plus besoin de secrétaire avec ce secours; il ne vous faut plus qu'un lecteur. Je ne lui ai donné guère d'occupation depuis longtemps; mais je n'en ai pas été moins occupé de vous, moins touché de votre état. Je m'étais interdit presque tout commerce, n'écrivant que de loin en loin des réponses indispensables. Accablé une année entière sans relâche de travaux sous lesquels ma santé succombait, et ayant de plus l'occupation d'une maison et d'un jardin, et même de l'agriculture, enseveli dans les Alpes, dans les livres, et dans les ouvrages de la campagne, je me sentais incapable de vous amuser, et encore plus de vous consoler; car, après avoir dit autrefois assez de bien des plaisirs de ce monde (2), je me suis mis à chanter ses peines. J'ai fait comme Salomon, sans être sage; j'ai vu que tout était à peu près vanité et affliction, et qu'il y a certainement du mal sur la terre.

Vous devez être de mon avis, madame, dans l'état où vous êtes; et je crois qu'il n'y a personne qui n'ait senti quelquefois que j'ai raison. Des deux tonneaux de Jupiter, le plus gros est celui du mal; or, pourquoi Jupiter a-t-il fait ce tonneau aussi énorme que celui de Cîteaux (3)? ou comment ce tonneau s'est-il fait tout seul? cela vaut bien la peine d'être examiné. J'ai eu cette charité pour le genre humain; car pour moi, si j'osais, je serais assez content de mon partage.

Le plus grand bien auquel on puisse prétendre est de mener une vie conforme à son état et à son goût. Quand on en est venu là, on n'a point à se plaindre; et il faut souffrir ses coliques patiemment.

Je présume, madame, que vous tirez un bien meilleur parti encore de votre situation que moi de la mienne. Vous êtes faite pour la société; la vôtre doit être recherchée par tous ceux qui sont dignes de vivre avec vous. La privation de la vue vous rend le commerce de vos amis plus nécessaire, et par conséquent plus agréable; car les plaisirs ne naissent que des besoins. Il vous fallait absolument Paris, vous auriez péri de chagrin à la campagne; et moi je ne peux plus vivre que dans la retraite où je suis. Nos maux sont différents, et il nous faut de différents remèdes.

Il est vrai qu'il est triste d'achever sa vie loin de vous, et c'est une des choses qui me font conclure que *Tout n'est pas bien*. Tout doit être bien pour M. le président Hénault. S'il y a quelqu'un pour qui le bon tonneau soit ouvert, c'est lui. M. le maréchal de Richelieu en boira sa bonne part, s'il prend les forts de Port-Mahon. Cette île de Minorque s'appelait autrefois l'île de Vénus; il est juste que ce soit à M. de Richelieu qu'elle se rende.

Adieu, madame; soyez sûre que le bord du lac Léman n'est pas l'endroit de la terre où vous êtes le moins chérie et respectée.

2395. — A M. COLINI.

A Monrion, jeudi au soir, 13 mai.

Mon cher Colini, je vous suis obligé de toutes vos attentions. Madame Denis répondra sur l'article de *Palais* (4). Pour moi, j'ai à cœur que Loup (5) fasse un marché avec le batelier, et qu'il vous en instruise avant de conclure.

Je crois qu'il faudra que vous changiez de chambre, pendant que l'on mettra en couleur le vestibule de l'escalier. Il faudra aussi que les filles, qui logent en haut, mettent leurs lits dans l'ancienne maison, ou ailleurs. Ce sera l'affaire de peu de jours. J'ai extrêmement à cœur ce petit ouvrage, qui rendra la maison plus propre. Je vous prie d'ordonner qu'on fasse travailler les chevaux, sans les trop fatiguer. Nous ne partons pour Berne que samedi matin.

Je ne puis trop vous remercier de l'attention que vous

(1) Depuis juillet 1754. (G. A.)
(2) Dans le *Mondain*. (G. A.)
(3) Ou plutôt de Clairvaux. (G. A.)
(4) Il s'agissait de paille à prendre à Plain-Palais, près Genève. (G. A.)
(5) Domestique. (G. A.)

avez eue de faire observer à MM. Cramer qu'il faut donner un coup de ciseau à tous les cartons. Ayez, je vous prie, le soin de les engager à n'y pas manquer. Je vous embrasse ; j'ai grande envie de vous revoir.

2396. — A M. COLINI.

A Monrion, 15 mai.

La bise nous a retenus ; nous ne partons pour Berne que demain dimanche, au matin. Je suis très sensible à tous vos soins. Je recommande à votre grande industrie la porte grillée qui ne ferme point. Si vous en venez à bout, je vous croirai un grand architecte. Pourriez vous vous amuser à faire un nouveau plan du jardin des Délices, où il n'y eût que des points en crayon? Nous le remplirions ensemble à mon retour.

Je compte sur les coups de ciseaux des *fratelli* Cramer; je voudrais aussi qu'ils allassent lentement avec Louis XIV (1), à qui j'ai encore quelques coups de pinceau à donner.

Madame Denis vous a demandé un manteau fourré qui deviendra inutile; il ne le sera pas d'avoir nos lettres. Je crois qu'on pourrait les adresser à Berne, où nous resterons quatre ou cinq jours au moins.

Allez un peu aux nouvelles chez le résident (2). Il faut savoir *se i Francesi* abbiano *battuto, o lo siano stati.*

Madame Denis, notre surintendante, approuve beaucoup le marché de la paille. Addio, caro.

2397. — AU MÊME.

A Berne (3), 18 mai.

Si vous nous envoyez quelques lettres adressées aux Délices, ne nous en envoyez à Berne qu'une fois, et gardez les suivantes jusqu'à nouvel ordre, mon cher Colini; car nous sommes un peu en l'air. Nous irons à Soleure (4); de là nous retournons à Monrion, et nous regagnons ensuite notre lac de Genève.

Je vous prie d'ordonner qu'on refasse le talus que les eaux avaient emporté vers la Brandie, qu'on le sème de fenasse, et qu'on laisse deux petites rigoles pour l'écoulement des eaux à travers les haies; c'est Loup qui doit prendre ce soin. Il faut que les charpentiers fassent en diligence le berceau qui doit être posé vis-à-vis la Brandie, et que l'on prépare des couleurs pour le peindre. Je vous prie d'ordonner aux jardiniers d'arroser les fleurs et les gazons de la terrasse. Je compte retrouver tout très propre. Il faut que Boësse (5) presse les travailleurs. Voilà de bien menus détails. Je vous embrasse de tout mon cœur.

2398. — AU MÊME.

A Berne, 23 mai.

Il faut que Loup fasse venir de gros gravier, qu'on en répande, et qu'on l'affermisse depuis le pavé de la cour jusqu'à la grille qui mène aux allées des vignes. Ce gravier ne doit être répandu que dans un espace de la largeur de la grille. Les jardiniers devraient déjà avoir fait deux boulingrins carrés, à droite et à gauche de cette allée de sable, en laissant trois pieds à sabler aux deux extrémités de ce gazon, comme je l'avais ordonné.

Je prie M. Colini de recommander cet ouvrage, qui est très aisé à faire. Je recommande à Loup d'avoir soin de fermer la grille d'entrée de ma maison les dimanches. Il condamnera la petite porte jaune qui va de la cour au jardin, et il empêchera d'entrer dans le jardin, et de le détruire, comme on a déjà fait. Les allées de gazon qu'on a semées dans le jardin seraient absolument gâtées, et c'est une raison à opposer à l'indiscrétion des inconnus qui veulent entrer malgré les domestiques.

Je prie M. Colini de renvoyer les maçons, au reçu de ma lettre ; ils n'ont plus rien à faire; mais je voudrais que les charpentiers pussent se mettre tout de suite après le berceau, du côté de la Brandie.

Il faut que les domestiques aient grand soin de remuer les marronniers, d'en faire tomber les hannetons et de les donner à manger aux poules.

(1) Le *Siècle de Louis XIV* allait paraître cousu à l'*Essai sur les mœurs*. (G. A.)
(2) Montpéroux. (G. A.)
(3) Il descendit à l'hôtel du *Faucon*, rue du Marché. (G. A.)
(4) Il allait y voir Chavigny, l'ambassadeur de France en Suisse, qui lui proposa, dit-on, de retourner à Potsdam pour négocier avec Frédéric. (G. A.)
(5) Valet de chambre. (G. A.)

Voilà à peu près, mon cher Colini, toutes mes grandes affaires. Ne m'envoyez point mes lettres à Berne, mais à Monrion. Je vous embrasse.

2399. — A M. THIERIOT.

A Monrion, le 27 mai.

Je crois, mon ancien ami, que le braiment de l'âne de *Montmartre* (1) est aux Délices. Je verrai ce que c'est, à mon retour dans cet ermitage. Ma nièce de Fontaine y arrive incessamment. J'aurais bien voulu qu'elle vous eût amené, et que vous aimassiez la campagne comme moi. Il y en a de plus belles que la mienne, mais il n'y en a guère d'aussi agréables. Je suis redevenu sybarite, et je me suis fait un séjour délicieux; mais je vivrais aussi aisément comme Diogène que comme Aristippe. Je préfère un ami à des rois ; mais, en préférant une très jolie maison à une chaumière, je serais très bien dans la chaumière. Ce n'est que pour les autres que je vis avec opulence; ainsi je défie la fortune, et je jouis d'un état très doux et très libre que je ne dois qu'à moi.

Quand j'ai parlé en vers des malheurs des humains mes confrères, c'est par pure générosité; car, à la faiblesse de ma santé près, je suis si heureux que j'en ai honte (2). Je vous aimerais bien mieux encore compagnon de ma retraite qu'éditeur de mes rêveries.

Les faquins qui poursuivent la mémoire de Bayle méritent le mépris et le silence. Je vous remercie de supprimer la petite remarque qui leur donne sur les oreilles. Tout le reste aura son passe-port chez les honnêtes gens. Il est vrai que cette seconde édition paraît bien tard, et qu'on a donné trop de temps au sots pour répandre leurs préjugés sur la première. Celle-ci est aussi forte ; mais elle est mesurée et accompagnée de correctifs qui ferment la bouche à la superstition, tandis qu'ils laissent triompher la philosophie.

Je vous ai déjà mandé que je ne suis pas partisan de ce vers :

Tandis que de la grâce. . . . . . (*Loi natur.*, 3e part.)

mais que j'aime mieux un vers hasardé qu'un vers plat.

Je ne sais pas ce qu'on veut dire par les prétendues dissensions des Cramer; il n'y en a jamais eu l'ombre. Ce sont des gens d'une très bonne famille de Genève, qui ont de l'éducation et beaucoup d'esprit; ils sont pénétrés de mes bienfaits, tout minces qu'ils sont, et ont fait un magnifique présent à mon secrétaire. Ce secrétaire, par parenthèse, est un Florentin très aimable, très bien né, et qui mérite mieux que moi d'être de l'Académie *della Crusca*.

Vous voilà donc moine de Saint-Victor (3); je l'ai été de Senones. J'ai travaillé avec dom Calmet pendant un mois. Je travaille actuellement avec des calvinistes, et je m'en trouve bien, excommunication à part.

Mandez-moi où il faut vous écrire. *Interea vale, et me ama.*

2400. — A M. TRONCHIN, DE LYON.

Monrion, 27 mai (4).

Nous espérons apprendre la prise du fort Saint-Philippe par le premier ordinaire. L'amiral Byng ne paraît pas le plus expéditif des hommes; il ne songe pas que la vie est courte, et qu'il faut presser sa besogne. M. de Richelieu est un peu plus alerte.

2401. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 4 juin.

Je vous ai envoyé, mon cher ange, mes *sermons* sous l'enveloppe de M. Bouret; mais, comme je me suis avisé de voyager un mois dans la Suisse, il se peut faire qu'il y ait eu quelque retardement dans l'envoi.

Vous voyez que la famille des Tronchin est dévouée aux arts; mais l'auteur (5) aura des succès moins brillants que l'inoculateur. Il vaut mieux suivre Esculape qu'Apollon. On a corrigé le *Nicéphore* et l'*Alexis* selon vos vues, mais non selon vos désirs. L'*Alceste* est très bien entre les mains de madame Denis, puisque cela l'amuse, et que de plus c'est le triomphe des femmes. Pour moi, je vous avoue que je n'aurais jamais osé traiter un pareil sujet. Je doute fort que Ra-

(1) Voyez la lettre à Thieriot du 30 avril. (G. A.)
(2) Rousseau fera la même reflexion sur le sort de Voltaire dans sa lettre du 18 août. (G. A.)
(3) L'abbaye était dans le faubourg Saint-Victor. (G. A.)
(4) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(5) Voyez la lettre à d'Argental du 3 mai. (G. A.)

cine en ait eu l'idée. *Alceste* peut faire à l'Opéra le plus grand effet. Il eût été à souhaiter que Quinault eût fait *Alceste* après *Armide*, dans le temps de la force de son génie, et qu'il eût eu Rameau pour musicien.

Je ne protesterai point votre lettre de change pour une tragédie, mais je demanderai du temps pour vous payer. Les éditions de mes anciennes rêveries prennent le peu de temps que ma misérable santé me laisse. Il faut joindre le *Siècle de Louis XIV* à un tableau du monde entier *depuis Charlemagne*. Vous m'avouerez qu'il est difficile qu'un malade puisse d'une main arranger le monde, et de l'autre faire une tragédie. Au reste, quand j'en ferai une, je sens bien que je travaillerai pour des ingrats; mais je travaillerai pour vous, mon cher ange, et vous me tiendrez lieu du public. Je suis assez animé quand c'est à vous que je veux plaire; mais quand vous aurez une pièce du pays des Allobroges, songez que l'on fait souvent des pièces allobroges à Paris; alors vous me jugerez avec indulgence.

Auriez-vous lu ce recueil de *Lettres* (1) *de madame de Maintenon*, de Louis XIV, etc.? y a-t-il quelque chose dont un historien puisse faire usage? Je ne vous parle que d'histoire; je vous en demande pardon. Madame Denis vous dit les choses les plus tendres. Elles seront bien reçues, puisqu'elle fait une tragédie. Madame de Fontaine, qui n'en fait point, arrivera dans quelques jours dans mon ermitage; il est bien joli. J'en suis fâché, car je m'y attache, et il est trop loin de vous, mon cher ange. Mille tendres respects à madame d'Argental et à tous vos amis.

2402. — A M. THIERIOT.

Aux Délices, 4 juin.

Je reviens dans mon ermitage vers Genève, mon ancien ami, sans savoir si mes petits *sermons* ont été imprimés à Paris comme je les ai faits et comme je vous les ai envoyés; mais je reçois une lettre de M. d'Argental, qui met presque en colère ma dévotion. Il me fait part d'un scrupule que vous avez eu, quand je vous ai mandé que la condamnation un peu dure des ennemis de Bayle ferait tort à l'édition et à l'éditeur. Vous avez fait comme tous les commentateurs; vous n'avez pas pris le sens de l'auteur. Quel galimatias, ne vous en déplaise, de regarder ce danger de l'éditeur autrement que comme le danger d'imprimer un reproche fait à un corps respectable! Comment avez-vous pu imaginer que je pusse avoir un autre sentiment? Vous avez la bonté de faire imprimer un ouvrage qui vous plaît, et je ne veux point qu'il y ait dans cet ouvrage la moindre chose qui puisse vous compromettre. Il faut que vous ayez le diable au corps, le diable des Bentley, des Burmann, des *variorum*, pour expliquer ce passage comme vous avez fait. J'attends des exemplaires reliés de mon recueil de rêveries pour vous en envoyer. Je ne sais pas quel parti prend Lambert; je voudrais bien ne pas désobliger Lambert. Je voudrais aussi que les Cramer pussent profiter de mes dons. Il est difficile de contenter tout le monde. Je viens de parcourir une partie du *Citoyen de Montmartre;* c'est un âne qui affiche sa patrie. J'apprends, par une voie très sûre, que Fréron et La Beaumelle ont composé cet infâme et ridicule libelle (2). On me mande qu'il n'a excité que l'horreur et le mépris.

Cela n'empêche pas que La Beaumelle ne puisse avoir imprimé des *Lettres* originales de Louis XIV et de madame de Maintenon, dont on pourra faire quelque usage dans la nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV*. Un scélérat et un sot peut avoir eu par hasard de bons manuscrits. Je vous prie de me mander s'il y a quelque chose d'utile dans ce recueil. Etes-vous à présent moine de Saint-Victor? Que n'êtes-vous venu faire vos vœux dans l'abbaye des Délices avec madame de Fontaine! Croyez que mon abbaye en vaut bien une autre; c'est celle de Thélème (3). On m'en a voulu tirer en dernier lieu pour aller dans les palais (4), mais je n'ai garde. Je vous embrasse tendrement.

P.-S. Je vous envoie une nouvelle édition de mes *sermons*, et vous prie de vouloir bien en distribuer à MM. d'Alembert, Diderot, et Rousseau. Ils m'entendront assez; ils verront que je n'ai pu m'exprimer autrement, et ils seront édifiés de quelques notes; ils ne dénonceront point ces *sermons*.

(1) Par La Beaumelle, qui s'avisa de les défigurer. (G. A.)
(2) Voltaire se trompait. (G. A.)
(3) Voyez *Gargantua*, liv. I, ch. LIII. (G. A.)
(4) C'est-à-dire à Potsdam. (G. A.)

2403. — A M. DE BRENLES.

Aux Délices, 9 juin.

Je m'intéresse plus à vous, mon cher ami, et à l'augmentation de votre famille, qu'à toutes les nouvelles des Iroquois et de Port-Mahon. Je vous prie de me mander où vous en êtes; avez-vous une fille ou un garçon? Comment se porte madame de Brenles? Instruisez un peu vos amis de tout ce qui vous regarde.

Quand vous verrez M. le bailli de Lausanne, je vous prie de lui présenter mes obéissances et celles de madame Denis. Nous avons été bien fâchés de partir sans avoir l'honneur de le voir. Avez-vous reçu un petit paquet que le courrier se chargea, il y a quelques jours, de vous remettre?

Si, par vos bontés ou par celles de M. Polier de Bottens, je pouvais avoir un domestique intelligent, et qui même sût un peu écrire, je vous serais infiniment obligé. Madame Denis et moi nous vous sommes attachés pour jamais.

2404. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

Aux Délices, près de Genève, 10 juin (1).

Madame, que ma personne n'est-elle à vos pieds comme mon cœur y est! faudra-t-il que je meure sans cette consolation? Le roi de Prusse veut bien me rappeler auprès de lui; mais votre altesse sérénissime sait que c'est Gotha seul que je regrette. Les rois font semblant de s'aimer, ils se le disent dans leurs traités; mais il n'y a qu'une souveraine de ma connaissance qui sache se faire aimer véritablement. Les cœurs sont à elle; les rois n'ont que de l'encens.

Il est vrai, madame, que dans ces mémoires de madame de Maintenon, dont votre altesse sérénissime daigne me parler, l'encens ne brûle guère pour les souverains. La Beaumelle déchire un peu les vivants et les morts. Ce qui n'est pas de lui, ce qui est d'un certain évêque d'Agen dont il a pillé les mémoires manuscrits, est légèrement écrit. Ce qui est de La Beaumelle est d'un étourdi sans bienséance et sans conséquence, qui veut avoir de l'esprit à tort et à travers. On ne peut concevoir comment un homme qui a eu le bonheur d'être en état de dire des vérités, ayant d'excellents mémoires entre les mains, a pu vomir tant d'impudents mensonges. Il n'y a point de vérité qu'il n'ait défigurée par des calomnies, et point de calomnie qu'il ne débite avec une insolence brutale. Les grands seraient bien à plaindre si la postérité les jugeait sur de tels écrits : ils sont entre la flatterie et la calomnie; mais la puissance les console.

Je ne sais si je me trompe, madame, mais il me semble qu'il y a plus de vrai bonheur dans une cour comme la vôtre que dans celles qui mettent deux cent mille hommes sous les armes, et qui quelquefois font naître des millions de murmures justes ou injustes. Y a-t-il donc quelque chose de préférable à la douceur de gouverner en repos un peuple heureux? Il paraît que, dans les circonstances présentes, le peuple anglais ne prétend guère à ce titre d'heureux; les esprits y paraissent bien divisés. Tous sont réunis sous votre domination, madame; tout y est tranquille. Si je pouvais me traîner, je me traînerais à Gotha. Mon sort est de faire des vœux inutiles.

Que votre altesse sérénissime et toute son auguste famille daignent recevoir mon profond respect.

2405. — A LOUIS-EUGÈNE, PRINCE DE WURTEMBERG.

Aux Délices, 14 juin.

Un Suisse, un solitaire, un de vos serviteurs les plus tendrement attachés, qui ne lit point les gazettes, qui ne sait rien de ce qui se passe dans ce monde, sait pourtant que votre altesse sérénissime est au milieu des coups de canon, dans une île de la Méditerranée (2), qui appartenait autrefois à Vénus, ensuite aux Carthaginois, qui n'est faite que pour des Anglais, et qui sera bientôt tout entière à M. le maréchal de Richelieu. Si vous êtes là, monseigneur, comme je n'en doute pas, vous avez très bien fait d'y venir en si bonne compagnie. On ne peut pas toujours être à l'affût d'un canon ou au bivouac : on ne peut pas toujours exposer sa vie, quelque agréable que cela soit. Il y a toujours du temps de reste avec la gloire, et c'est ce qui m'encourage à écrire à votre altesse sérénissime. Je me donne rarement cet honneur, parce que les plaisirs ne sont pas faits pour moi. Un vieux malade retiré sur les bords d'un lac n'est plus fait

(1) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)
(2) Minorque. (G. A.)

pour entretenir un jeune prince guerrier, quelque philosophe que soit ce prince.

Si, dans les moments de relâche que vous donne le siége, vous vous occupez à lire, il paraît depuis peu des *Mémoires du* feu *marquis de Torcy*, dignes d'être lus de votre altesse. Elle y verra un détail vrai et instructif des humiliations que Louis XIV eut à essuyer pendant qu'il demandait grâce aux Hollandais. Vous contribuez actuellement, monseigneur, à une gloire aussi grande que ces abaissements furent tristes.

La Beaumelle, après avoir déterré, je ne sais comment, les *Lettres de madame de Maintenon*, en a inondé le public. Vous verrez dans ces lettres peu de faits, et encore moins de philosophie.

Le même La Beaumelle a compilé sur des manuscrits six volumes de *Mémoires* pour servir à l'histoire de Louis XIV et de sa cour; mais il a mêlé au peu de vérités que ces mémoires contenaient toutes les faussetés que l'envie de vendre son livre lui a suggérées, et toutes les indécences de son caractère. Peu d'écrivains ont menti plus impudemment.

Je vous dirai la vérité, monseigneur, quand je vous dirai qu'il ne tient qu'à moi d'aller dans un pays (1) où j'ai fait autrefois ma cour à votre altesse, et que ce n'est pas dans ce pays-là que je voudrais lui renouveler mes hommages.

Je crois que M. le prince de Beauvau a souvent le bonheur de vous voir. C'est après vous, monseigneur, celui dont je suis le plus fâché d'être éloigné. Votre altesse sérénissime sait à quel point et avec quel tendre respect je lui serai toujours dévoué.

2406. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, près de Genève, 14 juin.

J'ai quelque orgueil, mon *héros*, de voir une partie de ma destinée unie à la vôtre. Il est assez plaisant que je sois, après vous, l'homme le plus réellement intéressé à la prise de Port-Mahon. Je me suis avisé de faire le prophète. Vous accomplirez sans doute ma prophétie; elle est très claire; il y en a eu jusqu'ici peu dans ce goût-là. Votre panégyriste est devenu votre astrologue. Par quel hasard faut-il que ma prédiction coure Paris, avant que le maudit rocher de M. Blakeney se soit rendu? Le même jour que j'ai reçu la lettre dont vous honorez votre petit prophète, j'ai appris que mon *petit compliment* (2) était répandu dans Paris. C'est Thieriot-*la-Trompette* qui me dit l'avoir vu et tenu, et même l'avoir désapprouvé. Il y a longtemps que je vous avertis que vous aviez probablement quelque secrétaire bel esprit qui rendait publiques les galanteries que je vous écrivais quelquefois. Je suis bien sûr que ce n'est pas moi qui ai divulgé ma prophétie. Je ne l'ai certainement envoyée à personne qu'à mon *héros;* c'était un secret entre le ciel et lui. Thieriot fait quelquefois sa cour à madame la duchesse d'Aiguillon; si c'est chez elle qu'il a vu ma lettre, peut-être madame d'Aiguillon n'en aura pas laissé prendre de copie; et, en ce cas, il n'y a que quelques lambeaux de publiés.

Voyez, monseigneur, comment notre secret a pu transpirer. Je vous envoyai cette saillie par M. le duc de Villars, et je ne lui en fis pas confidence. Nul autre que vous au monde n'a vu la prédiction. Si vous l'avez fait lire à quelque profanateur de ces mystères, il n'y a pas grand mal. Vous me justifierez bientôt; vous confondrez les incrédules comme les envieux; on verra bien que vous êtes un *héros*, et que je ne suis pas un prophète de Baal.

Au milieu des coups de canon, vous soucieriez-vous de savoir que La Beaumelle, qui s'est fait, je ne sais comment, héritier des papiers de madame de Maintenon, a fait imprimer quinze volumes, soit de *Lettres*, soit de *Mémoires?* Ce ramas d'inutilités est relevé par un tas d'impudences et de mensonges qui est fait tout juste pour l'avide curiosité du public. Il y a quatre-vingts ou cent familles outragées; voilà ce qu'il faut au gros des hommes. Il y a parmi les Lettres de madame de Maintenon une lettre de M. le duc de Richelieu votre père qui certainement n'était pas faite pour être publique. Les termes qui vous regardent sont bien peu mesurés, et il est désagréable que M. votre fils soit à portée de les voir. Il me paraît bien indécent de révéler ainsi des secrets de famille du vivant des intéressés.

Mais, après tout, qu'importe qu'on attaque la conduite de M. le duc de Fronsac (3) en 1715, pourvu qu'on rende justice à M. le maréchal de Richelieu en 1756?

Prenez votre Mahon, triomphez des Anglais et des mauvais discours. Je lève les mains au ciel sur mes montagnes, et je chanterai le *Te Deum* en terre hérétique.

Madame Denis et moi nous sommes les deux Suisses qui aiment le plus votre gloire et votre personne.

(1) La Prusse. (G. A.)
(2) Les vers de la lettre du 3 mai à Richelieu. (G. A.)
(3) Premier nom de Richelieu. (G. A.)

2407. — A M. DE BRENLES.

Aux Délices, 15 juin.

On dit le colonel Constant mort (1). Si cela est, j'en suis très affligé, et je suis étonné de vivre. Voilà donc, mon cher ami, ce que c'est que ce fantôme de la vie. On s'en plaint, on la maudit, on la prodigue, on l'aime, et elle s'évanouit comme une ombre. Puisse madame votre femme avoir fait un heureux! je suis bien sûr au moins qu'elle aura fait un honnête homme et un homme d'esprit.

Toutes vos nouvelles sont aussi fausses que le beau conte qu'on faisait des catholiques qui ne voulaient point d'un catholique à Echallens (2). Je voudrais bien que la nouvelle touchant le colonel Constant fût aussi fausse. Mille tendres respects à l'accouchée et à tous nos amis.

2408. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 15 juin.

Mon cher ange, nos amours sont furieusement traversées. Je ne pourrai, de plus de trois mois, travailler à cette tragédie (3) que vous voulez avec tant d'obstination, et que j'ai déjà esquissée pour vous plaire. Vous savez que Villars ne peut être partout. On va imprimer une nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV*, à la suite d'une espèce d'*Histoire universelle*. Je crois vous l'avoir déjà mandé. Je lis cette compilation des *Mémoires de madame de Maintenon*, et j'admire comment un homme a l'audace de publier tant de sottises, tant de mensonges et de contradictions, d'insulter tant de familles, de parler si insolemment de tout ce qu'il ignore, et comment on a la bonté de le souffrir. Il est assez singulier que cet homme soit à Paris, et que je n'y sois pas. Il a eu quelques bons mémoires, et il a noyé le peu de vérités inutiles que contiennent les *Mémoires de Dangeau, de Hébert, de mademoiselle d'Aumale*, dans un fatras d'impostures de sa façon. Il a trouvé le vrai secret d'être lu et d'être méprisé.

Il avance hardiment que le premier dauphin épousa mademoiselle Choin (4). J'ai toujours entendu dire à ceux qui ont vécu avec elle, et surtout à madame de Villefranche et à madame de Bolingbroke, que c'était un conte ridicule. Si vous avez pu, mon cher et respectable ami, déterrer un peu de vérité, parmi les anecdotes d'erreur dont le monde est plein, daignez, à vos heures perdues, vous amuser à m'instruire, afin que je sorte au plus tôt du bourbier désagréable de l'histoire, pour me donner tout entier aux choses que vous aimez.

Vous n'aurez de moi que ce feuillet, une bouteille d'encre est tombée sur l'autre. Madame Denis et madame de Fontaine vous embrassent. Cette Fontaine, la ressuscitée, est tout étonnée de ma maison et de mes jardins. Elle dit que cela serait bien beau auprès de Paris; mais je ne le crois pas.

2409. — A M. THIERIOT.

Aux Délices, 16 juin.

Je ne suis pas étonné qu'on dévore ce ramas d'anecdotes où, parmi quelques vérités indifférentes, tirées des *Mémoires de Dangeau, de Hébert*, etc., tout fourmille de faussetés, de contradictions, et d'impostures. Le mensonge n'a jamais parlé avec tant d'impudence. Cela est fait pour être lu des ignorants oisifs, méprisé des sages, et pour indigner les gens en place. De quel front ce malheureux ose-t-il assurer que monseigneur épousa mademoiselle Choin, et que madame de Berry se maria au comte de Riom? Quand on avance de tels faits, il faut avoir ses garants. Il était réservé à ce siècle qu'un gredin parlât de la cour comme s'il y avait joué un rôle. Il prend la peine de combattre de temps en temps le *Siècle de Louis XIV*, et il porte la démence jusqu'à citer des passages qui n'y ont jamais été.

Je suis bien aise que ce soit un pareil coquin qui ait écrit contre vous. Il se dit *citoyen de Montmartre* (5), il mérite

(1) Philippe-Germain Constant, oncle de Benjamin Constant. Il était au service de la Hollande. (G. A.)
(2) Près de Lausanne. (G. A.)
(3) *Zulime*, qu'il corrigeait. (G. A.)
(4) Et c'est vrai. (G. A.)
(5) Encore une fois, les *Pensées d'un citoyen de Montmartre* ne sont pas de La Beaumelle. (G. A.)

d'être citoyen d'une chiourme. Que comptez-vous faire, mon ancien ami, de l'édition de mes bagatelles? Vous devriez bien venir voir l'auteur, et joindre votre portefeuille au mien. Nous pourrions faire quelque chose ensemble. Les Cramer ne se repentent pas de leur édition, quoiqu'il y en ait tant d'autres. Ils l'ont presque toute débitée en trois semaines; je ne m'y attendais pas. L'*Histoire générale* mérite un peu plus d'attention; on y joint le *Siècle de Louis XIV*, avec des additions et des notes qui sont assez curieuses. Vous ne nuiriez pas à cet ouvrage; nous le reverrions ensemble. Mes nièces auraient soin de vous rendre votre séjour aux Délices digne du nom que ma maison ose porter. J'y jouis de la paix, j'y travaille à loisir; ce sont là les vraies délices. Je serais trop heureux si j'avais de la santé et l'ami Thieriot. *Vale.*

P.-S. La lettre à M. le maréchal de Richelieu n'était pas assurément pour le public. Je ne l'ai communiquée à personne. S'il a fait voir mes prophéties, il les accomplira.

2410. — A MADEMOISELLE *** (1).

Aux Délices, près de Genève, 20 juin.

Je ne suis, mademoiselle, qu'un vieux malade, et il faut que mon état soit bien douloureux puisque je n'ai pu répondre plus tôt à la lettre dont vous m'honorez, et que je ne vous envoie que de la prose pour vos jolis vers. Vous me demandez des conseils, il ne vous en faut point d'autre que votre goût. L'étude que vous avez faite de la langue italienne doit encore fortifier ce goût avec lequel vous êtes née, et que personne ne peut donner. Le Tasse et l'Arioste vous rendront plus de services que moi, et la lecture de nos meilleurs poètes vaut mieux que toutes les leçons; mais, puisque vous daignez de si loin me consulter, je vous invite à ne lire que les ouvrages qui sont depuis longtemps en possession des suffrages du public, et dont la réputation n'est point équivoque. Il y en a peu; mais on profite bien davantage en les lisant, qu'avec tous les mauvais petits livres dont nous sommes inondés. Les bons auteurs n'ont de l'esprit qu'autant qu'il en faut, ne le recherchent jamais, pensent avec bon sens, et s'expriment avec clarté. Il semble qu'on n'écrive plus qu'en énigmes. Rien n'est simple, tout est affecté; on s'éloigne en tout de la nature, on a le malheur de vouloir mieux faire que nos maîtres.

Tenez-vous-en, mademoiselle, à tout ce qui plaît en eux. La moindre affectation est un vice. Les Italiens n'ont dégénéré après le Tasse et l'Arioste, que parce qu'ils ont voulu avoir trop d'esprit; et les Français sont dans le même cas. Voyez avec quel naturel madame de Sévigné et d'autres dames écrivent; comparez ce style avec les phrases entortillées de nos petits romans; je vous cite les héroïnes de votre sexe, parce que vous me paraissez faite pour leur ressembler. Il y a des pièces de madame Deshoulières qu'aucun auteur de nos jours ne pourrait égaler. Si vous voulez que je vous cite des hommes, voyez avec quelle clarté, quelle simplicité notre Racine s'exprime toujours. Chacun croit, en le lisant, qu'il dirait en prose tout ce que Racine a dit en vers. Croyez que tout ce qui ne sera pas aussi clair, aussi simple, aussi élégant, ne vaudra rien du tout.

Vos réflexions, mademoiselle, vous en apprendront cent fois plus que je ne pourrais vous en dire. Vous verrez que nos bons écrivains, Fénelon, Bossuet, Racine, Despréaux, employaient toujours le mot propre. On s'accoutume à bien parler, en lisant souvent ceux qui ont bien écrit; on se fait une habitude d'exprimer simplement et noblement sa pensée sans effort. Ce n'est point une étude; il n'en coûte aucune peine de lire ce qui est bon, et de ne lire que cela; on n'a de maître que son plaisir et son goût.

Pardonnez, mademoiselle, à ces longues réflexions; ne les attribuez qu'à mon obéissance à vos ordres.

J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

2411. — A M. THIERIOT.

Aux Délices, 26 juin (2).

Vous ne savez ce que vous dites, mon cher et ancien ami, et vous faites toujours quelque quiproquo. Vous vous imaginez d'abord qu'il est question d'un intérêt d'argent pour vous, quand je vous mande que, *si vous laissez subsister la note sur Bayle, cela pourra faire tort à l'éditeur.* Il était bien question de cela! Vous allez vous plaindre à M. d'Argental que j'ai supposé que Lambert vous faisait un présent! Quel présent pouvait-il vous faire pour une telle bagatelle? Et, quand je vous écris que vous n'avez pas entendu le passage de ma lettre, vous me répondez comme si je vous avais écrit que vous n'entendiez pas un passage de mon ouvrage: ayez donc un peu plus d'attention et des idées plus nettes.

Songez bien que je vous demande si Lambert compte ajouter des pièces fugitives que je n'ai point, à celles que les Cramer ont imprimées. Songez que je vous demande si vous en avez quelques-unes. Songez qu'alors il devrait attendre, et faire à loisir une édition complète à laquelle vous présideriez. En ce cas, vous devriez venir aux Délices, et vous ne vous en repentiriez pas. Vous seriez en quatre jours à Lyon: je vous adresserais à M. Tronchin, le banquier, qui vous fournirait une voiture, et nous causerions. Il y a une *Histoire générale* qui pourrait mériter vos soins, etc.

Je vous répète, mon cher et ancien ami, que je sais, à n'en pouvoir douter, que La Beaumelle est l'auteur du *Citoyen de Montmartre*, et qu'il l'avait communiqué à Fréron.

Vous avouez donc enfin que cet homme (1), qui cherchait à imiter Tacite, n'a imité que Gacon. Plus vous avez avancé dans la lecture de ses infâmes rapsodies, plus vous avez dû être indigné. On n'a jamais écrit plus insolemment tant de mensonges, et ces mensonges sont d'autant plus dangereux qu'ils sont souvent mêlés avec la vérité. Un mot de madame de Maintenon lui sert de canevas pour cent impostures. On a mis au pilori des hommes bien moins coupables.

J'ai lu les *Mémoires de Dangeau* dont vous me parlez; il n'y a pas quatre pages à extraire. J'ai beaucoup retouché le *Siècle de Louis XIV*; il terminera l'*Histoire générale*. J'espère qu'un jour je ferai aimer la vérité.

Je vous embrasse.

2412. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

Aux Délices, près de Genève, 26 juin (2).

Madame, il y a donc des malheurs aussi pour votre altesse sérénissime? Et il faut que les vertus les plus nobles et les plus pures éprouvent, comme les autres, le sort de l'humanité! Votre résignation à la Providence, madame, est bien exercée dans la perte d'un fils aîné; mais aussi les mêmes vertus qui sont éprouvées dans la douleur de cette perte sont récompensées par les princes qui vous restent. Vous voyez, madame, votre consolation devant vos yeux, en voyant votre perte. Votre altesse sérénissime doit, pour surcroît d'affliction, être accablée de lettres; je lui demande pardon d'augmenter le nombre de ceux qui l'affligent en la voulant consoler. Mais comment pourrais-je ne pas écouter mon attachement et ma douleur? il est impossible à mon cœur de retenir ses mouvements.

J'ose me joindre ici à la grande maîtresse des cœurs, à tout ce qui vous entoure, madame, pour pleurer à vos pieds et à ceux de monseigneur le duc; mais aussi je me joins à eux pour voir dans les princes vos enfants (que Dieu conserve) les plus grandes et les plus chères espérances, comme la meilleure *consolation* (3).

Quand pourrai-je, madame, venir partager tous ces sentiments, admirer les vôtres, jouir de vos bontés et renouveler à votre altesse sérénissime, à monseigneur, à toute votre auguste maison, tous mes vœux, avec mon tendre et profond respect!

2413. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 28 juin.

Mon très cher ange, j'ai fait venir les frères Cramer dans mon ermitage. Je leur ai demandé pourquoi vous n'aviez pas eu, le premier, ce recueil de mes folies en vers et en prose; ils m'ont répondu que le ballot ne pouvait encore être arrivé à Paris. Ils disent que les exemplaires qui sont entre les mains de quelques curieux y ont été portés par des voyageurs de Genève; ils en sont la dupe. Lambert a attrapé un de ces exemplaires, et travaille jour et nuit à faire une nouvelle édition. Comment avez-vous pu soupçonner, mon cher ange, que j'aie négligé le premier de mes devoirs? Votre exemplaire devait vous être rendu par un nommé M. Dubuisson. Le Dubuisson et les Cramer disent qu'ils n'ont point tort; et moi je dis qu'ils ont très grand tort, puisque vous êtes mal servi.

(1) Les éditeurs de Kehl donnent cette lettre comme adressée à madame Dupuy, femme du secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. (G. A.)
(2) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

(1) La Beaumelle. (G. A.)
(2) Éditeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)
(3) La copie que nous avons sous les yeux porte *éducation*. (*A. François.*)

Je n'ai point vu les feuilles de Fréron; je savais seulement que *Catilina* (1) était l'ouvrage d'un fou, versifié par Pradon; et Fréron n'en dira pas davantage. C'est cependant à ce détestable ouvrage qu'on m'immola pendant trois mois; c'est cette pièce absurde et gothique à laquelle on donna la plus haute faveur.

L'ouvrage de La Beaumelle est bien plus mauvais et bien plus coupable qu'on ne croit; car qui veut se donner la peine de lire avec examen ? C'est un tissu d'impostures et d'outrages faits à toute la maison royale et à cent familles. Il est juste que ce malheureux soit accueilli à Paris, et que je sois au pied des Alpes.

Dieu me préserve de répondre à ses personnalités! mais c'est un devoir de relever dans les *notes du Siècle de Louis XIV* les mensonges qui déshonoraient ce beau siècle.

J'ai reçu une grande et éloquente lettre de la Dumesnil; elle n'était pas tout à fait ivre quand elle me l'a écrite. Je vois que Clairon lui donne de l'émulation; mais, si elle veut conserver son talent, il faut qu'elle cesse de boire. Mademoiselle Clairon a des inclinations plus convenables à son sexe et à son état.

Je vous avoue une de mes faiblesses. Je suis persuadé, et je le serai jusqu'à ce que l'événement me détrompe, qu'*Oreste* réussirait beaucoup à présent; chaque chose a son temps, et je crois le temps venu. Je ne vous dirai pas que ce succès me serait agréable, je vous dirai qu'il me serait avantageux; il ouvrirait des yeux qu'on a toujours voulu fermer sur le peu que je vaux.

Si vous pouviez, mon cher ange, faire jouer *Oreste* quelque temps après *Sémiramis*, vous me rendriez un plus grand service que vous ne pensez. Vous pourriez faire dire aux acteurs qu'ils n'auront jamais rien de moi avant d'avoir joué cette pièce.

Je vous remercie de vos anecdotes. Le discours de Louis XIV, qu'on prétend tenu au maréchal de Boufflers, passe pour avoir été débité aux maréchaux de Villars et d'Harcourt. La plaine de Saint-Denis est bien loin du Quesnoy. Il eût été bien triste de dire qu'on se ferait tuer aux portes de Paris, quand les anciennes frontières n'étaient pas encore entamées.

Quoique je sois plongé dans le siècle passé, je voudrais pourtant savoir si, dans le temps présent, l'abbé de Bernis est déclaré contre moi. Je ne le crois pas; je l'ai toujours aimé et estimé, et j'applaudis à sa fortune (2). Instruisez-moi. Je vous embrasse tendrement.

2414. — A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 2 juillet.

Vos lettres, madame, sont bien aimables; mais ce n'est pas sans peine qu'on jouit du plaisir de les lire. Il n'y a point de chat qui n'avoue que vous le surpassez beaucoup. Nous avons enfin au gîte ce célèbre Tronchin, qui vous était, je crois, très inutile. Votre régime vaut encore mieux que lui. Ce sera à vous seule que vous devrez une longue vie. Jouissez-en dans le sein de l'amitié avec madame de Brumath. Si je n'étais pas retenu dans mes Délices par ma famille, j'aurais pu avoir encore la consolation de vous voir à Strasbourg. L'électeur palatin avait bien voulu m'inviter à venir lui faire ma cour à Manheim. Je sens que j'aurais donné volontiers la préférence à l'île Jard. Vous savez d'ailleurs que j'ai renoncé aux cours.

Je ne sais pourquoi les parents du maréchal de Richelieu, qui sont avec lui devant Port-Mahon, ont fait courir le fragment d'une lettre que je lui écrivis il y a plus de six semaines. Ils comptaient apparemment prendre le fort Saint-Philippe plus tôt qu'ils ne le prendront. M. le duc de Villars (3) me mande qu'il vient d'envoyer encore un renfort de six cents hommes et de deux cent cinquante artilleurs. On ne dit point qu'on ait pris un seul ouvrage avancé. Cependant il me paraît qu'on ne doute pas qu'on ne vienne enfin à bout de cette difficile entreprise. Elle deviendra glorieuse par les obstacles.

Vous ne vous attendiez pas, madame, qu'un jour la France et l'Autriche seraient amies. Il ne faut que vivre pour voir des choses nouvelles. Tout solitaire, tout mort au monde que je suis, j'ai l'impertinence d'être bien aise de ce traité. J'ai quelquefois des lettres de Vienne; la reine de Hongrie est adorée. Il était juste que le *Bien-Aimé* et la *Bien-Aimée* fussent bons amis. Le roi de Prusse prétend à une autre gloire; il a fait un opéra de ma tragédie de *Mérope*; mais il a toujours cent cinquante mille hommes et la Silésie.

Adieu, madame; recevez mes respects pour vous, pour toute votre famille, et pour madame de Brumath.

2415. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 2 juillet.

Avez-vous reçu enfin, mon cher ange, cette édition (1) qui est en chemin depuis plus d'un mois?

C'est une pièce complexe, à ce que je vois, que celle de Port-Mahon. Nous ne touchons pas encore au dénoûment, et bien des gens commencent à siffler. Ma petite lettre, non trop tôt écrite, mais trop tôt envoyée par M. d'Egmont à madame d'Egmont (2), donne assez beau jeu aux rieurs. On en a supprimé la prose, et on n'a fait courir que les vers, qui ont un peu l'air de vendre la peau de l'ours avant qu'on l'ait mis par terre. Si M. de Richelieu ne prend pas ce maudit rocher, il retrouvera à Versailles et à Paris beaucoup plus d'ennemis qu'il n'y en a dans le fort Saint-Philippe. Il faut pour mon honneur, et pour le sien surtout, qu'il prenne incessamment la ville. Il se trouverait, en cas de malheur, que mes compliments n'auraient été qu'un ridicule. Je vous prie de bien dire, mon cher ange, que je n'ai pas eu celui de répandre des éloges si prématurés. Si M. d'Egmont avait été un grand politique, il ne les aurait fait courir qu'à la veille de prendre la garnison prisonnière.

La Beaumelle m'embarrasse un peu davantage; il est triste d'être obligé de lui répondre; cependant il le faut. Son livre a trop de cours pour que je laisse subsister tant d'erreurs et tant d'impostures. Il attaque cent familles, il prodigue le scandale et l'injure sans la moindre preuve; il parle de tout au hasard; et plus il est audacieux dans le mensonge, plus il est lu avec avidité. Je peux vous répondre qu'il y a peu de pages où l'on ne trouve des mensonges très aisés à confondre. Il faut les relever, la preuve en main, dans des notes au bas des pages du *Siècle de Louis XIV*, sans aucune affectation, et par le seul intérêt de la vérité. Si vous et vos amis vous aviez remarqué quelque chose d'important, je vous serais bien obligé d'avoir la bonté de m'en avertir; peut-être même les yeux du public commencent-ils à s'ouvrir sur cette insolente rapsodie. On me mande que les gens un peu instruits en pensent comme moi; à la longue ils dirigent le sentiment du public. Nous voilà bien loin de la tragédie, mon cher ange; j'ai besoin pour ce travail de n'en avoir aucun autre sur les bras, de quelque nature que ce soit. Tronchin est revenu; je lui donne ma santé à gouverner, et mon âme à vous. Mille tendres respects à tous les anges.

2416. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

(A VOUS SEUL).

Aux Délices, 5 juillet.

Pardonnez à mes importunités, mon *héros*. Je me flatte que vous prendrez, ce mois-ci, le rocher et les Anglais (3). Tant mieux que la besogne soit difficile, vous en aurez plus de gloire. Vous connaissez Paris et Versailles; vous savez comme on a murmuré que la ville de l'Europe la plus forte, après Gibraltar, n'ait pas été prise en quatre jours; et, si vous aviez pu l'emporter d'emblée, on aurait dit : Cela était bien aisé. Vous triompherez des difficultés, des Anglais, des sots, et des jaloux.

Tronchin est revenu de Paris; il en a été l'idole, et jamais idole n'a reçu plus d'offrandes. Il a tout vu, tout entendu; il connaît tous ceux qui osent vous porter envie. Une certaine personne (4) lui a parlé avec une confiance étonnante. Je n'ai qu'un reproche à me faire, lui a-t-elle dit, c'est d'avoir fait du mal à M. de M... (5); mais j'ai été trompée, etc., etc. On a parodié la petite lettre que j'avais eu l'honneur de vous écrire; tant mieux encore. Je vais préparer des fusées, et je compte donner un feu le jour que j'apprendrai que vous êtes entré dans la place. En vérité, vous devriez bien me faire savoir par un de vos secrétaires dans quel temps à peu près vous souperez dans le fort Saint-Philippe; vous feriez là une bonne œuvre. Élève du maréchal de Villars et son successeur, battez les ennemis de la France et les vôtres.

Il y a dans le monde un petit coin de terre où vous êtes adoré. Le lac de Genève retentit de votre nom. Recevez mes vœux, mon encens, mon attachement, mon tendre respect.

(1) Tragédie de Crébillon, 1748. (G. A.)

(2) Il venait, 1er mai, de conclure avec l'Autriche le fameux traité de Versailles. (G. A.)

(3) Fils du duc de Villars. Il était alors gouverneur de la Provence. (G. A.)

(1) L'édition Cramer. (G. A.)

(2) Fils du maréchal de Richelieu. (G. A.)

(3) Le fort Saint-Philippe était pris depuis le 28 juin. (G. A.)

(4) La Pompadour. (G. A.)

(5) Maurepas. (G. A.)

2417. — A M. DUPONT.

Aux Délices, 6 juillet.

Mon cher ami, il est vrai que l'homme en question (1) s'est conduit avec ingratitude envers ma nièce et moi, qui l'avions accablé d'amitiés et de présents. J'ai été obligé de le renvoyer. Je ne me suis jamais trompé sur son caractère, et je sais combien il est difficile de trouver des hommes.

Je vous avoue que j'en prendrais bien volontiers un de votre main, mais j'ai toute ma famille auprès de moi, et un très grand nombre de domestiques; de sorte qu'il ne me reste pas un logement à donner. Madame Denis vous fait les plus tendres compliments. Je vous prie, mon cher ami, de ne nous pas oublier auprès de M. et de madame de Klinglin.

Je vous plains toujours d'être à Colmar, et, en vous regrettant, je me sais bon gré d'être aux Délices. Je ne connais en vérité d'autre chagrin que celui d'être séparé de vous. Vous avez une femme aimable, de jolis enfants. Soyez heureux, s'il est possible de l'être. Je vous embrasse tendrement.

2418. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, juillet (2).

Mon *héros*, je vais aussi brûler de la poudre; mais je tirerai moins de fusées que vous n'avez tiré de coups de canon. Ma prophétie a été accomplie encore plus tôt que je ne croyais, en dépit des malins qui niaient que je connusse l'avenir et que vous en disposassiez si bien. Je vous vois d'ici tout rayonnant de gloire.

Ce n'est plus aux Anacréons
De chanter avec vous à table;
La mollesse de leurs chansons
N'aurait plus rien de convenable
A vos illustres actions.
Il n'appartient plus qu'aux Pindares
De suivre vos fiers compagnons
Aux assauts de cent bastions,
Devers les îles Baléares.
J'attends leurs sublimes écrits;
Et s'il est vrai, comme il peut l'être,
Qu'il soit parmi vos beaux esprits
Peu de Pindares dans Paris,
Vos succès en feront renaître.

Ils diront qu'un roi modéré
Vit longtemps avec patience
L'attentat inconsidéré
D'un peuple un peu trop enivré
De sa maritime puissance;
Qu'on a sagement préparé
La plus légitime vengeance;
Et qu'enfin l'honneur de la France
Par vos exploits est assuré.
Mais pour moi, dans ma décadence,
Faible et sans voix je me tairai;
Jamais je ne me mêlerai
De ces querelles passagères
Je sais qu'aux marins d'Albion
Vous reprochez, avec raison,
Quelques procédés de corsaires;
Ce ne sont pas là mes affaires.
Milton, Pope, Swift, Addison,
Ce sage Lock, ce grand Newton,
Sont toujours mes dieux tutélaires.
Deux peuples en valeur égaux
Dans tous les temps seront rivaux,
Mais les philosophes sont frères.

Vos ministres, par leurs traités,
Ont assujetti la fortune;
Vos vaisseaux, de héros montés,
Ont battu les fils de Neptune;
Une prudence peu commune
A conduit vos prospérités;
Mais la politique et les armes
Ne font pas mes félicités.
Croyez qu'il est encor des charmes
Sous les berceaux que j'ai plantés.
Je vis en paix, peut-être en sage,
Entre ma vigne et mes figuiers;
Pour embellir mon ermitage,
Envoyez-moi de vos lauriers;
Je dormirai sous leur ombrage.

(1) Colini, son secrétaire. (G. A.)

(2) C'est à tort, croyons-nous, qu'on a toujours donné à cette lettre la date du 27 juillet; elle doit être du 7. (G. A.)

2419. — A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Aux Délices, 7 juillet.

Ho ricevuto colla più viva gratitudine, caro signor mio, cio che ho letto col più gran piacere. Siete giudice d' ogni arte, e maestro d' ogni stile, *et doctus sermonis cujuscumque linguæ*. On m'assure que vous êtes parti de Venise après l'avoir instruite, que vous allez à Rome et à Naples. On me fait espérer que vous pourrez faire encore un voyage en France, et repasser par Genève; je le désire plus que je ne l'espère. Vous trouveriez les environs de Genève bien changés; ils sont dignes des regards d'un homme qui a tout vu. Je n'habite que la moindre maison de ce pays-là; mais la situation en est si agréable, que peut-être, en voyant de votre fenêtre le lac de Genève, la ville, deux rivières, et cent jardins, vous ne regretteriez pas absolument Potsdam. Ma destinée a été de vous voir à la campagne, ne pourrais-je vous y revoir encore?

Ella troverà difficilmente un pittore tal quale lo vuole, e più difficilmente ancora un impresario, o un Swerts, che possa far rappresentare un opera conforme alle vostre belle regole; ma troverà nel mio ritiro *des Délices*, un dilettante appassionato di tutto cio che scrivete, e non meno innamorato della vostra gentilissima conversazione.

Je suis trop vieux, trop malade, et trop bien posté pour aller ailleurs. Si je voyageais, ce serait pour venir vous voir à Venise; mais si vous êtes en train de courir, per Dio venite a Ginevra. Farewell, farewell; I love you sincerely, and for ever.

2420. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

Aux Délices, près de Genève, 12 juillet (1).

Madame, mon attachement, ma sensibilité extrême pour tout ce qui intéresse votre altesse sérénissime, avaient prévenu la bonté que vous avez eue de daigner me parler de votre perte. Je suis persuadé qu'elle éprouve tous les jours de nouvelles consolations dans des enfants si chers, si dignes d'elle et si bien élevés. Elle les voit croître sous ses yeux; elle est témoin de leurs progrès. Ce sera là, madame, le plus solide plaisir de votre vie. D'autres vont le chercher à Venise et à Naples; mais le bonheur réel est dans vous, dans votre esprit sage et élevé; il est dans la satisfaction d'être aimée. J'y compte pour beaucoup la grande maîtresse des cœurs; je me flatte que les alarmes sur sa santé sont évanouies.

On a reconnu, dans Paris, que les mémoires de madame de Maintenon sont autant d'impostures, et que ses lettres, qui sont véritablement d'elle, ne contiennent pas beaucoup d'anecdotes intéressantes. Je suis persuadé qu'un esprit comme le vôtre s'amusera peu de tous ces détails inutiles.

La prise de Port-Mahon et les nouveaux traités occupent l'Europe davantage. Un homme de l'Académie des sciences, à Paris, nommé l'abbé de Gua (2), a voulu la faire trembler. Il a prédit un tremblement de terre pour le 9 de ce mois; je me flatte qu'il n'aura pas été prophète.

Ce fameux Tronchin, qui a été à Paris inoculer nos princes et guérir tant de personnes, est chez moi actuellement avec une de mes nièces, qu'il a tirée des portes de la mort. J'aurais bien voulu qu'il eût été à Gotha dans ses voyages : c'est véritablement un grand homme; mais je suis encore plus incurable qu'il n'est habile. Il faut se soumettre à sa destinée. La mienne, madame, est d'être dévoué à votre altesse sérénissime et à toute votre auguste famille, avec le plus profond respect et le plus tendre attachement.

2421. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 16 juillet.

Mon cher ange, on voit bien que vous ne m'écrivez pas les secrets de l'Etat, car vous m'envoyez vos lettres sans les cacheter. M. Tronchin, le conseiller de Genève, voit que vous attendez toujours avec impatience une tragédie; il y a grande apparence que la sienne (3) sera la première que vous aurez. Je vous servirai un peu plus tard. Il est permis d'être lent à mon âge. Vous me pardonnerez bien de préférer quelque temps Louis XIV aux héros de l'antiquité. Je ne pourrai être absolument à leurs ordres et aux vôtres que quand j'aurai mis le *Siècle de Louis XIV* dans son nouveau cadre.

Souffrez que je me défie un peu de toutes les anecdotes; celle des campements du prince Eugène, depuis le Quesnoy

(1) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)

(2) De Gua de Malves, né en 1712, mort en 1786. (G. A.)

(3) *Nicéphore*. (G. A.)

jusqu'à Montmartre, est plus que suspecte. Comment veut-on qu'on ait pris à Denain ce projet de campagne. Le prince Eugène n'avait pas son portefeuille dans les retranchements de Denain, où il n'était pas. Je ne veux pas ressembler à ce La Beaumelle, qui répète tous les bruits de ville à tort et à travers, qui paraît avoir été le confident de Monseigneur et de mademoiselle Choin, et qui parle du duc d'Orléans comme s'il avait souvent soupé avec lui.

Si jamais on imprime les *Mémoires* du marquis de Dangeau, on verra que j'ai eu raison de dire qu'il faisait écrire les *nouvelles* par son valet de chambre (1). Le pauvre homme était si ivre de la cour, qu'il croyait qu'il était digne de la postérité de marquer à quelle heure un ministre était entré dans la chambre du roi. Quatorze volumes sont remplis de ces détails. Un huissier y trouverait beaucoup à apprendre, un historien n'y aurait pas grand profit à faire. Je ne veux que des vérités utiles. J'ai cherché à en dire depuis le temps de Charlemagne jusqu'à nos jours. C'est peut-être l'emploi d'un homme qui n'est plus historiographe, car ceux qui l'ont été ont rarement dit la vérité. Il y en a à présent de bien agréables à dire à M. le maréchal de Richelieu. J'étais fâché que ma prophétie courût, parce qu'on pouvait me soupçonner d'en avoir fait les honneurs; mais j'étais fort aise d'être le premier à lui rendre justice. Il eut la bonté de me mander, le 29 du mois passé, l'accomplissement de ma prophétie. Nous autres voisins du Rhône nous savons toujours les nouvelles quelques jours avant vous autres Parisiens.

M. le duc de Villars avait encore mademoiselle Clairon il y a trois jours. Je lui ai écrit (2), à cette Idamé, et si ma santé le permettait, j'irais l'entendre à Lyon ; mais je sens que je ne me transplanterais que pour venir vous voir, mon cher ange. Je pourrais bien faire cette partie l'année prochaine, avec quelques héros à cothurne et quelques héroïnes. Il n'est pas mal de se tenir quelque temps à l'écart; c'est presque le seul préservatif contre l'envie et contre la calomnie, encore n'est-il pas toujours bien sûr.

Je ne sais pas comment *Sémiramis* aura réussi sans mademoiselle Clairon. Si la demoiselle Dumesnil continue à boire, adieu le tragique. Il n'y a jamais eu de talents durables avec l'ivrognerie. Il faut être sobre pour faire des tragédies et pour les jouer.

On me paraît de tous côtés très indigné contre La Beaumelle. Plusieurs personnes même trouvent assez étrange que cet homme soit tranquille à Paris, et que je n'y sois pas; mais ces gens-là ne voient pas que tout cela est dans l'ordre. Adieu, mon divin ange; mes nièces vous embrassent. Madame de Fontaine est un miracle de Tronchin; si cela continue, vous la reverrez avec des tétons. Il fait bien chaud pour jouer *Sémiramis;* mais Crébillon ne fera-t-il pas jouer la sienne? c'est un de ses ouvrages qu'il estime le plus. Adieu; mille respects à tous les anges.

2422. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 16 juillet.

Mon *héros* et celui de la France, en vertu du petit billet dont vous daignâtes m'honorer après votre bel assaut, j'eus l'honneur de vous dire tout ce que j'en pense, et de vous écrire à Compiègne. Vous allez être assassiné de poëmes et d'odes. Un jésuite de Mâcon, un abbé de Dijon, un bel esprit de Toulouse, m'en ont déjà envoyé. Je suis le bureau d'adresses de vos triomphes. On s'adresse à moi comme au vieux secrétaire de votre gloire.

Ce qui me fait le plus de plaisir, c'est une Histoire de la révolution de Gênes, très sagement écrite et très exacte, qui paraît depuis peu en italien. On m'en a apporté la traduction en français; on vous y rend toute la justice qui vous est due. Je vais incessamment la faire imprimer. J'avoue qu'il y a un peu d'amour-propre à moi de voir que l'Europe vous regarde des mêmes yeux que je vous ai vu depuis plus de vingt ans; mais, en vérité, il y a cent fois plus d'attachement que de vanité dans mon fait.

On dit que M. le duc de Fronsac était fait comme un homme qui vient d'un assaut, quand il a porté la nouvelle. Il était, avec les grâces qu'il tient de vous, orné de toutes celles d'un brûleur de maisons. Il tient cela de vous encore. Demandez à votre écuyer si vous n'aviez pas votre chapeau en clabaud, et si vous n'étiez pas noir comme un diable, et poudreux comme un courrier, à la bataille de Fontenoy.

Je vous importune; pardonnez au bavard.

(1) Voyez, tome IV, les Remarques de Voltaire sur ces *Mémoires.* (G. A.)

(2) On n'a pas cette lettre. (G. A.)

2423. — A M. THIERIOT.

Aux Délices, 21 juillet.

Le succès fait la renommée (1).

Vous le voyez bien, mon ancien ami; une lettre anonyme que je reçois, selon ma coutume, m'apprend qu'on imprime une critique dévote contre mes ouvrages; mais ces gens-là seront forcés d'avouer que je suis prophète. M. le maréchal de Richelieu a bien voulu témoigner à son Habacuc le gré qu'il lui savait de ses prédictions, en daignant me mander ses succès le jour de la capitulation. J'ai su sa gloire aux Délices avant qu'on la sût à Compiègne. Vous n'imagineriez pas ce que c'était que ce fort Saint-Philippe; c'était la place de l'Europe la plus forte. Je suis encore à comprendre comment on en est venu à bout. Dieu merci, vous autres Parisiens, vous ne regretterez plus M. de Lowendahl. Votre damné vous a-t-il dit tout ce qui se passe en Allemagne? Je regarde les affaires publiques à peu près du même œil dont je lis Tite-Live et Polybe.

> *Non me agitant* populi fasces, *aut* purpura regum,
> Aut conjurato descendens Dacus ab Histro.
> VIRG., *Georg.*, lib. II.

J'attends, avec quelque impatience, le brillant philosophe d'Alembert; peut-être va-t-il plus loin que Genève, mais il y a apparence qu'il prendrait mal son temps. A l'égard du philosophe (2) un peu plus dur, dont vous me parlez, je crois qu'il ne sera heureux ni sur les bords de la Sprée, ni sur les bords de la Seine. On dit que ce n'est pas chose aisée d'être heureux :

> . . . . Hic est,
> Est Ulubris, etc. . . . . (HOR., lib. I, ep. XI.)

Je ne reçois que des lettres remplies d'indignation et de mépris pour ces insolents *Mémoires de madame de Maintenon.* Je vous avoue que c'est une espèce de livre toute neuve. Le faquin parle de tous les grands hommes, de tous les princes, comme s'il avait vécu familièrement avec eux, et débite ses impostures avec un air de confiance, de hauteur, de familiarité, de plaisanterie, qui en imposera aux barons allemands et aux lecteurs du Nord. On me conseille de le confondre dans quelques notes au bas des pages du *Siècle de Louis XIV*, qu'on réimprime avec l'*Histoire générale.*

Si les *Mémoires* de ce Cosnac (3) sont imprimés, je vous prie de me les envoyer. Vous avez la voie sûre de M. Bouret. Puis-je m'adresser à vous, mon ancien ami, pour les livres que vous jugerez dignes d'être lus? Vous m'aviez promis les deux *sermons* (4) de Lambert.

Je ne vous ai point envoyé l'énorme édition des Cramer, parce que j'ai jugé que vous auriez presque en même temps celle (5) de Paris; cependant si vous en êtes curieux, je vous la ferai tenir. Il y a bien des fautes; je suis aussi mauvais correcteur d'imprimerie que mauvais auteur. *Interea vale et scribe, amice, amico veteri.*

2424. — A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

Aux Délices, 24 juillet.

Vraiment, notre grand-aumônier, c'est bien à un vieux Suisse de faire des épithalames !

> Vous êtes prêtre de Cythère;
> Consacrez, bénissez, chantez
> Tous les nœuds, toutes les beautés
> De la maison de La Vallière.
> Mais, tapi dans vos voluptés,
> Vous ne songez qu'à votre affaire.
> Vous passez les nuits et les jours
> Avec votre grosse bergère ;
> Et les légitimes amours
> Ne sont pas votre ministère.

Madame Denis l'helvétique se souvient toujours de vous avec grand plaisir, comme elle le doit. J'ai ici une paire de nièces fort aimables, qui égaient ma retraite. Mon lac n'a point de vapeurs, quoi que vous en disiez. J'en ai quelquefois, mon cher abbé; mais si vous étiez jamais capable de venir consulter M. Tronchin, quand vous serez bien épuisé,

(1) Voyez la lettre du 3 mai à Richelieu. (G. A.)

(2) Maupertuis. (G. A.)

(3) Evêque de Valence, né en 1626, mort en 1708. Ses *Mémoires* n'ont été publiés qu'en 1852. (G. A.)

(4) Nouvelle édition de la *Loi naturelle* et du *Désastre de Lisbonne.* (G. A.)

(5) Imprimée par Lambert. (G. A.)

ce ne serait pas à lui, ce serait à vous que je devrais ma santé, car gaieté vaut mieux que médecine. Il est doux d'être retiré du monde, mais encore plus doux de vous voir.

Vous avez fait, mon cher abbé, une action de bon citoyen, de recommander au prône d'un avocat-général les infamies de La Beaumelle. Mais ce parlement a tant grêlé sur le persil, qu'il ne faut plus qu'il grêle. Une censure de ces messieurs fait seulement acheter un livre. Les libraires devraient les payer pour faire brûler tout ce qu'on imprime. Le public a plus de besoin de gens éclairés, qui fassent voir les grossières impostures dont le livre de La Beaumelle est plein ; mais il est bien honteux qu'un tel homme ait trouvé de la protection.

Adieu, très aimable et très indigne prêtre. Ayez toujours assez de vertu pour aimer de pauvres Suisses qui vous aimen de tout leur cœur.

2425. — A M. DESMAHIS.

Aux Délices, 24 juillet.

Mon cher élève, qui valez mieux que moi, le grand Tronchin vous a donc tiré d'affaire. Il a fait revenir de plus loin une de mes nièces qui est actuellement dans mon ermitage, où je voudrais bien vous tenir; mais les vieux oncles sont un peu plus difficiles à traiter.

S'il ne m'a pas encore donné la santé, il m'a donné un grand plaisir en m'apportant votre jolie *Epître ;* et voici ma triste réponse :

Vous ne comptez pas trente hivers,
Les grâces sont votre partage;
Elles ont dicté vos beaux vers.
Mais je ne sais par quels travers
Vous vous proposez d'être sage.
C'est un mal qui prend à mon âge,
Quand le ressort des passions,
Quand de l'Amour la main divine,
Quand les belles tentations
Ne soutiennent plus la machine.
Trop tôt vous vous désespérez;
Croyez-moi, la raison sévère
Qui trompe vos sens égarés
N'est qu'une attaque passagère.
Vous êtes jeune et fait pour plaire;
Soyez sûr que vous guérirez.
Je vous en dirais davantage
Contre ce mal de la raison,
Que je hais d'un si bon courage;
Mais je médite un gros ouvrage
Pour le vainqueur de Port-Mahon.
Je veux peindre à ma nation
Ce jour d'éternelle mémoire.
Je dirai, moi qui sais l'histoire,
Qu'un géant, nommé Géryon,
Fut pris autrefois par Alcide
Dans la même île, au même lieu
Où notre brillant Richelieu
A vaincu l'Anglais intrépide.
Je dirai qu'ainsi que Paphos
Minorque à Vénus fut soumise ;
Vous voyez bien que mon *héros*
Avait double droit à la prise.
Je suis prophète quelquefois;
Malgré l'envie et la critique,
J'ai prédit ses heureux exploits;
Et l'on prétend que je lui dois
Encore une ode pindarique.
Mais les odes ont peu d'appas
Pour les guerriers et pour moi-même,
Et je conçois qu'il ne faut pas
Ennuyer les héros qu'on aime.

Je conçois aussi qu'il ne faut pas ennuyer ses amis. Je finis au plus vite, en vous assurant que je vous aime de tout mon cœur.

2426. — A M. TRONCHIN, DE LYON.

Délices, 24 juillet (1).

On est transporté à Vienne de cette alliance avec la France dont Charles-Quint ne se serait pas douté.

Marie-Thérèse a eu la bonté de me faire dire de sa part des choses très agréables. Je ne suis pas honni partout.

2427. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 24 juillet (2).

Dieu me préserve d'importuner mon héros; mais je ne peux m'empêcher de lui rendre compte d'une lettre que M. de Ramsault, ingénieur en chef à Lille, m'a écrite. Il se moque du monde de s'adresser à moi. J'envoie très humblement à mon héros copie de ma réponse, et je m'en tiens là, comme de raison.

Je n'ose, monseigneur, vous envoyer de mes rêveries; on dit que vous allez être encore plus occupé que vous ne l'étiez à Minorque, et que c'est dans un autre goût. Vous allez donc, comme votre grand oncle, changer la face de l'Europe! L'impératrice-reine et le comte de Kaunitz ont eu la bonté de me faire dire de leur part des choses très agréables. Je crois que c'est à vous que je les dois.

Vos succès m'enivrent toujours de joie; mais ils n'augmentent point mon respectueux et tendre attachement.

2428. — A M. DE RAMSAULT LE PÈRE.

Du 24 juillet (1).

Je vais obéir à vos ordres, monsieur, avec un extrême plaisir. Je ne serai que votre secrétaire; il n'appartient pas à un pauvre ermite comme moi de prétendre à quelque crédit auprès des héros. Je peux les affubler de grandes odes ennuyeuses; mais ce n'est pas à moi d'obtenir un brevet de lieutenant-colonel pour un brave officier, digne de servir sous M. le maréchal de Richelieu, et dont le mérite est connu du général. Tout ce que je peux et tout ce que je dois faire, c'est de me vanter à M. le maréchal d'avoir l'honneur d'être votre ami, et de m'intéresser passionnément à toute votre famille et à son avancement. C'est avec ces sentiments inaltérables que je serai toute ma vie, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur (2).

2429. — A M. PARIS-DUVERNEY.

Aux Délices, le 26 juillet.

Votre lettre, monsieur, augmente la joie que les succès de M. le maréchal de Richelieu m'ont causée. Votre amitié pour lui, qui ne s'est jamais démentie, justifie bien mon attachement. Une si belle action fait sur vous d'autant plus d'effet, que vous formez au roi des sujets qui apprendront à l'imiter. Vous vous êtes fait une carrière nouvelle de gloire par cette belle institution (3) qu'on doit à vos soins, et qui sera une grande époque dans l'histoire du siècle présent. Le nom de M. le maréchal de Richelieu ira à la postérité, et le vôtre ne sera jamais oublié.

Les événements présents fourniront probablement une ample matière aux historiens. L'union des maisons de France et d'Autriche, après deux cent cinquante ans d'inimitiés; l'Angleterre, qui croyait tenir la balance de l'Europe, abaissée en six mois de temps; une marine formidable créée avec rapidité; la plus grande fermeté déployée avec la plus grande modération, tout cela forme un bien magnifique tableau. Les étrangers voient avec admiration une vigueur et un esprit de suite dans le ministère que leurs préjugés ne voulaient pas croire. Si cela continue, je regretterai bien de n'être plus historiographe de France. Mais la France, qui ne manquera jamais ni d'hommes d'Etat ni d'hommes de guerre, aura toujours aussi de bons écrivains, dignes de célébrer leur patrie.

Je ne suis plus bon à rien; ma santé m'a rendu la retraite nécessaire. Il eût été plus doux pour moi de cultiver des fleurs auprès de Plaisance (4) qu'auprès de Genève; mais j'ai pris ce que j'ai trouvé. J'aurais eu bien difficilement un séjour plus agréable et plus convenable. Le fameux docteur Tronchin vient souvent chez moi. J'ai presque toute ma famille dans ma maison. La meilleure compagnie, composée de gens sages et éclairés, s'y rend presque tous les jours, sans jamais me gêner. Il y vient beaucoup d'Anglais, et je peux vous dire qu'ils font plus de cas de votre gouvernement que du leur.

Vous souffrez sans doute, monsieur, avec plaisir ce compte que je vous rends de ma situation. Je vous dois, en grande partie, la douceur de ma fortune; je ne l'oublierai point. Je vous serai attaché jusqu'au dernier moment de ma vie.

Je vous prie, quand vous verrez M. votre frère (5), de vouloir bien l'assurer de mes sentiments, et de compter

---

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) A cette lettre est attachée la note suivante de la main de Voltaire : *M. de Ramsault de Tortonval, capitaine dans le Hainaut, ayant servi dans l'expédition de Minorque, demande un brevet de lieutenant-colonel.* (A. François.)
(3) L'Ecole royale militaire (K.)
(4) Château de Pâris-Duverney. (G. A.)
(5) Pâris-Marmontel. (G. A.)

sur ceux avec lesquels j'ai l'honneur d'être si véritablement, etc.

2430. — A M. LEKAIN.

Aux Délices, 4 août (1).

Mon cher Lekain, tout ce qui est aux Délices a reçu vos compliments et vous fait les siens, aussi bien qu'à tous vos camarades. Puisque vous osez enfin observer le costume, rendre l'action théâtrale, et étaler sur la scène toute la pompe convenable, soyez sûr que votre spectacle acquerra une grande supériorité. Je suis trop vieux et trop malade pour espérer d'y contribuer; mais si j'avais encore la force de travailler, ce serait dans un goût nouveau, digne des soins que vous prenez et de vos talents. Je suis borné, à présent, à m'intéresser à vos succès. On ne peut y prendre plus de part, ni être moins en état de les seconder. Je vous embrasse de tout mon cœur.

2431. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 4 août.

Mon cher ange, je suis bien malingre; mais, puisqu'on a ressuscité *Sémiramis*, il faut bien que je ressuscite aussi. On dit que Lekain s'est avisé de paraître, au sortir du tombeau de sa mère, avec des bras qui avaient l'air d'être ensanglantés; cela est un tant soit peu anglais, et il ne faudrait pas prodiguer de pareils ornements. Voilà de ces occasions où l'on se trouve tout juste entre le sublime et le ridicule, entre le terrible et le dégoûtant. Mon absence n'a pas nui au succès; de mon temps les choses n'auraient pas été si bien. J'ai gagné quelque chose à être mort, car c'est l'être que de vivre sans digérer au pied des Alpes. Je sens que les Tronchin n'y font rien. Le miracle de madame de Fontaine subsiste, mais je ne suis pas homme à miracles. Il faut être jeune pour faire honneur à son médecin; mais, mon ange consolateur, aurai-je encore la force de faire quelque chose qui vous plaise? J'ai bien peur que le talent des tragédies ne passe plus vite que le goût de les voir jouer. Vous n'êtes pas épuisé; mais, par malheur, ne le serais-je pas? Il se présente en Suède un sujet de tragédie (2); s'il y avait quelque épisode de Prusse, on pourrait trouver de quoi faire cinq actes. On aura dorénavant à Paris de l'indulgence pour moi, depuis qu'on me tient pour trépassé.

Je ne conseillerais pas à La Beaumelle de donner une pièce; il en a pourtant fait une (3); mais il est si protégé et si heureux qu'on pourrait le siffler. Il faut qu'il soit disgracié de quelques rois, et alors le parterre le prendra en amitié. Madame de Graffigni a une comédie (4) toute prête; son succès me paraît sûr. Elle est femme, le sujet sera un roman; il y aura de l'intérêt, et on aimera toujours l'auteur de *Cénie*. Pour madame du Boccage, elle s'est livrée au poëme épique. On m'a envoyé trois tragédies de Paris et de province. Il en pleut de tous côtés; sans compter l'opéra de *Mérove* du roi de Prusse. Vous voyez que les arts sont toujours en honneur. Bonsoir, mon cher et respectable ami; mille respects à tous les anges.

2432. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 4 août.

Il me semble, monseigneur, que toutes les lettres adressées à mon *héros* doivent lui être rendues, et que messieurs de la poste de Compiègne auraient pu vous renvoyer à Marseille la lettre que je vous adressai à la cour quand vous eûtes donné ce bel assaut; mais apparemment que l'on n'aime pas les mauvais vers dans ce pays-là. Il se peut aussi que les directeurs de la poste vous aient attendu à Compiègne, de jour en jour, et vous attendent encore. Je ne ressemble point au général Blakeney (5), je ne peux sortir de ma place. La raison en est que je suis assiégé par une file de médecines dont le docteur Tronchin m'a circonvenu. Que n'ai-je un moment de force et de santé! je partirais sur-le-champ, je viendrais vous voir dans votre gloire; je laisserais là toute ma famille, qui se passerait bien de moi dans mon ermitage.

Vous croyez bien que j'ai un peu interrogé le voyageur dont vous me parlez (6), et vous devez vous en être aperçu quand je vous mandais que ce n'était pas des seuls Anglais que vous triomphiez. Vous avez, comme tous les généraux, essuyé les propos de l'envie et de l'ignorance. Souvenez-vous comme on traitait le maréchal de Villars avant la journée de Denain. Vous avez fait comme lui, et on se tait, et on admire, et l'enthousiasme que vous inspirez est général. On a mal attaqué, disait-on; il fallait absolument envoyer M. de Vallière (1) pour tirer juste. Au milieu de tous ces beaux raisonnements arrive la nouvelle de la prise; voilà jusqu'à présent le plus beau moment de votre vie. Qu'est-il arrivé de là? qu'on ne vous conteste plus le service que vous avez rendu à Fontenoy. Port-Mahon confirme tout, et met le sceau à votre gloire. Il se pourra bien faire que vous ne soyez pas le premier dans le cœur de la belle personne (2) que vous savez; mais vous serez toujours considéré, honoré, et je vous regarde comme le premier homme du royaume. C'est une place que vous vous êtes donnée, et que rien ne vous ôtera. Il me pleut de tous côtés de mauvais vers pour vous; vous devez en être excédé. Pour vous achever, il faut que je prenne aussi la liberté de vous envoyer ce que j'écrivais ces jours-ci à mon petit Desmahis. Ce Desmahis est fort aimable; vous ne vous en soucierez guère, vous avez bien autre chose à faire.

Nous sommes tous ici aux pieds de notre *héros*.

2433. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

7 août.

Mon divin ange, voici le *Botoniate* (3) achevé et réparé, à peu près comme vous l'avez voulu. L'auteur est un homme très aimable, et porte un nom qui doit réussir à Paris. Je ne doute pas que les comédiens n'acceptent une pièce qui vaut beaucoup mieux que tant d'autres qu'ils ont jouées, et je doute encore moins du succès quand elle sera bien mise au théâtre. Je vous demande vos bontés, et nous sommes deux qui serons pénétrés de reconnaissance.

Mon cher ange, les bras ensanglantés (4) sont bien anglais; mais, si on les souffre, je les souffre aussi.

Si cet honnête La Beaumelle est enfermé (5), je n'en suis pas surpris; il avait dit dans ses *Mémoires*, en parlant de la maison royale : « On s'allie plaisamment dans cette mai- » son-là. »

On dit qu'il avait fait imprimer une *Pucelle* en dix-huit chants, pleine d'horreurs.

Je ne savais pas que ce fût M. de Sainte-Palaie (6) qui m'eût honoré du *Glossaire;* voulez-vous bien lui donner le chiffon ci-joint?

La poste part; je n'ai que le temps de vous dire que vous êtes le plus aimable et le plus regretté des hommes.

2434. — A M. THIERIOT.

Aux Délices, 9 août.

Mon cher et ancien ami, je ne sais ce que c'est que cette *critique dévote* dont vous me parlez. Est-ce une critique imprimée? est-ce seulement un cri des âmes tendres et timorées? vous me feriez plaisir de me mettre au fait. Je m'unis, à tout hasard, aux sentiments des saints, sans savoir ni ce qu'ils disent ni ce qu'ils pensent.

On me mande qu'on a défendu à l'évêque de Troyes (7) d'imprimer des mandements; c'est défendre à la comtesse de Pimbesche de plaider.

Est-il vrai qu'on joue *Sémiramis?* que l'ombre n'est pas ridicule? et que les bras de Lekain ne sont pas mal ensanglantés? Vous ne savez rien de ces bagatelles; vous négligez le théâtre; vous n'aimez que les anecdotes, et vous ne m'en dites point.

Je ne sais guère de nouvelles de Suède. J'ai peur que ma divine Ulrique ne soit traitée par son sénat avec moins de respect et de sentiment qu'on n'en doit à son rang, à son esprit, et à ses grâces.

Vous saurez que l'impératrice-reine m'a fait dire des choses très obligeantes. Je suis pénétré d'une respectueuse reconnaissance. J'adore de loin; je n'irai point à Vienne; je me trouve trop bien de ma retraite des Délices. Heureux qui vit

(1) C'est à tort que les éditeurs de cette lettre, MM. de Cayrol et A. François, l'ont placée à l'année 1757. Elle est de 1756. (G. A.)
(2) On venait de décapiter le baron de Horn et quelques seigneurs qui avaient conspiré pour le rétablissement de l'autorité absolue du roi. (G. A.)
(3) *Virginie ou les décemvirs.* (G. A.)
(4) La *Fille d'Aristide.* (G. A.)
(5) Défenseur du fort Saint-Philippe. (G. A.)
(6) Tronchin. (G. A.)

(1) Célèbre général d'artillerie. (G. A.)
(2) Madame de Pompadour. (G. A.)
(3) Le *Nicéphore*, du conseiller Tronchin. (G. A.)
(4) Voyez la lettre du 4 août à d'Argental. (G. A.)
(5) Il fut embastillé une seconde fois, du 6 août 1756 au 1er septembre 1757. (G. A.)
(6) Auteur du *Projet d'un glossaire français.* (G. A.)
(7) Poncet de La Rivière. (G. A.)

chez soi avec ses nièces, ses livres, ses jardins, ses vignes, ses chevaux, ses vaches, son aigle, son renard, et ses lapins, qui se passent la patte sur le nez! J'ai de tout cela, et les Alpes par-dessus, qui font un effet admirable. J'aime mieux gronder mes jardiniers que de faire ma cour aux rois.

J'attends l'encyclopède d'Alembert, avec son imagination et sa philosophie. Je voudrais bien que vous en fissiez autant, mais vous en êtes incapable.

Est-il vrai que *Plutus-Apollon*-Popelinière a doublé la pension de madame son épouse (1)? Tronchin prétend qu'elle a toujours quelque chose au sein; je crois aussi qu'elle a quelque chose sur le cœur. Je vous prie de lui présenter mes hommages, si elle est femme à les recevoir.

C'est grand dommage qu'on n'imprime pas les mémoires de ce fou d'évêque Cosnac!

Pour Dieu, envoyez-moi, signé Jannel (2) ou Bouret, tout ce qu'on aura écrit pour ou contre les *Mémoires* de Scarron-Maintenon.

Interim vale et scribe. Æger sum, sed tuus.

2435. — A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Aux Délices, 18 août.

Vous êtes donc comme MM. vos parents, que j'ai eu l'honneur de connaître très gourmands; vous en avez été malade. Je suis pénétré, monsieur, de votre souvenir; je m'intéresse à votre santé, à vos plaisirs, à votre gloire, à tout ce qui vous touche. Je prends la liberté de vous ennuyer de tout mon cœur.

Vous avez vraiment fait une œuvre pie de continuer les aventures de *Jeanne*, et je serais charmé de voir un si saint ouvrage de votre façon. Pour moi, qui suis dans un état à ne plus toucher aux *Pucelles*, je serai enchanté qu'un homme aussi fait pour elles que vous l'êtes daigne faire ce que je ne veux plus tenter.

Tâchez de me faire tenir, comme vous pourrez, cette honnête besogne, qui adoucira ma cacochyme vieillesse. Je n'ai pas eu la force d'aller à Plombières; cela n'est bon que pour les gens qui se portent bien, ou pour les demi-malades.

J'ai actuellement chez moi M. d'Alembert, votre ami, et très digne de l'être. Je voudrais bien que vous fissiez quelque jour le même honneur à mes petites Délices. Vous êtes assez philosophe pour ne pas dédaigner mon ermitage.

Je vous crois plus que jamais sur les Anglais; mais je ne peux comprendre comment ces dogues-là, qui, dites-vous, se battirent si bien à Ettingen (3), vinrent pourtant à bout de vous battre. Il est vrai que depuis ce temps-là vous le leur avez bien rendu. Il faut que chacun ait son tour dans ce monde.

Pour l'Académie françoise ou française, et les autres académies, je ne sais quand ce sera leur tour. Vous ferez toujours bien de l'honneur à celles dont vous serez. Quelle est la société qui ne cherchera pas à posséder celui qui fait le charme de la société? Dieu donne longue vie au roi de Pologne! Dieu vous le conserve, ce bon prince qui passe sa journée à faire du bien, et qui, Dieu merci, n'a que cela à faire! Je vous supplie de me mettre à ses pieds. Je veux faire mon petit bâtiment chinois à son honneur, dans un petit jardin; je ferai un bois, un petit *Chaudeu* grand comme la main, et je le lui dédierai.

Mademoiselle Clairon est à Lyon; elle joue comme un ange des Idamé, des Mérope, des Zaïre, des Alzire. Cependant je ne vais point la voir. Si je faisais des voyages, ce serait pour vous, pour avoir encore la consolation de rendre mes respects à madame de Boufflers, et à ceux qui daignent se souvenir de moi. Vous jugez bien que si je renonce à la Lorraine, je renonce aussi à Paris, où je pourrais aller comme à Genève, mais qui n'est pas fait pour un vieux malade planteur de choux.

Comptez toujours sur les regrets et le très tendre attachement de V.

2436. — A M. THIERIOT.

Aux Délices, 20 août (4).

Pourquoi donc cet honnête homme de La Beaumelle est-il à la Bastille? Il avait fait un si beau livre, et madame Geoffrin le prônait tant!

J'ai entre les mains les *Annales politiques* de l'abbé de Saint-Pierre; c'est un fou sérieux, qui traite Louis XIV de grand enfant. Je crois que je trouverai dans ce manuscrit beaucoup plus à réfuter qu'à imiter. Il est probable qu'il sera bientôt imprimé (1).

Si vous voyez Lambert, mon ancien ami, je vous prie de lui dire que la tête lui tourne de réimprimer la détestable rapsodie de la prétendue *Histoire universelle* qu'on a donnée sous mon nom, et ce recueil encore plus mauvais de la *Guerre de 1741*.

Il prend bien mal son temps encore de réimprimer l'*Histoire du Siècle de Louis XIV*, lorsque je l'ai augmentée d'un grand tiers. Il doit, pour son intérêt et pour son honneur, attendre que l'édition des Cramer, qui va depuis Charlemagne jusqu'à 1756, ait paru. Faites-lui entendre raison, si vous pouvez, je vous en conjure.

Nous avons ici d'Alembert et Patu; ce sont deux mérites différents. Patu (2) va gagner ses pardons à Rome; si vous voulez en faire autant, passez par Genève. Je vous rendrai bientôt M. d'Alembert; c'est un des meilleurs philosophes de l'Europe, et, qui plus est, un des plus aimables.

J'avais déjà le projet du *Glossaire;* ce sera un livre nécessaire pour l'intelligence des auteurs français du moyen-âge: je ne doute pas que M. de Sainte-Palaie ne trouve de grands secours dans les langues du Nord; on ne saurait s'en passer pour tous les vieux mots qui ne sont pas dérivés du latin.

Imprime-t-on ce drôle de corps de Cosnac, évêque de Valence?

On parle d'une tragédie nouvelle; mais vous n'êtes pas de ce tripot. Une vraie tragédie se joue à Stockholm, et il s'en prépare ailleurs. *Tu, Tityre, lentus in umbra*, et moi aussi. Je vous embrasse de tout mon cœur. Mes respects à madame La Popelinière. *Quid novi? Vale.*

2437. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

Aux Délices, 23 août 1756 (3).

Madame, l'optimisme et le *Tout est bien* reçoivent, en Suède, de terribles échecs. On se bat sur mer, on se menace sur terre. Heureuse encore une fois la terre promise de Gotha, où l'on est tranquille et heureux sous les auspices de votre altesse sérénissime! Elle a donc lu les lettres de cette femme singulière, veuve d'un poëte burlesque et d'un grand roi, qui naquit protestante et qui contribua à la révocation de l'édit de Nantes, qui fut dévote et qui fit l'amour. Je ne sais, madame, si vous aurez trouvé beaucoup de lettres intéressantes.

A l'égard des mémoires de La Beaumelle, c'est l'ouvrage d'un imposteur insensé qui a quelquefois de l'esprit, mais qui en a toujours mal à propos. Ses calomnies viennent de le faire enfermer à la Bastille pour la seconde fois; c'était un chien enragé qu'on ne pouvait plus laisser dans les rues. C'est une étrange fatalité que ce soit un pareil homme qui ait été cause de ce qu'on appelle mon malheur à la cour de Berlin. Pour moi, madame, je ne connais d'autre malheur que d'être loin de votre altesse sérénissime.

On est grand nouvelliste dans le pays que j'habite; on prétend qu'il y a, dans une partie de l'Allemagne, des orages prêts à crever. Heureusement ils sont loin de vos Etats. Je n'ose, madame, vous demander si votre altesse sérénissime pense qu'il y ait guerre cette année; il ne m'appartient pas de faire des questions; mais je sais que votre altesse sérénissime voit les choses d'un coup d'œil bien juste. Son opinion déciderait, en plus d'une conjoncture, de ce qu'on doit penser. Plus d'un particulier est intéressé aux affaires générales; qu'elle me pardonne de lui en parler, et qu'elle daigne recevoir, avec sa bonté ordinaire, mon profond respect et mon inviolable attachement.

2438. — A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 23 août.

Dites-moi donc, madame, vous qui êtes sur les bords du Rhin, si notre chère Marie-Thérèse, impératrice-reine, dont la tête me tourne, prépare des efforts réels pour reprendre sa Silesie. Voilà un beau moment: et si elle le manque, elle n'y reviendra plus. Ne seriez-vous pas bien aise de voir deux femmes, deux impératrices (4), peloter un peu notre grand

(1) Il était séparé d'elle. Cette dame mourut d'un cancer au sein en novembre 1756 (G. A.)

(2) Intendant-général des postes. C'est lui qui faisait pour Louis XV des extraits des lettres qu'il ouvrait. (G. A.)

(3) Ou plutôt Dettingen, 27 juin 1743. (G. A.)

(4) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

(1) Il parut l'année suivante. (G. A.)

(2) Pierre Patu est auteur d'une comédie, les *Adieux du Goût*, jouée en 1754, et d'une traduction de *pieces anglaises*. Il allait en Italie pour se guérir d'une maladie de poitrine, dont il mourut peu de temps après sa visite aux Délices. (G. A.)

(3) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)

(4) Elisabeth de Russie et Marie-Thérèse. (G. A.)

roi de Prusse, notre *Salomon du Nord?* Pour moi, dans ma douce retraite, au bord de mon lac, je ne sais aucune nouvelle; je n'apprends rien que par les gazettes. Elles me disent qu'on coupe des têtes en Suède; mais elles ne me disent rien de cette reine Ulrique que j'ai vue si belle, pour qui j'ai fait autrefois des vers, et qui, sans vanité, en a fait aussi pour moi. Je suis très fâché qu'elle se soit brouillée si sérieusement avec son *parlement*. Le nôtre fait, dit-on, des remontrances pour une taxe sur les cartes, et brûle des mandements d'évêques. On vous envoie dans votre Alsace un confesseur, un martyr (1) de la *constitution*, que j'ai vu quelque temps fort amoureux, et dont sa maîtresse était aussi mécontente que ses créanciers. Les saints sont d'étranges gens.

Portez-vous bien, madame; faites du feu dès le mois de septembre. Traitez le climat du Rhin comme je traite celui du lac. Vivez avec une amie charmante. Souvenez-vous quelquefois de moi. Madame Denis et moi nous vous présentons nos respects. Il est triste pour nous que ce soit de si loin.

2439. — A M. PALISSOT.

Aux Délices, 27 août 1756.

Tout malade que je suis, monsieur, il faut que je me donne la consolation de vous remercier de votre lettre; elle est très judicieuse, et je suis fort sensible à la confiance que vous me témoignez (2). J'ai d'ailleurs un intérêt véritable à voir tous ces petits nuages dissipés. Je me regarde comme votre ami après votre pèlerinage. Je suis l'ami des personnes dont vous me parlez (3), et vous êtes tous dignes de vous aimer les uns les autres. J'ai eu dans ma vie quelques petites querelles littéraires, et j'ai toujours vu qu'elles m'avaient fait du mal. Quand il n'y aurait que la perte du temps, c'est beaucoup. On dit que vous employez votre loisir à faire des ouvrages qui me donnent une grande espérance et beaucoup d'impatience. Je parle souvent de vous avec M. Vernes. Pardonnez une si courte lettre à un malade.

2440. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 27 août (4).

Vraiment, monseigneur, je suis un plaisant homme pour venir faire ma cour à mon héros. Je suis dans mon lit, n'en pouvant plus, et j'ai une nièce qui se meurt : ce n'est pas votre protégée Denis, c'est sa sœur. Conservez votre santé : un général d'armée en a grand besoin, et probablement vous ne vous en tiendrez pas à la prise de Mahon. Vous donnez à M. le duc de Fronsac une éducation singulière; je crois que peu de personnes de son espèce auront vu au même âge d'aussi grandes choses que lui. Je crois que ma chère Marie-Thérèse a bien envie de prendre ce temps-là pour reprendre, si elle peut, la Silésie. Nous attendons toujours des nouvelles consolantes de quelque petit commencement d'hostilités : le feu peut se mettre tout d'un coup aux quatre coins de l'Europe; quel plaisir pour vous autres héros!

Je meurs de douleur de ne pas venir vous contempler tout rayonnant de gloire. Je me dépique en vous fourrant dans une grande diable d'histoire générale que j'ai commencée par Charlemagne, et que je finis par vous. J'ai pris l'expédition de Mahon pour ma dernière époque. Cela me soulage dans mon état de malingre. Je fais mille vœux pour vous. Jouissez longtemps et gaîment de toute votre gloire, et conservez vos anciennes bontés pour votre ancien adorateur.

2441. — A M. LE DOCTEUR TRONCHIN (5).

Les dévotes sont toujours après leur directeur; les gourmandes crient après un médecin, quand elles ont mangé trop de jambon. Mon cher Esculape, vous êtes accoutumé aux faiblesses humaines : pardonnez à quatre ou cinq femmes compatissantes qui voulurent hier vous faire courir à heure indue pour une petite indigestion. Vous savez que ces bagatelles n'ont pas de suite dans les bons tempéraments.

Les deux nièces et l'oncle sont tous sous votre domination, et vous sont attachés comme on doit l'être.

(1) L'évêque de Troyes, exilé en Alsace. (G. A.)
(2) Palissot se plaignait des tracasseries que lui suscitait Tressan à cause de sa comédie du *Cercle*, jouée à Lunéville. (G. A.)
(3) Tressan, le duc de Villars et Vernes. (G. A.)
(4) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(5) Nous croyons que ce billet sans date, édité par MM. de Cayrol et A. François, doit avoir place à cette époque ou être rejeté au mois de juin 1758. (G. A.)

2442. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 6 septembre.

Mon divin ange, vous n'avez point encore répondu au *Botoniate;* je vous crois un peu embarrassé avec la cour de Constantinople et avec l'auteur. Il s'est senti animé par les réflexions que vous aviez eu la bonté de faire sur son ouvrage; il a corrigé sa pièce plus facilement que je n'en puis faire une; il vous l'a envoyée, tirez-vous de là comme vous pourrez. Mon cher ange, j'aime à voir des conseillers faire des tragédies. Je ne peux pas vous faire la même galanterie que ce bon M. Tronchin; je vous écris au chevet du lit de madame de Fontaine, qui est très malade, et que l'autre Tronchin aura bien de la peine à tirer d'affaire. Je ne me porte guère mieux qu'elle. C'aurait été un beau coup d'aller à Lyon voir le maréchal de Richelieu, et entendre mademoiselle Clairon; mais nous donnons la préférence à Tronchin sur les autres grands personnages du siècle. C'est bien dommage d'être malade dans une si belle saison et dans un aussi beau séjour; la seule situation de mon petit ermitage devrait rendre la santé.

Je ne peux guère, mon cher ange, vous parler de mes amusements de théâtre, au milieu des inquiétudes que madame de Fontaine me donne, et des continuelles souffrances qui me persécutent; *altri tempi, altre cure*. Je m'intéresse encore moins à tout ce qui se passe sur ce pauvre globe, depuis Stockholm, où l'on coupe des têtes, jusqu'à Paris où l'on fait des remontrances et de très mauvais vers. Je ne m'intéresse qu'à vous et à vos anges. Madame Denis vous fait les plus tendres compliments. Adieu, mon cher et respectable ami; je serais bien affligé de mourir sans vous embrasser. Vous êtes tout ce que je regrette.

2443. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 6 septembre.

Je ne conçois pas trop comment mon *héros*, environné, tout du long de la route, d'affaires, de feux de joie, de fusées, de bals, de comédies, de cris de joie, de battements de mains, de femmes, de filles, daigne encore trouver le temps de donner une lettre à Florian (1) pour moi. Je vous remercie tendrement, monseigneur. Soyez bien persuadé que je serais venu vous faire ma cour à Lyon; mais je crains pour la vie d'une de mes nièces. Tronchin sera un grand médecin s'il la tire d'affaire.

Quand vous pourrez m'envoyer quelque petit détail de votre belle expédition de Mahon, je vous serai vraiment très obligé; mais à présent je ne fais qu'un tableau général des grands événements, et je ne peins qu'à coups de brosse. Puisque j'avais commencé une *Histoire générale*, il a fallu la finir; et, dans cette histoire, ce qui fait le plus d'honneur à la nation y est marqué en peu de mots. Je dis que vous avez sauvé Gênes, que vous avez contribué plus que personne au gain de la bataille de Fontenoy. Je parle de l'assaut de Berg-op-Zoom, pour mettre au-dessus de cette entreprise l'assaut général que vous avez donné à des ouvrages bien moins entamés que ceux de Berg-op-Zoom; tout cela sans affectation, sans avoir l'air de vouloir parler de vous, et comme conduit par la force des événements. J'aurai eu du moins le plaisir de finir une *Histoire générale* par vous.

Il est venu, dans mon trou des Délices, un petit garçon haut comme Ragotin, nommé Dufour, qui a fait un petit divertissement à Lyon en votre honneur et gloire. Il dit que c'est vous qui me l'avez adressé, qu'il va à Paris, qu'il veut être votre secrétaire, qu'il faut que je lui donne une lettre pour vous. Je lui donnerai donc cette lettre, qui contiendra que le porteur est le petit Dufour, et vous ferez du petit Dufour tout ce qu'il vous plaira; mais je serai fort surpris si le petit Dufour peut vous aborder. On dit qu'un abbé (2) va à Vienne. J'espère qu'il bénira l'aigle à deux têtes, et qu'il maudira celui qui n'en a qu'une.

Les ermites suisses vous présentent leurs tendres respects.

2444. — A M. THIERIOT.

Aux Délices, 10 septembre.

Mon ancien ami, je vous assure que Tronchin est un grand homme; il vient encore de ressusciter madame de Fontaine. Esculape ne ressuscitait les gens qu'une fois; et ceux qui se sont mêlés de rendre la vie aux morts ne se sont jamais avisés de donner une seconde représentation sur le même sujet.

(1) Le marquis de Florian. (G. A.)
(2) L'abbé de Bernis. (G. A.)

Tronchin en sait plus qu'eux; je voudrais qu'il pût un peu gouverner madame de La Popelinière, car je sais qu'elle a besoin de lui, et plus qu'elle ne pense; mais je ne voudrais pas qu'elle nous enlevât notre Esculape; je voudrais qu'elle le vînt trouver. Vous seriez du voyage; comptez que c'est une chose à faire.

Vous devez savoir à présent, vous autres Parisiens, que le *Salomon du Nord* s'est emparé de Leipsick. Je ne sais si c'est là un chapitre de *Machiavel* ou de l'*Anti-Machiavel*, si c'est d'accord avec la cour de Dresde, ou malgré elle;

. . . . ea cura quie*tum*
Non me sollicitat. . . . . (VIRG., *Æn.*, lib. IV.)

Je songe à faire mûrir des muscats et des pêches; je me promène dans des allées de fleurs de mon invention, et je prends peu d'intérêt aux affaires des Vandales et des Misniens.

Je vous suis très obligé des rogatons du pont Neuf, et des belles pièces suédoises. Il y a un mois que j'avais ce monument suédois de liberté et de fermeté.

Ce n'est pas là une brochure ordinaire. Seriez-vous homme à procurer à ma très petite bibliothèque quelques livres dont je vous enverrai la note? vous seriez bien aimable. Je crois que Lambert se mordra les pouces de m'avoir réimprimé; dix volumes sont durs à la vente. Dieu le bénisse, et ceux qui liront mes sottises! pour moi, je voudrais les oublier.

Farewell, my old friend; I am sick.

2115. — A M. J.-J. ROUSSEAU.

Aux Délices, 12 septembre (1).

Mon cher philosophe, nous pouvons, vous et moi, dans les intervalles de nos maux, raisonner en vers et en prose; mais, dans le moment présent, vous me pardonnerez de laisser là toutes ces discussions philosophiques, qui ne sont que des amusements. Votre lettre est très belle; mais j'ai chez moi une de mes nièces qui, depuis trois semaines, est dans un assez grand danger; je suis garde-malade, et très malade moi-

(1) Cette lettre est la réponse à la lettre suivante de J.-J. Rousseau :

Le 18 août 1756.

Vos deux derniers poëmes, monsieur, me sont parvenus dans ma solitude, et quoique tous mes amis connaissent l'amour que j'ai pour vos écrits, je ne sais de quelle part ceux-ci me pourraient venir, à moins que ce ne soit de la vôtre. J'y ai trouvé le plaisir avec l'instruction, et reconnu la main du maître : ainsi je crois vous devoir remercier à la fois de l'exemplaire et de l'ouvrage. Je ne vous dirai pas que tout m'en paraisse également bon; mais les choses qui m'y déplaisent ne font que m'inspirer plus de confiance pour celles qui me transportent : ce n'est pas sans peine que je défends quelquefois ma raison contre les charmes de votre poésie; mais c'est pour rendre mon admiration plus digne de vos ouvrages que je m'efforce de n'y pas tout admirer.

Je ferai plus, monsieur; je vous dirai sans détour, non les beautés que j'ai cru sentir dans ces deux poëmes, la tâche effraierait ma paresse, ni même les défauts qu'y remarqueront peut-être de plus habiles gens que moi, mais les déplaisirs qui troublent en cet instant le goût que je prenais à vos leçons; et je vous les dirai encore attendri d'une première lecture où mon cœur écoutait avidement le vôtre, vous aimant comme mon frère, vous honorant comme mon maître, me flattant enfin que vous reconnaîtrez dans mes intentions la franchise d'une âme droite, et dans mes discours le ton d'un ami de la vérité qui parle à un philosophe. D'ailleurs, plus votre second poëme m'enchante, plus je prends librement parti contre le premier. Car, si vous n'avez pas craint de vous opposer à vous-même, pourquoi craindrais-je d'être de votre avis? Je dois croire que vous ne tenez pas beaucoup à des sentiments que vous réfutez si bien.

Tous mes griefs sont donc contre votre *Poëme sur le désastre de Lisbonne*, parce que j'en attendais des effets plus dignes de l'humanité qui paraît vous l'avoir inspiré. Vous reprochez à Pope et à Leibnitz d'insulter à nos maux en soutenant que tout est bien, et vous amplifiez tellement le tableau de nos misères que vous en aggravez le sentiment. Au lieu des consolations que j'espérais, vous ne faites que m'affliger; on dirait que vous craignez que je ne voie pas assez combien je suis malheureux, et vous croiriez, ce me semble, me tranquilliser beaucoup en me prouvant que tout est mal.

Ne vous y trompez pas, monsieur, il arrive tout le contraire de ce que vous vous proposez. Cet optimisme, que vous trouvez si cruel, me console pourtant dans les mêmes douleurs que vous me peignez comme insupportables. Le poëme de Pope adoucit mes maux, et me porte à la patience; le vôtre aigrit mes peines, m'excite au murmure, et, m'ôtant tout, hors une espérance ébranlée, il me réduit au désespoir. Dans cette étrange opposition qui règne entre ce que vous établissez et ce que j'éprouve, calmez la perplexité qui m'agite, et dites-moi qui s'abuse du sentiment ou de la raison.

« Homme, prends patience, me disent Pope et Leibnitz, les maux sont un effet nécessaire de la nature et de la constitution de cet univers. L'Être éternel et bienfaisant qui le gouverne eût voulu t'en garantir : de toutes les économies possibles il a choisi celle qui réunissait le moins de mal et le plus de bien : ou, pour dire la même chose encore plus crûment s'il le faut, s'il n'a pas mieux fait, c'est qu'il ne pouvait mieux faire. »

Que me dit maintenant votre poëme? « Souffre à jamais, malheureux! S'il est un Dieu qui t'ait créé, sans doute qu'il est tout-puissant il pouvait prévenir tous tes maux; n'espère donc jamais qu'ils finissent, car on ne saurait voir pourquoi tu existes, si ce n'est pour souffrir et mourir. » Je ne sais ce qu'une pareille doctrine peut avoir de plus consolant que l'optimisme et que la fatalité même : pour moi, j'avoue qu'elle me paraît plus cruelle encore que le manichéisme. Si l'embarras de l'origine du mal vous forçait d'altérer quelqu'une des perfections de Dieu, pourquoi vouloir justifier sa puissance aux dépens de sa bonté? S'il faut choisir entre deux erreurs, j'aime encore mieux la première.

Vous ne voulez pas, monsieur, qu'on regarde votre ouvrage comme un poëme contre la Providence, et je me garderai bien de lui donner ce nom, quoique vous ayez qualifié de livre contre le genre humain (*), un écrit où je plaidais la cause du genre humain contre lui-même. Je sais la distinction qu'il faut faire entre les intentions d'un auteur et les conséquences qui peuvent se tirer de sa doctrine. La juste défense de moi-même m'oblige seulement à vous faire observer qu'en peignant les misères humaines mon but était excusable, et même louable, à ce que je crois; car je montrais aux hommes comment ils faisaient leurs malheurs eux-mêmes, et par conséquent comment ils les pouvaient éviter.

Je ne vois pas qu'on puisse chercher la source du mal moral ailleurs que dans l'homme libre, perfectionné, partant corrompu; et quant aux maux physiques, si la matière sensible et impassible est une contradiction, comme il me le semble, ils sont inévitables dans tout système dont l'homme fait partie, et alors la question n'est point pourquoi l'homme n'est pas parfaitement heureux, mais pourquoi il existe. De plus, je crois avoir montré qu'excepté la mort, qui n'est presque un mal que par les préparatifs dont on la fait précéder, la plupart de nos maux physiques sont encore notre ouvrage. Sans quitter votre sujet de Lisbonne, convenez, par exemple, que la nature n'avait point rassemblé là vingt mille maisons de six à sept étages, et que si les habitants de cette grande ville eussent été dispersés plus également, et plus légèrement logés, le dégât eût été beaucoup moindre, et peut-être nul. Tout eût fui au premier ébranlement, et on les eût vus le lendemain, à vingt lieues de là, tout aussi gais que s'il n'était rien arrivé. Mais il faut rester, s'opiniâtrer autour des masures, s'exposer à de nouvelles secousses, parce que ce qu'on laisse vaut mieux que ce qu'on peut emporter. Combien de malheureux ont péri dans ce désastre pour vouloir prendre, l'un ses habits, l'autre ses papiers, l'autre son argent? Ne sait-on pas que la personne de chaque homme est devenue la moindre partie de lui-même, et que ce n'est presque pas la peine de la sauver quand on a perdu tout le reste?

Vous auriez voulu, et qui ne l'eût pas voulu de même! que le tremblement se fût fait au fond d'un désert plutôt qu'à Lisbonne. Peut-on douter qu'il ne s'en forme aussi dans les déserts? mais nous n'en parlons point, parce qu'ils ne font aucun mal aux messieurs des villes, les seuls hommes dont nous tenions compte. Ils en font peu même aux animaux et aux sauvages qui habitent épars ces lieux retirés, et qui ne craignent ni la chute des toits ni l'embrasement des maisons. Mais que signifierait un pareil privilége? Serait-ce donc à dire que l'ordre du monde doit changer selon nos caprices, que la nature doit être soumise à nos lois, et que, pour lui interdire un tremblement de terre en quelque lieu, nous n'avons qu'à y bâtir une ville?

Il y a des événements qui nous frappent souvent plus ou moins selon les faces sous lesquelles on les considère, et qui perdent beaucoup de l'horreur qu'ils inspirent au premier aspect, quand on veut les examiner de près. J'ai appris dans *Zadig* (**), et la nature me confirme de jour en jour qu'une mort accélérée n'est pas toujours un mal réel, et qu'elle peut quelquefois passer pour un bien relatif. De tant d'hommes écrasés sous les ruines de Lisbonne, plusieurs sans doute ont évité de plus grands malheurs; et malgré ce qu'une pareille description a de touchant et fournit à la poésie, il n'est pas sûr qu'un seul de ces infortunés ait plus souffert que si, selon le cours ordinaire des choses, il eût attendu dans de longues angoisses la mort qui l'est venu surprendre. Est-il une fin plus triste que celle d'un mourant qu'on accable de soins inutiles, qu'un notaire et des héritiers ne laissent pas respirer, que les médecins assassinent dans son lit à leur aise, et à qui des prêtres barbares font avec art savourer la mort! Pour moi, je vois partout que les maux auxquels nous assujettit la nature sont beaucoup moins cruels que ceux que nous y ajoutons.

Mais quelque ingénieux que nous puissions être à fomenter nos misères à force de belles institutions, nous n'avons pu jusqu'à présent nous perfectionner au point de nous rendre généralement la vie à charge, et de préférer le néant à notre existence; sans quoi le découragement et le désespoir se seraient bientôt emparés du plus grand nombre, et le genre humain n'eût pu subsister longtemps. Or, s'il est mieux pour nous d'être que de n'être pas, c'en serait assez pour justifier notre existence, quand même nous n'aurions aucun dédommagement à attendre des maux que nous avons à souffrir, et que ces maux seraient aussi grands que vous les dépeignez. Mais il est difficile de trouver sur ce sujet de la bonne foi chez les hommes et de bons calculs chez les philosophes, parce que ceux-ci, dans la comparaison des biens et des maux, oublient toujours le doux sentiment de l'existence, indépendant de toute autre

(*) Voyez la lettre du 30 août 1755 à Rousseau. (G. A.)
(**) Chapitre XX. (G. A.)

même. J'attendrai que je me porte mieux, et que ma nièce soit guérie, pour oser penser avec vous. M. Tronchin m'a dit que vous viendriez enfin dans votre patrie. M. d'Alembert vous dira quelle vie philosophique on mène dans ma petite retraite. Elle mériterait le nom qu'elle porte, si elle pouvait vous posséder quelquefois. On dit que vous haïssez le séjour des villes; j'ai cela de commun avec vous. Je voudrais vous ressembler en tant de choses, que cette conformité pût vous

---

sensation, et que la vanité de mépriser la mort engage les autres à calomnier la vie, à peu près comme ces femmes qui, avec une robe tachée et des ciseaux, prétendent aimer mieux des trous que des taches.

Vous pensez avec Erasme que peu de gens voudraient renaître aux mêmes conditions qu'ils ont vécu; mais tel tient sa marchandise fort haute, qui en rabattrait beaucoup s'il avait quelque espoir de conclure le marché. D'ailleurs, monsieur, qui dois-je croire que vous avez consulté sur cela? des riches peut-être, rassasiés de faux plaisirs, mais ignorant les véritables, toujours ennuyés de la vie, et toujours tremblant de la perdre? peut-être des gens de lettres, de tous les ordres d'hommes le plus sédentaire, le plus malsain, le plus réfléchissant, et par conséquent le plus malheureux? Voulez-vous trouver des hommes de meilleure composition, ou, du moins, communément plus sincères, et qui, formant le plus grand nombre, doivent au moins pour cela être écoutés par préférence? Consultez un honnête bourgeois qui aura passé une vie obscure et tranquille, sans projets et sans ambition, un bon artisan qui vit commodément de son métier; un paysan même, non de France où l'on prétend qu'il faut les faire mourir de misère afin qu'ils nous fassent vivre, mais du pays, par exemple, où vous êtes, et généralement de tout pays libre: j'ose poser en fait qu'il n'y a peut-être pas dans le Haut-Valais un seul montagnard mécontent de sa vie presque automate, et qui n'acceptât volontiers, au lieu même du paradis, le marché de renaître sans cesse pour végéter ainsi perpétuellement. Ces différences me font croire que c'est souvent l'abus que nous faisons de la vie qui nous la rend à charge; et j'ai bien moins bonne opinion de ceux qui sont fâchés d'avoir vécu que de celui qui peut dire avec Caton : *Nec me vixisse pœnitet, quoniam ita vixi ut frustra me natum non existimem.* Cela n'empêche pas que le sage ne puisse quelquefois déloger volontairement, sans murmure et sans désespoir, quand la nature ou la fortune lui portent bien distinctement l'ordre du départ. Mais selon le cours ordinaire des choses, de quelques maux que soit semée la vie humaine, elle n'est pas, à tout prendre, un mauvais présent; et si ce n'est pas toujours un mal de mourir, c'en est fort rarement un de vivre.

Nos différentes manières de penser sur tous ces articles m'apprennent pourquoi plusieurs de vos preuves sont peu concluantes pour moi; car je n'ignore pas combien la raison humaine prend plus facilement le moule de nos opinions que celui de la vérité, et qu'entre deux hommes d'avis contraire, ce que l'un croit démontré n'est souvent qu'un sophisme pour l'autre.

Quand vous attaquez, par exemple, la chaîne des êtres si bien décrite par Pope, vous dites qu'il n'est pas vrai que si l'on ôtait un atome du monde, le monde ne pourrait subsister. Vous citez là-dessus M. de Crouzas; puis vous ajoutez que la nature n'est asservie à aucune mesure précise ni à aucune forme précise; que nulle planète ne se meut dans une courbe absolument régulière; que nul être connu n'est d'une figure précisément mathématique; que nulle quantité précise n'est requise pour nulle opération; que la nature n'agit jamais rigoureusement; qu'ainsi on n'a aucune raison d'assurer qu'un atome de moins sur la terre serait la cause de la destruction de la terre. Je vous avoue que, sur tout cela, monsieur, je suis plus frappé de la force de l'assertion que de celle du raisonnement, et qu'en cette occasion je céderais avec plus de confiance à votre autorité qu'à vos preuves.

A l'égard de M. de Crousaz, je n'ai point lu son écrit contre Pope (*), et ne suis peut-être pas en état de l'entendre; mais ce qu'il y a de très certain, c'est que je ne lui céderai pas ce que je vous aurai disputé, et que j'ai tout aussi peu de foi à ses preuves qu'à son autorité. Loin de penser que la nature ne soit point asservie à la précision des quantités et des figures, je croirais tout au contraire qu'elle seule suit à la rigueur cette précision, parce qu'elle seule sait comparer exactement les fins et les moyens, et mesurer la force à la résistance. Quant à ses irrégularités prétendues, peut-on douter qu'elles n'aient toutes leur cause physique? et suffit-il de ne la pas apercevoir pour nier qu'elle existe? Ces apparentes irrégularités viennent sans doute de quelques lois que nous ignorons, et que la nature suit tout aussi fidèlement que celles qui nous sont connues, de quelque agent que nous n'apercevons pas, et dont l'obstacle ou le concours a des mesures fixes dans toutes ses opérations; autrement il faudrait dire nettement qu'il y a des actions sans principe et des effets sans cause, ce qui répugne à toute philosophie.

Supposons deux poids en équilibre, et pourtant inégaux; qu'on ajoute au plus petit la quantité dont ils diffèrent : ou les deux poids resteront encore en équilibre, et l'on aura une cause sans effet, ou l'équilibre sera rompu, et l'on aura un effet sans cause. Mais si les poids étaient de fer, et qu'il y eût un grain d'aimant caché sous l'un des deux, la précision de la nature lui ôterait alors l'apparence de la précision, et à force d'exactitude elle paraîtrait en manquer. Il n'y a pas une figure, pas une opération, pas une loi, dans le monde physique, à laquelle on ne puisse appliquer quelque exemple semblable à celui que je viens de proposer sur la pesanteur.

Vous dites que nul être connu n'est d'une figure précisément mathématique; je vous demande, monsieur, s'il y a quelque figure possible qui ne le soit pas, et si la courbe la plus bizarre n'est pas aussi régulière aux yeux de la nature qu'un cercle parfait aux nôtres. J'imagine, au reste, que si quelque corps pouvait avoir cette apparente régularité, ce ne serait que l'univers même, en le supposant plein et borné; car les figures mathématiques n'étant que des abstractions, n'ont de rapport qu'à elles-mêmes, au lieu que toutes celles des corps naturels sont relatives à d'autres corps et à des mouvements qui les modifient. Ainsi cela ne prouverait encore rien contre la précision de la nature, quand même nous serions d'accord sur ce que vous entendez par ce mot de précision.

Vous distinguez les événements qui ont des effets, de ceux qui n'en ont point; je doute que cette distinction soit solide. Tout événement me semble avoir nécessairement quelque effet ou moral, ou physique, ou composé des deux, mais qu'on n'aperçoit pas toujours, parce que la filiation des événements est encore plus difficile à suivre que celle des hommes. Comme, en général, on ne doit pas chercher des effets plus considérables que les événements qui les produisent, la petitesse des causes rend souvent l'examen ridicule, quoique les effets soient certains, et souvent aussi plusieurs effets presque imperceptibles se réunissent pour produire un événement considérable. Ajoutez que tel effet ne laisse pas d'avoir lieu quoiqu'il agisse hors du corps qui l'a produit. Ainsi, la poussière qu'élève un carrosse peut ne rien faire à la marche de la voiture, et influer sur celle du monde. Mais, comme il n'y a rien d'étranger à l'univers, tout ce qui s'y fait agit nécessairement sur l'univers même.

Ainsi, monsieur, vos exemples me paraissent plus ingénieux que convaincants. Je vois mille raisons plausibles pourquoi il n'était peut-être pas indifférent à l'Europe qu'un certain jour l'héritière de Bourgogne fût bien ou mal coiffée, ni au destin de Rome que César tournât les yeux à droite ou à gauche, et crachât de l'un ou de l'autre côté, en allant au sénat le jour qu'il y fut puni. En un mot, en me rappelant le grain de sable cité par Pascal, je suis à quelques égards de l'avis de votre Bramine (*); et de quelque manière qu'on envisage les choses, si tous les événements n'ont pas des effets sensibles, il me paraît incontestable que tous en ont de réels dont l'esprit humain perd aisément le fil, mais qui ne sont jamais confondus par la nature.

Vous dites qu'il est démontré que les corps célestes font leur révolution dans l'espace non résistant. C'était assurément une très belle chose à démontrer; mais, selon la coutume des ignorants, j'ai très peu de foi aux démonstrations qui passent ma portée. J'imaginerais que, pour bâtir celle-ci, l'on aurait à peu près raisonné de cette manière: Telle force, agissant selon telle loi, doit donner aux astres tel mouvement dans un milieu non résistant; or les astres ont exactement le mouvement calculé, donc il n'y a point de résistance. Mais qui peut savoir s'il n'y a pas peut-être un million d'autres lois possibles, sans compter la véritable, selon lesquelles les mêmes mouvements s'expliqueraient mieux encore dans un fluide que dans le vide par celle-ci? L'horreur du vide n'a-t-elle pas longtemps expliqué la plupart des effets qu'on a depuis attribués à l'action de l'air? D'autres expériences ayant ensuite détruit l'horreur du vide, tout ne s'est-il pas trouvé plein? N'a-t-on pas rétabli le vide sur de nouveaux calculs? Qui nous répondra qu'un système encore plus exact ne le détruira pas derechef? Laissons les difficultés sans nombre qu'un physicien ferait peut-être sur la nature de la lumière et des espaces éclairés : mais croyez-vous de bonne foi que Bayle, dont j'admire avec vous la sagesse et la retenue en matière d'opinions, eût trouvé la vôtre si démontrée? En général, il semble que les sceptiques s'oublient un peu sitôt qu'ils prennent le ton dogmatique, et qu'ils devraient user plus sobrement que personne du terme de démontrer. Le moyen d'être cru quand on se vante de ne rien savoir, en affirmant tant de choses?

Au reste, vous avez fait un correctif au système de Pope, en observant qu'il n'y a aucune gradation proportionnelle entre les créatures et le créateur, et que si la chaîne des êtres créés aboutit à Dieu, c'est parce qu'il la tient, et non parce qu'il la termine. Sur le bien du tout préférable à celui de sa partie, vous faites dire à l'homme : Je dois être aussi cher à mon maître, moi être pensant et sentant, que les planètes qui probablement ne sentent point. Sans doute cet univers matériel ne doit pas être plus cher à son auteur qu'un seul être pensant et sentant; mais le système de cet univers qui produit, conserve et perpétue tous les êtres pensants et sentants, doit lui être plus cher qu'un seul de ces êtres; il peut donc, malgré sa bonté, ou plutôt par sa bonté même, sacrifier quelque chose du bonheur des individus à la conservation du tout. Je crois, j'espère valoir mieux aux yeux de Dieu que la terre d'une planète; mais si les planètes sont habitées, comme il est probable, pourquoi vaudrais-je mieux à ses yeux que tous les habitants de Saturne? On a beau tourner ces idées en ridicule, il est certain que toutes les analogies sont pour cette population, et qu'il n'y a que l'orgueil humain qui soit contre. Or, cette population supposée, la conservation de l'univers semble avoir pour Dieu même une moralité qui se multiplie par le nombre des mondes habités.

Que le cadavre d'un homme nourrisse des vers, des loups, ou des plantes, ce n'est pas, je l'avoue, un dédommagement de la mort de cet homme; mais si, dans le système de cet univers, il est nécessaire à la conservation du genre humain qu'il y ait une circulation de substance entre les hommes, les animaux, et les végé-

(*) *Commentaire sur la traduction en vers, de M. l'abbé du Resnel, de l'Essai de M. Pope sur l'homme*, 1738. (G. A.)

(*) Voyez, dans *Zadig*, le chapitre de l'*Ermite*. (G. A.)

déterminer à venir nous voir. L'état où je suis ne me permet pas de vous en dire davantage.

Comptez que, de tous ceux qui vous ont lu, personne ne vous estime plus que moi, malgré mes mauvaises plaisanteries, et que, de tous ceux qui vous verront, personne n'est plus disposé à vous aimer tendrement.

Je commence par supprimer toute cérémonie.

---

taux, alors le mal particulier d'un individu contribue au bien général. Je meurs, je suis mangé des vers; mais mes enfants, mes frères vivront comme j'ai vécu, et je fais par l'ordre de la nature, et pour tous les hommes, ce que firent volontairement Codrus, Curtius, les Décies, les Philènes, et mille autres pour une petite partie des hommes.

Pour revenir, monsieur, au système que vous attaquez, je crois qu'on ne peut l'examiner convenablement sans distinguer avec soin le mal particulier, dont aucun philosophe n'a jamais nié l'existence, du mal général que nie l'optimiste. Il n'est pas question de savoir si chacun de nous souffre ou non, mais s'il était bon que l'univers fût, et si nos maux étaient inévitables dans la constitution de l'univers. Ainsi l'addition d'un article rendrait ce semble, la proposition plus exacte; et au lieu de *Tout est bien*, il vaudrait peut-être mieux dire : *Le tout est bien*, ou *Tout est bien pour le tout;* alors il est très évident qu'aucun homme ne saurait donner de preuves directes ni pour ni contre; car ces preuves dépendent d'une connaissance parfaite de la constitution du monde et du but de son auteur, et cette connaissance est incontestablement au-dessus de l'intelligence humaine : les vrais principes de l'optimisme ne peuvent se tirer ni des propriétés de la matière, ni de la mécanique de l'univers, mais seulement, par induction, des perfections de Dieu qui préside à tout : de sorte qu'on ne prouve pas l'existence de Dieu par le système de Pope, mais le système de Pope par l'existence de Dieu; et c'est, sans contredit, de la question de la Providence qu'est dérivée celle de l'origine du mal. Que si ces deux questions n'ont pas été mieux traitées l'une que l'autre, c'est qu'on a toujours si mal raisonné sur la Providence, que ce qu'on en a dit d'absurde a fort embrouillé tous les corollaires qu'on pouvait tirer de ce grand et consolant dogme.

Les premiers qui ont gâté la cause de Dieu sont les prêtres et les dévots, qui ne souffrent pas que rien se fasse selon l'ordre établi, mais font toujours intervenir la justice divine à des événements purement naturels, et, pour être sûrs de leur fait, punissent et châtient les méchants, éprouvent ou récompensent les bons indifféremment avec des biens ou des maux, selon l'événement. Je ne sais, pour moi, si c'est une bonne théologie; mais je trouve que c'est une mauvaise manière de raisonner, de fonder indifféremment sur le pour et le contre les preuves de la Providence, et de lui attribuer sans choix tout ce qui se ferait également sans elle.

Les philosophes, à leur tour, ne me paraissent guère plus raisonnables quand je les vois s'en prendre au ciel de ce qu'ils ne sont pas impassibles, crier que tout est perdu quand ils ont mal aux dents, ou qu'ils sont pauvres, ou qu'on les vole, et charger Dieu, comme dit Sénèque, de la garde de leur valise. Si quelque accident tragique eût fait périr Cartouche ou César dans leur enfance, on aurait dit : Quel crime avaient-ils commis? Ces deux brigands ont vécu, et nous disons : Pourquoi les avoir laissé vivre? Au contraire, un dévot dira dans le premier cas : Dieu voulait punir le père en lui ôtant son enfant; et dans le second : Dieu conservait l'enfant pour le châtiment du peuple. Ainsi, quelque parti qu'ait pris la nature, la Providence a toujours raison chez les dévots, et toujours tort chez les philosophes. Peut-être, dans l'ordre des choses humaines, n'a-t-elle ni tort ni raison, parce que tout tient à la loi commune, et qu'il n'y a d'exception pour personne. Il est à croire que les événements particuliers ne sont rien ici-bas aux yeux du maître de l'univers, que sa providence est seulement universelle, qu'il se contente de conserver les genres et les espèces, et de présider au tout sans s'inquiéter de la manière dont chaque individu passe cette courte vie. Un roi sage, qui veut que chacun vive heureux dans ses États, a-t-il besoin de s'informer si les cabarets y sont bons? Le passant murmure une nuit quand ils sont mauvais, et rit tout le reste de ses jours d'une impatience aussi déplacée, *commorandi enim natura diversorium nobis non habitandi dedit.*

Pour penser juste à cet égard, il semble que les choses devraient être considérées relativement dans l'ordre physique, et absolument dans l'ordre moral; de sorte que la plus grande idée que je puis me faire de la Providence est que chaque être matériel soit disposé le mieux qu'il est possible par rapport au tout, et chaque être intelligent et sensible le mieux qu'il est possible par rapport à lui-même; ce qui signifie en d'autres termes que, pour qui sent son existence, il vaut mieux exister que ne pas exister. Mais il faut appliquer cette règle à la durée totale de chaque être sensible, et non à quelque instant particulier de la durée, tel que la vie humaine : ce qui montre combien la question de la Providence tient à celle de l'immortalité de l'âme, que j'ai le bonheur de croire, sans ignorer que la raison peut en douter, et à celle de l'éternité des peines que ni vous, ni moi, ni jamais homme pensant bien de Dieu, ne croirons jamais.

Si je ramène ces questions diverses à leur principe commun, il me semble qu'elles se rapportent toutes à celle de l'existence de Dieu. Si Dieu existe, il est parfait; s'il est parfait, il est sage, puissant, et juste; s'il est sage et puissant, tout est bien; s'il est juste et puissant, mon âme est immortelle; si mon âme est immortelle, trente ans de vie ne sont rien pour moi, et sont peut-être nécessaires au maintien de l'univers : si l'on m'accorde la première proposition, jamais on n'ébranlera les suivantes; si on la nie, il ne faut point disputer sur ses conséquences.

Nous ne sommes ni l'un ni l'autre dans ce dernier cas : bien loin du moins que je puisse rien présumer de semblable de votre part, en lisant le recueil de vos Œuvres, la plupart m'offrent les idées les plus grandes, les plus douces, les plus consolantes de la Divinité, et j'aime bien mieux un chrétien de votre façon que de celle de la Sorbonne.

Quant à moi, je vous avouerai naïvement que ni le pour ni le contre ne me paraissent démontrés sur ce point par les lumières de la raison, et que si le théiste ne fonde son sentiment que sur des probabilités, l'athée, moins précis encore, ne me paraît fonder le sien que sur des possibilités contraires; de plus, les objections de part et d'autre sont toujours insolubles, parce qu'elles roulent sur des choses dont les hommes n'ont point de véritable idée. Je conviens de tout cela, et pourtant je crois en Dieu tout aussi fortement que je crois aucune autre vérité, parce que croire et ne croire pas sont les choses du monde qui dépendent le moins de moi; que l'état de doute est un état trop violent pour mon âme; que quand ma raison flotte, ma foi ne peut rester longtemps en suspens, et se détermine sans elle; qu'enfin mille sujets de préférence m'attirent du côté le plus consolant, et joignent le poids de l'espérance à l'équilibre de la raison.

Voilà donc une vérité dont nous partons tous deux, à l'appui de laquelle vous sentez combien l'optimisme est facile à défendre et la Providence à justifier; et ce n'est pas à vous qu'il faut répéter les raisonnements rebattus, mais solides, qui ont été faits si souvent à ce sujet. A l'égard des philosophes qui ne conviennent pas du principe, il ne faut point disputer avec eux sur ces matières, parce que ce qui n'est qu'une preuve de sentiment pour nous, ne peut devenir pour eux une démonstration, et que ce n'est pas un discours raisonnable de dire à un homme : Vous devez croire ceci parce que je le crois. Eux, de leur côté, ne doivent point non plus disputer avec nous sur ces mêmes matières, parce qu'elles ne sont que des corollaires de la proposition principale qu'un adversaire honnête ose à peine leur opposer, et qu'à leur tour ils auraient tort d'exiger qu'on leur prouvât le corollaire indépendamment de la proposition qui lui sert de base. Je pense qu'ils ne le doivent pas encore par une autre raison; c'est qu'il y a de l'inhumanité à troubler les âmes paisibles et à désoler les hommes à pure perte, quand ce qu'on veut leur apprendre n'est ni certain ni utile. Je pense, en un mot, qu'à votre exemple, on ne saurait attaquer trop fortement la superstition qui trouble la société, ni trop respecter la religion qui la soutient.

Mais je suis indigné comme vous que la foi de chacun ne soit pas dans la plus parfaite liberté, et que l'homme ose contrôler l'intérieur des consciences où il ne saurait pénétrer, comme s'il dépendait de nous de croire ou de ne pas croire dans des matières où la démonstration n'a point lieu, et qu'on pût jamais asservir la raison à l'autorité. Les rois de ce monde ont-ils donc quelque inspection dans l'autre, et sont-ils en droit de tourmenter leurs sujets ici-bas pour les forcer d'aller en paradis? Non. Tout gouvernement humain se borne par sa nature aux devoirs civils, et quoi qu'en ait pu dire le sophiste Hobbes, quand un homme sert bien l'État, il ne doit compte à personne de la manière dont il sert Dieu.

J'ignore si cet être juste ne punira point un jour toute tyrannie exercée en son nom; je suis bien sûr, au moins, qu'il ne la partagera pas, et ne refusera le bonheur éternel à nul incrédule vertueux et de bonne foi. Puis-je, sans offenser sa bonté et même sa justice, douter qu'un cœur droit ne rachète une erreur involontaire, et que des mœurs irréprochables ne vaillent bien mille cultes bizarres prescrits par les hommes et rejetés par la raison? Je dirai plus : si je pouvais, à mon choix, acheter les œuvres aux dépens de ma foi, et compenser à force de vertu mon incrédulité supposée, je ne balancerais pas un instant, et j'aimerais mieux pouvoir dire à Dieu : J'ai fait, sans songer à toi, le bien qui t'est agréable, et mon cœur suivait ta volonté sans la connaître, que de lui dire, comme il faudra que je fasse un jour : Hélas! je t'aimais, et n'ai cessé de t'offenser; je t'ai connu, et n'ai rien fait pour te plaire.

Il y a, je l'avoue, une sorte de profession de foi que les lois peuvent imposer; mais hors les principes de la morale et du droit naturel, elle doit être purement négative, parce qu'il peut exister des religions qui attaquent les fondements de la société, et qu'il faut commencer par exterminer ces religions pour assurer la paix de l'État : de ces dogmes à proscrire, l'intolérance est sans difficulté le plus odieux. Mais il faut la prendre à sa source; car les fanatiques les plus sanguinaires changent de langage selon la fortune, et ne prêchent que patience et douceur quand ils ne sont pas les plus forts. Ainsi, j'appelle intolérant par principe tout homme qui s'imagine qu'on ne peut être homme de bien sans croire tout ce qu'il croit, et damne impitoyablement ceux qui ne pensent pas comme lui. En effet, les fidèles sont rarement d'humeur à laisser les réprouvés en paix dans ce monde; et un saint qui croit vivre avec des damnés, anticipe volontiers sur le métier du diable : que s'il y avait des incrédules intolérants qui voulussent forcer le peuple à ne rien croire, je ne les bannirais pas moins sévèrement que ceux qui veulent forcer à croire tout ce qui leur plaît.

Je voudrais donc qu'on eût, dans chaque État, un code moral ou une espèce de profession de foi civile qui contînt positivement les maximes sociales que chacun serait tenu d'admettre, et négativement les maximes fanatiques qu'on serait tenu de rejeter, non comme impies, mais comme séditieuses. Ainsi, toute religion qui pourrait s'accorder avec le code serait admise; toute religion qui ne s'y accorderait pas serait proscrite; et chacun serait libre de

2446. — A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 13 septembre.... (1).

Priez bien Dieu, madame, avec votre chère amie madame de Brumath, pour notre Marie-Thérèse; et si vous avez des nouvelles d'Allemagne, daignez m'en faire part. Notre *Salomon du Nord* vient de faire un tour de maître Gonin; nous verrons quelles en seront les suites.

On dit que la France envoie vingt-quatre mille hommes à cette belle Thérèse, sous le commandement du comte d'Estrées, et que cette noble impératrice confie trois de ses places en Flandre à la bonne foi du roi. Les Hollandais n'auront plus pour barrières que leurs canaux et leurs fromages. Ne seriez-vous pas bien aise de voir *Salomon* à Vienne, à la cour de la reine de Saba? Je suis bien étonné qu'on m'attribue le compliment à la *Chèvre;* c'est une pièce faite du temps du cardinal de Richelieu (2). Je ne suis point au fond de mon *village*, comme le dit le compliment; et il s'en faut beaucoup que j'aie à me plaindre de cette *Chèvre*.

Je n'ai à me plaindre que de *Salomon;* mais j'oublie tous les rois dans ma retraite, où je me souviens toujours de vous.

J'ai chez moi une de mes nièces qui se meurt. Je me meurs toujours aussi; mais je vous aime de tout mon cœur.

2447. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 13 septembre.

Mon cher ange, vous vous êtes tiré d'affaire très courageusement avec notre conseiller d'État. Cet *Apollon*-Tronchin n'aurait pas réussi à Paris comme l'*Esculape* Tronchin. Notre Esculape nous gouverne à présent; il y a un mois que la pauvre madame de Fontaine est entre ses mains. Je ne sais qui est le plus malade d'elle ou de moi; nous avons besoin l'un et l'autre de patience et de courage. Madame Denis espère que vingt-quatre mille Français passeront bientôt par Francfort; elle leur recommandera un certain M. Freitag, agent du *Salomon du Nord*, lequel s'avise quelquefois de faire mettre des soldats, avec la baïonnette au bout du fusil, dans la chambre des dames. Je voudrais que M. le maréchal de Richelieu commandât cette armée. Puisque les Français ont battu les Anglais, ils pourront bien déranger les rangs des Vandales. Avez-vous vu le vainqueur de Mahon dans sa gloire? s'est-il montré aux spectacles? a-t-il été claqué comme mademoiselle Clairon? On dit que madame de Graffigni va donner une comédie grecque (1), où l'on pleurera beaucoup plus qu'à *Cénie*. Je m'intéresse de tout mon cœur à son succès; mais des tragédies bourgeoises, en prose, annoncent un peu le complément de la décadence.

On dit que Marie-Thérèse est actuellement l'idole de Paris, et que toute la jeunesse veut actuellement s'aller battre pour elle en Bohême. Il peut résulter de là quelque sujet de tragédie. Je ne me soucie pas que la scène soit bien ensanglantée, pourvu que le bon M. Freitag soit pendu. On attend, dans peu de jours, la décision de cette grande affaire. On ne sait encore s'il y aura paix ou guerre. Le *Salomon du Nord* a couru si vite, que la reine de Saba pourrait bien s'arrêter. La paix vaut encore mieux que la vengeance. Adieu, mon cher et respectable ami; portez-vous mieux que moi, et aimez-moi.

2448. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

Aux Délices, 14 septembre 1756 (2).

Madame, voilà une de ces occasions où il aurait fallu, à la tête de l'électorat de Saxe, quelque héros de la branche aînée, qui eût la grandeur de vos sentiments et la sagesse de votre esprit. Je me flatte, au moins, que si la guerre s'allume, l'heureuse tranquillité dont jouissent les États de votre altesse sérénissime ne sera point troublée. Qui sait à présent, madame, sur quelle tête cet orage crèvera? Je suis comme les Russes qui, lorsqu'on leur demande si leur autocratrice ira à la promenade, répondent : Il n'y a que Dieu et saint Nicolas qui le sachent. On a déjà donné les ordres, en France, pour assembler environ vingt mille hommes auprès de Metz. Mais c'est une démarche prudente, qui n'annonce pas encore l'effusion du sang humain.

Quelque chose qui arrive, il est probable que nous autres bons Suisses nous serons toujours tranquilles. Tout indifférents que nous paraissons, nous sommes curieux, et nous attendons le dénoûment avec impatience. Mais, parmi tant d'agitations, mes vœux les plus ardents sont pour la prospérité de votre altesse sérénissime et de son auguste famille. Je me flatte qu'elle jouit d'une santé parfaite; je la souhaite à la grande maîtresse des cœurs, et je me mets à vos pieds, madame, avec le plus profond respect et l'attachement le plus inviolable.

2449. — A M. THIERIOT.

Aux Délices, 17 septembre (3).

Mon ancien ami, tout le monde fait des sottises. Les frères Cramer en ont fait une très ridicule; je leur ai lavé leur tête génevoise. Ce sont gens de mérite; mais ils ne connaissent point Paris.

J'apprends que madame de La Popelinière est guérie radicalement par M. Castera. Cela est-il vrai? Je la prie de croire que je m'y intéresse véritablement.

Madame de Fontaine est très mal : M. Tronchin aura bien de la peine à la tirer d'affaire. Je serais inconsolable de la perdre.

Quid novi de *Salomon* et de la reine de Saba?

Mes respects à madame de Graffigni; mes compliments de ce qu'elle donne une sœur à *Cénie*. Je suis bien loin de rimer pour un théâtre que je ne verrai plus.

2450. — A M. PICTET.

J'ai lu ce morceau du jésuite Castel (4), descendant de Garasse en droite ligne, disant des injures d'un ton assez comique. Il est le cynique des jésuites, comme ce pauvre *citoyen* est le cynique des philosophes. Mais Rousseau n'a jamais dit d'injures à personne, et il écrit beaucoup mieux que Castel; voilà deux grands avantages.

---

n'en avoir point d'autre que le code même. Cet ouvrage fait avec soin serait, ce me semble, le livre le plus utile qui jamais ait été composé, et peut-être le seul nécessaire aux hommes. Voilà, monsieur, un sujet pour vous; je souhaiterais passionnément que vous voulussiez entreprendre cet ouvrage, et l'embellir de votre poésie, afin que chacun pouvant l'apprendre aisément, il portât dès l'enfance dans tous les cœurs ces sentiments de douceur et d'humanité qui brillent dans vos écrits, et qui manquèrent toujours aux dévots. Je vous exhorte à méditer ce projet qui doit plaire au moins à votre âme. Vous nous avez donné, dans votre poème sur la *Religion naturelle*, le catéchisme de l'homme; donnez-nous maintenant dans celui que je vous propose le catéchisme du citoyen. C'est une matière à méditer longtemps, et peut-être à réserver pour le dernier de vos ouvrages, afin d'achever, par un bienfait au genre humain, la plus brillante carrière que jamais homme de lettres ait parcourue.

Je ne puis m'empêcher, monsieur, de remarquer à ce propos une opposition bien singulière entre vous et moi dans le sujet de cette lettre. Rassasié de gloire et désabusé des vaines grandeurs, vous vivez libre au sein de l'abondance : bien sûr de l'immortalité, vous philosophez paisiblement sur la nature de l'âme; et si le corps ou le cœur souffre, vous avez Tronchin pour médecin et pour ami; vous ne trouvez pourtant que mal sur la terre; et moi, homme obscur, pauvre et tourmenté d'un mal sans remède, je médite avec plaisir dans ma retraite, et trouve que tout est bien. D'où viennent ces contradictions apparentes? vous l'avez vous-même expliqué : vous jouissez; mais j'espère, et l'espérance embellit tout.

J'ai autant de peine à quitter cette ennuyeuse lettre que vous en aurez à l'achever; pardonnez-moi, grand homme, un zèle peut-être indiscret, mais qui ne s'épancherait pas avec vous, si je vous estimais moins. A Dieu ne plaise que je veuille offenser celui de mes contemporains dont j'honore le plus les talents, et dont les écrits parlent le mieux à mon cœur! mais il s'agit de la cause de la Providence dont j'attends tout. Après avoir si longtemps puisé dans vos leçons des consolations et du courage, il m'est dur que vous m'ôtiez maintenant tout cela pour ne m'offrir qu'une espérance incertaine et vague, plutôt comme un palliatif actuel que comme un dédommagement à venir. Non, j'ai trop souffert en cette vie pour n'en pas attendre une autre. Toutes les subtilités de la métaphysique ne me feront pas douter un moment de l'immortalité de l'âme et d'une Providence bienfaisante. Je la sens, je la crois, je la veux, je l'espère, je la défendrai jusqu'à mon dernier soupir; et ce sera de toutes les disputes que j'aurai soutenues la seule où mon intérêt ne sera pas oublié.

Je suis, avec respect, monsieur, etc.

---

(1) Cette lettre, toujours mise au 13 août, ne peut être que du mois de septembre, puisque Voltaire y fait allusion à l'entrée soudaine de Frédéric en Saxe et que ce coup se fit le 29 août. (G. A.)

(2) Il s'agit de quatorze vers de Maynard qu'on attribuait à Voltaire et qu'on appliquait au comte d'Argenson, surnommé *la Chèvre*. Voyez, tome II, au *Catalogue* des écrivains, l'article MAYNARD. (G. A.)

(1) La *Fille d'Aristide*. (G. A.)

(2) Éditeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)

(3) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

(4) L'*Homme moral opposé à l'homme physique de M. R**** (Rousseau), 1756. (G. A.)

2451. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 20 septembre.

Mon divin ange, après des Chinoises, vous voulez des Africaines (1); mais il y aurait beaucoup à travailler pour rendre les côtes de Tunis et d'Alger dignes du pays de Confucius. Vous vous imaginez peut-être que, dans mes Délices, je jouis de tout le loisir nécessaire pour recueillir ma pauvre âme; je n'ai pas un moment à moi. La longue maladie de madame de Fontaine et mes souffrances prennent au moins la moitié de la journée; le reste du jour est nécessairement donné aux processions de curieux qui viennent de Lyon, de Genève, de Savoie, de Suisse et même de Paris. Il vient presque tous les jours sept uo huit personnes dîner chez moi : voyez le temps qui me reste pour des tragédies. Cependant si vous voulez avoir l'*Africaine* telle qu'elle est à peu près, en changeant les noms, je pourrais bien vous l'envoyer, et vous jugeriez si elle est plus présentable que le *Botoniate*. Il faudrait, je crois, changer les noms, pour ne pas révolter les Dumesnil et les Gaussin; mais il faudrait encore plus changer les choses.

Le roi de Prusse est plus expéditif que moi. Il se propose de tout finir au mois d'octobre, de forcer l'auguste Marie-Thérèse de retirer ses troupes, de faire signe à l'autocratrice de toutes les Russies de ne pas faire avancer ses Russes, et de retourner faire jouer à Berlin un opéra (2) qu'il a déjà commencé. Ses soldats, en ce cas, reviendront gros et gras de la Saxe, où ils ont bu et mangé comme des affamés.

Mon cher ange, quelle est donc votre idée avec le vainqueur de Mahon? Il faut d'abord que ces frères Cramer impriment les sottises de l'univers (3) en sept volumes; et ces sottises pourront encore scandaliser bien des sots. Il faut, en attendant, que je reste dans ma très jolie, très paisible et très libre retraite. M. le comte de Gramont, qui est ici à la suite de Tronchin, disait hier en voyant ma terrasse, mes jardins, mes entours, qu'il ne concevait pas comment on en pouvait sortir. Je n'en sortirai, mon divin ange, que pour venir passer quelques mois d'hiver auprès de vous. Je n'ai pas un pouce de terre en France; j'ai fait des dépenses immenses à mes ermitages sur les bords de mon lac; je suis dans un âge et d'une santé à ne me plus transplanter. Je vous répète que je ne regrette que vous, mon cher et respectable ami. Les deux nièces vous font les plus tendres compliments.

2452 — AU MÊME.

Aux Délices, 1er octobre.

Mon très aimable ange, tout mon temps se partage entre les douleurs de madame de Fontaine et les miennes. Je n'en ai pas pour rendre notre *Africaine* digne de vos bontés. Songez que,

> Pour ce *changement*
> Vous ne donnez qu'un jour, qu'une heure, qu'un moment!
> RAC., *Androm.*, act. IV, sc. III.

Il me faut une année. Vous briseriez le roseau fêlé, si vous donniez actuellement un ouvrage si imparfait. Le succès des *magots de la Chine* est encore une raison pour ne rien hasarder de médiocre. Promettez à mademoiselle Clairon pour l'année prochaine, et soyez sûr, mon cher ange, que je tiendrai votre parole. Je ne sais si je me trompe, mais je crois que le vainqueur de Mahon gouvernera les comédiens en 1757 (4); alors vous aurez beau jeu. Attendez, je vous en conjure, ce temps favorable. J'espère quo notre *Zulime* paraîtra alors *avec tous ses appas*, et n'en parlera point. Il y a des choses essentielles à faire. C'est une maison dans laquelle il n'y a encore qu'un assez bel appartement. J'avoue que mademoiselle Clairon serait honnêtement logée, mais le reste serait au galetas. Laissez-moi, je vous en supplie, travailler à rendre la maison supportable. Je serai bientôt débarrassé de cette *Histoire générale* à laquelle je ne peux suffire. Un fardeau de plus me tuerait dans le triste état où je suis. Enfin, je vous conjure, par l'amitié que vous avez pour moi, et qui fait la consolation de ma vie, de ne rien précipiter. Je vous aurai autant d'obligation de cette précaution nécessaire, que je vous en ai de vos démarches auprès de mon *héros*. Je reconnais bien la bonté de votre cœur à tout ce que vous faites; mais vous pouvez compter beaucoup plus sur *Zulime* que je ne dois me flatter sur les choses (5) dont vous me parlez à la fin de votre lettre.

(1) *Zulime*. (G. A.)
(2) *Mérope*. (G. A.)
(3) L'*Essai sur les mœurs*. (G. A.)
(4) Comme premier gentilhomme de service. (G. A.)
(5) La permission de revenir à Paris. (G. A.)

Il n'y a pas d'apparence, mon cher et respectable ami, que les rancuniers perdent leur rancune. Je ne prévois pas d'ailleurs que je puisse, à mon âge, quitter une retraite dont je ne peux me défaire, et qui est devenue nécessaire à ma situation et à ma santé; mais je ne veux avoir d'autre idée que celle de pouvoir encore vous embrasser, avant de finir ma vie douloureuse.

Madame de Fontaine est mieux aujourd'hui. Les deux sœurs et l'oncle se disputent à qui vous aimera davantage; mais il faut qu'on me cède.

Il court un nouveau manifeste du *Salomon du Nord;* il est fort long; vous en jugerez. Il paraît qu'on ne peut guère se conduire plus hardiment dans des circonstances plus délicates.

On me mande que votre archevêque (1) fait un tour dans le pays d'Astrée et de Céladon; il en reviendra avec les mœurs douces du grand druide Adamas (2).

Adieu; on ne peut être plus pénétré que je le suis de la constance généreuse de votre amitié. Vous sentez qu'il est nécessaire à mon être de vous revoir encore; mais je le souhaite bien plus que je ne l'espère.

2453. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 6 octobre.

Je ne vous écris pas si souvent, monseigneur, que quand vous preniez Minorque. J'imagine toujours qu'on a plus d'affaires à la cour qu'à l'armée. Les riens prennent quelquefois plus de temps que des assauts; et d'ailleurs il ne faut pas vexer d'ennui les *héros qu'on aime* (3).

Un Anglais me mande qu'on veut dresser dans Londres une statue à Blakeney. J'ai répondu qu'apparemment on mettrait cette statue dans votre temple.

Vous avez vu sans doute le dernier manifeste du *Salomon du Nord*. Ce *Salomon* est prolixe; mais on peut se donner carrière à la tête de cent mille hommes.

La reine de Saba ne répond point, mais elle agit. Je voudrais que vous commandassiez une armée dans ces circonstances, et que *Salomon* apprît par vous à connaître une nation qu'il ne connaît point du tout.

Voici les nouvelles que je reçus hier; si elles sont vraies, mon *Salomon* sera un peu embarrassé. Il m'a proposé, il y a quatre mois, de le venir voir; il m'a offert biens et dignités; je sais qu'elles sont transitoires, je les ai refusées. Le roi ne s'en soucie guère; mais je voudrais qu'il pût en être informé. Le Suisse Voltaire et la Suissesse Denis sont toujours pénétrés pour vous d'amour et de respect.

2454. — A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 6 octobre.

Si je ne me mourais pas d'un vilain rhumatisme, madame, je crois que je mourrais de joie des nouvelles que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Mais sont-elles bien vraies? Si vous en avez la confirmation, achevez mes plaisirs.

Vous avez bien raison de détester le style d'un polisson (4) qui veut faire le plaisant, et parler en homme de cour des princes et des femmes dont il n'a jamais vu l'antichambre. Il y a encore une raison de mépriser son livre; c'est que, d'un bout à l'autre, il contient un tissu de mensonges, ou de contes traînés dans les rues. Il est très bien à la Bastille, pour quelques impostures punissables; notre chère Marie-Thérèse y est pour quelque chose (5). Si Marie-Thérèse est victorieuse, comme je l'espère, et si je suis en vie, ce que je n'espère guère, vous pourriez bien encore revoir à l'île Jard votre ancien courtisan, qui vous sera attaché jusqu'au dernier soupir de sa vie. Mille respects à votre digne amie.

2455. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU

Aux Délices, 10 octobre.

Souvenez-vous, mon *héros*, que, dans votre ambassade à Vienne, vous fûtes le premier qui assurâtes que l'union des maisons de France et d'Autriche était nécessaire, et que c'était un moyen infaillible de renfermer les Anglais dans leur île, les Hollandais dans leurs canaux, le duc de Savoie dans ses montagnes, et de tenir enfin la balance de l'Europe.

(1) Christophe de Beaumont, exilé à La Roque et à La Trappe. (G. A.)
(2) Personnage de l'*Astrée*. (G. A.)
(3) Vers de la lettre du 24 juillet à Desmahis. (G. A.)
(4) La Beaumelle. (G. A.)
(5) La Beaumelle dit dans les *Mémoires de madame de Maintenon* que la cour de Vienne était soupçonnée de réparer par ses empoisonneurs les fautes de ses ministres. (G. A.)

L'événement doit enfin vous justifier. C'est une belle époque pour un historien que cette union, si elle est durable.

Voici ce que m'écrit une grande princesse (1), plus intéressée qu'une autre aux affaires présentes, par son nom et par ses États :

« La manière dont le roi de Prusse en use avec ses voisins excite l'indignation générale. Il n'y aura plus de sûreté depuis le Weser jusqu'à la mer Baltique. Le corps germanique a intérêt que cette puissance soit très réprimée. Un empereur serait moins à craindre, car nous espérons que la France maintiendra toujours les droits des princes. »

On me mande de Vienne qu'on y est très embarrassé ; apparemment qu'on ne compte pas trop sur la promptitude et l'affection des Russes.

Il ne m'appartient pas de fourrer mon nez dans toutes ces grandes affaires; mais je pourrais bien vous certifier que l'homme (2) dont on se plaint n'a jamais été attaché à la France, et vous pourriez assurer madame de Pompadour qu'en son particulier elle n'a pas sujet de se louer de lui. Je sais que l'impératrice a parlé, il y a un mois, avec beaucoup d'éloge de madame de Pompadour (3); elle ne serait peut-être pas fâchée d'en être instruite par vous, et, comme vous aimez à dire des choses agréables, vous ne manquerez peut-être pas cette occasion.

Si j'osais un moment parler de moi, je vous dirais que je n'ai jamais conçu comment on avait de l'humeur contre moi de mes coquetteries avec le roi de Prusse. Si on savait qu'il m'a baisé un jour la main, toute maigre qu'elle est, pour me faire rester chez lui, on me pardonnerait de m'être laissé faire; et si on savait que, cette année, on m'a offert carte blanche, on avouerait que je suis un philosophe guéri de ma passion.

J'ai, je vous l'avoue, la petite vanité de désirer que deux personnes (4) le sachent, et ce n'est pas une vanité, mais une délicatesse de mon cœur, de désirer que ces deux personnes le sachent par vous. Qui connaît mieux que vous le temps et la manière de placer les choses? Mais j'abuse de vos bontés et de votre patience. Agréez le tendre respect du Suisse.

Je vous demande pardon du mauvais bulletin de Cologne que je vous envoyai dernièrement; on forge des nouvelles dans ce pays-là.

2456. — POUR M. ET MADAME DE MONTPÉROUX, ET POUR EUX SEULS (5).

Sous même toit vivre avec ce qu'on aime
Est un plaisir digne des gens de bien;
Votre amitié des deux parts est extrême,
Juste, éprouvée; allez, ne craignez rien
Du temps qui fuit, ni de l'hymen lui-même.

2457. — A M. TRONCHIN, DE LYON.

Délices, 11 octobre (6).

Quand le dernier des Autrichiens aurait tué le dernier des Prussiens, cela n'empêcherait pas qu'il ne fallût songer à ses petites affaires. Je n'ai besoin dans le moment présent que des secours de notre Esculape; paralytique d'une jambe, mordu de l'autre par mon singe, ne digérant point et ayant souvent la fièvre, je suis un corps très ridicule : je vous écris comme je peux.

J'ai lu, monsieur, la discussion. Tout ce que je comprends, c'est que nos plénipotentiaires au traité d'Utrecht ne connaissent pas trop l'Acadie, et cela n'arrive que trop souvent. Il faudrait que l'auteur de la discussion eût eu la bonté de faire graver une carte. Mais les cartes seront toujours embrouillées, et les Français ont la mine de perdre à ce jeu, puisqu'ils jouent avec leur pauvre Canada contre quatre cents lieues d'un très beau pays; mais ils ne perdront pas grand'chose.

2458. — A M. THIERIOT.

Aux Délices, 14 octobre.

Si madame de La Popelinière n'est pas guérie cet hiver, il faut que son mari lui donne un beau viatique pour aller trouver *Escu'ape*-Tronchin au printemps. Dieu fit dans les cœurs, et Tronchin dans les corps. Il a ressuscité deux fois ma nièce de Fontaine; il a guéri une gangrène de vieillard. Madame de Muy (1), qui est arrivée mourante à Genève, il y a trois mois, a des joues, et vient chez moi coiffée en pyramide. Il me fait vivre. *Venite ad me, omnes qui laboratis.* Ce sont là de vrais miracles, mais ils sont aussi rares que les faux ont été communs. Je me flatte que madame de La Popelinière sera du petit nombre des élus. Pendant que Tronchin conserve la vie à trois ou quatre personnes, on en tue vingt mille en Bohême. Je ne sais pas encore le détail de la grande bataille (2). Les relations sont différentes. Il paraît vraisemblable que notre *Salomon* est vainqueur. Heureux qui vit tranquille sur le bord de son lac, loin du trône et loin de l'envie!

Mettez-moi à part, je vous prie, un Derham (3) et les *Mémoires* (4) de Philippe V. Je vous demanderai d'autres livres à mesure que les besoins viendront, et vous enverrez la cargaison par la diligence, afin de n'en pas faire à deux fois. Je suis très sensible au soin que vous avez la bonté de prendre.

Vous me parlez de vers qu'on m'attribuait ; n'est-ce pas une petite pièce qui finit ainsi :

Votre bonheur serait égal au mien (5).

Ils ont plus de cent ans, et ils ont été faits pour le cardinal de Richelieu.

Je ne suis pas fâché d'être loin du centre des faux bruits et des tracasseries. J'ose encore espérer qu'il y a des hommes plus puissants que moi qui seront moins heureux que moi.

En vous remerciant, mon ancien ami, de m'avoir procuré le plaisir de pouvoir être auprès de notre docteur le commissionnaire d'une personne (6) dont je voudrais rendre la vie longue et heureuse.

Si vous avez des nouvelles,

Candidus imperti. . . . . (Hor., lib. I, ep. VI.)

Vale, amice.

2459. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

Aux Délices, 22 octobre (7).

Madame, il ne reste à moi, pauvre perclus, que la liberté de la main droite pour remercier votre altesse sérénissime. Je connais tous les manifestes du roi de Prusse. Le meilleur, à ce qu'on dit, est une bataille gagnée au commencement du mois, vers les frontières de la Bohême. Voilà déjà environ vingt mille hommes morts pour cette querelle, dans laquelle aucun d'eux n'avait la moindre part. C'est encore un des agréments du meilleur des mondes possibles. Quelles misères, et quelles horreurs! la meilleure de toutes les demeures possibles est certainement celle de Gotha, et je sais bien quelle est la meilleure des princesses possibles.

Conservez, madame, la paix de vos États, comme vous conservez celle de l'âme. Je suis toujours dans cet ermitage si précieux pour moi, puisqu'il a été habité par un prince dont le souvenir m'est si cher. Je crois ses frères déjà en état de faire goûter à leur mère le plaisir de voir leurs progrès. Je serai attaché pour jamais à cette auguste famille. Je m'intéresse bien plus à Gotha qu'à Pirna (8). Je supplie la grande maîtresse des cœurs de répondre de mes sentiments et de mon profond respect pour votre altesse sérénissime.

2460. — A M. TRONCHIN, DE LYON.

Délices, 25 octobre (9).

Vous savez qu'on prétend que le roi de Pologne a échappé (10) à ce diable de Salomon du Nord : il y a des temps où c'est un grand bonheur de sortir de chez soi. On ajoute que les hussards de Nadasti vont droit à Berlin par le plus court ; mais on n'est encore bien informé de rien, pas même de la bataille du 1er.

Voilà un premier acte de tragédie embrouillé et sanglant ;

(1) La duchesse de Saxe-Gotha. (G. A.)
(2) Frédéric (G. A.)
(3) Marie-Thérèse écrivit même, comme on sait, à la Pompadour. (G. A.)
(4) Louis XV et la Pompadour. (G. A.)
(5) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(6) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

(1) Femme du lieutenant-général de Muy. (G. A.)
(2) Celle de Lowositz, gagnée sur les Autrichiens par Frédéric le 1er octobre. (G. A.)
(3) Auteur de la *Théologie astronomique*, de la *Théologie physique*, etc.
(4) Rédigés par le marquis de Saint-Philippe et traduits par de Maudave, 1756. (G. A.)
(5) Vers de Maynard. (G. A.)
(6) Madame de La Popelinière. (G. A.)
(7) Éditeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)
(8) Où les Saxons capitulèrent le 17 octobre. (G. A.)
(9) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(10) Il se retira en Pologne. (G. A.)

toute la pièce sera dans ce goût. J'aime mieux votre théâtre de Lyon.

2461. — A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 25 octobre.

J'ai toujours mon rhumatisme, madame, et, de plus, j'ai été mordu par mon singe le jour de la nouvelle, vraie ou fausse, de la défaite de votre armée. Je suis au lit comme un des blessés. Pardonnez-moi de ne vous pas écrire de ma main. Je me porterai certainement mieux quand vous m'apprendrez que vos amis les serviteurs de Marie ont fait un petit tour vers Berlin. Nous nous flattons au moins que le roi de Pologne est hors de danger et hors de chez lui. Il est bien triste que ce qui pût lui arriver de mieux fût de sortir de ses Etats. Il y a des gens qui prétendent qu'il va en Pologne armer la Pospolite (1) en sa faveur; mais la Pospolite fait rarement des efforts pour ses souverains, et leur fournit aussi peu de troupes que d'argent. Si vous avez quelques nouvelles, madame, daignez en faire part aux solitaires des Délices. Vous savez que les bords du Rhin sont plus près du théâtre des événements que les paisibles bords de notre lac; nous ne sommes encore bien informés d'aucun détail. Cela est triste pour ceux qui s'intéressent à Marie, et assurément, personne ne lui est plus attaché que moi depuis trois ans (2). Mais je vous le suis bien davantage, madame, et depuis plus longtemps. Mille tendres respects aux deux dignes amies.

2462. — A M. TRONCHIN, DE LYON.

Délices, 30 octobre (3).

Ce qu'on dit du désastre du roi de Pologne commence à me faire croire que le Salomon du Nord finira par avoir raison. On prétend qu'il a dit : « J'ai un projet; s'il réussit, » je suis le maître de l'Europe; sinon, je m'en... » Et moi aussi, et j'aime mieux ma solitude que toutes les cours. Laissons les héros s'égorger et vivons tranquilles. J'ai chez moi M. le duc de Villars que j'ai engagé à venir consulter le docteur pour une sciatique, et il se trouve que je suis affublé moi-même d'une sciatique plus violente que la sienne.

P.-S. Je ne sais point de détails des Fourches Caudines du roi de Pologne : s'il a fait un traité, je tiens tout fini; s'il ne l'a pas fait, je crois la guerre générale.

2463. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 1er novembre.

Je n'ai point eu de cesse, mon *héros*, que je n'aie fait venir dans mon ermitage M. le duc de Villars, de son trône de Provence, pour le faire guérir par Tronchin d'un léger rhumatisme; et moi j'en ai un goutteux, horrible, universel, que Tronchin ne guérit point, et qui m'a empêché de vous écrire. Quel plaisir m'a fait ce gouverneur des oliviers, quand il m'a parlé de vos lauriers et de l'idolâtrie qu'on a pour vous sur toutes les côtes!

Je vous avais envoyé de très fausses nouvelles que je venais de recevoir de Strasbourg. J'en reçois de Vienne qui ne sont que trop vraies. On y est dans un chagrin de dépit et de consternation extrême. Il est certain que l'impératrice hasardait tout pour délivrer le roi de Pologne. M. de Brown avait fait passer douze mille hommes par des chemins qui n'ont jamais été pratiqués que par des chèvres; il avait envoyé son fils au roi de Pologne. Ce prince n'avait qu'à jeter un pont sur l'Elbe, et venir à lui. Il promit pour le 9, puis pour le 10, le 12, le 13, et enfin il a fait son malheureux traité (4) des Fourches-Caudines. Les Anglais et les guinées ont persuadé, dit-on, ses ministres.

On mande de Fontainebleau qu'on a prié le ministre (5) du roi de Prusse de s'en retourner, je n'ose le croire; je ne crois rien, et j'espère peu. On prétend que le roi de Prusse mêle actuellement les piques de la phalange macédonienne à sa cavalerie. Ce sont les mêmes piques dont mes compatriotes les Suisses se sont servis longtemps. Je ne suis pas du métier, mais je crois qu'il y a une arme, une machine bien plus sûre, bien plus redoutable; elle faisait autrefois gagner sûrement des batailles. J'ai dit mon secret à un officier (6), ne croyant pas lui dire une chose importante, et n'imaginant pas qu'il pût sortir de ma tête un avis dont on pût faire usage dans ce beau métier de détruire l'espèce humaine. Il a pris la chose sérieusement. Il m'a demandé un modèle; il l'a porté à M. d'Argenson. On l'exécute à présent en petit; ce sera un fort joli engin. On le montrera au roi. Si cela réussit, il y aura de quoi étouffer de rire que ce soit moi qui sois l'auteur de cette machine destructive. Je voudrais que vous commandassiez l'armée, et que vous tuassiez force Prussiens avec mon petit secret.

J'ai eu la vanité de souhaiter qu'on sût mes nobles refus à votre cour. J'aurais celle d'aller à Vienne, si j'étais jeune et ingambe, et si je n'étais pas dans mes Délices avec votre servante; mais je suis un rêveur paralytique, et je mourrai de douleur de ne pouvoir vous faire ma cour avant de mourir. Je n'ai de libre que la main droite; je m'en sers comme je peux pour renouveler mon très tendre respect à mon *héros*, qui daignera me conserver son souvenir.

2464. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1er novembre.

Mon très cher ange, il y a longtemps que je ne vous ai parlé du *tripot* (1). M. le duc de Villars est venu de Provence dans mon ermitage, et il a insisté sur *Zulime* comme vous-même. Je l'avais engagé à venir se faire guérir, par le grand Tronchin, d'un petit rhumatisme que le soleil de Marseille et d'Aix n'avait pu fondre. A peine est-il arrivé que j'ai été pris d'un rhumatisme général sur tout mon pauvre corps, et notre Tronchin n'y peut rien. Il me reste une main pour vous écrire; mais il n'y a pas chez moi une goutte de sang poétique qui ne soit figée. Heureusement nous avons du temps devant nous. Vous savez comment s'est terminée la pièce de Pirna, par des sifflets. Il (2) a rendu enfin le livre de *Poésie* (3); le voilà libre, sans armée, et sans argent. On est désespéré à Vienne. Le diable de *Salomon* l'emporte et l'emportera. S'il est toujours heureux et plein de gloire, je serai justifié de mon ancien goût pour lui; s'il est battu, je serai vengé.

J'espère que vous verrez bientôt madame de Fontaine, qui a été sur le point de mourir aux Délices pour avoir abusé de la santé que Tronchin lui avait rendue, et pour avoir été gourmande. M. le maréchal de Richelieu me mande que ce qui paraît faisable (4) à votre amitié et à la bonté de votre cœur ne l'est guère à la prévention. Je m'en suis toujours douté, et je crois connaître le terrain. Il faut que votre archevêque (5) reste à Conflans, et moi aux Délices; chacun doit remplir sa vocation. La mienne sera de vous aimer et de vous regretter jusqu'à mon dernier moment.

On me mande qu'il y a une édition infâme de la *Pucelle* que cet honnête homme de La Beaumelle avait fait imprimer, et qu'on débite dans Paris; mais heureusement les *mandements* font plus de bruit que les *Pucelles*.

Vous ne m'avez jamais parlé de l'état de M. de La Marche. Je voulais qu'il vînt se mettre entre les mains de Tronchin, mais on dit qu'il est dans un état à ne se mettre entre les mains de personne. O pauvre nature humaine! à quoi tiennent nos cervelles, notre vie, notre bonheur! Portez-vous bien, vous, madame d'Argental, et tous les anges; et conservez-moi une amitié qui embellit mes Délices, qui me console de tout, et qui seule peut me rendre quelque génie.

2465. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

Aux Délices, près de Genève, 2 novembre (6).

Madame, votre altesse sérénissime daigne m'envoyer le détail des malheurs qui environnent vos frontières. Ils ne pénètrent point jusqu'à vos Etats, et c'est une grande consolation. Qui sait même si la fortune, qui change si souvent la face de la terre, ne pourrait pas amener les choses au point que la branche aînée (7) reprît les droits dont Charles-Quint l'a dépouillée autrefois? Je ne souhaite de mal à personne; mais il m'est permis de souhaiter du bien à l'héroïne à laquelle je suis si attaché. Mais, probablement, tout se bornera à du sang répandu dans les gorges de la Bohême, et à de l'argent pris dans la Saxe. On dit que les Saxons paient au soldat prussien sept grosches par jour et un richdaller à chaque officier. Il faut fournir encore toutes les provisions, qui sont immenses; et, quelque ordre que le roi de Prusse

(1) Réunion générale de la noblesse polonaise pour aller à la guerre. (G. A.)
(2) Elle l'avait protégé lors de l'affaire de Francfort. (G. A.)
(3) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(4) La capitulation de Pirna. (G. A.)
(5) Le baron de Kniphausen. (G. A.)
(6) Le marquis de Florian. Il s'agit de chars de guerre. (G. A.)

(1) La Comédie-Française. (G. A.)
(2) Le roi Auguste. (G. A.)
(3) Du roi de Prusse. (G. A.)
(4) La permission de revenir à Paris. (G. A.)
(5) Christophe de Beaumont en exil. (G. A.)
(6) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)
(7) De Saxe. (G. A.)

mette dans les finances de l'électorat, cet État sera ruiné pour longtemps.

Il paraît bien difficile que l'impératrice-reine soit longtemps en état de soutenir la guerre contre la Prusse, l'Angleterre, la Hesse, etc. Sur quel prétexte, d'ailleurs, la ferait-elle après le traité du roi de Prusse avec la Saxe? Elle n'aura plus l'électeur de Saxe à secourir; elle ne pourra manifester le dessein secret de reprendre la Silésie; elle n'est pas assez riche pour soudoyer une armée de Russes. Il se peut donc faire qu'on ait la paix cet hiver, et c'est assurément ce qu'on doit désirer. Mais il se peut aussi que l'opiniâtreté fasse durer les malheurs du genre humain. Très souvent une guerre continue, par cela seul qu'elle a été commencée. Il faut s'attendre à tout; mais je ne serai point surpris si le roi de Prusse fait et donne un opéra au mois de janvier dans Berlin, après avoir donné une bataille en Bohême au mois de septembre.

Que je voudrais être dans votre cour, madame! que je voudrais être aux pieds de votre altesse sérénissime! Mais il y a une nièce qui gouverne ma vieillesse, et qui ne veut plus passer par Francfort.

Je suis bien inquiet sur la santé de la grande maîtresse des cœurs : le ciel conserve la vôtre, madame, et celle de votre auguste famille! Agréez mon profond respect et ma reconnaissance.

2466 — A M. TRONCHIN, DE LYON.

Délices, 6 novembre (1).

Les Anglais enchériront le sucre; il sera cher à Leipsick; mais les bottes y seront à bon marché, si on vend la garde-robe du comte de Bruhl (2). On dit que les Russes avancent : mais je n'ai ni foi, ni espérance en eux. Ils n'ont point d'intérêt à la question, et on n'a pas de quoi les payer. *Interim* Salomon rit; attendons.

P.-S. N'avez-vous pas ri des réponses du roi de Prusse aux articles de la capitulation des Fourches-Caudines? il se moque de l'univers, et s'en moquera. Il fera sa paix dans un mois, et ira faire jouer dans Berlin un opéra de sa façon.

On dit le pape mourant (3); c'est dommage. Si tous ses prédécesseurs lui eussent ressemblé, il n'y eût point eu de guerres de religion dans le monde.

Qui aurait dit qu'un marquis de Brandebourg aurait renvoyé d'un seul coup un roi de Pologne sur la Vistule, et fait douze mille mendiants sur le Rhône (4)?

2467. — A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 9 novembre.

Eh bien! madame, est-il vrai que ces Russes, ces Tartares marchent? Pourquoi donc les Francs, les Gaulois, ne marchent-ils pas! Est-il vrai que le primat de Pologne a dit à la diète que son roi était *empêché*, et que la diète s'est séparée sur-le-champ? Il faut avoir la tête tournée pour vouloir régner sur ces gens-là. On bafoue leur roi, on pille sa maison, on le fait prisonnier, on lui donne à manger par une chatière, et les Polonais vont boire chacun chez soi. M. le comte d'Estrées (5) vous a-t-il donné quelques espérances de redresser tant de torts? Mon Dieu! que je m'intéresse à cette bagarre! Votre cœur et le mien ont pris parti. Je suis fâché d'être si loin du théâtre où cette grande tragédie se joue. On sèche en attendant des nouvelles. M. de Broglie et M. de Valori reviennent-ils? Le roi de Pologne est-il en sûreté? a-t-il un lit? est-il à Kœnigstein? est-il à Varsovie? Le comte de Bruhl s'est-il sauvé? M. de Brown a-t-il livré un nouveau combat? Tâchez donc, madame, d'avoir des nouvelles d'Allemagne. Daignez m'en faire part. Il me paraît que *Salomon*-MANDRIN (6) est le maître en Saxe comme à Berlin. L'Angleterre fera des efforts pour lui. Le nord de l'Allemagne lui fournira des soldats. Il y aura deux cent mille hommes de part et d'autre. Cette belle affaire n'est pas prête à finir.

Que dites-vous de *Salomon*, qui, étant à Dresde, dans le palais du roi de Pologne, se montrait à la fenêtre, ayant à ses côtés deux gros ministres luthériens? Le peuple criait : *Vivat!* Ah! le saint roi!

On m'a promis une singulière pièce (1); mais oserai-je vous l'envoyer? On craint son ombre en pareil cas.

Il fait un vent du nord qui me tue. Calfeutrons-nous bien, madame; point de vent coulis. Mille tendres respects à vous, madame, et à votre amie.

2468. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

Aux Délices, près de Genève, 9 novembre (2).

Madame, madame, madame, la pièce que votre altesse sérénissime m'envoie est terrible! Il est difficile d'y répliquer; il est plus difficile encore de répliquer à cent cinquante mille hommes. Le jugement de ce grand procès est entre les mains du Dieu des armées. Qui sait si un jour la branche aînée?... Je me tais, madame, je me borne toujours à faire des vœux pour votre auguste personne. Je ne sais point où est le roi de Pologne; j'ignore ce qu'est devenu le comte de Bruhl (3) avec ses trois cents paires de bottes et ses trois cents perruques. On prétend que les Russes marchent. Vos États auront donc, au printemps prochain, trois ou quatre cent mille meurtriers dans leur voisinage! Puissent Gotha et Altenbourg être comme la toison de Gédéon, qui était sèche quand il pleuvait autour d'elle!

Cette guerre n'a pas la mine de finir sitôt. Aurait-on jamais pensé que l'Autriche, la France et la Russie marcheraient contre un prince de l'Empire? Dieu seul sait ce qui arrivera. Le comte d'Estrées et l'intendant de l'armée de France doivent déjà être à Vienne. Ah! sans ma nièce, je serais à Gotha, je serais à vos pieds, et, de ce beau rivage, je contemplerais les tempêtes; j'apprendrais de la bouche de votre altesse sérénissime ce qu'on doit penser de ces grands événements. On dit que M. de Broglie et M. de Valori retournent à Paris, et qu'on enverra à leur place quatre-vingt mille ambassadeurs. Et c'est une querelle de Canada qui ébranle ainsi l'Europe! Ah! que ce meilleur des mondes possibles est aussi le plus fou! mais il faut aimer un monde dont votre altesse sérénissime est l'ornement.

Daignez, madame, agréer mon profond respect.

2469. — A M. THIERIOT.

Aux Délices, 10 novembre.

La vie est un songe, mon ancien ami; madame de La Popelinière vient donc de finir le sien; je rêve encore un peu, mais je suis bientôt à bout. Notre grand Tronchin aurait guéri votre amie; il a rendu la santé à madame de Fontaine, mais il n'en a pas fait autant à son oncle; je suis perclus, pour le présent, de la moitié du corps. J'ai engagé M. le duc de Villars à venir se faire guérir ici d'un petit rhumatisme; nous l'avons crevé de truites et de gélinottes; il s'en est retourné dans sa province avec la santé d'un athlète : il n'en est pas de même de votre ancien ami; je ne suis plus qu'une ombre paralytique. Il est triste de s'en aller pour jamais chacun de son côté, sans se revoir.

Si l'envie vous prend de faire un pèlerinage pour votre santé, et de venir prendre des lettres de vie signées Tronchin, je vous hébergerai dans mon château de Gaillardin, aux Délices ou à Monrion; je vous voiturerai, je vous crèverai. Qu'allez-vous devenir à présent? logerez-vous chez la fille (4) du comte de Rochester, ou chez M. de La Popelinière, ou chez les moines de Saint-Victor?

Envoyez-moi toujours *Philippe V* et le bon homme *Derham* (5); joignez-y ce qu'il vous plaira de curieux. Je ne sais actuellement quels livres vous demander. Je suis si malade que je ne peux plus guère lire, et je fais plus de cas d'une prise de rhubarbe que de l'*Énéide*. Je ne crois pas même avoir la force de lire les excommunications de votre archevêque, ni les solécismes de la Sorbonne; on dit qu'elle a mis *supplicaturi* pour *supplicaturos;* mais qu'ils soient *ridiculi* ou *ridiculos*, cela ne m'importe guère.

Mandez-moi quels beaux legs madame de La Popelinière

---

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) Voyez la lettre du 9 novembre à la duchesse de Saxe-Gotha. (G. A.)
(3) Benoît XIV. (G. A.)
(4) La guerre de Saxe nuisait beaucoup à la fabrique de Lyon. (G. A.)
(5) Il commandait l'armée devant faire diversion en Westphalie. (G. A.)
(6) Mandrin était alors le surnom de Frédéric à la cour de France. (G. A.)

(1) Voyez, tome VI, aux *Poésies diverses* :

O Salomon du Nord, etc. (G. A.)

(2) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)
(3) Le comte de Bruhl, premier ministre et favori d'Auguste III, électeur de Saxe, était célèbre dans toute l'Europe par son extravagante somptuosité. Frédéric disait de lui : « C'est l'homme de ce siècle qui a le plus d'habits, de montres, de dentelles, de perruques, de bottes, de souliers et de pantoufles. » Tout cela fut la proie du vainqueur de Pirna. (A. *François.*)
(4) La comtesse de Sandwich. (G. A.)
(5) Voyez la lettre à Thieriot du 14 octobre. (G. A.)

vous a laissés, et quelle belle nouvelle action son mari a faite.

Si vous m'envoyez une cargaison de livres, adressez-la par la diligence à M. Robert Tronchin, banquier à Lyon. Adieu, bonsoir, je n'en peux plus. En vérité, il faudrait revoir ses vieux amis. N'avez-vous pas par hasard soixante ans, et moi soixante-deux? Allons, allons.

2470. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA,

Aux Délices, près de Genève, 14 novembre (1).

Madame, j'eus hier l'honneur d'écrire à votre altesse sérénissime, par un Anglais, nommé M. Keat, qui se propose de voir, en Allemagne, ce qu'il y a de plus digne d'un être pensant, et par conséquent de vous faire sa cour. Mais ne sachant pas trop quand il partira, je ne veux pas laisser arriver l'année 1757 sans renouveler à votre altesse sérénissime, à monseigneur le duc et à toute votre auguste maison, les respectueux sentiments qui m'attachent pour jamais à elle. Je me flatte que les princes vos enfants vous donneront toujours de plus en plus, madame, des sujets de consolation et de joie. Puisse la grande maîtresse des cœurs jouir d'une santé qui tienne de l'égalité de son âme! La vôtre, madame, aura peut-être de quoi s'exercer au milieu des orages qui semblent prêts à fondre de tous côtés dans le voisinage de ses Etats. Je me flatte qu'elle n'aura à faire usage que de son humanité et de sa compassion pour ses voisins, et que ses propres Etats seront à l'abri. C'est tout ce que peut dire un solitaire qui voit de loin toutes ces tempêtes. La Saxe paraît bien malheureuse, mais aussi la patrie que votre altesse sérénissime gouverne paraît jusqu'à présent bien fortunée; c'est à quoi je m'intéresse le plus. Mais de quel prix peuvent être à vos yeux les sentiments d'un ermite inutile?

Il n'y a que votre bonté qui puisse leur en donner. Conservez cette bonté, madame, à un serviteur attaché à votre altesse sérénissime, avec le plus profond respect.

2471. — A M. LEKAIN.

Aux Délices, 20 novembre 1756.

Votre souvenir m'est bien agréable, mon cher monsieur; un malade n'est pas trop exact à répondre; mais je n'en suis pas moins sensible à vos succès, et à ce qui vous regarde. On a dû porter chez vous, depuis longtemps, l'exemplaire dont vous parlez. Il n'y a pas d'apparence que je puisse hasarder encore de nouveaux ouvrages pour votre théâtre : il vient un temps où l'on ne doit songer qu'à la retraite. Nous serions charmés, madame Denis et moi, de vous voir encore dans mon ermitage, que vous trouveriez assez embelli. Il faudrait que monseigneur de Villars vous engageât à faire un voyage à Marseille; la troupe aurait grand besoin de vos leçons, et il serait fort utile que les bons acteurs de Paris allassent tous les ans inspirer le bon goût en province. Nous vous faisons mille compliments, madame Denis et moi.

2472. — A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 23 novembre.

Ah! madame, je ne compte pas sur les Russes; qui les paierait? Mais s'ils veulent se payer par leurs mains, ce seront de chers barbares. Dieu aide et bénisse Marie-Thérèse! mais je vois contre elle, au printemps, cent cinquante mille court-vêtus de Prussiens, traînant après eux les Saxons pour leur faire la cuisine; je vois les Hanovriens, les Hessois, et des guinées. Il fallait avoir mieux pris ses mesures; toutefois j'espère encore en la Providence. Le dernier mémoire de *Salomon*, avec pièces justificatives (2), en impose beaucoup; il faut lui opposer des succès; les raisons ne donnent pas un pouce de terrain. On m'a envoyé bien des papiers; tous sont inutiles. Vivons doucement. Prions Dieu pour Marie, vous, votre amie, et moi. Si vous savez quelque chose, souvenez-vous de l'ermite qui vous est attaché jusqu'au tombeau.

2473. — A M. THIERIOT.

Aux Délices, 28 novembre.

Je suis persuadé, mon ancien ami, que vous ne serez pas privé du petit legs (3) que vous a fait madame de La Popelinière. Son mari, qui en avait usé si généreusement avec elle, en usera de même avec vous. Il aime à faire des choses nobles. Je compterais autant sur son caractère que sur son billet. Je n'ose vous prier d'ajouter au petit paquet de livres que vous m'envoyez cette infâme édition de la *Pucelle* qu'on dit faite par La Beaumelle et par d'Arnaud (1). Je ne devrais pas infecter mon cabinet de ces horreurs; mais il faut tout voir. Je me flatte que les honnêtes gens ne m'imputeront pas de telles indignités. En vérité il faudrait faire un exemple de ceux qui en imposent ainsi au public, et qui répandent le scandale sous le nom d'autrui.

On me parle encore de je ne sais quels vers (2) qui courent contre le roi de Prusse. Ceux qui me soupçonnent me connaissent bien mal. C'est le comble de la lâcheté d'écrire contre un prince à qui on a appartenu.

Je vous fais mon compliment de quitter vos moines (3). Il n'y a que leur bibliothèque de bonne; et vous avez à deux pas celle du roi, qui est meilleure.

Mes respects à madame de Sandwich; je crois qu'elle n'est pas fâchée des humiliations que les Wighs essuient. La France joue à présent un beau rôle dans l'Europe. On sent encore mieux cette gloire dans les pays étrangers qu'à Paris. On entend la voix libre des nations; elles parlent toutes avec respect, jusqu'aux Anglais mêmes; il leur manquait d'être humbles.

Adieu; la goutte et la calomnie me tracassent. Je vous embrasse.

2474. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 28 novembre.

Comment voulez-vous, mon cher ange, que je fasse des *Zulime* et des chevaleries, quand les calomnies de Paris viennent me glacer dans mes Alpes? Cette infâme édition que La Beaumelle et d'Arnaud avaient, dit-on, faite de concert, n'a que trop de cours. Je vois les personnes à qui je suis le plus attaché, attaquées indignement sous mon nom. Madame de Pompadour y est outragée d'une manière infâme; et comment encore se justifier de ces horreurs? comment écrire à madame de Pompadour une lettre qui ferait rougir et celui qui l'écrirait et celle qui la recevrait? On parle aussi de vers sanglants contre le roi de Prusse, que la même malignité m'impute. Je vous avoue que je succombe sous tant de coups redoublés. Le corps ne s'en porte pas mieux, et l'esprit se flétrit par la douleur. S'il me restait quelque génie, pourrais je mettre à travailler un temps qu'il faut employer continuellement à détruire l'imposture? Je n'ai plus ni santé, ni consolation, ni espérance; et je n'éprouve, au bout de ma carrière, que le repentir d'avoir consacré aux belles-lettres une vie qu'elles ont rendue malheureuse. Si je m'étais contenté de les aimer en secret, si j'avais toujours vécu avec vous, j'aurais été heureux; mais je me suis livré au public, et je suis loin de vous; cela est horrible.

2475. — A M. P. ROUSSEAU.

Aux Délices, 28 novembre.

J'ai vu, dans votre journal de novembre, monsieur, des vers qu'on m'attribue; ils commencent ainsi :

C'est par ces vers, enfants de mon loisir,
Que j'égayais tes soucis du vieil âge;
O don du ciel, etc. (La *Pucelle*, épît.)

Sans examiner si ces vers sont bons ou mauvais, je peux vous jurer, monsieur, que non seulement je n'en suis pas l'auteur, mais que je regarderais comme une démence bien condamnable à mon âge des plaisanteries qui ont pu m'amuser il y a trente ans. Ceux qui achèvent ainsi sous mon nom des ouvrages si peu décents, sont assurément plus coupables que je ne le serais d'en faire mon occupation. Je ne me reconnais dans aucune des éditions qui ont paru du petit poëme dont vous me parlez. J'ai encore vu dans vos précédents journaux une prétendue lettre de moi à M. le maréchal de Richelieu, où il est dit qu'on a perdu le Pinde : je n'ai jamais écrit cette lettre. Plus j'estime votre journal, qui ne me paraît fait que pour la vérité, et plus je crois de mon devoir de vous la faire connaître.

Je reçois dans ce moment une lettre de M. de Caussade, datée de Liége. Il me parle d'un projet d'abréger et de rectifier les *Mémoires de madame de Maintenon*. Tout ce que je

(1) Editeurs, de Cayrot et A. François. (G. A.)

(2) *Mémoire raisonné sur la conduite des cours de Vienne et de Saxe, et sur leurs desseins dangereux contre le roi de Prusse, avec les pièces originales et justificatives qui en fournissent les preuves*; 1756, in-4°. Hertzberg en est l'auteur. (G. A.)

(3) Un diamant. (G. A.)

(1) Voltaire a reconnu plus tard que d'Arnaud n'y était pour rien. (G. A.)

(2) « O Salomon du Nord, etc. » (G. A.)

(3) L'abbaye Saint-Victor. (G. A.)

peux répondre, c'est qu'il n'y a dans ces Mémoires que des choses triviales, entièrement défigurées, ou des anecdotes entièrement fausses. On peut s'en convaincre par les dates seules des événements. Ces sortes d'ouvrages excitent d'abord la curiosité, et tombent ensuite dans un éternel oubli.

Je fais mes compliments à M. de Caussade, et j'ai l'honneur d'être, etc.

2476. — A M. PALISSOT.

30 novembre.

Votre lettre, monsieur, est venue très à propos pour me consoler du départ de M. d'Alembert et de M. Patu. Ils ont passé quelques jours (1) dans mon ermitage, qui est un peu plus agréable que vous ne l'avez vu. Il mériterait le nom qu'il porte, si j'y jouissais d'un peu de santé. Pardonnez à l'état où je suis, si je ne vous écris pas de ma main. Je dois sans doute à votre amitié les bontés dont M. le duc d'Ayen (2) et madame la comtesse de La Marck veulent bien m'honorer; je me flatte que vous voudrez bien leur présenter mes très humbles remerciements. Je suis si sensible à leur souvenir que je prendrais la liberté de leur écrire, si je n'étais pas tenu au lit par mes souffrances, qui ont beaucoup redoublé. Mon dessein était d'accompagner M. Patu jusqu'à Lyon, et d'y entendre mademoiselle Clairon sur le plus beau théâtre de France. Il est triste pour la capitale qu'elle n'ait pas assez d'émulation pour imiter au moins la province. Adieu, monsieur; conservez-moi les sentiments d'amitié que vous me témoignez. Je vous assure qu'ils me sont bien chers.

M. Vernes, qui vient de m'envoyer votre adresse, que vous ne m'aviez pas donnée, vous fait ses compliments.

2477. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 8 décembre.

Je vous souhaite de bonnes et de belles années, c'est-à-dire celles auxquelles vous êtes accoutumé, monseigneur; et je m'y prends tout exprès un peu à l'avance, car vous allez être accablé de lettres dans ce temps-là. Je me trompe encore, ou vous entrez en exercice de premier gentilhomme de la chambre, ou vous installerez M. le duc de Fronsac (3), ce qui ne vous occupera pas moins. Et qui sait si, au printemps, vous n'irez pas encore commander quelque armée? qui sait si vous ne ferez pas gagner des batailles à l'impératrice? Vous n'aviez pas déplu à sa mère, vous seriez le vengeur de la fille. Les grenadiers français ne seraient pas fâchés de vous suivre, et d'opposer leur impétuosité aux pas mesurés des Prussiens. Milord Maréchal (4), qui m'est venu voir dans mon trou ces jours passés, dit des choses bien étonnantes. Il prétend qu'à la dernière bataille ce sont huit bataillons seulement qui ont soutenu tout l'effort de l'armée autrichienne. Je m'imagine que contre vous il en aurait fallu un peu davantage. Je voudrais vous y voir, tout paralytique que je suis. Il me semble que vous êtes fait pour notre nation, et elle pour vous.

Nous avons ici le frère d'un nouveau secrétaire d'Etat d'Angleterre; il chante vos louanges, et non pas celles de son pays. Il vient chez moi beaucoup d'Anglais; jamais je ne les ai vus si polis; je pense qu'ils vous en ont l'obligation.

Commandez des armées ou donnez des fêtes; quelque chose que vous fassiez, vous serez toujours le premier des Français à mes yeux, et le plus cher à mon cœur, qui vous appartient avec le plus profond respect. Ma nièce partage mes sentiments. J'écris rarement; mais que voulez-vous que dise un solitaire, un Suisse, un malingre?

2478. — A M. DE CHENEVIÈRES.

Grand merci, mon cher confrère, de votre petite pastorale (5) :

Vous possédez la langue de Cythère;
Si vos beaux faits égalent votre voix,
Vous êtes maître en l'art divin de plaire.
En fait d'amour, il faut parler et faire:
Ce dieu fripon ressemble assez aux rois;
Le bien servir n'est pas petite affaire.
Hélas! il est plus aisé mille fois
De les chanter que de les satisfaire.

Il se peut pourtant que vous ayez autant de talents pour le service de Mysis (1) que vous en avez pour faire de jolis vers; en ce cas, je vous fais réparation d'honneur.

Si vous avez quelque nouvelle intéressante, je vous prie de m'en faire part, quoique en prose. Je vais faire lire *Mysis* à madame Denis la paresseuse, qui n'écrit point, mais qui vous aime véritablement.

2479. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

Aux Délices, 14 décembre (2).

Madame, le jeune gentilhomme anglais, nommé M. Keat, qui aura l'honneur de rendre cette lettre à votre altesse sérénissime, me fait crever de jalousie. Ce n'est pas que son mérite, qui n'inspire que des sentiments agréables, fasse naître en moi la triste passion de l'envie; mais il a le bonheur de voir et d'entendre votre altesse sérénissime. Ce bonheur m'est refusé; il y a là de quoi mourir de douleur. Il peut du moins rendre bon témoignage de mon chagrin; il peut dire si je regrette autre chose dans le monde que le séjour de Gotha.

Il arrivera peut-être dans le temps qu'on donnera quelque bataille, qu'on prendra quelque ville dans le voisinage de vos Etats. Mais il verra dans la cour de votre altesse sérénissime ce qu'il aime : la paix, la concorde, l'union, la douceur d'une vie égale, espèce de félicité qu'on trouve rarement dans les cours, félicité que vous donnez, madame, et que vous goûtez.

Puisse l'année 1757 être aussi heureuse pour elle et pour toute son auguste famille qu'elle commence malheureusement pour ses voisins! Je me mets à ses pieds pour cette année et pour toutes celles de ma vie.

Je serai toujours, avec l'attachement le plus inviolable et le plus profond respect, madame, de votre altesse sérénissime le très humble et très obéissant serviteur.

2480. — A M. THIERIOT.

Le 19 décembre.

On m'a enfin envoyé de Paris une de ces abominables éditions de la *Pucelle*. Ceux qui m'avaient mandé, mon ancien ami, que La Beaumelle et d'Arnaud avaient fabriqué cette œuvre d'iniquité, se sont trompés, du moins à l'égard de d'Arnaud. Il n'est pas possible qu'un homme qui sait faire des vers ait pu en griffonner de si plats et de si ridicules. Je ne parle point des horreurs dont cette rapsodie est farcie; elles font frémir l'honnêteté comme le bon sens; je ne sais rien de si scandaleux ni de si punissable. On dit qu'on a découvert que La Beaumelle en était l'auteur, et qu'on l'a transféré de la Bastille pour le mettre à Vincennes dans un cachot; mais c'est un bruit populaire qui me paraît sans fondement. Tout ce que je sais, c'est qu'un tel éditeur mérite mieux. Voilà assurément une manœuvre bien criminelle. Les hommes sont trop méchants. Heureusement il y a toujours d'honnêtes gens parmi les monstres, et des gens de goût parmi les sots. Quiconque aura de l'honneur et de l'esprit me plaindra qu'on se soit servi de mon nom pour débiter ces détestables misères. Si vous savez quelque chose sur ce sujet aussi triste qu'impertinent, faites-moi l'amitié de m'en instruire.

Mandez-moi surtout si vous avez votre diamant (3). Je m'intéresse beaucoup plus à vos avantages qu'à ces ordures, dont je vous parle avec autant de dégoût que d'indignation.

Je vous embrasse du meilleur de mon cœur.

2481. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, près de Genève, 20 décembre.

Je suis honteux, monseigneur, d'importuner mon *héros*, qui a bien autre chose à faire qu'à lire mes lettres; mais je ne demande qu'un mot de réponse pour le fatras ci-dessous.

1° Un Anglais vint chez moi, ces jours passés, se lamenter du sort de l'amiral Byng, dont il est ami. Je lui dis que vous m'aviez fait l'honneur de me mander que ce marin n'était point dans son tort, et qu'il avait fait ce qu'il avait pu. Il me répondit que ce seul mot de vous pourrait le justifier (4); que vous aviez fait la fortune de Blakeney par l'estime dont vous l'avez publiquement honoré; et que, si je voulais transcrire

(1) En octobre. (G. A.)
(2) Plus tard, duc de Noailles. La comtesse de La Marck était sa sœur. (G. A.)
(3) Auquel Louis XV venait de donner la survivance de la charge de premier gentilhomme. (G. A.)
(4) Gouverneur de Neuchâtel. (G. A.)
(5) Il avait envoyé son ballet de *Mysis et Glaucé* à Voltaire. (K.)

(1) Dans ce ballet, l'Amour est déguisé sous le nom de *Mysis*. (K.)
(2) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)
(3) Légué par madame de La Popelinière. (G. A.)
(4) Voyez la fin du chapitre XXXI du *Précis du Siècle de Louis XV*. (G. A.)

les paroles favorables que vous m'avez écrites pour Byng, il les enverrait en Angleterre. Je vous en demande la permission; je ne veux et je ne dois rien faire sans votre aveu. Voilà pour le vainqueur de Mahon.

2° Voici une autre requête pour le premier gentilhomme de la chambre; c'est qu'il ait la bonté d'ordonner qu'on joue *Rome sauvée* à la cour cet hiver, sous sa dictature. La Noue quitte à Pâques, et M. d'Argental prétend que cette faveur de votre part est de la dernière importance.

Ce tendre d'Argental me mande qu'il a poussé bien plus loin ses sollicitations (1); mais ce serait étrangement abuser de vos bontés, qu'il ne faut certainement pas hasarder en ce temps-ci.

J'apprends que La Beaumelle, avant de faire pénitence, avait apporté une édition de la *Pucelle*, où il a fourré un millier de vers de sa façon; qu'on la vend publiquement, qu'elle est remplie d'atrocités contre les personnes les plus respectables, et que c'est l'ouvrage le plus criminel qu'on ait jamais fait en aucune langue. On donne cette horreur sous mon nom. Elle est si maladroite qu'il y a dans l'ouvrage deux endroits assez piquants contre moi-même. Il y a bien des choses dignes des halles, mais il suffira d'un dévot pour m'attribuer cette infamie. Je crois que c'est un torrent qu'il faut laisser passer. La vérité perce à la longue, mais il faut du temps et de la patience. Vous en avez beaucoup de lire mes lettres au milieu de vos occupations. Votre nouvel hôtel, la Guyenne, l'année d'exercice! vous ne devez pas avoir de temps de reste. J'en abuse; je vous en demande pardon. J'ose attendre deux petits mots. Je vous renouvelle mon tendre respect, et madame Denis se joint à moi.

2482. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 20 décembre.

Mon cher ange, j'ai vu cette infamie que l'on impute à La Beaumelle, et que je n'impute qu'à un diable et à un sot diable. Il y a deux endroits assez piquants contre moi dans cette rapsodie digne des halles, qu'on a osé imprimer sous mon nom. Je n'ai jamais vu d'ailleurs d'ouvrage plus digne à la fois de mépris et de châtiment; mais je crois à présent le parlement et le public occupés de soins plus pressants que celui de juger un petit libelle. Je me console par la juste espérance que les honnêtes gens et les gens de goût me rendront justice. Vous y contribuez plus que personne, vos amis vous secondent; il serait bien étrange que la vérité ne triomphât pas, quand c'est vous qui l'annoncez.

Si cette affreuse calomnie a des suites, je suis très sûr que vous serez le premier à m'en instruire. Je crois qu'à présent je n'ai rien à faire qu'à déplorer tranquillement la méchanceté des hommes. M. le duc de La Vallière m'a mandé les mêmes choses que vous; il veut bien se charger d'assurer madame de Pompadour de mon attachement et de ma reconnaissance pour ses bontés, et il répond qu'elle ne prêtera point l'oreille à la calomnie (2).

Ce n'est pas assurément le temps que M. le maréchal de Richelieu entame ce que votre amitié généreuse lui a suggéré, et je suis bien loin de lui laisser seulement envisager que je veuille mettre ses bontés à l'épreuve. Pour *Rome sauvée* et les autres pièces, ce sont là des choses qu'on peut demander hardiment. Je n'y ai pas manqué, et j'espère que vous vous joindrez à moi.

Zulime ne sera plus *Zulime*, elle changera de nom sans changer de caractère. Le lieu de la scène ne sera plus le même. Il y aura quelques scènes nouvelles; et, comme les deux derniers actes sont absolument différents de ceux qui furent joués, la pièce sera en effet toute neuve. Le reste viendra quand il pourra, quand j'aurai de la santé, de la force, de la tranquillité; quand la calomnie ne viendra plus assiéger mon ermitage, désoler mon cœur, et éteindre mon pauvre génie. Je vous embrasse avec larmes, mon respectable ami.

Il n'est pas douteux que La Beaumelle n'ait été l'auteur et l'éditeur, avec ses associés, de cet abominable ouvrage; je le reconnais à cent traits. Voilà pour la seconde fois qu'il fait imprimer mes propres ouvrages farcis de tout ce que sa rage pouvait lui dicter. Il y a des horreurs contre le roi même. Leur platitude ne les rend pas moins criminelles. Ce libelle est un crime de lèse-majesté, et il se vend impunément dans Paris.

(1) Pour le retour de Voltaire à Paris. (G. A.)
(2) « Telle plutôt cette heureuse grisette, etc. » (*Pucelle*, ch. II.)

2483. — A M. P. ROUSSEAU (1).

Parmi les nouvelles affligeantes pour les bons citoyens dans plusieurs parties de l'Europe, il y en a de bien désagréables dans la littérature. On se contentait autrefois de critiquer les auteurs, on a fait succéder à cette critique permise un brigandage inouï; on fait imprimer leurs ouvrages falsifiés et infectés de tout ce qu'on croit pouvoir nourrir la malignité, pour favoriser le débit. Voici comme s'explique, sur ce criminel abus, M. l'abbé Trublet, dans sa préface des *Lettres de feu M. de La Motte* :

« On donne de nouvelles éditions des ouvrages des gens célèbres, pour avoir occasion d'y répandre les notes les plus scandaleuses et les traits les plus satiriques contre leurs auteurs. Il était réservé à notre siècle de voir pratiquer dans les lettres ce brigandage. »

Le sage auteur de cette remarque parlait ainsi en 1754, à l'occasion du *Siècle de Louis XIV*, dont M. La Beaumelle s'avisa de faire et de vendre une édition chargée de tout ce que l'ignorance a de plus hardi, et de ce que l'imposture a de plus odieux. La même aventure se renouvelle depuis cinq ou six mois. Le même éditeur a falsifié plusieurs lettres de madame de Maintenon, et en a supposé quelques-unes de M. le maréchal de Villars, de M. le duc de Richelieu, qu'ils n'ont jamais écrites; et c'est encore là le moindre abus dont on doit se plaindre dans la publication scandaleuse des prétendus *Mémoires* de madame de Maintenon.

Le comble de ces manœuvres infâmes est une édition d'un poëme intitulé la *Pucelle d'Orléans*. L'éditeur a le front d'attribuer cet ouvrage à l'auteur de la *Henriade*, de *Zaïre*, de *Mérope*, d'*Alzire*, du *Siècle de Louis XIV ;* et, tandis que nous attendons de lui une *Histoire générale*, et qu'il travaille encore au *Dictionnaire encyclopédique*, on ose mettre sur son compte le poëme le plus plat, le plus bas, et le plus grossier qui puisse sortir de la presse. En voici quelques vers pris au hasard :

> Louis s'en vint du fond des Pays-Bas
> Pour cogner Charle et heurter le trépas....
> La *Puc.*, var. du ch. II.)
>
> *Là* les lépreux, les femmes bien apprises,
> Devaient changer de robe et de chemises ...
>
> L'heureux Villars, bon Français, plein de cœur,
> Gagna le quitte ou double avec Eugène....
>
> Pour les idiots ce fut une *trompette;*
> Le drôle avait étudié sa bête.
> Il dit que Dieu, roulé dans un buisson,
> A lui chétif avait donné leçon. (Var. du ch. I.)
>
> Il les pria, de la part de madame,
> A manger caille, oie, et bœuf au gros lard....
> Var. du ch. V
>
> Sous le foyer d'un grand feu de charbon,
> La tête hors d'un énorme chaudron....
> . . . .
> Pendez, pendez, le vilain semblait dire :
> Baiser soubrette est péché dont la loi, etc....
> Var. du ch. V.
>
> Agnès baisait, Agnès était saillie...
>
> A ses baisers il veut que l'on riposte,
> Et qu'on l'invite à courir chaque poste. (Var. du ch. X.)
>
> Chandos, suant et soufflant comme un bœuf,
> Tâte du doigt si l'autre est une fille;
> Au diable soit, dit-il ma sotte aiguille.... (Var. du ch. XIII.)
>
> Lecteur, ma Jeanne aura son pucelage
> Jusqu'à ce que les vierges du Seigneur,
> Malgré leurs vœux, sachent garder le leur.
> Var. du ch. XXI.

La plume se refuse à transcrire le tissu des sottes et abominables obscénités de cet ouvrage de ténèbres. Tout ce qu'on respecte le plus y est outragé autant que la rime, la raison, la poésie, et la langue. On n'a jamais vu d'écrit ni si plat, ni si criminel; et c'est ce langage des halles qu'on a le front d'attribuer à l'auteur de la *Henriade*, contre lequel même on trouve dans le poëme deux ou trois traits parmi tant d'autres qui attaquent grossièrement les plus honnêtes gens du monde. Ceux qui, trompés par le titre, ont acheté cette misérable rapsodie, ont conçu l'indignation qu'elle mérite. Si une telle horreur parvient jusqu'à vous, monsieur, elle excitera en vous les mêmes sentiments, et vous n'aurez pas de peine à les inspirer au public.

(1) Cette lettre fut faite pour être publiée. (G. A.)

2484. — A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 27 décembre.

Je ne conçois rien, madame, à l'aventure de la lettre du 3 novembre dont vous me faites l'honneur de me parler; mais aussi je n'entends pas davantage toutes les aventures de ce bas monde. Evêques, parlements, Saxons, Prussiens, Autrichiens, Russes, tout cela me confond. Il y a douze mille ouvriers à Lyon qui mendient leur pain, parce que le roi de Prusse a dérangé le commerce de Leipsick; et ce monarque prétend que Leipsick lui a beaucoup d'obligation. La famine menace la Saxe et la Bohême. Laissons les hommes faire leur commun malheur, et jouissons de notre heureuse tranquillité, vous à l'île Jard, et moi aux Délices. Je ne me plains que d'être trop loin de vous. Ne croyons rien de tout ce qu'on nous dit. Il est vrai qu'un misérable s'est avisé de faire une édition infâme d'une *Pucelle;* mais il n'est pas vrai que je dusse retourner en France. Dieu me préserve de quitter la retraite charmante que je me suis faite, et qui mérite son nom de *Délices!* Quand on s'est fait, à notre âge, madame, une retraite agréable, il faut en jouir; c'est le parti sage que vous avez pris, et dans lequel il faut persister.

Permettez-moi de présenter mes respects à M. le premier président d'Alsace et à madame de Klinglin, et surtout à M. votre fils. Attendons patiemment l'issue des troubles d'Allemagne. Laissons les gens oisifs écrire au nom du cardinal de Richelieu. Ce monde est un orage; sauve qui peut.

Madame Denis vous souhaite des années de santé et de tranquillité en nombre; nous en faisons autant pour madame de Brumath. Nous n'oublions pas Marie (1); mais nous craignons que les Prussiens ne troublent la maison archiducale. Adieu, madame; conservez vos bontés au bon Suisse.

2485. — A MADAME DU BOCCAGE.

Aux Délices, route de Genève, 30 décembre.

Comment faites-vous, madame, pour nous donner à la fois tant de plaisir et tant de jalousie? Nous avons reçu, madame Denis, et moi, votre présent (2) avec transport; nous le lisons avec le même sentiment. C'est après la lecture du second chant que nous interrompons notre plaisir pour avoir celui de vous remercier. Ce second chant surtout nous paraît un effort et un chef-d'œuvre de l'art. Nous ne pouvons différer un moment à nous joindre avec tous ceux qui vous diront combien vous faites d'honneur à un art si difficile, à notre siècle, que vous enrichissez, et à votre sexe, dont vous étiez déjà l'ornement. Que vous êtes heureuse, madame! Tout le monde, sans doute, vous rend la même justice que nous. On ne falsifie point, on ne corrompt point les beaux ouvrages dont vous gratifiez le public, tandis que moi, chétif, je suis en proie à des misérables qui, sous le nom d'une certaine *Pucelle*, impriment tout ce que la grossièreté a de plus bas, et ce que la méchanceté a de plus atroce. Je me console en vous lisant, madame, et, permettez-moi de le dire, en comptant sur votre justice et votre amitié. Vous la devez, madame, à un homme qui sent aussi vivement que moi tout ce que vous valez, qui s'intéresse à votre gloire, et qui vous sera toujours attaché malgré l'éloignement.

Madame Denis vous dit les mêmes choses que moi; nous vous remercions mille fois. Nous allons reprendre notre lecture; nous vous aimons, nous vous admirons. Comment vous dire que je suis comme un autre, madame, avec respect? etc.

2486. — A M. LE CONSEILLER TRONCHIN.

2 janvier 1757 (3).

Voici, mon cher ami, la lettre que je reçois de M. le maréchal de Richelieu (4); il m'exhorte à la montrer, à en faire usage. Elle lui fera honneur et pourra servir à l'amiral Byng. Votre ancien ami de collége, notre Esculape, craint que cette lettre venant d'un Français ne fasse plus de tort que de bien à l'amiral; je ne pense pas ainsi. Je suis persuadé qu'un pareil témoignage ne peut nuire et peut beaucoup servir. Voyez comment vous pourrez l'envoyer en Angleterre; voyez s'il est à propos de l'insérer dans la *Gazette d'Amsterdam.* Il s'agit de sauver un innocent, un infortuné. Votre maxime est : *Homo sum; humani nihil a me alienum puto.*

(1) Marie-Thérèse. (G. A.)

(2) La *Colombiade*, poëme épique. (G. A.)

(3) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

(4) C'était une lettre adressée à Voltaire, dans laquelle Richelieu proclamait l'honorabilité de la conduite de l'amiral Byng. (G. A.)

2487. — A L'AMIRAL BYNG.

Monsieur, quoique je vous sois presque inconnu, je pense qu'il est de mon devoir de vous envoyer une copie de la lettre que je viens de recevoir de M. le maréchal de Richelieu; l'honneur, l'humanité, l'équité, m'ordonnent de la faire passer entre vos mains. Ce témoignage si noble et si inattendu de l'un des plus sincères et des plus généreux de mes compatriotes, me fait présumer que vos juges vous rendront la même justice. Je suis avec respect. V.

2488. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, près de Genève, 3 janvier.

L'humanité et moi, nous vous remercions de votre lettre. J'en ai donné copie selon vos ordres, monseigneur. Si elle ne fait pas beaucoup de bien à l'amiral Byng, elle vous fera au moins beaucoup d'honneur; mais je ne doute pas qu'un témoignage comme le vôtre ne soit d'un très grand poids. Vous avez contribué à faire Blakeney (1) pair d'Angleterre; vous sauverez l'honneur et la vie à l'amiral Byng.

Le mémoire de l'envoyé de Saxe, présenté aux états-généraux, et qui est une réponse au mémoire justificatif du roi de Prusse, fait partout la plus vive impression. Je n'ai guère vu de pièce plus forte et mieux écrite. Si les raisons décidaient du sort des États, le roi de Pologne serait vengé; mais ce sont les fusils et la marche redoublée qui jugent les causes des souverains et des nations.

Les Prussiens ont quitté Leipsick; ils sont en Lusace, où l'on se bat au milieu des neiges. On me mande de Vienne *qu'on y a une crainte de ces Prussiens, très indécente.* Je voudrais vous voir conduire contre eux gaiement des Français de bonne volonté, et voir ce que peut sous vos ordres la *furia francese*, contre le pas de mesure et la grave discipline; mais je craindrais que quelque balle vandale n'allât déranger l'estomac du plus aimable homme de l'Europe.

Je vous écris, monseigneur, dès que j'ai quelque chose à vous mander. Alors mon cœur et ma plume vont vite. Mais, quand je ne vois que mes arbres et mes paperasses, que voulez-vous que le Suisse vous mande? mes paroles oiseuses auraient-elles beau jeu au milieu de toutes vos occupations, de tous vos devoirs, des tracasseries parlementaires et épiscopales, et de la crise de l'Europe? Vous voilà-t-il pas bien amusé, quand je vous souhaiterai cinquante années heureuses, quand je vous dirai que la Suissesse Denis et le Suisse Voltaire vous adorent? Vous avez bien affaire de nos sornettes! Conservez-moi vos bontés, et agréez mon très tendre respect.

2489. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

Aux Délices, près de Genève, 4 janvier (2).

Madame, votre altesse sérénissime a peut-être reçu, ou du moins recevra bientôt, un *Essai sur l'Histoire générale*, depuis Charlemagne jusqu'à nos jours. Je mets à ses pieds le premier exemplaire. Il n'a pas une belle couverture, mais j'aurais attendu trop longtemps à vous rendre mon hommage. Il se passe actuellement, madame, des choses qui nous paraissent bien étonnantes, bien funestes; mais si on lit les événements des autres siècles, on y voit encore de plus grandes calamités. Tous les temps ont été marqués par des malheurs publics. L'ambition a toujours bouleversé la terre, et deux ou trois personnes ont toujours fait le malheur de deux ou trois cent mille.

La relation dont votre altesse sérénissime daigne me parler dans sa dernière lettre, n'était point dans son paquet; mais je présume que c'est la même qui se vend publiquement dans notre Suisse. Toutes les pièces de ce grand procès s'impriment ici; mais qui jugera ce procès? la fortune probablement. Cette fortune dépend beaucoup des baïonnettes et de la discipline militaire. On disait que les Prussiens s'emparaient d'Erfurt : ce bruit se trouve faux; mais ce qui est vrai, c'est que Erfurt devait appartenir à votre auguste maison.

Je ne fais point de réflexions, je fais des vœux, et tous mes vœux sont pour le bonheur d'une princesse dont je regrette la présence tous les jours de ma vie, dont les éloges sont sans cesse dans la bouche de tous ceux qui ont approché d'elle, et dont mon cœur sera toujours le sujet. Ah! si je pouvais quitter une famille qui a tout quitté pour moi, je sais bien où j'irais porter mon profond respect.

(1) Défenseur du fort Saint-Philippe. (G. A.)

(2) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)

2490. — A M. THIERIOT.

A Monrion, 13 janvier.

Eh bien! vous courez donc de belle en belle, et vous prétendez qu'on ne meurt que de chagrin; ajoutez-y, je vous prie, les indigestions.

Il n'a pas tenu à Robert-François Damiens (1) que le descendant de Henri IV ne mourût comme ce héros. J'apprends dans le moment, et assez tard, cette abominable nouvelle. Je ne pouvais la croire; on me la confirme; elle glace le sang; on ne sait où l'on en est. Quoi, dans ce siècle! quoi, dans ce temps éclairé! quoi, au milieu d'une nation si polie, si douce, si légère, un Ravaillac nouveau! Voilà donc ce que produiront toujours des querelles de prêtres! les temps éclairés n'influeront que sur un petit nombre d'honnêtes gens : le vulgaire sera toujours fanatique. Ce sont donc là les abominables effets de la bulle *Unigenitus*, et des graves impertinences de Quesnel, et de l'insolence de Letellier!

Je n'avais cru les jansénistes et les molinistes que ridicules, et les voilà sanguinaires, les voilà parricides!

Je vous supplie, mon ancien ami, de me mander ce que vous saurez de cet incroyable attentat, si votre main ne tremble pas. Ecrivez-moi par Pontarlier : les lettres arrivent deux jours plus tôt par cette voie. *A Monrion, par Pontarlier*, s'il vous plaît. C'est là que je passe mon hiver dans des souffrances assez grandes, en attendant que votre conversation les adoucisse dans ma petite retraite des Délices, auprès de Genève.

J'ai cette indigne édition de la *Pucelle*. Je me flatte qu'on n'en parle plus. Nous sommes dans le temps de tous les crimes. Je vous embrasse de tout mon cœur.

2491. — A M. VERNES.

A Monrion, 13 janvier (3).

C'est une chose bien honorable pour Genève, mon cher et aimable ministre, qu'on imprime dans cette ville que Servet était un sot, et Calvin un barbare (2); vous n'êtes point calvinistes, vous êtes hommes. En France, on est fou; et vous voyez qu'il y a des fous furieux. Ravaillac a laissé des bâtards : j'ai bien peur que celui-ci ne soit un prêtre janséniste. Les jésuites ont à se plaindre qu'il ait été sur leur marché.

Je ne sais encore aucun détail de cette horrible aventure. Si vous apprenez quelque chose dans votre ville où l'on apprend tout, faites-en part aux solitaires de Monrion. Je suis bien fâché que vous ne soyez venu dans cet ermitage que quand je n'y étais pas. Madame Denis et moi, nous vous faisons les plus sincères et les plus tendres compliments.

2492. — A M. LE CONSEILLER TRONCHIN.

Monrion, 15 janvier (3).

Je suis bien sensible, mon très cher ami, à votre intention et à celle de notre Esculape.

Il n'y a qu'à lever les épaules de pitié, quand un dévot croit assassiner un roi avec un canif à tailler des plumes; mais il faut frémir d'horreur, quand on voit cet exécrable fou animé de l'esprit des convulsionnaires de Saint-Médard, qui a passé dans sa machine atrabilaire. C'est un chien qui a pris la rage de quelques autres chiens, sans le savoir. Il faudra ajouter trois ou quatre lignes au chapitre du jansénisme. Si on avait songé à rendre les jansénistes et les molinistes aussi ridicules qu'ils le sont en effet, Pierre Damiens, petit bâtard de Ravaillac, ne se serait pas servi de son canif.

Le ministère a eu la bonté de m'envoyer les bulletins, et M. d'Argenson m'a écrit de sa main; mais je crains les *bigots*.

On me mande de Vienne que l'impératrice aura en Bohême cent soixante mille hommes, que les Russes viennent au nombre de cent mille. On attend les Francs. Jamais l'empire romain n'a mis tant de monde en campagne; et il s'agit d'une chétive province que l'empire romain ignorait, et un marquis de Brandebourg a une plus grande armée que Scipion, Pompée et César!

P.-S. Vous ne me mandez rien du fanatisme des Pharisiens et des Parisiens; il y a pourtant eu des placards; on a arrêté beaucoup de monde. On a mené à la Conciergerie quatre chariots couverts, remplis d'assassins, de cuistres, de témoins vrais ou faux.

(1) Son attentat sur la personne de Louis XV est du 5 janvier 1757. (G. A.)
(2) *Essai sur l'Histoire générale* (G. A.)
(3) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

2493. — A M. DE CIDEVILLE.

A Monrion, le 16 janvier.

(1) Nous vous sommes très obligés, monsieur, de nous avoir rassurés sur l'état du roi, après nos justes alarmes. Toutes les nouvelles s'accordent à dire qu'il est très bien, et que cette affreuse catastrophe ne peut avoir aucune suite fâcheuse. Il est fort à désirer qu'on puisse faire parler ce monstre. C'est certainement un fou fanatique; mais, s'il a des complices, il est bien essentiel de les connaître. Mandez-moi tout ce que vous saurez. Nous sommes fort étonnés que vous n'aiez pas encore l'édition de mon oncle et l'*Histoire générale*. Il écrit positivement à M. Cramer pour quelle vous soit envoiée sur le chant. Nous sommes à Monrion depuis huit jours, et nous ne nous y portons pas trop bien lun et lautre. Ecrivez-nous toujours aux Délices, car peut être y retournerons nous bientôt.

J'espère qu'après tant d'alarmes tout sera tranquille dans Paris avant quinze jours. Si l'on avait fait des Petites-Maisons pour le clergé et le parlement, et qu'on eût jeté sur leurs querelles tout le ridicule qu'elles méritent, il y aurait eu moins de têtes échauffées, et par conséquent moins de fanatiques. Le public a mis trop d'importance à ces misères; de bons ridicules et de grands seaux d'eau, c'est la seule façon d'apaiser tout.

Mon oncle a fait à notre siècle plus d'honneur qu'il ne mérite; quand il a dit que la philosophie avait assez gagné en France, et que nos mœurs étaient trop douces actuellement pour craindre que les Français pussent dorénavant assassiner leur roi. Il est désespéré de s'être trompé, car il aime véritablement et la France et son roi; mais un fou ne fait pas la nation. Le roi est aimé, et mérite de l'être, à tous égards.

Adieu, monsieur; songez quelquefois à vos amis des Délices, et soyez persuadé qu'ils ont pour vous la plus tendre et la plus inviolable amitié.

Il faut, mon cher et ancien ami, que la tête ait tourné à ce huguenot de Cramer, qui m'avait tant promis de vous apporter mes guenilles.

Les étrangers me reprochent d'avoir insinué, dans plus d'un endroit, que vous autres Français vous êtes doux et philosophes. Ils disent qu'on assassine trop de rois en France pour des querelles de prêtres. Mais un chien enragé d'Arras, un malheureux convulsionnaire de Saint-Médard, qui croit tuer un roi de France avec un canif à tailler des plumes, un forcené idiot, un sot monstre a-t-il quelque chose de commun avec la nation? Ce qu'il y a de déplorable, c'est que l'esprit convulsionnaire a pénétré dans l'âme de cet exécrable coquin. Les miracles de ce fou de Pâris, l'imbécile Montgeron, ont commencé, et Robert-François Damiens a fini. Si Louis XIV n'avait pas donné trop de poids à un plat livre de Quesnel, et trop de confiance aux fureurs du fripon Letellier, son confesseur, jamais Louis XV n'eût reçu de coup de canif. Il me paraît impossible qu'il y ait eu un complot; en ce cas je suis justifié des éloges de ma nation : s'il y a un complot, je n'ai rien à dire.

Je vous embrasse tendrement, vous et le grand abbé (2). N'oubliez jamais votre vieux et très attaché camarade V.

2494. — A MADAME DE FONTAINE.

A Monrion, 16 janvier.

Ceci est pour ma nièce, ma compagne en maladies, pour mon neveu le juge et le prédicateur, pour mon petit-neveu, pour M. de Florian, que j'embrasse tous du meilleur de mon cœur. Nous sommes un peu malades, madame Denis et moi, à Monrion.

Les bons Suisses me reprochent d'avoir trop loué une nation et un siècle qui produisent encore des Ravaillac. Je ne m'attendais pas que des querelles ridicules produiraient de tels monstres. Je crois bien que Robert-François Damiens n'a point de complices; mais c'est un chien qui a gagné la rage avec les *chiens de saint Médard;* c'est un reste des convulsions. On ne doit pas me reprocher du moins d'avoir tant écrit contre le fanatisme; je n'en ai pas encore assez dit.

S'il y a quelque chose de nouveau, nous prions instamment M. de Florian, qui n'épargne pas ses peines, de se souvenir de nous.

Songez à votre santé, ma chère nièce; j'ai fait un fort beau présent au grand Tronchin le guérisseur : il en est très content.

(1) Les quatre premiers alinéas sont de la main de madame Denis; nous en avons conservé l'orthographe. (G. A.)
(2) Du Resnel. (G. A.)

Voici ce Testament (1) que vous demandez, ma chère enfant; je vous prie d'en donner copie sur-le-champ à M. d'Argental et à Thieriot. Ce nouveau Testament est meilleur que l'ancien qui court sous mon nom.

2495. — A M. PICTET.

Monrion, 16 janvier.

Mon très aimable voisin, les Délices ne sont plus *Délices* quand vous n'êtes plus dans le voisinage; il faut alors être à Monrion. Votre souvenir me console, et l'espérance de vous revoir, au printemps, me donne un peu de force.

Je suis bien honteux pour ma nation qu'il y ait encore des Ravaillac; mais Pierre Damiens n'est heureusement qu'un bâtard de la maison Ravaillac, qui a cru pouvoir tuer un roi avec un méchant petit canif à tailler des plumes. C'est un monstre, mais c'est un fou. Cet horrible accident ne servira qu'à rendre le roi plus cher à la nation, le parlement moins rétif, et les évêques plus sages.

Réjouissez-vous à Lyon avec la meilleure des femmes et la plus aimable des filles, et comptez sur l'inviolable attachement des deux solitaires suisses.

2496. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Monrion, 20 janvier.

Mon cher ange, je sens tout le prix de votre souvenir dans un temps où vous êtes si consterné de l'horrible aventure, et si occupé à remplir le vide immense laissé dans le parlement (2). Votre assiduité à des devoirs nouveaux dont vous êtes dispensé, est un mérite dont le parlement, le public, et la cour, doivent vous tenir compte. Je me flatte, pour l'honneur de la nation et du siècle, et pour le mien, qui ai tant célébré cette nation et ce siècle, qu'on ne trouvera nulle ombre de complicité, nulle apparence de complot dans l'attentat aussi abominable qu'absurde de ce polisson d'assassin, de ce misérable bâtard de Ravaillac. J'espère qu'on n'y trouvera que l'excès de la démence : il est vrai que cette démence aura été inspirée par quelques discours fanatiques de la canaille : c'est un chien mordu par quelques chiens de la rue, qui sera devenu enragé. Il paraît que le monstre n'avait pas un dessein bien arrêté, puisque, après tout, on ne tue point des rois avec un canif à tailler des plumes. Mais pourquoi le scélérat avait-il trente louis dans sa poche? Ravaillac et Jacques Clément n'avaient pas un sou. Je n'ose importuner votre amitié sur les détails de cet exécrable attentat. Mais comment me justifierai-je d'avoir tant assuré que ces horreurs n'arriveraient plus, que le temps du fanatisme était passé, que la raison et la douceur des mœurs régnaient en France? Je voudrais que dans quelque temps on rejouât *Mahomet*. Je n'ose vous parler à présent de cette *Histoire générale*, ou plutôt de cette peinture des misères humaines, de ce tableau des horreurs de dix siècles; mais si vous avez le loisir de recueillir les opinions de ceux qui auront eu le courage d'en lire quelque chose, vous me rendrez un vrai service de m'apprendre ce qu'on en pense et ce que je dois corriger en général; car c'est toujours à me corriger que je m'étudie. Que fais-je autre chose avec l'ancienne *Zulim ?* Le travail a toujours fait ma consolation : le rabot et la lime sont toujours mes instruments. Est-il vrai que M. de Sainte-Palaie succédera à Fontenelle (3) dans l'Académie? Je lui souhaite sa place et sa longue vie. Adieu, mon cher et respectable ami. Mille tendres respects à tous les anges. Les deux Suisses vous embrassent.

2497. — A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Monrion, 20 janvier.

J'ai eu cinquante relations, madame, de cette abominable entreprise d'un monstre qui, heureusement, n'était qu'un insensé. Si l'excès de son crime ne lui avait pas ôté l'usage de la raison, il n'aurait pas imaginé qu'on pouvait tuer un roi avec un méchant petit canif à tailler des plumes. Ce qu'il y a de plus frappant, c'est que ce bâtard de Ravaillac avait trente louis d'or en poche. Ravaillac n'était pas si riche. Vous savez qu'il avait été laquais chez je ne sais quel homme de robe nommé Maridor, et que son frère servait actuellement chez un conseiller des enquêtes. Ce conseiller a dénoncé ce frère de l'assassin, et ce frère est probablement très innocent. Le monstre est un chien qui aura entendu aboyer quelques chiens des enquêtes, et qui aura pris la rage. C'est ainsi que le fanatisme est fait. A peine le roi a-t-il été blessé. Cette abominable aventure n'aura servi qu'à le rendre plus cher à la nation, et pourra apaiser toutes les querelles. C'est un grand bien qui sera produit par un grand crime.

Fontenelle est mort à cent ans. Je vous souhaite une vie encore plus longue.

Je passe mon hiver à Monrion près de Lausanne. Cela me fait retrouver mes Délices beaucoup plus *délices* au printemps. Où pourrais-je être mieux que dans le repos, la liberté, et l'abondance?

2498 — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

A Monrion, près de Lausanne, 28 janvier (1).

Madame, j'ai l'honneur d'envoyer à votre altesse sérénissime la meilleure relation (2) que j'aie reçue de l'attentat commis contre la personne de Louis XV, qui ne s'attendait pas à voir reparaître les Ravaillac. Celui-ci n'est apparemment qu'un bâtard de la maison de Ravaillac, qui s'est imaginé pouvoir tuer un roi avec un petit canif à tailler des plumes. Ce qu'il y a de vraiment déplorable dans cette aventure, c'est que ce malheureux n'a été poussé à un tel crime que pour avoir entendu des discours atroces, qui ont fait germer dans son cœur la résolution du parricide. Pierre Damiens n'était qu'un vil fanatique de la populace, comme l'ont été les assassins des princes d'Orange, du grand roi Henri IV et tant d'autres. Son crime n'a été que le fruit de quelques discours séditieux et emportés, sans but et sans dessein; du moins on n'a pas, jusqu'à présent, découvert la moindre apparence de complot. C'est un chien qui a gagné la rage de quelques chiens convulsionnaires et jansénistes qui aboyaient au hasard. Les Jésuites triomphent de voir les rois assassinés par d'autres que par eux et par les jacobins. C'est à présent le tour des jansénistes. Que d'horreurs, madame, et que le meilleur des mondes possibles est affreux!

Quatre cent mille soldats vont donc inonder le nord de l'Allemagne! Il faudra toute la prudence de votre altesse sérénissime pour que le contre-coup d'un choc si terrible ne se fasse pas sentir jusque dans vos États. Vous êtes au milieu des parties belligérantes : puissiez-vous leur inspirer l'esprit de paix et de justice qui anime votre cœur! Je fais, du fond de ma retraite, mille vœux pour toute votre auguste maison et pour votre altesse sérénissime, qui connaît mon profond respect et mon tendre attachement.

2499. — A M. LE DUC D'UZÈS.

A Monrion, près de Lausanne, 28 janvier.

J'ai reçu, monsieur le duc, une lettre à un évêque, qui vaut beaucoup mieux que le bref du pape. Elle est digne à la fois du premier pair de France et d'un philosophe. Il y a des pairs parmi les évêques, mais de philosophes, il y en a bien peu. Le plus détestable fanatisme lève hardiment la tête, tandis que la raison demeure à Uzès et dans quelques petits cantons. Les sages gémissent, et les insensés agissent. Il y a un certain grand arbre qui ne porte que des fruits d'amertume et de mort : il couvre encore de ses branches pourries une partie de l'Europe. Les pays où l'on a coupé ses rameaux empoisonnés, sont les moins malheureux. Je vous remercie du fond de mon cœur, monsieur le duc, de l'antidote excellent que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Qu'on parcoure l'histoire des assassins chrétiens, et elle est bien longue, on verra qu'ils ont eu tous la *Bible* dans leur poche avec leur poignard, et jamais Cicéron, Platon ni Virgile.

Plus j'entrevois ce qui se passe dans ce vilain monde, plus j'aime mes retraites allobroges et helvétiques.

2500. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Monrion, 4 février.

Je ne sais si mon héros aura déjà reçu un fatras d'histoire qui commence à Charlemagne, et même plus haut, et qui finit par le vainqueur de Mahon (3). Vous n'aurez guère, monseigneur, le temps de lire dans votre année d'exercice : cet exercice a été violent dans ces dernières horreurs. Vous voyez des choses bien extraordinaires, mais vous en verrez des exemples dans le fatras que j'ai l'honneur de vous envoyer. Il est en feuilles. Je n'ai point de relieur à Monrion, et je crois que vos livres ont une reliure particulière.

(1) M. Clogenson dit que Voltaire désigne ainsi son poème de la *Religion naturelle*. (G. A.)
(2) Louis XV venait d'élire seize conseillers. (G. A.)
(3) Mort le 9 janvier. (G. A.)

(1) Éditeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)
(2) Celle de d'Argenson, ministre de la guerre. (G. A.)
(3) L'*Essai* allait alors jusqu'en juin 1756. (G. A.)

Le roi de Prusse vient de m'écrire une lettre (1) tendre; il faut que ses affaires aillent mal. L'autocratrice de toutes les Russies veut que j'aille à Pétersbourg. Si j'avais vingt-cinq ans, je ferais le voyage.

Lekain veut en faire un; et il se flatte que vous lui donnerez permission d'aller prêcher à Marseille à Pâques. Je n'ose vous en supplier. Il n'appartient point à un Suisse de parler des acteurs de Paris. Ce n'est pas assurément le temps de parler de comédie; il y a des tragédies bien abominables en France, qui prennent toute l'attention. Ce pauvre marquis d'Argenson, que vous appeliez le *secrétaire d'État de la république de Platon*, est donc mort? Il était mon contemporain : il faut que je fasse mon paquet. Jouissez, mon *héros*, de votre gloire et d'une vie heureuse et longue. Les héros vivent plus longtemps que les philosophes; j'en excepte Fontenelle dont je vous souhaite l'estomac et les cent années. Vous voilà doyen de l'Académie : c'est une bien belle place, mais il la faut conserver. Conservez-moi aussi vos bontés. Les deux Suisses vous adorent.

2501. — A M. LEKAIN.

A Monrion, près Lausanne, le 4 février (2).

Mon cher Lekain, ma recommandation, la recommandation d'un Suisse, n'est pas d'un grand poids; cependant j'ai écrit (3) comme vous l'avez voulu.

Est-il vrai que, le lendemain de cet horrible assassinat, votre camarade Dubreuil reçut une lettre adressée à un autre Dubreuil, laquelle lettre contient ces mots : *Fuyez, le coup est manqué?* Voilà des tragédies bien abominables. Je vous embrasse.

P.-S. J'écris peu et tard; mais c'est que je travaille et que je suis malade.

2502. — A M. LE CONSEILLER TRONCHIN.

Monrion, 5 février (4).

Il me paraît assez sûr que l'Espagne va se déclarer. Le roi de Prusse vient de m'écrire une lettre très tendre. L'impératrice de Russie veut que j'aille à Pétersbourg. Mais je vous réponds bien que je ne quitterai pas vos Délices.

Il faut que je m'accoutume aux naufrages. Ce ne sont pas seulement mes vaisseaux de Cadix qui périssent; une barque que j'envoyais de Monrion aux Délices, chargée de bois et de meubles, est allée au fond du lac. Cela ne m'empêchera pas de jouer le vieux bon homme Lusignan dans *Zaïre* : ce rôle me convient. On joue tous les jours la comédie à Lausanne; ce n'est pas comme dans votre ville de Calvin.

Je suis bien fâché de la mort du marquis d'Argenson, exministre philosophe. Il y avait cinquante ans que je l'aimais.

2503. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Monrion, 6 février.

Moi, aller à Pétersbourg, mon cher ange! savez-vous bien que ma petite retraite des Délices est plus agréable que le palais d'été de l'autocratrice? Si Dosmont joue la comédie, je la joue aussi; et je fais le bon homme Lusignan dans huit jours. Cela me convient fort;

> *Car* à revoir Paris je ne dois plus prétendre;
> Vous voyez qu'au tombeau je suis prêt à descendre.
> *Zaïre*, act. II, sc. III.

Nous avons un bel Orosmane, un fils du général Constant, qui a soupé avec vous à Argenteuil, avec mademoiselle du Bouchet (5). Votre tragédie de Robert-François Damiens, et de tant de fous, n'est donc pas encore finie? Je ne sais pas pourquoi les comédiens ne hasardent pas *Mahomet* dans ces circonstances.

Vous avez une belle âme d'aimer toujours le tripot au milieu de toutes les atrocités qui vous entourent. Les plus sages sont assurément ceux qui cultivent les arts et qui aiment le plaisir, tandis que les autres se tourmentent.

Le roi de Prusse m'a écrit de Dresde une lettre très touchante. Je ne crois pourtant pas que j'aille à Berlin plus qu'à Pétersbourg : je m'accommode fort de mes Suisses et de mes Génevois. On me traite mieux que je ne mérite. Je suis bien logé dans mes deux retraites. On vient chez moi; on trouve bon qu'en qualité de malade je n'aille chez personne.

(1) On n'a pas cette lettre. (G. A.)
(2) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(3) A Richelieu. (G. A.)
(4) Éditeurs, de Cayrol et A. François (G. A.)
(5) Madame d'Argental, née du Bouchet. (G. A.)

Je leur donne à dîner et à souper, et quelquefois a coucher. Madame Denis gouverne ma maison. J'ai tout mon temps à moi; je griffonne des histoires, je songe à des tragédies; et, quand je ne souffre point, je suis heureux. Vous m'avouerez que ce Dosmont a tort de vouloir que je quitte tout cela pour l'aller entendre à Pétersbourg. S'il avait vu mes platesbandes de tulipes au mois de février, il ne me proposerait pas ses glaces.

On dit que mademoiselle Dumesnil et Lekain se sont en effet surpassés dans *Sémiramis*. L'abbé coadjuteur de Retz (1) n'aurait-il pas mieux fait d'aller là qu'à son abbaye?

Adieu, mon cher et respectable ami. Il n'y a que vous de sage, j'y compte aussi les anges. Le Suisse Voltaire,

2504. — A M. TRONCHIN, DE LYON.

Monrion, 6 février (2).

Celui qui a écrit une lettre chrétienne à un cardinal chrétien a une âme héroïque et sage, qui distingue la religion de ses abus. Cela est d'autant plus beau, que ces abus ont été sur le point de lui coûter la vie et ont assassiné ses prédécesseurs.

La lettre touchante que j'ai reçue du roi de Prusse, et l'invitation que l'impératrice me fait d'aller à Pétersbourg ne me feront pas quitter les Délices. Je n'ai nulle envie d'aller à Paris où l'on est complétement fou.

Je ne crois point vous avoir dit combien la catastrophe de M. d'Argenson (3) m'a pénétré; le bon homme Lusignan a été quelques jours malade. Ce pauvre M. d'Argenson avait servi le roi quarante ans; il va mourir dans l'exil, et, sans l'aumône de foin que lui fait son neveu, il mourrait dans la misère. De pareils événements doivent affermir dans l'amour de la philosophie et de la liberté.

Mes raisons pour croire que l'Espagne joindrait ses flottes à celles de France contre les Anglais (supposé qu'elle ait des flottes) étaient fondées sur la convenance des temps, sur les affronts que les Anglais ont faits à la dignité de la couronne d'Espagne, sur l'indignation où cette cour est toujours de voir le port de Gibraltar entre des mains étrangères, sur les nouvelles démarches de la cour de France, sur le crédit que l'ambassadeur d'Espagne à Paris a eu de faire mettre à la Bastille je ne sais quel écrivain qui avait reproché aux Espagnols leur tiédeur dans une occasion si pressante. Je me suis trompé. Il faut que la cour de Madrid ait peu de vaisseaux, peu de matelots et peu d'argent.

2505. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

A Monrion, près de Lausanne, 8 février (4).

Madame, voici les dernières nouvelles (5) ci-jointes. Votre altesse sérénissime plaindra la France.

Le roi de Prusse m'a écrit de Dresde, le 19 janvier, une lettre toute pleine de bonté. La czarine veut que j'aille à Pétersbourg écrire l'histoire de Pierre Ier. Ah! madame, si j'allais quelque part, ce serait à vos pieds. Que votre altesse sérénissime conserve ses bontés pour celui de ses serviteurs qui lui est attaché avec le plus profond et le plus tendre respect.

2506. — A M. VERNES.

Ce dimanche, à Monrion, février.

Je crois qu'on ne jouera l'*Enfant prodigue* que samedi 12 du mois. Vous pourriez, mon cher monsieur, en qualité de ministre du saint Évangile, assister à une pièce tirée de l'Évangile même, et entendre le parole de Dieu dans la bouche de madame la marquise de Gentil (6), de madame d'Aubonne, et de madame d'Hermenches, qui valent mieux que les trois Madelènes, et qui sont plus respectables. Vous devriez, vous et M. Claparède (7), quitter votre habit de prêtre, et venir à Monrion en habit d'homme. Nous vous garderons le secret; on ne scandalise point à Lausanne; on y respire les plaisirs honnêtes et les douceurs de la société.

Bonsoir; vous avez en moi un ami pour la vie. Je suis bien en peine de mon petit Patu (8). Je l'aime de tout mon cœur.

(1) L'abbé Chauvelin. (G. A.)
(2) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(3) Renvoyé du ministère. (G. A.)
(4) Éditeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)
(5) Données par le comte d'Argenson. (G. A.)
(6) Sœur de Constant d'Hermenches. (G. A.)
(7) David Claparède. Voyez, tome VI, *Questions sur les miracles*. (G. A.)
(8) Il mourut six mois plus tard. (G. A.)

2507. — A MADAME LA MARGRAVE DE BAREUTH.

A Monrion, près de Lausanne, pays de Vaud, 8 février.

Madame, je crois que la suite des nouvelles que j'ai eu l'honneur d'envoyer à votre altesse royale lui paraîtra aussi curieuse qu'atroce, et que le roi son frère en sera surpris.

Il a eu la bonté de m'écrire une lettre où il daigne m'assurer de ses bonnes grâces. Mon cœur l'a toujours aimé; mon esprit l'a toujours admiré, et je crois que je l'admirerai encore davantage.

L'impératrice de Russie me demande à Pétersbourg, pour écrire l'histoire de Pierre Ier; mais Pierre Ier n'est pas le plus grand homme de ce siècle, et je n'irai point dans un pays dont le roi votre frère battra l'armée.

Je ne sais si la nouvelle du changement de ministère en France est parvenue déjà à votre altesse royale. On croit que l'abbé de Bernis aura le premier crédit. Voilà ce que c'est que d'avoir fait de jolis vers.

Madame, madame, le roi de Prusse est un grand homme.

Que votre altesse royale conserve sa santé; qu'elle daigne, ainsi que monseigneur, honorer de sa protection et de ses bontés ce vieux Suisse qui lui a été tendrement attaché avec le plus profond respect, dès qu'il a eu l'honneur d'être admis à sa cour! Qu'elle n'oublie pas *frère V...* (1)!

2508. — A M. DE CIDEVILLE.

A Monrion, 9 février.

Mon cher et ancien ami, je souhaite que le fatras dont je vous ai surchargé vous amuse. J'ai vu un temps où vous n'aimiez guère l'histoire. Ce n'est, après tout, qu'un ramas de tracasseries qu'on fait aux morts.

Mais, à propos de Pierre Damiens, lisez le chapitre (2) de *Henri IV*. On peut prendre et laisser le livre quand on veut; les titres-courants sont au haut des pages; cela soulage le lecteur; il lit ce qui l'intéresse, et laisse le reste. Notre ami le grand abbé a-t-il reçu son exemplaire? Mais a-t-on le temps de lire au milieu des belles choses dont Paris retentit chaque jour? Pierre Damiens, bâtard de Ravaillac, et ses consorts, et les lettres au dauphin, et les poisons, et les exils, et le remue-ménage, et la guerre, et les vaisseaux de la compagnie des Indes qu'on nous gobe: tout cela absorbe l'attention. Les horreurs présentes ne donnent pas le temps de lire les horreurs passées.

J'ai tendrement regretté le marquis d'Argenson, notre vieux camarade. Il était philosophe, et on l'appelait à Versailles *d'Argenson la bête*. Je plains davantage *la chèvre* (3), s'il est vrai qu'on l'envoie brouter en Poitou.... Les fleurs et les fruits de la cour étaient faits pour elle. Qui m'aurait dit, mon ami, que je serais dans une retraite plus agréable que ce ministre? Ma situation des Délices est fort au-dessus de celle des Ormes. Je passe l'hiver dans une autre retraite, auprès d'une ville où il y a de l'esprit et du plaisir. Nous jouons *Zaïre;* madame Denis fait Zaïre, et mieux que Gaussin. Je fais Lusignan: le rôle me convient, et l'on pleure. Ensuite on soupe chez moi; nous avons un excellent cuisinier. Personne n'exige que je fasse de visites; on a pitié de ma mauvaise santé; j'ai tout mon temps à moi; je suis aussi heureux qu'on peut l'être quand on digère mal. En vérité, cela vaut bien le sort d'un secrétaire d'État qu'on renvoie.

Beatus ille qui procul negotiis. . . . .

(Hor., Epod., *od.* II, v. 1.

La liberté, la tranquillité, l'abondance de tout, et madame Denis, voilà de quoi ne regretter que vous.

Le roi de Prusse m'a écrit une lettre très tendre; l'impératrice de Russie veut que j'aille à Pétersbourg écrire l'histoire de Pierre, son père; mais je resterai aux Délices et à Morion: je ne veux ni roi ni autocratrice; j'en ai tâté, cela suffit. Les amis et la philosophie valent mieux; mais il est triste d'être si loin de vous.

Voilà Fontenelle mort; c'est une place vacante dans votre cœur; il me la faut. *Vale, et me ama.* Le Suisse V.

2509. — A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Monrion, 9 février.

Est-il vrai ce qu'on m'écrit, que le garde des sceaux (4) et M. d'Argenson sont exilés? que l'abbé de Bernis (5) a les affaires étrangères? si cela est, celui qui a fait le traité de Vienne mettra sa gloire à le soutenir.

Le roi de Prusse m'a écrit une lettre assez tendre de Dresde, le 19 janvier. La czarine veut que j'aille à Pétersbourg. Je me tiendrai dans la Suisse. J'ai tâté des cours.

Portez-vous bien, madame, vous et votre aimable amie.

(1) Suivait un bulletin sur l'affaire Damiens, rédigé sans doute par d'Argenson. (G. A.)

(2) *Essai sur les mœurs*, chap. CLXXIV. (G. A.)

(3) Le comte d'Argenson. (G. A.)

(4) Machault d'Arnouville. (G. A.)

(5) Il fut d'abord nommé ministre d'État, puis, six mois après, il eut les affaires étrangères. (G. A.)

2510. — A M. LE DOCTEUR TRONCHIN (1).

ORDONNANCE (2).

M. Tronchin, mon malade, ira chez lui dans un carrosse bien fermé; il fera bassiner son lit en arrivant, et prendra des vulnéraires infusés dans de l'eau bouillante, une tasse ou deux, excitera une transpiration douce et égale, prendra un bouillon de veau et de poulet quand il sentira un peu de faim, et pourra prendre un peu de quinquina avant son premier repas.

10 février 1757. VOLTAIRE, son ancien.

2511. — AU MÊME.

PROFESSEUR EN MÉDECINE, MON MALADE.

10 février.

J'envoie savoir comment mon cher malade a passé la nuit. Je me flatte que mes remèdes l'auront soulagé. La confiance qu'il a en son ancien est déjà un bon pronostic: *Honora medicum.* Le résident ne croit point la nouvelle des jésuites; on ne lui en mande rien de Versailles: ainsi elle est très suspecte. C'est apparemment quelque janséniste qui aura inventé ces horreurs, dont tout jésuite a toujours été incapable, comme on sait.

2512. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

13 février.

Le fragment de votre lettre sur l'amiral Byng, monseigneur, fut rendu à cet infortuné par le secrétaire d'État, afin qu'elle pût servir à sa justification. Le conseil de guerre l'a déclaré brave homme et fidèle. Mais en même temps, par une de ces contradictions qui entrent dans tous les événements, il l'a condamné à la mort, en vertu de je ne sais quelle vieille loi, en le recommandant au pouvoir de pardonner, qui est dans la main du souverain. Le parti acharné contre Byng crie à présent que c'est un traître qui a fait valoir votre lettre, comme celle d'un homme par qui il avait été gagné. Voilà comme raisonne la haine; mais les clameurs des dogues n'empêchent pas les honnêtes gens de regarder cette lettre comme celle d'un vainqueur généreux et juste, qui n'écoute que la magnanimité de son cœur.

Je crois que vous avez été un peu occupé, depuis un mois, de la foule des événements, ou horribles, ou embarrassants, ou désagréables, qui se sont succédé si rapidement. Les gens qui vivent philosophiquement dans la retraite ne sont pas les plus à plaindre. Je crains d'abuser de vos moments et de vos bontés par une plus longue lettre: il faut un peu de laconisme avec un premier gentilhomme de la chambre, qui a le roi et le dauphin à servir, et avec celui qui est fait pour être dans les conseils et à la tête des armées.

Madame Denis vous idolâtre toujours, et il n'y a point de Suisse qui vous soit attaché avec un plus tendre respect que le Suisse Voltaire.

2513. — A M. LÉVESQUE DE BURIGNY.

A Monrion, 14 février.

L'esprit dans lequel j'ai écrit, monsieur, ce faible *Essai sur l'Histoire générale*, a pu trouver grâce devant vous et devant quelques philosophes de vos amis. Non seulement vous pardonnez aux fautes de cet ouvrage, mais vous avez la bonté de m'avertir de celles qui vous ont frappé. Je reconnais à ce bon office les sentiments de votre cœur, et le frère de ceux qui m'ont toujours honoré de leur amitié. Recevez, monsieur, mes sincères et tendres remerciements. Je passe l'hiver auprès de Lausanne, où je n'ai point mes livres: le peu que j'en ai pu conserver est à mon petit ermitage des Délices; ainsi je n'ai aucun secours pour vérifier les dates.

Il se peut que l'impératrice Constance fût fille du roi de Sicile Roger; mais il me semble que ce Roger vivait en 1101, et Henri VI, mari de Constance, en 1195. Il l'épousa, je crois, en 1186. Cette Constance avait des amants longtemps après cette époque. Il est bien difficile qu'elle soit fille de Roger;

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

(2) Le docteur s'était trouvé indisposé chez Voltaire. (*A. François.*)

je crois me souvenir que plusieurs annalistes la font fille de Guillaume : je consulterai mes Capitulaires, et surtout Giannone (1), quoiqu'il ne soit pas toujours exact.

Le cardinal Polus (2) pourrait bien avoir écrit la lettre à Léon X, longtemps avant d'être cardinal. C'est de milord Bolingbroke que je tiens l'anecdote de cette lettre; il en a parlé souvent à M. de Pouilli votre frère et à moi.

Adrien IV, au lieu d'Alexandre III, est une inadvertance : dans le cours de l'ouvrage, je dis toujours que c'est Alexandre III qui imposa une pénitence à Henri II, roi d'Angleterre, pour le meurtre de Thomas Becket. Je ne manquerai pas de rectifier ces erreurs, et j'oublierai encore moins l'obligation que je vous ai. Il y en a quelques autres encore que je corrige dans la nouvelle édition que font actuellement les frères Cramer. Ils m'ont arraché cet ouvrage que j'aurais dû garder longtemps avant de le laisser exposer aux yeux du public; mais puisqu'il a trouvé grâce devant les vôtres, je ne peux me repentir.

J'ai l'honneur d'être, avec toute l'estime et la reconnaissance que je vous dois, monsieur, votre, etc.

2514. — A M. PALISSOT.

A Monrion, 16 février.

Ce que vous me mandez, monsieur, du grand acteur Lekain, m'afflige et ne me surprend pas. C'est le sort de bien des talents, de ne recueillir que des traverses au lieu de récompenses. Si vous le voyez, je vous prie de lui dire que j'ai écrit (3) à M. le maréchal de Richelieu, pour lui faire obtenir un congé à Pâques. Mais on m'a répondu qu'il n'était pas possible de lui donner ce congé cette année, puisqu'il en avait pris un de lui-même l'année passée. J'aimerais bien mieux qu'on augmentât sa part que de lui donner un congé. J'écrirai, j'insisterai; mais la recommandation d'un Suisse n'a pas grand pouvoir à Versailles.

Je ne sais où est actuellement votre ami M. Patu, que je possédai huit jours dans mon ermitage, avant qu'il allât en Italie. J'avais chez moi alors une de mes nièces (4) qui commençait à être bien malade, et qui peut-être n'eut pas pour lui toutes les attentions qu'elle aurait eues si elle avait moins souffert. J'ai peur que ce petit contre-temps ne lui ait déplu. J'en serais très fâché; je l'aime beaucoup, et je sens tout son mérite. Si vous lui écrivez, je vous prie de l'assurer de tous mes sentiments.

Vous me ferez beaucoup de plaisir, monsieur, de présenter mes respects à M. le duc d'Ayen et à madame la comtesse de La Mark. Ce sont leurs suffrages qui font ma consolation dans les maux qui m'affligent. Je ne vis plus pour les sensations agréables, mais le plaisir de leur plaire me tiendra lieu de tous les autres. Comptez, monsieur, sur le sentiment d'une amitié véritable de ma part.

2515. — A MADAME DE FONTAINE.

A Monrion, 19 février.

Qu'est-ce que c'est donc, ma chère nièce, qu'une petite secte de la canaille, nommée la secte des *margouillistes*, nom qu'on devrait donner à toutes les sectes? On dit que ces misérables fanatiques, nés des convulsionnaires, et petits-fils des jansénistes, sont ceux qui ont mis, non pas le couteau, mais le canif, à la main de ce monstre insensé de Damiens; que ce sont eux qui envoient du poison au dauphin dans une lettre, et qui affichent des placards; le tout pour la plus grande gloire de Dieu. Les honnêtes gens, par parenthèse, devraient me remercier d'avoir tant crié toute ma vie contre le fanatisme; mais les cours sont quelquefois ingrates.

Vous savez les coquetteries que me fait le roi de Prusse, et que la czarine m'appelle à Pétersbourg. Vous savez aussi qu'aucune cour ne me tente plus, et que je dois préférer la solidité de mon bonheur dans ma retraite, à toutes les illusions. Si j'en voulais sortir, ce ne serait que pour vous; ma santé exige de la solitude ; je m'affaiblis tous les jours.

J'ai fait un effort pour jouer Lusignan ; votre sœur a été admirable dans Zaïre : nous avions un très beau et très bon Orosmane, un Nérestan excellent, un joli théâtre, une assemblée qui fondait en larmes ; et c'est en Suisse que tout cela se trouve, tandis que vous avez à Paris des *margouillistes*. Je vous ai bien regrettée; mais c'est ce qui m'arrive tous les jours.

Ayez grand soin de votre malheureuse santé; conservez-vous, aimez-moi. Mille tendres compliments à fils, à frère, à secrétaire (1). Adieu, ma très chère nièce : votre sœur ne vous écrit point aujourd'hui; elle apprend un rôle. Nous ne vous parlons que de plaisir : instruisez-nous des sottises de Paris.

2516. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

19 février.

Oui, sans doute, mon *héros*, le *secrétaire d'État de la république de Platon* (2) aurait ri et dit quelques bons mots, car il en disait; mais tâchez de n'en pas dire.

Votre lettre sur ce pauvre amiral Byng lui a valu du moins quatre voix favorables, quoique la pluralité l'ait condamné à la mort. Il se passe dans tous les États des scènes singulières, et aucune ne vous surprend.

Je vous attends toujours, ou dans le conseil, ou à la tête d'une armée. Si les services et la capacité donnent les places sous un monarque éclairé, vous avez assurément plus de droits que personne. Mais quelque place que vous ajoutiez à celles que vous occupez, il y en a une que les rois ne peuvent ni donner ni ôter, c'est celle de la gloire. Jouissez de ce beau poste, il est à l'abri de la fortune.

Je vous assure, monseigneur, que vous prêchez à un converti, quand vous me conseillez de ne me rendre ni aux coquetteries du roi de Prusse, ni aux bontés de l'impératrice de Russie. Je préfère ma retraite à tout; et cette retraite est d'ailleurs absolument nécessaire à un malade qui tient à peine à la vie.

Permettez que je vous envoie ce qu'on m'écrit sur Lekain. S'il a tant de talents, s'il sert bien, est-il juste qu'il n'ait pas de quoi vivre, quand les plus mauvais acteurs ont une part entière? c'est là l'image de ce monde. Puisque vous daignez descendre à ces petits objets, mettez-y la justice de votre cœur, et protégez les talents.

Madame Denis et le Suisse Voltaire vous présentent leurs plus tendres respects.

2517. — A M. TRONCHIN, DE LYON.

Monrion, 19 février (3).

J'attends avec impatience le mot de l'énigme de l'aventure de Pierre Damiens. On me mande qu'il y a une petite secte cachée, composée de la plus basse canaille du parti janséniste, que cette secte est appelée la secte des *margouillistes*, nom digne d'elle, que ces malheureux sont liés entre eux par des serments exécrables, qu'ils ont voulu, non pas tuer le roi, mais le blesser légèrement pour l'avertir, et qu'ils ont menacé le dauphin du poison. Il n'y a rien dont le fanatisme ne soit capable.

2518. — A M. DE CHENEVIÈRES.

Monrion, 19 février (4).

Il y a huit jours, mon ami, que madame Denis cherche dans ses paperasses, parmi ses rôles de tragédies, de comédies, d'opéras comiques, etc., etc., votre gentille pastorale (5) qu'elle a lue avec tout le plaisir imaginable. Nous vous la renverrons, dès que la femme de chambre, qui a la garde des archives historiques et de la musique, l'aura retrouvée. Comme nous avons été entourés d'ouvriers, et qu'il a fallu essayer cinq ou six habits de théâtre, il y a eu un peu de confusion. Mais soyez en sûreté; l'ouvrage n'est pas sûrement sorti de la maison. Nous avons un singe, un perroquet et un écureuil, que nous ne laissons approcher d'aucun papier.

Pardon; il faut aller répéter au théâtre aujourd'hui; nous jouons demain. Tâchez de vous divertir aussi.

2519. — A M. PICTET.

Monrion, 22 février.

Mon très cher voisin, la volonté de Dieu soit faite! Puissiez-vous bâtir, dans mon voisinage, une maison digne de la belle situation que vous avez, et puisse mademoiselle Pictet avoir un mari digne d'elle! Je présente mes respects à madame Pictet, et je souhaite à toute votre famille les prospérités qu'elle mérite. Madame Denis joint ses sentiments aux

(1) *Histoire civile du royaume de Naples.* (G. A.)
(2) Voyez le chapitre CXXVII de l'*Essai.* (G. A.)
(3) Le 4 février. (G. A.)
(4) Madame de Fontaine. (G. A.)

(1) Le marquis de Florian. (G. A.)
(2) Le marquis d'Argenson. (G. A.)
(3) Éditeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)
(4) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(5) *Mysis et Glaucé.* (G. A.)

miens. Vous n'aurez jamais de voisins qui vous soient plus sincèrement attachés.

2520. — A M. P. ROUSSEAU.

A Monrion, près de Lausanne, 24 février.

C'est pour la quatrième fois que j'écris aux frères Cramer, libraires, pour leur recommander de vous envoyer l'*Essai sur l'Histoire générale depuis Charlemagne jusqu'à* 1756. Je suis en droit d'attendre cette attention de ceux à qui j'ai fait présent de mon ouvrage. L'aîné Cramer est à présent en Hollande, et doit sans doute vous faire parvenir cette histoire. Ce sont ces frères Cramer qui m'ont déterminé à m'établir où je suis. Ils voulaient imprimer mes ouvrages, il fallait que je veillasse à l'impression; la besogne a duré près de deux ans. J'ai des amis dans ce pays-ci. J'y ai trouvé des situations plus agréables que Meudon et Saint-Cloud, des maisons commodes; je me suis établi, pour l'hiver, auprès de Lausanne, et, pour les autres saisons, auprès de Genève. Mais ce que j'ai trouvé de plus commode parmi ces calvinistes, très différents de leurs ancêtres, c'est que j'ai fait imprimer à Genève, avec l'approbation universelle, que Calvin était un très méchant homme, altier, dur, vindicatif, et sanguinaire. C'est ce que vous verrez dans cette *Histoire générale*. Genève est peut-être à présent la ville de l'Europe où il y a le plus de philosophes. Je suis très fâché que cette *Histoire générale* ne soit pas encore parvenue jusqu'à vous.

A l'égard de ce *Portefeuille trouvé* (1), c'est une rapsodie qu'un libraire affamé, nommé Duchesne, vend à Paris sous mon nom; c'est un nouveau brigandage de la librairie. On me mande que les trois quarts de ce recueil sont composés de pièces auxquelles je n'ai nulle part, et que le reste est pillé des éditions de mes ouvrages, et entièrement défiguré.

Il n'y a pas grand mal à tout cela, et je pardonne aux misérables à qui mon nom vaut quelque argent.

2521. — A M. DIDEROT.

A Monrion, pays de Vaud, 28 février (2).

L'ouvrage (3) que vous m'avez envoyé, monsieur, ressemble à son auteur; il me paraît plein de vertus, de sensibilité et de philosophie. Je pense, comme vous, qu'il y aurait beaucoup à réformer au théâtre de Paris. Mais tant que les petits-maîtres se mêleront sur la scène avec les acteurs, il n'y a rien à espérer. Le plus impertinent de tous les abus, c'est l'excommunication et l'infamie attachée au talent de débiter en public des sentiments vertueux. Cette contradiction irrite; mais c'est encore une de nos moindres sottises.

J'oublie avec plaisir dans ma retraite tous ceux qui travaillent à rendre les hommes malheureux ou à les abrutir, et plus j'oublie ces ennemis du genre humain, plus je me souviens de vous. Je vous exhorte à répandre, autant que vous le pourrez, dans l'*Encyclopédie*, la noble liberté de votre âme. On ne mettait point Cicéron dans le donjon de Vincennes (4) pour son livre *De natura deorum*. Notre siècle est encore bien barbare. *Vale et scribe. — Tuus V.*

2522. — A M. LE COMTE DE BESTUCHEFF.

A Monrion, février.

Monsieur, j'ai reçu une lettre que j'ai crue d'abord écrite à Versailles ou dans notre Académie, et c'est vous, monsieur, qui me faites l'honneur de me l'adresser. Vous me proposez ce que je désirais depuis trente ans; je ne pouvais mieux finir ma carrière qu'en consacrant mes derniers travaux et mes derniers jours à un tel ouvrage.

Je ferais le voyage de Pétersbourg, si ma santé pouvait le permettre; mais, dans l'état où je suis, je vois que je serai réduit à attendre dans ma retraite les matériaux que vous voulez bien me promettre.

Voici quel serait mon plan. Je commencerais par une description de l'état florissant où est aujourd'hui l'empire de Russie, de ce qui rend Pétersbourg recommandable aux étrangers, des changements faits à Moscou, des armées de l'empire, du commerce, des arts, et de tout ce qui a rendu le gouvernement respectable.

Ensuite je dirais que tout cela est d'une création nouvelle, et j'entrerais en matière par faire connaître le créateur de tous ces prodiges. Mon dessein serait de donner ensuite une idée précise de tout ce que l'empereur Pierre-le-Grand a fait depuis son avénement à l'empire, année par année.

Si M. le comte de Schowalow a la bonté, monsieur, comme vous m'en flattez, de me faire parvenir des mémoires sur ces deux objets, c'est-à-dire sur l'état présent de l'empire, et sur tout ce qu'a fait Pierre-le-Grand, avec une carte géographique de Pétersbourg, une de l'empire, l'histoire de la découverte du Kamtschatka, et enfin des renseignements sur tout ce qui peut contribuer à la gloire de votre pays, je ne perdrai pas un instant, et je regarderai ce travail comme la consolation et la gloire de ma vieillesse.

La suite des médailles est inutile; elles se trouvent dans plusieurs recueils, et la matière de ces médailles est d'un prix que je ne puis accepter. Je souhaiterais seulement que M. le comte de Schowalow voulût bien m'assurer que sa majesté l'impératrice désire que ce monument soit élevé à la gloire de l'empereur son père, et qu'elle agrée mes soins.

Voilà, monsieur, quelles sont mes dispositions. Je me tiendrai très honoré et très heureux si elles s'accordent avec les vôtres: j'attendrai vos ordres et ceux de M. le comte de Schowalow, à qui vous me permettrez de présenter ici mes respects en recevant les miens.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec tous les sentiments que je vous dois, etc.

2523. — A M. THIERIOT.

A Monrion, 3 mars.

Je n'entends point parler de vous, mon ancien ami, depuis que vous lisez l'histoire des sottises humaines depuis Charlemagne. Je voudrais bien savoir aussi ce que c'est qu'un *Portefeuille trouvé*. On me met en pièces, on se divise mes vêtements, et on jette le sort sur ma robe.

Je voudrais que vous eussiez passé l'hiver avec moi à Lausanne. Si vous n'aviez été enchaîné, selon votre louable coutume, au char des jeunes et belles dames, vous auriez vu jouer *Zaïre* en Suisse mieux qu'on ne la joue à Paris; vous auriez entendu la *Serva padrona* sur un joli théâtre; vous y verriez des pièces nouvelles exécutées par des acteurs excellents, les étrangers accourir de trente lieues à la ronde, et mon pays roman, mes beaux rivages du lac Léman, devenus l'asile des arts, des plaisirs, et du goût; tandis qu'à Paris la secte des margouillistes occupe les esprits, que le parlement et l'archevêque bataillent pour une place à l'hôpital et pour des billets de confession, qu'on ne rend point la justice, et qu'enfin on assassine un roi. Jouissez de tant de charmes et de tant de gloire, messieurs les Parisiens, et applaudissez encore au *Catilina* de Crébillon.

2524. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Monrion, 3 mars.

Mon cher ange, on peut mal servir mademoiselle Clairon sans la rater (1) absolument. On peut être de *communi martyrum*, sans être de *frigidis et maleficiatis*. Ce sera à peu près le rôle que je jouerai avec elle. Je lui donnerai, quand vous voudrez, cette *Zulime* bien changée et sous un autre nom. Vous déciderez du temps le plus favorable quand vous serez quitte de la mauvaise tragédie de Robert François Damiens, quand les *querelles* qui anéantissent le goût des arts seront apaisées, quand Paris respirera.

Pour l'autre pièce, ce n'est pas une affaire prête; il ne faut pas d'ailleurs être toujours ce Voltaire qui

> Volume sur volume incessamment desserre. (*Boileau*.)

Si on ne souhaite pas ma personne, je veux au moins qu'on souhaite mes ouvrages.

Béni soit Dieu qui vous donne la persévérance dans le goût des beaux-arts, et surtout du *tripot* de la comédie, tandis qu'on n'entend parler que des querelles des parlements et des prêtres, qu'on ne rend point la justice, que la secte des margouillistes fait de petits progrès, et qu'on assassine des rois! Vous m'approuverez de passer mes hivers dans un petit pays où on ne vit que pour son plaisir et où *Zaïre* a été mieux jouée, à tout prendre, qu'à Paris. J'ai fait couler des larmes de tous les yeux suisses. Madame Denis n'a pas les beaux yeux (2) de Gaussin, mais elle joue infiniment mieux qu'elle. On vient de trente lieues pour nous entendre. Nous mangeons des gélinottes, des coqs de bruyère, des truites de vingt livres; et, dès que les arbres auront remis leur livrée verte, nous allons à cet ermitage des Délices, qui mérite son nom.

(1) Le *Portefeuille trouvé, ou Tablettes d'un curieux*, 1757. (G. A.)
(2) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(3) Le *Fils naturel*, drame. (G. A.)
(4) Allusion à l'emprisonnement de Diderot. (G. A.)

(1) Comme Ximenès. (G. A.)
(2) Madame Denis louchait. (G. A.)

Ne sommes-nous pas fort à plaindre? Oui, mon cher et respectable ami, nous le sommes, puisque nous vivons loin de vous.

J'ai une extrême curiosité de savoir si on envoie cent mille hommes en Allemagne; mais vous ne vous en souciez guère, et vous ne m'en direz rien. J'aimerais encore mieux que votre parlement se mît à rendre enfin la justice, et me fît payer de cinquante mille francs dont ce fat de Bernard, fils de Samuel Bernard, et fat de dix millions, m'a fait banqueroute en mourant. Adieu, mon divin ange; jugez Damiens, et portez-vous bien.

2525. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

A Monrion, près de Lausanne, 5 mars (1).

Madame, quoi! votre altesse sérénissime a la bonté de s'excuser de ne m'avoir pas honoré assez tôt d'une de ses lettres! Elle sent de quel prix elles sont pour moi. Mais est-il possible qu'elle daigne être occupée de mon attachement pour elle, et du respectueux, du tendre intérêt que je prends à sa prospérité, tandis qu'elle se trouve au milieu des alarmes publiques et particulières, entourée d'armées, et embarrassée peut-être entre le danger de prendre un parti et celui de n'en prendre aucun? Sa sagesse et celle de monseigneur le duc me rassurent contre les craintes que m'inspire la situation violente de l'Allemagne; il se peut même, madame, que vos États trouvent quelque avantage dans le besoin que les deux partis auront des denrées de votre territoire. Les princes sages et modérés gagnent quelquefois au malheur de leurs voisins.

Je n'ai point ici la lettre du roi de Prusse, elle est dans ma retraite, auprès de Genève. Je passe tous les hivers auprès de Lausanne, ne pouvant être assez heureux pour les passer à vos pieds, et ne pouvant quitter une nièce qui s'est sacrifiée pour moi, et qui a quelque raison de n'oser voyager en Allemagne.

J'ai perdu, madame, le correspondant (2) qui me fournissait les nouvelles dont je faisais part à votre altesse sérénissime; il est parti avant l'armée que la France envoie en Allemagne. Puisse cette armée contribuer à établir un nouveau traité de Vestphalie, qui assure la paix et la liberté, le plus précieux de tous les biens! Mais qui peut savoir ce qui résultera de tous ces grands mouvements? On prétend que le roi de Pologne a contre lui un violent parti dans la Pologne même, et que les Turcs pourraient bien empêcher les Russes de se mêler des affaires de l'Allemagne. Le comte d'Estrées vient d'être fait maréchal de France, avec sept autres. Le scélérat Damiens n'est pas encore jugé. Les malheurs de la Saxe produisent des banqueroutes dans toute l'Europe: j'en ai essuyé une violente; les petits souffrent des querelles des grands. Recevez, madame, mon profond respect, et pardonnez au papier.

2526. — A M. DE BRENLES.

Ce dimanche.

On prétend que M. votre beau-frère (3), le prêtre, voudrait voir une pièce tirée du *Nouveau-Testament*. Nous prêchons peut être l'*Enfant prodigue* jeudi, après quoi on a pour le dessert un opéra buffa (4). Prenez vos mesures là-dessus, mon cher philosophe; si ce n'est pas jeudi qu'on prêche, ce sera assurément cette semaine. Bonsoir; je vous serai attaché, à vous et à la philosophe votre compagne, toutes les semaines de ma vie.

2527. — A MADAME DE FONTAINE.

A Monrion, 6 mars.

Le bon homme Lusignan dit les choses les plus tendres à madame de Fontaine et consorts: il est devenu à présent le bon homme Euphémon dans l'*Enfant prodigue*: c'est un vieillard qui aime toujours la bonne compagnie; jugez s'il vous chérit.

Je suis impatient de savoir si votre aimable secrétaire (1) est enfin venu à bout, avec M. de Paulmi, d'une affaire qui était si difficile avec M. d'Argenson. Il est arrivé souvent qu'on a été négligé par ceux à qui on était attaché, et qu'on réussit auprès de ceux dont on devait moins attendre. Je m'intéresse aussi aux petits chariots: c'est une chose qui certainement peut produire de grands avantages; mais comment faire de tels préparatifs secrètement? tout ce qui est nouveau rebute le ministère, et cette invention nouvelle devient inutile dès qu'elle est sue.

Est-il bien sûr enfin qu'on a fait partir cinquante mille hommes, qu'on va faire une guerre très vive au-dehors, et que les affaires s'accommodent au-dedans? Pour nous, pauvres Suisses, nous ne songeons qu'à des plaisirs tranquilles. On croit chez les badauds de Paris que toute la Suisse est un pays sauvage: on serait bien étonné si on voyait jouer *Zaïre* à Lausanne mieux qu'on ne la joue à Paris: on serait plus surpris encore de voir deux cents spectateurs aussi bons juges qu'il y en ait en Europe. Il y a dans mon petit pays roman, car c'est son nom, beaucoup d'esprit, beaucoup de raison, point de cabales, point d'intrigues pour persécuter ceux qui rendent service aux belles-lettres. Nous sommes libres, et nous n'abusons point de notre liberté; les tribunaux ne cessent point de rendre justice; il n'y a ni margouillistes, ni convulsionnaires, ni de Robert-François Damiens. Notre climat vaut mieux que le vôtre; nous avons plus longtemps de beaux jours; il n'y a que de très méchant vin autour de Paris, et nos coteaux en produisent d'excellent: nous avons mangé, l'automne et l'hiver, des gelinottes et des grianneaux (1) que vous ne connaissez guère. Cependant, ma chère nièce, je vous regrette de tout mon cœur; portez-vous bien, et aimez-moi.

2528. — A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Monrion, près de Lausanne, 8 mars.

J'ai été malade, madame, et j'ai perdu mon correspondant qui me mandait bien des nouvelles que j'avais l'honneur de vous envoyer. Je retombe dans mon néant. Je ne sais plus si les troupes marchent ou non, si mon pauvre amiral Byng a eu la tête cassée. Je sais seulement que les Anglais ont la tête bien dure, ou plutôt le cœur, que l'Allemagne va être bouleversée, que Paris est bien triste, que l'argent est bien rare, et que cette vie n'est pas semée de roses. *La chèvre* (2) n'a remporté de Paris que le mauvais quolibet, *Attendez-moi sous l'orme.* Portez-vous bien, madame; vivez avec votre digne amie; méprisez ce malheureux monde comme il le mérite; conservez-moi vos bontés.

2529. — A M. DUPONT.

A Monrion, près de Lausanne, 10 mars.

Mon cher ami, les Cramer ont dû vous envoyer cette esquisse des sottises et des atrocités humaines depuis l'illustre brigand Charlemagne, surnommé le *saint*, jusqu'à nos ridicules jours. Plus je lis et plus je vois les hommes, plus je regrette votre société. Je vis pourtant dans le pays le plus libre et le plus tranquille de la terre, et où il y a de l'esprit et des talents. Si je vous disais qu'à Lausanne (3) nous avons joué *Zaïre* mieux qu'à la Comédie de Paris; que nous jouons aujourd'hui l'*Enfant prodigue;* que, dans peu de jours, nous représentons une pièce nouvelle (4); que nous avons un très joli théâtre; que notre société chante des opéras buffa après la grande pièce; qu'on donne des rafraîchissements à tous les spectateurs; qu'ensuite on fait des soupers excellents, me croiriez-vous? Cela n'est pas d'usage à Colmar; mais en récompense vous avez des jésuites et des capucins. Soyez bien sûr que je vous regrette au milieu de tous nos plaisirs; ils étaient faits pour vous. Voulez-vous bien avoir la bonté de demander pour moi au libraire Schœpflin deux exemplaires des *Annales de l'Empire?* Je vous serai très obligé. Il n'aurait qu'à les faire remettre au coche à mon adresse, à Lausanne. Je lui en paierai le prix, ou je lui enverrai l'*Essai sur l'Histoire générale*, à son choix. Je vous serai très obligé.

Mille respects, je vous en prie, à M. le premier président et à madame la première. Madame Denis et moi nous vous regrettons également; nous vous aimerons toujours. Nous en disons autant à madame Dupont.

2530. — A M. DE BRENLES.

Jeudi, 10 mars.

Sæpe, premente deo, fert deus alter opem.
OVID., *Trist.*, lib. I, eleg. II.

Mon cher philosophe, un prêtre nous manque pour l'or-

(1) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)
(2) D'Argenson, tombé en disgrâce. (G. A.)
(3) Chavanes. (G. A.)
(4) La *Serva padrona.* (G. A.)
(5) Le marquis de Florian. Il s'agit ici de l'élection de Voltaire à l'Académie des inscriptions. Le patriarche ne put jamais en faire partie. (G. A.)

(1) Coqs de bruyère. (G. A.)
(2) D'Argenson. (G. A.)
(3) Ou plutôt à Mont-Repos, à l'extrémité de Lausanne, chez madame la marquise de Gentil. (G. A.)
(4) *Fanime*, nouvelle version de *Zulime.* (G. A.)

chestre profane; nous en avons un autre. M. d'Hermenches a autant de ressources que de zèle pour notre *tripot.* Mais Dieu se venge; Baires est enroué, madame Denis ne peut pas parler. Cependant c'est pour demain; recommandez-nous à la miséricorde divine.

Je vous remercie au nom de la bande joyeuse. Je ne suis guère joyeux, mais je me livre aux plaisirs des autres.

Posthabui tamen illorum mea seria ludo. (VIRG., ecl. VII.)

Bonsoir, couple de sages.

2531. — A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

A Monrion, près de Lausanne, 20 mars.

Je ne sais, mon cher confrère, si je vous ai remercié de votre roman (1) que je n'ai pu encore lire, parce que je ne l'ai point reçu; mais, au lieu de vous remercier, je vous félicite : on ne me parle que de son succès dans toutes les lettres de Paris. Madame Denis ne peut sitôt vous écrire; elle joue, elle apprend des rôles, elle est entourée de tailleurs, de coiffeuses, et d'acteurs. Il n'y a point de *Zulime;* je ne sais ce que c'est, et je veux qui ni vous, ni mademoiselle Clairon, ni moi, ne le sachions; mais il y a une *Fanime* un peu différente; nous l'avons jouée à Lausanne, dans notre pays roman; et tout ce que je souhaite, c'est qu'elle soit aussi bien jouée à Paris : je n'ai jamais vu verser tant de larmes Nous avons ici environ deux cents personnes qui valent bien le parterre de Paris, qui n'écoutent que leur cœur, qui ont beaucoup d'esprit, qui ignorent les cabales, et qui auraient sifflé le *Catilina* de Crébillon. Je vous embrasse; je me meurs d'envie de lire le roman. Madame Denis vous en dira davantage quand elle pourra.

2532 — A M. LEVESQUE DE BURIGNY.

A Monrion, 20 mars.

On ne se douterait pas, monsieur, qu'un théâtre établi à Lausanne, des acteurs peut-être supérieurs aux comédiens de Paris, enfin une pièce nouvelle, des spectateurs pleins d'esprit, de connaissances, et de lumières, en un mot, tous les soins qu'entraînent de tels plaisirs, m'ont empêché de vous écrire plus tôt. Je fais trêve un moment aux charmes de la poésie et aux embellissements singuliers qui ornent notre petit pays roman, et qui font naître des fleurs au milieu des neiges du mont Jura et des Alpes, pour vous réitérer mes sincères et tendres remerciements. Je vous en dois beaucoup pour la bonté que vous avez eue de remarquer quelques-unes des inadvertances de cette *Histoire générale.* Je vous en dois davantage pour la *Vie d'Erasme* (2) et pour celle de Grotius, que vous voulez bien me promettre. Par qui pouvaient-ils être mieux célébrés que par un homme qui a toute leur science et tous leurs sentiments? J'ai vu un petit manuscrit de M. de Pouilli (que je regretterai toujours) sur Grotius; mais c'était un ouvrage très court, et qui entrait dans fort peu de détails.

J'attends avec impatience le présent dont vous avez la bonté de m'honorer. Je ne vous enverrai l'*Histoire générale* qu'avec les corrections dont je vous ai l'obligation. On en fait usage dans une seconde édition, mais il faut laisser écouler la première. Les libraires à qui j'en ai fait présent se sont avisés d'en tirer sept mille exemplaires pour une première édition que je ne regarde que comme un essai, et comme une occasion de recueillir les avis des hommes éclairés. La Vie d'Erasme et celle de Grotius serviront beaucoup à me remettre dans la bonne voie.

2583 — A M. PALISSOT.

A Monrion, près de Lausanne.

Votre dernière lettre, monsieur, est remplie de goût et de raison. Elle redouble l'estime et l'amitié que vous m'avez inspirées. Il est vrai qu'il y a bien des charlatans de physique et de littérature dans Paris; mais vous m'avouerez que les charlatans de politique et de théologie sont plus dangereux et plus haïssables. L'homme (3) dont vous me parlez est du moins un philosophe; il est très savant, il a été persécuté : il est au nombre de ceux dont il faut prendre le parti contre les ennemis de la raison et de la liberté.

Les philosophes sont un petit troupeau qu'il ne faut pas laisser égorger. Ils ont leurs défauts comme les autres hommes; ils ne font pas toujours d'excellents ouvrages; mais. s'ils pouvaient se réunir tous contre l'ennemi commun. ce serait une bonne affaire pour le genre humain. Les monstres, nommés jansénistes et molinistes, après s'être mordus, aboient ensemble contre les pauvres partisans de la raison et de l'humanité. Ceux-ci doivent au moins se défendre contre la gueule de ceux-là.

On m'avertit que le libraire Lambert achève d'imprimer un énorme fatras; et dans ce chaos il y a quelque germe de philosophie. Je me flatte qu'il vous le présentera : il me fera un très grand plaisir de vous donner cette faible marque des sentiments que je vous dois. Cette philosophie dont je vous parle exclut les formes visigothes de *votre très humble.* Je vous embrasse.

2534. — A M. SAURIN.

J'entre dans vos peines, monsieur, et je les partage d'autant plus que je les ai malheureusement renouvelées, en cherchant la vérité. Le doute par lequel je finis l'article de *La Motte* n'est point une accusation contre feu M. votre père; au contraire, je dis expressément qu'il ne fut jamais soupçonné de la plus légère satire, pendant plus de trente années écoulées depuis ce funeste procès. J'aurais dû dire qu'il n'en fut jamais soupçonné dans le public, car je vous avouerai, avec cette franchise qui règne dans mon *Histoire* (1), et je vous confierai, à vous seul, qu'il me récita des couplets contre La Motte. Voici la fin d'un de ces couplets dont je me souviens :

De tous les vers du froid La Motte,
Que le fade de Bousset note,
Il n'en est qu'un seul de mon goût;
Quel? *Qui sait être heureux sait tout.*

Je ne ferai jamais usage de cette anecdote, mais vous devez sentir que mon doute est sincère; et il faut bien qu'il le soit, puisque je l'expose à vous-même. Vous devez sentir encore de quel poids est le testament de mort du malheureux Rousseau. Il faut vous ouvrir mon cœur; je ne voudrais pas, moi, à ma mort, avoir à me reprocher d'avoir accusé un innocent; et, soit que tout périsse avec nous, soit que notre âme se réunisse à l'Etre des êtres après cette malheureuse vie, je mourrais avec bien de l'amertume si je m'étais joint, malgré ma conscience, aux cris de la calomnie.

Il y a ici une autre considération importante. On m'avait assuré votre mort, il y a quelques années, et je vous avais regretté bien sincèrement. J'ai peu de correspondance à Paris, que je n'ai jamais aimé, et où j'ai très peu vécu Je n'ai appris que par votre lettre que vous étiez encore en vie. Je me trouve dans la même ville où M. votre père habita longtemps; car je passe mes étés dans une petite terre auprès de Genève, et mes hivers à Lausanne. Je vois de quelle conséquence il est pour vous que les accusations consignées contre la mémoire de M. votre père, dans le Supplément au *Bayle* (2), dans le Supplément au *Moréri*, et dans les journaux, soient pleinement réfutées. Le temps est venu où je peux tâcher de rendre ce service, et peut-être n'y a-t-il point d'ouvrage plus propre à justifier sa mémoire qu'une *Histoire générale* aussi impartiale que la mienne. On en fait actuellement une seconde édition; et, quoique le septième volume soit imprimé, je me hâterai de faire réformer la feuille qui renferme l'article de *M. Joseph Saurin.* Il y a encore, à la vérité, quelques vieillards à Lausanne qui sont bien rétifs, mais j'espère les faire taire; et le témoignage d'un historien qui est sur les lieux sera de quelque poids.

Il ne s'agit ici d'accuser personne; il s'agit de justifier un homme dont la famille subsiste, et dont le fils mérite les plus grands égards; mais je ne ferai rien sans savoir si vous le voulez, et si les mêmes considérations qui ont retenu votre plume ne vous portent pas à arrêter la mienne. Parlez-moi avec la même liberté que je vous parle. Si vous avez quelque chose de particulier à me faire connaître sur l'affaire des *couplets*, instruisez-moi, éclairez-moi, et mettez mon cœur à son aise.

Boindin était un fou atrabilaire. Le complot qu'il suppose entre un poëte, un géomètre, et un joaillier, est absurde; mais la déclaration de Rousseau, en mourant, est quelque chose. Je voudrais savoir si M. votre père n'en a pas fait une de son côté. En ce cas, il n'y aurait pas à balancer entre son testament soutenu d'une sentence juridique, et le testament d'un homme condamné par la même sentence.

(1) L'*Ecole de l'amitié.* (G. A.)
(2) Deux volumes parus en 1757. (G. A.)
(3) Diderot. (G. A.)

(1) L'*Essai.* (G. A.)
(2) C'est le *Dictionnaire* de Chaufepié. (G. A.)

Enfin tous deux sont morts, et vous vivez; c'est votre repos, c'est votre honneur qui m'intéresse.

On me mande que le libraire Lambert travaille à une édition de l'*Essai sur l'Histoire générale;* vous pourriez vous informer de ce qui en est. J'enverrais à Lambert un article sur M. votre père. Comptez que ce sera une très grande satisfaction pour moi de pouvoir vous marquer les sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

2535. — A M. THIERIOT.

A Monrion, 26 mars (1).

Mon cher et ancien ami, de tous les éloges dont vous comblez ce faible *Essai sur l'Histoire générale*, je n'adopte que celui de l'impartialité, de l'amour extrême de la vérité, du zèle pour le bien public, qui ont dicté cet ouvrage.

J'ai fait tout ce que j'ai pu, toute ma vie, pour contribuer à étendre cet esprit de philosophie et de tolérance qui semble aujourd'hui caractériser le siècle. Cet esprit qui anime tous les honnêtes gens de l'Europe, a jeté d'heureuses racines dans ce pays, où d'abord le soin de ma mauvaise santé m'avait conduit, et où la reconnaissance et la douceur d'une vie tranquille m'arrêtent.

Ce n'est pas un petit exemple du progrès de la raison humaine, qu'on ait imprimé à Genève, dans cet *Essai sur l'Histoire*, avec l'approbation publique, que Calvin avait une âme atroce aussi bien qu'un esprit éclairé.

Le meurtre de Servet paraît aujourd'hui abominable; les Hollandais rougissent de celui de Barneveldt.

Je ne sais encore si les Anglais auront à se reprocher celui de l'amiral Byng.

Mais savez-vous que vos querelles absurdes, et enfin l'attentat de ce monstre de Damiens, m'attirent des reproches de toute l'Europe littéraire? Est-ce là, me dit-on, cette nation que vous avez peinte si aimable, et ce siècle que vous avez peint si sage? A cela je réponds, comme je peux, qu'il y a des hommes qui ne sont ni de leur siècle ni de leur pays. Je soutiens que le crime d'un scélérat et d'un insensé de la lie du peuple n'est point l'effet de l'esprit du temps. Châtel et Ravaillac furent enivrés des fureurs épidémiques qui régnaient en France : ce fut l'esprit du fanatisme public qui les inspira; et cela est si vrai, que j'ai lu une *Apologie pour Jean Châtel* (2) et ses fauteurs, imprimée pendant le procès de ce malheureux. Il n'en est pas ainsi aujourd'hui : le dernier attentat a saisi d'étonnement et d'horreur la France et l'Europe.

Nous détournons les yeux de ces abominations dans notre petit pays roman, appelé autrement le pays de Vaud, le long des bords du beau lac Léman; nous y faisons ce qu'on devrait faire à Paris, nous y vivons tranquilles, nous y cultivons les lettres sans cabale.

Tavernier (3) disait que la vue de Lausanne sur le lac de Genève ressemble à celle de Constantinople; mais ce qui m'en plaît davantage, c'est l'amour des arts qui anime tous les honnêtes gens de Lausanne.

On ne vous a point trompé quand on vous a dit qu'on y avait joué *Zaïre*, l'*Enfant prodigue*, et d'autres pièces, aussi bien qu'on pourrait les représenter à Paris; n'en soyez point surpris; on ne parle, on ne connaît ici d'autre langue que la nôtre; presque toutes les familles y sont françaises, et il y a ici autant d'esprit et de goût qu'en aucun lieu du monde.

On ne connaît ici ni cette plate et ridicule *Histoire de la guerre de* 1741 qu'on a imprimée à Paris sous mon nom, ni ce prétendu *Portefeuille trouvé*, où il n'y a pas trois morceaux de moi, ni cette infâme rapsodie, intitulée la *Pucelle d'Orléans*, remplie des vers les plus plats et les plus grossiers que l'ignorance et la stupidité aient jamais fabriqués, et des insolences les plus atroces que l'effronterie puisse mettre sur le papier.

Il faut avouer que depuis quelque temps on a fait à Paris des choses bien terribles avec la plume et le canif.

Je suis consolé d'être loin de mes amis, en me voyant loin de toutes ces énormités, et je plains une nation aimable qui produit des monstres.

(1) Cette lettre parut dans le *Mercure*, puis séparément. (G. A.)
(2) Par François de Vérone (Jean Boucher), 1595. (G. A.)
(3) Ce célèbre voyageur avait habité Aubonne près de Lausanne. (G. A.)

2536. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

Lausanne, 26 mars (1).

Madame, je pourrais bien avoir oublié de joindre dans mes lettres mes regrets à ceux de votre altesse sérénissime, sur la mort de M. de Waldner (2). Vous ne devriez pas être étonnée qu'étant occupé de vous, madame, on fît moins d'attention aux autres objets; mais c'est une erreur de ma plume et non pas de mon cœur. Je suis touché sensiblement de tout ce qui intéresse votre altesse sérénissime, et j'avais eu assez longtemps l'honneur de connaître, à votre cour, M. de Waldner, pour être affligé de sa perte. La sensibilité, madame, est le partage de votre auguste maison. Madame la princesse de Galles sollicite vivement la grâce de l'amiral Byng, qui certainement ne mérite pas de perdre la vie, puisqu'il a été reconnu pour un brave officier et pour un bon citoyen, par la sentence même qui le condamne. Votre altesse sérénissime aura peut-être vu, dans les gazettes, la lettre du maréchal de Richelieu, que j'avais envoyée à cet infortuné. Ce témoignage d'un ennemi et d'un vainqueur doit avoir quelque poids auprès de ceux qui aiment l'humanité et la justice, et j'ai cru remplir le devoir d'un honnête homme en publiant ce témoignage.

Il n'y a actuellement d'autres nouvelles en France que la marche des cent mille hommes. Le plan des opérations de cette armée n'est point encore connu. Je sais bien que les rois d'Angleterre et de Prusse leur opposeront de bonnes troupes; mais je ne sais point en quel nombre.

Votre altesse sérénissime a vu sans doute la dernière réplique du ministre saxon à La Haye; on dit qu'il y a un tableau touchant des misères de la Saxe. C'est un triste rôle que d'être réduit à se plaindre. Votre altesse sérénissime sait tout ce qui se passe sur ce funeste théâtre de la guerre. Je voudrais être à vos pieds et vous entendre, madame, parler de tous ces malheurs. Le papier manque au profond respect du Suisse.

2537. — A M. PICTET.

Monrion, 27 mars.

Vous voilà donc, mon très cher voisin, dans votre charmante retraite. L'appellerons-nous *Carte*, *Favorite*, *Mon-Plaisir*, ou *Plaisance?* Il faudra bien la baptiser, et ne pas souffrir qu'un saint donne son nom à notre petit canton. Pour moi, je la nommerai *Lolotte*. Le nom de votre fille (3) me plaît plus que tous les noms du calendrier.

Vous avez vu à Lyon un plus beau théâtre que le nôtre, mais certainement nous avons de meilleurs acteurs à Lausanne qu'à Lyon. Je ne m'attendais pas à la perfection avec laquelle plusieurs pièces ont été jouées dans notre pays roman. Quand je parle de perfection, je parle de l'art de faire verser des larmes à des yeux qui pleurent difficilement. Une tragédie nouvelle jouée à Lausanne, et peut-être mieux jouée qu'elle ne le sera à Paris, est un phénomène assez singulier. Ce qui l'est encore davantage, c'est que nous avons eu douze ministres du saint Évangile, avec tous les petits proposants, à la première représentation. Il faut avouer que Lausanne donne d'assez bons exemples à Genève.

Je suppose que les frères Cramer vous ont fait tenir ce faible *Essai sur l'Histoire générale* dont vous me faites l'honneur de me parler. Nous nous flattons de revoir incessamment les Délices, et de trouver votre maison bien avancée. *Vale, et me ama. Tuus semper.*

2538. — A M. DE MONCRIF.

A Monrion, 27 mars.

Mon cher confrère, j'ai été enchanté de votre souvenir, et affligé de la bienséance qui empêche le maître (4) du château d'écrire un petit mot, mais je conçois qu'il aurait été excédé de la multitude des lettres inutiles et embarrassantes auxquelles on n'a que des choses vagues à répondre. Il est toujours bon qu'il sache qu'il y a deux espèces de Suisses qui l'aiment de tout leur cœur. Tavernier, qui avait acheté la terre d'Aubonne, à quelques lieues de mon ermitage, interrogé par Louis XIV pourquoi il avait choisi une terre en Suisse, répondit, comme vous savez : *Sire, j'ai été bien aise d'avoir quelque chose qui ne fût qu'à moi.* Je n'ai pas tant voyagé que Tavernier, mais je finis comme lui.

(1) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) Ministre du duc de Saxe-Gotha. (G. A.)
(3) Charlotte. (G. A.)
(4) Le comte d'Argenson, exilé à son château des Ormes, où Moncrif était alors. (*Clogenson.*)

Vous avez donc soixante-neuf ans, mon cher confrère : qui est-ce qui ne les a pas à peu près? Voici le temps d'être à soi, et d'achever tranquillement sa carrière. C'est une belle chose que la tranquillité! Oui, mais l'ennui est de sa connaissance et de sa famille. Pour chasser ce vilain parent, j'ai établi un théâtre à Lausanne, où nous jouons *Zaïre*, *Alzire*, l'*Enfant prodigue*, et même des pièces nouvelles. N'allez pas croire que ce soient des pièces et des acteurs suisses ; j'ai fait pleurer, moi bon homme Lusignan, un parterre très bien choisi; et je souhaite que les Clairon et les Gaussin jouent comme madame Denis. Il n'y a dans Lausanne que des familles françaises, des mœurs françaises, du goût français, beaucoup de noblesse, de très bonnes maisons dans une très vilaine ville. Nous n'avons de suisse que la cordialité ; c'est l'âge d'or avec les agréments du siècle de fer.

Je suis histrion les hivers à Lausanne, et je réussis dans les rôles de vieillard : je suis jardinier au printemps, à mes Délices, près de Genève, dans un climat plus méridional que le vôtre. Je vois de mon lit le lac, le Rhône, et une autre rivière. Avez-vous, mon cher confrère, un plus bel aspect? avez-vous des tulipes au mois de mars? Avec cela, on barbouille de la philosophie et de l'histoire; on se moque des sottises du genre humain et de la charlatanerie de vos physiciens qui croient avoir mesuré la terre (1), et de ceux qui passent pour des hommes profonds, parce qu'ils ont dit qu'on fait des anguilles (2) avec de la pâte aigre.

On plaint ce pauvre genre humain qui s'égorge dans notre continent à propos de quelques arpents de glace en Canada. On est libre comme l'air depuis le matin jusqu'au soir. Mes vergers, et mes vignes, et moi, nous ne devons rien à personne. C'est encore là ce que je voulais, mais je voudrais aussi être moins éloigné de vous; c'est dommage que le pays de Vaud ne touche pas à la Touraine.

Adieu, Tithon et l'Aurore (3). Avez-vous gagné vos soixante et neuf ans au métier de Tithon? Je vous embrasse tendrement. Le Suisse V.

2539. — A M. PARIS-DUVERNEY.

27 mars (4).

Je prends d'ordinaire, monsieur, le temps où les tulipes commencent à s'épanouir dans notre petit pays roman, pour vous remercier des ornements dont vous avez embelli l'un de mes ermitages. Ce ne sont pas seulement des tulipes que je vous dois; j'ai depuis longtemps bien d'autres motifs de reconnaissance, et ils seront toujours chers à mon cœur.

Je m'imagine que vous ne vous êtes pas tenu cette année à former des officiers dans votre Ecole militaire, et que vous n'avez pu vous refuser à diriger les subsistances de l'armée qui va vers le Rhin. Vous êtes fait pour être toujours utile à la patrie, malgré votre goût pour la retraite. Notre ami M. Darget ne s'en doutait pas, quand j'étais avec lui à Potsdam, que la France serait en guerre contre le roi de Prusse, et que vous seriez les meilleurs amis des Autrichiens. Rien ne doit vous étonner, et rien ne vous étonne sans doute, après les changements que vous avez vus en Europe depuis que vous avez été sur la scène. Vous voyez d'un œil philosophique toutes ces révolutions, et, en servant votre patrie de vos conseils, vous jouissez d'un repos honorable que vous avez si bien mérité.

Si parmi les agréments de votre retraite de Plaisance (5), vous comptez pour quelque chose le plaisir d'avoir des amis véritablement attachés et pleins de reconnaissance, mettez-moi pour jamais dans cette liste; car je serai jusqu'au dernier moment de ma vie, monsieur, avec les sentiments les plus tendres et les plus inviolables, votre très humble et très obéissant serviteur.

2540. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

6 avril.

Vous savez, il y a du temps, mon *héros*, la glorieuse victoire que l'ancien ministère anglais a remportée sur l'amiral Byng (6) à Portsmouth; mais vous ne savez peut-être pas avec quelle hauteur la plus saine partie de la nation joint les cris de l'indignation et de la pitié à ceux de toute l'Europe. On cite votre témoignage comme la preuve la plus authentique de l'innocence de Byng; et vous avez la gloire d'avoir vaincu les Anglais et de les faire rougir. Je m'attendais que vous ne vous en tiendriez pas là; et, quoique l'exercice d'année de premier gentilhomme de la chambre soit une très belle chose, j'espérais que les bords de l'Elbe pourraient être aussi glorieux pour vous que la Méditerranée. Le roi de Prusse paraît toujours fort gai; il disait que les Français lui envoyaient vingt-quatre mille perruquiers : il se trouve qu'on lui en dépêche cent mille. Il y a là de quoi se peigner, à ce que disent les polissons. Pour moi, je ne me mêle que des héros de théâtre : nous avons fait à Lausanne une troupe excellente, et je vous souhaite d'aussi bons acteurs. M. d'Argental prétend toujours que la comédie est un des premiers devoirs d'un honnête homme. Le maréchal de Villars aima les spectacles jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans : faites-en autant, monseigneur, et que l'héroïsme que vous voyez à Versailles, de quelque côté que vous tourniez les yeux, ne vous fasse pas négliger les grands hommes de l'antiquité.

Les deux Suisses, plus Suisses que jamais, vous renouvellent leurs hommages. Vous connaissez le très tendre respect du Suisse V.

2541. — A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Près de Lausanne, 6 avril.

Quand je sais quelque chose, madame, j'écris ; quand je ne sais rien, je me tais. Hors la maladie dont est mort *monsieur* Damiens (1), il n'est rien parvenu à ma connaissance. Si vous savez quelques bagatelles du Rhin, de l'Elbe, du Niémen, ayez la bonté d'en faire part aux solitaires des Délices. Il faut regarder tous ces événements comme une tragédie que nous voyons d'une bonne loge où nous sommes très à notre aise. Restez longtemps dans la vôtre avec votre digne amie. Conservez-moi vos bontés, et priez toutes deux pour Marie (2).

2542. — A M. TRONCHIN, DE LYON.

Monrion, 7 avril (3).

Il paraît que la nation paie les taxes avec une répugnance que tous les parlements semblent favoriser. On est obligé d'envoyer des troupes à Besançon pour contenir les conseillers et les écoliers. Le parlement est plus effarouché que jamais. Les belles déclarations de Damiens qu'il n'avait d'autres complices que tous ceux dont il avait entendu les discours dans les salles du Palais, ses aveux qu'il n'avait eu en vue que de venger le parlement et le peuple, ne rapprocheront pas les esprits. On mande que le jour de l'exécution il y avait plus de troupes dans Paris que du temps de la Fronde. On ne parle que d'un mécontentement général, qui fait un triste contraste avec le nom de *Bien-Aimé* que cette nation avait si justement donné à son roi.

Feu Bernard, fils de Samuel Bernard, a fait en mourant banqueroute, comme son père l'avait faite adroitement de son vivant. J'y suis pour environ huit mille livres de rente. Il y a six ans que cette affaire dure ; je pourrais en retirer quelque chose ; mais on me répond froidement que le parlement ne se mêle plus de rendre justice.

2543. — AU MÊME.

Monrion, 8 avril (4).

Vingt conseillers du parlement de la Franche-Comté enlevés par lettres de cachet, force représentations de tous les parlements, force murmures très injustes contre un roi justement nommé *Bien-Aimé*, la justice distributive suspendue, etc., pourraient faire craindre que tant de loteries non enregistrées (5) ne soient pas un jour bien exactement payées, et qu'il ne reste que des billets blancs aux pauvres metteurs, qui les serreront bien proprement avec les billets de l'Epargne, d'Etat, de monnaie, d'ustensiles, de liquidation, d'emprunt, de banque, etc., etc., tous effets admirables et si beaux qu'une famille qui en aurait pour cent millions n'aurait pas de quoi acheter une demi-once de pain bis.

(1) Maupertuis. (G. A.)
(2) Needham. (G. A.)
(3) Allusion aux *Amours de Tithon et de l'Aurore*, par Moncrif. (G. A.)
(4) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(5) Près de Nogent-sur-Marne. (G. A.)
(6) Fusillé à Portsmouth, le 14 mars. (G. A.)

(1) Ecartelé le 28 mars. Louis XV le désignait par ces mots : « Le *monsieur* qui a voulu me tuer. » (G. A.)
(2) Marie-Thérèse. (G. A.)
(3) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(4) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(5) On venait d'établir des loteries en se passant des parlements. (G. A.)

2544. — A M. TRONCHIN, DE LYON.

Délices, 13 avril (1).

Je vois qu'il faut vivre douze ans pour escompter ses lots avec avantage. Allons, il faut se résoudre à vivre douze ans. J'ai déjà fait marché pour neuf à Lausanne; ce n'est que trois de plus avec le roi de France, qui est déjà mon débiteur. M. de Montmartel m'a mandé qu'il me retient pour quatre-vingt mille livres de billets. Je jette le filet en votre nom, et je hasarde quatre-vingt mille livres au jeu nouveau que le roi joue avec ses sujets.

Corneille comparait Montauron à Auguste. J'ai envie de vous comparer à Titus; car vous me faites tous les jours des plaisirs. Je crois, comme vous, que M. le maréchal de Richelieu pourra bien aussi avoir son armée; la France, en ce cas, aura trois généraux au lieu d'un. Il y a des gens qui prétendent qu'un est plus que trois dans cette arithmétique. Ce qui est sûr, c'est que la France perdra quelques hommes et prodigieusement d'argent par sa guerre sur terre et sur mer, et que jamais on n'a fait les choses à plus grands frais.

2545. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 20 avril.

Mon *héros*, il y a longtemps que j'ai l'honneur d'être de votre avis sur bien des choses, et j'en serai sans doute encore sur tous vos acteurs tragiques. Je les crois très médiocres; mais Lekain leur est fort supérieur, à ce que dit le public. Il y a, sur de plus grands et de plus nobles théâtres, des acteurs qui ne valent pas mieux, et qui sont employés et récompensés. Ce siècle-ci est plus fécond en loteries qu'en grands hommes; il y aura toujours des jeunes gens qui rempliront les grandes places, il n'y en aura pas qui aient votre gloire. C'est surtout chez les étrangers que cette gloire est mise à son prix; la cabale et l'envie ne peuvent séduire ceux qui sont sans intérêt, et qui n'en croient que les faits et la renommée. Je voudrais que vous entendissiez les voyageurs que je vois quelquefois dans mes ermitages allobroges et suisses, vous seriez content d'eux et de vous; mais quoique vous puissiez avoir quelques jaloux en France, vous devez y avoir bien peu de rivaux, et je doute qu'il y ait beaucoup d'hommes que le public ose placer à vos côtés. Vous prétendez qu'il n'y a de bon que la santé; je sens mieux que vous, mon *héros*, de quel prix elle est, puisque je l'ai perdue; mais, de grâce, comptez la gloire dont vous jouissez pour quelque chose. Achille, dans Homère, dit que la gloire est une chimère, quand il est en colère; mais, dans le fond de son cœur, il l'aime à la folie.

Le *Salomon du Nord* en aura beaucoup, je parle de gloire et non de folie, s'il se tire du précipice sur le bord duquel il s'est mis; il y est avec plus de deux cent mille hommes, et c'en est assez pour attendre les événements. Les Russes ne paraissent point : il semble fort difficile aux Autrichiens de pénétrer dans les défilés de la Silésie, de la Lusace, et de la Saxe. Je crois que vos troupes pourront aller sans obstacles jusqu'au fond de la Westphalie, et c'est assurément une grande perte pour lui. Il vous attend peut-être à Magdebourg; s'il vous donne bataille dans les plaines, auprès de cette ville, il paraît qu'alors il joue un jeu avantageux; car s'il est battu, il couvre tout son pays par delà Magdebourg; et, s'il vous arrive un malheur, où sera votre retraite?

Il faut que j'aie une terrible confiance en vos bontés, pour oser vous dire les rêveries qui me passent par la tête. Pardon, monseigneur, si, moi qui ne connais que les événements passés, et encore assez mal, j'ose parler ainsi du présent devant vous. C'est à celui qui a fait de grandes choses à juger de la grande scène qui s'ouvre. La pièce est belle et bien intriguée; si vous étiez acteur, je répondrais du cinquième acte.

Madame Denis et moi nous sommes réunis toujours dans nos transports pour vous : recevez les tendres respects du Suisse, etc.

2546. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

Aux Délices, près de Genève, 21 avril (2).

Madame, la bonté de votre cœur vous fait regretter un ministre (3), et celle de votre esprit vous met en état de vous passer de tout ministre. Votre altesse sérénissime saura conserver en paix ses Etats dans la guerre qui les environne. On dit que le Hanovre donne enfin l'exemple de la neutralité; si cela est vrai, c'est une nouvelle bien importante. Je voudrais espérer, pour l'intérêt du genre humain, que cette neutralité pût acheminer à une bonne paix. Mais l'armée française, dans le pays de Clèves et dans Wesel, ne permet pas de douter qu'il n'y ait à présent d'autre chemin à la paix que celui de la guerre.

J'avoue que j'ai peine à voir la véritable raison pour laquelle le roi de Prusse a évacué une place telle que Wesel. Elle me parut, il y a quelques années, très bien fortifiée; rien n'y manquait; elle pouvait arrêter une armée au moins six semaines. A-t-il eu un besoin pressant de ses troupes qui gardaient cette place? où veut-il attirer les Français en Westphalie, et peut-être sous Magdebourg pour leur livrer bataille avec avantage? Je me garderai bien de vouloir rien deviner. Votre altesse sérénissime pourrait m'éclairer, si elle daignait m'honorer de ses lumières; mais jusque-là, je suis dans une entière obscurité.

On fait plus de libelles en vers et en prose contre le roi de Prusse qu'il n'y a de régiments qui marchent contre lui. Je me flatte qu'il ne me soupçonnera d'aucun de ces indignes ouvrages. Il m'a rendu toutes ses bontés; il sait combien je le respecte; et heureusement il a trop de goût pour m'imputer ces sottises, qui sont indignes d'un honnête homme, et même d'un écrivain médiocre (1). Ce n'est point aux particuliers à se mêler des querelles des princes. La seule chose dont je me mêle, madame, est d'être attaché pour ma vie à votre altesse sérénissime et à toute votre auguste maison, avec le plus profond et le plus tendre respect; elle me permet de ne pas oublier la grande maîtresse des cœurs.

2547. — A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

Aux Délices, 8 mai.

Votre roman, mon cher Catilina, fait les délices des Délices. Nous l'avons reçu contre-signé Trudaine (2), et nous l'avons dévoré. Madame Denis serait bien plus propre que moi à vous détailler tout ce qui nous a fait plaisir. Les nièces entendent mieux que les oncles à rendre compte des sentiments; elles ont des délicatesses que les vieux oncles n'ont pas; elle vous écrirait vingt pages, si elle n'était pas un peu malade. Pour moi, je m'imagine que vous viendriez faire un second roman aux Délices, si vous n'étiez pas enchaîné à Neuilly : vous verriez si les bords du lac Léman, tout Léman qu'il est, ne valent pas bien ceux de la Seine. Au reste, croyez que je n'ai pas plus d'envie de me mêler des affaires de votre théâtre que de celles de la Bohême, et j'espère que M. d'Argental secondera, par sa sagesse, mon goût pour le repos. Je n'ai que trop été livré au public, et j'aime mieux m'amuser sans regret avec mes Suisses, que de m'exposer à votre parterre. Il faut avoir l'esprit de son âge, et finir tranquillement sa carrière. Jouissez des plaisirs de la vôtre, et tandis qu'on se bat en Amérique et en Europe, sur l'Océan et sur la Méditerranée, vivez gaiement à Neuilly; continuez à mettre dans vos ouvrages les agréments de votre vie. Les deux ermites des Délices s'intéressent à vos plaisirs; mais ma compagne vous le dira mieux que moi.

2548. — A M. LÉVESQUE DE BURIGNY.

Aux Délices, 10 mai.

Je ne puis trop vous remercier, monsieur, de votre présent. Vous vous associez à la gloire d'Erasme et de Grotius, en écrivant si bien leur histoire. On lira plus ce que vous dites d'eux que leurs ouvrages. Il y a mille anecdotes dans ces deux *Vies*, qui sont bien précieuses pour les gens de lettres. Ces deux hommes sont heureux d'être venus avant ce siècle; il nous faut aujourd'hui quelque chose d'un peu plus fort; ils sont venus au commencement du repas; nous sommes ivres à présent, nous demandons du vin du Cap et de l'eau des Barbades.

J'espère vous présenter dans un an, si je vis, cette *Histoire générale* dont vous avez souffert l'esquisse. Je n'ai pas peint les docteurs assez ridicules, les hommes d'Etat assez méchants, et la nature assez folle. Je me corrigerai, je dirai moins de vérités triviales, et plus de vérités intéressantes. Je m'amuse à parcourir les Petites-Maisons de l'univers; il y a peut-être de la folie à cela, mais elle est instructive. L'histoire des dates, des généalogies, des villes prises et reprises, a son mérite; mais l'histoire des mœurs vaut mieux, à mon

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)
(3) Waldner. (G. A.)

(1) Voyez, aux POÉSIES MÊLÉES : « *O Salomon du Nord*, etc. » (G. A.)
(2) Intendant des finances. (G. A.)

gré; en tout cas, j'écrirai sur les hommes moins qu'on n'a écrit sur les insectes (1).

Je finis pour reprendre l'histoire de Grotius, et pour avoir un nouveau plaisir. Conservez-moi vos bontés, monsieur, et soyez persuadé de la tendre estime de votre, etc.

2549. — A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Mai.

Mon cher surintendant des chars de Cyrus, j'ai oublié de vous dire qu'un petit coffre sur le char, avec une demi-douzaine de doubles grenades, ferait un ornement fort convenable. J'ai honte, moi barbouilleur pacifique, de songer à des machines de destruction; mais c'est pour défendre les honnêtes gens qui tirent mal, contre les méchants qui tirent trop bien. On verra malheureusement, et trop tard, qu'il n'y a pas d'autre ressource.

On disait aujourd'hui Prague (2) prise; je n'en veux rien croire. On m'assure que Frédéric a désarmé Nuremberg, et qu'il en exige huit cent mille florins d'Empire; ce n'est pas là faire la guerre à ses dépens. Il est sûr que les Russes marchent. Voilà la plus singulière position, depuis la chute de l'empire romain.

Il y aura toujours des fous qui se feront égorger, des fous qui se ruineront, et des gens habiles qui en profiteront; mais les plus habiles, à mon sens, sont ceux qui restent chez eux.

Conservez votre amitié à V.

2550. — A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, 18 mai.

J'ai admiré, mon cher et ancien ami, la bonté de votre âme, dans le compte que vous avez daigné me rendre des aventures de mademoiselle de Ponthieu (3); mais je n'ai pas été moins surpris de la netteté de votre exposé dans un sujet si embrouillé. On ne peut mieux rapporter un mauvais procès; vous auriez été un excellent avocat-général. J'ai tardé trop longtemps à vous remercier.

Je n'ai nulle envie de me mettre actuellement dans la foule de ceux qui donnent des pièces au public : il est inutile d'envoyer son plat à ceux qu'on crève de bonne chère. Je ne veux présenter mes oiseaux du lac Léman que dans des temps de jeûne. Vous savez d'ailleurs qu'on n'est pas oisif pour être un campagnard; il vaut bien autant planter des arbres, que faire des vers. Je n'adresse point (4) d'*Epître à mon jardinier* Antoine; mais j'ai assurément une plus jolie campagne que Boileau, et ce n'est point *la fermière qui ordonne* (5) nos soupers.

J'ai eu la curiosité autrefois de voir cette maison de Boileau; cela avait l'air d'un fort vilain petit cabaret borgne : aussi Despréaux s'en défit-il, et je me flatte que je garderai toujours mes Délices.

J'en suis plus amoureux, plus la raison m'éclaire. (*Armide.*)

Je n'ai guère vu ni un plus beau plain-pied ni des jardins plus agréables, et je ne crois pas que la vue du Bosphore soit si variée. J'aime à vous parler campagne ; car, ou vous êtes actuellement à la vôtre, ou vous y allez. On dit que vous en avez fait un très joli séjour ; c'est dommage qu'il soit si éloigné de mon lac. Je me flatte que la santé de M. l'abbé du Resnel est raffermie, et que la vôtre n'a pas besoin de l'être. C'est là le point important, c'est le fondement de tout, et l'empire de la terre ne vaut pas un bon estomac. Je souffre ici bien moins qu'ailleurs, mais je digère presque aussi mal que si j'étais dans une cour : sans cela, je serais trop heureux; mais madame Denis digère, et cela suffit : vous m'avouerez qu'elle en est bien digne, après avoir quitté Paris pour moi.

Bonsoir, mon cher et ancien ami. J'ai toujours oublié de vous demander si les trois Académies, dont Fontenelle était le doyen, ont assisté à son convoi. Si elles n'ont pas fait cet honneur aux lettres et à elles-mêmes, je les déclare barbares.

(1) Allusion aux six volumes in-4° de Réaumur sur les insectes. (G. A.)

(2) Le 6 mai, Frédéric avait remporté une victoire sous les murs de Prague. (G. A.)

(3) *Adele de Ponthieu*, tragédie de La Place, jouée le 28 avril. (G. A.)

(4) Comme Boileau. (G. A.)

(5) *Epître* de Boileau à Lamoignon. (G. A.)

2551. — A M. THIERIOT,

CHEZ MADAME LA COMTESSE DE MONTMORENCY, A PARIS, RUE VIVIENNE (1).

Aux Délices, 20 mai 1757.

Vous noterez, s'il vous plaît, mon cher et ancien ami, et je vous confie tout doucement qu'il y a dans le pays que j'habite trois ou quatre personnes qui sont encore du seizième siècle. Elles ont été fâchées de voir dans le *Mercure* que tout le monde convenait, vers le lac Léman, que Calvin *avait une âme atroce* (2). Ces gens-là disent qu'ils n'en conviennent point.

Je crois qu'on pourrait, pour satisfaire leur délicatesse, leur permettre même de penser que l'âme de Calvin était douce. La mienne est tranquille, et je ne veux point choquer d'honnêtes gens avec lesquels je vis en très bonne intelligence. Vous me feriez plaisir de me mander qu'on a imprimé cette lettre sur une copie infidèle, comme sont toutes celles qu'on fait courir manuscrites; que, dans celle que vous avez reçue de ma main, il y a *âme trop austère* et non pas *âme atroce* (3). En effet, autant qu'il peut m'en souvenir, c'était là la véritable leçon. Cette petite attention de votre part ferait un très grand plaisir à des personnes que je dois ménager, et je vous en serais très obligé. La paix est, après la santé, le plus grand des biens.

Je ne sais quand le roi de Prusse la donnera à l'Allemagne. Ce sera quand il voudra; car s'il achève la campagne comme il l'a commencée, il donnera des lois.

Ce serait une chose bien glorieuse pour la France, si son armée réparait les pertes des Autrichiens. Il serait beau, après avoir résisté deux cents ans à l'Autriche, d'être son seul appui.

Avez-vous lu la pièce nouvelle? Paraît-il quelque bon livre? Etes-vous toujours casanier? N'aurez-vous jamais le courage d'exécuter votre ancien projet de voir notre lac et vos anciens amis?

2552. — A M. DARGET.

Aux Délices, 20 mai 1757.

On gâte ses yeux, mon cher et ancien ami, en lisant, en buvant, et en faisant mieux : voyez si vous n'êtes pas coupable de quelque excès dans ces trois belles opérations. Se frotter les yeux d'eau tiède en hiver, et d'eau fraîche en été, est tout ce qu'il y a de mieux : frotter n'est pas le mot, c'est bassiner que je voulais dire; les remèdes les plus simples sont les meilleurs en tout genre.

Je vous assure que je suis bien fâché que ce ne soit pas vous qui achetiez la terre de M. de Boisi (4). Elle n'est qu'à une lieue de chez moi. Le château n'est pas si agréable que ma maison, il s'en faut beaucoup; mais c'est une terre très vivante, et mon petit domaine est très ruinant; j'ai préféré *dulce utili*.

Eh bien, voilà donc comme on traite ce cher frère, à qui on (5) dit des choses si tendres dans l'épître dédicatoire! Je ne sais plus où j'en suis sur tout cela. Il peut encore arriver malheur : on peut avancer trop loin : des Cyrus peuvent trouver des Thomyris : il ne faut qu'un coupe-gorge pour ruiner un grand joueur. J'enfile des proverbes comme Sancho Pança, mais c'est que je suis accoutumé aux Don Quichottes : voyez comme a fini Charles XII. Bienheureux qui vit fort loin de tous ces illustres et dangereux mortels! Figurez-vous que Patkul (6) a demeuré deux ans à quatre pas de chez moi; donc il ne faut pas en sortir. Ce monde est un grand naufrage; sauve qui peut! c'est ce que je dis souvent. Faites souvenir de moi madame Dupin. Adieu, mon cher et ancien ami. Le Suisse VOLTAIRE.

2553. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

Aux Délices, 24 mai (7).

Madame, je suis presque aussi malade qu'une armée autrichienne. Quand je surprends un petit moment de répit pour écrire à votre altesse sérénissime, je laisse la lettre sur

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. — Thieriot, ayant perdu madame de La Popelinière, avait trouvé une nouvelle protectrice. (G. A.)

(2) Voyez la lettre à Thieriot du 26 mars. (G. A.)

(3) Voyez les chapitres CXXXIII et CXXXIV de l'*Essai*. (G. A.)

(4) Ferney, que Voltaire acheta l'année suivante. (G. A.)

(5) Frédéric II. (G. A.)

(6) Voyez, tome V, page 24. (G. A.)

(7) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)

ma table pour recevoir les ordonnances du docteur Tronchin, et puis je date tout de travers. Il n'en est pas ainsi de madame la duchesse de Gotha. Les lettres dont elle m'honore arrivent avec exactitude, du jour de leur date. Elle est régulière dans les petites choses comme dans les grandes, je la remercie des relations dont elle a daigné me faire part.

La ville de Genève, qui n'a guère d'autre emploi que de gagner de l'argent et de faire des nouvelles, disait déjà que Prague était prise, et que les Prussiens allaient à Vienne. Peut-être tout cela est-il devenu vrai au moment que j'ai l'honneur d'écrire à votre altesse sérénissime; peut-être aussi la perte des Autrichiens n'est pas aussi grande que le prétendent les vainqueurs; ils disent que le prince Charles est dans Prague avec des forces suffisantes, et que le maréchal de Brown, blessé légèrement, a rassemblé le reste de l'armée. Ce seront les suites de la victoire qui la rendront plus ou moins complète. J'imagine qu'un gourmand qui voudrait faire bonne chère ne devrait pas aller dîner à présent à l'armée autrichienne.

Nous avons ici un Russe qui jure par saint Nicolas que ses compatriotes arrivent pour être de la partie; il y a des gens qui jurent par Frédéric qu'ils seront battus. Mais voilà bien du monde à battre; et à force de tuer et d'être tué, il ne restera bientôt plus personne. J'ai bien peur encore que pour éclaircir le genre humain, le duc de Cumberland, renforcé de quelques Prussiens, n'aille faire, la baïonnette au bout du fusil, des propositions à l'armée française qui s'avance pour le bien de la paix.

Je crois, madame, Dieu me pardonne, qu'il y a des troupes de votre altesse sérénissime dans l'armée hanovrienne; en ce cas, madame, voilà mon cœur partagé entre ma fringante patrie et la Thuringe. Je n'ai qu'à souhaiter que tout le monde retourne chez soi honnêtement. Je plains seulement ce gros fiscal de l'Empire, qui a perdu à tout cela son papier et son encre. Plût à Dieu qu'il n'y eût que de l'encre perdue. La race humaine est bien méchante et bien malheureuse; mais il faut l'aimer en faveur de votre altesse sérénissime, de votre auguste famille et de la reine des cœurs. Daignez, madame, accepter mon profond respect.

2554. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Monrion, 26 mai.

Feu l'amiral Byng vous assure de ses respects, de sa reconnaissance, et de sa parfaite estime; il est très sensible à votre procédé, et meurt consolé par la justice que lui rend un si généreux soldat, *so generous a soldier*; ce sont les propres mots dont il a chargé son exécuteur testamentaire; je les reçois dans le moment, en arrivant à Monrion, avec les pièces inutilement justificatives de cet infortuné.

C'est là, mon *héros*, tout ce que je puis vous dire de l'Angleterre, où les amis et les ennemis de l'amiral Byng rendent justice à votre mérite.

Je crois qu'on ne se doutait pas en France de la campagne à la Turenne que fait le roi de Prusse. Faire accroire aux Autrichiens qu'il demande des palissades, sous peine de l'honneur et de la vie, pour mettre Dresde hors d'insulte; entrer en Bohême par quatre côtés, à la même heure; disperser les troupes ennemies, s'emparer de leurs magasins; gagner une victoire signalée, sans laisser aux Autrichiens le temps de respirer! vous avouerez, monseigneur, vous qui êtes du métier, que la belle campagne du maréchal de Turenne ne fut pas si belle. Je ne sais jusqu'à quel point de si rapides progrès pourront être poussés; mais on prétend qu'il envoie vingt mille hommes au duc de Cumberland, et que bientôt on verra les Prussiens se mesurer contre les Français. Tout ce que je sais, c'est qu'il en a toujours eu la plus forte envie. S'il y a une bataille, il est à croire qu'elle sera bien meurtrière.

Parmi tant de fracas, conservez votre bonne santé et votre humeur. Daignez, monseigneur, ne pas oublier les paisibles Suisses, et recevez avec votre bonté ordinaire les assurances de mon tendre et profond respect.

2555. — A M. TRONCHIN, DE LYON.

Monrion, 29 mai (1).

Je vois que je ne serai instruit du sort de mon petit traité avec l'altesse électorale palatine qu'à la fin de juin; cela sera plus commode pour les comptes. J'ai reçu aujourd'hui une lettre fort agréable de l'électeur, mais qui me renvoie pour les calculs à son Moras, et son Moras n'a point encore fini. Le roi de Prusse va un peu plus vite en besogne; on prétend qu'il administrera bientôt les finances de Vienne, comme celles de Saxe. J'augure assez mal de tout ceci, et je ne serai point surpris s'il arrive malheur à notre brillante armée qui manque de pain.

(1) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

2556. — A MADAME DE FONTAINE.

Aux Délices, 31 mai.

Je vous dirai d'abord, ma chère nièce, que vous avez une santé d'athlète, dont je vous fais de très sincères compliments, et que si jamais votre vieux malingre d'oncle se porte aussi bien que vous, il viendra vous trouver à Hornoy (1) : ensuite vous saurez que madame Denis était chargée d'envoyer trois cents livres à Daumart, dans sa province du Maine, quand il a débarqué chez vous, lui, son fils et deux bidets. Je vous prie de lui dire que je lui donnerai trois cents livres tous les ans à commencer à la Saint-Jean prochaine. Je vous enverrai un mandat à cet effet sur M. Delaleu, ou vous pourrez avancer cet argent sur les revenus du pupille, et sur la rente qu'il me fait : cela est à votre choix. J'ignore ce qui convient au jeune Daumart (2); je sais seulement que cent écus lui conviendront. Trouvez bon que je m'en tienne à cette disposition que j'avais déjà faite.

Madame Denis embellit tellement le lac de Genève, qu'il reste peu de chose pour les arrière-cousins. Quant à ma bâtarde de *Fanime*, son protecteur, M. d'Argental, vous dira que je ne prétends pas que cette amoureuse créature se produise sitôt dans le monde. Mademoiselle de Ponthieu (3) y fait un si grand rôle, et ses compagnes se présentent avec tant d'empressement, qu'il faut ne se pas prodiguer. Quand même la pièce vaudrait quelque chose, ce ne serait pas assez de donner du bon, il faut le donner dans le bon temps.

A vous maintenant, monsieur le capitaine des chariots de guerre de Cyrus (4). Vous pouvez être sûr que je n'ai jamais écrit de ma vie à M. le maréchal d'Estrées, et que, s'il a été instruit de notre invention guerrière, ce ne peut être que par le ministère. J'aurais souhaité, pour vous et pour la France, que mon petit char eût été employé : cela ne coûte presque point de frais, il faut peu d'hommes, peu de chevaux; le mauvais succès ne peut mettre le désordre dans une ligne; quand le canon ennemi fracasserait tous vos chariots, ce qui est bien difficile, qu'arriverait-il? ils vous serviraient de rempart, ils embarrasseraient la marche de l'ennemi qui viendrait à vous. En un mot, cette machine peut faire beaucoup de bien, et ne peut faire aucun mal; je la regarde, après l'invention de la poudre, comme l'instrument le plus sûr de la victoire.

Mais, pour saisir ce projet, il faut des hommes actifs, ingénieux, qui n'aient pas le préjugé grossier et dangereux du train ordinaire. C'est en s'éloignant de la route commune, c'est en faisant porter le dîner et le souper de la cavalerie sur des chariots, avant qu'il y eût de l'herbe sur la terre, que le roi de Prusse a pénétré en Bohême par quatre endroits, et qu'il inspire la terreur.

Soyez sûr que le maréchal de Saxe se serait servi de nos chars de guerre.

Mais c'est trop parler d'engins destructeurs, pour un pédant tel que j'ai l'honneur de l'être.

On a imprimé dans Paris une thèse de médecine où l'on traite notre Esculape-Tronchin de charlatan et de coupeur de bourse. Il y a répondu par une lettre au doyen de la Faculté digne d'un grand homme comme lui. Il y répond encore mieux par les cures surprenantes qu'il fait tous les jours.

Une jeune fille fort riche a été inoculée ici par des ignorants, et est morte. Le lendemain vingt femmes se sont fait inoculer sous la direction de Tronchin, et se portent bien.

Je vous embrasse tous du meilleur de mon cœur.

2557. — A M. THIERIOT.

A Monrion, 2 juin.

Je reçois, mon ancien ami, votre très agréable lettre du 25 de mai dans mon petit ermitage de Monrion, auquel je suis venu dire adieu. On joue si bien la comédie à Lausanne, il y a si bonne compagnie, que j'ai fait enfin l'acquisition d'une belle maison (5) au bout de la ville; elle a quinze croisées de face, et je verrai de mon lit le beau lac Léman et toute la Savoie, sans compter les Alpes. Je retourne demain à mes Délices, qui sont aussi gaies en été que ma maison de Lausanne le sera en hiver. Madame Denis a le talent de meu-

(1) Château de madame de Fontaine. (G. A.)
(2) Arrière-cousin maternel de Voltaire. (G. A.)
(3) *Adèle de Ponthieu*, tragédie. (G. A.)
(4) Le marquis de Florian. (G. A.)
(5) Rue du Grand-Chêne. (G. A.)

bler des maisons et d'y faire bonne chère, ce qui, joint à ses talents de la musique et de la déclamation, compose une nièce qui fait le bonheur de ma vie. Je ne vous dirai pas

Omitte mirari beatæ
Fumum et opes strepitumque Romæ. (Hor., lib. III, od. xxix.)

car vous êtes trop *admirator Romæ et præstantissimæ Montmorenciæ*.

Ne manquez pas, je vous prie, à présenter mes très sensibles remerciements à madame la comtesse de Sandwich. Il faut qu'elle sache que j'avais connu ce pauvre amiral Byng à Londres dans sa jeunesse; j'imaginais que le témoignage de M. le maréchal de Richelieu en sa faveur pourrait être de quelque poids. Ce témoignage lui a fait honneur, et n'a pu lui sauver la vie. Il a chargé son exécuteur testamentaire de me remercier, et de me dire qu'il mourait mon obligé, et qu'il me priait de présenter à M. de Richelieu, qu'il appelle *a generous soldier*, ses respects et sa reconnaissance. J'ai reçu aussi un mémoire justificatif très ample, qu'il a donné ordre en mourant de me faire parvenir. Il est mort avec un courage qui achève de couvrir ses ennemis de honte.

Si j'osais m'adresser à madame la duchesse d'Aiguillon, je la prierais de venger la mémoire du cardinal de Richelieu du tort qu'on lui fait en lui attribuant le *Testament politique*. Si elle voulait faire taire sa belle imagination, et écouter sa raison, qui est encore plus belle, elle verrait combien ce livre est indigne d'un grand ministre. Qu'elle daigne seulement faire attention à l'état où est aujourd'hui l'Europe; qu'elle juge si un homme d'État, qui laisserait un testament politique à son roi, oublierait de lui parler du roi de Prusse, de Marie-Thérèse, et du duc de Hanovre. Voilà pourtant ce qu'on ose imputer au cardinal de Richelieu. On avait alors la guerre contre l'empereur, et l'armée du duc de Weimar était l'objet le plus important. L'auteur du *Testament politique* n'en dit pas un mot, et il parle du revenu de la Sainte-Chapelle, et il propose de faire payer la taille au parlement. Tous les calculs, tous les faits, sont faux dans ce livre. Qu'on voie avec quel mépris en parle Auberi, dans son *Histoire du cardinal Mazarin*. Je sais qu'Auberi est un écrivain médiocre et un lâche flatteur; mais il était fort instruit, et il savait bien que le *testament politique* n'était pas du grand et méchant homme à qui on l'attribue.

Présentez, je vous prie, mes applaudissements et mes remerciements à *Gamache le riche* (1), qui fait de si belles noces. Il donne de grands exemples, qui seront peu imités peut-être par ses cinquante-neuf confrères. Je suis très flatté que mon fatras historique ne lui ait pas déplu. Il est bon juge en prose comme en vers, par la raison qu'il est bon faiseur. Son suffrage m'encouragera beaucoup à fortifier cet *Essai* de bien des choses qui lui manquent. Les Cramer se sont trop pressés de l'imprimer. On ne sait pas à quel point le genre humain est sot, méchant, et fou; on le verra, s'il plaît à Dieu, dans une seconde édition.

Vous me dites que cet *Essai* a trouvé grâce devant mesdames d'Aiguillon et de Sandwich. La dernière est sans aucun préjugé, la première n'en a que sur le grand oncle de son oncle; elle devrait bien m'en croire sur ce maudit *Testament*. J'ai examiné tous les testaments, j'y ai passé ma vie, je sais ce qu'il en faut penser.

Ce qu'on m'avait dit de l'*atroce* (2) est une mauvaise plaisanterie qu'on a voulu faire à deux bonnes gens à qui on prétendait faire accroire qu'ils devaient pleurer sur leur patriarche; mais ils l'ont abandonné comme les autres. Nos calvinistes ne sont point du tout attachés à Calvin. Il y a ici plus de philosophes qu'ailleurs. La raison fait, depuis quelque temps, des progrès qui doivent faire trembler les ennemis du genre humain. Plût à Dieu que cette raison pût parvenir jusqu'à faire épargner le sang dont on inonde l'Allemagne ma voisine!

P.-S. J'arrive aux Délices. Il faut que je vous dise un mot de *Jeanne*. Je vous répète que cette bonne créature n'est connue de personne; elle nous amusera sur nos vieux jours. Je n'y pense guère à présent. Il faut songer à son jardin et au temporel. Malheureusement, cela prend un temps bien précieux. Je vous embrasse de tout mon cœur.

2558. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 4 juin.

Ma conscience m'oblige, monseigneur, de vous présenter les *remontrances* de mon parlement : ce parlement est le parterre. Je suis assassiné de lettres qui disent que Lekain est le seul acteur qui fasse plaisir, le seul qui se donne de la peine, et le seul qui ne soit pas payé. On se plaint de voir des moucheurs de chandelles qui ont part entière, dans le temps que celui qui soutient le théâtre de Paris n'a qu'une demi-part. On s'en prend à moi; on dit que vous ne faites rien en ma faveur, et on croit que je ne vous demande rien; cependant, je demande avec instance. Je conviens que Baron avait un plus bel organe que Lekain, et de plus beaux yeux; mais Baron avait deux parts; et faut-il que Lekain meure de faim, parce qu'il a les yeux petits et la voix quelquefois étouffée? Il fait ce qu'il peut; il fait mieux que les autres : les amateurs font des vers à sa louange; mais il faut que son métier lui procure des chausses; il n'a que la moitié d'un cothurne, je vous conjure de lui donner un cothurne tout entier.

J'aimerais mieux vous écrire en faveur de quelque Prussien que vous auriez fait prisonnier de guerre vers Magdebourg; mais puisqu'à présent vous êtes occupé d'emplois pacifiques, souffrez que je vous parle en faveur d'Orosmane, de Mahomet, et de Gengis-kan. Les *héros* doivent-ils laisser mourir de faim les héros? On dit que vos chevaux manquent de fourrage en Vestphalie, et qu'on leur donne du jambon. Pour Dieu, faites donner à dîner à Lekain, tout laid qu'il est.

Vous avez dû recevoir les dernières volontés de l'amiral Byng : les miennes sont que je vous serai attaché toute ma vie avec le plus tendre respect.

2559. — A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, près de Genève, 4 juin.

Que Dieu protége Marie et qu'il vous rende sœur Brumath! Ne soyez pas surprise, madame, que Frédéric ait eu tant d'avantage sur l'Irlandais Brown et sur le prince Charles. *Le conseil des Rats* est détruit par le chat Raminagrobis. Si le maréchal d'Estrées ne prévient pas le duc de Cumberland, soyez sûre que le Raminagrobis enverra vingt mille de ces grands coquins qui tirent sept coups par minute, et qui, étant plus grands, plus robustes, mieux exercés que nos petits soldats, et, de plus, ayant des fusils d'une plus grande longueur, auront autant d'avantage avec la baïonnette qu'avec la tiraillerie.

Que faire à tout cela, madame? Cultiver son champ et sa vigne, se promener sous les berceaux qu'on a plantés, être bien logé, bien meublé, bien voituré, faire très bonne chère, lire de bons livres, vivre avec d'honnêtes gens au jour la journée, ne penser ni à la mort, ni aux méchancetés des vivants. Les fous servent les rois, et les sages jouissent d'un repos précieux. Mille tendres respects.

2560. — A DOM FANGÉ,

A SENONES.

Aux Délices, 14 juin.

J'admire la force du tempérament de M. votre oncle (1); elle est égale à celle de son esprit. Il a résisté en dernier lieu à une maladie à laquelle toute autre constitution eût succombé. Personne au monde n'est plus digne d'une longue vie. Il a employé la sienne à nous fournir les meilleurs secours pour la connaissance de l'antiquité. La plupart de ses ouvrages ne sont pas seulement de bons livres, ce sont des livres dont on ne peut se passer. Je vous prie, monsieur, de vouloir bien lui dire qu'il n'y a personne au monde qui ait pour lui plus d'estime que moi.

2561. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 28 juin.

Il est bien vrai que mon cher d'Argental, le grand amateur du *tripot*, devait montrer à mon *héros* certain *histrionage;* mais vraiment, monseigneur, vous avez d'autres troupes à gouverner que celle de Paris, et ce n'est pas le temps de vous parler de niaiseries. Je voudrais bien pouvoir faire incessamment un petit voyage vers l'Alsace ou dans le Palatinat. Je n'aime plus à voyager que pour avoir la consolation de voir mon *héros;* mais vous ne sauriez croire combien je suis devenu vieux. Toutes mes misères ont augmenté, et un apothicaire est beaucoup plus nécessaire à mon être qu'un général d'armée. J'espère cependant que les grandes passions, qui font faire de grands efforts, me donneront du courage.

(1) Leriche La Popelinière. Il mariait tous les ans quelques jeunes filles qu'il dotait. (G. A.)
(2) Voyez la lettre à Thieriot du 20 mai. (G. A.)

(1) Dom Calmet. (G. A.)

Donnez-vous le plaisir, je vous en prie, de vous faire rendre compte par Florian de la machine dont je lui ai confié le dessin. Il l'a exécutée; il est convaincu qu'avec six cents hommes et six cents chevaux on détruirait en plaine une armée de dix mille hommes.

Je lui dis mon secret au voyage qu'il fit aux Délices l'année passée. Il en parla à M. d'Argenson, qui fit sur-le-champ exécuter le modèle. Si cette invention est utile, comme je le crois, à qui peut-on la confier qu'à vous? Un homme à routine, un homme à vieux préjugés, accoutumé à la tiraillerie et au train ordinaire, n'est pas notre fait. Il nous faut un homme d'imagination et de génie, et le voilà tout trouvé. Je sais très bien que ce n'est pas à moi de me mêler de la manière la plus commode de tuer des hommes. Je me confesse ridicule; mais enfin, si un moine, avec du charbon, du soufre, et du salpêtre, a changé l'art de la guerre dans tout ce vilain globe, pourquoi un barbouilleur de papier comme moi ne pourrait-il pas rendre quelque petit service *incognito?* Je m'imagine que Florian vous a déjà communiqué cette nouvelle cuisine. J'en ai parlé à un excellent officier qui se meurt, et qui ne sera pas par conséquent à portée d'en faire usage. Il ne doute pas du succès; il dit qu'il n'y a que cinquante canons, tirés bien juste, qui puissent empêcher l'effet de ma petite drôlerie, et qu'on n'a pas toujours cinquante canons à la fois sous sa main dans une bataille.

Enfin, j'ai dans la tête que cent mille Romains et cent mille Prussiens ne résisteraient pas. Le malheur est que ma machine n'est bonne que pour une campagne, et que le secret connu devient inutile; mais quel plaisir de renverser à coup sûr ce qu'on rencontre dans une campagne! Sérieusement, je crois que c'est la seule ressource contre les Vandales victorieux. Essayez, pour voir, seulement deux de ces machines contre un bataillon ou un escadron. J'engage ma vie qu'ils ne tiendront pas. Le papier me manque; ne vous moquez point de moi; ne voyez que mon tendre respect et mon zèle pour votre gloire, et non mon outrecuidance, et que mon *héros* pardonne à ma folie.

2562. — A MADAME DE FONTAINE.

Le .... juin.

Votre idée, ma chère nièce, de faire peindre de belles nudités d'après Natoire et Boucher, pour ragaillardir ma vieillesse, est d'une âme compatissante, et je suis reconnaissant de cette belle invention. On peut aisément, en effet, faire copier à peu de frais; on peut aussi faire copier, au Palais-Royal, ce qu'on trouvera de plus beau et de plus immodeste. M. le duc d'Orléans accorde cette liberté. On peut prendre deux copistes au lieu d'un. Si par hasard quelque brocanteur de vos amis avait deux tableaux, je vous prierais de les prendre, ce serait autant d'assuré.

Vous ornerez ma maison du *Chêne* (1) comme vous avez orné celle des Délices. La maison du Chêne est plus grande, plus régulière, elle a même un plus bel aspect; mais c'est le palais d'hiver, c'est pour le temps de nos spectacles; les Délices sont pour le temps des fleurs et des fruits. Ce n'est pas mal partager sa vie pour un malingre.

M. Tronchin dit que vous êtes fort contente de votre santé, et se vante toujours de la mienne; mais c'est une gasconnade.

Votre sœur est actuellement tout occupée des meubles pour la maison du Chêne. Elle insiste beaucoup sur une boule de lustre qu'elle prétend vous avoir demandée. Elle sera occupée en hiver de ses habits de théâtre. Nous espérons que vous viendrez voir encore nos douces retraites; elles valent bien la vie de Paris, quand on a passé le temps des premières illusions; et, en vérité, Paris n'a jamais été moins regrettable qu'aujourd'hui.

Je suis toujours en peine des succès du char assyrien. Il y a certaines plaines dans le monde où il ferait un effet merveilleux. Je m'y intéresse plus qu'à *Fanime*.

Si vous voulez vous amuser, conduisez cette *Fanime* avec le fidèle d'Argental. Encore une fois, tout ce que je souhaite, c'est que mademoiselle Clairon soit aussi touchante dans ce rôle que l'a été madame Denis. Si la pièce est bien jouée, elle pourra amuser votre Paris, tout autant que l'histoire de M. Damiens, que le parlement va donner au public en trois volumes in-4° (2).

Vous ferez comme il vous plaira avec Lekain et Clairon pour l'impression, si on imprime cette élégie amoureuse en dialogues; car, après tout, *Fanime* n'est que cela; mais de l'amour est quelque chose.

Il y a donc un Pagnon (1) de moins sur le globe. Ces gros petits crapoussins-là s'imaginent qu'il n'y a qu'à boire et manger; ils crèvent comme des mouches, et nous maigrelets nous vivons.

Vivez, aimez-moi. Mille compliments à frère, à fils, au conducteur du char d'Assyrie. Bonjour.

(1) A Lausanne. (G. A.)
(2) Les *Pièces originales* du procès de Damiens sont en quatre volumes in-12. (G. A.)

2563. — A M. LE COMTE DE SCHOWALOW (2).

Aux Délices, 24 juin.

Monsieur, j'ai reçu les cartes que votre excellence a eu la bonté de m'envoyer. Vous prévenez mes désirs, en me facilitant les moyens d'écrire une Histoire de Pierre-le-Grand, et de faire connaître l'empire russe. La lettre dont vous m'honorez redouble mon zèle. La manière dont vous parlez notre langue me fait croire que je travaillerai pour mes compatriotes, en travaillant pour vous et pour votre cour. Je ne doute pas que sa majesté l'impératrice n'agrée et n'encourage le dessein que vous avez formé pour la gloire de son père.

Je vois avec satisfaction, monsieur, que vous jugez comme moi que ce n'est pas assez d'écrire les actions et les entreprises en tout genre de Pierre-le-Grand, lesquelles, pour la plupart, sont connues: l'esprit éclairé, qui règne aujourd'hui dans les principales nations de l'Europe, demande qu'on approfondisse ce que les historiens effleuraient autrefois à peine.

On peut savoir de combien une nation s'est accrue; quelle était sa population avant l'époque dont on parle; quel est, depuis cette époque, le nombre de troupes régulières qu'elle entretenait, et celui qu'elle entretient; quel a été son commerce, et comment il s'est étendu; quels arts sont nés dans le pays; quels arts y ont été appelés d'ailleurs, et s'y sont perfectionnés; quel était à peu près le revenu ordinaire de l'État, et à quoi il monte aujourd'hui; quelle a été la naissance et le progrès de la marine; quelle est la proportion du nombre des nobles avec celui des ecclésiastiques et des moines, et quelle est celle de ceux-ci avec les cultivateurs, etc.

On a des notions assez exactes de toutes ces parties qui composent l'État, en France, en Angleterre, en Allemagne, en Espagne; mais un tel tableau de la Russie serait bien plus intéressant, parce qu'il serait plus nouveau, parce qu'il ferait connaître une monarchie dont les autres nations n'ont pas des idées bien justes, parce qu'enfin ces détails pourraient servir à rendre Pierre-le-Grand, l'impératrice sa fille, et votre nation, et votre gouvernement, plus respectables. La réputation a toujours été comptée parmi les forces véritables des royaumes. Je suis bien loin de me flatter d'ajouter à cette réputation: ce sera vous, monsieur, qui ferez tout en m'envoyant les mémoires que vous voulez bien me faire espérer, et je ne serai que l'instrument dont vous vous servirez pour travailler à la gloire d'un grand homme et d'un grand empire.

Je vous avoue, monsieur, que les médailles sont de trop (3). Je suis confus de votre générosité, et je ne sais comment m'y prendre pour vous en témoigner ma reconnaissance. Je sens tout le prix de votre présent; mais un présent non moins cher sera celui des mémoires qui me mettront nécessairement en état de travailler à un ouvrage qui sera le vôtre.

2564. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

Aux Délices, près de Genève, 24 juin, par Lyon et Strasbourg, chemin un peu long (4).

Madame, ce sont les lettres dont votre altesse sérénissime m'honore, qui sont charmantes. Vous ressemblez aux déesses d'Homère qui, selon madame Dacier, *adoucissent le ton sévère des combats*. Il me semble que votre esprit est comme vos États, tranquille au milieu des agitations publiques.

Le meilleur des mondes possibles est bien vilain depuis deux ans; mais il y a longtemps qu'il est sur ce pied-là. Cette nouvelle secousse n'approche pas encore de celles des siècles passés; mais avec le temps on pourra parvenir à égaler toutes les misères et toutes les horreurs des temps les plus héroïques. Il y aurait bien du malheur si des armées prussiennes, autrichiennes, russiennes, hanovriennes, fran-

(1) Ou plutôt Paignon, secrétaire du roi. (G. A.)
(2) Chambellan de l'impératrice de Russie. (G. A.)
(3) Voyez la lettre du mois de février à Bestucheff. On voit que Voltaire refuse encore ici un présent. (G. A.)
(4) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)

çaises, etc., ne ruinaient pas au moins une cinquantaine de villes, ne réduisaient à la mendicité quelque cinquante mille familles, et ne faisaient périr quatre ou cinq cent mille hommes. Voilà déjà le quart de Prague en cendres. On ne peut pas dire encore *Tout est bien;* mais cela ne va pas mal, et avec le temps l'optimisme sera démontré. Je ne sais cependant, madame, qui je dois féliciter davantage, ou ceux qui sont écrasés par des bombes avec leur femme et leurs enfants, ou ceux que la nature condamne à souffrir toute leur vie, et qui sont entre les mains des médecins pour achever leur belle destinée. J'ai l'honneur d'être du nombre des derniers, et sans cela j'aurais la consolation d'écrire plus souvent à votre altesse sérénissime.

J'ai quelque envie de vivre, madame, pour voir le dénoûment de toute cette grande tragédie, qui n'en est encore qu'au second acte. Mais je voudrais vivre surtout pour me mettre à vos pieds; car, quand même ce monde ne serait pas le meilleur des mondes, votre cour est assurément pour moi la meilleure des cours possibles (1). Je ne sais, madame, aucune nouvelle dans ma retraite : tant mieux quand il n'y en a point; car la plupart des nouvelles publiques sont des malheurs. Je suis toujours dans cette maison de campagne qui m'est chère par le nom du prince qui l'a occupée. J'y fais des vœux pour la prospérité de votre altesse sérénissime, et pour toute votre auguste maison. Je pense souvent à la grande maîtresse des cœurs, et, faute de papier, je finis avec un profond respect.

2565. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 25 juin.

Mon cher ange, je serais bien homme à courir à Plombières pour y faire ma cour à la moitié de mon ange; mais pourquoi madame d'Argental met-elle son salut dans des eaux? Le grand Tronchin prétend qu'elles ne valent rien, et que la nature n'a point fait nos corps pour s'inonder d'eaux minérales. Madame de Muy, qui était mourante, est venue dans notre temple d'Épidaure, et s'en est retournée jeune et fraîche. C'est le lac qui est la fontaine de Jouvence; ce n'est pas le précipice de Plombières.

Vous n'allez donc point aux eaux! Vous jugez à Paris, vous y voyez des *Iphigénie* et des *Astarbé* (2); mais, je vous en conjure, mettez au cabinet les *Fanime*, ou du moins ne donnez cette nourriture légère qu'en temps de disette.

Je doute fort que mon *héros* passe par Plombières pour aller se battre en Allemagne; cela n'aurait pas bon air pour un général d'armée. Il faut qu'un *héros* se porte bien, et ne prenne ni ne fasse semblant de prendre les eaux; mais, s'il y va, il sera le second objet de mon voyage. Ce sera apparemment sur la fin d'août, à la seconde saison, que madame d'Argental ira boire. Je me flatte que ma santé, toute faible qu'elle est, mes travaux qui ne sont que petits, et les soins de la campagne, me permettront cette excursion hors de ma douce retraite.

Je n'ai point encore reçu la *Vie* de M. Damiens dont vous m'aviez flatté, mais je viens d'en lire un exemplaire qu'on m'a prêté. L'ouvrage est bien ennuyeux; mais il y a une douzaine de traits singuliers qui sont assez curieux : au bout du compte, cet abominable homme n'était qu'un fou.

Vous n'êtes pas trop curieux, je crois, de nouvelles allemandes; et comme vous ne m'en dites jamais de françaises, je devrais vous épargner mes rogatons tudesques. Cependant je veux bien que vous sachiez que, dans la pauvre armée du comte de Daun, il y a treize mille hommes qui n'ont ni culottes ni fusils, et que l'impératrice leur en fait faire à Vienne. En attendant, ils montrent leur cul au roi de Prusse; mais il y a cul et cul. A l'égard de ceux qui sont dans Prague (3), mal nourris de chair de cheval, je ne sais pas ce qu'on en fera. Il n'y a pas d'apparence que le prince Charles imite la retraite des *dix mille* du maréchal de Belle-Isle. Le pain n'est pas à bon marché dans votre armée de Vestphalie. Vous me croyiez un auteur tragique, et je ne suis qu'un gazetier. Mon très cher ange, je vous aime de tout mon cœur, et je me dépite bien souvent d'être si loin de vous.

2566. — M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 2 juillet.

Qui! moi, que je me donne avec mon *héros* le ridicule de parler de ce qui n'est pas de mon métier? non assurément, je n'en ferai rien. Si vous avez envie d'avoir le modèle en question, envoyez vos ordres. Faites prier de votre part, ou Florian, ou Montigni (1) de l'Académie des sciences, de venir chez vous. Tous deux ont travaillé à cette machine. Elle est toute prête. C'est à mon *héros* à en juger, et ce n'est pas à moi chétif à l'ennuyer par des explications qui ne donnent jamais une idée nette. Il n'y a que les yeux qui puissent bien comprendre les machines.

Vous avez sans doute, monseigneur, tous les détails de la bataille (2) donnée le 18 en Bohême, et de la sortie exécutée le 21 par le prince Charles. Il paraît qu'on peut battre les Prussiens sans le secours d'une nouvelle machine. Mais, malgré les vingt-deux postillons sonnant du cor à Vienne, et malgré les cent bouches de la Renommée, on ne voit pas encore que les Prussiens aient évacué la Bohême. Ils paraissent encore être en force au camp de Kollin et auprès de Prague.

Je voudrais, pour bien des raisons, que ce fût mon *héros* qui les battît complétement. Ah! quelle consolation charmante ce serait pour votre ancien courtisan, pour votre vieux idolâtre, de vous voir avant et après vos triomphes! Je ne sais pas trop ce que pourra mon corps malingre; mais je réponds bien de mon âme. Où ne me conduirait-elle pas pour vous faire ma cour? J'irais partout, hors à Paris. J'imagine que vous ferez plus d'un tour au delà du Rhin, que vous verrez l'électeur palatin, que vous passerez quelquefois dans la maison de campagne qu'il achève. Il m'honore de beaucoup de bontés. Ce ne sont pas les caresses du roi de Prusse : il ne me baise pas la main, et il ne met pas de soldats, la baïonnette au bout du fusil, au chevet du lit de ma nièce; mais il daigne me témoigner quelque confiance. Je ne sais s'il ne serait pas mieux que j'allasse vous faire ma cour dans ce pays-là que dans Strasbourg, où vous n'aurez pas un moment à vous. J'aimerais mieux vous tenir un jour à la campagne, que quatre dans une ville bruyante. Mais où ne voudrais-je pas vous voir, vous entendre, vous renouveler mon tendre et profond respect!

2567. — A M. LE CONSEILLER TRONCHIN.

Délices, 6 juillet (3).

Je respecte fort les nouvelles d'Oullins; mais si le prince Charles avait battu les Prussiens le 20 juin, pourquoi m'écrit-on le 24, de Vienne, qu'on est très affligé que le prince Charles soit sorti de Prague si tard et si inutilement? qu'il n'ait su que par hasard le décampement du maréchal Keith? qu'il n'ait pu atteindre que quinze chariots de vivandiers? Pourquoi dit-on que l'armée du marquis de Brandebourg et celle du maréchal Keith se sont rejointes? qu'elles étaient au beau milieu de la Bohême le 22? et qu'on craignait beaucoup une deuxième bataille? Attendons toujours le boiteux.

Il y a bien des gens qui pensent que l'affaire du 8 est très peu de chose; que les Prussiens, après avoir attaqué huit fois, se sont retirés en très bon ordre; qu'ils n'ont pas perdu un gros canon, et que les prétendus étendards menés à Vienne en triomphe sont des enseignes de compagnies, chaque compagnie ayant en effet la sienne.

Les Autrichiens sont si étonnés de s'être défendus et d'avoir repoussé les Prussiens, qu'ils comptent ce premier avantage, inouï parmi eux, pour une grande victoire. Ce n'est point avoir vaincu que de ne pas poursuivre vivement son ennemi, et ne pas le chasser du pays qu'il usurpe : c'est seulement n'avoir pas été battu. Le temps nous apprendra si le succès du maréchal de Daun a les suites qu'il doit avoir. Je ne croirai les Autrichiens pleinement victorieux que quand ils rendront la Saxe à son maître, et qu'on fera le procès au marquis de Brandebourg dans Berlin. Je ne doute pas qu'il ne soit condamné selon les lois de l'Empire s'il est malheureux, et qu'on ne donne l'électorat à son frère. Je tremble cependant pour les vaisseaux du marquis Roux. Quelque chose qui arrive à ce marquis Roux et à celui de Brandebourg, je songe à vous faire manger des pêches, à vous et à vos hoirs. Je vous fais cinq ou six petits murs de refend dans votre potager; mais aussi il faut que vous m'accordiez votre

(1) Ces expressions nous indiquent que Voltaire méditait alors son *Candide*. (G. A.)

(2) *Iphigénie en Tauride*, tragédie de Guimond de La Touche, jouée le 4 juin, et *Astarbé*, de Colardeau, jouée le 27 février. (G. A.)

(3) Depuis le 21, les Autrichiens étaient débloqués, grâce à la victoire de Daun à Kollin. (G. A.)

(1) Voyez la lettre du 8 janvier 1756 à madame de Fontaine. (G. A.)

(2) Celle de Kollin. (G. A.)

(3) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

protection auprès du portier des Chartreux, dont vous devez être bien connu. J'ai besoin de cent pieds d'arbres du clos de ces bons Pères. Voyez, je vous prie, comment il faut s'y prendre. Il sera beau qu'un huguenot mange les fruits des moines.

2568. — A M. LE MARQUIS DE COURTIVRON.

Aux Délices, 12 juillet.

Monsieur, vous savez qu'il faut pardonner aux malades; ils ne remplissent pas leurs devoirs comme ils voudraient. Il y a longtemps que je vous dois les plus sincères remerciements de votre lettre obligeante et instructive.

Je commence par vous prier de vouloir bien faire souvenir de moi M. le comte de Lauraguais; je ne savais pas qu'il fût aussi chimiste. Le sujet de ses deux *Mémoires* est bien curieux. Non seulement il est physicien, mais il est inventeur. On lui devra une opération nouvelle.

A l'égard de Constantin, je vous répondrai que, si je ne m'étais pas imposé une autre tâche, celle-là me plairait beaucoup; mais on serait obligé de dire des vérités bien hardies, et de montrer la honte d'une révolution qu'on a consacrée par les plus révoltants éloges.

Il est vrai que, dans les états-généraux, les députés de la noblesse mettaient un moment un genou en terre; il est vrai aussi que les usages ont toujours varié en France : ce sont des fantômes que le pouvoir absolu a fait disparaître.

Ce que vous me dites des chapitres de Bourgogne, de Lorraine, et de Lyon, fait voir que les usages de l'Empire ont plus longtemps subsisté que ceux de France. La Lorraine, la Comté, et tout ce qui borde le Rhône, étaient terre d'Empire.

A l'égard de la petite anecdote sur le premier président de Mesmes (1), il est très vrai que l'abbé de Chaulieu le régala de ce petit couplet :

Juge, qui te déplaces,
Courtisan berné,
Des grands que tu lasses
Jouet obstiné,
Sur notre Parnasse
Le laurier d'Horace
T'est donc destiné ?

Mais cela n'a rien de commun avec l'affaire de Rousseau, qui est un chaos d'iniquités et de misères, et l'opprobre de la littérature.

Le dernier maréchal de Tessé est en effet un terme impropre, c'est un anglicisme, *the late marshall*. J'étais Anglais alors, je ne le suis plus depuis qu'ils assassinent nos officiers en Amérique (2), et qu'ils sont pirates sur mer; et je souhaite un juste châtiment à ceux qui troublent le repos du monde.

Ce que je souhaite encore plus, monsieur, c'est la continuation de vos bontés pour votre très humble, etc.

2569. — A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, près du lac de Genève, 15 juillet.

Mon cher et ancien ami, j'ai l'air bien paresseux; je ne vous ai point remercié de la belle exposition de la tragédie d'*Iphigénie en Tauride*, que vous m'avez envoyée. De maudites occupations que je me suis faites emportent tout le temps. On sort fatigué de son travail; on dit j'écrirai demain : la mauvaise santé vient encore affaiblir les bonnes résolutions, et on croupit longtemps dans son péché. C'est là la confession de l'ermite des Délices.

Je vous crois à présent dans vos Délices de Normandie, vers les bords de votre Seine (3). Vous y jugerez la famille d'Agamemnon à la lecture, vous verrez si les vers sont bien faits, si on les retient aisément, si l'ouvrage se fait relire : car c'est là le grand point, sans lequel il n'y a pas de salut.

La tragédie qu'on joue en Bohême n'est pas encore à son dernier acte. La pièce devient très implexe. J'espère que le vainqueur de Mahon y jouera un beau rôle épisodique. Celui des peuples, qui représentent le chœur, sera toujours le même; il paiera toujours la guerre et la paix, les belles actions et les sottises.

On a cru d'abord le roi de Prusse perdu par la victoire du comte de Daun, et par la délivrance de Prague; mais il est encore au milieu de la Bohême, et maître du cours de l'Elbe jusqu'en Saxe. On croit qu'enfin il succombera. Tous les chasseurs s'assemblent pour faire une Saint-Hubert à ses dépens. Français, Suédois, Russes, se mêlent aux Autrichiens; quand on a tant d'ennemis, et tant d'efforts à soutenir, on ne peut succomber qu'avec gloire. C'est une nouveauté dans l'histoire que les plus grandes puissances de l'Europe aient été obligées de se liguer contre un marquis de Brandebourg; mais avec cette gloire, il aura un grand malheur ; c'est qu'il ne sera plaint de personne. Il ne savait pas, lorsque je le quittai (1), que mon sort serait préférable au sien. Je lui pardonne tout, hors la barbarie vandale dont on usa avec madame Denis. Adieu, mon cher ami.

2570. — A MADAME DE FONTAINE.

Aux Délices, 18 juillet.

Ma chère nièce, mille amitiés à vous et aux vôtres. Que faites-vous à présent? Il y a un an que vous étiez bien malade à mes Délices, mais il paraît aujourd'hui que vous vous passez à merveille du docteur. Etes-vous à Paris? êtes-vous à la campagne? allez-vous à Hornoy? vous amusez-vous avec le philosophe (2) du grand-conseil? votre fils n'a-t-il pas déjà six pieds de haut? Mettez-moi au fait, je vous en prie, de votre petit royaume. Quant à celui de France, il me paraît qu'il fait grande chère et beau feu. Il jette l'argent par les fenêtres; il emprunte à droite et à gauche, à sept, à huit pour cent; il arme sur terre et sur mer. Tant de magnificence rend nos Normands de Genève circonspects; ils ne veulent pas prêter à de si grands seigneurs; et ils disent que le dernier emprunt de quarante millions n'étrenne pas.

Pour vous, monsieur le grand-écuyer de Cyrus, je crois que vous avez montré la curiosité, la rareté de la tactique assyrienne et persane à un moderne qui se moque quelquefois du temps présent et du temps passé. Je m'imagine qu'à présent on croit n'avoir pas besoin de machines pour achever la ruine de Luc (3). Mais quand j'écrivis au héros de Mahon qu'il fallait qu'il vît notre char d'Assyrie, on avait alors besoin de tout. Les choses ont changé du 6 de juin au 18; et on croit tout gagné, parce qu'on a repoussé Luc à la septième attaque. Les choses peuvent encore éprouver un nouveau changement dans huit jours, et alors le char paraîtra nécessaire; mais jamais aucun général n'osera s'en servir, de peur du ridicule en cas de mauvais succès. Il faudrait un homme absolu, qui ne craignît point les ridicules, qui fût un peu machiniste, et qui aimât l'histoire ancienne. Mandez-moi, je vous prie, quelque chose de l'histoire moderne de vos amusements. Je vous embrasse tous de tout mon cœur. *Valete.*

2571. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 19 juillet.

Mon héros, c'est à vous à juger des engins meurtriers, et ce n'est pas à moi d'en parler. Je n'avais proposé ma petite drôlerie que pour les endroits où la cavalerie peut avoir ses coudées franches, et j'imaginais que partout où un escadron peut aller de front, de petits chars peuvent aller aussi. Mais puisque le vainqueur de Mahon renvoie ma machine aux anciens rois d'Assyrie, il n'y a qu'à la mettre avec la colonne de Folard dans les archives de Babylone. J'allais partir, monseigneur, j'allais voir mon héros; et je m'arrangeais avec votre médecin La Virotte, que vous avez très bien choisi autant pour vous amuser que pour vous médicamenter dans l'occasion. Madame Denis tombe malade, et même assez dangereusement. Il n'y a pas moyen de laisser toute seule une femme qui n'a que moi, au pied des Alpes, pour un héros qui a trente mille hommes de bonne compagnie auprès de lui. Je suis homme à vous aller trouver en Saxe, car j'imagine que vous allez dans ces quartiers-là. Faites, je vous en prie, le moins de mal que vous pourrez à ma très adorée madame la duchesse de Gotha, si votre armée dîne sur son territoire. Si vous passiez par Francfort, madame Denis vous supplierait très instamment d'avoir la bonté de lui faire envoyer les quatre oreilles de deux coquins, l'un nommé Freitag, résident sans gages du roi de Prusse à Francfort, et qui n'a jamais eu d'autres gages que ce qu'il nous a volé; l'autre (4) est un fripon de marchand, conseiller du roi de Prusse. Tous deux eurent l'impudence d'arrêter la veuve d'un officier du roi, voyageant avec un passe-port du roi. Ces deux scélérats lui firent mettre des baïonnettes dans le ven-

(1) Né en 1661, mort en 1723. Le couplet cité par Voltaire est aussi attribué à J.-B. Rousseau. (G. A.)
(2) Jumonville, assassiné en mai 1754. (G. A.)
(3) A Launay. (G. A.)

(1) Le 26 mars 1753. (G. A.)
(2) L'abbé Mignot. (G. A.)
(3) Sobriquet donné par Voltaire à Frédéric. (G. A.)
(4) Schmith ou Smith. (G. A.)

tre, et fouillèrent dans ses poches. Quatre oreilles, en vérité, ne sont pas trop pour leurs mérites.

Je crois que le roi de Prusse se défendra jusqu'à la dernière extrémité. Je souhaite que vous le preniez prisonnier, et je le souhaite pour vous et pour lui, pour son bien et pour le vôtre. Son grand défaut est de n'avoir jamais rendu justice ni aux rois qui peuvent l'accabler, ni aux généraux qui peuvent le battre. Il regardait tous les Français comme des marquis de comédie, et se donnait le ridicule de les mépriser, en se donnant celui de les copier. Il a cru avoir formé une cavalerie invincible, que son père avait négligée, et avoir perfectionné encore l'infanterie de son père, disciplinée pendant trente ans par le prince d'Anhalt. Ces avantages, avec beaucoup d'argent comptant, ont tenté un cœur ambitieux; et il a pensé que son alliance avec le roi d'Angleterre le mettrait au-dessus de tout. Souvenez-vous que, quand il fit son traité (1), et qu'il se moqua de la France, vous n'étiez point parti pour Mahon. Les Français se laissaient prendre tous leurs vaisseaux, et le gouvernement semblait se borner à la plainte. Il crut la France incapable même de ressentiment; et je vous réponds qu'il a été bien étonné quand vous avez pris Minorque. Il faut à présent qu'il avoue qu'il s'est trompé sur bien des choses. S'il succombe, il est également capable de se tuer et de vivre en philosophe. Mais je vous assure qu'il disputera le terrain jusqu'au dernier moment. Pardonnez-moi, monseigneur, ce long verbiage. Plaignez-moi de n'être pas auprès de vous. Madame Denis, qui est à son troisième accès d'une fièvre violente, vous renouvelle ses sentiments. Comptez que nos deux cœurs vous appartiennent.

2572. — A M. LE MARQUIS D'ADHÉMAR.

Il n'est chère que de vilain, monsieur le grand-maître (2). Vous écrivez rarement; mais aussi, quand vous vous y mettez, vous écrivez des lettres charmantes. Vous n'avez pas perdu le talent de faire de jolis vers: les talents ne se rouillent point auprès de votre adorable princesse.

Pour moi, dans la retraite où la raison m'attire,
Je goûte en paix la *Liberté*.
Cette sage divinité,
Que tout mortel ou regrette ou désire,
Fait ici ma félicité.
Indépendant, heureux, au sein de l'abondance,
Et dans les bras de l'amitié,
Je ne puis regretter ni Berlin ni la France;
Et je regarde avec pitié
Les traités frauduleux, la sourde inimitié,
Et les fureurs de la vengeance.
Mes vins, mes fruits, mes fleurs, ces campagnes, ces eaux,
Mes fertiles vergers, et mes riants berceaux;
Trois fleuves, que de loin mon œil charmé contemple,
Mes pénates brillants, fermés aux envieux;
Voilà mes rois, voilà mes dieux.
Je n'ai point d'autre cour, je n'ai point d'autre temple.
Loin des courtisans dangereux,
Loin des fanatiques affreux,
L'étude me soutient, la raison m'illumine;
Je dis ce que je pense, et fais ce que je veux;
Mais vous êtes bien plus heureux,
Vous vivez près de Wilhelmine.

Vous devez revoir incessamment un chambellan de son altesse royale, qui est presque aussi malade que moi, mais qui est presque aussi aimable que vous. J'ai eu quelquefois le bonheur de le posséder dans mon ermitage des Délices, où nous avons bu à votre santé. Madame Denis, la compagne de ma retraite et de ma vie heureuse, vous aime toujours, et vous fait les plus tendres compliments; je vous fais les miens sur votre dignité de *grand-maître*. Souvenez-vous que j'ai été assez heureux pour poser la première pierre de cet édifice : ne m'oubliez jamais auprès de monseigneur et de son altesse royale; je voudrais pouvoir leur faire ma cour encore une fois, avant que de mourir. Ils ont un frère (3) qu'il faudra toujours regarder comme un grand homme, quoi qu'il en arrive, et dont j'ambitionnerai toujours les bontés, quoi qu'il soit arrivé. Comptez, monsieur, sur ma tendre amitié, et sur tous les sentiments qui m'attacheront à vous pour jamais. Le Suisse V.

2573. — A M. COLINI.

Aux Délices, 29 juillet.

Je vous remercie des bonnes nouvelles que vous m'avez envoyées, et je souhaite qu'elles soient toutes vraies. Il pourrait bien venir un temps où les Freitag et les Schmidt seraient obligés de rendre ce qu'ils ont volé; et vous ne perdriez pas à cette affaire. Vous me feriez un sensible plaisir de me mander tout ce que vous apprendrez.

J'ai été sur le point de faire un tour à Strasbourg, pour y voir M. le maréchal de Richelieu. Une maladie de madame Denis m'en a empêché. J'aurais été fort aise de vous revoir (1), et de vous donner des assurances de mon amitié.

2574. — A M. TRONCHIN, DE LYON.

Délices, 29 juillet (2).

J'ai une grâce à vous demander; c'est pour les Pichon. Ces Pichon sont une race de femmes de chambre et de domestiques, transplantée à Paris par madame Denis et consorts. Un Pichon vient de mourir à Paris et laisse de petits Pichon. J'ai dit qu'on m'envoyât un Pichon de dix ans pour l'élever; aussitôt un Pichon est parti pour Lyon. Ce pauvre petit arrive je ne sais comment; il est à la garde de Dieu. Je vous prie de le prendre sous la vôtre. Cet enfant est ou va être transporté de Paris à Lyon par le coche ou par charrette. Comment le savoir? où le trouver? J'apprends par une Pichon des Délices que ce petit est au panier de la diligence. Pour Dieu, daignez vous en informer; envoyez-le-nous de panier en panier; vous ferez une bonne œuvre. J'aime mieux élever un Pichon que servir un roi, fût-ce le roi des Vandales (3).

Vous savez la prise de Gabel et du beau régiment le vieux Wurtemberg à parements noirs; plus, cinq cents housards prisonniers. Si on prend Gorlitz, qui est au delà de Gabel, on est en Silésie; cependant l'ennemi est toujours en Bohême. On se livre dans Vienne à une joie folle; on chante les chansons du pont Neuf sur le roi de Prusse.

2575. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

Aux Délices, 30 juillet 1757 (4).

Madame, les lettres vont toujours comme les armées: tout arrive, et je me flatte que les bataillons et les escadrons dont l'Allemagne est remplie n'empêcheront point mes hommages de parvenir aux pieds de votre altesse sérénissime.

M. le maréchal de Richelieu a voulu que je l'allasse voir sur la frontière. Je l'aurais accompagné volontiers s'il avait été en ambassade à Gotha; mais son voyage n'étant point du tout pacifique, et ma passion de voyager n'étant que pour votre cour, je suis resté dans mon petit ermitage des Délices, où je conserve précieusement un banc qu'avait fait faire le prince votre fils, d'où l'on voit le lac et le Rhône, et sur lequel je regrette souvent ce prince, qui avait toute la bonté du caractère de sa mère.

Les affaires publiques ont bien changé, madame, depuis deux mois, et changeront peut-être encore. Il en résulte qu'il y aura plus de morts, et plus de vivants malheureux.

Je me flatte toujours que les États de votre altesse sérénissime seront préservés des fléaux qui désolent tant d'autres. Votre sagesse et votre modération feront toujours votre bonheur et celui de vos sujets, tandis que l'ambition fait ailleurs tant d'infortunés.

Je ne sais si M. de Thun, qui avait l'honneur d'élever monseigneur le prince héréditaire, a celui d'être en correspondance avec votre altesse sérénissime. Il paraît qu'il a un poste de confiance à Paris. La reine, mère du roi de Prusse, a été regrettée généralement. L'impératrice a fait son éloge. C'était, en effet, une princesse pleine d'humanité et de douceur. Il faut avouer, qu'en fait de bonté d'âme, les hommes ne valent pas les femmes; elles paraissent créées pour adoucir les mœurs du genre humain, et elles sont la plus belle preuve du meilleur des mondes possibles. La grande maîtresse des cœurs et moi nous savons bien à qui nous pensons, quand nous parlons de la meilleure des princesses possibles. Je la supplie de recevoir, avec sa bonté ordinaire, mon profond respect, et je demande la même grâce à toute son auguste famille.

2576. — A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1er août.

J'aurais bien voulu, madame, être le porteur de ma lettre; quelque arrêt qu'ait rendu notre grand docteur Tronchin

(1) Le 16 janvier 1756. (G. A.)
(2) Adhémar était à la cour de la margrave de Baireuth, grâce à Voltaire. (G. A.)
(3) Frédéric II. (G. A.)

(1) Colini était alors à Strasbourg, gouverneur du fils du comte de Sauer. (G. A.)
(2) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(3) Frédéric II. (G. A.)
(4) Éditeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)

contre les eaux de Plombières, je serais venu au moins vous les voir prendre. Vous savez quel serait l'empressement de vous faire ma cour; mais je ne suis pas comme vous, madame, je ne me porte pas assez bien pour faire cent lieues. Madame Denis, que je comptais vous amener, s'est trouvée aussi malade, et n'a pu s'éloigner de notre docteur en qui est notre salut. J'ai un double regret, celui de n'avoir point fait le voyage de Plombières, et celui de voir que vous n'avez pas donné la préférence à Tronchin qui engraisse les dames, sur des eaux chaudes qui les amaigrissent. Ah! madame, que n'êtes-vous venue à Genève! que n'ai-je pu vous recevoir dans mon petit ermitage! Vous auriez passé par Lyon, vous auriez vu l'illustre et saint oncle (1), qui vous aurait donné mille préservatifs contre les poisons du pays hérétique où je suis; et plût à Dieu que M. d'Argental vous eût accompagnée! mais je ne suis pas heureux. Je ne sais pas positivement quel est votre mal, mais je crois très positivement que M. Tronchin vous aurait guérie; enfin, je suis réduit à souhaiter que Plombières fasse ce que Tronchin aurait fait.

Nous avons presque tous les jours, dans notre ermitage, des nouvelles des succès qu'on obtient du Dieu des armées en Bohême contre mon ancien et étrange Salomon du Nord. On lui prend toujours quelque chose. Cependant il reste en Bohême, il y est cantonné, il est toujours maître de la Saxe et de la Silésie. Que m'importe tout cela, madame, pourvu que vous vous portiez bien? Soyez heureuse, et ne vous embarrassez pas qui est roi et qui est ministre. Pour moi, j'oublie tous ces messieurs aussi parfaitement que je me souviendrai toujours de vous. Retournez à Paris bien saine et bien gaie; ayez beaucoup de plaisir, si vous pouvez, et jamais d'ennui. Amusez-vous de la vie, il faut jouer avec elle; et quoique le jeu ne vaille pas la chandelle, il n'y a pourtant pas d'autre parti à prendre. Vous avez encore un des meilleurs lots dans ce monde. Je ne sais de triste dans mon lot que d'être éloigné de vous. Daignez m'en consoler en conservant vos bontés au Suisse V.

2577. — A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 6 août.

Madame, vous avez eu la consolation de voir M. votre fils: mais où va-t-il? où est-il? Pardonnez à mes questions, et souffrez l'intérêt que j'y prends. On dit à Paris que le maréchal de Richelieu va prendre le commandement de l'armée du maréchal d'Estrées, et j'en doute. On dit que ce maréchal d'Estrées a gagné une bataille (2) le 26 juillet, et j'en doute encore. Les affaires du roi de Prusse paraissent bien mauvaises. On ne parle que de postes emportés par les Autrichiens, de convois coupés, de magasins pris. On ajoute que les officiers prussiens désertent, et que le roi de Prusse en a fait arquebuser quarante pour s'attacher les autres davantage; on dit qu'il a fait mettre en prison un prince d'Anhalt (3). On me mande de l'armée autrichienne que le roi de Prusse est sans ressource. Voici bientôt le temps où madame Denis pourrait demander les oreilles de ce coquin de Francfort qui eut l'insolence de faire arrêter dans la rue, la baïonnette dans le ventre, la femme d'un officier du roi de France, voyageant avec le passe-port du roi son maître.

On croit à Vienne que si le roi de Prusse succombe, il sera mis au ban de l'Empire, et que ceux qui ont abusé de son pouvoir seront punis.

Les Russes avancent dans la Prusse. L'ennemi public sera pris de tous côtés. Vive Marie-Thérèse! Portez-vous bien, madame, pour voir le dénoûment de tout ceci.

2578. — A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

Aux Délices, près de Genève, 7 août.

Avant d'avoir reçu les mémoires dont votre excellence m'a flatté, j'ai voulu vous faire voir du moins, par mon empressement, que je cherche à n'en être pas indigne. J'ai l'honneur de vous envoyer huit chapitres de l'*Histoire de Pierre Ier*: c'est une légère esquisse que j'ai faite sur des mémoires manuscrits du général Le Fort, sur des relations de la Chine, et sur les mémoires de Stralemberg et de Perry. Je n'ai point fait usage d'une *Vie de Pierre-le-Grand*, faussement attribuée au prétendu boyard Nestesuranoy, et compilée par un nommé Rousset (4) en Hollande. Ce n'est qu'un recueil de gazettes et d'erreurs très mal digéré; et d'ailleurs un homme sans aveu, qui écrit sous un faux nom, ne mérite aucune créance. J'ai voulu savoir d'abord si vous approuveriez mon plan, et si vous trouvez que j'accorde la vérité de l'histoire avec les bienséances.

Je ne crois pas, monsieur, qu'il faille toujours s'étendre sur les détails des guerres, à moins que ces détails ne servent à caractériser quelque chose de grand et d'utile. Les anecdotes de la vie privée ne me paraissent mériter d'attention qu'autant qu'elles font connaître les mœurs générales. On peut encore parler de quelques faiblesses d'un grand homme, surtout quand il s'en est corrigé. Par exemple, l'emportement du czar avec le général Le Fort peut être rapporté, parce que son repentir doit servir d'un bel exemple; cependant, si vous jugez que cette anecdote doive être supprimée, je la sacrifierai très aisément. Vous savez, monsieur, que mon principal objet est de raconter tout ce que Pierre Ier a fait d'avantageux pour sa patrie, et de peindre ses heureux commencements qui se perfectionnent tous les jours sous le règne de son auguste fille.

Je me flatte que vous voudrez bien rendre compte de mon zèle à sa majesté, et que je continuerai avec son agrément. Je sens bien qu'il doit se passer un peu de temps avant que je reçoive les mémoires que vous avez eu la bonté de me destiner. Plus j'attendrai, plus ils seront amples. Soyez sûr, monsieur, que je ne négligerai rien pour rendre à votre empire la justice qui lui est due. Je serai conduit à la fois par la fidélité de l'histoire et par l'envie de vous plaire. Vous pouviez choisir un meilleur historien, mais vous ne pouviez vous confier à un homme plus zélé. Si ce monument devient digne de la postérité, il sera tout entier à votre gloire, et j'ose dire à celle de sa majesté l'impératrice, ayant été composé sons ses auspices. J'ai l'honneur, etc.

P.-S. M. de Wetslof m'a dit que votre excellence voulait envoyer quatre jeunes Russes étudier dans le pays que j'habite. Lausanne est bien moins chère que Genève, et je me chargerai de les établir à Genève avec tout le zèle et toute l'attention que méritent vos ordres.

Nota. Il paraît important de ne point intituler cet ouvrage *Vie* ou *Histoire de Pierre Ier*; un tel titre engage nécessairement l'historien à ne rien supprimer. Il est forcé alors de dire des vérités odieuses; et s'il ne les dit pas, il est déshonoré sans faire honneur à ceux qui l'emploient. Il faudrait donc prendre pour titre, ainsi que pour sujet, *La Russie sous Pierre Ier*; une telle annonce écarte toutes les anecdotes de la vie privée du czar qui pourraient diminuer sa gloire, et n'admet que celles qui sont liées aux grandes choses qu'il a commencées et qu'on a continuées depuis lui. Les faiblesses ou les emportements de son caractère n'ont rien de commun avec ces objets importants, et l'ouvrage alors concourt également à la gloire de Pierre-le-Grand, de l'impératrice sa fille, et de sa nation. On travaillera sur ce plan avec l'agrément de sa majesté, qui est nécessaire.

2579. — A M. TRONCHIN, DE LYON.

Délices, 8 août (1).

Je serais bien mortifié si M. de Richelieu était assez malheureux pour être nommé à la place du maréchal d'Estrées, qui, après des marches à la Fabius, vient de gagner une bataille (2) à la Scipion. Une telle démarche rendrait le gouvernement et le maréchal de Richelieu également odieux, et il n'aurait rien de mieux à faire qu'à embrasser le maréchal d'Estrées, le féliciter, servir sous lui deux jours, remercier le roi et s'en retourner. Mais heureusement je crois M. de Richelieu destiné ailleurs.

On me mande de l'armée de Bohême qu'on croit le roi de Prusse perdu sans ressource; mais il y est jusqu'au dernier coup à cet abominable lansquenet de guerre.

2580. — A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

Des Délices, 11 août.

Monsieur, celle-ci est pour informer votre excellence que je lui ai envoyé une esquisse de l'*Histoire de l'empire de Russie sous Pierre-le-Grand*, depuis Michel Romanof jusqu'à la bataille de Narva. Il y a des fautes que vous reconnaîtrez aisément. Le nom du troisième ambassadeur qui accompagna l'empereur dans ses voyages est erroné. Il n'était point chancelier, comme le disent les Mémoires de Le Fort, qui sont fautifs en cet endroit. Je ne vous ai envoyé, monsieur, ce léger crayon, qu'afin d'obtenir de vous des instructions sur les

(1) Le cardinal de Tencin. (K.)
(2) Celle de Hastembeck sur le duc de Cumberland. (G. A.)
(3) Maurice d'Anhalt. (G. A.)
(4) Rousset de Missy. (G. A.)

(1) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) La bataille de Hastembeck. (G. A.)

erreurs où je serais tombé. C'est une peine que vous n'aurez pas sans doute le temps de prendre; mais il vous sera bien aisé de me faire parvenir les corrections nécessaires. Le manuscrit que j'ai eu l'honneur de vous adresser, n'est qu'une tentative pour être instruit par vos ordres. Le paquet a été envoyé à Paris, le 8 (nouveau style), à M. de Becktejef (1), et, en son absence, à M. l'ambassadeur (2).

Je me suis muni, monsieur, de tout ce qu'on a écrit sur Pierre-le-Grand, et je vous avoue que je n'ai rien trouvé qui puisse me donner les lumières que j'aurais désirées. Pas un mot sur l'établissement des manufactures, rien sur les communications des fleuves, sur les travaux publics, sur les monnaies, sur la jurisprudence, sur les armées de terre et de mer. Ce ne sont que des compilations très défectueuses de quelques manifestes, de quelques écrits publics, qui n'ont aucun rapport avec ce qu'a fait Pierre Ier de grand, de nouveau, et d'utile. En un mot, monsieur, ce qui mérite le mieux d'être connu de toutes les nations, ne l'est en effet de personne. J'ose vous répéter que rien ne vous fera plus d'honneur, rien ne sera plus digne du règne de l'impératrice, que d'ériger ainsi, dans toute la terre, un monument à la gloire de son père. Je ne ferai qu'arranger les pierres de ce grand édifice. Il est vrai que l'histoire de ce grand homme doit être écrite d'une manière intéressante; c'est à quoi je consacrerai tous mes soins. J'observerai d'ailleurs avec la plus grande exactitude tout ce que la vérité et la bienséance exigent. Je vous enverrai tout le manuscrit dès qu'il sera achevé. Je me flatte que ma conduite et mon zèle ne déplairont pas à votre auguste souveraine, sous les auspices de laquelle je travaillerai sans discontinuer, dès que les mémoires nécessaires me seront parvenus.

2581. — A M. PALISSOT.

Aux Délices, 15 août.

Je hasarde, monsieur, ce petit mot de réponse rue du Dauphin, où vous demeuriez l'année passée, et où je suppose que vous êtes encore. Votre jugement sur la pièce nouvelle (3) confirme ce qu'on m'en a déjà mandé. Je sens combien le métier est difficile, et je vous jure que je ne voudrais pas le recommencer.

J'ai été longtemps en peine de votre ami M. Patu. Je désire de tout mon cœur qu'il repasse par mon petit ermitage à son retour; mais il sera triste qu'il y revienne seul. Il avait un compagnon de voyage que je regretterai toujours, et à qui je souhaiterais un emploi auprès de mon lac hérétique, plutôt qu'en terre papale.

C'est une chose bien flatteuse pour moi, que madame la princesse de Robecq (4) ait bien voulu ne pas m'oublier. J'ambitionnais son suffrage, quand elle ornait les premières loges de sa présence; je désirais son souvenir; je l'en remercie bien respectueusement, et je vous prie de me mettre à ses pieds. Soyez sûr, monsieur, que votre souvenir n'est pas moins précieux pour moi que celui des belles princesses.

2582. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 19 août.

Je commence, mon cher ange, par vous dire que Tronchin s'est trompé sur les eaux de Plombières, et que j'en suis très aise. J'avais pris la liberté d'écrire à madame d'Argental contre les eaux, et je me rétracte; mais à l'égard des eaux d'Aix-la-Chapelle, je trouve que ce serait au duc de Cumberland à les prendre, et non pas au maréchal d'Estrées. Il vient de gagner une bataille; il faut que M. de Richelieu en gagne deux, s'il veut qu'on lui pardonne d'avoir envoyé aux eaux un général heureux. A l'égard du roi de Prusse, l'affaire n'est pas finie, il s'en faut beaucoup. Il est encore maître absolu de la Saxe; et si les Anglais envoient quinze mille hommes à Stade, l'armée de France peut se trouver dans une position embarrassante. Je me hâte de quitter cet article pour venir à celui de *Fanime*. Je vous avoue que je ne suis guère en train à présent de rapetasser une tragédie amoureuse, et que le czar Pierre a un peu la préférence. Comment voulez-vous que je résiste à sa fille? Il ne s'agit pas ici de redire ce qui s'est passé aux batailles de Narva et de Pultava; il s'agit de faire connaître un empire de deux mille lieues d'étendue, dont à peine on avait entendu parler il y a cinquante ans. Il me semble que ce n'est pas une entreprise désagréable de crayonner cette création nouvelle; c'est un beau spectacle de voir Pétersbourg naître au milieu d'une guerre ruineuse, et devenir une des plus belles et des plus grandes villes du monde; de voir des flottes où il n'y avait pas une barque de pêcheur, des mers se joindre, des manufactures se former, les mœurs se polir, et l'esprit humain s'étendre.

J'ai au bord de mon lac un Russe (1) qui a été un des ministres de Pierre-le-Grand dans les cours étrangères. Il a beaucoup d'esprit, il sait toutes les langues, et m'apprend bien des choses utiles. J'ai vu chez moi des jeunes gens nés en Sibérie : il y en a un que j'ai pris pour un petit-maître de Paris. C'est donc, mon cher ange, ce vaste tableau de la réforme du plus grand empire de la terre qui est l'objet de mon travail. Il n'importe pas que le czar se soit enivré, et qu'il ait coupé quelques têtes au fruit; il importe de connaître un pays qui a vaincu les Suédois et les Turcs, donné un roi à la Pologne, et qui venge la maison d'Autriche. On me fait copier les archives, on me les envoie. Cette marque de confiance mérite que j'y sois sensible. Je n'ai à craindre d'être ni satirique ni flatteur, et je ferai bien tout mon possible pour ne déplaire ni à la fille de Pierre-le-Grand ni au public. Je me suis laissé entraîner à me justifier auprès de vous sur cet ouvrage que j'entreprends, qui convient à mon âge, à mon goût, aux circonstances où je me trouve. Une autre fois je vous parlerai au long de cette pauvre *Fanime;* mais je crois qu'il faut laisser oublier le grand succès de l'*Iphigénie en Tauride*. Mes Russes prirent la Tauride il y a dix-huit ans. Adieu, mon divin ange; je vous embrasse mille fois.

2583. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 21 août.

Mon *héros*, c'est en tremblant que je vous écris. Je n'aurais pas été peut-être importun à Strasbourg, mes lettres peuvent l'être quand vous êtes à la tête de votre armée. Je vous jure que, sans la maladie de ma nièce, j'aurais assurément fait le voyage. Je voudrais vous suivre à Magdebourg, car je m'imagine que vous l'assiégerez. Il y a plus de quatre mois que j'eus l'honneur de vous mander qu'on en viendrait là. Je ne prévoyais pas alors que ce serait vous qui vous mesureriez contre le roi de Prusse; mais vous savez avec quelle ardeur je le souhaitais. Vous irez peut-être à Berlin, et d'Argens viendra au-devant de vous.

Sérieusement, vous voilà chargé d'une opération aussi brillante qu'en ait jamais fait le maréchal de Villars. Je vous connais, vous ne traiterez pas mollement cette affaire-là; et, soit que vous ayez en tête le duc de Cumberland, soit que vous vous adressiez au roi de Prusse, il est certain que vous agirez avec la plus grande vigueur. Je ne sais pas ce que c'est que la dernière victoire remportée sur le duc de Cumberland (2), j'ignore si c'est une grande bataille, si les ennemis avaient assez de forces, si les Anglais viennent ajouter quinze mille hommes aux Hanovriens; mais ce que je sais, c'est que vous êtes dans la nécessité de faire quelque chose d'éclatant, et que vous le ferez.

Permettez que je vous parle du commissaire du roi pour les domaines des pays conquis; c'est un M. de Laporte, qui sera sans doute chargé plus d'une fois de vos ordres. J'espère que vous en serez très content. Vous le trouverez très empressé à vous obéir.

Je fais, dans ma retraite, mille vœux pour vos succès, pour votre gloire, pour votre retour triomphant.

Favori de Vénus, de Minerve, et de Mars, soyez aussi heureux que le souhaitent votre ancien courtisan le Suisse Voltaire et sa nièce.

2584. — A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

Aux Délices, 22 août.

Un Cramer, mon cher maître, m'a dit de vos nouvelles, que vous vous portiez mieux que jamais, que vous vous souvenez encore de moi, et que vous voulez que j'envoie mon maigre visage pour mettre à côté de votre grosse face. Tout cela est-il vrai? et ma physionomie ne sera-t-elle point de contrebande? Que faites-vous de tant de portraits? bientôt le Louvre ne les contiendra pas. Portez-vous bien et conservez-vous, voilà le grand point; c'est peu de chose d'exister en peinture. Si j'avais un portrait de Cicéron, je l'encadrerais avec le vôtre (3). Mais, pour moi, je ne serai tout au plus

(1) Chargé d'affaires de l'impératrice Elisabeth à la cour de France. (G. A.)
(2) Bestucheff. (G. A.)
(3) *Iphigénie en Tauride*. (G. A.)
(4) Fille du maréchal duc de Luxembourg. (G. A.)

(1) De Wetslof. (G. A.)
(2) Celle de Hastembeck. (G. A.)
(3) D'Olivet a traduit Cicéron. (G. A.)

qu'avec Campistron ou Crébillon. Dites-moi, je vous prie, si, révérence parler, vous n'êtes pas notre doyen (1). Il me semble que cette sublime dignité roule entre M. le maréchal de Richelieu et vous.

J'ai bien une autre question à vous faire. Olivet n'est-il pas dans mon voisinage près de Saint-Claude? N'allez-vous jamais chez vous? ne pourrait-on pas espérer de vous voir dans mon ermitage des Délices? Je mourrais content. *Interim vale, et tuum discipulum ama.*

2585. — A MADAME LA MARGRAVE DE BAREUTH.

Août.

Madame, mon cœur est touché plus que jamais de la bonté et de la confiance que votre altesse royale daigne me témoigner (2). Comment ne serais-je pas attendri avec transport! je vois que c'est uniquement votre belle âme qui vous rend malheureuse. Je me sens né pour être attaché avec idolâtrie à des esprits supérieurs et sensibles qui pensent comme vous. Vous savez combien, dans le fond, j'ai toujours été attaché au roi votre frère. Plus ma vieillesse est tranquille, plus j'ai renoncé à tout, plus je me suis fait une patrie de la retraite, et plus je suis dévoué à ce roi philosophe. Je ne lui écris rien que je ne pense du fond de mon cœur, rien que je ne croie très vrai; et si ma lettre (3) paraît convenable à votre altesse royale, je la supplie de la protéger auprès de lui comme les précédentes.

Votre altesse royale trouvera dans cette lettre des choses qui se rapportent à ce qu'elle a pensé elle-même. Quoique les premières insinuations pour la paix n'aient pas réussi, je suis persuadé qu'elles peuvent enfin avoir du succès. Permettez que j'ose vous communiquer une de mes idées. J'imagine que le maréchal de Richelieu serait flatté qu'on s'adressât à lui. Je crois qu'il pense qu'il est nécessaire de tenir une balance, et qu'il serait fort aise que le service du roi son maître s'accordât avec l'intérêt de ses alliés et avec les vôtres. Si, dans l'occasion, vous vouliez le faire sonder, cela ne serait pas difficile. Personne ne serait plus propre que M. de Richelieu à remplir un tel ministère. Je ne prends la liberté d'en parler, madame, que dans la supposition que le roi votre frère fût obligé de prendre ce parti; et j'ose vous dire qu'en ce cas il vous aurait beaucoup d'obligation, quand même les conjonctures le forceraient à faire des sacrifices. Je hasarde cette idée, non pas comme une proposition, encore moins comme un conseil, il ne m'appartient pas d'oser en donner, mais comme un simple souhait qui n'a sa source que dans mon zèle.

2586. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

(A VOUS SEUL.)

Mon *héros*, vous avez vu et vous avez fait des choses extraordinaires. En voici une qui ne l'est pas moins, et qui ne vous surprendra pas. Je la confie à vos bontés pour moi, à vos intérêts, à votre prudence, à votre gloire.

Le roi de Prusse s'est remis à m'écrire avec quelque confiance. Il me mande qu'il est résolu de se tuer, s'il est sans ressource; et madame la margrave sa sœur m'écrit qu'elle finira sa vie, si le roi son frère finit la sienne. Il y a grande apparence qu'au moment où j'ai l'honneur de vous écrire, le corps d'armée de M. le prince de Soubise est aux mains avec les Prussiens. Quelque chose qui arrive, il y a encore plus d'apparence que ce sera vous qui terminerez les aventures de la Saxe et du Brandebourg, comme vous avez terminé celles de Hanovre et de la Hesse. Vous courez la plus belle carrière où on puisse entrer en Europe; et j'imagine que vous jouirez de la gloire d'avoir fait la guerre et la paix.

Il ne m'appartient pas de me mêler de politique, et j'y renonce comme aux chars des Assyriens; mais je dois vous dire que, dans ma dernière lettre à madame la margrave de Bareuth, je n'ai pu m'empêcher de lui laisser entrevoir combien je souhaite que vous joigniez la qualité d'arbitre à celle de général. Je me suis imaginé que, si l'on voulait tout remettre à la bonté et à la magnanimité du roi, il vaudrait mieux qu'on s'adressât à vous qu'à tout autre; en un mot, j'ai hasardé cette idée sans la donner comme conjecture ni comme conseil, mais simplement comme un souhait qui ne peut compromettre ni ceux à qui on écrit, ni ceux dont on parle; et je vous en rends compte sans autre motif que celui de vous marquer mon zèle pour votre personne et pour votre gloire. Vous n'ignorez pas que madame de Bareuth a voulu déjà entamer une négociation qui n'a eu aucun succès; mais ce qui n'a pas réussi dans un temps peut réussir dans un autre, et chaque chose a son point de maturité. Je n'ajoute aucune réflexion; je crois seulement devoir vous dire que, dans le cas où l'on puisse résoudre le roi de Prusse à remettre tout entre vos mains, ce ne sera que par madame la margrave sa sœur qu'on pourra y réussir.

J'espère que ma lettre ne sera pas prise par des housards prussiens ou autrichiens; je ne signe ni ne date. Vous connaissez mon ermitage; j'ose vous supplier de m'écrire seulement quatre mots qui m'instruisent que vous avez reçu ma lettre.

J'ai eu l'honneur de mettre sous votre protection une lettre (1) pour madame la duchesse de Saxe-Gotha. Plus d'une armée mange son pauvre pays, et, tout galant que vous êtes, vous y avez quelque part. Vous ne pouvez toujours contenter toutes les dames.

Permettez que j'ajoute que vous avez parmi vos aides-de-camp un comte de Divonne (2), mon voisin, qu'on dit très aimable, et très empressé à vous bien servir. Vous êtes très bien en médecins et en aides-de-camp. Ils sont bien heureux. Que ne puis-je, comme eux, être à portée de voir mon *héros!*

---

(1) L'idée de M. de Voltaire fut adoptée, comme on le voit par les lettres suivantes; et elle aurait épargné de très grands malheurs à la France, si elle eût produit à la cour l'effet qu'on pouvait raisonnablement en attendre.

Lettre de S. M. le roi de Prusse à M. le maréchal de Richelieu.

A Rote, le 6 septembre 1757.

Je sens, monsieur le duc, que l'on ne vous a pas mis dans le poste où vous êtes pour négocier; je suis cependant très persuadé que le neveu du grand cardinal de Richelieu est fait pour signer des traités comme pour gagner des batailles. Je m'adresse à vous par un effet de l'estime que vous inspirez à ceux qui ne vous connaissent pas même particulièrement. Il s'agit d'une bagatelle, monsieur, de faire la paix, si on le veut bien. J'ignore quelles sont vos instructions; mais, dans la supposition qu'assuré de la rapidité de vos progrès, le roi votre maître vous aura mis en état de travailler à la pacification de l'Allemagne, je vous adresse M. Delchetet dans lequel vous pouvez prendre une confiance entière. Quoique les événements de cette année ne devraient pas me faire espérer que votre cour conserve encore quelque disposition favorable pour mes intérêts, je ne puis cependant me persuader qu'une liaison, qui a duré seize années, n'ait pas laissé quelque trace dans les esprits; peut-être que je juge des autres par moi-même. Quoi qu'il en soit enfin, je préfère de confier mes intérêts au roi votre maître plutôt qu'à tout autre. Si vous n'avez, monsieur, aucune instruction relative aux propositions que je vous fais, je vous prie d'en demander, et de m'informer de leur teneur. Celui qui a mérité des statues à Gênes, celui qui a conquis l'île de Minorque, malgré des obstacles immenses, celui qui est sur le point de subjuguer la Basse-Saxe, ne peut rien faire de plus glorieux que de travailler à rendre la paix à l'Europe. Ce sera, sans contredit, le plus beau de vos lauriers. Travaillez-y, monsieur, avec cette activité qui vous fait faire des progrès si rapides, et soyez persuadé que personne ne vous en aura plus de reconnaissance, monsieur le duc, que votre fidèle ami. FRÉDÉRIC.

Réponse de M. le maréchal de Richelieu au roi de Prusse.

SIRE,

Quelque supériorité que votre majesté ait en tout genre, il y aurait peut-être beaucoup à gagner pour moi de négocier, plutôt qu'à combattre vis-à-vis un héros tel que votre majesté. Je crois que je servirais le roi mon maître d'une façon qu'il préférerait à des victoires, si je pouvais contribuer au bien d'une paix générale. Mais j'assure votre majesté que je n'ai ni instructions ni notions sur les moyens d'y pouvoir parvenir.

Je vais envoyer un courrier pour rendre compte des ouvertures que votre majesté veut bien me faire, et j'aurai l'honneur de lui rendre la réponse de l'affaire dont je suis convenu avec M. Delchetet.

Je sens, comme je le dois, tout le prix des choses flatteuses que je reçois d'un prince qui fait l'admiration de l'Europe, et qui, si j'ose le dire, a fait encore plus la mienne particulière. Je voudrais bien au moins pouvoir mériter ses bontés en le servant dans le grand ouvrage qu'il paraît désirer, et auquel il croit que je peux contribuer; je voudrais surtout pouvoir lui donner des preuves du profond respect avec lequel je suis, etc. (K.)

(2) Divonne est une commune située entre Prangins et Gex. (*Clogenson.*)

---

(1) A l'Académie française. (G. A.)

(2) Voltaire lui avait écrit une lettre de condoléances sur la défaite de Frédéric II. Elle lui avait fait une réponse toute d'abandon, accompagnée d'un billet du roi. (G. A.)

(3) On n'a pas cette lettre. (G. A.)

2587. — A MADAME DE FONTAINE.

Aux Délices, 27 août.

Ma chère enfant, je vous avoue que je suis fâché de faire venir des tableaux et des glaces pour Lausanne; j'aimerais mieux les placer à Hornoy; mais me voilà Suisse pour le reste de ma vie. Madame Denis a voulu une belle maison à Lausanne; les Délices s'embellissent tous les jours. Nous jouons la comédie à Lausanne; on nous la donne aux portes de Genève. On représenta hier *Alzire*, et, quand j'arrivai, tous les Génevois me reçurent avec des battements de mains. Il n'y a pas moyen de quitter ces hérétiques-là. Quand, avec une mauvaise santé, on est parvenu à la septième dixaine de son âge, il ne faut plus songer qu'à mourir tranquille, et tous les lieux doivent être égaux.

Je n'ai point de messe en musique, comme La Popelinière; je n'ai point un *trio* de complaisantes; mais je m'accommode assez de ma médiocrité; on peut être heureux sans être roi ni fermier-général.

Le bruit court, dans notre Suisse, que M. le prince de Conti (1) veut faire revivre ses droits sur le comté de Neufchâtel. En effet, il était le légitime héritier; et c'est une province que le roi de Prusse pourrait perdre. Vos Français sont dans Hanovre; j'espère qu'ils souperont à Berlin en 1758, au plus tard.

2588. — A M. DE BRENLES.

Au Chêne, le 1er septembre 1757.

Mais, mon cher embaucheur, savez-vous qu'il est fort dur d'être à Lausanne quand vous n'y êtes point! Vous faites des enfants et vous ne m'en dites mot; vous m'avez débauché et vous me laissez là. Notre bailli est bien plus honnête que vous; il est venu voir la comédie auprès de Genève. Il y a mené sa fille et sa nièce. Il a dîné aux Délices, et vous nous méprisez positivement. Mille tendres respects à madame de Brenles, mille souhaits pour le petit.

Je vous embrasse en vous grondant.

2589. — A M. LE CONSEILLER TRONCHIN.

Au Chêne, à Lausanne, 2 septembre (2).

Je vous dirai que dans une lettre de Vienne, du 24 août, nous lisons ces paroles : « Nous recevons la confirmation » d'une glorieuse victoire remportée par le colonel James à » Landshut, en Silésie, avec cinq ou six bataillons contre » huit mille Prussiens, commandés par deux généraux. La » perte de l'ennemi passe trois mille hommes; tandis que la » nôtre, ce qui est peu croyable, mais ce qui est très vrai, » n'est que de dix-sept morts et de quatre-vingt-un blessés. »

Cette nouvelle a besoin, dans mon Eglise, d'un nouveau sacrement de confirmation. Or, mes amis, ouvrez les yeux et les oreilles. Le roi de Prusse m'écrit « qu'il ne doute pas que » je ne me sois intéressé à ses succès et à ses malheurs, et » qu'il lui reste à vendre cher sa vie, etc. » La margrave de Bareuth m'écrit une lettre lamentable, et je suis actuellement occupé à consoler l'un et l'autre. Je ne hais pas ces petites révolutions; elles amusent et elles exercent : elles affermissent la philosophie.

2590. — A M. BERTRAND.

Lausanne, 4 septembre. (*Part* le 6.)

Plus la robe dont vous me parlez, monsieur, est salie ailleurs (3), plus la vôtre est pure. Je conseille aux gens en question de faire laver la leur, mais je ne gâterai pas la mienne en me frottant à eux. La robe royale est plus dangereuse encore; elle est trop souvent ensanglantée. S'il y a quelques nouvelles touchant les barbaries du *meilleur des mondes possibles*, vous me ferez un grand plaisir de soulager un peu ma curiosité. Vous ne me parlez point de la réponse que vous m'aviez annoncée dans votre précédente. Je vous demande en grâce de me dire si elle paraîtra; et, en cas qu'elle paraisse, je vous supplie instamment de faire ajouter que je n'ai aucune connaissance de cette dispute historique et critique, et que la *lettre* (4) qui m'est attribuée dans le *Mercure de France*, et sur laquelle cette dispute est fondée, n'est point du tout conforme à l'original. Ce que je vous dis est la pure et l'exacte vérité; en un mot, n'étant point de la paroisse, je ne dois pas entrer dans les querelles des curés.

Je suis très fâché de la destitution de M. de Paulmi; plût à Dieu qu'il fût resté en Suisse! il aurait écrit des lettres intelligibles et agréables.

Mille tendres respects à M. et madame de Freudenreich. Si vous voyez M. l'avoyer Steiger, je vous supplie de lui dire que madame de Fontaine lui fait ses compliments, et que je lui présente mon respect.

Je vous embrasse, mon cher philosophe, du meilleur de mon cœur.

2591. — AU MÊME.

Au Chêne, à Lausanne, 9 septembre.

Mon cher théologien, mon cher philosophe, mon cher ami, vous avez donc voulu absolument qu'on répondît à la *lettre* du *Mercure de Neufchâtel* (1). M. Polier de Bottens, qui méditait de son côté une réponse, vient de m'apprendre qu'il y en a une qui paraît sous vos auspices. Il m'a dit qu'elle est très sage et très modérée; cela seul me ferait croire qu'elle est votre ouvrage. Mais, soit que vous ayez fait une bonne action, soit que j'en aie l'obligation à un de nos amis, c'est toujours à vous que je dois mes remerciements. Je lirai un journal pour l'amour de vous, et je ne lirai que ceux où vous aurez part. Il n'y a plus qu'une chose qui m'embarrasse; vous savez avec quelle indignation tous les honnêtes gens de la ville voisine des Délices avaient vu l'écrit auquel vous avez daigné faire répondre. Je leur avais promis non seulement de ne jamais combattre cet adversaire, mais d'ignorer qu'il existât. Je vais perdre toute la gloire de mon silence et de mon indifférence. On verra paraître une réfutation, on m'en croira l'auteur, ou du moins on pensera que je l'ai recherchée. On dira que c'est là le motif de mon voyage à Lausanne; ajoutez, je vous en supplie, à votre bienfait celui de me permettre de dire que je ne l'ai point mendié. Que votre grâce soit gratuite comme celle de Dieu. Puisque la lettre est remplie, dit-on, de la modération la plus sage, n'est-il pas juste qu'on en fasse honneur à l'auteur? Boileau se vanta, en prose et en vers, d'avoir eu Arnauld pour apologiste. Ne pourrai-je pas prendre la même liberté avec vous? Je pars demain pour ma petite retraite des Délices; j'espère que j'y trouverai vos ordres. J'ai besoin de quelque preuve qui fasse voir que je n'ai point manqué à ma parole. Une chose à laquelle je manquerai encore moins, c'est à la reconnaissance que je vous dois.

Il paraît que M. de Paulmi n'a point perdu sa place, et que le colonel Janus (2) n'a point gagné de victoire. Les fausses nouvelles dont nous sommes inondés sont assurément le moindre mal de la guerre.

Comme j'allais cacheter ma lettre, je reçois la vôtre; vous me mettez au fait en partie. Il y a un petit fou (3) à Genève, mais aussi il y a des gens fort sages. J'aurais bien voulu que M. Bachi eût été votre voisin; c'est un homme fort aimable, philosophe, instruit; on en aurait été bien content.

Il faut que je présente une requête par vos mains à M. le banneret de Freudenreich, protecteur de mon ermitage du Chêne. M. le docteur Tronchin m'a défendu le vin blanc. M. le bailli de Lausanne a toujours la bonté de me permettre que je fasse venir mon vin de France.

Mais à présent que je suis dans la ville, il me faudra un peu plus de vin, et je crains d'abuser de l'indulgence et des bons offices de M. le bailli. Quelques personnes m'ont dit qu'il fallait obtenir une patente de Berne; je crois qu'en toute affaire le moindre bruit que faire se peut est toujours le mieux. Je m'imagine que la permission de M. le bailli doit suffire; ne pourriez-vous pas consulter sur mon gosier M. le banneret de Freudenreich? Je voudrais bien pouvoir avoir l'honneur d'humecter un jour, dans la petite retraite du Chêne, les gosiers de M. et de madame de Freudenreich, et le vôtre. Je retourne demain aux Délices, voir mes prés, mes vignes et mes fruits, et mener ma vie pastorale; c'est la plus douce et la meilleure. Je vous embrasse tendrement.

2592. — A M. THIERIOT.

Aux Délices.

Je suis *vir desideriorum;* premièrement, parce que *te desidero in Deliciis meis;* secondement, parce que *desidero* les

(1) Louis-François de Bourbon, prince de Conti, mort en 1776. (G. A.)

(2) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

(3) A Genève. C'est une allusion à Vernet, auteur d'une *Lettre* contre le jugement porté sur Calvin dans l'*Essai sur les mœurs*. (G. A.)

(4) La lettre à Thieriot du 26 mars. (G. A.)

(1) La lettre de Vernet dans la *Nouvelle bibliothèque germanique*. (G. A.)

(2) Officier au service de la Prusse. (G. A.)

(3) Vernet. (G. A.)

paperasses de Hébert. M. de La Popelinière m'a flatté que le *compère* compilait.

Je vous prie, mon ancien ami, de bien remercier *Po'lionem* de ses faveurs ; et je vous avertis que si vous n'avez pas la bonté de hâter un peu votre besogne moscovite, ma maison russe sera bâtie avant que vous m'ayez envoyé votre brique. J'ai reçu de Pétersbourg des cartes et des plans qui m'étonnent. Le pays n'a que cinquante ans de création, et la magnificence égale déjà l'étendue de l'empire.

Pierre était un ivrogne, un brutal parfois, je le sais bien; mais les Romulus et les Thésée ne sont que de petits garçons devant lui. Vous en voyez les effets. Elisabeth expédie, le même matin, des ordres pour les frontières de la Chine, et pour envoyer cent mille hommes contre mon disciple Frédéric, roi de Prusse. Ce sont là ces soldats qui n'avaient que des bâtons brûlés par le bout à Narwa, qui ont ensuite vaincu Charles XII, qui ont fait fuir les janissaires, et fait passer les Suédois sous les *Fourches-Caudines*. Joignez à ces miracles un opéra italien, une comédie, des sciences, et vous verrez que le sujet est beau.

Je suis fâché de la mort de madame de Rochester-Sandwich. C'est une bonne tête qui est rongée de vers. La cervelle de Newton et celle d'un capucin sont de même nature; cela est bien cruel, mais qu'y faire?

Ipse Epicurus obit decurso lumine vitæ. (LUCR., liv. III.)

Si j'avais eu de la santé, et point de nièce, j'aurais pu faire un petit tour avec le vainqueur de Mahon ; mais je ne quitte plus ce que j'aime pour des *héros*.

On ne croit pas que mon disciple puisse résister; il faudra qu'il meure à la romaine, ou qu'il s'en console à la grecque, qu'il se tue, ou qu'il soit philosophe. Voilà un grand exemple ; mais nous n'en sommes encore qu'aux premiers actes de la pièce; il faut voir le dénoûment. Il arrive toujours dans les affaires quelque chose à quoi on ne s'attend point.

Interim, vale; et memento de l'abbé Hébert et du Suisse V.

2593. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU (1).

Si j'étais moins vieux, moins infirme, je n'écrirais point à mon héros ; je viendrais en Allemagne, je serais témoin de sa nouvelle gloire. Mais, monseigneur, je suis condamné par la nature à planter des choux, quand vous allez cueillir des lauriers. J'aurai du moins des protecteurs auprès de vous.

Messieurs de Châteauvieux, qui se chargent de ma lettre, ont l'honneur et le plaisir de servir sous vous. Ce sont de braves gentilshommes de nos cantons, qui se sont mis à aimer la France de tout leur cœur, et qui vont l'aimer bien davantage en combattant sous vos ordres. Ils ont levé, il y a quelques années, des compagnies à leurs dépens (2); ils sont fils d'un des chefs les plus respectables de la république de Genève. Comme je suis Genevois six mois de l'année, et que me voilà dans mon semestre, je n'ai pu choisir de meilleurs garants de mon tendre et respectueux attachement pour vous. Je suis extrêmement attaché à toute leur famille, et je ne me conduis pas maladroitement avec vous en prenant, pour vous faire ma cour, les plus sages et les plus braves officiers du monde, qui ambitionnent, autant que moi, de vous plaire.

Recevez, avec votre bonté ordinaire, le profond et tendre respect du Suisse V.

2594. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 12 septembre.

Mon divin ange, moi qui n'ai point pris les eaux de Plombières, je suis bien malade, et je suis puni de n'avoir point été faire ma cour à madame d'Argental. Je voudrais qu'on eût brûlé, avec la fausse *Jeanne*, le détestable auteur de cette infâme rapsodie. Elle est incontestablement de La Beaumelle ; mais s'il n'est pas *ars* (3), il est en lieu (4) où il doit se repentir.

On dit que c'est l'abbé de Bernis qui a ménagé le rétablissement du parlement (5) ; si cela est, il joue un bien beau rôle dans l'Europe et en France. Je ne lui ai jamais écrit depuis mon absence ; j'ai toujours craint que mes lettres ne parussent intéressées, et je me suis contenté d'applaudir à sa fortune, sans l'en féliciter. Qui eût cru, quand le roi de Prusse faisait autrefois des vers contre lui, que ce serait lui qu'il aurait un jour le plus à craindre?

Les affaires de ce roi, mon ancien disciple et mon ancien persécuteur, vont de mal en pis. Je ne sais si je vous ai fait part de la lettre (1) qu'il m'a écrite il y a environ trois semaines : *J'ai appris*, dit-il, *que vous vous étiez intéressé à mes succès et à mes malheurs ;* il ne me reste *qu'à vendre cher ma vie*, etc., etc. Sa sœur, la margrave de Bareuth, m'en écrit une beaucoup plus lamentable.

Allons! ferme, mon cœur, point de faiblesse humaine.
(MOL., *Tartufe.*)

Mon cher ange, j'écrirai pour Brizard (2) tout ce que vous ordonnerez. Ayez la bonté de m'instruire de son admission dans le rang des héros, dès qu'on l'aura reçu. J'espère que l'autre *héros* de Mahon gouvernera mieux son armée que le *tripot* de la Comédie. A propos de Mahon, savez-vous que l'amiral Byng m'a fait remettre, en mourant, sa justification? Me voilà occupé à juger Pierre-le-Grand et l'amiral Byng ; cela n'empêchera pas que je n'obéisse à vos ordres tragiques,

. . . . Si *qua*
Numina læva sinunt, auditque vocatus Apollo. (*Georg.*, lib. IV.)

En voilà beaucoup pour un malade.

Madame Denis et le Suisse Voltaire vous embrassent tendrement.

2595. — A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 12 septembre.

Voilà de grandes révolutions, madame, et nous ne sommes pas encore au bout. On dit que dix-huit mille Hanovriens viennent de débarquer à Stade. Ce n'est pas une petite affaire. Je souhaite que M. de Richelieu pare sa tête des lauriers qu'on a fourrés dans sa poche. Je souhaite à M. votre fils honneur et gloire sans blessure, et à vous, madame, une santé inaltérable. Le roi de Prusse vient de m'écrire une lettre très touchante; mais j'ai toujours l'aventure de madame Denis sur le cœur. Si je me portais bien, j'irais faire un tour à Francfort dans l'occasion. On dit que, malgré les belles et bonnes paroles du roi, *messieurs* des plaids (3) font encore les difficiles. Je ne puis le croire. Mais tout cela importe fort peu à un philosophe qui vit dans la retraite, et qui n'a ni rois, ni parlements, ni prêtres. J'en souhaite autant à tout le genre humain. Adieu, madame. L'oncle et la nièce vous seront toujours bien attachés.

2596. — A M. THIERIOT.

Aux Délices, 12 septembre.

J'ai reçu un gros paquet des mémoires de l'abbé Hébert, une lettre de M. de La Popelinière, et rien de son *compère*. Le compère est-il malade? méprise-t-il ses anciens amis parce qu'ils sont des Suisses? est-il à la campagne, dans quelque terre des Montmorency? S'il n'était pas occupé auprès des grandes et belles dames, je lui dirais : Venez passer l'hiver à Lausanne, dans une très belle maison que je viens d'ajuster, et puis venez passer l'été aux Délices ; on vous donnera des spectacles l'hiver, et vous verrez, l'été, le plus beau pays de la terre ; et vous apprendrez, messieurs les Parisiens, qu'il y a des plaisirs ailleurs que chez vous. De plus, vous mangerez des gélinottes dont vous ne tâtez guère dans votre ville ; mais vous êtes des casaniers. Ecrivez-moi donc ; morbleu, quel paresseux ! Adieu. *Vale, amice.*

Cette lettre des Délices vous viendra peut-être par Versailles.

2597. — A M. TRONCHIN, DE LYON.

Délices, 13 septembre (4).

On dit qu'on parle à La Haye d'entamer des négociations ; cela vaut mieux que d'entamer des provinces. Est-ce que le ministère de France voudrait rendre la maison d'Autriche toute-puissante, pour avoir le plaisir de se venger aujourd'hui et pour être accablé un jour (5) ?

---

(1) Les éditeurs, MM. de Cayrol et A. François, ont daté cette lettre du mois de mai. Elle ne peut être que postérieure à ce mois. (G. A.)

(2) On a là l'origine des Suisses de Châteauvieux, qui ont tant fait parler d'eux sous la Révolution. (G. A.)

(3) Brûlé. (G. A.)

(4) A la Bastille. Voltaire ne savait pas que La Beaumelle en était sorti le 1er septembre. (G. A.)

(5) Le 1er septembre. (G. A.)

(1) Ou plutôt du billet. (G. A.)

(2) Il avait débuté à la Comédie le 30 juillet. (G. A.)

(3) *Messieurs* du parlement. (G. A.)

(4) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

(5) On voit que Voltaire a le flair politique. (G. A.)

2598. — A M. DE CHAMPBONIN (1)

Aux Délices, route de Genève, 15 septembre.

J'avais, monsieur, recommandé expressément qu'on vous envoyât les exemplaires reliés. J'apprends avec chagrin que les libraires sont tout aussi malhonnêtes qu'autrefois; rien ne change; je vous en demande pardon. On vous a présenté là un énorme fatras; je vous crois heureusement trop occupé pour avoir le temps d'y jeter la vue. Je vous fais mon compliment sur tous les nouveaux ouvrages faits à Mardick. La gloire de la France est rétablie de toutes façons. Je m'y intéresse du fond de ma retraite, dans laquelle j'ai renoncé à tout, excepté à aimer ma patrie et mes amis. Je vous réponds un peu tard, parce que je ne suis revenu que depuis peu de jours à mon petit ermitage. Je plante d'un côté, je bâtis d'un autre. Il faut occuper doucement sa vieillesse.

Ne m'oubliez pas, je vous prie, auprès de madame votre mère, quand vous lui écrirez, et comptez toujours sur le souvenir et sur l'amitié du Suisse V.

2599. — A M. BERTRAND.

Aux Délices, 22 septembre.

Je vous écris, mon cher monsieur, en sortant de l'*Orphelin de la Chine*, qui a été assez bien joué. Je crois qu'incessamment vous aurez la même troupe à Berne; elle sera dans votre ville. Vous n'êtes pas gens à chercher votre plaisir ailleurs que chez vous. On ne parle plus du tout à Berne de la querelle qu'une (2) ou deux personnes très méprisées ont voulu exciter. L'indignation contre ces brouillons subsiste, et leurs sottises sont livrées à l'oubli, digne punition des sots. Je vous remercie bien tendrement de toutes vos attentions obligeantes pour du vin que je voudrais bien boire avec vous. J'écris à M. le bailli de Lausanne, ne voulant rien faire sans son aveu. Il est vrai que le vin de la Côte me fait mal à la gorge; mais je risquerais volontiers des esquinancies pour jouir de la liberté et de la douceur helvétiques. J'espère que ma maison de Lausanne sera prête pour le mois de novembre.

On m'écrit de Vienne que le combat (3) entre les Russes et les Prussiens a été entièrement à l'avantage des Russes, et que le comte de Dohna, que le roi de Prusse envoyait pour commander à la place du général Lehwald, est très dangereusement blessé. On presse vivement à Vienne et à Ratisbonne la cérémonie du ban de l'Empire. On s'attend, pendant ce temps-là, à une bataille entre les troupes du roi de Prusse et celles du prince de Soubise, vers Eisenach.

Si après cela nous avons la paix, il faut avouer qu'elle sera chèrement achetée. Il paraît ici une espèce d'histoire du roi de Prusse; c'est l'ouvrage d'un gredin, cela fait mal au cœur. J'ai peur que le fiscal de l'Empire n'ajoute un chapitre à cette histoire.

Mille tendres respects à M. et à madame de Freudenreich. Adieu, mon très cher philosophe.

2600. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

Aux Délices, 22 septembre (4).

Madame, deux ou trois armées du meilleur des mondes possibles m'ont privé de la consolation de recevoir des lettres de votre altesse sérénissime; je n'en ai pas été moins touché de tous les événements qui ont pu regarder vos Etats. Je me suis intéressé à eux comme à ma patrie, et à votre personne, madame, comme à ma protectrice à qui j'ai voué un attachement qui durera autant que ma vie.

On a dit, sur les bords du lac de Genève, que votre altesse sérénissime y enverrait un des princes ses enfants; si cela était vrai, madame, que je serais heureux de pouvoir recevoir vos ordres, soit pour Lausanne, soit pour Genève, et de montrer au fils tous les sentiments respectueux qui m'attachent à la mère! J'adresse cette lettre à M. le maréchal de Richelieu, dans l'espérance qu'il la fera rendre avec sûreté à votre altesse sérénissime; je me flatte même qu'elle pourra parvenir dans un temps où toutes les difficultés seront aplanies, et où vos Etats jouiront de la tranquillité que votre sagesse et celle de monseigneur le duc leur aura procurée.

J'eus l'honneur de recevoir, il y a peu de temps, une lettre du roi de Prusse, dans laquelle il me dit qu'il ne lui reste plus qu'à vendre cher sa vie. Mais sa vie est trop précieuse trop marquée par de beaux événements, pour qu'il songe à la finir; et il est trop philosophe pour ne savoir pas supporter des revers. Qui eût dit, madame, qu'un jour je prendrais la liberté de le consoler? Voilà de ces révolutions bien capables de détromper des grandeurs humaines, si quelque chose pouvait désabuser les hommes. Puissent ces grands mouvements ne point porter dans vos Etats les calamités qui les suivent! Puisse votre santé n'être pas plus altérée que votre courage! Que votre altesse sérénissime daigne recevoir, avec sa bonté ordinaire, mon profond respect pour sa personne et pour toute son auguste famille, aux pieds de qui je me mets.

2601. — A M. TRONCHIN, DE LYON.

Délices, 27 septembre (1).

Vous pourriez bien me faire un plaisir en vous confiant à mon amitié et à ma discrétion. Je sais à qui (2) madame la margrave de Bareith s'est adressée pour une négociation qui n'a pas réussi. Vous avez souvent des conversations avec un homme (3) qui est au fait, quoiqu'il soit éloigné du cabinet et que les idées de ce cabinet puissent changer d'un jour à l'autre. Ses lumières et son expérience, jointes à sa correspondance, peuvent le mettre en état de juger si on est effectivement dans l'intention d'abandonner le roi de Prusse à toute la rigueur de sa mauvaise destinée, en cas qu'il soit sans ressource, et si on veut détruire absolument une balance qu'on a jugée longtemps nécessaire. Vous pourriez aisément, dans la conversation, savoir ce qu'en pense l'homme instruit dont j'ai l'honneur de vous parler. Comptez que ni vous ni lui ne serez point compromis; fiez-vous à ma parole d'honneur, et ne regardez point la prière que je vous fais comme l'effet d'une vaine curiosité. J'ai quelque intérêt à être instruit, et vous me rendriez un très grand service de m'informer de ce que vous aurez pu conjecturer.

Si M. de Soubise ne s'est pas retiré en deçà d'Eisenach, il est à croire que le roi de Prusse lui a livré bataille. Je peux vous assurer qu'il en avait une terrible envie.

2602. — A M. DE LA MICHODIÈRE.

Monsieur, c'est à Breslau, à Londres, et à Dordrecht, qu'on commença, il y a environ trente ans, à supputer le nombre des habitants par celui des baptêmes. On multiplia, dans Londres, le nombre des baptêmes par 35, à Breslau par 33. M. de Kerseboum, magistrat de Dordrecht, prit un milieu. Son calcul se trouva très juste; car, s'étant donné la peine de compter un par un tous les habitants de cette petite ville, il vérifia que sa règle de 34 était la plus sûre.

Cependant elle ne l'est ni dans les villes dont il part beaucoup d'émigrants, ni dans celles où viennent s'établir beaucoup d'étrangers; et, dans ce dernier cas, on ajoute pour les étrangers un supplément qu'il n'est pas malaisé de faire.

Toutes ces règles ne sont pas d'une justesse mathématique; vous savez mieux que moi, monsieur, qu'il faut toujours se contenter de l'à-peu-près. La fameuse méridienne de France n'est certainement pas tirée en ligne droite; le roi n'a pas le même revenu tous les ans, et le complet n'est jamais dans les troupes. Il n'y a que Dieu qui ait fait au juste le dénombrement des combattants du peuple d'Israël, qui se trouva de six cent mille hommes au bout de deux cent quinze ans, tous descendants de Jacob, sans compter les femmes, les vieillards et les enfants.

Les habitants de Clermont en Auvergne ne peuvent avoir augmenté dans cette miraculeuse progression. Ceux qui ont attribué quarante-cinq mille citoyens à cette ville, ont presque autant exagéré que l'historien Josèphe, qui comptait douze cent mille âmes dans Jérusalem pendant le siége. Jérusalem n'en a jamais pu contenir trente mille. Lorsque j'étais à Bruxelles (4), on me disait que la ville avait cinquante mille habitants: le pensionnaire, après avoir pris toutes les instructions qu'il pouvait, m'avoua qu'il n'en avait pas trouvé dix-sept mille.

J'ai fait usage de la règle de 34 à Genève; elle s'est trouvée un peu trop forte. On compte dans Genève environ vingt-cinq mille habitants; il y naît environ sept cent soixante-quinze enfants, année commune: or 775 multiplié par 34 donne 26,350.

La règle de 33 donnerait 25,575 têtes à Genève. Cela posé, monsieur, il paraît évident qu'il y a tout au plus vingt mille personnes à Clermont, et ce nombre ne doit pas vous paraître

(1) Fils de madame de Champbonin. (G. A.)
(2) Jacob Vernet. (G. A.)
(3) Du 30 août, près de Jægerndorff. (G. A.)
(4) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) Le maréchal de Richelieu. (G. A.)
(3) Le cardinal de Tencin. (G. A.)
(4) En 1740. (G. A.)

extraordinaire; les hommes ne peuplent pas comme le prétendent ceux (1) qui nous disent froidement qu'après le déluge il y avait des millions d'hommes sur la terre. Les enfants ne se font pas à coups de plume, et il faut des circonstances fort heureuses pour que la population augmente d'un vingtième en cent années. Un dénombrement fait en 1718, probablement très fautif, ne donne à Clermont que 1324 feux; si on comptait (en exagérant) dix personnes par feu, ce ne serait que 13,240 têtes; et si, depuis ce temps, le nombre en était monté à vingt mille, ce serait un progrès dont il n'y a guère d'exemples. Il vaut mieux croire que l'auteur du dénombrement des feux s'est trompé; mais quand même il se serait trompé de moitié, quand même il y aurait eu le double de feux qu'il suppose, c'est-à-dire 2648, jamais on ne compte que cinq à six habitants par feu; mettons-en six, il y aurait eu alors 15,888 habitants à Clermont; et, depuis ce temps, le nombre se serait accru jusqu'à vingt mille par une administration heureuse, et par des événements que j'ignore. Tout concourt donc, monsieur, à persuader que Clermont ne contient en effet que vingt mille habitants; s'il s'en trouvait quarante mille sur environ 588 baptêmes par an, ce serait un prodige unique dont je ne pourrais demander la raison qu'à vos lumières.

Voilà, monsieur, ce que mes faibles connaissances me permettent de répondre à la lettre dont vous m'avez honoré. Cette lettre me fait voir quelle est votre exactitude et votre sage application dans votre gouvernement; elle me remplit d'estime pour vous, monsieur; et ce n'est que par pure obéissance à vos ordres que je vous ai exposé mes idées, que je dois en tout soumettre aux vôtres. Vous êtes à portée de faire une opération beaucoup plus juste que ma règle. On vient, dans toute l'étendue de la domination de Berne, d'envoyer dans chaque maison compter le nombre des maîtres, des domestiques, et même des chevaux. Il est vrai qu'on s'en rapporte à la bonne foi de chaque particulier, dans le seul pays de l'Europe où l'on ne paie pas la moindre taxe au souverain, et où cependant le souverain est très riche. Mais, sous une administration telle que la vôtre, quel particulier pourrait déranger, par sa réticence, une opération utile qui ne tend qu'à faire connaître le nombre des habitants, et à leur procurer des secours dans le besoin?

J'ai l'honneur d'être avec la plus respectueuse estime, etc.

2603. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1er octobre.

Je ne vous ai point encore parlé, mon divin ange, de M. et de madame de Monferrat, qui sont venus bravement faire inoculer leur fils unique à Genève. Ils viennent souvent dîner dans mon petit ermitage, où ils voient des gens de toutes les nations, sans excepter le pays d'Alzire.

Nous avons aux portes de Genève une troupe dans laquelle il y a quelques acteurs passables. J'ai eu le plaisir de voir jouer l'*Orphelin de la Chine*, pour la première fois de ma vie. J'ai, dans plus d'un endroit, souhaité des Clairon et des Lekain; mais on ne peut tout avoir. C'est vous, mon cher et respectable ami, que je souhaite toujours, et que je ne vois jamais. Vous m'allez dire qu'après avoir vu des comédies, je devrais être encouragé à en donner; que je devrais vous envoyer *Fanime* dans son cadre pour le mois de novembre; mais je vous conjure de vous rendre aux raisons que j'ai de différer. Empêchez, je vous en supplie, qu'on ne me prodigue à Paris. Ce serait actuellement un très grand chagrin pour moi d'être livré au public. Il viendra un temps plus favorable; et alors vous gratifierez les comédiens de cette *Fanime*, quand vous la jugerez digne de paraître. Nous nous amuserons à donner des essais sur notre petit théâtre de Lausanne, et nous vous enverrons ces essais; mais point de Paris à présent. Comptez que ce n'est point dégoût, c'est sagesse; car, en vérité, rien n'est si sage que de s'amuser paisiblement de ses travaux, sans les exposer aux critiques de votre parterre. Je vous supplie instamment de me mander s'il est vrai que vous ayez à Paris ou à la cour un comte de Gotter, grand-maréchal de la maison du roi de Prusse, tout fraîchement débarqué, pour demander quelque accommodement qui sera, je crois, plus difficile à négocier que ne l'a été l'union de la France et de l'Autriche. Je reçois assez souvent des lettres (2) du roi de Prusse, beaucoup plus singulières, beaucoup plus étranges que toute sa conduite avec moi depuis vingt années. Je vous jure que la chose est curieuse. Je vois tout à présent avec tranquillité. Je suis heureux au pied des Alpes; mais je n'y serais pas, si l'envie et le brigandage qui règnent à Paris dans la littérature ne m'avaient arraché à ma patrie et à vous. Je me flatte que madame d'Argental continue à jouir d'une bonne santé. Je vous embrasse tendrement, mon cher et respectable ami.

(1) Le P. Pétau. (G. A.)
(2) On n'a pas ces lettres. (G. A.)

2604. — A M. THIERIOT.

Aux Délices, 1er octobre.

Vraiment, je n'ai point eu cette lettre que vous m'écrivîtes huit jours après m'avoir envoyé les *Mémoires* de Hébert. Il se perdit, dans ce temps-là, un paquet du courrier de Lyon, sans qu'on ait pu jamais savoir ce qu'il est devenu. Les amants et les banquiers sont ceux qui perdent le plus à ces aventures. Je ne suis ni l'un ni l'autre, mais je regrette fort votre lettre. Nous avons depuis longtemps, mon ancien ami, celle de *Frédéric* au très aimable et très humain conjuré anglais réfugié (1), gouverneur de Neufchâtel. Je vous assure que j'en reçois de beaucoup plus singulières encore, et de lui et de sa famille. J'ai vu bien des choses extraordinaires en ma vie; je n'en ai point vu qui approchassent de certaines choses qui se passent et que je ne peux dire. Ma philosophie s'affermit et se nourrit de toutes ces vicissitudes.

Vous ai-je mandé que M. et madame de Montferrat sont venus ici bravement faire inoculer un fils unique qu'ils aiment autant que leur propre vie? Mesdames de Paris, voilà de beaux exemples. Madame la comtesse de Toulouse ne pleurerait pas aujourd'hui M. le duc d'Antin, si on avait eu du courage. Un fils du gouverneur du Pérou, qui sort de mon ermitage, me dit qu'on inocule dans le pays d'Alzire. Les Parisiens sont vifs et tardifs.

Ce ne sont pas les auteurs de l'*Encyclopédie* qui sont tardifs; je crois le septième tome imprimé, et je l'attends avec impatience. La cour de Pétersbourg n'est pas si prompte; elle m'envoie toutes les archives de Pierre-le-Grand. Je n'ai reçu que le recueil de tous les plans, et un des médaillons d'or grands comme des patènes.

Je vous assure que je suis bien flatté que les descendants des Lisois soient contents de ce qui m'est échappé, par-ci, par-là, sur leur respectable maison. Nous autres badauds de Paris, nous devons chérir les Montmorency (2) par dessus toutes les maisons du royaume. Ils ont été nos défenseurs nés; ils étaient les premiers seigneurs, sans contredit, de notre Ile-de-France, les premiers officiers de nos rois, et, presque en tout temps, les chefs de la gendarmerie royale. Ils sont aux autres maisons ce qu'une belle dame de Paris est à une belle dame de province; et, en qualité de Parisien et de barbouilleur de papier, j'ai toujours eu ce nom en vénération. Ce serait bien autre chose, si je voyais la beauté près de laquelle vous avez le bonheur de vivre.

Quel est donc ce paquet que vous m'envoyez contre-signé *Bouret*? Je voudrais bien que ce fût un paquet russe; car j'ai actuellement plus de correspondance avec la grande Permie et Archangel, qu'avec Paris. Est-il vrai que M. Bouret n'a plus le portefeuille des fermes-générales, et qu'il est réduit à ne plus songer qu'à son plaisir? Bonsoir; je vous quitte pour aller planter.

> . . . . Mais planter à cet âge!
> Disaient trois jouvenceaux, enfants du voisinage
> Assurément il radotait. (*La Font.*)

Au moins, je radote heureusement; et je finis bien plus tranquillement que je n'ai commencé. *Vale, amice.* Le Suisse V.

2605 — A M. DARGET.

Aux Délices, 5 octobre 1757.

Bénis soient les Russes qui m'ont procuré une de vos lettres, mon cher monsieur! Vous êtes un homme charmant; on voit bien que vous n'abandonnez pas vos amis au besoin. Mais comment l'écrit que vous avez la bonté de m'envoyer vous est-il parvenu? Savez-vous bien que c'est pour moi que le roi de Prusse avait bien voulu faire rédiger ce mémoire (3)? Il est parmi mes paperasses depuis 1738, et j'en ai même fait usage dans les dernières éditions de la *Vie de Charles XII*. Je l'ai négligé depuis comme un échafaudage dont on n'a plus besoin. J'en avais même égaré une partie, et vous avez la bonté de m'en faire parvenir une copie entière dans le temps qu'il peut m'être plus utile que jamais. Il est vrai que l'impératrice de Russie a paru souhaiter que je travaillasse à

(1) Milord Maréchal. (G. A.)
(2) Thieriot était devenu l'hôte de Montmorency. (G. A.)
(3) Sur Pierre Ier. (G. A.)

l'histoire du règne de son père, et que je donnasse au public un détail de cette création nouvelle. La plupart des choses que M. de Vokenrodt a dites étaient vraies autrefois et ne le sont plus. Pétersbourg n'était autrefois qu'un amas irrégulier de maisons de bois; c'est à présent une ville plus belle que Berlin, peuplée de trois cent mille hommes; tout s'est perfectionné à peu près dans cette proportion. Le czar a créé, et ses successeurs ont achevé. On m'envoie toutes les archives de Pierre-le-Grand. Mon intention n'est pas de dire combien il y avait de vessies de cochon à la fête des cardinaux qu'il célébrait tous les ans, ni combien de verres d'eau-de-vie il faisait boire aux filles d'honneur à leur déjeuner, mais tout ce qu'il a fait pour le bien du genre humain dans l'étendue de deux mille lieues de pays. Nous ne nous attendions pas, mon cher ami, quand nous étions à Potsdam, que les Russes viendraient à Kœnigsberg avec cent pièces de gros canon, et que M. de Richelieu serait dans le même temps aux portes de Magdebourg. Ce qui pourra peut-être encore vous étonner, c'est que le roi de Prusse m'écrive aujourd'hui, et que je sois occupé à le consoler. Nous voilà tous éparpillés. Vous souvenez-vous qu'entre vous et Algarotti, c'était à qui décamperait le premier? Mais que devient votre fils? est-il toujours là? ou bien avez-vous la consolation de le voir auprès de vous? je vous serais très obligé de m'en instruire. J'aime encore mieux des mémoires sur ce qui vous regarde que sur l'empire de Russie; cependant, puisque vous avez encore quelques anecdotes sur ce pays-là, je vous serai aussi fort obligé de vouloir bien m'en faire part. J'ai reçu votre paquet contre-signé Bouret : cette voie est prompte et sûre. Je m'amuserai dans ma douce retraite avec l'empire de Russie, et je verrai en philosophe les révolutions de l'Allemagne, tandis que vous formerez de bons officiers dans l'école militaire. M. Duverney doit être déjà bien satisfait des succès de cet établissement par lequel il s'immortalise. Il faut qu'il travaille et qu'il soit utile jusqu'au dernier moment de sa vie. Je me flatte que la vôtre est heureuse, que votre emploi vous laisse du loisir, et que vous ne vous repentez pas d'avoir quitté les bords de la Sprée. Il ne reste plus là que ce pauvre d'Argens; je le plains, mais je plains encore plus son maître. Mon jardin est beaucoup plus agréable que celui de Potsdam, et heureusement on n'y fait point de parade. Je me laisse aller, comme je peux, au plaisir de m'entretenir avec vous sans beaucoup de suite, mais avec le plaisir qu'on sent à causer avec son compatriote et son ami. Il me semble que nous nous retrouvons; je crois vous voir et vous entendre. Conservez votre amitié au Suisse V.

2606. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 5 octobre.

Voilà qui est plaisant, mon cher ange : M. Darget m'envoie un manuscrit que le roi de Prusse fit rédiger pour moi, il y a près de vingt ans, et dont j'ai déjà fait usage dans les dernières éditions de *Charles XII*. Je ne lui en suis pas moins obligé. Il me promet quelques autres anecdotes que je ne connais pas. C'est donc vous qui vous mettez à favoriser l'histoire, et qui faites des infidélités au *tripot?* Je vous renouvelle la prière que je vous ai faite par ma précédente; et cette prière est d'attendre. Laissons *Iphigénie en Crimée* (1) reparaître avec tous ses avantages; ne nous présentons que dans les temps de disette; ne nous prodiguons point, il faut qu'on nous désire un peu. Eh bien! ce M. de Gotter est-il à Paris, comme on le dit? Personne ne m'en parle, et je suis bien curieux. Je voudrais vous écrire quatre pages, et je finis parce que la poste part. Nous faisons ici des mariages; nous rendons service, madame Denis et moi, à notre petit pays roman, et nous allons jouer en trois actes la *Femme qui a raison* (2).

Mille tendres respects.

2607. — A M. VERNES.

A Lausanne, ce 18... (3).

Je vous remercie, mon cher ami, de la belle catéchèse. Je vous prie de pousser la bonté d'âme jusqu'à dire que je suis très content, et que surtout j'admire la modération avec laquelle elle est écrite.

Je ne crois pas qu'avant Charles-Quint, François 1er et Henri VIII, on ait connu une balance politique. Le premier modèle de cette balance peut se trouver en Grèce, dans les guerres des Athéniens, des Spartiates et des Thébains. Mais ce système ne sortit point de la Grèce, et il ne paraît pas qu'on l'ait suivi contre les Romains, qui mangèrent les nations une à une, sans qu'il y eût de véritables ligues formées pour arrêter ces brigands. Personne ne songea à établir une balance contre le tyran Karl, surnommé Magne. Enfin, je ne vois cette politique bien clairement établie que par les Médicis en Italie, et par Henri VIII dans une grande partie de l'Europe.

Continuez l'histoire de votre patrie; ce travail vous fera beaucoup d'honneur. Vous avez raison de dire que Calvin joue le rôle de Cromwell dans l'affaire de l'assassinat de Servet. Hélas! ce pauvre Servet avait déclaré nettement que la *divinité habitait en Jésus-Christ*, et plus nettement qu'on ne le déclare aujourd'hui. Puisse l'Être éternel faire miséricorde à Jehan Chauvin de Noyon, en Picardie, pour un si grand crime!

2608. — A M. BERTRAND.

Lausanne, 21 octobre.

Il y a, mon très cher philosophe, force méchants et force fous en ce bas monde, comme vous le remarquez très à propos; mais vous êtes la preuve qu'il y a aussi des gens vertueux et sages. Les La Beaumelle et les insectes de cette espèce pourraient nous faire prendre le genre humain en haine; mais des cœurs tels que M. et madame de Freudenreich nous raccommodent avec lui. Il s'en trouve de cette trempe à Genève. Les brouillons qui ont répondu avec amertume à vos sages insinuations, sont désapprouvés de leurs confrères, et ont excité l'indignation des magistrats. Pour moi, j'ai tenu la parole que j'ai donnée de ne rien lire des pauvretés que des gens de très mauvaise foi se sont avisés d'écrire. Toute cette basse querelle est venue de ce que j'ai donné l'*Histoire générale* aux Cramer, au lieu d'en gratifier un autre. Le chef de la cabale (1) est celui-là même qui avait fait imprimer l'*Histoire générale* en deux volumes, lorsqu'elle était imparfaite, tronquée, et très licencieuse. Il s'élève contre elle lorsqu'elle est complète, vraie, et sage. Je n'ai fait que produire les lettres de ce tartufe, par lesquelles il me priait de lui donner mon manuscrit. Elles l'ont couvert de confusion. Il se meurt de chagrin : je le plains et je me tais. Il demanda, il y a six semaines, au conseil, communication du procès de Servet. On le refusa tout net. Hélas! il aurait vu peut-être qu'on brûla ce pauvre diable avec des bourrées vertes où les feuilles étaient encore; il fit prier maître Jehan Calvin, ou Chauvin, de demander au moins des fagots secs; et maître Jehan répondit qu'il ne pouvait en conscience se mêler de cette affaire. En vérité, si un Chinois lisait ces horreurs, ne prendrait-il pas nos disputeurs d'Europe pour des monstres?

Ajoutons, pour couronner l'œuvre, que c'est un anti-trinitaire qui veut aujourd'hui justifier la mort de Servet.

> Quam temere in nosmet legem sancimus iniquam!
>
> Hor., lib. I, sat. III.

Je vais écrire pour avoir des nouvelles de Syracuse. Il n'est pas juste qu'elle perde l'honneur de son tremblement; il faut qu'il soit enregistré dans le greffe de mon philosophe.

Je n'ai point encore déballé mes livres. La maison est pleine de charpentiers, de maçons, de bruit, de poussière, et de fumée. Je l'aime, malgré le tourment qu'elle me donne, à cause du plaisir qu'elle me donnera.

Bonsoir, mon vertueux ami. Dieu nous donne la paix cet hiver, ou au plus tard le printemps! Si j'osais, je lui demanderais un peu de santé; mais je n'irai pas le prier de déranger l'ordre des choses pour donner un meilleur estomac à un squelette de cinq pieds trois pouces de haut sur un pied et demi de circonférence.

Tout malingre que je suis, je ne me plains guère, et je vous aime de tout mon cœur.

2609. — A M. TRONCHIN, DE LYON.

Lausanne, 20 octobre (2).

Votre amitié, monsieur, et votre probité éclairée me fortifient contre la répugnance que j'aurais naturellement à communiquer des idées qui peut-être sont très hasardées; je vous les soumets avec confiance.

Il n'a tenu qu'à moi, il y a près de deux ans, d'accepter du roi de Prusse des biens dont je n'ai pas besoin, et ce qu'on appelle des honneurs dont je n'ai que faire. Il m'a écrit en dernier lieu avec une confiance que je juge même trop grande

(1) *Iphigénie en Tauride*. (G. A.)
(2) Voyez tome III. (G. A.)
(3) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

(1) Vernet. (G. A.)
(2) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

et dont je n'abuserai pas. Madame le margrave m'étonnerait beaucoup si elle faisait le voyage de Paris; elle était mourante il y a quinze jours, et je doute qu'elle puisse et qu'elle veuille entreprendre ce voyage. Ce qu'elle m'a écrit, ce que le roi son frère m'a écrit, est si étrange, si singulier, qu'on ne le croirait pas, que je ne le crois pas moi-même, et que je n'en dirai rien, de peur de lui faire trop de tort.

Je dois me borner à vous avouer qu'en qualité d'homme très attaché à cette princesse, d'homme qui a appartenu à son frère, et surtout d'homme qui aime le bien public, je lui ai conseillé de tenter des démarches à la cour de France. Je n'ai jamais pu me persuader qu'on voulût donner à la maison d'Autriche plus de puissance qu'elle n'en a jamais eu en Allemagne sous Ferdinand II, et la mettre en état de s'unir à la première occasion avec l'Angleterre plus puissamment que jamais. Je ne me mêle point de politique; mais la balance en tout genre me paraît bien naturelle.

Je sais bien que le roi de Prusse, par sa conduite, a forcé la cour de France à le punir et à lui faire perdre une partie de ses Etats. Elle ne peut empêcher à présent que la maison d'Autriche ne reprenne sa Silésie, ni même que les Suédois ne se ressaisissent de quelque terrain en Poméranie. Il faut sans doute que le roi de Prusse perde beaucoup; mais pourquoi le dépouiller de tout? Quel beau rôle peut jouer Louis XV en se rendant l'arbitre des puissances, en faisant les partages, en renouvelant la célèbre époque de la paix de Vestphalie! Aucun événement du siècle de Louis XIV ne serait aussi glorieux.

Il m'a paru que madame la margrave avait une estime particulière pour un homme respectable (1) que vous voyez souvent. J'imagine que si elle écrivait directement au roi une lettre touchante et raisonnée, et qu'elle adressât cette lettre à la personne dont je vous parle, cette personne pourrait, sans se compromettre, l'appuyer de son crédit et de son conseil. Il serait, ce me semble, bien difficile qu'on refusât l'offre d'être l'arbitre de tout, et de donner des lois absolues à un prince qui croyait, le 17 juin, en donner à toute l'Allemagne. Qui sait même si la personne principale, qui aurait envoyé la lettre de madame la margrave au roi, qui l'aurait appuyée, qui l'aurait fait réussir, ne pourrait pas se mettre la tête du congrès qui réglerait la destinée de l'Europe? Ce ne serait sortir de sa retraite honorable que pour la plus noble fonction qu'un homme puisse faire dans le monde; ce serait couronner sa carrière de gloire.

Je vous avouerai que le roi de Prusse était, il y a quinze jours, très loin de se prêter à une telle soumission. Il était dans des sentiments extrêmes et bien opposés; mais ce qu'il ne voulait pas hier, il peut le vouloir demain; je n'en serais pas surpris, et quelque parti qu'il prenne, il ne m'étonnera jamais.

Peut-être que la personne principale dont je vous parle ne voudrait pas conseiller une nouvelle démarche à madame la margrave; peut-être cet homme sage craindrait que ceux qui ne sont pas de son avis dans le conseil l'accusassent d'avoir engagé cette négociation pour faire prévaloir l'autorité de ses avis et de sa sagesse; peut-être verrait-il à cette entremise des obstacles qu'il est à portée d'apercevoir mieux que personne; mais s'il voit les obstacles, il voit aussi les ressources. Je conçois qu'il ne voudra pas se compromettre; mais si, dans vos conversations, vous lui expliquez mes idées mal digérées, s'il les modifie, si vous entrevoyez qu'il ne trouvera pas mauvais que j'insiste auprès de madame la margrave, et même auprès du roi son frère, pour les engager à se remettre en tout à la discrétion du roi, alors je pourrais écrire avec plus de force que je n'ai fait jusqu'à présent. J'ai parlé au roi de Prusse dans mes lettres avec beaucoup de liberté : il m'a mis en droit de lui tout dire; je puis user de ce droit dans toute son étendue, à la faveur de mon obscurité. Il m'écrit par des voies assez sûres; j'ose vous dire que, si ces lettres avaient été prises, il aurait eu cruellement à se repentir. Je continue avec lui ce commerce très étrange; mais je lui écrirai ce que je pense avec plus de fermeté et d'assurance, si ce que je pense est approuvé de la personne dont vous approchez. Vous jugez bien que son nom ne serait jamais prononcé.

Je sais bien qu'après les procédés que le roi de Prusse a eus avec moi, il est fort surprenant qu'il m'écrive, et que je sois peut-être le seul homme à présent qu'il ait mis dans la nécessité de lui parler comme on ne parle point aux rois; mais la chose est ainsi.

C'est donc à vous, mon cher monsieur, à développer à l'homme respectable dont il est question ma situation et mes sentiments, avec votre prudence et votre discrétion ordinaires. Je n'ai besoin de rien sur la terre que de santé; toute mon ambition se borne à n'avoir pas la colique, et je crois que le roi de Prusse serait très heureux s'il pensait comme moi.

BILLET SÉPARÉ.

J'ai quelque envie de jeter au feu la lettre que je viens de vous écrire; mais on ne risque rien en confiant ses châteaux en Espagne à son ami. Vous pourriez, dans quelque moment de loisir, dire la substance de ma lettre à la personne en question; vous pourriez même la lui lire, si vous y trouviez jour, si vous trouviez la chose convenable, s'il en avait quelque curiosité. Vous en pourriez rire ensemble; et quand vous en aurez bien ri, je vous prierai de me renvoyer ce songe que j'ai mis sur le papier, et que je ne crois bon qu'à vous amuser un moment.

(1) Le cardinal de Tencin. (G. A.)

2610. — A M. THIERIOT.

Au Chêne, 26 octobre.

Je vous envoie, mon cher ami, la réponse que je devais à M. d'Héguerti (1) : elle a traîné quelques jours sur mon bureau. Si vous le voyez, je vous prie de lui dire combien je suis satisfait de son ouvrage et reconnaissant de son présent.

J'aime le commerce pour le bien public, car, pour le mien, je ne devrais pas trop l'aimer. Je m'étais avisé, il y a quelques années, de mettre une partie de mon avoir entre les mains des commerçants de Cadix. Je trouvais qu'il était beau de recevoir des lettres de la Vera-Cruz et de Lima. Messieurs de Gadès et des Colonnes d'Hercule peuvent y avoir gagné, et j'y ai beaucoup perdu. Je n'en suis pas moins persuadé que le commerce est l'âme d'un Etat. C'est ainsi que j'aime les beaux-arts et que je les crois toujours utiles, malgré tout le mal que l'envie attachée aux arts m'a pu faire. Dites-moi, je vous prie, à propos de ces arts que tant de coquins déshonorent, s'il est vrai que le misérable La Beaumelle soit sorti de sa Bastille en même temps que votre archevêque (2) est revenu de Conflans, et l'abbé Chauvelin de son exil. Puisque le roi est en train de donner la paix à ses sujets, j'espère qu'il la donnera à l'Europe. Si, dans les circonstances présentes, il en est le pacificateur, il jouera un plus beau rôle que Louis XIV.

Vous ne m'avez point parlé de madame de Sandwich; ne vous a-t-elle pas laissé par son testament quelque marque de son souvenir? Qu'est devenu le diamant que vous avait laissé cette pauvre madame de La Popelinière? Etes-vous encore puni de vous être attaché à elle?

Je n'ai rien reçu encore de Pétersbourg.

. . . . Pendent opera interrupta, minæque
Murorum ingentes. . . . . . . (VIRG., *Æneid.*, lib. IV.)

J'ai grand'peur que l'hydropisie d'Elisabeth ne nuise à l'Histoire de Pierre. Ce qui se passe à présent mérite un petit morceau curieux. Il fournira, si je vis, un ou deux chapitres à l'*Histoire générale* que vous aimez. Il ne sera pas inutile de faire voir comment le pays sablonneux de Brandebourg avait formé une puissance contre laquelle il a fallu de plus grands efforts qu'on n'en a jamais fait contre Louis XIV. J'ai sur ces événements des anecdotes uniques; mais c'est à présent le temps de se taire.

Quant à cette pauvre *Jeanne*, je vous réitère que personne ne connaît la véritable. Si jamais vous venez sur les bords de mon lac, nous la lirons au pied de la statue de *messer Ludovico Ariosto. Interim, vale. Sed quid novi?*

2611. — A M. VERNES.

Au Chêne, à Lausanne, 26 octobre (3).

Je regrette sensiblement le petit Patu : il aimait tous les arts, et son âme était candide. Je suis toujours étonné de vivre quand je vois des jeunes gens mourir. Tout sert, mon cher monsieur, à me convaincre du néant de la vie et du néant de tout.

J'ai peine à croire l'armistice dont on parle. S'il y en avait un, il ne pourrait être que dans le goût de celui du duc de Cumberland (4); et le roi de Prusse me trompera fort s'il signe un pareil traité. Je le crois dans un triste état. Il aura

(1) Négociant, auteur de *Remarques sur plusieurs branches de commerce et de navigation.* (G. A.)
(2) Christophe de Beaumont. (G. A.)
(3) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(4) A Closter-Zeven, le 8 septembre. (G. A.)

bientôt plus de besoin d'être philosophe que grand capitaine. Tâchez de convertir madame de Monferrat; c'est la plus belle victoire que vous puissiez remporter; mais je tiens la place imprenable.

Madame Denis vous fait ses compliments. Elle est occupée du matin au soir à embellir la maison de Lausanne. Elle me rend trop mondain; mais il faut tout souffrir.

Je vous embrasse du meilleur de mon cœur.

2612. — A M. TRONCHIN, DE LYON.

Lausanne, 27 octobre (1).

Je suis très flatté, mon cher monsieur, que mes rêves n'aient pas déplu à un homme qui a autant de solidité dans l'esprit que la personne respectable à qui vous les avez communiqués. Ce qui me fait croire encore que les songes peuvent devenir des réalités, c'est que j'ai lieu de penser qu'on travaille déjà à ce que j'ai proposé. Il est question, à ce que je présume, d'une négociation entre le roi de Prusse et M. le maréchal de Richelieu, et elle pourrait bien finir par quelque chose de semblable à celle de M. le duc de Cumberland; c'est de quoi vous pourrez parler à son éminence, qui peut-être en est déjà instruite.

2613. — A M. PALISSOT.

Au Chêne, a Lausanne, 29 octobre.

La mort de ce pauvre petit Patu me touche bien sensiblement, monsieur. Son goût pour les arts et la candeur de ses mœurs me l'avaient rendu très cher. Je ne vois point mourir de jeune homme sans accuser la nature; mais, jeunes ou vieux, nous n'avons presque qu'un moment; et ce moment si court, à quoi est-il employé? J'ai perdu le temps de mon existence à composer un énorme fatras, dont la moitié n'aurait jamais dû voir le jour. Si, dans l'autre moitié, il y a quelque chose qui vous amuse, c'est au moins une consolation pour moi. Mais croyez-moi, tout cela est bien vain, bien inutile pour le bonheur. Ma santé n'est pas trop bonne : vous vous en apercevrez à la tristesse de mes réflexions. Cependant je m'occupe avec madame Denis à embellir mes retraites auprès de Genève et de Lausanne. Si jamais vous faites un nouveau voyage vers le Rhône, vous savez que sa source est sous mes fenêtres. Je serais charmé de vous voir encore, et de philosopher avec vous. Conservez votre souvenir au Suisse V.

2614. — A M. DUPONT.

Au Chêne, à Lausanne, 5 novembre (2).

Croyez-moi, je renonce à toutes les chimères
  Qui m'ont pu séduire autrefois;
Les faveurs du public et les faveurs des rois
  Aujourd'hui ne me touchent guères.
Le fantôme brillant de l'immortalité
Ne se présente plus à ma vue éblouie.
Je jouis du présent, j'achève en paix ma vie
  Dans le sein de la liberté.
Je l'adorai toujours, et lui fus infidèle;
  J'ai bien réparé mon erreur;
  Je ne connais de vrai bonheur
  Que du jour que je vis pour elle.

Mon bonheur serait encore plus grand, mon cher Dupont, si vous pouviez le partager. Libre dans ma retraite auprès de Genève, libre auprès de Lausanne, sans rois, sans intendant, sans jésuites (3); n'ayant d'autres devoirs que mes volontés; ne voyant que des souverains qui vont à pied, et qui viennent dîner chez moi; aussi agréablement logé qu'on puisse l'être; tenant, avec ma nièce, une fort bonne maison, sans aucun embarras, il ne me manque que vous. Nos spectacles de Lausanne ne commenceront qu'en janvier. C'est malheureusement le temps où vous plaidez :

Et pro sollicitis non tacitus reis,
  Et centum puer artium. (Hor., lib. IV, od. 1.)

C'est grand dommage que vous soyez à Colmar. Une femme, des enfants et des plaideurs vous arrêtent dans votre Haute-Alsace. Vous seriez bien content de la vie de Lausanne et des agréments de ma petite terre des Délices; mais votre destinée vous retient où vous êtes.

Quand je vous dis que j'ai renoncé aux rois, cela ne m'empêche pas de recevoir souvent des lettres du roi de Prusse. Je suis occupé depuis trois mois à le consoler; c'est une belle et douce vengeance. Il avoue que je suis plus heureux que lui, et cela me suffit. J'ai fait depuis peu, avec l'électeur palatin, une affaire aussi bonne qu'avec le duc de Wurtemberg. Voilà comme il faut en user avec les souverains, et ne jamais dépendre d'eux. J'embrasse madame Dupont et vos enfants aimables. *Vale, vive felix, et me ama.*

Mes respects à monsieur et madame de Klinglin.

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) Cette lettre est plutôt du 3 que du 5 novembre. (G. A.)
(3) Allusion à Kroust, Mérat, etc. (G. A.)

2615. — A M. TRONCHIN, DE LYON.

Délices, 5 novembre (1).

Les gens (2) dont je vous parlais dans mes dernières lettres me paraissent toujours dans le plus grand désespoir, et se vantent de résolutions extrêmes; mais, pour se consoler, vous voyez qu'ils prennent tout l'argent qu'ils peuvent (3). Les héros ressemblent toujours par un coin aux voleurs de nuit : ils vont droit au coffre-fort; après quoi ils étalent de grands sentiments. Je n'ai pas encore tiré bien au clair l'affaire de Berlin. Je ne sais si le général Hadish (4) aura pris dans cette ville autant d'argent que les Prussiens en ont tiré de Leipsick.

Au reste, je n'aurai de nouvelles des principaux personnages que dans un mois. On (5) a été si occupé, qu'on a fait un quiproquo en cachetant. On m'a envoyé une lettre pour une autre. Cette méprise pourrait faire croire qu'on n'a pas l'esprit bien libre.

2616. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 5 novembre.

Je sais bien que quand on fait des marches savantes, quand on a quatre-vingt mille hommes et de grandes affaires, un *héros* ne répond guère à un pauvre diable de Suisse. Mais, en vérité, monseigneur, je vous ai mandé une anecdote (6) assez singulière, assez intéressante, assez importante pour devoir me flatter que vous voudrez bien ne me pas laisser dans l'incertitude inquiétante si vous avez reçu ou non ma lettre. Les choses sont toujours dans le même état. On persiste dans la première résolution qu'on avait prise (7), on dit qu'on l'exécutera, si l'on est poussé à bout.

Je vous ai mandé que j'avais pris la liberté de conseiller qu'on s'adressât à vous préférablement à tout autre. Je vous demande en grâce au moins de mander, par un secrétaire, à votre ancien courtisan, le Suisse Voltaire, si vous avez reçu la lettre dans laquelle je vous faisais part d'une chose aussi singulière.

Madame Denis se porte toujours fort mal, et vous présente ses hommages, aussi bien que le solitaire votre admirateur, affligé de votre silence.

2617. — A M. TRONCHIN, DE LYON.

Délices, 7 novembre (8).

Je crois Leipsick secouru après avoir payé. Les Autrichiens y sont venus quelques jours trop tard. On est ivre de joie à Vienne d'avoir été deux jours dans Berlin, et d'avoir emporté deux cent mille écus à celui qui prenait tout. Ils ont bien promis d'y revenir. L'impératrice a dit : « Daun m'a fait plus de bien; mais Hadish m'a fait plus de plaisir. » La révolution va grand train. Les Autrichiens font tout; les Français semblent se borner aux quartiers d'hiver. Le temps dévoilera ce mystère.

Esculape-Tronchin nous attire ici toutes les jolies femmes de Paris. Elles s'en retournent guéries et embellies. Il est allé au-devant de madame d'Epinay, qui s'est trouvée mal sur le chemin de Lyon à Genève. Il lui rendra la santé comme aux autres. Je ne crois d'autres miracles que les siens. Nous avons aussi l'abbé de Nicolaï, qu'il arracha dans Paris à dix-huit saignées et à la mort. Enfin je vis, et je le remercie aussi pour ma part.

2618. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 8 novembre.

Cela est d'une belle âme, mon cher ange, de m'envoyer de quoi vous faire des infidélités. Je veux avoir des procédés

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) La margrave de Bareuth et Frédéric II. (G. A.)
(3) Les Prussiens avaient mis à contribution Leipsick. (G. A.)
(4) Ou mieux *Haddick*, général autrichien, qui pénétra dans Berlin et mit aussi la ville à contribution. (G. A.)
(5) La margrave. (G. A.)
(6) Voyez, plus haut, la lettre à Richelieu *seul*. (G. A.)
(7) Frédéric était résolu à se tuer. (G. A.)
(8) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

aussi nobles que vous ; vous trouverez le premier acte assez changé. C'est toujours beaucoup que je vous donne des vers quand je suis abîmé dans la prose, dans les bâtiments, et dans les jardins. J'ai bien moins de temps à moi que je ne croyais ; on s'est mis à venir dans mes retraites ; il faut recevoir son monde, dîner, se tuer, et, qui pis est, perdre son temps. J'en ai trouvé pourtant pour votre *Fanime ;* mais je vous avertis que je la veux un peu coupable, c'est-à-dire coupable d'aimer comme une folle, sans avoir d'autres motifs de sa fuite que les craintes que l'amour lui a inspirées pour son amant. Je serai d'ailleurs honteux pour le public s'il reçoit cette tragédie amoureuse plus favorablement que *Rome sauvée* et qu'*Oreste ;* cela n'est pas juste. Une scène de *Cicéron*, une scène de *César*, sont plus difficiles à faire, et ont plus de mérite que tous les emportements d'une femme trompée et délaissée. Le sujet de *Fanime* est bien trivial, bien usé ; mais enfin vos premières loges sont composées de personnes qui connaissent mieux l'amour que l'histoire romaine. Elles veulent s'attendrir, elles veulent pleurer, et avec le mot d'*amour* on a cause gagnée avec elles. Allons donc, mettons-nous à l'eau rose pour leur plaire. Oublions mon âge. Je ne devrais ni planter des jardins, ni faire des vers tendres ; cependant j'ai ces deux torts, et j'en demande pardon à la raison.

Je ne décide pas plus entre Brizard et Blainville, qu'*entre Genève et Rome* (1). Je vous envoie, selon vos ordres, mon compliment à l'un et à l'autre, et vous choisirez.

Vraiment, on (2) m'a demandé déjà la charpente de mon visage pour l'Académie. Il y a un ancien portrait d'après Latour, chez ma nièce de Fontaine; il faut qu'elle fasse une copie de ce hareng sauret : mais elle est actuellement avec son ami (3) et ses dindons dans sa terre, et ne reviendra que cet hiver. Vous aurez alors ma maigre figure. D'Alembert s'était chargé auprès d'elle de cette importante négociation. Je ne suis pas fâché que mon *Salomon du Nord* ait quelques partisans dans Paris, et qu'on voie que je n'ai pas loué un sot. Je m'intéresse à sa gloire par amour-propre, et je suis bien aise en même temps, par raison et par équité, qu'il soit un peu puni. Je veux voir si l'adversité le ramènera à la philosophie. Je vous jure qu'il y a un mois qu'il n'était guère philosophe; le désespoir l'emportait; ce n'est pas un rôle désagréable pour moi de lui avoir donné dans cette occasion des conseils très paternels. L'anecdote est curieuse. Sa vie et, révérence parler, la mienne sont de plaisants contrastes ; mais enfin il avoue que je suis plus heureux que lui, c'est un grand point et une belle leçon. Mille respects à tous les anges.

2619. — A M. DARGET.

Aux Délices, 9 de novembre 1757.

Vous aurez votre part, mon cher et ancien ami, à l'histoire de Russie, si ma mauvaise santé me permet d'achever cet ouvrage. Je vous remercie de votre nouveau présent (4). Ce gros Manstein est, je pense, celui qui a été massacré par des pandours. Il est plaisant que lui, qui était aussi pandour qu'eux, se soit avisé d'être auteur. Je lui avais conseillé de retrancher au moins le récit de son bel exploit de recors, quand il alla saisir (5) le maréchal de Munich, et qu'il l'emmena garrotté avec son écharpe. Je me souviens que le maréchal Keith était de mon avis, et qu'il trouvait fort mauvais qu'un lieutenant-colonel se vantât de cette action d'huissier à verge. Mais je vois, par votre manuscrit, qu'il n'a pu résister au plaisir que donne la gloire; son nouveau maître l'a toujours aimée, et ne l'a pas toujours bien connue. Ce Pyrrhus (6) n'a pas toujours écouté ses Cinéas. Je ne suis pas surpris qu'il vous ait rendu votre fils; mais pourquoi n'a-t-il pas permis que tout le bien de cet enfant sortît avec lui? Apparemment qu'en cas d'un malheur (qui n'arrivera pas, à ce que j'espère) ce bien devrait revenir aux parents de sa mère; mais les parents de sa mère n'étaient pas, ce me semble, ses sujets.

Enfin vous voilà fixé. Votre fils fait votre consolation, vous êtes tranquille; et il paraît que vous avez borné vos désirs, car, si je ne me trompe, vous étiez à portée de faire une fortune assez considérable dans bien des emplois dont vos anciens amis ont disposé. Je vous prie de ne me pas oublier auprès de M. de Croismare, et de vouloir bien recevoir en échange de vos manuscrits (je vous les renverrai dans quelques semaines) le fatras de mes rêveries imprimées, que les Cramer de Genève sont chargés de vous remettre. Si on m'avait consulté pour l'impression, il y en aurait quatre fois moins; mais la manie des gens à bibliothèque est aussi grande que celle des auteurs. *Poco e bene* devrait être la devise des barbouilleurs de papier et des lecteurs; c'est justement tout le contraire. Je joins à mes anciennes folies celle de bâtir près de Lausanne, et de planter des jardins près de Genève. Chacun a son Sans-Souci; mais les housards ne viendront pas dans le mien. Je voudrais que vous pussiez voir mes retraites : nous avons tous les jours du monde de Paris, et vous êtes l'homme que je désirerais le plus de posséder. Mais il faut y renoncer, et me contenter de vous aimer de loin. Adieu, conservez-moi un souvenir qui m'est bien cher.

(1) *Henriade*, ch. II (G. A.)
(2) L'abbé d'Olivet. (G. A.)
(3) Le marquis de Florian. (G. A.)
(4) Les *Mémoires de Manstein*. (G. A.)
(5) En 1742. (G. A.)
(6) Frédéric II. (G. A.)

2620. — A M. TRONCHIN, DE LYON.

11 novembre 1757 (1).

« On (2) est aigri par l'infortune; on dit qu'on hasarderait » une seconde démarche, si on avait quelque succès qui pût » ne pas jeter d'humiliation sur ce qu'on propose. On paraît » actuellement déterminé à des partis terribles. »

Voilà ce qu'on me mande, mon cher correspondant. C'est le précis de deux longues lettres bien singulières. Vous pouvez en faire part à la personne respectable (3) et sage dont on doit suivre les lumières. Ses conseils seront des ordres pour moi; et jamais elle ne sera compromise.

On parle beaucoup d'une convention secrète : cela n'est pas impossible; mais je n'y crois pas encore, attendu que cet événement serait bien contradictoire avec tout ce qu'on m'écrit.

2621. — A MONSIEUR ET A MADAME D'EPINAY.

Je ne suis point encore assez heureux pour être en état d'aller rendre mes devoirs à M. et à madame d'Epinay. On m'assure que madame se porte déjà beaucoup mieux; nous l'assurons, madame Denis et moi, de l'intérêt vif que nous y prenons, et de notre empressement à recevoir ses ordres.

2622. — A M. TRONCHIN, DE LYON.

Délices, 17 novembre (4).

Voici encore une requête de l'insatiable madame Denis. Ces Parisiennes-là n'ont jamais fini; elles épuisent la patience et les bontés de M. Tronchin; elles mettent leur oncle à la besace. Cependant je crois que le roi de Prusse y met l'armée de Soubise (5); on s'enfuit, dit-on, de tous côtés, sans vivres et sans équipages. Voilà un nouveau coup de la fortune. Cette bataille peut laisser le roi de Prusse maître absolu de la Saxe, et le mettre au printemps en état de faire face de tous côtés. Il peut arriver à nos troupes ce qui leur arriva en 1742 dans ces quartiers-là. Je doute qu'à présent on demande grâce.

2623. — A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 19 novembre.

Je n'ai que le temps et à peine la force, madame, de vous dire en deux mots combien je suis affligé du dernier malheur (6). On doit le sentir plus vivement à Strasbourg qu'ailleurs. Je ne sais si M. votre fils était dans cette armée. En ce cas, je tremble pour lui. Si vous avez une relation, je vous supplie de vouloir bien me l'envoyer.

Madame Denis est très malade. Je la garde. Pardon d'écrire si peu. Je répare cela en aimant beaucoup. Vous connaissez mon tendre respect.

2624. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 19 novembre.

Vous avez un cœur plus tendre que le mien, mon cher ange; vous aimez mieux mes tragédies que moi. Vous voulez qu'on parle d'amour, et je suis honteux de nommer ce beau mot avec ma barbe grise. Toutes mes bouteilles d'eau rose sont à l'autre bout du grand lac, à Lausanne. J'y ai laissé *Fanime* et la *Femme qui a raison*, et tout l'attirail de

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) La margrave, au sujet de Frédéric. (G. A.)
(3) Toujours le cardinal de Tencin (G. A.)
(4) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(5) La bataille de Rosbach avait été livrée le 5 novembre. (G. A.)
(6). La défaite des troupes françaises et de l'armée d'exécution à Rosbach. (G. A.)

Melpomène et de Thalie; c'est à Lausanne qu'est le théâtre. Nous plantons aux Délices, et actuellement je ne pourrais que traduire les *Géorgiques*. Cependant je vous envoie à tout hasard le petit billet (1) que vous demandez. Je croyais l'avoir mis dans ma dernière lettre; j'ai encore des distractions de poëte, quoique je ne le sois plus guère.

Je serais bien fâché, mon divin ange, de donner des spectacles nouveaux à votre bonne ville de Paris, dans un temps où vous ne devez être occupé qu'à réparer vos malheurs et votre humiliation; il faut qu'on ait fait ou d'étranges fautes, ou que les Français soient des lévriers qui se soient battus contre des loups. Luc n'avait pas vingt-cinq mille hommes, encore étaient-ils harassés de marches et de contre-marches. Il se croyait perdu sans ressource, il y a un mois, et si bien, si complétement perdu, qu'il me l'avait écrit; et c'est dans ces circonstances qu'il détruit une armée de cinquante mille hommes. Quelle honte pour notre nation! Elle n'osera plus se montrer dans les pays étrangers. Ce serait là le temps de les quitter, si malheureusement je n'avais fait des établissements fort chers que je ne peux plus abandonner.

Ces correspondances (2) dont on vous a parlé, mon cher ange, sont précisément ce qui devrait engager à faire ce que vous avez eu la bonté de proposer (3), et ce que je n'ai pas demandé. Je trouve la raison qu'on vous a donnée aussi étrange que je trouve vos marques d'amitié naturelles dans un cœur comme le vôtre.

Si madame de Pompadour avait encore la lettre (4) que je lui écrivis quand le roi de Prusse m'*enquinauda* à Berlin, elle y verrait que je lui disais qu'il viendrait un temps où l'on ne serait pas fâché d'avoir des Français dans cette cour. On pourrait encore se souvenir que j'y fus envoyé en 1743, et que je rendis un assez grand service; mais M. Amelot, par qui l'affaire avait passé, ayant été renvoyé immédiatement après, je n'eus aucune récompense. Enfin je vois beaucoup de raisons d'être bien traité, et aucune d'être exilé de ma patrie; cela n'est fait que pour des coupables, et je ne le suis en rien.

Le roi m'avait conservé une espèce de pension que j'ai depuis quarante ans (5), à titre de dédommagement; ainsi ce n'était pas un bienfait, c'était une dette comme des rentes sur l'Hôtel-de-Ville. Il y a sept ans que je n'en ai demandé le paiement; vous voyez que je n'importune pas la cour.

Le portrait que vous daignez demander, mon cher ange, est celui d'un homme qui vous est bien tendrement uni, et qui ne regrette que vous et votre société dans tout Paris. L'Académie aura la copie du portrait peint par Latour. Il faut que je vous aime autant que je fais, pour songer à me faire peindre à présent. Quant au roman (6) que vous m'envoyez, il faudrait en aimer l'auteur autant que je vous aime, pour le lire; et vous savez que je n'ai pas beaucoup de temps à perdre. Il faut que je démêle dans l'histoire du monde, *depuis Charlemagne jusqu'à nos jours*, ce qui est roman et ce qui est vrai. Cette petite occupation ne laisse guère le loisir de lire les *Anecdotes syriennes et égyptiennes*.

Puisque vous avez un avocat nommé Doutremont, je changerai ce nom dans la *Femme qui a raison;* j'avais un Doutremont dans cette pièce. Je me suis déjà brouillé avec un avocat qui se trouva par hasard nommé Gripon : il prétendit que j'avais parlé de lui, je ne sais où.

M. le maréchal de Richelieu me boude et ne m'écrit point. Il trouve mauvais que je n'aie pas fait cent lieues pour l'aller voir.

2625. — A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

Aux Délices, novembre.

Madame Denis est malade, mon cher ami; je lui lis, d'une voix un peu cassée, vos histoires amoureuses d'Egypte et de Syrie. Vous faites nos plaisirs dans notre retraite. Madame Denis est, à la vérité, un peu paresseuse; mais vous savez qu'une femme qui souffre sur sa chaise longue, au pied des Alpes, a peu de choses à mander; c'est à vous, qui êtes au milieu du fracas de Paris, au centre des nouvelles et des tracasseries, à consoler les malades solitaires par vos lettres. Nous avons renoncé au monde; mais nous l'aimerions si vous nous en parliez. Nous pensons qu'un homme qui écrit si bien les aventures syriaques et égyptiennes, pourrait nous égayer beaucoup avec les Parisiennes; mais vous ne nous en dites jamais un mot. Cela refroidit le zèle de madame Denis; elle dit qu'elle s'intéresse presque autant à ce qui se passe entre Mersbourg et Weissenfeld qu'à ce qui s'est fait à Memphis. Nous sommes consternés de la dernière aventure. Ma nièce croyait que cinquante mille Français pourraient la venger des quatre baïonnettes de Francfort. Elle s'est trompée.

Elle vous fait mille tendres compliments; et je vous renouvelle, du fond de mon cœur, les sentiments qui m'attachent à vous depuis si longtemps.

Nous avons une comédie nouvelle, que nous jouerons à Lausanne; y voulez-vous un rôle?

2626. — A DOM FANGÉ.

20 novembre.

Il serait difficile, monsieur, de faire une inscription digne de l'oncle et du neveu; à défaut de talent, je vous offre ce que me dicte mon zèle :

> Des oracles sacrés que Dieu daigna nous rendre,
> Son travail assidu perça l'obscurité;
> Il fit plus, il les crut avec simplicité,
> Et fut, par ses vertus, digne de les entendre.

Il me semble, au moins, que je rends justice à la science, à la foi, à la modestie, à la vertu de feu dom Calmet; mais je ne pourrai jamais célébrer, ainsi que je le voudrais, sa mémoire, qui me sera infiniment chère, etc.

2627. — A M. THIERIOT.

Aux Délices, 20 novembre.

Je vois par vos lettres, mon ancien ami, que la rivière d'Ain en a englouti une vers le temps de la mort de madame de Sandwich; car je n'ai jamais reçu celle par laquelle vous me parliez de la mort et du testament de cette philosophe anglaise, de votre pension remise, etc. Je vous répète qu'il se noya dans ce temps-là un courrier, et que jamais on n'a retrouvé sa malle.

Je crois qu'on serait moins affligé à Paris et à Versailles, si les courriers qui ont apporté la nouvelle de la dernière bataille s'étaient noyés en chemin. Je n'ai point encore de détails, mais on dit le désastre fort grand, et la terreur plus grande encore. Le roi de Prusse se croyait perdu, anéanti sans ressource, quinze jours auparavant, et le voilà triomphant aujourd'hui; c'est un de ces événements qui doivent confondre toute la politique. La postérité s'étonnera toujours qu'un électeur de Brandebourg, après une grande bataille perdue contre les Autrichiens, après la ruine totale de ses alliés, poursuivi en Prusse par cent mille Russes vainqueurs, resserré par deux armées françaises qui pouvaient tomber sur lui à la fois, ait pu résister à tout, conserver ses conquêtes, et gagner une des plus mémorables batailles qu'on ait données dans ce siècle. Je vous réponds qu'il va substituer les épigrammes aux épîtres chagrines. Il ne fait pas bon à présent pour les Français dans les pays étrangers. On nous rit au nez, comme si nous avions été les aides-de-camp de M. de Soubise. Que faire? Ce n'est pas ma faute. Je suis un pauvre philosophe qui n'y prends ni n'y mets; et cela ne m'empêchera pas de passer mon hiver à Lausanne, dans une maison charmante, où il faudra bien que ceux qui se moquent de nous viennent dîner.

> Tros Rutulusve fuat, nullo discrimine habebo. (*Æneid*, X.)

Ce qui me console, c'est que nous avons pris dans la Méditerranée un vaisseau anglais chargé de tapis de Turquie, et que j'en aurai à fort bon compte. Cela tient les pieds chauds, et il est doux de voir de sa chambre vingt lieues de pays, et de n'avoir pas froid. S'il y a quelque chose de nouveau à Paris, mandez-le-moi, je vous en prie; mais vous n'écrivez que par boutades. Ayez vite la boutade d'écrire à votre ancien ami, qui vous aime.

2628. — A MADAME D'ÉPINAY.

André est un paresseux qui n'a pas porté mes billets écrits hier au soir, selon ma louable coutume. Ces billets demandaient les ordres du ressusciteur (1) et de la ressuscitée. Le carrosse ou le fiacre le plus doux est à leurs ordres, à midi.

---

(1) Le *Compliment* dont il est parlé dans la lettre du 8 novembre. (G. A.)
(2) Avec Frédéric II. (G. A.)
(3) D'Argental avait proposé au ministère français de prendre Voltaire pour négocier la paix. (G. A.)
(4) On n'a pas cette lettre. (G. A.)
(5) Elle était de deux mille francs. (G. A.)
(6) Les *Dangers des passions*, par Thibouville. (G. A.)

(1) Le médecin Tronchin. (G. A.)

Je n'ai pas un moment de santé; je ne mange plus, et j'ai des indigestions. Je suis sans inquiétude, et je ne dors point. C'est la *vecchiaia*, la *debolezza*; et c'est ce qui fait que je n'ai pu encore aller chez les dévotes (1) du révérend père Tronchin.

A midi précis le fiacre part. Frère V.

2629. — A M. TRONCHIN, DE LYON.

Délices, 23 novembre (2).

Vous aurez reçu les relations de vos Génevois, par lesquelles il est bien constaté qu'on avait conduit l'armée dans un coupe-gorge, entre deux plateaux garnis d'artillerie. Il y a, dit-on, dans l'histoire un exemple de cette faute. Les choses ont bien changé; vous ne devez plus vous attendre à cette belle lettre dont il était question. Je vous assure qu'on est bien fier. Nous verrons si M. le maréchal de Richelieu rabaissera ou augmentera cette fierté.

P.-S. Le roi de Prusse avoue qu'il a eu cent hommes de tués et deux cent soixante de blessés dans notre bataille des éperons. Voyez la malice d'avoir placé de l'artillerie sur des plateaux sans que nos généraux s'en soient doutés!

2630. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

Aux Délices, près de Genève, 24 novembre (3).

Madame, la lettre dont votre altesse sérénissime m'honore est un grand témoignage de la générosité de votre cœur. Vos Etats ont été le théâtre de la guerre, et vous daignez penser à moi. Quel jour, madame, que celui où elle a daigné m'écrire (4)! C'est celui où cette nation, dans laquelle vous avez trouvé des gens aimables, était bien malheureuse; c'est celui où un roi, à qui ses ennemis ne peuvent refuser leur admiration, se couvrait de gloire par la plus habile conduite et par le plus grand courage. Il a dû repasser par vos Etats, madame, des milliers de blessés. Encore si c'étaient de vos maudits Croates qui sont si incivils? mais ce sont des gens très polis, et qui certainement avaient eu pour votre altesse sérénissime tout le respect qu'on lui doit. Plût à Dieu que cette sanglante journée fût au moins un acheminement à une paix générale! c'est tout ce que je peux dire. Je plains ma nation; je m'intéresse tendrement à tout ce qui vous touche, madame. J'admire l'homme dont votre altesse sérénissime me parle; je la remercie de tout ce qu'elle aura daigné lui dire de moi. Je n'ai en vérité d'autre objet, d'autre espérance que la retraite, et à mon âge la tranquillité est le comble de la fortune. Mais il est toujours bien doux de n'être pas haï de ceux qu'on admire. C'est à vos bontés, madame, que je dois les siennes. Il a été assez grand pour me confier ses malheurs, et il est peut-être actuellement si occupé, qu'il ne me parlera pas de ses succès, ou, s'il daigne m'en parler, ce sera avec une modération qui relèvera sa gloire.

Je me mets à vos pieds, madame, avec la plus vive reconnaissance, avec le plus profond et le plus tendre respect. Je ne regrette que de ne pouvoir être témoin des progrès des princes vos enfants, et de ne point voir leur auguste mère. Je présente les mêmes respects et les mêmes regrets à monseigneur.

La grande maîtresse des cœurs ne donne-t-elle pas du bouillon à quelque blessé dans le meilleur monde possible?

2631. — A MADAME D'ÉPINAY.

Heureusement madame d'Epinay ne craint point le froid; sans cela je craindrais bien pour elle ce maudit vent du nord qui tue tous les petits tempéraments. Puisse-t-il, madame, respecter vos grands yeux noirs et vos pauvres nerfs! Quand honorerez-vous notre cabane de votre présence?

2632. — A M. BERTRAND.

26 novembre.

Mon cher et humain philosophe, l'aîné Cramer est en Portugal, le cadet court et fait l'amour; je lui parlerai de souscrire, et je crois qu'il le fera.

César disait que les Français étaient quelquefois plus qu'hommes, et quelquefois moins que femmes. Ils n'ont pas été hommes avec le roi de Prusse.

Il ne faut pas renoncer sitôt à sa religion pour quelques objections spécieuses. On vous a envoyé des pétrifications. Eh bien! y en a-t-il de plus singulières que le *concha Veneris* et la langue du chien marin? Cependant ni les chiens marins ne sont venus déposer leur langue en Calabre, ni Vénus n'y a laissé son bijou. On vous a montré des coquilles. Eh bien! y avait-il de meilleures huîtres que dans le lac Lucrin? et tous les lacs n'ont-ils pas pu fournir des huîtres et des poissons? Que la mer soit venue à cinquante lieues dans les terres, qu'elle forme et qu'elle absorbe des îles, cela est commun; mais qu'elle ait formé la chaîne des montagnes du globe, cela me paraît physiquement impossible (1). Tout est arrangé, tout est d'une pièce.

. . . . Si quid novisti rectius istis,
Candidus imperti. (HOR., lib. I, ep. VI.)

Interim vale, et me ama. Je fais un beau jardin que la mer n'engloutira pas. V.

2633. — A MADAME D'ÉPINAY.

Madame, quand je vous appelai la *véritable philosophe* des femmes, cela n'empêcha pas que notre docteur ne fût le *véritable philosophe* des hommes. Il s'intitula fort mal à propos *singe de la philosophie*. Plût à Dieu que je fusse son singe! mais, madame, faut-il que la pluie empêche deux têtes comme la vôtre et la sienne de venir raisonner dans mon ermitage? Nous aurons l'honneur de venir chez vous, madame, quand vous l'ordonnerez, quand vous voudrez nous recevoir, et que je serai quitte de ma colique. Je vous présente mon respect.

2634. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 2 décembre.

Mon cher et respectable ami, dès que vous m'eûtes écrit que celui (2)

. . . . Qui miscuit utile dulci, (HOR., de *Art. poet.*)

voulait bien se souvenir de moi, je lui écrivis pour l'en remercier. Je crus devoir lui communiquer quelques rogatons très singuliers (3) qui auront pu au moins l'amuser. J'ai pris la liberté de lui écrire avec ma naïveté ordinaire, sans aucune vue quelle qu'elle puisse être. Il est vrai que j'ai une fort singulière correspondance, mais assurément elle ne change pas mes sentiments; et, dans l'âge où je suis, solitaire, infirme, je n'ai et ne dois avoir d'autre idée que de finir tranquillement ma vie dans une très douce retraite. Quand j'aurais vingt-cinq ans et de la santé, je me garderais bien de fonder l'espérance la plus légère sur un prince qui, après m'avoir arraché à ma patrie, après m'avoir forcé, par des séductions inouïes, à m'attacher auprès de lui, en a usé avec moi et avec ma nièce d'une manière si cruelle.

Toutes les correspondances que j'ai ne sont dues qu'à mon barbouillage d'historien. On m'écrit de Vienne et de Pétersbourg, aussi bien que des pays où le roi de Prusse perd et gagne des batailles. Je ne m'intéresse à aucun événement que comme Français. Je n'ai d'autre intérêt et d'autre sentiment que ceux que la France m'inspire; j'ai en France mon bien et mon cœur.

Tout ce que je souhaite, comme citoyen et comme homme, c'est qu'à la fin une paix glorieuse venge la France des pirateries anglaises, et des infidélités qu'elle a essuyées; c'est que le roi soit pacificateur et arbitre, comme on le fut aux traités de Vestphalie. Je désire de n'avoir pas le temps de faire l'histoire du czar Pierre, et quelque mauvaise tragédie, avant ce grand événement.

Si vous pouvez rencontrer, mon divin ange, la personne (4) qui a bien voulu vous parler de moi, dites-lui, je vous prie, que j'aurais été bien consolé de recevoir deux lignes de sa main, par lesquelles il eût seulement assuré ce vieux Suisse des sentiments qu'il vous a témoignés pour moi.

Savez-vous que le roi de Prusse a marché, le 10 de novembre, au général Marschall, qui allait entrer avec quinze mille hommes en Brandebourg, et qui a reculé en Lusace? Vous pourriez bien entendre parler encore d'une bataille? Ne cessera-t-on point de s'égorger! Nous craignons la famine dans notre petit canton. Un tremblement de terre vient d'engloutir la moitié des îles Açores, dont on m'avait envoyé le meil-

(1) Madame d'Epinay, de Montferrat, etc. (G. A.)
(3) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)
(4) Le jour de la bataille de Rosbach. (G. A.)

(1) Voltaire combat ici la théorie de la terre de Buffon. (G. A.)
(2) L'abbé de Bernis. La lettre que Voltaire lui écrivit est perdue. (G. A.)
(3) L'extrait de la correspondance avec la margrave et Frédéric. (G. A.)
(4) Toujours l'abbé de Bernis. (G. A.)

leur vin du monde; la reine de Pologne vient de mourir de chagrin (1); on se massacre en Amérique; les Anglais nous ont pris vingt-cinq vaisseaux marchands. Que faire? gémir en paix dans sa tanière, et vous aimer de tout son cœur.

2635. — A M. TRONCHIN, DE LYON.

2 décembre (2).

L'homme respectable (3), qui pense, comme il doit, a fait sans doute de très justes réflexions sur l'aventure du 5. Vous pouvez être très sûr que tout était fini, si on s'était emparé des hauteurs que le roi de Prusse garnit de cavalerie et de canons sans qu'on s'en aperçût. On était trois fois plus près de ces hauteurs que lui. Le général Marschall entrait en Saxe avec quinze mille hommes. Tout a été perdu par une seule faute bien grossière. L'artillerie prussienne emportait nos gens dix à dix, et on s'enfuit de tous côtés. Le roi de Prusse se donna le soir le plaisir de demander des draps à une dame d'un château voisin chez laquelle il soupa, pour faire des bandages à nos blessés. On ne peut nous humilier avec plus de générosité. La reine de Pologne est morte de chagrin. La France se ruine. Voilà encore quarante millions en rentes viagères.

Les mêmes intentions qu'on avait, on les a encore : « J'écri» rai au premier jour à M. le C. de T. Assurez-le, je vous » prie, de toute mon estime; et dites-lui que je persiste » toujours dans mon système (4). »

Voilà les propres mots qu'on m'écrit du 23 novembre. Je supplie qu'on écrive en droiture, si cela se peut, sans hasarder que les lettres soient ouvertes sur la route. Il n'appartient qu'à la prudence de son éminence de conduire cette affaire très épineuse, et de donner les conseils convenables dans des circonstances où l'on ménage avec une attention scrupuleuse d'autres puissances.

Je ne fais d'autre office que celui d'un grison qui rend les lettres; mais mon cœur s'acquitte d'un autre devoir auquel il s'attache uniquement, celui d'aimer son roi, sa patrie et le bien public, de ne me mêler absolument de rien que de faire des vœux pour la prospérité de la France, et de mériter l'estime de celui dont je respecte les lumières autant que la personne.

2636. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

2 décembre.

Ne pourriez-vous point, mon cher ange, faire tenir à M. l. de B. (5) la lettre que je vous écris? vous me feriez grand plaisir. Serait-il possible qu'on eût imaginé que je m'intéresse au roi de Prusse? J'en suis pardieu bien loin. Il n'y a mortel au monde qui fasse plus de vœux pour le succès des mesures présentes. J'ai goûté la vengeance de consoler un roi qui m'avait maltraité; il n'a tenu qu'à M. de Soubise que je le consolasse davantage. Si on s'était emparé des hauteurs que le diligent Prussien garnit d'artillerie et de cavalerie, tout était fini. Le général Marschall entrait de son côté dans le Brandebourg. Nous voilà renvoyés bien loin, avec une honte qui n'est pas courte. Figurez-vous que, le soir de la bataille, le roi de Prusse, soupant dans un château voisin chez une bonne dame, prit tous ses vieux draps pour faire des bandages à nos blessés. Quel plaisir pour lui! que de générosités adroites, qui ne coûtent rien et qui rendent beaucoup! et que de bons mots, et que de plaisanteries! Cependant je le tiens perdu, si on veut le perdre et se bien conduire. Mais qu'en reviendra-t-il à la France? de rendre l'Autriche plus puissante que du temps de Ferdinand II, et de se ruiner pour l'agrandir! Le cas est embarrassant. Point de *Fanime* quand on nous bat et qu'on se moque de nous; attendons des hivers plus agréables. Bonsoir, mon divin ange.

Nota bene que ce que j'ai confié à M. l. de B. prouve que le roi de Prusse était perdu, si on s'était bien conduit. Ce n'est pas là chercher à déplaire à Marie-Thérèse, et ce que j'ai mandé méritait un mot de réponse vague, un mot d'amitié.

2637. — A MADAME D'ÉPINAY.

Pour aujourd'hui, malgré mon respect pour les deux grands et beaux yeux de la véritable philosophe, je demande la permission de la robe de chambre.

J'attends aussi le véritable philosophe (1) avec impatience. J'envoie le fiacre à midi.

2638. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

3 décembre.

Je vous écrivis par le dernier ordinaire, mon cher et respectable ami, un petit barbouillage assez indéchiffrable, avec une lettre ostensible pour une personne (2) qui a été de vos amis, et que vous pouvez voir quelquefois. J'ai bien des choses à y ajouter; mais l'état de la santé de madame d'Argental doit passer devant. Je voudrais que vous fussiez tous ici comme madame d'Epinay, madame de Montferrat, et tant d'autres. Notre docteur Tronchin fortifie les femmes; il ne les saigne point, il ne les purge guère; il ne fait point la médecine comme un autre. Voyez comme il a traité ma nièce de Fontaine; il l'a tirée de la mort.

Vous ne m'avez jamais parlé de madame de Montferrat; c'est pourtant un joli salmigondis de dévotion et de coquetterie. Je ne sais où prendre madame de Fontaine à présent, pour avoir ces portraits. L'affaire commence à m'intéresser, depuis que vous voulez bien avoir la triste ressemblance de celui qui probablement n'aura jamais le bonheur de vous revoir. Mais moi, pourquoi n'aurai-je pas, dans mes Alpes, la consolation de vous regarder sur toile et de dire : Voilà celui pour qui seul je regrette Paris? C'est à moi à demander votre portrait, c'est moi qui ai besoin de consolation.

Je reviens à ma dernière lettre. Il est certain qu'on a pris ou donné furieusement le change, quand on vous a parlé. Que pourrait-on attribuer à mes correspondances? quel ombrage pourrait en prendre la cour de Vienne? Quel prétexte singulier! Je voudrais qu'on fût aussi persuadé de mes sentiments à la cour de France qu'on l'est à la cour de l'impératrice. Mais, quels que soient les sentiments d'un particulier obscur, ils doivent être comptés pour rien; s'ils l'étaient pour quelque chose, la personne en question devrait me savoir un assez grand gré des choses que je lui ai confiées. S'il a pensé que cette confidence était la suite de l'intérêt que je prenais encore au roi de Prusse, et si une autre personne (3) a eu la même idée, tous deux se sont bien trompés; je les ai instruits d'une chose qu'il fallait qu'ils sussent. Madame de Pompadour, à qui j'en écrivis (4) d'abord, m'en parut satisfaite par sa réponse. L'autre, à qui vous m'avez conseillé d'écrire, et à qui je devais nécessairement confier les mêmes choses qu'à madame de Pompadour, ne m'a pas répondu. Vous sentez combien son silence est désagréable pour moi, après la démarche que vous m'avez conseillée, et après la manière dont je lui ai écrit. Ne pourriez-vous point le voir? ne pourriez-vous point, mon cher ange, lui dire à quel point je dois être sensible à un tel oubli? S'il parlait encore de mes correspondances, s'il mettait en avant ce vain prétexte, il serait bien aisé de détruire ce prétexte en lui faisant connaître que, depuis deux ans, le roi de Prusse me proposa, par l'abbé de Prades, de me rendre tout ce qu'il m'avait ôté. Je refusai tout sans déplaire, et je laissai voir seulement que je ne voulais qu'une marque d'attention pour ma nièce, qui pût réparer, en quelque sorte, la manière indigne dont on en avait usé envers elle. Le roi de Prusse, dans toutes ses lettres, ne m'a jamais parlé d'elle. Madame la margrave de Bareuth a été beaucoup plus attentive. Vous voilà bien au fait de toute ma conduite, mon divin ange, et vous savez tous les efforts que le roi de Prusse avait faits autrefois pour me retenir auprès de lui. Vous n'ignorez pas qu'il me demanda lui-même au roi. Cette malheureuse clef de chambellan était indispensablement nécessaire à sa cour. On ne pouvait entrer aux spectacles sans être bourré par ses soldats, à moins qu'on n'eût quelque pauvre marque qui mît à l'abri. Demandez à Darget comme il fut un jour repoussé et houspillé. Il avait beau crier, ***Je suis secrétaire!*** on le bourrait toujours.

Au reste le roi de Prusse savait bien que je ne voulais pas rester là toute ma vie; et ce fut la source secrète des noises. Si vous pouviez avoir une conversation avec l'homme en question (5), il me semble que la bonté de votre cœur donnerait un grand poids à toutes ces raisons; vous détruiriez surtout le soupçon qu'on paraît avoir conçu que je m'intéresse encore à celui dont j'ai tant à me plaindre.

Enfin, à quoi se borne ma demande? à rien autre chose qu'à une simple politesse, à un mot d'honnêteté qu'on me doit, d'autant plus que c'est vous qui m'avez encouragé

(1) Le 17 novembre. (G. A.)
(2) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(3) Le cardinal de Tencin. (G. A.)
(4) Extrait d'une lettre de la margrave. (G. A.)
(5) L'abbé de Bernis. (G. A.)

(1) Tronchin. (G. A.)
(2) L'abbé de Bernis. (G. A.)
(3) La Pompadour (G. A.)
(4) On n'a pas la lettre. (G. A.)
(5) Toujours Bernis. (G. A.)

écrire. Ne point répondre à une lettre dont on a pu tirer des lumières, c'est un outrage qu'on ne doit point faire à un homme avec qui on a vécu, et qu'on n'a connu que par vous.

Encore un mot, c'est que si on vous disait : « J'ai montré » la lettre ; on ne veut pas que je réponde à un homme qui » a conseillé, il y a six semaines, au roi de Prusse de s'ac- » commoder, » vous pourriez répondre que je lui ai conseillé aussi d'abdiquer plutôt que de se tuer comme il le voulait, et qu'il me répondit, cinq (1) jours avant la bataille :

Je dois, en affrontant l'orage,
Penser, vivre et mourir en roi.

Tout cela est fort étrange. Je confie tout à votre amitié et à votre sagesse. Ma conduite est pure, vous la trouverez même assez noble. Le résultat de tout ceci, c'est que mon procédé avec votre ancien ami, ma lettre, et ma confiance, méritent ou qu'il m'écrive un mot, ou, s'il ne le peut pas, qu'il soit convaincu de mes sentiments, et qu'il les fasse valoir; voilà ce que je veux devoir à un cœur comme le vôtre.

2639. — A M. BERTRAND.

Aux Délices, 5 décembre.

Je crois que les Prussiens seraient bien plus capables de venir en France, mon très cher philosophe, que les huîtres à l'écaille du Malabar d'être venues, comme vous le prétendez, sur l'Apennin ou les Alpes. Chaque science a son roman, et voilà celui de la physique. Si les poissons des Indes étaient arrivés chez nous, comme nos missionnaires vont chez eux, ils y auraient peuplé, et on les trouverait ailleurs que sur nos montagnes. J'avoue qu'il y a quelquefois des vérités bien peu vraisemblables; par exemple, que vingt mille Prussiens aient battu quarante-cinq mille hommes et n'aient eu que quatre-vingt-douze morts. La honte des Français et des Cercles devient encore plus humiliante, depuis que les Autrichiens viennent d'escalader, en treize endroits, les retranchements des Prussiens, sous les murs de Breslau, et de remporter une victoire complète (2). Le comte de Daun nous venge et nous avilit. Le roi de Prusse m'avait écrit une lettre toute farcie de vers, trois jours avant la bataille de Mersbourg (3); il me disait :

Quand je suis voisin du naufrage,
Il faut, en affrontant l'orage,
Penser, vivre, et mourir en roi.

Nous verrons comment il soutiendra le revers de Breslau; on pourra donner encore une ou deux batailles avant la fin de l'année.

Je vous envoie la lettre d'une folle que je ne connais pas; il faut que quelqu'un se soit diverti à lui écrire sous mon nom. Comme il est question de vous à la fin de la lettre, et de M. de Vattel (4) votre ami, vous saurez peut-être quelle est cette extravagante. Mille tendres respects, je vous prie, à M. et à madame de Freudenreich. Bonsoir, mon cher philosophe.

La folle a mis son portrait dans la lettre. Le voici; elle est jolie. La connaissez-vous ?

2640. — A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 5 décembre.

Le petit Gayot, madame, ne nous apprend rien; mais pourquoi ne m'apprenez-vous pas que, le 22, les serviteurs de Marie-Thérèse ont attaqué, en treize endroits, les retranchements des Prussiens sous Breslau, les ont tous emportés, et ont gagné une bataille meurtrière et décisive qui nous venge et qui redouble notre honte? Les Français sont heureux d'avoir de tels alliés. Si le roi de Prusse avait les mains libres, je plaindrais fort de pauvres troupes éloignées de leur pays, n'ayant point de maréchal de Saxe à leur tête, et ayant appris à faire très mal le pas prussien, tout étourdies et toutes sottes de paraître devant leurs maîtres qui leur enseignent le pas redoublé en arrière. Le roi de Prusse m'avait écrit trois jours avant la bataille du 5 :

Quand je suis voisin du naufrage,
Je dois, en affrontant l'orage,
Penser, vivre, et mourir en roi.

Nous n'avons pas voulu *qu'il mourût;* mais les généraux autrichiens le veulent. Portez-vous bien, madame, vous et votre digne amie. Madame Denis, qui se porte mieux, vous présente ses obéissances très humbles.

2641. — A M. TRONCHIN, DE LYON,

7 décembre (1).

Vous devez savoir la journée des dix-sept ponts jetés en même temps sur l'Oder, des treizes attaques faites à la fois aux retranchements prussiens, et du sang répandu pendant six heures, et des Prussiens battus, et de leurs canons pris, et de leur retraite dans Breslau, et de Breslau bloquée. J'attends de Vienne un plus ample détail. Voilà ce qu'on m'a marqué en gros et à la hâte, à l'arrivée des postillons cornant du cor et annonçant dans Vienne, le 25 novembre, cette grande affaire du 22, qui nous venge et qui nous humilie.

Je serai bien stupéfait si on veut écouter à Versailles des propositions du roi de Prusse; ce qu'on y craint le plus, après le feu roulant, c'est de donner le plus léger ombrage à l'impératrice. On ne peut plus séparer ce qu'un moment a uni. Le roi de Prusse peut encore donner une bataille, dire des bons mots, plaire aux vaincus et déchirer des draps pour faire des bandages aux blessés; c'est ce qu'il fit le 5 novembre au soir; mais à la fin, il faut qu'il succombe, à moins qu'on ne se conduise comme en 1742. Je ne sais encore nulle nouvelle positive de la fidélité des Hanovriens et des Hessois; mais il est bien sûr que, sans les Autrichiens, nous serions perdus.

Qui aurait dit au cardinal de Richelieu que les Français devraient un jour leur salut en Allemagne aux armes autrichiennes, l'eût bien étonné. *Cosi va il mondo. Fan lega ogni re, papi, imperadori; doman saranno capitali nemici.*

2642. — A M. THIERIOT.

Aux Délices, 7 décembre.

Vous avez su, mon ancien ami, comment les Français ont été vengés par les Autrichiens. Dix-sept ponts jetés en un moment sur l'Oder, des retranchements attaqués en treize endroits à la fois, une victoire aussi complète que sanglante, l'artillerie prussienne prise, Breslau bloquée, ce sont là des consolations et des encouragements. Il faut espérer que M. le duc de Richelieu réparera de son côté le malheur de M. de Soubise. Le roi de Prusse m'écrit toujours des vers en donnant des batailles; mais soyez sûr que j'aime encore mieux ma patrie que ses vers, et que j'ai tous les sentiments que je dois avoir. Je n'ai point lu les rogatons pédantesques de je ne sais quel malheureux (2) qui a voulu justifier le meurtre de Servet. Je sais seulement que ces écrits sont ici regardés avec mépris et avec horreur de tous les honnêtes gens sans exception. Comptez qu'il est heureux de vivre avec des magistrats qui vous disent : Nous détestons l'injustice de nos pères, et nous regardons avec exécration ceux qui veulent la justifier.

Vous voyez, mon ancien ami, quels progrès a faits la raison. C'est à ces progrès qu'on doit le peu d'effet des billets de confession et de vos dernières querelles. En d'autres temps elles auraient bouleversé le royaume.

J'ai lu et relu l'Éloge de Dumarsais, et je bénis la noble hardiesse de M. d'Alembert; j'attends le septième volume de l'*Encyclopédie*. Tous les articles ne peuvent être égaux, mais il y en a d'admirables dans chaque volume.

Je suis bien aise que les poètes fassent fortune quand leurs ouvrages ne le font pas, et qu'un poète succède à un fermier-général. J'ai aussi quelquefois chez moi une fermière-générale, c'est madame d'Épinay; mais je ne l'épouserai pas : elle a un mari jeune et aimable. Pour elle, c'est à mon gré une des femmes qui ont le meilleur esprit. Si ses nerfs étaient comme son âme et en avaient la force, elle ne serait pas à Genève entre les mains de M. Tronchin. Nous ne sommes jamais sans quelque belle dame de Paris. On ira bientôt à Genève comme on va aux eaux, et on s'en trouvera mieux.

Ferchault Réaumur (3) avait, je crois, dix-sept mille francs de pension pour avoir gâté du fer et de la porcelaine, et pour avoir disséqué des mouches. Il a été bien payé. Vous avez, messieurs, autant de charlatanisme en physique qu'en médecine ; mais enfin il est toujours beau d'encourager des arts utiles.

Si quid novi, scribe veteri amico.

(1) Ou plutôt vingt-sept jours. (G. A.)
(2) Le 22 novembre. (G. A.)
(3) Autrement dit, bataille de Rosbach. (G. A.)
(4) Emmerich de Vattel, auteur du *Droit des gens*. (G. A.)

(1) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) Vernet. (G. A.)
(3) Mort le 18 octobre 1757. (G. A.)

2643. — A M. TRONCHIN, DE LYON.

8 décembre (1).

Je soupçonne que la lettre de madame la margrave (2) est déjà en chemin; mais cette première ne sera qu'une lettre de compliment. Si vous voulez me faire tenir la réponse, je la ferai passer avec sûreté et promptitude par la Franconie, et je vous adresserai celles qui pourront venir de ce pays-là, en cas que cette voie convienne à la personne sage et respectable à qui je vous prie de présenter mon respect.

Je sais historiquement que Versailles est tout à la maison d'Autriche, et qu'il est bien délicat d'entamer quelque négociation qui donnerait de l'ombrage à ceux qui ont l'intérêt le plus puissant de seconder aveuglément la cour de Vienne. Je ne crois pas d'ailleurs qu'on puisse traiter sans elle. Comment se soutiendrait-on dans le pays de Hanovre, si on offensait un allié si nouveau, et qui va devenir si considérable? Tout cela est entouré d'épines. Je ne fais de vœux que pour le bonheur public. Pourquoi faut-il que le roi de Prusse ne se soit pas résolu à faire des sacrifices! Mais... j'aurais bien des choses à dire qu'on ne peut guère confier au papier... cependant... adieu.

2644. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 10 décembre.

Mon cher et respectable ami, je reçois une lettre de *Babet* (3), qui a troqué son panier de fleurs contre le portefeuille de ministre. J'en suis enchanté. M. Amelot ni même M. de Saint-Contest n'écrivaient pas de ce style. Je vous remercie de m'avoir procuré un bouquet de fleurs de la grosse *Babet*.

Rengaînez mes inquiétudes; mais si, dans l'occasion, on vous parlait encore de mes correspondances, assurez bien que ma première correspondance est celle de mon cœur avec la France. J'ai goûté la vengeance de consoler le roi de Prusse, et cela me suffit. Il est battant d'un côté et battu de l'autre; à moins d'un nouveau miracle, il sera perdu. Il valait mieux être philosophe, comme il se vantait de l'être.

2645. — A MADAME DE FONTAINE.

Aux Délices, 10 decembre.

Que faites-vous, ma paresseuse nièce? comment vous portez-vous? aurez-vous le temps de faire copier le portrait de votre oncle pour l'Académie française? D'Alembert se chargera de le donner, puisqu'on le demande. Je l'ai promis, et je vous prie de dégager ma parole. J'aime mieux les tableaux que vous m'avez envoyés pour Lausanne; cela est plus gai que le squelette d'un vieil académicien.

Je n'ai point eu de vos nouvelles depuis longtemps. Il s'est passé d'étranges choses. J'ai consolé *Luc;* je lui ai donné des conseils de *philosophe*, et il a été trop *roi* pour les suivre. Il nous a battus indignement. Il valait mieux, dira votre ami (4), faire courir des chariots d'Assyrie en rase campagne que de se faire assommer entre deux collines, et d'être obligés de s'enfuir avec honte devant six bataillons prussiens, sans avoir combattu. Quand M. de Custine (5) est mort de ses blessures, le roi de Prusse a dit: « Je plains les Français, je » regrette leur vie et leur gloire. » Il a fait déchirer les draps d'une dame auprès de Mersbourg pour faire des bandages à nos blessés, et il nous accable de bons mots. Les Autrichiens n'en disent point, mais ils battent ses troupes; ils nous vengent et nous humilient.

Vous savez que le prince de Bevern, son meilleur général, est prisonnier; que Breslau appartient du 23 de novembre à l'impératrice; que les Autrichiens vont marcher vers Berlin; que peut-être à présent M. de Richelieu a donné bataille aux troupes du roi d'Angleterre, qui ne sont pas plus honnêtes sur terre que sur mer: le droit des gens est devenu une chimère, mais le droit du plus fort n'en est point une. Voilà probablement le système de l'Europe qui va entièrement changer. Mais que nous importe? nous n'avons que notre maigre individu à conserver.

Ayez soin de votre santé. Nous avons toujours ici de belles dames de Paris; une madame de Montferrat est venue faire inoculer son fils, madame d'Épinay vient demander des nerfs à Tronchin; que ne venez-vous en demander aussi? J'embrasse toute votre famille, et vous surtout, et de tout mon cœur.

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) Au cardinal de Tencin. (G. A.)
(3) Bernis. Il avait été nommé en juin ministre des affaires étrangères. (G. A.)
(4) Le marquis de Florian (G. A.)
(5) Blessé à Rosbach. (G. A.)

2646. — A M. DARGET.

10 décembre 1757.

Mon cher et ancien ami, j'ai lu le projet de l'hôpital; il en faudrait un bien grand pour y mettre nos pauvres soldats de l'armée de Soubise, qui ont manqué bien longtemps de pain. Heureusement les Autrichiens nous vengent; ils gagnent une bataille longue et meurtrière sous les murs de Breslau, ils prennent le prince Bevern prisonnier, ils sont dans Breslau. L'impératrice reprend sa chère Silésie, excepté Neis, et la Barbarini (1), qu'elle n'a pas encore, mais qu'elle aura sûrement à moins d'un miracle; et Dieu n'en fait point pour notre mécréant. Je lui donne des conseils de Cinéas, et j'ai peur qu'il ne finisse bientôt comme Pyrrhus. Vous souvenez-vous de quel air je prenais la liberté de corriger ses vers et sa prose? Je lui parle de même sur son état. C'est la seule vengeance que je puisse prendre, et elle est fort honnête. Sa gloire est en sûreté: après nous avoir bien battus, et nous avoir accablés de bons mots et de caresses, il ne devrait plus songer qu'à vivre tranquille, à ne pas s'exposer à la cérémonie du ban de l'Empire, et à devenir philosophe. Il devrait aussi quelque honnêteté à ma nièce, mais il n'est pas galant. Je me flatte que M. de Richelieu fera décimer les Hanovriens. Je ne sais comment les sujets du roi d'Angleterre se sont mis à mériter la hart sur terre et sur mer.

Je reviens à l'hôpital dont j'étais parti; il est clair que cette maison ne sera pas sitôt fondée; mais je vous prie d'assurer M. de Chamousset de ma sincère et stérile estime; je voudrais qu'on le fît prévôt des marchands. Il est honteux qu'un homme qui a des intentions si nobles, et qui paraît si exact et si laborieux, ne soit pas en place: c'est un malheur public qu'il ne soit pas employé.

Mais vous! quand le serez-vous? Vous êtes une preuve que les talents ne sont pas tous mis en œuvre. Je bénis Dieu que vous ayez quitté Berlin; mais je suis fâché que vous n'ayez pas trouvé mieux à Paris, où vous deviez trouver tout. Mes compliments, je vous prie, au laborieux mortel à qui je dois de belles tulipes. V. dîner V.

2647. — A M. TRONCHIN, DE LYON.

Délices, 11 décembre (2).

La ratification de la capitulation de Stade n'arriva de la cour à M. le maréchal de Richelieu que le 12 novembre. Les Hanovriens se sont crus en droit de ne la pas tenir, surtout après la belle aventure de l'armée de Soubise. M. de Linar ne signifia à M. le maréchal de Richelieu que le 28 la rupture totale. Les Hanovriens, les Hessois avec les Brunswickois qui se laissent entraîner, étaient le 28 à Harbourg, au nombre de trente-huit mille hommes, et M. de Richelieu n'en avait encore que trente mille. On parle d'un corps de dix mille Prussiens qui vient renforcer encore l'armée ennemie. La saison est dure pour les Français, le danger est grand, l'absence de Chevert triste, l'exemple de l'armée de Soubise funeste.

Iliacos intra muros peccatur et extra.

Madame la margrave me mande, du 29, qu'elle ne croit pas qu'il reste un seul Français en Allemagne dans six mois; elle peut se tromper, et son frère aussi. De tous côtés la crise est violente. Bonsoir, mon cher ami.

2648. — A MADAME D'ÉPINAY.

C'est grand dommage, madame, que vous n'existiez pas; car, lorsque vous êtes, personne assurément n'est mieux. Je n'existe guère, mais je souhaite passionnément de vivre pour vous faire ma cour. Si vous craignez les *escalades* (3), daignez venir jouir de la tranquillité dans notre cabane, lorsque nous aurons battu les Savoyards. Honorez-nous de votre présence; nous la préférons à tout. Nous sommes à vos ordres et à vos pieds.

Les Hanovriens ont trente-huit mille hommes, et M. de Richelieu n'en avait pu encore rassembler que trente mille le 28 novembre. Si les Autrichiens n'étaient pas aussi bien conduits que nous sommes mal dirigés, il ne reviendrait de Français que ceux qui déserteraient.

(1) Danseuse, qui fut maîtresse de Frédéric II. (G. A.)
(2) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(3) Allusion à la fête de l'*Escalade*, célébrée tous les ans à Genève le 12 décembre. (G. A.)

2649. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 12 décembre.

Mon cher ange, voici le plus grand service que vous puissiez jamais me rendre. Je ne peux vous dire à quel point je m'intéresse à cette affaire. Il s'agit de gagner au conseil un procès qui paraît bien juste et dont le succès dépend de M. de Courteilles (1). C'est contre un receveur du domaine qu'on plaide; et les descendants du grand Budée doivent l'emporter sur un receveur, quand ils ont la justice pour eux. Je vous demande, avec la plus tendre instance, de parler à M. de Courteilles avec la plus grande force. Je vous aurai une éternelle obligation.

MM. de Douglas, qui sont joints à MM. Budée de Boisi (2), vous rendront ce billet.

2650. — A MADAME D'ÉPINAY.

Je demande aujourd'hui la permission de la robe de chambre à madame d'Epinay. Chacun doit être vêtu suivant son état. Madame d'Epinay doit être coiffée par les Grâces, et il me faut un bonnet de nuit.

2651. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 17 décembre.

Il faut que vous me pardonniez, mon cher ange; je suis un bon Suisse qui avais trop pris les choses à la lettre. Vous me mandiez qu'on a plus de ménagements et plus de jalousies qu'un amant et une maîtresse, et que mes correspondances mettaient obstacle à un retour qu'on pourrait attribuer à ces correspondances mêmes. Daignez considérer que le temps où vous me parliez ainsi était précisément celui où le bon Suisse n'avait fait aucune difficulté d'avouer à madame de Pompadour ces liaisons que je crus un peu dangereuses, sur votre lettre. Rien n'est assurément plus innocent que ces liaisons; elles se sont bornées, comme je vous l'ai dit, à consoler un roi qui m'avait fait beaucoup de mal, et à recevoir les confidences du désespoir dans lequel il était plongé alors. Je vous avertis que le roi de Prusse et l'impératrice pourraient voir les lettres (3) que j'ai écrites à Versailles, sans que ni l'un ni l'autre pût m'en savoir le moindre mauvais gré. J'avais cru seulement que le désespoir où je voyais le roi de Prusse pouvait être un acheminement à une paix générale, si nécessaire à tout le monde, et qu'il faudra bien faire à la fin. Je ne m'attendais pas alors que nos chers compatriotes se couvriraient d'opprobre, et qu'une armée de cinquante mille hommes fuirait comme des lièvres devant six bataillons dont les justaucorps viennent à la moitié des fesses; je ne prévoyais pas que les Hanovriens assiégeraient Harbourg, et qu'ils seraient plus forts que M. de Richelieu. Nous avons grand besoin d'être heureux dans ce pays-là, car nous y sommes en horreur pour nos brigandages (4), et méprisés pour notre lâcheté du 5 de novembre. Les Autrichiens disent qu'ils n'ont pris Breslau, et gagné la bataille, que parce qu'ils n'avaient pas de Français avec eux. Enfin nous n'avons d'appui en Allemagne que ces mêmes Autrichiens qui se moquent de nous. Il faut espérer que M. de Richelieu rétablira notre crédit et notre gloire, et que les succès de Marie-Thérèse nous piqueront d'honneur. Si le roi de Prusse était tombé sur nous après sa victoire, nos armées découragées se seraient trouvées entre les Hanovriens enragés contre nous, et les Prussiens vainqueurs; il ne revenait peut-être pas un Français d'Allemagne. Je me flatte enfin que tout sera réparé. Vous voyez que je suis aussi bon Français que bon Suisse. Tout bon que je suis, j'ai toujours sur le cœur les quatre baïonnettes que ma nièce eut dans le ventre. J'aurais voulu que le roi de Prusse eût réparé cette infamie; mais je vois qu'il est difficile de venir à bout de lui, même en lui prenant Breslau.

Au moment où je griffonne, la nouvelle vient de Francfort que nous avons été malmenés devant Harbourg; je n'en veux rien croire; ce sont des hérétiques qui le mandent; passons vite.

On a joué à Vienne l'*Orphelin de la Chine;* l'impératrice l'a redemandé pour le lendemain; voilà des nouvelles du *tripot* assez agréables. Le tripot de la guerre n'est pas si plaisant. Venons à l'article du portrait; donnez-moi des dents et des joues, et je me fais peindre par Vanloo. En attendant, mon cher ange, envoyez aux charniers Saints-Innocents, mon effigie est là trait pour trait.

J'ai actuellement chez moi madame d'Epinay, qui vient demander des nerfs à Tronchin. Il n'y a point là de *salmigondis* (1); cela est philosophe, bien net, bien décidé, bien ferme. Je la quitte pourtant, et je vais au palais-Lausanne. Vous verez, mon cher ange, des Ecossais francisés, des Douglas qui ont des terres dans mon voisinage, qui ont un procès au conseil, au rapport de M. de Courteilles. Je baise pour eux le bout de vos ailes; je vous demande votre protection. Mais vous! vous! vous avez une affaire (2) et point d'audience; cela est drôle. Pour Dieu, expliquez-moi cela, *et vale, et ama nos.*

2652. — A MADAME D'ÉPINAY.

On est aux pieds de la véritable philosophe; on est pénétré de regrets de la quitter, et de remords de n'être point allé à Genève; on demande pardon. On souhaite trois ou quatre ans (3) de langueur à la vraie philosophe, afin qu'elle ait besoin quatre ans du grand Tronchin. Les deux ermites lui sont attachés avec tous les sentiments qu'elle inspire. Ah! si elle pouvait venir à Lausanne!

2653. — A M. TRONCHIN, DE LYON.

Lausanne, 20 décembre (4).

Vous savez la nouvelle victoire du roi de Prusse (5); les cinquièmes jours du mois lui sont favorables. M. le maréchal Keith, qui m'écrit du 8 au milieu de ses montagnes, ne me mande point que les Prussiens aient repris Breslau, comme on le dit.

Ce qu'il y a de plus triste, et ce que je ne veux pas croire, c'est qu'une lettre de l'armée de Richelieu parle aussi d'une bataille que nous venons de perdre contre les Hanovriens (6). Si malheureusement cette nouvelle se confirme, voilà cent mille hommes et deux cents millions de perdus, comme dans la guerre de 1741. Dans ces circonstances malheureuses, vous m'avouerez que les affaires générales seraient plus difficiles à ajuster que des billets de confession. Peut-être le résultat de tant de vicissitudes sera que la cour de France aurait pu donner la paix, il y a quatre mois, et ne pourra pas même la recevoir dans deux.

Dieu veuille que la nouvelle de la prétendue défaite de M. de Richelieu soit sans fondement, et que les prophéties de madame la margrave soient fausses! Ses desseins sont plus agréables que ses prophéties. Elle ne respire que la paix. Le chaos serait beau à débrouiller. Il serait bien rare de s'accommoder avec le roi de Prusse sans se brouiller avec l'impératrice, et de rester maître du Hanovre sans avoir à craindre le roi de Prusse. Mais je crois que les d'Ossat (7) et les Richelieu auraient peine à résoudre un pareil problème. Qui en sait plus qu'eux tous le résoudra. Mais il y a sur les bords de notre Rhône, et près de la cathédrale où vous n'allez point, un homme (8) qui peut-être est le seul capable dans l'Europe de voir et de faire ce qui est convenable. J'ose penser que cet homme sage attendra: il sait qu'on n'accommode guère les procès que quand les deux parties n'ont plus d'argent pour plaider.

2654. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Lausanne, 20 décembre, au soir.

Quand les Prussiens tuent tant de monde, il faut bien aussi que je vous assassine de lettres, mon cher ange. Il est difficile que vous ayez su plus tôt que nous autres Suisses la nouvelle victoire du roi de Prusse, près de Neumarck en Silésie. Ce diable de *Salomon* est un terrible Philistin. La renommée le dit déjà dans Breslau; mais il ne faut pas croire toujours la renommée. Elle parle d'une bataille entre M. de Richelieu et les Hanovriens; elle prétend que nous avons été très malmenés, et je n'en veux rien croire; car si cela était vrai, nous perdrions encore cent mille hommes et deux cents millions, comme dans la guerre de 1741, dont Dieu nous préserve! Peut-on songer à des *Fanime* à l'eau

(1) Intendant des finances. (G. A.)
(2) Un de ces MM. Budée, en 1758, vendit la terre de Ferney à Voltaire. (*Clogenson.*)
(3) On n'a pas ces lettres à Bernis et à la Pompadour. (G. A.)
(4) On sait comment Richelieu pilla le Hanovre. Le pavillon du boulevard des Italiens l'atteste encore. (G. A.)

(1) Allusion à madame de Montferrat. (G. A.)
(2) D'Argental, propriétaire de l'île de Rhé, avait eu une maison brûlée par les Anglais. (G. A.)
(3) Madame d'Epinay resta deux ans à Genève. (G. A.)
(4) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(5) Celle de Lissa, 5 décembre. (G. A.)
(6) Fausse nouvelle. (G. A.)
(7) Célèbre diplomate, né en 1536, mort en 1604. (G. A.)
(8) Tencin. (G. A.)

rose, quand on joue des tragédies si sanglantes? Dites-moi donc, je vous en prie, si vous êtes content, si vous avez eu ce que vous appelez votre audience. Écrivez-moi un mot pour consoler le Suisse

2655. — A M. VERNES.

A Lausanne, 24 décembre.

Voici, monsieur, ce que me mande M. d'Alembert : « J'écris à votre ami M. Vernes; il pourra vous communiquer ma lettre. Il me paraît que ces messieurs n'ont pas lu l'article GENÈVE, ou qu'ils se plaignent de ce qui n'y est pas (1). »

Or, puisque vous voilà mon ami déclaré à Paris, communiquez-moi donc, mon cher ami, cette lettre de M. d'Alembert. Je n'ai point encore le nouveau tome de l'*Encyclopédie*, et j'ignore absolument de quoi il s'agit. Je sais seulement, en général, que M. d'Alembert a voulu donner à votre ville des témoignages de son estime. Il dit que le clergé de France l'accuse de vous avoir trop loués, tandis que vous autres vous vous plaignez de n'être pas loués comme il faut. Que vous êtes heureux, dans votre petit coin de ce monde, de n'avoir que de pareilles plaintes à faire, tandis qu'on s'égorge ailleurs!

Puissent tous vos confrères perpétuer cette heureuse paix, cette humanité, cette tolérance qui console le genre humain de tous les maux auxquels il est condamné! Qu'ils détestent le meurtre abominable de Servet, et les mœurs *atroces* qui ont conduit à ce meurtre, comme le parlement de Paris doit détester l'assassinat infâme dont on fit périr Anne du Bourg, et comme les Hollandais doivent pleurer sur la cendre des Barneveldt et des de Witt. Chaque nation a des horreurs à expier, et la pénitence qu'on en doit faire est d'être humain et tolérant.

Ne soyons ni calvinistes, ni papistes, mais frères, mais adorateurs d'un Dieu clément et juste. Ce n'est point Calvin qui fit votre religion, il eut l'honneur d'y être reçu; et vous avez parmi vous des esprits plus philosophes et plus modérés que lui, qui font l'honneur de votre république.

Bonsoir. Quand il s'agit de paix et de tolérance, je suis trop babillard. Mes compliments à notre Arabe (2).

2656. — A M. BERTRAND.

A Lausanne, 24 décembre.

Mon cher philosophe, si votre thermomètre à l'air est si au-dessous de la glace, je m'imagine que le thermomètre de votre appartement est comme le mien, tout près de l'eau bouillante. Je compte passer mon hiver dans le climat doux que je me suis fait au milieu des glaces, et que la liberté me rend encore plus doux.

Je plains le roi de Prusse d'acquérir tant de gloire aux dépens de tant de sang. Je plains les Français qui vont se faire tuer à deux cents lieues de leur pays, et les Suisses qui les accompagnent, et les peuples qu'ils pillent, et les ministres de Genève qui, lassés de leur vie douce, veulent l'empoisonner en excitant contre eux-mêmes une tempête dont M. d'Alembert ne fera que rire. Je n'ai point vu l'article; je sais seulement que d'Alembert n'a eu d'autre intention que de faire leur éloge. Il faut qu'ils le méritent par leur circonspection.

J'avais vu les petits vers de l'horloger (3) de Genève; on les a un peu rajustés, mais il est toujours singulier qu'un horloger fasse de si jolies choses. Sa pendule va juste, et il paraît qu'il pense comme vous. C'est aussi le sentiment de tous les magistrats de Genève sans exception. Vous voyez que les mœurs se sont perfectionnées; on déteste les *atrocités* de ses pères. Les misérables qui voudraient justifier l'assassinat de Servet, ou de du Bourg, ou de Barneveldt, et de tant d'autres, sont indignes de leur siècle. Quoi qu'en dise l'horloger, un historien n'a point *tort* de regarder la conduite de Calvin envers Servet comme très criminelle. Un ministre de Genève a chargé depuis peu un de ses amis de consulter des manuscrits de Calvin qui sont à Paris dans la Bibliothèque royale. Il croyait y trouver sa justification; son ami y a trouvé tant de choses *atroces*, qu'il en est honteux. Malheur à quiconque est encore calviniste ou papiste! ne se contentera-t-on jamais d'être chrétien! hélas! Jésus-Christ n'a fait brûler personne; il aurait fait souper avec lui Jean Huss et Servet (4).

(1) On n'a pas la lettre de d'Alembert. (G. A.)
(2) Abauzit (1679-1767), descendant d'un médecin arabe. (G. A.)
(3) Rival. Voyez, tome VI, le *Commentaire historique*. (G. A.)
(4) Voltaire écrit ici à un pasteur, et c'est pourquoi il se montre si doux pour Jésus. (G. A.)

J'ai acheté auprès de Genève une maison qui me coûte plus de cent mille livres; voilà ce que je brûlerais demain, si la tolérance et la liberté que j'ai cherchées étaient proscrites. J'ai quitté des rois pour cette liberté, et je serai encore libre auprès d'eux quand je le voudrai. Mais il vaut mieux être à soi-même qu'à un roi, et c'est ce qui me retient sur les bords du lac Léman, où je voudrais bien vous embrasser.

Mille respects à M. et madame de Freudenreich.

2657. — A M. TRONCHIN, DE LYON.

Lausanne, 24 décembre (1).

Je viens d'expédier (2) sûrement la lettre de son éminence.

Je reçois dans ce moment des nouvelles du roi de Prusse et de madame la margrave du 12 décembre, par un officier principal de la maison de madame de Bareith, en qui elle a une grande confiance. La victoire du roi de Prusse n'est pas si décisive qu'on le disait. Il n'a point Breslau (3). Les Autrichiens sont rassemblés sous Schweidnitz. Il y aura encore du sang répandu; et celui qui préviendrait tant de calamités par une bonne paix, serait le bienfaiteur du genre humain. Le roi de Prusse écrit à sa sœur « qu'il est bien las de tant de carnage et de barbare gloire. »

2658. — A MADAME D'ÉPINAY.

A Lausanne, 26 décembre.

Des préjugés sage ennemie,
Vous de qui la philosophie,
L'esprit, le cœur, et les beaux yeux,
Donnent également envie
A quiconque veut vivre heureux
De passer près de vous sa vie;
Vous êtes, dit-on, tendre amie;
Et vous seriez encor bien mieux,
Si votre santé raffermie
Et votre beau genre nerveux
Vous en donnaient la fantaisie.

Heureux ceux qui vous font la cour, malheureux ceux qui vous ont connue et qui sont condamnés aux regrets! Le hibou des Délices est à présent le hibou de Lausanne; il ne sort pas de son trou; mais il s'occupe avec sa nièce de toutes vos bontés. Il se flatte qu'il y aura de beaux jours cet hiver; car, après vous, madame, c'est le soleil qui lui plaît davantage. Il a dans sa masure un petit nid bien indigne de vous recevoir; mais quand nous aurons de beaux jours et des spectacles, peut-être, madame, ne dédaignerez-vous point de faire un petit voyage le long de notre lac. Vous aurez des nerfs; M. Tronchin vous en donnera; j'espère qu'il vous accompagnera. Tous nos acteurs s'efforceront de vous plaire; nous savons que l'indulgence est au nombre de vos bonnes qualités.

Je vous demande votre protection auprès du premier des médecins, et du plus aimable des hommes, et je lui demande la sienne auprès de vous. Mais si vous voyez la tribu Tronchin, et des Jallabert (4), et des Crommelin, etc., comme on le dit, vous ne sortirez point de Genève, vous ne viendrez point à Lausanne. L'oncle et la nièce en meurent de peur.

Recevez, madame, avec votre bonté ordinaire, le respect et le sincère attachement du hibou suisse.

Me permettez-vous, madame, de présenter mes respects à M. l'abbé de Nicolaï? Je voudrais bien que M. votre fils, qui est si au-dessus de son âge et si digne de vous, et son aimable gouverneur (5), voulussent bien se souvenir du Suisse de Lausanne.

2659. — A M. BERTRAND.

A Lausanne, 27 décembre.

Je vous souhaite une bonne et tranquille année, mon cher philosophe, car rien de bon sans tranquillité. J'épargne une lettre inutile à M. le banneret et à madame (6); mais je m'adresse à vous pour leur présenter mes tendres respects, et mes vœux bien sincères pour leur conservation et pour leur félicité dont ils sont si dignes. Ma nièce se joint à moi et partage tout mon attachement. Que nous serions flattés s'ils pouvaient honorer de leur présence ce séjour tranquille, cette

(1) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) A la margrave. (G. A.)
(3) Il reprit Breslaw le 19. (G. A.)
(4) Professeur de philosophie à Genève. (G. A.)
(5) Linant. (G. A.)
(6) De Freudenreich. (G. A.)

petite retraite de Lausanne que nous avons ornée dans l'espérance de les y recevoir un jour avec vous! *Iste angulus mihi semper ridet* (1). Je ne crois pas que j'aille jamais ailleurs, malgré les sollicitations qu'on me fait. Quand on est aussi agréablement établi, il ne faut pas changer. *Patria ubi bene* doit être ma devise.

J'ai lu enfin l'article Genève de l'*Encyclopédie*, qui fait tant de bruit;

Non nostrum inter vos tantas componere lites. (Virg., ecl. iii.)

Je trouve seulement les Génevois très heureux de n'avoir que de ces petites querelles paisibles, tandis qu'on s'égorge depuis le lac des Puants (2) jusqu'à l'Oder, et qu'on teint de sang la terre et les mers.

Il faut que ceux qui sont destinés à prêcher la paix soient au moins pacifiques. Le grand mal, messieurs, qu'on vous accuse un peu de variation! Eh! qui n'a pas varié? Le premier siècle ressemble-t-il au quatrième? et *milord* Pierre (3) n'a-t-il pas couvert de rubans et de franges l'habit simple et uni qu'il avait reçu d'un père très uni?

Les dogmes ne se sont-ils pas accumulés d'âge en âge? On dit que vous revenez à la simplicité des premiers temps, que vous abandonnez l'architecture gothique, chargée de vains ornements, pour la noble architecture des Grecs. Vous fait-on si grand tort?

M. d'Alembert, à ce que vous dites, serait très fâché que des inquisiteurs le louassent d'être tout prêt à faire brûler des hérétiques. Sans doute il recevrait fort mal ce bel éloge, qu'il n'a jamais mérité; mais en est-il de même de ceux qu'il loue de vouloir embrasser la simplicité des premiers temps? Il ne dit que ce qu'il leur a entendu dire vingt fois. Il révèle leur secret, je l'avoue; mais ce secret est celui de la *comédie*; rien n'est plus public parmi vous autres que ce secret. S'ils désavouent leurs sentiments, ils se feront peu d'honneur; s'ils les publient, ils s'attireront des disputes. Que faut-il donc faire? rien; se taire, vivre en paix, et manger son pain à l'ombre de son figuier; laisser aller le monde comme il va; recommander la morale et la bienfaisance, et regarder tous les hommes comme nos frères. C'est ce que je leur souhaite. Je vous embrasse tendrement, mon cher théologien, humain et philosophe.

2660. — A M. VERNES.

A Lausanne, 29 décembre.

Oui, je vous tiens, mon ami, et, tout jeune que vous êtes, je vous fais mon prêtre. Je signe votre profession de foi (4), à condition que ni vous ni votre aimable Arabe (5) vous n'y changerez jamais rien, et que vous ne mettrez jamais, comme *milord* Pierre, ni nœud d'épaule ni ruban sur votre bel habit.

Ayez la bonté de me garder les grands hommes lyonnais (6) jusqu'à mon retour. Le grand homme du jour (7) m'a fait faire des compliments, et va peut-être donner une nouvelle bataille pour ses étrennes. Il est vrai qu'il a fait conduire à Spandau (8) le théologien de Prades, qu'il a soupçonné d'avoir eu quelque commerce avec la pauvre reine de Pologne. Je ne sais si de Prades l'a confessée et communiée; mais avouez que c'est une singulière destinée pour un gentilhomme bordelais d'être excommunié à Paris, chanoine en Silésie, et prisonnier à Spandau. Que ne venait-il sur les bords de mon lac! il aurait signé votre *Catéchisme*, et aurait vécu paisiblement.

Or çà, *carissime frater in Deo, et in Serveto*, êtes-vous bien fâché, dans le fond du cœur, qu'on dise dans l'*Encyclopédie* que vous pensez comme Origène, et comme deux mille prêtres qui signèrent leur protestation contre le pétulant Athanase? le bon homme Abauzit ne rit-il pas dans sa barbe? Vous voilà bien malade que quelques gros Hollandais vous traitent d'hétérodoxes! Serez-vous bien lésés quand on vous reprochera d'être des infâmes, des monstres, qui ne croient qu'un seul Dieu plein de miséricorde? Allez, allez, vous n'êtes pas si fâchés. Soyez comme Dorine qui aimait Lycas, comme vous devez le savoir. Lycas s'en vanta, et Dorine, qui en fut bien aise, dit :

Lycas est peu discret
D'avoir dit mon secret. (Quin., *Alc.*)

D'Alembert est Lycas, vous autres êtes Dorine, et moi je suis tout à vous, très tendrement.

Au reste, si quelque orthodoxe ou hétérodoxe m'accusait d'avoir la moindre part à l'article Genève, je vous supplie instamment de rendre gloire à la vérité. J'ai appris le dernier toute cette affaire. Je ne veux que le repos, et je le souhaite à tous mes confrères, moines, curés, ministres, séculiers, réguliers, trinitaires, unitaires, quakers, moraves, Turcs, Juifs, Chinois, etc., etc., etc., etc., etc., etc.

2661. — A M. TRONCHIN, DE LYON.

Lausanne, 3 janvier 1758 (1).

Voici ce que le confident de madame la margrave m'écrit : « On croit, comme vous, qu'il faut faire la paix. Le roi de » Prusse le désire, à ce qu'il paraît. Je voulais vous dire les » obstacles que j'envisage; mais les ordres de S. A. R. m'o» bligent à renvoyer mes idées à une autre poste. Je ne sais » si elle vous écrira par celle-ci; mais je peux vous assurer » que vous n'êtes oublié ni dans les succès ni dans les » triomphes. »

Cette année sera peut-être celle de nos malheurs, comme 1757 a été l'année des vicissitudes. Si la victoire de Lissa est aussi complète que le roi de Prusse le dit, s'il a vingt mille prisonniers, comme il s'en vante, malgré l'improbabilité du nombre, s'il est secouru des Anglais, comme il y a grande apparence, voilà en Allemagne une balance établie, et les deux plats de la balance seront chargés de cadavres et vides d'argent. L'Allemagne sera divisée et affaiblie, et, en ce cas, la France sera plus heureuse que si elle avait agrandi la maison d'Autriche par des victoires funestes.

Mais aussi, d'un autre côté, s'il arrive de nouvelles infortunes aux armées de France, si les Hanovriens, aidés des Prussiens, font en 1758 ce que les pandours firent en 1742, s'ils nous chassent, si nos armées et notre argent sont dissipés, si enfin la Prusse victorieuse se réunit un jour avec l'Autriche contre la France, et si les anciennes haines l'emportent sur les nouveaux traités, la France aurait alors autant à craindre qu'à se repentir, et ce ne serait qu'en ruinant ses finances qu'elle pourrait résister sur mer et sur terre.

Prenons à présent la chose d'une autre face. Il peut se faire que le maréchal de Richelieu batte l'armée de Hanovre, que les Russes et les Suédois fassent la guerre sérieusement, que les Autrichiens, alors plus libres dans leurs opérations, pressent le roi de Prusse malgré toutes ses victoires.

Encore un autre cas plus vraisemblable. Que tous les succès soient balancés, que le roi de Prusse désire sincèrement la paix, comme je le crois, la France ne peut-elle pas alors conclure cette paix avec bienséance? Mais, dans tous les cas possibles, le roi de Prusse peut-il se détacher des Anglais, qui lui érigent une statue, et qui vont lui donner des subsides? La France peut-elle se détacher de la maison d'Autriche pour n'avoir plus aucun allié? Il paraît qu'on s'est mis dans un labyrinthe dont aucun fil ne peut nous tirer, et qu'on n'en peut sortir que l'épée à la main.

En effet, que proposer? Et à qui faire des propositions? Sera-ce aux Hanovriens, après la rupture de leur capitulation? au roi de Prusse, après avoir été si honteusement battus par lui? aux Autrichiens, après des traités si récents? Peut-on négocier séparément avec quelque puissance? Et n'est-on pas réduit à attendre que tous les partis, également affaiblis et déchirés, désirent une paix nécessaire?

La postérité aura peine à croire qu'un marquis de Brandebourg se soit soutenu seul contre la France, l'Autriche, la moitié de l'Empire, la Russie, la Suède; mais enfin ce miracle est arrivé, il subsiste, et tout ce que la France peut faire aujourd'hui, c'est de se soutenir contre Hanovre. Cette humiliation est étrange et unique; mais il la faut dévorer.

Je suis très persuadé que si la personne respectable que vous connaissez, et qui connaît si bien l'Europe, avait été à la tête des affaires, elles ne seraient pas dans ces tristes termes. Plût à Dieu qu'il fît servir son génie et les ressources de sa prudence à finir glorieusement un tel embarras?

S. Em. aura incessamment une lettre de la sœur; mais que peut faire le frère? Il désire la paix, oui; mais à condition qu'il gardera toute la Silésie, à condition qu'il restera uni avec Hanovre, dont il est garant. Encore une fois, je ne vois qu'un nuage épais, et je n'espère que dans les lumières de l'homme supérieur qui peut percer ce nuage.

Je vous ai confié mes doutes et mon ignorance; c'est tout ce que j'ai à vous présenter pour vos étrennes.

En voici bien d'une autre! — A bon jour, bonne œuvre.

(1) Horace, livre II, ode vi. (G. A.)
(2) Dans le Canada. (G. A.)
(3) Saint Pierre. (G. A.)
(4) Le *Catéchisme d'Ostervald*, corrigé par Vernes. (G. A.)
(5) Abauzit. (G. A.)
(6) *Recherches pour servir à l'Histoire de Lyon*, ou les *Lyonnais dignes de mémoire*, par J. Pernetti. (G. A.)
(7) Frédéric II. (G. A.)
(8) Ou plutôt à Magdebourg. (G. A.)

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. Cette lettre, toute diplomatique, est fort curieuse. (G. A.)

Le jour de l'an, une couturière, apprentie femme de chambre de ma nièce, déclare qu'elle est grosse d'un laquais, nommé André : pourrait-on recevoir la pauvrette à Lyon? Elle a l'honneur d'être huguenote, et mon laquais celui d'être papiste : franchement, il faudrait que M. le cardinal la convertît; elle est jeune, jolie; ce serait une œuvre pie; mais en attendant, il faut qu'elle accouche. Y a-t-il quelque âme honnête qui pût se charger d'elle et mettre son enfant aux orphelins de Lyon?

2662. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

A Lausanne, 4 janvier (1).

A tous croates, pandours, housards, qui ces présentes ouvriront, Salut, et peu de butin :

Pandours et croates, laissez passer cette lettre à son altesse sérénissime, madame la duchesse de Saxe-Gotha, qui est aussi aimable, aussi bienfaisante, aussi noble, aussi douce, aussi éclairée que vous êtes ignorants, durs, pillards et sanguinaires. Sachez qu'il n'y a rien à gagner pour vous si vous prenez ma lettre en chemin, et que ce n'est pas là un butin qui vous convienne. Vous me feriez une extrême peine, dont il ne vous reviendrait rien du tout. D'ailleurs il ne doit être rien de commun entre madame la duchesse de Gotha et vous, vilains pandours. Elle est le modèle parfait de la politesse, et vous ne savez pas vivre; elle a beaucoup d'esprit, et vous n'avez jamais rien lu, vous n'avez pas le moindre goût; vous cherchez à rendre ce monde-ci le plus abominable des mondes possibles, et elle voudrait qu'il fût le meilleur. Il le serait sans doute, si elle en était la maîtresse.

Il est vrai qu'elle est un peu embarrassée avec le système de Leibnitz; elle ne sait comment faire, avec tant de mal physique et moral, pour vous prouver l'optimisme : mais c'est vous qui en êtes cause, maudits housards; c'est par vous que le mal est dans le monde; vous êtes les enfants du mauvais principe.

Je vous conjure, au nom du bon principe, de ne jamais entrer dans ses Etats; j'espère encore y aller un jour, et je ne veux point y trouver de vos traces.

Madame, si ces messieurs sont un peu honnêtes, votre altesse sérénissime recevra sans doute mes profonds respects et mon très tendre attachement en 1758. Monseigneur le duc, toute votre auguste famille, daigneront se souvenir de moi. La grande maîtresse des cœurs ne m'oubliera pas. N'a-t-elle pas pris soin de quelque pauvre Français blessé à Rosbach? ne lui a-t-elle pas donné des bouillons?

Je veux finir, madame, par faire réparation à messieurs les housards. Je me flatte qu'ils n'ont point ravagé vos Etats, que votre altesse sérénissime est en paix au milieu de la guerre, et que la sérénité de sa belle âme se répand sur son pays. Je ne suis qu'un pauvre Suisse, mais il n'y a personne, dans les treize cantons, qui désire plus d'être à vos pieds que moi. Qu'on fasse la paix, et je fais un pèlerinage dans votre temple, qui est celui des Grâces. Je réitère à votre altesse sérénissime mon respect et mes vœux. Le Suisse V.

2663. — A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Lausanne, où je serai tout l'hiver, 5 janvier.

Eh bien! madame, M. votre fils n'a donc perdu qu'un cheval, et a gagné de la gloire? Je lui en fais comme à vous, madame, mon très tendre compliment. Je me flatte qu'il n'a pas été moins heureux dans la bataille qu'on dit que M. le maréchal de Richelieu a gagnée le 26 décembre (2) contre M. le prince de Brunswick. J'ai gagné, à Potsdam, plus de cinquante louis à ce prince aux échecs; mais il vaut mieux gagner au beau jeu que M. de Richelieu joue. Je n'ai aucun détail de cette grande journée qui venge l'honneur de nos armes, et qui lave dans le sang hanovrien la perfidie dont on les accuse, et la honte de l'armée de Soubise.

Vous abandonnez donc Marie-Thérèse, depuis que le roi de Prusse bat ses troupes, reprend Breslau, et a quarante mille prisonniers? Ah! madame, ne changez pas avec la fortune. Je vous ai vue si bonne Autrichienne! Mais surtout ayez soin de votre santé. Faites comme moi; mon appartement est si chaud que j'y suis incommodé des mouches en voyant quarante lieues de neiges. Je me suis arrangé une maison à Lausanne qu'on appellerait palais en Italie; quinze croisées de face en cintre donnent sur le lac à droite, à gauche, et par devant. Cent jardins sont au-dessous de mon jardin. Le grand miroir du lac les baigne. Je vois toute la Savoie au delà de cette petite mer, et, par delà la Savoie, les Alpes qui s'élèvent en amphithéâtre, et sur lesquelles les rayons du soleil forment mille accidents de lumière. M. des Alleurs n'avait pas une plus belle vue à Constantinople. Dans cette douce retraite, on ne regrette point Potsdam.

Avez-vous toujours madame de Brumath dans votre île? Vivez-y longtemps heureuse avec elle. Je ne laisse pas de déchiffrer votre écriture, et j'attends vos lettres avec impatience à Lausanne. Le Suisse V.

(1) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)
(2) Il s'agit d'un combat du 25. (G. A.)

2664. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lausanne, 5 janvier.

Le roi de Prusse, en parlant à M. Mitchell, ministre d'Angleterre, de la belle entreprise de la flotte anglaise sur nos côtes, lui dit : « Eh bien! que faites-vous à présent? Nous » laissons faire Dieu, répondit Mitchell. Je ne vous connais» sais pas cet allié, dit le roi. C'est le seul à qui nous ne » payions pas de subsides, répliqua Mitchell. Aussi, dit le roi, » c'est le seul qui ne vous assiste pas. »

Voilà, mon cher ange, les dernières nouvelles après la prise de Breslau. Le roi de Prusse a quarante mille prisonniers à présent, en nous comptant. Je fais des vœux et je crains pour M. de Richelieu. Quoiqu'il ait refusé un malheureux quart de part à Lekain, je l'aime toujours. Mais *que diable allait-il faire dans cette galère?* et vous, pourquoi avez-vous une maison dans une maudite île (1)? C'est l'affaire de M. de Boullongne (2) de vous la payer. Son père l'aurait peinte; il a peint le plafond de la Comédie.

Mais daignez donc me dire ce qu'on fait en faveur des pauvres auteurs qui viennent se faire siffler sous ce plafond. De mon temps, on ne cherchait pas à les consoler. Nous allons, nous autres Suisses, donner nos comédies gratis; nous ne payons ni auteurs, ni acteurs; mais aussi nous ne sommes point sifflés. Nous n'avons point de premier gentilhomme, et nous ne jouons point à la cour. Lekain m'a fait faire des habits pour Zamti et pour Narbas. Nous jouerons la *Femme qui a raison*, et si cette femme et *Fanime* font plaisir, nous vous les enverrons.

Pour comble de bénédiction, il nous vient un peintre assez bon. Il ne peint qu'en pastel : il travaillera sur ma maigre effigie pour vous et pour les Quarante. Il faudra une copie à l'huile pour mes confrères qui ne veulent pas de crayon. Vous aurez l'original, mon cher et respectable ami; cela est bien juste. Il y a une comédie du roi de Prusse, intitulée le *Singe de la mode* (3); nous pourrions bien la jouer, tandis qu'il fait de si terribles tragédies en Allemagne. La catastrophe était peu attendue : vous n'auriez pas dit, au 1er octobre, qu'il écraserait tout, quand vous autres le teniez pour écrasé, et qu'il m'écrivait qu'il était perdu et qu'il voulait mourir, et que j'essuyais de loin ses larmes que je ne veux plus essuyer de près. Il n'y a qu'à vivre pour voir des prodiges.

Adieu, mon divin ange. Ah! si vous pouviez voir ma maison qui forme un cintre sur mon jardin, et qui voit d'un côté quinze lieues de lac, et sept de l'autre, et qui a le lac en miroir au bout du jardin, et la Savoie par delà ce lac, et les Alpes au delà de cette Savoie, vous me diriez : Tenez-vous là. Mais je suis trop loin de vous.

2665. — A M. THIERIOT.

Lausanne, 5 janvier.

Le *cacouac* (4) de Lausanne vous souhaite santé et prospérité. Je ne sais pas comment les supérieurs des jésuites, qui d'ordinaire réparent par la prudence la folie qu'ils ont faite de s'enrôler à quinze ans, peuvent souffrir de telles impertinences dans leurs bas-officiers. Ils se font des ennemis irréconciliables; ils se rendent l'horreur et le mépris de tous les honnêtes gens. Voilà de plaisants marauds de croire soutenir la religion par des libelles diffamatoires, et de mériter le pilori en prêchant les bonnes mœurs!

Les prédicants de Genève seront plus sages, et je crois qu'ils se garderont bien de s'exposer au ridicule en attaquant l'*Encyclopédie*.

J'attends avec impatience la tragédie (5) de l'homme à ta-

(1) L'île de Rhé, ou d'Argental, avait eu une maison brûlée par les Anglais. (G. A.)
(2) Contrôleur-général des finances depuis le 25 août 1757. Il était fils du peintre Louis de Boullongne. (G. A.)
(3) On n'a pas cette pièce. (G. A.)
(4) Sobriquet des philosophes. Un *Nouveau mémoire pour servir à l'Histoire des cacouacs*, par Moreau, avait paru en 1757. (G. A.)
(5) *Iphigénie en Tauride*, par Guimond de La Touche. (G. A.)

lent qui a eu le bon esprit de quitter les jésuites, et le courage de donner à vos dames une belle pièce sans amour. J'espère qu'il n'en sera pas de cette pièce comme de tant d'autres qui ont paru avec éclat pour être plongées ensuite dans un éternel oubli.

Il y a en effet, mon cher et ancien ami, de beaux articles dans le septième tome de l'*Encyclopédie;* mais ce ne sont pas les miens. Ce ne sont pas non plus les déclamations vagues et plates qui se trouvent là en trop grand nombre, mais les articles vraiment utiles concernant les sciences et les arts. Ce sera un ouvrage immortel ; et si les entrepreneurs avaient mieux choisi leurs ouvriers, ce serait un ouvrage parfait. Ils me donnent quelquefois des articles peu intéressants à faire ; mais tout m'est bon ; et je me tiens trop heureux et trop honoré de mettre quelques cailloux à ce magnifique édifice. Je ne suis pourtant pas sans occupations dans ma douce retraite; j'y passerai tout l'hiver. On n'a point une plus belle vue à Constantinople, et on n'y est pas si bien logé. J'irai ensuite revoir mes tulipes aux Délices. J'attends toujours le gros tonneau d'archives qu'on m'emballe de Pétersbourg; mais il ne partira qu'après le dégel des Russes, c'est-à-dire au mois de mai. En attendant, j'ajoute à l'*Histoire générale* les chapitres de la religion mahométane, des possessions françaises et anglaises en Amérique, des anthropophages, des jésuites du Paraguay, des duels, des tournois, du commerce, du concile de Trente, et bien d'autres. C'est à M. de Richelieu et au roi de Prusse à terminer cette histoire. Je ne sais à présent où est mon disciple. Il disait, il y a quelque temps, à Mitchell, le ministre d'Angleterre, à propos de la cacata de la flotte d'Albion : « Eh bien ! que faites-vous à » présent? — Sire, nous laissons faire Dieu. — Ah ! je ne » savais pas qu'il fût votre allié. — Sire, c'est le seul à qui » nous ne payions pas de subsides. — C'est aussi le seul qui » ne vous assiste pas. »

Voilà une plaisante conversation.

Vale, scribe, et ama.

2666. — A M. DE CHENEVIÈRES.

A Lausanne, 5 janvier (1).

Je ne me porte pas assez bien, mon cher monsieur, pour vous répondre en vers; mais mon état languissant ne m'empêche pas de sentir le mérite des vôtres.

Mêlez, je vous prie, à vos vers un peu de prose qui m'instruise des détails de la victoire qu'on dit remportée, le 26 décembre, par M. le maréchal de Richelieu. Je n'ai encore que des bruits vagues. Il est bien étrange que cette nouvelle ne soit pas encore confirmée dans un pays qui a trois régiments à notre service dans cette armée. On dit madame la duchesse d'Orléans malade, sans espoir de guérison. Cette triste nouvelle est-elle vraie? La mort est partout, dans les palais, dans les chaumières, dans les champs de carnage, qu'on appelle les champs d'honneur ; et les douleurs du corps et les peines de l'esprit sont pour la vie.

Écrivez-moi, vous me rendrez la vie douce.

2667. — A M. DARGET.

A Lausanne, 8 janvier (2).

Vous me demandez, mon cher et ancien compagnon de Potsdam, comment Cinéas s'est raccommodé avec Pyrrhus (3). C'est, premièrement, que Pyrrhus fit un opéra de ma tragédie de *Mérope*, et me l'envoya; c'est qu'ensuite il eut la bonté de m'offrir sa clef qui n'est pas celle du paradis, et toutes ses faveurs qui ne conviennent plus à mon âge; c'est qu'une de ses sœurs (4), qui m'a toujours conservé ses bontés, a été le lien de ce petit commerce qui se renouvelle quelquefois entre le héros-poëte-philosophe-guerrier-malin-singulier-brillant-fier-modeste, etc., et le Suisse Cinéas retiré du monde. Vous devriez bien venir faire quelque tour dans nos retraites, soit de Lausanne, soit des Délices ; nos conversations pourraient être amusantes. Il n'y a point de plus bel aspect dans le monde que celui de ma maison de Lausanne. Figurez-vous quinze croisées de face en cintre, un canal de douze grandes lieues de long que l'œil enfile d'un côté, et un autre de quatre ou cinq lieues, une terrasse qui domine sur cent jardins, ce même lac qui présente un vaste miroir au bout de ces jardins, les campagnes de la Savoie au delà du lac, couronnées des Alpes qui s'élèvent jusqu'au ciel en amphithéâtre ; enfin, une maison où je ne suis incommodé que des mouches au milieu des plus rigoureux hivers. Madame Denis l'a ornée avec le goût d'une Parisienne. Nous y faisons beaucoup meilleure chère que Pyrrhus ; mais il faudrait un estomac; c'est un point sans lequel il est difficile aux Pyrrhus et aux Cinéas d'être heureux. Nous répétâmes hier une tragédie; si vous voulez un rôle, vous n'avez qu'à venir. C'est ainsi que nous oublions les querelles des rois, et celles des gens de lettres, les unes affreuses, les autres ridicules.

On nous a donné la nouvelle prématurée d'une bataille entre M. le maréchal de Richelieu et M. le prince de Brunswick. Il est vrai que j'ai gagné aux échecs une cinquantaine de pistoles à ce prince; mais on peut perdre aux échecs, et gagner à un jeu où l'on a pour seconds trente mille baïonnettes. Je conviens avec vous que le roi de Prusse a la vue basse et la tête vive; mais il a le premier des talents au jeu qu'il joue, la célérité. Le fonds de son armée a été discipliné pendant plus de quarante ans. Songez comment doivent combattre des machines régulières, vigoureuses, aguerries, qui voient leur roi tous les jours, qui sont connues de lui, et qu'il exhorte, chapeau bas, à faire leur devoir. Souvenez-vous comme ces drôles-là font le pas de côté et le pas redoublé, comme ils escamotent les cartouches en chargeant, comme ils tirent six à sept coups par minute. Enfin, leur maître croyait tout perdu, il y a trois mois; il voulait mourir; il me faisait ses adieux en vers et en prose; et le voilà qui, par sa célérité et par la discipline de ses soldats, gagne deux grandes batailles en un mois, court aux Français, vole aux Autrichiens, reprend Breslau, a plus de quarante mille prisonniers, et fait des épigrammes. Nous verrons comment finira cette sanglante tragédie, si vive et si compliquée. Heureux qui regarde d'un œil tranquille tous ces grands événements du *meilleur des mondes possibles !*

Je n'ai point encore tiré au clair l'aventure de l'abbé de Prades. On l'a dit pendu; mais la renommée ne sait souvent ce qu'elle dit. Je serais fâché que le roi de Prusse fît pendre ses lecteurs. Vous ne me dites rien de M. Duverney; vous ne me dites rien de vous. Je vous embrasse bien tendrement, et j'ai une terrible envie de vous voir. Le Suisse V.

2668. — A M. TRONCHIN, DE LYON.

Lausanne, 8 janvier (1).

La prise de Breslau, celle de tant d'officiers et de tant de troupes, le siége de Schweidnitz, celui même d'Olmütz dont on parle, achèvent d'établir dans l'Allemagne l'équilibre que nos armées ont tâché en vain de déranger. La France est bien servie sans le vouloir, et doit remercier le roi de Prusse de l'avoir battue. Pour peu qu'il poursuive le cours de ses victoires, il faudra que l'Autriche soit la première à demander la paix. Je ne serais point étonné que les bras des Russes et des Suédois ne s'engourdissent, et que le roi de Prusse fût plus puissant que jamais.

Toute la Franconie est à présent inondée de troupes. Il faut aller manger aujourd'hui ce pays-là, après avoir dévoré les autres. Il est difficile que les lettres m'arrivent de Bareith comme elles arrivaient. Je me suis borné à faire dans mes lettres en général des vœux pour la paix. Il est plaisant d'avoir des remords de lâcher ce terrible mot. Je l'ai souhaitée à tout le monde. Le prince de Saxe-Hildbourghausen (2) doit-il être si fâché qu'on lui en souhaite sa part? Il rôde autour de Bareith; c'est un homme de mauvaise humeur, et s'il ouvre les lettres, il est tout propre à prendre pour une trahison les souhaits d'un bon Suisse.

Quant à la petite Suissesse huguenote (3), qui s'avise de faire tout en douceur des métis avec un papiste, si on peut la faire accoucher à Lyon chez quelque honnête et charitable dévote, si on peut mettre son enfant aux orphelins, je l'adresserai à la personne que vous aurez la bonté d'indiquer, en qualité de femme, de légitime épouse; elle pourra gagner quelque chose à son autre métier qui est celui de couturière. Quant à sa conversion, après ses couches, ce sera l'affaire de quelque jeune chanoine; car il n'y a pas moyen de proposer cette bonne œuvre à un cardinal et à un archevêque de l'âge de son éminence.

2669. — A MADAME DE FONTAINE.

A Lausanne, 10 janvier.

Si vous veniez, ma chère nièce, passer l'hiver à Lausanne,

(1) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) Cette lettre parut en 1758 dans le *Journal encyclopédique*, au grand déplaisir de Voltaire. (G. A.)
(3) Voltaire et Frédéric. (G. A.)
(4) La margrave de Bareuth. (G. A.)

(1) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) Commandant l'armée *d'exécution* et battu avec Soubise à Rosbach. (G. A.)
(3) Voyez la lettre du 3 janvier au même. (G. A.)

et l'été aux Délices, vous pourriez vous vanter d'être dans les deux plus belles situations de l'Europe, et vous auriez la comédie partout. Nous la jouons à Lausanne et nous la voyons auprès de Genève; et si les prédicants en croient M. d'Alembert leur bon ami, ils l'auront bientôt dans leur ville : cela est plus honnête que d'aller s'égorger en Allemagne, comme font tant de gens, parce qu'ils n'ont pas mieux à faire. Si on était sensé, on ne songerait qu'à passer une vie douce.

Je crois votre santé à présent raffermie. Tronchin a commencé, le régime et l'exercice ont achevé l'ouvrage. Vous vous êtes fait un plan de vie agréable; vous avez un fils qui fait votre consolation; vous avez des amis, vous êtes libre (1), et enfin vous êtes aimable; vous devez être heureuse.

J'ai reçu une lettre de M. votre fils dont je suis très content. Il me paraît s'être formé en peu de temps; voilà ce que c'est que d'avoir une mère qui est de bonne compagnie. Il m'apprend que vous avez chez vous M. de La Bletterie (2), qui veut bien quelquefois encourager ses études : il est trop heureux d'être à portée de recevoir des avis d'un homme de ce mérite.

Vous aurez, je crois, ma maigre effigie que vous demandez pour l'Académie et pour vous. Il y a dans Lausanne un peintre de passage, qui peint en pastel presque aussi bien que vous. Quelque répugnance que j'aie à faire crayonner ma vieille mine, il faut bien s'y résoudre, et être complaisant : c'est bien l'être que de jouer la comédie à mon âge, et de souffrir qu'on m'envoie de Paris des habits de Zamti et de Narbas (3). C'est une fantaisie de votre sœur ; elle en a bien d'autres qui deviennent les miennes. Elle fait ajuster la maison de Lausanne comme si elle était située sur le Palais-Royal. Il est vrai que la position en vaut la peine. La pointe du sérail de Constantinople n'a pas une plus belle vue; je ne suis d'ailleurs incommodé que des mouches au milieu de l'hiver. Je voudrais vous tenir dans cette maison délicieuse; je n'en suis point sorti depuis que je suis à Lausanne. Je ne peux me lasser de la vue de vingt lieues de ce beau lac, de cent jardins, des campagnes de la Savoie, et des Alpes qui les couronnent dans le lointain; mais il faudrait avoir un estomac, ma chère nièce; cela vaut mieux que l'aspect de Constantinople.

Si vous savez quelque chose du procès de M. d'Alembert avec les prédicants de Calvin, et de sa prétendue renonciation à l'*Encyclopédie*, je vous prie de m'en faire part.

Avez-vous lu la tragédie d'*Iphigénie en Tauride?* l'auteur me l'a envoyée, mais je ne l'ai pas encore reçue. Pour moi, je ne travaille plus que pour notre petit théâtre de Lausanne. Il vaut mieux se réjouir avec ses amis, que de s'exposer à un public toujours dangereux. Je suis très loin de regretter le parterre de Paris; je ne regrette que vous. Mille compliments au grand écuyer de Cyrus (4).

Quoi qu'on en dise, on aurait eu grand besoin de nos chars contre la cavalerie de Luc. Il voulait mourir il y a trois mois, et à présent le voilà au comble de la gloire. Il ne m'écrit plus; *les honneurs changent les mœurs*. Adieu, ma chère enfant.

2670. — A M. DIDEROT.

Est-il bien vrai, monsieur, que tandis que vous rendez service au genre humain, et que vous l'éclairez, ceux qui se croient nés pour l'aveugler aient la permission de faire un libelle périodique (5) contre vous et contre ceux qui pensent comme vous? Quoi! on permet aux Garasses d'insulter les Varrons et les Plines!

Quelques ministres de Genève ont eu la rage, en dernier lieu, de vouloir justifier l'assassinat juridique de Servet : le magistrat leur a imposé silence; les plus sages ministres ont rougi pour leurs confrères bafoués; et il sera permis à je ne sais quels pédants jésuites d'insulter leurs maîtres!

N'êtes-vous pas tenté de déclarer que vous suspendrez l'*Encyclopédie* jusqu'à ce qu'on vous ait fait justice? Les Guignards ont été pendus, et les nouveaux Garasses devraient être mis au pilori. Mandez-moi, je vous prie, les noms de ces malheureux. Je les traiterai selon leur mérite dans la nouvelle édition qui se prépare de l'*Histoire générale*. Que je vous plains de ne pas faire l'*Encyclopédie* dans un pays libre! Faut-il que ce dictionnaire, cent fois plus utile que celui de Bayle, soit gêné par la superstition, qu'il devrait anéantir; qu'on ménage encore des coquins qui ne ménagent rien; que les ennemis de la raison, les persécuteurs des philosophes, les assassins de nos rois, osent encore parler dans un siècle tel que le nôtre!

On dit que ces monstres veulent faire les plaisants, et qu'ils prétendent venger la religion, qu'on n'attaque point, par des libelles diffamatoires, qui devraient servir à allumer les bûchers de leurs sodomites prêtres, si on n'avait pas autant d'indulgence qu'ils ont de fureur.

Votre admirateur et votre partisan jusqu'au tombeau. Le Suisse libre.

(1) Elle était veuve depuis 1756. (G. A.)

(2) L'auteur de la *Vie de l'empereur Julien* et le traducteur des *Annales* de Tacite, dont Voltaire s'est souvent moqué. (G. A.)

(3) Personnages de l'*Orphelin* et de *Mérope*. (G. A.)

(4) Le marquis de Florian. Voyez la lettre du 18 juillet 1757 à la même. (G. A.)

(5) La *Religion vengée, ou Réfutation des auteurs impies*, par Soret, Hayer, etc. (G. A.)

2671. — A M. PALISSOT.

Lausanne, 12 janvier.

Tout ce qui me viendra de vous, monsieur, me sera toujours très précieux, et j'attends avec impatience les *Lettres* (1) que vous m'annoncez. Si vous revenez chez les hérétiques, après vous être muni d'indulgences à Avignon, je vous ferai les honneurs de Lausanne, mieux que je ne vous fis ceux de Genève. Vous y verrez une plus belle situation. J'y possède une maison charmante. Mes retraites sont un peu épicuriennes. Mon ermitage des Délices, auprès de Genève, est un peu mieux qu'il n'était. Celui de Lausanne est pour l'hiver, les Délices pour les belles saisons; et en tout temps je serai charmé de vous recevoir.

Je suis bien fâché que votre aimable compagnon (2) de voyage nous ait été enlevé. Nous le regretterons ensemble, et vous me consolerez de sa perte. Ma mauvaise santé me laissera assez de sensibilité pour être bien vivement touché des agréments de votre commerce. Je parle souvent de vous avec M. Vernes. Vous avez en nous deux vrais amis. V.

2672. — A M. SENAC DE MEILHAN.

A Lausanne, 12 janvier.

Mes yeux ne vont pas trop bien, monsieur, mais ils ont un grand plaisir à lire vos lettres. Vous jugez très bien; il y a des vers un peu durs dans l'ouvrage (3) que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Quand vous vous amusez à en faire, les vôtres ont plus de facilité, de douceur, et de grâce. Mais je sens aussi l'horrible difficulté de faire une pièce telle que celle-ci; et cette difficulté me rend bien indulgent. D'ailleurs on ne doit sentir que les beautés d'un auteur qui commence; le public même a besoin de l'encourager. Probablement l'auteur est sans fortune; c'est encore une raison de plus pour disposer en sa faveur. On peut même dire de lui :

> ... Spirat tragicum satis, et feliciter audet. (Hor., lib. II, ep. I.)

Il m'a toujours paru qu'au théâtre le public était moins flatté de l'élégance continue d'une belle poésie, qu'il n'était flatté de la beauté des situations. Enfin je me fais un plaisir de chercher toutes les raisons qui peuvent justifier le succès d'un jeune homme qui a besoin d'encouragement. Nous allons jouer des pièces de théâtre dans ma retraite de Lausanne, où je passe mes hivers, et nous sentons tout le prix de l'indulgence.

Je me vanterai à madame la marquise de Gentil (4), qui est une de nos actrices, que vous voulez bien me conserver un peu de souvenir. Pour moi, je ne vous oublierai jamais.

Je vous prie de vouloir bien présenter mes obéissances à M. votre père et à M. votre frère, et d'être persuadé de mes sentiments, qui vous attachent pour jamais le Suisse V.

2673. — A M. TRONCHIN, DE LYON.

Lausanne, 13 janvier (5).

Voici la réponse à son éminence. Ce n'est pas sans peine que les lettres arrivent. Madame la margrave m'apprend (6) qu'une lettre de son frère à moi et une de moi à lui ont été prises par les hussards du prince Hildbourghausen, qui saisissent tout ce qu'ils trouvent. Heureusement, je n'écris rien que la cour de Vienne et celle de Versailles ne puissent lire avec édification.

Madame la margrave me dit qu'elle écrit beau[coup] de coquetteries à son éminence, mais point de *coquin[eries]*. Il

(1) *Petites Lettres sur de grands philosophes*, par Palissot, 1757. (G. A.)

(2) Patu. (G. A.)

(3) *Iphigénie en Tauride*. (G. A.)

(4) Née Constant. (G. A.)

(5) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

(6) Dans une lettre du 27 décembre 1757. (G. A.)

est assez difficile, en effet, de faire des coquineries à présent. On craint de manquer à ses alliés; on craint de se trouver seul, et je crois que tous les partis sont un peu embarrassés. Il ne m'appartient pas assurément de prévoir; il m'appartient à peine de voir; mais bien des gens qui ont des yeux, disent qu'après les actions inouïes du roi de Prusse, il est moralement impossible que l'Autriche prévale. Voilà un bel exemple de ce que peut la discipline militaire, et de ce que peut la présence d'un roi qui court entre les rangs de ses troupes avant la bataille, et qui appelle beaucoup de ses soldats par leur nom. Il a quarante mille prisonniers; madame sa sœur me le certifie encore. Sa célérité et ses armes ont donc, en moins de quatre mois, rétabli cette balance que nous voulions si prudemment détruire. Il est vrai que c'est par des miracles qu'il l'a rétablie; mais nous ne pouvions pas les prévoir; et si la maison d'Autriche n'est pas absolue en Allemagne, ce n'est pas notre faute. La France s'épuise et a dépensé trois cents millions d'extraordinaire en deux ans. J'ai été témoin des déprédations et du brigandage des finances dans la guerre de 1741. Ce talent s'est bien perfectionné dans la guerre présente. La paix paraîtra bientôt nécessaire à tout le monde.

Si son éminence veut écrire, et si les choses viennent au point qu'elle écrive sérieusement, on pourra trouver une voie plus sûre que celle dont je me suis servi jusqu'ici, et cette voie sera praticable incessamment.

2674. — A M. TRONCHIN, DE LYON.

Lausanne, 17 janvier (1).

Malgré les hussards d'Hildbourghausen, voici encore une lettre, et les mesures sont prises pour que ce petit commerce de galanterie ne soit pas interrompu. S'il y a du mal, je m'en lave les mains : je suis comme la bonne vieille qui disait : Il est vrai que je les ai mis tous deux au lit; mais je ne me mêle de rien.

L'évêque de Breslau s'est enfui en Moravie et a abandonné son troupeau. L'impératrice court les processions, et fait des neuvaines pour son carnaval. Le roi de Prusse a fait mettre en prison un certain Kiou ou Kieu, général d'infanterie, le lendemain qu'il a été nommé général.

La personne respectable à qui mon cher correspondant donnera l'incluse, apprendra peut être une autre nouvelle en lisant cette lettre, c'est qu'on désire la paix très sincèrement. La paix et la Silésie sont deux bonnes choses. Le roi de Prusse en a déjà une, et qui sait si son éminence ne pourrait pas parvenir à donner l'autre? Ses conseils ne doivent-ils pas être écoutés? N'est-il pas à portée de les donner? Et n'en a-t-on pas un besoin qui deviendra tous les jours plus grand? Pour moi, j'espère en sa prudence et en ses lumières.

On dit en Allemagne que si le roi de Prusse envoie quinze mille hommes du côté de Cassel, l'armée française délabrée pourra se trouver en presse entre MM. de Prusse et MM. de Hanovre. Franchement, il serait bien humiliant d'être frotté deux fois par le marquis (2).

En vérité, il serait digne de son éminence de prévenir tous les désastres; mais je dois me borner à faire des souhaits, et m'en tenir au rôle de la bonne vieille.

J'ai pourtant une chose assez grave à dire et sur laquelle son éminence peut compter : c'est que le roi de Prusse n'aime point du tout les Anglais, et se soucie fort peu de Hanovre.

2675. — A M. DIDEROT.

Voilà deux lettres de suite, monsieur; mais il faut que je me confie à votre discrétion, à votre probité, à votre zèle pour la philosophie. On vous engage à demander une rétractation à M. d'Alembert (3). Il se déshonorerait à jamais, lui et le dictionnaire. S'il avait révélé un secret, il aurait eu tort; mais il a imprimé publiquement ce qui est très public. Le livre (4) où le professeur Vernet, professeur de la science absurde, dit que la révélation est de quelque utilité, et ne dit pas un mot de l'enfer, ni de la très sainte et individuelle Trinité, ce livre est imprimé à Genève. On ne le lit point, je l'avoue; mais il existe. De quoi s'avisent aujourd'hui les prédicants de Genève de renier leur foi? Craignent-ils de manquer de soutiens? Ne pense-t-on pas comme eux dans toute l'Angleterre, dans la moitié de la Hollande, dans tous les Etats du roi de Prusse? On touche à une grande révolution dans l'esprit humain, et on vous en a, monsieur, la principale obligation. L'article dont on fait semblant de se plaindre, est un coup important dont il ne faut pas perdre le fruit. Il démasque les ennemis de l'Eglise, et c'est beaucoup; il les force, ou à s'avilir en reniant leur créance, ou à convenir tacitement qu'on ne les a pas calomniés. En un mot, il serait infâme que le Dictionnaire encyclopédique se rétractât d'une assertion avancée en connaissance de cause par un témoin oculaire. Il est de la dernière importance que M. d'Alembert continue à vous aider, et qu'on ne souffre dans le dictionnaire rien de ce qu'on a dit dans l'article en question. Ne vous laissez entamer par personne, et songez qu'il faut faire justice des Garasses (1).

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) Le roi de Prusse, marquis de Brandebourg. (G. A.)
(3) Pour son article de GENÈVE. (G. A.)
(4) Un *Catéchisme*. (G. A.)

(1) RÉPONSE DE DIDEROT (*).

A Paris, ce 19 février 1758.

Je vous demande pardon, monsieur et cher maître, de ne vous avoir pas répondu plus tôt. Quoi que vous en pensiez, je ne suis que négligent. Vous dites donc qu'on en use avec vous d'une manière odieuse, et vous avez raison. Vous croyez que j'en dois être indigné, et je le suis. Votre avis serait que nous quittassions tout à fait l'*Encyclopédie*, ou que nous allassions la continuer en pays étranger, ou que nous obtinssions justice et liberté dans celui-ci. Voilà qui est à merveille : mais le projet d'achever en pays étranger est une chimère. Ce sont les libraires qui ont traité avec nos collègues; les manuscrits qu'ils ont acquis ne nous appartiennent pas, et ils nous appartiendraient, qu'au défaut des planches nous n'en ferions aucun usage. Abandonner l'ouvrage, c'est tourner le dos sur la brèche, et faire ce que désirent les coquins qui nous persécutent. Si vous saviez avec quelle joie ils ont appris la désertion de d'Alembert, et toutes les manœuvres qu'ils emploient pour l'empêcher de revenir! Il ne faut pas s'attendre qu'on nous fasse justice des brigands auxquels on nous a abandonnés, et il ne nous convient guère de le demander. Ne sont-ils pas en possession d'insulter qui il leur plaît, sans que personne s'en offense? et est-ce à nous à nous plaindre lorsqu'ils nous associent dans leurs injures avec des hommes que nous ne vaudrons jamais? Que faire donc? ce qui convient à des gens de courage; mépriser nos ennemis, les poursuivre, et profiter, comme nous avons fait, de l'imbécillité de nos censeurs. Faut-il que pour deux misérables brochures nous oubliions ce que nous nous devons à nous-mêmes et au public? Est-il honnête de tromper l'espérance de quatre mille souscripteurs, et n'avons-nous aucun engagement avec les libraires? Si d'Alembert reprend, et que nous finissions, ne sommes-nous pas vengés? Ah! mon cher maître, où est le philosophe? où est celui qui se comparait au voyageur du Boccalini (**)? les cigales l'auront fait taire. Je ne sais ce qui s'est passé dans sa tête; mais si le dessein de s'expatrier n'y est pas à côté de celui de quitter l'*Encyclopédie*, il a fait une sottise. Le règne des mathématiques n'est plus; le goût a changé : c'est celui de l'histoire naturelle et des lettres qui domine. D'Alembert ne se jettera pas, à l'âge qu'il a, dans l'étude de l'histoire naturelle; et il est bien difficile qu'il fasse un ouvrage qui réponde à la célébrité de son nom. Quelques articles d'*Encyclopédie* l'auraient soutenu avec dignité pendant et après l'édition. Voilà ce qu'il n'a pas considéré, ce que personne n'osera peut-être lui dire, et ce qu'il entendra de moi; car je suis fait pour dire la vérité à mes amis, et quelquefois aux indifférents, ce qui est plus honnête que sage. Un autre se réjouirait en secret de sa désertion : il y verrait de l'honneur, de l'argent, et du repos à gagner. Pour moi, j'en suis désolé, et je ne négligerai rien pour le ramener. Voici le moment de lui montrer combien je lui suis attaché, et je ne me manquerai ni à moi-même ni à lui. Mais, pour Dieu, ne me croisez pas. Je sais tout ce que vous pouvez sur lui, et c'est inutilement que je lui prouverai qu'il a tort si vous lui dites qu'il a raison. D'après tout cela, vous croirez que je tiens beaucoup à l'*Encyclopédie*, et vous vous tromperez. Mon cher maître, j'ai la quarantaine passée; je suis las de tracasseries, de crier depuis le matin jusqu'au soir : le repos, le repos! et il n'y a guère de jour que je ne sois tenté d'aller vivre obscur et mourir tranquille au fond de ma province. Il vient un temps où toutes les cendres sont mêlées; alors que m'importera d'avoir été Voltaire ou Diderot, et que ce soit vos trois syllabes ou les trois miennes qui restent? Il faut travailler; il faut être utile. On doit compte de ses talents d'être utile aux hommes. Est-il bien sûr qu'on fasse autre chose que les amuser, et qu'il y ait grande différence entre le philosophe et le joueur de flûte? Ils écoutent l'un et l'autre avec plaisir ou dédain, et demeurent ce qu'ils sont. Les Athéniens n'ont jamais été plus méchants qu'au temps de Socrate, et ils ne doivent peut-être à son existence qu'un crime de plus. Qu'il y ait là-dedans plus d'humeur que de bons sens, je le veux; et je reviens à l'*Encyclopédie*. Les libraires sentent aussi bien que moi que d'Alembert n'est pas un homme facile à remplacer; mais ils ont trop d'intérêt au succès de leur ouvrage pour se refuser aux dépenses. Si je peux espérer de faire un huitième volume, deux fois meilleur que le septième, je continuerai; sinon, serviteur à l'*Encyclopédie*; j'aurai perdu quinze ans de mon temps, mon ami d'Alembert aura jeté par les fenêtres une quarantaine de mille francs sur lesquels je comptais, et qui auraient été toute ma fortune; mais je m'en consolerai, car j'aurai le repos. Adieu, mon cher maître; portez-vous bien, aimez-moi toujours. Ne soyez plus fâché, et surtout ne me redemandez plus vos lettres; car je vous les renverrais, et

(*) Voltaire la reçut le 23 février. (G. A.)
(**) Voyez, tome III, le discours préliminaire d'*Alzire*. (G. A.)

2676. — A M. THIERIOT.

Lausanne, 21 janvier.

Eh bien, mon ancien et tranquille ami, comment traite-t-on les *cacouacs?* La guerre est donc partout; et tandis qu'on s'extermine en Allemagne au milieu des neiges, on attaque de tous côtés les pauvres encyclopédistes à Paris. Je crois que je leur ai porté malheur en travaillant pour eux. MM. les prêtres de Genève se plaignent que M. d'Alembert leur fasse l'honneur de les ranger parmi les philosophes. Ils disent que ce nom n'a jamais convenu à gens de leur espèce, et ils demandent réparation. M. d'Alembert, de son côté, fatigué de toutes les criailleries de ses adversaires, et persécuté sourdement par les enfants d'Ignace, sans pouvoir plaire aux enfants de Calvin, renonce à l'*Encyclopédie;* mais il faut espérer qu'il ne persistera pas dans son dépit. Il ne faut pas que le maréchal de Saxe quitte le commandement de l'armée parce qu'il a des tracasseries à la cour.

J'ai reçu l'*Iphigénie* que M. de La Touche a eu la bonté de m'envoyer. Nous pourrions bien la jouer cet hiver dans notre tripot de Lausanne. M. d'Alembert conseille à MM. de Genève d'avoir dans leur ville une troupe de comédiens de bonnes mœurs : c'est ce que nous nous flattons d'être à Lausanne. Ma nièce et moi nous avons de très bonnes mœurs dont j'enrage; mais il faut bien à mon âge avoir ce petit mérite. Nous avons une fille (1) du général Constant, et une belle-fille de ce fameux marquis de Langalerie (2), qui ont aussi les meilleures mœurs du monde, quoiqu'elles soient assez belles pour en avoir de très mauvaises. Enfin notre troupe est fort édifiante, et, de plus, elle est quelquefois fort bonne. On ne peut guère passer plus doucement sa vie, loin des horreurs de la guerre, et des tracasseries littéraires de Paris. Ah! mon ami, que les grosses gélinottes sont bonnes, mais qu'elles sont difficiles à digérer! mon cuisinier et mon apothicaire me tuent. Adieu, je suis fâché de ne vous point revoir.

2677. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lausanne, 22 janvier.

J'ai reçu votre lettre du 13, mon cher et respectable ami, mais rien de M. de Choiseul (3). J'ai présumé, par ce que vous me dites, qu'il s'agissait d'obtenir un congé pour M. son fils blessé et prisonnier. Je doute fort que le roi de Prusse voulût, à ma chétive recommandation, s'écarter des idées qu'il s'est prescrites, et je suis d'autant moins à portée de lui demander une pareille grâce pour M. de Choiseul, que je lui écrivis, il y a huit jours, en faveur d'un Génevois qui est dans le même cas, et qui probablement restera estropié à Mersbourg.

Mais le roi de Prusse a une sœur qui doit avoir quelque crédit auprès de lui, et à qui je puis tout demander. Je lui ai écrit (4) de la manière la plus pressante, et je lui ai recommandé M. le marquis de Choiseul comme je le dois. Ne doutez pas qu'elle n'en écrive au roi son frère : il ne doit lui rien refuser. Je crois que le roi de Prusse peut s'amuser actuellement à faire des grâces; il n'y a pas moyen de se battre avec six pieds de neige; aussi Schweidnitz n'est pas pris; mais j'ai toujours grand'peur que M. de Richelieu ne se trouve entre les Hanovriens et les Prussiens. On se moque de tout cela dans votre Paris, et pourvu que les rentes de l'Hôtel-de-Ville soient payées, et qu'on ait quelques spectacles, on se soucie fort peu que les armées périssent. La chose peut pourtant devenir sérieuse, et vos sybarites peuvent un jour gémir.

Pour moi, mon cher ange, qui ne m'occupe que des siècles passés, je ne crois pas devoir cette année m'exposer au refus de la médaille (5). Qui diable a imaginé cette médaille? On ne l'aurait pas donnée à l'auteur de *Britannicus* qui n'eut que cinq représentations, et on l'aurait donnée à l'auteur de *Régulus* (6)! Fi donc! il n'y a de médailles que celles que la postérité donne. Il faut un ami comme vous pour le temps présent, et de beaux vers pour l'avenir; mais je suis plus sensible à votre amitié qu'aux vains applaudissements de quelques connaisseurs obscurs, qui pourront dire dans cent ans : Vraiment ce drôle-là avait quelques talents.

Mille respects à madame d'Argental et à tout ange.

2678. — A M. GROSLEY.

Lausanne, 22 janvier.

Je ne reçus qu'hier, monsieur, les deux dissertations dont vous avez bien voulu m'honorer. Je les ai lues avec beaucoup de plaisir, et je ne perds pas un moment pour vous en faire mes remerciements. Je vois que non seulement vous avez beaucoup lu, mais que vous avez bien lu, et que vous réfléchissez encore mieux. Je crois comme vous, monsieur, que l'abbé de Saint-Réal (homme qu'il ne faut pas regarder comme un historien) a fait un roman de la conspiration de Venise; mais on ne peut douter que le fond ne soit vrai. Le procurateur Nani le dit positivement; et je me souviens que l'abbé Conti, noble vénitien très instruit, et qui est mort (1) dans une extrême vieillesse, regardait la conspiration du marquis de Bedmar comme une chose très avérée. Comment ne le serait-elle pas, puisque le sénat renvoya cet ambassadeur sur-le-champ, et qu'il fit mourir tant de complices? Eût-on fait cet outrage au roi d'Espagne? se fût-on joué ainsi de la vie de tant de malheureux, pour supposer à l'Espagne une entreprise criminelle? On craignait alors beaucoup les Espagnols en Italie. Venise, qui n'était point en guerre avec eux, voulait les ménager. Eût-ce été les ménager que leur imputer une pareille trahison? On l'ensevelit autant qu'on put dans le silence, et le sénat avait en cela très grande raison. Comment vouliez-vous que ce même sénat empêchât ensuite la promotion de Bedmar au cardinalat? Les Vénitiens ont-ils jamais eu de crédit à Rome? L'entreprise de Bedmar contre Venise était une raison de plus pour lui procurer le chapeau, plutôt qu'une raison pour l'exclure.

Ne rangez pas non plus la conspiration des Poudres parmi les suppositions; elle n'est que trop véritable. Personne en Angleterre ne forme le moindre doute aujourd'hui sur cette entreprise infernale. La lettre de Piercy qui existe, la mort qu'il reçut à la tête de cent cavaliers, le supplice de dix conjurés, le discours de Jacques I[er] au parlement, sont des preuves contre lesquelles les jésuites n'ont jamais opposé que des objections méprisées. C'est en respectant vos lumières que je vous fais ces observations; et c'est avec bien de l'estime que j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre, etc.

2679. — A M. COLINI.

A Lausanne, 23 janvier.

Je suis très sensible à votre souvenir, mon cher Colini, et je vous souhaite un état assuré et tranquille, qui puisse vous faire oublier les agréments de votre beau pays. Je me trouve mieux que jamais de celui que j'ai choisi pour ma retraite. J'ai beaucoup embelli les Délices, et j'ai pris enfin une maison à Lausanne, que j'ai très ornée, et dans laquelle on est entièrement à l'abri des rigueurs de la saison. Je vois, de mon lit, quinze lieues de ce beau lac que vous connaissez. C'est le plus bel aspect que j'aie jamais vu; c'est là que je m'inquiète assez peu de tous les bouleversements de l'Allemagne. Vous devez vous intéresser à l'Autriche, puisque vous gouvernez un Autrichien (2), et que vous êtes né sous la domination de l'empereur. Plus heureux qui est né libre! Je vous embrasse.

2680. — A M. TRONCHIN, DE LYON.

Lausanne, 26 janvier (3).

Le départ de M. l'abbé de Saint-Germain-des-Prés (4) et les nouvelles mesures qu'on prend, ne laissent guère imaginer qu'on veuille entrer dans les sages mesures d'un homme que son esprit, ses lumières et son expérience devraient faire écouter. L'humeur d'un côté, certain intérêt de l'autre, auront vraisemblablement plus de crédit de près que la raison qui vient de loin.

---

n'oublierais jamais cette injure. Je n'ai pas vos articles, ils sont entre les mains de d'Alembert, et vous le savez bien. Je suis pour toujours, avec attachement et respect, monsieur et cher maître, etc.

(1) Madame Constant d'Hermenches était belle-fille du général. (G. A.)

(2) La marquise de Gentil. (G. A.)

(3) Le comte de Choiseul son fils, âgé de quinze ans, était guidon de gendarmerie. (G. A.)

(4) On n'a pas cette lettre. (G. A.)

(5) Louis XV venait d'ordonner que les auteurs dont les pièces auraient eu un grand succès au théâtre, pour la première fois lui seraient présentés, pour la seconde auraient une médaille, pour la troisième, obtiendraient une pension. (*Beuchot.*)

(6) Pradon. (G. A.)

---

(1) En 1749. (G. A.)

(2) Le fils du comte de Sauer. (G. A.)

(3) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

(4) Le comte de Clermont, qui remplaçait Richelieu. (G. A.)

2681. — A MADAME DE FONTAINE.

Lausanne, 26 janvier.

Je reçois votre lettre du 19, ma chère nièce, et je me flatte que vous aurez la bonté de m'accuser la réception de celles que je vous ai envoyées par M. d'Alembert. Il faut d'abord que je justifie M. Constant (1) que vous appelez *gros Suisse*. Il n'est ni Suisse, ni gros. Nous autres Lausannais, qui jouons la comédie, nous sommes du pays roman, et point Suisses. Il envoya, avant de partir, chercher la boîte chez madame de Fontaine. On alla chez la fermière-générale qui envoya promener le courrier, et qui dit qu'elle n'envoyait jamais rien à Lausanne.

On peint, il est vrai, la charpente de mon visage; mais c'est à condition que vous le copierez. Votre sœur attend l'habit d'Idamé avec plus d'impatience que je n'attends ceux de Narbas et de Zamti. Si elle avait bien fait, elle se serait habillée à sa fantaisie, sans suivre la fantaisie des autres, et sans vous donner tant de peines. Pour moi, avec sept ou huit aunes d'étoffe de Lyon, j'aurais très bien arrangé mes guenilles de vieux bon homme. Je n'aime à imiter ni le jeu, ni le style, ni la manière de se mettre; chacun a son goût, bon ou mauvais Madame Denis a cru qu'on ne pouvait avoir une jarretière bien faite, sans la faire venir de Paris à grands frais; elle voulait que je fisse faire mon jardin des Délices à Paris; mais comme ce jardin est pour moi, j'ai été mon jardinier, et je m'en trouve très bien. Vous en jugerez s'il vous plaît. J'aurais tout aussi bien été mon tailleur, et je voudrais que vous pussiez en juger. Toutes ces dépenses réitérées ruinent quand on a acheté, reparé, raccommodé, meublé une maison spacieuse, et qu'on l'embellit; mais il ne faut pas y prendre garde : il ne faut songer qu'à la bonté que vous avez d'entrer dans ces misères.

Je ne crois pas que l'abbé de Prades soit à Breslau, et je crois encore moins qu'on le fouette avec un écriteau au dos; car, s'il avait au dos cette belle devise, ce serait sur l'écriteau qu'on frapperait. Peut-être le fouette-t-on sur le cul; mais cela est sujet à des inconvénients. Les théologiens disent que cette façon peut occasionner ce qu'ils appellent des pollutions. Je crois encore moins qu'on ait exigé à Paris des cartons pour l'article GENÈVE; la cour se soucie peu de nos hérétiques, et d'ailleurs il n'est pas possible d'aller proposer un carton à tous les souscripteurs qui ont reçu le livre. Il n'y a pas quatre lecteurs qui l'achètent sans avoir souscrit.

Je ne crois pas non plus que M. le maréchal de Richelieu soit disgracié; il n'a point perdu la bataille de Rosbach; il a passé l'Aller; il a fait reculer les Hanovriens, il a fait de son mieux : on ne doit punir que la mauvaise volonté, et le roi est toujours juste.

Je ne crois point encore qu'il faille vingt ans pour détromper le public sur une très mauvaise pièce (2); mais je crois fermement que le public d'aujourd'hui ne vaut pas la peine qu'on travaille pour lui, en quelque genre que ce puisse être.

Voilà, ma chère nièce, tout ce que je crois, et tout ce que je ne crois pas. Je vous ai ouvert le fond de mon cœur. Si vous avez quelque chose à croire dans ce monde, croyez que ce cœur est à vous. Vous ne me dites point si vous continuez à vous frotter circulairement avec de l'arthanite (3), si vous mangez, si vous digérez, si vous êtes agréablement logée. Il faut, s'il vous plaît, que vous m'instruisiez de votre manière d'exister, car mon être s'intéresse tendrement au vôtre.

Savez-vous si c'est à Paris qu'on élève le prince de Parme (4), ou si l'abbé de Condillac va à Parme lui apprendre à raisonner? savez-vous quand il part? seriez-vous femme à lui persuader de prendre sa route par Genève et par Turin? S'il fait ce voyage cet hiver, nous le recevrions à Lausanne, nous le mènerions aux Délices, et de là nous le guinderions par le mont Cenis à Turin, de Turin dans le Milanais, et du Milanais dans le Parmesan. Portez-vous bien, et aimez-nous.

2682. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

A Lausanne, 27 janvier 1758 (5).

AUX HOUSARDS ET AUTRES MESSIEURS DE CETTE ESPÈCE.

Meurtriers à brevet, avides de pillage,
Ne prenez point ma lettre ; et souvenez-vous bien
Qu'en saisissant mes vers peu faits pour votre usage,
Vous n'y gagneriez jamais rien.
Housards, j'écris à Dorothée,
Aux grâces, à l'esprit, aux plus nobles appas,
A la douce vertu, de faiblesse exemptée;
Cela ne vous regarde pas.

Madame, après avoir présenté cette petite requête aux housards, je remercie d'abord votre altesse sérénissime de la lettre dont elle m'honore, en date du 17 janvier, et j'ose assurer que je rends bien à la grande maîtresse des cœurs toutes ses caresses. Ma lettre du 27 septembre de l'année passée aurait eu le temps d'aller aux Indes : je l'avais donnée à M. le maréchal de Richelieu, dans l'idée qu'il viendrait vous faire sa cour, et me flattant, madame, que quand il verrait votre altesse sérénissime, on ne se battrait plus sur votre territoire. Apparemment que le dépit de ne pas jouir de l'honneur de vous voir lui aura fait longtemps garder ma lettre, et qu'il l'aura retrouvée en faisant ses paquets.

Je suis toujours Suisse, madame; mais quand serai-je Thuringien? et quand la Thuringe n'entendra-t-elle plus parler de marches, de contre-marches et de combats? Hélas! on ne nous fait pas espérer la paix pour cette année; ce meilleur des mondes possibles a encore quelques années à souffrir. Votre altesse sérénissime reverra peut-être encore le héros formidable et aimable à qui elle a fait les honneurs de son palais, et qui semblait dans ce temps critique n'avoir rien à faire qu'à tâcher de lui plaire. Je vous avoue, madame, que j'aurais bien voulu me trouver là; mais j'ai bien peur d'être condamné à rester sur les bords de mon lac : du moins ces bords sont paisibles, et ceux des fleuves allemands ne le seront pas. On dit que le Danemark entre aussi dans la querelle (1). On dit qu'on va faire de tous côtés de nouveaux efforts. Que me reste-t-il, qu'à plaindre le genre humain dans ma retraite?

J'avais procuré au roi de Prusse un abbé de Prades, prêtre, docteur, hérétique, et lecteur de sa majesté. On prétend qu'il a trahi son bienfaiteur, et qu'il est puni à Breslau d'un supplice bien étrange pour un prêtre. Je ne veux point le croire, mais je ne sais à qui en demander des nouvelles : c'est d'ailleurs bien peu de chose parmi tant de désastres publics. Je gémis sur ces misères; je souhaite à votre altesse sérénissime le bonheur qu'elle mérite. Je me mets à ses pieds et à ceux de son auguste famille avec le plus profond respect. L'ERMITE.

2683. — A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG

1er février.

Je suis bien touché du souvenir de M. le comte de Lutzelbourg. Je lui souhaite des campagnes heureuses pendant l'été, et de bons quartiers d'hiver; point de coups de fusil, de grosses pensions et des honneurs, et quelquefois une douce retraite à l'île Jard avec la plus aimable et la plus respectable femme du monde, qui est madame sa mère.

La conversation du roi de Prusse et de l'Anglais Mitchell est imprimée, et n'en est guère plus vraie. Il se peut faire à toute force qu'un ministre anglais ait parlé de Dieu; mais il ne se peut qu'il ait dit au marquis de Brandebourg que Dieu était le seul à qui l'Angleterre ne donnât pas de subsides, attendu que le marquis n'en a jamais reçu, et que le Danemark est actuellement le seul État qui reçoive des guinées.

Je vous supplie, madame, de vous tenir bien chaudement. Je n'ai plus de mouches; mais j'ai de la neige, et autant qu'il y en a sur l'Aller. Portez-vous bien, et moquez-vous du monde. Mille respects.

2684. — A M. LE COMTE SCHOWALOW.

Lausanne, 5 février.

Monsieur, la dernière lettre que votre excellence m'a fait l'honneur de m'écrire me flatte que, dans quelque temps, vous voulez bien m'envoyer, non seulement les documents authentiques du règne de Pierre-le-Grand, mais encore ceux qui peuvent servir à la gloire de votre nation, jusqu'à ces jours. En effet, monsieur, tout ce qu'on a fait depuis lui est une suite de ses établissements. C'est à lui qu'il faut rapporter tout ce que les Russes ont fait de grand et de mémorable. Je fais des vœux pour la prospérité de son auguste et digne fille. Sa gloire m'est aussi chère que celle du grand homme dont elle est née. Je regarderai, monsieur, comme la plus

(1) Samuel Constant de Rebecque. (G. A.)
(2) *Iphigénie en Tauride*. (G. A.)
(3) L'arthanite est le nom ancien du *cyclamen europæum*, L., que les Français appellent vulgairement pain de pourceau. (*Note de M. de Cayrol.*)
(4) Ferdinand, né en 1751. (G. A.)
(5) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)

(1) Le Danemark mit sur pied dix-huit mille hommes d'infanterie et six mille de cavalerie pour protéger Hambourg, Lubeck et les possessions du duc de Holstein-Gottorp. La France lui fournit des subsides. (G. A.)

grande faveur les instructions que vous voudrez bien me donner. Le plaisir que vous me procurez de rendre justice à un héros, à l'impératrice régnante, et à votre nation, sera le plus agréable travail de ma vie. J'espère qu'il me sera permis de vous en marquer ma reconnaissance. J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentiments que je vous dois, etc.

2685. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lausanne, 5 février.

Je me flatte, mon divin ange, que M. le comte de Choiseul a reçu ma lettre (1); je lui fais mon compliment, et surtout au prince Henri qui a prévenu sa sœur : c'était à qui des deux ferait une action honnête. Ce Henri est très aimable; ce n'est pas Henri IV, mais il a des grâces, des talents, de la douceur, et c'est lui qui était à la tête de cinq bataillons devant qui toute votre armée prit la poudre d'escampette le 5 novembre (2), journée qui a changé la destinée de l'Allemagne. Je reconnais bien mes chers compatriotes à l'enthousiasme où ils sont à présent pour le roi de Prusse, qu'ils regardaient comme Mandrin il y a cinq ou six mois. Les Parisiens passent leur temps à élever des statues et à les briser; ils se divertissent à siffler et à battre des mains, et, avec bien moins d'esprit que les Athéniens, ils en ont tous les défauts, et sont encore plus excessifs.

Je m'affermis tous les jours dans l'opinion qu'il ne faut pas perdre un demi-quart d'heure de sommeil pour leur plaire. La persécution excitée contre l'*Encyclopédie* achève de me rendre mon lac délicieux; je goûte le plaisir d'être mieux logé que les trois quarts de vos importants, et d'être entièrement libre. Si j'avais été à la tête de l'*Encyclopédie*, je serais venu où je suis; jugez si j'y dois rester. La littérature est un brigandage; le théâtre est une arène où on est livré aux bêtes; et une médaille (3) pour deux succès, qui d'ordinaire sont deux exemples de mauvais goût, n'est qu'une sottise de plus. Les fous de la cour portaient autrefois des médailles; c'est apparemment celles-là qu'on donnera.

Nos médailles sont ici d'excellents soupers; nous n'avons point de cabales : on regarde comme très grande faveur d'être admis à nos spectacles. Les habits sont magnifiques, nos acteurs ne sont pas mauvais. Madame Denis est devenue supérieure dans les rôles de mère; je ne suis pas mauvais pour les vieux fous : nous ne pouvons commencer que dans quinze jours, parce que nous avons eu des malades : voilà l'état des choses. Je suis très touché de l'état de madame d'Argental; il faut qu'elle vienne à Épidaure consulter Esculape (4). Madame d'Épinay a obtenu des nerfs, madame de Muy a été guérie, ma nièce Fontaine a été tirée de la mort. Il faut aller à Lyon voir son oncle (5), de là, dan une terre qui est à M. de Mondorge ou à son frère, et, de cette terre, aux Délices.

Je vous prie de dire à M. le chevalier de Chauvelin (6) que je lui souhaite quelque étisie, quelque marasme, quelque atrophie, afin qu'il prenne son chemin par Genève, quand il retournera à Turin.

Mais qu'est devenue la maison de votre île? Que ne demandez-vous un remboursement sur Hanovre ou sur Clèves?

Comment vont vos affaires de Cadix? ne recevez-vous pas quelques débris de temps en temps? Vivez heureux, mon cher ange; ce sont les vœux du plus maigre Suisse des treize cantons.

2686. — A M. TRONCHIN, DE LYON.

Lausanne, 5 février (7).

Vous sentez combien je dois m'intéresser à une chose (8) qui doit se faire tôt ou tard, qu'on fera peut-être un jour avec un très grand désavantage, et qu'on pourrait faire aujourd'hui avec une utilité bien reconnue. Je souhaite que des intérêts particuliers ne s'opposent pas à un si grand bien; en tout cas, vivons tout doucement, et laissons les hommes être aussi fous, aussi méchants et aussi malheureux qu'ils veulent l'être. Je juge par les lettres que je reçois de Pétersbourg que les Russes vont recommencer la guerre; mais aussi toute l'Angleterre se déclare pour le roi de Prusse. Le parlement a déjà voté un subside d'une commune voix. Il faudrait un dieu pour faire la paix dans ces circonstances.

(1) On n'a pas cette lettre. (G. A.)
(2) A Rosbach. (G. A.)
(3) Voyez la lettre du 22 janvier à d'Argental. (G. A.)
(4) Tronchin. (G. A.)
(5) Tencin, oncle de d'Argental. (G. A.)
(6) Marquis en 1759. Il était ambassadeur près le roi de Sardaigne. (G. A.)
(7) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(8) La paix. (G. A.)

2687. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lausanne, 9 février.

Avez-vous, lisez-vous l'*Encyclopédie*, mon cher ange? savez-vous les tracasseries, les tribulations qu'elle essuie? J'ai retiré mes enjeux, et j'ai mandé à M. Diderot de me renvoyer les articles et les papiers concernant cet ouvrage, et j'ai pris la liberté de stipuler qu'il renverrait chez vous les papiers cachetés; vous me le permettrez, sans doute : ce n'est plus la peine de travailler pour une entreprise qui va cesser d'être utile, et qui est traversée de tous côtés. Si Diderot, qui est entouré de sacs comme Perrin Dandin, et qui est accablé du fardeau, oubliait mes paperasses, j'ose vous supplier de vouloir bien envoyer chez lui, rue Taranne, quand vous serez à la Comédie.

Nous allons, nous autres Suisses, jouer *Fanime* et la *Femme qui a raison*. Je pense qu'il faut différer longtemps pour le tripot de Paris, et laisser dégorger *Iphigénie en Crimée*. Par ma foi, vous autres Parisiens, vous n'avez pas le sens commun; Luc n'en a pas davantage d'avoir commencé cette horrible guerre qui lui a donné, à la vérité, de la gloire, mais qui le rend très malheureux, lui et onze ou douze cent mille hommes ses semblables, s'il y a quelque chose de semblable à Luc. Je ne vois que folie et bêtise. *Interim, vale.* Heureux qui digère tranquillement! Comment va la santé de madame d'Argental?

2688. — A M. TRONCHIN, DE LYON.

Lausanne, 9 février (1).

La triste lettre est partie. Si on osait, on vous dirait qu'il est à craindre que la France ne fasse la guerre en dupe, et qu'elle ne perde beaucoup d'argent et beaucoup d'hommes pour ne rien gagner du tout, et pour aguerrir et agrandir ses ennemis naturels. Peut-être eût-il mieux valu bâtir des vaisseaux et envoyer dix mille hommes prendre les possessions anglaises; le gain aurait au moins dédommagé de la dépense.

En vérité, sans les commerçants qui sont occupés sans cesse à réparer les pertes que fait le gouvernement, il y a longtemps que la France serait ruinée. Vous ne me saurez pas mauvais gré de cette petite réflexion.

2689. — A MADAME D'ÉPINAY.

Madame, je suis malade et garde-malade; ces deux belles fonctions n'empêcheront pas que je ne sois rongé de remords de ne vous point faire ma cour. Je suis tous les jours tenté de m'habiller (ce que je n'ai fait qu'une fois pour vous depuis trois mois), et d'entreprendre le voyage de Genève. Je ferai ce voyage pour vous, madame, dès que ma nièce sera mieux. Je vous demande des nouvelles de votre santé, et je vous présente mes profonds respects. Le Suisse V.

2690. — A M. DARGET.

A Lausanne, 10 février 1758.

Je vois avec douleur, mon cher et ancien ami, que, dans le meilleur des mondes possibles de Leibnitz, vous paraissez n'avoir pas le meilleur lot, et que, lorsque tout est bien, votre vessie est toujours un peu mal. Vous ne semblez guère plus content de votre fortune que de votre vessie. *Durum, sed levius fit patientia.* J'ai toujours été fort surpris que les personnes qui vous aiment et qui connaissent vos talents, ne vous aient pas utilement employé comme ils le pouvaient. Il se fait actuellement des fortunes immenses dans des entreprises (2) auxquelles vous aviez travaillé autrefois. Il me semble qu'il y avait de la justice à ne vous pas exclure. Le moindre intérêt dans ces affaires est une chose très considérable. Si vous avez perdu toute espérance de ce côté, vous goûterez l'*auream mediocritatem* d'Horace. Mais il faut songer à votre santé, qui est le véritable bien. J'éprouve qu'on peut très bien prendre patience dans un état de langueur et de faiblesse; mais on la perd dans la souffrance continuelle. Vous êtes à portée des soulagements : que seriez-vous devenu en Prusse loin des secours? Vous me paraissez bien informé de

(1) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) Il s'agit des fournitures de l'armée, dans lesquelles Voltaire lui-même avait jadis fait des gains considérables, grâce à Pâris-Duverney, ami lui-même de Darget. (G. A.)

ce pays-là. Je crois celui qui en est le maître encore, plus malheureux cent fois que vous. Sa santé est très dérangée; il n'a ni plaisirs ni amis, et il est embarrassé dans un labyrinthe, dont on ne peut sortir qu'à travers des flots de sang. Quelque chose qui arrive, il est à plaindre. Il est difficile que la France et l'Autriche lui pardonnent, et qu'à la longue il ne succombe pas.

J'ai oublié le nom du premier écuyer du prince de Prusse, qui me venait voir quelquefois : ne vous en ressouvenez-vous point. Il me semble qu'il était originaire de Saxe. Le général Kiow l'était aussi (1)? mais je ne le crois point arquebusé, comme on l'a dit. Je ne crois point non plus au carcan de l'abbé de Prades. Comment et en quoi aurait-il trahi le roi de Prusse? Il n'était certainement auprès du roi, en campagne, que pour lui faire la lecture. Du moins le roi me l'a mandé ainsi, quatre jours avant la bataille de Rosbach. Il ne lui faisait point part de ses desseins militaires, qu'il ne confie pas même à ses officiers généraux; il ne le chargeait pas de négociations. L'abbé de Prades n'avait pas plus de crédit à Breslau que vous et moi; il n'y connaît personne. Je maintiens qu'il n'a pu trahir le roi de Prusse. Il aura écrit quelque lettre indiscrète; et ce qui n'est point un crime ailleurs en est un dans ce pays-là, vu les circonstances présentes. Voilà ce que je pense : je crois l'abbé de Prades aussi mauvais chrétien que La Mettrie; mais ce n'est point un traître. Je peux me tromper, j'attendrai que le temps me désabuse.

Le prince Henri m'a fait l'honneur de m'écrire de Dresde, où il est adoré. La princesse Amélie est allée à Breslau, ce qui m'étonne beaucoup. Madame la margrave de Bareuth a une santé pire que la vôtre. Elle est enchantée des victoires de son frère; mais elle craint les revers, et elle est lasse de tant de dévastations. Comptez qu'on doit se trouver très heureux dans une douce retraite. Ce M. Coste, dont vous me parlez, n'est-il pas parent du traducteur de Locke?

Le papier me manque. *Vale, et me ama.*

2691. — A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Lausanne, 12 février.

J'ai pris l'énorme liberté, monsieur, de vous envoyer une bibliothèque complète de fatras imprimés à Genève, chez les frères Cramer; je vous en demande bien pardon. J'aimerais mieux un quart d'heure de votre conversation que les dix-sept volumes qu'on doit avoir l'honneur de vous adresser de ma part.

J'ai reçu une lettre assez singulière, et des vers plus étranges, d'un séminariste de Toul, nommé M. Légier. Il se renomme de vous. Je n'ai pu lui faire réponse, parce que je suis très malade. C'est tout ce que je peux faire que de vous écrire ces quatre lignes. Voici la copie (*a*) de ce qu'on lui répond pour moi.

Je vous présente mon respect et mon regret de mourir sans vous voir.

2692. — A M. TRONCHIN, DE LYON.

Lausanne, 12 février (2).

Si ce n'était par un excès de bonté que S. Em. veut bien me confier la copie de sa lettre, je soupçonnerais un peu d'amour-propre. On ne peut écrire avec plus de dignité, ni avec plus de sagesse, ni dans une meilleure intention. Mais celui qui a écrit cette lettre est supérieur à l'amour-propre. Mes applaudissements lui feront moins de plaisir que la situation des affaires ne doit lui faire de peine. On est dans un labyrinthe dont on ne peut guère sortir que dans des ruisseaux de sang et sur des corps morts. C'est une chose bien triste d'avoir à soutenir une guerre ruineuse sur mer, pour quelques arpents de glace en Acadie, et de voir fondre des armées de cent mille hommes en Allemagne, sans avoir un arpent à y prétendre. J'aurais des volumes de réflexions inutiles à faire sur cette double position; c'est pourquoi je n'en fais point; je me contente d'encourager la sœur et même le frère à se servir dans l'occasion de la voie déjà employée. Comptez qu'avant dix-huit mois la cour sera bien lasse des dépenses exorbitantes prodiguées pour des intérêts étrangers, contraires au véritable intérêt, dépenses encore augmentées par la déprédation la plus ruineuse. Alors on pourra écouter ceux qui proposeront un plan de pacification.

Vous avez déjà appris que le collet rouge de M. l'abbé de Bernis est surmonté du collier de l'ordre. Ce collet fera bientôt place à une barrette.

2693. — A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Lausanne, 13 février.

Je reçois, monsieur, une réponse à la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire hier. Votre bonté m'avait prévenu. Je ne savais pas que vous eussiez déjà reçu le fatras énorme dont vous voulez bien charger les tablettes de votre bibliothèque. Il y a là bien des inutilités; mais, si on se réduisait à l'utile, l'*Encyclopédie* même n'aurait pas tant de volumes. Il y a d'excellents articles; et celui de Génie (1) n'est pas le moindre. Si vous étiez encore dans les gardes, n'est-il pas vrai que vous auriez arrêté ce P. Chapelain (2), qui prêche comme l'autre Chapelain faisait des vers, et qui a l'insolence de condamner, devant le roi, un livre muni du sceau du roi? Ces marauds-là ont peut-être raison de crier contre la vérité, et de sonner l'alarme quand leur ennemi est aux portes; mais on n'a pas raison de souffrir leurs impertinentes et punissables clameurs.

Voilà le temps où tous les philosophes devraient se réunir. Les fanatiques et les fripons forment de gros bataillons, et les philosophes dispersés se laissent battre en détail : on les égorge un à un; et pendant qu'ils sont sous le couteau, ils se brouillent ensemble, et prêtent des armes à l'ennemi commun. D'Alembert fait bien de quitter, et les autres font lâchement de continuer. Si vous avez du crédit sur Diderot et consorts, vous ferez une action de grand général de les engager à se joindre tous, à marcher serré, à demander justice, et à ne reprendre l'ouvrage que quand ils auront obtenu ce qu'on leur doit, justice et liberté honnête. Il est infâme de travailler à un tel ouvrage comme on rame aux galères. Il me semble que les exhortations d'un homme comme vous doivent avoir du poids : c'est à vous de donner du cœur aux lâches.

Vous pensez comme il faut d'*Iphigénie en Crimée;* mais ce n'est pas la première fois que les badauds de Paris se sont trompés, et ce ne sera pas la dernière.

Vous persistez donc dans le goût de la physique; c'est un amusement pour toute la vie. Vous êtes-vous fait un cabinet d'histoire naturelle? Si vous avez commencé, vous ne finirez jamais. Pour moi, j'y ai renoncé, et en voici la raison: un jour, en soufflant mon feu, je me mis à songer pourquoi du bois faisait de la flamme; personne ne me l'a pu dire, et j'ai trouvé qu'il n'y a point d'expérience de physique qui approche de celle-là. J'ai planté des arbres, et je veux mourir si je sais comment ils croissent. Vous avez eu la bonté de faire des enfants, et vous ne savez pas comment. Je me le tiens pour dit, je renonce à être scrutateur : d'ailleurs je ne vois guère que charlatanisme, et, excepté les découvertes de Newton et de deux ou trois autres, tout est système absurde; l'histoire de Gargantua vaut mieux.

Ma physique est réduite à planter des pêchers à l'abri du vent du nord. C'est encore une belle invention que les poêles dans les antichambres; j'ai eu des mouches dans mon cabinet tout l'hiver. Un bon cuisinier est encore un brave physicien; cela est rare à Lausanne. Plût à Dieu que le mien pût vous servir de grosses truites, et que je fusse assez heureux pour philosopher avec vous, le long de mon beau lac, de Lausanne à Genève!

Recevez les tendres respects du vieux Suisse V.

2694. — A M. TRONCHIN, DE LYON.

Lausanne, 23 février (3).

Il n'y a que Dieu qui sache ce que le diable nous promet cette année. On dit que le diable menace encore d'un nouvel emprunt dans six mois. Ma foi, à force d'emprunter, on sera enfin réduit à ne rien payer. Sauve qui peut!

---

(1) Voyez la lettre du 17 janvier à Tronchin. (G. A.)

(*a*) « M. de Voltaire, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, et ancien chambellan du roi de Prusse, n'a jamais demeuré à Ripaille en Savoie. Il a une terre sur la route de Genève et celle de France. Il ne connaît pas plus l'*ode* dont on lui parle que la maison de Ripaille. Il est actuellement malade. Sa famille a ouvert le paquet qui, sûrement, n'est pas pour M. de Voltaire, puisqu'on y parle de choses dont il n'a aucune connaissance. Il y a des vers dans ce paquet qui sont sans doute pour quelque autre. Au reste, la famille et les amis de M. de Voltaire avertissent M. Légier que la religion, l'honneur, les bienséances les plus communes, et le savoir-vivre, ne permettent d'écrire de pareilles choses ni à des personnes qu'on connaît, ni à des personnes qu'on ne connaît pas. »

(2) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

(1) Par Saint-Lambert. (G. A.)

(2) J.-B. Le Chapelain, jésuite. (G. A.)

(3) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

2695. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

A Lausanne, 24 février 1758 (1).

Madame, je vois que votre altesse sérénissime est d'une discrétion charmante avec nosseigneurs les housards. Je souhaite qu'ils aient autant de circonspection avec les blés, les moutons et les dindons de vos sujets. S'ils pouvaient vous voler, madame, un peu de vos grâces, un peu de la sagesse de votre esprit, de la bonté et de la beauté de votre âme, ils n'auraient plus rien à piller de leur vie. Mais Dieu vous délivre d'eux et de leurs semblables, héros ou pillards, battants ou battus! Qu'avez-vous à faire, madame, de toutes ces querelles, dans lesquelles il n'y a qu'à perdre beaucoup et rien à gagner? Pourquoi vient-on troubler un si doux repos et des vertus si respectables? Je crois que la maîtresse des cœurs trouve ce fracas bien horrible, et prie Dieu de tout son cœur pour la plus prompte des paix possibles.

J'oubliai, madame, dans ma dernière lettre aux housards, de parler à votre altesse sérénissime de M. de Lujeai, qui a eu le bonheur de vous faire sa cour, et qui en est digne. C'est un homme qui a autant de douceur dans les mœurs que de courage. Daignez me pardonner : quand on a l'honneur de vous écrire, madame, il est bien difficile de penser à d'autres personnes. On nous a envoyé dans nos douces retraites de prétendues relations de nouveaux massacres illustres, commis à Wolffenbuttel, Helmstadt, auprès de Brême, et de gens arquebusés, ou pendus, ou décollés à Breslau, et d'une violence commise à Zerbst, et de l'abbé de Prades martyrisé. Je ne crois rien de tout cela : les hommes font bien du mal, mais la renommée en dit cent fois davantage.

Il est vrai, madame, que pendant qu'on s'égorge dans vos quartiers, nous jouons tout doucement la comédie à Lausanne. Il est vrai que dans une heure nous allons jouer une pièce nouvelle, intitulée *Fanime*, où il n'est question que d'amour. Je ne la destine point à Paris; je ne songe jamais qu'au pays où je suis et à votre altesse sérénissime. Je voudrais bien que notre petit théâtre fût dans votre palais, au lieu d'être à Lausanne. Cela est plus doux que le théâtre de la guerre : c'est à madame la duchesse de Gotha qu'il faut plaire; c'est elle qui doit juger de nos petits talents. Je joue les rôles de vieux bon homme; mais le rôle le plus flatteur serait d'être aux pieds de votre altesse sérénissime. Je m'y mets de loin, avec le plus profond respect.

2696. — A MADAME D'ÉPINAY.

Ma belle *philosophe*, vous êtes un petit monstre, une ingrate, une friponne; vous le savez bien; ce n'est pas la peine de vous aimer. Je ne vous reproche rien, mais vous savez tout ce que j'ai à vous reprocher. Venez demain coucher chez nous, si vous daignez nous faire cet honneur, et si vous l'osez. Venez, ma charmante *philosophe!* Ah! ah! c'est donc ainsi que... fi! quel infâme procédé! Mille respects.

2697. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lausanne, 25 février.

Il ne s'agit point, mon cher et respectable ami, des articles qu'on m'avait demandés pour le huitième tome de l'*Encyclopédie;* ils sont à présent entre les mains de d'Alembert : il s'agit de papiers que Diderot a entre ses mains, au sujet de l'article GENÈVE, et des *Cacouas*.

Il faut que mon âme soit bien à son aise pour retravailler à *Fanime*, dans la multiplicité de mes occupations et de mes maladies. Nous la jouâmes hier, et avec un nouveau succès. Je jouais Mohadar; nous étions tous habillés comme les maîtres de l'univers. Je vous avertis que je jouai le bon homme de père mieux que Sarrazin : ce n'est point vanité, c'est vérité. Quand je dis mieux, j'entends si bien que je ne voudrais pas de Sarrazin pour mon *sacristain*. J'avais de la colère et des larmes, et une voix tantôt forte, tantôt tremblante; et des attitudes! et un bonnet! non, jamais il n'y eut de si beau bonnet. Mais je veux encore donner quelques coups de rabot, à mon loisir, si Dieu me prête vie.

Oui, vous êtes des sybarites, fort au-dessous des Athéniens, dans le siècle présent. La décadence est arrivée chez vous beaucoup plus tôt que chez eux; mais vous leur ressemblez dans votre inconstance. Vous traitiez le roi de Prusse de Mandrin, il y a six mois; aujourd'hui c'est Alexandre. Dieu vous bénisse! Alexandre n'a point fui dix lieues à Molwitz, et n'a point crocheté les armoires (1) de Darius pour avoir un prétexte de prendre l'argent du pays. Peut-être Alexandre aurait récompensé l'*Iphigénie en Crimée*, comme il récompensa Chérile (2).

Je vous remercie, mon divin ange, de ce que vous faites pour ces Douglas (3). C'est vous qui ne démentez jamais votre caractère, et qui êtes toujours bienfaisant. Voulez-vous bien faire mes compliments à M. de Chauvelin? Je suis toujours fâché qu'il s'en retourne par Lyon (2); M. l'abbé de Bernis trouverait fort bon qu'il passât par les Délices. J'ai reçu trois lettres de lui, dans lesquelles il me marque *toujours* la même amitié. Madame de Pompadour a *toujours* la même bonté pour moi. Il est vrai qu'il y a *toujours* quelques bigots qui me voient de travers, et que le roi a *toujours* sur le cœur ma chambellanie; mais je n'en suis pas moins content dans la retraite que j'ai choisie. Je n'aime point votre pays dans lequel on n'a de considération qu'autant qu'on a acheté un *office*, et où il faut être janséniste ou moliniste pour avoir des appuis. J'aime un pays où les souverains viennent souper chez moi. Si vous aviez vu hier *Fanime*, vous auriez cabalé pour me faire avoir la médaille. Mais qui donc jouera Enide? Si c'est la Gaussin, elle a les fesses trop avalées, et elle est trop monotone. Madame d'Hermenches l'a très bien jouée. Et que dirons-nous de la belle-fille du marquis de Langalerie, belle comme le jour? et elle devient actrice, son mari se forme, tout le monde joue avec chaleur. Vos acteurs de Paris sont à la glace. Nous eûmes après *Fanime* des rafraîchissements pour toute la salle, ensuite le très joli opéra des *Troqueurs* (4), et puis un grand souper. C'est ainsi que l'hiver se passe, cela vaut bien l'empire de madame Geoffrin, etc.

Il faut ajouter à ma lettre que la déclaration des prêtres de Genève justifie entièrement d'Alembert. Ils ne disent point que l'enfer soit éternel, mais qu'il y a dans l'Écriture des menaces de peines éternelles : ils ne disent point Jésus égal à Dieu le père; ils ne l'adorent point; ils disent qu'ils ont pour lui plus que du respect; ils veulent apparemment dire du goût. Ils se déclarent, en un mot, *chrétiens-déistes*.

2698. — A MADAME D'ÉPINAY.

Lausanne, 26 février.

Vous, la goutte, madame! je n'en crois rien; cela ne vous appartient pas. C'est le lot d'un gros prélat, d'un vieux débauché, et point du tout d'une philosophe dont le corps ne pèse pas quatre-vingts livres, poids de Paris. Pour de petits rhumatismes, de petites fluxions, de petits trémoussements de nerfs, passe; mais si j'étais comme vous, madame, auprès de M. Tronchin, je me moquerais de mes nerfs. C'est un bonheur dont je ne jouirai qu'après le retour du printemps; car je ne crois pas que le secrétaire et le chef des orthodoxes (5) veuille jamais venir voir nos divertissements profanes et suisses. Cependant, madame, j'espère qu'il vous accompagnera quand nous serons un peu en train, qu'il y aura moins de neige le long du lac, et que vos nerfs vous permettront d'honorer notre ermitage suisse de votre présence. Il fera pour vous, madame, ce qu'il ne ferait pas pour un vieux papiste comme moi; et il sera reçu comme s'il ne venait que pour nous.

Je vous remercie, madame, de vos gros gobets; j'en aurai le soin qu'on doit avoir de ce qui vient de vous.

Permettez que je remercie ici M. Linant (6); il n'a pas besoin de son nom pour avoir droit à mon estime et à mon amitié; j'ai connu son mérite avant de savoir qu'il portait le nom d'un de mes anciens amis. Je conviens avec lui que tout nous vient du Levant, et j'accepte avec grand plaisir la proposition qu'il veut bien me faire pour une douzaine de pruniers originaires de Damas, et autant de cerisiers de Cérasonte. Ils s'accommoderont mal de mon terrain de terre à pot, maudit de Dieu; mais j'y mettrai tant de gravier et de pierraille que j'en ferai un petit Montmorency. Je présente mes respects à l'élève de M. Linant, à M. de Nicolaï, qui fait ses caravanes de Malte près du lac de Genève. Enfin je présente ma jalousie à tous ceux qui font leur cour à madame d'Épinay.

Au reste, je serais fâché qu'on fouettât, comme on le

(1) Éditeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)

(1) Frédéric II avait fait enfoncer les armoires du roi Auguste, à Dresde, le 10 septembre 1756. (G. A.)

(2) En lui donnant un soufflet pour chaque mauvais vers. (*Clogenson.*)

(3) Voyez les lettres à d'Argental des 12 et 17 décembre 1757. (G. A.)

(4) Paroles de Vadé, musique de Dauvergne. (G. A.)

(5) Tronchin avait écrit à d'Alembert au nom des ministres genevois. (G. A.)

(6) Gouverneur du jeune d'Épinay. (G. A.)

dit, l'abbé de Prades tous les jours de marché à Breslau ; car, après tout, je n'aime pas qu'on fouette les prêtres.

Madame Denis se joint à moi, et présente ses obéissances à madame d'Epinay.

M. de Richelieu est donc renvoyé après M. de Lucé. La cour est une belle chose !

2699. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Lausanne, 26 février.

Quand j'écris au roi de Prusse et à M. l'abbé de Bernis sur des choses peu importantes, ils m'honorent d'une réponse dans la huitaine. J'écrivis à M. Diderot, il y a deux mois, sur une affaire très grave qui le regarde, et il ne donna pas signe de vie. Je demandai réponse par quatre ou cinq ordinaires, et je n'en obtins point. Je fis redemander mes lettres; j'étais en droit de regarder ce procédé comme un outrage; il a dû me blesser d'autant plus que j'ai été le partisan le plus déclaré de l'*Encyclopédie;* j'ai même travaillé à une cinquantaine d'articles qu'on a bien voulu me confier; je ne me suis point rebuté de la futilité des sujets qu'on m'abandonnait, ni du dégoût mortel que m'ont donné plusieurs articles de cette espèce, traités avec la même ineptie qu'on écrivait autrefois le *Mercure galant*, et qui déshonorent un monument élevé à la gloire de la nation. Personne ne s'est intéressé plus vivement que moi à M. Diderot et à son entreprise. Plus cet intérêt est ardent, plus j'ai dû être outré de son procédé.

Je ne suis pas moins affligé de ce qu'il m'écrit enfin au bout de deux mois (1). Des engagements avec des libraires! Est-ce bien à un grand homme tel que lui à dépendre des libraires? C'est aux libraires à attendre ses ordres dans son antichambre. Cette entreprise immense vaudra donc à M. Diderot environ 30,000 livres! Elle devait lui en valoir 200,000 (j'entends à lui et à M. d'Alembert, et à une ou deux personnes qui les secondent); et, s'ils avaient voulu seulement honorer le petit trou de Lausanne de leurs travaux, je leur aurais fait mon billet de 200,000 livres; et, s'ils étaient assez persécutés et assez déterminés pour prendre ce parti, en s'arrangeant avec les libraires de Paris, on trouverait bien encore le moyen de finir l'ouvrage avec une honnête liberté et dans le sein du repos, et avec sûreté pour les libraires de Paris et pour les souscripteurs. Mais il n'est pas question de prendre un parti si extrême, qui cependant n'est pas impraticable, et qui ferait honneur à la philosophie.

Il est question de ne se pas prostituer à de vils ennemis, de ne pas travailler en esclaves des libraires et en esclaves des persécuteurs; il s'agit d'attirer pour soi-même et pour son ouvrage la considération qu'on mérite. Pour parvenir à ce but essentiel, que faut-il faire? Rien ; oui, ne rien faire, ou paraître ne rien faire pendant six mois, pendant un an. Il y a trois mille souscripteurs; ce sont trois mille voix qui crieront : « Laissez travailler avec honneur ceux qui nous instruisent et qui honorent la nation ! » Le cri public rendra les persécuteurs exécrables. Vous me mandez, mon cher et respectable ami, que M. le procureur général (2) a été très content du septième volume; c'est déjà une bonne sûreté. L'ouvrage est imprimé *avec approbation et privilége du roi;* il ne faut donc pas souffrir qu'un misérable (3) ose prêcher devant le roi contre la raison imprimée une fois *avec privilége;* il ne faut donc pas souffrir que l'auteur de la *Gazette* dise dans les *Affiches de province* que les précepteurs de la nation veulent anéantir la religion et corrompre les mœurs; il ne faut donc pas souffrir qu'un écrivain mercenaire débite impunément le libelle des *Cacouacs.*

Ces deux misérables (4) dépendent des bureaux du ministère; mais sûrement ce n'est pas M. l'abbé de Bernis qui les encourage, ce n'est pas madame de Pompadour.

Je suis persuadé, au contraire, que madame de Pompadour obtiendrait une pension pour M. Diderot; elle y mettrait sa gloire, et j'ose croire que cela ne serait pas bien difficile.

C'est à quoi il faudrait s'occuper pendant six mois. Que M. Diderot, M. d'Alembert, M. de Jaucourt, et l'auteur (5) de l'excellent article de la GÉNÉRATION, déclarent qu'ils ne travailleront plus, si on ne leur rend justice, si on leur donne des réviseurs malintentionnés; et je vois évidemment que la voix du public, qui est la plus puissante des protections, mettra ceux qui enseignent la nation sur le trône des lettres où ils doivent être. Alors M. d'Alembert devra travailler plus que jamais; alors il travaillera; mais il faut avoir et la sagesse d'être tous unis, et le courage de persister quelques mois à déclarer qu'on ne veut point travailler *sub gladio.* Ce n'est pas certainement un grand mal de faire attendre le public; c'est, au contraire, un très grand bien. On amasse pendant ce temps-là des matériaux, on grave des planches, on se ménage des protections, et ensuite on donne un huitième volume dans lequel on n'insère plus les plates déclamations et les trivialités dont les précédents ont été infectés; on met à la tête de ce volume une préface dans laquelle on écrase les détracteurs avec cette noblesse et cet air de supériorité dont Hercule écrase un monstre dans un tableau de Lebrun.

En un mot, je demande instamment qu'on soit uni, qu'on paraisse renoncer à tout, qu'on s'assure protection et liberté, qu'on se donne tout le public pour associé, en lui faisant craindre de voir tomber un ouvrage nécessaire.

Tout le malheur vient de ce que M. Diderot n'a pas fait d'abord la même déclaration que M. d'Alembert. Il en est encore temps : on viendra à bout de tout, avec l'air de ne plus vouloir travailler à rien. Du temps et des amis, et le succès est infaillible. Je suis en droit d'écrire à madame de Pompadour les lettres les plus fortes, et je ferai écrire des personnes de poids, si on trouve ce parti convenable.

Mais un homme qui est capable de passer deux mois sans répondre sur des choses si essentielles, est-il capable de se remuer comme il faut dans une telle affaire?

Je prie instamment M. Diderot de brûler devant M. d'Argental mon billet sur les *Cacouacs*, dans lequel je me méprenais sur l'auteur. J'aime M. Diderot, je le respecte, et je suis fâché.

(1) Voyez, plus haut, cette réponse. (G. A.)
(2) Joly de Fleury, frère aîné d'Omer de Fleury. (G. A.)
(3) Le Chapelain. (G. A.)
(4) Querlon et Moreau. (G. A.)
(5) Albert de Haller. (G. A.)

2700. — A S. A. S. LE PRINCE FRÉDÉRIC-GUILLAUME,

MARGRAVE DE BAREUTH (1).

Lausanne, 26 février.

Que fait votre altesse sérénissime, monseigneur? où est-elle après tant de vicissitudes? Vous m'avez donné autant d'alarmes, cette dernière campagne, que vous m'avez inspiré de respect et d'attachement. Depuis longtemps j'ai reçu des lettres de monseigneur le prince de Prusse et de monseigneur le prince Henri, et je n'en ai pas reçu de vous; vous savez cependant si votre gloire, votre santé, votre bonheur, m'intéressent. Je ne suis pas en peine de la gloire; mais tout le reste m'a donné bien de l'inquiétude.

J'ai l'honneur d'écrire à votre altesse sérénissime par la voie de M. Pictet, d'une des meilleures familles de Genève, homme plein de mérite, capitaine d'un régiment d'infanterie suisse. C'est le régiment de Diesbach, celui qui a fait plus que son devoir à la triste journée de Rosbach, et dans lequel M. le capitaine Pictet s'est toujours fait extrêmement considérer. S'il est assez heureux pour être souvent auprès de votre personne et pour se signaler sous vos yeux, ce sera un nouveau protecteur que j'aurai auprès d'un prince à qui je voudrais faire ma cour tout le temps de ma vie, excepté celui auquel il est occupé à voir tuer des hommes et à courir parmi les corps morts.

Ne pourrais-je jamais me flatter, monseigneur, que, quand le prince aura assez occupé son courage et ses connaissances militaires dans cette guerre funeste, le philosophe, en revenant en France, daignera passer par ce petit pays roman, par ces bords agréables du lac de Genève, où elle verrait un ermite qui la recevrait comme Philémon reçut les dieux. Cette route est tout aussi courte qu'une autre. Le pays mérite d'être vu par votre altesse sérénissime; et si le plus tendre attachement, le plus profond respect méritent aussi quelque chose, l'ermite regarderait votre passage comme un de ses plus beaux jours. Conservez vos bontés pour cet ermite.

2701. — A MADAME DU BOCCAGE.

Nouvelle Muse, aimable Grâce,
Allez au Capitole; allez, rapportez-nous
Les myrtes de Pétrarque et les lauriers du Tasse.
Si tous deux revivaient, ils chanteraient pour vous;
Et, voyant vos beaux yeux et votre poésie,
Tous deux mourraient à vos genoux
Ou d'amour ou de jalousie.

Dunque, o signora, dopo ch' ella avrà veduto il cornuto sposo del mare Adriatico, vedrà il padre della chiesa, sarà coronata nel Campidoglio dalle mani del buon Benedetto (2). Ella dovrebbe ritornare per la via di Ginevra, e trionfare tra

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) Benoît XIV. (G. A.)

gli eretici, quando avrà ricevuto la corona poetica dei santi cattolici. Ma il suo viaggio è tutto per la gloria, e, nel suo gran volo, ella trascurerà i nostri lieti benchè umili tetti. Il zio e la nipote baciano affettuosamente la mano che ha scritto tante belle cose, e si raccomandano alla sua benignità con ogni ossequio.

Good journey, Milton's daughter, Camoens's sister.

Comptez, madame, que nous ne vous pardonnerons pas de n'avoir point pris la route de Genève ; mille tendres respects.

2702. — A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Lausanne, 3.

Mon adorable gouverneur, béni soit le sieur Légier (1), et ses consorts, et ses mauvais vers, et sa sottise, puisque tout cela m'attire tant de bontés de votre part ! Soyez bien sûr que je ne suis sensible qu'aux marques généreuses de votre amitié, et point du tout à ces platitudes moitié franc-comtoises et moitié lotharingiennes. La nation des petits collets et des petits beaux esprits de province a été oubliée par M. de Réaumur dans l'*Histoire des insectes ;* ainsi ne prenons pas garde à leur existence.

J'étais fort malade quand on me régala de ces beaux vers dignes d'une académie de... Madame Denis les renvoya à Toul, bien cachetés ; elle est aussi sensible que moi à la mention que vous voulez bien faire d'elle. Vous l'aimeriez davantage si vous l'aviez vue jouer avant-hier dans une tragédie nouvelle, sur un très joli théâtre, avec de très bons acteurs, dont j'étais le plus médiocre. Je ne me tirai pourtant pas mal du rôle de vieillard, attendu que malheureusement je le joue d'après nature. J'aurais bien voulu que M. le gouverneur de Toul (2) nous eût honorés de sa présence réelle.

Les infamies et les persécutions dont on a affublé nos philosophes Diderot et d'Alembert me tiennent plus au cœur que les beaux vers de M. l'abbé Légier. Je persiste toujours dans mon idée qu'il faut déclarer qu'on renonce unanimement à l'*Encyclopédie* jusqu'à ce qu'on soit assuré d'une honnête liberté et d'un peu de protection. Trois mille souscripteurs se joindront à eux ; ils crieront comme des aveugles, et le cri public est la plus infaillible des intrigues et la meilleure des protections.

Vous avez vu, sans doute, que notre ami d'Alembert appelé *O* (3), a, dans l'article GENÈVE, loué beaucoup cette Église calviniste de n'être pas chrétienne ; vous savez que ces prêtres en ont été très ébaubis, et qu'ils ont fait une belle profession de foi dans laquelle ils résument, pour somme totale, qu'ils ont de la vénération pour Jésus, et qu'ils croient en Dieu. Leurs voisins leur reprochent à présent d'avoir autrefois brûlé Servet, et d'aller aujourd'hui plus loin que Servet : c'est un bon article pour l'histoire des contradictions de ce monde.

Voici le champ de l'histoire des meurtres qui va se rouvrir. M. le comte de Clermont aura une armée terriblement délabrée ; son bisaïeul y eut été bien empêché. Qu'aurait dit Louis XIV, s'il avait vu un marquis de Brandebourg résister mieux que lui aux trois quarts de l'Europe ? Heureux qui voit du port tous ces orages !

Je vais planter aux Délices ; de là je reviens à Lausanne pour nos spectacles ; cela est plus sensé que d'aller en Allemagne. Je ne regrette aucun roi, aucun prince ; mais je regrette fort le gouverneur de Toul, pour qui je suis pénétré de la plus tendre et de la plus respectueuse reconnaissance, et à qui je serai attaché toute ma vie.

2703. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lausanne, 3 mars.

Mon cher ange, le porteur est M. de Crommelin, né à Genève, et homme de tous les pays. Il a vu jouer deux fois *Fanime ;* il vous dira s'il aime la pièce, et si nous sommes de bons acteurs. Il vous dira surtout si j'avais un beau bonnet : il y a peu de personnes dans notre petit pays roman qui soient aussi bons juges que M. de Crommelin. Je vous enverrai la pièce quand vous jugerez à propos qu'elle soit jouée, quand vous croirez avoir trouvé avec le public

. . . . *Mollia* fandi
Tempora. . . . . (VIRG., *Æn.*, lib. IV.)

Et vous la trouverez corrigée, non pas comme je l'aurais voulu, mais comme je l'ai pu, au milieu des fatras historiques, de l'embarras des ameublements, et des soupers.

Je n'ai pu jouer encore la *Femme qui a raison.* Il faut que je retourne à mes Délices pour planter. Je suis encore plus jardinier que poète ; c'est que je jouis de mon jardin, et que je suis privé du *tripot* de Paris. Je porte une terrible envie à M. de Crommelin qui aura le bonheur de vous voir.

2704. — A M. DE CIDEVILLE

A Lausanne, 3 mars.

Je reçois de vous, mon cher et ancien ami, deux lettres charmantes ; vers et prose, tout me rappelle la bonté de votre cœur, et les grâces de votre esprit. J'aime mieux vous dire bien vite, et tout simplement, combien j'en suis touché, que d'attendre l'inspiration et le moment heureux de faire des vers, pour vous remercier dignement. D'ailleurs je suis plongé dans les détails de l'histoire, attendu qu'on va réimprimer cette *Histoire générale*, ce portrait des sottises et des horreurs du genre humain pendant huit à neuf siècles.

Un peu d'histrionage partage encore mon temps. Nous avons joué une pièce nouvelle sur un très joli théâtre ; madame Denis a été applaudie comme mademoiselle Clairon, et elle l'aurait été de même à Paris. Je vous avertis, sans vanité, que je suis le meilleur vieux fou qu'il y ait dans aucune troupe.

Croyez que vous auriez été bien surpris, si vous aviez vu, sur le bord de notre lac, une tragédie nouvelle très bien jouée, très bien sentie, très bien jugée, suivie de danses exécutées à merveille, et d'un opéra-buffa encore mieux exécuté ; le tout par de belles femmes, par des jeunes gens bien faits, qui ont de l'esprit, et devant une assemblée qui a du goût. Les acteurs se sont formés en un an ; ce sont des fruits que les Alpes et le mont Jura n'avaient point encore portés. César ne prévoyait pas, quand il vint ravager ce petit coin de terre, qu'il y aurait un jour plus d'esprit qu'à Rome.

Comptez que les *Iphigénie* et les *Astarbé* (1) ne nous épouvantent pas, et que notre pays roman n'est pas à dédaigner. Je suis malheureusement obligé de quitter tout cela, pour aller faire quelques jours le métier de jardinier aux Délices. Chacun a son Launai (2). Je cours du théâtre à mes plants, à mes vignes, à mes tulipes ; et de là je reviens au théâtre, du théâtre à l'histoire, et de tout cela à votre amitié, qui est la première des consolations.

Les vers du roi de Prusse, dont vous me parlez, étaient fourrés dans une lettre qu'il m'écrivit trois jours avant la journée de Rosbach. La date rend les vers très beaux. Je lui avais gardé le secret ; mais il a donné lui-même des copies ; et vous savez que les rois, qui sont les maîtres du bien d'autrui, sont aussi les maîtres du leur. Ce diable d'homme est, sans contredit, celui de tous les rois qui fait le plus de vers, et qui donne le plus de batailles. Nous verrons comment le tout finira.

La canaille de vos *convulsionnaires* est, sans doute, digne des Petites-Maisons ; mais il y a eu des corps, des ordres qui méritaient d'y être admis. Il faut toujours qu'il y ait en France quelque maladie épidémique, et très souvent elle tombe sur les cervelles ; si la guerre continue, elle tombera sur les bourses, j'entends *supra loculos.*

Vous ne me dites rien du *grand abbé* (3) ; on parlait d'un voyage qu'il devait faire au pays roman ; mais il n'osera, ni vous non plus. Je vous embrasse avec bien de la tendresse et des regrets.

2705. — A MADAME D'EPINAY.

Samedi matin.

Venez, ma belle *philosophe ;* j'aime mieux Minerve qu'Euterpe, quoique Euterpe ait son mérite. Honorez-nous, et instruisez-nous. Vos gens coucheront comme ils pourront. Nous vous attendons demain, le saint jour du dimanche.

2706. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lausanne, 7 mars.

Mon cher ange, êtes-vous couché sur le testament de M. le cardinal de Tencin (4) ? a-t-il laissé quelque chose à son Goussaut ? viendrez-vous à Lyon discuter la succession ? Ce serait là une belle occasion pour madame d'Argental de venir consulter Tronchin ; nous ferions un feu de joie aux Délices, non

(1) Voyez la lettre à Tressan du 12 février. (G. A.)
(2) Tressan lui-même. (G. A.)
(3) Ses articles sont signés d'un O dans l'*Encyclopédie.* (G. A.)

(1) Tragédie de Colardeau, jouée le 27 février. (G. A.)
(2) Terre de Cideville. (G. A.)
(3) L'abbé du Resnel. (G. A.)
(4) Mort le 2 mars (G. A.)

pas pour la mort de l'oncle, mais pour le joyeux avénement du neveu. J'ai perdu dans cet oncle un homme qui, depuis trois mois, s'était lié avec moi de la manière la plus intime et la plus extraordinaire; mais il n'y a pas moyen de vous dire comment.

Il suffit que tout le monde nous redemande *Fanime*, et que nous la rejouions encore demain.

Je persiste, mon cher ange, à conseiller aux encyclopédistes de s'unir comme des frères, et d'être opiniâtres comme des prêtres, de déclarer qu'ils abandonnent tout, et de forcer le public à se mettre à leurs pieds.

Avez-vous vu le vainqueur de Mahon, qui ne devait pas aller sur le Weser? est-il encore fâché contre moi de ce que madame Denis étant très malade des suites de cette ancienne cuisse (1), je ne l'ai pas abandonnée pour aller à Strasbourg dans l'antichambre de M. le maréchal, qui, en passant, le nez haut, au milieu de deux haies d'officiers, m'aurait demandé s'il y avait une bonne troupe dans la ville? Ce serait pour vous, mon cher ange, que je ferais cent lieues.

2707. — A M. DE MONTPÉROUX.

Lausanne 7 mars.

Puisque vous ne pouvez point, monsieur, venir voir représenter *Fanime*, et que vous vous en tenez à Patipaille, avec la vénérable compagnie, avouez du moins que je jouis de la vie à Lausanne; daignez le certifier à qui il appartiendra. Ajoutez à vos bontés, que je fais ma demeure ordinaire tout près de vous, aux Délices, route de Lyon à Genève. Je vous supplie, monsieur, de vouloir bien avoir la bonté de donner ce certificat à M. Cathala (2), qui l'enverra sur-le-champ à mon notaire. Car

> Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci.
>
> HOR., *de Art. poet.*

En vérité, vous auriez *omne punctum*, si vous étiez témoin de la manière dont nous jouons *Fanime*.

Je perds dans le cardinal de Tencin un très bon ami que je m'étais fait depuis quelques mois. Les choses n'avaient pas toujours été ainsi. On dit que c'est un signe mortel quand les vieillards changent de caractère. Son éminence ne l'a pas porté plus loin. Dieu veuille avoir son âme: c'était un terrible mécréant, *sicut sunt omnes hujus farinæ homines*. Je vous montrerai des choses singulières, quand je pourrai avoir l'honneur de dîner avec vous à mes petites Délices.

On va donc s'égorger plus que jamais en Germanie! Pendant ce temps-là, nous jouons la comédie; on la joue à Neufchâtel, et on m'attendait à Nyon pour me donner *Mérope*. Il n'y a de plaisir qu'en Suisse: mais le plaisir le plus flatteur est de vivre avec vous, monsieur; et c'est ainsi que pensent vos deux attachés VOLTAIRE et DENIS.

2708. — A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Lausanne, 7 mars.

Je reçois, mon adorable gouverneur, une lettre de l'abbé Légier qui ne me paraît pas en effet de la même écriture que son premier envoi; mais je peux me tromper. J'étais fort malade, et je vis à peine la signature. Cette première fois il paraît repentant,

Je prends la liberté de vous adresser la réponse que je lui fais. Il y a quelque apparence qu'elle ne lui parviendrait pas par la poste, puisqu'il dit n'avoir pas reçu le paquet à lui envoyé.

Je pense que cette noirceur est une affaire finie. Il est pourtant assez singulier que le maître de la poste dise n'avoir pas reçu ce paquet renvoyé. Cela pourrait faire croire que le maître de la poste a été du complot; je n'y entends rien. Vous êtes sur les lieux, et votre place vous autorise à vous faire rendre compte de cette malversation du commis des postes, supposé qu'en effet il soit coupable de la suppression d'un paquet.

Je vous demande bien pardon de toutes les libertés que je prends avec vous; mais, après les extrêmes bontés que vous m'avez témoignées dans cette affaire où l'on a l'insolence de vous compromettre, après les marques d'amitié que vous m'avez données et que je n'oublierai de ma vie, je trouve dans vos bontés mêmes l'excuse de toutes les peines que je vous donne.

Vous savez la mort du cardinal de Tencin; son chapeau pourra couvrir la tête de l'abbé de Bernis. Vous voilà actuellement sous la coupe de M. le gouverneur (1) de Metz. Si, en se chargeant du ministère de la guerre, il voulait troquer avec vous de gouvernement, ce serait une bonne affaire.

On assure que les Russes sont maîtres de tout le royaume de Prusse; que l'armée du prince de Clermont est entre Zell et Lunebourg, et qu'on s'attend à une bataille. Moi je n'assure rien, sinon que je vous serai attaché jusqu'au dernier moment de ma vie, avec la plus tendre et la plus respectueuse reconnaissance.

2709. — A M. TRONCHIN, DE LYON.

Lausanne, 7 mars (2).

C'est grand dommage, mon cher monsieur; car on comptait beaucoup sur lui (3). On s'attend à des événements qui auraient donné un grand poids à son opinion et à ses bons offices. Tout est évanoui. Dites-moi, je vous prie, si ce triste événement ne retardera pas votre voyage à Paris. Il me semble que la confiance qu'il avait en vous peut rendre votre présence nécessaire à Lyon. Mon ami M. d'Argental n'aura-t-il d'autre part à tout cela que celle de porter le deuil? Son oncle ne lui a-t-il rien laissé? On dit que M. de Montferrat est son principal héritier. Je concevrais plus aisément comment on aurait favorisé madame de Montferrat.

2710. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lausanne, 12 mars.

Mon cher ange, je viens de lire un volume de lettres de mademoiselle Aïssé (4), écrites à une madame Calendrin de Genève. Cette Circassienne était plus naïve qu'une Champenoise; ce qui me plaît de ses lettres, c'est qu'elle vous aimait comme vous méritez d'être aimé. Elle parle souvent de vous comme j'en parle et comme j'en pense.

Vous dites donc que Diderot est un bon homme; je le crois, car il est naïf. Plus il est bon homme, et plus je le plains d'être dépendant des libraires, qui ne sont point du tout bonnes gens, et d'être en proie à la rage des ennemis de la philosophie. C'est une chose pitoyable, que des associés de mérite ne soient ni maîtres de leurs ouvrages, ni maîtres de leurs pensées: aussi l'édifice est-il bâti moitié de marbre, moitié de boue. J'ai prié d'Alembert de vous donner les articles que j'avais ébauchés pour le huitième volume: je vous supplie de vouloir bien me les renvoyer contre-signés, ou de les donner à Jean-Robert Tronchin (5), qui me les apportera à son retour.

J'avais toujours cru que Diderot et d'Alembert me demandaient de concert les articles dont on m'envoyait la liste; je suis très fâché que ces deux hommes, nécessaires l'un à l'autre, soient désunis, et qu'ils ne s'entendent pas pour mettre le public à leurs pieds.

Pour moi, je me suis amusé à jouer *Fanime* et *Alzire*. Mademoiselle Clairon, je vous demande pardon, mais vous n'avez jamais bien joué la tirade du troisième acte:

> De l'hymen, de l'amour, venge ici tous les droits,
> Punis une coupable, et sois juste une fois.
>
> *Alzire*, act. III, sc. V.

Pourquoi cela, mademoiselle? c'est que vous n'avez jamais lié les quatre vers de la fin, et appuyé sur le dernier: c'est le secret. Vous n'avez jamais bien joué l'endroit où Alzire demande grâce à son mari pour son amant, et cela par la même raison. Vous êtes une actrice admirable, j'en conviens: mais madame Denis a joué ces deux endroits mieux que vous. Et vous, vieux débagouleur de Sarrazin, vous n'avez jamais joué Alvarès comme moi, entendez-vous?

Mon divin ange, depuis cette maudite affaire de Rosbach, tout a été en décadence dans nos armées, comme dans les beaux-arts à Paris. Je ne vois de tous côtés que sujets d'affliction et de honte. On dit pourtant que M. Colardeau est remonté sur son *Astarbé*; je ne sais pas sur quoi nos généraux remonteront. Dieu nous soit en aide!

Comment se porte madame d'Argental? quelles nouvelles sottises a-t-on faites? quel nouveau mauvais livre avez-vous? quelle nouvelle misère? Si vous voyez ce bon Diderot, dites à ce pauvre esclave que je lui pardonne d'aussi bon cœur que je le plains.

---

(1) Allusion aux suites de l'affaire de Francfort. (G. A.)
(2) Négociant génevois. (G. A.)

(1) Le comte de Gisors, né en 1732, blessé mortellement, le 23 juin 1758, à Crevelt. (G. A.)
(2) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(3) Tencin, qui venait de mourir. (G. A.)
(4) Circassienne, maîtresse de l'oncle de d'Argental, Ferriol; morte en 1733. Ses lettres ne furent imprimées qu'en 1787, avec des notes de Voltaire. (G. A.)
(5) Jurisconsulte génevois, plus tard procureur général. Il ne faut pas le confondre avec François Tronchin. (G. A.)

2711. — A M. LINANT.

A Lausanne, 12 mars.

Quand je lis vos vers séduisants,
Je ressemble aux vieilles coquettes,
Qui, n'osant plus avoir d'amants,
Baissent leurs yeux et leurs cornettes;
Mais si quelque jeune galant
Parle d'amour en leur présence,
Adieu sagesse, adieu prudence;
La rage d'aimer leur reprend.

La rage des vers ne me reprend pas tout à fait, monsieur; je me contente de sentir le mérite des vôtres. Il est plus aisé que vous ne le dites de faire entendre raison à mes Suisses de Lausanne : il y a Suisses et Suisses; ceux de Lausanne diffèrent plus des Petits-Cantons, que Paris des Bas-Bretons.

Je reviendrai aux Délices le plus tôt que je pourrai, pour faire ma cour à madame d'Epinay. Ne m'oubliez pas auprès du grand philosophe, votre pupille (1), etc.

2712. — A M. LE BARON DE ZURLAUBEN.

A Lausanne, 14 mars.

Monsieur, il y a longtemps que je respectais votre nom, et votre *Histoire militaire des Suisses* (2), en France, m'a inspiré pour votre personne l'estime qu'on ne peut lui refuser. Je conviens avec vous que Benjamin de Rohan (3) était un grand et digne chef de parti. Il prenait de l'argent des Espagnols, superstitieux catholiques, pour faire révolter les calvinistes fougueux de France; il en prenait ensuite du roi de France, pour faire la paix. Il faisait toujours étaler une grande *Bible* sur une table dans tous les cabarets où il couchait; d'ailleurs entendant mieux que personne la manière dont on faisait la guerre dans ce temps-là. J'ai fait mention de lui dans une *Histoire générale*, au chapitre du ministère du cardinal de Richelieu; mais je n'en ai parlé, dans ce tableau des malheurs de l'univers, qu'autant qu'on le peut d'un ambitieux subalterne qui n'a troublé qu'une petite province dans un coin du monde, et qui n'a pas réussi. Il aurait fait de plus grandes choses sur un plus grand théâtre, surtout s'il eût employé contre les ennemis de l'Etat le génie qu'il employa contre sa patrie. Les hommes qui n'ont pas changé le destin des Etats n'ont aujourd'hui qu'une place bien médiocre dans les niches du temple de la Gloire, où l'on trouve une foule prodigieuse de guerriers. On a tant célébré de grands hommes, qu'il n'y a presque plus de grands hommes. Cependant, monsieur, si un homme de votre mérite gratifie le public d'une partie des *Mémoires du duc de Rohan sur la guerre de la Valteline* (4), je me ferai un plaisir et un honneur d'obéir à vos ordres (5), supposé que je trouve par hasard quelque idée qui ne soit pas tout à fait indigne de vos peines et du service que vous rendez aux amateurs de l'histoire.

2713. — A M. THIERIOT.

Aux Délices, 18 mars (6).

Je crois, mon ancien ami, que je vous ai dit des injures dans ma dernière lettre; j'avais grand tort. Vous aviez envoyé le grand Sala-Heddin (7) chez le bienfaisant Bouret, et le bienfaisant Bouret me l'avait dépêché. J'ai trouvé mon Curde aux Délices; je le lis avec plaisir quand j'ai arrangé mon potager, et j'écrirai à l'auteur quand j'aurai achevé ma lecture. Qui est donc ce M. Marin? Il me semble qu'on se remet un peu à l'érudition orientale; mais cela ne durera pas. Malheur à ceux qui voudront entrer dans les détails de ces Mille et une Nuits historiques! C'est là qu'il faut se souvenir du précepte de La Fontaine :

Loin d'épuiser une matière,
Il n'en faut prendre que la fleur.

Je vous embrasse.

(1) Le jeune fils de madame d'Epinay. (G. A.)
(2) 1751-1753, huit vol. in-12. (G. A.)
(3) Ou plutôt Henri de Rohan, né en 1579, mort en 1638. (G. A.)
(4) Ils furent publiés à Genève, en 1758, en trois volumes in-12. (G. A.)
(5) Il lui demandait des vers pour mettre en tête des *Mémoires*. (G. A.)
(6) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(7) *Histoire de Saladin*, de Marin, rédacteur de la *Gazette de France*, connu surtout par le *qu'es-aco?* de Beaumarchais. (*A. François.*)

2714. — A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

Mars (1).

Mon cher *évêque*, j'ai été enchanté de votre souvenir et de votre beau mandement israélite : on ne peut pas mieux demander à boire : c'est dommage que Moïse n'ait donné à boire que de l'eau à ces pauvres gens; mais je me flatte que vous ferez, pour Pâques prochain, au moins une noce de Cana. Ce miracle est au-dessus de l'autre; et rien ne vous manquera plus, quand vous aurez apaisé la soif des buveurs de l'*Ancien* et du *Nouveau Testament*. Franchement, votre petit ouvrage est très bien fait et très lyrique. Mondonville (2) doit vous avoir beaucoup d'obligation; et j'ai plus de soif de vous revoir que vous n'en avez de venir à mes petites Délices; mais ce n'est pas aux Délices qu'il fallait venir, c'est à Lausanne. Madame Denis y a la même réputation que mademoiselle Clairon a dans votre pays. Vous seriez assez étonné de voir des pièces nouvelles en Suisse, et mieux jouées, en général, qu'elles ne le seraient à Paris : c'est à quoi nous avons passé notre hiver, pour nous dépiquer du malheur de nos armées. Nous vous aurions très bien logé; nous vous aurions fait manger force gélinottes et de grosses truites; nous vous aurions crevé, et M. Tronchin vous aurait guéri. Mais vous n'êtes pas un prêtre à faire une mission chez nous autres hérétiques; jamais votre zèle ne sera assez grand pour venir sur notre beau lac de Genève. Je vous avertis pourtant qu'il y a de très jolies femmes à convertir dans Lausanne. Madame Denis se souvient toujours de vous avec bien de l'amitié, et n'en compte pas sur vous davantage. Vous nous écrivez une fois en cinq ans; nous reconnaissons là les mœurs de Paris : encore est-ce beaucoup que, dans vos dissipations, vous vous soyez ressouvenu de vos amis, qui ne vous oublient jamais, et qui savent, autant que vos Parisiennes, combien vous êtes aimable. Nous ne regrettons pas beaucoup de choses, mais nous regrettons toujours le très aimable et très volage *évêque de Montrouge*.

2715. — A MADAME D'ÉPINAY.

Jeudi.

Le malade V. présente ses respects à la plus aimable des convalescentes (et à la plus heureuse, puisqu'elle a *Esculape*-Tronchin à ses ordres). Il aura l'honneur de lui envoyer son fiacre, et il se flatte qu'elle voudra bien amener un homme (3) d'esprit et de bon sens qui a onze ans.

2716. — A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Aux Délices, 22 mars.

Mon adorable gouverneur, je suis toujours très fâché que les auteurs de l'*Encyclopédie* n'aient pas formé une société de frères; qu'ils ne se soient pas rendus libres; qu'ils travaillent comme on rame aux galères; qu'un livre qui devrait être l'instruction des hommes devienne un ramas de déclamations puériles qui tient la moitié des volumes. Tout cela fait saigner le cœur; mais depuis cinquante ans c'est le sort de la France d'avoir des livres où il y a de bonnes choses, et pas un bon livre.

Nous sommes dans la décadence des talents, dans ce temps où l'esprit s'est perfectionné. Au reste, s'il y a de l'esprit en France, ce n'est pas parmi les gredins qui ont osé abuser de votre nom, et qui m'ont écrit sous celui du petit séminariste de Toul (4). Ces misérables sont encore plus méchants et plus brouillons qu'ils ne sont bêtes.

Cette première lettre qu'ils m'avaient écrite était datée de Toul, et ce fut à Toul qu'on la renvoya, comme vous le savez. Il est clair que le maître de la poste est du complot, puisque le petit séminariste n'a point reçu le paquet renvoyé, et que je viens de recevoir une seconde lettre relative à toute cette aventure, dont l'enveloppe est précisément de la même main qui avait écrit la première.

Cette seconde, que je reçois, est d'une main contrefaite; rien n'est plus bas et plus méprisable que le style et les choses qu'elle contient. On y parle de vous d'une manière indécente. Il y a des vers dignes du cocher de M. de Vertamont. On m'y dit des injures atroces qui me choquent moins que

(1) Cette lettre, qui parut dans le *Journal encyclopédique*, est une réponse à l'abbé de Voisenon, qui avait envoyé à Voltaire un motet intitulé : *Les Israélites sur la montagne d'Oreb*, et signé : *L'Evêque de Montrouge*. (G. A.)
(2) Compositeur, né en 1715, mort en 1773. (G. A.)
(3) Le fils de madame d'Epinay. (G. A.)
(4) Voyez la lettre à Tressan du 12 février. (G. A.)

la manière insolente dont on y parle de vous. Elle est signée ROQUENTIN. Tout cela est un ouvrage de canaille. J'ai jeté la lettre au feu; mais je vous envoie l'enveloppe.

Vous pourrez savoir du maître de poste de quel endroit elle est venue; le timbre, que je ne connais pas, peut servir d'indice. Il y a certainement dans toute cette aventure un manége qui doit être découvert et réprimé.

Il y a de grands fous dans le monde; heureusement cette pauvre espèce-là n'est pas fort dangereuse. Celle qui inonde l'Allemagne de sang, et qui met tant de familles à la mendicité, est un peu plus à craindre.

Si vous vous mettez à voyager autour de votre province, mon cher gouverneur, tâchez de prendre le temps où nous jouons des comédies à Lausanne : nous vous en donnerons de nouvelles, *recreati præsentia*.

Vous vous imaginez donc que j'ai un château près de Lausanne? vous me faites trop d'honneur; j'ai une maison commode et bien bâtie dans un faubourg; elle sera château quand vous y serez. Je fais actuellement le métier de jardinier dans ma petite retraite des Délices, qui seraient encore plus *délices*, si on avait le bonheur de vous y posséder.

Conservez vos bontés au Suisse VOLTAIRE.

2717. — A M. L'ABBÉ AUBERT.

Aux Délices, 22 mars.

Je n'ai reçu, monsieur, que depuis très peu de jours, dans ma campagne où je suis de retour, la lettre (1) pleine d'esprit et de grâces dont vous m'avez honoré, accompagnée de votre livre qui me rend encore votre lettre plus précieuse. Je ne sais quel contre-temps a pu retarder un présent si flatteur pour moi. J'ai lu vos *fables* avec tout le plaisir qu'on doit sentir, quand on voit la raison ornée des charmes de l'esprit. Il y en a quelques-unes qui respirent la philosophie la plus digne de l'homme. Celles du *Merle*, du *Patriarche*, des *Fourmis*, sont de ce nombre. De telles fables sont du sublime écrit avec naïveté. Vous avez le mérite du style, celui de l'invention, dans un genre où tout paraissait avoir été dit. Je vous remercie et je vous félicite. Je donnerais ici plus d'étendue à tous les sentiments que vous m'inspirez, si le mauvais état de ma santé me permettait les longues lettres; je peux à peine dicter, mais je ne suis pas moins sensible à votre mérite et à votre présent. J'ai l'honneur d'être, avec toute l'estime que je vous dois, etc.

2718. — A M. THIERIOT.

Aux Délices, 22 mars (2).

Votre lettre du 14 mars, mon cher et ancien ami, m'a fait un grand plaisir; mais il y a un article qui me fait bien de la peine : je vois avec douleur que le marquis d'Adhémar fait courir les lettres qu'on lui écrit. Je suis en peine de celle dont vous me parlez. Je ne sais ce que c'est. J'écris d'abondance de cœur et de plume, et quand on parle à un ami, on ne croit point parler au public. D'ailleurs, d'Adhémar est grand-maître de la maison de madame la margrave de Bareith. Je peux avoir écrit des choses flatteuses pour le roi son frère, qui seront mal reçues en France.

Envoyez-moi, je vous prie, copie de cette lettre qui court, et mettez-moi en repos; car c'est le repos qui est aujourd'hui mon point fixe. Je le goûte avec volupté, et je ne veux le perdre pour aucun roi du monde.

Bonsoir, je vous embrasse. Qu'est-ce que c'est que l'abbé Aubert? Qu'est devenu le procès de ce Corneille (3), qui est parent de Pertharite et non pas de Cinna?

2719. — A MADAME DE GRAFFIGNY.

Aux Délices, 22 mars.

Dieu conserve votre santé, madame! Je vous tiens ce propos, parce que je suis revenu malade à ma retraite des Délices; et je sens que, sans la santé, on n'a ni plaisir, ni philosophie, ni idées.

Si j'étais capable de regretter Paris, je regretterais surtout de ne me pas trouver à la naissance de la *Fille d'Aristide* (4), et de ne pas faire ma cour à madame sa mère. Melpomène et Thalie sont donc logées dans la même maison? Vous dites que M. de La Touche (5) connaît les livres, et très peu le monde; mais c'est le connaître très bien que de vivre avec vous. Vous lui apprendrez comme le monde est fait, et il verra en vous ce que le monde a de meilleur. Vous le peindrez tous deux; vous, madame, avec le pinceau de Ménandre, et lui, avec ceux d'Euripide; car vous voilà tous deux Grecs.

Vous avez voulu mettre un homme juste sur le théâtre; il a fallu chercher dans l'ancienne Grèce : nous n'avons eu que Louis XIII qui ait eu ce beau surnom; Dieu sait comme il le méritait. Ce titre de *Juste* fut la définition d'Aristide, et le sobriquet de Louis XIII.

Quant au très estimable et très brillant petit-neveu (1) du ministre plus grand que juste de Louis-le-Juste, je vous félicite tous deux de ce qu'il vient oublier avec vous les tracasseries de la cour et de l'armée. Je ne puis pas me vanter à vous de recevoir de ses lettres, comme vous vous vantez de jouir des charmes de sa conversation; il m'a abandonné : c'est depuis qu'il est allé guerroyer chez les Cimbres. Il m'avait donné rendez-vous à Strasbourg; mais précisément dans ce temps-là une des cuisses de ma nièce s'avisa de devenir aussi grosse que son corps. Elle avait déjà été à la mort de cette maladie : c'était une suite de la belle peur que le roi de Prusse lui avait faite à Francfort. Si tous ceux à qui il fait peur avaient la cuisse enflée, il faudrait élargir bien des chausses. Je ne sais si M. le maréchal de Richelieu m'a trouvé un oncle trop tendre de ne lui pas sacrifier une cuisse pour le voyage de Strasbourg; mais, depuis ce temps-là, il a eu la barbarie de ne me plus écrire.

Je me suis dépiqué avec le roi de Prusse, qui est beaucoup plus régulier que lui; mais je sens cependant que je ferais plus volontiers un voyage pour revoir mon héros français que mon héros prussien.

Je voudrais bien, madame, me trouver entre vous deux; ma destinée ne le veut pas; elle m'a fait Suisse et jardinier. Je m'accommode très bien de ces deux qualités. Heureux qui sait vivre dans la retraite! cela n'est pas aisé aux grands de ce monde, mais cela est très facile pour les petits.

Je me trouve fort bien, et je suis toujours, madame, votre très fidèle Suisse.

2720. — A M. TRONCHIN, DE LYON.

Délices, 22 mars (2).

Vous êtes un charmant correspondant, monsieur, un homme bien attentif, un ami dont je connais tout le prix; vous devez n'avoir pas un moment à vous, et vous en trouvez pour m'écrire! Paris ne vous a point gâté, et ne vous gâtera point (3).

Si par hasard vous avez quelque occasion de voir M. l'abbé de Bernis, vous êtes bien homme à lui dire qu'il a en moi le plus zélé de ses partisans et le plus attaché de ses serviteurs; vous ne trahirez ni votre conscience ni la mienne. J'espère beaucoup des ressources de son esprit. Toute notre destinée est entre les mains de deux abbés (4); Dieu bénira nos armes et nos négociations.

2721. — A M. LE BARON DE ZURLAUBEN.

Aux Délices, près de Genève.

Vous me donnez, monsieur, une extrême envie de vous obéir, mais vous ne pouvez me donner le talent de faire quelque chose d'heureux qui remplisse votre idée, et qui plaise au public et à vous. La langue française n'est guère propre aux inscriptions et aux épigraphes; cependant, si vous en voulez souffrir une médiocre à la tête d'un bon livre, et au bas du portrait du duc de Rohan, en voici une que je hasarde, uniquement pour obéir à vos ordres. Puisqu'il s'agit du petit pays et de la petite guerre de la Valteline, ne trouvez pas mauvais que je trouve le théâtre petit; c'est assez que votre héros ne le soit pas.

Sur un plus grand théâtre il aurait dû paraître;
Il agit en héros, en sage il écrivit;
Il fut même un grand homme en combattant son maître,
Et plus grand lorsqu'il le servit.

Vous voudriez, sans doute, de meilleurs vers, monsieur, et moi aussi; mais il y a longtemps que j'ai renoncé à rimer. Une chose à laquelle je sens que je ne renoncerai jamais, c'est aux sentiments d'estime que je vous dois, et à l'envie de vous plaire. Pardonnez cette courte prose et ces plats vers à un pauvre malade.

---

(1) La lettre d'Aubert est du 10 janvier. (G. A.)
(2) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(3) François Corneille, père de Marie Corneille, intentait un procès à madame Geoffrin, à qui Fontenelle avait légué toute sa fortune. (G. A.)
(4) Cette comédie fut jouée le 29 avril. (G. A.)
(5) Guimond de La Touche, auteur d'*Iphigénie en Tauride*. (G. A.)

(1) Richelieu, arrière petit-neveu du cardinal de ce nom. (G. A.)
(2) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(3) Tronchin était allé à Paris pour la négociation d'un emprunt. (G. A.)
(4) L'abbé de Bernis et l'abbé de Clermont. (G. A.)

2722. — A MADAME D'ÉPINAY.

Mars.

Vraiment, madame, vous me faites bien de l'honneur de croire que je suis assez sage pour inspirer la sagesse. Je serai seulement le témoin de celle de M. votre fils, de tout son mérite, et de son envie de vous plaire. Je vois bien qu'il vous a gâtée ; vous êtes si accoutumée à le voir au-dessus de son âge, que quand il s'en rapproche vous êtes tout étonnée. Il vous a accoutumée à une perfection bien rare; il vous a rendue difficile. Je serai enchanté de le voir, lui et son aimable mentor. Mais pourquoi suis-je à la fois si près et si éloigné de la mère? pourquoi me suis-je interdit Genève (1)? pourquoi ne suis-je plus jardinier? Je devrais vous faire ma cour tous les jours; et je serais le plus assidu de vos courtisans, si mon goût décidait de mes marches. Mais vous étendez votre empire sur les absents comme sur les présents. Personne ne sent plus tout votre mérite, ne vous est attaché plus véritablement et avec plus de respect que le Suisse V.

2723. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 4 avril.

Mon cher et respectable ami, je ne devrais être étonné de rien à mon âge. Je le suis pourtant de ce testament. Je sais, à n'en pouvoir douter, que le testateur (2) était l'homme du sacré collége qui avait le plus d'argent comptant. Il y a sept ou huit ans que l'homme (3) de confiance dont vous me parlez, lui sauva cinq cent mille livres qui étaient en dépôt chez un homme d'affaires dont le nom ne me revient pas ; c'est celui qui se coupa la gorge pour faire banqueroute, ou qui fit croire qu'il se l'était coupée. On eut le temps de retirer les cinq cent mille livres avant cette belle aventure.

Certainement, si madame de Grolée (4) ne se retire pas à Grenoble, si elle reste à Lyon, l'homme de confiance sera l'homme le plus propre à vous servir ; et vous croyez bien, mon cher ange, que je ne manquerai pas à l'encourager, quoiqu'un homme qui vous a vu et qui vous connaît, n'ait assurément nul besoin d'aiguillon pour s'intéresser à vous.

Je suis charmé que M. le maréchal de Richelieu ait exigé du cardinal, votre oncle, l'action honnête qu'il fit quand il vous assura une partie de sa pension; mais s'il faut toujours envoyer de nouvelles armées se fondre en Allemagne, il est à craindre qu'à la fin les pensions ne soient mal payées. Heureux ceux dont la fortune est indépendante! Je ne reviens point de votre singulière aventure de cette maison dans une île (5) que les Anglais ont brûlée. Il faut au moins que, par un dédommagement très légitime, la pension vous soit payée exactement.

Je ne sais si M. le maréchal de Richelieu a beaucoup de crédit à la cour; je crois que vous le voyez souvent. Je ne suis pas trop content de lui. Je vous ai déjà dit qu'il s'était figuré que je devais courir à Strasbourg pour le voir à son passage, lorsqu'il alla commander cette malheureuse armée. Madame Denis était alors très malade ; elle avait la fièvre. Vous vous souvenez que le roi de Prusse lui avait fait enfler une cuisse (6) il y a cinq ans; cette cuisse renflait encore; les maux que les rois causent n'ont point de fin. M. de Richelieu a trouvé mauvais apparemment que je ne lui aie pas sacrifié une cuisse de nièce. Il ne m'a point écrit, et le bon de l'affaire est que le roi de Prusse m'écrit souvent (7). Cependant je veux toujours plus compter sur M. de Richelieu que sur un roi. Il est vrai que, dans mon agréable retraite, ni les monarques ni les généraux d'armée ne troublent guère mon repos.

Je suis toujours affligé que Diderot, d'Alembert, et autres, ne soient pas réunis, n'aient pas donné des lois, n'aient pas été libres, et je suis toujours indigné que l'*Encyclopédie* soit avilie et défigurée par mille articles ridicules, par mille déclamations d'écolier qui ne mériteraient pas de trouver place dans le *Mercure*. Voilà mes sentiments, et, parbleu j'ai raison.

Mille tendres respects à tous les anges. Je vous embrasse tant que je peux.

(1) Les ministres génevois l'accusaient d'avoir collaboré à l'article GENÈVE de d'Alembert. (G. A.)
(2) Le cardinal de Tencin. (K.)
(3) Tronchin, banquier à Lyon. (G. A.)
(4) Sœur du cardinal de Tencin et de la mère de d'Argental. (G. A.)
(5) L'île de Rhé. (G. A.)
(6) A Francfort. (G. A.)
(7) Presque toutes ces lettres manquent. (G. A.)

2724. — A M. DE BRENLES.

Le pape et moi, mon cher ami, nous sommes encore un peu en vie. Sa sainteté pisse, et ma profanéité ne digère point; mais je ne suis pas si plaisant que le pape. Son chirurgien s'appelle Ponce; il sondait Benoît XIV, et Benoît lui disait : « Ah ! Ponce, tu as crucifié le maître, et tu crucifies encore le vicaire. »

Je compte vous venir embrasser dès que ma santé me permettra d'aller à Monrion. Mille tendres respects à madame votre femme. Adieu; aimez vivant celui que vous avez daigné regretter mort (1), et comptez que mon âme sera à vous tant qu'elle sera dans son triste étui.

2725. — A M. LE COMTE SCHOWALOW.

Aux Délices, près de Genève, 20 avril.

Monsieur, je me console du retardement des instructions que votre excellence veut bien m'envoyer, dans l'espérance qu'elles n'en seront que plus amples et plus détaillées. La création de Pierre-le-Grand devient chaque jour plus digne de l'attention de la postérité. Tout ce qu'il a créé se perfectionne sous l'empire de son auguste fille, l'impératrice, à qui je souhaite une vie plus longue que celle du grand homme dont elle est née. Je me flatte, monsieur, que ceux qui sont chargés par votre excellence du soin de rédiger ces Mémoires, n'oublieront ni les belles campagnes contre les Turcs, ni celles contre les Suédois, ni ce que votre illustre nation fait aujourd'hui. Plus votre empire sera bien connu, plus il sera respecté. Il n'y a point d'exemple sur la terre d'une nation qui soit devenue si considérable en tout genre, en si peu de temps. Il ne vous a fallu qu'un demi-siècle pour embrasser tous les arts utiles et agréables. C'est surtout ce prodige unique que je voudrais développer. Je ne serai, monsieur, que votre secrétaire dans cette grande et noble entreprise. Je ne doute pas que votre attachement pour l'impératrice et pour votre patrie ne vous ait porté à rassembler tout ce qui pourra contribuer à la gloire de l'une et de l'autre. La culture des terres, les manufactures, la marine, les découvertes, la police publique, la discipline militaire, les lois, les mœurs, les arts, tout entre dans votre plan. Il ne doit manquer aucun fleuron à cette couronne. Je consacrerai avec zèle les derniers jours de ma vie à mettre en œuvre ces monuments précieux, bien persuadé que la collection que je recevrai de vos bontés sera digne de celui qui me l'envoie, et répondra à la grandeur et à l'universalité de ses vues patriotiques. J'ai, etc.

2726 — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

A Lausanne, 28 avril (2)

Madame, quoique les bords du lac de Genève soient très beaux, on ne laisse pas d'y être malade; et c'est ce qui sauve souvent à votre altesse sérénissime des lettres importunes de ma part. Dieu a bien fait, madame, de me rendre malade ; sans quoi elle aurait plus de mes lettres qu'elle n'a eu chez elle de housards. On me flatte qu'elle est délivrée aujourd'hui de ces hôtes dangereux, et que les dindons de ses sujets sont en sûreté.

J'ignore assez ce qui se passe dans le monde, mais il se pourrait faire que les visites des armées auraient beaucoup coûté à vos altesses sérénissimes. L'État de Berne a fort souvent de l'argent à placer ; si elle en avait besoin pour quelques arrangements, et qu'elle voulût, dans l'occasion, m'honorer de ses commandements, je tâcherais de la servir d'une manière dont elle ne serait pas mécontente. Mais je présume que, malgré les irruptions que son pays a essuyées, la sagesse de son gouvernement la met à l'abri des ressources que le gouvernement de France est toujours obligé de chercher. Je ne cesse d'être étonné, madame, que le roi de France, qui n'est qu'auxiliaire dans cette guerre et dont les troupes ont dû vivre si longtemps aux dépens d'autrui, ait pourtant emprunté trois cents millions depuis deux ans; tandis que le roi de Prusse, qui a soutenu les efforts de la moitié de l'Europe depuis le même temps, n'a pas mis un sou d'impôt sur ses sujets. Tout ce qui s'est passé doit être compté parmi les prodiges. Gustave-Adolphe fit des choses moins extraordinaires. Puissent ces grands événements être suivis d'une heureuse paix, dont il paraît que tout le monde a grand besoin! Il y a malheureusement plus de soldats que de laboureurs. Chaque puissance a beaucoup perdu, sans qu'aucune ait réellement gagné, et il ne résultera de toutes ces vicissitudes que du sang répandu et des villes ruinées.

(1) Le bruit de la mort de Voltaire avait couru. (G. A.)
(2) Éditeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)

Le roi de Prusse m'écrivit, il y a un mois, qu'il était en Silésie, dans un couvent avec l'abbé de Prades. Je ne sais où il est à présent; mais moi, madame, je voudrais être à vos pieds et à ceux de votre auguste famille. *L'ermite suisse*, V.

2727. — A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Lausanne, 29 avril.

Ce n'est point à mon cœur, ce n'est point à mon âme, ce n'est point à ma main, ce n'est point à mon visage, madame, que vous devez vous en prendre, si je n'ai pas eu l'honneur de vous écrire depuis si longtemps; c'est, ne vous déplaise, à mon derrière qui m'a joué de fort cruels tours. On souffre de partout, madame, dans ce monde-ci. Il y a pourtant du bon dans la vie. Le mariage de M. votre fils (1), par exemple, est une des bonnes choses que je connaisse. Vingt mille francs de pension pour épouser sa maîtresse! Il n'y a rien assurément de si bien arrangé et de si heureux. Madame Denis et moi nous vous en faisons, madame, les plus sincères compliments. Vous voilà très heureuse par M. votre fils ; soyez-le toujours par vous-même. Jouissez d'une santé toujours égale, que vous devrez à votre sage régime et à votre tranquillité. Quelque chose qui arrive sur les bords du Rhin, vers Wesel, soyez contente à l'île Jard ; quelques millions que le roi emprunte, soyez payée de vos revenus : voilà ce que je vous souhaite du meilleur de mon cœur. Si vous avez quelques nouvelles, amusez-vous-en, et daignez m'en amuser; mais ne perdons ni le sommeil ni l'appétit : supportons les malheurs du genre humain tout doucement. Adieu, madame. La philosophie est, après la santé, ce que je connais de mieux. Je vous suis toujours attaché avec le plus tendre respect.

2728. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 4 mai.

Mon divin ange, j'avoue d'abord que l'envie de vous voir est très capable de me faire donner les conseils les plus intéressés. Je ferais des friponneries pour obtenir de vous un petit voyage aux Délices; mais si je suis capable de ne pas écouter un si grand intérêt, je vous dirai que le vôtre est assurément de faire un tour à Lyon. Soyez bien sûr que le confident (2) vous servira comme vous méritez d'être servi; mais votre présence fera bien mieux. Ce serait une façon bien simple, bien honnête, de vous faire prier par madame de Grolée de venir la voir. Je suis persuadé que le confident n'aura pas de peine à lui faire dire qu'elle en meurt d'envie, quoique, à son âge, on n'ait peut-être d'autre envie que celle de vivre; mais s'il lui reste quelque étincelle de bon goût, comment ne souhaiterait-elle pas très ardemment de vous avoir quelque temps auprès d'elle?

Je vous crois bien gauche, mon cher et respectable ami, quand il s'agit de mitonner un héritage; mais le confident travaillera pour vous. Votre unique besogne est de plaire, et c'est à quoi vous réussissez mieux que personne au monde, sans même y songer. Le confident sera à Lyon au mois de mai; plût à Dieu que vous y fussiez au mois d'août! Voilà peut-être une belle chimère, mais je ne connais point de vérité qui me fasse autant de plaisir qu'une si chère illusion. Et pourquoi serait-ce une chimère? Vous sentez bien qu'il n'y a pas de temps à perdre; les visites qu'on doit à des dames de quatre-vingts ans ne peuvent guère être différées. C'est à madame de Grolée à vous payer de votre maison de l'île d'Aix, puisque le gouvernement ne peut vous indemniser. Madame de Crèvecœur a eu vingt mille francs de pension pour épouser le fils de madame de Lutzelbourg. Si on fait beaucoup de pareils arrangements, il ne reste pas de quoi payer les maisons brûlées; il ne restera pas même de quoi empêcher qu'on en brûle d'autres, s'il est vrai qu'on ait pris les vaisseaux de M. Duquesne (3), et si les affaires de terre sont aussi délabrées qu'on le dit. Cependant a-t-on joué la *Fille d'Aristide?* a-t-on donné quelque tragédie nouvelle? recommence-t-on le travail de l'*Encyclopédie?* D'Alembert se laisse-t-il fléchir? Je voudrais bien savoir où l'on en est, afin de m'arranger pour mes petits articles.

Mes respects à madame d'Argental et à tous les anges.

(1) Avec madame de Crèvecœur. (G. A.)
(2) Tronchin, banquier à Lyon. (G. A.)
(3) Chef d'escadre, petit-neveu du célèbre Duquesne. (G. A.)

2729. — A M. TRONCHIN, DE LYON.

Délices, 5 mai (1).

Quoique M. le chevalier des Soupirs m'envoie des triplicata de son arrivée sur la côte de Coromandel, je tremble pour nos affaires d'Orient et d'Occident. Je voudrais que le Canada fût au fond de la mer Glaciale, même avec les RR. PP. jésuites de Québec, et que nous fussions occupés à la Louisiane à planter du cacao, de l'indigo, du tabac et des mûriers, au lieu de payer tous les ans quatre millions pour nos nez à nos ennemis les Anglais, qui entendent mieux la marine et le commerce que MM. les Parisiens.

Le roi de Prusse m'a accordé un congé pour un de vos Génevois prisonniers; c'est un Turretin, famille honorée ici presque comme les Tronchin. Cette petite aventure m'a fait un extrême plaisir. Je n'ai, Dieu merci, rien à demander pour moi à aucun roi de ce bas monde, et je suis enchanté d'obtenir pour les autres.

2730. — A M. THIERIOT.

Aux Délices, 8 mai.

Mon cher et ancien ami, il me paraît qu'on n'est pas plus instruit du secret de l'historiographe de toutes les Russies que de celui de la *Pucelle*. Ce sont les mystères de mon gouvernement. Si vous voulez y être initié, vous n'avez qu'à venir dans ma chancellerie; mais je suis bien sûr qu'on ne quitte point de jeunes, belles et brillantes baronnes chrétiennes (2) pour des Suisses hérétiques.

L'énigme de madame la duchesse d'Orléans (3) est une *attrape-Foncemagne*. Ce n'est pas la première fois que les belles se sont moquées des savants. Voici comme on pourrait lui répondre, en assez mauvais vers :

Votre énigme n'a point de mot;
Expliquer chose inexplicable
Est ou d'un docteur ou d'un sot :
L'un et l'autre est assez semblable.
Mais si l'on donne à deviner
Quelle est la princesse adorable
Qui sur les cœurs sait dominer
Sans chercher cet empire aimable,
Pleine de goût sans raisonner,
Et d'esprit sans faire l'habile,
Cette énigme peut étonner,
Mais le mot n'est pas difficile.

Je serai fort aise que Marmontel, qui a certainement de l'esprit et du talent, et qu'on a dégoûté fort mal à propos, ait au moins le bénéfice du *Mercure* (4). Ce sera un antidote contre les poisons de Fréron.

Je doute fort que ceux qui vous ont dit que Fréret a mis Newton en poudre soient des connaisseurs. J'ai lu autrefois le manuscrit (5) de Fréret; il fut composé avant que le système de Newton fût imprimé. Fréret et le jésuite Souciet, autre savantasse, écrivirent tous deux contre Newton, sous un faux exposé de son système, qui parut alors dans un de ces journaux dont l'Europe est accablée. Fréret ne savait ce qu'il disait; j'ignore s'il l'a mieux su depuis. Je ferai venir ce livre pour le joindre à tout ce que j'ai sur cette matière.

Il y a une excellente histoire (6) des finances, depuis 1595 jusqu'en 1721. Si vous rencontrez l'auteur, qui est un M. de Forbonnais, directeur des monnaies, dites-lui que je le fais contrôleur-général des finances.

Pourriez-vous à votre loisir me faire un petit catalogue des bons livres qui ont paru depuis dix ans? Je crois qu'il sera court; mais je veux avoir tout ce qui peut être utile, et même les livres médiocres dans lesquels il y a du bon : car on peut toujours tirer *aurum ex stercore Ennii. Interim vale, et mihi scribe.*

2731. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 8 mai.

Mon cher ange, il doit y avoir une petite caisse plate, qui contient quelque chose d'assez plat, à votre adresse, au bureau des coches de Dijon. Cette platitude est mon portrait. Un gros et gras Suisse, barbouilleur en pastel, qu'on m'avait

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. — Nous ne garantissons pas le classement de ce billet. (G. A.)
(2) Madame de Montmorency, chez laquelle il vivait. (G. A.)
(3) Voyez, aux *Poésies mêlées*, notre note à propos des vers que nous reproduisons ici. (G. A.)
(4) Marmontel en avait le privilége depuis la fin d'avril. (G. A.)
(5) *Défense de la chronologie*, publiée en 1758. (G. A.)
(6) *Recherches et considérations sur les finances de France.* Bâle, 1758. (G. A.)

vanté comme un Raphaël, me vint peindre à Lausanne, il y a six semaines, en bonnet de nuit et en robe de chambre. Je fis partir ma maigre effigie par le coche de Dijon, ou par les voituriers. Une madame Rameau, commissionnaire de Dijon, s'est chargée de vous faire tenir ce barbouillage. Je vous demande pardon pour ma face de carême; mais non seulement vous l'avez permis, vous l'avez ordonné, et j'obéis toujours tôt ou tard à mon cher ange. Est-il vrai que la *Fille d'Aristide-le-Juste* ait été aussi maltraitée par le parterre parisien que son père le fut par les Athéniens? Cela n'est pas poli; heureusement vous aurez bientôt madame du Boccage, qui revient (1), dit-on, avec une tragédie. Madame Geoffrin ne nous donnera-t-elle rien?

J'ignore ce qu'on fait sur mer et sur terre. Il paraît que les chiens de la guerre, comme dit Shakespeare, cessent de mordre et même d'aboyer; les Anglais admirent cette expression. Je suis toujours émerveillé de ce qui se passe; celui que vous appeliez tous *Mandrin*, il y a deux ans, il y a un an, devient un homme supérieur à Gustave-Adolphe et à Charles XII, par les événements. On sera réduit à faire la paix. Dieu nous doit cette douce humiliation! Cependant nous avons une assez bonne troupe aux portes de Genève. La nièce et l'oncle vous baisent les ailes.

2732. — A M. BERTRAND.

Aux Délices, 9 mai.

Vraiment, mon cher philosophe, il vous est venu là une très bonne idée. Vous pouvez donner aisément une cinquantaine d'articles d'histoire naturelle, et surtout l'article TREMBLEMENT DE TERRE vous est dévolu de droit. Je vais sur-le-champ écrire aux encyclopédistes, et leur donner part du service que vous voulez bien leur rendre. J'insisterai pour qu'on vous envoie les exemplaires déjà imprimés.

J'ai été fort malade à Lausanne. Les Délices réparent un peu le mal que Lausanne m'a fait. Je ne sais si M. de Freudenreich ne viendra pas cette année dans nos cantons; je me flatte qu'en ce cas vous serez du voyage, et que j'aurai l'honneur de recevoir dans mon petit ermitage les personnes à qui je suis le plus attaché. Vous verrez mes petites Délices un peu plus ajustées qu'elles n'étaient. Je cultive aussi l'histoire naturelle; mais c'est en plantant des arbres, en faisant des terrasses, des allées, des potagers. Je fais plus de cas d'une bonne pêche que de toutes les coquilles du monde. J'ai reçu votre Gazette italienne des fantaisies qui passent par la tête de nous autres écrivains en Europe. On écrit tant, que je suis honteux d'écrire; mais cela amuse. Quand faudra-t-il envoyer le paiement de ce journal? et à qui? Je ne sais, Dieu merci, aucune nouvelle; il me semble qu'il y a plus de quinze jours qu'on n'a massacré personne. C'est une époque singulière.

Mille respects, je vous prie, à M. et à madame de Freudenreich.

Nous avons une assez bonne comédie aux portes de Genève. Cette ville n'a point encore de théâtre comme Amsterdam; mais quand il y aura quelques millions de plus dans la ville, il faudra bien alors avoir du plaisir. Je vous embrasse du meilleur de mon cœur.

2733. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 15 mai.

Je suis chargé, mon cher ange, de vous supplier encore de vouloir bien donner un petit coup d'aiguillon au rapporteur de MM. de Douglas. Je plains plus que jamais les plaideurs que les rapporteurs négligent. Il y a huit ans que madame Denis et moi nous sommes très négligés dans une affaire plus grave que celle de MM. de Douglas. Mon émerveillement dure toujours que le fils de Samuel nous ait fait banqueroute, six mois après avoir pris notre argent, et qu'il ait trouvé le secret de fricasser huit millions, obscurément et sans plaisir. Votre premier président (2), son beau-frère, ne se serait-il pas, entre nous, un peu engagé, par son honneur et par celui de sa place, à faire finir une affaire si odieuse? Le fils d'un banqueroutier, dans notre Suisse, ne peut jamais parvenir à aucun emploi, à moins d'avoir payé les dettes de son père; mais c'est que nous sommes des barbares, et vous autres, gens polis, vous donnez vite une belle charge d'avocat-général au fils d'un banqueroutier frauduleux. Cependant une partie de la succession entre dans les coffres du receveur des consignations, qui prend d'abord cinq pour cent par an pour garder l'argent, et qui gagne six pour cent à le faire valoir, le tout pendant vingt années.

Est-ce là faire droit? est-ce là comme on juge?
RAC., les *Plaid.*, act. I, sc. VII.

Pardon; je suis un peu en colère, parce que j'ai perdu environ le quart de mon bien en opérations de cette espèce; mais je ne dois pas me plaindre devant celui dont les Anglais ont brûlé la maison.

Mon divin ange, je songe à une chose. Si *Babet* (1) vous procurait une ambassade? Vous me direz que vous êtes trop honnête homme pour négocier; mais il y a des honnêtes gens partout. Je voudrais que vous relevassiez M. de Chavigny (2). Comptez que tous nos Suisses seraient enchantés. Que sait-on? Ce que je vous dis là n'est point si sot; pensez-y.

Ma nièce Fontaine est à Lyon; j'espère qu'elle m'apportera mes paperasses encyclopédiques. Savez-vous des nouvelles de cette *Encyclopédie?* Je les aime mieux que les nouvelles publiques, qui sont presque toujours affligeantes. Mille respects à tous les anges. Je baise toujours le bout de vos ailes. Le Suisse V.

2734. — A MADAME DE GRAFFIGNY.

Aux Délices, 16 mai.

Je suis bien sensible, madame, à la marque de confiance que vous me donnez. Nous pouvons nous dire l'un à l'autre ce que nous pensons du public, de cette mer orageuse que tous les vents agitent, et qui tantôt vous conduit au port, tantôt vous brise contre un écueil; de cette multitude qui juge de tout au hasard, qui élève une statue pour lui casser le nez, qui fait tout à tort et à travers; de ces voix discordantes qui crient *hosanna* le matin, et *crucifige* le soir; de ces gens qui font du bien et du mal sans savoir ce qu'ils font. Les hommes ne méritent certainement pas qu'on se livre à leur jugement, et qu'on fasse dépendre son bonheur de leur manière de penser. J'ai tâté de cet abominable esclavage, et j'ai heureusement fini par fuir tous les esclavages possibles.

Quand j'ai quelques rogatons tragiques ou comiques dans mon portefeuille, je me garde de les envoyer à votre parterre. C'est mon vin du cru; je le bois avec mes amis. J'histrionne pour mon plaisir, sans avoir ni cabale à craindre, ni caprice à essuyer. Il faut vivre un peu pour soi, pour sa société; alors on est en paix. Qui se donne au monde est en guerre; et, pour faire la guerre, il faut qu'il y ait prodigieusement à gagner, sans quoi on la fait en dupe; ce qui est arrivé quelquefois à quelques puissances de ce monde.

Au reste, les cabales n'empêcheront jamais que vous ne soyez la personne du monde qui a l'esprit le plus aimable et le meilleur goût. Je n'ose vous prier de m'envoyer votre Grecque (3); mais je vous avoue pourtant que les lettres de la mère me donnent une grande envie de voir la *Fille*. Comptez, madame, sur la tendre et respectueuse amitié du Suisse V.

2735. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 19 mai.

Mon cher et respectable ami, je bénis actuellement les Anglais qui ont brûlé votre maison. Puissiez-vous être payé, et eux confondus! Pardon de vous importuner de l'*Encyclopédie*. Vous aimeriez mieux une tragédie; mais il faut que je m'adresse à vous pour ne pas perdre mon temps. J'ai fait des recherches très pénibles pour rendre les articles HISTOIRE et IDOLATRIE (4) intéressants et instructifs; je travaille à tous les autres. Mon temps m'est très précieux. Ce serait me faire perdre une chose irréparable, m'outrager sensiblement, et donner beau jeu aux ennemis de l'*Encyclopédie*, d'avoir avec moi un mauvais procédé, tandis que je me tue à faire valoir cet ouvrage, et à procurer des travailleurs. Je vous demande en grâce d'exiger de Diderot une réponse catégorique et prompte. Je ne sais s'il entend les arts, et s'il a le temps d'entendre le monde. Mon cher ange, vous qui entendez si bien l'amitié, vous pardonnerez mes importunités.

2736. — A M. MARMONTEL.

Aux Délices, 19 mai.

Digne Cacouac (5), fils de Cacouac, *fili mi dilecte, in quo*

(1) D'Italie. (G. A.)
(2) Matthieu-François Molé, premier président du parlement. (G. A.)

(1) Bernis, ministre des affaires étrangères. (G. A.)
(2) Ambassadeur en Suisse. (G. A.)
(3) La *Fille d'Aristide*, comédie. (G. A.)
(4) Voyez ces mots dans le *Dictionnaire philosophique*. (G. A.)
(5) Digne philosophe. (G. A.)

bene complacui, grâces vous soient rendues pour vous être souvenu de moi dans votre planète de Mercure (1) ! Quoique je ne sois plus de ce monde, j'apprends que votre bénéfice, qui n'est pas simple, est pourtant chargé de grosses pensions. Il y a plus de quinze ans que je n'ai lu aucun *Mercure;* mais je vais lire tous ceux qui paraîtront. Je vous prie de me faire inscrire parmi les souscrivants. Quand vous n'aurez rien de nouveau, je pourrai vous fournir quelque sottise qui ne paraîtra pas sous mon nom, et qui servira à remplir le volume. Je vous embrasse de tout mon cœur, et je me réjouis avec le public de ce qu'un ouvrage si longtemps décrié est enfin tombé entre les mains d'un véritable homme d'esprit et d'un philosophe capable de le relever et d'en faire un très bon journal. Adieu; nos Délices vous font mille compliments.

2737. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 24 mai.

Mon divin ange, je vous envoie de la prose. Vous aimeriez mieux une tragédie, je le sais bien; et j'aimerais mieux travailler pour vous que pour l'*Encyclopédie;* mais, entre nous, il est plus aisé de faire le métier de Diderot que celui de Racine. Je vous demande en grâce de lire cet article Histoire; il me semble qu'il y a quelque chose d'assez neuf et d'assez utile; mais si vous n'en jugez pas ainsi, j'en jugerai comme vous. J'ai plus de foi à votre goût que je n'ai d'amour-propre.

Je n'en ai point sur mon portrait, c'est d'amour-propre dont je parle. Vous dites que le portrait ne me ressemble pas; vous êtes la belle Javotte, et moi le beau Cléon. Vous croyez donc qu'après huit ans (2) la charpente de mon visage n'a point changé. Je vous jure, en toute humilité, que le portrait ressemble. Je le trouve encore bien honnête à mon âge de soixante-quatre ans; et si vous vouliez vous entendre avec mon patron d'Olivet pour en faire tirer une copie et la nicher dans l'Académie, au-dessous de la grosse et rubiconde face de M. l'abbé de Bernis, vous empêcheriez nos amis les dévots de dire qu'on n'a pas osé mettre la mine d'un profane comme moi au-dessous du plus gras des abbés. J'aurais plus de raison, mon cher et respectable ami, de vous demander votre effigie que vous de demander la mienne; mais j'espère vous voir en personne. Je ne peux pas concevoir que madame de Grolée ne vous prie pas à mains jointes de venir la voir, et alors je serai un homme heureux. J'aurais bien des choses à vous dire à présent *secreto*, et surtout sur le ridicule dont je suis affublé de ne pouvoir venir qu'après la paix. Cette aventure est d'un très bon comique.

Il est vrai, mon cher ange, que dans les horreurs et les vicissitudes de cette guerre, il y a eu des scènes bouffonnes comme dans les tragédies de Shakespeare. Premièrement, le roi de Prusse, qui a un petit grain dans la tête, fait un opéra en vers français de ma tragédie de *Mérope*, en faisant son traité (3) avec l'Angleterre, et m'envoie ce beau chef-d'œuvre; ensuite, quand il est battu, et que les Hanovriens sont chassés d'Hanovre, il veut se tuer; il fait son paquet; il prend congé en vers et en prose; moi, qui suis bon dans le fond, je lui mande qu'il faut vivre. Je le conseille comme Cinéas conseillait Pyrrhus. J'aurais voulu même qu'il se fût adressé à M. le maréchal de Richelieu, pour finir, tout en cédant quelque chose. Arrive alors l'inconcevable affaire de Rosbach; et voilà que mon homme, qui voulait se tuer, tue en un mois Français, Autrichiens, et est le maître des affaires. Cette situation peut changer demain, mais elle est très affermie aujourd'hui.

Or, maintenant je suppose que les Autrichiens ont intercepté mes lettres, y a-t-il là de quoi leur donner la moindre inquiétude? n'est-ce pas le lion qui craint une souris? qu'ai-je à faire à tout cela, s'il vous plaît? Tout le monde, je crois, souhaite la paix. Si on empêche de venir dans votre ville tous ceux qui désirent la fin de tant de maux, il ne viendra chez vous personne. J'avoue que je voudrais que M. de Staremberg (4) fût bien persuadé que personne n'a plus applaudi que moi au traité de Versailles, en qualité de spectateur de la pièce; j'ai battu des mains dans un coin du parterre.

C'est une chose rare que le roi de Prusse m'ayant tant fait de mal, les Autrichiens m'en fassent encore. Patience; Dieu est juste. Mais, en attendant que je sois récompensé dans l'autre monde, votre ami, le chevalier de Chauvelin, l'ambassadeur, ne pourrait-il pas, à votre instigation, dire un petit mot de moi à cet ambassadeur impérial et royal? ne pourrait-il pas lui glisser qu'il y a un barbouilleur de papier qui a trouvé son traité admirable, et qui désire d'en écrire un jour les suites heureuses? Ce serait là une belle négociation; M. de Chauvelin verrait ce que M. de Staremberg pense. Pour moi, je pense que ce monde est fou, et que vous êtes le plus aimable des hommes.

2738. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

Aux Délices, 26 mai (1).

Madame, le jour même où je reçus la lettre dont votre altesse sérénissime m'honora, j'exécutai ses ordres; j'écrivis à Berne à un des principaux membres du conseil. On assembla incontinent la chambre des finances. Il se trouva, madame, que, dans l'intervalle de ma première lettre et des ordres reçus d'elle en conséquence, la chambre des finances de Berne avait prêté à la ville de Bremen quatre-vingt mille écus qu'elle avait à placer. Votre altesse sérénissime voit que toutes les affaires de ce monde tiennent à bien peu de chose. Quinze jours plus tôt, l'affaire aurait eu un succès aisé et prompt. Je vais me tourner du côté de Genève. L'État n'est pas riche, il s'en faut bien; mais les particuliers le sont. Il est vrai que ces particuliers ont, en huit jours de temps, placé quatre millions en rentes viagères à dix pour cent; cependant il y a encore des citoyens qui se croiraient heureux de confier leur argent à la chambre des finances de vos altesses sérénissimes.

Pour donner, madame, un plus plein éclaircissement de la manière dont les Genevois placent leur argent, je ferai d'abord observer que, dès qu'il y a un emprunt ouvert en rentes viagères en France, les pères de famille y placent leur bien, soit sur leur tête, soit sur celle de leurs enfants. Quand il n'y a point de tels emprunts, ils prêtent à Paris, à terme, à la caisse des fermiers-généraux du royaume, et retirent actuellement six pour cent de leur argent; mais, à la paix, ils n'en retireront que cinq.

Puisse-t-elle bientôt arriver, cette paix si désirable pour les peuples et même pour les princes! La guerre ruine les grands et les petits, pour enrichir ceux qui pillent les cours et les armées en les servant. L'Europe gémit, tandis que quelques entrepreneurs de vivres, ou de fourrages, ou d'hôpitaux, s'engraissent du malheur public. On dit que l'armée qu'on appelle de l'Empire est morte d'inanition et qu'il n'en reste rien, que la plupart des soldats sont retournés chez eux se faire laboureurs ou jardiniers : je voudrais que tous les soldats du monde prissent ce parti. La terre a plus besoin d'être cultivée que d'être ensanglantée. Je fais toujours des vœux, madame, pour le territoire de la Thuringe. Si la félicité des peuples dépend des vertus des souverains, le pays de Gotha doit être le plus heureux de la terre.

Je prends la liberté de présenter mon profond respect à monseigneur le duc, et à toute votre auguste famille; je suis enchanté que la grande maîtresse des cœurs se porte bien; je me mets aux pieds de votre altesse sérénissime. L'Ermite suisse.

2739. — A M. LE COMTE SCHOWALOW.

Ferney, 1er de juin.

J'ai l'honneur d'envoyer à votre excellence un second cahier, c'est-à-dire un second essai qui a besoin de vos lumières et de vos bontés. Ce sont plutôt des matériaux qu'un édifice commencé, et c'est à vous à daigner me dire si ces matériaux doivent être employés, et à m'indiquer les nouveaux qui pourraient me servir. Il y a un an que je fais des recherches dans toute l'Europe. La matière est bien belle, mais les secours sont bien rares. Presque tous ceux qui pouvaient me servir de bouche sont morts, et il est difficile de démêler la vérité dans la foule des mémoires contradictoires qui me sont parvenus. On m'a communiqué beaucoup de petits détails indignes de la majesté de l'histoire et du héros dont j'écris la vie. Je marche toujours à travers des broussailles et des épines, pour arriver jusqu'à la personne de Pierre-le-Grand. C'est lui que je cherche à rendre toujours grand, jusque dans les plus petites choses; et il me semble que cette grandeur rejaillit sur son épouse, l'impératrice Catherine.

J'ai pensé qu'il fallait un peu adoucir quelquefois le style

(1) Le 15 mai, Marmontel avait écrit à Voltaire une lettre, orientale de forme, pour lui demander sa collaboration au *Mercure*. (G. A.)

(2) Voltaire avait quitté Paris à la fin de juin 1750; mais il était allé passer quelques semaines à Plombières, avec d'Argental, en 1754. (*Clogenson.*)

(3) 16 janvier 1756. (G. A.)

(4) Ministre d'Autriche à Versailles et signataire du traité du 1er mai 1756. (G. A.)

(1) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)

sévère qu'imposent les grands objets de la politique et de la guerre, varier son sujet, l'égayer même avec discrétion et avec mesure, lui ôter l'air insipide d'annales, l'air rebutant de la compilation, l'air sec que donnent les petits faits rangés scrupuleusement suivant leurs dates. Il faut plaire au grand nombre des lecteurs, et ce n'est qu'en sachant jeter de l'intérêt et de la variété dans son ouvrage, qu'on peut se faire lire; ou plutôt, monsieur, ce n'est qu'en vous consultant. Il y aura des défauts qu'il faudra imputer à la faiblesse de ma santé et à mon âge avancé, et non au défaut de mon zèle. Je reprendrais de nouvelles forces, si je pouvais me flatter de satisfaire votre cour par mon travail, et surtout l'auguste fille du héros dont j'écris l'histoire. Peut-être, en lisant les deux essais que je vous soumets, il vous viendra quelque nouvelle idée. Vous pouvez, monsieur, me faire fournir quelques pièces utiles; disposez de moi et du peu de temps qui me reste à travailler et à vivre. J'ai l'honneur d'être, avec le zèle le plus empressé, etc.

2740. — A M. BERTRAND.

Aux Délices, 7 juin.

Je vous remercie, mon cher philosophe, de l'ouvrage (1) sur l'ancienne langue de notre pays roman. Je voudrais seulement qu'il fût plus long.

Les libraires de Paris me paraissent aussi intéressés que tous les libraires de ce monde, et je ne sais s'ils entendent bien leurs intérêts. Il faut que les marchands, associés pour débiter nos pensées, tiennent un grand conseil, dans lequel on décidera, à la pluralité des voix, s'il est convenable à leur république d'envoyer un exemplaire de leur *Encyclopédie* à un homme qui veut bien avoir la bonté de travailler pour eux. Briasson, le libraire, me mande qu'il attend le résultat de ce grand conseil. On a mis bien des sottises dans l'*Encyclopédie*, les libraires en font de leur côté; ainsi va le monde, ainsi vont nos affaires de terre et de mer. Mille tendres respects à M. et madame Freudenreich. Bonsoir, mon cher philosophe. Le malade suisse, V.

2741. — A M. LE COMTE DE TRESSAN.

7 juin.

M. de Florian ne sera pas assurément le seul, mon très cher gouverneur, qui vous écrira du petit ermitage des Délices; c'est un plaisir dont j'aurai aussi ma part. Il y a bien longtemps que je n'ai joui de cette consolation. Ma déplorable santé rend ma main aussi paresseuse que mon cœur est actif; et puis on a tant de choses à dire qu'on ne dit rien. Il s'est passé des aventures si singulières dans ce monde, qu'on est tout ébahi, et qu'on se tait; et comme cette lettre passera par la France, c'est encore une raison pour ne rien dire. Quand je lis les Lettres de Cicéron, et que je vois avec quelle liberté il s'explique au milieu des guerres civiles, et sous la domination de César, je conclus qu'on disait plus librement sa pensée du temps des Romains que du temps des postes. Cette belle facilité d'écrire d'un bout de l'Europe à l'autre traîne avec elle un inconvénient assez triste, c'est qu'on ne reçoit pas un mot de vérité pour son argent. Ce n'est que quand les lettres passent par le territoire de nos bons Suisses qu'on peut ouvrir son cœur. Par quelque poste que ce billet passe, je peux au moins vous assurer que vous n'avez ni de plus vieux serviteur, ni de plus tendrement attaché que moi. Peut-être, quand vous aurez la bonté de m'écrire par la Suisse, me direz-vous ce que vous pensez sur bien des choses, par exemple, sur l'*Encyclopédie*, sur la *Fille d'Aristide*, sur l'Académie française. N'aurai-je jamais le bonheur de m'entretenir avec vous? n'irai-je jamais à Plombières? pourquoi Tronchin ne m'ordonne-t-il point les eaux? pourquoi ma retraite est-elle si loin de votre gouvernement, quand mon cœur en est si près? Mille tendres respects. Le Suisse VOLTAIRE.

2742. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 juin.

Mon divin ange, ce paquet contient de plats articles pour ce *Dictionnaire encyclopédique*. L'article HEUREUX a pourtant quelque chose d'intéressant, ne fût-ce que par le sujet. Il n'appartient guère à un homme éloigné de vous de traiter cette matière.

Si vous avez la bonté de donner ces paperasses avec HISTOIRE, on commence à présent le huitième volume, et votre présent sera bien reçu. Diderot ne m'a point écrit; c'est un homme dont il est plus aisé d'avoir un livre qu'une lettre. Il est vrai qu'il n'a pas trop de temps, et qu'on peut lui pardonner. Ce n'est qu'à la campagne qu'on a du temps, encore n'en ai-je guère.

Il est toujours bon, mon cher ange, de dire aux auteurs que leur pièce est bonne. Il n'y a que moi à qui on puisse dire franchement la vérité; d'ailleurs la pièce (1) en question est si intriguée, si chargée, que je n'y comprends plus rien. On dit que les places du parlement ont été mises au double, et que cela indispose le public contre l'auteur; il n'y a que le temps qui décide du mérite des ouvrages. Il faut donc attendre.

Je rends mille grâces à votre aimable ami, au plus aimable des ambassadeurs (2). Je suis pénétré de reconnaissance pour vous et pour lui. Sa médiation sera d'autant mieux placée, qu'elle sera seulement l'effet de la bonté de son cœur, qu'elle ne paraîtra point mendiée, qu'elle ne pourra embarrasser en rien la personne à qui cette médiation s'adressera, et que probablement elle sera très bien reçue. Rien ne presse, et on peut attendre très patiemment le

. . . . *mollia* fandi
Tempora. . . . . (VIRG., *Æneid.*, lib. IV.)

Ce qui me tient beaucoup plus au cœur, c'est que vous veniez à Lyon, mon cher ange. Il faut absolument que Tronchin, qui va partir, fasse cette négociation (3), et qu'il la fasse de lui-même, et qu'il y réussisse. Comptez qu'il entend ces affaires-là comme celles du change. Mon Dieu, le joli coup que ce serait! On est riche comme un puits. On radote. J'aurais le bonheur de vous voir. J'ai toujours peur de radoter moi-même en me livrant trop à mes idées; mais pardonnez-moi la plus douce illusion du monde.

Madame de Fontaine vous rapportera *Fanime* et la *Femme qui a raison*. Si ces misères vous amusent, elles en amuseront bien d'autres.

Je me flatte que madame d'Argental est en bonne santé. Je baise les ailes de tous les anges.

Je fais mille tendres compliments à M. de Sainte-Palaie (4); je suis aussi honoré qu'enchanté de l'avoir pour confrère

2743. — A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 16 juin.

Vous avez dû, madame, avoir M. le prince de Soubise, qui probablement a passé par Strasbourg pour aller prendre sa revanche. M. le comte de Clermont joue peut-être sa première partie au moment où je vous écris (5). En attendant, nous payons les cartes. Permettez-moi de vous demander où est M. votre fils pendant toutes ces aventures. Ne sert-il pas toujours? n'a-t-il pas été de son lit de mariage à son lit de camp? était-il dans l'armée de Hanau? est-il dans l'armée du Rhin? Je fais toujours des vœux pour sa conservation, pour son avancement, et pour la tranquillité de votre vie.

J'ai été sur le point, madame, de venir vous faire une visite. Je promets tous les ans à monseigneur l'électeur palatin de lui aller faire ma cour. Je viendrais vous demander un lit, et jouir de la consolation de causer avec vous, si je pouvais faire le voyage; mais ma mauvaise santé et ma famille, que j'ai auprès de moi, me retiennent. Daignez au moins m'apprendre quelques bonnes nouvelles des bords de votre Rhin. Notre lac de Genève est plus tranquille; on n'y extermine que des truites qui pèsent trente livres; et on y est presque dégoûté de la félicité paisible qu'on y goûte. Nous sommes trop heureux, et les Allemands et les Français sont trop à plaindre. Vous n'avez vu dans votre vie que des malheurs. Vivez heureuse au milieu de tant de désolations, s'il est possible. Pourquoi donc votre pauvre neveu a-t-il choisi le voisinage de Lyon pour sa maison de campagne? Que de misère générale et particulière dans ce monde! Consolez-vous avec votre très aimable chanoinesse (6), et conservez vos bontés pour les ermites du lac. V.

---

(1) *Recherches sur les langues anciennes et modernes de la Suisse*, etc. (G. A.)

(1) Sans doute la *Fille d'Aristide*, de madame de Graffigny. (G. A.)

(2) Chauvelin. (G. A.)

(3) Il s'agissait d'obtenir de madame de Grolée pour d'Argental une invitation à la venir voir. (G. A.)

(4) Reçu à l'Académie en 1758. (G. A.)

(5) La bataille de Crevelt n'eut lieu que le 23. (G. A.)

(6) Madame de Brumath. (G. A.)

2744. — A M. TRONCHIN, DE LYON.

Délices, 16 juin (1).

Vous savez combien je suis flatté de vous voir réussir dans tout ce que vous entreprenez. Nous savions déjà l'affaire des six millions; mais je ne dis à personne que vous êtes chargé de cette grande affaire (2); c'est un triomphe qui ne sera pas longtemps ignoré. M. de La Bat, votre ami, prétend qu'il sera difficile aux Génois de fournir tout d'un coup cette somme, et peut-être la Suisse, toute Suisse qu'elle est, serait-elle en état de donner ce que les Génois n'auront pas de prêt. En ce cas, je pourrais, en qualité de Suisse, mettre mon denier de la veuve dans cette grande offrande, s'il y avait place dans le tronc.

Il s'en faut bien que nos affaires militaires soient conduites comme vous traitez les affaires de finance. La marche du prince Ferdinand de Brunswick et son passage du Rhin sont un chef-d'œuvre de l'art militaire; et ce n'en est pas un de l'avoir laissé passer. Voilà un terrible événement.

2745. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 16 juin.

Mon cher ange, je cours grand risque de vous déplaire, en ne vous envoyant que de la prose pour l'*Encyclopédie*, au lieu de vous dépêcher des cargaisons de vers pour Clairon et pour Lekain. Je fais partir, sous l'enveloppe de M. de Chauvelin, IMAGINATION et IDOLATRIE; ce sont deux morceaux qui m'ont coûté bien de la peine. C'est une entreprise hardie de prouver qu'il n'y a point eu d'idolâtres. Je crois la chose prouvée, et je crains de l'avoir trop démontrée. C'est à vous à protéger les vérités délicates que j'ai dites dans les articles IDOLATRIE et IMAGINATION. Elles pourront passer au tribunal des examinateurs, si elles ne sont pas annoncées sous mon nom. Ce nom est dangereux, et met tout bon théologien en garde.

Enfin,

. . . . . Nostrorum sermonum candide judex,
Hor., lib. I, ep. IV.

voyez si vous pouvez avoir la bonté de donner ces articles à Diderot. Je vous ai déjà envoyé celui d'HISTOIRE par M. de Chauvelin; tout cela composerait un livre. J'ai sacrifié mon temps à l'*Encyclopédie;* je ne plaindrai pas mes peines, si le livre devient meilleur de jour en jour, et je souhaite que mes articles soient les moins bons.

Peut-être est-ce prendre bien mal son temps de vous parler de ce qui ne peut occuper que des philosophes, tandis qu'il se passe tant de choses qui doivent intéresser tout le monde.

Je me flatte au moins que vous n'avez de maison ni à Saint-Malo, ni sur les bords du Rhin.

Puisse M. le comte de Clermont battre les Hanovriens! puissent les Anglais, qui sont descendus près de Saint-Malo, ne pas retourner chez eux! et puissiez-vous approuver et faire approuver HISTOIRE, IDOLATRIE, IMAGINATION! Je n'en ai plus de cette imagination; mais les sentiments qui m'attachent à vous sont plus vifs que jamais.

J'ajoute encore un petit mot sur ma triste figure. Je vous jure que je suis aussi laid que mon portrait; croyez-moi. Le peintre n'est pas bon, je l'avoue; mais il n'est pas flatteur. Faites-en faire, mon cher ange, une copie pour l'Académie. Qu'importe, après tout, que l'image d'un pauvre diable, qui sera bientôt poussière, soit ressemblante ou non? Les portraits sont une chimère comme tout le reste. L'original vous aimera bien tendrement tant qu'il vivra.

2746. — AU MÊME.

Aux Délices, 21 juin.

Premièrement, mon divin ange, le confident Tronchin fera sa principale occupation de ménager mon bonheur, c'est-à-dire de vous attirer à Lyon, et je veux absolument croire qu'il en viendra à bout.

Quant à la négociation d'un très aimable ambassadeur (3), je n'en connais pas de plus facile, et je vous aurai la plus grande obligation, à vous et à lui, du petit mot, en général, qu'il veut bien avoir la bonté de dire de lui-même. Il peut très aisément, et sans se compromettre, encourager les sentiments favorables qu'on (4) me conserve; il peut faire regarder comme une chose honnête, et même honorable, de revoir un ancien camarade en poésie, en Académie, et non pas en visage. Il y a du mérite, il y a de la gloire à faire certaines actions, et tout cela peut être représenté sans être mendié, et sans autre dessein que de vouloir échauffer, dans le cœur d'un homme qui se pique de sentiments, les bontés dont votre aimable ambassadeur lui donne l'exemple. C'est d'ailleurs un plaisir de dire à un auteur que je suis un des plus ardents partisans de sa pièce (1), et que je la prône partout. Je ne veux point qu'on me donne un éloge. Je ne veux rien; mais je désire ardemment que votre ancien ami parle à votre ancien ami comme vous parleriez vous-même, et je vous prie de remercier d'avance votre ambassadeur.

Il faut que je vous confie, mon cher ange, que je vais passer quelques jours à la campagne, chez monseigneur l'électeur palatin. Je laisserai mes nièces se réjouir et apprendre des rôles de comédie pendant ma petite absence. Je ne peux remettre ce voyage; il faut que, pour mon excuse, vous sachiez que ce prince m'a donné les marques les plus essentielles de sa bonté, qu'il a daigné faire un arrangement pour ma petite fortune et pour celle de ma nièce, que je dois au moins l'aller voir et le remercier. M. l'abbé de Bernis a bien voulu m'envoyer, de la part du roi, un passe-port dans lequel sa majesté me conserve le titre de son *gentilhomme ordinaire*, de façon que mon petit voyage se fera avec tous les agréments possibles. J'aimerais mieux, je vous en réponds, en faire un pour venir remercier madame la princesse de Robecq de la bonté qu'elle a de m'accorder son suffrage. Elle a bien senti que rien ne devait être plus glorieux et plus consolant pour moi. C'est à vous que je dois l'honneur de son souvenir, et c'est par vous que mes remerciements doivent passer. Adieu, mon cher et respectable ami; je pars dans quelques jours, et, à mon retour, je ne manquerai pas de vous écrire.

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) Voyez le *post-scriptum* de la lettre à d'Argental du 24 juin. (G. A.)
(3) Chauvelin. (G. A.)
(4) L'abbé de Bernis. (G. A.)

2747. — A MM. DESMAHIS ET DE MARGENCI.

Ainsi Bachaumont et Chapelle
Ecrivirent dans le bon temps;
Et leurs simples amusements
Ont rendu leur gloire immortelle.
Occupés d'un heureux loisir,
Eloignés de s'en faire accroire,
Ils n'ont cherché que le plaisir,
Et sont au temple de Mémoire.
Vous avez leur art enchanteur
D'embellir une bagatelle (2);
Ils vous ont servi de modèle,
Et vous auriez été le leur.

Mais ils écrivaient au gros gourmand, au buveur Broussin, avec lequel ils soupaient; et vous n'écrivez, messieurs, qu'à un vieux philosophe qui cultive la terre. Je finis comme Virgile commença, par les *Géorgiques*. Voilà tout ce que j'avais de commun avec lui; j'y ajoute encore que les Horaces de nos jours m'écrivent de très jolis vers. Souvenez-vous qu'Horace fit un voyage vers Naples, où il rencontra ce Virgile qui était, disait-il, un très bon homme.

Je suis bon homme aussi; mais ce n'est pas assez pour de beaux esprits de Paris, et il faudrait quelque chose de mieux pour vous faire entreprendre le voyage des Alpes, qui n'est pas si plaisant que celui d'Horace votre devancier.

Je crois que, malgré les mauvais vers qui pleuvent, il y a encore dans Paris assez de goût pour que les commis de la poste n'ignorent pas la demeure des gens de votre espèce. Vous ne m'avez point donné d'adresse; je présente, à tout hasard, mes obéissances très humbles à mes deux confrères. Le gentilhomme ordinaire de la chambre du roi est doublement mon camarade, car le roi m'a conservé mon brevet, mais le dieu des vers m'a ôté le sien. Rien n'est si triste qu'un poëte vétéran.

Nunc itaque et versus et cætera ludicra pono.
Hor., lib. I, ep. I.

Mais j'aime les vers passionnément, quand on en fait comme vous. Je me borne à vous lire, et à vous dire combien je vous estime tous deux.

2748. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

(A VOUS SEUL.)

24 juin.

Mon cher ange, encore un mot avant que je parte pour le

(1) Le traité de Versailles. (G. A.)
(2) Le *Voyage à Saint-Germain*. (G. A.)

Palatinat. Il paraît, par le compte que me rend le confident (1), que la tante (2) prétend que la santé de la nièce ne lui permettra pas de faire un voyage à Lyon. Cette extraordinaire tante dit qu'elle n'a à présent qu'un appartement, et qu'elle n'en aura deux qu'en 1759, à la Saint-Jean. Elle ajoute qu'alors M. de Pont de Veyle viendra; et moi j'ajoute qu'il serait bien peu convenable que les deux frères ne vinssent point. Nous les logerions aux Délices, nous leur donnerions la comédie; enfin je ne peux me défaire de l'idée charmante de vous revoir.

Je reçois dans ce moment la lettre de Diderot. Vous avez dû voir IMAGINATION et IDOLATRIE. Je crois que ce dernier article, tout neuf qu'il est, est si vrai, qu'il passera chez l'examinateur théologien, pourvu qu'il ne lui soit pas donné sous mon nom. Donnez-moi, mon cher ange, la consolation de recevoir une lettre de vous, dans un mois, aux Délices, à mon retour de Manheim. Adieu, mon cher et respectable ami.

P.-S. J'ai oublié de vous dire que Tronchin a été chargé de l'emprunt des six millions que la ville de Lyon fournit au roi. Puisse-t-il réussir auprès de la tante, comme auprès du contrôleur-général!

2749. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

Aux Délices, 24 juin (3).

Madame, je viens enfin de trouver à Genève le seul homme qui puisse prêter de l'argent à votre altesse sérénissime. J'ai retardé, pour venir à bout de cette affaire, un voyage que je suis obligé de faire chez monseigneur l'électeur palatin. Je pars avec la satisfaction de donner à votre altesse sérénissime une preuve de ma respectueuse et tendre reconnaissance, et avec la douleur de ne pouvoir venir me mettre à vos pieds. Il ne s'agira, madame, que de faire écrire ou par un de vos ministres ou par votre banquier de Francfort à M. de La Bat, baron de Grandcourt, à Genève. Que votre altesse sérénissime ne soit ni surprise, ni fâchée contre moi de la liberté que je prends de servir de caution. C'est un usage de républicains, quand ils contractent avec des princes, et cet usage est même établi à Paris. Ce n'est qu'une formalité entre M. de La Bat et moi, dans laquelle vos altesses sérénissimes n'entrent pour rien; et je regarde comme le plus heureux jour de ma vie celui où je peux leur marquer avec quel tendre respect je leur suis attaché.

Je me flatte que votre altesse sérénissime touchera cinquante mille florins d'Empire soit à Francfort, soit à Amsterdam, sur le premier ordre qu'elle donnera. Je prends la liberté d'assurer votre altesse sérénissime qu'il est très convenable dans le temps présent, où l'argent est si rare, qu'un grand prince comme monseigneur le duc de Saxe-Gotha, indemnise M. de La Bat de la perte réelle qu'il fait, en retirant son argent de France pour vous le remettre. Sa délicatesse ne lui permet pas de demander un autre intérêt que de cinq pour cent pendant les quatre années qu'il vous laisse son argent; et votre générosité, madame, ne vous permettra pas de ne lui point accorder de votre pure volonté un pour cent de plus : c'est une bagatelle. Votre ministre peut lui écrire dans cette idée; un simple billet que votre banquier de Francfort ou d'Amsterdam lui enverra signé de monseigneur le duc et de votre altesse sérénissime terminera toute l'affaire. Les choses de ce monde ne méritent pas qu'on y consume plus de temps. Que ne puis-je, madame, employer tout le temps de ma vie à vous témoigner mon zèle inviolable! Puisse bientôt la paix, nécessaire aux princes et aux peuples, rendre à votre auguste famille le repos, qui est la récompense de la vertu!

Conservez, madame, vos bontés à votre vieux Suisse, qui n'oublie pas la grande maîtresse des cœurs.

2750. — A M. DIDEROT.

Aux Délices, 26 juin.

Vous ne doutez pas, monsieur de l'honneur et du plaisir que je me fais de mettre quelquefois une ou deux briques à votre grande pyramide. C'est bien dommage que, dans tout ce qui regarde la métaphysique et même l'histoire, on ne puisse pas dire la vérité. Les articles qui devraient le plus éclairer les hommes sont précisément ceux dans lesquels on redouble l'erreur et l'ignorance du public. On est obligé de mentir, et encore est-on persécuté pour n'avoir pas menti assez. Pour moi, j'ai dit si insolemment la vérité dans les articles HISTOIRE, IMAGINATION, et IDOLATRIE, que je vous prie de ne les pas donner sous mon nom à l'examen. Ils pourront passer, si on ne nomme pas l'auteur; et, s'ils passent, tant mieux pour le petit nombre de lecteurs qui aiment le vrai.

Je vais faire un petit voyage à la cour palatine. Cette diversion m'empêche d'ajouter de nouveaux articles à ceux que M. d'Argental veut bien se charger de vous rendre. J'enverrai seulement HUMEUR (MORAL), et je l'adresserai à Briasson.

Je vous avais trouvé deux aides-maçons (1), dont l'un est un savant dans les langues orientales, et l'autre un amateur de l'histoire naturelle, qui connaît toutes les curiosités des Alpes, et qui peut donner de bons mémoires sur les fossiles et sur les changements arrivés à ce globe, ou globule, qu'on nomme la terre. Ces deux messieurs ne demandaient qu'un exemplaire, afin de se régler par ce qui a déjà été imprimé. L'un d'eux a fourni quelques articles, mais il ne paraît pas que les libraires veuillent leur faire ce petit présent. Il y a grande apparence qu'on peut se passer de leurs secours.

Je souhaite que vos peines vous procurent autant d'avantages que de gloire. Comptez qu'il n'y a personne au monde qui fasse plus de vœux pour votre bonheur, et qui soit plus pénétré d'estime et d'attachement pour vous que le *petit Suisse*.

2751. — A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 26 juin.

Je fais, madame, ce voyage que je croyais ne pouvoir pas faire. Je vais à la cour palatine. Ce qui m'a déterminé, c'est que vous êtes sur la route. Je voyage à très petites journées, en qualité de malade. Je vous demande un lit dans votre île Jard. Je me fais une idée charmante et la plus douce des consolations de vous faire ma cour, de causer avec vous sur le passé, sur le présent, et même sur l'avenir. Mon voyage sera très court, mais il sera très agréable, puisque j'aurai le bonheur de vous revoir. Le Suisse VOLTAIRE.

P.-S. Je reçois dans le moment la lettre de M. l'abbé de de Klinglin; je compte l'en venir remercier incessamment.

2752. — A MON IMPITOYABLE ESCULAPE (TRONCHIN) (2).

Mon cher grand homme, le rôle de confidente n'est pas dangereux : il n'y a point de rôle comique qui ne demande plus d'action et de voix. Une confidente dit son avis tout doucement à sa maîtresse. Votre présidente a une dureté au foie que le plaisir seul peut fondre. Mais vous êtes son maître et le nôtre, et nous sommes tous vos brebis : conduisez-nous.

On parle d'une victoire du roi de Prusse; on parle de la suite de la victoire (3) du prince de Brunswick; on parle d'horreurs. A Paris, on murmure; à Versailles, on ne dit mot. *Interim vale.*

2753. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 30 juin.

Mon cher ange, quand j'allais partir pour Manheim, madame du Boccage est venue juger *entre Genève et Rome*, et j'ai retardé mon voyage. On a donné pour elle une représentation de la *Femme qui a raison*; elle en a été si contente, qu'elle a voulu absolument vous l'apporter. J'ai obéi dès qu'elle m'a prononcé votre nom. Il est vrai que nous n'espérons ni elle ni moi que cette pièce soit aussi bien jouée à Paris qu'elle l'a été à Genève, à moins que ce ne soit Préville qui fasse le principal rôle. Vous avez un La Thorillière et un Bonneval qui sont l'antipode du comique. Je suis toujours émerveillé de la disette où vous êtes de gens à talent. Je ne sais si la *Femme qui a raison* vaut quelque chose, et si l'on n'est pas plus difficile à Paris qu'à Genève. J'ignore surtout si on peut être plaisant à mon âge; c'est à vous à en décider, à donner la pièce, si vous la jugez passable, et à la jeter au feu, si vous la croyez mauvaise. Pour *Fanime*, nous la jouerons encore à Lausanne, s'il vous plaît, après quoi vous en serez le maître absolu, comme vous l'êtes de l'auteur. Je vais faire un voyage dont je n'ai pu me dispenser; et le seul

(1) François Tronchin. (G. A.)
(2) Madame de Grolée. (G. A.)
(3) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)

(1) Polier de Bettens et Elie Bertrand. (G. A.)
(2) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(3) La victoire de Crevelt remportée sur les Français le 23 juin. (G. A.)

voyage que je voudrais faire m'est interdit. Il est triste de courir chez des princes, et de ne pas voir son ami.

J'ai vu enfin les *Sept péchés mortels* (1) de M. de Chauvelin ; c'est le plus aimable damné du monde. Je le remercie du huitième péché mortel qu'il veut faire, en disant à qui vous savez (2) combien je lui suis attaché, etc.

Je me flatte que madame d'Argental est en bonne santé. Mes respects à tous les anges. Adieu, mon cher et respectable ami. Je me console toujours de mon voyage, en espérant une lettre de vous à mon retour.

2754. — A M. DE SAINT-LAMBERT.

Le 9 juillet 1758.

Mon cher Tibulle, votre lettre a ragaillardi le vieux Lucrèce. Je ne me pendrai absolument pas comme fit le bon philosophe, et j'ai la plus grande envie de vivre avec tous. Je suis pénétré des bontés de M. de Boufflers, et je voudrais l'en venir remercier. Voici mon cas : je suis depuis quelques jours chez l'électeur palatin ; par reconnaissance, je lui suis attaché tout souverain qu'il est, parce qu'il m'a fait un très grand plaisir, et j'ai fait cent quarante lieues pour lui dire que je lui suis obligé. J'en ferais davantage pour votre cour, pour madame de Boufflers et pour vous.

J'ai toute ma famille dans un de mes ermitages nommé les Délices, auprès de Genève. Je suis devenu jardinier, vigneron, et laboureur. Il faut que je fasse en petit ce que le roi de Pologne fait en grand, que je plante, déplante, et bâtisse des nids à rats, quand il rêve des palais. Je déteste les villes, je ne puis vivre qu'à la campagne ; et étant vieux et malingre, je ne peux vivre que chez moi ; il est fort insolent d'avoir deux chez moi, et d'en vouloir un troisième ; mais ce troisième m'approcherait de vous. J'ai très bonne compagnie à Lausanne et à Genève ; mais vous êtes meilleure compagnie. Mes Délices n'ont que soixante arpents, coûtent fort cher, et ne me rapportent rien du tout : c'est d'ailleurs terre hérétique dans laquelle je me damne visiblement ; et j'ai voulu me sauver avec la protection du roi de Pologne. Fontenoy m'a paru tout propre à faire mon salut, attendu qu'il me rapporte dix-mille livres de rentes, et que j'enrage d'avoir des terres qui ne me rapportent rien. Je ne peux abandonner absolument mes Délices, qui sont, révérence parler, ce qu'il y a de plus joli au monde pour la situation. Craon est un beau nom, Fontenoy aussi, à cause de la bataille. Craon n'est-il pas une maison de plaisance, et puis c'est tout ? Il n'y a rien là à cultiver, à labourer, et planter. J'ai une nièce qui joue *Mérope* et *Alzire* à merveille, toute grosse et courte qu'elle est, et qui, malgré le droit des gens de Puffendorf et de Grotius, a été traînée dans les boues à Francfort-sur-le-Mein, en prison, au nom de sa gracieuse majesté le roi de Prusse ; et comme ce monarque ne fait rien pour elle, du moins jusqu'à présent, je me crois obligé, en conscience, de lui laisser une bonne terre, un bon fonds, un bien assuré : voilà ce qui m'a fait penser à Fontenoy. Il n'y a plus qu'une petite difficulté, c'est de savoir si on vend cette terre. Quoi qu'il en soit, la tête me tourne de l'envie de vous revoir. Ma reconnaissance à madame de Boufflers. Si vous voyez l'évêque de Toul (3), dites-lui que le bruit de ses sermons est venu jusque dans le pays de Calvin, et que ce bruit-là m'a converti tout net.

Avez-vous à Commercy M. de Tressan ? C'est bien le meilleur et le plus aimable esprit qui soit en France ; et M. Devaux, jadis Panpan, est-il aussi à Commercy ? Conservez-moi un peu d'amitié. Comment va votre machine, jadis si frêle ? Je suis un squelette de soixante-quatre ans, mais avec des sentiments vifs tels que vous les inspirez.

Mandez-moi aux Délices près de Genève de quoi il est question, et raimez un peu le Suisse VOLTAIRE.

2755. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

A Schwetzingen, 16 juillet (4).

Madame, je n'arrive que dans ce moment à Schwetzingen, maison de plaisance de monseigneur l'électeur palatin, ayant été assez longtemps malade en chemin. Je trouve la lettre du 4 juillet dont m'honore votre altesse sérénissime.

Je commence par lui souhaiter d'abord et à toute son auguste famille une neutralité tranquille, qui la mette à l'abri des dévastations cruelles que l'Allemagne éprouve. Je ne vois partout que des malheurs, et Dieu sait quand ils finiront. Les misères publiques sont cimentées de sang, et tous les partis ont des larmes à répandre. J'ose assurer monseigneur le duc que c'est un coup de hasard que j'aie trouvé M. La Bat, après avoir frappé en vain à trente portes. Je pense, madame, qu'il en coûtera moins à vos altesses sérénissimes, en traitant par un de vos ministres avec ce Génevois, que si vous aviez emprunté à Berne, et que tout sera plus prompt et plus facile ; car Berne ne prête aux princes qu'avec la garantie de leurs États, ce qui entraîne toujours des lenteurs et des frais, et j'imagine que La Bat fera toucher de l'argent sur une simple lettre d'un de vos ministres. Cette insolence que j'ai eue, madame, de me faire caution, est entre La Bat et moi. Mais cela n'exige assurément aucun billet de la part de vos altesses sérénissimes ; La Bat n'a pas l'honneur de les connaître : c'est un négociant chargé de famille, qui veut prendre ses sûretés. Mais moi, madame, je vous suis attaché depuis longtemps. Je connais votre cœur et votre manière de penser généreuse ; la bonté de votre belle âme ne voudra pas m'offenser par un billet. Les sentiments dont elle daigne m'honorer sont le meilleur des billets.

Je me flatte que sa santé est actuellement meilleure. Je crains bien que les désastres publics ne l'aient altérée. Prions Dieu qu'il rende bientôt à l'Allemagne la paix dont elle a besoin. On s'attend encore à des batailles de tous côtés. S'il y avait quelque nouvelle favorable au genre humain, j'aurais l'honneur de la mander, mais on ne doit s'attendre qu'à du carnage. Que dit à tout cela la grande maîtresse des cœurs ? Je crois qu'elle gémit ; autant en fait le bon Suisse V., qui se met aux pieds de vos altesses sérénissimes avec le plus profond respect. V.

P.-S. Si jamais vos altesses sérénissimes avaient quelque chose à faire dire au ministre des affaires étrangères en France, je les supplie de me charger de leurs ordres, en cas qu'elles n'aient point de ministre à Paris. Je m'en acquitterai avec le zèle qu'elles me connaissent. M. l'abbé de Bernis, qui m'honore de ses bontés, est un des plus aimables hommes de l'Europe.

2756. — A M. DARGET.

A Schwetzingen, près Manheim, 17 juillet 1758.

Mon ancien ami, mon ancien camarade de Potsdam, me voilà confondu. J'ai été obligé de faire un petit voyage à la cour de monseigneur l'électeur palatin à qui j'ai les plus grandes obligations (1). On voyage quelquefois chez les princes par intérêt. J'ai fait cent trente lieues par reconnaissance, et c'est un grand effort d'avoir quitté, pour quelques jours, mes petites Délices où ma famille est rassemblée. Adressez, je vous prie, à ces Délices, votre réponse sur ce qui me confond si terriblement. Le voici : je répondis, le 8 janvier, à une de vos lettres. Vous m'aviez écrit avec confiance, et je vous écrivis de même. On m'apporte le *Journal encyclopédique* de Liége (mois de juillet), et j'y trouve ma lettre tout du long. Quel démon vous a dérobé cette lettre, qui, assurément, n'était pas faite pour être rendue publique ? J'ai grand'peur qu'elle ne fasse un très mauvais effet. A qui donc en avez-vous laissé prendre copie ? Pourquoi est-elle imprimée ? Quel est l'auteur du *Journal encyclopédique* (2) ? Instruisez-moi de tout. Mettez un peu de baume sur la blessure que vous m'avez faite, et continuez-moi votre amitié. Elle a toujours été prudente, et je me flatte qu'elle empêchera que la publication de cette lettre n'ait des suites désagréables pour moi.

Vous savez, mon ancien ami, que nous sommes dans un temps de jalousies et d'ombrages. Il serait bien triste que mon repos fût troublé par une lettre que je vous ai écrite dans l'effusion de mon cœur. Ce cœur est toujours à vous ; il est toujours français, et ne cessera d'aimer ses anciens amis. Je suis persuadé que vous irez au-devant de tout ce qui pourrait me faire de la peine. Rassurez et aimez votre compagnon de Potsdam, votre bon Suisse V.

Écrivez-moi, je vous prie, aux Délices, où je retournerai bientôt.

2757. — A M. LE COMTE SCHOWALOW.

A Schwetzingen, maison de plaisance de monseigneur l'électeur palatin, 17 juillet.

Monsieur, j'ai reçu, en passant à Strasbourg, le paquet dont vous m'avez honoré, par le courrier de Vienne. J'ai lu toutes vos remarques et toutes vos instructions. Je suis confirmé dans l'opinion que vous étiez plus capable que personne au

(1) Pièce de vers. (G. A.)
(2) Bernis. (G. A.)
(3) Claude Drouas de Boussey. (G. A.)
(4) Éditeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)

(1) Il était allé chez ce prince, son débiteur, pour règlement d'affaires. (G. A.)
(2) Pierre Rousseau. (G. A.)

monde d'écrire l'histoire de Pierre-le-Grand. Je ne serai que votre secrétaire, et c'est ce que je voulais être.

La plus grande difficulté de ce travail consistera à le rendre intéressant pour toutes les nations ; c'est là le grand point. Pourquoi tout le monde lit-il l'histoire d'Alexandre, et pourquoi celle de Gengis-kan, qui fut un plus grand conquérant, trouve-t-elle si peu de lecteurs?

J'ai toujours pensé que l'histoire demande le même art que la tragédie, une exposition, un nœud, un dénoûment, et qu'il est nécessaire de présenter tellement toutes les figures du tableau, qu'elles fassent valoir le principal personnage, sans affecter jamais l'envie de le faire valoir. C'est dans ce principe que j'écrirai et que vous dicterez.

Si ma mauvaise santé et les circonstances présentes le permettaient, j'entreprendrais le voyage de Pétersbourg, je travaillerais sous vos yeux, et j'avancerais plus en trois mois que je ne ferai en une année, loin de vous; mais les peines que vous voulez bien prendre suppléeront à ce voyage.

Ce que j'ai eu l'honneur d'envoyer à votre excellence n'est qu'une première et légère esquisse du grand tableau dont vous me fournissez l'ordonnance.

Je vois, par vos mémoires, que le baron de Stralemheim, qui nous a donné de meilleures notions de la Russie qu'aucun étranger, s'est pourtant trompé dans plusieurs endroits. Je vois que vous relevez aussi quelques méprises dans lesquelles est tombé M. le général Le Fort lui-même, dont la famille m'a communiqué les mémoires manuscrits. Vous contredites surtout un manuscrit très précieux, que j'ai depuis plusieurs années, de la main d'un ministre (1) public qui résida longtemps à la cour de Pierre-le-Grand. Il dit bien des choses que je dois omettre, parce qu'elles ne sont pas à la gloire de ce monarque, et qu'heureusement elles sont inutiles pour le grand objet que nous nous proposons.

Cet objet est de peindre la création des arts, des mœurs, des lois, de la discipline militaire, du commerce, de la marine, de la police, etc., et non de divulguer ou des faiblesses ou des duretés qui ne sont que trop vraies. Il ne faut pas avoir la lâcheté de les désavouer, mais la prudence de n'en point parler, parce que je dois, ce me semble, imiter Tite-Live, qui traite les grands objets, et non Suétone, qui ne raconte que la vie privée.

J'ajouterai qu'il y a des opinions publiques qu'il est bien difficile de combattre. Par exemple, Charles XII avait en effet une valeur personnelle dont aucun prince n'approche. Cette valeur, qui aurait été admirable dans un grenadier, était peut-être un défaut dans un roi.

M. le maréchal de Schwerin, et d'autres généraux qui servirent sous lui, m'ont dit que, quand il avait arrangé le plan général d'un combat, il leur laissait tous les détails; qu'il leur disait : « Faites donc vite; toutes ces minuties dureront-elles » encore longtemps? » et il partait le premier, à la tête de ses drabans, se faisait un plaisir de frapper et de tuer, et paraissait ensuite, après la bataille, d'un aussi grand sang-froid que s'il fût sorti de table.

Voilà, monsieur, ce que les hommes de tous les temps et de tous les pays appellent un *héros;* mais c'est le vulgaire de tous les temps et de tous les pays qui donne ce nom à la soif du carnage. Un roi soldat est appelé un héros ; un monarque dont la valeur est plus réglée et moins éblouissante, un monarque législateur, fondateur et guerrier, est le véritable grand homme, et le grand homme est au-dessus du héros. Je crois donc que vous serez content quand je ferai cette distinction. Permettez-moi de soumettre à vos lumières une observation plus importante. Olearius, et, depuis, le comte de Carlisle, ambassadeur à Moscou, regardent la Russie comme un pays où presque tout était encore à faire. Leurs témoignages sont respectables, et si on les contredisait en assurant que la Russie connaissait dès lors les commodités de la vie, on diminuerait la gloire de Pierre Ier, à qui on doit presque tous les arts; il n'y aurait plus alors de création.

Il se peut que quelques seigneurs aient vécu avec splendeur, du temps du comte de Carlisle; mais il s'agit d'une nation entière, et non de quelques boyards. Il faut que l'opulence soit générale, il faut que les commodités de la vie se trouvent dans tous les ordres de l'État, sans quoi une nation n'est point encore formée, et la société n'a point reçu son dernier degré de perfection.

Il est peu important que l'on ait porté un manteau par dessus une soutane; cependant, par pure curiosité, je désire savoir pourquoi, dans toutes les estampes de la relation d'Olearius, les habits de cérémonie sont toujours un manteau par dessus la soutane, retroussé avec une agrafe. Je ne peux m'empêcher de regarder cet habillement ancien comme très noble.

Quant au mot *tsar*, je désirerais savoir dans quelle année fut écrite la *Bible slavone*, où il est question du *tsar* David et du *tsar* Salomon. J'ai plus de penchant à croire que *tsar* ou *thsar* vient de *sha* que de césar; mais tout cela n'est d'aucune conséquence.

Le grand objet est de donner une idée précise et imposante de tous les établissements faits par Pierre Ier, et des obstacles qu'il a surmontés; car il n'y a jamais eu de grandes choses sans de grandes difficultés.

J'avoue que je ne vois, dans sa guerre contre Charles XII, d'autre cause que celle de sa convenance, et que je ne conçois pas pourquoi il voulait attaquer la Suède vers la mer Baltique, dans le temps que son premier dessein était de s'établir sur la mer Noire. Il y a souvent dans l'histoire des problèmes bien difficiles à résoudre.

J'attendrai, monsieur, les nouvelles instructions dont vous voudrez bien m'honorer, sur les campagnes de Pierre-le-Grand, sur la paix avec la Suède, sur le procès de son fils, sur sa mort, sur la manière dont on a soutenu les grands établissements qu'il a commencés, et sur tout ce qui peut contribuer à la gloire de votre empire. Le gouvernement de l'impératrice régnante est ce qui me paraît le plus glorieux, puisque c'est de tous les gouvernements le plus humain.

Un grand avantage dans l'*Histoire de Russie* est qu'il n'y a point de querelles avec les papes. Ces misérables disputes, qui ont avili l'Occident, ont été inconnues chez les Russes.

2758. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

A Schwetzingen, 26 juillet (1).

Madame, votre altesse sérénissime honore de trop de bontés et de trop d'éloges un homme qui n'a fait que son devoir. Je serais indigne de votre bienveillance et même de mon attachement à votre personne, si j'en avais usé autrement. Il n'y a pas d'ailleurs grand mérite; il n'y a que du bonheur à vous avoir enfin trouvé à Genève ce La Bat qui prête de l'argent, tandis que chacun resserre le sien ou le perd. Je lui ai surtout bien recommandé, madame, de mettre dans cette affaire toute la facilité et la promptitude possibles, me chargeant de tous les hasards qu'un républicain croit toujours courir, quand il négocie avec des princes. Je n'ai pris ce parti, madame, que pour accélérer la remise qu'il doit faire à vos altesses sérénissimes. Je sais bien que je ne cours aucun risque.

Je ne suis point étonné qu'au 22 juillet votre ministre n'ait point encore reçu de réponse de ce M. La Bat. Depuis que je suis chez monseigneur l'électeur palatin, je n'ai encore reçu aucune lettre de ma famille, que j'ai laissée dans mes petites Délices, auprès de Genève. Peut-être les débordements de toutes les rivières sont-ils cause de ce retardement; peut-être ce La Bat est-il dans le canton de Berne, dans sa baronnie de Grandcourt qu'il a achetée. Je lui écris dans le moment pour le presser de remplir la parole qu'il m'a donnée. Je lui mande qu'il faut passer par dessus toutes les formalités; qu'il faut envoyer son argent sur un simple billet de vos altesses sérénissimes; que je me charge de tout, et qu'enfin je lui réponds de la valeur de vos simples promesses, qui sont assurément bien au-dessus des contrats.

Dès que je serai à Genève, madame, je ne manquerai pas d'aller présenter mes respects et mes services à messeigneurs les princes de Mecklembourg. Mais ce ne serait pas à Genève que j'irais, si j'étais le maître de mon temps et de mes marches; ce serait auprès de la plus vertueuse et de la plus aimable princesse de l'Europe, toujours égale dans le bonheur et dans l'adversité, toujours bienfaisante, et digne surtout d'avoir toujours avec elle la grande maîtresse des cœurs. Je redouble mes vœux pour votre auguste famille. Je supplie monseigneur le duc d'agréer mes profonds respects. Que votre altesse sérénissime conserve toujours ses bontés à son Suisse V.

2759. — A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

A Schwetzingen, 1er août.

Monsieur, les agréments de la cour palatine ne m'empêchent pas de songer à la gloire de Pierre-le-Grand, et au soin que vous prenez de l'immortaliser. Les mémoires que votre excellence a bien voulu m'envoyer seront mes guides. Je ne vous avais envoyé la première esquisse que pour savoir de vous si l'ordre dans lequel j'ai travaillé est, en général, conforme à vos vues. Les faits, les dates, s'arrangeront aisé-

(1) De Printz. (G. A.)

(1) Editeurs, E. Bavoux, et A. François. (G. A.)

ment, et, pour peu que j'aie de santé, le bâtiment dont vous aurez fourni les matériaux sera bientôt achevé.

Permettez-moi, monsieur, de joindre ici un petit mémoire des nouvelles instructions que je demande, au sujet des remarques sur la première esquisse.

Au reste, je regarde les médailles de l'impératrice comme la marque la plus flatteuse de votre bienveillance, et comme un témoignage de la perfection où les arts sont parvenus dans votre empire.

J'ai eu l'honneur de voir à la cour de l'électeur palatin le jeune M. de Woronzow. Il est une preuve que l'esprit est formé de bonne heure dans votre pays; mais vous, monsieur, vous en êtes une preuve plus frappante. J'apprends que vous n'avez que vingt-cinq ans (1), et je suis étonné de la profondeur et de la multiplicité de vos connaissances. De tels exemples redoublent la reconnaissance qu'on doit à Pierre-le-Grand, d'avoir amené tous les arts dans un pays où les hommes naissent avec tant de génie. Mon attachement redouble pour vous, monsieur, aussi bien que la reconnaissance avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc.

MÉMOIRE D'INSTRUCTIONS JOINT A LA LETTRE.

Le baron de Stralemberg (2) n'est-il pas, en général, un homme bien instruit? Il dit, en effet, qu'il y avait seize gouvernements, mais que de son temps ils furent réduits à quatorze. Apparemment, depuis lui, on a fait un nouveau partage.

La Livonie n'est-elle pas la province la plus fertile du nord? Si vous remontez en droite ligne, quelle province produit autant de froment qu'elle?

Brême étant plus éloignée de la Livonie que Lubeck, et étant bien moins puissante, est-il vraisemblable qu'elle ait commercé avec la Livonie avant Lubeck?

En 1514, l'ordre Teutonique n'était-il pas suzerain de la Livonie? Albert de Brandebourg ne céda-t-il pas ses droits à Gautier de Plettenberg, en 1514 (3)? et le grand-prieur de Livonie ne fut-il pas déclaré prince de l'empire germanique en 1530? Ces faits sont constatés dans la plupart des annalistes allemands.

Il est dit, dans le petit essai envoyé ci-devant, que le capitaine Chancellor remonta la rivière de la Dvina; mais il n'est point dit qu'il arriva à Moscou par eau, ce qui eût été absurde.

On lit dans l'*Histoire du commerce de Venise* que les Vénitiens avaient bâti le petit bourg qu'ils appelaient *Rana*, vers la mer Noire; et de là vient le proverbe vénitien, *ire a la Rana* (4). Les Génois s'en emparèrent depuis; cependant les remarques envoyées par M. de Stralemberg m'apprennent que les Génois bâtirent Rana.

Pour ce qui regarde les Lapons, il y a grande apparence que, s'étant mêlés avec quelques natifs du nord de la Finlande, leur sang a pu être altéré; mais j'ai vu, il y a vingt (5) ans, chez le roi Stanislas, deux Lapons dont le roi Charles XII lui avait fait présent. Ils étaient probablement d'une race pure; leur beauté naturelle s'était parfaitement conservée, leur taille était de trois pieds et demi, leur visage plus large que long, des yeux très petits, des oreilles immenses. Ils ressemblaient à des hommes à peu près comme les singes. Il est vraisemblable que les Samoïèdes ont conservé toutes leurs grâces, parce qu'ils n'ont pas eu l'occasion de se mêler aux autres nations, comme les Lapons ont fait. L'un et l'autre peuple paraît une production de la nature faite pour leur climat, comme leur rangifères ou rennes. Un vrai Lapon, un vrai Samoïède, un rangifère, ont bien l'air de ne point venir d'ailleurs.

Si, du temps de ce Cosaque qui, selon le baron de Stralemberg, découvrit et conquit la Sibérie avec six cents hommes, les chefs des Sibériens s'appelaient *tsars*, comment ce titre peut-il venir de *césars?* Est-il probable qu'on se fût modelé en Sibérie sur l'empire romain?

Knès signifie-t-il originairement duc? Ce mot *duc*, aux dixième et onzième siècles, était absolument ignoré dans tout le Nord? *Knès* ne signifie-t-il pas seigneur? ne répond-il pas originairement au mot *baron?* n'appelait-on pas *knes* un possesseur d'une terre considérable? ne signifie-t-il pas chef, comme *mirza* ou *kan* le signifie? Les noms des dignités ne se rapportent exactement les uns aux autres en aucune langue.

Je suis bien aise que l'agriculture n'ait jamais été négligée en Russie; elle l'a beaucoup été en Angleterre, et encore plus en France; et ce n'est que depuis environ quatre-vingts ans que les Anglais ont su tirer de la terre tout ce qu'ils en pouvaient tirer. Leur terre est très fertile en froment, et cependant ce n'est que depuis peu de temps qu'ils sont parvenus à s'enrichir par l'agriculture. Il a fallu que le gouvernement donnât des encouragements à cet art, qui paraît très aisé, et qui est très difficile.

Je suis fort surpris d'apprendre qu'il était permis de sortir de Russie, et que c'était uniquement par préjugé qu'on ne voyageait pas. Mais un vassal pouvait-il sortir sans la permission de son boyard? un boyard pouvait-il s'absenter sans la permission du czar

Je voudrais savoir quel nom on donnait à l'assemblée des boyards qui élut Michel Fédérowitz. J'ai nommé cette assemblée *sénat*, en attendant que je sache quelle était sa vraie dénomination. Pourrait-on l'appeler diète? convocation? enfin était-elle conforme ou contraire aux lois?

Quand une fois la coutume s'introduisit de tenir la bride du cheval du patriarche, cette coutume ne devint-elle pas une obligation, ainsi que l'usage de baiser la pantoufle du pape? et tout usage dans l'Église ne se tourne-t-il pas en devoir?

La question la plus importante est de savoir s'il ne faudra pas glisser légèrement sur les événements qui précèdent le règne de Pierre-le-Grand, afin de ne pas épuiser l'attention du lecteur qui est impatient de voir tout ce que ce grand homme a fait.

On suivra exactement les mémoires envoyés. A l'égard de l'orthographe, on demande la permission de se conformer à l'usage de la langue dans laquelle on écrit; de ne point écrire *Moskwa*, mais *Mosca;* d'écrire Véronise, Moscou, Alexiovis, etc. On mettra au bas des pages les noms propres tels qu'on les prononce dans la langue russe.

N. B. Il serait nécessaire que je fusse instruit du temps où les diverses manufactures ont été établies, de la manière dont on s'y est pris, et des encouragements qu'on leur a donnés.

2760. — A M. COLINI.

A Schwetzingen, 2 août.

Je compte arriver, mon cher Colini, lundi au soir, 7 du courant, à Strasbourg, et je me flatte de vous y embrasser. Je coucherai ce jour-là chez M. Turckeim, et mardi chez madame la comtesse de Lutzelbourg.

On se réjouit à Schwetzingen comme on faisait, quand nous y séjournâmes en 1753. Les choses sont changées ailleurs. Je vous embrasse du meilleur de mon cœur.

2761. — A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

J'ai vu les van der Meulen, après bien des peines. Ils sont, comme je l'avais prévu, des répétitions, des seconds originaux de la main du maître, et sont très beaux. Il y en a six surtout qui méritent d'orner un palais; un septième est assez peu de chose. J'ai vu aussi un van Dyck qui vaut tous les van der Meulen. Son seul défaut est sa grandeur. Je voudrais que l'impératrice achetât cette belle collection.

Je pars, madame, avec une douleur très vive. Vous m'avez donné la plus grande envie du monde de troquer la Suisse contre la Lorraine. Il faut absolument être votre voisin.

Mon cœur est à vous, madame, avec le plus tendre respect.

2762. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

A Colmar, en Alsace, 14 août (1).

Madame, je reçus en partant de la cour palatine la lettre par laquelle votre altesse sérénissime daignait m'apprendre que son affaire était presque finie avec le Genevois La Bat, nouveau baron de Grandcourt. Je suis sensiblement affligé que les descendants d'Albert-le-Dépravé aient eu besoin du Genevois La Bat. Mais je me tiens le plus heureux des hommes d'avoir reçu des ordres de vos altesses sérénissimes dans cette occasion. Si les horreurs de la guerre continuent, s'il y a quelque autre moyen de prouver mon zèle et mon attachement à la plus digne princesse que j'aie jamais vue, je serai toujours tout prêt tant que j'aurai un reste de vie. Si j'avais été en Angleterre ou en Hollande, je me serais vu à portée de procurer des sommes plus considérables, et probablement à un meilleur prix.

Je tremble toujours, madame, que la guerre n'approche de vos terres et ne ravage encore *ce qui reste de Troie* (2). Il paraît que le parti est pris d'armer toutes les aigles, tous les vautours, tous les faucons contre l'aigle des anciens Alains et Vandales. Moi, qui suis un pauvre vieux pigeon, je m'en retourne à mon colombier, et je vais redoubler mes gémis

(1) Jean Schouvalof avait trente et un ans. (G. A.)
(2) Ou plutôt Strahlenberg. (G. A.)
(3) Ou plutôt en 1521. (G. A.)
(4) L'*Essai sur l'histoire du commerce de Venise*, 1729, ne parle pas de cela. (G. A.)
(5) Ou plutôt dix ans. (G. A.)

(1) Éditeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)
(2) Racine. *Andromaque*, acte I, scène II.
« . . . *Relliquias Trojæ ex ardente receptas.* »
Æn., l. VII, v. 244

serments et mes vœux pour la paix publique. Il paraît qu'en général tous les peuples et beaucoup de princes sont bien las de cette guerre, où il y a tant à perdre et rien à gagner. Je ne sais, madame, aucune nouvelle depuis que j'ai quitté la cour palatine. S'il se passait quelque chose dans vos quartiers, je supplie votre altesse sérénissime de daigner m'en faire donner part. L'intérêt que je prends à tout ce qui arrive dans le voisinage de ses États autorise cette liberté.

J'ai eu l'honneur de voir à Schwetzingen messeigneurs les princes de Mecklembourg, qui m'ont paru très aimables et très bien élevés. Que vont-ils faire à Genève? Ce n'est pas là qu'ils apprendront le métier des armes, auquel ils se destinent. On ne connaît dans ce pays-là que des disputes très paisibles de sociniens, disputes dont tout prince s'embarrasse fort peu. Je vais porter, madame, dans ce séjour tranquille mon respect pour votre altesse sérénissime, pour toute votre auguste maison, et mon éternel attachement. Le Suisse V.

2763. — A M. L'ABBÉ, COMTE DE BERNIS.

A Soleure, 19 août.

Le vieux Suisse, monseigneur, apprend dans ses tournées que cette tête qualifiée *carrée* par M. de Chavigny (1) est ornée d'un bonnet (2) qui lui sied très bien. Votre éminence doit être excédée des compliments qu'on lui a faits sur la couleur de son habit, que j'ai vue autrefois sur ses joues rebondies, et qui, je crois, y doit être encore.

Mes trente-huit confrères ont pu vous ennuyer, et c'est un devoir à quoi, moi trente-neuvième, je ne dois pas manquer. Je dois prendre plus de part qu'un autre à cette nouvelle agréable, puisque vous avez daigné honorer mon métier avant d'être de celui du cardinal de Richelieu. Je me souviendrai toujours, et je m'enorgueillirai que notre Mécène ait été Tibulle. *Gentil* Bernard doit en être bien fier aussi.

J'imagine que votre éminence n'a eu ni le temps ni la volonté peut-être de répondre à la proposition qu'on lui a faite sur l'Angleterre. Si vous ne vous en souciez pas, je vous jure que je ne m'en soucie guère, et que tous mes vœux se bornent à vos succès. Je n'imagine pas comment quelques personnes ont pu soupçonner que mon cœur avait la faiblesse de pencher un peu pour qui vous savez (3), pour mon ancien ingrat. On ne laisse pas d'avoir de la politesse, mais on a de la mémoire, et on est attaché aussi vivement qu'inutilement à la bonne cause, qu'il n'appartient qu'à vous de défendre. Je ne suis pas, en vérité, comme les trois quarts des Allemands. J'ai vu partout des éventails où l'on a peint l'aigle de Prusse mangeant une fleur de lis; le cheval d'Hanovre donnant un coup de pied au cul à M. de Richelieu; un courrier portant une bouteille d'eau de la reine d'Hongrie, de la part de l'impératrice, à madame de Pompadour. Mes nièces n'ont pas assurément de tels éventails à mes petites Délices où je retourne. On est Prussien à Genève comme ailleurs, et plus qu'ailleurs; mais quand vous aurez gagné quelque bonne bataille, ou l'équivalent, tout le monde sera Français ou Franç*ois*.

Je ne sais pas si je me trompe, mais je suis convaincu qu'à la longue votre ministère sera heureux et grand, car vous avez deux choses qui avaient auparavant passé de mode, génie et constance. Pardonnez au vieux Suisse ses bavarderies. Que votre éminence lui conserve les bontés dont la belle *Babet* l'honorait. *Misce consiliis jocos.* Agréez le profond et tendre respect d'un Suisse qui aime la France, et qui attend la gloire de la France de vous.

2764. — A M. P. ROUSSEAU.

A Lausanne, 24 août.

En revenant de Schwetzingen, château de M. l'électeur palatin, j'ai reçu à mon passage les deux lettres que vous avez bien voulu m'écrire. Il est vrai que les choses écrites à M. Darget avec la liberté de l'amitié ne devaient pas être publiques, et que ma lettre (4) n'a pas été imprimée bien fidèlement; mais c'est là un des plus légers chagrins qu'on puisse avoir dans ce monde. Ces bagatelles sont confondues dans la foule des malheurs publics.

Je désire fort que la nécessité où l'on est de chercher des diversions à tant de désastres ramène un peu les hommes aux belles-lettres, qui sont toujours consolantes. Votre *Journal*, monsieur, sera continuellement une des plus agréables lectures qui puissent amuser les gens de goût. Je n'aurais guère que des fleurs très fanées à vous offrir pour votre parterre; et d'ailleurs on dit qu'il y a des épines qui blesseraient certains lecteurs délicats. Si jamais je fais des psaumes, je vous prierai d'en inonder votre livre; mais je le ferais tomber. En attendant, je le lis avec un très grand plaisir.

(1) Ambassadeur en Suisse, résidant à Soleure. (G. A.)
(2) Le chapeau de cardinal, que Bernis venait de recevoir. (G. A.)
(3) Le roi de Prusse. (G. A.)
(4) La lettre à Darget du 8 janvier. (G. A.)

2765. — A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Une lettre de vous, madame, que j'ouvre en arrivant à ma cabane des Délices, me rend mon séjour plus agréable; mais aussi elle me fait regretter l'île Jard. Puissiez-vous, madame, n'être pas noyée une seconde fois dans votre île! puissiez-vous n'y recevoir que d'agréables nouvelles de l'armée où est M. votre fils!

Je plains fort ceux qui ont des maisons de campagne à Louisbourg (1). Ils s'en sont défaits, comme vous savez, en faveur des Anglais, qui sont maîtres de l'île, de la ville, de la garnison, de nos vaisseaux, etc. Il ne nous restera bientôt plus rien dans l'Amérique septentrionale. Mais afin de ne point faire de jaloux, ils vont caresser toutes nos côtes de France les unes après les autres. Vous savez que la désolation de Paris est grande, non parce que Louisbourg est pris, non parce que nous sommes battus partout, et que nous allons l'être encore, mais parce qu'on manque d'argent, et qu'on craint de nouveaux impôts. On a du moins le plaisir de se plaindre et de crier contre tous ceux qui conduisent notre mauvaise barque.

Je ne dois plus penser à Champignelle (2), madame; j'apprends que la terre est substituée. La maison du prince Esterhazy ou *comte* Esterhazy est, je pense, une maison de fille, un petit pavillon pour souper et pour ne point dormir. Ce n'est pas là mon fait; il me faut une belle et bonne terre, bien vivante. Mais on passe sa vie en projets, et on meurt au milieu de ses rêves.

Je vous remercie bien vivement, madame, de la bonté que vous avez eue de faire mention de moi dans votre lettre à votre amie de Versailles (3); j'en suis d'autant plus aise, que je ne lui demande rien, et je me bornais à souhaiter qu'elle sût que je conserverai toute ma vie de la reconnaissance pour elle. Un tel sentiment est toujours assez bien reçu; mais il doit l'être encore mieux quand il passe par vos mains, il en a l'air plus vrai. C'est un véritable service que vous m'avez rendu et auquel je suis très sensible.

J'ai envoyé au margrave de Bade-Dourlach la note des tableaux de van der Meulen et du beau van Dyck. L'immensité de ces tableaux ne leur permet de place que dans une galerie de prince. Les galeries génevoises ne sont pas faites pour eux.

Adieu, madame, je serai toujours fâché que Genève soit si loin de Strasbourg. Madame Denis vous assure de son attachement. Vous connaissez les sentiments de l'oncle qui vous est dévoué pour la vie.

2766. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 28 août.

Me voilà rendu à mon ermitage des Délices, mon divin ange, après un voyage à la cour palatine, aussi agréable qu'il était nécessaire. Votre lettre, qui m'attendait, redouble le seul chagrin que je puisse avoir, en m'ôtant l'espérance de vous embrasser. Les tantes (4) et les débarbouillées sont donc d'étranges personnes! Il ne faut pas songer à réformer des têtes aussi mal faites. D'ailleurs, mes établissements et les dépenses considérables que j'y ai faites ne me permettent pas de me transplanter. J'avais voulu acheter une terre, uniquement dans la vue d'avoir un bien solide que je pusse laisser à mes héritiers, comptant fort peu sur la nature des autres biens qui peuvent périr en un jour; mais cela est encore aussi difficile que de faire entendre raison à des dévotes.

Je me flatte que votre ami (5) a parlé de lui-même; je serais fâché qu'on crût que je l'ai prié de faire cette démarche; mais je n'en aurais pas moins d'obligation à vos bontés et aux siennes. Vous avez donc aussi des coliques, mon respectable ami? Ce serait bien le cas de venir consulter Tronchin, en dépit des tantes; mais ces mêmes coliques vous empêchent de venir dans le temple d'Épidaure, et c'est ce qui me désespère. Je vous conjure de me mander des nouvelles de votre santé: ne me laissez pas sans consolation.

(1) Pris par les Anglais le 27 juillet. (G. A.)
(2) Ou Champigneulle, près de Nancy, propriété appartenant au comte de Fontenoy. (G. A.)
(3) La Pompadour. (G. A.)
(4) Madame de Grolée. (G. A.)
(5) Chauvelin. (G. A.)

Madame du Boccage vous a donc montré notre *Femme qui a raison*. Elle nous a amusés en Savoie; mais il se pourrait, à toute force, que le goût des Parisiens fût un peu différent de celui des Savoyards. Madame Denis ne m'a point encore fait voir vos commentaires critiques. Je ne crois pas en général, que Fanime et madame Duru (1) soient des personnes bien merveilleuses; elles peuvent avoir quelque succès par le mérite des actrices; mais entre le succès et la gloire la différence est grande. Je connais des armées et des généraux qui n'ont eu ni l'un ni l'autre. Toutes les pièces des Français sont aujourd'hui sifflées de l'Europe. On dit que nous n'avons ni auteurs, ni acteurs, ni argent pour payer les places. Nous voilà *in fece Romuli*. Où est le temps où l'on donnait *Iphigénie*, au retour de la campagne de 1672!

Il ne faut songer qu'à vivre dans la retraite; et, si les choses continuent à aller du même train, on n'aura plus même de quoi y vivre. Comment se porte madame d'Argental? Mille tendres respects à tous les anges. Madame Denis et madame de Fontaine vous font mille compliments; et moi e suis pénétré de reconnaissance.

2767. — A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, 1er septembre.

Mon cher et ancien ami, je reviens dans mes chères Délices, après un assez long voyage à la cour palatine. Je trouve, en arrivant, vos jolis vers, dans lesquels vous ne paraissez pas trop content de Paris; et je crois fermement que vous avez raison. Mais avez-vous, dans votre Launai, un peu de société? Il me semble que la retraite n'est bonne qu'avec bonne compagnie.

Vous savez, mon cher Cideville,
Que ce fantôme ailé qu'on nomme le bonheur
N'habite ni les champs, ni la cour, ni la ville.
Il faudrait, nous dit-on, le trouver dans son cœur;
C'est un fort beau secret qu'on chercha d'âge en âge.
Le sage fuit des grands le dangereux appui,
Il court à la campagne, il y sèche d'ennui;
J'en suis bien fâché pour le sage.

Ce n'est pas des sages comme vous et moi que je parle; je suis bien sûr que l'ennui n'approche pas plus de votre Launai que de mes Délices. Je prends acte surtout que e n'ai pas quitté mes pénates champêtres par inquiétude, pour aller chez l'électeur palatin par vanité. Je vous avouerai que j'ai mis dans cette cour, et entre les mains de l'électeur, une partie de mon bien, qu'on pille presque partout ailleurs. Il a bien voulu avoir la bonté de faire avec moi un petit traité qui me met en sûreté, moi et les miens, pour le reste de ma vie.

Le bon Horace dit:

Det vitam, det opes; æquum mi animum ipse parabo.
Lib. I, ep. XVIII.

Il aurait dû ajouter *det amicos;* mais vous me direz que c'est notre affaire et non celle du ciel. C'est l'amitié de mes nièces qui fait de près le bonheur de ma vie, c'est la vôtre qui le fait de loin:

Excepto quod non simul essem, cætera lætus.
HOR., lib. I, ep. X.

Je vous ai bien souvent regretté, et votre souvenir m'a consolé. Vous n'êtes pas homme à franchir les Alpes, et à me venir voir sur les bords de mon lac, comme madame du Boccage; vous vous contentez de cueillir les fleurs d'Anacréon dans vos jardins; vous n'allez pas chercher comme elle la couronne du Tasse au Capitole:

Satis beatus unicis Sabinis. (HOR., lib. II, od. XVIII.)

Adieu, mon cher et ancien ami; mes deux nièces, toute ma famille, vous font les plus tendres compliments. V.

Eh bien, les Anglais ont donc quitté vos côtes normandes, nonobstant clameur de haro! Est-il vrai qu'ils ont pris beaucoup de canons, de vaches, de filles, et d'argent? Le Canada va donc être entièrement perdu, le commerce ruiné, la marine anéantie, tout notre argent enterré en Allemagne? Je vous trouve très heureux, mon cher Cideville, de posséder la terre de Launai. Je n'ai aux Délices quo l'agréable, et vous possédez l'agréable et l'utile.

Beatus ille qui, procul *ridiculis*,
Fœcunda rura bobus exercet suis! (HOR., Epod., II.)

(1) Voyez, tome III, la *Femme qui a raison*. (G. A.)

2768. — A M. TRONCHIN, DE LYON.

Aux Délices, 2 septembre (1).

J'ai été sur le point d'acheter auprès de Nancy une très jolie terre (2); ce qui aurait assuré à mes héritiers un fonds plus solide que des papiers sur le roi et sur la compagnie des Indes. Le marché était très avantageux, et c'est pour cela qu'il a manqué. Quant aux bonnes nouvelles de nos armées, je ne les crois pas. Une planche, vite une planche dans le naufrage! Vendons nos effets royaux, dès que nous le pourrons honnêtement.

2769. — A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Aux Délices, 2 septembre.

Ritorno dalle sponde del Reno alle mie Delizie; qui vedo la signora (3) errante ed amabile; qui leggo, mio caro cigno di Padova, la vostra vezzosa lettera. Siete dunque adesso a Bologna *la grassa*, ed avete lasciato Venezia *la ricca*. E, per tutti i santi, perchè non venire al nostro paese libero? voi che vi dilettate nel viaggiare, voi che godete d' amici, d' applausi, di novi amori, dovunque andate. Vi è più facile di venire tra i pappafighi, che non è a me di andare fra i pappimani. Ov'è la raccolta delle vostre leggiadre opere? dove la potro io trovare? dove l' avete mandata? per qual via? non lo so. Aspetto li figliuoli per consolarmi dell' assenza del padre. Voi passate i vostri begli anni tra l' amore e la virtù. Orazio vi direbbe:

Quum tu, inter scabiem tantam, et contagia lucri,
Nil parvum sapias, et adhuc sublimia cures.
Lib. I, epist. XII.

Ed il Petrarca soggiugnerebbe:

Non lasciar la magnanima tua impresa. (P. I, son. VII.)

La signora di Bentinck è, come il re di Prussia, condannata dal consiglio aulico, e questa povera Marfisa non è seguita da un escrito per difendersi.

Cette pauvre milady Blakaker, ou comtesse de Pimbesche, va encore plaider à Vienne. C'est bien dommage qu'une femme si aimable soit si malheureuse; mais je ne vois partout que des gens à plaindre, à commencer par le roi de France, l'impératrice, le roi de Prusse, ceux qui meurent à leur service, ceux qui s'y ruinent, et à finir par d'Argens.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas!
Fortunatus et ille deos qui novit agrestes!
VIRG., *Georg.*, lib. II.

Le premier vers est pour vous, le second pour moi. Pour milady Montague (4), je doute que son âme soit à son aise. Si vous la voyez, je vous supplie de lui présenter mes respects.

Farewell, *flos Italiæ*, farewell, wise man
Whose sagacity has found the secret
To part from Argaleon without being
Molested by him.

Si jamais vous repassez les Alpes, souvenez-vous de votre ancien ami, de votre ancien partisan le Suisse V.

2770. — A M. COLINI.

Aux Délices, 2 septembre.

Mon cher Colini, je n'ai que le temps de vous dire, en partant pour Lausanne, que ma lettre à Pierron (5) a été lue par l'électeur, que la première place qui vaquera sera pour vous; mais vous savez qu'on attend quelquefois longtemps. Je vous assure que je ne négligerai aucune occasion de vous trouver quelque place qui vous convienne. Je vous prie de faire pour moi les plus tendres remerciements à M. l'*ammeister* Langhans, dont je n'oublierai jamais les procédés charmants. Souvenez-vous de moi auprès de M. Schœpflin et de M. de Gervasi.

Si Marie-Thérèse et mes Russes ont quelques succès, ne me les laissez pas ignorer: il faut avoir de quoi se consoler de tout le mal qui nous arrive.

Quel est donc l'aimable Italien qui m'envoie des choses si agréables? Quel qu'il soit, je le remercie de tout mon cœur, et je lui dois autant d'estime que de reconnaissance.

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) Fontenoy. (G. A.)
(3) La comtesse de Bentinck. (G. A.)
(4) Alors à Venise. (G. A.)
(5) Homme de confiance de l'électeur. (G. A

2771. — A MADAME DU BOCCAGE.

Aux Délices, 3 septembre.

En revoyant, madame, mon petit ermitage, mon premier devoir est de vous remercier, vous et M. du Boccage, de l'honneur que vous avez bien voulu faire aux ermites. Je pourrais en concevoir bien de la vanité, je pourrais vous redire ici tout ce que vous avez entendu de Paris jusqu'à Rome; mais vous devez être lasse de compliments. Permettez-moi seulement de vous dire que, malgré tous vos talents et tout votre mérite, je vous ai trouvée la femme du monde la plus simple, la plus aisée à vivre, la plus digne d'avoir des amis, quoique vous soyez très faite pour avoir mieux. Si l'intérêt que j'ai toujours pris, madame, à vos succès et à votre gloire, pouvait me donner quelques droits à votre amitié, j'oserais vous la demander instamment. Il y a grande apparence que je finirai dans la retraite une vieillesse infirme; mais ce sera pour moi une grande consolation de pouvoir compter sur la bienveillance d'une personne qui fait tant d'honneur à son siècle et à son sexe. Quel triste siècle, madame! et que la disette des talents en tous genres est effrayante! Je ne vois que des livres sur la guerre, et nous sommes battus partout; que des brochures sur la marine et sur le commerce, et notre commerce et notre marine s'anéantissent; que de fades raisonneurs qui ont un peu d'esprit, et il n'y a pas un homme de génie. Notre siècle vit sur le crédit du siècle de Louis XIV. On parle, il est vrai, dans les pays étrangers, la langue que les Pascal, les Despréaux, les Bossuet, les Racine, les Molière, ont rendue universelle; et c'est dans notre propre langue qu'on dit aujourd'hui dans l'Europe que les Français dégénèrent. S'il y a quelque homme de mérite en France, il est persécuté; Diderot, d'Alembert, n'y trouvent que des ennemis. Helvétius a fait, dit-on, un excellent ouvrage (1), et on s'efforce de le rendre criminel. Il faut, madame, que le petit nombre des sages ne s'expose pas à la méchanceté des fous; il faut qu'ils vivent ensemble, et qu'ils fuient le public.

J'ai eu la faiblesse, madame, de laisser sortir de notre petit coin des Alpes cette *Femme qui a raison*. Si elle avait *raison*, elle n'aurait pas fait le voyage de Paris; c'est un amusement de société; mais vous avez voulu la porter à M. d'Argental. J'ai été trop flatté de vos bontés pour résister à vos ordres; mais il faudra que cette bagatelle, qui a servi à nous amuser, reste dans les mains de nos amis. Je suis las du triste métier de paraître en public; cela est pardonnable dans le temps des illusions, et ce temps est passé pour moi. J'aime les Muses pour elles-mêmes, comme Fénelon voulait qu'on aimât Dieu; mais je redoute le public. Que revient-il de se commettre avec lui? de l'embarras, des tracasseries de comédiens, des jalousies d'auteurs, des critiques, des calomnies. On n'entend point, à cent lieues, le petit bruit des louanges, celui des sifflets est perçant, et porte au bout du monde. Pourquoi troubler mon repos, que j'ai cherché, et que j'ai trouvé après tant d'orages?

Vos bontés pour moi sont plus précieuses sans doute que toute la petite fumée de la vaine gloire dont il n'arrive pas un atome dans mon ermitage; j'y ai vu la vraie gloire, quand je vous y ai possédée; je n'en veux pas d'autre.

Tous les habitants de notre retraite se joignent à moi, madame, pour vous dire combien vous êtes aimable. Conservez quelque bonté, je vous en conjure, pour le vieux Suisse Voltaire, à qui vous faites encore aimer la France, et qui est plein pour vous de respect, d'estime et de tous les sentiments que vous méritez.

2772. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

Aux Délices, près de Genève, 6 septembre (2).

Madame, revenu dans mon ermitage suisse le cœur pénétré de douleur de n'avoir pu faire ma cour à votre altesse sérénissime, je n'ai point retrouvé le baron génevois (3), qui est actuellement dans sa magnifique baronnie. Je suppose, madame, qu'il a consommé entièrement l'affaire en question. S'il y avait quelque difficulté (ce que je ne crois pas), j'irais le trouver dans son beau château, au premier ordre de votre altesse sérénissime, et je lui laverais la tête d'importance. Si je m'étais trouvé en Hollande plutôt qu'en Suisse, madame, j'aurais pu donner plus d'étendue à mon zèle et vous procurer une somme plus forte. Il me semble que le peu qu'on a trouvé à Genève n'est guère digne de vous être offert.

Il faut espérer qu'une paix, devenue nécessaire à tout le monde, fera cesser enfin le malheur public, dont il n'y a guère de particulier qui ne se ressente. Par quelle fatalité, madame, faut-il que toute votre prudence, toute la sagesse de votre administration ait été inutile, et que, n'ayant rien à gagner dans ces secousses de l'Europe, vous y ayez tant perdu! La dernière victoire du roi de Prusse (1) sur les Russes nous apportera-t-elle une paix tant désirée? Sa gloire sera-t-elle inutile au genre humain?

Je ne sais pas un mot des affaires dans ma solitude. J'ai ignoré longtemps que ce jeune prince que j'avais eu l'honneur de voir élever dans votre palais, et dont monseigneur était le tuteur, s'était marié, avait eu un fils et était mort. J'ignore si la tutelle de l'enfant qu'il a laissé appartient à votre branche; tout ce que je sais, c'est que personne au monde ne s'intéresse plus que moi, madame, à tous les avantages de votre altesse sérénissime. J'ai vu des princes charmants qui doivent remplir toutes vos espérances; la princesse, votre fille, promettait de ressembler en tout à son auguste mère. Permettez, madame, tant de curiosité. Ces dignes objets de consolation sont présents sans cesse à mon souvenir; mon cœur est toujours plein de Gotha. Je ne suis qu'un vieux Suisse; mais quand je serais un jeune Parisien, je regretterais votre cour et votre auguste famille, et la grande maîtresse des cœurs. Agréez, madame, mon profond respect.

2773. — A M. TRONCHIN, DE LYON.

Délices, 9 septembre (2).

Je doute fort que l'homme le plus adroit eût pu engager messieurs de Berne à vous prêter deux millions. Ils donnent des régiments pour de l'argent et n'en prêtent point à la France. C'est un système qu'il serait difficile de changer. Il est certain qu'ils viennent de donner au landgrave de Hesse cent mille écus qu'ils lui avaient promis. Le résident d'Angleterre, qui est à Berne, y a plus de crédit que l'ambassadeur.

Les nouvelles d'Allemagne varient si fort, les Prussiens exagèrent tant et sont si gascons, les Russes sont si menteurs, Paris est si peu instruit, que je ne crois rien et que je ne vous mande rien.

2774. — A M. HENNIN.

Septembre.

Je supplie instamment M. Hennin de vouloir bien excuser un malade s'il n'a pas l'honneur d'aller le voir (3), et je le supplie de ne pas oublier l'homme du monde qui a été le plus tôt et le plus sensible à son mérite. Je me flatte qu'avant d'aller sur la tombe du pauvre Patu, il n'oubliera pas le squelette des Délices.

2775. — A M. DARGET.

Aux Délices, 16 septembre 1758.

Mon ancien ami, vous n'avez point répondu à la lettre que je vous écrivis de Manheim. Vous sentez que, dans les circonstances présentes, il est bien triste que cette lettre par laquelle j'avais répondu avec confiance à vos ouvertures, ait été imprimée dans les journaux et falsifiée. Vous me feriez un plaisir extrême de me renvoyer ma lettre, afin que je pusse la confronter avec celle qui a couru, et que j'eusse une pièce justificative toute prête. Je sens que vous avez été aussi indigné que moi de cet abus que les journalistes se permettent de publier les secrets des particuliers sans en demander la permission. C'est violer un des premiers droits de la société; et quand la fausseté est jointe à cette hardiesse, c'est un crime. Je crois que le journaliste (4) n'a pas eu mauvaise intention; mais il ne m'a pas moins nui. Il m'a écrit, il a fait une espèce de désaveu que je dois à vos soins et à votre probité, et dont je vous remercie. Je n'ai point voulu irriter cet homme par des plaintes qui sont inutiles quand la chose est faite, et qui ne peuvent qu'aigrir. Il ne s'attendait pas que le roi de Prusse remporterait sur les Russes une victoire si complète et si mémorable. Il faut à présent se taire sur les succès inouïs de ce monarque, et sur les malheurs de la France. Vous me feriez plaisir de me mander s'il est vrai qu'il y ait plusieurs édits pécuniaires, et si on continue de payer les rentes de l'Hôtel-de-Ville et de la compagnie des Indes. Vous avez du moins une planche dans le naufrage général. Vous êtes bien placé à l'École militaire, école dont on a grand

(1) De l'*Esprit*, 1758. Le privilége pour l'impression de ce livre venait d'être révoqué. (G. A.)
(2) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)
(3) La Bat, baron de Grandcourt. (G. A.)

(1) A Zorndorff, près de Custrin, le 25 août. (G. A.)
(2) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(3) Hennin se rendait à Turin. (G. A.)
(4) Pierre Rousseau. (G. A.)

besoin. Je vous souhaite tout le bonheur que vous méritez, et suis à vous pour jamais bien tendrement. Le Suisse V.

2776. — A M. THIERIOT.

Aux Délices, 17 septembre.

Il faut reprendre où nous en étions, mon ancien ami. J'ai été un peu de temps par monts et par vaux; me voilà rendu à ma famille et à mes amis, dans mes chères Délices. Que faites-vous? où êtes-vous? avez-vous reçu un manuscrit concernant la Russie, que M. l'abbé Menet doit vous avoir remis? Il y a un domestique de madame de Fontaine qui repartira bientôt pour notre lac; je vous serai très obligé d'envoyer le manuscrit chez elle. Je suppose que vous êtes toujours chez madame de Montmorency, et que votre vie est douce et tranquille; j'en connais qui ne le sont pas. Je n'ai pas été précisément aux champs de Mars; mais j'étais assez près de ces vilains champs, quand les Hanovriens battaient une aile de notre armée, prenaient Dusseldorf, et repassaient le Rhin à leur aise. Mes chers Russes sont venus depuis d'Archangel et d'Astrakan pour se faire égorger à Custrin. Nous sommes malheureux sur terre et sur mer; et on dit que l'artillerie prussienne porte jusqu'à Paris, où elle estropie la main droite de nos payeurs des rentes. Je suis honteux d'être chez moi en paix et aise, et d'avoir quelquefois vingt personnes à dîner, quand les trois quarts de l'Europe souffrent.

J'avais lu dans un journal que M. Helvétius a fait un livre sur l'*Esprit*, comme un seigneur qui chasse sur ses terres, un livre très bon, plein de littérature et de philosophie, approuvé par un premier commis (1) des affaires étrangères; et j'apprends aujourd'hui qu'on a condamné ce livre, et qu'il le désavoue, comme un ouvrage dicté par le diable. Je voudrais bien lire ce livre, pour le condamner aussi; tâchez de me le procurer. Vous voyez, sans doute, quelquefois cet infernal Helvétius; demandez-lui son livre pour moi. Mais vous êtes un paresseux, un *perdigiorno;* vous n'en ferez rien. Je vous connais; allons, courage; remuez-vous un peu. Je suis aussi paresseux que vous, et je viens de faire trois cents lieues. On dit que cela est fort sain; cependant je ne m'en porte pas mieux. Une de vos lettres me fera probablement beaucoup de bien. Je suis toujours tout ébaubi d'être venu à mon âge avec une santé si maudite. Vous qui êtes, à peu de chose près, mon contemporain, et qui êtes gras comme un moine, n'oubliez pas le plus maigre des Suisses, qui vous aime de tout son cœur.

P.-S. Qu'est-ce qu'un livre de Jean-Jacques contre la comédie (2)? Jean-Jacques est-il devenu Père de l'Église?

2777. — A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 20 septembre.

On ne sait plus que croire et que penser, madame. Hier, tout le monde avoue que les Russes ont été détruits; aujourd'hui, tout le monde avoue que les Russes sont ressuscités pour battre le roi de Prusse. La nouvelle vous sera venue de Paris de la défaite (3) des Anglais auprès de Saint-Malo. C'est du baume sur la blessure que la perte de Louisbourg nous a faite. Je voudrais bien, en qualité de curieux, et encore plus d'homme pacifique, savoir ce que c'est que cet armistice entre M. le maréchal de Contades et M. le prince de Brunswick; je voudrais un armistice éternel entre les hommes.

Je vous remercie de tout mon cœur, madame, des petites coquetteries que vous faites en ma faveur en Lorraine. Vous savez combien j'aimerais une terre qui me rapprocherait de vous; mais M. de Fontenoi veut à présent vendre trois cent mille livres son Champignelle (4), qui ne rapporte pas plus de six mille livres de rente. Madame de Mirepoix et madame de Boufflers veulent me vendre Craon; mais il est substitué, et ce marché est difficile à conclure.

Puisque Colini a l'honneur de vous faire quelquefois sa cour, je vous prie instamment, madame, de lui faire dire que je lui ai écrit deux fois par M. Turckeim, le banquier, et que j'ignore s'il a reçu mes lettres. Madame Denis vous présente ses respects: autant en fait son oncle le Suisse. Il est plein de reconnaissance pour le petit mot dont vous l'avez honoré dans certaine lettre (5). Portez-vous bien surtout.

(1) Tercier, qui fut obligé de donner sa démission. (G. A.)

(2) La lettre de Rousseau à d'Alembert sur les spectacles, à propos de l'article GENÈVE. (G. A.)

(3) A Saint-Cast, le 11 septembre. (G. A.)

(4) Voyez une lettre du mois d'août à la comtesse de Lutzelbourg. (G. A.)

(5) A la Pompadour. (G. A.)

2778. — A M. PILAVOINE,

A SURATE.

Aux Délices, près de Genève, le 25 septembre.

Je suis très flatté, monsieur, que vous ayez bien voulu, au fond de l'Asie, vous souvenir d'un ancien camarade. Vous me faites trop d'honneur de me qualifier de *bourgeois de Genève*. Tout amoureux que je suis de ma liberté, cette maîtresse ne m'a pas assez tourné la tête pour me faire renoncer à ma patrie. D'ailleurs, il faut être huguenot pour être *citoyen de Genève*; et ce n'est pas un si beau titre, pour qu'on doive y sacrifier sa religion. Cela est bon pour Henri IV, quand il s'agit du royaume de France, et peut-être pour un électeur de Saxe, quand il veut être roi de Pologne; mais il n'est pas permis aux particuliers d'imiter les rois.

Il est vrai qu'étant fort malade, je me suis mis entre les mains du plus grand médecin de l'Europe, M. Tronchin, qui réside à Genève; je lui dois la vie. J'ai acheté dans son voisinage, moitié sur le territoire de France, moitié sur celui de Genève, un domaine assez agréable, dans le plus bel aspect de la nature. J'y loge ma famille, j'y reçois mes amis, j'y vis dans l'abondance et dans la liberté. J'imagine que vous en faites à peu près autant à Surate; du moins je le souhaite.

Vous auriez bien dû, en m'écrivant de si loin, m'apprendre si vous êtes content de votre sort, si vous avez une nombreuse famille, si votre santé est toujours ferme. Nous sommes à peu près du même âge, et nous ne devons plus songer l'un et l'autre qu'à passer doucement le reste de nos jours. Le climat où je suis n'est pas si beau que celui de Surate; les bords de l'Inde doivent être plus fertiles que ceux du lac Léman. Vous devez avoir des ananas, et je n'ai que des pêches; mais il faut que chacun fasse son propre bonheur dans le climat où le ciel l'a placé.

Adieu, mon ancien camarade; je vous souhaite des jours longs et heureux, et suis, de tout mon cœur, votre, etc.

2779. — A M. HENNIN.

Aux Délices, 25 septembre.

(PARTIRA QUAND POURRA.)

La lettre (1) dont vous m'honorez, monsieur, marque bien la bonté de votre cœur. Vous voulez bien vous souvenir d'un homme qui n'a d'autre mérite que d'avoir été infiniment sensible au vôtre, et vous avez rempli pour feu notre pauvre Patu des devoirs dont les amitiés ordinaires se dispensent. J'ignore si mes remerciements vous trouveront encore à Turin; je présume que vous laissez partout votre adresse, et qu'on peut vous écrire en toute sûreté. Je vous demanderai en grâce de revoir mon ermitage, au retour de vos voyages; mais c'est une chose que je désire plus que je ne l'espère. Vous me retrouverez aussi tranquille que vous m'avez laissé, et probablement je ne sortirai pas de chez moi pendant que vous courrez le monde.

Vous reviendrez

. . . . Spoliis Orientis onustus. (VIRG., *Æneid.*, lib. I.)

Personne n'a jamais mis plus à profit ses voyages; vous vous instruisez de tout, en attendant que vous soyez fixé par quelque poste agréable. Il n'en est point dont vous ne soyez digne. Vous avez devant vous l'avenir le plus flatteur; vous joindrez toujours l'étude aux affaires, et par là votre vie sera continuellement et solidement occupée. Je ne connais point d'état préférable au vôtre. Il est d'autant plus agréable qu'il est de votre choix, et que le roi vous paie pour satisfaire votre goût.

Quid voveat dulci nutricula majus alumno?
HOR., lib. I, ep. IV.

Vous aurez sans doute entendu dire, comme nous, de bien fausses nouvelles, que les Russes ont battu le roi de Prusse, dans un second combat qui ne s'est point donné, et que les Anglais ont levé le siége de Louisbourg, dont ils sont en pleine possession. Le monde est composé de mensonges, ou proférés, ou manuscrits, ou imprimés. Mais une vérité sur laquelle vous pouvez compter, monsieur, c'est que vous êtes regretté partout où vous avez paru, et particulièrement dans l'ermitage de votre très humble et obéissant serviteur. Le vieux Suisse V.

(1) Hennin avait écrit à Voltaire le 17 septembre. (G. A.)

2780. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

Aux Délices, 26 septembre (1).

Madame, par la lettre du 16, dont votre altesse sérénissime m'honore, je vois qu'elle est très contente du baron (2), qui ne lui a pas encore fait toucher sa somme au bout de trois mois. De là je conclus que votre altesse sérénissime est très indulgente, et mon baron un grand lanternier. Je ne l'ai point vu ; il est dans sa superbe baronnie, sur le bord du lac Morat, moi sur le lac de Genève; et je m'aperçois que la vie est courte et les affaires longues. Non seulement elle est courte cette vie, mais le peu de moments qu'elle dure est bien malheureux. Le canon gronde de tous côtés autour de vos Etats. Je trouve que c'est un grand effet de votre sagesse de ne point chercher à vous charger de dettes. Dans ces temps de calamités, il vaut mieux certainement se retrancher que s'endetter.

Il me paraissait bien naturel que la branche de Gotha fût tutrice de la branche de Weimar; mais dans les troubles qui vous entourent, c'est là une de vos moindres peines.

La nouvelle victoire du roi de Prusse auprès de Custrin n'est contestée, ce me semble, que par écrit. Il paraît bien clair que les Russes ont été battus, puisqu'ils ne paraissent point. S'ils étaient vainqueurs, ils seraient dans Berlin, et le roi de Prusse ne serait pas dans Dresde. Je ne vois jusqu'ici que du carnage, et les choses sont à peu près au même point où elles étaient au commencement de la guerre. Six armées ravagent l'Allemagne; c'est là tout le fruit qu'on en a tiré. La guerre de Trente-Ans fut infiniment moins meurtrière. Dieu veuille que celle-ci n'égale pas l'autre en durée, comme elle la surpasse en destructions! La grande maîtresse des cœurs n'est-elle pas bien désolée? Ne gémit-elle pas sur ce pauvre genre humain? Il me semble que je serais un peu consolé si j'avais l'honneur de jouir comme elle, madame, de votre conversation. Ne vous attendez-vous pas tous les jours à quelque événement sanglant vers Dresde et vers la Lippe? Le roi de Prusse me mande (3), au milieu de ses combats et de ses marches, que je suis trop heureux dans ma retraite paisible: il a bien raison : je le plains au milieu de sa gloire, et je vous plains, madame, d'être si près des champs d'honneur.

Je présente mes profonds respects à monseigneur le duc; je fais toujours mille vœux pour la prospérité de toute votre maison. Vous savez, madame, avec quel tendre respect ce vieux Suisse est attaché à votre altesse sérénissime.

2781. — A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 2 octobre.

Vos nouvelles de Choisy, madame, ne sont pas les plus fidèles. On a imaginé à la cour de bien fausses consolations. Il est bien triste d'être réduit à feindre des victoires. Les combats du 26 et du 27 sont bons à mettre dans les *Mille et une Nuits*. Il est très certain que les Russes n'ont point paru après leur défaite du 25, et il est bien clair que le roi de Prusse les a mis hors d'état de lui nuire de longtemps, puisqu'il est allé paisiblement secourir son frère (4), et faire reculer l'armée autrichienne. Croiriez-vous que j'ai reçu deux lettres de lui depuis sa victoire? Je vous assure que son style est celui d'un vainqueur. Je doute fort qu'on ait tué trois mille hommes aux Anglais, auprès de Saint-Malo ; mais j'avoue que je le souhaite. Cela n'est pas humain ; mais peut-on avoir pitié des pirates?

La paix n'est pas assurément prête à se faire. A combien Strasbourg est-il taxé? Pour nous, nous ne connaissons ni guerre, ni impôts. Nos Suisses sont sages et heureux. J'ai bien la mine de ne les pas quitter, quoique la terre de Craon soit bien tentante. Adieu, madame; je vous présente mes respects à vous et à votre amie, et vous suis attaché pour ma vie.

2782. — A M. THIERIOT.

Aux Délices, 3 octobre.

Urbis amator, credule Galle. (Hor.)

Vous êtes donc tous fous avec votre bataille du 26! Le fait est que les Russes ont perdu environ quinze mille hommes le 25, et n'avaient nulle envie de se battre le 26; que Frédéric, après les avoir vaincus, et les avoir mis hors d'état de pénétrer plus avant, a couru dégager son frère: qu'il a fait repasser les montagnes au comte de Daun, et qu'on est à peu près au même état où l'on était avant cette funeste guerre.

Maupertuis crèverait s'il savait que le roi son maître m'a écrit deux lettres depuis sa bataille de Custrin; mais je n'en suis ni enorgueilli ni séduit.

Les deux couplets (1) sur le livre d'Helvétius sont assez jolis; mais il me paraît qu'en général il y a beaucoup d'injustice et bien peu de philosophie à taxer de matérialisme l'opinion que les sens sont les seules portes des idées. L'apôtre de la raison, le sage Locke, n'a pas dit autre chose, et Aristote l'avait dit avant lui. Le gros de votre nation ne sera jamais philosophe, quelque peine qu'on prenne à l'instruire.

J'ai reçu les manuscrits concernant la Russie; ce sont des anecdotes de médisance, et par conséquent cela n'entre pas dans mon plan.

Pour Jean-Jacques, il a beau écrire contre la comédie, tout Genève y court en foule. La ville de Calvin devient la ville des plaisirs et de la tolérance. Il est vrai que je ne vais presque jamais à Genève; mais on vient chez moi, ou plutôt chez mes nièces. Mon ermitage est charmant dans la belle saison.

Je vous suis très obligé, mon cher et ancien ami, du livre (2) que vous me destinez. Le bruit qu'a fait ce livre m'a engagé à relire Locke. J'avoue qu'il est un peu diffus; mais il parlait à des esprits prévenus et ignorants, auxquels il fallait présenter la raison sous tous les aspects et sous toutes les formes. Je trouve que ce grand homme n'a pas encore la réputation qu'il mérite. C'est le seul métaphysicien raisonnable que je connaisse, et, après lui, je mets Hume.

Bonsoir; il est vrai que je me suis amusé avec la *Femme qui a raison;* mais c'est pour notre troupe, et non pas pour la vôtre : *Scurror mihi, non populo.*

Madras pris! quel conte! il n'y a que des La Bourdonnais qui le prennent. Ils en ont été bien payés!

2783. — A M. DE FORMONT.

3 octobre.

Mon cher philosophe, votre souvenir m'enchante; vous êtes un gros et gras épicurien de Paris, et moi un maigre épicurien du lac de Genève; il est bon que les frères se donnent quelquefois signe de vie. Madame du Deffand est plus philosophe que nous deux, puisqu'elle supporte si constamment la privation de la vue, et qu'elle prend la vie en patience. Je m'intéresse tendrement, non pas à son bonheur, car ce fantôme n'existe pas, mais à toutes les consolations dont elle jouit, à tous les agréments de son esprit, aux charmes de sa société délicieuse. Je voudrais bien en jouir, sans doute, de cette société délicieuse, j'entends de la vôtre et de la sienne; mais allez vous faire...... avec votre Paris; je ne l'aime point, je ne l'ai jamais aimé. Je suis cacochyme; il me faut des jardins, il me faut une maison agréable dont je ne sorte guère, et où l'on vienne. J'ai trouvé tout cela, j'ai trouvé les plaisirs de la ville et de la campagne réunis, et surtout la plus grande indépendance. Je ne connais pas d'état préférable au mien; il y aurait de la folie à vouloir en changer. Je ne sais si j'aurai cette folie; mais, au moins, c'est un mal dont je ne suis pas attaqué à présent, malgré toutes vos grâces.

Je ne regrette ni *Iphigénie* en Crimée, ni *Hypermnestre* (3); je crains seulement plus encore pour la perte des fonds publics que pour celle des talents. La compagnie des Indes, le commerce, la marine, me paraissent encore plus en décadence que le bon goût. Jamais on n'a tant fait de livres sur la guerre, et jamais nos armes n'ont été plus malheureuses. J'ai trente volumes sur le commerce, et il dépérit. Ni les livres sur l'*esprit* et sur la matière, ni les arrêts du conseil sur ces livres, ne remédieront à tant de maux.

Que dites-vous de la défaite de mes Russes? C'est bien pis qu'à Narva; tout est mort, ou blessé, ou pris. Il y a eu trois batailles consécutives. Les Prussiens n'ont eu que trois mille hommes de tués; mais ils ont dix mille blessés, au moins. Si le comte de Daun tombait sur eux dans ces circonstances, peut-être ferait-il aux Prussiens ce que ceux-ci ont fait aux Russes. Il y a une tragédie anglaise dans laquelle le souffleur vient annoncer à la fin que tous les acteurs de la pièce ont été tués; cette cruelle guerre pourra bien finir de même.

(1) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)
(2) La Bat. (G. A.)
(3) On n'a pas cette lettre. (G. A.)
(4) Le prince Henri. (G. A.)

(1) Voyez la *Correspondance littéraire* de Grimm, 1er septembre 1758. (G. A.)
(2) Le livre de l'*Esprit*. Les trois derniers alinéas appartiennent évidemment à une autre lettre, qui a dû être écrite précédemment. (G. A.)
(3) Tragédie de Lemierre, jouée le 31 août. (G. A.)

Nota qu'il n'est pas vrai qu'on ait battu trois fois les Russes, comme on le dit; c'est bien assez d'une.

Présentez, je vous en prie, mes tendres respects à madame du Deffand, et souvenez-vous quelquefois du très vieux Suisse Voltaire qui vous aimera toujours.

2784. — A M. DARGET.

Aux Délices, 4 octobre 1758.

Je vous remercie, mon cher et ancien compagnon de Potsdam, d'avoir renvoyé la pancarte. Elle ne m'a pas paru si terrible; mais il est bon de prendre ses précautions dans un temps où l'on pend les gens pour des paroles.

Est-il permis du moins de vous écrire, que tous tant que vous êtes à Paris, vous ne savez ce que vous dites avec votre prétendue seconde bataille des Russes, et leur prétendue victoire! Chimères toutes pures, messieurs; je vous ai comparés aux petites filles qui s'imaginent que les hommes sont toujours debout. Vous pensez qu'on donne des batailles tous les jours. Cette cruelle guerre n'est pas prête à finir. Je m'unis à votre *Te Deum* pour la déconfiture des pirates anglais près de Saint-Malo; c'est toujours une consolation.

Vous souvenez-vous du petit Francheville, qui avait passé de mon taudis au palais du prince de Prusse! Le prince Henri lui conserve ses appointements; il m'a promis de me venir voir.

Le roi de Prusse m'a écrit deux lettres depuis son affaire avec les Russes. Je vous assure qu'il n'a pas le style d'un homme vaincu.

Je n'abandonne point du tout Pierre-le-Grand, quoiqu'on ait battu les troupes de sa fille; je suis trop fidèle à mes engagements.

Je n'ai jamais reçu le paquet du 25 de juillet dont vous parlez; mais je recevrai avec la plus grande satisfaction les lettres que vous voudrez bien écrire à votre ancien ami le campagnard, et heureux campagnard.

2785. — A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, 4 octobre.

Que les Russes soient battus, que Louisbourg soit pris, qu'Helvétius ait demandé pardon de son livre, qu'on débite à Paris de fausses nouvelles et de mauvais vers, que le parlement de Paris ait fait pendre un huissier pour avoir dit des sottises, ce n'est pas ce dont je m'inquiète; mais M. Ango de Lézeau (1), et quatre années qu'il me doit, sont le grave sujet de ma lettre. Peut-être M. Ango me croit-il mort; peut-être l'est-il lui-même. S'il est en vie, où est-il? s'il est mort, où sont ses héritiers? Dans l'un et l'autre cas, à qui dois-je m'adresser pour vivre?

Pardonnez, mon ancien ami, à tant de questions. Je me trouve un peu embarrassé; j'ai essuyé coup sur coup plus d'une banqueroute. Notre ami Horace dit tranquillement:

Det vitam, det opes; æquum mi animum ipse parabo.
Lib. I, epist. XVIII.

Vraiment je le crois bien; voilà un grand effort! Il n'avait pas affaire à la famille de Samuel Bernard et à M. Ango de Lézeau. Ce petit babouin crut faire un bon marché avec moi, parce que j'étais fluet et maigre; *vivimus tamen*, et peut-être Ango *occidit* dans son marquisat.

Qu'il soit mort ou vivant, il me semble que j'ai besoin d'un honnête procureur normand. En connaîtriez-vous quelqu'un dont je pusse employer la prose?

Mais vous, que faites-vous dans votre jolie terre de Launai? bâtissez-vous? plantez-vous? avez-vous la faiblesse de regretter Paris? ne méprisez-vous pas la frivolité qui est l'âme de cette grande ville? Vous n'êtes pas de ceux qui ont besoin qu'on leur dise:

Omitte mirari beatæ
Fumum et opes strepitumque Romæ.
HOR., lib. III, od. XXIX.

Cependant on dit que vous êtes encore à Paris; j'adresse ma lettre rue Saint-Pierre, pour vous être renvoyée à Launai, si vous avez le bonheur d'y être. Adieu; je vous embrasse.

Nisi quod non simul ess*em*, cætera lætus. (HOR., lib. I, ep. X.)

2786. — A M. TRONCHIN, DE LYON.

Délices, 4 octobre (2).

Les batailles décisives et complètes n'ont été ni complètes ni décisives; mais ce qui est complet, c'est le malheur des peuples, et ce qui est décidé, c'est que nous sommes des fous. Je tâche d'être philosophe dans ma retraite; mais je suis bien plus sûr de mon amitié pour vous que de ma philosophie.

Que la guerre continue, que la paix se fasse, *vivamus et bibamus*. Le sucre, le café, tout cela est devenu bien cher, grâce aux déprédations anglicanes. Il faudra bientôt demander à ces pirates d'Anglais la permission de déjeuner. Dieu les confonde, eux et leurs semblables qui désolent l'Europe! et Dieu vous tienne en joie!

La retraite du fils de Priam (1) m'est suspecte. Ce rat se retire dans son fromage de Hollande, parce qu'il sent que les souris vont mourir de faim.

2787. — A M. BERTRAND.

Aux Délices, 7 octobre.

Mon cher ami, je suis parfois un paresseux, un négligent. Je comptais vous écrire en vous envoyant les sept tomes encyclopédiques, mais ils sont encore à Dijon. Préparez toujours vos matériaux; adressez-les au sieur Briasson, libraire à Paris, rue Saint Jacques; car je pourrais bien faire encore un petit voyage. Je n'ai encore lu aucun des journaux italiens; je n'en ai pas eu le temps, quoique j'aie l'air de n'avoir rien à faire. Je les ferai relier quand j'en aurai un certain nombre, et alors je les lirai. Je me flatte que l'année prochaine M. de Freudenreich viendra dans nos cantons, et que vous serez de la partie. Je regarderai les jours que je passerai avec vous comme les plus agréables de ma vie: je vous embrasse du meilleur de mon cœur. Aimez-moi, tout paresseux que je suis.

2788. — A M. FABRY.

Fernex, 15 octobre (2).

Je vous écris en hâte, monsieur, et sans cérémonie, chez M. de Boisi (3), où je ne suis que pour un moment.

C'est, monsieur, pour avoir l'honneur de vous dire que ma confiance en vos bontés m'a déterminé à entrer en marché de la terre de Fernex avec M. de Boisi. Le bonheur d'être en relation avec vous donnerait un nouveau prix à ce petit domaine. Je compte l'avoir à peu près à quatre-vingt mille livres sans les effets mobiliers qui forment un objet à part. On m'avait assuré que les lods et ventes allaient à huit mille livres. J'ai demandé à son altesse sérénissime une diminution de moitié, diminution que tous les seigneurs accordent. Ainsi, je me suis flatté que je ne paierais que quatre mille livres; c'est sur ce pied que j'ai donné ma parole à M. de Boisi. La nature de mon bien, monsieur, ne me met pas en état de trouver sur-le-champ quatre-vingt mille livres pour payer M. de Boisi, il faut que j'emprunte. Vous savez, monsieur, combien il en coûte de faux frais avant qu'on soit en possession d'une terre; il ne me serait guère possible de faire cette acquisition, si je ne trouvais des facilités auprès de M. le comte de La Marche. J'ai écrit à son intendant, et supposant toujours que les droits étaient de huit mille livres, j'ai demandé une diminution de moitié.

Oserai-je vous supplier, monsieur, de vouloir bien spécifier, lorsque vous écrirez, que c'est la somme de quatre mille livres que je propose de donner?

On me dit que son altesse sérénissime s'est réservé les deux tiers de ce droit. A l'égard de votre tiers, j'en passerai par ce que vous voudrez bien me prescrire, et j'attendrai vos ordres pour conclure ma négociation entamée. Elle me procure l'honneur de vous assurer de mes sentiments; et soit que je sois possesseur de cette terre, soit que le marché n'ait pas lieu, je serai toujours, monsieur, avec respect, votre très humble et très obéissant serviteur. VOLTAIRE, gentilhomme ordinaire du roi.

2789. — A M. BERTRAND.

Aux Délices, 16 octobre.

Mon cher ami, votre paquet doit être à Lausanne, avec celui de M. Polier de Bottens; je lui écris pour qu'il vous le fasse tenir. Vos occupations sont tranquilles et agréables, tandis que le mal moral et le mal physique inondent la terre. On croyait le 7, à Strasbourg, qu'il y avait eu une bataille; et on craignait beaucoup, parce que le courrier ordinaire avait manqué. Travaillez, mon cher ami, sur les productions merveilleuses de la terre; les philosophes examinent avec

(1) Voyez sur Lézeau les lettres à Cideville de l'année. (G. A.)
(2) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

(1) Pâris de Montmartel. (G. A.)
(2) Voici la première lettre écrite de Fernex, autrement dit Ferney. (G. A.)
(3) Propriétaire de Ferney. (G. A.)

peine ce que les rois détruisent si aisément. Sondez la nature des métaux qu'ils ravissent ou qu'ils emploient à la destruction; leur cœur et ceux de leurs importants esclaves sont plus durs que tous les minéraux dont vous parlerez. Mes tendres respects à M. et madame de Freudenreich, qui ont, ainsi que vous, un cœur si différent de celui des princes.

2790. — A M. DE CHENEVIÈRES.

Aux Délices, 17 octobre (1).

Je vous remercie de l'opéra, et s'il est de vous, mon cher ami, je vous en ai une double obligation.

Je ne sais pas pourquoi on dit que les circonstances présentes pourraient me faire revenir. Je ne suis établi à mes Délices que pour ma santé et pour mon plaisir. La beauté du lieu et l'agrément de ma retraite, la très bonne compagnie qui y vient, sont des liens qui m'y attachent. Un malade qui est auprès de M. Tronchin ne doit pas se transplanter. Je regrette beaucoup des amis tels que vous; mais je ne puis regretter le monde.

Ma nièce vous fait ses compliments. Elle a été longtemps garde-malade.

2791. — A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 17 octobre.

Et M. votre fils, madame, que devient-il? j'ai toujours peur; je vous prie de m'en dire des nouvelles. On parle de je ne sais quelles croquignoles que MM. de Hanovre nous ont données près de Harbourg. M. votre fils est tout propre à s'être présenté là des premiers, et avoir fourré son nez plus avant qu'un autre. Je vous supplie, madame, de dissiper mes inquiétudes. Je vais à Lausanne dans le moment. Je voudrais bien que l'île Jard fût dans mon lac. C'est avec une douleur extrême que j'envisage cette éternelle séparation. Avez-vous toujours la consolation de madame de Brumath? Je vous présente à toutes deux mes respects et mes regrets.

2792. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

Aux Délices, 17 octobre (2).

Madame, à la réception de la lettre dont votre altesse sérénissime m'honore, j'écris encore au Génevois La Bat, et je lui dis que ce n'est pas assez d'être baron, qu'il faut encore être poli. Quand on a fait signer à un grand prince un reçu d'argent comptant, il est juste, à ce qu'il me semble, que cet argent soit touché. Je ne m'entends guère, madame, à ces négociations génevoises; mais je soupçonne que le seigneur baron La Bat aura demandé que vos altesses sérénissimes eussent à compter du jour qu'il aura envoyé ses lettres de change. Apparemment les banquiers ne les ont pas négociées assez tôt, et le ministre de vos altesses sérénissimes les a pressés sans doute de finir. Sérieusement, madame, il est très ridicule qu'elle ait été si négligemment servie; ses ordres doivent être exécutés avec plus de promptitude. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour communiquer à mon baron toute mon envie de vous plaire. Ah! madame, s'il avait fait comme moi un séjour à Gotha, s'il avait eu le bonheur de s'approcher de madame la duchesse, il serait certainement plus diligent, il regarderait comme un crime de faire attendre un moment vos altesses sérénissimes.

Dieu veuille que ces cinquante mille florins ne soient pas pris par des housards! Nous sommes dans un temps où la moitié du monde tue son prochain, et où l'autre le pille. Votre Laudon (3), madame, qui dit que Dieu punit les hommes, est donc un des instruments de la justice divine? La punition est un peu longue et n'a pas l'air de finir sitôt. S'il y a cinq justes en faveur de qui on puisse pardonner, ces cinq justes sont dans le château d'Ernest-le-Pieux. Je suis au désespoir qu'Altembourg soit dans le chemin des méchants; quand ce chemin sera-t-il libre? Quand pourrai-je y venir faire ma cour à vos altesses sérénissimes? Ce serait une belle occasion dans ma vieillesse, et la plus chère de mes consolations, de pouvoir renouveler à vos altesses sérénissimes mon profond respect et mon tendre attachement; c'est ce que demande à Dieu le Suisse V.

2793. — A M. THIERIOT.

18 octobre.

M. Helvétius m'a envoyé son *Esprit*, mon ancien ami; ainsi vous voilà délivré du soin de me le faire parvenir; je ne veux pas avoir double esprit comme Elisée. Je suis peu au fait des cabales de votre Paris et de votre Versailles; j'ignore ce qui a excité un si grand soulèvement contre un philosophe estimable qui (à l'exemple de saint Matthieu) a quitté la finance pour suivre la vérité. Il ne s'agit, dans son livre, que de ces pauvres et inutiles vérités philosophiques qui ne font tort à personne, qui sont lues par très peu de gens, et jugées par un plus petit nombre encore, en connaissance de cause. Il y a tel homme dont la signature, mise au bas d'une pancarte mal écrite, fait plus de mal à une province que tous les livres des philosophes n'en pourront jamais causer. Cependant ce sont ces philosophes, incapables de nuire, qu'on persécute.

Je ne suis pas de son avis en bien des choses, il s'en faut beaucoup; et s'il m'avait consulté, je lui aurais conseillé de faire son livre autrement; mais, tel qu'il est, il y a beaucoup de bon, et je n'y vois rien de dangereux. On dira peut-être que j'ai les yeux gâtés.

Il faut qu'Helvétius ait quelques ennemis secrets qui aient dénoncé son livre aux sots, et qui aient animé les fanatiques. Dites-moi donc ce qui lui a attiré un tel orage; il y a cent choses beaucoup plus fortes dans l'*Esprit des lois*, et surtout dans les *Lettres persanes*. Le proverbe est donc bien vrai, qu'il n'y a qu'heur et malheur en ce monde.

Au lieu de me faire avoir cet *Esprit*, pourriez-vous avoir la charité de m'indiquer quelque bon atlas nouveau, bien fait, bien net, où mes vieux yeux vissent commodément le théâtre de la guerre et des misères humaines? Je n'ai que d'anciennes cartes de géographie; c'est peut-être le seul art dans lequel les derniers ouvrages sont toujours les meilleurs. Il n'en est pas de même, à ce que je vois, des pièces de théâtre, des romans, des vers, des ouvrages de morale, etc.

Je dicte ce rogaton, mon cher ami, parce que je suis un peu malade aujourd'hui; mais j'ai toujours assez de force pour vous assurer de ma main que je vous aime de tout mon cœur.

2794. — A M. TRONCHIN, DE LYON.

Délices, 23 octobre (1).

Je ne sais encore si je serai seigneur de Ferney; on exige pour le droit goth et vandale des lods et ventes le quart du prix; il faut, pour rafraîchissement, payer au roi le centième, à la chambre des comptes le cinquantième, etc. Ainsi, à fin de compte, on achèterait le double. Je tâcherai de m'arranger avec M. de Boisi d'une façon moins ruineuse.

Je n'ai point de nouvelles depuis la victoire complète dans laquelle on n'a pas mis 400 hommes hors de combat, et depuis les 4,000 Anglais tués, lorsqu'il n'y en avait que 900 en bataille. L'hyperbole est une belle figure.

2795. — A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, 28 octobre.

Mon cher et ancien ami, j'ai peur que vous n'ayez pas reçu un billet (2) adressé dans la rue Saint-Pierre à Paris, et, par renvoi, à votre terre de Launai, si vous n'étiez pas dans la grande vilaine ville. Il s'agirait de savoir si votre marquis Ango de Lézeau est mort ou en vie; s'il a un domicile à Rouen; s'il faut écrire au château de Lézeau; où est ce beau château; en un mot, comment il faut faire pour se faire payer d'une dette de quatre années d'arrérages, de laquelle Ango ne me donne aucunes nouvelles. *Licet miscere seria cum jocis.* Il ne faut pas abandonner le demeurant: *Rem suam deserere turpissimum est*, dit Cicéron.

Si Frédéric est aussi bien frotté qu'on le dit, je ferai relier ensemble l'histoire de Pyrrhus, de Picrochole, la sienne, et la fable du Pot au lait.

Ecrivez-moi, je vous en prie, mon cher et ancien ami, des nouvelles d'Ango de Lézeau, mais surtout des vôtres. Que dites-vous de l'*Esprit* d'Helvétius?

Je vous embrasse tendrement.

2796. — A M. BERTRAND.

Aux Délices, 28 octobre.

Mon cher ami, je ne lis ni journal partial ni journal impartial, et rarement les gazettes, qui comptent pourtant que le Pyrrhus du Nord a été totalement défait. Cette nouvelle est plus importante que les livres nouveaux sur l'*Esprit*, sur la comédie de Genève, et sur l'autre comédie des pasteurs

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. — Cette lettre est peut-être de 1757, mais assurément elle n'est pas de 1759. (G. A.)
(2) Editeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)
(3) Célèbre général autrichien. (G. A.)

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) Du 4 octobre. (G. A.)

franco-suisses. Madame de Bentinck, qui croit être grande Autrichienne, parce qu'elle plaide à Vienne, est fort contente de Berne, et peu de votre Helvétie; moi, je suis content de tout, et si content, que je suis en effet en marché de la seigneurie de Fernex. Mais il y a tant de droits à payer, tant de choses à discuter, les affaires sont si longues et la vie est si courte, que je pourrais bien me tenir dans mon petit ermitage des Délices.

Dî melius fecere; bene est, nihil amplius opto (1).

Mon grand désir est de vous revoir, vous, et M. et madame de Freudenreich, à qui je vous prie de présenter mes respects.

2797. — A M. PESSELIER.

Aux Délices, 30 octobre.

Enfin, monsieur, à force de recherches, j'ai découvert tout ce que je vous dois. Ce rouleau, dont vous m'avez favorisé, était à Lausanne depuis longtemps, avec des cartes géographiques et des estampes qu'on m'avait envoyées de Pétersbourg. J'ai fait tout revenir, et je me hâte de vous faire mes remerciements. Je savais déjà, par les vers agréables qu'on a imprimés de vous, avec quel succès vous cultivez les belles-lettres, et j'avais vu dans l'*Encyclopédie* quelles sont vos profondes connaissances sur beaucoup d'objets utiles.

Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci.
HOR., *de Art. poet.*

Voilà votre devise; la mienne est : *Si placeo, tuum est.*

Mérope ne s'attendait pas à être traitée aussi honorablement que la finance. Le Parnasse et le trésor royal vous ont bien de l'obligation. Vous avez un double droit à mon estime et à ma reconnaissance. Si j'étais contrôleur-général, vous auriez une pension, et si je faisais encore des vers, je vous chanterais.

Recevez, monsieur, les assurances de l'attachement sincère du vieux Suisse V.

2798. — A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 1er novembre.

Il me paraît, madame, qu'on passe sa vie à voir des révolutions. L'année passée, au mois d'octobre, le roi de Prusse voulait se tuer; il nous tua au mois de novembre. Il est détruit, cette année (2) en octobre; nous verrons si nous serons battus le mois prochain. On appelle victoires complètes des actions qui sont des avantages médiocres. On chante des *Te Deum*, quand à peine il y a de quoi entonner un *De profundis*. On nous exagère de petits succès, et on nous accable de grands impôts.

On dit le monarque portugais (3) blessé à l'épaule, le monarque espagnol (4) blessé au cerveau, le roi (5), ou soi-disant tel, de Suède, gardé à vue, et celui de Pologne (6) buvant et mangeant à nos dépens, tandis que les Prussiens boivent et mangent encore aux dépens des Saxons. Des autres rois je n'en parle pas. Portez-vous bien, madame, et voyez toujours d'un œil tranquille la sanglante tragédie et la ridicule comédie de ce monde. Je tremble toujours que quelque balle de fusil ne vienne balafrer le beau visage de M. votre fils, à qui je présente mes respects. Avez-vous le bonheur de posséder madame de Brumath?

Voulez-vous bien permettre, madame, que je mette dans ce paquet un petit billet pour Colini, qui vous est attaché? Pardonnez cette *liberté grande*. En voici encore une autre. Je vous demande en grâce, quand vous irez à Strasbourg, de vouloir bien dire au coureur qu'il aille, chemin faisant, laver la tête au banquier Turckeim, et lui signifier que je meurs de faim, s'il ne songe pas à moi. Pardon, madame; mais, dans l'occasion, on a recours à ce qu'on aime. Mille tendres respects.

2799. — A M. DE BRENLES.

Aux Délices, 2 novembre.

Mon cher ami, je reçois la cargaison de livres anglais sur lesquels je n'avais plus compté. J'avais fait venir, il y a six mois, les mêmes volumes de Londres. Les uns seront dans mon cabinet des Délices, les autres dans celui de Ferney; on n'en saurait trop avoir; tous ces livres sont contre les prêtres. A qui faut-il que je paie? je suis tout prêt, et je vous remercie de tout mon cœur.

On est très irrité, à Berne, contre le ministre de Vevay ou de Lausanne, auteur du punissable libelle inséré dans le *Mercure suisse* (1), et, s'il est découvert, il portera la peine de son insolence.

Vous avez bien raison de plaindre notre ami Polier de Bottens, qui a eu la faiblesse de se laisser gourmander par des cuistres, après avoir eu la force de faire hardiment une bonne œuvre qui devait imposer silence à ces marauds. Je parle un peu en homme qui a des tours (2) et des mâchicoulis, et qui ne craint point le consistoire.

Vous n'êtes point venu aux Délices, mais j'espère que nous vous posséderons dans le château de Ferney, et que *je vous donnerai*, comme M. de Sotenville, *le divertissement de courre un lièvre* (3). Mille respects à madame de Brenles. Bonsoir, mon cher ami.

2800. — A M. DE CIDEVILLE,

A SON CHATEAU DE LAUNAI.

Aux Délices, 10 novembre.

Mon affaire avec le marquis Ango est fort sérieuse, mon cher et ancien ami; mais vous l'avez rendue si plaisante par votre aimable lettre, que je ne peux plus m'affliger. Le *constat de cadavere* me fait encore pouffer de rire. Je crois ce puant marquis bien en colère que je vive encore, et que j'aie douté de son existence. Ce petit gnome ne vous a donc pas répondu; je le ferai *ester à droit*, de par Dieu, fût-ce dans Argentan (4) en Basse-Normandie. Je vous suis doublement obligé de vos bons conseils et de vos bonnes plaisanteries.

Je vois qu'il n'est pas aisé de trouver un procureur honnête homme, encore moins un marquis qui paie ses dettes. Cet Ango doit être furieusement grand seigneur, car non seulement il ne paie point ses créanciers, mais il ne daigne pas leur faire civilité. Cet Ango n'est point du tout poli.

Vous allez donc à Paris, mon cher ami, chercher le plaisir, et ne le point trouver, jouir de la ville, et ne l'aimer ni ne l'estimer, et y attendre le moment de retourner à votre charmante terre. Pour moi, j'ai renoncé aux villes; j'ai acheté une assez bonne terre à deux lieues de mes Délices; je ne voyage que de l'une à l'autre; et, si j'entreprenais de plus grandes courses, ce serait pour vous.

Le roi de Prusse m'écrit souvent qu'il voudrait être à ma place : je le crois bien; la vie des philosophes est bien audessus de celle des rois. Le maréchal de Daun et le greffier de l'Empire instrumentent toujours contre Frédéric. Les uns le vantent, les autres l'abhorrent; il n'a qu'un plaisir, c'est de faire parler de lui. J'ai cru autrefois que ce plaisir était quelque chose, mais je m'aperçois que c'est une sottise; il n'y a de bon que de vivre tranquille dans le sein de l'amitié. Je vous embrasse de tout mon cœur. Madame Denis en fait autant.

2801. — A M. BERTRAND.

Aux Délices, 11 novembre.

Je n'ai point connu de *comte* de Manstein (5), mon cher philosophe, à moins que le roi de Prusse ne l'ait fait *comte* pour le consoler d'avoir été massacré par des pandours. C'était un Poméranien devenu Russe, qui avait pris le comte de Munich à bras le corps, l'avait colleté, secoué et mis *di sotto*, puis le garrotta, et l'envoya dans une charrette en Sibérie. Ensuite, ayant peut-être quelque peur d'y aller à son tour, il quitta le service d'Elisabeth pour celui de Frédéric; il se mit à faire des *Mémoires*. J'en mis une partie en français; mais il y a encore quelques fautes; je n'eus pas le temps de tout corriger. Je crois que les Cramer donneront volontiers à la veuve vingt-cinq louis d'or; mais je n'ai pu réussir à en faire donner davantage.

Je crois la veuve mal à son aise, et le roi, son nouveau maître, pourra bien être hors d'état de faire des pensions aux veuves.

(1) Voyez Horace, liv. I, ép. II. (G. A.)
(2) A Hochkirchen. (G. A.)
(3) Joseph-Emmanuel, à la vie duquel on avait attenté le 3 septembre. (G. A.)
(4) Ferdinand VI. (G. A.)
(5) Adolphe-Frédéric. (G. A.)
(6) Le roi Auguste. (G. A.)

(1) Lettre anonyme écrite au *Journal helvétique* par Lervêche, qui déclarait supposé le certificat de trois pasteurs de Lausanne en faveur de Joseph Saurin. Voyez ce nom au *Catalogue* des écrivains du siècle de Louis XIV. (G. A.)
(2) Allusion à l'ancien château de Ferney qu'il venait d'acquérir. (G. A.)
(3) Dans *Georges Dandin*. (G. A.)
(4) Le château de Lamotte-Lézeau était près de cette ville (G. A.)
(5) Voyez la lettre à Formey, du 3 mars 1759. (G. A.)

Je ne lirai pas plus, mon cher ami, les libelles du *Mercure* germanique que ceux de Neufchâtel; toutes ces pauvretés tombent dans un éternel oubli, après avoir vécu un jour.

Il est toujours question de tremblements; celui de Syracuse n'a pas été si considérable qu'on le disait. Il y en a eu un au Havre-de-Grâce, qui a renversé des maisons. Je n'ai pas sur ces phénomènes des notions bien détaillées; je sais seulement que la terre tremble depuis deux ans, et que les hommes ensanglantent sa surface depuis longtemps.

Je plante en paix des jardins, et quand j'aurai planté, je reviendrai à Lausanne, où je voudrais bien vous tenir. Je vous prie, mon cher théologien raisonnable, d'assurer M. et madame de Freudenreich de mes respects. *Valeas*. V.

2802. — A M. FABRY,

CHEVALIER DE L'ORDRE DE SAINT-MICHEL, PREMIER SYNDIC GÉNÉRAL DES TROIS ÉTATS DU PAYS DE GEX.

15 novembre 1758.

Vous verrez, mon cher monsieur, par la lettre ci-jointe, de la main de Mgr le comte de La Marche, que les choses (1) peuvent changer du pour au contre du 19 septembre au 5 novembre. Mais jamais rien ne changera dans les sentiments que j'ai pour vous. Je me croirais trop heureux de pouvoir contribuer au bien que vous voulez faire au pays. M. le contrôleur général m'a toujours honoré de son amitié; et quand vous voudrez me donner vos ordres, je les remplirai auprès de lui avec toute la vivacité d'un homme qui est idolâtre du bien public, et qui désire avec passion votre amitié. Supprimons les compliments, le cœur n'en veut point.

Votre très humble et très obéissant serviteur. V.

2803. — A M. DIDEROT.

Aux Délices, 16 novembre.

Je vous remercie du fond de mon cœur, monsieur, de votre attention et de votre nouvel ouvrage (2). Il y a des choses tendres, vertueuses et d'un goût nouveau, comme tout ce que vous faites; mais permettez-moi de vous dire que je suis affligé de vous voir faire des pièces de théâtre qu'on ne met point au théâtre, autant que je suis fâché que Rousseau écrive contre la comédie, après avoir fait des comédies.

J'attends avec impatience votre nouveau tome de l'*Encyclopédie;* je m'intéresse bien vivement à ce grand ouvrage et à son auteur; vous méritiez d'avoir été mieux secondé. J'aurai la hardiesse de vouloir que l'article IDOLATRIE soit de moi, s'il a passé, et j'aurais désiré que d'autres articles importants eussent été écrits avec la même passion pour la vérité. Nous étions indignés, l'autre jour, au mot ENFER (3), de lire que Moïse en a parlé; une fausseté si évidente révolte.

Vingt articles de métaphysique, et, en particulier, celui d'AME (4), sont traités d'une manière qui doit bien déplaire à votre cœur naïf et à votre esprit juste. Je me flatte que vous ne souffrirez plus des articles tels que celui de FEMME, de FAT (5), etc., ni tant de vaines déclamations, ni tant de puérilités et de lieux communs sans principes, sans définitions, sans instruction. Jugez, à ma franchise, de l'intérêt que votre grande entreprise m'a inspiré.

Je n'ai pu, malgré cet intérêt, travailler beaucoup à votre nouveau tome. J'ai acheté, à deux lieues de mes Délices, une terre encore plus retirée, où je compte finir mes jours dans la tranquillité, mais où je me vois obligé de me donner beaucoup de soins les premières années. Ces soins sont amusants et les travaux de la campagne me paraissent tenir à la philosophie; les bonnes expériences de physique sont celles de la culture de la terre. Dans cet heureux oubli d'un monde pervers et frivole, j'interromprai mes travaux avec joie, quand vous me demanderez des articles intéressants dont d'autres personnes ne se seront point chargées.

Adieu, monsieur; honorez de quelque amitié un homme qui vous est attaché comme il voudrait que tous les philosophes le fussent, et qui est extrêmement sensible à tous vos talents.

2804. — A M. TRONCHIN, DE LYON.

Délices, 18 novembre (6).

Je m'y prends tard pour acquérir et pour bâtir; mais il faut des amusements à la vieillesse et à la philosophie. Je me tiens plus heureux que le cardinal de Bernis (1); il me mande que sa mauvaise santé l'a forcé de prier le roi de le soulager du fardeau qu'il avait sur les épaules. Lui, une mauvaise santé! Il est gros et gras, et les couleurs de son chapeau sont sur son visage. Je le soupçonne plutôt d'être premier ministre que malade.

2805. — A M. BERTRAND.

Au château de Ferney, pays de Gex,
par Genève, 20 novembre.

Mon cher ami, je suis bien fâché d'avoir perdu un temps précieux à répondre (2) au misérable qui devait oublier les morts et respecter les vivants. Mais un homme d'un très grand mérite, et d'un très bon conseil, qui m'apporta ces jours passés le *Mercure suisse*, me dit qu'il fallait absolument faire rougir et faire repentir l'ennemi de la société. J'ai rempli les devoirs d'un homme et d'un ami, et c'est à ces deux titres que je vous demande votre suffrage.

2806. — A M. DE CIDEVILLE.

A Ferney, 25 novembre; mais écri-
vez toujours aux Délices.

Votre amitié pour moi a donc la malice, mon cher ami, de tarabuster le marquis Ango, et de lui faire sentir que quelquefois les plus grands seigneurs ne laissent pas d'être obligés à payer leurs dettes, malgré les grands services qu'ils rendent à l'État. Il ne veut pas m'écrire; vous verrez qu'il s'est rouillé en province. Cependant un Bas-Normand peut hardiment écrire à un Suisse. Le petit bon homme de marquis veut donc me donner une assignation sur son trésor royal, et, de quatre années, m'en payer une à cause des dépenses qu'il fait à la guerre! Je ferai signifier à monseigneur que je ne l'entends pas ainsi, et que, lui ayant joué le tour de vivre jusqu'à la fin de cette présente année, je veux être payé de mon *dû* ou *deu*. On écrivait autrefois *deu* ou *dub*, parce que dû est toujours *dubium:* mais *dû*, ou *deu*, ou *dub*, il faut qu'il paie; et *point d'argent, point de Suisse*. Et M. le surintendant Ledoux aura beau faire, je ferai brèche à son trésor, car je bâtis une terre; non pas un marquisat comme La Motte, non un palais comme le palais d'Ango, mais une maison commode et rustique, où j'entre, il est vrai, par deux tours entre lesquelles il ne tient qu'à moi d'avoir un pont-levis, car j'ai des mâchicoulis et des meurtrières; et mes vassaux feront la guerre à La Motte-Ango.

Le fait est que j'ai acheté, à une lieue (3) des Délices, une terre qui donne beaucoup de foin, de blé, de paille, et d'avoine; et je suis à présent

> Rusticus, abnormis sapiens, crassaque Minerva.
> HOR., lib. II, sat. II.

J'ai des chênes droits comme des pins, qui touchent le ciel, et qui rendraient grand service à notre marine, si nous en avions une. Ma seigneurie a d'aussi beaux droits que La Motte; et nous verrons, quand nous nous battrons, qui l'emportera.

> Nunc itaque et versus, et cætera ludicra pono.
> HOR., lib. I, ep. I.

Je sème avec le semoir; je fais des expériences de physique sur notre mère commune; mais j'ai bien de la peine à réduire madame Denis au rôle de Cérès, de Pomone, et de Flore. Elle aimerait mieux, je crois, être Thalie à Paris; et moi, non; je suis idolâtre de la campagne, même en hiver. Allez à Paris; allez, vous qui ne pouvez encore vous défaire de vos passions.

> Urbis amatorem Fuscum salvere jubemus
> Ruris amatores. (HOR., lib. I, ep. X.)

L'*Ami des hommes* (4), ce M. de Mirabeau, qui parle, qui parle, qui parle, qui décide, qui tranche, qui aime tant le gouvernement féodal, qui fait tant d'écarts, qui se blouse si souvent, ce prétendu *ami* du genre humain, n'est mon fait (5) que quand il dit : « Aimez l'agriculture. » Je rends grâces à Dieu, et non à ce Mirabeau, qui m'a donné cette dernière

(1) Voyez la lettre à Fabry du 15 octobre. (G. A.)
(2) Le *Père de famille*, drame. (G. A.)
(3) Par Mallet. (G. A.)
(4) Par l'abbé Yvon. (G. A.)
(5) Par Desmahis. (G. A.)
(6) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

(1) Bernis, ayant conseillé de faire la paix, avait été disgracié. (G. A.)
(2) Voyez, tome IV, page 622. (G. A.)
(3) Ou plutôt à deux lieues. (G. A.)
(4) L'*Ami des hommes*, ouvrage du marquis de Mirabeau, avait paru en 1755. (G. A.)
(5) « L'ami du genre humain n'est pas du tout mon fait. » dit Alceste dans le *Misanthrope*. (G. A.)

passion. Eh bien! quittez donc votre aimable Launai pour Paris; mais retournez à Launai, et regrettez, comme moi, que Launai soit si loin de Ferney. Écrivez-nous quand vous serez à Paris; parlez-nous des sottises que vous y aurez vues, et aimez toujours vos deux amis du lac de Genève, qui vous aiment de tout leur cœur.

2807. — A M. BERTRAND.

Aux Délices, 27 novembre.

Vous vous y prenez un peu tard, mon cher ami. M. de Boisi et M. de Montpéroux m'ont desséché, l'un en me vendant sa terre, l'autre en m'empruntant ce qui me restait. Cependant il ne faut pas abandonner son ami, qui veut faire une bonne œuvre. Je vole donc à mes charpentiers et à mes maçons cinquante louis d'or que je vous envoie en une lettre de change que Panchaud (1) tirera sur Lyon. Je suis très affligé de ne pouvoir faire mieux; je suis fâché aussi de ne pouvoir faire mieux pour le cuistre qui a imprimé ce libelle dans le *Mercure suisse*. Il mérite une correction plus sévère, et ses insolences doivent être réprimées. Tout le monde sait ici, aussi bien que lui, que le père des Saurin de France avait fait quelques fredaines il y a soixante-dix ans. Mais par quelle frénésie les réveille-t-il? Pourquoi attaquer les morts et les vivants? de quel droit taxer d'irreligion un homme qui fait un acte très religieux, en sauvant l'honneur d'une famille? Vos ministres de Lausanne, qui en veulent un peu à notre ami Polier, se sont conduits avec lui, dans cette affaire, très indécemment, et il a eu trop de mollesse. C'était là une occasion où il devait montrer de la fermeté.

Je vous prie de présenter mes très humbles et très tendres remerciements à M. le banneret de Freudenreich, qui a bien voulu m'honorer de ses bons offices, au sujet des droits des seigneuries (2) du pays de Gex. Je ne lui écris point de peur de le fatiguer d'une lettre inutile; mais il agréera, avec sa bonté ordinaire, les sentiments de reconnaissance que j'aurai pour lui toute ma vie, et qui en auront plus de prix en passant par votre bouche. Ne m'oubliez pas auprès de madame de Freudenreich.

On est très content des sept articles que vous avez envoyés pour l'*Encyclopédie;* je m'y attendais bien.

Adieu, mon cher ami; quand vous viendrez me voir dans mon ermitage de Ferney, vous y trouverez des jésuites qui sont plus riches que vous, mais qui ne sont pas si savants.

Je vous embrasse.

2808. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

Aux Délices, le 27 novembre (3).

Madame, il y a trop longtemps pour mon cœur que je n'ai eu l'honneur d'écrire à votre altesse sérénissime. Pardonnez à la déplorable santé d'un vieux Suisse. Je n'en ai pas pris moins d'intérêt à tout ce qui vous regarde. Je demandais à tous les Allemands qui venaient dans nos montagnes, si les armées n'avaient point passé sur votre territoire, si on n'avait point fait quelque extorsion dans Altembourg, selon le nouveau droit des gens de ce temps-ci. J'ai dit cent fois, Malheureux Leipsick! malheureux Dresde! mais que je ne dise jamais, Malheureux Gotha! Les succès ont donc été balancés l'année 1758, et le seront probablement encore l'année prochaine, et l'année d'après; et Dieu sait quand les malheurs du genre humain finiront! Plus je vois ces horreurs, plus je m'enfonce dans la retraite. J'appuie ma gauche au mont Jura, ma droite aux Alpes, et j'ai le lac de Genève au-devant de mon camp; un beau château sur les limites de la France, l'ermitage des Délices au territoire de Genève, une bonne maison à Lausanne; rampant ainsi d'une tanière dans l'autre, je me sauve des rois et des armées, soit combinées, soit non combinées. Malheur à qui a des terres depuis le Rhin jusqu'à la Vistule! J'espère qu'au moins vos altesses sérénissimes seront tranquilles cet hiver. Votre prudence fera le bonheur de vos sujets et détournera l'orage de vos États.

Je me mets aux pieds de votre auguste famille. Je joins mes jérémiades à celles que fait avec esprit la grande maîtresse des cœurs; je salue la forêt de Thuringe. Je supplie votre altesse sérénissime de ne jamais oublier le bon vieux Suisse, qui lui est attaché si tendrement avec le plus profond respect.

(1) Banquier de Voltaire. (G. A.)
(2) Les terres de Ferney et de Tournay. C'est le 11 décembre seulement que fut signé le contrat par lequel le président de Brosses vendait en viager à Voltaire le domaine de Tournay. (G. A.)
(3) Éditeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)

2809. — A M. TRONCHIN, DE LYON.

Délices, 27 novembre (1).

Je me ruine, je le sais bien; mais je m'amuse. Je joue avec la vie; voilà la seule chose à quoi elle soit bonne; et ce qui la rend encore plus agréable, ce sont des amis comme vous.

2810. — A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

Aux Délices, 4 décembre.

Monsieur, benedetto sia il cielo che v'ha inspirato il gusto del più divino trastullo, che e i valenti uomini e le virtuose donne possano godere, quando sono più di due insieme.

Vous vous adressez tout juste à un homme qui ne rougit point, à son âge, de jouer encore la comédie avec ses amis. Nous avons à Lausanne un très joli théâtre; j'en fais bâtir un à une terre (2) que j'ai en France, à quelques lieues de la campagne où je suis à présent.

Les femmes se mettent comme elles veulent, sans beaucoup de dépense; surtout point de cornettes; un petit diadème de perles fausses, quelques rubans, des boucles, ou un petit bonnet. Une femme, quand elle est jolie, est mieux coiffée pour un écu, qu'une laide pour mille pistoles.

Questo sia detto per i viventi; vengo adesso ai morti. Quand j'ai fait jouer *Sémiramis*, j'ai fait placer l'ombre dans un coin, au fond du théâtre; elle montait par une estrade, sans qu'on la vît monter; elle était entourée d'une gaze noire; tout dépend de la manière dont sont placées les lumières. Cela fait un terrible effet, quand tout est bien disposé; car

> Segnius irritant animos demissa per aurem,
> Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus.
> HOR., *de Art. poet.*

Vous me demandez, monsieur, si on doit entendre, au premier acte, les gémissements de l'ombre de Ninus; je vous répondrai que, sans doute, on les entendrait sur un théâtre grec ou romain; mais je n'ai pas osé le risquer sur la scène de Paris, qui est plus remplie de petits-maîtres français, à talons rouges, que de héros antiques. Je ne conseillerais pas non plus qu'on hasardât cette nouveauté sur un petit théâtre resserré, qui ne laisse pas de place à l'illusion.

Le grand-prêtre Oroès ne donne point l'épée de Ninus à Arsace, dans le premier acte; il la lui donne dans le quatrième. Je sauvai à l'acteur l'embarras de ceindre une épée et d'ôter la sienne, en le faisant venir sans épée sur le théâtre.

Le tonnerre est aisément imité par le bruit d'une ou deux roues dentelées qu'on fait mouvoir derrière la scène sur des planches; les éclairs se forment avec un peu d'orcanson.

Voilà, monsieur, tout ce que je peux répondre aux questions que vous avez bien voulu me faire; mais je ne pourrais jamais répondre dignement à l'honneur que je reçois de vous, ni vous exprimer assez les sentiments que je vous dois.

2811. — A M. THIERIOT.

A Ferney, 6 décembre.

Ce Ferney dont je vous écris, mon ancien ami, est une terre au bord de ce lac que je ne puis abandonner; c'est le supplément des Délices. *Ex nitido fit rusticus;* mais, au milieu de vingt maçons qui me rebâtissent un château, et parmi les laboureurs à qui je donne de nouvelles charrues à semoir, je n'oublie point mon atlas (3). Je veux avoir la terre entière présente à mes yeux dans ma petite retraite; et, tandis que je me promène des Délices à Ferney et à Lausanne, je veux que mes yeux se promènent sur la Lusace et sur la Bohême, sur Louisbourg et sur Pondichéry. *Di grazia*, amusez-vous à me faire un bel atlas, bien complet, bien relié; ayez la bonté de me l'envoyer, par le carrosse de Lyon, à mon ami Tronchin, non pas Tronchin l'inoculateur, mais Tronchin le banquier, qui m'est aussi utile que l'autre. Madame de Fontaine vous paiera les déboursés que vous aurez eu la bonté de faire. Vous aimez les livres et vos amis; ainsi je compte vous servir à votre goût, en vous faisant exercer votre double métier d'obliger et de bouquiner. Je suis un peu mécontent des bouquins nouveaux; mais je me console *cum veterum libris*. Dites de moi: *Felix nimium! sua nam bona novit.* Quelle nouvelle sottise avez-vous dans votre pays? *Interim vale.*

(1) Éditeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) A Tournay. (G. A.)
(3) Voyez la lettre à Thieriot du 18 octobre. (G. A.)

2812. — A M. DE CHENEVIÈRES.

Aux Délices, 11 décembre (1).

Mon antique bouche prend la liberté de baiser le bras que le roi de Pologne a orné d'un bracelet, et je crois que le contenu est plus précieux que le contenant.

Je vous remercie de toutes vos nouvelles. M. Silhouette a très bien traduit Pope et Warburton; il peut être contrôleur général tant qu'il voudra (2); il n'y a pas apparence qu'il me fasse payer beaucoup d'ordonnances.

Je ne connais pas de Boston aux Grandes-Indes, mais bien Boston dans la Nouvelle-Angleterre, en Amérique. Souvenez-vous, mon ami, des marmottes des Alpes.

2813. — A M. TRONCHIN, DE LYON.

Délices, 13 décembre (3).

Je suis bien plus coupable encore que vous ne le dites, et je crois vous avoir fait ma confession par ma dernière lettre; car, outre la terre de Ferney, que j'ai achetée pour les miens et où je bâtis, j'ai encore acheté à vie le comté de Tournay du président de Brosses.

Je vais à présent vous ouvrir mon cœur : ce cœur est trop à vous pour vous être caché.

Après avoir pris le parti de rester auprès de votre lac, il fallait soutenir ce parti; mais vous savez qu'à Genève il y a des prêtres comme ailleurs. Vous n'ignorez pas qu'ils ont voulu me jouer quelques tours de leur métier; ils ont continuellement répandu dans le peuple que j'étais venu chercher un asile dans le territoire de Genève, et ils ont feint d'ignorer que j'avais fait à Genève l'honneur de la croire libre et digne d'être habitée par des philosophes. J'ai opposé la patience et le silence à toutes leurs manœuvres; j'ai pris une belle maison à Lausanne, pour y passer les hivers; et enfin je me vois forcé d'être le seigneur de deux ou trois présidents, et d'avoir pour mes vassaux ceux qui osaient essayer de m'inquiéter. J'ai tellement arrangé l'achat de Tournay, que je jouis pleinement et sans partage de tous les droits seigneuriaux et de tous les priviléges de l'ancien dénombrement.

La terre de Ferney est moins titrée, mais non moins seigneuriale : je n'y jouis des droits de l'ancien dénombrement que par grâce du ministère; mais cette grâce m'est assurée. J'aime à planter, j'aime à bâtir; et je satisfais les seuls goûts qui consolent la vieillesse. Les deux terres, l'une compensant l'autre, me produisent le denier vingt; et le plaisir qu'elles me donnent est le plus beau de tous les deniers. Vous voyez dans quels détails j'entre avec vous; j'y suis autorisé par votre amitié. Enfin, je me suis rendu plus libre en achetant des terres en France que je ne l'étais n'ayant que ma guinguette de Genève et ma maison de Lausanne. Vos magistrats sont respectables; ils sont sages; la bonne compagnie de Genève vaut celle de Paris; mais votre peuple est un peu arrogant et vos prêtres un peu dangereux.

2814. — A M. COLINI.

Aux Délices, 14 décembre.

Mon cher Colini, j'ai encore écrit à monseigneur l'électeur palatin. Point de place vacante; il faut attendre. J'ai envoyé un ballot qui doit parvenir bientôt à M. Turckeim. Vous pouvez lui dire que ce ballot est pour vous; je le prie d'en payer les frais. C'est Cramer qui l'a dépêché par les voitures embourbées de Suisse. Il contient trois exemplaires, un pour M. Langhans (4) et deux pour vous. Si les Français, les Autrichiens, les Russes, et les Suédois, ne piquent pas mieux leurs chiens, ils ne forceront point la proie (5) qu'ils chassent; Freitag aura raison, et la peine de M. Langhans sera perdue. *Addio, mio Colini.*

J'ai acquis deux belles terres en France, dans le pays de Gex, qui est un jardin continuel. Si jamais vous êtes las du Rhin, j'habite toujours près du lac.

2815. — A L'ÉVÊQUE D'ANNECY (BIORD).

15 décembre.

Le curé d'un petit village, nommé Moëns, voisin de mes terres, a suscité un procès à mes vassaux de Ferney, et ayant quitté souvent sa cure pour aller solliciter à Dijon, il accable aisément des cultivateurs uniquement occupés du travail qui soutient leur vie. Il leur a fait pour quinze cents livres de frais pendant qu'ils labouraient leurs champs, et a eu la cruauté de compter parmi ces frais de justice les voyages qu'il a faits pour les ruiner. Vous savez mieux que moi, monseigneur, combien, dès les premiers temps de l'Église, les saints Pères se sont élevés contre les ministres sacrés qui sacrifiaient aux affaires temporelles le temps destiné aux autels. Mais si on leur avait dit qu'un prêtre fût venu avec des sergents rançonner de pauvres familles, les forcer de vendre le seul pré qui nourrit leurs bestiaux, et ôter le lait à leurs enfants, qu'auraient dit les Irénée, les Jérôme et les Augustin? Voilà, monseigneur, ce que le curé de Moëns est venu faire à la porte de mon château, sans daigner même me venir parler. Je lui ai envoyé dire que j'offrais de payer la plus grande partie de ce qu'il exige de mes communes, et il a répondu que cela ne le satisfaisait pas.

Vous gémissez sans doute que des exemples si odieux soient donnés par des pasteurs catholiques, tandis qu'il n'y a pas un seul exemple qu'un pasteur protestant ait eu un procès avec ses paroissiens. Il est humiliant pour nous, il le faut avouer, de voir dans des villages du territoire de Genève, des pasteurs hérétiques qui sont au rang des plus savants hommes de l'Europe, qui possèdent les langues orientales, qui prêchent dans la leur avec éloquence, et qui, loin de poursuivre leurs paroissiens pour un arpent de seigle ou de vigne, sont leurs consolateurs et leurs pères. C'est une des raisons qui ont dépeuplé le canton que j'habite. Deux de mes jardiniers ont quitté l'année passée notre religion pour embrasser la protestante. Le village de Rosières, qui avait trente-deux maisons, n'en a plus qu'une; les villages de Magni et de Boissi ne sont plus que des déserts. Ferney est réduit à cinq familles, qu'un curé veut forcer d'abandonner leur demeure pour gagner auprès de la florissante ville de Genève le pain qu'on leur dispute dans les chaumières de leurs pères.

Je conjure votre zèle paternel, votre humanité, votre religion, non pas d'engager le curé de Moëns à se relâcher des droits que la chicane lui a donnés, cela est impossible, mais à ne pas user d'un droit aussi peu chrétien dans toute sa rigueur, à donner les délais que donnerait le procureur le plus insatiable, à se contenter de ma promesse, que j'exécuterai sitôt que mes malheureux vassaux auront rempli une formalité de justice préalable et nécessaire. J'attends de vous cette grâce, ou plutôt cette justice. Je suis, etc.

2816. — A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

Ferney, par Genève, 16 décembre.

Monsieur, je vous souhaite une année remplie de toutes les félicités que vous méritez; et je ne me souhaite, à moi, qu'un gros paquet qui puisse me mettre en état d'achever l'histoire de Pierre-le-Grand. J'ai déjà eu l'honneur de vous dire, en bon Israélite, que je ne peux faire ma brique quand on ne me donne point de paille. J'ai quelques instructions sur votre empire, et rien sur votre empereur. Je me suis procuré un grand loisir dans une de mes terres, et je ne veux consacrer ce loisir qu'à vous donner des témoignages de mon zèle et de mon attachement pour votre personne.

J'ai l'honneur d'être avec les sentiments que je vous dois, etc.

2817. — A M. LE MARQUIS DE VOYER,

INTENDANT DES ÉCURIES DU ROI.

Au château de Ferney, pays de Gex, route de Genève, 16 décembre (1).

Monsieur, daignez-vous vous souvenir encore d'un solitaire et d'un malade attaché à toute votre maison depuis qu'il respire, et à vous depuis que vous êtes né? J'achève mes jours dans le pays de Gex. Il est vrai que j'ai une jolie maison de campagne dans le territoire helvétique de Genève; mais j'ai des terres considérables à deux lieues de Gex, en France. Il n'y a point de haras dans le pays : ce pays est très propre à fournir d'excellents chevaux. Je possède huit cavales fort belles. J'ai auprès de moi un de mes parents, nommé Daumart, mousquetaire du roi, qui me paraît avoir beaucoup de talents pour les haras.

Je vous offre mes services, monsieur, et ceux de mon parent. On dit que vous voulez bien prêter des étalons du roi aux seigneurs des terres qui veulent s'en charger : c'est à vous à décider jusqu'où vos bontés pour moi peuvent s'étendre. Je vous serai très obligé de me vouloir bien honorer

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. — Ce billet nous paraît être postérieur à décembre 1758. (G. A.)
(2) Il ne fut contrôleur des finances que pendant huit mois. (G. A.)
(3) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(4) Premier magistrat de la ville de Strasbourg. (G. A.)
(5) Frédéric II. (G. A.)

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

d'une patente de votre capitaine et directeur des haras dans le pays de Gex. Si, au bout de quelque temps, vous êtes satisfait de mon administration, vous pourrez alors donner des appointements à mon parent Daumart.

Voilà ma requête présentée; j'attends vos ordres et vos bontés. J'ai l'honneur d'être, etc.

2818. — A M. LE CONSEILLER TRONCHIN.

Ferney, 17 décembre (1).

La copie de ma lettre à l'évêque d'Annecy vous fera voir, mon cher ami, de quoi il est question. Il est de la plus grande importance qu'on ait la bonté de me communiquer les titres par lesquels la seigneurie est en possession de la dîme de Colovrex, conjointement avec les habitants, nommés les pauvres de Ferney. Les habitants de Ferney ont perdu leur procès en qualité de pauvres, et Genève pourrait bien être attaquée en qualité de riche.

2819. — A M. HELVÉTIUS.

17 décembre.

Vos vers semblent écrits par la main d'Apollon;
Vous n'en aurez pour fruit que ma reconnaissance.
Votre livre est dicté par la saine raison;
Partez vite, et quittez la France.

J'aurais pourtant, monsieur, quelques petits reproches à vous faire; mais le plus sensible, et qu'on vous a déjà fait sans doute, c'est d'avoir mis l'*amitié* parmi les vilaines passions; elle n'était pas faite pour si mauvaise compagnie. Je suis plus affligé qu'un autre de votre tort. L'amitié, qui m'a accompagné au pied des Alpes, fait tout mon bonheur, et je désire passionnément la vôtre. Je vous avoue que le sort de votre livre dégoûte d'en faire. Je m'en tiens actuellement à être seigneur de paroisse, laboureur, maçon, et jardinier; cela ne fait point d'ennemis. Les poëmes épiques, les tragédies, et les livres philosophiques, rendent trop malheureux. Je vous embrasse; je vous estime infiniment; je vous aime de même, et je présente mes respects à la digne épouse d'un philosophe aimable.

2820. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 19 décembre.

Mon cher ange, vous étendez les deux bouts de vos ailes sur tous mes intérêts. Vous voulez que je vous voie et qu'*Oreste* réussisse. Ce seraient là deux résurrections dont la première me serait bien plus chère que l'autre. Je suis un peu Lazare dans mon tombeau des Alpes. Je vous ai envoyé mon visage de Lazare il y a un an, et si vous tardez à le faire placer à l'Académie, sous la face grasse de *Babet* (2), bientôt je n'en aurai plus du tout à vous offrir. Je deviens plus que jamais pomme tapée. Ne comptez jamais de ma part sur un visage, mais sur le cœur le plus tendre, toujours vif, toujours neuf, toujours plein de vous.

Oui, sans doute, la scène de l'urne est très changée et très grecque: et, croyez-moi, les Français, tout Français qu'ils sont, y reviendront comme les Italiens et les Anglais. Ce n'est qu'à la longue que les suffrages se réunissent sur certains ouvrages et sur certaines gens.

Il n'y avait, à mon sens, autre chose à reprendre que l'instinct trop violent de la nature, dans la scène de reconnaissance; et pour rendre cet instinct plus vraisemblable et plus attendrissant, il n'y a qu'un vers à changer. Électre dit :

D'où vient qu'il s'attendrit? je l'entends qui soupire.

Voici ce qu'il faut mettre à la place :

ORESTE.
O malheureuse Électre!
ÉLECTRE.
Il me nomme, il soupire,
Les remords en ces lieux ont-ils donc quelque empire? etc.
Oreste, act. IV, sc. v.

A l'égard de la fin, plus j'y pense, plus je crois qu'il faut la laisser comme elle est; et je suis très persuadé, étant hors de l'ivresse de la composition, de l'amour-propre, et de la guerre du parterre, que cette pièce bien jouée serait reçue comme *Sémiramis*, qui manqua d'abord son coup, et qui fait aujourd'hui son effet. Ce serait une consolation pour moi, et de la gloire pour vous, si vous forciez le public à être juste.

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) Bernis. (G. A.)

Pour *Fanime*, il y a longtemps que j'y ai donné les coup de pinceau que vous vouliez, et je vous l'enverrais sur-le-champ, si vous me promettiez que les comédiens n'auraient pas l'insolence d'y rien changer. Ils furent sur le point de faire tomber l'*Orphelin de la Chine*, en retranchant une scène nécessaire qu'ils ont été obligés de remettre. Ils allèrent jusqu'à donner à un confident un nom qui est hébreu (1); vous sentez combien cela irrite et décourage. *La Femme qui a raison* est dans le même cas; mais je vous avoue que j'aime mieux cent fois labourer mes terres, comme je fais, que de me voir exposé à l'humiliation d'être corrigé et gâté par des comédiens.

Quand je parle de labourer la terre, je parle très à la lettre. Je me sers du nouveau semoir (2) avec succès, et je force notre mère commune à donner moitié plus qu'elle ne donnait. Vous souvenez-vous que, quand je me fis Suisse, le président de Brosses vous parla de me loger dans un château qu'il a entre la France et Genève? Son château était une masure faite pour des hiboux; un comté, mais à faire rire; un jardin, mais où il n'y avait que des colimaçons et des taupes; des vignes sans raisin, des campagnes sans blé, et des étables sans vaches. Il y a de tout actuellement, parce que j'ai acheté son pauvre comté par bail emphytéotique, ce qui, joint à Ferney, compose une grande étendue de pays qu'on peut rendre aisément fertile et agréable. Ces deux terres touchent presque à mes Délices. Je me suis fait un assez joli royaume dans une république. Je quitterai mon royaume pour venir vous embrasser, mon cher et respectable ami; mais je ne le quitterais pas assurément pour aucun autre avantage, quel qu'il pût être.

Ne pensez-vous pas que, vu le temps qui court, il vaut mieux avoir de beaux blés, des vignes, des bois, des taureaux, et des vaches, et lire les *Géorgiques*, que d'avoir des billets de la quatrième loterie, des annuités premières et secondes, des billets sur les fermes, et même des comptes à faire à Cadix? Qu'en dites-vous? *Et de Babeta, quid? et quid de rege hispano?* et des nouvelles destructions qu'on nous promet pour l'année prochaine?

Prenez du lait, madame, engraissez, dormez, et que tous les anges se portent bien.

Je fais tout ce que M. le comte de La Marche exige, j'écrirai à Monin. J'écris en droiture à 545 (3), qui a daigné m'écrire. Je vous remercie tendrement.

2821. — A M. LE CONSEILLER TRONCHIN.

Aux Délices, 22 décembre (4).

Excès de précaution, mon cher monsieur, est quelquefois nécessaire. *Ce chien ne mord pas*, disait le cardinal Mazarin, *mais il peut mordre* (5). Ma petite précaution n'aura point lieu, et, quoiqu'on m'ait un peu chicané, j'ai signé le traité.

Je suis content de mes acquisitions. Les bords de votre lac m'enchantent plus que jamais; vos amis et la bonne compagnie de Genève ne me permettent pas la solitude; mes terres ne me permettent pas l'oisiveté; je goûte le plus parfait bonheur dont on puisse jouir à mon âge, et je plains plus d'un roi et plus d'un ministre.

2822. — A M. LE COMTE SCHOWALOW.

24 décembre.

Monsieur, j'eus l'honneur de vous écrire il y a quatre ou cinq jours; j'ai reçu, le 21 de décembre, la lettre dont vous m'honorez, du 23 d'octobre, et je ne sais à quoi attribuer un si long retardement. Je vous réitère mes prières, et je vous fais mes très humbles remerciements sur vos nouveaux mémoires. Vous les intitulez, *Réponses* à mes objections; permettez-moi d'abord de dire à votre excellence que je n'ai jamais d'objections à faire aux instructions qu'elle veut bien me donner; que je fais simplement des questions, et que je demande des éclaircissements à l'homme du monde qui me paraît le plus savant dans l'histoire.

Nous ne sommes encore qu'à l'avenue du grand palais que vous voulez bâtir par mes mains, et dont vous me tracez l'ordonnance. Il y a dans cette avenue quelques terres incultes, quelques déserts qu'il faut passer vite. Il est moins question de savoir d'où vient le mot de *tsar* que de faire voir que Pierre Ier a été le plus grand des tsars. Je me garderai bien de mettre en question si le blé de la Livonie vaut mieux que

(1) *Azir* au lieu de *Etan*. (G. A.)
(2) Inventé par Lullin de Châteauvieux. (G. A.)
(3) 545 désigne ici Richelieu. (G. A.)
(4) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(5) Est-ce de Brosses qu'il veut désigner ici? (G. A.)

celui de la Carélie; j'observerai seulement ici, monsieur, que l'agriculture a été très négligée dans toute l'Europe jusqu'à nos jours.

L'Angleterre, dont vous me parlez, est un des pays les plus fertiles en blé, cependant ce n'est que depuis quelques années que les Anglais ont su en faire un objet de commerce immense. La nouvelle charrue et le semoir sont d'une utilité qui semble devoir désormais prévenir toutes les disettes. J'en ai vu beaucoup d'expériences, et je m'en sers avec succès dans deux de mes terres en France, dans le voisinage de Genève. Vous voyez par là que les arts ne se perfectionnent qu'à la longue; et je vois aussi quelles obligations votre empire doit avoir à Pierre-le-Grand, qui lui a donné plusieurs arts, et en a perfectionné quelques-uns.

Je me servirai du mot *russien*, si vous le voulez; mais je vous supplie de considérer qu'il ressemble trop à *prussien*, et qu'il en paraît un diminutif; ce qui ne s'accorde pas avec la dignité de votre empire. Les Prussiens s'appelaient autrefois *Borusses*, comme vous le savez, et, par cette dénomination, ils paraissaient subordonnés aux *Russes*. Le mot de *russe* a d'ailleurs quelque chose de plus ferme, de plus noble, de plus original, que celui de *russien;* ajoutez que *russien* ressemble trop à un terme très désagréable dans notre langue, qui est celui de *ruffien;* et, la plupart de nos dames prononçant les deux *ss* comme les *ff*, il en résulte une équivoque indécente qu'il faut éviter.

Après toutes ces représentations, j'en passerai par ce que vous voudrez; mais le grand point, monsieur, l'objet important et indispensable, devant lequel presque tous les autres disparaissent, est le détail de tout ce qu'a fait Pierre-le-Grand d'utile et d'héroïque. Vous ne pouvez me donner trop d'instructions sur le bien qu'il a fait au genre humain. La plupart des gens de lettres de l'Europe me reprochent déjà que je vais faire un panégyrique, et jouer le rôle d'un flatteur; il faut leur fermer la bouche en leur faisant voir que je n'écris que des vérités utiles aux hommes.

J'espère aussi, monsieur, que vous voudrez bien me faire parvenir des mémoires fidèles sur les guerres entreprises par Pierre Ier, sur ses belles actions, sur celles de vos compatriotes, en un mot, sur tout ce qui peut contribuer à la gloire de l'empire et à la vôtre.

2823. — A M. THIERIOT.

Aux Délices, 21 décembre.

Vous vous trompez, mon ancien ami, j'ai quatre pattes au lieu de deux; un pied à Lausanne, dans une très belle maison pour l'hiver; un pied aux Délices près de Genève, où la bonne compagnie vient me voir : voilà pour les pieds de devant. Ceux de derrière sont à Ferney et dans le comté de Tournay, que j'ai acheté, par bail emphytéotique, du président de Brosses.

M. Crommelin se trompe beaucoup davantage sur tous les points. La terre de Ferney est aussi bonne qu'elle a été négligée; j'y bâtis un assez beau château; j'ai chez moi la terre et le bois; le marbre me vient par le lac de Genève. Je me suis fait, dans le plus joli pays de la terre, trois domaines qui se touchent. J'ai arrondi tout d'un coup la terre de Ferney par des acquisitions utiles. Le tout monte à la valeur de plus de dix mille livres de rente, et m'en épargne plus de vingt, puisque ces trois terres défraient presque une maison où j'ai plus de trente personnes, et plus de douze chevaux à nourrir.

Nave ferar magna an parva, ferar unus et idem.
Hor., lib. II, ep. II.

Je vivrais très bien comme vous, mon ancien ami, avec cent écus par mois; mais madame Denis, l'héroïne de l'amitié, et la victime de Francfort, mérite des palais, des cuisiniers, des équipages, grande chère, et beau feu. Vous faites très sagement d'appuyer votre philosophie de deux cents écus de rente de plus.

. . . . Tractari mollius ætas
Imbecilla volet. (Hor., lib. II, sat. II.)

Et il vous faut :

. . Mundus victus, non deficiente crumena.
Hor., lib. I, ep. IV.)

Nous serons plus heureux, vous et moi, dans notre sphère, que des ministres exilés, peut-être même que des ministres en place. Jouissez de votre doux loisir; mais je jouirai de mes très douces occupations, de mes charrues à semoir, de mes taureaux, de mes vaches.

. . . . . Hanc vitam in terris Saturnus agebat.
Virg., *Georg.*, lib. II.

Quel fracas pour le livre de M. Helvétius! *voilà bien du bruit pour une omelette* (1)! quelle pitié! Quel mal peut faire un livre lu par quelques philosophes? J'aurais pu me plaindre de ce livre, et je sais à qui je dois certaine affectation de me mettre à côté de certaines gens (2); mais je ne me plains que de la manière dont l'auteur traite l'amitié, la plus consolante de toutes les vertus.

Envoyez-moi, je vous prie, cette abominable justification (3) de la Saint-Barthélemi; j'ai acheté un ours, je mettrai ce livre dans sa cage. Quoi! on persécute M. Helvétius, et on souffre des monstres!

Je ne connais point *Jeanne*, je ne sais ce que c'est; mais je me prépare à mettre en ordre les matériaux qu'on m'envoie de Russie, pour bâtir le monument de Pierre le créateur, et j'aime encore mieux bâtir mon château. Je vous remercie tendrement des cartes de ce malheureux univers. *Tuus V.*

2824. — A LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

Aux Délices, près de Genève, 25 décembre (4).

Madame, que je plains votre altesse sérénissime, et qu'elle a besoin de toute la sérénité de sa belle âme! Quoi! sans cesse entre l'enclume et le marteau! Obligée de fournir son contingent pour le malheur de son pays, entourée d'États dévastés, et n'ayant que des pertes à faire dans une confusion où il n'y a rien à gagner pour elle! Où est le bel optimisme de Leibnitz? Il est dans votre cœur, et n'est que là.

Le roi de Prusse me mande toujours qu'il est plus à plaindre que moi; et il a très grande raison. Je jouis de mes ermitages en repos, et il n'a des provinces qu'au prix du sang de mille infortunés. Au milieu des soins cruels qui doivent l'agiter sans cesse, il me paraît bien autrement touché de la mort de sa sœur que de celle de son frère. Votre altesse sérénissime connaissait-elle madame la margrave de Bareith? Elle avait beaucoup d'esprit et de talents; je lui étais très attaché, et elle ne s'est pas démentie un moment à mon égard. Vos vertus, votre mérite, vos bontés font ma consolation et mon soutien, après la perte d'une princesse à qui j'avais les plus grandes obligations.

Je la suivrai bientôt; ma caducité et mes continuelles infirmités ne me permettent pas d'espérer de pouvoir encore me mettre à vos pieds. Quand je saurai que la tranquillité est revenue dans vos États, quand j'apprendrai que les horreurs de la guerre n'approchent plus de votre charmante cour, et que le vilain dieu Mars ne trouble plus le séjour des Grâces, alors je m'écrierai, *Tout est bien!* avec la grande maîtresse des cœurs.

Je présente mes vœux et mon respect à toute votre auguste famille. Le règne du cardinal de Bernis n'a pas duré longtemps. Tout passe; la vertu reste : voilà ce qui vous soutient, madame.

Je me mets à vos pieds avec le plus profond et le plus tendre respect.

2825. — A M. SAURIN.

Aux Délices, 27 décembre.

Ah! ah! vous êtes donc de notre *tripot* (5), et vous faites de beaux vers (6), monsieur le philosophe? Je vous en félicite, et vous en remercie. Les prêtres d'Isis n'ont pas beau jeu avec vous; l'archevêque de Memphis vous lâchera un mandement, et les jésuites de Tanis vous demanderont une rétractation. Quelle est donc cette *Adèle* dont vous parlez? est-ce qu'il y a eu une *Adèle* (7)?

Dites-moi, je vous prie, ce que devient M. Helvétius (8). J'aurais un peu à me plaindre de son livre, si j'avais plus d'amour-propre que d'amitié. Je suis indigné de la persécution qu'il éprouve.

Non seulement l'article (9) en question est imprimé dans la seconde édition des Cramer, mais il a excité la bile des vieux pasteurs de Lausanne. Un prêtre (10), plus prêtre que

(1) Mot de Desbarreaux. (G. A.)
(2) Helvétius l'avait nommé après Crébillon. (G. A.)
(3) Par Caveyrac. (G. A.)
(4) Éditeurs, E. Bavoux et A. François. (G. A.)
(5) La Comédie-Française. (G. A.)
(6) *Amenophis*, jouée en 1750, imprimée en 1758. (G. A.)
(7) *Adèle de Ponthieu*, par La Place, citée par Saurin dans sa préface. (G. A.)
(8) Helvétius pensionnait Saurin. (G. A.)
(9) L'article SAURIN, dans le *Catalogue* des écrivains du siècle de Louis XIV. (G. A.)
(10) Lervêche. (G. A.)

ceux de Memphis, a écrit un libelle à cette occasion. Les ministres se sont assemblés; ils ont censuré les trois bons et honnêtes pasteurs que j'avais fait signer en votre faveur; je les ai tous fait taire (1). Les avoyers de Berne ont fait sentir leur indignation à l'auteur du libelle contre la mémoire de votre illustre père, et nous sommes demeurés, votre honneur et moi, maîtres du champ de bataille. Au reste, je suis devenu laboureur, vigneron, et berger; cela vaut cent fois mieux que d'être à Paris homme de lettres.

Je vous embrasse du fond de mon tombeau et de mon bonheur.

2826. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Aux Délices, 27 décembre.

J'apprends, madame, que votre ami et votre philosophe Formont a quitté ce vilain monde. Je ne le plains pas; je vous plains d'être privée d'une consolation qui vous était nécessaire. Vous ne manquerez jamais d'amis, à moins que vous ne deveniez muette; mais les anciens amis sont les seuls qui tiennent au fond de notre être, les autres ne les remplacent qu'à moitié.

Je ne vous écris presque jamais, madame, parce que je suis mort et enterré entre les Alpes et le mont Jura; mais du fond de mon tombeau, je m'intéresse à vous comme si je vous voyais tous les jours. Je m'aperçois bien qu'il n'y a que les morts d'heureux.

J'entends parler quelquefois des révolutions de la cour, et de tant de ministres qui passent en revue rapidement, comme dans une lanterne magique. Mille murmures viennent jusqu'à moi, et me confirment dans l'idée que le repos est le vrai bien, et que la campagne est le vrai séjour de l'homme.

Le roi de Prusse me mande quelquefois que je suis plus heureux que lui; il a vraiment grande raison; c'est même la seule manière dont j'ai voulu me venger de son procédé avec ma nièce et avec moi. La douceur de ma retraite, madame, sera augmentée, en recevant une lettre que vous aurez dictée; vous m'apprendrez si vous daignez toujours vous souvenir d'un des plus anciens serviteurs qui vous restent.

Vous voyez, sans doute, souvent M. le président Hénault; l'estime véritable et tendre que j'ai toujours eue pour lui me fait souhaiter passionnément qu'il ne m'oublie pas.

Je ne vous reverrai jamais, madame; j'ai acheté des terres considérables autour de ma retraite; j'ai agrandi mon sépulcre. Vivez aussi heureusement qu'il est possible; ayez la bonté de m'en dire des nouvelles. Vous êtes-vous fait lire le *Père de Famille?* cela n'est-il pas bien comique? Par ma foi, notre siècle est un pauvre siècle auprès de celui de Louis XIV; mille raisonneurs, et pas un seul homme de génie; plus de grâces, plus de gaieté; la disette d'hommes en tout genre fait pitié. La France subsistera; mais sa gloire, mais son bonheur, son ancienne supériorité..., qu'est-ce que tout cela deviendra?

Digérez, madame, conversez, prenez patience, et recevez, avec votre ancienne amitié, les assurances tendres et respectueuses de l'attachement du Suisse VOLTAIRE.

2827. — A M. DE BRENLES.

Aux Délices, 27 décembre.

Etes-vous à Lausanne? êtes-vous à Ussières, mon cher philosophe? je vois que cette année vous vous passerez de comédies; il faudra vous en tenir aux sermons; mais, franchement, je crois que nos acteurs valent mieux que vos prédicateurs. Dites-moi par quel hasard malheureux vous vous avisez d'avoir un beau-frère catéchiste (2) à Vevay? Comment diable peut-on avoir un beau-frère catéchiste! Le pis est qu'on dit que ce beau-frere ne sait point son catéchisme. C'est lui qui est l'auteur d'un libelle contre les vivants et les morts inséré dans le délicat *Mercure suisse*. En ce cas, vous devez lui faire signifier que vous n'êtes plus son beau-frère, attendu que vous laissez les morts pour ce qu'ils sont, et que vous êtes très aimable avec les vivants. On dit encore qu'un de vos libraires de Lausanne a imprimé des Lettres (3) sous mon nom, et qu'il les a envoyé vendre à Paris. Il me paraît qu'on fait argent de tout : ne serait-ce point M. Grasset, à qui le feu pape donna ses divins ouvrages, qui serait l'auteur de cette nouvelle friponnerie? il ne me reste que de le prier à dîner dans un de mes petits castels, et de le faire pendre au fruit. J'ai heureusement haute justice chez moi; je ne l'ai pas moyenne chez vous; et si M. Grasset veut être pendu, il faut qu'il ait la bonté de faire chez moi un petit voyage. Franchement je vois que j'ai fait à merveille d'avoir des créneaux et des mâchicoulis; j'étais trop exposé aux prêtres et aux libraires. Cependant, malgré les beaux-frères et les Grasset, je viendrai vous voir le plus tôt que je pourrai, vous et votre philosophe de femme, à qui je présente mes hommages.

Je crois qu'on a payé à M. Steiger (1) les *bavards anglais* (2), qu'il a eu la bonté de faire venir pour moi.

2828. — A MADAME DU BOCCAGE.

Aux Délices, 27 décembre.

Il est vrai, madame, qu'un jour, en me promenant dans les tristes campagnes de Berne avec un illustrissime et excellentissime avoyer de la république, on m'avait aposté le graveur de cette république, qui me dessina. Mais, comme les armes de nosseigneurs sont un ours, il ne crut pas pouvoir mieux faire que de me donner la figure de cet animal. Il me dessina ours, me grava ours. Comment ce beau chef-d'œuvre est-il tombé entre vos belles mains? Pour vous, madame, quand on vous grave, c'est sur les Grâces, c'est sur Minerve qu'on prend modèle.

Dans ce charmant assemblage,
L'ignorant, le connaisseur,
L'ami, l'amant, l'amateur,
Reconnaissent du Boccage.

Je suis très touché de la mort de Formont, car je ne me suis point endurci le cœur entre les Alpes et le mont Jura.

Je l'aimais, tout paresseux qu'il était. Pour moi, j'achève le peu de jours qui me restent dans une retraite heureuse. Je rends le *pain bénit* dans mes paroisses; je laboure mes champs avec la nouvelle charrue; je bâtis *nel gusto italiano;* je plante sans espérer de voir l'ombrage de mes arbres, et je n'ai trouvé de félicité que dans ce train de vie.

Je vous avoue que je trouve l'acharnement contre Helvétius aussi ridicule que celui avec lequel on poursuivit le *Peuple de Dieu* de ce P. Berruyer. Il n'y a qu'à ne rien dire; les livres ne font ni bien ni mal. Cinq ou six cents oisifs, parmi vingt millions d'hommes, les lisent et les oublient. *Vanité des vanités, et tout n'est que vanité.* Quand on a le sang un peu allumé, et qu'on est de loisir, on a la rage d'écrire. Quelques prêtres atrabilaires, quelques clercs, ont la rage de censurer. On se moque de tout cela dans la vieillesse, et on vit pour soi. J'avoue que les fatras de ce siècle sont bien lourds. Tout nous dit que le siècle de Louis XIV était un étrange siècle. Vous, madame, qui êtes l'honneur du nôtre, conservez vos bontés pour l'habitant des Alpes, qui connaît tout votre mérite, et qui est au nombre des étrangers vos admirateurs.

Mille amitiés, je vous en prie, à M. du Boccage.

Mes nièces et moi nous baisons humblement les feuilles de vos lauriers.

2829. — A M. BERTRAND.

Aux Délices, 27 décembre.

Ma foi, mon cher ami, je vous avoue que je n'ai pas lu un seul de ces journaux italiens (3). J'ai peu de moments à moi; il y a autant de journaux que de gazettes. Les livres que je lis, en petit nombre, sont du temps passé; et, pour le temps présent, je le mets à cultiver mes terres. D'ailleurs il faut envoyer à Genève faire relier les feuilles; les ouvriers font attendre, et le journal devient un almanach de l'année passée. Je crois que je dois un louis d'or. M. Panchaud veut-il bien le donner pour moi, sur cette lettre? je lui en tiendrai compte. Pardon, mille pardons; mais je suis un peu surchargé de maçons, charpentiers, jardiniers, laboureurs. *Ex nitido fit rusticus;* mais entièrement à vous du fond de mon cœur.

2830. — A M. LE CONSEILLER TRONCHIN.

Délices, 27 décembre (4).

On dit que Borde ou La Borde est brouillé avec Crésus-Montmartel. Dans quelle abbaye enverra-t-on Borde? Qu'on remplisse la loterie, les rentes viagères, tant qu'on voudra: moi, je veux du blé, du bois, du vin et des fourrages : une

(1) En publiant sa *Refutation*. Voyez, tome IV, ARTICLES DE JOURNAUX. (G. A.)
(2) Nommé Chavanes. Voltaire croyait qu'il était l'auteur de la lettre anonyme contre J. Saurin. (G. A.)
(3) Il veut parler de la *Guerre littéraire* où il n'y a qu'une lettre de lui. (G. A.)

(1) Avoyer de Berne. (G. A.)
(2) Bolingbroke, Shaftesbury, etc. (G. A.)
(3) Voyez la lettre à Bertrand du 7 octobre. (G. A.)
(4) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

terre reste; tout autre bien peut être englouti; je veux mourir laboureur et berger.

2831. — AU MÊME.

Délices, 28 décembre (1).

Le cardinal de Bernis a de quoi se consoler, s'il digère et s'il est philosophe. Tant d'exils ont l'air d'une plaisanterie; mais ce qui n'est point plaisant, c'est l'épuisement de la France.

2832. — A M. DE BRENLES.

Aux Délices, décembre.

. . . . Agréable colère!
Digne ressentiment à *votre ami* bien doux!
CORN., le *Cid*, act. I, sc. VIII.

Je suis enchanté, mon cher ami, de savoir que tous vos beaux-frères sont dignes de l'être. Quoi! vous avez trois beaux-frères prêtres, et tous trois honnêtes gens! vous êtes un homme unique. Le prêtre qui m'avait dit que le catéchiste de Vevay ne savait pas son catéchisme est tombé là dans une grande erreur, mais il n'est pas coupable de malice: « Errare humanum est, sed perseverare diabolicum, AUT SACERDOTALE. » On m'a mandé ainsi qu'il y avait eu une cabale sacerdotale contre notre ami Polier, et qu'on avait pris pour le mortifier la main de l'auteur du libelle. Il paraît qu'à Lausanne l'oisiveté est un peu la mère du vice; je ne parle pas des laïques; les gens du monde sont honnêtes gens. *Nota bene* que parmi eux je ne compte point les libraires.

Oui, les Anglais sont des *bavards;* leurs livres sont trop longs. Bolingbroke, Shaftesbury, auraient éclairé le genre humain, s'ils n'avaient pas noyé la vérité dans des livres qui lassent la patience des gens les mieux intentionnés; cependant il y a beaucoup de profit à faire avec eux.

Après tout, mon cher ami, ils ne nous disent que ce que nous savons, et encore n'osent-ils pas écrire aussi librement que nous parlons, vous et moi, quand j'ai le bonheur de jouir de votre entretien. Je vous regrette beaucoup cet hiver; je suis homme à venir faire un tour à Lausanne pour vous embrasser. Mille tendre respects à votre chère philosophe.

SUPPLEMENT.

2833. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

.... 1725 (2).

Je répondrai à nos seigneurs les comédiens le beau mot que le duc d'Orléans dit aux députés du parlement: « Allez vous..... » J'aime mieux *Mariamne* qu'eux. Je veux qu'elle soit bonne avant que d'être jouée. Je me suis corrigé de mes précipitations, et *Inès* me fait voir qu'on ne fait rien de bien en peu de temps. Je travaille donc nuit et jour; je fais peu de vers et j'en efface beaucoup; sans cela, mon cher monsieur, vous me verriez souvent chez vous et chez madame de Ferriol, à qui je vous prie de le dire.

Je ne puis donc répondre précisément à votre lettre; tout ce que je puis vous dire, c'est que je commence à retravailler le second acte. Soyez, je vous en prie, plus sévère que moi; n'ayez d'indulgence que pour mes défauts; n'en ayez point pour mes vers. En fait d'amitié, votre indulgence me sera inutile.

Je pars demain pour votre Ablon avec milord. Je pourrai bien, dimanche, envoyer à ces faquins une mauvaise pièce qui sera encore assez bonne pour eux.

2834. — A M. ASSELIN.

24 mai 1735 (1).

Que devient *Jules César*, monsieur? Je vous réitère mes remerciements de l'honneur que vous voulez bien lui faire, et mes prières d'empêcher qu'on n'en prenne copie et que l'ouvrage ne devienne public. Oserai-je m'adresser à vous pour vous supplier de vouloir bien me donner quelque espèce de domestique, moitié valet de chambre, moitié copiste, quelque *amanuensis?* Vous êtes dans le pays où l'on trouve de ces espèces. Cela me serait fort utile à la campagne, où je compte passer une année; et je vous aurais une extrême obligation.

Je suis, avec toute l'estime et tout l'attachement possibles, votre très humble et très obéissant serviteur.

2835. — AU MARÉCHAL DE BELLE-ISLE.

A Fontainebleau, le 27 octobre 1746 (2).

Permettez, monseigneur, qu'un homme chargé d'écrire l'histoire de son temps vous remercie des sujets heureux que vous lui fournissez. Toutes les fois que la fortune seconde votre habileté et votre valeur, c'est une faveur qu'elle me fait. Ce n'est pas que j'aie besoin des succès pour être le plus constant de vos admirateurs; mais il en faut pour vous et pour le public, qui juge par les événements. Il y a longtemps que je vous regarde comme un très grand homme, et que je mets ma gloire à rendre ce que je dois à la vôtre. Recevez avec bonté les témoignages d'un zèle bien pur. Je vous demande de ne pas perdre un temps si précieux à m'honorer d'un mot. Vos victoires sont votre réponse. Je serai toute ma vie, avec la plus respectueuse estime, monsieur, votre, etc.

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)

(1) Editeurs, de Cayrol et A. François. (G. A.)
(2) C'est à tort qu'on a toujours classé cette lettre à l'année 1752. (G. A.)

FIN DU SEPTIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

PERSONNAGES AUXQUELS SONT ADRESSÉES LES LETTRES DE LA CORRESPONDANCE GÉNÉRALE JUSQU'EN 1758.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.




U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 08 09 04 04 28 4